THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
054
MLI
1858

LE

MONDE ILLUSTRÉ

EXCHANGED
DUPLICATE
LIBRARY OF CONGRESS

EXCHANGED
DUPLICATE
LIBRARY OF CONGRESS

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PAR

MM. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Babinet (de l'Institut), Hector Berlioz (de l'Institut), Hippolyte Castille,
J. Doucet, Alexandre Dumas, Paul Féval, Fulgence Girard, Achille Jubinal, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Mary Lafon, Albert de Lasalle,
Jules Lecomte, Hippolyte Lucas, Méry, Ch. Monselet, Petit-Jean, Saintine, Louis Ulbach,
Mmes George Sand, Louise Colet, Constance Aubert, etc., etc.

TOME II

ORNÉ DE 350 GRAVURES D'ACTUALITÉS

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN,

1858

PARIS

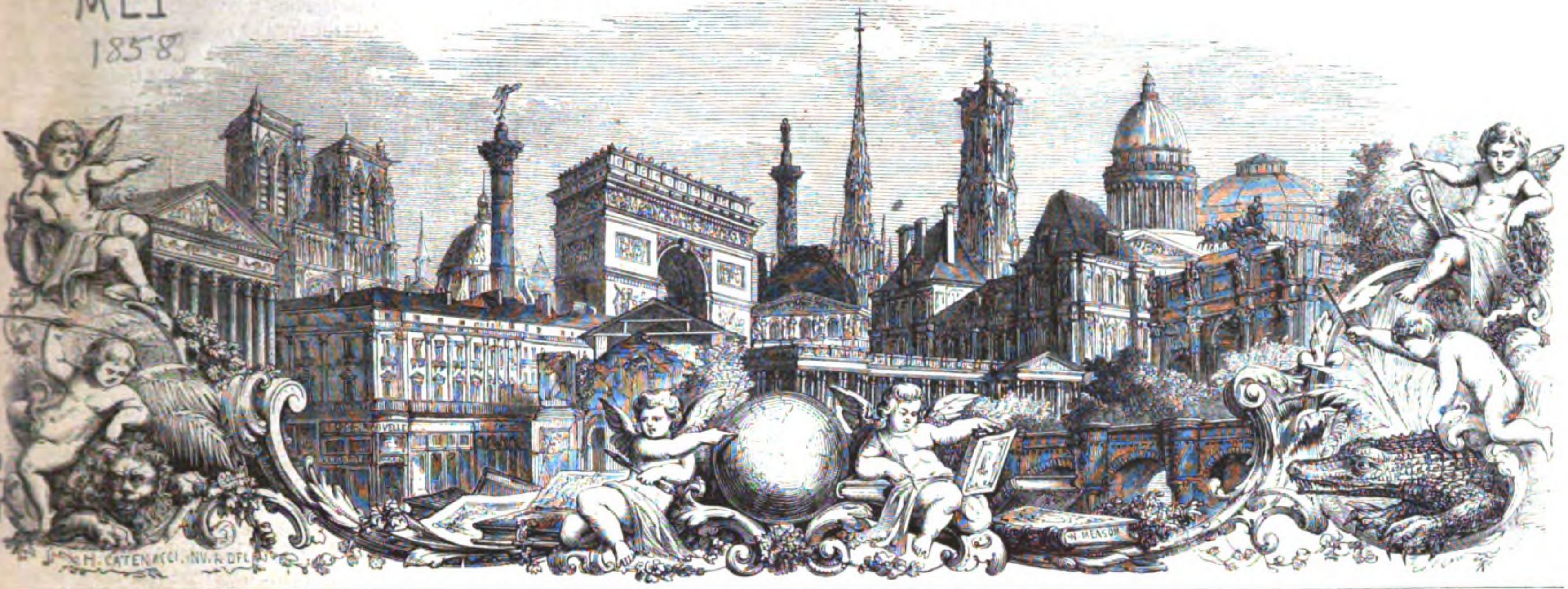
LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

054
MLI
1858

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

Nº 38.
2 Janvier 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

1858.

250998

A NOS LECTEURS.

Le *Monde illustré*, bien que né depuis neuf mois seulement, entre, par la volonté du calendrier, dans la seconde année de son existence. Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les obstacles qu'il a eu à franchir pour conquérir le grand succès qui assure, — non pas seulement son existence, car nos sacrifices eussent suffi pour cela, — mais bien sa prospérité, son influence et la possibilité des améliorations continuelles dont il va devenir l'objet.

Débarrassé désormais des innombrables difficultés d'une organisation première, ayant à choisir dans un nombre considérable d'écrivains et d'artistes, voyant chaque jour augmenter l'importance de ses correspondances étrangères, le *Monde illustré* sent qu'il pourrait promettre beaucoup à ses abonnés. Il aime mieux faire sans dire.

Miroir de l'actualité générale, il justifiera de plus en plus son titre, en allant recueillir cette actualité sur tous les points où elle offrira de l'intérêt pour l'esprit, pour les yeux.

Le nombre considérable de nos abonnés nous prouve que le passé a réalisé en partie ce qu'on attendait de nous. Le *Monde illustré* sait les nouvelles ressources, les curieux éléments, les attractions variées dont il va disposer. C'est donc un immanquable surcroît de prospérité qui l'attend. Mais aujourd'hui il doit ses remercîments à ceux qui l'ont aidé de leurs fidèles sympathies. C'est en faisant de mieux en mieux qu'il prouvera à ce nombreux public qu'il était digne de cette attention et de cet intérêt qu'il va s'efforcer de surexciter encore.

COURRIER DE PARIS

La société parisienne ne donne réellement signe de présence que le premier jour du nouvel an passé. Bien des gens font semblant d'être encore dans un château qu'ils n'ont pas, pour esquiver les étrennes à donner, qui l'emportent de beaucoup sur celles à recevoir. Donc, peu de bals encore, mais çà et là, quelques concerts de salon. Quant aux dîners, on les supprime assez généralement, sous prétexte de crise commerciale. Hier, M. d'Apr..., dont les dîners du jeudi (seize couverts, mi-partie de chaque sexe) eurent tant d'éclat pendant les deux derniers hivers, disait à la princesse Belgiojozo : « Voilà l'escompte de la Banque réduit à cinq pour cent... je n'ai plus de prétexte pour ne pas reprendre mes dîners ! — Et, séance tenante, il improvisa ses seize invitations. Nous parlerons un jour de ces dîners, une des curiosités sociales du Paris hivernal.

Quant à la musique, elle prélude donc sur divers points. Mardi, après un grand dîner officiel chez S. E. M. Troplong, président du Sénat, quelques Italiens ont été introduits pour chanter. Solieri, le tenorino par excellence, a roucoulé ses plus charmantes mélodies. A minuit, il arrivait tout haletant du Luxembourg rue Tronchet, chez la comtesse de Ra..., de Turin, et prenait, ou plutôt donnait sa part du fameux quartetto de *Rigoletto*, conduit par le *maestro di capella* de la haute société parisienne, l'ami de Rossini, le marquis Sampieri. On a entendu, chez Mme de Ra..., une jeune pianiste qui arrive de Marseille, Mlle Octavie Caussemille, un talent du premier ordre, qui a de nombreuses analogies avec Mlle Clauss (depuis Mme Z...). Cette brillante pianiste phocéenne va assurément prendre une belle place dans le retentissement musical de l'hiver. On a aussi entendu, dans ce charmant concert de salon, cette jeune, étrange et sympathique beauté qui apparaît de loin en loin seulement, et comme une avare d'elle-même, dans la loge du marquis du Hallay, à l'Opéra. Virtuose de premier ordre par la voix, le talent, le charme, on a dit de Mlle Blanche M... ce joli mot, plus vrai encore que joli :

« Regardez-la ! vous ne l'écouterez plus...
» Ecoutez-la ! vous ne la regarderez plus... »

Il serait facile d'en faire un distique avec *regarder* et *écouter* pour rimes : mais la vie est si courte ! on n'a pas le temps.

Quelques jours auparavant, un de nos jeunes et spirituels confrères, M. Louis Enault, avait inauguré son artistique appartement de la cité d'Orléans par une soirée musicale tout encombrée de célébrités des arts et des lettres, de belles dames du monde et de virtuoses acclamés. Les honneurs de cette soirée charmante ont été pour Graziani du Théâtre-Italien, Jules Lefort, associé Tournachon, ex-Nadar jeune (voir plus loin l'article Lefébure-Wély) ; Louis Lacombe, qu'on applaudit doublement, et comme compositeur et comme pianiste ; Altès, la flûte enchantée de l'Opéra, etc., etc. Dans un coin du premier salon, Mme Virginie Ancelot racontait des anecdotes, Dantan faisait des calembours, et M. de Pontmartin expliquait comment il se trouve amené à recueillir l'héritage de Gustave Planche à la *Revue des Deux-Mondes*. Un lustre de Venise et une grande dame de la même provenance ont eu un égal succès de beauté.

Enfin, hier même, un riche Portugais, qui est à Paris depuis quelques semaines, a ouvert, rue Blanche, un grand appartement où l'on ne voyait que des fleurs. Elles vous recevaient au bas de l'escalier, le grimpaient avec vous de marche en marche, et ne s'arrêtaient, à partir du tapis (à fleurs) des salons, que sous les stucs dorés des corniches. Les lustres en étaient affublés ; les rideaux et les portières de damas vert d'eau offraient un semis de fleurs naturelles ; en haut, en bas, jusqu'au dernier recoin, des fleurs, partout des fleurs ! Dans l'antichambre, quatre immenses grenadiers (en fleur...) faisaient leur faction à l'ombre de palmiers touffus, ayant pour fruits des globes lumineux. Bref, on ne voyait ni un mur, ni un objet quelconque, que des siéges ; si bien que cette décoration prodigue (et prodige !) a coûté 17,000 francs... Ne vous récriez pas, et appréciez un seul détail. Un camélia-espalier de belle hauteur vaut de 4 à 500 francs. Forcée par les serres, cette plante ne peut fleurir que tous les deux ans, contrainte qu'elle est de se remettre lentement d'une alarme si chaude. Or il faut, pour indemniser l'horticulteur du capital employé (et mortel !), de ses frais de charbon, loyer, gens, soins, etc., que la location rapporte 25 pour 100, soit environ 125 francs. Car un camélia en fleur, quelque espalier qu'il soit, c'est-à-dire se dérobant tant qu'il peut aux bagarres en s'aplatissant contre le mur, ne se produit qu'une fois dans le monde. Arrivé tout rose, tout blanc, ou délicieusement panaché, il repart décapité de toutes ses charmantes roses de la Chine, et réduit au seul vert sombre de son luisant feuillage, ayant ainsi perdu, en une seule nuit, cette riante parure qu'il a fallu deux ans de sollicitude pour faire éclater ! Vous voyez qu'à ces comptes-là on va vite ! La fête floréale du marquis Da Sa... a été jugée fort originale ; mais on en a emporté encore plus de maux de tête que d'admiration ! Mme Rosati n'a pu que traverser les salons, s'étant sur-le-champ sentie frappée d'une migraine à la fleur d'orange. La marquise de Païva, qui brave héroïquement l'odeur des fleurs dans ses serres de Pontchartrain, où elle cultive des espèces rares, a dû se retirer de chez son compatriote (par alliance) au bout d'une heure. Le parfum qui dominait tout l'ensemble était celui des ananas rangés en frise dans la salle à manger. A onze heures, il a fallu ouvrir toutes les fenêtres, et laisser entrer les rhumes pour collaborer avec les névralgies. A minuit, la désertion était complète, personne n'osant attendre l'heure du souper ! Le marquis a dû s'aller coucher chez un de ses amis.

Où trouver des sensations nouvelles ? comment se contenter de celles que nous donnent la politique, la Bourse, les affections, les lettres, les arts ? Etrange époque que la nôtre ! les grandes choses qui s'y accomplissent par les efforts mêmes du génie humain qui dérobe chaque jour quelque nouveau secret à la nature, semblent développer aussi des aspirations nouvelles, des appétits plus vifs, et si les plus délicats se bornent à vouloir attacher une nouvelle corde à la lyre, le plus grand nombre cherche quelque satisfaction étrange donnée à des désirs, à des besoins toujours élargis...

Dimanche dernier, ils étaient cinq, — auxquels tout ce qui est de notre civilisation ne suffit plus — qui s'étaient réunis chez l'un d'eux : un ancien secrétaire d'ambassade en Orient. Il s'agissait de s'enivrer, de s'étourdir, de se transfigurer à l'aide de je ne sais quel électuaire que l'amphitryon s'était procuré, et dont chacun voulait ressentir les bizarres et prodigieux effets. On le nomme, si je me souviens bien, *dawamesc*, variété du hatchisch mêlé de datura, une sorte de reconstitution du *népenthès* d'Homère...

Ces messieurs s'étaient arrangés pour pouvoir passer là vingt-quatre heures complètes, n'ayant au milieu d'eux, pour représenter la banale tradition de la vie pratique, qu'un domestique pour les servir, et un jeune médecin pour les surveiller. Celui-ci a vu d'étranges choses ! ce qu'il raconte est fabuleux... presque terrible. Cette séance, à laquelle n'a mis fin que l'épuisement de la torpeur ou du délire, va lui servir de thèse ou de thème pour un rapport qu'il croit excessivement curieux, et qui sera soumis à l'Académie des sciences. Qu'il nous suffise de dire que les *fantasias*, nées de l'immaîtrisable effet du dawamesc, ont eu des conséquences déplorables pour trois des cinq chercheurs de sensations nouvelles. L'un, le fils d'un homme politique du dernier règne, a eu le bras cassé par la chute d'un lustre, tombé on ne sait comment. Les deux autres ont conservé pendant trois ou quatre jours une sorte de marasme, d'assoupissement comateux, qui contraste singulièrement avec un effet tout contraire produit sur l'organisation des deux autres, restés sous une influence de gaieté tout à fait anormale. Quoi qu'il en soit, les uns comme les autres ne sont pas d'avis de recommencer ! Quant au médecin il n'a pris aucun narcotique, et pourtant, pendant deux jours de souvenirs, il s'est cru fou...

Une dame russe nous raconte ceci : Une Polonaise tenait beaucoup à faire observer à toute sa famille les lois de l'abstinence chrétienne, et elle se servait pour cela d'un calendrier imprimé dans le grand-duché de Posen.

Le père et les enfants remarquaient que, en dehors même du vendredi et du samedi, les jours d'abstinence revenaient bien souvent. Ils demandèrent à la mère de famille sur quel document elle imposait de si fréquentes rigueurs à leurs estomacs ? Celle-ci leur montra l'almanach...

Or le père constata que, depuis plusieurs mois toute la famille faisait maigre... à chaque jour de *foire aux chevaux*, indiqué dans le calendrier par une croix rouge !

Voici à quel prix sont taxées, dans le nouveau catalogue Charavay, les lettres autographes de diverses célébrités du jour :

Louis Blanc, une demi-page en travers : 3 francs.
Hippolyte Castille, lettre relative à ses biographies et au général Courtais, curieuse : 3 francs.
Victor Considérant : 1 franc 75 centimes.
Xavier Durrieu, lettre à un ministre, très-curieuse : 5 francs.
Mlle George (Weimer), lettre élégiaque : 2 francs 75 centimes.
H. de la Rochejacquelein : 1 franc 75 centimes.
Ledru-Rollin, une page : 3 francs.
Prosper Mérimée, une demi-page : 2 francs.

Parmi les morts d'hier, nous remarquons :

La duchesse d'Abrantès, trois pages : 3 francs.
Mme Lafarge, dix pages, lettre politique datée de 1849, très-curieuse : 10 francs.
Beyle (Stendhal) : 3 francs.
Mlle Lenormand, la *nécromancienne* : 4 francs.

On continue de toutes parts à offrir 2,000 francs d'une lettre autographe signée de Molière. Nous raconterons un jour pourquoi il n'en existe pas.

Parfois condamné à n'arriver qu'après nos confrères quotidiens pour parler de certains hommes ou de certains faits, nous avons, comme compensation à ce premier désavantage, le temps de nous renseigner mieux que ne le peut faire celui qui raconte au jour le jour. C'est ainsi que nous essayerons de rendre au dernier notable inscrit dans le nécrologe de 1857 la physionomie qui lui appartient.

Achille Devéria, conservateur des estampes à la Bibliothèque impériale, est mort à la suite d'une maladie d'épuisement. Il était né, avec le siècle, de parents créoles de Saint-Domingue, ruinés par la révolution qui fit la célébrité de Toussaint Louverture, le héros scénique de M. de Lamartine. Une irrésistible vocation le poussant vers l'art, il entra de bonne heure dans l'atelier de Lafitte, dessinateur du cabinet de l'empereur, plus tard de celui de Louis XVIII, et auteur d'un célèbre rideau d'avant-scène, à l'Odéon, représentant une sorte d'apothéose des Muses, peinture dont bien des vieux amateurs se souviennent encore. Achille Devéria offrait toute l'étoffe d'un grand peintre, et si les circonstances lui avaient permis de prolonger ses études, il n'est guère douteux qu'il ne fût arrivé au premier rang. Mais il se trouva, à dix-sept ans, chargé de l'entretien de toute sa famille, formée du père, de la mère, d'un oncle, d'une grand'mère et de plusieurs frères et sœurs ! Comment un si jeune homme put-il supporter un pareil fardeau ? C'était vers cette époque de la Restauration où la vogue était aux réimpressions des classiques des dix-septième et dix-huitième siècles : Voltaire, Rousseau, Buffon, Montesquieu, Bernardin de Saint-Pierre, etc. Il en entreprit ce qu'on a appelé depuis les illustrations. Le nombre des dessins qu'il conçut et exécuta pour ces publications est inimaginable ! Le courant d'alors le mit en rapport avec les écrivains de ce qu'on peut appeler la renaissance de la Restauration : Hugo, Lamartine, de Vigny, etc. ; et tout jeune encore il prit, au milieu de ces intelligences, une place qui n'est pas sans rapport avec celle que violente aujourd'hui le talent ar-

... et encyclopédique du si jeune Gustave Doré. ...ment ce dernier, moins heureux, ne voit point ...ver autour de lui une pareille génération de ...s gloires. Aussi vit-il des vieux ; il est aujourd'hui plongé dans l'*Arioste*.

...ille Devéria pouvait s'aider des crayons de son ...frère ; mais, rêvant pour cet autre lui-même ...destinées de peintre qui lui échappaient sous les ...ces du métier, il força ce frère à étudier toujours, au lieu de hâter la production. Cette sollicitude ...t réussir, car à vingt ans Eugène Devéria peignit ...admirable *Naissance de Henri IV* qui, un moment, put faire espérer qu'un Paul Véronèse se levait ...la France.

...porté dans son ardente voie, assailli par les libraires, parmi lesquels Ladvocat, qui en obtint des ...ins par milliers pour ses populaires publications), ...e Devéria se vit, à regret, obligé de céder aux ...ssités matérielles qui l'opprimaient, et, après une ...e large série de tableaux, pour la plupart religieux, ...renoncer définitivement au pinceau pour le crayon. ...il sut, dans cette voie, prendre une place qui relevait singulièrement cet outil secondaire. Chez lui, la pensée, la conception, le premier jet furent toujours d'un ...re, et, entraîné dans un courant où il ne pouvait ...qu'improviser toujours, il conserva, dans les conceptions comme dans les conseils qu'il savait donner ...autres, une supériorité à laquelle tous les artistes ...temps ont rendu justice. Dans l'immense collection de ses dessins sur toutes choses, on trouve un ...une tournure, un style qui sont bien au-dessus ...genre auquel il s'est trouvé réduit. C'est ainsi, par ...le, qu'il existe de Devéria une foule de portraits ...sés, de 1825 à 1835 (Hugo, Lamartine, les deux ...Rubini, Lablache, etc., etc.), qui sont ce que ...crayon offre de plus remarquable. On peut en ...autant de son étonnante série des membres de ...position d'alors : Périer, Manuel, etc. Son talent ...est aussi dépensé en une masse d'œuvres inconnues ...nous, qui ornent aujourd'hui toutes les demeures ...nouveau monde : des Pizarre, des Colomb, des ...zalve de Cordoue, des Légendes espagnoles, etc. ...le pauvre artiste, écrasé par les incessants besoins ...ample famille qu'il nourrissait, travaillait pour ...exportation !

Il épousa une jeune personne d'une rare beauté, ...encore belle aujourd'hui, malgré les incessants labeurs de la maternité, la fille d'un imprimeur lithographe ...réputé, M. Motte. Le fils aîné de Devéria, égyptologue ...distingué, est attaché au département des antiques du ...Musée impérial.

...le voir, d'un aspect si calme, si austère, si ré...servé, on n'eût pu s'imaginer l'activité dévorante dont ...Achille Devéria était embrasé. Son esprit était empreint dans un labeur continuel, et ce que ces mains, ...aujourd'hui glacées et inertes dans le cercueil, ont accompli pendant quarante ans d'une impitoyable existence, reste inimaginable ! Il laisse deux collections ...qui suffiraient, l'une ou l'autre, l'emploi de toute une ...vie, fût-ce la vie centenaire du Titien, dont il rappelait éminemment les traits. La première de ces collections est formée de gravures, dessins, marques d'imprimeurs et de graveurs, méthodiquement classés et ...reportés, dans les séries difficiles, par ses propres ...dessins. Cette prodigieuse réunion forme plus de 50 volumes renfermant environ 300,000 pièces ! L'autre ...collection, spéciale à la conchéologie, est classée, ...rée, coupée avec un soin et une patience admirables. Son acquisition serait une occasion précieuse ...pour une savante ville de province. Achille Devéria ...a prouvé qu'il était un savant en même temps qu'un artiste.

...puissance de travail et de direction qui le caractérisait trouva son aliment à la Bibliothèque impériale, ...il fut attaché en 1848, comme conservateur. Il y ...trouva et exécuta un mode de classement, approuvé par le conservatoire de la Bibliothèque, qui donna au ...abinet des estampes une vie toute nouvelle. Ne se ...à personne de l'exécution de ce qu'il avait conçu, ...peut dire qu'il s'est tué à la tâche, par zèle, ardeur, ...ur du bien. On s'imagine généralement que le ...temps des vacances est, pour ces hommes spéciaux, une ...de repos ou de plaisirs, aux champs, à la mer, dans ...*far-niente* qu'on leur reproche, à voir fermée la ...de du monument ! Pour Devéria, c'était au contraire ...al d'un redoublement de travail. N'étant plus ...ité par les demandes du public, il profitait de ces ...*ances* pour entreprendre des classements prodigieux. C'est le second conservateur que les vacances ont ...avant lui, M. Guérard était tombé de fatigue et de ...fiévreux...

...ille Devéria s'était plutôt fait, qu'il ne l'avait ...une éducation forte et étendue. Son égalité d'âme ...sed...ur de caractère étaient sans pareilles. Compatissant, dévoué, affectueux, il avait les vertus privées ...plus élevées. Stoïque, dur à lui seul, il chercha longtemps à tromper les siens sur son mal. Les fatigues de ses dernières années, son insouciance à équilibrer cette fatigue par quelques précautions hygiéniques, tout, en le surmenant, provoqua cette brusque fin. Si la remarque n'était pas puérile, en si sérieuse constatation, nous répéterions ce qu'il disait à un de ses amis qui le voyait travailler à ses recueils comme un ouvrier infatigable : « Je mange, s'écriait-il, plus de colle à bouche que de viande ! » Le fait est qu'il ne se nourrissait que par la violence affectueuse de sa famille alarmée. Son devoir ne l'appelait à la Bibliothèque que tous les deux jours, il y passait sa vie ! Ne croyant point à la médecine, il en refusa obstinément les secours, et il est mort doux et calme comme il avait vécu, dans l'épuisement, l'étisie.

~~~ On parle d'un *Siége de Troie*, paroles et musique d'un membre de l'Institut qui a forcé la porte de l'Académie des beaux-arts, comme jadis Victor Hugo força celle de l'Académie française. L'ouvrage en question est sans doute un peu inspiré des tragi-comédies-ballets de Molière. Il y aura en plus la musique à très-grand orchestre. Ce ne sera, du reste, point la première fois, depuis la *Psyché* écrite pour le nouveau théâtre élevé aux Tuileries par Vigarani, qu'une œuvre de cette fantaisie est offerte, non pas à la cour, mais à la ville. En 1806, M. Charles Maurice (pseudonyme de M. Charles Descombes) fit représenter, sur le théâtre des Jeunes Élèves, une pièce intitulée *Gibraltar*, ainsi divisée : 1er acte, tragédie ; — 2e acte, opéra-comique ; — 3e acte, mélodrame ; — 4e acte, comédie en vers libres ; — et 5e acte, vaudeville. C'étaient, bien entendu, et la même action et les mêmes acteurs. Firmin y débuta.

~~~ Voici un très-grand mariage que Paris verra prochainement. Le prince Nicolas Orloff, — un des héros russes de la guerre de Crimée, laissé pour mort sur le champ de bataille, où un soldat anglais vint pour le dépouiller, et ayant perdu un œil au milieu des dix-sept blessures reçues, — le prince, fils du jadis comte Alexis Orloff, qui fut un moment le lion de la haute société parisienne, à l'époque du dernier congrès, épouse la belle princesse Catherine Troubetskoy, fille du prince Nicolas, qui habite la terre de Belle-Fontaine, près de Fontainebleau. La future aura 800,000 fr. de rente, et son mari le double ! On dit qu'il sera pourvu d'une ambassade... qu'on désigne... nous n'ajouterons rien. Ce mariage est un mariage d'affection. Mlle Troubetskoy est une musicienne hors ligne, et une *peintresse* (comment dire ?) très-distinguée. Cette union, aujourd'hui arrêtée, n'aura lieu qu'au mois de mai, le prince Orloff père ne pouvant quitter Pétersbourg avant cette époque.

~~~ M. Mazères renouvelle sa candidature à l'Académie. Pour l'appuyer, il publie trois gros volumes contenant ses œuvres dramatiques les plus importantes. Il est certain que l'Académie compte beaucoup de membres dont la viagère immortalité manque d'un aussi solide bagage. Il y a parmi ces comédies, reflets des mœurs bourgeoises d'une période d'environ vingt ans, des œuvres qui ont eu un retentissant succès, et il suffira de nommer *les Trois Quartiers* (en collaboration avec Picard), *la Mère et la fille* (avec M. Empis), *le Jeune Mari*, resté au répertoire du Théâtre-Français et excellemment joué par Bressant, et enfin, *le Collier de perles*, que le Gymnase a joué plus de quatre-vingts fois depuis 1851.

M. Mazères a fait précéder chaque pièce d'une sorte de préface qui contient l'historique de l'œuvre, les conditions dans lesquelles elle s'est produite, et diverses révélations et réflexions personnelles à l'auteur. M. Mazères est parmi les mécontents du jour. Auteur dramatique jadis en vogue, préfet pendant dix-huit ans, renversé par les événements politiques, il a voulu reprendre sa plume en perdant sa place, et il s'est vu en présence d'une nouvelle école comique, exploitant de nouveaux filons mis à nu par les modifications sociales. Sa longue carrière administrative l'avait laissé en marge de ces transformations des mœurs parisiennes, et il s'est trouvé, lorsqu'il a voulu rentrer dans la lice dramatique, que ses idées avaient vieilli plus encore que sa personne. De là, des espérances brisées, des déceptions pénibles, des dépits, des chagrins... et peut-être un peu d'injustice à l'égard des nouveaux. On doit pardonner cet état de choses chez un homme qui se vit quelque temps un personnage, dont les succès furent doubles, soit comme auteur, soit comme fonctionnaire, et qui, après une laborieuse carrière dans l'une et l'autre voie, se trouve blanchi, père de famille, et plus courageux encore que comblé déjà. C'est assurément là une situation intéressante, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme aussi parfaitement estimable que l'auteur du *Jeune Mari*. La lecture de ces quinze ou seize préfaces, en outre des utiles enseignements et renseignements qu'elles offrent, et des piquantes anecdotes qu'elles renferment, ne peut qu'inspirer de la sympathie pour la position d'un écrivain éprouvé qui, retenu longtemps dans les services publics, a laissé passer l'heure de sa vogue littéraire, et vient, évoquant le souvenir de ses travaux par une coûteuse et honorable publication, frapper à la porte du temple qui s'est ouvert jadis à ses collaborateurs restés sur la brèche. Certes, nous ne désirons pas que M. Mazères prenne la place légitimement réservée à M. Jules Sandeau, mais nous n'aurions aucune objection à ce qu'il occupât celle qu'une coterie semble promettre à M. de Laprade !

~~~ Dans son excellent et curieux ouvrage sur *les causes et les effets de la cécité*, le docteur Gaston Dumont, médecin en chef de l'hospice impérial des *Quinze-Vingts* et inspecteur des établissements d'eaux minérales du département de la Seine, cite une foule de particularités et de cas bizarres, prélevés sur les 37,000 aveugles que la statistique déclare exister en France. Mais le docteur G. Dumont n'a mentionné, dans son profond travail, aucun cas de la nature de celui qui fait en ce moment et l'émotion et l'attendrissement de toute une famille du quartier de la place Vendôme.

M. de L... a appartenu pendant trente ans au corps diplomatique allemand. Il a représenté son pays en Espagne, en Italie, aux États-Unis, et en France, sous le dernier règne. C'était un diplomate de l'école du prince de Ligne, par l'élégance, l'esprit, l'enjouement, le penchant à l'épigramme. Depuis 1845 jusqu'en 1852, il écrivit ses *Mémoires*, un des livres les plus piquants qu'on puisse attendre, et dont quelques primeurs furent accordées, en 1851, aux familiers du salon de Mme de Solovoï, brillante dame russe, alors fixée à Paris.

Or, en 1853, M. de L... est devenu aveugle. Il a passé un an à s'en désoler. Puis, un jour, il a demandé à sa fille aînée, mariée avec un des élus du Corps législatif, de l'installer à son bureau, au milieu d'objets dont il désigna le choix et la disposition. Depuis trois ans, il reste là quatre ou cinq heures par jour, et continue d'écrire ses *Mémoires*, faisant toutes les petites opérations manuelles qui naissent de ce labeur, avec une méthode, une sûreté, une précision qui tiennent du miracle ! Il coupe son papier, l'ajuste, taille ses plumes, trouve l'écritoire, écrit avec une parfaite symétrie, rature même, au besoin, les derniers mots écrits, empile les feuillets dans ses tiroirs. Bref, il travaille de tout point comme le ferait un clairvoyant, à cela près que sa main gauche, dont le tact s'est singulièrement accru, voltige autour de l'autre, et collabore, pour tous les détails de mesures, poids, distances, etc. Comme on racontait ce fait, il y a quelques jours, devant un disciple de M. Home, il fut prétendu que M. de L... est guidé par un esprit frappeur. Le docteur Gaston Dumont n'avait pas prévu un pareil auxiliaire dans les merveilles d'adresse et de développement d'ouïe et de toucher dont il constate l'excitation chez les aveugles. — Les *Mémoires* diplomatiques, anecdotiques, etc., de l'aveugle en question, paraîtront par séries de deux volumes, à partir de 1858.

~~~ On sait qu'atteint par un incendie dont l'auteur méritait d'être envoyé dans quelque Botany-Bay spécial, l'hémicycle de Paul Delaroche, à l'Académie des beaux-arts, était à réparer sur une zone de vingt-cinq mètres de développement, sur un mètre environ de hauteur. Vingt des soixante-quinze personnages qui figurent dans cette magistrale composition avaient considérablement souffert. M. Paul Delaroche devait réparer lui-même son œuvre, son chef-d'œuvre. La mort brisa brusquement son pinceau. M. Robert Fleury se chargea de la restauration des figures. Ce labeur est achevé, et l'éminent artiste a refusé tout salaire de cet emploi de son temps et de son talent, heureux d'en faire l'hommage au respect et à l'amitié dont il était animé pour le maître mort. On estime qu'en dehors des restaurations architecturales, réalisées par M. Vinit, le travail de M. Robert Fleury peut valoir une vingtaine de mille francs.

~~~ M. Lefébure-Wély a quitté l'orgue de la Madeleine. Cet artiste passe de l'art dans le métier. Il se fait photographe ! Il est remplacé par M. Saint-Saëns, organiste de Saint-Merri, qui va ainsi se trouver maître du plus bel instrument qui soit dans nos temples, ayant pour auditoire une forte fraction de la première société de Paris.

~~~ Mlle Rachel subit une crise nouvelle. La pauvre grande artiste ne se lève plus. Elle a péniblement écrit, ces jours derniers, quelques lignes à un personnage et les a datées *du 1er janvier* 1858, disant : « J'antidate cette lettre... il me semble que cela va me forcer à vivre jusque-là... »

ANDRÉ.
~~~

L'Arbre de Noël, en Alsace.

La Foire de Noël (du Petit-Jésus), à Strasbourg.

Inauguration de la statue de Napoléon Ier

A AUXONNE.

C'est le dimanche 20 décembre qu'a eu lieu cette solennité.

A dix heures du matin, le maire d'Auxonne, accompagné des membres du conseil municipal et des autorités de la ville, recevait, à la gare du chemin de fer élégamment pavoisée, M. le général Picard, délégué par S. M. l'empereur, M. Bry, préfet, et les autres chefs des divers services départementaux.

Le cortége, salué par un morceau d'harmonie exécuté par la fanfare de la ville, s'est avancé, aux accords de la musique du 87e, vers l'hôtel de ville, où Mgr l'évêque de Dijon, descendu dès la veille au presbytère d'Auxonne, est venu le rejoindre sous l'escorte de la compagnie de pompiers. C'est de là qu'il s'est dirigé vers l'église, dont l'intérieur avait été décoré avec autant de goût que de magnificence.

La grand'messe, célébrée pontificalement par le vénérable prélat qui était venu présider à la cérémonie religieuse, a été pieusement écoutée par une assistance accourue de toutes les parties du département, et que la vieille basilique gothique n'avait pu contenir sous ses trois voûtes. Après un discours où l'évêque a retracé éloquemment l'enchaînement d'actes glorieux qui forme l'histoire du premier Empire, le cortége, grossi par une foule d'élite, s'est rendu sur la place d'armes, où l'inauguration du monument a eu lieu aux salves du canon et au *bruit* des cloches.

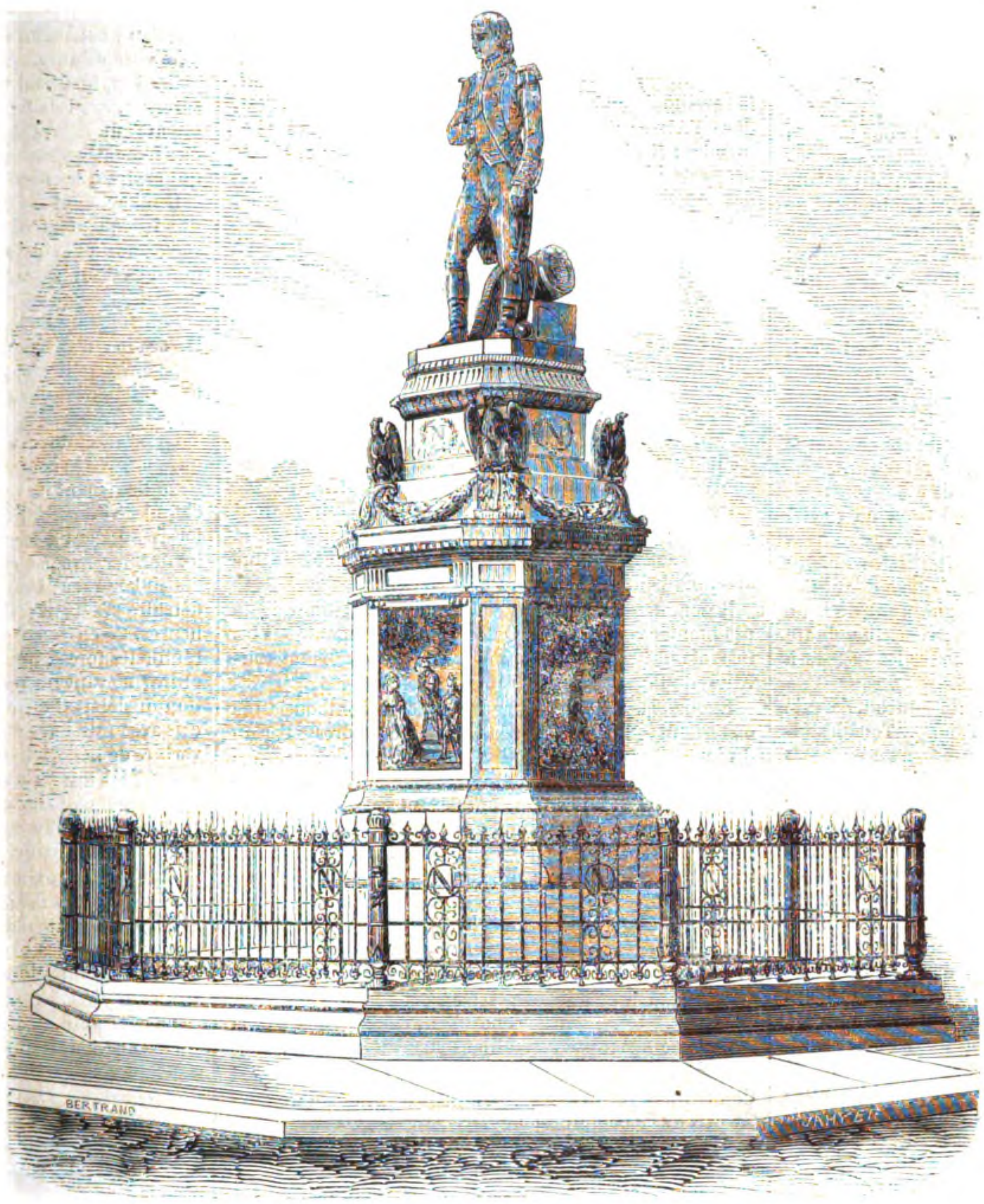
La statue, œuvre de Jouffroy de l'Institut, repose sur un piédestal de figure octogonale, dont le couronnement est formé par quatre aigles réunis par des guirlandes de feuilles de laurier. Les quatre faces, les plus larges de ce beau socle, fait de pierres de Comblanchies dont le grain serré reçoit le poli du marbre, sont ornées de bas-reliefs dus au ciseau du même artiste.

L'époque de la vie de Napoléon que le statuaire a choisie pour représenter son héros est celle où il commença avec tant d'éclat sa glorieuse carrière ; ce n'est ni le consul ni l'empereur, c'est le général Bonaparte qui revit dans ce bronze : par son costume rigide et la juvénilité de ses traits, autant que par le mortier placé à ses pieds, il rappelle le jeune vainqueur de Toulon et le glorieux triomphateur d'Arcole.

Le monument, dont la hauteur totale est de 8m,50, est entouré d'une grille d'un style élégant et d'un très-remarquable travail.

L'inauguration de cette magnifique œuvre d'art, — si bien faite pour rendre plus vif encore un des souvenirs chers aux Français : l'époque belliqueuse où le plus grand capitaine du monde surgit tout à coup d'un rang infime pour s'élever d'un bond gigantesque au premier de tous les rangs, surpassant en science et en génie les héros les plus célèbres, par des travaux qui ont émerveillé l'univers et conquis à leur auteur l'immortalité; — cette brillante inauguration, disons-nous, saluée par des acclamations enthousiastes, a laissé dans l'âme de tous les spectateurs une inoubliable impression.

Delaunay.



Statue de Napoléon Ier, érigée à Auxonne le 20 décembre 1857.

Le *Grondeur* devant les factoreries françaises, à Scherboro.

1858.

Une nouvelle année commence aujourd'hui pour ce journal ; hier, elle a commencé pour le monde.

1857, serein jusqu'à ses derniers instants, prospère pour celui-ci, heureux pour nous, fécond pour tous les deux, 1857 a disparu dans les légers brouillards de décembre. A voir cette belle fin d'année, on eût dit qu'elle quittait avec un mélancolique sourire de tendresse et de regret cette vieille Lutèce, et cette généreuse terre de France où elle a réalisé tant de grands et nobles travaux : Paris, sillonné de voies nouvelles, ajoutant des boulevards à ses boulevards, des parcs à ses parcs, des monuments à ses édifices ; le Louvre moderne complétant le Louvre ancien et transfigurant l'œuvre de Pierre Lescot, par ses splendeurs artistiques ; les *railways* rayonnant de ce centre national vers toutes les frontières ; la vapeur coupant l'isthme pyrénéen et reliant la Méditerranée au golfe de Gascogne : voilà l'œuvre de cette année dont le soleil s'est couché dans le Capricorne en lui prêtant, jusqu'à sa dernière heure, le nimbe d'or de ses rayons.

O blanche Naïade, pudique constellation de ce ciel que ton auréole virginale inonde de ses lueurs, que nous apporte ton urne penchée ? Quelles largesses dois-tu épancher sur nous, céleste Verseau ? L'année dont tu es l'une des messagères sera-t-elle la digne sœur de celle avec qui nous échangeons des regrets ; viens-tu joindre de nouveaux présents à ses dons, de nouvelles faveurs à ses bienfaits ?...

Mais la voici... Voici le Génie de cette année naissante qui a pris son essor sur les ailes de l'aigle... Tous les oiseaux des ténèbres fuient devant lui en poussant des cris effrayés ; les sombres esprits du passé, éblouis par son éclat, plongent et disparaissent dans la nuit, garrottés par leurs serpents et lançant leurs dernières foudres sans puissance ; le voici tel qu'il apparaît aux clartés de l'aube nouvelle.

Il conduit le travail... Le Travail, cette haute et virile personnification des sociétés morales et puissantes !... Ce grand initiateur à tous les mystères, à tous les bonheurs, apparaît entre la Paix qui étend son empire et l'Abondance, fille souriante de ses labeurs. Tous les génies des sociétés tranquilles volent autour de ce groupe austère : le génie des sciences avec ses compas, ceux des lettres, des beaux-arts, de l'industrie, du commerce avec leur luth ou leur palette, avec leurs instruments et leurs outils, avec toutes ces armes pacifiques des conquêtes lumineuses de l'homme. Le voilà tel que chacun peut le rêver en contemplant la gravure allégorique qui ouvre, en tête de ce numéro, la seconde série de nos travaux.

Pour nous, à qui il sourit de toutes les espérances réalisées par l'an qui s'envole, nous le saluons avec confiance, fermement résolus à déployer tous nos efforts pour justifier ses faveurs. F. G.

Noël en Alsace.

LA FOIRE ET LES ARBRES DE NOEL A STRASBOURG.

Cette grande fête du monde chrétien a partout ses naïves traditions, ses heureux et poétiques usages. Dans le midi et l'ouest de la France, contrées plus spécialement religieuses, c'est la souche de Noël, ce tronc noueux, qui conserve sous le large manteau de la cheminée et sur l'âtre des campagnes le feu où, au retour de la messe de minuit, le réveillon viendra former son joyeux cercle. Dans l'est, dans l'Alsace surtout, ont prévalu les coutumes allemandes : Noël, c'est la grande fête de la famille, la fête bruyante des enfants, la douce fête des grands parents et des pères, la joie de ceux qui reçoivent, le bonheur des autres.

Nulle part cette douce solennité n'a plus d'éclat qu'à Strasbourg ; ce jour et ceux qui le précèdent, la place Kléber change complétement d'aspect : elle subit la transformation que l'approche du premier jour de l'année imprime à nos boulevards.

Deux lignes de boutiques improvisées offrent aux regards charmés de l'enfance tous les jouets, tous les trésors qui forment ses plus attrayantes séductions : les polichinelles, les poupées, les tambours, les bergeries. Comme les jeunes yeux brillent devant ces richesses ! quels ardents désirs font battre tous ces petits cœurs !...

Patience, enfants ! Ce soir, tous ces désirs seront satisfaits ; le papa a visité ces brillants magasins, la grand'maman a quitté, non sans avoir donné des ordres, ces belles boutiques. Patience donc !

Recommandation vaine ! Autant dire à la flamme de ne pas monter vers le ciel... On compte ardemment tous les instants qui séparent l'heure présente du moment souhaité, de l'instant des cadeaux...

Et quand cet instant est arrivé, avec quel enthousiasme on envahit le salon où, sur la table à thé, se dresse l'arbre du jour ! Oh ! comme les plus beaux arbres de mai, avec leurs grappes d'or et leurs thyrses d'améthystes, comme les cytises et les lilas pâlissent devant cet arbre de Noël dont les fleurs sont des lumières et dont les fruits sont des bébés et des pantins ! comme on s'élance vers l'arbre aux prestiges ! comme on se dresse sur ses petits pieds, pour élever au niveau du marbre ces grands yeux bleus pétillant sous les cheveux bouclés !...

Le moment souhaité est venu. Pour toi, vaillant guerrier aux joues roses, ce tambour et ce sabre ; pour vous, petite maman aux joues potelées, cette fillette aux yeux d'émail ; et toi, mon fier sportman, ce fougueux cheval de bois ne fait-il pas merveilleusement ton affaire ?

Et tous sont heureux, et ceux qui reçoivent et ceux qui donnent, et jusqu'à la bonne, qui est accourue prendre sa part de ce commun bonheur.

LÉO DE BERNARD.

Scherboro.

Scherboro, que les cartes anglaises représentent comme une île spacieuse de la côte occidentale d'Afrique, est en réalité un petit archipel, séparé de la plage de Sierra-Leone par un étroit bras de mer à 60 milles environ au-dessous de ce chef-lieu des établissements britanniques sur la côte de Guinée. Plusieurs factoreries françaises s'y sont récemment établies, et y sont déjà devenues le centre d'un commerce important. L'huile et l'amande de palme, le calmwood, le riz et l'ivoire sont les objets que l'on y obtient en échange des produits de nos industries européennes.

Ces îles, longtemps paisibles sous l'empire d'un chef suzerain, celui de Jong, dont les autres chefs reconnaissaient l'autorité, sont en proie depuis sa mort à des troubles fomentés secrètement par le chef de Bendo, Caulker, qui aspire à lui succéder.

Caulker, dont les intrigues n'avaient point échappé à nos trafiquants, avait conçu contre eux un sentiment de vengeance qu'était venu surexciter l'espoir des richesses que devait lui procurer la destruction de leurs établissements.

Pour assurer l'exécution et l'impunité de ses projets, il s'occupa d'abord de fortifier son village. On apprit peu après qu'il y réunissait des bandes de pillards, à la tête desquelles il se proposait de se ruer contre nos comptoirs.

La position de ces établissements était des plus critiques lorsque le commandant du stationnaire *le Grondeur*, M. le lieutenant de vaisseau Pointel, informé par le vice-consul de France à Sierra-Leone du danger dont nos factoreries étaient menacées, apparut subitement le 28 juillet dernier, avec sa corvette, dans leurs eaux.

Caulker reçut immédiatement la sommation d'avoir à détruire ses fortifications sous un délai de vingt-quatre heures. Ce chef, surpris par cette injonction, songea à réunir les forces qui lui eussent permis de braver cet ordre ; n'ayant pu opérer cette concentration à l'expiration du délai, il envoya un de ses agents à l'officier français avec mission de suspendre son attaque par une ouverture de négociation. Mais le commandant du *Grondeur* s'était déjà mis en marche avec les embarcations portant le détachement chargé d'assurer l'exécution de sa sommation. Ces chaloupes déposèrent sur la plage de Bendo quatre-vingts fusiliers et un obusier.

Caulker tenta encore de parlementer en présence de ces forces, mais l'obusier ayant été pointé sur sa case, il sentit la nécessité d'une soumission immédiate. Il accepta complétement les clauses du traité qui lui avait été soumis. Les fortifications de son village furent aussitôt détruites.

Le chef noir reconduisit le commandant Pointel jusqu'à ses embarcations, en l'assurant de sa fidélité à observer les autres stipulations du traité.

MAC'VERNOLL.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

Depuis la mort de M. Dufrénoy, un fauteuil se trouvait vacant à l'Académie des sciences, dans la section de minéralogie et de géologie. L'Académie n'a pas voulu laisser finir l'année 1857 sans pourvoir au remplacement de l'ancien directeur de l'École des mines, et elle a consacré sa séance de lundi dernier à l'élection d'un nouveau membre. Cette élection a été assez chaudement disputée.

Cinq concurrents se trouvaient en présence, tous connus par leurs travaux en géologie, météorologie et mi-

---

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD [1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

I

Un héros qui n'est pas celui de notre histoire.

A dix-huit lieues à peu près de Munich, que le *Guide en Allemagne* de MM. Richard et Quetin désigne comme une des villes les plus élevées non-seulement de la Bavière, mais encore de l'Europe ; à neuf lieues d'Augsbourg, fameuse par la diète où Mélanchthon rédigea, en 1530, la formule de la loi luthérienne ; à vingt-deux lieues de Ratisbonne, qui, dans les salles obscures de son Hôtel de Ville, vit, de 1662 à 1806, se tenir les États de l'empire germanique, s'élève, pareille à une sentinelle avancée, dominant le cours du Danube, la petite ville de Donauwerth.

Quatre routes aboutissent à l'ancienne cité où Louis le Sévère, sur un injuste soupçon d'infidélité, fit décapiter la malheureuse Marie de Brabant : deux qui viennent de Stuttgard, c'est-à-dire de France, celles de Nordlingen et de Dillingen, et deux qui viennent d'Autriche, celles d'Augsbourg et d'Aichach. Les deux premières suivent la rive gauche du Danube ; les deux autres, situées sur la rive droite du fleuve, le franchissent, en arrivant à Donauwerth, sur un simple pont de bois.

Aujourd'hui qu'un chemin de fer passe à Donauwerth, et que des steamers descendent le Danube d'Ulm à la mer Noire, la ville a repris quelque importance et affecte une certaine vie ; mais il n'en était point ainsi vers le commencement de ce siècle.

Et, cependant, la vieille cité libre, qui, dans les temps ordinaires, semblait un temple élevé à la déesse Solitude et au dieu Silence, présentait, le 17 avril 1809, un spectacle tellement inusité pour ses deux mille cinq cents habitants, qu'à l'exception des enfants au berceau et des vieillards paralytiques, qui, les uns par leur faiblesse et les autres par leur infirmité, étaient forcés de tenir la maison, toute la population encombrait ses rues et ses places, et particulièrement la rue à laquelle aboutissent les deux routes venant de Stuttgard, et la place du Château.

En effet, depuis le 13 avril au soir, — moment où trois chaises de poste, accompagnées de fourgons et de chariots, s'étaient arrêtées à l'hôtel de l'Ecrevisse, et que de la première était descendu un officier général portant, comme l'empereur, un petit chapeau et une redingote par-dessus son uniforme, et, des deux autres, tout un état-major, — le bruit s'était répandu que le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz avait choisi la petite ville de Donauwerth comme point de départ de ses opérations dans la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir contre l'Autriche.

Cet officier général, — que de plus curieux avaient, dès ce soir-là, en regardant à travers les carreaux de l'hôtel, reconnu pour un homme de cinquante-six à cinquante-sept ans, et que les mieux renseignés prétendaient être le vieux maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, qui ne précédait, assurait-on, l'empereur que de deux ou trois jours, — avait, dans la nuit même de son arrivée, envoyé des courriers de tous côtés, et ordonné, sur Donauwerth, une concentration de troupes qui, le surlendemain, avait commencé à s'opérer de sorte que l'on n'entendait plus, au dedans et au dehors de la ville, que tambours et fanfares, et qu'on ne voyait déboucher par les quatre points cardinaux que régiments bavarois, wurtembergeois et français.

Disons un mot de ces deux vieilles ennemies que l'on appelle la France et l'Autriche, et des circonstances qui, ayant rompu entre l'empereur Napoléon et l'empereur François II, la paix jurée à Presbourg, amenaient tout ce mouvement.

L'empereur Napoléon était en pleine guerre d'Espagne. Voici comment la chose était arrivée :

Le traité d'Amiens, qui avait, en 1802, amené la paix avec l'Angleterre, n'avait duré qu'un an, l'Angleterre ayant obtenu de Jean VI, le roi de Portugal, de manquer à ses engagements avec l'empereur des Français. A cette nouvelle, Napoléon s'était contenté d'écrire cette seule ligne, et de la signer de son nom :

« La maison de Bragance a cessé de régner. »

Jean VI, repoussé hors de l'Europe, fut forcé de se mettre à la nage, traversa l'Atlantique, et alla demander un asile aux colonies portugaises.

Camoëns, dans son naufrage sur les côtes de la Cochinchine, avait sauvé son poëme, qu'il tenait d'une main, tandis qu'il nageait de l'autre ; Jean VI, dans la tempête qui l'emportait vers Rio-Janeiro, fut forcé, lui, de lâcher sa couronne. — Il est vrai qu'il en trouva une autre là-bas, et qu'en échange de sa royauté d'Europe perdue, il se fit proclamer empereur du Brésil

[1] La reproduction et la traduction en langues étrangères sont interdites.

…éralogie. C'étaient : en première ligne, M. Daubré; en seconde ligne, *ex æquo*, MM. Charles Saint-Clair de Ville et Delesse; en troisième ligne, également *ex æquo*, MM. Desloizeaux, Du Rocher et Rozet, l'un de nos officiers d'état-major les plus distingués.

Le nombre des votants était considérable : cinquante-huit membres étaient présents; cependant, il n'y a eu qu'un seul scrutin. Trente-cinq suffrages ont été accordés à M. Saint-Clair de Ville, vingt et un, à M. Daubré, un à M. Delesse, et un à M. le commandant Rozet.

M. Saint-Clair de Ville a donc été proclamé membre de l'Académie des sciences. Jeune encore, ce savant est appelé à rendre des services à la science qu'il cultive et professe avec autant de zèle que de talent.

Ses communications à l'Académie des sciences ont été fréquentes, et la plupart de ses mémoires jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*.

Pendant longtemps M. de Ville a parcouru les royaumes de Naples et de Sicile pour étudier de près les mystères des éruptions volcaniques. Ses travaux sur le Vésuve, sur les nombreuses solfatares que l'on rencontre en Sicile, avaient été fort appréciés et lui ont valu plus tard une mission du gouvernement, qu'il a accomplie avec le plus grand succès.

Les chimistes, surtout, lui ont su le plus grand gré des recherches et des expériences qu'il a faites sur les gaz qui s'échappent de ces cratères sans cesse incandescents. Le géologue apportait à la chimie une série de faits nouveaux qui n'avaient pas encore été traités avec autant d'intelligence, de persévérance et de clarté.

M. Leverrier s'est chargé de faire connaître à Paris un ouvrage dont l'apparition a causé quelque sensation en Allemagne, et que l'on doit à l'un des membres les plus distingués de l'Académie de Berlin. C'est un livre qui a pour titre : *Sur la loi des ouragans.*

Son auteur a déjà publié, il y a une vingtaine d'années, des mémoires fort intéressants sur les courants et leur marche des régions polaires dans les régions tempérées. Ses travaux, ses observations, ses calculs, continués avec une rare constance, l'ont conduit à des conclusions qu'il faut espérer d'une exactitude inattaquable, autant dans l'intérêt de la science que dans celui de l'humanité.

Ces conclusions renferment des règles pratiques pour connaître la formation et l'origine des ouragans, ainsi que des moyens pour les prévenir et éviter les effroyables sinistres qui en sont la conséquence.

A l'avenir, le capitaine d'un navire, bien renseigné, pourrait échapper aux terribles catastrophes dont on n'a que trop souvent à faire le récit; catastrophes qui sont, pour les uns, des causes de ruine; pour les autres, de désespoir et d'éternels regrets.

L'expérience apprendra si le système développé par le savant allemand répond aux espérances qu'il fait concevoir. Il faut le souhaiter, autant dans l'intérêt de la science que dans celui de l'humanité.

CH. D'ARGÉ.

Nos abonnés recevront, dans le courant de la semaine prochaine, la TABLE et les TITRES de notre premier volume.

L'Administration va faire réunir en UN VOLUME BROCHÉ tous les numéros parus du *Monde illustré*, qu'elle met à la disposition des nouveaux abonnés qui voudront faire remonter leur souscription à la création du journal.

La Messe de minuit à la Madeleine.

Noël est assurément l'une des solennités les plus universellement célébrées par la population parisienne. La nuit de Noël est, pour toutes les classes, une nuit de plaisir, une nuit de fête. A l'heure où le monde tressaillit à la voix des anges annonçant la bonne nouvelle par leurs hosannas, Paris entier se livre à la joie : les rues sont éclairées comme dans toutes les nuits de réjouissances; magasins de pâtisserie, restaurants, charcuterie, boulangerie, magasins de comestibles, tout est ouvert; les cafés sont éblouissants de lumière, les salles des marchands de vin sont pleines de chants et de bruit; on se réjouit partout, au premier comme dans la mansarde, au salon de la grande dame comme dans l'atelier de l'artiste, et ce n'est pas là une énumération faite par l'amour des contrastes; nous pourrions citer tel salon doré et tel atelier célèbre qui se sont signalés par leurs réveillons triomphants. Tous les esprits, religieux, indifférents ou sceptiques, se trouvent ainsi élevés simultanément au niveau de la même gaieté.

Et pourquoi, alors? C'est que tous obéissent sciemment ou instinctivement à l'entraînement du sentiment qui est la vie profonde des sociétés. C'est que tous les cœurs conservent d'involontaires échos des saints enseignements de l'enfance et des tendres murmures du foyer. C'est que la foi religieuse est, malgré l'incrédulité apparente de l'époque, le sentiment profond de notre vieille société française, et qu'on n'a point passé de longues années dans cette douce et pénétrante atmosphère sans être intimement pénétré de son esprit vivifiant, ni sans rester involontairement sous l'empire de son action secrète. Aussi un journal, qui parfois donne, par la forme même de ses facéties, un caractère plus frappant à la vérité, disait-il spirituellement que tel philosophe, pour faire preuve d'esprit fort, se couchait le 24 décembre à neuf heures du soir.

Mais c'est surtout au concours qui, durant cette nuit sainte, se presse dans les églises qu'il faut juger l'empressement avec lequel le peuple parisien s'associe à la célébration de cette grande nuit.

On sait qu'après 1830, l'autorité avait cru devoir supprimer les messes de minuit à Paris et dans la banlieue, par crainte que ces cérémonies d'une surveillance difficile ne fussent troublées par quelque désordre. 1848 laissa à la prudence pastorale la liberté de les rétablir; tous les curés en ont nécessairement profité et n'ont eu sujet que de s'en applaudir. Ce ne furent d'abord que des messes basses; puis eurent lieu des messes solennelles, et partout les cérémonies du culte se célébrèrent dans l'ordre le plus parfait et au milieu du recueillement le plus édifiant.

Cette année, les messes basses ont été généralement accompagnées de chants pieux. On peut citer celle de Saint-Sulpice, celle de Sainte-Geneviève, qui, célébrée dans la chapelle souterraine, rappelait la crypte de Bethléem dont l'autel est dressé sur l'emplacement même de la crèche du Sauveur, celle de l'église des Carmes à laquelle les gerbes de fleurs qui décoraient les lampadaires de la nef donnaient le plus gracieux air de fête.

Ce n'est cependant que dans les églises où ont eu lieu des messes solennelles que l'on peut bien apprécier la ferveur religieuse avec laquelle a été célébrée cette solennité sainte. C'est par milliers, par exemple, qu'à Notre-Dame des Victoires l'assistance, formée de toutes les classes de la société, s'est portée à la table sainte; Saint-Eugène ne s'est pas moins fait remarquer par l'éclat et l'ordre parfait qui, malgré la foule pressée dans son enceinte, n'a cessé de régner pendant tout l'office divin. Mais c'est dans l'église de la Madeleine que semblaient s'être concentrées toutes les splendeurs du culte; nous n'entreprendrons pas de décrire les pompes de cette belle solennité, dont nous ne pourrions retracer qu'une image incomplète. Le crayon et le burin de nos artistes livrent aux yeux, dans notre gravure, ce que notre plume ne pourrait qu'indiquer à l'intuition de l'esprit. La vue de cette gravure donnera le type le plus brillant du côté religieux de cette fête nocturne.

Quelles que soient, au reste, les croyances, on conçoit aisément cet empressement universel. Indépendamment de la grandeur de l'événement dont cette nuit consacre l'anniversaire, il y a quelque chose de si touchant et de si poétique dans tous les faits, dans toutes les traditions qu'elle évoque, que le cœur en est irrévocablement saisi et charmé. Ce doux enfant, né d'une vierge, sur la paille d'une crèche, pour le dénoûment sanglant de la croix; ce fils de l'Éternel, sur sa couche de paille, recevant les hommages de la triple royauté : la royauté des âmes, la royauté sacerdotale : le mage est le prêtre, il lui offre l'encens dû à Dieu; la royauté des intelligences : le mage est le savant, il lui offre la myrrhe qui conserve et perpétue, comme au révélateur céleste; la royauté des corps des sociétés : le mage est roi et il lui offre de l'or, ce tribut que l'on doit au suzerain universel.

FULGENCE GIRARD.

Les Boulevards.

LA FOIRE AUX ÉTRENNES.

Les boulevards ont subi leur transformation annuelle. De longues lignes de fragiles abris, de modestes boutiques, de petites échoppes, sont venus se poser hardiment en parallélisme et en concurrence avec les riches magasins, qui font l'éclat et la célébrité de cette belle promenade sans rivale au monde. Tout ce qu'il y a de plus humble devant tout ce qu'il y a de plus fier, tout ce que

---

Les armées françaises, qui avaient obtenu passage à travers l'Espagne, occupèrent le Portugal, dont Junot fut nommé gouverneur.

C'était si peu de chose que le Portugal, qu'on ne lui en donnait qu'un gouverneur.

Mais les projets de l'empereur ne s'arrêtaient point là. Le traité de Presbourg, imposé à l'Autriche après la bataille d'Austerlitz, avait assuré à Eugène Beauharnais la vice-royauté de l'Italie; le traité de Tilsitt, imposé à la Prusse et à la Russie après la bataille de Friedland, avait donné à Jérôme le royaume de Westphalie : — il s'agissait de déplacer Joseph, et de placer Murat.

Les précautions étaient prises.

Un article secret du traité de Tilsitt autorisait l'empereur de Russie à s'emparer de la Finlande, et l'empereur des Français à s'emparer de l'Espagne.

Il restait à en trouver l'occasion.

L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Murat restait à Madrid, avec des instructions secrètes. Le roi Charles IV se plaignait fort à Murat de ses querelles avec son fils, qui venait de le forcer d'abdiquer, et qui lui avait succédé sous le nom de Ferdinand VII. Murat conseilla à Charles IV d'en appeler à son ami Napoléon : Charles IV, qui n'avait plus rien à perdre, accepta l'arbitrage avec reconnaissance, et Ferdinand VII, qui n'était pas le plus fort, y consentit avec inquiétude.

Murat les poussa tout doucement vers Bayonne, où Napoléon les attendait, et Charles IV abdiqua en faveur de Joseph, déclarant Ferdinand VII indigne de régner.

Si la chose arrangeait la Russie, avec laquelle elle était convenue, et qui avait sa compensation, elle n'arrangeait pas l'Angleterre, qui n'y gagnait que le système continental. Aussi, cette dernière avait-elle les yeux fixés sur l'Espagne, et se tenait-elle prête à profiter de la première insurrection, — laquelle, du reste, ne se fit pas attendre.

Le 27 mai 1808, jour de la Saint-Ferdinand, l'insurrection éclate sur dix points différents, et particulièrement à Cadix, où les insurgés s'emparent de la flotte française, qui s'y est réfugiée après le désastre de Trafalgar.

Puis, en moins d'un mois, par toute l'Espagne se répand le catéchisme suivant :

« — Qui es-tu, mon enfant ?

» — Espagnol, par la grâce de Dieu.

» — Que veux-tu dire par là ?

» — Je veux dire que je suis homme de bien.

» — Quel est l'ennemi de notre félicité ?

» — L'empereur des Français.

» — Comment les Espagnols doivent-ils se conduire ?

» — D'après les maximes de N.-S. Jésus-Christ.

» — Qui nous délivrera de nos ennemis ?

» — La confiance entre nous autres, et les armes.

» — Est-ce un péché que de mettre un Français à mort ?

» — Non, mon père; au contraire : on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques ! »

C'étaient là de singuliers principes; mais ils étaient en harmonie avec l'ignorance sauvage du peuple qui les invoquait.

Il s'ensuivit un soulèvement général, lequel eut pour résultat la capitulation de Baylen, c'est-à-dire la première tache honteuse faite à nos armes depuis 1792.

La capitulation avait été signée le 22 juillet 1808.

Le 31 du même mois, une armée anglaise débarquait en Portugal.

Le 21 août avait lieu la bataille de Vimieiro, qui nous coûtait douze pièces de canon et quinze cents tués ou blessés; enfin, le 30, la convention de Cintra, stipulant l'évacuation du Portugal par Junot et son armée.

L'effet de ces nouvelles avait été terrible à Paris.

A ce revers, Napoléon ne connaît qu'un remède, sa présence.

Sa fortune l'accompagnera : la terre d'Espagne, à son tour, verra les miracles de Rivoli, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.

Il va serrer la main de l'empereur Alexandre, s'assurer des dispositions de la Prusse et de l'Autriche, — que le nouveau roi de Saxe surveille de Dresde, et le nouveau roi de Westphalie, de Hesse-Cassel, — emmène avec lui d'Allemagne quatre-vingt mille vétérans, touche Paris en passant, pour annoncer au Corps législatif que bientôt les aigles planeront sur les tours de Lisbonne, et part pour l'Espagne.

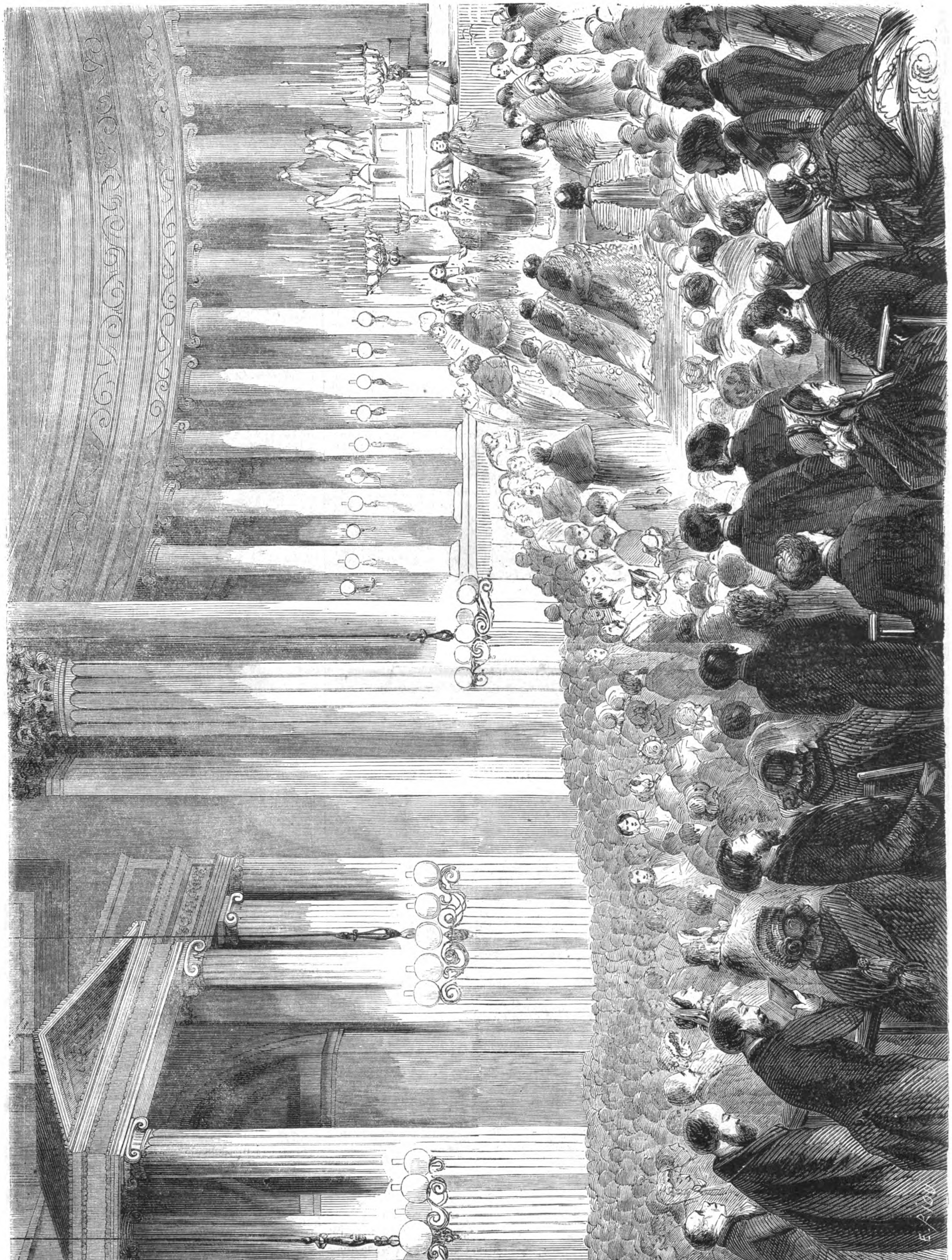
Le 4 novembre, il arrive à Tolosa.

Le 10, le maréchal Soult, aidé du général Mouton, emporte Burgos, prend vingt canons, tue trois mille Espagnols et fait autant de prisonniers.

Le 12, le maréchal Victor écrase les deux corps d'armée de la Romana et de Blake à Espinosa, leur tue huit mille hommes, dix généraux, leur fait douze mille prisonniers et leur prend cinquante canons.

Le 23, le maréchal Lannes anéantit, à Tudela, les armées de Palafox et de Castanos, leur enlève trente canons, leur fait trois mille prisonniers et leur tue ou leur noie quatre mille hommes.

La route de Madrid est ouverte ! Entrez dans la ville de Philippe V, sire. N'êtes-vous pas l'héritier de Louis XIV, et ne savez-vous pas le chemin de toutes les capitales ? D'ailleurs, une députation de la ville de



Célébration de la Messe de minuit à l'église de la Madeleine.

La Foire aux étrennes sur les boulevards.

Cérémonie domestique d'un mariage indou.

l'industrie a de plus chétif devant tout ce que le commerce et l'art ont de plus fastueux et de plus brillant.

Et cependant ni l'un ni l'autre ne se jalousent, ni l'un ni l'autre ne se redoutent. Bien mieux, le riche magasin semble sourire à la pauvre échoppe pour lui souhaiter la bienvenue, et la pauvre échoppe souhaite au riche magasin chance heureuse et large vente, car quand le soleil luit, il luit pour tous, pour le roseau comme pour le chêne.

Disons d'ailleurs que ces industries si diverses ne sauraient se nuire. Le magasin sédentaire, avec ses étoffes luxueuses, ses œuvres d'art, ses nécessaires, ses boîtes de bonbons précieux, ses coffrets, ses dentelles et ses joyaux, a sa clientèle, celle des classes riches, comme l'échoppe volante a la sienne aussi, les classes laborieuses. Parce que l'ouvrier viendra échanger contre un *bébé* qui vagit ou un *chien* qui aboie ses économies secrètes qui vont porter la joie dans sa mansarde, la grande dame n'en viendra pas moins demander à *Boissier*, ses délices; à *Tahan*, ses merveilles; à la *Librairie Nouvelle*, ses éditions splendides.

Car toute cette kermesse de bois blanc, toute cette foire improvisée, c'est le bazar des classes inférieures, c'est là que l'ouvrier, le petit employé, le modeste bourgeois, toutes les petites bourses enfin sont venues faire leurs emplettes. Que de bonheur a jailli de ces modestes éventaires où les petites industries parisiennes s'empressent d'étaler leurs produits si variés! Que de cris joyeux ont salué ces riens charmants, ces délicieux *biblots*, triomphantes étrennes de quelques francs, voire même de quelques centimes!

Voulez-vous connaître à quelle puissance s'élève la masse de ces petits achats, qui ont chacun allumé leur rayon de joie et provoqué leur explosion de plaisir? Calculez sur ce fait de statistique : le bronze nécessaire à la fabrication des petits pistolets dont cette foire est le principal débouché s'élève à 60,000 kilogrammes, et celui employé à la confection des petits miroirs ronds à couvercle à 100,000.

LÉO DE BERNARD.

Mœurs indoues.

LE MARIAGE ET LES FUNÉRAILLES.

Les mœurs de la vieille société indoue présentent d'étranges et frappants contrastes. Les liens de la famille, dont les nœuds sont généralement si étroitement serrés parmi ces populations, comme dans tous les pays de castes, semblent fréquemment s'y relâcher plus complétement qu'en aucune autre contrée, et parfois même s'y rompre violemment ou du moins s'y dissoudre. Le mariage et les funérailles, ces deux faits culminants de la vie humaine, justifieront ce que ces réflexions semblent, au premier abord, avoir de paradoxal.

C'est dans le mariage qu'éclate plus spécialement la sollicitude des Indous pour leurs enfants. A peine l'éducation du fils de famille est-elle achevée, éducation très-restreinte pour toute autre classe que pour la caste sacerdotale, que le père songe à lui choisir une compagne. Dans ces climats ardents, où les passions se développent avec une rapidité extrême, son affection éclairée songe à le prémunir contre leurs entraînements. « La préoccupation paternelle, dit un écrivain anglais, est de prévenir les excès où tomberaient trop souvent ces natures violentes et de leur donner un moyen honnête d'exercer leur sensibilité naissante au profit de la société et sans danger pour les mœurs. » Les mariages se contractent généralement à l'âge de quatorze ou quinze ans pour les garçons, à celui de dix ou douze pour les filles. Leur célébration est l'occasion de fêtes où l'on déploie tout le luxe que permettent les fortunes. La scène principale est la cérémonie domestique reproduite par notre gravure. Dans l'intérieur de la case, où toute la famille est rassemblée, la fiancée, luxueusement parée, se place à genoux sur un carreau couvert d'un riche tissu, en face de son fiancé, assis sur un tapis, les jambes croisées, selon l'usage oriental. Près d'elle se rangent les plus proches parents et les brahmines conviés à la solennité. Le père, soulevant alors la main de sa fille au-dessus d'un vase rempli d'eau lustrale couverte de feuilles et de fruits de bananier, l'offre au prétendant, qui devient époux en passant au doigt de la jeune fille une bague d'or. Cet acte, qui s'accomplit au milieu des prières des brahmines, est le fait constitutif de l'union. Immédiatement après, on lit avec solennité la généalogie de l'époux, qui reçoit ensuite les richesses qui constituent la dot de sa femme, et l'on ne songe plus qu'aux fêtes, qui souvent durent plusieurs jours.

Les derniers instants d'un Indou offrent un tout autre spectacle : on dirait qu'il s'exhale du corps d'un mourant une contagion que l'on fuit avec terreur; ses plus proches parents ou ses serviteurs les plus dévoués restent seuls auprès de lui.

Les préjugés vont plus loin. Comme le mort souille l'habitation où il expire, souillure que l'on ne détruit qu'à force de lustrations dispendieuses, ou en livrant cette habitation aux flammes, à peine une maladie présente-t-elle quelque signe alarmant, que l'on enlève celui qui en est atteint pour le transporter devant quelque idole d'abord, puis sur les bords des fleuves sacrés où on le plonge et souvent on le noie.

On ne peut songer sans frémir au nombre de malheureux affectés de maladies passagères, dont cet usage odieux cause chaque jour la mort.

Ni le rang, ni la puissance, ni la richesse ne protégent contre ce préjugé barbare. L'artiste à qui nous devons le dessin d'après lequel notre gravure a représenté une de ces scènes funèbres, rapporte que le radjah de Risnagoo allait subir ce sort déplorable, lorsqu'un médecin européen fit arrêter le palanquin dans lequel on transportait le prince indien vers le Gange. Ayant consulté le pouls et les traits du malade, il déclara que, quelque alarmant que parût son état, il ne courait aucun danger de mort; et, comme on hésitait encore, il affirma énergiquement que, pourvu qu'on le reportât dans son palais, il se chargeait de le guérir. On céda à cette déclaration expresse.

Le médecin réalisa sa promesse. Il s'éloigna de la cour du radjah comblé de présents, mais sans avoir déraciné cet usage funeste, toujours en vigueur dans le pays.

J. VERNEUIL.

COURRIER DU PALAIS.

Il est rare qu'un fait se produise dans l'ordre moral ou l'ordre physique, sans qu'il ait dans le même milieu social son fait jumeau correspondant. Ce phénomène, que les physiologistes expliquent par la théorie des courants magnétiques, les mystiques par l'influence du système binaire, et les sceptiques tout simplement par un jeu du hasard, on a pu l'observer encore à la suite du grand procès dont l'écho n'est pas encore éteint. Le drame de Jeufosse a trouvé son *pendant* dans le drame d'Habouville. Ici, encore une jeune fille d'une famille honorable compromise par des poursuites persistantes, une révélation émanée de bouches féminines, une famille disposée à laver son outrage dans le sang, un homme à l'affût, armé d'un fusil à deux coups, guettant le séducteur qui a pénétré de nuit dans le jardin et se dirige vers la chambre de la jeune fille. Mais l'homme qui attend ainsi n'est pas un mercenaire. — La famille P... fait sa besogne elle-même. — C'est le frère de celle dont l'honneur est menacé. Le père de ce jeune homme l'a conduit dans la chambre de sa sœur, il lui a mis dans la main un fusil chargé, et lui a ordonné de tirer sur l'homme qui tenterait de s'introduire dans la maison. A neuf heures, un bruit de pas trahit l'approche du séducteur. S'aidant d'une persienne, celui-ci a facilement escaladé le mur. Sa tête apparaît au carreau de la fenêtre. Au cri de : Halte-là! il s'arrête et s'apprête à descendre, mais il n'en a pas le temps; il reçoit en pleine poitrine une double charge de plomb de chasse et tombe raide mort sur le coup.

Il avait dix-huit ans, la jeune fille en a quinze.

On assure que le père, — qui est le premier magistrat de sa commune, — a paru fort étonné lorsque le brigadier de gendarmerie est venu, de la part du procureur impérial, le mettre, ainsi que son fils, en état d'arrestation.

Le jury de la Moselle aura bientôt à s'occuper de cette affaire. Je ne veux en rien préjuger le résultat des débats; toutefois, à ce propos, il me vient une réflexion : ne vous semble-t-il pas qu'en France, nous commençons, dans le particulier, à abuser de l'arme à feu? Quand nous avons renoncé à porter l'épée, qui faisait si bien entre les basques d'un habit, ce n'a pas été, j'imagine, pour mettre dans nos poches un *revolver* américain. Je conviens que la théorie du *revolver* a ses séductions. Il est commode de pouvoir soi-même juger, condamner et exécuter l'homme qui vous déplaît, sans qu'il vous en coûte autre chose qu'un peu de poudre et de plomb. Cela est plus expéditif que la Cour d'assises. Le tout est de ne pas se laisser prévenir, d'avoir de la poudre bien sèche, le coup d'œil vif

---

Madrid vous attend, et vient au-devant de vous pour vous rendre grâce du pardon que vous voulez bien lui accorder... Maintenant, montez sur la plate-forme de l'Escurial, et écoutez : vous n'entendrez plus de tous côtés que des échos de victoire!

Tenez, voici le vent d'est qui vous apporte le bruit des combats de Cardeden, de Clinas, de Llobregat, de San-Felice et de Molino-del-Rey; cinq nouveaux noms à écrire dans nos éphémérides, — et plus d'ennemis en Catalogne!

Tenez, voici le vent d'ouest, à son tour, qui vient doucement caresser votre oreille : il accourt de Galice, et vous annonce que Soult a battu l'arrière-garde de Moore, et a fait mettre bas les armes à toute une division espagnole; puis, mieux encore, votre lieutenant a passé sur le corps des Espagnols; il a atteint les Anglais, les a rejetés sur leurs vaisseaux, qui ont ouvert leurs voiles, et ont disparu, laissant sur le champ de bataille le général en chef et deux généraux tués!

Tenez, voici le vent du nord qui, tout chargé de flammes, vous apporte la nouvelle de la prise de Saragosse. On s'est battu vingt-huit jours avant d'entrer dans la place, sire! et, vingt-huit jours encore après y être entré, on s'est battu de maison en maison, comme à Sagonte, comme à Numance, comme à Calahorra! les hommes se sont battus, les femmes se sont battues, les vieillards se sont battus, les enfants se sont battus, les prêtres se sont battus! Les Français sont maîtres de Saragosse, c'est-à-dire de ce qui fut une ville et n'est plus qu'une ruine!

Tenez, voici le vent du sud qui vous apporte la nouvelle de la prise d'Oporto. Vous avez tenu votre parole, Sire! vos aigles planent sur les tours de Lisbonne!

Mais où donc êtes-vous, ô vainqueur! et pourquoi, comme vous êtes venu, êtes-vous reparti d'un seul bond?

Ah! oui, votre vieille ennemie l'Angleterre vient de séduire l'Autriche; elle lui a dit que vous étiez à sept cents lieues de Vienne, que vous aviez besoin de toutes vos forces autour de vous, et que le moment était bon pour vous reprendre, — à vous que le pape Pie VII vient d'excommunier, comme Henri IV d'Allemagne et Philippe-Auguste de France — pour vous reprendre l'Italie, et vous chasser de l'Allemagne. Et elle a cru cela, la présomptueuse! elle a réuni cinq cent mille hommes, elle les a remis aux mains de ses trois archiducs, Charles, Louis et Jean, et elle leur a dit : « Allez, mes aigles noirs! je vous donne à déchirer l'aigle roux de France! »

Le 17 janvier, Napoléon est parti à cheval de Valladolid; le 18, il est arrivé à Burgos, et, le 19, à Bayonne; là, il est monté en voiture, et, quand tout le monde le croit encore dans la Vieille-Castille, le 22, à minuit, il frappe aux portes des Tuileries en disant : « Ouvrez, c'est le futur vainqueur d'Eckmühl et de Wagram! »

Au reste, le futur vainqueur d'Eckmühl et de Wagram rentrait à Paris de fort mauvaise humeur; — il y avait de quoi.

Cette guerre d'Espagne, qu'il avait crue utile, ne lui était pas sympathique; mais, une fois engagée, elle avait eu au moins cet avantage, d'attirer les Anglais sur le continent.

Comme le géant libyen, c'était lorsqu'il touchait la terre que Napoléon se sentait réellement fort. S'il eût été Thémistocle, il eût attendu les Perses à Athènes, et n'eût point détaché Athènes de son rivage, pour la transporter dans le golfe de Salamine.

La fortune, cette maîtresse qui lui avait toujours été si fidèle, soit qu'il l'eût forcée de l'accompagner de l'Adige au Nil, ou de le suivre du Niémen au Mançanarez, la fortune l'avait trahi à Aboukir et à Trafalgar!

Et c'était au moment où il venait de remporter trois victoires sur les Anglais, de leur tuer deux généraux, de leur en blesser un troisième, de les repousser à la mer comme Hector faisait des Grecs en l'absence d'Achille, qu'il était tout à coup forcé de quitter la Péninsule, à l'annonce de ce qui se passait en Autriche et même en France!

Aussi, arrivé aux Tuileries, et rentré dans ses appartements, à peine jeta-t-il, quoiqu'il fût deux heures du matin, un regard sur son lit, et, passant de sa chambre à coucher dans son cabinet de travail :

— Qu'on aille éveiller l'archichancelier, dit-il, et que l'on prévienne le ministre de la police et le grand électeur que je les attends, le premier à quatre heures, le second à cinq.

— Doit-on prévenir S. M. l'impératrice du retour de Votre Majesté? demanda l'huissier à qui cet ordre venait d'être donné.

L'empereur réfléchit un instant.

— Non, dit-il; je désire voir auparavant le ministre de la police... Seulement, veillez à ce qu'on ne me dérange pas jusqu'à son arrivée; je vais dormir.

L'huissier sortit, et Napoléon resta seul.

Alors, tournant les yeux vers la pendule :

— Deux heures un quart, dit-il; à deux heures et demie, je me réveillerai.

Et, se jetant dans un fauteuil, il étendit sa main gauche sur le bras du siége, passa sa main droite entre son gilet et sa chemise, appuya sa tête au dossier d'acajou, ferma les yeux, poussa un faible soupir, et s'endormit.

Napoléon possédait, comme César, cette précieuse faculté de s'endormir où il pouvait, quand il voulait,

et les nerfs bien réglés. Qu'importent les accidents, les quiproquos, les balles qui s'égarent et se trompent d'adresse! la théorie les considère comme un détail et elle les passe au chapitre des profits et pertes. Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci! mais peut-être y inclinons-nous. Le peuple français a des modes et des engouements. Au seizième siècle, on se faisait Italien, au dix-septième Espagnol. Au siècle dernier, on était anglomane. Il serait fâcheux qu'aujourd'hui l'*américanisme* nous envahît, et qu'on allât demander au dieu *Dollar*, à la loi de Lynch et à la théorie du *revolver* le rajeunissement de la société moderne.

Après deux escarmouches, sous forme de référé, MM. Rouy et Millaud ont enfin vidé leur querelle devant les juges consulaires.

On connaît l'origine de la guerre. Un beau jour, M. Emile de Girardin s'ennuie d'être journaliste. M. Polydore Millaud brûle de le devenir. Entre cet ennui et cette ardeur, M. Arsène Houssaye sert de trait-d'union et voilà une affaire bâclée. M. de Girardin vend à M. Millaud, pour la faible somme de 825,000 francs, les quarante actions qu'il possède, ainsi que ses droits dans la gérance et la rédaction de la *Presse*. M. Millaud — qui est plus financier que littérateur — délègue la rédaction à M. Nefftzer et se dispose à s'installer dans le cabinet de la gérance. Le cabinet était déjà occupé. L'occupant était M. Rouy. M. Millaud l'invite à lui céder la place; celui-ci refuse nettement.

— Je suis, dit-il, un vrai gérant, nommé par les actionnaires, j'existe en vertu des statuts, et ce n'est pas vous — un intrus — qui m'empêcherez de gérer.

Vous voyez d'ici le procès, on a plaidé très-vivement; l'agréé de M. Millaud a reproché à M. Rouy d'avoir inspiré le fameux article qui a provoqué la suspension de la *Presse*.

— Vous avez voulu, lui dit-il, incendier la maison, sachant que vous n'aviez plus le droit d'y rester.

— C'est bien à vous de parler ainsi, répond M. Rouy, vous qui voulez déshonorer le journal en le réduisant à n'être que le prospectus de vos brocantages industriels.

Le débat, comme on voit, était assez chaud. M. Millaud, pour le *corser*, y avait ajouté une petite demande en 200,000 francs de dommages-intérêts.

Le tribunal a repoussé cette demande; quant aux autres difficultés, il les a tranchées, en attribuant à M. Millaud seul la qualité de rédacteur en chef, et en partageant la gérance commerciale entre MM. Rouy et Millaud.

Et maintenant que les voilà enfermés dans la même cage, lequel des deux dévorera l'autre?

Les causes capitales se sont multipliées depuis quelque temps. Dans un espace de dix jours, la Cour d'assises du Puy a eu, elle seule, à prononcer quatre condamnations à mort. La juridiction militaire a aussi, cette semaine, fourni son contingent à la statistique criminelle. On se souvient d'un assassinat, suivi de vol, commis le mois dernier à Grenelle, sur un ouvrier nommé Letellier. Ce malheureux avait, sous le rapport des mœurs, une réputation qui n'était que trop justifiée; ce fut un indice pour la police chargée de rechercher l'auteur du crime. Elle connaissait les compagnons de débauche de Letellier; elle savait les endroits où ils se réunissaient pour se livrer à leurs immondes agapes. Dans un de ces repaires, dans un tapis-franc de la rue Croix Nivert, elle ne tarda pas à trouver la trace de l'assassin. C'était un lancier de la garde, nommé Pascal. Il n'a pas cherché à nier le meurtre, mais il a essayé de se défendre contre les habitudes infâmes que l'accusation lui attribuait. Certains témoins, le marchand de vin de la rue Croix-Nivert, un domestique, un tapissier, deux hussards, ne se sont pas montrés aussi susceptibles; ils ont essuyé avec le sang-froid le plus cynique la flétrissure publique que leur a imprimée le président du conseil de guerre.

Pascal a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Plaignez le chroniqueur judiciaire. Sous peine d'être incomplet, — et il y va de son amour-propre de ne pas l'être, — il est tenu de ne rien omettre : tous les procès auxquels il assiste, il les doit au public, même les plus *inexpressibles*. Qu'il aille puiser dans le vieux magasin aux euphémismes, qu'il enveloppe sa prose des transparences les plus épaisses; mais qu'il se garde d'offenser le *Cant*, cette parodie de la pudeur à l'usage des miss hors d'âge. Essayez donc aujourd'hui de faire passer dans la chronique les franches allures de nos aïeux, le robuste langage de *l'Avocat Pathelin*, du *Médecin malgré lui* et du *Légataire universel!* Et cependant, comme le récit que j'ai à faire s'en accommoderait merveilleusement! quel joyeux chapitre y eût taillé Rabelais! comme il y eût lâché la bonde à ce vocabulaire pittoresque et sonore dont la tradition se retrouve à peine dans quelque carnaval de faubourg. Mais je suis en France et non plus en Gaule : je ne suis ni Rabelais ni Molière, et voilà 1858 qui va sonner.

M. X... avait laissé tomber sa montre. Comment peut-on laisser tomber sa montre? Si vous saviez en quelle situation était alors ce monsieur, vous ne seriez pas embarrassé d'y répondre. Mais où sa montre était-elle tombée? Ne me forcez pas à vous le dire. Virgile, dit-on, cherchait des perles dans le fumier d'Ennius. Le propriétaire de la montre a pris au propre la métaphore. Bien entendu, il n'a pas fait la chose lui-même. Il existe pour ces sortes de recherches des entreprises spéciales, et ce fut à l'une d'elles que M. X... s'adressa, promettant de déposer un louis dans la main qui lui rapporterait son petit meuble.

Vous conviendrez, d'ailleurs, qu'il fallait que M. X... tînt diantrement à sa montre pour l'envoyer chercher là...

Voilà donc les hommes en campagne. L'opération se poursuit avec toute la conscience, j'allais dire avec toute la science possible. Le progrès industriel n'a-t-il pas revêtu toutes les formes, n'a-t-il pas pénétré dans toutes les profondeurs? On cherche, on fouille, on crible, on tamise. — Pas de montre. — Si corrosif que l'on suppose l'élément où le hasard ennemi a précipité celle de M. X..., on ne peut supposer qu'elle ait été complétement dévorée. — Oxydée tout au plus! — Aussi, le propriétaire de la montre, lorsque les travailleurs nocturnes sont venus lui avouer leur échec, s'est-il vivement emporté et leur a-t-il déclaré qu'ils étaient des maladroits ou des fripons. Il ne s'en est pas tenu là, et il a assigné l'entreprise en 200 francs de dommages-intérêts. Devant la justice de paix, son dilemme a prévalu; mais il a échoué devant le tribunal civil, où les condamnés s'étaient pourvus par voie d'appel.

C'est égal : je voudrais bien savoir ce qu'est devenue la montre de M. X...

Et admirez les jeux du destin : hier, les essences et les parfums ruisselaient à la Cour d'assises; ce n'était qu'iris et verveine : et il fallait voir les figures pâmées des gendarmes, peu habitués à de pareilles fêtes. Des odeurs capiteuses qui partaient de la table des pièces à conviction venaient déposer contre quatre parfumeurs ou parfumeuses accusés d'avoir volé M. Piver, leur patron. La déposition a été écrasante, trois condamnations ont été prononcées.

Cette semaine, on a voté beaucoup plus que plaidé. L'urne électorale était en permanence sur le bureau de la bibliothèque. Me Lachaud est sorti vainqueur d'un troisième scrutin. Il remplace, au conseil de l'ordre, l'avocat illustre, un maître pour tous, qui était un rival pour lui. L'à-propos donne une valeur de plus à cette nomination. Me Lachaud était le successeur désigné de Me Chaix d'Est-Ange.

PETIT-JEAN.

L'Amour prédicateur.

D'après un tableau de M. Bénédict Masson, sur une photographie de M. Le Gray.

Il ne faut pas demander compte à l'artiste de ses fantaisies! Ce tableau vous plaît-il?... Ce jeune enfant qu'écoute avec avidité ou complaisance ce groupe de jeunes filles, appartenant à toutes les nations, vous séduit-il? Voilà la question, tout est là. La justification de la pensée est toute dans la gracieuse coordonnance des groupes, dans l'élégance des types, dans l'harmonie des tons et le charme de la couleur. M. Bénédict Masson, du reste, a pu sacrifier à la grâce; il en avait acquis le droit en faisant ses preuves de puissance et de vigueur. Son ex-

---

et le temps qu'il devait; lorsqu'il avait dit : « Je dormirai un quart d'heure, » il était rare que l'aide de camp, l'huissier ou le secrétaire à qui l'ordre avait été donné, et qui, à l'heure précise, entrait pour le réveiller, ne le trouvât point rouvrant les yeux.

Ensuite, — privilége accordé, comme le premier, à certains hommes de génie, — Napoléon s'éveillait sans transition aucune du sommeil à la veille : ses yeux, en se rouvrant, semblaient immédiatement illuminés; son cerveau était aussi net, ses idées étaient aussi précises, une seconde après son réveil, qu'une seconde avant son sommeil.

La porte s'était donc à peine refermée derrière l'huissier chargé de convoquer les trois hommes d'État, que Napoléon était endormi, et cela, chose étrange! sans qu'aucune trace des passions qui agitaient son âme se reflétât sur son visage.

Une seule bougie brûlait dans le cabinet. Au désir exprimé par l'empereur de dormir pendant quelques instants, l'huissier avait emporté les deux candélabres, dont la lumière trop vive eût pu, même à travers ses paupières, affecter l'œil de Napoléon; il n'avait laissé que le bougeoir à l'aide duquel il avait éclairé son maître et allumé les candélabres.

Le cabinet tout entier nageait ainsi dans une de ces douces et transparentes demi-teintes qui donnent aux objets un vague si charmant et si vaporeux. C'est au milieu de cette obscurité lumineuse, ou de cette lumière obscure, comme on voudra, qu'aiment à passer les rêves qu'éveille le sommeil ou les fantômes qu'évoquent les remords.

On eût cru qu'un de ces rêves ou de ces fantômes avait attendu pour surgir que cette mystérieuse clarté régnât autour de l'empereur; car, aussitôt qu'il eut fermé les yeux, la tapisserie, qui retombait devant une petite porte cachée par elle, se souleva, et l'on vit apparaître une forme blanche ayant, grâce à la gaze dont elle était enveloppée et à la flexibilité de ses mouvements, tout le fantastique aspect d'une ombre.

L'ombre s'arrêta un instant sur la porte, comme dans un encadrement de ténèbres; puis, d'un pas si léger, si aérien, que le silence ne fut pas même troublé par le craquement du parquet, elle s'approcha lentement de Napoléon.

Arrivée près de lui, elle sortit d'un nuage de mousseline une main charmante qu'elle posa sur le dossier du fauteuil, près de cette tête qui semblait celle d'un empereur romain; elle regarda quelque temps, avec un indicible amour, ce beau visage, calme comme la médaille d'Auguste, poussa un soupir à moitié retenu, appuya sa main gauche sur son cœur pour en comprimer les battements, se pencha en retenant son haleine, effleura le front du dormeur de son souffle plutôt que de ses lèvres, et, sentant à ce contact, tout léger qu'il était, un frissonnement courir sur les muscles de ce visage, si immobile, qu'elle avait cru embrasser un masque de cire, elle se rejeta vivement en arrière.

Le mouvement qu'elle avait provoqué, au reste, fut aussi imperceptible que passager : ce calme visage, ridé un instant au souffle de cette haleine d'amour, comme la surface d'un lac à celui de la brise nocturne, reprit sa placide physionomie, tandis que, la main toujours sur son cœur, l'ombre visiteuse s'approchait du bureau, écrivait quelques mots sur une demi-feuille de papier, revenait vers le dormeur, glissait le papier dans l'ouverture produite entre le gilet et la chemise par l'introduction d'une main qui n'était guère moins blanche et délicate que la sienne; puis, aussi légèrement qu'elle était venue, étouffant le bruit de ses pas dans la ouate moelleuse du tapis, disparaissait par la même porte qui lui avait donné entrée.

Quelques secondes après l'évanouissement de cette vision, et comme la pendule allait sonner deux heures et demie, le dormeur ouvrit les yeux, et retira sa main de sa poitrine.

La pendule sonna.

Napoléon sourit comme eût souri Auguste, en voyant qu'il était aussi maître de lui dans le sommeil que dans la veille, et ramassa un papier qu'il avait fait tomber en ramenant sa main hors de son gilet.

Sur ce papier, il distingua quelques mots écrits, et se pencha vers l'unique lumière qui éclairait l'appartement; mais, avant même qu'il eût pu déchiffrer ces mots, il avait reconnu l'écriture.

Il poussa un soupir, et lut :

« Te voilà! je t'ai embrassé; il ne m'en faut pas davantage.

» Celle qui t'aime plus que tout au monde! »

— Joséphine, murmura-t-il en regardant autour de lui, comme s'il s'attendait à la voir apparaître dans les profondeurs de l'appartement, ou surgir derrière quelque meuble.

Mais il était bien seul.

En ce moment, la porte se rouvrit, l'huissier rentra, portant les deux candélabres, et annonçant :

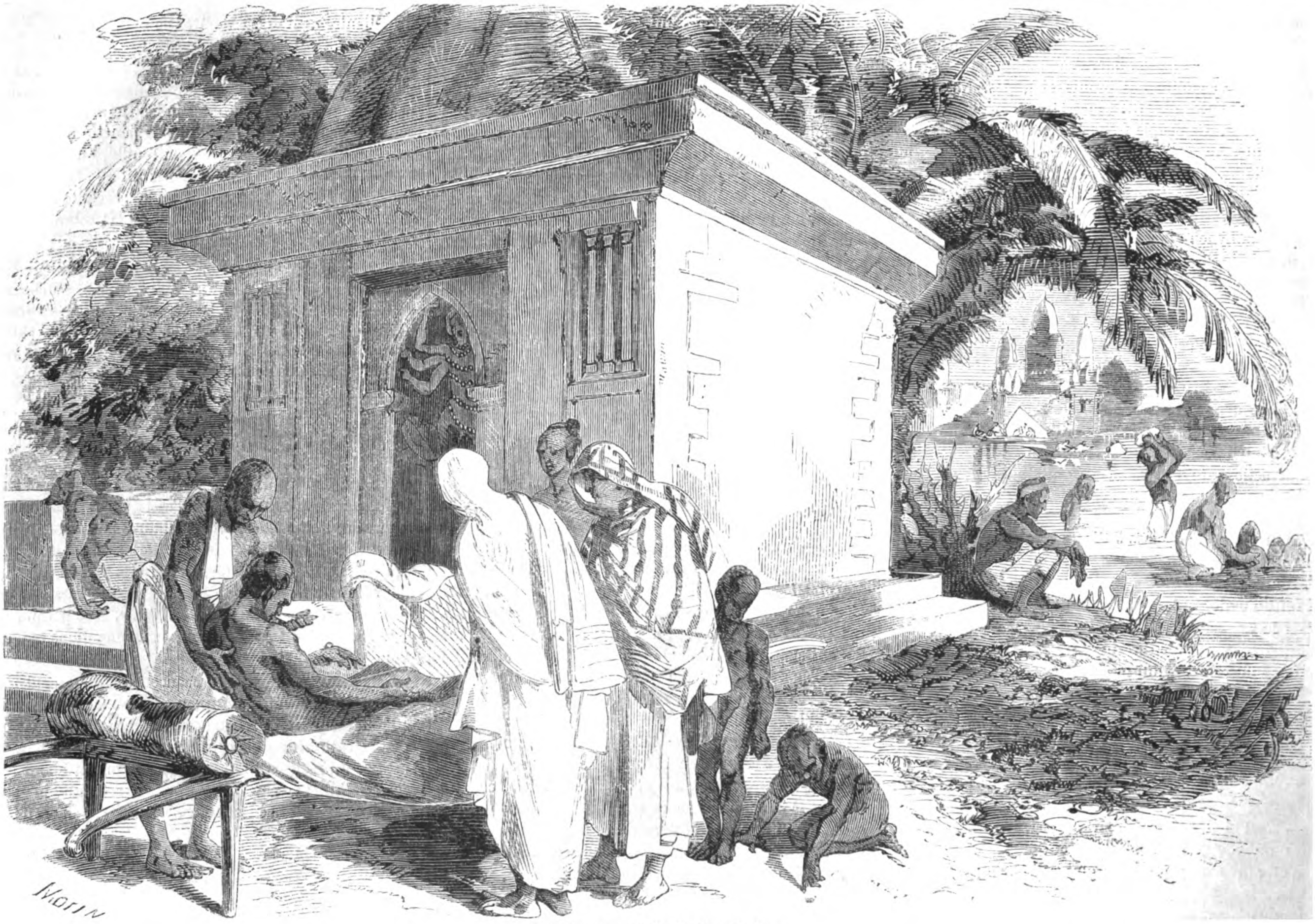
— Son Excellence M. l'archichancelier.

Napoléon se leva, alla s'appuyer à la cheminée et attendit.

Derrière l'huissier parut le haut personnage que l'on venait d'annoncer.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)



Les derniers instants d'un Indou.

position de cette année : son *Incendie de Rome sous Néron*, et sa *Communion des premiers chrétiens dans les Catacombes* (nous ne parlons pas même de son joli tableau acheté par M. de Rothschild), suffiraient seuls pour le placer parmi les maîtres, quand il n'aurait pas fait ses peintures décoratives de l'église de Méry-Cordou, et sa vaste composition de l'*Adoration du saint sacrement* au maître-autel de l'église de l'École militaire.

Delaunay.

Théâtre italien Londres.

Le nouveau théâtre que Londres vient d'élever à la musique italienne a droit de fixer l'attention des artistes. C'est une des plus heureuses applications depuis la renaissance de l'architecture gréco-romaine.

La grande objection faite à l'adoption de ce style architectural à nos monuments, est celle qui résulte de la différence des mœurs et des climats.

L'art étant l'expression des mœurs d'une société dans les conditions au milieu desquelles elle s'est développée, était-il rationnel d'adapter à nos sociétés, nées du spiritualisme chrétien, les formes architecturales inspirées par le sensualisme de l'antiquité païenne? Le théâtre, et surtout le théâtre de la tragédie lyrique, est peut-être le seul édifice contre lequel cette objection reste sans puissance. Aucun art n'est en harmonie plus complète que la musique théâtrale avec les sentiments auxquels l'architecture ancienne devait ses inspirations.

Reste donc seulement la critique née de la différence des climats; c'est avec celles-là que l'artiste, auteur des plans du nouvel édifice, a eu à lutter, et disons que dans cette lutte, son œuvre restera un remarquable succès, sinon une victoire complète. Il a parfaitement senti, en effet, quelle nécessité lui imposait la différence existant entre l'air pur de l'Italie et de la Grèce et l'atmosphère nuageuse de nos cieux septentrionaux. Il a compris que ces belles lignes, ces surfaces marmoréennes sur lesquelles circulait avec tant d'harmonie une lumière dorée, cet ensemble majestueux de formes qui, constituant les acropoles couronnant les montagnes et les caps, avait besoin des harmonies de la distance et des transparences de l'air, devaient subir une transformation dans nos villes planes et brumeuses où la perspective manque à toute construction monumentale ; ce changement, il l'a opéré en multipliant les sculptures, statues, bustes et bas-reliefs, destinés à parer les surfaces, dont la nudité devenait froide et choquante ainsi vue de près. Ce péristyle si bien approprié à la sérénité méridionale,

L'Amour prêchant devant les femmes de toutes les nations, reproduction d'un tableau de M. Bénédict Masson.
D'après une photographie de M. Le Gray.

dû également, sous notre ciel de pluie et de neige, céder sa place à une colonnade d'ornementation, dont la base offre aux équipages une circulation facile et un débarcadère abrité.

Sous ce rapport, ce nouveau théâtre dont, au reste, on peut, d'après notre gravure, apprécier l'aspect gracieux, n'est pas seulement un monument d'une élégance incontestable, il est encore une innovation heureuse.

Delaunay.

Association alimentaire de Grenoble.

Cet établissement, dont la fondation est due à M. Tauber, maire de Grenoble, a été organisé au moyen d'actions au porteur de 5 francs chacune, qui ont servi à l'achat du mobilier. La cuisine, les réfectoires et leurs dépendances ont été installés dans un ancien bâtiment approprié à cette nouvelle destination. Le mobilier complet, y compris les fourneaux, les ustensiles, la vaisselle, représente une valeur de plus de 11,000 francs. Les assiettes sont en porcelaine opaque, les cuillères et les fourchettes sont en fer battu et étamé. Sur les tables des deux réfectoires que renferme l'établissement, chaque convive trouve, indépendamment d'un couvert et d'un couteau, un verre, une carafe, du sel, du poivre, du vinaigre et de la moutarde.

L'un des réfectoires est exclusivement réservé aux femmes qui veulent être seules, et aux familles. Dans l'autre, qui se compose de deux pièces communiquant entre elles par un arc, les convives peuvent se mêler indistinctement. Ces pièces sont très-vastes, les plafonds ont plus de 4 mètres d'élévation, l'air et la lumière y pénètrent abondamment par les nombreuses fenêtres ouvertes sur la cour d'entrée et qui, pendant la belle saison, sont constamment garnies de pots de fleurs.

Les aliments sont délivrés à chaque sociétaire en échange d'un jeton aux armes de la ville et qui indique la denrée qu'il représente. Voici quels sont les prix et la composition des rations :

1 litre de soupe	10 c.
130 grammes de viande ou 200 grammes de poisson	20 c.
1 assiettée de légumes	10 c.
1 quart de litre de vin	7 c.
132 grammes de pain	5 c.
1 dessert	10 c.

On peut, dès lors, faire un repas complet pour 60 centimes environ. Les jetons ne sont vendus qu'aux personnes qui se sont munies préalablement d'une carte de sociétaire, moyennant 25 centimes ou 1 franc, suivant que l'on désire emporter chez soi les aliments ou les consommer sur place. La valeur des jetons ne change jamais, mais si les prix des denrées varient, les rations doivent augmenter ou diminuer de quantité d'après ces variations.

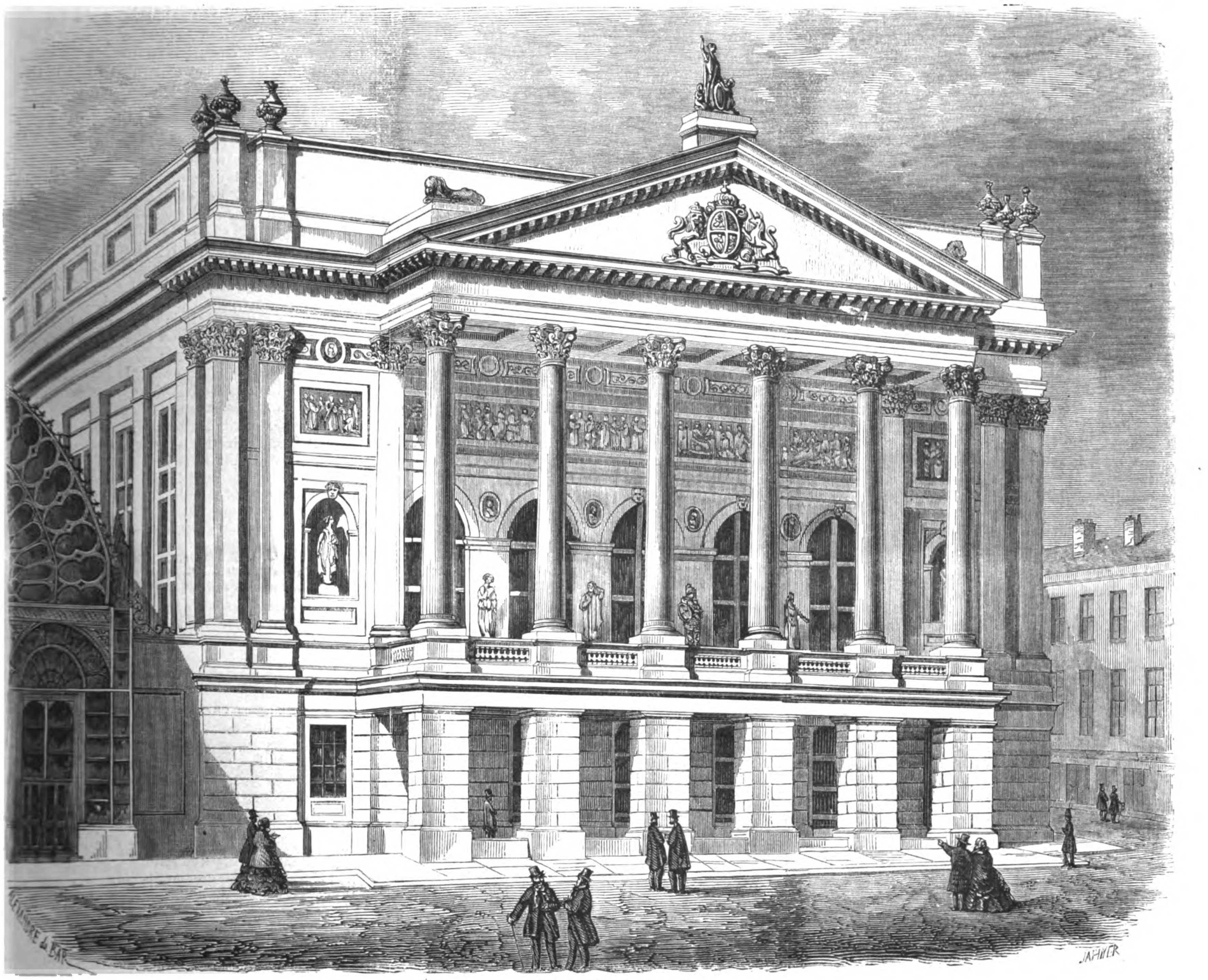
Le sociétaire est obligé d'acheter deux jetons de vin à la fois, sauf à n'en consommer qu'un seul; il ne lui est pas permis de boire plus d'un demi-litre par repas. On a remarqué que beaucoup de sociétaires consommaient deux jetons de pain. Tous les mets sont préparés et servis avec une extrême propreté, et sont d'une qualité excellente. Le vin, toujours acheté longtemps d'avance, est bon et entièrement pur. Le pain et la viande ne laissent rien à désirer ; des marchés ont été passés pour ces deux fournitures. Quant aux légumes, ils sont parfaitement choisis. Ils sont achetés par provisions et apportés chaque matin à l'établissement. Les desserts se composent de portions de fromage, de fruits variés, cuits ou crus, entiers ou fractionnés, selon l'espèce, tels que melons, fraises, oranges, etc. On assure que nulle soupe ne vaut celle de l'Association alimentaire. C'est à en faire sécher de dépit les cordons bleus de l'endroit! A l'entrée de l'établissement on affiche la carte du jour, qui est généralement très-variée ; celle des *Frères Provençaux* l'est probablement davantage, mais aussi on n'y dîne pas pour 60 centimes. Les aliments sont délivrés le matin, de sept à neuf heures; puis de onze heures à deux heures, et le soir de six heures à huit heures et demie.

L'association est dirigée par une commission administrative dont les membres sont chaque jour présents à tour de rôle dans l'établissement. Les sociétaires sont tenus de garder un maintien décent et de s'abstenir de toute conversation bruyante dans les réfectoires, sous peine d'être renvoyés. On leur permet d'amener avec eux un seul chien, à la condition de le tenir à l'attache. Il va sans dire que le contrôle le plus sévère est exercé sur toutes les opérations du personnel administratif, et que toutes les entrées et sorties de denrées sont constatées sur des livres régulièrement tenus.

Pendant l'année 1856, le nombre des sociétaires a été de 834, et qu'on ne s'imagine pas qu'ils se composaient de personnes appartenant exclusivement aux classes ouvrières. Les professions libérales et la classe aisée y étaient représentées par 10 artistes, 7 avocats et avoués, 53 clercs et commis, 4 huissiers, 11 légistes, 2 notaires, 40 propriétaires et 3 architectes qui, sans doute, n'avaient pas encore élevé l'édifice de leur fortune.

Le nombre des consommateurs s'accroît chaque année, et l'association, qui n'avait dépensé que 12,000 fr. de pain environ en 1851, en a acheté pour plus de 35,000 fr. en 1855. La consommation de la viande et des légumes a également augmenté. Celle du vin et des desserts est seule restée stationnaire. C'est là un témoignage de la tempérance et de la sobriété des sociétaires ; on voit qu'ils règlent leurs dépenses sur leurs besoins et dans la limite de leurs ressources. Ces faits prouvent l'utilité des associations alimentaires, et il serait désirable, dans l'intérêt des petites bourses, que ces institutions fussent plus nombreuses.

JULES DE LAMARQUE.



Le nouveau Théâtre italien, à Londres.

Voyage de Bordeaux à Cette et à Bayonne

PAR LE CHEMIN DE FER.

IV

Toulouse, décembre.

De Montauban à Toulouse, on ne met que cinquante-neuf minutes : il y a trente ans, pour faire le même

trajet (31 kilomètres), on mettait dix-huit heures. Quant à nos pères, ils restaient trois jours en chemin. Ma bonne grand'mère m'a raconté cent fois qu'un sien cousin, Saint-Chamarand, petit-fils de ce sénéchal, protestant d'Agenais, qui se fit tuer comme un sot par Henri IV à la porte du Pin, en 1591, n'osa point, malgré sa bravoure, achever ce voyage. Il habitait là-haut, sur les crêtes de la montagne Blanche, un manoir remontant au moins à la guerre des Albigeois. Inutile de vous dire qu'il y vivait bien plus heureux qu'un roi, à chasser le lièvre et le loup, à sabler le vin de Cahors, et à se faire lire tous les mois par le curé, qui le devinait quelquefois, le logogriphe du *Mercure*. Un jour, ce bonheur l'ennuya. Il se dit que son père avait vu Versailles, qu'un de ses oncles s'était trouvé à une revue de chevaliers de Malte, que son beau-père même avait fait partie de l'arrière-ban de la province, et qu'il importait à l'honneur de la famille qu'il risquât une expédition.

Ce point arrêté, il résolut, après mûre réflexion, de faire un voyage à Toulouse. Le voilà donc qui dicte secrètement un testament à son notaire et qui, sourd aux prières et aux pleurs de la châtelaine, part à cheval avec son valet armé de pied en cap. Il mit trois jours pour venir jusqu'à l'avant-dernière station de notre voie ferrée, et coucha trois fois en route. Vers le soir de la quatrième journée, et au moment où le valet le conjurait de tourner bride et de se contenter d'avoir parcouru tant de pays *estrange*, il arriva au hameau de Saint-Jory, et se hâta de demander à un paysan si Toulouse était encore bien loin.

— Oh ! oui, monsieur, répondit l'homme de Saint-Jory.

A ce mot, regardant son valet qui tremblait des pieds à la tête, il s'écria plein d'enthousiasme : « Que la France est grande ! » et retourna la tête de son cheval vers le Quercy, où jusqu'à sa mort, qui vint tard, il se considéra comme l'égal de Christophe Colomb.

Si M. de Saint-Chamarand eût osé faire sept kilomètres de plus, et qu'il eût vu Toulouse, il la reconnaîtrait parfaitement, malgré le temps et les progrès qu'il amène avec lui. A quelques légers changements près, la cité palladienne est toujours la même. Comme l'espace ne lui manque pas, elle en prend à son aise et s'étend largement, n'ayant pour limites que des jardins entre le canal du Midi et la Garonne. Quand je dis qu'elle n'a pour bornes que des jardins, entendons-nous cependant. Il est de toute nécessité de faire une exception pour l'ancienne enceinte, debout encore en très-grande partie. Ce mur des capitouls est de briques et flanqué de distance en distance par des tours, tantôt rondes, tantôt carrées. On peut l'admirer à loisir en suivant les boulevards d'Arcole, Napoléon, Saint-Aubin, et les allées Saint-Etienne dont les ormeaux plongent leurs racines dans les anciens fossés.

La configuration de ces boulevards offre une particularité assez curieuse et qui prouve combien l'homme est, à son insu, esclave du terrain qu'il croit transformer. Au point où est bâtie Toulouse, la Garonne dessine une courbe ; les maisons élevées successivement autour de cette courbe en reproduisirent l'ellipse ; le rempart qui les enceignit la conserva, et nous la retrouvons intacte dans les lignes du boulevard actuel.

Sans nous arrêter maintenant aux dehors, qui sont très-beaux, et à ces allées majestueuses du Grand-Rond, où manquent seules la foule et la vie, je vais vous conduire au cœur de Toulouse, c'est-à-dire sur la place du Capitole.

L'édifice municipal qui porte ce nom tout romain borde, du côté de l'est, le carré long formé par cette place et en constitue, avec le théâtre, la face principale. Vis-à-vis, s'élèvent des constructions d'hier, dans le goût régulier et mathématique de notre rue de Rivoli ; rien n'y manque, pas même les arcades ; pour achever de rendre la similitude complète, l'hôtel des Empereurs y remplace l'hôtel Meurice et le rappelle avantageusement par l'élégance et le comfort. Des cafés, parmi lesquels il faut citer tout de suite Bibent et Tivolier, occupent le côté nord et le côté sud.

Une large voie pavée règne le long des quatre faces. Pour l'intérieur de la place, limité par des bornes, il se divise en deux parties bien distinctes : celle qui regarde les arcades à l'ouest, et les cafés vers le nord et le sud, et celle qui longe la façade du Capitole. La première est occupée par des fiacres, des marchands de fruits et des étalagistes ; la seconde, au contraire, appartient exclusivement au public, qui s'y promène en maître, avant surtout et après le spectacle. J'ai souvent fait cette promenade dans ma jeunesse, en m'extasiant, comme tout le monde, sur la grandeur, la beauté et la majesté du prétoire municipal. Il est toujours le même, mais depuis ce temps-là j'ai bien changé d'opinion sur son compte. Imaginez une façade de 120 mètres de longueur, percée de cinq portes, de seize fenêtres au rez-de-chaussée, de vingt et une au premier étage et de vingt au second. Trois avant-corps rompent seuls l'uniformité de ce grand mur. Celui du milieu, orné de huit colonnes de marbre incarnat de Caunes, est surmonté d'un fronton triangulaire dans le tympan duquel le médaillon de Napoléon Ier, qui avait remplacé jadis la devise républicaine, vient de remplacer de nouveau la devise de Louis-Philippe, substituée elle-même, en 1830, à l'effigie de Louis XVIII. Au-dessous brille ce nom gravé sur le marbre : *Capitolium*. Deux faisceaux d'armes, deux génies tenant un écusson qui masque la sonnerie de l'horloge, et deux statues de la Justice et de la Force couronnent ce fronton.

Les deux derniers avant-corps ont des frontons aussi, mais de forme circulaire, qui portent dans leurs tympans les armes de la ville. La statue de Clémence Isaure et celle de Minerve s'élèvent fraternellement au-dessus de l'un. Au-dessus de l'autre, Melpomène et Thalie montrent la salle de spectacle. Inutile de vous dire que ce chef-d'œuvre, exécuté en 1759, sur les dessins d'un sieur Campmas, est d'une effroyable lourdeur et digne, par la poésie, des classiques inspirations de messieurs des Beaux-Arts. Un seul trait caractérise au reste, sans appel, le Vitruve toulousain. Il avait sous la main des colonnes magnifiques ; mais, ne sachant comment les mettre en place, il les mutila. Chacune de celles qui soutiennent le fronton principal est fixée en trois morceaux. Il est pénible d'ajouter que l'architecte en exercice ne voile pas même, avec du mastic, la barbarie de son confrère.

Tel est à l'extérieur le Capitole de Toulouse. Intérieurement, il vaut mieux. Une cour, que les Campmas n'ont point restaurée, y rappelle encore le temps des capitouls. En levant la tête, on aperçoit la statue de Henri IV, incrustée dans le mur, devant laquelle fut exécuté Montmorency. C'était le 29 octobre 1632 ; par une matinée froide et sombre, on conduisit au premier étage le dernier des grands vassaux du roi, puis la croisée de face s'ouvrit, il fit un pas et se trouva sur l'échafaud, tête nue, habillé de toile et suivi par son confesseur ; il s'inclina devant l'image de Henri IV, et s'écria, dit-on : « Ah ! mon parrain, si vous viviez, je ne périrais pas ainsi ! » On le vit s'agenouiller ensuite devant le bourreau, qui teignit le mur de sang en lui tranchant trop violemment la tête avec un coutelas que le concierge livre tous les jours à l'admiration des touristes.

La salle des *Illustres*, ainsi appelée parce que les portraits des hommes célèbres nés à Toulouse ou que Toulouse vit grandir en tapissent les murs, est la seconde curiosité du Capitole. Il y a là bien des inconnus, bien des gens, comme Campistron, qui ont volé leur gloire ; mais Cujas, l'historien Catel, Nicolas Bachelier, Pibrac et Goudouli obtiennent grâce pour tous ces anonymes. Le dernier même sauverait seul le monument, si jamais quelque nouveau Campmas voulait lui faire éprouver le sort des colonnes. Toulouse en effet, qui eut le malheur de donner le jour à Campistron et à Baour-Lormian, ne peut s'enorgueillir que d'un poëte : Goudouli. Il est vrai que sur le Livre d'or, celui-là doit être inscrit en lettres majuscules. Goudouli est à la fois l'Horace et le Virgile languedocien. Jamais poëte ne plia plus vigoureusement et avec plus de vigueur, de grâce, de coloris et de bonheur, l'idiome musical du Midi aux lois de la rime ; il écrivait, en 1600, et malgré les deux cent cinquante-sept ans écoulés, ses poésies sont aussi jeunes, aussi fraîches et aussi vives de couleur que sous le règne de Henri IV.

C'est dans la salle des *Illustres*, au-dessous de son portrait et vis-à-vis de l'effigie de Clémence Isaure, que l'académie des jeux Floraux distribue, tous les ans, aux poëtes, ses fleurs d'argent et d'or. Chacun sait que d'honorables académiciens appelés *mainteneurs*, sans doute parce qu'institués pour *maintenir* la langue méridionale, ils ne couronnent, depuis deux cents ans, que des pièces écrites en français (et quel français!), se réunissent là le 3 mai, pour décerner une amarante d'or au lyrique dont l'ode est jugée la meilleure, c'est-à-dire la plus ronflante. Un souci d'argent récompense l'élégie ; une violette de même métal, le poëme ; un lys, valant soixante francs, le sonnet et l'hymne à la Vierge. Pourvu que les pièces du concours ne contiennent rien contre la morale, la religion, le code civil, l'autorité et l'opinion archiclassique et ultraféodale de l'académie, en matière historique et littéraire, on passe légèrement sur la grammaire et l'orthographe, et les lauréats peuvent garder toute leur vie leur gloire sur leur cheminée, et la montrer sous verre à leurs enfants, entre la pendule dorée et le bocal de poissons rouges.

Cet exercice-là dure depuis plus de cinq cents ans : qu'on dise ensuite que la France est une nation inconstante ! Le fait est que je m'étonne tous les jours qu'elle ait quitté la queue et la chaise à porteurs !

Avec le portrait de Goudouli, il n'y a donc que trois choses à voir au Capitole : la porte sculptée par Bachelier, celle de la Conception, et l'escalier qui montait jadis à l'Arsenal, et qui mène aujourd'hui aux archives ; la voûte de cet escalier, surbaissée et construite avec une délicatesse infinie, est un chef-d'œuvre ; la rampe, pavée de petits cailloux, offre une pente si douce, que des bœufs pourraient, comme à l'hôtel de ville de Genève, y traîner de l'artillerie. Rarement j'ai vu pièce plus belle ; aussi faut-il se hâter d'y courir, car les Campmas contemporains, ce qui ne surprendra personne, se disposent à la détruire.

Ceux qui suivront mon exemple auront double satisfaction, s'ils entrent aux Archives. A Dieu ne plaise que je soulève la montagne de parchemins sous laquelle gît en partie, comme le géant de l'Etna, l'histoire de Toulouse ; non ! ce n'est pas mon intention. Pourtant je conseille au lecteur qui passera par là de feuilleter, pour reprendre haleine, comme je l'ai fait l'autre jour, le livre des annales ; il y trouvera des récits étranges et enluminés comme des émaux de Limoges.

Voici, comme échantillon, celui qui me tomba le premier sous les yeux quand j'ouvris le livre gothique :

« Au commencement du quinzième siècle, un bourgeois de Toulouse, nommé Anselme Izalguier, entraîné par la passion des voyages, se rendit en Afrique, et s'y maria, peu de temps après, avec la fille d'un chef de tribu. Ils vécurent douze ans heureux sous les palmiers et sous la tente. Au bout de douze ans, l'amour de la patrie se réveilla si énergique au cœur d'Izalguier, que, bravant tous les périls et emmenant la belle Caucasais et une jeune fille qu'il avait eue d'elle, il se rembarqua pour la France.

» Dans l'automne de 1413, on le vit arriver à Toulouse avec sa famille et six esclaves. Jugez de la réception qui lui fut faite ! Après les premiers épanchements et les premiers transports de joie, il s'empressa de se mettre en règle avec l'Eglise, et fit baptiser sa femme et sa fille. Cette dernière, à laquelle on donna le nom de Marthe, était noire comme la mère, à l'exception d'une petite ligne blanche qui rayait son front, et de deux doigts de la main gauche qu'elle avait blancs. Du reste, on la trouvait si belle, que tous les jeunes Toulousains la demandèrent en mariage. On la donna plus tard au seigneur de Faudoas, et de cette union naquit un fils noir comme la mère, qu'on appelait le More de Faudoas, *lou Morou de Faudoas.* »

Outre le Capitole, Toulouse a de beaux monuments. Je ne parle pas du Grand-Théâtre, baraque indigne d'un chef-lieu d'arrondissement, ni de la préfecture, cachée comme une espèce de maladrerie derrière Saint-Etienne, ni du Palais, où rien ne rappelle la majesté de l'ancien parlement ; j'entends seulement neuf bâtisses qui répondent à tous les goûts. Êtes-vous de ceux qui sont fiers d'être Français quand ils regardent la Colonne ?... voilà le nouveau quartier d'artillerie, qui est un chef-d'œuvre d'architecture militaire, l'arsenal et la colonne du 10 avril 1814, élevée, dit l'inscription, par Toulouse reconnaissante aux braves morts pour la patrie. Préférez-vous les monuments d'un caractère utile ? Vous avez l'École vétérinaire, rouge, avec ses grands murs de briques, comme un alezan écorché ; le Bazacle, antique moulin aux toits blancs, qui partagea longtemps, avec la belle Paule, Clémence Isaure et Saint-Sernin, l'honneur d'être une des merveilles de Toulouse, et la Manufacture des tabacs, où la Régie prouve tous les jours, en fabriquant ses cigares de dix centimes, que le végétal des fumeurs ressemble à s'y méprendre à la feuille de chou.

Que si vous aimez les savants et la science conjecturale, il y a là-bas, sur le coteau, au bout des allées La Fayette, l'observatoire de M. Petit, un Matthieu Laensberg de première force sur l'éclipse et sur la comète. Ne lui demandez pas le temps qu'il fera dans trois semaines, il ne le sait pas, il ne veut pas le savoir ; mais il vous dira sans hésitation le temps qu'il a fait l'an dernier, et vous donnera des nouvelles de l'astre que nous attendions, et qui s'est égaré en route.

L'art et l'idéal, au contraire, ont-ils toutes vos sympathies ? Traversez en courant le Musée qui, parmi un amas de croûtes attribuées, comme des crimes, à tous les maîtres, offre cependant çà et là quelques bons tableaux de Roques et de Rivalz, chefs de l'école toulousaine ; et venez avec moi à l'hôtel d'Assezat. Cette maison est une des dernières perles de la renaissance. Le Primatice en fit le plan et le dessin. Bachelier, l'un des meilleurs élèves de Michel-Ange, cisela la pierre et sculpta probablement les archivoltes, les corniches et les élégantes consoles qui soutiennent les galeries. L'escalier, la tour et son chapiteau sont d'un goût exquis. O misères de notre humaine destinée ! cette relique trois fois sainte du seizième siècle, qu'il aurait fallu isoler et recouvrir respectueusement d'une cage de verre, est aujourd'hui le magasin d'un épicier en gros. Des hangars pleins de tonneaux de mélasse et de barils d'huile occupent la moitié de la cour ; et le propriétaire, heureux comme le coq de Phèdre de la perle qu'il a trouvée dans la cassonade, a voulu compléter l'embellissement de son immeuble et a orné l'œuvre du Primatice d'un beau badigeon rouge et de persiennes vertes !

Pour se consoler de ce vandalisme, il faut aller admirer l'hôtel Catelan, l'hôtel Lasbordes, la porte de la maison Palaminy et la Maison de pierre où éclate dans toute sa vigueur et dans toute sa grâce le génie de Bachelier, soit que l'œuvre porte l'empreinte de son ciseau immortel, soit qu'elle appartienne à ses élèves. Après cet examen

... vit toujours, il est à propos de se diriger vers les monuments religieux. Le premier, Saint-Sernin, dont le ... s'allonge de loin dans les airs et apparaît comme le phare catholique de la vieille Toulouse, mérite tous les éloges que lui décernent à l'envi artistes et archéologues. Figurez-vous une croix latine terminée à l'orient par un groupe de neuf chapelles semi-circulaires. Au-dessus des chapelles, et dominée elle-même par les murs de la nef principale, s'élève majestueusement l'abside; ..., du sein de ce beau vaisseau sort et s'élance vers le ciel le clocher à fenêtres cintrées qui est le grand mât de Toulouse. Après un coup d'œil donné aux fenêtres remarquables par l'ornementation sobre, mais élégante, des ..., le touriste, qui voyage comme Mérimée, pour instruire plus tard et amuser les autres, descend dans la basilique. Elle est divisée en cinq nefs par quatre rangées de piliers d'architecture un peu massive et qui portent des chapiteaux assez médiocrement sculptés. Là, tandis que le connaisseur blâme les tailloirs à moulures et les voûtes cintrées avec des arcs-doubleaux dépourvus d'ornements, je me hâte de vous dire qu'elle fut dédiée en 1096 par le pape Urbain et consacrée en 1119 par le pape Calixte: et, après avoir avoué qu'on ne peut se défendre d'une émotion profonde à la vue de cette grande pensée catholique écrite si magnifiquement en pierre par la foi dans la vieille Église, je vous emmène à l'église Saint-Étienne.

Celle-ci est la cathédrale. Les antiquaires savent tous qu'elle fut bâtie ou reconstruite en 1275, par messire Bertrand de l'Isle; que deux cents ans plus tard, Pierre Du Moulin cintra le portail, et qu'en 1531 on éleva la tour qui le surmonte. Cette tour, ou, pour mieux dire, ce clocher au ventre énorme sur lequel on pourrait asseoir au besoin Toulouse tout entière, fut fait exprès pour une cloche. On appelait celle-ci Cardaillac, en mémoire d'un archevêque de ce nom. Elle était d'une dimension telle, que la tradition en porte fabuleusement le poids à cinq cents quintaux. La cloche, assure-t-on, le disait elle-même toutes les fois que, après avertissement préalable à ... public, pour éviter le saisissement produit par la terrible sonnerie, on la mettait en branle :

> *Cardaillac m'appèli,*
> *Cinq cens quintals pezi.*
>
> Cardaillac je me nomme,
> Cinq cents quintaux je pèse.

Un vieillard qui la vit rompre à coups de marteau, en 1793, m'a certifié (faut-il l'en croire sur parole?) que vingt-quatre cordonniers travaillèrent à l'aise sous cette cloche monstre, et que les mugissements qu'elle poussa quand les forgerons la brisaient terrifièrent pendant quatre jours Toulouse et les briseurs eux-mêmes.

De Saint-Étienne on passe à la Daurade, fondée, au dire des anciens, en 486, par la reine *au pied d'oie*, Pédauque. Cette église renferme des caveaux dont l'un fut le théâtre d'une étrange scène, il y a quatre-vingts ans. La femme d'un conseiller au Parlement s'était étranglée en mangeant trop vite une carpe; on l'enterra dans le caveau le plus rapproché du chœur. Il était, en ce temps-là, dans les mœurs des riches de laisser inhumer leurs femmes avec leurs bijoux; or, dans son désespoir, le conseiller ne voulut pas qu'on dépouillât la sienne d'un seul des ornements qu'elle avait portés pendant sa vie: on l'enterra donc en grande toilette de bal et parée de tous ses joyaux. C'était un appât pour la cupidité. Deux ... gens: le maître d'hôtel et la femme de chambre, tentés par le butin, osèrent descendre à minuit dans le caveau funèbre. S'encourageant mutuellement, ils retirèrent la morte de la bière et se mirent à la dépouiller avec un empressement doublé par leur frayeur. Bagues, bijoux, dentelles, ils lui prirent tout, enveloppant leur ... mortuaire dans le mantelet jeté sur le cadavre.

— Partons! dit précipitamment le maître d'hôtel, il me tarde d'être là-haut!

— Non! répondit la femme de chambre, je ne partirai pas avant de m'être vengée de tout ce que cette exécrable conseillère m'a fait souffrir de son vivant.

A ces mots, la femme de chambre s'approche de sa maîtresse, dont la tête était penchée sur le bord du cercueil, et, la prenant par ses longs cheveux, elle se met à lui donner des coups de poing.

— Attends! s'écrie en riant son complice, je vais lui ... tes dettes et les miennes; car si elle t'a grondée ...fois, je vivais, moi, sur des charbons ardents ... je n'avais pas de poisson!

Il lui appliqua, en disant cela, un vigoureux coup de ... sur la nuque, auquel répondit un éternument qui ... retentir tout le caveau. Imaginez la terreur de ces misérables! Se précipitant dans l'escalier, ils s'enfuirent ... courant de toutes leurs forces. La conseillère, sauvée ... la brutalité du maître d'hôtel, qui lui avait fait rejeter l'arête avec laquelle elle s'était étranglée, parvint, ... non de rudes angoisses, à retourner dans sa maison, ... de drap mortuaire. Elle en revint, et comme ... était enceinte, six mois après son enterrement on ... son premier-né à la Daurade, ce qui fit dire ... au peuple, en parlant de cet enfant, aïeul de l'honorable secrétaire actuel de l'académie des jeux Floraux :

> *Aco es moussu de Panat,*
> *Que fouguet paléou mor que nat.*
>
> Voilà monsieur de Panat,
> Qui fut plus tôt mort que né.

En partant de la Daurade, on ne peut guère se dispenser de visiter la Dalbade, qui doit son nom aux murs naguère blanchis avec soin en l'honneur de la Vierge; l'ancienne église des Jacobins, où se conservaient les cadavres, comme aux Cordeliers avant qu'on en fît un grenier à fourrage, et celle du Taur, si curieuse avec ses deux tours percées de meurtrières et reliées par un rempart à créneaux. Ce pèlerinage achevé, il ne s'agit plus que de courir un peu la ville pour en voir la physionomie. Je disais au commencement que Toulouse a peu changé depuis un siècle, c'est une vérité qui vous crève les yeux en entrant dans ses rues. Voici d'abord le pavé national, inventé bien certainement par les Tectosages, qui avaient de la corne aux pieds. Il se compose de cailloux aigus et tranchants, auprès desquels les galets de la Manche paraîtraient du velours. Quant aux trottoirs, il y en a sur le pont.

Fidèle au passé pour la forme, la capitale du Languedoc s'offre à nous sous un aspect un peu bizarre, mais que je préfère cent fois à celui des villes tirées au cordeau et rebâties bêtement en ligne droite et au compas, par les architectes modernes. Ici, du moins, on peut suivre les pas du temps. Toutes les maisons ne se ressemblent pas, et l'on n'a point les yeux battus par cette régularité mathématique qui donne des nausées. Deux genres de construction dominent au milieu de cette architecture, essentiellement languedocienne : le premier appartient au passé, représenté par des maisons en pans de bois; et le second au présent, figuré par des maisons de briques d'un rouge vif, et ornées de contrevents verts.

La plupart des grandes rues, comme celles de la Pomme, Lafayette, Saint-Rome, Pergaminières, des Balances, aboutissent au Capitole. Des bornes-fontaines dues au patriotisme de M. de Villèle, et qui ont cent fois plus de mérite, à mes yeux, dans leur modeste utilité, que les monuments aquatiques en marbre et en bronze dont un M. Urbain Vitry a décoré le square de la Trinité, jaillissent à tous les coins et lavent non-seulement ces rues, mais toutes celles de Toulouse. Il en résulte que, l'hiver excepté où il y a surcroît de lavage et par conséquent de boue, la voie publique est toujours propre, ce qui n'est pas à dédaigner en Languedoc.

Laissons maintenant la foule qui se presse dans ces rues obstruées à la fois et pêle-mêle par le carrosse antique d'un richard de la rue des Nobles, les chars à bœufs des campagnards, des flots d'étudiants et de grisettes en madras rouge, les avocats en habit noir, les paysans de Luchon au béret blanc, les Dalilas de la rue des Sept-Troubadours avec leurs vastes crinolines, une nuée de mendiants et d'ecclésiastiques, et allons respirer l'air par des quais et des allées.

Vue du quai de la Daurade ou du pont Neuf, qui a comme son homonyme de la Seine une effigie de Henri IV, Toulouse rappelle Paris. Sur la rive gauche, le faubourg Saint-Cyprien, en amont l'île de Tounis (comme celle de la Cité), la ville, sur la rive droite : voilà l'analogie complète. Seulement, si la Garonne, le fleuve à l'eau d'argent et au cours majestueux, relègue dans la classe de l'Aude ou du Gers ce ruisseau de marne et de boue qu'on appelle la Seine, au lieu de refléter les façades du Louvre et des Tuileries, elle ne baigne que les murs du moulin du Bazacle.

De toutes les promenades de Toulouse, la plus agréable sans contredit est celle qui porte le nom d'allée Lafayette. On s'y rend du Capitole par une large et belle rue dont le héros des deux mondes fut aussi le parrain en 1830 : elle forme un superbe boulevard ombragé d'ormeaux, bordé à droite et à gauche de maisons rouges toujours à contrevents verts, et qui est borné par le canal du Midi, le chemin de fer et les coteaux sur lesquels le maréchal Soult écrivit avec du sang anglais la dernière page glorieuse de 1814.

Il y a tout au bout des allées la statue de Riquet, dont je ne dirai rien, quoique vieil ami de David, ne la trouvant pas à sa place; et un peu plus loin, à l'embouchure, un bas-relief de Lucas. Et maintenant, que pourrais-je ajouter à ce que tout le monde sait?... Parler du procès Calas? Un docteur ès lois de ce pays m'a dispensé de cette peine, en voulant bien donner au public de Toulouse et de l'*Univers* la relation que j'en ai faite, il y a treize ans, d'après les pièces originales. Il a imprimé par mégarde son nom à la place du mien; mais ce n'est qu'un détail. J'aurais voulu consacrer une ou deux colonnes à la Faculté de droit, qui se montre toujours digne de Cujas, son patron; à celle des lettres, que des professeurs de mérite ont élevée au premier rang; à celle des sciences, où enseigne Noulet, le meilleur géologue et philologue du Midi; à l'École de médecine, illustrée par Peyrilhe et Viguerie; et enfin à la *presse toulousaine*, véritable sœur, par le cœur et l'esprit, de celle de Paris; mais l'espace et le temps me manquent. J'avais projeté de vous envoyer un portrait de ces grisettes de Toulouse que Goudouli appelle *moundinetos*, c'est-à-dire pleines de grâce exquise; mais il faut y renoncer aussi. Le docteur Bernard Desbarreaux va me montrer sa collection de livres patois; le général Woll, le brave compagnon d'armes de Santa-Anna, m'attend chez Tivolier, pour me conter ses aventures entre la poire et le champagne, et pour jouir de ce double agrément, je suspends ici mon récit, que je reprendrai dans deux jours, à la station de Carcassonne.

MARY LAFON.

VARIÉTÉS : *Une Crise de ménage*, vaudeville en un acte, par M. Jules Adenis. GAÎTÉ : Reprise de *la Berline de l'émigré*.

Un vaudeville sournois, à la représentation duquel la critique n'a pas été convoquée, et la reprise d'un mélodrame du genre Chauvin, voilà notre butin de cette semaine. Cette disette s'explique par le premier de l'an. On conçoit de reste que les directeurs de théâtre s'abstiennent de lancer une pièce nouvelle à l'heure où les joues des demoiselles s'humectent de baisers modestes, et où les enfants terribles s'évertuent, sans crainte de réprimandes, à tourner les manivelles des joujoux sonores.

Quelques personnes nous ont reproché, dans notre dernière revue des Revues, de n'avoir pas soufflé un mot de la charmante personne qui, dans *Suivez le monde!* des Délassements-Comiques, est chargée d'incarner le *Monde illustré*. La vérité est qu'à la première représentation nous n'avons opéré notre entrée dans notre stalle qu'à neuf heures, et il y avait dix minutes que le *Monde illustré* avait cessé de faire briller les dessins éclatants de sa jupe au-dessus d'une jambe dont nos voisins vantaient encore l'agaçante finesse.

Une Crise de ménage est une scène empruntée aux Études de Balzac, et interprétée avec intelligence par M. Ambroise et Mlle Caroline Bader, une actrice qui semblait faite pour le premier rang, et qui, nous ne savons pourquoi, paraît aujourd'hui se résigner aux *pannes*.

Pour *la Berline de l'émigré*, nous ne pouvons vraiment en recommencer l'analyse. C'est une œuvre inspirée au souffle de Victor Ducange et de Guilbert de Pixérécourt, un bibliophile dont le dramaturge n'était que le prétexte. Cette berline n'est pas seulement un titre, c'est une réalité : on ne voit qu'elle tout le long de la pièce, et l'on s'y intéresse autant qu'à M. Lacressonnière.

Nous ne devons rien vous dire de plus. Il n'y a rien de plus.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS : *Bruschino*, opérette-bouffe de M. Deforges, musique de Rossini.

Il y a, dans la vie des grands compositeurs, et en général des grands artistes, de tous ceux qui ont cherché le sublime dans la pensée et le beau dans les formes qui la rendent perceptible, des périodes bien marquées. Il semble que leur âme pensante soit soumise à certaines phases par une loi naturelle et presque constante; il semble que leur génie soit condamné, avant d'ouvrir ses ailes au soleil de l'inspiration, à les essayer péniblement et au risque de les briser dans les régions basses où un regard de la foule vient à peine encourager leurs efforts. Suivez ces demi-dieux, ces illuminés d'en haut dans leur marche ascendante, vous trouverez au pied de la montagne idéale qu'ils se sont donné à gravir, là où la route qui conduit au sommet est encore mal tracée : Molière et *l'Étourdi*, Racine et *la Thébaïde*, Weber et *Sylvana*, Rossini et *Edouardo e Christine*; c'est là la période du doute, de l'indécision. Puis (s'il m'est permis de continuer cette image), montez encore, vous retrouvez Molière avec *le Mariage forcé*, Racine avec *Bajazet*, Weber avec *Abou-Hassan*, Rossini avec *Italiana in Algieri*; déjà, s'ils ne sont arrivés au sommet escarpé vers lequel ils tendent, ils ont entrevu le sentier qui doit les y conduire sûrement; ils marchent d'un pas plus ferme, ou, pour mieux dire, ils ont appris à marcher : c'est la période de la révélation de leur génie, mais ce n'est pas encore celle de son épanouissement. Patience, les voici, les voilà arrivés! ils ont atteint, par des routes nouvelles et en quelque sorte improvisées au milieu de mille obstacles, le point culminant et radieux où leur gloire éclate aux yeux étonnés de tous. Ils sont proclamés grands, Molière et Racine pour avoir écrit *le Misanthrope* et *Phèdre*, Weber et Rossini pour avoir chanté les éternelles mélodies du *Freyschütz* et de *Guillaume Tell*.

Maintenant, à laquelle de ces trois périodes se rattache le *Bruschino* de Rossini dont les Bouffes-Parisiens viennent de donner une traduction ? Je le placerai volontiers entre la première et la seconde, à cette époque de la vie musicale du maëstro où, sans s'être complétement affranchi de l'imitation involontaire de ses devanciers, il commence pourtant à avoir une manière à lui.

En cela, il faut l'avouer, l'attente générale a été singulièrement trompée; on croyait trouver dans *Bruschino*, dont on ne connaissait guère à Paris la plus modeste double-croche, l'œuvre timide et informe d'un élève qu'il n'était curieux d'entendre que parce que l'élève était devenu plus tard un maître vénéré ; et voilà qu'aux premiers préludes de l'orchestre on reconnait Rossini au style brodé et étincelant, Rossini la verve incarnée. Le duo d'introduction entre Mlle Dalmont et Tayau est d'abord tendre, puis il devient enjoué peu à peu et se termine par une strette brillante ; viennent ensuite le duo bouffe entre Caillat et Tayau, et l'air d'entrée de Guyot qui rappelle, comme situation, sinon comme motif, l'air de Bartholo dans le premier acte du *Barbier*; mais la perle de l'ouvrage est bien certainement le trio que chantent Guyot, Duvernoy et Tayau : c'est là de la vraie musique italienne, pleine d'élan et de brio; ce morceau est frappé au bon coin, il a été bissé... sans le secours, souvent trop empressé, de la claque.

Le Carnaval. — PAR GAVARNI.

— Ah! vous avez là une chouette femme... Et n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?...

Ici le décor change, on cause dans la salle, on cause même très-haut, le nom de Rossini est prononcé quelques centaines de fois en cinq minutes; enfin Mlle Dalmont, après un délicieux solo de clarinette, rentre en scène pour chanter sa cavatine, qui est pleine de caractère et dont le motif est des plus heureux ; enfin viennent, pour finir, un quatuor dont la partie importante est tenue avec un certain succès par M. Duvernoy, un air dit par Mlle Dalmont et un quintette final. — Comment reconnaître, au travers de tant de musique, les fils d'une intrigue? comment se souvenir des péripéties de la pièce, si ingénieuses qu'elles soient, après avoir donné toute son attention à la partition de Rossini? Pourtant serait-il bon d'en donner le résumé succinct.

Allons, puisque c'est l'usage :

Le seigneur Flavio Tortellini est amoureux fou de la fille du farouche Bombarda ; il veut l'épouser, mais une querelle héréditaire sépare les Tortellini et les Bombarda. Alors il imagine de se faire passer pour le fils du podestat Bruschino, à qui Bombarda a promis la main de sa fille. Tout va bien jusqu'à l'arrivée de Bruschino père, qui, naturellement, ne veut pas reconnaître ce fils improvisé. Mais ce n'est pas tout encore : on apprend que le vrai Bruschino a déserté son régiment et est sous le coup d'une condamnation à mort; le rôle n'est plus tenable, il faut décliner son nom de Tortellini et implorer la clémence de Bombarda. On pardonne au jeune fou et il épouse celle qu'il aime ; ainsi finit la comédie.

Le Théâtre-Lyrique vient de donner enfin l'opéra longtemps promis de *la Demoiselle d'honneur*. C'est une œuvre qui ne manque ni de qualités ni de défauts; défauts de livret surtout. La musique est de M. Semet, l'auteur des *Nuits d'Espagne*, qui s'est peut-être un peu monté la tête sur son premier succès et ne s'est pas donné le temps de parfaire sa seconde partition. L'important est de faire bien, et non de faire vite. A samedi prochain de plus amples détails sur l'ouvrage et ses interprètes.

ALBERT DE LASALLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le Parlement de Bourgogne, depuis son origine jusqu'à sa chute; précédé d'un discours préliminaire sur la ville de Dijon et ses institutions les plus reculées, comme capitale de cette ancienne province, par M. DE LACUISINE, président à la cour impériale de Dijon, président de l'Académie de la même ville, etc. 2 volumes in-8°. Dijon, librairie Loireau-Feuchot; Paris, librairie Durand.

L'histoire d'un parlement, comme celle des grands corps politiques, est le tableau de l'humanité; les plus sages sont ceux qui ont commis le moins de fautes, et le meilleur est de les juger avec indulgence. Ce sentiment est celui qui a guidé la plume de l'auteur, comme aussi son amour professionnel pour la vérité.

Cet ouvrage montre que la grandeur des personnages surpassa de beaucoup les services d'une compagnie au sein de laquelle ils vécurent et qui leur imposa ses maximes plutôt qu'elle ne s'inspira de leur sagesse. A côté d'utiles exemples pour les peuples et pour les princes, le lecteur y trouvera plus d'une ressemblance avec un temps trop rapproché de nous. On y verra surtout que les premiers éléments des chocs politiques et des malheurs qu'ils amènent n'ont pas été créés de nos jours, mais qu'ils furent laissés à la nation par les anciens parlements, les plus grands maitres de cette école à laquelle ils ont légué leurs traditions en même temps qu'ils imprégnaient les mœurs publiques de leur esprit.

L'histoire de cette compagnie, dont l'origine remonte à l'année 1476, date de sa création par Louis XI, et qui se termine au 1er juillet 1790, jour du décret qui la supprima définitivement, est ornée du portrait de Nicolas Brulard, premier président du parlement de Bourgogne, l'un des hommes les plus remarquables dont la France du dix-septième siècle puisse s'honorer.

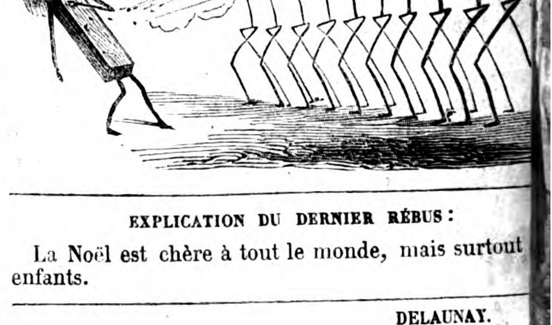
Histoire de Waldrade, de Lother II et de leurs descendants, par le baron ERNOUF, d'après Luidprand, Frodoard, Erchempert, Léon d'Ostie, Benoît de Saint-André, Annales de Saint-Bertin et de Fulde, Panégyrique de Bérenger, etc. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Techener.

Récits historiques et mœurs du dixième siècle. — Waldrade, sœur de Gontier, archevêque de Cologne, qui gagna par sa beauté le cœur de Lother, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire Ier, qui répudia, pour l'épouser, sa femme Theutberge. Le pape Nicolas Ier excommunia ces deux époux et força Lother à quitter Waldrade. — L'objet de cette étude, sur la famille de Waldrade, qui exerça sur les hommes de ce siècle une influence fatale, mais puissante, dont l'histoire n'avait pas tenu compte suffisamment jusqu'à ce jour, peut se définir en quelques mots. L'auteur a essayé de faire, pour une époque mal connue et trop dédaignée, ce qu'a fait pour l'époque mérovingienne M. Augustin Thierry.

Delaunay.

RÉBUS.

TE, JE TE



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

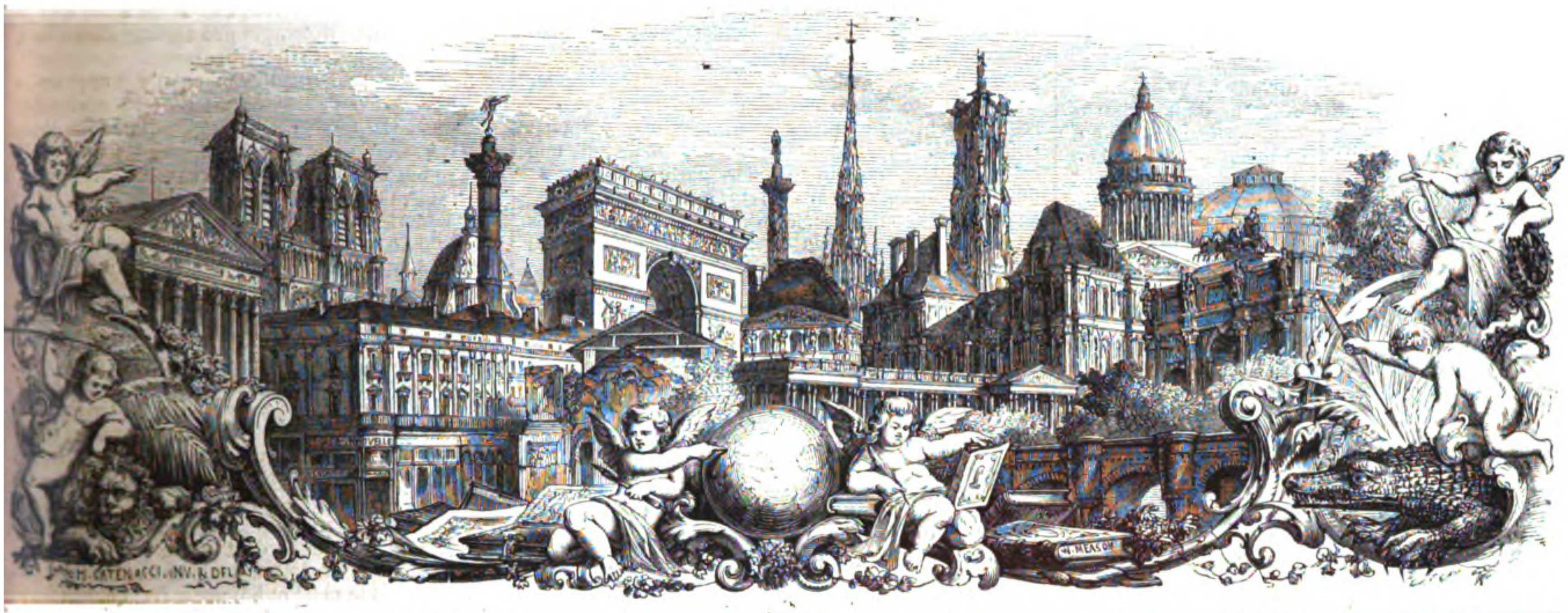
La Noël est chère à tout le monde, mais surtout enfants.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



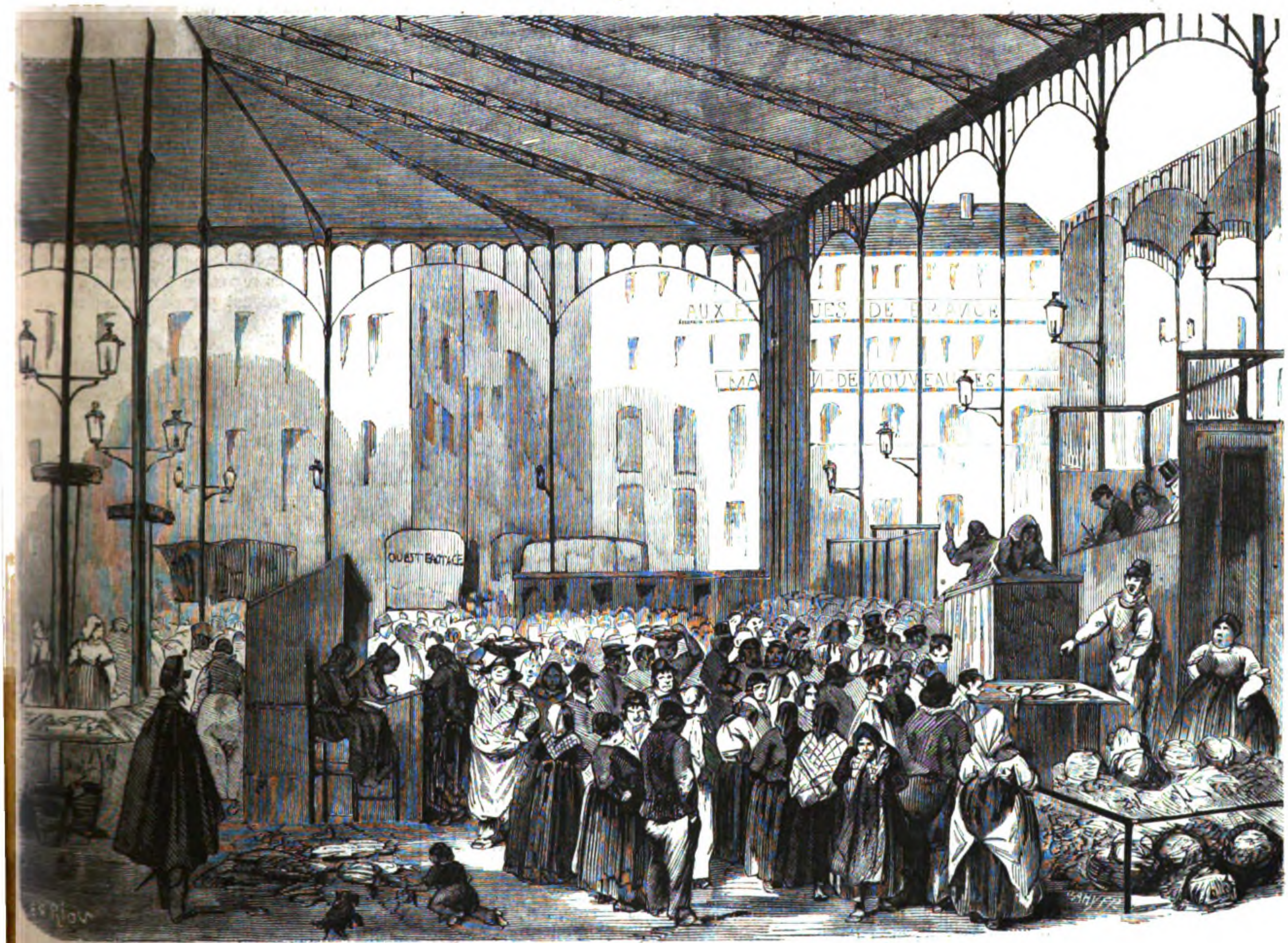
ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 39.
9 Janvier 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Halles centrales de Paris. — La Halle aux poissons.

COURRIER DE PARIS.

Le 26 janvier prochain, un fait assez curieux doit se réaliser dans une maison de la rue du Bac : on y doit procéder à l'ouverture d'une chambre fermée depuis vingt ans ; voici en quelles circonstances :

M. Armand Mahé, ancien chirurgien militaire, est mort le 27 janvier 1838, dans un petit appartement situé au troisième étage sur la cour, où il vivait veuf et sans enfants depuis l'année 1827. A côté de la chambre mortuaire était un petit salon dont le locataire avait fait un cabinet de travail. La veille de sa mort il avait chargé Charlet, son ami, de faire apposer un fort cadenas sur la double porte de ce salon, dont l'unique fenêtre était déjà minutieusement close par des volets intérieurs et les persiennes. Charlet avait obéi au moribond, et lorsque, le lendemain, ce dernier fut expiré, le notaire, en ouvrant le testament trouvé sous le chevet du lit, y rencontra, à la première ligne, le célèbre peintre désigné comme exécuteur testamentaire.

Diverses sommes étaient léguées à quelques parents du mort, prélevables sur les produits du mobilier dont la vente prochaine était indiquée. Mais l'étrange était ceci : l'appartement devait être loué par bail, pour vingt ans, la porte du cabinet de travail murée, et une personne de confiance installée comme locataire dans le reste de l'appartement jusqu'au temps révolu...

Charlet obéit. On remplit de briques et de mortier l'entre-porte, et M. Marchand, employé d'une compagnie d'assurances, un ami de Charlet et du chirurgien Mahé, s'installa dans les deux chambres restantes. Il y est mort à son tour (chacun son tour, hélas !) en juillet dernier. Le notaire Baudier de Ville, rue Caumartin, auquel incombe l'exécution des bizarres volontés du mort, voyant les vingt ans presque expirés, a cru devoir laisser les choses en l'état jusqu'au jour prochain où, le vœu du locataire accompli, et la chambre rendue à l'appartement, une nouvelle location pourra être effectuée. Nous avons l'espoir d'être mis au fait de ce mystère, de cette bizarrerie, et de pouvoir révéler à nos lecteurs ce qui aura été trouvé dans cette chambre... sur laquelle ont passé vingt ans de ténèbres et de néant !

Le jour prochain où elle sera ouverte aux regards curieux et à l'avidité de l'héritier désigné (un jeune homme dont le docteur Mahé s'intitulait le parrain... et qui est aujourd'hui lieutenant dans un régiment de cavalerie légère), quelqu'un sera là pour nous... Et nous, n'est-ce pas vous?

Une demoiselle appartenant à cette classe à laquelle on prodigue les noms, les meubles, les bijoux, l'argent, les flatteries... et parfois aussi les injures, meurt dans le courant de décembre dernier, âgée de trente-quatre ans à peine. Elle avait appartenu pendant quelques années au théâtre des Variétés, et cette exhibition de sa personne dans des rôles moins que secondaires, en donnant une meilleure opinion de sa beauté que de son talent, avait beaucoup aidé sa fortune. Elle laisse un somptueux mobilier, qui sera prochainement vendu, rue de Londres, et pour environ 400,000 francs de valeurs de portefeuille.

Cette beauté avait une sœur, sa cadette de dix ans, ouvrière chez un tapissier nommé Lafont, rue de Cléry. Celle-ci a épousé, il y a quatre ans, le nommé Charles Blet, emballeur chez un marchand de porcelaines de la rue du Mail. A eux deux, les époux ne gagnent pas plus de six francs par jour. Ils ont deux enfants, soignés par une vieille tante qui demeure au logis, dans cette même rue du Mail, au sixième, sur la cour ; un logement de deux pièces : la chambre et la cuisine. Les deux enfants et la tante couchent dans la cuisine ; on y mange. L'autre pièce est pour les époux ; c'est aussi le salon !

On s'étonne peut-être de ces menus détails? on va les pardonner, ils étaient nécessaires. Ces gens sont les héritiers de la morte. Ils peuvent désormais quitter la sombre arrière-boutique du tapissier Lafont, et le magasin plein de caisses et de foin du dépositaire de porcelaines. Le bel appartement de la rue de Londres les attend : il est à eux, avec ses tentures de soie, ses bronzes, ses bois dorés, ses porcelaines rares, ses tableaux, ses somptuosités déposées là par des centaines de mains. Avec le revenu des 400,000 francs, habilement placés par des protecteurs de la belle, dans des valeurs hors de jeu, M. et M^me^ Blet, leurs deux enfants et la tante, peuvent véritablement filer des jours d'or et de soie...

Eh bien, non ! Ces braves gens refusent l'héritage de la morte ! Où l'honnêteté va-t-elle se nicher? demandait ce philosophe. Mon Dieu ! elle éclate précisément là où elle est un plus grand mérite : dans la pauvreté ! Si Ben-Ayet (ou Aïaid), le prince Yousoupoff, ou le duc de Devonshire refusaient d'hériter de 400,000 francs et d'un mobilier mal acquis, le beau mérite, vraiment ! Mais chez ces dignes époux, ces Blet : l'une, s'aveuglant, l'autre, se harassant, pour gagner deux pauvres mille francs par an, à bien grand peine suffisants pour soutenir cinq personnes... Voilà le mérite, la vertu, l'héroïsme ! Ne serait-ce pas là un prix Montyon bien placé?

Ce qu'on ne prévoira pas en apprenant une telle résolution, c'est que M^me^ Louise Blet n'avait pas cessé de recevoir sa sœur, qui venait la trouver dans ces heures de tristesse que subissent tant de filles de joie. Mais l'honnête femme n'avait jamais voulu lui rendre ses visites, ni accepter rien d'elle, même pour ses petits enfants ! M. Lafont, dont on tient ces détails, dit que cette fortune, que le mobilier portera à plus de 500,000 francs, va, par ce refus presque incroyable en des temps comme les nôtres, tomber dans les mains de paysans des environs de Bayeux. Que feront des paysans... normands?... R. S. V. P.

Un grand nombre d'Anglais fixés à Paris ont formé une souscription pour offrir un bijou à la princesse royale britannique, à l'occasion de son mariage avec le prince Frédéric-Guillaume de Prusse. On a acheté un des colliers de diamants provenant de la succession (longtemps sous séquestre) de Catherine II de Russie, et on l'a fait remonter à la mode nouvelle, avec annexion d'une croix et d'une agrafe en rubis. Le tout est d'une valeur de cent soixante mille francs. L'écrin seul qui contient ce bijou a coûté sept mille francs. Il est en galuchat vert, avec toute la monture en or, et porte, sur le couvercle, une inscription en brillants entourant les armes anglo-prussiennes, figurées en émail. C'est lord M... qui a été chargé d'aller offrir ce bijou franco-russe.

L'autre jour, les douaniers prussiens d'Aix-la-Chapelle étaient furieux ! Une mère de famille avait acheté, à Paris, dans un magasin des boulevards, une grande poupée à tête de cire, habillée comme la fille d'un agent de change ; mais ayant, au lieu d'entrailles, une mécanique à soufflets qui, moyennant le tirage d'un petit anneau, lui faisait crier (ficelle gauche) : Papa ! (ficelle droite) : Maman !

Or, il faut qu'on sache que Nuremberg étant la ville allemande (bavaroise) des jouets par excellence, comme Aix-la-Chapelle est aussi, par excellence, selon tous les guides, la ville électorale, Sa Majesté Prussienne ne plaisante pas avec l'introduction dans les Etats du Zollverein ou union douanière, de tout jouet de nature à préjudicier soit au commerce, soit à l'amour-propre de la bonne ville de Nuremberg ! De là, le droit exorbitant, presque égal à une prohibition complète, dont est frappé tout objet d'amusement enfantin qui ose se présenter pour être admis dans la monarchie prussienne...

Cette poupée parisienne, qui coûtait cent francs, était donc menacée d'un droit au moins égal, pour franchir cette frontière garnie de douaniers féroces. Payer était assurément très-vexant, mais ne pas payer était fort difficile. La dame a soudain une inspiration.

Elle emmaillotte la belle poupée dans un coin de son burnous de voyage, la place avec sollicitude sur ses genoux, la tête sur son sein maternel, et attend le douanier et sa lanterne, de pied... ou plutôt de main ferme, cette main déjà voisine du ressort. Attention, voici le farouche agent du Zollverein !

— *Nzrryhlmvrppk hppsvrmqs vbrsvmpllrqm?* — demande-t-il en promenant un œil défiant et une lanterne soupçonneuse dans l'intérieur du wagon !

— *Maman !... maman !...* fait soudain la poupée, que la tendre mère presse plus vivement sur son sein, comme pour rassurer cette timide créature...

— La la !... — s'écrie le douanier, dans un langage que nous prenons le parti de traduire,— galmez-fous, bétite ! ce sont mes moustaches qui lui vont beur... ajoute-t-il avec une mâle fierté... — Donc, rien à déglarer, matame? pon voyache !

Et il passe à un autre wagon !

Le lendemain, la belle poupée parisienne, prodiguant les noms chéris de *papa* et *maman* à quiconque tirait bien la ficelle, faisait l'admiration des principales familles de la ville de Dusseldorf...

Il est impossible de ne pas remarquer la magnifique gravure au burin par Pollet, d'après Landelle, et offrant un Alfred de Musset de 1844, que publiait l'*Artiste* dans son dernier numéro. L'*Artiste* vient de se réorganiser... pour un plus grand développement de succès. Mais pourquoi M. Xavier Aubryet, l'un de ses propriétaires-directeurs, semble-t-il renoncer à y écrire?

La manie des collections est, avec le temps, passée de Hollande en France. Tableaux, bric-à-brac, numismatique, autographes, éventails, boutons, jarretières, bouquins, porcelaines, souliers de femme, plantes de serre, vieilles gravures, affiches de spectacle... il faudrait une colonne pour tout énumérer ! L'autre jour, dix personnes étaient attablées chez un collectionneur plus désintéressé que bien d'autres, car, cette collection-là, il la livre en détail à tout le monde : M. de Braynes (il veut bien qu'on le nomme !) tient à avoir chez lui de tous les vins du monde, et son plus grand bonheur est d'être défié par un connaisseur. Il compte 428 espèces dans sa cave sans nombrer les crus !

Ses dîners sont singuliers : on n'y mange que les aliments les plus propres à exciter le goût des liquides ; pas de potage : des huîtres pour certains vins blancs de Hongrie, de France, de Caprée, du Cap. Pas de sauces : des fonds d'artichauts crus, des olives vertes, du caviar, du filet de bœuf froid, de la langue fumée, de la mortadelle, du foie de veau en gelée. Pas de rôti : du homard au gros sel, du pâté de foies gras, de la galantine de gibier, du chaud-froid de venaison. Pas d'entremets : du fromage de toutes les espèces, des pommes, des poires et des marrons de Lucques. Certes, on peut fort bien dîner avec tout cela, malgré l'incohérence, l'inharmonie d'un menu où éclate la violation de tant de règles..., et M. d'Apr... bondit lorsqu'on lui parle de dîners pareils, lui qui ne considère les liquides qu'à titre de délicat arrosage, et qui n'offre que de la tisane de Champagne frappée dans des brocs de Bohême et un peu de Château-Rozan, ou Laffitte, avec les entremets. Mais aussi, quels menus ! Nous en reparlerons en citant diverses particularités de cette table exquise, dont ont été inexorablement bannis des personnages coupables de quelque *lapsus linguæ*, c'est le mot ! et à laquelle n'ont pu parvenir à s'asseoir des gourmets dont le stage ne s'était pas accompli dans d'assez succulentes maisons... Revenons à notre collectionneur de vins.

Le dimanche 3 janvier dernier, il avait réuni dix personnes, dont six Parisiens et trois étrangers : un membre supérieur du corps diplomatique du Nord, de passage à Paris, — le contre-amiral M***, — et lord Will...Sand...; tous trois amateurs et connaisseurs de premier ordre. L'Anglais devait plus particulièrement porter les défis.

Le livre, le catalogue des vins, dont chaque convive avait un exemplaire avec son couvert, portait donc 428 espèces de vins, dont environ 260 français. On a hésité parmi les blancs, entre les Barsac, Sainte-Croix, Langon et Château-d'Iquem, le Wieslauer-habit-blanc, le Capri-Tibérius, le Capri-soufré, le Montépulciano, Moselle-royal ou Kœnig-Moselle, le Chiros archipélien, le Vin-de-paille, l'Estrowein, le Madère coteau-sud-ouest, le Cap-de-la-table (montagne), les Gouttes-d'or haut-Sira, le Rothenberger, etc., etc. Sept espèces seulement ont été dégustées.

Nous n'entendons pas suivre note à note cette haute symphonie vinicole ! Nous nous bornerons à mentionner les défis du lord, renforcé d'un Parisien dont le nom a été mêlé à de récents débats judiciaires. L'insulaire et lui cherchaient malicieusement au catalogue des espèces qu'ils regrettaient vivement d'y trouver. Ils finirent cependant par découvrir parmi les absents :

Le Batalence (Espagne), le Fondelloff doux, le Lacrima-Xérès, le Busella, le San-Colombano, le Pedro-Ximenin, le Leistein bavarois, le Rhodes rouge, le Vino-di-Granejo, l'Edelveing, le Civita-Lavinia, le Portubal, le Ténédos, le Gruau-Larose, le Tokai français, le Zahmaker, le Romanée-Conty, le Montefiascone, le Paragone-perlé, le Ténériffe-anse-à-l'épave et le Vin del Re...

M. de Braynes prit la liste, la donna à son sommelier, qui sourit d'un air important :

— Ces vins sont sous presse ! — dit-il.

— Comment, sous presse?

— Oui, dans la nouvelle édition du catalogue, monsieur le marquis, pour 1858 !

Pourtant, le sommelier eut comme un petit nuage sur sa suffisance. Il montra respectueusement à son maître deux lignes qui le désespéraient. C'étaient Leistein-bavarois, qui habite des bouteilles au très-long col et aux hanches excessivement basses, — et le Rhodes rouge qu'on empaille comme le marasquin de Zara...

Ces deux vins-là manquaient bien réellement... déplorablement !

Pour se disculper... et se venger à la fois, M. de Braynes fit monter trois espèces auxquelles personne ne songeait :

Du Porto blanc de 1818, du vin rose de Grenade, du Corinthe-bleu-Cleonès, le vin chéri de don Juan d'Autriche, qui l'avait sans doute goûté à Lépante, et duquel on dit qu'il fut empoisonné en Flandre, après sa victoire de Namur.

Ce fut au tour de milord et de l'amateur parisien d'être humiliés, vexés... Ils s'en consolèrent pourtant assez vite, en goûtant à ces trois élixirs, le Cleonès de C...he surtout, un vin à faire désirer le genre de mort du duc de Clarence!

M. de Braynes dépense 50,000 francs par an pour sa cave. Cette cave est, nous dit-on, un des endroits curieux de Paris, rue de Miromesnil, dans les souterrains de l'ancien couvent des pères de la Trinité-Saint-Benoît. Nous la visiterons et nous en parlerons. Il s'agit, paraît-il, d'aménagements tout à fait imprévus. Les 128 variétés de la collection se multiplient par environ 28,000 exemplaires, ou bouteilles, représentant une somme d'au moins 300,000 francs. Lord Wil...Sand..., pour se venger des trois espèces blanche, bleue et rose, apportées sans avoir été prévues, parla de sa collection de tableaux flamands qu'on estime 25,000 livres sterling.

Les amis de M. de Braynes trouvent plus louable son genre de collection.

~~~ Mlle Rachel est morte, à trente-huit ans, brisée par les agitations de sa vie, ses fatigues, ses voyages, et peut-être aussi par quelques chagrins secrets, dans lesquels figurent ses déceptions lors de l'abandon d'une certaine partie de la critique, dans une circonstance où elle croyait le plus pouvoir compter sur l'amitié ou sur le patriotisme de quelques hommes, faciles à la défection. Ce fut cette crise qui, au moment suprême, décida complétement de ce fatal voyage en Amérique, qu'elle ne voulait pas faire... et qu'elle fit pourtant! Avons-nous besoin d'en rappeler les déceptions et les fatigues de toute sorte, pour qu'on sache combien cette inconcevable odyssée a précipité sa fin?

Nous n'avons rien à dire ici sur le talent d'une femme que toute l'Europe a admirée. Ailleurs, et très-prochainement, on pourra lire sa biographie développée, comprenant tout ce qu'on doit dire de l'artiste, tout ce qu'on peut dire de la femme. Nous aurons à y démontrer, après avoir offert la vive partie anecdotique d'une existence prestigieuse, combien, — malgré l'éclat de sa carrière, la fascination de son nom et le retentissement de cette vie abondante en singuliers contrastes, — le passage de Mlle Rachel aura été fatal à la littérature dramatique de ce temps-ci...

Pour aujourd'hui, nous nous bornons à utiliser l'espace qui reste dans ces colonnes, par la mention de quelques traits de son caractère, ou de son esprit, et quelques lettres que nous croyons curieuses. Les originaux sont entre nos mains.

~~~ Lorsqu'elle revint d'Egypte, au printemps de 1857, Mlle Rachel, désirant n'arriver à Paris que lorsque la saison torride y serait bien déterminée, alla s'installer, aux environs de Montpellier, dans une villa au milieu des vignes, comme sa demeure du Canet était au milieu des orangers. M. Arsène Houssaye, qui faisait une tournée comme inspecteur des musées départementaux, se trouvait à Vienne, patrie de M. Ponsard. Tous deux résolurent d'aller faire visite à l'illustre artiste, qu'ils n'avaient pas vue depuis un an. Ils la trouvèrent gaie, heureuse, charmante. La journée était superbe, voulant les recevoir de son mieux, elle envoya à Montpellier pour avoir de la glace et du vin de Champagne. C'était comme sa dernière bouffée d'esprit et de grâce... un dernier élan excité par la vue des deux hommes, qui avaient pris part à la phase brillante de sa vie...

Tant qu'elle demeura en cet endroit, ce fut, tout le long des trois lieues séparant sa demeure de la ville, une sorte de procession de curieux, de gens sympathiques, venant essayer de l'apercevoir et demander de ses nouvelles. Un ministre russe, qui revenait d'Italie, s'était détourné de son chemin suisse pour venir la saluer.

Pourtant, elle ne semblait pas se fier à l'amélioration que le climat d'Egypte avait apportée à sa santé. Elle savait bien son état : — Je suis minée! — dit-elle. Puis, au moment de quitter ses amis, la tristesse succéda au plaisir qu'elle avait ressenti à les voir. Alors, elle leur rappela un fait sinistre.

— Vous souvenez-vous du dîner que nous fîmes chez Victor Hugo, à la suite de la reprise d'*Angelo*? — dit-elle à son ancien directeur. — Vous souvenez-vous que nous étions TREIZE?

— Il y avait :
Hugo et sa femme;
Vous et votre femme;
Moi et Rébecca;
Girardin et sa femme;
Gérard de Nerval;
Pradier;
Alfred de Musset;
Perrée, du *Siècle*,
Et le comte d'Orsay...
Eh bien, comptez aujourd'hui : où sont ces TREIZE convives?
Victor Hugo et sa femme, à Jersey;
Votre femme est morte...
Mme de Girardin est morte...
Ma pauvre Rébecca est morte...
Gérard de Nerval, — Pradier, — Musset, — Perrée et d'Orsay sont morts...
Moi... *n'en parlons plus!*
Il ne reste que Girardin et vous!... Adieu, mes amis... ne riez jamais du nombre treize à table!

~~~ Citons quelques anecdotes d'un ordre moins lugubre; quelques mots, quelques traits :

Un soir, elle assistait, dans une loge du Gymnase, à une première représentation, celle, croyons-nous, du *Fils de famille*. Dans un entr'acte vient la saluer un écrivain qui tient agréablement les diverses cordes de la lyre : poésie, théâtre, roman, journalisme. Supposons qu'il s'appelle Cléophas. Il sortait d'un dîner avec des amis et des amies. On s'en apercevait. La toile lève, il sort de son mieux...

— Ce Cléophas! — dit Mlle Rachel, — il est toujours gris comme un bouchon à vin de Champagne!

~~~ Une actrice de l'Odéon joue le rôle de *Lucrèce* dans l'œuvre de M. Ponsard. Mlle Rachel s'écrie :

— Elle, en Lucrèce! elle ne se poignardera pas!

~~~ Elle disait de sa camarade *** qui a les mains rouges :

— Elle a des pattes de homard!

~~~ Autre patte. Un jour, dans ses tournées tragiques, elle loge à Lyon dans une chambre sur la cheminée de laquelle s'étalait une pendule de marbre, avec un lion doré qui avait une boule noire sous la patte droite.

— Tiens! — dit-elle en songeant au comité de lecture, — il est comme Samson!

~~~ Une de ses camarades du théâtre, qu'elle n'aimait pas, avait rendu un petit service à Mlle Delphine Fix. Celle-ci remerciait son aînée, et lui disait :

— Vous êtes bien bonne...

Rachel se penche à l'oreille de la charmante ingénue, et décoche ce trait :

— Bien bonne... au moins ne lui dites pas cela le soir!

~~~ Un jour qu'elle donnait, en carnaval, un petit bal costumé, sa sœur Sarah, qui, on le sait, n'est pas mince, arrive vêtue en bergère.

— Quelle idée! — s'écrie Rachel, — tu as l'air d'une bergère... qui a mangé tous ses moutons!

~~~ Elle avait eu du monde à souper quelques jours après la fête du roi Louis-Philippe. Deux convives s'en vont, l'un gai, l'autre triste.

— Qu'ont-ils donc tous les deux? — demanda quelqu'un.

— A*** est fou de joie d'être décoré, — répondit-elle, — et B*** fou de chagrin de ne l'être pas!

~~~ On parlait devant elle d'un feuilletoniste qui a plus de rentes que d'esprit, et qui, la veille, se trouvait d'un dîner avec elle :

— X*** a-t-il était brillant? — lui demanda-t-on.

— Comme à l'ordinaire! le pauvre garçon part toujours à la chasse des mots... Mais il revient toujours *bredouille!*

~~~ C'est elle qui a dit ce mot :

— Quelle heure est-il? — demandait quelqu'un qui avait dîné chez elle.

— Il est demain moins un quart!

~~~ On parlait de M. Scribe qui venait de lui écrire *la Czarine* où, l'un portant l'autre, l'auteur et l'actrice avaient échoué.

— La critique tient la dragée haute à M. Scribe! — dit quelqu'un.

— C'est pourtant le confiseur de l'Académie! — répondit-elle, faisant allusion à tant de vers *Fidèle Berger*.

~~~ Voici une petite lettre plaisante qu'elle adressa, en 1854, à un membre du corps diplomatique :

« Ah çà, mon cher ami, je vous déclare que je ne sais plus quoi faire de ce petit Turc que vous m'avez présenté dans ma loge, qui envahit ma maison, et que vous devez absolument m'ôter!

» Imaginez-vous que, depuis quinze jours que je le jette (moralement) par la fenêtre et qu'il rentre toujours par la porte, en veillant le moment où l'on ouvre aux fournisseurs, il m'assomme, entre autres lubies, de celle que j'aille à Constantinople, où, prétend-il, il me fera voir l'intérieur d'un *hareng*. Vous imaginez-vous ce qu'il peut y avoir de curieux ou de dramatique à voir dans l'intérieur de ce poisson, et m'expliquerez-vous pourquoi il faudrait aller à Constantinople pour cela? le joli prétexte!

» Chaque fois qu'il me parle de ce hareng, je lui réplique sur-le-champ avec mon geste de Roxane : Sors!... Mais ces Turcs ne saisissent pas les calembours, ils se bornent à m'assommer. Au nom du ciel pitoyable, mon cher Talleyrand futur, désencombrez-moi de ce petit mahométan qui m'effraye, parce qu'il se glisse partout, avec son hareng. Que diable cela peut-il être que l'intérieur de ce hareng, cause déterminante qu'il évoque, invoque, comment dit-on? pour que je m'embarque! je vous livre aux dieux moins infernaux dès qu'ils sont vengeurs, si d'ici au plus vite vous ne me reprenez pas votre présent :

» ...... Présent le plus funeste.

» J'écrirai à Ponsard pour qu'il me fasse un vers rimant avec ce mot : Peste!

» Adieu, avec rancune.

» RACHEL.

» P. S. Le fatal Turc sort encore d'ici. Je sais tout! ce qu'il veut me montrer c'est l'intérieur d'un... *harem*. Il prononçait déplorablement! »

~~~ Après l'esprit, le cœur. Jugez :

« Paris, ... 1854.

» Mon cher ami,

» Il est vrai que devant me croire de vos vraies amies, vous devez être étonné que je ne fais rien depuis quelques jours pour rompre cette petite glace qui existe entre nous. Mais ne m'en veuillez pas pour cela, car ma pensée vous venge de mon inaction, et cette pensée me dit que, malgré vos susceptibilités, vous m'aimez sérieusement, et qu'en résumé, nous sommes encore assez jeunes tous deux pour nous donner le luxe de perdre un peu de temps!

» RACHEL. »

~~~ La lettre suivante a été écrite dans une circonstance qu'on devinera; n'est-ce pas la fière Roxane l'implacable Hermione tout entières?

« On m'assure, monsieur, que vous vous vantez d'une chose qui me concerne, qui n'est pas... qui était impossible! Je vous connais fort peu, monsieur, et j'ignore s'il y a autant lieu de m'étonner que de m'indigner de votre mensonge. Mais on m'assure que ceux qui vous connaissent savent bien que c'est un mensonge, et que, si même j'avais assez perdu la tête pour vous fournir l'occasion d'être indiscret, vous n'eussiez pas manqué de l'être! De sorte que, vrai ou faux, ce conte devait circuler par vous. Indiscret, vous eussiez été ignoble, monsieur; vantard, vous êtes méprisable.

» Recevez l'expression de cette opinion.

» RACHEL. »

~~~ Au directeur d'un grand journal :

« Mon cher X***,

» Vous m'aviez promis de prier M. Z*** d'être un peu plus équitable envers moi, et il l'est de moins en moins! Bien que je sois, par profession, vouée aux classiques, je vois que vous connaissez votre Brutus mieux que moi, et que son exemple vous passionne jusqu'à l'imitation. Je dois donc être sacrifiée par celui qui m'écrivait toujours *ma chère enfant*, et cela, sur l'autel de la curiosité, ou plutôt de la stupidité publique, auquel on sert toutes sortes de récits absurdes, sur des choses qui ne m'arrivent absolument pas dans mes voyages. Je me résigne donc, puisque me contrarier, me blesser vous semble si avantageux pour votre journal, et je me console un peu par l'assurance que ceux de vos lecteurs qui sont gens de goût, doivent ressentir du dégoût pour des récits où la plume qui les trace traverse l'artiste pour arriver à la femme, dont la conduite ne regarde qu'elle et son Dieu.

» Mes compliments avec rancune.

» RACHEL. »

~~~ Lisez cette lettre précieuse, d'une prévision effrayante, et dans laquelle le ton plaisant n'est qu'une tristesse de plus. C'est de la translucidité, particulière à certaines maladies...

« Houssaye m'a dit que c'est lui qui vous a donné la petite montre Louis XV que vous avez si gentiment arrangée, en remplaçant le verre qui laissait voir les entrailles de la bête, par l'émail où l'on a fait cuire votre servante. Je trouve, et Sarah aussi, le bas de ma figure un peu long. Mais les émails, ou plutôt les émaux, car il y a des *maux* partout, ne se corrigent plus, une fois sous le feu. Je crois toutefois que ce n'est une chose à porter que *pour après ma mort. Je suis si patraque que ça pourra bien ne pas traîner beaucoup*. Si Mme de Girardin voulait me faire *un rôle de poitrinaire historique*, s'il y en a, car j'aime à tenir un rôle qui soit un nom, je crois que je le jouerais bien, *et à faire pleurer, car je pleurerais moi-même*. On a beau me dire que ce ne sont que les nerfs, moi je sens bien qu'il y a du détraqué. Nous parlions de montre; c'est comme quand on a tourné la clef trop fort, ça fait *crac!*... Je sens souvent quelque chose qui fait *crac* en moi, quand je me monte pour jouer. Avant-hier, dans *Horace*, en disant son fait à Maubant, j'ai senti le crac... Oui, mon ami, je craquais. Ceci entre nous, à cause de ma mère, et des petits...

» RACHEL. »

Pour copies conformes :

ANDRÉ
~~~

[illegible] de S. M. Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, érigée à Messine, sur la place du Palais municipal, le 8 décembre 1857, d'après une photographie de M. Victor Aîné.

S. M. dom Pedro II, roi de Portugal, et sa fiancée la princesse Stéphanie-Frédérique-Wilhelmine de Hohenzollern.

La Halle aux poissons.

L'année 1858 a trouvé la nouvelle halle aux poissons inaugurée. Cette inauguration partielle du grand établissement central de l'approvisionnement parisien avait eu lieu le 26 décembre, sans appareil et sans bruit, par l'attribution seule des places aux étalagistes. Un grand nombre de curieux s'étaient cependant portés à cette solennité modeste.

C'est maintenant surtout qu'on peut bien apprécier la beauté spéciale du nouveau monument dont l'édilité municipale a doté Paris. Les grandes conditions qu'il avait à satisfaire ressortaient de sa destination même. Etablissement d'utilité public, il devait avant tout présenter les avantages relevant de ce caractère : une distribution commode, une circulation facile et des dispositions qui en assurassent la propreté et la salubrité. Il suffit de parcourir ses allées, et, pour ceux qui ne peuvent visiter cet édifice, d'arrêter leurs regards sur la gravure de notre première feuille pour s'assurer que ces conditions ont été remplies avec un entier succès par l'architecte : de spacieuses artères s'offrent partout aux pas des acheteurs ; les étaux et leurs dépendances sont aussi favorables à l'exposition des marchandises qu'aux facilités du service ; des tablettes de marbre ont remplacé ces planches, ces tables et ces éventaires de bois que le poisson imprégnait jadis d'une humidité fétide ; partout l'air circule, partout l'eau jaillit ; cette large ventilation et cet abondant lavage, secondés par les plus sages règlements, y assurent la propreté constante qui en est une condition essentielle, la nécessité hygiénique.

Ce n'est pas tout. L'artiste n'a pas cru sa mission remplie par la réalisation de ces avantages pratiques ; il a su, par la hardiesse des lignes et l'élégance relative des formes de cette appropriation, revêtir l'édifice de sa beauté générique, c'est-à-dire de sa vraie beauté.

Delaunay.

Statue de Ferdinand II, à Messine.

L'année 1857, marquée dans le royaume des Deux-Siciles par l'inauguration de plusieurs sections de chemins de fer de Naples à la frontière des États romains, s'y serait close par un événement artistique, sans le terrible tremblement de terre qui est venu en désoler les derniers jours. La ville de Messine érigeait, le 8 décembre, la statue monumentale de Ferdinand II, sur la place de son palais municipal.

Cette statue, de grandeur colossale, offre, avec son piédestal, une élévation de près de dix mètres. Le monarque est représenté en manteau royal, portant le sceptre de la main droite, et étendant la main gauche sur le peuple, auquel il semble adresser des paroles de bienveillance.

L'inauguration s'en fit avec la plus grande solennité. Deux élégantes galeries, élevées de plusieurs gradins et supportées sur des colonnes et des pilastres cannelés, avaient été construites de chaque côté de la statue. Elles furent occupées par les autorités et par les principaux habitants de la province. La cérémonie se termina par un panégyrique du prince, prononcé par le podestat.

Léo de Bernard.

Le roi de Portugal et sa fiancée.

Deux mariages princiers auront lieu dans quelques semaines : celui du roi de Portugal, qui épouse la princesse Stéphanie de Hohenzollern, et celui du prince royal de Prusse avec la princesse Victoria d'Angleterre. Nous publions, aujourd'hui, les portraits du roi de Portugal et de son auguste fiancée.

Dom Pedro V d'Alcantara, roi de Portugal et des Algarves, est né le 16 septembre 1837. Sa mère était la reine dona Maria II, décédée le 13 novembre 1853 ; son père est le prince Fernando-Augusto-Antonio de Saxe-Cobourg-Gotha, roi-époux, né le 29 septembre 1816.

La princesse Stéphanie-Frédérique Wilhelmine de

Hohenzollern, née le 15 juillet 1837, est la fille du prince Charles Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen et de la princesse Joséphine, fille de feu Charles-Louis Frédéric, grand-duc de Bade.

Le roi de Portugal est le monarque le plus jeune de l'Europe : son règne ne date que de deux années; mais ces deux années lui ont suffi pour gagner l'affection de son peuple et mériter l'admiration du monde.

Nous n'avons pas à nous occuper des faits politiques et cela nous empêche de rendre hommage aux qualités éminentes d'homme d'État qui distinguent le roi; mais nous sommes heureux de trouver une occasion d'exprimer notre admiration pour ce jeune souverain, qui a fait preuve d'un dévouement et d'un courage au-dessus de tout éloge pendant la terrible épidémie qui a récemment exercé ses ravages à Lisbonne. Au lieu de quitter sa capitale et de fuir le danger, le roi est resté constamment dans la ville : il a raffermi par sa présence les esprits, et il a parcouru en personne les hôpitaux pour y porter des consolations et des secours.

Les dernières nouvelles de Lisbonne annoncent la fin du terrible fléau. Le temps peut effacer le deuil porté dans tant de familles; mais le souvenir de la noble et courageuse attitude du roi restera à jamais gravé dans tous les cœurs portugais.

ALBERT BECKMANN.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

L'un des membres les plus honorables de l'Académie des sciences, M. Faye, a présenté cette semaine à ses confrères un travail intéressant de M. Bula. C'est une suite de reliefs représentant la surface du globe lunaire.

Ces études artistiques, qui demandaient des connaissances spéciales, avaient été vivement encouragées par l'illustre et à jamais regrettable François Arago. Ainsi que d'autres savants, il se plut à donner des conseils, des avis à M. Bula, et, grâce à ces appuis, celui-ci put mener à bonne fin l'un des ouvrages les plus curieux qui aient été imaginés pour faciliter l'étude de l'astronomie.

C'était déjà un grand pas de fait, mais le maniement, le transport des reliefs n'était pas chose facile. La découverte de la photographie a permis d'obvier à cet inconvénient. M. Bula a fait photographier ses travaux, et a composé de la réunion des planches un album d'un très-grand intérêt.

M. Faye en a fait ressortir les avantages, et il en recommande surtout l'usage aux géologues, qui pourront y puiser d'utiles enseignements. La lune, lorsque nous la regardons, nous apparaît comme une surface blanche et unie parsemée d'ombres. Sur les photographies de M. Bula, tout change d'aspect. Ces ombres deviennent des cratères d'une immense profondeur, des mers, des lacs immenses. Des astronomes affirment avoir observé quelque fumée, quelque vapeur s'échappant du fond de ces cratères. La lune, quoique présentant toutes les apparences d'une planète désolée d'un monde sans habitants, sans végétation, roulant complétement glacé dans l'espace, ne serait donc pas encore privée de sa chaleur primitive.

L'honorable académicien, tout en expliquant, en commentant le travail de l'artiste, s'est laissé aller à une dissertation qu'il faudrait citer et non analyser pour la faire apprécier comme elle le mérite. Je la recommande à tous ceux qui s'occupent de l'étude des grands phénomènes de la nature.

Dans cette même séance de lundi dernier, l'Académie des sciences a formé son bureau pour l'année 1858. Il se trouve ainsi composé : M. Desprez, président; M. de Sénarmont, vice-président; M. Flourens, secrétaire perpétuel pour les sciences naturelles; M. Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques.

Une seule nomination nouvelle était à faire, puisque M. Desprez, vice-président en 1857, prenait de droit le fauteuil que quittait M. Geoffroy Saint-Hilaire. Après un seul tour de scrutin, M. de Sénarmont a été élu vice-président par trente-neuf voix, sur cinquante-six votants. Douze voix ont été données à M. Pelouze, deux à M. Milne Edwards. MM. Coste, Dumas, Duméril, en ont obtenu chacun une.

On parle, dans le monde des arts, d'une statue de Napoléon Ier qui aurait été commandée à M. Cavelier par S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon. M. Élias Robert s'occupe, dit-on, du buste de l'une des plus gracieuses sociétaires du Théâtre-Français, de Mme Madeleine Brohan.

Il y a quelques jours, on frappait à l'hôtel des Monnaies une médaille destinée, bien certainement, à exercer dans l'avenir la curiosité des amateurs. Elle doit porter à la postérité la plus reculée le souvenir du célèbre concours qui eut lieu, l'année dernière, au petit théâtre des Bouffes-Parisiens. En voici la description. Sur la face on lit cette inscription gravée dans une couronne :

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS
CONCOURS DE 1857.

Le revers offre, également dans une couronne, cette seconde inscription :

MEMBRES DU JURY :
M. AUBERT, *président*.

MM. Halévy;	MM. Leborne;
A. Thomas;	Gounod;
Scribe;	V. Massé;
Mélesville;	Bazin;
Saint-Georges;	Gevaert.

Un artiste distingué, qui a parcouru l'Orient pendant plusieurs années, qui a particulièrement visité la Syrie et rapporté une foule de vues de Jérusalem, M. Auguste Salzmann, avait eu occasion de s'arrêter à Rhodes.

Cette ville, si longtemps célèbre, qui a soutenu tant de siéges fameux, lui apparut, non plus brillante, couverte des monuments qui attestaient la puissance des chevaliers, les talents et l'imagination des artistes que ceux-ci avaient appelés dans l'île, mais semée de ruines. La barbarie, l'insouciance des Turcs, ont fait autant de mal que les tremblements de terre. Beaucoup d'établissements, de palais, d'églises, sont à moitié détruits, et les plus solides ne tarderont probablement pas à être eux-mêmes anéantis.

M. Auguste Salzmann a été envoyé à Rhodes par le gouvernement français, pour photographier ces débris et nous conserver les souvenirs d'une grande époque, particulièrement glorieuse pour la France.

Depuis plusieurs mois l'artiste parcourt le pays dans tous les sens, luttant contre de grandes difficultés, contre des obstacles sans nombre; mais on a l'espoir qu'il en triomphera et que nous lui devrons les documents les plus précieux, non-seulement au point de vue de l'art, mais aussi des recherches historiques.

CH. D'ARGÉ.

Les Seiks.

La fidélité des seiks au service de l'Angleterre, les traits de bravoure et d'audace que l'on raconte de ces soldats, leur haine pour les musulmans et pour les Indous, ont causé une grande surprise. Cette fidélité comme cette haine sont pourtant faciles à comprendre, pour celui qui connaît leur origine. Le sentiment religieux en est le mobile.

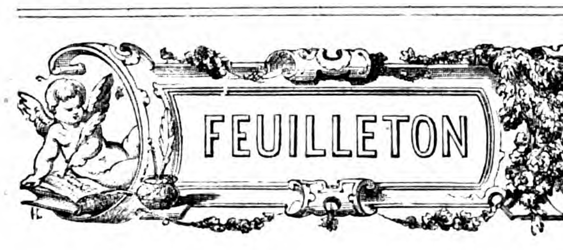
L'*Adi Grounth*, le Premier Livre, recueil en vers de préceptes religieux, dont chaque verset commence par le mot *Seik*, qui signifie *Apprenez*, leur a donné son nom.

Les *seiks* sont, en effet, les disciples religieux de Nanek, le brahme militaire et réformateur du seizième siècle, qui, attaquant à la fois les religions musulmane et indoue, proclama un théisme pur : la suppression des idoles, le pardon des injures, la paix et la tolérance envers tous les cultes. Ses sectateurs suivirent fidèlement ses préceptes, et eurent à subir de nombreuses persécutions de la part des brahmes et des musulmans, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, où *Gouvou-Govind*, dixième chef spirituel des seiks, leur fit rejeter les préceptes pacifiques qui compromettaient leur existence, et jurer une haine éternelle aux musulmans. Alors commence pour les seiks l'ère des conquêtes.

La plupart abandonnent le nom de *seiks* pour prendre celui de *singhs*, qui veut dire *lions*, et l'on retrouve cette qualification jointe aux noms de presque tous leurs personnages marquants. Depuis cette époque, les *singhs* ou *seiks* prennent part à tous les événements qui ont amené la chute de la dynastie mogole, se rendent maîtres du Punjab, et poussent leurs conquêtes jusqu'à Delhi. Cette haine religieuse dirigea toujours leur conduite, et, en 1818, elle leur fit refuser tout secours au chef mahratte Hol-Kar, dernier défenseur de l'indépendance indoue, dans sa lutte avec les Anglais. Leur fidélité au drapeau anglais n'a maintenant encore point d'autre cause. Ils combattent l'élément musulman, qui a dominé dans toute cette insurrection, ils cherchent à se venger d'anciens et mortels ennemis.

Braves, hardis, vigoureux, les seiks sont d'excellents soldats, précieux auxiliaires dans les circonstances actuelles.

JEAN-PIERRE.



LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

II

Trois Hommes d'État.

Regis de Cambacérès avait, à cette époque, cinquante-six ans, c'est-à-dire quinze ou seize ans de plus que celui qui le faisait appeler.

Au moral, c'était un homme doux et bienveillant. Savant jurisconsulte, il avait succédé à son père dans la charge de conseiller à la cour des comptes; en 1792, il avait été élu député à la Convention nationale; le 19 janvier 1793, il avait voté pour le sursis; était devenu, en 1794, président du comité de salut public; avait été nommé, l'année suivante, ministre de la justice; en 1799, avait été choisi par Bonaparte comme second consul; enfin, en 1804, avait été nommé archichancelier, créé prince de l'Empire et fait duc de Parme.

Au physique, c'était un homme de taille moyenne, menaçant de tourner à l'obésité, très-gourmand, très-propre, très-coquet, et qui, quoique de noblesse de robe, avait pris les airs de cour avec une promptitude et une facilité qu'appréciait fort le grand reconstructeur de l'édifice social.

Puis, aux yeux de Napoléon, il avait encore un autre genre de mérite : Cambacérès avait parfaitement compris que l'homme de génie qu'il avait devancé sur la scène politique, et qui, en passant à côté de lui, l'avait attaché à sa fortune après l'avoir, comme son égal, reçu dans sa familiarité, avait droit à ses respects en devenant cet élu du destin qui, à l'heure où nous sommes arrivés, commandait à l'Europe; sans descendre jusqu'à l'humilité, il se tenait donc, vis-à-vis de lui, dans la position, non pas d'un homme qui flatte, mais d'un homme qui admire.

Au reste, toujours prêt à se rendre au premier désir de l'empereur, un quart d'heure lui avait suffi pour faire une toilette qui eût été jugée irréprochable au cercle des Tuileries, et, bien que réveillé à deux heures du matin, c'est-à-dire au beau milieu de son sommeil,—ce qui lui était essentiellement désagréable, — il arrivait, l'œil aussi vif, la bouche aussi souriante que si on l'eût envoyé chercher à sept heures du soir, c'est-à-dire au moment où, après être sorti de table et avoir pris son café, il eût joui de ce bien-être qui, à la suite d'un bon dîner, accompagne une digestion facile.

Le visage auquel il venait se heurter était loin d'avoir l'air de bonne humeur qui éclairait le sien; aussi, en l'apercevant, l'archichancelier fit-il un mouvement qui ressemblait à un pas de retraite.

Napoléon, au regard d'aigle duquel rien n'échappait, non-seulement dans les grandes choses, mais encore, — ce qui est bien plus extraordinaire, — dans les petites, vit le mouvement, en comprit la cause, et, adoucissant à l'instant même l'expression de son visage :

— Oh! venez, venez, dit-il, monsieur l'archichancelier : ce n'est point à vous que j'en veux!

— Et Votre Majesté ne m'en voudra jamais, je l'espère, répondit Cambacérès; car je serais un homme bien malheureux le jour où j'aurais encouru son déplaisir.

En ce moment, le valet de chambre se retirait, laissant les deux candélabres et emportant les bougies.

— Constant, fit l'empereur, fermez la porte; veillez dans l'antichambre et faites entrer dans le salon vert les personnes que j'attends.

Puis, se retournant vers Cambacérès :

— Ah! dit-il comme s'il respirait enfin, après une longue suffocation, me voilà en France! me voilà aux Tuileries! Nous sommes seuls, monsieur l'archichancelier : parlons à cœur ouvert.

— Sire, dit l'archichancelier, à part le respect qui met une barrière à mes paroles, je ne parle jamais autrement à Votre Majesté.

L'empereur fixa sur lui un regard perçant.

— Vous vous fatiguez, Cambacérès; vous vous attristez; tout au contraire des autres, qui n'ont pour but que de se mettre en lumière, vous tendez à vous effacer chaque jour davantage : je n'aime pas cela; songez que, dans l'ordre civil, vous êtes le premier après moi.

— Je sais que Votre Majesté m'a traité selon ses bontés, et non selon mes mérites.

— Vous vous trompez, je vous ai traité selon votre valeur; c'est pour cela que je vous ai confié la conduite des lois, non-seulement quand elles sont nées, mais encore pendant la gestation de leur mère la Justice, quand elles sont à naître. Eh bien! le code d'instruction criminelle ne va pas, n'avance pas; je vous

[1] Voir le numéro du 2 janvier.

Fête des Rois.

On dirait que le berceau de l'année naissante s'entoure, comme tous les berceaux, de riantes traditions, de naïves et candides légendes ; quelles touchantes solennités, quelles naïves et charmantes coutumes ne jettent pas leur éclat et leur charme sur ces premiers jours!

C'est le temps des longues soirées, des veillées causeuses, le temps de l'année où la famille, réunie par la bise qui souffle à la porte et siffle dans les volets, par la neige qui, presque toujours alors, tourbillonne dans l'air, se presse autour du foyer où la bûche chante aux ardeurs du sarment qui petille.

C'est l'époque des fêtes domestiques, de toutes les joies de la famille... A la ville comme aux champs, tout intérieur s'anime, tout s'égaye... Si l'âtre flamboie, la salle à manger se parfume et s'éclaire, le salon se pare et rayonne. Tout est prétexte à festins, à danses, à concerts : les fêtes religieuses comme les solennités mondaines.

Noël inaugure ces plaisirs intimes ; aux flammes de ses bûches apparaissent toutes ces prestigieuses féeries, réveillons chantants, arbres joyeux.

Le premier jour de l'an le suit ; de combien de vœux de bonheur n'est-il pas salué, ce jour qui arrive la bourse en main, les poches pleines et les bras chargés de gâteaux! mais nul de ces jours n'était jadis plus affectueusement célébré que celui des Rois...

C'était bien, jadis surtout, le jour de la manifestation (Épiphanie) pour le monde comme pour l'Eglise. Tandis que celle-ci célébrait dans ses chants sacrés l'apparition dans le temple de la lumière révélatrice rayonnant d'un enfant aux langes, tandis qu'elle commémorait l'hommage des trois rois d'Orient au monarque universel, celui-là s'associait à ces solennités saintes et y trouvait le motif de l'une de ses coutumes les plus saisissantes.

C'est particulièrement dans nos provinces de l'Ouest : en Normandie et en Bretagne, que ces fêtes domestiques, qui s'effacent progressivement et tendent à disparaître de nos mœurs, revêtaient les couleurs les plus vives et jetaient l'éclat le plus original.

Quoique bien affaiblis, ces poétiques usages y règnent toujours. Dans les anciennes maisons nobles ou bourgeoises, le jour des Rois est encore un jour de gala... C'est chez l'aïeul, à la table du chef de la famille, que tous les parents se trouvent réunis ; c'est là que se tirent au sort les morceaux du gâteau où se trouve la fève qui désignera le roi du jour.

Il est un grand nombre de maisons où ce gâteau est encore fourni, comme il l'était autrefois, par le principal fermier.

Au dessert, le gâteau est coupé en autant de morceaux qu'il y a de convives, plus, quelques morceaux réservés ; tous ces morceaux sont placés sous une serviette, et la main d'un enfant vient les tirer successivement, avec les formalités traditionnelles.

— *Phœbe Domine!* Pour qui ceci?... dit l'enfant après avoir saisi un morceau. Et remarquez tout ce que cette invocation païenne a d'étrange dans cette fête, doux reflet des premières clartés de l'aube chrétienne!

Phœbe Domine!

C'est à la divinité vaincue que s'adresse cette apostrophe ironique dans cette distribution confiée à l'aveugle hasard...

Les premiers morceaux ont leurs destinataires habituels...

— Pour Dieu! répond le convive chargé de l'attribution des parts...

Là apparaît l'idée chrétienne dans toute sa pureté. Le morceau est mis de côté pour être donné au prochain mendiant qui viendra solliciter la charité...

— Pour les absents, est-il répondu aux questions suivantes ; et le morceau est remis au parent le plus proche du défaillant, entre les mains duquel il reste comme un agent mystérieux où viendra se refléter la destinée de celui à qui il est affecté. On le consulte pour connaître, à son inspection, les destinées du voyageur.

Lorsque chaque absent est loti, on désigne successivement tous les commensaux ; puis le dessert continue.

Celui des convives dans le fragment duquel se trouve la fève est déclaré le roi si c'est un homme, ou autrement la reine du festin. Roi, il se choisit une compagne ; reine, elle désigne un prince consort de sa souveraineté, et l'un et l'autre règnent sur la démocratie turbulente que le hasard leur a donnée pour sujets.

Cette royauté a ses petites vexations : impossible à ce roi et à cette reine de tremper leurs lèvres dans un verre sans être aussitôt salués par des applaudissements ironiques.

— Le roy boist! le roy boist! — ou :

— La royne boist! — si c'est la reine.

C'est l'acclamation dont tous les convives saluent bruyamment leurs souverains d'un moment, dès que leurs lèvres s'approchent du vin petillant qui les sollicite.

Quelles explosions d'hilarité alors, quels éclats joyeux si le pauvre monarque, ainsi fêté, voit le rire et parfois la toux le forcer de suspendre son ingurgitation et de poser son verre! Mais quel triomphe aussi pour lui, si, maître de sa gaieté, il épuise la coupe à traits lents et prolonge ainsi, en le bravant, ce concert de cris provocateurs!

Et comme il sourit fièrement lorsque le chœur entonne le vieux distique :

> Laus au roy! nous la lui devons;
> Il a beu dru!... A nous! beuvons.

Voilà la fête intime et poétique sortie du milieu de nos traditions populaires, du sein même de nos croyances, telle qu'elle règne encore parmi nos populations départementales où, dans les jours les plus tristes, dans les soirées les plus longues de l'hiver, elle répand partout sa gaieté, de l'humble table du fermier à celle du propriétaire le plus riche ; la voilà enfin telle que l'a traduite, dans tous ses poétiques détails, religieux ou mondains, le crayon de l'artiste dont notre gravure a reproduit l'inspiration heureuse.

FULGENCE GIRARD.

Boxeurs japonais.

L'expédition envoyée au Japon par le dernier président des Etats-Unis a révélé quelques-uns des usages de ce pays, resté jusqu'à nos jours si impénétrable aux nations occidentales. D'après les récits du capitaine Perry, la boxe, ce triste plaisir, dernier reste de la barbarie saxonne, y jouit d'une vogue plus prononcée encore que dans le Royaume-Uni. Le pugilat n'y est pas seulement une profession, mais une profession honorée. Les princes entretiennent à leur suite des troupes de vingt et vingt-cinq boxeurs. Ces hommes, dont le vêtement dans leurs joutes consiste uniquement en un petit caleçon aux couleurs du prince à qui ils sont attachés, sont généralement remarquables par leurs proportions gigantesques et par l'énorme relief de leurs muscles.

Le souverain japonais ne crut pouvoir offrir un plaisir plus attrayant à la légation américaine, que de la faire assister au spectacle de leurs exercices et de leurs luttes.

Leurs exercices consistent dans le transport de fardeaux destinés à faire ressortir leur incroyable vigueur. Les luttes ont un caractère tout autre ; c'est moins la force encore que l'adresse qu'elles semblent tendre à faire briller. Ce sont d'abord des combats simulés entre deux troupes égales en nombre, sorte de concours gymnastiques où chaque athlète semble beaucoup moins préoccupé d'attaquer son adversaire que de prendre des poses plastiques et théâtrales.

A ces luttes à blanc en succèdent de plus dramatiques ; c'est une de celles-là qui forme le sujet de notre gravure ; ce sont des combats deux par deux, combats acharnés où les deux pugilistes semblent des bêtes féroces. Tant que l'un et l'autre restent debout, le corps meurtri et déchiré, la tête tuméfiée et sanglante, le combat continue ; il ne cesse que lorsque l'un d'eux tombe sur le sol, épuisé et vaincu.

Delaunay.

REVUE DE LA MODE, JOURNAL DU GRAND MONDE, PUBLIANT CHAQUE ANNÉE 52 SPLENDIDES GRAVURES DE MODES PARISIENNES COLORIÉES, FEUILLES DE PATRONS, DE BRODERIES, CONFECTION ET LINGERIE, PARAISSANT CHAQUE SEMAINE. — Fonder un nouveau Journal de Modes serait une témérité, si l'on ne songeait qu'aux publications de ce genre qui paraissent déjà. Mais c'est une audace heureuse, si l'on se souvient de l'insuffisance de toutes ces publications comme texte et surtout comme gravures. Tandis que la mode s'est élevée et perfectionnée dans tous ses produits et dans toutes ses fantaisies, les journaux de modes sont restés stationnaires et pour ainsi dire classiques, avec leurs bulletins convenus d'annonces et leurs gravures guindées, qui font dire à toutes les femmes du grand monde (du vrai monde) : « Nous ne nous habillons jamais de la sorte ; ces décorations n'ont jamais été celles de notre salon, de notre chambre à coucher ou de notre parloir. »

La *Revue de la Mode* s'est efforcée de ne jamais mériter ces critiques : elle a aspiré à devenir la Revue souveraine et unique du bon goût et du bon ton. Elle a réussi complètement, si l'on en juge par le grand nombre de ses souscripteurs, quoique son existence date à peine de six mois.

Rédaction. *Une Causerie du monde et de la mode*, vrai reflet des salons importants de Paris, due à la plume élégante d'une femme d'esprit et de goût ;

Un *Bulletin spécial de la mode*, scrupuleusement contrôlé, dont les renseignements puisés aux sources les plus vraies, dans les Maisons recommandables par la supériorité de leur goût et la richesse de leurs produits, est le guide le plus sûr pour la femme véritablement élégante ;

Un *Courrier du grand monde à l'étranger*, résumé de correspondances nombreuses adressées au journal, donnant chaque semaine le mouvement des fêtes, réceptions, bals, soirées, salons, etc., etc., du monde élégant des principales capitales de l'Europe ;

Un *Feuilleton-Roman*, signé des noms aimés du public ;

Une *Revue des théâtres*, compte rendu détaillé des pièces nouvelles représentées dans la semaine ;

Une *Mosaïque* des faits les plus intéressants, causeries, nouvelles des arts, poésie, industrie, etc.

Gravures. — La *Revue de la Mode*, par son grand format, est le seul journal qui ait donné à ses gravures de modes toute l'importance que comportait un pareil sujet. Ses dessins, types d'une élégance *indiscutable*, sont en outre irréprochables dans leurs détails. Coloriées au pinceau avec le plus grand soin, ces gravures sont de véritables aquarelles. — *Quatre grands dessins doubles*, richement coloriés, donnant les nouveautés les plus remarquables de la saison, sont publiés tous les trois mois.

Sept modèles de robes et de manteaux d'hiver nouveaux de la maison Delisle viennent de paraître tout récemment, dans le plus grand format qui ait été publié jusqu'à ce jour.

PRIX DE L'ABONNEMENT : Paris, départements et Algérie : 24 fr. par an. — 12 fr. pour six mois, — 6 fr. pour trois mois. — Prix du numéro : 50 centimes.

On s'abonne en envoyant *franco* un bon sur la poste ou sur Paris, à la **LIBRAIRIE NOUVELLE**, 15, BOULEVARD DES ITALIENS, ou en s'adressant aux libraires et aux messageries.

PRIMES DE LA REVUE DE LA MODE. — Chaque Abonné d'un an a droit à HUIT VOLUMES de romans, nouvelles, voyages, etc., à son choix, de la BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE, dont le Catalogue est imprimé au verso de la couverture de la *Revue de la Mode*. Parmi les auteurs de ces volumes nous citerons : Balzac, Lamartine, George Sand, Alexandre Dumas fils, Léon Gozlan, Méry, Mme de Girardin, Jules Sandeau, Alph. Karr, Fréd. Soulié, Philarète Chasles, etc., etc. Pour les recevoir franco par la poste, ajouter au prix de l'abonnement 25 centimes par volume. Chaque Abonné de six mois a droit à QUATRE VOLUMES ; chaque Abonné de trois mois, à DEUX VOLUMES.

---

avais dit que je voulais qu'il fût terminé dans l'année 1808 : or, nous voici au 22 janvier 1809, et, quoique le Corps législatif soit resté assemblé pendant mon absence, ce code n'est point achevé, et ne le sera peut-être pas de trois mois encore.

— Votre Majesté me permet-elle de lui dire, à ce sujet, toute la vérité? hasarda l'archichancelier.

— Parbleu! dit l'empereur.

— Eh bien, sire, je vois, je ne dirai pas avec crainte, — je n'aurai jamais aucune crainte tant que Votre Majesté tiendra le sceptre ou l'épée, — mais avec regret, qu'un esprit d'inquiétude et d'indiscipline commence à se glisser partout.

— Vous n'avez pas besoin de le dire, monsieur ; je le vois! et c'est autant pour combattre cet esprit que pour combattre les Autrichiens que j'accours.

— Ainsi, par exemple, sire, reprit Cambacérès, le Corps législatif...

— Le Corps législatif! répéta Napoléon en accentuant ces deux mots.

— Le Corps législatif, continua Cambacérès en homme qui tient à achever sa pensée, le Corps législatif, où les rares opposants n'arrivaient jamais à réunir plus de douze ou quinze votes contre les projets que nous leur soumettions, le Corps législatif nous tient tête, et a deux fois mis quatre-vingts boules noires, une fois cent!

— Eh bien, je briserai le Corps législatif!

— Non, sire : vous choisirez un moment où il sera plus disposé à l'approbation. Restez seulement à Paris... Oh! mon Dieu, quand Votre Majesté est à Paris, tout va bien.

— Je le sais ; mais, par malheur, je n'y puis rester.

— Tant pis!

— Oui, tant pis! Tout à l'heure, je me rappellerai ce mot, et, si je ne me le rappelle pas, faites-moi souvenir d'un certain Malet.

— Votre Majesté disait qu'elle ne pouvait rester à Paris?

— Croyez-vous que ce soit pour rester à Paris que je suis venu en quatre jours de Valladolid? Non ; il faut que, dans trois mois, je sois à Vienne.

— Oh! sire, dit Cambacérès avec un soupir, encore la guerre!

— Vous aussi, Cambacérès?... Mais est-ce moi qui la fais, la guerre?

— Sire, l'Espagne... hasarda timidement l'archichancelier.

— Oui, cette guerre-là peut-être ; mais pourquoi l'avais-je entreprise? parce que je croyais être sûr de la paix dans le Nord. Pouvais-je me douter qu'avec la Russie pour alliée, la Westphalie et la Hollande pour sœurs, la Bavière pour amie, la Prusse réduite à une armée de quarante mille hommes, l'Autriche à l'aigle de laquelle j'ai coupé une de ses deux têtes : l'Italie, — pouvais-je me douter que l'Autriche trouverait moyen de soulever et d'armer cinq cent mille hommes contre moi? Mais ce sont donc les eaux du Léthé, et non celles du Danube, qui coulent à Vienne? on y a donc oublié jusqu'aux leçons de l'expérience? il en faut donc de nouvelles? On les aura, et, cette fois, terribles, j'en réponds! Je ne veux pas la guerre, je n'y ai pas d'intérêt, et l'Europe entière est témoin que tous mes efforts, toute mon attention étaient dirigés vers ce champ de bataille que l'Angleterre a choisi, c'est-à-dire l'Espagne. L'Autriche, qui a déjà sauvé les Anglais une fois, en 1805, au moment où j'allais franchir le détroit de Calais, les sauve encore aujourd'hui en m'arrêtant au moment où j'étais en train de les jeter à la mer depuis le premier jusqu'au dernier! Je sais bien que, disparaissant sur un endroit, ils reparaissent sur l'autre ; mais l'Angleterre n'est pas, comme la France, une nation guerrière : c'est une nation commerçante, c'est Carthage, et Carthage sans Annibal ; j'eusse fini par l'épuiser de soldats, ou par la forcer à dégarnir l'Inde, et, si l'empereur Alexandre est fidèle à sa parole, c'est là que je l'attends... Oh! l'Autriche! l'Autriche! elle payera cher cette diversion! Ou elle désarmera sur-le-champ, ou elle aura à soutenir une guerre de destruction ; si elle désarme, de manière à ne me laisser aucun doute sur ses intentions futures, je remettrai moi-même l'épée au fourreau ; — car je n'ai envie de la tirer qu'en Espagne et contre les Anglais ; — sinon, je jette quatre cent mille hommes sur Vienne, et, à l'avenir, l'Angleterre n'aura plus d'alliés sur le continent.

— Quatre cent mille hommes, sire? répéta Cambacérès.

— Vous me demandez où ils sont, n'est-ce pas?

— Oui, sire ; à peine en vois-je cent mille disponibles.

— Ah! l'on commence à compter mes soldats et vous tout le premier, monsieur l'archichancelier!

— Sire...

— On dit : « Il n'a plus que deux cent mille hommes, que cent cinquante mille hommes, que cent mille hommes! » on dit : « Nous pouvons échapper au maître ; le maître s'affaiblit, le maître n'a plus que deux armées! » On se trompe...

Napoléon frappa sur son front.

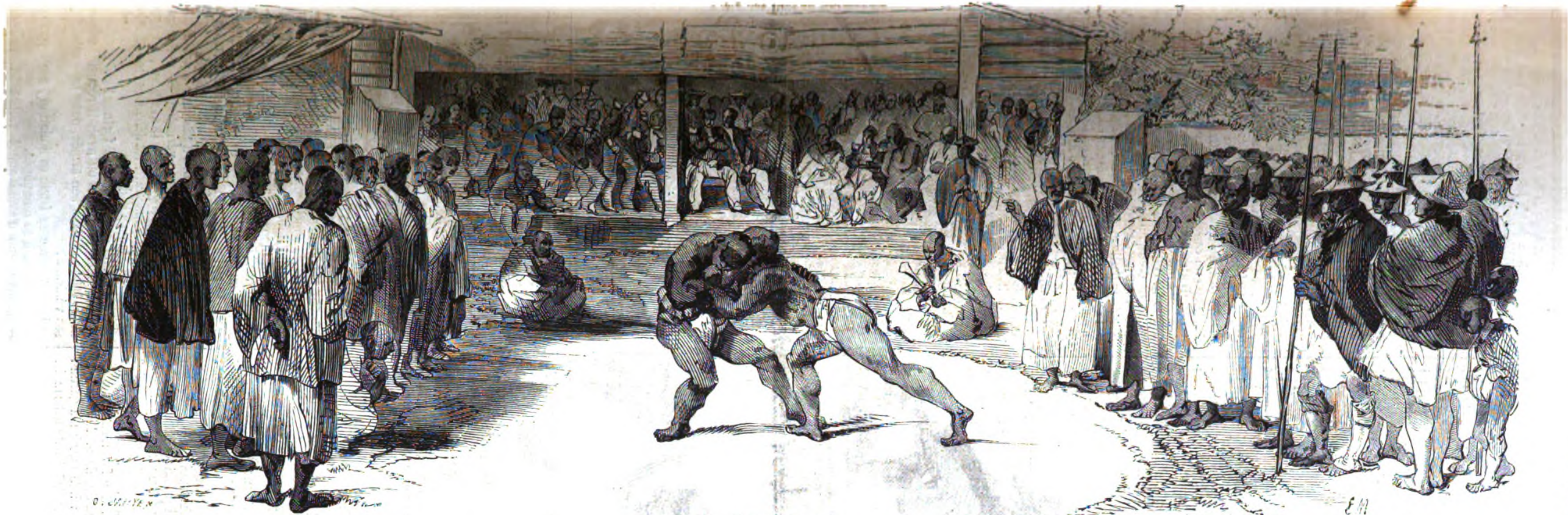
— Ma force est là!

Puis, étendant ses deux bras :

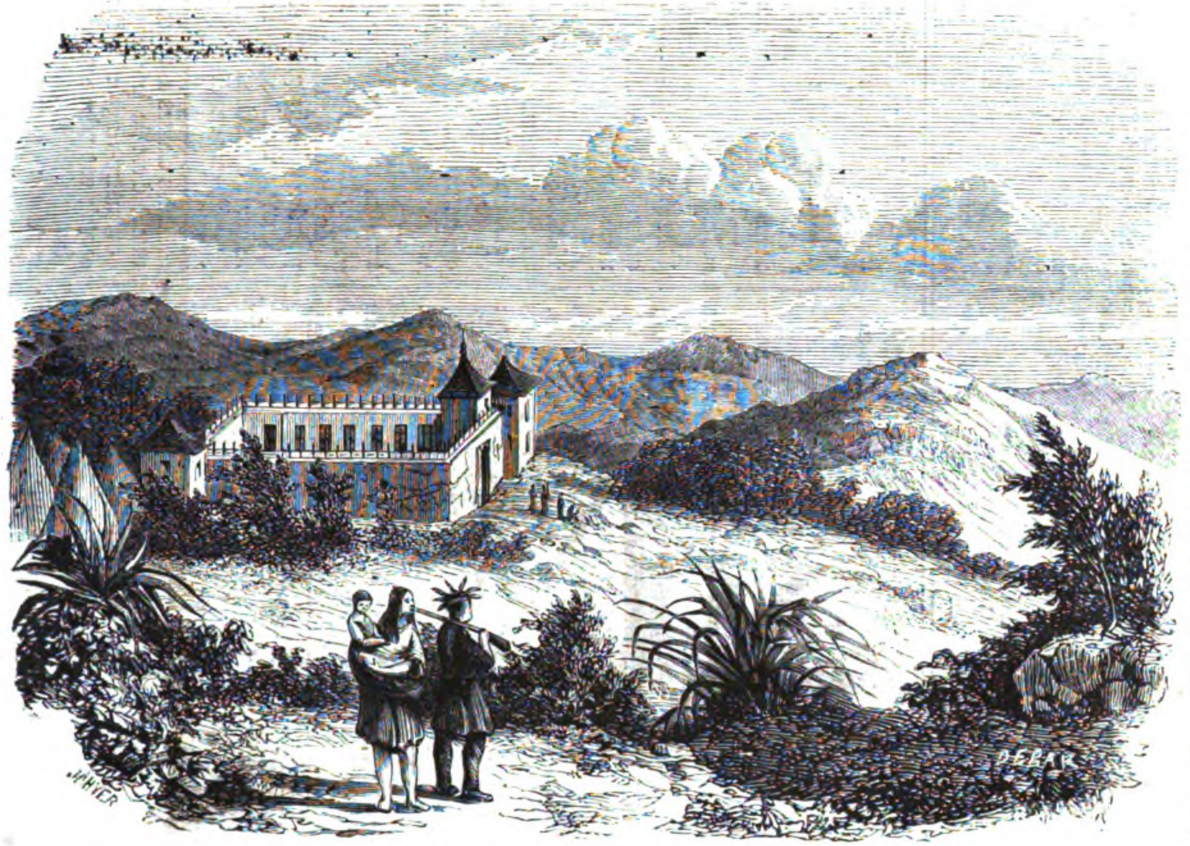
— Et voici mes armées! ajouta-t-il. Vous voulez savoir comment je pourrai réunir quatre cent mille hommes? Je vais vous le dire...

— Sire...

LA PART DE L'ABSENT
LA PART DIEU
LE ROY BOIT
E. Morin



Boxeurs japonais.



Le fort La Ramie, entrepôt des armes des mormons.

Les Mormons.

JOSEPH SMITH. — LE FORT LA RAMIE.

Au moment où le chef sacerdotal des mormons, Brigham Young, se déclare en hostilité avec la fédération américaine, dont il était l'agent principal dans l'Utah, il nous a semblé de l'intérêt le plus actuel de faire connaître le fondateur de cette secte et la forteresse où elle a son principal dépôt d'armes.

Nous ne dirons que quelques mots sur le fort La Ramie: un square formé par quatre lignes de bâtiments ouvrant leurs baies à l'intérieur et terminés en terrasses, forment cet édifice, dont l'aspect est plutôt celui d'un entrepôt que d'une place de guerre. La vue de notre gravure suffit pour en faire apprécier l'importance et le caractère.

Joe Smith mérite plus de détails. Ce sectaire, vulgairement appelé Joe, n'est, en réalité, que le vulgarisateur des élucubrations du général Bennet, le fondateur réel du mormonisme. Né en 1805, dans la petite ville de Sharron, il la quitta dans un âge tendre pour suivre ses parents dans leur émigration à Palmyre. Sa jeunesse s'y passa dans un état voisin de l'indigence, et son éducation avait, par suite, été fort négligée, lorsqu'à l'âge de vingt-deux ans, il annonça avoir trouvé une bible aux feuilles d'or, pour la publication de laquelle il avait reçu une mission céleste.

Cet ouvrage, dont le but principal était la justification de la polygamie par quelques textes faussés des saintes Ecritures, n'était autre que le livre des mormons. La publication eut un succès inespéré. Joseph Smith devint le chef d'une secte qui le salua avec enthousiasme du titre de *prophète*.

Ce fut à cette époque que les excès auxquels conduisait la pratique de cette doctrine, appelèrent l'attention du pouvoir. Le major Clarke, chef de la station militaire de l'Illinois, les dénonça à l'autorité centrale, mais sans pouvoir faire adopter aucune mesure pour leur répres-

Brigham Young, le chef des mormons.

sion; ce ne fut que lorsque Joe Smith, enhardi par le grand nombre de fanatiques qui s'étaient réunis autour de lui dans la ville de Nauvoo, eut porté l'audace jusqu'à faire saccager une imprimerie pour se venger des articles d'un journal sorti de ses presses, que l'on songea à mettre un frein à cette licence.

Le général Fart se hâta de rassembler un corps de troupes illinoises et vint, à la tête de deux mille cinq cents hommes, mettre le siége devant Nauvoo. Les mormons répondirent à ses sommations par le refus formel de mettre bas les armes.

Un incident imprévu vint terminer cette guerre. Joe Smith et son frère, ayant tenté de sortir de la place pour aller réunir un corps auxiliaire, tombèrent au pouvoir des assiégants, qui les emmenèrent prisonniers à Carthage.

Quelques semaines après, Smith et son frère succombaient dans une tentative d'évasion qui, d'après leurs partisans, n'aurait été qu'un guet-apens. Le corps de Smith fut criblé de cent dix-sept chevrotines.

LÉO DE BERNARD.

Courrier d'Italie.

Rome, le 31 décembre 1857.

Mon cher directeur,

Je commence par vous dire que mon Excellence se porte bien. Cette nouvelle réjouira, je l'espère, les innombrables lecteurs du *Monde illustré*, qui doivent être impatients de savoir ce qui se passe dans cette belle Italie qu'ils n'ont pas vue ou dont ils gardent un si doux souvenir. Hélas! l'Italie est comme tous les pays du monde. Il ne s'y passe rien qui puisse remuer profondément l'attention. Depuis le soleil jusqu'au *fachino* le moins occupé, tout y marche dans l'ornière, sans cesse approfondie, de la vieille routine. Les chroniques d'il y a vingt ans seraient encore vraies aujourd'hui, si on changeait les initiales des noms propres. Stendhal pourrait y vérifier l'exactitude de ses fines observations. On dirait que la ville éternelle a banni le temps de son enceinte. Les siècles se sont fatigués à remuer cet étroit espace de terre et n'en peuvent plus. Aussi y vient-on se recueillir quand on a prématurément épuisé les enivrements de la grandeur ou de la jeunesse. Les rois, les reines déchus s'y consolent, en face des ruines, de l'inconstance de la destinée; les célibataires, résignés à la contemplation purement artistique de la Vénus du Capitole, loin de tout neveu, à l'abri des gouvernantes, y trouvent un sage emploi de leurs rentes et de leurs sentiments apaisés; les Anglais, minés par le *spleen*, cette lèpre de l'âme contractée dans le brouillard et entretenue par des débauches de thé, peuvent s'ennuyer sans témoins à la villa Borghèse et courir des renards fictifs sur l'ancienne *via Appia*; les Russes s'y rendent pour voir ce que c'est que ce fameux soleil dont ils ont ouï parler à Saint-Pétersbourg.

On ne vient pas ici pour s'amuser; la mélancolie vous y assiége de toutes parts, malgré les bruyantes gaietés des Transtévérines, qui, à certains jours, passent sous vos fenêtres, en jouant du tambourin, dans des calèches à quatre places où elles sont douze à l'aise. Le saint-siége est là, veillant sur la vérité et sur les mœurs. Et puis, tant de souvenirs, à peine indiqués par des pans de murs tout ébréchés, par des colonnes enterrées jusqu'au chapiteau, vous ôtent toute envie de rire...

Chaque matin, en me levant, je me mets à écrire un livre de philosophie ou la première strophe d'une élégie, sur l'inanité des grandeurs humaines. Il n'y a pas de milieu : à Rome, il faut rêver ou ne rien faire. Mais les Français se plient difficilement au second parti. Ils n'ont pas assez de profondeur pour cela, et leur logique égoïste et exclusive a voulu faire du travail une grandeur et un but. Mais combien une pose de statue antique convient mieux à l'homme qui a conscience de soi! Nous ne savons pas, à Paris, nous draper dans un manteau et marcher pendant deux heures sur le boulevard, ne pensant à rien, sans déranger un pli de notre pallium. Les Italiens excellent dans cet art de la pose et dans la science de traverser les flots du temps sans les troubler d'un acte ou d'une pensée. Qui sait si ce n'est pas là le but de l'humanité et si nous irons à autre chose, avec nos grands fracas de machines, de découvertes et de systèmes? Tout chemin mène à Rome!

J'y suis arrivé il y a déjà longtemps, et cependant j'ai remis de jour en jour à vous écrire. Vous m'aviez demandé une correspondance de Rome, et je vous l'avais promise sans trop me pénétrer de l'idée que le *Monde illustré* rejette tout ce qui touche au vif des hommes et des choses. Quand on veut parler des événements qui se passent à petit bruit dans cette ville de mystères, on se sent la langue pleine d'épices. Tout se tient ici par un lien très-serré : religion, arts, gouvernement. Une princesse romaine est peu de chose à ces trois points de vue; en ne la ménageant pas, vous pourriez cependant vous faire choir tout un édifice sur la tête. L'art ici est toujours souverain. Les papes ont encore plus embelli Rome qu'ils ne l'ont gouvernée. Le cardinal Antonelli appelait l'autre jour l'église de Saint-Paul : son enfant. Il ne faut rien critiquer de ce qu'ils font et de ce que disent les Romains, si vous voulez les amener à cette franchise confiante qui vous en apprendra beaucoup plus que vous n'en voulez savoir. Faite par nous, la satire de leurs mœurs leur semble maladroite et peu concluante; quand ils la font eux-mêmes, elle est pleine d'un philosophisme mordant. Les occasions pour moi sont rares, de prendre sur le fait ce vieil esprit romain d'une verve si touffue, d'une bonhomie si pénétrante et si comique; car il ne s'échappe guère que dans la rue, sous le coup du soleil qui tombe d'aplomb sur la tête. Au salon il se contrefait à l'anglaise, il se gourme à la diplomate. C'est cependant à cette source que je pourrais puiser, pour vos lecteurs, des nouveautés devenues si rares, et remplacées partout par des vieilleries qu'on croit neuves. On en est réduit à s'inspirer de ce qui passe et de ce qui reste. Ce qui passe près de vous, souvent inaperçu, est toujours plein d'une saisissante grandeur. Les monuments modernes sont d'accord avec les ruines. Le paysan de Velletri ou de Sabiaco se drape encore dans son manteau troué, comme l'ancien Quirite qui portait son vote au Forum. Rome, sans prestige politique, sans armée, sans orateurs, sans littérature, est encore le plus grand nom de notre siècle. Elle est comme ces statues mutilées où rayonne la majesté divine.

Malgré soi, on se sent porté à remonter le cours du temps, à passer au crible de la science historique cet amas gigantesque de marbres pulvérisés, pour y découvrir la trace, la pensée intime des grands morts dont les noms étaient familiers à notre enfance. — Mais à quoi bon? Ne vaut-il pas mieux garder pour soi ces émotions rétrospectives? Rarement les autres s'y intéressent, à moins qu'on ne les revête d'une forme toute nouvelle, ou qu'elles servent à enrichir la philosophie de l'histoire d'une obscurité de plus. Malgré les labeurs persévérants des érudits, qui infligent aux morts une seconde mort au lieu de les faire revivre; malgré les exhumations d'un peuple de statues ravies de revoir le soleil, et la mise à nu de tant de ruines oubliées, l'antiquité se dérobe à notre intelligence dans une nuit toujours plus épaisse. Pendant qu'on étudie les débris qui surnagent, le vaisseau naufragé descend toujours dans la profondeur des siècles.

Je n'ai pas la prétention de vous dire, sur le Colisée, sur l'arc de Drusus et sur les colombariums, autre chose que ce qui a été dit. Il n'appartient qu'à Méry d'avoir de l'esprit en face des tombeaux vides des Scipions.

D'ailleurs, qu'importe aux bourgeois, fort à l'aise dans leurs paletots, de savoir ce qu'étaient au juste la toge, la prétexte ou le péplum? L'équipage de la grande-duchesse Hélène les intéresserait bien davantage. Qu'ont-ils à faire de la carte des festins de Vitellius, quand leur cordon-bleu leur prépare des daubes cuites à point et assaisonnées à leur goût? Mieux vaut leur dire qu'on mange ici des pickles préparés à Liverpool.

Je vous promets, nonobstant ces réserves, de vous parler de tout ce qui, dans mes flâneries sans but, frappera à des degrés divers mon attention. Je n'y veux pas mettre de méthode; les impressions classées ne viennent jamais que d'un effort stérile de l'esprit. Dans la même page, on doit parler de Rome comme si on était à la fois un Romain partisan ou ennemi des Grecques, un oisif de la décadence, un capucin ou un monsignor des temps modernes. D'une minute à l'autre, vous rencontrez des grandeurs qui vous désespèrent, des petitesses qui vous stupéfient. On joue à la toupie sous les arcs de la basilique de Constantin; les légataires des jardins de Lucullus sont fiers d'être reçus chez M. Kisseleff; on fait sécher des haillons sur les arceaux du théâtre de Marcellus; on voit passer des crinolines sous l'arc de Titus et un marchand de marrons s'appuie à la colonne de Phocas. Mesurez ensuite les grands contrastes qui épouvantent l'esprit, et la distance qui sépare les sanglants taureaux du moderne autel où le pape offre à Dieu la victime pacifique.

Ici, le courant des générations ne s'est jamais interrompu; la vie, le mouvement, les intérêts de chaque jour, les incidents dont se compose toute histoire n'y ont jamais subi les haltes imposées par la Providence à la grande fortune de Rome.

Quand je m'éveille le matin, je compte peut-être le trois cent millième jour de la ville éternelle. Chaque année, les nobles, les savants, les artistes se réunissent dans un banquet, pour y célébrer l'anniversaire de la naissance de leur patrie. On peut descendre, par le chemin tout droit de la chronologie et de la tradition, de Romulus au prince Doria. Avouez que nulle part une si vaste carrière n'est ouverte à l'esprit et à l'imagination.

L'antiquité frissonne et palpite sous l'épaisse couche de décombres et de lierre qui l'ensevelit ou la revêt. Elle se retrouve encore dans les usages les plus familiers de la vie. Les écriteaux collés sur les maisons à louer sont en latin : *Est locanda*. Les paysannes d'Albano, les matrones du Transtévère, qui font cuire des brocolis sur des réchauds en plein vent, ont le port noble des antiques vestales et ressemblent à des statues descendues de leurs piédestaux. Le peuple romain se nourrit encore, de préférence, des herbages d'autrefois, laitues, fenouil, qu'Horace chantait. Les écussons qui marquent les demeures princières, les inscriptions, les actes publics, les calices qui servent à la messe portent la devise : S. P. Q. R., *Senatus populusque romanus*.

Le Romain le plus ignorant du passé de son pays, le citoyen le plus obscur, agit, pense, vit, en vue de la postérité. Tous ont le goût des inscriptions. Pas un homme riche qui ne laisse après lui son buste et un héritage de statues. Ces bustes, après une

---

— Je vais vous le dire... pas pour vous, Cambacérès, mais je vais vous le dire pour que vous le répétiez aux autres. Mon armée du Rhin compte vingt et un régiments d'infanterie qui ont quatre bataillons chacun : — ils devraient en avoir cinq; mais, en face de la réalité, pas d'illusion! — cela me fait donc quatre-vingt-quatre bataillons, c'est-à-dire soixante et dix mille hommes d'infanterie. J'ai, en outre, mes quatre divisions Carra Saint-Cyr, Legrand, Boudet, Molitor; elles n'ont que trois bataillons : soit trente mille hommes; en voilà cent mille, sans compter les cinq mille hommes de la division Dupas. J'ai quatorze régiments de cuirassiers, qui me donnent douze mille cavaliers au moins, et, en prenant tout ce qui reste de disponible dans les dépôts, je les porterai à quatorze mille. J'ai dix-sept régiments d'infanterie légère : mettons dix-sept mille hommes; en outre, mes dépôts regorgent de dragons tout formés; en les faisant venir du Languedoc, de la Guyenne, du Poitou et de l'Anjou, j'en aurai facilement cinq ou six mille. Ainsi nous voilà déjà avec cent mille hommes d'infanterie, et trente ou trente-cinq mille hommes de cavalerie.

— Sire, tout cela fait cent trente-cinq mille hommes, et Votre Majesté a dit *quatre cent mille!*

— Attendez... Vingt mille d'artillerie, vingt mille de la garde, cent mille Allemands!

— Cela, sire, fait, en tout, deux cent soixante-sept mille hommes.

— Bon!... j'en tire cinquante mille de mon armée d'Italie; ils marchent par Tarvis, et viennent me rejoindre en Bavière. Joignez-y dix mille Italiens, dix mille Français tirés de la Dalmatie, et nous voilà avec soixante et dix mille hommes de plus.

— Qui nous font trois cent trente-sept mille hommes.

— Eh bien, vous allez voir que nous en aurons de trop tout à l'heure!

— Je cherche le complément, sire.

— Vous oubliez mes conscrits, monsieur! vous oubliez que votre Sénat vient d'autoriser, en septembre dernier, deux levées d'hommes.

— L'une, celle de 1809, est déjà sous les armes; celle de 1810 ne doit, aux termes de la loi, servir la première année que dans l'intérieur.

— Oui, monsieur; mais croyez-vous que, pour cent quinze départements, ce soit assez de quatre-vingt mille hommes? Non; je porte la levée à cent mille, et je fais un rappel de vingt mille sur les classes de 1809, 1808, 1807 et 1806. Cela me donne quatre-vingt mille hommes, monsieur, et quatre-vingt mille hommes faits, des hommes de vingt, vingt et un, vingt-deux et vingt-trois ans, tandis que ceux de 1810 n'ont que dix-huit ans; aussi pourrai-je sans inconvénient laisser vieillir ceux-là.

— Sire, les cent quinze départements ne fournissent, tous les ans, que trois cent trente-sept mille hommes ayant atteint l'âge du service militaire; prendre cent mille hommes sur trois cent trente-sept mille, c'est prendre plus du quart, et il n'est point de population qui ne périsse bientôt si on lui prend, chaque année, le quart des mâles parvenus à l'âge viril.

— Et qui vous dit qu'on les lui prendra chaque année? Je les lui prends pour quatre ans, et libère définitivement les classes antérieures... Une fois n'est pas coutume, c'est la première et la dernière. Je donnerai ces quatre-vingt mille hommes à former à ma garde : elle s'y entend; ce sera pour elle l'affaire de trois mois. Avant la fin d'avril, je serai sur le Danube avec quatre cent mille hommes; alors, comme elle fait aujourd'hui, l'Autriche comptera mes légions, et, je vous le dis, si elle me force à frapper, l'Europe sera à tout jamais épouvantée des coups que je frapperai!

Cambacérès poussa un soupir.

— Votre Majesté n'a pas d'autres ordres à me donner? dit-il.

— Qu'on rassemble pour demain le Corps législatif.

— Il est en séance depuis votre départ, sire.

— C'est vrai... Demain, je m'y rendrai, et il connaîtra ma volonté.

Cambacérès fit un mouvement pour se retirer; puis, revenant :

— Votre Majesté m'avait dit de lui rappeler un certain général Malet.

— Ah! vous avez raison... Mais c'est avec M. Fouché que je causerai de cela. Dites, en vous en allant, qu'on m'envoie M. Fouché, qui doit être dans le salon vert.

Cambacérès s'inclina pour sortir.

Puis, quand il fut à la porte,

— Adieu, mon cher archichancelier! lui cria Napoléon de sa voix la plus douce, et en accompagnant cet adieu d'un geste amical; — ce qui fit que l'archichancelier se retira plus tranquille pour lui-même, mais non moins inquiet pour la France.

Lui sorti, Napoléon se mit à marcher à grands pas.

Depuis neuf ans de règne véritable, — car le consulat avait été un règne, — il avait vu, à travers l'admiration qu'il inspirait, les défiances, les improbations même, jamais le doute.

On doutait! de quoi? de sa fortune!

On blâmait même! et où avait-il recueilli ces premiers blâmes? dans son armée, dans sa garde, chez ses vétérans?

Baylen, avec sa fatale capitulation, avait porté un coup terrible à sa renommée.

Avant même d'avoir quitté Valladolid, Napoléon

…mation de quelques mois, pourraient être confondus avec ceux des anciens patrices. A-t-on payé ses dettes? inscription. A-t-on réparé un mur? inscription. J'ai vu, au Quirinal, des escabeaux de bois portant tous le nom de Pie IX. Ceci me rappelle, sans intention de faire aucun rapprochement, ce préfet du Morbihan qui, il y a quelque quinze ans, avait fait mettre son nom sur tous les menhirs et dolmens de son département, et n'avait pas même épargné la pyramide des Trente, de sorte qu'il pourra, dans quelques siècles, passer tour à tour pour un druide ou un Beaumanoir. On ne meurt pas à Rome, on passe de la chair au marbre. Le poëte, le rêveur, l'historien marchent sous l'œil sévère et fier des rois, des consuls, des empereurs et des papes, échelonnés depuis Romulus jusqu'au pontife actuel. C'est ce qui explique peut-être le charme indicible qui s'empare de tout homme, après quelques mois de séjour à Rome. Le soleil toujours serene, la langueur que contractent l'esprit et le corps sous un ciel toujours riant, ne suffisent pas à créer ce charme, auquel peu de gens échappent. On est enchaîné au sol par l'atmosphère vitale qui se dégage de tant de générations disparues. Les morts vous tiennent par les pieds, c'est l'habitation la plus noble de l'univers.

Je ne dis pas que ces pensées viennent à tout le monde, car tout le monde ne fait pas métier de se regarder penser; le nœud de la cravate y perdrait trop. Mais l'histoire est comme la nature, elle charme tous les hommes, sans leur souffler à tous des phrases et leur envoyer des métaphores. Le paysan aime son horizon comme il aime sa cabane, sans être en état de lui adresser une élégie ni d'en analyser les teintes. Je n'ai pas vu un cultivateur dauphinois qui ne se plaigne, pour son vin, du voisinage des Alpes; mais quand il ne les voit plus, il ne peut s'empêcher de pleurer. La plupart des Anglais qui vont lire Murray au Colisée, ou visiter le tombeau de Cecilia Metella, sont peu en état d'écrire et même de comprendre *Childe Harold*; mais ces ennuyés sont bien aises de vivre en si noble compagnie sans se faire présenter.

Mon émotion n'a pas été moindre que celle de l'an dernier, lorsqu'à deux heures du matin, nous sommes entrés dans Rome par la porte Cavallegieri. Mais avant de vous dire ce que j'ai ressenti, pourquoi ne reviendrais-je pas un peu en arrière pour vous donner quelques détails sur mon voyage de Florence jusqu'ici?

Il faut, mon cher directeur, se hâter de voir l'Italie, car elle s'en va grand train. Après les Vandales, les Visigoths, les Lombards et les reitres, sont venus les ingénieurs et les gens d'affaires, qui voudraient supprimer l'espace au bénéfice du temps. On ne rencontre partout que des gens qui souhaitent à l'Italie cette uniformité de coutumes et de physionomie qui réjouit tant les mathématiciens. Que serait-elle avec des villes en damier, des routes droites comme un I, des maisons et des salons comme les nôtres, des usages frivoles érigés en vertus, et les décences hypocrites de nos mœurs? un pays comme tous les autres, un grand parc de Versailles sous une coupole bleue. Elle échangerait ses fièvres contre le spleen. La fièvre donne au moins des rêves; le spleen n'est que la poésie du prosaïsme. Qu'on nous laisse à nous, amants du passé, un coin du globe pour y abriter les utopies inoffensives du poëte et les rêves du philosophe désœuvré. Dépêchez-vous donc, songes-creux de la littérature contemporaine, naïfs barbouilleurs de toiles et d'albums, de venir voir la vieille Italie. Elle s'en va emportant, comme le vieil Anchise, ses dieux familiers; la locomotive montre à l'horizon son noir panache de fumée, pour mettre en déroute les dieux du paganisme attardés sur ses rivages et dans ses bois sacrés.

J'ai quitté Florence avec tristesse. C'est au palais Pitti que je lui ai fait mes adieux. J'avais le cœur gros de m'éloigner, peut-être pour toujours, de cette famille idéale laissée sur la terre par Raphaël, Léonard de Vinci, Andrea del Sarto et le Corrége. Les grands portraits peints par le Titien et Tintoret semblaient me dire au revoir en s'enfonçant dans leur éternité. J'aurais voulu leur presser à tous la main; mais ces libertés se déposent au vestibule avec la canne et le parapluie. C'est triste de quitter, après quelques jours d'intimité, une ville qu'habitent des ombres si lumineuses et si grandioses, de perdre encore une fois la trace de ce passé toujours debout dans sa robe de marbres variés, au milieu d'un splendide cortége de chefs-d'œuvre. — Mais il faut vivre, c'est-à dire toujours partir, regarder en arrière sans rien comprendre à ce qui se démêle à peine au devant de nous.

La locomotive est aujourd'hui le symbole de l'existence. Nous allons, nous allons pesamment et vite, crachant la fumée; hérissés, pour mieux faire notre chemin, des lourds appareils des convenances sociales.

Adieu, Santa-Croce, où le Dante semble méditer sur son siége de marbre un nouvel Enfer pour les vices de notre temps. Adieu, Palazzo-Vecchio, tombeau crénelé que hantent les fantômes aimés des Florentins! adieu, statue de Persée, où Benvenuto Cellini mit tout le bronze de son âme; David, de Michel-Ange, mutilé par une tempête populaire; loge des Lanzi, gardée par un fantassin et des prêtresses de marbre, glorieux théâtre des luttes de la liberté, sol sacré d'où l'antiquité sortit radieuse de jeunesse et de fécondité!

Je n'ai pas besoin de vous décrire le pays qui s'étend entre Florence et Livourne. C'est toujours la Toscane, ce Péloponèse de l'Italie, bas-relief délicat moulé tout exprès pour les yeux des poëtes, des artistes et des saints. — Livourne nous représente la première station de la civilisation industrielle et commerciale en Italie. Cette ville n'a d'italien que le langage, et encore je crois que chaque habitant répond dans la langue qu'on lui parle. Si le ciel n'était pas si bleu, si les rues n'étaient pas dallées, si on ne marchait pas toujours suivi d'une escorte de mendiants dont chacun vous raconte un roman, on se croirait au Havre ou plutôt à Marseille. Les marins ont des bérets basques et des boucles d'oreilles comme ailleurs, les lèvres gercées par la chique, et se lancent des quolibets entrelardés de mauvais anglais. Le goudron vous saisit partout à la gorge, les boutiques singent celles de la rue Saint-Honoré; les rues sont droites et les maison hautes, les cafés brillants, et les hôtels ont le ton de ceux de Paris. Mais le voyageur expérimenté a bien vite démêlé l'Italie au-dessous de cette couche superficielle d'activité trafiquante. Livourne, en modifiant le style des constructions italiennes, a perfectionné le mendiant. Partout ailleurs il est importun; ici, il est despotique. La mendicité, au milieu de cette ruche active et remuante, occupée d'échange et de contrebande, est devenue une affaire. Gardez-vous de donner, si vous voulez jouir de votre liberté, car un quatrino, sacrifié au désir de vous débarrasser d'un mendiant, vous en attire vingt sur les bras, et tous sont veufs, veuves ou orphelins. De guerre lasse et manquant de monnaie, je donne à l'un d'eux mon chapeau pour m'autoriser à en acheter un autre... un chapeau qui avait traversé l'Océan!

Je relève mes notes, prises sur l'*Aventin*.

Quatre heures. Nous sommes installés, après avoir marché sur les pieds à une vingtaine d'Anglais assis partout. Ils ne peuvent se plaindre, puisqu'ils ne sont pas présentés. Ils sont ici en majorité comme partout. La dunette est à peu près libre. On peut jouir du spectacle de la mer et des montagnes. Pendant qu'on largue le câble d'amarre, nous entendons, d'un côté, le chant mélancolique des matelots d'un navire américain, occupés à vider leur lest, et de l'autre les grognements d'alarme d'un troupeau de cochons qu'on hisse à bord d'un bateau à vapeur.

Le cochon est un animal terre à terre. Il n'aime pas à planer dans l'espace, surtout quand l'ascension s'opère au moyen d'une machine à vapeur et d'une ceinture de corde. Le fait est qu'ils font sur le ciel une hideuse silhouette. Mais ce spectacle l'emporte de beaucoup sur la poésie du lieu et de l'heure : tant il est vrai que nous sommes plus accessibles aux émotions du drame qu'aux charmes de la nature. Au reste, un cochon peut bien gémir au souvenir d'une auge!

Nous avons franchi la ligne de gros blocs qui marquent l'enceinte future du port de Livourne. Le soleil va tomber dans l'eau. Il a l'air de brûler les nuages à travers lesquels il passe. Nous rêvons tous, assis sur les bancs. La lumière du soir laisse des reflets inexprimables sur le nez d'un vieil Anglais assis en face de moi. Le pampre mûr n'a pas une couleur plus bachique.

Enfin, la nuit descend avec sa parure d'étoiles au complet. La lune vient à son tour, et les vagues semblent rouler de gros lingots d'argent. Assis sur un paquet de cordes, je contemple le ciel et j'écoute le dialogue d'un cuisinier et d'une femme de chambre. Le cuisinier n'a pas son égal pour faire le veau. Un groom italien fredonne des motifs de la *Traviata*.

Dimanche matin, nous nous réveillons dans le port de Civita-Vecchia; un débarquement en Italie est une affaire d'Etat. Tout voyageur est considéré comme un objet d'importation, malsain et lucratif. Les visas et les baïoques aplanissent tout. A midi, nous pouvons descendre et errer librement au milieu d'une foule bigarrée où les hommes ont des pantalons de peau de chèvre. Nous nous décidons pour un voiturin. «Nous arriverons, nous dit-il, à dix heures à Rome.» — On dit que le parlementarisme ne s'implantera jamais en Italie. Je conseille à ceux qui soutiennent cette doctrine, de venir à Civita-Vecchia faire charger leurs effets sur une voiture. Avant d'avoir arrêté un prix avec les *fachini*, ils auront vu passer devant eux, avec leurs gestes, leurs emportements, leur faconde, Cicéron, Démosthène ou Mirabeau, lord Palmerston et même M. Thiers. Tout ici est prétexte à l'éloquence comme à l'art. Ce grand gaillard qui passe là-bas, les cuisses emprisonnées dans une peau de bouc, est plus près de Virgile que ne le sera jamais M. Prudhomme, mais M. Prudhomme ne s'en douterait pas.

Je ne veux rien dire de la route, tant calomniée, qui mène de Civita-Vecchia à Rome. Elle mériterait cependant une description, mais je suis pressé d'arriver. Je recommande aux voyageurs l'auberge de la bourgade Paolo, située à mi-chemin. Au lieu d'y entrer, ils feront bien de grignoter un morceau de pain prélevé sur leur déjeuner à Civita-Vecchia. L'auberge de Paolo est un piége à macaroni. Pour cinq francs vous en aurez l'avant-goût.

Enfin, nous voici à Rome, entrant par la porte Cavallegieri, comme je vous l'ai dit au début de ma digression. — Un brouillard froid et pénétrant drapait la campagne morne, où, pendant la nuit, l'œil ne voit ni blanchir une façade ni trembler une lumière. La gigantesque coupole de Saint-Pierre, dont la base s'effaçait dans des vapeurs flottantes, ressemblait à une énorme carène renversée sur le sable. Deux heures sonnaient aux cadrans qui sont

---

était instruit de tout ce que venait de lui dire Cambacérès, et de beaucoup d'autres choses encore.

La veille de son départ, il avait passé une revue de ses grenadiers; on lui avait rapporté qu'ils murmuraient de ce qu'on les laissât en Espagne; il voulait voir de près tous ces vieux visages hâlés par le soleil d'Italie et d'Egypte, pour savoir s'ils auraient l'audace d'être mécontents.

Il descendit de cheval, et passa à pied dans leurs rangs.

Les grenadiers, sombres et muets, lui présentèrent les armes: pas un cri de Vive l'empereur! ne se fit entendre. Un seul homme murmura :

— Sire, en France!

C'est ce que Napoléon attendait.

D'un mouvement irrésistible, il lui arracha le fusil des mains, et, le tirant hors des rangs :

— Malheureux! lui dit-il, tu mériterais que je te fisse fusiller, et peu s'en faut que je ne le fasse!

Et il rejeta le fusil au bras du grenadier, qui le laissa tomber de douleur.

En ce moment d'exaspération, il aperçut le général Legendre, un des signataires de la capitulation de Baylen.

Il marcha droit à lui, l'œil menaçant.

Le général s'arrêta comme si ses pieds eussent pris racine en terre.

— Votre main, général, dit-il.

Le général tendit la main avec hésitation.

— Cette main, reprit l'empereur en la regardant, comment ne s'est-elle pas séchée en signant la capitulation de Baylen?

Et il la repoussa comme il eût fait de celle d'un traître.

Le général, qui, en signant, n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs, resta anéanti.

Alors, Napoléon, remontant à cheval, le visage enflammé, était rentré à Valladolid, d'où, comme nous l'avons dit, il était parti le lendemain pour la France.

Eh bien, il était encore dans cette disposition d'esprit lorsque l'huissier, rouvrant la porte, annonça :

— Son Excellence le ministre de la police.

Et la figure pâle de Fouché, pâlie encore par la crainte, parut hésitante sur le seuil de la porte.

— Oui, monsieur, dit Napoléon, je comprends que vous hésitiez à vous présenter devant moi.

Fouché était un de ces caracteres qui reculent devant le danger inconnu, mais qui marchent à lui, ou qui l'attendent, dès qu'il a pris une forme.

— Moi, sire? dit-il en redressant sa tête aux cheveux jaunes, aux yeux bleu-faïence, à la bouche largement fendue; pourquoi hésiterais-je à me présenter devant Votre Majesté?

— Parce que je ne suis pas un Louis XVI, moi.

— Votre Majesté fait allusion, — et ce n'est pas la première fois, — à mon vote du 19 janvier...

— Eh bien, quand j'y ferais allusion?

— Je répondrais alors que, député à la Convention nationale, j'avais fait serment à la nation, et non au roi : j'ai tenu mon serment à la nation.

— Et à qui aviez-vous fait serment le 13 thermidor an VII? Etait-ce à moi?

— Non, sire.

— Pourquoi donc m'avez-vous si bien servi le 18 brumaire?

— Votre Majesté se rappelle-t-elle le mot de Louis XIV : « L'Etat, c'est moi? »

— Oui, monsieur.

— Eh bien, sire, au 18 brumaire, la nation, c'était vous; voilà pourquoi je vous ai servi.

— Ce qui ne m'a point empêché, en 1802, de vous retirer le portefeuille de la police.

— Votre Majesté espérait trouver un ministre de la police, sinon plus fidèle, du moins plus habile que moi... Elle m'a rendu mon portefeuille en 1804!

Napoléon fit quelques pas en long et en large devant la cheminée, la tête inclinée sur sa poitrine, et froissant dans sa main le papier où Joséphine avait écrit quelques mots.

Puis, tout à coup, s'arrêtant et redressant la tête :

— Qui vous a autorisé, demanda-t-il en fixant son œil de faucon, comme dit Dante, sur son ministre de la police, — qui vous a autorisé à parler de divorce à l'impératrice?

Si Fouché n'eût pas été trop loin de la lumière, on eût pu voir une teinte plus livide encore que la première passer sur son visage.

— Sire, répondit-il, je crois savoir que Votre Majesté désire ardemment le divorce.

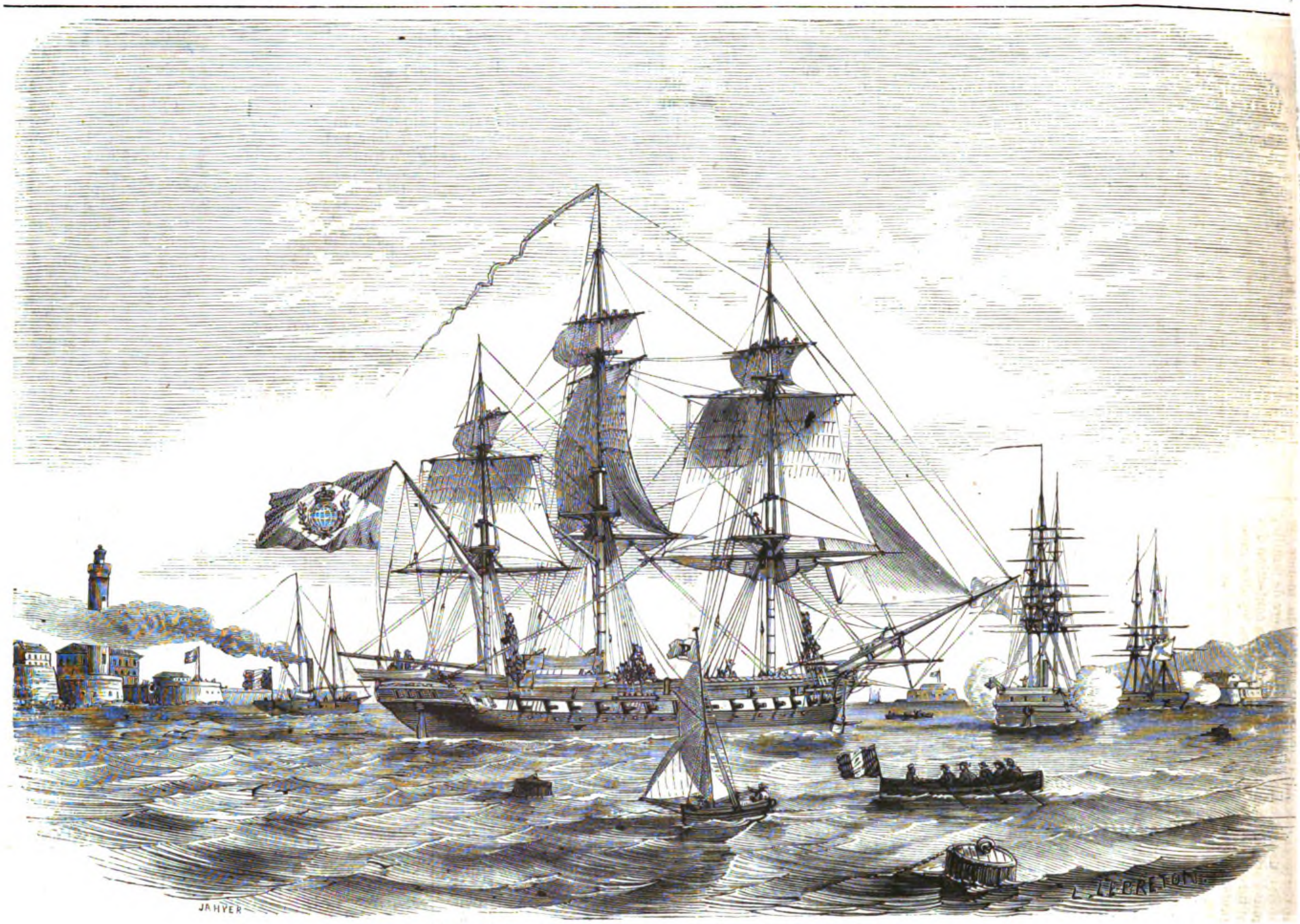
— Vous ai-je confié ce désir?

— J'ai dit: *Je crois savoir*; et j'ai pensé être agréable à Votre Majesté en préparant l'impératrice à ce sacrifice.

— Oui, brutalement, selon vos habitudes.

— Sire, on ne change pas sa nature : j'ai commencé par être préfet chez les Oratoriens, et par commander à des enfants indociles; il m'est toujours resté quelque chose de mes impatiences de jeune homme. Je suis un arbre à fruits; ne me demandez pas de fleurs.

— Monsieur Fouché, *votre ami* (et Napoléon appuya à dessein sur ces deux mots), votre ami M. de Talleyrand ne fait qu'une recommandation à ses serviteurs : « Pas de zèle! » Je lui emprunterai cet axiome pour vous l'appliquer; vous avez eu trop de zèle, cette fois : je ne veux pas qu'on prenne l'initiative pour moi, ni dans les affaires d'Etat, ni dans les affaires de famille.



Arrivée à Cherbourg de la corvette brésilienne impériale *Marinero*.

Scène du deuxième acte de la Revue des Variétés : *Ohé! les p'tits agneaux!*

comme les yeux de ce Léviathan des églises. Un gardien mélancolique fit rouler les portes sur leurs gonds, et le premier mouvement que nous aperçûmes en entrant dans la ville éternelle fut la marche cadencée et uniforme d'une sentinelle française. Il ne songeait pas, probablement, ce brave enfant de la Beauce ou de la Champagne, qu'il représentait, à trente siècles de distance, la revanche de notre ancêtre Brennus. Il songeait plutôt à la fête du village, à la danse sous la treille et à son rival heureux.

Et c'est là qu'ont passé les Scipions, César, Auguste, Trajan et les légions victorieuses venues des bords du Rhin et du fond de la Calédonie. Aujourd'hui, cette porte vous mène à Civita-Vecchia par une route presque déserte, à travers une contrée où la civilisation et la gloire mal ensevelies, montrent encore leurs ossements au-dessus de la verdure des sauvages halliers.

Rome est inondée d'étrangers ; peu de visages italiens se montrent au Pencio. Dans les grands arbustes tropicaux qui ornent cette promenade, on voit courir de petits Russes, bottés et coiffés de petits chapeaux à plumes de paon.

Les Russes trouvent Rome bien inférieure à Moscou et Saint-Pierre n'est à leurs yeux qu'une bicoque, en comparaison de Wasili-Sabor de leur ville sainte. Ils tient beaucoup des cérémonies catholiques. Quand on leur souhaite la bonne année, au 1er janvier, ils se fâchent tout rouges, comme si le soleil ne pouvait pas un peu se déranger pour eux. Quant à moi, je suis allé à Moscou après avoir vu Rome, et il ne m'est pas venu à l'esprit d'établir une comparaison.

On parle beaucoup du tremblement de terre qui a causé de si déplorables catastrophes dans le royaume de Naples. Les incidents comiques, qui se mêlent à tout, n'y ont pas manqué. Quatre Anglais, logés dans un hôtel de Naples, ont été tellement effrayés des deux ou trois secousses qu'on y a ressenties, qu'ils sont partis sans prendre le temps de s'habiller, et emportant seulement leurs manteaux. Ils sont arrivés à la frontière dans ce pittoresque négligé, qui a beaucoup simplifié pour eux les recherches de la douane.

Dernièrement, une jeune Américaine, fraîchement débarquée et ennuyée de voyager toute seule, a fait publier dans un journal de Rome l'avis suivant :

« Je m'appelle miss P... ; j'ai vingt ans. Outre les connaissances nécessaires à une femme du monde, je connais tous les travaux qui complètent la mère de famille, depuis l'art de coudre un bouton jusqu'à la confection des confitures les plus délicates et des pickles les plus appétissants. Dans la rue, les jeunes gens admirent ma figure et les vieillards m'appellent la Diavoletta. J'engage un pari : je monterai à cheval, et le premier homme qui m'attrapera m'aura pour femme, et s'il ne peut m'atteindre il sera mon mari. »

On ne dit pas que cette annonce excentrique ait jusqu'ici amené quelque prétendant. Il se trouvera bien un Anglais pour en profiter.

A bientôt donc. Je verrai et j'écouterai beaucoup à votre intention, par moi-même et par les autres. Ce n'est pas assez de voir l'Italie par soi-même. Nous n'apportons jamais qu'une sensibilité incomplète devant les spectacles les plus émouvants de la nature et de l'histoire. Autant que possible, et tout en défendant la liberté de mon intelligence et de mon imagination, j'aime à tout voir en compagnie des autres, surtout quand ils sont grands, pénétrants ou poètes. — Nous entrons dans le carnaval, je vous tiendrai au courant.

J. DOUCET.

Vue de Bombay et des montagnes du Malabar.

Le Marinero.

CORVETTE D'INSTRUCTION DE LA MARINE IMPÉRIALE BRÉSILIENNE, A CHERBOURG.

Le navire de guerre brésilien *le Marinero* a quitté, dans les derniers jours de décembre, la rade de Cherbourg, où l'avaient retenu quelques semaines l'objet de son voyage et d'importantes réparations dans ses œuvres vives.

Le *Marinero* est une belle et forte corvette à la mâture élancée, comme la portent tous les bâtiments destinés à sillonner les eaux intertropicales. Son emploi est l'éducation nautique des élèves qui fournissent à la marine brésilienne ses officiers. C'est à son bord qu'ils se forment à la pratique de tous les détails de la vie de l'homme de mer, en même temps que d'habiles professeurs les initient à toute la théorie de la science.

Son séjour prolongé dans le port de Cherbourg n'a pas été pour ces jeunes marins un temps stérile. Ils ont pu étudier dans nos bassins et dans nos arsenaux, dans nos

calles et dans nos chantiers, tout ce que le génie de l'homme et les progrès de la civilisation ont inventé et réalisé de plus parfait pour braver la fureur des éléments et dominer les chances de la guerre. MAC VERNOLL.

Ohé ! les p'tits agneaux !

Cette année, comme les années qui l'ont précédée, nos théâtres de vaudeville ont eu leurs revues. La plus brillante et la plus gaie est assurément celle que le théâtre des Variétés a donnée sous le titre : *Ohé! les p'tits agneaux!* Nous lui avons emprunté, dans une de nos gravures, une scène toute de grâce et d'originalité.

Les petits agneaux, cette fois, montrent leurs dents de perles comme des petits loups... Voyez plutôt toutes ces amazones en robe de gaze, l'épée en main, comme des mousquetaires de la Régence... C'est la Ferraris et la Rosati, le *Monde illustré* et l'*Illustration*, Mme Bovary et Mme Gil Blas. Les voilà, flamberge en main et prêtes à perforer... Tudieu ! ces colombes-là ont becs et ongles. Allons, très-bien ! chacun pour soi et Dieu pour nous!

Delaunay.

Bombay.

Cette ville, bâtie dans une petite île de la côte Malabar, est la capitale de l'une des trois grandes divisions des Indes britanniques, et la métropole commerciale de l'Indoustan occidental. Sa baie, dont notre gravure offre le riant aspect, est une des rades les plus vastes et les plus sûres où une flotte puisse trouver un abri.

Son passé est dominé par trois dates. En 1530, elle fut cédée aux Portugais par le rajah de Sourah. Catherine de Bragance, fille de Jean IV, roi de Portugal, l'apporta en dot à Charles II, roi d'Angleterre, en 1661. Ce prince, enfin, la céda, à beaux écus comptants, à la Compagnie britannique des Indes, qui en possède aujourd'hui la souveraineté.

Cette ville, riche, populeuse, couchée sur le sol le plus merveilleusement fertile, sous une forêt de palmiers, est placée là comme le brillant frontispice du monde asiatique. Ces traits, empruntés à un voyageur moderne, en donneront une image saisissante.

Une population de 280,000 Indiens et Guèbres, hommes presque nus ou habillés de blanc, à la peau couleur de bronze, le visage et parfois aussi les épaules et les bras peints (au pastel), souvent coiffés de turbans roses, blancs, jaunes ou verts ; — des femmes demi-nues aussi, ou étrangement drapées de gaze rouge, blanche, rose ou violette, chargées d'ornements d'argent et d'or aux pieds, aux mains, aux bras, au cou, au nez et aux oreilles, et de fleurs d'une odeur excessivement forte et suave dans les cheveux ; — de petits temples indiens tout grotesques, remplis de monstrueuses idoles, entourés de groupes de fakirs décharnés, avec des ongles longs et crochus comme des griffes d'aigle ; — de vieilles femmes effrayantes à voir, échevelées, l'œil hagard ; — de vastes étangs bordés d'escaliers de pierre où l'on va laver les morts, et où il y a toujours attroupement ; — les chapelles silencieuses des Guèbres ; — les bruyantes pagodes indiennes ; — une odeur de musc répandue sur tout le pays, odeur pénible, provenant des rats de musc, en anglais *musk-rats*, qui pullulent dans la ville comme sur le territoire de Bombay, et y vivent sous la terre ; — les sons d'une musique barbare qui ne cesse presque jamais : voilà ce qui frappe d'abord.

Ce qu'on admire ensuite, ce sont les beaux édifices et les magnifiques établissements que cette ville possède : l'église anglicane, le palais du gouverneur, les docks, le bazar, les casernes et surtout l'admirable temple guèbre consacré au culte du Feu.

LÉO DE BERNARD.

THÉATRE-FRANÇAIS : Mlle Rachel. — PORTE-SAINT-MARTIN : les Bals masqués. — Nouvelles.

Nous consacrerons à notre tour quelques lignes à Mlle Rachel, non pas pour venir ajouter à sa biographie, — nous n'avons jamais été vis-à-vis d'elle qu'un spectateur et qu'un critique, — mais pour rappeler les variations de l'opinion publique à son sujet. On s'est souvent et diversement passionné pour ce talent, fait moitié de sauvagerie et moitié d'étude ; la réaction classique, un moment découragée, soutint dans ses commencements cette réputation comme l'atmosphère soutient les ailes de l'oiseau. Afin de mieux frapper un coup jugé nécessaire, on n'hésita pas à lui sacrifier Mlle Raucourt, Mlle Duchesnois, Mlle Georges, toutes les idoles de l'Empire. On s'embrassait alors dans les couloirs du Théâtre-Français, on versait des larmes d'attendrissement dans les bureaux du *Constitutionnel*. Il s'établit immédiatement autour de la jeune artiste un conseil de surveillance pour l'empêcher de sortir du cercle tragique tracé par les écrivains du grand siècle.

Pendant un certain nombre d'années, en effet, Mlle Rachel demeura fidèle au culte de Racine et du *père Corneille*, comme elle l'appelait dans ses lettres familières; mais toutes ses tentatives ne furent pas également heureuses : on s'aperçut que la sensibilité lui faisait parfois défaut ; elle dut renoncer au rôle d'*Esther* et à plusieurs autres sur lesquels elle avait trop compté. Peu à peu, ses triomphes se virent circonscrits à Camille d'*Horace*, à Émilie de *Cinna* et à Hermione d'*Andromaque*, trois physionomies admirablement rendues par elle d'ailleurs. La critique, de qui elle avait été jusque-là l'enfant gâtée, commença à la discuter sérieusement et même injustement, à l'occasion de la reprise de *Phèdre* ; on ne trouva pas en elle la Phèdre d'Euripide, non plus que la Phèdre de Sénèque; on fut difficile et exigeant. Alors Mlle Rachel eut peur. Elle se défia de ces œuvres mortes et de ce répertoire de marbre; d'autant plus que certains poëtes illustres, certains esprits élevés, après avoir laissé passer l'engouement d'un parti et l'engouement de la foule, la sollicitaient de se tourner vers la littérature moderne. M. Théophile Gautier caractérisait ainsi son talent, et battait en brèche ce préjugé, qui consistait à ne voir en elle qu'une tragédienne exclusivement:

« Mlle Rachel, disait-il, qui a obtenu de si beaux succès dans l'ancienne tragédie, est précisément douée de toutes les qualités modernes, dans le talent comme dans la beauté. Cette jeune fille, élancée et mince, qui pourrait se faire une ceinture de son diadème, cette enfant au corps souple, aux mains fluettes, au pied mignon, au front bombé, aux yeux pleins de sombres éclairs, à la lèvre arquée par le *sneer*, ne ressemble en rien aux femmes antiques, à hanches étroites, à flancs épais, à larges épaules, à front bas, que nous font voir les statues grecques et romaines. Toute la passion malade du temps où nous vivons anime ces membres frêles, inquiets, nerveux, et tirant de l'énergie morale la force que les anciens tiraient de l'énergie physique. Cette fièvre moderne, qui bouillonne sous toutes les froideurs de la vieille tragédie, et qui parvient toujours à trouver quelque échappement, est une des causes inconnues et inavouées du succès de la jeune tragédienne. Tel croit applaudir un vers antique, et bat des mains à un coup d'œil byronien. »

Nous n'aurions pas dit si bien pour rendre notre impression personnelle. Ces jugements, ces aperçus, renouvelés à propos, finirent par agir sur l'esprit de Mlle Rachel, qui craignit de périr sous la monotonie. Ses premiers pas vers le drame contemporain furent d'abord timides et guidés par la transition; elle passa par Lemercier et par M. Lebrun avant d'arriver à Victor Hugo; elle s'essaya dans *Frédégonde* et dans *Marie Stuart* avant de revêtir les oripeaux brillants de la Tisbé. Nous avons même souvenance d'une *Catherine II* de M. Hippolyte Romand. Tout cela retarda l'ascension glorieuse de Mlle Rachel; et à cette époque d'inquiétude et de transformation se rattache un article de M. Jules Janin, dont nous extrayons ces phrases assez dures :

« Non certes, cette petite personne qui entre ainsi sans façon et sans peur, ce n'est pas là Frédégonde. Tout lui manque, tout l'écrase ; et dans ces cruautés, dans ces perfidies, dans ces mensonges, dans ce sang, dans ce vice, dans ces vengeances, éperdue, hors d'elle-même, elle ne peut appeler à son aide que son ironie qui est toujours la même, et ces petits moyens si réguliers et si corrects qui composent tout son talent. La personnalité de Mlle Rachel, personnalité étroite et mesquine, ne peut guère s'accommoder de ces grands rôles, dans lesquels il faut avant tout être naturellement pleine de majesté et de grandeur. La puissance lui manque, et quand elle comprend la gène de sa position (ce qu'elle ne comprend pas toujours), soudain elle s'abandonne à je ne sais quelles ressources du métier que tous les comédiens du monde ont à leur disposition, les plus médiocres aussi bien que les plus habiles... Tant il est vrai que c'est là une femme qui n'a que de l'instinct et pas d'intelligence, qui ne comprend que ce qu'elle devine, et qui méconnaît la plupart du temps l'inspiration qui est en elle pour obéir à des conseils de professeur. »

Il ne faudrait pas trop cependant prendre au pied de la lettre ce jugement. M. Jules Janin, qui passe pour avoir découvert un des premiers l'étoile de Mlle Rachel, s'est ingénié plusieurs fois à amonceler des nuages autour d'elle, et il y a réussi en maintes circonstances.

Deux périodes nous semblent donc se partager la carrière de Mlle Rachel : la période ancienne et la période moderne. Dans la première, selon nous, elle s'est montrée remarquable ; mais dans la seconde, elle a été supérieure. *Lady Tartuffe* donna la mesure de tout ce que ce génie contenait d'ardeur contemporaine; Balzac n'eût pas rêvé mieux pour la princesse de Cadignan ou pour Mme d'Escars. Le costume actuel, qui la faisait si digne, si sévère et si distinguée, nous l'a montrée encore sous les traits de *Louise de Lignerolles*. Fut-elle bien comprise, avec son jeu profond et sobre? Nous l'ignorons, mais l'impression qui nous en est restée ne s'effacera pas de longtemps.

Dans un autre ordre de composition fantaisiste, *Adrienne Lecouvreur* (où elle récitait si adorablement la

---

Fouché garda le silence.

— Et, à propos de M. de Talleyrand, dit l'empereur, d'où vient que, vous ayant quittés ennemis mortels, je vous retrouve amis intimes? Pendant dix ans de haine et de dénigrement réciproques, je vous ai entendus, vous, le traiter de diplomate frivole, et lui, vous traiter de grossier intrigant; vous, mépriser une diplomatie qui allait toute seule, prétendiez-vous, aidée par la victoire ; lui, railler le vain étalage d'une police que la soumission générale rendait facile et même inutile. Voyons, la situation est-elle donc si grave, que, vous sacrifiant à la nation, comme vous dites, vous oubliiez tous les deux vos dissentiments? Rapprochés par des officieux, vous vous êtes réconciliés publiquement, publiquement visités ; vous vous êtes dit tout bas qu'il était possible que je rencontrasse en Autriche, un boulet de canon : n'est-ce pas, vous vous êtes dit cela ?

— Sire, répondit Fouché, les boulets autrichiens se connaissent en grands capitaines : témoin Turenne et le maréchal de Berwick.

— Vous répondez par une flatterie à un fait, monsieur. Je ne suis pas mort, et je ne veux pas que l'on partage ma succession de mon vivant.

— Sire, cette idée est loin de toutes les pensées, et surtout de la nôtre.

— Si peu loin de votre pensée, au contraire, que mon successeur était déjà choisi, désigné par vous! Que ne le faites-vous sacrer d'avance ? Le moment est bon : le pape vient de m'excommunier! Ah çà! mais vous croyez donc, monsieur, que la couronne de France va à toutes les têtes? On peut faire, d'un grand-duc de Saxe, un roi de Saxe, monsieur; mais on ne fait pas, du grand-duc de Berri, un roi de France ou un empereur des Français ; pour être l'un, il faut être du sang de saint Louis ; pour être l'autre, il faut être du mien. Il est vrai que vous avez un moyen, monsieur, de hâter le moment où je ne serai plus là.

— Sire, dit Fouché, j'attends que Votre Majesté me l'indique.

— Eh ! morbleu ! c'est de laisser les conspirateurs impunis.

— Des hommes ont conspiré contre Votre Majesté, et sont restés impunis? Sire, nommez-les.

— Oh! ce n'est pas bien difficile, et je vais vous en nommer trois, moi.

— Votre Majesté veut parler de la prétendue conspiration découverte par votre préfet de police, M. Dubois?

— Oui, mon préfet de police, M. Dubois, qui n'est pas, comme vous, dévoué à la nation, monsieur Fouché, mais qui m'est dévoué, à moi!

Fouché haussa légèrement les épaules ; le mouvement, si imperceptible qu'il fût, n'échappa point à l'empereur.

— Haussez les épaules, n'osant pas hausser la voix ! reprit Napoléon, le sourcil froncé. Je n'aime pas les esprits forts, en fait de complots.

— Votre Majesté connaît-elle les hommes dont il est question?

— J'en connais deux sur trois, monsieur : je connais le général Malet, un conspirateur incorrigible...

— Votre Majesté croit que le général Malet conspire?

— J'en suis sûr.

— Et Votre Majesté craint une conspiration conduite par un fou?

— Vous vous trompez doublement : d'abord, je ne crains rien ; ensuite, le général Malet n'est pas un fou.

— C'est au moins un monomane.

— Oui, mais dont la monomanie est terrible, vous en conviendrez ; car elle consiste à profiter, un jour ou l'autre, de mon absence, à attendre que je sois à trois cents lieues, à quatre cents lieues, à six cents lieues peut-être, pour répandre tout à coup le bruit de ma mort, et avec cette nouvelle, faire un soulèvement.

— Votre Majesté croit-elle la chose possible ?

— Tant que je n'aurai pas un héritier, oui.

— Voilà pourquoi je me suis hasardé à parler de divorce à Sa Majesté l'impératrice.

— Ne revenons point là-dessus... Vous méprisez Malet; vous l'avez remis en liberté. Savez-vous une chose, monsieur, une chose que mon ministre de la police eût dû m'apprendre, et que je vais apprendre à mon ministre de la police ? C'est que Malet n'est qu'un des fils d'une conspiration invisible qui se trame au sein même de l'armée !

— Ah ! oui, les philadelphes... Votre Majesté croit à la magie du colonel Oudet.

— Je crois à Aréna, monsieur ; je crois à Cadoudal; je crois à Moreau. Le général Malet est un de ces rêveurs, un de ces illuminés, un de ces fous, si vous voulez, mais un de ces fous dangereux auxquels il faut le cabanon et la camisole de force : vous, vous avez mis le vôtre en liberté ! Quant au second conspirateur, M. Servan, est-ce un fou, celui-là ?

Je ne connais pas le troisième fanatique, un M. Florent Guyot ; mais je connais Malet et Servan ; défiez-vous de ces deux-là !

— Sire, on aura l'œil sur eux.

— Et, maintenant, monsieur, il me reste à vous faire le reproche le plus grave que j'avais à vous adresser.

Fouché s'inclina en homme qui attend.

— Qu'avez-vous fait de l'esprit public, monsieur? Un autre ministre eût fait répéter une seconde fois;

(la des *Deux Pigeons*), *Diane* et *la Czarine*, malgré des défaillances prévues et en partie rejetables sur les auteurs, ont prouvé les services que Mlle Rachel était appelée à rendre au théâtre moderne.

Tout est dit à présent. Elle est morte trop tôt, pour avoir vécu trop vite. Elle a péri à la tâche, courant, jouant, voyageant, avant-hier en Angleterre, hier en Russie ou aux États-Unis, quelquefois à Paris, tous les jours en province. Elle croyait se devoir à tous, et sa santé, sa fièvre se sont répandues sur le monde entier. Pourquoi la plaindrions-nous? Elle a atteint du premier bond, cette enfant de la bohème et de la rue, aux sublimes sommets de l'art et aux cimes diamantées de la fortune; elle a été aimée, adorée, admirée, honorée, enviée,— et elle est morte jeune. Tout est pour le mieux.

Place au contraste maintenant! Un chroniqueur ne doit considérer les événements que comme autant de verres de lanterne magique, et sa préoccupation constante est de les changer le plus fréquemment possible. Mlle Rachel a cessé de vivre: cela est sans doute une raison pour fermer pendant un soir la Comédie-Française; mais en quoi cela regarde-il le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui vient d'inaugurer une concurrence populaire aux bals masqués de l'Opéa, en jetant un plancher volant sur son parterre gigantesque, et en jetant sur ce parterre cent cinquante danseuses de son personnel, habillées à la mode du carnaval et de toutes les saisons?

La semaine prochaine, nous aurons à rendre compte des *Fausses Bonnes Femmes*, du Vaudeville, et probablement aussi du *Fils naturel*, du Gymnase.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : *La Demoiselle d'honneur*, opéra-comique en trois actes, de MM. Mestepès et Kaufmann, musique de M. Semet. — THÉATRE-ITALIEN : *La Sonnambula*, musique de Bellini. — THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Fra Diavolo*, opéra-comique en trois actes, de M. Scribe, musique de M. Auber.

Ce qui manque à l'opéra peu comique de M. Mestepès, c'est l'intérêt soutenu. Il ne suffit pas, pour *bâtir* une pièce, d'avoir par devers soi des matériaux de bonne qualité, des scènes ingénieuses, des situations saisissantes; c'est peu encore que d'avoir sous sa plume un dialogue vif et original (et je ne veux pas dire que cela se trouve dans le libretto de M. Mestepès). De toutes ces belles choses, produits spontanés de l'imagination, on ne fera jamais une bonne pièce de théâtre, si elles ne sont mises en leur lieu et place, si, par un ciment dont les *bons faiseurs* ont seuls le secret, elles ne sont indissolublement attachées les unes aux autres.

Peut-être y a-t-il peu de chose à faire au livret de *la Demoiselle d'honneur* pour le rendre plus lucide; peut-être aussi besoin serait de le remanier complétement; il faudrait, avant tout, couper certaines scènes qui n'ont rien d'assez neuf et d'assez piquant pour venir entraver indiscrètement l'action principale, et se poser devant la *rampe comme autant de logogriphes* à deviner. Il y a surtout *une duègne*, qui est bien la plus lourde, la moins divertissante que l'Espagne ait portée; il y a aussi une bouquetière qui fait beaucoup plus d'œillades, qui porte beaucoup plus de messages galants qu'elle ne vend de bouquets, et dont la part importante qu'elle prend à l'action n'est guère justifiée que par une suite d'invraisemblances trop criardes.

Mais arrivons à la pièce même.

Nous sommes à Bayonne au temps de Henri II. Déjà le traité de Cateau-Cambrésis, qui mettait fin à la longue et sanglante lutte de la France et de l'Espagne, est signé, et Elisabeth, que le roi de France, son père, a fiancée à Philippe II, le sombre et perfide héritier de Charles-Quint, est en route, sous brillante et nombreuse escorte, pour se rendre près de son mari, le roi d'Espagne. Parmi les demoiselles d'honneur qui accompagnent la jeune reine se trouve Hélène de Mendoza, que son oncle, le marquis de Mendoza, véritable hidalgo de mélodrame, à l'œil sévère, à la voix sinistre, destine à quelque haut et puissant parti d'Espagne. Par malheur et pour déjouer l'ambition de cet oncle cruel, Hélène s'est mariée secrètement à un jeune seigneur de la cour de France, M. de Thavanes; mais, au sortir même de la chapelle mystérieuse, des gens apostés par Mendoza l'ont séparée brusquement de son mari, et elle pleure, elle se désespère pendant que Thavanes épie le moment favorable de l'enlever. Enfin, il a rejoint la cour à Bayonne et, par l'entremise de la bouquetière de la reine, il s'introduit près d'Hélène, sa femme; ils vont fuir ensemble, quand, tout à coup, le farouche Mendoza apparaît et leur barre le passage avec la lame de son épée. Thavanes dégaine de son côté, et les voilà en garde, se cherchant mutuellement de leurs pointes ennemies. Ce duel, dont les péripéties émouvantes ne permettent pas de respirer, est très-bien mis en scène, il mériterait une description plus détaillée, mais ce serait trop en faire attendre le dénouement. Thavanes, dans son emportement, se couvre mal de son épée et son adversaire qui est armé de tout le sang-froid que donne l'expérience, lui porte un coup en pleine poitrine; il chancelle longtemps, enfin il tombe; et Mendoza, la figure placide, l'œil indifférent, le regarde tomber. C'est la fin du second acte. Le troisième se passe dans une forêt, et je ne vois guère pourquoi on n'aurait pas tout aussi bien transporté l'action dans une auberge, dans un salon ou dans une cour de château; il eût même été important d'éviter l'invraisemblance d'une reine d'Espagne se promenant, à une heure avancée de la nuit, dans un bois sauvage en grand costume de bal, et cela pour apprendre que M. de Thavanes est bien réellement possesseur de pièces écrites qui constatent son mariage d'une manière irrévocable. Le pauvre ténor poursuivi par la fortune adverse, pendant trois actes, a un peu l'air, dans cette occasion, d'un voyageur suspect à qui la gendarmerie demande ses papiers.

M. Semet, qui avait débuté d'une façon si heureuse avec sa partition des *Nuits d'Espagne*, n'a pas été si bien inspiré cette fois-ci; ses mélodies n'ont pas cette couleur originale, ce ton élégant qu'il avait su d'abord leur donner, et (défaut plus grave encore) elles sont quelquefois mal cousues entre elles. M. Semet est souvent trop préoccupé de briller par l'abondance des motifs; en voilà un qui arrive à sa cadence finale, et c'est un autre qui vient lui couper brusquement la parole; ce système persiste pendant trois heures. C'est surtout en musique qu'il faut se défier d'une pareille exubérance; on peut avoir de l'imagination, on peut être riche, mais il ne faut pas afficher sa richesse avec orgueil.

Ces restrictions faites, nous trouvons de bonnes qualités chez M. Semet, qui possède dans sa manière d'orchestrer et d'écrire pour les voix tous les secrets de la sonorité.

Après l'ouverture, on a entendu, mais en prêtant l'oreille avec beaucoup d'attention, un chœur d'hommes chanté *pianissimo*, et qui s'appliquerait mieux à toute autre scène (une scène religieuse, par exemple) qu'à celle qui représente de jeunes et fringants seigneurs qui jouent aux dés dans un jardin. Les couplets de la Bouquetière, qui sont intercalés dans ce morceau d'ensemble, manquent de la fraîcheur printanière qui devait être leur premier mérite; nous aimons mieux ceux que chante Grillon avec un sourire trop obstiné, mais aussi avec une très-belle voix de baryton. Le duo entre Audran et Mlle Marimon est heureux d'idée et produit un certain effet, et le finale du premier acte est le meilleur morceau choral de toute la pièce. — Dans le second acte, il y a un *Angelus* pour voix de femmes, qui rappelle trop le chœur du troisième acte du *Domino noir;* puis viennent : une romance plaintive chantée par Grillon ; une seconde romance plus plaintive encore, pour Mlle Rey ; un trio assez bien fait, mais qui manque d'originalité ; enfin, le duo final qui est très-chaleureux et qui précède la grande scène du duel. — Le troisième, à part le chœur d'ouverture et le grand air de Mlle Marimon, est le plus déshérité; le finale surtout aurait pu être mieux développé et terminer plus solennellement la partition.

M. Balanqué, dans le rôle du marquis de Mendoza, s'est fait remarquer comme excellent comédien, ce qui est le dernier luxe pour un chanteur de talent. Malheureusement, M. Audran, qui après une longue absence en province reparaissait devant le public de Paris, n'a pas, dans cette dernière création, été à la hauteur de celles du *Val d'Andore* et de *Giralda*, qui avaient fait autrefois sa réputation. Après cela l'affiche, sous forme d'excuse, annonce depuis huit jours qu'il est *indisposé*. Mlle Marimon est une jeune et blonde débutante, douée d'un aplomb des plus rares; en entrant en scène, elle avait déjà l'air de dire : « C'est moi! écoutez et vous serez contents; » on a écouté et on a applaudi. Si Mlle Rey parvenait à être moins impressionnable les jours de premières représentations, elle serait bien certainement plus maîtresse de sa voix qui, bien souvent, manque de justesse dans les notes élevées.

— La reprise de *la Sonnambula* n'a pas été positivement une occasion de triomphe pour Mlle Saint-Urbain. La voix de cette jeune cantatrice bourdonne dans les notes graves et crie souvent dans les notes aiguës; il est vrai qu'elle chante avec un certain charme dans le *médium*.

M. Belart a une voix assez sympathique et il sait s'en servir, mais un seul artiste écouté ne suffit pas pour l'exécution d'une œuvre dans laquelle le chant domine à l'exclusion presque entière de la partie dramatique. Pour jouer avec succès *la Sonnambula*, il ne faut pas compter sur les effets de scène, sur l'éblouissement des costumes et des décorations; il faut chanter, et on a passablement crié à la représentation de samedi.

Voilà une reprise plus heureuse; c'est celle de *Fra Diavolo* à l'Opéra-Comique. Cette histoire de brigands à chapeaux pointus et à plumets rouges a longtemps captivé le public, et l'attrait est loin d'en être passé. La partition de M. Auber est, comme l'on sait, une de ses plus heureuses, une de celles où son imagination s'est montrée le plus riche; quelle abondance d'idées! quelle élégance et quelle clarté dans l'orchestre! L'exécution a été satisfaisante; on a fait répéter à M. Barbot la sérénade du second acte, et Mlle Lefèvre a été un petit chef-d'œuvre de grâce et de bon goût. Voilà qui fait bien augurer de la nouvelle direction... Bravo, M. Roqueplan !

ALBERT DE LASALLE.

BULLETIN DE LA MODE.

Certains costumes vont à certains monuments et les complètent, pour ainsi dire : c'est ainsi que les habits brodés des hommes, ornés de dentelles et pomponnés de rubans, et les robes traînantes des femmes, au corsage régulière-

---

Fouché comprit parfaitement; seulement, pour se donner le temps de répondre, il eut l'air d'avoir mal entendu.

— L'esprit public? répéta-t-il; je me demande ce que Votre Majesté veut dire.

— Je veux dire, reprit Napoléon, dont la colère éclatait en paroles, que vous avez laissé les esprits s'égarer sur les événements du jour, que vous avez permis qu'on interprétât ma dernière campagne, marquée à chaque pas par des succès, comme une campagne féconde en revers. Ce sont les propos de Paris qui relèvent l'étranger! Savez-vous par où ils me reviennent? Par Pétersbourg! J'ai des ennemis, Dieu merci! eh bien, vous leur donnez leur franc parler; vous leur laissez dire que mon autorité est affaiblie, que la nation est dégoûtée de ma politique, que mes moyens d'action sont diminués; il en résulte que l'Autriche, qui croit à toutes ces balivernes, pense le moment favorable, et veut m'attaquer... Mais, ennemis du dedans, ennemis du dehors, j'exterminerai tout! A propos, vous avez reçu ma lettre du 31 décembre?

— Laquelle, sire?

— Datée de Bénévent.

— Celle où il était question des fils d'émigrés?

— Vous me faites l'effet de l'avoir un peu oubliée.

— Votre Majesté veut-elle que je la lui répète mot pour mot?

— Je ne suis point fâché de m'assurer de votre mémoire. Voyons.

— D'abord, dit Fouché tirant un portefeuille de sa poche, voici la lettre.

Et il sortit la lettre de son portefeuille.

— Ah! ah! dit Napoléon, vous l'avez sur vous?

— La correspondance autographe de Votre Majesté ne me quitte jamais, sire. Quand j'étais préfet chez les Oratoriens, je lisais tous les matins mon bréviaire : depuis que je suis ministre de la police, je lis tous les matins les lettres de Votre Majesté. Voici, continua Fouché sans ouvrir la lettre, voici ce que contenait cette dépêche...

— Oh! monsieur, ce n'est pas le texte que je vous demande, c'est la substance.

— Eh bien, Votre Majesté me disait que des familles d'émigrés avaient soustrait leurs enfants à la conscription en les tenant dans une coupable oisiveté; elle ajoutait qu'elle désirait que je fisse dresser une liste de dix de ces familles par département, et de cinquante pour Paris, afin d'envoyer à l'école militaire de Saint-Cyr tous les jeunes gens de ces familles qui seraient âgés de plus de dix-huit ans.

— C'est bien! je ne veux pas que, par la fâcheuse division des familles qui ne sont pas dans le système, une fraction de la France, si minime qu'elle soit, puisse se soustraire aux efforts que fait la génération présente pour la gloire de la génération à venir... Maintenant, allez! c'est tout ce que j'avais à vous dire.

Fouché s'inclina; mais comme il ne se retirait pas avec la promptitude d'un homme congédié :

— Eh bien? demanda Napoléon.

— Sire, répondit le ministre, Votre Majesté m'a dit beaucoup de choses pour me prouver que ma police était mal faite.

— Après?

— Je ne lui en dirai qu'une seule pour lui prouver le contraire. A Bayonne, Votre Majesté s'est arrêtée deux heures.

— Oui.

— Votre Majesté s'est fait présenter un rapport.

— Un rapport?

— Oui, sur les griefs qu'elle croyait avoir contre moi, rapport tendant à ce que je fusse révoqué et remplacé par M. Savary.

— Et ce rapport est-il signé?

— Il est signé, sire; et, de même que j'ai sur moi les lettres de Votre Majesté, Votre Majesté a sur elle ce rapport... là, sire, dans la poche gauche de votre habit.

Et, du doigt, Fouché désigna la partie de l'uniforme où se trouvait la poche.

— Vous voyez, sire, ajouta-t-il, que ma police est aussi bien faite, sur certains points du moins, que l'étaient celles de M. Lenoir et de M. de Sartine.

Et, sans attendre la réponse de l'empereur, Fouché, qui était près de la porte, sortit à reculons.

Napoléon ne répondit point; seulement, il porta la main à sa poche, en retira une grande feuille de papier pliée en quatre, la déplia, jeta les yeux dessus, puis tourna son regard vers la porte, et, avec un imperceptible sourire :

— Ah! dit-il, tu as raison, tu es encore le plus adroit.

Alors, déchirant le papier, il en jeta les morceaux au feu.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

MODES PARISIENNES. — Costumes de cour.

ment orné de perles et aux garnitures tuyautées correspondant aux boucles alignées de la coiffure, convenaient au palais de Versailles, aux perspectives de ses galeries, à la majesté de ses escaliers, à la symétrie de ses jardins! Les lampas, les brocarts, se creusant en plis profonds sur la taille des belles vénitiennes, et auxquels de larges galons d'or et des amas de pierreries servaient d'ornementations; tous ces riches vêtements, dont le Titien nous a conservé la splendeur, s'harmoniaient avec l'architecture de ces palais ouverts sur les lagunes, et se déployaient naturellement sur les balcons de pierre sculptée que la lune éclairait, et où montait la double harmonie des flots et des sérénades.

On peut en dire autant de ces somptueux manteaux de cour, remis à la mode par l'étiquette; ils vont au palais des Tuileries, et c'est vraiment un très-beau coup d'œil de les voir se dérouler sur les tapis du vaste escalier, traverser la salle des Gardes, la galerie de Diane, la salle des Maréchaux et se grouper dans la salle du Trône, qui est celle des présentations et des réceptions du premier de l'an, ou, pour parler strictement juste, du deux janvier.

La réception de samedi passé a été une des plus nombreuses et des plus brillantes qu'on ait vues depuis l'empire. Toutes les toilettes étaient d'une fraîcheur irréprochable et d'un luxe éblouissant. Voilà pour l'ensemble; quant aux détails, ils seraient innombrables si nous voulions tout décrire, car chaque femme avait rivalisé de recherche et de bon goût, et s'était efforcée que sa robe et sa *traîne* fussent une nouveauté. De là, la plus grande variété dans ces toilettes de cour, dont la forme pourtant diffère peu. Que dites-vous de ce manteau de velours bleu se drapant sur une robe de moire antique blanche? Ce manteau a tout un tour de broderies en perles de Venise et des applications en plumes blanches; c'est-à-dire que la tige de la plume est fixée et que le bout flotte. Sur la robe de moire antique s'élève jusqu'à mi-jupe un merveilleux volant de point d'Alençon; le corsage et les manches courtes en velours bleu comme la traîne, ont les mêmes ornements en plus petits. La coiffure se compose d'un diadème en perles fines et turquoises, duquel s'échappent des barbes en point d'Alençon. Le mouchoir est assorti. Un très-bel éventail en plumes blanches et bleues complète cette toilette.

Une autre traîne, fort remarquée, était portée par une jeune ambassadrice; cette traîne était en moire antique vert Azof, lamée d'or; sur les bords, courait un large bouillonné de satin blanc encadré dans des torsades de soie verte et or. De beaux nœuds en passementerie, également vert et or, étaient posés de distance en distance dans le bouillonné; la robe sur laquelle reposait cette traîne était en tulle illusion blanc avec un semis d'étoiles d'or. La jupe avait cinq volants doubles. La berthe était en blonde blanche à dessins d'or. La barbe assortie était fixée à la chevelure blonde par des aigrettes de diamants. Toute la parure était en diamants. Les *traînes* de quelques jeunes filles présentées et des jeunes femmes étaient plus légères, mais non moins élégantes. Voici la description de celle que portait la belle comtesse de M***. Elle était en satin rouge, recouverte en entier de point d'Angleterre; sur les bords, quatre rangs de cette précieuse dentelle encadraient une guirlande de fleurs de grenade. La robe qui accompagnait cette traîne était en satin blanc avec des volants de dentelle. Toute la parure était en rubis.

La description de ces trois toilettes de cour suffit pour faire comprendre le coup d'œil que doit former l'ensemble de deux ou trois cents toilettes du même genre, mêlées aux brillants uniformes des hommes. L'éclat du trône, les gerbes des lumières des lustres, achèvent ce tableau, que le pinceau voudrait fixer sur quelque immense toile.

YOLANDE.

REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

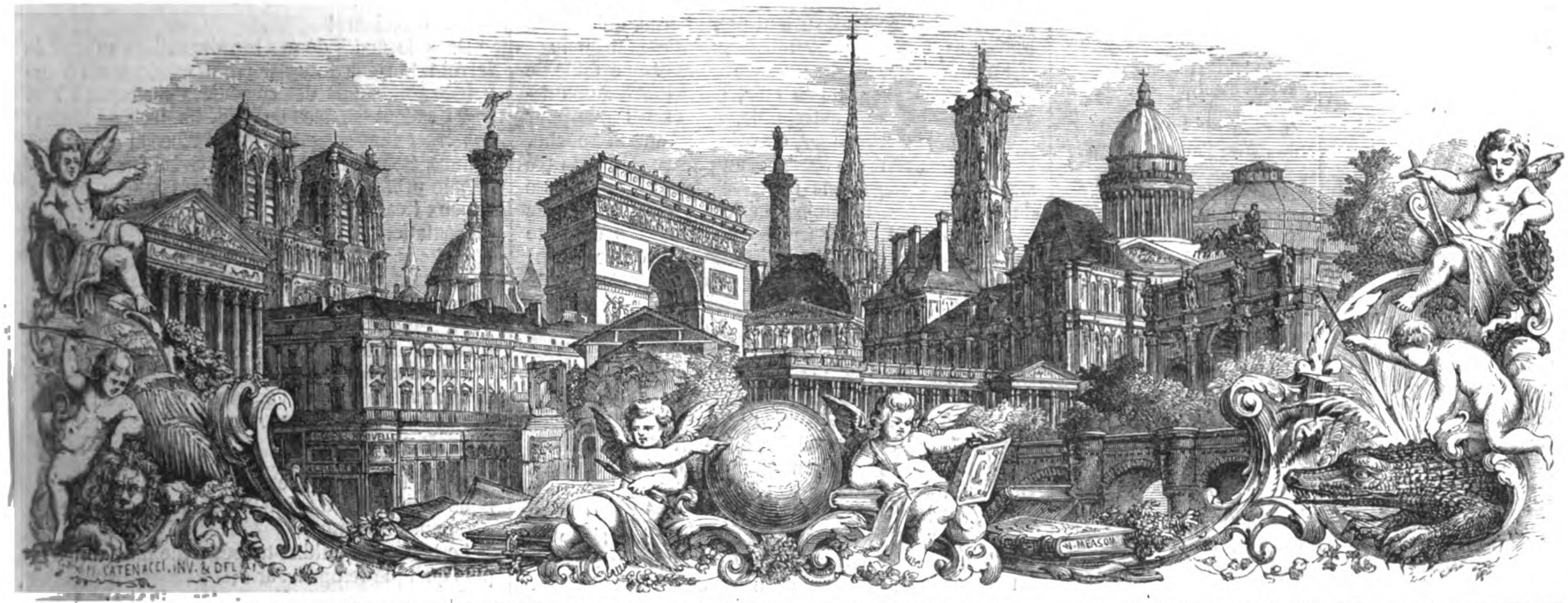
Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

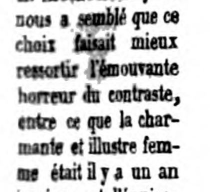
N° 40.
16 Janvier 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Mlle Rachel.

Nous offrons à nos lecteurs la reproduction d'une des plus charmantes images photographiques de Mlle Rachel, image qui nous a été obligeamment communiquée par l'ancien directeur du Théâtre-Français, M. Arsène Houssaye. Il nous a semblé que ce choix faisait mieux ressortir l'émouvante horreur du contraste, entre ce que la charmante et illustre femme était il y a un an à peine... et l'épuisement fatal, prématuré, qui a amené sa déplorable fin! Cette expression souriante, aimable et fine des traits de la tragédienne, est assurément la moins connue du public, qui ne l'a vue, — soit au théâtre, que sous le masque des douleurs ou des fureurs tragiques, — soit dans les portraits commerciaux, que dans la reproduction de ses rôles passionnés; c'est-à-dire toujours la flamme au regard, sous le sourcil contracté, et la main frémissante cherchant le poignard des dénoûments sanglants. Ici nous trouvons la femme dont voici la signature autographe :



et non l'artiste. La femme avec son élégance et son sourire, la femme qui pouvait tourner toutes les têtes que la tragédienne terrifiait ! A l'heure où l'on doit déjà songer à la statue funéraire de ce tombeau sitôt ouvert, comment pouvoir parler de cette beauté qui faisait de ce rare visage une sensation du monde, tout prestige théâtral à part ? Quelle actrice de Paris n'a envié ce pur, fin, poétique et doux visage que les salles étonnées ne virent réellement, si l'on ose dire, au *naturel* que dans *le Moineau de Lesbie* et dans *Lisisca* ? On dit, parmi ceux qui ont eu la triste consolation de voir les derniers cette femme célèbre, que le mal qui la consumait lentement, et qui l'a corrodée vive, avait ajouté encore, par la placidité, le rayonnement intérieur, à cette magique et élégante beauté sur laquelle les contemplations d'une autre vie, peut-être, répandaient un charme doux, accablant, terrible... à fendre l'âme. Un photographe a pu saisir ces traits chauds encore de la vie à peine envolée... Les nombreux admirateurs, les amis désolés de Mlle Rachel doivent espérer que cette image extrême ne sera pas gardée par la seule famille, et qu'elle se répandra partout où durera longtemps la mémoire de la femme illustre qui est pleurée par la France, sa mère, — par l'art, enfin, qu'elle laisse veuf si prématurément !

ANDRÉ.

Mlle RACHEL,
D'après une photographie communiquée par M. Arsène Houssaye, ancien directeur de la Comédie-Française.

Paris, le 15 janvier.

On lit dans le *Moniteur* :

« Jeudi soir, à huit heures et demie, au moment où LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice arrivaient à l'Opéra, trois détonations, provenant de projectiles creux, se sont fait entendre.

» Un nombre considérable de personnes qui stationnaient devant le théâtre, des soldats de l'escorte et de la garde de Paris ont été blessés, deux mortellement.

» Ni l'Empereur ni l'Impératrice n'ont été atteints. Le chapeau de l'Empereur a été percé par un projectile, et le général Roguet, aide de camp de Sa Majesté, qui se trouvait sur le devant de la voiture, a été légèrement blessé à la nuque.

» Deux valets de pied ont été blessés.

» Un cheval de la voiture de Sa Majesté a été tué et la voiture brisée par les projectiles.

» L'Empereur et l'Impératrice ont été accueillis, à leur entrée dans la salle de l'Opéra, par le plus vif enthousiasme. La représentation n'a pas été interrompue.

» En apprenant cet événement, LL. AA. II. le Prince Jérôme Napoléon et le Prince Napoléon, S. A. I. la Princesse Mathilde, LL. AA. les princes Murat, les ministres, plusieurs maréchaux, le maréchal commandant l'armée de Paris, plusieurs grands fonctionnaires, des membres du Corps diplomatique, les préfets de la Seine et de police, le procureur général près la cour de Paris, le procureur impérial, se sont rendus auprès de Leurs Majestés.

» L'instruction a été commencée immédiatement et plusieurs arrestations ont eu lieu.

» Leurs Majestés ont quitté l'Opéra à minuit. Les boulevards avaient été spontanément illuminés, et une foule considérable a fait entendre, sur le passage de l'Empereur et de l'Impératrice, les acclamations les plus enthousiastes et les plus touchantes.

» A leur arrivée aux Tuileries, Leurs Majestés y ont trouvé un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient l'ambassadeur d'Angleterre, le président du Sénat, les membres du Corps diplomatique et plusieurs sénateurs. »

L'affluence sympathique et profondément émue qu'avait attirée sur les boulevards la nouvelle de l'attentat, ne cessa qu'après minuit. Un double sentiment animait tous les groupes : l'horreur pour les auteurs du crime, et la joie que Leurs Majestés eussent échappé aussi providentiellement à ces explosions meurtrières. Les cafés, restés ouverts une grande partie de la nuit, étaient remplis par une foule inquiète, recueillant avec intérêt les détails de la catastrophe et l'assurance que l'empereur et l'impératrice étaient hors de danger. Une multitude, conduite par les mêmes sentiments, visita toute la journée les abords du grand Opéra, où les ravages causés par les projectiles révélaient la grandeur du péril auquel avaient échappé Leurs Majestés. L'Empereur s'était rendu, dès sept heures du matin, aux hospices Dubois et Lariboissière porter des consolations aux blessés.

Delaunay.

COURRIER DE PARIS.

Paris, avec sa population fixe de douze cent mille habitants, panachée de deux cent mille étrangers, y apportant les mœurs, les passions, les excentricités des quatre parties du monde, est chaque jour le théâtre d'une foule de scènes curieuses, imprévues, bizarres, dont le plus grand nombre passe inaperçu. Sans compter toutes celles qu'on sait... et qu'on ne peut pas dire!

Voici un petit fait qui n'appartient pas à ces dernières, dont notre écritoire est pleine, et qui y restent noyées. Le héros de l'histoire n'a aucun scrupule à ce qu'on dise son nom, il trouve l'affaire à l'honneur de tous, et il croit même qu'il y a, dans sa révélation, un bon enseignement. Il s'appelle Paul Masuy; il est petit rentier, n'ayant, à ce titre, que juste ce qu'il faut pour vivre, et cherchant quelque occupation pour conquérir un peu de ce superflu qui fait partie du nécessaire. Vingt-six ans, beau jeune homme, et... *boulevardophile*, si je puis m'exprimer ainsi! De deux à cinq heures, il rencontre toute l'Europe, dans ce tout Paris qui est contenu entre la rue Montmartre et la Madeleine...

Il y a six mois, vient s'installer, hôtel de Bade, au plus bel endroit dudit boulevard, Mlle Sally W*** et sa tante, deux natives du Connecticut, ex-patrie des peuplades Néquodes et Mohicannes. Miss Sally passait régulièrement, comme par abonnement, cinq à six heures du jour, soit à sa fenêtre, soit à errer sur l'asphalte par les mêmes latitudes où croisait implacablement le jeune Masuy (Paul). Un voile, protecteur des flâneries de la belle *Yankee*, cachait son visage, étranger à toute importation, inutile chez nous, de ce grand art de la *flirtation*, qu'il faut prononcer : *fleurtéchone*.

Mais si on ne la voyait pas, elle voyait parfaitement les autres! Elle voyait surtout notre héros, qu'elle observait avec une inquiète attention. Voici pourquoi :

En Amérique, les blancs, les noirs et une foule de gens dont la peau, ou le cuir, participe à doses diverses de ces deux extrémités, ne cessent que pour dormir, boire ou manger, d'avoir le tabac à la bouche. Or, extrêmement nerveuse, et au plus suprême de gré sensible aux sensations olfactives, aussitôt maîtresse de ses volontés, la jeune Américaine s'était enfuie de son Connecticut, pour trouver un air moins empesté dans une autre patrie. Mais, à Paris, quelle déception! Où faire un pas sans être empestée de cette plante toxique qui abêtit toute la génération actuelle! Le cigare ne suffit plus à ces palais bronzés par l'abus, et il n'en font pas plus de cas que d'un cure-dents! C'est actuellement la pipe, l'ignoble pipe dont s'encanaille la moustache des dandies, et miss Sally, stupéfaite, avait vu fumer le *brûle-gueule*, jusque sur le balcon du plus élégant de nos clubs, à l'heure et à la face de toutes les élégances, allant pour voir et être vues!... Or, Paul Masuy ne fumait pas! Ah! vraiment, le rare jeune homme!

Elle le guetta bien. Quoiqu'elle fît, pendant six mois, aux heures où le feu est à toutes les bouches, elle ne vit jamais chez lui que le sourire de ses dents blanches, sous l'accolade gracieuse de sa brune moustache. Quel phénomène! quelle exception! Qui est-il? que fait-il? Elle sut tout cela, et, comme il faut abréger, en bonne règle scénique, lorsque le dénoûment est prévu, il ne nous reste plus qu'à dire que c'était lui, Paul Masuy, dont les bans étaient publiés lundi dernier, à la mairie du deuxième arrondissement, où vous pourrez voir le nom de famille de la tendre Sally. Morale : Elle apporte, au rare jeune homme, deux cent cinquante mille dollars, soit environ soixante mille livres de rente, une figure charmante, une taille de créole et une tante à espérances...

— Eh bien, je parie que vous fumez le soir, en rentrant du spectacle... ou chez vous le matin, en tambourinant au carreau? — dit quelqu'un qui avait entendu de cette bouche si pure le récit qui précède.

Notre homme se mit à rire et demanda, sans répondre, si nous avions vu dans la Revue nouvelle des *Variétés*, la trop craintive demoiselle sous les traits de laquelle les auteurs ont personnifié le *Monde illustré*... D'où je conclus qu'il n'y a peut-être que moi, *André*, qui ne fume formellement pas, à Paris. Avis aux opulentes Américaines, ou autres!

Les journaux ont parlé, il y a quelques semaines, de la mort de Douglas Jerrold, auteur dramatique et journaliste anglais d'un talent très-populaire. Comme on savait que Jerrold ne laissait pas de fortune à sa veuve et à ses enfants, Ch. Dickens, ami du mort, son supérieur dans la renommée, et plus que cela, un bon cœur, voulut entreprendre quelque chose d'utile, de fructueux, en faveur de cette famille en larmes et en alarmes.

Ch. Dickens est l'auteur d'une étincelante série de romans dévorés; *Bleake-house*, *les Temps difficiles*, *Bombey père et fils*, *Nicolas Nickleby*, *le Magasin d'antiquités*, etc., etc. Dans les loisirs que lui laissent ses travaux, il joue la comédie, non pas comme un amateur, mais avec un talent tout à fait hors ligne, et qui, s'il en usait par profession, lui vaudrait une gloire pareille à celle qu'il tire de sa plume. Il dirige une troupe de comédiens dilettantes, formée d'écrivains, de peintres, de musiciens, tous gens connus, qui vont çà et là dans les salons et dans les maisons de campagne de leurs amis, représentant des pièces composées expressément pour cette société. A ces représentations, Ch. Dickens ajoute parfois des lectures de certaines parties de ses romans les plus populaires, de ses *Contes de Noël*, par exemple (*Cristmus Carel*).

C'est par un genre d'*attractions* (great!) de cette nature que l'ami du mort crut pouvoir généreusement venir en aide aux vivants, et que, par une série de représentations et de conférences, ouvertes à grand prix dans diverses salles publiques de Londres, Ch. Dickens et ses amis recueillirent des sommes véritablement considérables. Mais voilà l'imprévu!

Le jour où le grand romancier, le Balzac du peuple anglais, va pour remettre cette fortune à la famille, M. Jerrold fils le reçoit fort mal! Il déclare qu'on s'est à tort servi du nom de son père mort pour ces *attractions* (great!), qu'ils ne veulent en rien connaître de leur produit, et qu'on peut bien porter cet argent à d'autres pauvres!

Cela est fier, assurément; mais les journaux anglais ne semblent pas trouver ce sentiment placé avec à-propos, dans une situation où le public a mis tout son empressement à payer, d'autre chose que de sa présence, la manifestation de sa sympathie posthume. On pense que Mme veuve Jerrold comprendra les choses autrement, et que la bonne pensée de Dickens aura son exécution toute naturelle.

Autre Dickens!

Dans le cours de ces représentations au profit des Jerrold, la reine d'Angleterre fit exprimer son désir de voir la compagnie des comédiens dilettantes à Windsor, pendant les fêtes de Noël. Ch. Dickens demanda : *comment il serait reçu*. On lui répondit qu'il le serait comme étaient reçus les artistes qui forment la compagnie professionnelle que dirige Ch. Kean, le fils du fameux Kean, laquelle compagnie donnait aussi des représentations à Windsor.

Dickens déclara qu'il ne l'entendait pas ainsi, et que, ne voulant pas être personnellement payé, il désirait être reçu : *comme invité*.

La reine a refusé; — Dickens s'est abstenu. — L'affaire s'étant ébruitée, a fait ces jours derniers un grand tapage dans les journaux de Londres, — et nous devons dire que l'opinion s'est vivement prononcée en faveur de l'attitude très-digne prise par le grand écrivain.

Il y a quelques jours, pénétrait dans la basilique tumulaire de Saint-Denis une société formée des personnes suivantes :

Le baron de Guldenstubbé, riche Livonien, fixé depuis quelque temps à Paris;

Sa jeune sœur, *medium* extraordinaire;

Le prince Dimitri Shakoskoy;

La baronne de Pailhès;

M. Charles Baugniet, dessinateur du roi des Belges;

Mlle Désirée Artot, sa nièce, première chanteuse au grand Opéra, qui débutera sous peu de jours;

Mme Artot, mère;

Le baron de Rossenberg, conseiller de la légation de Prusse à Paris;

Le comte d'Ourches;

Et, enfin, le général russe de Bréwern.

Toutes ces personnes allaient assister à une nouvelle expérience de l'*écriture directe des Esprits...*

On nous demandera tout d'abord ce qu'on entend par l'*écriture directe*. Rien de plus simple; tâchons d'être également simple pour l'expliquer.

On sait qu'une corporation de croyants s'agite aujourd'hui par le monde, proclamant *à nouveau* l'immortalité de l'âme, et la présence dans l'éther de tous les êtres délivrés de leur enveloppe terrestre...

Ces êtres, les *Esprits*, sont, par évocation, en rapport avec certains fervents encore revêtus de la charnelle enveloppe, et ils leur manifestent leurs pensées par divers moyens plus ou moins clairs ou obscurs. Les tables, dites tournantes, furent un de ces moyens les plus bizarres. Aujourd'hui, quelques créatures pleines de foi en sont arrivées à la suppression de tout agent ou meuble vulgaire et ridicule, comme intermédiaire avec les *Esprits*, et des signes aussi *matériels* que l'écriture sont demandés *et obtenus*, par divers croyants au nombre desquels se trouvaient plusieurs des personnages que nous venons de citer. Les autres étaient des curieux qui ne demandaient pas mieux que de croire... mais qui voulaient voir, avant tout.

Le baron de Guldenstubbé. — qui en est arrivé à recueillir un si grand nombre de témoignages de l'*écriture directe*, dont on trouve le plus curieux spécimen dans son effrayant ouvrage sur la matière, — avait reçu l'avis que, ce jour-là, dans l'église de Saint-Denis, un des lieux fatidiques désignés par les correspondants surnaturels, aurait lieu une pieuse manifestation. C'est pour y assister que s'était réunie la petite caravane de croyants et de curieux que nous venons d'énumérer, et que dirigeait le noble Livonien, personnage d'un esprit très-profond, très-lettré, très-mystique.

Les personnes pour lesquelles l'épreuve avait le plus particulièrement le caractère d'une révélation s'étaient munies de papier recherché et apporté avec défiance et puisé, avec préméditation, aux endroits les plus éloignés de tout soupçon de complicité. C'étaient une tête de lettre imprimée de M. Adolphe Sax, inventeur et fabricant d'instruments de cuivre, — une autre du consulat prussien, — une feuille de papier lilas pris dans une ramette chez une personne à laquelle on cacha l'usage qu'on en voulait faire, — et enfin la moitié blanche d'une lettre reçue de province le matin, par un des visiteurs, et déchirée dans l'église même.

Deux des papiers pliés furent déposés, par ceux qui les avaient apportés, à deux endroits désignés par M. de Guldenstubbé qui n'y toucha point. C'était au pied de certains tombeaux. Le baron et sa sœur s'agenouillèrent et se recueillirent, pendant que les observateurs ne perdaient pas de vue les papiers

Quelques instants se passèrent... On releva les deux papiers... rien! Seulement l'un d'eux, teint de lilas, était légèrement déchiré...

On descendit dans la crypte. Une feuille arrachée, après scrupuleux examen, du calepin de M^lle Artot, fut posée par le prince Dimitri Shakoskoy au pied de la statue de Marie-Antoinette ; le conseiller de légation prussienne plaça la facture Adolphe Sax sur le rebord d'un autre tombeau ; M^me de Pailhès mit la demi-lettre sur un autre point désigné, et pendant que chacun observait très-rigoureusement son papier, le baron et sa sœur se mirent en prières...

Au bout de peu d'instants ces divers papiers furent relevés par ceux mêmes qui les avaient placés. Sur le sien, le prince trouva le mot *Saint* tracé au crayon, en écriture anglaise... Le diplomate n'aperçut qu'une sorte de figure indéchiffrable sur le papier Sax ; quant à la baronne, la feuille dépliée lui offrit le parafe compliqué qui terminait la signature d'une personne chère à son souvenir, et dont la pensée l'avait absorbée pendant l'expérience....

— Eh bien, que concluez-vous de pareils faits? demandera-t-on.

La conclusion ?

Nous la remettons à un prochain numéro.

~~~ Deux mots des *Fausses Bonnes Femmes* :

— Moi ! — dit M^lle Fargueil, — je ne demande pas la fortune... il me suffit d'avoir le strict superflu !

M^me Guillemain se plaint du ton de son gendre Félix à son égard :

— Je ne peux pas vous faire une observation sans que vous m'envoyiez à tous les diables !

— Oh non ! — répond Félix, — un seul suffit !

On n'a jamais vu, de mémoire de critique, une pièce où défilent tant de toilettes ! Il y en a bien deux douzaines, et, pour sa part, M^lle Fargueil en porte sept véritablement abracadabrantes. Il y a une classe de femmes, à Paris, lesquelles, lorsqu'on parle d'une pièce nouvelle, ne demandent point :

— Y a-t-il de l'intérêt ? du cœur? de l'esprit ?

Non. Ces dames demandent précipitamment :

— Y a-t-il des toilettes ?

Celles-là seront servies à souhait par *les Fausses Bonnes Femmes*.

~~~ Il s'est passé cette semaine une scène fort imprévue dans un hôtel du boulevard des Italiens. Un monsieur y jetait, non pas l'argent, mais l'or par les fenêtres ! Voici l'histoire... Nous la tenons d'un colocataire de ce Mexicain, Brésilien ou Péruvien, nous ignorons qu'elle est au juste sa patrie.

Cet exotique commande une robe de chambre dans un magasin spécial. Il la veut en soie puce, ouatée, piquée, à revers et parements gros bleu. Il faut huit jours pour la faire ; on la fait, on l'apporte ; il n'y est pas, on la laisse ; il rentre, la trouve ; reçoit une lettre de Londres, s'en émeut et part !

Le lendemain, le fournisseur revient pour toucher son dû : 150 francs ; on lui dit que le Bolivien, l'Argentin ou le Chilien, je ne sais, est brusquement parti. Le garçon d'hôtel ignorait que ce départ n'était qu'une excursion, l'étranger ayant laissé ses malles. Fureur du fournisseur. Il se croit escroqué, et va faire sa déclaration au commissaire. La police fait son affaire ; gare à lui si l'on pince le Taïtien, le Venezuélien, ou l'Equatorien, nous ne saurions dire ! Quinze jours se passent.

Mais soudain, l'homme aux robes de chambre apprend que sa pratique a reparu ! Il y court, précédé déjà d'un agent. Quand il arrive, l'agent était en train d'être convaincu que le marchand avait fait une dénonciation légère. Le Caraïbe, dans les veines duquel coulait du soleil en globules, était aussi indigné que furieux ! Le fournisseur arriva donc fort mal. En le voyant, l'étranger sentit redoubler son ire ; elle s'exhala dans les termes les plus ardents :

— Comment ! vous vous êtes permis de croire qu'un homme comme moi s'en allait avec vos 150 francs ! avec vos 1,500 francs ! car je ne sais ce que vaut cette guenille ! — dit-il en piétinant sur la soyeuse robe de chambre. — Vous me prenez donc pour un voleur et un sans le sou ! moi !... moi !... (Le tout saupoudré d'épithètes les plus transocéaniques.) Vous ne savez donc pas à qui vous avez affaire? De l'argent? de l'or! qu'est-ce que ça me fait, à moi ?... En voilà ! en voilà ! tenez ! payez-vous, et apprenez enfin qui je suis, misérable !...

Et en parlant ainsi, il plonge ses mains, dans un tiroir plein d'or ; il en prend des poignées, et, transporté d'une indignation presque épileptique, il les lance à la tête du marchand, véritablement ahuri, ébouriffé, et bientôt assommé. Les pièces, lancées avec fureur, l'atteignent en plein visage, le blessent ; il crie comme un diable ; on le paye trop ! Mais les trois quarts des pièces d'or passent outre, et vont jaillir par la fenêtre, en brisant les carreaux, tombant sur le boulevard avec les éclats du verre, et convertissant en Danaés imprévues toutes les personnes que la belle heure et le temps sec accumulaient sur l'asphalte. Cinq à six mille francs, peut-être plus, pleuvent ainsi, s'éparpillant jusque sous le pas des chevaux, et faisant de la boue du macadam un véritable Sacramento, tandis que là-haut le fournisseur poussait des cris d'orfraie. Il avait reçu 120 francs sur un œil, 80 dans le cou,— sa fourniture était surpayée,—plus 60 francs sur la bouche : c'était le pourboire !

L'agent, émerveillé du spectacle, s'était d'abord trouvé sans force et sans voix pour l'interrompre ; mais la présence d'esprit revenue, il s'était mis en travers, et, ramenant à la modération et à l'économie le Grenadien ou le Canadien, il avait soustrait la victime à ce mode excessif de payement au comptant, avec trop d'intérêts ! Le marchand s'était esquivé, l'agent avait salué, et l'Equatorien s'était calmé, dans la persuasion où il était, désormais, qu'on ne le prendrait plus pour un aventurier, venant du Paraguay ou de l'Uruguay pour escamoter des robes de chambre. Quand on monta de la rue pour lui restituer quelques parties de l'or jeté par la fenêtre, il le repoussa, et en fit très-simplement don aux mains honnêtes. Il est bon de finir... et de finir par le nom de ce magnifique étranger : il s'appelle Juan de Gallapagos.

~~~ Connaissez-vous M. Oscar ? Nos lecteurs, non, peut-être... mais nos lectrices ! M. Oscar,—révélons-le aux premiers,—est un jeune commis de magasin de nouveautés, que ces bazars d'étoffes s'arrachent à cause de ses belles manières et de son influence sur la vente. Cet Oscar est irrésistible, et toute femme qui vient à lui pour acheter un foulard, ou une paire de petits rideaux, s'en va immaitrisablement avec vingt mètres de moire antique ou trois volants de dentelle. C'est un enjôleur à haute pression !

M. Oscar a la trentaine, des cheveux à raie occipitale, blonds et à la vanille ; les favoris à la palefrenière, des moustaches à la Rubens, la bouche en cœur, le nez en trompette, les yeux en coulisse et la dent belle. Il met de la poudre de riz... pour mieux s'entendre avec ces dames. De corset... je ne répondrais pas. Mais il est chaussé... comme une Parisienne.

Il règne dans son comptoir, les yeux toujours tournés vers la porte principale. S'arrête-t-il un équipage? le maître du magasin lui jette un coup d'œil significatif, qui semble dire : A vous !

En effet, la marquise, la baronne, la femme de noblesse ou de finance (toutes femmes de robe), une fois entrée... vite, c'est M. Oscar qui donne ! D'ailleurs, elle le cherche, je le parierais bien. Sur-le-champ, commencent des évolutions, des tactiques, des opérations obsidionales qui offriraient une scène du plus haut comique dans quelque franche comédie du jour. La dame part enchantée, et chargée. Quelquefois M. Oscar va en ville, lorsqu'il s'agit de déterminer le choix de M^me la comtesse ou de M^me la millionnaire, sur un article plutôt que sur l'autre. On dit que là il est superbe ! Il passe carrément du côté de la pratique, a l'air de faire les affaires de madame, et de sacrifier les vulgaires intérêts du magasin en faveur de la personne chez laquelle il se croit reçu... lorsqu'il n'y est qu'entré.

Quand la haute pratique ne donne pas, que la *cliente* blasonnée ou dorée laisse des loisirs de comptoir à M. Oscar, il daigne donner sur les gens de passage. M. Oscar a un flair de *pointer* écossais : il devine au premier coup d'œil à qui il a affaire. Ce n'est plus la comédie alors, c'est le vaudeville ! Qu'il survienne une brave bourgeoise du Marais, une provinciale cossue et nouvellement débarquée : une proie... c'est lui qui *la fait*, — c'est le mot de commerce, — dites plutôt qu'il la *refait*, en argot. La pauvre femme est abasourdie, ahurie, assourdie, ne soupçonnant guère qu'on pût entendre un feu d'artifice ! Oui, un feu roulant, et de tous les artifices auxquels le madapolam bourgeois peut servir d'amorce, pour en arriver aux bouquets des plus coûteuses soieries, auxquelles elle ne songeait pas, cette honnête dame du Lot-et-Garonne... et dont elle emporte un lot ruineux, que lui applique si bien cet Oscar droit venu de cette Garonne !

Un magasin rival de celui qui est actuellement orné de l'Oscar, lui a fait offrir mille écus de plus, fixes, et demi pour cent sur la vente positivement forcée. Ce magasin sait bien que si ce pharamineux commis vient chez lui, chez lui aussi le suivront bien des clientes qui croient dru l'avoir dans leurs intérêts quand elles achètent. Mais ce premier ténor de la haute nouveauté demande un petit coupé pour aller en ville, au profit du magasin, et à la campagne pour lui-même, le dimanche, avec Rosalba. Que le magasin à trop grande pancarte qui possède l'Oscar se tienne donc, par les présentes, bien averti, et qu'il forge d'or la chaîne qui doit retenir cet attractif chef d'emploi, que bien des femmes, de ce côté-ci de la Seine, voudraient retenir par des guirlandes de fleurs !

~~~ Un de nos quarante est bien malheureux ! Il avait espéré acheter à bas prix un bout d'angle de terrain, qui avance dans le voisinage de la serre contiguë à son cabinet de travail, et où des pauvresses viennent laver leur linge sale en famille, utilisant un affreux récipient où coule l'eau d'un drainage imprévu, souterrain. Mais un aubergiste du coin, propriétaire du trou, en demande dix fois plus que si l'enclave était placée à l'angle de la rue Vivienne et du boulevard ! De sorte que l'amour-propre résiste plus encore que l'économie, pour que notre immortel se décide à payer si cher le droit d'aligner son jardin.

Il y a quelques années, M. de Rothschild subit quelque chose d'analogue comme fait, mais de bien autrement extravagant comme chiffre, à sa terre de Ferrières. Il s'y trouvait une enclave de quatre arpents, appartenant au boulanger du village. A la solennelle époque des chasses (et Ferrières est surtout une magnifique chasse), tout le gibier, traqué ailleurs, se réfugiait sur l'enclave du voisin, lequel, aposté là avec quelques farceurs du village, tuait les magnifiques pièces qu'un royal appareil de chasse leur rabattait... Charles X n'avait jamais été servi comme l'était ce mitron !

C'était intolérable et ruineux. Le boulanger vendait des daims, des chevreuils, des faisans dorés, les plus belles pièces, très-légalement tuées chez lui, en temps permis : rien à dire ! mais quoi faire? acheter l'enclave ; — Combien les quatre arpents !

— 200,000 francs... parce que c'est vous, c'est bien le cas de le dire !

Le tout valait bien 2,000 fr. Nous ne savons pas au juste combien le célèbre baron a payé, mais, pour sûr, ce terrain trop giboyeux lui a coûté plus cher que la cour de son hôtel de la rue Laffitte !

M. Scribe eut, à Montalais, au bas Meudon, où il habitait l'été, avant d'acheter Séricourt, une oppression du même genre. Montalais avait jadis été habité par M^lle Lange, cette charmante actrice dont le foyer des artistes, au Théâtre-Français, possède un portrait véritablement trop décolleté. Il y avait sur l'escalier du perron des ressorts qui, partant sous les pieds des arrivants, faisaient tinter des sonnettes à l'intérieur... M^lle Lange aimait à savoir que quelqu'un survenait ! Revenons à M. Scribe et à ses désagréments :

Là aussi, une enclave. Le paysan qui en est maître exige un prix fou. M. Scribe refuse. Le paysan, exaspéré de voir sa spéculation manquée, veut se venger. Il entasse, jour et nuit, sur ce point voisin du château, les plus affreuses ordures, et y entretient un feu continuel, si bien que l'habitation est empestée de fumée âcre, odieuse, pestilentielle : M. Scribe n'a pour lui que le vent d'est !

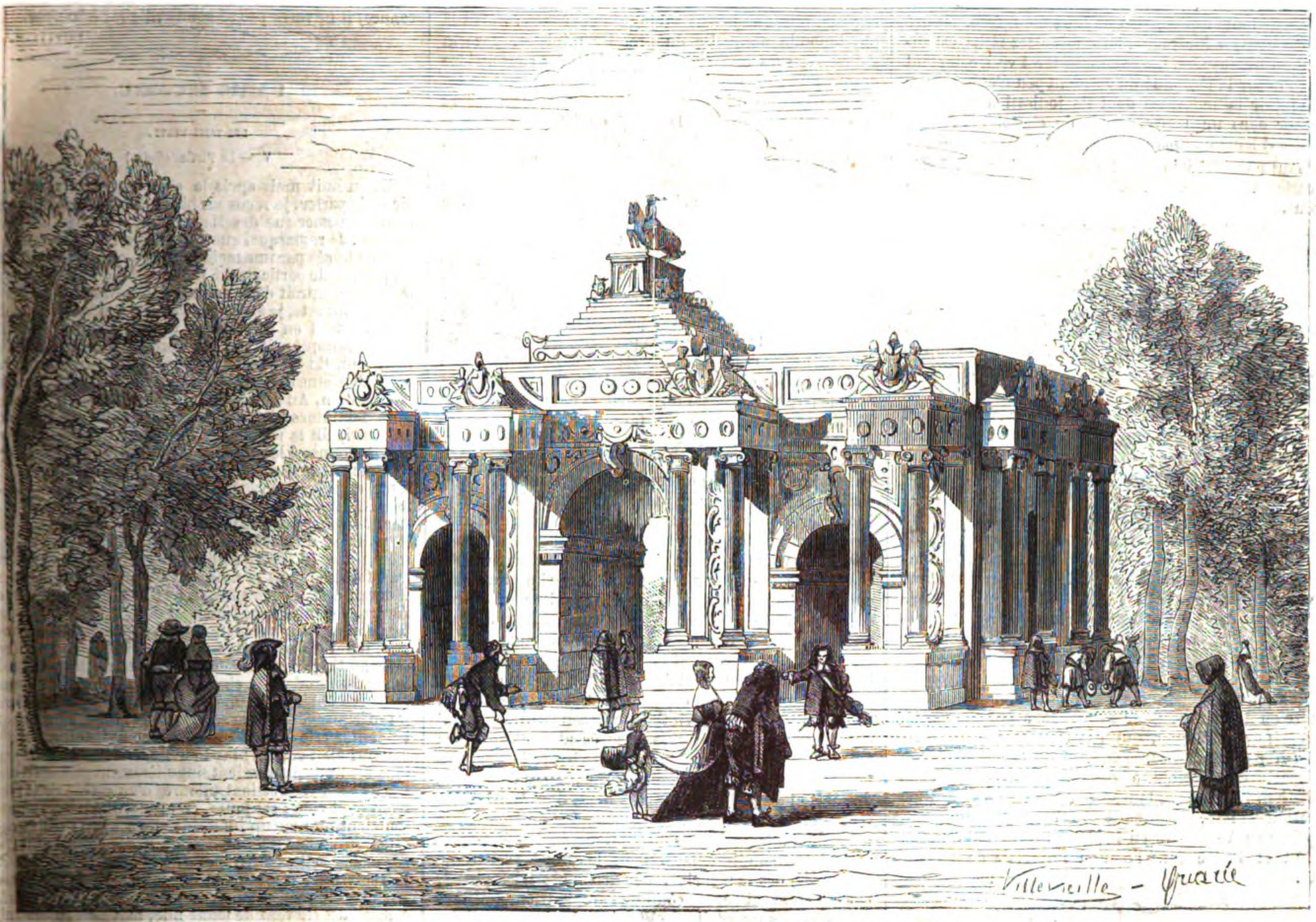
Le paysan est mort, toujours furieux. Il a légué à ses enfants l'ordre de ne jamais vendre à M. Scribe, — et de brûler sur l'enclave des vieilles savates à perpétuité ! Ce que sentant, c'est M. Scribe qui a vendu Montalais au général Saint-Arnaud. M. Scribe parti, les héritiers de l'implacable paysan ont cédé.

~~~ Lundi ont eu lieu les funérailles de M^lle Rachel, au milieu d'un concours inouï de personnes sympathiques ou de curieux. Il semblait à la foule qu'il y avait plus de grandeur à aller chercher la dépouille de cette illustre femme vers cette place Royale, ample et austère, et dans un hôtel historique qui a eu ses habitants célèbres, — que là-bas, rue Trudon, en cette coquette demeure que la pauvre femme s'était parée aux époques riantes de sa trop courte vie.

Quel contraste entre cette humble naissance et cette mort retentissante, entre ce berceau et ce tombeau ! Le berceau qui fut une nippe pendue au sein de sa pauvre mère errante par les rudes chemins ; — le tombeau, au bord duquel la France en deuil parle par la bouche émue de plusieurs de ses célébrités, exprimant l'admiration et les regrets de tous !

Dans une civilisation où la femme n'a de rôle qu'au foyer de la famille, — où l'exception de la loi des empires peut seule lui concéder l'hérédité des trônes, — dans une société où le talent n'est chez la femme qu'*un art d'agrément*, et le génie une source de chagrins et de troubles, tant il jette l'anomalie au milieu de sa vie bornée, — une femme qui part d'où est partie M^lle Rachel, pour arriver où elle est arrivée, est l'événement d'une génération, un phénomène. Sa vie n'est pas une ascension : c'est une assomption sociale !

ANDRÉ.
~~~

Catastrophe arrivée à l'église Saint-Sulpice, le 8 janvier 1858.

Vue de Léon, capitale de la province de Nicaragua.

Fort San-Carlos à l'entrée du lac Nicaragua, en venant de Greytown.



LES BARRIÈRES DE PARIS.— Barrière du Trône, d'après le projet de Perrault (1670).

Catastrophe de Saint-Sulpice.

Un malheur que toutes les prévisions de la prudence n'a pu prévenir a jeté la mort et la consternation dans le public pieux qui assistait, vendredi 8 janvier, à la messe de dix heures trois quarts, dans l'église de Saint-Sulpice. Un des réservoirs d'eau chaude, nécessité par le calorifère, et placé dans le socle d'une statue, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, éclata avec tant de violence qu'il fit voler en morceaux son bassin de métal et la chaire qui l'avoisinait. Une nappe d'eau bouillante en jaillit, au milieu des tourbillons d'une vapeur brûlante. C'est cette chapelle, à l'instant même de la catastrophe et avec l'épouvante qu'elle y répandit, que représente notre gravure.

Le nombre des victimes est de douze. Deux dames furent tuées sur place ; un homme, transporté à la sacristie, y expira après une demi-heure de cruelles souffrances ; plusieurs personnes blessées furent déposées à l'hôpital de la Charité, où l'une d'elles succomba le dimanche soir. Les autres purent être transportées à leur domicile.

Il importe de constater que cet accident est un de ces malheurs qui trompent tous les calculs de la science. Le système de chauffage à l'eau bouillante, qui l'a produit, avait été d'objet des expériences les plus rigoureuses ; c'est celui qui est employé au Sénat, au Palais-Bourbon et à l'Institut. Nous devons ajouter que le renouvellement de cette catastrophe est impossible, le réservoir qui a éclaté étant le seul qui fût établi dans l'église ; les autres se trouvent, en effet, placés dans les substructions de l'édifice.

Delaunay.

Léon et le fort San-Carlos.

Le Nicaragua est une de ces contrées comme il n'en existe guère, et que la Providence a comblée de tous les

Barrière du Trône (1858).

dons : situation, climat, fertilité, magnificence, ressources de toute espèce, rien ne lui a été refusé. Malgré tous ces dons, le Nicaragua, autrefois assez riche, est aujourd'hui très-pauvre. Les habitants, il est vrai, comptant beaucoup sur la fécondité du sol, font peu d'efforts pour reconquérir la puissance dont ils jouissaient jadis ; se balancer dans un hamac, boire du chocolat et fumer, telles sont leurs occupations ordinaires.

Il faut pourtant y joindre les combats de coqs. Après les cartes et les dés, c'est le divertissement qui les occupe le plus.

La capitale du Nicaragua est Léon. Cette ville est bâtie dans le style ordinaire de l'Amérique espagnole ; ses rues, étroites et bordées de maisons à un seul étage, couvrant une immense surface, sont construites en forme de carré. Le milieu est un espace ouvert, généralement planté d'arbres et de fleurs, autour duquel règne un large corridor, également à jour, qui permet l'accès à des appartements spacieux, élevés et admirablement adaptés au climat.

Le Nicaragua possède plusieurs volcans célèbres, entre autres l'Ometèpe, qui s'élève au milieu d'un lac sous la forme d'un cône parfait de 5,000 pieds de haut. C'est sur une des rues de ce lac qu'est situé le fort San-Carlos ; on y parvient par la rivière San-Juan, dont la ville de Greytown commande l'entrée.

On ne saurait omettre, en parlant du Nicaragua, de mentionner les tentatives si intéressantes pour le commerce européen, et dont le but est l'établissement d'une communication pour les navires qui se rendent de l'Atlantique dans le Pacifique. On sait que ce fut Napoléon III, résidant alors en Angleterre, qui s'occupa le premier de cette question, en désignant la rivière San-Juan, les lacs de Nicaragua et Léon, comme la voie la meilleure qu'on puisse adopter. Il fut même invité à se rendre en Amérique, pour se mettre à la tête de cette entreprise gigantesque, qui devait porter le nom de *Canal Napoleone de Nicaragua*. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte crut devoir à cette époque décliner cette invitation. Néanmoins, touché de marques de sympathie venues de si loin, il consentit à exécuter un travail qui, imprimé en Angleterre en 1846, se trouve aujourd'hui traduit et inséré dans l'édition impériale de Sa Majesté.

D.

Barrière du Trône.

La barrière du Trône s'élève sur un terrain originairement compris entre le couvent des Hospitalières de la Roquette, l'abbaye Saint-Antoine et la vaste résidence dite de Rambouillet. De verdoyants vergers, de réjouissantes cultures en avaient été tout l'intérêt jusqu'au 5 juillet 1652, date du premier événement qui lui donna une importance historique.

Dès l'aube se développèrent en courbes parallèles, depuis la Seine jusqu'à Charonne, l'armée des princes et celle du roi, cette dernière sous le commandement du vicomte de Turenne. Pauvre petite armée en réalité, mais composée de gens du métier. Sur la hauteur de Charonne, coquettement parée de ses moulins, trois personnages et leur suite peu nombreuse l'encourageaient de leur présence : le jeune roi qui s'appelait déjà Louis XIV, sans avoir encore révélé à l'Europe la foudroyante puissance de ce nom ; Anne d'Autriche, sa mère, une des princesses les plus méritantes et les plus insultées de celles qui ont porté le titre de reine de France ; Mazarin, de tous les ministres le plus inféodé au pouvoir, avec ses valises toujours prêtes pour l'exil.

Ce fut une triste journée pour la cour et le cardinal-ministre. Ils en prirent leur revanche huit ans plus tard, sur le lieu même de leur déconvenue :

Par une belle journée d'août 1660, la ville de Paris faisait élever, à quelques centaines de pas en avant de la porte Saint-Antoine, un dais massif fleurdelisé et soutenu par un grand nombre de colonnes. Un degré de vingt marches y conduisait de la plaine ; à gauche, une élégante galerie jetée sur cinq arches le reliait au premier étage d'un corps de logis voisin. De bonne heure, tous les corps constitués de l'Etat se groupèrent alentour, en attendant la faveur d'être admis à prêter serment d'obéissance et de fidélité, et à son rang le parlement insolent naguère, mais purgé à cette heure de ses Broussel, de ses Blancmesnil, de ses Charton. Après un temps convenable d'attente, on vit paraître le jeune roi, la jeune reine, la reine mère et le cardinal. Ils traversèrent la galerie et vinrent prendre place : les augustes époux, sous le dôme du milieu, où deux fauteuils leur étaient préparés ; Anne d'Autriche, sous un dôme contigu, à leur droite ; Mazarin, sous un autre semblable, à leur gauche. Des acclamations enthousiastes remplirent les airs, mille drapeaux s'agitèrent en signe d'allégresse ; mais deux choses dominaient tout cela et jusqu'à la fierté juvénile du monarque, jusqu'à la mélancolie contrastante de la régente, plus que jamais subjuguée et effacée : c'était la physionomie narquoise du premier ministre. Mazarin s'abreuva, sous ce *trône* ou *haut dais*, des soumissions dévolues à sa puissance sans parvenir à s'en rassasier. Un arc de triomphe lui semblant nécessaire pour en rendre la satisfaction durable, le projet en fut mis à un concours, d'où sortirent deux modèles, l'un de Lebrun, l'autre de Charles Perrault. L'arc de Perrault eut la préférence. C'est tout ce qu'en put emporter Mazarin, qui mourut l'année suivante. Le terrible pupille du vieil Italien ne devait pas tarder, toutefois, à fournir plus de prétextes personnels qu'il n'était besoin à l'érection du monument triomphal. De retour des campagnes de Flandre et de Franche-Comté, il en posa la première pierre en 1670, et l'exécution en parvint rapidement jusqu'aux piédestaux des colonnes. A ce point, une suspension survint dans les travaux, causée peut-être par le deuil de cette princesse dont la mort arrachait à Bossuet son cri épouvantable : « Madame se meurt ! Madame est morte ! » Sous le frisson universel qui suivit, et en présence de ce témoignage inexorable de la fragilité des existences les plus enviées, les manifestations de l'orgueil humain devaient bien un peu pâlir, même sous le grand roi. Quand on songea à reprendre le monument, on convint de l'achever d'abord en plâtre, pour en juger l'effet avant de procéder à son exécution définitive. On voit par le dessin qui accompagne ces lignes que sa masse quadrangulaire, encadrant une triple voûte, était surmontée d'un vaste piédestal richement écussonné aux armes de France et destiné à recevoir la statue équestre de Louis XIV, celle peut être de Girardon, vrai chef-d'œuvre qui a fini par aller décorer une des places de Bordeaux. Deux lions furieux sortaient du piédestal, et regardant l'un et l'autre dans des directions opposées, pouvaient figurer le double élan du héros sur les deux provinces espagnoles. Sur chaque façade, des colonnes d'ordre corinthien, par couples, enserraient des médaillons épisodiques des récentes campagnes ; entre les chapiteaux et à la base, des bas-reliefs de mêlées alternaient avec les figures symboliques de la Paix, des Arts et de l'Abondance ; plus haut, des trophées, des captifs enchaînés ; enfin, au beau milieu du fronton, la place bien ostensible de l'inscription, dont la modestie eût été le moindre défaut. Dans le projet avaient été comprises, dès le principe, deux colonnes triomphales, placées en avant sur les côtés de l'arc de triomphe. Chacune d'elles supportait une Victoire ; des écussons et des trophées les décoraient à mi-hauteur, et sur chaque piédestal une figure assise, d'un côté la Flandre, de l'autre la Franche-Comté.

Mais les adversités s'étaient mêlées aux premiers succès d'un long règne. Le pauvre édifice de la place du Trône fut négligé ; il tombait de vétusté quand le monarque mourut de vieillesse. Après lui, ce devait être encore pis : le Régent ne devait aimer ni ce coin de Paris, ni cet arc à moitié Mazarin ; il le prouva en ordonnant sa démolition dans le cours de l'année 1717.

En 1786, les deux colonnes existaient encore, l'architecte Ledoux les compris dans son projet de la barrière du Trône. Depuis cette époque, l'histoire de leurs vicissitudes est presque celle des régimes qui se sont succédé en France. En 1792, les Victoires cèdent leur place élevée à de grosses Libertés ; le bonnet phrygien et les faisceaux consulaires sont substitués aux écussons royaux. La Franche-Comté, si longtemps accroupie sur le piédestal, est remplacée par une demi-douzaine de Vertus démocratiques ; pareil nombre expulse, de l'autre côté, la Flandre. L'empereur Napoléon I^er, à son tour, goûte peu cette décoration et la fait disparaître. Les deux colonnes, complétement dépouillées jusqu'en 1814, semblaient comme des places à louer à quelque vanité en peine de domicile. En 1815, restauration des anciennes Victoires, des anciens écussons, des anciennes figures du piédestal, et, afin que l'illusion soit plus complète, répétition de l'entrée de jeunes et augustes époux dans la capitale, par l'intervalle compris entre les deux colonnes.

Le veuvage des colonnes continua jusqu'en 1844. A cette époque, l'édilité parisienne voulut y mettre un terme en plaçant sur leurs chapiteaux les statues de deux souverains, et le choix tomba sur Philippe-Auguste et saint Louis.

Actuellement, la barrière du Trône, l'une des plus vastes de la capitale, est celle qui s'y relie le moins par sa physionomie. L'herbe irrégulière, qui pousse sous la double rangée d'arbres de la place, assourdit les pas du promeneur ; les murs délabrés et les masures qui en forment l'enceinte, l'attristent ; les avenues désertes ou mal hantées qui y débouchent, l'inquiètent ; mais déjà, par une issue, il entrevoit Paris contemporain.

Et demain ? qu'apportera-t-il à cette barrière, la vie ou l'oubli toujours croissant ? Un chemin de fer près d'être inauguré semblerait bien donner quelque espérance, mais Paris se tourne vers l'ouest, les coteaux de Saint-Cloud l'appellent. Il est à propos que saint Louis, de son faîte aérien, regarde dans la direction de Vincennes, il ne verra pas sa bonne ville lui échapper.

DUVIVIER.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

V. — La Partie. (*Suite.*)

Six ou huit mois après la curieuse entrevue dont je viens de parler, je reçus un billet qui me priait instamment de passer rue des Martyrs, au domicile du jeune homme. Je remarquai que l'écriture en était tremblée et comme tracée par une main d'enfant qui eût voulu s'appliquer. Cette particularité m'inquiéta, d'autant plus que le billet n'entrait dans aucune explication. Je ne perdis pas une minute, je sortis et m'acheminai vers la rue des Martyrs, tout en pressentant un malheur. Arrivé à la maison indiquée, je jetai au portier le nom du fils de mon ami. En ce moment, la loge était envahie par une demi-douzaine de commères qui parlaient avec beaucoup d'animation. Au nom du jeune homme, toutes ces langues féminines s'arrêtèrent. « Monsieur ne peut voir M. Henri, dit le portier ; M. Henri est très-mal et ne reçoit personne. » Je montrai alors le billet que j'avais reçu. « Si monsieur a un billet de M. Henri, c'est bien différent, et je vais accompagner monsieur. » J'appris en montant l'escalier que le jeune homme s'était battu en duel le matin du jour précédent, et qu'il avait reçu dans la poitrine un terrible coup d'épée. « C'est que, ajouta mon guide, M. Henri n'était pas rangé du tout ; il rentrait fort tard dans la nuit, quelquefois même le matin ; il devait certainement lui arriver malheur un jour ou l'autre. » Quand nous fûmes au quatrième étage, le portier sonna avec précaution, une garde-malade vint ouvrir, il lui dit que j'étais appelé et attendu, puis il redescendit après avoir demandé des nouvelles du blessé. J'entrai enfin dans la chambre de celui-ci, où je trouvai un jeune étudiant en médecine qui prodiguait à Henri les marques d'une vive sollicitude, et lui donnait, en attendant le retour du docteur, des soins intelligents.

Henri était couché ; la pâleur de son visage me frappa ; tous ses traits paraissaient singulièrement amincis et contractés ; ses yeux étaient entourés d'un cercle violet ; son front était ridé ; ses joues, creuses et diaphanes, ne présentaient plus aucun indice de vie ; ses yeux seuls accusaient, par une vivacité fiévreuse, que le cœur battait encore dans cette pauvre poitrine si cruellement blessée. Je remarquai avec stupeur que ses cheveux, que j'avais vus magnifiques, d'un noir de jais, souples et lustrés comme des cheveux de jeune fille, huit mois auparavant, étaient en partie devenus blancs.

Je compris que le coup d'épée n'était qu'un épisode de cette existence qu'il n'avait pas tenu à moi de rendre meilleure, son dénoûment, peut-être ; mais que le temps qui s'était écoulé depuis notre première et unique entrevue avait été fécond pour le jeune homme en cruelles épreuves et en tortures.

Aussitôt que Henri m'aperçut, il me remercia du regard ; il n'essaya pas de me prendre la main, car tout mouvement lui était interdit, mais il sut me faire comprendre par l'éloquence de ses yeux qu'il était vivement touché de mon empressement.

Peu de temps après mon arrivée, le médecin entra, consulta le pouls du malade, visita l'appareil de la blessure, prescrivit une potion, ordonna à l'étudiant et à la garde des soins particuliers pour la nuit ; puis il me fit signe de passer avec lui dans une pièce voisine. « Ce jeune homme, monsieur, me dit-il alors, a exprimé le désir de vous voir, et il vous a écrit, malgré moi et en mon absence, car c'était une grave imprudence dans l'état où il est, le billet que vous avez reçu. Tout à l'heure, quand il aura pris la potion que j'ai ordonnée, il pourra vous dire quelques mots. Ne le questionnez pas, ne le faites pas parler et ne l'écoutez que peu de minutes, car en ce moment sa vie tient à un fil. C'est une nature épuisée par les veilles, et avec ces sujets-là il y a peu de ressources, surtout quand la blessure reçue est aussi grave. L'épée est entrée au-dessus du sein droit et la pointe est sortie à gauche de la troisième vertèbre. C'est un terrible coup ; le poumon a dû être offensé. La question qui se présente est celle-ci : La plaie de la poitrine restera-t-elle ouverte le temps voulu, ou bien se cicatrisera-t-elle trop tôt, comme je le crains encore ? Dans le premier cas, si les désordres intérieurs ne sont pas trop graves, le blessé peut en revenir ; dans le second cas, il y aura épanchement à l'intérieur, résorption et mort rapide. Le sort du malade sera probablement décidé demain dans la matinée. Voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur. Maintenant, entrez, mais n'oubliez pas mes recommandations. »

Je remerciai le docteur, et nous retournâmes auprès du blessé.

Quand Henri eut pris sa potion, le docteur lui dit : « Vous pouvez dire quelques mots à monsieur, mais seulement quelques mots. Nous allons vous laisser ensemble cinq minutes. Parlez bas, ne faites aucun effort, aucun mouvement, et arrêtez-vous aussitôt, si vous ressentez la plus petite douleur. »

Le docteur, l'élève et la garde-malade se retirèrent tandis que je m'approchai du lit de Henri.

« Cher monsieur, dit alors celui-ci, quand nous fûmes seuls, combien vous aviez raison et combien j'ai eu tort ! C'est surtout pour vous dire cela que j'ai tenu à vous voir. Le brave camarade qui me veille vous donnera tous les détails de cette malheureuse affaire. Vous y trou-

verez beaucoup à blâmer et beaucoup à pardonner. Mon père est averti, et il va probablement arriver. Excusez-moi auprès de lui le plus que vous pourrez. J'avais certainement tous les droits de mon côté, mais j'ai eu le tort de frapper, et je me suis vu dans la pénible nécessité de me battre à une arme que je ne connais pas. Merci de votre empressement; j'en suis profondément touché. Si je me tire de là, ce que je n'espère guère, vous pouvez compter que la leçon ne sera pas perdue. Si je meurs, vous serez averti de l'événement par un mot que vous écrira mon ami. »

Pour me conformer rigoureusement aux instructions du docteur, je m'abstins de toutes questions; je me contentai de témoigner au blessé une grande confiance dans son prochain rétablissement, confiance que je n'avais pas, de lui donner toutes les assurances qu'il attendait de moi, et je me retirai.

Avant de dire quel fut le dénoûment de ce drame essentiellement parisien, il me paraît naturel d'en raconter les principales péripéties. Voici donc ce que j'appris :

Peu de temps après son arrivée à Paris, Henri avait fait la connaissance d'un de ces faux étudiants comme on en comptait un assez grand nombre dans le quartier latin il y a quinze ou vingt ans, et comme il y en a probablement encore quelques-uns en ce moment même; gens sans ressources avouables, n'ayant jamais assez sérieusement travaillé pour se faire recevoir avocats ou médecins, mais ayant assez appris pour se croire au-dessus de toute profession, et ne vouloir que d'une existence vagabonde, problématique et en réalité honteuse. Ces individus tarés, mauvais génies de la jeunesse des Écoles, se sont dispersés avec les étudiants eux-mêmes, qui maintenant habitent indistinctement les différents quartiers de Paris. Henri s'était lié avec cette nature perverse dont il était loin de soupçonner la honte.

L'étudiant de quinzième année avait du reste, parmi les autres jeunes gens, cette réputation de « bon garçon » qui est à peu près le seul passe-port que l'on demande dans cette société jeune et confiante, que la pratique des hommes n'a pas encore éprouvée. C'était, en effet, en ne s'en rapportant qu'aux apparences, un bon garçon. A l'estaminet, où il passait une partie de sa vie, il se montrait très-fort à tous les jeux, surtout au billard; mais il n'abusait jamais de cette supériorité avec ses amis. Il leur donnait charitablement des leçons; dans une partie intéressée, il leur rendait volontiers des points, il perdait comme tout le monde, et, quand il perdait, il payait sans montrer d'humeur. Quand je dis qu'il payait, j'entends qu'il prenait à son compte les dépenses faites, ce qui n'était pas tout à fait la même chose, car il avait dans tous les cafés fréquentés par les étudiants, d'interminables notes de demi-tasses, de bière, de grogs, de bols de punch, et de tabac, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, et pour lesquelles cependant il n'était pas trop tourmenté par les cafetiers, précisément à cause de l'influence qu'il exerçait sur la jeune clientèle. Chaque chef d'établissement craignait qu'il ne la conduisit chez un concurrent. Il était obligeant jusqu'à la bourse inclusivement, et si, par hasard, il lui arrivait de faire un emprunt, il rendait fidèlement, au jour dit, la somme qu'on lui avait prêtée. Dans les querelles, il était l'arbitre réclamé par les deux parties; très-fort sur les armes, mais prudent, froid et paternel, on le choisissait volontiers pour témoin, et il avait arrangé pacifiquement plusieurs affaires qui, sans lui, eussent abouti à un duel. Comment un homme semblable n'eût-il pas exercé une grande influence sur des esprits naïfs et ardents? Ajoutez qu'il était très-bien de sa personne, qu'il portait un beau nom, qu'il parlait des célébrités du moment en homme qui les connaît et les fréquente, et qu'enfin, de belles robes de soie, des chapeaux merveilleux et des bijoux du plus haut style passaient souvent les ponts pour venir le visiter dans son modeste logement de la rive gauche.

Henri se lia donc avec cet autre Mystérieux, et ils parurent bientôt inséparables. Henri ne recevait de sa famille qu'une assez faible somme mensuelle, destinée aux inscriptions, aux livres et à son entretien. C'était tout ce qu'il fallait pour mener convenablement la vie d'étudiant, rien de plus. Mais Henri devait entrer prochainement dans la libre disposition des biens de sa mère, morte depuis plusieurs années, et cette circonstance était connue. Il ne faut pas chercher ailleurs les motifs de l'empressement particulier que son nouvel ami lui témoignait. En réalité, l'étudiant de quinzième année se souciait fort peu d'achever son droit : il n'avait aucune prétention à l'endroit du Barreau, et les lauriers des maîtres de l'éloquence ne l'empêchaient nullement de dormir. Il avait bien d'autres cordes à son arc que celles d'un futur avocat! Il avait trouvé le moyen de vivre grassement dans la paresse, au milieu des plaisirs qu'il préférait, et ce moyen était des plus simples : il consistait à recruter dans le quartier latin les jeunes gens les plus riches pour les conduire dans un certain nombre de maisons de jeu clandestines, où il avait un intérêt. C'était là sa spécialité et son honnête industrie. Lui-même jouait au besoin, mais il jouait peu et comme pour faire nombre. Ses bénéfices étaient une part fixée d'avance dans les produits de la « cagnotte, » ou du chandelier, ou bien encore de la corbeille, produits qui, on l'a vu ailleurs, peuvent s'élever à plusieurs centaines de francs par nuit dans les plus misérables coupe-gorge. N'allez pas croire cependant qu'il poussât ses victimes au jeu par ses excitations et l'appât du gain : non, il se chargeait simplement de les conduire à l'abattoir, sous prétexte d'un dîner ou de quelque joyeuse partie féminine. Une fois la victime introduite, il jouait même, avec un sang-froid et un talent qui eussent fait sa réputation au théâtre, un rôle comique et odieux, dont je dois dire deux mots pour achever de peindre l'homme : « Je vous ai conduit ici simplement pour dîner, disait-il au malheureux pigeon. Après le dîner, on jouera probablement : n'allez pas vous laisser aller à la fantaisie de toucher aux cartes, ou bien, si vous jouez, imitez-moi, jouez peu et prudemment. Ces lieux-ci ne sont pas sûrs; la société y est nécessairement très-mêlée, malgré toutes les précautions que prend pour l'épurer la maîtresse de maison, qui est une très-honnête femme. Il y a nécessairement des grecs à Paris, il y en a toujours, plus ou moins; ils sont traqués, surveillés par la police; ils ne peuvent guère se faufiler dans les cercles réguliers : où voulez-vous qu'ils se réfugient et qu'ils fassent leurs petites affaires, si ce n'est dans les maisons comme celle-ci? Vous ne sauriez donc être trop prudent. » Après le dîner, quand les cartes apparaissaient dans la corbeille, il catéchisait de nouveau; mais déjà la victime était entamée. Entre le potage et le dessert, deux beaux yeux auprès desquels on avait eu le soin de la placer avaient joué un rôle tout différent, secondés par une bouche qui ne s'était ouverte que pour vanter les charmes du lansquenet ou du chemin de fer. Des deux avocats, le plus sûr de gagner sa cause était celui qui n'avait pas pris d'inscriptions, d'autant plus que la maîtresse du lieu n'avait pas ménagé ses chatteries au nouveau venu, qu'elle avait dit tout haut qu'il était charmant, spirituel, distingué, qu'il serait certainement ministre un jour, et qu'enfin, en attendant, elle avait poussé sa sympathique expansion jusqu'à l'appeler « mon petit chat, » expression suprême de sa confiance et de son amitié.

Ce fut dans un de ces filets que le jeune homme vint tomber et se laisser prendre peu de temps après son arrivée à Paris. Qu'on s'en afflige, mais qu'on ne s'en étonne pas. A vingt ans, quand on a le malheur d'être poussé dans ce monde-là, il faut une volonté des plus énergiques, presque surhumaine, pour s'en tirer sans y laisser quelque chose de soi. Heureux sont ceux qui n'y laissent que leur bourse! Je dis à vingt ans, je pourrais presque dire à tout âge, et les exemples de catastrophes que l'expérience de ceux qui en ont été victimes n'a pu préserver se pressent sous ma plume. En citerai-je un seul en passant? Un artiste connu et distingué fut un jour conduit dans une de ces maisons à deux fins, par un de ses amis, qui, n'étant pas joueur, s'était simplement proposé, en l'invitant, de l'avoir à dîner. Malheureusement, les deux amis étaient encore là lorsque les cartes parurent, et l'artiste, par curiosité et par désœuvrement, se mit parmi les joueurs. La chance ne le favorisa pas, car lorsqu'il quitta la table de jeu pour partir, il perdait six cents francs. Comme il n'avait jamais joué d'argent, cette perte lui fut sensible; aussi se promit-il de revenir le lendemain pour se rattraper. Il revint, en effet, et ce soir-là il perdit mille francs. Ces deux leçons eussent suffi à un homme vraiment fort, et il se fût arrêté; mais celui-ci ne put se décider à prendre son parti de cette forte perte, la première qu'il eût jamais faite; et ce qui l'encourageait surtout à poursuivre son argent, c'est qu'il voyait des gens plus heureux gagner en quelques coups l'équivalent de ce qu'il avait perdu. Il continua donc, et, poursuivi par une de ces veines qui semblent le parti pris de quelque invisible démon, il perdit en peu de jours non-seulement tout l'argent qu'il possédait, mais encore tout celui qu'il avait pu emprunter, une dizaine de mille francs environ. Est-il nécessaire de dire que, passant ainsi ses nuits au jeu et cruellement tourmenté, il se sentait incapable de travailler le jour? Son crédit de jeune homme et d'artiste épuisé, il joua encore, non plus pour rentrer dans son argent à lui, mais pour payer les dettes qu'il avait contractées. Il s'en prit alors à ses meubles, à ses objets d'art, aux mille et une choses charmantes qui peuplaient son atelier : le produit en fut absorbé rapidement. Au bout d'un mois, il était dans un complet dénûment, fort tourmenté, fort découragé et roulant dans son cerveau des idées de suicide. Enfin la Fortune eut pitié de ce pauvre garçon qu'elle avait si cruellement trahi. Une commande considérable lui arriva, et il fallut, bon gré mal gré, qu'il se mît au travail, sous peine d'abdiquer ses fonctions d'artiste. Il obtint une avance assez forte, paya ses dettes, et rentra résolûment dans les quatre murs bien nus de son atelier. L'artiste oublia le jeu, mais il ne pardonna pas à son innocent ami son invitation à dîner, qui n'était pas suspecte cependant; et quand il le rencontre aujourd'hui, dix ans après cette aventure, il éprouve un serrement de cœur et une contraction de nerfs qui ressemblent beaucoup à de la haine.

Cet exemple de la facilité avec laquelle on peut se laisser entraîner, même lorsqu'on est un homme raisonnable et qu'on n'a pas les instincts du jeu, explique de reste l'aveuglement dont fit preuve la victime du faux étudiant. Henri joua peu dans les premiers temps. Le jeu n'était pas pour lui un but : c'était un moyen, une sorte de passe-partout qui lui ouvrait les portes d'un monde à part, singulier et bizarre. Comme il me l'avait dit dans cette première époque de sa vie parisienne, il était encore imbu des salutaires principes de la famille, et la curiosité seule conduisait ses pas là où il n'eût dû jamais se montrer. Il jouait peu, prudemment, limitait ses pertes et n'empruntait jamais. Cette réserve dura plusieurs mois, et ce fut véritablement de sa part une sorte de tour de force. Malheureusement le milieu était trop mauvais et son action trop constante, pour que le jeune homme n'en éprouvât pas les atteintes : il les subit d'abord à son insu; puis, quand il s'aperçut qu'il était sur une pente funeste, il n'avait déjà plus la force nécessaire pour s'arrêter. On ne s'expose pas impunément à certains périls; et la véritable sagesse consiste bien moins dans la lutte que dans le soin que l'on prend d'échapper à la nécessité de lutter.

Un soir, les deux *amis* se trouvaient assis côte à côte à une table de jeu nombreuse et agitée. La société était composée d'hommes et de femmes. Il y avait des sommes considérables sur le tapis, devant plusieurs joueurs. On jouait le chemin de fer, et les coups se succédaient avec une rapidité remarquable. Parmi les perdants, se trouvait un gros commerçant du quartier des Bourdonnais. Le plus mal traité de tous par la chance, il était aussi le plus mal élevé, et se montrait quelquefois grossier dans ses exclamations et dans ses plaintes. Superstitieux comme la plupart des joueurs, il se mit en tête que la méthode modérée et prudente du jeune homme exerçait une funeste influence sur ses coups à lui, et il se permit une allusion assez claire pour que tout le monde la saisît aussitôt : « Il y a ici, dit-il, des joueurs qui jouent comme des femmes et semblent venus pour gagner leur dîner. On ne joue pas quand on n'a pas assez d'argent pour jouer noblement. » Ces paroles brutales étaient à peine dites que tous les regards se portèrent sur le jeune homme, dont les joues s'empourprèrent subitement. Il allait répondre; mais sa voix fut couverte par les réclamations de plusieurs dames qui, jouant assez gros jeu, crurent qu'il était de leur dignité de ne pas se laisser confondre dans cette espèce d'excommunication. Quand l'émotion se fut un peu calmée, l'étudiant de quinzième année, craignant sans doute quelque querelle qui eût compromis la partie, et, par suite, la cagnotte, ferma la bouche à son ami en le priant de le laisser parler, et il dit d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant : « L'observation du drapier millionnaire est tout à fait déplacée. Chacun est ici pour son argent. Que les gros se contentent donc de manger les petits, sans les vexer. Comme commissaire, je condamne le drapier millionnaire à une amende de six bouteilles de champagne, que nous boirons au prochain dîner. » L'incident se termina là, chacun ayant un intérêt à ne pas le prolonger; seulement, quand vint pour le gros commerçant le tour de prendre les cartes, il trouva pour adversaire, ardent et résolu à pousser rondement les choses, Henri, qui, ayant emprunté trois mille francs à son ami, alors en grands bénéfices, ponta, coup sur coup, de fortes sommes contre le banquier, s'acharna après sa main, et lui gagna, avec un bonheur rapide et terrifiant, six mille francs, qu'il fit passer dans son porte-monnaie, en disant qu'il en avait bien là au moins pour une demi-douzaine de dîners. Le drapier, ébahi, ahuri, comme un homme qui a reçu une chandelle romaine dans les yeux, était sans voix et sans mouvement quand le jeune homme se leva triomphant pour prendre congé de la société.

Déplorable triomphe, qui fut, comme on va le voir, la cause première d'un grand malheur.

ÉDOUARD GOURDON.

Brassage du cidre.

Voici l'époque de l'année où la Normandie et la Bretagne ont terminé leurs vendanges; le cidre et le poiré fermentent en ce moment dans les fûts de 1,500 et 1,800 litres, où se précipite leur lie et se clarifie leur liqueur. L'examen des diverses opérations dont la succession constitue le travail de cette vendange ne trouve-t-il pas, en cet instant, dans son actualité, un nouvel élément d'intérêt? Nous le croyons; et la preuve, c'est que nous en offrons les scènes diverses dans notre gravure.

Les instruments et les procédés ne sont point partout et n'ont pas toujours été les mêmes. La science agricole a imprimé le progrès, qui l'emporte de nos jours, à tous les arts et à toutes les industries qui relèvent d'elle. Le mode de vendange le plus commun emploie un mécanisme assez simple, malgré l'énormité de son matériel. Il consiste dans un manége formé d'une lourde roue massive tournant, dans une auge en granit de forme circulaire, autour d'un arbre pivotant, où va s'entenoner la traverse qui lui sert d'essieu. Ce manége est mû par un seul cheval, qui, dans les fermes convenablement montées, ne travaille que par demi-jour. Lorsque les pommes se trouvent écrasées complétement par cette roue pesante, on en forme une couche carrée, d'environ 140 centimètres de face et 1 décimètre d'épaisseur. Huit ou dix de ces couches, séparées les unes des autres et maintenues par une légère jonchée de chaume ou *gluy*, forment un marc dont on extrait toute la liqueur au moyen d'une lourde poutre ou *fust*, habituellement en chêne, dont on augmente la pression au moyen d'une forte vis en bois de hêtre.

On pense bien que ce lourd appareil, dont le moindre inconvénient était d'occuper à lui seul une salle spacieuse, n'était pas le dernier mot de la science. Elle lui a, en effet, substitué, dans quelques exploitations importantes, des machines qui, à l'avantage d'exiger une bien moins grande dépense de force, joignent celui d'occuper un espace beaucoup plus étroit.

Cet appareil avait cependant été lui-même un progrès. Il avait affranchi nos villageois d'un travail écrasant, en transportant ce pénible labeur de l'homme au cheval. Qui ne se rappelle avoir vu ces moulins à pommes encore en usage dans quelques contrées arriérées, dont les manivelles, mues par deux garçons de ferme, condamnaient ces malheureux au supplice infligé par l'antiquité, à l'esclave réfractaire : *ad molam*. C'est ce pénible mais pittoresque moyen de trituration que représente notre gravure. Pour le mode de pression du marc, il est (comme d'un regard on peut s'en convaincre) à peu près identique à celui que nous avons décrit.

Delaunay.

Brassage du cidre.

Les Aïssaoua, convulsionnaires musulmans.

Mœurs indoues. — Les ablutions.

Les Aïssaoua.

Dans la rue des Zouaves, à Constantine, s'élève un *mesdjed*, petit oratoire musulman, où chaque semaine voit s'opérer un ensemble de phénomènes devant lesquels la science reste silencieuse, quand son impuissance ne peut se cacher derrière une négation. Les faits merveilleux dont le cimetière de Saint-Médard fut le théâtre au dix-huitième siècle se renouvellent en ce lieu révéré, à jour et à heure fixes; et pour que le rapport soit plus complet entre ces deux séries de phénomènes, c'est près du tombeau d'un personnage, objet de la vénération publique, qu'à Constantine comme à Paris s'accomplit la scène mystérieuse dont notre gravure offre une reproduction rigoureusement exacte. Le marabout Sidi-Bou-Annâba, dont la dépouille mortelle repose dans ce *mesdjed*, est le diacre Pâris de l'antique capitale de Jugurtha.

Chaque vendredi, à trois heures de l'après-midi, une troupe de sectaires et de jeunes néophytes se rendent dans ce sanctuaire pour s'y livrer à des exercices regardés par les mahométans comme des pratiques pieuses. Ils commencent par exécuter au son du tambourin une danse sacrée qu'ils accompagnent de chants religieux. Cette danse, qui n'est d'abord qu'un trémoussement cadencé, s'anime progressivement; et dégénère à la fin en bonds et en contorsions convulsives. C'est alors que la surexcitation de ces sectaires éclate en faits inexpliqués, sinon inexplicables; les uns se plongent dans les joues de petites broches en fer, les autres avalent les objets les plus déchirants, les substances les plus dangereuses, des clous, des tessons de vases, du verre pillé; quelques-uns, transformant leurs bouches en réchauds, les remplissent de charbons ardents; les moins exaltés mordent et mâchent à belles dents des feuilles de figuier de Barbarie armées de leurs mille piquants.

Ces actes sont pourtant les plus vulgaires, les plus simples. Dans les grandes solennités, on voit ces fanatiques se perser du yatagan et du congiard, se saisir et se frapper de pelles et de barres de fer rougies dans des brasiers, manger des scorpions et se jouer avec les serpents les plus redoutés, dont ils provoquent les morsures.

Et cependant il est bien rare qu'aucun *aïssaoua*, c'est le nom qu'on leur donne, succombe à ces exercices meurtriers. Tous sortent presque toujours sains et saufs de ces terribles épreuves, durant lesquelles la mort a tourbillonné autour d'eux sous les formes les plus menaçantes et les plus implacables.

Voilà un problème qui provoque périodiquement, à date certaine, à moment précis, l'examen et les solutions de nos savants.

LÉO DE BERNARD.

Mœurs Indoues.

LES ABLUTIONS.

Il est peu de contrées où les ablutions soient plus en vogue que dans l'Indoustan. Les bains et les lustrations n'y entrent pas seulement dans les habitudes des peuples comme une délectation sensuelle ou une nécessité hygiénique de l'ardeur de leur climat, ils forment une des prescriptions les plus rigoureuses de leur culte et l'un des moyens curatifs les plus fréquemment employés par leur médecine.

Aussi voit-on constamment les rivières et les fleuves remplis d'une foule de baigneurs de tout sexe et de tout âge, les uns se plongeant entièrement dans leurs eaux, les autres n'y pénétrant que jusqu'à la ceinture et s'en arrosant la tête et les épaules avec les formalités prescrites par le rite; beaucoup, en avalant des coupes à longs traits. Une de ces scènes étranges est le sujet de notre gravure.

Il est quelques rivières qui sont l'objet d'une vénération toute spéciale; « un grand nombre même, rapporte M. de Marlès, sont regardées par les Indous comme sacrées, et leurs eaux ne servent pas seulement aux ablutions et aux usages domestiques, mais encore elles sont employées dans les cérémonies religieuses. Chacune de ces rivières est censée dirigée dans son cours par une divinité. Celle du Gange, qui tient parmi tous les fleuves de l'Inde la première place, est une femme d'une blancheur éclatante, assise sur un monstre marin, tenant d'une main le lotus, de l'autre un luth, et portant sur le front une couronne.

» Ces peuples sont tous persuadés que ce fleuve vient de Dieu même, et c'est à cause de cette opinion que ses eaux sont réputées comme tellement saintes, qu'elles effacent les péchés de tous ceux qui s'y baignent avec confiance et dévotion. Toutes les cérémonies des ablutions et des libations s'y font au nom de Wischnou et de Schiba. On ne s'adresse à la déesse du Gange que très-rarement et dans des occasions sans gravité.

» La réputation de sainteté de ce fleuve n'est pas limitée aux contrées qu'il arrose, elle s'étend dans l'Inde entière, et ceux qui, à raison de la distance, ne peuvent se baigner dans ses eaux, obtiennent les mêmes résultats par le mérite de la pensée. Ainsi, qu'un Indou, à son heure dernière, pense au fleuve sacré, il acquiert une place dans le ciel de Schiba; il en est de même, s'il a entrepris un pèlerinage pour se rendre sur ses bords et qu'il vienne à mourir en chemin. »

Cette ferveur à se baigner dans ce fleuve, tout peuplé d'alligators, de requins et de crocodiles, est telle que les nombreuses catastrophes qui les ensanglantent chaque jour ne peuvent ni éteindre ni refroidir cette aveugle ardeur; on se plonge sans hésitation dans les eaux encore sanglantes où un infortuné vient de disparaître sous la dent d'un monstre marin ou de quelque hideux amphibie.

Le capitaine MAC'VERNOLL.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

Au double point de vue de la science et de la navigation, l'opération du lancement du *Léviathan*, dont le *Monde illustré* a déjà fait connaître les principaux incidents en publiant les dessins de ce vaisseau gigantesque, est un des faits les plus intéressants de notre époque.

On se préoccupe beaucoup du succès de l'entreprise, et même, dans certains endroits, d'une manière assez originale.

Lundi dernier, à l'Académie des sciences, un savant, ou un inventeur, a envoyé une longue description d'un procédé pour opérer le lancement du *Léviathan!*

Franchement, il eût été plus logique d'adresser ce procédé à Londres, aux ingénieurs qui ont tant de peine à livrer aux flots le colossal résultat de leurs travaux. Qu'en peut-on faire sur les bords de la Seine?

Dans cette même séance, M. Leverrier, au nom de M. de Villarceaux, l'un des astronomes les plus distingués de l'Observatoire impérial de Paris, a présenté un mémoire fort remarquable sur la cinquième comète qui a été découverte et observée dans le cours de l'année 1857.

Des calculs auxquels s'est livré M. de Villarceaux, pour déterminer si une comète appartient à une parabole, à une ellipse ou à une hyperbole, il résulterait, suivant M. Leverrier, une opinion nouvelle qui ne peut manquer d'attirer l'attention des savants: c'est que certaines comètes ne sont pas étrangères au système du monde, c'est-à-dire au système du monde solaire.

Depuis le commencement de l'année dernière, on a élevé des échafaudages dans le bras droit de la croix de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, celui qui donne sur la rue des Prêtres. Ces échafaudages sont occupés par M. Joseph Guichard, chargé de couvrir de peintures les murs qui font face à sa belle *Descente de croix*, exécutée il y a déjà plusieurs années.

C'est à cet endroit que se trouve le cadran de l'horloge de l'église. L'artiste a peint, de chaque côté, un ange, celui de la résurrection et celui de la mort: d'une main, ils s'appuient sur le cadran, de l'autre ils soutiennent une banderole sur laquelle on lit cette sentence tracée en lettres gothiques: *Vigilitate quia nescitis diem neque horam.*

Les autres peintures, au-dessus du cadran et dans les sommets des arceaux, doivent représenter l'*Adoration des mages* et d'autres sujets religieux. L'un de ces sujets est déjà presque entièrement ébauché.

M. Dantan avait exécuté, il y a déjà longtemps, un buste en marbre de Mlle Rachel, qui a figuré à l'une de nos précédentes expositions. L'artiste est représentée avec le diadème, vêtue de la tunique tragique et le poignard à la ceinture. Le collier, les boucles d'oreilles, les contours du diadème sont dorés.

Ce buste a été acheté il y a peu de jours, et donné à la Comédie-Française, par M. le ministre d'Etat et de la maison de l'empereur. Il a été placé sur le poêle de la grande galerie du foyer.

Malgré les rivalités qui l'entourent et déploient une activité merveilleuse, la gravure française, la grande gravure, ne demeure pas inactive, et les amateurs pourront placer avant peu dans leurs portefeuilles plusieurs productions importantes, qui sont terminées ou sur le point de l'être. Je citerai, entre autres, la *Dernière Prière des enfants d'Édouard*, de Paul Delaroche, gravée par M. François; les tableaux de *Jeanne Gray* et de *Moïse abandonné sur les eaux*, du même peintre, gravés, le premier, par M. Mercury; le second, par M. Henriquel Dupont. M. Eichens termine la planche de la *Florinde*, de M. Winterhalter. M. Léon Noël reproduit, en lithographie, *l'Impératrice et ses dames d'honneur*, autre production de l'auteur du *Décaméron*.

Le fameux *Marché aux chevaux*, de Mlle Rosa Bonheur, a été gravé en Angleterre à la manière noire, [...] sera très-prochainement exposé à Paris.

La mort de Mlle Rachel donne, en ce moment, [...] prix tout particulier à une gravure un peu oubliée [...] M. Henriquel Dupont. C'est un portrait très-fineme[nt] touché de l'illustre tragédienne. Elle est en costume [...] ville plein de goût et d'élégance. La ressemblance [...] assez grande, et rappelle un temps ou le modèle ne sou[...] frait pas encore de la maladie qui vient de la ravir à [...] applaudissements et à notre admiration.

Un autre artiste de mérite, M. Lefèvre, achève la g[ra]vure de la *Conception*, de Murillo. Cet important ouvr[age] a été commencé en 1852, et il y a tout lieu d'espé[rer] qu'on en aura des épreuves l'année prochaine.

Le vendredi, 22 janvier prochain, M. Forestier f[era] l'ouverture de son cours de perspective, par une séa[nce] publique, dans laquelle le professeur expliquera [...] principes généraux de sa méthode. On sait que, dep[uis] 1826, la plupart des élèves ayant remporté cha[que] année les médailles et les mentions aux concours [...] l'Ecole des beaux-arts, sont sortis des cours de M. [Fo]restier.

A l'exposition de 1857, on avait remarqué un buste [...] marbre de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, exéc[uté] par M. Oliva. Ce morceau, qui est traité avec beauc[oup] de soin, vient d'être accordé par le gouvernement [...] musée de la ville de Perpignan. Ce don a été accue[illi] avec d'autant plus de reconnaissance, que Mgr Ger[bet] est vénéré dans la contrée dont l'administration r[eli]gieuse lui a été confiée et que l'artiste qui a conservé [...] traits respectables est un enfant du département [...] Pyrénées-Orientales. M. Oliva est né au village de Sail[...]gosa ou Sailliagouse, dans l'arrondissement de Prad[es].

Le boulevard de Sébastopol, dans la partie qui s'ét[end] sur la rive gauche de la Seine, et qui déjà, des d[eux] côtés, se couvre de maisons magnifiques, se termine, [au-]dessus du palais des Thermes de Julien et de la rue [des] Écoles, par un massif de constructions presque tou[tes] consacrées à de grands établissements.

Ce massif forme une perspective qu'il est possible [de] décorer d'une manière monumentale, et déjà l'on [y a] songé. Il est question d'un projet de fontaine dont [les] vastes proportions formeraient un magnifique ensem[ble]. Il se compose de groupes de statues, de vasques, d'[or]nements de toutes sortes. Vu de loin, ce monument [qui] a aussi son utilité publique, produirait certainement [un] grand effet.

CH. D'ARGÉ.

Le Musée de Lunéville.

Le vent souffle aux collections; chaque province, c[ha]que ville se hâte de recueillir avec un sentiment de p[iété] filiale les débris et les documents relatifs à son histo[ire] qui ont eu le bonheur d'échapper à la tourmente r[évo]lutionnaire. On leur ouvre des galeries publiques, [...] l'avenir, contemplant le passé, pourra le faire revivre [au] moins par la pensée, pour lui rendre justice et s'insp[irer] de ce qu'il a fait de bien.

C'était naguère le *Musée lorrain*, inauguré dans l[a partie] restante du Palais ducal de Nancy, où trouveront pl[ace] dans la magnifique *salle des Cerfs*, restaurée par [les] soins intelligents de la Société d'archéologie, les m[onu]ments, les souvenirs de l'ancienne patrie lorraine. [...] avec la munificence d'une ville du premier o[rdre] le Havre élevait un superbe édifice pour y installer [un] musée naissant, conçu dans un sens plus généra[l], parce que l'art y occcupera plus de place que l'hist[oire]; elle n'en excitera pas moins d'intérêt ni de sympath[ie].

Aujourd'hui, c'est le tour de la ville de Lunéville, [le] petit Versailles de la Lorraine, sortant de son état d'[en]gourdissement, veut aussi, payant sa dette au p[...] frayer aux hommes d'intelligence et de progrès, p[ar le] choix de bons livres, les voies vives de l'avenir. [...] comprend que le temps est venu de grouper, da[ns la] mesure de ses modestes ressources et de ses plus [mo]destes prétentions, autour de sa bibliothèque com[mu]nale, les collections en peinture, sculpture, grav[ure], monnaies ou médailles, négligées jusqu'ici, qui s[e rat]tachent intimement à l'art ou à l'histoire de la local[ité et] de ses environs. C'est la pensée formulée par le pr[...] congrès scientifique, mise en exécution: « L'histoi[re de] France n'est que la synthèse, la substance de ce q[u'il y] a de plus général dans l'histoire des provinces; et [l'his]toire des provinces n'est que la substance de ce qu['il y a] de plus général dans celle des localités. »

Lunéville se souvient d'avoir été gouvernée plus[ieurs] siècles par des comtes indépendants, issus de la [même] souche que la maison de Lorraine elle-même; q[ue ces] comtes battaient monnaie, et qu'à défaut d'autres ve[stiges] que des titres en petit nombre, il est temps d'en re[cueil]lir dans nos verrières quelques rarissimes débris [...]cés du creuset du fondeur.

Les ducs de Lorraine, qui ont bâti et rebâti à plu[...]

...son magnifique château; le vaillant duc Raoul, ... à Crécy, la face tournée du côte des Anglais; René II, le vainqueur du Téméraire, le libérateur de sa patrie et le pacificateur de l'Europe; Henri le Bon; le duc Léopold et son digne émule et successeur Stanislas le Bienfaisant ont aussi des droits à nos souvenirs et à notre reconnaissance. Leurs portraits, ou, à défaut, les statues et médailles frappées à leur effigie, sous leur égide, viendront rappeler à nos générations, trop souvent ingrates et oublieuses, leur mémoire et leurs bienfaits.

Les derniers siècles ont produit véritablement dans ce pays une pléiade d'artistes célèbres qu'il serait impardonnable de ne pas voir représentés au milieu de nous: ...ère, dont les charmantes productions sont si recherchées des amateurs; les graveurs *Beatrizet*, *Callot*, ...graphe non encore dépassé; *Henriet Israël*, et son ...tre, *Israel Sylvestre*; des peintres tels que *Dumesnil de la Tour*, qui excellait à peindre les nuits; *Chéron* ..., supérieur dans la grande peinture, et *Pergaut*, dans la nature morte; *Dumont*, miniaturiste de la cour de France sous Louis XVI; enfin, celui qui occupe un des sommets de l'art et qu'il suffit de nommer: CLAUDE LORRAIN, le plus grand homme qu'aient produit les ...ons de Lunéville.

L'histoire naturelle ne saurait être négligée dans un pays considéré, avec raison, comme un centre de recherches géologiques. Deux vastes salles, consacrées aux différents règnes, sont en train de recevoir ces utiles et intéressantes collections.

Pour mener sans encombre cette importante entreprise à bonne fin, il fallait rencontrer à point un de ces hommes rares, à la fois généreux et intelligents, qui honorent la richesse parce qu'ils savent s'en servir, tel que M. Germain Charrier, ancien négociant, qui a bien voulu venir en aide à la caisse communale pour faire restaurer et meubler l'ancienne bibliothèque des chanoines réguliers, au moyen d'une somme importante, prélude d'une largesse plus grande qu'il destine à la construction d'un édifice, je ne dirai pas d'une importance plus haute, mais d'une utilité plus directe et plus générale.

JOLY.

L'Aluminium,

SA FABRICATION, SON EMPLOI DANS LES ARTS ET L'INDUSTRIE.

En parcourant, peu de jours avant le 1er janvier, quelques-uns des ateliers avec lesquels nous sommes souvent en contact et où nous attire sans cesse l'attrait de la nouveauté, nous avons pu constater une fois de plus avec quel goût et quelle intelligence l'industrie parisienne sait mettre à profit les éléments nouveaux que la science lui livre.

On se rappelle avec quelle surprise le public accueillit, en 1854, cette étrange nouvelle, qu'il venait de sortir du creuset d'un chimiste un métal inconnu jusqu'ici, nommé aluminium, et que la nature a répandu à profusion sous nos pas. On n'a pas oublié le jeune savant, M. H. Sainte-Claire Deville, assez heureux pour avoir perfectionné à un aussi haut degré une découverte faite vingt-sept ans avant lui, par le célèbre Wœhler de l'université de Gœttingue, et pour avoir créé, par une méthode sûre, pratique et relativement peu coûteuse, une fabrication, fruit de patientes recherches et de nombreux sacrifices. Or il y a trois ans à peine que l'aluminium existe, et déjà nous avons pu juger de tout le parti qu'on en tire et entrevoir l'avenir qui lui est réservé. Lors de son apparition, le nouveau métal était encore rare et cher, mais aujourd'hui qu'il se fabrique sur une grande échelle et que son prix a notablement baissé, aujourd'hui qu'il a reçu déjà quelques heureuses applications tendant à le faire connaître davantage, il ne sera pas sans interêt de raconter son origine et la manière dont on l'extrait. Si l'invention des procédés imaginés a été laborieuse, en revanche l'opération est si facile à comprendre, qu'en faveur de l'intérêt tout particulier qu'elle offre, on nous pardonnera, nous l'espérons, quelques mots techniques indispensables, mais intelligibles même pour les esprits les moins versés dans la science chimique.

Disons de suite que la nature ne nous offre les divers métaux dont nous nous servons qu'à l'état de combinaisons plus ou moins variées, dont on ne peut les extraire qu'à l'aide d'un certain nombre d'opérations constituant l'art du métallurgiste. Quelques-uns, tels que l'or, l'argent, le platine, le mercure, le cuivre, etc., se présentent parfois à l'état natif, c'est-à-dire à l'état isolé, mais c'est une exception qui semble n'avoir été permise à certains métaux qu'en raison de leur plus ou moins de noblesse; car dans le règne minéral une aristocratie de naissance ... par celui qui a tout disposé ici-bas.

Les métaux connus jusqu'à ce jour sont en nombre considérable; cependant ils sont loin de nous être offerts avec la même prodigalité par la nature, qui a voulu que les plus précieux fussent aussi les plus rares. Le fer est un de ceux le plus abondamment répandus, mais l'aluminium l'est peut-être encore davantage, car il est un des éléments constitutifs de l'argile, et l'on sait que l'argile accompagne toutes les terres en plus ou moins grande quantité. Voilà donc un nouveau minerai dont les gisements sont nombreux, abondants et d'une exploitation très-facile. Voyons comment on est parvenu à le traiter.

Supposons l'alumine extraite de l'argile, ce qui se fait par une opération des plus simples. Le problème, pour obtenir l'aluminium, consistait à enlever à l'alumine son oxygène; or il n'était pas simple à résoudre, car, associés par la nature, l'aluminium et l'oxygène sont deux compagnons aussi difficiles à séparer qu'il est difficile de les réunir de nouveau quand ils ne sont plus ensemble. La rancune n'est pas, à ce qu'il paraît, le privilége de l'humanité; et vous allez voir combien, en chimie, certaines substances ont les mœurs légères.

Deux corps vivent-ils en bonne intelligence, un troisième arrive et, sous prétexte d'affinité plus grande, il prend, sans gêne, la place de l'un d'eux. Et c'est nous cependant qui prêtons la main à ces scandaleuses relations, dont vivent le commerce et l'industrie!

Vous connaissez bien le chlore, ce gaz désagréable qui vous prend à la gorge et que vous êtes quelquefois forcé de respirer lorsque, pour détruire certaines mauvaises odeurs qui vous poursuivent, vous répandez, dans quelque coin de votre appartement, du chlorure de chaux; eh bien! c'est ce gaz, d'une fabrication facile et peu coûteuse, qui sert à chasser l'oxygène, en prenant sa place auprès de l'aluminium; il se forme alors un composé appelé chlorure d'aluminium, lequel jouit de la propriété d'être très-facilement décomposable.

Et n'allez pas vous apitoyer sur le sort de ce pauvre oxygène, victime de cette désunion; si on l'expulse, c'est en lui offrant, comme consolation, une certaine dose de charbon, qu'il ne déteste pas. Cela posé, il s'agissait de savoir comment on parviendrait à défaire le chlorure d'aluminium si heureusement obtenu; or c'est au sel marin, au vulgaire sel de cuisine qu'on s'est adressé pour obtenir la séparation désirée. Le sel, si utile, si indispensable dans l'art culinaire, est composé de deux corps: le chlore, que nous connaissons déjà, et le sodium, un métal qui, autrefois, vivait difficilement seul, exigeait pour être manié les plus grandes précautions, et qui, aujourd'hui que la science accomplit des miracles, se montre plus sociable et se prête à la naissance de l'aluminium avec une complaisance inespérée.

Et voulez-vous savoir comment M. H. Sainte-Claire Deville obtient ce dangereux sodium? Il mélange tout simplement du carbonate de chaux, c'est-à-dire de la pierre à chaux, avec du sel marin et de la houille pulvérisée; il enferme le tout dans un cylindre, qu'il soumet à la chaleur rouge, et le sodium ne tarde pas à se distiller aussi facilement que de l'eau.

De toutes ces opérations, il résulte que nous avons, d'une part, du chlorure d'aluminium, et, de l'autre, du sodium; mais le chlorure d'aluminium, bien que facile à décomposer, ne se laisse pas manier facilement. Nouvelle difficulté, nouveau problème à résoudre, nouvel obstacle vaincu par l'habile chimiste, qui s'est encore servi du sel pour changer le chlorure d'aluminium en chlorure double d'aluminium et de sodium. Nous touchons au but: il n'y a plus, dès lors, qu'à jeter pêle-mêle ce chlorure double avec du sodium dans un four incandescent, et, cette fois, l'aluminium reste isolé.

Nous voudrions pouvoir faire saisir tout le merveilleux de cette admirable opération, créée par la chimie moderne, et dont les premières tentatives furent soutenues par le crédit de l'empereur; mais il faudrait entrer dans des détails qui ne peuvent ici trouver place, et qui auraient un caractère trop sérieux qu'on ne nous pardonnerait peut-être pas. Disons seulement que, grâce à cette découverte, le sodium, qui en 1827 se payait environ 15,000 fr. le kilogramme, qui en 1850 valait encore 7,000 fr., est obtenu aujourd'hui à raison de 9 à 10 fr., et l'on comprendra toute la portée du travail accompli, et l'on rendra justice à la science, qu'on accuse trop souvent de se renfermer dans les abstractions théoriques.

Ainsi l'aluminium est produit, et cela dans des conditions d'économie qui ne peuvent que s'améliorer par la suite. Quelques mots sont maintenant nécessaires pour faire connaître les qualités surprenantes de ce nouveau métal et tout le parti que les arts et l'industrie en peuvent tirer.

L'aluminium pur est d'un très-beau blanc, lorsqu'il est brut; poli, il devient légèrement bleuâtre, mais ne présente, sous ce rapport, qu'une différence peu sensible avec l'argent, surtout à la lumière d'une lampe; car l'argent, tel que nous le connaissons vulgairement, reçoit, avant de nous parvenir, une préparation qu'on nomme la *mise en couleur* et sans laquelle il nous paraîtrait fort laid. Il est très-malléable, se lamine et s'étire en fils avec une extrême facilité. Il se travaille bien à la lime et au burin, et, par suite, est éminemment propre à la ciselure artistique. Nous ne citerons pas ses nombreuses analogies avec l'argent, mais nous dirons qu'il lui est supérieur en plusieurs points: ainsi, il ne se noircit jamais à l'air et pèse quatre fois moins que lui. Chose surprenante, il a une sonorité comparable à celle du cristal et qui ne fait qu'augmenter, à mesure qu'il devient plus pur. Enfin, il donne avec le cuivre mélangé en faible proportion des alliages légers, très-durs et d'un beau blanc, et fournit des bronzes d'un beau jaune d'or, d'une très-grande résistance et beaucoup moins altérables que le bronze ordinaire, lorsque cette proportion s'élève de 80 à 90 pour cent.

Le peu que nous venons d'en dire suffit pour faire comprendre l'avenir réservé à l'aluminium et les nombreuses applications dont il peut être l'objet. La bijouterie, qui s'en est emparée, fournit des œuvres qui ont un succès mérité et qui alimentent déjà le commerce d'exportation. Comme on devait s'y attendre, les prix des objets mis en vente ne sont en rapport ni avec la valeur du métal, ni avec le prix de la façon; mais l'équilibre ne tardera pas à s'établir, par l'effet même de la concurrence, qui se développe tous les jours.

Les fabricants de lunettes et de lorgnons commencent à employer l'aluminium, à cause de sa légèreté et de la propriété qu'il possède de ne pas noircir la peau, comme l'argent.

La coutellerie de luxe fabrique des couteaux de dessert à lame d'aluminium, et cette lame n'est point altérée par l'acidité des fruits qu'elle découpe.

Nous pourrions établir une nomenclature sans fin des objets d'utilité ou de fantaisie que l'on peut fabriquer avantageusement en aluminium, pour remplacer l'argent massif ou les compositions argentées; car ce métal léger, propre, facile à mouler, à ciseler, à estamper, se prête admirablement à la création de ces mille riens que consomme en si grande quantité une population riche et arrivée à un grand raffinement de civilisation. Sans doute, bien des personnes hésiteront à consacrer des sommes de quelque importance à des objets fabriqués avec un métal encore inconnu pour elles; mais avec le temps, l'habitude et la consommation viendront. D'ailleurs, bien des applications ne sont encore qu'à l'état d'essais; il en est d'autres qui restent à faire, et nul doute que toutes ces recherches intelligentes n'amènent, avec de nombreux perfectionnements, une réduction dans le prix de l'aluminium, qui lui permette dans l'avenir de prendre, même dans les usages domestiques et industriels, la place des métaux communs, sur lesquels il a tant de supériorité.

CURIAME.

Un Bal d'enfants.

La saison des bals est inaugurée avec éclat; tandis que le théâtre de la Porte-Saint-Martin dispute la vogue, avec ses quadrilles de poissardes, aux raouts fashionables du théâtre impérial de l'Opéra, une autre salle a eu l'heureuse idée d'offrir à l'enfance bruyante et naïve les fêtes que tant d'autres consacrent à la turbulente jeunesse du monde tapageur. Les Concerts de Paris ont eu leur bal d'enfants, et leur bal travesti encore! Ce bal, croyez-le, n'a été ni le moins animé ni le moins joyeux, et restera à coup sûr le plus charmant de la saison. C'est que la danse aussi, c'est que les polkas ou les scottischs vont si bien à cet âge vif, gracieux, débordant de gaieté et de vie! Si l'enfant — comme l'a poétiquement et justement dit Léon Gozlan — tient du fruit et de la fleur, il tient aussi du papillon et de l'oiseau. Voyez cet alerte bambin et cette pimpante fillette dans leurs ébats: est-ce qu'ils marchent? ils sautillent... est-ce qu'ils courent? ils volettent... Aussi, en quel élan, en quel gracieux entrain éclatait, aux accords de l'orchestre, toute cette aimable exubérance de vie! Il fallait voir toutes ces grandes coquettes de huit ans, tous ces fiers débardeurs aux joues roses, ces naïfs marquis de la Régence avec ces candides duchesses Pompadour emportés dans le tourbillon des redowas, ou se jouant dans les chaînes des contredanses, pour comprendre ce qu'on peut appeler la poésie du mouvement: poésie qui avait tour à tour ses comédies et ses petits drames. Une si pittoresque actualité appartenait nécessairement à nos burins; aussi nos lecteurs en trouveront-ils dans notre gravure une fidèle image.

F.

Un Bal d'enfants dans la salle des Concerts de Paris.

Écoles du soir.

Parmi les nombreuses institutions de bienfaisance qui fleurissent dans Paris, sous le patronage et le contrôle de l'administration, nous devons signaler les écoles publiques qui s'ouvrent chaque soir pour les classes ouvrières.

C'est très-bien, sans doute, de donner au pauvre le pain qui nourrit le corps; mais, ce qui n'est ni moins méritoire ni moins utile, c'est de lui donner, par l'instruction, cet autre pain qui développe et nourrit son intelligence. C'est souvent davantage même, car c'est alors lui donner l'un et l'autre à la fois.

Ces écoles, dont notre gravure présente un spécimen, offrent au plus haut degré ce caractère fécond et moralisateur. Le jeune artisan ne veut pas seulement, en effet, y puiser chaque soir ces connaissances qui, en l'éclai le transformeront en un ouvrier plus intelligent et habile; il fait mieux encore : le temps qu'il cons ainsi à cultiver son esprit, il le dérobe à l'oisiveté neuse et dissolvante des cafés. Son intelligence, mœurs et son pécule y gagnent à la fois, et c'est d trois sources que doit sortir son avenir.

LÉO DE BERNARD.

Écoles publiques du soir.

Les Patineurs.

Ce n'est point dans les salons splendidement éclairés, ni dans les salles à manger à la tiède atmosphère toute chargée d'appétissants esprits et d'enivrants aromes, que se renferment les plaisirs de l'hiver ; les froids vifs que nous ont enfin apportés les premiers jours de janvier l'ont appris à la population parisienne, si peu faite pour la vie casanière à laquelle la condamne trop souvent le ciel pluvieux de nos mauvais jours.

1858, fidèle aux traditions sereines que lui a léguées l'année évanouie, nous a donné quelques jours de ces beaux froids qui condensent l'eau sans obcurcir le ciel : aussi fallait-il voir avec quelle ardeur la foule des promeneurs se portait, le 6 et le 7, vers le bois de Boulogne, et quel ravissant coup d'œil offraient sa rivière et ses lacs. Consultez plutôt notre gravure.

Les Arabes ont leurs courses ardentes, leurs chœurs de cavaliers penchés sur le cou des chevaux, courant, se croisant, tourbillonnant sur la plaine sablonneuse. Cette multitude de patineurs, lancés en tous sens, mêlant et dénouant l'écheveau de ses sillages, n'a-t-elle pas, dans ses évolutions rapides, quelque chose de leurs éblouissants exercices, et n'offre-t-elle pas, à vrai dire, ce que l'on peut appeler la fantasia du Nord ?

Ce ne sont pas des hommes seulement que l'on a vus se livrer à cette périlleuse stratégie du sport boréal ; quelques dames y ont pris une part brillante, et par la gracieuse venusté de leurs mouvements, autant que par l'élégance pittoresque de leurs toilettes aux riches fourrures, ont ajouté au spectacle un nouveau prestige.

On a remarqué, surtout, une de ces Atalantes qui, avec une rare habileté et une élégance sans rivale, après avoir tracé son prénom sur la glace, ce qui est regardé comme une des grandes difficultés de l'art du patin, y a dessiné son chiffre, ce qui en est réputé le chef-d'œuvre.

Tout n'est qu'heur et malheur, même sur la glace. Une autre dame, jeune et charmante, qu'on eût dit, ensevelie qu'elle était dans l'hermine et le cygne, une fraîche fleur d'aloès sous des tas de neige, a été victime de l'un de ces accidents, d'autant plus pénibles qu'ils soulèvent, dans les spectateurs les plus bienveillants, de longs éclats de gaieté.

Elle avait pris place, la gracieuse jeune femme, dans un riche fauteuil garni de lames d'acier et poussé par un élégant patineur. Nul accident ne semblait à redouter. Les lames saillaient en avant pour que le nouveau véhicule ne pût culbuter sous la pression de son conducteur. Mais ce à quoi l'on n'avait pas songé, c'était que le conducteur pouvait, malgré toute son habileté, choir lui-même en arrière.

Or ce fut justement ce qui arriva : le malheureux ayant voulu, par un mouvement involontaire, se retenir au dossier du fauteuil, l'entraîna, hélas ! et de quelle manière, hélas ! hélas ! dans sa chute. Le saut ne fut pas seulement des plus périlleux, il fut encore des plus ridicules...

Chacun plaignit de tout son cœur la charmante jeune femme... mais sans pouvoir toutefois retenir des rires immodérés ; ce fut au milieu de ces rires que, moins meurtrie encore que confuse, la toute belle dut regagner son équipage, dont les laquais eux-mêmes eurent la plus grande peine du monde à prendre un instant un air piteux. L'attelage court encore et les laquais rient toujours !...

FULGENCE GIRARD.

Les Patineurs sur le lac du bois de Boulogne.

COURRIER DU PALAIS.

Qu'est-ce que la propriété ? Depuis une vingtaine de siècles, les juristes répondent : C'est le droit d'user et d'abuser. Droit étrange, qui ne cesse pas même là où l'abus commence ! C'est en vertu de ce droit que je puis, s'il me plaît, renverser de fond en comble la maison que j'ai fait édifier, couper l'arbre que j'ai planté, laisser en friche le champ dont j'ai hérité, allumer mon cigare avec mes billets de banque. Cependant, la loi, dans l'intérêt de tous, a dû quelquefois limiter ce droit de disposition absolue, et c'est ainsi qu'elle a réglementé l'exercice du droit de propriété sur les forêts, les cours d'eau, les mines, etc.

On s'est demandé si ce même intérêt public ne s'opposait point à la destruction des objets d'art ou des œuvres d'imagination qui, tout en formant des propriétés particulières et en se trouvant dans le patrimoine de quelques heureux de ce monde, n'en sont pas moins une part glorieuse de la richesse nationale... Conçoit-on, par exemple, que M. Aguado eût pu détruire impunément l'*Assomption* de Murillo; M. le duc de Luynes, briser le marbre de la *Pénélope* de Cavelier; le cardinal Maï, livrer au vent ces feuillets, précieux restes de l'antiquité, que son patient génie arrachait à la poussière du Vatican? — Hélas! oui, tous ces forfaits auraient pu s'accomplir sans qu'aucun juge d'instruction pensât à en informer. Le propriétaire est le maître d'abuser de ce qui lui appartient, c'est-à-dire d'en disposer et même de l'anéantir.

La question est plus délicate, quand l'acte de destruction peut porter préjudice à autrui.

Il y a quelques années, sur la commande de M. le curé d'Ainay, M. Frénet décora de peintures murales, remarquables, à ce qu'assure son avocat, par la pensée et la vigueur de la forme, la chapelle souterraine de Sainte-Blandine. L'artiste n'avait demandé qu'un prix modeste; comptant, sans doute, trouver sa meilleure récompense dans le renom que devait lui attirer cette œuvre importante. L'illusion ne dura guère. Il apprenait dernièrement que sa fresque avait entièrement disparu de la crypte de Sainte-Blandine. L'appréciation de l'artiste ne fut pas celle de l'inspecteur des monuments historiques, juge naturel des travaux d'art dans les édifices soumis à son contrôle, et la fabrique d'Ainay fut placée par l'autorité dans cette alternative, ou d'effacer les peintures, ou de renoncer à l'allocation de 15,000 francs qu'elle sollicitait du ministère pour les réparations de son église. La fabrique fit effacer les peintures « Soit, disait M. Frénet devant le tribunal de Lyon, c'était votre droit. Mais j'en avais un autre dont votre vandalisme m'a privé. J'avais le droit de reproduire mon œuvre par la gravure, la photographie, et d'en tirer un profit. Gardez vos 15,000 fr., mais indemnisez-moi du tort que vous m'avez causé.

— Non pas! répondait la fabrique; vous m'avez vendu votre œuvre sans réserve, et rien ne m'obligeait à vous ménager les moyens de la reproduire. »

Le tribunal a été de cet avis, et a décidé qu'il n'y avait eu de la part de la fabrique que l'exercice *plus ou moins intelligent ou convenable* de son droit.

On a été plus sévère pour Mme Bertaux, qui croyait aussi n'avoir usé que d'un droit en exposant, à la vitrine des frères Bisson, le groupe en plâtre de Mme V... et de sa fille, avec une chaîne au cou et une légende offensante. J'ai dit déjà comment, en référé, M. le président Benoît Champy avait ordonné de faire disparaître, immédiatement, de la montre du marchand cette caricature de mauvais goût. Mais Mme V... ne s'en est pas tenue là : elle a porté plainte, et le tribunal a condamné à 500 fr. de dommages-intérêts non-seulement l'auteur de cette exhibition un peu trop aristophanesque, mais aussi le mari, qui avait particulièrement coopéré à l'ajustement de la chaîne, et le commis des frères Bisson qui s'était prêté avec trop de complaisance à ce petit scandale.

Il faut donc que les artistes qui ne peuvent résister au plaisir de faire la charge de leurs ingrats clients, ne se livrent à ces exécutions qu'à huis clos. Michel-Ange lui-même, s'il vivait de nos jours, n'aurait pu placer impunément les figures grimaçantes de ses ennemis dans le cortége des damnés de son *Jugement dernier*; et le vieux Palma ne pourrait plus, comme il l'a fait au Palais ducal à Venise, se venger de son illustre et ingrate maîtresse, en la représentant au milieu des flammes vengeresses de l'enfer, sans attirer sur lui les foudres de la police correctionnelle.

Je disais tout à l'heure que les propriétaires ont le droit d'abuser, et ils ne s'en privent guère. En voici un, M. Dugoujard, qui a abusé même du bézigue! Il avait loué à M. D..... un appartement à Saint-Maur-les-Fossés. Ce M. D..... a, pendant la belle saison, donné l'hospitalité à l'une des plus gracieuses cantatrices de l'Opéra. Mais la villa Dugoujard, quels que fussent ses autres charmes, était veuve de tout piano, et on avait dû en louer un chez M. Scholtus, fac teur à Paris.

Quand la bise fut venue, éminente artiste quitta la campagne, et M. Scholtus voulut reprendre son instrument. — Opposition de M. Dugoujard. — Lui était-il dû des loyers? non. Mais il paraît que M. D..... avait eu la faiblesse de se prêter à la passion de ce propriétaire pour le bézigue, et de perdre à ce jeu, dans une soirée, une somme de 180 francs. M. Dugoujard, armé de son titre de propriétaire, ne voulait laisser partir le piano que contre payement de la dette de son malheureux locataire.

La justice ne s'est pas associée à cette petite combinaison, et a condamné ce forcené joueur non-seulement à rendre le piano, mais à payer 150 francs de dommages-intérêts à M. Scholtus. — Néanmoins, gardez-vous de jouer le bézigue avec votre propriétaire.

Qui n'a jeté souvent un regard de pitié et de sympathie sur ces créatures résignées, qui, sous le nom d'institutrices, vivent au milieu des enchantements du monde sans y prendre part? Il faut qu'elles aient tous les talents, à condition de n'être pas applaudies; qu'elles ne soient ni belles ni laides, pour ne pas exciter l'envie ou le dégoût; qu'elles aient toutes les vertus négatives, une santé inaltérable et même une éternelle jeunesse.

Miss Maxwell avait toutes ces perfections et jouissait depuis d'assez longues années, à Nice, des petits avantages attachés à l'emploi, en donnant des leçons de langues dans les familles étrangères qui viennent chercher sous ce ciel clément la santé ou le plaisir.

Le 10 septembre dernier, à dix heures du soir, pendant un séjour momentané à Paris, elle fut renversée, au coin de la rue du 29 Juillet, par les chevaux lancés à toute vitesse d'une calèche élégante. Une roue lui passa sur l'épaule, sur le cou et le bas de la figure, et lui fracassa la mâchoire. La voiture appartenait à M. Messier de Saint-James, qui s'empressa de donner son adresse et prit l'engagement de faire pour la blessée tout ce qu'exigerait l'humanité. Et en effet, pendant cinq semaines que dura la maladie, il envoya son médecin et paya les frais les plus indispensables. Mais il pensa avoir ainsi accompli tous ses devoirs et refusa de rien faire au delà.

En vain la malheureuse institutrice montrait son avenir perdu. Elle était réduite à un état d'infirmité déplorable; l'accident avait laissé des traces qui ne disparaîtraient point. On avait dû lui arracher toutes les dents et les remplacer par une de ces machines très-ingénieuses, mais très-insuffisantes, qui ne permettent ni de manger ni de parler. Comment traîner dans le monde fashionable, où elle trouvait son gagne-pain, des traits défigurés et une voix impossible? — M. de Saint-James n'était nullement attendri par ces doléances. Il voulait prouver à Mlle Maxwell qu'elle n'avait rien perdu; que ses élèves la trouveraient aussi charmante que par le passé, et, quant à la perte de ses dents, on fait aujourd'hui les râteliers avec une telle perfection que personne ne s'en apercevrait.

La première chambre du tribunal n'a pas cru qu'il fût possible d'écraser à si bon marché, même les institutrices, et de les payer en compliments. Elle a condamné M. de Saint-James, par corps, à payer 8,000 francs à la pauvre blessée.

Le procès Nadar n'est pas fini. Tout débat semblait clos, cependant, par l'arrêt de la Cour qui a adjugé à M. Tournachon aîné le pseudonyme tant disputé. Mais M. Adrien Tournachon persiste à soutenir que ce surnom adopté par la faveur publique, est sa propriété, et qu'il a, le premier du nom, illustré l'art photographique. Il s'est pourvu en cassation. Nous verrons comment la Cour suprême tranchera ces grosses questions.

Autre procès pour un nom! mais pour un vrai et vieux nom, cette fois, celui de Brancas, qui remonte à l'an 900. Il paraît que le dernier duc avait, par substitution d'abord, et par testament ensuite, transmis le nom, le titre et les armes de sa famille au comte Hibon de Frohen. Mais aujourd'hui, cette transmission est contestée par les exécuteurs testamentaires d'un membre de la famille Brancas. Or, ce n'est pas peu de chose que les armes dont il s'agit; en voici la description : *Parti au premier d'azur, au pal d'argent, chargé de trois tours de gueule et accosté de quatre jambes de lion d'or mouvantes des flancs de l'écu, qui est de Brancas; au deuxième, d'argent à trois bustes de reines de carnation couronnées d'or, qui est de Hibon.* Nos tribunaux, transformés en Cour héraldique, vont avoir à juger ce grave procès.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *Les Fausses Bonnes Femmes*, comédie en cinq actes MM. Théodore Barrière et Ernest Capendu. — PALAIS-ROYAL : *Péché*, comédie en un acte, par M. Henri Meilhac.

Les Fausses Bonnes Femmes n'ont pas réussi; nous lons essayer de dire les nombreuses causes de cet insuc et d'en tirer un enseignement pour l'histoire dramati de notre temps. *Les Fausses Bonnes Femmes* n'ont réussi, d'abord parce que la pièce ne répond pas au ti qui était une sorte d'engagement vis-à-vis du public. s'attendait à un pendant des *Faux Bonshommes* et l'on eu qu'un drame quelconque, avec une étiquette de f taisie. Le sujet est celui-ci. Une veuve du grand mon abandonnée par un homme qu'elle comptait épous s'attache à dépraver sa rivale. Pour cela, elle la cond à Bade, où elle lui fait faire connaissance avec une de douzaine de femmes équivoques, et où elle jette sur pas un fat qui la compromet. Le but de ce Méphistophé en crinoline est de ramener à elle son ancien ama après l'avoir dégoûté de sa nouvelle passion. Mais le co rage lui manque à moitié de son œuvre, et elle se sac fie généreusement à leur bonheur commun.

Ce sujet était aussi bon qu'un autre. Depuis longtem on a cessé d'exiger des thèmes nouveaux, mais on ve au moins des variations nouvelles. Les principales situ tions humaines sont épuisées, dit-on; et le public, sa trop s'attacher à vérifier cette assertion, qui sent le par doxe complaisant, en est venu aujourd'hui à se content des mérites de l'exécution. Nous traversons la période d virtuoses littéraires. Pourquoi faut-il que MM. Théodo Barrière et Ernest Capendu, après avoir donné un brilla concert avec *les Faux Bonshommes*, aient si complèt ment failli dans l'interprétation des *Fausses Bonnes Fe mes?* Maigres solistes, ils ont ajouté à l'indigence de le mélodie une multitude de *couacs*, qui les ont fait prend pour des amateurs. — Dès que l'action s'engage, c'es à-dire vers le commencement du quatrième acte, il dégage de leur pièce un air de parenté avec *les Viveu de Paris*, avec *les Petites Lâchetés* et avec *la Calomni* L'amant désolé, qui a vu sortir un homme de la chamb de sa fiancée, renouvelle avec celle-ci la scène du chev lier d'Aubigny et de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

L'intérêt ne porte sur aucun des personnages : la co ruptrice mêle des questions d'argent à des questions sentiment; l'amant est un imbécile, à qui elle ordon de partir et qui part, à qui elle dit d'amener sa maîtres et qui l'amène, à qui elle défend de pleurer et qui r met son mouchoir dans sa poche. La femme dont ébauche la corruption exciterait seule quelque sympathi si son rôle ne se ressentait pas tant de l'indécision gén rale. C'est pourtant entre ces trois personnes que la piè se passe. Un tort fondamental a été de faire deux veuv de ces deux femmes; cela enlève du charme au point départ; on s'inquiète de ne pas voir circuler un seul v sage de jeune fille dans cette galerie; c'était cependa un contraste attendu. Comme caractères, on conviend donc qu'il n'y a là dedans rien de bien cherché, ni p conséquent de bien trouvé; et lorsqu'on se demande sont les fausses bonnes femmes, on n'en découvre dans les héroïnes, ni parmi les figures épisodiques q les auteurs ont groupées autour d'elles. Une bavarde, u prude, une entremetteuse et une douairière ridicul rassemblées dans un salon de conversation à Bade, tell sont les fausses bonnes femmes qu'on exhibe; mais ne sont que des têtes insignifiantes, au lieu des portrai annoncés. Pas une qui ait le relief du Bassecour d *Faux Bonshommes*, ou du père Dufourré.

Malgré ces vices capitaux, et peut-être même à cau de ces vices, on était en droit de s'attendre à une piè rapide et serrée. Ce n'aurait pas été la première fo qu'on eût vu des individualités ternes concourir à u ensemble attachant; les faits sont indépendants des c ractères; la plupart des compositions de M. Scribe fournissent la preuve. Malheureusement, l'habileté et verve ont fait défaut à MM. Barrière et Capendu, comm leur avaient fait défaut l'invention et la portée comiqu Tout se passe en récits dans les trois premiers actes d *Fausses Bonnes Femmes*; et, dans les deux derniers, l

...tions s'accumulent et se pressent, écourtées, tronquées pour aboutir à un dénoûment banal. Après avoir ... deux actes, sans les égayer ni les faire marcher, ...ure disparaît et ne revient plus; le fat, dont nous ... parlé, ne se montre qu'à la fin du troisième acte, ...n ne s'imagine pas la nullité de ce pantin en gants ...rs.

...llait de la gaieté cependant; mis en demeure de ... les promesses de leur titre de comédie, les auteurs ...t découpé sur ce fond pénible et incohérent quelques ...ouettes bouffonnes, entre autres, un curieux et un ...rateur. Le curieux est fluet; son nez a le perçant de ... vrille; sa bouche s'entr'ouvre et sourit, comme dans ...ente d'une révélation; ses yeux vont et viennent; ...n est toujours certain de le rencontrer derrière l'é...paule ou dans les poches de quelqu'un. Cette figure, ...ou plutôt cette indication, est la meilleure de l'ouvrage. Le narrateur est moins heureux; avec lui, les histoires ...enfilent, un mot en amène un autre; on avait déjà ri de ...e personnage dans *la Famille improvisée* : « Voulez-vous ...rler de Dozainville? parlons de Dozainville! » Une ...-mère et son gendre ont aussi à tâche de réjouir le ...public, mais ce genre de comique est vieux comme les ...rues, et il n'est pas un de leurs effets qu'on n'ait vu dans M. Bayard ou dans M. Laurencin.

Mais au moins, nous demandera-t-on, à défaut de l'invention, de l'habileté, de l'intérêt, de la gaieté, il y a sans doute de l'esprit dans *les Fausses Bonnes Femmes?* Encore une fois, nous voilà bien embarrassé et presque honteux de notre attitude sévère. Songez donc, cher lecteur, que l'esprit sauve tout, particulièrement à Paris, et que les *Fausses Bonnes Femmes* n'ont pas été sauvées. Nous attendions comme vous l'esprit de M. Barrière, un esprit un peu bourru, un peu déhanché, un peu rageur; mais l'esprit de M. Barrière n'est pas venu. A la place, nous avons eu, par moments, un pastiche du style de M. Alexandre Dumas fils : « Mon cher, aimez-vous les histoires? — Vous dites? — Je vous demande si vous aimez les histoires? — Pourquoi ça? — C'est que j'en ai une à vous raconter, etc. » Plus loin, c'est une évaporée, très-proche parente de Mme de Santis du *Demi-Monde*, qui arrive en faisant fracas : « Serrez mes domestiques quelque part, » dit-elle; et la voilà qui débite avec volubilité ces riens, ces propos, ces bâtons cassés, ce couplet archi-rebattu : « Ah! ma chère, ces chemins de fer, quelle drôle de chose! ça tousse, ça siffle, ça éternue! et ces arbres qui défilent... A propos, j'ai une robe à quatorze volants, vert Azof; c'est d'un effet délicieux, vous verrez. » Cette même dame, qui est seule à rire de ce qu'elle dit, répond un instant après à un homme d'affaires qu'on lui présente poliment et qui lui offre ses services : « Je vous remercie, monsieur, j'ai mes voleurs. » Il faut ajouter que le mot a paru un peu fort aux oreilles du public.

Nous savons bien où ces néo-vaudevillistes prennent leur monde et leurs grandes dames : c'est dans *le Caprice*, c'est dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Les gants mis et remis, déchirés, la sonnette agitée avec impatience, le : « Justine, quelle heure est-il? » la cigarette roulée vingt fois, la broderie dans un coin, le monsieur qu'on toise du haut en bas et à qui l'on jette l'éternel : « Tenez, vous êtes stupide ce matin! » tout cela est gravé, noté dans leur souvenir avec le répertoire de Mme Allan; c'est un monde excentrique, fait pour la convention littéraire; à force d'art et d'esprit on peut l'admettre. Mais dans *les Fausses Bonnes Femmes*, ce faux monde détonne à force de faux goût, de fausses saillies et même quelquefois de faux français. « J'irai voyager » dit un personnage, au lieu de : Je voyagerai. — Et vraiment, cela ne suffit pas d'avoir lu Alfred de Musset, Lamartine, *les Feuilles d'automne*, et de posséder sur une étagère en acajou une érudition de format Charpentier. MM. Théodore Barrière et Ernest Capendu se seront dit : Nous allons nous donner un vernis littéraire en semant à travers notre pièce des noms contemporains, en citant M. le comte Alfred de Vigny et *Quitte pour la peur*, Chateaubriand, le *Figaro*, Balzac et *la Duchesse de Langeais*. Ils ne se sont pas rappelé que cet épisode des *Treize* avait déjà fourni un acte à *la Closerie des Genêts*. Ils ont cru être modernes, à l'aide de deux ou trois placages de cette sorte; ils ont cru être jeunes en invoquant à tout propos la *mémoire d'une mère*, le *saint nom de ma mère*; ils ont cru montrer du cœur en ramassant des sentimentalités dans les canots d'Asnières, et jusqu'à ce ...n dont le quartier latin ne veut plus :

Il était un — petit navire,
Qui n'avait ja, ja, ja, jamais navigué.

C'est une chose bien surprenante que ces inégalités, ces heurts, ces coups portés à faux, ces pétards mouillés, ces essieux rompus, cet essoufflement, au bout de ce bon vouloir et de cette louable ambition. Mais aussi quelle bizarre idée de donner un drame plaintif pour pendant à une comédie petillante de gaieté! Le titre des *Fausses Bonnes Femmes* laissait supposer une œuvre toute de grâce et d'entraînement; l'amertume a pris le dessus, et nous n'avons eu ni satire ni comédie. M. Théodore Barrière est-il donc destiné à ne remporter des succès que par hasard et à n'avoir du talent que lorsqu'il ne s'en doute pas? Il est le fondateur d'une littérature incertaine et qu'on pourrait qualifier de névralgique. Il se débat, il se révolte; c'est une vocation perpétuellement en querelle avec un tempérament. Nous ne savons pourquoi, mais il nous semble que dans un récent ouvrage (*Lettres d'un mineur sur l'Australie*), M. Fauchery a dû avoir en vue M. Théodore Barrière, en écrivant les lignes suivantes :

« J'ai un de mes meilleurs amis, écrivain dramatique des plus forts, qui apprécie dans une mesure exagérée le courage des gens qui vont loin. Il est tout flamme et rempli d'aspirations fantastiques qui procèdent, assure-t-il, d'un besoin ardent des exercices physiques de la vie active. Il abandonne un scénario qui presse, pour faire au pas gymnastique quatre lieues autour de sa chambre; souvent, au beau milieu d'une scène pathétique, il quitte son bureau, se glisse dans la cuisine et profite de l'absence de la bonne pour fourrer deux ou trois poignées de gros sel dans le pot-au-feu; il plante là le dénoûment d'un cinquième acte pour descendre quatre à quatre dans la cour décharger du bois avec les commissionnaires; et si, lorsqu'il se promène et rêve sous les grands arbres, vous mettiez une hache à sa disposition, pris d'une soudaine fantaisie bûcheronnesque, il serait capable de réduire en falourdes le quinconce le plus épais. »

Nous ignorons la part de M. Capendu dans le désastre des *Fausses Bonnes Femmes*, comme nous avons ignoré sa part dans le triomphe des *Faux Bonshommes*; c'est un des bénéfices et un des inconvénients de la collaboration. Il nous excusera si, dans ce compte rendu, nous avons été surtout préoccupé par la personnalité de M. Barrière, personnalité qui s'est manifestée maintes fois par des tentatives dignes d'encouragement. A l'un comme à l'autre, nous exprimons d'ailleurs notre désir sincère de les voir rentrer dans la lice par une œuvre plus mûrie, et surtout conçue en dehors de toutes préoccupations industrielles. Il ne fait pas bon travailler, comme ils l'ont fait, avec l'idée fixe de suivre une veine et de continuer une vogue. Ce n'était pas d'une suite aux *Faux Bonshommes* que le théâtre du Vaudeville avait besoin, c'était d'une bonne pièce.

Le seul succès incontesté qu'aient obtenu *les Fausses Bonnes Femmes* est un succès de toilettes. Mmes Saint-Marc, Fargueil et Duplessy y ont des robes à tout casser.

Péché caché, le nouveau proverbe du Palais-Royal, vivra ce que vivent au théâtre les petits trumeaux. Cela se passe entre danseuse et marquis; on y retrouve l'éternel paquet de lettres qu'on ne cesse de redemander et de rendre dans tous les vaudevilles.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Début de Mme Salvini-Donatelli dans *Don Pasquale*. — FOLIES-NOUVELLES : *Trilby*, opérette de M. de la Chesneraye, musique de M. Laurent de Rille. — *A Venise*, pantomime de M. Bridault. — Nouvelles.

Il n'y a pas, je crois, de travail plus complexe et qui demande à la fois plus de sang-froid et d'ardeur, plus d'études préalables et d'inspirations subites, qui exige, en un mot, plus d'aptitudes variées et contradictoires que celui qu'exécute un chanteur dramatique. Le peintre est dans son atelier, où il suit d'un œil vigilant les traces que son pinceau laisse sur la toile; il a, pour en corriger les erreurs, les mille tons gradués que peut lui donner sa palette. Le compositeur de musique tâtonne longtemps sur son piano, fredonne à loisir sa mélodie et cherche le ton le plus approprié à son caractère, il étudie ensuite les effets de son harmonie, il renverse ses accords et refait ses contre-chants jusqu'à complète satisfaction; il a, comme puissants auxiliaires, le temps et la réflexion. Le littérateur peut refaire dix fois ses phrases, les ciseler comme il l'entend; il a le droit de rature. Le comédien, lui, ne jouit pas de tous ces priviléges, de toutes ces facilités; chacun de ses gestes est décisif, chacune de ses paroles est irrévocable. Si, avec cela, il est obligé de chanter la pièce qu'il joue, la difficulté devient double. Il lui faut à la fois : se pénétrer du caractère de son personnage, rendre les finesses et les intentions les plus délicates de son rôle, avoir l'œil sur le moindre pli de son costume, prêter l'oreille à l'orchestre afin de ne pas en perdre le diapason, produire sa voix avec aisance, et étudier dans son maintien et sa démarche les conditions les plus favorables à la respiration.

Or il y a dans le répertoire du chant dramatique certains rôles brillants, et qui, par cela même, exigent chez les artistes qui les interprètent toutes ces qualités réunies dans leur état maximum. Celui de Norina, de *Don Pasquale*, dans lequel vient de débuter Mme Salvini-Donatelli, est du nombre. Norina est une femme distinguée et élégante, mais coquette et capricieuse jusqu'à l'effronterie. Il faut qu'au second acte elle donne à don Pasquale un beau et solide soufflet de sa main gantée de chevreau parfumé; M. Zucchini, il faut le dire, reçoit la gifle comme personne. Dans un petit théâtre où le parterre parle tout haut, il aurait eu les honneurs du *bis*!

Mais revenons à Mme Salvini.

C'est la larme à l'œil que la critique est souvent obligée de s'élever contre la bonne opinion que les artistes semblent avoir d'eux-mêmes; c'est par sincérité qu'elle dit aux amis de Mme Salvini, beaucoup trop empressés à l'applaudir : « Votre protégée n'a pas la voix suffisamment timbrée; elle atteint, il est vrai, avec assez de justesse les notes aiguës, mais quels efforts elle fait pour arriver là! Que de cris désespérés! Elle joue avec entrain, je vous l'accorde, mais aussi avec quelle affectation! Il est bon de sortir un peu de l'apathie scénique qui est de tradition au Théâtre-Italien, mais il faut savoir s'arrêter à une limite qui s'appelle : le naturel! »

Mme Salvini n'a pas eu un échec complet, elle s'est soutenue jusqu'à la fin du rôle; mais elle a laissé beaucoup à désirer, sous le rapport du timbre de la voix surtout. Elle n'est point tombée, mais elle a failli perdre l'équilibre.

— Aux Folies-Nouvelles, l'opérette *Trilby, ou un Sylphe peu léger*, n'est, sous prétexte de légende écossaise, que l'exhibition du torse phénoménal de M. Tissier: c'est un défi jeté aux formes athlétiques de Joseph Kelm. Qui des deux l'emportera? de quel côté penchera la balance? c'est une grave question... pour la balance. — M. Laurent de Rillé a fait la musique de *Trilby*; cet auteur, dont la réputation date du succès frénétique du *Sire de Framboisy*, ne manque pas d'une certaine originalité; son orchestre est constamment à la recherche d'effets nouveaux, et c'est là une tendance heureuse. Dans cette dernière partition, il y a une chanson écossaise d'un tour mélodique qui, sans être bien neuf, est pourtant plein de grâce.

A Paris, la pantomime ne vit plus que par le seul talent de M. Paul Legrand; c'est sur ce mime intelligent et délicat que les amateurs du genre (et il y en a de renforcés) ont constamment les yeux. MM. les auteurs oublient trop souvent que Paul Legrand a dans son talent un côté pathétique et élevé qu'il faudrait utiliser, et que c'est ravaler le genre et l'homme qui en est le seul apôtre que de traîner l'un et l'autre dans les régions infimes de la pasquinade de tréteaux. Otez de la pantomime : *A Venise*, que l'on a jouée mardi, les décors et quelques danseuses frétillantes, il ne restera plus qu'une parodie grossière de l'histoire de Marguerite de Bourgogne et des orgies de la Tour de Nesle. Il y a loin de là à *la Sœur de Pierrot*, à *Mort et remords*, à *Pierrot bureaucrate* et à d'autres gracieuses œuvres d'un goût un peu élevé, presque philosophique.

— Mme Wellis est, dit-on, une virtuose de talent; elle doit prochainement se faire entendre à Paris sur l'orgue-Alexandre. Souhaitons que son nom grandisse et vienne se placer à côté de celui des Lefébure-Wély, des Dreyfus, etc.

— Mlle Artot, dont nous avons annoncé l'engagement à l'Opéra, doit débuter dans le rôle de Fidès du *Prophète*.

— A samedi le compte rendu du *Médecin malgré lui*, de Molière, arrangé en opéra-comique... une hardiesse de M. Gounod.

ALBERT DE LASALLE.

BIBLIOGRAPHIE

Recueil des plaisants devis, récités par les supposts du seigneur de la Coquille. Petit in-8°, Lyon, imp. Perrin ; librairie Scheuring.

Précieux pour les bibliophiles de tous les pays, ces récits, de 1580 à 1601, ont un intérêt particulier pour l'histoire de l'imprimerie lyonnaise. Ces scènes rimées ont eu pour auteurs et acteurs principaux des imprimeurs de Lyon. Il faut y rechercher, non beaucoup de talent poétique, mais des tableaux de mœurs. Ce n'est point précisément par le sel attique qu'elles se recommandent : La grosse gaieté des *trois supposts du seigneur de la Coquille* et les récits des *plaisants devis* ont un autre genre de mérite : ils révèlent des faits peu connus relatifs aux mœurs du temps, et sont des allusions fréquentes à des événements contemporains.

Ces facéties sont un chapitre de l'histoire littéraire du seizième siècle. Ce livre se recommande à l'estime des bibliophiles. La rareté de ces petits écrits est extrême. Jamais bibliothèque n'a possédé les huit éditions originales, on les chercherait en vain dans la Bibliothèque impériale ou dans les cabinets des plus célèbres amateurs. Elles n'ont jamais été réimprimées, soit séparément, soit en recueil, et se présentent réunies, pour la première fois, en un très-curieux volume, d'une exécution élégante. Les ornements iconographiques des éditions originales sont reproduits avec fidélité. On y trouve de très-jolis dessins gravés sur bois, des fleurons d'un style remarquable, divers emblèmes et plusieurs marques typographiques. Disons, en terminant, qu'on nomme *coquille*, en imprimerie, la substitution, par mégarde, à une lettre d'une autre lettre qui présente quelque similitude avec elle : par exemple, celle de l'*e* au *c* ou de l'*n* à l'*u* et réciproquement.

Les Parents terribles — PAR GAVARNI.

— Celle-là peint.

Loin de la Bourse, par Scipion FOUGASSE. 1 vol. in-18. Paris, librairie Dentu.

Esquisse des douceurs de la campagne. La première idée de ce petit livre appartient à la noble et regrettable veuve de Lucien Bonaparte, qui, elle-même, en a fourni le sujet et le titre. Mme la princesse de Canino, pénétrée de la grande influence du séjour de la campagne sur le bonheur des familles, et non moins frappée du péril dont le double entraînement de la Bourse et du luxe menace la société, pensait que pour conjurer le mal on devait le combattre par une propagande active en faveur de la vie champêtre. — Ce volume contient une Revue descriptive et horticole des douze mois de l'année. Il est terminé par quelques pages consacrées à la mémoire de Mme la princesse de Canino.

Coup d'œil historique et statistique sur les forces militaires des principales puissances de l'Europe. — Confédération germanique, Prusse, Autriche, Angleterre, Russie, Armée française ; par A.-F. COUTURIER, de Vienne, docteur en droit, chef d'escadron d'état-major en retraite. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Leneveu.

Cet ouvrage n'est pas une nomenclature sèche et aride des armées étrangères et de leur effectif ; c'est un aperçu des différentes puissances de l'Europe. L'auteur montre comment leurs institutions civiles réagissent sur leurs institutions militaires, et sur les forces agressives ou défensives de leurs armées. Des excursions aux environs de la France l'ont mis à même de faire non pas un tableau, mais une esquisse à larges traits de ces différentes nations ; puis il a fait suivre ces aperçus rapides de la composition de leurs armées, en indiquant les sources auxquelles il a puisé les quelques chiffres qu'il a donnés.

Paris catholique au dix-neuvième siècle.—Tableau des progrès merveilleux de la charité contemporaine en France (Institutions, œuvres, fondations charitables, créées depuis quarante ans), suivi de la *Vie de la sœur Rosalie*, fille de Saint-Vincent de Paul, par Mme ROSALIE DUBOIS. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Julien, Lanier, Comard et Ce.

Etude curieuse et édifiante de toutes les œuvres qui sont créées depuis trente ans dans la France catholique pour soulager les classes souffrantes. On ne peut, en lisant ce livre, accuser le pays de rester indifférent aux besoins de ses enfants ; comme une mère ingénieuse et tendre, la France invente mille moyens d'améliorer la position des ouvriers, des indigents, et la plus grande gloire du dix-neuvième siècle sera sans doute d'avoir employé tous les moyens pour combattre et restreindre le paupérisme. L'ouvrage est terminé par un éloge de la sœur Rosalie, le type le plus parfait de la charité chrétienne.

Histoire du Roussillon, par JEAN DE GAZANYOLA, ancien officier d'artillerie, publiée et augmentée de quelques nouveaux documents historiques, par le baron GUIRAUD DE SAINT-MARSAL, colonel du génie en retraite. 1 vol. in-8°. Perpignan, librairie Alzine.

Histoire de l'ancien Roussillon, accru des territoires formant ensemble le département des Pyrénées-Orientales. Ce livre a pour but d'établir clairement la série des princes qui ont gouverné le Roussillon ; de narrer exactement, ou de rectifier les faits qui ont illustré leur règne ; d'exposer les progrès de la civilisation, des sciences et des arts dans cette contrée, qui change douze fois de maîtres et d'[...] térêts dans l'espace [...] vingt-deux siècles ; [...] bien faire connaî[...] une province dont [...] sol, la culture, les r[...] sources et les produ[...] sont loin d'être app[...] ciés comme ils [...] vraient l'être, et q[...] par ses établisseme[...] et les améliorations [...] tout genre qui ont [...] lieu, surtout dep[...] quelques années, ri[...] lise avec les provin[...] les plus anciennes [...] la France.

Dictionnaire des Synon[...] de la langue française, [...] une introduction sur la [...] rie des synonymes, ouv[...] dont la première par[...] obtenu, de l'Institut, le [...] de linguistique en [...] par M. LAFAYE, profes[...] de philosophie et doye[...] la Faculté des lettres d'[...] 1 fort volume in-8°. P[...] librairie Hachette.

De tous les dicti[...] naires des synonym[...] français, celui-ci es[...] plus complet ; c'es[...] seul qui reproduise [...] un corps d'ouvr[...] unique, et sous [...] forme raisonnée, [...] ce qui, jusqu'à prése[...] avait été écrit d'ess[...] tiel sur cette matiè[...] le seul de quel[...] étendue qui ne se [...] duise pas à une sim[...] compilation, remp[...] de contradictions et [...] doubles emplois, le s[...] qui commence chaq[...] article en marqu[...] l'idée commune à t[...] les mots dont il y [...] question ; le seul [...] fin dans lequel les d[...] tinctions établies [...] trouvent justifiées [...] des citations décisi[...] empruntées à nos éc[...] vains du dix-septiè[...] et du dix-huitiè[...] siècle, les plus purs [...] les plus justement e[...] més.

Delaunay

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

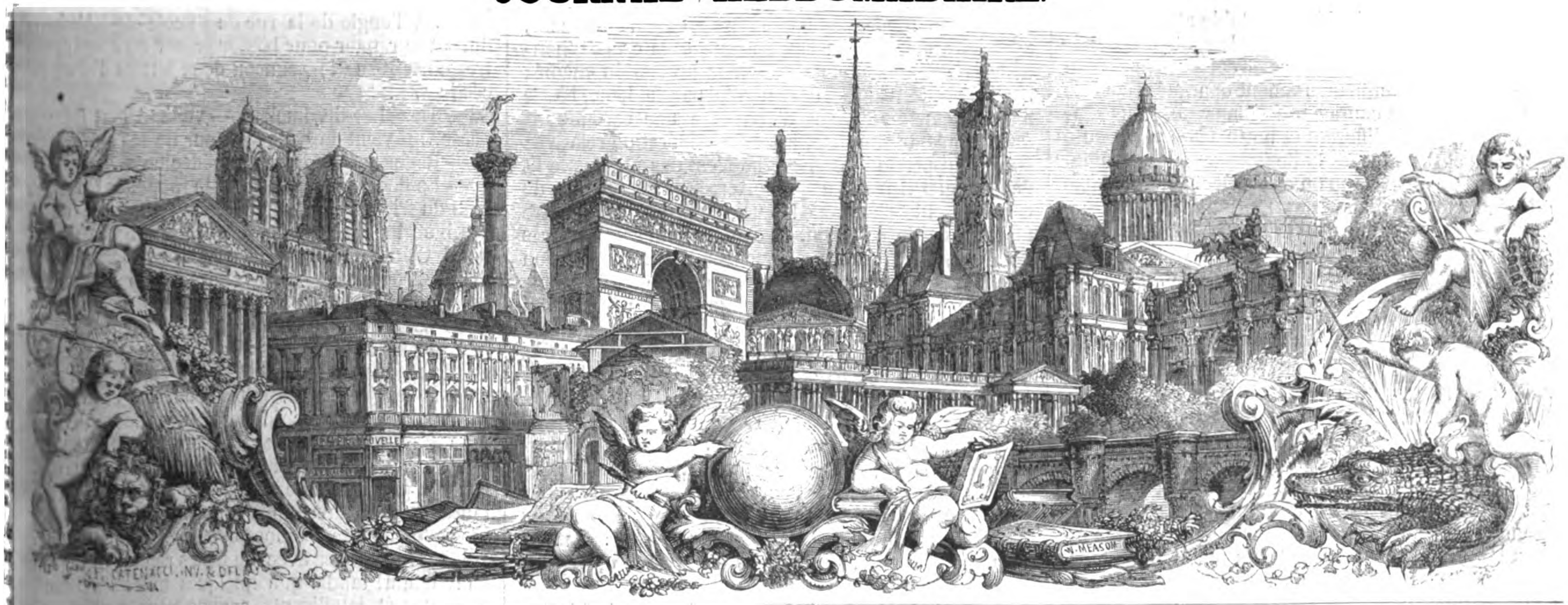
Aux portes du tombeau l'égalité commence.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Bre[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 41.
23 Janvier 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

LL. AA. RR. la princesse Victoria-Adélaïde d'Angleterre et Frédéric-Guillaume de Prusse. (Voir page 62.)

COURRIER DE PARIS.

En présence de l'épouvantable attentat qui a ensanglanté le seuil d'un des grands centres de plaisirs de la vie parisienne, en face de cette sauvage boucherie qui n'a que miraculeusement épargné le chef de l'Etat et sa noble et courageuse compagne, nous sentons notre esprit indifférent et notre main paresseuse à recueillir et raconter les futiles récits de la semaine! Il nous semble qu'alors qu'on apprend chaque jour que cet horrible forfait a laissé des morts, là où, hier encore, il n'y avait que des blessés, on ne saurait, sans insulter au grand cœur public, lui raconter ces petits bavardages, et essayer de le détourner du drame qui a failli bouleverser l'Europe! Nous raconterons donc, pour aujourd'hui, une plus sérieuse histoire. Moins futile, nous osons espérer qu'elle sera plus véritablement intéressante. C'est une page de la vie actuelle saisie sur le fait...

L'autre jour, vers six heures du soir, un homme d'une cinquantaine d'années suivait, je ne dirai point le trottoir, et pour cause, mais bien les boutiques de ce qui subsiste encore de la longue rue de la Harpe; il remontait, il venait du quai. Sa tournure n'était pas sans élégance, sa toilette n'était pas sans recherche. Une redingote brune de forme nouvelle, un pantalon grisâtre, le linge frais, les gants roulés dans la main, une petite canne. Il était blond encore, ridé déjà, soucieux, même triste; un visage intelligent, distingué, mais dévasté par l'intérieur s'y reflétant. On sentait bien que ce monsieur n'était pas du quartier, du quartier latin.

Comme il montait, distrait, cette rue de la Harpe, étroite et encombrée, y débouchait par la rue des Grés un autre homme du même âge, c'est nous qui le savons, mais paraissant plus vieux. De châtain il était devenu gris; de grand, courbé; d'élégant, négligé. Négligé outre mesure, car mieux eût valu être tout franchement vêtu en ouvrier, en artisan, que de porter, au mois de janvier, ce pauvre paletot d'été, déteint, usé et boutonné pour cacher le linge qu'il n'avait pas. La chaussure était navrante, le chapeau désastreux. Un affreux bout de cigare éteint sortait de ses dents noires et dévastées. Il portait les cheveux fort courts, évidemment pour n'avoir point à les soigner, et la barbe longue, uniquement pour n'avoir point à la faire. Mais dans cette négligence, dans cet accoutrement régnait, malgré tout, une sorte d'allure mondaine et presque fière. Ce pouvait être la pauvreté, ce n'était pas le vice.

Donc, l'un montait la rue, la canne à la main; l'autre la descendait, un paquet de papier sous le bras. Au milieu de la distance qui les séparait encore, s'ouvrait un restaurant des plus connus du monde étudiant, un des rivaux soutenus du fameux Rousseau l'*aquatique*, une de ces maisons inamovibles où se débitent à six sous les plats gras, quatre sous les plats maigres, et que la demande d'une bouteille de vin ferait crouler de stupéfaction et de scandale! Le monsieur blond n'était plus qu'à quatre pas de l'autre, lorsqu'il s'arrêta sous prétexte de regarder une femme qui passait, et dans le fait, pour inspecter les parages. Voyant qu'il n'était pas remarqué, il entra tout d'un coup, quelqu'un sur les talons: ce quelqu'un c'était l'autre, le monsieur au paletot. Le blond traversa la longue salle pour gagner un coin retiré et s'y installer dans une sorte d'ombre protectrice de sa toilette véritablement outrée pour l'endroit. Le paletot ayant vainement cherché à se caser, s'avança peu à peu vers le fond, cherchant toujours, tant l'encombrement était grand à cette heure, dans ce bouge culinaire. Faute de place, il finit par gagner la petite table où le premier arrivé s'était installé, devant un de ces ragoûts aux pommes de terre, que les appétits économes demandent de préférence, à cause de la sauce qui permet de tremper le pain dont on est servi jusqu'à l'indiscrétion, moyennant quatre sous payés à forfait.

Le premier sembla contrarié, mais fait place. Le second accroche son chapeau à la patère voisine, pose ses livres sous sa chaise, crie: «Garçon!» et demande de la gibelotte. Alors on se regarde, le blond et le gris, et deux exclamations se croisent:

— Comment! c'est toi, Lucien! — s'écrie le premier.

— Et toi, de Marsy, dans cette toilette et dans cette gargote! — répond le paletot.

On s'explique. De Marsy, d'abord un peu humilié, avoue que c'est pour avoir des gants frais le soir qu'il vient souvent là économiser sur son dîner. Lucien a des aveux plus pénibles à faire pour son amour-propre. Nous n'entreprendrons pas de raconter tout ce que l'un d'eux nous a rapporté de cette conversation; nous nous bornerons à en citer les grandes lignes, la portée, l'enseignement. De Marsy est un compositeur; Lucien est un écrivain. Ils appartiennent fatalement tous deux à ces professions que rien ne soutient: ni la société, ni la corporation, ni l'Etat, ni l'opinion même, peut-on dire! Le soldat, l'employé, soumis à la discipline et à l'heure des bureaux, vont ainsi forcément, avec les années, vers leur retraite et la croix d'honneur. Ils sont soutenus par leur profession même; l'artiste, l'écrivain sont dénigrés par la leur. Là, le médiocre même est sûr d'arriver à une certaine influence née de son titre, à une considération relative; — ici, l'esprit le plus distingué n'est pas sûr que le lit dans lequel il mourra ne portera pas le numéro de certaine salle charitable! Lucien surtout devait être fort inquiet de cette fin. Il était convaincu dans ses opinions, ferme dans ses principes, et sans concession possible devant certains intérêts passagers. Sa plume était donc suspecte, compromettante pour ceux qui pouvaient l'employer; ses articles effarouchaient les journaux, ses livres inquiétaient les libraires et ses pièces s'arrêtaient dans les cartons. Sans un éditeur du quai des Augustins, qui lui procurait quelques travaux de compilations tout à fait indignes de son talent, sinon de son estomac, le pauvre homme eût dû retourner en province, à la grande joie des sots de sa ville, qui, n'ayant jamais rien compris à sa supériorité, affectaient d'en rire. Et pourtant, un ancien député du pays, devenu un moment ministre, avait dit: «Lucien R*** est un grand esprit, son tour viendra, il vous protégera tous!»

Quant à de Marsy, était-ce un génie musical? Non bien sûr! Il avait du talent, rien de plus. Mais si ce talent, si la somme de ses facultés s'étaient exercés dans une autre voie, il serait assurément riche et posé aujourd'hui! Il s'est obstiné à poursuivre la chimère de la gloire argentifère par les arts, et au lieu de comprendre que des milliers de fabricants de cotonnade et de chocolat réussissaient contre deux ou trois fabricants d'opéras et d'oratorios, il s'est entêté, endetté, et, s'avouant vaincu *in petto*, il a dû se résigner à donner des leçons de piano, de chant, de petite composition de nocturnes. Il a cinq partitions en portefeuille; la première date de ses vingt-cinq ans, et c'est Lucien qui en a fait le poëme. Un jour, il a cru arriver pour un acte à l'Opéra-Comique... un changement de direction l'a refoulé dans les cartons! Depuis, il a toujours lutté sans vaincre, toujours espéré sans cesser de se désespérer. Mais, doué de plus de philosophie, de monde, d'esprit de concession que Lucien, il a eu, çà et là, quelques brises en poupe qui l'ont amené à une demi-notoriété de salon. Il vit, l'hiver, de ses cachets, de dîners en ville, à la suite desquels, à cinquante ans, il chante au piano: *Ne lui dis pas que je l'aime!* et d'un concert salle Herz, qui lui coûte des peines énormes et parfois un peu d'argent. De simples commis de chemin de fer ne prennent pas de Marsy au sérieux, et lui ont été préférés pour des mariages. On m'assure que si le pauvre homme avait pu débuter, faire jouer ses premiers opéras, comme tels et tels, il serait aujourd'hui de l'Institut comme eux. Aujourd'hui qu'il est compromis par le cachet, le piano de soirée, si l'on parlait de le jouer, ce serait des éclats de rire! L'été, toutes ses élèves sont à la campagne, aux eaux; il va dîner en cachette rue de la Harpe, ramené là par la mélancolie des déceptions et l'âcreté des souvenirs. Cette gargote affreuse où la gibelotte n'est pas même suspecte, où le foie-bourgeoise n'est que du mou de veau, cette écœurante réfection dans la terraille ébréchée, sur une nappe couverte de toutes les taches, excepté celles du vin, sous des lambris où pend, détaché par l'humidité, un papier indéfinissable de couleur et de dessin, ce restaurant où ne peut rire que la jeunesse insouciante, qui économise là pour mieux dépenser à l'estaminet, Lucien y revenait après trente ans d'efforts tentés au sein même de la grande ville. De Marsy n'avait jamais cessé d'y apparaître un peu, sûr de n'y être point rencontré par les gens que son habit noir frôlait dans les salons. C'était leur point de départ à tous deux vers 1825... à l'âge où l'homme intelligent devrait être arrivé ailleurs, ils s'y rencontraient fatalement tous deux!

— Et Evremond? — dit de Marsy, après le long et pénible échange de leurs confidences.

— Chut!... — fit Lucien, — le voilà là-bas... il fait semblant de ne pas me reconnaître... je l'imite, pour lui convenir, pauvre garçon! Il eut pourtant quelque succès au Salon de 1838! on a parlé pendant un mois de sa *Casiopée*... Depuis, rien! des portraits d'épiciers cryptogamiques!

Evremond était, comme eux, un insouciant de 1830. L'art l'avait attiré dans une autre voie. Après vingt ans d'efforts, il en était arrivé où vous le voyez! Son frère avait fait fortune à fournir de chicorée les cafetiers. Un de ses cousins avait aussi fort réussi, en raffinant de la terre qu'on met dans cette chicorée, qu'on met dans le café. Nous ignorons si la terre n'était pas elle-même un peu sophistiquée par un autre industriel y ayant fait fortune aussi.

Ils sortirent. Evremond les vit, se pencha sur ses pommes de terre à l'huile, et quelle huile! et les laissa sortir. A l'angle de la rue de l'Ecole-de-Médecine, ils durent se ranger pour laisser passer un coupé de maître, portant sur le panneau deux lettres d'or entrelacées: A. R.

— Tiens! — dit Lucien, — voilà Albert Roger qui passe... il vient de chez l'éditeur de ses œuvres...

— Roger... l'étudiant en médecine?...

— Le docteur Roger! tu te le rappelles? il mangea bien du fricandeau abominable avec nous! Il en mangea bien longtemps encore avec son diplôme de docteur! C'était un brave garçon, sans esprit ni talent, mais extrêmement décidé à faire fortune. Il y a réussi, voici comment. Il ne trouvait pas de malades, toute la terre se portait bien pour lui! Ne sachant quoi se mettre sous la dent, il se fit rédacteur dans un journal de médecine, avec 80 francs par mois. Il revint manger aux tables de notre jeunesse, et eut parfois besoin d'un peu de crédit pour des dîners à 17 sous. A la fin du mois il payait exactement. Il est bien tourné, bavard, complimenteur. Ajoutez-y cette exactitude à payer sa note... Il plut à la maîtresse du restaurant, une veuve, qui, occupant depuis dix ans ce modeste comptoir empesté d'âcre friture, était à la veille de se retirer avec de belles rentes. Car, ô mon pauvre ami! tandis que quelques milliers d'hommes honnêtes et intelligents comme nous, sont réduits après trente ans de luttes, à revenir s'asseoir à ces nauséabondes tables de leur jeunesse, les ineptes gargotiers qui se sont succédé là de dix ans en dix ans, ont fait fortune! Le fonds empesté de cette cuisine vaut 120,000 francs, et le bénéfice est de plus de 30,000 francs par an! La dame Gorju s'est retirée en 1845 avec tout près d'un million, enchantée d'épouser un docteur en médecine: Albert Roger! Elle avait quinze ans de plus que lui, mais bah! elle avait aussi de plus que lui le million! Et quelle éducation! quelles manières! Roger lui a le plus vite possible persuadé qu'elle adorait la campagne, et il l'a plantée huit mois par an à quarante lieues de Paris avec *le Parfait Jardinier* pour occupation, et des voisins pour distraction. Lui s'est logé, meublé selon les exigences sociales, et les malades lui sont échus dès qu'il a pu les visiter en voiture. Il n'en est pas plus habile, mais il est presque célèbre. Il a composé un sirop anti... je ne sais quoi, qu'il exploite avec un pharmacien de la Chaussée d'Antin. L'Académie de médecine a reconnu que ce sirop ne pouvait faire aucun mal. De plus, il écrit sur les voies digestives ou autres. Il paye ses frais d'impression, mais il peut offrir son livre à tous ses malades. Ayant bien spéculé après 1848, il a doublé le million sorti de toute cette eau de vaisselle, et c'est un homme lancé! Tout à l'heure, c'était lui! A présent, il court sur le quai vers quelque comtesse nerveuse, avec son grand cheval gris de fer. Il est resté bon diable, et rit parfois de se voir, en se rasant. Voilà la fortune! Quand elle ne vient pas au mérite, au talent, à la conscience, elle se laisse attraper par ceux qui n'ont rien de tout cela. Et Emile Verdun?

— Il est dans les affaires... et riche. Et Duvorsant?

— Il a abandonné l'étude du droit et s'est fait entrepreneur de bâtisses. Il a trois millions. Et ce petit carabin militaire qui gagnait toujours aux dominos?

— Raymond? il a quitté le Val-de-Grâce pour fonder une société par actions, selon le goût du temps. Il a épousé la fille d'un ancien préfet. Et...

Les deux amis continuèrent ainsi pendant longtemps encore, à s'interroger sur les hommes qui avaient partagé la misère de leur jeunesse studieuse. Or, il ne se trouva pas un de ces amis d'autrefois, qui, même s'y faisant un nom, se fût fait une fortune par les lettres ou par les arts! Un grand nombre d'autres, entrés dans ce qu'on appelle les professions libérales, végétaient aussi entre les causes ou les malades réfractaires, et ceux-là seuls qui s'étaient jetés dans le commerce ou dans l'industrie avaient pu oublier la route du restaurant de la rue de la Harpe. Au pont au Change, les deux amis se séparèrent. De Marsy alla chanter des romances (*Mon petit François* et *Vogue, vogue, barque légère!*) chez un plumassier retiré dont la fille était son élève. Quant à Lucien, il s'en fut errer au Luxembourg avant de regagner sa petite chambre au cinquième étage, dans la rue Madame; puis, il passa une partie de sa nuit à revoir le manuscrit de son ***Histoire du seizième siècle en Italie***, livre qu'il ne pourra probablement publier que s'il épouse jamais quelque M^me^ Gorju. Voilà mon récit, il est pris dans une déplorable vérité qui est le vif social.

Il est très-vrai que la maison de Molière fermera — pour cause de réparations — du 15 juin au 30 juillet prochain. S. M. la reine d'Angleterre ayant

[illegible] à S. Exc. M. Achille Fould, lors de son récent voyage à Londres, le désir de voir, dans son ensemble, un théâtre dont l'émigration n'avait eu lieu jusqu'ici que par individualités, l'affaire s'est facilement arrangée, le sociétariat ayant accepté l'honorable invitation et s'étant mis à la disposition de M. le ministre d'Etat. On jouera les principaux chefs-d'œuvre de leur répertoire, et les plus agréables ouvrages du nouveau. On assure que Sa Majesté Britannique a personnellement souscrit pour 6,000 livres sterling.

Ne sachant quoi offrir à une vingtaine de femmes de sa connaissance, à l'occasion dernière de l'agréable jour de l'an, — et voulant surtout éviter de tomber dans l'empâtante et abêtissante fourniture de bonbons, à grands frais alignés au milieu de guipures de papier, dans une sotte boîte dont on ne sait que faire; — ne pouvant enfin leur distribuer à toutes des pierreries d'Orient ou des perles de Ceylan, un de nos amis eut l'idée que voici,

Il écrivit sur vingt carrés de papier bristol l'autographe suivant :

« Bon pour une loge de galerie pour le théâtre que vous voudrez, le jour que vous voudrez.

» *Signé* : UN TEL. »

L'affaire a eu du succès ! On a trouvé le procédé original, et on en a goûté et l'esprit et la lettre. Déjà il a dû s'exécuter deux fois : la première loge lui a été demandée un matin pour les *P'tits Agneaux* du soir, où tout le monde passe comme de vrais moutons de Panurge, — et l'autre fois, pour le *Petit Bout d'oreille* de Léon Gozlan. La première fois il en a été quitte pour 36 francs... (et que peut-on offrir à des dames comm'il f, pour 36 francs, oh mon Dieu !) ; tandis que la seconde loge, vu ses relations directoriales, ne lui a coûté qu'une feuille de papier à lettres. Aussi, jusqu'à présent, son idée lui réussit-elle fort ; mais il faut s'attendre aux indiscrétions ! Il y aura des femmes [illegible]onnaires, celles-là surtout, qui demanderont la loge pour l'Opéra, le soir de la première représentation de la *Magicienne*... ; ou enfin pour quelque impénétrable solennité des lettres irritantes. A la vérité, il en sera quitte pour avouer son impuissance, car ces grandes soirées-là appartiennent, par droit de conquête, au grand monde officiel, au journalisme... et, par un accaparement étrange, à ces femmes sans nom qui ont aujourd'hui tant de noms.

M^me la marquise Ad. de Lam... a profité de l'été pour faire des réparations à son hôtel de la rue de Varennes. On a remis des dalles de marbre blanc dans le vestibule et dans la salle à manger où elle reçoit, tous les dimanches, sa famille et d'intimes amis.

L'autre jour, on vient pour poser un tapis que la marquise a fait venir de Smyrne, et qui, vu les droits exorbitants, revient à 45 francs le mètre carré.

On enlève les dressoirs d'ébène incrustés de filets de cuivre et de plaquettes de marbres variés ; son fils préside à l'opération, à cause des soins à prendre des belles porcelaines qui tapissent ces dressoirs.

— Tiens !... c'est drôle ! — s'écrie un des ouvriers agenouillés à terre pour poser la tibaude.

— Quoi donc ? — dit un autre.

— Voyez un peu sur ces plaques de marbre... on dirait...

— On dirait quoi ?

— Pardieu... des têtes de mort !

Le marquis s'approche... on apporte de la lumière pour mieux voir, et l'on constate, en effet, sur une quinzaine de dalles blanches, les traces mal effacées...

D'ossements en croix ! de têtes de mort ! de mitres archiépiscopales ! de lettres latines et autres emblèmes tumulaires...

On suspend tout travail, on fait appeler l'architecte... Il n'y comprend rien ! on court chez le marbrier.

Celui-ci avait pavé la salle à manger de la marquise de Lam... avec des pierres tombales, des couvercles de sépulcres achetés, il y a sept ans, lors de la démolition de l'abbaye de Saint-Gratien !

La marquise, transie d'horreur, est repartie lundi pour sa campagne.

L'autre soir, aux *Fausses Bonnes Femmes*, deux messieurs étaient installés au balcon, — deux [illegible], — un solitaire. Le solitaire était d'une laideur modèle, un Quasimodo ! Les deux amis, deux Flamands, regardent avec stupeur cette tête incroyable, et s'exclament dans leur idiome :

— As-tu vu quelle figure !

— Quelle gueule !

— Ce nez !

— Une trompe !

— La police ne devrait pas permettre à de pareils monstres de circuler !

— Quand on est aussi repoussant, on devrait se claquemurer chez soi !

— Il trouble mon spectacle...

— Il m'empêchera de dormir !

Un silence d'horreur...

Le Quasimodo se lève, se tourne vers les deux dégoûtés, et leur dit dans le plus pur flamand :

— Messieurs, voulez-vous me garder ma place ?... soyez tranquilles... je reviens dans un instant !

Et jouissant de leur confusion, il sort effrayer les ouvreuses de son masque indescriptible !

Les deux Flamands sont d'abord terrifiés. Le monstre était un Hercule.

— As-tu vu ses yeux ?

— ... Oui... filons-nous ?

— ... Oui... bien vite !

Lorsque le solitaire revint, il trouva trois places vides. Il occupa celle du milieu, posa son chapeau d'un côté et sa lorgnette de l'autre. Dans son triomphe, il était moins laid.

A propos de laid.

Dimanche, aux matinées musicales de M^lle Augustine Brohan, on a entendu ce mot :

Arrive un monsieur qui va saluer la célèbre comédienne :

— Comment allez-vous ?

— Mieux...

— Je me suis présenté jeudi pour avoir de vos nouvelles... J'ai frappé... sonné...

— En vain ?

— Mon Dieu, oui... Il y avait la laitière à la porte en même temps que moi... elle sonnait aussi... on n'a pas ouvert... j'ai dû m'en aller !

— C'est donc cela que jeudi je n'ai pas eu de... lait !

Les spectacles de société reprennent çà et là, avec l'hiver qui avance, et cette fois nous avons à mentionner un essai curieux. Des gens du monde ont osé s'attaquer au plus grand répertoire... aux *Femmes savantes*, une œuvre qui, à deux ou trois scènes près, ne distille pas la folle gaieté. Et puis les vers ! C'est égal, cette louable tentative, objet des plaisanteries de tous les amis de ces audacieux, a complétement réussi, de l'aveu même de ceux qui trouvaient le choix ambitieux et plus encore ! C'était tout récemment au faubourg Saint-Honoré, chez M^me Ab..., en pleine finance. On a joué les actes I^er, III et IV, qui sont les plus... les moins... vous m'entendez. *Henriette*, c'était, avec une diction très-pure et l'accent parfait de la raison, et pourtant beaucoup de charme, la maîtresse même du logis, qui, comme l'*abeille*, était allée butiner sur les poétiques fleurs du divin comique. *Armande*, c'était M^me Ric..., rendant avec un pudique et charmant esprit les énormités d'aveux pleins de brutale raison. La duchesse de Boy... jouait *Philaminte* avec une vivacité tout italienne, un brio des plus plaisants. *Trissotin*, c'était le duc ; *Vadius*, c'était M. Lebr... ; tous deux très-amusants. Enfin, *Clitandre* apparaissait sous l'élégante tournure du frère d'un fonctionnaire important, M. Ed. Desm..., lequel a surpris les auditeurs défiants par le ton d'excellente comédie que n'empêche pas d'acquérir la négociation des valeurs cotées ! Bref, toute cette représentation a été charmante, excellente, et l'on peut dire que les Titans n'ont pas été foudroyés par un Molière indigné !

L'affaire a continué par *Tambour battant*, une pièce du Palais-Royal. Le rôle de M^lle Cico était échu à une dame du corps diplomatique, et la duchesse de Boy... réapparaissait dans celui de la vivandière, où Aline Duval bourre si crânement sa pipe. Enfin, M. D..., un officier d'état-major, remplaçait Ravel. Tout cela a eu sa gaieté, son entrain... mais n'est-il pas curieux de constater que le vrai succès a été pour les *Femmes savantes ?*

Il existe à Paris, chez un restaurateur secondaire du boulevard du Temple, une fondation annuelle, à cinq francs par tête, qu'on appelle le *diner des Dufour*.

Tous les Dufour qui veulent en être en sont !

Chaque Dufour apporte sa généalogie, et un secrétaire, aussi perpétuel qu'il le peut, l'ajoute à un tableau qu'on tire une fois par an de l'armoire, pour l'exposer aristocratiquement dans la salle du festin.

Le dernier banquet a eu lieu mardi dernier ; il y avait quatre-vingt-sept Dufour. Deux faux Dufour ont été éliminés, quand il a été prouvé que l'un d'eux s'appelait authentiquement Legougeux et l'autre Manoury. Ils n'avaient pour tout Dufour dans leur affaire que mesdames leurs épouses, qui en étaient nées... il y a bien longtemps !

On a annoncé que deux Dufour morts avaient légué chacun 100 francs au plus prochain banquet, pour boire du vin de Champagne à la santé des Dufour survivants.

On nous promet d'autres détails. S'ils sont intéressants, nous les consignerons. Le révélateur nous apprend qu'un Dufour père, ayant marié sa fille Azelma à un M. *Glot*, marchand de bois, ledit Dufour père pousse ledit Glot gendre à fonder un pareil et annuel banquet de tous les Glot qui se pourront trouver, s'il y en a, ce qui semble peu probable. Rien des Glos, Gloz, Glots, Glotz, Glau, Glaux, Glaut, Glault, Glautz et autres imitations pour l'oreille ! il faut du *Glot* dans toute sa pureté. Le gendre Dufour se croit unique. S'il se trouve un G-l-o-t, c'est son parent méconnu, inconnu ! il sera bien aise de le saluer.

M. Naudet a donné sa démission d'administrateur de la Bibliothèque impériale. C'est M. Taschereau qui, — en attendant une nomination qu'on prévoit devoir être définitive, lorsque seront terminés les travaux de la commmission présidée par M. Mérimée, — est nommé administrateur intérimaire.

M. de Laborde est également nommé conservateur intérimaire des estampes, à la place d'Achille Devéria, décédé. Là encore, l'opinion prévoit que le provisoire sera prochainement converti en définitif.

L'autre soir, on a dû intervertir l'ordre annoncé du spectacle dans un théâtre de genre, parce qu'on avait eu l'imprudence d'afficher une demoiselle de théâtre à l'heure où son coupé n'était pas encore attelé pour venir sur la scène qui sert de piédestal à son exhibition. Le directeur, furieux, voulut la renvoyer à son boudoir ; mais on lui fit remarquer que l'engagement par lequel il donne douze cents francs d'appointements annuels à cette beauté, porte un dédit de vingt mille francs, en cas de rupture de contrat non amiable... ; la clause faite pour favoriser le directeur dans certaines circonstances qui ont des précédents, et dont le *Deus ex machinâ* est d'ordinaire un lord ou un boyard, tournait donc contre l'impressario. Il se résigna.

A l'Odéon (qui donc fera l'histoire de l'Odéon de 1830 à 1850 !), sous la direction d'Auguste Lireux, M. Bocage avait, par engagement, cette clause : qu'il ne commencerait jamais le spectacle. On affiche *Tartuffe*, — *Zaïre* — et *le Voyage à Pontoise*. On doit jouer *Tartuffe* en premier. Bocage se récrie :

— Vous n'êtes que du troisième acte ! — lui objecte M. Lireux, — donc vous ne commencez pas le spectacle !

Bocage persiste à rester dans les termes de son engagement. — Le directeur persiste dans l'ordre de son affiche.

Le soir venu, Bocage ne se présente pas au théâtre... Il y avait pourtant au moins 183 francs de recette !

— Bah ! il arrivera ! — dit M. Lireux.

On joue un acte ;

Personne !

On joue deux actes ;

Pas de Bocage !

Comment faire ? Rendre les 183 francs ? Horreur !

M. Lireux s'écrie :

— Eh bien ! jouons *Zaïre !*

La toile se lève sur *Zaïre*. Stupéfaction dans la salle. Quelques bons bourgeois ne comprennent pas trop pourquoi, à la scène où *Dorine*, en cornette, assiste aux protestations d'amour de *Valère* et de *Marianne*, en costumes bourgeois du temps de Louis XIV, succède brusquement, en habits orientaux et dans un palais imprévu, cette *Zaïre* qui vient parler à *Fatime* du superbe *Orosmane*...

Malgré tout, la tragédie turque poursuit son cours ; elle touche à sa fin :

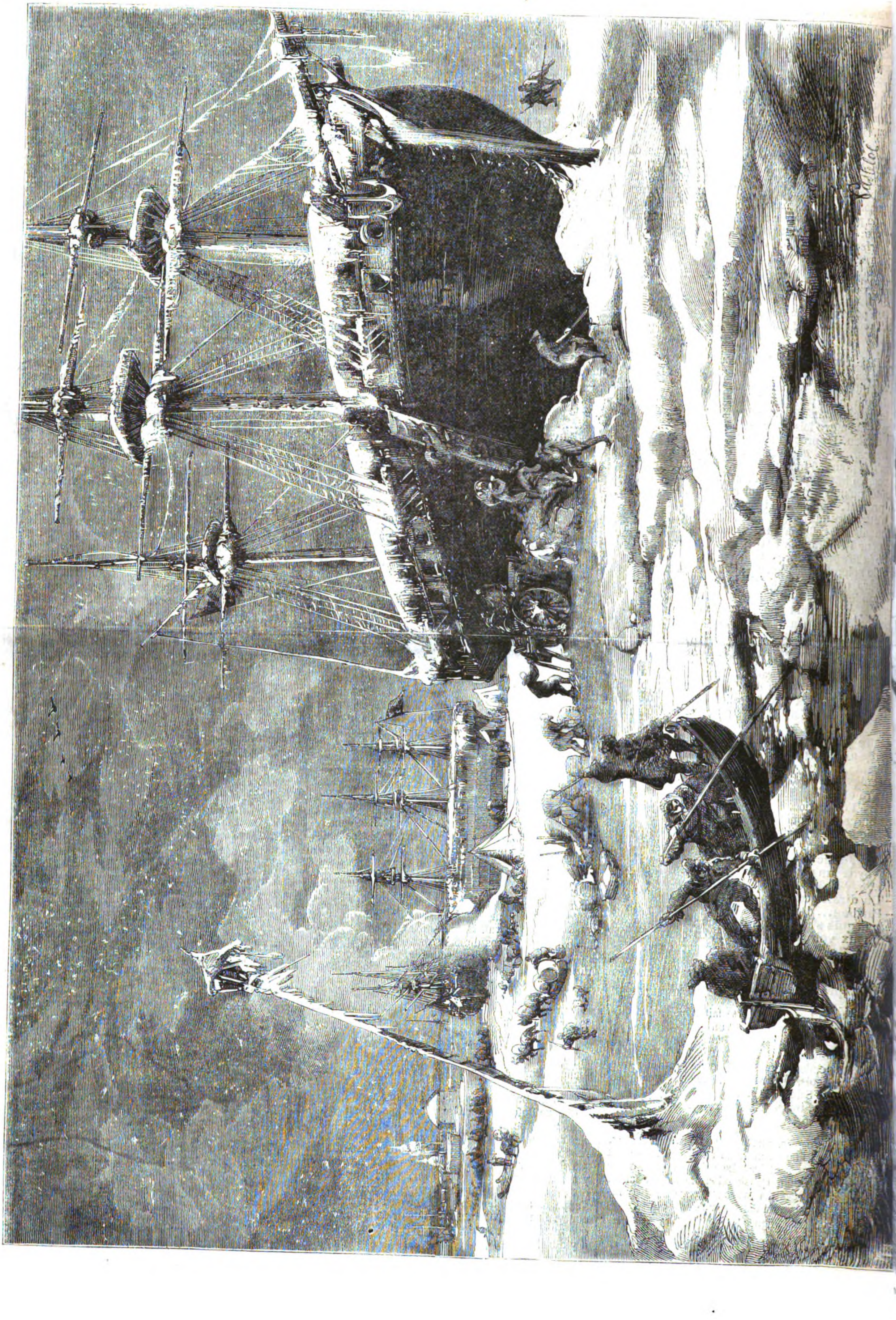
Zaïre ! elle m'aimait ! Est-il bien vrai, Fatime?

Après quoi, il ne reste plus à *Orosmane* qu'à mourir, pour qu'on finisse *Tartuffe*. Le fier soudan emporté, et M. Bocage enfin arrivé, la toile se relève et revoilà *Damis* et *Dorine !* puis *Tartuffe* qui s'écrie :

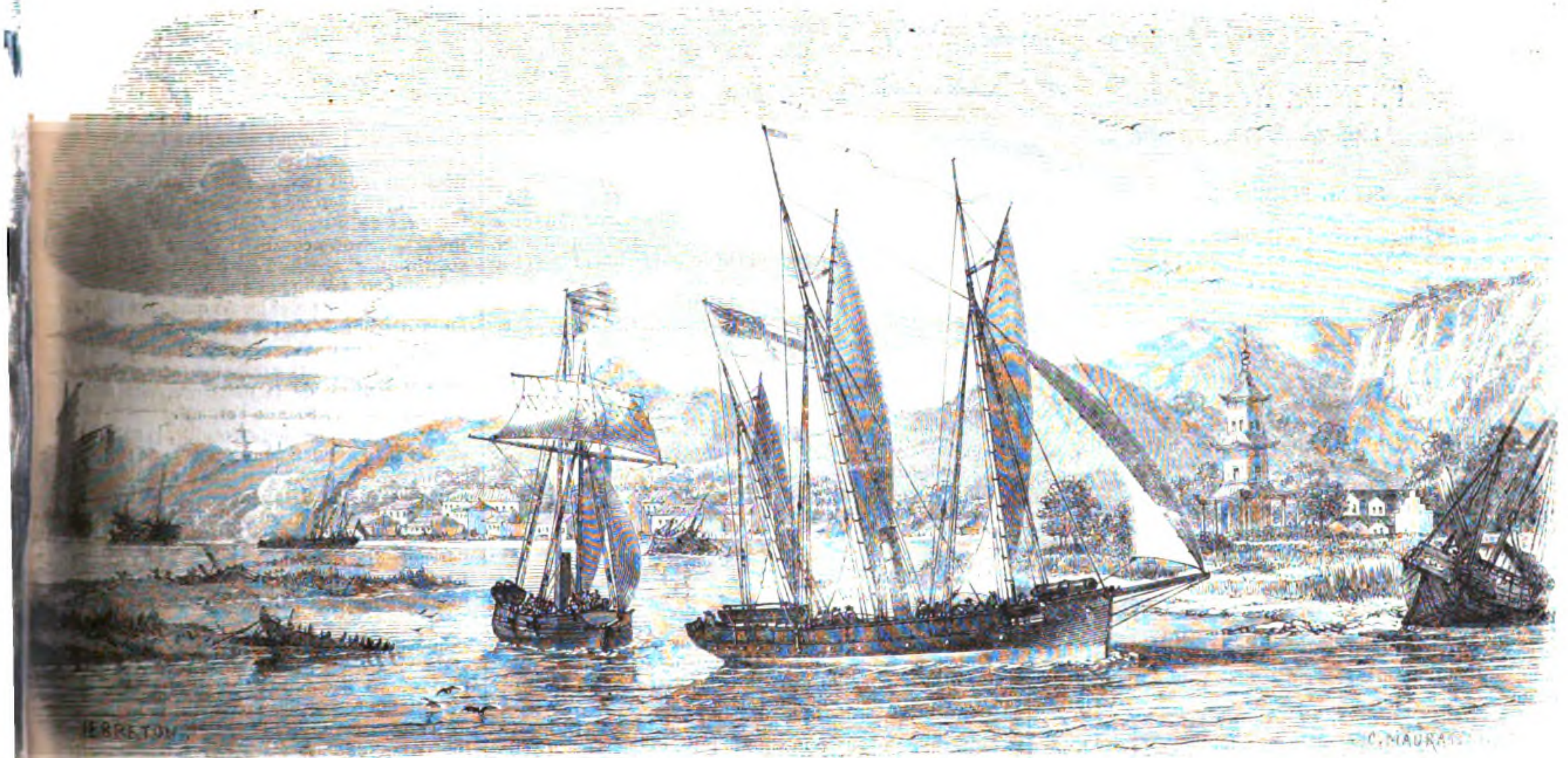
Laurent, serrez ma haire...

Et l'œuvre poursuit son cours : Molière panaché de Voltaire, les héros, les bourgeois, l'Orient, l'Occident et tout ce que vous savez ! Après quoi, et ce vilain M. Tartuffe chassé, on finit le spectacle par *le Voyage à Pontoise*... en tout treize actes pour 183 francs !

ANDRÉ



COMÉDIE-FRANÇAISE. — Chatterton, par M. le comte Alfred de Vigny (acte III, scène VI).



Canonnières anglaises et françaises parcourant les affluents de la rivière de Canton, et mettant l'embargo sur les jonques chinoises.

Retour de l'Opéra de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français.

(14 janvier 1858.)

Nous avons dit quelle affluence sympathique la nouvelle de l'horrible attentat dirigé contre l'empereur et l'impératrice avait appelée sur les boulevards, dans la soirée du 14; quels cris de joie avaient accueilli Leurs Majestés lorsqu'elles étaient apparues saines et sauves à cette multitude heureuse de les entourer dans cet instant de l'expression de son dévouement.

C'est le dernier épisode de cette soirée désastreuse que représente notre gravure. La voiture impériale s'avance au milieu de ces ardentes démonstrations. Les hôtels et les cercles se sont illuminés. Les magasins, les restaurants et les cafés prodiguent le gaz à pleins robinets; on se presse aux balcons et aux fenêtres; on se porte sur les boulevards. La Librairie Nouvelle, où se trouvent nos bureaux, est complétement envahie, une foule d'élite remplit la partie circulaire de sa galerie intérieure d'où l'on domine le boulevard; tous les fronts sont découverts, toutes les mains agitent des chapeaux ou des mouchoirs, toutes les voix s'unissent dans cette grande clameur formée de milliers de cris. L'empereur et l'impératrice, profondément émus, accueillent avec bonheur ces généreuses protestations.

Delaunay.

Dans son désir d'offrir aux lecteurs les prémices des nouveautés littéraires du plus vif intérêt, l'administration du *Monde illustré* n'a reculé devant aucun sacrifice pour obtenir le droit de publier dans ses colonnes la comédie de M. Emile de Girardin : *la Fille du millionnaire*, la préoccupation, depuis quelque temps, du monde des lettres. On sait que M. le docteur Véron avait déjà acheté cette œuvre dramatique pour inaugurer avec éclat le journal littéraire *l'Intelligence*, resté en projet. Nous n'avons pas besoin de faire observer qu'il nous a fallu le puissant motif de cette publication, pour nous faire interrompre l'éclatant succès obtenu par le roman de M. Alexandre Dumas, succès que l'intérêt croissant de l'ouvrage ne peut que grandir.

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

Comédie en trois actes et en prose,

PAR M. ÉMILE DE GIRARDIN.

PERSONNAGES.

ADAM.	LA DUCHESSE DE VIC-ERMONT.
LA MARQUISE DE LA ROCHE-TRAVERS.	LE MARQUIS DE CANNEVILLE.
LE MARQUIS ROGER DE LA ROCHE-TRAVERS.	LE VICOMTE DE BELŒUIL.
CAROLINE, fille d'Adam.	JUGE DE PAIX.
LE BARON.	GREFFIER DU JUGE DE PAIX.
LE COMTE ÉDOUARD DE LA ROCHE-TRAVERS.	NOTAIRES.
	AVOUÉS.
	UN ENTREPRENEUR.
LA BARONNE DE GIMÉCOURT.	MAITRE D'HOTEL ET VALETS DE PIED.

La scène est à Paris. — Le premier acte se passe à l'hôtel de la Roche-Travers. — Le second acte se passe dans l'appartement de la marquise. Le troisième acte se passe à l'hôtel de la Roche-Travers, acquis par M. Adam.

PREMIER ACTE.

Un salon de grand hôtel. Tenture bleue. Bureau en Boule.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ROGER, UN VALET DE PIED.

(La marquise, Roger et le valet de pied sont en grand deuil; la marquise entre, ouvre sa bourse, en tire une pièce d'or qu'elle remet au valet.)

LE VALET. — Je remercie madame la marquise.

LA MARQUISE. — Claude, sommes-nous arrivés les premiers?

LE VALET. — Non, madame la marquise... M. le vicomte, maintenant M. le comte de la Roche-Travers, et Mme la baronne de Gimécourt sont dans le grand salon jaune, où ils attendent, ainsi que les notaires et les avoués, que M. le juge de paix soit arrivé pour lever les scellés.

LA MARQUISE. — Dès que le juge de paix sera arrivé, Claude, vous viendrez tout de suite nous le dire.

LE VALET. — Est-ce que madame la marquise n'aime pas mieux passer dans le salon jaune?

LA MARQUISE. — Non, j'aime mieux attendre ici.

LE VALET. — Est-ce que madame la marquise ne désire pas que j'avertisse M. le comte, son beau-frère, et Mme la baronne, sa belle-sœur, que madame la marquise et que monsieur le marquis, son fils, sont dans le petit salon bleu?

LA MARQUISE. — Non, c'est inutile; vous attendrez, pour les annoncer, l'arrivée du juge de paix; dès qu'il arrivera, vous les ferez tous entrer.

LE VALET. — Oui, madame la marquise. (Le valet sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE. — Il est impossible que votre oncle, ayant l'entière liberté de sa fortune, n'ait pas fait de testament!

ROGER. — Pourquoi, ma mère, voulez-vous absolument qu'il en ait fait un?

LA MARQUISE. — D'abord, pour empêcher que des biens de famille, qui sont dans la famille de temps immémorial, qui portent son nom, le vôtre, le nom de la Roche-Travers, soient vendus à l'encan comme la maison et le champ d'un banqueroutier; ensuite, parce qu'il n'était que le chef de la branche cadette, et que vous êtes le chef de la branche aînée.

ROGER. — Branche cadette et branche aînée, ce n'est plus maintenant que du bois mort.

LA MARQUISE. — Roger, vous avez tort de parler ainsi.

ROGER. — Je dis ce que je pense.

LA MARQUISE. — Alors, vous avez tort de penser ce que vous dites... Si les héritiers du passé, que nous représentons, nous autres, ne luttent pas de toute la force des moyens qui leur restent contre le cours du présent qui les entraîne, ils signent eux-mêmes leur déchéance, leur condamnation...; ils rayent de leur histoire le mot AVENIR!

ROGER. — Il est rayé depuis longtemps.

LA MARQUISE. — On peut le rétablir.

ROGER. — Comment?

LA MARQUISE. — En sauvant nos patrimoines.

ROGER. — Par quels moyens? Par le travail et l'épargne?

LA MARQUISE. — Non; par l'héritage et le mariage. J'ai acheté ce matin, en revenant de la messe, un Code que j'ai apporté.

ROGER. — Un Code!

LA MARQUISE. — Oui, un Code..., et le voici... Il y est dit, article 916 : « A défaut d'ascendants et de descen-» dants, les libéralités par actes testamentaires pourront » épuiser la totalité des biens. » Votre oncle n'avait ni ascendants ni descendants... Est-ce vrai?

ROGER. — Oui.

LA MARQUISE. — Donc, à moins de renier le passé et de décapiter sa famille, il a dû faire un testament et vous *restituer* l'hôtel et le château de la Roche-Travers...

ROGER. — Ils lui appartenaient.

LA MARQUISE. — Non, ils ne lui appartenaient pas : ils appartenaient à votre père!

ROGER. — Mais, à la mort de mon père, mon oncle les a achetés.

LA MARQUISE. — Oui; votre oncle en est devenu l'acquéreur légalement; mais, légitimement, il n'en était pas le propriétaire, car jamais il n'en eût été le possesseur, si votre père n'eût pas laissé en mourant des créanciers qui se sont abattus comme des oiseaux de proie sur votre patrimoine, et si l'on n'eût pas aboli les majorats et les substitutions... A présent, il ne suffit pas qu'aînés et cadets partagent également, il faut encore que les créanciers passent avant les héritiers! Les vilaines gens, que les créanciers.

ROGER. — C'est aussi ce qu'ils disent des débiteurs.

LA MARQUISE. — Sans mon douaire, auquel ils n'ont pu toucher, ils prenaient tout! Je n'aurais su comment vivre et comment vous faire élever. Voilà ce que votre oncle n'ignorait pas. Il est donc impossible, sachant que le chef de sa maison, l'héritier de sa race, n'a pas de fortune, qu'il ne lui ait pas légué la sienne.

ROGER. — Mais les enfants de mon oncle Edouard et ceux de ma tante de Gimécourt sont si nombreux que, par le fait, ils ne sont pas plus riches que nous.

LA MARQUISE. — Les enfants de votre oncle Edouard ne sont que des cadets issus de cadet; quant à tous les petits Gimécourt, ce ne sont que les enfants d'une sœur; ils ne sont donc parents du défunt que par les femmes.

ROGER. — Ils n'en sont pas moins héritiers au même titre... Entre eux et nous il n'y a d'autre différence que celle du nombre.

LA MARQUISE. — Le moyen de partager entre six neveux et onze nièces un hôtel et un château! car vous êtes bien dix-sept, oui, dix-sept... d'abord vous, mon fils, qui représentez la branche aînée de la famille et qui êtes fils unique, — je ne compte pas vos deux sœurs, — puis les Edouard : trois fils et quatre filles; puis, enfin, les Gimécourt : sept filles et deux garçons... Comment peut-on poudre et couver ainsi neuf enfants?

ROGER. — En Angleterre, on en a souvent douze.

LA MARQUISE. — Oui, mais il n'y en a qu'un qui hérite... l'aîné.

ROGER. — Cela n'empêche pas les onze cadets d'être au monde.

LA MARQUISE. — Ils sont officiers aux Grandes-Indes.

ROGER. — Mais les filles?

LA MARQUISE. — Elles restent filles.

ROGER. — Cela n'est pour elles ni une consolation ni une compensation.

LA MARQUISE. — En vérité, Roger, je ne sais où vous allez prendre vos idées, mais vous avez les idées les plus fausses, les plus contraires à votre naissance, à votre avenir...

ROGER. — A ma naissance! quel avantage me donne-t-elle? Je le cherche sans le trouver... A mon avenir! quelle chance ai-je de plus que tout le monde? Je n'ai pas même la ressource d'un cadet en Angleterre : celle d'être, comme vous venez de le dire, officier aux Grandes-Indes... Je voulais partir comme soldat en Algérie, vous ne l'avez pas voulu.

LA MARQUISE. — Soldat en Algérie! Où cela vous eût conduit?

ROGER. — A n'être pas un désœuvré, las et humilié ne rien faire.

LA MARQUISE. — Vaut-il pas mieux ne rien faire de déroger et de déchoir?

ROGER. — Je voulais entrer au barreau, vous ne l'a pas voulu.

LA MARQUISE. — L'aîné des la Roche-Travers, avoc Pourquoi pas médecin?

ROGER. — Médecin! Eh! pourquoi pas?

LA MARQUISE. — Parce que ce serait vous déclas parce qu'un marquis-médecin serait tout aussi ridi qu'un bourgeois-gentilhomme.

ROGER. — Rien n'oblige de mettre son titre de m quis sur sa carte de visite; assez de gens prennent titres qu'ils n'ont pas le droit de porter pour qu'on a liberté de ne pas porter ceux qu'on a le droit de pren

LA MARQUISE. — Un la Roche-Travers ouvrir la m pour recevoir d'un malade le prix d'une consulta ou d'un plaideur le prix d'une plaidoirie... Jamais!

ROGER. — Gagner au jeu au risque de ne pas payer q on perd, ou finir sur la roue comme le comte de H est-il donc plus noble?

LA MARQUISE. — Vous ne savez qu'imaginer et qu dire pour me contrarier. Mais j'en reviens à mes fres : un et sept font huit, huit et neuf font dix- Dix-sept neveux et nièces! Six garçons et onze fi sans compter vos deux sœurs! Quelle lignée! Il fa donc vendre la terre et l'hôtel. Combien les vendra- La terre de la Roche-Travers, avec les bois, se ven grand'peine un million... Depuis l'invention de tou papiers de chemins de fer, qui rapportent aux agio cent pour cent au moins, c'est à qui n'achètera pl terre rapportant aux acquéreurs de deux à trois cent au plus. L'hôtel, lui, se vendra mieux, car vo richis de la Bourse veulent maintenant avoir tous ch leur hôtel. C'est la mode entre eux.

ROGER. — Elle n'a rien de nouveau; elle dat moins de Henri IV et de Louis XIV. La preuve, ce les chambres de justice établies sous leurs règnes c les enrichis d'un temps où il n'y avait pas encor Bourse.

LA MARQUISE. — Je suppose que l'hôtel se vende cent mille francs, total : un million et demi, dont il fa déduire les droits de succession, qui sont énormes! les honoraires de toute cette engeance de notaires, voués, d'huissiers, de commissaires-priseurs. Pu legs! Puis les dettes! Combien restera-t-il? Douze mille francs, peut-être... tout au plus... Ce serait d peine si pour votre tiers il vous reviendrait quatre mille francs... à vous, Roger.

ROGER. — Ma mère, vous oubliez mes deux sœ qui ont droit aux deux tiers de ce tiers.

LA MARQUISE. — Je n'oublie pas vos sœurs, je les de côté... Claire et Mathilde comprendront que ce qu ont de mieux à faire, c'est de retourner au couve d'y rester.

ROGER. — Claire s'y résignerait peut-être, mais thilde jamais.

LA MARQUISE. — Tout vaut mieux qu'une mésallia sans compensation, c'est-à-dire sans beaucoup d'a

ROGER. — Mais, sans se mésallier, Claire et Ma peuvent se marier : elles sont jeunes et très-jolies.

LA MARQUISE. — Qui voulez-vous qu'elles épou Aujourd'hui, qu'est-ce qu'une dot de 150,000 représentant 5,000 francs de revenus en terre? A si c'est la moitié de ce qu'il faut strictement pour la toilette d'une femme qui va dans le monde. Pl y sera bien placée par sa naissance, ses relations mille, ses agréments personnels, et moins un g sensé et bien né, s'il n'a par lui-même une fortun fisante, voudra se charger d'une telle femme p loger sous les toits et la faire marcher dans la crot a par lui-même une fortune suffisante, il exig moins une fortune égale, et il aura raison, car ava penser à lui, il devra penser et à ses ancêtres et à fants. Il faut qu'elles en prennent leur parti : les fill nées qui n'ont pas au moins 500,000 francs de doivent plus songer à se marier. Ce que je dis là, pour vos deux sœurs, Claire et Mathilde, je le dis ment pour votre cousine Clémence de Gimécour vous voulez absolument épouser. Quand on po nom qui vous oblige et qui obligera votre descen se marier sans posséder de quoi vivre noblemen de la démence! c'est manquer au passé et à l'a c'est défier la misère et se vouer au malheur!

ROGER. — Prenez garde, ma mère, vous qui p haut l'avantage de la naissance, vous mettez a naissance au-dessous de l'argent.

LA MARQUISE. — Non, mon fils, je ne mets pas l au-dessus de la naissance, mais je ne sépare pas, socialement devrait toujours être inséparable, l sance de l'argent. L'argent peut se passer de la nai la naissance ne peut se passer de l'argent, pas pl la monarchie ne peut subsister sans aristocrati l'aristocratie ne peut subsister sans droit d'aîn faut opter entre l'abolition des titres ou le rét ment des majorats. C'était l'avis de votre père et mien.

ROGER. — A quoi bon, ma mère, se rejeter touj arrière! Vous personnifiez le passé! Le passé plus revenir.

LA MARQUISE. — Si je personnifie le passé, vou fils, vous personnifiez l'avenir! A quoi bon le de Il arrivera toujours assez tôt. Le présent tel q c'est déjà trop. Un présent où il n'y a plus que les qui s'enrichissent; où tous les nôtres s'appauv

où il faudrait que tout le monde, sans exception, se fît laboureur ou marchand, travaillât et économisât; où quiconque vit comme vivaient ses aïeux n'est plus certain de garder de quoi se faire enterrer ; où l'on est exproprié du château de ses pères sans plus d'égards ni de façons que s'il s'agissait d'un manant qui aurait acheté un champ sans pouvoir le payer ; où l'impôt n'épargne pas plus le riche que le pauvre ; où le soldat devient colonel de son régiment ; où maîtres et valets, malades et médecins, acheteurs et vendeurs sont tous habillés de la même étoffe sans qu'on puisse distinguer qui est le maître et qui est le valet ; où l'on passe sa vie à la Bourse ; où enfin l'on n'entend plus parler que de la hausse et de la baisse du jour!

ROGER. — Cela dépend, ma mère, des quartiers et des salons... chacun parle de ce qui l'occupe. Il y a des salons où l'on ne parle, en effet, que de la hausse et de la baisse ; il en est d'autres où l'on ne parle que de dots et de successions, où il semble qu'on ne prenne la peine de naître que pour avoir la joie d'hériter...

LA MARQUISE. — Très-bien, mon fils, très-bien... attaquez-moi... tirez sur vos troupes. Toujours le même esprit d'opposition!

ROGER. — Toujours le même reproche! Mais l'esprit d'opposition, ce n'est pas en moi qu'il est, c'est en vous ; moi, j'ai l'esprit de mon âge et de mon temps. Ce n'est pas ma faute à moi si je suis né après 1830...

LA MARQUISE. — Ce qui veut dire que je ne suis pas de mon siècle... Je vous parais donc bien vieille?

ROGER. — De visage, on dirait que vous êtes ma sœur, mais d'esprit on dirait que vous êtes ma grand'mère.

LA MARQUISE. — A vous entendre, on croirait que j'ai cent ans!

ROGER. — Pas tout à fait.

LA MARQUISE. — Et de combien s'en faut-il?

ROGER, en souriant et en comptant sur ses doigts. — De trente-trois ans... Votre esprit n'aura cent ans, ma chère mère, que le matin du 4 août 1889.

LA MARQUISE. — Oui, le matin de cette belle soirée où le vicomte de Noailles et le vicomte de Beauharnais, le duc de Guiche et le duc de Mortemart ont fait cette glorieuse besogne qu'on a décorée du nom de *Saint-Barthélemy des abus*. Une belle Saint-Barthélemy! celle-là, parlez-en! Il n'y a manqué que d'abolir l'héritage. Mais, relativement à l'héritage de votre oncle, est-ce que ce sont mes intérêts que je plaide? Est-ce que ce ne sont pas les vôtres? Est-ce que si je m'occupe de succession et de dot, ce n'est pas pour vous? Est-ce que si votre oncle s'est donné le tort de mourir sans testament, j'en serai moins riche, moi?

ROGER. — Je sais, ma mère, que mon avenir est toute votre pensée.

LA MARQUISE. — Votre avenir et celui de vos enfants!

ROGER. — Ils ont le temps d'attendre... ils ne sont pas nés!

LA MARQUISE. — Ils naîtront... et c'est à quoi votre oncle, avant de mourir, a dû penser.

ROGER. — Mon pauvre oncle est mort si rapidement!

LA MARQUISE. — Ce n'est point une raison, car ce n'est pas la veille de sa mort qu'on doit faire son testament ; ce n'est pas quand on a toute une population de neveux et de nièces qu'on expose le chef de sa maison à être indignement dépouillé d'une succession légitime par cette belle loi de l'égalité des partages qui sera la ruine de la France, car avec cette loi il n'y a plus ni propriété, ni propriétaires du sol.

ROGER. — C'est trop dire!

LA MARQUISE. — Non, je ne dis que ce qui est vrai ; je ne constate que ce qui est, que ce dont nous avons en cet instant la preuve sous les yeux... Une terre était une propriété quand elle se transmettait toujours d'aîné en aîné sans se diviser jamais, quand elle était à la fois le berceau et le tombeau d'une famille. Mais, maintenant, qu'est-ce que c'est? Vous le voyez par vous-même : vous êtes né au château de la Roche-Travers où étaient nés votre père, votre grand-père, tous vos aïeux. Eh bien! pouvez-vous dire : « Je mourrai dans le château où je suis né ; mes enfants y naîtront et y mourront. » Il n'y a pas aucune garantie sociale qu'un gentilhomme né dans le château de ses aïeux ne mourra pas dans le lit d'un hôpital. Et ce qui est pis encore, c'est que cette belle loi est entrée si profondément dans les idées et dans les mœurs qu'elle a fini par vous paraître, à vous-même qu'elle dépouille, toute simple et parfaitement juste. En convenez-vous?

ROGER. — J'en conviens. Oui, c'est vrai ; je trouve tout simple et parfaitement juste que Clémence, ma cousine, hérite au même titre que moi.

LA MARQUISE. — Clémence! Clémence! toujours Clémence! Vous n'avez que ce nom dans la pensée et sur les lèvres!

ROGER. — Pourquoi ne l'aurais-je pas?

LA MARQUISE. — Vous êtes fou, mon fils. Eh bien! quand il n'y aurait pas de testament, quand votre cousine Clémence hériterait, que lui reviendrait-il pour son dix-neuvième de succession? A peine lui reviendrait-il, après la mort de son père et de sa mère, de cinquante à soixante mille francs. A vous deux que feriez-vous avec huit ou dix mille francs de revenus et des enfants à élever? Iriez-vous vivre en province avec et comme tous ces petits nobles qu'on a peine à distinguer de leurs fermiers? Vous n'en avez ni les goûts ni les habitudes ; car je n'ai rien épargné pour mettre en culture tous vos dons naturels, et pour que vous eussiez tous les talents d'agrément qu'on peut souhaiter dans un mari. De votre personne, vous êtes très-agréable ; vous avez de l'esprit; vous dessinez avec goût : vous chantez avec sentiment ; vous dansez fort bien ; vous montez parfaitement à cheval ; vous portez l'un des plus anciens noms de France... vous ne pouvez donc manquer de faire un excellent mariage.

ROGER. — Nous ne sommes plus, quoi qu'on en dise, au temps où le comte d'Evreux, de la maison de Bouillon, après s'être ruiné au jeu, épousait la petite Crozat et dévorait la dot avant que sa femme eût fini d'apprendre à lire...

LA MARQUISE. — Je sais où vous voulez en venir par cette citation.

ROGER. — Où le marquis d'Oise, de la maison de Villars-Brancas, demandait la main de M^lle^ André, âgée de deux ans.

LA MARQUISE. — Vous voulez en venir à ce que je donne mon consentement à votre mariage avec votre cousine, Clémence de Gimécourt. Non, je ne le donnerai pas.

ROGER. — Nous nous aimons.

LA MARQUISE. — Comme on s'aime en ce temps-ci... on s'aime, c'est-à-dire on se plaît. Depuis la Révolution, on ne s'aime plus... à Paris surtout.

ROGER. — Eh! pourquoi depuis la Révolution?

LA MARQUISE. — Parce qu'en supprimant les barrières infranchissables, elle a supprimé les passions invincibles... Il n'y a plus, maintenant, que des préférences marquées... Celles-ci, je le reconnais, ont un avantage.

ROGER. — Lequel?

LA MARQUISE. — C'est de rendre les ruptures faciles.

ROGER. — Peut-être vous trompez-vous, ma mère!

LA MARQUISE. — Non ; je ne me trompe pas. L'amour avec ses désespoirs n'existe plus que dans les romans et dans les comédies, où les auteurs se croient encore obligés d'en mettre... par routine...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VALET DE PIED.

LE VALET. — Madame la marquise, le juge de paix arrive avec son greffier.

LA MARQUISE. — C'est bien, Claude ; faites-le entrer. Prévenez mon beau-frère, prévenez ma belle-sœur! prévenez les notaires et les avoués que mon fils le marquis de la Roche-Travers est ici avec sa mère.

LE VALET. — Oui, madame la marquise.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE. — Mon fils, à propos, que vous a dit M. Dufour?

ROGER. — Il m'a dit qu'il serait exact, et il le sera, puisqu'il est le notaire de toute la famille. Je pense qu'il doit être arrivé.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN JUGE DE PAIX, UN GREFFIER, NOTAIRES, AVOUÉS, LE COMTE DE LA ROCHE-TRAVERS, LA BARONNE DE GIMÉCOURT.

LE VALET, annonçant. — Monsieur le juge de paix ; monsieur le comte de la Roche-Travers ; madame la baronne de Gimécourt ; monsieur Dufour, notaire ; monsieur Lamblin, notaire ; monsieur Picot, avoué ; monsieur Delaunay, avoué.

LA BARONNE DE GIMÉCOURT, au valet. — A quoi bon nous annoncer!

LE VALET. — Madame la marquise me l'avait dit.

LA BARONNE. — Ah! vous étiez ici, ma sœur... arrivée avant nous?

(Pendant cette explication qui commence, le comte Edouard et Roger se donnent amicalement la main. Le juge de paix salue et déploie ses papiers. Le greffier et les notaires prennent des plumes pour dresser leur procès-verbal, etc.)

LA MARQUISE. — Est-ce un reproche que vous entendez m'adresser, Aglaé?

LA BARONNE. — Un reproche, Léonie! et pourquoi donc? Ce n'était qu'une simple observation.

LA MARQUISE. — C'est que vous l'avez faite d'un ton si sec et si blessant...

LA BARONNE. — En vérité, ma sœur, je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE. — Alors, ma chère, c'est que vous ne voulez pas me comprendre.

LE JUGE DE PAIX. — Mesdames, nous sommes dans la demeure d'un mort... n'en troublons pas le silence.

ROGER. — Je vous en prie, ma mère...

LA MARQUISE. — Que me voulez-vous, mon fils?

LE COMTE ÉDOUARD. — Léonie!

LA MARQUISE. — Ce n'est qu'à présent que vous vous apercevez que je suis là, Edouard... Vous ne m'avez pas encore dit bonjour.

LE COMTE. — Le moyen de vous dire bonjour, ma chère belle-sœur, pendant que vous tombiez ainsi sur ma sœur, sur cette bonne Aglaé, qui certes n'avait eu aucune intention de vous blesser.

LA MARQUISE. — Tous contre moi... même mon fils!

ROGER. — Ma mère, c'est à tort que vous le croyez.

LA MARQUISE. — C'est bien! c'est bien! (S'adressant au juge de paix.) Monsieur le juge de paix, ce salon était le cabinet de travail de celui dont nous portons tous le deuil. Veuillez procéder à l'ouverture des scellés, en commençant par ce bureau (Elle montre le bureau en Boule.) où votre maître, n'est-ce pas, Claude, mettait tous ses papiers d'affaires?

LE VALET. — Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE. — Et où conséquemment doit être le testament.

LE JUGE DE PAIX. — Votre qualité, madame?

LA MARQUISE. — Belle-sœur du défunt et mère du marquis Roger de la Roche-Travers, son héritier.

LE JUGE DE PAIX, avec étonnement. — Est-ce que M. le comte de la Roche-Travers n'a laissé qu'un héritier? Je croyais qu'il avait un frère, une sœur, et, de plus, un grand nombre de neveux et de nièces.

LA MARQUISE. — En effet, mon fils a des cousins et des cousines; mais, en sa qualité de fils unique de l'aîné des trois frères, il est le chef de la famille et l'héritier de droit.

LE JUGE DE PAIX. — Permettez-moi, madame, de vous faire observer que la loi n'admet point de distinction entre héritiers de droit et héritiers de fait. Nous allons procéder à l'ouverture des scellés, dont vous avez requis l'apposition.

LA MARQUISE. — En qualité de tutrice de mes filles encore mineures.

LE JUGE DE PAIX. — Le procès-verbal est dressé... Puisque vous le désirez, madame, nous commencerons par cette pièce et par ce bureau... Il n'y a point d'objection... Toutefois, avant d'y procéder, je dois donner connaissance à tous les héritiers ici présents ou représentés de plusieurs oppositions mises à la levée des scellés.

LA MARQUISE. — Des oppositions! lesquelles donc?

LE JUGE DE PAIX. — Il y a premièrement une opposition de M. Adam.

LA MARQUISE, avec dédain. — M. Adam! qu'est-ce que c'est que ça?

LE JUGE DE PAIX. — C'est le propriétaire de l'hôtel contigu à celui-ci.

ROGER. — C'est M. Adam qu'on a surnommé *le Millionnaire*, parce qu'il a acquis si vite une fortune si grande... Vous le connaissez bien, ma mère, l'ami de votre ami le Baron.

LA MARQUISE. — Moi! je n'ai jamais vu cet homme-là.

LE COMTE. — Mais vous l'avez entendu nommer cent fois.

PREMIER AVOUÉ. — Monsieur le juge de paix, rien ne s'oppose, quant à nous, à ce qu'on procède à la levée des scellés. Je représente M. Adam, et voici mon pouvoir.

LE JUGE DE PAIX. — Remettez-le-moi... il est en règle... c'est bien. Les autres oppositions sont des oppositions de créanciers du chef de (Il lit.) feu Marie-Thérèse-Maxime-Robert-Hyacinthe-Charles-Angélique-Etienne-Louis, marquis de la Roche-Travers.

LA MARQUISE. — Ce sont toujours les mêmes créanciers... Ces gens-là ne nous laisseront donc jamais tranquilles! Au surplus, il ne leur est rien redû, puisqu'on a tout vendu, absolument tout, pour les payer; il ne m'est resté que mon douaire... parce qu'ils n'ont pu me l'enlever.

LE JUGE DE PAIX. — Vous vous trompez, madame... le droit des créanciers subsiste et s'exerce, en certains cas, sur tout ce qui advient aux enfants par droit d'héritage.

LA MARQUISE. — Alors, il n'y a plus de fortunes patrimoniales qui soient en sûreté et qui puissent résister à l'action d'une telle loi!

LE JUGE DE PAIX. — Madame, on ne discute point ici la loi, on l'applique.

SECOND AVOUÉ. — Voici, monsieur le juge de paix, un jugement rendu ce matin en référé, et qui ordonne que, nonobstant lesdites oppositions, il sera procédé à la levée des scellés sous les réserves et garanties de droit.

LA MARQUISE. — On plaidera.

LE JUGE DE PAIX. — Ce sera l'affaire des avocats et des avoués... ce n'est pas la mienne... Remettez-moi le jugement... il est en règle... Nous allons, en conséquence, procéder à la levée des scellés. (Les scellés sont enlevés. Le bureau est ouvert: le juge de paix en tire une enveloppe cachetée.) Il y a, en effet, un testament. Le voici.

LA MARQUISE, avec joie. — Un testament! Je vous avais bien dit, Roger, que votre oncle ne serait pas mort sans vous instituer son héritier.

LE COMTE, avec tristesse. — Un testament!

LA BARONNE, avec accablement. — Un testament!... il y a un testament!

LA MARQUISE, impérieusement. — Lisez-le donc tout haut monsieur le juge de paix.

LE JUGE DE PAIX, avec dignité. — C'est ce que je vais faire tout à l'heure, madame.

LA BARONNE, à part. — Un testament! J'étais sa sœur; il aimait mes enfants!

LE COMTE, à part. — Un testament! J'étais son frère; il n'a pu oublier que j'ai trois fils et quatre filles.

LE JUGE DE PAIX. — Veuillez écouter... Le testament est olographe : il est tout entier de la main du défunt. La date est en toutes lettres et répétée en chiffres. Il est signé. Il y a cinq mots rayés, mais il en est fait mention dans un renvoi qui est parafé... (Il le montre aux notaires présents.) Vous voyez. (Il lit.)

« Ceci est mon testament.

» Fait en mon hôtel, à Paris, le 1^er^ janvier 1856.

» Ma fortune se compose :

» Premièrement, de ma terre de la Roche-Travers, sise » commune de la Roche-Travers, en Bourgogne ;

» Deuxièmement, de mon hôtel, sis à Paris, rue d'Anjou-» Saint-Honoré ;

» Troisièmement, du mobilier qui garnit le susdit château » et le susdit hôtel ;

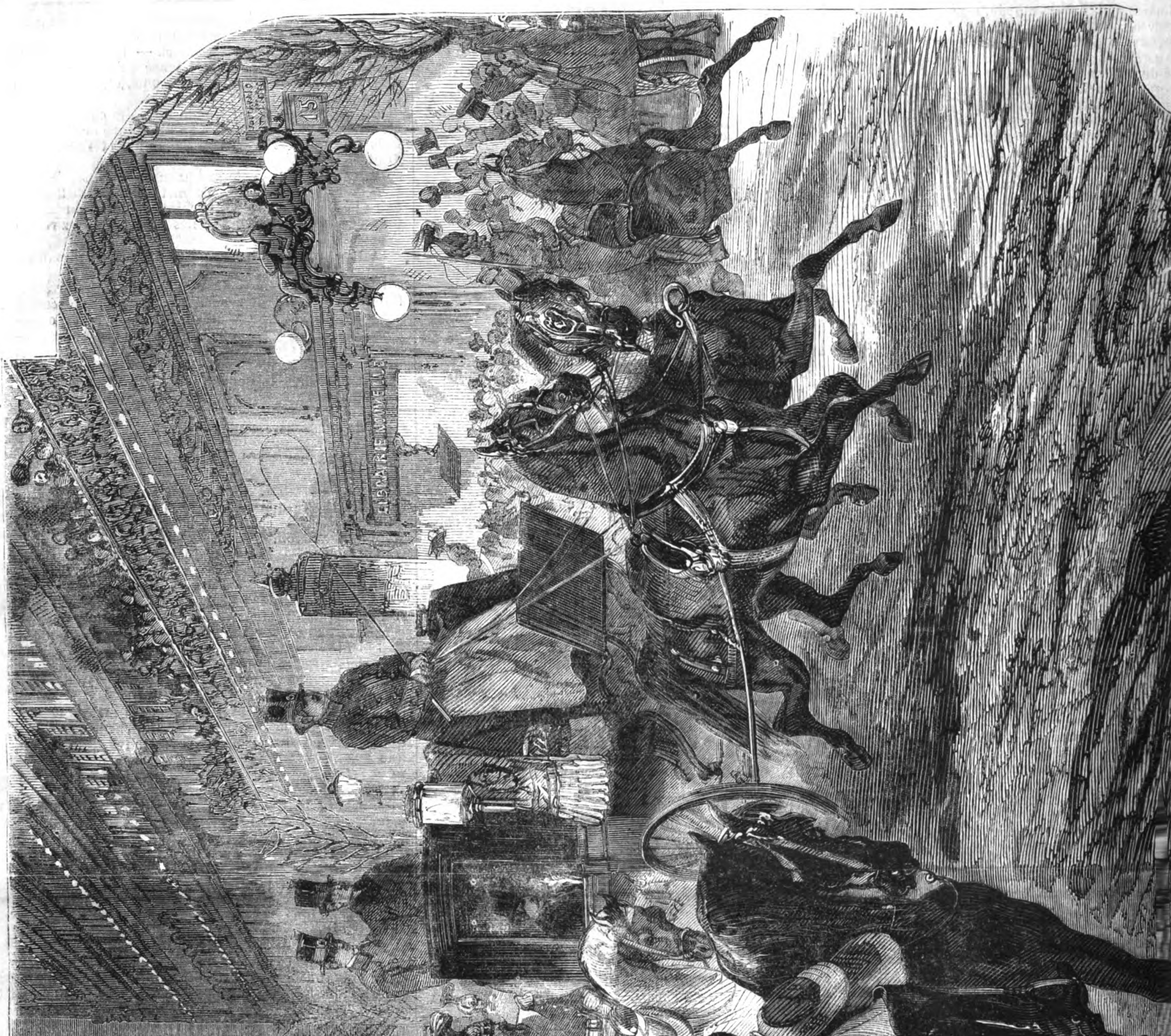
» Quatrièmement, de cinquante actions du chemin de » fer d'Orléans ; de cinquante actions du chemin de fer » de la Méditerranée ; de cinquante actions du chemin de » fer de l'Est ; de cinquante actions du chemin de fer de » l'Ouest et enfin de cent actions du Crédit mobilier.

» Ont été estimés par experts, savoir :

» Ma terre en Bourgogne, 1,100,000 fr. ;

» Mon hôtel à Paris, 1,300,000 fr.

» Je déclare les avoir vendus l'un et l'autre ce prix à » M. Louis Adam... »



Maison de plaisance de S. A. R. la grande-duchesse Stéphanie de Bade, à Nice.

LA MARQUISE. — Des biens de famille! les avoir vendus!

LE JUGE DE PAIX, reprenant. — « ... A M. Louis Adam, » par acte sous seing privé. J'entends que ledit acte soit » maintenu et respecté après ma mort: telle est ma vo- » lonté expresse. Si un de mes héritiers y contrevenait, » il serait, pour ce fait, déchu, lui et ses descendants, de » sa part de succession... »

LA MARQUISE, interrompant. — Ces libéraux sont tous les mêmes, des despotes! Même après leur mort, ils ne peuvent supporter la contradiction.

LA BARONNE. — Léonie, n'interrompez donc pas.

LA MARQUISE. — Aglaé, c'est vous qui interrompez.

LE JUGE DE PAIX, reprenant. — « ... De sa part de succes- » sion. Mes biens ne sont grevés d'aucune hypothèque. » Je ne laisse à mes héritiers la charge d'aucune dette à » payer. » (S'interrompant lui-même.) Voilà qui simplifie la position d'héritiers bénéficiaires! (Reprenant:) « La loi » règle le partage des successions. Je n'ai aucun motif » d'y déroger. Mon frère, ma sœur et ma belle-sœur » ayant tous les trois des enfants, ce que je donnerais » aux uns, je l'ôterais aux autres... »

LA MARQUISE. — L'indignité! Déshériter son neveu! déshériter mon fils!

LE COMTE. — Léonie, vous appelez déshériter votre fils ne pas dépouiller ses cousins pour lui donner leur part!

LA MARQUISE. — Est-ce que l'on peut comparer des situations dissemblables: la situation de mon fils à celle de ses cousins?

LE JUGE DE PAIX. — Vous avez là, madame, permettez-moi de vous le dire, une idée fixe qui est une idée fausse.

LA BARONNE. — Marquise, mon frère ne vous a jamais rien promis; il était donc parfaitement libre de disposer à son gré de sa fortune. Ne m'obligez pas de vous faire souvenir que je suis la sœur du comte de la Roche-Travers, tandis que vous n'en êtes que la belle-sœur; que vous n'appartenez à notre famille que par alliance.

LA MARQUISE. — Baronne de Gimécourt, ce que vous dites là n'est qu'une impertinence... J'appartiens à la famille par mon fils, qui en est le chef, et je porte le nom de la Roche-Travers... que vous ne portez pas.

ROGER. — Ma mère!

LA MARQUISE. — Taisez-vous, mon fils; voilà la seconde fois que vous m'interrompez.

LE COMTE. — Léonie!

LE JUGE DE PAIX, reprenant sa lecture. — « ... Ce que je » donnerais aux uns, je l'ôterais aux autres, je me pla- » cerais ainsi entre deux risques: une ingratitude et une » injustice, c'est une responsabilité que ma conscience » ne veut pas assumer... »

LA MARQUISE. — L'égoïste! Je le reconnais bien à ces paroles-là.

LE COMTE. — Respectez, Léonie, la mémoire de mon frère.

LA MARQUISE. — Il n'a pas respecté la mémoire de ses aïeux.

LE JUGE DE PAIX, reprenant. — « ...Que ma conscience » ne veut pas assumer. Ma volonté est donc que mes » neveux et mes nièces, au nombre de dix-neuf, qu'il » serait trop long et tout à fait inutile de dénommer ici, » héritent tous par portions égales après la mort de leurs » ascendants, sous la réserve des legs et des pensions » ci-après... »

LA MARQUISE. — Quels sont ces legs?

LE JUGE DE PAIX. — Vous allez les connaître. (Il reprend sa lecture.) « Je lègue à mon neveu Roger, marquis de la » Roche-Travers, fils de mon frère aîné... »

LA MARQUISE. — Ah!

LE COMTE. — Monsieur le juge de paix, lisez donc plus vite.

LA BARONNE. — Cette lecture ne finira jamais.

LE JUGE DE PAIX. — Est-ce ma faute, madame, si des interruptions fâcheuses la rendent interminable?...

LA MARQUISE. — Vous voyez bien, Aglaé, que c'est vous qui interrompez toujours.

LA BARONNE. — Je n'ai fait qu'une seule observation.

LA MARQUISE. — C'est une de trop.

LE JUGE DE PAIX. — « ... Fils de mon frère aîné, pre- » mièrement, tous les portraits de famille qui sont dans » mon hôtel à Paris et dans ma terre en Bourgogne... »

LA MARQUISE, avec dédain. — Des tableaux hauts et larges de six pieds! Où les placer? qu'en faire?

LA BARONNE. — Les conserver.

LE JUGE DE PAIX. — Mesdames, vous m'interrompez encore, vous m'interrompez toujours. (Il reprend sa lecture.) « ... Dans ma terre en Bourgogne; deuxièmement, » la tabatière qui m'a été donnée par S. M. le roi » Louis XVIII... »

LA MARQUISE. — Ce qui ne l'a pas empêché de prêter serment à Louis-Philippe.

LE COMTE. — Léonie, si vous continuez, ma sœur et moi, nous allons nous retirer.

LA MARQUISE. — Vous êtes, Édouard, parfaitement libre de faire ce qu'il vous plaît.

LE JUGE DE PAIX, au comte. — Ayez un peu de patience... Il n'y a plus que quelques lignes à lire.

« ...Par S. M. Louis XVIII. Je lègue à ma sœur Aglaé, » baronne de Gimécourt, l'écrin de ma mère, racheté » par moi à la mort de mon frère aîné... »

LA MARQUISE, avec amertume. — Des diamants et des perles valant plus de soixante mille francs!... tandis qu'il n'a légué à mon fils que des portraits sans valeur.

LA BARONNE. — C'est l'écrin de ma mère.

LA MARQUISE. — C'est l'écrin de la grand'mère de Roger.

LE JUGE DE PAIX. — « ... Je lègue à mon frère Édouard » mes armes et ma bibliothèque.

» Je lègue à Jean Chevrier 1,500 francs de pension... »

LA MARQUISE. — Quinze cents francs de pension à un valet de chambre! quelle exagération!

ROGER. — Mais, ma mère, vous savez que Jean n'a jamais quitté mon oncle. Quand mon oncle était malade, c'était Jean qui le soignait jour et nuit.

LA MARQUISE. — C'était son devoir, il était payé pour cela.

LE JUGE DE PAIX. — « ...A Pierre Martel, 600 francs de pension... »

LA MARQUISE. — Son cuisinier!... Il était si gourmand.

LE JUGE DE PAIX. — « ... A Louis Dubuisson, 600 francs de pension... »

LA MARQUISE. — Son cocher! Il avait si peur de verser.

LE JUGE DE PAIX. — « ...A Joséphine-Louise-Rosalie, » veuve Dupré, fille de Louis Perrot, jardinier de père » en fils au château de la Roche-Travers, pour recon- » naître son esprit d'ordre et son désintéressement, » 1,500 francs de pension... »

LA MARQUISE. — Sa concubine! Que ne l'épousait-il avant de mourir?

ROGER. — Mme Dupré avait depuis quinze ans l'entretien de la lingerie et la conduite de la maison. Si mon oncle se fût marié et eût laissé des enfants, aucun de nous n'hériterait.

LE COMTE. — Ce que Roger dit là est vrai... il a raison.

LA MARQUISE. — Et moi, j'ai tort!

LE COMTE. — Oui, Léonie, vous avez tort. On ne diffame pas ceux dont on hérite, et l'on n'hérite pas de ceux qu'on diffame.

LA MARQUISE. — Ce n'est pas nouveau... j'ai entendu cela au théâtre, il y a vingt ans... quand j'y allais.

LE JUGE DE PAIX. — « ...A Eugène Dupré, mon filleul, » âgé de seize ans, la somme de 10,000 francs... »

LA MARQUISE, triomphante. — Est-ce clair maintenant? Son filleul! dites son bâtard!

ROGER. — Mais s'il était vrai, ma mère, que ce jeune homme fût le fils et non pas seulement le filleul de mon oncle, est-ce que mon oncle, en mourant, ne se devait pas à lui-même de laisser à son fils la somme nécessaire pour lui ouvrir une carrière et lui assurer une existence?

LA MARQUISE. — Ce que vous soutenez là, mon fils, est une immoralité. De pareilles créatures n'ont droit à rien... qu'à être élevées en secret par leurs mères, si les mères en ont le moyen, et, si elles ne l'ont pas, qu'à être portées aux Enfants trouvés. Leur donner de l'instruction et un autre état qu'un état manuel, c'est ajouter à leur malheur, car c'est leur apprendre à sentir toute la différence, toute la distance qui existe de nous à eux...

LE JUGE DE PAIX. — Je suis fâché, madame, d'être obligé de vous dire que ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'entamer de pareilles thèses.

LA MARQUISE. — Monsieur le juge de paix, vous êtes ici pour lever des scellés, et non pour en mettre sur les lèvres de qui a le droit de dire ce qu'il pense.

LE JUGE DE PAIX. — C'est une liberté, madame, que vous aurez tout entière dès que j'aurai accompli la tâche que m'imposent mon mandat et mes fonctions. (Il reprend sa lecture.) « ... La somme de 10,000 francs, laquelle » somme sera divisée en cinq annuités de 2,000 francs, » destinées à subvenir à ses frais d'études et à ses » dépenses d'entretien jusqu'à l'âge de sa majorité. »

LA MARQUISE. — Quelle touchante sollicitude paternelle! C'est édifiant! Et combien pour la dot de ce cher enfant?

LE JUGE DE PAIX. — Sur ce point, madame, le testament garde le silence.

LA MARQUISE. — En vérité, c'est dommage.

LA BARONNE. — Si le filleul de mon frère eût été son fils, mon frère ne se fût pas borné à un legs de 10,000 francs.

LA MARQUISE. — Il était si avare!

LE COMTE. — S'il n'eût pas été économe, s'il nous eût imité, ce qu'il eût dépensé en plus il nous l'eût laissé en moins.

LA MARQUISE. — Il fallait bien qu'il le laissât... Est-ce qu'il pouvait l'emporter? Le beau mérite, et quel gré nous devons lui en savoir!

LE JUGE DE PAIX. — « ... J'institue mon frère Édouard, » vicomte de la Roche-Travers, qui héritera à ma mort du » titre de comte de la Roche-Travers, mon légataire » universel et mon exécuteur testamentaire. »

LA MARQUISE. — C'était mon fils qui aurait dû l'être.

LE JUGE DE PAIX. — Le défunt a fait passer l'oncle avant le neveu. C'était son droit.

LA MARQUISE. — Le devoir passe avant le droit. Mon fils est le chef de la famille.

LE COMTE. — Monsieur le juge de paix, ma sœur et moi nous vous demandons pardon...

LE JUGE DE PAIX. — De quoi donc?

LE COMTE. — De ces interruptions sans nombre et des réflexions que vous avez été contraint d'entendre.

LE JUGE DE PAIX. — J'y suis accoutumé... C'est ce que j'entends toutes les fois que je suis appelé par mes fonctions à lever les scellés apposés après un décès, quand il y a des héritiers, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale.

LA BARONNE. — Je vous plains.

LE JUGE DE PAIX. — Les héritiers ne pensent jamais qu'à eux; jamais ils ne se souviennent de celui dont ils héritent que pour l'accuser... Règle générale: les morts qui ont plus d'un héritier ont toujours tort.

LA MARQUISE. — Est-ce qu'avant d'être la belle-sœur de mon beau-frère décédé et de mon beau-frère vivant, est-ce qu'avant d'être la tante de mes neveux, je ne suis pas la mère de mon fils? Est-ce que le jour où je mour[rai] et où il héritera de moi, lui aussi ne pensera pas [à] ses enfants plus qu'à sa mère? Est-ce que ce n'est pa[s] dans l'ordre naturel des choses?

LE JUGE DE PAIX. — C'est vrai. Il en a toujours ét[é] ainsi depuis que l'héritage existe, et il en sera toujour[s] ainsi tant qu'il existera.

LA BARONNE, au juge de paix, qui se lève et va se retirer. — Vous avez fini, monsieur le juge de paix?

LE JUGE DE PAIX. — Oui, madame, dans cette pièce.

LA BARONNE. — Nous sortons avec vous... Adieu, Roger.

ROGER. — Adieu, ma tante.

LA BARONNE, au comte. — Donne-moi le bras, Édouard.

LE COMTE. (Il donne le bras à sa sœur et tend la main à Roger.) — Tu m'assisteras, Roger...

ROGER. — A vos ordres, mon oncle.

(Ils se retirent tous, moins la marquise et Roger.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ROGER.

LA MARQUISE. — Quelle pie-grièche que votre tante! Quelle poule mouillée que votre oncle! Ces héritiers s[e] ressemblent tous!... Une meute à la curée!... Ils son[t] d'une avidité qui révolte l'esprit et dégoûte le cœur!.. M'insulter ainsi!... Et vous, mon fils, vous laissez vot[re] tante insulter votre mère sans la défendre!...

ROGER. — Que vouliez-vous que je fisse, ma mère?

LA MARQUISE. — Est-ce à moi de vous l'apprendre?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. ADAM, CAROLINE, LE BARON.

LE BARON. — Vous ici, marquise!

LA MARQUISE. — Vous ici, baron!

LE BARON. — Marquise, monsieur Adam, mon excellent ami, et sa charmante fille, mademoiselle Carolin[e] Adam...

Adam, mon excellent ami... madame la marquise d[e] la Roche-Travers, et son fils, le marquis Roger de l[a] Roche-Travers... des alliés à moi... presque des pa[-]rents.

Maintenant que la présentation est faite des deu[x] parts, je vous dirai, marquise, qu'un imbécile de domes[-]tique...

LA MARQUISE. — Claude?

LE BARON. — Non, un autre... nous avait affirmé, mon excellent ami, à sa charmante fille et à moi, qu'i[l] n'y avait plus personne dans ce salon, ni parents, ni no[-]taires, ni avoués. C'est sur cette affirmation que mon am[i] a consenti à entrer pour montrer à sa charmante fille l[a] place de la porte de communication qu'il a hâte de fai[re] percer; car vous savez, marquise...

LA MARQUISE. — Je sais tout, baron; je sais que mon[-]sieur Adam a eu la précaution d'acquérir secrètemen[t] de mon beau-frère, avant sa mort, l'hôtel et la terre d[e] la Roche-Travers. Dans cette manière ingénieuse d'écar[-]ter la concurrence, tout le monde a reconnu l'habilet[é] du millionnaire.

ADAM, avec dignité. — Vous parlez d'habileté, madame. Je vous assure que je n'y en ai mis aucune, et que j'a[i] été guidé, dans cet achat, par un tout autre motif qu[e] celui d'écarter la concurrence que je ne redoutais poin[t] au prix que j'ai payé l'hôtel et le château.

CAROLINE, vivement. — Ah! oui, madame, ce que vou[s] dit papa est bien vrai!

LE BARON, bas à Caroline. — Vous venez de dire *papa*. (Haut à la marquise.) Non, vous ne savez pas tout, marquise; ce que vous ne savez pas, c'est que mon excellent am[i] Adam, le meilleur des amis, est aussi le meilleur de[s] pères. Il adore sa fille... qui est adorable... Il ne veu[t] pas se séparer d'elle, et c'est pour continuer de l'avo[ir] toujours près de lui qu'il a acheté l'hôtel de la Roch[e-]Travers. Au moyen d'une porte qu'on ouvrira ici, da[ns] cette pièce (Il marque la place.), et en jetant par terre [le] mur mitoyen qui est dans la cour, les deux hôtels con[-]tigus, construits autrefois par le même architecte sur l[es] mêmes plans, n'en feront plus qu'un... qui sera le pl[us] grand et le plus beau de tout Paris. C'est moi qui le d[é-]clare, moi qui ai mené la négociation avec ce cher com[te] défunt, qui était loin de se douter qu'il mourrait dans [la] même année. Les coups de sang sont à la mode.

LA MARQUISE. — Ce n'est pas surprenant qu'il soit mo[rt] d'un coup de sang! Il mangeait tant! Ah! c'est vous, b[a-]ron, qui avez noué cette négociation?

LE BARON. — Oui, le comte avait commencé par ref[u-]ser; puis il a réfléchi que c'était là une bonne occasio[n] qui peut-être ne se représenterait plus; il s'est ravisé; c'est alors lui qui, dans l'intérêt de ses héritiers, m['a] prié de voir mon excellent ami Adam et de lui dire qu['il] était prêt à vendre son hôtel, à trois conditions.

LA MARQUISE. — Lesquelles?

LE BARON. — Premièrement, qu'on achèterait la te[rre] en même temps que l'hôtel, l'un et l'autre à dire d'[ex-]perts; deuxièmement, que la vente se ferait par ac[te] sous seings privés et demeurerait secrète.

LA MARQUISE. — Il faut vous rendre justice, baron; ce secret, vous l'avez bien gardé, car même à moi... moi... vous n'en avez rien dit.

LE BARON. — C'était un secret d'affaires. Si j'av[ais] commencé par manquer de discrétion, de quel dr[oit] me serais-je plaint ensuite que le second confident [eût] trahi le secret que le premier n'avait pas su garder? [N'est-]ce vrai, marquise?

LA MARQUISE. — Je ne blâme pas votre discrétion, j[e la] constate.

LE BARON, avec fatuité. — Vous la connaissiez.

LA MARQUISE, avec embarras. — Oui, je la connaissais... mais je ne croyais pas qu'elle fût à l'épreuve de dix ans de confiance... Le premier secret que j'aurai, comptez que vous en serez le dépositaire.

LE BARON. — Soit, mais à une condition.

LA MARQUISE. — Laquelle?

LE BARON. — Que je serai le seul, car dès qu'on prend un second confident, on compromet le premier. N'est-ce pas, Adam?

ADAM. — On ne le compromet pas, on le dégage; car si l'un des deux confidents a manqué de discrétion, il peut toujours s'en défendre et accuser l'autre.

LE BARON. — D'un côté, le comte ne voulait pas que ses amis apprissent qu'il avait vendu son hôtel et sa terre; il craignait les interprétations; on eût peut-être dit qu'il avait joué à la Bourse et qu'il s'y était ruiné; d'un autre côté, il voulait épargner à ses héritiers les frais, les lenteurs, enfin toutes les épines d'une licitation émaillée de mineurs.

LA MARQUISE. — Et la troisième condition, baron? Vous ne l'avez pas dite.

ADAM. — Madame la marquise a une mémoire que j'admire.

LE BARON. — En effet, j'oubliais la troisième condition: c'est que l'entrée en jouissance de l'acquéreur n'aurait lieu qu'après la mort du vendeur. Les trois conditions ont été ponctuellement observées des deux parts: l'expertise a été régulièrement faite; enfin le tout, hôtel et château, a été estimé par les experts deux millions quatre cent neuf mille francs; je néglige les centimes que ces messieurs ne manquent jamais de mettre. Et c'est le tout que mon excellent ami Adam donne en dot à sa fille.

LA MARQUISE, vivement et se radoucissant. — A cette charmante personne!... Est-il vrai, monsieur Adam, que vous lui donnez en dot l'hôtel et la terre de la Roche-Travers?

ADAM. — Cela est parfaitement vrai.

CAROLINE. — Et mon père ne vous dit pas tout, madame... Papa est si bon!...

LE BARON, bas à Caroline. — *Papa!*

CAROLINE. — Comme il prétend que l'hôtel coûtera et ne rapportera rien, que la terre rapportera très-peu, parce qu'il y a des taillis qu'il faudra laisser grandir sans les couper, il y ajoute encore une inscription de deux cent mille francs de rente... N'est-ce pas, madame, que c'est trop? Dites-le-lui donc...

ADAM. — Chère enfant! n'es-tu pas toute ma joie? Si je te donnais moins, en serais-je plus riche?

CAROLINE. — Plus de six millions de dot!

ADAM. — Puisque je peux te les donner, pourquoi te les laisserais-je attendre jusqu'à ma mort?

CAROLINE. — Ah! papa, ne prononcez donc pas ce mot si triste qui gâte tout mon bonheur.

LE BARON, bas à Caroline. — Vous venez encore de dire *papa*.

CAROLINE, au baron. — Une autre fois, je ne le dirai *plus*, je dirai mon père.

LA MARQUISE. — Mais le futur mari de mademoiselle votre fille est donc bien riche?

LE BARON. — Il n'a rien.

LA MARQUISE. — Alors il a un nom!... Il a une position!... Il a une famille!

ADAM. — Il a une famille... ses parents sont cultivateurs... Il a un nom... il se nomme Rodrigues... Il a une position... il est ingénieur des ponts et chaussées. C'est vrai qu'il n'a que son traitement, mais il a dépendu de lui de faire fortune. Une grande Compagnie de chemin de fer...

LE BARON, à la marquise en lui montrant Adam. — Celle qu'il préside et dont il m'a fait nommer membre du conseil d'admistration.

ADAM, reprenant. — Une grande Compagnie de chemin de fer lui avait proposé de se l'attacher et lui avait offert des avantages considérables. Il les a refusés parce qu'il n'a pas voulu abandonner un travail aussi ingrat que difficile que lui avait confié l'Etat. Les anciens élèves de l'École polytechnique ne sont pas faits comme les autres hommes. Ce sont les centaures de ce temps-ci. Ils ont une tête de savant sur un corps de soldat. Impossible de les faire transiger sur une question dès qu'ils l'ont érigée en point d'honneur. Aussi dit-on qu'ils ont l'esprit faux. Je ne prétends pas le contraire. Mais ce qui, dans certains cas, serait une objection, dans d'autres cas devient une garantie. Je suis bien sûr que ni par avidité ni par vanité, Rodrigues ne risquera ni ne dissipera sa fortune.

LA MARQUISE. — Dites la fortune de sa femme.

ADAM. — Le mari est le chef de la communauté.

LA MARQUISE. — Comment vous, monsieur Adam, un homme d'affaires si consommé, donnant à votre fille une si grande fortune, vous ne la mariez pas sous le régime dotal!

ADAM. — Est-ce que si j'avais le moindre doute sur le caractère de mon futur gendre, je lui donnerais ma fille? Est-ce que le bonheur de mon enfant ne m'importe pas mille fois plus que la conservation de sa dot?

(Caroline embrasse son père.)

LA MARQUISE. — J'avoue que je ne connais aucun père, monsieur Adam, qui pense et agisse avec cette générosité. Je m'en étonne d'autant plus qu'enfin l'on peut vous dire, sans risquer de vous blesser, que votre immense fortune vous ne la devez qu'à vous seul.

ADAM. — Et à un associé...

LA MARQUISE. — Qui donc?

ADAM. — Au plus habile de tous.

LA MARQUISE. — Son nom?

ADAM. — Le bonheur.

LA MARQUISE. — En vérité, monsieur Adam, vous êtes le premier homme...

LE BARON. — Ah! marquise, quel jeu de mots!

LA MARQUISE, au baron. — Involontaire. (A Adam.) Monsieur Adam me le pardonnera... Je disais donc que vous êtes le premier homme que j'aie vu traiter si légèrement les millions.

ADAM. — De quel droit les traiterais-je autrement qu'ils m'ont traité?

LA MARQUISE. — Mais est-ce que M^me Adam pense exactement comme vous? Je ne comprendrais pas qu'une mère, ayant une fille si charmante, si bien faite pour aller dans le monde, pour y briller, pour y réussir, n'ait pas pour sa fille toutes les prétentions. Est-ce que ce mariage est irrévocablement décidé? Est-ce que M^me Adam y a donné son consentement?

ADAM. — A moitié... La fortune qu'on amasse n'est point le bonheur, pas plus que le talent qu'on acquiert n'est le génie. Ma femme n'a pas encore tout à fait les mêmes idées que moi, mais elle les aura. Je ne les ai pas eues tout de suite. Elles lui viendront comme elles me sont venues. Il faut laisser à l'ivresse du succès, comme à toutes les ivresses, le temps de se dissiper.

LA MARQUISE. — Vous dites donc que M^me Adam eût préféré un tout autre mariage?

ADAM. — Oui, j'en conviens... ce projet de mariage a commencé par la contrarier.

LA MARQUISE. — S'il la contrarie, pourquoi y persister?

ADAM, gaiement. — Ce n'est pas ma femme que je marie...

LA MARQUISE. — Je le pense bien.

ADAM. — C'est ma fille.

LA MARQUISE. — Mais la vôtre est aussi la sienne... Une mère ne peut jamais vouloir que le bonheur de sa fille... ou... de son fils.

ADAM. — Sans doute... mais elle peut se tromper.

LA MARQUISE. — Un père est-il donc plus infaillible?

ADAM. — Il y voit souvent plus clair. Ainsi, que de brillantes propositions d'alliance m'ont été adressées, — je puis le dire ici devant Caroline avec ce correctif, — non pour sa petite main, mais pour sa grosse dot, et que j'ai eu raison d'écarter!

LA MARQUISE. — Qui vous le prouve?

ADAM. — La conduite qu'ont tenue les beaux-fils dont je n'ai pas voulu... Avant le dernier quartier de la lune de miel, ils battaient la femme et mangeaient la dot.

LA MARQUISE. — Ça prouve contre ceux-là; mais ça ne prouve rien contre d'autres que vous eussiez pu choisir et qui vous eussent donné toutes garanties.

ADAM. — Je n'en connais qu'une seule... pour un père.

LA MARQUISE. — Laquelle?

ADAM. — Avoir vu de près élever et s'élever l'homme à qui le père confie la destinée de sa fille. Or, j'ai vu Rodrigues sortir de l'École polytechnique au moment où Caroline devait entrer dans une maison de commerce pour apprendre à tenir les livres.

LA MARQUISE. — Mademoiselle votre fille tenir des livres de commerce!

ADAM. — Oui, cette jeune héritière maintenant si élégante... Caroline et Rodrigues se connaissent depuis longtemps.

LA MARQUISE. — Certainement c'est là une garantie, mais ce n'est pas la seule... Il ne suffit pas que la femme et le mari s'aiment et s'estiment... On ne vit pas uniquement pour soi; on vit aussi pour le monde... quand on a une grande fortune ou... un grand nom. Et M^me Adam, que pensait-elle des propositions de mariage que vous avez rejetées?

ADAM. — Oh! je me suis bien gardé de lui en parler.

LA MARQUISE. — On accuse les femmes d'être dissimulées! Qu'y a-t-il de plus dissimulé qu'une femme?

ADAM — Deux femmes.

LA MARQUISE. — Non... un homme.

ADAM. — Madame la marquise me fait l'honneur de m'attaquer.

LA MARQUISE. — Je ne vous attaque pas... je me défends... je défends les femmes... je défends M^me Adam... (A Caroline.) Dites à votre mère, mademoiselle, que je l'ai défendue vigoureusement. (A Adam.) Oui, je défends M^me Adam, que j'ai le regret de ne pas connaître... Vous êtes bien heureux, monsieur Adam, que je ne la connaisse pas!

ADAM. — Pourquoi donc?

LA MARQUISE. — Parce que je me serais mis avec elle contre vous, qui n'êtes pas seulement, je le vois, un mari sournois, mais encore un père terrible.

CAROLINE — Oh! oui, madame, bien terrible!

LA MARQUISE, à Adam. — De votre propre aveu, le consentement que M^me Adam ne vous a donné qu'à demi, elle ne vous l'eût pas donné du tout si vous ne lui aviez rien laissé ignorer, et si elle avait eu la liberté du choix. Il est clair que c'est vous seul qui avez eu la pensée de ce mariage, et que c'est vous seul qui le voulez.

ADAM. — Non, c'est ma fille, qui, la première, en a eu l'idée. N'est-ce pas, Caroline, c'est toi qui le veux?

CAROLINE. — Oh! certainement, papa.

LE BARON, bas à Caroline. — Encore *papa*!

LA MARQUISE. — Alors, c'est un mariage d'inclination?

ADAM. — C'est surtout un *mariage de confiance.*

LA MARQUISE. — Comment?

ADAM. — Parce que c'est un gendre dont je suis sûr. Celui-là, le lendemain, ne sera pas un gendre honteux...

LA MARQUISE. — Qu'appelez-vous un gendre honteux?

ADAM. — J'appelle ainsi un gendre qui n'ose avouer son beau père, sa belle-mère; qui est embarrassé d'eux, et qui n'a qu'une pensée: s'en débarrasser... Le gendre dont je parle n'aura jamais le désir de les séparer de leur fille... qui est tout leur bonheur.

LA MARQUISE. — Très-bien... mais avouez que ce n'est pas elle que vous mariez, que c'est vous... c'est un mariage indissoluble contracté entre gendre et beau-père.

ADAM. — Oui, c'est un peu vrai, je l'avoue; mais puisque vous voulez bien, madame la marquise, recueillir mes aveux, j'avouerai tout; j'avouerai mon égoïsme, j'avouerai que le mariage projeté serait déjà à l'état de fait accompli, si je n'eusse pas été retenu par un détail d'intérieur... par la crainte que ma fille, en se mariant, n'habitât plus sous le même toit que son père, et que je ne pusse continuer à la voir tous les jours. Il n'y a plus d'obstacle; il a disparu, puisqu'il n'y a qu'une porte à ouvrir pour communiquer de cet appartement, qui sera l'appartement de ma fille, avec le nôtre qui est là. (Il montre la place.) C'est moi qui faisais traîner le mariage; c'est moi maintenant qui vais l'accélérer. (Il se tourne du côté de sa fille, qu'il semble interroger du regard.)

LA MARQUISE. — Vous y réfléchirez?

ADAM, à Caroline. — Tu ne dis rien?

CAROLINE. — Je dis, mon père, que je t'aime bien et que jamais je n'eusse voulu d'un mari qui m'eût séparée de toi.

LE BARON, bas à Caroline. — A la bonne heure!... cette fois, vous n'avez pas dit *mon papa*, vous avez dit *mon père*.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE VALET DE PIED.

LE VALET. — Madame la marquise, monsieur le juge de paix et les notaires ont fini leur travail... Les voilà qui s'en vont.

LA MARQUISE, au valet. — C'est bien, qu'ils s'en aillent! (A M. Adam.) Maintenant, je n'ai plus aucun droit de rester ici; je me retire, monsieur Adam, pour vous laisser chez vous.

ADAM. — Chez moi!... je n'y suis pas encore; mais quand j'y serai, permettez-moi, madame la marquise, d'espérer que nous aurons l'honneur de vous recevoir dans cet hôtel où vous laissez de précieux souvenirs.

LA MARQUISE. — Que je serai charmée d'y retrouver quelquefois... Oui, certainement, monsieur Adam, mon fils et moi nous viendrons vous y voir... Point de rancune, n'est-ce pas?

ADAM. — Et de quoi donc, madame?

LA MARQUISE. — D'une première impression que j'ai eue et que j'ai témoignée trop vivement peut-être... mais elle s'est complétement effacée. Maintenant, je reconnais, monsieur Adam, que vous avez autant de loyauté que d'habileté.

ADAM. — L'une est la moitié de l'autre. La loyauté sans l'habileté, c'est le volé; l'habileté sans la loyauté, c'est le voleur.

LA MARQUISE, à Caroline. — Mais savez-vous que votre père a beaucoup d'esprit!

CAROLINE. — Si je le sais, madame! Il a autant d'esprit que de cœur.

LA MARQUISE, à Caroline en lui tendant la main. — Soyez très-heureuse, chère enfant!... Ah! pardonnez-moi ce nom qui m'a échappé... Oui, soyez très-heureuse dans cet hôtel où j'ai été mariée, dans ce château où mon fils est venu au monde... (A Roger.) Mais regarde donc, Roger, comme mademoiselle Adam est charmante! quel air distingué! (Roger fait un signe d'acquiescement. — A Adam.) Monsieur Adam, puisque nous nous quittons bons amis, quoique ennemis, donnez-moi aussi la main. (Elle lui tend la main.) Vrai, je me retire contente que, du moins, ce soit vous, un homme de cœur et d'esprit, qui possédiez cet hôtel et ce château qui ont si longtemps porté notre nom.

ADAM. — Ils le porteront encore, ils le porteront toujours.

LA MARQUISE. — Je l'espère bien. (Au baron.) Baron, venez me voir ce soir à neuf heures. J'ai à causer avec vous de choses graves.

LE BARON. — Je n'y manquerai pas, chère marquise; ce soir je suis libre... il n'y a pas conseil d'administration.

(La marquise sort avec Roger. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ÉMILE DE GIRARDIN.

(La suite au prochain numéro.)

Maison de plaisance

DE S. A. R. LA GRANDE-DUCHESSE STÉPHANIE DE BADE, A NICE.

La plage de Nice est le golfe de Baya de l'Italie moderne. C'est là que se porte, durant les beaux jours et durant les mois rigoureux même, l'élite de l'aristocratie européenne, dès qu'elle a besoin de respirer l'air salubre des brises marines ou de se plonger dans les flots de la mer; elle y possède ses maisons de campagne, comme sous la Rome impériale les plus hauts personnages avaient les leurs, sur ces doux rivages qu'avoisine Caprée.

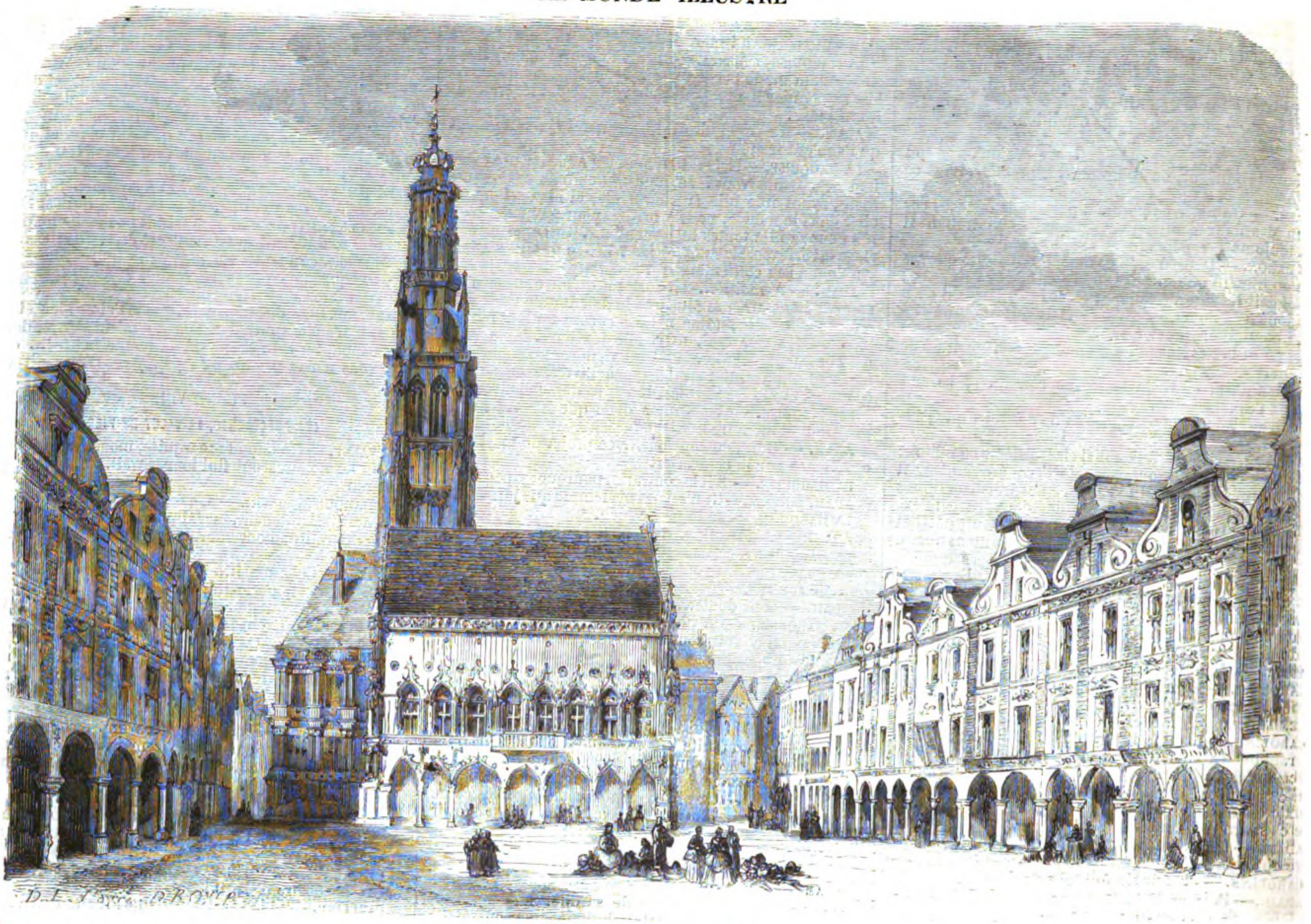
Les princes de l'art s'y trouvent aujourd'hui avec les princes de la finance: Meyerbeer et un des frères Rothschild; les princes de la philosophie avec les princesses couronnées: M. Jean Renault et la grande-duchesse Hélène.

Quand on ne vient pas s'y soumettre à la thérapeutique des baigneurs, on vient y chercher cette atmosphère tiède et balsamique que l'on trouve pendant l'hiver même dans ses bois d'orangers.

Aussi les paysages y sont-ils avivés et embellis par les constructions les plus gracieuses, édifices hybrides qui ne sont point des palais, et qui cependant en offrent les surfaces et les sculptures marmoréennes; qui ne sont point des châteaux, et qui cependant en ont les dépendances champêtres; qui, enfin, ne sont pas plus des hôtels, bien qu'ils n'en aient que les proportions habituelles, et qui sont cela à la fois.

Notre gravure en offrira un modèle: c'est la gracieuse villa qu'y possède, dans un site charmant, et qu'y habite maintenant S. A. R. la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

LÉO DE BERNARD.



Place de l'Hôtel de ville, à Arras.

Souvenirs de la Kabylie. — Les Cacolets, appareils pour le transport des blessés.

M. Chaix d'Est-Ange.

A propos de l'affaire Jeufosse, ce drame judiciaire qui s'est déroulé à Evreux et qui a si vivement occupé l'attention publique, nous nous étions proposé de réunir les portraits des deux principaux avocats qui devaient y prendre part, MM. Chaix d'Est-Ange et Berryer. Les hautes fonctions dont le premier a été revêtu l'ont nécessairement écarté de ce procès. Mais nos lecteurs nous sauront gré de n'avoir pas séparé son image de celle de l'orateur illustre dont la verte vieillesse vient de remporter un nouveau et éclatant triomphe.

M. Chaix d'Est-Ange est né le 11 avril 1800, à Reims, où son père exerçait avec distinction des fonctions de magistrature. Amené à Paris à l'âge de dix-neuf ans, il y perdait bientôt son père et sa mère, restait orphelin avec une jeune sœur à soutenir, et pour toutes ressources un capital de 600 francs.

Sans se laisser abattre, il endossa courageusement la robe d'avocat; et quelques mois à

M. Chaix d'Est-Ange.

peine après avoir prêté serment, dès 1820, nous le voyons plaider dans de graves affaires et notamment devant la Chambre des pairs, dans le procès de la conspiration du 9 août.

Les récits contemporains nous ont conservé le souvenir de l'étonnement qui saisit les nobles juges à la vue du défenseur imberbe, dont les yeux bleus et la chevelure blonde avaient conservé toutes les grâces de l'adolescence. Mais le jeune avocat se leva; et bientôt sa parole si nette, son geste si plein d'autorité, sa verve si entraînante fascinèrent l'auditoire et révélèrent un maître.

Depuis lors sa place a été marquée à la tête du barreau de Paris, et il a marché de succès en succès. L'ardeur de la jeunesse, les ressources d'une imagination brillante, la souplesse d'un talent à la fois ferme et plein de sensibilité devaient attirer M. Chaix d'Est-Ange vers les affaires criminelles, et c'est là en effet qu'il a trouvé ses premiers triomphes. Mais bientôt le cercle de ses succès s'agrandit; il fut appelé tour à tour à figurer dans les procès les plus divers, et se montra à la hauteur de toutes les tâches.

Cependant les affaires civiles qui paraissent lui convenir le mieux sont celles où s'agitent des questions de faits ou de personnes, les séparations de corps, les interdictions, les questions d'état, etc. C'est dans ces matières qu'il excelle. Personne ne sait, comme lui, donner aux faits les plus obscurs ou les plus compliqués une physionomie qui les force à se détacher et à se fixer irrésistiblement dans l'esprit de l'auditeur. Tout est en relief. Ce n'est plus une narration, un exposé, c'est un véritable spectacle où chaque personnage est en scène, où les actes mêmes du procès prennent un corps et semblent s'accomplir sous les yeux du juge. Et comme l'orateur sait les animer de son souffle, leur donner le sens qu'il lui convient; une fois que ce tableau a été déroulé, sa tâche semble achevée et vous êtes convaincu avant même qu'il ait paru songer à discuter.

Cet art de mettre les faits en saillie et d'en faire jaillir la conviction est si particulièrement propre au talent de M. Chaix d'Est-Ange, que l'abstraction le gêne; et dans les causes où il est obligé de se prendre à des théories, de comparer des doctrines juridiques, c'est encore principalement par des exemples et des tableaux qu'il procède. Il sait dramatiser jusqu'à une thèse de droit.

A côté de cette faculté merveilleuse de M. Chaix, il en faut signaler une autre qu'il ne possède pas à un moindre degré, c'est ce que nous appellerons le don de la sympathie. A peine a-t-il commencé à parler, que tous les cœurs sont attachés à ses lèvres. Il les pénètre par je ne sais quelle grâce innée à laquelle les plus endurcis ne savent point résister. C'est un enchantement dont on ne peut préciser la cause, parce qu'il naît à la fois de toutes les qualités de l'orateur, de la voix, qui tantôt éclate, tantôt s'amollit, hésite, tremble et paraît se mouiller de larmes; du geste qui quelquefois commande et le plus souvent semble supplier, du regard qui se colore de toutes les nuances du discours et s'insinue avec une sorte de charme féminin; enfin de tout un ensemble d'attitude et de formes à la fois hardies dans le propos et d'une timidité presque enfantine dans l'accent. Tou cela séduit, subjugue, entraîne.

Et que dirons-nous de la distinction et de la perfection de sa parole? M. Chaix est par-dessus tout artiste. C'est un Athénien du temps de Périclès. Il a une langue à lui, pleine d'harmonie, et il semble le seul de nos orateurs qui pourrait, comme Alcibiade, se faire accompagner d'un joueur de flûte. Les mots heureux naissent sur ses lèvres. Jamais il ne souffre qu'une locution commune, une de ces phrases convenues, si chères aux vulgaires artisans de paroles, vienne faire tache dans la trame de son discours. Il a horreur de l'*argot* du Palais, des termes de chicane, des formes techniques et surannées qui sont le gros du bagage de certains avocats. Sa délicatesse repousse tout ce fatras; et il met autant de coquetterie à cacher sa science que d'autres à étaler la leur. N'est-ce pas pour cela que certains esprits, séduits par sa grâce, lui ont refusé la profondeur? C'est le même reproche qu'on a fait à Arago, reproche aussi injuste pour l'un que pour l'autre.

Chez tout orateur, il y a deux hommes: l'orateur proprement dit qui crée le discours et l'acteur qui doit le faire pénétrer dans les esprits et dans les cœurs par la voix, le geste, l'action. En vain aurez-vous composé le morceau le plus éloquent, si vous ne savez pas le dire éloquemment. Que devient Racine interprété par un comédien médiocre? Et, par contre, combien de fois un acteur de talent comme Talma, comme Rachel, a su donner la vie à des œuvres sans valeur?

M. Chaix est un admirable acteur: l'œil vif, pénétrant, illuminé des feux de l'ironie ou mouillé des larmes de la pitié, le geste nerveux et entraînant, la voix souple, mélodieuse, énergique et passionnée. Aussi je me souviens que dans une affaire Morton-Bulwer, où il plaidait pour un mari outragé qui avait tué l'amant de sa femme, j'étais à côté d'un des premiers artistes de la Comédie-Française qui me dit en sortant: « Il est plus fort que nous tous. »

Ce côté du talent de M. Chaix est si brillant, qu'on a voulu en faire son seul mérite et écraser l'orateur sous l'acteur. On a prétendu que de ces plaidoiries si éloquentes, de tant de mots heureux, de tant de vives saillies, rien ne restait debout, et qu'on en cherchait vainement la trace au delà des impressions mêmes de l'audience. Je ne puis être de cet avis. Quoique M. de Cormenin ait dit que tout orat ur avait un ennemi dans chaque sténographe, il me semble que même dans les pâles reproductions qui nous ont été données des plaidoiries du maître, on retrouve des mouvements oratoires dont la puissance n'a pu être affaiblie par les infidélités de la sténographie.

Ainsi, dans cette mystérieuse affaire Laroncière, quand l'avocat, contrôlant les dépositions des témoins, arrive à une certaine femme qui, d'une pièce voisine, aurait entendu tous le détails de l'odieux attentat sans jeter un cri, il nous fait entrer dans la chambre même de ce témoin, il nous la montre haletante et cependant muette sous l'impression qui l'étreint; et étonné devant ce spectacle et ce silence : « Elle va crier, » dit-il; puis, comme emporté par la situation et s'adressant directement à cette femme dont il a évoqué l'image, il ajoute : « Mais criez donc, criez, miss Ellen! — Non : elle se tait. »

M. Berryer.

Est-ce que l'éloquence de ce mouvement admirable ne survit pas tout entière?

Et dans cette étonnante plaidoirie contre le misérable assassin de Versailles, quand Me Chaix, plaidant pour la partie civile et sortant du débat, veut démontrer que Benoît a non-seulement commis le crime pour lequel il est poursuivi, mais qu'il a assassiné sa mère, faisant revivre toute cette scène, accumulant les détails, pressant l'accusé, le montrant tout vivant dans les différents actes de l'accomplissement du meurtre, il sut rendre si frappants les souvenirs qu'il reproduisait, que le malheureux accusé confondu roulait sous son banc, en s'écriant : « Oui, oui, c'est moi! c'est moi! » Est-ce que, même à la lecture, nous ne sommes pas émerveillés de ce miracle?

D'autres traits, pour être moins élevés, ne révèlent pas moins le génie. Je n'en citerai qu'un seul qui a échappé aux sténographes. Dans l'affaire Donon-Cadot, où Me Chaix défendait son client contre une accusation de parricide, le ministère public s'étonnait surtout que le jeune Donon, qui se trouvait pendant l'accomplissement du meurtre de son père dans une pièce au-dessus même du théâtre du crime, n'eût rien entendu. L'avocat s'efforçait de démontrer que dans certains moments l'attention distraite reste étrangère aux bruits les plus distincts, et

s'adressant tout à coup aux jurés suspendus à sa parole : « Tenez, messieurs, leur dit-il, midi vient de sonner à cette horloge, et vous ne l'avez point entendu! »

Nous ne suivrons pas le brillant orateur dans toutes les luttes où il s'est illustré : on n'a point oublié les procès littéraires pour Cauchois-Lemaire, pour Gosselin, pour le ministre de l'intérieur contre Victor Hugo et contre Balzac, etc.; l'affaire si intéressante de Mme Hahnemann, celles pour M. Dennery, pour Mlle Rachel, etc.

Ce qui forme un lien commun entre ces procès si divers et tant d'autres traités par M. Chaix d'Est-Ange, ce sont les allures toujours littéraires qu'il a déployées. Et telle est la perfection de son goût, son amour de la langue, que si l'Académie se décidait un jour à se recruter de nouveau dans le sein du barreau, nul ne saurait être plus justement que M. Chaix appelé à entrer dans la docte compagnie.

Mais, hélas! ce n'est plus au barreau que les palmes immortelles viendraient le chercher. M. Chaix d'Est-Ange (et ce n'est pas le moins remarquable de ses discours) a fait ses adieux à sa vieille robe d'avocat, et revêtu la pourpre et l'hermine du magistrat. Depuis longtemps, son talent, si jeune et si téméraire, semblait s'être transformé et agrandi en devenant plus sévère. Il avait donné une preuve éclatante de cette heureuse évolution dans le procès Pescatore, où ceux mêmes qui étaient le plus opposés à son opinion ont admiré une hauteur de doctrines et une largeur de développements que l'éminent orateur n'avait peut-être jamais égalées. Aussi a-t-on accueilli comme une légitime récompense la nomination qui vient de l'appeler à la tête du premier parquet de l'Empire. Dans ses nouvelles et éminentes fonctions, M. Chaix d'Est-Ange ne sera pas perdu pour l'éloquence judiciaire. Nous comptons bien l'entendre porter la parole, comme procureur général, dans quelque important procès, peut-être dans l'affaire à laquelle va donner lieu l'odieux attentat de la rue Le Peletier.

M. Berryer.

M. Berryer aussi est un maître. Le 9 mars 1830, il descendait de la tribune du palais Bourbon, lorsqu'un membre de la Chambre s'adressant à M. Royer-Collard, lui dit : « Voilà un beau talent. — Dites une puissance, » répliqua M. Royer-Collard. Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher ce mot, qui caractérisait si bien la force de l'illustre orateur, de celui qui lui échappait tout dernièrement à lui-même, à la suite de sa plaidoirie dans l'affaire de la famille de Jeufosse. Les applaudissements du public avaient accueilli sa péroraison; et comme le président cherchait à réprimer ces manifestations, une voix s'écria : « C'est le talent que nous applaudissons! — Non, reprit M. Berryer, ce n'est pas le talent, c'est le cœur. » Il nous semble que toute l'appréciation du grand avocat est dans ces deux mots. C'est, en effet, une grande puissance et un grand cœur.

M. Berryer est né à Paris, le 4 janvier 1790. Il a été, dès ses plus jeunes années, envoyé au collége de Juilly, où il a puisé, au contact des oratoriens, ces convictions religieuses, si fermes, qui ne l'ont jamais abandonné et qui lui avaient même inspiré, dit-on, dans sa jeunesse, le dessein de se vouer à la vie monastique.

Sous la direction de son père, illustre avocat lui-même, M. Berryer, au sortir du collége, se livra aux plus sérieuses études. Non-seulement il suivit les cours de l'École de droit, mais il reçut, sous les yeux paternels, les leçons d'un jurisconsulte distingué, ancien juge au tribunal civil de Paris. Il dut se résigner à compléter ses travaux théoriques en pratiquant la procédure chez M. Normand, avoué de première instance. Mais, en outre, il étudia, sous les savants les plus illustres, la botanique, la minéralogie, la physique, la mécanique et l'anatomie comparée, sans négliger ni la philosophie ni la littérature.

Nourri de ces fortes études, il aborda dès 1814 les luttes du barreau, et sut s'y distinguer à ses débuts. On remarqua principalement son aptitude pour les affaires commerciales, dans les complications et les obscurités desquelles il savait jeter un ordre et une clarté inattendus.

Mais il fut bientôt appelé à des efforts plus dignes de lui. En 1815, il assiste son père et M. Dupin dans la défense du maréchal Ney. En 1816, il plaide pour le baron Debelle contre le comte d'Anglès, préfet de police.

En 1819, il était chargé de plaider pour M. Séguin contre M. Ouvrard, et tel fut le talent qu'il déploya dans cette mission, qu'il séduisit même son adversaire, et que M. Ouvrard vint le prier, dans le cours de son procès, de se charger de ses autres affaires. C'est ainsi que M. Berryer fut appelé à prendre la parole dans les grands procès de ce fournisseur à propos des marchés relatifs à la guerre d'Espagne, procès dans lesquels il déploya les plus rares qualités et fit preuve d'une intelligence surprenante des affaires administratives et commerciales.

Depuis lors, la réputation de M. Berryer, comme avocat, n'a fait que grandir en même temps qu'il poursuivait avec tant de gloire sa carrière politique, dont nous n'avons point à nous occuper ici.

Nous nous garderons de chercher à faire la liste des innombrables procès auxquels il a pris part. Les plus célèbres dans les affaires criminelles sont ceux de Castaing et de Laroncière. Dans les procès politiques, outre les nombreux journaux pour lesquels il a plaidé, nous ne pouvons omettre les noms de Lamennais et de Chateaubriand.

On ne doit pas oublier non plus l'affaire Dehors, dans laquelle ce malheureux, sous le coup d'une accusation capitale, deux fois condamné à Evreux et à Rouen, après avoir vu casser successivement les arrêts de ces deux Cours, traduit enfin devant le jury de la Seine, fut acquitté sur la plaidoirie entraînante de M. Berryer. A peine échappé aux tortures morales de ce procès, et mis en liberté, Dehors, accompagné de son fils et de sa fille, court chez son avocat, lui exprime sa reconnaissance et veut lui faire accepter une forte somme, fruit de ses économies. Mais M. Berryer, comprenant ce que ce sacrifice allait coûter à l'avenir de cette malheureuse famille, lui dit : « Je suis fier du service que je viens de vous » rendre. Permettez-moi de le compléter en donnant une » dot à votre fille, et à votre fils le moyen de terminer » son éducation. » En parlant ainsi, M. Berryer partageait entre les deux enfants les billets de banque que Dehors avait déposés sur une table. Que faut-il plus louer, de la générosité ou de la simplicité d'un pareil procédé?

La simplicité et la grandeur sont les caractères du talent de M. Berryer. On ne sent chez lui nul effort, nulle recherche, nulle prétention à l'originalité. Toujours maître de son sujet, il le domine et marche au but d'un pas assuré et tranquille. Il procède à la manière des orateurs antiques, par grandes masses, par lignes austères et précises, dédaignant tous les ornements accessoires, toutes les élégances qui troubleraient la limpide clarté de son discours. Et cependant, quel bon sens exquis, quelle force, quelle élévation, quel entraînement dans cette majesté sérieuse! Rien chez lui n'excite la défiance; on ne sent ni l'avocat ni l'acteur : c'est l'homme même, c'est l'âme de l'orateur qui se met à nu et se révèle dans toute sa sincérité.

Ce procédé ou, pour mieux dire, cette absence de procédé fait que M. Berryer n'est véritablement grand que dans les grandes occasions. Il n'est pas propre aux petites guerres d'escarmouche. S'il est quelquefois obligé de se commettre au milieu de misérables chicanes, on sent qu'il y est mal à l'aise, on le voit s'épuiser en efforts pour secouer ces entraves qui le taquinent et s'élever d'un rapide essor au-dessus de ces mesquines difficultés.

Mais qui ne l'a pas vu aux prises avec une cause digne de son talent ne peut savoir jusqu'où peut grandir l'éloquence et quels miracles elle peut enfanter. Dans ces occasions solennelles, l'orateur semble se transfigurer. Son front si pur s'illumine, ses yeux lancent des éclairs, son geste est assuré et dominateur, sa voix si naturellement belle et vibrante s'anime, s'émeut et va remuer tous les cœurs. Alors il captive, il retient l'attention de ses auditeurs, il les éblouit par le spectacle varié de son génie et les suspend au charme de sa magnifique parole.

Aussi l'auteur des *Études sur les orateurs modernes* a-t-il pu dire, sans être accusé d'exagération, que M. Berryer est le plus grand de nos orateurs modernes et que, depuis Mirabeau, personne ne l'a égalé.

PETIT-JEAN.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro le Courrier du Palais.

LL. AA. RR. la princesse Victoria-Adélaïde d'Angleterre et Frédéric-Guillaume de Prusse

FIANCÉS LE 16 MAI 1857.

L'Angleterre se prépare à célébrer avec magnificence le mariage de S. A. R. la princesse Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, fille aînée de S. M. B. Victoria, avec S. A. R. Frédéric-Guillaume de Prusse. Les vieux palais se transforment; l'or se mêle au marbre et au bronze, aux velours et aux brocarts pour les revêtir d'un rayonnement splendide. L'Allemagne, de son côté, envoie à ces solennités les nombreux ducs et grands-ducs couronnés que les liens du sang unissent aux deux familles royales d'Angleterre et de Prusse.

Notre gravure offre le portrait des deux jeunes fiancés. Nous n'avons point à faire leur biographie : leur passé s'est écoulé dans l'ombre de la vie intime, que n'efface point l'éclat des palais; il ne peut s'exprimer que par des dates. La princesse Victoria-Adélaïde est née le 21 novembre 1840, elle est donc dans sa dix-huitième année; le prince Frédéric-Guillaume, né le 18 octobre 1831, est âgé de vingt-six ans.

Ce fut le 16 mai dernier qu'eurent lieu les fiançailles que vont consacrer les cérémonies matrimoniales annoncées pour le 25 de ce mois.

Ce que nous pourrions ajouter à ces faits, notre gravure l'exprime beaucoup mieux que ne pourrait le faire notre plume. La beauté de la jeune princesse est frappante, sa grâce se devine. Quant à l'avenir des jeunes époux, il a pour perspective une des grandes couronnes continentales.

LÉO DE BERNARD.

Chatterton et le Lord-Maire.

IIIe ACTE, SCÈNE VI.

C'est un grand triomphe pour une pièce de théâtre de pouvoir subir, après un laps de vingt années, le contrôle d'une reprise et d'y retrouver l'ardente explosion des bravos au bruit de laquelle la toile tomba une première fois sur la dernière scène. C'est là la pierre de touche qui révèle l'or pur des chefs-d'œuvre. *Chatterton*, nous l'avons annoncé, vient de sortir de cette épreuve et nous avons constaté avec quel éclatant succès. Nous reproduisons aujourd'hui, par la gravure, une des principales scènes de son troisième acte.

Le désespoir est venu, à la suite de la misère, s'asseoir au chevet du poëte. Chatterton touche au dernier instant de sa lutte avec cette société à laquelle il a prodigué ses pensées, ses veilles, toute son âme, et qui ne lui a donné, pour prix de ses labeurs, qu'un renom stérile et... le dénûment. Un espoir le soutient pourtant encore.

Cet espoir repose sur un protecteur puissant qui fut l'ami de son père, c'est le lord-maire de la Cité; qu'il lui donne ou lui obtienne quelque place en rapport avec son caractère et ses goûts, ne fût-ce que le bureau d'un scribe, et voilà le poëte rattaché à la vie, et voilà une voix qui va s'exhaler en chants immortels, voilà une âme d'élite qui va s'épandre en clartés. Ce protecteur il arrive avec un tourbillon de jeunes hobereaux, le voici; regardez-le bien, c'est un type.

Jugeant tout sur sa valeur réelle, préférant le chou à la rose, et n'estimant la fleur du sainfoin que parce qu'elle nourrit ses bœufs et se traduit aussi en biftecks, c'est à ce point de vue qu'il sermonne cet écolier buissonnant, ce vagabond de l'intelligence, ce débauché de l'esprit qu'on appelle un poëte. Mais comme il est bon homme au fond, à tout péché miséricorde, il offre à Chatterton une place de... valet. C'est son arrêt de mort que le poëte reçoit avec le sourire de la pitié et du mépris.

Voilà la scène magistrale qu'a traduite l'artiste.

F. G.

Exploration du cours et des affluents du Chou-Kiang,

PAR DES CANONNIÈRES FRANÇAISES ET BRITANNIQUES.

L'extrême Orient va être incessamment le théâtre de graves événements. Deux escadres, prêtes à venger la vie de leurs nationaux ou l'honneur de leurs pavillons, sont mouillées dans les eaux de ce large fleuve que les Chinois ont nommé le Chou-Kiang, la rivière des Perles, et que nous désignons par le nom de la ville dont son cours inférieur forme l'accès : le fleuve de Canton. Ce sont les escadres de la France et de l'Angleterre.

Le Chou Kiang se jette dans la mer par une embouchure qui a toute la largeur d'une baie, et dont le principal mouillage, désigné par les Européens sous le nom de Castle-Peak, offre aux vaisseaux un fond excellent et des eaux profondes, saines et parfaitement abritées. C'est là que l'escadre française, sous les ordres de M. le contre-amiral Rigault de Genouilly, a jeté ses ancres. En s'enfonçant à travers les îlots dont cette baie est semée, on atteint le passage de Bogues, ou Bocca-Tigris, resserré entre les îles d'Anung Hoy et de Ty-Cock-Tow. Ce point est le centre de l'occupation anglaise dans le fleuve; de là, ses croiseurs redescendent jusqu'à la mer ou pénètrent jusqu'au fort Macao, leur station la plus avancée dans ce fleuve.

Telle était, lors du départ des dernières nouvelles, la position des deux divisions occidentales. Le temps qu'elles avaient passé dans ces eaux n'avait été perdu ni pour la science ni pour le succès de leur mission; leurs embarcations les plus mobiles avaient été très-utilement employées en relèvements hydrographiques et en observations militaires. Une des dernières opérations avait été l'exploration des nombreux et profonds cours d'eau qui viennent se dégorger dans le fleuve. Ces canaux que parcourent sans cesse des jonques du plus fort tonnage, pouvaient servir de refuge à des flottilles ennemies dont notre attaque sur Canton eût pu avoir à redouter les irruptions déprédatrices et les diversions sur ses derrières. C'était là un danger que par cette expédition il fallait prévenir; il en était un autre plus sérieux qu'il fallait braver, c'était celui de la navigation dans ces cours d'eau, empoisonnés d'écueils inconnus. Cette expédition, représentée par notre gravure, a été accomplie par nos canonnières et par celles de l'Angleterre avec un complet succès.

Ces embarcations ont promené hardiment leurs pavillons au milieu des beaux sites que déroulaient sans cesse devant elles les perspectives des deux rives. Ce furent d'abord de vastes rizières bordées des habitations gondoles de leurs cultivateurs et déployant jusqu'à l'horizon leurs nappes de verdure; puis des plaines d'une merveilleuse fécondité dont les élégants villages, aux murs peints et aux toits vernissés, allaient, au milieu des massifs de bananiers et de toutes ces belles essences d'arbres et d'arbustes que produit ce sol vigoureux, se perdre [illegible] leurs horizons de gracieuses collines; enfin, ce furent des forts dont nos bouches à feu n'auraient pas été longtemps à écraser les remparts et à faire taire les canons. Mais comme ces navires n'accomplissaient que des reconnaissances, ces refuges éclairés, leurs côtes relevées, leurs forces connues, leur mission était accomplie, elles se reployèrent donc sur leurs escadres respectives, sans avoir même troublé par le bruit de leur artillerie les échos de ces beaux sites.

FULGENCE GIRARD.

Hôtel de ville d'Arras.

La France, si riche en monuments religieux de style ogival, ne possède qu'un nombre très-restreint de constructions civiles de ce caractère. On trouve bien encore dans nos provinces, et surtout en Normandie et en Bretagne, des rues entières dont les maisons de bois et de torchis aux pignons aigus, offrent dans leurs encorbellements [illegible] dans l'ornementation de leurs baies les empreintes [illegible] l'art de cette époque; mais des monuments réels, de monuments importants et complets, c'est ce que l'on [illegible] rencontre plus que très-rarement, dans quelques ancien[nes] abbayes et dans quelques vieux châteaux; enco[re]

N'est-ce point cette architecture civile proprement dite : c'est l'architecture monastique ou l'architecture féodale, mais ce n'est point ce style capricieux, orné, dont la Belgique offre tant de types charmants.

La France n'en est cependant pas complétement dépourvue; mais c'est dans sa partie septentrionale qu'il faut aller chercher ces monuments. L'hôtel de ville d'Arras est du nombre. Notre gravure en donne une vue, prise naturellement du côté de la place, dont il est le principal ornement.

Cet édifice, dont le style appartient à la dernière période du gothique, offre bien tout le caractère de cet art, qui sembla ne s'épanouir complétement qu'en expirant. Ces arcades irrégulières avec ces feuilles d'artichaut que le ciseau fouillait avec tant de complaisance; ces fenêtres ornées, avec leurs pittoresques faîtures; ces angles, avec leurs niches et leurs clochetons d'une ornementation si riche, en font un des monuments les plus curieux que puissent admirer l'archéologne et l'artiste.

Son campanile, remarquable ouvrage des Espagnols, présente, dans ses étages inférieurs surtout, un aspect plus simple et qui, par cette simplicité même, rappelle une époque plus ancienne : on dirait à ses ogives un clocher du quatorzième siècle; le caractère de la fin du siècle suivant se reproduit dans la partie circulaire qui la couronne.

MAC'VERNOLL.

Les cacolets.

SOUVENIRS DE LA KABYLIE.

Le service médical de l'armée française peut être offert à tous les peuples en modèle. Dans aucun pays, le malade et le blessé ne sont l'objet de soins plus intelligents et plus efficaces que dans nos hôpitaux, nos ambulances et jusque sur nos champs de bataille. Les cacolets sont une de ses plus ingénieuses inventions. Ce sont des appareils destinés à l'enlèvement des blessés; ils consistent en deux siéges établis de chaque côté d'une selle de cheval, et se formant ainsi contre-poids. On conçoit aisément toute la commodité et surtout toute la célérité que cette invention permet de donner à cette partie si importante du service, opérée, naguère encore, soit à bras, soit sur des brancards. Ce fut surtout dans les gorges et sur les crêtes des montagnes que, pendant notre expédition de Kabylie, les cacolets furent appelés à rendre à nos troupes des services précieux; aussi est-ce à cette expédition que l'artiste dont notre gravure reproduit le dessin a emprunté la scène qui non-seulement nous présente la forme et la disposition de ces appareils, mais qui nous les fait beaucoup mieux connaître encore en nous en démontrant pratiquement l'emploi.

Delaunay.

ODÉON : le Bonheur chez soi, comédie en un acte et en vers, par M. Victor du Hamel. — GYMNASE-DRAMATIQUE : Le Fils naturel, comédie en cinq actes, dont un prologue, par M. Alexandre Dumas fils. — AMBIGU-COMIQUE : Paris-Crinoline, revue en trois actes, par M. Roger de Beauvoir. — CIRQUE-IMPÉRIAL : Turlututu chapeau pointu, féerie en trois actes et trente tableaux, par MM. Clairville, Albert Monnier et Edouard Martin.

Un ancien préfet, croyons-nous, M. Victor du Hamel, a fait représenter à l'Odéon un petit acte tellement modeste, que nous ne saurions en parler qu'à mi-voix. L'intrigue du *Bonheur chez soi* se devine par le titre : une tentative d'infidélité conjugale immédiatement réprimée et un simulacre de duel; et la toile tombe. Creuzé de Lesser et Picard se contentaient de ces fables innocentes; c'est bien peu pour aujourd'hui.

Diderot se doutait-il que, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans plus tard, un jeune présomptueux lui prendrait le titre du *Fils naturel* et referait tranquillement une comédie avec les matériaux de son drame? Oui, peut-être, car Diderot possédait plus de bon sens que de vanité, et il a vu loin en toutes choses. Il applaudirait aux succès très-mérités de l'auteur du *Demi-Monde*, et son bouillant enthousiasme irait probablement jusqu'à lui dire : — Refaites aussi mon *Père de famille* ! refaites mon *Est-il bon? est-il méchant?* ne vous gênez pas!

La vérité est qu'une sympathie presque unanime entoure à présent M. Dumas fils. C'est une ligne littéraire nettement tracée et sagement suivie que la sienne. Il se dégage peu à peu de l'imitation paternelle et rend de plus en plus énorme la distance qui le sépare des *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*. Ce n'est pas que tout soit également répudiable dans l'œuvre de son adolescence; au temps où il n'était encore que « le petit Dumas » il rimait avec effusion, et nous venons de relire dans son volume de poésies, paru il y a onze ans, sous le titre des *Péchés de jeunesse*, ces vers qui n'ont rien perdu de leur première fraîcheur :

> Quoique ma vie encor sourie à son printemps,
> Et quoique six mois seuls dépassent mes vingt ans,
> C'est l'ombre du passé qui fait mon présent sombre;
> Je suis jeune, et déjà j'eus des amours sans nombre
> Qui tous, en me raillant, un jour s'en sont allés,
> Après m'avoir promis ce qu'aucun d'eux ne donne;
> Me laissant seulement, comme dernière aumône,
> Le souvenir, parfum des parfums envolés!
>
> Et pourtant à cette heure où mon cœur se tourmente,
> J'ignore où, mais il est une femme charmante
> Qui, sans savoir encor qu'elle aura cet amour,
> Doit m'aimer ou du moins doit me le dire un jour.
> Nom que souvent j'appelle et que pourtant j'ignore,
> Vous qu'à mon grand regret je n'ai pas vue encore,
> Femme inconnue à qui ma bouche dira : — Toi!
> Que faites-vous à l'heure où je suis seul chez moi?
>
> Êtes-vous gaie ou triste? Êtes-vous brune ou blonde?
> Dans quel coin de Paris, dans quel endroit du monde
> Vivez-vous maintenant?...

Vous souriez, et vous supposez que M. Dumas fils a rencontré cette femme, car le souvenir vous revient de tous les romans demi-mondains nés sous sa plume depuis lors. Pendant quelque temps, en effet, et avec une insistance qui a failli faire de lui un spécialiste, il s'est constitué le chantre et souvent le champion de l'amour moderne. Il paraît avoir renoncé à écrire pour les libraires; peut-être n'a-t-il pas tort; sauf des qualités incontestables de passion et de mouvement, ses romans sentent l'improvisation; l'observation est superficielle; on voit les déviations du plan et la hâte de l'exécution. Il a donc bien fait de se tourner exclusivement vers le théâtre, où le premier rang lui semble réservé.

Docile aux avertissements, il n'a fait tenir qu'un rôle secondaire à l'amour dans la *Question d'argent* et dans *le Fils naturel*; s'il n'a pas épuré son atmosphère, il l'a changée du moins et élargie. Nous n'étions pas à Paris lors de la première représentation du *Fils naturel*, et mal nous en prend à l'heure qu'il est, car la salle est louée pour quelques jours encore; nous avons envoyé avant-hier au bureau de location, nous n'avons pu faire retenir de coupon que pour mardi. C'est un heureux symptôme, et dont notre disgrâce ne nous empêchera pas de féliciter M. Montigny, le directeur de Paris le mieux entendu pour mettre une comédie dans ses meubles, et qui, si la métempsycose n'est pas une fiction, doit renaître à l'état de sofa ou de ganache.

Dans cette circonstance, et pour ne pas faillir à notre mandat vis-à-vis de nos lecteurs, il nous a fallu recourir à la plume d'un ami, qui a bien voulu nous traduire ses expressions en style familier. Il est entendu qu'en les reproduisant, nous n'en acceptons pas la responsabilité, et que nous renvoyons à huitaine pour le prononcé de notre humble jugement :

« On crie au miracle, on dit que Beaumarchais est ressuscité, — nous écrit notre critique blond; — et je t'avouerai que j'ai crié comme tout le monde, d'abord parce que ma tiédeur aurait bien pu m'attirer un mauvais parti. Tu n'as jamais vu une salle comme celle-là. Au milieu d'une telle fièvre, les sensations doublent de puissance et les adjectifs sont forcés de se mettre à l'unisson; ainsi, il y a un joli prologue, on l'a trouvé superbe; il y a un bon quatrième acte, on a déclaré que rien de plus fort ne s'était produit sur la scène. L'auteur a été nommé au milieu d'applaudissements qui ont donné des inquiétudes à l'architecte du théâtre, comme dit Lucien de Rubempré dans son compte rendu de *l'Alcade dans l'embarras*. Enfin, on l'a couronné de lauriers et salué comme Voltaire à la représentation d'*Irène*. Henri Delaage a parlé de dételer son coupé.

» Ce n'est point la meilleure pièce d'Alexandre, mais c'est une de ses bonnes. Je la place à côté de *Diane de Lys*. Tu la déplaceras si tu veux, après l'avoir vue. Le sujet, tu le connais : c'est un fils naturel qui refuse, par un sentiment de dignité, fondé sur cinq actes de développements, la proposition que lui fait son père de le reconnaître. Une idée anti-sociale, diable! et d'une hardiesse dont on discutera la portée et l'opportunité. Représente-toi *Antony*, le front haut, et se faisant un piédestal de sa bâtardise; ou bien l'équivalent de la *Claudie* de George Sand, cette fille séduite qui repousse la main de son séducteur. Je ne mettrai pas les pieds dans les questions que le *Fils naturel* soulève; c'est ton affaire. J'y vois des tendances généreuses mais imprudentes, une exception, un paradoxe.....

» Et les mots? demandes-tu. Parbleu! il y en a à poignées, comme toujours. Mais l'esprit de Dumas fils n'est pas assez débarrassé de cet accent délibéré qu'il tient de son père. On l'aperçoit venir, son esprit, on distingue même le coup sec de l'arme qu'il charge, on entend le *Joue, feu!* C'est amusant, même lorsqu'on est prévenu.

» Je ne te dirai rien des acteurs; il se peut qu'ils soient bons, et je crois qu'on les a trouvés tels; etc. »

Puisque nous ne pouvons rien ajouter à cette page, et aux renseignements généraux qu'elle contient, nous nous rejetterons sur un arriéré de pièces qui nous attendent au boulevard.

Il est très-fâcheux que l'administration de l'Ambigu-Comique ne se soit pas décidée à de plus grands frais de mise en scène pour *Paris-Crinoline*, une revue en retard, il est vrai, mais digne d'une artistique hospitalité. L'esprit de M. Roger de Beauvoir grelotte sous la soie fripée et sous les dentelles de hasard dont on l'a recouvert; sa verve facile appelait la décoration élégante et le ballet voluptueux.

Le *Clairvilliana* vient de s'enrichir d'un nouveau résidu : *Turlututu chapeau pointu*, au théâtre du Cirque. Cela, une féerie! — *Turlututu chapeau pointu* est le suprême mot de la fadaise; on a jeté là dedans, dit-on, 50,000 francs d'étoffes et de couleurs, quant à ce qui est du sujet, on s'est contenté des premières guenilles venues. Nous éprouvions une sorte de honte à écouter, assis gravement dans une stalle, les platitudes que débite M. Lebel, habillé en roi Mistenflûte et entouré de ses courtisans Vertugadin, Lantimèche et Rocambole. Encore si quelque monstrueuse plaisanterie, si quelque trait extravagant jaillissait soudain de ces bouches, mais non; tout ce qu'il y a de plus vieux! tout ce qu'il y a de plus usé! Le roi répond : *des navets* ! et dit que s'il pleure c'est *parce qu'il vient d'éplucher des oignons*. Pas un calembour qui n'ait dix ans de bouteille ou de vaudeville, pas un lazzi qui ne soit fourbu à force de s'être traîné du Théâtre-Comte au Petit-Lazari, pas un effet, rien, le néant de la farce!

Une féerie implique des changements à vue et un nombre assez considérable de *trucs*, c'est-à-dire de transformations. Si M. Saint-Ernest, indiqué par l'affiche comme ayant organisé la mise en scène de *Turlututu*, comprenait la noblesse de l'art aussi bien que Vatel comprenait l'importance de la cuisine, il se passerait une épée dans le corps ou se précipiterait la tête la première dans le troisième plancher du Cirque. De mémoire de machiniste, jamais prodiges ne furent plus récalcitrants, jamais enchantements ne se firent plus tirer l'oreille. Ce sont les acteurs eux-mêmes qui sont dans l'obligation d'aider les fantômes à sortir de dessous terre, qui relèvent les coulisses abattues, qui poussent du pied les trappes mal graissées; et c'est là seulement ce qui fait rire les spectateurs. — La nuance jaune a été uniformément adoptée par les décorateurs pour les douze ou quinze palais qui constituent l'ornement monotone de cette prétendue nouveauté.

Ce que nous ne comprenons pas, c'est de voir, accolés au nom de M. Clairville, les noms fraternels de MM. Edouard Martin et Albert Monnier, les deux jeunes auteurs de *l'Affaire de la rue de Lourcine*. Pourquoi leur avoir infligé la collaboration de ce doyen de la basse littérature? Les directeurs le prendraient-ils pour un palladium, par hasard? Lui reconnaîtraient-ils de l'imagination, de l'habileté, des saillies? On a parlé de ses couplets, et quelques membres obstinés du Caveau ont paru regarder comme de la verve une abondance qui trouverait son point de comparaison dans les torrents de boisson insipide dont les colléges ont le monopole. Parce que, le dernier entre ses confrères, il farcit encore de ponts-neufs ses vaudevilles, on a cité Désaugiers. Nous ne sommes pas fou du répertoire de Désaugiers; mais enfin, nous estimons qu'il y a entre lui et M. Clairville la même différence qu'entre un chef d'orchestre et un tourneur d'orgue de Barbarie. On croit M. Clairville gai; c'est une réputation acquise à bon marché : il lui a suffi d'employer à satiété l'air de *la Mère Camus*, de *Fanfan la Tulipe*, d'*On va lui percer le flanc* et de *Coucou, mon père*. Alors, tout le parti des gros ventres de l'acclamer comme un bon vivant et comme le restaurateur de l'esprit gaulois...

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Le Médecin malgré lui*, comédie en trois actes de Molière, mise en musique par M. Charles Gounod.

Molière traduit en musique! *le Médecin malgré lui* affiché en plein boulevard du Temple! voilà un événement...

Ce coup d'audace, il fallait pour le tenter plus qu'un musicien inspiré, il fallait un artiste chez qui le bon goût, le tact, le sentiment exquis des finesses de la comédie parlassent au moins aussi haut que le sens musical, et M. Gounod, quel que soit son talent éprouvé, a dû, plus d'une fois, en prenant sa plume pour accomplir cette tâche pleine de périls inattendus, la sentir trembler entre ses doigts.

Mais, plus grande est la difficulté, plus grand est le mérite de la vaincre. La musique de M. Gounod, en cherchant à habiller la comédie du *Médecin malgré lui* (pardon de la hardiesse), semble plutôt un maillot bien fait qui suit fidèlement les lignes et les inflexions du torse, qu'un vêtement de fantaisie qui en dissimulerait maladroitement les formes. L'opération était délicate au suprême degré : au nom de la musique, il fallait faire parler l'orchestre; au nom de la littérature, il fallait lui mettre une sourdine respectueuse; ici, c'était un mot qu'il fallait faire sortir à pleins poumons pour qu'il arrivât jusqu'aux frises; là, c'était une phrase entière devenue proverbiale, devant laquelle tout éclat de trombone eût été blâmable et presque sacrilége; ici encore, c'était un jeu de scène dont la durée est invariablement fixée par les traditions du théâtre, et qui, sur la partition, devait coïncider avec un certain nombre de mesures dans un certain mouvement; plus loin, c'était un trait, une idée musicale que le compositeur devait à tout prix rejeter, comme s'harmoniant mal avec l'esprit de la scène à traiter. En un mot, il fallait se bien pénétrer des couleurs, des moindres nuances même de la comédie et chercher, par analogie, à les reproduire musicalement, en évitant toute mutilation; il fallait, en quelque sorte, emboîter le pas avec Molière, et ce, sans lui marcher sur les pieds : là était la difficulté. Or M. Gounod, nous pouvons l'affirmer, a résolu avec assez de bonheur ce difficile problème; sa musique, qui semble plutôt le résultat du raisonnement que de l'inspiration proprement dite, a, dans cette circonstance, un réel mérite d'*adaptation*.

Maintenant surgit cette question : Quel eût été, sans Molière, le succès de la partition de M. Gounod? autre

Le château de Chaveroche.

ment, quelle est sa valeur intrinsèque? Au point de vue strictement musical, l'œuvre fût restée la même; les artistes surtout y eussent retrouvé ce qu'ils n'ont jamais nié à M. Gounod: une facture large, un style élevé et sobre tout à la fois, une grande facilité à l'imitation des maîtres anciens, sinon une individualité bien marquée; mais le public, ce juge fatal, qui ne voit dans l'art qu'une distraction à la mode, qu'un moyen de *passer sa soirée*, eût-il, sans les entraînements de la vieille quoique toujours jeune comédie du *Médecin malgré lui*, fait à la partition le même accueil? Qu'il nous soit permis d'en douter.

Autre question : N'ira-t-on pas, après cette tentative de revivification, vider la bibliothèque des comiques et des tragiques, et faire de Regnard, de Dancourt, de Destouches, de Marivaux et de Lemierre des librettistes malgré eux? Il se pourrait que la mode en prît, et, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'engouement, nous n'y voyons, pour notre compte, aucun inconvénient sérieux.

Mais revenons au *Médecin malgré lui*.

Nous avons dit que M. Gounod avait une certaine propension à l'imitation des anciens maîtres; son ouverture est là pour appuyer notre assertion. Le chant large qui la commence et qui lui sert de péroraison sent, mais à plein nez (à pleine oreille, si vous aimez mieux), les vingt-quatre violons de la chambre du roi; vers le milieu de l'ouverture, M. Gounod semble un peu oublier le style qu'il a d'abord adopté, mais il y revient bien vite par des transitions heureuses. Le rideau se lève et l'on entend Sganarelle et Martine se quereller en musique; la scène manque un peu de vivacité, et nous en dirons autant des couplets de Martine; mais la chanson à boire qui vient après a été, à juste titre, le morceau le plus bruyamment acclamé; le trio des trois hommes est habilement traité sous le rapport des détails, mais il est un peu long, on pourrait peut-être en couper un bon tiers.

Le premier acte est terminé par un chœur de bûcherons dont le motif, exposé d'abord à l'unisson, sert de contre-chant ensuite à un chœur de paysannes; ce morceau d'ensemble est d'un style large et bien accentué. — Le second acte s'ouvre par une sorte de sérénade, chantée par M. Fromant, et dont la coupe un peu indécise ne justifie pas tout à fait le *bis*! dont on l'a honorée. Les couplets de Mlle Girard sont très-riches d'harmonie; mais le meilleur morceau de cet acte est bien certainement la scène de la consultation, qui est traitée avec un véritable talent. Vient ensuite un divertissement réglé avec beaucoup de goût et qui a généralement plu. — Dans le troisième acte, on a remarqué un air chanté par Meillet, une excellente scène avec chœur, et un duo assez piquant entre Sganarelle et Jacqueline. Puis est venue la grande surprise : la toile de fond s'est levée et Mme Miolan, au milieu de tout le personnel chantant du théâtre, est venue dire des stances à Molière, dont les reprises étaient chantées par le chœur réuni aux artistes; l'effet en a été entraînant, et le public n'a cessé d'acclamer M. Gounod qu'après l'avoir vu porter en triomphe par les artistes interprètes de son œuvre.

ALBERT DE LASALLE.

Château de Chaveroche.

RUINES HISTORIQUES.

Non loin de la ville de *Moulins*, tout près de *Jaligny*, l'une des plus anciennes cités du Bourbonnais, on aperçoit de vastes débris assis sur des rochers qui lui ont fait donner le nom de *Chaveroche* (du latin *cava rupes*, rocher creusé).

Les premiers temps de ce vieux château sont peu connus; nous savons seulement qu'au treizième siècle, *Agnès*, dame de Bourbon, le donna, avec 1,000 livres de rente, pour la dot de sa fille *Béatrix*, femme de *Robert* de France.

En 1356, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, s'empara du château, et ne le rendit à *Pierre Ier*, duc de Bourbon, qu'après un accord par lequel celui-ci s'engageait à lui payer une rente de 4,000 livres.

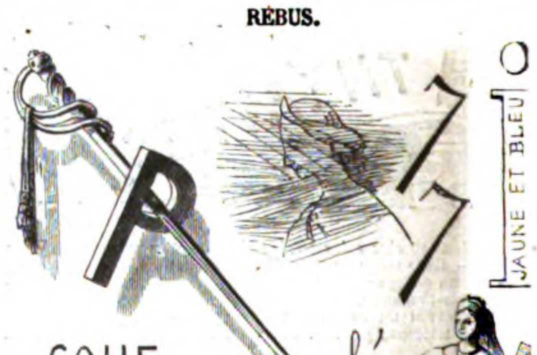
Au seizième siècle, *Anne de France* céda *Chaveroche* à *Jacques de Chabannes*, maréchal de France, moyennant 8,000 écus d'or, valant 40 sols pièce, se réservant seulement la souveraineté de la justice.— La châtellenie échut, plus tard, aux Dames *carmélites* de Paris, et, en dernier lieu, à une famille de robe du *Bourbonnais*, appelée Cibot.

Ce vieux château était composée d'une grosse tour carrée servant de donjon et reliée par de fortes murailles à d'autres tours, de formes différentes. Il était clos par des murs très-épais construits en pierres très-dures à facettes, appelées *pierres de diamant*. — Il était aussi entouré de fossés très-profonds, à ponts-levis, et contenait, dans son enceinte, outre le logis seigneurial, quelques maisons particulières où les habitants du voisinage pouvaient mettre leurs meubles en sûreté, en cas de guerre. Autour du château s'étendait le bourg de Chaveroche.

Aujourd'hui, toute cette splendeur est bien effacée : la plupart des édifices sont tombés en ruine; les ponts-levis sont détruits, mais le donjon reste encore debout, attestant son extrême solidité par la rectitude de ses aplombs; la porte d'entrée, protégée par deux tours rondes, se voit encore avec ses décorations gothiques et sa haute stature. Le manoir seigneurial existe toujours avec ses hauts et vastes appartements. La vue dont on jouit des vieux remparts construits sur des rochers est magnifique : elle s'étend sur un vaste pays très-accidenté et arrosé par le cours de la *Bèbre*, fort belle rivière dont les bords sont des plus riants. Du côté de l'est, on aperçoit le château de Jaligny avec toits en ardoises; au sud, sur le coteau qui longe la rive gauche de la *Bèbre*, le beau château de *Chambord*, enfin, à l'ouest, de grands bois, une vaste plaine et prairies verdoyantes.

ACHILLE CIBOT.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

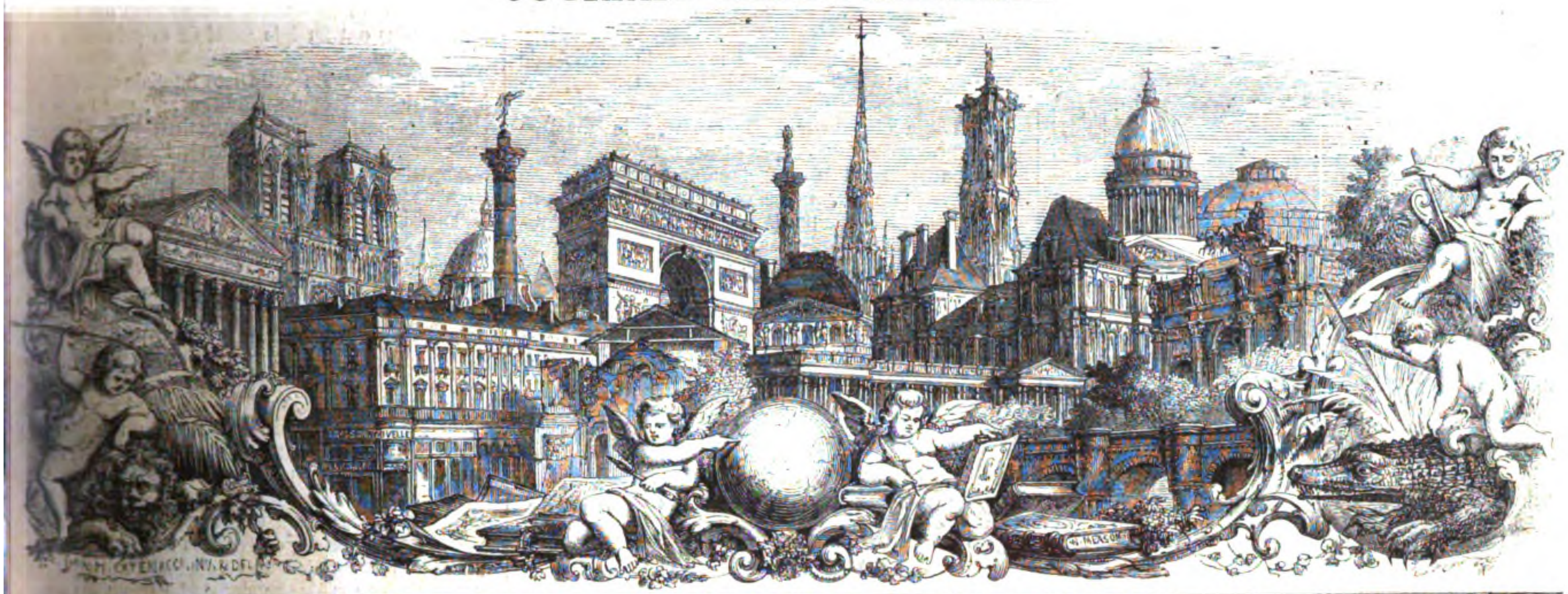
Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue B[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
Paris et départ. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 42.
30 Janvier 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Meeting anglo-américain à l'hôtel Meurice. (Voir page 78.)

SOMMAIRE :

COURRIER DE PARIS.

Le monde parisien ne se reconstitue point cette année aussi vite qu'à l'ordinaire. Rentrés tard de châteaux situés soit en province, soit *en Espagne*, bien des gens déclarent que le carnaval est trop court cette année pour ouvrir à temps leurs salons. — Dans quinze jours, nous serons en carême ! — s'écrient-ils, — ça ne vaut plus la peine d'inviter personne !...

La pure vérité est de dire que le nombre de maisons parisiennes qui reçoivent va diminuant d'hiver en hiver. Il n'est personne qui ne compte chaque année un ou deux salons à rayer de sa liste. Ce sont désormais les étrangers qui font les honneurs sociaux de Paris aux Parisiens ! De toutes les parties du monde nous arrivent des gens qui, ayant fait fortune, s'empressent d'en venir jouir chez nous. Ils ouvrent maison, et beaucoup de Parisiennes, une fois bien renseignées sur l'arrivant, accourent, en laissant derrière elles leurs salons fermés. Il sera toujours facile à un opulent étranger de se voir vite entouré; seulement, toute la question est dans l'entourage ! On comprend bien que les gens de tenue ne courent point ainsi franchir toute porte où l'on pose deux lampions.

Le fait se convertit en ce moment en rude leçon à l'égard d'un Russe qui s'est fait une rapide fortune pendant la guerre de Crimée, et qui s'écriait en arrivant : — A Paris, il suffit de distribuer des cartes d'invitation pour que tout le monde vienne danser et souper chez vous !

Non, monsieur. Le monde que vous désirez évidemment n'est pas celui qui accourt sur des appels aussi étourdis. Lorsqu'un étranger veut ouvrir mais n à Paris, et y voir des gens satisfaits de s'y rencontrer les uns les autres, le moyen est tout autre que votre distribution de cartes à domicile. Ce moyen, c'est de s'appuyer sur quelque noble ou opulente famille, qui vous connaisse assez pour patronner votre salon, et se charger des invitations, en vous aidant à faire les honneurs du premier soir. Si une telle famille, répandue et bien posée, consent à vous prêter ses listes, à ajouter au bas des cartes dont elle vous fournit les adresses : ***De la part de M. et Mme X...*** — alors les invités sauront sous quel patronage vous êtes placé, ainsi qu'eux... et vous aurez joui du seul moyen convenable et digne, d'ouvrir votre salon. Seulement, trouver ce patronage n'est pas toujours facile, et il est bien souvent refusé, éludé, à propos d'étrangers frais débarqués avec beaucoup d'or et encore plus d'aplomb.

Deux ou trois grandes maisons du pur sang parisien restent closes par suite de deuils de famille. Telle est celle du comte Jules de Castellane, une des plus amusantes et des plus recherchées de la *high life*. La marquise de B... ne reçoit point non plus, par suite d'événements douloureux. Mais il y a eu tout récemment un bal chez la duchesse d'Istrie, une persistante beauté, — et un autre bal chez une Américaine encore peu connue, Mme Pillier. Plus, une charmante soirée chez la baronne de Saint-Geniès, où la fille d'un de nos écrivains les plus distingués a joué, avec grand succès, au milieu d'une troupe adolescente, le principal rôle dans la comédie de Mme de Genlis : *les Dangers du monde*. Autre soirée chez la marquise d'Aoust, où Gustave Nadaud a chanté ses plus spirituelles chansons devant un auditoire remontant aux croisades. Le même et tant recherché Nadaud, poëte, compositeur et chanteur, faisait la joie de la dernière matinée de Mlle Augustine Brohan, en son charmant petit hôtel de la rue Lord Byron. Et pour continuer cette chronique en gants paille, voici que chez la petite-fille du fameux *Petit Manteau bleu*, Mme de la Renaudière, on a joué une pièce toute fraîche éclose sous les doigts d'un de nos plus aimables *bas* de soie *bleus*, une comédie de salon intitulée cavalièrement : *le Coup de fouet*, clac! clac!

La pièce de Mme Roger de Beauvoir a été vivement enlevée par M. Saint-Germain et Mlle Savary, du Théâtre-Français, et par M. Worms. Elle ajoute une chose élégante et charmante à cet amusant répertoire de salon que se forme l'auteur des *Confidences de Mlle Mars*, répertoire comique et lyrique auquel vont désormais puiser bien des maîtresses de maison qui veulent amuser leur monde d'une façon intelligente et gaie.

Mais il est temps de passer à la sensation sociale de la semaine, le bal de S. Exc. le comte Cowley, ambassadeur de la Grande-Bretagne.

Ce bal a été donné pour célébrer le mariage de la princesse royale d'Angleterre avec le prince futur souverain de Prusse. L'empereur et l'impératrice l'ont honoré de leur présence. Leurs Majestés sont entrées à l'ambassade par la grille du jardin qui s'ouvre sur les Champs-Élysées. Arrivées un peu avant dix heures, elles ne se sont retirées qu'après deux heures. Disons, pour compléter la mention spéciale, que l'impératrice portait une robe blanche ornée de rubans *écossais*.... toilette évidemment choisie par un raffinement de bon goût et de circonstance. L'empereur était en frac et culotte noirs ; à côté du grand cordon de son ordre, Sa Majesté portait, *en principal*, comme on dit en langage spécial, le ruban bleu de ciel en écharpe, la plaque de diamants et l'insigne en émail bleu et brillant de la clas e unique du très-noble ordre de la Jarretière, qu'elle reçut en avril 1855, lors de son voyage à Londres. On remarquait dans ce bal, chose à laquelle les yeux ne sont point encore faits, beaucoup d'Anglais portant les divers grades de la Légion d'honneur. C'est la conséquence de la fusion de nos armes en Crimée. Le préjugé anglais, qui réservait les décorations aux seuls nobles ou aux officiers supérieurs, a été vaincu, et cette importation, obtenue par l'empereur, confond honorablement, désormais, tous les grades devant la récompense, comme au combat ils se confondaient dans l'héroïsme. Ce triomphe de la plus noble idée démocratique a, dit-on, blessé certaine caste. La reine a eu l'esprit de son temps en n'y prenant garde, et, lundi, nous avons vu, à côté d'un général-lord, commandeur de tout e ordre de feu, un jeune cornette de vingt ans qu'on nous a dit ne s'appeler rien de plus que Smith... et portant la croix de chevalier, — tel ce cavalier de l'escorte impériale resté à la grille des Champs-Élysées, tandis que ses collègues des hauts grades de l'*Annuaire* spécial, dignitaires du pays, pénétraient dans l'hôtel de S. M. la reine.

Parmi les invités de haut lignage, on remarquait S. A. le prince François de Liechtenstein, lieutenant général au service de l'empereur d'Autriche, et M. le prince de Ligne, président du Sénat belge, tous deux chargés de remettre à Sa Majesté des lettres de leurs souverains, au sujet de l'attentat du 14. Les uniformes étaient en petit nombre. L'invitation officielle de Son Excellence Britannique portait en note l'indication de la tenue officielle de l'ambassade : le frac noir et la culotte courte. Inutile d'ajouter que tous les ordres chevaleresques de l'Europe constellaient cette tenue sombre, chez la très-grande majorité des invités.

La fête de lord Cowley a été splendide, on se l'imagine bien. Le difficile dans des occasions pareilles, c'est d'innover, de trouver quelque chose qui ne soit pas amoindri par un précédent. On peut constater la réussite de Son Excellence Britannique sur plusieurs de ces points. D'abord sa fête se distinguait par l'absence de foule : on pouvait circuler ! Ceci est un luxe que peu de personnes peuvent se permettre aujourd'hui : donner une fête qui ne soit pas une cohue, un *raout*... mot anglais ! car, pour y réussir, que de refus il faut oser faire ! que de mécontentements il faut braver ! Lord Cowley a osé et bravé ; il a refusé plus de mille invitations, et il a réussi à offrir à ceux qu'il réunissait une fête où l'on pouvait entrer, où l'on pouvait rester, d'où l'on pouvait sortir !

Seconde nouveauté : on a dansé des contredanses *chantées*... C'était charmant. Le fait est nouveau, surtout pour Paris. En Allemagne, il est connu. Les musiques des régiments prussiens chantent des valses chez leurs généraux ; mais chez lord Cowley, l'orchestre humain était renforcé de voix de femmes. Cette élégante et originale *importéchone* a été fort goûtée...

Mais ce qui a été plus goûté encore, c'est un magnifique souper *assis* et chaud, servi dans une grande salle volante, ajoutée aux insuffisants salons de l'hôtel, et prise sur le jardin. Cette salle, séparée de la galerie par des rideaux de velours, s'est ouverte tout à coup, à une heure du matin, offrant aux regards charmés et à l'odorat flatté, son immense table dressée sous les tentures blanches et bleues chargées d'écussons aux armes de France et d'Angleterre. Par trois fois, services et convives se sont renouvelés, les dames d'abord, bien entendu. On a mangé des chauds-froids de dorade aux truffes, qui ont eu un succès proclamé par les bouches roses et reconnaissantes des plus blondes ladies. On a bu tout le madère 1804 provenant de la vente Raguse. J'ai vu un des susdits petits becs roses en avaler trois verres, comme l'eût fa[it] un major des horses-guards. Que voulez-vous, il fa[ut] bien se soutenir un peu !

La fête a donc été des plus belles et des mieu[x] conçues. Leurs Majestés ont soupé dans un salon ré[-] servé. Elles ont bu à la santé de la princesse roya[le] d'Angleterre.

Les honneurs de cette fête nuptiale ont été fait[s] à côté de lord et de lady Cowley, par l'honorab[le] Henry Howard, premier secrétaire ; MM. W. Stuar[t], Fletcher-Norton, W. Drummond, Percy-French, Fa[l-]coner Atlee, etc., formant le personnel de l'ambassad[e]. On a dansé jusqu'à quatre heures. Une dame du corp[s] diplomatique, qui n'aime pas que son nom soit imprim[é], a perdu pendant cinq minutes une rivière de diaman[ts] du prix de 80,000 francs. Le précieux bijou a été r[e-]trouvé par le chevalier d'Antas, secrétaire de la légatio[n] portugaise, qui a eu le gracieux privilége de rattache[r] le collier infidèle, — tel, jadis, Édouard III rattacha [la] jarretière de la belle Salisbury et fonda l'ordre, [en] lançant l'exclamation qui devait en être la devise ! [Un] des diamants de la rivière s'était détaché sous les pie[ds] des danseurs ; par un de ces hasards qui plaisent fo[rt] aux maîtres de maison, ce diamant a été aussi sur-le-champ retrouvé sous le soulier de satin blanc de [la] marquise W...

Notons une particularité curieuse. Une fête analog[ue] a eu lieu le même soir dans toutes les ambassades, l[é-]gations ou consulats que l'Angleterre entretient da[ns] le monde connu des modernes ! Partout ses agen[ts] diplomatiques ont fêté le mariage de la première-n[ée] de la reine des trois Royaumes-Unis, et partout l[es] souverains des États alliés se sont rendus à cette fê[te] de famille transportée dans la politique. Si l'endro[it] où flotte le pavillon des résidents anglais est diplom[a-]tiquement considéré comme étant l'Angleterre ell[e-]même, on peut dire que, lundi soir, tous les souverai[ns] du monde étaient chez S. M. la reine Victoria !

L'événement curieux de la semaine a été [la] mort, presque à son arrivée chez nous, de cette ma[l-]heureuse reine d'Oude, Malka-Kachwar, dont le d[é-]barquement en Angleterre fit tant de bruit, il y [a] environ deux ans. Étrange destinée, temps im[pré]vus ! Nous voilà loin du siècle où l'on amusait [un] monarque ennuyé par le spectacle d'une amba[ssade] Siamoise des plus suspectes ; époque voisine [de] celle où un doge de Gênes s'étonnait de se v[oir] dans ce Versailles où sa présence semblait [un] voyage d'Argonaute ! Nous avons changé tout ce[la]. Aujourd'hui, le gamin parisien regarde passer, s[ans] trop de stupéfaction, le convoi bizarre d'une reine [hin]doue qu'on va enterrer au *Père-Lachaise*... après l['a]voir embaumée dans un hôtel garni de la rue Lafit[te], au-dessus de l'apothicaire du coin, qui a fourni [les] aromates dont des gens basanés lui ont respectueu[se-]ment bourré la bouche, les oreilles et le nez. Étra[nge] page de l'histoire du Gograh, que celle où s'inscriro[nt] et cette mort du carrefour parisien, et le trépas indi[gne] du reste de cette famille ! C'est désormais à parod[ier] la folle devise de Fouquet et à s'écrier : Que ne v[er]rons-nous pas !

Jeudi, deux messieurs montaient au sec[ond] étage d'une maison de la rue Miromesnil, où il y av[ait] un grand dîner. Un troisième suivait, isolé, et enten[dit] l'un dire à l'autre :

— N'oublie pas... profite d'un silence général... dis, comme si nous finissions une conversation :

« Ma foi... c'était montrer autant de loyauté [que] d'habileté... »

— De loyauté que d'habileté... c'est convenu !

— Tu ne te tromperas pas?

— Non... sois tranquille !

On entre, on salue, on cause ; on annonce que [la] comtesse est servie ; on passe dans la salle à mang[er] où l'on s'assied au hasard, — suivant l'usage nouve[au] qui ne fixe de places que pour les personnes don[t le] maître et la maîtresse de la maison prennent le b[ras].

On venait de servir une délicieuse poule de bruy[ère] en salmis truffé : il y eut un silence de sensualité. [Le] jeune homme s'écrie, comme s'il répondait à son a[mi] :

— ... ***C'était montrer autant de loyauté que d'ha[-]bileté !***

Chacun regarde... écoute.

— Mon Dieu ! — répond l'autre à son compè[re] — ***L'une est la moitié de l'autre ! La loyauté s[ans] l'habileté, c'est le volé ! L'habileté sans la loya[uté] c'est le voleur !***

— Bravo ! bravo ! — reprend le premier.

— Voilà, — dit une vieille dame, — un mons[ieur] bien spirituel !

Et chacun de faire chorus et d'admirer le t[out,] l'aphorisme si net et si incisif.

Un seul convive se tint à part du *tutti* : c'[...]

[illegible] qui avait saisi, dans l'escalier, la préparation [illegible]r! Il avait lu la phrase, mot pour mot, dans le [illegible] acte de *la Fille du millionnaire*. Que de gens [illegible] s'écrie ainsi :

— Mon Dieu! qu'il a d'esprit!

[illegible]lard ne l'a pas, — il le retient.

Au dessert, le même monsieur raconta trois pi[illegible] anecdotes sur des voleurs. Il avait dit tout [illegible] son ami :

— Amène donc la conversation sur la gendarmerie!

[illegible] faite, il s'écria :

— A propos de gendarmerie... savez-vous ce qui [illegible]... etc., etc. — Je crois que la vieille dame [illegible]ner sa fille en mariage, il a tant d'esprit! Et [illegible] compte, c'est encore de l'esprit que de savoir [illegible] servir de celui des autres!

[illegible] Les soirées dont on parle le plus jusqu'à pré[illegible] toujours celles de M. Erazzu, le successeur [illegible] Stourdza, dans le brillant hôtel de la rue des [illegible] d'Artois. On sait qu'il faut ainsi chaque hiver [illegible] chose *lionne*, dont il s'occupe plus parti[illegible]ment. C'est tantôt une femme de beauté — ou [illegible] — ou d'aventures : — ou bien un artiste — un [illegible] — un illustre étranger, — ou enfin un [illegible]. Cette année, c'est le Mexique qui règne, et il [illegible] avec une prodigalité de nabab indien.

[illegible] glace énorme, sans tain, sert à clore, au moyen [illegible] nouvelle, la large baie qui donne accès du der[illegible] (ancien cabinet du prince) dans le jardin [illegible], où sont crucifiés, le long des murs, des ca[illegible] espaliers de mille francs. Du temps de l'ancien [illegible], une corde de soie pourpre, mise en travers, [illegible] aux distraits que la porte-glace était fermée. [illegible] a-t-il emporté ce cordon... que lui avait [illegible] le sultan, peut-être? Je ne sais! Mais ce que [illegible] sait trop, c'est que l'autre jour, un ami de [illegible] aîné veut impétueusement passer du salon [illegible] serre, et que... l'immense glace tombe en mille [illegible]!

— Mais le monsieur! le monsieur! — s'écrieront les [illegible]. Le monsieur, qui avait heureusement [illegible] l'épaule, et non de la tête, en fut quitte pour [illegible] écorchures. Le Mexicain n'en sera pas quitte [illegible] écus.

[illegible] Nous avons récemment parlé de la clause [illegible] qui ordonnait à l'exécuteur testamentaire de Armand Mahé, ancien chirurgien militaire, de [illegible] pendant vingt ans fermée, maçonnée, la porte [illegible] cabinet faisant partie d'un appartement situé rue [illegible], qui était gardé par bail, sauf déduction du [illegible] de l'appartement loué à une sorte de gardien de [illegible] ges scellés...

[illegible] dernier 26 courant, les vingt ans étant révo[illegible], selon les ordres du défunt, un maçon a été appelé [illegible] abattre le briquetage de l'entre-porte, et trois [illegible] ont pénétré dans le mystérieux cabinet... [illegible] qui fit les premiers pas, armée d'une bougie, [illegible] tout d'abord... et parce que sa lumière [illegible], et parce que l'air qui s'échappait de l'inté[illegible] n'était pas respirable.

[illegible] ouvrit la fenêtre de la chambre voisine, afin [illegible] endroit si longtemps clos. Un courant d'air [illegible] aussitôt par la cheminée, et chacun des ayants [illegible] d'une bougie, put entrer. Un domestique [illegible] aussitôt à l'ouverture de la fenêtre.

[illegible] cette opération, qui exigea un certain temps, [illegible] examiner cette chambre...

[illegible] murs étaient recouverts de grands et de [illegible] tableaux sur lesquels, au premier examen, on [illegible] étonné de voir que de larges feuilles de papier [illegible] avaient été soigneusement collées, étaient en [illegible] adhérence avec la toile...

[illegible] avait trente-quatre tableaux, pour la plupart [illegible] de bordures en bois sculpté, d'une dorure [illegible] trahissant le goût du dix-huitième siècle.

[illegible] commençait à se livrer à diverses conjectures, [illegible] sur une petite table placée dans l'angle du [illegible] le notaire aperçut une boîte-nécessaire, qu'il [illegible] dans laquelle se trouva un papier plié. Tout [illegible] s'approcha, on lut :

« [illegible] se moquaient de moi, il y a dix ans, en [illegible] lorsque je commençai à réunir certains tableaux [illegible] que j'appelais les maîtres du dernier siècle. Je [illegible] trouvais charmants, adorables, et je m'en passionnai. [illegible] étant malade depuis six mois, averti de ma fin [illegible] par certains pressentiments qui n'effrayent [illegible] âme, je veux qu'il soit rendu à mon goût une [illegible] posthume. Je revêts d'un collage préserva[illegible] ces chers tableaux, et prends mes dispositions [illegible] qu'ils vieillissent paisiblement chez moi, en at[illegible] pour eux, et pour leur ami, le jour de la jus[illegible]. Le tout m'a coûté environ 2,500 francs. Je ne [illegible] pas que dans vingt ans ils ne représentent cent [illegible] cette somme! J'avoue que par cette disposition *in* [illegible] je songe moins à enrichir mon héritier, qu'à
» donner à mes derniers jours un triomphe d'art et de
» prévision du goût. On lavera ces toiles, et on sera bien
» surpris d'y trouver des chefs-d'œuvre que se dispute-
» ront les musées et les plus riches cabinets. Cette pensée
» me charme, amuse mes derniers loisirs en ce monde,
» et elle fera pardonner aux esprits sérieux qui décou-
» vriront le mot de mon énigme testamentaire, bizarrerie
» d'un bon vieil amateur qui remet son âme à Dieu, en
» le remerciant des goûts simples et intelligents qu'il a
» daigné lui donner pour la consolation des dernières
» années de sa vie.

» *Signé* : ARMAND MAHÉ. »

Le lavage des trente-quatre tableaux a eu lieu pendant deux jours, en présence de l'héritier, officier dans un des régiments de lanciers en garnison à Paris, assisté de lord Wellcott, riche amateur, et de M. Ed. Houssaye, l'un des propriétaires du journal *l'Artiste*. On a été stupéfait de trouver sous le papier gris ingénieusement collé pour protéger ces toiles riantes et fraîches :

Onze tableaux de F. Boucher, signés, datés de 1750 à 1758 (la plus belle époque) ;

Sept Watteau, dont deux de premier ordre ; une reproduction de *la Noce de village* qui est au musée *del Rey* à Madrid, et l'esquisse de l'*Embarquement pour Cythère* du musée du Louvre ;

Quatre Pater, — cinq Lancret, des scènes mondaines ou champêtres, — deux têtes de Greuze, — deux esquisses de Prudhon, sujets héroïques, — et enfin quelques Nattier et Natoire ; plus un superbe Chardin représentant un *Intérieur de famille*, tableau qui a été gravé par Lépicié. Ce tableau, qui a appartenu au roi Louis XV, fut exposé en 1740.

On voit que les prévisions de M. Arm. Mahé sont justifiées, dépassées! Tous ces maîtres sont entrés au premier plan de la faveur publique, et le vieil amateur ne s'était pas trompé en prédisant que ses audacieux achats de 1825 centupleraient de valeur en 1858. Cette rare collection sera, nous dit-on, incessamment transportée dans les bureaux du journal *l'Artiste*, rue Laffitte. Ce serait la direction de ce journal qui opérerait la vente. On dit que lord Hertford est déjà vivement ému.

~~~ On annonce la très-prochaine arrivée à Paris des deux jeunes sœurs Fox, du Missouri, patrie des Osages. On nous promet de curieux détails sur ces deux *mediums* extraordinaires, qui semblent destinés à plonger en extase tous les salons de Paris. L'aînée, miss Ellen, est, paraît-il, d'une beauté séraphique, en ses quinze ans à peine sonnés. Calme, langoureuse, recueillie, c'est l'ange! L'autre, brune, fiévreuse, passionnée... c'est le diable! On dit des choses inouïes du contraste qu'elles offrent, et des phénomènes bizarres, inconcevables, qui en résultent. Récemment, à New-York, toutes les femmes étaient terrifiées par la présence de la noire Iowa.

~~~ L'autre soir, aux *Fausses Bonnes Femmes*, acte III, alors que cinq ou six femmes étalent les toilettes les plus extravagantes, voilà qu'au moment où Mlle Saint-Marc veut s'asseoir, *crac*! (comme dit M. Louis Veuillot) la chaise... craque, se rompt, se brise et... *patatras!* (dº dº), voilà Mlle Saint-Marc prenant ce qu'on appelle très-vulgairement : un billet de parterre, au grand effroi des loges pudiques!

Mais la crinoline a du bon ; son élasticité résistante amortit le coup. Il n'y eut de brisé que le dialogue. Seulement, en voyant cette fragilité du mobilier, chaque femme, en s'asseyant, se mit à essayer sa chaise, ayant grande envie d'y employer les pompiers riant dans la coulisse, comme on essaye un pont. Tel a été le point culminant du succès de la soirée.

~~~ Nous avons raconté l'histoire du tableau offert par M. Ingres aux artistes sociétaires de la Comédie-Française. Le soir de la première représentation de *Feu Lionel*, Leurs Majestés ont désiré voir ce tableau, qui a été porté dans leur loge.

La veille, le foyer avait reçu une nouvelle parure. M. Provost qui, dans le sociétariat, a le département des beaux-arts, avait fait placer, en face du tableau de M. Ingres, la belle toile que le *Monde illustré* a reproduite, et qui représente *Molière et les Caractères de ses comédies*, œuvre de M. Geffroy, un des plus importants sociétaires. Au bas du cadre on lit :

DONNÉ PAR L'EMPEREUR. 1858.

On dit que M. Horace Vernet ayant su toutes ces magnificences, a, l'autre soir, déclaré à quelques sociétaires qu'il voulait aussi leur offrir une de ses œuvres, expressément peinte pour la maison. On ignore encore quel sujet sera choisi. En bonne justice distributive, il serait à désirer que M. Horace Vernet cherchât à s'inspirer ailleurs que dans la vie ou dans les œuvres de Molière, désormais amplement illustrées au foyer.

~~~ On raconte que M. Home offre à certains salons, parmi ce que nous n'osons appeler se nouvelles expériences, le phénomène d'un corps inerte qu'il rend à volonté, soit très-lourd, soit très-léger. Le fait n'est pas nouveau, nous sommes ici pour tout dire en fait de choses qui peuvent troubler à tort les raisons humaines ; et quoique le rapprochement puisse paraître presque sacrilége à certains croyants, nous constaterons qu'avant M. Home, un autre homme, M. Robert Houdin, lequel est posé en homme d'esprit, mais qui ne se pose pas en esprit, que le célèbre prestidigitateur, disons-nous, a fait exactement la même chose en plein Paris, — et plus curieusement encore qu'à Paris, — à Alger, devant des milliers d'Arabes... Place à l'anecdote!

Il y a quelques années, Robert Houdin fut envoyé en mission en Algérie par le gouvernement français. Il s'agissait de démontrer aux Arabes, par des merveilles d'adresse, combien étaient insignifiantes et méprisables les jongleries de ces marabouts qui les fanatisaient par l'audace et l'incompris. Plus le fanatisme était excité par ces magiciens en burnous, frappant les imaginations des tribus naïves, et plus il importait de ruiner leur crédit, leur pouvoir, en les ravalant au rôle de charlatans secondaires.

Nul mieux que Robert-Houdin n'était en état de les ridiculiser et de les anéantir, en offrant aux peuplades abusées cent merveilles dont devaient s'effrayer ces marabouts, ces fameux jongleurs eux-mêmes!

La mission politico-prestidigitatrice eut un plein succès, et le maréchal Randon, qui en avait eu l'idée, en récolta, de même que le préfet, M. Lautour-Mézeray, toutes sortes de fruits au profit de notre conquête et de notre autorité morale, triomphant ainsi de l'imposture et du fanatisme de ces bateleurs de places et consciences publiques! Sans doute lira-t-on tout cela dans les *Mémoires* que prépare, dit-on, le célèbre physicien : en attendant, voici le fait auquel nous faisions allusion en commençant, et qui réunit forcément les noms de Robert Houdin et de Home.

Lui aussi, et le premier des deux, ce prédécesseur du médiocre Hamilton, donnait à volonté, et sans y toucher, un poids énorme à une cassette légère, posée sur le sol. En vain s'efforçait-on de soulever contre son gré ce que, tout à l'heure, on transportait par tout le plus aisément du monde! Robert Houdin conçut l'idée de faire tourner cette curieuse expérience au profit de l'effet moral, dompteur, fascinateur, dont il était de sa mission de frapper ces innocents esprits, en leur montrant que le premier Français qui passait par là, accomplissait, en riant, des prodiges bien autrement inconcevables que les tours de leurs mystificateurs religieux. Pour cela, Robert Houdin alla droit à l'amour-propre, à l'orgueil de ces guerriers, si fiers de leur courage et si vains de leur force corporelle, qu'ils placent celle-ci au rang des vertus...

Le coffre est à terre. Le magicien permet qu'il soit léger.

— Lève-le! — dit-il au chef arabe.

Et celui-ci soulève le coffre à bout de bras, sans le moindre effort.

— Maintenant, — reprend Robert Houdin d'un ton impérieux et solennel, — je vais te déposséder de toute ta force... tu ne seras plus qu'un enfant... une faible femme... un être abject et méprisable, incapable de lever ton arme contre ton ennemi... Voyons, essaye encore... soulève ce coffre!

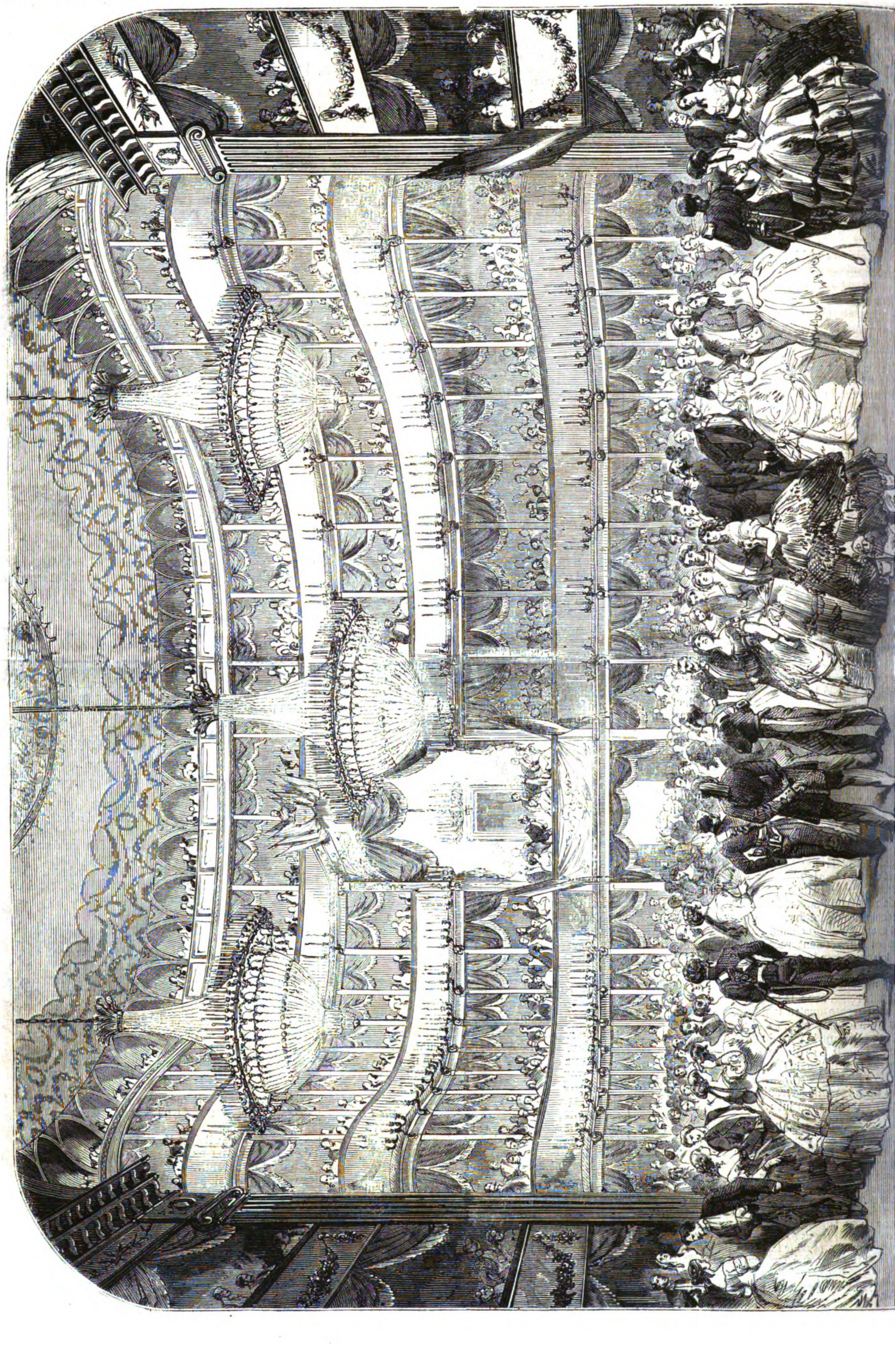
L'Arabe se baisse, tend les bras, saisit le coffre tout à l'heure si obéissant... et cette fois, impossible de le soulever, de l'arracher de terre! En vain le héros, l'Hercule, s'épuise, en multipliant les essais, les efforts... impossible de faire bouger ce roc! Humilié, baigné de sueur, il demande grâce pour tant d'avilissement, s'agenouille, pleure, implore... et Robert Houdin, qui semble se laisser fléchir, d'un geste rend.. — non pas ses forces à ce colosse qui ne les avait pas perdues, — mais sa légèreté magique au fardeau que l'Arabe, ravi, attendri, enlève désormais avec toute absence d'efforts... Il comprend que ses marabouts sont de bien petits sorciers en comparaison du Français, et... et... M. Home, en ôtant ou rendant leur poids à des corps inertes, ne fait que copier un illustre prestidigitateur!

Il est vrai que Robert Houdin s'occupe de science, de mécanique, de physique, de magnétisme même, que c'est un savant...

Ce qu'on n'avait pas soupçonné jusqu'ici... tant il est amusant!

Si ce fait contrarie quelque croyant, j'en suis désolé pour lui. Mais comment taire des vérités si frappantes, et dont la divulgation peut répandre de si salutaires défiances à l'endroit de phénomènes qui bouleversent çà et là tant de raisons?

ANDRÉ.



Le feld-maréchal Radetzky.

Le feld-maréchal Joseph Wenzel, comte Radetzky de Radetz, dont nous donnons le portrait, était le doyen des généraux en activité de l'armée autrichienne. Elle perd en lui son chef militaire le plus illustre.

Cet officier, né à Trebnitz, en Bohême, le 2 novembre 1766, épousa en 1797 la comtesse Fanny Strassoldo. Cinq fils et trois filles sont issus de cette union. De ces huit enfants, deux seulement vivent encore : un fils, officier d'état-major dans l'armée autrichienne, et une fille mariée au comte Vankheim.

Nous n'entreprendrons pas de juger cet homme de guerre sur qui la tombe se ferme à peine. Nous n'avons à apprécier ni ses actes ni son caractère; nous esquisserons seulement à grands traits les faits principaux qui constituent sa carrière. Entré en 1784, comme cadet, dans le régiment des cuirassiers appartenant au général Caramelli, il fit ses premières armes contre la Turquie et ne passa qu'en 1792 dans l'armée des Alpes, où il obtint successivement les grades de capitaine et de major. Il fit les premières campagnes d'Italie contre la France, et assista successivement aux batailles de Mondovi, Montenotte, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli. A la bataille de la Trébia, il eut un cheval tué sous lui. Aide de camp du général Melas à la bataille de Marengo, il fut envoyé, vers trois heures, par son chef, porter à Alexandre la nouvelle de la victoire que ce général croyait alors avoir remportée sur l'armée française; deux heures après, c'était l'armée autrichienne qui était en pleine déroute. Il prit encore part aux batailles de Wagram et de Leipzig. On voit que tous ses pas, dans sa laborieuse carrière, ne furent point absolument des triomphes; il ne laissa pas cependant d'y acquérir une réputation de courage et d'habileté. Nommé, après la paix de 1815, gouverneur d'Offen en Hongrie, d'Olmütz, place importante de Moravie, et de Lemberg en Pologne, il fut appelé en 1831 au commandement de l'armée d'Italie, où il obtint le bâton de feld-maréchal; ce fut en cette qualité qu'après avoir été rejeté de Milan sur Vérone en 1848, il remporta un an plus tard la victoire de Novare. Ce succès lui valut tous les honneurs dont il fut entouré alors.

Le feld-maréchal Joseph-Venceslas, comte Radetzky, né en 1766, mort le 5 janvier 1858.

Pendant que le jeune empereur d'Autriche lui envoyait les insignes de la Toison d'or, presque tous les souverains d'Europe lui conféraient leurs ordres les plus élevés; le roi de Bavière faisait placer son buste dans le palais du Walhalla; Nicolas I[er] le nommait feld-maréchal honoraire de l'armée russe et lui faisait remettre un bâton de commandement d'un pied et demi de longueur, d'un pouce et demi de diamètre. Ce bâton, en or massif, était orné à ses extrémités d'une garniture en diamants de deux pouces de hauteur; Vienne et vingt-six autres villes, enfin, lui offraient le droit de cité. Il lui arrivait ce qui advient au soleil qui, après avoir gravité tout le jour dans un ciel de nuages, disparaît dans un occident brillant : on oublie toutes les ombres de sa course diurne pour ne songer qu'à l'éclat de son coucher.

Delaunay.

La frégate l'*Audacieuse* au mouillage de Bocca-Tigris, dans la rivière de Canton.

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

Comédie en trois actes et en prose,

PAR **M. ÉMILE DE GIRARDIN.**

(*Suite.*)

DEUXIÈME ACTE.

Salon simple, sans luxe et sans élégance.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE en demi-deuil, **LE BARON**.

LE BARON. — Vous êtes sortie ce matin ?

LA MARQUISE. — Oui, je suis allée au sermon qui vient de finir... Je rentre à l'instant... C'est à peine si j'ai eu le temps d'ôter mon manteau et de poser mon livre de messe. Pourquoi cette question?

LE BARON. — C'est que je suis déjà venu sans vous trouver. J'ai profité de ce que nous n'avions pas de Conseil d'administration.

LA MARQUISE. — Votre Conseil d'administration se réunit donc très-souvent, baron, que vous en parlez toujours?

LE BARON. — Il se réunit toutes les fois qu'il est convoqué.

LA MARQUISE. — Est-ce qu'il y a du nouveau?

LE BARON. — Non ; tout va bien.

LA MARQUISE. — Il ne faudrait pas échouer à l'entrée du port.

LE BARON. — Le vent est bon ; il nous pousse.

LA MARQUISE. — Il ne suffit pas que le mariage ait été retardé ; il faut qu'il soit rompu. Dans l'intérêt des Adam, dont vous êtes le meilleur ami, vous devez à tout prix l'empêcher. Croyez-moi, leur fille ne serait pas heureuse.

LE BARON. — C'est votre conviction ?

LA MARQUISE. — J'en ai la certitude.

LE BARON. — J'ai besoin de vous l'entendre répéter.

LA MARQUISE. — Pourquoi?

LE BARON. — C'est que parfois, quand je suis seul, j'ai des instants de doute et presque de crainte.

LA MARQUISE. — Que craignez-vous?

LE BARON. — Je crains... je crains de gâter son bonheur.

LA MARQUISE. — Son bonheur ! Comment voulez-vous qu'elle soit heureuse si elle épouse un ingénieur? Je vous le demande, qui la recevra? Qui recevra-t-elle ? Que fera-t-elle de tout son argent? Tandis qu'avec Roger, au contraire, elle jouira de tous les avantages que donne une grande fortune unie à un grand nom.

LE BARON. — Vous me rassurez ; oui... décidément vous avez raison.

LA MARQUISE. — Vous ne voyez donc pas que le père l'immole à son orgueil ! C'est une famille qu'il faut sauver de l'orgueil par la vanité. La vanité a perdu tant de gens, qu'elle peut bien en sauver quelques-uns... par compensation. Épouser un homme qui n'est rien, qui n'a pas de situation dans le monde, qui n'en aura jamais, un ingénieur des ponts et chaussées !... ce serait une folie quand on a six millions de dot et qu'un jour on doit avoir vingt millions de fortune !

LE BARON. — Qui sait, par ce temps de fusion, peut-être quarante ! Une fusion de plus... une fusion générale... une fusion universelle... une fusion des fusions.

LA MARQUISE. — Ne plaisantez pas avec ce mot... Ne faites pas comme Roger, qui s'obstine à ne pas la prendre au sérieux. La fusion, c'est maintenant notre unique espoir.

LE BARON. — Je ne pensais pas à celle-là.

LA MARQUISE. — Vous avez tort ; il faut y penser.

LE BARON. — A quoi bon? Que voulez-vous qu'elle fasse ? des barricades? Il n'y a plus de pavés... Il n'y en a plus que dans la fable de la Fontaine : *l'Ours et l'Amateur de jardins.*

LA MARQUISE. — On ne sait pas ce qui peut arriver.

LE BARON. — La fusion dont vous parlez, la fusion entre dynasties n'a qu'une chance : l'invasion ; tandis que la fusion dont je parle, la fusion entre Compagnies, oh ! c'est très-différent, ce n'est pas l'invasion, c'est la prime !

LA MARQUISE. — Depuis que vous hantez ces gens de Bourse, baron, vous parlez comme eux.

LE BARON. — Si je ne parlais pas leur langue, comment me comprendraient-ils dans mon Conseil d'administration ?

LA MARQUISE. — Laissons la politique de côté... La petite est charmante !

LE BARON. — Extrêmement agréable.

LA MARQUISE. — Parfaitement élevée.

LE BARON. — Rien n'a été négligé pour son éducation ; elle a tous les meilleurs maîtres ; elle chante avec goût, elle danse à ravir ; elle parle avec la plus grande facilité l'anglais, l'allemand et l'italien. Le plus souvent, c'est elle qui traduit, après le dîner, les lettres des correspondants de son père quand elles arrivent par le courrier du soir.

LA MARQUISE. — Très-distinguée.

LE BARON. — La distinction même.

LA MARQUISE. — Cette distinction, où a-t-elle pu l'acquérir ? Expliquez-moi cela, baron.

LE BARON. — Cela ne s'explique pas, marquise.

LA MARQUISE. — Il est vrai que maintenant tout s'acquiert si vite...

LE BARON. — Tout... hors la distinction... car nous connaissons bien des nôtres qui ne l'ont jamais acquise et qui ne l'acquerront jamais.

LA MARQUISE. — Oh ! cela est bien différent.

LE BARON. — En quoi ?

LA MARQUISE. — En tout. Quand ils n'ont pas la distinction de la nature, ils ont la distinction de la naissance, qui en tient lieu. La petite a-t-elle eu un peu de succès hier au bal costumé des d'Ayguzon?

LE BARON. — Beaucoup... à n'y pas croire.

LA MARQUISE. — Y paraissait-elle embarrassée ?

LE BARON. — Nullement.

LA MARQUISE. — L'argent donne tant d'aplomb.

LE BARON. — Ce n'était pas de l'aplomb, c'était de l'aisance.

LA MARQUISE. — Et la mère ?

LE BARON. — Elle s'effaçait.

LA MARQUISE. — Et le père?

LE BARON. — Il n'y était pas ; il avait refusé d'y accompagner sa femme et sa fille... C'est moi qui, en ma qualité de membre du Conseil d'administration présidé par le père, leur donnais le bras pour entrer.

LA MARQUISE, avec étonnement. — Ah ! il n'y était pas... il ne se doute de rien ?

LE BARON. — De rien.

LA MARQUISE. — Il ne se doute pas que c'est moi qui ai fait inviter sa femme et sa fille à ce bal, où mon deuil m'a empêchée d'aller...

LE BARON. — Il croit que c'est moi, et il m'en veut un peu...

LA MARQUISE. — Et qu'y disait-on de leur présence?

LE BARON. — On a commencé par s'en étonner, puis on a fini par la trouver toute simple. De l'un à l'autre, on se disait que la duchesse avait deux fils à marier ; tout s'expliquait ainsi tout naturellement sans y rien ajouter.

LA MARQUISE. — Très-bien, car il importe que personne au monde ne se doute que je veux la faire épouser à Roger... pas même Roger. Il sera toujours assez tôt de le lui annoncer. Il y a tant d'ennemis et de méchants... même dans notre monde. C'est tout simple : il s'appauvrit tandis que la plèbe s'enrichit. Dans vingt ans, il n'y aura plus d'autres riches que ceux qui auront fait eux-mêmes leur fortune.

LE BARON. — Il faut bien en prendre son parti, c'est ce que j'ai fait. Je hurle avec les loups et je touche mes jetons de présence. Je ne dis pas : A la guerre comme à la guerre ; je dis : A la Bourse comme à la Bourse. Vous parlez de vingt ans !... eh bien ! dans vingt ans, on fera ce qu'on fait aujourd'hui : on se mariera ; la noblesse cherchera la richesse et la richesse cherchera la noblesse.

LA MARQUISE. — Ah ! ce que j'en fais, baron, c'est pour mon fils et surtout pour mes petits-fils. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte !

LE BARON. — Je le crois... moi qui vous sais par cœur.

LA MARQUISE. — Le marquis de la Roche-Travers ! mon fils ! épouser une M^lle^ Adam... ce n'est rien. En l'épousant, il l'anoblit. Épouser toute la famille Adam, père, mère, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, nièces, cousins, cousines, toute la tribu des Adam... ce n'est encore rien ! Mais aller au-devant de tous ces gens-là, leur sourire, leur serrer la main, les ménager, peser tous ses mots, les flatter sans qu'ils s'en défient, — précaution qu'on ne se donne pas la peine de prendre même pour des rois ! — faire enfin tout ce que je suis obligée de faire pour nouer ce mariage, écarter le prétendu, éblouir la jeune fille, éveiller la vanité de la mère, endormir l'orgueil du père qui a le plus intraitable des orgueils... celui qui consiste à paraître n'en avoir aucun quand on les a tous !... Oh ! quelle lourde tâche je me suis donnée là !

LE BARON. — C'est comme moi quand j'ai accepté de faire partie de leur Conseil d'administration.

LA MARQUISE. — Oh ! vous, c'est bien différent... rien ne vous y forçait.

LE BARON. — Et mes scélérats de pur sang ! ne les comptez-vous pour rien? Ils me ruinent. Il faut que je glane de l'avoine pour les nourrir. *Glaner* est le mot, car c'est à peine si j'ai ramassé cette année deux cent mille francs, tandis qu'Adam a moissonné, lui, plus de trois millions.

LA MARQUISE. — Trois millions !

LE BARON. — Oui, trois millions. Mais dès qu'il n'y aura plus ni fusions ni primes, je me retire... C'est aussi ce que vous ferez ; vous vous retirerez dès que vous n'aurez plus besoin d'eux, dès qu'ils n'auront plus besoin de vous, et vous n'aurez plus besoin d'eux une heure après que le contrat aura été signé... Une heure après que le contrat aura été signé, ce serait peut-être encore trop tôt... mais une heure après que le mariage aura été célébré.

LA MARQUISE. — Il le serait déjà... si vous y aviez mis plus de zèle, lié comme vous l'êtes dans la maison des Adam! Ils ne peuvent se passer de vous, vous leur êtes indispensable. S'ils ne vous avaient pas, que deviendraient-ils, les pauvres gens, avec leurs millions? Est-ce que ce serait le père Adam qui apprendrait à la mère Adam ce qu'il est d'usage de faire et surtout de ne pas faire, de dire et surtout de ne pas dire? Est-ce que ce serait le père Adam qui conduirait au bal sa femme et sa fille? C'est vous-même qui me l'avez dit : Il se lève pour travailler à l'heure où elles rentrent pour se coucher, et il se couche à l'heure où elles s'habillent pour sortir.

LE BARON. — C'est parfaitement vrai... Rien n'a pu le corriger de l'habitude de travailler comme un manœuvre et de dormir comme un paysan, ni les plaisanteries de sa femme et de sa fille, ni les miennes. Le croiriez-vous je lui ai proposé de le présenter au Jockey-Club, où il serait formé ; je lui garantissais son admission ; eh bien il n'a pas voulu y consentir, il aime mieux se plonger dans son lit à dix heures du soir.

LA MARQUISE. — Cela ne m'étonne pas. Avez-vous eu soin de glisser à M^me^ Adam que le grand-père du père de Roger avait été chancelier de France?

LE BARON. — Oui, mais cela a glissé.

LA MARQUISE. — A l'occasion, ne manquez pas d'y revenir... J'ai remarqué que ces bourgeois, qui sont blessés par tout ce qui rappelle la Faveur, ont tous un faible pour ce qui rappelle la Justice.

LE BARON. — Vous remarquez tout... rien ne vous échappe.

LA MARQUISE. — C'est tout simple ; l'œil d'une mère ne se ferme jamais... Vous savez que c'est samedi, décidément, que les Bassipouloff ouvrent leur nouvel hôtel aux Champs-Élysées et donnent leur grande fête. Voici le billet d'invitation pour vos amis. Oh! ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à l'obtenir! Je me suis assuré que les jeunes d'Ayguzon y seraient. Faites en sorte que l'un d'eux danse encore cette fois avec la petite.

LE BARON. — Pourquoi?

LA MARQUISE. — Pour qu'on dise le lendemain qu[e] le mariage est convenu, que la corbeille est achetée, q[ue] le trousseau est commandé.

LE BARON. — Mais je ne comprends pas, marquis[e,] quel intérêt vous avez à ce qu'on dise que Joseph [ou] Xavier d'Ayguzon épouse M^lle^ Caroline Adam.

LA MARQUISE. — Comment, baron, vous ne compren[ez] pas que cela sert nos projets ! D'abord, cela fait entr[er] encore plus avant dans l'esprit de la mère l'idée d'u[n] tout autre mariage pour sa fille que le mariage q[ue] nous avons entrepris d'empêcher; puis, cela doit am[e]ner une explication décisive entre le père et la m[ère] Adam. Le père Adam dira que ce bruit de mariage sa[...] fondement compromet sa fille ; la mère Adam lui répo[n]dra en cherchant tout ce qu'il y a évidemment de di[s]proportionné entre 6,000,000 de dot et 12,000 francs [de] traitement. Dès qu'elle cherchera, elle trouvera ; d[ès] qu'elle aura trouvé, la brèche sera faite dans la place [et] nous y entrons.

LE BARON. — Mais les d'Ayguzon?

LA MARQUISE. — Aussitôt qu'ils apprendront que [le] bruit de mariage a couru, ils n'auront rien de pl[us] pressé que de le démentir, et ils le feront en term[es] qui blesseront vivement la susceptibilité de la famil[le] Adam.

LE BARON. — Mais si, au contraire, ce bruit all[ait] donner aux d'Ayguzon l'idée d'en faire une vérité.

LA MARQUISE. — Oh! il n'y a pas de danger; l[es] d'Ayguzon sont trop riches pour se mésallier.

LE BARON. — Mais si le désir les prenait de dever[nir] plus riches encore. 20,000,000 sont un bon appoint!

LA MARQUISE. — Tels que je les connais, je vous [le] répète, baron, il n'y a pas de danger. Leur noblesse [est] de trop fraîche date et ils en sont trop vains. Ils ont tr[op] de vanité pour avoir de l'orgueil.

LE BARON. — C'est le contraire de ce que vous repr[o]chez à mon ami Adam.

LA MARQUISE. — Lui a trop d'orgueil pour avoir de vanité.

LE BARON. — Mais je vous ai interrompue... Vo[us] disiez ?

LA MARQUISE. — Je disais que les d'Ayguzon ne vo[u]draient, à aucun prix, s'exposer par ce mariage [au] risque d'entendre rappeler qu'ils ne sont nobles q[ue] parce qu'ils ont eu pour aïeule maternelle une m[aî]tresse du roi Louis XV, et qu'ils ne sont riches q[ue] parce qu'ils ont eu pour oncle un traitant. Aussi ri[en] ne pourra-t-il les offenser plus gravement que ce br[uit] de mésalliance ; ils feront à coup sûr un éclat ; c'est s[ur] cet éclat que je compte pour le mariage de Roger av[ec] la petite.

LE BARON. — Mais si cette manœuvre ne réuss[is]sait pas?

LA MARQUISE. — En supposant toujours l'insuccès, [on] n'entreprendrait jamais rien. C'est, au contraire, en persuadant que les choses qu'on souhaite arrivere[nt] qu'on les aide à s'accomplir. J'entends déjà votre b[on] ami Adam se répandre en reproches amers contre [le] monde tel qu'il est fait, contre sa femme qui a vou[lu,] malgré lui, y faufiler sa fille, contre l'amour-pro[pre] excessif des mères, contre l'esprit de caste... que sais-j[e]. tous ces reproches, vous les recueillerez...

LE BARON. — Eh! bon Dieu, qu'en ferai-je?

LA MARQUISE. — Vous vous apitoierez, comme il co[n]vient, en pareil cas, à un ami de s'apitoyer. Vous vo[us] apitoierez sur le tort grave causé à la jeune personne [par] ce bruit malveillant, sur la position fausse et presq[ue] ridicule que cela fait tout particulièrement au père à [qui] le monde attribue d'absurdes prétentions d'alliance q[ue] certainement mieux que personne vous savez qu'il [n'a] pas, direz-vous, mais que les apparences donnent lieu [de] supposer...

LE BARON. — Après?

LA MARQUISE. — Vous ajouterez que dans tout Pari[s] il n'est question que de la façon dédaigneuse dont [les] d'Ayguzon ont repoussé la main de M^lle^ Caroline Ada[m;] que vous avez beau certifier que cela est faux, positi[ve]ment faux, absolument faux ; que vous avez beau répé[ter] que c'est un bruit sans fondement ; que plus vous insis[tez] et moins on veut vous croire. Vous conclurez en l'en[ga]geant à prendre sans retard un parti qui ferme la bouc[he] à la malveillance.

LE BARON. — Il me répondra que son parti est t[...]

pris et son moyen tout prêt : le mariage de sa fille avec messire Rodrigues.

LA MARQUISE. — Oui, en effet, c'est cela qu'il vous répondra; mais vous êtes son ami; vous répliquerez que ce mariage, parfaitement simple, parfaitement sensé, parfaitement honorable, il y a trois mois, auquel tout le monde eût encore applaudi il y a huit jours, serait maintenant un mariage impossible, insensé, qui couvrirait de ridicule et de confusion père, mère et fille; qu'on dira que c'est un pis-aller, un mariage de dépit et de désespoir; que Mlle Adam n'épouse M. Rodrigues que parce que personne de bien né n'a voulu de la fille d'un boursier...

LE BARON. — Le mot est dur.

LA MARQUISE. — Raison de plus pour le dire.

LE BARON. — Je le dirai.

LA MARQUISE. — Le père Adam vous répondra que cela lui est égal (ce ne sera pas vrai); qu'il est indépendant du monde; qu'il méprise l'opinion... Vous le laisserez débitérer sans l'interrompre. Le coup aura porté... En tout cas, s'il a glissé sur le cœur du père, il ne glissera pas sur le cœur de la mère... C'est alors, baron, que vous frapperez le front comme on se le frappe dans les comédies, quand à l'heure suprême il en jaillit une idée lumineuse... La mère Adam vous interrogera. Vous lui direz que vous avez un moyen de tout réparer, de tout sauver, de donner au monde la leçon qu'il a méritée, de déjouer la malveillance, de paralyser la langue des envieux, et surtout d'écraser les d'Ayguzon... Appuyez bien sur ces mots : ÉCRASER LES D'AYGUZON .. Quel est ce moyen? vous demandera Mme Adam... Vous lui répondrez : C'est de marier votre fille avec le marquis de La Roche-Travers, le fils de ma meilleure amie...

LE BARON. — Mais les Adam, même ainsi acculés dans une situation extrême, ne jetteront pas la main de leur fille à la tête de votre fils... Leur premier mot sera qu'il n'a jamais songé à elle...

LA MARQUISE. — Ils se connaissent! ils se sont vus une fois.

LE BARON. — ... Qu'il n'a fait aucune démarche autorisant à penser qu'il serait heureux de ce mariage.

LA MARQUISE. — Puériles objections! Il vous sera si facile de les réfuter, que je considérerais comme une injure de vous dicter la réponse. Le thème est tout fait... Parlez... Que direz-vous à vos amis?

LE BARON. — Je leur dirai que puisqu'ils ont fait passer dans la famille Adam l'hôtel et le château de la Roche-Travers, il faut qu'ils complètent l'œuvre en y faisant passer aussi le nom et le titre; que ce sera un mariage doublement heureux, puisqu'il donnera ainsi à leur fille la couronne de marquise et qu'il rendra à votre fils le patrimoine de ses ancêtres.

LA MARQUISE. — Après?

LE BARON. — Que ce serait aller au-devant de votre vœu le plus cher, et que si vous n'en avez rien laissé percer, c'est uniquement par un sentiment de convenance qui vous honore et qu'ils doivent apprécier.

LA MARQUISE. — Après?

LE BARON. — J'insisterai sur la nécessité d'allier aux noms anciens les fortunes nouvelles.

LA MARQUISE. — Après?

LE BARON. — C'est tout. Que voulez-vous que je dise de plus? Mais, si je parviens à décider la fille par la mère et le père par la fille, êtes-vous bien sûre de la soumission de votre fils?

LA MARQUISE. — Encore une fois, ne vous en occupez pas; c'est mon affaire. Avant tout, l'honneur du nom qu'il porte. Ce nom ne doit pas s'éteindre dans la misère. Mes petits-fils ne doivent pas être commis des Droits réunis... Mes petits-fils, rats de cave!

LE BARON. — Il n'y a plus de Droits réunis.

LA MARQUISE. — Droits réunis ou contributions indirectes, qu'importe le changement de nom! Si le nom n'existe plus, la chose existe toujours.

(La pendule sonne trois heures.)

LE BARON. — Vous êtes la raison même ; quand je vous écoute, c'est elle qui parle.

LA MARQUISE. — Point de fadeurs... le temps des fadeurs est passé entre nous... ce n'est pas la raison qui parle, c'est l'honneur qui veille. D'ailleurs, cette petite, je ne le cache pas, m'a plu tout de suite. Ce serait là une charmante bru à laquelle je ne serais pas fâchée de faire dans le monde une bonne position. A propos de monde, avez-vous fini par faire comprendre à Mme Adam qu'ayant été invitée avec sa fille chez les d'Ayguzon, chez lady Welleysford, chez les Santo Borgo, chez les Bassipouloff, elle ne saurait se dispenser de donner un grand bal dans son immense et magnifique hôtel?

LE BARON. — Mme Adam ne demanderait pas mieux, mais ce qui l'arrête c'est la difficulté des invitations. Les Adam sont encore si nouveaux!... J'ai déjà porté le premier coup.

LA MARQUISE. — Eh bien! portez le second... Êtes-vous sûr que nous n'avons rien oublié?

LE BARON. — Je crois que vous avez tout prévu.

LA MARQUISE. — Eh bien, alors, partez vite; mettez-vous en campagne, portez à Mme Adam l'invitation des Bassipouloff pour la fête de samedi. Insistez surtout pour qu'elle donne son bal; le plus tôt sera le mieux... le carnaval, d'ailleurs, tire à sa fin. Dites lui aussi quelques mots de l'*Avenir*... et des chances qu'aurait alors Roger, — avec le nom qu'il porte, uni à la fortune qu'il posséderait, — d'être promu à une grande ambassade... vous m'entendez...

LE BARON. — Parfaitement... mais je connais Mme Adam; il vaut mieux ne pas lui parler de cet avenir... elle le traiterait de chimérique.

LA MARQUISE. — Ces gens d'argent ont tous une sacoche sur les yeux qui les empêche de voir. Il n'y a pour eux ni passé ni avenir... ils ne croient qu'à l'éternité du présent et à la légitimité des écus.

LE BARON. — Entre nous, marquise, reconnaissons que le présent et même un peu le passé ne leur donnent pas tout à fait tort. Si j'ai de bonnes nouvelles à vous apporter, je reviendrai en sortant de mon Conseil d'administration.

LA MARQUISE. — Ne revenez qu'après six heures, car c'est aujourd'hui mon mercredi.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule.

Quelle rude tâche que celle d'une mère obligée de reconstruire par un mariage toute une fortune détruite par la Révolution!

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ROGER.

ROGER. — Ma mère, j'ai fait ce que vous m'avez dit : je suis allé chez M. Adam pour le prier de vouloir bien, au lieu de nous les remettre, garder les fonds qui nous reviennent pour notre tiers dans la vente de l'hôtel et de la terre de mon oncle.

LA MARQUISE. — Et que vous a-t-il dit?

ROGER. — Il montait en voiture avec sa fille pour aller voir le dernier tableau d'Ary Scheffer; je n'ai donc pu lui dire que deux mots... très en l'air; il m'a répondu qu'en revenant de la rue Chaptal il passerait chez vous, et je me suis hâté de vous en prévenir... On sonne, c'est peut-être lui.

LA MARQUISE. — Non, ce n'est pas lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE DE VIC-ERMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Mme la duchesse de Vic-Ermont.

LA DUCHESSE. — Bonjour, Léonie... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE. — Bonjour, Louise.

LA DUCHESSE. — Quel froid il fait, ma chère!

LA MARQUISE. — Approchez-vous du feu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE DE BELŒUIL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — M. le vicomte de Belœuil.

LE VICOMTE. — Bonjour, madame la marquise... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE. — Bonjour, Léon.

LE VICOMTE. — Quel froid il fait!

ROGER. — Approche-toi du feu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE CANNEVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — M. le marquis de Canneville.

LE MARQUIS. — Bonjour, marquise... Bonjour, Roger.

LA MARQUISE. — Bonjour, marquis.

LE MARQUIS. — Quel froid il fait!

LA MARQUISE. — Approchez-vous du feu.

LA DUCHESSE. — Léonie, qu'est-ce que vous avez fait hier soir? Vous n'étiez pas chez les d'Ayguzon...

LA MARQUISE. — Rien... je suis restée chez moi.

LE MARQUIS. — Je croyais que vous en aviez fini du deuil de votre beau frère...

LA MARQUISE. — C'est demain le dernier jour... heureusement.

LE MARQUIS. — Le noir vous allait très-bien.

LE VICOMTE. — Le gris vous va encore mieux.

LA DUCHESSE. — Qu'est-ce qu'on dit?

LA MARQUISE. — Que voulez-vous qu'on dise?

LE MARQUIS. — C'est vrai...

LA DUCHESSE. — Il n'y a plus d'esprit en France... on ne cause plus... on ne sait plus causer.

LE MARQUIS. — A quoi cela tient il?

ROGER. — On ne peut plus maintenant s'en prendre à la politique, à la tribune, à la presse, qui, disait-on, absorbaient tout.

LA DUCHESSE. — C'est vrai; mais on peut en accuser la Bourse.

LE MARQUIS, s'adressant au vicomte. — Et vos clubs... messieurs.

LA MARQUISE. — Et le cigare... Combien, Léon, fumez-vous de cigares par jour?

LE VICOMTE. — Quelquefois seize, quelquefois vingt... en moyenne, dix-huit... C'est peu...

LA MARQUISE. — C'est beaucoup.

LA DUCHESSE. — On n'entend plus parler que d'argent... c'est odieux!

ROGER. — Où cela?

LA DUCHESSE. — Où nous n'allons pas?

ROGER. — Où nous n'allons pas? alors ce n'est point la faute de la Bourse si l'on manque d'esprit où nous allons.

LA DUCHESSE. — Si... parce que... mais ce serait trop long à expliquer.

LA MARQUISE. — N'est-ce pas, Louise, que Roger devient insupportable avec sa manie de contradiction? Dites-le-lui donc.

LA DUCHESSE. — Roger, est-ce que vous allez à la Bourse?

ROGER. — Je n'y ai jamais mis le pied.

LA DUCHESSE. — Alors, pourquoi la défendez-vous?

ROGER. — Je ne la défends pas... J'en parle... parce que vous en parliez.

LA DUCHESSE. — Et nous en parlions, parce que tout le monde en parle... il n'y a pas d'autre raison.

ROGER. — Les moutons de Panurge.

LE MARQUIS, au vicomte. — Et dans votre club, vous autres, de quoi parlez-vous?

LE VICOMTE. — De quoi nous parlons?

LE MARQUIS. — Oui.

LE VICOMTE. — C'est selon la saison.

LE MARQUIS. — Les conversations de club sont donc comme les menus de table.

LA DUCHESSE. — En hiver, par exemple, de quoi parlez vous?

LE VICOMTE. — En hiver, nous parlons chasse, jeu et coulisses... coulisses de théâtres.

LA DUCHESSE. — Au printemps?

LE VICOMTE. — Courses, jeu et coulisses.

LA DUCHESSE. — En été?

LE VICOMTE. — Nous ne parlons pas.

LA DUCHESSE. — Que faites-vous donc?

LE VICOMTE. — Ou nous nous sauvons de Paris, ou nous nous y cachons... Ceux qui n'ont pas de terres, ceux qui ne vont pas aux eaux se blottissent chez eux... Nous formons deux bandes distinctes : l'une se nomme la bande des hirondelles; l'autre s'appelle la bande des taupes.

LA DUCHESSE. — Et en automne?

LE VICOMTE. — La voix nous revient... nous parlons courses et chasses, jeu et coulisses.

ROGER. — Ce n'est pas varié.

LE VICOMTE. — C'est comme ça.

ROGER. — Vous voyez, monsieur le marquis, vous, l'ennemi juré des clubs, que si on les fermait... les salons n'y gagneraient pas beaucoup.

LA DUCHESSE. — Vous savez que Julie vient d'hériter.

LA MARQUISE. — Laquelle? la vôtre ou la mienne?

LA DUCHESSE. — La vôtre... Son père est mort hier.. on l'enterre demain.

LA MARQUISE. — Elle va donc pouvoir se loger plus grandement! Elle pourra enfin recevoir!...

LA DUCHESSE. — Elle n'attendait que cela... elle était si petitement...

LA MARQUISE. — A propos de succession, Antoinette plaide contre son frère.

LE MARQUIS. — Pourquoi?

LE VICOMTE. — Parce qu'elle prétend que sa mère a payé autrefois pour le fils des dettes de jeunesse, et que les mémoires soldés n'ont pas été portés en compte.

LA DUCHESSE. — Et que répond le frère?

LE VICOMTE. — Il répond que ces dettes n'excèdent pas ce que ces messieurs les avocats nomment la quotité disponible.

LA DUCHESSE. — Y a-t-il un testament?

LA MARQUISE. — Non.

LE VICOMTE. — Alors il faudra que le frère rapporte.

LA DUCHESSE. — Léonie, avez-vous vu ce matin vos cousins les d'Ayguzon?

LA MARQUISE. — Non... Jacques n'est pas venu.

LA DUCHESSE. — Ni ses fils, ni Joseph, ni Xavier?

LA MARQUISE. — Ni les fils, ni le père.

LA DUCHESSE. — Vous a-t-on raconté l'événement de la soirée d'hier?

LA MARQUISE. — Lequel?

LA DUCHESSE. — La présence à leur bal... Devinez de qui?

LA MARQUISE. — Je ne devine pas.

LA DUCHESSE. — De la femme et de la fille de ce millionnaire... Comment le nommez-vous?

LA MARQUISE. — Il y a tant de millionnaires maintenant que ce mot-là n'est plus une indication suffisante.

LA DUCHESSE. — Ce petit homme qui a acheté la Roche-Travers?

LA MARQUISE. — M. Adam?

LA DUCHESSE. — Oui, c'est cela, M. Adam.

LA MARQUISE. — Eh bien! qu'en disait-on?

LA DUCHESSE. — On disait que pour que le duc d'Ayguzon ait consenti à les inviter, il fallait qu'il eût la pensée de marier l'un de ses deux fils à cette jeune fille qui, — ajoutait-on, — a dix millions de dot...

LE MARQUIS. — Dix millions de dot!

LA DUCHESSE. — Et qui aura un jour le double.

LE VICOMTE. — Vingt millions.

LA DUCHESSE. — Oui, vingt millions... Est ce que vous croyez à ce mariage, Léonie?

LA MARQUISE. — Ni Jacques ni Mélanie ne m'en ont parlé.

LE MARQUIS. — On nommait tout haut le cadet...

LA DUCHESSE. — Xavier!

LE VICOMTE. — Non; c'est l'aîné, c'est Joseph qu'on nommait.

LE MARQUIS. — Je vous assure que c'est Xavier qu'on désignait.

LE VICOMTE. — Pas possible... Xavier n'a que dix-neuf ans... D'ailleurs j'ai vu Joseph danser avec elle.

LA DUCHESSE. — Avec la petite Adam?

LE VICOMTE. — Oui, avec la petite Adam.

LA DUCHESSE. — Alors il n'y a plus de doute... c'est Joseph.

LE MARQUIS. — L'hôtel Adam est, dit-on, très-beau.

LE VICOMTE. — Ce doit être d'un goût affreux.

LA DUCHESSE. — Non ; il paraît que c'est très-bien arrangé.

LE VICOMTE. — Qui vous l'a dit?

LA DUCHESSE. — Le baron... qui y va tous les jours, et qui est du même Conseil d'administration que le père de la petite.

LE VICOMTE. — Ah! le baron est suspect... Il ne faut

LES MODES.

1. La vogue du *Quadrille des Lanciers* diminue. — Enfin!
2. La vogue du *Quadrille-Mazurke* commence. — Déjà!

3. *Les robes à l'ange*, car ce ne sont plus des manches, ce sont des ailes que vous avez là, mesdames!
4. *L'habit et le pantalon de soirée* ajustés étaient vrai-ment gênants; cette année, nous sommes tout à fait à l'aise.

LE NOUVEAU LOUVRE.

14. *Les génies des gouttières.*
14 bis. *Les statues des grands hommes.* Perruque de 1 mètre 75 cent.; grand habit à dix-huit boutons; manuscrit au port d'armes; les grands hommes du dix-septième siècle portant sur la jambe droite; ceux du dix-huitième, portant sur la jambe gauche; ceux du dix-neuvième portant sur les deux jambes.
15. Le beau groupe de Préault : *La Paix et ses bibelots.*

L'EXPOSITION DE PEINTURE.

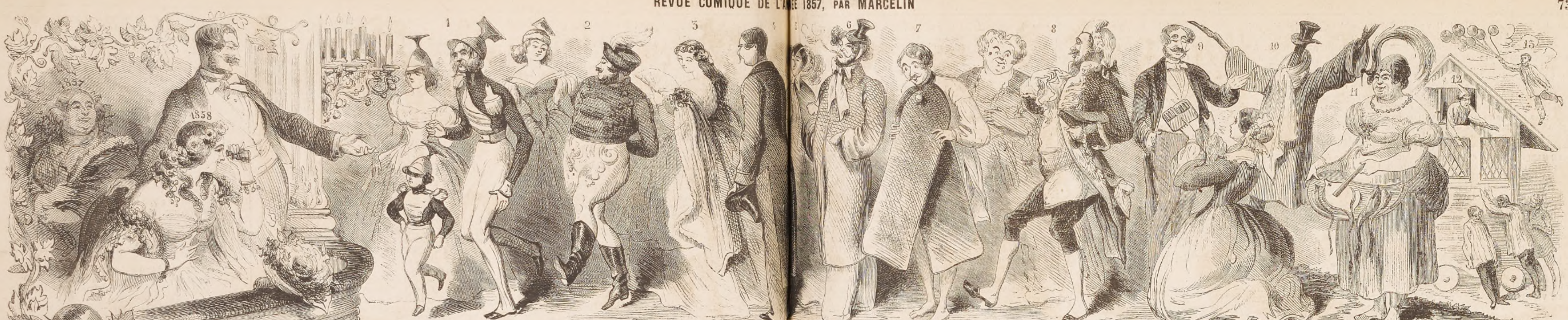
16. *Yvon vainqueur à Malakoff.* Le jeune Doré lui dispute la couronne; mais, malgré des prodiges de valeur, il voit la victoire rester au courage de son adversaire.
17. *Un zouave*, le lion de l'exposition.
18. *La Mort de Pierrot*, par *Gérôme*. Pauvre Pierrot! pauvre Gérôme!

Sa chandelle est morte,
Il n'a plus de feu!

Heureusement qu'un des *Arméniens en prières*, du même artiste, se trouve là pour le relever.

LES LIVRES ET LES JOURNAUX.

31. *Madame Bovary.* Grand émoi de Mmes de Mortsauf, de Bargeton et de Beauséant, en se voyant, du premier coup, surpassées par cette nouvelle venue.
32. *L'Insecte, de Michelet*, contenant une réorganisation de l'Académie des beaux-arts, un traitement pour la guérison radicale des corps et des âmes, la recette du parfait amour, etc., etc., etc.
33. *Paul Féval.* Le petit cousin de Le Sage, par les femmes.
34. *Ch. Baudelaire* respirant un bouquet de *Fleurs du Mal.*
35. *Revenons à nos moutons*, et relisons *les Œuvres complètes d'Arsène Houssaye.*
36. *Charles Monselet* l'accommodant au dernier goût, avec le *petit bout de sa lorgnette.*
37. Réimpression de *l'ancien Moniteur*, par *Plon*. 150,000 livraisons à 10 centimes. Abonnons-nous vite, la vie est si courte!
38. Apparition du *Monde illustré.* Avantages inouïs offerts aux abonnés : moyennant 18 fr. par an, ils reçoivent, avec le journal, cinquante-deux primes et 20 fr. en espèces.
39. Depuis qu'il tient la queue de la poêle, *Figaro* est accablé de *maux*; ses dîners sont bien rédigés, mais ses nouvelles sont trop crues et ses feuilletons de théâtre trop salés.
40. Avez-vous jamais lu un article aussi senti que celui de *Saint-Victor*, sur *les Vierges de Raphaël?* — Oui, c'est son article sur Angélique de Fiésole.
41. Le principal personnage d'une charmante comédie de société, intitulée : *Charbonnier est maître chez lui.*
42. Du sein des nuages, *Renan* envoie au sa belle *Histoire des religions*. Enfants, n'y tou
43. *Taine*, l'auteur des *Philosophes françai* pour son déjeuner une aile de Cousin truffé e che de Jouffroy aux champignons.
44. Monte sur *les échasses de maître Pierre* et s *cheval gris*, *Edmond About* poursuit son chemi vitesse.
45. *Prévost-Paradol* « mariant discrètement à l'élégance », comme dit Sartorius.



LES MODES.

1. La vogue du *Quadrille des Lanciers* diminue. — Enfin!
2. La vogue du *Quadrille-Mazurke* commence. — Déjà!
3. *Les robes à l'ange*, car ce ne sont plus des manches, ce sont des ailes que vous avez là, mesdames!
4. *L'habit et le pantalon de soirée* ajustés étaient vraiment gênants; cette année, nous sommes tout à fait à l'aise.
5. — *Le chapeau Marie Stuart*. Comme ça avantage la [illegible] une perle... à la place du nez!
6. *Le chapeau-bibi, pour hommes*. Il y avait si longtemps que les chapeaux nous tenaient sur la tête!
7. — *Un monsieur* qui, quoi qu'on en dise, se trouve bien assez habillé avec une cravate longue.
8. *Les Comédiens de société*. Du marivaudage, non! Du *marigodiveaudage*, oui!
9. *Un nouvel usage après dîner*. Les maîtresses de maison supplient les messieurs de prendre un cigare: ces messieurs se font prier, et acceptent uniquement pour ne pas désobliger ces dames.
10. *Modes pour arbres*. Un arbre malade traité avec tous les égards dus à sa position élevée.
11. *Costume* des marchandes de poisson depuis l'embellissement des Halles.
12. Locataires d'une *maison mobile* déménageant à l'insu du propriétaire, « la maison et le portier avec! »
13. *Les ballons captifs*. Un marchand entraîné trop loin par ses affaires.

LE NOUVEAU LOUVRE.

14. *Les génies des gouttières*.
14 bis. *Les statues des grands hommes*. Perruque de 1 mètre 75 cent.; grand habit à dix-huit boutons: manuscrit au port d'armes; les grands hommes du dix-septième siècle portant sur la jambe droite; ceux du dix-huitième, portant sur la jambe gauche; ceux du dix-neuvième portant sur les deux jambes.
15. Le beau groupe de Preault: *La Paix et ses bibelots*.

L'EXPOSITION DE PEINTURE.

16. *Yvon vainqueur à Malakoff*. Le jeune Doré lui dispute la couronne; mais, malgré des prodiges de valeur, il voit la victoire rester au courage de son adversaire.
17. *Un zouave*, le lion de l'exposition.
18. *La Mort de Pierrot*, par *Gérôme*. Pauvre Pierrot! pauvre Gérôme!

Sa chandelle est morte,
Il n'a plus de feu!

Heureusement qu'un des *Arméniens en prières*, du même artiste, se trouve là pour le relever.
19. *La robe de satin de Wilhems*. Une bien charmante étoffe quand elle était neuve! mais elle commence à s'user.
20. *Un amateur de n'importe quoi*, de livres, de pommes, de dessins, par *Meissonnier*.
21. Un des *Joueurs de billard* de *Chavet*. Si Meissonnier excelle au *jeu de boules*, Chavet est bien fort au *billard*!
22. *Jeune femme soutenant une mappemonde*, de *Chaplin*.
23. *Les soieries de la maison Dubuffe* continuant à mériter la confiance du public.
24. Un des jolis troupiers blonds du *Débarquement en Crimée*, par *Pils*. Avec de pareils soldats, nul doute que le général Pils ne se couvre de gloire à sa prochaine bataille.
25. Un chevalier du *Combat des Trente*, par *Penguilly*, cette belle étude sur la chaudronnerie au moyen âge!
26. Charlet disait: Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien! C'est comme dans les tableaux de *Stévens*.
27. *Un buste multicolore*, par *Cordier*. Comme il ferait bien, monté en épingle!
28. *Le buste à la mode*, de *Gumery*.
29. *Portrait de Mme ****, par *Vidal*, avec une garniture de robe de plus de 500,000 francs.
30. *Portrait de Mme ****, par *Giraud*. La singulière coiffure!
30 bis. *L'opinion de ce monsieur!* — Je ne m'y connais guère, mais en fait de peinture à l'huile, ce que j'ai trouvé de mieux à l'Exposition, ce sont les aquarelles d'*Eugène Lamy*, les pastels de *Giraud* et les dessins de *Bida*.

LES LIVRES ET LES JOURNAUX.

31. *Madame Bovary*. Grand émoi de Mmes de Mortsauf, de Bargeton et de Beauséant, en se voyant, du premier coup, surpassées par cette nouvelle venue.
32. *L'Insecte, de Michelet*, contenant une réorganisation de l'Académie des beaux-arts, un traitement pour la guérison radicale des corps et des âmes, la recette du parfait amour, etc., etc., etc.
33. *Paul Féval*. Le petit cousin de Le Sage, par les femmes.
34. *Ch. Baudelaire* respirant un bouquet de *Fleurs du Mal*.
35. *Revenons à nos moutons*, et relisons *les Œuvres complètes d'Arsène Houssaye*.
36. *Charles Monselet* l'accommodant au dernier goût, avec le *petit bout de sa lorgnette*.
37. Réimpression de *l'ancien Moniteur*, par *Plon*. 150,000 livraisons à 10 centimes. Abonnons-nous vite, la vie est si courte!
38. Apparition du *Monde illustré*. Avantages inouïs offerts aux abonnés: moyennant 18 fr. par an, ils reçoivent, avec le journal, cinquante-deux primes et 20 fr. en espèces.
39. Depuis qu'il tient la queue de la poêle, *Figaro* est accablé de *maux*; ses dîners sont bien rédigés, mais ses nouvelles sont trop crues et ses feuilletons de théâtre trop salés.
40. Avez-vous jamais lu un article aussi senti que celui de *Saint-Victor*, sur *les Vierges de Raphaël*? — Oui, c'est son article sur Angélique de Fiésole.
41. Le principal personnage d'une charmante comédie de société, titulée: *Charbonnier est maître chez lui*.
42. Du sein des nuages, *Renan* envoie aux hommes sa belle *Histoire des religions*. Enfants, n'y touchons pas!
43. *Taine*, l'auteur des *Philosophes français*, dévorant pour son déjeuner une aile de Cousin truffé et une tranche de Jouffroy aux champignons.
44. Monté sur *les échasses de maître Pierre* et sur son petit *cheval gris*, *Edmond About* poursuit son chemin à grande vitesse.
45. *Prévost-Paradol* « mariant discrètement la sévérité à l'élégance », comme dit Sartorius.
46. *Réapparition du Panthéon-Nadar*. — A Nadar, les grands hommes reconnaissants.

LES THÉATRES.

47—48. ITALIENS ET OPÉRA: *Il Trovatore* et *le Trouvère*. (Mario et Gueymard.) — Lequel préférez-vous? L'un et l'autre.
49. COMÉDIE-FRANÇAISE: *La Fiammina*.
50. *Mme Plessy* dans *Chatterton*. — Décidément Mme Plessy ne dit plus ses rôles, elle les roucoule.
51. ODÉON: *Tartuffe* (Fechter). Ce qu'il y avait de mieux dans cette reprise, c'était ce passage de l'affiche: « On est » prié de retirer son coupon avant midi; les voitures pren» dront la file à la barrière de l'Etoile. »
52. OPÉRA-COMIQUE: Reprise de l'ancien répertoire: *Zampa, Joconde, Jeannot et Colin*. Tous ces gens-là faisaient si bien en pendules!
53. THÉATRE-LYRIQUE: *Le Roi Topaze* (Montjauze).
54. VAUDEVILLE: *Dalila*.
55. VARIÉTÉS: Rentrée de Mlle *Déjazet* dans *Gentil-Bernard*. Les bons artistes sont comme le bon vin: ils gagnent en vieillissant.
56. PORTE-SAINT-MARTIN: *Le Chevalier des Brouillards* (Mme Laurent).
57. AMBIGU: *Rose Bernard* revenant à la vertu et aux manches à l'imbécile.
58. BOUFFES-PARISIENS: *Les Petits Prodiges*. Si vous ne croyez pas aux prodiges, allez-y voir.
59. *Rossini* un peu à l'étroit aux Bouffes-Parisiens. (*Bruschino*.)
60. FOLIES-NOUVELLES: *L'Ile de Calypso* (Dupuis). Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, — parce qu'elle n'allait pas assez souvent aux Folies-Nouvelles.
61. *La Musique pour rire*, de *A. Vialon*, obtenant un succès pour de bon.
62. GAITÉ: *Le Fou par amour*. Dans sa scène d'ivresse, Laferrière a un bien joli coup de coude... mais qu'est-ce que cela, auprès de Frédérick qui avalait le verre!
63. Paulin Ménier, rôle du joueur d'orgue *Poirier*. L'Alboni ou Poirier, il n'y a pas de milieu en musique!

pas ajouter foi à ce qu'il dit. Il a un pied dans les deux quartiers. C'est le colosse de Rhodes... Il est à cheval sur les deux rives de la Seine, sur le faubourg Saint-Germain et sur la place de la Bourse; sur le club des pommes de terre et sur le Jockey...

LA DUCHESSE. — D'avoir des jambes n'empêche pas d'avoir des yeux... Il assure qu'ils ont une galerie composée de tableaux que le duc de Luynes n'eût pas mieux choisis... une bibliothèque qui ne le cède en rien à la galerie : les plus rares éditions, les plus belles reliures, et une serre qui ne le cède en rien à la bibliothèque : les fleurs les plus belles, les plantes les plus rares... enfin, le plus délicieux jardin d'hiver qui soit à Paris.

LE MARQUIS. — Où ces gens-là, quand ils ont entassé tout l'argent qu'ils dépensent, puisent-ils tout le goût qu'ils déploient?

LE VICOMTE. — C'est bien facile.

LE MARQUIS. — Comment?

LE VICOMTE. — Ils prennent le meilleur architecte, le meilleur tapissier, les premiers ouvriers, les premiers artistes; ils consultent le plus habile des experts du Musée, le plus renommé des bibliomanes... Ce n'est pas plus difficile que cela.

ROGER. — Tu as raison, Léon... L'art de choisir, c'est l'art de simplifier... c'est l'art de gouverner, moins la difficulté d'administrer... mais encore est-ce un mérite que de savoir choisir.

LE VICOMTE. — Le beau mérite! Quant à moi, on ne me fera jamais accroire que du jour au lendemain, de pareilles gens puissent acquérir du goût... Le goût ne s'acquiert pas si vite ni si facilement que la fortune.

ROGER. — Si la fortune s'acquiert si vite et si facilement, convenons que nous sommes bien bêtes de ne pas nous enrichir.

LE VICOMTE. — S'enrichir à la Bourse... Ah!

ROGER. — Tu trouves plus honorable de te ruiner au jeu ou d'y ruiner tes amis!

LA MARQUISE. — Roger, ne m'avez-vous pas dit que M. Adam allait venir?

ROGER. — Oui, ma mère; je m'étonne même qu'il ne soit pas encore arrivé.

LA DUCHESSE. — M. Adam chez vous... Léonie! Est-ce que vous le recevrez? (La pendule sonne quatre heures.)

LA MARQUISE. — C'est la première fois qu'il vient chez moi... Il y vient pour affaire...

LA DUCHESSE. — Quel homme est-ce?

LE VICOMTE. — Il doit être très-commun.

LA DUCHESSE. — A-t-il de l'esprit?

LE VICOMTE. — Quel esprit voulez-vous qu'aient ces gens-là?

LA MARQUISE. — Vous allez en juger... car le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADAM, CAROLINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — M. et Mlle Adam.

LA MARQUISE. — Vous chez moi, monsieur Adam! C'est par trop aimable d'avoir pris la peine, pour m'apporter une réponse, de monter quatre étages, car je loge maintenant au quatrième... Du premier étage, je suis montée au second, du second au troisième, et enfin du troisième au quatrième... Heureusement qu'il y a des toits, car sans eux où m'arrêterais-je? Tous les appartements, même les plus petits, sont à présent si chers... Mais vous autres Crésus, qui habitez de vastes hôtels, vous n'en savez rien... Je suis sûre que vous êtes tout essoufflé.

ADAM. — J'ai trop longtemps logé au cinquième étage, madame la marquise, pour avoir si vite perdu l'habitude de monter les marches sans les compter... Quatre étages... ce n'est rien à franchir, n'est-ce pas, Caroline?

CAROLINE. — Ah! mon père les a montés plus lestement que moi; j'avais peine à le suivre.

ADAM. — Je le crois bien, avec vos robes à volants et à ressorts d'acier!

LA MARQUISE. — C'est de son âge, l'aimable enfant... (A Adam.) Nous parlions de la Bourse quand vous êtes entré, monsieur Adam, et des rapides fortunes qui s'y font... Mon amie la duchesse de Vic Ermont... Louise, je vous présente M. Adam... (Adam salue la duchesse, qui lui rend son salut par un signe de tête.) demandait comment il était possible qu'on apprît si vite à gagner tant d'argent. N'est-ce pas ce que vous disiez, Louise?

LA DUCHESSE. — Oui, et c'est ce que je serais très-curieuse de savoir.

ADAM. — Souvent en commençant par en perdre.

LA DUCHESSE. — C'est là un commencement qui ne me paraît pas difficile.

ADAM. — Perdre, en effet, n'est pas ce qui est difficile; ce qui est difficile, c'est de ne pas tout perdre et de profiter de l'expérience acquise.

LA MARQUISE. — Mais vous, comment avez-vous fait?

ADAM. — Comme tout le monde.

LA MARQUISE. — Vous éludez... Ce n'est pas une réponse. Tout le monde n'est pas millionnaire; il s'en faut!

ADAM. — Vous voulez absolument que je vous le dise?..

LA DUCHESSE. — J'y tiendrais beaucoup.

LE MARQUIS. — Et moi aussi.

LE VICOMTE. — Et moi aussi.

ADAM. — Je vais donc vous le dire... J'avais entrepris d'acquérir par le travail, d'abord la considération, puis la fortune. Après quinze années de privations et d'épargnes, d'efforts et de mécomptes, de veilles et d'angoisses, j'avais réussi à devenir le chef et le propriétaire d'une filature assez importante; mais malheureusement je n'avais que des capitaux insuffisants, et quoique j'eusse été nommé membre du tribunal de commerce, lorsque la dernière crise commerciale éclata, ce fut en vain que je frappai à la porte de tous les capitalistes, de tous les banquiers. Aucune ne s'ouvrit et il me fallut fermer et vendre mon établissement. Ce fut à peine si je le vendis le quart de ce qu'il m'avait coûté...

LE MARQUIS. — Il en est toujours ainsi, usines ou châteaux, on ne vend bien que ce qu'on aurait le moyen d'acheter.

ADAM. — Je payai ce que je devais et je vins à Paris avec le reste. J'avais un ménage à entretenir, une fille à élever. Même en logeant au cinquième étage, encore faut il payer son loyer. Je ne savais qu'entreprendre. Après avoir perdu six mois en recherches stériles, en sollicitations infructueuses, l'idée me vint un jour de suivre le flot qui entraît à la Bourse. Je le suivis; le lendemain, j'y retournai; le surlendemain, je fis, moyennant six sous, l'achat d'un crayon et d'un carnet; j'étais armé... coulissier... Je ne tardai pas à comprendre que le risque était le même, il valait mieux opérer pour son compte que pour le compte de clients qui, légalement, ne sont jamais tenus de payer quand ils perdent... Mais ce sont là, madame la marquise, des détails qui ne sauraient vous intéresser.

LA MARQUISE. — Au contraire, au contraire... Ce récit nous intéresse.

LA DUCHESSE. — Beaucoup.

LE VICOMTE. — Il est curieux.

LE MARQUIS. — Et instructif.

ADAM. — J'opérai donc pour mon compte.... et c'est alors que je commençai par perdre à la Bourse la plus forte partie de mon enjeu. Cette perte servit à m'apprendre que la hausse comme la baisse est déjà escomptée quand la foule avide accourt pour en profiter, et même quand on a, soi, des raisons de se croire bien informé. J'appris encore à m'y défier des bonnes nouvelles, des nouvelles sûres, à l'égal des mauvaises et des douteuses. Je vis combien il était dangereux d'y opérer systématiquement sous l'empire d'une opinion et surtout d'une idée. La Bourse est une girouette: tout le secret est d'y tourner plus vite qu'elle sous le vent de l'égoïsme. Partout ailleurs, l'égoïsme garde le masque; à la Bourse, il le laisse à la porte. Il y est d'une logique impitoyable; cette logique ne recule devant aucune conséquence. Ainsi s'explique comment la Bourse a haussé à la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo et baissé à la nouvelle de la prise de Sébastopol. Cette hausse, comme cette baisse, c'était l'escompte de la paix. La Bourse a escompté la paix en 1815, comme en 1852 elle a escompté la stabilité. C'était à la hausse de 1852 que je dois ce que je possède... Si j'eusse opéré en consultant ma première impression, j'étais perdu... La connaissance du cœur humain m'a sauvé. Connaître les secrets du cœur humain, c'est connaître ceux de la Bourse.

LA MARQUISE. — Tant pis pour le cœur humain.

ADAM. — Je dis tant pis pour la Bourse.

LA MARQUISE. — Ainsi, monsieur Adam, vous-même, vous qui êtes de la Bourse, vous avez d'elle la plus détestable opinion...

ADAM. — Vous m'attribuez là, madame la marquise, une opinion qui n'est pas la mienne... Je juge la Bourse, mais je ne la dénigre pas; ne fût-ce que par reconnaissance, je serais plutôt tenté de la vanter.

LA MARQUISE. — Cependant, elle fait tant de victimes!

ADAM. — Moins que la guerre, à laquelle on élève des arcs de triomphe.

LA MARQUISE. — La Bourse, c'est l'agiotage, c'est la ruine!

ADAM. — La guerre, c'est le carnage, c'est la mort.

LA MARQUISE. — Oui, mais aussi la guerre, c'est la victoire, c'est la grandeur nationale!

ADAM. — Je ne le nie pas... mais aussi, la Bourse, c'est la richesse, c'est le crédit public! Sans la Bourse, que de grands, que d'utiles travaux ne se fussent pas accomplis ou eussent été indéfiniment ajournés! Sans la Bourse, la France n'aurait pas eu, en 1846 et en 1856, les chemins de fer auxquels elle doit d'avoir échappé, deux fois en dix ans, sinon à la famine, du moins à la disette! Si l'on eût demandé à l'épargne deux milliards en lui disant tout simplement : C'est pour construire des viaducs, percer des tunnels, laminer des rails, fabriquer des locomotives, rendre les communications plus rapides, plus sûres, plus économiques, sauver notre transit en question, notre commerce en péril, l'épargne eût-elle donné les deux milliards!

LA MARQUISE. — Peut-être.

ADAM. — Non. Elle ne les eût pas donnés. Pour que l'épargne devînt féconde, il a fallu que le jeu la violât. Les mauvaises passions ont enfanté les bonnes choses; l'appât de la prime a fait ce qu'eût été impuissante à faire la voix du patriotisme.

LA MARQUISE. — Il y a du vrai dans ce que vous dites... Mais convenez aussi, monsieur Adam, que pour un homme tel que vous, qui a mérité de s'enrichir à la Bourse, il s'y fait encore des fortunes scandaleuses.

ADAM. — A quoi bon s'occuper de celles là? Ne s'écroulent-elles pas aussi vite qu'elles s'élèvent? Le phare n'est-il pas à côté de l'écueil?

LA MARQUISE. — Réponse spécieuse. Vous ne nierez pas que cette passion de s'enrichir, qui dévore aujourd'hui tout le monde, ne soit une sorte de lèpre. A un homme d'esprit tel que vous, monsieur Adam, on peut tout dire sans craindre de le blesser.

ADAM. — Cette passion de s'enrichir, contre laquelle il est à la mode de s'indigner, n'est pas nouvelle. Est-ce qu'elle n'a pas existé de tout temps? Est-ce qu'avant qu'on pensât à s'enrichir par la Bourse et par l'agiotage, on ne s'efforçait pas de s'enrichir par la guerre et le pillage, la conquête et le partage? Est-ce que ce ne sont pas à ces sources troubles que remontent les plus anciennes fortunes, celles qui sont réputées les plus légitimes?

LA MARQUISE. — Vous poursuivez toujours votre comparaison.

ADAM. — Pourquoi ne la poursuivrais-je pas, si elle est juste?... Est-ce qu'avant qu'on risquât de se ruiner à la Bourse, on ne risquait pas de se ruiner au jeu, où de grands seigneurs ne croyaient pas qu'il fût déshonorant de tricher? Est-ce que la loterie n'avait pas, et n'a pas encore, dans les États les plus pieux, un bureau ouvert dans chaque rue à toutes les convoitises de la pauvreté, à toutes les duperies de l'ignorance.

LA MARQUISE. — La loterie a été abolie en France...

ADAM. — Oui; mais à quelle époque?... Après la révolution de 1830.

LA MARQUISE. — Dites l'insurrection...

ADAM. — Comme vous voudrez... le nom importe peu à la chose. Est-ce qu'avant que les boursiers vécussent du crédit, les maltôtiers n'avaient pas vécu de l'impôt? Ni moi non plus, madame la marquise, je ne voudrais rien dire qui pût vous blesser, mais ma conviction est que notre temps n'a rien à redouter, sous aucun rapport, et notamment sous le rapport de la moralité, de la comparaison avec les siècles passés, où tout se vendait, où tout s'achetait, la faveur du roi, la conscience des juges, le commandement des régiments, la prébende des églises; où tout était trafic, même l'impôt, livré par l'État à des traitants dont les fortunes scandaleuses étaient une insulte à la misère publique, où même la faim du peuple fut une spéculation qui a gardé le nom de *pacte de famine*.

LA MARQUISE. — Prenez garde, monsieur Adam, de tomber dans l'exagération.

ADAM. — Qui n'y tombe, pas, madame? Quand on entend parler de la Bourse dans les salons, dans les journaux, sur les théâtres, ne croirait-on pas que la France tout entière, que dis-je, la France! l'Europe tout entière déserte tous les matins, de une heure à trois heures, ses champs, ses granges, ses usines, ses celliers, ses boutiques, pour venir acheter fin courant et vendre fin prochain! Ne croirait-on pas que ce n'est qu'à la Bourse qu'il se rencontre des hommes plus avides d'argent que de considération! D'ailleurs, à qui la faute, s'il est plus court d'arriver à la considération par l'argent que d'arriver à l'argent par la considération? Qui la décerne? N'est-ce pas le monde? Et aspirer à la considération, même tardivement, n'est-ce pas déjà commencer à la mériter!

LA MARQUISE. — Vous êtes né avocat, monsieur Adam.

ADAM. — On ne naît pas avocat, on le devient.

LA MARQUISE. — Ne chicanons pas sur les mots... On devient avocat, mais on naît orateur... c'est orateur que j'aurais dû dire...

LE MARQUIS. — Monsieur Adam, je le vois, est l'ennemi de la noblesse.

ADAM. — Non, je ne suis pas son ennemi... La richesse n'est pas plus l'ennemie de la noblesse que le présent n'est l'ennemi du passé, sans lequel il n'existerait pas. La noblesse a eu autrefois sa raison d'être, comme aujourd'hui la richesse. Qui dit guerre dit noblesse; qui dit paix dit richesse.

LE MARQUIS. — Mais la noblesse s'appuie sur un fondement qui manque et qui manquera toujours à la richesse.

ADAM. — Lequel?

LE MARQUIS. — La gloire, monsieur Adam.

ADAM. — Comme la richesse s'appuie sur un fondement qui manque et qui a toujours manqué à la noblesse.

LE MARQUIS. — Lequel?

ADAM. — Le travail, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — La noblesse a donné du sang, ce qui la dispense de donner sa sueur.

ADAM. — L'ouvrier donne et sa sueur et son sang... Il paye doublement sa dette envers la société... D'être travailleur ne l'empêche pas de porter le fusil; de gagner rudement sa vie ne l'empêche pas d'affronter bravement la mort!

LE MARQUIS. — Tous les soldats ne peuvent pas être comtes ou barons.

ADAM. — De même que tous les travailleurs ne peuvent pas être millionnaires.

LA MARQUISE. — Ce qui serait à désirer, ce serait que par de fréquentes alliances la noblesse anoblit la richesse et que la richesse enrichît la noblesse.

LE VICOMTE. — Oui, c'est là ce qu'il faudrait.

LA MARQUISE. — Qu'en pensez-vous, monsieur Adam?

ADAM. — Ce n'est pas mon avis.

LA MARQUISE. — Comment, monsieur Adam, ce n'est pas votre avis!

ADAM. — Non, madame la marquise. Je pense que ce n'est point par des alliances que la richesse doit et peut s'anoblir, mais par ses œuvres. Je pense qu'elle a mieux à faire que d'emprunter des noms glorieux, c'est de glorifier les siens.

ROGER. — M. Adam a raison, et je pense comme lui. La paix et le travail sont le berceau de la richesse, comme la guerre et la gloire ont été le berceau de la noblesse. Le règne de la noblesse est fini, le règne de la richesse commence! La noblesse a servi dignement la cause des États, elle a reculé leurs frontières et fondé l'esprit de nationalité; la richesse sert dignement la cause des peuples, elle étend leurs échanges et fonde l'esprit nouveau, l'esprit de réciprocité.

LA MARQUISE, à Roger. — Vous et M. Adam vous vous entendriez parfaitement. (A la duchesse.) Louise, savez-vous

pourquoi M. Adam a pris la peine de venir chez moi et de monter mes quatre étages?

LA DUCHESSE. — Non; pourquoi?

LA MARQUISE. — Parce qu'il est notre débiteur.

LA DUCHESSE. — M. Adam, votre débiteur!

LA MARQUISE. — C'est lui qui a acheté la Roche-Travers.

LA DUCHESSE. — Ah! oui, c'est vrai... Et M. Adam vient d'espérer...

LA MARQUISE. — J'espère bien que non... Car cet argent provient de la succession de mon beau-frère, c'est la part de mon fils, et je ne saurais vraiment comment la placer pour la grossir.... J'ai donc prié M. Adam de la garder et d'en faire absolument ce qu'il voudrait.

LA DUCHESSE. — Certainement, M. Adam ne demandera pas mieux.

ADAM. — C'est, madame la marquise, un témoignage de confiance qui m'honore de votre part; mais je venais vous dire qu'il m'était absolument impossible de garder les fonds que mon notaire est chargé de vous compter... Je n'en aurais pas un emploi meilleur que celui que vous trouvera votre agent de change.

LA MARQUISE, au vicomte, qui se retire. — Vous partez, vicomte?

LE VICOMTE. — Oui, je vais au club.

LA MARQUISE, au marquis qui se retire. — Et vous aussi, marquis?

LE MARQUIS. — Je vous laisse parler de vos affaires.

(Le marquis et le vicomte sortent.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA DUCHESSE, ADAM, CAROLINE, ROGER.

LA MARQUISE, à la duchesse, qui se lève pour se retirer. — Restez donc, Louise... Vous n'êtes pas de trop. Je n'ai point de secret à confier à M. Adam, et, si j'en avais un, je le dirais devant vous. (A Adam.) Je n'ai pas d'agent de change.

ADAM. — Le premier agent de change venu... tous les agents de change se valent.

LA MARQUISE. — Comment! vous qui faites à votre gré la hausse et la baisse, vous qui avez des fonds dans toutes les grandes Compagnies, des intérêts dans toutes les grandes affaires, vous n'en sauriez pas plus que le dernier des agents de change! cela n'est pas croyable. C'est une défaite...

ADAM. — C'est cependant l'exacte vérité. L'intérêt qu'on tire de son argent est toujours proportionnel au risque qu'on lui fait courir. J'ai donné autrefois beaucoup au hasard, maintenant je n'y donne plus rien.

LA MARQUISE. — Puisque vous ne voulez absolument pas garder ces fonds dont je ne sais que faire, je n'insiste pas; mais tout au moins, indiquez-moi quel en serait le meilleur et le plus sûr emploi.

ADAM. — Le meilleur emploi des capitaux dont on veut conserver la disponibilité, ce sont les valeurs pour lesquelles en tout temps le vendeur est toujours certain de trouver un acheteur : ainsi la rente, ainsi les actions des grandes *Compagnies* de chemin de fer dont tous les travaux sont terminés. Méfiez-vous de l'amorce des primes; l'amorce cache l'hameçon auquel on n'est jamais sûr de ne pas laisser accrochés sa bourse et son honneur; défiez-vous aussi des gros dividendes qui appellent à eux les petites épargnes, car les revenus qui reposent sur une base également solide tendent constamment tous à élever le capital au même niveau. Pardonnez-moi, madame, de vous donner ces conseils dictés par l'expérience, c'est vous qui m'avez fait l'honneur de me les demander.

LA MARQUISE. — J'en profiterai certainement, monsieur Adam, et je vous en remercie.

LA DUCHESSE, se levant. — Adieu, Louise.

LA MARQUISE. — Déjà!

LA DUCHESSE. — Le mercredi est aussi le jour de Jane, et elle ne me pardonnerait pas d'y manquer. (La marquise se lève et forme avec la duchesse un court aparté, tandis qu'Adam, Roger et Caroline forment un autre groupe.) C'est dommage qu'il ait un mauvais esprit!

LA MARQUISE. — On pourrait le ramener... Je n'en désespère pas.

LA DUCHESSE. — Alors il serait très-bien.

(La duchesse sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, ADAM, ROGER, CAROLINE.

LA MARQUISE. — Maintenant que nous sommes seuls, ne parlons plus de cette vilaine question d'argent; parlons d'autre chose; parlons des succès dans le monde de mademoiselle votre fille. De toutes parts, il m'est revenu qu'elle y avait produit la plus agréable sensation... elle était éblouissante de grâce, d'élégance et de simplicité... (A Caroline, d'un ton caressant.) N'écoutez pas le mal que je dis de vous... Au bal de la duchesse d'Ayguzon, son costume était du meilleur goût... Elle était charmante en bergère de Watteau... Vous voyez que je suis parfaitement au courant de tout ce qui vous touche, monsieur Adam.

ADAM. — Je me demande, madame, ce qui a pu me valoir tant de bontés de votre part.

LA MARQUISE. — Rien de plus simple : j'avais commencé, je vous l'ai dit, par avoir contre vous des préventions; mais j'en ai reconnu l'injustice et j'ai tenu à la réparer. Monsieur Adam, vous allez demain chez les Bassipouloff, où sera tout Paris?

ADAM. — Moi! non, je n'irai pas; j'ignorais même qu'ils donnassent un bal... ma femme ne m'en a rien dit, et je ne sais pas si elle y est invitée...

LA MARQUISE. — Elle le sera... elle l'était chez les d'Ayguzon... C'est la même société... c'est la même liste.

ADAM. — Alors je suppose qu'elle y conduira sa fille. Vous, madame la marquise, vous irez certainement?

LA MARQUISE. — Ni moi non plus, je n'irai pas; mon deuil ne finit que demain, et ce serait encore trop tôt pour une si grande fête; mais mon fils, lui, pourra y aller. La présence d'un homme dans un bal est toujours moins remarquée que celle d'une femme... Roger, ne manquez pas d'aller demain chez les Bassipouloff.

CAROLINE, ingénument. — Oh! si nous y allons... venez-y donc.

ROGER. — Je ne comptais pas y aller, mademoiselle; mais puisque ma mère le désire, j'y serai conduit par l'espoir de vous y rencontrer.

LA MARQUISE. — Et vous, monsieur Adam, pourquoi ne pas vous y montrer, ne fût-ce qu'un instant? On a remarqué que vous n'étiez pas l'autre jour au bal des d'Ayguzon. Pourquoi n'y étiez-vous pas?

ADAM. — C'est que ma place n'est pas là, madame; je suis un enrichi de la veille, un parvenu, un de ces millionnaires dont on exagère encore la fortune afin de grossir contre eux la meute de l'envie; quelle figure ferais-je dans le monde? Je ne dirai pas : « Je ne danse plus; » je dirai : « Je ne danse pas, » car je n'étais pas assez riche pour payer des leçons de danse quand j'étais d'âge à en prendre et à en profiter; je ne joue pas et ne suis d'aucun club; aussi ne connais-je dans un salon presque personne.

LA MARQUISE. — Mais tout le monde vous connaît.

ADAM. — C'est un avantage qui serait mieux nommé un inconvénient, car être ainsi connu de tout le monde ne sert qu'à être montré au doigt et qu'à entendre chuchoter son nom autour de soi, sans qu'on puisse distinguer si c'est avec ou sans malveillance.

LA MARQUISE. — C'est un doute, monsieur Adam, que personnellement vous ne pouvez jamais avoir.

ADAM. — Je vous demande pardon, madame la marquise; c'est au contraire un doute que j'ai toujours, et ce doute me donne souvent une contenance glaciale, qui a été plus d'une fois faussement interprétée. On a mis sur le compte d'un orgueil mal placé ce qui aurait dû être attribué à un embarras mal déguisé.

LA MARQUISE. — Cette méprise arrive souvent.

ADAM. — Je ne crains pas la malveillance ouverte, celle qui vous fait face; mais la malveillance oblique, celle qui se loge entre vos deux épaules, je la crains, car je ne connais pas de moyen de la combattre, et je ne sais qu'un moyen de l'éviter, c'est de rester chez soi et de lui fermer sa porte.

LA MARQUISE. — Vous supposez là, mon cher monsieur Adam, une malveillance qui n'existe pas, qui ne saurait exister.

ADAM. — Ce qui est ne se suppose pas... Cette malveillance existe sans exception contre tous les hommes qui ont fait trop rapidement une fortune trop grande. Ils deviennent point de mire; ils deviennent plaque de tir; c'est sur eux que la malveillance et l'envie s'exercent à qui visera le plus juste... Mais ceci est un petit inconvénient racheté par un trop grand avantage pour que j'aie la déraison de m'en plaindre; je ne m'en plains pas, je le constate seulement.

LA MARQUISE. — Avec une impartialité, monsieur Adam, qui est à la fois la preuve et la mesure de votre haute raison.

ADAM. — De toute autre bouche que de la vôtre, madame la marquise, tant d'éloges me seraient suspects et je m'en défierais, car je ne les mérite pas.

CAROLINE, quittant sa place. — Oh! si, madame, papa les mérite tous... Il est si bon, si charitable, si généreux. Oh! si vous saviez tout le bien qu'il fait, et que personne ne sait que moi... pas même ma mère... Et je suis sûre que je ne sais pas encore tout.

ADAM, avec bonté. — Taisez-vous, petite fille... Ce sont quelques leçons que je vous donne... rien de plus...

LA MARQUISE. — On n'est jamais trahi que par les siens. Voilà le danger d'avoir des complices!

ADAM. — Aussi, pour punir le traître, vais-je l'emmener... Venez, mademoiselle.

LA MARQUISE, à Adam. — Êtes-vous donc si pressé? A propos, n'est-ce pas la semaine prochaine que vous donnez un bal, et que vous ouvrez enfin les salons réunis de vos deux hôtels?

ADAM. — Ma femme en avait eu la pensée... ou plutôt la pensée lui en avait été suggérée par je ne sais qui... mais elle a eu le bon esprit d'y renoncer.

LA MARQUISE. — Et pourquoi donc?

ADAM. — Pour deux raisons : la première, parce qu'il y a des personnes qu'elle ne sait comment inviter, la seconde, parce qu'il y a des personnes qu'elle ne sait comment ne pas inviter.

LA MARQUISE. — Ce n'est que cela qui vous retient! Mais cette difficulté n'en est pas une. Si j'avais l'honneur de connaître Mme Adam, je lui dirais : « Chargez moi de la lever. Je ferai votre liste, et de cette façon, consacrée par l'usage, vous serez débarrassée de la double responsabilité qui vous arrête. »

CAROLINE. — Ah! que vous êtes aimable, madame la marquise! Tu vois, papa, que, si tu y consens, il n'y aura plus maintenant de difficultés.

ADAM. — Une difficulté a disparu; mais il en reste une autre.

LA MARQUISE. — Laquelle?

ADAM. — C'est qu'ayant acheté l'hôtel de la Roche-Travers pour ma fille, il est convenable d'attendre qu'elle soit mariée, afin qu'elle en fasse elle-même les honneurs.

LA MARQUISE. — Mauvaise raison! Une fête n'empêche pas l'autre. N'est-ce pas, chère enfant?

CAROLINE. — Non certainement, madame.

LA MARQUISE. — A cet âge, on aime à danser, à briller, à plaire... Est-ce que vous pensez toujours à marier cette charmante enfant au farouche centaure qui l'emportera loin du monde? C'est vous-même, monsieur Adam, qui avez donné à votre futur gendre ce surnom qui lui restera... Vous voyez que je retiens les traits qui vous échappent.

ADAM. — La charge en sera légère à votre mémoire, madame la marquise. Je ne sais comment cela se fait, mais le mariage de Caroline, qui devrait être depuis trois mois un fait accompli, s'est trouvé remis de jour en jour sans motifs sérieux. Mme Adam prétend qu'il ne saurait avoir lieu qu'après Pâques.

LA MARQUISE. — Mme Adam a parfaitement raison; c'est, je le vois, une femme de grand sens. En effet, on ne se marie pas en carnaval, encore moins en carême... Puis, une mère désire toujours, quand sa fille a des succès, que ces succès se prolongent le plus longtemps possible, et, le lendemain du jour où Mlle Adam s'appellera Mme Rodrigues... plus de bals! plus de fêtes! plus de succès! (A Caroline.) Il ne faut plus vous abuser... Les savants détestent le monde, mais le monde le leur rend : la science et la frivolité se tournent le dos. Vous êtes trop jeune pour aller seule au bal... Y aller accompagnée de votre mère, cela peut avoir lieu une fois, par exception, mais non comme règle... (A Adam.) Ainsi, vous tenez toujours beaucoup à ce mariage, monsieur Adam?

ADAM. — Ce n'est pas moi qui y tiens, c'est ma fille. Je ne tiens qu'à ce qui fera son bonheur.

LA MARQUISE. — Mais êtes-vous bien certain, monsieur Adam, que ce sera le bonheur de cette chère enfant?

CAROLINE. — Ah! j'en suis sûre, madame.

LA MARQUISE. — Vous dites que vous en êtes sûre, chère enfant? mais à votre âge et sans expérience, on n'est sûr de rien. Il y a des comparaisons qu'on n'a point encore faites, des impressions dont on ne s'est pas encore rendu compte; il ne faut pas voir uniquement son intérieur : plus on a de fortune, et moins on vit renfermé dans son ménage. Que ferez-vous de vos deux cent mille livres de rente, si vous n'allez pas dans le monde, et si le monde — ce qu'on appelle le monde — ne vient pas chez vous? Passerez-vous toutes vos soirées à regarder votre charmant visage se refléter de glace en glace, ou les bougies de vos lustres se consumer sans avoir rien éclairé que votre ombre? Si vous n'avez pas de visites à faire, vous passerez donc invariablement toutes vos matinées à courir les ateliers de robes et les magasins de chapeaux; toutes vos journées à vous promener éternellement des Champs-Élysées au bois de Boulogne et du bois de Boulogne aux Champs-Élysées. Que ferez-vous de vos soirées? Vous irez au spectacle? Mais on ne saurait y aller tous les soirs. Croyez-en ce que je vous dis, chère enfant : la richesse est comme la noblesse, elle oblige, et l'obligation, pour n'être pas la même, n'en est pas moins impérieuse. En vous parlant ainsi avec franchise, je m'acquitte envers votre père qui vient de me donner d'utiles conseils. Je profite de son expérience; profitez de la mienne.

ADAM. — Mais Caroline, qui vous doit de si judicieux avertissements, aime les arts; elle a appris le dessin, la musique.

LA MARQUISE. — Cela ne suffit pas pour remplir les douze heures de la journée d'une femme élégante. Votre fille n'aura pas un chevalet dressé dans ses magnifiques salons, et elle ne sera pas sans cesse devant son piano à exécuter des variations ou à jouer des contredanses.

CAROLINE. — Oh! non certainement.

LA MARQUISE. — Eh bien! chère enfant, moi qui ai des filles de votre âge, laissez-moi vous dire la vérité. Que ferez-vous de tout votre luxe et de tout votre temps?

CAROLINE. — Ce que j'en ferai?

LA MARQUISE. — Oui, ce que vous en ferez?

CAROLINE. — J'accompagnerai mon mari... Nous voyagerons.

LA MARQUISE. — Voyager!... on voyage un an, on voyage une fois; mais on ne voyage pas éternellement. On part, mais on revient; et après? Avec les chemins de fer et les bateaux à vapeur, en quatre mois, on a visité toutes les villes d'Allemagne et d'Italie, tous les cantons et tous les lacs de la Suisse. Irez-vous aux eaux de Baden ou des Pyrénées? irez-vous aux bains de mer? Mais si vous épousez M. Rodrigues avec ses goûts d'étude sans fin et ses habitudes de travail sans relâche, la vie des eaux lui sera insupportable. La vie des eaux, c'est le désœuvrement errant de plage en plage, de source en source, tournant à chaque pas le dos à l'ennui, et à chaque pas le retrouvant toujours en face.

ADAM. — Eh bien! Caroline, tu ne réponds rien?

CAROLINE. — Papa, je ne sais que répondre.

ADAM. — Réponds à Mme la marquise qu'elle a raison, mais qu'elle oublie que j'ai acheté pour toi la terre de la Roche-Travers, que tu l'habiteras, et que tu t'occuperas de l'embellir pendant que ton mari, lui, s'occupera de l'améliorer. Tandis qu'il donnera l'exemple aux cultivateurs, toi, tu visiteras les malades, tu secoureras les malheureux... Quel meilleur emploi du temps pour un jeune ménage, pour un jeune mari, pour une jeune femme! Et comme il y a toujours plus de progrès à accomplir et de bienfaits à semer qu'on n'en peut semer et accomplir en toute sa vie, les journées, ainsi employées, ne seront pas trop longues; elle seront trop courtes.

LA MARQUISE. — C'est là, en effet, une noble existence; c'est celle que rêve mon fils quand il se mariera. N'est-ce pas, Roger?

ROGER. — Je n'en souhaiterais pas d'autre... Cette existence est la bonne, la vraie! Mais, pour la mener, il n'est pas besoin d'être millionnaire. A défaut d'une

vaste terre avec deux cent mille livres de rente, rien n'empêche de se contenter d'un petit domaine avec dix mille francs de revenu. Pour jouir du même bonheur, il n'y a qu'à réduire proportionnellement tout à la même échelle.

LA MARQUISE. — Mon fils parle comme un géomètre, il ne lui manque qu'un compas.

ADAM. — Dites, madame la marquise, qu'il parle en homme mûr. Rien de plus judicieux que ce qu'il vient de dire.

LA MARQUISE. — Ah! je vois que vous vous entendriez parfaitement tous les deux... vous avez absolument la même faço pne juger les choses... C'est étonnant, c'est unique... (La pendule sonne cinq heures.)

ADAM, vivement. — Déjà cinq heures!

LA MARQUISE. — Voilà une exclamation qui est une flatterie.

ADAM. — Exclamation arrachée par la crainte d'un reproche! Caroline, que va dire ta mère qui nous attend et à qui nous avons promis de venir le reprendre?

CAROLINE. — Elle aussi aura oublié l'heure... avec son grand maître des cérémonies...

LA MARQUISE. — Qui appelez-vous ainsi?

CAROLINE. — Le Baron... vous savez bien... celui que tout le monde désigne ainsi par son titre, sans jamais y ajouter son nom; celui qui me reprend impitoyablement toutes les fois qu'il m'arrive de dire familièrement *papa, maman*, au lieu de dire cérémonieusement *mon père, ma mère*, et cela m'arrive souvent, — je suis incorrigible; — celui qui nous reprend tous doctement quand l'un de nous dit *concierge*, au lieu de dire *portier*; *bonne société*, au lieu de dire *bonne compagnie*; du *champagne*, au lieu de dire du *vin de Champagne*; *je vais au bois*, au lieu de dire *je vais au bois de Boulogne*, etc.; qui nous gronde sévèrement quand, par hasard, à déjeuner, après avoir mangé des œufs à la coque, nous oublions de casser les coquilles... Oh! il ne plaisante pas! il est aussi sévère et aussi minutieux qu'un capitaine instructeur!

ADAM, en plaisantant. — Taisez-vous, méchante langue!

LA MARQUISE. — Il n'a pas tout à fait tort, le Baron.... Il y a certains mots de convention qui servent à se faire reconnaître dans la foule sans qu'il soit besoin de se nommer, comme les mots de passe servent aux militaires à se mettre en garde contre les surprises. Qui n'a pas son jargon? Est-ce que la Bourse n'a pas le sien, monsieur Adam?

ADAM. — Un affreux argot!

LA MARQUISE. — Eh bien! le monde aussi a son argot, qui varie selon l'extraction des gens ou selon... leur tact.

ADAM. — Allons donc, ma fille, partons vite...

LA MARQUISE. — Puisque le temps ne vous a pas paru plus long, je compte bien, monsieur Adam, que cett[e] première visite ne sera pas la dernière... N'est-ce pas, chère enfant, que vous viendrez me revoir avec monsieu[r] votre père?

CAROLINE. — Je reviendrai d'abord avec ma mère vous remercier, madame, de l'aimable proposition qu[e] je lui porte de votre part.

ADAM. — Les jeunes filles, quand il s'agit de bals et d[e] parures, n'oublient rien. (Affectant l'air sévère.) Venez mademoiselle, venez.

LA MARQUISE, redoublant d'amabilité. — Père grondeur ne la grondez pas trop fort. Un peu d'indulgence... San[s] adieu, monsieur Adam... Chère enfant, laissez-moi vou[s] embrasser.

CAROLINE. — Très-volontiers, madame.

LA MARQUISE. — J'allais oublier, monsieur Adam, qu[e] vous êtes amateur de tableaux : venez donc voir u[n] Boucher qui a appartenu à mon grand-père, un débris d[e] notre ancienne splendeur... un Boucher authentique mais que je suis obligée de cacher (A Caroline.) et qu[e] vous ne pouvez pas voir...

ADAM. — C'est que nous sommes déjà en retard...

LA MARQUISE. — Vous le serez de cinq minutes de plu[s]
(Elle l'entraine.)

ÉMILE DE GIRARDIN.

(La fin au prochain numéro.)

Les Ruines de l'abbaye de Jumiéges.

Ruines de l'abbaye de Jumiéges.

Jumiéges est un petit village de l'ancienne Normandie, situé à cinq lieues de Caudebec, sur les bords de la Seine, dans une presqu'île formée par le fleuve.

Les ruines, très-curieuses, de l'abbaye de Jumiéges sont situées à gauche du village. Cette abbaye de bénédictins a été fondée, vers 654, par saint Philibert, qui s'y retira avec plusieurs savants pour se livrer exclusivement à l'étude des lettres. Cette association de saints dévoués à la science nous a conservé de fort précieux manuscrits, et les bibliothèques impériales les classent, dans leurs catalogues, au nombre des plus rares et des plus authentiques.

Parmi ces savants, l'histoire a recueilli les noms de Guillaume, dit de Jumiéges; de saint Eucher, qui fut évêque d'Orléans; de saint Hugues, qui transcrivit, en les commentant, plusieurs chroniques pleines d'intérêt; de Jérôme d'Ast, qui a paraphrasé très-ingénieusement la Bible latine, et, enfin, du célèbre Léo d'Atius, le père des chroniques, qui a passé sa vie à transcrire les plus rares manuscrits de l'antiquité.

Cette abbaye était fort importante, et c'est surtout vers le treizième siècle qu'elle s'agrandit et renouvela ses règlements. La maison était tenue sur un pied d'austérité invariable; on y travaillait et on y priait. Les constructions élevées au cinquième siècle devinrent bientôt insuffisantes, et on y ajouta d'immenses bâtiments. On y trouve encore aujourd'hui les vestiges des erreurs de l'époque; le cloître a eu ses oubliettes, sa salle d'inquisition, ses chambres de torture, ses prisons, ses souterrains, etc.

La Révolution a dispersé les moines et a jeté par terre l'abbaye; mais ce qui reste encore de ces splendides constructions est fort curieux à visiter. Les deux tours sont demeurées à peu près complètes; seuls, les deux clochers qui les décoraient ont été détruits; la tourelle de droite est à moitié démolie, un petit clocheton est cependant resté intact. Les souterrains sont comblés, et de grands pans de murailles couverts de mousse et de lierre sont les derniers restes des salles immenses du monastère.

Dans l'église, on voyait jadis le fameux tombeau des *énervés*. Quelques historiens ont cru que c'était la sépulture des fils de Bathilde et de Clovis II, que l'on tonsura après leur avoir brûlé les nerfs des jambes. D'autres, et ce sont les plus dignes de foi, assurent que Charlemagne y fit enterrer les ducs de Bavière, Tassillon et Théodo[n] qu'il avait cloîtrés dans ce couvent. Enfin, en 14[..] Agnès Sorel, après sa brouille avec le Dauphin, vint [à] Jumiéges rejoindre le roi Charles VII. Elle y mourut qu[el]ques jours après son arrivée, empoisonnée, dit-on, [par] le Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Ces ruines, situées à quatre lieues de Rouen, sont [le] but de très-fréquentes promenades. Le propriétaire [ac]tuel, grand amateur d'antiquités, qui possède une m[a]gnifique collection de curiosités normandes, a ach[eté] fort cher, il y a quatre ans, ces ruines antiques. Il a [fait] restaurer quelques parties qui menaçaient de s'écroul[er] et a entouré les vieilles constructions d'une solide m[u]raille, supportant d'élégantes coupes de bronze et [de] marbre. Un parc magnifique attenant à la propriété [s'é]tend au loin, et de toutes les allées on aperçoit les d[eux] tours qui élèvent dans les airs leur front décapité, e[t le] vieux donjon qui est aujourd'hui le repaire de tous [les] oiseaux de nuit. — Notre dessin offre une vue fort exa[cte] de ces ruines, prises sur les lieux mêmes par un tour[iste] qui a bien voulu nous communiquer ses souvenirs.

EDMOND DE SAINT-POINT.

Le brigadier général Henry Havelock.

Lorsque, au commencement du mois d'octobre dernier, nous tracions à grands traits, dans ce journal, la biographie de cet officier supérieur, nous étions loin de prévoir que nous aurions à y inscrire aussitôt sa notice nécrologique. Nous faisions remarquer le hasard providentiel qui l'avait toujours protégé sur les champs de bataille. Sa valeur était celle d'un officier de fortune, il se jetait au milieu du danger avec une ardeur qui entraînait, qui enlevait ses soldats; dans des combats comme dans celui de Sabraon, il eut jusqu'à trois chevaux tués sous lui, et cependant jamais il n'avait reçu une blessure. Cette chance heureuse lui a été fidèle jusqu'à la fin; s'il est tombé au champ d'honneur, ce n'est ni sous le fer ni sous le feu de l'ennemi : c'est sous l'excès des fatigues qui ont livré son corps affaibli aux coups du mal qui l'a moissonné. Henry Havelock a succombé au milieu des plus éclatants succès. Vainqueur à Futlaypore, à Aoung, à Cownpore, il venait de recouvrer Lucknow comme il avait déjà reconquis Ooanao et Busseerut, lorsqu'il a été enlevé par une maladie imprévue à cette glorieuse succession d'exploits et à la confiance de son armée.

Cette perte a été profondément sentie par l'Angleterre, qui manifeste, chaque jour, ses justes regrets par les honneurs qu'elle rend à la mémoire de ce guerrier illustre. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons rapporté de ses campagnes; il est un autre point de sa carrière qu'il nous paraît plus utile de mettre en lumière.

Sir Henry Havelock n'était pas seulement un soldat intrépide, c'était un esprit studieux et ce qu'on peut appeler un officier savant. Ses études linguistiques sur les divers dialectes indiens lui permirent de rendre des services signalés à la Compagnie des Indes dans ses rapports et ses négociations avec les divers peuples des deux presqu'îles du Gange. Il fut un des plénipotentiaires chargés de poser les bases de l'alliance que l'Angleterre contracta en 1826 avec les cours d'Ava et de Pegu; il fut successivement attaché comme interprète à l'état-major du général Elphiston, lors de l'expédition dans le Punjaub, et à ceux des généraux Pollock et sir John M'Caskill lors des campagnes dans le Kohistan.

La paix n'était pas pour lui un temps de repos, son esprit studieux savait donner un emploi utile à ses loisirs; c'est ainsi qu'on le vit consacrer l'époque de calme dont jouirent les Indes anglaises après l'expédition d'Ava, à tracer le récit de cette guerre. On lui doit également une histoire remarquable de l'expédition de l'Afghanistan, aux opérations militaires de laquelle il prit la part la plus glorieuse. Sa narration claire et concise prend parfois une animation et une couleur qui rappellent le style des Commentaires de César.

FULGENCE GIRARD.

Le brigadier général sir Henry Havelock.

Villa Saint-Vallier.

La villa Saint-Vallier a vu s'accomplir un exploit cynégétique très-rare dans les environs de Nice.

La villa Saint-Vallier est une des plus charmantes maisons de plaisance de l'Italie septentrionale, si riche, particulièrement sur le littoral, en résidences célèbres. Nous donnons une vue de son site, un des plus riants paysages de cette côte ligurienne, le pays des oliviers, des orangers et des fleurs. Telle est la beauté pittoresque de la perspective que l'œil embrasse de ce frais plateau, qu'il était devenu, l'hiver dernier, le but fréquent des promenades de S. M. l'impératrice de

Vue de la villa Saint-Vallier, à Nice.

Russie, attirée d'ailleurs par l'accueil respectueusement sympathique qu'elle y recevait de la propriétaire, Mme la marquise de Saint-Vallier. Mme la marquise de Saint-Vallier, une gracieuse Parisienne, est, comme on le sait, la fille de M. le comte de Breteuil, membre du Sénat.

Ce fut dans les dépendances de cette villa que s'abattit, la semaine dernière, un de ces grands aigles que l'on ne rencontre que sur les sommets des Alpes. Prévenu de la présence de ce visiteur extraordinaire, M. d'Agrain, fils de Mme de Saint-Vallier, s'arme à la hâte d'un fusil double dans lequel il fait glisser deux balles, et se dirige vers le point où le noble oiseau lui était signalé. M. d'Agrain justifia la réputation de grand chasseur et de tireur habile dont il jouit dans le pays. Un seul coup lui suffit pour abattre cette belle proie, dont l'envergure n'était pas moindre de trois mètres.

LÉO DE BERNARD.

Meeting anglo-américain à l'hôtel Meurice.

Les Anglais et les Américains résidant à Paris n'ont pas voulu rester en dehors du mouvement généreux que l'attentat du 14 janvier a suscité dans l'opinion universelle. Un nombreux *meeting* a eu lieu la semaine dernière, rue de Rivoli, dans la vaste salle de l'hôtel Meurice, sous la présidence de lord Gray of Gray, pair d'Irlande. Cette assemblée a voté, avec la plus chaleureuse unanimité, une adresse où se trouvent exprimés l'indignation douloureuse que lui a causée ce forfait et son bonheur que Leurs Majestés aient échappé à cette machination horrible. C'est ce *meeting* que représente notre gravure.

Une commission de vingt membres, au nombre desquels se trouvaient lord Gray, l'honorable président, lord Rollo, sir Richard Dallos, sir S. Northcott, le R. Spencer, évêque, le général Waters, sir H. Hourl, baronnet, etc., a été chargée de présenter cette adresse à Leurs Majestés.

Delaunay.

Un bal de bienfaisance, à Nice.

Nice est complétement remise de la petite terreur dont l'avait frappée un instant l'apparition d'un hôte terrible, faut-il le nommer par son nom?... le typhus! Le spectre sinistre n'a fait que passer, il a fui, et Nice s'est bientôt rassurée; la preuve, c'est qu'elle danse. Excellent spécifique d'ailleurs contre toutes les *influenza*, contre toutes les pestilences, que le bruit des orchestres et l'éclat des lustres.

Nous avons une raison toute particulière de parler de la fête qui vient de réunir dans la salle de spectacle l'aristocratie locale et toute la brillante colonie d'étrangers que Nice et ses environs possèdent cet hiver, c'est que ce bal était donné par la Société française d'assistance : c'était à la fois une soirée de plaisirs et une œuvre pieuse; c'était une joie féconde qui devait retomber ailleurs en secours, en bonheur. Tout cet éclat, ces lampes, ces candélabres, ces lustres devaient aller dans les ténèbres de leurs froids réduits réchauffer et ranimer bien des malheureux.

Aussi avait-on trouvé les plus beaux noms français et étrangers pour accepter l'initiative de ce bal. Il nous suffira de citer parmi les dames patronnesses : S. A. I. la grande-duchesse Stéphanie de Bade, la princesse Soukosaneth, les duchesses de Croy et de Sagan, les marquises d'Adda, de Saint-Aignan, de la Tour du Pin, Paulucci et de Saint-Vallier, les comtesses Kisseleff, Diesbat, Laurenti-Ribaudi, de Rayneval, etc., pour apprécier l'importance que dut avoir cette fête.

Le bal commença immédiatement après l'arrivée de la grande-duchesse. Son Altesse Impériale fut reçue par les commissaires du bal, présidés par M. le comte de Barrème, qui lui adressa un discours de remercîment et de félicitation, en lui offrant un magnifique bouquet. A deux heures du matin, on dansait encore.

F. G.

L'Audacieuse au mouillage du Bocca-Tigris.

Nous avons fait connaître, dans notre dernier numéro, le mouillage occupé par la division de l'amiral Rigault de Genouilly, à l'embouchure du Chou-Kiang, et la position prise par la flotte britannique.

Une nouvelle reconnaissance a été poussée depuis jusqu'en vue des murs de Canton. La frégate française l'*Audacieuse*, battant le pavillon amiral et ayant à son bord le commissaire impérial M. le baron Gros, a quitté la baie de Castle-Peak et, remontant le Chou-Kiang, est allée rallier l'amiral britannique, avec qui elle devait opérer son exploration. Notre gravure représente le moment où l'*Audacieuse* jette l'ancre par le travers du *Bocca-Tigris*, aux salves de la division anglaise.

Le capitaine MAC'VERNOLL.

Londres et le Mariage.

L'espace nous manquant pour l'insertion complète de notre correspondance anglaise, nous en extrayons le passage suivant :

La semaine qui vient de s'écouler à Londres peut être appelée la semaine des *princes allemands* : ils en ont eu tous les honneurs. La cause du passage de ce brillant concours d'étrangers dans la plus grande des villes, vous la connaissez : l'union de la première princesse du sang britannique avec le fils du premier prince de Prusse.

Le lundi (c'était le grand jour), entre Buckingham-Palace et Saint-James Park la foule était immense. Et cependant pourquoi tant de peine et tant de mal, et tant de luttes? Que de gens venus pour ne rien voir, ou n'apercevoir que passant au grand trot quelques voitures de cour, en tenue fort ordinaire.

Mais au dedans du vieux palais de Saint-James, ce fut un grand et royal aspect, d'une étiquette superbe, d'une magnificence vraiment peu comparable. Alors il y eut cortége, et le plus solennel et le plus touchant qui se puisse voir.

La royale fiancée s'avançait conduite par le prince Albert et le roi des Belges. Dans toute cette pompe, dans tout ce faste si digne de sa maison, elle m'apparut comme l'étoile du ciel la plus douce au regard, et on ne pouvait avoir alors, à son aspect, sur son passage, d'autres pensées que celles exprimées par tout Londres en mille inscriptions de formes diverses : « que le bonheur soit à jamais durable pour la princesse royale. »

ARMAND BASCHET.

COURRIER DU PALAIS.

... A peine le jugement eut-il été prononcé qu'un homme se précipita hors de la salle d'audience : il se jeta dans un dog-cart élégant qui l'attendait devant la grille aux faisceaux dorés et qui partit comme une flèche. Dix minutes après, il s'arrêtait au pied du temple corinthien où la Bourse tient ses assises, franchissait le tourniquet, gravissait l'escalier, et perçant la foule des joueurs, des marrons et des remisiers, s'élançait tout haletant jusqu'au sanctuaire, en s'écriant: « Sauvés! sauvés! »

Le soldat qui annonça la victoire de Marathon ne produisit pas, dans le conseil des archontes, une sensation plus vive que le jeune commis dans le sein du parquet.

A sa vue, ce chœur de soixante voix qui hurle incessamment autour de la *Corbeille* se tut comme sous l'injonction d'une baguette magique: on craignait d'avoir mal entendu. Quand il ne fut plus permis de douter, ce fut une joie, un délire. Les opérations furent suspendues. On vit le moment où les excentricités de *Royal-Exchange* allaient se reproduire, où les *brokers* parisiens allaient relever sur leur tête les basques de leur habit, faire sauter en l'air les chapeaux de leurs voisins, et se bombarder de balles de papier en entonnant un hymne patriotique.

Les agents de change avaient bien raison de se réjouir: ils venaient de l'échapper belle. Que M. Duboy eût gagné son procès, et chaque office d'agent de change eût valu un peu moins qu'une étude d'huissier ou un fonds de marchand de vin.

Il paraît que le beau-père de M. Duboy avait eu la malheureuse idée d'aventurer la dot de sa fille sur ce qu'on est convenu d'appeler le tapis vert de la Bourse. La chance avait mal tourné, et la dot de Mme Duboy se trouvait à peu près engloutie, lorsque M. Duboy apprit qu'une partie des valeurs remises à titre de couverture par son beau-père se trouvait encore entre les mains de l'agent de change, M. Moreau. Il les fait saisir, et un procès s'engage.

M. Moreau, qui est, assure-t-il, créancier du beau-père, refuse de restituer les valeurs.

— Mais, lui dit M. Duboy, mon beau-père a joué à la Bourse, et c'est là — vous devez le savoir — un délit que le Code pénal punit d'un mois à un an de prison et de 500 fr. à 10,000 fr. d'amende. Vous avez prêté votre ministère au coupable, vous l'avez aidé obligeamment à dissiper la dot de ma femme : vous me devez compte aujourd'hui de toutes les sommes qui se sont fondues dans ces opérations illicites, ou tout au moins des courtages que vous avez indûment perçus.

A quoi l'agent de change a répondu :

— Votre beau-père a fait des opérations sérieuses: eût-il joué, vous n'auriez rien à dire : lisez le Code civil que vous avez trop négligé pour le Code pénal, et vous y verrez que le joueur qui perd n'est pas admis à se faire rendre ce qu'il a volontairement payé.

Et le tribunal lui a donné raison.

On a exhumé, à propos de cette affaire, une foule de vieux documents législatifs ou judiciaires concernant les agents de change. L'un d'eux, l'arrêt du conseil de 1724 — qui est encore exécutoire, — exige, entre autres conditions, que tous les membres de la compagnie professent la religion catholique. Mais, depuis 1789, la liberté des cultes a fait bien des progrès, surtout dans le temple du Trois pour cent, et, si l'ancien décret était remis en vigueur, il est au moins trois démissions que l'on pourrait citer, à moins que, Plutus aidant, le Dieu des chrétiens ne l'emportât sur le Dieu des juifs.

Encore une évasion à ajouter à la liste des évasions fameuses. Après Latude, après Lavalette, après Sidney Smith, l'*Adriatic*. Il est dommage que ce dernier ne soit pas de sa personne aussi intéressant que ses devanciers; car son aventure ne manque pas d'une certaine originalité.

L'*Adriatic* est un navire américain. Son capitaine, — comme il convient au citoyen d'un peuple libre, — a pour principe de s'affranchir des règles que le droit des gens a prescrites pour la police des mers. Il naviguait donc par la nuit et par la brume, sans lanternes, sans feux, sans aucun signal qui pût indiquer sa marche. La voie salée est bien un peu plus large que le macadam du boulevard ; il n'est pas impossible cependant que deux navires s'y rencontrent: l'événement ne l'a que trop prouvé. Dans la nuit du 2 novembre, nuit totalement privée de lune et d'étoiles, l'*Adriatic* aborda violemment le *Lyonnais*, vapeur français, malgré les trois feux brillants que celui-ci avait à son bord et qui signalaient son approche. Le choc avait été terrible; il fut fatal au *Lyonnais* qui sombra avec presque tout son équipage, ses nombreux passagers et sa riche cargaison. Cent cinquante créatures vivantes disparurent dans les flots. Quant à l'*Adriatic*, sans s'inquiéter des désastres qu'il laissait derrière lui, il continua tranquillement sa route, et son livre de bord ne mentionna même pas le terrible abordage qui avait eu lieu.

Quelques mois après, il avait l'audace de se présenter à la Ciotat. Les armateurs du *Lyonnais*, MM. Gauthier frères, l'y firent saisir. On plaida. Après avoir échoué en première instance, les armateurs français triomphèrent devant la cour d'Aix qui maintint la saisie de l'*Adriatic*.

On se méfiait du prisonnier : on l'avait désarmé de ses agrès et conduit sous bonne escorte à Marseille. Dans le même port se trouvait un autre navire américain, le *Meaher*, également en fourrière pour quelque peccadille du même genre. Son capitaine vint s'amarrer à côté de l'*Adriatic*. Bientôt les chaînes du *Meaher* eurent passé dans les flancs de son voisin, qui reçut de lui en même temps un gréement complet. Le capitaine de l'*Adriatic* avait, en outre, acheté dans le port trois canons, des armes et de la poudre qu'il avait fait porter à son bord. Les préparatifs terminés, il choisit une nuit obscure, et, à trois heures du matin, aidé de son compatriote, il franchit la passe du vieux port. Le canot de la douane hèle les fugitifs : — Avez-vous des papiers? — Oui. — Sont-ils en règle? — Oui. — Comment s'appelle le navire? — La *Lune*. — Passez.

Et qu'on dise que les Américains n'ont pas d'esprit!

Le lendemain seulement, on s'aperçut de l'évasion. Le *Chacal* fut lancé à toute vapeur sur les traces du prisonnier à voiles. Il a de bonnes dents, le *Chacal*; mais pourra-t-il prendre la *Lune*, — qui a sur lui un jour d'avance? Les paris sont ouverts sur la Canebière.

Une correspondance locale, en dénonçant la fugue du navire yankee, pense qu'elle est de nature à amener de graves complications. Je ne vois pas cela. Je vois ici purement et simplement une question d'extradition analogue à celle qui s'est élevée pour les caissiers du chemin de fer du Nord. Je souhaite seulement aux armateurs du *Lyonnais* de ne pas rencontrer parmi leurs adversaires le facétieux Busteed. Vous vous rappelez sans doute cet avocat américain qui demandait au consul de France s'il était bien le consul, si le gouvernement qui l'accréditait n'était pas un faux gouvernement, si les codes qu'il produisait n'étaient pas biseautés. Ah! ce sont de terribles hommes que nos confrères d'outre-mer! L'abbé de Gondi montrait un poignard sous sa soutane, l'avocat américain aime à faire badiner sous sa robe le canon d'un *revolver*. On échange à l'audience des gestes menaçants, on s'arrache les pièces et les actes sous les yeux du juge. Voilà qui est plaider. Et quelle âpreté dans la défense, quelle vigilance continuelle aux intérêts du client et au gain de son procès! Un avocat français qui arrive de New-York me racontait ceci :

Un *barrister* américain venait de plaider : son adversaire répliquait. L'affaire paraissait tourner mal pour le premier, dont le front cependant s'épanouissait de plus en plus. — Mais il me semble, lui dit tout bas notre confrère, que votre affaire est mauvaise. — Oh. yes! répond l'autre en baissant la tête avec onction. — Détestable. — Oh! yes! — Il n'y a rien à répliquer à ce que dit votre adversaire. — Oh! yes! — Vous allez perdre votre procès. — Oh! yes! — Comment, alors, vous en êtes-vous chargé. — Oh! yes! — Oh! yes! oh! yes, dit notre confrère intrigué; et pourquoi diable me répondez vous toujours: Yes! Ne voyez-vous pas que le juge nous regarde? — Eh bien! — Eh bien! il ne faut pas qu'il croie que vous trouvez mon affaire mauvaise, son jugement en serait influencé.

N'est-ce pas superbe, et Pathelin, l'avocat normand, en a-t-il trouvé de meilleures?

L'industrie a ses martyrs obscurs. Cette merveilleuse *pâte tendre*, dont les amateurs se disputent les fragments à prix d'or, sait-on à combien d'êtres elle a coûté la vie! Les souffleurs de verre, les ouvriers qui couvrent de céruse la toile où l'artiste tracera son chef-d'œuvre, à quels dangers ne sont-ils pas exposés? La philanthropie moderne s'est préoccupée — et elle a eu raison — de l'action des manipulations chimiques sur la santé des travailleurs ; au blanc de plomb, elle a voulu substituer le blanc de zinc. L'industrie a accepté l'innovation ; mais l'art a fait ses réserves, et voici que d'un procès récent engagé entre M. Gudin et son marchand de couleurs, M. Ottoz, vient de sortir une protestation éclatante en faveur de la céruse.

Plusieurs toiles préparées au blanc de zinc avaient été livrées par M. Ottoz à M. Gudin. Sur l'une d'elles, l'artiste avait peint une Vue des côtes d'Asie, qu'un amateur de Munich lui avait payée 8,000 francs; sur une autre une Bataille navale commandée par le musée de Versailles ; sur une troisième, une Vue du Vésuve, qu'un membre du Parlement anglais lui avait achetée d'avance 12,500 francs. Ces deux dernières peintures n'étaient pas encore terminées et déjà elles se gerçaient et se fendillaient de toutes parts. M. Gudin essaye de les restaurer et les recommence en partie: les craquelures se reproduisent. En même temps revient, de Munich, la Vue des côtes d'Asie : ce n'était plus une peinture, c'était une mosaïque, et l'artiste dut restituer la somme qu'il avait reçue.

A quelle cause attribuer cette série d'accidents? M. Gudin n'en trouva qu'une : la mauvaise préparation des toiles sur lesquelles M. Ottoz avait, sans l'en prévenir, subst

… le blanc de zinc au blanc de plomb. M. Ottoz ne … une autre dans la manière dont peignait M. Gudin … l'emploi excessif qu'il faisait de pommades dessic… On a expertisé, on a plaidé, et l'artiste, en fin de compte, a gagné son procès. Les dommages-intérêts dus à M. Ottoz n'ont pas été évalués à moins de 12,000 francs. Les actionnaires de la Vieille-Montagne se cotiseront-ils pour indemniser ce martyr du blanc de zinc ?

… re l'Espagne, le pays des mendiants pittoresques, … des picaros et des trabucayres ! Il n'y a plus … brigands italiens, l'Opéra-Comique les a tués. En … les gendarmes ont extirpé le *banditisme.* A l'heure … est, de Constantinople à Smyrne, de Smyrne à Damas, de Damas au Caire, à Jérusalem ou à la Mecque, on voyage aussi sûrement que de Paris à Saint-Cloud. Mais … de vous hasarder sur la route d'Oviédo à Pena… et vous y retrouverez encore le soldat de Gil Blas, … son escopette appuyée sur deux bâtons croisés. C'est … le vieux système ; en Navarre et en Catalogne, on pro… autrement. Un brave négociant se promène pour … plaisir ou ses affaires… on l'enlève et on l'emmène dans la montagne. — Il y a toujours un peu de montagne dans ce délicieux pays. — Quand le prisonnier est en lieu sûr, on évalue sa personne d'après un tarif gradué par classe, — dans le genre de celui de nos pompes funèbres, — on fixe sa rançon et on lui laisse la liberté d'écrire à sa famille. Il va sans dire qu'il la supplie d'envoyer au plus tôt la somme réclamée. La famille hésite-t-elle ? s'avise-t-elle d'avertir la police ? les bandits ont prévu le cas. Ils enlèvent habilement une oreille à leur prisonnier et la font parvenir aux parents retardataires. Le pauvre diable est ainsi découpé en détail, jusqu'à ce que le prix de la rançon ait été acquitté. Ce que je raconte là n'arrive pas tous les jours. Plus souvent la menace précède l'action, et comme les trabucayres sont généralement connus pour des gens de parole, on a soin, en les désintéressant, de leur épargner la besogne.

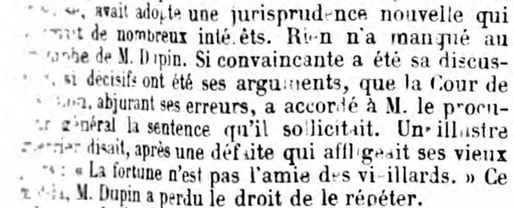
Voilà de jolies mœurs, sans nul doute. Par malheur, il en est des mœurs comme des plantes, elles ne changent pas impunément de climat. C'est ce que n'a pas su comprendre Lortez.

Lortez habite Paris. En sa double qualité d'Espagnol et de gueux, il s'est souvenu du procédé employé pour battre monnaie par certains de ses compatriotes. Il a écrit à un autre Espagnol une lettre signée d'une croix, par laquelle celui-ci était invité, sous peine d'assassinat, à déposer chez le concierge de la maison *strada* Geoffroy-Lasnier, nº 10, une somme de 200 réaux. Il s'était mal adressé. M. Mosquera est bien Espagnol ; mais il y a longtemps qu'il a quitté son pays, et il a eu le temps d'en oublier les traditions. Il est allé tranquillement déposer la missive chez l'alcade du quartier des Quinze-Vingts, qui s'est empressé de mettre deux alguazils aux trousses de Lortez. Une condamnation à quinze mois de prison s'en est suivie. Et ce bon Lortez qui s'imaginait qu'il n'y a plus de Pyrénées !

Le Palais a été témoin d'un grand événement. Après une parenthèse de six années, M. Dupin a fait une rentrée solennelle à l'audience de la Cour de cassation. Mme Cruvelli, rentrant dans la *Norma,* n'eût pas excité plus de curiosité — ajouterai-je : et plus d'enthousiasme ? En posant le pied sur le parquet de la grande chambre, le vieil Antée avait repris toute sa vigueur. Jamais la science du droit n'avait été maniée avec plus de liberté, de verdeur, d'originalité ; c'était comme une sève nouvelle qui montait aux lèvres de l'orateur, d'où elle se répandait sur l'auditoire en saillies piquantes, en traits … et acérés. Sous cette éloquence incisive, sous … logique animée comme la passion, l'aridité du sujet … complétement disparu. Il s'agissait d'une question … sur laquelle la Cour de cassation, flottante et …, avait adopté une jurisprudence nouvelle qui … de nombreux intérêts. Rien n'a manqué au triomphe de M. Dupin. Si convaincante a été sa discussion, si décisifs ont été ses arguments, que la Cour de cassation, abjurant ses erreurs, a accordé à M. le procureur général la sentence qu'il sollicitait. Un illustre … disait, après une défaite qui affligeait ses vieux … : « La fortune n'est pas l'amie des vieillards. » Ce …, M. Dupin a perdu le droit de le répéter.

La grande bataille entre MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet est engagée. A samedi les détails.

PETIT-JEAN.



Théâtre-Français : *Feu Lionel, ou Qui vivra verra,* comédie en trois actes, en prose, par MM. Scribe et Charles Potron. — Gaité : *Les Fiancés d'Albano,* drame en cinq actes et en six parties, par M. Dennery. — *Le Fils naturel.*

M. Scribe n'aura pas à se plaindre de ses contemporains ; jusqu'au dernier moment, on lui aura fait la part et la place large. On a pour cette activité sexagénaire des égards qu'on n'a pas toujours eus en France pour le talent et même pour le génie. Il ne mourra pas dans le sombre comme Corneille ; il s'en ira au son de son dernier opéra, au bruit de sa dernière comédie.

Cependant, le voilà qui s'installe commodément au Théâtre-Français ; *Feu Lionel, ou Qui vivra verra,* n'est que l'hôte des **Doigts de fée,** entrés en répétition depuis quelques jours. Le public très-distingué de la rue Richelieu a fait semblant de sourire aux aventures de ce *Feu Lionel,* héros vulgaire se démenant dans le tourne-broche d'une intrigue rouillée. Après avoir tout préparé pour son suicide, après avoir envoyé des lettres d'invitation pour son propre convoi, ce Lionel se ravise ; il vivra pour aimer, pour épouser et finalement pour hériter de deux millions. Les millions de M. Scribe, l'homme qui s'est le plus ruiné en héritages, en dots et en majorats de théâtre, ont été salués par une douce explosion de joie.

Au moins, il n'y a de prétention, dans *les Fiancés d'Albano,* ni à la nouveauté, ni à l'esprit, ni au style ; c'est un mélodrame, qui affiche peut-être un peu trop le parti pris de n'être qu'un mélodrame, mais qui intéresse, qui poigne et qui empoigne, selon le vocabulaire du boulevard de la vengeance et de l'assassinat. Des haines de famille, des pénitents, une scène de confession…. nous en aurions pour huit jours à démêler les fils (quoique la plupart soient bien blancs) de cette action gordienne. On a nommé M. Dennery ou d'Ennery, seul ; mais quelques familiers de coulisses affirment avoir reconnu dans *les Fiancés d'Albano* une collaboration qui avait déjà porté bonheur au *Masque de poix* de M. Autier.

Nous en sommes fâché pour notre critique blond, mais, à présent que nous avons vu et lu *le Fils naturel,* nous lui dirons qu'il a exagéré l'importance d'une pièce à laquelle il n'a manqué que le théâtre de l'Odéon pour obtenir un succès d'estime. On ne nous prêtera point la pensée de réagir, en compagnie d'un ou deux critiques dont le goût public a déjà blâmé le brutal pessimisme, contre une réputation naissante et contre un talent légitimé de reste ; mais on nous permettra de tailler dans la forêt de l'enthousiasme, qu'on n'a peut-être élevée vis-à-vis de M. Alexandre Dumas fils qu'avec l'intention lointaine de la faire tout à coup marcher contre lui comme la forêt de *Macbeth.*

L'insuffisance de ce plaidoyer en faveur des enfants illégitimes a été reconnue par toute la presse. L'auteur a eu le tort radical d'élire une exception et d'entourer son client de tous les dons de la fortune et du hasard ; or, du moment que la lutte est supprimée pour le fils naturel, l'intérêt s'amoindrit, les conséquences prennent simplement des proportions d'arrangements et de convenances ; la leçon reste sans fruit, parce que l'exemple est sans force.

Comme plan et comme exécution, la pièce ne nous paraît pas non plus offrir cette harmonie que nous faisait prévoir notre correspondant. L'action s'y brise à deux places, après le prologue et après le deuxième acte. Engagé comme drame, *le Fils naturel* se termine en vaudeville, ou, ce qui vaut moins encore, en petite comédie bourgeoise ; on y sent un parfum de *l'Enfant trouvé,* de Picard et de M. Mazères ; ces lazzis, après l'élévation du début déroutent le spectateur et blessent le sens moral. On avait fait provision d'attendrissement pour un père et un fils ; et voilà justement ce père et ce fils qui, jouant au plus fin, vous prient, en raillant, de remettre votre mouchoir dans votre poche et d'attendre une occasion meilleure. Ce père, qui était, avant tout, humain, c'est-à-dire possible, au commencement, descend par gradation jusqu'à la caricature, et encore à la caricature sans esprit, à la caricature vieillie ; il trouve que son fils « est *un gaillard* », il fait des plaisanteries sur la Chambre, c'est un Cassandre ; on le désigne dans les derniers actes sous le nom du *papa,* du *cher papa,* et l'on détourne les yeux de lui. Ce n'est plus un visage, c'est un barbouillage. M. Dumas fils n'a pas d'excuse d'avoir fait un comparse de celui qui devait être le second type de sa comédie : — le père !

La mère est touchante, comme toutes les mères ; elle souffre, elle pleure, elle aime ; c'est la figure sur laquelle on se repose et qui délasse des grimaces. Mme Rose-Chéri est très bonne dans ce rôle ; elle fait du prologue une pièce entière, qu'au besoin elle pourrait détacher du reste de l'ouvrage et jouer isolément.

Mais les autres caractères ! — D'abord, c'est le général et sa sœur, du *Gamin de Paris,* deux êtres qui se querellent, et dont l'un soulève des axiomes de cette force : « C'est l'homme qui fait le titre et non le titre qui fait l'homme. » — C'est ensuite un notaire de l'école du bon sens, farceur comme le bon sens, grossier comme le bon sens, philosophe comme le bon sens, et dont voici la théorie : « Le but de la nature est que l'homme *ait beaucoup d'enfants,* qu'il les élève bien pour qu'ils soient utiles, et qu'il les aime bien pour qu'ils soient heureux. Se marier quand on est jeune et sain, choisir *dans n'importe quelle classe* une bonne fille franche et saine, l'aimer de toute son âme *et de toutes ses forces,* en faire une compagne sûre et une mère *féconde,* travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie : voilà la vérité. » Jusque-là, c'est très-bien ; mais ce notaire, qui est bien moins un notaire qu'un lapin, a le tort d'ajouter : « *Le reste n'est qu'erreur, crime ou folie.* »

Ah ! non, non. Le reste, c'est l'étude, c'est la science, c'est la poésie ; votre franchise et votre santé ne valent pas ce reste-là, ami notaire. Pas de théorie, s'il vous plaît !

Il fallait un amour au *Fils naturel* ; l'auteur lui a créé une héroïne, très-jolie, mais sur laquelle les traits de la sympathie viennent se fausser et s'émousser comme sur un bouclier de diamant. Cédons la parole à M. Alexandre Dumas fils :

« HERMINE. — Vous rappelez-vous le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

» JACQUES. — Le 6 mai. Vous aviez une robe blanche à petites fleurs bleues. Vous étiez coiffée d'un grand chapeau de paille ; sur votre bras gauche était jetée une écharpe de mousseline ; de votre main droite, qui tenait *un bouquet de fleurs des champs,* vous releviez un peu votre jupe pour ne pas la mouiller, car il y avait de la rosée dans l'herbe, si bien que je pus voir *que vous avez des pieds charmants. Est-ce bien cela ?*

» HERMINE. — *Parfaitement…* continuez.

» JACQUES. — *Vous alliez boire du lait* à la ferme *voisine* ; moi, je passais. Je vous suivis. Je n'osai cependant pas entrer dans la ferme où vous entriez avec votre tante.

» HERMINE. — Vous m'avez attendue à la porte.

» JACQUES. — Vous saviez que j'étais là.

» HERMINE. — On voit tant de choses derrière soi.

» JACQUES. — Quand vous avez quitté la ferme, j'étais caché derrière un buisson, dans un pli de la colline. Il vous fallait descendre un petit sentier fort étroit et dont les pierres s'égrenaient sous vos pieds. Vous aviez peur. C'est alors que vous m'avez aperçu de nouveau et que, *voulant faire la brave,* comme il arrive à toute jeune fille en présence même du jeune homme le plus indifférent, vous vous êtes élancée, au risque de tomber. Dans cette course rapide, vous aviez perdu le bouquet de bluets, de boutons d'or et de marguerites que vous teniez à la main. Je me précipitai, je le ramassai et je vous le remis, en ayant soin de garder une fleur pour moi. Vous me dites : Merci. — Je m'éloignai, — je me retournai plusieurs fois. Et je revins le lendemain sur la même route. — Je vous aimais. »

C'est joli, assurément. Mais jamais le cœur ne s'attifa de la sorte et n'emprunta, même entre jeunes gens du meilleur monde, des rubans aussi brillants et surtout aussi lisses. La période est tirée à quatre épingles ; rien de moins, rien de trop ; *le pli de la colline, les pierres égrenées, la rosée dans l'herbe, le bouquet de bluets et de boutons d'or,* c'est la quintessence de nos poëtes modernes. — Eh bien ! d'un amour qui s'exprime ainsi, de cet amour de dilettante, nous ne donnerions pas cher, je vous assure. Jacques et Hermine sont des peintres en ce moment ; ils *blaireautent,* pour nous servir d'une phrase d'atelier. L'attitude de ces deux jeunes gens est d'ailleurs inouïe : ils ont la gravité innée et la sagesse infuse ; ils connaissent la vie, ils connaissent le Code, ils connaissent tout. A chaque instant, on tremble d'entendre tomber des lèvres de l'héritière une phrase de cette nature : « Elle est forte, celle-là ! » Ou bien : « On ne me met pas dedans, moi ! » Plus tard, Jacques rencontre Hermine dans un salon, après dix-huit mois d'absence, et lorsque leurs deux familles sont brouillées. Il va solennellement à elle, et, tout haut : « Bonjour, Hermine, lui dit-il. — Bonjour, Jacques, répond-elle. — Vous n'avez pas douté de moi ? — Pas un seul instant. — Ni moi de vous. » Et comme les parents s'effarouchent, la jeune fille répond : « Nous nous tendons franchement la main devant tout le monde ; ce qui me paraît plus convenable que d'attendre une occasion de nous parler tout bas dans un coin. » Etranges tourtereaux ! Ils feront un joli couple peut-être ; mais ce n'est pas chez eux que nous voudrions avoir notre couvert mis tous les jours.

Dans un recueil plus spécial que celui-ci, nous pourrions étendre nos critiques ; ici, nous devons nous résumer. *Le Fils naturel* nous semble une comédie fausse, pénible, lente par système, et procédant soudain par des éclats d'une vigueur inutile. Des pièces non remarquées nous ont quelquefois offert un assemblage plus imposant de qualités. Le style, ou plutôt l'esprit, ou plutôt encore l'image, est ce qui fera vivre peut-être au delà de la durée moyenne la nouvelle œuvre de M. Dumas fils. Mais il faudra qu'il se décide à retrancher quelques saillies suspectes du genre de celle-ci. C'est une grande dame, très-fière et très-hautaine, qui demande un instant d'entretien au marquis d'Orgebac : « — Est-ce un secret que vous avez avec Mme Sternay ? dit-elle ; alors, je vous retiens après elle. *Il n'y a pas besoin de prendre un numéro* ! »

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Opéra-Comique : *Les Désespérés,* opéra-comique en un acte, de MM. de Leuven et Moinaux, musique de M. Bazin. — Bouffes-Parisiens : *Simone,* opérette de M. de Léris, musique de M. de Laforesterie. — Folies-Nouvelles : *Le Loup-Garou,* opérette de M. Jules Delahaye musique de M. Adolphe Nibelle. — Nouvelles.

L'Opérette a sa place marquée dans l'art moderne ; c'est l'Opéra-comique réduit avec intention à des formes modestes et non chétives pour cause d'impuissance, petites et non mesquines en signe de décadence ; c'est l'inauguration ou, si vous l'aimez mieux, la restauration d'un genre qui a eu jadis ses beaux jours sous des poëtes à la muse légère, sous des musiciens à l'humeur enjouée. C'est, je veux le dire encore, un genre parfaitement arrêté, si bien caractérisé même, qu'à Paris on lui a bâti deux petits temples dorés où il peut s'ébattre tout à l'aise, dire des calembredaines, se livrer à toutes sortes de folies, être, sans crainte du sifflet, extravagant, burlesque, impossible. Que viennent faire alors, en pleine salle Favart, la farce de MM. de Leuven et Moinaux et les chansonnettes de M. Bazin ? Voilà que nous prenons l'Opérette en flagrant délit de violation de domicile et d'usurpation de titre. On ne s'appelle pas opéra-comique, ou plutôt on ne s'appelle pas opéra, quand on n'a à faire entendre qu'une suite de couplets jetés sans à-propos dans la pièce, de morceaux sans développements et dont l'effet (si effet il y a) ne serait en rien gâté s'ils étaient tout bonnement chantés au piano et sans l'appareil scénique du décor et du costume ; on ne s'appelle pas opéra quand on n'est, après tout, qu'un pauvre petit vaudeville qui

mériterait d'aller au rez-de-chaussée de l'affiche de l'Ambigu ou de la Gaîté se faire étouffer sous les majuscules irrésistibles du drame en vogue. Alors on est un convenable lever de rideau qui permet aux gens de dîner sans s'étrangler et d'arriver encore à temps pour le prologue de la grande pièce.

Pourquoi, je vous le demande, déranger une soixantaine de musiciens? Est-ce pour jouer l'ouverture des *Désespérés?* Ce n'est point là une page où brillent en quoi que ce soit l'invention, l'originalité; en outre elle a l'allure et la forme vieillottes, et ce sans intention, ce qui lui donnerait au moins le mérite du pastiche. Est-ce pour accompagner l'air d'entrée de Mlle Lemercier? Ce morceau n'a rien de neuf, rien d'imprévu, il pourrait s'intituler: *Air connu.* Est-ce encore pour mêler la voix de l'orchestre aux sons éraillés et sauvages que Sainte-Foy, en guise de ritournelle à de malencontreux couplets, fait sortir d'un serpent de paroisse? Cela est déplorable pour l'oreille d'abord, pour le bon goût ensuite; ce morceau ressemble, mais en laid, à une chansonnette qui s'appelle, je crois, *le Serpent*, et que l'on chante aux concerts Musard. Au lieu de bisser les couplets de Stefanette, puisqu'il est dit qu'il faut à tout prix bisser quelque chose, j'aurais préféré que l'on réservât cet honneur au duo entre Sainte-Foy et Mlle Lemercier, ou bien encore à la chanson anglaise, que Berthelier détaille à ravir; ces deux morceaux sont, avec un petit refrain montagnard que nous allions, Dieu nous pardonne, oublier, les mieux réussis de la partition (relativement réussis, entendons-nous bien).

Les Partageuses. — Par GAVARNI.
— Ma blanchisseuse.....

La pièce est, nous l'avons dit, d'une simplicité désespérante; jugez-en plutôt:

Fabrice vient d'être dépossédé de ses fonctions de serpent de la paroisse, et, comme il ne peut vivre sans son instrument (quand d'autres mourraient d'être forcés de l'entendre longtemps), il a résolu de se pendre à la branche d'un noyer. Chacun a ses désespoirs dans la vie; lord Flamborough, lui, est fatigué d'une vie dans laquelle il n'a pu rencontrer une émotion, dans laquelle il n'a senti son cœur battre une seule fois; alors il se pend aussi, mais le hasard, ou plutôt l'auteur, veut que ce soit au même arbre que Fabrice. Survient Mlle Stefanette qui, armée d'une gaule, frappe à coups redoublés les branches de l'arbre, dans l'intention d'abattre des noix; voyez ce que c'est que la destinée, elle abat les deux pendus! Sa gaieté a bientôt réconcilié l'Anglais *désespéré* avec la vie; quant à Fabrice, l'autre *désespéré*, par le crédit du riche lord, il a reconquis sa place de serpent, et partant le cœur de Stefanette.

Aux Bouffes, on a donné une petite pièce tout à fait sans prétention; cela s'appelle *Simone*. C'est une histoire de revenants bretons, assez peu neuve du reste, et que M. Laforesterie, malgré la pauvreté du sujet, a bien voulu mettre en musique. On a remarqué dans cette petite partition un duo de table, un air comique chanté par Caillat et une romance que dit Mlle Mareschal avec accompagnement de sourires variés.

Aux Folies-Nouvelles, autre histoire à faire peur; ce ne sont plus les lutins, les Korrigans bretons qui sont en scène; mais c'est bel et bien un *Loup-Garou* berrichon, haut de cinq pieds et quelques pouces, et auquel un compositeur d'un réel talent, M. Nibelle, fait chanter une musique originale sans être fantasque, dramatique sans cesser d'être intelligible pour tous. L'ouverture de cet ouvrage, que l'affiche traite trop modestement d'opérette, est une page fortement accentuée; elle est pleine de ces effets dits risqués aux répétitions, et que le soir de la première représentation on a qualifiés de réussis. Le reste de la partition est écrit dans ce style, qui a de louables tendances à l'imprévu, au pittoresque. On a applaudi un trio comique (le trio de la Peur, on pourrait l'appeler), le duo des fiancés, la chanson rustique de Dupuis et plusieurs morceaux d'ensemble.

Le Théâtre-Italien vient de mettre à l'étude une œuvre inconnue, ou plutôt peu connue, de Rossini. Cela s'appelle *un Accidente curioso*, et les rôles en sont confiés à Corsi, à Mmes Alboni et Donatelli, peut-être même à Mme Cambardi. Souhaitons à cette curieuse exhibition le succès de celle de *Bruschino*.

ALBERT DE LASALLE.

BULLETIN DE LA MODE.

COURONNES ET PARURES DE FLEURS DE LA MAISON PITRAT, RUE DE GRAMMONT.

De tout temps, la coiffure des femmes a été la partie la plus importante de leur ajustement. Les Grecs mettaient, à grouper les belles chevelures et à les orner de perles, de camées, de pierreries et de fleurs, toute la perfection de l'art; aussi les modernes n'ont-ils rien eu de mieux à faire, pour retrouver des coiffures seyantes et harmonieuses, que de consulter les marbres et les médailles antiques. De nos jours, toutes les coiffures des femmes sont grecques, et c'est pour cela que la grâce et le goût y dominent! Quoi de plus ravissant et de plus jeune qu'une coiffure de Psyché, d'Hébé ou d'Érigone? Mais il est indispensable à l'effet ces coiffures que fleurs et les ornemen qui s'y marient s'h monient avec les tra et la physionomie de femme dont on pare tête. Voilà ce qu'a p faitement compris M Pitrat, qui dispose a une distinction exqu les couronnes et guirlandes, qu'elle saye elle-même à belles élégantes. veille d'un bal à cour ou d'une fête ar tocratique, le beau lon de Mlle Pitrat remplit de charman visiteuses qui vienn choisir leurs coiffur C'est alors toute suite de savantes co binaisons pour la position d'une cor nichée dans les b deaux, d'un feuill ou d'un pampre p dant vers la nuque flottant sur les blanc épaules.

Mlle Pitrat, com sant elle-même ses les fleurs, peut à l' stant ajouter ou retr cher à la couron essayée. Pour les no breuses comman qu'elle envoie dans cours étrangères, M Pitrat se fait indiqu à l'avance le teint, visage et l'aspect femmes à qui sont d tinées ses coiffures. réputation de l'arti fleuriste est main nant européenne; coiffures ont quelq chose de juvénile d'*ailé* qui séduit tou les femmes; aussi plus belles, les p haut placées, cel qui donneront le cet hiver, portero elles les fleurs Mlle Pitrat.

YOLANDE

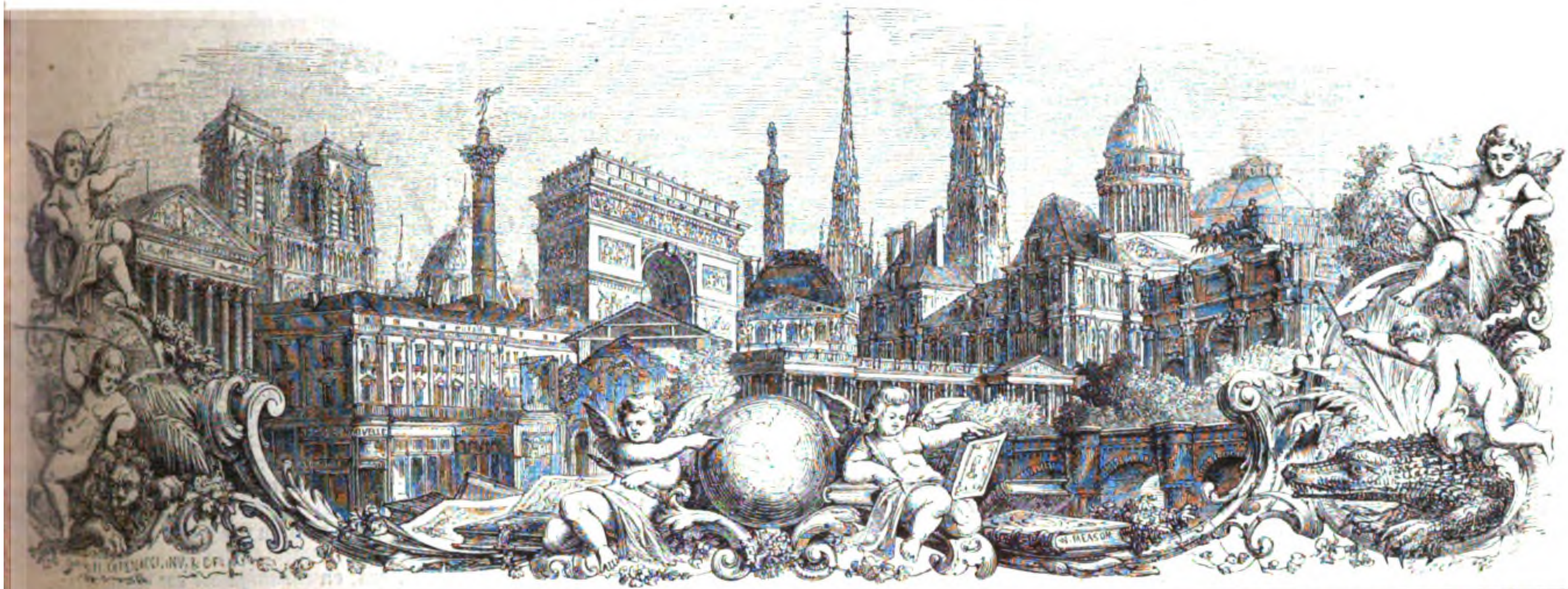
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
La température de cet hiver a rendu la grippe inévit
DELAUNAY.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE.— Bourdilliat, 15, rue Br

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 43.
6 Février 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Funérailles de S. M. Malka Kachwar, reine d'Oude.

SOMMAIRE:

COURRIER DE PARIS.

Ainsi donc, ce pauvre et excellent Lablache est mort! Voilà un digne homme, s'il en fut! Artiste consommé, voix merveilleuse et formidable, il fut, pendant dix-huit ans, avec Rubini, le partner du plus merveilleux duo qui se pût entendre; car les autres (Grisi, Tamburini) ne venaient qu'à un plan reculé après eux, bien qu'on les comprît généralement dans le même ensemble attractif. Après avoir émerveillé les principales scènes d'Italie, Lablache se fixa chez nous et chez nos voisins d'outre-Manche, de 1831 à 1848. Depuis, il voyagea de nouveau, et prit en Russie le germe du mal, une bronchite, dont il vient de mourir à Naples à l'âge de soixante-deux ans, bien que l'influence du ciel natal eut, pour un moment, calmé ses douleurs. Une bronchite! le grand artiste du chant devait finir par l'organe qui a fait sa fortune et sa gloire!

Lablache était d'origine française. Son père, négociant marseillais, s'expatria en 93; il tenait à ce comte de Lablache dont il fut question dans le procès de Beaumarchais et de Goësman. Stendhal parle beaucoup de Lablache dans ses ouvrages sur l'Italie, et assure qu'en 1820, il le connut maigre, fluet, beau danseur... Ceci semble une de ces énormités paradoxales dont n'est pas avare le trop vanté consul de France à Civita-Vecchia. Gros ou maigre, Lablache débuta, en 1812, à San-Carlino de Naples, comme *buffo-napoletano*, une spécialité pour les théâtres d'Italie. Il avait dix-huit ans. Peu de mois après il épousa la fille du célèbre acteur Pinotti. Ce mariage ayant mis une certaine gravité dans sa vie, il prit la carrière des basses-chantantes, où il a conquis le premier rang le plus absolu. Il créa ainsi tous les opéras de Rossini de 1815 à 1825, — et cette mort a vivement ému le vieux compositeur, aujourd'hui fixé chez nous, en haine de ce custode du Campo-Santo de Bologne, qui montre aux étrangers la place où Rossini doit reposer un jour... et qui la montra à Rossini lui-même, comme celui-ci faisait, incognito, les honneurs des monuments à des étrangers. Aussi comme il s'enfuit vite! Revenons à Lablache.

Les qualités de l'esprit allaient, chez cet homme remarquable, de pair avec toutes celles du cœur. C'était à la fois le caractère le plus estimable et le plus grand artiste. Il a reçu, durant sa longue et si brillante carrière, tous les honneurs qui peuvent être décernés à un chanteur de théâtre, dans l'état encore absurde de nos préjugés, sur ce seul point peut-être, toujours arriérés. L'empereur Napoléon Ier n'osa décorer Talma... et essaya l'effet du ruban sur l'opinion, en donnant celui de la Couronne de fer au ténor Crescentini, espérant passer bientôt du jaune au rouge pour Talma. Les généraux l'en empêchèrent. A Sainte Hélène, il le regretta, et l'écrivit.

Lablache avait reçu, en 1824, de la ville de Vienne, une grande médaille d'or frappée en son honneur et portant cette inscription, qui est un titre de noblesse :

ACTIONE ROSCIO
JOPE CANTU COMPARANDUS UTRAQUE LAURU
CONCERTA AMBOBUS MAJOR.

Tout récemment, le czar lui décerna la principale de ses médailles *pour le mérite*, qui, sans être un ordre chevaleresque, se porte pourtant en sautoir comme une commanderie, pendue au ruban de l'un des ordres de l'Empire. Les nombreuses tabatières d'or enrichies de diamants qu'il reçut des souverains, lui donnèrent le goût de la spécialité, et il se fit collectionneur de boîtes, achetant, recherchant les plus originales, les plus belles. Il laisse ainsi une collection de tabatières qui l'emportera de beaucoup sur la vente de la fameuse armoire du marquis de Saint-Féréol. Enfin, parmi les honneurs qui ont été décernés à son talent et à son caractère, rappelons que Lablache a été le professeur de chant de la reine Victoria.

On sait quelles proportions énormes avait prises la corpulence du grand artiste. L'ampleur de son corps allait véritablement de pair avec celle de sa voix! Il tirait très-franchement de cette espèce d'infirmité, des effets comiques que la dignité de sa belle tête empêchait de dégénérer absolument en charges, dans les opéras-bouffes particulièrement, les seuls où la perte de plusieurs de ses notes fondamentales l'avait contraint de se borner, depuis une dizaine d'années. Nous ne pouvons, même sous l'impression de tristesse de cette regrettable mort, ne pas rappeler l'effet de l'une de ses dernières apparitions publiques. C'était au grand Opéra, dans une soirée à bénéfice; il jouait le premier acte du *Barbier*. Rosine est à la fenêtre de son rébarbatif tuteur, et va laisser choir la chanson qu'Almaviva doit emporter. L'amoureux et l'amoureuse gazouillent...

Tout à coup, on entend des divers coins de la vaste salle un craquement effroyable... Qu'y a-t-il?... Est-ce un rang de loges, est-ce l'amphithéâtre qui cède sous le poids des spectateurs?

Non! c'est Lablache qui monte l'escalier qui conduit à la fenêtre où coquette l'imprudente Rosine! Le bois tremble, geint, fléchit sous cette masse énorme... et ses craquements vont répandre dans toute la salle une hilarité qui succède sur-le-champ à une rapide inquiétude. Quand il paraît à la fenêtre, ce sont des applaudissements et des rires sans fin! Il salue, ferme la fenêtre, redescend... et l'orchestre a grand'peine à couvrir les gémissements de l'échelle mise à une si écrasante épreuve!

M. de Corvaïa, ministre de Vénézuela, a inauguré, samedi dernier, son hôtel de l'avenue Matignon par un bal diplomatique et mondain, où les fleurs et femmes ont lutté de fraîcheur et de couleurs... dirait Dorat. S. Exc. l'ambassadeur de toutes les Russies y promenait à sa boutonnière le portrait d'émail, entouré de diamants impériaux, du czar Nicolas, tandis qu'une *chevalière* de Malte se mêlait aux quadrilles. La fête a été très-élégante, très-animée et tout à fait remarquable au point de vue, c'est bien le mot, du nombre des jolies femmes et demoiselles. Et quelles toilettes! une surtout, que l'encombrement de la fête força un moment à se réfugier... juste devant une porte, offrait le parti, rarement pris, du velours cerise porté par une très-jeune femme. Et que de diamants, sur la tête, partout, jusque dans les yeux!

La grippe était là, comme ailleurs, soulevant les plus beaux corsages de quintes étouffées par l'orchestre.

— Un rhume bien soigné, ne dure pas plus de quinze jours! — disait une brillante danseuse, qui porte un des noms les plus considérables de l'Espagne, et qui représente plus que la politique, mais l'esprit de sa patrie, à Paris.

— Et quand il n'est pas soigné? — demanda un élégant Brésilien.

— Oh! alors, — repartit la jeune duchesse, — quand il n'est pas soigné... il peut durer presque autant!

Un splendide souper a terminé la fête de M. de Corvaïa, qui restera une des dates charmantes et aristocratiques de l'hiver.

A chaque nouvel ouvrage de M. Scribe, la critique se partage invariablement en deux camps. Ceux-ci traitent fort dédaigneusement la chose, renvoyant M. Scribe à ses moellons et à ses millions; — ceux-là se mettent à raconter l'œuvre tout du long, et s'extasient sur cet esprit toujours vif, ingénieux, etc.! Puis vient le public... car il vient, et il se régale, attendu que le public n'appartient à aucune théorie ni école littéraire, et qu'il ne songe qu'à s'amuser. Donc, M. Scribe tombe assez généralement sous le feuilleton, mais il réussit, — bien que parfois sans succès, — devant le public.

Quant à moi, je le dis net : j'admire fort M. Scribe et je reconnais sa très-grande habileté, et l'art qu'il a pour plaire aux masses qui font la recette. Absurde ou non, commune ou non, sans portée, sans morale, si vous voulez, qu'importe! sa pièce a pour elle cette majorité des bourgeois dans laquelle de plus élégants, de plus délicats, de plus lettrés ont parfois grand'peine à trouver suffisamment de témoins pour tomber une douzaine de fois de suite! Mais, tout en admirant les grands dons de M. Scribe, il est deux choses que je lui reproche fort, — l'une en la regrettant, — l'autre en la blâmant : celle-là, c'est l'obstination de son travail sénile; — celle-ci, c'est le sans-façon avec lequel il dévalise l'esprit des autres... Je veux finir en disant seulement deux mots, ou plutôt en parlant de deux mots, de son dernier ouvrage.

« — Je vis par curiosité! » — dit son héros. C'est le vieux mot de Fontenelle, reproduit par le prince de Ligne.

« — Mademoiselle... la fumée du cigare vous gêne-t-elle? — demande le *sportman*, si comiquement et si crûment joué par M. Got.

» — Je n'en sais rien, monsieur... personne n'a jamais fumé devant moi!... »

Allons! c'est par trop agir à la Molière, et le mot méritait assurément le dédain du très-spirituel auteur, à cause de sa trop grande circulation! On le lisait encore, pour la vingtième fois peut-être, il n'y a pas un mois, dans une des chroniques quotidiennes des journaux du soir, et, s'il faut dire toute la vérité, en passant, et sans y attacher bien certainement plus d'importance que la chose ne le mérite, nous dirons où et comment le mot est né. Histoire d'un mot!

C'était en chemin de fer, route de Strasbourg, il y aura quatre ans à la prochaine saison des eaux. Une femme, ou plutôt une dame du plus grand air était dans l'angle du wagon, avec une femme de chambre à ses côtés, et une jeune fille en face d'elle. Celui qui écrit ces lignes — comme dit volontiers Victor Hugo — se trouvait dans le même wagon, route de Bade. Un jeune homme, qui avait tout l'extérieur d'un officie[r] en bourgeois, occupait le coin opposé. Il tire de s[a] poche un étui, puis de l'étui un cigare, et s'apprête [à] l'allumer. Nous le regardons de cette façon qui fai[t] qu'un homme sent qu'on le regarde... il comprend, e[t] croit néanmoins n'avoir de permission à demande[r] qu'à la dame :

— La fumée du cigare vous gêne-t-elle, madame?

Celle-ci semble surprise de la question, hésite à ré[-]pondre, prend son plus grand air et échange un cou[p] d'œil avec la camériste scandalisée...

Alors nous passa par la tête la réponse désormai[s] si connue, et qui semblait naturelle de sa dignité et d[e] son dédain. Ce fut la camériste qui fit seule com[-]prendre au soldat qu'il y avait des wagons pour l[e] cigare.

Plus tard, en *chroniquant* sur ce voyage (16 sep[-]tembre 1854), nous imprimâmes cette réponse muett[e] que nous attribuâmes naturellement à la noble voya[-]geuse, car c'est à la fois et l'art et l'abnégation d[u] chroniqueur, d'attribuer à des gens quelconques l[es] bons mots, plus ou moins bons, qui peuvent lui passe[r] par la tête. Peu de temps après, M. Amédée Achar[d] ayant entendu citer celui-ci comme inédit, le repro[-]duisit dans son feuilleton, tel qu'il a dû lui arrive[r] souvent d'être ainsi reproduit lui-même; car c'e[st] le péril, pour les auteurs de ces causeries, d'entend[re] çà et là des choses qu'on croit *dites* et qui ne so[nt] que *retenues*! Depuis, la fière réponse (qui n'a p[as] été faite!) a continué son chemin, et tous les ans el[le] est revenue une foule de fois dans la publicité... comm[e] jadis le grand serpent de mer.

Mais sa plus grande gloire l'attendait à l'Académ[ie] française! Un de ses membres illustres devait recueill[ir] le mot, et l'incruster, en plein Théâtre-Françai[s] dans *Feu Lionel*, où l'on daigne l'applaudir, très in[-]pertinemment jeté par une des plus brillantes actric[es] de ce théâtre et de tous les théâtres, Mlle Delphine Fi[x]. Me voilà donc, sans l'avoir jamais osé espérer, com[-]pris parmi les collaborateurs de M. Scribe, et desti[né] à figurer, pour un mot, dans ses œuvres complète[s]. La joie que j'en éprouve me console de maint enn[ui] ressenti à voir la plupart de mes vieilles anecdot[es] (et parfois aussi les plus nouvelles!...) plus ou moi[ns] défigurées ou transfigurées sous la plume spiritue[lle] de mes nouveaux collègues en chroniques, ce [qui] m'empêche nécessairement de songer à me réédi[ter] moi-même, si vient un jour la pénurie... Mais passo[ns] à des faits plus sérieux.

Il vient de mourir à Orléans, et dans un â[ge] très-avancé, une dame Boutet de Monvel, femme [du] fils légitime du célèbre acteur Monvel, qui fut le p[ère] (naturel) de Mlle Mars. Monvel, qui, on le sait, [fut] pendant longtemps le premier acteur du prem[ier] théâtre de l'Europe, devint membre de l'Institut [et] laissa d'excellents ouvrages scéniques : *l'Am[ant] bourru*, comédie en vers, *la Jeunesse de Richeli[eu]*; *Blaise et Babet*; *Raoul, sire de Créqui*; *Sargines*, [...] *Ambroise*, opéras-comiques, etc. Le fils de Mon[vel,] frère consanguin de Mlle Mars, avait aussi comp[osé] quelques ouvrages pour le théâtre. La dame Boute[t de] Monvel, qui vient de mourir, laisse deux fils : l'un [est] directeur de l'Ecole normale d'Orléans, et a [été] décoré récemment; l'autre, qui a épousé une des f[illes] d'Adolphe Nourrit, est aujourd'hui un des profess[eurs] les plus distingués du lycée Charlemagne.

Mme Lola Montès racontait dernièrement [qu'] s'étant trouvée, durant ses voyages américains et [ca-]liforniens, visiter les huttes de peuplades chassere[sses] et tatouées, elle avait été fort surprise et un peu [...] de voir, au milieu d'une collection d'idoles devant [les-]quelles ces peaux de couleurs diverses venaient fa[na-]tiquement s'agenouiller tous les jours, quoi? son [por-]trait, le portrait de Lola Montès, dans le plus dé[...] de ses costumes de ballerine, à l'époque où, après [son] escapade de l'Opéra, elle allait rebondir (façon [de] parler!) au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ell[e fit] mine de vouloir saisir cette image, et soudain tou[t un] arsenal de coutelas et de massues la menaça d[e] mise à mort la plus immédiate, si bien que celle q[ui]

pouvait d'occire en personne dut se résigner à se laisser adorer en effigie, sur cet autel bâti des os de l'ennemi, et du haut duquel Sa Maigreur plutôt que Sa Grâce accordait des faveurs célestes, et promettait la victoire aux armes de ces chasseurs de bisons... et de petits blancs.

Ce fait n'est pas nouveau dans l'histoire de l'ignorance et de la superstition. M^lle de Blois, dont l'image eut, entre autres bizarres aventures, le don d'enflammer cet empereur du Maroc nommé Muley-Ismaël, despote ridicule et sanguinaire, qui osa demander la main de la fille de Louis XIV et de M^me de la Vallière; M^lle de Blois, disons-nous, bientôt princesse de Conti, ne figura-t-elle pas, sous le nom de déesse *Monar*, dans un temple indien, où un prince, follement épris de sa beauté, la substitua à l'idole du pays, dans l'adoration de la foule abusée ?

Il y a un an environ, à l'époque de la plus grande cherté des vivres, quelques équarrisseurs tentèrent de persuader au public que la viande de cheval était, pour le potage, la daube et le rôt, une nourriture aussi saine qu'on offrait de la rendre abondante. Il y eut même plusieurs *meetings* où, quelques truffes aidant, la viande du noble et utile animal fut proclamée exquise et bien supérieure à celle du bœuf stupide. On parlait d'un industriel qui allait ouvrir dans Paris divers étaux pour le débit d'ex-coursiers fougueux... Et puis plus rien.

Et voilà qu'aujourd'hui *pousse* à quelqu'un *une autre lune*, comme dit l'image arabe. On prétend nous faire manger de l'autruche, tandis que jusqu'à présent on s'était borné à les plumer. Et quand nous disons de l'autruche, c'est du casoar qu'il faut lire. Le casoar, le voisin de l'oiseau (sans ailes!) cher aux marchandes de modes, est, comme lui, un échassier que quelques voyageurs avaient déjà signalé comme un *oiseau de boucherie*, lequel, selon l'inventeur de l'idée, rappelle au goût le porc et le coq d'Inde! chacun de ses œufs en vaut douze des nôtres, et un tel animal, dont chaque cuisse pèse jusqu'à 15 kilogrammes, ne demande pas mieux, paraît-il, que de s'acclimater chez nous, pouvant, en attendant qu'on le mange, nous traîner par les rues, ce qui est le côté pittoresque de l'importation, en outre du côté nourrissant. Va donc pour le casoar!

Il paraît qu'en Grèce on emploie, pour porter les journaux à domicile, des messieurs dignes de faire des mandarins en Chine, ou des membres de l'Institut chez nous. Que sont donc les rédacteurs, si les porteurs sont de pareils mathématiciens! Nous avons sous les yeux le compliment qu'adressait, le 1^er janvier dernier, aux « très-respectables MM. les abonnés du journal *l'Espérance*, » le citoyen N. Pisimisis, en provoquant quelques parcelles de leur générosité. L'affaire forme une page de trois colonnes; nous en extrayons le paragraphe qui suit :

« Dans notre siècle qui, d'après les lois de la cabale, a commencé en 1694 et finira en 1794, le nombre mystérieux est 3 et c'est lui qui domine; si la somme des chiffres d'une année présente ce nombre, il y aura dans cette année quelque grand événement, qui ne pourra qu'avoir une influence immense sur les affaires du monde. Expliquons-nous par des exemples :

1794 chute de Robespierre	1 + 7 + 9 + 4 = 21, 2 + 1 = 3
1812 expédition en Russie dont la chute de Napoléon a été la suite.	1 + 8 + 1 + 2 = 12, 1 + 2 = 3
1821 révolution grecque	1 + 8 + 2 + 1 = 12, 1 + 2 = 3
1830 révolution française	1 + 8 + 3 + 0 = 12, 1 + 2 = 3
1848 révolution française	1 + 8 + 4 + 8 = 21, 2 + 1 = 3
1857 reste à voir	1 + 8 + 5 + 7 = 21, 2 + 1 = 3

» Ne pourrait-il pas arriver qu'au lieu de la fin du monde en 1857, prédite par l'astronome allemand, nous ayons le spectacle de quelque grande révolution ?

» Vous voyez que ma prévision s'est réalisée; la révolution aux Indes, qui, supprimée ou non, ne pourra qu'avoir une grande influence sur l'avenir du monde, a été le grand événement de 1857.

Tant d'érudition, de mathématiques et de cabale, pour soutirer quelque petite monnaie de drachmes!

Une actrice actuelle, dont l'organe a plus de fraîcheur que l'haleine, se plaignait d'un mal de gorge. Le médecin avait dû lui introduire une cuillère dans la bouche, pour abaisser la langue et examiner les amygdales.

— C'était très-douloureux! — racontait-elle le soir à son théâtre, — la cuillère était très-large, et j'ai une bouche d'enfant!

— Oui... d'enfant gâté! — dit quelqu'un.

Il paraît que l'affaire de la translation du Grand Opéra sur l'emplacement de l'hôtel d'Osmond subit un recul. On parle maintenant d'une grande restauration de la salle actuelle. Les *Concerts de Paris* se réjouissent, et font de nouvelles recrues parmi les meilleurs instrumentistes. On y a exécuté l'autre semaine, au milieu d'une excessive curiosité, l'ouverture du *Tannhauser* de M. Richard Wagner, celui que les réclames venues d'outre-Rhin appellent le *musicien de l'avenir!*

Il est très-formel qu'une Anglaise a légué 6,000 livres de rente à M. Home. Il les accepte, dit-on, tout simplement, en disant : « Je ne demandais pas la fortune... mais j'accepte l'indépendance. »

Un soir, plusieurs personnes se trouvaient réunies chez M^lle Rachel. On avait, dans la journée, apporté un portrait d'elle, et elle le soumettait aux appréciations de chacun. La pente toute naturelle de la conversation porta sur la beauté du modèle.

— Voyons, tâchons de parler sérieusement, — dit-elle; — il s'agit d'une grave question qui n'est pas clairement résolue. Suis-je jolie? Il y a des moments où je le crois un peu; il y a des jours où j'en doute beaucoup. Je ne m'occupe pas de ce qu'on dit, car n'ai-je pas lu lundi encore, à propos de M^me G..., que c'était la plus belle actrice de Paris? Je voudrais avoir à ce sujet une opinion plus franche que celle de mes amis, plus franche même que la mienne, et j'ai eu bien souvent envie de m'arrêter carrément dans les rues où je rencontrais des gens qui me paraissaient tout bonasses et de leur village, pour leur poser net la fameuse question : « Dites donc la vérité, vous qui ne me connaissez pas, suis-je jolie? »

Le brevet de beauté, d'abord délivré par ses amis, ne fut légalisé par le public qu'à dater du jour où M^lle Rachel apparut, ou plutôt éclata dans *le Moineau de Lesbie*. Il peut être assez intéressant d'enlever cette page du théâtre anecdotique moderne, *aux mémoires du temps* où elle est enfouie à sa date; on y verra comment M^lle Rachel put être définitivement fixée sur la fameuse et inquiète question qu'elle rêvait d'adresser aux passants, et à laquelle répondit bientôt la foule.

Il y avait en 1844, à Paris, un jeune étudiant en droit, auquel de fortes études avaient laissé le goût des vers. Il en alignait par milliers, et de charmants, tout empreints de la saveur antique et parfois attique. Il avait conçu, rimé un acte de mœurs romaines, où la richesse poétique n'était que la traduction d'une idée ingénieuse, fine et sensible. La chose faite, l'étudiant, plein de confiance, l'avait envoyée au Théâtre-Français, où la rigueur d'un hallebardier, d'un traban, aposté *ad hoc*, avait empêché l'œuvre d'arriver jusqu'au comité, accablé d'envois. L'Odéon, la Porte-Saint-Martin avaient répondu par des rigueurs analogues, ou plutôt n'avaient pas répondu du tout. — Ah! — se dit l'étudiant, — il faut donc croire que tout ce qui se joue n'est que chefs-d'œuvre, puisqu'on repousse si impitoyablement mon petit drame! — Et il essaya de n'y plus penser.

Des années s'écoulent. Comme il était retourné dans son pays, Besançon, pour la saison des chasses, on lui renvoie de Paris une vieille malle au fond des fatras de laquelle, thèses d'avocat et odes de poëte, il retrouve l'œuvre dédaignée par lui-même, du dédain des autres. La ville avait un journal, l'*Impartial*, rien de moins! Le journal avait son feuilleton, et ce feuilleton son roman, par tranches, comme à Paris. L'auteur du roman de l'*Impartial* de Besançon, c'était notre poëte. Mais la chasse laisse, d'une part, l'héroïne du roman en souffrance, et de l'autre, les lecteurs le bec dans l'eau. Le rédacteur crie... — Tenez! dit Armand Barthet, voilà une pièce, un acte, des vers, publiez ce *Moineau*, tandis que j'irai tuer des grives! On insère le moineau envolé de la vieille malle, et Besançon ne s'en émeut pas trop! L'auteur fait réunir en pages les petites colonnes du journal; on lui fournit ainsi vingt brochures; il les distribue à ses amis, et rentre à Paris.

Un soir, c'était au plus ardent de 1848, comme il ne dormait pas, le poëte aperçoit, sur la petite étagère qui porte les livres qu'il connaît si bien à l'habit, une brochure toute blanche et comme en chemise... qui aligne son mince profil entre un gros *Horace* lie de vin et un Code aux cinq tranches enluminées. — Que diable est cette petite brochure tapie là-bas! — se dit-il, repassant dans sa tête tout le catalogue de sa bibliothèque presque de poche! — Et agacé de ne pas deviner, il s'élance du lit, saisit la brochure, regarde... et reconnaît le dernier exemplaire de sa chère petite comédie. Soudain ses déceptions lui reviennent à l'esprit; il lit, comme pour s'endormir, et ne s'endort pas. — Ce n'est pourtant pas mal! — s'écrie-il; — allons! demain je tente une nouvelle démarche!

En effet, le voilà qui, le lendemain, écrit à son voisin, M. Janin, une belle lettre : « Monsieur... l'é-» meute vous laisse des loisirs... les théâtres ne vous » appellent plus... permettez à une pièce timide d'al-» ler vous trouver dans votre fauteuil... etc., etc. »

Et cela fait, le poëte s'en va flâner, sans grand espoir. Un beau lundi arrive. Vers midi, comme il rêvait encore dans un *kief* évidemment trop oriental pour Paris, voilà une ardente irruption d'amis dans sa chambre.

— Eh bien! que fais-tu là? tu ne sais sûrement pas ce qui se passe?

— Que se passe-t-il donc? a-t-on, par hasard, proclamé Colfavru... ou le fameux pompier?

— Non! c'est toi qu'on a proclamé!

— Moi!!! où ça? à l'Hôtel de Ville?

— Non, dans le *Journal des Débats!*

— Qui ça?... le peuple?

— Non, Jules Janin! Viens vite au café, tu pourras lire ta gloire! Vive ton *Moineau!* vive *le Moineau de Lesbie!*

On emmène, on emporte presque, et presque en triomphe, Armand Barthet; il arrive au café, et il a un éblouissement, un vertige, en voyant que son cher *Moineau* est écartelé en douze colonnes dans l'imposant journal. On lui fait soudain respirer un verre d'absinthe suisse pour le remettre. Quelle gloire! « — Voilà enfin un poëte! — s'écriait le critique, — un poëte qui, pendant qu'on se bat dans la rue, qu'on se déchire à la Chambre, la rue sanglante, la Chambre bruyante, Chambre et rue qui font de l'histoire et point de poésie : voilà un poëte qui, en haine de cette Chambre pleine de paroles et de cette rue pleine de coups, un poëte qui reste à son petit logis, le pauvre poëte; et là, dans ce logis si petit que si la pensée y est à l'aise, le corps y est à l'étroit; là, dis-je, assez haut pour ne pas entendre les cris de la rue, car c'est précisément la rue de l'Université qui conduit à la Chambre : voilà un poëte qui reste fidèle à la muse, en latin *musa, musa pedestris*, a dit Horace, ô les poëtes! etc., etc. » Et cela, ou approchant, pendant douze colonnes!

— Va remercier Janin! crient les amis. — Il n'ose!... Mais on le lui dit tant, qu'il y monte. C'était justement quatre étages au-dessus de ce café : le café Tabouret.

— Portez votre *Moineau* à Lockroy, directeur du Théâtre-Français, — ordonne le critique.

Barthet avoue que déjà...

— Bah! allez toujours!... Soyez sûr qu'on n'a rien lu!

Il va. Déjà Lockroy connaissait le feuilleton et songeait à demander l'œuvre. — Vous lirez au comité demain, — dit le directeur. — Ah! je n'oserai jamais! — pense le pauvre garçon. Mais le lendemain, c'est Lockroy lui-même qui prend la pièce, Rachel est là... elle rit. Barthet ne voit que ce rire... une moquerie, peut-être! Il se sauve troublé, et si vite qu'il oublie son chapeau! C'est en sentant la pluie le mouiller, — et le calmer, — qu'il songe à revenir pour connaître l'issue du vote : *le Moineau de Lesbie* était reçu à l'unanimité!

Quelques jours après, il revient pour distribuer les rôles. On lui parle de retards... — Ah! — s'écrie-t-il, — vous vous repentez déjà de m'avoir reçu! — Eh non! — dit Lockroy; — c'est que... Rachel part! — Eh bien? — Eh bien!... c'est elle qui vous jouera *Lesbie!*

Bonté du ciel! Armand Barthet se crut fou, mais de bonheur. Et il fut fait ainsi. Rachel revint, joua *le Moineau*, et ce soir-là elle se révéla dans toute sa beauté élégante, sympathique, fine, un peu étrange. Jusque-là, cette beauté avait été contestée par le public, lequel ne voyait la tragédienne que sous les sévères ou sauvages expressions des fureurs classiques, des passions sanglantes... Mais, ce soir-là, Lesbie leur montra pour la première fois son fin et doux sourire, son sourcil au repos, son regard amoureux... Elle fut trouvée ravissante par une foule surprise, captivée, et, à dater de ce soir-là, elle passa jolie femme, comme elle était déjà femme de génie.

S'étant ainsi rectifiée dans l'opinion parisienne, M^lle Rachel eut grande hâte de former ou de réformer également celle des étrangers : aussi, presque toujours en voyage, dès le second soir de ses représentations, s'étant pour la première fois produite dans un rôle fort : *Phèdre, Hermione*, jouait-elle un de ses rôles secondaires, *Marie Stuart, Roxane*, pour y ajouter comme appoint (*réjouissance*... c'est elle qui disait librement et burlesquement le mot!) son *petit Moineau*, ainsi qu'elle l'appelait. Alors, l'étranger s'écriait dans toutes sortes d'idiomes variés de forme, mais unis par l'élan : — Ah çà! mais... M^lle Rachel est donc une jolie femme? — Le *donc* ne manquait point, surtout lorsqu'il s'agissait de Russes. Le « *donc* » est au Russe ce que le « *savez-vous* » est au Belge.

Plus tard, M^lle Rachel trouva un second succès de beauté dans le double personnage de *Lisisca-Valéria*, drame de *Valéria*, côté *Lisisca*. Mais le grand appareil de ce drame, qu'elle abandonna en pleine recette de 5,000 francs, après trente représentations à peine, la ramena plus fréquemment à son petit *Moineau* favori. Comment prouva-t-elle sa reconnaissance à M. Armand Barthet, pour ce double succès de la comédienne et de la *femme*?... C'est ce qu'on verra si nous parlons un jour du *Chemin de Corinthe*.

ANDRÉ.

Funérailles de la reine d'Oude.

Paris est vraiment destiné à présenter au monde d'étranges spectacles. Les obsèques de S. M. Malka Kachwar, reine d'Oude, ne sont pas le moins frappant et le moins imprévu. Voilà la reine de l'un de ces empires de l'Asie que nous n'avons aperçus qu'entourés de toutes les splendeurs orientales, à travers les contes des *Mille et une Nuits*, qui s'arrache mourante à la plage anglaise pour venir demander à la noble terre de France l'hospitalité du tombeau. Naguère, c'était avec la couronne de l'empire indien dans sa voiture qu'elle se rendait, en audience solennelle, au palais de Buckingham; une révolution éclate dans ses États, le roi son fils est arrêté... et voici qu'aujourd'hui, c'est le char public des funérailles qui, dans une ville éloignée de 3,000 lieues de sa capitale, transporte au champ commun du repos, sans autre garde d'honneur que quelques escouades de sergents de ville, cette Majesté dont des peuples entiers eussent adoré la dépouille mortelle dans ces contrées dont elle porta le sceptre constellé de diamants. *Et nunc erudimini*... Quel roman! quel drame! et pourtant c'est de l'histoire...

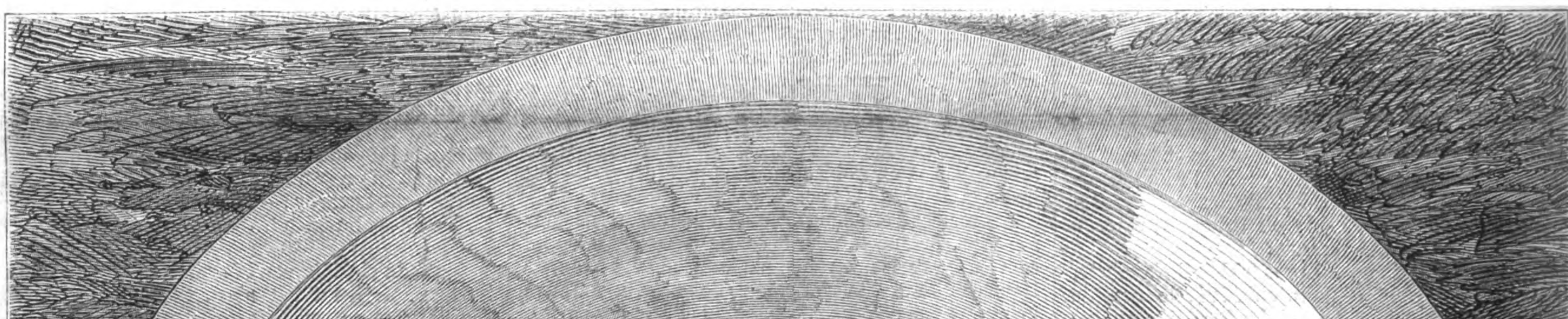
Ses funérailles se sont du reste accomplies avec toute la pompe dont a pu les environner sa suite, et selon tous les rites de son culte. Une salle funèbre avait été construite dans la cour de l'hôtel Laffitte, où elle était morte. Son corps, embaumé suivant les usages indous, y avait été exposé au milieu des prières de ses femmes et de la vapeur des parfums que l'on ne cessa de brûler dans cette enceinte mortuaire.

Ce fut le lundi, 25 janvier, à deux heures de l'après-midi, que le convoi funèbre quitta cet hôtel pour se diriger vers la partie du cimetière du Père-Lachaise affectée à l'inhumation des musulmans. Le cercueil, couvert d'un tissu splendide, dont le fond pourpre était parsemé de palmes et d'arabesques d'or, était placé sur un magnifique catafalque dont les draperies en soie blanche étaient constellées d'étoiles d'argent. Six chevaux blancs couverts de riches caparaçons brodés et frangés d'argent formaient l'attelage. Ce char était suivi par le fils de la reine défunte, le prince Mirza-Ally-Acakbar-Khan-Bahadore qui, en proie à la douleur la plus profonde, marchait péniblement appuyé d'un côté sur le général d'Orgoni, représentant en Europe les empereurs Birmans, et de l'autre sur l'ambassadeur de la Porte Ottomane; son riche costume indien était recouvert d'un long manteau noir à broderies d'argent; sa coiffure, sorte de tiare en velours rouge, couverte de pierreries, était surmontée d'une aigrette en diamants. Douze voitures de deuil richement ornées complétaient le cortége.

Le convoi ainsi formé suivit la ligne du boulevard, où partout il fut salué par la foule avec un recueillement sympathique, et atteignit le cimetière musulman où ne pénétrèrent que les personnes faisant partie du cortége. Ce cimetière est formé d'un terrain assez vaste, au milieu duquel s'élève une mosquée du style moresque le plus noble. Le cercueil, couvert de son linceul d'or, fut placé en travers de la porte de la mosquée, pendant que deux imans psalmodiaient des chants funèbres. Le prince, qui s'était dépouillé de tous ses ornements, se tenait debout les pieds nus et le visage baigné de larmes. Toute l'assistance et Mirza-Ally lui-même se sont assis silencieux sur un tapis blanc étendu sur le sol, pendant que les prières se continuaient dans l'intérieur de la mosquée où les imans avaient pénétré seuls.

Ce ne fut que vingt minutes après que commencèrent les cérémonies de l'inhumation. Un vaste drap tout lamellé d'or, et soutenu en forme de dais par quatre supports recouverts de velours et par des cordes d'or, fut étendu au-dessus de la fosse où le cercueil fut descendu non sans peine. Un drap blanc fut aussitôt jeté sur la tombe béante. Deux femmes, qui étaient restées jusqu'alors enveloppées

S. M. Malka Kachwar, reine d'Oude.



Paris souterrain. — L'Egout collecteur.

dans leurs longs voiles, déposèrent tous leurs ornements ; puis, prenant une urne d'argent et divers petits vases, elles se glissèrent dans la fosse où elles accomplirent quelques formalités qui échappèrent à tous les regards.

Le prince seul s'approcha alors de la fosse, souleva le voile et y jeta un dernier regard; puis, pendant qu'on l'emportait fondant en larmes, les deux femmes sortirent de la tombe et reprirent leurs ornements. Chaque Indien voulut alors jeter pour adieu une pelletée de terre sur le cercueil, et tous se retirèrent en silence. L'ambassade d'Angleterre a fait acheter, au prix de 15,000 francs, le terrain où a été inhumée cette infortunée princesse, pour lui faire élever un tombeau digne de son rang. S. M. Malka Kachwar, reine douairière d'Oude, est morte à l'âge de cinquante-trois ans.

FULGENCE GIRARD.

L'Égout collecteur. — Le Battage.

L'Egout collecteur.

Tandis qu'à la surf.ce du sol, Paris se transforme, se régénère à ce point qu'il est devenu aujourd'hui aussi méconnaissable pour ses habitants d'hier que le serait une cité fantastique surgie à sa place pendant leur sommeil; tandis que ses vieux quartiers, atteints par le marteau des démolisseurs, tombent à la file et sont remplacés avec une rapidité qui tient du prodige par de nouvelles construc ions, de nouvelles rues, de nouvelles cités où l'air, la lumière, l'espace sont prodigués à souhait, d'autres prodiges de travail, de science et d'activité s'accomplissent sous nos pieds, à des profondeurs où nos curieuses investigations vont d'autant moins les chercher que, pour la plupart, nous en ignorons même l'existence.

On ne peut, certes, sans un sentiment d'orgueilleuse admiration, contempler les splendeurs du nouveau Louvre et tout ce merveilleux ensemble de palais, de monuments, de boulevards, de quais, de places, de promenades qui font toujours et plus que jamais de Paris la capitale du monde; mais on doit bien s'intéresser aussi à ces travaux qui, pour se dérober à nos regards, n'en sont pas moins utiles et dignes d'exciter notre étonnement, autant par le grandiose de leurs proportions que par la rapidité inouïe avec laquelle ils s'accomplissent.

L'Égout collecteur. — Le Trou de Rat.

Nous voulons parler de l'aqueduc souterrain qui, sous la dénomination d'*égout collecteur*, est destiné à recevoir, pour les déverser dans la Seine, au-dessous de Paris, près du pont d'Asnières, toutes les eaux provenant des égouts de la rive droite, tant de ceux ouverts sur la voie publique, pour l'absorption des eaux pluviales, que des *branchements* qui doivent, dans un délai très rapproché, être pratiqués entre ces mêmes égouts et les constructions riveraines pour l'écoulement des eaux ménagères ainsi que des eaux *vannes*, provenant des fosses d'aisances.

Quand on voit, dans Paris, après une pluie d'orage, les ruisseaux gonflés, regorgeant par la bouche des égouts trop étroits, couvrir le sol des rues et envahir, dans de nombreux quartiers, les trottoirs et les boutiques, au grand détriment de la circulation et du commerce; quand on a, pendant l'été surtout, l'odorat odieusement affecté par les exhalaisons de ces liquides sans nom stagnant le long des chaussées, on doit appeler de tous ses vœux la cessation d'un tel état de choses, et applaudir avec empressement aux mesures propres à en empêcher le retour.

L'établissement de l'*Egout collecteur* dont nos gravures reproduisent l'aspect dans son entier achèvement, ainsi que les principales phases des travaux qui y sont encore en cours d'exécution, est destiné à amener enfin ce résultat si désirable.

De la place Laborde où il s'ouvre en tunnel et reçoit tous les embranchements des égouts de la rive droite, jusqu'à la Seine où, comme nous l'avons dit, il débouche au-dessous du pont d'Asnières, l'*égout collecteur* s'étend sur un parcours de près de 4,000 mètres. Des puits percés de 200 en 200 mètres et pourvus chacun d'une locomobile à vapeur servent à l'approvisionnement des travaux, à l'extraction des terres et à l'épuisement de la nappe d'eau à travers laquelle les mineurs ont dû se frayer passage.

D'autres puits intermédiaires et d'un diamètre moindre servent à l'aérage de la galerie, dont la plus grande profondeur au-dessous du sol, près du parc de Monceaux, est de 30 mètres.

Le cadre nécessairement restreint d'un journal ne nous permet pas de donner la description méthodique et détaillée des travaux immenses qu'a nécessités l'établissement de cette œuvre; nous nous bornerons à mentionner, parmi les plus grandes difficultés vaincues, le passage du tunnel sous le chemin de fer de Rouen et d'Auteuil, dont on a dû étayer, soutenir dans le vide les fondations découvertes en sous-œuvre et que le roulement incessant des trains menaçait à chaque instant d'effondrer; il a fallu même que pendant un certain temps le passage des convois sur ce point se fît au pas, pour ainsi dire, afin d'éviter un ébranlement qui eût pu, malgré toutes les précautions prises, déterminer une catastrophe.

Le plus grand de nos trois dessins représente en coupe verticale, et dans son entier achèvement, le tunnel, qui, par sa forme ellipsoïde, est susceptible de résister à toute la pression des terres qui l'enveloppent. Une banquette est établie de chaque côté pour le service du curage. La cuvette, dont la largeur est de 3 mètres 50 centimètres, sur une profondeur de 1 mètre 35 centimètres, pourra recevoir un volume d'eau comparable au produit d'une petite rivière.

La largeur totale de l'ellipse interne du tunnel est de 5 mètres 60 centimètres, et sa hauteur, du fond de la cuvette à la voûte, est de 4 mètres 40 centimètres.

Des deux conduits pratiqués dans l'épaisseur des banquettes, le plus grand est spécialement affecté à l'écoulement des liquides provenant des fosses d'aisances; l'autre, sous la dénomination de *tuyau de drain*, recevra toutes les infiltrations des sources de Ménilmontant ainsi que de Montmartre, et devra, par conséquent, préserver les caves situées au bas de ces localités des inondations périodiques dont elles ont à souffrir.

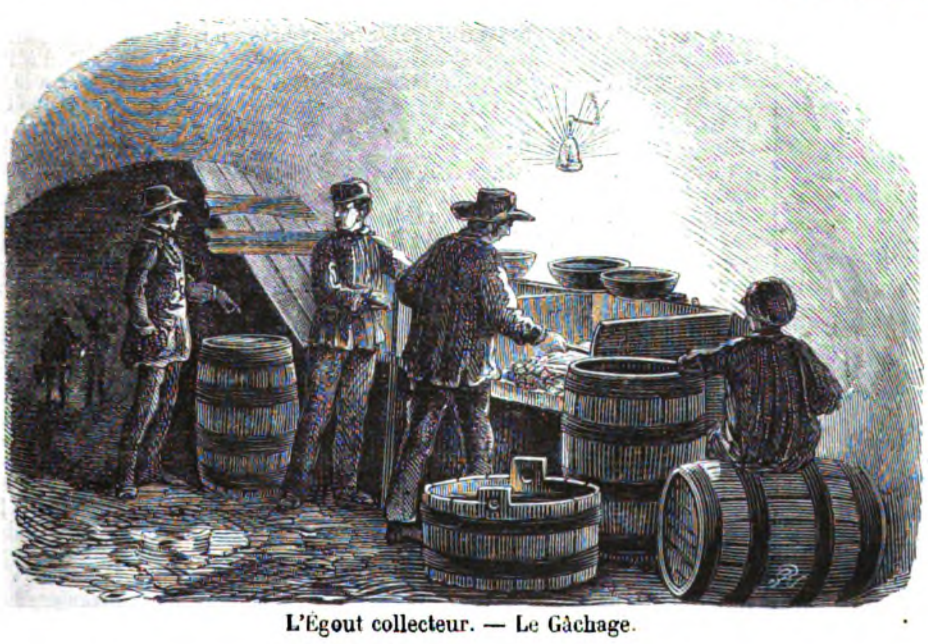
D'autres tuyaux de drain, d'un diamètre moindre, sont également ménagés sous les banquettes pour épancher dans l'égout les infiltrations de la nappe dont nous avons parlé plus haut. Des orifices percés dans les flancs du tunnel y verseront les eaux des rues et des chaussées adjacentes à son parcours.

Espacées de 200 en 200 mètres et pratiquées également sur les côtés du tunnel, d'autres ouvertures, connues en termes du métier sous le nom de *regards*, et munies chacune d'une échelle de fer verticale, serviront à la descente des hommes de service, comme aussi à assurer leur retraite lorsque, par suite de une de ces pluies d'orage dont nous parlions tout à l'heure, les eaux gonflées et mugissantes, s'engouffrant tout à coup et de toutes parts dans le tunnel, déborderont sur les banquettes et le rempliront parfois jusqu'à la voûte.

Enfin, pour maintenir dans la cuvette l'eau à un niveau qui en assure le déversement continu en Seine, quelle que soit la hauteur du fleuve, des écluses sont établies près de l'embouchure et complètent le système de cet égout, qu'on peut appeler monumental.

Commencés en juin dernier, sous la direction de MM. Delaporche, ingénieur ordinaire; Belgrand, ingénieur en chef, et Michel, inspecteur général des ponts et chaussées, les travaux de l'*égout collecteur* ont été surveillés par M. Cartaux, conducteur, et poussés avec une entente et une activité telles, qu'au mois de juin prochain ils seront entièrement achevés.

G. RANDON.



L'Égout collecteur. — Le Gâchage.

LA FILLE DU MILLIONNAIRE

Comédie en trois actes et en prose,

PAR **M. ÉMILE DE GIRARDIN.**

(Suite.)

DEUXIÈME ACTE.

SCÈNE X.

CAROLINE, ROGER.

ROGER. — On nous laisse seuls... en tête-à-tête!

CAROLINE. — Oh! il n'y a pas de danger.

ROGER. — Une héritière!

CAROLINE. — Eh bien!

ROGER. — Je pourrais vous séduire...

CAROLINE. — En cinq minutes?

ROGER. — En effet, ce serait court. Mais je pourrais vous enlever...

CAROLINE. — Sans ma dot, je ne cours aucun péril, et pour m'enlever avec ma dot, il faudrait enlever mon père avec moi.

ROGER. — Cela compliquerait l'enlèvement... Je vois qu'il faut y renoncer.

CAROLINE. — Je vous le conseille... Et puis ce ne serait pas encore tout.

ROGER. — Qu'y aurait-il donc de plus?

CAROLINE. — Un duel.

ROGER. — Avec qui?

CAROLINE. — Eh! mais avec mon prétendu.

ROGER. — Ce n'est pas ce qui m'effrayerait.

CAROLINE. — Est-ce que vous êtes querelleur?

ROGER. — Pas absolument.

CAROLINE. — Un peu?

ROGER. — Oui, un peu.

CAROLINE. — Un peu... ce n'est pas mal.

ROGER. — Vous aimez qu'on se batte?

CAROLINE. — J'aime qu'on se défende.

ROGER. — Comment l'entendez-vous?

CAROLINE. — Je pense que la femme doit compter sur le courage de son mari... autant que le mari sur la fidélité de sa femme.

ROGER. — Vous avez raison : la fidélité de la femme et le courage du mari sont ce qui constitue l'honneur conjugal.

CAROLINE. — Comme nous nous comprendrions bien! Dites-moi, monsieur Roger, si mon père consent à ce que ma mère donne un bal, comme ce sera Mme la marquise qui fera les invitations, n'est-ce pas, vous nous aiderez de vos conseils?

ROGER. — Je serai à vos ordres.

CAROLINE. — Oh! les vilains mots cérémonieux... Cela a l'air de dire tout et cela ne dit rien. Je les déteste.

ROGER. — Vous aimez donc bien le bal?

CAROLINE. — Beaucoup.

ROGER. — La danse?

CAROLINE. — Follement.

ROGER. — Le monde?

CAROLINE. — Démesurément.

ROGER. — Votre mère l'aime aussi?

CAROLINE. — Presque autant que moi. Pensez-y donc, c'est pour nous un plaisir encore si nouveau. Vous autres, qui datez des croisades, vous êtes blasés sur les fêtes; mais nous autres, qui datons d'hier, nous n'avons pas eu le temps de l'être.

ROGER. — Vous le serez bientôt.

CAROLINE. — Jamais!

ROGER. — Mais si vous aimez tant ce qu'on nomme les divertissements du monde, comment alors épousez-vous un homme qui les aime si peu?

CAROLINE. — Il les aimera... quand nous serons mariés.

ROGER. — Vous le croyez?

CAROLINE. — J'en suis sûre.

ROGER. — Vous pourriez vous tromper.

CAROLINE. — Il m'aime tant!

ROGER. — Ce n'est pas une raison.

CAROLINE. — C'est la meilleure... Mais je reviens à notre bal; ne pensez-vous pas que ce serait mieux qu'il fût costumé... comme celui qu'a donné la duchesse d'Ayguzon?

ROGER. — Vous me consultez?

CAROLINE. — Oui, je vous consulte.

ROGER. — Vous voulez que je vous dise la vérité?

CAROLINE. — Certainement.

ROGER. — Eh bien! je pense que pour un premier bal, il vaut mieux qu'il ne soit pas costumé.

CAROLINE. — C'est dommage.

ROGER. — Pourquoi?

CAROLINE. — Parce que ma mère et moi nous avions pensé à un costume...

ROGER. — Lequel?

CAROLINE. — Celui de Cauchoise, celui du pays où mon père avait sa filature.

ROGER. — Cela ne serait pas compris... cela serait traité d'affectation de modestie et peut-être plus sévèrement.

CAROLINE. — N'y pensons plus, ne pensons qu'au bal sans costumes... Mais alors il faudra qu'il soit superbe! C'est l'avis de ma mère. (La pendule sonne six heures.)

ROGER. — Votre mère tient donc beaucoup à donner un bal?

CAROLINE. — Depuis que le baron lui en a si souvent parlé, elle ne pense plus qu'à cela. C'est son idée fixe... et c'est aussi la mienne.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE, ADAM.

LA MARQUISE. — Avouez que c'est un Boucher qui valait la peine d'être vu!

ADAM. — Oui, c'est un ravissant tableau d'alcôve ou de boudoir; c'est dommage qu'on ne puisse le placer dans une galerie, il vaudrait le double... (Il regarde la pendule.) Six heures un quart! Oh! comme nous allons être grondés!

LA MARQUISE. — Vous avez donc bien peur de votre femme, monsieur Adam?

ADAM. — Demander à un mari s'il a peur de sa femme! Perfide question! On ne le croit jamais quand il répond : Non. Tout bien pesé, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de toujours répondre : Oui. Ça déconcerte l'esprit de contradiction et ça sème le doute.

LA MARQUISE. — C'est en effet plus habile. Adieu donc... au revoir. (A Roger.) Roger, reconduisez M. et Mlle Adam.

(Adam et sa fille sortent. Roger les reconduit.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, seule.

La petite réfléchira sur ce que je lui ai dit... Le coup a porté juste, car il y a eu un moment où elle ne savait plus que répondre, et où elle eût été contrainte d'avouer que j'avais raison, si le père n'était venu au secours de sa fille... Elle et Roger sont restés seuls une demi-heure! Ils ont pu se parler en toute liberté! Souvent il ne faut qu'une étincelle qui jaillit, qu'un mot qui tombe pour briser la glace, établir la confiance, nouer l'intimité, et unir à leur insu deux destinées? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Est-ce que Roger n'est pas très-bien? est-ce qu'il ne porte pas un beau nom? Est-ce que les Adam ne devraient pas s'estimer très-heureux d'un tel mariage pour leur fille? Certes, la petite est gentille; mais ôtez-lui sa dot, que restera-t-il? Ce ne sera plus qu'une grisette. Je connais cent demoiselles de magasin qui aunent des rubans ou qui pèsent des bonbons, et qui sont tout aussi jolies... plus jolies qu'elle.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LA BARONNE DE GIMÉCOURT.

LA BARONNE. — Bonjour, Léonie.

LA MARQUISE. — Bonjour, Aglaé.

LA BARONNE. — Est-ce que ce n'est pas M. Adam que j'ai rencontré dans l'escalier?

LA MARQUISE. — Oui.

LA BARONNE. — Il n'était pas seul?

LA MARQUISE. — Il était avec sa fille.

LA BARONNE. — Et avec Roger...

LA MARQUISE. — Oui, Roger les reconduisait.

LA BARONNE. — Il descendait donc de chez vous?

LA MARQUISE. — Oui.

LA BARONNE. — Vous êtes liés!

LA MARQUISE. — Liée avec les Adam... Non.

LA BARONNE. — J'en suis bien aise.

LA MARQUISE. — Pourquoi?

LA BARONNE. — Parce qu'en le voyant, l'idée m'est venue que vous pensiez peut-être à sa fille pour votre fils.

LA MARQUISE. — Quelle folie!

LA BARONNE. — Elle sera immensément riche.

LA MARQUISE. — Est-ce une raison? Roger épouser Mlle Adam! Comment, Aglaé, cette pensée a-t-elle pu vous venir?

LA BARONNE. — Par la peur que j'en avais.

LA MARQUISE. — Ah! vous venez encore me parler de votre fille...

LA BARONNE. — Et de votre fils.

LA MARQUISE. — Ce serait un mariage insensé... Je vous l'ai dit cent fois; jamais je ne consentirai à ce que Roger épouse Clémence.

LA BARONNE. — Vous ne voulez pas qu'ils soient heureux!

LA MARQUISE. — Ils ne le seraient pas! Plus un mari aime sa femme et plus il souffre d'en être réduit à la dure nécessité de compter jusqu'aux paires de souliers qu'elle use, ou jusques aux heures de fiacre qu'elle prend. Plus une femme aime son mari et plus elle souffre des amères humiliations qu'elle lui voit dévorer et en comparaison desquelles toutes les privations sont douces. Le supplice est d'autant plus grand que la femme est plus belle et le mari mieux né. Rien de plus cruel que l'indigence dorée.

LA BARONNE. — Avec huit ou dix mille francs de revenu, on ne meurt pas de faim.

LA MARQUISE. — Non, mais on meurt d'envie. C'est trop ou trop peu. C'est trop pour gagner sa vie et risquer de faire fortune; c'est trop peu pour ne rien faire et vivre de la vie du monde.

LA BARONNE. — Clémence et Roger ne tiennent pas à aller dans le monde...

LA MARQUISE. — C'est ce qu'on dit toujours, c'est ce qu'on ne fait jamais. Clémence est belle, très-belle, Roger voudra l'y conduire. Il n'y a que les pigeons qui se contentent d'un colombier. Je vous le demande à vous-même, Aglaé, est-ce que depuis que vous êtes mariés, vous et votre mari, vous n'avez pas hypothéqué vos biens pour les trois quarts de ce qu'ils valent?

LA BARONNE. — Il l'a bien fallu pour subvenir à l'éducation de nos enfants.

LA MARQUISE. — Il le faudrait bien aussi pour subvenir à l'éducation des enfants de Roger, si j'étais assez aveugle pour consentir à ce qu'il épousât Clémence.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

(Pendant que le baron entre, la baronne s'approche de la porte pour sortir.)

LA BARONNE. — C'est votre dernier mot, Léonie.

LA MARQUISE. — C'est mon dernier mot.

LA BARONNE. — Alors adieu, ma chère.

LA MARQUISE. — Adieu, ma chère. (La baronne sort.)

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON. — Je quitte Mme Adam... où je suis allé au lieu de me rendre à mon Conseil d'administration (ce qui, par parenthèse, me fera perdre un jeton de présence). Elle a, cette fois, pleinement compris que le mariage Rodrigues n'était pas celui qui convenait à sa fille. Je suis resté trois grandes heures à lui faire toucher au doigt tous les inconvénients dont il est hérissé...

LA MARQUISE. — Pendant que le père et la fille étaient ici.

LE BARON. — Justement... L'obus est chargé, il n'y a plus qu'à y mettre le feu pour le faire éclater. Le Rodrigues est coulé, tout ce qui s'appelle coulé; il ne reviendra pas sur l'eau... je vous le garantis. Mme Adam ne veut plus en entendre parler; elle est convenue avec moi que sa fille n'avait pour lui qu'un sentiment plus voisin de la fraternité que de l'amour; que la confiance y était pour tout, que l'imagination n'y était pour rien. Elle a reconnu que ce mariage serait pour sa fille le *supplice de la richesse*; ce mot l'a frappée : elle a commencé par le trouver exagéré, elle a fini par le trouver juste. Elle va s'en expliquer carrément d'abord avec sa fille, et dès qu'elle l'aura ramenée à la raison, tout sera dit, car ce que sa fille veut, Adam le veut... Je lui ai confié, sans le nommer, que j'avais en vue le gendre qui lui convenait sous tous les rapports : justesse d'esprit, délicatesse de sentiments, bonne conduite et haute naissance. J'ai ajouté que j'en répondais personnellement. Il n'y a plus maintenant qu'à faire la demande en règle.

LA MARQUISE. — Bien! très-bien!

LE BARON. — L'invitation des Bassipouloff l'a ravie... Elle m'en a beaucoup remercié; et, sans perdre une minute, elle a sonné tout de suite et donné les ordres nécessaires pour la toilette de sa fille... La mère ne s'est pas oubliée.

LA MARQUISE. — Inutile à dire.

LE BARON. — Bref, mes actions, langage de la maison, sont en grande hausse. J'y passe pour avoir, dans le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, un crédit illimité d'invitations. Mme Adam croit que je n'ai qu'à les demander pour les obtenir. L'excellente femme, jugeant sur l'apparence, ne se doute pas que ce qu'on appelle le monde n'est souvent qu'une trame invisible, dont une main exercée ourdit dans l'ombre tous les fils; qu'un complice involontaire, tantôt de projets dissimulés qu'il seconde avec complaisance sans les connaître, tantôt de rancunes déguisées qu'il sert avec ardeur sans les partager. Comment s'en douterait-elle? Nous-mêmes, n'y sommes-nous pas pris tous les jours? ne nous arrive-t-il pas sans cesse de chercher, sans la trouver, l'explication de concours et de succès, de résistances et d'échecs inexplicables?

LA MARQUISE. — C'est vrai; il y a des gens devant lesquels toutes les difficultés qui devraient se dresser s'aplanissent comme par miracle, et d'autres devant lesquels toutes les difficultés qui devraient s'aplanir se dressent comme par enchantement. C'est à ce point que, plus d'une fois, j'ai été tentée de croire à une sorte de franc-maçonnerie.

LE BARON. — Et moi aussi... Peut-être existe-elle et peut-être est-ce vous qui la présidez! Mais revenons-en à Mme Adam... Je vous disais donc qu'elle était décidée à mettre tous les fers au feu. D'aujourd'hui en huit, elle donnera le bal en question... Il a été prévu qu'Adam commencerait par résister et finirait par céder... la fille aidant la mère. Votre offre de vous charger de la liste est acceptée avec reconnaissance. Mme Adam viendra vous en remercier demain dans la matinée.

LA MARQUISE. — La fille m'en a déjà remerciée en présence du père à demi vaincu.

LE BARON, fredonnant. « La victoire est à nous! la victoire est à nous! »

LA MARQUISE. — Quel service, baron, vous aurez rendu là à vos amis, les Adam, et qu'ils devront vous en être reconnaissants!

LE BARON. — Mais ce n'est pas seulement à eux, marquise, que j'ai pensé...

LA MARQUISE. — Vous avez aussi pensé à nous... je n'en doute pas. Aussi, après que Roger et la petite seront mariés l'un à l'autre, va-t-il sans dire, cher baron, que vous serez à la Roche-Travers comme chez vous; vous y aurez de droit, à perpétuité, votre appartement pour toute la saison où il est impossible de rester à Paris sans y mourir de chaleur et d'ennui; vous y aurez toute une écurie pour vos chevaux; vous y serez là en famille avec vos bons amis les Adam, qui y seront invités pour la saison des chasses. Chasse-t-il, votre Adam?

LE BARON. — Mon Adam! mon Adam! au train dont vous poussez les choses, il ne tardera pas à être le vôtre plus que le mien. (La pendule sonne sept heures.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Madame la marquise est servie.

LA MARQUISE, au domestique. — Mettez le couvert de monsieur le baron. (Au baron.) Mon fils s'est évadé. Je le suspecte de dîner sournoisement chez sa tante de Gimécourt, ma pécore de belle-sœur... Je dîne seule. Vous resterez à dîner avec moi.

LE BARON. — Impossible aujourd'hui, marquise... Les Adam m'attendraient pour se mettre à table... c'est le jour de leur loge à l'Opéra. Nous voulons réussir, n'est-ce pas?

LA MARQUISE. — Certainement.

LE BARON. — Qui veut réussir ne doit rien négliger : ce soir, je continuerai ce que j'ai commencé ce matin, et demain ce que j'ai fait aujourd'hui. Il ne suffit pas d'investir la place, il faut l'occuper.

LA MARQUISE. — Dès qu'il en est ainsi, je ne vous retiens plus, mon cher Jason. Volez à la conquête de la Toison d'or!

LE BARON. — Vous, marquise, occupez-vous secrètement de la corbeille. Il ne faudrait pas être pris au dépourvu.

LA MARQUISE. — C'est déjà fait.

LE BARON. — Oh! la bonne mère! elle n'a qu'une pensée : le mariage de son fils. Elle y sacrifierait le bonheur du monde entier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME ACTE.

Vastes et magnifiques salons. Galerie de tableaux. Fleurs. Le plus grand luxe et le luxe de meilleur goût.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE D'HOTEL, UN ENTREPRENEUR.

LE MAITRE D'HOTEL. — Ici, ne l'oubliez pas, une pompe (Il montre la place.) et deux pompiers, à cause des tableaux placés si près du grand salon de danse. Vous retiendrez donc pour demain soir huit pompiers et vous aurez neuf gardes municipaux à cheval.

L'ENTREPRENEUR. — Neuf! n'est-ce pas trop?

LE MAITRE D'HOTEL. — Non : deux à droite et à gauche de la porte d'entrée; deux à droite et à gauche de la porte de sortie; un cinquième dans la cour; deux rue du Faubourg-Saint-Honoré pour obliger les voitures de prendre la file; deux pour empêcher qu'on ne la coupe, l'un placé à l'angle de la rue de Suresnes, l'autre placé à l'angle de la rue de la Ville-l'Evêque... Neuf, ce serait plutôt trop peu. Tout Paris est invité, tout Paris viendra... Vous êtes bien sûr que cinq cents personnes pourront souper... toutes commodément assises?

L'ENTREPRENEUR. — Très-aisément.

LE MAITRE D'HOTEL. — Vous avez bien passé votre revue générale? Vous vous êtes bien assuré que tout était en ordre et que rien ne manquerait?

L'ENTREPRENEUR. — Rien ne manquera... On pose les derniers lustres dans la cour; jamais cour si vaste n'aura été couverte et tendue, éclairée et chauffée. Un régiment tout entier pourrait y manœuvrer par la pluie sans en recevoir une seule goutte. Il peut geler et neiger, personne n'y aura froid. Rien n'a été épargné.

LE MAITRE D'HOTEL. — C'était l'ordre formel de madame. Elle ne veut pas qu'il reste ce soir un seul de tous vos ouvriers qui encombrent toutes les pièces : il n'y a plus de libre que cette galerie.

L'ENTREPRENEUR. — M^{me} Adam doit être satisfaite de l'activité qu'ils ont déployée?

LE MAITRE D'HOTEL. — Oui, très-satisfaite ; aussi m'a-t-elle remis ces 2,000 francs que vous leur partagerez ce soir à titre de gratification. Ils seront contents, n'est-ce pas?

L'ENTREPRENEUR. — Oh! très-contents; il ne leur arrive jamais d'en recevoir d'aussi forte.

LE MAITRE D'HOTEL. — Comme tout ce qui est relatif au bal vous regarde exclusivement et que je ne puis quitter, en sortant d'ici vous entrerez à la mairie, à côté, et vous remettrez au bureau de bienfaisance ces 10,000 francs, avec recommandation expresse, très-expresse, que la distribution en soit faite demain aux pauvres du premier arrondissement. Monsieur tient absolument à ce qu'elle ait lieu le même jour que le bal.

L'ENTREPRENEUR. — Ce sera fait dans dix minutes... Il est donc bien généreux, le maître?

LE MAITRE D'HOTEL. — Donner est le seul plaisir que je lui connaisse... Ah çà, vous me répondez de tout? car c'est moi qui réponds de vous!

L'ENTREPRENEUR. — N'ayez aucune crainte.

(L'entrepreneur sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D'HOTEL. — Si madame la marquise veut prendre la peine de s'asseoir ici un instant, je vais donner l'ordre qu'on prévienne mademoiselle, car madame est très-souffrante et monsieur vient de sortir.

LA MARQUISE. — Que M^{lle} Adam ne se presse pas ; j'attendrai.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, seule.

Je croyais vraiment que je ne pourrais jamais entrer... La rue est obstruée de charrettes de fleurs qu'on décharge. Où a-t-on pu prendre tant de camélias? Il doit y en avoir pour 20,000 francs! La cour, les vestibules, les antichambres, les salons sont remplis d'ouvriers qui vont, qui viennent, qui montent, qui descendent. Pour arriver ici, il m'a fallu traverser une forêt d'échelles. Ce sera incontestablement le plus beau bal de l'hiver... le plus magnifique... le plus élégant. Et dire que tout cela est l'œuvre de gens qui n'étaient rien, qui n'avaient rien, ils l'avouent eux-mêmes! C'est à croire qu'on rêve!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, UN VALET DE PIED.

LE VALET. — Mademoiselle va venir; elle conjure madame la marquise de ne pas s'impatienter.

LA MARQUISE. — Rassurez-la et dites-lui que je ne m'impatiente pas.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

De telles gens posséder le plus bel hôtel de Paris, l'un des plus anciens châteaux de France, le château de la Roche-Travers, les plus beaux tableaux, les plus beaux bronzes, les plus beaux marbres! Réunir ainsi tous les luxes! C'est le renversement du monde! c'est le renversement de toutes les idées! Et l'on veut qu'une société où de si rapides fortunes s'élèvent tandis que les plus anciennes tendent toutes à décliner, ait une longue existence! Cela est impossible. Il viendra une révolution qui fera litière de tout cela, qui balayera tous ces gens-là, qui les fera rentrer dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir et qui nous ramènera! Il n'y a qu'une bonne révolution qui puisse rétablir l'ordre! Le peuple ne saurait éternellement supporter que des gens de rien insultent ainsi par leur luxe à sa misère. Je fais exception pour les Adam. M^{me} Adam est une bonne femme et une femme de bon sens! Elle a compris que la fortune n'est pas tout, qu'un nom est nécessaire pour la compléter, pour la légitimer... que la manière dont la fortune est transmise fait oublier la manière dont elle a été acquise. Mais comme c'est heureux pour ces Adam qu'ils aient une fille au lieu d'avoir eu un fils! Car enfin le fils eût été obligé de garder son nom d'Adam. Il n'aurait pas pu en changer... Il faut en convenir, ces gens-là ont tous les bonheurs!

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, CAROLINE.

LA MARQUISE. — Je suis venue ce matin, chère enfant, pour arrêter avec votre mère et vous certaines dispositions de notre bal... je dis le nôtre, puisque votre mère a bien voulu que ce fût moi qui l'assistasse. Mais on m'annonce qu'elle est souffrante ; qu'a-t-elle donc?

CAROLINE. — Elle est effectivement très souffrante; mais cette indisposition, qui ne sera pas longue, je l'espère, n'est point ce qu'il y a de plus grave.

LA MARQUISE. — Vous m'inquiétez! Qu'y a-t-il? Est-ce que la baisse des fonds aurait fait perdre à votre père de grosses sommes à la Bourse?

CAROLINE. — Il n'y joue pas.

LA MARQUISE. — Est-ce qu'il aurait essuyé quelque banqueroute?

CAROLINE. — Presque toute sa fortune est en titres qui sont déposés à la Banque de France.

LA MARQUISE. — Eh bien! que s'est-il donc passé depuis hier soir? Roger et moi nous vous avons quittés, votre mère et vous, si en train, si gais, que votre père est allé se coucher en prenant minuit pour dix heures.

CAROLINE. — Je ne sais comment vous le dire.

LA MARQUISE. — Vous m'effrayez.

CAROLINE. — Le bal ne peut avoir lieu. Il faut absolument le contremander; c'est l'avis de maman...

LA MARQUISE. — Le contremander! Impossible, ma chère enfant, les invitations sont parties depuis six jours; tout Paris sait que je m'en suis chargée ; ce serait un manque d'égards pour mes amis, qui ne me le pardonneraient pas.

CAROLINE. — Alors que faire?

LA MARQUISE. — Donner le bal, puisqu'il est impossible de faire autrement. Mais qu'est-il donc arrivé? Vous ne me le dites pas.

CAROLINE. — Il est arrivé que le duc et la duchesse d'Ayguzon, qui avaient été si aimables pour nous, qui nous avaient invités à leur bal costumé, ont renvoyé ce matin sous enveloppe les trois invitations qui leur avaient été adressées.

LA MARQUISE. — Comment! les d'Ayguzon ont fait cela!

CAROLINE. — Ils l'ont fait.

LA MARQUISE. — Après les deux contredanses auxquelles Joseph d'Ayguzon vous a invitée chez les Bassipouloff, ce qui a été si remarqué!

CAROLINE. — Au bal de sa mère, j'avais déjà dansé avec lui.

LA MARQUISE. — C'est inexplicable ; mais est-ce qu'ils n'ont rien écrit, rien fait dire?

CAROLINE. — Ils n'ont rien écrit, rien fait dire ; seulement il y avait sous l'enveloppe ces lignes d'un petit journal qui a une grande vogue : *l'Esop*.

LA MARQUISE, prenant le journal. — Ces lignes, que renferment-elles donc? (Elle lit.) « L'événement du jour dont » tout le monde s'entretenait ce soir au foyer de l'Opéra » est le mariage imprévu de la fille de M. Adam, sur- » nommé le Millionnaire, ancien filateur, plus heureux » dans ses spéculations de bourse que dans ses opérations » de filature, avec le fils aîné du duc d'Ayguzon, des- » cendant par les hommes du fameux Loiselay, ancien » fermier général, et par les femmes de cette joyeuse » maîtresse de Louis XV, qui, tournant en raillerie la de- » vise britannique, et adoptant pour *listel* de ses armoi- » ries une jarretière, y fit graver ces mots : *Honni soit » qui mal n'y pense.*

» La future épouse apporte à son futur époux (style » de tabellion) 10 millions de dot et 40 millions d'espé- » rances. La corbeille et le trousseau sont déjà, dit-on, » commandés. On parle de parures fabuleuses en dia- » mants, en perles, en émeraudes, coûtant des sommes » folles. Ce qui est certain, c'est qu'après-demain mer- » credi, l'hôtel Adam ouvre ses vastes salons par un » grand bal donné à l'occasion de ce mariage, dont » chacun s'empressait d'aller féliciter la famille Adam » dans sa loge d'avant-scène où trônaient ce soir le » père, la mère et la fille. Adam et Ève rentrant dans » le paradis n'auraient pas été plus radieux. » (La marquise, après avoir lu, s'écriant :) L'indignité! Quelle peste que ces journaux! Ils la donnent à tout ce que touche leur plume!

CAROLINE. — Que leur avons-nous fait? Nous ne les connaissons pas.

LA MARQUISE. — Non ; mais ils vous connaissent. Je comprends maintenant le renvoi par les d'Ayguzon de leurs invitations. Ce renvoi, tout Paris aujourd'hui va le savoir! Tout Paris va retentir du bruit de cette injure! Pauvre enfant, c'est là un coup funeste... on ne peut le parer! un affront sanglant... Comment le venger?

CAROLINE. — Oui, comment?

LA MARQUISE. — A la place de votre père, je ne sais où s'arrêterait ma colère. Voir ainsi s'écrouler en un instant tout l'avenir d'une fille qui lui est si chère, d'une héritière si riche! Vous savez combien je vous aime, ma chère petite ; je vous dois donc la vérité. Eh bien! il ne faut pas vous le dissimuler, après cet outrage, s'il reste impuni, — et vous n'avez personne pour en demander raison au duc d'Ayguzon, — après cet outrage, il ne vous sera plus possible de reparaître dans le monde où vous étiez admise.

CAROLINE. — Oh! tant mieux, je le déteste!

LA MARQUISE. — Vous dites cela aujourd'hui que vous vous sentez blessée mais vous ne le direz plus aussitôt que vous vous sentirez délaissée.

CAROLINE. — Nous quitterons Paris.

LA MARQUISE. — On ne quitte Paris que pour y revenir, quand on y laisse après soi tant de trésors!

CAROLINE. — Mais que faire?

LA MARQUISE. — L'embarras est extrême ; car les d'Ayguzon, qui sont si nombreux, vont tous courir chez tous leurs amis qui sont les miens ; ils vont les prévenir, ils vont les coaliser, ils vont les passionner! j'en suis sûre, aucun ne viendra. Il suffit d'une heure, à Paris, pour qu'une nouvelle comme celle-là y soit connue de tout le monde... Il y a tant de désœuvrés qui n'ont d'autre emploi de leur temps que celui de se transmettre les nouvelles, surtout les mauvaises, avec la rapidité électrique. On dirait qu'il existe entre eux je ne sais quel fil conducteur dont ils semblent les poteaux.

CAROLINE. — Oh! ce n'est que trop vrai!

LA MARQUISE. — Vos immenses salons seront déserts; il faut s'y attendre. Quelle joie, quel triomphe pour les d'Ayguzon! quel chagrin, quel revers pour votre père, un si digne homme! pour votre mère, une si aimable femme! pour vous, enfin, chère enfant, après tous les succès que vous avez eus cet hiver dans le monde! Du moins avez-vous réuni vos amis?

CAROLINE. — Où les trouver? Puis, ma mère, après avoir ouvert cette enveloppe et lu cet article, en a éprouvé un tel saisissement qu'il a fallu tout de suite la mettre au lit... Mon père, sans doute pour ne rien laisser voir de son mécontentement, est sorti aussitôt sans dire où il allait. Où est-il allé? Je n'en sais rien ; peut-être chez vous...

LA MARQUISE. — Alors, on lui aura dit chez moi que j'étais sortie pour venir ici... où j'ai dit à Roger de me reprendre... Le baron... votre grand maître des cérémonies, votre ami et le mien, est un homme de bon conseil et un esprit plein de ressources... Vos parents l'ont-ils consulté?

CAROLINE. — Il n'était pas encore l'heure où il vient tous les jours.

LA MARQUISE. — Consultez-le... Je ne sache que lui qui puisse, s'il y a un moyen, nous tirer vous et moi de ce mauvais pas. Mais votre père, qu'a-t-il dit?

CAROLINE. — Comme c'étaient ma mère et moi qui, malgré son avis, avions insisté pour donner ce malheureux bal, nous nous attendions à ce qu'il nous en fît d'amers reproches et à ce qu'il nous rappelât durement ce qu'il nous avait dit avant que l'accomplissement du fait vînt montrer la justesse de ses prévisions. Je crois encore entendre ses paroles, moitié sérieuses et moitié enjouées; je crois l'entendre encore nous dire : — « Attendez donc pour ouvrir vos salons aux indifférents et aux malveillants, pour les inviter, pour les recevoir, pour leur donner des fêtes, que quelque grande fortune nouvelle soit venue, par son éclat et son retentissement, faire ombre et diversion à la nôtre! Mais, si vous ne voulez absolument pas attendre, si vous êtes si pressées toutes les deux de faire danser de joie les jaloux et les railleurs, alors faites imprimer en tête des billets d'invitation : GRAND BAL *donné au bénéfice des envieux*, afin qu'ils n'ignorent pas que nous savons exactement d'avance à quoi nous en tenir. »

LA MARQUISE. — Il vous a dit cela... et vous avez passé outre!

CAROLINE. — Oui, pour notre malheur... Fortement encouragées, ardemment soutenues par le baron, ma mère et moi, nous n'avons tenu aucun compte de ces observations si sensées ; nous les avons prises en riant. Tout autre que mon père eût triomphé de ce qui nous arrivait ; mais mon père est si bon que, témoin du violent chagrin de ma mère, il n'a pas voulu laisser échapper une seule parole qui pût y ajouter. Il ne lui a dit que ces seuls mots : « C'est une leçon, qu'elle nous serve! » Il m'a embrassée tendrement; j'avais des pleurs dans les yeux ; il m'a embrassée une seconde fois, et il est sorti.

LA MARQUISE. — Sans donner aucun ordre?

CAROLINE. — Aucun.

LA MARQUISE. — Sans dire si le bal aurait lieu?

CAROLINE. — Sans rien dire.

LA MARQUISE. — S'il n'aurait pas lieu?

CAROLINE. — Il n'a pas fait connaître sa volonté; c'est là ce qui prolonge notre incertitude, notre anxiété.

LA MARQUISE. — Dans son trouble, il aura oublié de s'expliquer.

Mariage de la princesse Victoire d'Angleterre avec le prince Frédéric-Guillaume de Prusse.

Chapitre du très noble Ordre de la Jarretière, tenu dans le château de Windsor.

CAROLINE. — Oh! mon père n'oublie jamais rien; il pense à tout. Et d'ailleurs pour sortir il aura bien été obligé de se frayer un passage au travers de toute cette haie de tapissiers et de décorateurs.

LA MARQUISE. — Qu'il m'a fallu traverser, non sans peine... Que peut-il être allé faire?

CAROLINE. — C'est ce que je voudrais savoir. Le voyant tous les traits du visage violemment contractés, je n'ai pas osé le lui demander.

LA MARQUISE. — Je le comprends parfaitement... Oh! les sottes gens que ces d'Ayguzon! Je les hais. Je ne leur pardonnerai jamais tout le mal qu'ils viennent de vous faire; mais moi-même, comment l'apprendrai-je à mon pauvre Roger? Quel chagrin cet éclat va lui causer! dans quelle colère indicible il va se mettre contre eux!

CAROLINE. — Lui?

LA MARQUISE. — Oui, lui! Est-ce que cela vous étonne? Mais votre étonnement ne doit pas me surprendre. Vous ignorez que, depuis le jour où il vous a rencontrée pour la seconde fois et où vous avez causé seuls tous les deux, il ne me parle plus que de vous.

CAROLINE. — De moi?

LA MARQUISE. — Oui, de vous... Et ce que vous ne savez pas, c'est qu'il aimait depuis très-longtemps une des filles de ma belle-sœur, la baronne de Gimécourt... Autrefois, il ne me parlait que de sa cousine Clémence; maintenant, il ne m'en parle plus.

CAROLINE. — Il est donc inconstant?

LA MARQUISE, visiblement embarrassée. — Inconstant... lui!... Non... au contraire... il est très-constant... il ne l'est que trop.

CAROLINE. — Est-ce qu'on l'est jamais trop?

LA MARQUISE. — Non certes. Je me suis mal expliquée: je voulais dire que, pendant longtemps, il s'était imaginé avoir de l'amour pour sa cousine, tandis qu'il n'avait pour elle que ce sentiment de confiance mutuelle qui naît d'une camaraderie prolongée... Roger avait pour M^{lle} de Gimécourt, sa cousine, le même sentiment, absolument, que celui que vous avez pour M. Rodrigues, votre ami d'enfance ou à peu près; il ne tenait pas plus à elle que vous ne tenez à lui...

CAROLINE. — Oh! je vous demande pardon, madame, j'y tiens.

LA MARQUISE. — Vous vous l'imaginez! vous vous trompez! Ce n'est point vous qui y tenez, c'est votre père qui y tient, parce qu'il sait que ce mariage vous empêchera d'aller dans le monde que vous aimez et qu'il n'aime pas... c'est tout simple; mais ce qui est simple à son âge ne l'est pas au vôtre. Cet égoïsme paternel, qui peut mieux le comprendre et l'excuser que l'égoïsme maternel? Moi aussi, j'ai mon égoïsme, et je l'avoue; je rêve pour mon fils tout ce qu'une mère peut rêver: un riche mariage avec une bru charmante. J'ai pour lui toute l'ambition dont il manque, toute la fierté qu'il n'a pas. Il est si modeste!... Vous avez dû le remarquer...

CAROLINE. — Non... je n'y ai pas fait attention.

LA MARQUISE. — Mais entre votre père et moi, voici la différence: l'égoïsme m'éclaire, tandis que l'égoïsme l'aveugle; oui, il aveugle votre père, car il l'empêche de voir tous les inconvénients du mariage qu'il s'est mis en tête.

CAROLINE. — Mais c'est moi qui l'ai désiré.

LA MARQUISE. — C'est très-bien à vous de le dire... peut-être même, par tendresse filiale, avez-vous fini par le croire; mais, moi, je n'en crois rien. Ce mariage n'a pour vous que des inconvénients et pas un avantage.

CAROLINE. — Il a l'avantage de ne pas me séparer de mon père et de ma mère.

LA MARQUISE. — C'est beaucoup; mais ce n'est pas assez. Tel autre mariage, non plus, ne vous eût pas séparée de vos parents, et à cet avantage il en eût joint un autre, non moins grand, non moins décisif, celui de ne pas vous séparer du monde. Votre mère, qui a infiniment de tact, est tout à fait de mon avis sur ce point; et, si je n'en avais longuement causé avec elle, je ne vous aurais pas dit, chère enfant, tout ce que je viens de vous dire... je ne m'y serais pas crue autorisée... c'est donc comme une seconde mère qui vous parle. Aussi ne m'en voudrez-vous point, n'est-ce pas, de m'exprimer ainsi avec vous en toute liberté comme en toute amitié?

CAROLINE. — Comment, madame, pourrais-je vous en vouloir d'une marque d'intérêt que vous voulez bien me donner? Je ne puis qu'être profondément touchée de cet entretien.

LA MARQUISE. — Alors promettez-moi d'y réfléchir.

CAROLINE. — Oh! en ce moment, je suis incapable de réfléchir sur rien...

LA MARQUISE. — Je ne dis pas tout de suite, je dis plus tard.

CAROLINE. — Je n'ai qu'une pensée, qu'une seule: comment échapper à ce malheureux bal? comment rendre à mon père sa gaîté, à ma mère sa santé? Mais permettez, madame, que je monte près de ma mère pour savoir si elle va mieux et si elle peut avoir l'honneur de vous recevoir.

LA MARQUISE. — Allez, allez, chère enfant; dites-lui que j'éprouve un impérieux besoin de lui serrer cordialement la main; que je comprends tout ce qu'elle doit souffrir et que je le ressens profondément.

CAROLINE. — Vous me pardonnerez de vous laisser seule.

LA MARQUISE. — Si elle est plus souffrante, ne vous hâtez pas de redescendre... Vous me laissez en bonne compagnie... avec tous ces beaux tableaux qu'on ne saurait se lasser de regarder.

(Caroline sort.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule.

Les choses vont plus vite et plus loin que mes prévisions. Les pauvres gens! je commence à les plaindre. Comment sortiront-ils de là? Vrai, je ne pardonnerais pas aux d'Ayguzon cet éclat, s'il ne devait aboutir au mariage que je poursuis. Roger, sans le savoir, a fait la conquête de la mère; il s'est mis d'autant plus en frais de bonne grâce et de cordialité, qu'il se doutait moins de mes projets. Il ne s'en doute pas encore... heureusement! Ce mariage a deux avantages: il assure à mon fils une grande fortune et l'empêche de commettre la faute d'épouser sa cousine! Plutôt une mésalliance qu'une folie! Quand on porte un nom qui remonte à dix siècles et qu'on a perdu son patrimoine, on ne fait pas un mariage d'affection, on fait un mariage de restauration. L'honneur de la maison avant le bonheur du ménage! Est-ce que les princes, dont cependant on envie le sort, écoutent pour se marier le penchant de leur cœur? non. En sont-ils moins heureux? non. En aiment-ils moins leur femme et leurs enfants? non. Le plus souvent, la raison d'État à laquelle ils paraissent sacrifiés les sert mieux que s'ils ne consultaient que leur goût. Elle les sauve de la séduction, de l'intrigue, du caprice. Mais d'ailleurs, Roger sera-t-il donc si à plaindre? Il habitera ce magnifique hôtel... qui lui sera rendu. Il aura un jour vingt millions de fortune. Dans deux ans, on aura oublié qui était sa femme et comment elle se nommait. Le père et la mère, il est vrai, continueront toujours de s'appeler Adam! Mais ce ne sont pas eux que Roger épouse. Le lendemain de son mariage, il sera le maître. Il entreprendra un grand et beau voyage pendant lequel les Adam auront le temps de se déshabituer de ne vivre que pour leur fille et par leur fille.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE. — Mais accourez donc, baron! vous êtes attendu avec la plus vive impatience...

LE BARON. — J'accours... Je sors de mon Conseil d'administration, où j'ai touché mon jeton de présence.

LA MARQUISE. — Vous savez ce qui se passe!

LE BARON. — Comment l'ignorerais-je?

LA MARQUISE. — C'est vrai, puisque c'est vous qui avez tout fait, tout préparé.

LE BARON. — Sous vos inspirations, marquise... Vous avez été la tête, je n'ai été que le bras.

LA MARQUISE. — M^{me} Adam est au lit! la pauvre femme! Le père Adam est sorti, à ce qu'il paraît, tout effaré, et la chère petite est si troublée, qu'elle ne pense plus à son Rodrigues. Je viens de l'ausculter, comme dirait mon médecin... Il n'est rien qu'elle ne soit prête à immoler pour apaiser l'orage et sauver de la raillerie son père et sa mère! Mais ce n'est pas tout que d'avoir noué la situation, il s'agit maintenant de la dénouer: la corde est trop tendue, il faut se hâter de la détendre pour empêcher qu'elle ne se rompe... C'est pourquoi je vous attendais si impatiemment. Parlez.

LE BARON. — Je vous écoute.

LA MARQUISE. — Quel est votre avis?

LE BARON. — Quel est le vôtre?

LA MARQUISE. — Mais c'est votre opinion que je veux avoir.

LE BARON. — J'attendrai, pour en avoir une, que vous ayez prononcé.

LA MARQUISE. — Baron, nous ne sommes pas ici au sein de votre Conseil d'administration... Nous perdons là un temps précieux. Je vous demande de dire ce qu'il y a à faire.

LE BARON. — Brusquer le dénoûment... Le bal n'est que pour demain soir; il reste vingt-quatre heures pour agir. Ce serait une faute irréparable de le contremander. Il faut donc le maintenir. Les d'Ayguzon vont tous aujourd'hui, sans perdre une minute, miner le terrain... Ne nous abusons pas, ils ont tous les avantages de leur côté: ils sont les plus nombreux, les plus riches, les plus puissants; nous aurons donc, vous et moi, grande peine à le contre-miner, à moins que tout ne s'arrange ce matin avec Adam... Dans ce cas, le journal qui a fait le mal pourrait servir à le réparer, en disant ce soir qu'il n'y a eu dans la nouvelle du mariage ébruitée par l'indiscrétion des fournisseurs de la corbeille et du trousseau, qu'une erreur de nom; que ce n'est point le marquis d'Ayguzon, mais le marquis de la Roche-Travers qui épouse M^{lle} Caroline Adam... Qu'en pensez-vous?

LA MARQUISE. — Je pense qu'au lieu de donner deux cent mille francs de rente en dot à sa fille (ce n'est pas assez), il faudra que le père en donne trois cent mille!... Il le peut!.... Cent mille francs de rente de plus, ce n'est rien pour lui, de son propre aveu...

LE BARON. — Certainement... mais le moment pour les demander sera-t-il bien choisi?

LA MARQUISE. — Vous arrangerez cela, baron... Ce sera votre affaire; moi je n'entends rien aux questions d'argent qu'il faut débattre. A l'égard de notre monde, à nous, rien ne paraîtra plus simple qu'ayant acheté pour sa fille l'hôtel et le château de la Roche-Travers, M. Adam ait désiré qu'elle portât le titre et le nom de la terre comprise dans sa dot, et que, moi, j'y aie consenti. Un fief sans seigneur comme un seigneur sans fief, c'est un clocher sans cloche.

LE BARON. — Et votre fils?

LA MARQUISE. — Les millions ont une éloquence invincible, qui agit même sur les plus désintéressés! Comment résister à six millions en espèces et à vingt millions en espérances?

LE BARON. — Surtout maintenant, que les imagin[ations] sont plus exercées à calculer qu'à rêver.

LA MARQUISE. — Aidés du concours de la mère Adam On y peut compter, n'est-ce pas?

LE BARON. — Oh! maintenant, tout à fait!

LA MARQUISE. — Je cherche d'où pourrait nous ve[nir] l'obstacle, d'où pourrait tomber la pierre d'achopp[e]ment?

LE BARON. — C'est aussi ce que je me demande. Je [ne] vois rien qui puisse nous contrecarrer.

LA MARQUISE. — On aura toutes les dispenses. Da[ns] des conditions ordinaires, un mariage en plein carna[val] ne serait pas admissible; mais après l'éclat des d'Ay[gu]zon, tout le monde comprendra qu'il n'était pas possi[ble] de le différer jusqu'après le carême.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAROLINE.

LA MARQUISE. — Eh bien! comment va votre mère

CAROLINE. — Plus mal; la fièvre s'est déclarée C'est là ce qui m'a obligée de rester plus longtemps q[ue] je ne pensais. Le médecin vient d'arriver. (Au baron.) Ent[in,] baron, vous voici!

LE BARON. — Oui, me voilà!

LA MARQUISE. — Pauvre petite! que je vous plains, combien je maudis ce bal...

CAROLINE. — Mais puisque ma mère est sérieusem[ent] malade, c'est une raison toute naturelle pour le cont[re]mander. Il n'y aura qu'à écrire la vérité.

LA MARQUISE. — La charmante enfant! Baron, que adorable ingénuité!... Ecrire la vérité; mais, mon [en]fant, personne n'y croira. De tous les prétextes qu['on] invente chaque jour pour se dispenser d'une chose c[on]venue, est-ce qu'alléguer qu'on est malade n'est pas plus vulgaire et le moins vraisemblable?

CAROLINE. — Mais le docteur Cabarrus, qui a vu mère et qui l'a trouvée très-souffrante, le déclarera.

LA MARQUISE. — A qui le déclarera-t-il? Pensez d[onc,] mon enfant, que le nombre des invitations qui ont envoyées s'élève à plus de deux mille, qu'elles sont p[our] demain soir, que lady Bloumfield, qui devait donner bal le même jour que vous, n'a consenti à remettre sien à la semaine prochaine qu'à ma demande la p[lus] instante.

CAROLINE. — Que faire?

LA MARQUISE. — Je verrai le médecin; je lui promet[trai] que votre mère ne paraîtra que dix minutes et se reti[rera] dès qu'elle aura fait acte de présence. Si personne vient, elle ne sera pas obligée de rester; si, au contra[ire,] tout le monde vient, si nous parvenons à conjurer rage, à déjouer la conspiration...

CAROLINE. — Oh! comme ce serait heureux!

LA MARQUISE — Ce n'est encore qu'une hypothèse.

CAROLINE. — Je le sais.

LA MARQUISE. — Au milieu de tant de salons ouv[erts] et de tant de monde invité, c'est à peine si on s'ape[rce]vra de l'absence de votre mère. En tout cas, si l'on aperçoit, on lui saura gré d'avoir maintenu ses inv[ita]tions, quoique souffrante. Ce sera d'un excellent e[ffet.] Songez, chère enfant, qu'il s'agit maintenant moins bal donné que d'une bataille livrée, et qu'il fau[t la] gagner. Une retraite équivaudrait à une défaite qui [ren]drait votre père l'objet de la risée parisienne. C'es[t ce] qu'il importe de prévenir à tout prix.

CAROLINE. — Oh! madame la marquise, que vous bonne, et que de reconnaissance je vous ai pour ma[man] et pour papa.

LE BARON, à Caroline. — *Maman* et *papa!* je vous y pr[ends] encore.

CAROLINE. — Ah! dans ce moment-ci où je suis t[rou]blée, c'est bien excusable, n'est-ce pas, madam[e la] marquise?

LA MARQUISE. — Quoi donc?

CAROLINE. — Le baron me reprend toujours qua[nd il] m'arrive de dire *maman* et *papa*, au lieu de dire mère et mon père...

LE BARON. — Je ne le fais qu'entre nous... q[uand] nous sommes seuls... Est-ce que j'ai tort, marquise?

LA MARQUISE. — Non, baron; mais il ne faut pas plus rien exagérer et tomber dans une sévérité exces[sive.] La chère petite, elle dit si bien tout ce qu'elle dit...! pendant que nous causons ainsi, le temps passe sans arrêter, sans rien conclure...

LE BARON. — On ne peut rien arrêter, rien con[clure] avant que mon excellent ami Adam soit de retour.

CAROLINE. — Puisque mon père tarde tant à ren[trer,] je retourne encore un instant près de ma mère.

LA MARQUISE. — Cette fois, chère enfant, je veu[x ab]solument vous accompagner et la voir... Laissez essayer de la rassurer et de la calmer.

CAROLINE. — Chère madame, que vous êtes bonn[e!]

LA MARQUISE. — Baron, attendez-moi, je ne qu'une minute... Le temps de lui dire que tout pas désespéré.

LE BARON. — Si je montais avec vous?

CAROLINE. — Non; deux personnes à la fois, c rait trop... elle est si abattue et si faible... cela la guerait... restez.

LE BARON. — Je reste.

(Caroline et la marquise sorte[nt.])

SCÈNE X.

LE BARON, seul.

A présent que je suis seul, c'est comme au se[in de] mon Conseil d'administration, quand la majorité incertaine, je recommence à douter de moi-même peut-être eu tort de me jeter entre ces deux mar

... qu'il s'agit d'empêcher, l'autre qu'il s'agit d'accomplir. Mais pouvais-je ne pas tenter ce que j'ai tenté? ... libre de me conduire autrement? Adam, c'est ... est mon meilleur ami, c'est mon collègue... je lui ... excellente et très-agréable situation où il n'y ... rien à faire qu'à profiter dans toutes les ... de toutes les chances de gain, sans courir aucun ... de pertes... Mais lié avec la marquise, autant que ... été, pouvais-je refuser de l'aider dans l'exécution ... projet conçu dans ses entrailles de mère? Pouvais-je ... à ses reproches? Pouvais-je échapper surtout à ... instances? Si raide et si hautaine, elle sait être, dès ... le veut, si souple et si pateline! Maudite rencontre que celle qui a eu lieu entre elle et Adam, à l'hôtel ... Roche-Travers, le jour de l'ouverture de ce testament! ... même, la marquise m'a demandé de venir causer ... ce soir-là, je lui ai dit franchement tout ce ... pouvait la détourner de son dessein... je ne lui en ai ... aucune des difficultés, mais c'était comme si ... lui avais pas parlé. Elle suivait sa pensée sans ... Depuis cette conversation, que de fois elle ... accusé de manquer de zèle et de dévouement! que ... elle m'a accusé de ne la seconder qu'avec froideur... que de fois j'ai dû, pour la satisfaire, redoubler ... Mais pourquoi donc me viendrait-il tardivement des scrupules? Ne suis-je pas justifié par la pureté ... intentions? Après tout, ce que j'ai voulu, n'était-ce ... que cette jeune fille, qui est charmante et que ... eût dans le monde une situation qui fût ... avec sa fortune et qui la rendît heureuse? N'est-ce ... un bon sentiment? Oui, mais cela ne suffit pas; ... encore réussir. Il n'y a que le succès qui légitime le bien.

SCÈNE XI.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON. — Comment est-elle?

LA MARQUISE. — Je l'ai laissée un peu plus calme... pendant que nous sommes seuls, contez-moi donc ... comment il se fait que les journaux aient parlé ce ... point du mariage de d'Ayguzon?

LE BARON. — Rien de plus simple.

LA MARQUISE. — Qu'avez-vous fait?

LE BARON. — Je suis allé hier soir à l'Opéra, et pendant ... j'ai aperçu l'un des rédacteurs de ce mauvais journal *l'Esope*, qui a réussi à se glisser, on ne ... comment, sur toutes les tables de salons. Je me suis ... au groupe dont il faisait partie, et après avoir parlé ... et de l'autre, du cours de la rente, qui n'en ... de la mort du vieux général Briffaut, du ... de miss Edwood, qui a dix-huit ans, qui est ... est riche, avec le marquis de la Tour du Puy, ... cinquante ans et qui n'a pas le sou, je suis arrivé, ... transition nécessaire, à m'indigner de ce qu'on ... inconsidérément que Mlle Caroline Adam, la fille ... meilleur ami, épousait le marquis d'Ayguzon... ... parce qu'ils avaient dansé plusieurs fois ... parce qu'elle avait été priée au bal costumé ... duchesse, parce que Mme Adam donnait mercredi ... bal... comme si tout cela, — ai-je ajouté, — ... pas parfaitement simple... Puis, feignant de reconnaître tout à coup le rédacteur de *l'Esope*, je l'ai ... dans un coin et l'ai conjuré de ne pas imprimer ... mot de cette nouvelle, dont je lui ai dit que tout le ... parfait. Il m'a répondu avec le ton de la plus ... bonhomie que je pouvais compter sur sa discrétion ... l'égal de la mienne, et ce matin, avant le lever ..., l'article était déjà dans les mains de tous les ...

LA MARQUISE. — Vous le leur avez donc fait adresser?

LE BARON. — Moi! non.

LA MARQUISE. — Qui le leur a envoyé?

LE BARON. — Amis et ennemis. Dès qu'il s'agit d'une ... nouvelle, ou d'un coup douloureux à porter, ... que ce n'est pas un steeple-chase qui s'ouvre entre ... et ennemis à qui arrivera le premier? Il n'y manque ... commissaire, avec son drapeau, pour décerner le ... Vous voyez qu'ils n'ont point trompé mon attente ... pas manqué d'émulation! Je me suis levé par... sûr de mon fait. Je suis allé déjeuner au café ... de l'Opéra pour entendre ce que disaient tous ... de la petite Bourse... Les uns riaient et se moquaient de mon pauvre ami Adam et de ses prétentions ... dans le faubourg Saint-Germain; d'autres les ... toutes simples et soutenaient que le bon mariage était pour le marquis d'Ayguzon... Du passage de ..., je me suis rendu en toute hâte au bureau de ... pour m'y plaindre hautement de ce qu'on m'avait ... gardé la parole donnée. Je n'ai pu tirer du rédacteur que la réponse d'usage.

LA MARQUISE. — Cette réponse, quelle est-elle?

LE BARON. — La voici textuellement:

« ... journal est un écho. Si vous ne voulez pas qu'il ... ce que vous ne devez pas dire, ne dites point ce ... ne doit pas savoir. Quel intérêt offriraient nos ... s'ils étaient plus réservés que vos salons? Ils ... ressembleraient à des photographes qui attendraient, ... prendre une empreinte, que le soleil fût couché. Tout journal circonspect est un journal suspect. ... par le motif le plus honorable il lui arrive de se ... sur un fait acquis à la malignité, aussitôt tous les ... de s'écrier: Il a vendu son silence! Les plus ... de ses lecteurs sont ceux qui le qualifient ... et le menacent de se désabonner. Au ..., c'est à qui achètera, citera, commentera, ... propagera le journal indiscret, le ... qui ose tout et ne ménage rien. On affecte, ... vrai, de s'indigner contre son audace, mais ce » qui en fait le succès, c'est précisément l'hypocrite » complicité de cette retentissante indignation. A ma » place, monsieur, et si vous teniez ma plume, que feriez- » vous. »

LA MARQUISE. — Quelle impudence! Qu'avez-vous répondu à cet insolent?

LE BARON. — L'interpellation était à bout portant: il fallait répliquer...

LA MARQUISE. — Vigoureusement.

LE BARON. — C'est ce que j'ai fait.

LA MARQUISE. — Vous avez très-bien fait! Que lui avez-vous répliqué?

LE BARON. — Je lui ai répliqué que je n'étais pas venu pour répondre à sa question, mais pour me plaindre hautement qu'il eût manqué à la parole qu'il m'avait donnée.

LA MARQUISE. — S'est-il décontenancé?

LE BARON. — Pas du tout... — « Quelle parole vous ai-je donné? a-t-il repris de l'air le plus tranquille du monde. Je vous avais promis une discrétion égale à » la vôtre. Ai-je rien imprimé de plus que ce que je » vous avais entendu dire? » — A cela, qu'avais-je à riposter? Rien. Je n'avais plus qu'à me retirer en élevant la voix et en fermant bruyamment la porte: c'est ce que j'ai fait.

LA MARQUISE. — Quel parfait ambassadeur vous eussiez été, et quels services vous eussiez pu rendre à votre pays!

LE BARON. — Je les rends à mon Conseil d'administration.

LA MARQUISE. — Votre ami Adam n'arrive pas!

LE BARON. — Où peut-il être et que peut-il faire?

LA MARQUISE. — Ce bal de demain eût été superbe! Mais il faut qu'on le donne, on le donnera. Ce mauvais journal n'aura pas menti. Il a annoncé un mariage, le mariage aura lieu; il n'y aura de changé que le nom du futur mari. Au lieu de s'appeler le marquis d'Ayguzon, il s'appellera le marquis de la Roche-Travers. La petite n'y perdra rien... Elle aura été dignement vengée d'un cruel affront! Et, j'en suis sûre, Roger finira par s'y attacher et par se consoler de n'avoir pas épousé sa cousine.

LE BARON. — S'il ne se console pas et qu'il continue d'aimer sa cousine... eh bien, il en fera l'amie de sa femme!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ADAM.

LE BARON. — Nous parlions de vous, Adam...

LA MARQUISE. — Nous vous attendions avec impatience... il me tardait, cher monsieur Adam, de vous dire à quel point je suis indignée, outrée de ce qui vous arrive... Votre pauvre et charmante fille m'a tout conté; elle est au désespoir, et je le comprends... Un tel outrage...

ADAM. — Veut une réparation...

LA MARQUISE. — C'est ce que j'allais dire, mais laquelle?

ADAM. — C'est ce que j'allais vous demander, madame la marquise.

LA MARQUISE. — C'est ce que nous cherchons depuis une heure avec le baron, sans l'avoir trouvé.

ADAM, au baron, ironiquement. — Comment, un gentilhomme tel que vous a cherché si longtemps sans la trouver, la réparation d'un outrage?

LE BARON. — Mais, mon ami, de quel ton cérémonieux vous me parlez... Je vous en demanderais le motif, si vous n'étiez pas dans un de ces moments critiques où les ennemis font oublier les amis... Il n'y a que deux façons d'obtenir la réparation d'un outrage.. par des excuses ou par les armes.

ADAM. — Votre avis est donc que je me batte...

LE BARON. — Ce n'est pas cela que j'ai dit.

ADAM. — Ou que j'obtienne des excuses de M. le duc d'Ayguzon.

LE BARON. — C'est, en effet, ce qu'il serait désirable d'obtenir.

ADAM. — Mais s'il refuse?

LE BARON. — Oui, s'il refuse...

ADAM. — Concluez donc... (Le baron se tait.) Se taire, ce n'est pas conclure... Vous ne l'osez pas; vous n'osez pas me conseiller de me battre, car vous pensez que ce duel me couvrirait de ridicule...

LE BARON. — Je n'ai rien dit de pareil, mon ami.

ADAM. — Qu'importe que vous ne l'ayez pas dit, si c'est ce que vous pensez; oui, c'est là ce que vous pensez... Eh bien, si je ne puis pas me battre contre le duc d'Ayguzon et que le duc d'Ayguzon ne puisse pas me faire d'excuses, il me faudra donc rester sous le poids de ce que Mme la marquise elle-même vient de qualifier d'outrage.

LA MARQUISE. — Outrage indigne! infâme! odieux!

ADAM. — Outrage dont, cependant, je ne saurais accuser le duc d'Ayguzon; car à sa place j'eusse fait ce qu'il a fait. Il est telle situation dont on ne peut se tirer que par un éclat.

LE BARON. — C'est ce que je pensais.

ADAM. — Ce n'est pas ce que vous disiez.

LE BARON. — En vous voyant si troublé, j'ai partagé votre trouble, et, s'il faut être franc, je ne sais pas trop ce que je disais; je ne sais pas même encore trop ce que je dis... Adam... vous connaissez toute mon amitié, tout mon dévouement pour vous.

ADAM. — Pourquoi cette protestation? Est-ce que je les ai mis en doute?

LE BARON. — Non, assurément... Mais... mais c'est que je vous trouve un air étrange qui me surprend; vous avez avec moi un ton inusité; ce ton inusité, cet air étrange m'ont fait oublier de vous raconter qu'immédiatement après avoir lu l'indigne article de cet indigne petit journal, sans même savoir que le duc d'Ayguzon vous avait renvoyé ses billets d'invitation, je me suis rendu dans les bureaux de ce vil folliculaire pour le traiter comme il le mérite.

ADAM. — Vous avez eu tort... Venger mon honneur est un soin qui n'appartient qu'à moi.

LE BARON. — Dans une autre occasion, oui; mais il est des circonstances où tous les honnêtes gens ne font qu'un seul homme et sont solidaires. Quand de pareils misérables se permettent...

ADAM. — De répéter ce qu'ils ont entendu dire...

LE BARON. — Mais ce qu'il est permis de dire, il n'est pas permis de l'imprimer.

ADAM. — S'il est permis de dire ce qui peut nuire, ce qui peut frapper une femme au cœur et risquer de lui donner la mort, ce qui peut jeter le trouble dans deux familles, pourquoi ne serait-il pas permis de le répéter, de l'imprimer? Où est la différence?

LE BARON. — En vérité, Adam, je vous comprends de moins en moins. La différence est immense.

ADAM. — En quoi?

LE BARON. — En tout.

ADAM. — Ce n'est pas une réponse... Croyez-moi, baron, n'insistez pas. Ce journaliste que vous traitez de vil folliculaire n'a fait que répéter ce qu'il vous avait entendu dire à l'Opéra.

LE BARON. — A moi?...

ADAM. — Ne niez pas... c'est de lui-même que je le tiens.

LE BARON. — Le misérable!

LA MARQUISE. — Permettez-moi, monsieur Adam, de vous faire remarquer que cette digression nous écarte de la question qu'il importe de vider sans retard.

ADAM. — Laquelle, madame?

LA MARQUISE. — Celle du bal de demain... Toutes les invitations ont été envoyées... Impossible de le contremander sans s'exposer à tous les traits de la malignité.

ADAM. — Aussi aura-t-il lieu.

LA MARQUISE. — Vous dites, monsieur Adam, qu'il aura lieu?

ADAM. — Oui, madame la marquise... vous paraissez en douter!

LA MARQUISE. — C'est que Mme Adam est malade et dans son lit.

ADAM. — Une mère, fût-elle mourante, peut toujours se lever une heure quand il s'agit du bonheur de sa fille et de la dignité de son mari.

LA MARQUISE. — C'est qu'il est à craindre que vos salons ne soient déserts, car les d'Ayguzon, j'en suis sûre, courent déjà tout Paris et donnent le mot à tous leurs amis pour faire le vide...

ADAM. — Vous disiez tout à l'heure, madame la marquise, en parlant du bal, qu'il était impossible de le contremander.

LA MARQUISE. — Sans doute; mais il n'est pas moins impossible de le donner. On aura peur de s'y trouver seul si l'on y vient, et cette peur suffira pour que personne n'y vienne.

ADAM. — Permettez-moi d'espérer que du moins vous, madame la marquise, vous n'y manquerez pas.

LA MARQUISE, avec empressement. — Vous pouvez y compter; ni moi, ni mon fils nous n'y manquerons. Mes deux filles n'ont pas encore fait leur entrée dans le monde, je la leur ferai faire demain soir chez vous, monsieur Adam. C'est en de telles circonstances que l'amitié, si nouvelle qu'elle soit, doit se prouver.

ADAM. — On ne saurait allier plus de courage à plus de bonne grâce; vous me rassurez. A mon tour maintenant de vous rassurer aussi. Je puis donc vous dire, madame la marquise, que vous n'y serez pas seule avec monsieur votre fils et mesdemoiselles vos filles, puisque vous y trouverez M. le duc, Mme la duchesse d'Ayguzon et ses deux fils.

LA MARQUISE. — Eux!

ADAM. — Oui... eux.

LA MARQUISE. — Après l'outrage qu'ils vous ont fait ce matin.

ADAM. — Dites: Après la méprise qui a eu lieu, qui a été expliquée et réparée.

LA MARQUISE. — Une explication à la suite d'une provocation?

ADAM. — Non, sans provocation... et de la façon la plus simple. En sortant d'ici ce matin, je suis allé droit à l'hôtel d'Ayguzon, où j'ai prié le duc d'agréer mes excuses...

LA MARQUISE. — Il les a agréées!

ADAM. — Oui, madame la marquise, il les a agréées. Pourquoi cela vous étonne-t-il?

LA MARQUISE. — C'est qu'avec la hauteur de caractère que je lui connais, je suis surprise qu'il se soit contenté de si peu.

ADAM. — Appelez-vous donc si peu les excuses d'un honnête homme?

LA MARQUISE. — Le mot « si peu » m'est échappé... mais croyez, cher monsieur Adam, que je n'ai eu nulle intention de vous offenser.

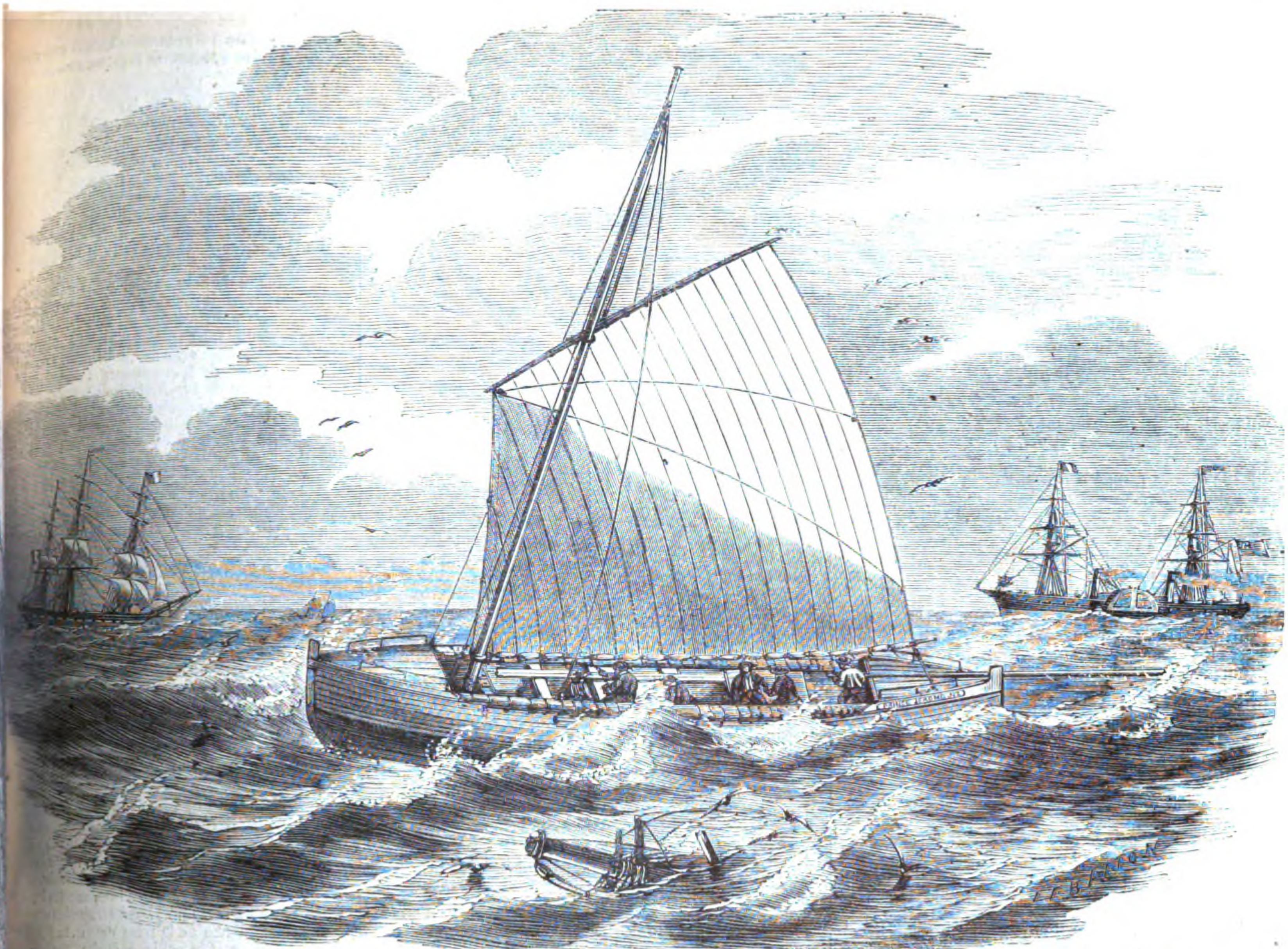
ADAM. — L'eussiez-vous eue, madame, qu'il me suffirait qu'elle fût niée.

LA MARQUISE. — Je ne l'ai pas eue, je vous l'affirme.

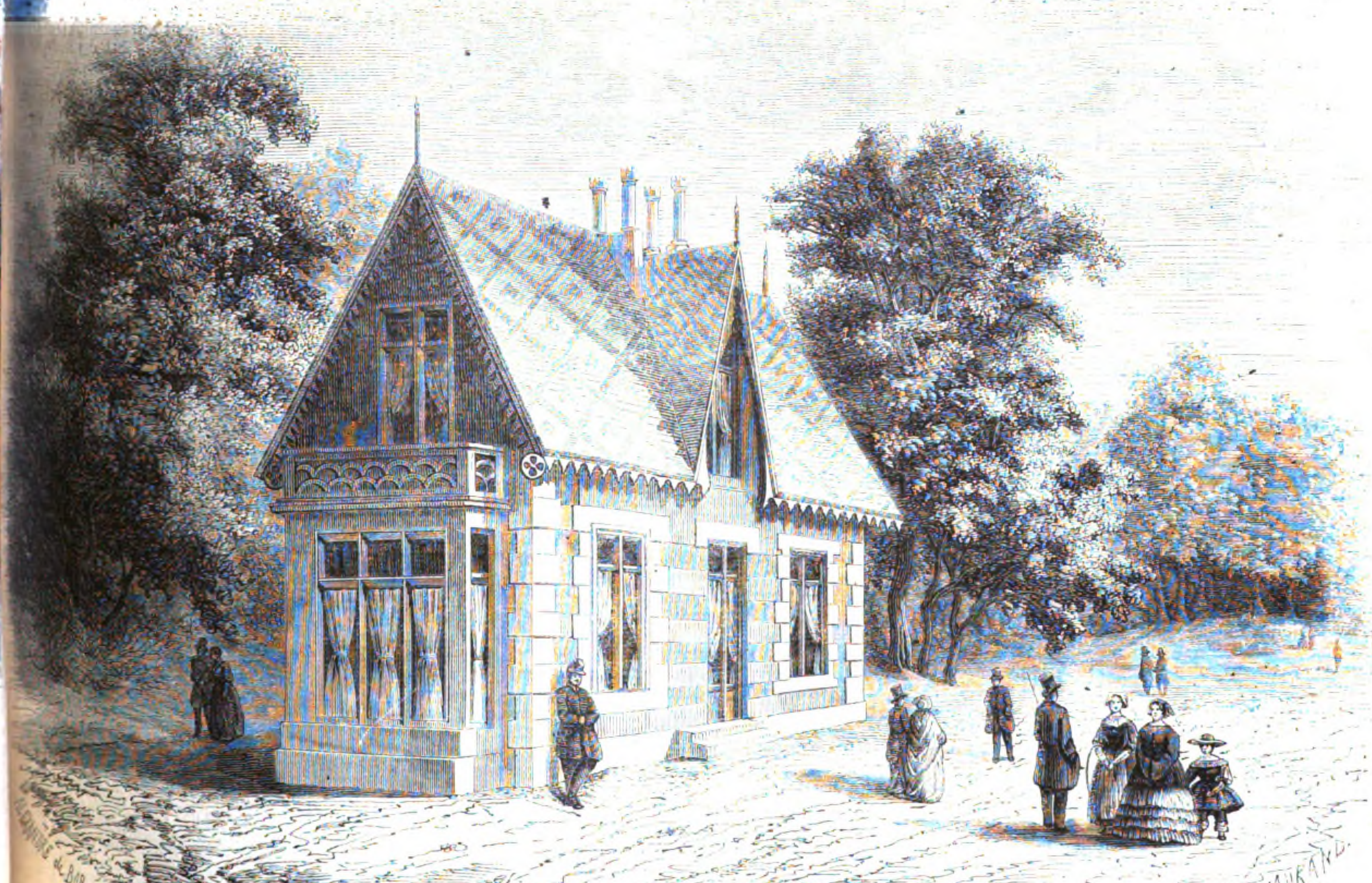
ADAM. — Vous l'affirmez... je le crois...

LA MARQUISE. — Vous disiez que le duc d'Ayguzon avait agréé vos excuses...

ADAM. — Oui, après que je lui ai eu expliqué que ce perfide propos, à l'origine duquel il ne me serait peut-



Le Prince-Jérôme nº 2, Bateau de sauvetage insubmersible. (Voir page 95.)



Nouvelles maisons de gardes, construites à chacune des portes du bois de Boulogne, d'après un croquis de M. Jouvin.

être que trop facile de remonter, si je m'en donnais la peine... (Regardant la marquise et le baron.)

LA MARQUISE. — Me soupçonneriez-vous, monsieur?

ADAM. — Moi, madame, vous soupçonner!... Pourquoi et de quoi donc vous soupçonnerais-je?

LA MARQUISE. — C'est qu'il m'avait paru entrevoir dans l'accent de vos paroles et dans l'éclair de vos regards comme une insinuation que ma dignité ne pouvait laisser tomber, même à mes pieds, sans la relever.

LE BARON. — C'est aussi ce que j'allais faire.

ADAM. — Vous m'avez interrompu, je reprends mon récit. J'allais vous dire qu'avec la droiture de son caractère, il était impossible que le duc d'Ayguzon ne rendît pas justice à la droiture de ma démarche, après que je lui ai eu clairement expliqué que le propos perfidement livré ce matin en pâture à tous les désœuvrés recevrait demain soir, en sa présence, le plus éclatant et le plus solennel démenti qu'il soit possible de lui donner.

LA MARQUISE. — Lequel?... Il me tarde de le connaître.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CAROLINE.

ADAM. — Entre, chère enfant.

CAROLINE. — Maman va un peu mieux.

ADAM. — Je le sais.

CAROLINE. — Ah! mon bon père, que je suis donc heureuse de t'embrasser! J'étais si inquiète!

ADAM. — Eh bien! embrasse-moi, mon enfant!... (Caroline embrasse son père.) Vous le permettez, madame la marquise, et vous, monsieur le baron?

LA MARQUISE. — Comment donc...

ADAM. — Oui, embrasse-moi bien, chère enfant, car demain soir, j'en suis sûr, tu seras la plus heureuse des femmes.

LE BARON, bas à la marquise. — Que veut-il dire? L'irritation et la douleur auraient-elles égaré sa raison?

CAROLINE. — Moi, papa, comment cela?

LA MARQUISE, bas au baron. — Il paraît calme... Rien dans son langage ne trahit la folie.

ADAM. — Tu seras la reine du bal dont madame la marquise a bien voulu faire la liste et les invitations...

LE BARON, bas à la marquise. — Vous voyez bien qu'il est fou.

LA MARQUISE, bas au baron. — Je commence à le croire.

CAROLINE. — Comment, papa, le bal ne sera pas contremandé? il aura lieu?

ADAM. — Oui, ma chère enfant, il aura lieu.

LA MARQUISE. — Mais, monsieur Adam, dites-nous donc quelle est cette énigme dont vous nous faites si longtemps attendre le mot.

ADAM. — Il n'y a aucune énigme, madame la marquise.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

LA MARQUISE. — Comme vous êtes pâle, Roger... qu'avez-vous?

ROGER. — Rien, ma mère.

LA MARQUISE. — Vous ne dites pas la vérité, Roger.... vous avez eu une querelle... un duel... vous vous battez demain.

ROGER. — Qui vous l'a dit, ma mère?

LA MARQUISE. — Mon cœur, qui vous connaît; votre visage, qui vous trahit; votre question, qui est un aveu.

ROGER. — Je vous assure...

LA MARQUISE. — Ne mentez pas... dites-moi avec qui vous vous battez?

ROGER. — Avec Joseph d'Ayguzon.

LA MARQUISE. — Avec Joseph d'Ayguzon? Où donc l'avez-vous rencontré?

ROGER. — Tout à l'heure... sur le boulevard que je traversais... Je venais ici vous chercher; il m'aperçoit, arrête ses chevaux, saute de voiture et court droit à moi...

LA MARQUISE. — Après?

ROGER. — Il entre dans de longues explications, s'anime, me rappelle que nous sommes cousins par alliance, et termine en me déclarant qu'il est impossible que nous paraissions demain, vous et moi (A M. Adam) à votre bal, monsieur Adam... qu'il en fait entre nous une question de parenté, de société et d'honneur...

ADAM. — Et que lui avez-vous répondu?

ROGER. — Ce que je devais lui répondre... Il n'y avait ni deux réponses à faire, ni deux conduites à tenir.

ADAM, serrant la main de Roger. — Vous êtes un noble cœur, monsieur!

CAROLINE, vivement. — Oh oui! bien noble.

LA MARQUISE. — Mon cher Roger!... Funeste journée! un duel pour un bal!

ROGER. — Non, ma mère, un duel pour une parole que vous aviez donnée et à laquelle vous ne pouviez manquer...

ADAM. — Achevez votre pensée, monsieur, et dites : Sans livrer un père de famille à la risée de tout Paris, situation plus cruelle que si on lui eût volé la moitié de sa fortune, car on se relève d'un désastre, on ne se relève pas d'un ridicule... Mais, heureusement, vous ne vous battrez pas.

ROGER. — Tout est convenu.

ADAM. — Tout s'expliquera.

ROGER. — Comment?

ADAM. — Le plus naturellement du monde... entre M. Joseph d'Ayguzon et son père, le duc d'Ayguzon, que j'ai vu ce matin.

ROGER. — Ce matin?... A quelle heure?

ADAM. — A midi. Nous avons arrêté, tous les deux, que demain soir à huit heures serait signé, avant que le bal s'ouvrît, le contrat de mariage de Caroline...

LA MARQUISE, ironiquement. — Avec qui?... Avec Joseph d'Ayguzon?

ADAM, dignement. — Non, madame la marquise, mais avec M. Rodrigues que j'aurai l'honneur de vous présenter au bal que vous avez la bonté de présider. Et pour ajouter encore à la solennité du démenti, le duc d'Ayguzon a bien voulu accepter d'être l'un des deux témoins de ma fille... (A Roger.) Et vous ne me refuserez pas d'être l'autre?...

ROGER. — Je le serai de grand cœur.

LA MARQUISE. — En vérité, monsieur Adam, on ne se tire pas plus heureusement d'une difficulté qui paraissait inextricable.

ADAM. — Opposer la droiture à la fourberie est plus sûr que d'opposer la ruse à la ruse; je le savais par expérience et j'ai profité de ce qu'elle m'avait enseigné.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET DE PIED, FOURNISSEURS.

LE VALET. — M. Bapst, le joaillier, M^{me} Violar et plusieurs autres fournisseurs chargés de cartons, attendent mademoiselle.

ADAM, au valet. — Faites-les entrer. (A Caroline.) Ce doit être la corbeille que t'envoie ton futur.

(Les fournisseurs entrent; ils ouvrent les écrins et les cartons. — La marquise et Roger sont sur le devant du théâtre.)

ROGER, à la marquise. — Vous paraissez contrariée, ma mère?

LA MARQUISE à Roger. — Moi, contrariée! Et de quoi voulez-vous que je le sois (Ironiquement.) lorsque M. Adam vous fait, mon fils, l'insigne honneur de vous choisir pour témoin du mariage de M[lle] Caroline Adam, sa fille?

ROGER. — Si je l'ai accepté, ce n'est qu'à cause de vous... vous la protégiez!

LA MARQUISE. — Moi! C'était bien différent... j'avais un but.

ROGER. — Je l'ignorais.

CAROLINE, à la marquise. — Ah! madame la marquise, les magnifiques diamants! les admirables perles! les superbes émeraudes!

LA MARQUISE. — Superbes, en effet! Comment, c'est votre futur qui vous donne toutes ces richesses de Golconde! Votre père m'avait dit que M. Rodrigues n'avait que son traitement, et il y a là pour plus de trois cent mille francs de diamants et de perles!

ADAM. — C'est une avance que mon gendre me rendra sur ses économies.

CAROLINE. — Et les belles dentelles! Venez donc les voir, madame la marquise! venez donc les voir, monsieur Roger!

(La marquise et Roger vont au fond du théâtre; Adam et le baron restent sur le devant.)

LE BARON, à Adam. — Adam... ne m'en voulez plus... (Le baron veut serrer la main d'Adam, celui-ci la retire.) Comment! vous refusez de me donner la main!

ADAM. — Oui, je refuse de vous la donner.

LE BARON. — Alors, moi, je vous donne ma démission de membre de votre Conseil d'administration.

ADAM. — Je l'accepte.

LE BARON. — Vous l'acceptez! Sérieusement?

ADAM. — Très-sérieusement. Pourquoi vous en étonner?

LE BARON. — Parce que la rancune n'est pas dans votre caractère... Vous devez avoir une arrière-pensée... Ah! je la devine, vous voulez me remplacer par...

(Le baron regarde Roger.)

ADAM, vivement et lui faisant signe de se taire. — Baron!

LE BARON. — Pourquoi avez-vous peur que je prononce son nom?

ADAM. — Parce que vous blesseriez sa délicatesse, et qu'il me faut le temps de la ménager.

LE BARON. — Vous reconnaissez donc qu'en unissant leur destinée (Il montre Roger et Caroline.), je ne voulais que leur bonheur! Vous reconnaissez donc qu'il l'eût rendue heureuse!

ADAM. — Je le crois... car celui-là, c'est le modèle du gentilhomme.

LE BARON. — Comme vous êtes le modèle du millionnaire... Allons, Adam, donnez-moi la main.

ADAM. — La voici.

(Le baron et Adam se donnent la main.)

LE BARON. — Rester votre ami m'ôte tout regret de n'être plus votre collègue au Conseil d'administration. J'en serai quitte pour vendre mon écurie... et Roger pourra l'épouser.

ADAM. — Votre écurie?

LE BARON. — Non. Sa cousine Clémence de Gimécourt qu'il aime depuis dix ans, et que la marquise ne veut pas qu'il épouse.

ADAM. — Pourquoi?

LE BARON. — Parce qu'il n'est pas assez riche et qu'elle n'a rien.

LA MARQUISE, s'approchant de la scène. — A Caroline. — Ma petite, je crois que ma présence ne vous est plus nécessaire... Je vous laisse donc dans la contemplation de vos présents de noces. (A Roger.) Donnez-moi votre bras. (A Adam.) A demain soir dix heures... le bal.

ADAM, à Roger. — A huit heures précises... la signature du contrat!

ROGER. — Je serai exact.

ADAM, à la marquise. — Madame la marquise, serez-vous demain matin chez vous à midi?

LA MARQUISE. — Pourquoi?

ADAM. — Parce que je fais une grande affaire, et que j'ai le placement de la dot de votre fils.

FIN.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Mariage de la princesse Victoire d'Angleter[re] avec le prince royal de Prusse.

Le mariage de la princesse royale d'Angleterre [...] prince Frédéric-Guillaume de Prusse, dont notre gr[...] représente la consécration, a été célébré lundi 2[...] vier, dans la chapelle royale de Saint-James, avec t[...] les pompes dont l'Angleterre entoure ses solennités [...] narchiques. Tous les plus grands noms de l'aristo[...] britannique étaient présents dans l'oratoire royal, [...] reux de s'associer aux joies intimes de leur grac[...] souveraine, et de grouper en cet instant, autou[...] son blason, leurs écussons écartelés la plupart d'a[...] royales.

La chapelle de Saint-James, que les traditions de [...] quette avaient fait choisir, se prêtait peu cependan[...] magnificences de cette cour brillante. Construit[...] Holbein, pour le roi Charles VIII, cet édifice, outr[...] étroitesse, est d'un style composite, sans élégance e[...] noblesse. C'est de la renaissance et du gothique [...] tant, pour plus de bizarrerie, les caprices de l'art [...] tal. Cependant, lorsqu'au moment où l'archevêq[...] Cantorbery prononçait la bénédiction nuptiale s[...] deux jeunes époux, un rayon de soleil vint subit[...] plonger à travers les riches verrières de l'abside, [...] lumière colorée, inondant l'intérieur du temple, [...] rant tous les reliefs de l'architecture, avivant les [...] leurs et les glacés de toutes ces riches toilettes et fa[...] enfin, petiller d'étincelles cette foule couverte de [...] mants, la solennité prit subitement un éclat splen[...]

La cérémonie, accomplie avec l'imposante sim[...] du rit anglican, se termina par le choral du M[...] d'Haendel : *Alleluia pour le Dieu tout-puissant qui* [...] et le cortége se retira au bruit de la musique exe[...] la *Marche nuptiale* de Mendelssohn.

Delauna[...]

Chapitre du très-noble ordre de la Jarretière dans le château de Windsor.

Les fêtes nuptiales de S. A. R. la princesse Vict[...] sont prolongées dans le château de Windsor, où, [...] diatement après leur union, les jeunes époux son[...] passer le premier quartier de leur lune de miel. C[...] que s'est tenu, avec toutes les solennités du cérém[...] antique, le chapitre de l'ordre de la Jarretière, [...] prince Frédéric-Guillaume a été reçu chevalier.

Ce fut dans la salle Capitulaire, autrefois la sa[...] Trône, que les chevaliers *knights companions* se réu[...] sous la présidence de la reine Victoria. Sa Majest[...] tait le manteau et le collier de l'ordre.

Aussitôt l'ouverture de la séance prononcée par l[...] chambellan, le chancelier reçut le serment de féal[...] geance des membres présents et leur fit connaît[...] volontés de la reine : une seule place étant vacan[...] seul chevalier pouvait être élu.

Le candidat fut alors introduit et présenté [...] roi d'armes et le sergent à verge noire (*blac cr*[...] Majesté, ayant reçu l'épée d'Etat des mains du [...] chancelier, conféra préalablement au récipie[...] l'honneur de la chevalerie. Il quitta ensuite la sall[...] que l'on procédât à l'élection.

Ce ne fut qu'après que son nom eut sorti vict[...] de l'épreuve du scrutin qu'il fut introduit de n[...] par les deux chevaliers les plus jeunes, et qu'il v[...] cevoir des mains de la reine les insignes de l'ord[...] Jarretière à la jambe, et, à l'épaule, le ruban et la [...] de Saint-George.

Le prince Frédéric-Guillaume reçut alors les f[...] tions de l'assistance; la liste d'or du *très-noble o*[...] *la Jarretière* était au complet.

LÉO DE BERNARD

Musique des Gardes de la reine d'Anglete[rre]

La partie la plus remarquée du splendide corté[...] accompagna la princesse royale d'Angleterre et le [...] Frédéric-Guillaume, de Buckingham-Palace au c[...] de Windsor, fut incontestablement, après les [...] époux, la musique des life-guards. Ce corps de [...] ciens n'est pas seulement une compagnie de vi[...] d'une incontestable talent, toute considération [...] part, il forme encore un trait caractéristique de l[...] et des mœurs anglaises. C'est à ce double point [...] qu'il nous a paru d'un vif intérêt, sous l'impressi[...] tout de son actualité, d'en donner ici une illustr[...]

On connaît le goût des Anglais, malgré le fle[...] leur caractère, pour tout ce qui est faste et appara[...] part peut-être, on ne pousse si loin qu'en Ang[...] l'amour de l'éclat et de la recherche, dans la comb[...] des uniformes et dans la pompe des cortéges. Le c[...] musique des gardes de la reine est une des plu[...] reuses expressions de ce goût étrange, car si d[...] hallebardiers, les hérauts et les assesseurs du lord [...] par exemple, ce penchant descend jusqu'aux lim[...] ridicule et du burlesque, il revêt dans la tenue d[...] guards une élégance qui puise dans sa singularit[...] une grâce originale qui frappe et qui séduit.

Rien d'élégant, en effet, comme cet uniform[...] casquette moderne du jockey s'unit à la cotte d'ar[...] tique, n'ayant pour adoucir leur contraste heu[...] l'harmonie de leurs broderies d'or et de leurs étin[...] torsades.

M. VAUVE[...]

Le bateau le Prince Jérôme.

Le problème que s'est posé depuis longtemps l'art des constructions navales vient d'être résolu par un simple matelot: la création d'une barque insubmersible. On comprend quels précieux avantages offrirait à la navigation un tel bateau; que de bâtiments la tempête a brisés contre les rochers, que de malheureux ont été ensevelis sous les flots, qu'un funin de secours eût arrachés aux catastrophes d'un naufrage! Or, quelle que soit la violence de la tourmente, quel que soit le soulèvement de la mer, il n'est point de navire auquel, grâce au bateau inventé par ce digne marin, ne puisse être porté un câble de secours. Notre gravure offre l'image de cette embarcation à laquelle l'inventeur a donné le nom de *Prince Jérôme*.

PAUL VAUVERT.

Banquet

OFFERT PAR LE JOURNALISME PARISIEN AUX PRINCIPAUX REPRÉSENTANTS DES COMPAGNIES DES CHEMINS DE FER.

L'inauguration des chemins de fer a été l'occasion d'un rapprochement sympathique devenu bientôt une alliance entre la haute finance industrielle, cette séve intelligente du travail, et la presse périodique, cette diffusion intellectuelle de tout ce qui est utile et fécond. On sait avec quel empressement les administrations ont toujours mis, dans ces fêtes, des trains *express* à la disposition des écrivains qui devaient en refléter l'éclat sur le pays, sur le monde même.

La presse avait été trop sensible à ces égards pour ne pas en manifester sa reconnaissance; c'est cette pensée qui a inspiré le banquet qu'un grand nombre de ses représentants offrait dimanche dernier, dans les salons des *Frères Provençaux*, aux principaux membres des compagnies des chemins de fer. Voici la liste des invités et les souscripteurs:

INVITÉS. — Bonnaffé, chemin de fer de l'Ouest, inspecteur à la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest. — Bidermann, chemin de fer de Lyon, inspecteur, chef de l'exploitation (Lyon). — Bixio, administrateur, chemin de fer Victor-Emmanuel. — Bommard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur du chemin de fer de Cordoue à Séville. — Castel, chemin de fer du Nord, chef du secrétariat. — Chaperon, chemin de fer de Lyon, directeur de la Compagnie de Lyon. — Chatelier (le), ingénieur en chef des mines. — Chollat, chef de l'exploitation des chemins de fer de Lyon. — Cousin, chef du bureau central au chemin de fer du Nord. — ..., chemin de fer de l'Ouest, chef du secrétariat de la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest. — Didion, chemin de fer d'Orléans, directeur de la Compagnie. — Ferot, chef du mouvement général des chemins de fer de l'Ouest. — Gateau, chef de bureau au secrétariat du chemin de fer de l'Est. — F. G. Gireaud, chef du bureau du secrétariat général du chemin de fer de l'Est. — Godard, chef de bureau au secrétariat de la Compagnie de l'Ouest. — Hallopeau, chef de l'exploitation (Est). — Isambard-..., au chemin de fer du Nord. — Ch. Laffitte, chemin de fer sarde, ... du Conseil d'administration du chemin de fer Victor-Emmanuel. — ... le directeur de la Compagnie des chemins de fer de .... — Lemarchand, secrétaire de l'exploitation au chemin de fer d'Orléans. — Leprevost, chemin de fer sarde, secrétaire du Conseil d'administration du chemin de fer Victor-Emmanuel. — Mathias, chemin de fer du Nord, directeur principal. — Isaac Pereire, administrateur du chemin de fer du Midi. — Emile Pereire, président du Conseil d'administration du chemin de fer du Midi. — Eugene Pereire, administrateur des chemins de fer russes. — Pfeiffer, chef du service commercial au chemin de fer de .... — Perdonnet, administrateur du chemin de fer de l'Est. — Polack, ... du comité des chemins de fer russes. — Poujhardieu, secrétaire de la Compagnie du chemin de fer du Midi. — Roux, administrateur du chemin de fer de l'Est. — Trefouel, chef du contentieux du chemin de fer de .... — Tricot, chemin de fer de l'Est.

SOUSCRIPTEURS. — Amail, *Journal des Actionnaires*. — Daumerie, journal .... — Marquis de Belloy, du *Courrier de Paris*. — Bourdet, de ... — G. Bourdin, *du Figaro*. — Ch. Brainne, du *Constitutionnel*. — ... Caraguel, du *Charivari*. — Amédée Cesena, journal de *la Semaine financière*. — Delaage, de *la Patrie* — Dumont, de *l'Estafette*. — ... Edmond, du journal *la Presse*. — L. Enault, du *Constitutionnel* ... *Pays*. — Xavier Eyma, de *la Patrie*. — Fabas, du journal *l'Industrie*. — L. Figuier, de *la Presse*. — Eugène Guinot, du *Pays*. — Havin, du *Siècle*. — Heugel, du *Ménestrel*. — Louis Huart, du *Charivari*. — Isambert, du *Dimanche*. — Jaccottet, du *Monde illustré*. — B. Jouvin, du .... — Lauvray, du journal *la Presse*. — Lefranc, du *Crédit public*. — ... Martin, du *Journal pour rire*. — Nadar, du *Journal pour rire*. — ..., du journal *l'Illustration*. — Henry de Pène, du *Figaro*. — ...der, du journal *la Patrie*. — Sellier, du *Journal des Travaux* .... — Siraudin, le vainqueur de Castelnaudary. — Sidney Renouf, du .... — Emile Solie, du journal *le Dimanche*. — Ed. Texier, du *Siècle*. — ... de Villemessant, du *Figaro*. — Auguste Villemot, de *l'Indépendance belge*.

F. G.

COURRIER DU PALAIS.

En ce temps-là, M. Alexandre Dumas était déjà un marchand de lettres. Il avait fait son théâtre — son premier théâtre — celui qui lui sera compté au jour de sa liquidation littéraire; il avait fait les *Impressions de voyage*, une vingtaine de romans, de nouvelles ou de pastiches historiques; mais il n'avait encore, ni dans le livre ni sur la scène, abordé ces grandes machines, ces drames en vingt-trois tableaux, ces romans en quinze volumes auxquels, à force d'épices, de piment et de stratagèmes culinaires, il a su façonner l'estomac de son public. M. Dumas est d'une nature communicative. La collaboration lui plaît, elle l'excite, elle l'exalte. A l'époque dont je parle, MM. Gaillardet, Durrieu, Anicet Bourgeois, Dinaux, Mallefille, de Leuven, Fiorentino avaient eu chacun une part plus ou moins grande dans l'œuvre de M. Dumas. Ce n'était pas un mystère, et bien des jeunes gens rêvaient de faire leur apprentissage littéraire sous le patronage du maître. Ce fut le rêve de M. Maquet. Il était jeune encore. Professeur dans un collége, il avait pris bien vite le parti de jeter sa robe aux orties pour courir les grands chemins de la littérature. Deux nouvelles historiques, l'une qui se nommait *Sylvandire*, l'autre qui devait plus tard s'appeler *le Chevalier d'Harmenthal*, fruits de ses loisirs universitaires, avaient trouvé M. Buloz inaccessible. M. Maquet les porta chez M. Dumas. Le maître soupesa les manuscrits; l'un avait trois cents pages, l'autre soixante-dix à peine. Il promit de les lire. Il les avait lus en effet lorsque le jeune professeur revint le voir. — Eh bien, maître? — C'est excellent. — Vraiment! — Mais cela n'existe pas. — Et comment? — Dans vos trois cents pages il y a trois volumes; il y en a quatre dans vos soixante-dix pages. Ces sept volumes, voulez-vous que nous les fassions ensemble? — Si je le veux! — Un instant! Le nom de Dumas sur un livre, c'est de l'or: les noms de Dumas et Maquet, ce serait à peine de l'argent; j'entends signer seul, et quant aux autres conditions... — Tout ce que vous voudrez, maître. — A l'œuvre donc! — A l'œuvre!

Alors commença cette collaboration ardente, fiévreuse, effrénée, qui a duré plus de dix années. Les feuilletons poussent les feuilletons; les romans succèdent aux romans avec une rapidité à donner le vertige. Les volumes s'échappent de l'usine Maquet-Dumas comme ces bouquets qui jaillissent inépuisables de la main des prestidigitateurs. Ainsi paraissent tour à tour, outre les deux romans que j'ai cités, *les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, la Reine Margot, une Fille du Régent, la Guerre des femmes, la Dame de Montsoreau, la Bâtard de Mauléon, le Chevalier de Maison-Rouge, les Quarante-Cinq, les Mémoires d'un Médecin, le Vicomte de Bragelonne, Olympe de Clèves, l'Ingénue, la Tulipe noire* et *Ange Pitou*.

Vigoureusement enfourché par Dumas, lancé à fond de train dans ce travail incessant qui use les plus forts, entraîné, mais non surmené, Maquet avait fourni aisément sa carrière. C'est qu'aussi Dumas est un si habile cavalier! Il sait donner à propos du fouet et de l'éperon. Il faut l'entendre crier à Maquet: « Du Chicot! du Chicot! du Chicot!... puis de l'Agénor! » — Ou bien: « Du Bâtard! du Bâtard! du Bâtard!... Vite, vite, cher ami... il faut ce mois-ci faire des choses impossibles! » — Ou bien encore: « La *Presse* pleure! la *Presse* crie! Je suis au supplice avec ces deux malheureux feuilletons. Depuis deux heures on attend de la *Presse*!... que faire? que dire? » — Ou bien, enfin: « Mon cher ami, plus de Chicot! je n'ai plus une ligne! Montjoie et Saint-Denis! à la rescousse! » — Puis il caresse, il flatte, il chatouille: « Charmant, mon très-cher! vous me remontez le cœur et l'âme! » — « Excellent, mon ami! parfait! » — « Bien! bien! bien! » — « Votre chanson était adorable; faites-en seulement deux ou trois pareilles, et Béranger sera bien peu de chose... » — Et Maquet d'aspirer à pleins naseaux ces fumées capiteuses qui n'étaient que trop souvent l'appoint du picotin espéré. Mais, un beau jour, le picotin a manqué, le ventre s'est révolté, le cheval s'est cabré! que dis-je? il n'a plus voulu être le cheval, et le centaure s'est dédoublé.

Aujourd'hui, entre M. Maquet et M. Dumas, il y a toute l'épaisseur d'une amitié brisée, d'intérêts froissés, de contrats méconnus. En 1845, M. Maquet écrivait à M. Dumas: « Cher ami, notre collaboration s'est toujours passée de chiffres et de contrats; une bonne amitié, une parole loyale nous suffisaient si bien, que nous avons écrit un demi-million sur les affaires d'autrui sans penser jamais à écrire un mot sur les nôtres...» Et il déclarait renoncer pour l'avenir à tout droit de copropriété sur les ouvrages qu'ils avaient écrits ensemble. Trois années ne s'étaient pas écoulées et ces ardeurs chevaleresques s'étaient refroidies, les actes remplaçaient les paroles données, et ces mêmes ouvrages qu'il avait si généreusement abandonnés à son chef de collaboration, M. Maquet les lui vendait moyennant 145,000 francs, sous la condition qu'il rentrerait dans son droit de copropriété, si le prix n'était pas exactement payé.

Comment concilier le langage de 1845 avec celui de 1848? Là était le vif du procès. A entendre M. Dumas, M. Maquet avait été complétement désintéressé. M. Maquet affirmait le contraire, il invoquait l'acte de 1848, il prétendait rentrer dans tous les droits qui résultaient de sa collaboration et faire inscrire son nom à côté de celui de M. Dumas, sur les romans composés en commun. Puis, un troisième personnage est intervenu. C'était le syndic de la faillite de M. Dumas. « En admettant que votre acte soit valable, disait-il à M. Maquet, vous n'êtes qu'un créancier comme les autres; vous n'avez pas d'action résolutoire à invoquer, et tous vos droits se bornent aux vingt-cinq pour cent alloués par le concordat. »

Ainsi a pensé le Tribunal. La faillite a triomphé, et officiellement, M. Dumas reste le seul auteur des œuvres signées de son nom. Je dis officiellement, car le Tribunal, tout en reconnaissant « que la collaboration de Maquet aux ouvrages cédés par la convention de 1848, avait été aussi importante intellectuellement que profitable pécuniairement à Dumas, » a jugé que M. Maquet avait depuis longtemps fait à la collaboration commune le sacrifice de son nom, — tout comme dans une circonstance célèbre, M. Dumas lui-même avait consenti à s'effacer devant M. Gaillardet.

Et maintenant, quelle est la part exacte que l'opinion assignera au concours de M. Maquet? Quelle part dans l'idée, dans le plan, dans la conception des personnages, dans le style, dans l'exécution? N'a-t-il été, comme l'a fait dire à l'audience M. Dumas, que le praticien qui met au point l'œuvre du statuaire, que l'élève qui reporte sur la toile les cartons du maître? N'était-ce qu'un secrétaire intelligent, celui à qui M. Dumas écrivait: « Je ferai la scène ainsi que vous le désirez... Envoyez directement au *Constitutionnel*... Tout cela est excellent, vous inventez tous les jours quelque chose.... » — Je laisse aux causeurs de salons le soin de résoudre ce problème, qui n'est pas précisément aussi simple qu'il en a l'air. Je veux seulement dire un mot pour une pauvre fille qui a été bien malmenée dans ce débat, à laquelle le ministère public et l'Académie française ont tour à tour refusé jusqu'au bénéfice des circonstances atténuantes, — je veux parler de la Collaboration.

La Collaboration, — on ne l'a pas dit, mais on l'a fait entendre, — c'est le demi-monde en littérature.

Nous sommes trop souvent la dupe d'un mot ou d'une métaphore. Là où vous voyez la prostitution de la muse n'est-il pas plus juste de voir le mariage de deux intelligences qui s'unissent pour devenir fécondes? Le feu dort dans le caillou, l'acier se chargera de l'en faire jaillir. N'est-ce pas la collaboration de deux métaux qui nous donne l'étincelle électrique? Le génie ne collabore pas, cela est vrai; il est lui-même un foyer d'électricité; mais, ô M. Lebrun, n'y a-t-il que le génie qui ait son couvert mis au banquet de la littérature? Prenez-y garde: la collaboration a aussi ses lettres de noblesse. Je ne parle pas du terrible cardinal et de ses quatre ou cinq collaborateurs; mais Corneille et Molière, Racine, Boileau, Regnard et Dufresny, Lesage et Piron, Favard et Voisenon, Picard et Mazères n'ont-ils pas mordu plus ou moins au fruit défendu? Eh! ne voyez-vous pas l'ombre de M. Etienne qui vous demande grâce pour *Brueys et Palaprat*, et M. Scribe, et M. Empis vos collègues bien vivants qui vous implorent pour eux-mêmes? Ils sont sans pitié, ces académiciens! Point de quartier pour les fruits de la collaboration. — *Le Gendre de M. Poirier* est une charmante comédie — d'accord; mais à qui de M. Sandeau ou de M. Augier faut-il reporter mon rire ou mes larmes? — C'est un beau drame que *la Mère et la Fille* — sans doute; mais mes émotions, à qui les dois-je? Est-ce à M. Empis? est-ce à M. Mazères? — *Marie Stuart* est une admirable tragédie — j'en conviens; mais quel est le cerveau d'où ont jailli ces péripéties terribles ou touchantes? Est-ce celui de M. Lebrun? Est-ce celui de Schiller? — Eh! mon Dieu, comme disait spirituellement un de mes confrères en chronique, partagez votre admiration entre les deux auteurs, et au lieu d'une hache à deux tranchants, ayez un encensoir à deux cassolettes.

Quel incorrigible envahisseur que ce Dumas! Le peu de place que me laissait *la Fille du millionnaire*, il me l'a prise tout entière; et me voici obligé — comme nous disons en notre patois — de remettre à huitaine les pérégrinations nouvelles de l'*Adriatic*, les discussions sur la propriété du nom de Brancas et l'affaire de Guerry, un procès de couvent qui ne sera pas, je vous l'assure, le procès le moins curieux de cette année.

PETIT-JEAN.

ODÉON: Reprises du *Collatéral* et du *Chevalier à la mode*. — PALAIS-ROYAL: *Marcassin, ou le Mari de ma femme*, comédie en deux actes, mêlée de couplets, par MM. Clairville et Dumoustier. — BEAUMARCHAIS: *Le Bonhomme Lundi*, drame-vaudeville en cinq actes, par MM. Lhermitte et de Suitter.

Depuis quelque temps, l'Odéon se place au-dessus de toutes les plaisanteries. Il a choisi dans le répertoire trop étouffé de Picard, *le Collatéral ou la Diligence à Joigny*, qui détermine chaque soir des explosions de rires dans la salle. Picard, qui n'a jamais eu de style, s'est amusé à l'imbroglio et il a quelquefois rencontré des caractères; nous le plaçons bien plus haut qu'Alexandre Duval, son orgueilleux contemporain. Les pièces de Picard ont quelque chose de substantiel et de sain; le vaudeville est dépassé et la comédie est près d'être atteinte. L'avocat Pavaret, du *Collatéral*, a servi de type à tous les avoués *meneurs* et tatillons de M. Scribe.

Plus rapproché de la grande école par la vivacité des physionomies et par la franchise des situations, *le Chevalier à la mode*, de Dancourt, est également fort écouté par le jeune public que les directions précédentes avaient exclusivement habitué aux ouvrages de Patrat et de Dumaniant.

Marcassin ou le Mari de ma femme est la nouveauté qui remplace sur l'affiche du Palais-Royal *les Vaches landaises*. Les auteurs ont mis à contribution un roman de M. Jules Sandeau, *Fernand*, le meilleur et le plus concis qui soit sorti de la plume de cet écrivain scrupuleux. Ils ont créé un mari ennuyé de sa femme et qui s'empresse de la céder à un monsieur rencontré chez elle après minuit. Ce monsieur est naturellement un bouffon, que l'on enferme dans un cabinet séparé et à qui l'on fait payer des fourrures luxueuses; qui a tous les désagréments de l'adultère sans en avoir les bénéfices; qui vérifie le livre de la blanchisseuse et arrête le compte du charbonnier. Après vingt-quatre heures de ces tracas accumulés, le véritable mari revient et reprend sa femme. — On aurait désiré un peu plus de délicatesse dans la façon dont ce sujet a été traité; il fallait être original et non brutal. En outre, personne ne se serait plaint si la pièce avait été farcie de coqs-à-l'âne et saupoudrée de mots spirituels.

Dans *Marcassin* (le titre est la pointe principale de la pièce), M[lle] Cico a un faux air de M[me] Augustine Brohan; elle joue, comme cette dernière, à la riposte, au sourire, à la malice, aux agaceries, et elle arrive à un trompe-l'œil très-satisfaisant pour le Palais-Royal.

Le petit théâtre antipodique de Beaumarchais accomplit des prodiges d'activité et de bonne volonté. Les vaudevilles y succèdent aux mélodrames et les mélodrames aux vaudevilles. Souventes fois même, le vaudeville et le mélodrame se confondent, comme dans *le Bonhomme Lundi*, qui rit d'un œil et pleure de l'autre.

CHARLES MONSELET.

Statue équestre de lord Hardinge.

Lord Hardinge est un des noms les plus éclatants de l'armée anglaise. Ce n'est pas seulement sur le courage, cette qualité essentielle, mais vulgaire des grands hommes de guerre ; il réunit à un haut degré l'esprit pratique et organisateur. Aussi, est-ce dans les plus hautes fonctions de l'Etat qu'il consacra la réputation militaire qu'il avait conquise sur les champs de bataille de l'Inde. Ses victoires de Sobraon, d'Alewal et de Mehanee sont cependant restées ses titres les plus glorieux.

Cela a donc été une pensée toute naturelle, au moment où l'Angleterre demande à l'épée la consolidation de son empire indien, d'ériger dans la capitale même de cette contrée la statue équestre du général qui a fourni trois des plus brillants feuillets de son histoire.

Cette remarquable statue, dont nous donnons la gravure, est l'œuvre de J.-H. Foley, l'un des statuaires anglais les plus célèbres. Elle est provisoirement exposée à Burlington-House. Elle sera embarquée le mois prochain pour Calcutta.

MAC' VERNOLL.

Statue équestre de lord Hardinge.

Bibliographie.

Histoire de l'impératrice Joséphine, par JOSEPH AUBENAS, tome Ier, 1 vol. in-8°. Paris, lib. Amyot.

Il n'est pas aisé d'écrire l'histoire moderne ; les matériaux manquent et abondent. On trouve vingt ouvrages inspirés par l'erreur pour un témoignage sincère et autorisé ; aussi la meilleure manière de restituer à un personnage sa véritable physionomie, c'est de demander surtout les matériaux de son histoire aux pièces authentiques, aux documents originaux, aux lettres autographes qui peuvent avoir trait à son existence ; c'est aux archives particulières de la famille même de l'impératrice Joséphine, qui sont en possession de M. le général comte Tascher de la Pagerie, que l'auteur a puisé ses nombreux matériaux pour écrire l'histoire de l'impératrice Joséphine, le personnage moderne le plus populaire et le moins connu, et qui mérite, certes, autant une biographie particulière que les femmes plus ou moins célèbres qui, dans ces dernières années, ont trouvé des admirateurs et des historiens. L'insigne honneur qui lui est échu de partager avec le plus grand homme de nos temps le premier trône du monde, lui donne un rang à part et des droits assurés à l'attention et aux hommages de la postérité. Elle a droit aussi à un souvenir reconnaissant du pays pour la manière dont elle a exercé sa part de puissance. *Je gagne des batailles* (disait le premier empereur), *Joséphine me gagne les cœurs.* On ne peut mieux caractériser celle qui fut à la fois la grâce et la bienfaisance couronnées. — L'ouvrage aura deux volumes. Le premier tome est orné du portrait de l'impératrice, photographié par M. Bingham, d'après une peinture originale appartenant à la famille Tascher de la Pagerie.

La Confédération Argentine, par M. ALFRED DU GRATY, colonel d'artillerie, aide de camp du Gouvernement fédéral, député au Congrès fédéral législatif. 1 vol. in-8°, avec portrait et carte. Paris, librairie Guillaumin.

L'auteur de ce livre habite les provinces de la Plata depuis longues années, et il a pris personnellement part aux derniers événements qui les ont régénérées ; il a donc pu en tracer l'histoire d'une main ferme et assurée ; mais à cela ne s'est pas bornée sa tâche. Elève de l'École militaire de Belgique, il a pu utiliser les fortes études de sa jeunesse à la recherche de tout ce qui peut intéresser l'Europe touchant le commerce, l'industrie, l'agriculture et la minéralogie de ces contrées. Il l'a fait avec un soin scrupuleux que l'on doit constater. Sous ce dernier rapport, cet ouvrage est un recueil aussi complet que possible de données statistiques et d'observations précises ; on y trouve une sorte d'inventaire économique de chacune des provinces argentines ; il en fait connaître les principales productions, leur prix de revient et leur prix de vente. On y trouve avec beaucoup de sagacité les améliorations que comportent les méthodes adoptées par les producteurs. Ce livre, enfin, et c'est là son objet, intéresse puissamment au sort des pays dont il donne la description.

L'Égypte Contemporaine, 1840-1857. — De Méhemet-Ali à Saïd-Pacha, par M. PAUL MERRUAU, précédé d'une lettre de M. Ferd. de Lesseps. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Didier.

Ouvrage propre à mieux faire connaître l'Égypte actuelle, avec un coup d'œil rapide sur son passé. Appuyé sur les faits les plus certains et sur des pièces artificielles qui n'ont rien de contestables, l'auteur établit que le Gouvernement égyptien, depuis quelques années, a beaucoup fait et que les réformes ont été considérables en tout genre, malgré les difficultés d'exécution inévitables. Il appartient à l'opinion publique d'encourager l'Égypte dans la voie si louable où elle est entrée ; sa population, composée de plus de 3,000,000 d'habitants, est homogène et docile ; elle possède un gouvernement dont l'influence morale est partout prépondérante, et s'il y persiste, le succès de la réforme est assuré. Ce livre tend à assurer à ce pays cet appui moral ; il obtiendra la sympathie de tous ceux qui aiment l'Égypte. Sa prospérité importe au monde et particulièrement à la France.

La Fille du millionnaire, comédie en trois actes et en prose, par M. Emile de Girardin, paraîtra lundi à la *Librairie nouvelle*, 15, boulevard des Italiens.

La Vérité aux femmes sur l'excentricité des modes et [...] toilette, par le chevalier A. DE DONCOURT, 1 vol. in-18, [...] et Lyon, librairie Périsse frères.

L'auteur s'adresse ainsi au beau sexe : [...] mesdames, on vous encense, on vous ad[...] mais on vous trompe. Les hommes vous cro[...] frivoles, légères, et ils vous traitent en co[...] quence. Ils veulent conquérir vos bonnes grâ[...] et comme ils savent que toute vérité n'est [...] bonne à dire, ils ont garde de se hasarder su[...] terrain périlleux de la mode. Laissez-vous [...] vaincre de cette vérité : toute réforme [...] bonne que lorsqu'elle commence non pa[...] base, mais par le sommet de la société. A[...] donc que de songer à régénérer le peup[...] lui former par l'éducation des filles, des épo[...] et des mères, efforcez-vous de [...] ner vous-mêmes l'exemple. Po[...] hardiment la réforme dans v[...] toilette, dans vos habitudes ; s[...] chrétiennes dans toute l'accep[...] du mot. Cela [...] vous empêchera [...] d'être gracieuse[...] aimées. Mais tou[...] contraire, en d[...] nant plus parf[...] vous plairez plus [...] rement ; le mond[...] la famille vous h[...] ront.

Petits mémoires. Sou[...] biographiques du [...] Charles-Frédéric de [...] vestins. 1 vol. [...] Saint-Germain en [...] imprimerie Beau.

Ces petits mém[...] res tirés à trois c[...] exemplaires ne [...] ront pas mis dan[...] commerce de la [...] brairie, et ne se[...] distribués qu[...] seuls amis de l'au[...] après lui. Ce sont [...] réimpressions de [...] venirs religieux [...] politiques de 18[...] 1857, précédés d'[...] notice sur l'ori[...] de la famille [...] Grovestins, du [...] de Frise.

La Vie à ciel ouvert [...] MARC PESSONNEAUX [...] in-18. Paris, lib. D[...]

Poëme divisé [...] six livres. La fo[...] l'amour sont les [...] mières conditions [...] tout poëme. La [...] qui justifie l'em[...] du merveilleux ; [...] mour, qui donn[...] l'œuvre l'inspirat[...] et la vie. Ce livr[...] sa foi, la provide[...] maternelle ; il a [...] amour, la piété [...] liale.

Delaunay.

Erratum. — Nous rétablissons aujourd'hui l'explica[...] de l'avant-dernier rébus, qui avait été mal impri[...] dans notre dernier numéro.

La température de cet hiver a rendu la grippe TRÈS *inévitable.*

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

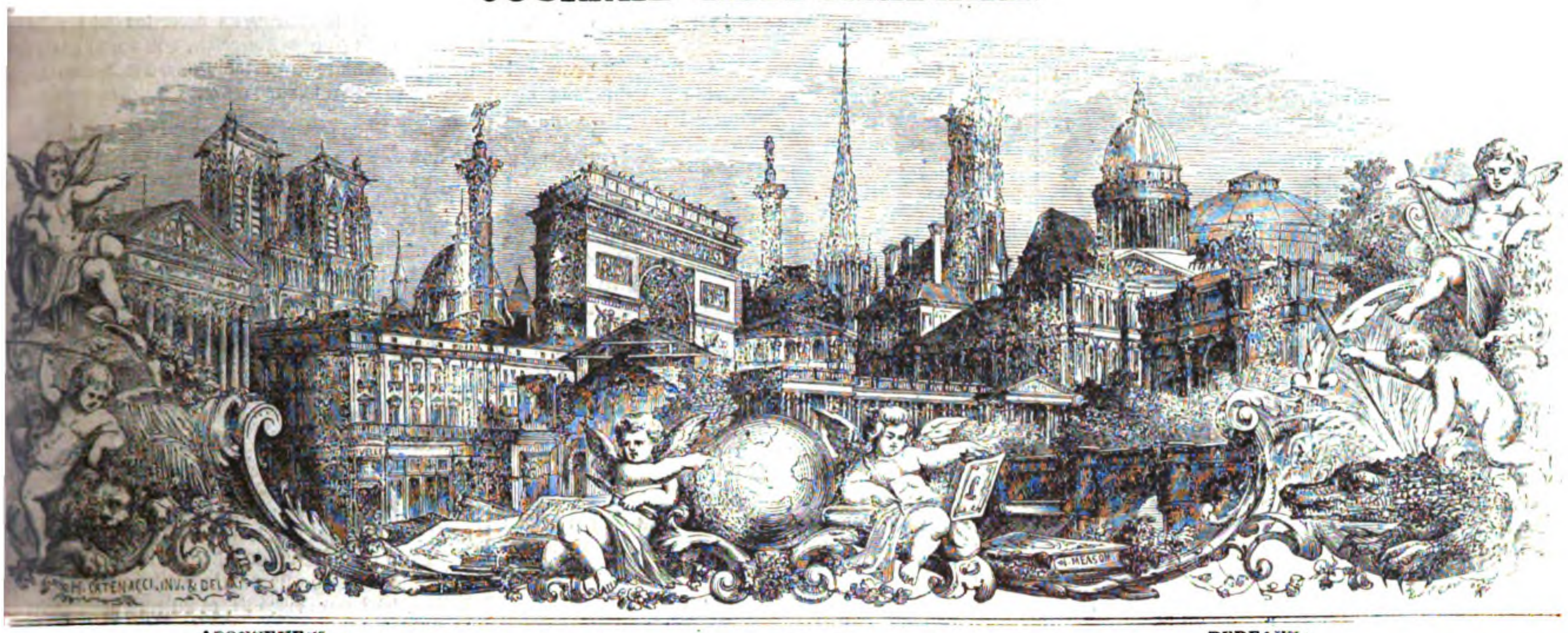
Racine, Molière, Boileau, de Lafontaine étaient au[...] amis qu'admirateurs.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue B[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



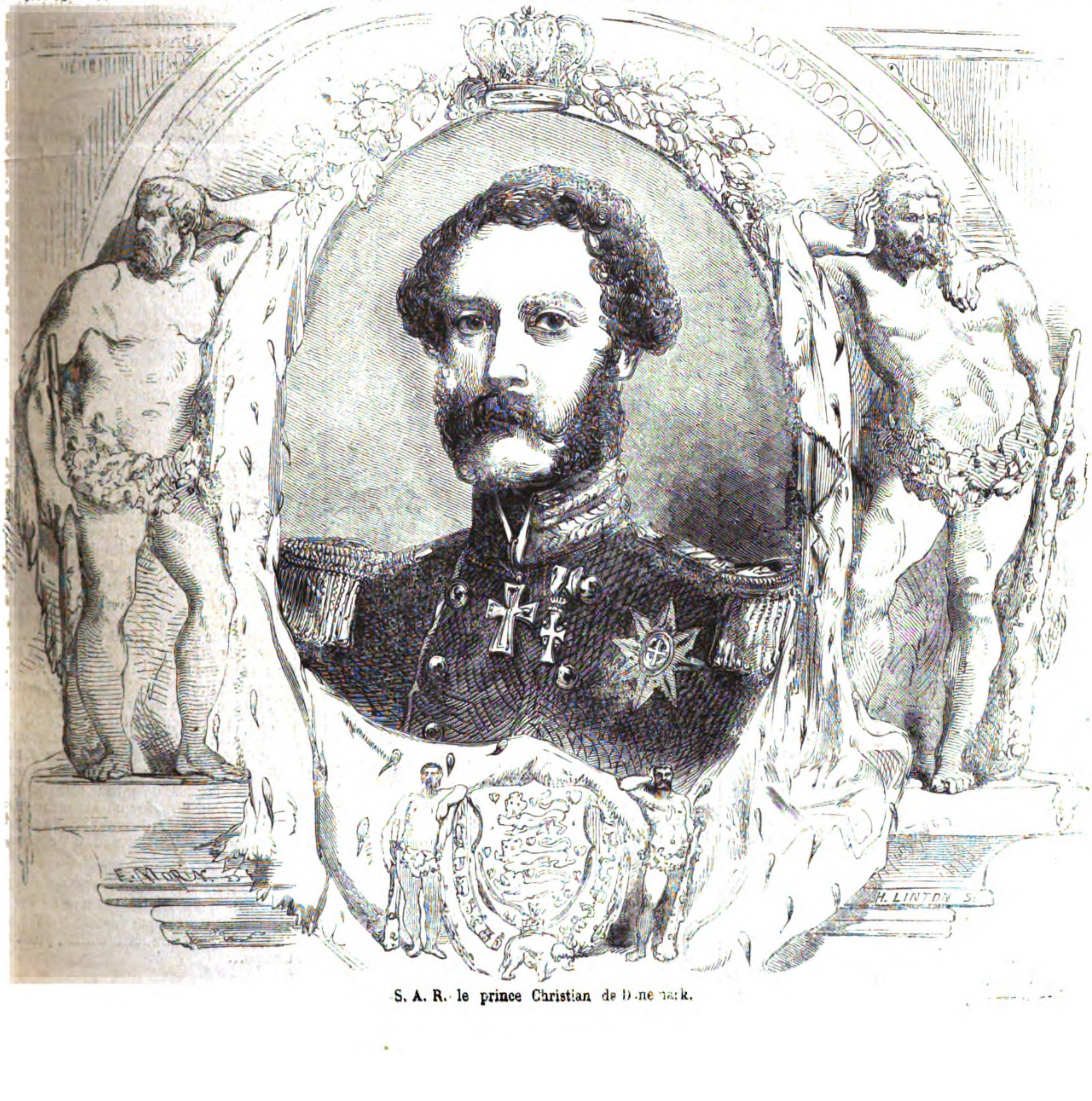
ABONNEMENT : Paris et départ. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr. (Pour l'Étranger, le port en sus.) Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 44. 13 Février 1858

BUREAUX : A la Librairie Nouvelle, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



S. A. R. le prince Christian de Danemark.

COURRIER DE PARIS.

~~~ On lisait dans un article intitulé : *L'Esprit de Balzac*, publié par M. H. Taine, dans le *Journal des Débats* du 4 février dernier :

« Savez-vous qui Félix du Vaudeville épouse? Une » demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage » qu'il fait là; les comtes de Grandville sont riches, » malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à sa fa- » mille... »

Cette nouvelle, publiée par le grave journal, a répandu la plus grande surprise, et dans les théâtres de genre et dans les salons du faubourg Saint-Germain. Les théâtres se sont étonnés pour plusieurs raisons : la première, c'est que M. Félix du Vaudeville, l'heureux Dégenais de toutes les pièces depuis trois ans, est marié de la plus légitime façon du monde avec une excellente artiste de l'Opéra-Comique, et que la polygamie est un cas pendable. Peut-être cette première raison suffit-elle... sans qu'il faille mentionner les autres, et nous permettra-t-elle de passer les ponts, pour juger de l'effarement que la nouvelle a répandu dans les vieux salons du très-noble faubourg. Là, en effet, lorsque le vieux duc de Grandlieu, le jeune comte de Rastignac, la sensible marquise de l'Estorade, le fier vidame de Pamiers, la brillante duchesse de Langeais, et surtout le vénérable général comte de Montrichard, connurent cette ébouriffante révélation ; tous tombèrent de leur haut... et on ne saurait assez vivement exprimer la stupéfaction générale :

— Une Grandville ! — s'écriait-on, — dont l'aïeul était à Fontenoy, et qui porte de sable aux trois merlettes d'or ! la nièce d'un grand veneur de S. M. Charles X faire d'un acteur du Vaudeville le beau-frère de la belle duchesse de Manfrigneuse! pauvre femme, déjà tant compromise par ce malheureux Lucien de Rubempré... ah!

— Mais Félix était très-drôle, très-bien campé dans son rôle de zouave des *Fausses Bonnes Femmes!* — objecta Bixiou, qui se trouvait chez le baron de Nucingen au moment où cette belle fille d'Eve qu'on nomme Esther vint annoncer la nouvelle, — qu'elle tenait du grand poëte Nathan,— qui l'avait apprise de Florine, cette Florine que nous connaissons tous, — et qui elle-même l'avait entendue de Lousteau, — qui avait trouvé le matin le *Journal des Débats* chez lady Dudley, — où entrait tout effarée Mme d'Espard...

Le vidame de Pamiers et le vieux chevalier de Valois qui, chacun de son côté, avaient lu l'étonnante nouvelle rapportée par M. Taine, dans son article *Variétés* de la feuille de tous les successifs Bertin, se concertaient chez la vieille demoiselle des Touches, pour apprécier s'il n'y avait pas lieu d'assembler un concile-Grenelle-Université-Varennes, afin de voter quelque démarche d'urgence chez le duc de Grandville, et lui demander des explications sur un pareil mariage... lorsque entra Blondet... le principal rédacteur du... enfin vous savez !

On lui révéla l'incroyable, la stupéfiante nouvelle publiée dans le *Journal des Débats* du 4 février, page 3, colonne 5, ligne 78, signé H. Taine, et contresignée Edouard Bertin, directeur-gérant responsable.

— Allons donc, c'est impossible! Félix du Vaudeville est marié! sa femme vit, à preuve qu'on l'applaudit tous les soirs chez Nestor Roqueplan! — s'écria Blondet.

— Mais... *c'est tans le blus circonsbect tes chournaux!* — s'écria le baron de Nucingen.

— Voyons ça! — dit Blondet en prenant l'article.

Et il lut à la page, à la colonne, à la ligne précitées :

« Savez-vous qui *Félix du Vaudeville* épouse ? une demoiselle de Grandville... C'est un excellent mariage qu'il fait là... les comtes de Grandville, etc. »

— Mais vous ne voyez donc pas que c'est une *coquille!* — s'écria le journaliste.

— Comment une coquille! — dit le vidame de Pamiers. — Vous voulez dire une brioche!

— Eh non... coquille, je dis coquille!

— C'est donc *l'Univers* que vous tenez là? — demanda la vieille demoiselle des Touches,—c'est qu'en effet, M. Coquille...

— Allons, je vois que vous n'y êtes pas! — dit Blondet; — on appelle *coquille*, en termes d'imprimerie, l'erreur qui résulte d'un mot pris pour un autre. Il est évident que la nouvelle concerne... non pas Félix *du Vaudeville...* mais bien Félix... *de Vandenesse*, qui, en effet, dans... Balzac, épouse une Grandville ! *Vaudeville... Vandenesse...* vous voyez comment les compositeurs ont pu se tromper sur la physionomie d'un nom rapidement écrit par M. Taine... et pas plus au *Journal des Débats* qu'ailleurs, on n'est exempt de ces erreurs...

— De ces coquilles! — fit le chevalier de Valois soulagé. — Dieu soit loué, Marie-Angélique, née comtesse de Grandville, ma filleule, la tête montée pour le zouave des *Fausses Bonnes Femmes*, ne va pas faire rougir de nouveau les cheveux blancs de son noble père...

— Pourquoi dites-vous « de nouveau? » objecta Blondet.

— Parce qu'avant d'être blancs, ils étaient rouges ! — dit le chevalier. Les Grandville ont du sang anglais. Il y a lord Grandville, qui est rouge... capillairement parlant, bien entendu.

Ainsi soulagés, remis « d'une allarme si chaude, » ces nobles débris de races expirantes se dispersèrent et s'en allèrent bien vite de Grenelle en Varennes, rassurer les douairières, en rétablissant l'équivoque née de cette... *coquille.* Tous retinrent le mot, et le placèrent depuis ce jour-là dans les conversations intimes, au soir, autour de l'abat-jour du whist aristocratique. Erreur de carte, mal-donne, défection d'appel : *coquille!* Seulement la vieille duchesse de Montcornet confond et dit parfois *écaille.* Mais qu'importe! Dans tout cela, c'est M. de Beaufort, directeur du Vaudeville, qui a gagné. Bien des curieux sont venus d'outre-pont (il n'en est même pas venu assez pour soutenir la pièce!) afin de juger ce fameux *Félix* doublement marié, et avec une cantatrice, place Favart, et avec la renommée, place de la Bourse. En comparant la bonne mine de l'excellent comédien avec la pâleur malingre du comte Félix de Vandenesse, plus d'une noble et mûre marquise s'avoua, *in petto*, que les mésalliances peuvent avoir leurs compensations. Pareille pensée n'est-elle pas une autre coquille?

~~~ La principale salle de vente de l'hôtel de la rue Drouot a été, pendant toute la semaine, le théâtre d'un curieux spectacle, celui d'un duel multiple et ardent entre les amateurs, les curieux, les délicats de Paris, se disputant, armés d'or, une des plus brillantes collections d'objets d'art et de haute curiosité qui se soient vues depuis plusieurs années.

Cette collection est celle de M. Humann, fils de l'ancien ministre des finances; elle a été lentement formée pendant le séjour que M. Humann fit dans les grandes villes d'Allemagne, et plus particulièrement à Berlin, où il était secrétaire d'ambassade. Cette vente est un nouvel exemple du haut prix qu'ont acquis en peu d'années les objets d'art et de curiosité d'un ordre plus élevé que ce qu'on a presque ridiculement flétri du nom de *bric-à-brac.* On pense que cette précieuse collection, formée avec un goût et une science rares, produira dix fois ce qu'elle a coûté à celui qui s'est donné le vif plaisir de la former, et qui en a longtemps joui avec un bonheur assurément augmenté du bas prix de ses intelligentes acquisitions. Cette vente est faite par Me Pouchet, assisté du plus célèbre appréciateur spécial de Paris, M. Mannheim, de la rue de la Paix. Le haut monde curieux de l'opulence et des arts a été fort agité de cette vente exceptionnelle, pendant toute la durée de la semaine qui vient de s'écouler. MM. de Rothschild, de Herford et Sellières ont fait de nombreuses acquisitions. M. Thiers a souvent pris modestement place au milieu de la foule, et la présence de cet illustre Historien et homme d'Etat dans ces enchères passionnées, n'était pas une des moindres *curiosités* d'une vente qui fera époque.

~~~ L'autre soir, une partie des stalles d'orchestre du théâtre des *Folies-Nouvelles* offrait l'aspect d'un élégant salon. Une centaine de personnes appartenant aux professions intelligentes et plus ou moins voisines de l'art, des officiers de divers grades jusqu'au généralat, des écrivains, des femmes du monde, étaient venus là pour assister à une représentation tout à fait drôlatique. — L'auteur! l'auteur! — demanderez-vous déjà, comme le fit l'autre soir un public panaché de Chaussée-d'Antin à la vanille et de Popincourt à l'oignon. L'auteur?

C'est tout bonnement un des grands artistes de ce temps-ci, plus sérieux encore pour les connaisseurs qu'il n'est comique pour la foule, le père et du magistral *Philibert Delorme* du Louvre et du *Pierrot indélicat* des Folies-Nouvelles : c'est vous qui avez nommé Dantan jeune.

La main fatiguée du ciseau qui vient de terminer cet admirable buste du docteur Velpeau, une œuvre dont toute la docte Faculté et tout l'art sévère se sont depuis un mois occupés, Dantan s'est reposé du marbre, en esquissant d'un crayon malin et léger, cette épopée héroïque et nautique, qui fait d'un chapelier mystificateur un canotier mystifié. Car, tel est ce *Nouveau Robinson*, dont Paul Legrand s'est chargé d'enfariner les désopilantes aventures, la page assurément la plus cocasse des annales bizarres de cette canoterie parisienne dont nous vous raconterons sous peu les métempsycoses.

Paul Legrand est merveilleux de souplesse, de ver[...] et d'imprévu dans cette pantomime si ingénieusemen[...] si follement conçue par le caricaturiste célèbre q[...] les Rouennais appellent un grand statuaire, en rega[...] dant leur Boïeldieu. On a ri et applaudi comme a[...] plus beaux soirs du Palais-Royal. *Pierrot-Robinson* e[...] encadré dans de charmants opérettes qui soutienne[...] la vogue des *Folies-Nouvelles*, une vogue que la de[...] nière pantomime va porter jusqu'à une location exasp[...] rée d'une semaine sur l'autre.

~~~ Nous avons parlé, en son temps, de la m[...] de Son Altesse Catherine Skawroska, veuve en pr[...] mières noces du prince Pierre Bagration, puis remari[...] à Jean Hobart Caradoc, lord Howden, général brita[...] nique et ambassadeur à Madrid. Cette grande dam[...] que, par une bizarre transposition on continuait dans [...] monde à nommer la *princesse Bagration*, au lieu [...] l'appeler *lady Howden*, a laissé tous ses biens, pou[...] tant acceptés sous bénéfice d'inventaire, à son mari [...] au comte Gustave de Blome, attaché à l'ambassa[...] autrichienne à Paris, dernier représentant de sa mè[...] décédée, fille de la princesse, sa survivante.

Parmi ces biens figurait, et en première lig[...] l'hôtel habité par celle qui, princesse en Russie, ét[...] lady en Angleterre. Cet hôtel est situé au plus arist[...] cratique endroit des Champs-Elysées, avenue Gabriel [...] n° 22, avec une entrée sur le faubourg Saint-Honor[...] n° 45. Il est tout voisin du palais de l'Elysée, duqu[...] depuis la démolition de l'hôtel Praslin-Sébastiani, [...] n'est plus séparé que par le petit palais dans le g[...] italien, bâti par Visconti, et aujourd'hui propriété [...] M. Cibiel. L'hôtel Bagration-Howden attire l'attenti[...] des promeneurs par une architecture romaine, qui [...] donne l'aspect d'un théâtre, tel, dans des proportio[...] plus modestes, cette tragédie de pierre qu'habite [...] peu plus haut, dans l'avenue, M. Emile de Girardin.

Une première fois mis en vente, le mois derni[...] cet hôtel vit sa haute mise à prix rester sans sur[...] chère. Le chiffre de cette mise à prix ayant été bai[...] à 600,000 francs, l'adjudication a eu lieu samedi d[...] nier, au prix de 724,000 francs, entre les mains [...] Me Castaignet. Le bruit a couru que l'acquisition av[...] lieu au nom du comte de Kisselef, ambassadeur [...] Russie. C'est une erreur. L'acquéreur est un banqu[...] français, M. Charles Laffitte.

~~~ Il y a, au sujet du nouvel opéra donné a[...] Italiens, *Martha*, diverses particularités qui nous se[...] blent devoir être consignées.

Lors de l'entrevue de Stuttgard entre Leurs Maj[...] tés de France et de Russie, on allait donner un op[...] de Balfe, intitulé: *la Bohémienne*, lorsque l'Emper[...] exprima le désir d'entendre préférablement l'œuvre [...] M. de Flotow, cette *Martha* que le Théâtre-Italie[...] eu la bonne idée de placer, comme en article *Variét[...]* dans son répertoire. L'auteur, M. F. de Flotow, n'[...] pas un artiste de profession, c'est un dilettante, [...] personnage éminent et opulent. Il est intendant [...] théâtre de Shwerin et chambellan du grand-duc [...] Mecklembourg. Il y a une vingtaine d'années, il écr[...] pour une troupe de château, *le Duc de Guise*, qui ser[...] à révéler le grand avenir lyrique d'une toute jeune p[...] sonne du monde, Mlle Anna de la Grange. L'ouvrage [...] parut au théâtre de la Renaissance, avec un grand succ[...] Plus tard, M. de Flotow écrivit, pour le même théât[...] *le Naufrage de la Méduse* et, plus tard, *l'Âme [...] peine*, pour le grand Opéra, où le succès le suivit.

Depuis, M. de Flotow composa, sur un livret [...] M. de Saint-Georges, intitulé : *le Vannier*, un op[...] en deux actes, que lui avait demandé M. Crosn[...] directeur du Grand-Opéra. Un changement de di[...] tion n'offrant pas les garanties de précision suffisa[...] pour la date de la représentation, M. de Flotow a [...] tiré son opéra, et de quelques-uns des principaux m[...] ceaux, il a renforcé *Martha*, dont l'apparition, à Vien[...] remonte à treize ans, et qui, depuis cette époque, [...] au répertoire de tous les théâtres allemands.

Le sujet de *Martha* est tiré d'un roman anglais [...] plusieurs auteurs avaient déjà puisé. M. Anicet Bo[...] geois en avait tiré *Mme d'Egmont*, pour le théâtre [...] Variétés, et le même M. de Saint-Georges, *lady H[...] riette*, ballet représenté à l'Opéra. C'est de ce ba[...] arrangé du roman anglais qu'on a de nouveau arra[...] le livret de *Martha*, d'abord en allemand, puis e[...] en italien. Etait-ce donc un si grand chef-d'œuvre [...] cette histoire anglaise de grande dame qui se dég[...] en servante pour mystifier un amoureux vulgaire [...] qui finit par se prendre dans son propre piége? Q[...] à la musique, ailleurs il sera dit combien ell[...] réussi.

~~~ Nous voulons enregistrer les événements d'[...] certaine nature qui semblent porter en eux un [...] enseignement, car chaque exemple qui s'en prése[...] devrait, pour ainsi dire, être affiché, proclamé à [...] de trompe...

La semaine dernière, M^me^ Clermont (qui n'est pas, comme on l'a répété, M^me^ de Clermont-Tonnerre) étant en toilette de bal, gonflée d'une de ces ridicules crinolines qui oppriment tout le monde, s'est approchée de la cheminée et a été, en un instant, enveloppée de flammes!... Elle est morte dans un affreux martyre.

Huit jours auparavant, le même événement était arrivé à une jeune personne dont nous n'avons pas recueilli le nom...

Il n'y a pas d'hiver qu'une douzaine de catastrophes de cette sorte n'éclatent. Nous ne voulons pas faire de réclame à l'inventeur d'écrans en toile métallique, — mais nous voudrions bien ruiner le commerce des marchands de crinolines!

~~~ Le nom de M^lle^ Artot a été fort souvent imprimé et répété depuis l'éclatante apparition qu'elle vient de faire à l'Opéra, dans le rôle de Fidès, du *Prophète*. Seulement, diverses erreurs se sont glissées dans ces mentions, et c'est pour les rectifier que, informations prises, nous établirons les précédents de l'heureuse débutante.

M^lle^ Désirée Artot est bien, comme on l'a dit, la nièce du célèbre violoniste, mort il y a quelques années, à la suite d'une tournée en Amérique qu'il entreprit avec M^me^ Damoreau. Son père est également un excellent musicien, et sa vocation avait ainsi de qui tenir. Duprez, qui l'entendit tout enfant, s'extasia devant la précocité de ses aptitudes; peu après, elle reçut ses premières leçons du ténor Audran qui avait une classe de chant à Bruxelles. Se trouvant en excursion à Londres, il y a deux ans, auprès de son oncle maternel, M. Charles Baugniet, dessinateur du roi des Belges et lithographe célèbre, elle fut présentée à M^me^ Pauline Viardot, qui était alors attachée au Théâtre-Italien de Covent-Garden. M^me^ Viardot fut tellement frappée des dons naturels de M^lle^ Artot, qu'elle fit pour elle ce que, jusque-là, elle avait constamment refusé de faire pour personne: elle lui donna des leçons. Les études qu'entreprit alors la jeune élève, sous la direction de la sœur de l'illustre Malibran, furent très-sérieuses, très-suivies, et ne cessèrent point pendant les voyages que fit à Paris, puis de nouveau à Londres, la prima donna, en pleine vogue des deux plus grandes scènes d'alors. Aussi, lorsque l'hiver dernier, M^lle^ Artot se fit entendre à Bruxelles, après dix-huit mois d'absence, son apparition causa-t-elle une véritable sensation, et le public si connaisseur de ce pays, retrouva-t-il en elle tout le prestige et la précision de la grande école des Garcia.

Après s'être fait applaudir dans toutes les grandes villes de la Belgique et du nord de la France, M^lle^ Artot alla passer à Londres ce qu'on appelle *la saison*. La sensation qu'elle produisit dans le monde dilettante et aristocratique fut assez profonde pour que la reine d'Angleterre désirât l'entendre. Elle chanta à la cour entre l'Alboni et M^me^ Bosio, et reçut les félicitations de Sa Majesté. Alors vint de tous côtés le conseil d'aborder le théâtre. Parmi ces conseils se trouvait la décisive opinion de M. Meyerbeer, qui engagea M. Royer à s'emparer de la jeune virtuose. M^lle^ Artot hésitait, car elle avait fait spécialement toutes ses études en vue de la carrière italienne, et les rares qualités et de sa voix et de sa méthode devaient surtout briller dans une langue et un style qui sont, si l'on peut dire, comme la patrie du chant. Mais l'offre d'un engagement de trois années au grand Opéra de Paris était trop honorable, pour que M^lle^ Artot pût résister longtemps aux conseils de l'illustre maître dans l'œuvre duquel elle devait se produire, et elle céda. On sait quels beaux dons scéniques: voix, méthode, sentiment et vive intelligence du drame lyrique, M^lle^ Artot a déployés. Il nous suffira de dire que l'Alboni jouait le rôle de Fidès comme une *maman*... tandis que M^lle^ Artot l'a interprété en véritable *mère*. On parle déjà d'une prochaine création de la toute jeune et brillante débutante.

~~~ M. le comte de Noé, ancien pair de France, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'était un fort aimable et fort actif vieillard, ami des arts, des lettres, et qui, cet hiver encore, allait dans le monde, aux théâtres, répandant autour de lui l'urbanité, l'esprit et la bienveillance. Il portait dignement un grand nom, qui, sans peut-être remonter à l'arche arrêtée sur le mont Ararat, était assurément aux croisades en 1248, en la personne d'Armand ou Arnaud de Noé, tel qu'on le voit au musée de Versailles « occire moult Sarrazins. » Depuis lors, les de Noë (Lanzelot) portent *losangé d'or et de gueules*.

Le comte de Noé qui vient de mourir dans la retraite, après avoir longtemps siégé à la Chambre haute, était grand officier de la Légion d'honneur, ancien gentilhomme de la chambre du roi Louis XVIII et du roi Charles X, et l'un des plus anciens représentants de la Pairie. Son père descendait directement de l'un des quatre grands barons d'Armagnac. Il avait émigré avec lui et, passé en Angleterre, il avait pris du service dans les Indes, et s'y était vivement distingué. Ses *Mémoires* relatifs à l'expédition anglaise, partie du Bengale en 1800, pour aller combattre en Égypte l'armée d'Orient (in-8°, 19 gravures et 12 cartes, 1826, Imprimerie royale), forment un ouvrage classé dans toutes les bonnes bibliothèques. Longtemps président de la Société des Amis des arts, le comte de Noé a aussi écrit sur les beaux-arts, dont il avait le goût suprême. Sa collection de tableaux, en son hôtel de la rue du Bac, n° 99, est une des plus importantes qu'aient possédées des particuliers. Ce digne et bon vieillard avait perdu depuis peu d'années la mère de ses fils, dont l'un est officier supérieur de cavalerie, et l'autre un artiste véritablement célèbre dans un genre qui exige tant de qualités originales et charmantes. Nous ne croyons apprendre à personne que le spirituel et fécond caricaturiste qui s'est fait un nom des plus populaires sous le nom de *Cham*, est le fils cadet du comte et pair qui vient de mourir.

~~~ Que l'humanité se console! que les familles se rassurent! que le beau sexe constate bien qu'il est encore, dans le sexe fort, des maris de la bonne époque, et que la Bourse, le club et le cigare n'ont pas complétement étouffé, atrophié les beaux mouvements et les élans généreux. Exemple:

L'autre jour, un prince russe, qui était venu passer quelques jours avec sa femme à laquelle il a accordé un hiver parisien, est obligé de retourner à ses fonctions officielles, puisque, dans un ambitieux et charmant cumul, le personnage — fonctionnaire et mari — se trouve géographiquement partagé entre ses utiles ou ses agréables fonctions, et qu'il ne peut remplir les unes sans tourner le dos aux autres... avec quelques centaines de lieues comme trait, non pas d'union, mais de séparation. Il faut partir, l'honneur l'appelle! Il part, l'amour ne peut le retenir!

La princesse (peut-être n'est-elle que comtesse... ou simplement M^me^ de N..., ce qui, en Russie, n'est pas de moins grande maison); la princesse, disons-nous, car elle est si jolie qu'elle a bien l'air de l'être; la princesse donc, toute chagrine du départ de son mari, lui écrit en ton mineur, bémolisé, avec quelques soupirs à la clef ou plutôt à la plume, parodiant, sans doute, le mot de la Mancini au Roi: « Vous m'aimez et vous partez! »

Et notez que c'était la fête de cette ravissante femme et que son mari avait pu, la veille même, faire une Ariane de celle qu'il eût dû célébrer... Oh! cruel devoir du fonctionnaire!

Le prince (l'est-il?) reçoit la lettre à Cologne, déjà prêt à monter en wagon pour Berlin. Cette lettre toute charmante l'attendrit... — A quelle heure le train de France? — demande-t-il. Et le lendemain matin, il est à Paris; il y passe vingt-quatre heures, il souhaite cette fête que le calendrier de la vie n'a constaté qu'une vingtaine de fois encore pour celle qu'il adore, puis il repart pour toutes les Russies, comme si, en pareil cas, une seule n'était pas déjà trop!

Le soir, bal chez M^me^ Gould. A neuf heures, on apporte à la princesse un bouquet de lilas blanc. Elle le prend, surprise, et le respire enivrée.

— De quelle part? — dit-elle, comme saisie d'un remords.

Pourquoi un remords? Ce bouquet, c'était l'adieu extrême du prince, en route alors pour de si perfides Russies. Les tiges des fleurs étaient enveloppées dans une sorte de papier d'une nuance particulière et bien connue, tout maculé de mots français, les plus charmants de la langue française, plus charmants même parfois que le doux: Je t'aime! et qui s'écrivent... contre-signés *Garat*. Il y en avait quatre. Quel lilas blanc! Mais surtout quel mari!

La brillante jeune femme savait la romance:

> Et si.... n'est pas là,
> Son bouquet du moins y sera!

Elle employa les quatre mille francs à se combiner une merveilleuse toilette de bal dans laquelle nous l'avons tous admirée.

~~~ Le bal des Tuileries était plus brillant que nombreux. On y remarquait beaucoup LL. AA. RR. les princes Albert-Frédéric-Charles et Adalbert de Prusse. Ce dernier portait son costume d'amiral, le même qui lui a servi récemment dans son expédition contre les pirates du Ruff.

On voyait également à ce bal les princes Liechtenstein, Paskiéwitch et Ottajano, et divers autres éminents envoyés des souverains d'Europe, au sujet de l'attentat du 14 janvier. Au lieu du grand cordon de son ordre, S. M. l'empereur portait, comme les princes de Prusse, le cordon orange de l'Aigle noir, avec la plaque en diamants. Le bal s'est prolongé jusqu'à trois heures, deux heures après la retraite de Leurs Majestés.

Le même soir, il y avait au faubourg Saint Germain un autre bal fort élégant, et un peu spécial, chez M^me^ de Pontevès.

~~~ Les invitations pour le bal de S. E. le ministre d'État ont été envoyées à partir du 1^er^, bien que le bal n'ait lieu que lundi 15. Cette prévision a évidemment eu pour objet de permettre aux invités de se mettre à loisir en règle avec le *post-scriptum* qui porte: *On est prié de venir en costume ou en domino.* R. S. V. P.

~~~ Nous n'en finirions pas, si nous devions mentionner tous les bals, toutes les soirées de la semaine. Mais notre récente remarque subsiste et se renforce même: Ce sont surtout les étrangers qui font les honneurs sociaux aux Parisiens. Dimanche, c'était encore une noble Anglaise, toujours riche, encore jolie, qui avait fait venir, rue de Miromesnil, des Italiens pour chanter. — Le même soir, place de la Madeleine, chez M^me^ Nis..., née princesse Vogoridès, le programme était, au contraire, tout français, et les oreilles de divers pays qui l'ont entendu ne l'ont trouvé que plus charmant et plus nouveau. — Lundi, bal et grand souper chez une des illustrations de l'Institut. Une querelle, née d'une erreur d'acceptation pour une valse, erreur faite par la jeune femme d'un député, a failli amener une sérieuse rencontre entre deux cavaliers qu'il convient de laisser enfouis dans l'ombre et le mystère. La dame, avec une présence d'esprit qu'on a beaucoup louée dans un petit cercle, a si bien assumé tous les torts qu'avaient ces messieurs, que ceux-ci ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de se croire innocents. On n'a pas déjeuné sur l'affaire arrangée, mais on a soupé. — Mardi, au faubourg Saint-Germain, musique chez la femme d'un de nos généraux les plus vivement en activité. Les honneurs du piano ont été faits par une duchesse qui pourrait être reine au théâtre, et par un essaim de jeunes filles du Nord, qui ont produit une foule de chants populaires russes, recueillis et traduits par le comte Eug. de Lonlay. — Le même mardi, de compte fait par cinq femmes du monde, il y avait vingt-six bals ou soirées dans leurs seules relations. Sur ces vingt-six bals, seize avaient lieu chez des étrangers plus ou moins fixés à Paris. Surprise: la famille Erazzu a brusquement interrompu ses brillantes réceptions du samedi.

Longtemps fermé, à la suite des événements politiques, l'hôtel de M^me^ Schickler, place Vendôme, s'était rouvert, l'hiver dernier seulement, à la haute société financière du dernier règne. Une fête destinée à célébrer le mariage anglo-prussien vient d'y réunir de nouveau toute cette aristocratie un peu spéciale, qui n'a rien de commun avec les nouveaux parvenus de la banque, c'est-à-dire les contemporains de fortune du célèbre Berlinois décédé. On sait que M^me^ Schickler, qui jouit d'une sorte de longévité de beauté, est mère de la duchesse d'Albuféra et de l'une des duchesses de Praslin, celle-ci belle-sœur de la victime dont l'hôtel a été rasé.

Jeudi, à l'hôtel du prince de Chimay, quai Malaquais, grande fête offerte au faubourg Saint-Germain et à la diplomatie. Pour le même soir, aux cartes des jeudis habituels de S. Exc. des affaires étrangères, M^me^ la comtesse Walewska avait fait ajouter: « On dansera. »

Enfin, la veille, dans un des élégants petits hôtels que M. Arsène Houssaye a bâtis rue Lord Byron, un bal très-costumé et un peu masqué avait été improvisé, et pour ainsi dire arraché à la maîtresse de la maison, par un essaim de jolies actrices, d'hommes du monde et d'écrivains. La place manque ici (comme dans le bal même!) pour faire défiler tous les charmants costumes à chacun desquels on pouvait attacher le nom d'une beauté ou d'un talent. La maîtresse de l'hôtel hospitalier, vêtue en Folie, s'est déclarée *la folle du logis*. — Autre bal masqué, chez une Anglaise voisine de M^lle^ Augustine Brohan et... de la cinquantaine. Mais ce bal, pour lequel la mûre insulaire avait voulu faire ses invitations dans des zones plus élevées que celles où elle vit, a été encore plus *manqué* que *masqué*!

Disons enfin, pour toucher à toutes les cordes, que le même soir a eu lieu, du haut en bas de la maison des Frères Provençaux, la fête offerte par MM. All... et Th... à deux cents dames, demoiselles ou même veuves, et à un nombre infiniment plus considérable de leurs amis, ou d'amis de leurs amis. On mangeait et buvait au rez-de-chaussée, on dansait au premier, on réparait sa toilette au second; tous les cabinets particuliers étaient fermés. Cette fête préoccupait énormément depuis quinze jours la troupe de fournisseurs et de bonnes faiseuses qui entoure ces dames. Nous laissons à ceux de nos confrères qui ont entendu ce bal, le soin d'en raconter les particularités, car ce n'est peut-être pas précisément là ce qu'on veut bien chercher ici.

ANDRÉ.

LES MASQUES ITALIENS.

LES MASQUES FRANÇAIS. 1. Gabelou chinois préposé à la sûreté des joueurs de dominos, de ces foyers. — 2. Souvenirs et regrets d'un p'tit domino de la semaine passée. — 3. Les soupeurs ne sont pas les payeurs. — 4. Mitron croate. — 5. Mac-Laque, du 32e demi-bataclan écossais, à la recherche de l'œil poché. — 6. Émerillonneur des anchois du Pré-Salé. — 7. Tout frais réchappé d'un corps de Delby. — 8. Empailleur du *Grand-Mogol*. — 9. Un chercheur *dort*. — 10. Boulevardier italien sans emploi. — 11. Grand carcellier des *lampions* du sérail. — 12. Photographe nadarois. — 13. Un descendant du dernier des Abencerrages, vu de dos. — 14. *Vile multitude*.

S. A. R. le prince Christian de Danemark.

Parmi les personnages illustres envoyés par les principaux souverains de l'Europe féliciter LL. MM. l'empereur et l'impératrice des Français, de la protection providentielle qui les a préservés de l'horrible attentat dirigé contre leurs personnes, S. A. R. le prince Christian a particulièrement excité l'intérêt public.

Né le 8 avril 1818, Christian, frère du duc de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glückesbourg, est, d'après le traité de Londres du 8 mai 1852 et la loi sur la succession au trône du 31 juillet 1853, l'héritier présomptif de la couronne de Danemark.

Ce prince fut reçu au débarcadère du chemin de fer par des voitures de la cour, et conduit à l'hôtel du Louvre où de riches appartements lui avaient été préparés par ordre de l'empereur.

Sa suite est composée de M. le général Schlegel, aide de camp, et de MM. le capitaine Castensehjold et le lieutenant Kjœr, ses officiers d'ordonnance.

Le portrait que nous donnons de ce prince nous dispense d'apprécier l'aménité de ses traits et la distinction de sa personne.

LÉO DE BERNARD.

Courrier d'Italie.

Rome, le 28 janvier 1858.

Mon cher directeur,

Voilà tantôt un mois que je ne vous ai rien dit. Lorsque ce soleil d'Italie, qui ne laisse jamais périr les violettes, mûrit l'orange et fait produire aux économistes des œuvres dramatiques, vient à manquer ou à se refroidir dans son ciel bleu, les contrées qu'il réjouit, les hommes qu'il enivre, cessent pour ainsi dire d'exister. On travaille du matin au soir à se garantir de la *tramontane*, qui est bien le plus glacial et le plus subtil de tous les vents. Je ne me rappelle plus comment Horace le nommait, mais à coup sûr il fait honneur aux neiges et aux glaciers de la Sabine. Si du moins les manteaux, dont on utilise tous les plis, et les fenêtres, qu'on tient soigneusement fermées, pouvaient vous mettre à l'abri de ses agaceries indiscrètes! mais il n'en est rien; il s'insinue à travers les tissus les plus serrés et les plus compliqués de fabrique anglaise, il est distillé par les vitres qui relient entre elles des tenons en cuivre; il passe sous les portes malgré les boudins bourrés de soie, et puis, sans respect pour flanelles, robes de chambre, pantoufles fourrées, il vous enlace, il vous serre les muscles, vous bleuit le nez, vous comprime le cerveau et vous paralyse la langue. Vous devenez sot et muet; vous passez à l'état de serpent ou d'ours à l'hivernage.

Nos hivers de Paris sont plus longs, plus sévères; mais ils sont peut-être moins meurtriers, parce qu'ils sont moins traîtres. On les attend, on les connaît d'avance, ils ne nous prennent jamais au dépourvu. Les boues jaunes et huileuses du boulevard, pétries et repétries par tant de véhicules, deviennent gaies; les brouillards gris dans lesquels frissonnent les statues de marbre ont pour les gens de plaisir et de paresse un charme qu'on s'avoue tout bas; le soleil n'est qu'un accessoire à peine remarqué, on va chercher son *intérimaire* aux chantiers de la rue d'Amsterdam; l'esprit ne perd rien à ce que la verdure et les fleurs disparaissent, il prend du ressort au contraire. Quand la nature meurt, le Parisien éclate dans toute la riche floraison de ses facultés. Les journaux sont mieux écrits en hiver qu'en été, les cafés sont plus brillants, les rues plus animées, les visages plus joyeux et les librairies (c'est votre fait) plus fréquentées. — Qu'un jour de froid passe sur Rome ou sur Naples, Rome et Naples deviennent plus hollandaises qu'Amsterdam. Vous pouvez être dans le Corso témoin d'une mêlée confuse de manteaux; mais je vous défie bien d'y voir un nez, à moins que, dépassant les proportions ordinaires, il ne soit tout à fait un nez de race. Depuis huit jours, malgré un soleil éclatant, nous tremblons de froid sans pouvoir nous réchauffer. Le triton de la place Barberini qui lance un si magnifique jet d'eau par sa conque de travertin, s'est revêtu d'une superbe parure de stalactites, le Tibre a pris l'allure germanique et la teinte douteuse d'un fleuve qui voudrait bien avoir l'honneur de geler une fois. En désespoir de cause, tout le monde s'est mis à danser. Le froid joue le rôle de la tarentule. On danse partout et toute la nuit. Les banquiers ouvrent leurs salons à tous leurs crédités et aux amis des crédités; M. Colleredo, ambassadeur d'Autriche, ferait danser, si c'était possible, les créneaux de son vieux palais. Chez lui les violons ne chôment pas.

Ce bruit de fêtes, ce tourbillon joyeux qui entraîne, *pede libero*, sur de riches tapis, étrangères et Italiennes, chez la reine douairière d'Espagne et ailleurs, ne fait pas tort aux impressions de diverses natures, qu'on vient demander aux ruines et aux églises de Rome. On peut dire, sans intention de sarcasme, qu'ici la religion sanctifie tout et n'est absente de rien. Les cardinaux vont au bal, sans danser bien entendu. Après un nombre infini de polkas on va monter à genoux la scala Santa, près de Saint-Jean de Latran. Quand les plaisirs trop entraînants deviennent une peine, la religion est un plaisir.

Donc, les riches étrangères ne négligent aucune occasion, tout en restant fidèles au programme de la jeunesse et de la beauté, de gagner les innombrables indulgences attachées à la visite des églises, et à l'observation de certaines pratiques peu difficiles dont les lieux et les temps sont fixés. L'acte auquel on rattache les grâces les plus abondantes et les souvenirs les plus précieux est l'audience du saint-père. Aucune de ces dames ne quitte Rome sans avoir obtenu sa bénédiction et sans s'être fait adresser quelque parole aimable. Quelques-unes font éclater, dans ces entrevues, des transports qui troublent parfois la sérénité habituelle du souverain pontife. Elles s'accuseraient d'une coupable tiédeur si elles entraient dans le cabinet de Pie IX l'œil sec et la voix naturelle. Les Polonaises sont surtout remarquables et très-remarquées, par la facilité et la violence de leurs enthousiasmes et de leurs attendrissements; elles pleurent un peu partout : au Colisée, à Saint-Pierre, dans les Catacombes; mais devant le saint-père, elles sanglotent et fondent en larmes. L'une d'elles se trouvant, il y a quelque temps, admise avec quelques autres, se mit à crier d'une voix entrecoupée par des sanglots : « Saint-père, saint-père, je viens me jeter à vos genoux, et offrir à Votre Sainteté des actions de grâces pour l'ineffable bonté qu'elle a eue en me permettant d'épouser mon mari. » — Le pape, un peu surpris, fouilla en vain sa mémoire pour y chercher le souvenir de quelque dispense extraordinaire, s'imaginant qu'il s'agissait d'un cas très-grave. — Il se trouvait qu'après les démarches régulières, cette dame avait tout simplement épousé son cousin germain.

Au *Te Deum* chanté dimanche dernier à Saint-Louis des Français, une dame polonaise a été l'objet d'un singulier quiproquo. On avait dressé et orné une tribune pour Sa Majesté douairière d'Espagne. Quelques dames de sa suite ou d'un rang élevé remplissaient déjà cette tribune de leurs velours et de leurs dentelles. Devant la porte de l'église s'arrête un élégant équipage; il en descend une dame à qui un respectable embonpoint rend la marche difficile. Un majordome en pourpoint noir, la tête posée sur les plis immaculés d'une fraise à la Henri IV, s'empresse de la conduire à la tribune royale en émaillant sa démarche d'une foule de saluts en demi-cercle. La dame, objet de ces respects, se disait qu'elle se reconnaissait bien là en pays français. Quand elle fut installée dans la tribune, à la grande surprise des autres dames, le majordome, avant de se retirer, la salua du nom de Majesté. La méprise fut découverte, et la dame polonaise, en personne de goût, abdiqua immédiatement son autorité usurpée.

On s'est beaucoup entretenu dernièrement du riche mariage d'une jeune princesse Doria avec un duc dont j'ai oublié le nom, union qui a opéré la rencontre de deux grands cœurs et de deux grandes fortunes. Le jour de la cérémonie, un magnifique état-major de mendiants et de curieux a stationné du matin au soir devant la porte du palais Doria. Le suisse dont cette porte est ornée avait arboré ce jour-là son plumage le plus splendide, sa hallebarde de cérémonie, et se trouvait littéralement enchâssé dans son uniforme de gala.

Deux heures après, repassant dans le Corso, j'ai vu les mêmes curieux et un des équipages de noce. Ces pauvres chevaux étaient pavoisés de rubans, comme un conscrit mal favorisé du sort. Les domestiques paraissaient ciselés plutôt que suspendus aux flancs du pompeux carrosse. — Une aristocratie qui ne miroite pas au soleil n'a pas de raison d'être. L'aristocratie doit briller dans un nimbe d'or parsemé de créanciers patients. Sans clientèle de parasites et de fournisseurs évincés, elle n'est plus qu'un grand comptoir où s'élaborent sur des chaises hautes les sèches abstractions de la fortune. Riches d'aujourd'hui, vous n'êtes presque tous que l'âme d'une locomotive, la pensée d'un câble sous-marin, la personnification d'un élixir douteux. Hors de chez vous, vous ressemblez à tout le monde. Le peuple n'aima jamais que les aristocraties dont l'insolence égala la générosité, et qui, en bâtonnant les vilains, les arrosait d'une pluie d'or.

Autant qu'ils le peuvent sans se mettre en guerre ouverte avec les convenances du temps, les nobles romains sont fidèles à ces ruineuses traditions du blason. S'ils ne jettent pas l'or par les fenêtres, ils l'emploient au moins à faire resplendir leur nom. Il en est peu qui n'aient refait leur fortune par un mariage ou par une reclusion volontaire de plusieurs années. De temps à autre, ils passent ainsi à l'état de chrysalide; puis, tout à coup, la nymphe déploie ses ailes et en secoue la poudre étincelante dans l'espace libre ouvert aux plaisirs et aux folies qu'inspirent les millions.

A mesure que s'approchent les grands jours du carnaval, on se hâte d'arriver, de jouir, de rire et de danser; car ici le carême n'est pas, comme chez nous, un être de raison, une division de l'année apportant avec elle sa part spéciale de plaisirs. En France, le carême relève ses gaietés d'un petit crêpe fort transparent. Ici, on s'attriste réellement, et si le soleil continue à briller sur les marbres et sur les chênes verts des opulentes villas, c'est qu'il n'y a pas moyen de l'en empêcher. Les théâtres se ferment, le cercle des salons se resserre, ou ne se hasarde qu'après dispense à tremper sa lèvre dans une tasse de thé noir, et encore discute-t on à perte de vue la question de savoir si la dispense s'applique au petit nuage de crème. Alors, on reçoit beaucoup de prélats; et les dames polonaises, ravies, lèvent les yeux au ciel en songeant au bonheur de voir des évêques à toute heure, comme de simples mortels : c'est si rare en Pologne un évêque, et si sujet à caution bien souvent!... — Puisque les dames polonaises reviennent sans cesse sous ma plume, finissons en avec elles. Varsovie éclipse ici Saint-Pétersbourg. La victoire n'est pas douteuse comme à Paris, où votre spirituel chroniqueur n'a pas encore publié son bulletin.

Tout Polonais se sent un peu chez lui à Rome; le Russe y est dépaysé. Comprenez donc combien cette satisfaction intime de se sentir en famille donne d'éclat à la beauté et de trait à l'esprit. Les noms en *off* ou en *koi*, ou en *eff*, ont de la brume autour d'eux; les noms en *ki* ou en *ka*, lorsqu'on les prononce sans les avoir épelés, ont bien souvent l'harmonieuse et douce sonorité des noms italiens. C'est beaucoup, un nom pour ce peuple qui est tout oreille — quand il n'est pas tout yeux. Aussi, comme elles triomphent sur toute la ligne, ces deux jeunes filles, sœurs par la beauté et la distinction autant que par le sang, débarquées dernièrement et qui, par un instinct dépourvu de toute vanité et de toute intention de rapprochement profane, habitent la rue de la Propagande. Pourquoi dire leur nom, si pénible à lire et qui résonne cependant comme le dernier vers d'un sonnet?... Partout où elles vont, la fête est complète; quand on ne les voit pas, on s'en revient un peu piqué. J'ai la main trop maladroite et trop novice pour vous les peindre. Figurez-vous M[lles] K..... aussi belles et aussi distinguées que possible et vous aurez un petit bout de la vérité.

Je me mets à courir les ateliers à votre intention. Rome étant restée et devant être encore longtemps et peut-être toujours la grande école des arts, *alma mater*, quiconque sent se remuer en lui l'amour du beau vient y chercher des inspirations, des souvenirs et des modèles. La valeur d'un tableau ou d'une statue s'y discute sérieusement tout comme à Paris les chances d'une entreprise industrielle ou les protocoles d'un congrès. Depuis plus d'un mois, le café Greco et le restaurant Lepre retentissent des éclats de la polémique qu'a soulevée une immense toile représentant saint Jean sur les bords du Jourdain. Je vous en ferai la description en vous envoyant la photographie de cette œuvre originale. Avant de juger, j'écoute et je regarde. Ce tableau ne m'est pas encore entré dans l'âme. Ces personnages, d'un réalisme qu'il a fallu ramasser un peu partout, sont difficiles à connaître et à pénétrer. L'artiste, à ce qu'on prétend, n'a visé rien moins qu'à inaugurer, par cette œuvre gigantesque, l'école russe. L'empereur défunt avait décrété une école russe, et M. Yvanoff a été chargé de l'exécution du présent décret. Que serait une école russe, une école de peinture religieuse surtout, si elle ne faisait pas schisme avec tout ce qui l'a précédée et tout ce qui doit la suivre? car personne ailleurs qu'à Pétersbourg n'entrera dans la voie de M. Yvanoff, j'en suis sûr. Je ne prétends pas le critiquer, moi que dévore l'amour des innovations, mais il m'étonne : je n'ose me prononcer. C'est le fruit de trente ans de travail. Il a fallu trente ans d'études, de voyages, de réflexions, de hardiesses, de timidités, pour faire éclore ces feuillages, pour mener à bonne fin ces quelques personnages qu'on croirait issus d'un rêve et que cependant M. Yvanoff a vus. Que la nature est grande, féconde et discrète! L'artiste n'a rien reproduit qu'il n'ait vu, analysé, pénétré jusqu'à la fibre la plus ténue. Et cependant chacun se demande où il a pu voir des reflets verts dans les cheveux, des pénombres vertes autour des figures, des cheveux d'un rouge qui fait prévoir la plique? J'aime ce tableau; il m'attache, et je finirai, je crois, par me convaincre que M. Yvanoff a dit vrai : « Il y a des cheveux verts! »

J'ai beaucoup goûté les œuvres d'un autre peintre russe que le génie de la peinture a amené de la Sibérie à Rome. Il s'appelle, je crois, Timalischesky. Il est du dernier blond; sa moustache a l'air de n'avoir pas encore secoué tout son givre, et cependant il peint les paysannes d'Albano, les *locande* du Transtevère comme s'il avait roussi sous les plus rudes canicules de Rome. Il a peint un Ganimède qui vous donne envie de voyager, en première, sur le dos des aigles. Comme il s'enlève bien! La griffe de l'oiseau divin étreint sans la déchirer une jambe modèle. Au loin, bien loin, fuient, dans une brume pourprée, la mer, les montagnes et les coupoles. Fi des aérostats! Au-dessous, travaille pour son plaisir et par économie un jeune artiste allemand qui abrite ses millions sous un amour passionné de l'art. Il est de Hambourg et se ressent de son voisinage de la Hollande! Ses choux, ses carottes, ses chaudrons, ses vieilles femmes ratatinées, balafrées par la faux du temps, sont bien réussis. Ce rustre qui bourre de *polenta* chaude un affreux moutard tout nu, pendant que sa mère chauffe ses drapeaux, pourrait figurer, s'il n'était si brun, dans une échoppe de Leyde. C'est de la vérité; mais la vérité en Italie! qu'en a-t-on besoin? Venez rêver ici, et regardez les horizons de la terre et ceux de l'histoire; n'avons-nous pas assez de pifferari?

Prenez-en votre parti, lecteurs bien-aimés du *Monde illustré*, tribu fidèle qui êtes aussi nombreuse bien que les étoiles du ciel, je ne vous écrirai jamais sans vous parler des ruines de la ville éternelle! L'esprit et l'imagination y reviennent sans cesse, entraînés par la force du souvenir et le charme qui s'attache aux grandeurs affranchies du temps et fixées pour toujours au sein de l'immortalité. Je ne passe jamais sur le Forum sans que mon pied frissonne, comme si toute l'histoire du passé, avec son bruit, avec ses luttes, coulait à vingt pieds sous terre. Deux mendiants agitent, sous l'arc de Titus, leurs escarcelles de fer-blanc! Des soldats français s'exercent au tambour là où fut jadis le *circus maximus*, et fume aujourd'hui l'usine à gaz. Sous une arche du Colisée, quelques vieillards frileux et déguenillés, qui ont l'air de s'être déterrés eux-mêmes en grattant le Forum, entretiennent, à l'aide d'arbustes arrachés aux ruines, un feu qui redouble leur toux cadavéreuse; un prêtre français dit son bréviaire à la place où les buffles enlevèrent sur leurs cornes des vierges chrétiennes. Là-haut,

petits ifs sveltes sont piqués comme des plumets sur les ruines confuses du palais des Césars. Des casseurs de pierre, assis sur la voie Appienne, vous demandent l'aumône d'un bout de cigare ; sur les arches effondrées de ces longs aqueducs qui coupent la Campagne romaine se détache la silhouette du mélancolique chevrier ! Et voilà ce que l'humanité laisse après elle en s'avançant sur la route escarpée du progrès. « Tout de même, ces Romains n'étaient pas des *feignants !* me disait un sergent ; et quoiqu'ils n'eussent pas la poudre et qu'ils n'entendissent rien à la charge en douze temps, c'étaient de fameux lapins ! On dit qu'ils avaient, de leur temps, chippé la Crimée aux Russes, et qu'ils l'appelaient la *Cressonnaise-Taurique...* et cela sans canons ! Ils avaient poussé les Bédouins jusqu'au Désert. Le lieutenant m'a dit qu'ils avaient même passé en Angleterre, qui alors, comme aujourd'hui, tracassait le monde pour ses indiennes et ses rasoirs. En fallait-il des millions de milliasses, pour bâtir ces aqueducs et ces théâtres, où l'on pouvait tenir cent mille sans se gêner et sans payer ? C'étaient des bêtes qu'étaient les acteurs et qui ne mangeaient que de la chair de chrétien. Excusez du peu ! j'aime mieux voir M. Brindeau dans ces petites pièces qu'on joue au théâtre Métastasio où ces petites Parisiennes marchent comme sur des rouleaux... »

On a déjà construit les estrades de la place du Peuple et de la place de Venise. Le Corso est une longue exposition de déguisements et de masques. Que les dieux éloignent la tramontane et emprisonnent le siroco, pendant que toute la population romaine, conviée aux mêmes plaisirs, se livrera aux folles joies des lupercales prochaines...! Adieu.

J. DOUCET.

Les Masques italiens.

De toutes parts retentit le grelot de la Folie ; salut au bruyant et joyeux carnaval ! Salut, et deux mots seulement sur les principaux personnages qui, sous le masque ou le déguisement, s'y livrent à leurs ébats. Parlons d'abord de certains types qui ont pris naissance en Italie et restent éternellement les mêmes dans cette terre classique de la *mascarade*.

L'Arlequin, le plus fameux des masques italiens, avec son habit rapiécé de mille étoffes et de mille couleurs, avec son jargon entremêlé de tous les dialectes de l'Italie, avec son apparente balourdise qui cache la ruse la plus raffinée, représente le montagnard vagabond de l'Italie, observateur et philosophe sans le savoir, qui vit à l'aventure, s'attache au présent avec une sage insouciance, et trouve naturellement à chaque minute un expédient pour camper là sans travail et sans peine, en s'avançant pas à pas dans la vie, sans plus se proposer un but que s'il faisait une simple promenade de plaisir à travers champs.

Un autre masque non moins original est Polichinelle. A sa volubilité, à son dévergondage, à ses gesticulations outrées, on le reconnaît bien vite pour Napolitain. Malin plus encore que rusé, criard inépuisable, il va toujours bravachant et menaçant trivialement. Sa poltronnerie rappelle les lazzaroni ; sa vivacité révèle la nature méridionale, et ses instincts maniaques, ses accès soudains de colère, son courage écervelé personnifient en quelque sorte le génie volcanique de ce peuple qui a produit Mazaniello et Fra Diavolo. Que de fois n'avons-nous pas vu Polichinelle devenir le héros bâtonneur, qui se prend de querelle même avec le diable et qui souvent lui rompt les cornes !

En face de ces deux masques turbulents et tapageurs, qui représentent deux populations distinctes de l'Italie, la vieille comédie plaçait deux masques d'apparence honorable, destinés presque toujours à servir de plastron aux burlesques pasquinades d'Arlequin ou à la pétulence de Polichinelle. L'un est Pantalon, avare taquin, morose, jaloux de sa femme ou de sa fille, toujours pensant marchandises et affaires, toujours soupçonnant piéges et embûches, toujours en garde et néanmoins toujours dupe, bafoué et trompé par sa femme, sa fille, son serviteur : c'est le marchand, le richard, impérieux et bourru ; la bête noire des femmes et des pauvres. Venise l'a vu naître.

L'autre illustre personnage, gonflé d'orgueil, hautain, crevant de vanité, avec des besicles sur le nez, toujours la bouche pleine de citations inopportunes et absurdes, et de proverbes rances, est le docteur de Bologne, le docteur Gribouille, qui pose gravement, s'embrouille et embrouille tout, et qui, en fin de compte, grâce à quelque fourberie du sans-cervelle Arlequin ou de l'éhonté Polichinelle, reste attrapé et pris dans ses propres filets.

Le Brighella, le Meneghino, le Geronimo et le Stentarello sont des masques de création plus récente, et inventés en quelque sorte au fur et à mesure que se développait la physionomie des populations italiennes auxquelles ils correspondent, savoir : le Romain, le Milanais, le Piémontais et le Florentin.

Brighella ne plaisante pas. C'est un bravache à froid, sérieux, qui porte par-dessous un grand couteau de boucher. Prompt comme la poudre, il jette souvent feu et flamme pour rien, et dépense inutilement son courage quelque peu trop rodomontesque.

Quant à Meneghino, oh ! celui-là vaut son pesant d'or. Avec un gros bon sens, avec une ironie qui semble toujours innocente, avec un cœur qu'il prétend être toujours bon, il donne libre cours à son égoïsme, et va souvent jusqu'à faire du bien, parce qu'il y trouve son plaisir. Mais, parfois aussi, sa loquacité le perd : il jase et fait montre de sa fourberie ; c'est alors que Polichinelle ou Geronimo l'entreprennent et se mettent à son service *pour de rire*. Mais il possède une précieuse qualité, celle de ne se donner jamais pour vaincu : la faute de son malheur en est toujours à sa bonté. Et n'allez pas le chicaner là-dessus ; il ne manquera jamais de vous répondre que le tout a eu lieu pour ne faire de mal à personne, de telle sorte qu'il ne perd jamais la bonne opinion qu'il a de lui-même. Vertu, du reste, assez vulgaire, mais que Meneghino porte jusqu'à l'héroïsme.

Geronimo est Geronimo ; on ne saurait le définir. Demandez à ceux qui ont assisté à ses évolutions, la bouche ouverte, l'œil et l'oreille au guet, si Geronimo Gianduia est fourbe ou niais, courageux ou poltron, prodigue ou avare, ils ne sauront vous le dire, car Geronimo est, à vrai dire, un peu de tout. Toujours trébuchant et cabriolant au milieu des disgrâces qui le menacent et l'effrayent, ou des événements qui lui donnent le vertige, Geronimo, retombant d'un pied sur l'autre, réussit invariablement à se tirer d'affaire, à sortir de péril et à obtenir plus qu'il n'avait osé espérer.

Reste le Stentarello, *le Florentin, le Maigrelet*. Tout vif-argent et convulsions ; vrai déluge de paroles. Ce que les autres obtiennent à l'aide et sous le couvert d'une balourdise débonnaire, ou avec un franc abus de pouvoir, le Stentarello croit l'obtenir, lui, en bavardant et en gesticulant à tort et à travers avec pétulance et des grimaces ridicules.

Les masques en Italie ne sont pas des plus progressistes ; c'est à peine si le siècle passé nous en a laissé un seul, le dernier : *Florindo* ; Florindo, son propre Sigisbé à lui-même, dévoué à toutes les dames, mais amoureux de lui seul exclusivement. Masque tiré à quatre épingles, prosaïque, n'osant avoir son cachet particulier, esclave de la mode ; tantôt papillonnant, pommadé et frisé, avec un pourpoint de soie ; tantôt cheminant gravement avec une crinière de lion et le lorgnon outrecuidant à l'œil. Notre époque, je parle de l'Italie, n'a pas su créer un seul masque type. — Le dix-neuvième siècle aurait il donc, dans ce pays, la mission d'écrire la nécrologie des célèbres bamboches qui, pendant des siècles, ont tant faire rire, et de composer l'épitaphe de la gaîté ?...

Les masques de Pierrot, de Polichinelle et d'Arlequin sont attribués à Michel-Ange.

Les Masques français.

Si des masques italiens, nous passons aux masques français, la scène change ; nous entrons de plain-pied dans le royaume de la fantaisie, de la mode et du caprice. Nous ne parlerons ni de l'Arlequin ni de Polichinelle que nous a légués la Péninsule : on les connaît. Disons seulement que, chez nous, Arlequin va rarement sans sa Colombine, c'est-à-dire la fillette à l'œil noir, au geste vif, toujours courtisée, toujours babillante, toujours coquette ; mais, en résumé, fidèle à son rusé et coquin de mari. Quant à Polichinelle, il a subi une assez importante métamorphose : en franchissant les monts, il a conquis deux bosses, la bosse à l'esprit et la bosse à la malice ; l'une placée au milieu du dos et se dirigeant de bas en haut, l'autre au creux de l'estomac, dans la direction de haut en bas. Peut-être ne s'est-il orné de ces deux appendices qu'en vue des avantages tant vantés par la chanson :

> Quand on est bossu par derrière et devant
> Votre estomac est à l'abri du vent,
> Et l'on n'en est que plus chaudement.

Il a, de plus, échangé son chapeau pointu napolitain contre l'ancien tricorne français.

Qui ne connaît Pierrot ? Deburau l'a rendu célèbre. Personnage muet, fourbe, sensuel, glouton, voleur et lâche ; toujours battu, toujours battant, mais, dans ce cas, faisant ses coups à la sourdine et quand il se croit sûr de l'impunité ; — intraitable et bravache, s'il rencontre plus poltron que lui ; — pleurnichant au moindre horion, se tordant le ventre, mais la figure toujours enfarinée, pour que, s'il reçoit un coup de pied, son visage n'en dise rien. Il a pour inséparable compagne sa Pierrette ; gentille, mais sotte, crédule et faible créature, pleurant ou riant facilement, et au milieu de ses plus grandes disgrâces, cherchant, comme son vaurien d'époux, de substantielles consolations dans la gourmandise.

Paillasse est une variété de Pierrot. Paillasse a toujours existé : c'est l'inconstance, la mobilité en tout, la flatterie. Demandez-le plutôt à Béranger. Allons,

> Paillasse, mon ami,
> Saute pour tout le monde !

Viennent ensuite *Jocrisse*, c'est-à-dire le gobe-mouche, l'imbécillité, et Jeannot, la simplicité naïve jusqu'à la bêtise.

De Gringalet, n'en disons rien. C'est le farceur des tréteaux, le distributeur de coups de pied et de coups de poing, le faiseur de coq-à-l'âne, de mauvais et grossiers jeux de mots, d'horribles et détestables calembours. — Bilboquet descend de lui en droite ligne.

Citons, mais seulement pour mémoire, nos anciens types de comédie : Orgon, Géronte, Crispin, Mascarille, Scapin, etc., tous enfants déshérités du carnaval, qui n'ont jamais guère tressailli au bruyant fracas des orchestres de Strauss ou de Musard.

Quoique un peu déchu de sa gloire, le Domino est resté, et il restera, car il personnifie l'intrigue ; et l'intrigue ne peut pas mourir. Toutefois, méfiez-vous du Domino ; souvent, trop souvent, il abrite sous ses vastes plis des attraits négatifs ou surannés. Domino noir, Domino blanc, Domino bleu, Domino rose, qui êtes-vous ? Grand-monde, demi-monde, quart-de-monde ? fée Gracieuse ou fée Carabosse ? jeunesse ou vieillesse ? laideur ou beauté ? — Méfiez-vous du Domino, car s'il ne contient pas une déception, presque toujours là est le péquin qui l'accompagne et intervient comme le *Deus ex machinâ*.

Faisons place à *Basile*, à la fièvre, à la calomnie. Peut-être convient il de ranger dans la catégorie des gentils masques : titis, débardeurs, malins, postillons de Longjumeau, marquis et marquises, petits-maîtres, soubrettes et laitières, toutes ces gracieuses petites marionnettes qui empruntent leur costume à une caste, une profession, une province, un pays, et qui vont au bal pour le bal, c'est-à-dire pour se trémousser à qui mieux mieux. Lestes, pimpants, vifs, alertes, allons ! en avant.... Dansez, valsez, polkez, mazurkez, galopez ! — ensuite on soupera.

Quant à vous, Figaros et Folies, Magiciens et Sorciers, un peu moins de bruit et plus d'esprit — c'est votre rôle.

Il est cependant trois masques qui méritent une mention particulière, car, quoique de récente création, ils sont passés à l'état de types : Robert Macaire, Bertrand et Chicart.

Robert Macaire — sorti du cerveau de Philipon, comme Minerve du cerveau de Jupiter — résume en lui tout un monde : le monde des dupeurs. C'est le charlatanisme industriel, politique et littéraire ; la bonne foi, la vertu, le courage, la noblesse, la générosité, pris au rebours. C'est le fabricant des sociétés en commandite, le banquier-banqueroutier, le boursicotier-voleur, le baron de Wormspire ! Son costume est à l'avenant : chapeau bosselé, sur l'oreille, en chenapan, vaste cache-nez dans lequel il se rengorge, pose de déclamateur, mauvaise redingote dans laquelle il se drape. Il a pour acolyte et aveugle instrument de ses roueries, un faquin de bas étage, Bertrand. Bertrand, couvert de haillons, au chapeau et aux bottes troués, à la redingote en lambeaux, garnie de vastes poches destinées à receler ses larcins, Bertrand suit la fortune de son maître : il vole dans les poches, fait le mouchoir et la tabatière, fouille dans les tiroirs, pipe les dés, et bat l'estrade pour en faire sortir le gibier que Robert Macaire convoite. Faut-il voir dans ces personnages la personnification des appétits matériels ou brutaux de notre époque ? Contentons-nous de les laisser vociférer à l'Opéra, en compagnie de leur digne compagnon le débraillé Chicart, ce type de la débauche avinée, de la danse échevelée, du langage éhonté.

> Dans un quadrille à part,
> Voyez le grand Chicart
> Avec grâce étalant
> Son pantalon, qui jadis était blanc.

En résumé, disons-le, le caractère propre des masques français, c'est de n'en pas avoir de traditionnel. Le type est toujours l'exception ; la règle générale, c'est le caprice, la fantaisie, et surtout la fantaisie du grotesque ; la Folle du logis est l'inspiratrice souveraine des travestissements. C'est aussi ce qu'a voulu bien exprimer l'auteur de notre gravure, par tous ces personnages étranges que caractérisent ses légendes comiques : du gabelou chinois, préposé à la sûreté des joueurs de dominos, au dernier des Abencerrages, voire même à la vile multitude.

ORTAIRE FOURNIER.

Mariage de la princesse Victoire d'Angleterre.

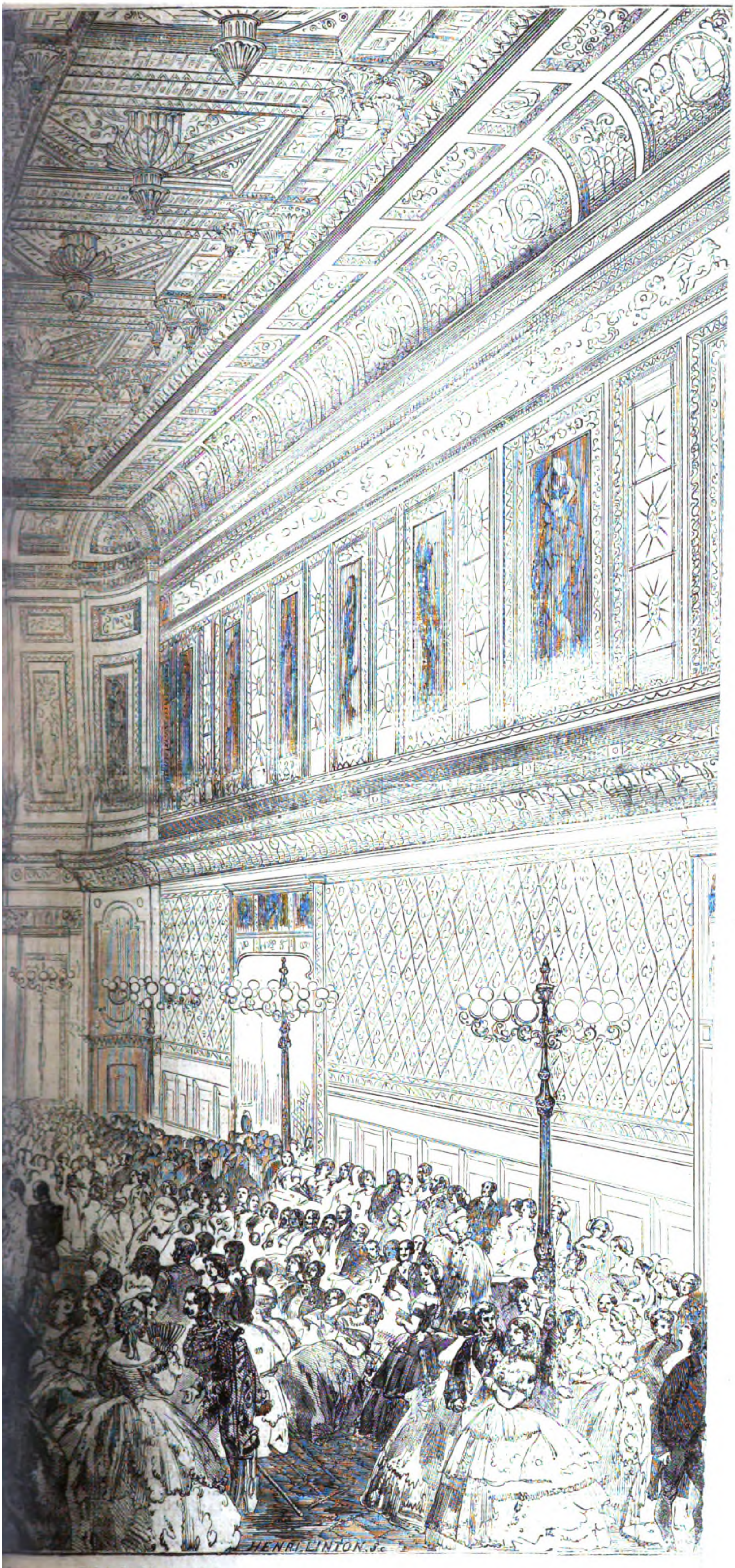
SPECTACLES ET BALS DE LA COUR.

La vie de l'aristocratie britannique est une vie de contrastes. L'existence casanière et les voyages, le calme familial dans ses vieux châteaux des comtés, ou toutes les splendeurs mondaines dans ses riches hôtels de Londres ; et, autre contraste avec nos mœurs, je dirais presque avec la nature : l'isolement des champs pendant l'hiver ; au printemps, au contraire, le faste de l'existence londonienne.

Les fêtes du mariage de la princesse Victoire sont venues donner l'essor à ces goûts dont elles n'ont fait que changer les saisons. Toutes les grandes familles anglaises ont déserté cet hiver leurs brillantes villas modernes ou leurs antiques manoirs saxo-normands pour venir habiter leurs luxueuses résidences urbaines. Tous les grands noms de l'armorial britannique ont voulu, dans cette circonstance solennelle, réunir leurs blasons, pour la plupart écartelés d'armes royales, autour du double écusson de leur gracieuse souveraine. Les fêtes de la cour ont donc eu un éclat qu'on ne retrouve en Angleterre qu'en remontant au mariage même de la reine. Les plus remarquables de ces fêtes, après la cérémonie nuptiale, ont été le bal du jeudi, au palais de Buckingham, et le spectacle du samedi, sur le théâtre de la Reine. Nous reproduisons dans nos gravures l'aspect prestigieux de ces deux solennités.

Si les appartements de réception de *Buckingham-Palace* sont d'une richesse et d'un luxe tout oriental, leur défaut est de ne pas être en rapport par leur développement avec les exigences de ces fêtes exceptionnelles dans beaucoup d'autres Etats ; en Angleterre, c'est moins un défaut qu'une conséquence des mœurs traditionnelles. La cour britannique est rigoureusement formée de la haute aristocratie du pays, aristocratie dont les rangs s'ouvrent à toutes les supériorités consacrées par l'opinion. Aussi circulait-on facilement pendant tout le bal dans la salle du trône, la salle des concerts, la galerie des

Fêtes du mariage de la princesse royale d'Angleterre. — Bal à Buckingham-Palace.



...terre. — Bal à Buckingham-Palace.

promenades, la galeri
salon j. une, le salon v
que Sa Majesté avait o
cents invités. L'aspect
ment.

Celui de la salle de s
le samedi 23. Là, comn
le rayonnement de ses
fashion. La salle avait
gala une décoration d
maient le digne encadr
tique. La loge roy de,
était ornée, ainsi que
ries de soie dont les v
le voile de tulle brodé
Majesté, tout éclatant
de la loge, entre S. M.
prince de Prusse, au m
de princesses et de gra
ce soir était *l'Ecole du*
comédie anglaise. La
auditoire princier le c
le *Macbeth* de Shakspe

Sciences, Beau

Les astronomes tien
leur activité n'a pas ét
en 1857. Dans la nuit
membres de l'Observat
une comète nouvelle. L
les mauvais temps, n
l'orbite de l'astre voyag
Il se trouve, comme pr
cédemment découverts
n'avait pas eu souvent

Il a été souvent ques
ques, d'un procédé de
Mouriez, et dont le bu
les mêmes poids de far
et en plus grande quan
sellement adopté.

Des expériences ont
commissions, et ont do
et les plus satisfaisants

Cependant, quelques
saveur, sur la forme de
riez s'est remis au tra
sais, et il est revenu de
ces, avec des pains qui
pour le goût et pour la
consommateurs paraît
lière.

C'est chose étrange
comme l'a fait obser
voulu se charger d'exp
de M. Mouriez. Avec le
100 kilogrammes de f
froid, et parce que la n
à meilleur marché, on
l'on a su, dans le d
M. Chevreul, que le pa
tait trois ou cinq centi
qué dans les autres b
tout refusé! »

Ce n'est pas la prem
la vérité aura à lutter
aux intérêts les plus po
que ce sera la dernière

On a ri souvent des
habitants de la campag
oiseaux, qui sont la vie
bois. La science vient au
d'autant plus précieux
longues recherches, de

L'un des aides les plu
naturelle, M. Florent P
régime de nourriture d
ans, par lui-même, par
permettait d'établir ave
les pays, il n'a pas ces
d'oiseaux. Si des exame
cates auxquelles il s'est
les oiseaux se nourrisse
en même temps celle
but, une multitude d'in

Il ne faut donc pas, so
ture, faire aux oiseaux
les législateurs qui les
dégât que causent que
numériquement minim
la destruction des insec
plus dangereux et bien a
à atteindre.

A ce point de vue, le
quiert un intérêt tout pa
de l'analyse et du fait, l

t aurait-il des
fait payer le
ous rembourser
ui, comptons
fecture de po-
je suis fâché
roche. — Le-
angement sur-
tinement dans
t un morceau
es que le gou-
à réprimer. Je
qui n'était pas
u festival. M. le
des manifesta-
partage entiè-
— Monsieur,
e pus appeler
r complète. Le
est vrai, porté
nais, désireux
dans une so-
ous les grands
tre entendues,
en fut faite par
e *Charles VI*,
par de grandes
détermina mon
monde partisan
duisent en 1844
arles VI, et j'ai
ent ce morceau
a été pendant
festival, affiches
à préfecture de
conserver aucun
ministre de l'in-

ur, se déclara
s de lui donner,
sé un reproche
rtir de ce jour,
es de concerts
depuis lors, de
Mlle Puget, dans
nanée du minis-
ssaire de police.
reprise, que je
and mon excel-
voir. Il recula
h çà! qu'avez-
omme un vieux
expression d'une
inaires. — Vous
s-je donc d'être
vous savez com-
plaisir de payer
eurs du droit
cs; de quoi me
rdre? — (*Amus-*
cher, vous allez
it vous saigner.
main, saignez-
it, Amussat me
nant, faites-moi
. Allez à Hyères,
nais allez dans le
e pensez plus à
t le sang et exal-
ritable. Adieu, il
un mois à Nice,
'avait rapportés,
e mal qu'il avait
eux où je m'étais
t de mon voyage
la mer, je fis de
de Nice, à Ville-
hare. Je recom-
de la côte, où je
de vieux canons
nses fraîches et
où je me baignais
1831, écrit l'ou-
par une famille
une tour appli-
au-dessus de la
vue admirable sur
e sentais plus que
ma jaunisse et à
cette ravissante
moi un si puissant
re mon rôle de
BERLIOZ.

promenades, la galerie d'approche, le salon blanc, le salon jaune, le salon vert et dans la galerie de peinture que Sa Majesté avait ouverts, le 21 janvier, à ses onze cents invités. L'aspect de ces pièces était un éblouissement.

Celui de la salle de spectacle ne lui céda point en éclat le samedi 23. Là, comme à la cour, se trouvait réunie sous le rayonnement de ses diamants l'élite de la plus haute fashion. La salle avait reçu pour les représentations de gala une décoration dont le goût et la magnificence formaient le digne encadrement de cette assistance aristocratique. La loge royale, convertie en une estrade spacieuse, était ornée, ainsi que les avant-scène, de riches draperies de soie dont les vives couleurs étaient adoucies par le voile de tulle brodé dont elles étaient recouvertes. Sa Majesté, tout éclatante de pierreries, prit place au centre de la loge, entre S. M. le roi des Belges et S. A. R. le prince de Prusse, au milieu de toute une cour de princes, de princesses et de grands-ducs. La pièce que l'on donnait ce soir était *l'Ecole du scandale*, le chef-d'œuvre de la comédie anglaise. La première soirée avait offert à cet auditoire princier le chef-d'œuvre de la scène tragique, le *Macbeth* de Shakspeare.

LÉO DE BERNARD.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

Les astronomes tiennent à prouver, cette année, que leur activité n'a pas été endormie par les succès obtenus en 1857. Dans la nuit du 11 janvier dernier, l'un des membres de l'Observatoire royal de Berlin a découvert une comète nouvelle. L'état du ciel, depuis cette époque, les mauvais temps, ne lui ont pas permis de calculer l'orbite de l'astre voyageur, mais il en a signalé la place. Il se trouve, comme presque tous ceux qui ont été précédemment découverts, dans la région boréale, où l'on n'avait pas eu souvent occasion d'en rencontrer.

Il a été souvent question, dans les réunions académiques, d'un procédé de panification imaginé par M. Mège-Mouriez, et dont le but était parfaitement défini : avec les mêmes poids de farine, fabriquer à meilleur marché et en plus grande quantité que dans le système universellement adopté.

Des expériences ont été faites en présence de plusieurs commissions, et ont donné les résultats les plus certains et les plus satisfaisants.

Cependant, quelques objections s'étant élevées sur la saveur, sur la forme des nouveaux pains, M. Mège-Mouriez s'est remis au travail, a renouvelé, multiplié ses essais, et il est revenu dernièrement à l'Académie des sciences, avec des pains qui paraissent ne laisser rien à désirer pour le goût et pour la forme, à laquelle la majorité des consommateurs paraît tenir d'une façon toute particulière.

C'est chose étrange que le préjugé, que la routine! comme l'a fait observer M. Chevreul, qui avait bien voulu se charger d'expliquer les dernières expériences de M. Mouriez. Avec le nouveau procédé on obtient, de 100 kilogrammes de farine, 105 kilogrammes de pain froid, et parce que la nouvelle fabrication donne plus et à meilleur marché, on repousse le produit! — « Lorsque l'on a su, dans le douzième arrondissement, a dit M. Chevreul, que le pain de la fabrication Mouriez coûtait trois ou cinq centimes de moins que le pain fabriqué dans les autres boulangeries, on l'a presque partout refusé! »

Ce n'est pas la première fois, malheureusement, que la vérité aura à lutter contre les préventions si fatales aux intérêts les plus positifs. Peut-on espérer, au moins, que ce sera la dernière?

On a ri souvent des plaintes des poëtes, des quelques habitants de la campagne à propos de la destruction des oiseaux, qui sont la vie et l'ornement des champs et des bois. La science vient aujourd'hui leur prêter un appui d'autant plus précieux qu'il est basé sur une suite de longues recherches, de patientes expériences.

L'un des aides les plus laborieux du Muséum d'histoire naturelle, M. Florent Prévost, s'est beaucoup occupé du régime de nourriture des oiseaux. Depuis plus de vingt ans, par lui-même, par les relations que sa position lui permettait d'établir avec une foule de chasseurs de tous les pays, il n'a pas cessé de se procurer des estomacs d'oiseaux. Si des examens nombreux, des analyses délicates auxquelles il s'est livré, il a obtenu la preuve que les oiseaux se nourrissent de substances végétales, il a eu en même temps celle qu'ils détruisent, dans le même but, une multitude d'insectes nuisibles.

Il ne faut donc pas, sous prétexte de protéger l'agriculture, faire aux oiseaux une guerre implacable et blâmer les législateurs qui les ont pris sous leur protection. Le dégât que causent quelques moineaux pillards, dégât numériquement minime, est largement compensé par la destruction des insectes qui sont des ennemis bien plus dangereux et bien autrement difficiles à découvrir et à atteindre.

A ce point de vue, le travail de M. Florent Prévost acquiert un intérêt tout particulier. L'homme de la science, de l'analyse et du fait, l'expérimentateur, est venu donner raison aux poëtes, aux cœurs sensibles, qui ne parlaient en faveur des oiseaux que dans l'intérêt de leur plaisir.

De ce travail, auquel M. Geoffroy Saint Hilaire a donné les plus grands éloges, il ressort aussi quelques observations qui ne manquent pas d'importance.

Il est prouvé que les oiseaux subissent de très-longs jeûnes sans en éprouver d'accidents, dans l'hiver et pendant l'incubation.

A ces époques, M. Florent Prévost a reconnu qu'ils pouvaient se contenter pour nourriture de leurs propres plumes, qui contiennent, on le sait, certaines matières grasses.

CH. D'ARGÉ.

Souvenirs du monde musical.

Les fragments suivants d'un ouvrage inédit, de M. Berlioz, intitulé: *Souvenirs du Monde musical*, donnent une idée des nombreuses et graves difficultés inhérentes chez nous aux entreprises musicales d'une certaine nature; on y voit, en outre, quels sont infailliblement les résultats de ces tentatives, alors même qu'elles ont été couronnées du plus brillant succès. Ces détails sont curieux; le public, à coup sûr, les ignore et nous croyons qu'ils pourront l'intéresser.

. . . .

L'Exposition des produits de l'industrie, en 1844, allait être terminée. Le hasard, ce dieu inconnu qui joue un si grand rôle dans notre vie, me fit rencontrer, dans un café, Strauss, le directeur des bals fashionables. La conversation s'engagea sur la clôture prochaine de l'Exposition et la possibilité de donner, dans l'immense bâtiment où elle avait lieu et qui bientôt deviendrait libre, un véritable festival, dédié aux industriels exposants. « J'y ai longtemps songé, dis-je à Strauss ; mais après avoir fait tous mes calculs de statistique musicale, une difficulté m'a arrêté, celle d'obtenir la disposition du local. — Cette difficulté n'est point insurmontable, répliqua vivement Strauss; je connais beaucoup M. Sénac, le secrétaire du ministre du commerce; c'est lui qui dirige toutes les affaires de l'industrie française, il peut nous donner les moyens d'exécuter ce projet. » Malgré l'enthousiasme de mon interlocuteur, je demeurai assez froid. Il fut convenu seulement, avant de nous quitter, que nous irions ensemble, le lendemain, voir M. Sénac, et que, s'il nous laissait entrevoir la possibilité de disposer du bâtiment de l'Exposition, nous examinerions la question plus sérieusement.

Sans s'engager tout à fait, M. Sénac, à l'énoncé de notre demande, ne nous découragea point. Il promit une prochaine réponse, que nous reçûmes en effet au bout de quelques jours, et qui fut favorable. Restait à obtenir l'autorisation du préfet de police. Nous lui fîmes connaître notre plan, qui consistait à donner, dans le bâtiment de l'Exposition, un festival en trois journées. Ces fêtes devaient se composer d'un concert, d'un bal et d'un banquet d'industriels exposants. L'idée de Strauss de faire, après le concert, danser, manger et boire, nous eût sans aucun doute rapporté beaucoup d'argent; mais le préfet, toujours préoccupé, non sans raison, d'émeutes et de complots, ne voulut ni festin, ni bal, ni musique, et interdit purement et simplement le festival. Cette prudence me parut exaltée jusqu'au sublime. J'en parlai à M. Armand Bertin: il fut du même avis, et sut le faire partager à M. Duchâtel, ministre de l'intérieur. Ce dernier avertit aussitôt le préfet qu'il pouvait nous laisser faire au moins de la musique, et celui-ci se résigna à autoriser un grand concert sérieux pour le premier jour, et un concert dit populaire, sous la direction de Strauss, pour le second: concert-promenade dans lequel on exécuterait de la musique de danse, valses, polkas et galops, mais où l'on ne danserait point.

C'était nous ôter le bénéfice certain de l'entreprise. Le préfet redoutait pourtant encore le danger que nos orchestres, nos chœurs et les amateurs qui, pour les entendre, allaient se porter au centre des Champs-Elysées en plein jour, pouvaient faire courir à l'Etat. Savait-on même si Strauss et moi nous n'étions pas des conspirateurs déguisés en musiciens! Néanmoins, je me tenais pour satisfait de pouvoir organiser un concert gigantesque; et je bornais mes vœux à réussir musicalement dans l'entreprise, sans y perdre tout ce que je possédais. Mon plan fut bientôt tracé. Laissant Strauss s'occuper de son orchestre de danse destiné à ne pas faire danser, j'engageai pour le grand concert à peu près tout ce qui, dans Paris, avait de la valeur comme choriste et comme instrumentiste, et je parvins à réunir un personnel de mille vingt-deux exécutants. Tous étaient payés, à l'exception des chanteurs (non choristes) de nos théâtres lyriques. J'avais fait un appel à ceux-ci, dans une lettre, où je les priais de se joindre à nos masses chantantes, *pour les guider de l'âme et de la voix*.

Duprez, M^me^ Stoltz et Cholet, furent les seuls qui s'y refusèrent; mais leur absence fut remarquée le jour du concert et hautement blâmée par la presse le lendemain.

La plupart des membres de la Société des concerts du Conservatoire crurent également devoir s'abstenir et bouder avec leur *vieux général*. Habeneck, tout naturellement, voyait du plus mauvais œil cette grande solennité qu'il ne dirigeait pas.

Pour ne pas être forcé d'élever les frais jusqu'à une somme exorbitante, je ne demandai aux artistes que deux répétitions, dont l'une devait être partielle et l'autre générale. Je fis ainsi répéter d'abord successivement, dans la salle Herz, que nous avions louée pour cela :

Les violons,
Les altos et violoncelles,
Les contre-basses,
Les instruments à vent en bois,
Les instruments à vent en cuivre,
Les harpes,
Les instruments à percussion,
Les femmes et les enfants du chœur,
Les hommes du chœur.

Ces neuf répétitions, auxquelles chaque individu ne prit part qu'une fois, produisirent des résultats merveilleux et qu'on n'eût certainement pas obtenus avec cinq répétitions d'ensemble.

Celle des trente-six contre-basses surtout fut curieuse. Quand nous en vînmes au trait du scherzo de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven qui figurait dans le programme, il nous sembla entendre les grognements d'une cinquantaine de porcs effarouchés; tels étaient l'incohérence et le défaut de justesse de l'exécution de ce passage. Peu à peu cependant elle devint meilleure, l'ensemble s'établit, et la phrase apparut nettement dans toute sa sauvage rudesse.

« D'abord on s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
» Puis enfin il n'y manqua rien. »

Nous l'avions recommencée dix-huit ou vingt fois, ce qu'on n'eût pas pu faire si l'orchestre entier eût été présent. Voilà l'avantage des répétitions partielles. On passe alors rapidement sur les portions du programme qui, pour le fragment du chœur ou de l'orchestre dont on s'occupe, ne présentent aucune difficulté, et l'on donne au contraire tout le temps et toute l'attention nécessaires à l'étude des passages embarrassants et malaisés. Il en résulte seulement une fatigue excessive pour le chef d'orchestre; mais, en pareil cas, je trouve des forces exceptionnelles et ma vigueur défie celle d'un cheval de labour.

J'avais, on le pense bien, composé mon programme de manière à ce qu'il ne contînt que des morceaux d'un style très-large ou déjà connus des exécutants.

C'étaient :

L'ouverture de *la Vestale*. . . . . (SPONTINI.)
La Prière de *la Muette*. . . . . (AUBER.)
Le scherzo et le finale de la symphonie en *ut* mineur. . . . . (BEETHOVEN.)
La Prière de *Moïse*. . . . . (ROSSINI.)
L'*Hymne à la France*, que j'avais composé exprès pour la circonstance.
L'ouverture du *Freyschütz*. . . . . (WEBER.)
L'*Hymne à Bacchus*, d'*Antigone*. . . . . . (MENDELSSOHN.)
La *Marche au supplice* de ma symphonie fantastique.
Le *Chant des industriels*, écrit aussi pour cette fête, par M. Adolphe Dumas, et mis en musique par M. Méraux.
Un chœur de *Charles VI*. . . . . (HALÉVY.)
Le chœur de la Bénédiction des poignards des *Huguenots*. . . . . (MEYERBEER.)
La scène du Jardin des plaisirs d'*Armide*. (GLUCK.)
L'*Apothéose* de ma symphonie funèbre et triomphale.

Nous devions faire la répétition générale dans le bâtiment de l'Exposition, dont j'avais choisi pour le concert le grand carré central nommé salle des machines.

La veille même de cette importante épreuve, pendant que les charpentiers travaillaient à la construction de mon estrade, la salle n'était pas encore libre. Un grand nombre de machines en fer encombraient l'emplacement destiné au public. On n'avait pas même pris les mesures nécessaires à l'enlèvement de ce monstrueux attirail. Je n'essayerai pas de décrire mon anxiété à cet aspect. Les murs de Paris étaient couverts d'affiches annonçant le festival; j'étais engagé pour une somme considérable, et je me voyais arrêté dans mon entreprise par l'obstacle le plus insurmontable et le plus imprévu! Nous ne pouvions retarder le concert d'un seul jour, l'ordre de démolir l'édifice au plus tard le 5 août était déjà donné, et les propriétaires des matériaux entrant dans sa construction ayant le droit de commencer sa démolition le 1^er^ août, jour du premier concert, ne consentaient qu'à force d'argent à le laisser subsister quelques heures de plus. Ils étaient

…tions maîtres du local et nous prouvaient d'une façon péremptoire que le ministre du commerce nous avait prêté ce qui ne lui appartenait plus. J'eus un accès de vertige, et je m'élançai à la course pour aller faire placarder une affiche contremandant le festival. Strauss m'arrêta presque de force, en m'assurant que le lendemain cinquante voitures viendraient enfin libérer le terrain. Comme je me voyais perdu de toute manière, je laissai les choses suivre leur cours.

Le lendemain, mes mille artistes se rendirent à la répétition générale, qui se fit au milieu des cris des charretiers, des claquements de leurs fouets et des hennissements de leurs chevaux. Mais enfin les charrettes y étaient, les chevaux peu à peu emportaient les machines, le terrain devenait libre, et je sentais l'oppression de ma poitrine diminuer. Après la répétition, autre cauchemar. Les auditeurs nombreux qui y ont assisté s'approchent de moi, déclarant à l'unanimité que l'estrade est à refaire, et que, par suite de la position du chœur, placé au devant de l'orchestre, il est impossible d'entendre un son des instruments. Se figure-t-on un orchestre de cinq cents musiciens artistes *qu'on n'entend pas!* Aussitôt soixante menuisiers se mettent à l'œuvre, et coupant en deux l'estrade dont le plan n'était pas de moitié assez incliné, baissent de 5 mètres la partie antérieure destinée au chœur, et démasquent ainsi l'orchestre qu'élèvent encore d'ailleurs les derniers gradins. Cette nouvelle disposition devait nécessairement permettre d'entendre les instruments, malgré le peu de sonorité du local, défaut irrémédiable et qu'on ne pouvait plus méconnaître.

Lorsque ce deuxième sujet d'inquiétude eut à peu près disparu, un troisième non moins grave se présenta. Strauss et moi, profitant de quelques heures de liberté qui nous étaient laissées au milieu de tant de tracas, nous courûmes en cabriolet chez les divers marchands de musique, dépositaires des billets du concert, pour connaître l'état de la vente qu'ils en avaient dû faire. Après l'addition, nous vîmes avec effroi que la somme de 12,000 francs qui en était provenue ne couvrait pas la moitié des frais généraux. Nous devions, en conséquence, compter sur une recette extraordinaire pour le lendemain, à la porte de la salle, ou nous préparer, si elle manquait, à payer le déficit. Quelle nuit nous avons passée l'un et l'autre à la suite de cette exploration!

Mais il n'y avait plus à reculer. Le lendemain, à midi, je me rends au bâtiment de l'Exposition vers midi. Le concert était annoncé pour une heure. Je remarque d'abord avec une joie à laquelle je n'ose me livrer, le nombre extraordinaire de voitures qui se dirigent vers le centre des Champs-Elysées. J'entre, je trouve tout dans un ordre parfait, mes instructions ont été suivies à la lettre. Les musiciens, les choristes, les sous-chefs d'orchestre et de chœur vont incontinent occuper le poste qui leur est assigné. Je consulte de l'œil mon bibliothécaire, M. Rocquemont, homme d'une rare intelligence, d'une activité infatigable, et dont l'amitié pour moi, aussi réelle que la mienne pour lui, l'a fait, en maintes circonstances graves, me rendre de ces services qu'on n'oublie pas; il m'assure que la musique est *placée* et qu'il ne manque rien. La fièvre musicale commence à courir dans mes veines, je ne pense plus au public, ni à la recette, ni au déficit. Je vais donner le signal pour attaquer l'ouverture, quand un violent craquement de portes se fait entendre, accompagné d'un long hurlement... C'était la foule qui, brisant une barrière et munie des billets qu'elle venait d'acheter au bureau, faisait irruption dans la salle en poussant des cris de joie. « Voyez cette inondation! » dit un musicien en me montrant la salle qui se remplissait tout d'un coup. « Nous sommes sauvés! criais-je en frappant le pupitre du plus joyeux coup de bâton que j'aie jamais donné. Nous allons faire maintenant quelque chose de beau! »

Nous commençons; l'introduction de *la Vestale* déroule ses larges périodes; et à partir de ce moment la majesté, la puissance et l'ensemble de cette énorme masse d'instruments et de voix deviennent de plus en plus remarquables. Mes mille vingt-deux artistes marchaient comme eussent fait les concertants d'un excellent quatuor. J'avais deux seconds chefs d'orchestre: M. Tilmant, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, dirigeait les instruments à vent, et mon ami Auguste Morel, aujourd'hui directeur du Conservatoire de Marseille, conduisait les instruments à percussion. De plus, cinq maîtres de chant, placés l'un au centre et les autres aux quatre coins de la masse chorale, étaient chargés de transmettre mes mouvements aux chanteurs qui, me tournant le dos, ne pouvaient les voir. Il y avait ainsi sept batteurs de mesure qui ne me quittaient jamais de l'œil, et nos huit bras, quoique placés à de grandes distances les uns des autres, se levaient et s'abaissaient simultanément avec la plus incroyable précision. De là, ce miraculeux ensemble qui étonna si fort le public. Les plus grands effets furent produits par l'ouverture du *Freyschütz*, dont l'andante fut chanté par vingt-quatre cors; par la Prière de *Moïse*, qu'on fit répéter et dans laquelle les harpistes, au nombre de vingt-cinq, au lieu d'exécuter des arpèges formés par une succession de notes simples, jouèrent des arpèges formés d'accords à quatre parties, ce qui, quadruplant le nombre des cordes mises en vibration, semblait porter à cent le nombre des harpes; par l'*Hymne à la France*, qu'on redemanda également, mais que je m'abstins de répéter, et enfin par le chœur de la Bénédiction des poignards des *Huguenots*, qui foudroya l'auditoire. J'avais redoublé vingt fois les *soli* de ce morceau sublime, il y avait en conséquence quatre-vingts voix de basse employées pour les quatre parties des trois moines et de Saint-Bris.

L'impression qu'il produisit sur les exécutants et sur les auditeurs les plus rapprochés de l'orchestre dépasse toutes les proportions connues. Quant à moi, je fus pris, en conduisant, d'un tremblement nerveux tel que mes dents s'entre-choquaient comme dans un accès de fièvre. Malgré la non-sonorité du local, je ne crois pas qu'on ait souvent entendu d'effet musical comparable à celui-là, et j'ai regretté alors que Meyerbeer n'ait pu en être témoin. Ce terrible morceau, qu'on dirait écrit avec du fluide électrique par une gigantesque pile de Volta, semblait accompagné par les éclats de la foudre et chanté par les tempêtes.

J'étais dans un tel état après cette scène, qu'il fallut suspendre assez longtemps le concert. On m'apporta du punch et des habits. Puis, sur l'estrade même, réunissant une douzaine de harpes revêtues de leurs fourreaux de toile, on en forma une sorte de petite chambre dans laquelle, en me baissant un peu, je pus me déshabiller entièrement et changer même de chemise en face du public sans être vu.

Parmi les autres morceaux du programme, ceux qui ensuite réussirent le mieux, furent l'*Oraison funèbre* et l'*Apothéose* de ma symphonie funèbre et triomphale, dont M. Dieppo joua, avec un talent remarquable, le solo de trombone, et la scène d'*Armide* dont le calme voluptueux causa un ravissement général.

Ma *Marche au supplice*, dont l'instrumentation est si violente et l'effet si énergique dans les salles de concerts ordinaires, parut d'une soporité sourde et faible. Il en fut de même du scherzo et du finale de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven. L'*Hymne à Bacchus*, de Mendelssohn, sembla lourd et terne; un journal, quelques jours après, dit que les prêtres de ce Bacchus avaient sans doute bu de la bière et non du vin de Chypre.

L'ouverture de *la Vestale* fut vivement applaudie, ainsi que le chœur, sans accompagnement, de *la Muette*. Quant au chant de *Charles VI*, il réveilla les instincts d'opposition qui fermentaient alors dans le peuple de Paris; et, au refrain si connu:

> Guerre aux tyrans!.. jamais en France,
> Jamais l'Anglais ne régnera!

les trois quarts de l'auditoire se mirent à chanter avec le chœur. Ce fut une protestation plébéienne et d'un nationalisme grotesque, contre la politique suivie à cette époque par le roi Louis-Philippe, et qui sembla donner raison aux préventions de M. le préfet de police contre le festival. Cet incident eut des suites dont je parlerai tout à l'heure.

Enfin, mon *Exposition* musicale eut lieu non-seulement sans accident, mais avec un succès brillant et l'approbation de l'immense public qui y assistait. En sortant, j'eus la douce satisfaction de voir MM. les *percepteurs du droit des hospices*, occupés à compter sur une vaste table le produit de ma recette. Elle s'élevait à 32,000 fr.; ils prirent le huitième de cette somme, c'est-à-dire *quatre mille francs* [1].

La recette du concert de musique de danse, dirigé par mon associé Strauss deux jours après, fut plus que médiocre: pour couvrir les frais de cette dernière fête il fallut prendre ce qui manquait, sur le bénéfice du grand concert, et en dernière analyse, après tant de peines essuyées, tant de dangers courus, un si grand labeur accompli, j'eus pour ma part *un reçu de quatre mille francs* de M. le percepteur du droit des hospices, et un *bénéfice net de huit cents francs...*

Nous avions à peine achevé, Strauss et moi, de payer nos musiciens, copistes, imprimeurs, luthiers, maçons, couvreurs, menuisiers, charpentiers, tapissiers, buralistes, inspecteurs de la salle, quand M. le préfet de police, qui nous avait fait payer la modeste somme de douze cent trente-huit francs à ses agents et à ses gardes municipaux (le service de police de l'Opéra ne coûte que quatre-vingts francs), nous pria de nous rendre chez lui pour affaire pressante. « De quoi s'agit-il? dis-je à Strauss. En avez-vous une idée? — Pas la moindre. — Le préfet aurait-il des remords de nous avoir si chèrement fait payer le service de ses inutiles agents? va-t-il nous rembourser quelque portion de la somme? — Oui, comptons là-dessus!... » Nous arrivons à la préfecture de police. « Monsieur, me dit le préfet, je suis fâché d'avoir à vous adresser un grave reproche. — Lequel donc, monsieur? répliquai-je, étrangement surpris. — Vous avez introduit clandestinement dans le programme de votre grand concert un morceau propre à exciter des passions politiques que le gouvernement cherche à éteindre et à réprimer. Je veux parler du chœur de *Charles VI*, qui n'était pas annoncé sur les premiers programmes du festival. M. le ministre a lieu d'être fort mécontent des manifestations que ce chant a provoquées, et je partage entièrement ses sentiments à ce sujet. — Monsieur, lui dis-je avec tout le calme que je puis appeler à mon aide, vous êtes dans une erreur complète. Le chœur de *Charles VI* n'était point, il est vrai, porté sur mes premiers programmes; mais, désireux de faire figurer le nom de M. Halévy dans une solennité où les œuvres de presque tous les grands compositeurs contemporains allaient être entendues, je consentis, sur la proposition qui m'en fut faite par son éditeur, à admettre le chœur de *Charles VI*, à cause de la facilité de son exécution par de grandes masses musicales. Cette raison seule détermina mon choix. Je ne suis pas le moins du monde partisan de ces élans de nationalisme qui se produisent en 1844 à propos d'une scène du temps de Charles VI, et j'ai si peu songé à introduire clandestinement ce morceau dans mon programme, que son titre a été pendant plus de huit jours sur les affiches du festival, affiches placardées sur les murs mêmes de la préfecture de police. Veuillez, monsieur le préfet, ne conserver aucun doute à cet égard et désabuser M. le ministre de l'intérieur. »

M. le préfet, revenu de son erreur, se déclara satisfait de l'explication que je venais de lui donner, et s'excusa même de m'avoir adressé un reproche dont il reconnaissait l'injustice. A partir de ce jour, néanmoins, la censure des programmes de concerts fut établie, et il n'a plus été possible depuis lors, de chanter une romance de Bérat ou de Mlle Puget, dans un lieu public, sans une autorisation émanée du ministre de l'intérieur et visée par un commissaire de police.

Je venais de terminer cette folle entreprise, que je me garderais de tenter aujourd'hui, quand mon excellent ami le docteur Amussat vint me voir. Il recula de deux pas en m'apercevant. « Ah çà! qu'avez-vous? me dit-il; vous êtes jaune comme un vieux parchemin, tous vos traits portent l'expression d'une fatigue et d'une irritation extraordinaires. — Vous parlez d'irritation... quel sujet aurais-je donc d'être irrité? Vous avez assisté au festival, vous savez comment tout s'y est passé; j'ai eu le plaisir de payer 4,000 francs à MM. les percepteurs du droit des hospices; il m'est resté 800 francs; de quoi me plaindrai-je? tout n'est-il pas dans l'ordre? — (*Amussat me tâtant le pouls:*) — Mon cher, vous allez avoir une fièvre typhoïde. Il faudrait vous saigner. — Eh bien! n'attendons pas à demain, saignez-moi. » Je quitte aussitôt mon habit, Amussat me saigne largement, et me dit: « Maintenant, faites-moi le plaisir de quitter Paris au plus vite. Allez à Hyères, à Cannes, à Nice, où vous voudrez, mais allez dans le Midi, respirer l'air de la mer, et ne pensez plus à toutes ces choses qui vous enflamment le sang et exaltent votre système nerveux déjà si irritable. Adieu, il n'y a pas à hésiter. »

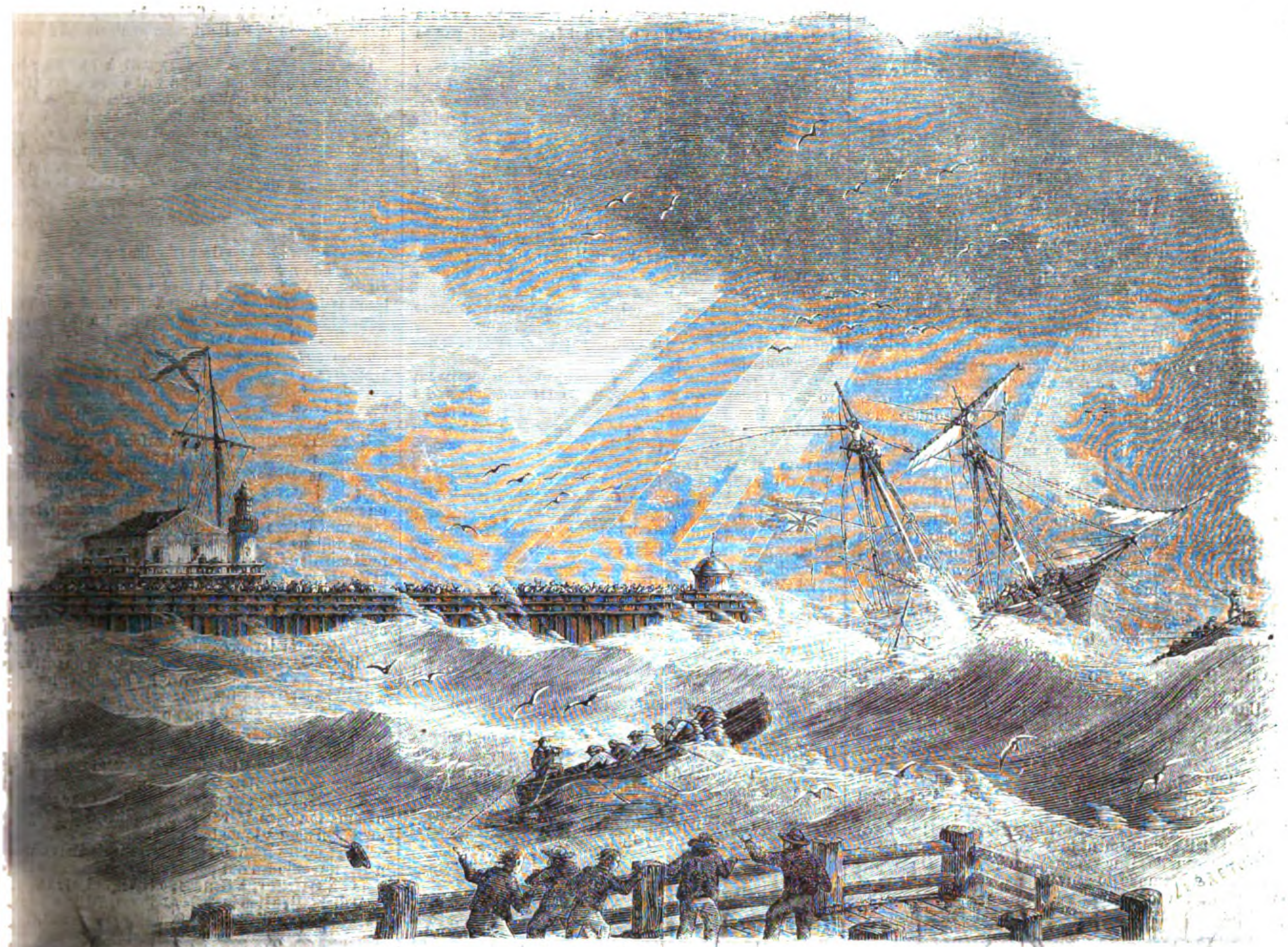
Je suivis son conseil; j'allai passer un mois à Nice, grâce aux 800 francs que le festival m'avait rapportés, et pour réparer autant que possible le mal qu'il avait fait à ma santé.

Je ne revis pas sans émotion les lieux où je m'étais trouvé treize ans auparavant, au début de mon voyage en Italie. Je nageai beaucoup dans la mer, je fis de nombreuses excursions aux environs de Nice, à Villefranche, à Beaulieu, à Dimier, au Phare. Je recommençai mes explorations des rochers de la côte, où je retrouvai, toujours dormant au soleil, de vieux canons de ma connaissance; je revis des anses fraîches et riantes, tapissées d'algues marines, où je me baignais autrefois. La chambre où j'avais, en 1831, écrit l'ouverture du *Roi Lear*, étant occupée par une famille anglaise, j'étais allé me nicher dans une tour appliquée contre le rocher des Ponchettes, au-dessus de la maison. J'y jouis avec délices d'une vue admirable sur la Méditerranée, et d'un calme dont je sentais plus que jamais le prix.

Puis, guéri tant bien que mal de ma jaunisse et à bout de mes 800 francs, je quittai cette ravissante côte de Sardaigne qui a toujours pour moi un si puissant attrait, et je revins à Paris reprendre mon rôle de Sysiphe.

H. BERLIOZ.

[1] La loi autorise même le prélèvement du *quart* de la recette brute des concerts; mais personne encore n'a osé faire l'application de cet article.



Naufrage de l'*Excel*, à l'entrée du port de Calais.

Naufrage de l'Excel, de Weymouth, à l'entrée du port de Calais.

Le jendi, 21 janvier dernier, vers huit heures du matin, un groupe de marins qui, malgré la violence d'une *avordie* mugissant avec fureur, s'étaient réunis à l'extrémité de la jetée de Calais, aperçurent avec inquiétude et bientôt après avec effroi une goëlette de cent tonneaux environ, apparaitre dans le nord-nord-est.

La mer était terrible ; fouettée par les rafales, elle roulait ses lames en longues barres écumeuses, qui ne déferlaient sur elles-mêmes que pour se soulever de nouveau et rouler plus menaçantes.

La goëlette, à sec de voiles, fuyait devant le temps. Elle parut d'abord ne pas s'apercevoir ou ne pas s'inquiéter de la force de la mer qui la drossait sur la côte. Ce ne fut qu'arrivée à deux kilomètres environ du port, et prévenue sans doute par les cris et les signaux de nos marins, qu'elle déploya son hunier pour tâcher de prendre la bordée du large.

Il était trop tard ! En vain, serrant le vent au plus près, s'efforça-t-elle de se raidir contre la double puissance du vent et du flot qui l'affalait sur la plage ; loin de mordre sur les lames, elle perdait à chaque instant de l'espace. Elle lutta cependant avec énergie. M. le commissaire de marine, le capitaine du port, le consul d'Angleterre, les membres de la Société humaine et un grand nombre de marins accourus sur le môle, suivaient avec émotion la péripétie émouvante de ce drame. La faible embarcation succomba enfin sous l'effort de la tempête ; elle s'échoua à l'ouest du port.

La Baie de Tourane (Cochinchine).

Un cri s'échappa de tous les cœurs; ce n'était pas un cri de découragement et de désespoir. On s'occupa aussitôt à organiser du secours, chacun ne songea qu'à affronter tous les dangers du sauvetage pour arracher les malheureux naufragés à la mort.

Alors s'engagea une lutte acharnée, héroïque, sublime entre les marins réunis sur la plage et cette mer furieuse bondissant sous le déchaînement de la tourmente; ni la violence du vent, ni l'énormité des lames qui venaient ébranler la jetée sous leur choc, ne purent intimider leur dévouement. Quatre fois les canots élancés au milieu de cette mer furieuse attaquèrent ses lames convulsives, franchirent leurs sombres gouffres sans pouvoir atteindre la pauvre embarcation; quatre fois elles furent rejetées à la côte.

A trois heures de l'après-midi, la coque de la goëlette disparut sous les flots que dominèrent seuls ses mâts sur les hunes desquels s'étaient réfugiés deux malheureux : l'effroi et la pitié n'en devinrent que plus profonds, on ne songea qu'à tenter de nouveaux efforts pour arracher au moins à l'ouragan ses deux dernières victimes.

La nuit qui, sur ces entrefaites, descendit sur la mer et sembla ensevelir ces malheureux dans ses ténèbres, ne fit que donner plus d'énergie à cette résolution héroïque.

A neuf heures, huit hommes montés sur le bateau de sauvetage d'un steamer anglais, alors dans le port, s'élancèrent audacieusement sur cette mer formidable dont l'écume phosphorescente jetait dans la nuit des lueurs funèbres; ces hommes dévoués trouvèrent tant de vigueur dans la force de leur volonté que cette fois toutes les lames furent franchies; ils touchaient au navire submergé, ils s'applaudissaient déjà de leur victoire, lorsqu'une énorme masse d'eau se précipitant et s'écroulant sur eux, les désempare de leurs avirons et les rejeta encore sur la rive.

On sentit l'inutilité de tentatives nouvelles qui ne pouvaient plus qu'ajouter de nouvelles catastrophes au désastre. Quelque navrant que fût cet ajournement, il fallait attendre.

Une question s'offrait aux esprits : les malheureux abandonnés dans cette mâture pourraient-ils y résister jusqu'au jour? cette mâture elle-même ne se sera-t-elle pas abîmée dans la mer? C'était à craindre.

L'aube parut; à ses premières clartés on reconnut avec joie que la mâture était encore debout et qu'un homme était encore cramponné à la hune.

L'espérance se ranima dans tous les cœurs; la force du vent était sensiblement tombée; les flots avaient eux-mêmes perdu de leur violence impétueuse. On reprit l'œuvre interrompue du sauvetage avec une ardeur et une résolution toutes nouvelles.

Deux embarcations s'armèrent pour tenter simultanément et concurremment cette généreuse conquête. La chaloupe de l'administration des postes était montée par le pilote Fiquoy, chevalier de la Légion d'honneur, Lasquelle, également pilote, Baren (Jacob) Dohen, Lasquelle (Julien), Coittet, Malfoy et Lebac (Charle); le canot du steamer britannique reçut à son bord sept marins anglais : George Bridgeford, James Milet, John Reed, Charle Pittwood, George Croft, Alexandre Shaw et Barstet Thomsett.

Ces deux embarcations s'élancèrent à l'envi vers les eaux où le malheureux réfugié sur le mât du navire sombré semblait suspendu par ce mât même au-dessus de l'abîme prêt à le dévorer. Tous les regards animés, tous les cœurs émus suivirent avec anxiété ce double effort, cette magnanime rivalité de dévouement.

La chaloupe de l'administration rangea d'abord la jetée de l'est, puis se porta vigoureusement sur la goëlette naufragée. Elle fut arrêtée dans son élan par une ligne de brisants qu'elle ne put franchir; elle voulut la tourner : ses efforts, qui la compromirent gravement un instant, la portèrent trop à l'ouest et lui firent manquer son but.

Le canot du steamer fut plus heureux; grâce à son faible tirant d'eau, il franchit ardemment la ligne du récif qui avait arrêté l'embarcation rivale. Après de longs efforts, il atteignit le lieu du sinistre et le marin survivant fut sauvé, aux acclamations de la foule qui s'agitait émue sur la plage.

Le navire naufragé était *l'Excel*, de Weymouth, capitaine Joseph Read. Il portait un chargement de granit de Guernesey à Londres. Son équipage était composé de six hommes. Quatre avaient sombré avec lui. Deux s'étaient réfugiés dans les hunes : le matelot William-Antony Combard que nous avons vu arraché miraculeusement à la mort, et le lieutenant Robert Lee; épuisé de fatigue, ce dernier avait succombé vers minuit et disparu dans les flots.

FULGENCE GIRARD.

La baie de Tourane et ses environs.

Cette baie est considérée comme un des plus beaux ports naturels qui existent. Large de cinq milles et longue de neuf, elle est presque entièrement abritée par de hautes montagnes, qui la préservent de la fureur des moussons, et sa passe est si bien dissimulée qu'on s'imaginerait aisément être au milieu d'un lac. Les vastes forêts qui, comme un immense tapis, se déroulent sur les flancs des montagnes, attestent une végétation des plus vigoureuses; mais l'aspect de cette nature, se mirant dans les eaux bleues et calmes de cette baie, a quelque chose de sévère, de sombre même, qui ne permet pas au regard de s'y reposer avec satisfaction. Au sud, la perspective est toute différente. C'est une large plaine aboutissant, à gauche, à la mer, dont on voit les vagues se briser sur une plage qui fatigue l'œil par sa nudité et sa blancheur, tandis qu'à droite court, parallèlement à la côte, une chaîne de montagnes s'étendant à perte de vue. C'est au bord de cette plaine qu'est située Tourane, misérable ville que traverse une modeste rivière, dont l'embouchure est défendue par deux petits forts, au-dessus desquels flotte le pavillon jaune à bordure verte et dentelée de l'empire annamite.

Bien que la Cochinchine possède d'autres mouillages non moins excellents que la baie de Tourane, sa proximité de la capitale lui a jusqu'ici attiré la préférence des navigateurs. On connaît les affaires survenues entre la France et la Cochinchine relativement à nos missionnaires, et dont cette baie fut le théâtre. Le dernier événement de ce genre fut causé par la détention que les autorités annamites faisaient subir à Mgr Lefèbvre, évêque d'Isauropolis, en 1847, et qui eurent pour conséquence le bombardement de la flotte et des forts cochinchinois, par *la Gloire* et *la Victorieuse*, alors sous les ordres de MM. Lapierre et Rigault de Genouilly.

C'est à peu de distance de Tourane que se trouvent ces rochers fameux qu'on a nommés les *Montagnes de marbre*. Leurs flancs, entièrement nus sur certains points, sont en d'autres endroits tapissés d'arbres, de buissons, de longues lianes dont les guirlandes, retombant en festons de tous les côtés, servent de balançoires à des milliers de singes. La piété cochinchinoise ne s'y est pas moins établie, et ce ne sont que grottes converties en chapelles, cabanes d'ermite, jardins suspendus, où figurent une quantité de Boudhas. C'est une des nombreuses pagodes taillées dans ces rochers que représente notre dessin.

Le Cochinchinois est de petite taille, mais trapu; il a le nez large et court du Chinois, les yeux peu fendus, la bouche énorme et noircie par le bétel. Riche (le cas est rare), il aime à se vêtir de soie, à se couvrir de pierreries, d'ornements de toute espèce; pauvre, il se contente de ce qu'il trouve, et, à défaut de vêtement, un pagne lui suffit. Plus d'un même n'a jamais eu d'autre costume, tant la misère est grande dans ce pays, pourtant si bien doué.

En Cochinchine, tous les hommes valides sont soldats de naissance, c'est-à-dire qu'ils doivent seize années de leur vie au service de l'empereur. L'armée cochinchinoise est donc très considérable; mais, mal vêtue, mal nourrie, mal équipée, et surtout très-malmenée, il n'est pas besoin d'ajouter quel ensemble peu redoutable représente cette foule de malheureux.

L. RENARD.

COURRIER DU PALAIS.

« Le 5 juin 1853, deux femmes se présentaient à l'au-
» dience du pape. L'une était dans la force de l'âge,
» l'autre déjà au déclin; toutes deux appartenaient à
» une puissante congrégation, celle de Picpus. Elles ve-
» naient de loin, et, prosternées devant le père commun
» des fidèles, elles lui demandèrent, par des raisons
» très-graves, la permission de quitter l'asile où elles
» vivaient depuis longues années et dans lequel elles
» avaient espéré mourir. La plus jeune insistait avec tant
» de force, que le saint-père laissa échapper quelques
» paroles de blâme; alors elle se précipita à genoux, de-
» mandant avec larmes pardon et miséricorde. Tandis
» que le souverain pontife, ému, étendait sa main pour
» la bénir, la plus âgée s'avança; et avec un accent qu'on
» ne lui avait jamais connu, à elle, la plus humble, la
» plus recueillie, la plus timide des religieuses, elle dit:
» — Quant à moi, saint-père, je ne rentrerai jamais à Pic-
» pus et je ne consentirai jamais à ce que ma fortune et
» celle de mes pères serve à soutenir une œuvre diffé-
» rente de celle que j'ai voulue.
» Le saint-père ne répondit rien.
» Cette femme était, selon le monde, la marquise de
» Grave de Guerry, en religion, sœur Esther. Elle a ac-
» compli la double résolution annoncée au saint-père.
» Elle a quitté Picpus.
» Elle vous demande d'ordonner la restitution de sa
» fortune. »

Ce récit dramatique, que j'emprunte à un Mémoire rédigé par l'avocat de Mme de Guerry, ne vous semble-t-il pas déjà comme un écho des luttes et des passions d'un autre âge? Tel est, en effet, le caractère saillant de ce procès, l'un des plus curieux sans nul doute qui aient été agités de notre temps. On y voit la discorde régner au sein d'un couvent, le zèle religieux poussé à outrance, la persécution se manifestant, ici par le refus des sacrements, là par l'outrage, l'insulte et les petites tortures morales que la haine féminine est ingénieuse à trouver. —On se croirait, a dit le magistrat appelé à donner ses conclusions devant le tribunal, dans un cloître du moyen âge. — Il est, ce me semble, une autre analogie que l'on pourrait signaler. Vous rappelez-vous ces religieuses de qui leurs adversaires disaient qu'elles étaient pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons? Elles aussi étaient vouées à l'*Adoration perpétuelle*, elles aussi suivaient avec rigueur la règle de Saint-Benoît. Leur persécution fut leur gloire, et elle est restée fameuse dans l'histoire ecclésiastique. Ou je me trompe fort, ou le souffle de Port-Royal animait les persécutés de Picpus. Chez celles-ci, même fermeté, même courage indomptable, même résignation, mais avec quelque chose de plus humble et de plus attendri. — Un moment elles se sont vues victorieuses : le triomphe ne les a pas enivrées et elles ont répandu, sur leur ennemi vaincu et abaissé, le parfum d'une douce pitié. « Mes mignonnes, disait Mme de Viart à ses fidèles réunies en cercle autou[r] d'elle, soyons tristes. Il est assez puni, ne lui faisons p[as] de la peine. »

Il y aurait un portrait charmant à esquisser de c[et] adversaire implacable qui parvint à bouleverser l'inst[i]tut de Picpus. Les traits se retrouveraient bien dans l[es] actes de Mgr de Chalcédoine, dans ses lettres surtou[t], chefs-d'œuvre d'habile politique, mais pour les réunir [et] les pousser au relief, c'est la bonne humeur de Boile[au] qu'il faudrait, c'est la profondeur de Molière, c'est l'ir[o]nie puissante de frère Louis de Montalte. Je m'abstie[ns] donc : aussi bien, cela me paraît prudent à plus d'u[n] titre. Il est temps, d'ailleurs, de dire un mot de la pieu[se] héroïne de ce procès.

Mme la marquise de Grave de Guerry appartient à u[ne] des plus nobles familles de France. Elle est petite-fi[lle] du duc d'Avaray, qui fut un des amis et des conseill[ers] les plus intimes du roi Louis XVIII. Pendant la Révo[lu]tion, sa famille émigra. Son père périt à Quiberon; s[on] mari fut tué dans les cent-jours en combattant parmi [les] troupes royalistes. Ces épreuves, ces deuils, ces li[ens] terrestres si tristement brisés avaient exalté une n[a]tu[re] déjà depuis longtemps tournée vers Dieu. Mme de Gue[rry] résolut de chercher dans la vie religieuse un appui [qui] ne lui manquerait plus.

Une congrégation venait d'être fondée récemment d[ans] des circonstances qui devaient plaire à son imaginat[ion].

En l'année 1800, immédiatement avant la messe de [la] nuit de Noël, un pauvre prêtre, M. l'abbé Coudrin, [et] une noble dame, Mme Aymès de la Chevalerie, réun[is à] quelques autres personnes échappées comme eux [aux] proscriptions de 1793, jetaient à Poitiers les prem[iers] fondements de la congrégation des Sacrés Cœurs de J[ésus] et de Marie.

Le but de cette fondation était de représenter les q[ua]tre âges de la vie de Jésus : — son enfance — sa vie [ca]chée, — sa vie évangélique, — sa vie crucifiée.

L'enfance était représentée par l'éducation des enfa[nts;] la vie cachée, par l'adoration perpétuelle du saint sa[cre]ment; la vie évangélique, par les missions; la vie c[ru]cifiée, par les mortifications. La vie évangélique [ne] pouvait être représentée que par des prêtres; la vie [ca]chée, au contraire, que par des femmes. L'Institut [fut] donc divisé en deux branches, indépendantes l'un[e de] l'autre, qui devaient coopérer au même but dans [des] fonctions différentes.

En 1804, les fondateurs vinrent à Paris et y achet[èrent] une maison dans la rue Picpus, qui a donné vulg[aire]ment son nom à toute la société.

Tels sont les humbles commencements d'une com[mu]nauté qui aujourd'hui possède des établissements à [Poi]tiers, à Chartres, à Rennes, à la Verpillière, à Sé[ez, à] Châtellerault, à Mende, à Saint-Servan, à Sainte-Mau[re, à] Sarlat, etc.; qui étend ses missions jusqu'au Ch[ili] et dont les propriétés immobilières, suivant une évalu[ation] qui au surplus a été contestée, ne s'élèveraient [pas à] moins de 5 millions.

Les règles et les constitutions du nouvel institu[t fu]rent soumises au pape Pie VII, qui les confirma par [une] bulle *sub plumbo*, et en garantit la perpétuité pa[r les] expressions les plus énergiques.

Quant à l'autorité du gouvernement, on crut d[evoir] s'en passer.

Je ne suis qu'un pauvre théologien, et je me gar[de] bien de risquer une appréciation personnelle sur le[s rè]gles et les constitutions de Picpus : je préfère accu[eillir] de confiance celle d'un éminent prélat qui l'a form[ulée] dans les termes suivants : « C'est, a-t-il dit, une [œuvre]
» parfaite dont chaque mot renferme un sens surn[aturel]
» et divin... ce petit ouvrage qui ne renferme que [quel-]
» ques chapitres, surpasse autant les productions [hu-]
» maines que la lumière du soleil surpasse celle [de la]
» lune. Toutes les œuvres des philosophes, des an[-]
» ciens qui s'occupent d'améliorations morales de [l'hu-]
» manité, ne valent pas un seul article de ces règle[s dont]
» le cachet est divin... »

C'est pourtant sur cette œuvre que Mgr Bonami[e, évê]que de Chalcédoine, n'a pas craint de porter la [main.] Dès 1828, étant alors évêque de Smyrne, il rêva[it] de modifier la règle primitive. Tant que vécure[nt les] fondateurs, il dut prudemment cacher sous la cen[dre ses] ardeurs de réformation. Mais le 23 novembre [...] Mme Aymès de la Chevalerie était enlevée à la c[ommu]nauté qu'elle avait créée. Vingt-huit mois après, [le vé]nérable fondateur, M. l'abbé Coudrin, la suivait [dans la] tombe, et une double élection appelait au gouver[nement] de chacune des deux branches Mgr Bonamie et M[me Fran]çoise de Viart.

Mgr Bonamie put alors donner un libre cour[s à ses] instincts révolutionnaires : il put exposer au gra[nd jour] les modifications petites et grandes qu'il voula[it faire] subir à la communauté. Pour se créer des parti[sans, il] flatte certaines faiblesses, certains désirs qu'il [...] temps d'étudier, il a des aliments pour tous les a[...] aux âmes que la prière habituelle suffit à peine [à satis]faire, il offre une demi-heure d'oraison de pl[us; aux] estomacs débiles et délicats, il accorde un plat d[e plus;] et à ces expressions de la règle : *La nourriture [maigre] sera, comme celle en maigre, conforme à l'esprit de p[auvreté] et de mortification*, il substitue les suivantes : *L[a nourri]ture grasse sera, comme celle en maigre, saine et su[ffisante.]*

Ce sont là les petits changements, les moy[ens qui] ne portent que sur la règle. Le but, c'est le chan[gement] des constitutions, des relations qui existent [entre les] deux branches de l'institut. Subordonner la congr[égation] des Sœurs à celle des Frères, pour donner à c[eux-ci la] disposition des trésors péniblement amassés p[ar la pre]mière; annuler dans le gouvernement la su[...]

...rale et la soumettre à l'autorité directe du supérieur : ...doit être le résultat infaillible des modifications hâ... ...ment combinées par Mgr Bonamie.

M... de Viart n'ét it pas femme à s'y méprendre. Elle ...le péril, mais elle ne reculera pas devant lui ; elle ...que la lutte sera terrible, peu importe : son devoir ...tracé, il est écrit pour elle dans cette règle primi... ...dont le dépôt lui a été remis par les fondateurs, et ...elle veut transmettre intact à celle qui doit lui suc...; elle résistera à Mgr de Chalcédoine, elle résistera ...saint-siége, dût-elle succomber, dût-elle mourir à la ...ne, — comme elle y est morte en eff t.

L'avocat de Mme de Guerry a retracé avec un charme ... ce qu'on pourrait appeler la *passion* de Mmes de Viart et de Guerry, la douceur angélique que ces saintes ...mes opposèrent à tous les outrages, la fermeté calme ...gnée qu'elles surent garder au milieu des haines ...persécutions suscitées par leur résistance. La guerre ...longue : le théâtre en fut tour à tour à Paris et à Rome. Elle divisa en deux camps l'épiscopat français : ...les archevêques de Paris et de Besançon ; là les évê...ques de Chartres, de Langres, de Tripoli, de Bisilète.

Mgr Bonamie a tenu bon. Battu d'abord, il avait courbé ...tête devant trois décisions émanées de la cour de Rome, qui avaient condamné les innovations proposées. ...mort de Mme de Viart, arrivée en 1850, releva ses es...rances. Aidé du nonce du pape, Mgr Sacconi, il re...mença la lutte. Au bout de trois ans, un revirement ...attendu se produisait dans les conseils du saint-siége, ...les innovations si longtemps proscrites étaient autori...sées. Mme de Guerry n'hésita pas. Elle était entrée dans ...communauté de Picpus sur la foi d'une règle qui de...vait être immuable ; cette règle était brisée, il ne lui res...tait plus à prendre qu'un seul parti, qui d'ailleurs n'était ...pas sans précédents dans l'histoire ecclésiastique, celui de ...la séparation. Elle quitta donc Picpus, accompagnée de ...trente autres sœurs, décidées comme elle à ne pas subir ...le joug de Mgr Bonamie, et toutes ensemble allèrent se ...loger rue de Douai, dans la maison de la Trinité. De ...ce nouvel asile, elles sollicitèrent l'approbation de la sé...paration, en même temps que la restitution des sommes ...apportant aux dissidentes. Ce fut en vain ; un décret ...du saint-siége, fulminé contre Mme de Guerry et ses ...compagnes, leur enjoignit de rentrer à Picpus. Se sou...mettre, c'était pour Mme de Guerry abjurer la règle sous ...laquelle elle avait vécu pendant quarante ans, c'était re...nier la mémoire des saints fondateurs, les dernières vo...lontés de Mme de Viart; c'était comme une apostasie ...contre laquelle sa conscience se révoltait. Elle ne se sentit ...pas la force de l'accomplir, et elle déclara qu'elle se sé...parait.

Aujourd'hui, elle réclame de la communauté de Picpus une somme de 1,300 000 francs qu'elle prétend y avoir successivement versée. La communauté conteste ces ver...sements, et un jugement rendu en première instance lui a donné raison, en repoussant la demande de Mme de Guerry. Les parties sont en appel : les débats ont com...mencé et se prolongeront assez pour me permettre de revenir sur ce curieux procès.

PETIT-JEAN.

... *La Jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Emile Augier. — PALAIS-ROYAL : *La Chasse aux biches*, vaudeville en un ... par MM. Clairville et Lambert Thiboust. — M. Charles Desnoyer.

La Jeunesse de M. Augier semble être un retour, avec ...qualités nouvelles, vers ce genre conciliant et un peu ...qui lui avait inspiré *Gabrielle*. Il a prétendu prou...ver que les jeunes gens de notre époque manquent en ...général d'élévation, de franchise, d'enthousiasme, d'a...mour, et, tranchons le mot, de lyrisme. A l'appui de ...cette proposition il a pris pour son héros un avocat. Nous ...ne savons pas ce choix ; mais, du moment que l'auteur ...attachait à une profession, sa pièce devenait spéciale et ...méritait le titre de *la Jeunesse des avocats*. Passons. L'avocat, qui s'appelle Philippe Huguet, a vingt-huit ans ...; il le dit lui même. Nous n'avons donc pas affaire ...à la première jeunesse; et il ne faut pas s'attendre à ...des étourderies couronnées de cheveux blonds, non plus ...qu'à des fautes atténuées par un frais sourire. Aussi cette ...jeunesse-là, la trouvons nous, jusqu'à un certain point, ...raisonnable dans ses préoccupations d'avenir et de fortune ; ...vingt-huit ans est sans doute l'âge des idylles, mais des ...idylles décroissantes. Philippe Huguet, qui a sa mère à ...nourrir, qui lutte, qui entreprend, et dont le front com...mence à s'assombrir au spectacle des nécessités implaca...bles de l'existence ; Philippe Huguet, à qui l'on reproche, ...à première scène, de ne pas danser dans les salons, ...paraît, tout d'abord, la personnification la plus ...de la jeunesse... de vingt-huit ans.

...tel est que Philippe Huguet, un moment décou...ragé par un échec au barreau, s'indigne contre l'univers ...se montre résolu à tout faire pour arriver, même ...! s'écrie-t il. Mais ce n'est là qu'une boutade ...bizarre et semblable à l'apostrophe aux riches du ...de *l'Honneur et l'Argent*, une comédie avec ...laquelle *la Jeunesse* a de nombreuses analogies. Au fond, ...de Philippe Huguet est bonne : ses hésitations ...; il combat tant qu'il peut les sophismes de sa mère, qui le pousse doucement aux concessions mondaines et à ce qu'on a baptisé du nom de petites lâchetés. Le caractère assez nouveau de cette mère représente le seul effort de la pièce ; pourtant, il n'a pas été accepté du public, et nous n'en sommes surpris qu'à moitié : comment certaines fibres délicates ne se révolteraient-elles pas en entendant cette mère conseiller à son fils de recevoir une femme équivoque *qui peut lui être utile?* Comment les yeux ne se détourneraient-ils pas péniblement en la voyant empêcher son fils d'aller se battre en duel pour l'honneur de sa sœur, parce que l'adversaire est *un homme influent?* Pour cette figure étrange et tristement inquiète, il fallait la touche aussi patiente que brûlante de l'auteur de *la Marâtre*, et encore la croyons-nous irréalisable à la scène. Nous n'en tenons pas moins compte à M. Augier de cette tentative, qui le rapproche des chercheurs et des oseurs.

Il eût été à désirer que son vouloir s'étendît aux autres personnages de sa pièce ; il s'est contenté de physionomies de convention, par exemple de cet éternel raisonneur, tantôt bourru, tantôt goguenard, auquel est condamné M. Tisserant ; puis de la caricature chétive d'un quadragénaire amoureux, et enfin du profil sec d'un avoué, proche parent du notaire de M. Ponsard. Ces petites gens pouvaient suffire à une comédie d'une heure ou deux, mais ils ne remplissent pas les cinq actes de *la Jeunesse*; ils les occupent à peine, tant l'action est faible et flottante. Voici tout le nœud de la pièce : Philippe Huguet aime sa cousine qui est pauvre; vient un avoué qui lui offre une étude et une femme; Philippe Huguet, conseillé par son ambition, accepte l'une et l'autre au quatrième acte; ensuite, conseillé par son cœur, il les refuse au cinquième. On ne prouve pas grand'chose avec des affabulations d'une telle simplicité.

Il a voulu conclure, toutefois. Après avoir indiqué tant bien que mal les malaises de la jeunesse, il a cru de son devoir d'indiquer un remède. Il a inventé, non pas la Méditerranée, mais la campagne. L'administration de l'Odéon lui est magnifiquement venue en aide, en lui fournissant un décor qui est vraiment une œuvre d'art, bien qu'on ait peut-être poussé un peu loin les choses en parsemant le plancher d'un gazon authentique. M. Emile Augier envoie la jeunesse au vert; il célèbre avec un attendrissement auquel les quatre actes précédents n'avait préparé personne, le ciel bleu, l'odeur des terres retournées, le grand air, les oiseaux et la salubrité des vastes logements. Philippe Huguet renonce *à parvenir*; il vivra modestement dans un village avec sa cousine, avec sept ou huit mille francs de rente.

Incorrigible ! — L'idéal de M. Augier, c'est toujours une paire d'ailes adaptée à un pot-au feu.

Ce qui nous frappe dans son talent; c'est moins une impuissance qu'une certaine indolence d'esprit, qui le porte à considérer une comédie comme un prétexte à saillies, comme un canevas à beaux vers. C'est le contraire qu'il faudrait envisager. Une comédie ne vaut principalement que par ses faits et par la logique qui en ressort ; il n'y a de répertoire durable que celui qui vit par les situations. Ramasser le premier sujet venu, comme on ramasserait une dentelle usée pour y coudre des paillettes d'argent et d'or, c'est un mauvais calcul; la dentelle se déchire, les paillettes se dispersent.

Ce ne sont certainement pas les beaux vers, les vers charmants, qui manquent au nouvel ouvrage de M. Emile Augier; mais plus que jamais nous avons l'occasion d'y constater ses deux principaux défauts : l'inégalité et la courte haleine. Ses bonnes fortunes de pensée ou d'image ne dépassent pas six vers ; ses tirades ressemblent aux jets d'une bougie exposée à tous les vents. L'inégalité est plus choquante, et l'on a tout dit sur la sienne ; même dans ses veines les plus heureuses, il fait succéder une trivialité à un madrigal, il enchâsse un diamant dans une monture de quatre sous, ou met des cheveux de portier dans un médaillon ciselé par Froment-Meurice. De tout cela résulte pour le public un étonnement qui dégénère en fatigue; tel alexandrin renferme jusqu'à trois images dissemblables, et l'on s'irrite à suivre cette rhétorique en quête de casse-cous.

Toutes les formes, tous les genres, tous les styles, tout s les manières se sont donné rendez-vous dans cette poésie. C'est un carrefour, une patte d'oie. Il y a le vers bonhomme de Collin d'Harleville, le vers attique d'Andrieux, le vers impertinent et fleuri de Musset ; il y a surtout les vieux vers *français*, pastiché d'après Montfleury et Molière, le vers raide :

> Elle reste charmante et de plaire jalouse,

dit M. Emile Augier. Souvent aussi, il procède par maximes, comme l'éclectique Casimir Delavigne. En d'autres moments, il emprunte le plus récent argot des cafés et des ateliers de mauvaise peinture, il a recours aux dérivations du parler nègre :

> Moi, ne pas me commettre avec un sanglier.

Comme qui dirait: *Moi, pas bête! — Moi, ne pas aller en tel endroit*. Mais c'est particulièrement le dernier acte qui offre l'assemblage le plus complet des réminiscences et des imitations ; là, on trouve une *source* de Lamartine, *un talon de marbre rose* de Banville, un bouquet d'Arsène Houssaye noué avec une faveur de M. de Planard; cela arrive aux proportions d'une tour de Babel.

Nous n'insisterons que pour le déplorer, sur le système qui a conduit peu à peu M. Emile Augier à faire abus des rimes pauvres! *Fausse* et *noce* n'ont jamais marché ensemble.

En dépit de tout, *la Jeunesse* devait réussir, et elle a réussi, parce qu'elle porte la marque d'une intelligence et surtout d'une habileté morale. Là se bornent nos éloges. M. Emile Augier est, par bonheur, plus jeune que sa *Jeunesse*. Il est, avec M. Alexandre Dumas fils, un des auteurs dramatiques en qui l'on espère le plus ; ce qu'il prend pour des ennemis, ce sont des impatients, qui n'ont d'autre désir que de voir sortir enfin de ses tâtonnements une personnalité qu'on pressent et qu'on appelle. Il a donc grand tort de s'attarder à des œuvres sans faits, sans consistance, avec des à-peu-près d'élan et des trois-quarts de caractères. Un peu plus d'âpreté dans le travail, — et maintenant que le voilà immortel, il n'a qu'à morigéner son talent gâté ; — un peu moins de mémoire et de tendresses rétrospectives, et il entrera carrément dans ce fauteuil des poëtes comiques, qui n'ont jamais été quarante.

M. Fechter joue Philippe Huguet avec un zèle peut-être trop emporté ; on voit qu'il voudrait mettre dans ce rôle la passion et la couleur qui y font défaut ; ce sont les allures d'un acteur qui se dit : — « Allons ! il faut enlever à tout prix un succès ! » et qui paye de tous ses moyens, en y ajoutant les souvenirs de ses principales créations. M. Fechter, ne pouvant être Philippe Huguet, c'est-à-dire un personnage sans physionomie, a été M. Fechter, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

La Chasse aux biches est un épisode des bals de Spa, et le chasseur de ce gibier est M. Arnal. Appelé aux fonctions de contrôleur d'un casino, il confond les femmes honnêtes avec les femmes du demi-monde, met la vertu à la porte et fait accueil au vice en crinoline.

M. Charles Desnoyer, le directeur de l'Ambigu-Comique, qui vient de mourir de mort subite, était un littérateur. On a de lui un certain nombre de drames ; celui qui mérite le mieux d'être remarqué est *Richard Savage*, imité ou plutôt inspiré de *Chatterton*. M. Desnoyer avait été, pendant quelque temps, régisseur du Théâtre-Français.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *la Fiancée*, opéra-comique en trois actes, de M. Scribe, musique de M. Auber. — THÉATRE-LYRIQUE : Début de M. Paulin. — CONCERTS DE PARIS : L'ouverture de *Tannhauser*. — Nouvelles.

En France, nous pouvons dire : Notre Auber, comme en Italie on dit : Notre Rossini, comme en Allemagne on dit: Notre Weber, notre Beethoven. Je ne connais guère, en effet, d'esprit plus profondément jeune, plus sincèrement aimable que celui de l'auteur de *la Fiancée* et de tant d'autres chefs-d'œuvre justement populaires. Il nous souvient d'avoir dit dans une précédente *Chronique*, mais nous voulons le répéter, tant que ce sera notre conviction intime, que M. Auber sait faire « mieux que de la musique, mieux que d'heureuses combinaisons sonores; il sait trouver de l'esprit, et du meilleur, du plus français, » du plus parisien, pourrions-nous ajouter. L'auteur du *Domino noir* et de *Fra Diavolo* a, en effet, une manière de procéder qui, si elle ne lui appartient en propre, lui réussit mieux qu'à tout autre et a, du reste, chez lui toute la force d'un parti pris : il éblouit par l'exubérance des idées, par l'abondance de ces ingénieux motifs qu'il jette dans sa musique avec la prodigalité insouciante d'un millionnaire, et qui y figurent comme autant de bons mots dans une conversation élégante. Loin de lui les grands éclats du sentiment, plus loin encore les profondeurs d'une métaphysique ténébreuse : ce qu'il veut chanter, ce sont les gaies chansons, les ballades amoureuses; ce qu'il peint de préférence, c'est le sourire, le sourire perpétuel. — M. Roqueplan, un autre homme d'esprit, était fait pour s'entendre avec M. Auber ; il a déjà, de sa main directoriale, tiré de la bibliothèque de l'Opéra-Comique deux des partitions du maître, et, certes, elles n'y occupaient pas la case poudreuse des oubliées; elles étaient faciles à retrouver.

Dans cette dernière reprise de *la Fiancée*, on a particulièrement remarqué M. Jourdan et Mlle Boulart, deux talents déjà à l'épreuve et qui se sont encore distingués dans les rôles de Fritz et d'Hélène.

— Encore un nouveau venu dans le camp des ténors ; M. Paulin a débuté, mardi, par le rôle de Tnavannes de *la Demoiselle d'honneur*, au Théâtre-Lyrique, et il a mérité toutes les sympathies du public qui l'a rappelé à plusieurs reprises. Il ne manque à M. Paulin qu'un peu plus d'assurance, qu'un peu plus de confiance dans ses propres forces; et pourquoi donc trembler quand on a à sa disposition une voix douée de timbre et de souplesse, quand on est, du reste, de taille à représenter tous les héros qu'il plaira à MM. les librettistes? Nous voudrions voir M. Paulin aborder quelque grand rôle, celui du *Barbier* par exemple. L'occasion est belle, Mme Miolan va prochainement chanter Rosine et il y a si longtemps que la place d'Almaviva est vacante à Paris!

— Il n'y pas bien longtemps, l'Allemagne voyait surgir, avec tout l'inattendu d'une apparition romantique, un musicien à l'âme ardemment éprise de formes nouvelles et imaginaires qu'il voulait un peu brutalement imposer à son art, dans un but de régénération dont personne autre que lui, peut-être, ne ressentait le besoin. C'était Richard Wagner; il arrivait sans dire : « Gare! » il montrait tout à nu, dans sa tapageuse partition de *Tannhauser*, ce que son cerveau incandescent pouvait enfanter d'extravagances et de diableries de toutes sortes. Il voulait, comptant sur ce coup de massue et se prenant apparemment pour quelque vengeur de l'oreille publique, anéantir dans l'oubli tout le passé de la musique et édifier en vainqueur un monument triomphal dont il se disait l'architecte inspiré. Il se croyait audacieux et il n'était que téméraire. Pourtant, autour de son nom, comme autour d'un drapeau, se groupa

bientôt une pléiade de jeunes enthousiastes qui, d'emblée, le proclamèrent le grand soleil musical. Pour une contre-école plus sobre, plus modeste dans ses aspirations et qui représente le parti de la résistance, Wagner n'est autre chose que le génie des ténèbres, que le compositeur à la muse estropiée. De là, discussion, échange d'épithètes, et l'Allemagne voit revivre ainsi ces antiques querelles, où les théories ennemies puisaient de nouvelles forces dans la conviction qui les mettait en jeu, sortes de tournois artistiques où les champions, par l'entre-choquement de leurs idées, ne manquaient jamais de faire jaillir de lumineuses étincelles.

En fin de compte, *Tannhauser* n'a pas encore fait le tour du monde, comme des prédictions un peu bienveillantes l'avaient annoncé; après avoir fait le tour de l'Allemagne, comme un enfant essaye ses premiers pas autour de son berceau, la jeune partition est venue s'abattre sur les *Concerts de Paris*, et encore ne peut-on y jouer que l'ouverture; c'est là sa première étape en France et il faut, à cette occasion, savoir gré à M. Besselièvre de son initiative. C'est, en effet, un curieux morceau d'orchestre que cette ouverture bizarre qui procède par une suite de dissonances dont l'abus, dont l'excès de romantisme produit quelquefois des effets étranges. Si nous en avions le loisir et l'espace, nous voudrions chercher à expliquer quelle attraction la dissonance exerce sur la consonnance, quels sont les rôles respectifs de ces deux puissances harmoniques; nous voudrions essayer de démontrer que la répartition habile, la juste pondération de l'une et de l'autre peut seule satisfaire à toutes les sensualités de l'oreille.

— Un chanteur aimé, Charles Chaudesaigues, vient d'être enlevé par une mort inattendue au moment où il préparait son concert annuel; déjà il avait arrêté le programme et la date de la fête; la salle Herz était retenue pour le dimanche 7 mars. Nous sommes assez bien informé pour pouvoir annoncer que ni programme ni date ne seront changés, et que des artistes de grand renom se disputent l'honneur de concourir à cette fête posthume à laquelle il ne manquera que ce pauvre Chaudesaigues qui laisse tant d'amis en deuil.

— L'opéra de M. Cressonois dont, il y a quelque temps, nous avons annoncé la réception à l'Opéra-Comique, est aujourd'hui en pleine répétition. C'est M. Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie*, qui a écrit le poëme de ce nouvel ouvrage. Ah! si les vrais poëtes voulaient donc bien aider un peu ces pauvres musiciens à qui on ne jette guère depuis longtemps que des rimes si........ j'allais dire le mot.

ALBERT DE LASALLE.

Lablache.

Portrait de Lablache

Le Courrier de Par[is] de notre dernier numé[ro] donnait une biograph[ie] de Lablache, dont no[us] publions aujourd'hui [le] portrait. Cette gravur[e] exécutée sur un table[au] peint en 1855, représen[te] Lablache tel qu'il ét[ait] lorsqu'il apparut pour [la] dernière fois sur celle [de] nos scènes lyriques do[nt] il restera une des illu[s]trations, tel aussi que [l'a] tout récemment frap[pé] la mort.

Si la maladie avait maigri ses traits, c'ét[ait] toujours cette bonhom[ie] spirituelle qui était [un] des charmes de sa p[er]sonne, parce qu'elle é[tait] le rayonnement d'un[e in]telligence supérieure [et] d'un cœur généreux. [En] cela, ce portrait est b[ien] l'homme tel que l'[ont] connu tous ses amis, [et] il eut pour amis t[ous] ceux qui l'avaient con[nu].

C'était aussi ce reg[ard] doux et à la fois p[éné]trant du moraliste, [cette] physionomie mobil[e,] apte et si fidèle à re[pro]duire toutes les n[uan]ces d'expression qu'[il a] saisies ou devinées c[...] gard profond, et, en [cela], c'est bien l'art[iste]. *In pecturà redivivus.*

M. VAUVE[...]

Bibliographie

Manuel de morale et d'éco[nomie] politique à l'usage des ouvrières, par M. J. J. R[...] 1 vol. in-18, Paris, [...] Guillaumin.

La lecture de ce[t ouvrage] peut être utile aux personnes de toutes les classe[s qui] n'ont pas le temps de faire une étude approfond[ie de la] morale et d'économie politique; les devoirs de ch[acun] y sont exposés avec clarté. Cette publication a [rem]porté le prix extraordinaire de 10,000 francs, pr[oposé] par l'Académie des sciences morales et politiques [(fon]dation Félix Beaujour).

Delauna[y]

Médaille commémorative du mariage de la princesse royale d'Angleterre.

RÉBUS.

Nous reprendrons dans notre prochain numéro la publication du **CAPITAINE RICHARD**, par ALEXANDRE DUMAS.

DELAUNAY.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
A raconter ses maux souvent on les soulage.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 45.
20 Février 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Théâtre de l'Odéon. — Décor et scène du 5e acte de *la Jeunesse*, par Emile Augier.

COURRIER DE PARIS.

Nous perdons la trace des bals à citer dans la profusion et la confusion ! On a, depuis nos dernières mentions, dansé officiellement, officieusement, dans les palais, les hôtels (même garnis !), les maisons, les étages aristocratiques et bourgeois, et surtout chez une foule de gens qui demeurent au-quatrième-au-dessus-de-l'entre-sol-la-troisième-porte-à-gauche-au-fond-du-corridor-à-droite ! Car, plus on demeure haut, et plus on tâche de s'élever encore en dépensant en bals et soirées l'argent qu'on n'a pas toujours ! C'est une fureur.

Après le bal du grand référendaire du Sénat (samedi), le bal de cour (dimanche) et le bal du ministre d'Etat (lundi ; voir plus loin), il faut compter, ce même dernier soir, le bal de M. Mason, ministre des Etats-Unis, en son petit hôtel du quartier Beaujon, bal diplomatique et yankée. Quelques jours auparavant (vendredi), chez M. le marquis de Boissy, sénateur et ancien pair, soirée à peu près intime :

— Il y aura un homme qui fait des tours ! — disait une étrangère.

— Et quel homme ?... Home ?

— Non, — repartit quelqu'un, — le signor Andréoletti, prestidigitateur, escamoteur italien.

C'était vrai. Ce sorcier transalpin a opéré aux yeux surpris d'un cercle où figuraient le comte de Kisselef, le nonce du pape, le cardinal-archevêque de Bordeaux, M. Troplong et bien d'autres importants personnages habitués à porter leur attention sur des choses plus sérieuses, et qui pourtant ont paru s'amuser de celles-ci. Seulement, le signor Andréoletti parle un français, un jargon plus que déplorable, et il a eu des accidents de prononciation si comiques et si... *shoking*, qu'on a ri de ses mots autant que de ses tours ! Mgr le duc de Brunswick a daigné se prêter plusieurs fois à ces tours, sans craindre l'escamotage de ses fameux boutons en diamants. Une particularité de la séance, c'est que le prestidigitateur italien décompose tout ce qu'il entreprend, après une première exécution, et montre ses ficelles. Il est vrai qu'on n'en est pas plus avancé !

Revenons. Lundi encore, grand bal chez la duchesse de Stacpoole, dans le brillant hôtel de cette rue du Cirque dont une partie appartient à la riche insulaire. — Mardi, entre autres bals éclatant sur cent points divers, c'était rue Saint-Lazare, chez un sénateur. Dans la semaine précédente, une foule de petites demoiselles de six à douze ans avaient reçu une invitation *personnelle*, au nom de M^lle Berthe de Ladoucette, et les jeunes amies, leurs parents consultés, s'étaient empressées de répondre de leur mieux, ce qui était parfois assez mal, et suivant l'âge, pour accepter et faire comme les grands ! Ce pourrait être un jour un amusant album, que celui formé de tous ces billets enfantins ou juvéniles, alors que leurs jeunes signataires (pourquoi pas signatrices ?) seront entrées chacune dans sa position par la porte du mariage qui attend, dans diverses sortes de voies, toutes ces héritières, parmi lesquelles nous en connaissons beaucoup qui seront millionnaires pour sûr, et quelques-unes qui seront peut-être jolies ! Le bal de l'hôtel sénatorial de la rue Saint-Lazare a été délicieux d'aspect, et plus encore au goût... par l'abondance des petits-fours et des confitures. On peut ajouter que bien des jeunes mamans s'y sont amusées pour leur propre compte. — Un mot encore sur la fête donnée l'autre semaine, en son bel hôtel de la place Vendôme, par M^me Schickler, puisque, l'autre fois, le temps et l'espace nous ont manqué pour compléter une mention mal à l'aise dans la cohue de celles qui s'ébattaient à la porte et faisaient queue pour prendre place ici. Les salons de cet hôtel sont des plus beaux qui soient à Paris ; leur ornementation, qui date d'une vingtaine d'années, fut l'œuvre des meilleurs artistes, et on pourrait presque dire que le goût y *supère* le faste. Au sommet de l'escalier véritablement monumental, on trouve tout d'abord une galerie de tableaux de tous les maîtres *modernes* : Géricault, Horace Vernet, Scheffer, Delaroche, Carle Vernet, Delacroix, Decamps, Isabey, etc. Le portrait de M^me Schickler, peint par Dubufe, et placé dans un des salons, est une des bonnes œuvres de ce peintre qui s'est souvent trompé. Au reste, le goût des arts est une des physionomies de cette grande maison, et les hôtes de la fête admiraient une large toile du dessin le plus pur et de la plus magistrale couleur, représentant une Prêtresse antique préparant un sacrifice. C'est l'œuvre de M^me la duchesse d'Albuféra, née Malvina Schickler.

Mais les invités n'étaient pas moins intéressants à regarder que les tableaux : on y voyait des hommes qui sont des dates et qui les enserrent, c'est-à-dire depuis M. Thiers jusqu'à M. Billault. Les deux lionnes du bal ont été deux jeunes mariées : M^mes Pourtalès et de Courval, toutes deux ravissantes, et par elles-mêmes et par leurs toilettes. Un grand souper assis a terminé la fête. — Le mercredi suivant, grand concert d'Italiens chez le marquis de Bouillé, fils de Claude de Bouillé, célèbre par ses campagnes en Amérique, et qui se dévoua inutilement plus tard pour assurer la fuite de Louis XVI. Un des titres de noblesse de la grande famille de Bouillé est ce mot du roi Louis XV. Le marquis avait alors dix-sept ans ; il était capitaine de dragons et à la tête de l'avant-garde au combat de Grumberg. Chargé de porter au roi la nouvelle de la victoire, il ne répond aux questions qu'en vantant les actions des autres : « Messieurs, — dit le roi, — Bouillé est le seul dont Bouillé ne parle pas, et le jeune héros a pris les canons et les drapeaux ! »

Le bal de Son Excellence le ministre d'Etat a été la grande préoccupation sociale du lundi gras. On y est arrivé de fort bonne heure, à travers un escalier converti en serre tempérée ; la serre chaude devait être plus tard dans les salons. On se démasque en entrant pour offrir son identité à des yeux experts. La majorité des hommes est en domino, ce qu'explique le grand nombre de fonctionnaires invités. Les jeunes gens portent des costumes pris dans tous les pays et dans tous les siècles ; pourtant ce sont les costumes orientaux qui dominent. On remarquait M. le comte Charles Tascher de la Pagerie affublé en Persan, et dont la préoccupation a évidemment été de ressembler à celui que nous voyons tous, noir de costume, blanc par la barbe et la houppe de son bonnet d'astracan, assister imperturbablement, de sa stalle à l'année, aux Italiens et à l'Opéra. M. le comte de Lesseps, directeur aux affaires étrangères, porte un très-beau et très-fidèle costume tunisien. M. Rosalès, ancien chargé d'affaires du Chili, est en seigneur du temps de Louis XV. M. de Chassiron, gendre du prince Murat, offre un très-exact costume de Henri III. M. Ernest Baroche porte très-élégamment l'habit d'un courtisan de Versailles, au temps du Roi-Soleil. On remarque de nombreux costumes hongrois très-riches ; un Charles I^er d'après le tableau de Van Dyck, et plusieurs puritains en bottes à la Cromwell ; mais décidément c'est l'Orient qui domine : Egypte, Liban, Tunis, Maroc, etc. Nous ne pouvons tout citer, et la mémoire ne peut si hâtivement retenir les détails de ce kaléidoscope que forme un pareil bal pour les yeux affairés et effarés.

Les femmes sont généralement poudrées ; il y en a plusieurs de ravissantes, beaucoup de jolies. On remarque la princesse Czartoriska (fille de la reine Christine) en superbe costume hongrois ; M^me Achille Fould, *la padrona di casa*, en Marie de Médicis couverte de pierreries ; M^me Gorsakoff, en costume national de toutes ses Russies ; M^lle de Saavédra, fille du duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, porte aussi un brillant costume de son poétique pays. Une Nuit toute constellée d'étoiles en diamants se prête à mille jeux de mots qu'elle ne doit pas tous entendre ; une Merveilleuse de 1797 est aussi exacte que remarquée ; il y a des Bohémiennes, des Napolitaines, des Algériennes et bien d'autres provenances innumérables !

On a aussi beaucoup admiré l'élégant costume que portait, en très-grande dame, une des lionnes russes du Paris hivernal, M^me de Nariskine. Les Rohan disaient :

Roi ne puis,
Duc ne daigne !

Les Nariskine pourraient dire plus encore, car quel titre devrait prendre une maison qui a parmi ses ancêtres la propre mère de Pierre le Grand ?

Mais voici le plus palpitant :

Vers minuit, *entrée de masques*, comme on disait autrefois. C'est M^me la comtesse Charles Tascher de la Pagerie, femme du premier chambellan de l'Impératrice, qui est arrivée, comme il faut, en chaise à porteurs, précédée d'un coureur, escortée et suivie d'une foule de cavaliers, de beaux, de muguets, de courtisans, en costumes civils et militaires du temps de Louis XV. La chaise à porteurs est celle de M^me de Maintenon, tirée pour cette fois de l'appartement de Versailles. M^me Charles Tascher de la Pagerie est suivie de valets à sa livrée, et d'un nègre portant un vrai carlin (race éteinte !) en chair et en os dans sa peau nankin ; plus, d'un page qui porte un perroquet. Le tout ressemble à un tableau du Véronèse.

Cette entrée a eu un succès énorme. Le chien a été caressé, flatté, je n'ose dire embrassé, par les plus brillantes personnes, et finalement remis, à la place de sa maîtresse, dans la chaise à porteurs, qui a fait retour au logis. A la suite de cette invasion, dont tout le bal s'est occupé pendant une demi-heure, les personnes de la mascarade ont dansé un menuet merveilleusement réglé, compassé, historique de tout point.

Leurs Majestés, en dominos renouvelés, et pour lesquelles deux cabinets de toilette avaient été préparés, ont parcouru le bal. Le prince Christian de Danemark l'avait également honoré. Le souper a été servi à une heure et demie. On a dansé fort tard, en regrettant qu'il fût si tôt.

Pour en finir aujourd'hui avec les mentions du grand monde, nous rappellerons qu'un dîner diplomatique a été donné, il y a déjà quelques jours, aux princes de Liechteinsten et au prince Paskiewitch, par le comte de Kisselef, ambassadeur de Russie. (Voir la gravure de la 4^e page de ce numéro.) Les principaux personnages français qui ont assisté à ce dîner étaient les maréchaux Pelissier et Baraguay d'Hilliers, LL. EE. MM. de Morny et Baroche, les généraux de Failly et de Cotte, le prince de la Moskowa (Edgard Ney), les comtes d'Argujon et d'Aygues-Vives, MM. Dupin et Gréterin, etc., etc. ; plus, bon nombre de membres du corps diplomatique : les ministres de Saxe, de Danemark, de Suède, de Toscane, etc. Après le dîner, il y a eu réception, et beaucoup de personnages russes de l'émigration fashionable se sont présentés chez leur honorable représentant.

Le nom d'une duchesse retentissait ces jours derniers devant les tribunaux, accolé à celui d'un vulgaire restaurateur que le hasard a doté d'un nom des plus mélodieux : il s'agissait de M^me la duchesse de Riario-Sforza, nièce d'un cardinal récemment mort en Italie, et sœur d'une des grandes gloires du barreau français, laquelle voulait expulser du rez-de-chaussée de sa résidence de la rue Royale, un sieur Weber dont la cuisine l'empeste. Le traiteur l'a emporté sur la duchesse, et l'âcre odeur de friture continuera de s'élever de la taverne jusqu'aux fenêtres de cette fastueuse et originale série de salons turcs, chinois, féodaux, rococos, dont M^me de Riario-Sforza fait souvent les honneurs à la plus brillante société de Paris.

Que diraient les ducs de Milan, ces Sforza terribles, si, selon les allégations de M. Home, ils flottaient, en Esprits, par les airs ?

La mairie du sixième arrondissement affiche en ce moment, pour le bon motif, un homme que le théâtre du Vaudeville avait précédemment et fructueusement affiché. Il s'agit du mariage de M. Ernest Capendu, l'un des auteurs des *Faux Bonshommes* (mais aussi des *Fausses Bonnes Femmes* !) avec M^lle Dorenlot.

L'autre nuit, on soupait, vers la fin du bal, chez un opulent étranger qui improvise un peu ses relations. Une dame en rose était assise à côté d'une dame en mauve. La rose dit :

— Montrez-moi donc la maîtresse de la maison, que je lui dise quelques mots en sortant de table...

— Mon Dieu... je ne sais !... n'est-ce pas cette guirlande de marguerites qui mange une truffe ?

— Comment... vous ne la connaissez pas ?

— Mais... ni vous non plus, ce me semble !

— Moi... moi... j'ai la vue basse... On m'a demandé une invitation pour elle et son mari à mon dernier bal... J'avais un monde fou... ils sont entrés, ils se sont confondus dans la foule... Donnant un bal à leur tour, ils m'ont rendu mon invitation... Je suis arrivée tard... la maîtresse de la maison ne faisait plus les honneurs à la porte du premier salon... de sorte que je ne l'ai pas plus saluée ici qu'elle ne m'a saluée chez moi... ça se voit tous les jours !

— Eh bien... il faudra nous tenir sur nos gardes ces jours-ci, pendant nos visites du matin !... on ne manque jamais d'y passer en revue les derniers bals... nous serions exposées à critiquer celui-ci devant celle qui nous l'a donné... Ce doit être ce gros nœud écossais là-bas, qui fait asseoir cette demoiselle rousse !

— Non... je crois que c'est plutôt cette maigre en bleu... appuyée contre ce lierre sur lequel on a piqué des camélias en papier... Je l'ai entendue disant à un maître d'hôtel, de ne servir aux dames que du vin de Champagne à quarante sous... de garder le bon pour les hommes !

— Vous croyez, cette bleue ?... C'est un profil d'institutrice... Tenez, elle empêche la petite de prendre une orange... d'ailleurs, pas de diamants. Décidément, je crois plutôt que c'est la guirlande de marguerites !

— Allons, je vois qu'il sera prudent de s'informer avant de sortir d'ici... afin de mettre réciproquement nos noms sur nos figures... On vous offre du vin de Champagne... en voulez-vous ?

— Oh non ! merci !...

Il y a deux mois à peine se mariaient, dans une sous-préfecture du département de l'Aveyron, un jeune officier de marine, démissionnaire, et une fort jolie personne, sa cousine. Quinze jours après la cérémonie qui fait leur bonheur, et pendant une petite absence du mari, la jeune femme a un rêve...

Elle se voit alitée dans une chambre inconnue, tendue d'un papier chinois fond rose, avec un meuble de damas jaune. Un homme arrive, l'examine... et lui dit :

...s bien malade ! buvez ceci... C'est un looch ...s permettra de mourir sans souffrance. »

...hui... l'homme sortit... Elle se sentit mourir, et ...'angoisse se réveilla, remerciant Dieu de vivre ! ...mari revint, elle lui cacha ce rêve...

...bout de quelques semaines, ils viennent à Paris ...que la province appelle un voyage de noces. ...stallent dans un des hôtels garnis de la rue ...-les-Augustins.

...huit jours, ils visitent Paris, ils sont heu-... le mari, se trouvant à l'étroit dans l'appar-...situé au nord, sur la cour, en a demandé un ...sur la rue, en plein midi. Ils rentrent de l'Opéra-... à minuit, et trouvent leur bagage déménagé. ...la nuit, la jeune femme se sent mal...

...jour venu, son mari, inquiet, sort pour aller cher-...un médecin. Alors la malade regarde... et re-... la chambre de son rêve : papier chinois sur ...se, meuble de damas jaune ; tout est là, jusqu'au ...accessoire que, dans sa vive impression d'a-...elle n'a pas oublié...

...veut tout dire à sa femme de chambre... mais ...mari rentre avec le médecin. Elle regarde : c'est ...du rêve !

...geons. Quarante-huit heures après, la pauvre ...mariée était morte d'une angine galopante... ...dernières cuillerées de médicament que son ...éperdu de douleur, essaya de lui faire prendre, ...un looch !

...me nous tenons ce fait d'une personne des plus ...es, et un peu voltairienne par-dessus le marché, ...pouvons que le soumettre aux esprits mysti-... qui voguent en pleine foi dans ces limbes mys-...t et effrayants, où notre raison résiste d'au-...plus à s'aventurer, que parfois notre sentiment ...y appelle.

~~~ Pendant un récent séjour à Naples, où il était ...sans livres, où il ne recevait pas de journaux, ...le de Girardin s'est distrait en écrivant des ...dialoguées qu'il a intitulées *la Fille du million-*...scènes qu'il ne destinait point au théâtre, et ...la simple publication était même fort incertaine ...dans son esprit.

...étude a pourtant paru, parce que le bruit ...avait fait en dehors du cercle d'amis possesseurs ...la confidence, avait vivement éveillé la curiosité ...que, et que le public est un despote auquel il faut ...cède. M. de Girardin a ajouté à l'édition en vo-...e, quatre pages de préface qui sont de rares mo-...s de clarté, de concision, de fermeté dans l'idée ...frappant dans l'image.

...situation des deux grandes classes sociales dont ...se tend d'un côté de la Seine, tandis que l'autre ...sur l'autre rive, est si nettement et impitoyable-... exposée et exprimée, que ces quelques lignes ...comme une sorte de ravage dans les idées, — ...qui irait éclater dans un magasin d'antiqui-... lisez cela, — c'est du plus vif dans le plus ...

...cette circonstance originelle, que *la Fille du ...onnaire* n'a pas été conçue pour la scène, pas ...ne l'étaient les pièces de Musset, ceux qui ont ...il pouvait y avoir spéculation matérielle et uti-...à produire cette œuvre, d'un étincelant es-...été arrêtés. Mme Allan morte, par la difficulté ...ver une actrice capable de jouer le rôle de la ...se de la Roche-Travers, cette sœur aînée (de ...façon qu'on veuille l'entendre...) de la H...net de Champsableux produite hier par Emile ... A Paris, on s'est donc abstenu devant une ... qui était la seule, car il eût été bien facile ... de Girardin d'ajuster son *idée* dans une ... tant d'intrigue est nécessaire quand il y a ... — et l'Odéon prouve en ce moment même que le ...cherche désormais bien plus à s'intéresser aux ...qu'aux *actions !* — Mais la timidité des direc-...siens, — et peut-être les refus de M. de Gi-...même, — n'ont pas découragé l'étranger, ...ce. On monte donc *la Fille du millionnaire* ...sieurs points : à Bruxelles d'abord, — puis à ... — puis ailleurs. Nous attendons avec curio-...feuilletons de ces villes indépendantes.

~~~ Un voyageur nous raconte que se trouvant à ...e, lors de l'explosion de la poudrière de Mayen-...on avait annoncé la veille au soir qu'un ...avait perdu au jeu une somme considérable, ...éclata la détonation, un Anglais, voisin de ...du Prussien, crut que c'était celui-ci qui se ...sauter la cervelle... et qu'il courut trouver le ...hôtel de *la Rose*, pour payer sur-le-champ sa ...quitter une pareille maison ! Mais, remontant ...dans sa chambre, il rencontra dans l'escalier le Prussien... qui allait en quête des causes de l'explosion ; il se jette dans ses bras :

— Ah ! monsieur, *vous vous êtes donc manqué ?* J'en suis bien aise ! Mais pour l'amour de Dieu, ne recommencez pas... ou avertissez-moi auparavant, pour que je déménage !

Une erreur tout aussi comique fut citée comme pendant à cette anecdote. Il y avait jadis, dans le parc de Versailles, une très-belle statue de Jupiter. Un jour, Mme de Durfort, qui fut dame d'atours de la duchesse d'Orléans, se promenant seule dans le parc, s'arrêta devant la statue, et lui dit :

« Or çà, monsieur Jupiter, vous étiez un grand séducteur autrefois !... Je ne suis, dit-on, pas mal... Voyons, dites-moi quelque douceur, puisque aussi bien vous avez la bouche entr'ouverte ! »

Au moment même où Mme de Durfort achevait cette plaisante interpellation, un moulin à poudre vint à sauter dans le voisinage, avec un fracas épouvantable !

La marquise, ne doutant pas que c'était le dieu qui répondait à sa manière, fut en proie à une telle épouvante, qu'elle tomba par terre, évanouie. On vint la relever, mais pour la mettre au lit, où elle passa huit jours comme foudroyée par ce véritable Jupiter Tonnant... et encore plus étonnant !

~~~ Il paraît que Saint-Léon, excellent maître de ballets autant que violoniste distingué, représente brillamment ces deux arts à l'étranger, où Paris doit regretter ses pérégrinations de chorégraphe et de virtuose. A peine avait-il monté sur le grand théâtre de Vienne son nouveau ballet, *le Procès du fandango*, qui lui a valu des félicitations impériales, qu'il est parti pour Turin, où il a réglé toutes les danses du *Prophète*... Ce qui prouve une fois de plus que nul n'est prophète dans son pays. Un nouveau ballet monté à Turin, Saint-Léon, par un agile et grandissime écart, ressaute à Vienne, pour y finir la saison, en montant trois nouveaux ballets, toujours de sa composition. Nos bravos puissent-ils l'atteindre !

~~~ On montrait récemment dans un salon étranger une lettre annonçant une nouvelle déplorable pour une grande famille du Nord. Le second fils d'un personnage qui jouait un rôle politique il y a peu d'années, serait accusé d'un crime beaucoup plus sévèrement puni que le vol... bien qu'il n'offre qu'une lettre de plus.

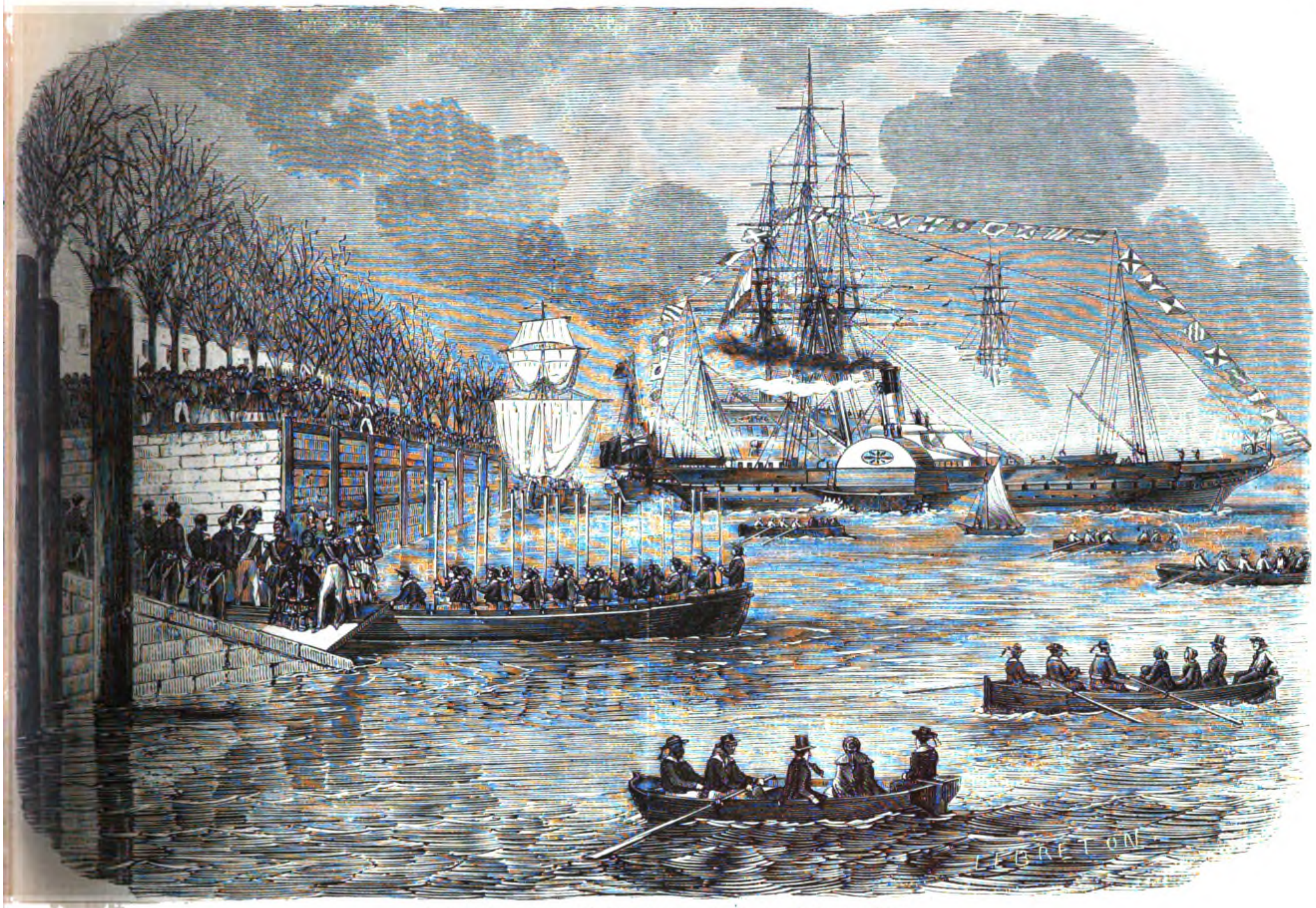
~~~ Aujourd'hui même, samedi, doit faire sa rentrée dans le monde musical et dans la renommée, celle que les capitales ont rapidement connue sous le nom déjà célèbre de Wilhelmine Clauss, et qui est aujourd'hui Mme Szarvady. La jeune et brillante pianiste se fera entendre dans les salons Pleyel, et bien des mains répondront à leur manière à l'œuvre agile, expressive et puissante de ces dix doigts de fée.

~~~ Il y a un certain scandale parmi les bibliophiles et hauts amateurs de curiosités. Un ouvrage historique, grand in-quarto, fut imprimé, il y a une dizaine d'années, par les soins d'un amateur dont l'ancêtre joue un rôle dans l'ouvrage, et tiré seulement à cinquante exemplaires numérotés avec précision de 1 à 50. Les curieux s'en emparèrent à très-haut prix, puisqu'il était admis que chaque exemplaire devait représenter tout au moins un cinquantième des frais d'impression. Depuis quelques années, les amateurs non pourvus faisaient une sorte de surnumérariat d'espérance et de désir, attendant la mort ou la ruine de quelque possesseur des rares exemplaires... et il ne faudrait rien savoir des passions dont les collectionneurs sont agités, pour n'être pas persuadé que lorsque, de loin en loin, un exemplaire apparaissait dans une vente, c'était un ardent *steeple-chase* pour le conquérir !

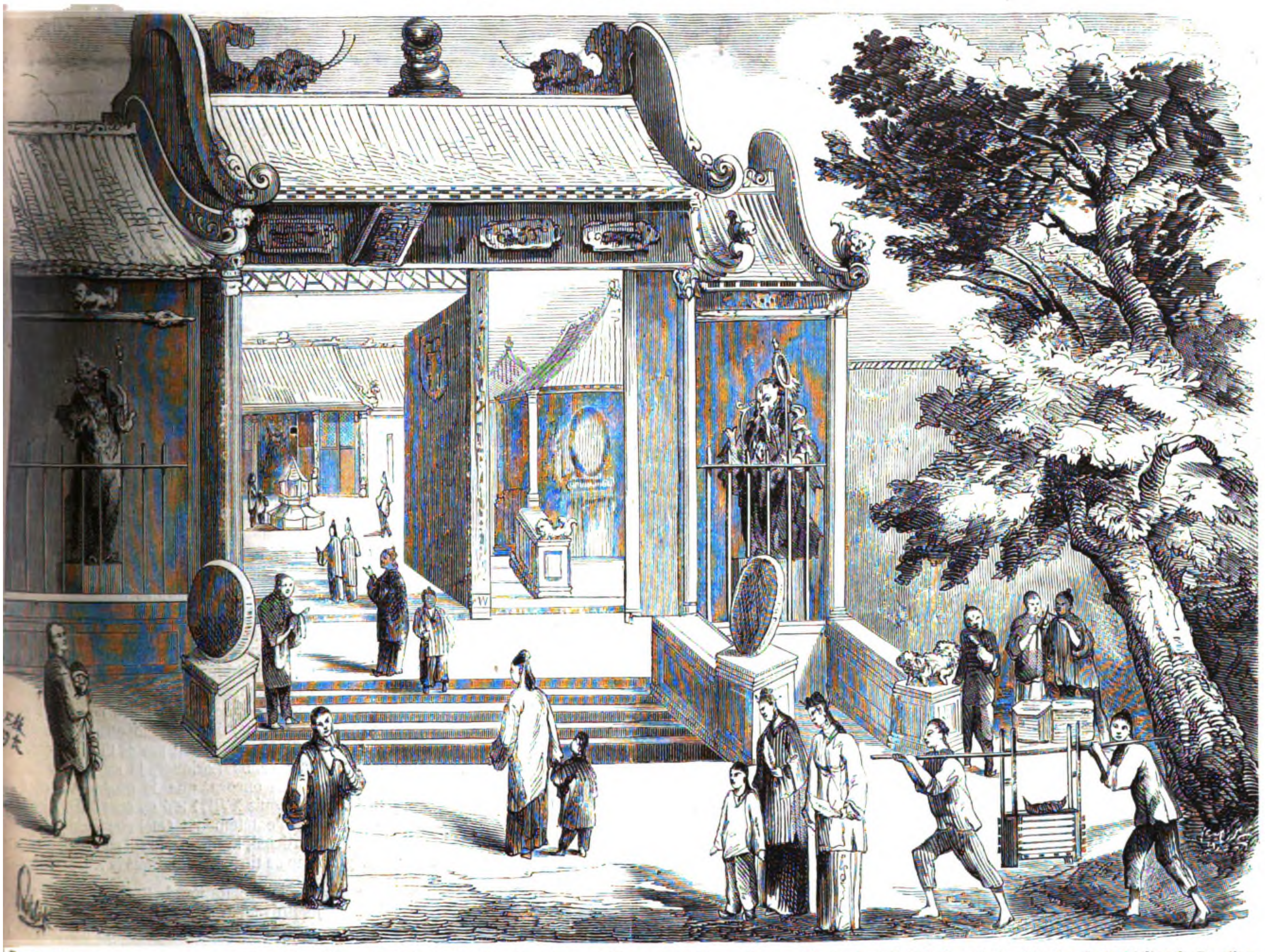
Or, voici ce qui arrive : plusieurs amateurs constatent qu'ils possèdent le même numéro d'ordre du précieux ouvrage ! On produit trois numéros 11, deux numéros 27, et cinq numéros 42 ! Qu'est-ce à dire ? Il faut bien croire qu'au lieu de 50 exemplaires seulement, l'amateur, ou plutôt le spéculateur, a fait tirer son ouvrage à plusieurs centaines d'exemplaires, réalisant ainsi, par une vente patiente et discrète, surtout à l'étranger, une somme considérable ! Cette fraude a essayé de se mettre à l'abri des récriminations par un petit mot caché à l'angle du verso du frontispice, où l'on voit un chiffre, qui varie de 1 à 10, suivi des lettres *ser*..., ce qui s'explique aujourd'hui, — il s'agit de *séries !* On suppose donc qu'au lieu d'être tiré à 50 exemplaires, l'ouvrage, en multipliant les séries par 10, l'a été à 500. Or, comme chaque exemplaire se vendait 120 francs, le bénéfice réalisé sur 450 exemplaires répandus, surtout à l'étranger, représente une somme de 54,000 francs indûment réalisée. Trois des dupes parisiennes parlent vivement d'un procès.

Mazarin fit bien mieux. Il faisait rechercher les libelles et les chansons qu'on fabriquait contre lui, et il les faisait vendre en secret. On a prétendu qu'à ce commerce, le cardinal avait gagné plus de 10,000 écus.

~~~ Bien que l'autre soir, une artiste, qui avait reçu une toute récente lettre de Mme Frezzolini, exprimât les doutes les plus vifs à cet égard, il ne paraît que trop vrai que cette pauvre et charmante femme, une grande artiste, est morte, se rendant à Mexico, après la dispersion de la compagnie italienne de New-York.

Erminia Frezzolini était fille de ce qu'on appelle en Italie un *basso-comico*, espèce de Laruette dans nos analogies. Enfant de la balle, comme on dit vulgairement, elle avait reçu une éducation toute musicale et théâtrale, destinée qu'elle était à une carrière pour laquelle une admirable organisation, et les dons les plus rares la vouaient plus encore que la tradition paternelle. Elle débuta, elle éclata, peut-on dire en 1837, et en 1838 elle était déjà célèbre. Elle épousa en 1840 un ténor nommé Antonio Poggi, renommé par ses aventures avec une bruyante voyageuse en *off* presque autant que par ses succès dans l'art. On racontait à Milan que le jour du mariage, l'étrangère avait cru pouvoir envoyer à la jeune épouse un bracelet de grand prix, que celle-ci renvoya avec fierté. Cette union ne fut pas heureuse. Peu d'années après, M. Poggi quittait le théâtre et se retirait dans sa palazzina de Bologne, tandis que Mme Frezzolini continuait laborieusement, mais aussi triomphalement, sa carrière lyrique.

D'une expressive et sympathique beauté, agitée d'une véritable âme d'artiste, douée d'un des plus merveilleux *soprani-sfogati* qu'on pût entendre, animée du plus haut sentiment lyrique et tragique, elle passionna pendant quinze ans les principales scènes de l'Europe dilettante, et réalisa bien souvent en Italie, à Londres, à Vienne, cette hyperbole que les Italiens appellent *fanatismo !* Élégante, distinguée, longtemps belle et d'une sorte de beauté élégiaque et touchante, elle passionna, elle émut, elle charma : on l'adorait !

Depuis quelques années, Erminia Frezzolini subissait les ravages de la trop bruyante musique dont l'Italie raffole depuis le silence prématuré, presque coupable, de l'illustre Rossini, et la disparition de Bellini et de Donizetti, à quelques égards ses adeptes. Les cris ont remplacé le chant, un peu par cette raison peut-être, que lorsqu'on n'a point de bonnes raisons à donner, on crie... et que les bonnes raisons, ce sont les mélodies. C'est Mercadante qui a commencé la ruine de la Frezzolini ; c'est Verdi qui l'a achevée. Depuis *I due illustri rivali* (Scala de Milan, 1839) jusqu'à l'Elvira d'*Ernani*, la pauvre femme avait tant créé de rôles, et les avait tant criés, que Paris ne connut, lorsqu'elle y arriva, il y a quatre ou cinq ans, que l'ombre d'elle-même. Il y avait dans sa personne physique la même exténuation que dans son organe, et ce n'était plus que par une sorte de merveilleux galvanisme, que de temps en temps, échauffée, passionnée, ardente, vibrante, elle retrouvait ces accents, ces éclairs, ces fusées qui enthousiasmaient le public. Et telle qu'elle était encore, dans sa langueur et son élégance, ses élans, ses soubresauts, ses défaillances, sa flamme et ses extinctions..., cette charmante femme et cette grande artiste enlevait son public, ravissait les femmes qu'elle avait toutes pour elle, et passionnait les connaisseurs, les délicats. Grande, vraiment grande artiste !

Sa mort ne nous a point étonné. On peut à son propos parodier un vers célèbre, et dire :

Quand ils ont tant de feu, ces cœurs la vivent peu !

Comprendrait-on une Malibran octogénaire ? Jamais ! Mme Sontag en est bien morte, elle aussi, de cet art et de ses fatigues. C'était pourtant une plus calme nature : telle la Pasta, qui, grâce à Dieu et par hasard, vit toujours, parce qu'elle fut plus méthodique qu'emportée, et qu'elle calcula la masse de feu et d'âme qu'elle devait raisonnablement donner chaque soir. Mais la Malibran ! mais la Frezzolini ! Dites à des femmes pareilles : « Si tu mets toute ta voix dans le finale, tu la perds ! Si tu mets toute ton âme dans cette scène, tu meurs... » Et fiévreuses, emportées, affolées de lyrisme, elles donnent et toute l'âme et toute la voix... et, un beau jour, elles tombent tout d'un coup, mortes avant quarante ans...

Et pauvres.

ANDRÉ.
~~~



Arrivée du prince et de la princesse de Prusse à Anvers.



Pagode l'*Hac-Chwang*, ou *Jos-House*, dans l'île d'Honan, vis-à-vis Canton, d'après un tableau exécuté par *Sunqua* (de Canton) tiré de la galerie chinoise du Dr Mallat de Bassilan.

Arrivée du prince et de la princesse de Prusse à Anvers.

S. M. le roi des Belges arrivait le mercredi 3 février à Anvers, avec LL. AA. RR. le duc de Brabant et le comte de Flandres ; il venait recevoir en personne le prince et la princesse Frédéric de Prusse, qu'une escadrille anglaise devait déposer, vers dix heures, sur les quais du grand port militaire de la marine belge. A son vif étonnement, il apprit que l'on n'avait aucune nouvelle de la division britannique... Le temps s'écoula, midi sonna aux belles horloges de la ville, et non-seulement le yacht anglais et son cortége naval n'étaient pas entrés dans l'Escaut, mais aucunes voiles n'étaient signalées en mer... L'inquiétude fit place à la surprise... Qu'était-il advenu ?

Il était advenu que la nature avait semblé s'associer aux regrets qu'éprouvait l'Angleterre à voir s'éloigner sa princesse, et qu'on eût pu dire qu'elle employait pour la retenir toutes les ressources météorologiques de son climat. Le temps, dont la sérénité avait si merveilleusement secondé toutes les solennités, avait changé subitement au moment du départ, l'atmosphère s'était chargée de vapeurs et avait enveloppé d'un voile de brouillards broché de neige la ville, comme disent les Anglais en parlant de Londres, et la Tamise. De là, mille précautions, partant mille retards, pour les steamers royaux, naviguant au milieu des embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, de tout gréement : gigs, canots, cutters, chaloupes, sloops, yachts coquets ou lourds chalands qui se pressaient sur la Tamise pour leur servir d'escorte. Si bien que le *Victoria and Albert* que montaient les jeunes époux n'avait pu quitter la pointe de Nore que le matin même. Il n'avait levé l'ancre qu'à deux heures après minuit.

Autre contrariété : une partie de l'escadrille royale ayant serré la côte de trop près, avait, quoique secondée par un temps favorable, touché sur un banc de galets. Si bien que la jeune princesse, pour peu qu'elle eût eu le caractère aventureux et l'esprit romanesque, aurait pu écrire à son père, comme le fils aîné du contre-amiral Eperon : « Mon père, ma première campagne commence bien ; nous avons eu le bonheur de faire naufrage, malheureusement, ce naufrage, nous l'avons fait sans tempête. »

Ces contre-temps furent cause que Leurs Altesses Royales n'arrivèrent à Anvers que le soir, vers quatre heures. Le roi Léopold et les princes ses fils se rendirent aussitôt à bord du yacht royal. Un quart d'heure après, l'élégante embarcation qui les y avait portés abordait le débarcadère, et déposait le roi des Belges et ses hôtes sur le riche tapis bleu dont la ville d'Anvers avait fait couvrir sa plate-forme et ses degrés. Sa Majesté et Leurs Altesses Royales montèrent presque immédiatement dans le train officiel et partirent aussitôt pour Bruxelles. Il résulta bien du retard quelques légères perturbations dans les fêtes, mais comme les intendants belges n'ont pas la susceptibilité de notre Vatel, on en fut quitte pour un dîner un peu moins délicat ; quant au bal, il n'en sembla que plus splendide.

LÉO DE BERNARD.

La Jeunesse,

Comédie en cinq actes et en vers, par M. Émile Augier.

M. Émile Augier vient de donner la consécration d'un nouveau succès dramatique au vote académique qui l'a fait asseoir dans un des quarante fauteuils. Si *la Jeunesse* n'a ni la force de *l'Aventurière*, ni l'originalité de *la Ciguë*, elle n'en est pas moins une œuvre remarquable, où l'on retrouve, au rayonnement d'un vers élégant et facile, les qualités qui recommandent ses pièces antérieures. C'est le décor du cinquième acte, ou plutôt de l'épilogue, que reproduit notre gravure. Ce site agreste, c'est le riant paysage où Philippe et Cyprienne trouvent, dans la douce activité des travaux champêtres, la richesse, si difficile à conquérir dans le tourbillon flétrissant, et le bonheur qui ne s'épanouit guère à l'éclat des lustres. Un de nos collaborateurs a dit que la poésie d'Émile Augier était un pot-au-feu auquel on avait ajusté une paire d'ailes. C'est vrai, en prenant le pot-au-feu pour le sentiment dont on l'a fait le vulgaire symbole : le bonheur domestique. Oui, c'est le sentiment de la famille poétisé, c'est la flamme du foyer, le babil de l'enfant ; c'est la fleur du jardin, l'ombre du verger, le parfum de la prairie ; c'est tout ce qui constitue l'atmosphère calme et sereine de ce *mentis otium et cordis*, le doux épanouissement des félicités de l'âme. Ce bonheur n'a pas, sans doute, le rayonnement brûlant du grand monde, encore moins l'éclat tapageur du demi... mais il a toutes les douces ivresses du cœur, toutes les splendeurs voilées de la vie intime.

FULGENCE GIRARD.

Souvenirs de Chine.

On sait que la petite ville d'Honan, située vis-à-vis de Canton, est au pouvoir des forces combinées de la France et de l'Angleterre. Sa position démontre son importance. On comprend le rôle qu'elle pourrait jouer entre les mains des Européens. Elle commanderait le Choo Kiang, artère principale des provinces du sud de l'Empire. Sur cette île est situé *Hae-Chwang*, le magnifique temple que les étrangers ne manquent jamais de visiter, et qu'ils appellent *Honam* et *Jos-House*, du mot portugais *Deos* ! Dieu, et d'un mot anglais qui signifie : maison, édifice.

Nos promenades en Chine, dans les environs de *Sang-Ching*, capitale de cette province, furent le plus souvent faites en compagnie de M. Robert Morisson, interprète érudit et zélé, de M. C. Elliot, esq., intendant du commerce anglais en Chine. C'est avec lui que nous partîmes de la *factorerie française*, que nous habitions, un beau jour d'été, pour nous embarquer—à travers les barbiers forains et les marchands de comestibles de la place, — à quelque distance à l'est, sur un *tanka-boat* dirigé à la godille par une femme dont les jeunes enfants portés sur le dos ou tournant à ses côtés, avec une énorme gourde attachée sur la poitrine, demandaient le *cumsha* ou cadeau aux étrangers. Ce mot, et *can do* dont on se sert à chaque instant à Canton sont les premières expressions que les Chinois savent employer dans leurs relations avec les étrangers, qu'ils appellent cependant des diables. Nous fûmes témoins de l'important service que rend à ces pauvres créatures ce simple appareil de sauvetage ; voici comment. Non loin de notre légère embarcation, deux *tankas*, parmi les milliers qui traversent sans cesse cette rivière, se rencontrèrent. Un de ces enfants qui, comme leur mère, n'ont pas d'autre habitation que ces espèces de *youyou*, ayant été jeté à l'eau par la secousse vint, emmené par le courant, mais flottant sur l'eau, effleurer notre bord. Il fut immédiatement retiré et sauvé à l'aide d'un crochet passé sous sa ceinture. Cette aventure, si émouvante pour nous, qui parut toute naturelle à ces *tankalères*, leur valut un schelling, pièce trois cents fois plus forte qu'un sapèque, monnaie de Toutenague que paye un Chinois pour traverser la même rivière, ou le pauvre pour manger un peu de riz cuit à l'eau, son pain habituel.

J'avais été touché de l'événement, et j'écoutais à peine ce que, pour me préparer à notre visite, me résumait spirituellement mon aimable *cicerone*, par le chiffre du nombre des temples qui existent à Canton, et dont le plus remarquable est celui que nous allions examiner en détail. J'étais, d'une part, distrait par ce merveilleux spectacle de la rivière de Canton, sillonnée par plus d'embarcations que pas un fleuve du monde, et sur laquelle vivent en famille dans des bateaux, villes flottantes, plus de cent mille créatures auxquelles la terre refuse un asile que leur défend la prévoyance du gouvernement chinois ; j'admirais, d'autre part, la belle végétation des îlots assis sur ce fleuve majestueux qui, avec ses affluents, est une des ressources alimentaires, commerciales et industrielles de nombreuses et importantes provinces. Midi, lorsque M. Morisson me fit apercevoir, dans un crique à l'ouest, les jardins si justement vantés de Fa-tie. Ils sont si remarquables que la Société d'horticulture de Londres, disait-il, émue de la découverte de plusieurs plantes faite par des résidents à Canton et expédiées en Angleterre, y avait envoyé un jardinier fleuriste. Les Chinois, d'après les nombreuses demandes faites par les étrangers qui chargent de plantes les ponts de leurs navires dans la saison favorable, se sont adonnés à la culture de ces jardins, où nous avons admiré, par exemple, ces prodigieux chênes nains, âgés de trente ans, que l'on place en Europe sur des cheminées, dans des pots de fleurs, comme ornements de certains salons. Semblables à ces pieds atrophiés que nous avons vu voir, triste apanage des Chinoises nobles, l'aspect de ces essences végétales rabougries n'a du moins rien d'au[...] repoussant que ces pieds-bots mondains.

Pendant cette conversation pleine d'intérêt, que nous voudrions transcrire, nous touchâmes près du débarcadère. Nous descendîmes sur l'île d'Honan au moment même où, au son étourdissant des gongs, venait s'embarquer, sur une jonque de guerre richement pa[...] et remarquable de légèreté, le *foo-yuên* ou *seun-foo*, [...] que nous traduisons ordinairement par lieutenant gouverneur. Ce fonctionnaire peut, dans certains cas, prendre l'initiative des mesures les plus importantes. L'agitation était manifeste à terre, tant sont grands, je ne dirai [...] seulement le respect, mais la terreur que porte avec [...]

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

II

Trois Hommes d'État.

(*Suite.*)

En ce moment, l'huissier annonça :

— Son Excellence le grand chambellan.

Et la figure souriante du prince de Bénévent apparut derrière celle de l'huissier.

Peut-être, des trois personnages mandés par l'empereur, celui dont le cœur battait le plus fort était-il M. de Talleyrand ; mais, à coup sûr, c'était celui qui se présentait de l'air le plus souriant.

Napoléon le regarda avec une espèce de frissonnement nerveux, puis étendant la main pour qu'il ne pénétrât point plus avant dans son cabinet :

— Prince de Bénévent, lui dit-il, je n'ai que deux mots à vous dire. Ce que je déteste le plus au monde, ce ne sont point les gens qui me désavouent ; ce sont ceux qui, pour me désavouer, se désavouent eux-mêmes. Vous répandez partout que vous êtes étranger à la guerre d'Espagne. Étranger à la guerre d'Espagne ? j'ai les lettres dans lesquelles vous m'adjurez de recommencer la politique de Louis XIV ! Monsieur de Talleyrand, le manque de mémoire est un grand défaut à mes yeux : vous me renverrez demain votre clef de chambellan, qui non-seulement est destinée, mais encore donnée d'avance à M. de Montesquiou.

Puis, sans ajouter un mot, sans congédier le prince, sans prendre congé de lui, Napoléon sortit par la porte qui conduisait à l'appartement de Joséphine.

Et maintenant, on se rappelle que, dans cette même nuit, Napoléon avait dit à Cambacérès qu'il serait avant la fin d'avril sur le Danube avec quatre cent mille hommes ; voilà pourquoi, le 17 avril, au matin, toute la population de Donauwerth encombrait les rues et les places de la ville.

Elle attendait Napoléon.

III

Les Jumeaux.

Vers neuf heures du matin, un grand mouvement se produisit dans la foule, et des cris, courant comme une traînée de poudre de l'extrémité de la rue Dillingen vers le centre de la ville, annoncèrent qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire.

Ce qui arrivait, c'était un courrier vêtu de ve[...] galonné d'or, précédant la voiture de l'empere[ur] laquelle venait à une demi-lieue derrière lui.

Il franchit rapidement la rue de Dillingen, fais[ant] signe avec son fouet, afin que l'on s'écartât dev[ant] lui ; puis il s'engagea dans les rues tortueuses [qui] montent vers la haute ville, reparut sur la place [du] Château, et s'enfonça sous la porte massive de l'[an]cienne abbaye de Sainte-Croix, devenue palais ro[yal].

C'était là que les logements avaient été prépa[rés] pour l'empereur, et qu'attendait le major gén[éral] Berthier.

L'arrivée du courrier n'apprenait, au reste, rie[n de] nouveau, au prince de Neuchâtel : armé d'une ex[cel]lente lunette de campagne, et monté sur la pl[ate-]forme de l'abbaye, il avait, dix minutes avant l'arr[ivée] du courrier, reconnu les voitures impériales, s'av[an]çant à fond de train par la grande route.

Le 9 avril, l'archiduc Charles avait fait parver[nir à] Munich la lettre suivante, adressée au *général en [chef] de l'armée française :* — la lettre ne portait p[as] d'autre suscription : était-ce l'empereur Napoléon [que] l'archiduc Charles désignait par ce titre, et, pour[quoi,] comme pour l'abbé Loriquet, le marquis de Bu[ona]parte n'était-il encore que le général en chef [de] S. M. le roi Louis XVIII ? S'il en était ainsi, l'arch[iduc] y mettait de l'entêtement ! Quel que fût le généra[l en] chef, le maréchal, le prince, le roi ou l'empereur [qu'il] désignât par ce titre, voici ce que la lettre conte[nait] :

« D'après la déclaration de S. M. l'empereur d['Au]triche, je préviens monsieur le général en che[f de] l'armée française que j'ai l'ordre de me porte[r en] avant, avec les troupes placées sous mon comma[ndement]

[1] Voir les numéros des 2 et 9 janvier.

l'escorte dictatoriale (vrais licteurs) qui accompagne partout le pouvoir dans l'Empire Céleste. Notre hardiesse à repousser cette foule avec nos bâtons, sans lequel il était recommandé par les Anglais de ne jamais sortir des factoreries, nous valut de cette foule les épithètes flétrissantes de *fan-kouey* et celles bien plus odieuses de *tou na ma*, seule phrase que je retrouve sur mes notes et dont le discret Robert Morisson me refusa l'interprétation. Les enfants criaient, les femmes fuyaient, les chiens aboyaient, et, tous deux, nous faisions bonne contenance, comme si nous n'eussions rien compris à toutes ces démonstrations, qu'on nous dit être plus hostiles qu'à l'ordinaire, et contre lesquelles nous opposâmes, toujours à l'exemple des Anglais et d'après leur avis, ce grand principe, me dit Morisson, de leur fortune et de leur prépondérance dans le monde : *Audaces fortuna juvat.*

Disons que les plus belles campagnes, parmi lesquelles on compte de charmants villages, entourent le monument et les jardins murés de *Hae-Chwang*, où nous allons entrer. Nous laisserons de côté quelques petits incidents qui manquèrent faire porter la faute, à nous innocents de toute contrebande d'opium, des arrestations qui venaient d'être faites par ordre du *foo-yueu* ou par le *hae-kwan*, chef de la douane. D'où provenaient tous ces malheurs? Gardons-nous d'examiner cette question, savoir : si, en effet, le concours des nombreux étrangers a causé l'affaiblissement extrême de la moralité dans des populations amenées à un trafic interlope; et, sans nous arrêter à la description de ces *chow-chow*, échoppes de comestibles en plein vent, et de ces personnages fervents que le tableau de l'artiste chinois représente, entrons avec le lecteur dans ce monument sur la porte duquel nous lisons, en caractères chinois, grandes capitales, *Hae-Chwang*, nom du temple d'Honan, de la splendide pagode.

Ici se présentent à nos yeux une grande étendue de terrain et des détails remarquables, intéressants, dont nous ne donnerons qu'une partie dans cette communication; des limites trop restreintes nous interdisent le pittoresque que nous pourrions y jeter. Pendant que nous étions sous cette porte, nous examinâmes avec intérêt deux statues colossales effrayantes peintes de diverses couleurs. Ce sont les figures des guerriers déifiés ; elles sont placées l'une à droite et l'autre à gauche et gardent, — jour et nuit, — avec l'œil qu'elles ont au front surtout, l'entrée des cours intérieures.

Nous passâmes rapidement à travers une de ces cours pour entrer dans le palais des *quatre grands Rois célestes*, images des anciens héros. En avançant plus loin, un large sentier nous conduisit *au grand et puissant Palais*, monument le plus remarquable des pagodes de la province.

Nous sommes maintenant dans ce sanctuaire d'où les profanes doivent ordinairement se tenir éloignés, vis-à-vis des trois précieuses statues de Bouddha, représentant le présent, le passé et l'avenir de ce dieu. La salle où sont ces images a cent pieds carrés environ et contient de nombreux autels et des statues. Elle est occupée par des bonzes, dont l'un nous fit les honneurs de l'édifice en conversant avec le savant sinologue qui m'interprétait tous ces renseignements précieux. C'est là que se disent journellement les vêpres, de midi à cinq heures. Plus loin, il nous fit visiter d'autres salles remplies de statues parmi lesquelles se trouve celle de la *déesse de la Miséricorde*, qui est certainement la plus remarquable.

Après être entré dans les dépendances intérieures du temple, on voit, à droite, une longue série de chambres dont l'une est affectée à l'imprimerie des bonzes et les autres ne sont que d'étroites cellules. Nous visitâmes aussi les stalles ou parcs destinés aux porcs et aux volailles. Les premiers sont des monstres, si on les compare même à ceux qui ont été exhibés au palais de l'Exposition et dont les dimensions parurent si colossales. Ils sont apportés et offerts par des Chinois qui viennent adresser ou payer des vœux aux divinités qui habitent le *Jos-House* et auxquelles ils offrent aussi des *jos-stiks* ou petits bâtons qui exhalent en brûlant une odeur de bois de sandal. Ces animaux meurent d'obésité et n'en sont pas moins mangés par les Chinois, qui, comme on le sait, ont l'habitude, quoique amateurs des mets les plus exquis, tels que les nids d'hirondelles, les ailerons de requin, les œufs de Péking dont le jaune est noir, comestibles dont nous avons mangés à de grands dîners officiels, ont l'habitude, disons-nous, de manger aussi des rats d'égout, desséchés, fumés comme nos jambons, et pendus en ordre dans les boutiques, ainsi que des gigots de chien qu'on se fait découper au marché. Nous les avons plusieurs fois marchandés sans oser les prendre, vaincus par les cris de ces malheureux animaux exposés sur la place, dans des cages, comme nos timides lapins. Telle est la destinée que l'on fait à ces serviteurs, après les avoir employés pendant la vigueur du jeune âge à des travaux utiles et à brouetter dans de petites voitures à voiles des ustensiles et des denrées. Il va sans dire que, comme les jeunes moutons, les jeunes chiens sont de premier choix.

Enfin, passant à gauche, près d'une autre rangée de chambres, on trouve le pavillon renfermant la statue de *Kwan-Foo-Tsze* (le demi-dieu de la guerre); puis, un salon pour recevoir les visiteurs, où nous fîmes une pause et où notre bonze nous offrit, selon l'usage, une petite élégante tasse de thé sans sucre. Cette attention mériterait une courte digression que nous ne pouvons faire ici. Nous vîmes aussi le trésor, la chambre de retraite où est *Te-Tseang-Wang* (le roi des ombres). Enfin, nous passâmes, pour tout voir, près de la chambre du chef des bonzes près de la salle à manger et de la cuisine.

Quel tableau saisissant, quel roman historique bien digne de captiver l'attention de tous les amateurs de nouvelles intéressantes, l'esprit de nos romanciers n'eût-il pas créé, dans cet asile du mystère, de la capitale du Quangtung, qu'arrose, la rivière des Perles, plus mystérieuse encore, s'il leur était donné d'invoquer, avec nos souvenirs émouvants, les vieilles chroniques du *roi des ténèbres* que nous avons rapportées de ces pays encore si fabuleux pour nous ! Quel intérêt attachant et incomparable ne ressortirait-il pas de cette petite île d'Honan, dont le nom seul est une légende, dans la province des éventails et de la porcelaine, comme on l'a dit quelquefois par ironie, en oubliant que c'est en Chine aussi qu'a été découverte et la poudre à canon et la boussole, et enfin, l'imprimerie stéréotype et les planches, modèles élémentaires de tous nos ouvrages illustres.

De l'intérieur du monument, nous fûmes conduits par notre interlocuteur dans un grand et assez beau jardin, au bout duquel est un mausolée où reposent les cendres des bonzes brûlés après leur mort. Près de là, nous entrâmes dans la fournaise où l'on consume les restes des ministres de la religion de Bouddha, dont les cendres sont placées dans des jares et déposées dans une petite cellule jusqu'au moment de l'ouverture annuelle du mausolée, où on les dépose. Non loin, se trouvent les tombes des personnes qui peuvent verser l'argent nécessaire à leur sépulture.

Cent soixante-quinze bonzes, qui vivent de cette propriété, de leurs propres revenus et des offrandes qu'on leur adresse, habitent le temple d'Honan. Ce n'était primitivement qu'un jardin particulier; maintenant, grâce à *Che-Yue*, qui le dédia à Bouddha, en lui donnant le nom de *Temple des dix mille automnes*, c'est le plus grand et le plus renommé des établissements religieux de Canton.

Il se faisait tard, après avoir donné le *chin-chin* l'une des plus affectueuses salutations chinoises qui s'expriment par ce mot et en plaçant sur la poitrine les mains l'une dans l'autre), nous jetâmes un dernier regard sur *Hae-Chang*, et nous reprîmes notre *tankalère*; nous n'avions pas de temps à perdre, car il fallait nous rendre à Canton pour l'heure du grand dîner chinois, donné en l'honneur de l'amiral Laplace, par le Haniste *Ming Koua*, excellent convive, un peu anglaisé, mais le plus *chin-chin* (poli) gentilhomme qu'ait jamais porté le sol de l'Empire des fleurs.

Cependant, nous ne perdîmes pas l'occasion de faire une pointe, avec un *fary-boat* (joli bateau), vers l'île appelée Folie-Française, située dans la rivière au sud de Canton, charmante oasis, délicieuse petite corbeille de verdure flottant sur l'eau, revêtue de murailles coquettes et bien découpées, et parée d'une espèce de petit clocher semblable à ceux de nos villages.

C'est là que M. Morisson apprit, d'un marinier, qu'une exécution avait eu lieu à *Teen-tsze-ma-taou*, champ des supplices placé vers la porte du Sud, près de la rivière, non loin de notre bateau. Anglais et Français de bonne foi, nous jetâmes un coup d'œil d'horreur et à la fois de regret sur cette terre des exécutions criminelles, qu'un sentiment de curiosité nous eût portés à visiter (sentiment si nécessaire au voyageur qui, comme nous, a toujours voulu tout voir), si nous n'eûmes appris que les hommes exécutés qui venaient d'être pris à Honan, presque devant nous, avaient été jugés, convaincus et décapités pour avoir vendu, fait fumer et manger de l'opium. — *Auri sacra fames!*

J. MALLAT DE BASSILAN.

Salle de l'Opéra.

(Quatrième acte du *Prophète*.)

La mise en scène compte peu de décors qui puissent être comparés à celui du quatrième acte du *Prophète*. Ce sont toutes les splendeurs du culte unies à toutes les magnificences du rang suprême. L'intérêt dramatique de la situation vient encore relever la pompe du spectacle. Le *Fils du ciel* est là, entouré de la multitude de ses sectaires, dans l'exercice et en quelque sorte dans le nimbe de son pouvoir sacerdotal, quand, reconnu par sa mère, il se voit menacé d'être précipité de ce faîte suprême par le poignard de ceux qu'il abuse.

Au moment où les brillants débuts de M[lle] Artot donnent un nouvel éclat au rôle de Fidès, il nous a paru d'une actualité saisissante de représenter à la fois et cette scène d'un intérêt si puissant, et cette salle du grand Opéra qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

M. VAUVERT.

---

ment, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance. »

Cette lettre était datée du 9 ; le 12, au soir, l'empereur Napoléon, en ce moment aux Tuileries, avait été informé par une dépêche télégraphique de ce commencement d'hostilités.

Il était parti le 13, au matin, et, le 16, il était arrivé à Dillingen, où il avait trouvé le roi de Bavière, qui avait abandonné sa capitale et s'était retiré d'une vingtaine de lieues en arrière.

Fatigué de soixante et douze heures de marche, Napoléon s'était arrêté à Dillingen, pour y passer la nuit, et avait promis au roi fugitif de le ramener avant quinze jours dans sa capitale.

Puis, le matin, avant sept heures, il était reparti, et, voulant sans doute rattraper cette nuit perdue, il arrivait à toute bride.

Il passa comme un éclair à travers les rues, gravit la rampe de la montagne sans ralentir le pas de ses chevaux, et mit enfin pied à terre dans la cour du château, au bas du perron, où l'attendait le major général.

Les compliments étaient courts avec Napoléon ; il laissa tomber un : « Bonjour, Berthier ! » que le prince de Neuchâtel ramassa en grognant et en rongeant ses ongles comme d'habitude, fit un signe de la main au reste de l'état-major, et, guidé par une dizaine de domestiques posés en jalons, il s'élança vers l'appartement qui lui avait été préparé.

Une grande carte de Bavière où chaque arbre, chaque torrent, chaque vallée, chaque village, chaque maison même, étaient indiqués, l'attendait, tout ouverte, sur une immense table.

Napoléon courut à la table, tandis qu'un aide de camp ouvrait et déposait sur un guéridon le portefeuille de voyage, et que le valet de chambre tirait le lit de son enveloppe de cuir et le dressait dans un coin même du salon.

— Bien, dit-il à Berthier en posant le doigt sur Donauwerth, c'est-à-dire sur le lieu même qu'il habitait; êtes-vous en communication avec Davoust ?

— Oui, sire, répondit Berthier.

— Avec Masséna ?

— Oui, sire.

— Avec Oudinot ?

— Oui, sire.

— Tout va bien, alors. Où sont-ils ?

— Le maréchal Davoust est à Ratisbonne, le maréchal Masséna et le général Oudinot sont à Augsbourg ; des officiers envoyés par chacun d'eux attendent Votre Majesté pour lui donner des nouvelles.

— Avez-vous envoyé des espions ?

— Deux sont déjà revenus : j'attends le troisième, le plus habile.

— Qu'avez-vous fait ensuite?

— Je me suis, autant que possible, conformé au plan de Votre Majesté, qui est de marcher droit de Ratisbonne sur Vienne, par la grande route du Danube, en confiant au fleuve les malades, les blessés, toute la partie pesante de l'armée enfin.

— Bon ! les bateaux ne nous manqueront pas : j'ai fait acheter tous ceux que l'on a pu trouver sur les rivières et les fleuves de la Bavière, et ils doivent descendre dans le Danube au fur et à mesure qu'ils en franchiront les affluents ; ensuite, j'ai pris douze cents de mes meilleurs marins de Boulogne, pour le cas où nous aurions quelque bataille à livrer dans les îles. Vous avez fait acheter des pelles et des pioches?

— Cinquante mille ; est-ce assez ?

— Ce n'est pas trop... En somme, qu'avez-vous ordonné depuis le 13 au soir que vous êtes ici?

— J'avais d'abord ordonné de concentrer toutes les troupes sur Ratisbonne...

— N'avez-vous pas reçu ma lettre qui vous ordonnait, au contraire, de tout réunir à Augsbourg ?

— Si fait ; j'ai, en conséquence, donné contre-ordre à Oudinot et à son corps d'armée, qui étaient déjà en route ; mais j'ai cru devoir laisser Davoust à Ratisbonne.

— Alors, l'armée est partagée en deux masses, l'une à Ratisbonne, l'autre à Augsbourg?

— Avec les Bavarois entre elles deux.

— Y a-t-il eu choc sur un point ou sur un autre?

— Oui, sire, à Landshut.

— Entre?...

— Entre les Autrichiens et les Bavarois.

— Quelle division ?

— La division Duroc.

— Les Bavarois se sont-ils bien conduits ?

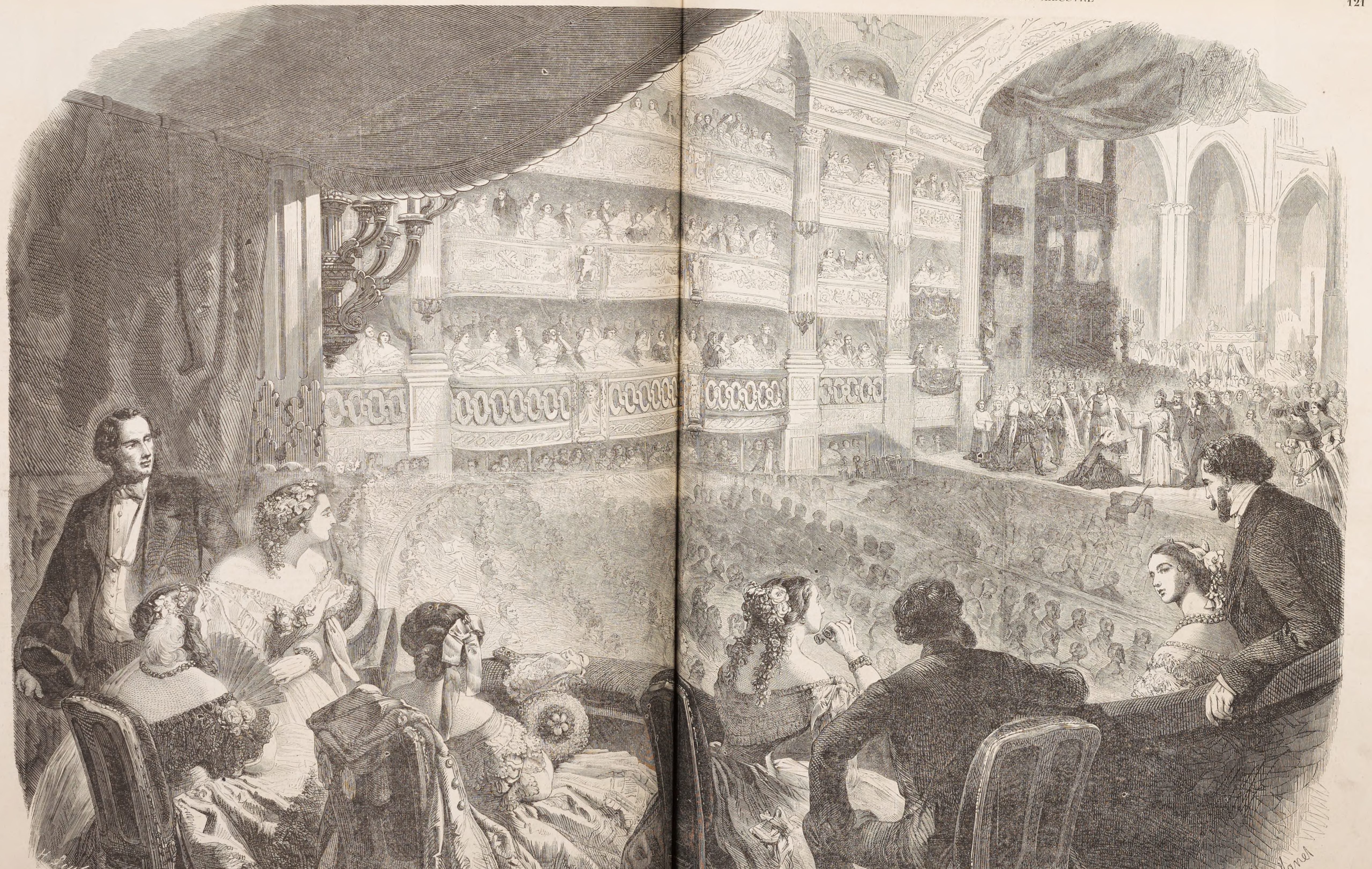
— Parfaitement, sire ; cependant, ils ont été obligés de se replier devant des forces quadruples.

— Où sont-ils en ce moment ?

— Là, sire, dans la forêt de Dürnbach, protégés par l'Abens.

— Au nombre de combien?

— Au nombre de vingt-sept mille, à peu près.



Salle de l'Académie impériale de Musique (Grand-Opéra). — Représentation du *Prophète* (quatrième acte).

Représentation du *Prophète* (quatrième acte).

e le président de
Brunel lui-même.
Bouquet offert e s'agit pas, il est
à S. ux vaisseau-école
le la Concorde, et
Gênes est la ville de l'a jamais, que je
pas seulement ses se e pensée le pren-
parfums dans cette s du puits de Passy,
qu'à leurs feuilles; c ent. Et cependant
des et ses corbeilles. curieux sont allés
c'est celle de monte it avec intérêt les
gnifiques bouquets nsiait sur le travail
Cela a donc été une quelques mois, arri-
Paris vient de voir la pur. Puis, un beau
Mme la marquise de ts assez communs
nier, à l'empereur et les versions les
énorme bouquet offe es ont couru sur
montaises, comme u il ne s'était jamais
sympathie de la prot le dire, pendant
rée dans la soirée bile et inconstante
circonférence de 1m,2 le puits de Passy
ont souscrit et dont n heure, il faut l'es-
ode du poëte sarde l stacle qui retarde
nent cette gracieuse i et utile et impor-
unies aux fleurs de l re, de faire com-
tion même du bouqu s'était présenté.
profondeur, le tu-
poussée des terres,
s'étant retréci, la
Serto di sp médier au mal, on
Eugenia, al c iqué, à faire péné-
Oh! se di qu in et les tubes pri-
L'aura lenir etirer; mais cette
Pensa che n omplir dans d'heu-
Anche il tuo ée, malgré toutes
s éboulements, et,
Noi pur di x grands moyens.
E le due vite été:
Più assai che ètres de diamètre
Siam spose e e sonde et serait
Eugenia, Eu e éboulée. Or, au-
E pure il no terminé jusqu'au
E là, pros soit mené à bonne
Preghiam ch t, il a fallu pro-
D'ogni dolor intenir les terres,
Angiolo di p velage consiste en
E il trono e aisseur, de 1m25 de
Come la tua le 3,500 kilogram-
échafaudages, ils
lorsque le dernier
. . . . ironne supérieure,
Tu peux les pla on relie au précé-
Ces fleurs dont t et ainsi de suite.
Leurs parfums ont été amenés sur
Celle qui est, co et à l'heure qu'il
Un produit Qu'on s'imagine la
Ah! nous avons ration aura exigée;
Qui tiens deux e 5,000 kilogrammes
Car, nous aussi, e, la poussée des
Et des épouses e e puits terminé, et
Eugénie, tes ala qu'en dessous des
Nos cœurs les re sera repris, et, dès
n parviendra sans
Aujourd'hui, ag s quelques mètres
Nous le prions d aquifère à laquelle
L'oubli de toute ent un aliment qui
Et le trône où tu CURIAME.
Resplendira dou

chiennes s'engager
— Et l'archiduc, dant que Votre Ma-
— Entre l'Isar et l ai à Donauwerth,
tellement couvert, ques, je suis parti et
seignements positifs.
— Faites entrer l' pas grand'chose;
maréchal Davoust. tu sais.
Berthier transmit l'autres questions.
ouvrit une porte, et
chasseurs à cheval, ple.
vingt-six ans. le ces questions-là
L'empereur jeta su
rapide, et fit un sign on état, sire.
sible de voir un plus de pas mieux que
— Vous venez de lemagne.
l'empereur. espérée contre les
— Oui, sire, répon attre et de l'humi-
— A quelle heure
— A une heure du proverbe du ma-
— Vous êtes envo faut que la guerre
— Oui, sire. ais ils aimeraient
— Dans quelle situa es autres. C'est au
départ. anchir des princes
us.
— Sire, il avait av
terie, une division
cavalerie légère. vement de mépris.
— En tout?... i j'étais battu par
— Cinquante mille
ment, les généraux Na
cavalerie et une portio apoléon; par con-
néral Demont, avec lieu.
grand parc, ont pris l

Bouquet offert par les dames piémontaises à S. M. l'impératrice.

Gênes est la ville des fleurs, même en hiver. Ce ne sont pas seulement ses serres qui sont pleines d'éclat et de parfums dans cette saison où nos arbres ont perdu jusqu'à leurs feuilles; ce sont ses bosquets, ses plates-bandes et ses corbeilles. Elle possède une autre industrie, c'est celle de monter ces fleurs en bouquets, en si magnifiques bouquets que cette industrie est presque un art. Cela a donc été une pensée toute naturelle que celle dont Paris vient de voir la réalisation gracieuse.

Mme la marquise de Villamarina a présenté, lundi dernier, à l'empereur et à l'impératrice des Français, un énorme bouquet offert à Sa Majesté par les dames piémontaises, comme un témoignage de leur joie et de leur sympathie de la protection providentielle qui l'a entourée dans la soirée du 14 janvier. A ce bouquet, d'une circonférence de 1m,25, était jointe la liste des dames qui ont souscrit et dont nous publions les noms, ainsi qu'une ode du poëte sarde Prati. Voici les strophes qui terminent cette gracieuse inspiration lyrique, fleurs de l'art unies aux fleurs de la plage ligurienne, selon l'inscription même du bouquet :

. . . .

Serto di spine ascose,
EUGENIA, al crin tu annodi :
Oh! se di queste rose
L'aura lenir lo puo,
Pensa che nacquer dove il Dio dei prodi
Anche il tuo Sir creo.

Noi pur di Te che tremi,
E le due vite hai care
Più assai che diademi,
Siam spose e madri al par;
EUGENIA, EUGENIA, il tuo dolente altare
E pure il nostro altar.

E là, prostrate a Dio,
Preghiam che in Te discenda
D'ogni dolor l'obblio,
Angiolo di pietà,
E il trono e il fato della Francia splenda
Come la tua beltà.

. . . .

Tu peux les placer sur ton front
Ces fleurs dont nous avons ôté les épines!
Leurs parfums ne sauraient incommoder
Celle qui est, comme elles,
Un produit de Dieu!

Ah! nous avons tremblé pour toi,
Qui tiens deux existences unies à la tienne!
Car, nous aussi, nous portons le double diadème
Et des épouses et des mères!
Eugénie, tes alarmes quotidiennes,
Nos cœurs les ressentent comme toi!

Aujourd'hui, agenouillées devant Dieu,
Nous le prions de t'accorder
L'oubli de toutes les douleurs,
Et le trône où tu es assise
Resplendira doublement de ta rare beauté!

L'adresse suivante, imprimée luxueusement en style lapidaire, accompagnait la liste ci-après des dames qui adressaient cette offrande à Sa Majesté :

« A Eugénie, impératrice des Français,
les dames italiennes du Piémont,
le 14 février 1858,
offrirent l'hommage de ces fleurs,
témoignage de sympathie pour ses rares vertus;
d'admiration pour son héroïque courage;
de félicitation pour l'heureux salut des époux souverains
dont la France et l'Europe
apprirent avec émotion le terrible péril
Du 14 janvier 1858.

O fleurs aventureuses,
si vous êtes répandues sur son berceau,
apprenez à prononcer le doux nom d'Italie
à l'auguste Enfant
à qui Dieu a daigné conserver le sourire de sa Mère.

Voici cette liste :

Mesdames :

La comtesse Joséphine Alfieri, née de Cavour. — Bertola, née Bocca. — La marquise Irène Della Rocca, née de Castiglione, dame de feue S. M. la reine Adélaïde. — Louise Denina, née Baricalla — La comtesse Jeanne de Lamarmora, épouse du ministre de la guerre. — La marquise Julie de Rora, née Visconti d'Aragona. — La marquise Marie de San-Germano, née de Gropallo. — La comtesse Joséphine Franzini, née Vinay. — Juva, née Bertetti — La comtesse Magnocavallo de Varengo, née Chionio Nuvoli di Thénezol. — Madeleine Montagnini, née Gervasio. — La comtesse Olivieri, veuve Solaro di Villanova, née de Montiglio, dame d'honneur de S. M. l'Impératrice Eugénie. — Rey, née Cardone. — Élodie Voli, née Capello.

La comtesse d'Agliè, née Boyl, dame de feue S. M. la reine Adélaïde. — Eugénie Aliora, née Calandra. — La comtesse d'Alte, épouse du ministre de Portugal. — Louise Baricalla, née Sacchetti. — Joséphine Belli. — La comtesse Henriette Beltrami. — A. Bianchi, née Magnan. — Camille Bianchi. — La comtesse Biscaretti, née de Breteuil. — Victoire Bonelli, veuve Cobianchi. — Annetta Bottaco, née Pirzio. — La marquise Boyl de Putifigari, dame d'atours de feue la Reine mère. — Antoinette Branchinetti, née Tosi. — La marquise Brianzone de San-Tomaso, née Sannazzaro, dame d'atours de feu la reine Adélaïde. — Efisia Cabiati. — Calcagno, née Cavalchini. — La comtesse Calori di Vignale, née Berton de Sambuy, dame du palais de feu la reine Marie-Adélaïde. — Mademoiselle Ursule Canina. — Marianne Capra. — Henriette Castellani. — Amélie Cayre, née Annaratone. — Amélie Ceriana, née Calandra. — Pauline Ceriola, née Dapicco, — Nina Cervil, née Giulini. — Joséphine Chera, veuve Giani — La comtesse Anne Cigala, née Bacon. — Marguerite Cigolini, née Antona. — Caroline Cobianchi, née Ganora. — Thérèse Colla, née Cordero. — Marceline Cotta-Ramusino. — Rosalie Crosa, née Granello. — Sophie Cugiani, née Vinay. — Laurence Deferrari, né Grillo. — La comtesse Delphine Degronaud de Rougemont, née Dumont. — Sabine Demarchi. — Despine, née de Garbillion. — La comtesse de Castagné, née Asinari di Bernezzo, dame de palais de feu la reine Adélaïde. — La comtesse de Clavesana, née Balbiano. — La comtesse de Salmour, née de Grammont. — La comtesse de San-Marzano de Caraglio, née de Capre. — La comtesse Gabrielle de Sannazzaro-Natta, née Caron de Briançon de San-Tommaso. — La comtesse T. de Villanova. — Alexandrine Dumontel. — La baronne du Port, née de Châteauvillard. — Charlotte Enrico, née Rochis. — La marquise Isabelle Faussone de Montaldo, née Cacherano della Rocca Challant — La marquise Licinie Faussone di Montaldo Challant, née Castelnovo des Lanze et des Torrazze. — La comtesse Julienne Faussone de Noceto, née Faussone de Montaldo et Lovenzito. — La comtesse Adèle Federici, née de la Costa. — Clélie Ferrante, née Pasta. — Pétronille Fracchia. — La comtesse Pauline Franchi de Pont, née Mathis. — La comtesse Caroline Franzini, née Cuttica. — Angèle Ganora — Émilie Gastinelli. — Julie Gasrinelli, née Baralis. — La comtesse Gay de Montariolo, née de La Costa. — La comtesse Ida Ghislieri, née Signoris. — Joséphine Guercio, née Cugiani. — Caroline Laclaire, née Gruat. — Henriette Longhi, née Premoli. — Magliano, née Servin. — La comtesse Mamiani de La Rovere. — Louise Margara, née Ratti-Opizzoni. — Attilia Mariucci, née de Castelvecchio. — La comtesse Amélie Massa-Saluzzo, née Lombardi. — Léonie Melotti, née Martinengo. — La marquise Millesimo de Moncrivello née Borromeo. — La comtesse Mélanie Montagnini. — Clarisse Monti, Donna, née Montagnini. — La marquise Caroline Morelli. — Silvie Mosca, née Lavy. — Nigra, née Vegezzi Ruscalla. — Therèse Noè, née Orero. — Elisabeth Oddone. — Efisia Ogliani, née Pittara. — Antoinette Pagliano. — Christine Panizzardi, née Rostagni di Bozzolo. — Mlle Joséphine Panizzardi. — Caroline Panza. — Judith Pasta. — Henriette Pasquini, née Caire. — La comtesse Gabrielle Peyretty, née Degioanni. — Thérèse Piccaroli. — La comtesse Louise Piola, née Caselli. — Louise Pomba, née Pacchiotti. — Ernestine Racca, née Ceppi, — Joséphine Racca, née Ceppi. — La comtesse Riccardi de Netro, née Gattino. — La comtesse Clotilde Ricci de Ceresето. — La comtesse Victorine Rovasenda, née de Gronaud de Rougemont. — La comtesse Eugénie Salino, née Castelli. — La comtesse Salino, née Ponza de San-Martino. — La baronne Sappa. — La comtesse Saroldi, née Ceppi. — Louise Savio, née Villa de Montpascal. — La comtesse Isabelle Sclopis de Salerano, née Avogadro. — La marquise Solaro de Villanova, née Castellani. — La comtesse Sordi, née de La Rovere. — Agnès Strada, née Arduini. — Strada, née Franchini. — Tron, née Barbaroux. — La marquise Turinetti de Cambiano. — La comtesse Christine Valperga de Masino, née de San-Germano. — Mlle Ida Vegezzi-Ruscalla. — La comtesse Marie Verasis de Costigliole, né Litta. — La comtesse Viansson-Ponte. — Lidia Vicino, née Capello. — La baronne Visconti d'Ornavasso, née Bruno. — Caroline Visconti Prasca. — Mlle Elisabeth Zaccheroni. — Amélie Zacchia, née Sola Vagione. — Malvina Zocchi.

LÉO DE BERNARD.

Le Carême.

N'est-il pas juste, après avoir célébré les joies du carnaval, de parler du carême, dans lequel nous sommes maintenant pleinement entrés. Les violons n'en sont pas muets pour cela, les salons n'en sont pas fermés, les robes n'en sont pas moins fort décolletées, mais enfin on est en carême, et bien des gens ne savent assurément pas certains détails sur ce temps qui devrait être tout de pénitence. Il y a, à cet égard, une grande différence entre Paris et la province. A Paris, le carnaval officiel finit bien le mardi gras; le jeudi de la mi-carême, il se permet d'agiter encore ses grelots, c'est pour les faire taire tout aussitôt; mais dans le monde mondain, il semble qu'on n'ait modéré son amour du plaisir dans le temps des folies que pour s'y livrer avec plus d'ardeur dans le moment où la loi religieuse le proscrit: une preuve de plus, que la défense de faire une chose ajoute un grand charme à l'action même.

En province, au contraire, tout finit avec le mardi gras: ce n'est plus après que thés très-sérieux, soirées toutes sévères, et malheur aux téméraires ou aux Parisiens égarés qui voudraient enfreindre ces lois! On s'en moque par ici, et peut-être a-t-on tort, car franchement, quand on a eu six semaines ou deux mois de plaisirs, on pourrait bien, même au seul point de vue hygiénique, songer à faire un peu son salut.

On commence ordinairement le carême, dans l'Église catholique, au mercredi des Cendres; cependant, à Milan, il part du dimanche de la Quadragésime, c'est-à-dire du dimanche qui suit immédiatement le mercredi des Cendres. Les Grecs, au contraire, le commencent au dimanche de la Sexagésime, dix jours avant son ouverture dans le rit romain.

Jadis, les peines les plus sévères étaient prononcées contre ceux qui n'observaient pas ces prescriptions de l'Église sans en avoir obtenu l'autorisation: un capitulaire de Charlemagne prononçait même la mort contre les infracteurs.

La nature du régime toléré en carême a varié beaucoup. « Les fidèles catholiques, dit saint Épiphane, qui écrivait au quatorzième siècle, suivent dans leur manière de vivre plusieurs régimes recommandables, car les un

---

— Et l'archiduc, où est-il?

— Entre l'Isar et Ratisbonne, sire; mais le pays est tellement couvert, qu'il est impossible d'avoir des renseignements positifs.

— Faites entrer l'officier qui vient de la part du maréchal Davoust.

Berthier transmit l'ordre à un aide de camp qui ouvrit une porte, et introduisit un jeune officier de chasseurs à cheval, paraissant avoir de vingt-cinq à vingt-six ans.

L'empereur jeta sur le nouveau venu un coup d'œil rapide, et fit un signe de satisfaction : il était impossible de voir un plus beau et plus élégant cavalier.

— Vous venez de Ratisbonne, lieutenant? demanda l'empereur.

— Oui, sire, répondit le jeune officier.

— A quelle heure en êtes-vous sorti?

— A une heure du matin, sire.

— Vous êtes envoyé par Davoust?

— Oui, sire.

— Dans quelle situation était-il au moment de votre départ.

— Sire, il avait avec lui quatre divisions d'infanterie, une division de cuirassiers, une division de cavalerie légère.

— En tout?...

— Cinquante mille hommes, à peu près, sire; seulement, les généraux Nansouty et Espagne, avec la grosse cavalerie et une portion de la cavalerie légère, le général Demont, avec les quatrièmes bataillons et le grand parc, ont pris la gauche du Danube.

— Et la concentration autour de Ratisbonne, s'est-elle faite sans difficulté?

— Sire, les divisions Gudin, Morand et Saint-Hilaire sont arrivées sans tirer un coup de fusil; mais la division Friant, qui les couvrait, a constamment été aux prises avec l'ennemi, et, quoiqu'elle ait détruit derrière elle tous les ponts de la Wils, il est probable qu'aujourd'hui, le maréchal Davoust est ou sera attaqué à Ratisbonne.

— Combien d'heures avez-vous mises, dites-vous, pour venir de Ratisbonne ici. ?

— Sept heures, sire.

— Il y a ?...

— Vingt-deux lieues.

— Êtes-vous trop fatigué pour repartir dans deux heures.

— Sa Majesté sait bien qu'on ne se fatigue jamais à son service. Qu'on me donne un autre cheval, et je partirai quand Sa Majesté voudra.

— Votre nom?

— Le lieutenant Richard.

— Allez vous reposer deux heures, lieutenant; mais soyez prêt dans deux heures.

Le lieutenant Richard salua et sortit.

En ce moment, un aide de camp vint parler tout bas à Berthier.

— Faites entrer l'envoyé du maréchal Masséna, dit l'empereur.

— Sire, répondit Berthier, je ne pense pas que ce soit nécessaire; je l'ai interrogé, et j'en ai tiré tout ce qu'il était utile de savoir : Masséna est à Augsbourg avec Oudinot, Molitor, Boudet, les Bavarois et Wurtembergeois, c'est-à-dire avec quatre-vingt-dix mille hommes, à peu près. Mais je crois avoir quelque chose de mieux à offrir à Votre Majesté.

— Quoi?

— L'espion est revenu.

— Ah!

— Il a passé à travers les lignes autrichiennes.

— Faites-le entrer.

— Votre Majesté sait que ces hommes refusent souvent de parler devant plusieurs personnes.

— Laissez-moi seul avec lui.

— Votre Majesté ne craint-elle pas...

— Que voulez-vous que je craigne?

— On parle d'illuminés, de fanatiques.

— Faites-le entrer d'abord, et je verrai bien dans ses yeux si vous pouvez me laisser seul avec lui.

Berthier alla ouvrir une petite porte donnant dans un cabinet, et en fit sortir un homme d'une trentaine d'années, couvert d'un costume de bûcheron de la forêt Noire.

L'homme fit quelques pas dans la chambre, puis s'arrêta devant Napoléon, et, faisant le salut militaire :

— Que Dieu garde Votre Majesté de toute mauvaise chance! dit-il.

L'empereur le regarda.

— Oh! oh! nous sommes en pays de connaissance, mon brave!

— Sire, c'est moi qui, la veille d'Austerlitz, vous ai donné, au bivouac, des renseignements sur les positions de l'armée russe et autrichienne.

— Renseignements parfaitement exacts, maître Schlick.

tiennent non-seulement de la chair des quadrupèdes, oiseaux et du poisson, mais encore d'œufs et de fro-; les autres renoncent uniquement aux quadrupèdes permettent les oiseaux et tous autres aliments. Ceux- mangent point de volatiles, mais ils mangent des et du poisson; ceux-là s'interdisent les œufs. Il en n'usent que de poisson; d'autres, s'abstenant de se nourrissent de pain. Enfin, quelques-uns re- le pain, et quelques autres les fruits des arbres, que tout aliment cuit. »

Orient, il n'y avait à cet égard aucune règle fixe, et historien chrétien, contemporain de celui que je de citer, Socrate le Scolastique, dit tout simplement son *Histoire ecclésiastique* : « Les différentes na- ont leurs différentes manières de jeûner. Comme ne peut montrer dans les livres saints rien de sur cette matière, il est évident que les apôtres laissé à chaque fidèle la liberté de faire, en ce genre, lui plairait; c'est, selon moi, la raison des diffé- de jeûnes qui subsistent dans les différentes es. »

même, en Occident, nulle règle très-précise n'ap- d'abord, et au huitième siècle, au moment où lemagne promulguait des peines si terribles, Théo-, évêque d'Orléans, vantait même comme très- ble l'abstinence d'œufs, fromage, poisson et vin.

est Grégoire VII, ce grand pontife connu dans le sous le nom d'Hildebrand, qui règle définitive- la question des jeûnes et de l'abstinence. Nous vons dans la *Vie de Godefroid, évêque d'Amiens*, ré- au onzième siècle, ce passage qui témoigne de la gence des infractions et du peu d'obéissance géné- : « Le jour des Cendres, les habitants d'Amiens s'é- rendus à l'église de Saint-Firmin, le bien-heureux froid vint pieds nus, selon sa coutume, et couvert cilice, exhorter ses ouailles. Il leur défendit, dans discours, de manger de la viande depuis ce jour-là qu'à Pâques. Mais, loin de déférer à ses ordres, ils testèrent, au contraire, qu'ils ne quitteraient pas une tume ancienne ; et, après beaucoup de plaintes contre évêque qui sans cesse, disaient-ils, se plaisait à ima- er des austérités nouvelles, ils déclarèrent qu'ils geraient de la viande *le dimanche*. Ils en mangèrent effet; le prélat le sut, mais il ferma les yeux. »

On voit quelle sévérité était exercée au moyen âge et bien peu nous sommes en droit actuellement de nous indre : lait et beurre furent constamment prohibés, le pape Grégoire XI n'accorda au roi Charles V une pense qu'après une sévère enquête sur son état réelle- nt maladif; mêmes difficultés furent soulevées quand reine Anne de Bretagne demanda la même faveur. à partir du seizième siècle, les dispenses furent plus ement obtenues quant à l'usage du beurre, et l'on sait l'une des tours de la cathédrale de Rouen s'appelle ur de Beurre, parce qu'elle a été élevée avec le produit s aumônes exigées en échange de ces autorisations ; à le époque, le fromage était également interdit, comme prouve ce passage du *Journal d'un bourgeois de Paris* s Charles VI : « On mangeait de la chair en carême, fromage, du lait et des œufs, comme en temps ordi- ire. »

On sait que l'usage des cendres n'est qu'un souvenir l'antiquité, du temps où, en signe de deuil et d'afflic- n, les anciens se couvraient littéralement la tête de ndres ; et dans les premiers siècles du christianisme, exigeait ce témoignage d'humiliation de la part de ux qui étaient soumis à la pénitence publique. On croit e ce fut également Grégoire I[er] qui institua la cérémonie du mercredi des Cendres, cérémonie toute de piété. Les paroles que prononce le prêtre en signant le front des fidèles : « *Memento, homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris,* » sont celles de l'anathème qu'Adam entendit après sa faute.

Dans certaines localités du Midi, par une bizarrerie traditionnelle, le mercredi des Cendres est le grand jour des folies carnavalesques; et sans sortir de France, ce jour-là, la population de Perpignan est en liesse, se promenant en mascarades, se lançant des poignées de dragées, comme à Venise, et prolongeant bien avant dans la nuit ces scènes de folle gaieté et de bruyantes démonstrations qui ailleurs signalent plus convenablement le mardi gras.

Les prédications de la retraite quadragésimale à Paris s'annoncent cette année avec éclat. Le R. P. Félix reprendra dimanche prochain, à une heure de l'après-midi, dans la chaire de Notre-Dame, le cours des conférences qui réunit l'an dernier un auditoire si nombreux. Comme dans la précédente session, il traitera la grande question du progrès matériel dans les sociétés. Il montra de quelles sinistres vapeurs enveloppent ce progrès les trois concupiscences de la nature corrompue ; il doit le faire apparaître cette année sous sa face radieuse, tel qu'il brillerait, tel qu'il doit briller, animé de l'esprit chrétien.

On cite, parmi les autres orateurs le R. P. Chervaux, à Saint-Eustache; le R. P. Vital, à Saint-Séverin ; le R. P. d'Hivert, à Saint-Médard ; le R. P. Ducreux, à Saint-Sulpice ; M. l'abbé Deplace, à la Madeleine ; M. l'abbé Bautain, à Saint-Germain des Prés ; M. l'abbé Maitras, à Saint-Vincent de Paul ; le R. P. Petetot, à Sainte-Clotilde ; le R. P. Lavigne, à Saint-Thomas d'Aquin ; le R. P. Bouffier, à St-François-Xavier, etc. DE BARTHÉLEMY.

Bulletin du puits de Passy.

Quand on songe à la rapidité avec laquelle on s'enthousiasme en France et surtout à Paris, et à la rapidité non moins grande qu'on met à oublier le lendemain l'objet qu'on a tant vanté la veille, si toutefois on ne préfère le blâmer ou le tourner en ridicule, on ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle constance nos flegmatiques et raisonnables voisins d'outre-mer soutiennent leur curiosité sympathique dans les circonstances où nous ne savons qu'apporter l'impatience des enfants les plus indisciplinés. Voyez plutôt avec quel intérêt ces hommes voués au culte du *beef* et du *pudding* ont suivi toutes les phases de l'existence de ce *Léviathan* dont ils semblent si fiers. Depuis le jour où les deux premières feuilles de métal ont été assemblées dans le chantier de M. Russel Scott, ils n'ont pas cessé leur pèlerinage ; ils ont regardé le monstre grandir peu à peu ; puis, quand il s'est vu prêt à être mis à l'eau, ils ont battu des mains à chaque effort qu'il faisait pour s'avancer vers la Tamise. Ils ont assisté jusqu'ici à toutes les opérations, ont bien plaisanté un peu (et vous savez comme ils plaisantent) sur les échecs que ces opérations ont subis ; mais ils ont attendu avec confiance la solution de ce grand problème; bien ou mal informés, ils se sont rendus en foule sur les lieux à la moindre alerte, et s'en sont retournés pour revenir encore, jusqu'au jour où, le fleuve épouvanté ayant reçu dans ses bras l'hôte gigantesque qu'on s'est efforcé de lui amener, ils pourront pousser les trois salves de hourras, témoignage de la satisfaction britannique dans son expansion suprême ; car, sachez-le bien, l'orgueil national est porté si haut dans ce pays de brouillards, qu'il n'est si petit Anglais qui ne soit aussi fier du *Léviathan* que le président de l'Amirauté, que le constructeur, que M. Brunel lui-même.

Chez nous, voyez la différence. Il ne s'agit pas, il est vrai, de curiosité maritime, et le fameux vaisseau-école amarré sur des tréteaux près du pont de la Concorde, et dont la Seine est bien embarrassée, n'a jamais, que je sache, inspiré à personne l'orgueilleuse pensée de prendre Paris pour un port de mer. Il s'agit du puits de Passy, auquel on ne songe guère en ce moment. Et cependant on se rappelle avec quelle ardeur les curieux sont allés visiter les travaux. Tout le monde suivait avec intérêt les différentes périodes de ce forage et s'extasiait sur le travail de cette sonde merveilleuse qui, en quelques mois, arrivait à plus de 500 mètres de profondeur. Puis, un beau jour, il s'est présenté un de ces accidents assez communs dans les travaux délicats de ce genre ; les versions les plus bizarres et les plus contradictoires ont couru sur l'événement, et tout a été dit, comme s'il ne s'était jamais agi de puits artésien. Hâtons-nous de le dire, pendant que la curiosité parisienne, aussi mobile et inconstante que le vent, est absorbée ailleurs, le puits de Passy donne encore signe de vie ; et tout à l'heure, il faut l'espérer, on aura enfin triomphé de l'obstacle qui retarde de quelques mètres l'achèvement de cet utile et important travail.

Nous avons essayé, l'année dernière, de faire comprendre la nature de l'accident qui s'était présenté. Nous avons raconté qu'à une certaine profondeur, le tubage provisoire en tôle avait cédé à la poussée des terres, et que, par suite, le diamètre du trou s'étant rétréci, la sonde ne pouvait plus passer. Pour remédier au mal, on a cherché, ainsi que nous l'avons expliqué, à faire pénétrer de nouveaux tubes entre le terrain et les tubes primitifs qu'on se proposait ensuite de retirer; mais cette opération, qui avait commencé à s'accomplir dans d'heureuses conditions, n'a pu être continuée, malgré toutes les tentatives faites pour triompher des éboulements, et, de guerre lasse, il a fallu recourir aux grands moyens. Voici donc le parti auquel on s'est arrêté :

Il a été décidé qu'un puits de 3 mètres de diamètre serait creusé dans l'axe du trou de sonde et serait prolongé jusqu'au-dessous de la partie éboulée. Or, aujourd'hui, le forage de ce puits est terminé jusqu'au niveau des eaux, et nul doute qu'il ne soit mené à bonne fin. Après le travail du creusement, il a fallu procéder à l'opération qui consiste à maintenir les terres, et qu'on nomme le *cuvelage*. Ce cuvelage consiste en des cylindres de fonte de 0m03 d'épaisseur, de 1m25 de hauteur, et qui ne pèsent pas moins de 3,500 kilogrammes en moyenne. Soutenus par des échafaudages, ils descendent par leur propre poids, et lorsque le dernier ne présente plus à l'orifice que sa couronne supérieure, on en fait descendre un nouveau qu'on relie au précédent par un assemblage à boulons, et ainsi de suite. Vingt-sept cylindres de cette espèce ont été amenés sur les lieux, des fonderies de Marquise, et à l'heure qu'il est, il y en a déjà vingt-trois de placés. Qu'on s'imagine la masse de fonte qu'une semblable opération aura exigée; elle constituera le poids énorme de 95,000 kilogrammes environ! Avec une pareille enveloppe, la poussée des terres n'est plus à craindre. Une fois le puits terminé, et l'enveloppe de fonte descendue jusqu'en dessous des éboulements, le travail du sondage sera repris, et, dès lors, il y a tout lieu de croire qu'on parviendra sans nouvel accident grave à traverser les quelques mètres qui séparent la sonde de la couche aquifère à laquelle les lacs du bois de Boulogne demandent un aliment qui leur fait souvent défaut. CURIAME.

— Ah! temps de tonnerre! s'écria le faux bûcheron employant le juron le plus usité des Allemands, l'empereur me reconnaît! Tout va bien, alors.

— Oui, dit l'empereur, tout va bien.

Et, faisant un signe au chef d'état-major :

— Je crois que vous pouvez sans inconvénient me laisser seul avec cet homme, dit-il.

C'était probablement aussi l'avis du prince de Neufchâtel ; car il se retira avec ses aides de camp sans faire la moindre observation.

— D'abord, dit l'empereur, allons au plus pressé. Peux-tu me donner des nouvelles de l'archiduc ?

— De lui ou de son armée, sire?

— De tous les deux, si c'est possible.

— Oui bien, je puis vous parler de tous les deux : j'ai un de mes cousins qui sert dans son armée, et un de mes beaux-freres qui est son valet de chambre.

— Où est-il, et où est le gros de son armée?

— Sans compter les cinquante mille hommes du général Bellegarde, qui marchent de la Bohême sur le Danube, et qui doivent se canonner, à Ratisbonne, avec le maréchal Davoust, l'archiduc a sous la main cent cinquante mille hommes, à peu près ; le 10 avril dernier, le prince, avec une soixantaine de mille hommes, a franchi l'Inn.

— Peux-tu suivre sur une carte tous les mouvements que tu m'indiques?

— Pourquoi pas? On a été à l'école, Dieu merci!

L'empereur montra du doigt à l'espion la carte étendue sur la table.

L'espion n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil, et mit le doigt entre Passau et Tittmaning.

— Tenez, sire, dit-il, c'est là, à Braunau, que l'archiduc a passé la rivière ; en même temps que lui, le général Hohenzollern, avec une trentaine de mille hommes, l'a passée au-dessous de Mulheim ; enfin, un autre corps d'une quarantaine de mille hommes, commandé... je ne saurais vous dire par qui, — on ne peut être qu'à un endroit, et j'étais près de l'archiduc, que je ne perdais pas de vue, — a franchi la rivière à Scharding.

— Près du Danube, alors?

— Justement, sire.

— Mais comment, ayant passé l'Inn le 10, les Autrichiens ne sont-ils pas plus avancés?

— Ah! parce qu'ils sont restés embourbés pendant quatre jours entre l'Inn et l'Isar ; ce n'est donc qu'hier qu'ils ont passé l'Isar devant Landshut, et que cela a commencé à chauffer.

— Avec les Bavarois?

— Avec les Bavarois; seulement, comme ceux-là, avec leurs vingt-sept ou vingt-huit mille hommes, ne pouvaient pas tenir, ils se sont retirés dans la forêt de Dürnbach.

— Ainsi, nous ne sommes plus qu'à une douzaine de lieues de l'ennemi ?

— Pas même ! car, depuis ce matin, il aura marché. Il est vrai qu'on ne marche pas vite quand on est obligé de franchir un tas de petites rivières, — comme l'Abens, à gauche, la grosse et la petite Laber, à droite, — des bois, des coteaux, des marécages, et que l'on n'a que deux chaussées, celle de Landshut à Neustadt et celle de Landshut à Kelheim.

— Il lui restait encore celle d'Eckmühl, qui mène plus directement à Ratisbonne.

— Sire, j'ai vu les troupes autrichiennes s'engager sur les deux autres routes, et, sachant que Votre Majesté devait être arrivée aujourd'hui à Donauwerth, et qu'elle désirait avoir des nouvelles, je suis parti et me voilà.

— C'est bien, tu ne m'apprends pas grand'chose ; mais, enfin, tu m'apprends ce que tu sais.

— Que Votre Majesté me fasse d'autres questions.

— Sur quoi ?

— Sur l'esprit du pays, par exemple.

— Comment ! tu t'occupes donc de ces questions-là aussi ?

— Je tiens tout ce qui concerne mon état, sire.

— Eh bien, voyons, je ne demande pas mieux que de savoir ce que pense de nous l'Allemagne.

— Elle est tout simplement exaspérée contre les Français, qui, non contents de la battre et de l'humilier, l'occupent et la dévorent.

— Ils ne connaissent donc pas le proverbe du maréchal de Saxe, tes Allemands : « Il faut que la guerre nourrisse la guerre ! »

— Si fait, ils le connaissent; mais ils aimeraient mieux être nourris que de nourrir les autres. C'est au point, sire, que l'on parle de s'affranchir des princes qui ne savent pas s'affranchir de vous.

— Ah ! ah ! et par quel moyen?

— Par une insurrection générale.

Napoléon fit des lèvres un mouvement de mépris.

— Cela pourrait bien arriver, si j'étais battu par l'archiduc Charles; mais...

— Mais...? répéta l'espion.

— Mais je vais le battre, dit Napoléon; par conséquent, l'insurrection n'aura pas lieu.

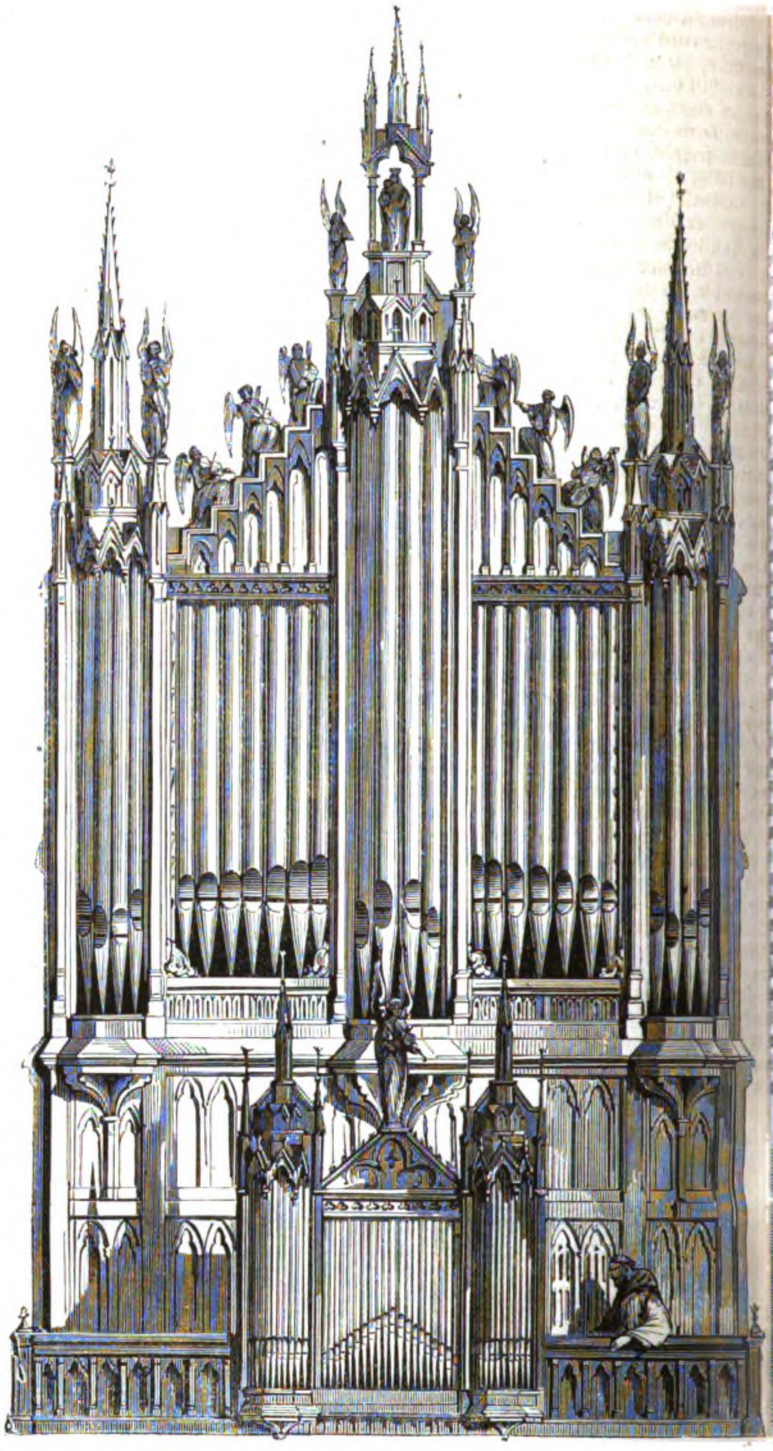
L'Éléphant de guerre.

Les dernières nouvelles de l'Inde annoncent qu'un des vaisseaux de la Compagnie a débarqué un ch rg‑m‑nt d'éléphants à Calcutta. Pour apprécier l'importance des services que l'éléphant peut rendre, comme animal de guerre, il faut reconnaître d'abord la difficulté des transports dans les contrées torrides qui s'étendent entre l'Hi-

Éléphant de guerre de l'empire de Cochinchine.

malaya et l'océan Indien. Ce sont ces difficultés qui condamnent à tant de lenteurs les mouvements des forces britanniques. Avec des éléphants, ces difficultés disparaissent.

L'éléphant a été employé de tout temps comme animal de combat, et les luttes de Pyrrhus contre les Romains le font même apparaître dans nos guerres occidentales. Il était un des grands éléments de force des armées asiatiques ; alors, comme jusqu'au dernier siècle, il recevait sur son dos une tour garnie de combattants. Aujourd'hui on lui demande des services plus efficaces. C'est à l'attelage des pièces d'artillerie qu'il est plus spécialement affecté ; on l'emploie fréquemment pourtant au trait des fourgons et au transport des appareils de campement; un seul éléphant porte facilement sur son dos deux tentes capables de contenir seize soldats chacune. MAC' VERNOLL.



Orgues de la cathédrale de Luçon.

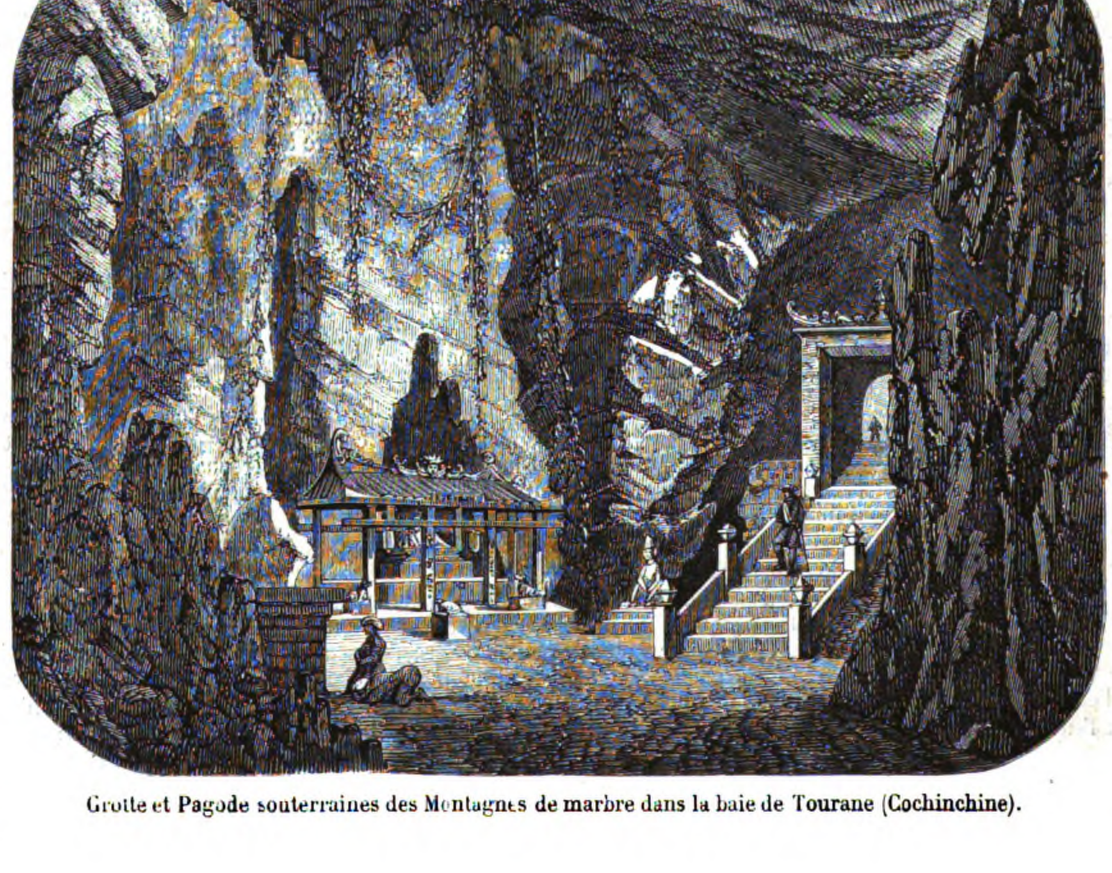
(Don de S. M. l'empereur.)

Orgues de la cathédrale de Luçon.

(DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE.)

La ville de Luçon a reçu dernièrement un précieux témoignage de la sollicitude de S. M. l'empereur. Sa cathédrale, en voie de restauration, vient d'être dotée du magnifique buffet d'orgues dont nous reproduisons le dessin. Ce riche présent, dont la valeur n'est pas inférieure à cent mille francs, est, de plus, l'un des instruments les plus puissants et les plus parfaits qui soient sortis des ateliers de MM. Cavaillé-Coll. Les boiseries, sculptées sur les dessins du successeur de Lassus à la sainte Chapelle de M. Boeswilwald, ne sont pas moins dignes. C'est une œuvre composée avec une science archéologique qui a mis cet important accessoire en harmonie parfaite avec le monument auquel il s'identifie en l'embellissant.

L'inauguration de ces orgues a été, pour les habitants de Luçon, le sujet d'une fête dont Mgr Delamarre, évêque de Luçon, M. de la Chapelle, préfet de la Vendée, et les [au]torités de la ville ont rel[evé] l'éclat par leur présence. [Un] habile organiste, appelé [de] Paris, a révélé aux habita[nts] de la ville toute la puissa[nce] de sons et toutes les resso[ur]ces de cet instrument mag[ni]fique. C. Y.



Grotte et Pagode souterraines des Montagnes de marbre dans la baie de Tourane (Cochinchine).

Pagode souterraine de [la] baie de Tourane, [en] Cochinchine.

La large place qu'ont [dû] prendre dans notre der[nier] numéro les documents r[ela]tifs au mariage de la p[rin]cesse royale d'Angleterre [ne] nous a pas permis de join[dre] à notre article sur la Coc[hin]chine, le dessin destiné à [ac]compagner la vue de la [baie] de Tourane, et qui rep[ré]sente la pagode souterr[aine] des Montagnes de marbre.

Nous publions aujourd['hui] la gravure de cette belle g[rot]te, qui est une des merve[illes] naturelles et artistiques [de] ces contrées où notre civi[lisa]tion pose actuellement [son] pied victorieux. L. B

Le duc de Devonshire.

William Spencer Cavendish, duc de Devonshire, marquis de Hartington, comte de Devonshire, baron Cavendish de Hardwick et baron Clifford, dans la pairie d'Angleterre, qui vient de mourir subitement à sa terre de Hardwick, était le fils unique de William, cinquième duc de ce nom. Né le 21 mai 1790, il avait succédé le 11 juillet 1811, au duché et aux Etats princiers de sa puissante famille.

La famille de Devonshire est en effet, par l'éclat du rang et de la richesse, la plus considérable du Royaume-Uni, et le vieux sang normand de Robert de Gernon, le compagnon de Guillaume le Conquérant, n'a point dégénéré chez les Cavendish. Le rôle important que le comte de Devonshire joua dans la révolution de 1688 lui fit conférer, en 1694, le titre de duc, par Guillaume d'Orange. — Ce titre ne répond en France qu'à une idée de vanité. Il n'en est pas de même en Angleterre, où d'importants privilèges et des terres considérables sont attachés d'une façon permanente au titre même, et se transmettent avec lui. — De l'autre côté du détroit, au lieu de regarder avec envie les heureux possesseurs de ces hautes dignités, chacun s'en montre fier, et il n'est pas un Anglais qui ne vous parle avec orgueil de *Sa Grâce le duc de Devonshire*, de ses manoirs superbes, de la magnificence de sa vie.

Le duc qui vient de mourir méritait d'inspirer un pareil sentiment. Dans tous les pays de l'Europe qu'il a parcourus tour à tour, pendant trente années il a dignement soutenu l'honneur de l'Angleterre. Son goût éclairé pour les arts, la noblesse de sa vie, plus encore que ses grandes richesses, attiraient l'affection et le dévouement. Il se plaisait à réunir les dépouilles du passé, et prélevait ainsi, au profit de sa patrie, la dime des belles choses. Ne reculant devant aucune dépense, quand il représentait son pays, on le vit, au mois de mai 1826, lors du couronnement de l'empereur Nicolas, étonner les plus opulents par la magnificence inouie qu'il déploya,

Le duc de Devonshire.

tout en faisant preuve des qualités d'esprit et de caractère qui lui méritèrent l'amitié de l'empereur lui-même. Cette amitié lui fut toujours fidèle, et le duc de Devonshire fut le seul que le czar honora d'une visite, lors de son voyage en Angleterre. La résidence du duc était digne de recevoir un empereur, le château de Chatsworth, dont nous donnons le dessin, pourra faire comprendre la grandeur de cette existence seigneuriale.

Bâti en 1702, par le premier duc de Devonshire, sur les ruines de l'ancien manoir qui servit pendant treize années de prison à Marie Stuart, ce château, d'un style imposant, bien qu'un peu lourd, s'élève près des bords du *Derwent*, au milieu d'un cirque de verdure formé par des collines boisées. Depuis cette époque, chaque génération s'est efforcée de l'embellir, mais le dernier duc est, sans contredit, celui qui s'est le mieux acquitté de cette noble tâche. C'est à Chatsworth qu'il a réuni les trésors recueillis durant ses longs voyages. La statue de Madame mère, assise sur un trône, statue exposée au Louvre sous l'Empire et sauvée de la destruction en 1815, a pris place dans cet asile hospitalier, près du buste de Napoléon, par Canova. Van Dyck, Rubens, Raphaël, les maîtres de l'art, se retrouvent dans ces galeries où Gibbons a prodigué les sculptures. Souvenirs de tous les pays, de tous les lieux où se sont accomplis des événements célèbres, depuis le présent du souverain, jusqu'au morceau de cuivre doré qui figurait sur le devant du char attelé des fameux chevaux de bronze de Venise lorsqu'on le descendit de l'arc de triomphe de la place du Carrousel; rien ne manque, à Chatsworth, pour satisfaire les curiosités de l'esprit ; et le duc, grand amateur des lettres, a rassemblé, dans une bibliothèque de trente mille volumes, les chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

Les jardins et les serres ne sont pas moins remarquables. Elles passent pour les plus belles du Royaume-Uni et peut-être de l'Europe. Tirant un admirable parti de la beauté du site et de l'abondance des eaux, tout a été disposé pour le plaisir des yeux, L'escalier des Géants, long de 300 pieds.

Chatsworth, résidence de lord Devonshire.

large de 50, divisé en cinquante marches gigantesques d'où se précipite une nappe d'eau écumeuse; les bassins, le jet d'eau de 300 pieds de hauteur, sont justement célèbres. Le tuyau qui amène les eaux a 1,000 pieds de long, 5 pieds à l'ouverture et 2 pouces 1|2 à l'orifice. Mais rien n'égale la splendeur des serres, l'orgueil du duc et son œuvre personnelle.

En traversant le jardin potager, divisé en carrés, que séparent de petits murs de briques chauffés intérieurement, sur lesquels s'étendent les espaliers, on aperçoit un délicieux *cottage* entièrement caché sous les fleurs: — là demeure sir John Paxton, ce garçon jardinier dont le duc de Devonshire sut apprécier la rare intelligence, et qui, devenu *baronnet* par son mérite, a le noble orgueil de s'honorer en prenant encore le titre de *jardinier de Sa Grâce*. Aucun membre de la fashion n'oserait maintenant arranger un parc ou une maison de campagne sans consulter le constructeur du palais de l'Exposition et du palais de Sydenham. — L'heureux succès de la serre qui fut élevée sur ses plans à Chatsworth lui fit concevoir la pensée des gigantesques entreprises qu'il a menées à si bonne fin. Ce premier essai était un coup de maître. On a vu la reine d'Angleterre se promener dans cette serre magnifique, en voiture à six chevaux, au milieu de la végétation des tropiques, comme dans un grand parc, où les fleurs de tous les pays, des arbres de tous les climats se trouvaient réunis, pendant que les oiseaux des îles, volant en liberté sous l'immense voûte de cristal, achevait de compléter l'illusion.

Les magnificences de Chatsworth attirent chaque année un grand nombre de visiteurs. Pas un souverain se rendant en Angleterre, pas un personnage considérable qui ne soit venu rendre hommage à ces splendeurs. L'empereur Nicolas, la duchesse de Berri et la reine Victoria ont inscrit leur nom sur le livre du Passage, et planté l'arbre que les jardiniers ont coutume de mettre en terre pour témoigner de la visite illustre. — Le parc était toujours ouvert aux voyageurs ordinaires, et à ceux qui arrivent munis d'une carte donnée par le duc, on laissait tout voir; mais aux rares privilégiés qui se présentaient avec le permis écrit sur un papier d'une certaine nuance, le château était mis à leur disposition; l'intendant demandait leurs ordres. Voitures, chevaux, qui, toute l'année restent à Chatsworth; fleurs, fruits, tout était offert. L'hospitalité de l'absence ne pouvait aller plus loin.

La bonté du duc, le soin avec lequel il veillait sur le bien-être de ses tenanciers, le respect et le dévouement qu'on lui portait valent mieux encore que toutes ces splendeurs. La bannière seigneuriale qui flottait sur une colline élevée, semblait un signe protecteur destiné à écarter la misère de toute la contrée. Les villages construits à ses frais dans les environs du parc, ne contenaient pas un indigent. Bien des hommes de lettres envieraient ces charmantes demeures, louées 25 francs afin de rappeler seulement aux heureux habitants qu'ils devaient remercier Dieu, au moins une fois l'an, de leur avoir donné un si généreux propriétaire. — Chatsworth, on le comprend sans peine, a été chanté par les poëtes. Les voyageurs ont célébré ses beautés, et un écrivain français, M. de Saint-Amand, le célèbre joueur d'échecs, a publié, il y a quelques années, un intéressant récit d'une excursion dans cette belle terre, que la mort (le dernier duc n'ayant jamais voulu se marier) fait maintenant tomber en partage au comte de Burlington, petit-fils de lord George Cavendish, devenu depuis comte de Burlington, et fils de William, quatrième duc de Devonshire.

JEAN-PIERRE.

COURRIER DU PALAIS.

Dans la soirée du 26 juin 1855, un vieillard de soixante-dix-neuf ans, qui vivait à Tours dans une retraite absolue, ancien capitaine des armées de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, M. Lavergne, se tuait dans sa chambre d'un coup de pistolet. Lorsque le commissaire de police pénétra chez lui, il le trouva étendu près d'une table, vêtu d'un caban et d'un caleçon de flanelle. La balle lui avait traversé l'œil gauche, et, après avoir brisé le crâne, elle était allée se loger dans le plafond de la chambre. Le cadavre baignait dans une mare de sang, tenant encore de la main gauche un pistolet vide à côté d'un autre chargé à balle forcée. Dans la cheminée brûlait encore une liasse de billets de banque aux trois quarts consumés, s'élevant à une valeur de 33,000 francs. Une somme de 6,732 francs en or et en argent fut recueillie dans divers meubles. C'étaient les seuls débris d'une fortune considérable amassée par M. Lavergne à force d'économie, et à l'aide de placements viagers faits à la Compagnie d'assurances *la Nationale*, qui avait à lui servir au moment de sa mort une rente de près de 60,000 francs.

Il y avait de longues années que M. Lavergne vivait à Tours, dans une petite chambre de la rue Constantine, seul, sans amis, ayant pour tout domestique une femme de ménage, passant son temps à épancher sur le papier ses muettes confidences, ses amertumes et ses chagrins.

Tracassier, défiant dans ses relations d'affaires, la main fermée à l'aumône, il n'excitait ni intérêt ni sympathie. A qui, rencontrant ce vieillard de haute taille, à la physionomie triste et sardonique, aux vêtements négligés et dont les allures rappelaient, au cynisme près, ce paria volontaire qui errait autrefois sous les arcades du Palais-Royal; à qui, dis-je, il eût demandé qui il était, il eût volontiers répondu comme Timon d'Athènes: « Je suis le misanthrope et je hais le genre humain. » D'où lui venait cette haine et comment, pour la mieux assouvir, a-t-il eu recours au suicide qui a été pour lui un moyen plus encore qu'un but? par quelle gradation de phénomènes psychologiques est-il arrivé à la réalisation de cette idée fixe que, depuis vingt ans, il caressait avec amour? ce serait là une étude des plus curieuses en présence surtout des nombreux éléments qu'a laissés le *sujet*. A une pareille étude, a dit Me Allou, Balzac suffirait à peine et cela est vrai.

M. Lavergne est fils d'un organiste de Niort. A l'âge de seize ans, parti comme volontaire en 1793, il combattit successivement dans les armées de Vendée, de Sambre-et-Meuse, d'Helvétie, d'Égypte, du Nord, de Prusse, d'Espagne et de Portugal. C'était un brave soldat: une action d'éclat et deux blessures graves lui valurent, en 1807, le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur. Quatre mois après, il était promu officier de l'ordre. Là s'arrête son avancement. En 1809, il fut mis à la retraite, on lui confia toutefois le commandement de la compagnie de réserve du département de la Loire qu'il exerça jusqu'en 1814. Le capitaine Lavergne avait une haute opinion de sa valeur personnelle. Il aimait à se comparer à Turenne, à Catinat, à Desaix, à Henri IV, à Napoléon. Sensible au bienfait, comme il le disait lui-même, il était sensible à l'outrage, et il vit un outrage dans la mesure qui l'avait écarté de l'armée active.

Ce fut là son premier désenchantement. D'autres douleurs plus graves et plus intimes allaient l'assaillir.

Il avait épousé, en 1812, Mlle Esther Hazard, âgée seulement de seize ans et demi, fille du receveur de l'enregistrement à Boën. Cette union ne fut pas heureuse, et les joies domestiques manquèrent à M. Lavergne comme lui avaient manqué la gloire et les honneurs. Au lendemain du mariage, il se répandait contre son beau-père en violentes récriminations; il lui reprochait, comme un guet-apens, la rédaction du contrat, qui, sur les indications de M. Hazard, avait été fait d'après les principes du régime dotal. Un jour, en 1813, celui-ci, dans une causerie familière, lui demande ce qu'il deviendrait si Napoléon succombe. Cette question irrite M. Lavergne, il y voit l'expression d'un insolent mépris, et, dès ce moment, il se promet de mettre à ses pieds ceux qui veulent l'humilier. Bientôt ce n'est plus de son beau-père seulement, c'est de sa femme qu'il aura à se venger. Trompé par elle, — il le croit du moins, — il la quitte, puis il la reprend; enfin, après bien des luttes et des tiraillements, qui durent pendant près de vingt-cinq années, une séparation judiciaire est prononcée entre les époux le 15 juillet 1838.

Ce jour-là même paraissait dans *le Constitutionnel* un article qui devait avoir sur les déterminations de M. Lavergne la plus funeste influence. On y racontait le suicide d'un riche propriétaire d'Exeter, qui s'était tué après avoir brûlé ses billets de banque et jeté son or dans un étang. Déjà, depuis plusieurs années, la pensée du suicide était entrée dans l'esprit de M. Lavergne; mais le récit du *Constitutionnel* donne à cette pensée une formule plus précise, et le vieillard d'*Exeter* est le modèle qu'il va suivre, c'est le spectre qui le fascine, qui l'attire et qui va le conduire au suicide à travers le sombre désert qui lui reste à parcourir. « Exeter! s'écrie-t-il à chaque instant, nécessité qui seule concilie tout, résume tout, remédie à tout! »

Il se tuera donc, et sa mort sera une vengeance; il s'ensevelira avec ses trésors, aux yeux de ce beau-père qui a voulu l'humilier, aux yeux de cette femme qu'il sur les limites de la misère, regrettera de s'être séparée de son époux. Mais cette opulence, qui sera pour sa femme le supplice de Tantale, il ne l'a pas encore, — il l'aura. — Et le voilà qui, avec une infernale énergie, une âpreté sans égale, se met à poursuivre la richesse. Il vit de privations, il entasse sou sur sou; puis, lorsqu'il est parvenu à constituer un petit capital, il aborde les placements en viager; chaque versement d'arrérages devient le principe d'un nouveau placement, et il manie avec une telle habileté ce levier puissant, qu'au bout de dix-sept ans, il se trouve possesseur d'une rente viagère de 58,000 francs et de 50,000 fr. environ de valeurs mobilières.

Sa fortune est réalisée, il peut se tuer et il se tue.

Ce qui est intéressant, c'est d'assister à ce travail incessant, continuel, à cette haine qui veille et s'excite à marcher en avant. M. Lavergne a un registre sur lequel il consigne ses sentiments sur les femmes en général et sur la sienne en particulier. « Les femmes, dit-il, sont aimables, polies, gracieuses, fines et flatteuses quand elles veulent obtenir; impertinentes, arrogantes, vaniteuses, outrance quand elles ont réussi... Que veut la femme de l'homme? Sa substance et son argent... La femme, n'est bonne qu'à faire des enfants et des sottises. Elle est fausse, menteuse, capricieuse, astucieuse, finasseuse, boudeuse, moqueuse, pointilleuse, vaniteuse, dédaigneuse, curieuse, bavarde, ingrate à l'excès, incapable de garder un secret, intrigante, envieuse, cupide, voleuse, impertinente, contrariante, tracassière, pétrie de bassesse, d'orgueil, exagérée en tout... Indépendamment de tous ces défauts, il reste à l'homme qui s'en est embarrassé

Et après une pause, il ajouta:

— C'est bien... Va! je veillerai à ce qu'on ait soin de toi...

Schlick salua et sortit par la même porte qui lui avait donné entrée.

En ce moment, un aide de camp entra.

— Qu'y a-t-il? demanda Napoléon.

— Sire, dit l'aide de camp, c'est un officier arrivant de l'armée d'Italie, et venant de la part du vice-roi. Votre Majesté veut-elle le voir?

— Oui, sans doute, et à l'instant même! dit Napoléon; qu'il entre.

— Entrez, monsieur, dit l'aide de camp.

L'officier parut sur le seuil de la porte, tenant à la main son chapeau à trois cornes.

C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, portant l'uniforme des officiers de l'état-major du vice-roi, c'est-à-dire l'habit bleu aux aiguillettes d'argent et au collet brodé en argent.

Quant à son physique, il fallait qu'il existât en lui quelque chose de bien particulier, car, à sa vue, Napoléon, qui allait parler, s'arrêta court; puis, toisant le jeune homme des pieds à la tête:

— A quel propos cette mascarade, monsieur? demanda-t-il.

Le jeune homme regarda autour de lui pour savoir à qui s'adressait l'interpellation; mais, voyant qu'il était seul avec l'empereur:

— Sire, dit-il, excusez-moi, je ne comprends pas.

— Pourquoi cet habit bleu, au lieu de l'habit vert que vous portiez tout à l'heure?

— Sire, depuis deux ans que j'ai l'honneur de faire partie de l'état-major de Son Altesse le vice-roi, je n'ai point porté d'autre habit que celui sous lequel j'ai l'honneur de me présenter devant vous.

— Depuis quand êtes-vous arrivé?

— Je descends de cheval, sire.

— D'où venez-vous?

— De Pordenone.

— Comment vous nommez-vous?

— Le lieutenant Richard.

Napoléon regarda le jeune homme avec plus d'attention encore.

— Avez-vous quelque lettre d'Eugène qui vous accrédite près de moi?

— Oui, sire.

Et le jeune officier tira de sa poche une lettre aux armes du vice-roi d'Italie.

— Et si cette lettre vous avait été prise, demanda Napoléon, ou si elle s'était perdue?

— Son Altesse me l'avait fait apprendre par cœur.

— Ah çà! monsieur, demanda Napoléon, voulez-vous me dire comment il se fait qu'il y a une heure, vous arriviez de Ratisbonne en costume de chasseur de la garde, et que vous arrivez, il y a dix minutes, de Pordenone en costume d'officier d'état-major d'Eugène? comment, enfin, vous êtes chargé de me donner à la fois des nouvelles de Davoust et du vice-roi d'Italie?

— Pardon, sire, mais Votre Majesté ne dit-elle pas qu'il est arrivé, il y a une heure, venant de la part du maréchal Davoust, un officier des chasseurs de la garde?

— Il y a une heure, oui.

— De vingt-cinq à vingt-six ans?

— De votre âge.

— Qui me ressemble?

— A s'y méprendre!

— Et qui s'appelle?... Que Votre Majesté m'excuse si je l'interroge, mais je suis si joyeux!

— Qui s'appelle le lieutenant Richard.

— C'est mon frère, sire! mon frère jumeau! il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus...

— Ah! je comprends... Eh bien, vous allez vous revoir.

— Oh! sire, que je l'embrasse, ce cher Paul, et je repars à l'instant même.

— Etes-vous en état de repartir?

— Sire, j'espère avoir l'honneur d'être chargé de vos ordres.

— Eh bien, allez embrasser votre frère, et tenez-vous prêt à partir.

Le jeune homme, au comble de la joie, salua et sortit. Napoléon, resté seul, décacheta la lettre.

Aux premières lignes, son front se couvrit d'un nuage.

— L'armée d'Italie en retraite sur Sacile... Pour bonheur, je n'en aurai pas besoin... Berthier! Berthier!

Le chef d'état-major parut.

— Mon plan est arrêté, dit Napoléon. Que dix courriers se tiennent prêts à porter mes ordres: que chaque ordre soit triple et s'achemine à sa destination par trois chemins différents.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

... arrive à un certain âge, le souvenir pénible ... conduite, de ses mauvais procédés, sa mauvaise ... ses plaintes à entendre, sa mauvaise humeur à supporter, ses chuchoteries, ses cachoteries, ses ..., sa mauvaise haleine... » Le tableau est loin ..., mais les couleurs deviennent trop crues pour ... me permette d'exposer ce qui reste sous les yeux ... Je me borne à transcrire la conclusion où se résume l'opinion de notre mysogine : « Les ... ne sont que des jouets pour faire passer quelques heures de la vie. L'ambition en est l'affaire sérieuse. ... les animaux, la femme est l'être à qui il faut le ... se fier... »

... un petit livre intitulé : *le Mal qu'on a dit des ...* Les épithètes inédites que le capitaine Lavergne ... contre — la plus belle moitié du genre humain — valent le livre tout entier. Il n'y a que les ma... et les poëtes pour ces trouvailles de mots, pour ... synonymes, pour ces cascades d'injures!

... une parodie des Commandements de Dieu, qui, ... lui a été révélée par Dieu même pendant la nuit ... au 20 juin 1852, il exprime des idées analogues :

> 1 Père et mère tu châtieras
> Pour t'avoir tiré du néant.
>
> 2 Médecins tu éviteras
> Afin de vivre longuement.
>
> 3 A Dieu seul tu t'adresseras
> Dans tes chagrins sincèrement.
>
> 4 Des hommes tu te méfieras
> Et de la femme triplement.
>
> . . . .
>
> 7 Lorsque femme tu choisiras,
> Une anguille sur vingt serpents.
>
> . . . .
>
> 13 Les femmes tu fréquenteras
> Comme purgatoire présent.
>
> 14 La tienne!... oh! tu la maudiras
> Jusques à ton dernier moment.

... parodie aussi les Litanies dans une allocution à la ... de sa femme : « O perruque! divine perruque, ... perruque, perruque secourable, ayez pitié de ... — Consolatrice des vieillards, refuge des vieilles ..., ayez pitié de nous! etc. » Dans une lettre ... M. Lavergne, il l'appelle M^me Louise-Esther de ..., comtesse de Fourbini, Bambochini, Liber... Villa-Viciosa et autres lieux. Tout cela n'est, en fin ..., que l'expression grossière ou burlesque des ... ments qui remplissent son cœur. Mais il est un ... le souffle qui anime les Satires de Juvénal et les ... d'Auguste Barbier, l'indignation sincère, partie ... cœur, celle qui fait le poëte, a fait un poëte de ce ... malheureux Lavergne. Les vers sont d'un ton trop accen... pour pouvoir être transcrits ici. Je le regrette : ils ... nécessaires pour donner au lecteur la mesure exacte ... singulier personnage. Sa prose non plus ne manque ... verve ni d'originalité. On avait dit à M^me Lavergne ... son mari était malade; elle était venue le voir. Là... ... : « On vous avait dit que j'étais dans ... piteux, et le mot *piteux* réveillant en vous l'idée ... adultérine vous a lancée comme une flèche ... valu votre maladive visite. — Encore là vous avez ... menti; menti par écrit, menti par paroles, menti ... de voix, menti par perruque, menti par ..., menti par sourcils noircis; enfin vous êtes ... incarné, la déesse de la fausse monnaie et ... méprisable et maladroite... »

... dernière lettre est du 22 juin 1852. Ce qu'il y a ... plus curieux, c'est que depuis la séparation ..., la correspondance avait continué entre les ..., amère et injurieuse d'un côté, de l'autre calme et .... Chaque accroissement de fortune, chaque somme ... ajoutée à son revenu viager, Lavergne la fait mi... aux yeux de sa femme avec une joie infernale. Il lui ... qu'elle vieillit, que les amis la délaissent peu à ..., bientôt elle va se trouver seule en face de ses dou... ses regrets, dans une situation presque précaire, ... lui se trouvera solidement assis sur les tributs ... que lui paye la Compagnie *la Nationale*. Le ..., il lui annonce avec triomphe qu'il possède ... de 30,100 francs et qu'il a éteint, en les ver... les caisses de la Compagnie, un capital de ... francs.

... la pensée du suicide marchait parallèle... l'accroissement de ses revenus. Puis il sentait, lui ... le l'isolement, celui de l'âge et des infir... semblait par instants que le néant l'attirait : ... s'écrie-t-il, dans la nature je ne sais quelle voix ... soixante-onze ans, me crie de partout, du sein de ... la feuillage, de l'écho et de l'horizon, du ciel ... terre, des étoiles et des fleurs, du soleil et des ... de la lune et de l'aurore, et des regards des ... : Va-t'en d'ici! tu n'as plus rien à faire ici... ... me fait sentir ce grand néant qui va nous en...

... que huit ans après qu'il s'est tué, qu'il est ... comme il l'a dit, dans une de ses dernières let... ... d'or et de lauriers. Sa mort a été stérile, ... n'a pu même obtenir de la Banque le ... ment des billets aux trois quarts consumés. Il ... héritières deux vieilles parentes dans un état ... la misère. Il n'avait contre elles aucun grief ..., et cependant il les a enveloppées dans la pro... dont sa femme était le principal objet. Il n'a voulu pour héritiers que les actionnaires de la Compagnie d'assurances. Depuis longtemps la Compagnie le savait : aussi avec quelle sollicitude elle soignait son crédirentier! Pas une de ses exigences qui ne fût immédiatement obéie, et Dieu sait si le malin vieillard s'amusait à exercer la patience de la Compagnie! Tantôt il voulait être payé en écus, tantôt en or, tantôt en billets de banque tout neufs. Les contrats d'assurance se font ordinairement sur papier, M. Lavergne exigeait que le sien fût en parchemin, sans ratures et sans grattages, qu'il fût signé de M. de Rothschild et que le titre de baron précédât la signature. La Compagnie se conformait à toutes ces fantaisies, à tous ces caprices avec une complaisance qui a paru aux héritières de M. Lavergne pouvoir être taxée de captation. Un procès a eu lieu. La Compagnie d'assurances a eu à se défendre contre le reproche d'avoir provoqué ou tout au moins accepté trop facilement des placements viagers d'un vieillard qu'elle savait attaqué de la monomanie du suicide. Elle a triomphé devant le tribunal de Tours. Les deux héritières ont interjeté appel, et la Cour d'Orléans sera appelée de nouveau à résoudre les problèmes psychologiques qu'éveille la physionomie singulière que j'ai essayé de faire connaître.

PETIT-JEAN.

PORTE-SAINT-MARTIN : *La Moresque*, drame en cinq actes et en neuf tableaux, par M. Hugelmann. — PALAIS-ROYAL : *Je croque ma tante* : comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Labiche et Marc-Michel; *la Soirée périlleuse*, comédie en un acte, par MM. Marc-Michel et Choler.

Grâce à de très-belles décorations et à un grand luxe de mise en scène, *la Moresque* semble un opéra dont on aurait égaré la musique la veille de la représentation. Ce sont toutes les allures de *la Reine de Chypre* ou de *Gastibelza*; ce sont des situations simples et fortes, des coups de théâtre, des masses remuées, des danses, des batailles, l'Alcazar de *la Favorite* et la cathédrale du *Prophète*.

Le personnage principal est cette reine Jeanne la Folle qui a déjà défrayé plusieurs drames de la période romantique. Jeanne est aimée de Gonzalve de Cordoue, un capitaine de pendule d'hôtel garni, à la réputation duquel le roman de Florian n'est pas absolument étranger. Dès les premières scènes, Gonzalve de Cordoue, désireux de justifier sa célébrité sentimentale, respire un bouquet de fleurs sèches, qu'il a cachées sous son armure. On a pensé à la manchette de *Ruy Blas*.

Pendant que Malek-Adhel, — non, Gonzalve de Cordoue, — soupire pour la reine d'Espagne, une fille étrangère et jaune s'enflamme pour Gonzalve et pousse l'imprudence de la passion jusqu'au point de s'aventurer hors du camp. — Quel camp? Ah! mon Dieu! nous allions oublier de vous dire que l'action se passait pendant le siége de Grenade.

Cette jeune fille est naturellement *la fille des rois*; elle est accompagnée de cet éternel vieillard dont la seule qualité est d'être majestueux et de porter avec ostentation une barbe démesurée, et dont le moindre défaut est de suer l'ennui par chaque parole. Dans *la Moresque*, ce vieillard s'appelle Zagul, — comme c'est bien fait! Sa fille, Aldara, ne se fait prendre par les Espagnols que pour se rapprocher de Gonzalve de Cordoue.

A ce moment, voici sous quelle forme mathématique se présente l'intrigue de la pièce :

Gonzalve de Cordoue aime la reine.
Aldara aime Gonzalve de Cordoue.
Le roi aime Aldara.
La reine aime le roi.

La contre-partie est celle-ci :

Gonzalve de Cordoue n'aime pas Aldara.
Aldara n'aime pas le roi.
La reine n'aime pas Gonzalve de Cordoue.
Le roi n'aime pas la reine.

Aussi, nous trouvons que M. Hugelmann a eu de la bonté en se contentant de cinq actes et de neuf tableaux pour le développement de ces chassés-croisés. Ces neuf tableaux, comme nous l'avons dit en commençant, captivent l'œil bien plus que l'oreille, et l'oreille bien plus que l'esprit. — Une seule scène nous a paru sortir du moule conventionnel : c'est celle où il tombe aux mains de la reine Jeanne une lettre écrite à son mari par une de ses dames d'honneur; pour arriver à connaître l'écriture de ce billet, elle assemble toutes ses femmes et leur dicte, comme César, des messages différents. Au même instant, elle est obligée de recevoir une députation des grands du royaume; elle leur répond en examinant l'écriture de ses secrétaires, ce qui donne lieu à des effets assez intéressants. L'incohérence des gestes et des exclamations de Jeanne la fait justement suspecter d'aliénation mentale; et son époux est le premier à profiter de ce scandale pour en tirer un motif à interdiction.

Puis vient le poison, et la prison, et les Mores. Aldara veut poser la couronne sur le front de Gonzalve de Cordoue, qui, en fidèle Espagnol, repousse avec horreur (les bras étendus, comme cela!) les propositions de cette héroïne safranée. Aldara la Moresque se voit maudite par tout le monde et ne trouve de refuge que dans sa passion. De dénoûment, il n'y en a point.

Avez-vous compris?

La Moresque est le deuxième ouvrage de M. Hugelmann; *le Fils de l'aveugle* était le premier; il n'y a pas de progrès manifeste. Nous n'osons cependant juger M. Hugelmann sur ces essais; mais, comme il n'est pas précisément un adolescent, comme il est entré en littérature bruyamment et orgueilleusement par la porte d'un procès, comme il rédige en chef une revue franco-espagnole, nous nous sentons au moins le droit de nous enquérir de ses tendances. Veut-il conquérir un rang dans cette phalange d'esprits supérieurs qui ont pris à tâche de donner un sens moral et social à la littérature dramatique? ou se classe-t-il volontiers parmi ces tempéraments accommodants qui, s'aidant de relations et de nécessités, font l'office, dans un art de décadence, de vis dans un cercueil? S'il n'a, comme *la Moresque* le fait présager, d'autre ambition que de vivre au moyen des fournitures qui lui seront concédées par tel ou tel théâtre, nous serions aise d'en être informé au plus tôt, afin qu'à l'avenir nous ne nous occupions de lui qu'avec les restrictions et les indulgences qui sont dues à tout industriel rencontré dans l'exercice de sa profession.

Nous avons dit que les décors sont attrayants; nous ajouterons que M^me Guyon, à part les exagérations que comporte la tradition du boulevard, est très-remarquable dans le rôle de Jeanne la Folle; elle rappelle souvent M^lle Georges, en son beau et courageux temps.

Un pauvre mardi gras que celui du Palais-Royal : *Je croque ma tante!* — Il n'y a là dedans de plaisant que le nom de M. Ravel, Château-Gredin.

On avait déjà *la Soirée orageuse*, un petit opéra du premier Empire; voici *la Soirée périlleuse*, avec M. Hyacinthe pour héros. M. Hyacinthe représente l'honnêteté dans le comique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Marta*, opéra en quatre actes, de M. de Flotow.

Il semble qu'en écrivant sa partition de *Marta*, M. de Flotow soit parti de ce principe que les héros du drame musical n'ont pas besoin, pour révéler leurs caractères, de pousser, même dans leurs élans les plus chaleureux, des cris à fendre l'âme, et, qu'à la scène, on peut rendre les passions intéressantes, les mettre suffisamment en relief en sachant leur donner l'accent le plus vrai, c'est-à-dire en les peignant plutôt *dissemblables* par des nuances scrupuleusement choisies, que *contrastantes* par des oppositions trop absolues de noir et de blanc; la nuance ayant, du reste, sur la couleur franche, l'avantage de chatouiller l'amour-propre du public, qui veut qu'on lui cache quelquefois une partie du tableau pour la lui laisser deviner. Cette manière un peu timide d'envisager la musique dramatique a, dans ses réserves, toute la valeur d'un système, — système mixte cherchant toujours l'équilibre entre le trop et le trop peu, et qui cette fois a réussi au compositeur, ce qui nous dispense de le discuter.

Marta n'est donc point l'œuvre d'un esprit ardent, c'est bien plutôt une conception élégante et estimable en son style, particulièrement gracieux et pur. La passion y parle un langage jeune sans naïveté, chaleureux sans emphase; jamais elle n'y éclate avec brusquerie et fureur et l'on dirait vraiment que M. de Flotow, comme le faisait Buffon, écrit, lui aussi, avec des manchettes.

Cette nouvelle partition que le Théâtre-Italien a enfin donnée, après l'avoir longtemps promise, est venue introduire un sang nouveau dans son répertoire un peu obstinément en retard de trente ans; répertoire très-riche, du reste, en chefs-d'œuvre que nous prisons fort, monument bâti en rubis et en émeraudes, auquel nous voudrions quelquefois le *badigeonnage* de l'art contemporain. *Marta* sort, tout éblouissante de ses vives couleurs, d'un cerveau allemand, et pourtant elle ne répond pas à ce mysticisme dont certains classificateurs absolus font le trait saillant et particulièrement distinctif de l'art germanique; elle dérive d'une autre fibre, c'est la fille du sentimentalisme d'outre-Rhin.

Le premier acte, à l'exception d'un duo d'hommes d'une véritable valeur, nous a paru le moins réussi de tout l'ouvrage; ce ne sont que rondes champêtres, ritournelles bretonnes et bourrées auvergnates, parfois communes, et que notre opéra-comique français peut seul se permettre à de rares intervalles et en ses jours de belle humeur. Mais vient le second acte qui débute par un quatuor d'une fraîcheur éblouissante, morceau plein de verve et de brio qui est suivi d'un duo entre Mario et M^lle Saint-Urbain, chant d'amour sincère dont le motif est rappelé plusieurs fois dans les actes suivants; la couleur en est mélancolique et tendre, la forme en est simple et l'harmonie en est élégante : un quatuor et un chœur final, qui viennent après, sont écrits dans le même style; le tout est sonore sans bruit, élégant sans affectation. Le troisième acte renferme quatre airs dont celui de M^me Nantier-Didiée a été particulièrement remarqué; celui de Grazziani forme, par son entrain bachique, un contraste saillant avec celui de Mario qui exprime toutes les douleurs du cœur; enfin, dans le troisième, on a applaudi un duo et plusieurs morceaux d'ensemble. — En somme, et bien que *Marta* ne soit pas, à proprement parler, une œuvre capitale dont l'apparition fasse époque, elle pourra fournir à Paris une carrière honorable; la curiosité s'en mêlera d'abord et l'estime viendra après.

ALBERT DE LASALLE.

Aquarium de la villa Pierlas.

La villa de M. le comte de Pierlas n'est pas seulement un des plus élégants châteaux et des plus riches domaines

Aquarium de la villa Pierlas, à Nice, d'après un dessin de M. Lieto.

des environs de Nice, c'est encore une des curiosités artistiques et à la fois une des créations scientifiques les plus remarquables de tout le nord de l'Italie.

Nous ne parlerons point de ses jardins spacieux, de ses magnifiques bosquets, ni de ses serres, peuplés des arbustes les plus rares et des plantes les plus précieuses, nous ne voulons appeler l'attention que sur le magnifique aquarium représenté par une des gravures de notre page. Cet aquarium est le plus vaste qui, jusqu'à présent, ait été construit. Dans la belle nappe d'eau contenue par son pittoresque bassin en rocaille, végètent ces tribus variées des plantes aquatiques si abondantes dans les régions intertropicales. On peut citer, comme la reine de cette végétation luxuriante, la nymphéacée Victoriaregia, dont la fleur gigantesque offre une corolle de près d'un mètre d'épanouissement.

MAC' VERNOLL.

L'Homme-canon.

Le Cirque Impérial offre un des plus étonnants spectacles qui depuis longtemps aient fait courir Paris. Il ne s'agit cette fois ni de miracles d'équilibre ni de prodiges d'adresse. L'objet de la curiosité générale est ce que l'on peut appeler, dans toute la littéralité du mot, un tour de force.

Jamais la vigueur musculaire de l'homme n'a été soumise à une telle épreuve et ne l'a subie avec autant d'impassibilité. L'homme-canon, — ce serait plutôt l'homme-affût qu'il faudrait dire, — voyez plutôt notre gravure, — prend une pièce d'artillerie, un obusier tout chargé, l'enlève et le braque sur son épaule; on approche alors de la lumière une mèche enflammée, et le coup part, sans que l'homme qui porte la bouche à feu semble ébranlé par la commotion.

Ce fait offrait un caractère si extraordinaire, que l'administration n'a pas voulu permettre qu'on l'érigeât en spectacle sans s'être assurée préalablement que le patient le subissait sans danger. Une commission médicale fut chargée de l'enquête expérimentale. Il fut constaté que non-seulement l'opération était sans péril, mais que le vigoureux [illegible]te la supportait sans que la circulation de son s[illegible] fût modifiée d'une pulsation par minute.

M. VAUVERT.

L'Homme-canon, au Cirque impérial.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

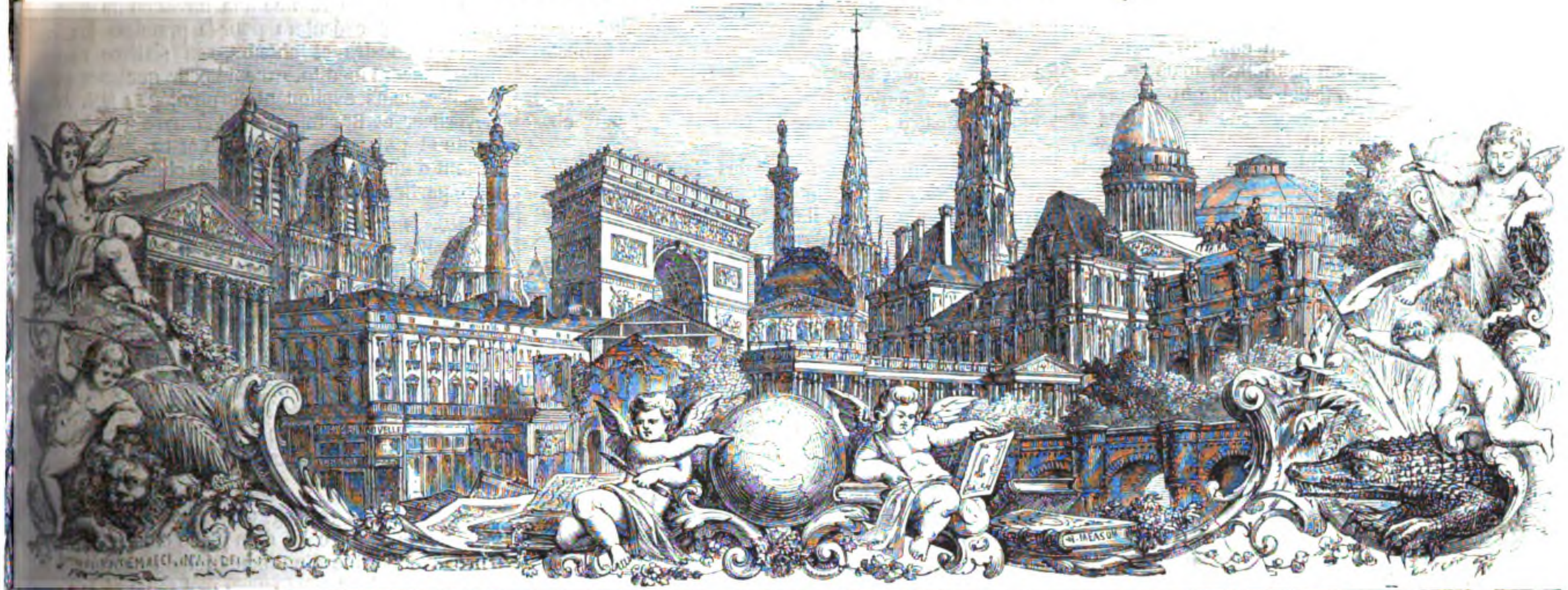
L'absence est le plus grand des **maux**.

DELAUNAY

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



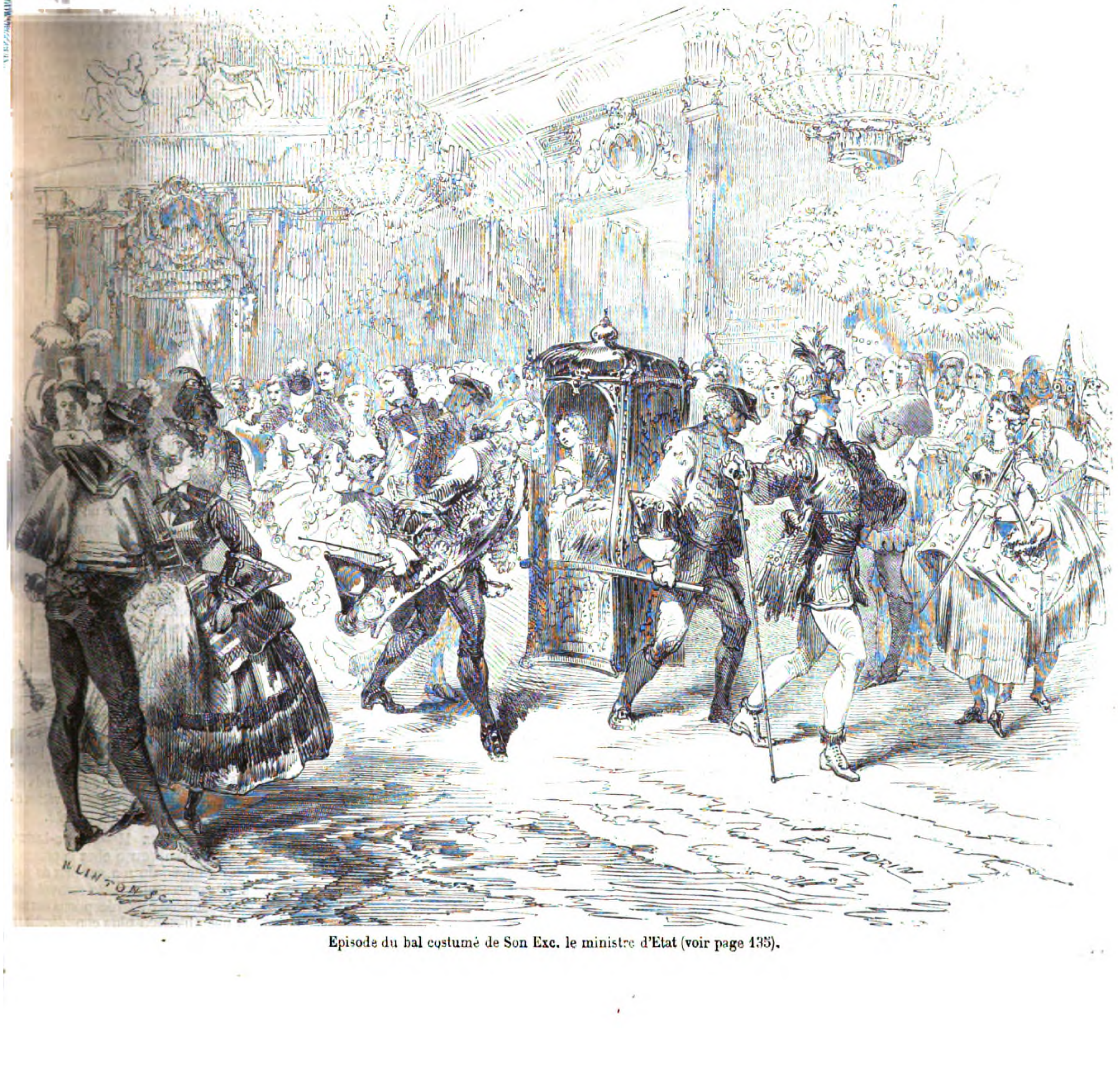
ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 46.
27 Février 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Episode du bal costumé de Son Exc. le ministre d'Etat (voir page 135).

COURRIER DE PARIS.

~~~~ Les mœurs anglaises font avec les nôtres un continuel libre échange à la Cobden. La grande importation du Jockey-Club, jadis échangée contre nos goûts d'art, fait dépenser, ici en chevaux, là-bas en tableaux, des sommes, non pas folles, mais considérables. Tous les clubs insulaires finiront par avoir leurs imitateurs, peut-être leurs succursales, sur le continent. Aujourd'hui, c'est le *Yacht-Club*, lequel, par malheur, parti de Londres sur la Tamise, ne trouve à son arrivée à Paris que la Seine !

Le *Yacht-Club*, ce sera la canoterie parisienne portée à la dernière équation. Il est né, il y a quelques années déjà, d'un premier groupe d'hommes ardents et convaincus, apportant à la spécialité aquatique les mêmes vues correspondantes qui animent leurs émules de l'*entraînement* terrestre ou chevalin. L'origine de ce goût, — qu'on a souvent ridiculisé à cause du peu d'ampleur du théâtre sur et sous lequel il s'exerce,—date d'une trentaine d'années. Paris, qui voit un vaisseau sur l'azur et le gueule de ses armoiries, rêve constamment de la mer, et multiplia jadis les héros de l'amusant *Voyage à Dieppe*. C'est ainsi que la statistique fluviale compte 7 à 8,000 individus pour lesquels le canotage est devenu une passion désordonnée. Nous n'oserions pas assurer que, pour bon nombre de ces dilettantes, l'occasion de se manifester en costume et allures excentriques ne soit pas l'attrait capital qui les pousse sur la voie des Cock et des La Peyrouse... Mais qu'importe, si sous un déguisement d'opéra-comique, ces gens s'aguerrissent à certains dangers, développent leur courage, et font une gymnastique salutaire? Ils sauvent beaucoup.... non pas de noyés, comme on dit abusivement (*Secours aux noyés!*) mais de gens en train de se noyer, rendons-leur cette justice ! Il est vrai que ceux-là qu'on sauve sont précisément des canotiers imprudents, si bien qu'il n'y aurait pas de noyés s'il n'y avait pas de canotiers... et que ce sont ces derniers qui font à la fois et le péril et le salut !

Paris, ou plutôt Asnières et Charenton, ces deux arsenaux du canotage parisien, — comme la tour de Marne en offre les colonnes d'Hercule, — ont-ils, à l'égal de Cambridge, d'Oxford, et surtout des régates de Henley, sur la Tamise, leur roi des eaux, leur héros invaincu, tel le fameux Thomas Cole, surnommé le *Champion de la Tamise?* Nous ne savons. Les plus célèbres patrons parisiens se partagent à peine, croyons-nous, l'équivalent d'une gloire que Thomas Cole résume en lui tout seul.

C'est l'un des plus famés ou des plus fameux d'entre eux, l'ancien patron de la *Sorcière-des-Eaux*, M. More, qui fonda, il y a quelques années déjà, une Société des régates, destinée à ennoblir le simple canotage, jusque-là plus préoccupé du costume, d'un peu de pipe et de la matelote... chère à ces matelots dominicaux (matelote de poissons, expliquons-nous), que de l'amélioration de quoi que ce soit.

La Société des régates, prise en considération par l'autorité, en obtint des encouragemens, et put fonder ses joutes. Mais tout jouteur sous-entend un adversaire. Il fallait une autre flottille, elle apparut ! Son titre éclata sur l'emblème comparti des deux drapeaux que la Manche sépare: *the Paris amateur Rowing-Club*... et ses fondateurs ne furent rien moins que le duc d'Albuféra (président), MM. le vicomte de Châteauvillard, W. Stuart (secrétaire à l'ambassade britannique), le baron Waechter (ministre de Wurtemberg), le comte de Praslin, le comte de Leynnar (Prusse), le comte de Mosbourg, MM. F. Ricardo, Howard, John Arthur, etc., ensemble anglo-français destiné à apporter dans le canotage fantaisiste et indiscipliné la même révolution que le Jockey-Club a introduite sur le turf français.

Un des premiers effets de ces rivalités, de ces émulations, fut de créer une nouvelle industrie: celle des constructeurs d'embarcations régatières. On fit venir de Londres, et on imita bientôt, à la perfection, ces *yoles* étonnantes, ces *gigs*, ces *out-riggers*, ces *skiffs*, dont le poids total, bois et chevillage, ne doit pas dépasser 30 à 35 livres... le poids d'un turbot! Véritables jouets d'enfants, à comparer à ce *Leviathan* anglais, qui sembla si longtemps atteint d'hydrophobie!

Adieu la flânerie! la ballade! Paméla, fumant mollement sa cigarette, couchée sur un tapis à l'arrière du canot, et traînant sa main dans l'eau, patrie du goujon, inconnue au requin à la triple mâchoire, *maxilla triplex!* Sous l'effort de ces Anglo-Français, le canotage s'ennoblissait, il devenait sérieux.

Le *Rowing-Club* prit maison en face d'Asnières, y installa tout le confortable des mœurs élégantes et polies, et eut la gloire de posséder dans sa darse l'*Eva*, ce merveilleux canot, rival et vainqueur de *Velleda*, qui, sur les vingt joutes d'une seule année, gagna dix-neuf prix, sous le commandement de M. Lowe, le plus bel aviron de toute la Seine ! Les deux équipages combinés de cette *Velleda* et de cette *Eva* remportèrent, en 1854, une victoire qui fit du bruit ailleurs que dans Landernau. Leur gig n'étant pas arrivé à temps, ils se jetèrent dans une yole quelconque, passagèrement baptisée *la Parisienne*, et par leur habileté, leur souplesse et leur force, ces Achilles de la nage battirent une foule d'Anglais arrivés de leur île, en plus de quatre bateaux ! Ce sont là de beaux chevrons.

Mais on aura beau fonder des *Rowing-Club, des Yacht-Club*, et des sociétés d'encouragement et d'entraînement aquatique, il est toute une petite, rieuse et brillante flottille qui n'ira jamais se morfondre dans leurs statuts, ni disputer leurs médailles! Une canoterie indisciplinée et bohême subsistera toujours sans l'ombre de prétention aux améliorations du sillage, de la nage à trois temps, de la nage syncopée, et de l'écoute du grand foc ! Celle-là, qui a pour cabotage, étapes ou escale, les jolis villages qui accidentent les bords tortueux de la Seine, s'est créé à Bougival un port amiral. Cette flottille, formée de deux éléments pris dans deux couches sociales, a ses *Courbets* et ses *Musqués* ! Les Courbets sont ceux qu'on a baptisés ainsi, de leurs excentricités réalistes, de la rude technicité de leur langage inspiré du dictionnaire Willaumez: ce sont les goudronnés. A côté se maintiennent les amateurs nonchalants, en panamas de cent écus, en jaquette de basin, qui rament avec des gants, à cause des ampoules. Ils peignent leur canot de couleurs riantes, ils garnissent leurs bancs de coussins en coutil; un pavillon de soie flotte à l'arrière, et des parasols préservent leurs fronts du hâle. Des comtesses s'en mêlent (*illi robur...*) et encombrent la poupe de leurs crinolines, en poussant de petits cris effarés au moindre incident. Un jour, là même, à Bougival, et faisant paresseusement partie d'un de ces équipages qui n'améliorent rien, tandis que — voguait, voguait la barque légère, — nous apercevons qu'elle va atteindre une tête humaine dont les épais cheveux, enveloppés d'un serre-tête de toile cirée, révélaient une femme. Elle nageait gracieusement et vigoureusement, cette Ondine... qui est une des jolies actrices de Paris ! Elle quittait une rive pour gagner l'autre, se jouant de l'élément perfide en son sarrau de laine noire historié de galons rouges. Ce n'était pas beau, c'était drôle : — Tiens! Laure Lambert ! — s'écria un critique.

Les dames comprirent *lord Lambert*, renouvelant ainsi une erreur d'acoustique bien connue, et qui a son anecdote risible dans la biographie d'un académicien d'hier. Pour esquiver la barque, l'actrice fit un brillant effort... sa coiffe se détacha... ses superbes cheveux l'entourèrent, flottant autour d'elle et rappelant ce poisson de l'Adriatique cher aux Vénitiens, qui, pour se dérober au harpon, lance autour de lui, d'une mystérieuse vésicule, une liqueur brune qui trouble la limpidité de l'eau sous laquelle il se dérobe au pêcheur...

— Comment, *lord* Lambert ! — dirent les dames, étonnées en voyant cette magnifique chevelure.

— Mademoiselle ! — dit le critique en saluant, — je vois qu'on peut vous applaudir sur l'une et l'autre... scène !

—Mais le *Yacht-Club* ! s'écrie le lecteur qu'on laisse le bec dans l'eau. Eh bien ! nous conclurons : on le fonde en le greffant sur son ancien. Ce sont MM. de Grammont et de Dreuille-Senneterre qui ont pris en main l'affaire et l'aviron. Les ducs d'Albuféra et de Vicence, et le vicomte de Châteauvillard sont parmi les premières adhésions. On espère un auguste patronage.

~~~~ Nous entrons dans la saison des concerts. Mais les grands artistes ne nous viennent plus de l'étranger. Paris les paye mal, il ne les paye même pas. Il y a trois ans, deux très-grands artistes, les plus célèbres archets qui soient peut-être, Vieuxtemps et Servais, voulurent organiser une série de quatre ou six concerts dont ils devaient être les attractions légitimes. Une tentative eut lieu à l'hôtel d'Osmond... Elle fut telle que, par dignité, Servais et Vieuxtemps n'y donnèrent pas de suite.

Quoi qu'il en soit, si Paris ne paye pas, il parle, il applaudit. Ce bruit sonne d'or... il résonne au loin, et ce que les artistes n'encaissent pas en métal, ils l'obtiennent en bruit, en gloire : rien *per la fame* — tout *per la fama!*

Quant aux grands artistes qui habitent Paris, il faut bien que, sous peine de déchéance, ils donnent de temps en temps signe de vie, d'archet ou de piano. Tel est Henri Herz. Il a un immense talent, il a une grande salle, il a d'excellents pianos... *grandmédaillés*. Que pouvait-il faire de mieux que d'utiliser son talent sur ses pianos, dans sa salle?

Aussi, le 3 mars prochain, le célèbre facteur, exécutant et compositeur de premier ordre, égalisant ainsi, par une fort rare exception, et l'industrie et l'art, se fera-t-il entendre dans un grand concert dont il a confié le programme à la direction de Bottesini. Henri Herz y exécutera pour la première fois, avec grand orchestre et chœurs, son sixième concerto, œuvre encore inédite, excepté pour quelques oreilles dont les noms expliquent le privilége : MM. Auber, Meyerbeer et Rossini. On dit l'œuvre à la fois charmante et puissante, magistrale et capitale. On parle surtout d'une certaine rentrée des chœurs dans la dernière partie... Nous entendrons bien!

~~~~ On parle beaucoup dans le monde des faits qui résultent de la mort récente d'une femme à la mode. Cette femme, séparée de biens avec son mari, qui est riche, laisse environ 150,000 francs de dettes chez les fournisseurs fashionables. Or le mari, se renfermant dans son droit, refuse l'héritage, c'est-à-dire refuse de payer. Madame X***, morte brusquement, laisse, dit-on, entre autres dettes, 10,000 francs chez le bijoutier, décoré, de la reine d'Espagne; 8,000 fr. à une couturière, 11,000 à une lingère, etc., etc. Tels sont les entraînements du luxe chez les impuissants.

~~~~ Un des mariages les plus riches de la semaine écoulée est celui d'un jeune officier démissionnaire avec la fille d'un industriel du quartier Popincourt. Entendons-nous sur le mot riche. Elle a vingt ans et deux millions; il a trente ans et les économies de sa solde de lieutenant... Voici comment s'est bizarrement fait ce mariage. Honorable pour tous, nous ne voyons aucun motif pour ne pas renvoyer au *Constitutionnel* du 7 courant ceux qui voudraient achever les noms d'Albert Desp... et d'Henriette Laz...

M. Laz... père est mort il y a dix-huit mois, laissant une veuve... et on peut dire aussi une orpheline, car Mme Laz... est depuis trois ans dans la maison de santé d'un de nos plus célèbres aliénistes, le docteur Brierre de Boismont. Mais les deux millions, pensez-vous? Eh bien, oui! parlons-en. M. Laz... les a gagnés à fabriquer une eau que le caprice public a poussée dans la plus grande vogue depuis sept à huit ans, parce que, dans le temps où nous vivons, on n'a plus le temps de rien... pas même celui de digérer! Or, l'eau de Seltz est un apéritif et un digestif: c'est-à-dire qu'elle se charge d'expédier vite ce qu'elle excite à prendre... ô l'eau merveilleuse!

Donc, il paraît qu'en prenant de l'eau pure à droite et en la vendant de Seltz à gauche, moyennant la légère adjonction de divers carbonates et la mise en bouteilles jaunes coiffées d'un piston, on gagne mille pour cent du capital engagé ! M. Laz... fut le premier à Paris à comprendre l'avenir de tels pistons au milieu d'estomacs paresseux, et les traiteurs, ardents à vendre vingt sous ce qui leur en coûtait cinq, aidèrent vigoureusement le fabricant à vulgariser le breuvage qu'on préfère, dans ses artifices tout parisiens, à celui du Rhin même, dans sa nature; si bien qu'il n'y a plus de ménage à Paris où ne trône le siphon ; si bien encore que de tant d'eau écoulée, M. Laz... a laissé à sa fille le précipité, le résidu : net, deux millions.

Parlons du mariage. Voici comment il se fit. Mlle Henriette a les yeux aussi beaux que ceux de sa cassette On l'eût épousée, même pauvre ! («On l'épouserait.. malgré sa fortune!» disait de Mlle Moy... un honnêtee pauvre poëte.) Quand elle fut maîtresse de ces millions, et surtout maîtresse de ses vingt ans et de son cœur, un oncle, qui reprenait la suite de l'eau de Seltz lui dit : — Que vas-tu faire ? épouser un marquis?

— Un marquis? non ! Je veux épouser un jeun lieutenant de la ligne, que je vois passer sous ma fenêtre depuis un an, et qui me plaît !

L'oncle, qui devait à la nièce certaines facilités de succession dans la fabrique, n'objecta rien, et all trouver le colonel du préféré. Les renseignement furent excellents; le reste s'arrangea comme dan tous les vaudevilles. Cela finira comme dans tous le contes.

~~~~ Cette eau de Seltz est désormais tellement ir filtrée dans les usages journaliers, qu'il y a, ru Montesquieu, un restaurant-bazar, organisé par u boucher, avec cinq ou six succursales çà et là dan Paris, où chaque table est trouée au milieu par u piston auquel tout dîneur puise à discrétion, moyennant deux sous ajoutés à sa modeste addition de réfection commune, et servie par des femmes vêtues d blanc et de noir, comme des sœurs de Charité.

~~~~ Mardi dernier, bal chez Mme Pèdre-Lacaze Le même soir, réception nombreuse chez la princess Mathilde. Son Altesse Impériale n'a pas pris de jou comme l'année dernière, mais elle reste souvent che elle, et le mardi étant consacré aux réceptions des ministres rive droite, une affluence plus considérable s

[illegible] entre ces soirs-là à l'hôtel de Courcelles. La prin[illegible] a ajouté à sa collection de tableaux modernes les [illegible] les représentant, l'une, l'arrestation du cardinal [illegible] Lorraine au château de Blois, effet de neige dont on [illegible] pas perdu le souvenir; l'autre, le roi Charles IX [illegible] sa fauconnerie avec les dames de la cour et [illegible] avec les oiseaux de proie, tableau de la der[illegible] exposition. Ces toiles, jointes à d'autres, for[illegible] la décoration du petit salon réservé aux joueurs de [illegible] jeu qui, sans être précisément renouvelé des [illegible] est fort à la mode cette année, dans les clubs [illegible].

[illegible] on dansera à la mi-carême chez la [illegible] Walewska, aux Affaires étrangères, et le bal [illegible] costumé. Déjà la comtesse s'occupe des princi[illegible] quadrilles et choisit des figurants et figurantes, [illegible] la jeunesse française et étrangère admise à l'hon[illegible] de son salon. Ce bal sera bientôt la plus grave [illegible] occupation de la société officielle et féminine.

[illegible] beaucoup dîné dans ces derniers temps chez [illegible] personnages, entre autres chez le prince [illegible], en son nouvel hôtel (ex-résidence Monte[illegible] près du Sacré-Cœur, et chez le marquis de [illegible], qui réunit souvent rue Blanche, autour [illegible] des tables les plus somptueuses de Paris, des [illegible] considérables et des femmes les plus jolies. [illegible] dîner aussi chez le vicomte de Beaumont-Vassy, [illegible] l'Université, où les principaux convives étaient [illegible] de Monaco, le duc de Rivas, ambassadeur [illegible], le ministre de Portugal et M^{me} de Païva, [illegible] de Manderstrœm, ministre de Suède, le ba[illegible] Sprengtporten, gouverneur de Stockholm, en[illegible] extraordinaire de Sa Majesté Suédoise auprès de [illegible] des Français, pour le complimenter à propos [illegible]; divers secrétaires d'ambassade et bon [illegible] de jolies femmes complétaient ce dîner. On a [illegible] à l'amphitryon quand paraîtrait le dernier [illegible] de l'*Histoire de mon temps*; il l'a promis pour [illegible] prochain. On dit que ce volume curieux doit [illegible] une foule de détails peu connus sur les évé[illegible] qui vont du 1er janvier 1848 jusqu'au 2 dé[illegible] 1851. Les antécédents politiques de l'auteur lui [illegible] sur ces matières une autorité incontestable, [illegible] ainsi avec éclat son remarquable ouvrage.

[illegible] de Pontalba doit donner aussi un grand bal le [illegible] de la mi-carême, dans son somptueux hôtel du [illegible] Saint-Honoré. Ce bal sera paré et non cos[illegible] comme celui des Affaires étrangères. — M^{me} de [illegible] Chasseloup-Laubat promet aussi à ses amis et rela[illegible] deux grands *raouts* dans sa jolie résidence de la rue Marbeuf. Les cartes d'invitation sont déjà lancées.

[illegible] Paris est décidément devenu le grand mar[illegible] européen pour la curiosité, les beaux-arts. Jour[illegible] il y arrive, d'Italie et d'Allemagne, des col[illegible], souvent de la plus haute importance, qui [illegible] s'offrir aux enchères publiques. La quin[illegible] qui vient de s'écouler a vu plusieurs de ces [illegible] presque égales en importance à celle de la [illegible] de M. Humann, ancien membre du corps [illegible] et fils de l'ancien ministre. La vente [illegible] du moyen âge, récemment apportés d'Italie, [illegible] pour catalogue tout un volume. Cette vente a [illegible] par M. Charles Pillet, lequel fera aussi, mardi [illegible], celle de quatre-vingt-trois terres cuites iné[illegible] de Fratin, œuvres exquises que se disputeront [illegible] les gens de goût. Chaque jour, la foule [illegible] amateurs ou des marchands se presse dans [illegible] de la rue Drouot, qui déjà sont trop étroites [illegible] le développement des opérations qui s'y con[illegible].

[illegible] Voici quelques détails, reçus de bonne source, [illegible] accident arrivé au prince et à la princesse Joa[illegible] Murat :

[illegible] dans la nuit du samedi au dimanche, au sor[illegible] soirée donnée par M^{me} la comtesse Le Hon, [illegible] l'hôtel de l'avenue des Champs-Elysées. La voi[illegible] du prince était attelée de chevaux un peu vifs; [illegible] à la borne de fonte de la porte de sortie, et [illegible] secousse, le cocher tomba de son siége. Les [illegible] effrayés prirent leur élan, sans pouvoir être [illegible] par le sergent de ville Grandgirard qui s'élança [illegible], et reçut quelques contusions. La première [illegible] du prince Murat avait été de baisser les glaces; [illegible] n'avait encore pu y réussir que pour celle de [illegible] lorsque les chevaux jetèrent la voiture sur la [illegible] du rond-point. Les éclats de la seconde glace [illegible] une blessure au front de la princesse, et enta[illegible] vivement la partie supérieure de l'œil gauche. [illegible] foule s'était promptement amassée, il y eut quel[illegible] confusion, dans laquelle la princesse perdit une [illegible] de ses diamants, qu'on prétendit d'abord avoir [illegible], mais qui furent retrouvés pendant la nuit [illegible]. On rapporta les blessés à l'hôtel Le Hon, où [illegible] furent sur-le-champ interrompues, tandis [illegible] domestiques couraient partout chercher des médecins. Le premier qu'on trouva fut le docteur Lallemand, qui donnait des soins au maréchal Bosquet, voisin de là. Quelques heures après, les blessés purent rentrer à leur hôtel de la rue la Rochefoucauld (ancienne résidence de M^{lle} Mars).

On sait que le jeune prince Joachim Murat, officier d'ordonnance de l'empereur, a épousé, en 1854, M^{lle} Louise-Caroline de Wagram, née en 1833, de Napoléon Berthier, duc et prince de Wagram, ancien pair, sénateur, et de Zénaïde-Françoise Clary, cousine de la reine douairière de Suède.

〰 Autre événement. Samedi, dans une soirée, la fille d'un de nos maréchaux, M^{me} Bar..., se trouvait auprès d'une cheminée, causant avec M^{me} And....., belle-fille d'une des célébrités de la science. La robe de gaze de cette dernière frôla le feu et s'enflamma. M^{me} Bar... se jeta précipitamment et à pleines mains sur la partie enflammée, et en reçut elle-même les atteintes. L'accident fut ainsi sur-le-champ comprimé, et il n'y eut heureusement, cette fois, d'autres victimes que les dentelles de ces dames, désormais plus que rousses, ce qui est la mode, mais roussies, ce qui est fâcheux. Ceci fait suite à ce que nous racontions récemment au sujet de l'événement analogue qui a coûté la vie à M^{me} Clermont.

— Ces exemples serviront-ils à modérer la crinoline de ces dames? — disait un monsieur; — pour leur apprendre à rentrer dans des jupes honnêtes et modérées, ne faudrait-il pas cinq ou six accidents pareils tous les hivers?

— Ce serait ce qui s'appelle faire la part du feu! — répondit quelqu'un.

〰 Voici deux morts de la semaine, qui rapprochent, devant la sombre égalité du tombeau, deux noms bien disparates : le danseur Mabille — et la duchesse de Mouchy!

Le cercueil qui est sorti avant-hier par cette porte en arc triomphal qui décore l'entrée du jardin de la folie, contenait l'homme qui a donné son nom, un nom européen, à cet établissement de l'avenue Montaigne que tout étranger veut visiter, disons même toute étrangère... car nous connaissons bon nombre de femmes de très-haut rang qui, précautionnées et armées de toutes sortes de voiles, de châles, de frères et de maris, se sont curieusement hasardées dans ce jardin, peut-être plus fameux et prestigieux par sa réputation que par le fait. Charles Mabille, l'un des directeurs, avait débuté comme danseur, dans *la Muette*, à l'Opéra, en 1834. Il partit bientôt pour Lisbonne et y resta dix ans. Il revint avec quelque fortune, et dépensa 300,000 francs pour arranger, décorer, enchanter le nouveau palais d'Armide. Homme de cœur et de probité sincère, Charles Mabille était aimé et estimé. Il est mort de la rupture d'un anévrisme.

Frappée, il y a quelques années, dans ses plus vives affections, c'est-à-dire par la perte et de sa mère et de son mari, Anne-Marie-*Cécile*, fille d'Alfred, comte de Noailles, mariée, en 1839, à son cousin, Henri de Noailles, duc de Mouchy (mort en 1854), la duchesse de Mouchy vient de décéder à la suite d'une longue maladie de langueur. Elle était, par sa naissance et son alliance, de cette illustre maison qui commence en 1112, par Pierre de Noailles, chevalier croisé; qui eut le duché-pairie en 1663, la grandesse d'Espagne en 1712; fut titrée de Mouchy et de Poix, eut trois maréchaux, un ambassadeur, un évêque, un cardinal, et qui a pour chef actuel le duc Paul de Noailles, ex-pair, chevalier de la Toison d'or, membre de l'Académie française, et historien de son aïeule M^{me} de Maintenon, une quasi-reine de France. Le duc de Noailles est tuteur des trois enfants que laisse la duchesse de Mouchy.

〰 L'autre soir nous sortions, avec un groupe d'amis, du bal d'un personnage. En même temps que nous, entrait dans la grande antichambre un monsieur chauve, gris où il n'était pas chauve, port de tête à la Condé, tout de noir habillé, avec une plaque en marcassite à gauche, et un sautoir bleu de ciel sur la cravate blanche. Ajoutez une chaînette où divers pays étaient suspendus par des émaux combinés en croix. Un personnage pour sûr!

— Demandez mes gens! — dit-il d'un ton de deux cent mille livres de rente.

Le valet de pied auquel il s'adressa parut intimidé, gêné. Nous étions là cinq ou six, prenant nos manteaux, et assistant forcément à la scène. Cette attention, dont il se voyait l'objet, avait évidemment ajouté à l'importance du personnage.

— Je vous dis d'appeler mes gens! — répéta-t-il avec une évidente et hautaine mauvaise humeur.

— Pardon,... — dit le valet timide, — si *Votre Excellence* voulait bien me rappeler... son... nom?

— Monsieur ,,,,, — répondit tout bas le superbe.

— Les gens de monsieur *Camus*! — s'écria le valet d'une voix à faire tomber le lustre.

Camus, pas davantage!

〰 Rien n'est plus sérieux que la provocation, par lettre, faite à une de nos plus opulentes blasonnées, par la fille aînée — et majeure — *del conde da...*, noble hidalgo, fixé à Paris depuis l'automne. Des personnes très-sérieuses ont déclaré avoir vu la lettre. Le motif serait... tout ce qu'on peut bien deviner entre deux femmes, — l'une déjà veuve, l'autre encore célibataire. Il est très-flatteur pour certain club fashionable que l'enjeu de la partie proposée soit un de ses membres qualifiés. Qu'on dise encore que les passions ne parlent plus! que nous vivons dans un siècle prosaïque! Sous le grand roi, les femmes de la cour ne firent pas mieux pour se disputer un volage. Il serait curieux que la comtesse *** acceptant la partie offerte par l'impétueuse Madrilène, ces dames fussent allées se viser à bras tendu, justement dans ce bois de Boulogne où M^{me} de Polignac logea une balle dans la blanche épaule de M^{me} de Nesles, qui lui disputait le duc de Richelieu!

L'affaire en question s'est arrangée sans que l'auteur du *Code du duel*, le marquis de Hallay, ait eu à y jouer son rôle officieux de maréchal de noblesse. On dit que le père de l'ardente provocatrice est allé lui-même, à l'hôtel de la rue de Lille, excuser la folie de sa fille — et redemander sa lettre. Mais la comtesse a dit l'avoir brûlée. Si l'élégant clubiste épouse la veuve, comme tout sera bien qui finira bien, nous les nommerons, en rappelant l'anecdote que nous ne pouvons naturellement mentionner aujourd'hui qu'à travers toutes sortes de réserves, tout en lui donnant néanmoins sa date.

〰 Le prince Emile de Belgiojoso est mort à Milan, la semaine dernière, des suites d'une longue maladie d'entrailles. C'était le mari séparé de la princesse Christine de Belgiojoso, née Trivulce, et descendante des deux Trivulzio : l'un qui combattit à Marignan; — l'autre, qui commanda l'armée vénitienne, passa au service de François Ier, fut gouverneur du Milanais, devint maréchal de France, et rendit Gênes à Doria. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur rappelant les nombreux titres littéraires et mondains de la brillante veuve d'hier.

Les Belgiojoso de la génération actuelle forment une rare famille d'artistes. Le comte Pompéo est connu dans toute l'Italie comme un des meilleurs barytons qui soient. Le prince Emile, son aîné, était, selon le mot de Rossini, le roi des ténors des salons, comme Rubini était le roi des ténors de théâtre. Mais une aventure d'aristocratique galanterie qui eut lieu vers 1840 contribua plus encore à la célébrité du prince Emile Belgiojoso que l'éclat de son dilettantisme. Il passa plusieurs années sur un point sauvage du lac de Côme, nommé la *Pliniana*, dans un tête-à-tête qu'il n'a, dit-on, point rompu le premier. Il était fort beau dans le type qui rapprochait si bien, par l'aspect général, et le comte d'Orsay et le duc de Guiche. Les Belgiojoso avaient peu de fortune, ce qui n'a pas nui à leurs bonnes fortunes. Le prince Emile meurt à cinquante-cinq ans.

〰 Il y a de ces choses qu'on ne peut pas dire, et qu'il est aussi très-difficile de ne pas dire. Il ne reste à prendre qu'un *mezzo termine* qui suffise à faire comprendre à ceux qui savent... qu'on sait aussi, tout en n'éclairant en rien ceux qui doivent rester dans la nuit. Je sais bien que voilà un préambule mystérieux en diable... mais il s'agit tout bonnement ici de parler à vingt personnes et non à cent mille, et de faire comme en franc-maçonnerie, où, pour tâter son monde, on va disant au hasard : — Quel âge avez-vous?

Le profane répond en indiquant l'âge *de sa vie*, tandis que l'affilié comprend qu'il s'agit de son grade symbolique. Celui qui a le rang de *Maître*∴ répond alors : — *J'ai sept ans et plus!* — Et pour faire comprendre à son interrogateur qu'il faut se défier des profanes, il ajoute : — *Il pleut!*

Eh bien! il en sera ici de même. On m'a prié de dire tout juste ce qu'il faut pour que cinq personnes qui habitent quatre villes étrangères comprennent qu'une grande dame a rompu avec un de ses compatriotes qui l'avait suivie à Paris, il y a trois mois. Comment a-t-elle fait? surtout pour rentrer en possession de quarante-six lettres que l'individu avait perfidement déposées chez un tiers? On dit qu'elle a été très-heureusement fondée à s'y prendre à la façon du Régent, lorsqu'il congédia M^{me} de Parabère, lui citant le mot de Mahomet II. Le trait historique ne plut point à M^{me} de Parabère, et elle s'éloigna. Le galant a fait de même, il est parti jeudi dernier pour faire un voyage d'Italie... Sans doute pour voir si le printemps s'avance! Voilà donc qui est dit... Surtout, ne m'en demandez pas davantage!

ANDRÉ.

Attaque et prise de Canton.

Les amiraux des forces navales de la France et de l'Angleterre dans le Chou-Kiang, ayant reçu les renforts qu'ils attendaient, résolurent d'ouvrir leurs opérations militaires contre l'Empire chinois, si son gouvernement s'obstinait à leur refuser les justes réparations qu'ils avaient la mission d'obtenir.

L'escadre française, composée de la frégate à voiles *la Némésis*, battant le pavillon du contre-amiral Rigault de Genouilly, de la frégate à vapeur *l'Audacieuse*, ayant à son bord le plénipotentiaire français, M. le baron Gros; les corvettes à vapeur *le Phlégéton* et *le Primauguet*, la corvette à voiles *la Capricieuse*, l'aviso pyroscaphe *le Moreau*, les gabares mixtes *la Meurthe* et *la Durance*; enfin les canonnières à vapeur *l'Avalanche*, *la Dragonne*, *la Fusée* et *la Mitraille*, leva l'ancre le 8 décembre, et quittant la baie de Castle-Peak où elle avait pris position, pénétra dans le fleuve et rallia l'escadre britannique mouillée à l'abri des hauteurs de Bocca-Tigris. Huit jours après, la flotte combinée était maîtresse de l'île d'Honan, d'où de puissantes batteries, rapidement

le moment où expirerait le délai de l'ultimatum imparti à Yeh, le mandarin gouverneur de la province. Ce délai s'écoula sans que les amiraux alliés ou le ministre américain, qui chercha à conjurer les hostilités, eussent pu obtenir de cet administrateur aveugle d'autres réponses que des déclarations injurieuses ou dérisoires. C'était désormais à la voix du canon à lui dicter les conditions de la paix, et à la force des armes à les lui imposer. Le 28 décembre, au moment où les premières lueurs matinales ne flottaient encore dans le ciel qu'en teintes crépusculaires, un long éclair parcourut le front des batteries et de la ligne d'embossage, et une grêle de bombes, de boulets et d'obus battit les murs de la ville et écrasa les quartiers placés sous ses feux. Ce bombardement gronda tout le jour avec la même vigueur.

Cependant une douzaine de canonnières prenaient à leurs bords les troupes expéditionnaires et les déposaient sur la rive gauche, à l'est de la ville, dans une légère dépression du terrain qui les mettait à couvert du regard et du feu de l'ennemi. Vers midi, le débarquement était opéré; ces forces se composaient du 56e régiment de la reine, des brigades de marins français et anglais, et d'un détachement d'artilleurs. Elles se formè-

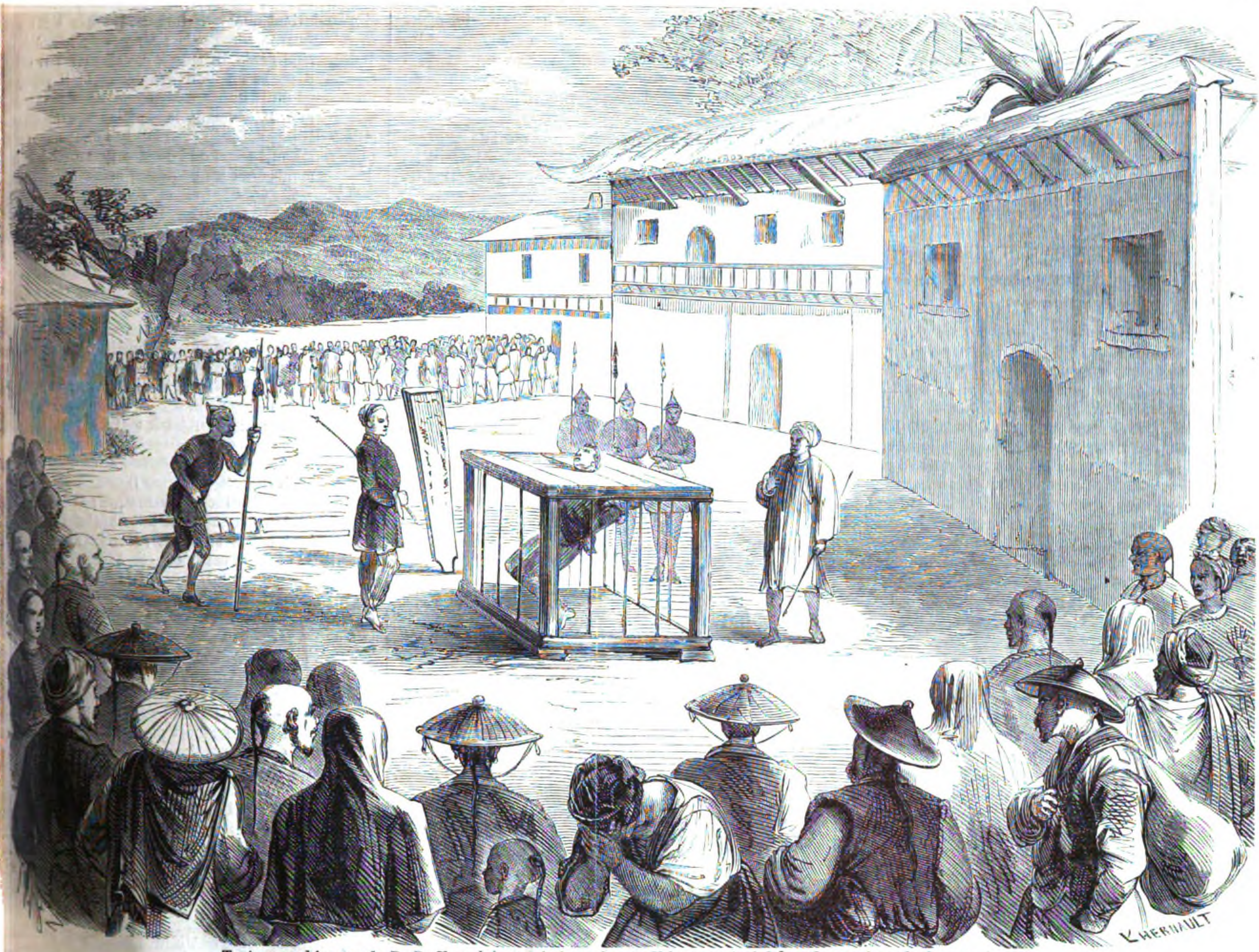
le général anglais au détachement de marins français, fort de neuf cents baïonnettes. Dans le voisinage du lieu de débarquement s'élevait une forteresse, couronnant un mamelon, située en face d'un édifice nommé la Folie française, et commandant sur ce point les abords de la place. C'était la première position qu'il fallut enlever, ce fut le point aussi contre lequel le commandant de l'expédition dirigea le premier choc de ses troupes. Les trois colonnes s'ébranlèrent à la fois, gravirent les pentes de la colline et franchirent les murailles du fort avec une telle rapidité, que la garnison chinoise avait à peine déchargé confusément les armes, que les drapeaux français et anglais étaient presque simultanément arborés sur cette forteresse. Le fort Lyn était pris et l'ennemi en fuite.

M. Mortin des Pallières, sergent-major d'infanterie de marine, avait eu l'honneur d'y planter le premier l'aigle française. Ce mouvement devait s'arrêter à l'occupation de la forteresse. Les troupes expéditionnaires établirent leur bivac en avant de cette position, pendant que le commandant en chef étudiait les fortifications de la ville même, dont l'attaque était remise au lendemain. Les batteries de l'île d'Honan et le canon de l'escadre continuè-

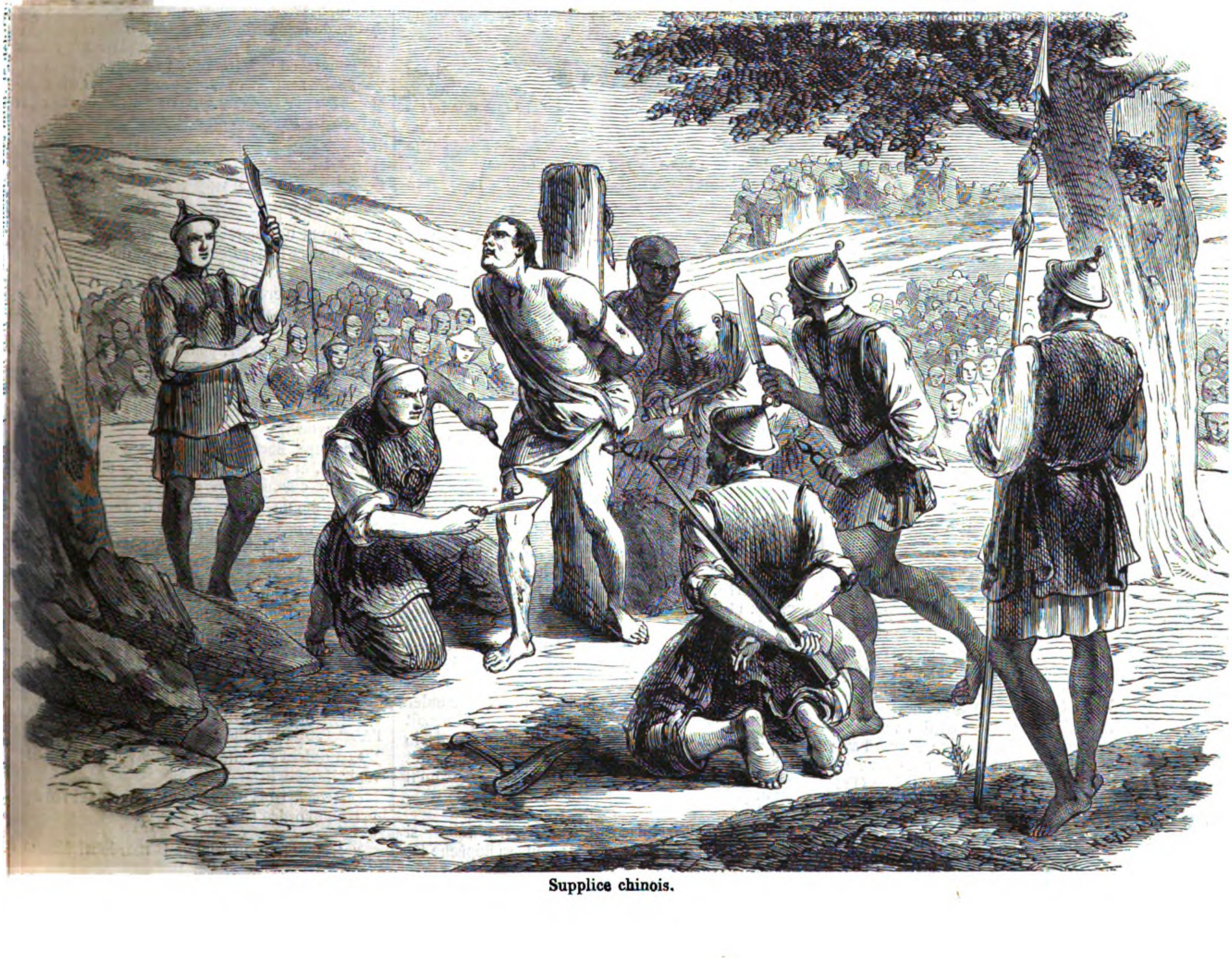
tait le moment fixé pour l'assaut. Les fortifications dont nos troupes devaient s'emparer consistaient en une suite d'ouvrages établis sur des hauteurs reliées entre elles par des remparts. Les trois divisions formées près du fort de l'est n'attendaient que le signal. Il est donné. Elles partent avec le même élan qu'elles avaient déployé la veille. Cette fois, elles rencontrent une résistance plus sérieuse. La fusillade s'engage avec vigueur; mais, vers huit heures, le feu s'éteint, la fumée se dissipe, et, de l'escadre, on aperçoit la muraille au pouvoir de nos troupes. Elles ne se sont pas arrêtées à ce premier succès : elles se portent avec rapidité vers une grande pagode qui domine de ses cinq étages la muraille du nord. C'est une grande et solide construction en briques rouges qui ressemble moins à un temple qu'à une citadelle. Aussi les Chinois espèrent-ils y arrêter l'impétuosité de nos colonnes. C'est sur ce point qu'ils se replient, c'est derrière ses remparts qu'ils se concentrent. Leur feu éclate avec une vivacité nouvelle, le capitaine Bate tombe mortellement frappé d'un biscaïen en pleine poitrine, au moment où il préside à l'application des échelles contre les remparts ; le vicomte Gilford a le bras cassé au même instant par une balle.

L'élan des assaillants semble puiser une nouvelle ar-

Bombardement de Canton.



Tortures subies par le R. P. Chapelaine, missionnaire en Chine, martyrisé dans la province de Quang-si.



Supplice chinois.

enlevée, nos couleurs flottent à son sommet, et les divisions continuent leur marche victorieuse sur le fort Gough, dont le feu cesse presque aussitôt. Canton, comme le déclare l'amiral français, est aux pieds des forces alliées. Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées depuis que les forces de l'Occident sont débarquées sur le bord du Chou-Kiang et le principal port de l'empire chinois, la capitale de la province Kwang-Toung, la vieille cité des génies, est déjà sous leur puissance, avec sa population d'un demi-million d'âmes.

MAC' VERNOLL.

Martyre du R. P. Chapedelaine et de ses compagnons.

A l'extrémité de la longue et sinueuse rue du Bac, au fond d'un préau qu'égayent quelques arbustes, dans un bâtiment spacieux dont un collége de jeunes lévites avive la paisible solitude, existe un... que dirai-je?... une chambre de question?... non; un musée... mais un musée sans précédent, un musée unique : ce sont des haches, des casse-tête, des poignards, des glaives de toutes grandeurs et de toutes formes, des lames droites, courbes, barbelées, ondoyantes comme des flammes, tordues comme des spirales, des fers à cautérisation des formes le plus bizarrement horribles, des cangues écrasantes, des entraves, des carcans, des rotins, des fouets, des tenailles hideuses, des chaînes énormes dont la rouille ensanglantée accuse éloquemment l'emploi sinistre... que sais-je? tous les instruments de torture et de supplice qu'a jamais pu inventer la rage des persécuteurs et des bourreaux.

Cette galerie, nous pourrions dire ce sanctuaire, est le reliquaire du martyre auquel se prépare, par l'étude de la science et par la pratique de la vertu, cette jeunesse calme et sereine qu'attendent les austères et glorieux devoirs de l'apostolat.

On ignore trop dans notre siècle, si ardemment voué au culte des intérêts matériels, tous les mystères d'humble dévouement et d'abnégation sublime qui s'élaborent dans ces pieuses retraites, et tous les avantages qui, à part des résultats bien autrement précieux, en rejaillissent sur le pays. Si le nom de la France éveille tant de sympathies dans les contrées les plus éloignées, parmi les peuples de l'extrême Orient ou de l'Afrique centrale, au sein des archipels sauvages de l'Océanie, à qui le doit-il? Qu'on ne s'imagine pas que ce soit aux lés d'étamine qui apparaissent au mât d'un croiseur et que le vent qui les a apportés remporte presque aussitôt. Non sans doute... C'est aux missionnaires qui partent chaque année de cette maison et de quelques autres semblables pour aller éclairer des rayons de la civilisation et de la foi ces contrées perdues dans les ténèbres, c'est aux missionnaires qui fondent incessamment de nouvelles chrétientés sur ces plages lointaines. Que d'îles, comme l'archipel Gambier, déjà régénérées ! Ce sont là leurs palmes terrestres, mais aussi ils y en trouvent souvent de plus glorieuses : les palmes du martyre. Alors, ce qui revient d'eux à la maison d'où ils sont partis, c'est le sang coagulé sur les fers, les chevalets et les haches, qui grossissent de temps à autre les panoplies de ce musée, les joyaux de ce glorieux écrin. C'est là que viennent d'arriver quelques reliques du R. P. Chapedelaine, du sang de qui la France demande aujourd'hui compte à la Chine.

Nous touchons à l'anniversaire de la mort de ce généreux confesseur de la foi. Ce fut le dernier jour de février 1856 qu'il baptisa de son sang la province de Quang-Si, qu'il était allé conquérir à la vérité.

Depuis deux ans déjà, il exerçait son apostolat dans cette province, où n'avait pas retenti, de temps immémorial, la parole sainte, lorsqu'il fut accusé, auprès du mandarin de Si-Ling-Hien, de porter les peuples à la révolte et de les séduire par des opérations magiques.

Le magistrat, inquiet des progrès du christianisme, donna l'ordre de l'arrêter. Le père Chapedelaine, prévenu aussitôt du danger qui le menaçait par un néophyte de Si-Ling-Hien, pouvait fuir et trouver un refuge assuré au sein des chrétientés florissantes, des provinces voisines; mais, par sa fuite, il livrait aux séductions et aux erreurs le troupeau fidèle qu'il avait réuni sous son bâton pastoral. N'était-il pas à craindre que cet acte de prudence ne fût interprété comme un acte de pusillanimité par ceux qu'il eût abandonnés aux persécutions? Loin de fuir, il se rendit à Si-Ling-Hien même : ce fut là qu'il fut saisi et conduit devant le mandarin. Interrogé sur la doctrine qu'il prêchait au peuple, le généreux apôtre confessa sa foi avec une telle ardeur, que le juge se hâta d'étouffer cette éloquente protestation sous des questions portant sur ses richesses et sur ses sortiléges. Le Révérend Père, imitant alors son divin Maître devant Hérode, n'opposa à ces imputations que son silence. Le juge irrité lui fit frapper cent coups d'une semelle de cuir sur le visage. Sous ces coups appliqués par la main du bourreau, les dents de l'apôtre sautèrent de sa mâchoire brisée.

Ce n'était que la première épreuve des tortures à travers lesquelles il devait arriver à la mort. Dépouillé de ses vêtements et couché sur le sol, il reçut trois cents coups de rotin sur le dos, dont les chairs broyées ne formaient plus à la fin qu'une plaie. Pas un soupir... pas une plainte n'échappa de ses lèvres. Le mandarin, étonné d'abord, ne vit bientôt après dans cette constance héroïque qu'une preuve du pouvoir magique de sa victime. Un chien fut égorgé par ses ordres, et, pour rompre la puissance des sortiléges du patient, il fit arroser son corps avec ce sang encore chaud. La flagellation recommença avec plus de violence. Cette fois, on ne compta plus les coups, le bourreau frappa jusqu'à ce que le corps restât immobile. Alors il fut porté dans la prison, où on le jeta sanglant et brisé sur le sol.

Ici ce ne fut plus l'ineffable patience du martyr qui vint frapper de stupeur ses bourreaux, ce fut un de ces miracles qui forment comme le nimbe rayonnant de l'antiquité chrétienne au temps des Césars ! Voilà que le cadavre pantelant du martyr se ranime ; le P. Chapedelaine se relève et se promène dans son cachot, le calme sur le front, la ferveur dans le regard, la prière sur les lèvres.

Ce prodige est rapporté au mandarin, qui se croit bravé et n'en devient que plus furieux. Il saura bien épuise[r] ce qu'il regarde comme la science cabalistique de c[et] étranger. Le génie inventeur des Chinois s'est surto[ut] signalé dans la création des tortures; il possède [un] arsenal où il trouvera bien une arme pour vainc[re] son ennemi. Il dédaigne le supplice vulgaire qui co[n]siste à découper le patient en milliers de morceaux (sup[]plice représenté par l'une de nos gravures). Il lui fa[it] des tourments dont les angoisses épuisent plus lent[e]ment la vie, l'épuisent soupir à soupir.

Le lendemain, 27 février, le père Chapedelaine est [de] nouveau conduit sur la place des supplices. Au mo[yen] de cordes et de poteaux, il est établi en équilibre et pla[cé] à genoux sur une énorme chaîne de fer dont les anneau[x], sous le poids de son corps, brisent ses chairs. Il res[te] tout le jour et la nuit suivante dans cette situati[on] cruelle, exposé aux regards de la multitude.

Le surlendemain, nouveau supplice : il est placé da[ns] une cage d'un mètre environ de hauteur, la tête prise da[ns] la plate-forme de manière à ce que le corps ne pouva[it] reposer complétement ni sur la plante des pieds, ni s[ur] les genoux, le martyr subissait toutes les douleurs de strangulation sans en éprouver la crise suprême. L'heu[re] si ardemment espérée par le pieux confesseur app[ro]chait enfin, il avait été jugé par Dieu digne de recevoir [la] couronne de la justification sanglante ; mais le souver[ain] Maître lui réservait une autre joie : à celui qui avait sa[cri]fié pour lui patrie et famille, il allait rendre patrie [et] famille à la fois, la patrie céleste et une famille de m[ar]tyrs engendrée par lui à la vie de la grâce. Déjà un [de] ses néophytes, Laurent Pe-mou, avait eu la tête tr[an]chée sous ses yeux, en proclamant généreusement [ses] croyances. C'était le tour d'une jeune veuve, Ag[nès] Tsaou-Kong, qui s'était vouée à l'éducation : « Si tu [ne] renonces à l'instant même à la religion de ton prêtre[,] lui dit le mandarin en terminant son interrogatoire, j[e te] fais mourir. — Je ne renoncerai pas à la religion [du] Seigneur du ciel... La mort plutôt ! — Soit ! Alors, ch[oi]sis toi-même ton supplice. » La jeune femme po[rta] un regard attendri vers le missionnaire dont la [] leur de l'agonie voilait les traits : « Le même suppl[ice] que mon maître. » Elle fut aussitôt placée dans une c[age] semblable à celle du père Chapedelaine. Elle avait vo[ulu] partager ses souffrances, elle allait partager sa gloire.

Cependant la vie du missionnaire se prolongeait [au] delà de toutes les prévisions de ses bourreaux ; le m[an]darin, prévenu qu'il respirait encore le 29 au ma[tin,] craignit qu'il ne lui échappât par quelque enchantem[ent] inconnu, et ordonna qu'on lui tranchât la tête.

Rapporterons-nous les horribles excès dont fut s[uivi] ce supplice?... Le cœur du missionnaire, jeté dans [un] bassin de fer, sur un feu ardent, et dévoré par ces [for]cenés ; son cadavre abandonné en pâture aux anim[aux] immondes de la voirie? Il est un souvenir plus digne [de] cet apôtre : reportons notre pensée vers la glorieuse p[ha]lange des martyrs recevant les trois nouveaux élus, [au] milieu des *Hosannah* du ciel.

FULGENCE GIRARD.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(Suite.)

IV

Un soir, dans un coin du palais impérial de Schœnbrünn, le jeune duc de Reichstadt causait avec les fils du prince Charles ; et, en causant entre eux, les enfants riaient si haut, que le prince, qui, d'un autre côté, causait gravement avec l'empereur, les archiducs et les archiduchesses, craignant qu'Altesses et Majestés ne fussent incommodées par les rires des augustes bambins, crut devoir intervenir, et, d'un bout à l'autre du salon, demanda aux enfants ce qui occasionnait leur joie et à quel propos ils riaient ainsi. « Oh ! papa, répondit l'aîné des fils de l'archiduc, ne faites pas attention : c'est Reichstadt qui nous raconte comment son père vous battait toujours, et cela nous amuse beaucoup ! »

L'archiduc Charles, qui était un fort brave homme, rit encore plus haut que les enfants ; ce que voyant l'empereur, les archiducs et les archiduchesses, ils en rirent autant et peut-être même de meilleur cœur que l'archiduc Charles.

Il est vrai qu'à l'époque où l'on riait si franchement à Vienne des défaites de l'illustre archiduc, le vainqueur de Tengen, d'Abensberg, de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne était mort.

L'anecdote est authentique ; elle m'a été racontée par la reine Hortense, pendant les huit jours d'hospitalité qu'elle voulut bien me donner, en 1832, au château d'Arenenberg, peu de temps après la mort du roi de Rome.

Consacrons un chapitre au récit de cette campagne de 1809, une des plus merveilleuses de Napoléon.

Nous avons, le 17 avril, à midi, laissé l'empereur à Donauwerth, prêt à faire passer ses ordres à ses maréchaux et à ses lieutenants. Celui auquel il avait le plus hâte de les faire parvenir, — parce que celui-là était le plus éloigné, et par conséquent ne devait les recevoir que dans un plus long délai, — était le maréchal Davoust, qui, nous le savons déjà, occupait Ratisbonne. Aussi le premier officier que fit demander Napoléon, pour lui remettre les dépêches qu'il venait de dicter, fut-il le lieutenant Paul Richard ; mais le prince de Neuchâtel, tout en rongeant ses ongles et d'un air assez embarrassé, annonça à l'empereur qu'il avait disposé de cet officier pour une mission particulière.

Il est vrai qu'à la place de celui-ci, il offrait — si l'empereur tenait absolument à ce que sa dépêche fût portée par un courrier du nom de Richard, — il [était] vrai, disons-nous, que le prince de Neuchâtel off[rait] le lieutenant Louis Richard, qui arrivait d'Italie.

Mais l'empereur déclara que, du moment où il renvoyait pas au maréchal Davoust le même hom[me] que le maréchal lui avait envoyé, peu lui importai[t le] nom de son courrier, pourvu que ce courrier fût a[ussi] brave et intelligent.

Un officier se présenta.

L'empereur lui remit la dépêche adressée au ma[ré]chal Davoust.

En outre, Berthier fit prendre deux copies de c[ette] dépêche, et les expédia par deux autres hommes par deux chemins différents.

C'eût été un bien grand malheur que, sur les t[rois] courriers, pas un ne parvînt !

Voici quels étaient les ordres de l'empereur à [son] lieutenant :

« Quitter immédiatement Ratisbonne, en y lais[sant] toutefois un régiment pour garder la ville ;

» Remonter le Danube, en cheminant avec [pru]dence, mais avec résolution, entre le fleuve et la m[asse] des Autrichiens ;

» Enfin, venir le joindre, lui, Napoléon, par Al[] et Ober-Saal, aux environs d'Abensberg, à l'endroi[t où] l'Abens se jette dans le Danube. »

Ces ordres expédiés à Davoust, il s'agissait de [pré]venir Masséna.

On trouva trois nouveaux messagers, et l'on exp[édia] en triple l'ordre suivant :

« L'empereur ordonne au maréchal Masséna

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier et 20 février.

Bal du Ministère d'Etat.

Le bal costumé du ministère d'Etat a été la grande ...ation du carnaval, et restera l'un des plus brillants souvenirs de cet hiver. Le Courrier de Paris, de notre dernier numéro, a donné de nombreux détails sur cette fête splendide. Nous n'y reviendrons donc que pour appeler l'attention sur le principal épisode de cette nuit d'éclat et de plaisir dont notre gravure offre la reproduction pittoresque.

M. V.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

Jusqu'à présent, l'aluminium, — ce métal nouveau sur lequel l'un de nos collaborateurs, M. Curiame, a fait un excellent article dans *le Monde illustré*, — dont la science a doté l'industrie, n'avait été généralement appliqué qu'à des objets d'un usage journalier. On en faisait des couverts, des dés à coudre, des instruments de chirurgie, quelques pièces de bijouterie. D'après l'essai qui vient d'être présenté à l'Académie des sciences, on a la preuve décisive que l'art peut en tirer un grand parti.

Il s'agit d'un groupe fondu et ciselé dans les ateliers de M. Christofle, et représentant plusieurs personnages avec des attributs nombreux et d'une extrême délicatesse. Le métal s'est admirablement prêté à la reproduction de tous les détails du modèle. Les figures sont charmantes; leur expression a été parfaitement conservée, et il n'y a aucun reproche à adresser à l'élégance, à la grâce, à la finesse des extrémités.

Ce joli morceau, qui a été l'objet de la curiosité, de l'examen le plus attentif, appartient à l'empereur. C'est Sa Majesté qui en a commandé l'exécution pour encourager les tentatives des savants et des artistes. On assure que, complétement terminé, monté sur un support élégant, son prix est de 1,800 francs. Ce prix peut paraître élevé, mais il est certain que l'on ne tardera pas à le voir s'abaisser graduellement. Les usines qui produisent l'aluminium parviendront à le livrer au commerce en grande quantité et à des conditions très-raisonnables.

En ce qui concerne les arts, la solution du problème n'est plus douteuse. L'aspect de l'aluminium est favorable aux œuvres de la statuaire. L'éclat de ce métal est plus doux que celui de l'argent. Il ne donne pas lieu aux reflets et n'empêche pas l'œil de saisir en entier l'ensemble d'une production même très-compliquée.

Les deux tableaux, car ce n'est pas un seul qui a été commandé à M. Yvon, sont déjà fort avancés, et, si nous avons une exposition de peinture l'année prochaine, — ce qui est probable, — nous y verrons ces deux pages remarquables qui serviront de pendants à la *Prise de Malakoff*, dans les galeries du palais de Versailles.

M. Yvon a également terminé l'esquisse d'une *Bataille d'Inkermann*, qui lui a été commandée par l'empereur, et qui sera exécutée dans des proportions colossales.

Les deux tableaux en cours d'exécution représentent, l'un la *Courtine de Malakoff*, l'autre la *Gorge de Malakoff*. Tous deux sont remplis d'épisodes traités avec autant de verve que d'énergie.

L'impulsion donnée à la construction des monuments publics s'étend partout en France, et les départements les plus éloignés de la capitale se mettent en mesure de suivre le généreux exemple qu'elle a depuis longtemps donné. On restaure les vieilles cathédrales, les travaux d'un autre âge; on érige des statues nouvelles.

Mende, le chef-lieu de la Lozère, non-seulement se dispose à restaurer et à isoler sa magnifique cathédrale, mais à dresser sur une place, encore en espérance, une statue du pape Urbain V, l'honneur de la tiare, et qui est né dans les Cévennes lozériennes. Chaulnes et Amiens, — un village, une ville, — se font concurrence pour conserver à la postérité les traits de l'auteur de la *Grammaire française*, du modeste Lhomond, mort il y a soixante-cinq ans. L'un le veut honorer parce qu'il est né dans ses murs; l'autre, parce qu'il est Picard et qu'on le juge digne d'un solennel hommage dans l'ancienne capitale de la Picardie. Le résultat de cette honorable lutte sera que nous aurons deux statues de Lhomond.

La station quadragésimale ouvre ses prédications, mais, comme compensation, quelques salles d'enseignement ferment leurs portes. Le R. P. Monsabré vient de clore le cours public de philosophie qu'il a fait cet hiver dans la maison conventuelle des Dominicains pour aller prêcher le carême à Lunéville. La largeur et l'élévation avec lesquelles il a traité toutes les questions sur lesquelles ont porté ses études, font vivement regretter qu'il ait terminé si promptement ses conférences. L'éloquent religieux n'est pas un de ces ennemis systématiques de la raison, toujours armés d'anathèmes contre la philosophie; c'est un de ces penseurs assez confiants dans la vérité pour ne redouter ni les lumières ni les controverses; aussi a-t-il vu un auditoire, plus nombreux chaque semaine, se presser à ses leçons.

CH. D'ARGÉ.

Les Bœufs gras.

Les promenades des bœufs gras ont eu cette année une solennité exceptionnelle. Le cortége offrait cette fois un mélange de l'antiquité païenne et du moyen âge chevaleresque, dont la personnification des nationalités modernes venait encore compléter les contrastes. Au milieu de ce pittoresque ensemble d'armures étincelantes, de manteaux éclatants et de dalmatiques brodées, on était un peu tenté d'oublier les héros de la fête : les *Léviathan* (1,390 kilog.), les *Tur-lu-tu-tu* (1,330 kilog.), et les *Dalila* (1,010 k.), aussi remarquables par leur masse que *Sarlabot* (980 k.) par la beauté spéciale de ses formes et par l'harmonie relative de ses proportions. Aussi le cortége, fier de son éclat, semblait-il se plaire à prolonger les parades chorégraphiques dont il animait ses stations. On remarqua surtout celle qu'il fit devant le Jockey-Club, cette académie du sport, en face de la *Librairie Nouvelle*, et dont, outre la foule entassée sur le boulevard, un public d'élite put suivre les évolutions des balcons et de la galerie de ces deux établissements.

Paris n'a pas eu seul le privilége de ces promenades d'apparat; plusieurs localités voisines avaient leur bœuf phénomène, avec char de triomphe et cortége traditionnel d'Indiens. La solennité de la Chapelle-Saint-Denis a été remarquable entre toutes, moins encore par la pompe qu'y avait déployée son organisateur, M. Baudeau, que par la présence d'un vieillard de cent sept ans, le vénérable M. Armand Gérard, qui avait réclamé la faveur d'y figurer sous les traits du Temps. Nous consacrons une gravure à ce cortége, comme à celui des bœufs parisiens.

M. VAUVERT.

Entrepôt des vins, à Paris.

L'Entrepôt des vins et des eaux-de-vie dont notre gravure offre les principaux celliers est une des créations du premier Empire. Louis XIV avait bien autorisé en 1656 la fondation d'une halle aux vins; mais cette halle n'avait ni l'étendue, ni les attributions que nécessitait l'approvisionnement d'une ville comme Paris. Le décret du 30 mai 1808, en adoptant le plan de l'établissement actuel, donna satisfaction à un besoin réel. Ce fut sous la direction et sur les dessins de M. Gaucher que fut entrepris ce vaste édifice ou plutôt cet assemblage de bâtiments.

De pareilles masses de constructions ne s'improvisent pas. Grâce pourtant à l'active impulsion qu'elles avaient reçue, elles touchaient à leur terme, lorsque 1814 et 1815 vinrent ralentir et suspendre les travaux. Elles furent cependant terminées en 1818. Ces bâtiments, dont tout le mérite est dans la grandeur des locaux, la simplicité et la commodité des dispositions, sont de ces édifices que l'on ne fait bien apprécier que par des dessins et des chiffres; nous n'ajouterons donc qu'un fait à la gravure que l'on a sous les yeux, c'est que les caves seules du bâtiment élevé sur la rue Saint-Victor peuvent contenir 160,000 hectolitres de vin.

La Glacière du bois de Boulogne.

La ville fait construire en ce moment, sur la rivière du bois de Boulogne, en deçà des fortifications, le long du chemin de fer de Paris à Auteuil et vis-à-vis du puits artésien de Passy, une immense glacière dont le revenu, joint à ceux que la ville retire déjà de certaines concessions, lui permettra de couvrir les dépenses considérables nécessitées par l'entretien du bois, de ses promenades et de ses nouvelles créations.

Sur le sol de cette glacière s'étendra un lit de bourrées destiné à isoler la glace, dont les parties fondues pourront s'écouler dans un puisard. La glacière sera entourée d'un double mur entre les parois desquels l'air circulera librement, ce qui empêchera l'humidité de pénétrer. Les voitures destinées au chargement de la glace seront enlevées de leurs essieux et de leurs brancards et descendues, par le moyen d'une grue et d'un plancher mobile dans la glacière, dont les portes seront aussitôt fermées. Une fois chargée, la voiture sera remontée par le même procédé, puis replacée sur son essieu, comme

---

...ter Augsbourg le 18, au matin, pour descendre, ...r la route de Pfaffenhofen, sur l'Abens, dans le flanc ...che des Autrichiens, l'empereur se réservant en... de diriger la marche du maréchal vers le Danube ...rs l'Isar, vers Neustadt ou vers Landshut.

Le maréchal partira en semant le bruit d'une ...rche en Tyrol, et en laissant à Augsbourg un bon ...mandant, deux régiments allemands, tous les ...mes malingres ou fatigués, des vivres, des muni...ns, enfin de quoi tenir quinze jours.

L'empereur recommande au maréchal de descen...e vers le Danube en toute hâte; car jamais il n'eut ...s besoin de son dévouement. »

La dépêche se terminait par ces trois mots, et par ...ers de signature, écrits de la main même de l'em...eur :

« ACTIVITÉ ET VITESSE !

» NAP. »

Ces deux dépêches parties, Napoléon demanda le ...tenant Louis Richard, si toutefois Berthier ne l'avait ...s envoyé en mission comme son frère.

Le jeune homme se présenta tout joyeux d'avoir ...u son cher Paul, tout rafraîchi par deux heures de ...s, et tout prêt à se remettre en route.

L'empereur lui remit, pour le prince Eugène, une ...tre dont voici le *post scriptum* :

« Je fais donner l'ordre au général Macdonald de se ...dre à l'armée d'Italie avec des ordres particuliers ...'il ne communiquera qu'à vous. »

Le jeune officier reçut la lettre des mains mêmes de l'empereur, s'inclina, sortit, sauta à cheval, et dis...arut.

Un instant après, l'empereur quitta Donauwerth et partit pour Ingolstadt. — Ingolstadt le plaçait entre Ratisbonne et Augsbourg, c'est-à-dire au centre du mouvement.

On sait les différentes distances qui séparent Donauwerth de Ratisbonne, et Donauwerth d'Augsbourg.

A Donauwerth, l'empereur était à vingt-deux lieues de Ratisbonne, et seulement à huit ou neuf lieues d'Augsbourg.

Il en résulta que Masséna reçut ses ordres vers cinq heures, et put faire immédiatement ses préparatifs de départ pour le lendemain 18, au point du jour; tandis que ce ne fut que fort avant dans la soirée que Davoust reçut les ordres qui le concernaient.

Il fallut au maréchal toute la journée du 18, d'abord pour réunir ses cinquante mille hommes; ensuite pour rallier la division Friant, — qui, pendant le trajet qu'elle venait d'opérer de Bayreuth à Amberg, s'était trouvée un instant aux prises avec le corps d'armée autrichien du général Bellegarde[1], et qui, par sa bonne contenance, avait ouvert la marche du corps auquel elle appartenait, — et, enfin, pour porter la totalité de ses troupes de la rive droite sur la rive gauche du Danube, tandis que la division Morand restait en bataille sous les murs de Ratisbonne.

Cette armée de Bellegarde, composée de cinquante mille hommes, et qu'il fallait contenir pour qu'elle ne prît point part au combat qu'on allait livrer, était l'armée de Bohême, que, dans son système de concentration, l'archiduc Charles appelait à lui.

1 Qu'on ne soit pas étonné de trouver éternellement des noms français comme ceux de Bellegarde, Thierry, Lusignan, Latour, etc., dans les rangs autrichiens : il en est ainsi depuis près de trois siècles.

La journée du 18 fut donc employée pour le maréchal Davoust à faire passer de la rive droite sur la rive gauche les divisions Saint-Hilaire et Gudin, et la grosse cavalerie du général Saint-Sulpice, pendant que la cavalerie légère du général Montbrun poussait, en s'élargissant en éventail sur Straubing, sur Eckmühl et sur Abach, des reconnaissances ayant pour but de s'assurer de la position réelle de l'archiduc; car, le maréchal Davoust, comme si l'air lui eût manqué, à lui et à ses cinquante mille hommes, se sentait instinctivement pris entre l'armée de Hongrie, qui venait de repousser la division Friant, et la masse de l'armée autrichienne, arrivant par la route de Landshut.

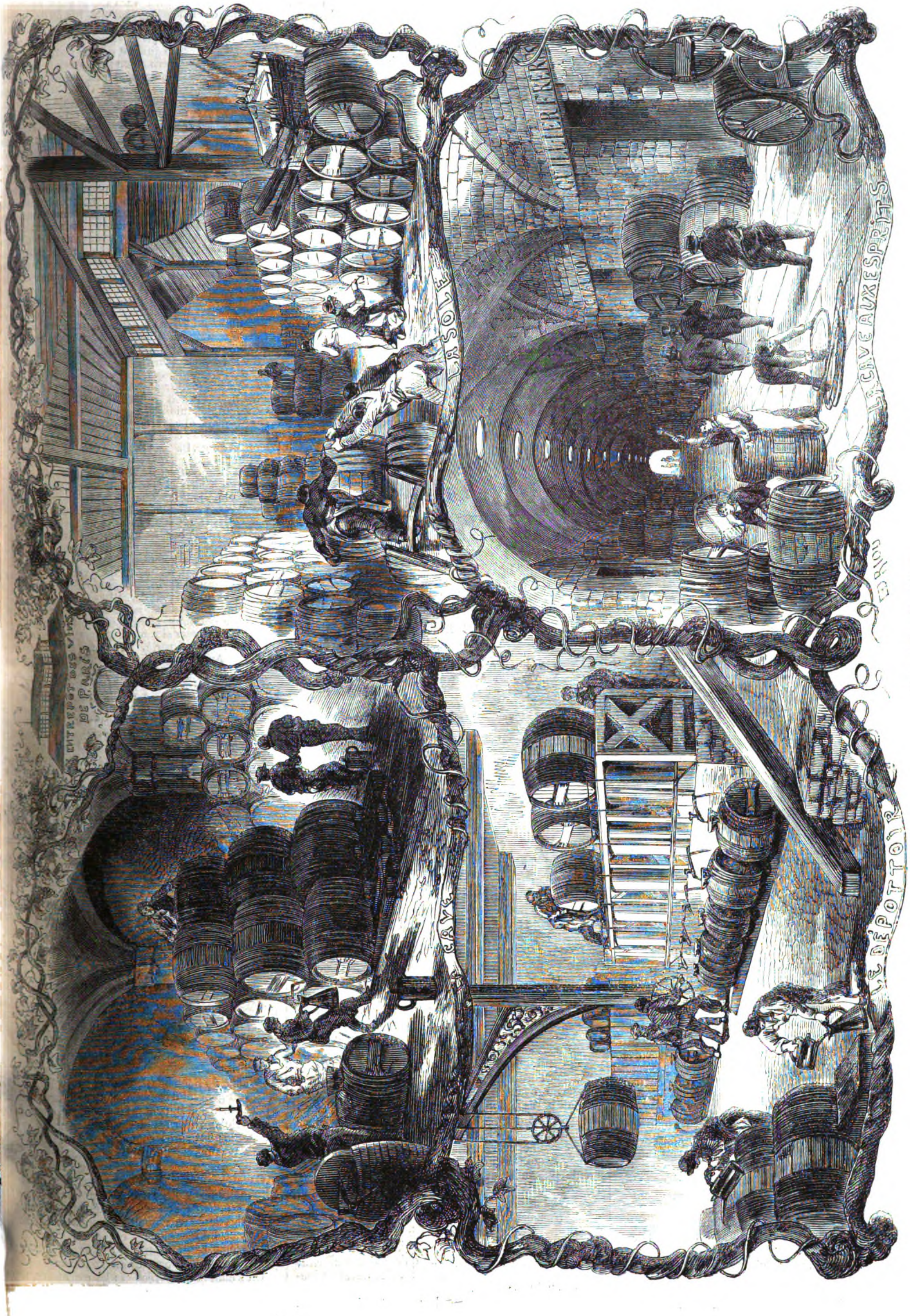
Le rendez-vous général était, comme on l'a vu, sur le plateau d'Abens, à Abensberg.

Le 19, au matin, le maréchal Davoust se mit en marche.

Nous ne faisons pas une histoire de cette célèbre campagne, et, par conséquent, nous ne suivrons pas la belle, prudente et savante marche du maréchal sur la rive droite du grand fleuve, au milieu de ses terribles ennemis, au milieu de ce gigantesque mouvement; c'est aux pas de Napoléon que nous allons nous attacher.

Dans la nuit du 19 au 20, il était descendu d'Ingolstadt à Vohbourg; là, il avait appris qu'après un faible engagement, les Autrichiens qui s'étaient avancés jusqu'à Abensberg, — lieu qu'il avait désigné comme son point de ralliement, — avaient été repoussés, et que le plateau où devaient déboucher les troupes du maréchal Davoust était libre.

Durant toute la journée du 19, on avait entendu le canon.



Entrepôt des vins, à Paris.

cela se pratique dans nos chemins de fer ; elle sera alors remplacée par une autre, et ainsi de suite, la dernière descendant plus profondément au fur et à mesure de l'épuisement de la glace.

Jusqu'à présent, l'emmagasinage et l'extraction de la glace se faisaient à dos d'homme, par des ouvriers qui descendaient et remontaient lentement des échelles. Les glacières restaient ouvertes pendant toute la durée des chargements, qui ne demandaient pas moins d'une heure et demie, en moyenne, par chaque voiture. Pour éviter un déchet trop considérable, on avait pris le parti de travailler la nuit, ce qui doublait le prix de la main-d'œuvre, sans diminuer de beaucoup les chances de perte, puisque les voitures restaient encore chargées pendant douze heures au moins avant que la glace pût être mise en vente. Le procédé adopté par les ingénieurs de la ville évitera ces lenteurs et cette déperdition fâcheuses. La glace s'est toujours vendue, à Paris, de 30 à 40 centimes le kilogr.; avec le système que nous venons d'indiquer, le prix de cette denrée, devenue aujourd'hui d'un usage à peu près général, sera, y compris même les droits d'octroi, réduit de plus de moitié.

La glacière du bois de Boulogne a été établie dans un terrain dont la constitution géologique le rendait parfaitement propre à cette destination. Le sous-sol est un calcaire grossier, facile à entamer, et où des caves, profondes de 15 mètres, ne peuvent être envahies par les infiltrations souterraines. L'emplacement choisi a, d'ailleurs, un autre avantage : il se trouve à proximité de la station de l'avenue de l'Impératrice, et par conséquent, dans les années où il ne gèlera pas à Paris et dans la banlieue, la glacière pourra recevoir facilement, par le chemin de fer, les glaces des mers du Nord. La capitale consomme par an 6 millions de kilogrammes de glace, et ce chiffre tend à monter. Or, la cherté de cette denrée force une foule de petits industriels de renoncer à son emploi ; ils recommenceront à s'en servir le jour où l'établissement de cette importante glacière aura eu pour effet inévitable de détruire le monopole dont la glace est devenue l'objet depuis quelque temps de la part de certaines compagnies. Ainsi, la concurrence aura rendu un service réel aux consommateurs en faisant baisser le prix d'une denrée devenue en quelque sorte de première nécessité.

Lorsque tous les travaux en cours d'exécution pour l'embellissement du bois de Boulogne seront terminés, on pourra évaluer à 30 hectares environ la superficie des pièces d'eau dont sera ornée cette promenade magnifique. Eh bien ! en admettant que cette surface produise, en hiver, une couche de glace de 5 centimètres d'épaisseur, on aura, après l'avoir brisée, 17,000 mètres cubes de glace, ou environ 10 millions de kilogrammes.

On voit que ce miroir transparent, destiné jusqu'ici aux exercices du *sport* et aux prouesses des patineurs, valait bien la peine d'être utilisé. Jamais le dicton si souvent cité : *Mêlez l'utile à l'agréable,* n'aura reçu une application aussi judicieuse.

Le motif qui a déterminé la ville à construire cette glacière et à tirer profit de la glace des lacs et des pièces d'eau du bois de Boulogne, est le désir de diminuer, comme nous l'avons déjà dit, les charges qui incombent à son budget depuis qu'une loi, votée en 1852, lui a concédé le bois de Boulogne, dont l'État avait été jusque-là propriétaire. Aux termes de cette loi, la ville était tenue d'exécuter, au bois de Boulogne, pour une somme de deux millions d'embellissements ; or, tout le monde sait que cette somme a été depuis longtemps et de beaucoup dépassée. Pour rentrer, en partie du moins, dans ses déboursés, la ville a vendu certains terrains limitrophes à l'avenue de Neuilly, elle a fait plusieurs concessions à des particuliers, traité avec d'autres pour la coupe des bois, organisé, sur le lac, un service de bateaux de plaisance, etc. ; mais le bénéfice le plus net qu'elle tirera de ces diverses opérations sera, sans contredit, celui qui doit provenir de la vente des glaces.

Déjà les travaux de la glacière sont fort avancés, ils n'ont pas discontinué cet hiver ; les ouvriers ont travaillé dans ces tranchées profondes, à l'abri de l'intempérie de la saison, protégés par une immense banne de toile goudronnée. Le gros œuvre est à peu près terminé, et bientôt le nouvel établissement pourra recevoir ses aménagements intérieurs. Fort peu de personnes, à Paris, se doutent qu'aux portes de la cité, non loin d'une promenade des plus fréquentées, l'avenue de l'Impératrice, s'achève, dans le silence et dans l'ombre, un travail des plus intéressants. Souvent, dans les jours si courts de ces derniers mois, nous nous sommes arrêté près de ces caveaux gigantesques au fond desquels travaillaient les ouvriers, à la lueur des torches : spectacle pittoresque, qui, si la nouvelle en eût été connue, eût certainement attiré des milliers de curieux. Mais les œuvres les plus utiles ne sont pas toujours celles, comme on sait, qui ont le privilége de fixer l'attention. Dans leur voisinage s'agite souvent la foule qui court à ses plaisirs, ignorant qu'à ses côtés on travaille péniblement à satisfaire ses besoins.

FRANÇOIS LACOUR.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

(*Suite.*)

VI. — L'Invasion.

La facilité avec laquelle Henri avait gagné cette somme de 6,000 francs bouleversa toutes ses idées en matière de jeu. Dans le trajet du cercle borgne à son domicile, tout entier à la joie de son triomphe, il ne songea pas à supputer les avantages matériels du beau coup qu'il venait de faire ; mais arrivé chez lui, quand il eut suffisamment savouré sa vengeance, il se sentit naturellement conduit à envisager l'incident sous son aspect positif, et il se demanda s'il n'avait pas fait jusqu'à ce moment un métier de dupe, puisqu'il suffisait d'un peu d'audace pour gagner une grosse somme. Cette pensée le poursuivit toute la nuit, même dans son sommeil, et quand vint le matin il attendait impatiemment que l'on fût au soir pour renouveler de sang-froid, et par calcul cette fois, son expérience de la veille. Dès ce moment, le jeune homme fut un joueur. Le soir venu, Henri retourna au jeu, joua cher et tint résolûment les mains. Comme il jouait « sur le velours, » c'est-à-dire avec l'argent gagné la veille, il se montra hardi jusqu'à la témérité. Par un caprice bizarre de la chance, ou plutôt par un effet singulier du hasard il fut encore très-heureux et gagna une somme considérable. Cette fois, en quittant le tapis vert, Henri était bie[n] convaincu que la science du jeu était en lui, qu'il gagne[-]rait tout ce qu'il voudrait, et qu'il n'avait, comme on di[t] qu'à se baisser pour prendre. Ces folles idées avaie[nt] germé dans le cerveau du jeune homme quand il s'éta[it] vu pour la première fois l'objet de cette admiration par[-]ticulière et de ces flatteries plus ou moins désintéressée[s] qu'inspirent toujours aux autres joueurs, et principal[e-]ment aux femmes, un joueur heureux. On lui avait d[it] qu'il jouait merveilleusement, qu'il était plein de san[g-]froid en même temps que d'audace. Sa voisine de droi[te] s'était montrée enthousiaste pour avoir le droit de l[ui] emprunter un louis. Que ne lui avait pas dit sa voisine [de] gauche, qui lui devait deux cents francs? Comment [ne] pas se croire un homme habile, quand tout le mon[de] cherche à vous persuader que vous êtes un phénix et q[ue] vous avez su, par un procédé quelconque, mettre le di[a-]ble dans vos intérêts? Et puis, ces flatteries ne sont-ell[es] pas confirmées de la façon la plus éloquente et la pl[us] persuasive, par ces piles de louis qui se groupent deva[nt] vous, par ces petits papiers soyeux qui valent mille fo[is] leur pesant d'or? Les plus forts, les plus cuirassés s[e] laissent prendre, surtout quand, parmi les bouches q[ui] vous versent ainsi la louange à flots, il s'en trouve de f[é-]minines que vous aimez à entendre.

Henri, dès ce moment, fut donc perdu, et si complè[-]tement perdu que, quinze jours après, rien ne le disti[n-]guait plus des autres joueurs. Il passait toutes ses nu[its] au jeu, se couchait le matin, dormait d'un sommeil fi[é-]vreux jusqu'à midi, négligeait les cours, travaillait p[eu] et sans goût, dînait sans appétit, et n'avait qu'une seu[le] préoccupation : celle du jeu. Au physique, il n'était p[as] moins changé. Déjà ses joues s'étaient creusées, son fro[nt] pâli s'était ridé et quelques cheveux blancs paraissaie[nt] sur ses tempes. C'est que ces quinze jours avaient été f[é-]conds en pénibles épreuves. Demandez à un homme q[ui] a beaucoup joué ce que sont parfois quinze jours da[ns] la vie d'un joueur! En moins de temps, cette terrible pa[s-]sion du jeu a pu vous faire passer par la gamme co[m-]plète des émotions humaines. Vous avez pu vous voi[r] successivement et sans transition, comblé des faveu[rs] de la fortune et réduit à la misère ; aujourd'hui ric[he] de l'or gagné, il ne tenait qu'à vous de vous donn[er] des joies qui, demain, seront séparées de vous par [un] abîme. Aucune de ces alternatives n'avait été épargnée [au] jeune homme. Il s'était jeté à corps perdu dans le tou[r-]billon de ces faux plaisirs, et il ne s'appartenait d[é-]plus. Les sommes si rapidement gagnées dans les de[r-] soirées dont j'ai parlé, furent non moins rapideme[nt] perdues. Après cette débâcle, Henri avait bien songé [un] instant à reprendre ses anciennes allures de joueur m[o-]deste et prudent, mais cette bonne pensée ne fit que l[ui] traverser le cerveau. Il ne pouvait pas s'exposer, en [li-]mitant mesquinement sa perte, aux quolibets des aut[res] joueurs ; et puis, il fallait se tenir prêt à faire bon accu[eil] à la chance, si par hasard elle se représentait. Il en ét[ait] arrivé à voir les petits joueurs du même œil que le dr[o-]pier millionnaire, et il se sentait plein d'indignati[on] quand on ne lui tenait pas tous ses coups. On pense bi[en] que sa modique pension ne pouvait suffire aux exige[n-]ces d'une semblable vie. Il lui fallait de l'argent, [et] comme il n'avait aucun autre moyen de s'en procur[er,] il s'adressa, ou plutôt on l'adressa à un usurier. Son au[...]

Le 20, à neuf heures du matin, une cavalcade composée de l'empereur et de tout l'état-major du prince de Neuchâtel, précédée des guides, était arrivée sur le plateau d'Abensberg, et s'était arrêtée à l'endroit le plus élevé du château, à cent pas, à peu près, de la maison du pasteur Stiller.

On avait offert à Napoléon de monter dans une maison ; mais il avait préféré demeurer en plein air, sur un escarpement d'où il dominait le pays, à sa droite jusqu'à Birwang, à sa gauche jusqu'à Thann.

Au reste, à la suite d'une conversation avec son éclaireur Schlick, le prince de Neuchâtel avait pris des précautions pour protéger la personne de l'empereur.

Dès la veille au soir, tout le régiment qui occupait Abensberg avait reçu l'ordre de se loger dans les maisons qui environnaient le plateau, de camper dans les intervalles des maisons et dans les ruines du vieux château.

Napoléon, sans qu'il s'en aperçût, et surtout sans que sa préoccupation lui permît de s'en apercevoir, était donc entouré d'un cercle de soldats veillant sur lui. Au surplus, l'empereur ne s'occupait jamais des précautions de ce genre : cela regardait son entourage ; soit qu'il crût à la Providence comme un chrétien, à la fatalité comme un musulman, à la destinée comme un Romain, il s'offrait sans inquiétude à la balle de l'ennemi ; sa vie regardait Dieu, qui avait ses desseins sur lui.

Là, selon l'habitude, on lui dressa une table, on y étendit des cartes, on lui fit les rapports.

Voici ce qui s'était passé la veille.

Le maréchal Davoust était parti de Ratisbonne au point du jour, et sur quatre colonnes : son avant-garde s'avançant, à gauche, sur la grande route de Ratisbonne à Landshut, en passant par Eckmühl ; deux colonnes marchant au centre par des chemins de village ; enfin, l'extrême droite composée des bagages, et suivant la route qui s'étend le long du Danube de Ratisbonne à Mainbourg.

Le même jour, l'archiduc Charles, qui était à Rohr, — c'est-à-dire sur un plateau à peu près pareil à celui d'Abensberg, et dominant à la fois la vallée du Danube et celle de la grosse Laber, rivière qui, suivant un cours opposé à l'Abens, va se jeter dans le Danube à quinze lieues au-dessus de Ratisbonne, tandis que l'Abens va se jeter dans le même fleuve à quinze lieues au-dessous ; — le même jour, 19 avril, disons-nous, en même temps que le maréchal Davoust recevait et exécutait l'ordre de marcher sur Abensberg, le prince Charles, croyant trouver le maréchal à Ratisbonne, prenait la résolution de marcher sur lui, et de l'écraser entre les quatre-vingt mille hommes de troupes qu'il conduisait, et les cinquante mille hommes de l'armée de Bellegarde, qui devaient arriver par la Bohême, et qui, ainsi qu'on l'a vu, arrivaient effectivement, puisqu'ils avaient eu affaire à la division Friant.

Il résultait de ces deux mouvements que Napoléon devait trouver Abensberg vide, et le prince Charles, — sauf le régiment qu'y avait laissé le maréchal Davoust, — Ratisbonne évacuée ; mais aussi, à un point quelconque de la ligne diagonale qu'elles parcouraient, les extrémités gauches des deux armées devaient inévitablement se heurter.

Le prince Charles suivait le versant oriental de la chaîne de collines qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la grosse Laber ; le maréchal Davoust s[ui-]vait le versant occidental.

A neuf heures du matin, deux de nos têtes de c[o-]lonne avaient franchi la crête des collines, et, du ve[r-]sant occidental, étaient passées sur le versant orient[al.]

La division Gudin, qui formait notre extrême gauch[e,] avait répandu au loin les tirailleurs du 7e léger ; c[es] tirailleurs avaient rencontré ceux du prince de Rose[n-]berg, et avaient échangé avec eux un certain nomb[re] de coups de fusil ; mais le maréchal Davoust, reco[n-]naissant que l'engagement n'était point sérieux, av[ait] mis son cheval au galop, et était venu donner perso[n-]nellement l'ordre aux deux colonnes de continuer l[a] marche, et aux tirailleurs de suivre les colonnes ayant l'air de céder du terrain.

Les tirailleurs autrichiens s'étaient donc empar[és] du village de Schneidart, évacué par le 7e léger, et corps du général Rosenberg, auquel ils appartenaie[nt] s'était porté sur Dinzling, tandis que le corps du [gé-]néral Hohenzollern entrait dans Hausen, qu'é[va-]cuaient les dernières compagnies du 7e léger, et [oc-]cupait une masse de bois formant, vis-à-vis du [vil-]lage de Tengen, un immense fer à cheval.

C'était là que devaient véritablement se heurter deux extrêmes gauches, française et autrichienne fut là, en effet, qu'elles se heurtèrent. — C'étaient nouvelles de ce choc que l'on apportait à Napoléo[n.]

Il avait été terrible !

On s'était battu à Dinzling : les combattants, su[r ce] point, étaient Montbrun contre Rosenberg.

On s'était battu à Tengen : les combattants, su[r ce] point, étaient Saint-Hilaire et Friant contre Hoher[nzol-]lern, et les princes Louis et Maurice de Liech[ten-]stein.

...ant de quinzième année, se chargea de cette négo...tion, et lui fit en effet prêter, à un taux exorbitant, ... des lettres de change, de fortes sommes qui s'en... rent en peu de temps. Deux mois après la scène ... mille francs, Henri avait déjà dévoré une partie ... de la fortune laissée par sa mère.

... à cette époque de son existence, le malheureux ... plus que pour le jeu. Il considérait comme per... soirée, toute nuit qu'il ne passait pas auprès ... tapis vert; aussi mettait-il un soin infini à s'infor... des lieux où l'on jouait. Cette passion déplorable, ... à l'état de fièvre, n'était que trop secondée par ses ... tions habituelles. Hommes et femmes mettaient une ... conscience à le bien renseigner sur ce qu'il dé... tant de savoir. Peu de parties d'un accès facile se ... sans lui, et il lui arriva, plus d'une fois, de se ... successivement, la même nuit, dans deux ou ... compagnies différentes de joueurs.

Un moment vint cependant où il fut moins facile de ... son argent. Des cercles où l'on jouait les jeux dé... avaient été dénoncés, à la suite de pertes énor... Ces établissements reçurent de sévères avertisse..., et naturellement les maisons de jeu clandestines ... l'objet d'une surveillance plus active. Les Mères-... prirent peur; quelques-unes furent traduites en ... correctionnelle et condamnées à de la prison. Les ... n'osèrent plus faire jouer que de temps en ..., en ayant soin de ne jamais réunir leur monde deux ... dans la même maison. C'était donc tout un ... que de se renseigner sur le lieu où se déploierait le ... la lustrine verte, et les recherches entreprises ... but n'aboutissaient même pas toujours. On avait ... la ressource des petits coupe-gorge en cabinet ..., après dîner, dans un restaurant en vogue; ... ces parties exigent certaines conditions dans le ... des invités, et les gens qui vivent du jeu les réser... habitude pour l'agrément et l'éducation des riches ... qui sont venus s'amuser à Paris.

Que ne fit-on pas alors pour échapper à l'action vigi... de la police! L'imagination des plus intéressés, ... des teneurs de jeux, n'avait jamais tant tra.... On joua dans les mansardes les plus ignorées, ... les remises et même dans des caves. La police, cela ... dire, ne fut pas dupe de ces petites combinai..., et elle le prouva bien; mais ceux qui avaient fait ... une ou deux fois sans être surpris, se crurent à ... de ses investigations, et pleins de cette audace par... que donne un premier succès aux imprudents ..., ils reprirent bien vite leurs anciennes habi... et poursuivirent leur moisson jusqu'au jour où l'é... du commissaire vint les arrêter court au beau ... de leurs ébats.

De ce nombre était une femme bien connue de tous les chevaliers du lansquenet et du baccarat. Elle avait ... belle et richement entretenue autrefois; mais, comme ... la plupart de ses pareilles, il ne lui restait plus, à ... de cinquante ans, que la misère et cette laideur ... et indéfinissable que le vice attache aux vi... qui ont été beaux. La mère Angora (on la nommait ... à cause de son amour particulier pour les chats) ... pas jouer à Paris, où elle avait eu « des mal... » mais elle réunissait sa société, toujours sous ... de table d'hôte, dans une petite maison isolée ... Asnières. Les initiés arrivaient à six heures; à six ... et demie on dînait, et deux heures après la table ... manger était convertie en table de jeu.

La maison avait été merveilleusement choisie en vue du but que l'on s'était proposé en la louant. Eloignée de toute autre habitation, placée à mi-côte en face de la Seine, elle s'élevait au milieu d'un jardin assez grand qu'un mur entourait. Il fallait donc franchir deux portes avant d'être introduit, la première percée dans le mur de clôture, et la seconde, celle de la maison elle-même. Toutes les précautions étaient prises pour dérouter l'ennemi. On avait si bien calculé le temps et la distance, que les joueurs pouvaient, en cas de danger, faire disparaître toute trace de jeu assez rapidement pour qu'on ne les surprît pas. La porte extérieure était toujours fermée au verrou; un chien féroce, tenu à la chaîne pendant le jour, était lâché dans le jardin à huit heures du soir; enfin, pour plus de sûreté, un domestique allait soigneusement se placer en vedette au haut d'une échelle appuyée au mur et revenait ensuite signaler les apparences de la plaine.

Ce fut dans cette maison mystérieuse et si bien gardée que le faux étudiant conduisit un soir Henri. Grâce aux précautions que je viens d'indiquer, on y jouait depuis plusieurs jours en pleine sécurité. La vigie n'avait signalé aucun rôdeur suspect dans les alentours de la petite propriété; on n'avait recueilli aucune rumeur inquiétante; chacun, enfin, s'était rapidement dépouillé de ses premières craintes. Seule, la mère Angora conservait quelques appréhensions au milieu de la confiance générale; mais il va sans dire qu'elle n'en laissait rien transpirer, et que son visage n'était pas moins placide que celui de ses habitués. Lorsque le jeune homme fit son entrée dans la salle de jeu, c'est-à-dire dans la salle à manger, située au rez-de-chaussée, il trouva donc les joueurs fort occupés de leurs affaires, mais parfaitement dégagés de toute arrière-pensée sur la question de sécurité. L'assemblée était nombreuse; il y avait au moins vingt personnes. Henri aperçut là plusieurs figures de connaissance; on l'accueillit par des rires sympathiques à demi comprimés, comme on accueille toujours en pareil lieu ce qu'on appelle un beau joueur, c'est-à-dire un joueur qui a beaucoup d'argent, qui fait de gros coups et qui se montre coulant sur les petites difficultés inévitables dans le cours d'une partie chère. On s'empressa de faire une place au jeune homme, et bientôt il fut confondu de sentiment, d'allures et de passion avec les autres initiés. On jouait le *chemin de fer*, cette variété perfectionnée du baccarat. Les enjeux étaient riches; l'aspect de la table, couverte de piles d'or et de liasses de billets de banque, eût réjoui l'œil d'un juif allemand. C'est dire que, sauf les exclamations inspirées par les coups, les bouches ne laissaient tomber que de rares paroles.

A onze heures, la pendule de la salle, une de ces horloges-tableaux dont le timbre sonore et grave rappelle vaguement nos horloges de campagne, sonna lentement ses onze coups. Ce fut pour un individu à mine suspecte, qui d'habitude se retirait plus tard, le signal du départ. Il ramassa avec une certaine précipitation l'argent qu'il avait sur le tapis, se leva et sortit malgré les instances et les réclamations de la plupart des autres personnes, qui eussent voulu le retenir, dans l'espoir de rattraper les fortes sommes qu'il leur avait gagnées.

La plus émue de cette retraite inattendue fut la maîtresse de maison; elle n'en était pas seulement contrariée parce que, joueur heureux et hardi, il alimentait grassement la cagnotte: il était facile de voir que d'autres sujets de préoccupation se mêlaient en elle à la question d'intérêt. Elle dit quelques mots à l'oreille du faux étudiant, qui se tenait derrière sa chaise sans jouer, et celui-ci sortit aussitôt. L'incident fut à peine remarqué; cependant deux ou trois femmes, les moins jeunes, arrêtèrent brusquement leur jeu et se préparèrent au départ, tandis que la partie continuait. La mère Angora ne s'y trompa pas, c'était bien une fuite; ses craintes avaient été devinées par les plus expérimentées de la société; elle en conçut une peur qui fit trembler dans sa main la palette de buis longue, mince et flexible, avec laquelle elle attirait à sa portée les cartes qui avaient servi et l'argent qui lui revenait sur les coups productifs.
« Tiens donc mieux ton sabre, mon général, lui dit son voisin de droite, tu trembles comme si tu n'avais jamais vu le feu! » Cette plaisanterie attira l'attention de tous les joueurs sur la mère Angora, dont l'extrême pâleur fut aussitôt interprétée comme elle devait l'être. Une soudaine électricité alluma dans l'esprit de chacun une peur inexprimable qui ne peut être comparée qu'à celle du lièvre au gîte, lorsque les chiens ont envahi le bois. Les cartes tombèrent des mains, les bouches furent muettes, instinctivement tous les yeux se tournèrent vers la porte avec anxiété, comme si une voix intérieure eût dit à tous que cette porte allait s'ouvrir pour laisser entrer l'ennemi.

La porte s'ouvrit en effet, et le faux étudiant parut: « Nuit sereine et brises embaumées, dit-il; la voie lactée est resplendissante et la lune est grande et ronde comme un fromage de Brie; la vigie ne signale que l'herbe qui verdoie et la Seine qui chatoie. » Ces assurances ramenèrent le sang à tous les visages et la confiance dans tous les cœurs. On se calma aussi vite qu'on s'était effrayé. Il y eut des rires insensés, des élans de joie inexprimables. On se fut presque embrassé comme naguère les plus forts sur le radeau de *la Méduse*, lorsque les naufragés eurent la certitude qu'ils allaient être sauvés. Chacun vida ses poches, sa bourse ou son porte monnaie sur la table, qui parut plus riche que jamais. « Allons, mesdames et messieurs, dit un plaisant, remontons dans le train; il n'y a eu ni choc ni déraillement. *Express train!* Je fais les quinze louis qui restaient à faire au moment où l'on a serré les freins... »

Brusque retour des choses d'ici-bas! ces paroles étaient à peine dites, que la fenêtre de la salle à manger, percée du côté opposé à la porte, volait subitement en éclats sous les coups vigoureux qu'on lui portait du côté du jardin. Presque aussitôt, plusieurs hommes s'élançaient dans la salle, et le commissaire de police, revêtu de son écharpe, paraissait dans l'embrasure et prononçait les paroles sacramentelles: « Que personne ne cherche à sortir d'ici et que chacun reste à sa place! »

Je m'étonne que jamais aucun peintre n'ait eu l'idée de faire ce tableau. ÉDOUARD GOURDON.

Transplantation des arbres à la place de la Bourse.

Une très-ingénieuse opération, et qui a d'immenses résultats, attire depuis quelques semaines grand nombre de curieux à la place de la Bourse. On établit de chaque côté du monument une promenade composée d'arbres bien venus, âgés d'environ cinquante à soixante ans, et qui donneront l'été prochain une fraîcheur et un abri que n'avaient pu procurer les petits arbres trop jeunes qu'ils remplacent.

Cette transplantation a lieu au moyen d'une machine dont voici la description:

..., en outre, il y avait eu des combats entre tous ... intermédiaires qui reliaient les deux extrê... gauches.

..., l'archiduc Charles s'était trompé: il ... notre extrême gauche pour notre extrême ...: il avait cru avoir devant lui Napoléon et toute ... de l'armée française, tandis que la masse de ... française, au contraire, se glissait entre le Da... et le gros de son armée, à lui.

... résulté que, dans son erreur, le prince ... était resté sur les hauteurs du Grub, spectateur ... du combat, avec douze bataillons de grena..., ne voulant pas risquer une bataille définitive ... d'avoir rallié à lui le corps d'armée de l'archiduc ....

... envoya, en conséquence, ses ordres à l'archiduc ..., et resta en place, se préparant, avec la sage ... des princes d'Autriche, à attaquer le lendemain ....

..., voici les détails que recueillait Napoléon sur le ... de la veille:

... avant-garde du général Montbrun avait perdu deux ... hommes: la division Friant, trois cents; la divi... Saint-Hilaire, dix-sept cents; la division Morand, ...; les Bavarois, cent ou cent cinquante ca.... — En tout, deux mille cinq cents hommes à ....

... ennemi, de son côté, avait perdu: à Dinzling, ... cents hommes; à Tengen, quatre mille cinq cents; ... et à Arnhofen, sept ou huit cents. — En tout, ... de six mille hommes.

Napoléon vit ce que n'avait pas vu l'archiduc Charles; comme l'aigle dont il avait fait ses armes, c'était un de ses privilèges de planer au-dessus des événements avec les ailes de son génie. Presque en même temps qu'il arrivait à Abensberg, le maréchal Davoust y arrivait par Tengen et Burkdorff, le maréchal Lannes apparaissait du côté de Neustadt, et la division de Wrède, établie de Bibourg à Siegenbourg, se tenait prête à passer l'Abens.

Napoléon décida que l'armée allait pivoter sur Tengen, forcer les postes du centre de l'armée autrichienne, couper en deux la ligne d'opération du prince Charles, jeter toute son arrière-garde dans le Danube à Landshut; après quoi, il se retournerait, et, si le prince Charles n'était pas dans la partie de l'armée détruite ou dispersée, il reviendrait, avec toutes ses forces, prendre l'archiduc et son armée entre deux feux.

En conséquence, il ordonna au maréchal Davoust de tenir ferme avec vingt-quatre mille hommes à Tengen; il ordonna à Lannes de marcher droit devant lui avec vingt-cinq mille hommes, et de s'emparer de Rohr, à quelque prix que ce fût; il ordonna au maréchal Lefebvre, qui commandait à quarante mille Wurtembergeois et Bavarois, d'enlever Arnhofen et Offenstetten; enfin, prévoyant que, le lendemain, l'arrière-garde autrichienne, en déroute, essayerait de repasser le Danube à Landshut, il ordonna au maréchal Masséna, qui lui devenait inutile du moment où il disposait d'une masse de quatre-vingt-dix mille hommes, de se porter directement sur Landshut, par Freising et Moosbourg.

Puis il regarda défiler devant lui les Bavarois et les Wurtembergeois, qui allaient se mettre en ligne, ennemis devenus nos alliés, les haranguant au fur et à mesure qu'ils passaient, et laissant, après chaque période, le temps aux officiers de traduire ses paroles en allemand.

Il leur disait:

« Peuples de la grande famille germanique, ce n'est pas pour moi que je vous fais combattre aujourd'hui, c'est pour vous: c'est votre nationalité que je défends contre l'ambition de la maison d'Autriche, désespérée de ne plus vous tenir sous le joug.

» Cette fois, je vous rendrai bientôt, et pour toujours, la paix! et, cela, avec un tel accroissement de puissance, qu'à l'avenir vous pourrez vous défendre vous-mêmes contre les prétentions de vos anciens dominateurs.

» Au reste, ajouta-t-il en montant à cheval, et en allant prendre place dans leurs rangs, c'est avec vous que je veux combattre aujourd'hui, et je livre la fortune de la France et ma vie à votre loyauté. »

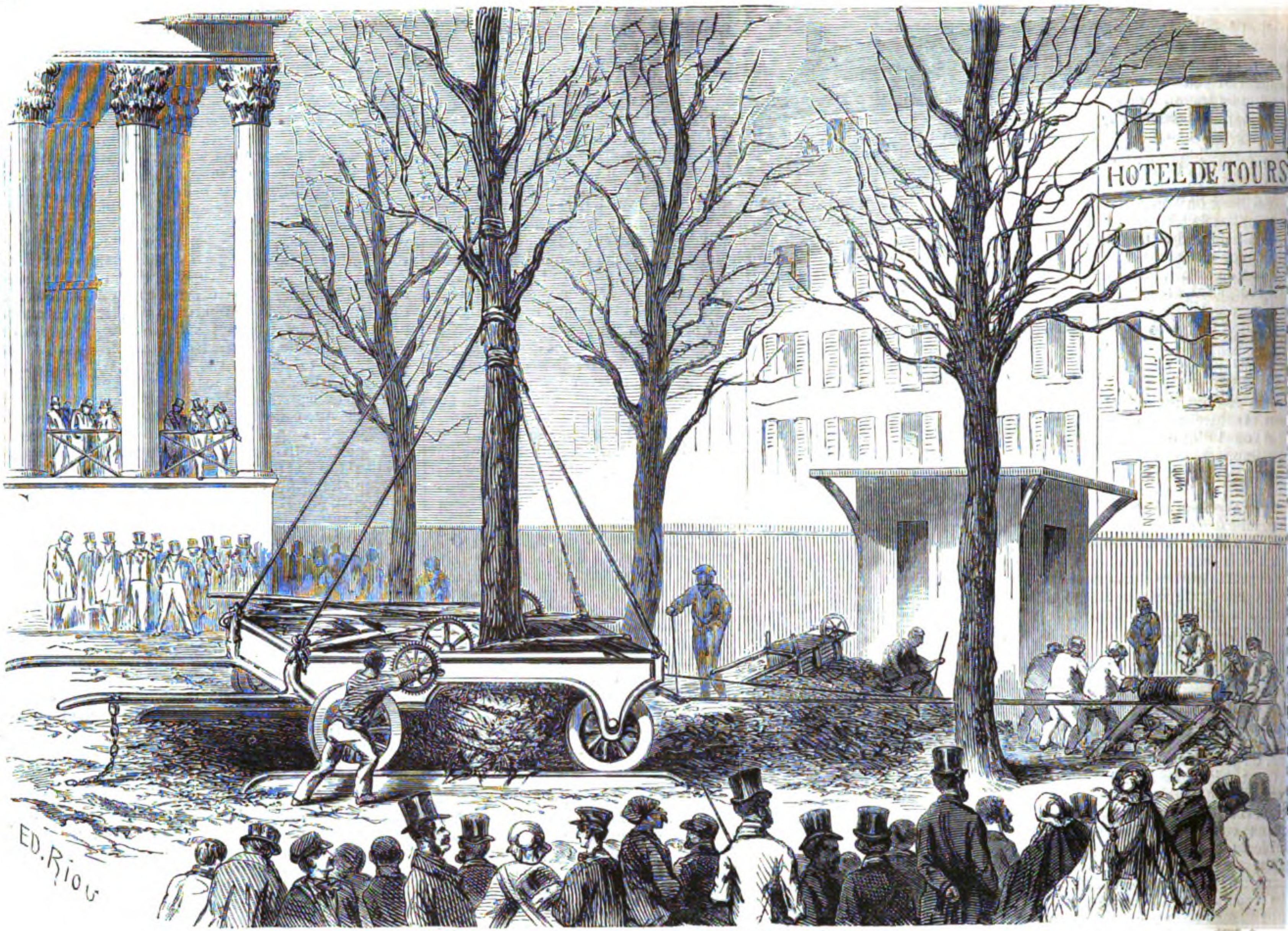
La masse s'ébranla et descendit le plateau, marchant sur Arnhofen.

Arrivé au bas du plateau, Berthier s'approcha de l'empereur pour prendre ses derniers ordres; Napoléon les lui donna; puis, se penchant vers un aide de camp:

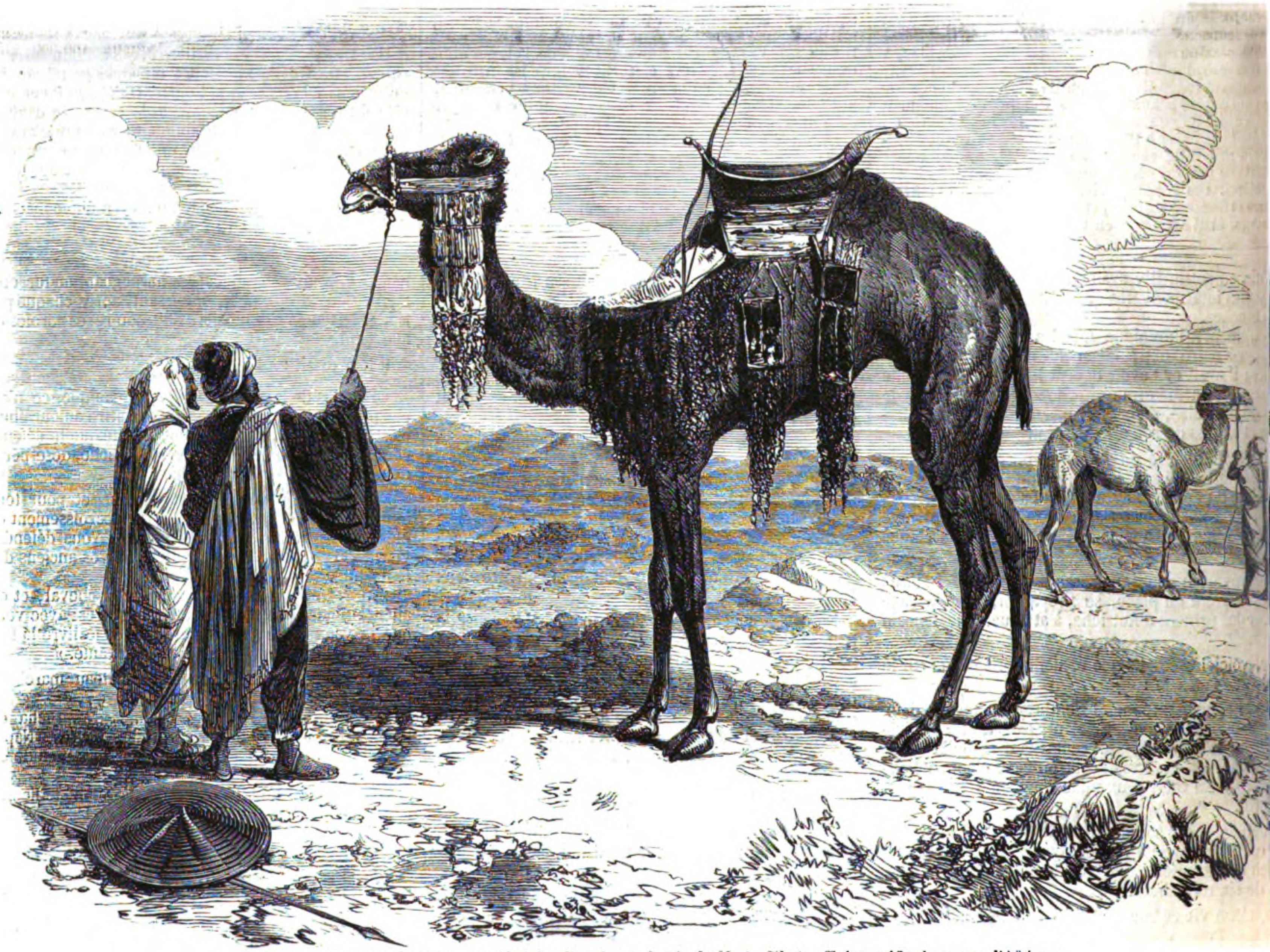
— Qu'on appelle à l'instant même, dit-il, le lieutenant Paul Richard.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)



Transplantation des arbres sur la place de la Bourse.



Le Mahari, chameau de course en Algérie, d'après un dessin de M. A. Cibot, officier au 2e chasseurs d'Afrique.

C'est une espèce de cadre horizontal de 4 mètres de long sur 2 de large environ, supportant deux treuils perpendiculaires aux longs côtés, et autour desquels sont enroulées deux chaînes qui soutiennent l'arbre et sa motte. La motte repose sur deux poutrelles qui empêchent les chaînes de l'entamer.

On détourne les deux treuils à la fois pour dérouler les chaînes et permettre à l'arbre de descendre dans le trou qu'on a préparé, et au-dessus duquel on l'amène en glissant la voiture sur deux rails disposés à cet effet. C'est ce moment de l'opération que reproduit notre dessin.

Quatre cordages attachés à l'arbre et maintenus par des ouvriers permettent de le tenir verticalement posé, et sans déviation possible, pendant toute la durée de l'opération.

EDMOND DE SAINT-POINT.

Le Touareng et le mahari.

Le Touareng est le nomade, dans son acception la plus sauvage ; ce n'est pas seulement le Bédouin errant, l'Arabe promenant ses tentes selon les nécessités de la saison et les besoins de ses troupeaux : c'est le forban du désert, l'écumeur des sables, l'homme de rapine. Son existence est l'affût et le combat; sa richesse, le pillage... tout a ce but dans sa vie... et la nature lui a fourni des ressources singulières pour l'atteindre. La plus formidable est le *mahari*, ce chameau dont la course rapide lui permet de tomber sur les caravanes avec la rapidité d'un oiseau de proie.

Doué par la nature de toutes les *qualités nécessaires* pour être utile à l'homme et vivre au milieu de ces steppes immenses, cet animal est à lui seul *toute* la vie du Touareng; ce dernier lui donne toutes ses affections, car ce n'est que par lui qu'il peut exister. Notre gravure reproduit un de ces animaux d'après un dessin exécuté dans le Sahara même par M. Achille Cibot, officier au 2e chasseurs d'Afrique. L'industrie a moins fait pour le Touareng que la nature. Ses armes sont encore presque exclusivement celles des peuplades sauvages : la lance et les flèches, armes dont il est cependant parvenu à rendre les blessures très-meurtrières en en trempant le fer dans des poisons mortels.

MAC' VERNOLL.

Notre-Dame de France, statue colossale fondue avec les canons pris à Sébastopol, pour être erigée sur le Rocher Corneille, au Puy, d'après une photographie.

Notre-Dame de France.

Modèle de la statue qui doit être fondue en bronze provenant de canons pris à Sébastopol et érigée sur le sommet d'un rocher, près de la ville du Puy (Haute-Loire).

Exécutée d'après le modèle de M. Bonassieux, artiste lyonnais, par M. Fournier, sculpteur et contre-maître attaché aux usines de fonderie de MM. Prenat et Ce, à Givors, cette statue dont les dimensions colossales (16 mètres de hauteur) feraient déjà une chose tout à fait exceptionnelle, est encore extrêmement remarquable par l'heureuse harmonie de ses proportions, ainsi que par la grâce et la majesté de son ensemble.

Pour procéder à la mise au point d'une œuvre dont les dimensions étaient sans précédent, pour ainsi dire, dans les fastes de la statuaire moderne, M. Fournier a imaginé des moyens aussi nouveaux qu'ingénieux, et il a obtenu une réussite que bien des praticiens avaient jugée impossible ou tout au moins extrêmement difficile.

Le moulage en plâtre a été pratiqué par une chappe unique et très-solidement construite, ayant, de distance en distance, des tampons réservés pour y pénétrer et en extraire les débris du moule en terre, afin d'obtenir un creux parfait.

Le modèle définitif a été construit dans l'intérieur de la chappe sur une épaisseur moyenne de 15 centimètres, et divisé en quatre-vingts parties superposées et attachées à l'armature par des liens en fil de fer.

Trois jeunes artistes déjà avantageusement connus dans le monde artistique, MM. Fournier fils, Iguel et Pique, ont apporté leur intelligent concours à cette œuvre titanesque pour laquelle 100,000 kilogrammes de plâtre ont été employés, et dont le lecteur peut se faire une idée en comparant les proportions données exactement dans notre gravure ci-contre, avec l'exiguïté relative des personnages qui l'entourent.

Après la statue de saint Charles Borromée, élevée en 1697, dans une des îles du lac Majeur, et qui ne compte pas moins de 22 mètres de hauteur, celle de Notre-Dame de France et la figure allégorique de la Bavière sont les plus grandes qui existent de nos jours, en tant qu'œuvres d'art; car on ne saurait leur assimiler ces idoles qui ne frappent l'imagination des populations hindoues que par leurs monstrueuses dimensions et la hideuse bizarrerie de leurs formes.

L'épreuve en fonte, de la statue de Notre-Dame de France, pèsera environ 100,000 kilos. Ce sera certes une œuvre ardue et curieuse que celle du transport d'une masse pareille, de Givors au Puy, à travers un pays montueux, ainsi que de son érection au sommet, en apparence inaccessible, d'un immense rocher à pic, et nous nous proposons d'en rendre compte aux lecteurs du *Monde illustré*, lors de l'inauguration de cette statue, ainsi que des fêtes brillantes que la ville du Puy doit donner à cette occasion.

G. RANDON.

COURRIER DU PALAIS.

Les théâtres, cette semaine, ont eu le pas au Palais. Généralement, on aime assez à plaider dans le monde dramatique. Si l'on consultait les statistiques judiciaires, on serait étonné de l'importance du contingent annuel que payent aux tribunaux les directeurs de théâtre, les auteurs et les comédiens. La nature délicate des questions auxquelles donne lieu la réglementation des intérêts artistiques et littéraires entre pour beaucoup sans doute dans ce résultat. Mais croyez bien que l'amour-propre froissé y a sa plus grande part. Le fulminate d'argent est moins inflammable, moins facilement explosible que l'amour-propre de l'auteur ou du comédien dont le talent est en jeu. Noble orgueil après tout, même lorsqu'il s'égare! Voyez M. Armand, un artiste estimable de l'Odéon. Très-certainement, il vient de s'égarer dans le procès qu'il a soutenu contre M. de la Rounat.

Vous vous rappelez cette scène charmante du *Malade imaginaire* où Cléante, déguisé en maître à chanter, trouve le moyen d'exprimer son amour à Angélique sous les yeux mêmes d'Argan et de Thomas Diafoirus. On l'a refaite bien des fois cette scène, jamais avec plus de gaieté et de fraîcheur. Beaumarchais lui-même ne l'a pas effacée. Les contemporains de Molière l'admiraient déjà, et les artistes qui l'interprétaient y trouvaient des applaudissements à recueillir. « La belle scène du *Malade imaginaire* (acte II, scène 6), est-il dit dans les » *Entretiens galants*, n'a-t-elle pas toujours eu sur le » théâtre de Guénégaud un agrément qu'elle n'aurait » jamais eu sur celui de l'Opéra? Mlle Molière et La- » grange qui la chantent n'ont pas cependant la voix du » monde la plus belle. Je doute même qu'ils entendent » finement la musique : et quoiqu'ils chantent par les » règles, ce n'est point par leur chant qu'ils s'y attirent » une si générale approbation; mais ils savent toucher » le cœur, ils peignent les passions. La peinture qu'ils » en font est si vraisemblable, et leur jeu se cache si » bien dans la nature que l'on ne pense pas à distinguer » la vérité de la seule apparence... »

Ne semble-t-il pas que ces lignes aient été écrites pour M. Delaunay et Mlle Fix? M. Delaunay ne dédaigne pas de jouer *Cléante* à la Comédie-Française. Il fait ce qu'ont fait avant lui Menjaud, Firmin, Armand et Fleury. M. Armand,—de l'Odéon,—trouve que le rôle n'est pas de son emploi. Son emploi, cependant, consiste à jouer *les jeunes premiers amoureux* et il reçoit à ce titre 7,000 fr. pour dix mois. Disons le mot vrai du procès. Il n'y a plus d'amoureux au théâtre, comme dans le monde il n'y a plus de jeunes gens. Hélas! il ne m'étonnerait pas qu'à l'exemple de M. Fechter, M. Armand méditât sourdement de jouer *Tartuffe*. Jouer *Tartuffe*, c'est-à-dire l'hypocrisie, la luxure, la gourmandise, tous les vicieux appétits, toutes les passions basses, se vieillir le cœur et se grimer le visage, quand on a l'âge du printemps et qu'on peut exprimer dans la langue des maîtres l'amour, ses jeunes ardeurs, ses impétuosités, ses espérances! brusquer le temps et son triste cortége, se priver à plaisir d'air et de soleil, quelle folie et quel aveuglement! Demandez donc à M. Geffroy — le maître à coup sûr de ce rôle de Tartuffe — s'il ne l'échangerait pas avec bonheur contre celui de Valère!

Les juges ont décidé que M. Armand convenait au personnage de Cléante comme ce personnage lui convenait, et ils l'ont condamné à 300 fr. de dommages-intérêts. La résiliation de son engagement a été prononcée.

Soyons juste envers M. Scribe. L'amour propre n'est entré pour rien dans le procès qu'il vient de faire au théâtre de l'Opéra-Comique. Il ne s'agit ici que d'une petite opération commerciale où l'art est à peu près désintéressé. M. Scribe, on le sait, a eu pendant longtemps l'entreprise des libretti d'opéra-comique. La bonne qualité de ses produits l'avait désigné au choix des directeurs qui trouvaient bénéfice à lui payer, en dehors de ses droits d'auteur, une prime de 3,000 fr. par acte. Or, en 1854, un opéra-comique en trois actes, intitulé *Joséphа, ou le Dernier Bal*, avait été apporté à M. Perrin par l'infatigable académicien. Le poëme avait été accepté et le pauvre Adolphe Adam avait été chargé de la musique.

Au mois de juin, *Joséphа* entra en répétition; mais, au bout de quelques jours, elle disparaissait du théâtre. Pourquoi? parce que, prétendait M. Scribe, des difficultés étaient survenues dans la distribution. Le rôle principal, celui du *Gouverneur*, avait été donné par M. Perrin à Bussine, chanteur distingué, mais comédien contestable. M. Scribe, dans sa modestie, n'avait pas cru sa pièce assez forte pour se passer d'un acteur plus exercé, et, d'un commun accord, les répétitions avaient été momentanément suspendues.

Les souvenirs du directeur ne s'accordaient pas précisément avec ceux de M. Scribe, et ils assignaient une cause toute différente à la disparition de *Joséphа*. Cette cause n'était autre, suivant lui, que l'insuffisance de la musique. Les auteurs, après quelques répétitions employées à lécher leur petit ours, n'avaient pas cru qu'il fût en état de paraître décemment devant le public, ils avaient été les premiers à retirer leur ouvrage, et c'était même en compensation de cet accident que M. Perrin avait consenti à monter immédiatement un opéra-comique d'Adam, *le Hussard de Berchini*. Il se croyait dès lors quitte envers les deux auteurs. Aussi avait-il été très-étonné en recevant deux ans après, de M. Scribe et de Mme veuve Adam, l'invitation de monter *Joséphа*.

On a plaidé, et M. Perrin a été condamné à jouer la pièce, sous peine d'une indemnité de 1,500 fr. à payer à chacun des réclamants. La Cour avait réduit à ce chiffre la somme de 6,000 fr. allouée à chacun d'eux par le Tribunal. Mais la prime de 3,000 fr. due à M. Scribe par chaque ouvrage qu'il apporte à l'Opéra-Comique était-elle comprise dans l'indemnité déjà allouée? Nouvelle question et nouveau procès. M. Scribe a encore triomphé. Il palpera la prime, et si, selon toute probabilité, *Joséphа* n'arrive pas jusqu'à la rampe, M. Scribe pourra la remporter et l'offrir à M. Carvalho,—toujours avec une prime de 3000 fr.

Dans l'opéra-comique, le librettiste est l'esclave du compositeur. Dans certaines pièces du boulevard, il est le très-humble serviteur du machiniste. A l'Hippodrome, il faut qu'il s'inspire de messieurs les chevaux, qu'il travaille dans les moyens des plus brillants pensionnaires de l'établissement, qu'il prenne la mesure de *Fortunio* et de *Zulma* ni plus ni moins que s'il s'agissait de Bouffé ou de Déjazet. Les chevaux ont leurs poëtes, comme ils ont leurs domestiques et leurs médecins.—Il existe, paraît-il, une littérature hippique. — M. André de Goy a eu l'ambition de devenir le Scribe ou le Dennery de cette spécialité, et il a composé pour l'Hippodrome une pantomime équestre intitulée : *Fête guerrière chez les Indiens*, qui a obtenu un succès d'enthousiasme. Ce succès a été si loin et si haut, que le directeur lui-même, M. Arnault, qui avait collaboré pour cet ouvrage avec M. de Goy, n'a cru pouvoir le remplacer sur l'affiche de son théâtre que par une contrefaçon de la même pantomime déguisée sous le nom du *Niagara*. C'est qu'aussi la tentation était bien forte. Si vous saviez quelle imagination, quelle poésie M. de Goy avait répandues dans sa composition! quelle ingéniosité dans les moyens, quelle hardiesse dans les péripéties, quelle grâce et quelle fraîcheur dans les détails! Et quelle exécution magistrale, quelle ardeur et quelle conscience chez les artistes! Comme tout cela était galopé, henni et piaffé! Ecoutez de grâce ce scénario :

« Des chefs indiens, avec leur escorte à cheval, se » livrent à des jeux et des exercices rentrant dans les » habitudes de l'Hippodrome. On amène le prisonnier » *blanc* et on l'attache au poteau, en attendant son sup- » plice, qui va consister à *cuire dans une marmite*.

» Un officier anglais arrive : il est pris; les chefs lui » proposent de *se faire Indien*, et, sur son refus, ils or- » donnent de le scalper.

» Survient une jeune Indienne à cheval qui délivre » l'officier et le prend en croupe. Les dragons anglais » viennent rejoindre leur officier; ils battent les Indiens » et emmènent en triomphe la jeune Indienne, qui s'est » illustrée dans le combat en tuant un chef indien. »

Tout cela est — palpitant d'intérêt. — La situation de l'officier anglais surtout me donne la chair de poule. Une chose m'intrigue seulement. Qu'y a-t-il donc de si désagréable à se faire Indien? — Se faire Turc, à la bonne heure, on sait ce que c'est. Il y a ici une lacune que je signale à M. de Goy.

La Fête chez les Indiens tint longtemps l'affiche de l'Hippodrome. Un beau jour cependant, elle en disparaît pour céder la place au *Niagara*. Le public accourt et il retrouve — avec un nouveau plaisir — la pièce qu'il a déjà applaudie. C'est la même Indienne, le même capitaine, le même domestique; ce sont les mêmes sauvages, les mêmes chevaux. Deux modifications seulement ont été apportées à l'ancien scénario. — Première variante : — L'Indienne libératrice, au lieu de prendre en croupe le capitaine anglais qu'elle a sauvé, arrive elle-même en croupe d'un autre officier. — Seconde variante : — Les Sauvages de M. de Goy faisaient bouillir leur prisonnier dans une marmite. M. Arnault, l'auteur du *Niagara*, qui trouve sans doute le rôti plus agréable au goût et plus pittoresque au théâtre, fait mettre le domestique blanc à la broche. Il l'en retire, il est vrai, au dénoûment, ce qui produit une nouvelle péripétie.

Ces changements étaient-ils suffisants pour constituer une œuvre nouvelle? Telle est la grave question, que le Tribunal de commerce et la Cour impériale ont eu successivement à examiner. Elle a été, en fin de compte, résolue contre M. Arnault qui devra payer à M. de Goy 86 fr. pour ses droits d'auteur sur les représentations du *Niagara* et 500 fr. à titre de dommages-intérêts.

Laissez-moi maintenant vous raconter un drame dont le seul titre a causé la plus vive émotion dans le sein de l'aristocratie anglaise.

Il s'appelle : *le Faux Cavendish*. Il se compose d'un prologue et de trois actes.

Le prologue, comme celui de *Richard Darlington*, est précédé de cette épigraphe :

« PAMPHILA. — Ah! malheureuse que je suis! quelles souffrances! j'expire! Junon! Lucine! secourez-moi! sauvez-moi... je vous en supplie! — HÉGION. — Quoi donc!... est-ce qu'elle accouche? (Térence, *Adelphes* acte III, scène v.) »

Le principal personnage du prologue est William Ca- vendish, cinquième duc de Devonshire. C'est lui qui a ét marié, en premières noces, à cette belle et spirituell Georgiana Spencer, l'héroïne du parti wigh, celle-l même qui, recrutant des voix pour l'élection de Fox à l Chambre des communes, consentit à payer d'une paire d baisers le vote d'un boucher influent de Westminster.

Quand la pièce commence, il y a quinze ans que l duc est marié. Sa femme ne lui a donné que des fille Le chagrin qu'il ressent de n'avoir pas d'héritier mâle qui il puisse transmettre son nom et ses titres, l'a peu peu éloigné de sa femme, et il est allé demander des di tractions aux plaisirs illégitimes. Par un singulier hasar sa femme et sa maîtresse sont devenues enceintes e même temps. Dans quelques heures, dans quelques mi nutes, il connaîtra le résultat de cette double grossess La chambre où la scène se passe est contiguë à la cham bre de sa femme. Une domestique paraît... elle appren à milord que Mme la duchesse vient d'accoucher d'un fille. Désespoir de milord. Au même moment, on an nonce l'arrivée d'un courrier. Il remet au duc une lett qui contient ces seuls mots, tracés d'une main enco faible : — « Mon William, nous avons un fils. » Le d baise avec ardeur le précieux papier. Soudain une pens lui vient. S'il substituait l'enfant bâtard à la fille lég time? Et pourquoi non? Cet enfant n'est-il pas le fru de l'amour le plus ardent? Sa mère, lady W....., n'e pas la première venue; elle aussi est une grande dam le sang qui coule dans ses veines est celui d'un des hér d'Hastings. Le parti en est pris. Mais dans ces affaires t nébreuses, il y a des confidents obligés : on achète leur silence et leur concours. La fille est éloignée de mère sous un prétexte de repos et de santé. Le duc prend dans ses bras et part pour le château de lady W qui est à dix milles de Londres. Avant le jour il sera retour avec le nouveau duc de Devonshire.

Voilà, ce me semble, amour-propre à part, un pr logue assez corsé.

ACTE Ier. — Vingt ans après. — 1811. — Le duc mort. Son fils a recueilli ses titres. Ils vont être vérifié la Chambre des lords, où le jeune duc est appelé à s ger, lorsque son oncle, lord George Cavendish, deman à lui parler. Lord George est le frère du feu duc, et si dernier n'eût pas eu de fils il eût succédé à ses biens à ses titres. Il connaît le stratagème à l'aide duquel enfant étranger a été introduit dans la famille, il en a l preuves, il les montre au jeune duc, il lui fait voir qu peut d'un seul mot rompre la trame si habileme ourdie. Il ne le fera pas, cependant, par respect pour nom des Cavendish; mais à une condition, c'est que jeune duc s'engagera à ne contracter aucun lien mat monial qui aurait pour résultat de déshériter à t jamais la branche cadette, dont lord Cavendish est représentant.

Le jeune duc signe l'acte qu'on lui présente.

ACTE II. — Le faux duc de Devonshire a été recon membre de la Chambre des lords; il est devenu l lieutenant du comté de Derby; il a représenté la rei au couronnement de l'empereur Nicolas. Sa galerie tableaux est célèbre; ses serres, œuvre du célèbre Paxt vont servir de modèle au Palais de Cristal. On l'admi on le jalouse; on s'étonne seulement de sa singuli persistance dans le célibat. Le jeune duc a tenu effet sa parole; il a renoncé au mariage pour co les amours faciles. Mais à ce jeu-là, le papillon s brûlé les ailes, et le voilà couché maintenant pieds de miss X..., une des plus suaves beautés soient sorties des ondes de la Clyde. Miss X... a des pr cipes sévères, elle est catholique, et, toute pauvre qu' est, elle n'acceptera jamais d'être la maîtresse du du Devonshire. Que fera celui-ci, placé entre son amou son serment? Il cédera à sa passion, il épousera miss mais secrètement; et la toile baisse sur la bénédict donnée au jeune couple par un prêtre catholique.

ACTE III. 1er tableau. — Trente ans après. — Lord Ca dish est mort. Son petit-fils prend le titre de duc de vonshire. Mais voici qu'un étranger se fait annoncer. suis, dit il, le fils du duc qui vient de mourir : ren moi son titre, rendez-moi ses biens. — Vous, son fil fils d'une catholique! le fruit d'une union secrète b par un catholique! Ne savez-vous pas que votre lé mité peut être contestée? Et quand même elle serait d'atteinte, savez-vous que celle de votre père n'est q mensonge? Fils d'un bâtard, voilà ce que vous êt ce que je prouverai, s'il le faut, devant la Chambre lords!

2e tableau. — La Chambre des lords s'est réunie. va juger entre les deux prétendants...

Ici s'arrête le récit du drame, — dont les journaux glais ne tarderont pas sans doute à nous apporter le noûment.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

...ue de la semaine. — Nouvelles diverses.

...as de premières représentations! Aucune reprise ...me! — Un autre chroniqueur que nous mettrait sans ...on son chapeau sur la tête et s'empresserait d'aller ... temps qu'il fait sur le boulevard des Italiens. ...erons d'avoir plus de conscience, et nous al- ... au moins de dire les efforts que nous avons ... pour remplir l'espace qui nous est hebdomadaire- ...volu. — Il faut qu'à l'heure indiquée un train de ... de fer parte, plein ou vide; mais le journal doit ... partir plein. Nous ne retarderons pas le convoi; ... nos lecteurs auraient tort de s'attendre à un ... rien précieux.

... à tour nous avions lu au bas de l'affiche du théâ- ... Vaudeville : mardi, jeudi et *au premier jour* la ...ère représentation du *Pamphlétaire*. Ce premier ... se fait attendre comme un signal dans un cin- ... acte de mélodrame. — D'un autre côté, M. Ma- ...rd, l'auteur aimé de *la Fiammina*, vient de nous ... à la répétition générale de sa nouvelle comédie : ... le mari, que le Théâtre-Français donne sans ... moment où une armée nocturne de plieuses, ...euses et de porteurs se disputent simultanément ... humble prose, pour la transmettre dans le plus ... le plus miraculeux délai à ceux de nos contem- ... qui ont le bon goût de pouvoir justifier d'une ...ance d'abonnement.

... comme le secret d'une répétition est aussi invio- ... que celui d'une confession ou que le pli d'une let- ... la gracieuseté de M. Uchard demeure sans effet vis- ... de nos lecteurs, quant à aujourd'hui.

... comptions faiblement, — mais enfin nous y ... dans une proportion poétique, — sur les Va- ... et sur *le Pays des amours* de M. Édouard Plouvier, ... qui finira par avoir la puissance à force d'a- ... volonté. La Revue de l'année continue à se mettre ... travers de toute nouveauté. Est-ce pour le mieux? ... nous voilà bien embarrassé de répondre.

Le Palais-Royal hésite encore — et cela se comprend ... tordre le cou à ses deux dernières *comédies mêlées ...plets, malgré* l'accueil glacial qu'elles ont reçu de ... presse. Le nouveau directeur de ce théâtre est M. Des- ...nes fils, qui succède à son père, connu dans le ... des coulisses et des lettres sous le nom de Dor- ...

... Gymnase et à l'Odéon, on a des succès qui peu- ... être discutés, mais qui ne peuvent être niés. Qui ... si la réaction que nous avions prévue et an- ... pour *le Fils naturel* n'aidera pas à prolonger ...ence de ce drame, mieux qu'une complète réus- ...

...bigu a fermé, pour mieux rouvrir. Cette réouver- ... pousser des cris de paon à M. Roger de Beauvoir, ... d'esprit, — qui se plaint de voir interrompre ... succès, et surtout en pleines recettes, sa revue ...*rinoline*.

... préparatifs s'activent et piquent singulièrement ...ité, c'est au théâtre de la Gaîté, qui prépare la ... incarnation de Mme Doche. Un conte de Marmon- ... *bergère des Alpes*, arrangée en pièce il y a déjà ... années, servira de début à cette intelligente ...ière du vaudeville et du mélodrame.

...-nous plus loin? — Troublerons-nous par notre ...ment intempestif la vogue productive et soutenue ... du Cirque? Dérangerons-nous dans leur ... la direction des Folies-Dramatiques et celle des ...ments, qui savent si bien, l'une et l'autre, se pas- ... feuilletons et de comptes rendus? Non, restons ...ant, — c'est-à-dire silencieux.

... tentation sérieuse que nous ayons éprouvée ... a été d'entrer au théâtre des Funambules, où ...ésentait *la Fille du gouverneur, ou le Siége de* ... ouvrage à grand spectacle et probablement du ...resque effet. Nous jurerions qu'après avoir ... toutes sortes de dangers et *déjoué les projets du ... et des tyrans*, cette fille du gouverneur finit ... le prix de sa constance en épousant *celui* ... Par le temps d'extrême civilisation où nous ... est rafraîchissant pour l'âme de se retremper ...illes à ces sources de naïveté rétrospective. ... donc eu un instant la pensée d'entrer aux ...

...elier ne jouait pas.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Norma*, musique de Bellini. — BOUFFES-PARISIENS : *Mademoiselle Jeanne*, opérette de M. de Najac, musique de M. Léonce Cohen. *Monsieur de Chimpanzé*, opérette de M. Jules Verne, musique de M. Aristide Hignard.

Bellini était un génie tout particulier, génie accommodant, également fait pour plaire à la masse indifférente et à la secte si restreinte du véritable dilettantisme, et ce, parce qu'il parle une langue claire, précise, élégante, vivante expression d'un cerveau puissant qui pense simple et juste, et, tout à la fois, révélation expansive d'un cœur enclin à toutes les extases amoureuses. Étrange privilége! Bellini est un de ces grands artistes à l'âme sympathique et généreuse, qui n'apparaissent que de loin en loin; c'est le génie incontesté par excellence, et pourtant il n'a guère eu qu'une corde à sa lyre, il n'a guère éveillé au cœur qu'un sentiment : l'amour, mais l'amour plaintif, l'amour qui a toujours une larme dans les yeux. Veut-il être gai ou terrible, veut-il peindre les sourires de la jeunesse et du printemps, ou bien les fureurs de la guerre, ses tableaux ne sont que des transparents, qui laissent toujours percer leur toile diaphane par l'ombre de cet amour en deuil qui semble le poursuivre fatalement. Il a beau faire, ses accents ont toujours quelque chose de profondément navrant, il y a dans sa musique, comme une douleur cachée, qui parfois se trahit elle-même, perce en sanglots vainement étouffés, ou éclate en cris désespérés. La mélodie, si exubérante d'ailleurs, si étonnante dans sa simplicité et dans son tour heureux, chez l'auteur de *Norma*, semble affecter de préférence le ton élégiaque; c'est comme qui dirait (pardon de l'expression) un reflet sonore de la nature en ses plus mélancoliques soirées d'automne.

Tout ce que Bellini avait donc au cœur de sensibilité, il l'a épanché dans son chef-d'œuvre, dans cette *Norma* qu'on vient de reprendre au Théâtre-Italien, et qui, en dépit du répertoire rossinien toujours en faveur, restera longtemps (toujours! peut-être) comme une des plus radieuses expressions de l'école d'Italie.

Un ancien pensionnaire de l'Opéra, M. Chapuis, a profité de cette reprise pour se glisser dans le personnel chantant du théâtre, personnel mi-français, mi-italien, auquel, par une vieille habitude, on a conservé la dénomination générique d'*Italiens*, fût-il recruté à Montmartre ou à Saint-Mandé. Ce n'est pas un ténor à passer inaperçu que M. Chapuis, mais il a encore beaucoup à faire pour acquérir cette méthode, cet abandon plein de grâce, que les Italiens (les vrais) possèdent en propre, dans leur manière de phraser, et qui donne, pour ainsi dire, à leur chant un caractère national.

Mme Cambardi faisait, le même soir, sa rentrée par le rôle d'Adalgisa; il s'agissait de vaincre une rivalité écrasante, il fallait donner la réplique chantée à la Grisi, dès longtemps habituée à accaparer une large part de bravos, la part du lion. Eh bien! le succès a été partagé entre les deux partenaires qui représentaient (colloque intéressant) deux générations de cantatrices.

— On voit aux Bouffes une certaine demoiselle *Jeanne* qui, de simple bergère, comme l'on disait au temps de Boucher et de Watteau, s'est voulu faire grande dame; elle a trouvé qu'une robe de mousseline légère valait bien un cotillon de bure, ce qui n'était pas, du reste, bien difficile à deviner; que les finesses du pied ressortaient mieux dans des bottines de soie que dans de gros sabots, ce qui était aussi élémentaire; enfin, elle a cru que beaucoup de chiffons et un peu de piano étaient nécessaires au bonheur de la vie, elle n'a reculé devant rien pour sortir de sa chrysalide de villageoise; la voilà éclose au soleil de la grande ville : elle papillonne, caquette, pianote, dit des riens tout le jour durant comme une vraie Parisienne; la transfiguration est complète, le tour est joué. Mais le chapitre des réflexions arrive, elle regrette son village, sa maisonnette rustique, son « petit bois », sa « mare aux canards »; elle ne se ferait pas prier pour chanter :

> Rendez-moi ma patrie
> Ou laissez-moi mourir!

La voilà donc qui revient bien vite se travestir en paysanne : elle en prend et le costume et la voix; mais elle a conservé assez de ses manières de ville pour déjouer habilement les prétentions matrimoniales de M. Bécot, un amoureux indigne et ridicule qui, pour sa peine, épousera Margot. Quant à elle, c'est à Guillot qu'elle « a donné sa foi », comme on dit depuis trop longtemps dans maints opéras-comiques.

La musique que M. Léonce Cohen a composée sur cette bergerie nous a semblé plutôt estimable au point de vue de la facture que brillante sous le rapport de l'invention. Pourquoi, par exemple, cette ambition de faire de la chanson du ténor le contre-chant de celle de Jeanne? Il est arrivé que les exigences du contre-point sont venues estropier la mélodie de l'une et de l'autre, et, en général, il est plus sage (mais plus difficile, il est vrai) de chercher à briller par l'inspiration, qui est toujours la bienvenue, que par la science aride, qui ne doit montrer que de temps à autre sa figure sèche et renfrognée. Nous aimons mieux, du reste, le duettino entre Geoffroy et Mlle Chabert et le duo bouffe entre Désiré et Mlle Macé. Quant à l'air d'entrée de *Jeanne*, c'est bien le morceau à roulades que l'on écrit pour faire ressortir les effets vocaux d'une débutante; car, il faut le dire, Mlle Chabert, dont le nom n'a encore retenti que dans la salle des prix du Conservatoire, abordait la scène ce soir-là pour la première fois; avec un peu d'étude et d'habitude du public, elle pourra acquérir un talent dont elle a tous les germes.

Le même soir et au même théâtre est apparu, comme une continuation du carnaval, une de ces farces grotesques qui appartiennent en propre au genre des Bouffes. — Le docteur Van Carcasse partage ses affections entre sa fille, Étamine, et son muséum d'histoire naturelle; celle-là est accomplie, mais il ne manque à l'autre qu'un singe de l'espèce des chimpanzés. Bientôt la précieuse bête arrive et se livre à toutes les gambades, à toutes les cabrioles imaginables; ce ne sont qu'exercices de trapèze, tours d'équilibre sur les pieds et sur les mains. Mais voilà que de la peau de l'animal sort un bipède d'une espèce toute voisine, un homme! C'est M. Isidore, un amant incompris du docteur, et parfaitement compris de sa fille. L'opérette, en pièce qui connaît ses devoirs, finit par un mariage.

M. Hignard a la mélodie assez facile, et il sait la faire ressortir, la mettre dans son jour avec toutes les ressources de l'art; il a, en outre, une tendance marquée à l'originalité, qualité précieuse dont on ne se préoccupe pas assez, ou plutôt qu'on craint, comme entraînant par une pente trop glissante vers l'abîme du bizarre. Le boléro de Léonce est plein de verve et de couleur, c'est un des meilleurs qu'on ait entendus depuis celui de *la Muette* et celui de Monpou (*Avez-vous vu dans Barcelone...*) L'air du singe, quoique un peu laborieux, n'est pas sans quelque mérite. Le duo entre Tayau et Mlle Garnier est chaleureux et bien approprié à la scène; mais, nous en demandons bien pardon au public, le désenchantement commence pour nous là tout juste où le délire de l'enthousiasme l'a pris; nous voulons parler de la chanson créole que l'on a bissée, et qui, sauf erreur, nous a semblé dériver de l'air à boire de *Tromb-al-Cazar*. Une politesse à faire à M. Offenbach eût été de le transcrire textuellement.

L'exécution de cette bouffonnerie a été satisfaisante. Léonce est désopilant dans le personnage d'un domestique qui se croit issu d'une grande famille d'Espagne; quant à Tayau, on viendrait nous dire qu'il a étudié son rôle de singe en se promenant au jardin des Plantes, que la chose ne nous étonnerait que médiocrement.

ALBERT DE LASALLE.

REVUE DE LA MODE

SEUL JOURNAL DU GRAND MONDE A 24 FR. PAR AN, PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS, EN GRAND FORMAT DE 32 COLONNES.

Publiant chaque année 52 splendides gravures de modes parisiennes, coloriées à l'aquarelle, et des feuilles de patrons, broderies, confection, lingerie, etc., etc.

Tandis que la mode s'est élevée et perfectionnée dans tous ses produits et dans toutes ses fantaisies, les journaux de modes sont restés stationnaires et pour ainsi dire classiques, avec leurs bulletins convenus d'annonces et leurs gravures guindées, qui font dire à toutes les femmes du grand monde (du vrai monde) : « Nous ne nous habillons jamais de la sorte; ces décorations n'ont jamais été celles de notre salon, de notre chambre à coucher ou de notre parloir. » Depuis son apparition, qui date du 15 mai 1857, la REVUE DE LA MODE s'est efforcée de ne jamais mériter ces critiques; elle a aspiré à devenir la Revue souveraine et unique du bon goût et du bon ton; elle y a réussi complétement, si on en juge par le grand nombre d'adhésions qui ont répondu à cette heureuse tentative. Voici la composition de chacun de ses numéros :

RÉDACTION : *Causerie du monde et de la mode.* — *Description de la Gravure.* — *Bulletin spécial de la mode*, par YOLANDE. — *Gazette du monde parisien*, par le BARON DE NOGENT. — *Le Grand Monde à l'étranger*, par Mme DE LA GRANDIÈRE. — Poésies. — *Feuilleton-roman*, par les meilleurs écrivains. — *Théâtres*, par GUSTAVE CLAUDIN. — Mosaïque.

GRAVURES : La *Revue de la Mode*, par son grand format, est le seul journal qui ait donné à ses gravures de modes toute l'importance que comportait un pareil sujet. Ses dessins, types d'une élégance *indiscutable*, sont en outre irréprochables dans leurs détails. Coloriées au pinceau, avec le plus grand soin, ses gravures sont de véritables aquarelles. — QUATRE GRANDS DESSINS DOUBLES, richement coloriés, donnant les nouveautés les plus remarquables de la saison, sont publiés tous les trois mois.

BUREAUX D'ABONNEMENT

A LA **LIBRAIRIE NOUVELLE**, 15, BOULEVARD DES ITALIENS.

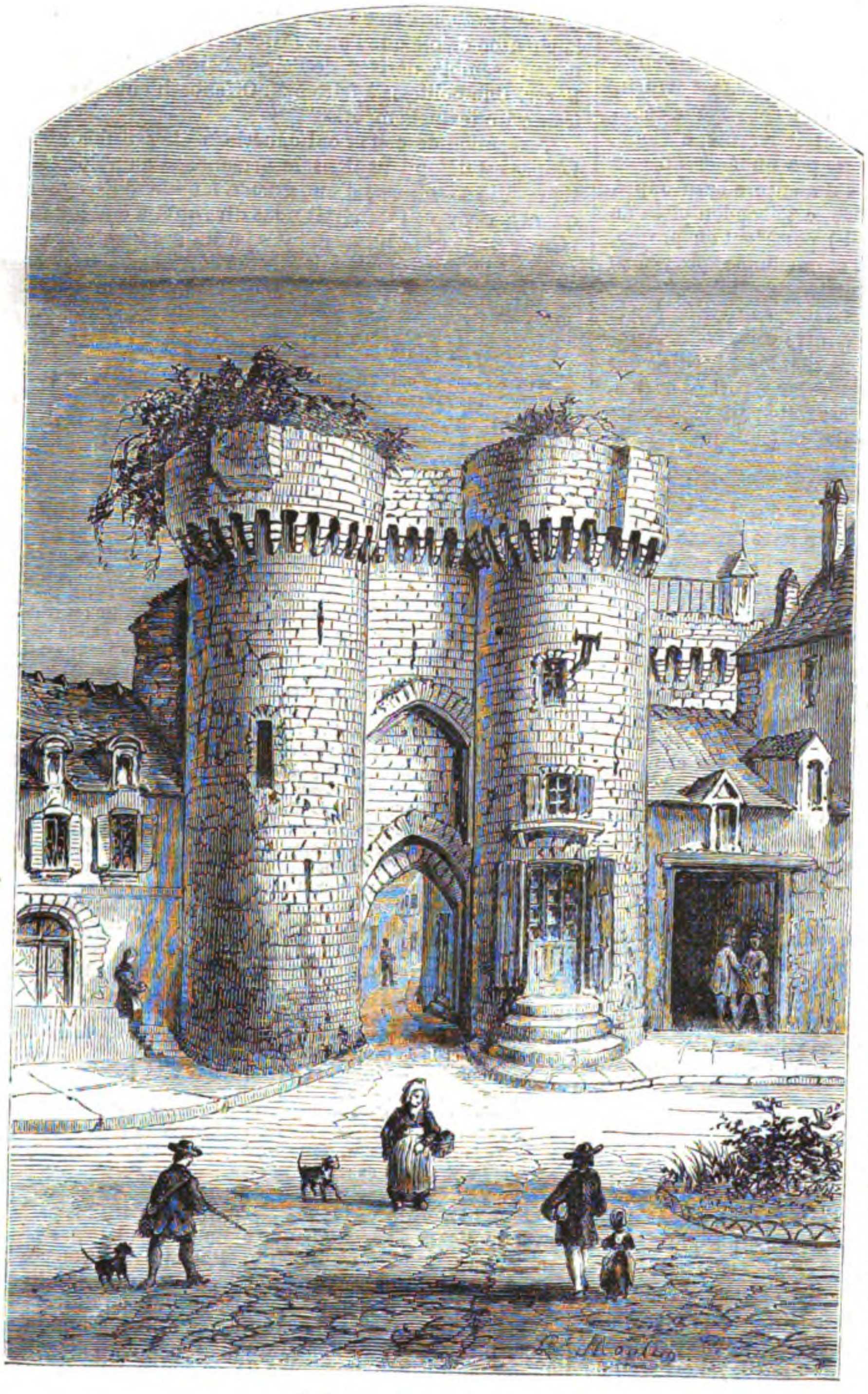
On s'abonne également chez les directeurs des postes ou des messageries, — chez les libraires, — aux offices des postes des pays étrangers, — et par un mandat sur la poste ou à vue sur Paris. — Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Abonnements. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 24 fr. pour un an; 12 fr. pour six mois; — 6 fr. pour trois mois.

Prime extraordinaire. — HUIT VOLUMES **GRATIS** à choisir dans le Catalogue de la *Bibliothèque nouvelle*, imprimé sur la couverture de la *Revue de la Mode* : Romans, Nouvelles, Voyages, Histoire, etc., par les écrivains les plus aimés du public.

AVIS IMPORTANT. — D'après un traité passé avec le *Monde illustré*, chaque abonné à ce journal bénéficiera d'une remise de 25 p. 100 sur l'abonnement de la *Revue de la Mode*, soit : 18 fr. pour un an, au lieu de 24 fr.; — 9 fr. pour six mois, au lieu de 12 fr.; — 4 fr. 50 c. pour trois mois, au lieu de 6 fr. — Pour justifier de son titre d'abonné au *Monde illustré*, adresser la dernière bande imprimée de ce journal. — Il sera envoyé un numéro d'essai à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Cortége du bœuf gras à la Chapelle Saint-Denis, conduit par Armand Gérard, vieillard de 107 ans. (Voir page 135.)



Porte Beucheresse, à Laval.

Porte Beucheresse, à Laval.

La ville de Laval, à laquelle plusieurs archéologues assignent une origine gallo-romaine, ne peut se prévaloir d'une existence historique bien certaine qu'à partir de l'époque carlovingienne. Chef-lieu d'une baronnie sous le règne de Charles le Chauve, elle ne fut érigée en comté qu'en 1429, par le roi Charles VII, alors régent de France. La porte fortifiée que reproduit notre gravure est peu antérieure à cette époque. Ses deux jolies tours couronnées de mâchicoulis, qui resserrent sa baie ogivale entre leurs fûts élancés, forment un des plus élégants spécimens de l'architecture militaire du quatorzième siècle.

LÉO DE BERNARD.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Psaumes. Traduction nouvelle, par A. Ben-Baruch Crehange, auteur et traducteur de plusieurs ouvrages religieux. 1 volume in-8°, avec gravures. Paris, chez l'auteur, rue Notre-Dame de Nazareth, n° 9.

Il existe un grand nombre de traductions des Psaumes, mais elles sont en général peu satisfaisantes. Les unes sont tellement éloignées de l'original, qu'on a de la peine à les reconnaître dans leur reproduction ; les autres, pour avoir voulu suivre servilement le texte hébreu, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la clarté. L'auteur s'est gardé autant qu'il était en lui de ce double écueil. Il a voulu que sa traduction dit bien ce que dit l'original, tout ce qu'il dit, rien que ce qu'il dit, en lui conservant le rhythme lyrique. Cette nouvelle traduction des Psalmistes e[...] recueil de cent cinquante poésies lyriques comp[...] par plusieurs poëtes, à différentes époques, depuis [...] jusqu'à l'exil de Babylone. Les poésies de David [...] les plus nombreuses de cette collection : on lit son [...] en tête de soixante-douze psaumes. Les chants de c[...] poëte révèlent un sentiment vif et profond qu'il [...] feste avec beaucoup de naturel dans les situations v[...] de sa vie.

Comme lecture édifiante, comme livre de piét[...] nouveau Psautier remplit le but religieux que l'a[...] s'est proposé. Il se recommande aux familles israé[...] qui y trouveront une source intarissable de pensée[...] chantes et sublimes, faisant vibrer les cordes les [...] délicates du cœur humain. La publication de ce liv[...] due à M. Millaud. Si le lecteur y puise du courage [...] l'adversité, des consolations dans le malheur, c'est j[...] qu'il sache à qui il en est, en grande partie, redeva[...] chacun le sien; à la bienfaisance privée la reconnais[...] publique.

A. V.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle. — Bourdilliat, 15, [...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 47.
6 Mars 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Pont du chemin de fer de ceinture dans la propriété de Mme Ingres, aux Ternes.

COURRIER DE PARIS.

Chose bizarre! tandis que les masques ont absolument disparu de la voie publique pendant les jours gras, ils se perpétuent dans les bals durant la première partie du carême. Nous aurions ainsi à enregistrer une douzaine de bals masqués, chez des personnes plus ou moins connues de la finance et des arts. Mais selon notre parti pris de ne parler que de ce que nous voyons ou entendons par nous-même, nous nous bornerons ici à la constatation du fait, sans prétendre aux détails, ni citer de noms. Dans un de ces bals, donné chez un habile sculpteur, les honneurs de la fête ont été faits par une jeune et brillante artiste du Théâtre-Français, déguisée en Folie, avec trop de grelots. Peut-être voulait-elle s'étourdir.

Il paraît qu'au bal de M. Mason, ministre plénipotentiaire des États-Unis, en son hôtel de la rue Beaujon, la crainte de trop de chaleur a fait tomber dans l'excès de la prudence; il faisait tellement froid, que les dames ont dû prendre leurs palatines—ou la fuite.

Lundi soir, bon nombre de célébrités des lettres et des arts étaient tirées à quatre attractions, ce qui est moralement le pendant des quatre chevaux de l'ancien supplice. Il y avait à la fois :

1° La première représentation du *Retour du mari*, au Théâtre-Français;

2° Une soirée musicale, avec grand concours de diamants russes et moldaves, chez Mme Nisson, née princesse Vogoridès;

3° Une soirée de musique et de prestidigitation (la mode actuelle!) chez Dantan jeune, au square d'Orléans;

4° Une tombola de chinoiseries et japoneries chez la marquise Dal Verme, laquelle, retournant en Italie, au lieu de vendre, comme tant d'autres le font, son cabinet si réputé, a eu l'inconcevable et mirifique idée de l'éparpiller au milieu de tous ses amis.

Et... il faut ajouter au supplice (de la tentation) un cinquième cheval, ou une supplémentaire attraction, car, à onze heures (militaire), on soupait chez le général D....., pour célébrer à la fois et le jubilé de cinquante ans de son grade et celui de son mariage,—car le général écrivit en 1808, à son retour de la prise de Burgos, son contrat de mariage sur le dos de son brevet. Ce souper puisait son attraction, bien moins dans les truffes et le très-haut sauterne (*Lur-Saluces*), révélé par indiscrétion d'un neveu, sous-lieutenant aux guides, que dans la certitude de rencontrer chez le vénérable couple octogénaire un accueil presque antique, et cinq ou six de ses nièces, qui sont des plus rares beautés de province, venues tout exprès pour scintiller, éclater un moment à Paris, et retourner coupablement dans leurs châteaux. Où aller?

Nous suivrons l'un des conviés de tout cela, au Théâtre-Français d'abord, où il s'installe (s'installer : se mettre dans — en latin *in* — une *stalle*), à titre de simple et sympathique curieux, car la plume du critique spécial est ici tenue, et fort nettement, par le rédacteur en chef du *Gourmet*... plus friand encore de belles scènes d'esprit et de passion, que de toutes les truffes et tout le sauterne du vieux général D..... A minuit, la voiture est là; où va monsieur? Qu'en sait-il? Le souper? on doit être au dessert! La tombola? on doit s'enfuir avec ses proies, d'autant plus précieuses, que le canon anglo-français a dû secouer bien des magasins de Canton! Chez la princesse Vogoridès? on a dû quitter le piano pour le thé! Chez Dantan, cocher!

Là, on arrive le lendemain du jour où l'on a quitté le Théâtre-Français, soit passé minuit. Duprez a chanté comme il y a dix ans; Sainte-Foy a été délicieux; un jeune baryton strasbourgeois, un dilettante de bonne maison et de grande école, M. Lind,.., a fait applaudir et sa belle voix et sa belle méthode. Et puis Mme Lemaire, un contralto superbe; et Pascal Lamazou, surnommé le Ténor des montagnes; et Henri Herz, dont le nom dit tout; et puis qui, et qui encore? Quand on arrive si tard, trop tard, hélas! c'est non plus un chanteur, mais un enchanteur qui émerveille cette rare assemblée de gens du monde, de grands artistes, d'écrivains famés, de généraux illustres, de membres de l'Institut, de belles dames, et de toutes ces célébrités que l'éminent sculpteur a le privilége, le don, le droit de réunir chez lui... moins nombreux encore que tous ceux qui demandent à être compris dans ces attrayantes invitations, auxquelles il faut pourtant mettre des bornes, malgré l'étendue des salons, des ateliers, de la serre et de tout un appartement-musée! C'est Robert Houdin, désormais retiré dans sa châtellenie des bords de la Loire, qui a un moment abandonné les études scientifiques, magnétiques, électriques, etc., auxquelles il se consacre aujourd'hui dans son opulente retraite, pour venir montrer aux amis de son ami Dantan comment on fait de la sorcellerie et de la magie par ces temps d'esprits frappeurs, de Home, et autres Cagliostros.

A propos de M. Home, savez-vous une chose étrange? Ses *esprits* familiers l'ont abandonné avec indignation depuis qu'il est devenu riche des 6,000 livres de rente que lui a léguées une vieille Anglaise! M. Home n'a désormais pas plus d'esprit à ses ordres qu'un simple chroniqueur fatigué de courir nuit et jour, pour voir et entendre çà et là mille choses qu'il raconte tant bien que mal, et plutôt mal! Ce *médium* déçu est parti pour l'Italie, laissant bien des révélations, bien des confidences inachevées, et diverses douairières inquiètes. Une surtout, à laquelle il avait promis... La suite au prochain numéro.

La semaine a encore été aux bals, aux soirées, aux raouts, aux spectacles de société. Il faut pourtant constater de nouveau que les salons les plus persistants sont ceux des étrangers. Beaucoup de Parisiens ont fait, depuis un an, des pertes de Bourse qui portent les ménages à l'économie. On pourrait citer des centaines de femmes qui ont beaucoup été chez les autres, mais qui n'ont reçu personne. Cette clôture de nombreux salons explique aussi la vogue de certains théâtres; il faut bien se distraire.

Spectacle chez la marquise de Pommereux, en son hôtel de la rue de Lille. Le salon où l'on jouait la comédie ou l'opéra était tellement envahi, que plus de la moitié des invités se sont promenés dans les autres pièces sans soupçonner de quoi il était question. — Raout chez la marquise de Chasseloup-Laubat, rue Marbeuf; à minuit, tout le monde était parti, laissant inattaqué un splendide buffet. Un *raout* ne suffit plus désormais pour appeler ou retenir le monde. Il faut un prétexte : danse, musique, tours ou jeu. Plus ils vont, plus les gens veulent être amusés.

Samedi dernier, au concert donné avec beaucoup de succès par M. Louis Lacombe, à la salle Sainte-Cécile, on se montrait deux produits du continent américain véritablement curieux. La demoiselle compte six pieds... d'élévation, entendons-nous, au-dessus du niveau de la terre où elle marche. Elle n'est pas jolie; sa maigreur est rare, mais non unique dans son excès, car le frère qui l'accompagne est moins grand et plus maigre qu'elle : sa peau a l'air d'être la chemise de ses os.

Ces deux êtres desséchés arrivent sur le continent embellis par leurs dollars. Ils en ont... à remuer à la pelle, comme on dit très-vulgairement. La demoiselle, en bonne républicaine qu'elle est, veut être marquise. Elle le sera, n'en doutez pas.

Un Américain qui connaît cette longue demoiselle nous assure que sa mère était presque naine. Le fait n'est pas nouveau parmi les singularités de la nature. Fille d'une sorte de géant, la duchesse du Maine, de même que sa sœur, était si ridiculement petite, que, marié depuis longtemps, conspiratrice, etc., elle avait l'air d'un enfant de huit ans. Lorsque le duc du Maine dut épouser une des filles de M. le Prince, il choisit la cadette, parce qu'elle avait quelques lignes de plus que son aînée. Celle-ci, par une succession de bizarreries, mit au monde un géant pareil à son aïeul. On sait qu'à la cour on appelait la duchesse du Maine et sa sœur, non pas les princesses, mais les *poupées du sang*.

Cette Américaine est une dilettante passionnée; elle applaudit bruyamment de ses longues mains osseuses, véritables battoirs, le *chœur des Esprits invisibles* de Manfred, puissamment mis en musique pour chant, orgue et piano par Louis Lacombe, et elle voulut être présentée à M. Emile Chevé, qui avait dirigé les chœurs.

Des journaux de théâtre ont repris du *Sport* un document qu'ils proclament intéressant, et qui offre la répartition des loges d'Opéra pour la saison de 1858.

Le tableau présente, rang par rang et numéro par numéro, les noms des titulaires des loges, et c'est là en effet un renseignement intéressant pour les curieux les moins familiarisés avec l'Opéra, enchantés de savoir sur qui ils dirigent leur lorgnette.

Mais le *Sport* a oublié de dire lequel des trois jours d'Opéra de chaque semaine, ou de chaque quinzaine, son tableau expose. Or l'intérêt ne serait réel et complet qu'autant que le travail serait généralisé pour chaque représentation. Tel qu'il est, on ne sait quel soir il révèle (c'est le *vendredi*, disons-le), et pour les autres représentations on reste dans l'inconnu. Nous savons bien que quelques loges sont louées à l'année, pour tous les soirs; mais c'est le plus petit nombre. Les autres ne sont retenues que pour une soirée par semaine ou par quinzaine. Le curieux serait d'offrir un travail complet, et de placer l'étiquette sur chaque *box* pour chaque représentation lundi, mercredi et vendredi.

Il y a un an un monsieur fort riche et nommé Coquard, épousa une demoiselle très-pauvre, mais née d'Ambermesnil.

Celle-ci avait, malgré tant d'or, singulièrement hésité à se découronner de son beau nom de demoiselle. Quelqu'un la consola et la décida en lui disant : — Vous vous appellerez d'abord Coquard-d'Ambermesnil avec trait d'union pour vos noms comme pour vos personnes. Puis, peu à peu, et comme avec votre esprit et votre autorité, vous ne tarderez pas à absorber toute la volonté dans le ménage, — à porter l'*inexpressible*, pour me servir modérément d'une image vulgaire, — votre nom absorbera celui de votre mari, comme votre esprit se sera emparé du sien, et vous signerez *C. d'Ambermesnil*; ce ne sera pas plus malin que cela!

Ce conseiller intime comptait sans M. Coquard, d'abord, et aussi sans la Chancellerie qui, depuis un an, s'occupe beaucoup des usurpations de ce genre, voulant que les bourgeois qui rallongent ou modifient leur nom, fassent l'autorité juge de la nécessité du fait, basé sur des confusions de parents, des doubles, des homonymes ou des transmissions légales, et non ridiculement provoquées par la seule vanité.

Mme Coquard, à peine mariée, commanda des cartes de visite avec les deux noms unis.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — dit Coquard, qui est un garçon de sens, pas plus fier d'être marié à cette d'Ambermesnil qu'il n'était vain de ses soixante mille livres de rente.

— Mon ami... c'est pour qu'on n'oublie pas ma famille... qu'on sache qui vous avez épousé...

Là-dessus on discute, on dispute... J'abrége. La conclusion est d'un grand ridicule. Comme tout ménage, ils ont trois sortes de cartes : celle de monsieur, — celle de madame, — la carte collective pour les visites de communauté sociale. Voici comment ces cartes étaient relevées l'autre soir dans une maison où ce qui précède était raconté :

Pour monsieur :

CAMILLE COQUARD

Puis, pour madame, le *Coquard* bien noyé, étouffé le plus que possible :

ERNESTINE COQUARD NÉE D'AMBERMESNIL.

Puis, le plus curieux, vient la carte collective, objet évident des plus vifs débats conjugaux, et créée ainsi malgré toutes les protestations du mari :

M. COQUARD ET Mme COQUARD-D'AMBERMESNIL.

N'est-ce pas du plus vif de l'époque?

Sans doute, il peut être ennuyeux de passer brusquement *Coquard*, quand on est depuis vingt ans habituée à s'entendre appeler et à se lire d'un nom aristocratique et ronflant. Mais alors, pourquoi épouser ce Coquard?

Est-ce parce que vous l'aimiez?... Alors soyez résignée et que le cœur console la vanité.

Est-ce parce qu'il a de l'argent? Oh! alors soyez punie! Coquard! Coquard! Coquard!

Ou, s'il le faut absolument, à cause de votre sexe mettons *Coquarde*... et n'en parlons plus.

L'autre jour (un lundi de madame!), une personne se présente et dit au domestique, un Allemand encore insuffisamment dressé :

— Madame y est-elle?

Le valet avance dans le salon, et annonce à plein gosier :

— Madame Y-est-elle!

Du même. Un visiteur demande :

— Mme de Blaville?

Le niais prend l'interrogation pour une énonciation et crie :

— Mme de Blaville!

Annonçant ainsi la dame chez elle-même.

Quelqu'un, présent à ces sottises, raconta qu'un jour, comme M. Pozzo di Borgo se nommait à un huissier de bal ministériel, celui-ci, ahuri de monde, compris et annonça à pleine voix :

— Le *bourreau de Bordeaux!*

Un de nos amis nous raconte le trait suivant dont il a été témoin :

C'était au pont d'Iéna. Des industriels errants avaient dressé par là une baraque en toile, dans laquelle ils faisaient voir un phénomène, une femme géante, un veau, un phoque, je ne sais! — Entrrrez, messieurs, mesdames, ça ne coûte que deux sous!

Un ouvrier sort de la baraque. Il a l'air vexé d'avoir été mystifié.

— *Floué!* — dit-il.

Passe une pauvresse portant un enfant.

— Allons! il faut que je me refasse!

Il prend deux sous dans sa poche et les donne à la mendiante.

Dans une collection d'autographes qu'il nous a été permis de feuilleter, nous avons noté les fautes d'orthographe suivantes dans les lettres de très-hauts personnages. Il faut bien reconnaître que l'esprit e

talent ont toujours éclaté en dépit des règles grammaticales.

Dans une lettre du roi Louis XIV on trouve :

« *Jay apris... plésir... traittement... cadot...* »

La reine douairière d'Espagne écrit :

« *La manier dont madamme Denie s'est servit pour demander les catre atelage qui me reste*, etc. »

Au lieu de *hier*, la femme de Philippe V écrit *yer*.

Mlle de Montpensier arrange ainsi les mots qu'elle aligne :

« *Jay cru que Votre Altesse seret bien èse de savoir sete histoire ; je minqueteré de tout pour luy mander, meiteinan hureuse de luy doner quelque divertisement.* »

Mme de Montespan est de la même école... Elle écrit à Mme de Rauzan :

« *Il lia sy lontant que je nay antendu parler de vous que jenpuis manpeicher*, etc. »

Nous pourrions accumuler les citations ; puis continuer par les modernes... et des plus célèbres. On remarque qu'en général, parmi les gens connus, ce sont les peintres qui savent le moins l'orthographe. Nous avons sous les yeux une lettre signée d'un membre de l'Académie française, ou le mot orthographe lui-même est écrit *ortographe* ! Par malheur, ce Quarante n'est pas assez célèbre pour faire école, et pour qu'on dise de lui, comme on a dit : l'orthographe de Bacon, l'orthographe de Voltaire, l'orthographe de Malle, l'orthographe de Dumarsais, etc.

Nous devons suivre le monde non-seulement dans ses faits et gestes, mais aussi dans ses opinions. Il s'est vivement prononcé cette semaine pour deux artistes nouveaux : un piano, un violon. Le piano s'appelle Mlle Caussemille ; le violon s'appelle Mlle Bordi. Le piano a retenti dans un concert de la salle Herz ; le violon, dans un salon de la rue Taitbout. Mlle Caussemille s'est révélée, Mlle Bordi a éclaté ; ce sont deux nouveautés, deux apparitions, presque deux détonations ! Le piano est de Marseille, le violon est de Milan. Un duo, joué par ces jeunes virtuoses, serait quelque chose de bien délicieux ! On nous assure que Mlle Bordi va se faire entendre dans un entr'acte des Italiens. Elle est aussi jolie qu'habile, bonne à entendre et belle à voir, son succès se doublera donc. Une Milanollo meurt, une autre Milanaise naît ! Vous verrez, vous entendrez !

L'autre soir, chez une dame de finance, on a joué pour la première fois le jeu de *hoca*, ou le *hoc*, qu'on dit inventé par le cardinal de Mazarin. Une *mazarinade* dit :

> Et le jeune frondeur, aussi ferme qu'un roc,
> Songera à couper à ce joueur de *hoc*.

Le *hoc* est un jeu de cartes ; il en est six qui coupent toutes les autres et qui sont *hoc*, ou assurées à celui qui les joue : ce sont les quatre rois, le valet de pique et la dame de carreau. Le mot *hoc* se prononce très-souvent pendant la partie.

Diverses locutions tirées de ce jeu se trouvent dans les *Contes* de la Fontaine et dans les pièces de Molière. On disait qu'une chose était *hoc* pour signifier qu'elle était assurée à quelqu'un. Molière fait dire à Martine des *Femmes savantes* :

> ... Mon congé cent fois me fut il *hoc*
> La poule ne doit point chanter devant le coq !

Balzac l'ancien, qui n'est plus le grand, a écrit : « Je ne savais ni le *hoc*, ni la prime, ni le trictrac. » Aujourd'hui on oublie le trictrac, mais on connaît très-bien la prime... et il paraît qu'on va apprendre le *hoc*. Mais on l'apprend à ses dépens ; c'est là le *hic*.

Les amateurs, les antiquaires, les curieux sont de nouveau en émoi par l'annonce de la très-prochaine vente, après décès, du célèbre cabinet Sauzay, qui fut formé, avec un très-grand goût, des plus importantes collections de la génération passée : celle du baron Denon, ancien directeur du musée, celles de MM. Saint, Révil, de Bruges, etc. On pense que cette vente, bien que moins nombreuse que celle de M. Humann, produira beaucoup plus, à cause de la rareté et du choix des objets. Cette collection se recommande tout particulièrement par les ivoires, les émaux, les tabatières et les bijoux. Nous signalerons tout particulièrement un merveilleux missel, provenant de la collection Denon ; il représente huit tableaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, sans texte. Il a fait partie de l'oratoire des papes, et on l'attribue à quelque élève intime de Raphaël. Parmi les miniatures, il faut aussi noter celle qui représente la femme de Hall, sa sœur et son enfant, chef-d'œuvre du maître, provenant de la vente Saint. La collection de tabatières est à la fois des plus curieuses et des plus précieuses ; tous les styles, tous les temps, tous les émaux, tous les métaux, et surtout les plus rares Blarenberghe. Nous omettons les bronzes, les majoliques, les bois sculptés, etc. C'est aujourd'hui même, mars, qu'a lieu l'exposition particulière, et demain dimanche s'ouvrira l'exposition publique, que suivront quatre ou cinq jours de vente.

Toute mesure gouvernementale sert, pour ainsi dire, de détente à de brusques industries, à de nouvelles entreprises éclatant en contre-coup. Une association qui aura sur son enseigne, en lettres immenses, ces mots :

BOUCHERIE GÉNÉRALE

vient, nous assure-t-on, de prendre à bail, en pleine rue Tronchet, cinq grandes boutiques, dont les loyers réunis monte à cinquante-cinq mille francs !

Vient de mourir, à l'âge de quarante-trois ans, à la suite de longues souffrances, le chef actuel de la famille de Contades, le marquis Henri de Contades, ancien député, et maire d'une des communes les plus importantes de la vallée de la Loire, où se trouve situé son château de Montgeoffroy. Déjà souffrant du mal qui devait l'emporter, il se signala, lors des inondations de 1856, par un dévouement et une générosité dont les journaux ont fait une chaleureuse mention ; ses fatigues ont hâté sa fin. Le marquis de Contades était allié à plusieurs des grandes familles de France, entre autres aux de Luynes, la fille du vicomte Camille-Auguste de Contades ayant épousé le duc de Chevreuse. Le marquis de Contades lègue par testament cent mille francs à ses domestiques.

S'il reste encore un représentant féminin de l'aristocratique lignée des Rastignac, le nom vient de s'en éteindre par la mort du général marquis Chapt de Rastignac, décédé dans son château de la Dordogne à l'âge de quatre-vingt-trois ans. La fille de son frère aîné, pair de France en 1815, est la dernière du sang. Elle a épousé, en 1817, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. Il n'y a donc plus désormais de Rastignac que dans la *Comédie humaine* de Balzac, lequel ignorait sans doute la présence du nom dans la génération. Le marquis de Rastignac s'émut des créations du romancier, et lui fit parler. Le premier livre était lancé ; le marquis, en homme d'esprit et de paix, se résigna.

Il y a plusieurs importants mariages à constater, soit dans la noblesse, soit dans la finance, soit aussi dans cette autre noblesse toute personnelle, qui s'appelle la gloire littéraire.

Le baron de Carrayon-Latour épouse Mlle Marie de Faudoas Barbazan de Seguienville, seconde fille du général marquis de Faudoas, mort en 1850, après d'importants commandements en Algérie, et celui de la grande division militaire dont le centre était Bordeaux. Les Faudoas ont des armes exceptionnelles : elles écartellent des trois fleurs de lis d'or en champ d'azur, qui étaient les armes de France sous les Bourbons. Charles VII les donna, *sans brisure*, à Guilhem de Faudoas, seigneur de Barbazan, compagnon d'armes de Dunois et de Xaintrailles, avec le titre de restaurateur du royaume et couronne de France. Mlle Marie de Faudoas est une belle et brillante personne, qui portait dans le monde, comme un noble diadème, le nom qu'elle va perdre en devenant baronne de Carrayon-Latour.

La seconde fille de S. E. le maréchal Magnan, grand veneur, sénateur, commandant la première division militaire et l'armée de Paris, épouse M. Haentjens, fils d'un ancien armateur de Nantes.

On parle enfin du prochain mariage de l'un de nos plus jeunes et plus littéraires académiciens, avec l'opulente veuve du fils d'un des princes de la science moderne.

Étrange et touchant épisode des malheurs de la politique, des batailles et de l'exil ! Voici que Paris, que la rue Laffitte, qu'un hôtel garni voient se renouveler le curieux et imposant spectacle de ces funérailles indiennes qu'il eût paru plus qu'insensé de prévoir il y a dix ans, alors que ces personnages vivaient dans l'éclatant prestige de leur rang et sous l'étincelant soleil de leur patrie ! Il y a quelques semaines, c'était la reine d'Oude qui venait s'éteindre à Paris ; aujourd'hui, c'est son fils qui, mourant à Londres, a exprimé la volonté de reposer sur la terre de France, à côté de cette reine et de cette mère que la douleur, les douleurs l'envoient rejoindre !

Le neveu du mort royal, le prince Mirza-Mohamed-Hamid, allié et héritier présomptif de cette couronne exilée à travers tant de sang et de mers, a prié Paris compatissant et hospitalier d'assister à ces nouvelles funérailles qui, après la mère Malka Kachwar, vont porter dans cette terre, dont le sein s'ouvre depuis quelque temps à plus d'illustrations que le sein des mères ne promet d'en nourrir à nouveau, ce mort d'hier, Son Altesse royale le prince Mirza-Mohamed-Jawaad-Aali-Sekunder-Hasmut-Bahadoor a expiré à trente ans, par la grande blessure de son cœur filial.

A la première représentation du *Retour du mari*, toutes les loges et tout le balcon ont remarqué une femme en toilette sombre et d'une certaine célébrité marocaine, qui avait apporté un éventail, une lorgnette et... un petit chien. Excentricité. Naturellement peu sensible à l'intérêt de la pièce, le chien bâillait souvent. Jouant sur le nom très-aristocratique de la dame, mademoiselle Fix l'a appelée la comtesse de *Chien-bâillant*.

Mme de Meyendorff est une baronne allemande dont le nom a beaucoup retenti dans la société européenne. Elle habite depuis plusieurs années rue Barbet de Jouy, au fond du faubourg Saint-Germain, une maison coûteusement modifiée par elle avec des visées originales. On entre dans une cour étroite où s'ouvre une petite antichambre donnant brusquement accès dans une salle immense qui a la forme, la voûte et le mode d'éclairage d'une chapelle. A l'endroit où pourrait être l'orgue, s'élève un escalier en spirale, sur les rampes légères duquel sont jetés des tapis turcs, à la façon des pompeuses mises en scène du Véronèse. Cet escalier conduit à l'appartement situé à droite, le salon-chapelle englobant le rez-de-chaussée et le premier étage par sa hauteur. Cette salle étrange, que chauffe au centre une vaste cheminée gothique, est entièrement tapissée de copies des anciens maîtres, dues au pinceau très-souple et très-fidèle de la maîtresse de la maison. Toutes ces toiles, qui sont magnifiquement encadrées dans des bois dorés italiens, révèlent une étonnante assimilation de faire et de style ; les Rembrandt sont surtout inexplicables. Habilement placés, ils causent une complète illusion. Bon nombre d'objets d'art et de curiosités diverses meublent cette étrange demeure, où il faut, soit se plaire complétement, soit s'ennuyer tout à fait. On y montre le clavecin... — de Marie-Antoinette ! — direz-vous, au souvenir d'une dizaine de prétentions connues ? — Non pas cette fois ; il ne s'agit que de celui de la reine Christine de Suède. Mme de Meyendorff a retrouvé en Italie cet instrument qu'elle a très-minutieusement fait restaurer. La petite chambre à coucher de la baronne et son oratoire d'entre-fenêtre sont voilés par des vitraux quelque peu sépulcraux. Mais le boudoir voisin, blanc, or, soie, Louis XV, est d'une mondanéité et d'une coquetterie qui relèvent cette austérité. L'atelier, en couloir, est un musée de souvenirs et d'attirails d'art.

Lundi matin, il y avait concert dans cette singulière résidence d'une femme vers laquelle beaucoup de curiosités sont attirées. On y a entendu avec surprise et grand plaisir, une dame dont le nom réel a été italianisé en celui de *Guerra-bella*. Elle est remarquablement belle, et quand on ne pouvait plus l'écouter, on la regardait encore, en se racontant tout bas l'intéressante histoire de son mariage et de ses malheurs. Elle a réellement fait *fanastimo* dans l'éternelle, l'inévitable romance du *Trovatore*, et on se demandait si une pareille voix et une pareille personne ne causeraient pas une vive sensation au théâtre. Divers autres artistes complétaient le programme qui a retenti sous la voûte du salon-chapelle de Mme la baronne de Meyendorff.

Nous avons parlé ici, il y a quelques semaines, de braves gens du nom de Blet, qui ont refusé l'héritage d'une sœur de mœurs légères. Il s'agissait, on s'en souviendra peut-être, d'environ 300,000 francs et de tout un riche mobilier, rue de Londres. L'autre jour, le délégué d'une des sociétés philanthropiques qui délivrent annuellement des prix de vertu, est allé, dans leur quasi-mansarde de la rue de Cléry, trouver ces braves gens, et leur demander leurs noms, prénoms, âge, profession, etc.

— Pourquoi donc faire tout cela, monsieur ? — demanda le mari, homme de peine chez un marchand de porcelaine du quartier.

Le délégué lui expliqua qu'il s'agissait d'un prix Montyon, ou d'un analogue.

— Qu'est-ce que tu en dis, Annette ? — fit le mari en parlant à sa compagne.

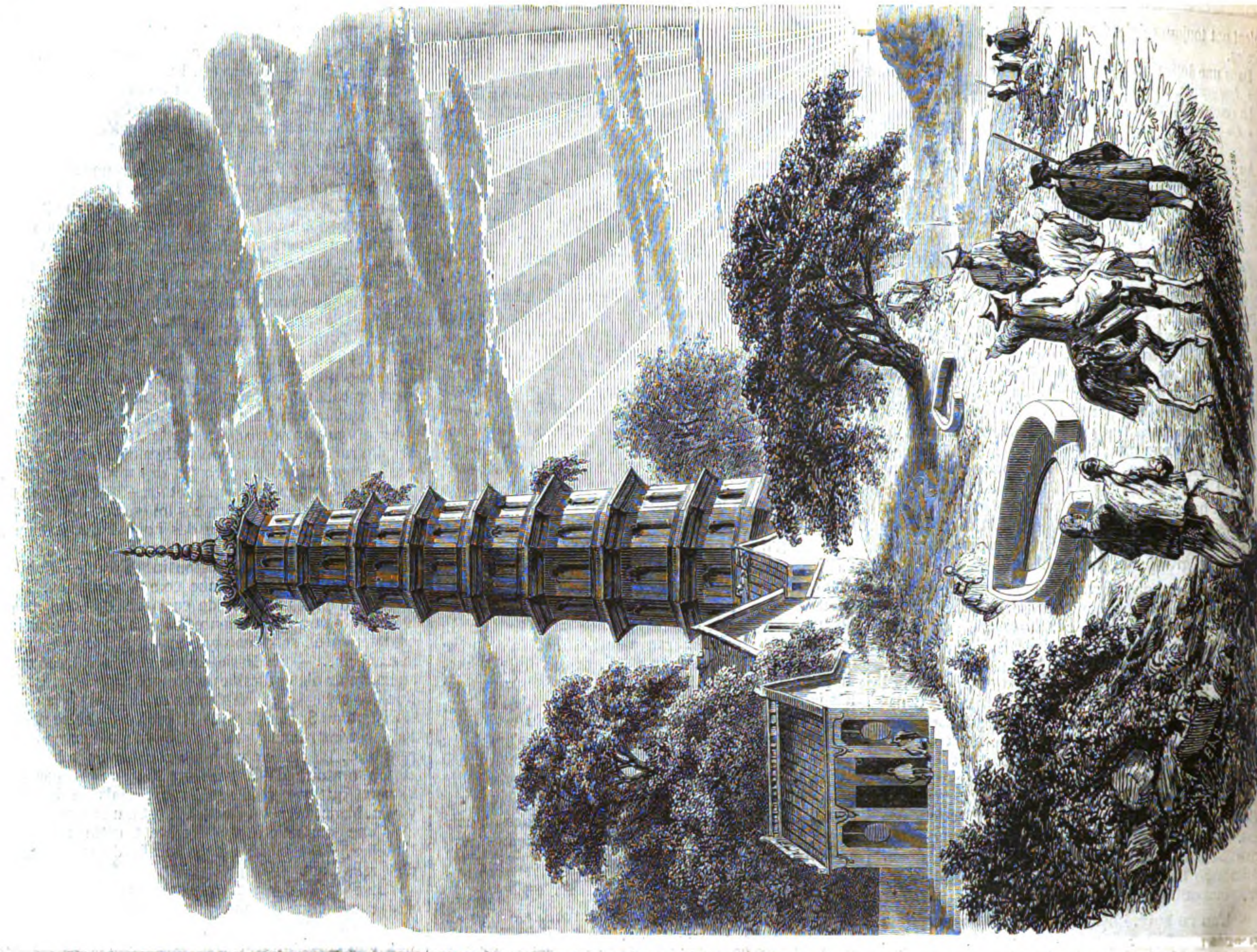
— Je dis, Blet, qu'il faut remercier monsieur de sa bonne intention... mais que nous n'avons pas besoin de prix pour n'avoir fait que notre devoir !

— Oui, — reprit le mari, — ça nous a plu de refuser cette fortune, qui nous semblait honteusement acquise. C'est notre idée comme ça... voilà tout. On nous a dit chez le notaire que les autres parents, des paysans d'Evreux, l'acceptent. C'est aussi leur idée, chacun la sienne !

— Vous voyez donc bien, monsieur, — ajouta la femme, — que si nous nous laissions donner un prix pour ce que nous avons voulu faire, il faudrait donner un blâme à nos parents d'Evreux ? Le mieux est donc de ne plus parler de tout ça... et de continuer à gagner honnêtement notre vie !

Le délégué se retira plein d'admiration pour tant de simplicité dans la vertu la plus rare de nos jours. Il raconta le fait à l'Institut, où il a fait sensation.

ANDRÉ.



Pagode de Wampou, près de Canton.

SOURCES THERMALES DE PARIS.

PONT DU CHEMIN DE FER DE CEINTURE.

Paris vient de découvrir dans son sol des richesses dont il n'avait jamais soupçonné l'existence, et ces richesses ne sont ni de précieux débris du passé, subitement offerts à l'étude de l'archéologie et à l'admiration de l'artiste, ni quelques riches filons auxquels viendraient s'attacher les capitaux et les mineurs; c'est bien mieux que cela, car ce ne sont pas quelques individus seulement, ce ne sont pas quelques classes de la société que cette découverte intéresse; c'est tout le monde, ce sont tous ceux dont la santé est altérée ou peut l'être par une cause imprévue : car cette découverte est celle des sources d'eaux thermales.

Et comme si tout s'était concerté pour leur exploitation immédiate, c'est — circonstance heureuse! — au milieu d'un beau parc, que coupe le chemin de fer de ceinture, qu'elles se trouvent. Ce parc, situé sur le boulevard Serrière, aux Ternes, est la propriété de Mme Ingres. Mais ce nom, les Ternes, qui ne présente par lui-même aucune idée étymologique à l'esprit, nous en suscite une. Ne serait-ce pas les Thermes qu'il faudrait dire? La nouvelle découverte ne serait-elle, comme tant d'autres, que l'évocation d'un souvenir évanoui, que l'exhumation d'un établissement détruit, de sources oubliées? C'est une hypothèse que nous soumettons aux sagaces réflexions des antiquaires et des linguistes. En attendant leurs solutions, notre gravure appellera l'attention sur ce joli site.

MAXIME VAUVERT.

BALAGUIER. — Environs de Toulon, d'après un dessin de M. Courdouan.

CÉRÉMONIE NUPTIALE A TLEMCEN.

Les dieux s'en vont!

Ce cri désolé, qui sortit il y a dix-sept siècles des temples déserts, est le soupir qui s'échappe aujourd'hui comme toujours de la poitrine des amis du passé, quand ils voient un usage qui s'éteint, un costume qui s'altère, une tradition qui s'efface, une coutume qui s'évanouit. On regrette, bizarres ou naïves, ces mœurs à qui le passé a laissé, comme une consécration, ses lointains prestiges; ces solennités qui furent les fêtes de notre enfance, ces vieilles coutumes que le souvenir éclaire de son rayonnement, comme le soleil dore les ruines, éveillent partout de sympathiques regrets; c'est un ami importun qui disparaît; tous ses défauts sont oubliés, on lui trouve mille vertus que l'on avait méconnues jusqu'alors. Oh! les beaux jours de la jeunesse, les douces ivresses, les belles fêtes! c'est le soupir de tous les vieillards, de tout ce qui passe; homme ou société. Vous l'entendez partout... en France comme en Afrique... il suffit qu'un usage disparaisse pour qu'on le trouve divin. Aussi, n'est-ce qu'avec la plus religieuse émotion qu'en Algérie, tous les vieux Arabes parlent de la cérémonie nuptiale représentée par notre gravure, et qui disparaît plus complétement chaque année des mœurs moresques et arabes. Il n'y a même plus que Tlemcen où elle se célèbre encore. C'est une promenade que le mari fait le soir de ses noces dans les rues de la ville, au bruit des instruments et à l'éclat des lumières. Il se tient à cheval, les yeux bandés ou le visage voilé par son burnous. Deux amis conduisent sa monture; ils sont précédés par une troupe de musiciens guidés par un homme portant un arbre de feuilles et de fleurs chargé de bougies; ils sont suivis par le reste des conviés, dont un autre porte-luminaire ferme la marche. Le mari est ainsi conduit à la porte de l'appartement où l'attend sa jeune femme, dont, pour la première fois, il va voir les traits.

L. DE B.

PAGODE DE WHAMPOA.

Whampoa est une petite île du Thu-Kiang, riante et fertile, rampant à la surface du fleuve comme un radeau de verdure et de fleurs. Elle est la station où doivent s'arrêter les grands navires européens que le commerce avec Canton appelle dans les eaux du Pé-Kiang, cette *rivière des Perles* dont le Tchu-Kiang n'est que l'un des affluents. Leurs chargements, déposés sur des embarcations chinoises, désignées généralement sous le nom de bateaux-dollars, du prix de leur affrétement, sont transportés dans le faubourg de Canton, où les reçoivent les factoreries européennes.

Le monument le plus remarquable de cette île est l'élégante pagode octogonale dont notre gravure offre la vue. Elle mérite de fixer l'attention sous un triple rapport : comme édifice religieux, elle est l'objet d'une vénération spéciale pour les populations chinoises; comme monument architectural, elle offre, avec ses neuf étages parés de riches sculptures et sa flèche artistement ouvrée s'élevant du milieu de la corbeille de fleurs que forme son gracieux couronnement, un des

types les plus intéressants de l'art dans l'extrême Orient; comme signal hydrographique, enfin, elle forme un des points de repère les plus utiles et les plus fréquemment consultés pour la navigation du fleuve. F. G.

BALAGUIER.

(ENVIRONS DE TOULON.)

Il est peu de contrées d'un pittoresque plus saisissant que les plages voisines de notre grand port méridional. Cette cote où les contre-forts des Alpes viennent noyer dans la Méditerranée leurs dernières ondulations, offre à la fois tout ce qui fait le grandiose du paysage et son charme austère : les mouvements accidentés des terrains et l'étendue des perspectives; des falaises incultes où se développent spontanément la végétation la plus étrange, tous les végétaux de nos climats tempérés et les plantes des contrées intertropicales; de fraîches vallées et des hauteurs aux pentes rapides ; parfois quelque petit village tapi dans les rochers, comme un nid de cormorans au bord des flots, et l'infini des horizons maritimes.

Tel est aussi le paysage de Balaguier que reproduit notre gravure, d'après un tableau de M. Courdouan, toile charmante qui va quitter la France, S. A. R. le grand-duc Constantin l'ayant achetée pour ses galeries.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER D'ITALIE.

Rome, le 17 février 1858.

Mon cher directeur,

Voilà qu'au lieu de réfléchir à mes fins dernières, il faut que je vous fasse la description du carnaval romain. Nous sommes au mercredi des Cendres, et que de cendres autour de nous! Nulle part on ne marche sur la poussière de tant de générations! Aussi combien j'aurais aimé, au lieu de vous parler masques et *moccoli*, à aller sur la nouvelle voie Appienne suivre les fouilles qu'on fait dans un champ du prince Barberi. C'est un pâturage très-nu, coupé çà et là par un bloc de maçonnerie presque à fleur de terre. On y a donné un coup de pioche et soudain est apparu tout un monde de colonnes mutilées, de chapiteaux à moitié effeuillés, de statues sans tête et sans bras, de mosaïques à dix pieds sous terre, d'amphores au long cou, de sarcophages en terre cuite, de planches de marbre, de briques, d'ossements, de cippes portant le nom de Fabius. Qui sait ce qu'on trouvera encore ? C'est un monde enseveli tout vivant par l'ouragan de barbares venus jadis de la Pouille. — C'est là qu'il faut passer son mercredi des Cendres : une odeur de sépulture vous monte au visage. En marchant sur ces débris, en entendant un fémur qui vous craque sous les pieds, il semble qu'on ait oublié le temps, et qu'on soit le contemporain de toutes ces ruines.

Comment décrire un carnaval, quand on a l'esprit saupoudré de toutes ces funèbres impressions? L'aspect de la vie vous irrite! On ne comprend pas comment le soleil éclaire radieux et impassible cette tombe effondrée où jadis la vie étala toutes ses merveilles. Il vous semble que des squelettes rient derrière les masques et que les vieux Romains ont pris des dominos pour railler notre fragile civilisation. — Je m'exécute cependant, mais de très-mauvaise grâce et avec l'intention bien arrêtée de vous parler du carnaval avec l'exactitude qu'on met à énumérer le cortége d'un enterrement.

Puisque les lecteurs du *Monde illustré*, non contents d'avoir vu défiler les bœufs gras et d'en avoir mangé suivant la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent, veulent assister au carnaval de Rome, qu'ils me suivent. Nul *cicero e* loué à cinq francs par jour ne sera plus exact et ne récitera mieux son thème. — Ici les masques rient, cabriolent, s'amusent, et cependant ils sont plus sérieux que les nôtres : un masque grave n'est plus dans la vérité de son rôle. Je plains, à l'égal de Turlututu, les garçons bouchers qui l'accompagnent déguisés en sauvages, en soldats romains, ou en chevaliers de la croisade. Ce ne sont que des comparses payés, honteux d'être en état d'anachronisme. C'est ainsi que partout les fêtes se mettent à l'unisson des mœurs et des idées. Les passions sont devenues trop philosophiques au delà du 43e degré de latitude nord pour qu'un pêle-mêle semblable à celui dont je viens d'être témoin ne dégénérât pas en meeting masqué, où l'on se jetterait à la tête, en guise de *confetti*, des formules abstraites sur toute espèce de questions brûlantes et brûlées. Les masques représenteraient les folâtreries du 3 pour 100, l'état-major de la Bourse, les notoriétés grotesques de la littérature; les formules creuses de la philosophie et les plagiaires nouveautés de la mode. Le rire tournant à la discussion amènerait une mêlée. Nous devons rire tout seuls si nous ne voulons pas être blessants. Notre rire est triste; car le ridicule n'a pas plus qu'autre chose résisté au doute. On n'est pas sûr d'être plus sage et plus spirituel qu'un sot. — Que j'ai donc de peine à en venir à ce carnaval de Rome, dont l'image bigarrée, mouvante, rieuse, tourbillonne encore dans mes yeux et me piétine la cervelle! Procédons.

Le carnaval de Rome dure huit jours, pendant lesquels il était permis autrefois de se masquer. Depuis 1848, cette liberté n'existait plus; on l'a rétablie cette année pour trois jours. C'est au Capitole que se fait l'ouverture du carnaval. Une députation, revêtue de costumes brillants, se présente au Sénat pour lui demander l'autorisation de célébrer les jours gras dans l'ordre accoutumé. Le Sénat, qui n'a pas longtemps délibéré, attendu qu'il se compose d'un seul sénateur, penche gracieusement la tête en signe d'assentiment. Aussitôt la grosse cloche du Capitole se met à sonner pendant une heure le joyeux tocsin. A ce signal, de tous les points de Rome affluent dans le Corso les étrangers venus tout exprès pour assister au carnaval, et les Romains impatients de rompre pendant quelques jours la monotonie d'une année. Tout se passe dans le Corso, à partir de la place du Peuple jusqu'à la place de Venise, 2 kilomètres au moins de palais somptueux, de maisons élégantes et de riches boutiques. A chaque fenêtre pend une draperie rouge, une descente de lit ou un châle écossais. (L'Italie est inondée de châles écossais.) Sur le rebord des balcons, dissimulés par des draperies à franges d'or, on a fixé de petites auges remplies de *confetti*. Les *confetti* sont de fausses dragées, très-petites, faites avec des grains de chanvre roulés dans le plâtre ou dans la farine. On ne jette des bonbons authentiques qu'à ses amis et aux dames dont on veut complimenter la beauté; outre les *confetti*, on se jette des petits bouquets et même des gros, quand ils ne sont pas trop chers ou que leur destination est marquée d'avance. C'est un combat de plusieurs heures entre les fenêtres, les balcons et les voitures. On en sort comme le duc d'Aiguillon, couvert de farine et la figure égratignée par les violettes et les roses. La pluie a presque supprimé cette année ces préludes du grand jour qui résume, pour les terminer, toutes les joies et toutes les folies du carnaval. Le mardi gras a chassé les nuages, épongé la pluie; un soleil d'Italie net, clair et chaud, a favorisé la fête du matin au soir.

J'étais à une fenêtre, à l'abri des projectiles, aussi neutre qu'un philosophe ou qu'un revenant : il faut être Italien pour jouer convenablement son rôle dans ce pêle-mêle joyeux de masques, de travestissements nationaux, d'originalités transtévérines qui remplissent le Corso, et où l'homme du Nord se trouve complétement dépaysé. Après un long séjour à Rome, on n'a pas encore acquis cette grâce abandonnée du maintien cette nonchalance passionnée, ce tour de main élégant et facile qui lance les *confetti* et les bouquets à de très-grandes hauteurs, tout en ayant l'air de les laisser tomber par terre. Les Anglais et les Russes, qui suent pour jouir d'une fête qu'ils ne comprennent pas, se désarticulent les membres sans produire le même effet. Dans toute sa longueur, le Corso est comme un fleuve de têtes humaines, rieuses, grotesques, affairées. A l'entrée de chaque rue transversale, deux dragons pontificaux veillent à l'ordre des files des voitures et à l'observation stricte des règlements. Les gendarmes, qui font de louables efforts pour ressembler aux nôtres sont disséminés çà et là dans les groupes qui forment la haie sur les deux trottoirs de la rue. Des sergents de ville, personnages graves et qui ne courent jamais passent et repassent, comme la figure impassible et implacable de la loi. Les gendarmes constituent la police exécutive; ils doivent veiller à l'innocuité des projectiles, à la sûreté des piétons, et éloigner des voleurs toute vilaine tentation. Ils mettent à s'acquitter de ces fonctions utiles un zèle qu'anime encore l'enthousiasme de la fête. Si quelque figure suspecte se montre, si un jeune paysan s'avise de passer sous le ventre des chevaux pour ramasser une dragée ou un bouquet, immédiatement il est saisi au collet, et le gendarme pratique sur son dos un roulement de coups de poing qui fait honneur à sa dextérité Je suis au coin de la place Sciarra, à un troisième étage. De là on embrasse assez bien le spectacle. Tous les balcons sont surchargés de combattants, toutes les fenêtres encadrent des figures belliqueuses et rayonnantes de plaisir. Par moments, l'air semble obscurci par les traînées blanches qui marquent les décharges de *confetti*. Les voitures répondent aux fenêtres par un feu bien nourri. Les hommes sont vêtus de blouses bleues et blanches, et coiffés de feutres gris ou de casquettes en toile gommée; les dames portent sur la figure des masques bombés faits de toile métallique. Mais les Transtévérines n'ont pas besoin de ces armes défensives.

Fièrement campées sur la capote rabattue d'une calèche ou sur les siéges d'un vaste char à bancs, elles ne sourcillent jamais quand la mitraille de plâtre tombe sur elles. Qu'elles sont gracieuses avec leurs diadèmes de rubans rouges à nœuds flottants, la longue broche d'argent passée dans les torsades de leurs cheveux noirs, leurs corsages éclatants, leurs jupes rayées! Ce sont là les vraies Romaines! Leur vue vous ramène aux anciens jours des enivrements populaires. La beauté antique éclate dans leurs yeux. On ne les aperçoit qu'aux jours pareils à celui-ci. On dirait que, pour rappeler à Rome les fêtes du passé, les ruines ont rendu à la lumière les brillantes matrones qui en faisaient

---

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

V

Cinq victoires en cinq jours.

Ce qu'avait prévu Napoléon arriva.

Lannes, qui tenait la gauche avec vingt mille fantassins, quinze cents chasseurs et trois mille cinq cents cuirassiers, s'avança sur Rohr, qu'il avait, on se le rappelle, reçu l'ordre d'enlever, à quelque prix que ce fût, par Offenstetten et Bachel.

Il marchait à travers un pays semé de bois et coupé de nombreux défilés; en sorte que sa tête de colonne heurta tout à coup, et dans le flanc, le général autrichien Thierry et son infanterie : la cavalerie, — qui accomplissait le mouvement ordonné par l'archiduc sur Ratisbonne, — la cavalerie, marchant plus vite que l'infanterie, était déjà passée.

Lannes fit charger cette infanterie par ses quinze cents chasseurs à cheval, qui tombèrent sur elle à bride abattue.

Au lieu de se former en carré, et d'attendre la charge, l'infanterie, qui ignorait à quel petit nombre de cavaliers elle avait affaire, essaya de gagner l'abri des bois ; mais, avant d'y arriver, elle fut sabrée.

Le général Thierry se retira en désordre sur Rohr, où il trouva le général Schusteck.

Les deux généraux réunirent leurs forces.

Mais Lannes se rappelait l'ordre qu'il avait reçu, d'enlever Rohr à tout prix, et ses chasseurs poursuivaient les fuyards, leur poussant le sabre dans les reins.

Les généraux autrichiens avaient trois mille hussards, qu'ils lancèrent sur les chasseurs; Lannes, voyant le mouvement, lança, de son côté, un régiment de cuirassiers qui traversa d'outre en outre la division de hussards, et la força de se rejeter sur le village de Rohr.

En ce moment arrivaient nos vingt mille fantassins.

Le 30e régiment, soutenu par les cuirassiers, aborda le village de front, tandis que le 13e et le 17e s'écartaient à droite et à gauche pour l'envelopper.

Les deux généraux autrichiens ne tinrent dans le village que le temps de se mettre en retraite: au bout d'une demi-heure de combat, leurs colonnes se replièrent de Rohr sur Rothenbourg.

Lannes détacha un messager qui partit au galop, pour porter à l'empereur la nouvelle que Rohr était pris, et son ordre exécuté ; il annonçait, en outre, qu'il pousserait les Autrichiens devant lui tant qu'il verrait clair à tirer un coup de fusil.

La nouvelle arrivait à Napoléon au moment où ses Wurtembergeois et ses Bavarois chassaient devant eux l'archiduc Louis sur la chaussée de Neustadt; poursuite qui dura toute la journée, et ne laissa re-poser l'archiduc qu'à Pfaffenhausen.

Napoléon, en apprenant la prise de Rohr, s'éta[it] lancé sur les derrières de Lannes; il arriva le soir [à] Rothenbourg. — C'est là que son lieutenant s'éta[it] arrêté, comme il l'avait promis, avec la nuit seulemen[t].

La journée avait été splendide.

Lannes avait perdu deux cents hommes à peine, [et] il avait tué ou pris quatre mille hommes à l'ennem[i]. —Le général Thierry était au nombre des prisonnier[s].

Les Bavarois et les Wurtembergeois de Lefebv[re] avaient perdu mille hommes, en avaient tué tro[is] mille à l'ennemi, et l'avaient rejeté sur l'Isar.

Mais l'importance de la journée n'était pas dans [le] nombre des hommes mis hors de combat, quoique [ce] fût bien quelque chose : l'importance était dans la sé-paration de l'archiduc Charles de sa gauche. L'armé[e] autrichienne était coupée en deux par Napoléo[n] opérant à la tête d'une masse de près de cent mil[le] hommes; il allait donc avoir facilement raison, en l[es] attaquant l'un après l'autre, des deux tronçons du ser-pent mutilé.

Seulement, Napoléon ignorait la position réelle [du] prince Charles. Il le crut acculé à l'Isar, et résolut [de] se ruer sur lui le lendemain avec toutes ses force[s] pour le surprendre à Landshut, c'est-à-dire au pa-sage de cette rivière qui se jette dans le Danube [à] huit ou dix lieues de Landshut.

Si Masséna n'a rencontré aucun obstacle sur [sa] route, et qu'il arrive à temps, tout ce qu'il y a d'Au-trichiens entre Napoléon et l'Isar est tué, pris ou noy[é].

En conséquence, ordre est donné à Davoust, qui n['a] point bougé de Tengen, où il a servi de pivot à tou[te] l'armée, de laisser là les quelques troupes qu'il a d[...]

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20 et 27 février.

l'ornement. Leur sourire a toute la jeunesse des souvenirs, leur geste est plein de noblesse ; elles chantent l'italien plutôt qu'elles ne le parlent. Les personnages riches de Rome ont un équipage de carnaval. Ce jour-là, les chevaux portent sur la tête trois longues plumes de héron, et les courroies du harnais sont recouvertes par des guirlandes de roses. Polichinelle sert de cocher, ou le maître conduit lui-même travesti en paysan de la Sabine, en pierrot ou en femme. La majeure partie des masques est à pied. Je ne vous décrirai pas ceux que tout le monde connaît, les masques traditionnels qui n'ont à inventer ni leurs saillies, ni leurs cabrioles, ni leur son de voix. Partout on les connaît, et ils forment le fond de toute mascarade. Aussi bien que nous, les Italiens ont le génie de la caricature, caricature franche, originale, saillante et vraie dans son exagération. Voyez ce groupe qui s'avance. C'est une femme géante et qui ressemble à une énorme tulipe renversée ; elle marche avec une pompeuse lenteur, coiffée d'un petit feutre qu'une voilette noire déborde à peine, agitant son éventail et imprimant un mouvement oscillatoire au vaste dôme de crinoline dont elle forme le centre. Son domestique ou son mari, tête démesurée émaillée de bourgeons, se tient respectueusement, comme un portier ou comme un factionnaire, sur la limite de cette vaste enceinte. A quelques pas de là, un grand gaillard s'est fait une jupe bouffante avec des cercles de tonneau ; tous les chiens et tous les pierrots le poursuivent ; ses cercles se détachent ; il les raccorde au milieu des huées et des éclats de rire de la foule. Voilà un orchestre burlesque qui s'en va donnant des sérénades sous les balcons, en échange de dragées non falsifiées. Les exécutants ont des cols de chemise qui ont la dimension et la forme de lames de faux ; le tambour, habillé en femme, au jupon plat, porte un baril en guise de caisse ; d'autres dansent au son du fifre. Ce sont des danses improvisées, significatives, grotesques, où le corps se démanche, pirouette, se balance dans tous les sens ; on en rit sans savoir pourquoi ; elles ne scandalisent jamais. Quelle est cette troupe devant laquelle chacun s'écarte ? On dirait la cheminée évasée d'une locomotive, un entonnoir colossal ! C'est un chapeau tromblon porté par trois hommes sur la tête de celui qui marche au milieu. Le cortége est coiffé d'arrosoirs, de marmites et autres instruments culinaires, probablement pour indiquer les transformations futures du chapeau dont on se moque depuis quarante ans et qu'on porte toujours. Si on le trouve ridicule, il devient plus ridicule encore. Le lendemain du jour où tout le monde s'est plaint de son incommodité, c'est à peine s'il tient sur la tête.

Ces masques vont, viennent, sautillent, vocifèrent, s'attaquent à coups de vessie, de batte, échangent des lazzis, apostrophent les voitures et présentent leurs faces luisantes à la grêle des *confetti*... C'est une mêlée pleine d'entrain et de grâce, sans accidents, sans tumulte, sans altercations. Ce peuple sait faire une chose sérieuse de ses amusements ; n'étudiant pas la philosophie, il est resté philosophe ; mettant le rire au niveau de la gravité, le plaisir au-dessus du travail, et l'espérance avant la réalité. Les pensionnaires de l'Académie française s'étaient organisés en cavalcade à ânes ; avec des accoutrements orientaux, ils se donnent sur ces bêtes rétives le gracieux balancement des cavaliers anglais. — Quelques coups de canon se font entendre : c'est le signal qui termine la bataille des *confetti*. La paix est faite pour un an, les voitures disparaissent comme touchées par la baguette d'une fée. Les dragons font une charge qui coupe la foule en deux, le milieu du Corso est libre ; au même instant, on voit passer comme l'éclair les petits chevaux barbes qu'on lâche tous les soirs, pendant le carnaval, à la place du Peuple, et qu'on ressaisit sur celle de Venise. Ils passent effarés, brûlant le pavé, le cou orné de banderoles, de rubans et de bizarres arabesques. On dirait des chevaux fantastiques, semblables à celui qui emportait Faust dans les sombres espaces où règne Méphistophélès. On excite les retardataires par des cris et des menaces. Ces jours derniers, plusieurs graves accidents ont été causés par l'insouciance des paysans romains, qui ne se rangent qu'au dernier moment. Trois hommes ont été renversés et tués par ces chevaux.

Le soleil décline derrière le Janicule, le Capitole se voile d'ombre, c'est l'heure des *moccoletti*. Les moccoletti sont de petites bougies qu'on allume par faisceaux et qu'on défend contre les entreprises des passants, acharnés à vous les prendre ou à vous les éteindre. En un clin d'œil, le Corso ruisselle de lumières innombrables. C'est une illumination mouvante qui présente toutes les formes. Des toits jusqu'à la rue, ce sont de vraies cascades de lumières. On ne peut imaginer un effet plus pittoresque et plus gai. Quand votre moccolo est éteint, on vous crie à tue-tête : *Senza moccolo* ! Les Transtévérines vous montrent au doigt et vous offrent du feu. L'acharnement des éteigneurs est incroyable. Mille fois ils s'exposent à être écrasés par les roues ou par les chevaux. Je ne m'étendrai pas plus là-dessus. Ce combat dure deux heures. A huit heures, les réverbères restent à peu près seuls. Le carnaval bruyant est fini. Il se transporte dans les théâtres, qui doivent être fermés pendant tout le carême. On va passer cette dernière soirée au *Festino*. Le *Festino* est le bal masqué de Paris ; mais à Rome, on n'y danse pas. On circule sur la pointe du pied, on se chuchote à l'oreille, on intrigue avec le plus grand sérieux du monde. C'est une course au mystère. On se rend impénétrable pour dire des riens ; on pousse de longs soupirs pour se demander quel temps il fait. Au coup de minuit, tout disparaît, tout s'oublie, comme si on avait subi le sommeil magnétique du plaisir.

Je me creuserais en vain la cervelle pour vous en dire davantage sur le carnaval de Rome. J'aimerais mieux l'inventer que le décrire. — La troupe française qui vient de partir, et dont Brindeau est le chef, n'a obtenu qu'un médiocre succès. Malgré la variété de son répertoire et le talent de ses acteurs, on la délaissait pour le théâtre Apollo, où chantaient Gardoni, connu à Paris, et la Carozzi, fort admirée déjà dans *la Traviata*, qu'on appelle ici *Violetta*. On vante beaucoup aussi une jeune danseuse nommée Baratti, à qui tout le monde souhaite les succès et l'éducation de Paris. L'enthousiasme du public italien pour ces deux jeunes artistes s'est livré, dans cette dernière soirée, à des manifestations qui tenaient de la frénésie. On aurait pu se croire au milieu de derviches hurleurs arrivés au paroxysme de l'extase. On trépignait, on hurlait, on jetait sur le théâtre des bouquets, des bijoux, tout ce qui se rencontrait sous les mains, dans les poches. L'année dernière, paraît il, un soldat italien jeta son coupe-chou, au risque de blesser la prima donna. Ces explosions d'enthousiasme ne prennent pas toujours leur source dans une émotion sincère. Les Italiens ont besoin de s'agiter, de faire du bruit pour arriver aux transports de la passion ; ce qui, pour nous, est un effet, chez eux devient la cause.

Le bal costumé donné par la reine douairière d'Espagne a été magnifique. De splendides travestissements y attiraient tous les regards. La duchesse d'Elcuinto, dame d'honneur de Sa Majesté, portait le costume symbolique de la Nuit : longue robe noire parsemée d'étoiles, croissant de la lune sur le front. On la suivait avec des yeux de hibou. Lady Sommers portait sur elle toutes les merveilles d'un conte des *Mille et une Nuits*. Le reste était à l'avenant. Russes, Anglais, Italiens, rivalisaient de luxe et de grâce sous l'éclatante défroque des temps passés.

Pendant le carême, les gens économes de temps et d'argent courent à Naples, pour revenir à la semaine sainte ; les autres étudient Rome à fond et courent les ateliers. A propos d'ateliers, je devrais vous envoyer une lamentation sur les envahissements du réalisme. Le réalisme va tout tuer ! il s'est déclaré à Rome, ce saint des saints de l'art, avec des symptômes très-alarmants. Je connais des peintres qui ne recherchent plus que des effets de soleil ou de lune ; ils creusent ces effets, ils en rêvent, ils se font chimistes, opticiens, pour arriver à les rendre dans leur plus aveuglante crudité.

Allez chez M. Pollak, peintre bohême de la plus grande amabilité, vous y verrez des Transtévérines souriantes, des filles d'Albano rêveuses, qui dansent, comptent sur leurs doigts, endorment un enfant, non pas pour que vous admiriez la beauté de leurs formes, la fraîcheur de leur sourire, la teinte chaude de leurs joues, mais pour que vous vous exclamiez devant ce reflet qui les enveloppe et les inonde, quoique le soleil soit couché ou couvert de nuages. D'où vient cette lumière ? Elle est due à l'habile combinaison des couleurs, au magique génie de la science. Mais l'art ? mais le cœur ? mais l'âme ? mais ce rêve qui naît en vous dans la contemplation d'une œuvre où le soleil illumine un grand acte ou un grand sentiment de l'humanité ? vous les appellerez en vain ! Le soleil est bien étonnant ! — M. Ruedet, peintre bavarois, s'est aussi adonné au soleil : vous jureriez que cette jeune fille à demi vêtue, assise sur un bloc de rocher, près d'une mare toute fleurie de renoncules blanches et de nénufars, va prendre un coup de soleil, et vous lui conseilleriez de se coiffer de quelques larges feuilles d'arum. Ce rayon qui glisse entre son bras et sa poitrine va lui roussir la peau, et laisse voir le sang lui courir dans les veines. Pour mieux faire ressortir ce miracle du pinceau, M. Ruedet ôte la vie à tout ce qui reste dans l'ombre. Qu'importe ! Ici la beauté n'est rien, le reflet est tout. Je crois qu'on trouverait à rendre des effets plus surprenants en peignant une carafe pleine d'eau quand le soleil donne en plein dans la salle à manger.

J'aime mieux M. Zamett, peintre polonais, qui ne va pas chercher des tours de force dans le jeu si simple des agents naturels. Il voit des arbres, de bleus lointains, de l'eau qui coule sur du gazon ou qui écume sur des pierres, et il vous traduit tout cela sans chercher à rendre ce qui ne se rend pas, la vie complète, le mouvement complet, la lumière vivante. C'est un paysagiste sincère qui vit en bonne amitié avec la nature. On l'accuse de dormir un peu trop sous ses ombrages, et on le regrette. La paresse accompagne presque toujours l'abondance de l'imagination et la richesse de l'intelligence.

M. Masiani est un bon peintre de genre. *La Leçon de guitare* est d'une vérité locale saisissante. On a vu mille fois ce vieux ménétrier qui tient sa mandoline

---

vant lui, et de suivre le mouvement de l'armée vers l'Isar, quitte à se rabattre ensuite sur Ratisbonne, pour y écraser Bellegarde, quand on se sera débarrassé de l'archiduc Charles.

Napoléon a fini par croire que c'est le prince lui-même qu'il poursuit ; il ne se doute pas que ces *quelques troupes* que Davoust tient en respect sont la masse de l'armée autrichienne. Comment supposer, en effet, que, pendant trente-six heures, l'archiduc Charles, à la tête de près de soixante mille hommes, n'a pas donné signe d'existence ?

C'est que, pendant toute la journée du 20, — ignorant que l'armée française s'est glissée entre lui et le Danube, — le prince Charles attend que Napoléon l'attaque en face, ne voulant pas attaquer, lui, qu'il n'ait fait sa jonction avec les cinquante mille hommes de l'archiduc Louis. — Il va sans dire qu'il les attend vainement : ce sont ces cinquante mille hommes que Napoléon est en train de pousser sur l'Isar, et qu'il s'apprête à jeter dans la rivière.

Seulement, au bruit du canon, l'archiduc Charles avait compris qu'il se passait quelque chose derrière lui : il avait fait volte-face, et, s'adossant à Ratisbonne, où il devait trouver l'armée de Bohême, il s'était établi en travers de la route de Ratisbonne à Landshut, ayant devant lui Eckmühl.

Napoléon ne quitta point ses habits, tant il était pressé de joindre les Autrichiens le lendemain ; mais les Autrichiens étaient encore plus pressés de fuir que lui de les poursuivre.

Ils arrivèrent dans la nuit à Landshut, par la double route de Rothenbourg et de Pfaffenhausen.

Cependant, Napoléon avait réfléchi : les Autrichiens lui semblaient avoir bien facilement abandonné le terrain ; était-ce la masse entière, ou une partie infime, qu'il chassait ainsi devant lui, comme le vent d'automne chasse les feuilles jaunies ? Davoust, qu'il laissait sur ses derrières, n'était-il pas exposé à être enlevé, lui et ses vingt-quatre mille hommes, par un de ces hardis coups de main dont ses ennemis pouvaient lui avoir dérobé le secret ?

C'était un de ces fréquents éclairs du génie de Napoléon qui venait l'illuminer au milieu de cette glorieuse nuit qui séparait deux jours de victoire.

Il détacha la division du général Demont, les cuirassiers du général Nansouty, les divisions bavaroises du général Deroy et du prince royal, et envoya tout cela à Davoust, tandis que lui, avec les vingt-cinq mille hommes de Lannes et les Bavarois du général de Wrède, il allait continuer de pousser les Autrichiens sur Landshut, où, d'ailleurs, il comptait bien retrouver Masséna avec une trentaine de mille hommes.

Vers neuf heures du matin, l'empereur était à Altdorf avec l'infanterie du général Morand, les cuirassiers et la cavalerie légère. — Tout le long du chemin, il avait ramassé des fuyards, des blessés, de l'artillerie, des bagages : la retraite se changeait définitivement en déroute.

Là, au débouché des bois, sur une espèce de plateau d'où il dominait la plaine fertile de l'Isar, avec la ville de Landshut en perspective, il s'arrêta.

C'était une belle vue pour un vainqueur !

L'armée ennemie fuyait comme à la débandade ; cavalerie, infanterie, artillerie, bagages, se pressaient pêle-mêle à l'entrée des ponts ; c'était un tumulte effroyable, une confusion indicible.

Mais, dans sa hâte d'arriver et de voir, Napoléon avait devancé le gros de son corps d'armée ; il ne débouchait sur le plateau qu'avec huit ou dix mille hommes ; le reste suivait.

Bessières, à la tête des cuirassiers ; Lannes, à la tête des chasseurs et du 13e léger de la division Morand, chargeant tous deux comme de simples colonels d'avant-garde, tombèrent sur cette masse huit fois plus nombreuse que la leur.

La cavalerie autrichienne sortit alors de toute cette confusion, et essaya de nous arrêter et de défendre le passage ; mais cuirassiers, chasseurs, infanterie, sentaient la fortune de l'empereur en eux et avec eux : ils enfoncèrent cette cavalerie.

Les Autrichiens firent un suprême effort et rallièrent leur infanterie ; mais la division Morand arriva tout entière, et l'infanterie autrichienne, culbutée à son tour, fut obligée de se replier sur les ponts.

Malheureusement, notre artillerie n'avait pu suivre ; sans quoi, on eût mis une dizaine de pièces de canon en batterie, et l'on eût fouillé, à grêle de boulets, toutes ces masses qu'il fallait percer à coups de sabre, trouer à coups de baïonnette. L'arme blanche tue, mais lentement : le canon va plus vite en besogne.

Pendant ce temps, au reste, on ramassait les fuyards éparpillés dans la plaine, ceux qui n'espéraient point pouvoir passer les ponts, et qui se rendaient, n'osant se jeter dans l'Isar ; on recueillait les canons, les bagages, et jusqu'à un superbe train de pontons amené sur des chariots, et avec lequel on se proposait de franchir non-seulement le Danube, mais encore le Rhin lui-même.

C'était le fouet que Xercès avait emporté pour châtier les Grecs, et dont il était réduit à battre la mer !

A mesure que l'armée ennemie passait les ponts,

sous le bras et bat la mesure avec les deux mains. Et ce gamin blond, qui n'a qu'une bretelle, et dont le pantalon va de guingois! il est tout oreilles et semble cloué au plancher.

Il faut que je finisse par une amende honorable. J'ai blessé toute la société polonaise à Rome, en vantant sa dévotion démonstrative, et surtout la beauté de deux jeunes sœurs, qu'on anathématise depuis. Je me tairai donc désormais. Rien n'est inflammable comme un amour-propre de dame polonaise. La beauté, disent ces dames, doit avoir sa modestie, en présence de la laideur illuminée des grâces d'en haut. Elles ont raison! Cet aveu m'obtiendra-t-il mon pardon et un brevet d'orthodoxie? *Chi lo sa?* J. DOUCET.

SCIENCES, BEAUX-ARTS,

TRAVAUX PUBLICS.

Il y a peu de temps, dans sa séance solennelle, l'Académie des sciences décernait une éclatante récompense à M. Goldschmidt, qui s'est fait une réputation comme chercheur de planètes. Le lendemain même du jour où son nom avait été proclamé sous les voûtes du palais de l'Institut, le peintre astronome justifiait les éloges de ses juges par une nouvelle découverte. Sur sa déclaration appuyée de certificats authentiques, on inscrivait une *cinquante-deuxième* planète sur le grand catalogue du firmament.

Ce nouvel astre n'avait pas été nommé aussitôt que sa présence avait été signalée; mais on n'a pas tardé à procéder à la célébration de son baptême, et c'est M. le maréchal Vaillant qui a bien voulu en être le parrain. Dans la dernière séance de l'Académie, M. le ministre de la guerre a déclaré que la nouvelle planète s'appellerait *Europa*.

Ce nom a été adopté. Il a été inscrit sur les registres de l'état civil astronomique, et des lettres de faire-part ont été adressées à tous les observatoires des quatre parties du monde.

L'auteur des bustes très-remarquables exposés au Palais de l'Industrie en 1857, et qui représentaient les plus beaux types des races arabes et africaines, M. Jules Cordier, vient d'être chargé d'une nouvelle mission artistique par le gouvernement français. Au retour du printemps, il partira pour la Grèce, dans le but d'étudier les types de ces contrées célèbres, comme il l'a déjà fait pour l'Algérie et quelques autres parties de l'Afrique. Ces études intéressantes sont entreprises tout aussi bien dans l'intérêt de l'art que dans celui de l'anthropologie. On pense que la réunion des travaux de M. Jules Cordier formera un jour l'une des plus précieuses galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

On sait que, grâce à la bienveillance de l'empereur, les eaux du parc de Villeneuve-l'Étang ont été mises à la disposition de M. Coste, pour des expériences de pisciculture. Il y a deux ans tout au plus que ces expériences ont été commencées et elles donnent déjà des résultats vraiment merveilleux.

Il est question de vider prochainement les étangs; mais, avant, on a promené les filets dans les eaux et ce qu'on y a rassemblé de truites est incalculable. Celles qui proviennent des dernières éclosions, c'est-à-dire depuis onze mois, ont déjà vingt et vingt-deux centimètres de longueur.

Par ordre de l'empereur, tous ces produits vont être versés dans les rivières, les étangs, les cours d'eau du voisinage. Ce sont des richesses qui vont procurer des ressources inattendues à nombre de localités des environs de la capitale.

En France, l'attention des agriculteurs et des spéculateurs se porte beaucoup sur le sorgho, ce végétal précieux qui donne à la fois du sucre, de l'alcool, de l'huile et fournit une utile substance alimentaire pour les animaux. Planté, cultivé dans quelques parties de l'empire, il a parfaitement réussi; et, maintenant, il peut fournir à plusieurs de nos départements, à ceux du Midi surtout, une culture qui leur permettra de lutter contre les productions du Nord.

M. Dumas a tracé dernièrement un magnifique tableau des avantages que l'on peut recueillir de ce végétal. Je sais que l'honorable académicien se laisse aller à un enthousiasme de jeune homme pour les découvertes nouvelles; mais, cette fois, le succès répond complétement à ses espérances, aux tentatives des hommes pratiques. Les produits de la plante acclimatée donnent des résultats extraordinaires. En augmentant sa culture, on la rendra une source de richesses, mais celles-là qui sont utiles à tous, se répandant sur tous, de sérieuses et véritables richesses enfin.

Plus que jamais, avec le retour de la belle saison, il est question des vastes travaux qui doivent être entrepris sur les hauteurs de Chaillot, en face du Champ de Mars. Les plans sont terminés et ont dû être présentés à l'approbation de l'empereur.

Ces terrains vagues, abandonnés vont être transformés en un quartier splendide qui se reliera aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, aux villages voisins par des boulevards et des routes magnifiques.

Au mois de mai prochain, il y aura, à Baltimore, réunion de tous les membres composant l'*Association américaine*. C'est une sorte de congrès scientifique et littéraire qui, comme nos congrès de France, se forme chaque année dans une des villes des États-Unis. Le président de cette association a écrit la lettre la plus aimable aux membres de l'Académie des sciences de Paris pour les inviter à partager les travaux du congrès. Bien qu'on leur promette le plus fraternel accueil, je n'ai pas remarqué que beaucoup de nos immortels fussent tentés de répondre à l'invitation.

CH. D'ARGÉ.

Fêtes de charité à Marseille. — Tournois entre les chevaliers marseillais et les chevaliers croisés, d'après un dessin de M. Charles Parot.

LE COMTE THIBAULT DE CHAMPAGNE A MARSEILLE.

Marseille a eu le dimanche 14 et le mardi 16 février des fêtes de charité, dignes, par leur éclat, du pieux sentiment qui les avait inspirées.

Dimanche, un splendide cortége de prélats, de barons, de magistrats et d'hommes d'armes représentait l'arrivée, dans cette ville, de Thibault, comte de Champagne, accompagné par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Nevers, de Bar, de Mâcon, et par Amaury de Montfort, venant avec leurs gentilshommes et leurs vassaux, s'embarquer pour la terre sainte.

Le mardi, le cortége représentait le retour de ces illustres croisés.

La vieille cité phocéenne eût pu se croire un instant reportée en plein moyen âge; tous ces preux en cottes de mailles, en hautbert d'acier, portant le manteau de broderie ou la dalmatique de drap d'or; ce podestat et ses assesseurs en chape de damas et en justaucorps de velours; ces frères quêteurs en robe de bure: c'était bien toute cette vieille société chevaleresque dans l'éclat de son faste et de sa majesté. Notre gravure en donne une image saisissante et vraie. L'artiste a choisi le principal épisode de ces deux journées solennelles: c'est le tournoi soutenu par les chevaliers marseillais contre les chevaliers croisés, dans un vaste hippodrome qui reçut, indépendamment du cortége, près de six mille spectateurs.

Voici le moment solennel. La lice est ouverte. Les hérauts d'armes ont sonné la fanfare, signal de la joute; les destriers sont lancés à fond de train... Fermes sur les étriers et la lance en arrêt, les combattants vont se heurter... Quel choc terrible!... Lequel, sans vider les arçons, en subira l'ébranlement... Quel qu'il soit, gloire au vainqueur et *laus* aux dames!

La recette produite par cette fête, y compris les 10,000 fr. votés par la ville, s'élève à 63,000 fr. Les frais s'étant élevés à 23,000 fr. environ, il reste pour les pauvres un produit net de 40,000 fr. L. DE B.

CURIOSITÉS DE LA LANGUE ET DE L'HISTOIRE.

II

ANGLAIS ET FRANÇAIS.

L'Angleterre nous doit la moitié de son idiome. Les chevaliers normands, qui l'ont conquise avec Guillaume, ont déposé la langue française sur les couches primitives du gaélique et du saxon, comme le flot recouvre le flot, comme le terrain jurassique recouvre les terrains primitifs et secondaires dans l'ordre géologique. Aujourd'hui beaucoup de mots français, qui n'ont plus cours en France ou n'y sont plus compris, subsistent en Angleterre, dans la langue usuelle, tels que *bargain, purchase, riot, blazon, blaze, affy*, et tant d'autres. Une bonne statistique de ces vieux survivants de notre ancien langage aurait un grand intérêt pour la philologie française. J'espère l'achever qnelque jour. Mais pour ne pas déflorer en pure perte un sujet si intéressant, je me veux borner pour cette fois à le considérer sous une face tout opposée, et à donner au lecteur une idée de l'impression profonde que laissent les idiomes partout où ils ont séjourné, et cela en lui montrant sur la poussière du passé l'empreinte du pied anglais, telle qu'elle y subsiste depuis le quinzième siècle.

Les Anglais ont vécu trop longtemps à nos côtés, d'abord en seigneurs légitimes de la Guyenne et du Poitou, puis en envahisseurs sur le domaine royal des Capétiens, pour que les deux idiomes ne se soient pas mutuellement pénétrés. Il y a plus: si l'éphémère royauté de Henri VI avait pu se consolider sur le sol de la France, il est probable que les deux langues se seraient amalgamées au point de se confondre en un langage mixte, qui se formait déjà, car on connaît des chansons du quinzième siècle en anglais ou même en écossais patoisé de français, à la manière des auteurs macaroniques qui mêlaient à dose égale le latin et le français dans une même composition; témoin la ballade des « Deux Escossoys, » publiée dans le *Jardin de Plaisance* de Jehan de Calais (in-4° goth., imprimé à Lyon par Olivier Arnollet, et publié par Martin Bouillon). L'usage des deux langues était si répandu, que Charles, duc d'Orléans, prisonnier à la Tour de Londres, composait des vers en anglais aussi facilement que des ballades françaises. (Voir les divers manuscrits de ses œuvres.)

La langue usuelle a été enrichie, grâce aux Anglais, de plusieurs mots ou locutions qui n'étaient pas indispensables, et qui, pour la plupart, ne nous ont pas été transmis par l'intermédiaire de la bonne compagnie.

1° BRIC-A-BRAC. — *Break and broke*; littéralement, *de pièces et de morceaux*. Rien ne peint mieux le genre de commerce ainsi désigné et qui comporte toutes les formes possibles, depuis le verre cassé jusqu'aux majoliques, depuis le livre dépareillé jusqu'au meuble d'ébène incrusté d'ivoire et d'argent.

L'étymologie que je propose est nouvelle, je le sais, mais elle me paraît évidente. Et pour plus de sûreté, nous avons conservé la forme intermédiaire: *de brique et de broque*, qui implique le même sens.

M. Quitard, dans son *Dictionnaire des proverbes*, assure qu'en langue celtique, *bric* signifie *tête*, et *broc*, *pointe*. Agir de *bric et de broc*, se serait « employer tous les moyens. » Mais ce n'est pas le vrai sens, et je n'ai trouvé ni *bric* ni *broc* dans les dictionnaires spéciaux que j'ai pu trouver.

2° BIGOT. — C'est un homme qui invoque à chaque instant le nom de Dieu, à la manière anglaise, *by God!* Nos vieux auteurs l'écrivaient *bigod*.

On trouve dans quelques-uns ces mots informes: *bourlare bigot* ou *brulare bigot*. Ainsi, dans Villon (*Grand Testament*, CXL):

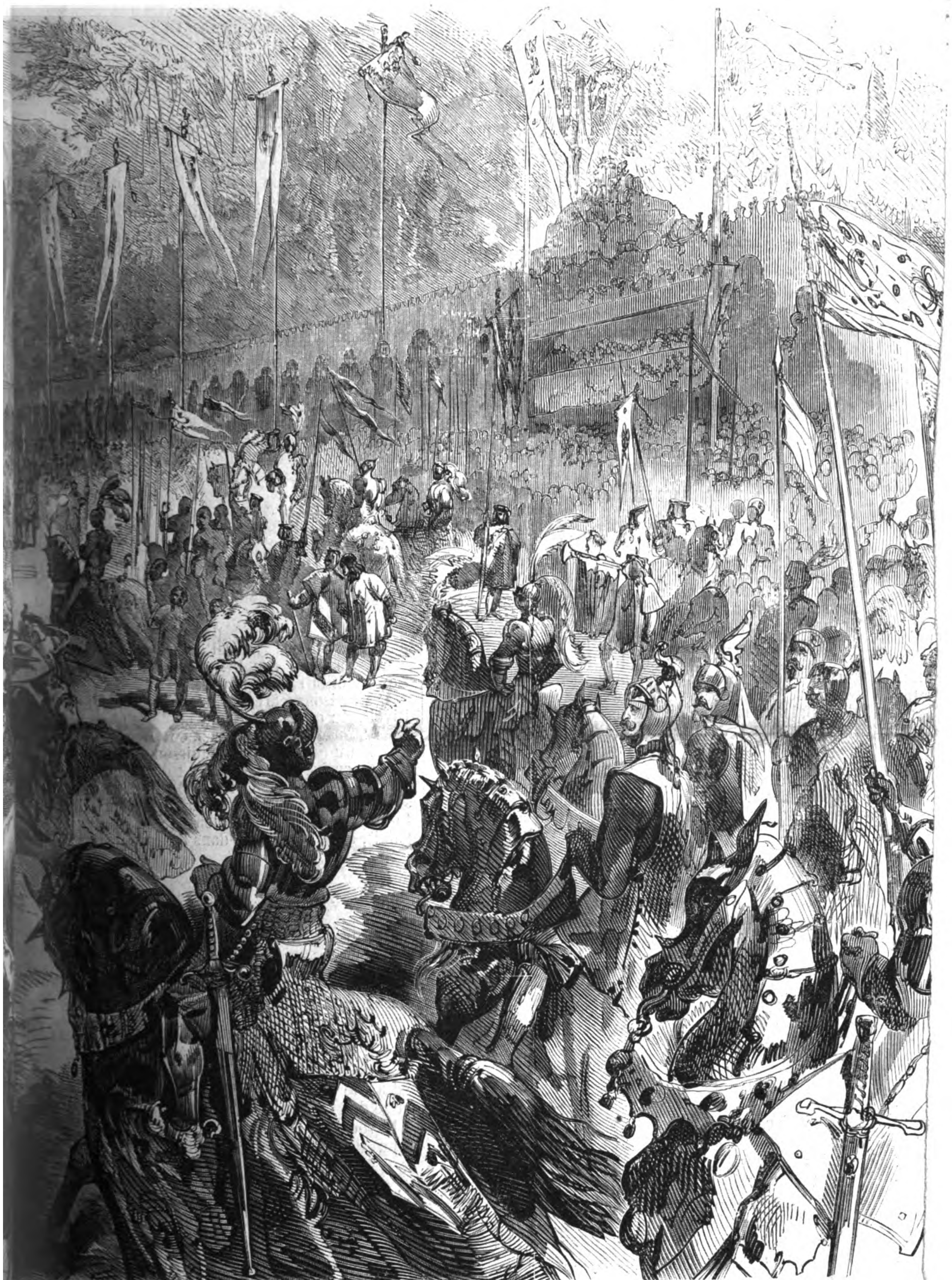
LE COMTE THIBAULT DE CHAMPAGNE A MARSEILLE.

Marseille a eu le dimanche 14 et le mardi 16 février des fêtes de charité, dignes, par leur éclat, du pieux sentiment qui les avait inspirées.

Dimanche, un splendide cortége de prélats, de barons, de magistrats et d'hommes d'armes représentait l'arrivée, dans cette ville, de Thibault, comte de Champagne, accompagné par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Nevers, de Bar, de Mâcon, et hérauts d'armes ont sonné la fanfare, signal de la joute ; les destriers sont lancés à fond de train... Fermes sur les étriers et la lance en arrêt, les combattants vont se heurter... Quel choc terrible !... Lequel, sans vider les arçons, en subira l'ébranlement... Quel qu'il soit, gloire au vainqueur et *laus* aux dames !

La recette produite par cette fête, y compris les 10.000 fr. votés par la ville, s'élève à 63,000 fr. Les frais s'étant élevés à 23,000 fr. environ, il reste pour les pauvres un produit net de 40,000 fr.

L. DE B.



...les chevaliers croisés, d'après un dessin de M. Charles Parot.

par Amaury de Montfort, venant avec leurs gentilshommes et leurs vassaux, s'embarquer pour la terre sainte.

Le mardi, le cortége représentait le retour de ces illustres croisés.

La vieille cité phocéenne eût pu se croire un instant reportée en plein moyen âge ; tous ces preux en cottes de mailles, en hautbert d'acier, portant le manteau de broderie ou la dalmatique de drap d'or ; ce podestat et ses assesseurs en chape de damas et en justaucorps de velours ; ces frères quêteurs en robe de bure : c'était bien toute cette vieille société chevaleresque dans l'éclat de son faste et de sa majesté. Notre gravure en donne une image saisissante et vraie. L'artiste a choisi le principal épisode de ces deux journées solennelles : c'est le tournoi soutenu par les chevaliers marseillais contre les chevaliers croisés, dans un vaste hippodrome qui reçut, indépendamment du cortége, près de six mille spectateurs.

Voici le moment solennel. La lice est ouverte. Les

CURIOSITÉS DE LA LANGUE ET DE L'HISTOIRE.

II

ANGLAIS ET FRANÇAIS.

L'Angleterre nous doit la moitié de son idiome. Les chevaliers normands, qui l'ont conquise avec Guillaume, ont déposé la langue française sur les couches primitives du gaélique et du saxon, comme le flot recouvre le flot, comme le terrain jurassique recouvre les terrains primitifs et secondaires dans l'ordre géologique. Aujourd'hui beaucoup de mots français, qui n'ont plus cours en France ou n'y sont plus compris, subsistent en Angleterre, dans la langue usuelle, tels que *bargain, purchase, riot, blazon, blaze, affy,* et tant d'autres. Une bonne statistique de ces vieux survivants de notre ancien langage aurait un grand intérêt pour

la philol
Mais po
téressan
dérer sc
teur un
idiomes
trant s
anglais,
siècle.

que l'*Histoire*
si grand dé-
Marot, dans e plus qu'une
god! par Dieu sa cravate. Il
Dame et par n s'entoure le
mots *by our la* uban.
ment par les ait de chagrin
oreille français re.
Villon. C'était encore
3° GODAILLE ade. Comment
duit fort exac bons débiteurs
mais elle ajout oit.
perflu et même e puis y par-
pour se mettre
il suffirait de dis, voyait les
comme fit Bass M. Dimanche :
vida tout d'un es pas de mau-
Mais passons.
mologie de ce a paix !
der, se réjouir.
le même sorte
chantent les étu te, ne voulant
faire le petit
chante l'Alboni EBRAND.
Mais il faut
origine. *Godaille*
du moyen âge, ement expire
plement boire *au plus tôt,*
trouve dans plus *évitable* dans
de Lacombe (Pa
contraction de
français, à qui en adressant,
demandaient de eaux du jour-
l'adjectif avec *des Italiens,*
dans les auteurs
legs de l'invasio nce et de l'é-
cette époque,
de la bière, a dit *Prusse* et *la*
4° GODAN. — D gne se charge
pas académique,
ses Mémoires, et
Un nommé Davis
de Cellamare, ét
gent le mit en li
en terme gascon, — ESCALADE DES
qu'est-ce qu'un
ment un *goddam* illy dit, dans
les appelaient *go* ssé à M. le mi-
Cryant : e *Moniteur* du
usieurs dessins
Ne craignez i reproduisent
Ces godon les différents
té pris sous le
Donner dans le
serait propremen vures. Le pre-
roupes alliées,

une partie se reti
que ceux qui éta , d'arriver de-
naient position d une heure, et
faubourg de Selig
rand, qui, nous s divisions de
les têtes de colon général Espa-
Moosbourg : elles
retraite aux Autri hommes à peu
Tout à coup, o Sulpice lui en
cipal, s'élever un Lannes, vingt-
chiens qui venaie mille ; c'était
la fois le feu et l' atre-vingt-dix
Napoléon se tor les allait avoir
— Allons, Mou
Le général com ir hésité deux
17e, et sans autre tait de tenter,
— L'empereur me manœuvre
Il les conduisit ienne.
On traversa ce Abach.
de mort : l'eau, le Montbrun, —
les rues escarpées vons vu, com-
Des hauteurs d ach, et conti-
voir les masses fra légères autri-
Napoléon avec vi lui une force
avec vingt mille, u'au pivot de
Il n'y avait plus xtrême droite,
On tua peu de qui, ayant for-
peut-être ; le cano temps que Na-
huit mille prisonni hut, devenait
artillerie ; puis on se retournant
portant — on bris it de Landshut
de façon qu'elle n
Au moment où E DUMAS.
Napoléon s'arrêta

Item, à la grosse Margot,
Très douce face et portraiture,
Foi que doy, *bourlare bigod !*
Assez dévote creature.

Marot, dans ses notes sur Villon, traduit *bourlare bigod! par Dieu et Notre-Dame*. En traduisant *par Notre-Dame et par Dieu*, vous aurez la version exacte des mots *by our lady and by God!* qui, prononcés rapidement par les Anglais et confusément saisis par une oreille française, sonnent à peu près comme les écrit Villon.

3° GODAILLER. — Le Dictionnaire de l'Académie traduit fort exactement ce verbe par *boire avec excès*, mais elle ajoute : *et à plusieurs reprises*, ce qui est superflu et même contradictoire : puisque, à ce compte, pour se mettre à l'abri du reproche d'avoir « godaillé, » il suffirait de boire avec excès, mais d'un seul coup, comme fit Bassompierre lorsqu'il remplit sa botte et la vida tout d'un trait.

Mais passons. On serait bien tenté de chercher l'étymologie de ce mot dans le latin *gaudere* ou l'italien *goder*, se réjouir.

Igitur gaudeamus!

chantent les étudiants d'Heidelberg et de Iéna.

Non curiamo l'incerto domani
Se quest 'oggi n'è dato goder !

chante l'Alboni dans le *brindisi* de *Lucrezia Borgia*.

Mais il faut renoncer pour *godailler* à une si noble origine. *Godailler*, qui, dans le système orthographique du moyen âge, s'écrivait *godaler*, veut dire tout simplement boire de la *godale*. Ce dernier mot, qui se trouve dans plusieurs glossaires, notamment dans celui de Lacombe (Paris, in-8°, Panckoucke, 1776), est une contraction de *good ale*, bonne bière. Les cabaretiers français, à qui les soudards de Henri V et de Henri VI demandaient de la *good ale*, ont confondu et soudé l'adjectif avec le substantif. *Godale* est très-fréquent dans les auteurs du quinzième siècle. C'est donc un legs de l'invasion. Il est remarquable qu'à partir de cette époque, le mot *cervoise*, ancien nom français de la bière, a disparu.

4° GODAN. — *Donner dans le godan*. L'expression n'est pas académique, mais M^me^ de Staël s'en est servie dans ses Mémoires, et elle y assigne une origine gasconne. Un nommé Davisard, compromis dans la conspiration de Cellamare, était tombé malade à la Bastille. Le Régent le mit en liberté. « N'est-ce pas un *godan?* » dit-il en terme gascon, quand il vit la lettre de cachet. Mais qu'est-ce qu'un *godan?* Ne serait-ce pas tout simplement un *goddam*, c'est-à-dire un Anglais? Nos pères les appelaient *godons*.

Cryant : Qui vive ? aux *godons* d'Angleterre.
(*Poésies de Guill. Cretin*, Paris, Coustelier, 1723.)

Ne craignez point, allez battre
Ces *godons*...
(*Chanson normande du* XV^e^ *siècle*.)

Donner dans le *godan*, ou mieux dans le *goddam*, ce serait proprement tomber aux mains de l'Anglais, ou se laisser prendre par un créancier, car il y a cinq siècles qu'*anglois* et *créancier* sont synonymes dans la langue familière; finalement, se laisser attraper, prendre au piége, ce qui explique parfaitement la locution prétendue gasconne : donner dans le *godan*, ou dans un *godan*.

5° PÊLE-MÊLE.—En revanche, voici un mot auquel on a voulu donner une origine britannique, et qu'il faut restituer purement et simplement au français. On lit dans tous les *anas* qu'après la Révolution française, la plupart des émigrés s'étant établis dans un quartier de Londres appelé *Pall-Mall* (prononcez *paul-maul*), toutes les conditions, tous les rangs y étaient confondus; et que depuis on aurait dit un *pall-mall*, pour indiquer une réunion de personnes hétérogènes, en un mot, une société mêlée. De là *pêle-mêle* par corruption.

Le théorème est évidemment faux. Il est possible que les émigrés français aient joué sur les mots *pall-mall* et *pêle-mêle*. Mais *pêle-mêle* est très-ancien dans la langue. Villon, pour ne pas remonter plus haut, s'en est servi :

Là, les voy, toutes assouvies,
Ensemble en ung tas, pesle-mesle.
Grand Test., v. 1754, Ed. Prompsault.

Pêle-mêle s'est formé par imitation comme *break and broke*. C'est exactement le même procédé. Ces sortes d'idiotismes défient la science des linguistes, mais ils n'en constituent pas moins des expressions d'une clarté saisissante et qu'on ne saurait remplacer.

AUGUSTE VITU.

ERRATA. Dans le précédent article, lisez : *Lenglet Dufresnoy* et *Barbazan*, au lieu de *Lenglet Dufremoy* et *Barbajon*.

LA PLACE DU LOUVRE.

Le projet concernant l'établissement d'une place en face de la colonnade du Louvre ne date pas d'hier. Sous Louis XIV on y songeait déjà, et il fut même souvent question, à cette époque, d'ouvrir une large voie de communication qui, partant du Louvre, dans l'axe de ce palais, se serait prolongée jusqu'à la barrière du Trône, où l'architecte Perrault avait commencé l'érection d'un arc de triomphe grandiose.

A l'époque du premier Empire, le projet dont nous parlons, oublié depuis longtemps, fut repris; mais il rencontra un obstacle sérieux dans la situation de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui se présente de biais dans l'axe de la grande porte du Louvre. Pour surmonter cette grave difficulté, il eût fallu supprimer l'église, ou tout au moins redresser l'une de ses faces latérales, ce qui eût entraîné la démolition de tout un bas-côté, avec les chapelles qui l'accompagnent. On renonça de nouveau à l'exécution des plans antérieurement étudiés.

Depuis, bien des années se sont passées et les idées ont eu le temps de changer.

Le projet actuel, en cours d'exécution, s'est montré moins radical; il s'est contenté de régulariser la place du Louvre dans ses dispositions principales, et a conservé intégralement l'église à laquelle il a donné, comme pendant, une nouvelle mairie. Aussi bien, on avait eu raison d'abandonner l'idée qui avait germé dans l'esprit des architectes contemporains du grand roi; en effet, la création de la rue de Rivoli, qui longe le Louvre et a relié directement l'arc de triomphe de l'Étoile à la barrière du Trône, ainsi que les modifications apportées à la viabilité des quais, ont rendu d'un accès facile la place de l'Hôtel-de-Ville et la rue Saint-Antoine : une communication directe entre la place du Louvre et celle de la Bastille n'avait plus, par conséquent, sa raison d'être.

Voici le système général adopté pour la régularisation de la place dont il est question.

Les bâtiments de la mairie du quatrième arrondissement, dont les combles sont déjà terminés, rappellent autant que possible, extérieurement, les principales dispositions de l'édifice religieux. On s'est efforcé de reproduire, dans la façade de la mairie qui se profile sur la place, la masse du porche, des divers arrière-corps et du pignon à rosaces de l'église; notons toutefois cette différence, à savoir : que Saint-Germain l'Auxerrois procède du style ogival, tandis que l'édifice municipal présente les caractères du plein cintre. Un presbytère et une maison de secours font suite à la mairie du côté de la rue de l'Arbre-Sec.

Cependant, une difficulté restait encore à résoudre : entre l'église et les bâtiments de la mairie, il y avait un espace en forme d'entonnoir, se rétrécissant dans la rue de l'Arbre-Sec, et dont on ne pouvait convenablement faire une rue ouverte. Pour obvier aux inconvénients de cette disposition, passablement disgracieuse, on a résolu de combler cet espace : par une cour d'attente, en face de la maison de secours; au devant du presbytère, par un cloître et une nouvelle sacristie qui permettront de dégager l'église du côté de la rue des Prêtres; au devant de la façade latérale de la mairie, par une cour de séparation; enfin, sur la place, entre les porches des deux monuments et dans l'axe de l'entrée du Louvre, par un clocher relié, au moyen de grilles, aux deux édifices. Ce clocher, qui formera une dépendance de l'église, sera conçu dans le style ogival.

Cette dernière construction a été imaginée pour contre-balancer l'effet des maisons à cinq étages élevées aux angles de la place, rue de Rivoli et quai de l'Ecole, et qui auraient diminué sans cela l'importance de l'église et de la mairie; puis, il fallait relier les lignes fuyantes des deux édifices; ces derniers, ainsi que le clocher qui leur servira de trait d'union, présenteront une même façade un peu courbée, comme serait la portion d'un vaste amphithéâtre dont le contour extérieur passerait par le quai de l'Ecole, la place du Louvre et la rue de Rivoli.

Les maisons à arcades, situées à l'angle de la rue de Rivoli, du quai de l'Ecole et de la place, sont terminées : on poursuit activement la construction de la mairie du quatrième arrondissement; il y a donc tout lieu de croire que les travaux d'ensemble, commencés au mois d'avril 1857 sous la direction de M. Hittorf, seront achevés avant peu. La formation de la place du Louvre sera le complément de la jonction des deux palais, qui s'est opérée dans l'espace de cinq années.

FRANÇOIS LACOUR.

DE QUELQUES ARTS QUI S'EN VONT.

Rassurez-vous, lecteur.

Il ne sera question ici ni de musique, ni de poésie, ni de peinture, ni de sculpture, ni de glyptique, ni de

---

une partie se retirait sur Neumarkt à Mühldorf, disant que ceux qui étaient moins pressés par la peur prenaient position dans la ville de Landshut, et dans le faubourg de Seligenthal; mais, outre la division Morand, qui, nous l'avons dit, était arrivée tout entière, les têtes de colonne de Masséna apparaissaient vers Moosbourg : elles arrivaient trop tard pour couper la retraite aux Autrichiens, assez tôt pour la précipiter.

Tout à coup, on vit, dans la direction du pont principal, s'élever une grande fumée : c'étaient les Autrichiens qui venaient d'incendier ce pont pour mettre à la fois le feu et l'eau entre eux et les Français.

Napoléon se tourna vers un de ses aides de camp :

— Allons, Mouton! dit-il.

Le général comprit, s'empara du commandement du 17^e^, et sans autre harangue que ces mots :

— L'empereur vous regarde ; suivez-moi!

Il les conduisit droit au pont enflammé.

On traversa ce pont, sous la menace de trois sortes de mort : l'eau, le feu, les balles; puis on s'élança dans les rues escarpées de Landshut.

Des hauteurs de la ville, les Autrichiens pouvaient voir les masses françaises débouchant de tous côtés : Napoléon avec vingt-cinq mille hommes, de Wrède avec vingt mille, Masséna avec vingt autres mille.

Il n'y avait plus moyen de tenir : l'ennemi lâcha pied.

On tua peu de monde, deux ou trois mille hommes peut-être; le canon avait manqué. Mais on fit sept ou huit mille prisonniers, mais on prit bagages, matériel, artillerie; puis on brisa — ce qui était bien plus important — on brisa la ligne d'opération de l'archiduc, de façon qu'elle ne pût désormais se reformer.

Au moment où la fusillade commençait à s'éteindre, Napoléon s'arrêta et prêta l'oreille.

Le canon se faisait entendre derrière lui, entre la petite et la grosse Laber.

Napoléon, avec l'oreille exercée d'un artilleur, reconnut que l'on se battait à quelque huit ou neuf lieues de là.

C'était, à coup sûr, Davoust qui était aux prises avec l'ennemi.

Mais avec quel ennemi?

Etait-ce l'armée de Bellegarde arrivant de Bohême? était-ce l'armée autrichienne commandée par le prince Charles? — car l'empereur commençait à craindre qu'il n'eût laissé derrière lui l'archiduc; — étaient-ce toutes deux, c'est-à-dire une masse de cent dix mille hommes, à peu près?

Une seule de ces deux armées eût déjà été beaucoup trop pour les quarante mille hommes de Davoust.

Cependant, Napoléon ne pouvait abandonner sa position, et, en reculant devant l'armée vaincue, permettre à celle-ci de se rallier, et de venir l'attaquer sur ses derrières.

Il attendit, se fiant au courage et à la prudence du maréchal Davoust; mais il attendait plein d'anxiété.

Le canon continuait de gronder avec la même rage, et remontait vers Eckmühl.

A huit heures du soir seulement, le feu cessa.

La nuit précédente, Napoléon s'était jeté tout habillé sur son lit; cette fois, il ne se coucha point.

A onze heures, on lui annonça le général Piré, venant de la part du maréchal Davoust.

L'empereur poussa un cri de joie, et s'élança audevant du général.

— Eh bien? lui demanda-t-il avant que celui-ci eût eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Tout va bien, sire! se hâta de répondre le général.

— Bon! c'est vous, Piré? Tant mieux! Que s'est-il passé? contez-moi cela!

Alors, Piré raconta à cet homme de bronze qui se battait le jour, et qui veillait la nuit, ce qui s'était passé dans la journée.

Davoust, en accomplissant son mouvement, et en appuyant à gauche, avait rencontré les corps d'armée de Hohenzollern et de Rosenberg; il les avait attaqués, et, pour déblayer la route, il les avait repoussés sur Eckmühl.

Pendant cette retraite des Autrichiens, on avait vaillamment emporté à la baïonnette les deux villages de Paring et de Schierling. On en était là de la lutte, qui durait depuis trois heures déjà, quand on avait vu arriver le renfort envoyé par Napoléon.

Alors, Davoust avait compris que, puisque l'empereur lui détachait vingt mille hommes, c'est qu'il n'avait plus besoin de lui, autrement que pour garder l'ennemi à vue.

L'ennemi s'était retranché dans Eckmühl, et paraissait disposé à s'y défendre; Davoust se contenta de l'y canonner; — c'était, d'ailleurs, donner de ses nouvelles à l'empereur par la voix la plus familière à son oreille : celle du canon.

Cette voix, Napoléon l'avait entendue; le général Piré venait de la lui traduire.

Davoust avait perdu quatorze cents hommes, et en avait tué trois mille aux Autrichiens. — Napoléon, de son côté, avait, à Landshut, perdu trois cents hommes, et en avait, comme on sait, tué ou pris sept mille à l'ennemi. — Total de la journée : dix mille Autrichiens hors de combat.

Pendant que le général Piré était là, on annonça un courrier venant de Ratisbonne; il avait passé par

...graphie, ni de rien de ce qui est dans le domaine ...artistes proprement dits. Quelques grands critiques ...vous diront pas que ces arts fondamentaux s'en ... mais qu'ils sont déjà partis. Est-ce bien vrai? ...oncie qui voudra. Ramène les fugitifs qui pourra. ...t certain, c'est que le dix neuvième siècle sera le ...mobile de tous les âges. Tout y remue, la mer, le ..., la terre. Quant à l'homme, dieu ou ver, il s'y agite ...se, en wagon, en aérostat, sur la quille des paque... Comment les philosophies pourraient-elles tenir place? Qu'on ne s'étonne donc pas si les peintres ... dans les Flandres, les musiciens en Italie, les ...teurs en Allemagne et les poëtes partout. Le génie ... tour du monde. Où est le mal?

...core une fois, je ne parle pas de l'art qu'on a pour ... de d'habiller et de déshabiller dans des articles ...thétique, ce serait bien trop grave. Je n'entends ... un mot que de quelques formules jadis en vogue ... nous et servant de lien à nos divers rapports ...aux.

...es formules là, aussi, sont déjà bien loin!

...la fin de nos grands orages politiques, c'est-à-dire ...endemain du 9 thermidor, il y avait un art fort ... dans Paris; c'était l'Art de donner à dîner. Il a ... sous le Directoire, sous deux patrons, Barras et ...munitionnaire Ouvrard. Il a brillé sous le premier ...pire, grâce à la savante fourchette de l'archichan...er Cambacérès. Sous la Restauration, il était devenu ...moyen de gouvernement, à un tel point qu'il faisait ... un mot à Paul Louis Courier, une harangue à ...jamin Constant, une chanson à Béranger, une cari...ture à Achille Devéria, et deux grands vers carrés à ...imir Delavigne:

> Tout se fait en dînant dans le siècle où nous sommes,
> Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

...n peu après 1830, MM. Emile et Isaac Pereire ont ...entre Paris et Saint Germain en Laye les premiers ...ways que nous ayons vus. La vapeur se mêlait à ...l'ambiant. C'en était fait. L'art de donner à dîner, ...nue le calme, en ressentait un premier contre-... On a beaucoup parlé dès lors de banquets, de ...s de corps, de pique-nique: il n'y avait plus à ... à la science sybaritique de Barras.

Un grand homme avait pourtant incliné pour que la ...ence n'abandonnât jamais l'Art de donner à dîner. « Tenez bonne table et soignez les femmes. »

Telles étaient, en effet, les seules instructions de ...naparte à Mgr de Pradt, archevêque de Malines, son ...bassadeur. Quiconque tient bonne table et soigne ...femmes ne tombera jamais. N'est-ce pas à un com...cement d'austérité autour de la table du roi ...arles X qu'il faut attribuer les premiers symptômes ... la révolution de Juillet? Il est notoire que Louis-...lippe était un assez médiocre gastrosophe et qu'il ne ...t pas qu'on donnât à dîner. Quant au gouverne... provisoire de 1848, il était nécessairement composé ...partistes, faits pour vivre de brouet noir et de ...son. Pouvait-il vivre?

... 1858, à Paris, regardez-bien et vous verrez jusqu'à ...point l'Art de donner à dîner est en décadence. J'entends hasarder une excuse. « Il n'y a plus de grandes fortunes! » Eh! messieurs, si les grandes fortunes disparaissent, il s'en fonde tous les jours de nouvelles. La race des millionnaires n'a jamais été si prolifique. Hélas! ces parvenus ne savent pas encore vivre, et, dans tous les cas, ils ne peuvent apprendre en un instant la science de donner à manger. Il faut un noviciat pour tout.

Ce qui domine dans nos mœurs actuelles, c'est la mode lamentable du dîner solitaire. On commente ainsi une parole fameuse.—Cette parole qui ne date pas moins de quinze ans: *Chacun chez soi, chacun pour soi.* Je prétends que ce dîner n'a aucune valeur: il est naturellement et nécessairement malheureux. Dans ce monologue gastronomique, l'homme se replie sur lui-même et ne sait comment employer la surabondance de vie qu'il puise en découpant un perdreau ou en mangeant une mayonnaise. La solitude fait naître la méditation, la méditation contrarie la digestion. Un dîner solitaire est donc à la fois antisocial et antihygiénique. Le seul remède dont on puisse s'aviser est dangereux: c'est l'emploi fréquent de la bouteille.

A la fin d'un repas solitaire, un dramaturge trouvait un comédien fameux des boulevards dans un fauteuil à bras, et contemplant d'un œil trouble trois cadavres de bouteilles de vin de Bourgogne qu'il avait mises à mort.

— Quoi! lui demanda l'auteur, vous avez bu tout cela sans être aidé?

— Non vraiment; j'ai été aidé par une bouteille de madère.

Un contemporain, qui est mort trop vite, peut-être parce qu'il ne voulait pas survivre à l'Art de donner à dîner, M. Romieu disait:

— Il n'est permis de dîner seul que lorsqu'on est prisonnier d'Etat ou que l'on vient de perdre sa femme. Toute autre excuse n'est pas recevable.

Aujourd'hui, par malheur, on n'entend plus rien à l'Art de donner à dîner; — on mène son monde au cabaret, entre quatre murs chargés d'or ou sous une tonnelle. — Hélas! c'est un progrès!

Tout à l'heure je citais le nom d'Achille Devéria, un grand artiste fort regrettable et universellement regretté.

Si vous avez vu ses lithographies et ses gravures de 1832, vous devez vous rappeler un élégant d'alors, qui, debout devant une glace de Venise, comme une petite-maîtresse, s'occupait à nouer autour de son cou une bande de taffetas, fixée par une épingle d'or à tête de diamant.

C'était l'Art de mettre sa cravate.

Dans le même temps, un homme qui a été depuis représentant du peuple et ministre de l'agriculture, l'honorable M. Lefebvre-Duruflé avait écrit un petit in-12, avec gravures, sous ce même titre: *l'Art de mettre sa cravate.*

C. Ladvocat, qui en était l'heureux éditeur, disait, tout en s'adressant à M. Malitourne:

— Il me semble que M. Guizot passe bien fier auprès de ce chef-d'œuvre. Eh bien, je lui dirai, moi, que ce bouquin a dix mille fois plus de succès que l'*Histoire de la civilisation en Europe.*

Ce succès ne pourrait plus prendre un si grand développement de nos jours. On n'accorde plus qu'une importance secondaire à l'art de mettre sa cravate. Il y a mieux, il n'y a plus de cravates. On s'entoure le cou avec un col mécanique ou avec un ruban.

Le bellâtre d'Achille Devéria se pendrait de chagrin à l'aide d'une agrafe, — s'il existait encore.

L'Art de ne pas payer ses dettes! — C'était encore une gravure, ce n'est plus qu'une légende. Comment faire des dettes? Crédit est mort: les bons débiteurs l'ont tué. Tout le monde paye ce qu'il doit.

— Je cherche à être créancier et je ne puis y parvenir.

Le mot est d'un homme riche qui, jadis, voyait les débiteurs répéter sur tous les tons à M. Dimanche: « Portez-vous bien! Digérez bien! Ne faites pas de mauvais rêves. »

— Présentez votre note et fichez-moi la paix!

Le mot est de tout le monde.

Tout compte fait, je connais vingt arts de même sorte qui s'en vont.

Mais en voilà assez là-dessus. Je m'arrête, ne voulant pas qu'on me taxe d'abandonner l'art de faire le petit article.

PHILIBERT AUDEBRAND.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 mars sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal: LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

PRISE DE CANTON.

ENLÈVEMENT DU FORT LYN. — BATTERIE DE BRÈCHE. — ESCALADE DES REMPARTS.

M. le contre-amiral Rigault de Genouilly dit, dans son rapport sur la prise de Canton, adressé à M. le ministre de la marine et publié dans *le Moniteur* du 27 février:

« J'envoie aussi à Votre Excellence plusieurs dessins » faits par M. Roux, mon secrétaire, qui reproduisent » avec talent et une grande exactitude les différents » détails de l'attaque; ces dessins ont été pris sous le » feu de l'ennemi. »

Ce sont ces dessins qu'offrent nos gravures. Le premier est l'enlèvement du fort Lyn. Les troupes alliées,

---

...sberg, Pfaffenhausen et Altdorf, c'est-à-dire qu'il ... suivi la même route que Napoléon.

...oici quelles étaient les nouvelles qu'il apportait.

...empereur, on se le rappelle, avait donné l'ordre ...voust de laisser un régiment à Ratisbonne. C'était ...peu de chose qu'un régiment! mais, ayant be... toutes ses forces, Napoléon n'avait pu laisser ...onze.

...voust avait choisi le 65e régiment commandé par ...lonel Coutard; il était sûr du régiment, sûr du ...el.

...colonel devait barricader les portes, barrer les ... et se défendre à outrance.

...19, jour de la bataille d'Abensberg, l'armée de ..., forte de cinquante mille hommes, s'était ...tée aux portes de Ratisbonne.

...régiment avait engagé le combat contre l'armée, ...coups de fusil, lui avait tué huit cents hommes; ...le lendemain, sur la rive droite du Danube, était ...l'armée de l'archiduc Charles, venant de ...hut.

...régiment avait tiré contre cette nouvelle armée ... de ses cartouches; puis, dans l'impossibilité ...endre une ville comme Ratisbonne avec deux ...baïonnettes contre plus de cent mille hommes, ...nel Coutard avait du moins traîné en longueur, ... une partie de la matinée à parlementer; et, ... vers cinq heures du soir, il s'était rendu en ... qu'un libre passage fût donné à son messager. ...messager était aussitôt parti au galop; il avait ...vingtaine de lieues en dix heures, et, à une ...du matin, il rejoignait l'empereur à Landshut. ...nouvelle qu'il lui apportait était des plus impor...: le colonel Coutard et son régiment étaient pris; mais Napoléon avait des détails sur la position de l'ennemi.

L'armée de Bohême et l'armée autrichienne avaient fait leur jonction; et l'archiduc Charles tenait le pays depuis Eckmühl jusqu'à Ratisbonne.

Ainsi, cet ennemi que Davoust gardait à vue, c'était le corps d'armée du prince Charles! L'empereur n'avait plus qu'à se rabattre sur Eckmühl, et à l'écraser entre les quarante mille hommes de Davoust et ses quatre-vingt mille hommes, à lui; seulement, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le général Piré remonta à cheval et repartit pour Eckmühl. Il devait annoncer au maréchal Davoust que l'empereur, avec toutes ses forces, arriverait entre midi et une heure; sa présence serait signalée par un coup de tonnerre: cinquante pièces d'artillerie éclateraient en même temps. Ce serait pour Davoust le signal de l'attaque.

Le messager parti, l'empereur lança au delà de l'Isar, à la poursuite des quarante mille hommes de l'archiduc Louis, — depuis trois jours, celui-ci en avait perdu vingt-cinq mille! — la cavalerie légère du général Marulaz, une portion de la cavalerie allemande, la division bavaroise du général de Wrède, et la division Molitor.

Ensuite, il échelonna vingt autres mille hommes entre le Danube et l'Isar, de Neustadt à Landshut.

Puis, il expédia, — par la route de Landshut à Ratisbonne, et par la vallée de la grosse Laber, — le général Saint-Sulpice avec ses quatre régiments de cuirassiers, le général Vandamme avec ses Wurtembergeois, et le maréchal Lannes avec les six régiments de cuirassiers du général Nansouty, et les deux divisions Morand et Gudin.

L'ordre était de marcher toute la nuit, d'arriver devant Eckmühl à midi, de se reposer une heure, et d'attaquer.

Enfin, lui-même partit avec les trois divisions de Masséna, et la division de cuirassiers du général Espagne.

Ainsi, Davoust avait trente-cinq mille hommes à peu près; les généraux Vandamme et Saint-Sulpice lui en amenaient treize ou quatorze mille; Lannes, vingt-cinq mille; Napoléon, quinze ou seize mille; c'était quelque chose comme une masse de quatre-vingt-dix mille hommes à laquelle l'archiduc Charles allait avoir affaire.

En ce moment, l'archiduc, après avoir hésité deux jours, prenait enfin une décision: c'était de tenter, sur la ligne d'opération française, la même manœuvre que Napoléon venait d'exécuter sur la sienne.

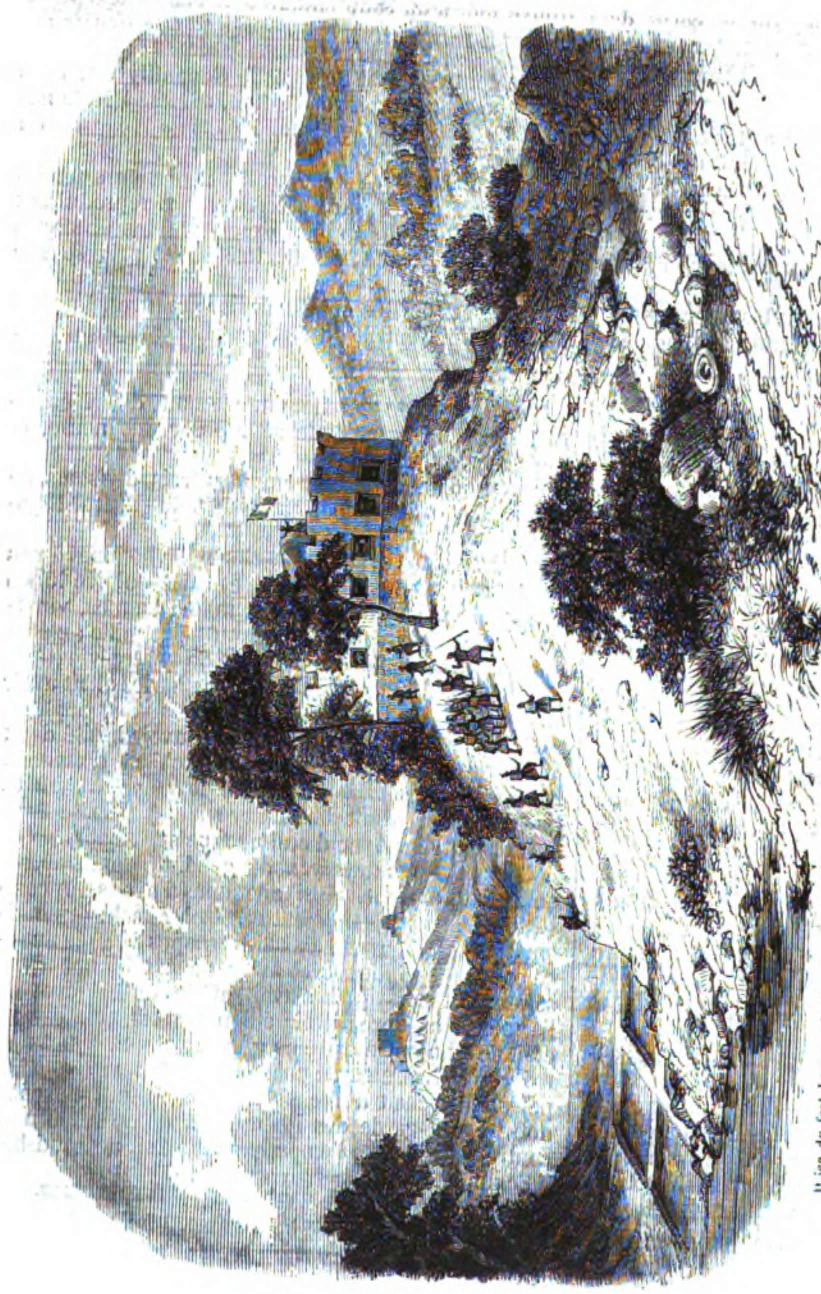
Il résolut d'essayer d'une attaque sur Abach.

Comme les cuirassiers du général Montbrun, — qui, le 19, avaient, ainsi que nous l'avons vu, combattu à Dinzling, — étaient restés à Abach, et continuait d'escarmoucher avec les troupes légères autrichiennes, l'archiduc crut avoir devant lui une force sérieuse, tandis qu'il n'avait affaire qu'au pivot de l'armée, qui, après avoir été notre extrême droite, était devenu notre extrême gauche, et qui, ayant formé notre arrière-garde pendant tout le temps que Napoléon marchait d'Abensberg à Landshut, devenait notre avant-garde dès l'heure où, en se retournant contre Ratisbonne, l'empereur marchait de Landshut à Eckmühl.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Prise du fort Lyn. — Point de l'escalade, d'après un dessin de M. E. Roux, secrétaire de l'amiral Rigault de Genouilly.



Prise du fort Lyn par la 5e compagnie du 4e régiment d'infanterie de marine, commandée par le sergent des Paillères, le 29 décembre 1857, d'après un croquis de M. E. Roux, secrétaire de l'amiral Rigault de Genouilly.

Jeune fille chinoise.

Grande dame chinoise.

...tes de 1,300 hommes, dont 1,000 du corps expéditionnaire français, abritées par un pli de terrain en avant de la forteresse, y formaient leurs colonnes d'assaut lorsque, sur l'invitation du général Straubensee, l'amiral français fit attaquer un mamelon voisin du fort où s'étaient accumulés les tirailleurs ennemis. Le clairon sonne la charge : les Chinois, abordés à la baïonnette, sont culbutés par nos marins.

Le sergent-major des Paillères, qui commandait le *premier peloton*, comprend, avec l'instinct militaire de l'homme de guerre, l'opportunité d'un mouvement en avant : il poursuit l'ennemi la baïonnette dans les reins, arrive avec lui sous les murs du fort, y pénètre par les embrasures.

Au moment où notre premier bataillon, qui gravit en cet instant les pentes de la hauteur, arrive en vue du fort, il aperçoit des Paillères et ses hommes qui en couronnent les parapets et y arborent les couleurs de la France. La campagne était ouverte d'une manière digne de la France : par un brillant fait d'armes.

Les deux autres dessins représentent l'attaque du corps de la place : dans l'un, l'artillerie anglaise et notre batterie d'obusiers battent en brèche le rempart ; dans l'autre, nos colonnes l'escaladent et l'enlèvent. Là encore se signalait, par son ardeur et son succès, l'é an de nos troupes : le matelot Thiau, le second maître Pelissier, le chef de pièce Laurin et le lieutenant de vaisseau de Vautré pénétraient les premiers dans la ville chinoise, où notre drapeau, arboré sur le corps de garde, était salué par les acclamations de l'armée et des escadres.

MAC VERNOLL.

JEUNE FILLE ET GRANDE DAME CHINOISES.

Si la position de la femme dans la société chinoise n'est pas l'asservissement que lui imposent la plupart des antiques civilisations de l'Asie, elle n'en est pas moins vis-à-vis de l'homme dans un état d'infériorité et d'assujettissement qui en fait, sinon son esclave, du moins sa pupille, mais non sa compagne.

Dans les classes riches surtout, cet assujettissement est manifeste. Les premières années de sa vie s'écoulent dans l'ombre et le mystère. Si elle sort, ce n'est presque toujours que dans les jardins qui relient entre elles les diverses habitations dont se forment les grandes demeures. Elle est élevée dans la simplicité la plus grande ; ses vêtements sont d'une extrême sobriété d'ornements, des formes les moins recherchées et des tissus les plus modestes. Son mariage opère, il est vrai, une révolution complète dans sa vie : elle se trouve tout d'un coup entourée de riches bijoux et de brillantes toilettes. Une des grandes préoccupations de la vie solitaire est de se parer, de s'embellir, de tout faire pour charmer celui à qui l'unique objet de ses pensées et de ses efforts doit être de plaire. Rien de ce qui peut la seconder dans ce but ne lui est refusé, dans les proportions de leur fortune ; les plus riches étoffes sont employées à ses vêtements, elle orne son cou, ses doigts et ses bras des bijoux les plus précieux, sa chevelure disparait sous des réseaux de perles. Les deux types de notre illustration donnent, du reste, l'idée la plus exacte de ce qu'est la femme dans ces deux phases de sa vie.

MAC VERNOLL.

Traineaux à New-York.

LES TRAINEAUX DE L'HIVER 1858, A NEW-YORK.

Un peuple imprime son caractère à tous ses usages; l'incident le plus rapide prendra ici ou là un aspect particulier, une forme et une couleur qu'il ne revêtira point ailleurs. Il semble refléter les mœurs au milieu desquelles il s'accomplit, comme le caméléon la teinte de l'objet près duquel il passe. A part quelques contrées du Nord, quoi de plus accidentel que le traîneau. quoi de plus irrégulier dans son retour, de plus anormal?

En Russie, il a sa saison annuelle, c'est vrai! mais chez nous, apparaît-il tous les dix ans?... C'est possible; pas plus fréquemment, à coup sûr... On en peut dire autant à New-York.

Il semble donc qu'un traîneau-type, né des recherches d'un long usage, dont l'expérience eût réglé la forme et la matière, le traîneau russe eût dû s'imposer à tous ces peuples chez lesquels il ne fait que des apparitions rares et rapides. Pas du tout. Chaque nation a les siens, et leur diversité a cela de frappant, que chaque traîneau y a une physionomie propre à ce milieu dans lequel il se produit, une matière particulière, un ensemble spécial.

En Russie, sa structure solide, ses formes basses, son attelage aux clochettes retentissantes, ont quelque chose qui rappelle à la fois le passé et le climat de ses steppes hyperboréens, le Lapon et le Scythe. En France, c'est tout différent; on a vu cet hiver ceux des lacs du bois de Boulogne : plusieurs, comme ceux de la cour au dernier siècle, étaient des objets d'art improvisés. Un, entre autres, avec sa guibre argentée s'arrondissant en cou de cygne, rappelait ceux qui avaient été subitement créés pour la reine Marie-Antoinette et M^me^ la princesse de Lamballe.

Voyez maintenant ceux qui ont eu tant de vogue cette année à New-York. Ne sont-ils pas l'expression la plus fermement arrêtée de cette société américaine, toute industrielle et commerciale? Cette simplicité froide et nue n'est-ce pas celle de ses institutions et de ses mœurs? cette armature de fer qui la compose n'offre-t-elle pas le caractère frappant de son monde de spéculation et d'agio?

MAC VERNOLL.

LE R. P. JULES-ADRIEN DELACROIX DE RAVIGNAN.

Ce n'est pas le catholicisme qui vient de faire une perte profonde, c'est l'humanité. Ce n'est pas seulement une grande voix qui s'est éteinte, c'est un noble cœur qui a cessé de battre, c'est une grande âme qui vient de s'exhaler là d'où tombe le rayon de la grâce, là où remonte l'encens de la vertu.

M. Delacroix de Ravignan naquit à Bayonne, au moment le plus terrible de la crise sociale d'où est sortie la France nouvelle, en 1793. Son éducation ne présenta d'autres incidents que ces succès scolaires qui forment l'aube flottante de tout brillant avenir.

De mystérieux instincts l'appelaient dans une carrière où pût se produire la puissance de parole qu'il sentait vibrer dans son âme. 1815 le trouve dans le barreau, mais il l'y trouve froissé par la petitesse acrimonieuse des intérêts, qui forme trop souvent l'animation des procès même les plus justes. Il échappe à cette obsession infime : il entre dans la magistrature : il est nommé conseiller auditeur à la cour royale de Paris en 1816, et substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance de la Seine en 1821. Son talent oratoire se révèle alors : « Laissez-le venir, dit en parlant de lui M. le premier président Séguier; mon fauteuil lui tend les bras. »

Nulle position ne saurait, en effet, être imaginée plus brillante que la sienne : il a vingt-huit ans, une grande naissance, un nom prestigieux, une fortune élevée, et, avec cela, de la science, plus que du talent, presque du génie; point d'élévation où il ne puisse aspirer : toutes les espérances lui sont possibles, toutes les ambitions lui sont permises.

Devant cet avenir il se recueille; il le sonde, il l'apprécie, il le juge. Une grave résolution naît dans son cœur, son esprit l'élabore, et un beau jour il dépose sa démission entre les mains du garde des sceaux; toutes les observations sont impuissantes; la voix qui parle dans son cœur les domine toutes. Sa vocation s'est révélée; sa détermination est inflexible. Il entre comme élève au séminaire de Saint-Sulpice. Trois ans après, il était sacré prêtre.

M. de Ravignan n'était pas un de ces cœurs qui se donnent à demi. Ce ne fut bientôt plus assez pour lui que la sainteté du sacerdoce, il lui fallut le dévouement de l'apostolat. Il lui sembla n'avoir fait aucun sacrifice à Dieu... Le vœu de chasteté, c'était la sérénité de l'âme, dégagée de toutes les vapeurs charnelles. Il fit appeler le notaire de sa famille, resté le dépositaire de ses intérêts.

— Monsieur, lui dit-il, veuillez, je vous prie, préparer l'acte par lequel je désire partager la totalité de mes biens entre mon frère et ma sœur.

C'étaient ses seuls héritiers : son frère était alors chef d'escadron dans la garde royale; sa sœur avait épousé le général Excelmans.

Le notaire le regarde avec stupéfaction.

— Un acte de donation entre vifs de toute votre fortune?

— C'est cela même.

— Y songez-vous bien!

Le digne prêtre sourit avec bienveillance.

— J'y ai songé.

— Excusez moi; mais la confiance dont vous m'avez honoré, en me remettant la gestion de vos intérêts, me fait un devoir d'insister. Réfléchissez encore à ce que vous me demandez... Cet acte, vous le savez, sera irrévocable?

Il fit un signe d'assentiment de la tête et du regard. Le notaire ajouta d'un ton suppliant : — Prenez quinze jours.

— Il y a un mois, je pensais ce que je pense aujourd'hui; dans quinze jours je penserai ce que je pensais il y a un mois. Mais vous le désirez?... soit!... remettons l'acte à quinze jours.

Il fut en effet signé quinze jours après.

L'abbé de Ravignan pouvait prononcer le vœu de pauvreté, il était accompli; le vœu d'obéissance... celui qui avait pu renoncer aux séductions que lui offrait le monde, aux éblouissements que lui présentait l'avenir, devait trouver en lui la volonté de s'y soumettre.

Un biographe rapporte que cet homme de Dieu ne put retenir, sinon une exclamation de joie, du moins un soupir de soulagement en remettant au notaire la plume avec laquelle il avait signé son acte d'expropriation volontaire :

— Enfin je suis donc libre! dit-il.

S'il s'applaudit d'avoir conquis sa liberté, ce fut pour la déposer là où il avait déposé sa fortune... sur les marches de l'autel... avec son vœu d'obéissance.

Il entra dans la Compagnie de Jésus. Ce fut dans la maison professe de Montrouge qu'il prononça ses vœux.

Ce qui lui souriait dans la mission nouvelle qui s'ouvrait à ses efforts, c'était l'apostolat. L'art oratoire avait été l'objet spécial de ses études; la prédication, l'éloquence sacrée, l'idéal plastique de sa vie.

Ses supérieurs apprécièrent autrement ses talents; ils jugèrent que, pour être apte aux triomphes de l'apostolat, il faut s'être préparé à ses luttes par la gymnastique des études théologiques, et ce fut dans cet enseignement qu'ils jugèrent convenable de l'employer d'abord.

Il y puisa en effet cette puissance de dialectique et cette profondeur d'érudition qui devinrent le caractère de son éloquence, dès qu'il apparut dans la chaire sacrée. « Ce sera le Bourdaloue du dix-neuvième siècle, disait de lui M. de Frayssinous; l'école antique l'a absorbé: il y a en lui du saint Thomas d'Aquin et du saint Bernard. »

Ses conférences de Notre-Dame réalisèrent cette prophétie, elles élevèrent son nom au premier rang des orateurs contemporains, au niveau de celui du R. P. Lacordaire. Son oraison funèbre de Mgr de Quélen, et son beau discours de charité en faveur des victimes du tremblement de terre de la Martinique resteront au nombre des chefs d'œuvre de l'éloquence moderne.

Les lettres lui doivent, en dehors des travaux spéciaux de son ministère, deux ouvrages d'un mérite incontesté : l'*Histoire de Clément XIII et de Clément XIV*, et un livre apologétique ayant pour titre : *De l'Institut de la Compagnie de Jésus*.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER DU PALAIS.

Je trouve que l'on est bien sévère pour Lola Montès. De la part des chroniqueurs, cette sévérité est un peu de l'ingratitude. Il n'est certainement pas de personnage — j'en excepte M. Dumas père — à qui ils aient de plus fréquentes obligations. Quand la boite aux nouvelles est vide, comptez que Lola se trouvera à point pour la remplir. N'y a-t il pas là, ô mes confrères! de quoi racheter bien des écarts? Que vous ne vous amusiez pas à recoudre tous les accrocs que cette créature a faits à la morale ou au sens commun, je le comprends de reste. Mais ne pourriez-vous lui épargner un peu vos indignations et vos tonnerres? N'avez-vous pas eu des indulgences pour d'autres pécheresses, des absolutions pour d'autres cabotinages? Eh! pourquoi tant lui en vouloir, après tout? — C'est une mauvaise danseuse, j'en conviens, mais vous l'avez sifflée, et elle vous a jeté à la tête ses cothurnes de satin : partant quittes. — Elle a cravaché des gendarmes prussiens. Pourquoi les gendarmes se laissent-ils faire? — On l'a blasonnée, on l'a créée comtesse? Jeanne Vaubernier le fut avant elle. — Chanoinesse? Dubois a bien été cardinal. — Elle aime, assure t-on, à décolleter sa maigre personne. Ceci est l'affaire des constables, des sergents de ville, ou du juge Lynch, celui là qui retroussant sa manche jusqu'au coude, administra à Théroigne de Méricourt une correction plus maternelle par la forme que par le fait et l'intention. Mais vous, ô journalistes! laissez un peu dormir votre sacerdoce. Contentez-vous de la suivre, cette amusante Lola, dans ses courses vagabondes de Calcutta à Londres, de Munich à Paris, de Cadix à New-York, de Francisco à Melbourne, de compter ses maris — ce qui est certes une occupation, — et de glaner sur sa trace quelques-unes de ces anecdotes où le bon goût se laisse désirer parfois, rarement le piquant et l'imprévu.

A l'heure qu'il est, la comtesse de Landsfeldt fait les beaux jours de New-York. Elle y donne des lectures publiques, qui attirent, disent les journaux du pays, un brillant auditoire. Il y a quelques jours, elle a eu un procès. Naturellement toute la ville s'en est occupée. On savait que Lola devait comparaître en [p]sonne, on s'attendait à quelque excentricité d[e] façon. Jugez si tous les *cockneys* de New-York ava[ient] été exacts. En Amérique, où la législation anglais[e] en vigueur, l'interrogatoire n'est pas fait par le j[uge]. Ce sont les avocats ou les clients eux-mêmes qui [po]sent respectivement à la partie adverse des quest[ions] auxquelles celle-ci est tenue de répondre.

Lola Montès engage crânement le débat. Les q[ues]tions pleuvent comme grêle, émaillées d'épithète[s] moins parlementaires que colorées — à l'adresse [de] son adversaire. Lorsque le pauvre Jobson lui p[arut] suffisamment meurtri et humilié, elle se soumet, [à son] tour, au contre-interrogatoire.

L'avocat adverse lui demande son âge et le lie[u de] sa naissance.

Elle répond qu'elle est née « dans la belle ville d[e Li]merick, sous le nom de Maria-Rosanna Gilbert, [et] qu'elle a trente-trois ans.

Mais Lola a commis l'imprudence d'écrire ses [mé]moires; et elle y déclare qu'elle est née en 1823 [à Sé]ville. A ce compte, ce serait deux ans dont elle [f]... tort au juge de New-York.

Pour concilier ces deux versions, j'ouvre le [g]... *Dictionnaire de la Conversation* et j'y lis : « Montez ... femme galante, fameuse par ses aventures, née en ... à Montrose (Ecosse.) »

Galante! galante! comme vous y allez, ô Dic[tion]naire!... Galante! l'épithète est par trop vive et je [vous] en laisse la responsabilité; — je n'ai pas envie d'[avoir] affaire à Lola — et je retiens seulement le rest[e de] l'article qui inflige trente-huit ans à la belle ave[ntu]rière.

Mais voici qu'une biographie à couverture jau[ne la] mûrit encore davantage et la fait naître en 1818, [tou]jours à Montrose. Lola aurait donc la quarantaine ... ici le terrain me brûle et je passe vite.

Ce petit escamotage — si c'en est un — est bie[n vé]niel; il a, d'ailleurs, d'illustres précédents, et M^lle^ ... en a donné, devant la Cour d'assises de la Seine ... exemple qui a été souvent cité; mais ici quelle pu[deur] dans le mensonge! avec quelle réserve, quelle fin[esse] quel bon goût M^lle^ Mars a glissé sur la difficulté [que] Lola n'a pas craint d'aborder avec audace!

Autre problème. Lola est-elle Irlandaise, Espag[nole] ou Ecossaise? Pour ma part, cela m'inquiète peu, ... affaire entre Séville, Limerick et Montrose. Ce qu[i est] bien autrement curieux, c'est le petit dialogue [qui] s'est engagé entre la comtesse de Landsfeldt et [son] adversaire, lorsque ce dernier l'a interrogée su[r son] séjour en Bavière et sur le rôle qu'elle a joué a[uprès] du vieux roi.

« — J'ai, dit-elle, résidé deux ans à la cour de [Ba]» vière.

» — Qui connaissez-vous là?

» — Tout le monde, mais pas vous pourtant ...

» millions de personnes, entre autres le roi de Bav[ière] » qu'on appelait M. Wittelsbacher, de son nom d[e fa]» mille.

» — Etiez-vous sa maîtresse?

» — (*Se levant.*) Quoi? (*Energiquement.*) *No, sir!* [Vous] » êtes un faquin, monsieur, et je suis prête à jure[r sur] » ce livre (la Bible) que je lis tous les soirs... — ... » est-il bien sûr?) — Que je n'avais pas d'intrigues [avec] » le vieux bonhomme. — (Oh! que non!) — Je conna[issais] » le roi et moulais son esprit pour l'amour de la lib[erté]. » Il m'a présentée à toute la cour, avec sa femme ... » (Quelle charmante familiarité!) — Comme sa meil[leure] » amie... Je m'occupais d'affaires politiques, et, si [cela] » vous convient, vous pouvez m'appeler premier mi[nistre] » ou roi même, car j'étais le roi. Il y avait un hom[me de] » paille qu'on appelait premier ministre, cela est ... » mais c'était un mannequin. »

Et dire qu'à peu de chose près, cela est de [l'his]toire!

Les Américains se sont attelés à la voiture de F[anny] Elssler; ils ont mangé en beignets les chaussons [de je] ne sais plus quelle danseuse. Quelles adorations ... ils inventer pour Lola, Lola restée pure auprès ... vieux bonhomme de roi, dont elle *moulait* l'esprit ... la liberté; Lola qui s'amusait à faire sauter les m[inis]tres comme M^me^ du Barry les oranges; Lola, qui [a été] premier ministre, qui a été roi et qui veut bien au[jour]d'hui faire, dans Hope-Chapel, les honneurs de sa [per]sonne ex-royale à la démocratie américaine?

Vive donc Lola l'excentrique! L'excentricité a ... coudées franches aux Etats-Unis, plus encore ... Angleterre, Les Américains du Nord ne sont pa[s un] peuple, c'est une collection d'individus résistan[t à la] sociabilité, cantonnés dans leur égoïsme. Pour [eux] l'homme n'est pas un animal sociable, c'est un a[nimal] indépendant, et Dieu sait comment ils interp[rètent] l'indépendance! En voulez-vous un exemple? En ... un que nous apportent les journaux d'outre-me[r, et] que je vous donne pour caractéristique, pour ... au superlatif :

joueur d'orgue se met à tourner sa manivelle une rue de Brooklyn. Une porte s'ouvre, un coup part de l'intérieur de la maison, et le pauvre reçoit une balle dans la main droite.

coup de pistolet avait été tiré par un jeune homme neuf ans, nommé William Thompson, qui se parait-il, dans son jour de nerfs.

joueur d'orgue blessé a saisi, dit-on, la justice. Il douteux qu'il obtienne gain de cause. — Le ner- Thompson prouvera facilement qu'il n'a fait que une atteinte portée à — l'indépendance de son — En attendant, les Savoyards qui nourris- des idées d'émigration pour l'Amérique feront de laisser chez eux leur orgue, surtout s'il des notes au cylindre; et si l'air des *Fraises* ou des *P'tits agneaux* figure sur le registre. Moi- — qui ai la voix fausse et qui fredonne par ins- — je me promets de faire attention à mes fréquen- et de ne pas laisser échapper une note sans renseigné préalablement sur la nationalité de voisins.

vous rappelez sans doute *l'Adriatic*, ce trois- américain qui s'est évadé du port de Marseille à des douaniers, en leur jetant ironiquement pour un nom de contrebande. Une personne qui s'intéresser au facétieux navire me demande ce est devenu. Je ne suis pas en correspondance avec et je ne puis par conséquent fournir sur que des renseignements très-incomplets. ce que je sais, c'est qu'après avoir échappé à la du *Chacal*, il était venu relâcher tranquille- dans le port de la Spezzia : une dépêche du comte Cavour en informa aussitôt le préfet des Bouches- Rhône, qui transmit la nouvelle à Me Clappier, des créanciers. Me Clappier de se mettre en cam- sans perdre une minute. Il vole à Aix, où il de la Cour une provision de 40,000 francs à -compte, et des lettres rogatoires, pour qu'aux d'un traité de 1760 qui est encore en vigueur, le réfractaire puisse être immédiatement saisi aux piémontaises. Son arrêt en main, Me Clap- s'élance vers Gênes. Il se croise avec un navire; lequel? L'infernal *Adriatic*, qui, bien ravi- réparé, radoubé, cinglait de toutes ses voiles l'Espagne. Depuis, on l'a vu tour à tour à Gi- et aux Canaries... Les nouvelles s'arrêtent là. Clappier — tout sceptique et avocat qu'il est — ne pas qu'il n'y ait là du fantastique, et que *l'A-* ne soit qu'une métamorphose américaine du pour hollandais.

Il me reste encore un autre compte à régler.

annoncé en son temps le procès fait par la famille Brancas à M. Hibon, comte de Frohen, mari de la du dernier duc de Brancas, mort en 1852. M. de s'était cru en droit de joindre à son nom pa- la qualification de duc de Brancas et le de grand d'Espagne. L'*Annuaire de la noblesse de* par M. Borel d'Hauterive, et l'*Almanach du com-* de M. Firmin Didot, avaient accueilli cette dési- qui, sur l'*Annuaire*, était suivie d'une descrip- d'armoiries fastueuses à faire pâlir le blason de la de Landsfeldt. La famille de Brancas a contesté le droit que s'arrogeait M. de Frohen et a que les deux éditeurs fussent condamnés à leurs ouvrages des indications qui ne faisaient, que consacrer une véritable usurpation. ont été vives. Me Berryer, avocat de duchesse de Céreste, de M. le prince d'Arenberg, les marquis de Sinety et de Brancacio, tous du duc de Brancas, a fort malmené son ad- « Vous n'êtes, lui a-t-il dit en termes assez Frohen, ni comte, ni baron; à plus forte ni duc, ni grand d'Espagne : vous êtes M. Hibon ment, fils de braves cultivateurs que le tra- conduits à l'aisance; mais noble! M. Jourdain et l'étaient autant que vous. » M. Hibon, — qui avait été solidement défendu par Me Dufaure, sa revanche au moment décisif, et il a été dans ses titres et dans ses distinctions par un dont j'extrais ce principe héraldique : « Aux des usages constamment appliqués en Espagne France, la Grandesse est, à défaut d'enfants mâles, aux filles, et celles-ci peuvent la trans- à leurs maris avec les titres ou les qualifications sont attachés. » — Vous me direz que cela vous également égal. Bon pour des vilains, des cro- et des petits robins comme vous et moi, mais les nombreux grands d'Espagne qui font leurs du *Monde illustré*. Un journal doit à tous ses sans préférence, les nouvelles qui les intéres- chacun son tour. — En voici une maintenant qui tout particulièrement le corps médical, et c'est que je termine :

brave homme nommé Xavier Gaudiot avait eu dans la bonneterie. Le bonnet de côton, chaussette et la flanelle de santé avaient mal payé les soins qu'il leur avait rendus. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé de vocation, s'il n'avait pas appliqué à un commerce indigne de lui des facultés appelées à s'exercer dans de plus hautes régions. Guérir les hommes, par exemple, régénérer cette science si mal pratiquée qui s'appelle la médecine, quelle mission! Et pourquoi Gaudiot ne la remplirait-il pas? N'a-t-il pas une panacée, lui aussi, comme Leroy, comme Priessnitz, comme le Capucin de Malte?

Ce capucin de Malte, trop oublié aujourd'hui, est tout bonnement le père légitime de l'hydrothérapie, voire de l'homœopathie. Lisez, dans le *Mercure de France* de 1723 et 1724, l'histoire *del medico d'el l'acqua fresca*, et vous me direz après cela si Priessnitz n'est pas à vos yeux un audacieux plagiaire.—Un comte allemand est affligé d'une palpitation de cœur accompagné de mouvements convulsifs, et d'un froid continuel qui le fait grelotter même au plus fort de la canicule : le capucin, d'entrée de jeu, dépouille le malade des surtouts fourrés et ouatés qui l'enveloppent, le met à l'air et le guérit en vingt-quatre heures avec des immersions d'eau glacée. Il sauve par la même méthode le commandeur Guarena, « abandonné par la Faculté à la discrétion d'un polype au foie; » le bailli Ruffo, atteint d'une fièvre terrible, et cent autres. L'eau glacée à l'intérieur, à l'extérieur, voilà son remède souverain, infaillible. — « Il prétend, dit le chroniqueur de ce temps-là, guérir les hydropisies avec l'eau en très-peu de temps, et a proposé qu'on lui donnât de tels malades. » — Le capucin avait deviné l'homœopathie.

Je reviens à Gaudiot.

Il a quitté Saint-Claude : il est installé à Lyon, où il a loué un somptueux appartement. Dans le salon principal, quarante personnes sont assises sur des banquettes régulièrement disposées. Le docteur paraît et passe dans les rangs silencieusement; il tâte le pouls et examine la langue de chacun de ses malades; puis, à un commandement donné d'une voix doctorale, tous ensemble placent leur main gauche sous leur cuisse droite et restent immobiles dans cette position. Un silence absolu règne dans la salle. Bientot une vapeur abondante et balsamique s'échappe d'un robinet à tête de Chimère : les malades, — toujours la main gauche sous la cuisse droite, — aspirent par tous les pores les vivifiantes effluves... lorsqu'un nouveau personnage apparaît. C'est le commissaire de police qui vient, au nom de la loi, inviter Gaudiot à lui exhiber son diplôme.

Un diplôme, à lui, Gaudiot, l'élève de la nature! l'inventeur de la guérison à la vapeur, de l'appareil *électro-miasmatique!* Hippocrate et Galien avaient-ils des diplômes?

Cette réponse n'a pas satisfait le commissaire de police : elle n'a obtenu aussi qu'un médiocre succès auprès du tribunal de Lyon, qui a condamné Gaudiot à quinze jours de prison.

Encore un martyr de la science!

Mais pourquoi donc Gaudiot faisait-il placer à ses malades leur main gauche sous leur cuisse droite?

PETIT-JEAN.

VAUDEVILLE : *Le Pamphlétaire*, comédie en trois actes, par M. André Thomas.

Le premier acte du *Pamphlétaire* se passe dans le magasin du libraire Chanteuil. Ce libraire est un drôle mûr et blond, qui, mécontent du peu de succès des ouvrages sérieux qu'il a édités jusqu'à ce jour, rêve un autre genre d'entreprise sous le titre d'*Histoire des Vivants*. Pour cette publication délicate et qui, dans son esprit, doit s'appuyer autant sur le blâme que sur l'éloge, il a jeté les yeux sur un *de ses auteurs*, un jeune homme, aussi malheureux qu'intelligent, mais aussi probe que malheureux, connu par *l'Esprit du siècle*, volume désastreusement relégué parmi les *rossignols*. Précisément, M. Henri Lordais se trouve dans une de ces situations où les offres d'argent sont toujours bien accueillies : le matin même, il a tenté de se suicider. Son honnêteté se révolte cependant aux propositions du libraire, qui, il faut le reconnaître, n'y va pas par quatre chemins et lui développe tout simplement un système de diffamations organisées. Henri Lordais refuserait avec énergie, si le spectre de sa pauvreté ne se dressait tout à coup devant lui, et s'il ne se rappelait à point le serment qu'il vient de faire à son jeune frère de ne plus chercher à attenter à sa vie. Malheureusement il n'a pas aussi bien le choix des moyens pour vivre que pour mourir; il sera donc l'homme de Chanteuil, et il écrira, mais sous un pseudonyme, *l'Histoire des Vivants*.

Il y a, au deuxième acte, une très-jolie scène. Henri Lordais, bien vêtu, bien logé, rasé de frais, attend son éditeur, en prenant une leçon de canne. Chanteuil arrive, un dossier sous le bras; mais ce dossier est vide : les renseignements manquent sur un peintre célèbre dont on voulait publier la biographie. — Je me suis présenté dans son atelier, dit Chanteuil, il était seul. — Seul! s'écrie Henri; et il écrit : « Pas d'amis, pas de rapports sociaux. » — J'ai cru voir un crêpe à son chapeau, ajoute Chanteuil. — « On meurt beaucoup dans sa famille, » écrit Henri.— Sa femme m'a regardé d'un œil... — D'un œil! elle est borgne. Et quand il a terminé ce beau signalement, le pamphlétaire, qui n'a eu d'autre but que de se moquer de son éditeur, roule ce papier entre ses doigts et en fait une boulette, qu'il lui envoie au visage.

L'éditeur ne s'offense pas pour si peu : il demande à Henri Lordais une nouvelle biographie, celle de M. Vernois, une célébrité industrielle, un manufacturier enrichi. Henri ne connaît pas plus M. Vernois que le peintre de tout à l'heure; il en a entendu dire du bien, et voilà tout. Mais Chanteuil est là pour donner à la biographie l'attrait des révélations scandaleuses : il fait planer sur la fortune de M. Vernois le soupçon d'une origine criminelle. Henri saisit la plume, et l'odieuse calomnie est consommée.

Le troisième acte est tout entier rempli par le châtiment. En voulant déshonorer M. Vernois, Henri a déshonoré du même coup son frère, Maxime Lordais, fiancé à la fille d'un riche manufacturier. Comme pour combler la mesure, Chanteuil ose se présenter chez M. Vernois, dans le but de traiter avec lui du rachat de son honneur; il lui propose d'anéantir la brochure encore inédite, à des conditions que l'on soupçonne. M. Vernois le repousse avec dignité, c'est-à-dire en le faisant reconduire. Tout serait donc perdu, si une jeune veuve, enthousiaste des premiers ouvrages de Henri Lordais et veillant sur lui avec une sollicitude amoureuse, ne rachetait elle-même l'édition et ne rendait l'estime au pamphlétaire repentant, en lui accordant sa main.

Cette pièce, d'une simplicité un peu nue (on dirait une comédie allemande), est le premier ouvrage dramatique de M. André Thomas, ainsi que l'a annoncé M. Lafontaine avec une émotion fraternelle. Nous aurions préféré le titre du *Biographe* à celui du *Pamphlétaire*, car Henri Lordais est tout ce qu'on voudra, excepté un pamphlétaire; il n'en a ni le tempérament, ni l'audace, ni la conviction; c'est un malheureux qui consent à un méchant métier pendant quelque temps, et à qui ce métier pèse. Ainsi rétréci, le personnage principal ne pouvait s'agiter dans un trop grand cadre, et à ce pamphlétaire par accident nous avons perdu un tableau complet des mœurs littéraires, tableau que M. André Thomas est homme à nous rendre un jour ou l'autre.

M. Lafontaine a joué avec sa supériorité accoutumée le rôle de Henri Lordais.

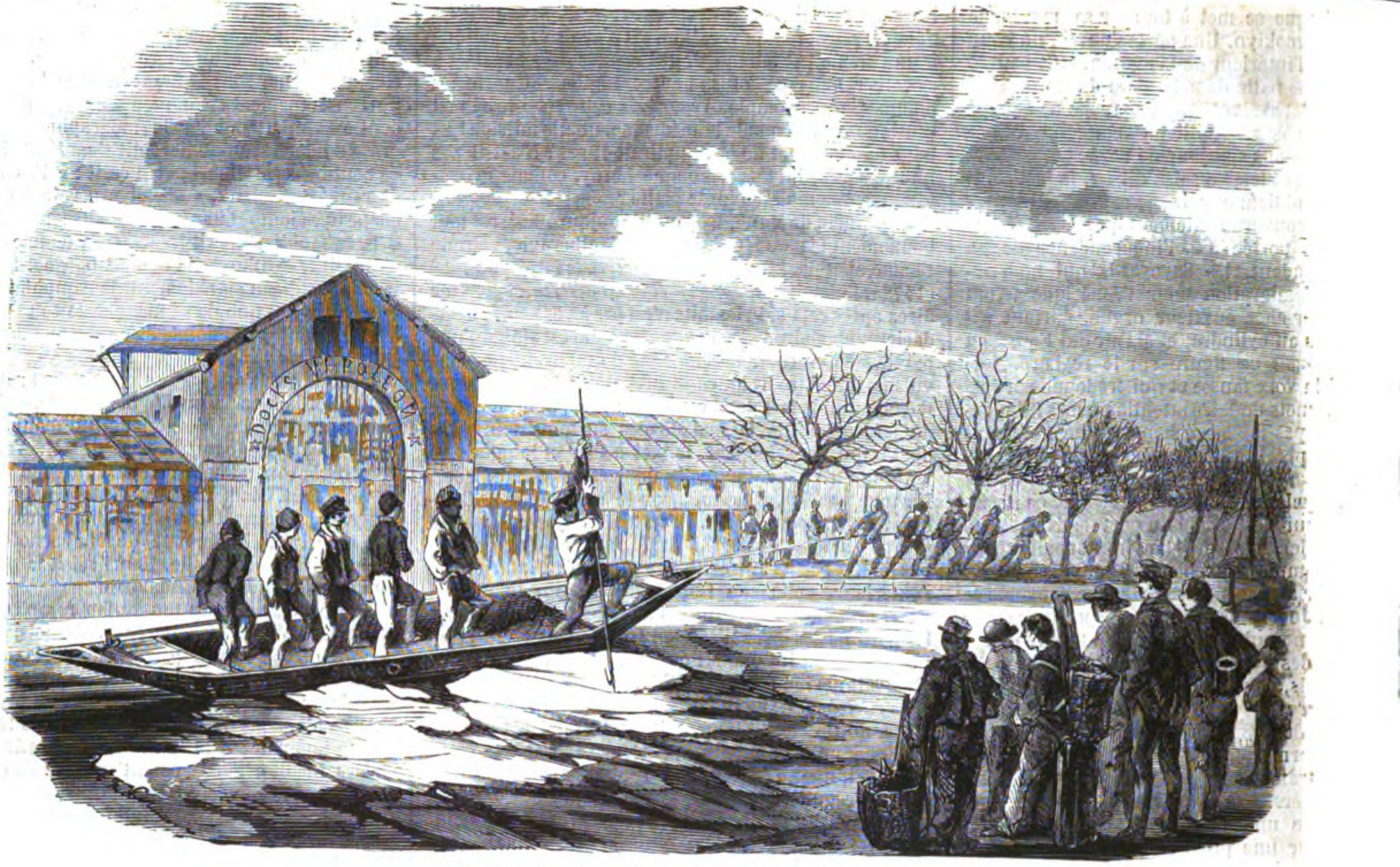
La grippe, qui nous étreint aussi cruellement que possible, et qui nous a valu, à la première représentation du *Pamphlétaire*, les *Silence!* et les *A la porte!* les plus énergiques du parterre, ne nous a pas permis d'assister au *Retour du mari*, de M. Mario Uchard, non plus qu'aux diverses parodies du *Fils naturel*. C'est un arriéré que nous comblerons dans le prochain numéro.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Linda di Chamouni*, opéra de Donizetti — FOLIES-NOUVELLES : *Le Bon Nègre*, opérette de M. René Lordereau, musique de M. Alfred Musard.

C'est un triste événement musical que la triste reprise d'un triste opéra; il y a là, pour qui a jamais assisté à une répétition de théâtre, quelque chose de navrant, de pénible à penser, quand on compare la pauvreté du résultat et l'énormité du travail. Car, croyez-le bien, il en coûte autant pour monter *Linda* ou toute autre erreur musicale, que pour mettre sur pied un chef d'œuvre quelconque; que dis-je? l'activité dépensée pour ce caprice est peut-être triple. Il faut aller chercher au fond du magasin de décors, des paysages étranges, au ciel verdi par le temps, aux horizons effacés, des salons complétement démodés; si les accessoires ne manquent pas dans la collection, c'est heureux, mais il faut les aller décrocher dans le coin du magasin le moins accessible, là où de paisibles araignées tissent leur toile en famille. Quant aux parties d'orchestre, c'est de la chance de ne pas les trouver piétinées, déchirées, rongées par ces animaux que vous savez, et dont la dent indiscrète et gourmande ne respecte que les chiffons sans usage pour se délecter des papiers de quelque utilité; alors il faut réparer le dégât, remettre au net la partie de flûte ou de contrebasse, en apposant sur ses blessures de vrais cataplasmes de colle et de papier neuf. Ce n'est pas tout encore : les chanteurs ont oublié paroles et musique de leurs rôles, les chœurs ne savent plus quand faire leurs rentrées, et l'orchestre a perdu tout souvenir de l'ouverture; auquel cas il faut tout étudier à nouveau,

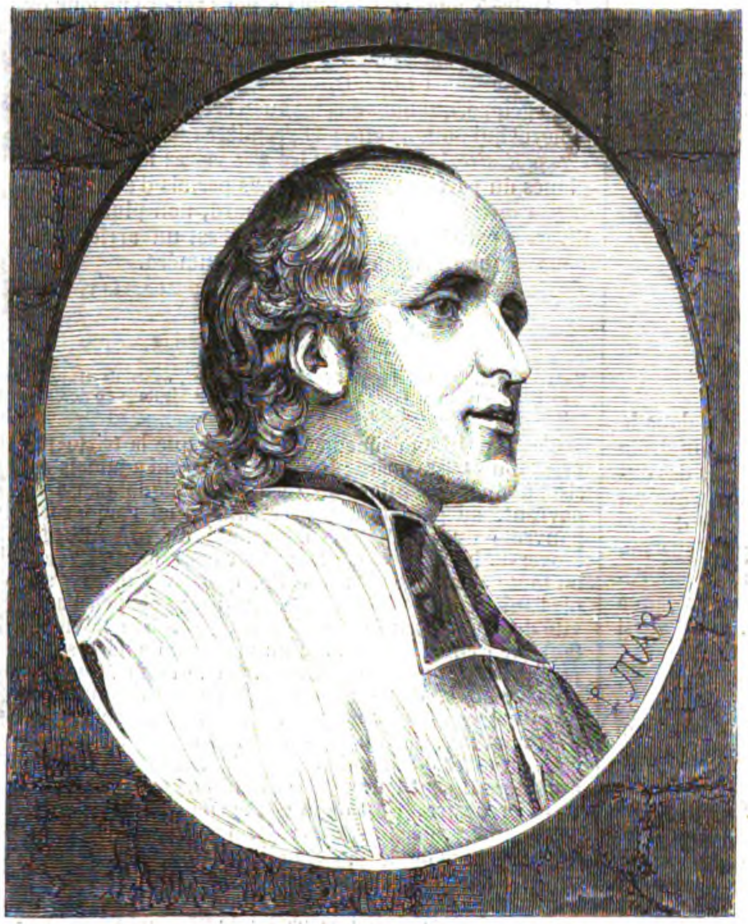


Barque brise-glace sur le canal de la Villette.

avec le même soin que s'il s'agissait d'une œuvre inconnue et vierge de toute exécution.

Eh bien! après tant d'efforts et d'agitations (cela est pénible pour une direction bien intentionnée), il peut arriver, comme samedi, que le public bâille au premier acte, qu'au second il commence à déserter ses stalles, et qu'au troisième les marchands de contremarques se demandent comment ils déjeuneront le lendemain.

Il eût été plus fructueux pour M. Calzado de reprendre, par exemple, l'*Elisire d'amore*, une œuvre plaisante par ses saillies joyeuses, par la belle humeur qui y règne en partage avec la peinture exquise de sentiments vrais et franchement exprimés. Cet ouvrage, heureux et frappé au bon coin, n'a rien de commun avec cette terne, et languissante partition de



Le R. P. Delacroix de Ravignan.

Linda que Donizetti, mal inspiré cette fois-là, écrivit sur le drame de *la Grâce de Dieu*, une lamentable histoire de Savoyards, célèbre par delà la porte Saint-Denis et que je ne vous raconterai assurément pas.

Nous n'avions pas revu *Linda* depuis Mlle Sophie Cruvelhi. Si nous avons bonne mémoire, ce rôle fut (aux Italiens) une des dernières incarnations de la cantatrice la plus discutée de ces derniers temps et qui, en somme, est toujours restée pour nous un talent hors ligne. Il y avait dans son jeu comme dans son chant quelque chose d'un peu sauvage, mais d'essentiellement dramatique; c'était l'accentuation poussée aussi loin que possible, mais maintenue et dirigée par une intelligence très-grande de la scène. Ce qu'on a pris chez elle pour de l'exagération n'était que de l'exaltation; c'était ce feu qui ne brûle qu'au cœur des vrais artistes. Je vous assure qu'elle était belle à voir au quatrième acte des *Huguenots*, et Mme Donatelli, qui a hérité de son rôle de *Linda*, pourra en tenir la place, mais ne la remplacera jamais.

Le *Bon Nègre*, que l'on montre depuis quelques soirs aux Folies-Nouvelles, n'est pas plus nègre que vous et moi (peut-être?); seulement, il en a pris la couleur dans un pot à cirage, et s'en est peint le visage. Ce stratagème lui donne accès près d'une Rosine que surveille un Bartholo dont l'ambition est d'avoir un esclave noir, comme une marquise d'il y a cent ans. Ce n'est pas tout, Bartholo est un maniaque industriel; la chimère qu'il caresse est une « descente de lit électrique!... » Jugez du bonhomme. C'est M. Lordereau, l'auteur du *Laquais d'Artur*, une fantaisie fort spirituelle, jouée, il y a quelques années à l'Odéon, qui a écrit cette petite bouffonnerie négrillonne. M. Lordereau a peut-être l'esprit trop fin et pas assez *farceur* pour assaisonner de son véritable sel une opérette des Folies-Nouvelles; mais, après tout, il ne faut pas se plaindre de ce que la mariée est trop belle; que l'esprit soit donc toujours le bienvenu!

Quant à M. Musard, l'auteur de la musique, il a dû trouver qu'il était bien difficile d'avoir de bonnes inspirations scéniques avec le perpétuel bourdonnement du quadrille, dont le souvenir tapageur doit le poursuivre comme un cauchemar. Ah! qu'il n'est guère aisé de travailler pour l'oreille quand on a si longtemps travaillé pour les jambes, quand on a si longtemps fait sortir des entrailles de l'orchestre des cris, des ritournelles assez bruyamment entraînants pour fatiguer les Chicards et les Brididis.

ALBERT DE LASALLE.

BARQUE BRISE-GLACE SUR LE CANAL DE LA VILLETTE.

Tout n'est pas merveilleux mécanisme dans notre siècle de progrès. Notre industrie a parfois des procédés qui rappellent les pratiques naïves des sociétés dans leur enfance; et qui, par le contraste het qu'ils établissent avec ces prodigieuses machin ces monstres de fer aux entrailles de feu sur lesque l'homme se décharge si heureusement de son labe n'en excitent qu'un plus vif intérêt, surtout quand ont pour justification leur efficacité. De ce nombre le moyen si simple employé chaque jour pour rom les glaces sur les canaux de Saint-Martin et de la lette; ce bris s'opère au moyen d'une barque halée quelques hommes placés sur la berge, et mainte dans la direction qu'elle doit parcourir par un d'équipe armé d'une gaffe, pendant que les autres notiers qui la montent lui impriment un violent ro sous le mouvement duquel la glace se fend et se déta par morceaux. Telle est cette opération d'une sim cité presque naïve, dont le succès dépasse encor simplicité.

MAXIME VAUVERT.

RÉBUS.

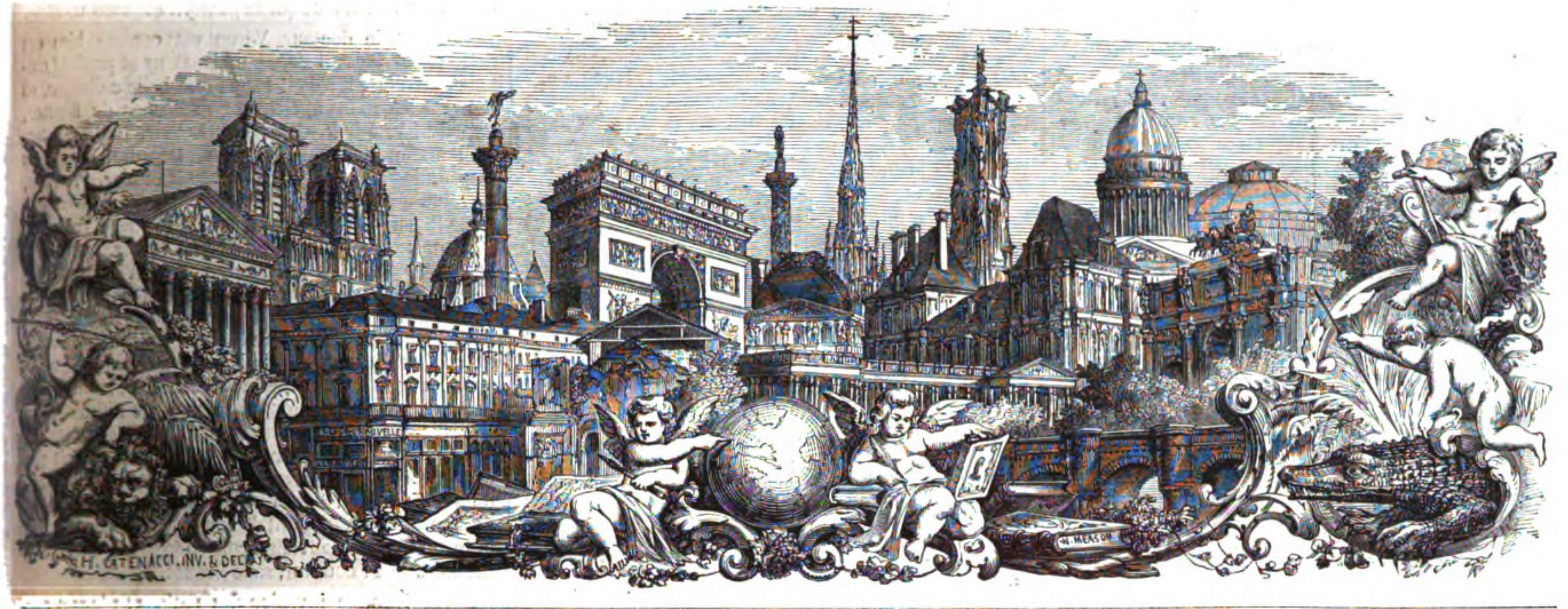
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Si la prodigalité est tolérée, l'avarice ne l'est p

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue B

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
Paris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 48.
13 Mars 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Présentation de la légation persane au prince Mirza dans les salons de l'hôtel Laffite, avant l'inhumation du prince Bahadore.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il y a dans le monde des salons une classe de femmes prises en grippe et en défiance extrême par d'autres, douées d'initiative et de goût : on les appelle les *voleuses de toilette!*

On ne saurait exprimer la colère qu'elles excitent chez celles qu'elles dépouillent, et l'indignation de ces dernières, lorsqu'après une toilette dont la forme, les couleurs, le choix ont réussi, elles se trouvent brusquement en face de ces pirates en crinoline! Au fait, ne plaisantons pas; c'est navrant, irritant, exaspérant. Quoi! cette coiffure longtemps méditée, puis exécutée après mainte conférence avec telle faiseuse en vogue, vous l'arborez pour votre gloire, on la remarque, on vous félicite : Comme c'est nouveau! comme c'est à votre air!... Et voilà que deux jours après, le ruban, le velours, la fleur, la plume, les brimborions dorés... tout est contrefait par cette sotte ou ce laideron, incapable d'inventer même la poudre... de riz! Ainsi de la coupe du corsage, ainsi de cette forme de jupe, de cette couleur d'accessoires, de cet agencement de nuances, dentelles ici, nœuds par là, ces mille riens qui sont tout, ce tout qui est l'ardente préoccupation des femmes, cette toilette qu'elles font pour se désespérer entre elles... n'espérant plus que les hommes leur tiennent compte du génie spécial déployé avec tant d'étoffes!

On a vu des femmes si furieuses d'être ainsi dévalisées par des imitatrices — sans façon, dirais-je, s'il ne s'agissait de robes, — qu'elles les ont traitées avec dédain, insolence, même en les recevant chez elles, dans leur bal. Vous verrez qu'il faudra se faire photographier dans sa toilette cherchée, combinée, trouvée, et déposer la preuve, comme celle d'une invention industrielle, pour obtenir un brevet conservateur des droits de la femme, S. G. D. G.

~~~ En outre des voleuses de toilettes, il y a aussi les voleuses d'amis, de connaissances...

Nul n'ignore combien une maîtresse de maison aime à avoir dans son salon des femmes qui, en outre de leur distinction personnelle de rang, d'esprit, de fortune, ont de la jeunesse, de la beauté, de belles robes et des diamants! Avoir une douzaine de personnes ainsi cataloguées, c'est la base d'un salon pour l'œil, avant toute oreille... et l'on sait quels sacrifices la société actuelle fait pour l'apparence, le coup d'œil, la mise en scène! Je sais une femme de finance, qui a très-grand air, une beauté survivant à sa première jeunesse, des diamants au boisseau, qui s'en saupoudre, et qui fait un tel effet là où elle paraît, ou plutôt où elle éclate, que bien des maîtresses de maison la payeraient cent écus par soirée, — prix supérieur à celui qu'on donne à Brasseur, du Palais-Royal, ou aux frères Lyonnet de partout, — s'il était possible de se la procurer au tarif! La présence de cette belle personne dans un salon rappelle ce mot du duc de Noailles (actuel), dans son livre sur Mme de Maintenon, où, parlant de la Montespan, il dit :

« Elle éclairait les lieux où elle paraissait! »

Cette quadragénaire beauté fait ainsi : taille, port, allure, air de tête, épaules, cheveux, yeux, diamants, dents, perles, les cheveux qu'elle a, ceux qu'elle porte, son teint naturel ou artificiel, — je ne sais et peu importe! — par l'ensemble et l'éclat, enfin, un tout si imposant et si charmant, qu'il n'est personne dans le salon où cette femme se manifeste, dépassant — telle jadis Junon parmi les déesses — de toute la tête les autres crinolines ou aspasines qui l'entourent, il n'est personne, dis-je, qui ne demande : qui est-elle? Or une maîtresse de maison aime qu'il y ait chez elle de ces sensations-là... quand elle est par elle-même assez belle et assez supérieure pour n'avoir pas la petitesse d'esprit et la coquetterie puérile et sotte de redouter les comparaisons : telles on voit des femmes n'inviter chez elles que les laides, les sottes ou les mal fagotées!

Revenons à nos voleuses d'amis et de connaissances. On les cite dans quelques salons de la Chaussée d'Antin et du faubourg Saint-Honoré, et on commence à les mettre à l'index. La liste s'en dresse, et il est question de ne plus les inviter nulle part, afin de couper court à leur raccolage. Leur procédé est du reste fort simple : elles ont une glu grossière où elles prennent les brillants oiseaux par les pattes : l'amour-propre. Dès qu'elles ont lorgné une femme... que dis-je? une toilette qu'elles convoitent pour leur salon aux abois, elles commencent par recueillir sur la personne le plus d'informations possible, puis elles tracent autour de leur proie des lignes circonvallatrices et obsidionales. Elles guettent le moment de s'asseoir à côté de la victime, et une fois la place conquise, elles commencent les tentatives de séduction. Le moyen le plus sûr, c'est l'éloge de la toilette... Un mot des cheveux, du teint (bon teint ou non!) des bijoux. Elles parlent ensuite des enfants de la dame, et c'est une corde qui vibre toujours... après la toilette. Puis la dame ainsi bien disposée, elles font un embranchement sur elles-mêmes, insinuent la position de leur mari, nomment leurs amis, les gens qu'elles reçoivent, — tel général, tel député, tel grand artiste ou écrivain célèbre... — elles font enfin, plus ou moins adroitement, l'éloge du cadre ou du passe-partout dans lequel elles désirent placer leur recrue... Quand la proie leur paraît ainsi bien fascinée, par un habile retour sur les diamants, la robe, la nuance des cheveux de celle-ci, elles fondent tout à coup et brusquement sur elle, comme à l'abordage, par une invitation à bout portant qui traverse de part en part celle qui n'était pas suffisamment sur ses gardes... Un demi-consentement répond à cette captation, à cette capture... et l'Uscoque sociale se lève rayonnante pour recommencer plus loin! Le lendemain, l'affaire est régularisée par l'envoi d'une invitation imprimée qui fixe le jour de la réunion des captifs. La dame aux diamants n'ose point annuler les faits de la veille; elle répond par sa carte... Le tour est fait!

Puis le fameux soir arrive. La personne chez laquelle la manœuvre a eu lieu entre et tombe dans le plus grand étonnement en voyant là trois ou quatre belles dames de son salon, happées, pipées, engluées elle ne sait comment! Elle se montre froide... contenue, cherche des explications auprès des transfuges, les entend ou les devine, et s'en va furieuse. Tel est le monde.

Or, pendant que ces passions agitent les femmes, les maris vont à la Bourse, au cercle ou fument beaucoup trop de cigares.

~~~ Il y avait, l'an dernier, à Paris, une jeune et charmante Américaine, visitant le continent, accompagnée d'un oncle et d'une tante du meilleur air. On les reçut partout, et partout la jeune personne eut le succès sans fracas qui est dû à une bonne éducation préparée par de charmants dons naturels, et plus tard complétée par une délicate beauté. Elle dut repartir... on la regretta beaucoup.

Et voilà que récemment, pour remercier toutes ces familles, tous ces amis qui lui ont fait de bon cœur l'hospitalité française, elle a chargé un voyageur d'apporter et de distribuer à chacun un cadeau, un souvenir, un témoignage de sa reconnaissance. On se croyait oublié... cette charmante jeune fille pensait à tous, et aujourd'hui chacun se montre, tout fier et tout charmé, l'objet venu de cette mémoire aimable, qui, l'Océan traversé, les mois écoulés, n'est pas affaiblie à l'endroit du cœur! Les choix mêmes ont parfois une originalité qui ressort bien de cette liberté des mœurs américaines qu'on cherche parfois à ridiculiser chez nous, mais qui fait là-bas les bonnes mères de famille. Des hommes ont reçu des cigares exquis... des ménagères ont eu des *denrées*... chacun, chacune a été traitée selon sa fortune, ses goûts, son travers, sa fantaisie;... tous sont étonnés, enchantés et reconnaissants de l'intention et de l'attention.

~~~ Lundi dernier, dans un dîner d'étiquette, on place un jeune auditeur au conseil d'Etat à côté d'une vieille dame excessivement sourde, et tante douairière d'une jeune fille à marier.

— Parlez-lui comme si vous ne la supposiez pas sourde! — dit-on au candidat — cela la flattera... elle sera enchantée de vous!

En effet, pendant tout le dîner, le jeune homme, se penchant vers la vieille dame, eut l'air de lui tenir les discours les plus charmants du monde... sans faire autre chose que de remuer les lèvres, et ne prononçant pas un mot...

— Il est charmant! — dit la dame en se levant de table ; — il a énormément d'esprit... ma nièce serait très-heureuse avec lui!

On pense que ce dîner aura singulièrement avancé le mariage... si toutefois la tante n'est pas abonnée au *Monde illustré*.

Quelque chose du même genre arriva, il y a quelques années, à M. Buloz, commissaire-royal près le Théâtre-Français, au moment de la visite du jour de l'an au ministre de l'intérieur, M. le comte Duchâtel. Son Excellence parlait peu, rebelle qu'était son grand esprit à toutes ces banalités de circonstance. Tous les fonctionnaires relevant du ministère défilaient. M. Buloz, suivi des sociétaires, entre dans le salon, et l'huissier annonce :

— Messieurs de la Comédie française!

La colonne s'avance, son corrégidor en tête. Arrivé devant le ministre, il s'arrête. M. Duchâtel fait un geste courtois; M. Buloz croit qu'il a parlé... et, tout préoccupé de l'année, dont les recettes avaient été mauvaises, pensant que Son Excellence fait quelque allusion à la situation financière, le commissaire-royal s'écrie :

— Mais... pas trop, monsieur le ministre!

Vous jugez quel éclat de rire général, dont le comte Duchâtel lui-même a donné l'exemple. M. Buloz, aussi étonné que sourd, regarde tout le monde, ne comprenant rien à ce qui se passe... et passe lui-même.

~~~ M. le docteur Véron est comme bien des hommes arrivés : il s'ennuie. Amateur et profond connaisseur d'art, il s'était formé une belle collection, où figurent les noms anciens et modernes de Boucher, Chardin, Van-Dyk, Canaletto, Latour, Nattier, Pater, N. Poussin, Reynolds, Teniers, Decamp, Diaz, Jules Dupré, Eug. Lami, Marilhat, Meissonnier, Prud'hon, Th. Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, etc.

Le joyau de cette collection est le chef-d'œuvre de Decamp : *Joseph vendu par ses frères*, magnifique toile que le célèbre docteur acheta à la vente de Mme la duchesse d'Orléans, où elle fut vivement disputée par les plus fins et les plus opulents connaisseurs.

La collection de M. Véron, qui touche à tous les genres, renferme aussi de beaux bustes de Houdon, des figurines en marbre de Falconnet, et beaucoup de bronzes, de porcelaines anciennes, de bijoux, de tabatières, de vieille orfévrerie, etc.

L'idée de renouveler tout cela est un attrait pour cette intelligente oisiveté, et, à la veille de changer de logement, M. Véron veut remplacer tout ce qui l'entoure, se promettant de nouvelles jouissances dans la formation de nouvelles collections. La vente commencera le 17 courant, salle Drouot.

~~~ Étrange invasion des nations, piquant contraste des temps! On voyait, ces jours-ci, défiler à la suite dans les journaux, cinq articles, siamois, indien, persan, chinois, etc. Le premier racontait l'arrivée de cette ambassade, cette fois fort réelle, qui fut un peu apocryphe sous Louis XIV, et constatait que les costumes n'ont pas varié depuis des siècles chez les Siamois; — le second est une lettre de l'agent accrédité du roi d'Oude (il est mort, vive le roi!), qui explique comment, entre ces deux tombeaux indiens ouverts à Paris, l'héritier de ce trône chancelant ne peut songer à des audiences impériales sans violer les usages funèbres de l'Hindostan; — le troisième article raconte que Ferrouk-Khan, achevant ses excursions européennes, va revenir prendre congé de Paris, et préparer la permanence d'une ambassade; — le quatrième annonce que le mandarin Li-Kan-Ley arrive en Portugal et va faire route pour Paris, où il arrivera avec des trésors pour se plonger dans notre civilisation... Le cinquième enfin raconte l'arrivée, hôtel du Louvre, du fils de l'ex-roi de Lahore!

A propos des Persans qui nous quittent, on nous racontait que plusieurs des officiers à la suite étaient depuis un mois, fort occupés d'achats singuliers et qui amusaient beaucoup, en les intriguant un peu, les hôtes de l'hôtel Lesseps, avenue Montaigne. Ces bonnets d'astrakan allaient partout, et particulièrement dans les passages, recueillant une foule d'objets singuliers, puérils, imprévus, qu'ils faisaient emballer avec soin. C'étaient des lanternes magiques; des stéréoscopes avec vues de Paris; des poupées de chez Giroux, qui prononcent *papa*, *maman*, avec une voix de ventriloque; des tabatières à diable; des kaléidoscopes; des calèches de table que met en rotation un mouvement d'horlogerie; des balles élastiques; des serinettes, que sais-je encore? jusqu'à des souris blanches... tout pour amuser leur Shah, lequel réunit sur sa tête la double hérédité des Turcomans du Grand Mouton Noir et du Petit Mouton Blanc, ce dernier provenant de Khoraçan, et non, comme on pourrait le croire, de Nuremberg.

~~~ Voici une nouvelle et toute nouvelle histoire de timbres-poste. Il se trouve à Paris une Anglaise auprès de laquelle se trouve une jeune personne, qui se trouve sans dot. Sans doute, elle n'est pas la seule qui soit sans dot; mais elle est peut-être la seule qui se trouve auprès d'une vieille Anglaise originale. Or, c'est cette originalité de cette Anglaise qui sauve cette jeune fille de cette absence de dot. Voici l'histoire :

— Ernestine! — lui dit-elle un matin, — je vous donnerai 50,000 francs pour vous marier... mais à une condition : c'est que, pour le 1er mars prochain (1858), vous réunirez 50,000 timbres-poste ayant servi...

Que voulez-vous, c'est une idée anglaise! Cela s'appelle de l'originalité, de l'excentricité. Un Anglais ne fait jamais rien comme un autre... qui n'est pas Anglais. L'Anglais fait souvent très-mal même le bien. Vous rappelez-vous celui qui, l'an passé, après boire, lançait par la fenêtre de la Maison d'Or, aux Auvergnats amassés sur l'asphalte, des pièces de cinq francs qu'il faisait frire dans le beurre, jouissant avec délices des grimaces des pauvres ramassant ses brûlantes charités?...
~~~

Donc, la jeune personne ci-dessus indiquée parla à ses amis, — et ceux-ci aux leurs, et ces derniers à d'autres, — de la singulière clause de dotation imposée par sa protectrice. Qu'on se le dise! Un an s'est écoulé le 28 février dernier, et les 50,000 timbres-poste maculés ayant été réunis par les soins de bien des gens peut-être plus charitables que l'opulente insulaire, le tout a été remis à un peintre d'histoire, architecte habile, dont la demeure historiée de peintures émaillées est la curiosité de la cité Malherbe, au haut de la rue des Martyrs. A l'heure qu'il est, la demoiselle a échangé les 50,000 timbres-poste contre les 50,000 francs. Elle est donc bonne à marier, prête à l'être. Qu'on se le dise encore!

— Quant à moi, — disait hier une jeune personne plus dotée par la figure et l'esprit que par le système monétaire, — s'il m'arrivait pareille chose d'une dot aussi conditionnelle, j'aurais mes 50,000, et même 100 ou 200,000 timbres-postes maculés en moins de huit jours!

— Comment ça? — dit quelqu'un.

La jeune fille ne répliqua rien...

Mais nous avons deviné son secret; le voici, livré *franco* :

50,000 timbres-poste à 10 centimes font 5,000 fr. Cette masse payée de cette somme, on les colle sur autant d'enveloppes qu'on imposte. Il ne faudrait même que vingt-quatre heures pour recevoir personnellement toute la cargaison! Voyez-vous tout le personnel de l'administration ahuri à vous apporter vos 50,000 lettres, et n'y suffisant pas! Quelle queue de facteurs! quelles charretées de lettres! En vingt-quatre heures, la dot réduite à 45,000 francs serait gagnée. N'est-ce pas là votre secret, mademoiselle?

~~~ Un notaire nous raconte une bizarre histoire de cas de conscience :

Un étranger habitait Paris depuis trente ans, vivant avec sa famille dans une assez grande aisance, un train d'une quarantaine de mille francs par an. Une des vives jouissances de sa vie consistait en une galerie de quatre-vingt-six tableaux de maîtres hollandais et flamands, et en une belle collection céramique contenant des pièces devenues des plus rares, des plus curieuses. On estimait la galerie et la collection environ 500,000 francs.

Sa famille lui trouvait parfois des accès de tristesse profonde... de noire mélancolie... Mais, comme il se plaignait depuis longtemps d'une maladie du foie, on attribuait à la cause physique l'effet moral, et on ne s'inquiétait que dans la limite voulue.

Mais nous parlons de famille... et il faut tout expliquer. Le côté gauche en était. La femme se trouvait une ancienne actrice qu'il avait regardée, puis gardée. Il y avait trois enfants échelonnés de huit à vingt ans. Cette pseudo-famille n'avait point d'avenir certain avec le monsieur. Elle tremblait pour la santé du père... et pour son propre pain. Il tombe malade, appelle un notaire, — un prêtre — et meurt le septième jour.

Alors on ouvre le testament... Capitaux, rentes, tableaux, céramique, tout est légué aux pauvres de la ville de...

Étonnement général, n'est-ce pas? Pourquoi ce legs, cette bizarrerie?

Voici l'explication donnée à un notaire de Paris par un de ses clients étrangers, compatriote du mort :

Ce mort avait, de son vivant, dépouillé un ami dont il était le mandataire. Profitant du désordre des lois, dans son pays, il y avait gardé ce qui lui avait été confié. Le dépossédé en était mort subitement dans un accès de colère qui lui avait rompu un vaisseau du cœur.

Notre monsieur avait donc joui toute sa vie du fruit de sa rapine; se promettant, par pénitence et con-[illegible] une vertu posthume...

Drôle de morale, n'est-ce pas? Ah! si l'on pouvait écrire l'histoire publique et secrète de la morale au dix-neuvième siècle, on rirait bien! on s'attristerait encore plus.

On verrait bien des austères, des scrupuleux, des [illegible] tomber lâchement à genoux devant ceux qu'ils [illegible]aient impudemment, avant d'apprendre qu'on avait de quoi les démasquer et les flétrir!

Quelle autre et plus vive comédie à écrire sous ce titre : *les Faux Honnêtes Gens!*

Donc, voilà un vieux drôle qui, ayant joui toute sa vie du fruit de son crime, se repend... juste au moment où il faut se séparer de ses jouissances, et qui, par une restitution qui ne profite point au dépossédé ni à ses ayant droit, plonge dans la misère la pauvre femme qui s'est, pendant vingt-cinq ans, vouée à son existence égoïste et criminelle, et jette dans tous les hasards de la misère les trois enfants qu'il en a frauduleusement obtenus... Ne serait-il pas juste de les comprendre tous quatre parmi *ces pauvres* en faveur desquels le mort a testé?

~~~ Voici ce qui est arrivé à notre connaissance personnelle des faits et gestes mondains de la semaine :

Comédie de salon chez Mme la marquise d'Aoust, affluence de monde appartenant au plus pur faubourg Saint-Germain. Ce noble contenu étant peu en rapport avec l'élégant contenant, ce fut un peu de confusion d'abord; mais peu à peu les crinolines ont fini par rentrer en elles-mêmes et le tout s'est casé, bien qu'il arrivât du monde jusque passé onze heures! les élégantes voulant produire leur effet, en foudroyant la masse de leur entrée diamantée.

L'opérette, *les Deux Billets*, écrite sur le canevas, un peu trop naïf, du capitaine de dragons, chevalier de Florian (il n'y a plus de pareil nom... surtout chez les dragons!), renferme quelques agréables morceaux de M. Ch. Poisot. Faible exécution, au *Scapin* près. *La Carte à payer*, jouée ensuite, a mieux réussi à MM. Panel et Malezieux, qui ont ajouté de leur esprit moderne à l'esprit déjà ancien de MM. Carmouche et Brazier. La marquise d'Aoust vient de faire, en Belgique, un riche héritage; ses amis, qui sont très-nombreux, espèrent qu'à l'avenir la noble *impressaria* les recevra dans des salons plus spacieux, où les crinolines opprimées, comprimées, puissent se dilater plus à l'aise.

Le général comte de Lariboisière, sénateur, a repris ses samedis dans ce bel hôtel de la rue de Bondy, qui a son histoire. On sait comment, par un premier veuvage, M. de Lariboisière se trouva, comme exécuteur testamentaire de sa femme, chargé de la construction du grand hôpital qui porte son nom. Il avait épousé, il y a quelques années, une charmante personne, Mlle de Rochegude, qu'il a également perdue. Un fils reste de ce dernier mariage; ce sera un des grands partis de France.

Mardi, triple bal pour la même paire de gants paille, heureuse de se réformer elle-même vers minuit pour faire place à une de ses pareilles plus fraîche, et faisant son entrée dans le monde rue Saint-Lazare, chez un autre sénateur, M. de Ladoucette. Foule mi-partie officielle et faubourg Saint-Germanesque.

Deux heures auparavant, le bal était déjà sur pied dans le brillant hôtel de M. Leb..., rue de l'Oratoire du Roule, et, après un dîner de vingt couverts, trois cents personnes admiraient la serre toute tapissée de camélias-espaliers couverts de fleurs aussi panachées que les glaces du buffet : groseille et crême. Les hauts barons de la finance étaient là promenant leurs plaques... lesquelles ont fait dire ce mot à quelqu'un que je sais bien.

— Quelle est cette plaque d'émail et de marcassite que porte ce banquier célèbre? — demandait-on.

— C'est une plaque... d'emprunt! — répondit l'autre, qui n'en pensait assurément que la moitié.

La fête était fort belle, et on achèterait un État allemand ou italien du total des millions représentés là. Beaucoup de jolies femmes, des diplomates, des fonctionnaires, etc.

La seconde halte, entre ce bal de l'Oratoire et celui Saint-Lazare, était avenue Matignon, chez Mme de C....... Ici, nous étions en pleine Amérique; et la plus brillante jeunesse de l'émigration continentale s'en donnait à cœur-joie au sein d'une hospitalité déjà réputée à Paris. On montrait des demoiselles qu'on trouverait peut-être plus charmantes, encore si on ne les savait pas si riches.

— Voyez celle-ci! — disait un élégant Brésilien, — elle a de fort beaux yeux, n'est-ce pas? Eh bien, les yeux de sa cassette sont encore plus beaux... on lui accorde deux millions!

— Un million sur chaque œil!... est-ce payable à vue?

L'ambassadeur d'Espagne, duc de Rivas, représentait presque seul le corps diplomatique, dans ce bal plus spécialement donné à la jeunesse *dolarienne*.

Enfin, jeudi, jour de la mi-carême, et, par conséquent trop tard pour qu'on puisse en parler ici, bals parés, masqués, travestis ou autres, chez Mmes A., B., C., D., E., F., etc.

~~~ On s'amuse dans toute une société bornée au Nord et au Sud par la rue de la Pépinière et le faubourg Saint-Honoré, et à l'Est et à l'Ouest par les rues de l'Arcade et Miromesnil, d'une entrevue des plus piquantes et peut-être aussi des plus scabreuses, qui doit avoir lieu vers Pâques, entre... Mais voici les préliminaires du fait; il importe d'en faire la préface d'un roman qu'on espère voir bientôt transformé en histoire.

Il y a, dans une des rues le plus aristocratiquement habitées du périmètre énoncé, un hôtel tout moderne, au premier étage duquel demeure une veuve de vingt-cinq ans, bien plus jolie que n'a rigoureusement besoin de l'être une veuve de cet âge, et de deux fois ce chiffre en belles rentes. Elle est même si charmante, cette veuve, et à première vue, que cet hiver elle a fait éclater un mot... un jeu de mots... disons même tout, « un calembour », sur les lèvres sévères d'un haut magistrat, peu coutumier du fait, comme on le comprendrait bien, si j'écrivais son nom! Ce n'est pas pourtant que le calembour soit absolument exilé de la robe noire ou rouge, car un célèbre légiste ne s'en gêna nullement pour faire celui-ci, après et avant bien d'autres! Il avait plaidé pour la maison Firmin-Didot. On lui envoie, comme de plus délicats honoraires, toute la précieuse collection des *Classiques latins* et le *Thesaurus Græcæ linguæ*, dont le fonds appartient, depuis trois siècles, à Henri Estienne. L'avocat déçu s'écrie :

— Aujourd'hui, on ne paye plus en livres... on paye en francs!

Revenons au dernier calembour, un calembour que, vu son origine, il faut appeler magistral.

— Quelle charmante femme! — s'écrie quelqu'un à marier, dans un dîner où rayonnait la dame; — et les beaux diamants! Est-elle riche?

— Elle a cinquante mille francs de rentes... en terre!

— Diable!... mais elle a l'air seule ici... Où est donc son mari?

— Le mari?... il est comme les rentes! — répondit le magistrat.

Le monsieur n'en fut pas plus avancé. L'opulente et belle veuve ne pouvait écouter des vœux prononcés de vive voix.

Car c'est même là l'objet de l'indiscrétion que commettent ces lignes : elle aime... elle est aimée!

N'allez point vous récrier. Vingt personnes dans la sphère désignée vous garantiront le fait : elle aime... un homme qu'elle ne connaît pas, et, — ceci est le complément de l'extravagance, — elle en est ardemment aimée, sans en avoir été jamais vue! Expliquons cette énormité.

La comtesse de R..., la plus intime amie de la veuve, a un frère secrétaire de légation fort loin de Paris. Le diplomate, connu de tout un groupe de femmes très-aimables et très-distinguées, en est estimé et aimé comme il le mérite du reste, car c'est un homme d'esprit et de cœur, et un charmant cavalier, pour ajouter la forme au fond. Toutes se sont dit, en voyant Mme de V... devenue veuve : « Comme elle conviendrait à Armand! Comme Armand lui conviendrait!... Ah! ils étaient faits l'un pour l'autre! »

Et là-dessus les voilà qui peu à peu montent la tête de la veuve, laquelle les laisse faire, et, depuis un an, ces femmes entre elles ne parlent que de cela. La sœur en écrit au frère : « Cher Armand... nous t'avons trouvé, nous nous efforçons de te conserver et de te préserver une veuve, qui, que, dont... etc., etc. » Vous devinez tout ce qu'on peut faire défiler de phrases sur ce ton! Si bien que, de son côté, là-bas, dans son exil diplomatique, le jeune homme s'est monté la tête, bercé le cœur, et qu'il attend fiévreusement le congé qu'a promis le ministre pour la fin du mois courant... Ah! le pauvre garçon ne trouve pas qu'il courre, ce mois... il trouve qu'il traîne et déplorablement; et Pâques qui n'éclatera pour lui que le 4 avril!

Bref, ils sont tous deux curieux jusqu'à la souffrance, montés jusqu'à l'exaltation, épris jusqu'à la folie. La veuve ne sort plus, ne voit plus que celles qui lui parlent de Lui... et Lui, là-bas, ne veut lire que les lettres qui l'entretiennent d'Elle! Depuis deux mois déjà, on a étudié, combiné, formé et abandonné vingt plans de première entrevue... Des portraits allaient même être échangés au premier de l'an, lorsque le seul cerveau raisonnable de toute la bande, celui d'une tante à succession, a déclaré l'échange hautement imprudent.

— Des photographies!... malheureux! Alors tout est perdu!

Donc, c'est l'inconnu qui subsiste encore. Voici, pour finir, ce qui a été définitivement arrêté, du consentement même des deux formidablement intéressés.

Armand arrivera dans les premiers jours d'avril. Mme de V... ira trois soirs de suite dans trois salons où il se trouvera. Aucun renseignement ne sera donné... Il faudra qu'ils se trouvent, qu'ils se reconnaissent! Les hommes... ou plutôt les femmes auront achevé leur mission : Dieu fera le reste! Mais comme les femmes ont dit que « ce que femme veut, Dieu le veut », il n'y a point à s'inquiéter. Tout finira bien. Dans tous les cas, l'expérience sera curieuse, attachante... pleine d'émotion. Nous savons plusieurs personnes qui y assisteront avec les précautions infinies qu'il faut. Tout ce que nous saurons, vous le saurez.

ANDRÉ.
~~~

LE PRINCE MIRZA A PARIS.

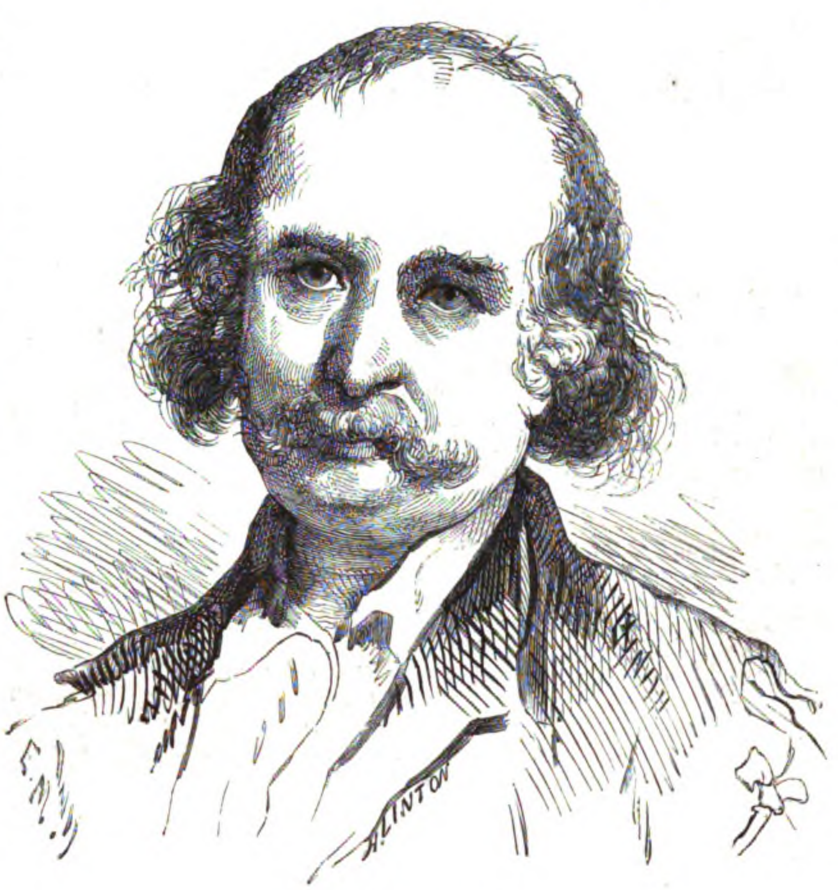
Étrange fatalité que celle qui pèse sur cette royale famille d'Oude, subitement dispersée par le vent du malheur, et remplissant l'Europe et l'Asie de son infortune ! Quelques semaines se sont à peine écoulées depuis que la terre de France, si légère au cercueil des exilés, s'est fermée sur celui de la reine-mère, et voilà qu'une fosse nouvelle s'ouvre près de la sienne et que celui que l'on y dépose est ce fils désolé qui, naguère, suivait en larmes son convoi funèbre ! C'était à son neveu, au prince Mirza à l'accompagner à son tour au lieu de repos.

Mirza-Mohamud-Hamid-Allie est le fils aîné du sultan Vadjid-Ali, interné à Calcutta. A ce titre, il est héritier présomptif de la couronne d'Oude.

C'est un jeune homme de dix-huit ans, d'une constitution faible et d'un visage dont l'expression douce et souffrante inspire un irrésistible intérêt. Il a été entouré, à Paris, de toute la considération et de toutes les sympathies que commandaient son rang et ses malheurs. Les ambassadeurs de Russie et de Perse, ainsi que les premiers fonctionnaires de la chancellerie ottomane à Paris, sont allés lui offrir leurs condoléances.

Notre gravure représente l'instant où lui sont présentés les principaux membres de la légation persanne. Le prince les reçoit dans ces riches vêtements orientaux et le front paré de la tiare de pierreries qui sont les insignes de sa haute position de prince impérial.

MAC VERNOLL.



Jules Sandeau.

JULES SANDEAU.

Jules Sandeau vient d'être appelé à occuper, à l'Institut, le fauteuil de l'abbé Girard. L'Académie ne pouvait faire un choix plus littéraire.

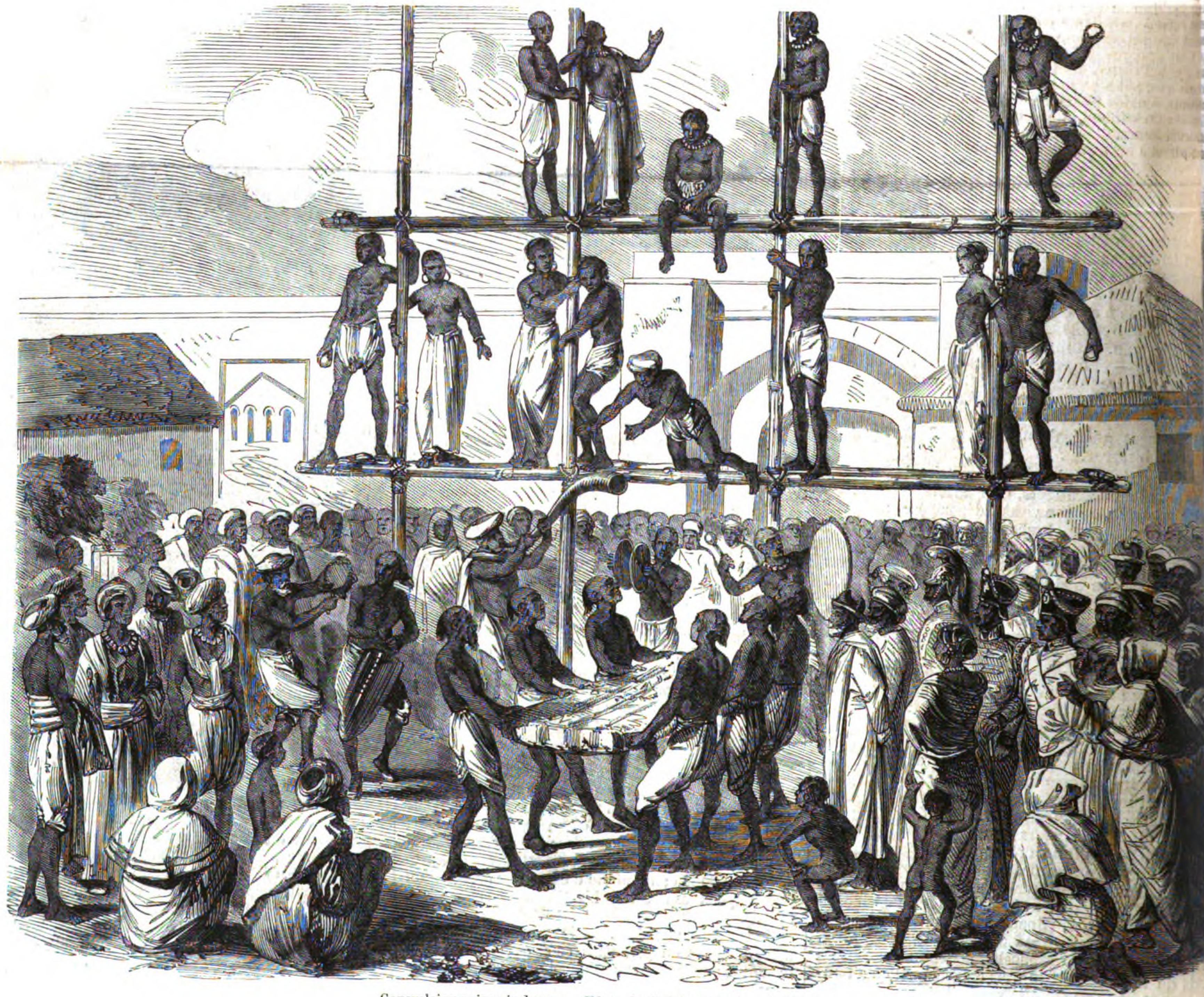
Jules Sandeau est, dans la génération sortie du grand mouvement intellectuel de 1830, un des écrivains à qui son talent et son caractère donnaient les droits les plus incontestables à cet honneur.

C'est un de ces talents modestes qui ont grandi sans fracas, mais qui, par sa franchise, sa pureté, son élégante délicatesse, est arrivé de succès en succès à une réputation incontestée, sans avoir vu s'élever, autour de lui, aucune de ces critiques qui sont la poussière que presque toujours soulèvent les pas sur le grand chemin des lettres.

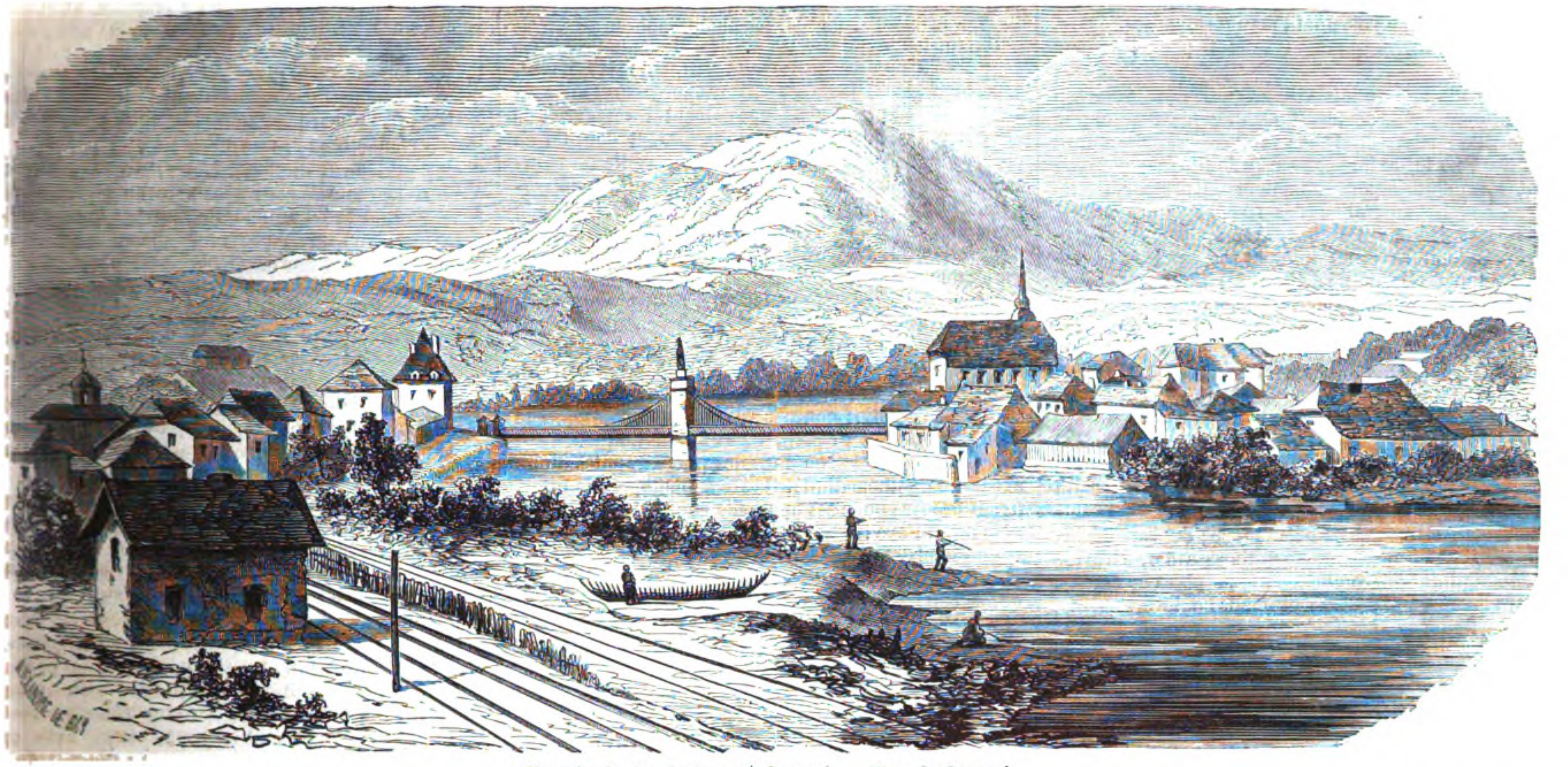
Il eut pourtant un début plein de dangers ; on sait que son premier ouvrage Rose et Blanche, fut fait en collaboration avec un nom dont l'éclat eût pu singulièrement offusquer le sien.

Il n'en fut pas ainsi. Ses œuvres personnelles furent dignes de la plume illustre laquelle la sienne s'était trouvée unie elles lui avaient assuré, comme romancier, le rang le plus honorable dans la littérature contemporaine, avant qu deux comédies remarquables : *Mademoiselle de la Séglière* et *le Gendre* d *M. Poirier*, l'eussent placé au rang d célébrités dramatiques de notre époqu

LÉO DE BERNARD.



Convulsionnaires indous. — Fêtes de Pristna (carême indien).



Chemin de fer de Lyon à Seyssel. — Vue de Seyssel.

LES PÉNITENTS INDOUS.

Toutes les religions de l'Asie offrent des traces profondes d'une révélation primitive dont les lumières leur auraient été communes. Il suffit de jeter les yeux sur les livres sacrés des brahmines pour y reconnaître un reflet de nos livres saints. Ces analogies se retrouvent dans les cérémonies comme dans les dogmes.

C'est ainsi que les populations indoues font suivre la fête de Pristna, dont les orgies ne sont pas sans rapports avec celles de notre carnaval, de la fête des pénitents, dont les abstinences rappellent également celles de notre carême. C'est en effet par des jeûnes et des mortifications de toutes natures que ces peuples se préparent à cette étrange solennité.

Le jour des expiations arrivé, on voit une foule d'hommes et de femmes se présenter dans un état de nudité presque complet pour prendre part à ses épreuves. Des échafaudages sont dressés dans les environs des pagodes ; ces fanatiques grimpent sur les traverses dont quelques-unes sont placées à dix et quinze mètres du sol, et de là s'élancent sur des matelas tenus par des brahmines. Ces matelas sont garnis de poinçons de fer et lames d'acier sur lesquels se déchirent les corps de ces malheureux, que l'on voit, comme les convulsionnaires du dix-huitième siècle, s'exalter par leurs souffrances, multiplier leurs chutes avec un enthousiasme croissant, qui arrête l'effusion de leur sang, suspend la sensibilité et semble même transformer en eux les souffrances en voluptés convulsives.

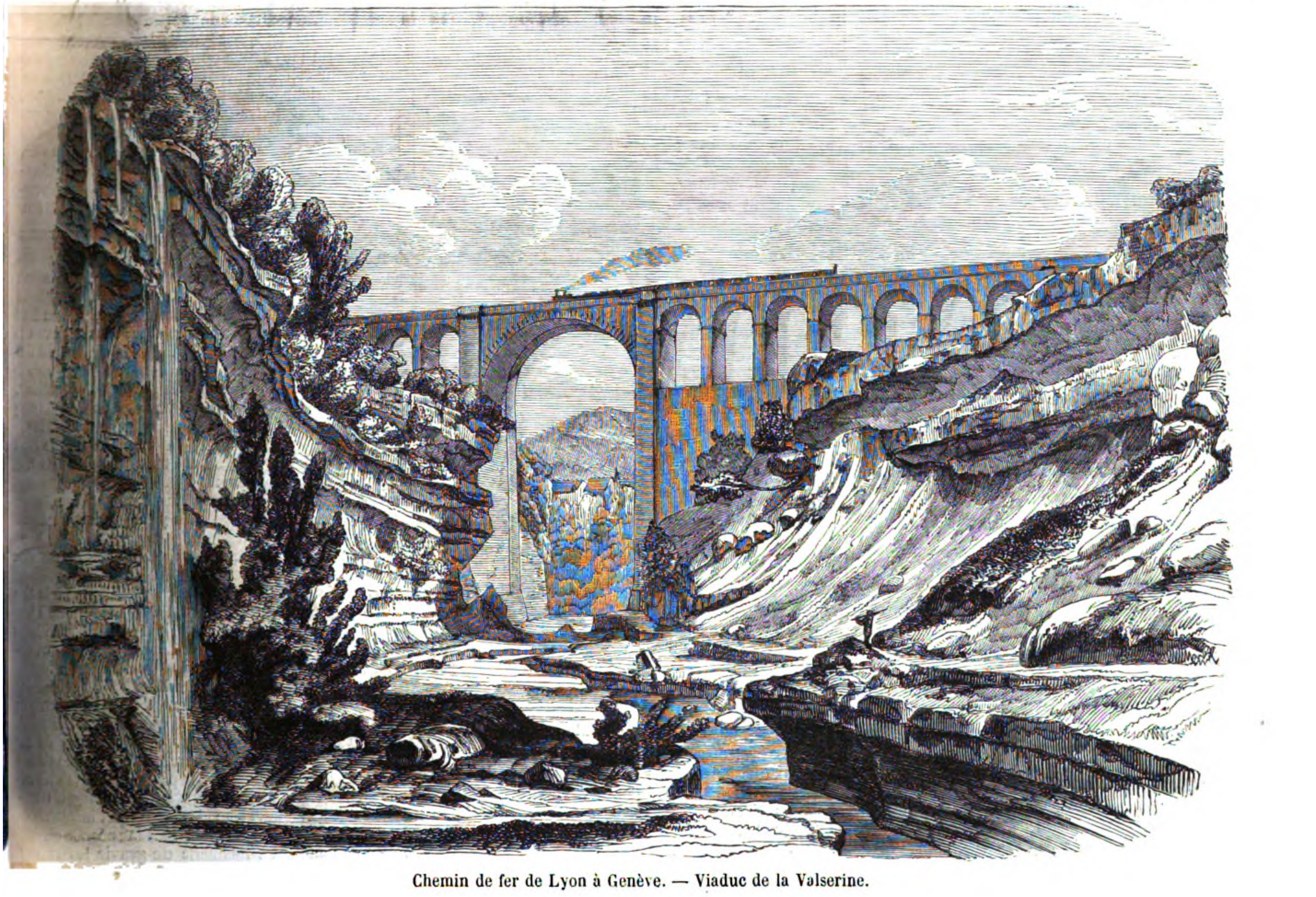
Notre gravure représente cette cérémonie qui rappelle les scènes d'hallucination et de catalepsie dont l'exaltation religieuse offre de nombreux et fréquents exemples. Nous rapportions dernièrement celui des Aïssaouas; on pourrait encore citer celui des Derviches tourneurs.

MAC VERNOLL.

CHEMIN DE FER DE LYON A GENÈVE.

PONT DE SEYSSEL. — VIADUC DE LA VALSERINE.

Dans quelques jours, Genève, cette Jérusalem occidentale, comme l'avait surnommée le protestantisme naissant, sera en communication rapide avec Lyon, au moyen du chemin de fer qui la rattachera au réseau



Chemin de fer de Lyon à Genève. — Viaduc de la Valserine.

français. Notre illustration reproduit deux des principaux sites de cette voie dont l'inauguration se prépare, et qui offre un si puissant intérêt pour les deux pays.

L'un est la vue du joli village de Seyssel, avec son élégant pont de fil de fer. Le village de Seyssel, la petite ville de Seyssel, si vous voulez, — car elle a droit à ce titre, ne fût-ce que par son antiquité ; en effet, elle peut revendiquer pour fondateur le préteur Sextilius, — assise au milieu des roseaux et des aulnes, sur la rive droite du Rhône, avec ses chantiers auxquels elle doit sa réputation, et son entrepôt de bitume auquel elle doit sa richesse, est un des sites les plus rares dans les pays montagneux ; c'est un paysage frais et riant, où, comme le dit Fénelon, « tout semble calculé pour le plaisir des yeux, » un de ces lieux attrayants où l'on voudrait se fixer si l'on avait une retraite champêtre à choisir : *Quam bonum hic esse.*

Le ravin que franchit le viaduc de la Valserine présente un tout autre aspect. C'est la montagne dans ce qu'elle a de plus désolé et de plus sauvage ; un pli de terrain qui semble une des rides laissées par les crises cosmiques au front convulsé de notre globe ; des rocs déchirés ; un torrent tombant, en mille cascades, à travers les rocs, antiques décombres de ces espèces de falaises portant l'empreinte des plus profonds bouleversements ; une végétation aride comme ce sol de grès et de granit ; de grandes herbes laissant flotter au vent leurs touffes échevelées ; des broussailles se hérissant de place en place en épais halliers, et le viaduc, comme effrayé lui-même à la vue de ce sinistre abîme, s'avançant à petits cintres, à petits pas, affermissant bien ses pieds au milieu de tous ces rochers, puis enjambant tout d'un coup le précipice de sa grande arche centrale et reprenant aussitôt l'allure prudente de sa marche première : telle est cette vallée, sorte de frontispice des Alpes devant lequel voudra aller frémir le touriste, comme il voudra aussi sourire devant le gracieux marquisat du Bugey, car, aux temps féodaux, Seyssel, le modeste chef-lieu de canton, porta fièrement la couronne aux fleurons de perles.

F. G.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, TRAVAUX PUBLICS.

Après-demain lundi, 15 mars, toute la population parisienne aura, *gratis*, l'un des plus curieux spectacles qui soient offerts aux hommes, celui d'une éclipse de soleil. Elle sera annulaire, le disque de la lune ne pouvant couvrir complètement de son ombre le disque du soleil. Il n'y a que le mauvais temps qui pourrait s'opposer au succès de la représentation attendue avec une extrême impatience.

Déjà, M. Babinet, de l'Académie des sciences, a distribué à ses collègues et répandu dans le public, une sorte de programme-notice pour faire comprendre et permettre de suivre les phases du phénomène.

Un autre académicien, M. Faye, toujours en vue du grand événement astronomique qui doit signaler la journée du 15 mars, a rédigé une notice scientifique à l'usage particulier de MM. les photographes.

Il faut leur rendre cette justice, les photographes sont devenus de très-utiles auxiliaires de la science. Les chirurgiens, les anatomistes apprécient leur concours ; les naturalistes leur doivent les moyens de constater les faits les plus singuliers et dont on ne conserverait pas le souvenir sans la merveilleuse spontanéité de leurs manœuvres. Grâce à eux, les astronomes ont pu avoir des images exactes du soleil, de la lune, des étoiles, et rendre parfaitement claires les descriptions qu'ils donnaient de ces astres roulant régulièrement dans les espaces célestes.

Les savants, à leur tour, leur devaient protection et appui. C'est dans ce but que M. Faye a composé la notice dont je parle. L'honorable académicien indique aux photographes les moyens d'obtenir, non pas par minutes, mais par secondes, la représentation de toutes les phases de l'éclipse ; non pas seulement au point de vue pittoresque, mais au point de vue scientifique. Si ses conseils sont suivis, on aura des photographies d'une exactitude mathématique. Que tout photographe intelligent prépare donc ses appareils pour lundi, et lise la note de M. Faye !

Un chimiste, dont les travaux ont toujours eu pour but de poursuivre et de dénoncer les fraudes coupables qui se commettent chaque jour dans l'industrie et le commerce alimentaires, l'un des plus ardents protecteurs de l'hygiène publique, M. Chevalier, a fait parvenir, lundi dernier, à l'Académie des sciences un mémoire dans lequel il réclame avec autant de force que de raison la suppression d'une fabrication dont il énumère les dangers, malheureusement trop réels : celle des allumettes préparées avec le phosphore naturel.

La suppression est bien facile. Il s'agit d'interdire l'emploi du phosphore naturel, et de le remplacer par le phosphore amorphe.

Cette dernière préparation n'offre aucun danger. Elle n'est pas d'abord, pour les ouvriers qui fabriquent les allumettes, la cause des maladies souvent incurables qui les atteignent quand ils se servent de phosphore naturel. Entre les mains des enfants, grâce à certaines précautions, elle ne devient pas la cause de ces déplorables accidents, de ces incendies, de ces empoisonnements, dont nous sommes menacés tous les jours de lire les affligeants récits.

La vente de l'arsenic, fait remarquer M. Chevalier, est soumise à de sages restrictions ; n'en obtient pas qui veut. Le phosphore naturel est à la portée de tout le monde.

Dans un tableau qui accompagne son mémoire, le savant professeur a énuméré plusieurs faits qui ont tout à la fois une triste et singulière éloquence.

En compulsant les registres de nos cours d'assises, — sombres annales, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, — il arrive à ces conclusions, qui donnent un nouveau poids à ses réclamations incessantes.

Sur quarante empoisonnements jugés par les tribunaux, vingt-un ont été commis au moyen du phosphore naturel qui garnit les allumettes. Vingt-cinq suicides ont eu lieu par l'emploi de la même substance. Je ne compte pas les incendies, les brûlures, les empoisonnements accidentels, résultats d'imprudences.

Une autre remarque non moins digne d'intérêt, c'est que les empoisonnements au moyen de l'arsenic ont considérablement diminué. Les précautions dont on entoure la vente de cette substance ne devraient-elles pas être appliquées au phosphore naturel, dont il est si facile de faire un coupable ou dangereux usage ?

Une exposition des beaux-arts parait certaine pour l'année prochaine, et nos artistes s'y préparent avec autant de zèle que d'ardeur.

On parle déjà d'un *martyre de sainte Agnès*, vaste tableau auquel M. Court travaillait depuis longtemps, et dans lequel il donne une immense vue du forum romain. Il est aussi question d'une page historique de M. Louis Müller ; d'un tableau de sainteté de M. Lacoste ; de toiles de plus modestes dimensions, mais non moins remarquables de MM. Meissonnier, Chavet, Bonvin.

Depuis qu'il est question de compléter la décoration intérieure du vieux Louvre, il n'y a pas de jour que l'on n'apporte quelque modèle pour s'assurer de l'effet qu'il produira dans la niche, où l'on placera son exécution en marbre.

Cette semaine, on a fait l'essai de deux plâtres moulés sur les modèles de M. Etex. Ils représentent Hélène et Pâris. L'une est drapée, l'autre est à peu près nu. Il est aussi question d'une statue de la *calchographie*, divinité nouvelle qui serait placée près de l'escalier qui conduit aux bureaux, où se distribuent les gravures de la collection du Louvre.

CH. D'ARGÉ.

LA POMPE NOTRE-DAME.

Cet antique monument, lourd et difforme, qui obstruait l'un des bras de la Seine et y rendait la navigation périlleuse, aura, dans quelque temps d'ici, complétement disparu. Les amateurs du pittoresque e[t] ceux qui tenaient au vieux Paris ne s'en plaindron[t] certes pas, nous aimons à le croire. La pompe Notre-Dame était un de ces spécimens de notre vieille industrie, appliquée à la science hydraulique, dont on n[e] doit pas regretter la disparition, et dont voici l'origine :

En 1670, à la suite d'une longue sécheresse qui tari[t] la plupart des fontaines de Paris, le Bureau de vill[e] reçut du roi l'invitation ou l'ordre de prendre des mesures pour éviter à l'avenir de pareils inconvénients. Dans l'intérieur de deux moulins à blés qui existaien[t] alors au pont Notre-Dame, on construisit deux machines, garnies de roues à aubes, pour élever l'eau d[e] la Seine et la répandre dans divers quartiers de la vill[e]. En 1673, le succès qu'obtinrent ces appareils hydrauliques engagea les échevins à les acheter, car jusqu[e]-là ils les avaient loués à leurs propriétaires, dont l'u[n]

LE CAPITAINE RICHARD [1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

V

Cinq victoires en cinq jours.

(*Suite.*)

Pour donner au général Kollowrath, détaché de l'armée de Bohême, le temps de passer sur la rive gauche du Danube, le prince Charles décida que l'attaque n'aurait lieu que de midi à une heure. — C'était, on se le rappelle, le moment choisi par Napoléon pour forcer le passage d'Eckmühl.

Deux colonnes devaient être employées à ce mouvement : une de vingt-quatre mille hommes qui marcherait de Burg-Weinteing sur Abach, et une de douze mille hommes qui marcherait de Weilhoe sur Peising, tandis que la troisième, — forte de quarante mille hommes, et composée du corps de Rosenberg, qui était placé, en face du maréchal Davoust, dans les villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, du corps de Hohenzollern, qui barrait la chaussée d'Eckmühl, des grenadiers de la réserve, et des cuirassiers qui devaient garder, vers Eglofsheim, la plaine de Ratisbonne, — avait ordre de rester immobile pendant qu'opéreraient les deux autres colonnes.

La nuit se passa dans ces dispositions.

Le jour se leva brumeux ; un épais brouillard couvrait toute la plaine, et ne disparut que vers neuf heures du matin.

Nous avons dit qu'il fallait le temps au général Kollowrath de passer le Danube ; ce passage ne fut achevé que vers midi.

Jusque-là, on n'avait pas entendu un seul coup de fusil. Les deux corps d'armée allaient se mettre en marche, l'un sur Abach, l'autre sur Peising, quand, tout à coup, retentit une effroyable canonnade du côté de Buchhausen.

C'était toute l'armée française, conduite par Napoléon, qui débouchait devant Eckmühl.

L'empereur n'avait pas eu besoin de donner le signal convenu : on le voyait déboucher, les Autrichiens l'avaient salué d'une grêle de mitraille.

Les Wurtembergeois, qui faisaient tête de colonne, plièrent d'abord sous ce feu terrible, soutenu par les charges de cavalerie légère du général Wukassovich ; mais Vandamme les ramena en avant, et, appuyé par les divisions Morand et Gudin, enleva au pas de course le village de Lintach, puis se relia par sa gauche avec la division Demont et les Bavarois, que la prévoyance de Napoléon avait, on s'en souvient, envoyés là dès la veille. Au bruit de la canonnade, Davoust avait déchaîné ses deux divisions, qui, depuis une heure, attendaient le signal avec impatience.

Leur artillerie commença par déblayer le chemin en éparpillant sur le front de l'ennemi une grêle de mitraille.

Sous ce feu terrible, les Autrichiens abandonnèrent la première ligne, et, se retranchant sur les deux villages d'Ober-Leuchling et d'Unter-Leuchling, accuei[llirent] lirent à leur tour la division Saint-Hilaire, qui s'éta[it] mise à leur poursuite, par une effroyable fusillade[,] mais ils avaient affaire à des hommes habitués au feu.

Le village d'Ober-Leuchling fut d'abord enlevé à [la] baïonnette. Plus escarpé, mieux barricadé, celui d'Unter-Leuchling tint avec plus d'acharnement ; sous [le] double feu du village et du plateau qui le domina[it,] le 10e léger perdit cinq cents hommes pendant les ci[nq] minutes qu'il mit à franchir l'escarpement. Mais le village était abordé, et, une fois abordé, le village éta[it] pris. Le 10e léger y pénétra, tua tout ce qui résistait, [et] fit trois cents prisonniers.

Les défenseurs des deux villages se retirèrent al[ors] sur le plateau : le 10e léger les y poursuivit au mili[eu] d'une épouvantable fusillade.

Le général Friant lança aussitôt sa division dans [les] bois qui s'étendaient entre ces deux villages.

Le général Barbanègre se mit en personne à la t[ête] du 48e et du 111e, et, s'avançant à la baïonnette à t[ra]vers les éclaircies, il refoula au delà des deux villa[ges] les trois régiments Archiduc-Louis, Chasteler et [...] bourg, et les accula sur la chaussée d'Eckmühl.

Alors, la mêlée devint générale.

Le corps du général Rosenberg, refoulé, com[me] nous venons de le dire, sur la chaussée d'Eckmü[hl,] essayait de s'y maintenir, malgré les charges du [48e] et du 111e ; — la cavalerie bavaroise, appuyée de [...] cuirassiers, chargeait dans la prairie la cavalerie [au]trichienne : — les fantassins wurtembergeois t[en]taient d'enlever le village d'Eckmühl à l'infanterie [de] Wukassovich, et, l'ayant emporté à la seconde char[ge,] forçaient toute cette infanterie de gravir les ram[pes] supérieures.

Ce qui restait à faire à Napoléon, c'était de perce[r]

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février et 6 mars.

le sieur Daniel Joli, était gouverneur de la Samaritaine, établissement analogue, situé au Pont-Neuf. On créa alors pour les pompes perfectionnées un établissement nouveau, dont la façade, œuvre de Pierre Bulet, était ornée d'un bas-relief de Jean Goujon, représentant une naïade et un triton, qui fut encastré au-dessus de la porte d'entrée. En 1789, cette décoration, due à deux artistes de différentes époques, fut transportée au musée des Petits-Augustins. Les maisons qui bordaient la chaussée, sur le pont, avaient été démolies; le bâtiment de la machine resta seul, et, plus tard, au-dessus de la porte, d'une architecture des plus simples, on plaça les armes de la ville de Paris, que chacun connaît.

Cependant, les machines, reconstruites, au commencement du dix-huitième siècle, par Rennequin, l'auteur de la machine de Marly, et douées d'une plus grande force ascensionnelle, avaient besoin à chaque instant de réparations. Le courant de la Seine, très-rapide en cet endroit, dérangeait les appareils, et déjà, à cette époque, les sommes que coûtait leur entretien n'étaient pas en rapport avec les services rendus.

En 1778, les frères Périer construisirent les pompes à feu de Chaillot et du Gros-Caillou, ce qui fut d'un grand secours pour l'approvisionnement de la ville. La pompe Notre-Dame se trouva ainsi fort soulagée, et elle n'eut plus à desservir qu'un nombre fort restreint de fontaines. En 1813, on songea sérieusement à démolir la pompe dont nous parlons et qui devenait à peu près inutile. On venait de supprimer la Samaritaine, qui s'élevait au Pont-Neuf, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui un établissement de bains chauds, et qui alimentait les réservoirs du Palais-Royal et des Tuileries. Cette machine ne pouvait plus fonctionner, et son horloge, sa cascatelle et son carillon ne servaient plus qu'à amuser les Parisiens, auxquels ils inspiraient des chansons burlesques. Cependant, la chute de la Samaritaine n'entraîna pas celle de la pompe Notre-Dame, qui, heureusement pour elle, ne trouva pas de remplaçant prêt à lui succéder. Ce fut le salut de la vieille machine, qui, souvent réparée, et toujours insuffisante, continua un service des plus défectueux.

Une décision prise, en 1852, par le conseil municipal fut comme l'arrêt de mort de la pompe Notre-Dame. La ville fit reconstruire, sur de nouveaux plans et dans des proportions plus importantes, les machines de Chaillot, et la pompe à feu du quai de Billy fut dès lors en état d'alimenter les fontaines du pont Notre-Dame.

En 1853, on reconstruisit le pont dont nous venons de parler, et le moment était des plus opportuns pour débarrasser la Seine et la navigation de la malencontreuse machine qui les obstruait; mais les travaux commencés à Chaillot n'étaient pas encore terminés, et il y eut forcément pour la pompe condamnée un sursis qui devait durer quatre ans. L'achèvement des appareils installés à Chaillot a été le signal de la destruction de la pompe Notre-Dame, et tous les journaux ont annoncé, récemment, l'adjudication des matériaux à provenir de la démolition de cette machine. A l'heure où nous écrivons, on enlève la charpente, la maçonnerie et les conduites de cet appareil hydraulique qui faisait le désespoir de nos édiles et de nos artistes.

Aussi bien, dans le chiffre de 147,800 mètres cubes d'eau fournis quotidiennement à Paris par le canal de l'Ourcq, les pompes de Chaillot et Notre-Dame, l'aquéduc d'Arcueil, le puits artésien de Grenelle et les sources de Belleville, la machine que l'on démolit en ce moment ne figurait que pour un contingent vraiment insignifiant. La pompe Notre-Dame aura donc vécu juste assez de temps pour donner raison à cette loi qu'on appelle le progrès, et qui, dans les sciences appliquées, emprunte à la vapeur une démonstration irrésistible.

FRANÇOIS LACOUR.

L'ŒUVRE DES PETITS RAMONEURS.

Les petits ramoneurs ont toujours été populaires en France; de tous temps on s'est intéressé à ces joyeux enfants de la Savoie qui ramonent les cheminées en chantant, et demandent aux passants un petit *chou* dans leurs moments de loisir. Le théâtre, le roman, la gravure nous ont raconté à l'envi leur existence nomade, ou ont reproduit fidèlement leur visage aux joues pleines dont la fraîcheur transparaît sous la couche de suie qui le recouvre. La poésie n'est pas restée non plus en arrière. Tout le monde sait par cœur les élégies de feu le baron Guiraud, cet académicien auteur de tragédies ennuyeuses et de romans insipides, qui trouva du moins en célébrant les petits Savoyards une veine heureuse de sensibilité et de sentiment chrétien.

A la fin du siècle dernier, un prêtre vénérable, que ses vertus ne sauvèrent point de l'échafaud révolutionnaire, M. l'abbé de Fénelon, parent de l'illustre archevêque de Cambrai, étendit sa pieuse sollicitude sur les jeunes ramoneurs. Abandonnée après sa mort, son œuvre vient d'être reprise avec succès par quelques dames, mues par la plus touchante compassion, et qui se sont associé des jeunes gens de bonne volonté.

De part et d'autre, on s'est cotisé : ceux-ci ont donné de l'argent, ceux-là des vêtements et du linge. Le curé de Saint-Étienne du Mont a prêté pour les réunions des petits ramoneurs ses salles de catéchisme, qu'il a soin d'égayer, quand le temps est froid, par un bon feu et un brillant éclairage. Enfin, les dominicains de la rue de Vaugirard, se souvenant de la prédilection du Christ pour le jeune âge, ont voulu que ces enfants vinssent jouer et prendre de légères collations sous les riants ombrages de leur monastère. Le but de l'œuvre est d'enseigner à ces derniers la morale sublime du christianisme, de les préparer à leur première communion et de les soigner dans leurs maladies.

Les membres de l'association visitant en outre à domicile les patrons et les parents de leurs jeunes amis, s'entretiennent avec eux sur des sujets religieux, et font ainsi pénétrer dans ces misérables réduits les immortelles espérances. On ne se borne pas à instruire les petits ramoneurs des vérités de l'Évangile, on a songé à leur procurer quelques délassements honnêtes, où ils trouvent l'occasion de s'abandonner à leur gaieté si expansive. C'est ainsi que dernièrement, en commémoration de l'Épiphanie, on leur a fait tirer les rois. Celui à qui échut la fève, rapporte un témoin oculaire, s'empressa de la mettre dans sa poche, car cette fève était une pièce de cinquante centimes. En monarque bien appris, il aurait dû se choisir une reine; mais il n'en fit rien, soit oubli, et l'oubli était excusable dans une réunion de garçons, soit pour ne point partager avec quelqu'un son bonheur et sa petite liste civile.

Ces enfants montrent en général de l'intelligence, de la docilité et une grande affection pour ceux qui veulent bien s'occuper de leur éducation. Mais entre eux, ils se livrent à des espiègleries qu'on est souvent obligé de réprimer : les coups de pied, les coups de poing, les giffles, les bonnets escamotés avec une rare adresse sont des incidents qui varient fréquemment la monotonie des catéchismes. Mais, à part ces incartades, leur naturel est bon et c'est là l'essentiel. Pour donner une idée de leur entrain nous emprunterons à M. J. Terret le récit de ce qui se passa aux Carmes de la rue de Vaugirard, le 7 juin 1856, un jour de première communion. « Les religieux de saint Dominique abritèrent les ramoneurs toute la soirée sous leurs charmants ombrages; une grande table, chargée de mets choisis, fut dressée sous les arbres, et bientôt le plus brillant festin se présenta aux regards des ramoneurs : pots de confitures, oranges, fruits secs, gâteaux; on avait songé à tout jusqu'à des bouteilles de vin de Bordeaux. Il n'y eut aucun reste, tout tomba sous la dent de ces enfants terribles. Il faut même aller plus loin, par amour pour la vérité : le pain manqua! Les ramoneurs se chargèrent alors de dévaliser tout le couvent; je ne sais s'il en resta le soir pour le souper des bons pères. Le fromage de Gruyère manqua! et cependant il y en avait une montagne. Le couvent offrit toute sa richesse en ce genre. La renommée rapporte que cent livres de pain et vingt livres de fromage tombèrent sous cette prise d'assaut. Telle fut cette légère collation. » Tous les ans dans le courant du mois de juin, les petits ramoneurs, après avoir reçu les adieux et les recommandations de leurs bienfaiteurs, regagnent leurs montagnes, et vont porter à leurs bonnes mères les quarante francs, prix de leur engagement pour l'hiver. Comme ils doivent leur parler avec admiration de ces aimables dames de Paris qui ont bien voulu leur servir d'anges gardiens, et qu'ils retrouveront, à leur retour en France, toujours affectueuses, toujours empressées à leur donner d'utiles conseils et... des confitures!

JULES DE LAMARQUE.

---

jour les masses qui encombraient la chaussée, et de précipiter des hauteurs où ils s'étaient réfugiés les régiments de l'Archiduc-Louis, de Chasteler et de Cobourg, toute l'infanterie de Wukassovich et une partie de la brigade Biber.

Lannes prit la division Gudin, passa la grosse Laber, gravit verticalement les hauteurs de Rocking, déborda la droite autrichienne, et revint sur elle, la chassant de plateau en plateau.

Pendant ce temps, Napoléon lançait sa cavalerie sur une montée rapide où s'entassaient les Autrichiens en retraite. Voyant ce mouvement, les Autrichiens s'arrêtèrent, et firent rouler sur les cavaliers bavarois et wurtembergeois leur cavalerie légère, qui, chargeant à fond, emportée qu'elle était par la pente du terrain, culbuta nos alliés; mais les Bavarois et les Wurtembergeois renversés, les cavaliers ennemis se trouvèrent en face d'un mur de fer : — c'étaient nos cuirassiers.

Le mur de fer s'ébranla au galop, passa sur le corps de la cavalerie autrichienne, troua toute cette masse ennemie, et arriva au sommet de la chaussée au même moment où, du côté opposé, l'infanterie du général Gudin, maîtresse de Rocking, apparaissait sur la hauteur.

Les fantassins virent cette belle charge, ces splendides cavaliers qui avaient chargé en montant, comme leurs ennemis avaient chargé en descendant, et la division tout entière battit des mains, et cria :

— Vivent les cuirassiers!

En même temps, le général Saint-Hilaire, emportant le plateau boisé qui dominait Unter-Leuchling, refoulait l'ennemi de rampe en rampe, et, malgré les charges des chevau-légers de Vincent et des hussards de Stipsiez, le rejetait en désordre sur cette chaussée où régnait une si terrible confusion.

L'obstacle était forcé : les Autrichiens, en fuite, cherchaient un abri derrière leurs cuirassiers, rangés en bataille à Egglofsheim, c'est-à-dire à près de deux lieues d'Eckmühl.

Alors, les masses françaises débouchèrent à leur tour dans la plaine, la cavalerie au centre, l'infanterie sur les ailes.

La cavalerie se composait des régiments bavarois et wurtembergeois, et des dix régiments de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice.

Un tremblement de terre n'eût pas plus profondément remué le sol que la course de ces quinze mille chevaux!

Les divisions Friant et Saint-Hilaire, excitées par la victoire, couraient sur les ailes d'un pas presque aussi rapide que les cavaliers.

Le choc de cette masse fut terrible.

En la voyant venir, la cavalerie autrichienne s'était ébranlée de son côté, et était venue au-devant d'elle.

Il était sept heures du soir : en avril, c'est l'heure du crépuscule.

Il y eut une mêlée effroyable, acharnée, inouïe, dans laquelle venaient se fondre à chaque instant des adversaires nouveaux; hussards, chevau-légers, cuirassiers, Bavarois, Autrichiens, Français, frappant dans la nuit presque au hasard, éclairèrent pendant une heure l'obscurité croissante des étincelles jaillissant des sabres et des cuirasses.

Puis, tout à coup, comme un lac qui crève sa digue, tout ce flot s'écoula du côté de Ratisbonne.

Le dernier rempart était brisé, la dernière résistance détruite. Une fois en fuite, les cuirassiers autrichiens, qui ne portent la cuirasse que par devant, — comme s'ils ne devaient jamais montrer le dos à l'ennemi, — furent perdus! deux mille d'entre eux jonchèrent la route de leurs cadavres, tous frappés par derrière, tous tués comme par des coups de poignard. Napoléon donna l'ordre de cesser le combat : on pouvait rencontrer la seconde armée de l'archiduc, fraîche et en bon ordre, et l'on courait risque de se briser contre elle.

Si l'archiduc tient devant Ratisbonne, on livrera le lendemain une cinquième bataille; s'il passe le Danube, on le poursuivra.

Il est temps de bivaquer : les soldats meurent de fatigue; ceux qui arrivent de Landshut ont marché depuis le point du jour jusqu'à midi, et se sont battus depuis midi jusqu'à huit heures du soir.

Les trois divisions de Masséna sont arrivées à trois heures de l'après-midi, et n'ont pas eu besoin de donner. La journée a été dure! la victoire a coûté cher!

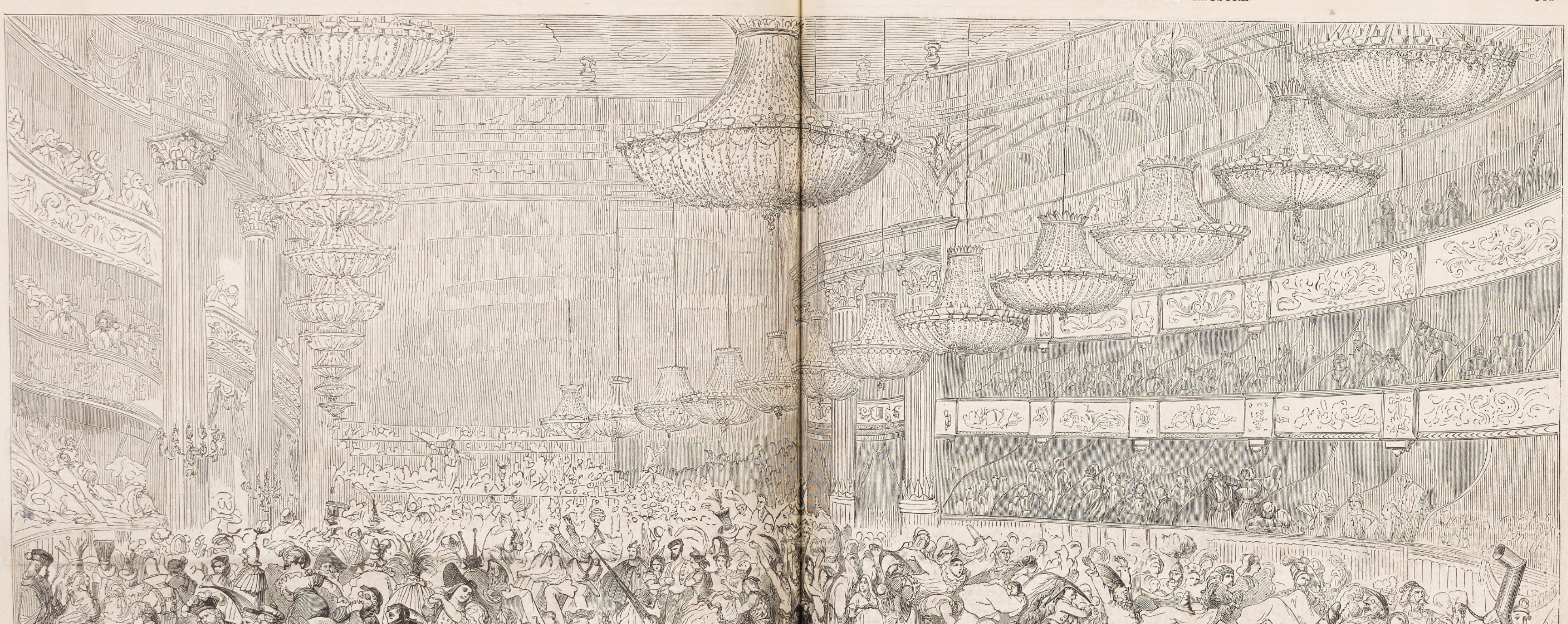
Nous avons eu deux mille cinq cents hommes mis hors de combat. Les Autrichiens ont eu six mille tués ou blessés, et trois mille prisonniers; ils ont perdu vingt-cinq ou trente pièces d'artillerie.

Davoust a gagné, lui, le titre de prince d'Eckmühl, — et Napoléon, le droit de dormir quelques heures.

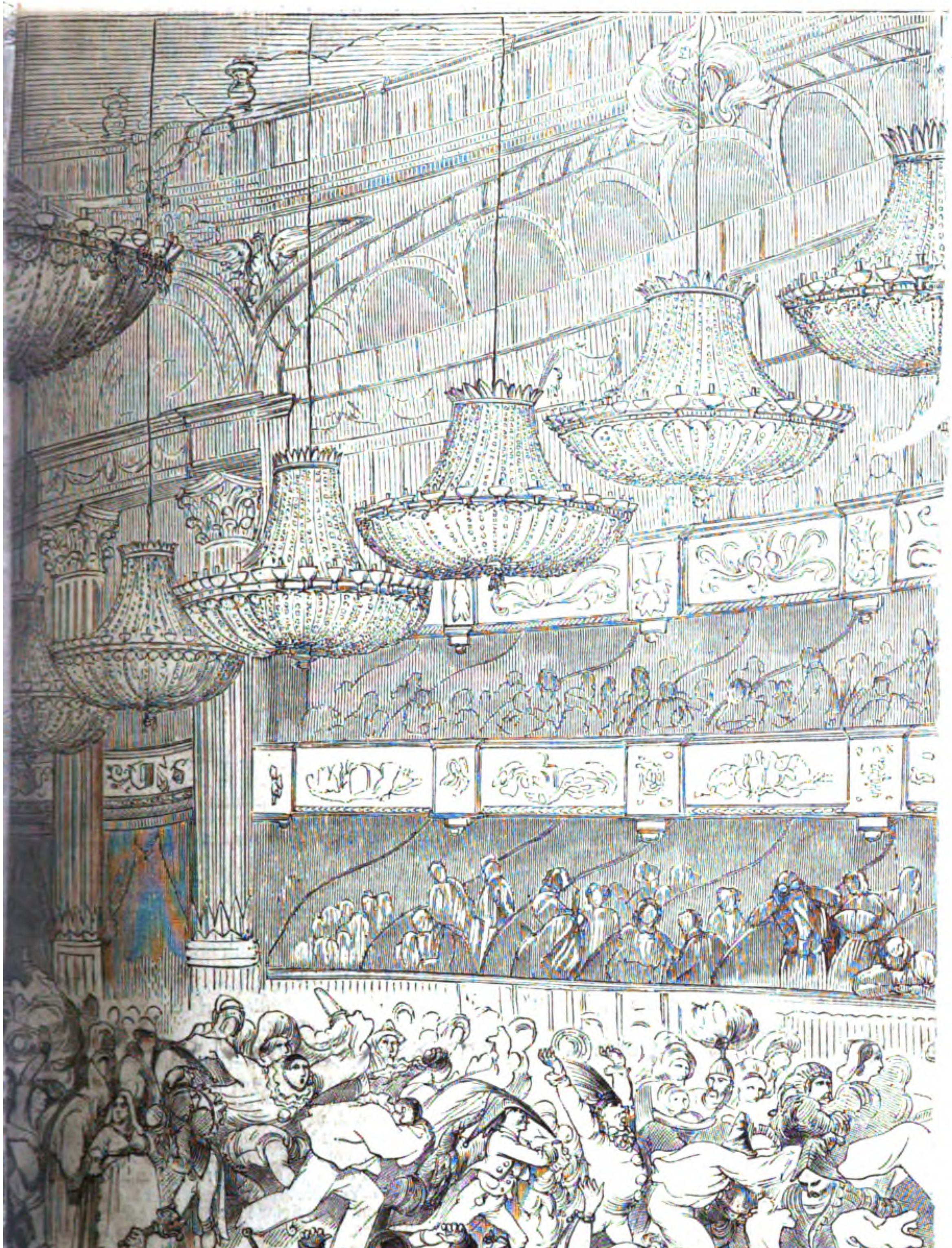
Au reste, selon toute probabilité, l'archiduc Charles ne risquera point une bataille le lendemain : il essayera de repasser le Danube.

En effet, comme l'a prévu Napoléon, l'archiduc fait ses dispositions pendant la nuit.

Surpris dans son mouvement sur Peising, il est arrivé à temps pour voir emporter le village d'Eckmühl, pas assez tôt pour arrêter le mouvement rétrograde de sa troupe; son armée est trop démoralisée pour qu'il risque une bataille en ce moment, surtout ayant à dos le Danube; enfin, il a trop peu de cavalerie pour que cette cavalerie essaye de défendre la plaine qui s'étend d'Egglofsheim à Ratisbonne.



Bal de la Mi-Carême à l'Opéra.



l'Opéra.

BA bre reconnais-
DANS lief huit cents
Le carnaval vien int Aphrodise,
fice de fêtes somptu ice fut fidèle-
son bouquet. Le ba e l'animal jus-
l'Académie Impéri oque, on brûla
L'Europe a eu lo eusement dans
était le centre de la ief fut mis sous
des mascarades; Ro ment, on fut
Tout cela est chang des émigrés.
versel. l'amphithéâtre
Les arts ont leu tmorency, puis
ateliers, dans nos comme l'éclair
Quant au carnava s de tombeaux
voile des veuves qu océenne, que le
naval de Venise es voleurs. Cette
Paris ont accueilli elque sorte des
plaisirs et de masca s remparts, les
— Dans le tourb quais, le pavé
dans toute sa verve présente un as-
à la France son é n surnom.
esprit gaulois; c'est l franchi par un
qu'eussent pu rêver nous mène en
Dante, la verve de ieille origine et
réunies; tous les co n. Seize cents
ritions les plus gr l'Ionie avaient
grotesques; tous les baptisé Setion.
notre Occident. plus tard, les
Voyez plutôt notr onstruire là une
poudrés, ces Pierre ttre la voie flu-
volcaniques, ces p môle artificiel
nos de toutes coul ied d'une mon-
enfin, depuis la attache à droite
de velours, flottant une langue de
l'abominable Chicard Méditerranée,
en sont les deux p toire d'Aigues-
sur l'axe, se rapproc adelle, perchée
tête aux tables de la e en peinture
ne de la Garde,
nillier de cabo-
on port.
VOYAGE DE BOR on peut dire de
PA y fabrique ces
si capiteux. Un
En quittant Toulo e le produit de
délicieuse, que ferm en vingt-trois
de verdure à perte danc, sept mille
ronne; puis, le pays, quarante-cinq
sert et triste du M mille canards, et
saules et de genêts bourgeois au-
samment dans les ch ne baraque des
pendant sur les épa, que cet édifice
voisinage de l'Espag ique anonyme,
affectent une forme moins. D'où je
blent à des éteignoirs l'on sert d'ex-
A mesure qu'on descend uit quand vient
nent plus rares et ne longue ligne
plus que des frêne ser au clair de
cyprès. Afin d'égay uissant étang de
mortel, les propriét i-même, à toute
dans les vignes des n MARY LAFON.
on découvre tout à c
c'est Castelnaudary. RITS.
Les érudits ont be
ce nom : les uns, s'a larmes sincères
de Tours, voulaient Bien des mains
de bélier; les autres urnes du re-
vient de *castrum* A arteau, le rabot

L'archiduc repass pas ma force, et
pont de pierre de R rendre inutiles
bateaux que l'armées. Voyons, vous
Le corps d'armée du vous chargé de
d'autre fatigue que
venir, couvrira la re axe, renforcer la
Dès trois heures d l'Adriatique. Ne
commença de défile Pologne?
ponts, laissant tout l geste et par un
avant de la ville, po
ment, et, devant le a Russie? dit-il.
toute sa cavalerie. pour l'Autriche,
Les Autrichiens s er qu'elle n'était
qu'il ferait jour, et il aissant battre à
heures, Napoléon éta ennemie.
Aussitôt qu'on put tresse de porter
lerie légère s'avança onviendra; mais
si on allait avoir une
poursuivre. iscussion? inter-
La cavalerie autric enez, monsieur
de faire ses observati r en un jour, en
française avec la rage aussi franche-
leur défaite de la veil e je vais, moi,
Alors, une mêlée s avez raison, je
avait interrompue re s millions d'ha-
les cavaliers autrich re; mon intérêt,
attirant sur eux l'atte e la politique de
grenadiers et le rest œuvre commen-
temps de gagner l'au XIV; c'est, enfin,
Enfin, quelques he en séparant les
passait, et, courant au e et de Hongrie.
rent le gros de l'arme il faudrait nous
dessous de Ratisbonn able que nous
Lannes appela tout arole d'honneur

BAL DE LA MI-CARÊME,

DANS LA SALLE DU GRAND-OPÉRA.

Le carnaval vient de finir avec éclat... ce feu d'artifice de fêtes somptueuses et de folle gaieté,vient d'avoir son bouquet. Le bal de la mi-carême, dans la salle de l'Académie Impériale de Musique, a été splendide.

L'Europe a eu longtemps ses centres divers. Si Paris était le centre de la société polie, Venise était le centre des mascarades; Rome et Florence, le centre des arts. Tout cela est changé; Paris est devenu le centre universel.

Les arts ont leurs trépieds rayonnants dans nos ateliers, dans nos expositions et dans nos galeries. Quant au carnaval, ce n'est plus le masque, c'est le voile des veuves que porte l'épouse des doges : le carnaval de Venise est bien mort; mais les théâtres de Paris ont accueilli et grossi sa succession de bruyants plaisirs et de mascarades tapageuses.

— Dans le tourbillon de ces nuits ardentes, éclate dans toute sa verve ce caractère prestigieux qu'ont fait à la France son éducation méridionale et son vieil esprit gaulois; c'est le pandœmonium le plus fantastique qu'eussent pu rêver l'esprit de Rabelais et le génie du Dante, la verve de Callot et l'inspiration du Titien réunies; tous les costumes et tous les types, les apparitions les plus gracieuses et les créations les plus grotesques; tous les Oromazes et tous les Arimanes de notre Occident.

Voyez plutôt notre gravure! — Voyez ces postillons poudrés, ces Pierrettes provoquantes, ces Italiennes volcaniques, ces peu naïves Suissesses et ces dominos de toutes couleurs; tout ce monde de fantaisie, enfin, depuis la gentille débardeuse au pantalon de velours, flottant sur un pied d'Andalouse, jusqu'à l'abominable Chicard coiffé de son tuyau de poêle, qui en sont les deux pôles, pôles pourtant qui, glissant sur l'axe, se rapprochent parfois pour souper en tête-à-tête aux tables de la Maison-d'Or.

LÉO DE BERNARD.

VOYAGE DE BORDEAUX A CETTE ET A BAYONNE

PAR LE CHEMIN DE FER.

V

En quittant Toulouse, on s'élance dans une plaine délicieuse, que ferment, vers la droite, de deux rideaux de verdure à perte de vue, le canal du Midi et la Garonne; puis, le pays prend brusquement l'aspect désert et triste du Midi. Les chemins sont bordés de saules et de genêts d'Espagne. Le bœuf laboure pesamment dans les champs. Les grands bonnets rouges pendant sur les épaules des voyageurs trahissent le voisinage de l'Espagne. Les moulins à vent eux-mêmes affectent une forme à part : ils sont très-bas, ressemblent à des éteignoirs et tournent toujours deux à deux. A mesure qu'on descend vers la mer, les arbres deviennent plus rares et plus chétifs : vous ne rencontrez plus que des frênes souffreteux, rabougris, et des cyprès. Afin d'égayer le paysage, qui est d'un ennui mortel, les propriétaires plantent ou plutôt élèvent dans les vignes des myriades de petits cyprès; ensuite, on découvre tout à coup une armée de moulins à vent : c'est Castelnaudary.

Les érudits ont beaucoup disputé sur l'origine de ce nom : les uns, s'appuyant sur l'autorité de Grégoire de Tours, voulaient le dériver de *caput arietis*, tête de bélier; les autres soutenaient, au contraire, qu'il vient de *castrum Arianorum,* château des Ariens. Je suis porté à croire qu'ils sont tous dans le faux; et, sans la certifier cependant parce qu'elle est bouffonne, voici l'étymologie qui me semble la plus probable : *Castellum novum de arri*, castel neuf d'arri : *arri* étant le nom méridional de l'animal le plus commun en ce pays, Castelnaudary (et la quantité de ses moulins à vent appuie mon opinion) signifierait château des ânes.

Voilà pour le moral de la ville. Au physique, elle est bien bâtie en pierre de taille. Les arceaux romans abondent ainsi que les auvents, soutenus de temps à autre par d'énormes consoles de pierre. Elle possède, en fait d'édifices, deux églises, dédiées l'une à saint Jean et l'autre à saint Michel; mais j'aime mieux les moulins à vent. Castelnaudary, toutefois, a un monument remarquable, c'est le bassin du canal. Un siége au temps des Albigeois et de Simon de Montfort, dont une marche populaire conserve la mémoire; un incendie allumé par les cavaliers du prince Noir; la défaite de Montmorency en 1632; en 1814, le passage du pape Pie VII conduit par les gendarmes, et, deux mois après, la revue des troupes de Soult et de Suchet passée par le duc d'Angoulême, tels sont les traits principaux de l'histoire locale. J'ai oublié de vous dire que la ville eut pour comtesse Catherine de Médicis, honneur assurément dont il n'y a point à se vanter.

Les quatre stations de Pexiora, Bram, Alzonne et Pezens, qui séparent Castelnaudary de Carcassonne, comptent parmi leurs produits des légendes assez curieuses, comme vous en pourrez juger par l'échantillon que voici :

C'est une explication de la disette des dernières années et de l'oïdium. L'Académie des sciences ne s'en contenterait peut-être pas.

Arrêté auprès d'un vignoble, je m'efforçais de convaincre un paysan de l'utilité du soufrage. A mesure que je parlais, il secouait la tête d'un air de pitié dédaigneuse : lui ayant alors demandé s'il avait trouvé mieux, il posa son panier de vendangeur à terre et prit la parole en ces termes :

— Excusez-moi, monsieur, si je suis franc, mais les *gabachs* (paysans de la montagne Noire) ne savent dire grossièrement que ce qu'ils pensent. Vous autres, gens des villes, êtes bien fiers quand vous avez lu telle ou telle chose dans un livre ou dans un journal, et vous le croyez dur comme fer. Mais le papier est un bon âne qui porte tout ce qu'on lui met sur le dos, et ici on n'est pas si bête.

— Ainsi, vous ne croyez donc rien de ce que je vous disais tout à l'heure sur la maladie de la vigne?...

— Non, monsieur; Dieu m'en garde! car nos savants ne savent pas même d'où elle provient.

— Et d'où vient-elle? demandai-je en riant.

— Je vais vous le dire, monsieur, reprit le paysan, redoublant de gravité. Il y avait là-bas, au pied de la montagne Noire, un homme riche comme la mer, mais dur aux ouvriers et aux pauvres. Toutes les fois qu'un mendiant se hasardait de ce côté, il le chassait en blasphémant et disant que le maire devrait faire enfermer les vagabonds. Un soir, il y a cinq ou six ans de cela, un vieux à barbe blanche qui se traînait sur son bâton, voyant la grille ouverte, osa traverser la cour et venir jusqu'au perron où il s'agenouilla pour demander l'aumône. Il en était à ce verset du *Pater : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, quand le riche l'entendit, et courant à la porte comme un fou : Moi, te donner du pain, cria-t-il d'une voix terrible, va-t'en! paresseux! vagabond! coquin! j'aimerais mieux donner mon blé et mon vin à mes mules!

Le vieillard, toujours à genoux, le priait en tremblant de peur, de froid et de faim, mais il ne voulut rien entendre et le chassa comme les autres à coups de fouet.

— Il eut tort, m'écriai-je, et Dieu aurait dû le punir!...

— Dieu punit toujours le mal, monsieur, et s'il prête quelquefois aux méchants, ils payent l'intérêt plus tard. Celui de la montagne Noire paya tout de suite. Un moment après, il était à table. Comme il mettait la main au plat, la porte du salon s'ouvrit tout à coup, et vous ne diriez jamais qui le mauvais riche vit entrer?

— Le pauvre?

— Non, monsieur; ses mules, ses propres mules qui, allant droit à lui, dévorèrent en un clin d'œil tout ce qu'il y avait sur la nappe.

— Cela devait être effrayant!

— Vous pouvez le dire! Et, ce qui le fut bien davantage, c'est qu'à partir de ce moment les mules noires ne le quittèrent plus. Toutes les fois qu'il voulait manger, elles arrivaient et dévoraient tout : il avait beau se barricader et tirer des coups de fusil, elles entraient partout et les balles ne portaient pas.

— Et cela dura-t-il longtemps?...

— Jusqu'à ce qu'il fût mort de faim! — Quand il fut mort, Dieu punit les autres, et voilà d'où viennent les mauvaises récoltes et la maladie de la vigne. Aussi, monsieur, pour arrêter ces deux fléaux, ce n'est pas le soufre qui est bon, il n'y a qu'un remède au monde...

— Et lequel? mon ami...

— L'aumône! — Dieu est en colère parce qu'on rebute les pauvres qui sont ses enfants; donnez-leur du pain et votre vigne guérira.

Je songeais encore au remède du montagnard, qui ne peut que faire du bien et point de mal, même à la vigne, quand le roulement des wagons dans une tranchée ouverte par la mine, et les lumières, m'annoncèrent la ville, je me trompe, les deux villes de Carcassonne. Il y en a deux effectivement, et qui ne se ressemblent guère. L'une, qui est vieille et grise comme un nid de burgrave, perche au sommet d'une montagne, sur la rive droite de l'Aude; l'autre, plus jeune de deux mille ans, est assise en plaine, sur la rive gauche, au milieu des ormes et des platanes. Parlons d'abord de l'aînée, par respect pour sa position et son âge.

Il est évident que la cité de Carcassonne, nom qu'elle a gardé fièrement, malgré les hommes et les siècles, remonte aux premiers temps de notre histoire. La plupart de ses tours mêmes ont quatorze cents ans de date. Les Visigoths les bâtirent de 400 à 440 : les autres furent élevées depuis; elles longent encore l'enceinte et les portes, et j'en ai compté cinquante et une. La situation de la ville, au sommet du rocher, la hauteur de ses remparts, le nombre des tours, la largeur et la profondeur des fossés, tout ramène promptement l'esprit vers les siècles éteints. Entrez par la porte d'Aude ou par la porte Narbonnaise, une rampe étroite et glissante vous introduit tout à coup dans une ville du moyen âge. Cette époque, si regrettée de Tartufe et des faux archéologues, est là fidèlement et pieusement conservée. Maisons massives et malsaines, ruelles étroites et sombres, population hâve et chétive, misérable, parquée derrière ces remparts, bons seulement à vicier l'air et à lui cacher le soleil; rien n'y manque, pas même les haillons, les ordures et l'odeur nauséabonde et empestée de la misère.

En visitant l'ancien château du gouverneur, qui est

L'archiduc repassera donc le Danube, moitié sur le pont de pierre de Ratisbonne, moitié sur le pont de bateaux que l'armée de Bohême a apporté avec elle. Le corps d'armée du général Kollowrath, qui n'a eu d'autre fatigue que d'aller jusqu'à Abach et d'en revenir, couvrira la retraite.

Dès trois heures du matin, l'armée de l'archiduc commença de défiler : elle s'engagea sur les deux ponts, laissant tout le corps d'armée de Kollowrath en avant de la ville, pour masquer et protéger le mouvement, et, devant le corps d'armée de Kollowrath, toute sa cavalerie.

Les Autrichiens s'attendaient à être attaqués dès qu'il ferait jour, et ils ne se trompaient pas : à quatre heures, Napoléon était à cheval.

Aussitôt qu'on put distinguer les objets, notre cavalerie légère s'avança; elle avait mission de reconnaître si on allait avoir une bataille à livrer ou une retraite à poursuivre.

La cavalerie autrichienne ne lui donna pas le temps de faire ses observations : elle se rua sur la cavalerie française avec la rage de braves soldats ayant à venger leur défaite de la veille.

Alors, une mêlée pareille à celle que la nuit seule avait interrompue recommença. Tout en combattant, les cavaliers autrichiens se retiraient vers la ville, attirant sur eux l'attention des Français, afin que les grenadiers et le reste de l'infanterie eussent tout le temps de gagner l'autre bord par le pont de bateaux.

Enfin, quelques hussards s'aperçurent de ce qui se passait, et, courant au maréchal Lannes, lui montrèrent le gros de l'armée qui franchissait le fleuve au-dessous de Ratisbonne.

Lannes appela tout ce qu'il avait d'artillerie, établit une batterie, et fit pleuvoir une grêle de boulets et d'obus sur le pont de bateaux.

Au bout d'une heure, le pont était brisé, un millier d'hommes étaient tués ou noyés, et les bateaux, désunis et enflammés, suivaient le cours du Danube, et allaient porter à Vienne la nouvelle de la défaite de l'archiduc. De l'autre côté, Kollowrath, pour donner à l'armée du prince Charles le temps de défiler, se retrancha dans la ville, et en ferma les portes devant les baïonnettes de nos voltigeurs.

La ville n'avait qu'une muraille, avec des tours de distance en distance, et un large fossé.

Napoléon ordonna d'emporter cette muraille à l'escalade : il ne voulait pas donner le temps à l'archiduc de faire sauter le pont de pierre, dont il avait besoin pour continuer sa poursuite.

Quarante pièces d'artillerie furent mises en batterie en moins d'un quart d'heure, et commencèrent à ébranler la muraille avec des boulets, et à mettre le feu à la ville avec des obus.

Le 13 mai suivant, Napoléon entrait à Vienne, et le tambour-major du 1er régiment de la garde disait, frisant sa moustache, et regardant le palais de l'empereur François II :

— Voilà donc cette vieille maison d'Autriche dont l'Empe. : nous a tant parlé!

VI.

Le palais de Schœnbrünn.

A trois kilomètres de Vienne, au delà du faubourg de Mariahilf, et un peu sur la gauche, s'élève le palais impérial de Schœnbrünn, commencé par Joseph Ier, et achevé par Marie-Thérèse.

C'est le quartier général ordinaire de Napoléon, chaque fois qu'il prend Vienne : c'est là qu'il a logé en 1805, après la bataille d'Austerlitz; c'est là qu'il loge en 1809, après la bataille de Wagram; c'est là aussi que logera son fils en 1815, après la bataille de Waterloo.

Moins les murailles en briques et les toits aigus, Schœnbrünn est à peu près bâti sur le plan de Fontainebleau; c'est un grand corps de logis avec x ailes en retour, un double escalier formant perron, couronnant le péristyle, et donnant sur le premier étage. Parallèlement au bâtiment principal, des constructions basses, qui servent d'écuries et de communs, se relient à chacune des ailes, et, en laissant seulement dans l'axe du perron une ouverture d'une dizaine de mètres, de chaque côté de laquelle se dresse un obélisque, achèvent de dessiner et d'enceindre la cour.

On arrive à cette entrée par un pont suspendu, sous lequel roule un de ces mille ruisseaux qui vont se jeter dans le Danube, sans avoir acquis assez d'importance pour que la géographie prenne la peine de leur donner un nom. Derrière le château, s'étend le jardin, disposé en amphithéâtre, et surmonté d'un belvédère placé au sommet d'une immense pelouse, laquelle est flanquée, de chaque côté, d'un charmant taillis plein d'ombre et de fraîcheur.

C'est dans ce belvédère que, le jeudi, 12 octobre de cette même année 1809, se promenait, impatient, le vainqueur de Wagram.

C'est que, malgré sept défaites successives, l'Autriche, qui est prise, ne se rend pas!

Un instant, Napoléon a eu l'espoir d'effacer la maison de Hapsbourg du nombre des familles régnantes, comme il en a effacé la maison de Bragance en Portugal, et la maison de Bourbon en Espagne; mais il a vu que les serres de l'aigle à deux têtes étaient plus fortement cramponnées à l'Empire qu'il ne le croyait. C'eût été bien beau, cependant, de s'emparer des trois

nu une caserne, l'église gothique de Saint-Nazaire ...its d'Alaric, aussi remarquable par sa largeur et ...ance de ses eaux que par le trésor qu'il ren-..., dit-on, voici la réflexion que je faisais : « Pour-... les gouvernements qui ont entretenu jusqu'ici et ... avec tant de soin cette relique historique, ...ils jamais songé à la malheureuse population qui ... dans ses murs infects ? Il est bien de conserver ...strer ces pierres, et M. Viollet Leduc s'y ap-... avec fanatisme ; mais les pauvres gens dont ...ont le tombeau ?... Ne serait-il pas humain de les ... au bon air et au doux soleil dans la plaine?... » ... plus heureuse, la ville basse s'y étale à l'aise, ... 1247, gaie, entourée aussi de murailles flan-... de quatre bastions, elle est bien percée et très-...ment bâtie. Ses rues, tirées au cordeau et ... à angles droits, sont arrosées par un volume ... si considérable que, sans parler du Neptune en ... blanc, de la place des Platanes, on n'entend ... que le murmure des fontaines. De délicieuses ...ades entourent la ville de trois côtés. On voit ...nées, la montagne Noire, et, quand le vent ma-... souffle pas trop fort, la rêverie est douce sur l'es-...ou le long des platanes. Ne me parlez pas des mo-...nts, par exemple. Il n'y en a qu'un à Carcassonne, ... manuscrit de cette charmante *Dame de Bourbon*, ...ai publié l'an dernier la traduction dans *la Revue* ... Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. ...ire, en effet, de l'église souterraine de Saint-... et de celle de Saint-Michel, célèbre par sa tour ... Autant vaudrait parler des casernes de l'Es-..., et du Calvaire, fort ridicule à mon avis, qu'on ...truit sur l'un des bastions, et de cette colonne ...bre incarnat, dont le piédestal laissé en blanc, ... si éloquemment l'histoire moderne de la ville.

...s Carcassonne, il faut courir sans s'arrêter jus-... Narbonne, où l'on arrive en traversant Villeda-... (*villa Dianæ*, la campagne de Diane). Que ce nom ... ne vous effraye point. A Narbonne, on se trouve ... latinité. C'était jadis la capitale du midi latin, ... *Gaule Narbonnaise*. Il y avait ici toutes les ma-...nces de la métropole romaine : temples, basi-..., amphithéâtres, autels votifs, capitoles ; les chré-...ciens et modernes y mirent bon ordre, et il ne ... rien. Je me trompe : dans le jardin de l'ar-..., on trouve tout un musée en plein air ; le Si-... découvert dans les tranchées du chemin de fer et ... par M. Emile Pereire, orne les salles du palais de ...son. A l'église de Saint-Sébastien, on reconnaît ...ns du Capitole, détruit au quinzième siècle par ...évêque Jean de Harcourt. Pour les morceaux ...autres monuments, ils ont servi à bâtir les murs de ... qui, grâce à cette barbarie, ressemble à l'en-... d'une Académie d'inscriptions.

...fermée depuis François Ier dans ces murailles où ...touffe, Narbonne occupe le milieu d'une plaine ...*tourent de plusieurs* côtés des montagnes. On y ... de Carcassonne par une magnifique allée d'oli-... et l'on y entre par quatre portes. Le canal de la ... la partage en deux parties que rejoignent trois ..., celui des Carmes, celui de la Chaîne et celui ...rchands. Au-dessus des murs et des maisons, se ...nt comme les squelettes du passé les deux som-...masses de la cathédrale dédiée à Saint-Just et du ... archiépiscopal. Enfin, pour ne rien oublier, une ...olie promenade quand il a plu et que la poussière ... point par tourbillons, celle des Barques, om-... les bords du canal.

Comme vous le voyez, monsieur, la ville a bien changé depuis les Romains !

Au dire de l'un de ses citoyens, qui exhalait devant votre serviteur les plaintes les plus amères, c'est Carcassonne qui est cause de tout le mal. En 1793, elle spolia sa voisine. Tout ce qu'avait épargné la pioche de Mgr Jean de Harcourt devint sa proie. Elle se montra si âpre à la curée, que les Narbonnais d'alors craignirent qu'on ne leur emportât la tour de l'archevêché.

Ces craintes, par bonheur, étaient sans fondement : la tour est restée ; on la voit encore de Coursan, petite ville située sur l'Aude, que franchit la voie ferrée à une lieue de Narbonne. A peu de distance de cette station, blanchit l'étang de Capestang. Nous traversons à la volée les travaux d'atterrissement de l'étang salin et sans nous arrêter à Nissan, où il n'y a de curieux à voir que la tête de Socrate, antique d'une pierre blanchâtre assez bien sculptée ; nous voilà lancés à toute vapeur à travers l'étang desséché du Malpas, dans le souterrain de ce nom qui passe sous le canal. Presque en revoyant le jour, on aperçoit le magnifique pont de neuf arches qu'un ingénieur artiste, M. Simon, a jeté sur l'Orb : la locomotive y roule triomphalement en sifflant de joie et nous arrête dans la patrie de Pépézuc et de M. Viennet.

Béziers est une ville admirable à voir, à l'heure où nous y vînmes. Une vapeur bleuâtre et à demi transparente flottait autour de la montagne et l'enveloppait d'une sorte de voile aérien. Au-dessus du brouillard, que les premiers rayons du soleil coloraient çà et là d'une teinte rosée, s'élevaient les tours éclatantes de lumière et la masse sombre de la cathédrale. A mesure que nous montions, le brouillard, roulant ses vapeurs diaphanes, découvrait l'eau verte et limpide de l'Orb. Sans mot dire, je conduisis mes compagnons de voyage sur la terrasse de la cathédrale, et nous eûmes là un délicieux moment de silence et d'admiration unanime.

Un soleil éblouissant, éclairant toute la vallée, laissait voir dans leur richesse poétique les rives de l'Orb et le ravissant amphithéâtre de coteaux qui borde la rive droite. A nos pieds, le pont du chemin de fer, les huit écluses accouplées de Fonseranne élevant les barques du canal du Midi à 21 mètres de hauteur, et, dans le lointain, des plaines qui n'ont pour horizon que le ruban bleu de la mer ; tel était le tableau que nous contemplions à cette heure. Je montre à mes compagnons, pour n'y plus revenir, l'endroit où les truands de la croisade effondrèrent le mur à coups de pioche le 22 juillet 1209, jour néfaste, où l'abbé de Cîteaux fit égorger, *ne pouvant leur faire pis*, tous les habitants de Béziers, puis nous allons rue Française.

A l'angle de cette rue-là, en venant par la place de l'Hôtel-de-Ville, on trouve une statue mutilée de six pieds six pouces, du plus beau marbre statuaire. Un des pieds a été refait et la tête changée. L'autre pied et les bras manquent. La draperie relevée sur l'épaule gauche et la nudité du buste trahissent l'origine de la statue ; elle est romaine. A s'en rapporter aux traditions menteuses comme de vieilles femmes, cette image serait celle de Pierre Péhuc ou Pépézuc. Ce grand homme inconnu aurait accompli des exploits oubliés par malheur dans l'histoire, mais dont le peuple lui témoigne tous les ans, le jour de l'Ascension, sa profonde reconnaissance. Dès le matin, la statue est parée d'un uniforme de papier peint ; on lui met sur la tête un chapeau de papier doré, et une main pieuse lui fait des moustaches avec du charbon. Hommage qui me porte à croire que Pépézuc fut un guerrier.

Il est vrai que les Biterrois ont la fibre reconnaissante. N'avaient-ils pas constitué en fief huit cents livres de rente pour le chameau de saint Aphrodise, leur premier évêque ?... Cette redevance fut fidèlement payée au chapitre représentant de l'animal jusqu'à la première révolution. A cette époque, on brûla le chameau de carton, promené pompeusement dans les fêtes locales appelées *caritats*, et son fief fut mis sous le séquestre ; mais, pour l'abolir légalement, on fut forcé de porter le chameau sur la liste des émigrés.

Il faut voir, à Béziers, les ruines de l'amphithéâtre romain et la maison gothique de Montmorency, puis reprendre le chemin de fer. On passe comme l'éclair à Villeneuve et Vias, deux bourgs pleins de tombeaux romains, et l'on arrive à Agde, la phocéenne, que le peuple appelle *la Noire* et la caverne de voleurs. Cette ancienne colonie grecque, sortie en quelque sorte des flancs du volcan de Saint-Loup, — car ses remparts, les tours qui le flanquent, ses maisons, ses quais, le pavé même de ses rues, sont faits de laves, — présente un aspect triste et sombre qui justifie bien son surnom.

L'Hérault qui traverse la ville est ici franchi par un pont en tôle, et la rive longeant la mer nous mène en droite ligne à Cette. Cette a une très-vieille origine et date d'hier. Expliquons la contradiction. Seize cents ans avant le Christ, les navigateurs d'Ionie avaient reconnu ce promontoire et l'avaient baptisé Sétion. Trois mille deux cent soixante-six ans plus tard, les entrepreneurs du canal imaginèrent de construire là une ville et un port, indispensable pour mettre la voie fluviale en communication avec la mer. Un môle artificiel forma le port, et la ville fut bâtie au pied d'une montagne calcaire et isolée, dont la base se rattache à droite à la montagne volcanique d'Agde par une langue de sable qui sépare l'étang de Thau de la Méditerranée, et à gauche, vers le nord-est au territoire d'Aigues-Mortes par des plages marines. Une citadelle, perchée à mi-côte du pic Saint-Clair, protége en peinture comme le suisse à fresque de Notre-Dame de la Garde, les deux ou trois cents navires et le millier de caboteurs qui entrent annuellement dans son port.

C'est consciencieusement tout ce qu'on peut dire de Cette. Un commerçant ajouterait qu'on y fabrique ces bons vins d'Espagne que nous trouvons si capiteux. Un douanier a bien voulu m'apprendre que le produit de la *Bourdigue* consiste, année moyenne, en vingt-trois mille sept cents quintaux de poisson blanc, sept mille sept cent cinquante quintaux d'anguilles, quarante-cinq mille quintaux de coquillages, quinze mille canards, et est évalué à 560,000 francs. Enfin, un bourgeois auquel je demandais la destination d'une baraque des plus foraines, me répondit, tout indigné, que cet édifice était le théâtre où Lafon, mon tragique anonyme, avait joué *Tancrède* un jour, ni plus ni moins. D'où je conclus qu'après avoir dîné à Cette, où l'on sert d'excellents poissons, il faut voir la jetée la nuit quand vient s'y briser en gémissant et y laissant une longue ligne d'écume la Méditerranée, puis traverser au clair de lune et à la lueur d'un ciel d'été l'éblouissant étang de Thau, et revoler, comme je le fis moi-même, à toute vapeur, vers Bordeaux et Bayonne. MARY LAFON.

LE TIRAGE AU SORT DES CONSCRITS.

Le jour des gaietés menteuses et des larmes sincères a eu lieu cette semaine pour Paris. Bien des mains tremblantes sont venues demander aux urnes du recrutement si elles devaient quitter le marteau, le rabot

---

...es d'Autriche, de Bohême et de Hongrie, et ... disperser sur des têtes autrichiennes ou alle-...es. Mais il a reconnu que ce rêve était impossible, ... c'est même à grand'peine qu'il obtiendra les ... cinq millions d'âmes et les six ou sept pro-... qu'il ... mande.

... premiers pourparlers, en effet, ont eu lieu, vers ... août, entre MM. de Metternich, de Nugent et ...pagny, et voilà qu'on est arrivé au 12 octobre ... encore pu tirer des deux diplomates autri-... une réponse définitive.

... qu'aussi les conditions posées par le négocia-...ançais étaient dures pour l'Autriche.

...s avaient pour cause de négociation l'*uti possi-*... Vous ne savez point ce que c'est que l'*uti pos-*..., n'est-ce pas ? cher lecteur. Eh bien, je vais ... dire.

...mpereur Napoléon demandait à son frère, l'em-... d'Autriche, l'abandon à la France, non pas du ... que ses armes occupaient, — ce qui était ...sible, puisque ses armées occupaient Znaïm, ..., Brünn, Presbourg, Adelsberg, Grætz, — mais ... de ce territoire en d'autres lieux.

... faisait neuf millions d'habitants, et douze ou ... mille lieues carrées, c'est-à-dire un peu plus que ... des sujets de l'empereur d'Autriche, et un peu ... le quart de ses Etats.

...tant, peu à peu, Napoléon en était arrivé à ... demander que quatre ou cinq millions d'âmes, ... sept mille lieues carrées de terrain.

... il trouvait que c'était encore beaucoup.

... comme il savait avec quelle facilité on obte-... les concessions de ce terrible vainqueur quand

on s'adressait directement à certaines qualités de son caractère, avait-il décidé, au lieu de laisser plus longtemps la chose aux mains des diplomates, d'envoyer à Napoléon le général comte de Bubna, son aide de camp, à la fois homme de guerre, homme du monde et homme d'esprit.

C'était ce négociateur que l'empereur Napoléon — non moins pressé de retourner en France que l'empereur d'Autriche l'était de le voir partir — attendait avec une si grande impatience, que, de cinq minutes en cinq minutes, interrompant sa promenade silencieuse et agitée, il revenait coller sa tête, modelée comme un buste antique, contre la porte vitrée donnant du côté du château.

Enfin, le général diplomate parut, montant la rampe de verdure qui conduisait du château au belvédère.

Napoléon était si peu maître de son impatience, que, contrairement aux lois de l'étiquette qui voulaient que M. de Bubna fût introduit chez lui d'une certaine façon et avec certaines formalités, il lui ouvrit la porte lui-même.

— Venez ! venez, monsieur de Bubna ! lui dit-il en l'apercevant. Mon frère l'empereur d'Autriche a raison de se plaindre de nos négociateurs : tous ces diables de diplomates sont de véritables marchands de paroles ! C'est à qui placera la plus grosse partie de marchandises, comme on dit dans le commerce. Vivent les militaires pour traiter de la paix ! Nous allons mener cela comme une bataille, M. de Bubna.

— En ce cas, sire, je me tiens d'avance pour battu, répondit le comte. Faites donc vos conditions ; je vous rends mon épée.

— Encore faut-il que vous les discutiez, ces conditions. Tenez, je vais y mettre une franchise qui serait de l'imprudence si je ne connaissais pas ma force, et si je n'étais pas dans une position à rendre inutiles toutes les dissimulations diplomatiques. Voyons, vous savez ce que je demande ; qu'êtes-vous chargé de m'accorder ?

— Votre Majesté veut agrandir la Saxe, renforcer la Bavière, s'approprier nos ports sur l'Adriatique. Ne vaut-il pas mieux accroître la nouvelle Pologne ?

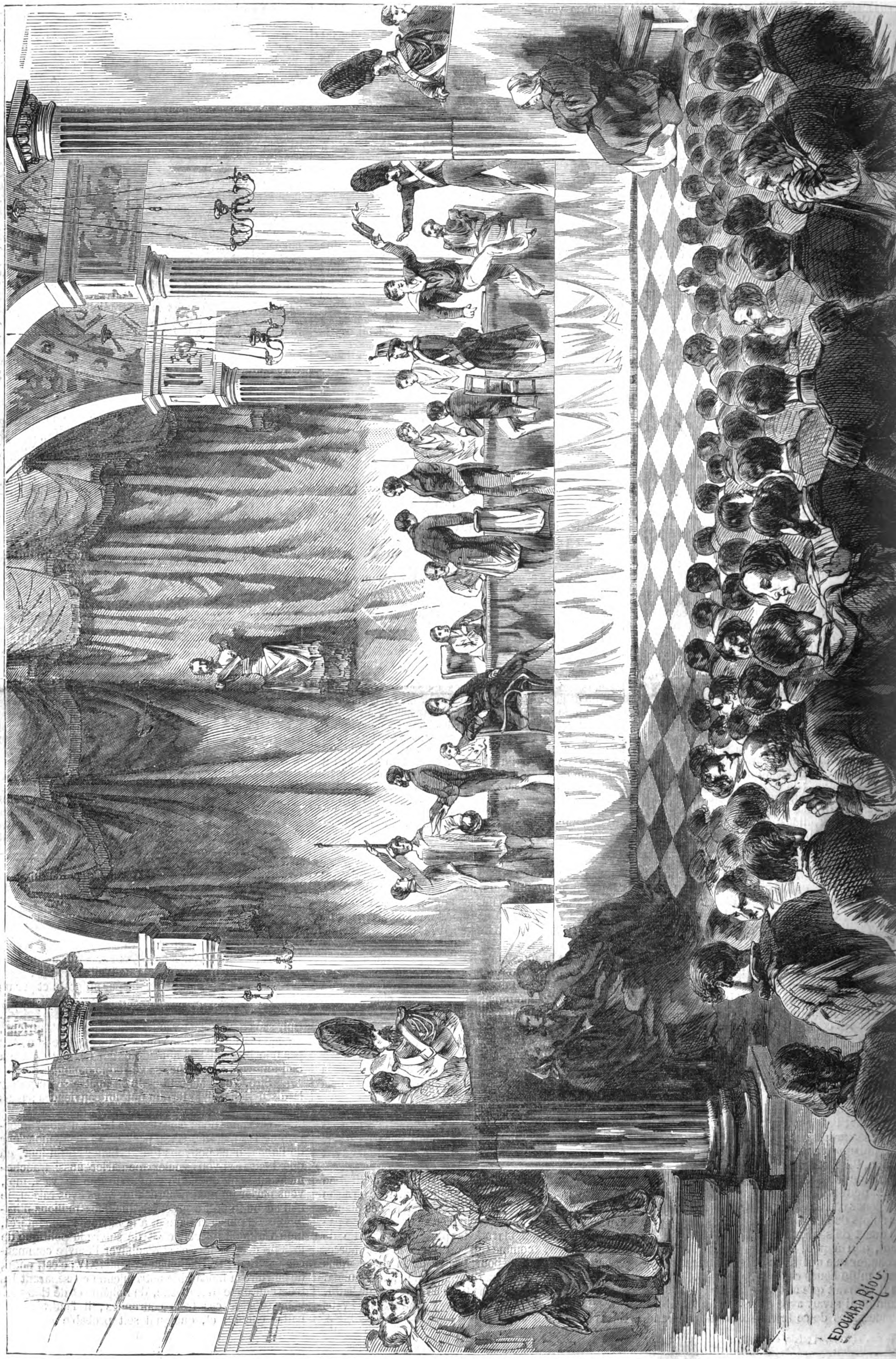
Napoléon arrêta M. de Bubna par un geste et par un sourire.

— C'est-à-dire me brouiller avec la Russie ? dit-il. Oui, sans doute, cela vaudrait mieux pour l'Autriche, quoique la Russie vienne de me prouver qu'elle n'était pas une bien chaude alliée, en me laissant battre à moi tout seul l'Autriche, sa véritable ennemie.

— Sire, Votre Majesté est bien maîtresse de porter la discussion sur le terrain qui lui conviendra ; mais qu'elle me permette de lui dire...

— Que nous nous éloignons de la discussion ? interrompit l'empereur. C'est possible. Tenez, monsieur de Bubna, nous pouvons tout terminer en un jour, en une heure, si vous voulez me parler aussi franchement au nom de votre souverain que je vais, moi, vous parler en mon propre nom. Vous avez raison, je n'ai aucun intérêt à procurer quelques millions d'habitants de plus à la Saxe et à la Bavière ; mon intérêt, mon véritable intérêt, c'est de suivre la politique de mes prédécesseurs ; c'est d'achever l'œuvre commencée par Henri IV, Richelieu et Louis XIV ; c'est, enfin, de détruire la monarchie autrichienne en séparant les trois couronnes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie. Pour séparer ces trois couronnes, il faudrait nous battre encore, et, quoiqu'il soit probable que nous finirons par là, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en ai pas le désir !

... M. Thiers, si exact, si précis, si clair dans tout ce qui est stra-... négociations.


EDOUARD RIOU

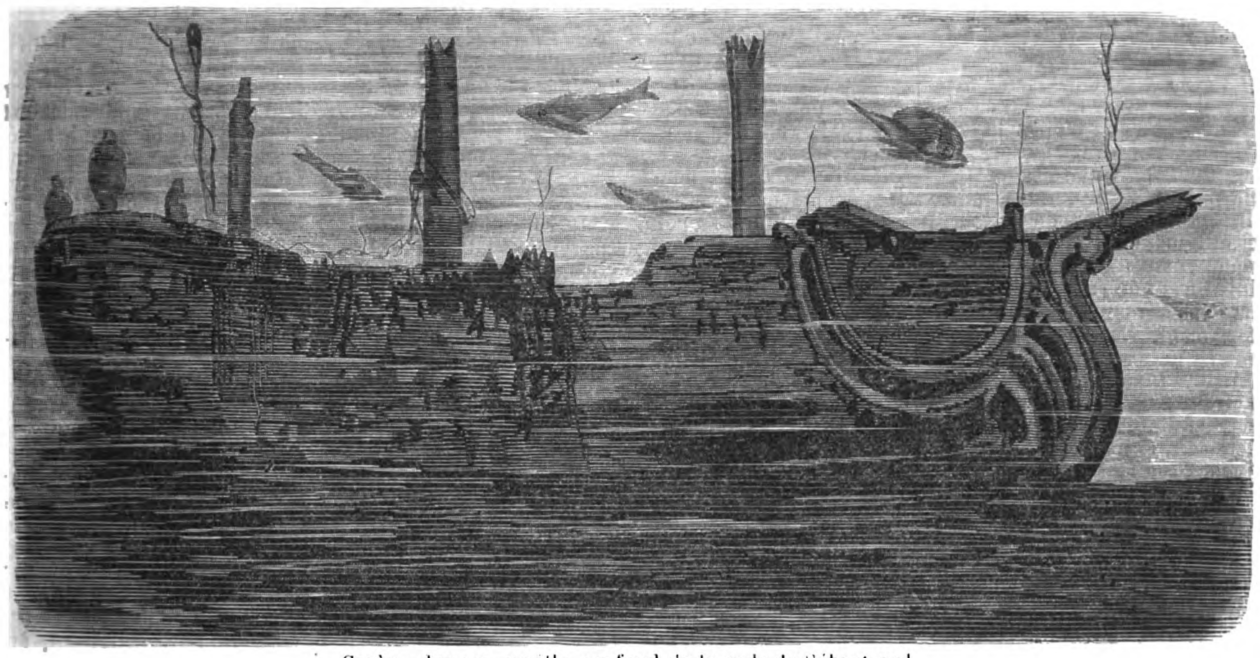
u la plume, ce cher util que l'on n'aime mais tant qu'au moment où il peut vous échapper des doigts, our le mousquet que ut le prestige de la loire a, dans ce moment, bien de la peine embellir.

Aussi est-il bien peu e cœurs, quelque résolu que soit l'esprit, uelque ferme que oit la volonté, qui ne ibrent en ce moment ous les pulsations du ang devenues plus apides. Les pères sont , sombres et taciturnes, les mères, silencieuses et les yeux leins de larmes. uant à soi, on ne ourit pas moins : on ourit des lèvres: mais lucidité inquiète du egard dit l'anxiété de ime. On sourit alors ême que la voix du agistrat proclame un numéro sinistre ; ulement, on pâlit aussi.

Que ce numéro soit un chiffre libérateur, il arrive souvent que, le sourire efface... On respire... Quel poids un mot ient d'enlever de dessus la poitrine ! et uand le sourire revient, comme il envahit tous les traits, comme il est vrai !

C'est que ce moment est la grande époque de la vie dans les classes laborieuses : 'est une rupture profonde dans l'existence, c'est l'abandon de la famille, c'est souvent la perte d'une position, toujours l'interruption d'un état. On conçoit l'émotion profonde qu'il excite; mais que le sort ait prononcé, qu'il faille quitter l'atelier pour le régiment, le foyer domestique pour la caserne, et que la séparation soit opérée, toute lâche tristesse disparaît; on se dresse sous l'uniforme avec joie, et si des galons viennent plus tard en orner les manches, le corps se cambre et l'on marche avec fierté vers un avenir qui est la fortune et la gloire : *Spes militis gloria.* Le bâton de maréchal n'est-il pas dans toutes les gibernes !

MAXIME VAUVERT.

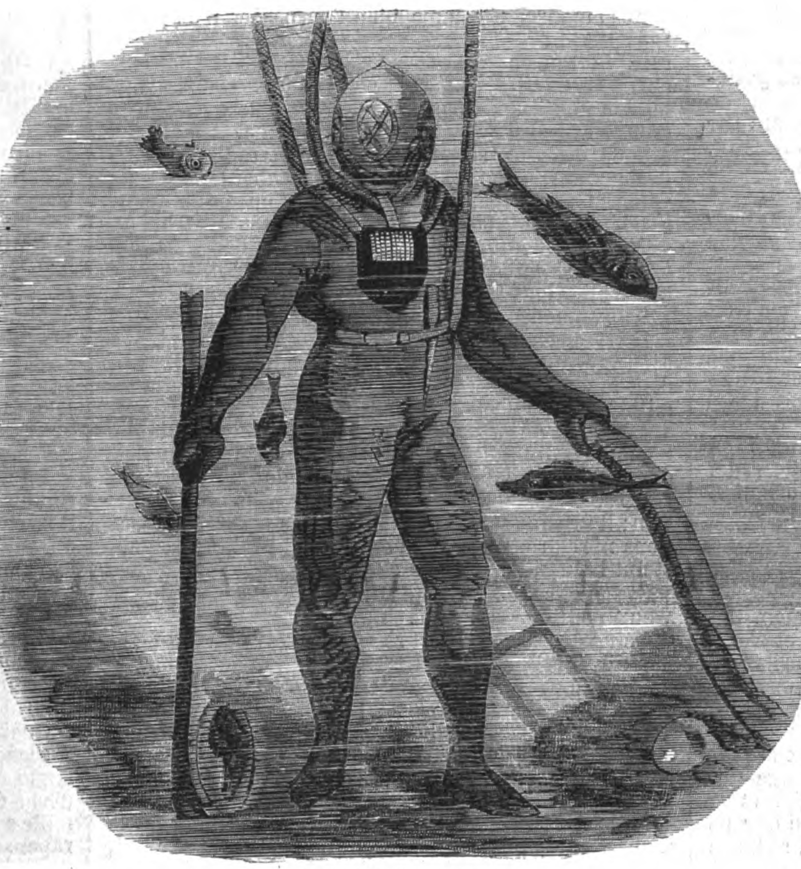


Carène dans sa souille, au fond de la rade de Sébastopol.

SAUVETAGE DES NAVIRES COULÉS DANS LA RADE DE SÉBASTOPOL.

Pendant que Sébastopol renaît de ses ruines, que ses quais se relèvent, que ses docks se recreusent, que ses hôtels se restaurent et se parent, il s'accomplit, sous la nappe d'eau que la mer étend dans sa base paisible, un travail sous-marin digne de tout l'intérêt de la science.

On sait que c'est sous ce tranquille linceul des vagues que repose ensevelie toute la marine méridionale de la Russie, dont Sébastopol était le centre et l'arsenal. Cette submersion forma un grand drame dont nous allons résumer les trois actes.



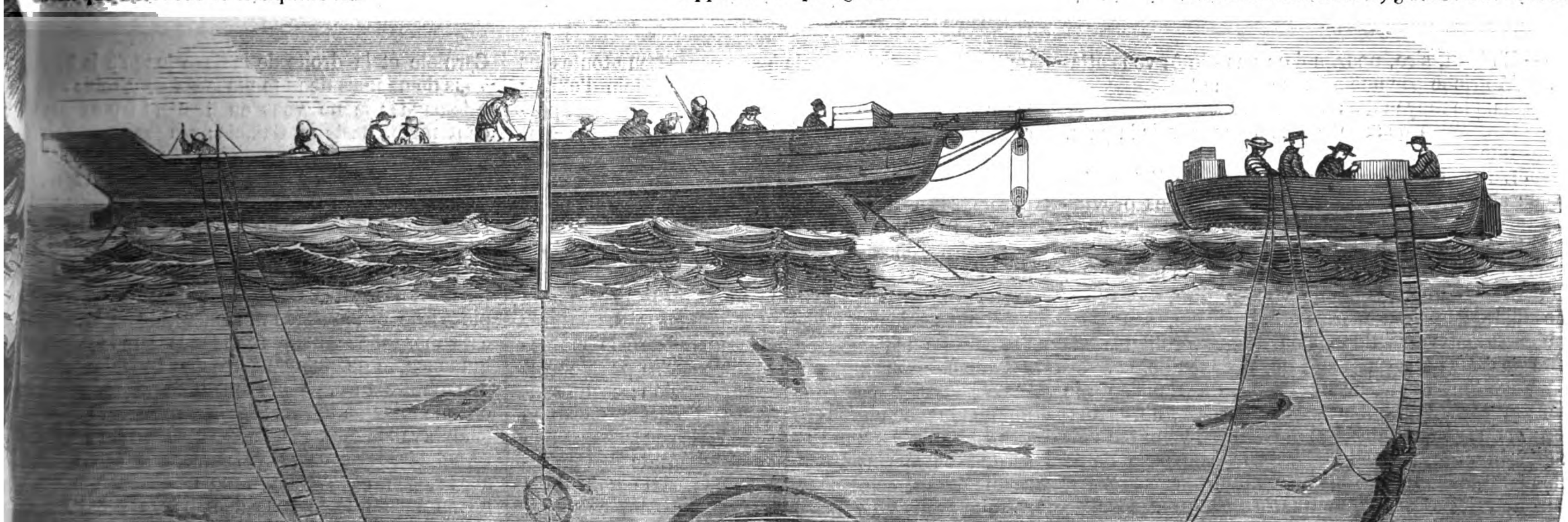
Appareil de plongeur.

Culbuté des hauteurs de l'Alma, au pied desquelles il s'était vanté d'arrêter l'armée alliée, le prince Menschikoff sentit qu'il ne pouvait disputer les approches de Sébastopol à nos troupes victorieuses. Il ne songea donc qu'à mettre cette ville à l'abri de nos attaques pour couper ensuite nos lignes et gagner la campagne, afin d'inquiéter nos derrières et d'entraver notre approvisionnement.

Cette résolution fut exécutée avec autant de rapidité que de vigueur.

La partie vulnérable de Sébastopol était sa rade. L'intention de l'amiral Duperré était d'en forcer l'entrée ; il l'eût réalisée. On sait la valeur de ces inexpugnabilités, dont le vain prestige protége l'embouchure de quelques fleuves et l'entrée de quelques forts; celle de Sébastopol se fût évanouie sous les bordées de nos vaisseaux, comme celle de Rio-Janeiro et de Lisbonne sous le canon de l'escadre de l'amiral Roussin. Le prince Menschikoff le prévit, et par une résolution plus habile encore qu'énergique, il conjura le danger. Une ligne de vaisseaux et de frégates coulée entre le fort Catherine et le fort Alexandre, ferma la rade aux escadres des puissances alliées.

Les tempêtes que la fin de l'automne déchaîna sur ces mers avec une violence sans exemple ayant créé des vides dans cette digue sous-marine, le général-gouverneur n'hésita pas à faire couler une seconde ligne de bâtiments; enfin, des hauteurs de Malakoff où ils venaient d'arborer leurs aigles, nos soldats assistèrent au dénoûment. La dernière heure de la défense de Sébastopol était sonnée ; l'ordre de la retraite venait d'être donné aux troupes formant la garnison. Pendant que leurs forts minés sautaient en l'air, les Russes dérobaient aux vainqueurs les derniers restes de leur escadre en les abîmant sous les flots. Quand les alliés furent maîtres de Sébastopol, les lames de la baie ne jouaient plus qu'avec quelques épaves; mais, sous les ondulations de cette rade déserte, gisaient sur un fond



Sauvetage des navires coulés dans la rade de Sébastopol.

limoneux plus de cent navires représentant une valeur de trois cent cinquante millions de francs.

Cette submersion n'avait pas été seulement une mesure défensive, elle avait encore été un moyen de conservation pour cette flotte, hors d'état d'offrir le travers aux escadres occidentales. Toutes les mesures de prévoyance furent prises dans ce but : les parties susceptibles d'être détériorées par l'eau de mer, telles que les machines, etc., furent couvertes de couches de brai ou de suif. Aussi, à peine la paix était-elle signée, que le gouvernement russe recevait une quinzaine de propositions lui offrant de raflouer ces navires, ou du moins d'arracher du fond des eaux tout ce qu'ils avaient à leur bord de précieux. Le cabinet de Saint-Pétersbourg accorda sa préférence à la soumission présentée par un jeune ingénieur américain, M. Gowau, dont les connaissances et la capacité toutes spéciales étaient attestées par les plus éclatants succès.

Cette réussite constante de ses entreprises de sauvetage n'était pas due seulement à la rare intelligence et à l'esprit éminemment pratique de M. Gowau, elle provenait encore de la puissance des appareils à l'aide desquels il les réalisait. Les plus remarquables étaient, sans contestation, une pompe d'une telle force, qu'elle pouvait enlever jusqu'à mille tonnes par minute de la carène d'un navire submergé : en sorte que cette coque, tout à coup vidée, était enlevée à la surface de la mer, par son allégement subit, avant que l'eau eût pu l'envahir de nouveau; une chaîne d'environ trois cents mètres, dont chaque anneau pèse 150 kilogrammes; enfin, les équipages de plongeurs, sorte d'armure en cuir dont le casque était mis en rapport avec l'air extérieur au moyen de tuyaux de gutta-percha.

M. Gowau, s'étant rendu sur les lieux, s'assura par lui-même de l'état et de la situation des vaisseaux, dont il visita, en costume de plongeur, les cadavres à demi ensevelis dans la vase. Son opinion fut qu'il était possible, malgré les difficultés qu'offrait l'opération, de les arracher entiers ou par morceaux à leur couche de fange.

Ses propositions furent agréées par le gouvernement russe; les travaux, commencés vers la fin de l'été dernier, n'ont été interrompus que par l'hiver. Déjà trois des plus forts vaisseaux, et de leur nombre le puissant trois ponts *les Douze-Apôtres*, couvrent les plages des matériaux de toutes natures qui composaient leurs masses, et quatre vapeurs rafloués animent de leur présence avec les embarcations mises à la disposition des sauveteurs américains, la solitude de cette rade, centre naguère d'un mouvement naval si important et si actif.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER DU PALAIS.

Les temps sont durs pour les héros de roman. Les aventures amoureuses sont semées de périls et d'embûches, mais d'embûches bourgeoises, de périls vulgaires et prosaïques. Quelle figure voulez-vous que fasse un séducteur aux prises avec le code pénal et les gendarmes? Aujourd'hui Lovelace passe en cour d'assises : il a beau appeler à son secours la voix la plus éloquente de ce temps-ci, Me Chaix d'Est-Ange lui-même, il est condamné à dix ans de réclusion et va faire à Poissy des chaussons de lisière. Que le duc de Richelieu, travesti en conseiller de préfecture, se laisse surprendre par Michelin, Michelin prendra sa canne à dard, étendra monsieur le duc sur le carreau et ira demander un bill d'indemnité au jury des Landes. Don Juan, don Juan lui-même ne tue plus le Commandeur; c'est le Commandeur qui le tue ou le fait tuer, — soit par son garde, soit par son fils; — et douze bourgeois, appelés à juger l'acte du père de famille, déclarent que tout s'est passé dans l'ordre.

Curieuse coïncidence, qui a déjà été relevée ici! Le jour même où se terminait le drame de Jeufosse, se nouait sur un autre point de la France celui d'Habouville. Dans l'un et l'autre, mêmes situations, mêmes péripéties : il n'y a de différence que dans la condition des personnages et dans le cadre où ils se meuvent. Le drame d'Habouville débute comme une pastorale. Un valet de ferme est amoureux de la fille d'un riche cultivateur : Joseph a dix-sept ans, Clémentine en a quinze seulement; mais elle est dégourdie pour son âge. Un dimanche, au sortir de la messe, elle rencontre Joseph chez une commère : — Ne trouvez-vous pas, voisin, lui dit-elle, que le soleil est brûlant et qu'il doit faire bon dans le bois à cueillir la noisette? — Oh! que oui-dà! répond Joseph sans bouger de place. Impatiente de n'être pas comprise, Clémentine pose son pied finement chaussé sur celui de Joseph; un coup d'œil significatif achève la phrase que le pied a commencée : Clémentine se lève, Joseph la suit, et tous deux disparaissent dans le bois. « A six heures, dit un témoin, je les ai vus revenir en se tenant par la taille. »

N'est ce pas de l'opéra-comique tout pur?

Nos amoureux, comme bien l'on pense, n'en restèrent pas là : des rendez-vous s'organisèrent; chaque soir, le Roméo campagnard s'introduisait dans la chambre de Clémentine; il posait le pied sur la goulette d'une pierre d'évier, d'où il s'élançait sur la croisée et se cramponnait à la persienne. C'était son échelle de soie, sa manière à lui de rapprocher les distances. Les choses allèrent bien d'abord. Mais les amoureux sont indiscrets! Joseph ne put prendre sur lui de taire sa conquête. Ce fut bientôt la fable du village, et, bientôt aussi, il se trouva deux bonnes âmes — féminines — qui n'eurent rien de plus pressé que d'aller tout redire aux parents de Clémentine.

Ici commence le drame.

Il est encore des contrées où l'autorité du père a conservé ce caractère absolu et despotique qu'il avait dans les anciennes sociétés. Il en est ainsi dans la famille Pochon. Pochon père, au sein de sa maison, est aussi craint que respecté. Il fait venir son fils, jeune homme de dix-huit ans, et lui dit : « Va te coucher dans la chambre de ta sœur, et si quelqu'un vient à la croisée, prends ton fusil et tue-le. » Le fils ne réplique rien : il sait que son père n'admet à ses ordres ni objections ni retards; il se rend au poste qui lui est assigné, éteint la lumière et attend.

Sa sœur, couchée dans la même chambre, faisait des vœux pour que son amant ne vint pas.

Vaine prière! un bruit se fait entendre au bas de la fenêtre : c'est Joseph qui arrive par son chemin ordinaire. Il a posé le pied sur la pierre d'où il va s'élancer vers la persienne, lorsqu'il reçoit une décharge de plomb en pleine poitrine et tombe mort sur le coup.

Pochon père qui, de la chambre voisine où il veille, a entendu la détonation, s'écrie avec satisfaction : « Voilà mon fils qui fait ce que je lui ai commandé! »

Le père et le fils ont comparu tous deux devant la Cour d'assises. Le premier, qui a tout pris sur lui, s'est retranché derrière son honneur outragé. Soit; mais, dans cet outrage même, n'a-t-il pas aussi sa part de responsabilité? A-t-il surveillé, comme il aur[ait] le faire, les instincts précoces de sa fille? N'est-ce d'elle que sont venues les premières avances? Et si lieu d'être un simple valet de ferme, l'amoureux de [Clé]mentine se fût trouvé le fils d'un riche propriétaire, principes du père offensé ne se fussent ils pas hu[ma]nisés, et la vengeance n'eût-elle pas cédé la place à capitulation conjugale? Ces questions posées beaucoup de tact et de raison par l'honorable prési[dent] des assises, n'ont pas laissé que d'embarrasser un pe[u] principal accusé. Le jury néanmoins n'a pas cru q[u'il] y eût place pour une condamnation, et les accusé[s en] seront quittes pour payer aux parents de la vict[ime] une somme de huit mille francs à titre de dommag[es-]intérêts.

Autre drame. — Je me trompe; — ici ce n'est plus d'ame, c'est un amas de faits immondes et atro[ces,] c'est une boucherie épouvantable, c'est une série d['as]sassinats commis par un jeune homme, un enf[ant] presque. Et sur qui? Sur son père, sur ses deux sœ[urs,] dont l'une a onze ans à peine!

Et ce n'est ni un monomane, ni un fou : jamais [as]sassin n'a eu plus entières la conscience de son act[e et] la possession de sa personne; jamais crime ne fut [plus] logique et plus conséquent avec la vie, les instincts [et les] habitudes de son auteur.

A seize ans, Guignard, apprenti chez un taill[eur,] volait son maître. Après ce vol, il en commettait [un] second, puis un troisième. Habitué des maisons les [plus] impures, il s'en faisait l'hôte et le pourvoyeur. Il a [dé]claré à l'audience qu'il en fréquentait quatre à la [fois.] « Quand je serai majeur et que j'aurai la fortune de [ma] mère, disait-il à un témoin, je *monterai* une maison

C'était là son rêve, à ce jeune homme : monter [une] maison! Mais comment le réaliser? Comment ava[ncer] l'heure de cette majorité, dont deux ans le sépa[raient] encore? Comment secouer le joug de son père, se s[ous]traire à ses reproches et à ceux de sa sœur aînée [ré]voltée, elle aussi, de ses désordres? Eh bien! il t[uera] son père et il tuera sa sœur.

Dans la nuit du 1er février, il se couche avec t[oute] sa famille, à neuf heures et demie. A une heure [du] matin, il se lève, prend sous son lit un marteau [qu'il] y a caché et se dirige vers le lit de sa sœur aîné[e, qui] dort profondément. C'est par elle qu'il commence [sa] besogne. Aux coups terribles qu'il lui assène su[r la] tête, sa petite sœur, âgée de onze ans, se réveille [et se] précipite aux genoux de l'assassin, en lui cria[nt :] « Parrain, parrain, ne me tuez pas! » Il la repo[usse,] la force à se recoucher et la frappe à son tour. [Mais] comme il craint que ses victimes ne soient qu'étou[rdies,] il va chercher une hache dans le grenier et recomm[ence] à frapper. Il s'acharne sur sa sœur aînée; ce n'es[t pas] assez contre elle du marteau et de la hache, il lu[i la]boure la gorge avec un couteau. « La tête d'Antoi[nette,] dit l'acte d'accusation, était horriblement mu[tilée;] elle présentait, sur le côté gauche, huit ou dix bl[essu]res mortelles. Le crâne était brisé, les dents dérac[inées] et refoulées dans la bouche. Ce n'était plus qu'un [amas] informe d'os et de chair. »

Quand il est sûr que ses sœurs ne respirent pl[us, il] descend au rez-de-chaussée, où couche son père. [Mais] auparavant il s'arrête à la cuisine pour boire un [verre] d'eau-de-vie. Au bruit qu'il fait en remettant la [bou]teille son père s'éveille et s'écrie : « qui est là? » [Pas de] réponse; le vieillard se lève et entre dans la c[uisine] sans voir son fils, qui s'est blotti contre le mur, [celui-ci] lui décharge à deux mains sa hache sur la tête,

---

— Eh bien, sire, pourquoi ne pas plutôt vous attacher l'Autriche par une alliance intime?

— Mais le moyen d'en arriver là?

— Sire, il y a deux manières de concevoir la paix.

— Dites-les, monsieur.

— L'une, large, généreuse, digne de Votre Majesté : c'est de rendre à l'Autriche toutes les provinces que vous lui avez enlevées, de la refaire aussi puissante qu'elle l'était avant la guerre, et, alors, de vous en rapporter à sa loyauté et à sa reconnaissance; l'autre, — permettez-moi de vous le dire, — l'autre, mesquine, dangereuse, froissante, cruelle, peu profitable à la puissance dépouillée, moins profitable encore peut-être à la puissance qui la dépouillera...

— Pardon, monsieur de Bubna, dit Napoléon, je vous arrête. Le premier système de paix, après Austerlitz, quand Sa Majesté mon frère est venu me voir à mon bivouac, je l'ai essayé : sur sa parole de ne plus faire la guerre, je lui ai restitué tous ses Etats, sauf de faibles souvenirs que je tenais à garder de cette campagne. Après m'être conduit ainsi, je pouvais, à ce qu'il me semblait du moins, compter sur une paix durable; et, à peine ai-je été engagé contre les Espagnols et les Anglais, que j'ai vu toutes les promesses oubliées, tous les serments trahis! Je ne puis plus me reposer sur la parole de votre empereur, monsieur. Tenez, ajouta Napoléon, voulez-vous une preuve que ce n'est pas à l'Autriche personnellement que je fais la guerre, et que c'est de votre empereur seul que je me défie? L'empereur François parle sans cesse de son dégoût du trône, de son désir d'abdiquer; eh bien, qu'il abdique en faveur de son frère le grand-duc de Wurtzbourg, que j'aime et dont je suis aimé, qui aura une volonté à lui, et qui ne se laissera pas mener par les Anglais; qu'il abdique, et je quitte Vienne, et je rends à son successeur toutes les provinces que je lui ai prises, à lui, et, loin d'exiger les cent cinquante millions qui restent encore à percevoir sur la contribution de deux cents millions dont j'ai frappé l'Autriche, je lui rends les cinquante millions perçus, je lui en prête cent autres sur sa simple parole, s'il en a besoin, et peut-être... oui, tenez, plus encore : je lui rends le Tyrol!

— Sire, répondit M. de Bubna assez embarrassé, je ne doute pas que l'empereur, mon maître, apprenant les conditions extrêmes que met Votre Majesté à la paix, ne se décide à abdiquer, aimant mieux assurer l'intégralité de l'empire dans les mains de son successeur qu'une couronne ainsi mutilée sur sa propre tête.

— Entendez-moi bien, reprit Napoléon; ce ne sont point là mes conditions suprêmes ou extrêmes, comme vous dites : c'est une supposition; les égards que l'on se doit entre souverains m'empêchent de rien imposer de pareil; seulement, je dis que, si le goût de la retraite prenait à votre empereur, eh bien, ce serait, comme vous le voyez, un grand bonheur pour l'Autriche. Mais, enfin, comme je ne crois point à ce résultat, comme je ne veux plus m'en rapporter à la générosité de l'Autriche, je suis forcé d'en revenir à mes premières propositions.

— En les adoucissant, sire, je l'espère!

— En les adoucissant, soit. — Je renonce à l'*uti possidetis*. J'avais réclamé trois cercles en Bohême; il n'en sera plus question [1]; j'avais exigé la haute Autriche jusqu'à l'Ens : j'abandonne l'Ens, je renonce à une partie de la Carinthie, et n'en conserve que Villach; je vous restitue Clagenfurt, mais je garde la Carniole et la droite de la Saxe jusqu'à la Bosn[ie.] [Je] vous demandais deux millions six cent mille suj[ets en] Allemagne : je ne vous en demande plus que [...] cent mille. Reste la Gallicie; songez-y, je dois [faire] quelque chose pour un allié qui ne m'a point [trahi] non plus : je dois lui arrondir le grand duché [...] serons tous les deux faciles de ce côté-là, car n[ous ne] tenons guère à ces territoires. Il n'en est pas de m[ême,] je vous en préviens, du côté de l'Italie; il me fa[ut une] large route vers la Turquie, une route par la[quelle] puissent passer trois cent mille hommes et trois [cents] pièces de canon! Mon influence sur la Méditer[ranée] est subordonnée à mon influence sur la Porte [...] influence, je ne puis l'avoir qu'en me faisant le [voisin] de l'empire turc. Il me faut bien la terre, pu[isque] chaque fois que je suis prêt à prendre l'Océan [et la] Méditerranée aux Anglais, votre maître m'a[rrache] l'Angleterre des mains!... Laissons là mes alliés [...] avez raison, et revenons à moi et à mon empire [...] nez-moi ce que je vous demanderai sur l'Adr[iatique] et en Illyrie, et pour tout le reste vous me tro[uverez] accommodant. Mais, comprenez bien, monsi[eur de] Bubna, c'est mon *ultimatum*. Vous parti, j'enve[rrai les] ordres pour la reprise des hostilités. Depuis W[agram] mon armée s'est accrue chaque jour; mon inf[anterie] est complète, reposée, plus belle que jamais; to[ute ma] cavalerie s'est remontée en Allemagne; j'ai cin[q cents] pièces de canon attelées, et trois cents autres p[our] faire feu sous les murs des places que j'occupe [...] Masséna et Lefèvre ont quatre-vingt mille hom[mes en] Saxe et en Bohême; Davoust, Oudinot et ma[...] forment une masse de cent cinquante mille h[ommes.] Avec cette masse, je déboucherai par Presbo[urg, et] j'irai, en quinze jours, porter, jusqu'au fond de [la Hon]grie, les derniers coups à la monarchie autric[hienne.]

[1] Voir l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers; voir surtout le récit de Napoléon, et celui de M. Bubna lui-même aux archives des affaires étrangères.

...ant : « c'est moi ! » Le père tombe sans mouvement sur le sol. L'assassin craint de le voir se relever et le frappe de nouveau à coups redoublés. « Il avait frappé si fort, a dit un témoin, que le sang avait jailli à plus de dix pieds. »

L'assassin s'occupe ensuite de se créer un alibi. Il part, en chantant, pour un bourg voisin, où il s'arrête et se fait servir à boire et à manger.

Un dernier trait complète cette physionomie plus monstrueuse, à coup sûr, que celle des Lacenaire et des Poulmann. La voiture qui va transférer l'assassin à la prison passe devant l'église du village ; un convoi en sort : c'est celui des deux victimes. Les cercueils croisent la voiture. Guignard les voit passer d'un œil sec et seul, il reste la tête couverte. A ce moment, il y a autour de lui un rugissement terrible, et, sans l'intervention des gendarmes, il était mis en pièces.

Sommes-nous à l'apogée de l'horrible? Non, pas encore. L'Amérique a mieux à nous offrir. Un fils, après avoir tué son père et sa mère, à coups de hache, leur a arraché le cœur, qu'il a fait rôtir dans un four, et dont il a mangé un morceau. On lui demande sous quelle influence il a agi, et il raconte ceci :

« Depuis plusieurs jours j'étais hanté par des voix qui, toutes, me répétaient incessamment : — Il nous faut des cœurs, nous avons absolument besoin de cœurs : procure-nous-en!... A table, ces voix sortaient de mon assiette ; au lit, elles sortaient de mon oreiller. Je ne savais pas d'abord où trouver ces cœurs, et, cependant, il en fallait aux voix. Il y a trois ou quatre jours, j'eus l'idée de tuer mon frère et sa femme; ç'aurait été toujours deux cœurs de ...es... »

Il est, je suppose, inutile de poursuivre, et vous savez déjà à quoi vous en tenir sur les facultés mentales de ce malheureux. En France, le seul échantillon que je viens d'en donner eût suffi pour lui ouvrir les portes de Charenton; mais la justice américaine, — cette éternelle boîte à surprises, — a toujours des solutions imprévues. Le jury d'enquête n'a pas trouvé les actes qui lui étaient déférés assez déraisonnables pour être soustraits à la discussion, et il a rendu contre leur auteur un verdict qui le renvoie devant le haut jury.

Pour en revenir à Guignard, déclaré coupable — sans circonstances atténuantes, — il a été condamné à la peine de mort.

Tout ceci est médiocrement gai. Quelque chose qui l'est, à coup sûr, davantage, c'est le procès de *la Lignéenne*.

La Lignéenne est une société qui a eu des malheurs. — Son but était de régénérer une de nos principales industries, de substituer dans la fabrication du papier le bois au chiffon. L'idée, l'invention et les procédés appartenaient à un certain de Fricourt, qui les mit en commandite, au capital de quatre millions, en se réservant pour sa part le quart de ce capital.

Au bout d'un an, les actions émises à 100 francs se vendaient 7 francs le cent, et de Fricourt, après avoir placé les siennes à divers cours, filait sur la Belgique, d'où il n'est pas encore revenu.

Les trois millions restants avaient fondu comme ..., laissant pour tous vestiges une invention chimérique et deux baux d'usines entièrement dénuées de ...rel.

C'était peu, n'est-ce pas? — au moins pour vous ou ...

C'était tout pour Montagnac.

Montagnac avait succédé à de Fricourt. Celui-là, c'est un homme de génie. Auprès de lui, Bilboquet n'est qu'un innocent. Les actions de *la Lignéenne*, se vendent à la livre : tant mieux ! plus bas elles sont, plus facilement elles remonteront. Pour déterminer le mouvement ascensionnel, voulez-vous savoir comment s'y prend Montagnac ? Il achète à crédit une machine à quatre cylindres et il la fait poser sur la chute d'eau de Monthières, puis il annonce dans dix journaux de Paris que l'usine de Monthières est organisée et qu'elle sera inaugurée le 1er mars 1857.

Suivez bien maintenant.

Des trains spéciaux ont été organisés, des arrangements ont été pris avec la Compagnie du Nord pour faciliter le voyage des actionnaires de Paris à Monthières. Toutes les voitures du pays ont été mises en réquisition. Enfin, au jour dit, la cérémonie commence. Montagnac a réuni autour de lui son conseil de surveillance. Les ouvriers portent des bouquets qu'il leur a fait distribuer. Bientôt s'avance, à la tête de son clergé, M. le curé de Bettancourt. Il bénit l'usine et appelle sur l'entreprise les bénédictions du ciel. Montagnac prononce à son tour quelques paroles — bien senties : — « Dans un moment, dit-il, vous allez voir fabriquer en grand du papier, non pas avec des matières ordinaires, mais avec un très-grand mélange de bois, et vous pourrez dire et affirmer en rentrant dans la capitale ce que vous avez vu... »

La machine souffle; les rouages se meuvent; les actionnaires ouvrent leurs yeux les plus grands; une feuille blanche se déroule devant eux : c'est bien du papier. Il est blanc, il est beau, il est ferme. Le problème est résolu. Tout le village est en fête. Pendant trois jours, les aubergistes tiennent table ouverte, et le nom du bienfaiteur se mêle à tous les *toasts*. Un article flamboyant, inséré dans les *Annales de la Bourse*, va répandre partout le récit de cette solennité. Les actions de *la Lignéenne* montent à 70 francs. Montagnac et ses compères vendent à prime et le tour est fait.

C'était bien du papier, en effet, qui était sorti de la machine; seulement ce papier était fait comme tous les autres — avec du chiffon.

Les actions sont retombées à leur chiffre normal, — dix centimes la pièce, — et *la Lignéenne*, qui devait ruiner les chiffonniers, n'a en définitive ruiné que ses actionnaires.

Tout cela s'est liquidé en police correctionnelle par trois années de prison que le tribunal a portées à l'actif de Montagnac.

Je termine en mentionnant l'événement judiciaire de la semaine. Mme la marquise de Guerry a gagné sa cause. La congrégation de Picpus est condamnée à lui restituer 475,000 francs. L'arrêt de la Cour a une portée immense. Les communautés religieuses non autorisées ne sont plus admises à se fonder sur le vice de leur constitution pour repousser les procès qu'on leur intenterait, et les personnes qui en font partie peuvent, lorsqu'elles s'en séparent, reprendre avec leur liberté l'argent ou les immeubles qu'elles y ont apportés. Le grelot est attaché. L'exemple de Mme de Guerry sera-t-il contagieux? Cela est à craindre, et il est certain que Picpus s'en préoccupe.

A samedi prochain le combat des pharmaciens contre les homœopathes et le triomphe de M. Purgon !

PETIT-JEAN.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Le Retour du mari*, comédie en quatre actes, par M. Mario Uchard. — PALAIS-ROYAL : *A qui le Bébé? ou le nouvel Antony*, parodie en trois actes, par MM. Siraudin et Bourdois. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Don César de Bazan*. — M. Frederick-Lemaître.

Le meilleur mot sur *le Retour du mari* a été dit par M. Granier de Cassagnac, lorsqu'il s'est étonné que cette pièce ne s'appelât pas : *la Fiammina*. — En écrivant cette contre-partie de son premier succès, M. Mario Uchard, qui vit pourtant dans un milieu littéraire et moqueur, a cédé à la manie bourgeoise du *pendant;* il s'est dit que deux comédies nées de deux idées jumelles figureraient dans le répertoire du Théâtre-Français avec autant d'agrément que deux globes sur une cheminée ou que les deux tableaux d'Horace Vernet : *l'Arrestation d'un brigand italien* et *la Confession du même brigand italien*.

La Fiammina mettait en scène le retour de la femme, et, par un effet du privilége sympathique attaché au sexe faible, ce retour intéressait l'action en occupant le cœur. Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi du retour de l'époux dans la seconde pièce de M. Uchard? C'est que l'adultère, atténué chez la femme par la grâce, par la coquetterie, par la faiblesse, par toutes ces parures des fautes mondaines, est présenté ici chez l'homme avec une brutalité sans égale et une sécheresse désespérante. Il n'y a pas moyen de jeter un regard attendri sur ce gentilhomme-planteur, qui rapporte au foyer conjugal, après seize ans d'abandon, une fille illégitime.

Il faut beaucoup d'autorité ou beaucoup d'habileté pour donner des leçons au théâtre, pour flétrir et pour absoudre. D'autorité, M. Mario Uchard n'en a pas encore, et son habileté est un peu commune. *Le Retour du mari*, à part le défaut principal de n'exhiber que des personnages à peu près antipathiques, est fait, comme on dit, de pièces et de morceaux; c'est le butin d'un homme de lettres en maraude sur les terrains de l'ancien théâtre de Madame. Ce qui lui appartient en propre, ce sont deux ou trois scènes bien abordées, bien conduites et bien dénouées ; ce sont deux ou trois mots saisis sur la vie réelle, sur la vie du cœur.

Nous sommes loin de blâmer ceux qui ont l'ambition haute et qui, même au prix de quelques défaillances, s'efforcent d'installer une école des mœurs sur la scène. Mais à cette recherche du bien et du mal actuel, à cette étude inévitablement passionnée des plaies morales de la société, un auteur, si bien intentionné qu'il soit, court presque toujours le risque de révolter ou du moins de froisser son public. C'est ce qui est arrivé à M. Mario Uchard, sinon dans *la Fiammina*, qui s'est imposée, grâce à un certain courant de bienveillance pour les Madeleines, mais dans *le Retour du mari*, où l'on a vu avec peine une lutte entre une mère et sa fille, ayant pour objet un amant.

La morale a autant de nuances que l'amour, et nous ne concevons pas pourquoi les écrivains pren-

---

— Sire, interrompit M. de Bubna, Votre Majesté donne l'exemple de la franchise. Nous non plus, nous ne voulons pas une guerre qui peut tout nous ...: mais, cependant, nous la préférons à une ... presque aussi désastreuse que la guerre. Votre ... parle de deux cent trente mille soldats : nous ... trois cent mille ; mais, à ces trois cent mille, ... un général qui puisse tenir tête à Votre Majesté. Que Votre Majesté entende donc l'appel que nous ... sa générosité, et nous donne sa dernière parole.

— Prenez une plume, monsieur, et écrivez, dit Napoléon.

Le comte de Bubna s'assit, prit une plume, et, sous la dictée de l'empereur, écrivit l'*ultimatum* suivant :

Du côté de l'Italie :

Le cercle de Villach sans celui de Clagenfurt, c'est-à-dire l'ouverture des Alpes Noriques; plus, ...ch et la rive droite de la Save jusqu'à la Bosnie.

Du côté de la Bavière :

Une ligne prise entre Passau et Lintz, partant du ... aux environs d'Efferding, venant tomber à ...stadt, abandonnant à cet endroit le territoire ...nd, et se rattachant au pays de Salzbourg par le Kammer-Sée.

Du côté de la Bohême :

Quelques enclaves sans importance que je désignerai et qui ne dépasseront pas cinquante mille âmes de population.

Du côté de la Gallicie :

La nouvelle Gallicie, de la Vistule à la Silica à ..., de la Vistule au Bug à droite ; le cercle de ..., avec moins de terre du côté de Cracovie, mais en y joignant les mines de sel de Wieliczk. »

— Ainsi, vous voyez, continua Napoléon, au lieu de seize cent mille sujets en Italie et en Autriche, je me contente de quatorze cent mille, et, au lieu de trois millions de sujets en Gallicie, de deux millions seulement.

— Et Votre Majesté abandonne ses autres prétentions? demanda vivement M. de Bubna.

— Oh ! non, dit Napoléon ; vous n'y comprendriez plus rien ! Il y a deux points importants à régler : le premier...

M. de Bubna s'apprêtait à écrire.

— Attendez, n'écrivez pas, dit l'empereur. Ces deux points importants à régler seront l'objet d'une lettre particulière entre votre maître et moi ; d'ailleurs, ce que j'ai à vous demander n'est pas bien compliqué, et votre mémoire, j'en suis sûr, y suffira. Je veux — vous entendez bien ? ce n'est pas *je désire* que je dis, c'est *je veux*, — je veux que l'Autriche réduise son armée à cent cinquante mille hommes, et qu'elle me compte cent millions pour complément de la contribution de guerre dont je n'ai encore perçu que cinquante.

— Sire, c'est dur ! dit M. de Bubna.

— C'est ainsi, répondit l'empereur.

— Mais, cependant, il faut un terme à cette vassalité.

— Tenez, dit Napoléon, je vais faire beau jeu à votre empereur. Le terme de cette *vassalité*, puisque vous l'appelez ainsi, sera celui de la guerre maritime. Que l'Angleterre nous donne la paix, une paix certaine, une paix durable, et je vous autorise à réarmer les cinq cent mille hommes que vous aviez au commencement de la campagne.

— Sire, demanda M. de Bubna en se levant, quand dois-je revenir?

— Monsieur, dit Napoléon prenant une résolution soudaine, il est inutile que vous reveniez, car vous ne me retrouveriez plus ici.

— Votre Majesté part?

— Pour la Styrie, oui.

— Et quand cela?

— Demain... Vous avez mon *ultimatum;* M. de Champagny a mes pleins pouvoirs. S'il faut se battre, je reviendrai ; mais, je vous le dis, monsieur de Bubna, malheur à ceux qui me feront revenir !

— Votre Majesté part? répéta M. de Bubna stupéfait.

— Oh ! mon Dieu, oui ! Venez avec moi, monsieur de Bubna; je passe, dans la cour du château, ma revue d'adieu.

M. de Bubna comprit que, cette fois, c'était bien le dernier mot de Napoléon.

Il se leva, mit dans sa poche la note qu'il venait d'écrire, et suivit l'empereur.

Tous deux descendirent les rampes de la pelouse, traversèrent le château, et apparurent sur le perron du côté de la cour.

La cour était encombrée de curieux.

L'empereur s'approcha du balcon qui formait le centre des deux escaliers réunis. Il avait à sa droite M. de Bubna, à sa gauche le prince de Neuchâtel.

Rapp, son aide de camp, se tenait un peu au-dessous de lui, sur la troisième marche du perron.

Les soldats défilèrent sous le balcon au cri de « Vive l'empereur ! »

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

nent si peu de façons avec elle. Il ne suffit pas à un auteur de dire aux spectateurs : — Voici un sentier bourbeux et infect ; je m'en vais vous le montrer, *parce que je suis moral*, et nous le traverserons ensemble. — Les spectateurs ne seront pas enchantés de votre offre ; les mieux disposés vous demanderont un pont. La comédie, — M. Mario Uchard vient de l'apprendre par son expérience, — n'a pas les mêmes franchises que l'iambe, la satire, le roman. Elle est tenue à des précautions et à des ombres ; de tous les arts, c'est le dernier qui s'aidera de la photographie. Les hommes de génie, seuls, connaissent la mesure de vérité qu'il convient de dispenser au théâtre ; tantôt la dose s'élève pour le dix-septième siècle jusqu'à *Tartufe*, et pour le dix-huitième, jusqu'au *Mariage de Figaro*. Les hommes de talent n'ont rien gagné jusqu'ici à franchir ces jalons audacieux.

Une parodie du *Fils naturel* est représentée tous les soirs au Palais-Royal, avec accompagnement d'éclats de rire. Dans la fable imaginée par M. Siraudin, Jacques est devenu indépendant et riche en vendant des crayons sur la voie publique, dans une calèche découverte, au son d'une grosse caisse et le casque d'or en tête, comme le populaire Mengin. Il repousse orgueilleusement les offres de paternité qui lui arrivent de toutes parts, et il ne veut devoir *qu'à lui seul toute sa renommée*.

M. Frédérick-Lemaître, qui, heureusement, n'est pas encore sorti du théâtre, vient de *rentrer* à la Porte-Saint-Martin, dans le drame très-bien fait de *Don César de Bazan*. Un peu de repos lui a rendu sa voix, ses yeux et son geste, — qui ne sont le geste, les yeux ni la voix de personne.

CHARLES MONSELET.

Les Parents terribles. — Par GAVARNI.

— Vous me conjuguerez vingt-cinq fois le verbe : Seringuer par la fenêtre le perroquet d'une voisine considérable... Tu ne l'as pas fait exprès ?... Alors tu ajouteras : Sans le faire exprès.

M. RAREY,

LE DRESSEUR DE CHEVAUX.

Lundi dernier, au Tattersall, M. Rarey a fait une nouvelle et décisive expérience de la méthode, encore inconnue, à l'aide de laquelle il réduit le cheval le plus indompté, et le transforme en instrument docile et patient. La démonstration a été concluante, le succès merveilleux.

L'assemblée, très-nombreuse et composée de tout ce que le sport compte de plus illustre dans Paris, a rendu un hommage éclatant et unanime au secret de l'habile dresseur.

Un cheval, que son énergie indisciplinée avait fait condamner à mort, et dont l'éducation ne datait que de huit jours, a été montré aux spectateurs surpris qui l'avaient vu le lundi précédent dans toute sa fougue, charmé, soumis et d'une humilité de maintien à faire croire au prodige. M. Rarey l'a attelé d'abord à la voiture avec un autre cheval, puis il l'a promené dans le manége, en le maintenant et en le dirigeant avec un seul bridon, a battu du tambour à ses oreilles, a déchargé un revolver, a ouvert sous ses yeux le plus effrayant des parapluies sans que l'animal manifestât le moindre effroi, la moindre émotion ; il l'a remis à un jockey qui a pu le monter sans danger, sans difficulté. Puis, enfin, débouclant la bride qu'il a fait glisser sur le cou, M. Rarey a lancé le cheval au galop, l'arrêtant sur place et le détournant par le seul effort de la bride servant de licol.

Nous ne savons pas si M. Rarey trouvera le nombre de souscripteurs qu'il exige pour livrer son secret aux amateurs (cinq cents souscripteurs à 250 fr.) à la seule condition, stipule-t-il, que MM. les amateurs ne lui feront pas concurrence, mais nous pouvons constater que lundi cette séance n'avait laissé aucun incrédule, et que Buffon n'appellerait plus le cheval la plus noble *conquête de l'homme*, mais la plus facile et la plus ordinaire, s'il avait vu les prodiges opérés par M. Rarey.

C. RONANT.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 mars et le 1[er] avril sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directenr des postes de Cologne se charge des abonnements.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

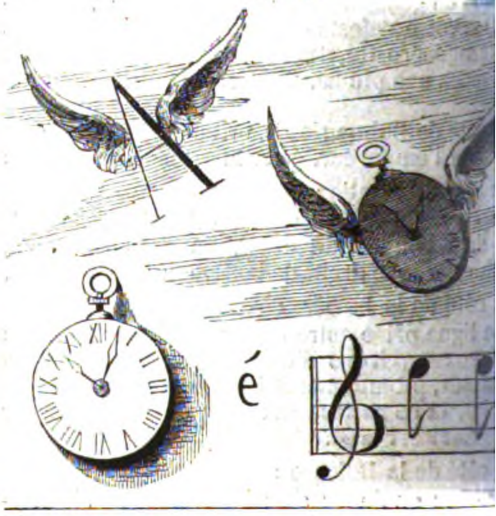
Marie Stuart et Catherine de Médicis. Étude historique sur les relations de la France et de l'Écosse dans la seconde moitié du seizième siècle, par A. CHERUEL, maître de conférences à l'École normale supérieure, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. — 1 vol. in-8°. Paris, librairie L. Hachette.

Ce travail n'est point une nouvelle histoire de Marie Stuart ; c'est un livre composé d'après les nombreuses lettres d'ambassadeurs français en Angleterre et en Écosse. Ces pièces éclairent des questions obscures dans l'histoire de l'alliance écossaise, q était d'une haute impo tance pour la France. A cun historien, jusqu'à jour, n'a mentionné efforts énergiques q tentèrent pour la conse ver, dans la seconde m tié du seizième siècle, M chel de Castelnau, d'Esn val, Châteauneuf et Po ponne de Bellièvre. historiens les plus réce n'ont guère consulté la correspondance de l'A gleterre et de l'Espag l'intérêt et le rôle de France se sont effac leurs yeux devant la lu dramatique de Philipp et d'Élisabeth. La fauss de cette opinion res des dépêches de nos a bassadeurs et de l'ét historique où l'auteu retracé leurs négocia et celles de Catherine Médicis. Il éclaircit point resté douteux, d le rôle de Henri III et Catherine de Médicis, d le procès de Marie Stu et, dans cette Étude s'appuyant sur des pi authentiques, M. Che établit que, si Cathe de Médicis et Henri III rent coupables de né gence, on ne saurait imputer l'odieuse trah dont les ont accusé ligueurs et plusieurs vains modernes. La pu cation des documents servés dans les archiv la famille d'Esneval château de Pavilly (S Inférieure), complété éclairés par les autres respondances de cette que, peuvent servir à bler une des lacunes notre histoire diplom que et à constater les niers efforts de la Fr pour conserver le prot rat de l'Écosse.

De l'art de converser et d chez la femme, par M. Lecomte, ancien professe littérature au collége St — A la Librairie Nouvel boulevard des Italiens, e Garnier, éditeur, au Palais- Un vol. in-8°. — Prix : 2 f

S'il faut en croir chronique, le temp au beau et le ven aux choses de l'e Grâce à ce souffle bi sant, voici venir à vous, mesdames, une petite p cation vive, fraîche, joyeuse, écrite d'un style a ble et enjoué, et qui, sans en avoir l'air, sans p tisme, sans préceptes ni sentences, vous rappelle secret de ces communications gracieuses qui son nement des sociétés. C'est à la fois un petit manue légance, de savoir-vivre et de bon ton.

RÉBUS.



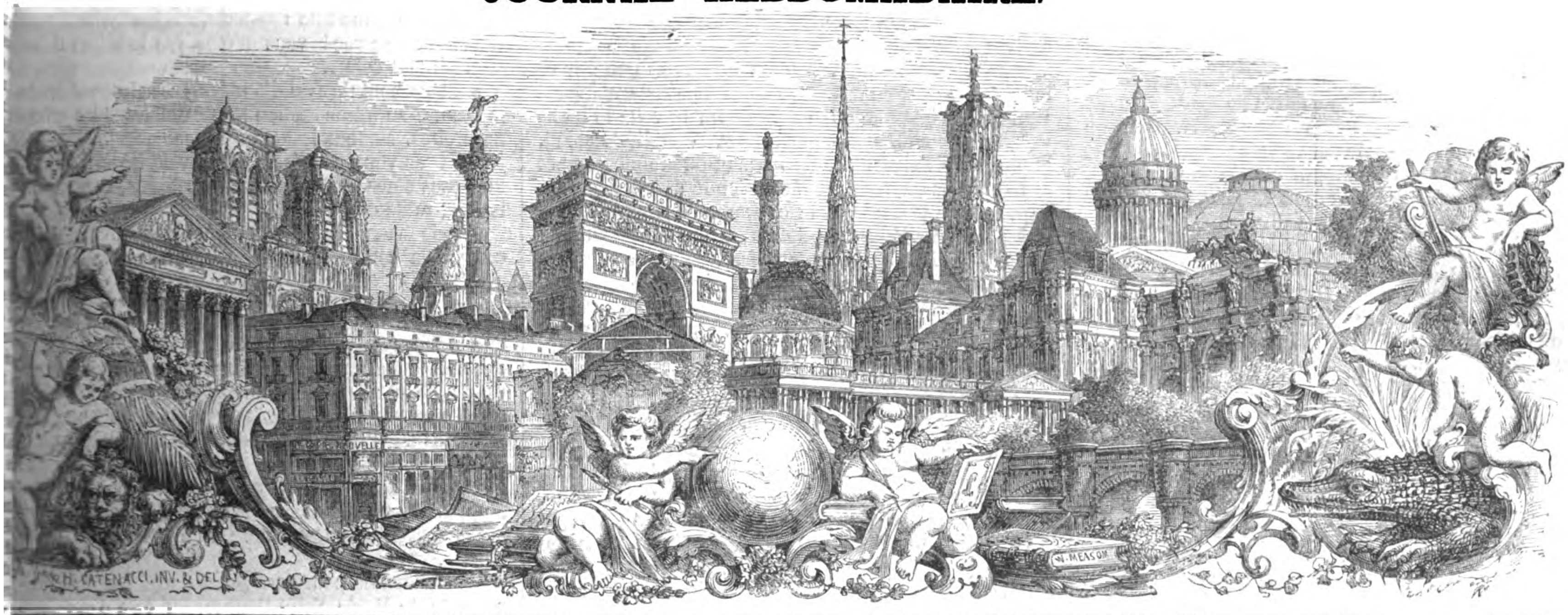
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est toujours en vainqueur qu'un Français la lutte.

Paris. — Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, r

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr..—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 49.
20 Mars 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE ·

Les ambassadeurs siamois à Paris.

COURRIER DE PARIS.

Les ventes d'objets d'art et de curiosité ont depuis un mois une vogue et un succès qui ne se ressentent nullement de l'atonie qui frappe quelques branches commerciales. Celle du cabinet de feu M. Daugny a encore dépassé l'éclat de la vente de M. Humann fils, où il est pourtant constant que de grandes folies ont été faites par les amateurs enivrés de rivalités. Nous ne citerons à l'appui du fait que les deux petits bas-reliefs en bois représentant Charles-Quint et Jean de Montfort, et datés de 1523, la grande époque. Ces deux objets que, l'autre soir, M. Sauvageot déclarait avoir pu coûter environ 40 francs pièce, il y a vingt-cinq ans, ont été disputés avec une ardeur dont il suffira de donner le chiffre : 4,147, avec les frais! Les deux champions de l'enchère étaient deux hommes considérables : MM. Thiers et James de Rothschild. C'est celui-ci qui a vu couronner du décisif coup de marteau de M. Charles Pillet, sa dernière enchère de cinquante francs.

— Décidément... je ne suis pas le seul ici qui ait le coup de marteau! — s'est écrié l'illustre historien, passionné d'art, se laissant aller, par dépit et sincérité, à ce jeu de mots vengeur.

Revenons à la vente Daugny, sur les comparaisons des chiffres d'achats primitifs de laquelle nous avons quelques curieuses particularités à révéler.

Un bas-relief représentant l'*adoration des bergers*, attribué à Bouchardon, et enlevé à la sacristie de l'église Saint-Pierre de Rome sous la première république, fut acheté par M. Daugny à la vente Bourgeois-Thierry, en 1855, pour 900 francs. — M. Norzy l'a payé 2,400!

Deux émaux de Limoges, coloriés, à paillons, rehaussés d'or et d'émaux transparents imitant des pierreries, style du quinzième siècle, signés Jehan P. E. Nicaulat (*flagellation et couronnement d'épines*), ont été adjugés au même amateur pour 7,200 francs. Ils avaient été achetés par un marchand à la vente Didier-Petit 900 francs, et revendus 1,500 à M. Daugny.

M. de Sampayo a payé 700 francs, une plaque ovale à peintures coloriées et paillons représentant saint Roch, et signée Isaac Martin, qui avait été achetée 44 francs à la vente Didier-Petit.

Une petite plaque carrée, cintrée, émail, portrait de Pie V, en légère saillie avec les initiales de Léonard Limousin sur le contre-émail, datée de 1567, a été adjugée à 3,000 francs. Un marchand du quai Voltaire l'a possédée longtemps, et a eu grand'peine à s'en défaire pour 400 francs. Lui-même, assistant à l'enchère, racontait ce destin des objets d'art.

C'est encore M. Norzy qui a acheté, au prix de 3,600 francs, le beau missel sans texte, dont nous avons précédemment dit un mot.

Une miniature, portrait de *jeune femme poudrée*, par Hall, payée par M. Daugny 245 francs à la vente Saint, a été payée 660 par le susdit amateur.

C'est aussi lui qui a payé 950 francs, une autre miniature de Hall, *jeune fille coiffée en turban*, qui à la vente Saint fut adjugée à 285.

C'est aussi lui qui a payé un portrait du peintre Giraudet par Hall. — Vente Saint 100 francs. — Vente Daugny 600.

M. Alègre a payé 4,900 francs, la miniature représentant *la famille de Hall*, par lui-même; M. Daugny l'avait payée 790 à la vente Saint.

M. Alègre a acheté les plus belles tabatières, aux prix constants de 2 à 3,000 francs.

M. Sampayo a conquis une des plus belles, l'un des chefs-d'œuvre miniaturesques de Blanrenberghe pour 2,750 francs.

Les noms de MM. Norzy et Alègre sont ceux qui sont revenus le plus souvent dans cette vente. Un agent anglais a également acheté diverses pièces importantes. Plusieurs fois, les applaudissements de la foule ont accueilli la victoire d'un amateur combattant, armé d'or, et enlevant sa toison de Colchide! On ne saurait s'imaginer, si l'on est étranger à ces goûts, à ces passions, à ces prodigalités, le spectacle qu'offrent ces ventes, et la fièvre qui y règne...

Cette vente Daugny a produit 195,000 francs, frais compris.

Nous aurons à parler, une prochaine fois, de la vente des tabatières de l'acteur Vernet (en attendant la collection du chanteur Lablache) et des prix obtenus par les œuvres de choix qui composaient le cabinet du docteur Véron.

Et à ce propos, voici une question que tout le monde fait : Pourquoi M. Véron, qui est riche, vend-il ses tableaux?

La réponse à faire n'est pas tout d'une pièce : elle est d'ordre composite.

D'abord M. Véron change de logement...

Il occupe, à l'angle des rues Castiglione et de Rivoli, un bel appartement de onze fenêtres de développement qu'il avait loué à long bail, dans des temps plus doux aux loyers. Aujourd'hui, le propriétaire, qui voit arriver l'époque où expire le bail, parle d'une augmentation formidable. M. Véron ne dirait pas non; mais le logis, qui a ses charmes visibles, a aussi ses inconvénients cachés : ce qui est bon, on le voit; le mauvais, on l'entend. D'une part, c'est le midi, le soleil, la plus merveilleuse rue de Paris et du monde, le parc des Tuileries en face, la place Vendôme en perspective, au loin le boulevard; ensemble qui constitue le tableau le plus vif, le plus éclatant, le plus somptueux de Paris...—voilà ce qui saute aux yeux. Mais le mystère, le voici : en dessous, un pilon infatigable; — en dessus, un piano acharné! Or, entre ce zénith de demoiselle dilettante et ce nadir de pâtissier matinal, le repos, la réflexion, le sommeil du soir (piano) et celui du matin (pilon) sont absolument impossibles... Le propriétaire choisit-il bien son moment pour demander 5,000 francs d'augmentation?—Prenez-le sur-le-champ, votre appartement à mortier, — s'écrie le célèbre docteur; — je vous abandonne mes deux ans de fin de bail, et m'en vais ailleurs rêver que je dors tranquille, passé l'aube, à mon retour, passé minuit, du cercle Impérial!

Or, quel joli et amusant prétexte qu'un déménagement pour un homme qui veut refaire son mobilier! On se dit : tel objet voulait telle place... telle autre place exigera tel autre objet... et on se persuade qu'il faut absolument tout changer! Avec du temps et de l'argent, c'est là une occupation intelligente, récréative; M. Véron veut se la donner. Il a vu pendant douze ans les Tuileries, la rue de Rivoli, la colonne, ses Decamp, ses Latour, ses Boucher, ses objets d'art et son quartier; il veut changer la décoration de sa vie. Un an, deux ans se passeront dans cette transformation amusante; autant de conquis sur la vie qui, uniforme en principe pour tous, n'est, pour chacun, que ce que la font et les circonstances et les caractères. M. Véron n'aime pas à s'ennuyer. C'est pourquoi il a congédié tant de gens de son intimité. Déménager, renouveler sa galerie l'amuse... Libre à lui. Tel est le mystère. Il n'est pas grand, et il est tout naturel.

Nous sommes curieux de voir ce que sera vendu le fameux *Joseph vendu par ses frères*... Il sera évidemment vendu plus cher que Joseph le fut lui-même! Il a coûté environ 40,000 (vente de Mme la duchesse d'Orléans) avec les frais. Heureux celui qui peut — telle une fenêtre ouverte sur l'air raréfié du ciel oriental — se donner cette toile, pour mettre la lumière et la chaleur dans nos étroites et sombres demeures du nord!

Mme Nathalie de Nov..., morte à la fin du mois dernier, à l'âge de vingt-neuf ans, d'une sorte de dépérissement incompris des médecins, a été l'objet d'une autopsie sur laquelle l'accord de la famille a été unanime. On lui a trouvé trois côtes enfoncées... et de là une foule de désordres mortels dans la disposition des organes les plus nécessaires à la vie.

Mme de Nov... avait-elle été jadis la victime de quelque accident de voyage, de plaisir? Etait-elle tombée de voiture, avait-elle été foulée aux pieds des chevaux? non. Mme de Nov... se serrait trop la taille, et c'est le lacet qui l'avait ainsi terriblement et peu à peu déformée, jusqu'à la mort!

Une mère de famille, en apprenant cette triste et bien coupable folie, qui laisse orphelins trois petits enfants, victimes de la coquetterie maternelle, racontait ce soir-là ce qu'elle avait observé la veille dans une de ces salles, ou cours de danse, où les bonnes mères vont de temps en temps surveiller leurs enfants conduits par les institutrices.

« Il y avait là, — dit-elle, — une vingtaine de petites ou jeunes filles de six à seize ans. J'observai leurs tailles : toutes étaient à peu près aussi larges que le diamètre du corps pris sous les aisselles. Tel le veut la nature; tel le permet encore la façon saine et commode dont on habille celles qui, encore occupées d'apprendre, ne le sont pas encore de plaire...

» Elles étaient souples, vives, gracieuses, élastiques si l'on peut dire! Le soir même, en me rappelant leurs ébats et leurs formes, je contemplai la taille de l'admirable Vénus de Milo posée sur la pendule du cabinet de mon mari, et je constatai une complète analogie de proportions... Là, sur ce chef-d'œuvre du torse féminin, la taille n'est indiquée que par une légère flexion des lignes, et l'on comprend que l'immortel et mystérieux auteur de l'œuvre, comme Phidias, Calliades, Praxitèle, ces maîtres sévères, Germain Pilon, Canova, Pradier, ces maîtres gracieux, ont toujours conçu la vraie beauté de la femme dans l'alliance des harmonieux contours qui charment l'œil, avec l'évidence de la mission génératrice qui perpétue le monde.

» Mais vous allez voir ce que la mère et la mode feront de ces enfants, à mesure qu'elles accompliront leur entrée dans les salons! J'entends déjà la femme de chambre, la couturière essayant les premières robes de la jeune fille : — Mais, mademoiselle... vous n'êtes pas serrée! vous n'êtes pas habillée! Il faut ceci! il faut cela...

» Et au bout de peu d'années, adieu les modèles de la beauté suprême! adieu les flexibilités et les grâces naturelles. Mademoiselle aura la taille fine...

» Et les yeux cernés, le teint livide, les lèvres pâles, quelques côtes enfoncées dans l'estomac, comprimant le foie, mille désordres...

» Puis viendront des enfants malingres, — ou comme la comtesse de Nov..., on mourra à vingt-neuf ans! »

Le grand Opéra a offert, mercredi dernier une de ses solennités annuelles : *La Magicienne* a déroulé, devant un public élégant et charmé, les sortiléges de sa mise en scène et les prestiges de ses décorations. Leurs Majestés et bon nombre de hauts dignitaires de l'Etat assistaient à cette fête lyrique et chorégraphique, qui avait réuni de nouveau ce grand état-major de la société parisienne, sans lequel rien n'apparaît, ne débute, n'éclate, ne se révèle. Résumons tout d'abord la soirée en deux mots : Grand succès.

Le poëme ne comptera point parmi les plus intéressants de M. de Saint-George, qui en a d'excellents à l'Opéra-Comique. Mais il offre cette couleur fantastique qui va à ce genre grandiose, où la vraisemblance n'est point une qualité. La musique, bien que parfois un peu bruyante, a les plus magistrales qualités d'ampleur, d'expression, de charme et de passion. L'ouvrage débute par une prière dont l'onctueuse mélodie a très-sympathiquement disposé tous les auditeurs; il finit par un double chœur, et diabolique et séraphique, qui comptera parmi les plus puissantes et les plus touchantes inspirations de l'illustre auteur de *la Juive* et de *l'Eclair*.

Les honneurs d'exécution ont été pour Mme Lauters (ex-Deligne, aujourd'hui Gueymard), laquelle sans beaucoup de science ni d'art, mais par la beauté de la voix, un certain élan et divers dons sympathiques, doit réussir sur les masses. Au cinquième acte elle a, comme on dit, enlevé la salle par des éclats passionnés.

La mise en scène est splendidissime! Le ballet des échecs a semblé fort original. Voilà un an de grandes recettes assuré à la direction de M. Alp. Royer. Le maître Halévy a été rappelé à grands cris à la chute du rideau et au triomphe de la pièce.

On vend en ce moment, à la salle de la rue des Bons-Enfants, 28, une ancienne collection d'autographes qui renferme bon nombre de pièces intéressantes. Nous y remarquons particulièrement trois noms représentés par des lettres, — on pourrait dire des documents, — dont il est bon de ne pas laisser la mention enfouie dans un catalogue lu par les seuls et défiants amateurs. Ces noms sont tous trois de l'histoire à divers titres : Mme de Maintenon, — Mme Tallien — et Lamennais.

Les lettres de Mme de Maintenon sont au nombre de seize, dont quatre signées, et les autres parafées. La plupart sont relatives à son élève le duc du Maine, fils du roi et de Mme de Montespan. L'une se désole d'être obligée de quitter, avec la cour, la résidence de Trianon, tous les soirs « à cause des tubéreuses, la plupart des hommes et des femmes se trouvent mal de l'excès du parfum. »

Les lettres de Lamennais sont au nombre considérable de cent soixante-onze, dont vingt signées, et le reste avec initiales. Elles sont toutes adressées à une dame, datées de Paris, de la Bretagne et de la Bourgogne, de 1837 à 1851, et offrent un double et intérêt, soit relativement à la biographie du célèbre abbé publiciste, soit au point de vue de l'histoire de l'époque qu'elles embrassent. La plupart des noms célèbres contemporains y figurent, au milieu de récits ou de réflexions tels qu'on les peut prévoir du signataire. Nous relèverons une particularité futile, qui au ton général de ces lettres, mais qui relève tout-à-fait de ces lignes, à titre de constatation relative à la vie parisienne. Nous copions :

« ..... Je n'irai pas loger place Royale. Mon no[m] fait peur au propriétaire; il ne veut plus me louer. [Je] vis hier un autre appartement beaucoup mieux s[itué] et dont peut-être m'accommoderai-je, malgré les in[-]convénients qu'il présente. On en demande 1,100 [fr.] j'en propose 1,050. C'est dans le haut d'une ma[ison] qui a vue sur le boulevard des Italiens; elle fo[rme] l'angle de ce boulevard et de la rue de la Michodi[ère]. J'aurais une chambre et un cabinet; une autre cham[bre] pour mon neveu; une autre petite pièce où l'on [...]

mettre un lit; une grande salle à manger, point de salon, le tout carrelé. La cuisine est un trou, ainsi que la chambre de la cuisinière. Mon domestique serait obligé de coucher dans la salle à manger, où l'on placerait un de ces lits de fer qui se reploient pendant le jour. N'était le quartier, je ne songerais certainement pas à me loger là; mais le quartier c'est beaucoup, et les loyers sont partout hors de prix. » (Paris, 8 août 1839.)

On a eu la curiosité de s'informer du prix que vaut, ou plutôt qu'on loue aujourd'hui ce même appartement qu'occupa en effet l'abbé de Lamennais, pour 1,050 fr., en 1839, en se récriant sur sa cherté.

En vingt ans il a conquis 100 fr. par an de plus-value; il est loué aujourd'hui 3,000 fr...

La dernière mention, relative à Mme Tallien, est d'un plus sérieux intérêt, bien que cet intérêt reste mondain ou littéraire. Il y a six belles lettres datées de 1820 à 1831. Rappelons en quelques mots les faits qui donnent cet intérêt aux confidences de cette femme longtemps célèbre par son esprit, sa beauté, sa générosité. Elle était fille d'un banquier espagnol, le comte de Cabarrus, en grand crédit à la cour de Charles II, et se maria, ou plutôt fut mariée, dès l'âge de quatorze ans à M. de Fontenay, conseiller au parlement de Bordeaux, bien que demandée déjà par le prince de Listenay. Effrayée des excès de la révolution dont elle avait d'abord accepté les principes, elle voulut retourner en Espagne; arrêtée, on la conduisit devant le proconsul Tallien qui s'éprit violemment d'elle, passion qu'elle utilisa avec un grand cœur pour arracher une foule de gens à la mort. Tallien, accusé de *modérantisme*, fut rappelé de Bordeaux, et son Egérie jetée en prison. Le danger où elle se trouva hâta sans doute le 9 thermidor qui la sauva. Au lendemain, elle épousa celui qu'elle avait failli perdre. Mais quelques années plus tard, les difficultés des temps ayant eu leur influence sur cette union, elle usa du divorce, et en 1805, elle épousa le comte de Caraman, depuis prince de Chimay, pair de France en 1815, ambassadeur à Vienne en 1816, lieutenant général en 1820, plénipotentiaire français aux congrès de Leybach, de Vienne et de Vérone en 1821 et 1822, mort en 1839. La princesse de Chimay, née Cabarrus, ex-épouse Fontenay, puis Tallien, mourut en 1831 au château de Menars, près de Blois, à l'âge de cinquante-six ans, après une existence, on pourrait presque dire une carrière, remplie de relations politiques, diplomatiques ou mondaines avec tout ce que l'Europe eut d'illustre sous le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et le dernier règne. Mme Tallien... dirons-nous, pour la saisir par celui de ses noms successifs qui l'a rendue le plus célèbre, a laissé deux fils qui jouent un grand rôle dans la société et dans la science moderne. L'un est Joseph de Riquet, comte de Caraman, prince de Chimay, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire au service du roi des Belges, né en 1808, marié en 1830 avec Mlle de Pellapra. La sœur du prince de Chimay a épousé en 1835 le marquis du Hallay-Coetquen, dont le dernier nom fut si cher au grand Turenne. L'autre fils, aîné du prince, est le comte de Cabarrus, un des princes actuels de la science, dans la spécialité homœopathique, homme du monde des plus recherchés et des plus brillants, ami de toutes les célébrités du jour.

Arrivons aux lettres cataloguées sous le nom de Mme Tallien, bien que par leurs dates elles émanassent toutes de la princesse de Chimay, une seule exceptée, qui est signée Teresa Cabarrus-Tallien (au citoyen Chaumont.)

La plupart de ces lettres relèvent de préoccupations biographiques. Elle s'y loue ou s'y plaint de la façon dont les historiens traitent soit Tallien, soit le prince de Chimay, soit elle-même. Elle se plaint de Dumesnil, de Norvins et d'Arnault; elle se loue de Lacretelle et d'un poëme de *Teresa*, composé en son honneur par Pougens. Ces lettres, qui montrent une femme célèbre, — et calomniée puisque célèbre, — dans la familiarité des épanchements épistolaires, ont l'intérêt qu'offrent les coulisses de certaines existences forcément un peu théâtrales. Elles rentreront probablement dans les portefeuilles de famille.

Mme X. de Z... est une des plus jolies femmes de Paris. Fille d'une Excellence, née marquise, elle a épousé un homme fort riche et de grandes manières. Elle a voulu donner récemment un bal qui fût une sensation. L'idée était celle-ci : n'avoir absolument que des femmes jolies et des hommes charmants. Ce fut une rude affaire, car que de parents et d'amis plus ou moins intimes à éliminer!

Par conséquent que de prétentions à vaincre! que de colères, de dépits à braver! Impitoyables, ils allèrent droit à leur but, n'adressant leurs invitations qu'à toutes ces beautés formelles, et des deux sexes, que Canova ou Pradier auraient signées après pétrification et retouche!

La réunion ainsi composée fut un ravissement. Les plus beaux yeux regardaient partout les plus beaux visages; c'était comme un riche musée de la forme : la grâce et la beauté humaines faisant assaut. Je ne parle pas des toilettes, car, d'une part, je n'assistais pas à ce bal... et de l'autre, vous savez bien qu'il est plus facile de se faire riche que de se faire belle. Or, jugez de ce qu'il y avait de rare et de charmant à trouver tant d'exemplaires du contenant en harmonie parfaite avec le contenu : la femme et la toilette belles à qui mieux mieux!

Tout va donc bien, et l'idée a réussi au-delà de tout rêve! Les invitations, qui équivalaient à un brevet de beauté signé d'une femme qui a de si grands droits d'être impitoyable, avaient réuni là une soixantaine de merveilles qui sont les merveilleuses du moment. Vers onze heures, quand l'aréopage des demi-déesses est dans son complet fabuleux, l'orchestre donne le signal... En place messieurs et mesdames!...

Mais rien... personne ne bouge! En vain les instruments les plus provoquants font retentir les polkas et les valses les plus agaçantes... Immobilité complète dans tous les rangs! Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

Les plateaux circulent... nul bras ne s'étend! — Le buffet s'ouvre... nul pas ne s'avance!

Le maître de la maison, sa brillante hôtesse veulent parler à leurs invités... Personne ne répond...

Immobilité... silence... tapisserie de personnages muets et comme figés.

Qu'est-ce à dire? Un enchanteur a-t-il passé par là, comme dans l'antichambre de la princesse Isabelle, lorsque Robert-le-Diable la traverse brandissant le magique rameau?

Non.

Une des assistantes, pressée de questions, finit pourtant par répondre :

« On nous a invités pour la vue, pour l'effet, le coup d'œil... Nous voilà! Vous avez désiré des *mannequins*... ils y sont! C'est un défi, un pari, sans doute? On a voulu un salon à la Curtius... il y est! En bougeant, nous dérangerions le tableau. Invités pour paraître, nous paraissons...; quand nous serons las... d'être là, nous partirons! Vous n'aurez rien de plus de nous que ce que vous avez demandé vous-mêmes. Conviées pour nos personnes *physiques*, celles-ci ont répondu... N'exigez rien de plus! »

Et cet étrange bal, donné dans un hôtel voisin de la rue du Havre, a fini sans que les violons aient pu décider une femme à se lever, à sortir, si l'on peut dire, du cadre où l'objet et le choix de la réunion l'avaient placée! Cette nuit immobile et contemplative est l'objet de toutes les conversations dans le monde Madeleine et Chaussée-d'Antin, et celle qui l'a conçue et en partie exécutée, la ravissante Mme X... de Z..., ne sait pas encore si elle en doit rire!

Ce qui est certain, c'est qu'oncques ne se vit dans un bal si belle tapisserie!

L'autre jour, un moqueur entre dans le cabinet d'un prétentieux qui rédigeait le modèle d'une invitation de soirée à faire imprimer pour être distribuée le lendemain. Les invitations du monsieur sont connues par leurs visées vers l'imprévu, l'original. Le « *on dansera* » de l'angle gauche de la carte est toujours remplacé par quelque attraction à effet et dans ce goût :

LANTERNE MAGIQUE, — OISEAUX SAVANTS,
PRESTIDIGITATION, — MUSIQUE VOCALE, — MATTAUPHONE,
FRÈRES LYONNET, — OPÉRETTE,
MAGNÉTISME, ETC.

Le visiteur, profitant que l'hôte avait le dos tourné, prit la plume, et écrivit au bas du modèle d'invitation :

« *L'homme-canon.* »

On porta chez l'imprimeur sans relire, et le lendemain la moitié des invitations était distribuée, lorsqu'on s'aperçut de la plaisanterie, dont bien des invitées s'étaient déjà effrayées.

Un entrepreneur anglais, M. Silvener, offre à M. Henri Herz d'aller faire retentir au milieu des oreilles britanniques, le nouveau concerto (sixième) de piano, orchestre et chœurs qui a été exécuté pour la première fois le 3 mars dernier dans la salle, pour cette fois si étroite, qui porte le nom de l'éminent compositeur-exécutant. Il s'agirait d'une promenade insulaire de deux mois : l'entrepreneur se chargerait de tout, et donnerait à M. Henri Herz 500 francs par jour pour diriger l'orchestre et l'indemniser de ses droits. La vive sensation causée dans le monde musical par l'exécution de cette œuvre capitale, explique l'idée d'une pareille spéculation, et il n'est pas dit que M. Henri Herz ne s'y prêtera pas.

On demande à une cuisinière entrant en maison comment elle s'appelle :

— Madame, — répond le cordon bleu, — pour la cuisine, c'est *madame François*... et pour les maîtres, c'est *Ernestine*!

Une jeune artiste de l'Opéra-Comique a une mère et un chien.

L'autre soir, comme la mère et le chien, l'une portant l'autre, montaient le sombre escalier du théâtre, la mère fit un faux pas et faillit tomber. — Ciel!... prends garde à mon chien! — s'écria l'artiste, se retournant émue.

L'autre soir, deux pauvres artistes s'en allaient, à neuf heures, pour frotter du violon dans un bal masqué de la mi-carême. Ils n'avaient pas dîné, ils avaient grand'faim... et ne possédaient que deux sous fusionnés. Ils tombent d'accord pour acheter un pain; l'un d'eux le rompt par le milieu, présente les deux morceaux au choix de son ami, et lui dit :

— Veux-tu l'aile, ou la cuisse?

On feindra de ne pas croire au fait suivant, mais il n'en subsistera pas moins, parfaitement connu, *de visu et auditu*, pour onze personnes qu'on pourrait nommer à ses amis, mais dont on ne pourrait imprimer les noms...

La nuit de la mi-carême, il y a eu au Café Anglais, un souper de bal masqué, auquel ont assisté quatre femmes des plus qualifiées, plus que curieuses... on pourrait dire ardentes à connaître de près certaines célébrités du demi-monde, dont il est trop question dans le monde entier. Elles étaient là renforcées de quatre parents qui se sont complaisamment prêtés à ce caprice, dont on les obsédait depuis trois ans. Ces dames ont gardé leurs loups; ce n'étaient pas des loups dans une bergerie!

Un Russe nous raconte cette autre histoire de sourd pour faire suite à celle de M. Buloz chez le comte Duchâtel :

Paul Ier avait été frappé de cette infirmité aux dernières années de sa vie. Un jour qu'il était seul dans son cabinet, arrive un aide de camp pour lui faire un rapport. Il commence... croit s'apercevoir que le czar entend mieux, s'interrompt, et, saisissant cette occasion de faire sa cour, il dit :

— Je vois avec bonheur que Votre Majesté entend beaucoup mieux!

— Qu'est-ce que vous dites? — répond Paul.

L'officier prend un ton plus haut, et répète exactement sa phrase.

— Quoi?... parlez plus fort, que dites-vous? — répond l'infirme agacé.

Alors, l'aide de camp prend son diapason le plus élevé, et crie d'une voix à faire tomber les lustres : — Je dis à Votre Majesté que je vois avec bonheur qu'elle entend beaucoup mieux!

Paul, cette fois, entendit, en effet; mais, prenant mal la chose, il expédia le plaisant, ou plutôt l'imprudent, en Sibérie.

Un petit journal fort amusant, très-malin, et de plus, quotidien : le *Figaro-Programme*, publie d'assez vifs *profils à la plume* sur les célébrités du jour... et on peut aussi dire du soir. Un de ses derniers sixains était décoché contre une des plus brillantes actrices de Paris : Mlle Delphine Fix, sociétaire du Théâtre-Français.

L'idée de ces bouts rimés au bout de la table de rédaction par M. Eugène Wœstyn, est que les sept péchés capitaux, jadis réunis, comme les fées du conte, autour du berceau de l'enfant, s'enfuirent tous, ne laissant que... l'avarice!

Sans doute, au milieu des vices, des corruptions et des libertés du théâtre actuel, il est un de ceux-ci où la moralité et la dignité de la vie offrent de nombreux représentants : c'est celui où Mlle Fix a débuté tout enfant, et où son talent a grandi avec sa charmante renommée. Dans ce milieu éminent, dans cette carrière honorable, il était donc assez difficile au satirique de trouver l'application d'un de ces gros péchés si communs dans tous les théâtres... y compris le vaste théâtre du monde. Oubliant ou ignorant la vie si droite et si pure de celle dont le mérite s'augmente de tous les assauts que motivent son talent, sa beauté, — et que repoussent les qualités qui lui méritent et l'affection et l'estime de tous ceux qui la connaissent, — cédant sans doute aux nécessités de la rime, le poëte a attribué à Mlle Fix ce vilain péché d'avarice, qui s'applique si peu à sa vie d'abnégation et de lourds sacrifices pour les siens...

Et pourtant... oui, Mlle Delphine Fix est avare; mais c'est d'elle-même!

ANDRÉ.

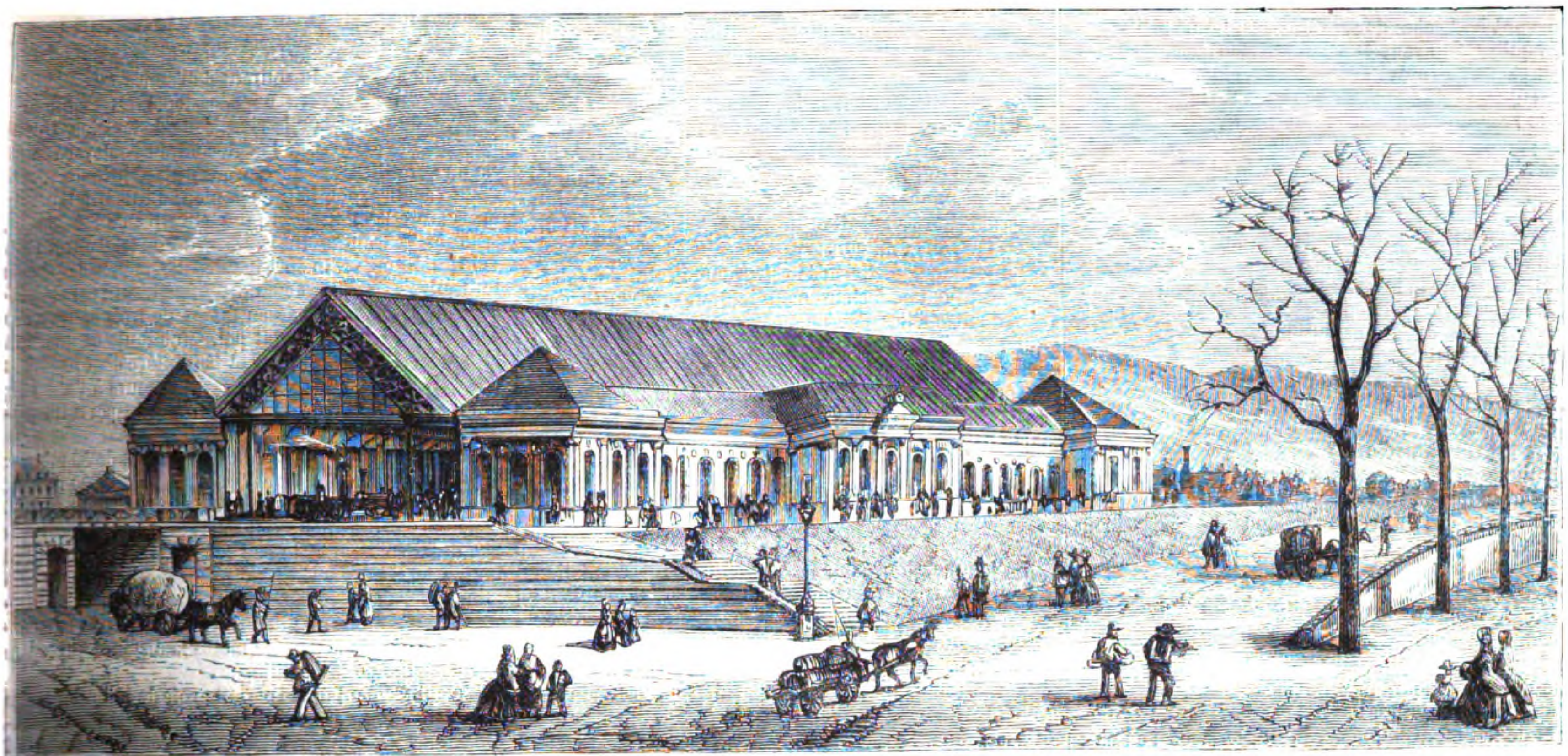
Marche des insurgés de l'Hersegovine sur le fort de Jeserah, d'après un dessin adressé de Janina par M. A. Renald.

Attaque du fort Jeserah.

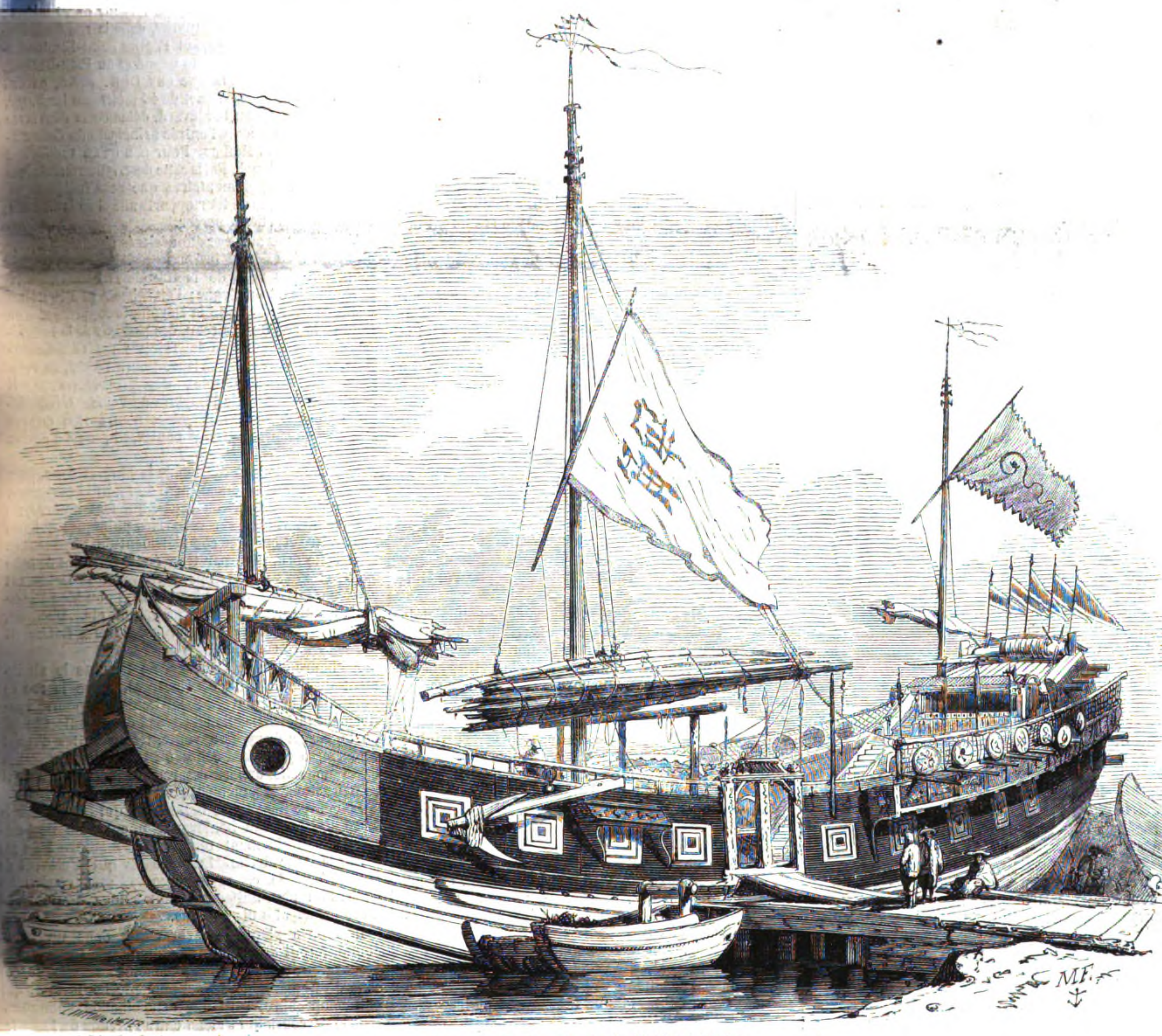
Il est une zône de pays, formant vers l'ouest la partie septentrionale de la Turquie, où n'ont jamais pu pénétrer les mœurs ottomanes. Sa configuration explique l'existence de ses populations restées chrétiennes sous la domination de l'Islamisme, que la paix de Carlowitz leur imposa au dix-huitième siècle. Il offre en effet dans la succession de montagnes couvertes de forêts et de gorges profondes que présente toute sa surface, une contrée d'un accès si difficile, que le gouvernem turc jugea, dès l'origine, devoir lui appliquer une ministration spéciale qui, en assurant sa soumis lui laissait une demi-indépendance.

Aussi, est-ce à peine si la conquête a modifié l'a

Chemin de fer de Lyon à Genève. — Viaduc de Bellegarde.



Chemin de fer de Lyon à Genève. — Gare de Genève. (Entrée du côté de Lyon.)



Jonque chinoise (dessin de M. Morel-Fatio).

de ses villes en y élevant les dômes de ses mosquées et y dressant les flèches de ses minarets. Le reste du pays est ce qu'il était avant le quatorzième siècle, quand il faisait partie du royaume de Croatie, et lorsque dans le siècle suivant l'empereur Frédéric III l'érigea en duché sous le nom de Saint-Salbe : *Ducatus sanctæ Sabæ.*

Ses populations sont toujours les Esclavons, dont le temps n'a modifié ni le langage, ni la physionomie, ni les usages. Chasseurs sur les montagnes, cultivateurs et pasteurs dans les vallées, ils rappellent par leurs costumes les Kleohtes des montagnes de la Grèce continentale et les Arnautes des montagnes de l'Albanie. Ils offrent, du reste, le même caractère, le même orgueil national, le même attachement à leurs traditions, à leurs coutumes, à leurs croyances.

L'agitation qui vient de se manifester dans toute cette contrée est la même qu'y provoqua en 1822, l'insurrection hellénienne et qu'y avait vu éclater à l'appel de Rhigas la fin du dix-huitième siècle.

Notre gravure en représente une des scènes les plus dramatiques. C'est l'instant où les volontaires se réunissent et se forment en colonnes d'attaque pour aller planter sur le fort de Jeserah l'étendard blanc et bleu de la croix. MAXIME VAUVERT.

Ambassade siamoise à la cour de France.

Nous ne sommes plus au temps où une ambassade venue des profondeurs mystérieuses de l'Orient était, pendant de longs jours, l'unique préoccupation de la cour et de la ville, comme on disait alors, où l'on entourait d'une admiration obséquieuse ces représentants des plus antiques civilisations du monde.

Ce qu'était du temps de Louis XIV l'empire de Siam, cette souveraineté à deux têtes, l'une portant la couronne, l'autre la tiare, il l'est encore aujourd'hui ; le luxe dont ses ambassadeurs étaient entourés les environne encore : ce sont ces mêmes coiffures dont la profusion des pierreries relève les formes étranges; ces vêtements, de formes chinoises, taillés dans les étoffes les plus riches et brodées des dessins les plus bizarres; et, cependant, il ne s'est trouvé aucun poëte de cour pour leur offrir, comme Benserade aux ambassadeurs siamois à la cour du grand roi, les roses de notre poésie occidentale, et il faudra qu'ils se contentent d'avoir pour historiographes les chroniqueurs de nos journaux. Les premiers avaient eu le marquis de Saint-Simon et plus tard Voltaire.

Les temps aussi sont bien changés. L'Orient, alors, c'était le grand inconnu; ce n'était pas seulement le berceau de la lumière, c'était le pays de l'or, des parfums, des diamants. Il s'en projetait je ne sais quel rayonnement poétique qui semblait encore le grandir.

Aujourd'hui, on sait à quoi se réduisent toutes ses splendeurs et toute sa puissance. Avec quelques frégates nous faisons la police de ses mers, et pour lui imposer le respect de nos droits, il suffit des boulets de quelques-unes de nos canonnières.

Aussi, ses ambassades se sont elles naturellement transformées en simples légations. Elles viennent consacrer, par une démarche de courtoisie, un traité d'affaires. Elles descendent à l'hôtel; leur mission accomplie, elles prennent le chemin de fer et se rembarquent. Dès lors tout est dit.

Un traité de commerce et d'amitié ayant été signé à Bangeock, entre M. de Montigny, représentant de la France, et les rois de Siam, ces souverains qui, quelques mois auparavant, avaient conclu un semblable accord avec un plénipotentiaire britannique, ont cru devoir répondre aux avances de ces puissances occidentales par l'envoi d'une mission extraordinaire à leurs cours. C'est ce que l'ambassade siamoise vient d'accomplir à Londres et à Paris.

Cette députation est composée de trois membres : Phya-Mantri Suriywance, Chan Mun-Sarbedh Bhackty et Charmun-Mondir-Bidacks. Elle est accompagnée d'un jeune prince, neveu de l'un des rois de Siam; d'un fils et d'un neveu de l'un des ambassadeurs, de dix sept officiers et de dix serviteurs. M. Edouard Fowle, secrétaire de légation, a été attaché à leurs personnes par S. M. la reine d'Angleterre.

Descendus à l'hôtel du Louvre, où un vaste appartement avait été disposé pour les recevoir, les ambassadeurs siamois n'y ont séjourné que quatre jours. Aussitôt après avoir obtenu une audience de LL. MM. l'empereur et l'impératrice des Français, ils ont continué leur route vers Marseille, où ils se sont embarqués pour Alexandrie. FULGENCE GIRARD.

Chemin de fer de Lyon à Genève.

GARE DE GENÈVE. — VIADUC DE BELLEGARDE.

Nous avons donné, dans notre dernier numéro, deux des sites les plus pittoresques de ce beau railway dont la Suisse et nos départements orientaux viennent de célébrer l'inauguration ; nous reproduisons aujourd'hui deux de ces principales œuvres d'art.

La gare de Genève est un de ces monuments d'une noble simplicité, dont la beauté est dans la hardiesse des lignes et dans l'harmonie des proportions. C'est bien la le véritable caractère de cette architecture industrielle qui recherche avant tout la commodité de ses dispositions et la facilité de ses services, mais qui, dans cette préoccupation utilitaire, échappe à la vulgarité par la grandeur.

Le viaduc de Bellegarde est, comme celui de Valserine, un pont audacieusement jeté sur une vallée pour rélier entre elles deux montagnes; puissant travail qui rappelle involontairement ceux des légions romaines, et qui, par le contraste qu'il forme avec la nature alpestre de son horizon, ajoute un nouveau charme au paysage qu'il traverse et à la bourgade tapie dans le profond pli de terrain qu'il domine.

LÉO DE BERNARD.

Une Jonque chinoise.

La jonque, dont nous offrons ici une représentation fidèle, appartient à la classe des grands bâtiments de commerce construits pour la navigation côtière de l'Empire du Milieu.

Ce navire par lui-même n'est qu'une espèce de coffre de forme oblongue, arrondi par-dessous, coupé carrément au-devant et à l'arrière, et très relevé à la poupe et à la proue, le tout revêtu de couleurs voyantes, rachetant par la bizarrerie des ornements la pauvreté de l'architecture. La carène tranche sur la mer par le blanc éclatant de ses préceintes tonturées; la muraille noire, semée de dessins carrés qui pourraient de loin passer pour des fenêtres ou des sabords, se termine vers l'avant par des espèces d'ailettes peintes en rouge vermillon, sur lesquelles se détache de chaque bord l'œil caractéristique des navires chinois, faute duquel, disent-ils, « la jonque n'y voyant pas ne saurait où aller. » Entre ces deux ailes ou plutôt ces deux joues, la proue ouverte laisse un large passage pour la manœuvre des ancres.

La poupe est la partie la plus ornée du bâtiment; une espèce de galerie s'élève sur ses côtés, et des drapeaux, des boucliers ronds aux figures grimaçantes essayent avec des hallebardes plantées de distance en distance de donner un air respectable à l'innocent navire.

Maintenant pénétrons dans la jonque par cette double porte peinte et dorée comme celle d'une pagode, et jetons un coup d'œil sur l'intérieur. Ce sont des compartiments et des cellules sans nombre, où les passagers avec leurs marchandises s'installent pêle-mêle; et vers l'avant une suite de grands treuils qui traversent le pont, appuyés sur les deux murailles et servant à manœuvrer les vergues. Deux mâts d'une seule pièce massive, ornés au sommet de girouettes et de banderoles, sont tenus par quelques haubans et portent chacun une voile carrée plus haute que large, d'une disposition tout-à-fait locale, faite de bandes de nattes et lacée en haut et en bas sur deux vergues de bambou; la voile est maint nue de distance en distance par des espars placés horizontalement. Quand on veut diminuer de toile, c'est-à dire prendre un ris ou même plusieurs ris, il suffit d'amener la voile et d'amarrer les espars intermédiaires sur la vergue inférieure ; la toile ou plutôt le tissu de natte se replie sur lui même.

Il nous reste à dire quelques mots de la poupe et de l'espèce d'échafaudage qu'on y aperçoit. Deux escaliers avec balustrades peintes et dorées conduisent d'abord à un premier étage composé de petites chambres, puis à un second plus orné, dont la plate-forme est fermée par une galerie ou balcon, derrière lequel s'élève le réduit consacré à Tien-How, la reine du ciel, patronne spéciale des marins; l'image de cette divinité, habillée de satin bleu et hérissée de rubans, est placée dans une espèce d'armoire. Devant elle brûle sans cesse une lampe remplie d'huile de the à laquelle on allume les *djoss sticks*, allumettes parfumées faites de bouse de vache et de sciure de bois de Sandal. Cette espèce de pagode avec son toit rouge, les drapeaux qui flottent sur la dunette, le mâtereau qui termine l'édifice avec sa voile et son pavillon, tout cela présente un ensemble vraiment curieux. A présent, animez la scène, figurez-vous une vingtaine de matelots à la face cuivrée, aux cheveux tressés en queue, revêtus de coton, accroupis indolemment dans toutes les parties du navire; dans un coin, sur une natte, le pilote fume silencieusement son opium et pense peut-être à quelque chose, — vous aurez alors un tableau complet.

L. MOREL-FATIO.

Achèvement du boulevard de Sébastopol.

Commencé dans le courant de l'année 1855, le percement du boulevard de Sébastopol est maintenant achevé, du moins sur la rive droite de la Seine. Quand la pâlissade élevée sur le côté sud du boulevard Saint-Denis aura disparu, le curieux, placé près du square Saint Jacques, non loin de la place du Châtelet, pourra apercevoir l'embarcadère des chemins de fer de l'Est, situé à l'extrémité du boulevard de Strasbourg. Cette voie publique, vraiment gigantesque, auprès de laquelle toutes les *perspectives* connues s'amoindrissent et s'effacent, aura été terminée en moins de trois années ; elle sera un véritable bienfait pour une foule de quartiers auxquels elle a rendu l'air et la lumière dont ils étaient déshérités, et sera d'un puissant secours à l'industrie et au commerce, en livrant à leurs transports un passage commode et facile.

La largeur du nouveau boulevard est de 30 mètres ; sa longueur, sur la rive droite, est de 3,000 mètres ; elle sera de 1,500 mètres sur la rive gauche, quand cette dernière section, qui s'arrête en ce moment à la rue des Ecoles et à la rue Racine, sera achevée : en tout, 4,500 mètres, c'est à-dire, depuis la gare du chemin de fer de Strasbourg jusqu'à l'avenue de l'Observatoire, une lieue et plus! L'étendue de ce vaste parcours égalera donc pour le moins la distance qui sépare la Madeleine de la Bastille.

L'établissement d'une pareille voie de communication ne pouvait avoir lieu sans apporter de profondes modifications dans la direction des rues adjacentes. Aussi l'administration a-t-elle dû se préoccuper de l'importante question relative aux abords de cette voie immense sur les points les plus fréquentés qu'elle touche dans son parcours. On a dû décréter l'établissement de trois rues transversales, d'une largeur de 20 mètres : 1° au droit de la rue Réaumur, dans la rue Saint-Martin, avec une place devant l'église Saint-Nicolas-des-Champs ; 2° entre celles du Grand et du Petit-Hurleur; 3° à la hauteur de la rue aux Ours. Enfin, on doit ouvrir une quatrième rue, de 16 mètres de large, qui, partant du nouveau boulevard, débouchera dans la rue Saint-Martin vis à vis l'entrée principale du Conservatoire des Arts et Métiers. Pour peu qu'on veuille bien suivre sur le plan de Paris cette description fort abrégée des travaux supplémentaires que nous indiquons, on se rendra compte de leur opportunité et de la direction des nouvelles rues à percer.

Tous ces travaux ont été déclarés d'utilité publique, en vertu d'un décret qui a prescrit également la prolongation des rues de la Grande Truanderie, de la Cossonnerie et du Cygne; l'élargissement à 16 mètres des rues Grenétat et de la Reynie; la suppression d'un tiers de la rue du Ponceau, des passages de la Longue-Allée, de Basfour, de la Trinité; des rues Guérin-Boisseau, du Grand-Hurleur, Bourg-l'Abbé, du Petit-Hurleur, Salle-au Comte, des Trois-Mores, de la Vieille-Monnaie et de l'impasse de Venise. L'élargissement de ces voies accessoires n'aura lieu qu'après l'ouverture du nouveau boulevard, c'est-à-dire en 1859.

Nous pourrions, à l'instar de la plupart des auteurs qui traitent fort commodément de l'Edilité parisienne, copier dans certains ouvrages, qui font autorité, des détails historiques sur ces voies publiques qui vont disparaître et changer complétement de physionomie. Mais cette érudition par trop facile n'est pas de notre goût, et nous aimons mieux renvoyer le lecteur aux *Antiquités de Paris*, du vieux Sauval ; ou bien à Piganiol, à Dulaure, à Ste-Foix, à Jaillot, etc... D'ailleurs, le *Dictionnaire des rues de Paris*, des frères Lazare, est fait pour être consulté.

A l'heure où nous écrivons, on termine le nivellement du boulevard de Sébastopol, entre la rue du Ponceau et le boulevard Saint Denis. On poursuit activement la construction du grand égoût-collecteur qui porte, suspendues à sa voûte, les conduites d'eau et renfermera plus tard celles du gaz; cette installation toute nouvelle évitera ces remaniements du sol, si coûteuses et si incommodes pour la circulation.

Le chevet de l'église Saint-Leu, qui faisait, sur le tracé du nouveau boulevard, une saillie de 4 mètres, sera décidément diminué, de manière à ne pas briser la ligne droite. Les maisons qui s'élèvent de chaque côté de ce vaste parcours, sont construites d'après un plan uniforme quant à leur hauteur et à leurs principales dispositions.

Déjà on a planté les arbres qui, dans un temps donné, feront de cette voie publique une longue allée verdoyante ; une opération non moins intéressante sera celle du numérotage de cet immense boulevard, qui doit comprendre, sous une dénomination commune tout le parcours qui s'étend entre l'avenue de l'Observatoire et la gare des chemins de fer de l'Est Nous faisons des vœux pour que cette question, qui intéresse

la facilité des transactions et les habitudes du public, soit résolue dans un sens aussi favorable que possible.

Dans quinze jours environ, les derniers travaux de nivellement et d'appropriation, ainsi que ceux qui concernent la viabilité, seront terminés, et l'ouverture définitive du boulevard de Sébastopol aura lieu au milieu d'une solennité officielle, dont la ville s'occupe déjà de dresser le programme.

FRANÇOIS LACOUR.

L'Autruche d'Afrique.

Puisque les économistes, en quête d'améliorer sans cesse les conditions matérielles de notre existence, nous proposent aujourd'hui de manger de l'autruche, sans doute pour alterner avec le bifteck de cheval et peut-être en attendant quelque filet de chameau ou d'éléphant, on nous permettra d'emprunter au rapport publié par une société savante quelques détails intéressants sur cet animal, de la famille des brévipennes, qui a débuté à l'Hippodrome il y a quelques années et qui, dans notre langage figuré, partage avec le dindon l'insigne honneur de servir de terme de comparaison à la bêtise humaine.

Les habitants du Sahara chassent l'autruche sauvage pour exploiter sa viande, sa graisse, ses œufs, sa peau et ses plumes. Ils n'en élèvent point de privées dans un but de spéculation et pour s'en servir de montures ou de bêtes de somme; l'idée de ce dernier emploi leur paraît même très-bizarre. Ils recherchent la viande et la graisse pour leur usage particulier, sans en faire de commerce. Chaque grande tente tient à en avoir de bonnes provisions, car c'est pour elle un objet de luxe.

La chair a un goût particulier assez agréable, que les Arabes comparent à celui de la chair de chameau. (L'aimable et friande comparaison!) On mange la viande fraîche ou séchée au soleil. Cette viande se vend jusqu'à 5 francs le kilogramme.

L'époque de l'engraissement de l'autruche paraît varier suivant les saisons et l'abondance de la nourriture; cependant on convient, en général, que c'est au printemps qu'elle est le plus grasse. Une autruche sauvage fournit alors autant de graisse que deux moutons gras. Son prix varie de 1 franc 50 à 2 francs le kilogramme dans le désert, et s'élève quelquefois jusqu'à 20 francs.

Les Arabes se servent de la graisse d'autruche fraîche ou salée en guise de beurre pour accommoder leurs mets. Ils l'emploient aussi comme remède dans toutes les blessures, contre certaines morsures venimeuses, et en frictions dans les rhumatismes; ils l'administrent à l'intérieur, lorsqu'elle est fondue et salée, dans quelques maladies du foie. La moelle des os est réservée pour les accès de goutte et pour les maladies nerveuses.

La cervelle passe, chez les Arabes, pour jouir d'une propriété des plus malfaisantes : ils prétendent que cette cervelle, mangée par l'homme, le rend fou et furieux et lui donne des accès d'hydrophobie incurables; aussi ont-ils soin de l'enterrer lorsqu'ils tuent une autruche, à moins qu'ils ne s'en servent pour se venger d'un ennemi mortel.

Depuis l'arrivée des Français, les œufs, les peaux et les plumes sont devenus un objet lucratif de commerce dans le Sahara algérien. Les Ouled-Sidi-Chikh et leurs serviteurs religieux du cercle de Geriville vont vendre les œufs, ainsi que les plumes des ailes et de la queue dans les villes du Mezab. Les indigènes du Sahara algérien portent leurs œufs et leurs plumes à Tafilet, où se trouvent des représentants de plusieurs négociants anglais. Les israélistes en sont presque partout les acquéreurs, ce qui tient à ce qu'ils s'aventurent au loin, visitant les marchés les plus éloignés ou les tribus les plus écartées des centres européens, et que d'ailleurs ils connaissent mieux que personne les habitudes, la langue et les moyens d'échange appropriés au goût des Arabes. Les Mozabites seuls leur font concurrence dans le sud de l'Algérie.

L'œuf d'autruche du Sahara a, en moyenne, les proportions suivantes : longueur, 16 centimètres; largeur, 13 centimètres; son volume est de 1 décimètre cube 188 mill.; son poids brut, de 1,375 grammes. Le poids de la coquille étant de 314 grammes, il s'ensuit que le jaune et le blanc pèsent ensemble 1,061 grammes. (Quelle omelette à faire avec un seul œuf!) On a vu des œufs ayant 24 et même 30 centimètres de long sur 18 à 20 de large. Le prix, dans le désert, est de 75 cent. à 1 fr. la pièce; de 1 à 2 fr. à Sebdou et à Boghar; de 1 à 3 fr. sur la limite du Tell, et de 3 fr. dans le Tell.

Les Arabes ne tannent ordinairement que la peau du cou, des cuisses et du ventre; ils emploient à cet effet du sel de cuisine, de l'alun et de l'écorce de grenade pilée. Quant à celle du dos, qui est recouverte de plumes, ils se contentent de la frotter avec du sable et du sel et de la laisser sécher au soleil. La peau tannée du cou, des cuisses et du ventre, de la valeur de 2 fr. 50 cent., leur sert à fabriquer des bourses et des lanières qui, une fois tressées, sont employées à faire des étrivières et des rênes.

Les plumes sont vendues avec la peau, ou bien l'on vend séparément celles des ailes et de la queue. Les premières sont obtenues d'autruches tuées à la chasse; les secondes sont ordinairement recueillies dans le désert, et proviennent de la mue; aussi sont-elles avariées. L'âge de l'animal, une année plus ou moins abondante, sont des causes qui influent aussi sur les qualités des plumes. Lorsqu'ils ne les vendent pas, les Arabes s'en servent pour fabriquer des chapeaux dont ils se parent aux grandes solennités. Ces chapeaux ont les dimensions et la forme des bonnets à poil des sapeurs. A la hauteur du front se trouve un rebord flexible, d'un pouce environ de largeur, en plumes comme le reste et formant visière. Les plumes noires du dos de l'animal restent en grande partie dans le pays; réunies en paquets, elles servent, aux Ouled-Sidi-Chikh, Chéraga et Gharaba, à distinguer leurs tentes de celles de leurs serviteurs religieux. Un Arabe qui n'appartient pas à cette grande famille ne peut se permettre cette distinction.

Le prix d'une dépouille est de 60 fr. à Sebdou. A Geriville, il est difficile de s'en procurer une entière à moins de 80 à 100 fr. A Tebessa, une peau d'autruche mâle va jusqu'à 200 fr.; celle de la femelle ne vaut guère que 40 à 50 f. au plus. A Boghar, les indigènes vendent aux juifs, pour 60 à 90 fr., la dépouille entière du mâle et pour 15 à 20 fr. celle de la femelle. A Laghouat, une belle peau de mâle vaut actuellement de 125 à 150 fr. Deux dépouilles de femelles se payent tout au plus autant qu'une dépouille de mâle. Enfin, à Tlemcen, on fait la remarque que la dépouille d'une autruche qui vaut 10 fr. au Sahara, coûte de 40 à 60 fr. sur la limite du Tell et que les juifs la revendent pour 100 ou 150 fr.

La chasse à courre de l'autruche est presque exclusivement l'apanage de la classe riche, parmi les Arabes, en raison des préparatifs coûteux qu'elle nécessite et des pertes en chevaux, parfois considérables, qu'elle occasionne. La chasse à l'affût, lorsqu'on la pratique dans la saison de la ponte et des nids, est la plus destructive et souvent la plus profitable parce que les chasseurs font en même temps la récolte des œufs et des plumes.

Suivrons-nous les mœurs arabes, et non contents de manger la chair de cet intéressant animal, en porterons-nous comme eux la dépouille en coiffure? J'avoue que notre chapeau ne sera pas regrettable; mais quant à la question d'alimentation, je ne sais pas si j'augure mal, mais je crains bien que de longtemps encore on ne préfère une aile de volaille ou de perdreau à une aile de jeune autruche, fût-elle truffée par les savantes mains d'un Chevet ou d'un Potel.

CURIAME.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1[er] et le 15 avril sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les nègres dans le Michigam.

Un voyageur français, qui se trouvait dernièrement à Detroït, l'une des dernières villes au nord des États-Unis, dans l'État de Michigam, nous donne des détails assez curieux sur les services que l'on obtient des nègres dans cette partie de l'Amérique.

Tous ces pauvres diables sont des *marrons* qui viennent se réfugier dans le Michigam, où l'esclavage n'est point en vigueur. La plupart remplissent les fonctions de domestiques.

On en emploie un bon nombre dans l'un des principaux hôtels de Detroït, où on leur apprend le service de la table comme on apprend aux conscrits à faire l'exercice en douze temps.

A l'heure des repas, un nègre, le plus intelligent de tous sans doute et qui a l'air d'un majordome, s'établit à une place désignée qu'il ne quitte plus, et près de laquelle est un timbre des plus sonores.

C'est à l'aide de ce timbre qu'il fait marcher ses subordonnés. Le service est établi de manière qu'il y a toujours un nègre derrière deux des convives occupant la longue table de la salle à manger.

A un coup de timbre, les noirs se mettent en rang sur une seule ligne. Un second coup de timbre les fait marcher au pas dans la direction de l'office. Là, chacun prend un plat.

A un troisième coup de timbre, ils avancent majestueusement, toujours au pas, le long de la table jusqu'à ce qu'une nouvelle sonnerie du timbre leur indique *halte* et *front à la table*. Un coup leur fait avancer le corps, un second les bras. Au troisième, ils posent le plat sur la table.

Pour changer les assiettes et les remplacer, c'est un autre exercice et peut-être plus curieux encore que le premier. Une escouade de cinq nègres y est employée.

Un nègre enlève les assiettes une à une; un second arrive immédiatement, emboîtant le pas avec le premier, et pose une assiette blanche; le troisième suit et donne un couteau; le quatrième, une fourchette; le cinquième, une petite cuillère.

Ce qu'il y a de plus original, c'est la régularité automatique de ces pauvres diables. Lorsque le premier fait un mouvement de bras pour enlever une assiette, à la minute tous les autres répètent ce mouvement.

On ne peut se faire une idée de l'aspect tout-à-fait bizarre de ces têtes noires encadrées dans des cravates blanches bien empesées. Le reste du costume se compose d'un pantalon blanc et d'une jaquette blanche.

CH. D'ARGÉ.

Chapelle des Tuileries.

C'est Mgr l'évêque de Troyes qui fait entendre, pendant ce carême, les hauts enseignements de la parole chrétienne dans la chapelle impériale des Tuileries.

Nulle voix ne pouvait former un contraste plus frappant avec les ardentes effusions du R. P. Lavigne, le prédicateur du dernier Avent, et avec l'exaltation italienne du R. P. Ventura, l'orateur de la station quadragésimale précédente. Le caractère de l'éloquence de l'illustre prélat, est le calme de l'autorité, est la sérénité de la foi.

Si l'on voulait lui trouver des modèles dans le passé oratoire de l'Église, il ne faudrait pas plus les chercher dans les discussions emportées de saint Jérôme que dans la verve platonicienne de saint Augustin : on les rencontrerait dans les homélies de saint Jean Chrisostôme. Ce n'est en effet, ni l'enthousiasme de l'apôtre, ni la fougue du controversiste; c'est la gravité du docteur, c'est la sérénité dogmatique du pontife.

C'est ce prélat qui occupe la chaire dans l'illustration que nous donnons de la chapelle impériale.

La chapelle des Tuileries, dont l'architecture appartient, comme celle de tout l'édifice, au style de la renaissance, est loin cependant de se rattacher à l'origine du palais. L'oratoire que Philibert de l'Orme y avait élevé pour les princes de la maison de Valois a disparu depuis longtemps; la chapelle actuelle ne remonte pas au-delà du Consulat. L'emplacement où elle se trouve avec le théâtre de la cour est l'ancienne salle des machines construites sous Louis XIV par Vigorani, pour la représentation de la *Psyché*, de Molière. Le plafond en avait été peint par Noël Coypel, sur le dessin de Lebrun.

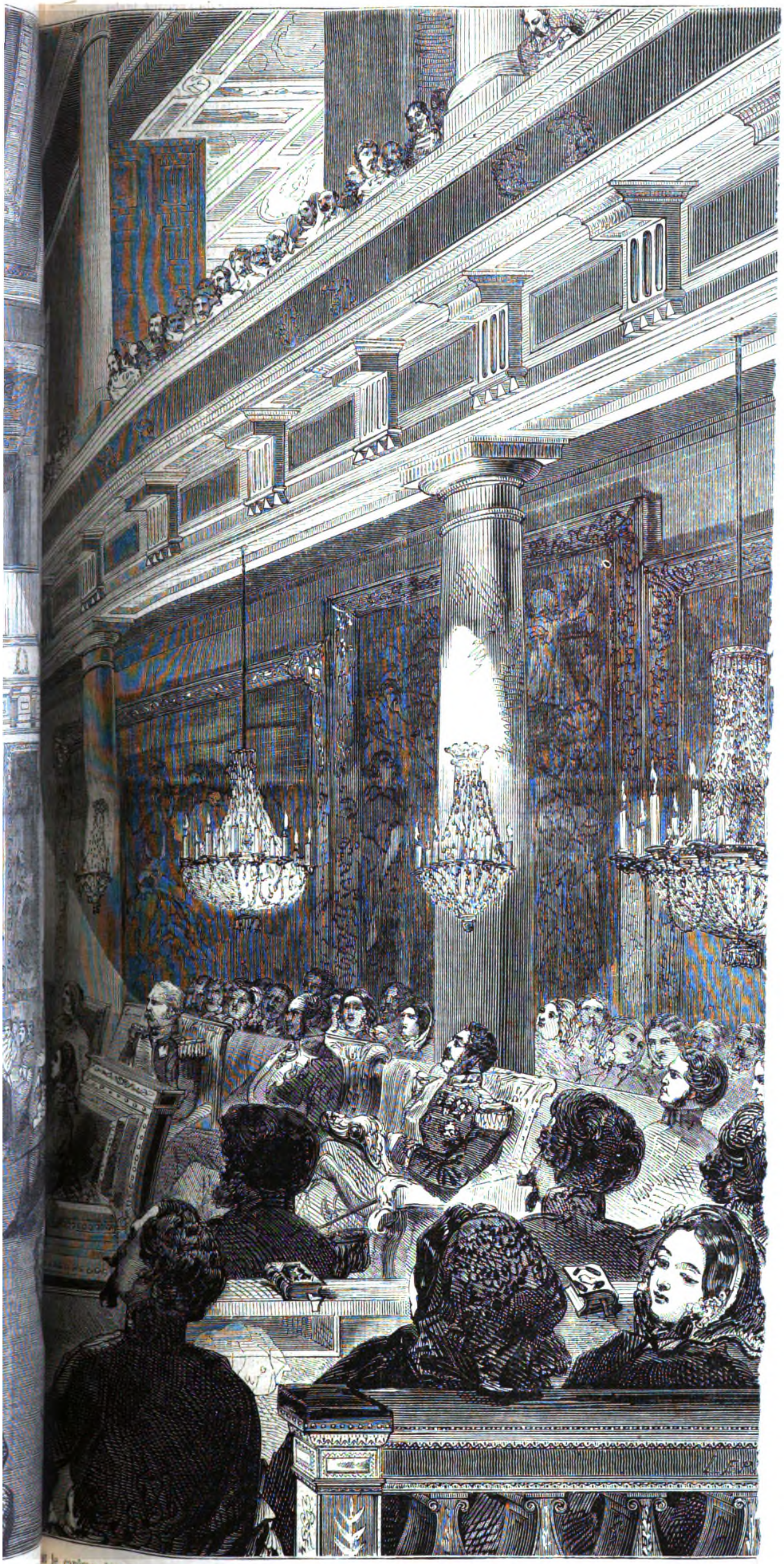
Occupée successivement par Servandoni, peintre, architecte et décorateur, qui obtint de Louis XV d'y donner des pantomimes et des ballets, par l'Opéra après l'incendie de 1763, par le Théâtre-Français de 1770 à 1783, enfin par une troupe de chanteurs italiens qu'y appela le comte de Provence, elle avait vu, depuis, siéger la Convention et le conseil des Anciens, lorsque Napoléon, nommé consul à vie, y fit établir la chapelle actuelle, la salle du conseil d'État, dont s'est agrandie la tribune impériale et le théâtre de la cour.

Cette chapelle est ornée de deux ordres de colonnes doriques en pierre et en stuc, supportant sur trois de ses côtés des galeries destinées à suppléer à son étroitesse. La tribune impériale s'élève en face de l'autel, au-dessus duquel se trouve placé l'orchestre; le principal ornement du plafond, divisé en caissons dorés avec sujets en grisailles, est l'entrée d'Henri IV à Paris, due au pinceau de Gérard.

Quelles vicissitudes n'a pas traversées cette salle; quelle diversité d'événements n'a-t-elle pas vus s'accomplir. Ses échos, qui répétèrent successivement les cantilènes de notre musique nationale, les tirades pathétiques de nos grands tragiques et les facéties des bouffons italiens, devaient retentir des débats passionnés de la plus terrible de nos assemblées populaires : ce fut là que la Convention nationale tint ses plus orageuses séances; ces lieux que la religion remplit aujourd'hui de ses saintes harmonies et de sa grande voix vibrèrent de toutes les discussions passionnées dont les éclairs orageux embrasent la fin du dix-huitième siècle.

FULGENCE GIRARD.

Chapelle des Tuileries. — Mgr l'évêque de Tr[illegible] prêchant le carême devant Leurs Majestés Impériales.



...le carême devant Leurs Majestés Impériales.

L'invasion de
l'apparition du
de la fenêtre av
dernier de ne p
d'autorité si pe
furent comme
uns, cependant
flexion, se levè
mine de vouloir
se rasseoir. Pre
s'était brisée, a
femmes s'étaien
vanouir. Quant
plus maitresse
que qu'on n'eût
fait passer dans
des cagnottes »,
que recouvrait
gent qui s'était
palette. Malheur
avait vu le cou
ses poches, gran
nier écu. Elle l
haut le joueur p
heures, de l'avoi
C'était lui, en
fecture de polic
d'autres, s'était
dénonciateur du
pour s'assurer p
avait toute cha
ment la maison
quentaient, il a
précautions pris
Il va sans dire
l'animal féroce
l'objet des plus
agents, qui lui je
Le traître, sans
baine, laissa lib
quand il s'avisa
bruit, l'ennemi
lune, dont venai
étudiant, favoris
La vigie avait n
côté qui lui parai
la direction de
fiante que l'astr
chemins de ses
d'ombre s'étenda
le domestique n
de ce côté-là. Ce
épaisse et protect
rain, que les age
pied du mur san
— Ah ! dit le
circuler son reg
ici en pays de
visages que je n
intimement. Nous
vez d'abord les s
Deux agents r
et les placèrent p
— Maintenant,
beaucoup de polit
veuillez me faire
y place une lamp
l'interrogatoire d
La directrice de
ouvrit elle-même
signée, et elle allu
guéridon.
— Très-bien ! M
ficier public en e
puisque vous êtes
Puis, revenant s
ment en s'adressa
— Vous savez,
sortir personne, s
Et la porte se r
— Voilà la mère
la société; si elle d
Ces mots et l'ab
peu les visages. C
en entrant, plusie
là étaient de sa
avaient déjà été s
ces semblables. C
bitués de maisons
peu de donner un
noms à la police,
cident que la pert
qu'en pareille occa
Duchâtelet aurait
dames se montre
abattues que les l
rire; toutes parlè
plus vifs, des so
plusieurs jours dé
versation devint à
grand que les age
quants se viren ol
modération. Je dis

vénemen t
us-lieute-

esclave de
pas aimé
x, sévère
sa fierté,
de lui ses
lièvre et
l'entre un
e et char-
aussi dis-
vait eu le
mariage.
rtir de ce
rances de
xcitations

l'habileté
Langlois,
voile qui
toutefois
s témoins
les lois de
observées,
unanime

nte a été
question
trouvait
dont il est
s'est par-
: un fleu-
yeux des
ypothèses
érêt de sa

un théâ-
uver qu'il

à compli-
Amérique
e pays-ci.
ncore, par
ités : rien

nt a hous-

esque que
Jobson. A
nencé plus
premières.
gélique.

ntrose, en
qu'elle a

nt; elle ne

able ques-
l'Étoile? »
de Rosen-
reçu de la
esse, l'or-

bout de sa
ignificatif.
Ces ques-
nt pour le

endre d'un
le la boue.
uelle con-
?
te. Jobson
celui-ci la
d'un bras
rément de
elques ho-
r entre en
claboussés
Jobson est
ont porter
le juge en
va, de son
faite à son

use Lola?
vous con-
son de « vil
n soufflet,
Lola!
thènes de-
cès de So-
nous pou-
JEAN.

pour parler
nous avons
la hauteur
comme de
vaire.
torrent de
antes, rou-
elle de Ve-

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS. (*Suite.*)

VII. — L'Invasion.

L'invasion des agents dans la salle où l'on jouait, et l'apparition du commissaire de police dans l'embrasure de la fenêtre avaient été si subites, l'ordre donné par ce dernier de ne pas chercher à fuir avait un caractère d'autorité si peu équivoque, que la plupart des joueurs furent comme pétrifiés par cet événement. Quelques-uns, cependant, obéissant à l'instinct plutôt qu'à la réflexion, se levèrent de dessus leurs chaises, et firent mine de vouloir fuir; mais les agents les obligèrent à se rasseoir. Presque tous, au moment où la fenêtre s'était brisée, avaient poussé un cri d'effroi, et deux femmes s'étaient évanouies ou avaient eu l'air de s'évanouir. Quant à la directrice du lieu, la mère Angora, plus maîtresse d'elle-même en un moment aussi critique qu'on n'eût pu le supposer, elle avait rapidement fait passer dans une espèce de havre-sac, dit « tombeau des cagnottes », qu'elle portait suspendu à sa ceinture, et que recouvrait un petit tablier de soie noire, tout l'argent qui s'était trouvé à la portée de sa main et de sa palette. Malheureusement pour elle, l'œil de la police avait vu le coup, et il fallut que la bonne dame vidât ses poches, grandes et petites, sur le tapis jusqu'au dernier écu. Elle le fit en gémissant et en accusant tout haut le joueur prudent qui s'était esquivé sur les onze heures, de l'avoir vendue.

C'était lui, en effet qui, pour des motifs dont la préfecture de police a le secret en compagnie de bien d'autres, s'était fait, depuis plusieurs jours déjà, le dénonciateur du tripot, et il n'était venu ce soir-là que pour s'assurer par lui-même que l'expédition projetée avait toute chance de réussir. Connaissant parfaitement la maison, les habitudes de ceux qui la fréquentaient, il avait pu donner, sur les localités et les précautions prises, les renseignements les plus précis. Il va sans dire qu'il n'avait pas oublié le chien : aussi l'animal féroce fut-il, avant même l'escalade du mur, l'objet des plus grandes prévenances de la part des agents, qui lui jetèrent un souper copieux et inattendu. Le traître, sans s'inquiéter d'où lui venait cette aubaine, laissa librement pénétrer ses bienfaiteurs, et quand il s'avisa de rentrer dans son rôle et de faire du bruit, l'ennemi était déjà dans la place. Le clair de lune, dont venait de parler si poétiquement le faux étudiant, favorisa l'entreprise au lieu de la contrarier. La vigie avait naturellement porté son attention du côté qui lui paraissait le seul menacé, c'est à-dire dans la direction de Paris, et elle était d'autant plus confiante que l'astre des nuits baignait la plaine et les chemins de ses flots de lumière. Une seule langue d'ombre s'étendait entre la maison et le coteau; mais le domestique ne pensait pas que le danger pût venir de ce côté-là. Ce fut pourtant en suivant cette ombre épaisse et protectrice, produite par un des plis du terrain, que les agents et leur chef arrivèrent jusqu'au pied du mur sans être découverts.

— Ah! dit le commissaire de police après avoir fait circuler son regard autour de la table, nous sommes ici en pays de connaissance! Je vois aussi quelques visages que je ne serais pas fâché de connaître plus intimement. Nous allons dresser procès-verbal! Enlevez d'abord les sommes qui sont sur le tapis.

Deux agents réunirent ces sommes, les comptèrent et les placèrent provisoirement dans une corbeille.

— Maintenant, madame, reprit le commissaire avec beaucoup de politesse en s'adressant à la mère Angora, veuillez me faire ouvrir la pièce qui est à côté et qu'on y place une lampe; c'est là que nous allons procéder à l'interrogatoire du personnel.

La directrice de l'établissement, plus morte que vive, ouvrit elle-même la porte que le commissaire avait désignée, et elle alluma deux bougies qu'elle plaça sur un guéridon.

— Très-bien! Maintenant, à nous deux, ajouta l'officier public en entrant. Je vais commencer par vous puisque vous êtes là.

Puis, revenant sur le seuil de la porte, il dit sévèrement en s'adressant à ses hommes :

— Vous savez, messieurs, que vous ne devez laisser sortir personne, sous aucun prétexte.

Et la porte se referma.

— Voilà la mère Angora à confesse, dit le loustic de la société; si elle dit tout, ce sera long

Ces mots et l'absence du commissaire déridèrent un peu les visages. Comme le magistrat l'avait remarqué en entrant, plusieurs des personnes qui se trouvaient là étaient de sa connaissance, c'est-à-dire qu'elles avaient déjà été surprises par lui dans des circonstances semblables. C'étaient des joueurs aguerris, des habitués de maisons clandestines, auxquels il en coûtait peu de donner une seconde ou une troisième fois leurs noms à la police, et qui ne déploraient guère dans l'incident que la perte de leur argent. Il est à remarquer qu'en pareille occasion, pour des raisons dont Parent-Duchâtelet aurait pu peut-être nous dire le mot, les dames se montrent généralement beaucoup moins abattues que les hommes. Quelques-unes se mirent à rire; toutes parlèrent à la fois, et dans les termes les plus vifs, des soupçons que leur inspirait, depuis plusieurs jours déjà, le dénonciateur. Bientôt la conversation devint à peu près générale, et le bruit fut si grand que les agents préposés à la garde des délinquants se virent obligés d'inviter les plus exaltés à la modération. Je dis presque générale, car deux conciliabules s'étaient formés aux deux extrémités opposées de la pièce; d'une part entre Henri et l'étudiant, et d'autre part entre deux individus qui parlaient très-bas, que les agents suivaient attentivement de l'œil et qui paraissaient en proie à une grande terreur.

Au moment de l'invasion, Henri s'était senti comme anéanti; un nuage avait passé sur ses yeux et son cœur avait cessé de battre. Il s'était cru perdu. Il aurait reçu un coup de couteau en pleine poitrine qu'il n'eût pas plus souffert. Cette première et terrible impression s'étant un peu calmée, il s'éloigna avec horreur de la table maudite et il alla s'asseoir, accablé, dans un coin de la pièce. En ce moment, il eût donné dix ans, vingt ans de sa vie pour être libre sur le grand chemin et n'avoir pas à livrer son nom, le nom de son père! à l'officier public qui allait le lui demander tout-à-l'heure. Si on lui eût dit : « Je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître; partez, mais jurez d'abord que vous ne jouerez plus jamais! » il eût juré avec joie, et il eût probablement tenu son serment. Ses désordres lui apparaissaient alors sous leur véritable aspect, et il se les reprochait amèrement. Il voyait comme une première souillure dans cet interrogatoire qui devait laisser une trace ineffaçable sur un papier de police. Un instant, il avait pensé à se sauver, et, la tête baissée, il en avait sérieusement combiné les moyens. Puis, comprenant l'impossibilité de la fuite, il s'était dit qu'il parlerait au commissaire comme à un ami, et qu'il obtiendrait peut-être de lui, par ses promesses et la franchise de ses avoux, que son nom ne figurât pas sur le terrible procès-verbal. Il en était là lorsque l'étudiant s'approcha de lui pour le consoler.

— Mon cher Henri, lui dit-il, tu te conduis comme un enfant, et je t'avertis que l'on commence à rire de ton air désespéré. Toi, un si beau joueur! Que diable! cette affaire n'est pas la mer à boire. Vois donc comme ces dames prennent ce coup de temps. Tu en seras pour quelques remontrances du commissaire, qui se montre toujours indulgent à une première rencontre, et tu pourras recommencer demain sans autre préoccupation, si le cœur t'en dit.

— Jamais! fit Henri.

— Jamais! Voilà un serment qu'un joueur fait au moins trois fois par jour. Tu es fou!

— Je vous répète, dit Henri d'un ton très sec, que ma résolution est prise, et que je n'aurai pas besoin de deux leçons comme celle-ci pour me corriger. Quant au jugement que peuvent porter sur la honte que j'éprouve les hommes qui sont ici, ils me paraissent assez méprisables pour que je m'en soucie peu.

— Vous oubliez que ces hommes sont mes amis, dit l'étudiant en changeant de ton à son tour.

— Tant pis, reprit le jeune homme en se levant. J'y regarderais, pour mon compte, à deux fois avant de les avouer.

— La vertu vous a saisi bien brusquement à la gorge.

— Oui, — répliqua Henri en collant ses yeux sur ceux de son interlocuteur, - comme un voleur qui m'attendrait au coin d'un bois.

— Oh! oh! fit un des agents qui avait flairé une querelle, point de gros mots ici, messieurs.

— Qui est-ce qui a parlé de voleurs? dit une charmante petite femme en attachant effrontément ses regards sur les deux individus suspects dont j'ai parlé tout-à-l'heure et qui continuaient à chuchoter dans un coin.

— Allons, point de personnalités, dit le loustic. Nous sommes tous d'honnêtes gens, purs comme l'agneau de la fable, un peu joueurs, voilà tout. Et si ces messieurs étaient bien gentils, ils nous permettraient de faire un vertueux loto à cinq sous en attendant notre tour.

La proposition fit rire; elle dérida même les visages de l'autorité. Mais la porte de la pièce contiguë s'étant subitement ouverte, toute chose rentra dans l'ordre et le plus grand silence se fit aussitôt. C'était le commissaire qui demandait le faux étudiant, probablement par suite de quelque révélation de la mère Angora. A cet appel, l'*ami* d'Henri perdit à son tour de son assurance et il pâlit.

— Je compte bien que nous nous reverrons, dit-il à Henri en s'éloignant.

— Comme vous voudrez, mais j'y tiens peu, répondit celui-ci.

L'étudiant se retourna, parut hésiter, puis, pressé par le commissaire, il entra dans la seconde pièce, et la porte se referma sur lui.

Il y eut alors une petite scène des plus curieuses. Parmi les femmes qui se trouvaient ainsi prises dans le traquenard, trois ou quatre étaient encore jeunes et jolies. Elles s'avisèrent tout-à-coup, et comme dans une inspiration commune, de se rappeler qu'elles étaient femmes, et par conséquent faites pour plaire. L'une détacha du mur une petite glace qui s'y trouvait suspendue, la plaça sur la table, en l'appuyant contre le pied d'une lampe, et commença à s'arranger les cheveux avec beaucoup de soin. Ce fut le signal : toutes les autres se levèrent et vinrent se grouper derrière celle-ci, mirant leurs charmantes têtes dans la glace, lissant leurs bandeaux, bouclant leurs accroche-cœurs, humectant leurs lèvres, rajustant leurs dentelles et leurs rubans, se souriant à elles-mêmes pour montrer leurs dents, se mettant enfin sous les armes par les mille moyens coquets dont le beau sexe a le secret. On eût dit une volière au moment où les oiseaux font leur toilette dans un rayon de soleil. Pourquoi tous ces soins? Ce n'était assurément pour plaire à aucun des joueurs. Tout-à-l'heure, pendant le jeu, on avait abdiqué sa qualité de femme. Il importait peu que l'on fût belle ou laide. On ne tenait qu'à une chose : gagner de l'argent, le plus possible, même en défaisant ses bandeaux, même en se noircissant les mains, en se contractant le visage, en se ridant le front, en fripant son col et ses manchettes. Au jeu, il n'y a pas de sexe : il y a des joueurs, c'est-à-dire des individus qui, selon le mot fameux de l'Auvergnat, « ne sont ni hommes ni femmes. » Et puis, la femme ne tient guère à plaire au joueur : elle ne *pose* pas pour lui, soit qu'elle le méprise un peu par instinct, soit qu'elle le considère comme de sa propre famille, soit enfin que son expérience lui ait appris que la passion du jeu se développe à l'exclusion de toutes les autres, et que l'argent qui vient du tapis vert y retourne fatalement. Ce n'était donc pour aucun des hommes présents que ces apprêts étaient faits. Je dois rendre cette justice aux joueurs, qu'ils ne s'y trompèrent pas une minute. Aussi les rires approbatifs furent-ils unanimes, quand une vieille édentée, enluminée et informe, résignée depuis dix ans déjà à paraître ce qu'elle était, s'écria :

— Voilà ces dames qui veulent séduire M. le commissaire!

— Certainement, dit l'une, et nous y réussirons. On a de quoi!

— Moi, dit une autre, je veux qu'il me trouve gentille et qu'il me laisse mon argent. Mes pauvres louis! ajouta-t elle en poussant un profond soupir.

— Madame Camouflet, dit la plus jeune de toutes en répondant à la vieille, venez donc placer votre joli visage parmi les nôtres! Est-ce qu'un brin de toilette ne ferait pas bien pour vous aussi? Tenez! par exemple, si vous changiez de dents?

— J'en ai encore assez pour mordre, dit la vieille, un peu fâchée.

— Dans le blanc de volaille et la crême au chocolat, observa le loustic, enchanté qu'on lui fournît l'occasion de passer gaiement son temps.

Ces plaisanteries confondaient Henri et lui inspiraient un dégoût profond pour ceux qui se les permettaient. Il ne comprenait pas que l'on pût être assez dépourvu de sens moral et de dignité pour oser rire en un pareil moment. Il se demandait comment il avait pu si longtemps faire sa société ordinaire de pareils hommes et de pareilles femmes. Pour lui, il se sentait humilié et anéanti, comme s'il se fût déjà trouvé dans une geôle. Et, en réalité, n'était-il pas prisonnier? Était-il libre de sa personne? S'il eût voulu passer la porte, une main ne l'eût-elle pas brutalement arrêté, saisi au collet, peut-être, comme un malfaiteur? Il est vrai que quelques joueurs, moins aguerris que les autres, ne partageaient pas cette joie sans doute un peu forcée, mais c'était le plus petit nombre, et il fallait, au milieu de ces élans bruyants, que les invitations répétées des agents ne pouvaient pas toujours contenir, les chercher pour les découvrir.

La porte de la chambre où avait lieu l'interrogatoire s'ouvrit de nouveau. Le commissaire parut, et il fit signe à un de ses hommes d'entrer Presque aussitôt, les deux individus à mine suspecte furent appelés. Ils s'avancèrent en trébuchant comme des hommes ivres. Il était évident pour tout œil un peu exercé qu'ils avaient sur la conscience autre chose que des peccadilles de jeu. En effet, au bout d'une demi-heure, ils reparurent, les mains attachées, et le commissaire recommanda à ses agents de veiller sur eux. Cet incident produisit son effet. Personne n'osa plus rire ni plaisanter, et les plus endurcis commencèrent à regretter vivement de se trouver mêlés à cette affaire.

A partir de ce moment, les formalités marchèrent assez vite. Les dames furent successivement appelées. Quelques-unes reçurent l'autorisation de s'éloigner, autorisation qu'elles se dispensèrent de faire répéter. D'autres furent provisoirement retenues.

Enfin, vers trois heures, le tour d'Henri arriva. Il ne restait plus alors que deux personnes à interroger : un commerçant et un vaudevilliste dont les pièces, très-amusantes, avaient beaucoup de succès. On les avait judicieusement considérés, avec le jeune homme, comme les plus inoffensifs de la société.

Henri répondit avec une confusion voisine de la stupeur aux questions d'usage que le magistrat lui adressa d'un ton sévère. Il ne chercha à rien cacher; il avoua sa passion pour le jeu, ses désordres et les graves préjudices qu'ils avaient déjà causés à sa fortune Ces aveux et cette douleur disposèrent en sa faveur l'agent de l'autorité qui, expert en pareille matière et bienveillant au fond, comprit tout d'abord à qui il avait affaire.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton presque paternel, je ne puis me dispenser de prendre votre nom; mais cette inscription sur mon procès-verbal, très-regrettable assurément pour votre dignité, n'aura aucune suite fâcheuse si vous vous corrigez. Sachez seulement, pour que la leçon soit plus complète et ne sorte pas de votre souvenir, dans quelle société vous vous trouvez ici. Madame (il désignait la mère Angora), a fait les métiers les plus abjects, et elle a subi deux fois déjà les flétrissures de la police correctionnelle. Monsieur (il montrait le faux étudiant) est son associé; c'est un homme très dangereux, qui m'a été signalé et dont l'industrie consiste à se faire le pourvoyeur des maisons clandestines. Je les mets l'un et l'autre en état d'arrestation. J'arrête aussi monsieur (il désignait un étranger fort élégant), qui est un grec, et qui vous a probablement volé pendant le cours de la partie; car on l'a fouillé et on a trouvé des cartes sur lui. Quant aux deux individus que vous avez pu voir avec des menottes, et qu'on va conduire tout-à l'heure au Dépôt, ce sont deux repris de justice en rupture de ban. L'un et l'autre on

déjà dix ans de galères. Si je ne vous parle pas des ...es, c'est qu'il y en a une avec nous. Qu'il vous ...is de savoir que vous n'inventerez rien d'abomi...ble et de dégradant dont quelques unes de celles-ci ne soient déjà coupables, et dont la plupart des ...es ne soient capables. Maintenant, monsieur, reti...rez, vous êtes libre; seulement, je vous engage ...dre désormais conseil de votre raison, de votre ...eur et de vos intérêts.

...e petit discours, si éloquent par le fond, avait amené ...s larmes dans les yeux du jeune homme. Plein de re...connaissance et de joie, il eût voulu baiser la main qui lui montrait la porte et le rendait à lui-même en lui donnant la liberté. Quand Henri traversa la salle ...u, où se trouvaient encore les deux forçats, on procédait à la saisie du mobilier. Dans sa précipitation à s'éloigner de ce lieu de damnation, le jeune homme oublia son chapeau. Il ne s'aperçut de son oubli que sur le pont d'Asnières, lorsque l'air frais de la Seine vint frapper son front. Il n'en poursuivit pas moins sa course à grands pas : il eût oublié son habit qu'il ne serait certainement pas retourné pour le prendre.

Le chapeau fut compris dans la saisie et vendu avec le reste au profit des établissements de charité.

ÉDOUARD GOURDON.

COURRIER DU PALAIS.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro!

. . . .

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro!

. . . .

Il l'a juré! Et pourtant à peine a-t-il reçu le sacré bonnet — *bonetum venerabile et doctum* — qu'il le jette par-dessus les moulins et qu'il se fait le néophyte, que dis-je? l'apôtre d'une nouvelle doctrine. Hélas! tous ces disciples d'Hahnemann, ces médecins distributeurs de globules, ce sont — triste spectacle pour les pontifes de la science, qui ont en dépôt les saines traditions! — des transfuges de la Faculté, des renégats de l'allopathie! Et, ce qu'il y a de pis encore, les nouveautés qu'ils professent font leur chemin par le monde. Les homœopathes ont des clients! les homœopathes ont des malades!

Que faire à cela? Réunir toutes ses forces, grouper autour de soi ses fidèles, s'unir à eux, pour — écraser l'infâme! — Les allopathes ont toujours eu les sympathies des pharmaciens. On sait le dévouement de M. Fleurant pour M. Purgon. Les pharmaciens, cette fois encore, n'ont pas marchandé leur secours, et c'est à eux que revient l'honneur de la première attaque contre l'ennemi commun.

En médecine, comme en politique, le pouvoir exécutif est distinct du pouvoir législatif. Les médecins peuvent bien prescrire les médicaments; mais c'est aux pharmaciens qu'il appartient de les fournir : ils se contentent d'être, comme au temps de Molière, *sententiarum Facultatis fideles executores*. C'en est encore assez pour qu'ils puissent servir utilement la cause orthodoxe et rendre la vie dure aux médecins hérétiques.

Veut-on savoir comment ils s'y prennent? Écoutez ceci : un médecin homœopathe va s'établir dans une petite ville, — je prends Angoulême. — Il y a là des pharmaciens, mais tous allopathes. — L'homœopathe fait une prescription; il ordonne des globules.

— Oh! dit le pharmacien à qui on présente l'ordonnance, nous ne tenons pas de ces drogues-là, à Angoulême.

— Ne devez-vous pas avoir tous les médicaments?

— Oui, tous ceux qui sont inscrits au *Codex* ou approuvés par l'Académie de médecine; mais celui-ci n'est ni l'un, ni l'autre.

— Au moins, pouvez-vous me le préparer?

— Certainement.

— Et quand sera-t-il prêt?

— Dans trois semaines.

— Dans trois semaines!

— Pas un jour de moins.

— Mais le malade peut mourir d'ici là.

— Pourquoi diable aussi s'adresse-t-il à un homœopathe?

Ou bien il arrive encore que le médicament est mal préparé, soit que le pharmacien n'ait qu'un laboratoire incomplet, ou bien que les manipulations homœopathiques lui soient peu familières. On cite parmi les préparations délicates de cette spécialité le *cannabis*, les cantharides, le *capsicum annuum*. — L'ordonnance étant mal exécutée, le remède n'opère pas et un désastre de plus est mis au compte de la médecine homœopathique.

Que faut-il faire mon médecin d'Angoulême? En homme avisé, comme on dit, une cheville pour un trou, il va chercher au fond de la loi de germinal an XI un certain article qui permet aux médecins de fournir eux-mêmes les médicaments, lorsque dans les communes où ils résident, il ne se trouve pas d'officine ouverte. Or, se dit-il, il n'y a pas, à Angoulême, d'officine homœopathique : pour moi et mes malades, c'est comme s'il n'y en avait pas du tout. Eh bien! je m'adresserai à une pharmacie spéciale de Paris ou de Bordeaux, j'y prendrai ce qu'il me faut de globules pour être prêt à tous les accidents, et j'en fournirai moi-même à mes malades.

C'est à ce coin de rue que l'attendaient ses adversaires. Traîné par eux devant le tribunal d'Angoulême et devant la Cour de Bordeaux, il s'est vu un instant triomphant; mais la Cour de cassation, à qui les principes de la loi n'ont pas paru sainement appliqués par l'arrêt de Bordeaux, a renvoyé les parties devant la Cour de Poitiers. Ici nouvelle décision en faveur du médecin, et nouveau pourvoi de la part du pharmacien d'Angoulême.

Cette fois, la Cour de cassation s'est réunie en robes rouges. M. le procureur-général Dupin a vivement conclu en faveur des pharmaciens. Les allopathes exultaient, les pharmaciens sautaient d'aise, et il m'a semblé entendre comme des battements cadencés de mortiers et de pilons, au son desquelsse trémoussaient des matassins et des apothicaires.

Ceci n'est encore qu'une escarmouche; mais tenez pour certain que la guerre n'en restera pas là. Les homœopathes se plaignent d'être sacrifiés à leurs adversaires, d'être obligés de passer sous les fourches caudines de l'examen allopathique, de se voir fermer les portes de l'enseignement. Les allopathes résistent superbement et demandent que les hérétiques soient exclus des hôpitaux. Des polémiques ardentes s'engagent sur tous les points de la France médicale : on se traite réciproquement de médicastres et de charlatans; on se mesure des yeux; on se porte des défis dans la rue, dans les cliniques, dans les écoles, dans tous les sanctuaires de la science; parfois même il arrive que le geste suit la parole, et certain soufflet donné en plein amphithéâtre et en plein visage, doit avoir, assure-t-on, des suites en police correctionnelle.

Lorsque saint Paul se présenta à Ephèse pour prêcher la parole du Christ, un certain Démétrius — orfèvre comme M. Josse — qui gagnait d'assez jolies sommes à fabriquer de petits temples en argent, de la Diane d'Ephèse, réunit ses confrères et leur dit : « Mes amis, vous savez que notre commerce est menacé : Paul a détourné un grand nombre de personnes du culte des dieux, non-seulement dans cette ville, mais presque par toute l'Asie, en disant que les ouvrages de la main des hommes ne sont pas des dieux, et il n'y a pas seulement à craindre pour nous que notre métier soit décrié, mais même que le temple de la grande déesse Diane ne tombe en mépris et que la majesté de celle qui est adorée dans tout l'univers, ne finisse par s'anéantir. » Excités par ce discours, les orfèvres se répandirent par la ville, en criant: Vive la grande Diane des Ephésiens! Une émeute eut lieu, et Paul se vit obligé de partir *incognito* pour la Macédoine.

Ce qui n'empêcha pas en fin de compte le triomphe de la doctrine dont il était l'apôtre.

Je ne voudrais pas que l'allusion fût prise trop à la lettre. A Dieu ne plaise que je veuille me prononcer entre les deux religions médicales qui se disputent notre pauvre corps! Qu'il me soit permis seulement de conseiller à l'une d'elles un peu moins de mise en scène et de prétention au martyre, à l'autre un peu plus de tolérance, à toutes les deux enfin, un peu plus de modération et de dignité dans leurs attaques extrajudiciaires.

Une ténébreuse affaire. — Ce titre d'un roman de Balzac on pourrait certainement le donner au procès que vient d'avoir à juger le conseil de guerre de Lyon. Un soir du mois de janvier, un lieutenant du 18e régiment de ligne entraînait dans sa chambre un sous lieutenant de sa compagnie. Quelques minutes après, il en sortait laissant celui-ci baigné dans son sang et atteint d'une blessure mortelle. — Que s'était-il passé entre ces deux hommes? Y avait il eu entre eux un duel loyal quoique sans témoins? Fallait-il croire à un assassinat? De preuves matérielles il n'y en avait aucune. Seulement, sur les lèvres de la victime, on avait pu recueillir les mots de *lâche* et d'*assassin*. L'officier qui survit est interrogé, et il répond qu'il ne se souvient pas...

Sur les causes de cette fatale rencontre, même mystère. Il est certain seulement que depuis longtemps grondaient entre ces deux hommes de sourdes colères. On les avait vus se disputer à table, mais pour des motifs futiles et dans lesquels l'honneur ne semblait pas intéressé. Faut-il attribuer à des haines de corps, à des difficultés de service, à certaines inimitiés qui, dans le régiment, s'étaient produites entre les lieutenants et les sous-lieutenants, le coup de sabre donné par le lieutenant de Mercy au sous-lieutenant Rosiez? Ce dernier, jeune homme instruit, sortant de l'école de Saint-Cyr, ayant quelque fortune, assez enclin à se prévaloir de ces avantages, aimant la discussion, qui, dans sa bouche, affectait souvent des allures sarcastiques, n'a-t-il pas souvent blessé l'amour-propre de son supérieur? Toutes ces hypothèses, suffisantes pour expliquer un duel dans des conditions ordinaires, ne donnent pas la clef de l'acte sanglant qui s'est accompli dans la chambre de M. de Mercy. L'ivresse et ses excitations ne présentent pas non plus de solution satisfaisante. M. de Mercy avait bu, il est vrai; mais non pas assez pour s'enivrer. D'autres circonstances, d'ailleurs, enlèvent à son action tout caractère fortuit ou spontané. Plusieurs jours auparavant, son sabre avait été aiguisé; depuis quelque temps, sa conduite avec **M. Rosiez avait paru suspecte à leurs camarades communs; lui, dont la haine envers le sous lieutenant n'était un mystère pour personne, s'était tout d'un coup rapproché de ce dernier et s'était montré son** ami jusqu'à l'obséquiosité. Aussi, lorsque l'événement fut connu, il n'y eut qu'un cri parmi les sous-lieutenants : Rosiez a été assassiné par de Mercy!

Officier excellent, exact dans son service, esclave de son devoir, M. de Mercy cependant n'était pas aimé dans son corps. Il était cruel avec les animaux, sévère à l'excès envers ses subordonnés. Sa raideur, sa fierté, la vanité qu'il tirait de sa naissance éloignaient de lui ses égaux : on lui avait entendu dire qu'entre un lièvre et un chevreuil, il y avait la même différence qu'entre un vilain et un gentilhomme. Marié à une jeune et charmante femme, fille du marquis du Châtelier, aussi distinguée par l'esprit que par la beauté, il avait eu le désespoir de la perdre au bout de trois ans de mariage. Cette perte avait aigri son caractère et, à partir de ce moment, on l'avait vu s'adonner aux intempérances de l'absinthe et demander à de grossières excitations l'oubli d'un bonheur à tout jamais perdu.

Les débats, dirigés d'ailleurs avec autant d'habileté que de loyauté et de courtoisie par M. le colonel Langlois, n'ont pu parvenir à déchirer entièrement le voile qui enveloppait ce mystérieux procès. Il est resté toutefois au conseil la conviction que dans la lutte sans témoins qui avait eu lieu entre les deux officiers, les lois de l'honneur n'avaient pas été rigoureusement observées, et le lieutenant de Mercy a été d'une voix unanime condamné à la peine de mort.

Tout naturellement, une place importante a été donnée à la partie technique de l'affaire, à la question de savoir dans quelle posture de combat se trouvait le malheureux Rosiez lorsqu'il a reçu le coup dont il est mort. L'avocat de l'accusé, Me de Peyronny, s'est particulièrement distingué dans cette discussion : un fleuret à la main, il a décrit avec élégance, aux yeux des spectateurs les plus compétents, toutes les hypothèses d'escrime qu'il lui fallait parcourir dans l'intérêt de sa démonstration.

C'est la seconde fois de l'année — mais sur un théâtre différent — qu'un avocat aura eu à prouver qu'il avait une épée sous sa robe.

J'imagine que le talent sur lequel j'aime à complimenter Me de Peyronny, doit rencontrer en Amérique une application plus fréquente que dans ce pays-ci. Vous ne vous douteriez pas que me voici encore, par une invincible transition, ramené à Lola Montès : rien n'est plus vrai pourtant.

Grâce à Lola et à propos d'elle, un avocat a houspillé un plaideur en pleine audience.

Vous vous rappelez l'interrogatoire pittoresque que lui avait déjà fait subir l'avocat d'un certain Jobson. A la seconde séance, les questions ont recommencé plus pressantes et plus taquines encore que les premières. Lola, cette fois, a montré une patience angélique.

L'avocat de Jobson revient sur son âge :

— « N'êtes-vous pas née, lui dit-il, à Montrose, en 1815?... » Entendez-vous? en 1815! alors qu'elle a déclaré qu'elle n'avait que trente-trois ans

La main de Lola lui démange dans son gant; elle ne répond rien pourtant.

— « N'avez-vous pas été, continue l'implacable questionneur, femme de chambre à l'auberge de l'Étoile? »

Elle, femme de chambre! elle, la baronne de Rosenthal, la comtesse de Landsfeldt! elle, qui a reçu de la reine de Bavière le grand-cordon de chanoinesse, l'ordre de Thérèse!

Lola ne répond rien encore; mais du bout de sa bottine elle bat sur le parquet un *tremolo* significatif.

Me SEELY, avocat de l'adversaire de Jobson. — Ces questions sont sans à propos, et faites seulement pour le plaisir d'insulter.

LOLA. — Quelle autre chose pouvez-vous attendre d'un pareil coquin? La boue ne peut donner que de la boue.

Me SEELY montrant Jobson. — Eh! madame, quelle connaissance pouvez-vous avoir avec cet *être*-là?

A ce mot de l'irritable avocat, l'orage éclate. Jobson se précipite sur Seely, la canne levée; mais celui-ci la lui arrache et lui en applique quelques coups d'un bras solide. Le *reporter* du *Herald*, qui a le désagrément de se trouver entre ces messieurs reçoit quelques horions qui se trompent d'adresse; son encrier entre en danse; sa chemise et ses habits sont tout éclaboussés de noir. Grâce à l'aide de quelques assistants, Jobson est arraché des griffes de Seely, et tous deux vont porter plainte devant le magistrat voisin, tandis que le juge en présence duquel s'est produit ce scandale va, de son côté, saisir le tribunal supérieur de l'insulte faite à son caractère.

Que faisiez-vous cependant, ô belliqueuse Lola? Votre cravache dormait à votre côté; vous vous contentiez de regarder le combat en traitant Jobson de « vil coquin et de gibier de potence »; mais pas un soufflet, pas une chiquenaude! Ah! vous vieillissez, Lola!

Quelles nouvelles encore? Un avocat d'Athènes demande à la Cour suprême de réviser le procès de Socrate. Ceci n'est pas précisément urgent : nous pouvons attendre.

PETIT-JEAN.

Carnaval à Rome.

Le carnaval à Rome... Il serait bien tard pour parler de ces jours de bruyante gaieté, alors que nous avons franchi le sommet du dimanche *Lætare*, de la hauteur duquel on aperçoit déjà celui de la Passion, comme de la cime du Thabor on découvre celle du Calvaire.

Mais nous n'avons pas à vous décrire ce torrent de **têtes rieuses, railleuses, ébouriffées, ébouriffantes, roulant à plein Corso de la place du Peuple à celle de Ve-**

nise; une plume vive et colorée a retracé ici même cette fête, dont le crayon et le burin complètent aujourd'hui les chauds croquis, ces ardentes mascarades qui se galvanisent au contact de notre mi-carême.

C'est au reflet de ces souvenirs qu'il faut regarder l'animation passionnée, la verve tapageuse de cette multitude en liesse; ces chars à bancs, qu'on dirait une multiple évocation de celui de Thespis; ces calèches découvertes où la fière Transtéverine, le sourire aux lèvres, trône avec tant de dignité; ces balcons que surcharge une foule curieuse; ces visages avides qui s'étalent dans l'ouverture des fenêtres, et entre ces fenêtres, ces balcons et ces voitures, cette lutte turbulente dont les armes sont des *confetti* et des bouquets. On ne revient pas deux fois sur ces récits, on peut revenir dix fois sur ces images.

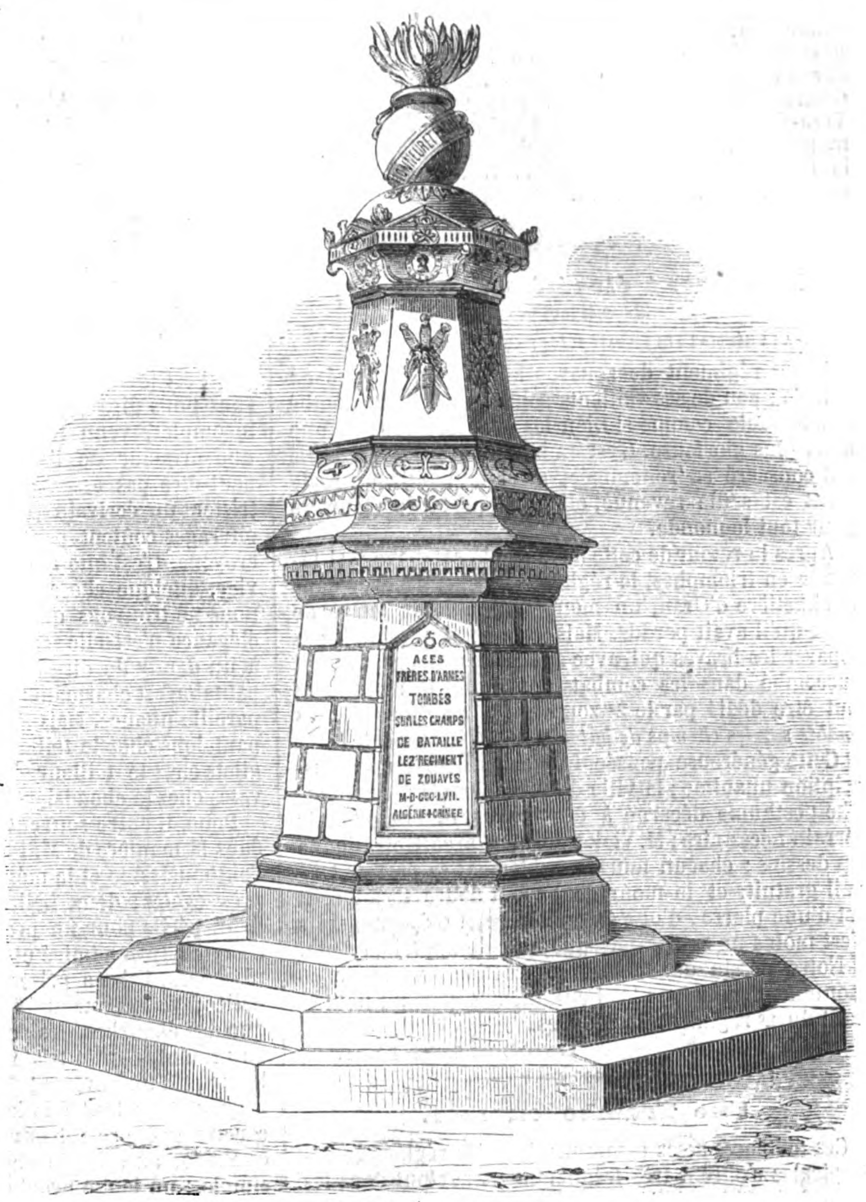
LÉO DE BERNARD.

Le général Santa-Anna.

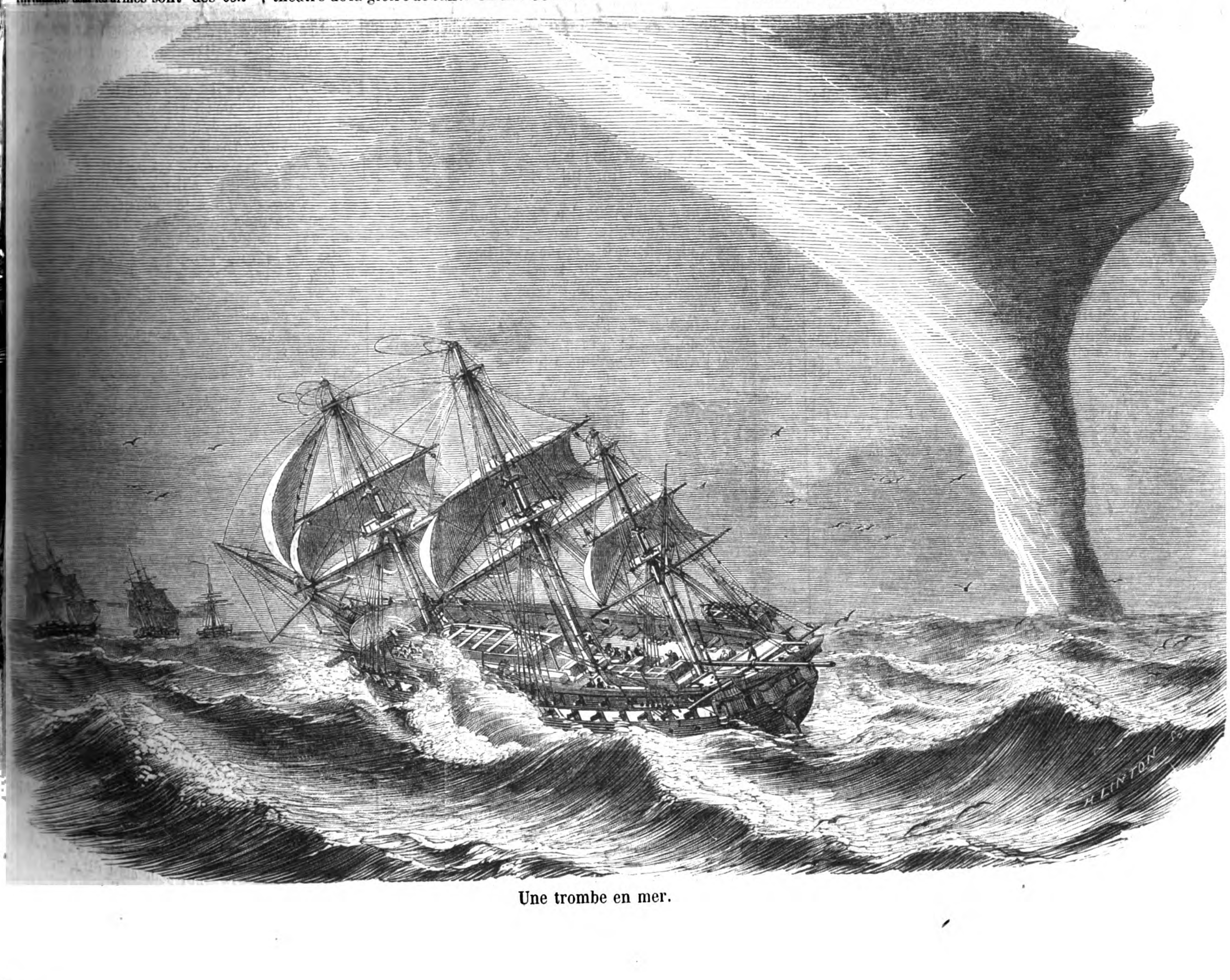
Santa-Anna.

Santa-Anna, dont le nom a servi de signal à la dernière révolution du Mexique, est un des officiers qui ont pris la part la plus active aux guerres de l'indépendance de cette contrée. Son nom était cependant peu connu en Europe avant l'insurrection qui l'éleva à la présidence de la république mexicaine en l'année 1832.

Ce fut dans la ville de Vera-Cruz qu'eut lieu le *pronunciamiento*. Cette ville a été le théâtre de la gloire de Santa-Anna. Ce fut à



Monument élevé à Oran par le 2e zouaves.



Une trombe en mer.

la prise de Saint-Jean d'Ulloa sur les Espagnols que commença, en 1823, sa réputation militaire. Ce fut la grave blessure qu'il y reçut, en 1838, en débouchant sur le port qu'évacuèrent nos marins après avoir désarmé les remparts, qui assura sa popularité. La Vera-Cruz enfin fut un des principaux foyers du mouvement insurrectionnel qui, en 1853, le porta pour la quatrième fois au pouvoir. Il avait été nommé dictateur en 1842 et 1846.

MAC VERNOLL.

Monument élevé à Oran par le 2e zouaves,

A LA MÉMOIRE DES SOLDATS TUÉS EN CRIMÉE ET EN KABYLIE.

Le 2e régiment de zouaves a été très-éprouvé en Crimée ; peu de ses vaillants soldats avaient succombé à la maladie, comme si Dieu les eût réservés pour une mort plus glorieuse. C'est en battant les Russes, qu'ils ont consacré sa renommée, et si la moitié du régiment est seule revenue, elle a rapporté des lauriers pour tout le monde.

Après le retour de cette mémorable campagne, si féconde en triomphes, le régiment résolut d'élever dans le cimetière d'Oran, un monument à la mémoire de ceux qu'il avait perdus. Mais comme il ne fallait pas séparer les braves qui, avec autant de courage, avaient succombé dans les combats d'Afrique, le monument dut être dédié par le 2e zouaves : *A ses frères d'armes tombés sur les champs de bataille. Algérie-Crimée !...*

Cette généreuse pensée fut accueillie par une souscription unanime ; la ville d'Oran s'associa à ce triomphe posthume décerné à des braves, et elle offrit le terrain nécessaire ; M. Vialat Sorbier, architecte, donna les dessins ; chacun fournit noblement sa part de travail gratuit, et le monument vient d'être terminé. Il est d'une pierre, d'une forme sévère et élégante, mais c'est moins un cénotaphe qu'une colonne triomphale.

Notre dessin donne la reproduction exacte de ce monument, prise sur les lieux mêmes par un lieutenant du 2e régiment de zouaves.

EDMOND DE SAINT-POINT.

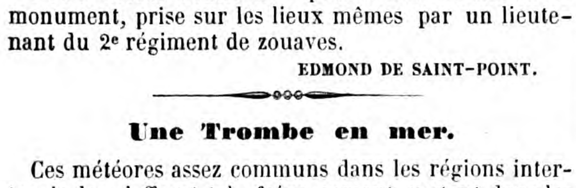
Une Trombe en mer.

Ces météores assez communs dans les régions intertropicales s'offrent très fréquemment surtout dans les mers de la Chine, à l'époque des moussons ; ce sont de formidables tourbillons de vent, parcourant la surface de la mer, enlevant les eaux et emportant les nuages dans leur évolution rapide.

Malheur au navire qui se trouverait placé sur le passage de l'un de ces siphons! Les masses d'eau qu'il enlève et qui retombent presque aussitôt, la violence de l'ouragan qui le constitue et dont la puissance peut emporter les vergues et briser la mâture, lui causeraient nécessairement les plus graves avaries, si la trombe en s'écroulant elle-même ne l'ensevelissait sous son avalanche.

L'escadre anglo française a failli éprouver un de ces sinistres. Elle avait perdu de vue depuis quelques jours les falaises déchirées du Kamtschatka et courait grand large dans le sud, lorsqu'elle aperçut, dans le nord est, la mer s'élever en tourbillonnant ; cette trombe, qui prenait des proportions formidables, se dirigea avec rapidité sur elle... Heureusement c'était de jour ; le bâtiment qu'eût croisé sa marche put l'éviter en changeant son sillage ; elle passa ainsi sans causer aucun dommage et s'enfonça dans l'horizon où on la vit s'évanouir. C'est cette scène maritime que représente notre gravure, d'après le dessin de l'un des officiers de notre escadre, M. le vicomte René de Kerret.

MAC VERNOLL.



VAUDEVILLE : *Le Chapitre de la toilette*, vaudeville en un acte. — VARIÉTÉS : *Le Pays des amours*, comédie en quatre actes, par M. Edouard Plouvier. — PALAIS-ROYAL : *Virgile Marron, la Nouvelle Hermione*, vaudevilles en un acte. — AMBIGU-COMIQUE : *Le Martyre du cœur*, drame en cinq actes et sept tableaux, par MM. Victor Séjour et Jules Brésil.

M. Chapizot donne trois cents francs par an à sa femme pour sa toilette. C'est peu, mais c'est tout. Mme Chapizot en dépense trois mille. Tel est le point de départ du *Chapitre de la toilette*, chapitre important, s'il en fut. Les débats de ce ménage n'amusent ni n'ennuient; on les écoute, c'est beaucoup.

Le *Pays des amours* accuse plus d'efforts; on y sent circuler l'esprit à travers la verve poétique. Il y a donc un pays des amours? Jusqu'à présent, nous l'avions cru situé, ce pays, dans l'œuvre de Boucher, dans les poëmes de Dorat, dans les partitions de Donizetti; nous pensions qu'il était voisin du *pays où fleurit l'oranger* de Goëthe. Nous nous trompions. Le pays des amours est Paris, ou plutôt, c'est le quartier latin, l'éternel quartier latin, que l'on croyait mort et qui n'est démoli qu'à moitié. Grâce au caprice de M. Plouvier (et ce n'est qu'un caprice, croyez-le bien), nous avons revu la grisette, cette création des temps évanouis, ce pastel dont Béranger fut le Latour. Quelque chose comme un reflet de la *Vie de Bohème* a passé sur cette composition d'un homme jeune encore, et qui ne mérite guère que le reproche de s'attarder un peu trop dans sa jeunesse. Ses tentatives en tout genre, dans la poésie, dans la nouvelle, dans le drame, dans le vaudeville, nous ont fait reconnaître en lui une vocation et un talent; ce point est incontestable. Reste à qualifier ce talent; oserons-nous dire qu'il nous paraît superficiel, impatient, incomplet, venu trop tôt et gardé trop tard, comme une primeur de l'an dernier? Nous ne choisissons peut-être pas assez nos mots, et nous risquons d'attrister un écrivain persistant et laborieux, à qui ses ouvrages coûtent peut être plus de peine que nous ne croyons. C'est que nous voudrions voir dans M. Plouvier, quelque chose de pensé, de fortifiant, d'imposé; nous ne trouvons que de l'élégance, et encore cette élégance n'est-elle souvent que celle du voisin. Permis à un dandy de dire à un de ses camarades : — Votre pantalon est charmant; je vais m'en commander un de pareille nuance. Mais M. Plouvier a commandé trop de pantalons chez le tailleur d'Alfred de Musset, trop de gilets chez le tailleur de Pierre Dupont, trop de cravates chez le chemisier de George Sand.

Donc, il entre souvent du dilettantisme, selon nous, dans la manière de M. Plouvier. Le dilettantisme, c'est l'enthousiasme et la mémoire, mélangés à doses à peu près égales; deux belles qualités chez un amateur, deux périls pour un praticien. L'auteur du *Pays des amours* a trop admiré et s'est trop souvenu; ses réminiscences, il les a prises pour des sensations personnelles; voilà pourquoi il n'a encore donné au public que des ébauches, des portions de pièces, des *fusées*, en un mot, — mot triste et brillant, l'équivalent d'une lueur et d'un parfum !

Constatons toutefois le succès du *Pays des amours*, car un poëte se retrouve toujours, au détour de chaque acte, au coin de chaque scène. Le sujet est très-simple : un jeune provincial prie un de ses amis de le mettre au courant des mœurs galantes de la capitale; tous les deux partent au pourchas des Mimi de la rue de la Harpe et des Aventurine du mont Bréda ; chacun s'arrête à mi-côte, le provincial pour épouser la fiancée de son ami, et cet ami pour offrir sa main à une maîtresse du bon temps, le temps des premières amours. — Le drame n'envahit cette fable que dans une juste mesure ; Mlle Alphonsine en est l'héroïne turbulente et entraînante; elle a une façon sournoise de dire les mots, de certains baissements d'yeux et des impatiences fébriles qui ne lui ont été légués par personne.

Le théâtre du Palais-Royal a donné l'autre jour à la fois trois pièces nouvelles. Une seule a surnagé : *Virgile Marron*, et encore lui faudra-t-il beaucoup d'attentions et de ménagements, la critique n'ayant point organisé jusqu'à présent de service pour les secours aux noyés.

Ce titre : *le Martyre du cœur*, n'est pas heureux; c'est comme qui dirait : *la souffrance de l'âme*. Ce drame, par lequel l'Ambigu-Comique a inauguré sa réouverture et la direction de M. Chilly, sort pourtant de l'atelier de deux auteurs expérimentés, MM. Victor Séjour et Jules Brésil. Le premier a commencé par le Théâtre-Français et par l'alexandrin : *Diégarias* et *la Chute de Séjan* sont deux pièces où ne manquent ni l'invention ni l'énergie. Ce parfum de littérature s'est répandu sur les drames qu'il taille ou équipe maintenant pour le boulevard; l'homme qui a su écrire s'y révèle par intervalles. — Nous aurions désiré plus de fraîcheur dans le sujet du *Martyre du cœur*; mais il paraît qu'il n'y a pas moyen de se débarrasser des testaments et des traîtres. Nous avons donc revu le séducteur traditionnel poursuivant de ses hommages intéressés la jeune héritière des ducs de Septeuil, et, comme contraste à ce séducteur, l'amant discret, vigilant, toujours prêt à se sacrifier pour celle qu'il aime. Les occasions ne lui manquent pas d'ailleurs; c'est moins un martyr qu'un *patiras* : on l'insulte, on l'entraîne hors de chez lui, la première nuit de ses noces; on lui apprend que sa mère est une voleuse. Aussi ce rôle n'est-il qu'un gémissement continuel ; nous avons renoncé, dès le deuxième tableau, à compter les *hélas* et les *mon Dieu*.

En dehors de ce parti pris de lamentation, on remarque dans *le Martyre du cœur*, au milieu des rengaînes qu'on persiste à croire indispensables, des situations attachantes et même fortes. Le public, assez houleux le soir de la première représentation, a paru choqué de l'exhibition sur la scène d'un cadavre de jeune fille. Ce spectacle, passablement sinistre, il [est] vrai, amène quelques instants après un très-bel effet dr[a]matique et des paroles qui sont presque de l'éloquen[ce] et tout-à-fait de la morale. Le dénoûment, qui n'a q[ue] le tort de reposer lui aussi sur un cadavre, est éga[le]ment d'une grande hardiesse ; il pouvait perdre [le] drame, il l'a sauvé. Voici la scène : le héros de [la] pièce, Pierre Laborie, voit expirer entre ses bras [sa] mère, qui, pour ne pas être un obstacle à son b[on]heur s'empoisonne ; survient le traître, qui vient ch[er]cher Pierre pour se battre en duel avec lui ; Pie[rre] saute sur une épée, et c'est devant la morte qu'il [est] forcé à croiser le fer. A demi renversée sur un f[au]teuil, les yeux fixes et dilatés, celle-ci semble po[ur]suivre du regard le spadassin, qui se trouble, rec[ule] et est atteint au cœur. — Meurs par moi! lui c[rie] Pierre Laborie.—Non ! par elle ! répond-il, en tomba[nt].

Il y avait quelque temps, du reste, qu'on n'avait [vu] un traître aussi acharné. La race menaçait de se p[er]dre ; M. Chilly y a mis bon ordre. En rétablissant d[ans] toute son horreur et dans toute sa tyrannie un em[ploi] auquel il doit de si beaux triomphes de répulsion, [le] nouveau directeur de l'Ambigu fait preuve de sou[ve]nir. Nous approuvons moins la réintégration d['un] personnage qui nous semble bien passé de mode, ce[lui] du *bon nègre*, fidèle serviteur, dont le baragouin [est] une sorte de compromis entre l'anglais et le ma[ca]casse (l'acteur le complique d'un peu de gascon) qui se promène pendant toute la pièce avec la fort[une] de son maître dans un portefeuille. Ce nègre est m[oi]tié sérieux et moitié plaisant ; d'où il s'ensuit que [sa] gaieté glace, et que sa sensibilité fait rire.

Nous avons parlé de rengaînes tout-à-l'heure. Pa[rmi] celles dont *le Martyre du cœur* n'a pas rougi de faire [son] profit, et pour lesquelles nous voudrions voir inven[ter] un quinzième-dessous littéraire, nous dénoncer[ons] la rengaîne du petit ramoneur. On ne le voit pas [ce] hideux sapajou; il ne paraît pas, l'exécrable ouis[titi] des cheminées; mais il chante durant tout un acte, [et] son refrain, qui revient avec persistance pendant [les] scènes les plus désolées, n'est placé là que pour fo[ur]nir aux acteurs l'occasion de dire en secouant la têt[e] : — Il est heureux, celui là !

Comment voulez vous ensuite, ô chercheurs dra[ma]tiques, que vos scènes de réalité ne détonnent pa[s] ? Vous faites succéder soudainement l'extrême audac[e] à l'extrême timidité ; et lorsque les spectateurs, acc[ou]tumés à votre petite musique d'accordéon, s'effar[ent] au bruit de vos trompettes improvisées, on vous [en]tend dire : — Voilà bien le public! vous voyez [!] c'est trop fort pour le public ! le public ne veut [ad]mettre que ce qu'il a déjà admis ! c'est perdre son te[mps] et sa peine que de chercher du neuf et de l'original.

Comprenez donc, auteurs dramatiques, que la fa[ute] en est à vous, à vous seuls !

Le Martyre du cœur est subi courageusement [par] M. Laferrière, qui, s'il ne chante pas au milieu [des] flammes comme les premiers chrétiens, n'en mé[rite] pas moins une palme. Des gens habitués à le voir, [ju]geront peut-être qu'il joue avec plus d'*acquis* que d['in]spiration et que ses rôles anciens viennent trop [en] aide à ses rôles nouveaux ; c'est possible. Nous aj[ou]terons, nous, qui avons l'habitude de nous mont[rer] plus sévère que le public, qu'il y avait bien peu de ch[ose] à faire de cette figure monotone de Pierre Labor[ie] ; nous ne serons donc pas plus exigeant qu'il ne f[aut] vis à-vis de ce comédien, d'ailleurs très-consci[en]cieux.

Mlle Page ne joue qu'avec ses yeux. Ce sont de [fort] beaux yeux, qu'on applaudit et même qu'on rappe[lle].

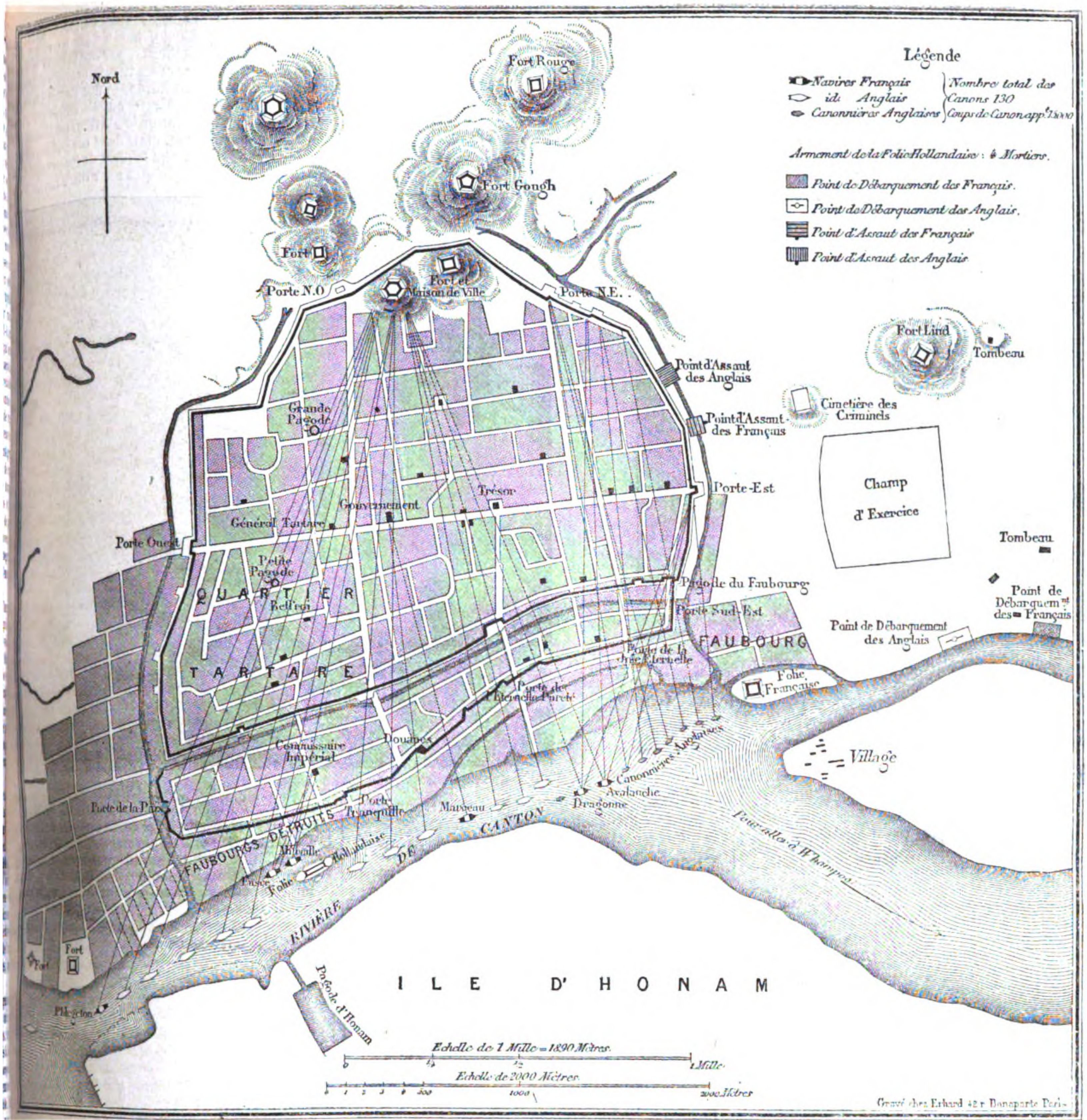
CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : Reprise de *la Perle du Brésil*, musique de M. Féli[cien] David. — THÉATRE-ITALIEN : *Don Desiderio*, opera en deux actes, m[usi]que de M. le prince Poniatowski. — BOUFFES-PARISIENS : *Mesdames [de la] Halle*, opérette de M. Armand Lapointe, musique de M. Offenb[ach]. — FOLIES-NOUVELLES : *Peau d'âne*, opérette de M. Julian, musiqu[e de] M. Ruytler. — Concert de M. Mey.

Je ne pourrais pas dire au juste ce que le gros public pense de M. Félicien David, mais je puis af[fir]mer que les musiciens estiment et portent même tr[ès] haut son talent, tout particulièrement original, inci[...]. Il y a, en effet, quelque chose de respectable dans [le] parti pris d'un artiste qui s'enamoure d'une chimè[re], lui consacre toutes ses forces vives, et ne trouve [pas] que c'est trop de la vie pour la parer de ses couleu[rs] pour la faire passer toute radieuse, de son esprit [qui] l'a créée, dans l'esprit de la foule qui doit s'en enivr[er]. C'est la monomanie devenue admissible, presque p[oé]tisée par une ardente conviction.

L'œuvre de Weber est une histoire de revenan[ts], celle de Donizetti une perpétuelle déclaration d'amo[ur]. M. Félicien David, lui, a, pour ainsi dire, pris sous [sa] protection le soleil des tropiques ; il aime cette natu[re] vivace, qu'il féconde de ses rayons, et veut nous



Plan de la prise de Canton, dressé par M. H...., officier de l'expédition.

re comprendre toutes les harmonies ; c'est presque e tentative d'acclimatation. Son opéra de *la Perle du* ésil avait fait sensation, il y a quelques années, au éâtre-Lyrique, malgré les défaillances d'une mauvaise exécution ; il vient d'y être repris, et, cette fois, et Mme Miolan qui chante le rôle de Zora, ce sont M. Balanqué, Michot et Fromont qui tiennent les res rôles. L'hymne au Grand-Esprit, le chant du soli et le duo du second acte ont obtenu beaucoup succès.

Le Théâtre-Italien, si peu fertile en premières représentations, a pourtant donné cette année deux nouveautés musicales ; la seconde, dont les oreilles nous ent encore, était totalement inconnue à Paris... et s mille autres lieux. Cela s'appelle *Don Desiderio*, pièce n'est pas si gnée, mais la musique est du prince Poniatowski. Il ne serait pas impossible qu'avec une exécution plus satisfaisante il ressorte, du bruit que nous avons entendu, des beautés musicales ; mais, nous sommes obligé de l'avouer, *Don Desiderio* nous a semblé, jusqu'à preuve contraire, n'être qu'une suite de réminiscences et de formules qui ont fait leur temps, de mélodies écourtées et de combinaisons harmoniques usées. Il faut pourtant avoir égard au chœur d'introduction, à l'air de Corsi et à celui que Mario a chanté de sa voix de vingt ans, ou d'il y a vingt ans, si vous aimez mieux. Là, l'auteur retrouve de vrais élans, il a des velléités d'être lui-même.

Si nous sommes bien informé, l'auteur de *Don Desiderio* serait le petit neveu du général prince Poniatowski, dont on connait l'histoire militaire.

M. Cambon vient de peindre, pour le théâtre des Bouffes, un décor réaliste où la carotte et le chou-fleur s'étalent en pyramides triomphantes; de sa lumineuse palette, de laquelle sont sortis tant de gigantesques et inconcevables palais, il a tiré les plus appétissantes couleurs, il a fait surgir, jardinier heureux, les mille variétés de la plante maraîchère. Tout cela est d'une vérité d'aspect et de ton à faire venir l'eau à la bouche; on y toucherait du doigt et de la dent... on en mangerait. Le tableau de M. Cambon représente donc le marché des Innocents (bien avant les Halles-Centrales); au milieu de cette vaste macédoine de légumes et de poissons venus des quatre points cardinaux pour se faire manger, trône, toute ruisselante, la célèbre fontaine de Pierre Lescot et Jean Goujon, représentée, pour plus de vérité historique, dans sa disposition primitive, bien différente de celle d'aujourd'hui, qui a été reconstruite, je crois, vers 1788, avec les matériaux de l'ancienne.

C'est là, sur une étendue superficielle de cinq mètres carrés, peut-être, entre une botte d'asperges et un baril de sardines à l'huile (peintes à l'huile, je veux dire) que se passent d'incroyables aventures; une parodie de tous les mouvements du cœur, un drame vu à l'envers.

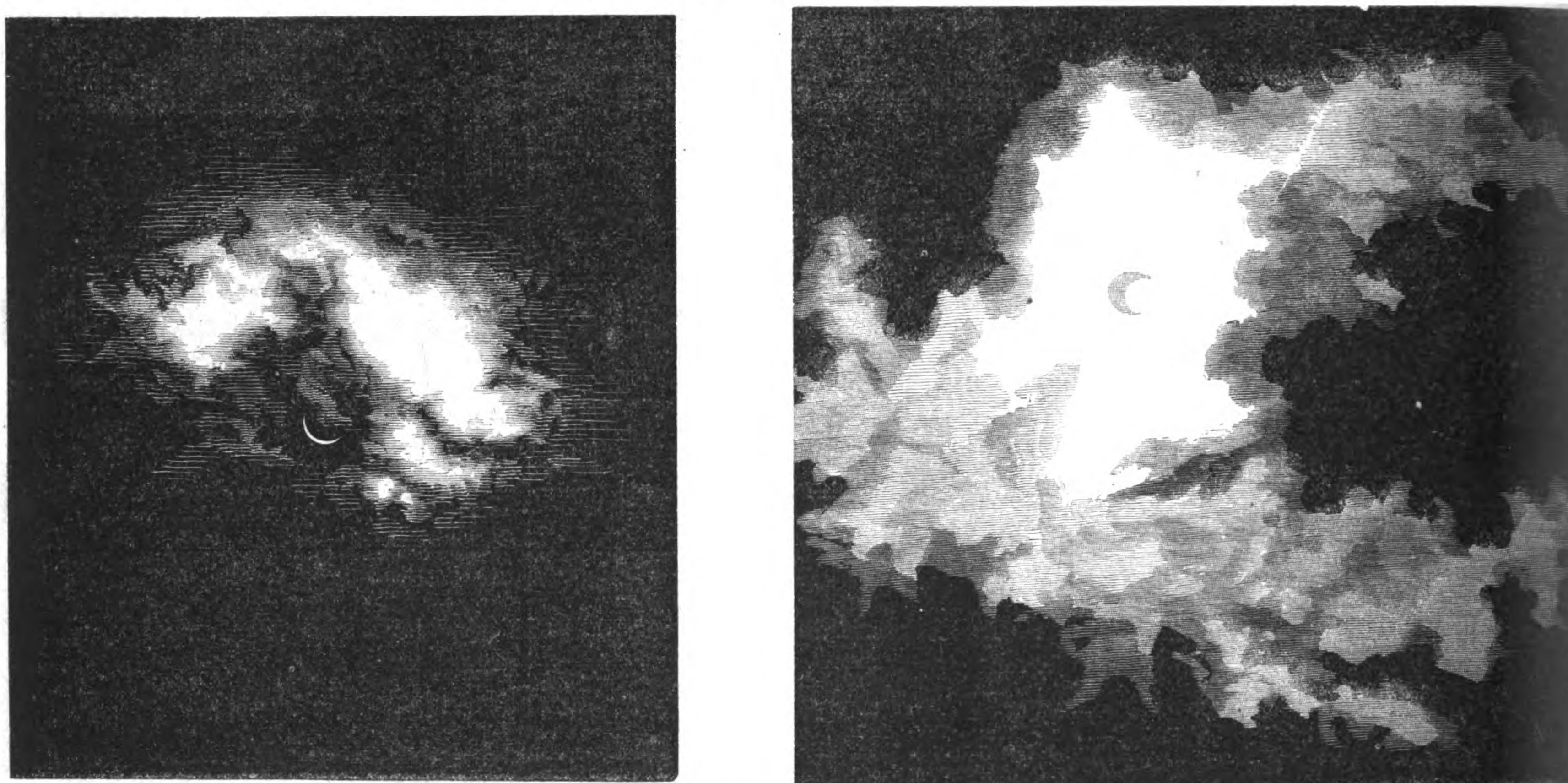
Mes commères les poissardes sont riches de leurs économies, et cela donne des idées de mariage à un tambour aux gardes-françaises qui s'appelle Raflafla, comme un musicien qui aurait nom M. Dorémifasollasi. C'est le mariage de l'ambition et de l'argent. Mais voilà que ces dames ont jeté, chacune de son côté, un œil matrimonial, je veux bien le croire, sur un tendre et propret marmiton, M. Croûte au-Pot. Si un pareil malheur arrivait, ce serait le mariage de l'amour tardif et de l'ingénuité, quelque chose comme Phèdre se faisant écouter d'Hippolyte, ou comme la Putiphar épousant Joseph. La pièce a un troisième nœud : Croûte-au-Pot aime une jeune personne qui a un nom de légume; elle s'appelle Ciboulette. C'est le mariage du cœur avec le cœur, le seul que l'auteur ait jugé moral et possible. Voilà qui va bien, mais il faut (bien que la législation du temps n'en parle pas) le consentement du père et de la mère de Ciboulette; or, il se trouve, admirez le destin, que cette famille inconnue se révèle tout-à-coup en la personne de Raflafla et de Mme Poire-Tapée.

M. Offenbach a obtenu, pour cette fois et pour toujours peut-être, le droit de faire paraitre en scène autant de personnages qu'il lui fera plaisir. C'est là toute une révolution dans le genre des Bouffes, et nous attendons un nombre suffisant d'expériences pour en juger les résultats; toujours est-il que la pièce de *Mesdames de la halle*, qui est la première tentative d'extension de l'opérette, a réussi. Cette partition, sans valoir pour nous celles du *Violoneux* et de *Ba-Ta-Klan*, renferme plusieurs morceaux habilement conçus et spirituellement écrits, entre autres le chœur d'introduction qui est la synthèse musicale de tous les cris de la Halle. On le dirait inspiré du savant ouvrage de Kastner qui a voulu assujettir le cri à la notation musicale. On a encore remarqué un excellent sextuor bouffe, les couplets de Croûte-au-Pot pleins d'ingé-

nuité et de charme mélodique, son duo avec Ciboulette, la ronde du tambour et plusieurs morceaux d'ensemble qui cherchent à parodier les chœurs de l'Opéra.

Léonce, Désiré et Mesmacre sont trois poissardes comme on n'en a plus revu depuis que Vadé chantait dans ses vers. Quant à Mlle Tautin, elle porte le costume d'homme comme si Déjazet lui avait donné des leçons.

— Les contes de Perrault ont tout à craindre des



Éclipse solaire du 15 mars 1858, d'après une photographie de M. Le Gray.

feux de la rampe; là, ils perdent cette grâce charmante, cette naïveté presque touchante, qui en font de véritables petits tableaux de genre. On donne en ce moment aux Folies-Nouvelles le conte de *Peau-d'Ane*, arrangé pour la scène, et c'est une bien triste chose que de voir, drapés dans du velours de coton, tous ces gentils seigneurs que l'imagination s'était plu à habiller avec de la soie de sa façon; que de voir marcher, parler réellement ces bienfaisantes fées que dans le brouillard des souvenirs d'enfance on entrevoit encore comme une illusion perdue. Il faut pourtant rendre justice à la musique toute mélodique de M. Ruytler; il faut aussi applaudir l'administration, qui brûle beaucoup de flammes du Bengale autour de jolies figurantes.

— M. Mey vient de donner, sous prétexte de concert, une représentation dramatique dans la salle Herz. Nous connaissons, pour notre compte, deux salons où il est question de monter son opérette, une pièce où le notariat est traité un peu cavalièrement.

P.-S. — Quand il arrive que l'Opéra donne une première représentation, c'est un événement devant lequel personne ne peut rester indifférent; il y a dans l'air, à ces jours de fête, comme de secrets courants de curiosité. Depuis longtemps on attendait l'apparition de *la Magicienne*, et *la Magicienne* est enfin venue, entourée de tous les prestiges. C'est la fille d'une autre magicienne, qui s'appelle l'administration de l'Opéra. Pour cause d'éblouissement, nous remettons à huitaine de plus amples détails.

ALBERT DE LASALLE.

Éclipse solaire du 15 mars 1858.

Lundi a eu lieu le grand phénomène uranique dont le vulgaire profane se préoccupait presque aussi vivement que le monde savant. Dès onze heures et demie, une foule armée de fragments de verre coloriés ou noircis animait les places publiques, les quais et les boulevards. Le voile de vapeurs grisâtres qui, tout le matin, avait couvert le ciel, s'était déchiré vers dix heures et demie; les nuages, rapidement emportés par la brise, laissaient assez fréquemment le soleil apparaître dans l'azur pour que l'on pût suivre toutes les phases de l'éclipse; notre gravure offre la silhouette héliographique des deux principales. Nous les devons à un photographe, qui est à la fois un savant et un artiste, à M. Legray.

L'immersion de l'astre commença à onze heures cinquante-une minutes, ainsi que l'avaient annoncé les calculs astronomiques; à midi et demi, on suivait aisément les progrès de l'échancrure, qui devenait d'instant en instant plus profonde; à une heure cinq minutes, la photosphère solaire n'apparaissait plus que comme un mince croissant dans sa partie orientale.

Un vague sentiment de terreur sembla, dans cet instant, s'être emparé des animaux. Les chevaux de fiacre relevaient et agitaient la tête avec inquiétude; quelques-uns s'arrêtaient et avaient besoin de l'excitation du fouet pour reprendre et continuer leur course; les moineaux voletaient éperdus; on assure même que plusieurs alouettes sont venues, des campagnes voisines, s'abattre sur la place du Carrousel.

A deux heures vingt minutes, le soleil avait repris tout son éclat.

L'Observatoire de Paris, où le phénomène a été étudié de la manière le plus scientifiquement rigoureuse, recevait, toutes les cinq minutes, par le télégraphe électrique, les observations faites à celui d'Oxford, pour lequel l'éclipse était annulaire.

MAXIME VAUVERT.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. Tome Ier, in-4° de 856 pages. Paris, Imprimerie impériale.

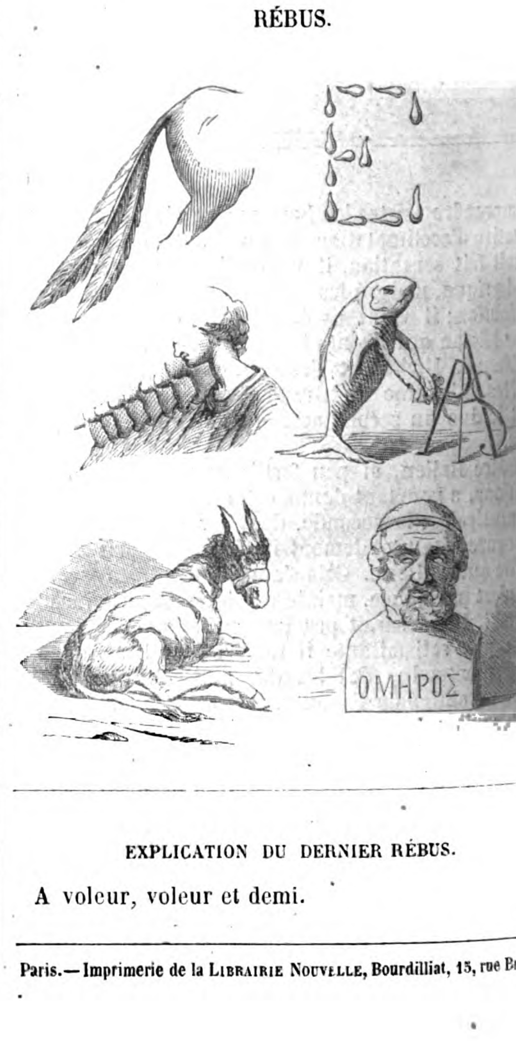
Ce premier volume contient : Rapport à l'empereur par M. Achille Fould; le décret du 7 septembre 1854, qui institue la commission chargée de recueillir, coordonner et publier la correspondance de Napoléon Ier, relative aux différentes branches d'intérêt public, 1,018 lettres et pièces du 4 brumaire an II (25 octobre 1793) au 1er jour complémentaire an IV (21 septembre 1796), et un *fac simile* du rapport autographe du général Bonaparte sur la journée du 13 vendémiaire, présenté le 15 vendémiaire an IV (7 octobre 1795). En déclarant que sa vie politique datait du siége de Toulon, Napoléon a déterminé lui-même le point de départ que la commissioa devait choisir. C'est à cette date immortelle que commence cette publication, placée par ordre chronologique, afin d'assigner aux documents la véritable place qui puisse reproduire fidèlement la succession des pensées de l'empereur. C'était l'ordre le plus propre à mettre en relief son aptitude universelle et sa merveilleuse fécondité. Les hommes d'État, les administrateurs, les historiens trouveront dans ce travail, d'un haut intérêt national, les plus utiles enseignements. Ce sont des matériaux précieux pour le monument que la France élèvera plus tard à la gloire de Napoléon Ier par la publication de ses œuvres.

Bayeux à la fin du dix-huitième siècle. Études historiques par M. PEZET, président du tribunal civil de Bayeux, etc. in-8°. Portraits. Bayeux, imprimerie Saint-Ange Duvant.

Ce livre est le tableau de diverses scènes de la vie politique de Bayeux. Lors de la révolution de 1789, toutes les provinces subirent le contre-coup de Paris. La secousse fut plus violente dans certaines villes dont les passions et les intérêts étaient plus ou moins mis en jeu ou par des espérances ou par des regrets. Bayeux, ville épiscopale, habitée par un clergé non moins riche que nombreux, par une noblesse que distinguait son opulence et ses illustrations, par une bourgeoisie que rendaient influente une aisance généralement répandue, les charges qu'elle occupait, ses emplois et ses lumières, animée d'ailleurs par le souffle de l'esprit philosophique, était dans une position exceptionnelle pour ressentir le choc de cette époque orageuse. Les événements que cette ville a traversés offrent donc un intérêt particulier à l'étude du grand mouvement politique de la fin du dix-huitième siècle, période qui vit renverser ou transformer toutes ces institutions. Ce travail, exécuté d'après beaucoup de pièces inédites, oubliées ou perdues dans les archives et de recueils ignorés ou difficiles à trouver, ne dépasse pas les dernières vingt-cinq années du dix-huitième siècle. L'auteur s'est arrêté à l'année 1800, époque réparatrice et glorieuse du Consulat.

A. V.

RÉBUS.



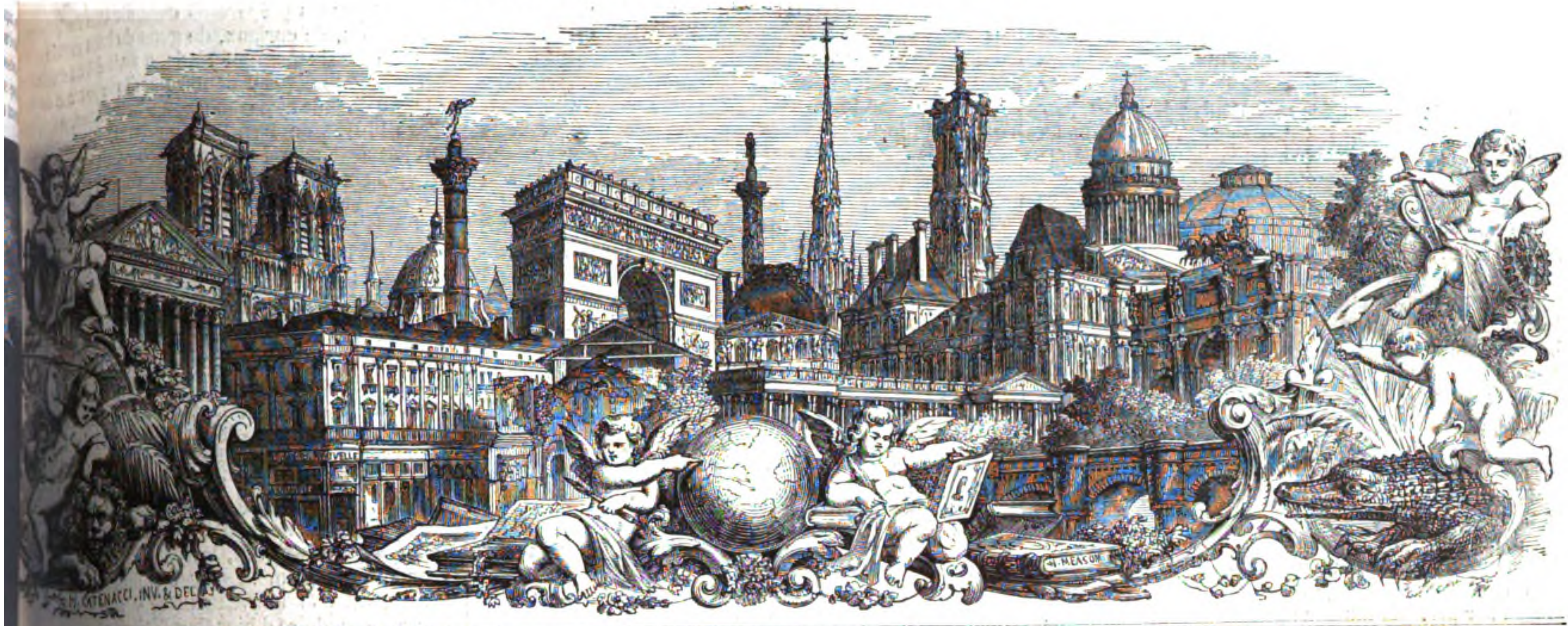
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A voleur, voleur et demi.

Paris.—Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Bred

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
Paris et départ. : Un an, 18 fr..—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 30.
27 Mars 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

L'empereur, au retour du bois de Boulogne, rencontré par un détachement de la garde nationale de Paris.

COURRIER DE PARIS.

~~~ L'approche de la semaine sainte diminue naturellement l'intérêt de la chronique des salons. Beaucoup sont déjà fermés. Quelques-uns se rouvriront après Pâques; d'autres — et c'est peut-être le plus grand nombre — mettent déjà les housses pour ne les enlever qu'en janvier prochain. Les chemins de fer (en facilitant les distances... etc.) ont, par le fait, leur action dévastatrice ou réformatrice sur tout. On part plus tôt, on revient plus tard. La facilité avec laquelle le séjour au château automnal peut se couper, se prescrire par quelques excursions à Paris, fait qu'on prolonge une économique résidence aux champs. Au demeurant, l'hiver social n'est guère plus que de trois mois: janvier, février, mars. Dès qu'avril bourgeonne, chacun sent pour ainsi dire pousser ses feuilles... et on cherche le grand air. Bientôt on pourra commencer à aller au bois de Boulogne après dîner, au lieu d'y aller avant. Alors on rentre trop tard pour recevoir, et on calcule déjà l'époque du départ. Les étrangers qui sont venus faire les honneurs du monde des salons aux Parisiens, songent à s'en retourner chez eux. Pour beaucoup de gens aussi commence l'époque des épargnes : on vit mesquinement pendant neuf mois, pour éclater pendant trois.

Donnons leurs mentions à celles des soirées de ces derniers jours qui sortent de la banalité. Il va sans dire que les concerts y dominent, car on a cessé de danser sur presque toute la ligne depuis la mi-carême.

Le concert donné, le 19, par le comte de Cambacérès, frère du duc grand maître des cérémonies, offrait un brillant programme. On y avait fait venir les Italiens. L'assemblée était mi-partie officielle et indépendante; beaucoup de jolies femmes. On sait que le fils du comte de Cambacérès a épousé la princesse Bathilde Bonaparte, une des filles du prince Canino.

A l'Hôtel-de-Ville, samedi, c'était l'Opéra-Comique qui exécutait le programme formé de Weber, Mozart, Halévy, Hérold, Gounod. M^{lle} Lefebvre a eu les honneurs de l'exécution. Les deux filles de M. le préfet faisaient avec beaucoup d'aménité et d'empressement ceux de la soirée, en l'absence de leur mère.

Un autre concert très-brillant a eu lieu chez le marquis de Bouillé. On y a de nouveau entendu M^{me} de Guerrabella, un grand talent, une grande beauté. Cette virtuose, aux sympathiques destins, donne son concert personnel, à la salle Beethoven, passage de l'Opéra, ce soir samedi 27 mars. Tout le Paris blasonné et dilettante y sera.

Le duc et la duchesse de Maillé (M^{lle} d'Osmond) ont ouvert leur hôtel de la rue de Lille. La décoration générale des salons est blanche à plusieurs tons, sans dorures; les plafonds représentent des ciels riants. Rien de plus frais, de plus gai, de plus nouveau. Réunion très-aristocratique; grandes difficultés d'admission!

Lundi, chez M. et M^{me} Max Nisson, place de la Madeleine, concert et opérette. Hermann a joué du violon en grand chanteur qu'il est; Saint-Germain, du Théâtre-Français, a chanté, de la plus entraînante façon, d'amusantes chansonnettes; Saint-Germain, qui est un garçon d'excellentes manières, en même temps qu'un habile artiste, se fait vivement désirer dans ces soirées, où le rire a besoin de détendre de temps en temps la corde de l'admiration lyrique. L'opérette intitulée : *Bredouille* (comme le terme de chasse), a très-diverti. On y a beaucoup applaudi Jules Lefort et M^{me} Sabatier. Ces soirées, qui semblent fonder une maison dont l'hospitalité est à la fois prodigue et aimable, sont déjà très-recherchées. Les jolies femmes et les hommes importants y sont en grand nombre.

On nous glisse à l'oreille que le projet de loi sur les faux titres fait beaucoup rire, au faubourg Saint-Germain, de la *fausse* position où se trouve une *véritable* et excellente *marquise*, qui a eu la faiblesse de vouloir essayer du titre de *duchesse*, et de s'obstiner à le garder depuis plusieurs années, malgré l'opposition judiciaire et retentissante d'une famille illustre. Au moins, arrivera-t-il ici ce qui pourra manquer complétement ailleurs : c'est que, perdant son fantastique duché, toutes les sympathies et la considération resteront à celle qui eût mieux fait de se maintenir d'elle-même en règle avec d'Hozier. Sur une foule d'autres points, les choses pourront être beaucoup plus plaisantes et beaucoup moins plaintes. Une dépêche d'outre-Seine, que nous recevons à l'instant, nous parle de trois comtes et un marquis, qui... (Interrompu par le brouillard.)

~~~ Tous les journaux ont parlé du fatal accident arrivé, la semaine dernière, au bois de Boulogne, où une jeune personne a vu son père tué sous ses yeux, dans une chute de cheval. Nous avons quelques particularités à ajouter au fait déjà connu.

M. le comte Benoist, ancien officier supérieur des gardes de Monsieur, et frère de l'ancien vice-président de l'Assemblée nationale, M. Benoist d'Azy, était fils de la femme qui a inspiré à Démoustier les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. Démoustier, fils d'un garde-du-corps du roi, passa sa vie, sa courte vie, à la campagne, dans le voisinage de Villers-Cotterets, auprès d'une mère pour laquelle il avait l'affection la plus profonde. Ce fut dans cette calme solitude, remplie de travaux qui lui méritèrent le titre de membre associé de l'Institut, que Démoustier connut une famille des environs, dont il devint l'hôte aussi souvent que le lui permettait la vive tendresse qu'il avait pour sa vieille mère. C'est la jeune personne dont le portrait a été publié en tête de quelques-unes des éditions des *Lettres à Emilie*, qui fut l'objet de la platonique passion de l'aimable et doux auteur, condamné au célibat par une incurable maladie de poitrine. Expirant à l'âge de quarante ans, il lui écrivait : « Je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer! »

C'est aussi Démoustier qui, dans un ordre de pensées qui rappelle le genre de M. Legouvé père, a écrit ces deux vers :

> Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir,
> Vous aimez mieux souffrir que de ne pas sentir !

Peu de temps après la mort du poëte, M^{lle} Emilie *** épousait M. Benoist, un des employés supérieurs du ministère de la marine. C'est son fils aîné qui s'est tué l'autre jour en tombant de cheval.

~~~ On raconte plusieurs pénibles accidents qui démontrent une fois de plus combien certaines familles sont fatalement éprouvées. Déjà, dans celle-ci, deux fils moururent de mort violente. L'un était auditeur au conseil d'Etat; il jouissait d'une vacance à la campagne, à l'époque des chasses; le temps expiré, il voulait repartir. Son jeune frère insiste pour qu'il demande une prolongation de congé; il reste. Les voilà par les champs, en chasse. L'aîné engage son fusil dans des broussailles ; le coup part... et le tue net! Le jeune frère accourt éperdu vers sa mère, en criant :

— J'ai tué mon frère! j'ai tué mon frère!

La pauvre mère croit qu'en effet le malheureux... il faisait une allusion désespérée à l'insistance qu'il avait mise à retenir celui qui eût vécu s'il fût parti! Or, cet autre jeune homme s'est tué lui-même, peu de temps après, dans une chambre, en présence de plusieurs personnes. Il partait pour la chasse ; la détente de son fusil se prend dans une courroie de sa guêtre ; la décharge lui enlève la mâchoire!

Il y a peu de temps, M^{me} la comtesse Benoist assistait à une de ces comédies de salon, si à la mode depuis deux ou trois ans. Dans celle-ci, il était grandement question de chasse. Cette pauvre mère souffrait d'un tel sujet; sa fille, la jeune personne qui a vu mourir son père l'autre jour, comprenant cette émotion, supplia sa mère de quitter le salon. En rentrant au logis, ce fut une scène de famille des plus poignantes, où les douleurs passées furent évoquées, ravivées. Aujourd'hui, la mesure est comble ; l'honorable père a payé sa dette à cet effrayant tribut des morts violentes.

~~~ Avec ce radieux soleil qui, rendons-lui cette justice, n'a pas trop fait défection à l'hiver expiré, ont été inaugurées, à la Marche, les courses de printemps, spectacle fashionable et diurne, dont il est, sans jeu de mot, le plus beau lustre. La nouvelle direction de ces *steeple-chase* a amélioré la piste et les estrades publiques; elle a aussi substitué à l'ancienne tribune impériale un kiosque du meilleur effet, auquel on arrive par un chemin sinueux qui semble tracé dans un jardin anglais. Il y a eu trois courses d'inauguration de saison ; l'exactitude y a présidé, contre toute règle en fait de spectacle public. C'est *Orkousta*, à M. le vicomte Talon, qui a gagné le prix d'ouverture.

Le second prix, dit des *gentlemen riders* (que diverses particularités ont fait remplacer par des jokeys), a été lestement gagné par *Pénélope*, qui appartient à M. Manby, lequel est non-seulement un *sportman* éminent, mais aussi, et surtout, l'un des plus actifs et des plus honorables directeurs de ces importantes compagnies, qui nous refont un nouveau Paris. Si bien que, de quelque façon qu'on l'envisage, M. Manby est véritablement un homme de... paris, s'il est permis (ne le permettez pas) de hasarder une pareille licence! *Pénélope* a gagné à la Marche comme son maître le fait aux Champs-Elysées. On pourrait donc aussi dire que M. Manby est heureux sur tous les terrains... Mais, je vous prie de bien constater que cette fois je ne fais qu'insinuer ce bête de mot, bien qu'après tout il n'y ait pas grand mal, puisque nous ne sommes pas ici pour chercher la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la cristallisation du carbone, la transmutation des métaux, ou la vérité sur l'homme au masque de fer, tous problèmes. J'y pourrais ajouter la curieuse recherche des véritables motifs qui ont poussé M. Edmond About à s'en aller à Rome.

Windsor, à M. le duc de Caderousse, a gagné le plus faible prix, celui de la course d'essai. Les courses de demain dimanche promettent un redoublement d'attrait par les préparatifs connus. Une foule énorme d'amateurs, de curieux, de gens du haut monde et de boutiquiers six mois enfermés, a assisté à ce spectacle qui offrait le piquant contraste d'une journée de ciel pur, de chaude atmosphère et d'arbres nus, noirs, stériles : l'hiver en bas, l'été en haut! Les restaurants ont fait ce jour-là leur première recette de la saison et, vers six heures, on pouvait voir, le long des boulevards, sur les habits et dans les favoris ébouriffés dits à la *palefrenière*, des dandys en équipage ou à cheval, la première poussière du printemps, cette poussière qui sent si vigoureusement la vanille, on n'a jamais su pourquoi.

~~~ Les concerts rendent le dernier souffle. Il en a d'exécrables, dont quelques-uns affichés, on peut bien le dire, par charité. Parmi les principaux, avec celui de M. Herz, il faut citer la série offerte chez Pleyel par celle qui, déjà célèbre sous le nom to[ut] blond et rose de *Wilhelmine Clauss*, s'est pour la première fois depuis son mariage (brun), produi[te] sous son nom conjugal de *Szarvady*. Ces trois soirées presque des séances, ont été formées de grande musique, avec Beethoven, Haendel, Scarlatti et Mendelssohn au programme. La jeune et éminente virtuose q[ui] y attachait son nouveau nom, y a brillamment r[e]consacré sa gloire d'hier sous l'étiquette d'aujourd'hui. Rarement le piano a été aussi puissamment contrai[nt] de rendre et toute la grâce et toute la puissance q[ue] son âme de bois blanc et son mécanisme de lait[on] renferment.

Mercredi, c'était le tour (trop rare, en vérité) d'Alexandre Batta, lequel Batta s'en va en Orient, [je] ne sais pourquoi. Peut-être est-ce pour rebâtir [en] pierre le palais de bois de l'ambassade de France s[ur] la rive du Bosphore. Il suffirait sans doute pour c[ela] de son magique archet... et des plans, médaillés d[...] à la grande exposition, de M. Renaud, architecte [de] la ville de Paris, lequel fut envoyé jadis par le minis[tre] des affaires étrangères étudier sur place ce qu'il aurait à faire. Ce serait Palladio collaborant avec Am[]phyon!

Le concert annuel de Batta a cette physionom[ie] toute spéciale, et si l'on peut dire personnelle, q[ui] provoque, attire et réunit une société des p[...] aristocratiques. Une foule de grandes dames, d[ont] les aïeux eurent tabouret à la cour, ou faute[uil] de haut justicier en leurs castels, viennent s'introdu[ire] dans ces stalles étroites, où deux bras de fer font [...] jaillir sur des voisins à demi disparus leurs crinoli[nes] débordantes.

Il y a encore une autre particularité à ces concer[ts]; c'est que le célèbre artiste qui les donne... (façon [de] parler!) songe bien plus à charmer ses auditeurs [par] les belles mélodies qu'il tire du violoncelle, que [par] mille exercices d'archet acrobatique sur la co[rde] raide. En cela il fait preuve d'un goût parfait. Gard[ant] ce qu'on appelle la difficulté (cette musique diffic[ile] que nous désirerions bien souvent voir impossible) pour les réunions d'amateurs épris de doubles cord[es], de soubresauts et de démanchements ou de pluies [de] notes, il sert aux gens désireux d'être émus et ch[ar]més les plus suaves mélodies, les plus doux cha[nts] par lesquels cet instrument, que Raphaël a peint d[es] fois dans ses séraphiques compositions, rivalise a[vec] la voix humaine, ce qui est assurément une noble [ri]valité. Batta a été applaudi, bissé, rappelé, accla[mé]. Je ne sais si l'on pourra lui faire plus grande fête à [son] retour en Occident.

~~~ Il nous tombe sous la main un curieux do[cu]ment dont nous croyons pouvoir extraire quel[ques] passages. Il s'agit d'un patriote de l'an 1793 q[ui se] trouva investi de la *conservation* du musée des [an]tiques, au Louvre, et qui s'empressa de modifier l['his]toire ancienne selon les goûts de l'histoire d'alors. [Ce] sans-culotte réformateur du passé prit sous sa pr[opre] responsabilité de faire subir aux collections do[nt la] garde lui était imprudemment confiée, diverses s[ous]tractions ou modifications en rapport avec les i[dées] nouvelles, sans souci de l'art éternel, de l'immu[able] science, de l'histoire inviolable. Voici commen[t ce] conservateur des monuments nationaux expos[e sa] théorie et explique sa pratique. Il faisait de l'ex[pur]gation patriotique, comme il appelait son œuvre.

« Deux grands tableaux, — dit-il, — représent[ant] Louis-le-Fainéant (Louis XVI) et son prédéces[seur], semblant insulter à la liberté française, je leur d[onnai] la chasse et les refoulai au néant.

» Une armoire contenait une suite fastidieu[se de] tyrans d'Italie : *messieurs* les papes cédèrent la [place] aux médailles républicaines frappées au nom de

té et aux seules monnaies ayant cours chez les ples libres.

Une autre armoire contenait les restes insignifiants du tombeau de Childéric, qui enleva la femme de son hôte : ce *monsieur* recula devant de petites [illegible] symboliques représentant, sous toutes les [illegible], notre déesse.

Un autre meuble renfermait des bagues, parmi [illegible] cinq représentaient Henri IV, Louis XIII et [illegible] : je les ai réduites en lingot, de même qu'un [illegible] Ier et un Philippe II, en regard de son fils, [illegible] se mêla d'être le rival et le tyran ; plus, un Mé[illegible] duc de Florence, et Sixte-Quint, des gaillards [illegible] l'existence est assez honteuse pour qu'on fasse [illegible] d'en effacer la trace.

[illegible] armoire offrait une suite de portraits sur [illegible] par Petitot : j'ai fait bonne justice d'un Riche[illegible] de deux Louis XIV, de son frère, de sa femme [illegible] supprimons ici quelques épithètes cavalières), [illegible]urville, d'un czar Pierre, de deux Louis XV et [illegible] reine de Hongrie. J'ai aussi fait disparaître quel[illegible] autres émaux, qui, sous prétexte d'art, bles[illegible] la décence.

Mais la plus grande *réforme* a été pratiquée [illegible] un meuble qui étalait à la fois François Ier, [illegible] IV, sa femme, Louis XIII, Anne d'Autriche, le [illegible] de Richelieu, Louis XIV, le cardinal de Ma[illegible], Charles-Quint, Philippe II, Elisabeth d'Angle[illegible], Louis Sforze, duc de Milan, et le pape Jules II : ces monstres ont disparu dans les ténèbres... »

[illegible] réformateur oubliait, dans sa grotesque co[illegible] que l'art et l'histoire sont des majestés éter[illegible] et que nulle réaction, nulle vengeance ne peu[illegible] les détrôner.

~~~ « Pourquoi partez-vous sitôt? — demandait-on [illegible] soir à une femme jeune encore, jolie toujours, [illegible] spirituelle que si elle n'était pas bonne, en la [illegible] s'esquiver d'un salon du faubourg Saint-[illegible].

— C'est que je m'ennuie, — dit-elle, en rece[illegible] sur les épaules son manteau de cachemire rouge [illegible] de cygne, des mains de l'ami qui, passant là, [illegible] au valet de pied.

— Vous vous ennuyez, au milieu de vingt jeunes [illegible] habillées comme si toutes étaient duchesses et [illegible]esses !

— C'est cela !... précisément cela ! C'est la toilette [illegible] tue toute conversation ; la toilette est là comme un [illegible], un prétexte qui sollicite des compliments, des [illegible]sions, des fadeurs, des niaiseries ! Depuis que les [illegible] nous ont abandonnées en groupes de chiffons [illegible] s'occuper de ce qu'ils appellent les choses sé[illegible] : — la Bourse et le cigare, — nous manquons [illegible] d'émulation. Jadis, pour être en état de [illegible]prendre et de répondre, on s'informait, on étu[illegible], on lisait... On entretenait ainsi l'éclat et le tail[illegible] de son esprit, comme font les guerriers de la lame [illegible]. Mais aujourd'hui que vous nous fuyez tous... [illegible] livrées à nos pareilles, nous craindrions de [illegible] singulariser en cherchant à élever, relever le [illegible] le ton des bavardages de nos groupes, il n'y a [illegible] qu'à choisir entre les éternelles ou insipides discus[illegible] de chiffons... ou la fuite. C'est celle-ci que je [illegible], bonsoir ! »

[illegible] qui est vrai. Aujourd'hui, les femmes les plus [illegible] se dérobent aux niaiseries, aux platitudes de [illegible]ersations dont les hommes ont retiré l'émulation, [illegible]ulant, soit par un silence qui les singularise [illegible] par des abstentions qui privent le monde de [illegible] qui devraient l'orner. Elles s'habillent en cédant [illegible] elles aux exagérations de la mode du luxe, [illegible] trois ou quatre salons dans la même soirée, [illegible] devoirs sociaux accomplis, rentrent chez elles [illegible] d'y trouver deux ou trois amis qui atten[illegible] près de la table à thé. Là seulement elles re[illegible] elles-mêmes, et le monde peut ignorer et [illegible] grâce et tout leur esprit intimes, les mœurs [illegible] ayant tué l'esprit de salon, si en vogue il y [illegible] vingtaine d'années.

[illegible]séquence la plus immédiate de l'affaire, la [illegible] c'est que les hommes ne s'occupant plus des [illegible] dans le monde, celles-ci, privées de cet élé[illegible] français et si utile à leur imagination, cherchant [illegible] nouveau, font des toilettes et dépensent [illegible] à folie, afin de faire enrager les femmes... se [illegible] ainsi de ne plus faire enrager les hommes !

~~~ Il y a dans les toilettes des femmes, depuis [illegible] dernière, une couleur métallique, prismatique, [illegible] appelle le *vert Azof*. Ce vert est obtenu par des [illegible] chimiques de la nature la plus dangereuse ; [illegible] que sur les étoffes légères : la gaze, le tulle, [illegible]tane. Son effet est étrange ; il tient des tons [illegible] l'absinthe, des prismes de l'émeraude, du [illegible]ement qu'on trouve à certains cristaux de Bac[illegible] étalés çà et là, sous forme de flacons, de verres d'eau, chez les marchands des passages. Le soir, aux lumières, il est d'un incroyable effet : il tue toutes les autres couleurs.

Mais l'usage des étoffes *vert Azof* est reconnu comme dangereux, et les personnes prudentes s'en abstiennent. Il se dégage du tissu froissé une impalpable et invisible poussière très-périlleuse à respirer, et on nous raconte que des ouvrières s'étant piquées en cousant ces robes, leur blessure, d'abord insignifiante, avait bientôt pris un caractère fort grave. Une d'elles a été près d'un mois sans pouvoir travailler. Le *vert Azof* fut l'objet d'une récompense particulière, à la grande Exposition de 1855, tant son incroyable effet, son éclat, frappèrent le jury.

~~~ La mère d'Adolphe Nourrit est morte, la semaine dernière, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Elle était veuve du ténor Louis Nourrit, qui avait froidement remplacé à l'Opéra le bouillant Lainez. Elève de Méhul et de Garat, doué d'une magnifique voix dont l'émission naturelle et franche contrastait avec les cris alors en vogue à l'Opéra (ils y sont revenus!) Louis Nourrit, modéré par la crainte de tomber dans les exagérations de son devancier, ne ressentit jamais ces élans d'enthousiasme qui font de l'artiste passionné une sorte de missionnaire : le théâtre était pour lui un état. Il en eut même deux à la fois, car tant que dura sa carrière de ténor (vingt et un ans, le temps nécessaire pour obtenir sa pension de retraite), Louis Nourrit avait aussi mené de front un commerce de diamants, dont les profits ajoutèrent à son aisance. Après avoir joué ou créé les rôles d'Orphée, de Renaud (dans *Armide*), de l'Eunuque (de *la Caravane*), de Colin (du *Devin du village*), de Demaly (dans *les Bayadères*), d'Aladin (dans *la Lampe merveilleuse*), etc., etc., il se retira dans sa maison de campagne et y vécut au sein du repos auquel aspiraient depuis longtemps son caractère et ses goûts modestes. Il mourut à l'âge de cinquante et un ans, en 1831. Ce fut son fils aîné, Adolphe Nourrit, qui lui succéda. Ils parurent un moment ensemble sur la scène — d'où ce dernier devait disparaître si vite et si fatalement ! — dans les *Deux Salem* (sortes de Ménechmes), ouvrage conçu, dans le but d'utiliser, au point de vue du piquant dramatique, l'étonnante ressemblance physique du père et du fils. Seulement, autant l'un était contenu et froid, autant l'autre était ardent et chaleureux. Adolphe hérita bientôt de tous les rôles de son père, et y ajouta les brillantes créations qui rendirent son nom illustre : *Moïse*, *le Comte Ory*, *la Muette*, *le Philtre*, *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable*, *la Juive* et *les Huguenots*.

Mme Nourrit mère avait subi les plus douloureuses épreuves du cœur. La mort de son cher fils Adolphe, à Naples, en 1839, dans l'accès de fièvre chaude qui explique seul cet étrange suicide ; celle de sa belle-fille qui suivit de peu (l'admirable force d'âme de cette femme la soutint jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde le dernier fruit de l'amour de son mari, — après quoi elle mourut de douleur) ; et enfin, une autre mort, sur le genre de laquelle on crut pieux et prudent de l'abuser, celle de son second fils Auguste, — un ténor de talent, un honnête homme, mais un caractère un peu aventureux, — les grandes responsabilités qui lui restèrent comme chef de famille à la suite de tant d'événements douloureux, tout contribua à donner à cette femme respectable une attitude puisée à la fois et dans la dignité de son caractère, dans ses malheurs et dans sa religieuse résignation. Toute consacrée à sa nombreuse famille, elle sembla n'aller elle-même goûter le repos éternel que lorsque sa terrestre tâche fut finie.

C'est ainsi qu'elle éleva ou éduqua les six enfants d'Adolphe Nourrit ; le dernier naquit posthume, l'aîné n'avait pas dix ans. Une des filles a épousé M. de Monvel, professeur au lycée Charlemagne, petit-fils de l'auteur sociétaire du Théâtre-Français, qui fut le père (naturel) de Mlle Mars. Une autre est mariée à M. Lebouc, excellent violoncelliste, directeur des concerts classiques. Un de ses petits-fils (né d'une sœur d'Adolphe Nourrit), est auditeur de première classe au conseil d'Etat. Enfin, une des nièces de Mme Nourrit mère, a épousé, il y a peu d'années, M. Léon Guillard, l'auteur du *Fils de Machiavel*, du *Dernier amour*, du *Bal du prisonnier*, des *Frais de la guerre*, et de vingt autres ouvrages applaudis, et aujourd'hui archiviste en titre de la Comédie-Française.

~~~ La vente d'objets d'art, qui a suivi celle des tableaux provenant du cabinet de M. le docteur L. Véron, député de la Seine, s'est terminée en présence du même concours d'ardents amateurs. Diverses enchères ont renouvelé le délire, dont le *passage du Gué*, de Decamps ; le portrait de *lady Malborough*, par Reynolds ; celui de *madame de Châteauroux*, par Nattier et diverses autres toiles avaient été le prétexte. Ce délire, celui de la concurrence entre amateurs, verrait profondément tomber le succès aurifère de ces ventes, si trois ou quatre amateurs, assez opulents pour ne voir que l'objet envié, sans se préoccuper de la somme à fournir, venaient à disparaître, à se lasser. Alors le *passage du Gué*, de Decamps, reviendrait sur table à mille écus, prix que M. Véron l'avait payé à la vente Périer. Mais heureusement lord Hertford ne songe pas à quitter la France !

Les deux enchères capitales de la vente des objets d'art ont été celles des deux bustes signés par Houdon, auteur de l'admirable statue de Voltaire placée au milieu du vestibule du Théâtre-Français. Et à propos de cette statue déposons ici en passant une petite anecdote.

Houdon, qui n'est mort qu'en 1828, avait ses entrées au Théâtre-Français ; mais il en jouissait peu. Un soir par hasard il se présente ; le contrôleur, qui ne le connaît pas, l'arrête au passage :

— Pardon, monsieur... Votre nom, s'il vous plaît !

— Comment, mon ami... vous ne me connaissez pas ?... Je suis, — dit-il en montrant la statue, — le père de celui-là !

Alors le contrôleur s'écrie :

— Monsieur de Voltaire père !

Revenons aux deux bustes du cabinet Véron. L'un représentait Mme Victoire, fille de Louis XV ; — l'autre, Sophie Arnould. Ils ont atteint les chiffres exorbitants de 11,500 et 13,800 francs ! L'histoire du dernier est curieuse. Etablissons pour la raconter une rapide filiation.

Une fille de Sophie Arnould et du célèbre comte de Lauraguais, épousa un pharmacien de Paris, tandis qu'un de ses fils devint colonel de cuirassiers sous l'Empire (Constant Dioville de Brancas, tué à Wagram). La femme du pharmacien eut à son tour une fille qui épousa un général que la suite de l'anecdote nous engage à ne pas nommer. Toujours est-il que, dans cette famille, au reste, très-honorable et fort distinguée, le souvenir de l'aïeule maternelle était importun ; et peut-être le comprendra-t-on au souvenir de plus d'un fait de la vie de la célèbre cantatrice. De cette vie nous ne voulons rappeler qu'un mot, parce que l'esprit doit toujours être recueilli, propagé, — comme les bons exemples. Sophie Arnould avait acheté, en 1792, le presbytère de Luzarches, qu'elle transforma en brillante résidence de campagne. Elle fit écrire sur la porte :

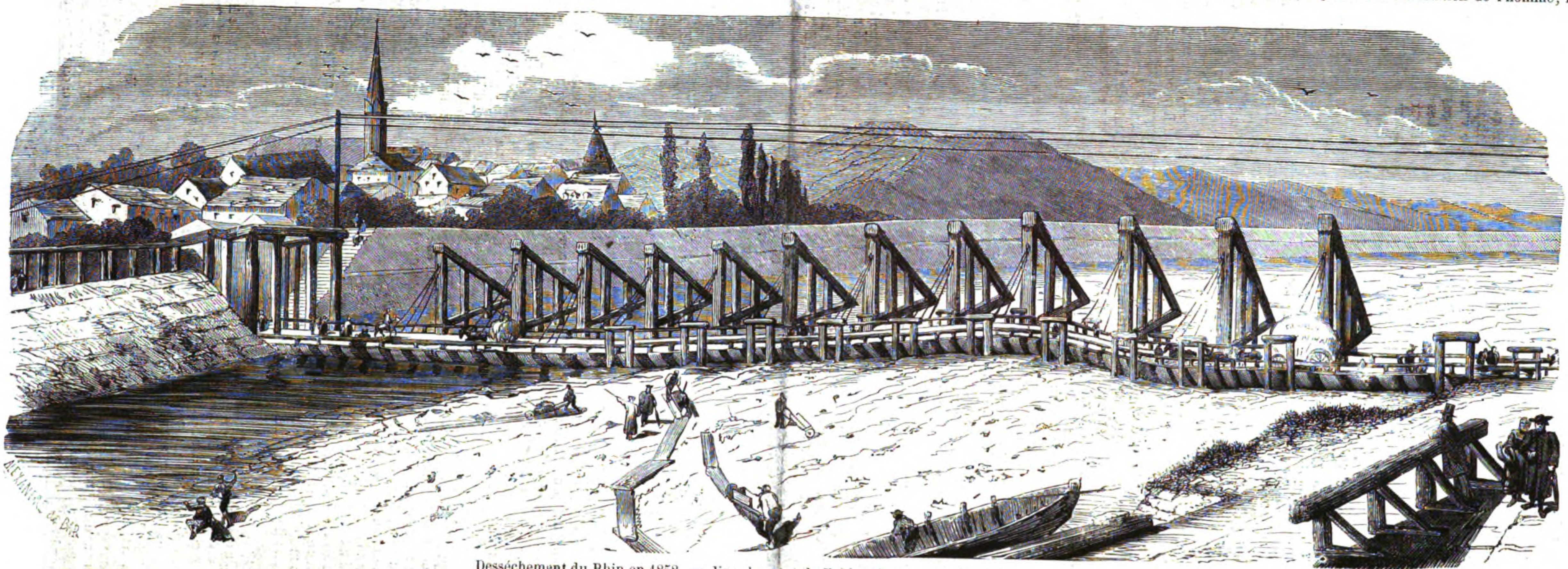
Ite, missa est !

Revenons. La famille du général avait donc en grande gène les souvenirs de cette terrible aïeule, et son buste transmis par le pharmacien, n'était qu'un importun objet. Il finit par être relégué dans un coin obscur, servant de porte-chapeau aux valets dînant à la cuisine. La femme du général, une des grandes beautés de sa génération, meurt, déjà veuve, il y a une dizaine d'années. On fait une vente mobilière. Le docteur Véron, qui, on ne sait comment, connaissait l'existence de ce buste, va voir l'exposition : pas de Sophie Arnould ! Il s'informe, on ne peut rien répondre, ni répondre de rien. Il va trouver le célèbre expert Mannheim, lui raconte l'affaire, et lui dit qu'il faut absolument découvrir le buste de Houdon et qu'il le lui faut à tout prix ! M. Mannheim se met de planton à la vente : des lits, des meubles, des livres... pas de buste ! M. Véron et lui désespéraient déjà. Enfin, au dernier jour, alors qu'en présence de chaudronniers et d'Auvergnats on vend la batterie de cuisine, le fameux buste apparaît aussi des fins fonds de la cuisine, noir, enfumé, piteux pour le souvenir des splendeurs et des raffinements de celle dont il offre l'image passionnée. On le met sur table entre une lèche-frite et un vieux tamis, pour 250 francs ! M. Mannheim ajoute 50 francs et on le lui adjuge, au grand mépris des chaudronniers qui trouvent que ce monsieur fait des folies !

Lorsque M. Véron apprit l'affaire, lui qui avait pensé payer au moins 1,000 écus le plaisir de contempler l'ardente interprète de Gluck et de Rameau, il fut si surpris, qu'à son tour il voulut surprendre son heureux agent : il lui donna pour honoraires une somme égale à l'acquisition.

Le buste de Mme Victoire, tante de Louis XVI, provenait de la famille de Castellane, branche du maréchal actuel. A la mort de la comtesse, il fut offert pour 2,500 francs à M. Véron, qui accepta. Ces deux œuvres, qui ont coûté 2,800 francs, ont donc produit 25,300 francs ! Voilà de l'argent bien placé, sans compter le long plaisir de la possession chez un véritable amateur. La *Pénélope* de Cavelier, statue, a été payée 7,000 fr. par le duc de Luynes ; à la vente mortuaire de Pradier, M. de Girardin acheta 5,000 francs la naïade du maître qui orne un de ses salons. Comparaison n'est pas raison, — et si lord Herfort ne semble pas avoir raison de payer si cher les objets d'art, il a sans doute ses raisons pour le faire !

ANDRÉ.



Desséchement du Rhin en 1858. — Vue du pont de Kehl, prise en aval du côté français.

L'empereur et la garde nationale parisienne.

L'une des promenades que l'empereur fait fréquemment en voiture découverte, a été dernièrement marquée par un incident qui provoqua la manifestation des sentiments que sa présence excite toujours dans le peuple.

L'empereur, accompagné du général Niel, et revenant du bois de Boulogne, dans un phaéton traîné par deux chevaux qu'il conduisait lui-même, parcourait la rue de Rivoli, lorsqu'il fut reconnu par un détachement de la garde nationale qui, faisant face aussitôt, lui présenta les armes et le salua des plus vives acclamations. Sa Majesté, touchée de cet accueil sympathique, arrêta ses chevaux, et ne reprit sa course qu'après avoir adressé à cette troupe l'expression cordiale de ses sentiments. Notre première gravure représente cette scène, à laquelle s'associa chaleureusement le public.

MAXIME VAUVERT.

Le Rhin.

L'année 1858 restera, dans la météorologie, une année exceptionnelle. Sa sérénité, dans l'Europe septentrionale, ne sera pas son trait le plus frappant; ses principaux phénomènes seront sa sécheresse et par

et comme les cadavres de villes que le fleuve a jadis dévorées : près de Spire, c'est cette *Alta Ripa*, de Drusus, dont le village d'Altripe, assis sur le bord du fleuve, a conservé le nom comme un cippe tombal; dans le Bas-Rhin, c'est la ville de Rhineau, engloutie par les eaux vers la fin du quatorzième siècle.

Schaffhouse offre un tout autre spectacle : de la magnifique cataracte où le Rhin précipite, en torrents d'écumes, ses flots tumultueux, il ne reste plus que les masses pittoresques de granit, à travers lesquelles tombent et filtrent en murmurant de minces filets d'eau.

Ces faits imprévus expliquent l'enthousiasme avec lequel les populations riveraines célèbrent les étranges

bourg, roule avec tant de majesté ses flots profonds vers la mer du Nord, présente à nu, de la Suisse à la Hollande, son lit de graviers sillonné seulement par quelques faibles courants d'eau.

Sur toutes ses rives, les populations admirent avec une joyeuse surprise les mystères de ses profondeurs : les écueils et les débris dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence. A Zurzach, dans le canton d'Argovie, ce sont douze piliers en bois de chêne, mais en bois noirci, pétrifié en quelque sorte par le laps du temps et des eaux, qui présentent les supports d'un pont que construisirent et franchirent, au temps des Césars, les légions romaines.

Sur d'autres points, on voit émerger de vastes ruines

à l'arquebuse célébrés sur les bancs de galets, où mugissent habituellement les eaux du fleuve.

Aucun des sujets que ce singulier phénomène offre aux dessins de l'artiste ne nous a paru plus intéressant que la vue du grand pont du Rhin, à Kehl : des quarante-deux bateaux qui portent son tablier (vingt trois français et dix-neuf badois), onze seulement sont restés à flot, près du bord allemand; tous les autres reposent sur un lit de gravier. En attendant que la crue des eaux rétablisse leur ligne flottante, on a dû leur substituer des chevalets.

FULGENCE GIRARD.

Glacière du bois de Boulogne.

Nous avons annoncé, dans notre 46e numéro, la construction de l'immense glacière que la ville de Paris fait établir dans le bois de Boulogne, près du chemin de Paris à Auteuil. Nous offrons aujourd'hui la reproduction illustrée de l'état où en sont parvenus les travaux.

Cette glacière, on le sait, ne sera pas seulement un établissement industriel important dont la ville de Paris assure les produits à la consommation et au commerce; elle crée de plus une source abondante de revenus qui permettra de dégrever le budget municipal d'une partie considérable des frais d'entretien exi-

Buffles de Ceylan.

L'un des genres d'animaux le plus universellement répandus dans la nature est le bœuf: *Bos*; on le trouve partout, non sous des formes parfaitement identiques, mais dans des espèces se rapportant toutes à un type commun ; en Asie et en Afrique comme en Europe, dans le nouveau monde comme sur l'ancien continent. Si l'Europe a le bœuf proprement dit, l'Asie et l'Afrique possèdent le buffle dans leurs marécages, et l'Amérique voit d'innombrables troupeaux de bisons paître les grands foins de ses savanes vierges.

De ces trois espèces le bœuf est, depuis un temps immémorial, façonné à la domination de l'homme; le buffle s'y ploie moins facilement, mais la subit dans quelques localités. En Italie, où il fut introduit vers le septième siècle, on l'a formé aux travaux de l'agriculture, au moyen d'un anneau de fer passé dans ses naseaux.

Nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que du buffle.

Cet animal, que l'on rencontre dans plusieurs contrées de l'Afrique, semble plus spécialement originaire des vallées baignées par les grands fleuves de l'Asie. Il est d'une taille plus élevée, de formes plus lourdes et d'une constitution plus robuste que le bœuf. Son front, bas et étroit, est armé de cornes comprimées en avant et surmontées d'une arête saillante en guibre. Son mugissement semble sortir des profondeurs de sa

État des travaux de la glacière du bois de Boulogne.

noir, rude mais peu fourni; sa nature spongieuse 'end assez souple et presque impénétrable aux es tranchantes; aussi a-t-il été toujours très-re- 'ché pour la confection des cuirasses, des gantelets, ceinturons et de tout ce que l'on comprend sous le de buffle- s. La fe- le, dont les uelles sont nombre de re, donne lait abon- et très-ri- n butyre, dont la sa- désagréa- e commu- au beur- t au fro- qu'on en ue. buffle re- he le voi- e de seaux plait par- èrement les ter- humides, e vautre; sse une le partie ir à demi dans les set d ns rdin les en a réce m- me u- varié té, st l'objet études de

plusieurs membres de la société d'acclimatation; c'est le buffle de Ceylan. Il en possède deux sujets, un mâle et une femelle, dont notre gravure représente l'image fidèle.

Ce qui donne une importance scientifique, incontestable à ces animaux, c'est qu'on peut les considérer comme les types originaux de l'espèce dont, ainsi que nous l'avons dit, l'Asie méridionale et particulièrement les plaines marécageuses et les belles vallées de l'Inde, sont le berceau. Ils sont, à cet égard, deux des animaux les plus précieux que renferme notre grand établissement d'histoire naturelle, où ils sont l'objet de soins tout particuliers, comme d'études toutes spéciales.

La femelle est seule originaire de Ceylan, le mâle est un de ses produits. Ils se sont accouplés depuis et cette union a été féconde.

La femelle vient de mettre bas un petit, qui va singulièrement favoriser les observations et les expériences d'histoire naturelle et de domestication auxquelles se livre la science.

MAC VERNOLL.

Les buffles de Ceylan au Jardin-des-Plantes.

Voyage de Bordeaux à Cette et à Bayonne.

PAR LE CHEMIN DE FER.

VI

Quand on a quitté, au temps chaud, la vallée de la Garonne, le plateau du Quercy et les plaines grises du Languedoc où, comme disent les paysans, il *pleut du feu*, ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'on retrouve les brises et le voisinage de l'Océan. L'air frais qui souffle du golfe Girondin vous avertit agréablement de la transition et du changement de température. Autre douce surprise pour le voyageur! En prenant la voie de Bayonne, on se figure tomber tout de suite dans une mer de sable; or, pendant les trois ou quatre premières stations, de Pessac à Mios, c'est un pays charmant qui fuit à droite et à gauche. Partout blanchissent les maisons de campagne : les champs sont bordés de peupliers au feuillage frémissant, et le sol, bien qu'un peu léger, est cultivé comme un jardin.

Mais l'apparence, hélas! nous ment ici comme un programme. Tout jusqu'au ciel change subitement. Au départ, l'azur qui brillait sur nos têtes rappelait par sa transparence le firmament de Naples : en un clin d'œil, il a disparu sous un voile épais de nuages. De tous côtés fume et s'abaisse le brouillard. Le sol lui-même a changé comme le climat. Aux peupliers succèdent les pins, aux champs cultivés les plaines arides. La locomotive, qui roulait comme un ouragan vers la mer, suivant le chemin de la Teste, se détourne brusquement à gauche et entre dans les grandes Landes. Cette fois, plus d'équivoque, nous voici en plein Sahara!

Lorsque le soleil reparaît, il éclaire une triste scène. Aussi loin que s'étend la vue, on n'aperçoit que le désert. L'herbe croît à peine sur ces sables entre les bruyères calcinées et les semis de jeunes pins. De temps en temps apparaissent des bois d'autres pins souffreteux clair-semés, et dont on écorche le tronc pour en extraire la résine. A de rares intervalles s'élèvent, comme des taupinières, des huttes de terre couvertes en gazon. Le cri lugubre de la locomotive, retentissant dans ces plaines nues et muettes, semble la voix du génie de la désolation qui se mêle aux murmures des forêts et à la voix lointaine de l'Océan. La race à demi sauvage qui végète dans ce désert s'harmonise tristement par sa maigreur, sa faiblesse et sa pâleur maladive avec l'âpre physionomie de la lande. Pauvres *Couziots!* ils font mal à voir sur leurs échasses, quand appuyés à la clôture du chemin de fer et grelottant sous leur peau de mouton, ils regardent passer d'un air pensif, en tricotant des bas, ces convois grondants qui vont leur apporter la civilisation, le travail et la vie!...

Et ce n'est point une vaine promesse. L'aigle qui déploie ses ailes d'or à la station de la Bouheyre a déjà montré aux pionniers la ligne du canal qu'il faut ouvrir pour dessécher, assainir et fertiliser ce lac de sable.

De la Bouheyre à Buglose, on parcourt la même plaine nue, sans voir poindre autre chose à l'horizon que de pauvres métairies de loin en loin, et quelquefois un ou deux troupeaux de moutons conduits par des échassiers. Les stations du chemin de fer, chalets peints en rouge d'une forme charmante et les parterres des chefs de gare qui semblent s'être donné le mot pour naturaliser le tournesol dans ce terrain ingrat, interrompent seuls la monotonie du paysage. Puis, la voie, formant une courbe que festonnent à droite et à gauche deux marges de bruyère rose, s'élance tout-à-coup vers Dax.

Dax est l'ancienne capitale des grandes Landes. La ville peut certes se vanter de son origine, car elle se perd dans la brume des temps, comme ses vieilles maisons dans la vapeur des eaux thermales d'où fut tiré son nom. Chef-lieu de la tribu ibère des Tarbelles avant les Romains, la cité des *eaux Tarbelliques* (*aquæ Tarbellicæ*) devint, sous les maîtres du monde, une des plus florissantes colonies de l'Empire. Les proconsuls la décorèrent avec amour, l'aristocratie sénatoriale si bien inspirée toutes les fois qu'il s'agissait d'hygiène et de plaisir, donna de la vogue à ses thermes, et l'empereur Auguste vint s'y baigner avec Julie.

A partir de Dax, on s'aperçoit bien vite du voisinage de l'Adour. A peine le convoi a-t-il passé sous le pont du haut duquel le contemplent les Landescots surpris, que le terrain s'accidente à gauche : les prairies déploient leurs nappes de verdure, le saule remplace le pin, le maïs élève partout ses tiges jaunissantes, des ruisseaux coulent vers l'Adour sous un couvert d'aubiers, les lignes droites des peupliers blancs rappellent la Garonne et encadrent des prairies à perte de vue où paissent des chevaux, les maisons blanchies à la chaux sont tapissées de treilles, et sous le béret bleu qui les distingue de leurs frères de Pau, on lit dans les yeux des habitants l'aisance et la fierté.

Après cette oasis reparaît la lande nue, désolée, déserte et muette. Les forêts de pins écorchés au pied se dressent à droite et à gauche. Allons-nous retomber dans les bruyères, les marais et la mer de sable?... Les sifflements de la locomotive ont répondu en annonçant Bayonne. L'Adour étincelle à nos pieds comme un miroir d'argent; la citadelle de Vauban montre ses vieux canons et ses remparts cyclopéens; je reconnais le Saint-Esprit, ce faubourg de Bayonne; nous sommes arrivés.

Joseph Vernet, le célèbre peintre de marine, allait s'asseoir, dit-on, tous les jours, quand il passa en ce pays, sur un bastion de la citadelle, et il y restait jusqu'au soir, contemplant la ville et ne pouvant se lasser de l'admirable spectacle qu'elle étale aux yeux. Je n'ai jamais revu Bayonne sans applaudir secrètement au bon goût de Vernet. C'est bien là, en effet, qu'on trouve le beau, l'idéal de la cité méridionale. Façades éclatantes ou colorées par le soleil d'une teinte orangée; rues larges, claires et si bien pavées de grès plats et commodes, qu'il n'y a ni poussière ni boue; places spacieuses et magnifiques promenades : tout cela reflété par les flots de deux rivières cristallines, comme les Gaves, la Nive et l'Adour, et se détachant sur un ciel d'un bleu vif et chaud. Voilà la perle des Basques, la tête d'argent du Labourd, la riante métropole des bérets bleus, Bayonne!

En descendant du train de plaisir qui venait de jeter un millier de curieux sur le pavé du Saint-Esprit, je me hâtai de passer l'Adour et de franchir en courant le pont et les voûtes un peu sombres et martiales des portes du Réduit, afin d'aller chercher un gîte. Le Réduit touche, pour ainsi dire, à la Nive, dont le pont appelé Mayou aboutit à la place Grammont. Vers le milieu de cette place s'ouvre la rue du Port-Neuf, dont les maisons reposent à gauche, et à partir de la rue des Carmes seulement vers la droite, sur une ligne d'arceaux romans, et qui rappellent, par leur architecture, les principales rues de Berne. Ce mode de construction est commun à Bayonne et se retrouve sur les quais de la Nive et dans plusieurs quartiers. La la Monnaie, qui fait suite à la rue du Port-Neu conduisit sur la place Notre-Dame, où j'eus enfir au foyer d'un ami. Quant aux hôtels, il ne fallait y songer : les Espagnols arrivés en masse la vei avaient remplis jusqu'au toit, et il ne resta Gascons et aux Languedociens descendus par n des trains de plaisir, que les auberges, les cabar les cafés.

Si vous me demandez maintenant la cause d affluence extraordinaire, même à Bayonne, qui terait pourtant la visite de l'univers entier, j dirai qu'il s'agissait d'une course de taureaux. Espagnols étant venus par fanatisme, nos méridi par curiosité, il y avait foule sur le pavé local, reflux de deux nations avait chassé les indigèn attendant le spectacle, je fis l'école buissonnièr quelques amis et courus aux allées marines. Ces marines, ombragées par un millier d'ormeaux gent l'Adour pendant près de deux kilomètres crois pas qu'il existe une promenade plus délicie monde. Assez peu curieux des exploits nautiqu *Tioliers*, je m'assis à l'ombre et me mis à pas revue les descendants des Basques. Les homme coiffés du béret bleu, m'ont semblé garder en g avec trop de fidélité le type cantabre. Ils ont l' terminé, audacieux même, mais la vivacité esp de leur regard leur donne parfois l'air inquiet. (leurs pères, ils affectionnent les ceintures roug au succès obtenu par les jouteurs des régate bariolés que des pierrots, il était aisé de devine pire qu'exerce sur eux la couleur.

Petites, comme les hommes, mais généraleme ches, les femmes enchantent par la douceur sourire, le feu de leurs yeux noirs et la soupl leur taille aussi flexible que les joncs de la Nive. voir leurs dents d'une blancheur éblouissant regard fin à la fois et doux! Pour imiter probab nos Parisiennes qui passent et repassent à Bayo allant à Biarritz, elles laissent voir tous leurs c et ne portent, en guise de bibi, qu'un foulard la nuque, dont la torsade rouge relève admirab leur brune chevelure.

Tout occupé de cet examen, je n'avais pas brave homme planté devant moi comme un a qui me regardait avec la plus vive attention. tourné la tête pour contempler un sauveteur lement bardé de médailles, il me reconnut et

— C'est lui, parbleu! Comment vous êtes-vo depuis notre dernière course?

— Parfaitement! dis-je en me levant et lui la main. Si j'en juge par les apparences, il es près inutile de vous adresser la même questio

— Oui! répondit mon homme en boutonn habitude sa redingote blanche et poussant d vigoureux, oui! oui! Je ne vais pas trop mal homme de soixante ans, mais l'air des champs et la déesse Agriculture rajeunit ses enfants.

— Vous vivriez autant que Mathusalem, m'é si sa reconnaissance égalait votre amour!

— Que voulez-vous, mon cher ami? l'agron n'y a plus que cela au monde. Le premier d l'homme envers ses semblables, n'est-il pas donner du pain?...

— O digne fils de Triptolême! que je vous r bien là!... Mais il me semble que vous vous d un peu de votre sainte voie en venant à Bayo diantre cherchez-vous en ce pays?...

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

I

La Retraite.

Le 14 septembre 1812, du haut du mont du Salut, Napoléon, aux rayons d'un beau soleil d'été, avait vu reluire les dômes dorés de la ville sainte; et toute l'armée, diminuée d'un quart par la bataille de la Moscowa, mais forte encore de quatre-vingt-dix mille hommes, avait battu des mains à cette vue, en criant : « Moscou! Moscou! » comme quatorze ans auparavant, — tentant l'Orient par la porte opposée, — elle avait crié : « Les Pyramides! les Pyramides! »

Le même soir, Napoléon entra dans Moscou déserte. Les Gaulois, du moins, en prenant le Capitole, — où les guida ce Brenn inconnu du titre, duquel les historiens latins firent un nom d'homme en l'appelant Brennus, — les Gaulois, disons-nous, en prenant le Capitole, trouvèrent, du moins, les sénateurs assis sur leurs chaises curules : c'était quelque chose à tuer.

Il n'en avait pas été ainsi à Moscou : on n'y avait trouvé que les négociants français, qui venaient, épouvantés, nous annoncer cette étrange nouvelle : « Moscou est déserte! »

Puis, la même nuit, Napoléon fut, non pas éveillé, — Napoléon ne dormait pas, — mais surpris par le cri : « Au feu! »

A ce cri, il s'approche d'une des fenêtres du Kremlin dominant la ville : le palais du commerce est en flammes!

Il attribue d'abord l'incendie à une imprudence; il accuse Mortier d'avoir mal fait la police de l'armée; il accuse un soldat ivre d'avoir mis le feu; il ordonne que ce soldat soit recherché, puni, fusillé! Mais on lui dit que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée : qu'entre minuit et une heure, un globe de feu s'est abaissé, à travers les airs, sur le palais, et que de là, vient non-seulement l'incendie, mais encore le signal incendiaire. En effet, c'est un signal; car, presque en même temps, le feu apparaît, se lève, grandit sur trois autres points de la ville.

Napoléon doute encore; mais les rapports se succèdent : le feu vient d'éclater à la Bourse, et l'on a vu des hommes de la police l'attiser avec des lances goudronnées! Dans vingt, dans trente, dans cent maisons différentes, des obus cachés au fond des poêles ont fait explosion quand ces poêles ont été allumés, et ont tué ou blessé les soldats français, et incendié les maisons! Mieux ou pis encore : des troupes de bandits parcourent les rues de la ville, des torches à la main; ils propagent le feu avec l'acharnement de l'ivresse, ou peut-être avec l'ivresse du patriotisme; la vue des Français n'a fait que les exalter; les menaces, que les exciter à poursuivre l'œuvre de destruction; on n'a pu leur arracher les torches des mains, et, à coups de sabre, il a fallu abattre tout ensemble les mains et les torches!

Napoléon écoute tous ces récits avec un profond étonnement; il n'y veut pas croire, il repous dence, et se contente de murmurer :

— Oh! les misérables! les barbares! les S

Le jour vint, moins brillant que la nuit : la éclairée par la flamme, le jour était obscurci par

On ne pouvait pas détourner Napoléon de tacle; il allait de fenêtre en fenêtre, criant :

— Eteignez ce feu! mais éteignez-le donc!

Et, pour la seconde fois, sa voix, si puis les hommes, était impuissante sur les élémen

Il avait jeté un cri à peu près pareil à V jour de la bataille d'Essling, quand le Dan soulevé et emporté ses ponts; mais, enfin vaincu le Danube!

Dompterait-il le feu, ainsi qu'il avait domp

Non! comme alimenté par une force invis cendie étendait son cercle immense, et allait se rapprochant. Napoléon est littéralemen d'une mer de flammes; chaque maison est u qui monte, et la terrible marée gagne inces et commence à battre les murs du Kremlin.

La journée s'écoule ainsi dans la cont terrible. On se presse autour de l'empereur jure de quitter le Kremlin; mais lui, comme gnait qu'on ne veuille l'entraîner de force, ponne aux barres des fenêtres. La nuit vient cendie est si proche que la réverbération de flotte sur le visage en courroux de cet aut assiégé par les Titans.

Tous ceux qui croient avoir une influenc sont accourus : son confident intime le princ châtel, puis son beau-frère Murat, puis so le prince Eugène; c'est à qui le priera, le s il semble sourd, insensible, muet! Toutes se sont concentrées dans un seul sens : la vue

[1] Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février 6 et 13 mars.

— Comment! ce que j'y cherche?...

— Ah! je comprends! vous venez pour les Landes qu'une erreur du train de plaisir vous a fait quitter malgré vous. Gage que vous dormiez, selon votre habitude?...

— Comme un loir; c'est très-vrai! Au lieu de me laisser à Luque, ce maudit convoi m'a porté dans cette place forte.

— Pour votre bonheur, cher ami! C'est avoir de la chance vraiment, et vous tombez ici comme mars en carême!

— Pourquoi donc? fit mon agronome en dressant les oreilles.

— Eh! mon Dieu, grâce à ce hasard, vous arrivez à point pour assister à une fête bien touchante.

— Une fête agricole peut-être?...

— Précisément! les comices de Bayonne!

— Et quand les célèbre-t-on?...

— Tout à l'heure! de l'autre côté de l'Adour. Il vous en coûtera six francs; mais la place n'est pas trop chère, et vous serez content!

— Il est trois heures et demie, reprit mon homme qui grillait d'impatience, quand partons-nous?...

— Tout de suite!

Me levant à ces mots, je conduisis le patriarche de Gros au faubourg Saint-Esprit : il était si absorbé par l'espoir du bonheur promis qu'il ne fit aucune attention à la foule qui nous suivait. En arrivant devant une immense baraque circulaire faite en petites planches grises, il s'arrêta cependant et manifestant quelque surprise :

— Quelle est donc cette construction? demanda-t-il.

— La salle des séances.

— Quoi! c'est là qu'on tient les comices?...

— Oui, mon cher, c'est simple et rustique!

— Oh! je ne m'en plains pas!

J'avais pris les billets tout en causant et l'introduisis dans la salle. La vue de l'intérieur l'étonna, mais sans le blesser.

— Ceci rappelle, dit-il, assez fidèlement les amphithéâtres antiques. Les gradins, les loges, l'arène, jusqu'aux portes pour l'entrée des bêtes ou des gladiateurs et la sortie des morts, tout est bien conservé; mais je ne comprends pas bien le but de ce couloir séparé de l'arène par une barrière haute de quatre pieds et peinte en rouge?...

— Vous verrez bientôt qu'il est indispensable.

Pendant ces observations, la foule avait rempli le cirque, les autorités en grand costume avaient pris possession de leur loge. Bientôt quatre heures sonnèrent : un murmure effroyable éclata sur tous les gradins et ne s'apaisa tout-à-coup aux fanfares de l'orchestre que lorsque les acclamations du dehors annoncèrent l'arrivée de l'impératrice. A peine se fut-elle assise sous le dais de velours rouge à crépines d'or, au milieu des vivats et des applaudissements qui saluaient *la belle et noble fille* des Guzman, que la porte de face s'ouvrit, et une troupe de cavaliers en costume espagnol entra dans l'arène, et en fit le tour au bruit des fanfares.

— Qu'est-ce que cela? demanda l'agronome extrêmement surpris.

— La cuadrilla.

— Plaît-il?...

— C'est la troupe espagnole, dont je peux vous nommer tous les membres, les ayant vus à Bilbao. Le premier en manteau rouge s'appelle Julian Casas, dit *el Salamanquino*, celui qui le suit, Mendivil. Ces quatre cavaliers au large sombrero, aux jambières d'acier qui brandissent si fièrement la lance se nomment Jose Manana, Mariano Cortez, Manuel Gonzalez dit *el Charran*, et Ramon Fernandez. Les six qui marchent à pied enveloppés dans ces manteaux écarlates, sont les *chulos* et les *banderilleros*. Quant au dernier, c'est Rodriguez, le *cachetero* le plus leste de Biscaye et d'Andalousie.

— Et que viennent faire ici ces gens-là?...

— Vous allez le voir!

Un cavalier empanaché de plumes diversicolores avait apporté des clefs pendant cet aparté sous la loge municipale. M. le maire fit un signe; le cavalier s'inclina devant le dais de l'impératrice, puis, aux frémissements de la foule, on ouvrit une porte sur laquelle se fixèrent aussitôt tous les regards. Un profond silence régnait dans le cirque; vous auriez entendu marcher une fourmi. Tout à coup un taureau entre brusquement dans l'arène. A peine a-t-il fait deux pas sur le sable, qu'il s'arrête comme pétrifié par la vue et les cris des spectateurs. Mais son hésitation ne dure guère. Apercevant devant lui les chulos qui le provoquent en déroulant leurs pièces d'étoffe couleur de sang, il bondit et s'élance sur eux. Ceux-ci sautent de côté, et l'évitent adroitement. Il se trouve alors face à face avec un picador à cheval et fond sur lui. Le picador, s'affermissant sur ses étriers, l'attend de pied ferme et l'arrête d'un coup de lance. Rendu furieux par la douleur et les acclamations qui éclatent de toutes parts, le taureau baisse la tête et poursuit les chulos si vivement que, pour échapper à ses cornes, ils sont forcés de franchir la barrière circulaire et de se réfugier dans le couloir. En tournant dans l'arène, il rencontre un autre picador moins adroit que Ramon Fernandez, fond sur lui avec rage, éventre son cheval et jette à bas l'homme et la bête.

Pendant que la foule charmée applaudit et crie à pleine voix : *bravo toro!* les chulos accourent et, détournant son attention, l'attirent d'un autre côté. On en profite pour relever le picador et pour entraîner hors du cirque le pauvre cheval, qui chancelle et dont les entrailles traînent à terre. Je regardai mon agronome : il était muet de stupéfaction et d'horreur. Avant qu'il eût repris ses sens, des cris sauvages partaient de tous les bancs : *Fuego! fuego!* le feu! le feu! Les chulos s'écartent alors, et les *banderilleros*, armés d'un dard que festonnent des banderoles (d'où vient leur nom), courent sur le taureau et plantent adroitement dans l'épaule et le cou ce fer aigu auquel est attachée une fusée. Le taureau secoue la tête avec fureur; les fusées éclatent, le brûlent et portent sa rage à son comble.

C'est à ce moment que les Espagnols hurlent comme des tigres : *Spada! spada! el Salamanquino!* Julian Casas entre dans l'arène, il salue M. le maire, s'incline sous la loge impériale et s'avance gravement à la rencontre du taureau, sa *muleta* (long voile rouge) dans une main et l'épée étincelante de l'autre. Ici, tous les cœurs battent dans l'attente de ce duel de l'homme et du taureau. Qui sera vainqueur? Un silence de mort s'est fait dans le cirque. Ordinairement le taureau arrive tête haute, ses naseaux fument, le sable vole sous ses pieds, il s'élance contre le spada et tombe soudain sur le sable en rencontrant l'épée.

Les choses à Bayonne se passèrent différemment. Au lieu de tuer le taureau sur place, d'un seul coup, ainsi que le veulent les lois de la tauromachie, el Salamanquino le blessa maladroitement. Les cris d'exécration qui s'élevèrent sur tous les gradins achevèrent de troubler sa vue et d'affaiblir son bras. Il frappa plusieurs fois en vain, et il fallut que le *cachetero* lui vînt en aide et abattît la victime d'un coup de poignard. Aussitôt quatre mules empanachées, comme leurs conducteurs, se précipitent dans l'arène; on attache le taureau expirant à une longue corde, et les mules le traînent au galop hors du cirque, au bruit des fanfares et des grelots, et il ne reste du brave *Revoltoro* qu'une mare de sang et le large et dernier sillon que son corps trace sur le sable.

Trois autres taureaux de Guendalaïn à devise rouge : le *Carnicero*, l'*Estudiante* et l'*Endino* (inquiet), et deux de Poyales : le *Tambor* et le *Bizcaino* à devise verte, périrent de cette façon. Tous éventrèrent des chevaux, ce qui leur fut facile, car les coursiers des picadores ont les yeux bandés et ne peuvent fuir, et tous furent mal tués. Mendivil, le second spada, ne fit pas mieux que son chef d'emploi : et je vis le moment où les Espagnols, qui criaient sans cesse d'une voix rauque et acharnée : *Otro toro! otro toro!* (un autre taureau), allaient demander qu'on attachât le feu à ses flancs. L'agonie et la mort de ces malheureux animaux étaient tristes à voir. Il y en eut un surtout, qui déchiqueté par le spada, tomba sur ses genoux, et par des mugissements plaintifs semblait demander grâce et implorer les spectateurs contre ses bourreaux. Je me levai pour emmener mon agronome; il fondait en larmes.

— Eh bien! lui dis-je en sortant, comment trouvez-vous les comices de Bayonne?...

— Adieu! me répondit-il entre deux sanglots.

— Où allez-vous donc?...

— Chez le procureur impérial.

— Pourquoi faire?...

— Pour lui rappeler la loi Grammont!

— Vous ne le trouverez ni chez lui ni à son parquet.

— Et où est-il, ce gardien vigilant des lois?...

— Là-dedans! sur le premier gradin du cirque!

Je n'entendis pas sa réponse, mais je sais qu'il partit à pied pour regagner les Landes, où je l'entrevis le lendemain vers la station de Sabres, après avoir dit adieu pour un an à la blanche Bayonne.

MARY LAFON.

La Magicienne.

Le succès de cet opéra ne sera pas seulement la préoccupation artistique du mois de mars, ce sera l'événement théâtral de 1858. D'autres vous ont parlé et vont vous parler encore de cette grande partition dont la mélodie illumine de ses radieux épanouissements les masses sonores. Nous, nous n'avons à fixer votre attention que sur un décor, à vous associer qu'aux péripéties d'une partie d'échecs; mais quel décor et quelle partie d'échecs aussi!

Nous voici dans la salle des chevaliers de l'antique château des comtes de Poitou. L'œil plonge avec admiration dans les profondeurs où fuient ces voûtes cintrées reposant sur leurs piliers massifs avec une majesté un peu lourde, mais pleine de grandeur.

La critique pourrait bien demander compte à cette architecture romane ou byzantine de sa richesse d'ornements; mais ne lui répondrait-on pas avec raison que, si l'on a fait du style roman luxuriant de toutes

---

...misés, la tête nue, le visage doré d'un reflet couleur de cuivre, il regarde...

Tout-à-coup, un murmure passe de bouche en bouche : chacun le transmet à son voisin, et le pousse devant soi pour qu'il arrive enfin jusqu'à l'empereur.

— Le feu est au Kremlin!

Cela ne suffit pas encore.

— Qu'on l'éteigne! dit l'empereur.

On obéit : le feu est éteint. Dix minutes après, le même murmure se renouvelle plus menaçant.

— Eteignez! éteignez! répète Napoléon.

Mais, une troisième fois, l'incendie se rallume; il éclate dans la tour de l'arsenal. Cette fois, on a pris l'incendiaire : c'est un soldat de la police.

On l'amène devant Napoléon, qui l'interroge.

L'homme obéit à un ordre reçu; de qui a-t-il reçu cet ordre? de son chef; et de qui son chef l'a-t-il reçu? ...en. Ainsi, l'ordre vient d'en haut; ainsi, ce n'est pas le fanatisme individuel de quelques misérables qui incendie la capitale de la Russie : c'est un ordre supérieur qui s'exécute, c'est un plan arrêté qui s'accomplit.

Napoléon hausse les épaules, et, avec un geste de dépit, fait signe qu'on éloigne de ses yeux l'incendiaire. On emmène celui-ci dans une cour, et on le larde à coups de baïonnettes; il meurt en riant, en prononçant, en russe, des paroles de menace.

Ces paroles, un Polonais les a entendues; il monte effaré les degrés du palais, et parvient jusqu'à la chambre où s'obstine à rester Napoléon.

— Le Kremlin est miné! dit-il; les Russes ont l'espoir de faire sauter l'empereur et tout son état-major!

— Sire, dit Eugène, contre les hommes, on lutte comme César et comme Alexandre; contre les dieux, on lutte comme Diomède et comme Achille; mais on ne lutte pas contre le feu!

— Allons! dit Napoléon se décidant, où est l'escalier du Nord?

Les portes s'ouvrent rapidement; des guides s'élancent pour indiquer le chemin, pressés qu'ils sont eux-mêmes d'échapper au danger, et l'on descend le fameux escalier du Nord, immortalisé par le massacre des Strélitz.

— Où l'empereur veut-il transporter son quartier général? demanda Berthier.

— Sur la route de Pétersbourg, dit Napoléon, dans le château impérial de Pétrovsky.

Ainsi, malgré l'incendie, les flammes, la mine menaçante; malgré le volcan ouvert sous ses pieds, il ne battra point en retraite, il ne reculera pas du côté de la France; au contraire, il fera une lieue de plus sur le chemin de Pétersbourg.

Mais arrivera-t-on à Pétrovsky? On avait attendu bien tard! tout-à-l'heure on n'était qu'assiégé par l'incendie : maintenant, on est bloqué par le feu.

Grâce à une espèce de couloir creusé à travers les rochers, on gagne une poterne, et l'on sort enfin du Kremlin. Mais, une fois sorti du Kremlin, on n'est que plus près des flammes; on se trouve au centre d'un immense brasier; les rues disparaissent, enveloppées dans des tourbillons de fumée; l'air, chargé de cendres, cesse d'être respirable, et brûle la poitrine.

On s'engouffra au hasard dans ce qui ressemblait le plus à une rue. Par bonheur, en effet, c'en était une, mais étroite, tortueuse, enflammée des deux côtés.

L'empereur s'avançait à pied, au milieu d'une vingtaine d'hommes; devant lui, agitant l'air avec leurs chapeaux pour le rendre plus respirable, marchaient Murat et Eugène; Berthier le suivait, — le même partout, — restant derrière, là comme ailleurs; passant où l'empereur passait, n'allant ni en avant, ni de côté; recevant son impulsion, mais n'ayant jamais d'initiative.

On allait ainsi, entre deux murailles de feu, sous une voûte de feu, sur une terre de feu! Des poutres enflammées tombaient à droite et à gauche; le fer et le plomb fondus roulaient des toits comme fait la pluie en un jour d'orage. Les flammes, se courbant sous le vent, venaient, du bout de leurs langues dévorantes, lécher les plumets des officiers; puis, tout-à-coup, remontaient vers le ciel comme autant de banderoles ardentes.

Il fallait sortir, trouver une issue, ou étouffer.

Cinq minutes encore, personne ne sortait de ce soupirail de l'enfer! On eut un instant l'idée de retourner en arrière; mais plusieurs maisons s'écroulèrent tout-à-coup, et l'on vit s'amonceler une barricade enflammée qui barrait la retraite.

— En avant donc! en avant! dit Murat.

— En avant! répéta Eugène.

— En avant! dit Napoléon lui-même.

Mais ceux qui formaient l'avant-garde, saisissant leurs têtes à deux mains, répondirent d'une voix étouffée :

— Impossible! nous n'y voyons plus; le feu est partout!

En ce moment, on entendit, du milieu de la fumée, une voix qui criait;

— Par ici, sire! par ici!

Et un jeune homme de trente ans, le visage sillonné par un coup de sabre, encore pâle de sa blessure récente, apparut à la gauche de l'empereur, sortant d'un tourbillon de fumée.

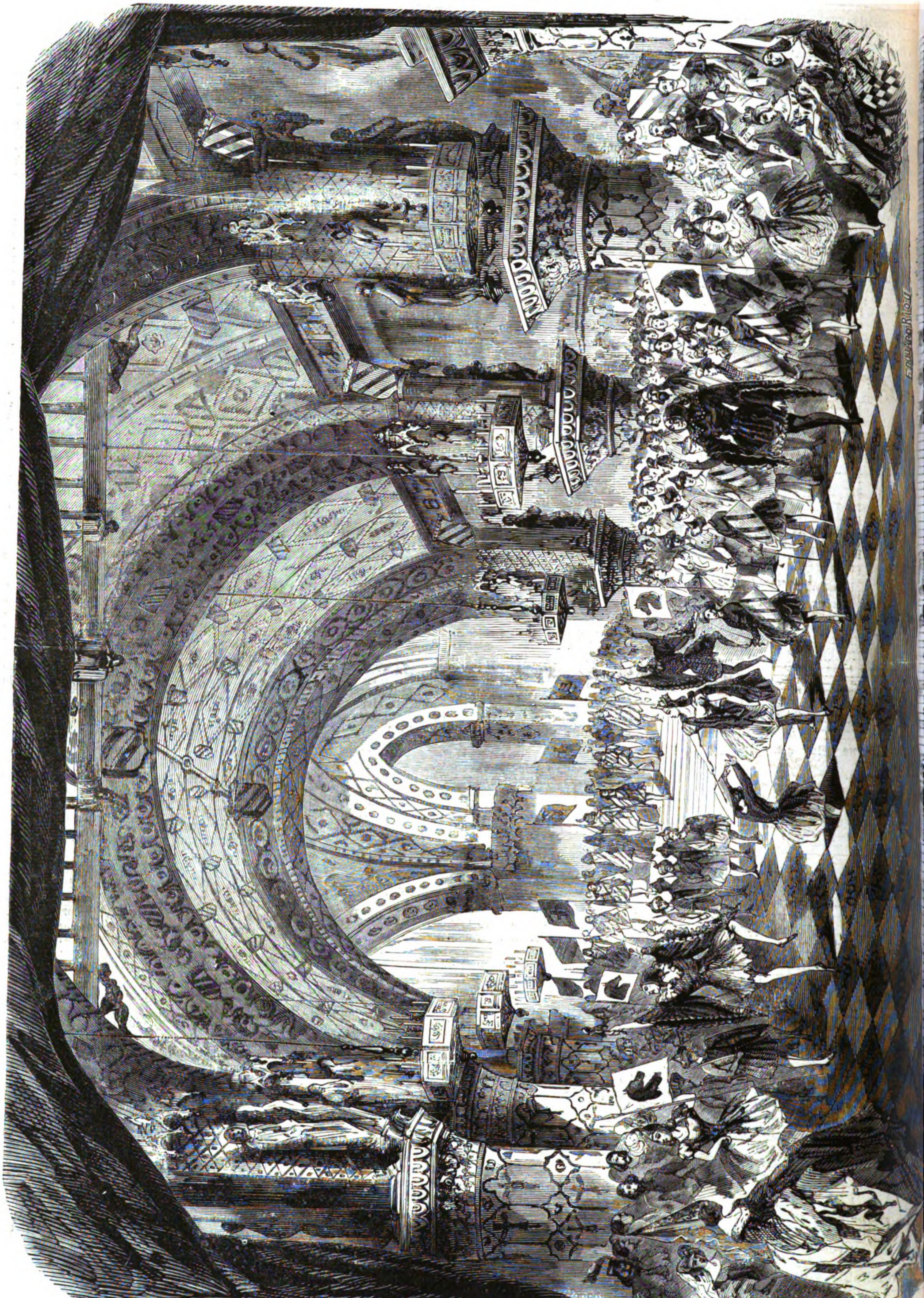
— Guidez-nous, dit Napoléon.

— Par ici, sire! reprit le jeune homme.

Et, se replongeant dans le tourbillon de fumée :

— Par ici, répéta-t-il, par ici! je réponds de tout!

Napoléon appuya son mouchoir sur sa bouche : l'air était devenu insupportable, suffocant, mortel.



Aubade donnée le 16 mars 1858, par la musique et les enfants de troupe du 1er grenadiers de la garde, à S. A. le prince impérial, enfant de troupe au même régiment, d'après un dessin de M. E. Tortel.

les efflorescences sculpturales du gothique le plus orné, c'est à bon escient; que l'on a moins cherché à faire de la science archaïque qu'à éblouir. Or, a-t-on ébloui? assurément. — On a réussi alors. Soit! Admirons donc sans résistance et sans réticence. Ce beau pavé, damier bicolore, c'est notre échiquier.

Voici maintenant les pièces : pièces vivantes!

Ces guerrières, le front ceint de la couronne murale comme l'antique Cybèle, sont aussi manifestement les tours, que ces sveltes amazones, caracolant avec tant de grâce et de légèreté, les cavaliers. Et ces agaçantes porte-marotte agitant leurs grelots, que sont-elles sinon les fous de ces cours dont les rois et les reines apparaissent dans toutes les splendeurs de la souveraineté, au milieu de ces pions casqués, vrais gardes portant le bouclier et la cuirasse pour la défense de LL. MM. leurs augustes maîtres.

La partie peut s'engager... Les pièces sont en bataille... En avant!... Toute pièce prise s'abîme dans la case où vient camper triomphalement le vainqueur.

Tel est le ballet, moins original encore que charmant, dont nous avons bien à tort tenté de tracer à grands traits une esquisse, quand nous n'avions qu'à renvoyer le lecteur à notre illustration. F. G.

Aubade du 16 mars.

Le second anniversaire de la naissance du prince impérial donna lieu, le 16 de ce mois, à un incident du plus touchant intérêt.

Au milieu du mouvement des visites officielles qui, ce jour, animait la cour des Tuileries, était apparu à l'heure habituelle le bataillon de garde : c'était le tour du 1er grenadiers. Ce bataillon, on le sait, est celui sur les cadres duquel le prince impérial a été inscrit comme enfant de troupe.

Le défilé terminé, tous les petits camarades de Son Altesse, les plus jeunes armés d'un triangle, les plus âgés le fifre en main, vinrent se ranger dans l'ordre reproduit par notre gravure sous les fenêtres de l'appartement du jeune prince, et accompagnés par la musique et les tambours, ils exécutèrent avec une remarquable précision, entre autres morceaux, le pas redoublé de *l'Enfant de la garde*, composé pour cette circonstance par M. Léon Magnier, chef de musique.

La joie que l'impérial enfant manifesta par la vivacité de ses mouvements et ses gestes empressés pendant toute cette aubade, fut remarquée avec un vif intérêt et causa une véritable sensation dans toute l'assistance; on eût dit qu'il voulait faire fête à tous ses petits compagnons.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Je loue l'été, à deux lieues de Paris, une maisonnette et un jardin. C'est le plaisir ordinaire des bons bourgeois qui partagent mon innocente manie, de se jeter, lorsqu'ils arrivent de la ville, sur la bêche ou le sécateur, et de se délasser, comme ils disent, en piochant, taillant, bêchant de ci et de là. Ce délassement n'est pas le mien, et je laisse à un vieux jardinier du pays le soin de faire pousser et verdir les six douzaines d'arbustes que m'a confiées mon propriétaire.

L'été dernier, je crus remarquer que le père Legrain me négligeait : je lui en fis des reproches. Il prit un air important :

— J'ai des affaires, me répondit-il.

— Des affaires, mon pauvre homme!

— Oh! je ne suis pas à plaindre; il s'agit d'un héritage.

— Considérable?

— Vous êtes bien bon! Quarante millions à peu près. Nous sommes pas mal d'héritiers, il est vrai. Il y a même plusieurs branches; mais je suis de la bonne.

— Je vous en félicite. Et quel était ce parent? un banquier, un armateur, un administrateur de chemin de fer.

— Un grand d'Espagne, monsieur.

— Peste! et vous le nommez?...

— Don Magis Engleber, seigneur de Molina, comte de Burgos, de Balty et de Logrono... Logrono, Legrain; vous comprenez.

— Très-bien... Vous aviez donc conservé des relations avec ce parent?

Legrain me regarda d'un air étonné.

— Des relations? il y a quatre cents ans qu'il est mort.

— Et depuis ce temps-là l'héritage est resté intact?

— C'étaient des terres et les terres ne s'en vont pas.

— Vous êtes bien sûr de la parenté au moins?

— Oh! oui, monsieur; mon homme d'affaires, à qui j'ai remis hier cinquante écus pour les droits d'enregistrement, m'a conté toute la chose : c'est clair comme de l'eau de roche.

Et le père Legrain s'embarqua dans une histoire dont je ne compris pas un mot.

Quelque temps après, j'eus besoin d'un copiste, on m'en envoya un. Il avait une main superbe; il était expéditif : je fus content de lui, et je lui demandai son nom et son adresse. Les voici, me dit-il, en me remettant une carte; mais c'est bien inutile, car le mois prochain, j'espère ne plus faire d'écritures.

— Vous changez de profession?

— Oui, monsieur; j'ai recueilli une succession, ou du moins c'est tout comme, et je vais essayer de vivre de mes rentes.

Pendant qu'il me parlait, j'avais jeté les yeux sur la carte qu'il m'avait remise, et j'y avais lu le nom de Legrain. Ce nom, rapproché du mot succession, me rappela la conversation que j'avais eue avec mon jardinier.

— Seriez-vous, lui dis-je, un des parents du sire de Molina, comte de Burgos et de Logrono?

— Précisément, monsieur, et de la bonne branche, comme me l'a dit hier mon homme d'affaires, en me demandant quelques avances pour les premiers frais.

— Et vous êtes certain que l'héritage existe?

— Oh! je ne suis pas homme à me payer d'à-peu près : d'ailleurs, tout cela c'est de l'histoire.

— De l'histoire?

— Sans doute : vous vous rappelez qu'il y a quatr[e] cents ans, la Bourgogne avait pour duc Philippe-le-Bon, le père de Charles-le-Téméraire?

— Très-bien.

— Que le duc de Bourgogne eut maille à partir ave[c] les villes flamandes et l'évêque de Liége, Louis d[e] Bourbon?

— Oui.

— Qu'à la bataille de Bouvignes, l'armée de ce der-nier fut complétement défaite, et son général, do[n] Magis Engleber, comte de Logrono, fait prisonnier?

— Je l'ignorais.

— Vraiment! tout le monde sait cela, pourtant. O[r] c'était l'usage dans ce temps-là de tuer les prisonnie[rs] de guerre qui ne pouvaient payer chèrement le[ur] liberté!

— Est-ce bien sûr?

— C'est incontestable... Je continue : le comte [de] Logrono était très-riche; il possédait, outre le com[té] de Logrono, des fiefs considérables dans les provin[ces] de Namur, de Hainaut, de l'Ardenne, des Vosges et [de] la Lorraine : il offrit au duc de lui céder pour quat[re] cents ans l'usufruit de tous ces biens, à condition qu'[ils] seraient restitués après cette époque par les desce[n]dants du duc à ceux du comte de Logrono.

— Il prévoyait donc qu'à quatre cents ans de d[is]tance, les deux postérités existeraient encore et pou[r]raient se reconnaître?

— Puisqu'elles existent et qu'elles se sont reco[n]nues.

— C'est juste.

— A telle enseigne que la descendance du duc P[hi]lippe de Bourgogne nous offre déjà vingt millions [à] titre de transaction.

— Et vous refusez?

— Parbleu! les terres valent quarante millio[ns] comme un liard.

— Mais, où se trouvent-elles désignées, ces terres[?]

— Dans l'acte de cession, sur parchemin scellé [de] cire verte, aux armes des deux parties. Une bâtar[de] magnifique, monsieur, et dont la perfection est dés[es]pérante pour les calligraphes de ce temps-ci. Les [té]moins du comte Logrono étaient l'évêque de Lié[ge], Louis de Bourbon; messire de Basta, comte du Sai[nt-]Empire et de Salte, seigneur d'Ewerbèke, d'Elde et [de] Morselde. Ceux du duc de Bourgogne étaient le com[te] Jean-François Dandelot, baron de Ligne, et le com[te] Jean Ruffaux, seigneur de Montvaux, de Neuville [et] de Lambersaert, chevalier de la Toison d'Or.

Cette avalanche de noms, récitée avec volubilité, m'a[]vait étourdi; mon interlocuteur me crut convaincu.

— Eh bien? me dit-il avec un sourire satisfait.

— Eh bien, je crains que vous ne soyez victi[me] d'une mystification.

— Vous voilà comme les autres; adieu, monsieur.

Et il me quitta en haussant les épaules.

Pauvres gens! leurs illusions sont aujourd'hui [dis]sipées. Le canard *Legrain*, après avoir voleté plusie[urs] mois en France et en Belgique, a été un beau jour s[...]

— Par ici, sire! disait toujours la voix.

Au bout de quelques pas, en effet, la flamme était moins ardente, la fumée moins épaisse : on se trouvait dans un quartier brûlé depuis le matin.

Un officier général porté sur une litière allait s'engager dans le foyer dévorant d'où l'on venait de sortir comme par miracle : c'était le maréchal Davoust, blessé à la Moscowa, qui se faisait porter au Kremlin pour obtenir de Napoléon qu'il quittât ce palais fatal.

En apercevant l'empereur, il se souleva et tendit les bras vers lui; l'empereur le reçut reconnaissant, mais calme, comme s'il venait d'accomplir un trajet ordinaire.

En ce moment, on vit paraître, à cinquante pas, un convoi de poudre qui défilait à travers le feu.

— Laissez passer l'empereur! cria le jeune officier.

— Laissez passer la poudre, monsieur, dit l'empereur. La poudre, en cas d'incendie, ajouta-t-il en essayant de sourire, est toujours ce qu'il y a de plus urgent à sauver.

Un caisson éclata.

Ceux qui entouraient l'empereur se pressèrent autour de lui. Un second caisson, puis un troisième, puis un quatrième, éclatèrent comme le premier; les débris retombaient en pluie enflammée!

Il y en avait cinquante : on attendit qu'ils fussent passés, puis on se remit en route.

En arrivant à la porte de Pétrovsky :

— N'est-ce pas le lieutenant Richard, que vous m'aviez envoyé à Donauwœrth, qui marche devant nous, et qui est arrivé si à propos pour nous montrer notre chemin au milieu des flammes? demanda l'empereur.

— Oui, sire, dit Davoust; seulement, il est devenu capitaine.

— Il ne faut pas qu'il s'arrête là, Davoust; et, en attendant que vous le fassiez chef de bataillon, donnez-lui votre croix d'officier de la Légion d'honneur.

Le maréchal appela le jeune officier, et, détachant sa croix d'or :

— Capitaine Richard, lui dit-il, de la part de l'empereur!

Le capitaine Richard s'inclina, et Napoléon, en passant, lui fit de la main un signe qui voulait dire : « Je t'ai reconnu, et je ne t'oublierai pas! »

Le jeune homme se retira, prêt à mourir pour l'empereur, sans un regret, sans une plainte.

Le lendemain, en s'éveillant, Napoléon courut à la fenêtre donnant du côté de Moscou; il espérait trouver l'incendie éteint, ou du moins calmé : toute la ville n'était qu'une nappe de feu, qu'un nuage de fumée! Cette Moscou qu'on était venu chercher si loin, qui semblait s'éloigner et fuir devant nous comme les mirages du désert; cette Moscou, lorsque enfin on avait mis la main dessus, n'était qu'un monceau de cendres! Ce n'étaient plus seulement les armées du czar qui étaient insaisissables, c'étaient ses villes elles-mêmes. Que va faire l'homme de 1805, de 1806, de 1809; l'homme aux résolutions rapides, l'homme qui a abandonné le camp de Boulogne pour aller gagner la bataille d'Austerlitz, l'homme qui a quitté les Tuileries en annonçant quel jour il entrerait à Berlin, l'homme qui a laissé l'Espagne, traversé la France, et marché au pas de course jusqu'à Vienne?

Il va marcher sur Pétersbourg; il le dit du moins.

Sur une table est dépliée la carte qui indique le chemin de la seconde capitale de l'empire moscovite; mais sur une table voisine est ouverte la carte qui indique le chemin de Paris.

Il attendra huit jours avant de prendre une résolution : il faut huit jours pour que sa lettre à l'empereur Alexandre arrive à Pétersbourg et provoque une réponse. On n'est qu'au 19 septembre, il fait beau : [il] a le temps de prendre un parti.

Puis, au bout des trois premiers jours, la ville é[tait] consumée, c'est vrai, mais l'incendie éteint. Le Kre[m]lin, sauvé, était redevenu habitable.

L'empereur rentra dans le Kremlin; il lui sembl[a] en y rentrant, qu'une seconde fois il prenait Mosc[ou].

De là, il put voir le terrible spectacle d'une arm[ée] affamée, dévorant les débris d'une ville.

Pendant les trois jours que Moscou avait mis à [se] consumer et à s'éteindre, Murat avait perdu la trace [du] général Koutousof, qu'il poursuivait; — mais on ne [de]vait point tarder à avoir de ses nouvelles.

Koutousof, après avoir fui vers l'orient, avait tou[rné] tout-à-coup vers le midi, et s'était rabattu entre Mos[cou] et Kalouga. Napoléon ordonna à Murat de le pour[sui]vre. Murat obéit, et joignit son adversaire le 29 [sep]tembre, puis le 11 octobre.

Le bruit de deux batailles vint faire tressaillir Na[po]léon au milieu de ses espérances. Ce qui lui arrivait é[tait] inattendu comme ce qui arrive parfois dans un de[s] beaux jours d'été où l'on entend tout-à-coup retenti[r le] tonnerre, sans qu'on voie au ciel le nuage d'où il s[ort].

Excepté dans sa dernière campagne d'Autrich[e] l'empereur avait toujours vu, avec la capitale prise[, la] guerre terminée; pourquoi n'en serait-il point de c[ette] campagne comme des autres campagnes, de Mos[cou] comme des autres capitales?

Mais, là, il y avait une chose ou plutôt trois au[tres] choses effrayantes que Napoléon n'avait point renc[on]trées ailleurs; trois silences : le silence de Moscou, le [si]lence de ce désert qui entourait Moscou, enfin le sile[nce] d'Alexandre, qui semblait ne pas s'inquiéter de Mosc[ou].

Napoléon compte les jours : il y a onze jours, o[nze] siècles que ce silence dure!

au passage par M. le procureur impérial près le tribunal de Lille. Son inventeur, un sieur Bastin, d'origine belge, a été appelé à s'expliquer devant la justice sur l'existence de la succession et sur l'emploi des sommes qu'il avait soutirées à une cinquantaine de Legrain. Par malheur, il lui a été impossible d'établir sa bonne foi aux yeux des magistrats, qui l'ont condamné comme escroc, à cinq ans de prison et trois mille francs d'amende.

La Cour d'assises de la Seine a vu se dénouer, cette semaine, un procès qui, il y a un an, avait eu déjà un certain retentissement. Il s'agissait d'un enfant dont deux femmes se disputaient la maternité. C'était — depuis le roi Salomon — la première fois qu'une pareille situation se produisait devant un tribunal. L'auteur véritable du procès, le père incontesté de l'enfant, était mort, léguant cette énigme à deviner à la justice. Il se nommait Dardelle et était boucher de son état, boucher avant la taxe, boucher avant l'abolition du monopole; aussi, sa succession, sans être aussi considérable que celle du comte de Logrono, s'élève-t-elle encore à un chiffre assez respectable — quatre cent mille francs, a-t-on dit.

Ce Dardelle était de mœurs passablement relâchées : il tranchait, à ses heures, du Fronsac et du Lauzun. Sa viande dépecée, il jetait là le tablier et le couteau sanglant, se faisait accommoder, parfumer, attifer; puis, ganté et verni de frais, il allait souper à sa petite maison. Vous pensez bien qu'il n'y était pas seul. Des maîtresses, il n'était pas embarrassé d'en trouver. Autant de demoiselles de comptoir, autant de victimes marquées par le séducteur. La première avait seize ans lorsqu'elle entra dans l'antre du terrible boucher. Un an après, elle mettait au monde un enfant dont Dardelle était le père. Cet enfant mourut : un autre lui succéda, qui fut, sur la déclaration de Dardelle lui-même, inscrit comme fils de Dardelle et de Rose Gervais.

Il faut que jeunesse se passe. Dardelle avait cinquante-six ans lorsqu'il rencontra, dans un bal, Palmyre Foulbœuf. Tel, le bon Henri tomba tout d'un coup amoureux de M^lle de Montmorency en la voyant danser, vêtue à la *nymphale*, tel le boucher Dardelle se laissa prendre aux gracieux trémoussements de M^lle Palmyre. Dès ce moment, c'en fut fait de Rose Gervais. Maîtresse d'abord dans la petite maison, son orgueilleuse rivale ne tarda pas à trôner au comptoir. Repoussée, humiliée, ce fut sous les yeux mêmes de son infidèle qu'elle voulut se venger de ses mépris. L'étalier de Dardelle brûlait pour elle d'une flamme discrète. Elle l'autorisa à la lui déclarer. Flouron, ivre de joie, lui offrit sa main, et avec sa main un comptoir dans une boucherie qu'il allait acheter. L'offre fut acceptée, et M^me Flouron est aujourd'hui maîtresse bouchère.

Les destinées de Palmyre n'étaient pas moins brillantes. Elle était parvenue à fixer le volage Dardelle qui s'était décidé à lui donner son nom. Moins heureuse toutefois que Rose Gervais, elle n'avait pas d'enfant à qui elle pût le transmettre. Qu'importe à Dardelle? L'enfant de Rose Gervais existe : on escamotera la difficulté en déclarant dans l'acte de mariage que cet enfant est né de Dardelle et de Palmyre. Le jeune Alexis se trouvera ainsi légitimé et Rose Gervais, qu'on aura eu soin de tenir éloignée de lui, finira par l'oublier.

Rose Gervais n'a rien oublié, et quand Dardelle est mort, elle a réclamé son enfant. La veuve l'a réclamé de son côté en s'appuyant sur la déclaration faite par elle et Dardelle dans leur acte de mariage. On a plaidé et M^me Dardelle a succombé. Mais la justice n'a pas cru devoir borner là ses investigations. Elle s'est demandé si la prétention audacieuse qu'avait osé soutenir Palmyre Foulbœuf n'était pas justiciable de la loi pénale, et la fausse mère a été traduite devant la cour d'assises comme accusée du crime de suppression d'état. Ses pleurs et l'éloquence de M^e Crémieux, son défenseur, ont désarmé le jury qui l'a acquittée. Cette malheureuse femme avait fini par se faire de douces illusions sur sa maternité. A l'audience même de la cour d'assises, elle ne pouvait s'empêcher d'appeler le jeune Alexis *mon enfant*. Lorsque celui-ci a déposé, elle semblait le dévorer des regards, et s'il faut chercher à tout procès criminel une moralité, on peut la signaler ici dans la situation de cette femme, qui, après s'être créé à plaisir une maternité imaginaire, se trouve aujourd'hui impuissante à la satisfaire, sans pouvoir non plus arracher de son cœur les sensations nouvelles et factices qu'elle y a fait germer.

Puisque me voici en train de soulever des questions de moralité, en voici une toute neuve que je recommande à mes lecteurs, à ceux-là spécialement dont la femme jeune et jolie se trouve naturellement exposée aux convoitises du prochain.

Le fait est on ne peut plus simple et plus vulgaire. Un mari soupçonne sa femme de le tromper. Il connaît le séducteur; il sent qu'il est joué; mais les preuves lui manquent. Une lettre arrive à l'adresse de sa femme, l'écriture lui est suspecte; il la saisit, il l'ouvre, il lit : « O ma chère âme, ô ange de ma vie. . . . .
. . . . notre rendez-vous. . . . . ton odieux tyran. . . . . un baiser. . . . . » Bref, le mari n'a plus de doute. Il porte la lettre au magistrat; il fait exposer son fait par un bon avocat; sa femme et son complice sont condamnés pour adultère, — et l'honneur est satisfait.

C'est très-bien.

Mais voilà que le complice vient dire à son tour au magistrat : « J'avais écrit une lettre; je l'avais scellée, je l'avais adressée à madame; et monsieur, au mépris de toutes les lois de la délicatesse, de ce sentiment d'honneur qui défend à un homme bien né de porter la main sur le cachet d'une lettre, a violé ce cachet et commis un acte de félonie : je demande qu'il soit puni.

— Puni! Et depuis quand est-il défendu à un mari d'ouvrir les lettres de sa femme?

— Depuis qu'il est interdit aux femmes d'ouvrir celles de leurs maris. Et quand même vous pourriez, vous mari, violer impunément les secrets de votre femme, vous serait-il permis de violer ceux du signataire lui-même, de la personne qui écrit sous la sauvegarde d'un cachet.

— Mais avec votre sauvegarde je pouvais être trompé dix ans durant, sans pouvoir jamais en fournir les preuves.

— Eh! mon Dieu! où eût été le mal?

Ceci se discutait gravement par-devant un petit tribunal de la Westphalie. Les juges, après avoir bien retourné la question, ont fini par la résoudre en faveur du secret des lettres. Le mari indiscret s'est vu condamner à une amende de douze thalers. Il a immédiatement interjeté appel.

Revenez avec moi à Paris. Montons ensemble vers l'ancien quartier Tivoli. Dans cette rue large et bien aérée, admirez ce charmant petit hôtel. Comme les proportions en sont élégantes, les dispositions ingénieuses et confortables! Ah! l'heureux homme, que le propriétaire de cet hôtel!

— Voici un joli soulier; il est bien fait, n'est-ce pas? et cependant il me blesse.

Ainsi pourrait dire M. Maquet. Son hôtel est délicieux... et il est inhabitable. Un cyclope — ne serait-ce pas par aventure M. Dumas père? — est venu se loger à côté de lui. Du matin au soir, il souffle, il mugit, il grince, il piétine le sol; il mêle les papiers de M. Maquet sur sa table et ses idées dans son cerveau. De la machine à vapeur au fond de laquelle il est blotti, il fait mouvoir une scierie mécanique, compliquée d'engins et de machines, et cela marche sans cesse et cela dure jour et nuit, et cela n'a ni commencement ni fin. M. Maquet est assourdi, ahuri, énervé. Il n'y peut plus tenir, et il vient supplier le tribunal de le délivrer de son affreux voisinage. Trois experts ont été nommés. M. Maquet commence à respirer.

Le procès des héritiers du prince Eugène, contre l'éditeur des Mémoires du duc de Raguse, vient de s'engager devant la Cour impériale. PETIT-JEAN.

La domesticité dans les Indes Orientales.

Il serait difficile de concevoir à quels abus est descendu le service dans la vie domestique de l'Indostan, si l'expérience n'était là pour le révéler; ces abus sont si profondément entrés dans les mœurs indolentes de ces populations asiatiques, que les Anglais, malgré l'activité de leurs habitudes, malgré la résolution et la constance de leur caractère, ont dû renoncer à réagir contre eux.

Toute maison doit avoir autant de domestiques qu'il y a de spécialités de service. Celui, par exemple, qui est chargé de nettoyer les chaussures, se gardera bien de brosser votre redingote ou de battre votre pantalon. Le *serdar* ou valet de chambre évitera soigneusement d'empiéter sur les attributions du *rhausamann*, chargé des soins de la table; le maître-d'hôtel, *serkan*, mettra la même scrupuleuse attention à ne rien faire qui puisse relever de l'office de l'intendant. Le portier est chargé de faire fumer les personnes qui se trouvent dans la nécessité d'attendre chez lui; ne lui demandez pas autre chose, pas plus qu'à celui qui est chargé d'acheter les comestibles.

Mais là où l'extravagance de cette organisation éclate de la manière la plus choquante, c'est dans le service de table. Là, les catégories se multiplient à tel

---

Soit! alors on luttera d'entêtement; Napoléon passera l'hiver à Moscou.

Il nomme un intendant à la capitale de l'empire russe, il organise des municipalités; les ordres sont donnés pour l'approvisionnement de l'armée; on fera de la ville un grand camp retranché : le pain et le sel, ces deux grands réparateurs des forces humaines, n'y manqueront pas; les chevaux qu'on ne pourra nourrir, on les fera saler; si les logements manquent, on s'établira dans les caves; les premiers acteurs de Paris viendront jouer à Moscou, comme ils ont été jouer à Dresde. C'est cinq mois qu'il faut rester là; cinq mois sont bientôt passés. Au printemps, les renforts arriveront; la Lithuanie tout entière accourra nous rejoindre en armes, et l'on achèvera la conquête.

Oui; mais que dira Paris, qui, pendant cinq mois, n'aura plus de nouvelles de son empereur et d'une armée de cent cinquante mille hommes? Que feront les Prussiens et les Autrichiens, ces alliés si peu sûrs, et qui peuvent d'un moment à l'autre devenir des ennemis?

C'est un rêve auquel il faut renoncer.

L'empereur fait venir Caulaincourt; Caulaincourt, qui a été deux ans ambassadeur près d'Alexandre, et que le czar a constamment traité en ami, obtiendra de lui de bonnes conditions. Mais Caulaincourt refuse; il connaît Alexandre : Napoléon n'aura pas un mot de réponse de son ennemi, qu'il n'ait complétement évacué son territoire.

On enverra Lauriston. — Lauriston accepte, part pour le camp de Koutousof, afin de demander au vieux général un laisser-passer pour Pétersbourg; mais les pouvoirs de Koutousof ne s'étendent pas jusque-là; il propose de dépêcher le comte Volkonski à Pétersbourg, ne doutant point que cela ne revienne absolument au même. — Il a raison : ni Volkonski, ni Lauriston, ni Caulaincourt ne rapporteront une réponse; cette réponse, c'est l'hiver qui est chargé de la faire.

Vers le 14 octobre, elle arrive : on a vu les premières neiges.

L'empereur comprend enfin l'avertissement : il donne l'ordre de dépouiller les églises de tous les ornements qui peuvent servir de trophée à l'armée française. — Les Invalides seront bien partagés : ils auront, pour leur dôme, la croix d'or du grand Ivan, qui domine le dôme principal du Kremlin.

Le 16, sans qu'il soit encore question de retraite, on *achemine* sur Mojaïsk la division Claparède, les trophées de la campagne, et tous les blessés ou les malades en état d'être transportés.

Les malades et les blessés qui ne pourraient soutenir la fatigue de la route sont laissés à l'hôpital des enfants trouvés. Il y a, au reste, dans cette maison de douleur, autant de Russes que de Français; les chirurgiens qui les ont soignés les uns et les autres avec un soin égal et une philanthropie qui ne connaît point de différence entre les nations, et pour qui les hommes sont des hommes, les chirurgiens demeureront avec eux.

Tout-à-coup, le canon, — qui, du reste, n'a point cessé de tonner sur un point ou sur un autre, — gronde plus rapproché de Moscou.

L'empereur, qui passe, dans la cour du Kremlin, la revue des divisions de Ney, en entend le funèbre écho, mais fait semblant de n'avoir rien entendu; et le soir, comme personne n'ose lui annoncer la terrible nouvelle, Duroc se hasarde : il entre chez l'empereur, et lui dit que Koutousof a attaqué Murat à Voronovo, a tourné la gauche du roi de Naples, a coupé sa retraite, lui a pris douze canons, vingt caissons, trente fourgons, lui a tué deux généraux, et mis hors de combat quatre mille hommes; le roi de Naples lui-même a été blessé en faisant des miracles pour rétablir la bataille, qui, grâce à Poniatowsky, à Claparède et à Latour-Maubourg, n'a été qu'à moitié perdue.

C'est ce qu'attendait Napoléon; il lui fallait un prétexte pour quitter Moscou : ce prétexte, il l'a trouvé.

Il s'agit de châtier Koutousof.

Pendant la nuit du 18, l'armée est mise en mouvement sur Voronovo, et, le lendemain 19, l'empereur quitte lui-même la ville sainte en étendant la main vers Kalouga, et en disant :

— Malheur à ceux qui se trouveront sur ma route!

On était resté trente-cinq jours à Moscou; on en sortait avec cent quarante mille hommes, cinquante mille chevaux, cinq cents canons, deux mille voitures d'artillerie, quatre mille caissons, calèches, voitures et chariots de toute espèce.

Quatre jours après, dans la nuit du 22 au 23 octobre, vers une heure du matin, quoique l'armée fût déjà à trois marches de Moscou, l'air fut ébranlé par une violente explosion, et le sol secoué comme par un tremblement de terre.

Ceux qui veillaient autour de l'empereur se levèrent en sursaut, tout épouvantés, se demandant quelle était la catastrophe qui pouvait causer un pareil ébranlement.

Duroc entra dans la chambre de l'empereur, qui s'était jeté tout habillé sur son lit.

L'empereur ne dormait point, et, au bruit que fit le grand maréchal en entrant, il retourna la tête.

— Avez-vous entendu, sire? demanda Duroc.

— Oui, répondit Napoléon.

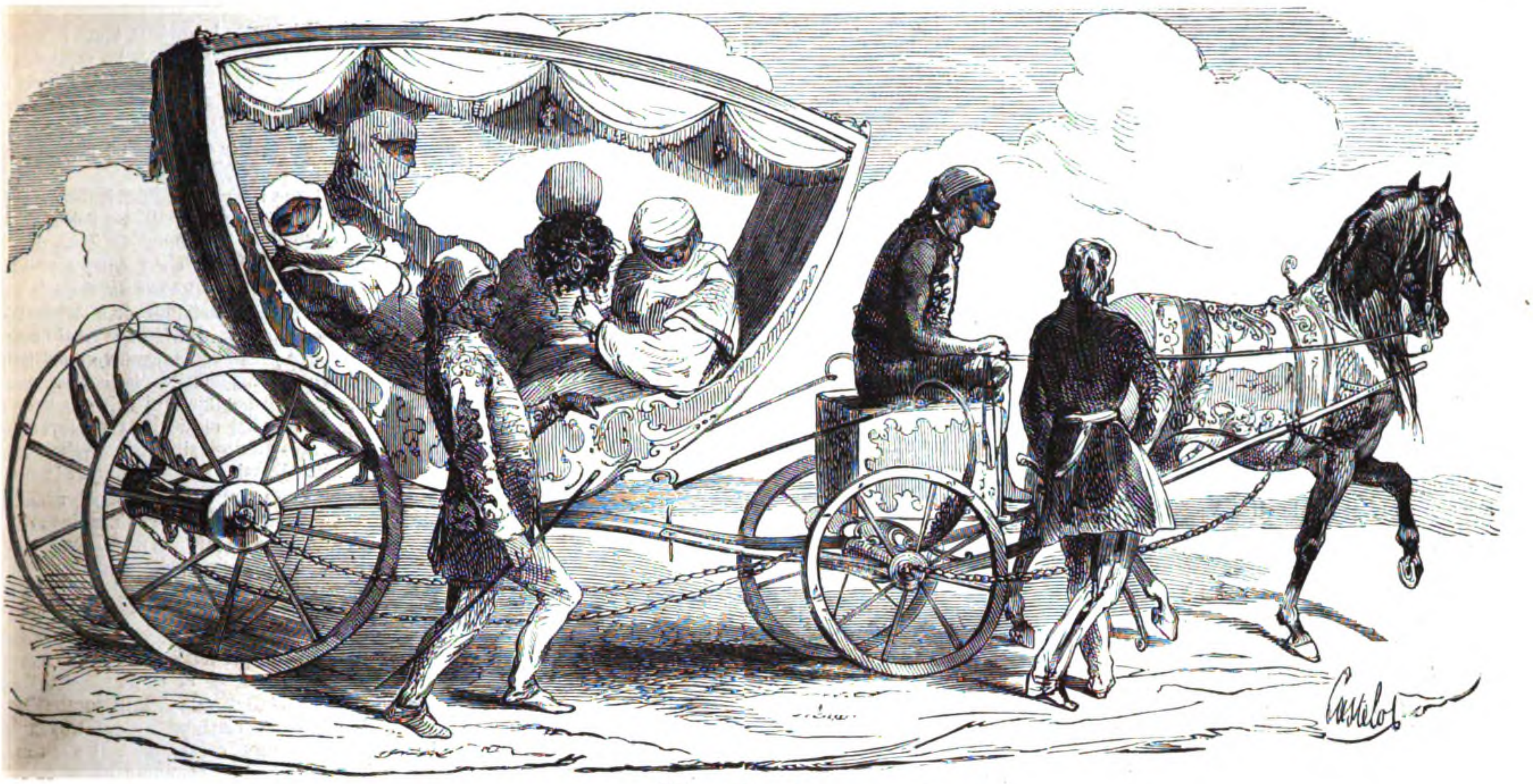
— Eh bien?

— Ce n'est rien : c'est le Kremlin qui saute. Et il retourna sa tête du côté de la muraille. Duroc sortit.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

Service domestique dans les Indes anglaises.



Voiture turque.

point, que chaque mets a son porteur, et que, souvent même, il faut plusieurs domestiques pour un seul mets. Ainsi, vous désirez manger du turbot sauce aux câpres; ce sera en vain que vous demanderez l'assaisonnement à celui qui vous a servi le turbot... Le poisson, très-bien; son obédience est de vous le présenter : il s'acquitte de son devoir... Mais la sauce ne le regarde pas... Adressez-vous au porteur de la saucière.

Vous éprouverez les mêmes difficultés si vous voulez faire sortir le porteur de cette poularde du cercle de ses attributions qui est formé par les bords de son plat.

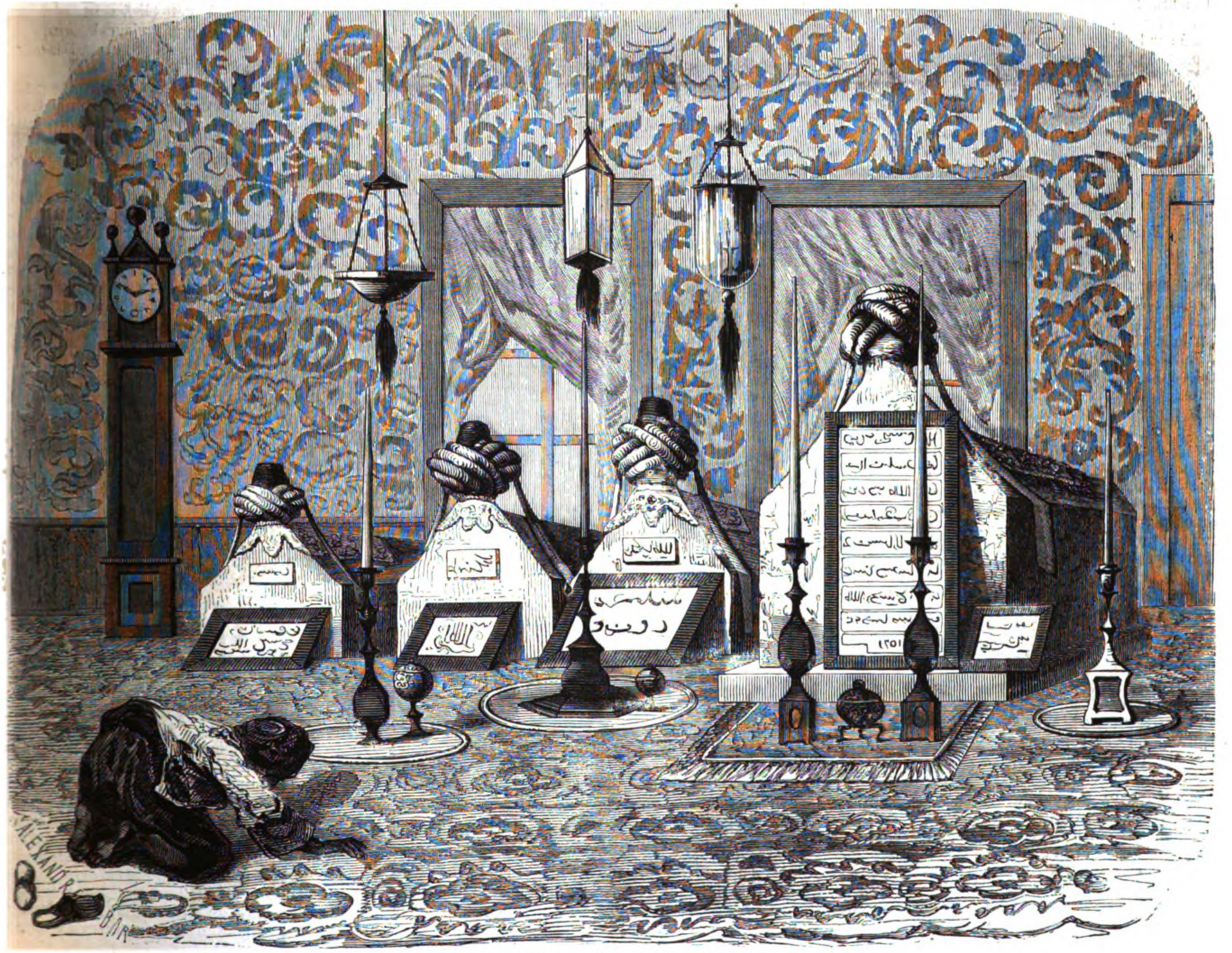
Il en est de même des professions les plus grossières; par exemple, de celle des balayeurs, dont on ne peut obtenir aucun autre travail; et des emplois les plus exceptionnels, tels que celui des ensevelisseurs, qui s'en tiennent de la manière le plus inflexiblement exclusive à leur tâche funèbre.

Nous avons réuni, dans notre gravure, les principaux types de cette étrange domesticité, qui forment le trait le plus frappant des mœurs indoues.

MAC VERNOLL.

Voiture turque.

L'art de la carrosserie, dans l'empire ottoman, est encore dans son enfance, et cela s'explique par l'immobilité de la vie turque. Cette existence voilée, cette



Turbés (tombeaux) de derviches, à Scutari.

existence murée à laquelle est soumise la femme étend ses nécessités sur la vie du chef de la famille lui-même. Elle exclut la possibilité des déplacements et des voyages ou, du moins, elle exclut leur fréquence. Quant aux promenades, elles ne seraient conciliables avec ces mœurs jalouses que dans des parcs ou dans des lieux déserts. Les voitures doivent donc être aussi rares qu'elles sont généralement inutiles.

Il en existe cependant dans la plupart des grandes maisons; elles servent à conduire les femmes du harem aux mosquées, aux bains publics et dans les sérails de plaisance que les Turcs très-riches possèdent dans les campagnes voisines de leur résidence habituelle; parfois même pour faire des excursions dans les dépendances ou dans les environs de ces espèces de villas. Celles dont on se sert dans ce dernier cas sont bien moins rigoureusement fermées; c'est une de ces voitures avec son dais à draperies et sa caisse élégante qui rappelle, avec plus de légèreté, nos carrosses du dix-septième siècle que représente notre gravure. Son attelage annonce assez que le principal mérite de ce mode de locomotion n'est pas la vitesse.

LÉO DE BERNARD.

Turbés des Derviches tourneurs.

Les derviches, dont le nom vient d'un mot persan signifiant pauvre, sont des religieux musulmans, dont la règle n'est pas sans rapport avec plusieurs de nos ordres monastiques; comme quelques-uns de ces ordres, ils se consacrent à la prédication et à la prière: comme la plupart, ils se lient par les vœux de pauvreté et de chasteté, et se soumettent à de fréquentes abstinences.

L'austérité et les surexcitations de cette vie produisent dans beaucoup une perturbation profonde qui éclate en phénomènes étranges. Les derviches tourneurs ou hurleurs offrent parfois des faits d'hallucination et de catalepsie, dont nous avons déjà plusieurs fois signalé des exemples. Leur monastère de Scutari est particulièrement célèbre par des scènes de cette nature, que les musulmans attribuent à la sainteté de ses hôtes.

Notre gravure représente une des salles sépulcrales où sont érigés les tombeaux ou turbés des derviches qui meurent dans cette maison. Le cercueil, rempli de plantes aromatiques, n'est point confié à la terre; il est déposé sur le sol, recouvert d'une serge vert-foncé, et surmonté du turban du défunt. Les seuls ornements de ces cénotaphes sont, avec un petit cartouche offrant le nom du mort et un cadre renfermant son éloge et quelques versets du Coran, des chandeliers en cuivre, bizarres de formes, des plateaux et des brûle-parfums en même métal. Ces salles sont, pour les musulmans, l'objet de la vénération la plus profonde.

LÉO DE BERNARD.

La Fontaine du Palmier

(Place du Châtelet).

Nous avons eu récemment l'occasion d'examiner, à l'Hôtel-de-Ville, deux réductions charmantes d'un double appareil destiné à enlever tout d'une pièce, pour la transporter un peu plus loin, la fontaine dite du Palmier, élevée au commencement de ce siècle, sur la place du Châtelet. Un ingénieur, M. Degout, est l'inventeur de ce système, qui aura pour résultat de conserver intact à la ville de Paris un monument auquel l'administration tenait essentiellement, et d'épargner les dépenses assez considérables qu'aurait entraînées un démontage toujours chanceux, et, en tout cas, sujet à de nombreux inconvénients.

En effet, si l'on eût démoli, morceau par morceau, ce monument entouré de sculptures et de rondes bosses, et traversé par une aîne en fer qui perce chaque assise de pierre, on l'eût exposé sinon à une ruine complète, du moins à des avaries inévitables, et qu'une restauration imparfaite n'eût dissimulées qu'au prix d'un sacrifice d'argent trop élevé. On a donc renoncé au projet qui se présentait tout d'abord à l'esprit des architectes, et qui eût consisté à desceller chaque tambour pour le replacer ensuite, d'après son numéro d'ordre, sur un soubassement nouveau. Transporter cette fontaine d'un seul bloc, puis l'élever à la hauteur du piédestal projeté pour la recevoir, c'était un projet beaucoup plus économique, nous le répétons, et qui avait en outre le mérite d'être rapide et d'assurer la conservation de l'œuvre.

Déjà, la fontaine du Palmier est entourée d'une palissade, et les ouvriers ont commencé à déchausser le pied du monument et à creuser, à quelques mètres de distance, l'emplacement où il devra reposer. D'après le système de l'ingénieur que nous avons nommé, on doit cercler la colonne avec un ensemble de pièces de bois, qui rattacheront toutes les assises les unes aux autres et formeront comme une chemise qui va recouvrir tout l'édifice. Cette opération délicate devra s'exécuter avec les plus grands ménagements pour les sculptures et les nombreux détails qu'il s'agit de respecter. La colonne sera ensuite entourée d'étais qui devront la maintenir perpendiculairement au sol quand on la transportera; elle sera préalablement placée sur un plancher porté par des galets reposant sur les rails et conduite ainsi à son nouvel emplacement.

C'est alors qu'on débarrassera le monument des étais destinés à le maintenir verticalement pour l'envelopper sur toute sa hauteur d'un second échafaudage au sommet duquel un ensemble de moufles, très-puissantes, et que douze cabestans mettront en mouvement, doit fonctionner pour élever la colonne jusqu'au point où elle reposera désormais. Un callage provisoire sera établi sur-le-champ et permettra d'assembler le soubassement définitif dont toutes les parties seront à l'avance préparées.

La fontaine du Palmier qui, aujourd'hui encore, ne se trouve ni dans l'axe du boulevard de Sébastopol, ni dans celui de la rue Saint-Denis élargie, ni dans l'axe de la chambre des notaires ou de l'avenue Victoria, sera ainsi transportée dans l'axe du pont au Change, que l'on doit reconstruire pour correspondre à l'axe de la nouvelle Chambre des notaires. La hauteur du monument, qui était de dix-huit mètres, sera augmentée de quatre mètres; le soubassement se composera d'une double vasque où l'eau sera distribuée par quatre sphinx conçus dans le style de l'édifice. Un bassin circulaire régnera à sa base, et un quinconce de marronniers, dont quelques-uns ont déjà été transplantés de la barrière du Trône vis-à-vis la Chambre des notaires, complétera la décoration de la nouvelle place du Châtelet, beaucoup plus étendue que l'ancienne.

Ajoutons, pour terminer, que la fontaine du Palmier a été commencée en 1806 d'après les dessins de M. de Bralle, ingénieur et architecte, et terminée deux ans après. Les Parisiens et les étrangers qui visitent la capitale connaissent assez ce monument pour que nous nous dispensions d'en donner une description détaillée. Le soubassement sur lequel repose actuellement la colonne est flanqué, à chacun de ses angles, d'une corne d'abondance que termine une tête de dauphin. Il est surmonté des quatre figures de la Prudence, de la Vigilance, de la Justice et de la Force, qui se tiennent par la main. Le fût est orné de feuillages et coupé par des bracelets où sont inscrits, en lettres d'or, les noms des batailles les plus glorieuses du premier empire. Le chapiteau, de forme circulaire et évasé par le haut, rappelle d'assez loin le style égyptien qu'on a cherché à lui donner. Il est décoré de feuilles de palmier, et surmonté d'une boule, où se dresse une renommée en bronze doré, les ailes déployées et tenant dans chacune de ses mains une couronne. Les sculptures sont de Louis Simon-Boisot.

En somme, la fontaine du Palmier, quel que soit le mérite artistique de ses détails, a dû à son ensemble, assez élégant, et surtout aux souvenirs de gloire qu'elle rappelle, d'être conservée pour figurer dans le plan d'ensemble des voies publiques importantes et des monuments qui l'entourent.

FRANÇOIS LACOUR.

VAUDEVILLE : *Les Femmes terribles*, comédie en trois actes, par M. Dumanoir.

Gavarni est, avec Balzac, George Sand et quelques autres, au nombre de ces vifs esprits dont l'influence est prodigieuse, et qui font les mœurs autant qu'ils les peignent. La comédie de ce temps-là lui doit plus qu'à la société des auteurs dramatiques tout entière. Il est spirituel, il est sinistre, il est varié, il est profond, il parle une langue dans laquelle il n'a pas de rival, justement parce que c'est la langue de tout le monde. On ne pourrait dire ce qu'il connaît le mieux de la bêtise ou de la rouerie; cette dualité est un don surnaturel chez Gavarni. Entre Jocrisse et Prudhomme, il a trouvé place pour M. Coquardeau; sans précisément façonner un type féminin, il a ajouté mille traits aux corruptions en robes de soie, et fait de la Lorette cette épouvantable sirène que vous savez. Il n'effleure pas, il incise. D'une main sans pitié, il trace une légende infernale au bas du dessin le plus coquet du monde. Le dix-huitième siècle est tout dans son œuvre, si légère en apparence, si caractéristique et si complète au fond. Il a des mères inénarrables, des maris ahurissants, des créanciers dont le regard seul vous inquiète, des enfants qui font rêver du divorce, des vieillards à rendre admissibles les barbares utopies de Saint-Just; et, à côté de cela, toutes les grâces, toutes les coquetteries, toutes les indolences, toutes les expressions de la mode et du luxe. La réputation de Gavarni est grande certainement, mais soyez certain qu'elle grandira encore, et qu'une place exceptionnelle sera faite dans l'avenir à cet artiste doublé d'un poëte comique, pour ne pas dire d'un philosophe.

Il est évident que la collection des Enfants terribles, qui avait déjà fourni un vaudeville au théâtre des Variétés, a donné l'idée à M. Dumanoir de sa pièce des *Femmes terribles*. M. Dumanoir est, entre ses confrères du flonflon, un de ceux qui ont la main la moins lourde, ce qui lui permet de toucher à certains sujets. *Le Camp des Bourgeoises*, *Gentil-Bernard* et *l'École des Agneaux*, — une petite comédie en vers souriants et faciles, — lui ont déjà attiré la considération de la critique; c'est un homme qui sait son métier, et qui a appris des Scribe et des Bayard l'art de tourner les difficultés d'une situation théâtrale. Avec lui il ne faut jamais s'attendre qu'à un degré moyen de surprise ou d'émotion. Il aurait pu, cette fois, cependant, donner plus d'étendue et de variété à sa nouvelle comédie; le titre laissait présager une galerie, et, tout compte fait, nous ne voyons que deux femmes terribles. Encore sont elles bien terribles? L'une est bavarde, partant indiscrète et dangereuse pour le repos des ménages; l'autre n'a que le tort d'être affolée de son mari et d'en faire à tout venant un éloge minutieux et ridicule : elle l'admire jusque dans ses bretelles, elle l'exalte jusque dans son gilet de flanelle. Une intrigue un peu trop fluette se glisse entre ces deux caractères : il s'agit encore, comme dans *la Calomnie*, comme dans *les Petites lâchetés*, comme dans *les Fausses bonnes femmes*, d'une femme compromise, entrevue dans les taillis du bois de Boulogne avec un inconnu; c'est, à ce qu'il paraît, le moyen dramatique à la mode. Au dénoûment, tout s'explique à l'honneur de Mme d'Aranda : cet inconnu était son frère.

Gavarni est plus fort que cela, et M. Dumanoir aurait dû avant de commencer à écrire sa pièce, feuilleter de nouveau les séries auxquelles il a prétendu ajouter la sienne. Son esprit y aurait gagné du montant, son dialogue de la netteté. *Les Femmes terribles* ont réussi comme réussissent toujours les ouvrages habilement conçus, mais ce n'est pas encore là le succès qu'il faut au théâtre du Vaudeville.

Quelques mots maintenant sur les acteurs, desquels, en général, nous ne nous occupons guère, ce qui vient chez nous d'un excès de bienveillance. Avec d'excellents éléments, la troupe du Vaudeville n'est pas ce qu'on appelle une troupe d'ensemble; des comparses, qui n'ont que le zèle pour qualité unique, y sont mêlés aux chefs d'emploi de façon à neutraliser ou du moins à atténuer les forces de ceux-ci. Mme Fargueil domine de toute la hauteur d'une intelligence passionnée l'escadron volant des pensionnaires de M. de Beaufort; elle est la tête de colonne, — elle est mieux, elle est l'âme de toutes ces crinolines agissantes et parlantes. Pourquoi faut-il que cette ardente et spirituelle comédienne ait perdu tant de belles années en province, les plus fraîches, les plus charmantes? Sans doute il lui reste un brillant avenir garanti par un présent marqué de triomphes, mais se futures créations devront être forcément contresignée par l'auteur de *la Femme de trente ans*, peut-être mêm par Charles de Bernard. Déjà les nerfs, la science, l volonté, ont remplacé chez elle la verve native; plu de cette indécision délicieuse, de cet emportement ju vénile que nous lui avons connus à l'époque de s création de *la Fille de Figaro;* sa parole et son regar ont aujourd'hui la puissance et la précision d'un carabine Minier; pas un mètre de plus, pas un mètr de moins. C'est une telle certitude qui a perd Mme Volnys et qui compromet de temps en temp Mme Rose-Chéri.

Mme Bellecour-Lagrange, qui joue à côté de Mme Fa gueil, dans *les Femmes terribles*, n'est qu'une écolièr ravissante à la vérité. Comme femme, on peut lui tro ver pourtant les épaules un peu hautes.

Le public, ce qu'on désigne par le vrai public, c'es à-dire les personnes qui échangent leur argent cont la possession, pendant quatre heures, d'un morceau bois recouvert de velours, ce public-là paraît affe tionner M. Félix, et cela se conçoit. M. Félix est r buste; il a la mine réjouie, la voix haute, le ges libre; on lui met dans la bouche des choses ordinair ment plaisantes; en voilà assez pour plaire au v public. Qu'importe que l'autre public, le faux, cel qui fait métier d'estimation et de comparaison, ju M. Félix un peu commun, un peu osé dans le sa façon? La faute en est d'ailleurs souvent aux auteur et, dans cette dernière circonstance, M. Dumano malgré son bon goût, n'est pas entièrement imp cable.

M. Parade a été surfait par plusieurs de nos confrères, qui ont voulu voir en lui tantôt un successeur d'Alcide Tousez, tantôt un émule de Bouffé ; de ces exagérations, il ne reste, selon nous, qu'un assez bon comique, du genre tranquille et étonné.

Les vaudevillistes pratiques, blanchis sous le harnais, rompus aux ficelles de la cantonade, les seuls héritiers des merveilleux secrets de toutes les madame Ya de la profession dramatique, ont fait à M. Dumanoir, le soir de la première représentation des *Femmes terribles*, une ovation qui ressemblait presque à une protestation. Une protestation contre qui ? demandera-t-on. Eh ! mon Dieu ! contre les présomptueux, contre les lettrés, contre tous ceux qui ont l'audace de croire que le théâtre est autre chose qu'un jeu d'échecs ou qu'un problème de mathématiques. La contenance joyeuse de ces dignes champions semblait dire : « Voyez ! après l'échec des *Fausses bonnes femmes*, après la demi-réussite du *Pamphlétaire*, il n'y a plus de salut possible que dans l'habileté, dans l'expérience, dans le connu et dans le convenu ! C'est nous qui sommes le talent, puisque nous sommes le succès ! »

Voilà des gens bien avisés !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : *la Magicienne*, opéra en cinq actes, de M. de Saint-Georges, musique de M. Halevy.

Pendant qu'à Londres on s'occupait de la mise à flot d'un vaisseau géant, à douze heures de là, à Paris, il s'agissait d'une bien autre affaire ; on construisait dans les chantiers de l'Opéra un *léviathan* d'un autre genre : on montait un ouvrage en cinq actes.

A quand le lancement ? Le nouveau navire tiendra-t-il la mer ? C'étaient là les deux grandes questions du moment. La première est résolue ; quant à la seconde, l'heure est venue où la critique est admise à y répondre. Mais il est des jours ou une tâche un peu lourde commande la plus grande circonspection, sous peine de se fourvoyer par un jugement trop hâtif et d'entrer dans un labyrinthe sans issue ; à ces jours là l'encre doit plutôt se sécher dans la plume que de faire parler inconsidérement le papier. C'est qu'il est mal aisé, après une seule audition, d'embrasser autrement que dans son ensemble une partition de grande taille et de collectionner, en les stéréotypant dans le souvenir, les mille détails ingénieux qui peuvent concourir à son effet total, d'attribuer à chacun d'eux sa juste valeur. Il faut donc s'en tenir au décalque des plus grandes lignes de l'œuvre, à l'analyse de l'air saillant de chaque acte. Or, qu'on me dise où est l'air saillant dans les partitions de M. Halévy, dans les bonnes surtout ; n'est-il pas un peu partout ? Assurément, il est difficile de le détacher de l'ensemble ; il faudrait pour cela des solutions de continuité dans le fil de l'idée musicale, et c'est ce qui arrive rarement chez l'auteur de *la Magicienne*, tant ses soudures harmoniques sont habiles et tiennent fortement les pierres précieuses de sa mosaïque de mélodies. L'unité dans le plan général et la variété heureuse dans le détail, dans la partie intérieure, voilà donc, selon nous, les traits généraux et particulièrement distinctifs du talent de M. Halévy, talent qui, quelquefois, a entrevu le sublime et s'est élevé à la hauteur du génie, talent sévère mais éminemment consciencieux, éminemment fait pour épurer le goût de la foule en allant la chercher jusque dans les bas fonds pour l'élever jusqu'à lui, sans jamais quêter ses applaudissements en rampant dans le sentier le plus mal fréquenté, celui de la trivialité.

Maintenant, pour entrer plus avant dans l'analyse de la manière du maître, il faut prendre en considération sa grande connaissance de l'orchestre et des voix, l'art exquis avec lequel il sait combiner ces deux puissances sonores pour arriver au maximum d'effet ; il ne faut pas oublier non plus qu'il possède au suprême degré le sentiment dramatique. Pourquoi donc, avec toutes les précieuses qualités, M. Halévy est-il encore contesté par certaines gens ? Serait-ce parce qu'il n'appartient qu'au génie d'être discuté ? Cette raison n'est pas concluante, et nous croyons plutôt voir la cause de cette froideur, de cette résistance d'une partie du public dans le style quelquefois maniéré du maître et dans le sacrifice souvent trop fréquent de l'élément mélodique à l'élément harmonique. Ce trait de son tempérament musical est devenu plus saillant dans ses derniers ouvrages, et particulièrement dans *la Magicienne*, partition magistrale néanmoins, et qui mérite d'être écoutée avec l'attention que l'on doit aux œuvres sérieusement édifiées et dans lesquelles la préoccupation de l'art semble être la seule qui ait présidé à leur création.

Nous nous souvient d'avoir entendu applaudir à outrance la ballade : *Fraîche comme la fleur nouvelle*, mais nous lui préférons de beaucoup le chœur de femmes : *A nous les filles de la nuit*. Il règne dans ce morceau une grâce, une mollesse charmante. La romance de Mme Borghi-Mamo, qui vient après, est supérieurement rhythmée ; c'est tout une trouvaille ; aussi revient-elle plusieurs fois dans la partition. C'est dans le second acte que se trouve le ballet qui représente toute vivante une partie d'échecs ; c'était là une bonne idée, mais on en avait fait trop de bruit avant la première représentation, et l'effet est resté peut-être au-dessous de l'attente générale. (Oh ! les indiscrets !) On a remarqué encore dans cet acte, la cavatine de Gueymard, qui débute surtout très-heureusement, mais dont le dessin mélodique va se compliquant ou plutôt se perdant jusqu'à la fin du morceau. Dans le troisième acte, celui que j'appellerai l'acte du clair de lune, on a beaucoup goûté un chœur parfaitement coupé et rhythmé d'une façon entraînante ; le finale est une scène d'orage rendue avec tout le fracas qu'elle comportait. C'est une grande page harmonique sur laquelle on reconnaît l'empreinte d'une main savante et exercée. Les deux derniers actes sont bien certainement les mieux réussis, ceux dont l'effet a décidé du succès de l'ouvrage. Nous avons particulièrement remarqué le duo entre Mme Borghi-Mamo et Gueymard ; le motif en est bien trouvé et la facture heureuse. Puis, dans le dernier tableau, la *Bacchanale*, dont l'effet est grandiose, et un trio avec des réponses de chœur dont l'effet est tout-à-fait neuf et imprévu ; c'est là de la vraie musique d'opéra, grande par l'idée, grande par la mise en œuvre. Ces deux morceaux particulièrement sont dignes du talent élevé et de la haute position de M. Halévy.

Cette fois l'auteur de *Charles VI* et de *la Reine de Chypre* oublie en quelque sorte les tableaux historiques à la peinture desquels il avait semblé se vouer, et il aborde un genre à peu près nouveau pour lui, le genre fantastique.

Le livret de *la Magicienne* est emprunté à une vieille légende que l'on raconte encore dans certaines provinces du Midi, quand viennent les longues veillées d'hiver.

René de Thouars, qui va épouser Blanche, fille du comte de Poitou, est aimé en secret par Mélusine. Désespérant de se faire aimer à son tour du beau chevalier, elle vend son âme au diable qui lui donne en échange une puissance surnaturelle et invincible. C'est à l'aide de son pouvoir infernal qu'elle fait voir à René l'ombre de Blanche infidèle, parjure à tous ses serments. René, vaincu par cette hallucination, abandonne la fille du comte de Poitou pour suivre Mélusine l'enchanteresse. Mais voilà que sur sa route, semée de roses, un terrible obstacle se présente : le chevalier Stello de Nici, un suppôt de l'enfer, lui aussi, lui dispute la magicienne l'épée à la main, et c'est une perfide lame que celle que l'on forge chez un satan d'opéra. René va succomber dans le combat qui s'est engagé, mais Stello, au moment de le percer, se ravise et lui apprend que Mélusine, pour qui il a délaissé Blanche, n'est qu'une magicienne vendue au diable ; cette vengeance de Stello est plus terrible encore qu'un coup de son épée. René retourne à ses premières amours et Mélusine échappe à Stello en se faisant chrétienne.

Ce sont là de grandes situations qui ont puissamment aidé les décorateurs et les machinistes dans leurs conceptions hardies. Les toiles qui figurent dans *la Magicienne*, et que les plus grands noms de la peinture décorative ont signées, ont été accueillies par d'unanimes applaudissements, et leur effet est, du reste, rehaussé par des effets de lumière d'une grande puissance. Un soleil qui surpasse de beaucoup en intensité lumineuse celui du *Prophète* a généralement ébloui.

En somme, le succès de *la Magicienne* est incontestable, et nous voudrions bien qu'il fût joint aux noms des auteurs tous ceux de cette pléiade de machinistes, de costumiers, d'employés et d'artistes de tout genre qui y ont apporté leurs forces et leur talent, sous la main aussi habile qu'heureuse de M. Royer.

— A côté de ce grand événement musical sont venus s'en grouper d'autres dans une sphère plus modeste, celle du concert. M. Rubi stein, dont le nom retentit aux quatre coins de l'Europe, a fait entendre dans la salle Herz son grand *concerto en fa* avec orchestre ; c'est là une œuvre d'un cachet sévère, grandiose même, qui pourrait faire la réputation de M. Rubinstein, si déjà il n'était proclamé le rival de Litz et de Thalberg. Il y a encore eu cette semaine le concert de M. Chaine (violoniste) à la salle Pleyel et celui de Mlle Bondy (pianiste) à la salle Beethoven ; puis, dans les salons de M. de Tarade, l'audition d'un chanteur qui porte un des grands noms de l'art ; il s'appelle Brayda-Lablache. La semaine a été bien remplie, et, selon une expression que nous avons recueillie en chemin, c'est une semaine sonore.

ALBERT DE LASALLE.

REVUE DE LA MODE

SEUL JOURNAL DU GRAND MONDE A 24 FR. PAR AN, PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS, EN GRAND FORMAT DE 32 COLONNES.

Publiant chaque année 52 splendides gravures de modes parisiennes, coloriées à l'aquarelle, et des feuilles de patrons, broderies, confection, lingerie, etc., etc.

Tandis que la mode s'est élevée et perfectionnée dans tous ses produits et dans toutes ses fantaisies, les journaux de modes sont restés stationnaires et pour ainsi dire classiques, avec leurs bulletins convenus d'annonces et leurs gravures guindées, qui font dire à toutes les femmes du grand monde (du vrai monde) : « Nous ne nous habillons jamais de la sorte ; ces décorations n'ont jamais été celles de notre salon, de notre chambre à coucher ou de notre parloir. » Depuis son apparition, qui date du 15 mai 1857, la REVUE DE LA MODE s'est efforcée de ne jamais mériter ces critiques ; elle a aspiré à devenir la Revue souveraine et unique du bon goût et du bon ton ; elle y a réussi complètement, si on en juge par le grand nombre d'adhésions qui ont répondu à cette heureuse tentative. Voici la composition de chacun de ses numéros :

RÉDACTION : *Causerie du monde et de la mode.* — *Description de la Gravure.* — *Bulletin spécial de la mode*, par YOLANDE. — *Gazette du monde parisien*, par le BARON DE NOGENT. — *Le Grand Monde à l'étranger*, par Mme DE LA GRANDIÈRE. — Poésies. — *Feuilleton-roman*, par les meilleurs écrivains. — *Théâtres*, par GUSTAVE CLAUDIN. — Mosaïque.

GRAVURES : La *Revue de la Mode*, par son grand format, est le seul journal qui ait donné à ses gravures de modes toute l'importance que comportait un pareil sujet. Ses dessins, types d'une élégance *indiscutable*, sont en outre irréprochables dans leurs détails. Coloriées au pinceau, avec le plus grand soin, ses gravures sont de véritables aquarelles. — QUATRE GRANDS DESSINS DOUBLES, richement coloriés, donnant les nouveautés les plus remarquables de la saison, sont publiés tous les trois mois.

BUREAUX D'ABONNEMENT

A LA **LIBRAIRIE NOUVELLE**, 15, BOULEVARD DES ITALIENS.

On s'abonne également chez les directeurs des postes ou des messageries, — chez les libraires, — aux offices des postes des pays étrangers, — et par un mandat sur la poste ou à vue sur Paris. — Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Abonnements. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 24 fr. pour un an ; 12 fr. pour six mois ; — 6 fr. pour trois mois.

Prime extraordinaire. — HUIT VOLUMES **GRATIS** à choisir dans le Catalogue de la *Bibliothèque nouvelle*, imprimé sur la couverture de la *Revue de la Mode* : Romans, Nouvelles, Voyages, Histoire, etc., par les écrivains les plus aimés du public.

AVIS IMPORTANT. — D'après un traité passé avec le *Monde illustré*, chaque abonné à ce journal bénéficiera d'une remise de 25 p. 100 sur l'abonnement de la *Revue de la Mode*, soit : 18 fr. pour un an, au lieu de 24 fr. ; — 9 fr. pour six mois, au lieu de 12 fr. ; — 4 fr. 50 c. pour trois mois, au lieu de 6 fr. — Pour justifier de son titre d'abonné au *Monde illustré*, adresser la dernière bande imprimée de ce journal. — Il sera envoyé un numéro d'essai à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Les Petites Sœurs des Pauvres.

Les esprits chagrins ont beau crier à la corruption des mœurs et jeter la pierre à notre siècle, il lui sera facile de se justifier quand on voudra le juger sur ses œuvres. A ceux qui lui reprocheront son luxe et ses ruineuses magnificences, il pourra montrer ses innombrables institutions de bienfaisance et de charité, qu'il multiplie encore pour venir en aide à toutes les souffrances physiques et morales, depuis la crèche qui recueille l'enfant au berceau jusqu'à la maison où la petite sœur des pauvres adoucit les derniers moments du vieillard épuisé par l'âge et par les fatigues de la vie.

Cette dernière œuvre a de suite conquis une grande popularité, due à son utilité et peut-être aussi à cette charmante dénomination de *Petites Sœurs des Pauvres*. On sait que le premier établissement de ce genre a été fondé, il y a vingt ans, par deux simples jeunes filles de la Bretagne. Ce sont elles qui ont trouvé, dans les inspirations d'une charité sublime, une solution pratique à ce problème de la misère et du paupérisme, qui a donné lieu à tant de brochures et à tant de théories stériles.

La petite ville de Saint-Servan leur vit ouvrir, en 1838, dans un étroit logement, un asile qui se peupla bientôt de malheureux vieillards des deux sexes. La Providence, qui leur envoyait chaque jour des pensionnaires, leur donna en même temps de quoi les nourrir. Mais elle voulut, sans doute, leur laisser tout le mérite de cette bonne action, car leurs ressources n'étaient pas toujours proportionnées à leurs besoins, surtout aux débuts de l'œuvre, et les petites sœurs durent s'imposer bien des sacrifices, indépendamment de leurs rudes travaux quotidiens. « Un jour, dit M. l'abbé de Valette, elles étaient bien fatiguées, elles avaient tout donné à leurs hôtes ; quand leur tour de prendre leur repas fut venu, il n'y avait plus qu'un quart de livre de pain, sans aucune autre chose. Jamais elles ne se trouvèrent si heureuses qu'en voyant leur dénûment. Chacune voulait se priver ; mais Dieu mit fin à ce débat de générosité : on sonna, c'était dans l'hiver et il était tard ; on apportait, du presbytère, des restes abondants en pain et en viande. »

L'asile, commencé avec une vieille aveugle, fut bientôt trop petit pour les malheureux qui venaient se présenter de toutes parts. Il fallait bâtir, mais comment le faire sans argent ? L'abbé Lepailleur, qui dirigeait la communauté naissante, hérita sur ces entrefaites de

7,600 francs, en même temps l'une des sœurs, Jeanne Jugan, obtenait les 3,000 francs du prix Montyon. Déjà on s'était mis à l'œuvre comme si on avait compté sur ces ressources qui arrivaient si à point. Les habitants de Saint-Servan, touchés des vertus de ces saintes filles, étaient venus à leur aide : les uns de leurs deniers, les autres du travail de leurs mains. Bientôt s'éleva un nouveau bâtiment pouvant contenir près de cent vieillards, servis par quatorze sœurs.

L'impulsion était donnée : Rennes, Dinan, Tours, Besançon, Angers, Bordeaux, Rouen, Nancy et bien d'autres villes voulurent avoir des asiles semblables. Paris en compte plusieurs, et deux principaux : l'un rue Saint-Jacques, 277, l'autre sur le boulevard Mazas. La maison fondée, en 1848, rue du Regard, avec le concours de la 10e Légion, va être transférée dans un beau et vaste local situé Avenue de Breteuil, derrière les Invalides. Tous les jours, les Petites Sœurs sortent dans une voiture et vont recueillir la desserte des grands établissements publics, les restes des restaurants et des cafés, le pain gaspillé par les élèves des lycées et des pensionnats. Elles gardent ce pain pour elles, tandis que leurs pauvres mangent celui que leur apporte le boulanger. Elles reçoivent quelquefois des cadeaux de leur épicier et de leur boucher, des provisions et de la viande, car tout le monde désire s'associer à leur dévouement.

Par une attention des plus délicates, elles n'ont pas voulu priver leurs pensionnaires de ce café aussi nécessaire à beaucoup d'entre eux que l'air qu'ils respirent. Mais, comme c'est une denrée coûteuse, elles ont imaginé de demander aux grands cafés le marc qui ne sert à rien et dont elles savent extraire une boisson vivifiante. Elles ont fait aussi un vestiaire très-propre, avec des loques qui semblaient bonnes tout au plus pour la hotte du chiffonnier, et qui sont devenues dans leurs doigts de fée des vêtements convenables. Ce sont là les miracles de la charité. JULES DE LAMARQUE.

Études d'Androgynes. — Par GAVARNI.

Pas coquette.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er et le 15 avril sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour *l'Allemagne*, *l'Autriche*, *la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

La *Librairie Nouvelle* vient de publier, dans sa collection à un franc le volume, un ouvrage qui ne peut manquer d'attirer l'attention des lecteurs : *Le Diable boiteux à Paris* est une étude philosophique qui embrasse toutes les classes de la société parisienne, et qui, sous une forme légère, contient les plus graves et les plus utiles enseignements. Une critique toujours spirituelle, et surtout remarquable par le bon goût qui la modère, jette, sur cette sorte de tableau synoptique, un reflet qui charme et séduit.

Le sujet, fort délicat à traiter, dans certaines de ses parties, s'est constamment plié aux chastes exigences d'une plume élégante; en même temps qu'il est une étude, ce livre est une très agréable distraction, où le roman se mêle fort gracieusement à l'histoire.

L'auteur, du reste, n'est pas un inconnu dans le monde des lettres; c'est à lui que sont dues *la Femme de quarante ans*, l'une des plus remarquables comédies du répertoire moderne, et, en dehors du théâtre, tant de pages ingénieuses qui, réunies aujourd'hui, forment un complément de dix-huit volumes.

Nommer M. Galoppe d'Onquaire, c'est offrir, comme garant de l'esprit et de la moralité d'un livre, un des rares écrivains qui, toutes les fois qu'ils ont écrit, ont su rester hommes du monde en même temps qu'hommes de lettres.

Le Roman en vers, de très-excellent, puissant et noble homme, Girart de Rossilon, jadis duc de Bourgoigne, publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de Paris, de Sens et de Troyes, par M. MIGNARD, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc. — 1 volume, grand in-8°, avec neuf dessins coloriés à plusieurs teintes. — Paris, librairie Techener.

Ce poëme des premières années du quatorzième siècle a le droit d'intéresser la France aussi bien que la Bourgogne, puisqu'on y trouve toute l'histoire de Charles le Chauve, et le récit des batailles où la royauté tendant à s'affaiblir, disputait ses dernières prérogatives à la féodalité qui la supplantait déjà avec audace. Ce poëme, qu'on peut dire historique, met pour ainsi dire sous nos yeux les plus anciennes délimitations de la principale frontière de la Bourgogne, celle du nord la mieux garnie de forteresses, parce qu'elle était la plus exposée aux incursions des armées royales.

Un fonds de moralité remarquable respi[re] dans ce livre : c'est [le] respect des peuples po[ur] les personnes du pl[us] haut rang qui donne[nt] l'exemple des vertu[s]. On y puise de judicie[uses] leçons sur les qua[li]tés de l'homme de gu[er]re, sur le respect d[e] l'autorité, ce qui é[tait] une morale plus [en] vigueur chez nos aïe[ux] que chez nous, malh[eu]reusement ; on y tr[ouve] les principales qual[ités] d'un souverain, don[t le] cœur doit être le sa[nc]tuaire de la justice; [on] y expose comment [il] doit craindre et mé[pri]ser la flatterie, hon[orer] et garder ses se[rvi]teurs, priser le bon [sens] et les bonnes mœur[s], pauvre comme duri[ch]e demeurer attentif e[n] la miséricorde et [le] droit, respecter les [cho]ses saintes et les [mi]nistres de Dieu.

L'intérêt histor[ique] de ce poëme épi[que], dont le manuscrit p[orte] la date de 1316, et [au]quel M. Mignard [s'est] proposé de redonne[r la] vie, en le rendant in[tel]ligible à tous par [des] explications et p[ar un] commentaire des [mots] d'un sens difficil[e et] aujourd'hui inusit[és], révèle encore par [des] recherches cons[cien]cieusement élab[orées] sur le personnage de Girart de Ros[silon] et sur son rôle [dans] l'histoire du neu[vième] siècle. On trouve, dans ce travail, des aperçus sur la suite des comtes de la comté de Bourgogne, d[e] la mort de Girart jusqu'au gouvernement des pre[miers] ducs héréditaires. Ce volume, imprimé à un petit [nom]bre d'exemplaires et avec luxe, a exigé des soins [minu]tieux d'exécution, à cause du vieux langage [et des] nombreuses notes philologiques. Il fait honne[ur à la] typographie départementale, et, en particul[ier, à] M. Loireau Feuchot, imprimeur à Dijon.

A. V.

RÉBUS.

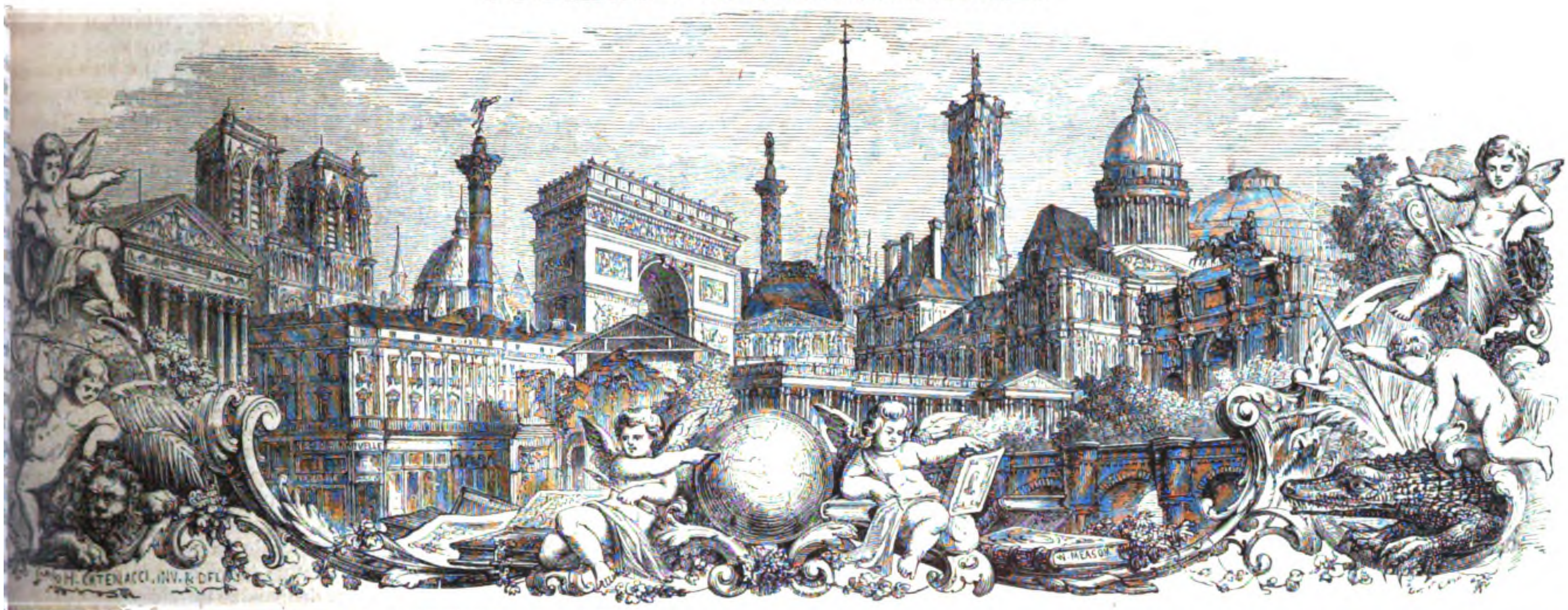
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que de peines et de larmes ne coûtons-nous pas à nos mères

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr..—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

Nº 51.
3 Avril 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Le maréchal Pélissier, ambassadeur de France en Angleterre.

COURRIER DE PARIS.

Paris n'a, en ce moment, aucune physionomie déterminée. Ce n'est pas encore l'été, — ce n'est déjà plus l'hiver; c'est une sorte d'hermaphrodisme céleste. Ainsi, par exemple, le boulevard est, dans toute sa longueur, partagé en deux sections de promeneurs que nous appellerons les confiants et les défiants; comme à la Bourse il y a les haussiers et les baissiers. Les confiants jouent à la hausse... du baromètre; ils arborent toutes sortes de pantalons clairs et de chapeaux gris. Les défiants spéculent sur la baisse de l'instrument selon Torricelli, et se plongent dans la reprise de leur paletot couronné d'un chapeau noir non tournant. Les premiers, enfin, craignent le frais et se promènent du côté du soleil; les seconds, tout près de suer, arpentent l'asphalte bruni par l'ombre. Or, s'il était possible de continuer l'image, on dirait que les confiants atmosphériques et les haussiers financiers sont les plus raisonnables, car l'été finira par triompher... et le troisp[o]ur cent aussi!

Une belle, quoiqu'un peu fraîche journée, a favorisé les deuxièmes courses du printemps, à la Marche. Dès midi, il n'y avait plus un équipage ou un cheval en location, plus un coupé sous remise, plus un fiacre sur place. Vers trois heures, on comptait cinq cents voitures sur le turf, et plus du double rôdaient autour, érigeant en premières loges de côté leurs sièges et leurs impériales. On a vu bien des arbres au lieu de feuilles porter des gamins.

La sensation fashionable, en dehors des courses, a été l'apparition d'un *six in hand*, c'est-à-dire d'un attelage de six chevaux sans postillon, conduits à grandes guides par un maître. Les chevaux de timon et de pointe avaient seuls la bride; les deux quatrièmes, ou du milieu, recevaient les guides des derniers dans un simple anneau. Le gentleman qui conduisait très-brillamment ce hardi attelage, n'avait pas trouvé de femmes qui osassent se fier à son grand art et à la docilité indispensable chez les chevaux unis en pareil nombre sans postillon. Comme de coutume, une foule de calèches et de brizkas, attelés en poste, ont transporté là, aux incessants claquements du fouet, au bruit continu des grelots, une quantité de femmes de tout rang, et du plus interlope surtout. Vers quatre heures, la prairie était vivement émaillée de ces fleurs étranges, à l'immense campanule en clochette, extrêmement variées de couleurs, et qu'on appelle des crinolines.

Une grande nouvelle était répandue depuis la veille chez les *sportmen* préoccupés du grand handicap annuel de 12,000 francs, pour une lieue et demie à parcourir avec trente obstacles. *Dean*, l'illustre *Dean*, qui, l'an passé, a rapporté plus de 50,000 francs à M. Manby, son maître; *Dean*, le vainqueur du grand *steeple-chase* de l'an passé, et qui peut rendre au moins quinze livres à *Flying-Buch*, qui a gagné cette fois, *Dean* enfin s'était foulé le pied jeudi! Ce rude adversaire écarté, M. de Lauriston a vu son *Flying-Buch* monté par Enoch, le jockey de M. Manby, gagner le prix. C'est la troisième année de suite qu'Enoch remporte le grand *steeple-chase* annuel; dimanche, il a conquis toutes les courses de la journée. Des paris considérables placés sur sa toque ont donné une vive émotion à la journée. Leur gain a dédommagé le propriétaire de *Dean* qui, du reste, a vu pour la seconde fois sa *Pénélope* vaincre ses émules et gagner le prix de 3,000 francs du deuxième *steeple-chase* (prix à réclamer). *Pénélope* vainqueur a été réclamée pour 6,000 francs; on dit que c'est à peu près le double de ce qu'elle avait coûté à M. Manby. Elle passe aux mains de M. de Monnecove qui, dans sa *soumission cachetée*, l'a emporté de 1 franc 50 centimes (!!!) sur l'offre de M. Fasquel.

Le troisième *steeple-chase*, prix de surprise (500 fr. ajoutés à 500 fr. d'entrée), a été facilement gagné par *Zana*, à M. le duc de Caderousse (de Grammont), qui n'avait pas de concurrent. Il lui suffisait d'aller au but n'importe de quelle allure. Rien de plus commode : une tortue avec le temps gagnerait ce genre de *steeple-chase*, n'étaient quelques haies. Le désappointement du public a été grand à voir « un cavalier seul en avant, » sautant quelques obstacles en sens inverse de la course générale. Ces défections de la concurrence sont du plus triste effet, et le vainqueur, qui n'est plus qu'un obstiné, a besoin de compter son argent pour se consoler de toute absence de gloire.

La route du retour était littéralement invisible sous tant d'équipages dangereusement pressés les uns contre les autres. Il était trop tard pour s'arrêter au bois; tout le monde est donc rentré à Paris, sous une ample couche de poussière égalitaire.

Toutes les merveilleuses, les belles dames, les prodigues de Paris sont en ce moment dans l'émoi le plus vif, au sujet du trousseau de la princesse Stéphanie de Hohenzollern, fiancée du roi Don Pedro de Portugal. Ce mirifique trousseau qu'on va emballer sous peu de jours, — le mariage ayant lieu le 28 avril, — n'a pas été exposé, selon la coutume qui règne lorsqu'il s'agit des corbeilles royales, princières, millionnaires. Le *veto* mis sur cette exhibition par les hautes parties intéressées, a profondément désolé les fournisseurs, dont l'ensemble des factures monte à 638,000 francs, sans les bijoux.

D'usage, lorsqu'un trousseau est exposé, les fournisseurs, qui retirent du fait de grands avantages de publicité, de renommée, font une remise de 2 pour 100 sur leurs factures. Cette fois, ils auront leur somme intégrale, car la princesse allemande a préféré payer d'une douzaine de mille francs l'inédit de ses toilettes, plutôt que de penser que quelques milliers de regards avides darderaient sur ses brillants chiffons. Pourtant, comme tout s'emballait chez la grande lingère qui a fourni à elle seule pour près de 200,000 francs de blanc, et qu'il a bien fallu réunir les soieries, les cachemires, les dentelles, etc., dans un vaste salon, avant de procéder à l'emballage... est-ce la faute de cette bonne faiseuse si, pendant les trois ou quatre jours nécessaires pour tout préparer, une centaine de femmes à la mode sont accourues du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, ayant précisément ces jours-là affaire à leur lingère? C'est ainsi qu'en commandant un peignoir blanc de cent écus, on a pu jeter un coup d'œil sur toutes ces merveilles que Lahore, Constantinople, Lyon, Chantilly, Alençon et Paris ont ouvrées. Il y a sept cachemires, — cinq couleurs primitives et deux mélangés, — un d'Orient : le rouge, brodé d'or (22,000 francs); trois des Indes : blanc, noir, bleu (10,000 francs chaque); trois français : jaune et mélangés, l'un sur vert, l'autre sur ponceau (3,000 francs chaque). — Il y a quatre garnitures de volants : une de Bruxelles (55,000 francs), une de vieille guipure vénitienne (25,000 francs), une d'Alençon (11,000 francs, une noire de Chantilly (3,000 francs). — Les robes de soie sont au nombre de trente-six; il y a en plus six robes de velours, six robes de mousseline brodées de tulle ou de crêpe. Il y a trois fourrures complètes; celle de martre zibeline coûte 18,000 francs; le seul manchon vaut 3,500 fr.

Il y a des mouchoirs depuis 3,000 jusqu'à 300 fr. Ces derniers par douzaines.

Il y a cent douzaines de paires de gants, et six douzaines de paires de chaussures diverses. Tout le reste à l'avenant.

Un tailleur fort connu a fait quatre amazones sur mesures prises par un agent expédié *ad hoc*. On admire fort une cravache qui devrait être placée parmi les bijoux : la tête est formée d'une grosse perle capricieuse et bizarre qui s'est prêtée à la combinaison d'un centaure au galop. D'admirables rideaux de lit en dentelle, aux chiffres unis des nobles époux, font partie de ce trousseau, qui eût attiré une affluence énorme de curieuses, et même de curieux, s'il avait pu être exposé. Tel qu'il part, il n'a pu être vu que par environ cent cinquante personnes, qui en sont plus fières qu'elles ne l'étaient d'avoir assisté à la première représentation de *la Magicienne*, à celle des *Doigts de fée*, ou à l'apparition du ténor Tamberlick!

Les critiques étaient tirés, lundi dernier, en sens contraire, par deux attractions, — l'une comique et l'autre lyrique. Au Théâtre-Français, c'était la première représentation d'une comédie nouvelle de MM. Scribe et Legouvé : *les Doigts de fée*; — à Ventadour, c'était la première apparition à ce théâtre, à Paris, en France, du ténor Tamberlick, un colosse de renommée. La majorité s'est portée au Théâtre-Français, se faisant sans doute ce judicieux raisonnement : qu'on pourrait toujours entendre Tamberlick, mais qu'on ne reverrait jamais la *première* représentation des *Doigts de fée!* On pourrait même ajouter, qu'en raison de certains bruits auxquels on n'attribuait aucune gravité (ils étaient au contraire fort aigus!) la fête littéraire qu'offre toujours une production de cette importance dans cet important théâtre, pouvait être unique... (cela s'est vu!) et c'était une raison de plus pour n'y pas manquer.

C'est qu'en effet, le fait l'a prouvé, une bande de merles, qui avait déjà assisté au *Retour du mari*, à la Comédie-Française, s'était annoncée ailleurs que sur l'affiche, comme devant ajouter son aigre musique à la prose des deux académiciens. Ce merle-là est, on le sait, de cette espèce particulière qui hante les lieux où les foules s'assemblent, porté qu'il est de tempérament, d'instinct, à troubler toute fête. Je le recommande à l'analyse de Léon Gozlan, qui pourrait le faire utilement figurer dans sa petite galerie ornithologique trop tôt (et pourquoi donc?) interrompue dans *le Monde illustré*. En attendant, constatons que Bescherelle décrit à peu près ainsi ce merle : Genre de passereaux ou passants, de la famille des dentirostres, qui se plaît à pincer, dans l'espèce duquel se confondent les grives, qui aiment le raisin fermenté, et les *moqueurs*. Les caractères de ce genre sont un bec très-large, le ventre plat, les jambes grêles, et le plumage d'un noir troublé, usé, roux comme l'habit d'un poëte souvent refusé par les comités de lecture. Ce merle qu'on peut étiqueter merle théâtral, par opposition au merle de tronc et au merle de buissons, se nourrit d'envie, d'espoirs déçus, de haine contre tou[t] ce qui le dépasse. Le chant des merles, dit Buffon, es[t] un sifflement éclatant qu'ils font entendre *surtout l[e] soir*. C'est bien cela!

Donc, toute une bande de ces merles noirâtres e[t] siffleurs s'était abattue lundi dans la salle des Fran[-]çais, et profitant de quelque refroidissement du pub[lic] à la suite des trois premiers actes acclamés, le[s] oiseaux s'en étaient donné à cœur joie, sous tous le[s] prétextes possibles, et même sans prétexte aucun. Il [a] fallu que certains oiseleurs qu'on dresse par là-bas vers la rue de Jérusalem, intervinssent pour en happe[r] quelques-uns et les mettre en cage. Cinq ou six o[nt] piteusement passé la nuit dans ce genre de cages [à] barreaux scellés, qu'on appelle vulgairement violon.

Pendant cette grave soirée, si brillamment comme[n-]cée, si bruyamment terminée, l'attitude des auteu[rs] fut digne et parfaite. M. Legouvé disait : « C'est u[ne] bataille; nos troupes combattent admirablement! G[ot] et Delaunay ont enlevé deux difficiles positions: Le[-]roux et Mirecourt maintiennent solidement le corps [de] la place; nos amazones font assaut d'ardeur... » L'au[-]teur de l'*Histoire morale des femmes* eût pu ajouter [:] et de toilettes! M. Scribe, plus aguerri, était plus r[é-]signé encore. Comme plusieurs personnes venaient [dans] la salle pour le complimenter, après le second acte, [il] dit : « Attendez encore... ne vous pressez pas ta[nt]. Si on ne peut pas siffler la pièce, on sifflera m[on] nom! » M. Scribe avait eu connaissance de l'invasi[on] des merles; un journal l'avait même annoncée.

Une chose regrettable, parmi tant d'autres, est t[oute] particulièrement celle-ci : c'est que l'acteur qui, [par] un rare mérite de composition, a su donner une p[hy-]sionomie à la fois élégiaque et comique à un rôle d'[une] hardiesse extrême et d'une exécution pareille, soi[t] mal reçu dans sa mission de nommer les auteurs à [la] fin, que l'accueil qu'on lui fait, contre eux, se trouve [une] injustice, une ingratitude personnelle. Got est l'art[iste] qui eut à accomplir cette corvée de dévouement [mal] récompensé. Nous finirons précisément ces lignes [lé-]gères par un reproche sérieux qui ne s'adresse à p[er-]sonne, puisqu'il s'agit du public : c'est qu'il est tri[ste], triste, de voir les choses tourner ainsi, qu'un arti[ste] toute la soirée applaudi, ne puisse parvenir à nom[mer] qu'à travers un assourdissant tapage les noms de [...] de deux membres de l'Académie française; et cela dans le plus important, le plus solennel de nos théât[res].

Nous bornant ici à la constatation de faits qui r[elè-]vent du pittoresque de la soirée, et laissant intac[te à] la critique spéciale l'appréciation des *Doigts de [fée]*, nous pouvons constater *de visu et auditu*, qu[e la] seconde soirée, mardi, a été ce qui devait s[e faire :] une première représentation privée de merles. [Les] auteurs ont coupé quelques phrases — et [quel-]ques robes, — ce qui a suffi pour prolonger jusq[u'à la] fin de l'œuvre le succès d'émotion qui, le pre[mier] soir, avait accueilli les trois premiers actes.

Et Tamberlick? ah! sans doute... oui.. [cer-]tainement... Tamberlick, un ténor, un *ut dièz[e]*, [un] demi-ton au-dessus de la note que donne M. Ro[...] de l'Opéra, dans la malédiction qui termine le pr[emier] acte de *la Juive* (*Le maudisse à jamais*, le mau[di-]sse-A-jamais!!) Eh! bien, M. Tamberlick offr[e les] brillants épuisements d'une voix splendide, [dont] l'Italie, l'Angleterre et la Russie ont eu la fraîc[heur]. Son *ut dièze*, une note sans l'ombre d'utilité d[ans la] musique dramatique, est ce qu'on appelle en [langage] spécial, un son de *voix mixte renforcée*, qui est [plutôt] une curiosité qu'un charme. Rubini donnait le c[...] *fa* de voix de tête dans les *Puritains*, et ces no[tes de] *falsetto* étaient si merveilleusement unies au r[...]

de poitrine, que l'auditeur ne sentait la transition qu'avec les oreilles exercées d'un praticien. M. Gueymard donne le *si naturel* à pleine poitrine, dans le trio de *Guillaume Tell*. Qu'est-ce que cela prouve en faveur de M. Gueymard auprès des délicats? Cela lui fait-il mieux chanter les deux duos avec Guillaume et avec Mathilde ?

M. Tamberlick a, heureusement, d'autres dons que ce *do dièze*. Toutefois, ces dons, on les a plutôt devinés que constatés au premier soir, tant la peur paralysait le débutant. Attendons. Déjà pourtant il convient de féliciter et de remercier M. Tamberlick d'avoir consenti à se faire entendre, au passage, chez nous. Mme Jenny Lind n'a jamais osé en faire autant. Nous l'avons assez souvent entendue à Londres et en Allemagne pour croire que Paris n'eût pas sanctionné tout le tapage qu'on a fait avec son nom, aidé de quelques originalités, les dernières toutes religieuses. Quant à Mme Grisi, cette Giulia Grisi des jeunes années de la génération présente, elle a chanté *Desdemona*, à côté d'*Otello*-Tamberlick, de la plus regrettable façon. Selon nous, Mme Grisi mérite toutes les sévérités de la critique. A son âge, dans son opulence, il est plus que temps de songer à la retraite ; et c'est déplorablement effacer toutes les brillantes impressions du passé, que de s'obstiner à se produire devant un public, — resté sur le prestige qu'imprudemment on vient ainsi détruire, — pour ne plus offrir que quelques poses plastiques.

M. Home est à Rome pour la rime, et nullement ailleurs, comme on l'a méchamment dit sans raison. De Rome, il a écrit à Henri Delaage une lettre que l'auteur des *Ressuscités* montre, moins encore par fierté que par dévouement envers une absence calomniée. M. Home attend là-bas une audience du Saint-Père, qui lui est promise pour les premiers jours après Pâques. Ensuite, il s'en ira à Jérusalem, où il paraîtrait que l'âme de son père lui aurait donné rendez-vous... C'est de ce fait tout palpitant, motivant un voyage en Terre-Sainte, que le célèbre *médium* veut entretenir le Pape. Nous n'avons jamais entendu prendre parti pour ou contre les phénomènes ou les manœuvres dont M. Home a ému ou mystifié une certaine fraction de la haute société parisienne; mais devant les calomnies dont on a rempli son absence, nous sommes heureux de trouver la protestation si énergique, si concluante, du fait, de l'alibi.

Nous ne saurions toutefois nous dispenser de noter, lorsque le nom de M. Home nous revient sous la plume, que l'établissement de M. Brière de Boismont a reçu, depuis un an, cinq personnes appartenant aux classes distinguées de la société, dont les idées ont subi une perturbation suffisante pour nécessiter leur claustration sous la surveillance du célèbre aliéniste. Deux de ces personnes appartenaient, à l'époque de leur santé mentale, à des professions libérales, voisines du matérialisme. Il y a eu conversion, puis exaltation. Il paraît qu'à Zurich, l'hôpital des aliénés a reçu, depuis deux ans, vingt-six personnes de toutes les classes, affolées par l'excès de foi dans les *esprits frappeurs*. En Amérique, les victimes se comptent par milliers.

Le grand danger de ces matières, c'est qu'on ne s'y peut prêter à demi, en physiologiste, en curieux. Il faut croire absolument, ou pas du tout! Le moindre phénomène soustrait à l'explication scientifique, pour être attribuée au spiritualisme fantastique, oblige, sous peine d'illogisme, à une crédulité, à une foi complète, aveugle, impitoyable envers la raison.

Voici quelques pensées inédites que nous copions dans un album. Elles traitent de tout à propos de rien :

— La manière la plus délicate de soulager l'amour-propre d'une personne qu'on a obligée, c'est de mettre sa reconnaissance à de légères épreuves.

— Ceux qui ne s'offensent de rien ne sont pas plus propres à la société que ceux qu'un rien offense.

— L'ambition a cela de singulier que, lorsqu'elle est modérée, c'est un sentiment estimable, une preuve de l'élévation de l'âme; tandis que, portée à l'excès, c'est le plus funeste des vices, car alors il ne respecte ni les sentiments ni les devoirs.

— La plupart des femmes qui font le sujet du triomphe des hommes entreprenants, ont le cœur froid, les sens tranquilles, mais la tête déréglée. Ce n'est ni la raison ni l'amour qui dicte leur choix. C'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour celui qui devient tour-à-tour l'objet, le complice, puis bientôt la victime de leur caprice.

— Une des choses les plus pénibles à l'âme, c'est d'avoir à se plaindre de quelqu'un à qui on doit respect et reconnaissance.

— Parler beaucoup et bien, c'est d'un homme d'esprit ; — beaucoup et mal, c'est d'un étourdi ; — peu et bien, c'est d'un sage ; — peu et mal, c'est d'un sot.

— La jalousie grossière est la défiance de l'objet aimé ; — la jalousie délicate est la défiance de soi-même.

Une scandaleuse avidité d'argent hypocritement voilée des dehors de l'amour, a été légitimement punie tout récemment en pleine société parisienne. Voici les faits. Nous les raconterons d'autant plus librement, que nous supprimerons tout nom, même toute initiale, recourant au calendrier de la fantaisie.

Mme A..., mettons *Armande*, une très-riche veuve, a une fille, Mlle B..., mettons *Berthe*. Elle la met dans une grande institution parisienne. Berthe s'y lie avec Mlle C..., mettons *Clara*, laquelle a un frère, M. D..., mettons *Daniel*. Le bruit est fort accrédité dans la pension que Berthe a six cent mille francs de dot. Daniel l'apprend par Clara ; il se sent soudainement agité de la plus vive passion pour une pareille somme, et comme la dot ne va pas sans la fille, il fait peindre à Berthe tous les transports dont il est utile de changer l'objet, allant du sac à celle qui le tient. Berthe, sans défiance, est très-sensible à l'attention, à l'intention, et pendant un an les perspectives roses d'un mariage avec Daniel sont l'argument de toutes les conversations des deux amies. Quand la cervelle de Berthe est bien échauffée, voilà qu'on les retire de pension, et que Clara se marie net, avec un monsieur du haut commerce. Berthe rencontre plus que jamais Daniel chez Clara, devenue Mme E..., mettons *Etienne*, et plus que jamais aussi il lui peint l'ardeur qui est dans son cœur. Bref le voilà un jour bel et bien autorisé à faire sa demande à Mme Armande, qui refuse de couronner tant de ruse.

— Ma mère ! — s'écrie Berthe, — jamais je n'épouserai quiconque ne sera pas Daniel !

— Ma fille ! — répond la mère, — j'ignore si vous en épouserez un autre, mais je suis certaine que vous n'épouserez pas ce Daniel-là !

Les semaines se succèdent en mois, les mois s'accumulent en années, trois de celles-ci se passent, pendant lesquelles Clara a très-habilement maintenu son frère Daniel au beau fixe sur le baromètre amoureux de son amie. Mme Armande a parlé de plusieurs maris que Berthe s'est systématiquement obstinée à trouver trop petits, trop gras, trop grands, trop maigres, trop bruns, trop blonds, trop tout ce que vous voudrez. Un beau soir, une jeune fille de vingt-et-un ans tout frais sonnés, au lieu de s'aller coucher, monte dans un fiacre, et arrive chez Clara, devenue Mme Etienne, qui lui accorde une hospitalité sans doute préparée. Le lendemain, lettre de Berthe à sa mère pour demander son consentement à un mariage « qui seul peut faire le bonheur de sa vie. » Réponse de Mme Armande :

« Mademoiselle, vous n'avez besoin d'aucun con-
» sentement de moi pour vous marier à votre goût,
» non pas seulement parce que vous avez vingt-et-un
» ans, mais bien parce que vous n'êtes pas ma fille. »

Coup de foudre !

La figure que firent et cette Clara et ce Daniel en présence de cette révélation imprévue, eût sur-le-champ éclairé la pauvre et coupable Berthe, si elle n'avait été profondément aveuglée. On sut par un ami de la veuve que, se trouvant à grand regret sans enfants, elle avait, jadis, recueilli une petite orpheline de trois ans qu'elle comptait adopter et marier un jour, si elle trouvait en elle les sentiments d'un bon et noble cœur. Vous savez l'histoire, vous comprenez sa résolution.

Un moment, le Daniel s'imagina que c'était chez Mme Armande un subterfuge; mais la vérité dans sa pénible nudité lui apparut bientôt, et bientôt aussi les façons de Clara à l'égard de Berthe furent telles, que celle-ci, comprenant l'énormité de sa faute, résolut de se jeter dans un parti extrême... qui s'appelle la rivière.

Il y a deux mois jour pour jour, après une nuit d'insomnie fiévreuse, elle quitte la maison décidée à en finir fatalement. En sortant, elle dit à je ne sais qui :

— Si on me demande, j'ai laissé un mot sur ma cheminée !...

Elle part. Dix minutes après, arrive son maître de piano qu'elle avait conservé, un brave garçon de trente ans, réduit à courir le cachet, bien que premier prix de Rome, et faute de débouché pour ses excellentes compositions.

— Mlle Berthe n'y est pas — lui répond-on, — mais elle a dit qu'elle avait laissé un mot pour vous!

Le musicien croit qu'il s'agit d'un changement d'heure dans la leçon; il monte, il entre, il trouve le billet, il lit, il pousse un cri et redescend comme une trombe. Berthe, non pas pour le pianiste en particulier, mais pour tout le monde, annonçait sa résolution profonde et funeste. Voilà notre brave garçon qui court haletant au poste de police voisin, raconte le fait, et soudain une escouade de sergents de ville s'élance à la poursuite de tous les fiacres qui vont vers la Seine. On en arrête quatre, tous emportant une jeune fille, dont trois furent bien étonnées, et presque aussi vite relâchées. Mais celle du fiacre jaune, c'était Berthe, déjà voisine de la rue de Rivoli.

— Ah ! mademoiselle, qu'alliez-vous faire ?

— Ah ! monsieur, que faites-vous ?

L'autorité qui voit que le danger est passé se retire. Le musicien, monté dans le fiacre, entend la pénible, la honteuse histoire. Ce Daniel! cette Clara! Il veut la ramener chez Mme Armande. Berthe est bien honteuse; mais c'est le seul parti qui lui reste à prendre, et ce seul parti est précisément le meilleur. Bref, Mme Armande ouvre sa porte, sinon ses bras, et le lendemain, informations prises sur le pianiste, elle dit à Berthe :

— Il ne vous reste qu'une bonne chose à faire : épousez votre sauveur !

Elle a consenti ; leurs bans sont affichés à la mairie du troisième arrondissement, et Mme Armande leur assure généreusement six mille livres de rentes.

M. Carvalho, qui a eu l'artiste dans son orchestre, accepte de jouer un acte de lui, composé sur des paroles de Mlle Augustine Brohan, intitulées : *le Dernier des carlins*. Et, comme je tiens l'histoire d'un ami de l'épouseur, — son condisciple à Rome, aujourd'hui arrivé, lorsque l'autre va seulement partir, — je vous prie de la prendre pour extrêmement authentique. On m'assure que l'artiste a un bel avenir. En attendant, il a une jolie femme. Ajoutons que celle-ci, sauvée de Daniel, pouvait plus mal tomber qu'en épousant son sauveur. D'abord, elle pouvait tomber dans la Seine.

Le plus important mariage affiché est celui de M. Gustave Réal, ancien préfet du dernier règne à vingt-huit ans, neveu du regrettable comte de Salvandy, fils de M. Félix Réal, ancien conseiller d'Etat et député de l'Isère, avec Mlle Bellon de Chassy. M. Gustave Réal, aujourd'hui secrétaire-général du chemin de fer de Paris à Lyon, était veuf en premières noces de Mlle de Champlouis, fille du pair de France, préfet de la Côte-d'Or.

On doit vendre, du 6 au 12 avril prochain, la bibliothèque de feu M. le comte d'Argout, sénateur, ancien gouverneur de la Banque de France, ancien ministre, etc. Il y a 719 numéros, qui comprennent beaucoup de livres rares et précieux.

Il y a quelques semaines, en faisant des travaux de jardinage dans la partie de l'ancien rempart du château de Heidelberg appelé *Stukgarten*, on découvrit le sommet d'un escalier qui paraissait descendre dans la partie souterraine des ruines. On en entreprit sur-le-champ le dégagement, et l'on trouva au bout de cent vingt-six marches, un petit corridor conduisant à une porte de fer. Cette porte fut très-difficilement ouverte pour démasquer un mur en maçonnerie fermant tout accès vers un lieu mystérieux. Le *Journal de Francfort* annonçait, il y a quelques semaines, qu'on était fort curieux... fort ému... de savoir ce qu'on trouverait au-delà de cette porte, ainsi doublement condamnée! Il fallait, paraît-il, des autorisations supérieures pour passer outre. Toutes les formalités ont pu être régularisées, et une lettre que nous recevons ce matin même de Heidelberg, nous informe du résultat de cette fouille, de cette recherche irritante, et qui tenait tout le pays dans le plus vif émoi...

Le mur qui obstruait la porte, enfin abattu, on est entré dans une galerie qu'on suppose de niveau avec le lit du Neckar, rivière qui traverse la ville. Les torches furent éteintes dès les premiers pas par l'absence d'air du souterrain, évidemment clos depuis plusieurs siècles. On aéra l'espace à l'aide d'une manche à vent, et l'on put ainsi s'avancer, au milieu des palpitations de la plus violente curiosité, et d'une certaine terreur anxieuse, fiévreuse, inmaîtrisable... Tout-à-coup, on vit sur la droite, l'ouverture d'un caveau, sur l'imposte duquel apparurent, en vif relief de granit, les armes des électeurs palatins.

Deux des plus ardents explorateurs, M. W***, jeune professeur à l'Université, rédacteur de la revue d'économie politique, intitulée : *Volkswirthschaftliche Monatsschrift*, et lord S... fixé depuis le mois de novembre à Heidelberg, s'avancèrent courageusement, — une torche d'une main, et un sabre nu de l'autre.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans le mystérieux caveau, qu'ils poussèrent un grand cri, dont frémit toute leur suite... C'est qu'en effet, il y avait bien de quoi s'émouvoir en présence de l'effrayant spectacle qu'ils..... (L'espace manque, la suite au prochain numéro).

ANDRÉ.

Le maréchal Pélissier.

La nomination du maréchal Pélissier à l'ambassade de France auprès du cabinet de Saint-James a été un événement important. Notre première gravure offre le portrait de ce guerrier diplomate.

Le maréchal est un des généraux dont le mérite et la réputation ont grandi sur les champs de bataille de nos possessions d'Afrique. Cette rude école d'incessants combats avait donné la mesure de son énergie et de son courage, comme un long intérim dans les fonctions de gouverneur-général de l'Algérie avait fourni la preuve de sa haute capacité administrative, lorsqu'il fut appelé par l'empereur à prendre part à la grande lutte dont la Crimée était l'arène. Chargé d'abord de la direction de nos attaques de droite, il ne tarda pas à voir passer dans ses mains l'épée du commandement général de l'armée française.

L'histoire militaire offre très-peu d'exemples d'un avancement aussi rapide; le développement des capacités de cet homme de guerre ne le fut pas moins. Par un singulier privilége de cette nature supérieure, son mérite s'éleva de pair avec sa fortune. Quelque grandeur que prissent les événements, tous trouvèrent son talent au niveau de ses devoirs, et l'on sait quelle fut la gravité suprême des événements que domine son nom, depuis l'enlèvement du Mamelon vert à la prise de Malakoff. C'est ce dernier exploit qu'avait précédé la victoire de la Tchernaïa, qui a donné à sa gloire une consécration historique.

MAC VERNOLL.

Statue de la reine Isabelle II,

ÉLEVÉE SUR LA PLACE DE LA HAVANE.

Cuba, la dernière perle de la couronne coloniale de l'Espagne, est, de la part de cette puissance, l'objet d'une sollicitude toute spéciale; la capitainerie-générale en est devenue, dans ces derniers temps, presque une vice-royauté; aussi, la Havane, capitale de l'île, s'est-elle montrée jalouse de témoigner à sa métropole son dévouement filial. Elle a cru ne pouvoir l'exprimer d'une manière plus manifeste qu'en élevant sur sa place principale une statue à la reine Isabelle II.

Statue de S. M. Isabelle II, reine d'Espagne, érigée à la Havane.

Cette statue, dont nous donnons la reproduction, d'après une image photographique obtenue par M. Auguste Dariès, vient d'être inaugurée avec la plus grande solennité, sous la présidence et par les soins de S. Émin. le gouverneur D. José de la Concha. La reine, dont les cheveux fins et abondants, comme ceux de toute l'aristocratie ibérienne, accompagnent la noble figure de leurs larges bandeaux, est représentée la couronne au front, tenant le sceptre d'une main et de l'autre les décrets par lesquels elle a assuré la prospérité de l'île. Cette statue, d'un grand style, est une des plus belles œuvres sculpturales que l'Espagne moderne ait élevées à ses souverains. La hauteur en est de deux mètres quatre-vingt-deux centimètres; elle a été taillée dans le plus beau marbre de Carrare par M. Philippe Garbeille, artiste marseillais.

MAC VERNOLL.

Une rue de Canton.

Nous avons donné, dans de précédentes gravures, des vues générales de Canton, et des opérations militaires accomplies par les forces anglo-françaises sous ses remparts. Nous offrons aujourd'hui un des aspects intérieurs de cette ville actuellement occupée par les troupes alliées. Nous avons choisi celle de ses rues dont l'aspect le plus original pouvait donner une idée plus spéciale du caractère propre aux villes chinoises. C'est la rue *de la Vieille-Chine*, avec ses postes de police, ses comptoirs extérieurs, ses magasins, dont les inscriptions, les peintures et les lanternes d'annonces, indiquent les commerces et les industries; avec ses auvents bizarres, ses passages couverts et sa population de marchands forains, de colporteurs, de portefaix de toute espèce, foule étrange, à travers laquelle circulent en toute liberté les pourceaux. Les pourceaux sont dans les villes chinoises ce que sont les chiens dans les villes turques.

MAXIME VAUVERT.

Arrivée du maréchal Canrobert à Nancy.

C'est le 18 mars que le général Canrobert a pris possession des pouvoirs généraux dont un décret impérial l'a investi dans la grande division territoriale de l'Est.

Capitale de l'ancien duché de Lorraine, Nancy, que le règne de Stanislas Leczinski a doté de toutes les splendeurs d'une résidence royale, avait, comme siége d'une Cour impériale, d'une Académie universitaire, d'une Faculté des lettres, des sciences et des arts,

Rue de la Vieille-Chine, à Canton.

Entrée du maréchal Canrobert à Nancy.

d'une École de médecine et d'un évêché, tous les droits à devenir celui de ce haut commandement, que lui assurait d'ailleurs sa position plus centrale que celle de Metz. L'illustre maréchal, reçu à son arrivée au débarcadère par les autorités civiles et militaires de ce centre important, fut conduit par elles au palais du gouvernement, préparé pour le recevoir, et où il a depuis établi ses bureaux. Partout sur son passage il fut l'objet des manifestations les plus sympathiques de la population. Cette entrée solennelle est le sujet de l'une de nos gravures.

Le général Canrobert, portant le bâton de maréchal de France, est suivi des officiers de son état-major : MM. Denis de Senneville, colonel; Clément, chef d'escadron; de Cornely, lieutenant-colonel; Bertrand, chef d'escadron; Bourgeois et Vanson, capitaines, et des hauts dignitaires qui sont venus lui faire cortége.

LÉO DE BERNARD.

Gare de Genève.

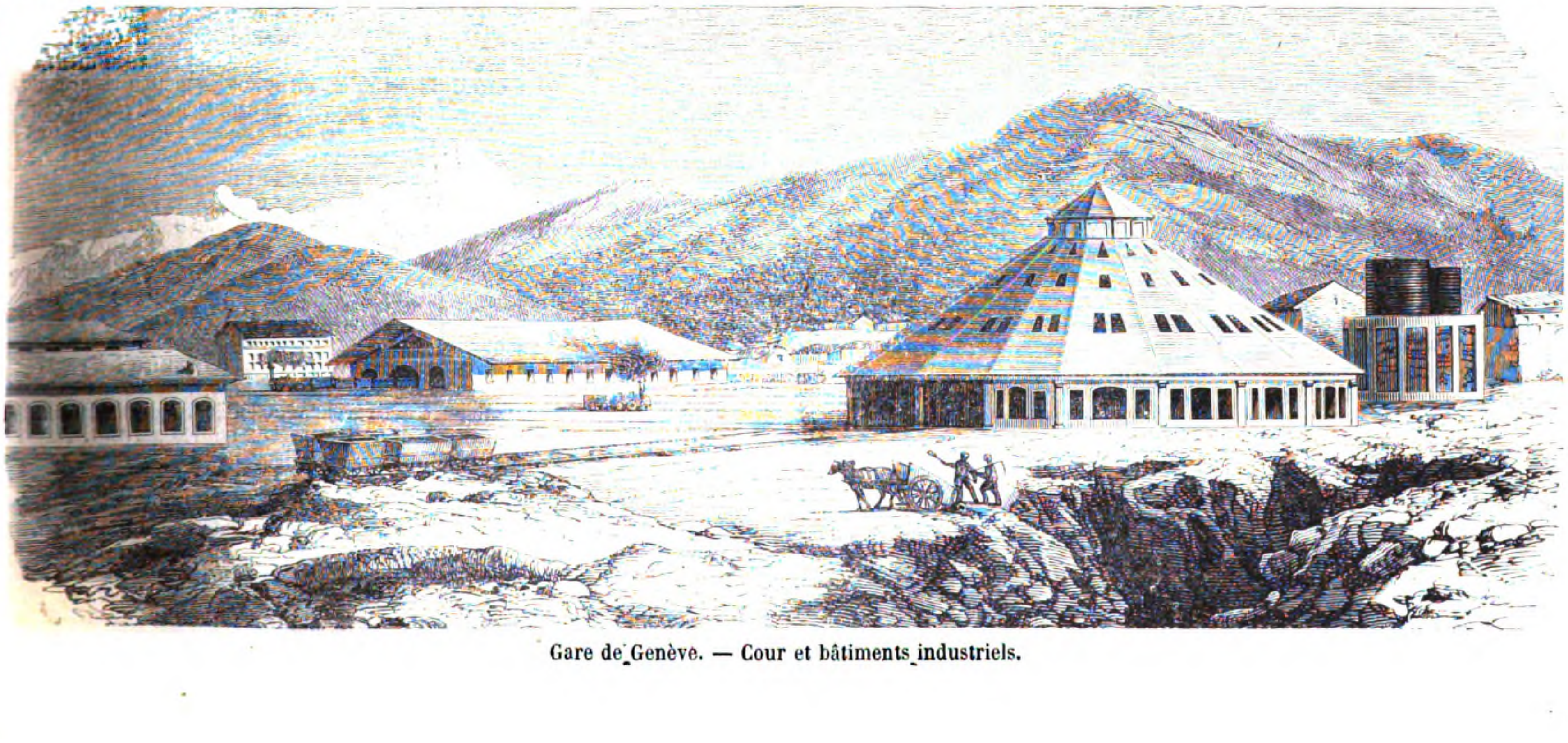
COURS ET BATIMENTS INDUSTRIELS.

Une gare de chemin de fer ne consiste pas seulement dans les constructions monumentales où les wagons viennent prendre ou déposer les voyageurs.

Ces voûtes de cristal qui abritent le débarcadère, ces nombreux bureaux où siége l'administration, et ces salles spacieuses où attend la foule pour être la partie la plus brillante de ces édifices, sont loin d'en former les corps les plus étendus. A côté d'eux s'élève tout un monde de constructions industrielles, nombreux ateliers où se confectionnent et se réparent les divers éléments de ce matériel immense, vastes entrepôts où stationnent et se distribuent les marchandises qui circulent sur les railways, longs hangars où viennent se remiser locomotives ou wagons de toutes classes, innombrables magasins où s'entassent les matières premières et les approvisionnements de toutes natures.

Nous donnions dans notre dernier numéro une vue de la gare de Genève sous son aspect élégant et grandiose ; nous complétons aujourd'hui cette reproduction en donnant la vue de ses bâtiments industriels.

MAXIME VAUVERT.



Gare de Genève. — Cour et bâtiments industriels.

Un coup d'œil aux environs de Madras.

La guerre d'extermination qui se poursuit dans l'Inde, sans qu'il soit possible d'en prévoir et l'issue et le terme, ne présente pas seulement à l'armée anglaise les périls qu'on rencontre dans le combat et ceux que lui prépare la vengeance de ses farouches ennemis : les intrépides soldats, qui résistent avec tant de constance aux attaques incessantes des hordes dont ils sont entourés, ont encore à lutter contre un fléau d'autant plus redoutable que les fatigues, les veilles, les privations lui servent incessamment d'auxiliaires. Ce fléau, c'est l'insalubrité du climat, si fatale aux Européens qui n'arrivent pas dans une saison favorable, et n'obtiennent pas, par un séjour paisible de plusieurs mois, l'immunité qui leur permet ensuite d'en braver les funestes effets.

On sait, au reste, avec quelle superbe insouciance l'administration de l'Angleterre se refuse à prendre les précautions indispensables à la conservation de la santé de ses soldats; combien elle dédaigne ces soins si simples, si paternels qui ajoutent à la puissance physique, à l'énergie morale du combattant.

S'il faut en croire ce que nous écrit un de nos amis employé comme médecin dans un des régiments récemment expédiés dans l'Inde, les soldats qui n'ont pas encore eu le temps de s'acclimater et qu'on lance, à leur arrivée, à travers les périls et les fatigues d'une guerre sans repos ni trêve, sont bientôt en proie aux maladies les plus meurtrières.

Voici, du reste, un court extrait de sa lettre, trop étendue, trop détaillée pour être reproduite en entier :

« La chaleur avait de beaucoup diminué vers la fin » de septembre, lorsque nous arrivâmes à Madras : » nous nous en félicitions dans l'espoir que pendant les » mois les plus froids de l'année nous parviendrions à » nous acclimater. C'est toujours une sage précaution » pour les Européens qui n'ont pas encore été soumis » à la température de ce pays, de calculer leur départ » de façon à n'y point arriver pendant la saison chaude. » On comprend que la gravité des circonstances ne » permet pas de s'arrêter devant cette importante con- » sidération, aujourd'hui qu'il s'agit à tout prix d'a- » jouter aux forces déjà si réduites de l'armée qui » lutte contre tant de difficultés.

» Autour de Madras, le pays est plat, boisé sur quel- » ques points; le sol, ingrat, peu fertile, présente çà » et là des étangs artificiels, grands réservoirs destinés » à recueillir les eaux à l'époque des pluies; ces eaux » sont ensuite répandues sur les cultures environnan- » tes, lorsque, dans le reste de l'année, celles du ciel » font défaut. Les champs, divisés en faibles lots, en » compartiments carrés, sont bordés de petits fossés » pour empêcher l'eau de se perdre, de s'écouler au- » dehors. Mais lorsque la pluie tombe en abondance » et que les réservoirs débordent, le pays prend bientôt » l'aspect d'un vaste marais. Les avantages de ces irri- » gations sont faciles à constater, si l'on jette les yeux » sur les cultures luxuriantes des champs, mais il est » impossible de ne pas songer en même temps à leur » influence fâcheuse sur la santé des indigènes et bien » plus encore sur celle des Européens; aussi avons- » nous pu, après les premiers jours de notre arrivée, » en constater les tristes effets.

» Lorsque l'air est surchargé d'humidité, comme il » l'est constamment pendant les mois de septembre, » d'octobre, de novembre, cette humidité pénètre par- » tout, et ne se dissipe plus tant que dure cette pé- » riode : les habits fortement imprégnés la laissent ar- » river jusqu'à la peau; ceux qui sont suspendus, » enfermés moisissent et se déchiquetent; les livres su- » bissent le même sort dans leur reliure, leurs feuillets » se détachent; le papier à écrire, dont il est impossi- » ble de se servir, ressemble à celui des journaux qui » sortent de la presse. Notre plus beau linge paraissait » sale, fripé, et ceux d'entre nous qui portaient des » cols empesés étaient bientôt l'objet de nos railleries. » Les aliments solides, les légumes mêmes se décom- » posaient en peu de temps, et de façon à désespérer » nos moyens de conservation. Mais cette atmosphère, » toujours humide, était surtout funeste à nos soldats, » à nos officiers nouvellement arrivés. Après les fati- » gues d'un long et pénible voyage, le pauvre exilé, » baigné de sueur, brisé par la souffrance, incapable » d'aucun exercice corporel ou d'intelligence, tombait » promptement dans un abattement profond, précur- » seur des maladies les plus graves, plus destructives, » il faut le craindre, que le feu et le fer des Indiens. »

L'auteur de cette lettre la termine par le tableau navrant des affections qui se multiplient et encombrent les hôpitaux. A l'insalubrité, cause de tant de maux, il en ajoute encore une autre, c'est l'usage immodéré d'une liqueur nommée *today-shop*, eau-de-vie de palmier, qui agit, dit-il, aussi sûrement, si ce n'est aussi promptement que les poisons les plus redoutés.

P. GENTIL.

L'ordre de Malte.

L'autre jour, les journaux annonçaient qu'une cérémonie officielle avait eu lieu à Rome, pour la nomination du nouveau grand prieur de l'ordre de Malte (Saint-Jean de Jérusalem). C'est un véritable événement, car la manière dont cette investiture a été célébrée semblerait annoncer la pensée déjà bien des fois émise de restaurer cet ordre justement célèbre, qui servit pendant plusieurs siècles de rempart à l'Europe chrétienne contre les musulmans, et subsista à l'état souverain jusqu'en 1798. D'après les nouvelles parvenues de Rome, c'est le comte de Colloredo, ambassadeur d'Autriche et lieutenant de magistère, — depuis la prise de Malte et la destruction officielle de l'ordre, il n'y a plus eu de grand maître, — qui a reçu le cardinal Ferretti (1), successeur du cardinal Fieschi, lequel lui même avait assez récemment succédé au cardinal Lambruschini, à la porte du prieuré, accompagné du prince Barberini, des cardinaux Alfieri et d'Andrea, du général de division comte de Gouyon, qui avait voulu assister à la cérémonie en qualité de chevalier de Malte, et de plusieurs autres membres de l'ordre.

Le nouveau grand prieur étant entré dans la chapelle, s'est assis sur son trône, puis il a entendu la lecture du bref de nomination, et l'on a chanté l'hymne ambroisienne : il est allé prendre place à un banquet offert par les dignitaires que je viens de nommer.

La chronique s'est emparée de cette démonstration et annonce déjà — ce qui pourrait d'ailleurs ne pas être dénué de fondement — que M. le comte de Colloredo, avec l'appui de son gouvernement et du Saint-Père, songerait définitivement à la restauration de cette antique chevalerie.

Quelques mots suffiront pour rappeler ce qu'elle a été et à quel point elle est digne de respect et d'intérêt.

Au milieu du onzième siècle, des marchands d'Amalfi obtinrent du souverain de l'Égypte la permission de fonder à Jérusalem un hôpital pour le soulagement des pélerins et des voyageurs chrétiens : cet établissement fut placé sous le vocable de Saint-Jean. Pierre Gérard, gentilhomme provençal, né à Martigues, fut, sous le titre de *maître de l'hôpital*, le premier chef de cette pieuse institution; mais dès que les croisés parurent en Palestine, il sentit que là ne devaient pas se borner ses efforts, et, secondé par Godefroy de Bouillon, il institua l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, dont les statuts furent approuvés à Rome, en 1113. Ces règles étaient excessivement sévères et imposaient aux religieux, outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, l'obligation de recevoir, traiter et défendre les pélerins.

Les Hospitaliers se divisèrent dès lors en trois classes bien distinctes : les chevaliers qui prirent la cuirasse et l'épée et guerroyèrent les infidèles, — ils devaient tous être gentilshommes; —les chapelains et les frères servants.

Il faudrait faire ici l'abrégé de l'histoire des Croisades pour donner une idée des services et des travaux de ces moines-soldats, émules et rivaux des Templiers dans les plaines de la Palestine. Ils se maintinrent les derniers dans la Terre-Sainte, et ne cédèrent le terrain que pied à pied, se retirant successivement à Margat, à Saint-Jean-d'Acre, à Limisso, dans l'île de Chypre, enfin dans celle de Rhodes, toute pleine encore de leurs souvenirs, de leurs traces matérielles, et où ils demeurèrent depuis 1320 jusqu'en 1522, couvrant ainsi l'Europe méridionale d'un solide boulevard. Les chevaliers de Rhodes — on les appela ainsi alors — repoussèrent une première fois, avec leur grand maître Bonpar de Lastic, les musulmans en 1455; Pierre d'Aubusson fut aussi heureux, en 1480, contre Mahomet II; mais en 1522, ils durent céder aux forces innombrables de Soliman. Au nombre de quatre mille, et guidés par Villiers de l'Ile-Adam, ils se retirèrent à Candie, passèrent un moment en Sicile et enfin s'installèrent définitivement à Malte, que leur céda Charles-Quint (1530).

C'est là que Jean de la Valette eut à subir le grand siége de 1565; ce fut l'un des plus beaux drames mili-

(1) Né à Ancône le 31 janvier 1795, évêque de Sabine, cardinal de l'ordre episcopal du 8 juillet 1839.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

II

Au pas ordinaire.

C'était le 19 novembre, un mois juste après la sortie de Moscou.

Une colonne française forte de quatre à cinq mille hommes, à peu près, traînant avec elle une douzaine de canons, s'étendait comme une longue ligne noire, à une journée en deçà de Smolensk, entre Korytnia et Krasnoï.

Trois cents cavaliers marchaient sur les flancs de cette colonne.

Ces cavaliers, ralliés à Smolensk, appartenaient à toutes les armes ; par un effort de courage seulement, ils s'étaient réunis, et s'étaient remis en route. Ce qu'étaient devenus leurs régiments et même les corps d'armée dont ils faisaient partie, c'est ce que personne ne savait : — ce qu'ils étaient devenus? ce que deviendrait, au printemps prochain, cette neige sur laquelle on marchait.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février 6, 13 et 27 mars.

En effet, à l'instant même où nous jetons les yeux sur ce malheureux débris d'un des plus beaux corps de l'armée, Napoléon, qui le précédait de trois journées de marche, venait d'entrer dans Orcha avec six mille hommes de la vieille garde, reste de trente-cinq mille.

En partant de Smolensk, le 14 novembre, l'empereur avait résolu que le prince Eugène et les maréchaux Davoust et Ney n'en sortiraient après lui que successivement : Eugène le premier, Davoust le second et Ney le troisième. Il avait, de plus, ordonné qu'on mît un jour d'intervalle entre chaque départ. En conséquence, lui étant parti le 14, Eugène partit le 15 ; Davoust, le 16; Ney, le 17.

Il avait été enjoint à ce dernier de faire scier les tourillons des pièces d'artillerie qu'il abandonnerait, de détruire toutes les munitions, de pousser devant lui les traînards de l'armée, et de faire sauter en quatre endroits les remparts de la ville.

Ney avait religieusement exécuté ces ordres ; puis, le dernier, il s'était avancé sur cette route, déjà ruinée par les trois armées qui précédaient la sienne.

Tout-à-coup, les quelques éclaireurs qui marchent en avant s'arrêtent et regardent la terre; Ney court à eux, et reconnaît ce qui fixe leur attention : ce sont les traces récentes d'un champ de bataille ; la neige est couverte de sang, parsemée d'armes brisées, de cadavres mutilés; les morts, en longues files, marquent les rangs que, vivants, ils occupaient.

Soudain, un des cavaliers qui, sous une peau d'ours, cache le reste d'un uniforme d'officier des chasseurs de la garde, saute à terre.

— Oh! murmure-t-il, c'est le corps d'armée du prince Eugène qui a combattu ici ! Voilà, sur les plaques des shakos brisés, les numéros de ses régiments.

On alluma les feux, on posa les sentinelles, et, à part les hurlements des loups, la nuit fut assez tranquille.

Le lendemain, au point du jour, le maréchal donna le signal du départ ; âme de feu dans un corps d'acier, il était toujours le dernier couché, le premier debout.

Comme d'habitude, quelques centaines d'hommes restèrent couchés autour des feux, mal éteints et fumants : ils en arrivaient, pendant leur sommeil, à un degré d'engourdissement qui les mettait si près de la mort, qu'ils regardaient, au moment du réveil, comme plus court et moins douloureux de descendre tout-à-fait jusqu'à elle que de remonter vers la vie.

On se remit en marche ; il avait neigé pendant la nuit, il neigeait encore ; on marchait au hasard, avec une boussole, tournant le dos au nord, sur un océan de glace. En tête de la colonne étaient Ney, le général Ricard et deux ou trois autres officiers généraux, précédés eux-mêmes d'hommes, non pas formant une avant-garde, mais débandés, et plus pressés d'arriver que les autres.

Alors, un mouvement singulier attire les regards de Ney : ces hommes qui le précèdent se sont arrêtés subitement, se groupant effarés, les plus avancés commençant à reculer sur ceux qui les suivent. Ney met son cheval au galop, leur demande ce qui se passe et à travers une éclaircie de la neige, qui, pour un moment, tombe moins épaisse, ils montrent à leur général les montagnes qui les entourent toutes noires de Russes.

On a été donner en plein dans le flanc de l'armée de Koutousof, c'est-à-dire dans les quatre-vingt mille hommes qui poursuivent Napoléon! On ne les a pas vus parce qu'il neige, parce qu'on marche la tête

taires des temps modernes et qu'il faut lire dans Vertot, malgré la malencontreuse réputation attachée à ce récit qu'on prétend mensonger. Avec le « mon siége est fait, » on a singulièrement calomnié ce savant abbé, car ce qu'il en disait était tout bonnement à l'adresse des solliciteurs indiscrets, désireux, sans aucun autre droit que leur vanité, de voir le nom d'un ancêtre fictif figurer parmi la liste des défenseurs de l'île.

On sait comment Bonaparte s'empara presque sans coup férir de cette inexpugnable citadelle, en se rendant en Égypte. Depuis longtemps, une prédiction avait annoncé que l'ordre finirait quand il aurait pour chef un Allemand; Ferdinand de Hompesch occupait alors le souverain magistère.

L'ordre n'existait plus politiquement; on ne put obtenir la restitution de l'île consentie cependant alors par les traités; mais il n'en est pas moins demeuré régulièrement constitué. Les chevaliers se rendirent tous d'abord en grand nombre à Saint-Pétersbourg, où Paul I^{er} les accueillit avec empressement, se fit reconnaître comme grand-maître, et constitua l'ordre en deux catégories : catholiques et grecs. Ce fut une courte étape, et les descendants des Hospitaliers se retournèrent bientôt vers l'Italie et Rome; seulement, comme je l'ai dit plus haut, on n'élut plus, sur la confirmation du souverain pontife, que des lieutenants de magistère, résidant d'abord à Catane, puis à Ferrare, et enfin à Rome depuis le rétablissement de l'ordre dans les États romains.

L'ordre de Malte y possède actuellement pour cent mille livres de rente de biens, dont un quart appartient au grand prieur, et le reste sert à entretenir un vaste hôpital et à payer des pensions. Il est pareillement rétabli à Parme, à Florence, à Naples, en Espagne et en Autriche, où les souverains lui ont rendu quelques débris de son antique patrimoine. En 1811, le roi de Prusse supprima l'ancien ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans son royaume et y substitua un ordre de Saint-Jean protestant, et dont il est le chef.

En 1849, quelques personnes songèrent à rétablir l'ordre de Malte, en chargeant ses membres de former l'armée destinée à défendre le Pape et à garder ses États : plusieurs journaux sérieux développèrent alors cette idée, et on convoqua même à Rome, au commencement de l'hiver suivant, les derniers chevaliers reçus antérieurement à la révolution de 1789; il y en avait encore une douzaine en France. On s'en occupa de nouveau en 1856, à l'occasion de la guerre d'Orient, et les chefs de l'ordre eux-mêmes proposèrent, assure-t-on, au congrès de reprendre leur service hospitalier à Jérusalem. Une telle pensée serait très-heureuse; car, dans l'état actuel, les hôpitaux font à peu près complétement défaut dans cette ville si fréquentée par des pèlerins et des touristes de toutes les conditions. Les grecs recevaient leurs coréligionnaires dans leurs couvents, les musulmans dans de mauvaises cellules autour des mosquées, et les catholiques ne rencontraient aucun asile; les franciscains pouvant à peine leur offrir quelques précaires secours, jusqu'au jour où Mgr Valerga fonda un hospice. Cet exemple a été suivi par les protestants, les grecs, les juifs, mais ce sont des établissements très-pauvres et très-insuffisants.

Il s'agirait aujourd'hui de construire un vaste établissement hospitalier où les chevaliers de Saint-Jean reviendraient, après six siècles d'absence, reprendre l'admirable service tracé par Gérard Tum, leur saint fondateur.

Les bâtiments de leur ancien hôpital existent encore en grande partie, près du Calvaire, et sont entourés de terrains assez étendus pour satisfaire tous les besoins.

M. Ch. Guys a déjà publié, dans la *Gazette du Midi*, cet hiver, un travail abrégé dans lequel il expose un plan de reconstitution de l'ordre. J'ai cru devoir le signaler, en même temps que rappeler l'attention sur cette noble institution de nos pères, au moment où l'on semble réellement y songer, et où plusieurs journaux italiens mettent en avant cette pensée comme prise en sérieuse considération.

Un assez grand nombre de Français portent aujourd'hui la croix de Malte pour que ces lignes ne soient pas tout-à-fait sans intérêt. Pour moi, je n'ai voulu qu'indiquer un fait à remettre en mémoire, un souvenir tout particulièrement honorable pour nous, car l'ordre de Malte était essentiellement français.

L'ordre se composait de huit *langues* ou nations, — Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Castille, Allemagne, Anglo-Bavaroise, — ayant chacune à sa tête un *pilier*, c'est-à-dire un des huit grands dignitaires qui formaient le grand conseil.

Chaque langue se subdivisait en grands prieurés, et ceux-ci renfermaient des bailliages et des commanderies.

La langue de France comprenait les grands prieurés de Champagne, d'Aquitaine et de France, et les bailliages de Saint-Jean-en-l'Ile, près Corbeil, et de Saint-Jean-de-Latran, à Paris.

Fondée en 1171, cette maison, qui occupait l'ancien clos Bruneau, entre la place de Cambrai et la rue Saint-Jacques, ne prit qu'au seizième siècle le nom de Latran; il n'en subsiste plus rien aujourd'hui : la nef de l'église et la tour carrée qui servait de geôle à la commanderie, et où Bichat avait installé sa salle d'expériences, ont été détruites en 1855 dans les travaux qui changent si complétement l'aspect du quartier des Écoles.

Lors de la destruction de l'ordre des Templiers, une grande partie de leurs biens passèrent aux Hospitaliers, qui héritèrent ainsi du Temple de Paris, où fut établi le siége du grand prieuré de France, et qui jouissait encore au siècle dernier du droit d'asile.

Voici la description que Piganiol de la Force donne de la commanderie de Latran : « Elle enferme dans » son enclos quantité de maisons, qui sont pour la » plupart habitées par des artisans qui jouissent de » la franchise et y travaillent sans être inquiétés par » les jurés des corporations des arts et métiers. Il y a » une grande maison pour le commandeur, une vieille » tour pour renfermer les chartes et une église. Le » commandeur a haute, moyenne et basse justice, » deux maisons de plaisance : l'une au faubourg Saint-» Marceau, et l'autre sur le grand chemin de Bourg-» la-Reine, nommée la maison de la Tombe-Isoire; plus » ou moins 12,000 livres de rente, toutes charges » payées. L'église fut bâtie par le commandeur Nicolas » Lesbahi, mort le 25 de mai 1505. »

DE BARTHÉLEMY.

Inauguration du chemin de fer de Lyon à Genève.

On a dit que le chemin de fer qui unit Genève à la seconde ville de l'empire français avait été ouvert, qu'il n'avait point été inauguré. Cette assertion n'est pas exacte, du moins pour la Suisse... La capitale du vingt-deuxième canton helvétique a eu sa fête consécrative, et l'a eue même avec un déploiement de pompe en rapport avec l'importance de cette grande artère de richesse et de vie. La date du 16 mars s'est inscrite solennellement dans ses annales.

Quelque menaçant que fût d'abord l'état de l'atmosphère, une foule nombreuse, en habits de fête, animait dès le matin la place du Théâtre et celle de Cornavin, à laquelle sa belle cathédrale, tout récemment bâtie, et les édifices de la gare donnent un aspect si monumental. (Voir les gravures des pages 216 et 217.) Le cortége, composé du conseil d'État et de ses nombreux invités, des ministres et des consuls des puissances étrangères, des délégués de plusieurs gouvernements cantonnaux, des membres du grand conseil, etc., est sorti de l'Hôtel-de-Ville à une heure et demie, et s'est dirigée vers la gare, à travers la cité, parée de drapeaux et de tentures sur tout son passage. Le pont des Bergues avait reçu particulièrement une décoration du meilleur goût.

Les nuages qui, jusqu'à cette heure, avaient couvert le ciel de leur voile épais, se sont en cet instant éclaircis puis déchirés, et, lorsque les locomotives la *Petite-Genevoise* et *Sallonche*, ornées de guirlandes et de drapeaux, ont emporté le cortége, le soleil, vainqueur des nuages, prêtait à cette fête nationale la splendeur de ses rayons. C'est dans la plaine de Dardagny, où se trouve la dernière station sur le territoire suisse, que se sont rencontrés le train helvétique et le train français. Cette rencontre a été un moment de douce émotion; par un entraînement spontané, tous les invités, en descendant des deux convois, se sont jetés dans les bras les uns des autres, et ont scellé par un embrassement cordial l'union plus intime des deux pays. Un banquet, dont les mets étaient venus de Paris, a été immédiatement servi sous d'élégants pavillons chinois, et a réuni à ses tables cinq cents convives. On a repris ensuite la route de Genève, où des feux d'artifice et une illumination éblouissante ont terminé cette belle journée.

LÉO DE BERNARD.

---

basse; mais, eux, des hauteurs où ils sont placés, depuis une heure ils suivent des yeux la petite colonne, qui vient imprudemment se livrer elle-même.

En effet, l'immense demi-cercle que forme l'armée russe n'a qu'à joindre ses deux extrémités, et les cinq ou six mille hommes de Ney seront pris comme dans un vaste amphithéâtre.

Ney ordonne de préparer les armes.

En ce moment, on voit se détacher un officier enveloppé d'un manteau; il vient droit aux Français. C'est un parlementaire. On l'attend...

A cinquante pas des premiers rangs, il soulève et agite son chapeau : non-seulement c'est un parlementaire, mais encore c'est un Français.

A l'instant où ce mot court dans les rangs : « Un Français! un Français! » l'officier de chasseurs qui a reconnu les cadavres du dernier champ de bataille qu'on a traversé pour appartenir à l'armée du prince Eugène, pousse en avant, saute à bas de son cheval, et se jette dans les bras du parlementaire.

Les deux officiers échangent quelques paroles.

— Paul!... — Louis!... — Mon frère!...

Puis ces hommes qui, chacun de son côté, se sont cherchés parmi les morts, remercient Dieu dans une étreinte fraternelle de se retrouver vivants.

Pendant ce temps, on est accouru à eux, on les a entourés.

Le jeune officier descendu des hauteurs explique alors sa mission : il est officier d'ordonnance du prince Eugène; il a été pris à cette même bataille qui a laissé ces morts si bien alignés à leurs rangs, et dont, la veille, on a traversé le théâtre; le vieux feld-maréchal russe a reconnu Ney, et il lui fait proposer de se rendre.

— Et c'est vous, — un Français, — qui vous êtes chargé de cette mission? dit Ney au jeune homme.

— Attendez, monsieur le maréchal, et laissez-moi achever, répondit celui-ci. Je vais d'abord vous répéter les paroles du feld-maréchal, et j'y ajouterai les miennes. Il n'oserait, m'a-t-il dit, faire une telle proposition à un si grand général, à un guerrier si renommé, s'il restait à cet ennemi qu'il honore une seule chance de salut; mais quatre-vingt mille Russes et cent pièces de canon sont devant et autour de lui, et il lui a envoyé un prisonnier français, pensant que la parole de celui-ci trouverait sans doute plus de créance que la parole d'un officier russe.

— C'est bien, reprit Ney, vous avez parlé pour les Russes; parlez pour vous, maintenant.

— Si je parle pour moi, monsieur le maréchal, je dirai qu'hier au matin, même proposition a été faite au prince Eugène, et que le prince Eugène a répondu en chargeant, avec six mille hommes, quatre-vingt mille hommes à la baïonnette.

— A la bonne heure! dit Ney; vous commencez à parler français, monsieur.

— Si nous avions affaire à Miloradovich, je vous dirais : « Nous sommes perdus! mourons ensemble! » Nous avons affaire à Koutousof; nous perdrons un quart, un tiers, la moitié de nos hommes, mais nous échapperons.

— Eh bien, reprit Ney, retournez vers Koutousof, et dites-lui ce que vous eussiez dû lui dire tout d'abord : c'est qu'un maréchal de France se fait tuer, mais ne se rend pas.

— Oh! je lui ai dit cela, répondit simplement le jeune officier.

Puis, se tournant vers son frère :

— Maintenant, Paul, dit-il, une arme quelconque! que je puisse, au milieu de la mêlée, me débarrasser de ceux qui me garderont, et vous rejoindre.

L'officier de chasseurs tira de dessous sa peau d'ours un long poignard de Toula à lame persane, à poignée damasquinée d'or, et, le donnant à son frère :

— Tiens, dit-il, je t'attends!

Le jeune officier d'ordonnance salua le maréchal, et remonta vers les Russes.

Alors, Ney profite de ce moment de répit pour réunir tous ses hommes.

D'un côté, quatre-vingt mille Russes, des rangs pleins, profonds, nourris, des lignes redoublées, une cavalerie superbe, une artillerie formidable, enfin, — ce qui double tout cela, — la supériorité de la position; de l'autre, cinq mille soldats appartenant à toutes les armes, une colonne perdue dans le désert, des hommes mutilés, languissants, mourant de froid et de faim.

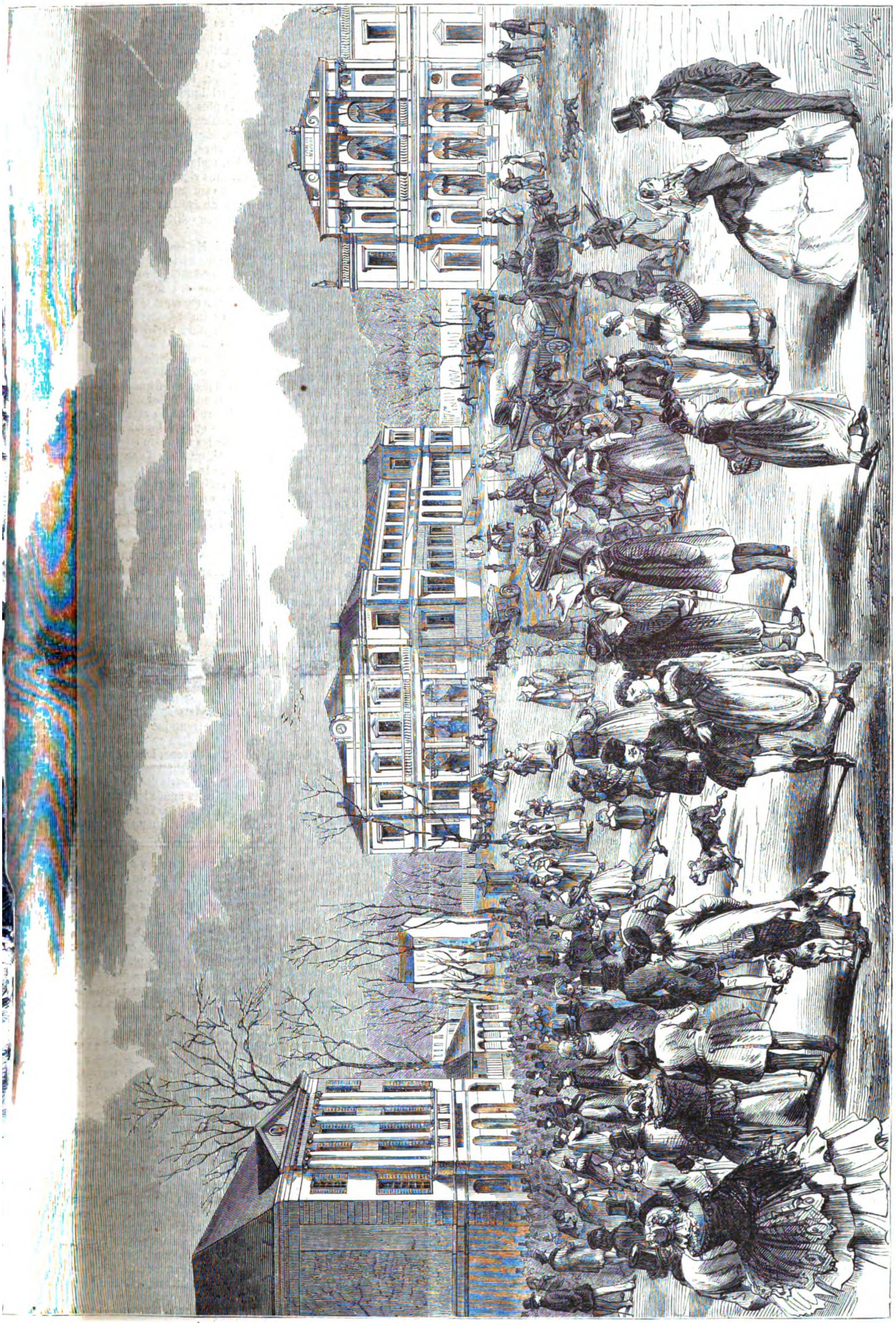
N'importe! ce sont les cinq mille hommes qui attaqueront les quatre-vingt mille!

Ney donne le signal.

Quinze cents soldats, débris de la division Ricard, sont en tête : le général Ricard et ses quinze cents hommes feront d'abord la trouée; Ney et le reste de l'armée s'y jetteront ensuite.

Au premier pas que fait Ricard vers les Russes, toutes ces collines, un instant auparavant froides et muettes, tonnent et s'enflamment comme autant de volcans. Ricard et ses quinze cents hommes gravissent, sous ce feu, la colline qui est en face d'eux; ils trouvent un ravin où ils enfoncent dans la neige jusqu'au cou, le traversent et vont heurter la ligne russe, qui les repousse, écrasés, dans le ravin.

Inauguration du chemin de fer de Lyon à Genève, le 16 mars 1858.
Vue de la nouvelle église catholique et de la place de Cornavin.



Deuxième jour de fête de l'inauguration du chemin de fer de Lyon à Genève.

Représentation gratuite au Théâtre et bal au Palais-Électoral. — La queue commence à se former à trois heures; les portes s'ouvrent à cinq heures, on entre à sept heures et on sort à minuit.

COURRIER DU PALAIS.

Lépida était son nom. Elle était fine et svelte. Sa jambe nerveuse se pliait et se relevait avec élégance. Ses reins souples et cambrés, son col long et gracieux, son front large, son œil noir plein de feu, sa libre et majestueuse allure disaient hautement la noblesse de sa race. Captive loin de l'atmosphère natale, mêlée à d'indignes compagnes, nourrie de grossiers aliments qu'on lui mesurait d'une main avare, la pauvre *Lépida* a senti peu à peu la vie se retirer d'elle. Elle est morte, morte à la fleur de l'âge, — de nostalgie, disent ceux-ci; de phthisie, disent les autres; de fierté blessée, d'abandon et de tristesse, pensent quelques-uns; — et la mort est venue si vite qu'elle a devancé l'artiste qui devait fixer sur la toile cette tête si belle, ce corps d'une perfection si rare. Il ne fallait pas, monsieur Bravard, vous séparer de votre noble bête; il ne fallait pas, dans un but de spéculation, la confier à des mains étrangères, à des cœurs indifférents. Aujourd'hui, la voilà perdue pour vous tout entière, et les six mille francs que M. le comte Lehon a été obligé de vous payer ne seront jamais, à vos yeux, j'en suis sûr, qu'une vaine et impuissante réparation.

La leçon, toutefois, a porté fruit. La mère de *Lépida* existe encore : elle se nomme *Quiz*; elle possède ces signes de race, ce type de beauté qu'on admirait en *Lépida*. Cette fois, ils ne mourront pas avec elle. M. Bravard a pris ses précautions. M. le comte Lehon, son associé, s'était engagé à lui faire faire le portrait des deux juments : M. Bravard le presse de lui livrer celui de *Quiz*. Mais ici commence une difficulté qui va aboutir à un procès.

Par qui sera fait le portrait de *Quiz?*

La convention passée entre M. Bravard-Veysières et M. Lehon, désigne M. Alfred de Dreux, le maître en ce genre, et à son défaut, un autre artiste de mérite. M. de Dreux est donc prié de désigner son jour, mais il s'excuse sur ses nombreux travaux et refuse, en fin de compte, de peindre la jument.

M. Lehon fait part à M. Bravard de ce refus et l'invite à faire conduire sa bête chez un autre artiste, M. Heyrauld, qui veut bien faire le travail dont M. de Dreux ne peut se charger.

— M. Heyrauld, qu'est-ce, dit M. Bravard ?

— Mais un peintre de mérite, spécial pour la peinture chevaline, très-estimé des *sportmen* qui l'ont vu à l'œuvre.

— Possible ; mais M. Heyrauld n'a pas conquis encore une notoriété digne de son modèle : à Bucéphale, il faut Apelles — ou bien Zeuxis. Puisque M. de Dreux se refuse à peindre *Quiz*, qu'on s'adresse à un artiste placé par l'opinion sur un rang égal au sien, tel est l'esprit de la convention : présentez-moi un portrait signé H. Vernet ou Rosa Bonheur — et je l'accepterai.

Il y avait encore une autre difficulté : M. Bravard redoutait pour *Quiz* les fatigues d'un voyage quotidien ou les inconvénients d'un séjour dans l'atelier du peintre, et il exigeait que le portrait fût fait au haras même de Viroflay. L'avocat de M. le comte Lehon — qui a lu Buffon — a protesté contre cette prétention nouvelle. — Eh quoi ! ce serait à l'homme à subir la loi du cheval ! à l'artiste à se rendre, avec sa palette et ses pinceaux au domicile de la jument ? Faudra-t-il aussi qu'il lui demande ses heures de séance et qu'il se plie à ses caprices comme à ceux d'une jolie femme ?

Le tribunal a tranché le différend en condamnant M. le comte Lehon à deux mille francs de dommages-intérêts envers M. Bravard.

M. Bravard est professeur de droit commercial à la Faculté de Paris. La robe flottante du professeur est peu commode pour monter à cheval, et les qualités du *sportman* ne sont guère celles du jurisconsulte. Vous figurez-vous Cujas, Dumoulin, Pothier courant la bague ou forçant le cerf, ou plaidant pour le portrait d'une jument? Autrefois, c'eût été presqu'un scandale : aujourd'hui à l'audience, on a un peu souri; voilà tout. Une révolution tout entière, et il ne faut pas s'en plaindre, s'est opérée dans les mœurs de la magistrature et du barreau. Les avocats, les magistrats, les jurisconsultes ne forment plus une église à part ; ils ne s'absorbent plus exclusivement dans une retraite d'où leurs prédécesseurs sortaient fortifiés sans doute par le travail et par la science, mais peu aguerris aux luttes mondaines, et souvent mauvais appréciateurs des intérêts et des passions dont ils avaient à connaître. Les hommes du Palais vivent maintenant de la vie de tout le monde : nulle affectation dans leur tenue et dans leur mise; c'est avec un vrai bonheur que leur ministère accompli, ils déposent au vestiaire la cravate blanche et l'habit noir. On les rencontre dans les théâtres, dans les bals, dans les manéges, dans les salles d'armes. Un ancien collègue de M. Bravard — que M. Scribe, si je ne me trompe, désigne d'une façon transparente dans sa nouvelle de *Judith* — était un des habitués les plus exacts de l'orchestre de l'Opéra, ce qui n'empêchait pas ses leçons d'être très-savantes, très-profondes et très-applaudies. Un des magistrats les plus capables et les plus éminents du parquet de la Seine, va tous les jours au bois de Boulogne secouer la fatigue de l'audience, monté sur un cheval de sang qu'il a acquis de M. Péreire. Plus d'une fois aussi, parmi les cavaliers habituels de nos promenades, j'ai remarqué la figure longue et ascétique d'un illustre avocat pour qui trois des grandes luttes oratoires de cette année ont été trois triomphes. Telles sont les mœurs judiciaires de ce temps-ci, mœurs éminemment sociables et pratiques. Et voyez comme il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Dans ce procès de Mercy, qu'un vice de forme vient de faire renvoyer devant un nouveau conseil de guerre quelle figure eût faite le défenseur s'il ne s'était pas senti capable de lutter avec le ministère public sur ce terrain de l'escrime, qui s'est trouvé être aussi celui des débats? Comment voulez-vous encore que l'avocat explique, que le magistrat juge les crimes multiples et variés qui naissent du bouillonnement des passions, s'il n'a été mêlé, lui aussi, aux orages du monde, s'il n'a pas étudié de près cette société dont les scories et les épaves viennent échouer au pied des tribunaux criminels? Dans le domaine des intér[...] n'a-t-il pas aussi des études à faire ? Peut-il sans dé[...]vantage se tenir isolé du mouvement financier, co[m]mercial et industriel qui pèse plus ou moins sur tou[tes] les transactions ? Dans les procès de nos jours, il fau[t] dire, dans la manière de les plaider comme dans c[elle] de les juger, le fait occupe la plus grande place : [la] langue juridique elle-même, celle de toutes qui sem[blait] réunir le plus de chances de durée et d'*immutabi[lité]* s'est assouplie et modifiée. Rapide, claire, mondain[e,] pratique, dégagée des formules pédantesques dont [elle] était obstruée, elle a donné naissance à une éloqu[ence] nouvelle, moins élevée peut-être, mais plus vive, [plus] nette et plus vigoureuse que celle de nos pères. Il [est] un homme surtout sous la parole duquel cet ail[...] moderne du droit et des affaires a pris un acce[nt,] un relief merveilleux : c'est M. le procureur-gé[néral] Dupin.

Livrez à M. Dupin le sujet le plus ingrat, le [plus] aride, le plus hérissé de détails techniques ; allez [l'en]tendre cependant, et soyez certain à l'avance de [deux] choses : vous le comprendrez et il vous amuser[a. Je] prends pour exemple la question que la Cour de c[assa]tion a eu à juger cette semaine.

La population parisienne sait qu'aux termes [d'une] récente ordonnance de police relative à l'approvi[sion]nement de la capitale, les denrées alimentaires app[ortées] sur le carreau de la halle doivent être vendues à la [criée]. Mais est-il nécessaire que ces denrées passent tout[es par] le carreau de la halle ? ou bien les marchands fru[itiers] ont-ils le droit de les acheter en gros sur le lieu [de] production et de se les faire adresser chez eux di[recte]ment pour les revendre ensuite ? Vous ne voyez [là,] sans doute, un texte d'une gaieté folle. Ce n'est [pas à] moins que la question ne soit, au point de vue [éco]nomique et alimentaire, d'un véritable intérêt. « [Que les] marchands en gros, a dit Me Paul Fabre, leur a[vocat,] ne puissent plus acheter directement leurs mar[chan]dises, et Paris verra d'un jour à l'autre s'élever [le prix] des fruits et des légumes. »

Que serait-ce alors, grand Dieu !

Voici comment Me Paul Fabre justifie sa [propo]sition :

Au-delà d'un certain rayon, se trouvent des p[roduc]teurs qui ne connaissent pas le marché de Par[is, qui] n'y ont jamais envoyé leurs denrées, qui ne sav[ent] comment on y vend et comment on s'y fait paye[r. Ces] producteurs, il faut, si on veut les arracher [à leurs] habitudes de vente locale, les aller solliciter ch[ez eux]. Les agents des étrangers n'y manquent pas. Ils e[nlèvent] aujourd'hui par masses énormes les produits d[e notre] sol. Les Anglais seuls emportent de France, [chaque] année, une trentaine de millions de fruits et [de lé]gumes. Les Belges en achètent aussi par millio[ns pour] le nord de l'Europe. Le seul obstacle qu'ils ren[contrent] est dans la concurrence des marchands en gro[s. C'est] à ceux-ci que Paris doit le bon marché auquel [ont pu] se vendre cette année les marrons de Lyon, les [châtai]gnes de la Bretagne et du Périgord, les oranges [et] enfin les pommes, qui manquaient entièrement

---

Mais, alors, Ney est déjà au milieu d'eux ; Ney les rallie, les reforme, et s'avance à leur tête, en ordonnant à quatre cents Illyriens — parmi lesquels se jette l'officier de chasseurs— de prendre en flanc l'armée ennemie.

Cela paraît presque insensé, n'est-ce pas? quatre cents hommes prenant en flanc quatre vingt-mille hommes! un homme attaquant deux cent cinquante hommes.

C'était, cependant, ainsi dans ce temps de guerres épiques.

Avec ses trois mille hommes, Ney monte à l'assaut de cette citadelle vivante, et, avec ses quatre cents Illyriens, le capitaine Paul Richard attaque l'armée en flanc.

Ney n'a point harangué ses soldats : il n'a pas dit une parole; il s'est mis à leur tête, et il a marché : tous l'ont suivi.

La première ligne est attaquée à la baïonnette, et renversée.

La seconde est à deux cents pas plus loin.

— En avant! crie Ney.

Mais, au moment où il va atteindre cette seconde ligne, trente pièces de canon mises en batterie tonnent sur ses deux flancs; la colonne, tranchée en trois morceaux comme un serpent, tourbillonne et se jette en arrière, entraînant avec elle son maréchal.

On a tenté l'impossible !

— En arrière ! au pas ordinaire ! crie le maréchal.

— Entendez-vous, soldats ? crie à son tour le général Ricard ; le maréchal a dit : « Au pas ordinaire ! »

Et ces hommes reculent au pas ordinaire, traversent le ravin au pas ordinaire, et se retrouvent, toujours marchant au pas ordinaire, à l'endroit d'où ils sont partis ; — seulement, ils sont partis cinq mille, et sont revenus deux mille.

Mais, en revanche, voici que, du flanc de la montagne, redescendent les quatre cents Illyriens, plus nombreux qu'ils ne sont partis : ils ont rencontré une colonne russe de cinq mille hommes, conduisant trois cents prisonniers français, allemands, polonais; ils se sont rués sur la colonne, l'ont attaquée avec la furie du désespoir, et, après un instant de lutte, la colonne a fait un pas en arrière, les prisonniers ont été délivrés, et les deux frères, Paul et Louis Richard, se sont retrouvés dans les bras l'un de l'autre.

C'est alors qu'on a vu Ney et ses deux mille hommes rétrogradant et se reformant sous le feu de l'artillerie de Koutousof. Le mouvement manqué sur le centre, le capitaine Paul Richard a donné l'ordre de rejoindre le corps du maréchal.

Que va-t-on faire ? se former en carré, et mourir !

Mais les prisonniers arrivent; ils connaissent Koutousof : Koutousof, qui a laissé passer Napoléon, qui a laissé passer Eugène, Koutousof laissera passer Ney ; il ne s'agit que de faire un détour. Koutousof ne poursuivra point ; il se fie à l'hiver de son pays : l'hiver, selon lui, est un ennemi plus rapide et plus sûr que le boulet. « L'hiver, dit-il, est mon général en chef; je ne suis que le lieutenant de l'hiver. »

En ce moment, comme pour aider à la retraite, la neige recommence à tomber.

Ney réfléchit un instant, et donne l'ordre de rétrograder vers Smolensk.

Chacun reste muet, interdit; ainsi, on rentre dans le nord, on remonte vers le froid, on tourne le dos à Napoléon !

— Vers Smolensk, et au pas ordinaire, répète Ney.

On comprend qu'il y a un plan arrêté là-[...] probablement le salut de la colonne. On repr[end ses] rangs, et l'on marche sous la mitraille de ci[nquante] pièces d'artillerie, mais sous la mitraille seule[ment].

En effet, la prédiction des prisonniers s'est [accom]plie : Koutousof, le Fabius scandinave, est r[esté sur] ses collines. — Un seul corps russe, se laissa[nt glisser] des hauteurs dans la plaine, et venant heu[rter ces] deux mille hommes, tout était fini ! Aucun d'[eux ne put] bouger de sa place sans l'ordre du général [en chef].

Mais l'artillerie tonnait, et la mitraille ple[uvait sur] ce pauvre débris d'armée, presque aussi dru[e que la] neige, qui forçait les artilleurs de viser au ha[sard. Les] tués tombaient et s'étendaient avec la raideu[r des ca]davres; les blessés tombaient aussi, se re[levaient,] marchaient, retombaient, essayaient de se [relever,] retombaient encore, s'agitaient ; puis, peu [à peu, la] neige faisait pour eux ce qu'elle avait fait [pour les] morts : elle les couvrait de l'immense linceu[l que fai]sait l'hiver russe.

De place en place, la route se parsemait d['] éminences qui, rouges d'abord, blanchiss[aient peu] à peu : ces éminences, c'étaient les cad[avres de] l'armée.

Au milieu de cette marche, aveuglé à la f[ois par les] biscaïens et la neige, on alla heurter une m[asse noire] et épaisse : c'était une nouvelle colonne rus[se].

— Arrêtez ! Qui êtes-vous ? cria le généra[l qui com]mandait cette colonne.

— Feu ! dit le maréchal.

— Silence ! dit un prisonnier polonais qu[e l'on venait] de délivrer.

Puis s'avançant :

— Ne nous reconnaissez-vous pas ? dit-il

parisien, et dont MM. Lesage frères sont allés dé... acheter une immense quantité dans le dé... des Ardennes, un des rares endroits où ce ... été épargné par la maladie.

... pensez bien que M. Dupin a réponse à tout cela : ... particulièrement sur la double nécessité de ... les denrées alimentaires, dans l'intérêt de la ... publique, à une vérification qui ne peut bien ... qu'à la halle même, et de centraliser éga... à la halle la vente de ces denrées, seul moyen, ... lui, capable d'éclairer l'autorité sur l'ensemble ... de l'approvisionnement de Paris.

... considérations vient se joindre la discussion ... textes de loi qui remontent au roi Jean. ... au milieu de ces documents, de ces ordon..., de ces vieux lambeaux de législation et de ju... la muse de M. Dupin — ai-je dit la muse? ... avec une facilité, une verve et un entrain ... Les traits abondent d'un atticisme plus ou ... d'un goût toujours piquant et salé. Il ... passionne, il égaye ce procès de végétaux, il ... d'anecdotes, de digressions inattendues. Il ... Juvénal, Boileau, Fontenelle; il fait l'éloge ... qui ont tenu en main les fonctions redou... délicates de préfet de police, de M. d'Argen..., MM. Mangin, de Belleyme, Delessert et de leur ... successeur : tout cela est dit heureusement, ... avec cet accent gaulois particulier à M. Du... — Puis la question des légumes est mise sur le ... la chambre du conseil.

... qu'avant d'arriver là, elle avait déjà fourni un ... nombre d'étapes. Soumise d'abord au tribunal ... police, dont la décision avait été infirmée ... tribunal correctionnel de Paris, elle avait en... déférée à la chambre criminelle de la cour ... : c'est enfin par suite du renvoi prononcé ... chambre devant le tribunal de Versailles et du ... formé par le ministère public contre la dé... de ce dernier tribunal qu'elle revenait devant ... jugeant sections réunies.

... a duré tout un jour. Cette fois la chambre ... et M. Dupin ont eu tort : les denrées alimen... pourront, comme par le passé, arriver de tous ... de la France chez les marchands en gros sans ... par le carreau de la halle.

... cour d'assises de Constantine, sous la présidence M. ... — le président du procès Doineau — ... de juger neuf Arabes accusés d'un crime épou... Sur ces neuf individus, huit ont été reconnus ... pour un seul la cour a admis des circon... atténuantes : les sept autres ont été condamnés ... peine capitale. Ils avaient attaqué de nuit une ... des environs de Sétif, habitée par une famille ... Le père et la mère avaient été tués à coups ... De leurs deux enfants, une fille âgée de seize ... horriblement mutilée, avait survécu comme par ... L'autre âgée de onze ans, et une vieille ... parvenues à s'échapper. Les débats n'ont ... intérêt. Les Arabes se sont, me semble-... peu discrédités dans ces derniers temps. Leurs tours de phrase commencent à s'user ; leurs métaphores montrent la corde ; leurs invocations à Allah, leur parler, tour-à-tour hâbleur et hypocrite, m'agacent pour ma part plutôt qu'ils ne me touchent, surtout dans la bouche d'abominables brigands comme ceux que la cour avait à juger. Soixante mille francs de dommages-intérêts ont été alloués aux deux orphelines. Les tribus des Rigas et des Saïfi, auxquelles appartiennent les assassins, devront, d'après la loi du pays, s'imposer pour acquitter cette somme.

PETIT-JEAN.

Le bois de Vincennes.

A l'extrémité orientale du fort de Vincennes, à l'endroit où la route de Nogent-sur-Marne se croise avec celle de Saint-Maur, on peut voir un emplacement de trois hectares, pris sur le bois, entouré d'une palissade qui ne tardera pas à devenir une haie vive. A l'entrée, qu'on a ménagée sur ce terrain réservé, en face du fort, on vient d'élever deux chalets, l'un pour un poste d'infanterie, l'autre pour un gardien. Au milieu s'élève une construction du même style, mais plus considérable, et aux proportions élégantes, précédée d'un parterre qu'un chêne magnifique couvrira de son ombre protectrice.

Ce chalet doit servir, dit-on, de demeure, pendant la belle saison, à l'un des plus hauts dignitaires de notre armée. L'installation de ce terrain est la première création accomplie, au sein du bois de Vincennes, pour faire de cette promenade le digne pendant de celle du bois de Boulogne régénéré.

Déjà, la partie du bois de Vincennes qui touche au village de ce nom, et qui s'étend à gauche de la route de Nogent, du côté de ce *bal d'Idalie*, si fréquenté par les soldats de la garnison, a été ouverte largement ; on y a dessiné des allées sinueuses, et, quand les feuilles et les gazons seront verts, on aura là un avant-goût d'un parc anglais. Plus loin, dans la partie du bois qu'on appelle *les Minimes*, en face de la route qui conduit à Fontenay-sous-Bois, de nombreux travailleurs creusent un lac et des rivières qui ne céderont en rien aux lacs et aux rivières d'un autre bois, maintenant si cher aux Parisiens. Les terres sont chargées sur des wagons que des locomotives entraînent par un chemin de fer jusqu'aux remblais du railroad qui, passant à travers la plaine de Nogent-sur-Marne, doit relier la grande ligne de Mulhouse à celle du bois de Vincennes. Cette dernière ligne, partant de la Bastille, doit desservir Vincennes, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Saint-Maur, Joinville-le-Pont et la Varenne.

Le lac dont nous parlons aura une superficie de plus de quinze cents mètres; ses eaux se déchargeront dans un canal qui viendra entourer, pour en faire autant d'îles pittoresques, les habitations appartenant à l'État et occupées présentement par le garde-général de la forêt et les autres gardes placés sous ses ordres. La décoration générale, calquée sur celle du bois de Boulogne, sera d'un effet agréable; elle ne pourra manquer de captiver l'attention des promeneurs qui, dans les beaux jours de l'été, pousseront leur excursion jusqu'aux limites de la forêt, vis-à-vis des bords de la Marne, où se déroule un si charmant panorama.

Les princes d'Orléans avaient fait de l'emplacement occupé par le couvent des Minimes une vaste faisanderie qui a disparu comme tant d'autres choses. En creusant le lac, les ouvriers ont mis à découvert quelques tombes où reposaient des anciens frères de l'ordre ; des restes de vases consacrés y ont été trouvés et livrés aux investigations des archéologues, dont la sagacité va être mise de nouveau à l'épreuve.

Le bois de Vincennes était considéré, au moyen-âge, comme la basse-cour de Charles VI et de ses successeurs; mais, en dépit des plus vaillants efforts, il ne put être arraché à son état inculte que sous le règne de Louis XV, qui prit un parti héroïque, celui de le faire abattre et replanter. Désormais, cette forêt, métamorphosée par des allées aux contours capricieux, des ronds-points, et abondamment arrosée, sera visitée par tous les Parisiens et les touristes, qui pourront y trouver enfin la fraîcheur et l'ombre.

FRANÇOIS LACOUR.

L'église Saint-Isaac

A SAINT-PÉTERSBOURG.

Si ce gigantesque monument ne prend pas rang dans l'histoire de l'art auprès de Saint-Pierre de Rome, qu'il rappelle surtout par son péristyle et par son dôme, il n'en restera pas moins l'une des plus merveilleuses masses architecturales qu'ait encore élevées le génie de l'homme.

L'illustration que nous publions aujourd'hui donne une idée complète de l'effet imposant qu'il produit, contemplé de la vaste place dont la statue équestre de Pierre-le-Grand forme l'ornement. Les nombreuses statues qui ornent ses façades et qui forment comme les fleurons

De la couronne de colonnes,

pour nous servir d'une expression de Victor Hugo, dont est ceint son dôme, ajoutent encore à l'admiration que l'on éprouve à son aspect. L'architecte de ce monument (dans l'édification, il n'est entré aucune autre matière que le marbre, le granit et le bronze) est un Français, M. de Montferrand, à qui la Russie doit déjà sa belle colonne Alexandrine. On achève en ce moment les derniers travaux d'ornementation intérieure.

Ce célèbre édifice, commencé par Alexandre Ier, continué avec une incessante activité sous le règne de Nicolas, sera inauguré sous celui d'Alexandre II. On annonce même sa consécration au culte comme très-prochaine.

CARL. HERMANN.

Théâtre de Marseille.

Marseille ne se contente pas de devenir la métropole commerciale du midi de la France; elle se rappelle que, colonie phocéenne, elle est fille de la Grèce asiatique et elle aspire à l'importance littéraire dont elle jouit sous l'Empire romain, alors qu'elle partageait avec Athènes le privilége de recevoir dans ses écoles la jeunesse patricienne. Ces aspirations viennent de

---

... les du corps d'Ouvarof, et nous tournons ... qui sont pris dans le ravin.

... russe se contenta de cette réponse, et ... — tant l'obscurité faite par cette neige, ... fait par cette mitraille étaient grands, ... passer la colonne française, qui ne fit ... deux lieues de là, sur le champ de bataille ... Eugène.

... hors de la portée des canons russes, et ... vue du feld-maréchal.

III

La Confession.

... des blessés restés en arrière était le ca... Richard : un biscaïen lui avait brisé la ..., du même coup, avait tué son cheval. Au ... désordre, il était tombé sans que sa chute ... remarquée de son frère; mais, de même que, ... en minute, les regards de Paul cherchaient ... minute en minute aussi, les regards de Louis ... Paul. Louis s'aperçut donc bientôt que son ... plus là ; il s'informa de lui : un Allemand ... tomber avec son cheval.

... à pied ; il prit sa course en arrière, ap... de toutes ses forces.

... lui répondit.

... de ce flot de neige qui tombait, il s'ache... côté de la voix ; une éminence commençait à ..., couvrant un cavalier et son cheval. Paul ..., la jambe engagée sous sa monture ; ne ... s'aider de son autre jambe brisée, il attendait ... la mort, quand la voix de son frère parvint jusqu'à lui. Louis, avec une force surhumaine, souleva le cheval, qui n'était plus qu'un cadavre, et dégagea la jambe de son frère ; puis il tira son frère à lui, le prit dans ses bras comme un enfant, et essaya de l'emporter.

Mais Paul lui ayant fait comprendre l'impossibilité de suivre ainsi la colonne, il le reposa assis contre le cadavre du cheval, et reprit sa course vers ses compagnons.

Paul tira ses pistolets des fontes de son cheval, et s'apprêta à brûler la cervelle aux deux premiers Cosaques qui s'approcheraient de lui.

Louis rejoignit la colonne, sur laquelle l'artillerie russe tirait toujours à mitraille; il se mêla, lui piéton, aux rangs des cavaliers.— Il en restait cent cinquante, à peu près. — Le premier qui fut tué, et qui laissa tomber les rênes, les laissa tomber dans les mains de Louis, qui n'attendait que le moment ; celui-ci aida le cadavre à vider les arçons, sauta sur la selle vide, tourna la tête de l'animal du côté de l'armée russe, et revint pour la seconde fois sur ses pas.

Il s'arrêtait de temps en temps et appelait de toutes ses forces : il avait compté sur un énorme sapin qui devait lui servir de direction; mais les flocons de neige formaient devant ses yeux un réseau tellement épais, qu'à dix pas de distance, il était impossible de rien voir. Il continua d'appeler : pour la seconde fois, une voix répondit à la sienne ; il se dirigea vers la voix.

L'artillerie tirait toujours ; mais la misère et le froid étaient si grands, qu'on ne faisait plus attention aux balles et aux biscaïens.

De cris en cris, les deux frères se retrouvèrent.

Louis prit de nouveau Paul dans ses bras, et le hissa sur le cheval ; soit puissance sur lui-même, soit que le capitaine ne sentît pas sa jambe brisée, il ne poussa pas une plainte. Louis saisit le cheval par la bride. Paul se cramponna au pommeau de la selle, et l'on se remit à la poursuite de la colonne française.

Pendant une demi-lieue, à peu près, — comme dans ce conte de fée où des cailloux indiquent leur chemin à de pauvres enfants, — les cadavres ou plutôt les éminences et les traces de sang indiquèrent la piste de la colonne.

Passé la demi-lieue, il n'y eut plus que du sang : c'étaient les blessés qui avaient pu continuer leur route, et qui laissaient ainsi leurs traces; puis le sang, recouvert par la neige, disparut à son tour.

On était hors de la portée des boulets russes ; il fallut marcher au hasard.

Au bout de deux heures, le cheval, qui n'avait pas mangé depuis Smolensk, commença de butter à chaque pas, et enfin s'abattit; Louis le força deux ou trois fois à se relever.

Alors, Paul supplia son frère de l'abandonner; sain et sauf comme l'était celui-ci, enveloppé d'un bon manteau, il pouvait, en ajoutant à ses vêtements la peau d'ours dont son frère était couvert, rejoindre la colonne et se sauver avec elle, si toutefois elle parvenait à se sauver ; mais Louis haussa les épaules.

— Frère, dit-il, tu vois bien que le maréchal fait une fausse marche ; il va laisser à l'armée de Koutousof le temps de s'écouler, puis il reviendra sur ses pas, gagnera le Dnieper, qui doit être pris, et rejoindra l'armée française à Liady ou à Orcha.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

Décor du 5e acte des *Gardes forestiers*, drame inédit de M. Alexandre Dumas, représenté le 22 mars au théâtre du Gymnase, à Marseille.

se manifester par un fait qui sera tout un événement dans l'histoire des lettres contemporaines. Qu'on en juge par l'article que nous recevons de l'un de nos correspondants.

LES GARDES FORESTIERS

Drame en 5 actes, composé pour le théâtre du Gymnase de Marseille,

PAR M. **ALEXANDRE DUMAS**, PÈRE.

La création sur une scène de province d'un ouvrage signé par un grand nom littéraire est un événement sans exemple. Il appartenait au plus fécond de nos écrivains dramatiques d'entrer dans cette voie, de tenter ce généreux essai. M. Dumas est assez riche de succès pour être prodigue.

La donnée de la pièce est très-simple. Des détails intimes semés de mots piquants, de traits heureux, — des tableaux d'intérieur d'une frappante vérité, des scènes de ménage tour-à-tour gaies ou attendrissantes, toujours saisissantes parce que la nature y est prise sur le fait, — captivent l'attention ou le cœur, charment, attachent et soutiennent constamment l'intérêt.

Nous sommes à Villers-Cotterets, et l'on sent que l'auteur parle avec les souvenirs de son enfance. Il a pu connaître tous ces gardes forestiers, ce vieux père Guillaume Watrin, ce type d'honneur, de loyauté, bon cœur, facile à s'emporter, mais plein de bienfaisance et d'énergie; — et sa femme, un peu revêche, fort entêtée, ayant ses préjugés et ses accès de colère, au fond excellente femme comme il s'en trouve encore beaucoup... dans les campagnes?

Leur fils, Bernard, aime une jeune orpheline et veut l'épouser. La mère Watrin s'oppose obstinément à ce mariage; parce que Catherine, — qu'elle chérit d'ailleurs comme tout le monde, — est pauvre et protestante.

Dans une situation très-émouvante, le jeune garde, dont l'amour ne recule point devant le refus de ses parents, déclare qu'il exigera par la loi ce qu'il ne peut obtenir par la prière. Le père offensé chasse son fils.

Le malheur est entré dans cette honnête famille sous les traits ignobles de Mathieu Goguelu, un misérable que le père Watrin a recueilli par pitié. Cette figure repoussante de Mathieu Goguelu est tracée avec une vigueur et une étrangeté qui donnent beaucoup de relief à ce personnage parfaitement rendu par M. Romainville.

Catherine a voulu revoir son fiancé. La nuit venue, elle est allée dans la forêt, à la *Fontaine-au-Prince*. Mais, au lieu de Bernard, c'est *le Parisien* qui l'attend, avec de l'or plein ses poches, prêt à se mettre en voyage, croyant qu'elle consent à un enlèvement. Ce rendez-vous est un piége tendu par Mathieu Goguelu. Au moment où *le Parisien* va surprendre Catherine, il tombe sous la balle d'un assassin.

Bernard, accusé du meurtre, est amené devant sa famille. C'est cette scène, la plus belle et d'un puissant effet, que notre gravure reproduit.

Le fusil trouvé, les balles marquées d'une croix, la bourre habituelle de Bernard, tout témoigne contre lui. Le prêtre Grégoire lui-même, la mère, la fiancée de Bernard sont convaincus. Le père Guillaume seul demande à la justice le droit d'interroger son fils, et il répondra ensuite de son innocence ou de son crime. — En effet, l'interrogatoire a lieu.

« Au nom de ta mère, dit Guillaume Watrin, en pré-
» sence de cette jeune fille ta fiancée, en présence de
» ce digne prêtre qui a fait de toi un chrétien, moi, ton
» père, moi qui t'ai formé à l'amour de la vérité, à la
» haine du mensonge, je te le demande ici comme Dieu
» te le demandera un jour : — Bernard es-tu coupable
» ou innocent? réponds, — tes yeux sur mes yeux, —
» réponds, Bernard!... »

Le fils cédant au regard magnétique de son père, à cet accent pathétique, impérieux, irrésistible, entraînant, jure — qu'*il est innocent.* »

« A genoux! mon fils, s'écrie Guillaume. — Sois béni,
» mon enfant! Tu es innocent, — c'est tout ce qu'il me
» faut! Quant à la preuve de ton innocence, elle vien-
» dra quand il plaira à Dieu. C'est maintenant une
» affaire entre les hommes et lui. Embrasse-moi, mon
» enfant. Que la justice ait son cours! » Puis, le vieillard, certain de l'innocence de son fils, permet à la vieille mère de l'embrasser à son tour, — ce qu'il n'avait pas permis, quand il ignorait, — l'instant d'avant, — si Bernard était ou non un assassin.

Cette scène des plus dramatiques, bien groupée par l'auteur, bien jouée par MM. Jenneval, Hadingue, Romainville, Jourdain, et par M^me^ Clarisse Miroy et M^lle^ Nova, a produit une sensation des plus vives. Des applaudissements étaient dans toutes les mains, des larmes dans tous les yeux.

La preuve de l'innocence de Bernard ne se fait pas attendre, grâce à la sagacité du garde François, son ami d'enfance, le plus rusé des chasseurs. C'est Mathieu Goguelu qui a tiré le coup; mais le Parisien n'est point mort. La balle s'est aplatie sur sa bourse de voyage qu'il avait mise sur son cœur. C'était de l'argent *bien placé!*

Le public, suspendu aux paroles de chacun des acteurs, a éclaté en bravos, en applaudissements qui retentiront longtemps dans la salle du Gymnase de Marseille. L'heureux directeur, M. Tronchet, a voulu témoigner à l'auteur sa reconnaissance en lui offrant une couronne d'or, dont chaque feuille de laurier porte le titre d'un succès du célèbre écrivain. Alexandre Dumas rappelé, entraîné sur la scène, a été couronné par deux mille spectateurs, qui ont acclamé le nom si populaire du Shakspeare *de notre époque*.

CHARLES NAIMIS.

Une visite au Jardin-des-Plantes.

Chaque année, en terminant son cours d'histoire naturelle, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire propose à ses auditeurs de faire avec lui la visite de la ménagerie du Jardin des-Plantes. Il serait impossible de trouver un guide unissant plus de bienveillance à plus de science : si vous le désirez, lecteurs, nous allons nous mettre à sa suite. Chemin faisant, le professeur nous indiquera, parmi les animaux dont la ménagerie s'est enrichie depuis peu de temps, tous ceux qui peuvent offrir quelque intérêt.

Les oiseaux ayant fait l'objet du cours de cette année, c'est par eux que commencera notre inspection. La grande autruche est morte, il y a quelques mois; mais voici le nandou, ou autruche d'Amérique, remarquable par ses trois doigts ; sa sœur d'Afrique n'en a que deux. Le nandou habite le Brésil, Buénos-Ayres et même la Patagonie, contrée plutôt froide que chaude, en sorte que son acclimatation en Europe ne serait pas difficile. Il s'est reproduit en Angleterre, chez lord Derby.

Près du nandou est le casoar à casque, ainsi nommé parce qu'il porte sur la tête une sorte d'excroissance osseuse, revêtue d'une enveloppe cornée, et qui figure assez bien un armet. Ses plumes ressemblent à des poils, tant les barbes en sont courtes, raides et couchées. Au lieu des belles plumes que l'autruche porte à son aile, le casoar n'a que des piquants assez semblables à ceux du porc-épic. C'est que les barbes des plumes de l'aile avortent, et qu'il n'en reste que la tige. Cet énorme oiseau nous vient des régions les plus chaudes de l'Asie.

Non loin de là se promène gravement le casoar de la Nouvelle-Hollande. Celui-ci est bien plus intéressant pour nous, en ce qu'il craint si peu le froid, que, par nos hivers les plus rigoureux, il ne rentre jamais dans sa loge. Il couche sur la neige et même dessous; car si, pendant la nuit, il vient de tomber une neige abondante, l'oiseau ne s'éveille pas, et, le matin, il présente l'aspect d'un monticule neigeux. C'est un des oiseaux dont la Société d'acclimatation ne tardera pas à nous doter et dont nous reparlerons bientôt. Disons tout de suite qu'il s'est déjà reproduit en France et en Angleterre, que sa croissance est très-rapide, et que sa chair est très-succulente. Une de ses cuises peut peser jusqu'à dix kilogrammes. C'est un de ces oiseaux qu'on dépècera et qu'on vendra en détail sur nos marchés. M. Geoffroy Saint-Hilaire ne craint pas de les nommer des oiseaux de boucherie.

Voici maintenant un des présents de M. de Montigny, l'infatigable pourvoyeur de la Société d'acclimatation et du Jardin-des-Plantes : deux magnifiques grues de Mantchourie. Depuis long-temps, on connaissait cet oiseau, qui figure fréquemment dans les peintures des Chinois, mais jamais il n'avait été apporté en Europe. Il s'est déjà reproduit au Jardin.

Deux espèces de canards, nouvellement introduites en Europe et qui y sont déjà acclimatées, méritent notre attention : l'une est le *canard à éventail*, de la Chine. Son nom lui vient d'une plume singulière, très-étalée, qu'il porte à l'aile. Un couple de ces oiseaux fait toujours partie des cadeaux qu'on offre en Chine aux jeunes époux, probablement parce qu'ils sont un modèle de la fidélité conjugale.

L'autre espèce est le *canard de la Caroline*. Son plumage présente des couleurs moins vives, mais qui se fondent d'une manière plus harmonieuse. Les mœurs de ce canard sont singulières : quoiqu'il vive habituellement sur l'eau, il établit son nid sur les arbres. La femelle descend ses petits, chaque matin, à l'aide de son bec, pour les mettre sur l'eau, et le soir, elle les reporte dans leur lit aérien.

Il y a en ce moment au Jardin toute une colonie de ces beaux oiseaux, mais ils n'y sont qu'en passage. Destinés au Jardin zoologique d'Anvers, ils reçoivent l'hospitalité au Muséum, et s'y reposent des fatigues d'une longue navigation.

Près de ces voyageurs, nous trouvons des oiseaux d'Amérique, en bonne voie d'acclimatation, et dont nous parlerons un autre jour : la pénélope, le hocco, et trois espèces de colins. Ces derniers appartiennent à la tribu des perdrix. On cherche à les acclimater en France, comme gibier ; car, comme tous les membres de cette tribu, ils se montrent rebelles à la domestication. Ils multiplient beaucoup : chaque ponte comprend une trentaine d'œufs. L'espèce dite *colin de la Californie* se distingue par une petite huppe. M. Saulnier en a obtenu l'année dernière plus de deux cents.

Nous mentionnerons en passant que la race des coqs et poules de la Cochinchine a été introduite pour la première fois au Muséum, et que c'est de là qu'elle s'est répandue dans toute l'Europe.

Une poule fort curieuse est la *poule négresse*. Son plumage est entièrement blanc, mais la chair qu'il recouvre est toute noire. Cette poule produit un phénomène unique dans le groupe des oiseaux. Des deux côtés de la tête on remarque une petite tache ronde, qui le jour est d'un aspect bleuâtre, et qui le soir jette une lueur phosphorescente. De plus, cette espèce a cinq doigts, les autres n'en ont que quatre. Elle se reproduit chez nous. Ses œufs sont de couleur jaune.

Deux magnifiques paons du Japon, à ailes noires, sont une acquisition récente de la ménagerie.

Un grand oiseau de proie vit au milieu de la famille inoffensive des gallinacées. C'est le *serpentaire*, qu'à ses longues jambes on prendrait pour un échassier. Les oiseaux de ce genre vivent en Afrique, par couples, dans le voisinage des habitations humaines. Il[...] rissent de reptiles, principalement de serpen[...] détruisent une très-grande quantité. Le[...] trouvé dans l'estomac d'un de ces animaux, [...] petites tortues, onze lézards et trois serpents[...]

Ils attaquent les serpents venimeux aussi [...] les autres. Avant de les assaillir, le serpen[...] en avant ses ailes dépliées, dont il se couv[...] d'un bouclier. Si le reptile pouvait le mordr[...] trine, la blessure serait mortelle; mais il ne [...] dre que la plume. Alors le vaillant oiseau [...] vigoureusement d'un premier coup, avec l'ail[...] le pied; puis, le saisissant avec sa serre, il [...] l'air et achève de l'étourdir. Quand il lui a[...] crâne à coups de bec, il se met à l'avaler, en[...] çant par la queue. Comme le venin introdui[...] tomac n'est pas dangereux, dès qu'il n'y a pas [...] l'oiseau n'en est pas incommodé.

On a fait des tentatives pour l'introduire à[...] nique, où plus de cent personnes périssent c[...] née de la morsure des serpents. Deux pai[...] oiseaux qu'on y a portées, ne se sont pas re[...] A la Guyane, les habitants ont tué ceux qu'[...] amenés. C'est un essai à recommencer.

Nous ne devons pas oublier de dire que le s[...] du Jardin des-Plantes est un impotent. Un [...] nécessité l'amputation d'une de ses longu[...] M. Florent Prevost, aide naturaliste, l'a rem[...] une jambe de bois; et l'oiseau invalide n'a [...] de la vivacité de ses mouvements.

Autrefois, les perroquets étaient enchaîn[...] patte et vivaient isolés sur leur perchoir. M[...] Saint-Hilaire les a fait mettre en liberté da[...] disposé à cet effet. Bien qu'ils vivent tou[...] bonne intelligence, on remarque que les per[...] même espèce se recherchent et sont toujours [...] Cela ne doit pas nous étonner : à l'état sa[...] oiseaux vivent en société. On trouve même [...] des habitudes de caresses et une assistance [...] pour leur toilette. Comme les singes, avec l[...] ont beaucoup d'autres rapports, ces oiseaux [...] rassent réciproquement de leur vermine.

Plusieurs espèces se reproduisent chez n[...] autres la perruche ondulée, devenue très [...] dans le commerce.

Parmi les mammifères, nous nous conte[...] mentionner les animaux dont nous parlero[...] tant de l'acclimatation : l'hémione et l'hémip[...] nouvelles espèces du genre cheval; — l[...] d'Egypte et celles de Cachemire; les mou[...] Caramanie; le zèbre de l'Inde et l'yak du T[...]

La ménagerie possède en ce moment la [...] collection de lions qu'on y ait encore vue. I[...] que qu'un lion d'Asie. Le lion du Sénéga[...] Paris depuis une quinzaine de jours, est [...] fique animal. Il n'a pas de crinière, mais [...] collier.

Un ours de Bornéo, acquisition toute r[...] aussi très-intéressant par sa taille naine [...] manteau noir à poils ras, et son plastron ja[...] mœurs sont fort douces. Vous pouvez, ma[...] votre main à travers les barreaux de sa [...] de vous mordre, il lèchera votre main, c[...] un chien.

Le *nilgaut*, espèce d'antilope, présente u[...] larité singulière : le pelage du mâle est n[...] la femelle est fauve. On sait que chez le[...] plumage du mâle est souvent fort différen[...] la femelle; mais chez les mammifères les [...] sont revêtus de la même robe. Le nilgau[...] pèce de singe hurleur sont les seuls qui fa[...] tion à la règle.

Dans le palais des singes, nous ne trou[...] visages connus, si ce n'est le *ouistiti pinche*[...] Encore le Muséum n'est-il pour lui qu'un [...] d'où il partira bientôt pour Anvers. La t[...] animal est couverte d'une sorte de perru[...] la poitrine et le centre offrent la même [...] dos et la queue, qui est très-longue, sont d'[...]

On sait que les ouistitis sont les plus pe[...] Nouveau-Monde. Il y en a qui ne sont [...] que des souris. Celui-ci est de la taille d[...] ce groupe, le pouce n'est plus opposable; [...] comme les autres doigts, par des ongle[...] courbés. Rien chez eux ne rappelle pl[...] l'homme. Leurs griffes, ainsi que leur ce[...] sans circonvallation, les rapprochent des[...] sont, au surplus, des animaux fort intel[...] leur présente un livre offrant des dessins [...] loriés ou même en noir, ils les reconnai[...] chent à les saisir.

La *marmotte souslik*, du nord de l'Euro[...] tite taille. C'est un intermédiaire entre n[...] des Alpes et notre écureuil.

Jetons, en passant, un regard sur ce [...] mal que les naturalistes placent à la fin [...] mammifères, et qui pourtant, par sa t[...] museau court et la conformation de ses [...] rapport avec les singes. Les extrêmes se [...] différence essentielle est celle-ci : le sin[...] longs, mobiles, flexibles, avec un pouc[...] en sorte qu'il peut palper, saisir, emp[...] resseux a les doigts réunis et empris[...] peau, sauf la dernière phalange qui se t[...] ongles très-longs et très-arqués, vrai[...] moyen desquels il se suspend aux branc[...] dans toutes sortes d'attitudes. Ces ong[...] la main et font du paresseux un animal [...]

…eur, comme le singe. La nature atteint le même par des moyens différents. Les paresseux sont des …aux frugivores ou plutôt *feuillivores*. La torpeur …ur état habituel. Celui que nous avons sous les … est presque toujours assoupi. Le gardien a beau… le peine à l'éveiller; il lui présente une pomme; … l'animal semble répondre : « J'aime mieux dor… Et il se rendort en effet.

…ous avons vu, sauf les objets sur lesquels je me …se de revenir en traitant de l'acclimatation, tout … qu'il y a de nouveau à la ménagerie. Il nous reste à …ercier notre excellent guide, et à lui promettre …tre fidèle au rendez-vous qu'il nous donne pour …née prochaine. L. A. BOURGUIN.

…tre-Français : *les Doigts de Fée*, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Scribe et Ernest Legouvé.

… Scribe doit trouver étranges les personnes qui lui …seillent le repos. Se reposer, et pourquoi? Son bon…ur est justement dans l'activité et dans la produc…n. Vous dites que ses récents ouvrages témoignent …ne certaine fatigue d'esprit : après l'*Agésilas*, hélas! …is après *les Doigts de Fee*, holà! — Vous êtes des in…ts. Vous consentez volontiers à ce qu'un proprié…re s'amuse à planter des choux jusqu'au dernier m…ent, et vous ne voulez pas qu'un honnête acadé…cien (de plus honnête, il n'en fut jamais, certes!) …p… se son alerte vieillesse à remuer le champ de l'art, …te à le bouleverser un peu! C'est manquer d'indul…nce, je vous le dis, et M. Scribe fera bien de ne pas … écouter.

Il ne vous a pas écouté en écrivant *les Doigts de Fée*; … écouté que M. Ernest Legouvé, le mieux inten…né des hommes, on ne le niera pas non plus. M. Legouvé, continuant la tradition paternelle, fait …que de tomber journellement aux pieds du sexe … (ou à qui) il doit sa mère. Il rêve l'affranchis…nt de ce sexe et son amélioration. S'il fait jamais … …tie, — et il en fera un, soyez-en sûrs, — M. Er…st Legouvé ne l'intitulera pas : *le Mérite des Femmes*, …is bien : *l'Utilité des Femmes*. Dans ce poëme, les Fran…ses exprimeront par leurs gestes le besoin qu'ils ont … couturières, de modistes et de repriseuses. Aussi …-il évident pour nous que le sujet des *Doigts de Fee* … de la seule imagination de M. Legouvé, car, … …nt l'expliquer tout de suite, ces doigts de fée sont …ux d'une tailleuse de robes. M. Scribe aura été se… …ment flatté de ce titre et il s'en sera probablement … dans la dédicace : *les Doigts de Fée!* c'est comme qui … en effet : *les Doigts de Scribe*, c'est-à-dire l'habi…, l'ingéniosité, l'élégance quelquefois, la rapidité …urs. S'il a été détrompé par la lecture du scéna…, il aura été retenu par la générosité du sujet; car … Ernest Legouvé n'est pas de ceux qui préconisent …orie de l'art pour l'art et du beau pour le beau; … préférerait plutôt le laid utile.

Les Doigts de fée pouvaient fournir un vaudeville … ou deux actes, mais pas davantage. Homme … …me, vieillard ou jeune fille, c'est toujours l'his… de la noblesse nécessiteuse, forcée de travailler … vivre. C'est l'émigré de Coblentz assaisonnant la … ou le réfugié de Londres enseignant le pas de …. Franchement, nous comprenons difficilement …ent l'on ne cherche pas à asseoir ses enseigne…ts sur des sujets plus nouveaux. Votre pièce est … dès le deuxième acte; elle bourdonne dans la …re de tout le monde : c'est une mosaïque de tous …devilles de la Restauration et du temps de Louis-…: mon voisin l'eût achevée, au cas où un coup … vous aurait frappé pendant l'élaboration.

… nouvelle comédie de l'auteur qui compte le … succès sur toutes les scènes de l'Europe, — … en a mérité quelques-uns, — n'a pas réussi. …rsonnes, moins jeunes que pourraient le suppo… MM. Scribe et Legouvé, se sont rappelé, un peu …ent sans doute, qu'elles avaient acheté à la … de la Comédie-Française un droit, que *Feu Lionel* … fait déjà pour voir tomber en désuétude. … commencer la justice. Il y a dans *les Doigts de fée* …tatives pour se mettre à la mode de l'esprit …, et que le public a applaudies avant la claque. … la claque a été surprise! — Ceux qui accu… M. Scribe de laisser vieillir ses mots en bouteille … été moins étonnés; quelques-uns allaient jus…: — Il se sera trompé; il aura confondu la … 1858 avec celle de 1848; son foret l'aura égaré. …nt à l'habileté proverbiale de l'auteur du *Verre* …, elle n'a sauté aux yeux de personne en cette …tance. On a retrouvé les vieux moyens de *la …rie* et d'*Une chaine* : l'importance exagérée du … de la femme sur son mari, les anciennes rela… …tilisées au profit des nouvelles, les changements … à vue, le libre échange échafaudé sur des … ridicules, une couturière disant à sa cliente : … aurez demain votre robe de bal, si vous m'ob… deux voix de plus pour l'élection du Morbihan! M. Scribe peut vivre littérairement très longtemps … et M. Legouvé aussi, en recommençant ce ré… … qui a charmé la génération précédente. Mais …us avons la conviction que l'art est autre part; rien ne nous empêchera de le dire. Le théâtre obéit à une loi de progrès, comme toute chose; ouvrier fécond, M. Scribe a donné son contingent d'invention et de talent : il ne fait plus que se répéter. Plus curieuse par l'ensemble que par les détails, son œuvre complète aura sa place dans les annales contemporaines; selon nous, ses *machines* donneront plus que ses comédies, et, par machines, nous entendons ses livrets d'opéra : *Robert le Diable*, *la Juive*, *le Prophète*, très-remarquables par l'ampleur, la clarté et la force des situations.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *Quentin Durward*, opera comique en trois actes, de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaërt. — THÉATRE-ITALIEN : Reprise d'*Otello*, opera en trois actes, musique de Rossini.

Balzac, qui parlait aussi bien la langue de Rabelais que la sienne propre, a tenté, dans l'un de ses *Contes drôlatiques*, une sorte de réhabilitation de Louis XI; il a voulu montrer cette grande figure historique le sourire sur les lèvres, l'œil enflammé de toutes les ivresses, et il a dit : Le roy Loys le unzieme estoyt ung bon compaignon aymant beaucoup à iocqueter.....; aussy, les grimaulds qui en ont faict un sournois monstrent bien qu'ils ne l'ont pas cogneu, veu qu'il estoyt bon amy, bon bricolleur et rieur comme pas ung....... Les vrais collecteurs de veritez sçavent que ledict Roy estoyt ung bon petit homme en son privé, mesmes trez-aimable; et, avant de faire couper la teste à ses amys ou de les punir, ce dont il n'avoyt espargne, besoing estoyt qu'ils l'eussent truphé beaucoup; tousiours sa vengeance feut iustice. »

C'était peut-être là le véritable Louis XI d'opéra-comique. Il fallait l'emprunter à Balzac plutôt qu'à Delavigne, plutôt qu'à Walter-Scott, et ce n'était certes pas dans l'histoire et encore moins dans la tradition populaire qu'on pouvait en chercher le décalque. Or, les auteurs du nouveau livret historique représenté à l'Opéra-Comique se sont peut-être trop préoccupés, en nous montrant le caractère du grand et terrible monarque, de la mise en relief de ses angles les plus aigus; ils ont cherché assurément avec trop de conscience à dévoiler les ressorts de sa politique astucieuse et implacable. C'est là une erreur de nuance qui a bien son influence sur toute la pièce, mais qui, pour nous, ne peut équivaloir à un arrêt de mort. Nous protestons donc contre des chuchotements de corridor qui, le soir de la première représentation, tendaient à insinuer qu'il y avait violation du genre de l'opéra comique, dans le grand développement dramatique de certaines scènes de *Quentin Durward*.

Certainement, ce ne sont plus là les éclats de rire des *Rendez-vous bourgeois*, ni la joie édulcorée de *Joconde* et de *la Fête du village voisin*; mais n'est-ce pas risquer de se tromper grossièrement sur la valeur réelle d'une œuvre que de prendre en sérieuse considération le lieu où elle est exposée à l'attention de la foule? Qu'importe aux âmes dévotes que l'on place saint Pierre dans la niche de saint Siméon? Qu'importe à l'amateur de tableaux de trouver un Rembrandt dans une salle de musée consacrée aux paysages de Hobema ou de Ruysdaël? La pièce de M. Michel Carré ne nous semble donc pas absolument condamnable pour s'être trompée de porte; elle rachète, du reste, cette légère trébuchade par des qualités estimables. Souvent l'intérêt du drame s'y mêle à l'intérêt de l'histoire, et de ce mariage naissent parfois de grandes situations que rehaussent toutes les pompes d'une mise en scène témoignant à la fois du goût et de la munificence de la direction.

C'est en plein roman de Walter-Scott qu'a été taillé le livret de *Quentin Durward*. A côté de l'étude historique de la rivalité de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, esquisse trop achevée, presque ombrée, nous avons dit, se placent les amours d'Isabelle de Croye et de Quentin Durward, qui fait partie de la garde écossaise du roi de France; puis, ces deux éléments se rattachent l'un à l'autre par des fils mystérieux. Louis XI voudrait marier Isabelle à Guillaume de Lamark, dont il se ferait ainsi un puissant auxiliaire; de son côté, Charles-le-Téméraire a ses raisons politiques pour donner la belle comtesse à Campo-Basso. Mais voilà un quatrième prétendant; c'est l'ambassadeur de Charles, duc de Bourgogne, le comte de Crèvecœur. Qui des quatre l'emportera après mille épreuves, mille péripéties émouvantes? C'est Durward... vous l'aviez deviné.

M. Gevaërt, l'auteur de la musique, est un compositeur qui a conquis un certain rang par plusieurs succès remportés au Théâtre-Lyrique, et pourtant il ne s'est pas encore fait un style à lui. Il semble encore chercher sa route; parfois il l'entrevoit, il la suit même pendant quelque temps; puis, je ne sais quel brouillard s'en mêlant, il la perd de vue et tâtonne longtemps avant de la retrouver. Il n'en est pas moins vrai que si M. Gevaërt procède un peu de la manière des autres, il ne s'inspire que de bons modèles, il ne cherche à s'accrocher qu'à de bonnes et solides branches, si, d'aventure, il se sent défaillir. Il y a, du reste, chez cet artiste des élans de véritable passion, une grande croyance en son art et quelque chose même d'élevé qui perce dans l'intention. Sa dernière partition, sans être la plus réussie, est certainement la plus sérieusement conçue. Le chœur des archers a produit un grand effet. L'idée musicale en est franche, saine, bien trouvée, et, par-dessus tout, menée à bonne fin, sans emphase, par des développements habiles; il a été redemandé. On a aussi bissé les couplets de Couderc, qui n'a plus guère de la voix que la manière de s'en servir, mais qui, en revanche, a joué le personnage de Louis XI avec une grande vérité de gestes, d'allure et d'accent. Il y a encore, entre autres morceaux remarqués, l'air de Jourdan, son duo avec Mlle Boulart; celui d'Edmond Cabel et de Mlle Belia; enfin, un remarquable trio et en général toute la partie chorale. On voit là l'empreinte d'une main savante et exercée.

En somme, nous croyons au succès de *Quentin Durward*, et nous lui souhaitons un été propice; qu'il pleuve pour l'amour de l'art! On a tant vu d'opéras mourir d'un coup de soleil!

— Lundi, on reprenait *Otello* aux Italiens, pour le premier début (parisien) de M. Tamberlick, le ténor le plus acclamé par la presse étrangère. C'était une grande et belle soirée. Tout ce que Paris a de plus éminent dans le monde des salons, dans celui du théâtre, dans celui de la presse et des arts était là, constitué en aréopage suprême qui juge irrévocablement du sort et de la valeur des artistes, en tribunal dont les arrêts ont force de loi dans le monde entier. Or donc, Tamberlick apparait, il chante et l'on applaudit.

On s'étonne même de trouver le rôle du farouche maure de Venise rendu avec des fureurs, des éclats de passion qui ne semblent pas rentrer dans l'idée que les Italiens se font généralement de la scène; il est pourtant beau de trouver dans le même artiste l'Otello de Shakespeare et l'Otello de Rossini, les deux plus belles incarnations de la jalousie et de la vengeance. M. Tamberlick trouve une bonne partie de ses effets dans l'accentuation du récitatif, et il lui rend ainsi toute sa valeur dramatique; mais ce n'est pas tout, je voudrais arriver à dire le foudroiement inattendu qu'il produit avec sa note suraiguë, son *contre-ré bémol* qu'il donne de poitrine avec une aisance et une sûreté invraisemblables; voilà une note bien rare et qui méprise de toute la hauteur d'un demi-ton le célèbre *ut de poitrine* de Duprez.

— M. Biernacki a donné son concert mardi dans la salle Pleyel, devant une assistance mi-partie polonaise, mi-partie française. Il a joué avec un grand charme, un grand amour du pays, on dirait presque une série de refrains polonais qu'il a transcrits pour le violon et qui ont obtenu un succès d'émotion et de curiosité.

ALBERT DE LASALLE.

Placement hypothécaire, 8 p. 100 d'intérêt. — Jonction du golfe du Mexique à la ligne de New-York et de San-Francisco.

CHEMIN DE FER DE GALVESTON A HOUSTON ET HENDERSON.

Concession à perpétuité, avec subvention par l'État, de 2 millions 285,520 acres de terre (950,000 hectares). La ligne concédée est de 225 milles anglais (359 kilomètres).

Émission de 14,000 obligations hypothécaires.

Les obligations hypothécaires donnent droit à une prime de 10 dollars (53 fr.), à une action libérée de 40 dollars (212 fr.). Elles produisent 8 p. 100 d'intérêt, payés les 1er janvier et 1er juillet.

Deuxième émission.

Les versements ont lieu de la manière suivante :
20 dollars ou 106 fr. en souscrivant,
20 dollars ou 106 fr. au 1er mai 1858;
20 dollars ou 106 fr. au 1er juin 1858;
20 dollars ou 106 fr. au 1er juillet 1858;
20 dollars ou 106 fr. au 1er août 1858.

On souscrit au siége de la Société, à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, 21; à New-York, 49, Wall street, et chez les trois cents banquiers correspondants de la Compagnie, en France et à l'étranger.

Pour les villes où la Compagnie n'a pas de correspondants, on peut adresser directement le montant de la souscription à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, soit en un mandat sur la poste, soit par les Messageries.

Compagnie immobilière de l'Est. — Vente par lots de 500 mètres et au-dessus, de terrains boisés à 4 fr. le mètre.

Dans un beau parc, au bord de la Marne, arbres séculaires, eaux vives, lacs, grottes, jolies vues, dont une collection peut être consultée au stéréoscope, au *Bureau des ventes des terrains*, boulevard Saint-Denis, 9, et rue Sainte-Apolline, 9.

Le Journal pour tous publie en ce moment *les Louves de Machecoul*, roman inédit d'ALEXANDRE DUMAS. Cet ouvrage, qui est entièrement écrit de la main du maître, sera certainement classé au niveau des *Compagnons de Jehu*, le plus grand succès du roman de ces dix dernières années. On peut même dire qu'il est supérieur aux *Compagnons de Jehu* par le caractère émouvant et dramatique du récit.

Le *Journal pour tous* achève avec ce mois sa troisième année. A chaque volume les éditeurs ont voulu, par des améliorations nouvelles, témoigner au public la reconnaissance que son empressement leur a inspirée. L'exécution des gravures, l'impression, le papier, tout a été successivement perfectionné à mesure que le nombre des abonnés grandissait.

Le premier numéro de la quatrième année (157e du Journal) prouvera aux 200,000 lecteurs de ce Recueil que ses directeurs ne veulent pas s'arrêter dans la voie du progrès.

Recueil de la famille que l'on peut sans danger laisser sous la main des jeunes gens et des jeunes filles, le *Journal pour tous* est à la fois très-moral, très-instructif et très-amusant.

Les trois premières années du *Journal pour tous* forme trois beaux volumes, chacun de 836 pages, et illustré de plus de 500 vignettes.

Prix du volume : broché, 5 fr. 50 c.; — très-belle reliure dorée, 7 fr.; — reliure mosaïque, 8 fr.

Prix de l'abonnement d'un an : pour Paris, 6 fr.; — pour les départements, 8 fr.

Le *Journal pour tous* paraît aussi par cahier mensuel broché, avec une jolie couverture.

Prix de chaque cahier : pour Paris, 60 c.; — pour les départements, 80 c.

On s'abonne, à Paris, chez MM. Ch. Lahure et Comp., éditeurs-imprimeurs, rue de Vaugirard, no 9, et chez MM. L. Hachette et Comp., éditeurs-libraires, rue Pierre-Sarrazin, no 14.

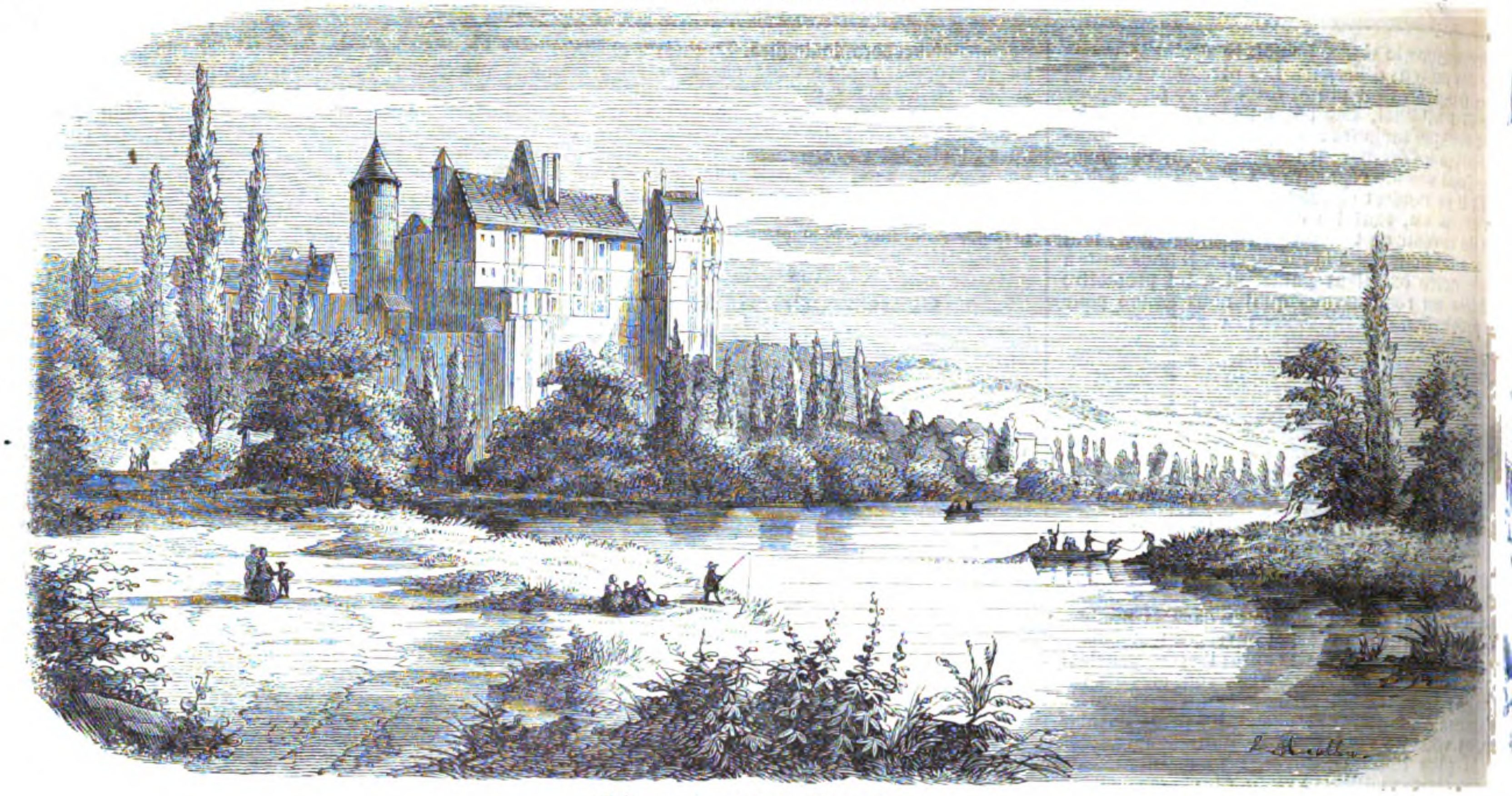
N. B. En ajoutant 1 fr. 50 c. au prix des volumes, on les recevra *franco* par la poste, brochés ou reliés.

Cachemires des Indes. — Les événements de l'Inde ayant fait baisser beaucoup le prix des châles, la maison *Frainais et Gramagnac*, 2, rue Feydeau, et 82, rue Richelieu, la plus ancienne et la plus importante dans le commerce des cachemires et des dentelles, vient de mettre en vente l'arrivage de cachemires des Indes le plus considérable qui soit venu en Europe jusqu'à ce jour.

Parmi ces châles, tous de prix très-avantageux, se trouve un magnifique choix de cachemires exceptionnels (d'une réduction très-fine) et de dessins tout-à-fait nouveaux; ces châles, dits du *Radjah*, sont, dans l'Inde même, de la plus grande rareté.

CACHEMIRES DES INDES.			
Longs. . . . de f.	500	à	1,500
Longs.	1,500	à	5,000
Carrés.	500	à	1,200
Carrés.	1,500	à	4,000
Rayés longs . . .	100	à	800
Rayés carrés. . .	80	à	600
Brodés cachemires	100	à	1,200
Stellas et fantaisie	75	à	500

Médaille de 1re classe, Exposition universelle.



Château vicomtal de Châteaudun.

Châteaudun.

Une grande partie du prestige qu'ont pour nos artistes et nos poëtes les vieilles ruines dont le génie du moyen-âge a doté la France féodale, n'appartient-il pas beaucoup moins aux souvenirs qu'elles rappellent qu'aux sites qu'elles ornent encore de leur couronne de tours ou de leur diadème de débris?

Remarquez bien, en admirant dans notre gravure, celui où s'élève encore aujourd'hui le vieux donjon de Châteaudun, que les règles stratégiques de l'architecture militaire, à ces époques reculées, faisaient nécessairement choisir pour siége de ces résidences fortifiées les positions qui, par l'élévation de leur assiette et les difficultés de leurs accès, formaient les paysages les plus pittoresques. Quel site plus grandiose à la fois et plus riant que cette majestueuse ondulation de terrain dont il domine les pentes verdoyantes, et dont le Loir baigne de son flot transparent les vallons boisés...

Tout porte à croire que ce lieu reçut à l'époque gallo-romaine un de ces postes fortifiés, *castella*, *observatoria*, que le peuple conquérant établissait sur tous les points d'où il pouvait dominer le pays par le regard ou par les armes. Les débris de briques et de tuiles découverts à diverses occasions dans ses décombres justifieraient jusqu'à un certain point cette opinion; mais les dernières ruines de ces constructions, si elles existèrent jamais, ont disparu avec celles qui furent détruites dans le courant du dix-septième siècle.

Bien qu'Aimoin parle de cette place dans la vie de Sigebert, et que Grégoire de Tours la mentionne dans celle de Gontran, la partie la plus ancienne de ses édifices qui ait survécu à ces démolitions est la grosse tour, qui, d'après les traditions locales, aurait été bâtie en 935 par Thibault-le-Vieux, ou, comme le surnomment quelques historiens, Thibault le-Tricheur, et à laquelle, nous l'avouons, nous hésiterions à donner une origine aussi reculée.

Il n'en est pas moins vrai que, sous le règne de Charlemagne, Châteaudun était déjà une localité importante, et que, dès cette époque, elle possédait un monastère.

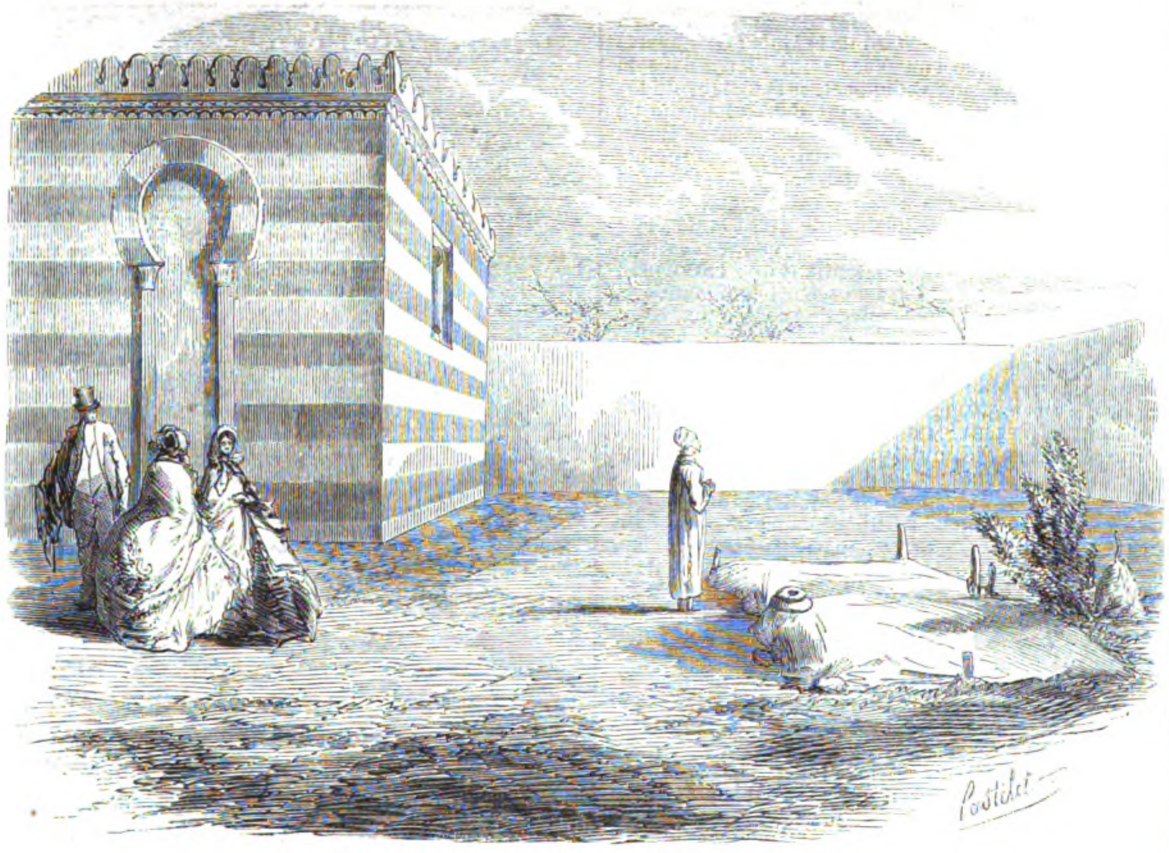
L'époque à laquelle furent élevées les autres fortifications offre bien moins d'incertitude. Cette époque est le quinzième siècle; leurs fondateurs sont les comtes de Dunois, ducs de Longueville.

L'histoire de ses seigneurs, bien que voilée de quelques nuages, présente beaucoup moins d'incertitude : son premier vicomte est Geoffroy, fils de Warin de Bellesme et petit-fils de Guillaume Ier, comte d'Alençon.

Les descendants de ce guerrier, disparu dans une catastrophe, conservèrent ce domaine durant sept générations. En 1248, Clémence, fille puînée de Geoffroy IV, le porta dans la maison de Clermont d'où il passa, par d'autres mariages, dans celle de Flandre, puis dans celle de Craon.

A la mort du dernier vicomte de Craon, décédé sans héritiers, il fut réuni à l'apanage de Charles d'Orléans, qui le donna, en 1439, avec la comté de Dunois, à son frère naturel, Jean, bâtard d'Orléans, son ti[...] laire le plus illustre.

C'est là le nom glorieux qui, comme une auré[ole] plane et rayonne au-dessus de ses vieilles tours. F



Sépultures de la reine et du prince d'Oude (état actuel).

Sépultures de la reine Kuchwar et [du] prince d'Oude.

Un grand nombre de musulmans visitent chaque j[our] le sol funèbre où reposent les cercueils de S. M. Mu[...] Kuchwar, reine d'Oude, et du prince Bahadore son f[ils]. Notre gravure donne l'aspect de ces lieux, achetés [par] l'ambassadeur britannique pour y élever un mo[nu]ment à cette reine d'un des plus magnifiques emp[ires] de l'Asie, qui était venue en Europe réclamer un tr[ône] et qui, comme son fils, n'a trouvé qu'un tombeau.

AVIS IMPORTANT

Le *Monde illustré* aura accompli sa première a[nnée] d'existence le 15 avril 1858. MM. les souscripteurs [dont] l'abonnement expire à cette époque, — ce qu'ils [peu]vent constater en vérifiant la bande d'adresse du j[our]nal qui mentionne l'échéance de l'abonnement, — [sont] priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter [tout] retard et toute interruption dans l'envoie du *M[onde] illustré*.

Le *renouvellement du 15 avril* étant considérable, [nous] ne saurions trop insister sur cette recommanda[tion].

Les demandes de renouvellement d'abonne[ment], ainsi que toutes réclamations, doivent être acco[mpa]gnées de la dernière bande d'adresse.

RÉBUS.

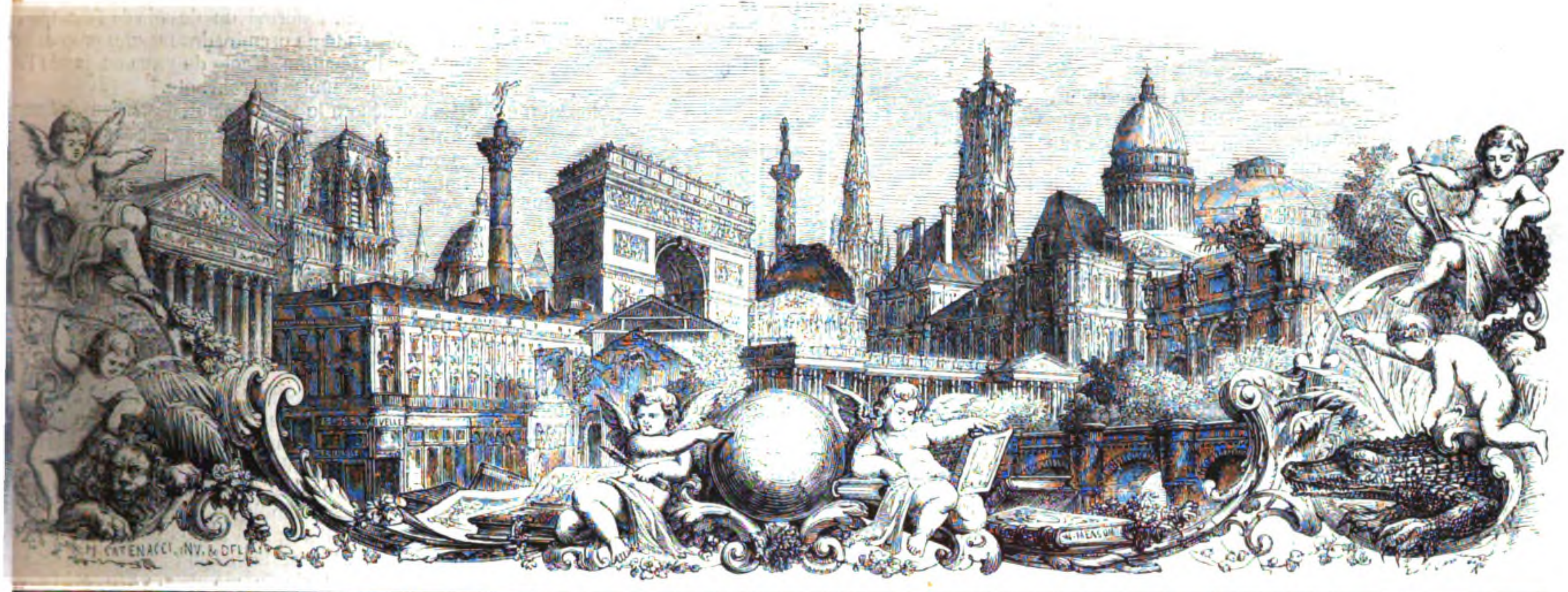
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un homme à prétentions est au monde ce qu'[il y a] de plus choquant.

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue [...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



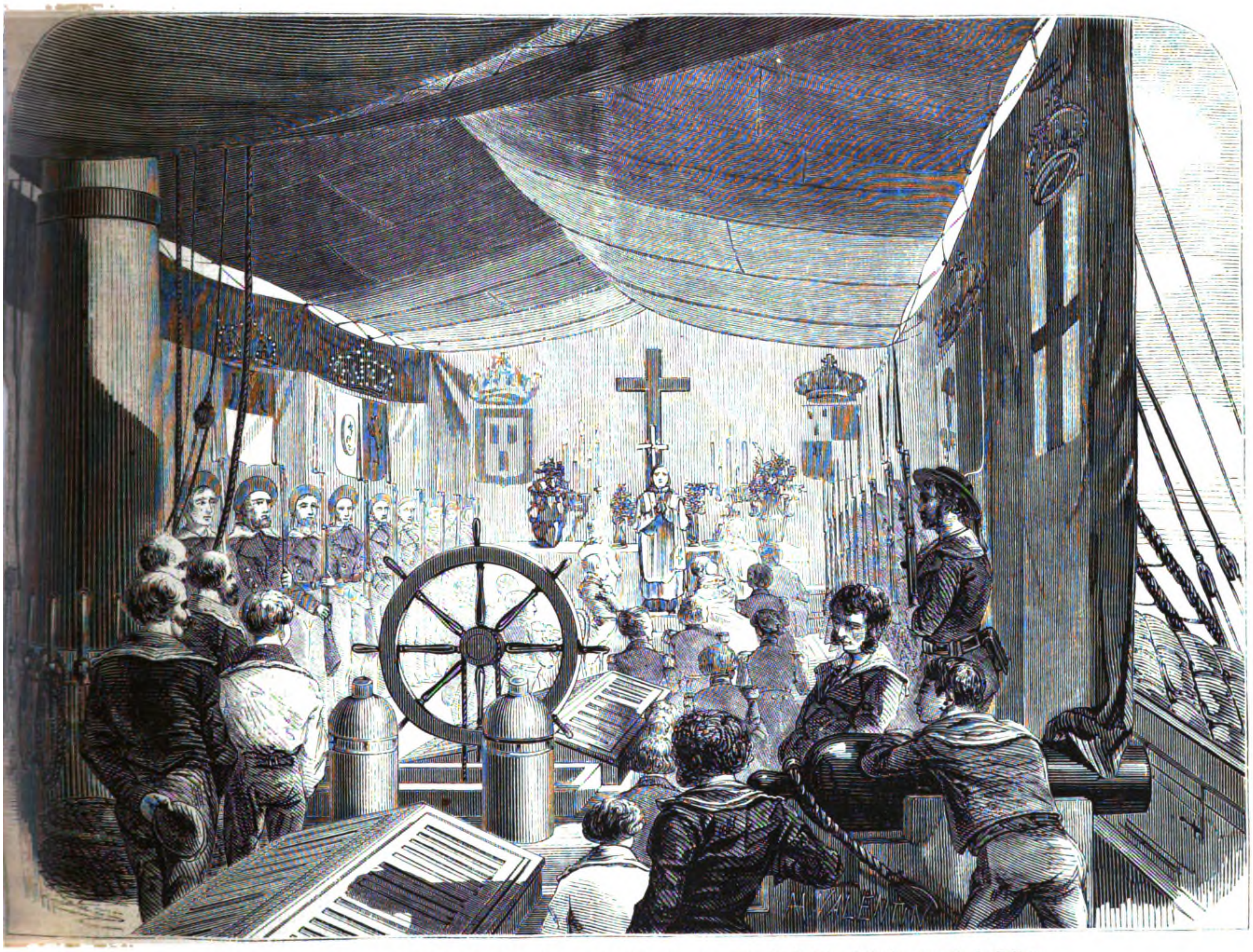
ABONNEMENTS:
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr..—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

N° 52.
10 Avril 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Célébration du deuxième anniversaire de la naissance de S. A. le prince impérial, à bord de la corvette *le Coligny*.

COURRIER DE PARIS.

« ..... A peine eurent-ils fait quelques pas dans le mystérieux caveau, qu'ils poussèrent un grand cri, dont frémit toute leur suite... » — disions-nous l'autre fois, en finissant la sixième colonne, inexorable colonne d'Hercule de ces bavardages. — « C'est qu'en effet, il y avait bien de quoi s'émouvoir, en présence de l'effrayant spectacle qu'ils... »

Qu'ils virent étalé à leurs yeux ! — continuons-nous. — Cinq squelettes, trois sur le mur de face, deux sur celui de droite, tous debout, retenus par un carcan au col, et une ceinture de chaînes au milieu du corps, étaient les funèbres hôtes du caveau si bizarrement découvert sous l'ancien rempart du château de Heidelberg. M. W***, le jeune professeur à l'Université, pâlit d'émotion et recula d'horreur. Lord S..., ancien colonel des Highlanders et membre du *Travellers' club*, ne broncha point et s'écria : *ho! ho!* ce qui est le signe et le signal de la plus grande émotion que puisse, ou que doive ressentir un véritable gentleman. La suite des deux éclaireurs de l'escouade pénétra dans le caveau amplement éclairé par l'accumulation des torches. On reconnut aux pieds de chaque squelette un amas de poussière qui devait être leurs vêtements corrodés par la sépulcrale humidité du cachot. Plusieurs trous, qu'on remarqua dans un angle, avaient cette conformation particulière au passage que se creusent les rats. Une lampe de fer oxydée pendait de la voûte en plein cintre; elle avait sans doute éclairé l'agonie des cinq malheureux enchaînés là par une justice terrible... une implacable vengeance à pénétrer... La sépulture a été donnée à ces dépouilles; les investigations continuent sur d'autres points du souterrain qui sonnent creux. Le professeur W*** va faire un calcul de probabilité historique ou légendaire sur ces cinq squelettes du souterrain du *Stukgarten*, dans un des prochains numéros de la revue d'économie politique allemande intitulée : *Wolkswirthschaftliche Monatsschrift*.

Vieuxtemps, le plus célèbre des violonistes actuels, ne collectionne ni les pots du Japon, ni les cruches de Leyde, ni les plats des Della-Robbia, ni les grès de Berlin, ni les magots de la Chine, ni les figurines de Saxe, ni les soupières de Frankenthal, ni les faïences de Minton, ni les bourdaloues de Sèvres, ni rien de Faënza, de Sienne, de Limoges, ou Bootger, ni rien, enfin, de toutes ces branches cassantes de la docte et amusante céramique, qui font le bonheur de votre très-humble et très obéissant serviteur : Vieuxtemps collectionne les violons.

Il en possède d'incroyables, à faire bondir Paganini là où il est. Enumérons.

L'un est un Guarnerius en vernis blond, un *André Guarnerius*, crémonais, naturellement, et daté de 1675 la bonne date. C'est un cadeau que Vieuxtemps reçut à Vienne, en 1846, du baron Péreyra, lequel, excepté les millions, n'a rien de commun avec le baron Péreire. L'histoire de ce violon est toute une légende. Il fut commandé par un abbé du nom de Guasco, qui le paya vingt ducats (250 francs), du prix d'une quête faite le jour même où il en accompagna la voix d'une grande beauté du temps, grande dame aussi, la Marchesa Manfredonia, dont cet abbé avait été épris jusqu'à se jeter en religion de ses rigueurs, demandant au créateur des consolations contre une trop séduisante créature. La Marchesa chantait au salut cachée dans le jubé, et Guasco l'accompagnait sans la voir, en improvisant des harmonies pleines de sanglots et d'un délire où le céleste le disputait au terrestre. L'abbé mort, ce violon de Guasco fut appendu dans une chapelle. Le maréchal de Villeroi, instruit de la touchante histoire, s'empara du violon, croyant y retrouver l'âme ardente du pauvre abbé; il lui demanda à coups d'archet les moyens de plaire aux dames de la cour de Louis XIV, qui l'avaient surnommé *le Charmant*. Les Impériaux arrivent; Villeroi défend la ville, la défend mal; il faut battre en retraite. Il s'enveloppe d'une compagnie de mousquetaires à soleil, pour opérer sa sortie; les voilà tous au galop. Mais Villeroi pense à son violon... il veut rentrer au palais pour le prendre; il revient... s'empare du précieux instrument qu'on met dans un fourgon; les Impériaux arrivent au cœur de la ville, et le maréchal est fait prisonnier... pour un violon!

On le lui rend afin de charmer sa captivité. Plus tard, privé de ses commandements, et gouverneur de Lyon d'abord, puis de Louis XV, il a perdu l'âge de plaire, et le violon est délaissé. Le régent entend parler de l'instrument, l'obtient du maréchal qui avait à se faire pardonner ses craintes hypocrites pour la sûreté du jeune roi, et le régent en fait don à sa mère la princesse palatine, qui se le laisse voler par un valet qu'on met en prison... trop tard. Le drôle avoue qu'il a vendu le trésor harmonieux à maître Einger, moyennant cinq cents livres, somme qu'on devrait plus que doubler aujourd'hui. Le Guarnerius passe en Allemagne, arrive aux mains de Beethoven qui s'en fait souvent jouer par son maître Haydn. A sa mort, en 1827, le célèbre instrument est acheté par le père du baron Pereyra, qui le paye cinq mille florins. Il y a douze ans, ce dernier en fit généreusement don au virtuose, un soir où le baron, assailli d'une grande douleur de famille, se sentit soulagé, attendri, presque consolé, par le magique archet du grand artiste belge. — La suite de ces étranges histoires de sept violons à un prochain numéro.

Nous recevons un nouveau catalogue d'autographes. Nous y puiserons les particularités qui nous semblent intéressantes et de nature à ne soulever aucune susceptibilité. Ce catalogue, publié par M. Laverdet, offre la réunion de plusieurs collections qui embrassent tous les pays et tous les temps; on y a joint un certain nombre de curieux documents historiques. A ce titre nous trouvons d'abord trois pièces relatives à l'*affaire du Collier*. Ce sont des lettres de M. de Launay, gouverneur de la Bastille, à M. de Sartines, en 1786. Elles racontent divers faits intéressants relatifs à l'interrogatoire du cardinal de Rohan, et aux visites reçues ou repoussées par lui.

Sophie Arnould, dont le buste par Houdon, a eu un si violent succès d'argent à la récente vente du docteur Véron, écrit une curieuse lettre pour un emprunt de 4,500 livres qu'elle désire faire à M. Boutin. — Dans une autre lettre, elle approuve la vente de sa maison de Clichy-la-Garenne, qui est, croyons-nous, celle qu'habite, durant la belle saison, M^lle^ Elise Denain, cette regettable transfuge du Théâtre-Français, qui a prématurément demandé la liquidation de sa pension de sociétaire dans un mouvement de mauvaise humeur et de trop grande irritabilité nerveuse, qu'on a regretté, qu'elle a peut-être regretté.

Charlet écrit aux membres du conseil de recensement de la dixième légion de la garde nationale (1842) pour obtenir une exemption de service. Il est malade, il ne peut plus servir... C'est d'autant plus humiliant et plus dur pour lui, qu'il est toujours rempli de zèle, et qu'il a toujours donné l'exemple depuis 1814. — « Car à la bataille de Paris je brûlai les dernières cartouches des funérailles de l'Empire. »

Le baron J. de Rothschild a là trois pièces signées. Je ne les ai pas vues; mais je suppose bien que ce ne sont pas des bons de cent mille francs chacune payables à vue sur l'un de ses frères de Naples, Vienne, Francfort, etc.

Le comte d'Orsay, qui fit suite au fameux Georges Brummel, écrit à un tailleur français fixé à Londres, relativement à des basques trop larges. Lady Blessington, dans la résidence de laquelle il habitait, à *Gore House*, céda la place, en 1851, au cuisinier Soyez, qui installa dans ses salons, connus de toute l'aristocratie européenne, un restaurant qui réussit peu. M^me^ Soyez meurt. Son mari prie le comte d'Orsay d'avoir la bonté de lui rédiger une épitaphe pour le tombeau où cette chère défunte repose dans la paix éternelle. D'Orsay envoie ceci :

SOYEZ TRANQUILLE.

C'était peu, mais vrai.

Casimir Delavigne figure ici pour un pouvoir confié à son ami Etienne Béquet, le critique, pour « vendre pour moi et en mon nom le manuscrit intitulé *l'École des Vieillards*, jouée aujourd'hui, 6 décembre 1823, au premier théâtre français, aux conditions et clauses qu'il lui plaira de fixer. »

Sanson père, l'exécuteur des hautes œuvres pendant la Révolution, écrit aux citoyens administrateurs du département de Seine-et-Oise, que depuis plus de deux ans qu'il remplit les devoirs de sa charge sans avoir de traitement, obligé qu'il est d'avoir un logement à Versailles, il désire « être autorisé à s'installer dans un petit endroit vacant aux écuries de la femme de feu Capet, etc. »

Fabre d'Olivet écrit au citoyen Rœderer qu'il voudrait faire paraître des aveugles sur la scène, dans un drame *ad hoc*. « J'ai pensé que des scènes épisodiques où j'introduirais les personnages fameux qui ont été privés de la vue, pourraient facilement être représentés par des aveugles, etc. »

Gannal, à un monsieur qu'il se propose d'embaumer.

Jeanne d'Arc. Document sur sa maison. M. Lainé, ministre de l'intérieur et membre de l'Académie française, écrit en 1818 au maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre pour lui raconter le fait suivant :

Un ancien dragon, retiré dans la commune de Domrémy, dans les Vosges, le sieur Gérardin, simple vigneron, père de six enfants, vient de faire preuve d'un désintéressement qui a excité tout l'intérêt des autorités. Ce militaire est de la famille de Jeanne d'Ar[c] et il se trouvait possesseur de la maison où naqu[it] cette fille célèbre. Un Anglais voulait acheter — [pour la] faire démolir — ce monument de notre histoire. [Il] offrait de ce bien 6,000 francs, et même davantag[e]. Gérardin l'a refusé; mais il a consenti à céder [sa] propriété pour 2,500 francs au conseil général du d[é]partement qui, informé du dessein de l'étranger, [a] senti la nécessité de prendre des mesures propres à [en] empêcher l'exécution. L'acte de vente est passé; l'a[f]faire va être soumise au roi... etc.

Le roi décora le vieux soldat, descendant de Jean[ne] d'Arc, et lui envoya 5,000 francs de sa cassette.

Lola Montès (les femmes se suivent et ne se r[es]semblent pas!) déclare, en anglais, à M. Campb[ell] qu'elle « est si malade aujourd'hui, qu'elle ne pou[rra] se rendre à l'Hippodrome » où sans doute elle dev[ait] passer à travers des cerceaux de papier.

Alfred de Musset est « sur le gril; » il voulait al[ler] voir ce matin M^me^ Jaubert, mais il a « un acte de c[o]médie à l'imprimerie, un autre qui se fait; le tout p[our] demain! Jamais je n'aurai fini; je me voue à tous [les] saints! »

Piron (Alexis). Lettre touchante au sujet de sa p[au]vre femme tombée en paralysie; situation fâche[use] qui résulte pour son ménage de cette triste situati[on]. Autre. L'évêque de Mirepoix a obtenu du roy la déf[ense] aux académiciens de l'élire... Le roy le dédomm[age] par une pension de mille livres sur sa cassette. A[u]tre (en tout cinq). Il s'agit de M^lle^ de Richelieu, alors â[gée] de huit ans. « M^lle^ de Richelieu offrait déjà, à cet â[ge], le plus joli spectacle du monde aux yeux et à l'esp[rit]. Voici un trait de sa façon dont je fus témoin c[hez] M^me^ de F... à Passy, où nous dînions. M. de Fo[nte]nelle ayant bu à sa santé (il avait alors 94 a[ns]), M^lle^ de Richelieu, luy faisant raison, dit : Monsi[eur], je paraîtray bien merveilleuse à 80 ans, si je les [ai], quand je dirai que j'aurai bu avec le neveu du gr[and] Corneille! »

Bornons là ces mentions. Le catalogue contient [des] lettres de presque toutes les célébrités modernes. [Mais] certaines protestations qui ont éclaté depuis que[lque] temps rendent les autographiles très-circonspect[s à] propos des mentions.

La grande marquise qui servait d'abri [aux] équipages a disparu de la façade du pavillon [de] l'Horloge, sur le Carrousel. — La saison des fêtes [est] expirée à la cour; la ville imite: on ne danse plu[s que] tout exceptionnellement çà et là, plutôt au quatri[ème] qu'au premier étage. C'est la saison des dîners [qui] reprend; elle durera pendant tout le mois d'avril [et] mai, le dernier fourneau s'éteint, comme aujourd['hui] déjà s'éteint le dernier lustre de grande maison.

A l'heure où nous écrivons, on ne sait enco[re si] une fête de bienfaisance, qui devait ou qui doit [avoir] lieu chez un peintre de marines marié à [une] Anglaise, aura réussi à placer suffisamment de b[illets] pour couvrir ses frais. Il paraît que, par suite du prix d'entrée, et en raison aussi de diverses [exi]gences qu'on attribuait au promoteur de la fê[te], de l'affaire, un très-grand nombre de billets fais[aient] retour. A l'heure où notre journal sera sous pres[se, la] question se trouvera à peine résolue dans l'un de[s deux] extrêmes : abandon ou réussite; à moins qu'il n'e[n ré]sulte une sorte de *mezzo termine*, par lequel l'e[ntre]preneur aura voulu utiliser les bonnes dispositio[ns de] la minorité, en se passant de la foule sur laque[lle il] croyait d'abord pouvoir compter. Il s'agissait, [ou il] s'agit, comme l'ont amplement annoncé les jou[rnaux] quotidiens, d'une fête au profit de l'œuvre de *[Notre-]Dame des Arts*, établissement fondé par la vicom[tesse] d'Anglars de Bassignac.

Un bal singulier a été celui de M^me^ ...., le no[m est] inutile, car elle représente plutôt une espèce q[u'une] individualité; c'est celle des personnes qui as[pirent] violemment à tout ce qui est au-dessus d'elles, e[n dé]daignant ce qui est au-dessous. Supposons une é[chelle] couverte de gens : chacun tire par le vêtemen[t celui] qui est au-dessus de lui, pour en obtenir une i[nvita]tion, une preuve de considération quelconque. C[elui-ci] est donc tiré par l'inférieur qui aspire à av[oir de] Pierre ce que Pierre demande à Paul! Mais Paul implore la même grâce à son supérieur qui [le dé]daigne, comme Paul dédaigne Pierre, qui dé[daigne] celui qui le tire..., lequel est aussi tiré par un inf[érieur] à son tour dédaigné, et ainsi de suite du haut [en bas] de l'échelle sociale !

M^me^ Deux-Etoiles (ses yeux!) voudrait re[cevoir] chez elle des personnages hiérarchiquement au-dessus d'elle, comme nom, comme rang et c[omme] fortune. Ceux-ci résistent; sur dix qu'elle invit[e, elle] en attrape un! Placée dans une situation sociale [à peu] près moyenne, elle a autant d'inférieurs mondai[ns que] de supérieurs. Ces derniers ne veulent pas d'ell[e; elle] ne veut pas des premiers! Or, comme elle se co[...]

d...ement de ses égaux, elle se trouve à peu près seule, — ceux qu'elle dédaigne d'inviter étant vengés de sa fierté par le dédain que lui opposent à leur tour les gens qu'elle aspirait à voir, à avoir. C'est la peine mondaine du talion : Tu me dédaignes, on te dédaigne ! tu ne veux pas de moi, on ne veut pas de toi! Le haut venge le bas, et c'est bien fait!

Voilà pourquoi Mme X..., ayant invité deux cent vingt personnes d'en haut et ayant refusé cent quatre-vingts invitations en bas, s'est trouvée dans ses trois salons dorés (un rouge, un blanc, un jaune) avec une soixantaine de personnes qu'elle avait bien voulu choisir parmi ses égaux, c'est-à-dire dans une moyenne de 50 à 80,000 livres de rente.

Nous parlons en chiffres, comme une dépêche secrète, parce qu'aujourd'hui tout est ramené à l'argent. La société est partagée en couches... aurifères. Ce qu'on demande aux gens, ce n'est plus leur nom, leur talent, leur esprit, leur vertu, leur gloire : c'est leur bordereau.

~~ On annonce le mariage de M. C. de Saulcy, membre de l'Institut, avec Mlle Jacquemaire. M. de Saulcy est veuf en premières noces de Mlle de Billing, fille d'un membre distingué du corps diplomatique, et petite-fille de Mme de Courbonne, propriétaire de l'immeuble du théâtre du Palais-Royal.

Autre. M. de Frézals de Bourfaud, premier secrétaire de la légation de France à La Haye, épouse Mlle Clement de Blavette.

Autre. M. de Salverte, secrétaire d'ambassade, a épousé mercredi, Mlle Marie Pastré, une belle et riche héritière.

Autre. L'héritier du grand nom de Kléber, capitaine au 1er de chasseurs à Vincennes, épouse Mlle Smilshoff.

Autre, un nom obscur : M. Paul Bernyer épouse la comtesse Charlotte de Georgenborn, grande dame allemande. La comtesse est la dernière descendante d'une famille ruinée par le passage des victoires républicaines de Hoche et de Marceau. Le dernier grand ... des Georgenborn, le château et la seigneurie de ...enberg, ont été mis en loterie, il y a dix ans, pour ... millions de florins, et gagnés (on gagne donc à ces loteries d'outre-Rhin ?) par un sieur Bernyer, jadis ... à Saint-Brice, près Montmorency. Ce M. Bernyer n'avait pris qu'un billet d'environ cinq francs (deux florins).

Il ...gne, vit neuf ans seigneur de Dattenberg, et meurt l'an dernier. Son fils hérite et va s'établir dans sa seigneurie palatine. Un jour de cet automne, deux ... se présentent et demandent à visiter les jardins. Accordé. Elles racontent au domestique qu'elles ont été élevées dans cette terre qu'elles n'ont plus revu depuis 1848... et elles pleurent attendries à chaque ..., à chaque statue, à chaque massif. Le maître et seigneur du lieu est informé ; il accourt... et se conduit envers ces infortunées comme un véritable héros d'opéra comique, genre Sedaine. Bref, vous le voyez, il épouse à cette heure même la plus jeune des Georgenborn. Il y aurait trois actes, bons à mettre en musique par M. Victor Massé sur cette histoire, dont la publication de bans du troisième arrondissement ne ... que le sommaire tout sec.

~~ Il est question d'un curieux procès intenté à un photographe par un mari qui, ayant fait imprimer ... soleil — et par ledit photographe — le portrait ... et jolie femme, a trouvé ce portrait à Genève, dans un étalage. Le photographe parisien l'aurait vendu à un confrère suisse pour attirer les amateurs. On dit le plaignant armé de divers faits analogues et des plus vifs, qui seront révélés à l'audience. ... de dire que le spéculateur dont il s'agit ... pas de ceux qui se sont fait un nom dans cette ... spécialité.

~~ Il paraît que l'auteur de la partition du *Dernier des Carlins* n'est pas, comme on l'a dit et imprimé ..., l'élève de Rome, héros du *Mariage au suicide*, que nous avons mentionné dans notre dernier *courrier*. Il y a aussi erreur, nous assure-t-on, à propos du Théâtre-Lyrique, qu'on disait prêt à monter l'œuvre : *le Dernier des Carlins*, paroles de Mlle Augustine Brohan, a, paraît-il, pour compositeur, un des maîtres ... de l'art, un membre de l'Institut, et c'est à l'Opéra-Comique que revient de droit cette charmante bouffonnerie. Voici comment l'affaire est née.

C'était pendant un dîner tout truffé d'esprit, chez ... grandes dames russes qui représentaient le plus ...ement et le plus aimablement une frigide patrie ... notre ciel variable, pendant l'hiver qui vient ... sur les gazons printanniers. La princesse ... de ces petits chiens-jouets-d'enfant, portant ... nankin, et le masque qu'emprunta jadis la ... comédie italienne, en même temps que le nom ..., pour son protagoniste : trois points noirs, ... yeux vifs, un nez froid. Ce chienicule, dernier vestige de cette race de digitigrades expirée, avait coûté 1,500 fr., il y a trois ans, à Munich ; mais il valait son pesant d'or pour l'intelligence, la gentillesse. Singularité qui, à propos des carlins, équivaut à la rose bleue, à la tulipe noire de la flore des maniaques : celui-ci avait les quatre pieds marqués, ceux de devant en escarpins, ceux de derrière par des bottes à mi-jambes. Le jabot, d'un blanc parfait, se savonnait sur place.

Ce carlin avait jadis appartenu à la princesse Berlenstein. Elle en faisait peu de cas ; c'étaient les femmes de l'hôtel qui s'en amusaient, sans le soigner beaucoup. Il avait, pour cause, alors reçu ce nom : *Plein de puces*. Volé, vendu, arrivé chez la grande dame moscovite, cet affreux nom avait été laissé à Munich, et c'était sous celui plus euphonique de *Lili* que cet aimable dogue avait fait son entrée à Paris.

Or, c'est précisément à Paris qu'arriva à *Lili* la surprenante histoire qui, par suite du concours de circonstances comiques, amène à cette heure le curieux et heureux rapprochement de la princesse et de son mari! Comme, avant dîner, on admirait le carlin, l'histoire fut racontée à Mlle Augustine Brohan et au compositeur célèbre que nous nommerons bientôt.

— Ce serait un délicieux sujet d'opéra comique! — dit la brillante artiste ; — on pourrait appeler l'affaire : *Le dernier des Carlins*, et tout Paris en mourrait de rire!

— Eh bien, — dit le maëstro, — si vous voulez écrire le livret, j'en ferai la partition avec grand plaisir!

— Pour mon salon! — s'écria la princesse qui passait près du groupe.

L'affaire ainsi acceptée à l'unanimité, trois jours après le membre de l'Institut allait voir la sociétaire du Théâtre Français pour s'entendre sur les dimensions du libretto. Un acte fut jugé suffisant. Mlle Brohan se mit secrètement à l'écrire, vers et prose. En janvier dernier, elle livra son poëme au compositeur enchanté ; en février, la musique fut prête : sept morceaux. Dans l'avant-dernier, qui répand à flots les mélodies sur la grande situation de l'intrigue, au moment où, dans la réalité historique, *Lili*, par son héroïsme intelligent, a déterminé l'événement comique qui rapproche en ce moment les deux époux jadis fatalement séparés, on entend les jappements précipités d'un chien... le carlin, *Lili !*

C'est M. Sax qui a fabriqué une sorte d'instrument à soufflet, destiné à représenter dans l'orchestre la partie notée que le chien ne saurait rendre. Mais Lili est, ou plutôt était de la pièce, et son rôle, ingénieusement combiné par Mlle Augustine Brohan, devait reproduire les faits accomplis à la grande joie d'un prince russe. Et voilà qu'au moment où les répétitions pouvaient commencer, la princesse part... et justement par suite, les heureuses suites de l'événement burlesque dont on est redevable à ce cher *Lili!* Que faire ?

Perdre ce délicieux travail, paroles et musique? une idée plus bouffonne, plus divertissante que *Bonsoir, monsieur Pantalon?* Oh! non pas! Le célèbre compositeur a témoigné à la célèbre comédienne le regret qu'il en aurait, et celle-ci aurait, nous assure-t-on, consenti à laisser jouer *Le dernier des Carlins* sous ce pseudonyme : *Barbancio*. Voi à l'affaire racontée, révélée, trahie.

On disait l'autre soir, au foyer des Italiens, où se promenait le célèbre membre de l'Institut, que la burlesque partition serait jouée et chantée au piano, par lui-même, chez Mlle Augustine Brohan, un très-prochain samedi. Mlle Brohan lirait son libretto du même coup. Il aurait été inexorablement décidé, entre l'*authoress* et le *maestro*, que l'auditoire invité ne dépasserait pas douze personnes! Or, il y a déjà (vendredi, 9 avril), trois cent soixante-quatre demandes d'admission. Décimer ces avides serait déjà tripler le chiffre implacable!

~~ Le rapport préfectoral qui annonce par combien de nouvelles zones d'air et de lumière Paris se verra comparti d'ici à peu d'années, fixe l'opinion sur les destins de cet hôtel d'Osmond, d'où les *Concerts de Paris* ont dû s'enfuir devant le marteau des démolisseurs. Un bel hôtel comme celui-là, une maison neuve, qui s'écroulent sous les brutalités de la voirie, me semblent pareils à un homme sain et vigoureux, sur la tête duquel il tombe une véritable tuile privée de métaphore, ou à celui qu'un duel abat en pleine vie! On comprend qu'on renverse tout-à-fait ce qui chancelle, comme on comprend mieux la mort qui suit la lente maladie! Mais tomber brusquement lorsqu'on était si altièrement debout... c'est chose terrible!

L'hôtel d'Osmond n'était plus de notre temps, — notre temps n'étant plus des hôtels, mais bien des maisons. — Une seule famille n'a plus le droit aujourd'hui de s'élargir, de se prélasser en tant de mètres carrés au plus bel endroit de la plus fiévreuse des villes ; l'hôtel doit tomber. De ses matériaux on élevera dix maisons pour loger cent ménages.

Quand vous passez sur le boulevard, sur le point tumultueux que forment les six voies Michodière, Louis-le-Grand, Chaussée-d'Antin, Helder, etc., vos yeux sont vivement attirés dans le prolongement de cette dernière rue, par une étincelante illumination de gaz. Ce sont les nouveaux *Concerts de Paris* qui, expropriés de l'hôtel d'Osmond, sont allés s'installer, et très-confortablement, à l'hôtel Dudon, une autre aristocratique résidence. Si la lumière vous attire, comme les nocturnes phalènes, entrez! la musique vous retiendra. C'est une sorte de succursale permanente du Conservatoire, que cet établissement obstinément fondé, depuis deux ans, sous le nom sonore et à clefs du mélodieux Arban, le plus brillant des cornets, le plus moelleux des pistons! J'ai assisté là, millième peut-être, et du sein d'une belle loge qui plane sur tout le vaisseau, élégamment décoré au milieu de dix salons confortables, à un concert excellent, mondain, sans fatigue... et à bon marché! C'est le dock de la musique.

~~ Vous avez, mesdames, assisté d'un lorgnon palpitant, au beau développement de robes qui s'opère au quatrième acte des *Doigts de fée*, de MM. Scribe et Legouvé, sur la scène française. Vous avez vu les belles toilettes de Mlle Figeac, et vous avez tout particulièrement admiré l'étonnante, l'abracadabrante robe *à médaillons*, dont la brillante comédienne a interverti, depuis lundi, l'ordre de portement... en l'arborant tout d'abord ?

Cette robe mirifique est l'œuvre d'une couturière bien connue : Mme Chauv..... (Nous supprimons la dernière syllabe pour n'avoir pas l'air de lui faire une réclame... ce qui va suivre ne le comporte guère!)

Or, Mme Chauv..... a une sœur, ou plutôt en avait une, il y a trois jours encore. — Histoire rapide de cette pauvre sœur.

Son fils était en Crimée, fantassin. Un jour une lettre particulière annonce que le fantassin est mort. Elle veut douter... espérer encore ; un de ses amis s'en va au ministère de la guerre chercher des informations. On fait des recherches, et on trouve que le fantassin X*** est porté, sinon parmi les *morts*, du moins parmi les *disparus*. Les disparus... c'étaient les hommes tombés sur le champ de bataille où passaient ensuite les Russes, qui les enterraient, plus ou moins, avec leurs morts.

Des mois s'écoulent pleins de douleur pour la sœur de la couturière du Théâtre-Français. Mais le cœur des mères a des instincts aussi inexplicables que merveilleux. La pauvre femme doute que son fils soit mort... et le doute, c'est presque l'espoir! Elle écrit, elle interroge, elle n'abandonne pas les démarches ; ce mot : *disparu* ne lui semble pas assez définitif pour renoncer à ses espérances... désespérées!

Pourtant, un officier arrive ; il a connu le soldat ; il confirme la fatale nouvelle. C'est égal, la vieille mère doute encore, et toujours!

Tout-à-coup elle apprend que le régiment de son fils rentre en France... ; il débarque à Marseille, dit un journal. Mais c'est une erreur : les transports ne font que traverser la rade ; un ordre du maréchal ministre de la guerre envoie ce régiment tenir garnison à Rochefort, et les bâtiments s'en vont doubler le détroit de Gibraltar, cette terre d'Espagne où flotte étrangement le pavillon anglais! La mère du soldat, décidée à savoir des compagnons de son fils comment il est mort... disparu, prend le chemin de fer, la diligence, arrive à Rochefort. Elle demande ce que l'on sait du sort de X*** ; mais il y a plusieurs soldats du même nom incorporés dans les vides du régiment...

— Allez demander au sergent qui entre là-bas au cabaret! — lui dit un tambour.

Elle va... elle entre : la première personne qu'elle voit au cabaret, c'est son fils!!!

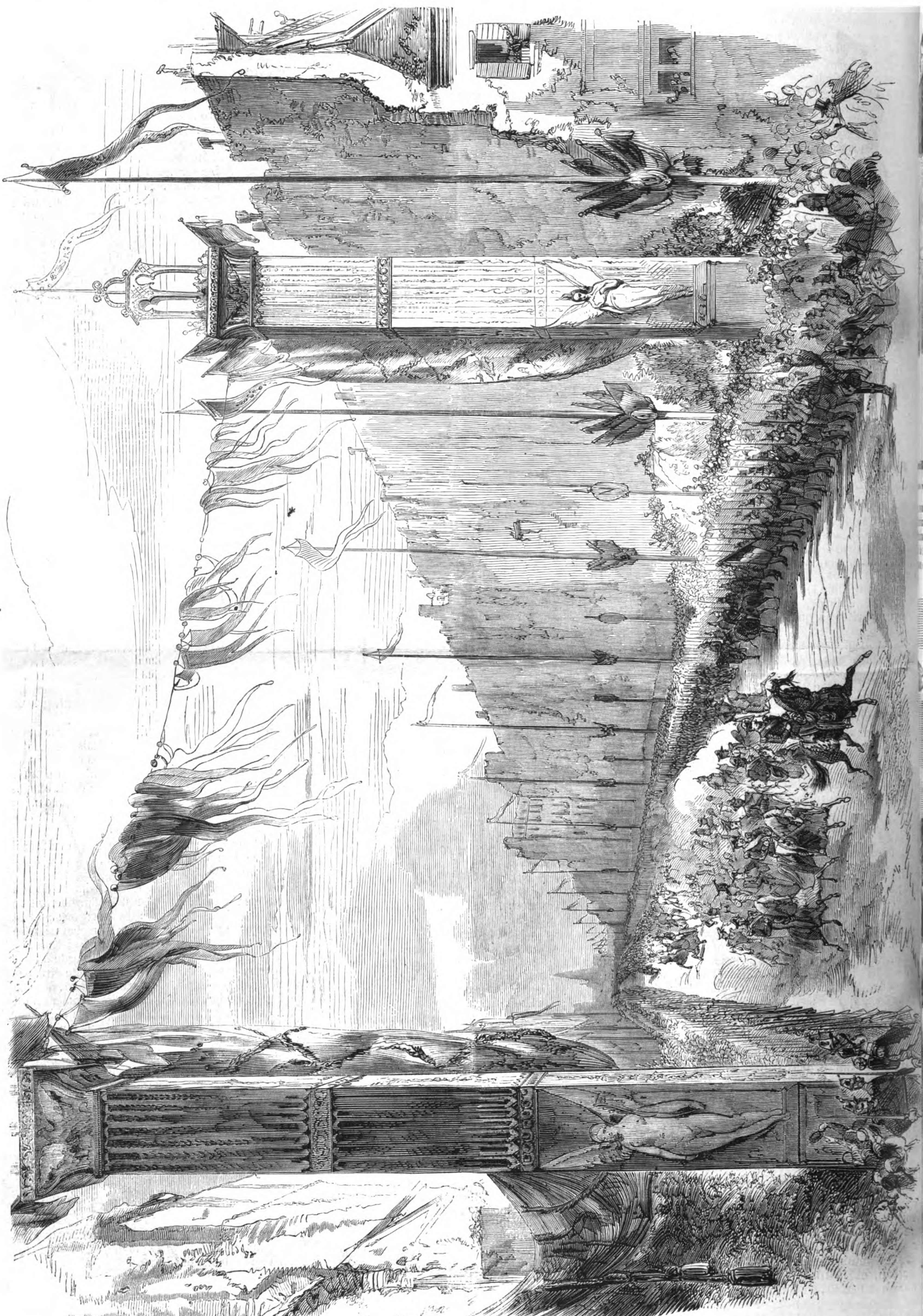
La trop heureuse femme tombe à terre, comme foudroyée.

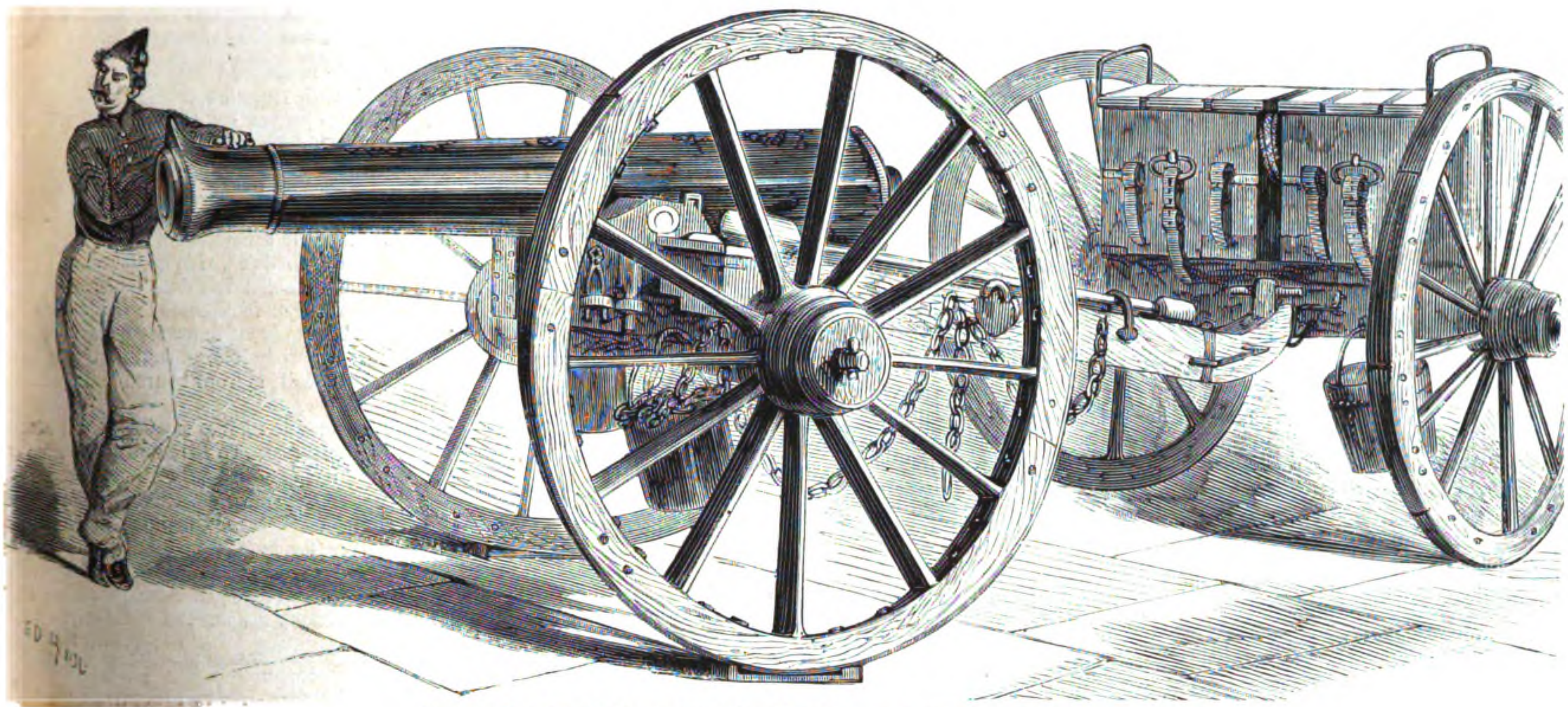
On la relève ; elle est frappée de paralysie. Le soldat est libéré ; il ramène, ou plutôt il rapporte sa mère à Paris.

Là, elle languit de longs mois ; elle est morte lundi dernier...

Et la couturière qui a fait ces belles robes que les femmes admirent dans *les Doigts de fée*, se taille aujourd'hui une robe de deuil.

ANDRÉ.





Canon offert à S. M. l'empereur Napoléon III, par S. M. la reine Victoria.

Pièce d'artillerie de campagne

OFFERTE PAR S. M. LA REINE VICTORIA A S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON III.

Cette pièce, dont nous donnons l'illustration, est un chef-d'œuvre de fabrication et de balistique. Ce qui la recommande à l'admiration, ce n'est ni l'élégance de l'ornementation, ni la finesse des ciselures ; elle offre pour toute décoration deux inscriptions, l'une dédicatoire :

LA REINE VICTORIA Ire A L'EMPEREUR NAPOLÉON III

l'autre, formée de la devise des armes britanniques :

DIEU ET MON DROIT

mais c'est la perfection du travail où l'industrie s'est élevée au niveau de l'art. La pièce est en cuivre ; elle doit au poli tout l'éclat de l'or bruni. L'affût en bois de chêne et d'orme vernis, est garni en fer, dont la blancheur luisante a toute la richesse de l'argent.

Cette pièce, dont le calibre est celui d'un boulet de neuf livres anglaises, a été fondue dans l'arsenal de Woolwich, sous la direction des plus habiles ingénieurs anglais, et particulièrement du colonel Talloch. Le major W.-J. Andrews, de l'artillerie royale, l'accompagnait avec une escouade de mécaniciens. C'est lui qui l'a offerte à l'empereur, de la part de la reine d'Angleterre.

MAC VERNOLL.

Danses des Pâques grecques au Grand-Champ-des Morts, à Constantinople.

Inauguration du boulevard de Sébastopol.

Paris vient d'inaugurer une de ces créations qui font époque dans l'histoire d'une ville et qui resteront une des gloires du règne de Napoléon III. Londres avait ses parcs, Saint-Pétersbourg ses perspectives, Rome et Florence leurs palais, Paris avait ses boulevards, cette guirlande de verdure, comme dit Balzac, que fixait à ses flancs l'agrafe d'or du boulevard des Italiens. Paris compte une de ces guirlandes de plus : le boulevard de Sébastopol.

Quatre années ont suffi pour ouvrir cette large et belle voie qui fait pénétrer à flots l'air et la lumière dans des quartiers qui semblaient condamnés à ignorer ces précieux dons du ciel. Aux rues étroites, tortueuses, étouffées, qui s'enchevêtraient dans ce centre ténébreux a succédé une magnifique avenue, que d'élégants hôtels bordent déjà, dans ses premières sections, de leurs lignes monumentales.

L'administration a entouré cette inauguration d'une pompe que réclamait son importance. Des mâts vénitiens ornés de trophées de drapeaux et portant alternativement des banderoles vertes semées d'abeilles d'or et des banderoles tricolores constellées, avaient été érigés sur tout le développement de ce boulevard et sur celui de Strasbourg, dont il est le prolongement.

Deux élégants piliers de style moresque et d'une richesse extrême, rappelant par leur forme élancée et par le léger kiosque couronnant leur sommet le jet svelte des minarets musulmans, avaient été élevés à son débouché sur le boulevard Saint-Denis. Un vaste *velum* lamé d'or, et divisé en losanges par des guirlandes de feuillage, avait été tendu entre l'un et l'autre.

Là avaient été réunis tous les appareils ingénieux, les puissantes machines et les mille outils divers employés dans l'exécution de cet immense travail : destructions, constructions souterraines, nivellements et plantations, merveilleuses inventions qui de la nature brute a fait l'esclave active et toute puissante du génie humain.

Dès l'heure de midi, la garde nationale de Paris et de la banlieue, la garde impériale et les régiments de ligne de l'armée de Paris arrivaient, au bruit des tambours et des musiques, sur les points qui leur avaient été assignés; à une heure et demie, leur réunion était complète, et leurs lignes s'étendaient, celles de la garde nationale à droite, celles de l'armée à gauche, de la place du Châtelet à celle de la gare de Strasbourg. En arrière de leur double haie, une foule ardente et joyeuse se pressait compacte sur toute l'étendue du nouveau boulevard.

A une heure trois quarts, l'empereur quitta les Tuileries, suivi par un nombreux et brillant état-major formé des princes de la famille impériale, des maréchaux de France, d'un grand nombre de généraux et de plusieurs officiers généraux étrangers. L'impératrice suivait en calèche découverte attelée à la Daumont.

LL. MM. II. arrivèrent vers deux heures sur la place du Châtelet, où elles furent reçues par MM. Haussmann, préfet de la Seine, et Boitelle, préfet de police, accompagnés des principaux fonctionnaires de leurs administrations.

Au moment où le cortége impérial déboucha sur le boulevard, le voile de drap d'or qui en coupait la perspective disparut, et les regards, embrassant toute l'étendue de cette voie magnifique, plongèrent jusqu'à la belle arcade cintrée qui culmine la façade de l'embarcadère de Strasbourg. L'empereur et sa suite parcoururent cette large artère qui doit porter la vie et la richesse au cœur de la capitale, franchirent l'arc de triomphe formé par les deux minarets, au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule (voir notre gravure), et se dirigèrent vers la gare de l'Est, où des estrades avaient été dressées pour les hauts dignitaires de l'État, et où les attendaient les magistrats de l'édilité parisienne.

L'empereur, après avoir remercié le conseil municipal de l'actif et intelligent concours qu'il avait trouvé dans son zèle ainsi que dans le dévouement du corps législatif pour accomplir la régénération de Paris, opéra son retour aux Tuileries par les boulevards et la rue de la Paix.

LÉO DE BERNARD.

Anniversaire du 16 mars

A BORD DE LA CORVETTE A VAPEUR LE COLIGNY.

Ce n'est pas seulement sur les vaisseaux de l'escadre de la Méditerranée et sur ceux de notre division navale de l'Atlantique que le second anniversaire de la naissance du prince Impérial a été un jour de réjouissances pour nos marins, nos croiseurs isolés se sont eux-mêmes associés à cette fête nationale par des solennités où se succédèrent la religion et le plaisir. La corvette à vapeur *le Coligny*, mouillée, le 16 mars, sur la rade de Gibraltar, s'est signalée à cet égard entre tous.

Dès le matin, la corvette s'était couverte de pavillons, et décorée de guirlandes de verdure et de fleurs; un élégant autel, dont les resplendissantes panoplies formaient comme un nimbe rayonnant aux signes religieux, avait été dressé sur l'arrière, dont le tillac était recouvert de riches tapis. Une tente ornée d'écussons armoriés en formait le sanctuaire.

A dix heures précises, Mgr Scandilla, évêque de Gibraltar, était reçu à bord de la corvette par le commandant, entouré de son état-major et de ses invités, au nombre desquels se trouvaient M. Bresson, consul de France, M^me^ Bresson et le vice-consul de France à Algésiras, M. Bonnet. La compagnie de débarquement, en grande tenue et sous les armes, formait la haie.

L'office, célébré au milieu d'un pieux recueillement, avec toute la pompe pontificale, fut suivi d'un brillant banquet. L'illumination de la corvette termina cette journée.

Tous les bâtiments de guerre anglais et la corvette suédoise *la Naïade*, à l'ancre dans ces eaux, prirent part à cette fête. Dès le matin, ils s'étaient couverts de leurs pavois.

MAC' VERNOLL.

Danses des Pâques grecques à Constantinople.

L'influence de la nature riante et féconde au milieu de laquelle s'écoule leur vie semble s'être étendue dans l'esprit des Grecs jusque sur les idées qui n'éveillent ailleurs que des impressions de tristesse et d'effroi : la pensée de la mort elle-même paraît se dépouiller de sa terreur sous ce beau ciel, sur ce sol fertile où la fleur succède à la fleur, où la mort s'offre partout comme une éternelle renaissance.

Aussi, rien de poétique, rien de doucement mélancolique comme les solennités dont ils forment les funérailles. Le jeune homme comme le vieillard, la jeune fille comme l'aïeule, sont exposés après leur mort vêtus de leurs habits de fête, et sont portés au lieu de leur dernier sommeil, le front couronné de palmes ou de fleurs.

Lorsque les fêtes de Pâques ramènent pour eux chaque année l'anniversaire consacré aux morts, ce n'est ni par des gémissements, ni des chants lugubres qu'ils le fêtent; on se rend aux cimetières, et l'on célèbre par des chants et des danses le bonheur de ceux qui ont trouvé dans un monde meilleur le prix de leur expiation terrestre et la récompense de leurs vertus.

Notre illustration reproduit cette touchante solennité au grand champ des morts à Constantinople.

MAXIME VAUVERT.

Sciences, beaux-arts, travaux public[s]

Dans une de ses dernières séances, l'Académie des sciences s'est occupée de la nomination d'un membre dans la section de mécanique. On sait que depuis longtemps un fauteuil s'y trouvait vacant par suite de [la] mort de M. Cauchy. Sur la liste de présentation quatre membres avaient été inscrits. En première ligne MM. Barré de Saint-Venant et Clapeyron; en seconde ligne, MM. Philipp et Reich.

Un seul tour de scrutin a eu lieu. M. Clapeyron, ingénieur distingué, connu par des travaux remarquables, a été élu par quarante voix sur soixante. M. Barré de Saint-Venant a obtenu douze suffrages. Les autres se sont trouvés répartis entre MM. Philipp et Léon Foucauld, auquel personne n'avait pensé et qui n'était pas même porté sur la liste officielle.

M. Bernard Sarette, dont le nom, aujourd'hui, est [à] peine connu de quelques artistes et amateurs, a été fondateur du Conservatoire de musique et de déclamation. Il le dirigea pendant vingt-six ans. Il est certain que c'est à ses efforts et à sa persévérance que l'[on] dut le décret de la Convention qui, sur le rapport [de] Marie-Joseph Chenier, ordonna, en 1795, la création de cet utile établissement.

Il y a bien longtemps, les professeurs du Conservatoire avaient pris un arrêté pour élever un monument de reconnaissance à M. Bernard Sarette, mais des é[...]

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

II

Au pas ordinaire.

(*Suite.*)

A son tour, Paul secoua la tête.

— Et quand crois-tu que la colonne revienne sur ses pas ?

— Cette nuit, ou demain matin au plus tard, répondit hardiment Louis.

— Alors, faisons un marché.

— Lequel !

— T'engages-tu d'honneur à le tenir?

— Parle.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars et 3 avril.

— J'accepte ton aide jusqu'à demain au jour; demain au jour, si la colonne ne nous a pas rejoints, tu m'abandonnes?

— Nous verrons.

— Demain au jour, tu m'abandonnes?

— Eh bien, oui, répondit Louis, pour briser la résistance de son frère, c'est convenu.

— Ta main.

— La voici.

— Fais ce que tu voudras de moi jusqu'à demain matin.

Louis jeta les yeux autour de lui : une armée — probablement celle du prince Eugène — avait bivaqué là; une baraque, une seule, était encore debout dans ce désert; sans doute avait-elle servi d'abri au vice-roi. Louis prit son frère dans ses bras, l'appuya à la paroi la plus profonde de la cabane; puis il s'orienta pour faire du bois.

Quelques sapins maigres, tristes, blancs comme des fantômes, s'élevaient de place en place; beaucoup avaient été rasés par les boulets. Louis en prit une large brassée qu'il rapporta dans la cabane; puis il ramassa quelques bribes de paille amoncelées dans un coin du bivac.

Paul comprit l'intention de son frère, et, pour allumer le feu, lui offrit un de ses pistolets; mais Louis l'invita à les garder : c'était une défense suprême contre les loups, qui, peut-être, viendraient les visiter la nuit, et contre les Cosaques, qui, certainement, viendraient les visiter le lendemain.

Il alla ensuite au cheval, qui s'était abattu, et fouilla dans les fontes : il y trouva, non-seulement une paire de pistolets, mais encore, dans un sac, de la pou[dre] et des balles.

Il revint, enchanté de sa trouvaille.

Le blessé le suivait des yeux avec une profonde t[en]dresse. Pour rassurer son frère, Louis paraissait s[ans] inquiétude, presque joyeux. Il secoua la neige [des] branches résineuses, fit un amas de ces branches [au] milieu de la cabane, un autre amas dans un co[in], fourra tout ce qu'il put trouver de paille sous les br[an]ches, prit dans sa poche un reste de papier, y en[ve]loppa une charge de poudre, déchargea avec la [ba]guette à tire-bourre un des pistolets, n'y laissa qu'[une] demi-charge de poudre sans bourre, approcha le [ca]non du papier, et lâcha le chien du pistolet, qu[i fit] flamme sans bruit. Cette flamme mit le feu à la p[ou]dre renfermée dans le papier, lequel s'alluma a[us]sitôt.

Alors, Louis approcha vivement sa bouche, et s[ouf]fla; le papier et la paille s'enflammèrent d'abo[rd], puis, avec un peu plus de résistance, les branches [de] sapin.

Cinq minutes après, le bûcher était en flammes[; il] ne s'agissait plus que de ne pas le laisser éteindre.

— Et maintenant, dit Paul, qu'allons-nous mang[er]?

— Attends, répondit Louis.

Et il retourna vers le cheval pour en couper [un] morceau avec ce poignard de Toula que lui avait do[nné] son frère, et qui lui avait si bien servi pour se déb[ar]rasser des Russes; mais le pauvre animal n'était [pas] mort encore, et, comme s'il eût pressenti ce qui a[llait] lui arriver, il fit un effort, se releva, se traîna du [côté] du feu, entra dans la cabane, et se mit à brouter [les] pousses vertes du sapin.

constances particulières s'opposèrent toujours à la réalisation de ce projet. Par une décision toute récente, M. le ministre d'Etat vient de réparer cet oubli. Un jeune artiste, M. Auguste Poitevin, est chargé d'exécuter le buste en marbre de Bernard Sarette, et ce buste sera placé dans l'une des principales salles du Conservatoire impérial.

Les arts ont à déplorer, depuis peu de temps, la mort d'un artiste distingué, qui a succombé à une maladie longue et cruelle, celle de Domard, auquel nous devons plusieurs des plus remarquables médailles de notre époque. Ce graveur était né à Paris en 1792. Elève de Castellier et de Jeuffroy, il avait obtenu, en 1810, un des grands prix de gravure sur pierres fines. Plusieurs de ses ouvrages furent exposés au salon dès l'année 1824. En 1827, une médaille d'or lui était décernée.

Parmi ses ouvrages on peut citer : *Ulysse reconnu par son chien*, l'*Innocence*, un *Faune*, le portrait du duc de Berry, un *Amour guerrier*, plusieurs autres sujets allégoriques, tous exécutés sur pierres fines.

Ses médailles sont nombreuses. Il a été l'un des collaborateurs de la *Galerie métallique des grands hommes de la France*. Il a gravé, pour cette collection, les portraits de Sully, Molé, Jeanne d'Arc, Fléchier, Catinat, Duquesne, l'abbé Prévost, etc., etc. On lui doit encore la médaille commémorative de la construction de l'église Notre-Dame de Lorette, celle de l'arc de triomphe de la place du Carrousel. Il laisse des travaux importants malheureusement inachevés.

Domard était un homme aussi simple que modeste. Ses confrères l'ont toujours regardé comme l'un des graveurs les plus habiles, les plus instruits, les plus consciencieux de notre époque. Toutes ses compositions se font remarquer par l'élégance sévère du dessin, la netteté des formes, l'agencement des groupes.

Depuis quelques jours le public est admis à voir, dans l'atelier de M. Cordier, rue de l'Est, 9, le modèle de la statue colossale de la France destinée à la ville d'Alger. Ce remarquable ouvrage a déjà reçu les visites d'une foule d'artistes et de gens du monde. CH. D'ARGÉ.

Les jardins de Paris.

Tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis deux siècles, et toutes les administrations municipales qui ont présidé tour-à-tour, depuis cinquante ans, aux destinées de notre capitale, ont compris ce fait, passé en quelque sorte à l'état d'axiome : une grande ville a besoin de jardins publics et de promenades. Il faut bien, en somme, que l'œil du passant ou de l'étranger, fatigué par l'uniforme symétrie des monuments et des maisons de pierre, puisse se reposer sur un peu de verdure et de gazon. A la monotonie qui ennuie ou attriste, on oppose ainsi la variété qui peut réjouir et plaire.

Paris n'a donc jamais eu, déclarons-le en passant, la prétention de chasser de son sein la verdure et les fleurs, et, bien que le nombre des jardins particuliers ait beaucoup diminué depuis quelques années, les principales promenades et les jardins publics de la capitale, qui tendent aujourd'hui à s'accroître, présentent une étendue fort respectable. Ainsi, le jardin du Luxembourg a 340,000 mètres de superficie ; le jardin des Plantes, 260,000 ; les Champs-Elysées, 246,612 ; le jardin des Tuileries, 232,632 ; le parc de Monceau, 219,850 ; le jardin du Palais-Royal, 20,648 ; la place Royale, 12,834. L'ensemble de ces jardins, places plantées d'arbres, squares, etc... comprend une superficie totale de 1,489,401 mètres.

Nous nous proposons de revenir plus tard sur les jardins de Paris, considérés dans leur ensemble, et d'examiner le rôle important qu'ils ont toujours rempli dans les embellissements et la décoration générale de la capitale. Pour le moment, nous nous contenterons de constater ce fait, c'est que les traditions de luxe et de splendeur léguées par les administrations passées à celles de notre époque ont été fidèlement continuées ; nous en avons pour preuve la création de deux jardins nouveaux, dont l'un est un square et l'autre une sorte de parc anglais. Ces deux établissements seront aussi appréciés de nos Parisiens et des touristes qui viennent nous visiter, que l'ont été les deux squares de Saint-Jacques-la-Boucherie et du Temple.

L'hôtel de Cluny, réuni maintenant au palais des Thermes, vient d'être, comme on sait, isolé par le percement du boulevard de Sébastopol (rive gauche), l'ouverture du boulevard Saint-Germain et l'élargissement de la rue des Mathurins. Sur l'emplacement de quelques masures adossées naguère à l'hôtel Cluny, on a installé un square qui a vue sur la rue des Mathurins et se prolonge jusqu'au boulevard de Sébastopol. De ce côté, la clôture se compose d'une grille dans le style de la renaissance, et l'on a construit des talus gazonnés, ornés d'arbres et d'arbustes groupés avec art, et dont l'ordonnance rappelle un peu celle des jardins antiques dont on a conservé les dessins. La seconde partie de ce square, qui borde le boulevard Saint-Germain, est maintenant terminée. Ici, l'emplacement était plus vaste que du côté de la rue des Mathurins; il présente, en effet, une superficie de 5,000 mètres, c'est-à-dire cinq fois l'étendue de l'autre square. Bientôt, les ruines du plus vieux monument que Paris ait conservé de la domination romaine seront entourées de verdure, et ce ne sera pas un des spectacles les moins curieux offerts à nos regards dans ces quartiers complétement régénérés.

Le parc anglais, dont nous avons parlé, s'étend aux Champs-Élysées, derrière le palais de l'Industrie, qu'il va bientôt envelopper sur ses parties latérales pour se réunir aux deux parterres installés devant la façade principale. Les nouvelles plantations sont terminées le long du Cours-la-Reine et l'avenue François Ier; on a respecté, avec raison, quelques ormes vénérables et d'une tournure pittoresque qui, réunis en groupes ou isolés, donneront à l'ensemble un certain air de famille avec quelques jardins publics de la ville de Londres. On a visé au paysage, et l'on y a réussi. Quelques mouvements de terrain, habilement entendus, ont ôté à l'emplacement primitif son aspect uniforme et triste ; les parterres sont dessinés de manière à comprendre à la fois des pelouses, des corbeilles de fleurs et des massifs. On commence à entourer ces parterres d'un treillage de vingt-cinq centimètres de hauteur environ, dans le genre des constructions rustiques élevées dans la plupart de nos jardins. Cette création nouvelle sera très-prochainement terminée, et nos citadins pourront y trouver, dans la saison des chaleurs, de l'ombre et de la fraîcheur.

Paris tend donc, comme nous le disions, à accroître ses plantations et ses moyens de plaire : franchement, ce n'est pas un mal, et nous ne nous en plaindrons pas. FRANÇOIS LACOUR.

Carême de 1858.

Les fêtes de Pâques ont été célébrées dans la plupart des églises de Paris, au milieu d'un concours empressé de fidèles dont les foules recueillies attestaient l'efficacité des prédications quadragésimales. Notre-Dame doit être citée avant toutes. Le R. P. Félix y a vu le nombreux auditoire que sa parole éloquente avait réuni chaque dimanche autour de sa chaire, se presser à la table sainte, comme il s'était pressé toute la semaine aux instructions par lesquelles il a couronné ses conférences.

Nous avons annoncé le programme qu'il s'était proposé pour sujet de la station de 1858. L'année dernière, il avait prouvé que les dangers du progrès social étaient dans l'orgueil, la cupidité et le sensualisme ; triple abîme où il pouvait s'engloutir. Cette année, embrassant le progrès sous son aspect lumineux, il l'a fait ressortir de la loi chrétienne dont le caractère essentiel est de produire dans le cœur de l'homme la sainteté, généreuse réaction contre tous les vices qui menacent l'ordre social : contre l'orgueil, par l'humilité; contre le sensualisme, par la charité ; contre la cupidité, par le détachement. Il a démontré ensuite que la source de ces vertus surnaturelles se trouve dans l'amour seul de celui qui s'en est fait l'exemplaire divin : Jésus-Christ.

M. l'abbé Bautain, professeur de théologie à la Sorbonne, n'a pas occupé la chaire de Saint-Germain-des-Prés avec moins d'éclat.

Les paroles du Christ : *Que celui qui veut me suivre prenne ma croix et la porte tous les jours*, ont été le texte de ses instructions et lui ont fourni les enseignements les plus élevés. Rarement sa voix si pleine d'onction a été plus entraînante.

M. l'abbé Lehurel, chanoine titulaire de Sainte-Geneviève à Saint-Germain-des-Prés, et le R. P. Cocharne, prieur des Dominicains à Saint-Philippe du Roule, etc., ont partagé avec ces orateurs le succès de cette station. FULGENCE GIRARD.

Les deux Longchamps.

A tout il faut, sinon une cause, du moins un prétexte. Alexandre Dumas demande à l'histoire des clous pour y suspendre ses drames; les scènes de la vie élégante, les tableaux du monde demandent, eux, des patères d'or. Les promenades de Longchamps avaient eu jadis la leur.

— Ah ! gourmand ! dit Louis.

Mais il n'eut pas le courage de le tuer ; d'ailleurs, Paul s'y opposa : si on pouvait rendre à la pauvre bête un peu de force, on l'utiliserait le lendemain.

Louis alla à la découverte, laissant à son frère une gourde dans laquelle restaient quelques gouttes d'eau-de-vie. Il trouva un mélèze, aux branches moins amères que le sapin ; il coupa l'arbre tout entier, et revint, le traînant vers la cabane. Les pousses les plus tendres servirent de provende au cheval ; les branches et le tronc furent mis de côté pour alimenter le feu.

Puis la nuit vint.

— Avec tout cela, demanda Paul, que mangerons-nous ?

— Sois tranquille, dit Louis, j'ai mon projet.

Tout-à-coup, de quatre ou cinq côtés à la fois, on entendit des hurlements.

— Tiens, dit Louis, voilà notre souper qui vient à nous !

Au bout d'un instant, on vit passer sur la neige des ombres noires; parfois une de ces ombres se retournait, regardait le feu, et, comme si la flamme se reflétait dans ses yeux, les yeux jetaient deux éclairs.

— Je comprends, dit Paul : le premier qui viendra à portée de la cabane, tu le tueras ?

— Justement, frère.

— Prends mes deux pistolets ; ce sont des pistolets de Versailles ; ils valent mieux que les tiens.

— Non pas ! les Cosaques rôdent peut-être autour d'ici : ils entendraient un coup de feu, et accourraient.

— Que vas-tu donc faire ?

Louis enveloppa son bras gauche avec la chabraque du cheval, — qui, après avoir mangé ses pousses de mélèze, s'était couché dans un coin de la cabane ; — puis il prit son poignard de la main droite, se fit lier le poignet avec son mouchoir, et alla se placer derrière un tronc d'arbre, à dix pas de la cabane.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'un loup énorme l'avait éventé, et venait se poster à six pas de lui, le regardant avec des yeux de flammes, et faisant claquer ses dents.

Louis marcha droit au loup : celui-ci recula, mais lentement, sans fuir, les yeux toujours fixés sur le jeune officier, et prêt à s'élancer sur lui s'il faisait un faux pas.

Tout-à-coup, il sembla à Louis que la terre manquait sous ses pieds, et qu'il tombait dans un abîme de neige.

En effet, il venait de s'engloutir dans un ravin : la neige, qui n'avait pas fléchi sous les pieds légers du loup, s'était effondrée sous les siens.

En même temps, il lui sembla qu'un poids pesait sur sa tête, et que des dents aiguës s'enfonçaient dans son épaule. Instinctivement, il leva son bras armé du poignard, et aussitôt il sentit se desserrer les dents du loup, et une liqueur chaude couler sur son visage : il venait de plonger le poignard jusqu'au manche dans la poitrine de l'animal.

La lutte ne fut plus qu'une lutte d'angoisse.

Le loup voulut fuir ; mais, au bout de dix pas, il se coucha sanglant sur la neige. Quant à Louis, pendant qu'il se débattait, ses pieds avaient cassé une couche de glace, et il était entré dans l'eau jusqu'au genou.

Il s'agissait de regagner la plaine en gravissant le talus ; grâce à son poignard, dont il se fit un appui en l'enfonçant dans la berge, il y parvint. Il courut vers le loup, — qui, à son approche, essaya vainement de fuir, — puis il le prit par les pattes de derrière, et le traîna du côté de la cabane.

— Eh bien ? demanda Paul.

— Eh bien, dit Louis, voilà, sans compter la fourrure, un rôti comme plus d'un roi, plus d'un prince et plus d'un maréchal de France n'en aura pas, ce soir, à souper !

— Mais qu'est-ce que ce sang dont tu es couvert?

— Ce n'est rien, c'est celui du loup.

Il y avait bien un peu de son sang, mêlé à celui de l'animal, mais Louis n'en parlait pas.

Il éventra et dépouilla le loup, puis il en découpa le filet. — Par bonheur, depuis la retraite de l'armée française, les loups avaient fort engraissé.

Enfin, Louis tira du foyer une couche de braise, y étala la chair sanglante, et, se tournant vers son frère :

— Eh bien, que dis-tu de mon rôti ?

— Je dis, murmura le blessé, que j'aimerais mieux un verre d'eau !

— Tu vas être servi à souhait, frère !

Et, détachant une des fontes de la selle du cheval, mettant dans cette fonte sept ou huit balles de plomb, et la suspendant à ses aiguillettes déroulées, Paul s'en

Les modes de Longchamps en 1758.

Les modes de Longchamps en 1858, par MARCELIN.

...en 1758.

58, par MARCELIN.

Rappelons en hôtel d'un
tout d'abord pa les invi-
coup de contras arbres du
monie. oui et des
mme, que
Longchamps On pourra
treizième siècle bougies.
Louis. Ce fut da travaillez
naient mourir t
bruits du mond ntrée dans
datrice, et qu'elle par plu-
court, la second nna, puis
D'autres princions repri-
le calme de leur couvert,
le-Long, et Jea les que le
voile des fronts une vaste
avec ces filles de rsonnel, et
tier, et avec la bon que le
Une lettre de sa u près par
zarin, rapportée ieure, bien
profond qui ava fut d'avis,
retraites en asile endue, que

On fut beauco fide Anaïs
Plusieurs filles d oreille dans
Une d'elle, Mlle il dans l'es-
miration du gra autre oreille
les solennités d ix, de cris,
saint, fut un mot aines, et de
brillante dont elle tastique de
Un motif plus p de mâchoi-
lennités avaient une char-
c'était une occasi qué son air
nières et les équip le vit dé-
gance et de grâc dépouiller.
coquetterie et à la petite un
chant des *Ténèbres* que la co-
si bien qu'un prét
Beaumont, cet a GOURDON.
Rousseau a adress
les eut défendues,
persistèrent pas m
fêtes élégantes du ustration du
mêler ses mouche en scène de
marquise offrir au nt constaté
poudrée à frimas. d'un décor
prémices du rich est celui du
dide coiffure de pl
lier de perles ou d ont succédé
nait s'y mêler aux l'art orien-
le laquais, le nègre l'enchante-
et éclatantes livrées déchiquetée
pures, de diamants, pédoncule
La Révolution av t splendides
menades que divers séductions
tauration, ont vaine duire cet es-
soufflé sur cette pou antennes et
leur souffle n'a pas Éden. Pour-
passé était bien m uffirait-il pas
texte... La vieille ab provoquante
Cette année, c'étai VAUVERT.
prétexte qu'il avait,

alla vers le ravin, la d'autres ve-
ruisseau dont ses p planches.
retira pleine d'eau. lait au milieu
Une bande de l
faux pas, pour le c s'enveloppa
grillée, dont le fum on frère avec
bane, avait attiré ce mais, au bout
ronde. de sommeil,
Louis revint sain encèrent par
d'eau à son frère, qu ées dans son
fait d'un verre ordi uis tout s'é-
mais en tenant, cette cerveau : il
enflammé. Quelques
l'avaient flairé de si la pression
devoir prendre cette
distance, et, comme tirait de son
et sauf.
Quant à être assi
point à le craindre ouvenirs, ra-
loups n'approcheraie et s'achemina
de bois pour entret
matin.
La provision de bo u'il entendit
se coucha près de son feu.
son poignard, un des tre pressenti-
fisamment rôti, et se
appétit que si c'eût é e, il était un
taverne la plus confo it de se faire
Paul le regardait fa
— Tu ne manges p E DUMAS.
— Non ; je n'ai que
— Bois ! reprit Lou
frère.

Rappelons en quelques mots cette origine qui frappe tout d'abord par un contraste, mais qui, comme beaucoup de contrastes, finit par se fondre dans une harmonie.

Longchamps était une abbaye de femmes fondée au treizième siècle par la princesse Isabelle, sœur de saint Louis. Ce fut dans ce lieu de paix au seuil duquel venaient mourir toutes les vagues du siècle et tous les bruits du monde, que se retira plus tard sa pieuse fondatrice, et qu'elle expira dans les bras d'Agnès d'Harcourt, la seconde abbesse de Longchamps.

D'autres princesses vinrent demander à ses cloîtres le calme de leur solitude. Blanche, fille de Philippe-le-Long, et Jeanne de Navarre y cachèrent sous le voile des fronts destinés à porter des couronnes; mais avec ces filles de rois la richesse entra dans ce moutier, et avec la richesse le relâchement des mœurs. Une lettre de saint Vincent de Paul au cardinal Mazarin, rapportée par Delort, constate le changement profond qui avait transformé ces austères et saintes retraites en asile de plaisir.

On fut beaucoup moins sévère sur les admissions. Plusieurs filles de théâtre y prononcèrent leurs vœux. Une d'elle, Mlle Lemaure dont la voix avait fait l'admiration du grand monde, s'étant fait entendre dans les solennités du mercredi, du jeudi et du vendredi saint, fut un motif suffisant pour appeler cette foule brillante dont elle avait charmé les loisirs.

Un motif plus puissant seconda cette vogue : ces solennités avaient lieu dans les premiers beaux jours; c'était une occasion d'inaugurer les toilettes printanières et les équipages nouveaux. On fit assaut d'élégance et de grâce; ce fut un carrousel ouvert à la coquetterie et à la richesse. On venait bien assister au chant des *Ténèbres*, mais ces chants religieux n'étaient si bien qu'un prétexte, que lorsqu'un ordre de Mgr de Beaumont, cet ardent prélat à qui Jean-Jacques Rousseau a adressé une de ses lettres les plus célèbres, les eut défendues, les promenades de Longchamps n'en persistèrent pas moins. Elles restèrent pour Paris les fêtes élégantes du printemps. La duchesse venait y mêler ses mouches aux premiers papillons, la jeune marquise offrir aux brises d'avril sa blonde chevelure poudrée à frimas. A Longchamps étaient destinés les prémices du riche carrosse comme celles de la splendide coiffure de plumes, de la robe de lampas, du collier de perles ou du nœud de rubans. Le cavalier venait s'y mêler aux équipages, le piéton aux cavaliers, le laquais, le nègre et l'eiduque avivaient de leurs riches et éclatantes livrées cette mosaïque de soieries, de guipures, de diamants, de marabouts et de panneaux dorés.

La Révolution avait porté un coup mortel à ces promenades que diverses époques, le Directoire et la Restauration, ont vainement tenté de galvaniser. Elles ont soufflé sur cette poussière en lui disant : Lève-toi! mais leur souffle n'a pas eu la puissance qui ressuscite... Ce passé était bien mort... il n'avait plus même de prétexte... La vieille abbaye l'avait enseveli sous ses ruines.

Cette année, c'était tout différent... ce n'était plus un prétexte qu'il avait, c'était un motif... le bois de Boulogne régénéré... Quel but charmant pour les promenades du mois d'avril... Aller voir s'ouvrir les premières feuilles, respirer les premiers aromes qu'exhale en soupirs parfumés la végétation à son réveil; mêler les fleurs de la capote nouvelle aux fleurs du lilas ou du marronnier. Malheureusement, le ciel si pur dans les derniers jours de mars, a tout d'un coup jeté sur son azur un voile de nuages; un vent froid et humide a rempli de frissons ce ciel grisâtre, et dissipé, comme autant d'illusions, toutes les espérances que l'on avait conçues.

Le pré Catelan, qui avait préparé des concerts pieux à faire tressaillir, jusque sous les gazons qui recouvrent leurs tombes, la poussière de toutes les nonnes de Longchamps, n'a presque entendu d'abord que la bise gémir dans ses arbres.

Le temps s'est un peu calmé le vendredi et le samedi. Grâce à quelques éclaircies, l'on a pu entrevoir ce qu'eût été, par une température plus clémente, ce que sera, les années prochaines, le Longchamps ressuscité. Équipages et cavaliers se sont montrés dans ces belles voies, dont les contre-allées ont aussi leurs modestes promeneurs. C'était déjà une nouvelle épreuve des pélerinages du dix huitième siècle. Le même spectacle, sauf quelques détails de la mise en scène, les mêmes personnages, sauf les costumes. La calèche avait remplacé le carrosse; le chasseur, l'heiduque; la crinoline, les paniers. C'était un Gavarni ou un Winterhalter, au lieu d'un Boucher ou d'un Watteau.

FULGENCE GIRARD.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS. (*Suite.*)

VIII. — Le Duel.

Henri avait été trop vivement impressionné et trop cruellement blessé dans le sentiment de sa dignité pour qu'il ne se crût pas à tout jamais corrigé. Quelqu'un lui eût dit : « Je vous reverrai un jour les cartes à la main, engagé dans une partie d'argent, » qu'il se fût certainement fâché et qu'il eût demandé raison d'une pareille injure. Comprenant que le moyen le plus sûr d'éviter le danger est de ne pas s'y exposer, il songea sérieusement, dès le lendemain de sa mésaventure, à réformer sa vie et à revenir à des habitudes de travail qui seules pouvaient, il le sentait bien maintenant, lui donner un bonheur inutilement cherché dans les émotions violentes du jeu. Il reprit donc le chemin de la rive gauche, qu'il avait presque oublié depuis un an, suivit assidûment les cours, et se retrempa dans des études sérieuses. Après huit jours de cette existence bienfaisante et calme, qui rafraîchit le cerveau et donne la plus intime de toutes les jouissances, la satisfaction de soi-même, il en était arrivé à ne pas comprendre comment il avait pu si longtemps gaspiller sa vie, et il ne se sentait pas assez de pitié dans le cœur pour ses anciens compagnons de folies. Telle est, en effet, la puissance de l'influence salutaire du travail, qu'elle vous fortifie aussitôt, vous console de tous vos maux et adoucit toutes vos blessures. Dans ses soirées solitaires et laborieuses, il croyait rêver quand la pendule venant tout-à-coup à sonner minuit, lui rappelait les scènes singulières auxquelles il avait tant de fois assisté.

Il y a en province une sorte d'instinct qui porte les parents à redouter beaucoup pour leurs enfants le séjour de Paris. Le départ d'un fils pour « la capitale, » c'est quelque chose de douloureux au cœur d'une mère comme un départ pour l'armée en temps de guerre ou pour un voyage dans les pays lointains. Ces craintes, dont on a beaucoup plaisanté autrefois et qui ont un peu cédé de notre temps devant la rapidité des communications, sont assurément aussi respectables que fondées. Nulle part les dangers ne sont plus grands et plus sérieux que là, et pour les éviter, pour se conserver sain d'esprit et de corps, il ne faut pas seulement du courage et de l'habileté, il faut des qualités particulières que possèdent seules les âmes d'élite, c'est-à-dire une volonté ferme, un inaltérable amour du bien et du beau, et surtout ce respect de soi-même, qui est comme le dernier manteau que la famille jette sur les épaules du fils qui va partir. On doit aussi, je le sais, faire la part de la chance. Il y a à Paris des jeunes gens qui se conduisent à merveille parce que l'occasion de se conduire mal n'est jamais venue s'offrir à eux, ou bien parce que, placés dans une certaine ligne, ils la suivent, non par volonté, mais par routine et machinalement, sans se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux, sans le savoir, et, par conséquent, sans lutte. Mais pour un petit nombre favorisés comme ceux-ci par le hasard ou des circonstances particulières de défense et de protection, combien sont exposés aux combats, combien sont incessamment sollicités et attaqués! Et il est à remarquer que, parmi ces derniers, il faut placer la plupart de ceux qui ont une intelligence supérieure. J'estime pour mon compte qu'il n'est pas dans la vie de plus grands périls que ceux auxquels un jeune homme est exposé pendant les quelques années qu'il passe à Paris pour compléter son instruction.

Au milieu de cette nouvelle vie, Henri éprouva un chagrin violent. Une jeune femme qu'il aimait depuis longtemps et qui avait toujours paru avoir pour lui une vive affection, s'éloigna subitement de Paris sans le prévenir autrement que par un billet où elle lui disait qu'elle partait pour les eaux dans l'espoir de rétablir sa santé altérée par les fatigues d'une vie trop agitée. Elle n'indiquait pas du reste le lieu où elle se rendait et ne parlait pas de son retour. La froideur de cette lettre, le sans-façon avec lequel on rompait brusquement et sans motif apparent de vieilles et douces relations, auraient dû ouvrir les yeux au jeune homme sur le chapitre de certaines femmes, comme l'affaire d'Asnières les lui avait ouverts sur celui du jeu et des joueurs; mais Henri était trop cruellement blessé, dans la vie d'isolement et de travail qu'il s'était faite, cette liaison lui tenait trop au cœur pour qu'il pût juger avec sa seule raison ce nouvel événement. Et puis c'était sa première école, et en pareille matière une seule ne suffit pas. Henri courut au domicile de la belle fugitive. Le concierge lui dit qu'en effet la dame était partie, mais qu'il ne savait pas où elle était allée. Il crut devoir ajouter que l'appartement était à louer, et que, le matin même du départ, le tapissier qui avait meublé cet appartement avait repris ses meubles parce qu'on ne les avait pas entièrement payés. D'autres personnes que le jeune homme consulta ne lui en apprirent pas davantage. Partout on rit beaucoup de la prétendue maladie. « Anaïs, dit la moins méchante langue, s'ennuyait un peu à Paris depuis votre retour à la vertu, qui vous donnait, disait-elle, des airs de séminariste,

---

alla vers le ravin, laissa glisser la fonte jusque dans le ruisseau dont ses pieds avaient brisé la glace, et la retira pleine d'eau.

Une bande de loups le suivait; s'il eût fait un faux pas, pour le coup il était dévoré. — La chair grillée, dont le fumet se répandait autour de la cabane, avait attiré ces animaux d'un quart de lieue à la ronde.

Louis revint sain et sauf, et donna la fonte pleine d'eau à son frère, qui la vida d'un trait, comme il eût fait d'un verre ordinaire. Louis retourna au ravin, mais en tenant, cette fois, de la main gauche un tison enflammé. Quelques-uns des maraudeurs rugissants l'avaient flairé de si près à son retour, qu'il avait cru devoir prendre cette précaution : le tison les tint à distance, et, comme la première fois, Louis rentra sain et sauf.

Quant à être assiégé dans la cabane, on n'avait point à le craindre : tant que le feu brûlerait, les loups n'approcheraient pas, et Louis avait amassé assez de bois pour entretenir le feu jusqu'au lendemain matin.

La provision de bois et d'eau étant donc faite, Louis se coucha près de son frère, piqua, avec la pointe de son poignard, un des filets du loup, qui lui parut suffisamment rôti, et se mit à le dévorer avec le même appétit que si c'eût été un bifteck cuit au foyer de la taverne la plus confortable de Londres.

Paul le regardait faire d'un œil mélancolique.

— Tu ne manges pas? lui dit Louis.

— Non; je n'ai que soif.

— Bois! reprit Louis en présentant la fonte à son frère.

Celui-ci la prit, et but avidement quelques gorgées.

— Bois tout! dit Louis ; la fontaine n'est pas loin.

— Non, merci, répondit Paul; d'ailleurs, j'ai à te parler.

Louis regarda son frère.

— Oui, frère, et sérieusement! ajouta le blessé.

— Parle, dit Louis.

— Il est possible que tu te sois trompé, frère, en espérant que la colonne reviendra sur ses pas.

— Il est impossible qu'elle fasse autrement, dit Louis.

— N'importe; admettons qu'elle ne revienne pas.

— Je ne l'admets point, reprit Louis en insistant.

— Mais, moi, je l'admets, dit Paul; ou plutôt, voyons, pour ne point trop te contrarier, je le suppose.

— Eh bien? reprit Louis en regardant son frère avec inquiétude.

— Eh bien, si, demain au jour, elle n'est pas revenue; c'est toi qui te mettras à sa recherche.

— Hum! fit Louis d'un air qui signifiait : « Ce n'est pas bien sûr. »

— Chose convenue, frère! d'ailleurs, nous discuterons cela demain matin.

— Soit.

— En attendant, comme, au bout du compte, tu as quelques chances de plus que moi de revoir la France, laisse-moi te faire une confession.

— Une confession?

— Oui... Ecoute, frère, j'ai dans ma vie commis une mauvaise action.

— Toi? impossible!

— C'est ainsi, cependant; et, pour que je meure sans remords...

— Pour que tu meures? interrompit Louis.

— Enfin, si je dois mourir, pour que je meure sans remords, il faut que, cette mauvaise action, tu me promettes de la réparer.

— Parle! et ce qu'un homme peut faire pour un autre homme, je le ferai.

— Frère, il existe, en Allemagne, une jeune fille... la fille d'un pasteur... du pasteur d'Abensberg, — tu sais, de ce village où l'on a tiré sur l'empereur?...

— Eh bien?

— Cette jeune fille, qu'on appelle Marguerite Stiller, je l'ai déshonorée!

— Toi?

— Je t'avais prévenu... C'est plus qu'une mauvaise action, frère : c'est un crime! Tiens, je ne sais pourquoi, — j'y pense souvent, c'est vrai, — mais je pensais à cette jeune fille quand ce biscaïen m'a frappé. « C'est une punition du ciel! » me suis-je dit. Et je suis tombé.

— Frère...

— J'avais grande envie de t'appeler en tombant, pour te dire, en deux paroles, ce que je te dis longuement dans ce moment-ci ; mai j'ai réfléchi que, t'appeler, c'était te perdre avec moi, et je me suis tu.

— Ah! oui; mais, moi, j'ai remarqué ton absence...

— Et tu es venu en frère dévoué! Je ne te remercie pas, Louis : ce que tu as fait pour moi, je l'eusse fait pour toi; mais, dans ton retour, j'ai vu une faveur du

ne serais pas étonnée qu'elle fût partie pour l'Ita-*avec un ancien bonnetier* retiré qui lui parlait de-*longtemps de lui* montrer le Vésuve et de lui *eter des mosaïques.* » Une autre, une délicieuse *... à l'air candide* et au ton convaincu, lui offrit *...ment,* moyennant une somme ronde de dix *... francs,* de visiter toutes les eaux connues de *...rope et de lui* ramener ses amours. Et elle ajouta : *...out où j'irai, je jouerai, et si je gagne nous par-*...ons!* » Malgré sa désolation, Henri jugea qu'il *...t plus* économique et plus sûr de se renseigner *lui-même.* Il écrivit donc aux Pyrénées, à Biarritz, *...,* à Grandville, à Dieppe, à Boulogne, à Os-*...,* à Spa, à Aix, à Ems, à Bade, partout enfin où *...posait* que son trésor pouvait s'être réfugié; *...ses* lettres restèrent sans réponse, ou bien les *...ses qu'il* reçut ne lui apprirent rien. On était *... la fin de l'été.*

...ri était désolé. Il ne s'était pas encore fait du *... une* habitude assez régulière pour y trouver un *...de à* tous ses maux. Vainement quelques amis *...s s'efforçaient* de lui démontrer que la rupture *...tte* liaison ne méritait pas un regret, qu'un jour *...tre* il l'aurait lui-même provoquée; en proie à *...tristesse* qu'il ne pouvait vaincre, il se laissait *...à un* découragement dont ses études souffraient *...que* autant qu'elles avaient souffert du jeu.

...ne faut pas trop s'étonner de cette tendresse d'un *...encore* naïf et jeune pour un être indigne. Tous *...que* nous sommes, si nous ne sommes pas tombés *...ces* erreurs, nous en avons eu des exemples sous *...yeux.* On peut être une âme d'élite, un être intel-*...ligent* se laisser prendre à la glu d'un amour peu *...ble,* surtout quand on a vingt ans.

...pendant, au bout de quelque temps, la blessure avait *...son* caractère aigu, et elle commençait à se cica-*...ser,* lorsque le jeune homme reçut le billet suivant :

Mon cher Henri, Anaïs est de retour à Paris, pour *...ques* jours seulement. Il ne tient qu'à vous de la *... Il y* aura ce soir, après l'Opéra, souper et lans-*...net monstre* dans le petit salon bleu du restaurant où *...nous* réunissions quelquefois au temps de vos fo-*... Comme* vous êtes maintenant un homme rangé, *...seulement* pour le souper : c'est un pique-nique, *...vous* trouverez quelques anciens amis qui seront *...de* s'assurer par leurs propres yeux que vous *... de ce monde.* »

Le billet n'était pas signé. L'écriture, qu'Henri ne *...ait* pas, était celle d'une femme.

Le premier mouvement d'Henri fut de froisser la *... et de la jeter;* le second de la ramasser pour la *...re.* « Je n'irai pas, dit-il tout haut, après avoir long-*...ps réfléchi.* Je ne veux pas me retrouver dans ce *...de-là.* Cet avis est probablement une plaisanterie, *...bien* un piége grossier pour me remettre les cartes *... mains* et me pousser à ma perte. Eh! que m'im-*...te après tout qu'elle* soit ou non revenue? Je n'ai *...r elle que* du mépris... » Il se parla ainsi longtemps, *...me pour* s'encourager à ne pas aller au rendez-*...s qu'on* lui donnait. En dînant, il comprit cepen-*...t à son* peu d'appétit qu'il aimait encore cette *...me,* et il s'avoua tout honteux qu'il eût été beau-*...p plus* gai s'il l'avait eue là, à sa table, devant lui. *... heures,* comme il relisait pour la dixième fois *...être l'écrit* anonyme, les mots « après l'Opéra » *...gèrent.* Elle y est peut-être, se dit-il; allons-y! *...sortit* comme un trait, prit une stalle d'orchestre, *...*

Un quart d'heure après, il avait interrogé toutes les loges, fouillé du regard toutes les avant scènes, examiné toutes les femmes du balcon et de la galerie. Anaïs n'y était pas et elle ne vint pas. On jouait *Robert le Diable*, et jamais la musique de Meyerbeer n'eut un auditeur plus inattentif et plus indifférent. Au quatrième acte, Henri, persuadé que celle qu'il attendait ne viendrait pas, jugea inutile de prolonger plus longtemps son supplice, d'autant plus qu'il était sur le point de se faire une querelle avec ses deux voisins, que son mouvement perpétuel de corps pour lorgner à droite et à gauche, en haut et en bas, avait fini par exaspérer. Henri sortit donc, et il se sentit invinciblement poussé vers le boulevard. La force qui le conduisait était si impérieuse qu'il se retourna par deux fois comme pour s'assurer si véritablement deux mains appuyées sur ses épaules ne le gouvernaient pas contre sa volonté.

A partir de ce moment, il ferma son esprit à toute réflexion. Il ne s'appartenait plus. A peine lui resta-t-il assez de raison pour comprendre qu'il s'était déclaré vaincu lorsqu'il avait ramassé dans les cendres le fatal billet; mais ce fut comme une lueur qui lui traversa le cerveau.

Arrivé bientôt devant le restaurant qu'on lui avait indiqué, il leva les yeux et reconnut facilement, aux mouvements de plusieurs garçons dans le petit salon bleu du premier étage, qu'on s'occupait des premiers apprêts du souper. Henri consulta sa montre : il était onze heures. Il alluma un cigare, entra dans le salon d'en bas, se plaça à un poste d'observation et se fit servir du madère. Il se fatiguait inutilement les yeux depuis une grande demi-heure à interroger les passants du boulevard, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna, et il se vit en présence de deux anciennes connaissances de jeu. L'une était un artiste célèbre, connu dans tous les cercles de Paris pour son peu de mémoire à l'endroit des « dettes d'honneur »; l'autre était un ancien lieutenant en retrait d'emploi.

— La fortune soit bénie, dit l'artiste, voilà Henri retrouvé! Je le peins de pied en cap, dans sa robe d'avocat, au moment où il sauve la veuve et l'orphelin, s'il vient avec nous.

— Certainement, il viendra, dit l'ex officier, en tendant une main au jeune homme et en se servant de l'autre un grand verre de madère qu'il absorba d'un trait. Sachez, heureux mortel, reprit-il, que nous allons avoir en haut, tout-à-l'heure, les plus jolis visages du corps de ballet, quelques autres dames aimables, des hommes d'esprit comme monsieur (il montrait l'artiste), des hommes bêtes comme moi (il emplissait de nouveau son verre), tout cela réuni, d'abord autour d'une table sur laquelle les ananas pousseront dans les truffes, ensuite autour d'un tapis vert, où vous serez libre de vous refaire une réputation de beau joueur.

Et comme si ce petit discours l'eût altéré, il avala un troisième verre de madère; après quoi il se leva, jeta une pièce de dix francs au nez d'un garçon qui se tenait accoudé sur une table, à l'autre extrémité de la salle, et lui dit :

— Le reste est pour toi.

— Merci, mon colonel, fit avec respect le garçon.

— Mais, dit le jeune homme, qui, ravi au fond de l'incident, ne voulait pas cependant avoir l'air de céder trop vite, en quel honneur ce brillant souper?

— C'est la baronne de Pontaillac qui nous convie, dit l'artiste. Elle pend la crémaillère, et elle nous réunit ici pour que nous ne salissions pas ses papiers neufs, sachant qu'on a tout brisé l'autre jour dans l'hôtel d'un archi-millionnaire, son voisin... Il paraît que les invités avaient même emporté, en s'en allant, les arbres du parc. Nous serons traités avec un luxe inouï et des égards, moyennant quinze louis par tête d'homme, que nous payerons nous-mêmes par galanterie. On pourra battre les garçons et emporter les bouts de bougies. Ceci doit vous décider, ô Henri! vous qui travaillez tant le soir!

— Ceci me décide; montons.

Deux minutes après, Henri faisait son entrée dans le petit salon bleu. Il fut reconnu et acclamé par plusieurs personnes. On l'entoura, on le questionna, puis les groupes se reformèrent et les conversations reprirent leur cours. L'ex officier fit ajouter un couvert, passa soigneusement la revue des bouteilles que le sommelier disposait par rangs serrés sur une vaste console, en détourna une pour son usage personnel, et déclara que le sauterne n'était pas moins bon que le madère en guise d'absinthe avant le dîner.

Peu à peu la société se compléta ou à peu près par l'arrivée de quelques dames, et vers une heure, bien que l'on attendît encore deux personnes, on fut d'avis, à l'unanimité, la baronne de Pontaillac entendue, que l'on devait se mettre à table.

La belle, la cruelle, l'insensible, la perfide Anaïs n'avait pas encore paru. Henri avait une oreille dans la rue pour écouter tous les bruits et un œil dans l'escalier pour saisir tout ce qui s'y passait. De l'autre oreille il ne percevait qu'un mélange confus de voix, de cris, de rires, de chocs de cristaux et de porcelaines, et de l'autre œil il voyait comme une ronde fantastique de plats, de fruits, de fleurs, d'épaules nues et de mâchoires qui grimaçaient. Sa voisine de droite, une charmante petite danseuse, qui avait déjà remarqué son air égaré, en prit sérieusement peur quand elle le vit dévorer les crevettes par douzaines sans les dépouiller.

— C'est pour se donner du jarret, dit à la petite un chroniqueur redouté, fais-en autant!

Le drame était là, et on n'y voyait encore que la comédie.

ÉDOUARD GOURDON.

La Magicienne.

Nous avons déjà fait connaître, par l'illustration du ballet des échecs, les pompes de la mise en scène de cet opéra dont nos critiques lyriques ont constaté le succès. Nous donnons aujourd'hui la vue d'un décor qui ne lui cède point en magnificence; c'est celui du quatrième acte.

A la lourde architecture du style roman ont succédé toutes les grâces et toutes les élégances de l'art oriental. Nous sommes dans le palais d'été de l'enchanteresse, l'arcade moresque s'élance légère et déchiquetée de ses sveltes colonnettes, qui semblent le pédoncule de ces arceaux en mosaïque épanouis et splendides comme d'immenses bouquets. De quelles séductions n'entoure pas le chevalier qu'elle veut séduire cet essaim de jeunes filles, qui semblent, à leurs antennes et à leurs robes ailées, les papillons de cet Eden. Pourquoi ces philtres qu'elles lui versent? Ne suffirait-il pas pour charmer ce cœur de tant de grâce provoquante et de coquette beauté?

MAXIME VAUVERT.

...ui me permet peut-être de réparer mes torts... *...une* fille que j'ai déshonorée, — que veux-tu? *...ivre de* poudre et de colère! — cette jeune fille, *...avait* un fiancé; ce fiancé, c'était ce Frédé-*...* ***.

— *S***!*

— *... !* oui, cela ressemble à un roman. Ce Fré-*... S***, qui* m'avait vu dans une réunion d'illumi-*...* — je n'ai pas le temps de te raconter comment *...la,* — me fit demander dans sa prison; je m'y *...s.* Il me pria de l'accompagner sur le lieu de *...on,* et, là, quand il serait mort, de prendre un *...n qu'il aurait* sur la poitrine, et de lire un pa-*...'il tiendrait* dans sa main droite; après avoir *...pier,* je devais le faire passer au colonel prési-*...e conseil* de guerre qui l'avait condamné à mort. *...promis* tout; je l'accompagnai jusqu'au lieu de *...tion* : il tomba, percé de cinq ou six balles.

— Et tu pris le portrait?

— Et je pris le portrait, et je lus le papier... Le por-*...* c'était celui de Marguerite Stiller!

— *Oh!*

— *Attends...* Le papier, c'étaient trois mots et une *...re* : « Je fais grâce. — NAPOLÉON. »

— *Frère!*

— Tu comprends, il n'avait pas voulu de cette *... qu'en* eût-il fait? Sa maîtresse avait été dés-*...* par un misérable... Ce misérable, frère, c'est

— *Paul!* Paul!

— Ce misérable, frère, c'est moi! répéta Paul. *...ant,* tu entends? si je meurs, tu es mon héri-*... nous* avons chacun deux cent mille francs de fortune, à peu près; tu n'as pas besoin de mes deux cent mille francs; je te dis donc : « Frère, je ne sais pas si tu pourras retrouver cette femme, mais, une fois de retour en France, tu partiras pour l'Allemagne, n'est-ce pas?

— Oui, frère.

— Tu chercheras Marguerite Stiller... Son père, je te le répète, était pasteur à Abensberg en 1809.

— Oui, frère.

— Quand tu l'auras trouvée, tu lui diras ce qui arrive, comment Dieu m'a puni, comment, dans une cabane déserte, au bruit des hurlements des loups et des hourras des Cosaques, je t'ai raconté cette misérable aventure; comment tu m'as promis de réparer mon crime, — autant toutefois qu'un pareil crime est réparable, — et cela, en lui donnant toute ma fortune. Pour t'aider à la reconnaître, voici son portrait.

Et il tira de sa poitrine le médaillon qu'il avait pris sur la poitrine de S***.

Louis passa à son cou la chaîne de cheveux; puis :

— Sois tranquille, frère! dit-il.

— Ta main, fit Paul.

— La voici.

— Maintenant, tâche de dormir; tu as besoin de tes forces pour demain.

— Comment veux-tu que je dorme?

— Bon! essaye! je vais bien essayer, moi.

Louis se leva, jeta une brassée de branches de sapin et de mélèze sur le feu près de s'éteindre; puis, prenant un tison au foyer, il l'envoya, tournoyant, au milieu des loups qui, attirés par la chair grillée, mais tenus à distance par le feu, étaient rangés en demi-cercle autour de la cabane, tandis que d'autres venaient souffler à travers les interstices des planches.

Les loups, effrayés par le tison qui roulait au milieu d'eux, s'enfuirent en hurlant.

Le foyer jeta une grande lueur; Louis s'enveloppa de son manteau, et se coucha près de son frère avec l'intention intime de ne pas s'endormir; mais, au bout d'un quart d'heure, la fatigue, le besoin de sommeil, si impérieux dans la jeunesse, commencèrent par confondre les objets à ses yeux et les idées dans son esprit; tout devint indistinct et vague, puis tout s'éteignit à ses regards comme dans son cerveau : il dormait.

Au point du jour, il se réveilla sous la pression d'une main.

Il rouvrit les yeux : c'était Paul qui le tirait de son sommeil.

— Frère, dit le blessé, j'ai soif!

Louis se frotta les yeux, rappela ses souvenirs, ramassa la fonte qui lui servait de gourde, et s'achemina vers le ravin.

A peine était-il sorti de la cabane, qu'il entendit derrière lui la détonation d'une arme à feu.

Il revint sur ses pas, frappé d'un sinistre pressentiment.

Paul, sentant qu'avec sa cuisse brisée, il était un obstacle à la fuite de son frère, venait de se faire sauter la cervelle!

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Vue de Sydney-Mines (l'aviso à vapeur *l'Ardent*, faisant son charbon), d'après une photographie de M. Miot, officier de marine.

Sydney-Mines.

L'aviso à vapeur *l'Ardent* vient d'accomplir, dans les mers septentrionales d'Amérique, une croisière de l'intérêt scientifique le plus vif. Les points les plus importants de ces parages peu connus ont enrichi ses cartons des documents hydrographiques les plus précis et des vues photographiques les plus remarquables. Rien de morne comme ces rivages dont des brumes épaisses enveloppent presque toujours les terres rampantes; rien d'attristant comme ces côtes stériles et souvent dénudées où ne s'offre au regard que la sombre verdure des sapins.

Sydney-Mines, où notre gravure représente *l'Ardent* renouvelant son approvisionnement de combustible, donne une image frappante de cette nature où l'existence d'une ville et le mouvement naval de son port ne parviennent pas même à animer l'horizon monotone.

F. G.

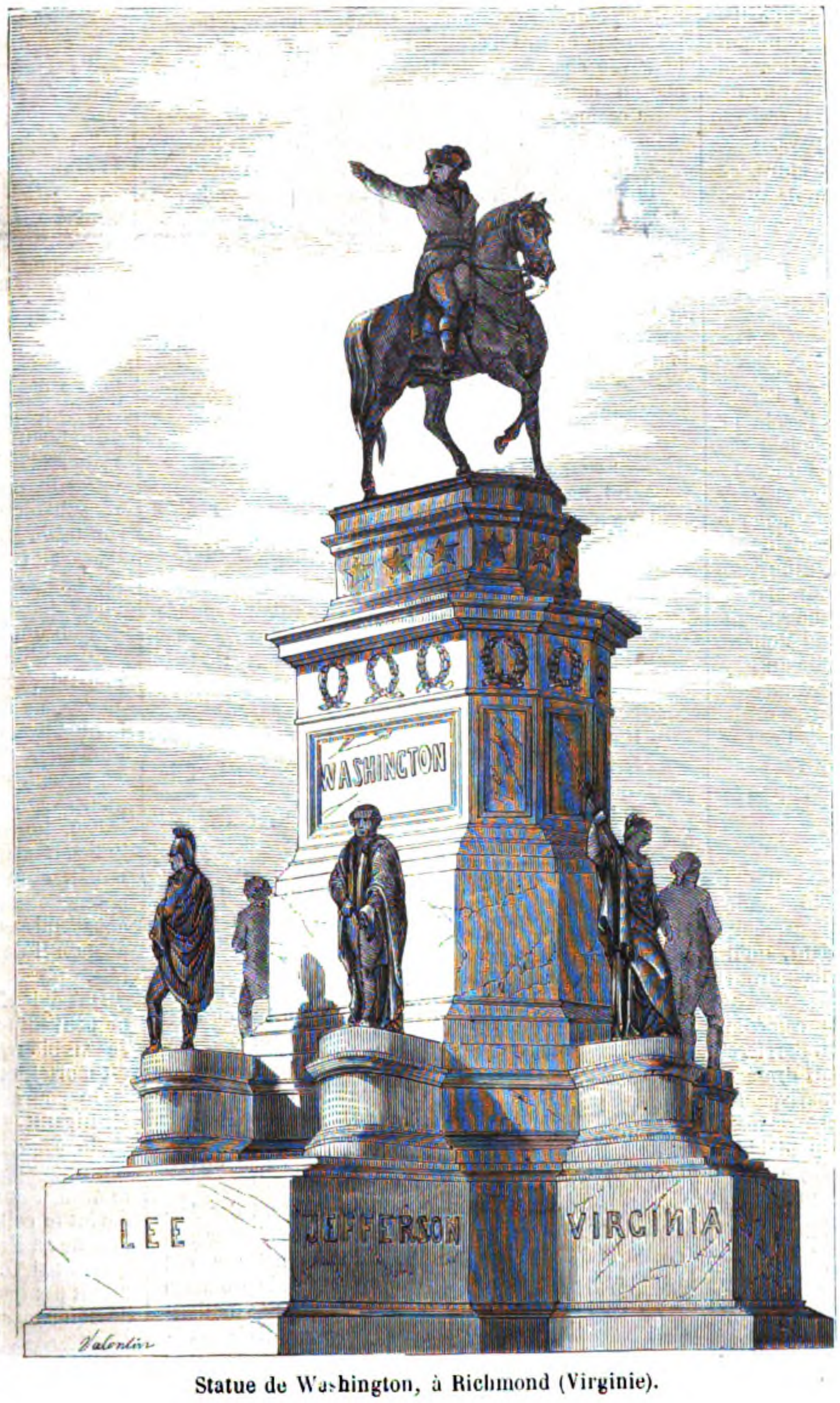
Statue de Washington à Richmond.

Le 22 février dernier, a eu lieu à Richmond, capitale de la Virginie, l'inauguration de la statue équestre du fondateur de la république des Etats-Unis, Georges Washington.

Richmond est une jolie ville de trente mille âmes, bâtie en amphithéâtre sur les bords du fleuve James, et qui fait un commerce très-étendu. Tous les hommes les plus éminents de l'Amérique s'étaient donné rendez-vous à cette imposante cérémonie; aussi avait-on dû transformer en maisons garnies plusieurs établissements publics, entre autres l'Athenæum et le Palais-de-Justice. Le froid était vif et piquant. La neige était tombée avec abondance dans la matinée : on pouvait craindre que l'éclat de la solennité ne s'en ressentît; il n'en fut rien.

A midi, le cortége quitta le Capitole. En tête, marchaient le gouverneur de la Virginie, le président Buchanan et le vice-président Breckendbrige, ainsi qu'un grand nombre de ministres étrangers, mêlés à une foule de personnages distingués des Etats de l'Union, parmi lesquels on remarquait la plus grande illustration militaire du pays, le lieutenant-général Scott. Depuis plusieurs heures stationnait, sur la place publique où devait s'accomplir la cérémonie, une foule prodigieuse attendant l'instant avec une patience vraiment stoïque. Autour du monument avait été dressée une plate-forme circulaire, exclusivement réservée aux dames.

A un signal donné, apparut aux yeux des spectateurs l'image du *Père de la Patrie*. — Impossible de rendre l'effet produit par cette vue. Ce fut un cri unanime, un concert de vivats et d'acclamations patriotiques et enthousiastes, — un véritable délire!



Statue de Washington, à Richmond (Virginie).

Tous nos lecteurs savent ce que fut Washington. — Né en 1732, à Bridge-Creek (Virginie), il se distingua dans la guerre que la France soutint contre l'Angleterre, dans le Canada (1754-1760), et dont il revint avec le grade de colonel. A la paix, il se retira. Lors du soulèvement des Etats-Unis, il fut l'un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston, 1774, et fut, en 1775, nommé généralissime de l'armée anglo-américaine. Prudent et doué d'une constance et d'une capacité rares, il sut, malgré le peu de ressources dont il pouvait disposer, résister, avec le secours d'une poignée de Français, aux généraux anglais Howe, Clinton, Burgoyne, Cornwallis. Il finit même par enfermer ce dernier dans York-Town et le forcer à une capitulation, dont la paix de Versailles (1781) et la reconnaissance de l'indépendance américaine par l'Angleterre furent le résultat. Elu président à l'unanimité, pour quatre années, aussitôt qu'un gouvernement régulier fut établi (1789); il fut réélu pour quatre nouvelles années, en 1793. Il refusa une troisième présidence en 1797, et se livra jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans après, aux travaux de l'agriculture, laissant après lui la réputation de l'un des hommes les plus sages et les plus probes qui aient jamais gouverné une nation.

La statue de Washington est l'œuvre d'un artiste américain, Crawford, qu'une mort prématurée a enlevé, l'année dernière, à l'âge de quarante-quatre ans, avant d'avoir pu assister à son triomphe; car, s'il faut en croire les appréciations qui nous sont parvenues, ce monument est l'œuvre artistique la plus puissante qui soit encore sortie du ciseau d'un sculpteur américain. C'est la ville de Richmond qui en a fait les frais.

Washington est à cheval : la statue a vingt-cinq pieds de hauteur. Le visage, si noble et si honnête du héros, a été noblement compris par Crawford. Le cheval, vigoureusement traité, semble vouloir s'élancer plein d'ardeur et d'énergie, mais il est contenu par la main calme et puissante du cavalier. L'assistance a voulu voir dans ce geste et cette attitude le symbole du rôle politique du fondateur de la République, qui sut renfermer les partis dans les bornes de la raison et de la loi.

Parmi les figures placées tout autour du soubassement, on remarque Lee,

Mason, Nelson, Patrick Henry et Jefferson. Patrick Henry est penché en avant, les bras tendus, dans l'attitude d'un orateur qui parle à une assemblée; Jefferson, recueilli et la plume à la main, médite la déclaration de l'Indépendance.

L'auteur de ce monument, Crawford, né à New-York en 1813 et mort, ainsi que nous l'avons dit, l'année dernière, montra dès l'enfance un goût prononcé pour les arts, qu'en dépit de sa pauvreté, il étudia avec ardeur. A l'âge de vingt-deux ans, il réalisa le rêve de sa jeunesse d'aller à Rome. Là, il fut accueilli avec une bienveillance marquée par le grand sculpteur Thorwaldsen, qui lui donna ses conseils. L'œuvre, dont la ville de Richmond lui avait confié l'exécution, était à peine achevée que sa dernière heure sonna. Il en reçut la nouvelle avec un calme et une résignation véritablement héroïques. A ses amis qui, tout en pleurs, entouraient son chevet et lui prodiguaient des paroles de consolation, il se contenta de répondre : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Et bientôt après, il ferma les yeux pour toujours.

Sa mort est probablement le plus rude coup porté à l'art américain.

Le monument de Crawford n'est pas, d'ailleurs, le seul élevé à la mémoire de Washington. Une colonne commémorative du grand homme existe à Baltimore. Les fonds consacrés à l'érection de cette colonne furent faits par une compagnie qui, en 1809, fut autorisée par une décision législative à recueillir, dans ce but, une somme de 100,000 dollars au moyen d'une loterie. La première pierre en fut posée le 4 juillet 1815. Elevée sur une hauteur, à l'extrémité d'une longue rue, au milieu d'un square bordé d'élégants édifices, elle est d'ordre corinthien, avec une base carrée et couronnée par un piédestal qui supporte une statue colossale du libérateur des anciennes colonies anglaises, sculptée par l'Italien Causici. On dit cette dernière d'une parfaite ressemblance. La base est de cinquante pieds carrés et haute de vingt. La colonne a cent soixante pieds de hauteur jusqu'au pied de la statue, et celle-ci en a treize, ce qui forme un total, pour le monument entier, de deux cent trois pieds, élévation qui dépasse celle des colonnes de Trajan ou d'Antonin.

Washington est représenté au moment où il résigne sa commission, après l'émancipation de son pays.

On vante, en général, la beauté de l'architecture.

On voit encore à Mount-Vernon, la maison de Washington ainsi que son tombeau, qui, pour tous les Américains, est un lieu de pèlerinage vénéré.

ORTAIRE FOURNIER.

COURRIER DU PALAIS.

Je ne sais pas bien au juste si le théâtre est l'école des mœurs, mais à coup sûr ce n'est guère l'école du droit. Ce que nos auteurs dramatiques ont émis d'hérésies en matière juridique remplirait des volumes. Je connais un digne magistrat qui a voulu s'amuser à relever toutes les impossibilités légales que contiennent les pièces de M. Scribe : il s'est arrêté à la centaine. A cela M. Scribe peut répondre que son théâtre ne vise pas au réalisme, et que, d'ailleurs, c'est là un article sur lequel les maîtres de la scène française ne se sont pas montrés plus scrupuleux que lui. Quand Molière veut marier Clitandre à Lucinde, il fait venir un notaire, et une fois le contrat bâclé, il reste convenu que le mariage est indissoluble. Y a-t-il un père, un tuteur dont le consentement soit un obstacle à l'union des jeunes gens, on lui subtilise une signature. Sganarelle croit signer un faux contrat; Chicaneau, un procès-verbal :

A tout ce qu'elle dit je signe aveuglément.

Vous aurez beau dire à Molière et à Racine que le consentement cesse d'être valable, s'il a été donné par erreur, extorqué par violence ou surpris par dol; ils vous répondront que vous êtes un pédant, qu'il leur faut un dénoûment tel quel — et ils auront raison.

Beaumarchais lui-même, le père de la comédie moderne, l'ancêtre de M. Scribe comme de M. Barrière et de M. Dumas fils, a-t-il besoin d'un ressort dramatique, d'un procès qui tienne en échec le mariage de Suzanne et de Figaro, il imagine une promesse de mariage souscrite par Figaro à Marceline. On plaide, avec quel esprit, quel brio, vous le savez : « Il y a *et*, il y a *ou* », et voici que pleuvent des exemples grammaticaux, qui sont autant d'épigrammes contre Bartholo, contre les critiques de Beaumarchais, contre l'autorité qui a entravé la représentation de sa pièce. Enfin le juge rend sa sentence :

« LE COMTE. — Que peut requérir la demanderesse? » mariage à défaut de payement; les deux ensemble » impliqueraient.

» DOUBLE-MAIN. — Silence, messieurs!

» L'HUISSIER, glapissant. — Silence!

» LE COMTE. — Que nous répond le défendeur? qu'il » veut garder sa personne; à lui permis.

» FIGARO, avec joie. — J'ai gagné!

» LE COMTE. — Mais, comme le texte dit : « Laquelle » somme je payerai à la première réquisition, ou bien » j'épouserai, etc., » la Cour condamne le défendeur » à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse » ou bien à l'épouser dans le jour.

» FIGARO, stupéfait. — J'ai perdu!

» ANTONIO, avec joie. — Superbe arrêt!

» FIGARO. — En quoi superbe? »

Et il a raison, Figaro. L'arrêt est absurde; il est impossible : une promesse de mariage n'a pas plus de valeur qu'un billet à la Châtre; de tout temps il en a été ainsi. Le mariage est un acte qui veut être libre, et la liberté ne se peut aliéner. Si donc les promesses sont nulles en pareille matière, tout dédit stipulé pour en assurer l'exécution est nul également. Il n'est pas rare, malgré cela, de voir surgir, je ne dis plus devant un public débonnaire, mais devant les tribunaux même des engagements de cette sorte. C'est ainsi que la question jugée par le seigneur d'Aguas-Frescas vient d'être soumise de nouveau et plus sérieusement à des magistrats normands.

Les faits sont assez piquants.

Antoinette est la dernière fille d'un ancien meunier de Bézu-la-Forêt, le bonhomme Fleury. Toutes ses sœurs ont été mariées. Son tour est venu enfin. Un garçon du pays, le gros Pierre, qui travaille à la ferme voisine, lui a offert ses trente-trois ans, sa bonne mine, ses bras robustes, et un petit bien dont un oncle à lui — qui n'est pas bien solide — a la jouissance viagère. A la demande du jeune homme, Antoinette n'a rien répondu; mais elle a rougi en baissant les yeux. Le père Fleury a *topé* dans la main de Pierre en l'appelant son gendre, et les accords se sont faits entre deux pots de cidre. Les noms des fiancés ont été lus au prône; le maître d'école a rédigé les publications, et le garde champêtre va les afficher à la porte de la maison commune.

En ce moment passe un petit homme boiteux; à peine a-t il jeté les yeux sur l'affiche, qu'il se trouble et pâlit. « Antoinette se marier, s'écrie-t-il, quel malheur! Faut-il l'avoir tant aimée! » Et le voilà qui se met à courir clopin-clopant vers la maison du bonhomme Fleury.

Ce qui se passa entre les deux cousins — Berruyer le boiteux est cousin du meunier Fleury — Antoinette ne tarda pas à l'apprendre. Son père la fait venir :

— Réjouis-toi, ma fille, tu te maries dans huit jours.

— Je sais bien, avec Pierre.

— Non, avec un autre.

— Et comment cela?

— Tu connais le cousin Berruyer?

— Oui, mon père.

— Eh bien! je te le donne pour mari.

— Lui, mon père, mais je me suis promise à Pierre.

— Tu te dépromettras.

— Mais le cousin Berruyer a la quarantaine sonnée de l'année dernière.

— Il a quarante mille francs en bonnes terres.

— Il est laid.

— Son mobilier vaut plus de 6,000 francs.

— Il est marqué au B.

— Il t'assure dix mille francs après sa mort et la jouissance de la maison de Langlée.

— Mais... mon père... si le cousin Berruyer... venait à se dédire...

— C'est juste, je vais lui faire signer un petit acte où il sera dit que celle des deux parties qui manquera à la parole donnée, payera à l'autre deux mille francs de dédit. Antoinette, tu es un ange, viens m'embrasser.

Le cousin Berruyer signa tout ce qu'on voulut; mais il fut impossible de tirer de lui autre chose. Il lui suffisait que le mariage avec Pierre eût été manqué. Heureux — à la façon du chien du jardinier — il fit la sourde oreille à toutes les instances qui lui furent faites de la part de la famille. Lorsqu'enfin un huissier vint le sommer d'avoir à réaliser le mariage ou à payer les deux mille francs, il lui tourna le dos en riant d'un gros rire.

Vous pensez bien que devant le tribunal des Andelys et la cour de Rouen, où l'affaire a été successivement plaidée, les conseils de Mlle Antoinette se sont bien gardés de défendre la valeur légale de la promesse de mariage et de la clause pécuniaire qui la sanctionnait; mais ils ont — comme c'était leur droit — réclamé une pareille somme de deux mille francs pour réparation du préjudice matériel et moral que Berruyer avait, par son manque de parole, causé à Mlle Fleury. La somme a été allouée par les juges : el[le] aidera Antoinette à trouver un mari. — Pourquoi pa[s] Pierre? — Pierre n'est plus libre. Il a pris gaiemen[t] son parti de l'infidélité d'Antoinette, et il s'est mari[é] sous ses yeux, avec une des plus jolies filles de l'en[droit]. Eût-il mieux fait de se jeter dans l'étang?

Ainsi finit ce petit vaudeville campagnard, qui pour[rait], tout aussi bien qu'une grosse comédie, s'intitule[r] *Le Cœur et la Dot.*

J'aime à rencontrer une œuvre dramatique dans u[n] procès. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, je p[ris] plaisir à tracer ici même le plan d'un mélodrame a[n]glais, que je baptisai *Le faux Cavendish.*

Le fond de ma pièce était, si vous vous en souven[ez], une substitution d'enfant faite par le dernier duc [de] Devonshire au préjudice de la branche collatérale [de] sa maison. Je rappelais que le véritable héritier, lo[rd] Henry Cavendish, instruit de la fraude, n'avait co[n]senti à laisser le dernier duc en possession du titre [et] des honneurs dont on l'avait induement investi, q[ue] moyennant l'engagement pris par lui de ne pas co[n]tracter une union qui pût donner naissance à un hé[]ritier légitime. Je mentionnai les bruits qui coura[ient] dans la société de Londres sur un mariage secret co[n]tracté par le feu duc, sur l'existence d'un enfant i[ssu] de ce mariage et sur la résistance que l'héritier lord Georges se préparait à opposer aux prétenti[ons] du nouveau venu. La réalité de tous ces détails n[ous] est confirmée aujourd'hui par une lettre émanée [de] lord Henry Cavendish lui-même et qui se term[ine] par ces mots : « Je possède tous les titres et do[cu]» ments nécessaires dûment et légalement atte[stés] » qui prouvent la substitution du feu duc, et je [ne] » perdrai pas un moment à les soumettre aux tri[bu]» naux avec pleine confiance que justice sera f[aite] » à qui de droit. Le titre de duc a pour moi peu [de] » charmes; mais je ne souffrirai jamais que ce ti[tre] » avec les terres et priviléges qui y sont attachés tom[be] » encore une fois entre les mains de ceux qui n'y [ont] » aucun droit. »

Vous jugez de la sensation que cette lettre a dû p[ro]duire au sein de l'aristocratie anglaise. L'ouverture [du] procès est attendue avec l'impatience la plus vive. [On] m'a cité deux membres de la chambre haute qui, d[ans] la crainte de manquer la première audience, avai[ent] retardé leur voyage habituel sur le continent.

De l'Angleterre à la Chine, la transition est na[tu]relle. Eh! comment peut-il être question de la Ch[ine] dans une chronique judiciaire? Demandez aux d[eux] mandarins lettrés Cal-le-ry et Pou-thier. Ils plaide[nt à] l'occasion d'un lot de livres chinois que le premi[er a] vendus au second. Pou-thier les a payés 2,300 fra[ncs]; c'est un beau chiffre, mais aussi quels bouquins! [Le] musée des antiques de Pékin donné à Cal-le-ry [par] l'oncle de l'empereur de la Chine! le *Pei-wen-yun*, dictionnaire de l'Académie impériale, en cent vingt [] volumes! Est-ce assez appétissant! Ah! ce Pou-thie[r est] un gaillard bien heureux. — Quelle orgie de chino[is il] va pouvoir se donner! — Le voilà donc qui emp[orte] son trésor, il le feuillette, il le pille, il le dévore... [Dou]leur et désenchantement! Les volumes sont inc[om]plets : il y a des lacérations, pis encore, des lacune[s]. Pou-thier court chez Cal-le-ry : il se plaint hautem[ent]. — Mais quoi! est-il bien sûr qu'il manque des pa[ges]? Cal-le-ry déclare qu'il n'en est pas convaincu : [] Pou-thier trouve que la phrase s'interrompt et to[mbe] au coq-à-l'âne, Cal-le-ry soutient qu'elle se cont[inue] le plus tranquillement du monde. Enfin il propo[se à] Pou-thier de faire juge Then-schi de la ques[tion]. Then-schi, un vrai Chinois celui là, — pas un si[no]gue, — qui se chargera de réparer les lacunes, s'[il en] existe. Pou-thier ne veut rien entendre et il réc[lame] judiciairement une indemnité de 1,200 francs. — Le [tri]bunal, s'emparant de l'offre faite par Cal-le-ry, donne deux mois pour reconnaître et réparer le[s la]cunes qui peuvent exister dans le *Pei-wen yun*, [faute] de quoi il devra payer 500 francs de dommages-[inté]rêts.

Qu'adviendra-t-il cependant si nos deux sinol[ogues] ne peuvent tomber d'accord sur l'étendue des lac[unes]? Je sais bien qu'il nous reste Then schi; mais Then[-schi] est mortel, et après lui?...

On pourrait, ce me semble, inviter notre a[mi] M. Rigault de Genouilly, à nous envoyer par le [pro]chain paquebot un mandarin fortement lettré [pour] servir d'expert au besoin? Yeh est justement en [dispo]nibilité. Y aurait-il beaucoup d'inconvénient à ce [qu'il] devînt le collègue de M. Prudhomme? Abd-el-K[ader], interné en France, a bien écrit sur le cheval a[rabe]. Qui sait si Yeh, pour utiliser ses loisirs, ne nous [don]nerait pas quelque commentaire lumineux sur l'[art] de Chine ou sur les paravents?

PETIT-JEAN.

Le *Monde illustré* aura accompli sa première année d'existence le 15 avril 1858. MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à cette époque, — ce qu'ils peuvent constater en vérifiant la bande d'adresse du journal qui mentionne l'échéance de l'abonnement, — sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le *renouvellement du 15 avril* étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour *l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse* et *la Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

[illegible] *Germaine*, drame en cinq actes et en huit tableaux, tiré d'un roman de M. Edmond About, par MM. Dennery et Hector Crémieux.

Nous n'avons pas à juger un roman, mais un drame; et au besoin nous pourrions nous dispenser de mettre en cause M. Edmond About, si l'occasion d'écrire quelques mots sur un homme d'esprit ne nous séduisait singulièrement. On nous paraît, dans certaines régions [illegible] de la critique, estimer à trop bon marché cette expression dominante de notre nationalité, — l'esprit, — dont on voudrait presque faire aujourd'hui le synonyme d'impuissance. Le principal reproche qu'on essaye d'adresser à l'esprit, c'est de n'être pas sérieux et de ne *servir à rien*, pour ainsi dire ; d'autres le traitent de dissolvant, et certaines revues s'en gardent comme de la peste. Heureusement qu'en dépit des recueils glacés et des ours blancs de l'esthétique, l'opinion publique est constamment restée fidèle à l'esprit, de qui elle a reçu plus d'une fois son mot d'ordre en des circonstances suprêmes.

C'est cette qualité, élevée à une puissance foudroyante par les grands hommes du dix-huitième siècle et vulgarisée avec éclat par le journalisme contemporain, c'est cette qualité qui a fait, dans ces derniers temps, le succès rapide de M. Edmond About. On a reconnu et salué dans ses livres la verve franche et fine des conteurs qui forment ce qu'on pourrait appeler : l'école française. On s'est dit : — Voilà donc enfin un jeune homme bien vivant, sans système, qui ne sort ni de l'antichambre de Victor Hugo, ni de l'école de Balzac, ni du moulin de Jules Janin ; qui n'abuse ni du lyrisme, ni de la peinture, ni de l'observation, qui a de la gaieté avec ce qu'il faut de style et de science. Pourquoi ce dernier venu ne serait-il pas le bienvenu ?

Et il l'a été ; on s'est rangé, pressé un peu, pour lui faire la place belle. Il y a bien eu quelques mécontentements, quelques murmures mal étouffés, des aigreurs passagères. Ceux qui se souviennent d'un noviciat [illegible], ceux dont le travail est lent et marqué de ratures, ceux qui voient leur réputation décliner après avoir à peine eu le temps de la voir naître, tous ceux-là ont regardé avec une mélancolique envie la brillante étoile de M. About. Sans efforts visibles, sans luttes apparentes du moins, il est arrivé à une position qui n'est ordinairement que le résultat des veilles et de la persévérance. Du reste, lorsqu'il s'est agi de défendre cette position, on a vu l'auteur de *Tolla* et de *[illegible]*, en digne héritier des traditions défensives de Beaumarchais, faire bravement le coup de feu dans la petite presse et rendre sans pitié à ses adversaires d'un moment une blessure pour une chiquenaude, une [illegible] pour un sifflet.

Il n'est guère possible à cette heure, il serait même [illegible] de porter un jugement sur l'ensemble des ouvrages de M. Edmond About. Sait-on ce que vaut l'avenir d'un homme de trente-deux ans ? Espérons beaucoup de cette jeunesse, qui n'est pas, croyons-nous, celle d'un écrivain de génie, mais qui est certainement celle d'un écrivain de talent, d'un littérateur dans le sens le plus étendu et le plus exquis du mot. Excepté [illegible], M. Edmond About a à peu près tout abordé. Nous abandonnons volontiers le critique d'art à ses juges naturels, qui auront peut-être le droit de lui montrer quelque sévérité ; le romancier nous appartient davantage. A des réminiscences très-excusables s'allient, dans les *Mariages de Paris* et dans *Germaine*, des beautés de détails dont on ne pourra s'empêcher de lui tenir compte plus tard ; il a, au même degré que M. Alexandre Dumas fils, la *modernité*, c'est-à-dire l'accent exact de l'époque, jour pour jour, coutume pour coutume ; il sait et indique mieux que personne l'endroit où l'on mange et celui où l'on s'habille. C'est un mérite, aux yeux des historiens et des bibliophiles.

L'auteur dramatique n'est pas encore advenu, mais on en peut favorablement augurer en voyant le parti qu'ont su tirer d'une de ses compositions MM. Dennery et Hector Crémieux. Selon nous, M. Edmond About a bien fait de ne pas se charger lui-même de ce travail de remaniement et d'optique ; les plus exercés, même l'auteur des *Mousquetaires*, y ont souvent perdu le sentiment des proportions théâtrales. Il faut être vraiment désintéressé dans la paternité d'un roman pour avoir le courage de l'étendre sur le lit de Procuste des répétitions. M. Dennery était parfaitement placé dans ces conditions de froideur et d'expérience : aussi a-t-il réduit *Germaine* avec une précision qui fait le plus grand honneur à son habileté proverbiale et à l'infaillibilité de son coup d'œil.

On peut reprendre cependant une vélocité trop grande dans l'exposition et dans toute la première partie de la pièce. La visite de Mme Chermidy à la famille de la Tour d'Embleuse, la demande en mariage, le premier baiser de Germaine à l'enfant du comte de Villanera, tout cela se succède avec l'imprévu d'un panorama. Nous aurions voulu ne pas rééditer une plaisanterie connue sur la manière prestigieuse de M. About ; mais ceux qui ont qualifié sa littérature de *littérature de chemin de fer* auraient surtout raison de surnommer son théâtre : *théâtre de chemin de fer*.

Le public, un peu cahoté par les premières scènes, s'est insensiblement laissé entraîner ; on doit considérer aussi que trois tableaux à l'heure, c'est un progrès. Ajoutons que *Germaine* signale l'irruption de la comédie dans un théâtre habitué jusqu'à présent aux excès du mélodrame ; cette tentative a été mieux accueillie du public qu'on n'aurait osé l'espérer. Le mérite en revient principalement à M. Lafont, parfait de vérité et de tenue, un de ces rares comédiens en qui l'on devine tout de suite l'homme de race. Après lui, nous nous faisons un plaisir de nommer une jeune personne, Mlle Augusta, qui a trouvé dans *Germaine* un rôle à sa physionomie, à ses moyens et comme qui dirait à son tempérament, car elle s'est évanouie en scène, lors de la première représentation.

Mme Doche n'a pas été bonne ; il est vrai que le personnage qu'elle incarne est complétement répulsif.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Concerts spirituels aux ITALIENS et aux CONCERTS DE PARIS. — BOUFFES-PARISIENS : *Maître-Bâton*, opérette de M. Bercioux, musique de M. Dufresne.

La tradition du concert spirituel se perd évidemment à Paris ; la musique religieuse fait silence et le dépérissement de cette branche glorieuse de l'art a peut-être son principe dans l'état de surexcitation musicale du public, dans cette sorte de fièvre endémique qui s'est tout logiquement déclarée après les orgies sonores de ces derniers temps, et dont le symptôme est le besoin immodéré d'émotions violentes, inattendues. L'art religieux ne présente rien de semblable pour assouvir les appétits de la foule dilettante. Plus élevé encore dans son but que l'art dramatique, il est plus sobre dans sa mise en scène, plus discret dans l'emploi des contrastes dont il craint la brutalité ; en un mot, il est un parce que l'idée qui le domine est essentiellement une, c'est celle de la divinité, le plus grand thème que les artistes se soient donné à développer. Le chant religieux est donc renfermé dans des limites déterminées presque infranchissables ; il est condamné, sous peine de perdre son caractère, à la monotonie du fond et de la forme. De là, les bâillements d'un public aujourd'hui saturé de jouissances artistiques ; d'un public que la succulence des plats qu'on lui a servis a rendu gourmand. De là peut-être aussi l'insouciance des compositeurs qui ont oublié l'art sacré depuis que Rossini a semblé en poser les dernières limites en écrivant son *Stabat*.

Cette sublime élégie vient d'être par deux fois méconnue au Théâtre-Italien, et les artistes chargés d'exécuter cette grande musique nous ont semblé à peu près étrangers à son caractère, à son esprit ; l'orchestre et les chœurs surtout ont manqué de sûreté dans l'attaque et surtout dans l'intonation. Mme Alboni a pourtant relevé la moyenne des qualités de l'exécution ; elle a dû répéter le *fac ut portem* qui a été tout l'attrait de cette sainte représentation. Mario a eu aussi un bel élan (mais un seul) à la fin du morceau *Cujus animam*.

Aux Concerts de Paris, M. Besselièvre a fait afficher vendredi et samedi un programme qui rivalisait en pieuses intentions avec celui des Italiens. On a exécuté des fragments du *Stabat* de Rossini orchestrés par Fessy, un musicien de haut savoir, que la mort est venue enlever à l'orgue de Saint-Roch, il y a déjà un an. Ce mode d'exécution, à l'orchestre seulement, a cela de bon que les enrouements subits ou de nature ne sont plus à craindre et que le public peut entendre l'œuvre du compositeur dans sa pleine sonorité.

— Aux Bouffes, on a moins ri que d'ordinaire, le jour où il a pris fantaisie à M. Bercioux de faire paraître encore une fois un garde-française poudré à frimas, jurant comme un possédé et menaçant sa femme des attouchements d'une canne dont il fait siffler les moulinets à ses oreilles. C'est là un personnage qu'on s'étonne de ne pas voir mourir d'épuisement après tantôt cent ans d'exercices forcés sur les planches. M. Bercioux a fait mieux que cela. M. Dufresne aussi avait été mieux inspiré dans son premier ouvrage, qui avait nom, je crois, *Revenant de Pontoise ;* il y a pourtant dans sa partition de *Maître Bâton*, un duo entre Guyot et Mme Dalmont, dont la coupe est parfaitement scénique, et qui renferme plusieurs jolies phrases du genre des mieux trouvées !

— La semaine des concerts a été assez brillante ; M. Marochetti a fait entendre sa voix de baryton parfaitement vibrante et bien stylée ; M. Lamoureux avait aussi attiré à son concert une foule dilettante, qui s'est déclarée satisfaite par de nombreux battements de mai s. La semaine prochaine, nous parlerons de M. Hammer, de M. Rubinstein, de M. Wienawski, et aussi de M. Henri Fournier, un des sujets les plus marquants de la jeune France violoniste.

ALBERT DE LASALLE.

REVUE DE LA MODE

SEUL JOURNAL DU GRAND MONDE A 24 FR. PAR AN, PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS, EN GRAND FORMAT DE 32 COLONNES.

Publiant chaque année 52 splendides gravures de modes parisiennes, coloriées à l'aquarelle, et des feuilles de patrons, broderies, confection, lingerie, etc., etc.

Tandis que la mode s'est élevée et perfectionnée dans tous ses produits et dans toutes ses fantaisies, les journaux de modes sont restés stationnaires et pour ainsi dire classiques, avec leurs bulletins convenus d'annonces et leurs gravures guindées, qui font dire à toutes les femmes du grand monde (du vrai monde) : « Nous ne nous habillons jamais de la sorte ; ces décorations n'ont jamais été celles de notre salon, de notre chambre à coucher ou de notre parloir. » Depuis son apparition, qui date du 15 mai 1857, la REVUE DE LA MODE s'est efforcée de ne jamais mériter ces critiques ; elle a aspiré à devenir la Revue souveraine et unique du bon goût et du bon ton ; elle y a réussi complétement, si on en juge par le grand nombre d'adhésions qui ont répondu à cette heureuse tentative. Voici la composition de chacun de ses numéros :

RÉDACTION : *Causerie du monde et de la mode.* — *Description de la Gravure.* — *Bulletin spécial de la mode*, par YOLANDE. — *Gazette du monde parisien*, par le BARON DE NOGENT. — *Le Grand Monde à l'étranger*, par Mme DE LA GRANDIÈRE. — Poésies. — *Feuilleton-roman*, par les meilleurs écrivains. — *Théâtres*, par GUSTAVE CLAUDIN. — Mosaïque.

GRAVURES : La *Revue de la Mode*, par son grand format, est le seul journal qui ait donné à ses gravures de modes toute l'importance que comportait un pareil sujet. Ses dessins, types d'une élégance *indiscutable*, sont en outre irréprochables dans leurs détails. Coloriées au pinceau, avec le plus grand soin, ses gravures sont de véritables aquarelles. — QUATRE GRANDS DESSINS DOUBLES, richement coloriés, donnant les nouveautés les plus remarquables de la saison, sont publiés tous les trois mois.

BUREAUX D'ABONNEMENT

A LA **LIBRAIRIE NOUVELLE**, 15, BOULEVARD DES ITALIENS.

On s'abonne également chez les directeurs des postes ou des messageries, — chez les libraires, — aux offices des postes des pays étrangers, — et par un mandat sur la poste ou à vue sur Paris. — Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Abonnements. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 24 fr. pour un an, 12 fr. pour six mois ; — 6 fr. pour trois mois.

Prime extraordinaire. — HUIT VOLUMES **GRATIS** à choisir dans le Catalogue de la *Bibliothèque nouvelle*, imprimé sur la couverture de la *Revue de la Mode :* Romans, Nouvelles, Voyages, Histoire, etc., par les écrivains les plus aimés du public.

AVIS IMPORTANT. — D'après un traité passé avec le *Monde illustré*, chaque abonné à ce journal bénéficiera d'une remise de 25 p. 100 sur l'abonnement de la *Revue de la Mode*, soit : 18 fr. pour un an, au lieu de 24 fr. ; — 9 fr. pour six mois, au lieu de 12 fr. ; — 4 fr. 50 c. pour trois mois, au lieu de 6 fr. — Pour justifier de son titre d'abonné au *Monde illustré*, adresser la dernière bande imprimée de ce journal. — Il sera envoyé un numéro d'essai à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Librairie. *La Liberté de Conscience*, par M. Jules SIMON, publiée par la librairie **HACHETTE**, n'est pas seulement un livre éloquent et profond où se trouvent résolus tous les problèmes historiques et philosophiques qui touchent à la liberté religieuse. C'est encore, grâce aux ultramontains de France et d'Italie, et à la levée de boucliers des luthériens intolérants d'Allemagne et de Suède, un livre de circonstance : rare fortune pour un auteur de répondre aux préoccupations du moment en traitant une question éternelle.

Châles français copie de l'Inde. — Les assortiments de châles français de la maison FRAINAIS et GRAMAGNAC, 32, *rue Feydeau*, et 82, *rue Richelieu*, qui sont considérables, commencent aux prix les plus bas et s'élèvent progressivement jusqu'aux plus magnifiques produits de la fabrique française :

Châles longs.	de	75 à	1,700 fr.
Châles carrés.		50	800
Châles rayés longs. . .		80	500
Châles rayés carrés. .		40	400
Châles Stella.		35	150
COPIE DE CHALES PERSANS.			
Châles rayés longs. . .	de	30 à	75 fr.
Châles rayés carrés . .		20	30

Affaires très-exceptionnelles de châles longs, dessins riches (*tout laine*), à. . . . . 55 fr.

De châles longs (*tout cachemire*) (*belle réduction*) à 225

Et de châles longs cachemire (*réduction fine*), à. . 375

Ces châles sont vendus avec *toutes les garanties désirables*, et leurs dessins ne se trouvent dans aucune autre maison.

Médaille 1re classe, Exposition universelle.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, 15, à Paris.

Maison Constant Bouhours, JUIGNÉ, successeur, *rue de Clery*, 23, — Spécialité d'étoffes pour ameublements ; — soieries, velours, damas, perses ; — tapisseries (moquette), mousselines brodées et brochées, tulles brodés, etc.

La ville d'Ottawa, nouvelle capitale du Canada.

Ottawa,

NOUVELLE CAPITALE DU CANADA.

Les sympathies que rencontre encore aujourd'hui la France dans les possessions anglaises du Canada, qui furent longtemps nôtres, nous font un devoir de ne pas passer sous silence un fait aussi considérable que celui de l'établissement d'une nouvelle capitale pour ce pays et d'en expliquer les causes.

Avant l'union du haut Canada, ou Canada occidental, et du bas Canada, ou Canada oriental, chacune de ces provinces avait sa capitale : Québec et Toronto. Lorsqu'à la suite de la rébellion de 1837-38, eut lieu la réunion, Montréal fut choisi pour être la capitale du Canada-Uni ; mais deux années ne s'étaient pas écoulées que les citoyens du haut Canada se plaignant que Montréal n'était pas un point suffisamment central, le siége du gouvernement fut transporté à Kingston. Les choses en restèrent là pendant quelques années ; mais deux gouverneurs étant morts successivement dans cette ville, un préjugé s'éleva contre elle, et Montréal fut de nouveau désigné comme capitale. L'essai ne réussit pas. En 1849, dans un accès de fureur, la populace mit le feu au palais où siégeait le parlement, en proférant des menaces de mort contre le gouverneur. Le transfèrement du siége du gouvernement fut de nouveau décrété, et pour donner satisfaction aux deux provinces, il fut décidé que le gouvernement tiendrait alternativement pendant quatre années consécutives à Toronto et à Québec. Toronto devint donc de nouveau capitale en 1849 ; le gouverneur et les ministres y fixèrent leur résidence ; puis ils revinrent à Québec, et au bout de la période quadriennale retournèrent à Toronto. Ce système de déménagement offrait toutefois de graves inconvénients ; d'abord il entraînait des dépenses considérables, ensuite il faisait courir de véritables dangers aux archives. Le corps législatif en fut frappé ; mais les membres des différents districts provinciaux n'ayant pu réussir à se mettre d'accord sur le choix définitif de l'une ou l'autre de ces deux villes, on décida de s'en rapporter à un arbitre pris en dehors de l'assemblée, et la reine fut naturellement désignée pour remplir cet office. Le choix de la reine ne s'est porté ni sur Québec, ni sur Toronto, ni sur Kingston, ni sur Montréal, mais sur une petite ville du haut Canada, située sur le fleuve Ottawa et portant le même nom que ce fleuve. Notre gravure en donne l'image exacte.

Sa fondation est de date récente. Le premier colon qui vint s'établir sur l'emplacement ou dans les environs de l'endroit où fut bâtie cette ville, est un individu du Massachussetts, nommé Wright, qui construisit une habitation, en 1800, sur les bords de l'Ottawa et y éleva une nombreuse famille. Plus tard, la guerre de 1812-14 ayant démontré aux Anglais l'avantage qui résulterait pour eux d'une communication avec les lacs, non sujette à une soudaine interruption d'Ogdensburg, ils chargèrent un officier d'ingénieurs, le colonel By, de construire un canal à travers les marais et les lacs, entre Kingston et les eaux de l'Ottawa. Il construisit le canal connu sous le nom de « rideau-canal ; » et quelques huttes, hangars et magasins qui furent bâtis sur l'Ottawa, à l'extrémité du canal, à l'usage des hommes employés aux travaux, furent érigés en ville sous l'appellation de Bytown.

Cependant, de nombreux colons, attirés par l'abondance des excellents bois de charpente que fournissait l'Ottawa supérieur, vinrent se fixer à Bytown, qui devint une place prospère. La fertilité de grandes étendues de terrain situées dans le voisinage détermina nombre d'agriculteurs à préférer ce site à tous ceux que la nature a semés dans des conditions semblables parmi les lacs, et plusieurs maisons faisant le commerce des bois établirent des agences à Bytown. Des moulins et des scieries s'élevèrent dans les environs, des routes furent percées, et les alentours de la ville devinrent le rendez-vous d'une foule de cette classe de colons : — protestants du nord de l'Irlande. L'endroit était d'ailleurs merveilleusement choisi.

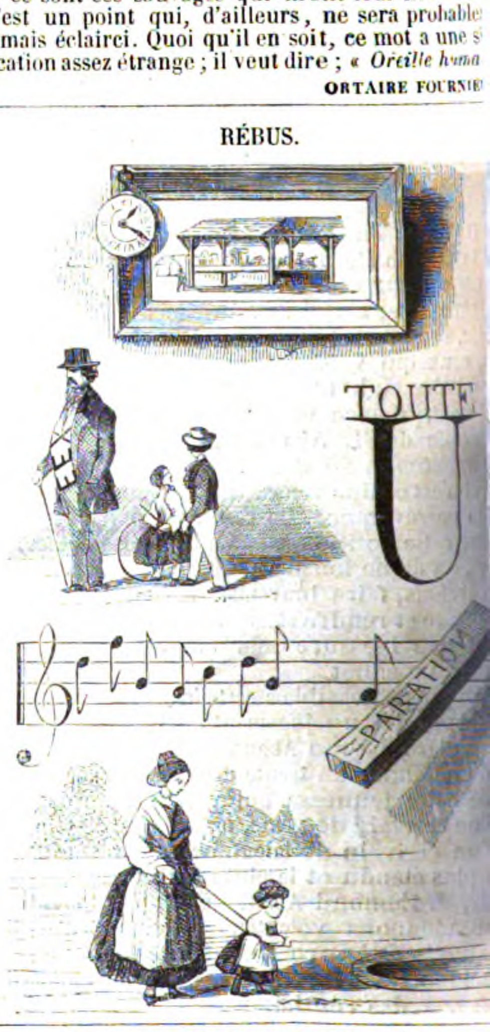
En 1855, les progrès de Bytown furent tellement marqués que ses habitants, toujours plus nombreux, témoignèrent le désir de changer le nom de la ville, en ne le rattachant plus uniquement au souvenir du constructeur du « rideau-canal », monument remarquable sans doute, mais auquel ne se liait pour eux aucune idée d'utilité particulière. Ils obtinrent l'autorisation d'échanger le nom de Bytown contre celui d'Ottawa, et sollicitèrent en même temps pour la nouvelle ville l'honneur de devenir la capitale du Canada. Ils firent, à l'appui de leur prétention, ressortir les avantages de sa situation sur les autres villes du pays, en raison de sa position centrale, de son éloignement des frontières des États-Unis, et du caractère inoffensif de la population. Nous avons vu que le gouvernement de la Grande Bretagne leur a donné raison.

Ottawa contient environ 1,200 habitants. C'est une jolie petite ville, admirablement assise et très-pittoresque. Elle renferme les églises, monuments et édifices d'usage. Sa principale branche de commerce, comme aussi la principale occupation de ses habitants, est la fabrication de gros meubles, qu'ils expédient à Québec.

Le fleuve Ottawa, sur les bords duquel est bâtie la ville, est un des plus beaux fleuves du monde. Rien d'attrayant et d'enchanteur comme le panorama qui se déroule sur ses rives. On ignore s'il tire son de la vieille tribu des « Ottawas » qui achèven s'éteindre dans l'île Manitoulin, sur le lac Hurot si ce sont ces sauvages qui tirent leur nom du C'est un point qui, d'ailleurs, ne sera probable jamais éclairci. Quoi qu'il en soit, ce mot a une s fication assez étrange ; il veut dire ; « *Oreille huma*

ORTAIRE FOURNIE

RÉBUS.



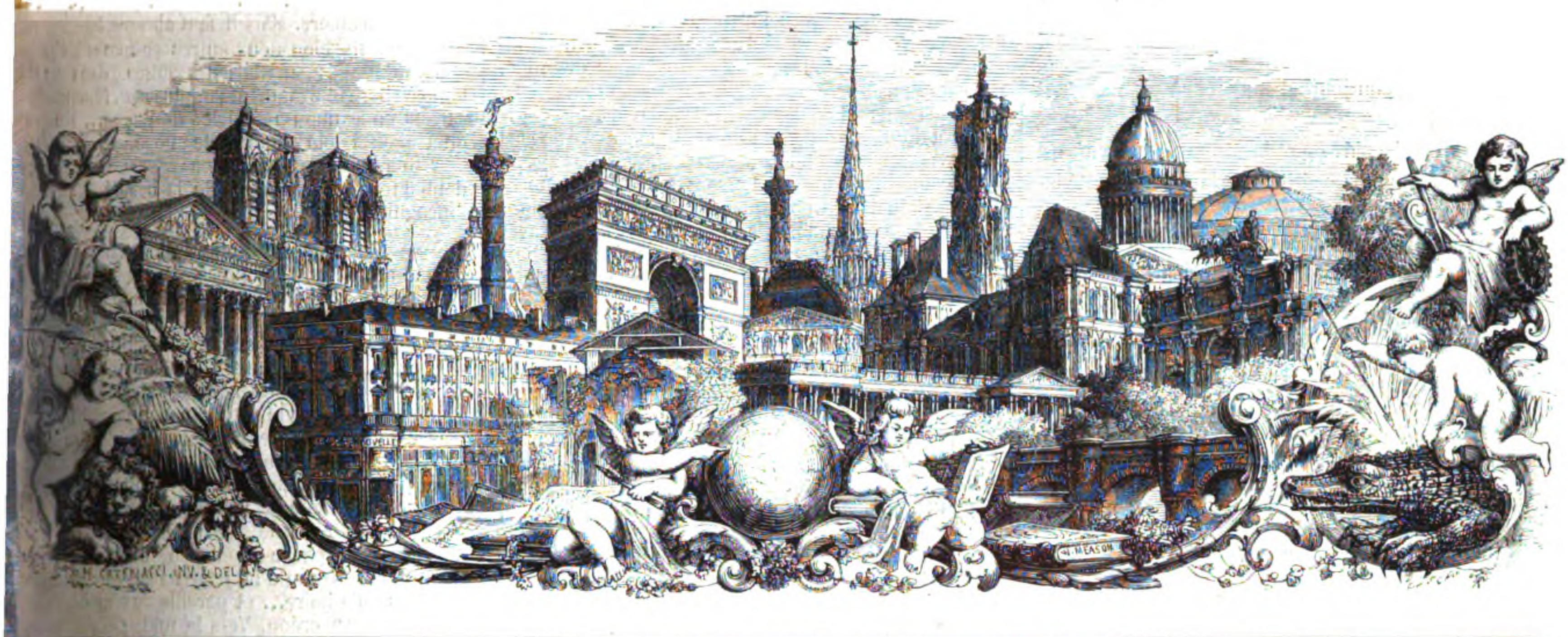
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il ne faut pas surcharger la mémoire des enf

Paris. — Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, r

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



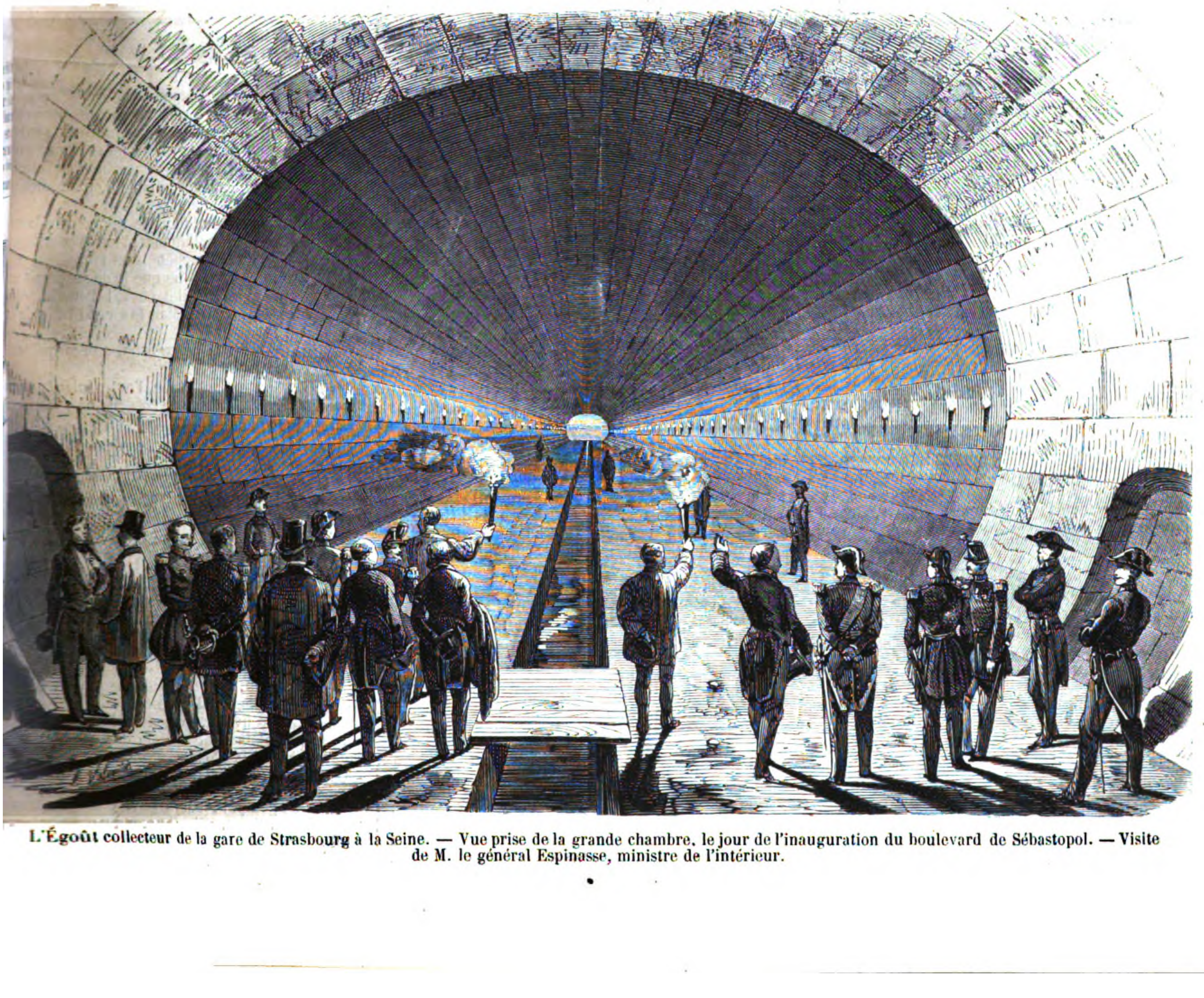
ABONNEMENTS: Paris et départ. : Un an, 18 fr..—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr. (Pour l'Étranger, le port en sus.) Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 53.
17 Avril 1858.

BUREAUX : A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



L'Égoût collecteur de la gare de Strasbourg à la Seine. — Vue prise de la grande chambre, le jour de l'inauguration du boulevard de Sébastopol. — Visite de M. le général Espinasse, ministre de l'intérieur.

AUX LECTEURS.

Le MONDE ILLUSTRÉ entre, par ce numéro, dans sa deuxième année.

Le programme qu'il avait présenté au public, le 15 avril 1857, avait paru téméraire; son bas prix avait semblé ruineux...

On doutait qu'un journal illustré pût donner tant pour si peu !

Un an s'est écoulé, — et le MONDE ILLUSTRÉ est dans un tel état de prospérité, que la question est victorieusement résolue.

Sa carrière est désormais amplement assurée; il représente déjà et une entreprise considérable, et une grande influence, et une adoption publique.

Aujourd'hui, toutes les difficultés de création, d'organisation, sont donc vaincues. Ce qui reste à faire, c'est le plus facile : améliorer.

Les amples bénéfices qu'offre déjà l'affaire permettent d'élargir les sacrifices.

Le MONDE ILLUSTRÉ recherchera plus que jamais les plumes les plus brillantes, les crayons les plus ingénieux, les plus habiles burins.

Il n'accumulera point les promesses; — il ne parlera même pas ici des splendides *primes* qu'il prépare; — il préfère surprendre peu à peu ses abonnés, ses lecteurs, ses amis, par des faits.

Le MONDE ILLUSTRÉ est fier de la faveur avec laquelle le public l'a accueilli ; il tient à prouver combien il en est reconnaissant.

Succès oblige !

COURRIER DE PARIS.

~~~ Nous sommes forcément en retard pour parler du bal très-costumé et un peu masqué donné l'autre semaine par S. Ex. des affaires étrangères, et ce divertissement carnavalesque, venu après Pâques, ressemble un peu à ces soleils ou à ces fusées qui partent après le feu d'artifice. Mais on sait les graves raisons qui ont empêché la fête d'avoir lieu en son temps. Venu le dernier, ce bal ne saurait se formaliser d'un compte-rendu qui fait comme lui. Ce retard nous permettra du moins de relever bien des erreurs des comptes-rendus hâtifs, des comptes-rendus impatients, essoufflés, qui ne procèdent pas avec la majestueuse lenteur qui seule peut assurer l'exactitude dans les mentions des noms propres attachés aux costumes ! Tout ceci prouve qu'en venant le dernier, nous avons la prétention de venir en correcteur, tirant ainsi le meilleur parti possible de la situation d'un *courrier*, que l'immense tirage du journal oblige à fournir sa *mise en page* dès le mercredi, pour raconter ce qui se passe jusqu'au surlendemain !

Tout ce que Paris renferme de personnages officiels se pressait donc sous les travestissements les plus variés, dans ces salons du ministère de nos relations extérieures, qui sont assurément les plus somptueux qui soient à Paris, sans en excepter les Tuileries. Ces salons auraient pourtant pu recevoir une affluence encore plus considérable ; mais par un instinct étrange, une sorte d'entraînement forcé, le flot de cette mer bariolée de toutes les couleurs sur toutes les étoffes, et brillant de toutes les pierreries, se portait dans un même salon. C'est là que les femmes s'observaient, s'inventoriaient, s'épluchaient, si l'on peut dire... jalouses, furieuses, triomphantes, selon le degré de réussite de tel costume, de telle toilette ! C'est, du reste, la seule épreuve possible, que cette rivalité du bal, pour dire si l'argent et le goût qu'on a dépensés ont atteint le but, l'effet. Chez soi, cette appréciation manque absolument ; il en est des toilettes comme de ces pièces de théâtre, qui, acclamées aux répétitions, tombent à plat devant le public.

Un nombreux quadrille de pierrots et de pierrettes, soutenus d'élégants arlequins de satin rose et blanc, a bientôt donné l'entrain et enlevé l'assistance à la réserve un peu officielle du lieu. La comtesse Walewska avait tout simplement revêtu le costume de pierrette, et elle y a obtenu un succès non déguisé. Parmi les sensations du bal, il faut citer la marquise de Brigode; elle attirait tous les regards. Son costume noir, rouge et or, était plein d'éclat et d'ingénieuse étrangeté : c'était celui d'une Péruvienne. Sa magnifique chevelure noire retombait sur ses épaules, et des plumes sans nombre formaient sur sa tête altière un édifice charmant et imposant à la fois.

La comtesse Ch. de Tascher est réapparue dans la chaise à porteur de Mme de Maintenon, entourée, comme au bal du ministre d'Etat, d'une escouade de dames et de gentilshommes de l'Œil-de-Bœuf. L'ancien secrétaire de l'ambassade de France à Londres, M. Desault, ressemblait à un des plus magnifiques portraits de Velasquez laissant, pour une nuit, son cadre au *Museo nacional*. Mme Desault, aussi en costume espagnol de la Sierra-Nevada, était le digne pendant du même pinceau ; un sentiment élevé de l'art avait passé par ces choix.

Le comte Théodore de Lesseps avait franchement l'air du Chinois Yeh, somptueusement venu aux affaires étrangères pour implorer la paix. Chose étrange ! avec ce grand front chenu, cette figure narquoise et ce bonnet de mandarin, il rappelait vivement le type de la figure de Montaigne, qui se serait donné le plaisir d'un travestissement mystificateur. Le jeune comte de Cazeaux, autrefois attaché à la légation de France à Naples, portait *à la Bressant* un costume de marquis Louis XV. M. Gaudin, chef du contentieux audit ministère, avait saisi le costume de Cinq-Mars. Si Richelieu n'eût été distrait dans un quadrille, où une pierrette de haut lignage le tenait et le retenait sous prétexte de polka, il eût assurément enjoint au pauvre d'Effiat d'aller... se faire couper les favoris, pour ajouter à l'illusion.

M. Armand, attaché au cabinet du ministre, portait un fort beau costume rouge de chasse Louis XV, emprunté au grand Watteau du musée. Ce chasseur expliquait la piste et l'hallali à Skakspeare, superbe de tenue et de style, dont le baron de Billing, chef du cabinet du ministre, s'était chargé de présenter l'image. — Et, à propos de ce nom, qui donc, se méprenant sur une annonce de publication de bans faite par *le Constitutionnel*, a, le premier, cru que M. de Saulcy, le membre de l'Institut, était le fiancé ainsi affiché? La nouvelle avait pour conséquence naturelle et fatale de rayer de la gracieuse liste des vivantes une des plus spirituelles dames du palais de Sa Majesté, née de Billing, et nièce du Skakspeare en question ! — Un chef Kabyle, portant sur sa tête la peau de chameau et la nepte blanche, le torse plongé dans un gilet tout chamarré d'or, et recouvert d'un vaste manteau noir, figure simple et de grand caractère, était, selon quelques personnes, un des Arabes des montagnes algériennes récemment débarqués chez nous. Erreur ! C'était M. de Villefort, le publiciste des affaires étrangères. De nombreux Persans au port grave parcouraient les groupes, authentiques ceux-ci, provenant de l'avenue Montaigne, et prêts à aller rejoindre leur shah. Mais en voilà déjà trop sur les hommes. Retournons le lorgnon du côté du beau sexe.

Mme Bartolony était en Nuit étoilée d'argent; les filles du ministre des Etats-Unis, Mlles Mason, en glaneuses de Watteau, toutes chargées d'épis ; — Mme Hubert de l'Isle nous offrait la fière Norma; — ce costume charmant porté par cette charmante personne, est une vivandière turque, parente de l'amiral de la Susse. Et que de dames de la cour de Louis XV ! car la poudre à coiffer séduit toutes ces femmes journellement enclines à la poudre de riz. Comme la comtesse Walewska, Mmes de Labédoyère, de la Poëze, de Grétin, etc., étaient en pierrettes. Mlle de Saavedra (la spirituelle fille du duc de Rivas) portait le même costume. Tout un quadrille rappelait la comédie italienne ; Mmes d'Espeuilles et de Beaumont-Vassy étaient en brillants dominos Louis XV, poudrées, avec plumes et aigrettes, comme dans les portraits de Marie-Antoinette.— Mme Poujade, femme du diplomate, et nièce du prince Ghika, ancien hospodar, aujourd'hui grand kaïmacan de Valachie, était une des reines du bal; elle portait un éclatant costume de Finlandaise (étoile du Nord !)—Une très-remarquable postillonne de Longjumeau révélait sa beauté, mais point son nom.—Mlle de Longford a la légère claudication de la duchesse de Lavallière ; elle en a aussi toute la beauté ! — Mme de Cambacérès (née princesse de Canino), avec son vêtement blanc et son diadème, rappelait cette beauté antique qui se fond si bien dans le type de sa maison. — La princesse Mathilde et ses dames, portaient le costume des moissonneuses de Léopold Robert;—la comtesse de Morny était en domino blanc, très-riche, et en poudre ; — la princesse de Craon promenait un buisson de roses; — Mme de Gréville, dont le frère est un des secrétaires du conseil privé de la reine, en bohémienne.

Un groupe attirait tout particulièrement l'attention, par son caractère, son originalité, sa richesse : ce groupe était formé de paysans et de paysannes de la petite Russie, tout brodés d'or, tout chamarrés de rubans éclatants. Une de ces paysannes était cette char-mante princesse Narischkine, que le grand monde pa-risien admire depuis six mois sous la couronne d[...] prestige que lui fait son nom impérial ; l'autre était s[...] gracieuse sœur, Mme de Martinoff. Les paysans qu[i] accompagnaient ces serves si hautement qualifié[es] étaient d'étranges paysans vraiment ! L'un s'appelle [...] colonel Albedinsky, l'autre est le prince Repnin, d[...] brillants cavaliers. Mais il faut abréger !

Il y aurait bien deux autres costumes à signale[r ...] deux, multipliés par plusieurs autres, dans des mé-tempsychoses élégantes et somptueuses. Nous pourri[ons] surtout noter une impératrice de Russie... Mais pou[r-]quoi aller si loin chercher les impératrices ? Un lo[up] de velours noir ou bleu n'a pas cessé de masquer c[e...] double majesté du rang et de la beauté... respecto[ns] l'incognito du bal.

~~~ Cette semaine, grand dîner chez une gran[de] dame, aux Champs-Elysées. Parmi les convives [se] trouvaient MM. Léon Gozlan, Eugène Chapus, Ars[ène] Houssaye, etc., etc. Parmi ces derniers (les etc., et[...]) figure un poëte brun, encore moins brun que p[oëte] et encore plus altéré que brun. On avait mis sur tab[le] pour ceux qui préféraient dîner ainsi, des brocs [de] Bohême pleins de vin de Champagne *granité*. Les [au-]tres convives suivaient à leur gré l'ordre des v[ins] présentés, et qui sont exquis dans cette somptue[use] hospitalité. Le poëte brun tient tout d'abord pour [le] vin de Champagne, et va son train.

Or, il faut dire que sa Muse capricieuse, émous-lée sans doute par le renouveau, lui avait tout réce[m-]ment joué le tour de lui jeter dans l'esprit une ch[an-]son plus qu'à boire... et pareille aux moins tradu[...] des odes d'Anacréon. Vers le milieu du dîner, co[m-]plice de l'Hébé invisible qui verse, la Muse chans[on-]nière voltige autour du cerveau un peu troublé [du] poëte brun, et lui rappelle soudain des strophes p[lus] riches de rime que de raison...

— Au dessert, — dit-il à la dame du lieu, — je v[ais] vous chanter une chansonnette qui a du vif et du b[...] C'est votre vin de Champagne versé par rasades [de] douze pieds !... C'est du gaz carbonique en *fa* natu[...] sur l'air du *Brennus* de Béranger !

La dame s'étonne un peu de l'offre... et, mise [en] garde par les signes d'un de ses convives, ami [du] poëte, elle répond de ces banalités aimables qui [ne] provoquent rien. Mais l'autre y tient ! Modéré [par] l'un, il est encouragé par d'autres sans défiance[...] vin de Champagne frappé coule toujours ; le d[...] avance ; on devient plus expansif, plus gai, [sans] franchir en rien pourtant les limites qu'*on* d[...] qu'on se doit ! Les anecdotes plaisantes se succède[nt] les mots, parmi lesquels plus d'un bon, se crois[ent] les saillies étincellent : c'est une fin de dîner c[har-]mante, et telle que bien des millionnaires ne s'en [peu-]vent donner, car les vifs esprits ne se réunissent [que] là où il leur plaît, là où l'atmosphère est bon[ne et] sympathique. On se lève de table à onze heures [...] s'y était mis à sept et demie...

Les convives passent dans le salon, dans la s[...] Celui qui avait télégraphiquement fait avorter le p[...] de chant s'approche du poëte brun :

— Ma foi, dit-il, j'avoue que je ne supposais [pas] qu'on pût risquer pareille chose ! Pour le pr[emier] couplet... passe encore ! Mais le second !... et le [troi-]sième donc !

— Quoi ? — dit le poëte brun, en écarquillan[t les] yeux.

M. Léon Gozlan s'approche, l'autre lui fait un s[...] c'est la franc-maçonnerie de l'esprit : on se comp[rend].

— En effet, — dit l'auteur du *Notaire de Chan[tilly]* — à partir du second couplet, ça devient par tr[op ...]tique et musée secret de Naples !... Aussi, notr[e am-]phitryonne feignit-elle d'avoir des choses très-pr[...] à raconter à son voisin de droite, le secrétaire [d'am-]bassade !

— Vraiment ! — fit le chansonnier... — vous c[...] que le troisième... couplet...

— Ah ! c'était un peu vif ! — reprit le prem[ier], mais puisque cela a pu passer... n'en parlons [plus]. Pourtant, à votre place, je m'approcherais un pe[u de la] marquise, pour voir si elle n'est pas formalisée[...] il faut convenir que... c'était un peu anacréonti[que ...] édition prohibée !

Le poëte brun, fort enluminé jusque-là, pâli[t ...]quement et s'éloigne. Il cherche son chapeau [...] canapé... le trouve et... disparaît !

Les deux amis rient comme des fous et v[ont] conter l'histoire à la maîtresse de la maison...

Car le poëte brun n'avait rien chanté du tout.

~~~ Le général Fleury a ouvert cette sema[ine les] salons du pavillon Lesdiguières, qui est affecté [à la] résidence au premier écuyer de l'empereur. [Ces sa-]lons sont très-beaux, très-riches et pourtan[t ...]
~~~

ments. Les peintures, par Monbazon, sont dans le goût de Louis XV. La réunion était nombreuse et hautement qualifiée. Mme Fleury n'a pas moins réussi dans cette première représentation de sa demeure, que la veille, sous la poudre, au bal du comte Walewsky.

~~~ Au moment où M. de Lamartine appelle de nouveau l'attention par ses revers de fortune, il peut être curieux de raconter une petite anecdote qui fit dire un mot, péniblement justifié depuis, au vieux roi Louis-Philippe. Voici l'histoire :

Il y a quelques années, Mme de Lamartine donnait un bal dans son hôtel de la rue de l'Université. La femme de l'illustre poëte possédait un magnifique diamant, estimé 10,000 fr. Pour le présenter dans tout son éclat, et sans atténuation rivale de brillant voisinage, elle l'avait fait monter très-simplement, et le portait sur une sorte de bracelet en velours noir. La fête terminée, Mme de Lamartine a toujours son bracelet, la monture y est encore fixée... mais le magnifique diamant a disparu !

On fait partout les plus minutieuses recherches ; on visite tous les salons, tous les recoins : rien ! C'était une pierre de famille. A sa valeur intrinsèque s'ajoutait la valeur d'affection, le souvenir. M. et Mme de Lamartine étaient désolés.

Le lendemain du bal, on renvoie au faubourg Saint-Germain, chez un tapissier qui met en scène ces sortes de fêtes, les banquettes et les chaises de location. Les salons ainsi désencombrés, on procède plus complétement à la recherche du gros diamant...

Toujours rien !

Le surlendemain, un valet de chambre a l'idée d'aller chez le tapissier examiner chaque siége un à un.

Dans le creux profond du capiton d'une des chaises, il trouva niché, retenu par la pression... le diamant si opiniâtrément cherché !

C'est en apprenant ce fait un jour, à déjeuner, que le roi s'écria :

C'est avoir trop de bonheur... M. de Lamartine payera cela !

~~~ Le comte Jacques Maximilien de Saint-Victor, père de M. Paul de Saint-Victor, rédacteur du feuilleton de critique théâtrale au journal *la Presse*, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans. Le comte de Saint-Victor, créole de l'île de Saint-Domingue, émigré en France à la suite des bouleversements de son pays, échangea, vers le commencement du siècle, son épée de gentilhomme contre la plume du polygraphe. On lui doit des travaux des genres les plus opposés : poésie, théâtre, histoire, roman, politique, etc. Énumérons les principaux.

Ce fut d'abord un abrégé de l'*Histoire d'Angleterre*, publié en 1827, on ne sait pourquoi sous le nom du baron de Roujoux ; — puis un *Tableau historique et pittoresque de Paris*, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours : ouvrage de l'importance duquel on jugera par l'indication du prix, qui était de 500 francs pour les trois volumes in-4° avec planches. Dans l'ordre poétique nous trouvons :

Un poëme : *l'Espérance* (1804) ; il eut cinq éditions ; de nombreux fragments de ce poëme figurent dans les *Leçons de littérature et de morale* de Noël ; — *les Grands Poëtes malheureux* (1802) ; — Odes sur la Révolution française (1814) ; — Odes d'Anacréon, traduites en vers français sur le texte de Brunk (1810) ; — *le Voyage du poete*, etc. Toutes ces poésies furent réunies en œuvres complètes, dont la publication eut lieu dans la Collection des *Poëtes français au dix-neuvième siècle*.

M. de Saint-Victor s'occupa aussi de théâtre. On a de lui : *Uthal*, opéra en un acte (1806), musique de Méhul ; — *l'Habit du chevalier de Grammont*, opéra comique (1804), musique d'Eler ; — *le Chevalier d'industrie*, en un acte (1804), musique de Pradher et Dalvimare ; — Réflexions d'un amateur sur l'opéra de la *Vestale* (1809). Mais, justifiant complétement le titre de polygraphe, le père du brillant critique de *la Presse* écrivit un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de sujets relevant des intérêts et des passions du temps ; nous y remarquons un livre qui est encore la meilleure place des bonnes bibliothèques : *le Musée des Antiques*, trois volumes in-folio avec gravures (1810). M. de Saint-Victor a aussi accumulé les travaux du publiciste. Il rédigea en chef (1820-21) *le Censeur*, journal politique, religieux et littéraire. Il fut longtemps un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats*, où il signait N. Il travailla aussi très-activement au *Mercure* et au *Drapeau blanc*. Plus tard il s'associa à l'abbé de Lamennais pour la publication d'une *Bibliothèque classique*, et, par amitié, il fut l'éditeur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, du comte de Maistre (1821). En 1832, il publia une curieuse série de *Lettres sur les Etats-Unis*, fort consultées depuis et pleines de pronostics. La dernière œuvre du comte J. M. de Saint-Victor date de 1840. C'est une vaste étude sur l'*Histoire universelle*, expliquant l'origine et la nature du pouvoir. Tous ces ouvrages si variés du noble auteur, mort hier, plus qu'octogénaire, offrent l'immuable fixité de ses principes poltiques et sociaux, basés sur un vif attachement à la monarchie. Ils sont écrits avec autant d'élégance que de pureté, et ils s'élèvent souvent, avec leur sujet, jusqu'à l'éloquence et la force. On y retrouve enfin la plupart des qualités qu'un esprit charmant, un coloris des plus vifs et une très-grande indépendance de jugement, ont complétées chez le jeune et célèbre critique, qui était hier le vicomte, et qui se trouve aujourd'hui le comte Paul de Saint-Victor.

~~~ Une femme d'infiniment d'esprit, de grâce et de beauté s'est posé cette question énigmatique : *Comment s'aime-t-on lorsqu'on ne s'aime plus?* Les gens flegmatiques répondent :

— Quand on ne s'aime plus, — on est indifférent. C'est l'école la Palisse. Les passionnés disent : — Quand on ne s'aime plus, — on se hait ! Les volages prétendent à leur tour que, — Lorsqu'on ne s'aime plus, — on en aime un autre !

Il y en a enfin (ce sont les moins expérimentés) qui croient que, dans l'amour éteint, il reste encore suffisamment de flamme pour allumer l'amitié...

Mme Marie de Grandfort, l'auteur de ce charmant livre *américophobe* intitulé : *L'autre Monde*, qu'on a tant lu, prétend, elle, que lorsqu'on ne s'aime plus, c'est juste le moment où l'on va s'aimer davantage...

Est-ce un paradoxe de l'esprit? est-ce une expérience du cœur? Avant de lire, j'ai cru au premier ; ayant lu, j'ai trouvé la thèse charmante et brillamment soutenue. A force de cœur, la plume est arrivée à l'éloquence, et à force d'éloquence elle a atteint la persuasion. Lisez donc ce petit, ce trop petit livre, qui est d'un véritable écrivain, d'un vrai penseur (écrivain... penseur... deux mots sans féminin, voyez l'injustice !), et je vous garantis deux heures intelligemment, délicieusement employées. C'est, en effet, comme une promenade printanière et charmante que je conseille à votre esprit, à travers les plus riants sentiers de l'âme, sous le ciel mobile de la passion qu'un passager orage va rendre plus rose et plus doré ensuite, et au milieu des fraîcheurs parfumées qu'il fait si bon respirer à pleine poitrine, à plein cœur. Or, une pareille promenade est trop nouvelle et trop saine pour qu'on ne l'indique pas à ceux qui prennent louablement quelque soin de l'hygiène de leurs idées !

~~~ Un bel archet, tenu d'une main ferme, souple et légère, pour chanter sur cette corde si bien nommée, la *chanterelle*, de belles mélodies, qu'on ne joue jamais mieux que lorsqu'on les a faites soi-même, se faisait entendre, l'autre semaine, dans cette salle assourdie et toujours vibrante d'Henri Herz, laquelle aura entendu à elle seule le quart de la musique qui se fait à Paris depuis vingt ans ! C'était le concert de M. Amédée Dubois, violon belge, un des rois de ce roi des instruments.

~~~ La vente de tableaux, dessins, objets d'art et curiosités, faite après décès d'Achille Dévéria, n'a pas réalisé ce que devaient espérer les amis de ce digne homme et de cet excellent artiste. Sans doute, l'état de longues luttes, de sacrifices honorables et de désintéressement général dans lequel Achille Dévéria avait vécu, ne permettait guère d'amasser des choses de haut prix ; mais à défaut de ce que collectionne la richesse, il y avait là, choses plus rares, les œuvres mêmes du mort. Un faible concours de passants les a obtenues à bas prix, et j'ai vu mettre sur table, à cinquante francs, des dessins adjugés, jetés pour cinq...

L'objet le plus disputé de cette vente, dont le produit sera de peu de secours à une veuve intéressante et à ses enfants, c'est une pendule de médiocre grandeur, en marqueterie de Boulle, style Louis XIII, ornée de cuivres admirablement ciselés. Elle a été payée environ 800 francs. Les revendeurs, la bande de spéculateurs en casquette, qui encombre et empeste toutes ces ventes d'objets d'art, sachant qu'il se trouvait là deux amateurs décidés à se disputer cette pendule, ont aidé à la faire monter, afin que son haut prix dégoûtât les *bourgeois* d'acheter dans les ventes. Cette fois, au moins, cette bande aura servi à quelque chose de bon : elle aura grossi de quelques cents francs, le total de la veuve et des orphelins.

~~~ Après un grand dîner donné par un célibataire, chez l'un des principaux restaurateurs du Palais-Royal, on joua au baccarat. Une personne qui appartient à une des plus honorables familles de banque de la capitale, s'est trouvée entraînée à courir, comme on dit, après son argent, et a perdu 210,000 fr.

Un seul joueur en a emporté 90,000, gagnés en trois bancos de chacun 30,000 fr.

~~~ Le nom de Dominique Papéty est resté un des plus sympathiques et des plus purs de l'art. On vendra jeudi prochain, 22 avril, salle Drouot, un magnifique tableau du jeune et célèbre maître : son *odalisque*, rivale de celle d'Ingres. On doit penser que le Luxembourg, son panthéon, et Marseille, sa patrie, se disputeront le chef-d'œuvre.

~~~ L'autre jour, dans un dîner bourgeois, sans façon, intime, il arrive ceci :

On était six : le maître et la maîtresse de la maison ; quatre invités, deux ménages ; tous amis depuis dix ans.

Sur ces deux ménages, l'un est riche ; l'autre se débat contre la médiocrité. Dans ce dernier, il y a une jeune et jolie fille qui mûrit, faute de dot... C'est le grand chagrin du père et de la mère !

Au dessert, le bourgeois pauvre dit :

— Je bois à la santé de Mme V..., car c'est aujourd'hui sainte Marie, sa fête, le 9 avril !

On épuise cordialement les verres emplis d'un certain Léoville.

— Le 9 avril ! — s'écrie ensuite le bourgeois riche, — c'est une fameuse date dans ma vie, car elle faillit être celle de ma mort !

— Comment cela ? — dit Mme V... — racontez-nous l'histoire ?

— C'est très-simple ; et aussi bien, est-ce un besoin pour moi de raconter l'affaire de temps en temps. Il y a vingt-cinq ans de cela, c'était en 1833, pendant l'été. Mon père avait une petite maison à Joinville-le-Pont, au bord de la Marne. Il faisait une chaleur sénégalaise, je me baignai. La Marne a des caprices, des tourbillons, des trous ; je m'aventurai trop, je perdis pied, je disparus ! Un jeune homme qui nageait plus vaillamment que moi, plongea résolûment, me saisit, me ramena à la surface, au bord... Il n'y avait que lui par là ; sans lui j'étais perdu !

— Ah ! nous y pensons bien souvent ! — exclama la femme du bourgeois riche... — car sans ce brave jeune homme, nous n'aurions pas été mariés, puisque Adolphe serait mort ! et nous sommes si heureux !

— Vous n'avez donc pas connu votre sauveur ? — demanda l'amphitryon.

— Non ! car j'étais évanoui quand il me déposa sur le pré, et je ne repris connaissance que chez mon père. Quant au plongeur, on ne le revit plus...

— Nous l'avons dit bien souvent, mon mari et moi, — reprit la femme, — nous donnerions bien cinquante mille francs pour le connaître !

— C'était un dimanche, n'est-ce pas ? — dit à son tour le bourgeois pauvre, — vers sept heures du soir, à la suite d'un orage ? Des soldats s'étaient baignés auprès de l'île, et vous aviez sur la tête un chapeau de paille que vous avez perdu en coulant?... Je l'ai gardé comme souvenir, ce chapeau !

— Quoi ! c'était vous, c'était vous, Henri ! — s'écrie le riche, au milieu de l'émotion générale.

— Oui... — reprit le brave homme, les larmes aux yeux, — et, fort souvent, je me suis dit avec ma femme, que nous serions bien curieux de savoir si l'homme que j'ai sauvé vit encore !

— Juste comme ce que nous disions de mon sauveur !

— Et voilà dix ans que nous nous trouvons rapprochés par le hasard !

— Le pressentiment !

— Le magnétisme !

— Ah ! monsieur Henri, que je vous embrasse ! — dit en se levant la femme du riche ; — mon amie me le permettra bien !

— Ah ça... à quand la noce d'Henriette ? — s'écria le sauvé.

— Comment, la noce d'Henriette ? — répond le sauveur.

— Eh ! sans doute... la voilà maintenant avec les cinquante mille francs dont ma femme parlait tout-à-l'heure !... et, s'il en faut cent, pour lui trouver un bon parti, j'espère bien, mon ami, que vous me permettrez de les compter comme prime de sauvetage !

Nous abrégeons, mais non sans demander, en finissant, par quelle secrète intuition, quelle attraction mystérieuse et heureuse, ces deux hommes qui désiraient tant se trouver dans la vie, avaient fini par devenir intimes, sans savoir que chacun d'eux était l'être cherché, désiré, aimé ! Ils s'étaient par hasard rencontrés dans un spectacle, stalle à stalle, et là, en se prêtant une lorgnette, la connaissance s'était engagée. On s'était revu, on s'était apprécié, on s'était lié... N'est-ce que le hasard ?

JULES LECOMTE (ANDRÉ).

Courses de la Marche.

Ouvrages souterrains du boulevard de Sébastopol.

Lorsque l'on a parcouru cette avenue sans rivale ui s'étend de la gare de l'Est aux quais de la Seine, ue l'on a contemplé sa belle perspective où tout est lculé pour le plaisir de l'œil, candélabres, planta-ons, lignes monumentales, l'on n'a point encore payé à grand travail le tribut d'admiration auquel il a roit. Au dessous de ces larges trottoirs dont les pro-eneurs foulent l'asphalte, de cette chaussée dont la ue des voitures sillonne l'empierrement garni de nivaux de porphyre, se développent des galeries de nalisation et d'assainissement telles qu'aucune voie iblique n'en a jamais offert de comparables. Celle nstruite sous la contre allée du côté droit, entre la e du Château-d'Eau et la Seine, offre des dimensions e ne présente aucun ouvrage de même nature. Le amètre de la voûte, dont le plein-cintre recouvre e cunette de un mètre vingt centimètres de largeur mprise entre deux banquettes de un mètre quatre-ngts centimètres, n'a pas moins de cinq mètres vingt ntimètres.

Pendant que les eaux fangeuses roulent dans la nette où des canaux particuliers et les bouches des isseaux dégorgent les eaux ménagères et les ruis-ux des rues, les eaux vives distribuées dans Paris r les bassins de la Villette coulent dans d'énormes aux de fonte établis sur les banquettes ; c'est, pour grande cité, le réseau de la circulation intérieure où déjections, comme les liquides vivifiants, ont leurs aux.

La vue que nous en donnons a été prise au moment me où M. le général Lespinasse, ministre de l'inté-ur, inspectait ces travaux et payait à ceux qui les dirigés le juste tribut d'éloges auquel leur donnait it la création de ce beau tunnel. L. DE BERNARD.

Statue colossale de la France

POUR LA VILLE D'ALGER.

Le Monde illustré a déjà parlé de ce monument. Il a nné la description du modèle exécuté par M. Jules rdier, d'après une décision de M. le ministre d'État de la maison de l'empereur. Aujourd'hui, il en offre dessin complet à ses lecteurs.

Cette représentation fidèle permettra de comprendre core mieux la pensée de l'artiste. S'affranchissant un eu des règles de la tradition, il a voulu personnifier France d'une manière plus exacte et plus vraie u'on ne le fait ordinairement. C'est la fière et vigou-euse Gauloise forçant le lion de l'Atlas à se courber ous sa main puissante, plantant dans le sol africain ne arme qui, désormais protectrice, devient à l'ins-ant même féconde.

La croix du Christ brille sur sa large proitrine. La rance n'apporte plus, maintenant, que les bienfaits de civilisation aux populations dont l'avenir est le n. L'Algérie est maintenant une sœur qui doit vivre mme nous, comme vivent les enfants d'une même ille.

On a dit que le piédestal de cette colossale figure it été composé par M. Rossigneux, auquel on doit lques travaux assez importants. Le projet de l'ar-tecte, dans cette circonstance, ne manque ni de ndeur ni d'originalité. Ce sont de véritables canons servent d'ornement et d'appui au monolithe que l'on espère rencontrer en Afrique, et qui se dressera sur la place principale du chef-lieu de l'Algérie.

Statue monumentale de la France, à Alger.

M. Jules Cordier a été chargé par le gouvernement d'une mission en Grèce, afin de donner suite à ses remarquables études sur les plus beaux types des races humaines. Avant de se rendre à Athènes, son intention est de visiter Carrare, les autres villes de l'Italie qui ont la réputation de posséder les plus beaux marbres. Là, peut-être, il rencontrera un bloc de proportions assez vastes, pour permettre d'y tailler, d'un seul morceau, la statue de la France. S'il a le bonheur de réussir dans ses investigations, on préparerait le marbre dans la carrière même, on ébaucherait la figure, et le bloc ainsi allégé serait embarqué et transporté à Alger. Avec les moyens puissants dont peut disposer la marine française, il serait facilement conduit du bord de la mer sur la place, et la statue serait achevée sur le monolithe qui doit la porter, par des praticiens envoyés de Paris.

D'après les calculs de M. Jules Cordier, ces recherches, ces transports, ces opérations préliminaires, ces travaux définitifs ne demanderaient pas plus de trois années. Vers la fin de 1861, Alger pourrait donc voir s'élever, dans ses murs, l'un des monuments les plus curieux qui existeront au monde.

Le piédestal avec son apparence militaire, offrira sans doute une sorte de résumé de l'histoire de l'Algérie française.

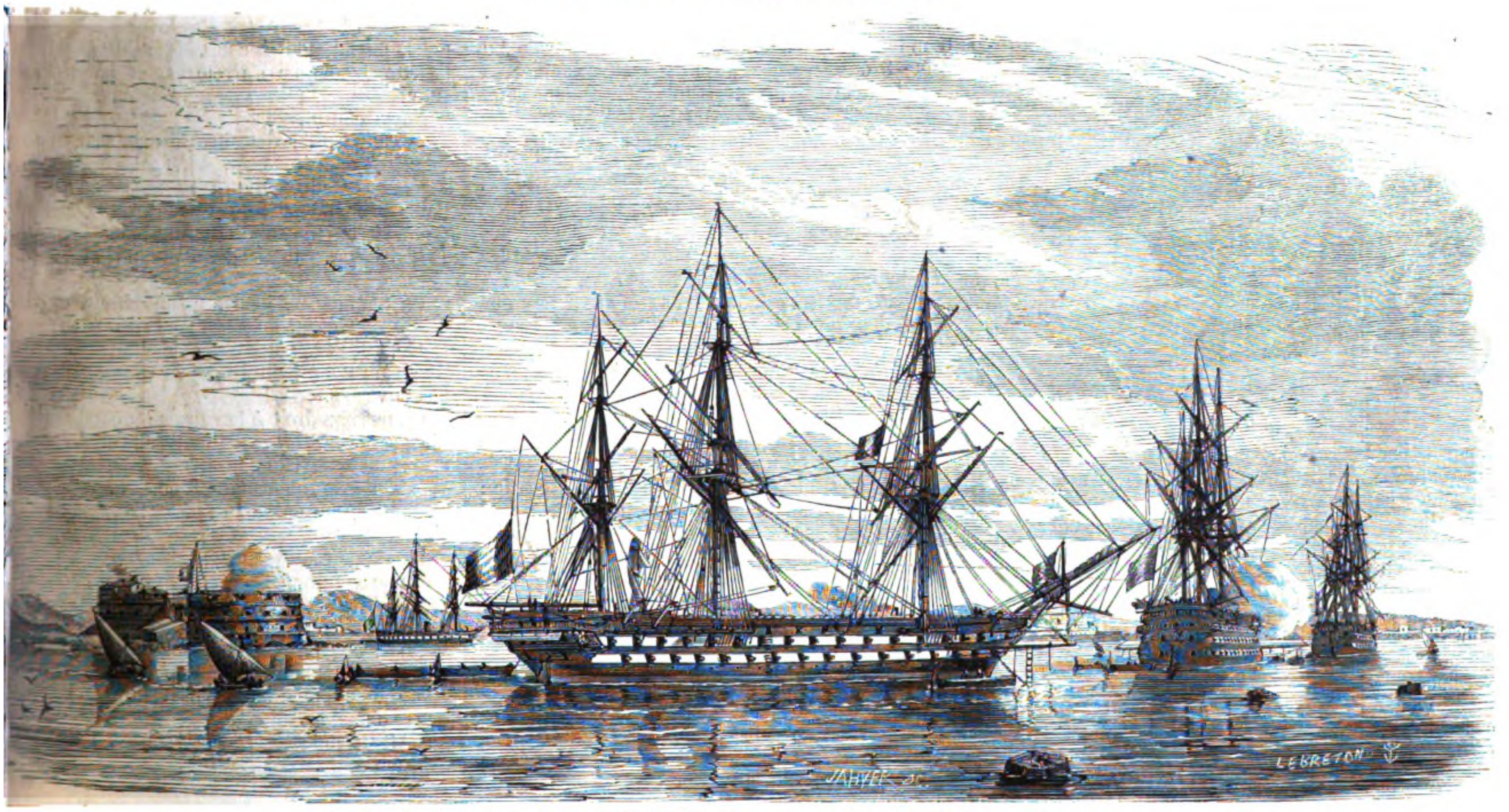
Je ne connais pas de projet arrêté pour l'ornementation du monolithe, mais on doit supposer que ses faces seront consacrées à rappeler les dates les plus mémorables de l'occupation et de la conquête ; les noms des hommes qui se sont signalés sur le sol de l'Afrique. La liste en peut être longue, heureusement les dimensions du piédestal permettront à la reconnaissance de la France de se montrer, comme toujours, grande et généreuse.

CH. D'ARGÉ.

Le vendredi-saint à Toulon.

Le sentiment religieux, qui tend trop généralement à s'affaiblir dans nos grands centres industriels, est partout resté vivace et profond dans le cœur de nos marins. Familiers avec les grands spectacles de l'Océan, habitués à lutter avec cet élément formidable dont les déchaînements font sentir à l'homme toute sa faiblesse, ils semblent puiser dans les impressions de cette vie un sentiment irrésistible de la puissance de celui dont relèvent les convulsions ou la sérénité de cette nature. Aussi, nulle part les solennités de la religion ne sont-elles plus respectueusement observées que dans nos ports. Celle du vendredi-saint le fut d'une manière toute spéciale dans celui de Toulon. Pas un navire de guerre ou de commerce parmi les nombreux bâtiments qu'il renfermait, pas un seul *espar* au milieu de cette forêt de mâtures ne resta étranger à la grande manifestation de deuil que formèrent toutes les vergues en croix et tous les pavillons affalés à mi-drisses. Tous s'associèrent (comme le représente notre gravure), dans cette commune expression de douleur, à la célébration de ce grand anniversaire où le Fils de Dieu versa tout son sang pour le rachat de l'humanité.

MAXIME VAUVERT.



Le Vendredi Saint sur la rade de Toulon (vergues en croix, pavillons à mi drisses).

Courses de la Marche.

Le dernier jour des courses de la Marche a été le véritable Longchamps de l'année. Une brise froide circulait bien encore dans le ciel, mais un vrai soleil d'avril en faisait resplendir l'azur et les mille parfums qui s'élevaient des arbres reverdis, et dont beaucoup inauguraient déjà leurs premières fleurs, faisaient de cette journée la première journée officielle du printemps. Une foule élégante et un grand nombre de calèches remplies de jeunes femmes dans les toilettes les plus fraîches et les plus gracieuses couvraient, dès deux heures et demie, les pelouses qui bordent le turf.

Le signal de la première course a été donné à trois heures. C'était un handicap de 3,000 fr. pour trois chevaux. Les entrées étaient de 250 fr., sur lesquelles le second arrivant doublait la sienne. Neuf chevaux étaient engagés dans cette course, dont la piste était de six mille mètres; quatre seulement se sont présentés au poteau : *Franc-Picard*, à M. de la Motte; *Miss-Harkaway*, à M. Barbet; *Kibworth-Lass*, à M. Manby, et *Dragona*, à M. Aston Herbert. Tous quatre sont partis avec un remarquable élan. *Kibworth-Lass*, quoique visiblement modérée par son habile jockey, n'a pas tardé cependant à prendre la tête, suivie de près par *Franc-Picard*. Le saut de la rivière a été fatal à deux des coureurs. Au premier tour, *Dragon* s'y est abattu en faisant vider les étriers à son cavalier, qui a disparu dans ces eaux bourbeuses. Au second tour, *Franc-Picard* ne l'a franchie que pour se culbuter presque aussitôt. La course a continué avec la plus ardente rivalité entre les deux autres coureurs; mais, malgré les vigoureux efforts de *Miss-Karkaway*, *Kibworth-Lass* est arrivée la première, ajoutant un nouveau triomphe à ceux qui ont déjà fait la réputation des écuries de M. Manby, une des célébrités du sport. C'est ce brillant handicap que reproduit notre illustration.

Les deux autres courses n'ont été remarquables que par leurs incidents comiques. Les vainqueurs ont été *Lady-Arthur*, à M. le vicomte de Lauriston, et *Pénélope*, à M. de Monnecove. C'était pitié de voir les vainqueurs, non couverts de la noble poussière de la lice, mais grelottant sous l'eau des douves, dont le limon maculait leurs élégantes casaques de soie.

Un brillant retour a terminé cette journée; il s'est opéré par la soirée la plus sereine, au milieu des villas, dont toutes les terrasses étaient couvertes de groupes élégants.

LÉO DE BERNARD.

Du nouveau plan de Paris.

Le plan de Paris qui, depuis le commencement de ce siècle, a subi déjà tant de métamorphoses, est appelé à passer par des changements bien plus essentiels que tous ceux dont nos pères ont pu être les témoins. L'inauguration toute récente du boulevard de Sébastopol a été comme le signal d'une révolution complète qui va s'opérer dans la physionomie de la grande cité. Le projet soumis, ces jours derniers, par le conseil d'État au Corps législatif, sur une convention entre l'État et la ville au sujet de l'ouverture de nouvelles voies publiques, peut être considéré comme la manifestation de la haute volonté qui depuis plusieurs années a préludé par d'importants travaux publics à d'immenses changements.

Pour faire comprendre à nos lecteurs l'importance des faits qui vont s'accomplir, nous croyons devoir résumer le mémoire explicatif présenté à ce sujet au conseil municipal par M. le préfet de la Seine.

L'œuvre, entreprise depuis quelques années, est déjà nettement dessinée par deux vastes artères : la rue de Rivoli prolongée et le boulevard de Sébastopol, qui coupent la ville en croix, de l'est à l'ouest et du nord au sud, et relient ensemble les places de la Concorde et de la Bastille.

Un fait important est venu s'ajouter à tous ceux qui ont dû nécessiter l'adoption d'un vaste plan d'ensemble. Les chemins de fer français versent aujourd'hui à Paris, le vrai centre d'activité pour les affaires, les intelligences et les arts, des flots d'habitants de nos départements et des pays étrangers. Chaque année, on le sait, voit augmenter le chiffre de la population sédentaire ou mobile qui se presse dans la double enceinte de Paris. En présence d'un pareil mouvement d'agglomération, il devenait urgent de prendre des mesures; il fallait empêcher que cette invasion, toujours croissante, pût devenir pour la population normale une cause de gêne, de souffrances, ou atteignît les proportions d'un danger public. A cette foule pressée, il fallait des voies larges aboutissant aux gares des chemins de fer; dès lors, les communications deviendront faciles, entre les diverses parties de la ville, aux voitures et aux piétons, et l'économie du temps, si précieuse en affaires, sera réalisée. D'ailleurs, il était nécessaire d'accélérer, autant que possible, la construction de maisons nouvelles réclamée par cette affluence extraordinaire de nouveaux habitants, source de l'accroissement démesuré du prix des loyers.

L'énumération détaillée des boulevards et autres voies publiques à ouvrir serait trop longue : aussi, nous contenterons-nous d'indiquer sommairement les principaux groupes des voies projetées.

Premier groupe. — Boulevard du prince Eugène, du Château-d'Eau à la barrière du Trône; boulevard du Nord, du Château-d'Eau à la barrière Poissonnière, y compris l'élargissement de la rue Saint-Quentin entre le boulevard et la gare du Nord; rue de vingt mètres, du Château d'Eau à la pointe Saint-Eustache; avenue de trente-deux mètres de largeur, de la place de la Bastille au bois de Vincennes par la barrière de Reuilly.

Deuxième groupe. — Rue de Rouen, de vingt-deux mètres, entre le boulevard des Capucines et la rue du Havre, avec embranchement du boulevard sur la rue de la Chaussée-d'Antin; ces deux voies partant d'une grande place ménagée au boulevard des Capucines en face de la rue de la Paix, formeront, avec la rue Neuve-des-Mathurins, les abords d'une nouvelle salle d'Opéra, si le gouvernement donne suite au projet de transporter sur ce point le théâtre de la rue Lepelletier. Dégagement de la gare de l'Ouest par l'ouverture de la rue de Rome, large de vingt mètres, entre la rue Saint-Lazare et la barrière dite de la *Réforme*; rectification de la place de l'Europe et prolongement de la rue de Madrid jusqu'à la rue de Malesherbes avec embranchement sur la rue de la Bienfaisance.

Troisième groupe. — Boulevard de Malesherbes, de la place de la Madeleine au boulevard extérieur de Monceau. Boulevard Beaujon entre le boulevard Malesherbes et la place de l'Etoile; rectification et nivellement du boulevard extérieur de Passy, et exécution du décret du 13 août 1854, relatif aux abords de l'Arc de Triomphe, d'où rayonnera un faisceau de boulevards.

Quatrième groupe. — Deux boulevards, de quarant[e] mètres, à ouvrir : l'un en prolongement direct du pon[t] de l'Alma, entre le quai de Billy et l'avenue de[s] Champs-Elysées; l'autre, partant du même point [et] aboutissant à la barrière Sainte-Marie; boulevard [de] trente-six mètres, entre le pont de l'Alma (rive gau-che) et l'Ecole militaire; avenue du Champ-de-Mar[s] allant du même point à l'extrémité de la rue Sain[t-] Dominique, et prolongement de l'avenue de Latou[r-] Mauboug jusqu'au pont des Invalides.

Cinquième groupe. — Boulevard Saint-Marcel, ent[re] ceux de l'Hôpital et de Montparnasse, avec embranc[he]ment de la rue Mouffetard à la barrière d'Enfer; él[ar]gissement à quarante mètres de la rue Mouffetar[d] entre la barrière d'Italie et le carrefour formé par [les] rues de l'Ourcine et Censier; ouverture d'une rue [de] vingt mètres, entre ce carrefour et l'extrémité de la r[ue] Soufflot, et d'une autre rue de vingt mètres, entre [ce] même carrefour et la place Maubert.

Sixième groupe. — Elargissement du boulevard [de] Sébastopol dans sa traversée de la Cité; prolon[gement] du même boulevard, entre la place Saint-Mich[el et le] carrefour de l'Observatoire; ouverture d'une ru[e de] vingt mètres, isolant le Luxembourg et allant du c[ar]refour formé à la rencontre des rues Vaugirard, [Mo]lière et Corneille, au boulevard de Sébastopol, en f[ace] de la rue Soufflot.

La ville se charge, à ses risques et périls, des [ex]propriations et évictions nécessaires et payera les [in]demnités réglées. Elle exécutera les travaux d'établ[is]sement de la viabilité et de raccordement des v[oies] transversales.

L'Etat doit concourir pour un tiers dans la dép[ense] nette et finale faite par la ville; la *subvention* [qu'il] accorde ne peut dépasser un maximum de so[ixante] *millions*.

Le projet de loi soumis par le conseil d'Etat au C[orps] législatif porte qu'il ne sera pas donné suite à l['idée] qu'on avait eue de construire un nouvel hôtel [des] postes, entre la place du Châtelet et le quai de la [Mé]gisserie, et d'ouvrir de nouvelles rues à trave[rs les] terrains occupés par l'hôtel des postes actuel.

Enfin, aux termes du traité ci-dessus, les so[...]

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

IV

Le Dnieper.

Louis Richard ne s'était point trompé dans ses conjectures : Ney, en se dirigeant vers le nord, n'avait eu qu'une intention, celle de dépister les Russes; étranger aux détails que nous avons indiqués, détournant la tête pour ne pas voir tomber ses morts, bouchant ses oreilles pour ne pas entendre les cris de ses blessés, il marchait droit devant lui, plus insoucieux de cette grêle de biscaïens et de boulets qu'il ne l'était de ces flocons de neige qui lui dérobaient les traces auxquelles il eût pu reconnaître son chemin.

Au bout de trois heures, le maréchal s'arrêta; il se trouvait dans un village abandonné, comme l'étaient tous les villages; une ou deux, peut-être même trois armées avaient déjà passé par là : il ne restait ni une porte ni une fenêtre; tout ce qui pouvait faire du feu avait été brûlé. Aussi, ne veut-il pas prolonger sa halte : avant le jour, il repartira. Le Dnieper doit couler en face de lui; mais, en face de lui, sont les Russes : il marchera droit à l'est, puis se rabattra par un angle droit vers le midi, et il trouvera le fleuve.

Vers neuf heures, le canon retentit. Est-ce un corps d'armée qui, le sachant perdu, vient à sa rencontre sur un ordre de Napoléon ?

Non, les salves ont trop de régularité : ce sont les Russes qui célèbrent leur triomphe dans leur camp.

Sans bateaux, sans équipages de pont, il faut que Ney et les deux mille hommes qui lui restent continuent à suivre la route; — et quatre-vingt mille hommes sont à cheval sur cette route ! Ney ne peut donc leur échapper.

Ce qu'annoncent les pièces d'artillerie, c'est la prise de Ney...

Le maréchal explique cela à ses soldats.

— Maintenant, dit-il, il s'agit de les faire mentir : demain, avant le jour, nous partirons; demain, avant la nuit, nous aurons rejoint l'armée !

La nuit fut moins mauvaise qu'elle ne l'eût été en plaine : quoique fenêtres et portes fussent brisées, c'était toujours une espèce d'abri que ces chaumières.

A quatre heures du matin, les chefs réveillèrent les soldats sans l'aide du tambour ni des trompettes.

Il y eut une heure de lutte pour réveiller ces malheureux, et les forcer à se remettre en route; trois ou quatre cents restèrent là, que ni prières, ni supplications, ni menaces ne purent déterminer à se lever.

On reprit le chemin de la veille en appuyant seulement sur la gauche. Depuis deux heures, on marchait ainsi, quand, tout-à-coup, les soldats qui form[aient] la tête de colonne s'arrêtèrent et parurent se [con]sulter.

Ney accourut.

— Qu'y a-t-il? demanda le maréchal, et qui [vous] inquiète ?

Les soldats lui montrèrent un point rouge s[ur la] neige, et, au-dessus de ce point rouge, une co[lonne] de fumée qui montait noire dans le ciel gris.

N'allait-on pas donner dans un avant-pos[te de] Cosaques ?

Un homme se dévoua, fit un détour, et rev[int] disant que ce qu'on apercevait là était une c[abane] isolée, qui devait servir d'habitation à quelque [mou]jik; il n'y avait point traces de Russes ni de Co[saques] aux environs.

On marcha droit à la cabane; quand on n'[en fut] plus qu'à vingt pas, on en vit sortir un homme [tenant] un pistolet de chaque main.

— Qui vive ? demanda cet homme.

— Un Français! un Français! crièrent en[semble] cinq cents voix.

L'homme rentra dans la cabane.

On ne comprenait rien à cette indifférence. C[e Fran]çais devait être perdu; comment accueillait-il [si froi]dement des frères?

On s'avança, on entra dans la cabane, et [on le] trouva à genoux près d'un cadavre.

— Le capitaine Louis Richard! murmurèren[t quel]ques voix.

— Celui qui appelait son frère, dit l'Allem[and qui] avait vu tomber Paul.

Ney entra à son tour.

Louis le reconnut.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3 et 10 avril.

à payer par l'État à la ville seront acquittées par annuités ; le solde des dépenses sera acquitté en 1872.

Telle est, dans son ensemble, l'économie du vaste projet destiné à changer le plan de Paris, et à faire de la vieille cité une ville régénérée, conformément aux besoins de la circulation, de l'art et de la paix publique.

FRANÇOIS LACOUR.

Nos héros oubliés.

Lorsque Paris se renouvelle et devient enfin cette ville monumentale entrevue en songe, il y a dix siècles, par les prêtresses d'Odin, qu'on nous permette de rappeler ses premiers héros : héros inconnus, et cependant célèbres, auxquels Paris doit sa magnifique destinée.

C'est d'abord, sous la domination de Rome, le fier Camulogène défendant pied à pied aux oppresseurs du monde cette petite île où s'élevait *la ville blanche*, la ville des Parisis.

Camulogène, vaincu par Labienus en un suprême combat, se précipita au fond de la Seine, drapé dans une bannière gauloise, et mourut libre.

Longtemps après, non loin du lieu où le digne chef des Parisis avait demandé un dernier refuge à son fleuve chéri, tombaient en défendant la patrie contre les hommes du Nord, Robert *le fort*, et Tertulle *le rustique*, tiges des deux familles du monde chrétien qui ont porté le plus de couronnes[1]. Sans leur valeur, qui, pendant des années, arrêta les progrès des pirates danois, la Gaule ne se serait jamais appelée la France, ni Lutèce Paris.

Au neuvième siècle, Paris était encore la plus petite cité de la Gaule. Son unique monument était le palais de Clovis, à son extrémité occidentale; deux ponts, défendus par des forteresses, s'attachaient à la terre au nord et au midi. Sur la montagne Sainte-Geneviève étaient un champ de Mars et des arènes. Le palais des Thermes, avec ses délicieux jardins « où les rois de la première race allaient languir d'amour », s'élevait sur les quartiers Saint-Jacques et Saint-Germain, alors couverts de forêts druidiques. Un aqueduc imposant dominait la colline méridionale.

Sur la rive droite, des villas romaines et des champs de repos, l'église Saint-Germain l'Auxerrois et l'abbaye Saint-Martin des Champs. Sur la rive gauche, l'église Sainte-Geneviève et l'abbaye Saint-Germain des Prés.

En 885, la ville était commandée par Eudes, duc de France et comte de Paris ; il avait pour lieutenant son frère Robert, dont on connaît la romanesque histoire avec l'infortunée Berthe de Bourgogne. Quelles nobles et sympathiques figures dominant la grande race de Hugues Capet ! L'évêque Gozlin et Hugues, surnommé *le premier des abbés*, parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Germain de Tours et de Saint-Germain l'Auxerrois, secondaient vaillamment ces deux illustres chefs.

Les paroles prophétiques de Charlemagne à la vue des flottes scandinaves dont les hardis gonfanons rouges venaient braver sa vieillesse jusqu'à l'embouchure de la Seine, sans oser pourtant en remonter le cours, comme au temps des Mérovingiens, se réalisaient d'une manière terrible : « Si de mon vivant ces barbares insultent mes frontières, que n'oseront-ils pas lorsque j'aurai fermé les yeux ! »

Depuis que Louis et Carloman, ces deux lis tombés avant l'âge, avaient abandonné l'empire à Charles-le-Gros, l'invasion normande s'était emparée de tout le pays compris entre la Seine et la Loire. La Gaule devint un désert. Quelques abbayes, où il semble que le courage et l'intelligence se fussent concentrés, résistaient seules, de loin en loin, au torrent dévastateur, comme au sein d'une tempête, parmi les débris d'une flotte engloutie, se débattent quelques rares et derniers navires. C'est dans ce temps que Paschase Ratbert, qui traduisait les *Lamentations* de Jérémie, interrompit son travail : « Pourquoi, dit-il, consacrer mes veilles à des maux qui me sont étrangers ! c'est à la patrie désolée qu'il faut réserver ses soupirs. » Abbon et le diacre Flore nous ont surtout laissé sur cette époque malheureuse d'intéressants récits.

A Paris était réservée la gloire de sauver non seulement la France, mais la chrétienté tout entière. On se demande où se serait arrêtée l'impétuosité des *païens ennemis de Dieu* sans les remparts de cette ville *échouée sur la Seine*, dit Sauval, *comme un navire au fil de l'eau*. Étrange mystère de la destinée ! la plus faible des cités de la Gaule devait seule résister aux Huns, aux Visigoths, aux Vandales, et Sigefroy, le farouche Viking des contrées hyperboréennes, chef de l'armée la plus aguerrie qu'eût jamais commandée un barbare, se retira vaincu à son tour devant ce berceau de la civilisation du monde, en prononçant les mêmes paroles que l'empereur Alexandre de Russie devait faire retentir comme un écho de mille ans : « Il faut, pour le repos de l'Europe, que la France soit puissante. »

Mais avant que Sigefroy, le grand aïeul des Rollon, des Tancrède et des Guillaume-le-Conquérant, n'emportât dans sa patrie guerrière l'admiration de ses vainqueurs, que de sang répandu ! et quels prodiges d'audace dont notre ingratitude a laissé perdre la mémoire !

Le siége de Paris par les hommes du Nord est le plus beau poëme épique de notre histoire, et nul ne l'a chanté.

Un an s'était écoulé depuis que les Scandinaves avaient débarqué « près des toits solitaires où les veneurs de nos rois enfermaient les équipages de la chasse au loup : ce qui faisait appeler ce lieu *Lupara*, d'où est venu le nom de Louvre. » Leur camp s'étendait jusqu'à *la vallée de misère*, aujourd'hui le quai de la Mégisserie. La famine et la peste dévoraient ceux des assiégés qu'épargnaient les armes. Les Scandinaves se multipliaient, et la mer semblait les vomir sans relâche à la terre de France. Pour comble de malheur, la Seine, grossie par la fonte des neiges, aux approches du printemps, emporta le pont de la rive méridionale. Or, ce pont reliait à la ville une grande tour de bois; dont la défense était confiée à douze guerriers d'élite. Isolés désormais, et sans espoir d'être secourus, ni de pouvoir résister au nombre, ils mirent le feu à la tour plutôt que de se rendre. Mais, avant de mourir, ils voulurent donner la liberté à leurs faucons, apanage de leur noblesse et compagnons de leurs plaisirs. Les fiers oiseaux s'élevèrent dans les cieux et prirent leur vol du côté de Paris, comme pour y porter les adieux de leurs maîtres. Lorsque la tour s'écroula, on vit se dresser au-dessus des flammes qui la dévoraient le dernier de ses défenseurs; il lança aux Normands sa dernière flèche, et disparut dans un tourbillon de fumée. Les Scandinaves émus le comparèrent à la Valkirie exterminatrice, qui, selon l'Edda, surmonte la coupole embrasée du Valhall.

Deux ans plus tard... le siége de Paris durait encore. Henri de Saxe était parvenu à faire entrer dans la ville un secours amené d'Allemagne, où sommeillait Charles-le-Gros, l'indigne petit-fils de Charles-le-Grand. Pour la seconde fois, Paris touchait à son heure dernière. C'était au cœur de l'été : la Seine était basse ; les assiégés mouraient de faim, étouffaient sous leurs cuirasses. Soudain, les Normands se ruèrent à l'assaut vers la pointe Notre-Dame. Au bruit de cette armée traversant les flots, les vivants se levèrent d'entre les morts. Pendant ce temps, à la porte du Midi, l'attaque principale des Normands était repoussée par l'effort d'un seul homme. Multipliant ses forces et ses coups, il soutint pendant une heure le choc de plusieurs milliers de combattants. Sa résistance héroïque sauva Paris et perdit les légions scandinaves, qui, mises en déroute à la pointe Notre-Dame, furent prises en flanc dans une sortie générale et presque anéanties.

Cet homme, vainqueur d'une armée, s'appelait Gerbolde.

Gerbolde ! qui connaît ce nom gaulois? Eh bien, effacez-le des annales des siècles, et cherchez ensuite la place de la Babylone moderne aux alentours de cette île de glayeuls où les Sénani répandaient l'eau lustrale sur l'autel du serpent?

Les anciens avaient plus de reconnaissance que nous pour leurs martyrs. Ils écrivaient avec leur plus grand style leur vie et leur mort; ils burinaient leurs noms sur des tablettes de marbre au frontispice de leurs temples et dressaient leur statue sous les longs péristyles formés de colonnes hardies comme les âmes envolées des héros. Nulle gloire n'était oubliée : les plus anciennes comme les plus récentes brillaient au Parthénon.

Dans les environs de ces gigantesques boulevards du Prince Eugène ou de l'Alma, de Malhesherbes ou de Sébastopol; ou bien encore sur ces vastes quais au bord de la Seine, que rougit tant de fois le sang de ces vieux compagnons libérateurs de la patrie et fondateurs, pour ainsi dire, de sa renommée et de sa gloire, ne saurait-on trouver une place aux statues de Camulogène, de Robert-le-Fort et de Gerbolde, l'Horatius Coclès de Paris?

C'est pour émettre ce vœu patriotique que nous avons rappelé la mémoire de nos héros oubliés.

COMTE DE MOYNIER.

[1] Les Capétiens et les Plantagenets.

— Monsieur le maréchal, dit-il, vous cherchez le Dnieper, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le maréchal.

— Eh bien ! faites enterrer mon frère, et je vous conduirai droit au fleuve.

— D'aussi braves soldats que lui, répondit le maréchal, sont restés sans sépulture ; si peu de temps que nous perdions à creuser la terre, ce sera du temps perdu.

— Monsieur le maréchal, j'ai vu, cette nuit, les loups dévorer les cadavres, et je ne veux pas que mon frère soit dévoré par les loups. Le temps que nous perdrons, je vous promets de vous le faire rattraper.

— Que l'on s'informe s'il reste des pionniers avec des pioches et des bêches.

On retrouva quatre ou cinq hommes ayant conservé leurs instruments.

— Ceux qui creuseront la fosse de mon frère auront une peau d'ours et mon manteau, dit Louis Richard.

Deux hommes se mirent à la besogne, et parvinrent à creuser une espèce de fosse ; on y déposa le corps du capitaine Paul Bichard et on le recouvrit de terre ; puis quatre hommes déchargèrent leurs fusils sur la fosse.

Pas un général n'avait eu de pareils honneurs funèbres depuis la sortie de Moscou.

— Là ! dit Louis Richard ; marchons, maintenant !

Et, conduisant le maréchal au ravin dans lequel il avait roulé pendant la nuit, et qui était encore tout rouge du sang du loup et du sien :

— Tenez, monsieur le maréchal, dit Louis en montrant l'eau qui coulait vers l'est, voici incontestablement un affluent du Dnieper ; en suivant ce ruisseau, nous trouverons le fleuve.

C'était si probable, que personne ne fit la moindre observation. On suivit le ravin : il conduisit à un village abandonné comme les autres.

On traversa ce village, et, en sortant, on aperçut le fleuve.

— Maintenant, dit Louis Richard, reste à savoir si le fleuve sera pris.

— Il le sera, répondit Ney.

On s'approcha silencieusement du rivage. Le fleuve serait-il ou ne serait-il pas pris ? C'était une question de vie ou de mort pour deux mille hommes...

Le fleuve était pris ! — Jusque-là, il charriait ; mais, contrariés tout-à-coup par un brusque contour de ses rives, les glaçons s'étaient soudés les uns aux autres, il y avait une heure peut-être. Au-dessus et au-dessous, on voyait des glaçons flottants.

— Il ne reste plus, dit le maréchal, qu'à nous assurer s'il porte. Un homme de bonne volonté, qui risque sa vie pour le salut de deux mille Français !

Il n'avait pas achevé qu'un homme se hasardait sur la flexible surface : — c'était Louis. Cette terrible douleur qu'il venait d'éprouver de la mort de son frère l'avait rendu insouciant : il eût joué sa vie sur un coup de dé ; il ne regardait donc point comme un mérite de la risquer pour un pareil résultat.

L'armée tout entière le suivait des yeux, haletante et pleine d'angoisses ; sans se donner la peine de faire un détour pour éviter le danger, il atteignit l'autre bord.

C'était tout ce que l'on pouvait attendre de l'intrépide jeune homme ; des cris de remercîment parvinrent à lui sur l'autre rive.

Alors, — ce qu'on ne lui demandait pas, — on le vit de nouveau s'engager sur le fleuve, et, avec la même insouciance de sa vie, revenir vers la colonne.

— Les hommes à pied passeront, monsieur le maréchal, pourvu qu'ils passent avec précaution et un à un ; peut-être aussi quelques chevaux atteindront-ils l'autre bord ; mais il faudra abandonner le reste et se presser : la glace commence à se dissoudre.

Ney regarda autour de lui : à peine avait-il mille hommes. Cette colonne, composée de soldats affaiblis, blessés, malades, suivie de femmes et d'enfants, s'était désunie afin de chercher des vivres.

— Je donne trois heures pour le ralliement, dit Ney.

— Passez toujours, monsieur le maréchal ; je resterai et je surveillerai le passage de la colonne, dit le général Ricard.

— Je passerai le dernier, répondit Ney ; seulement, comme j'ai veillé toute la nuit, pendant ces trois heures, je dormirai. Quand le moment du passage sera venu, qu'on m'éveille.

Et, s'enveloppant de son manteau, il se coucha sur la neige et s'endormit comme eussent fait César, Annibal ou Alexandre ; car il avait ce tempérament robuste des grands hommes de guerre, cette santé indomptable qui complète les héros.

Au bout de trois heures, on l'éveilla. Tout ce qui devait se rallier était au bord du fleuve ; seulement, il n'y avait plus que deux heures de jour ; il fallait se hâter.

Louis Richard repassa le premier et avec le même bonheur ; mais ceux qui le suivirent annoncèrent qu'ils sentaient plier la glace sous eux ; un peu plus loin, ils crièrent que la glace s'enfonçait et qu'ils marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; puis ils n'eurent plus besoin de rien : on entendit craquer la glace.

— Qu'on ne passe qu'un à un ! cria le maréchal.

Vue panoramique du port et de la ville de Constantinople.

Palais neuf du sultan à Dolma-Baktché, d'après un croquis de M. le lieutenant Robert.

ille de Constantinople.

quis de M. le lieutenant Robert.

Co…, et par les
…elle fournit à
Cette ville, la Stam…uits, elle est
la Zoregrad (ville im… les meilleurs
lations slaves de la T…a fois un élé-
et des Persans, cette…esse pour le
d'Orient, n'était à
grecque dont Darius…loires. Ce fut
et que se disputèren…onial que la
Si elle languit ainsi…aste et fécond
la Thrace que ses na…ux faibles dé-
du commerce au ce
avait dans sa situati…trop peu con-
du plus brillant ave
Placée sous un c…ar Christophe
un rivage d'une fe…monde dont
d'une beauté, d'une…s avaient déjà
rivales, au fond d'un…ssent jetés sur
par deux détroits …découvert ce
ville se trouvait dan…ner des Indes,
pour devenir la me…mps immémo-
nord de l'Afrique et…foncés, dès le
comprit et ouvrit l'…énormes céta-
Constantinople es…entrionales et
zône de fortification…brumes, à la
empereurs d'Orient …e île est celle
ceinte où s'enchevê…ient la décou-
tortueuses, qu'à l'…abot, dans les
tiques, se trouvent …erre-Neuve, le
il faut les chercher… est consacrée
nombre de quinze,
Galata, de Pera et d
Mais nous n'essay…diquer l'hon-
tistique ; nous avon… pas douteux,
plus net de les fair… créé des éta-
peler ses regards …France. Dès
une vue panoramiq…1er, elle avait
du Sérail, avec ses k…ce du poisson
les cyprès, aux mi…urs. Jean Ver-
d'étain de la mosqu… la France, et
Nous devons cepe…vaient fondé
vue du nouveau Sé…un navire an-
sont loin de prése…nde-Bretagne
Égypte, en Perse e… dans le siècle
l'Indostan, les mon…de de nos co-
che en vain cette ri…primait à nos
splendeur, comme …onsidérable.
l'originalité, mais l'…t du dix-sep-
monumentales dont…ospérité, dont
unies à ces ogives …omatie, depuis
sveltes élancement…eux de 1815,
arabe a donné à ses…ation sur cer-
C'est que la plup…voir y fonder
des architectes occi…tés par la pra-
commodités intérie…lle où le pois-
nos monuments, o…
server un cachet na…s ont donné le
tinople, où nos mo…ente du mot
chaque jour. C'est …ation, maga-
restaurer cette no… partie de la
vous voyez domine…qu'on dégrée,
Sérail et la Corne d…es-formes ou
— l'on tranche,
…norue pour la
Cou… vaste pavage
(Correspondan…poisson, la sa-

Un de nos corre…
française de Chine…ns de la cam-

Le sentiment de …grands noms
On vit alors une …me les grands
distance, se hasar…ufrage, — un
mouvante ondulait…mmes et dé-
Les premiers att… la mort avait
talus rapide, glissa… peine autre-
repousser dans le f…it maintenant
la vieille Russie, e…
Russie voulait gard…ytnia, on vint
Beaucoup, à moi…e prenait son
roulèrent, et, brisa…-delà du vil-
disparurent dans le…Miloradovich,
Puis, vers onze …e avec vingt-
heures à accompli…
vers onze heures …es qu'il fallait
des femmes et des
Enfin, à minuit, …seule maison
Il restait à peu p… Korytnia. —
porter les armes, …de était peut-
blessés, malades, …r Napoléon ;
Quant aux cano…le moujik sa-
sauver : on les noy…opice, mettre
Ney passa le d…le demi-dieu
arrivé sur l'autre …s que Jupiter
troupeau lamentab… comme Ro-
Louis Richard …ndit ou n'en-
douleur morale qu…r devant une
sensible au froid e…outes, cartes
Au bout d'un qu…s qu'approxi-
chemin : on vena… DUMAS.
profondes ornières
caissons, des chari
On avait donc é…

Constantinople.

Cette ville, la *Stamboul* (terre féconde) des Ottomans, la *Zoregrad* (ville impériale) des Valaques et des populations slaves de la Turquie, la *Constantiniah* des Arabes et des Persans, cette nouvelle Rome enfin de l'empire d'Orient, n'était à son origine qu'une faible colonie grecque dont Darius et Xercès reçurent les hommages, et que se disputèrent les armes de Sparte et d'Athènes. Si elle languit ainsi de longs siècles sur cette plage de la Thrace que ses navires rattachèrent seuls par les liens du commerce au centre de la civilisation antique, elle avait dans sa situation merveilleuse tous les germes du plus brillant avenir.

Placée sous un ciel d'une sérénité constante et sur un rivage d'une fertilité merveilleuse, près d'un port d'une beauté, d'une sécurité et d'une profondeur sans rivales, au fond d'un bassin dont les accès sont protégés par deux détroits de la défense la plus facile, cette ville se trouvait dans les conditions les plus heureuses pour devenir la métropole du midi de l'Europe, du nord de l'Afrique et de l'ouest de l'Asie; Constantin le comprit et ouvrit l'une de ses destinées nouvelles.

Constantinople est toujours enveloppée de la belle zône de fortifications byzantines dont la ceignirent les empereurs d'Orient; mais ce n'est point dans cette enceinte où s'enchevêtre un dédale de rues étroites et tortueuses, qu'à l'exception de quelques édifices antiques, se trouvent les plus remarquables monuments; il faut les chercher dans les faubourgs, qui sont au nombre de quinze, et principalement dans ceux de Galata, de Pera et de Top-Hane.

Mais nous n'essayerons pas d'en tracer ici une statistique; nous avons un moyen bien plus simple et bien plus net de les faire connaître au lecteur : c'est d'appeler ses regards sur notre gravure, qui lui offrira une vue panoramique de cette belle cité, de la pointe du Sérail, avec ses kiosques perdus dans les platanes et les cyprès, aux minarets de marbre et à la coupole d'étaim de la mosquée Dolma-Baktche.

Nous devons cependant arrêter son attention sur la vue du nouveau Sérail. Certes, ces groupes de palais sont loin de présenter l'étrange aspect qu'offre en Égypte, en Perse et jusque dans les grandes cités de l'Indostan, les monuments de l'art oriental. On y cherche en vain cette richesse de sculpture qui en fait la splendeur, comme la bizarrerie de formes qui en fait l'originalité, mais l'on y trouve réunies ces belles lignes monumentales dont l'Italie de Léon X vit la renaissance unies à ces ogives capricieuses, à ces dômes et à ces sveltes élancements qui sont le caractère que l'art arabe a donné à ses édifices.

C'est que la plupart de ces palais ont été élevés par des architectes occidentaux qui, en y transportant les commodités intérieures et les aspects harmonieux de nos monuments, ont cependant voulu et dû leur conserver un cachet national. Nos arts règnent à Constantinople, où nos mœurs s'infiltrent plus profondément chaque jour. C'est un architecte français qui vient de restaurer cette noble basilique de Sainte-Sophie que vous voyez dominer si majestueusement la pointe du Sérail et la Corne d'Or.

F. G.

Courrier de Chine.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Un de nos correspondants, attaché à l'expédition française de Chine, nous transmet les détails suivants sur l'importante ville de Macao, dans les eaux de laquelle ont stationné successivement tous les bâtiments de notre division navale et où se trouvent encore à l'ancre plusieurs de ses croiseurs.

Mouillage de Macao.

Je ne veux pas quitter Macao sans vous donner quelques détails sur cette ville, la première dont il soit question dans l'histoire du commerce européen avec la Chine.

Macao est bâtie à l'extrémité d'une péninsule séparée d'une île de même nom par un isthme étroit, fort plat et peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de cet isthme est une sorte de barrière qui marque la limite des possessions portugaises sur le territoire chinois.

Macao se divise en deux quartiers : le quartier européen, situé du côté de la rade, et le quartier chinois, de l'autre côté, c'est-à-dire en face de l'isthme.

Le quartier européen, dont l aspect rappelle absolument celui de toutes les villes espagnoles, portugaises et créoles, n'a rien de bien remarquable. Je n'y ai observé qu'un grand nombre d'églises, parmi lesquelles la cathédrale, vaste et spacieux édifice, s'offre de prime abord.

Quant à la partie chinoise de la ville, elle est bien plus curieuse à mes yeux. Les rues y sont tortueuses, très-étroites et assez mal dallées. Les maisons, peu larges, n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et un étage au plus; mais toutes sont pittoresquement ornées de sculptures, d'arabesques, de chinoiseries et de lanternes. Les boutiques sont excessivement propres, quelques-unes même sont splendides. Dans toutes les rues s'agite une multitude de Chinois et de Chinoises à l'air affairé; les Chinoises généralement se tiennent par la main, mais à distance respectueuse; celles qui ont des pieds ordinaires portent des souliers en étoffe auxquels sont adaptées des semelles en cuir blanchâtre, arrondi par dessous, ce qui ne leur permet pas de marcher vite. Quant aux Chinoises à petits pieds, je ne comprends pas comment elles peuvent marcher, quoiqu'elles se servent d'un bâton pour s'étayer : il est vrai de dire qu'elles n'avancent qu'à pas de tortue. Ne croyez plus que ce soit la mode d'avoir des petits pieds : je n'ai vu que de vieilles femmes subir encore le joug de cette horrible coutume; l'usage se perd. Et quand on pense que le pied n'était réduit à cet état de petitesse que par une suite de compressions, toujours accompagnées de plaies énormes et durant toute la vie, de telle sorte que le soulier ne renferme qu'un amas de chairs meurtries et purulentes, constamment enveloppées de linges et de bandelettes, il est vraiment à désirer que cette mode affreuse disparaisse tout-à-fait.

Il existe, dans toutes les villes chinoises, certaines maisons appelées *sim-sungs*, qui ont quelque analogie avec nos cafés-concerts, et où, le soir, se réunissent les Chinois des deux sexes pour souper, fumer et faire de la musique.

Les Chinois nous accueillaient fort bien dans leurs *sim-sungs*, pourvu qu'on se tînt en réserve avec leurs femmes, dont il sont très-jaloux. Ils nous offraient du thé, des graines à manger et une pipe d'où l'on ne tire qu'une seule bouffée, mais qui est assez bonne, la fumée du tabac passant dans un récipient d'eau; seulement, quand cette fumée commence à se répandre dans les salles, elle exhale une odeur désagréable, rappelant assez celle de l'huile de ricin, avec laquelle ils préparent, dit-on, tout leur tabac. Les femmes chantent en pinçant d'une sorte de guitare, pendant que les musiciens accompagnent ce chant nasillard, suraigu, et d'une monotonie assourdissante.

Après la musique, Chinois et Chinoises passent dans une petite salle, où se trouve servie, sur une table, une grande quantité de bonbons et de charcuterie, le tout s'élevant en pyramides et disposé avec assez de goût. Chaque convive a devant soi une toute petite tasse dans une toute petite soucoupe, et une toute petite assiette, devant laquelle se trouvent les tout petits bâtons qui servent de couvert. Nous nous figurions voir des enfants en train de faire la dînette... Ils ne boivent, dans ces repas, que du thé, et portent des toasts à la manière anglaise. Enfin, après ce mince repas, ils vont fumer l'opium et se livrer aux doux songes que leur procure le sommeil factice qui en est la suite.

Nous avons été également voir, dans la ville, un théâtre chinois, construit en bambous, ayant galerie et parterre, et pouvant contenir de quinze cents à deux mille spectateurs. Le prix d'entrée est d'un schelling : on y joue, soit des pièces demi-vaudevilles, demi-funambules, soit des batailles simulées où l'on tire nombre de pétards, et au milieu desquels des guerriers richement enharnachés viennent faire mille contorsions grotesques sur la scène. La musique s'y trouve placée dans le fond : elle ne fait guère entendre que des sons criards, le plus souvent couverts par le bruit des cymbales et tams-tams qui s'y trouvent en profusion. Il faut avoir de terribles oreilles pour y pouvoir résister longtemps!

Sur le port, se trouve une pagode, appelée *pagode des Rochers*, laquelle est avec beaucoup d'originalité disposée en amphithéâtre sur d'énormes rocs. Elle se compose d'une infinité de petites chapelles : dans le fond de chacune se trouve un ou plusieurs dieux en bois doré, au nez desquels on brûle continuellement une prodigieuse quantité de petites allumettes. C'est devant ces images de leurs divinités, que les Chinois font leurs salamaleks, en brûlant une liasse de papiers sacrés, et qu'ils consultent l'oracle en jetant par terre deux morceaux de bois tant soit peu arrondis, qui, par leur assemblage, leur annoncent un bon ou un mauvais augure.

Enfin, pour compléter ce que j'ai à vous dire des Chinois, sauf omission et pour le moment, j'ajouterai la remarque que j'ai faite, c'est qu'un grand nombre de boutiques sont de véritables salles de jeu. On y voit une table recouverte d'un tapis vert, à peu près comme un petit billard, et autour de laquelle viennent se grouper les joueurs. Leur jeu est du reste fort simple : le banquier, ou soi-disant tel, jette sur le tapis une certaine quantité de jetons ou de pièces d'argent, suivant que le nombre en est pair ou impair, il gagne ou doit tout. La présence des Anglais à Macao y a de plus introduit les paris. Ces boutiques sont ouvertes depuis le matin jusqu'à minuit environ, et ne désemplissent pas, tant est grande en Chine (comme partout, il est vrai) la fureur du jeu!

Dans le port marchand se trouvent aussi des jonques dont l'intérieur, richement orné, remplit le but des maisons de jeu et des sim-simgs. Ce port est sillonné de *tancas*, bateaux de pêche ou de passage, qui servent de demeure à des familles entières, et qui sont en général conduites par des batelières *tancadères*, exerçant ce métier de mère en fille.

En face le port marchand se découvre l'île Verte,

Le sentiment de la conservation fit qu'on obéit.

On vit alors une longue file de soldats marchant à distance, se hasarder sur le fleuve, dont la surface mouvante ondulait sous leur poids.

Les premiers atteignirent l'autre bord; mais là, un talus rapide, glissant, couvert de verglas, sembla les repousser dans le fleuve. Ils allaient quitter la terre de la vieille Russie, et on eût dit que la terre de la vieille Russie voulait garder les vivants avec les morts!

Beaucoup, à moitié chemin du talus, perdirent pied, roulèrent, et, brisant sous leur choc la glace trop frêle, disparurent dans le fleuve.

Puis, vers onze heures du soir, — on avait mis cinq heures à accomplir ce lent et dangereux passage, — vers onze heures du soir, vint le tour des malades, des femmes et des enfants.

Enfin, à minuit, tout était passé ou englouti.

Il restait à peu près quinze cents hommes en état de porter les armes, et trois ou quatre mille traînards, blessés, malades, femmes, enfants.

Quant aux canons, on n'essaya pas même de les sauver : on les noya.

Ney passa le dernier, comme il l'avait dit; puis, arrivé sur l'autre bord du fleuve, il poussa tout ce troupeau lamentable en avant.

Louis Richard marchait le premier; la profonde douleur morale qu'il éprouvait semblait le rendre insensible au froid et au danger.

Au bout d'un quart de lieue, il se baissa et tâta le chemin : on venait d'atteindre une route frayée; de profondes ornières indiquaient que de l'artillerie, des caissons, des chariots avaient passé par là.

On avait donc évité une armée, combattu un jour le froid, un jour les hommes, un jour le fleuve, pour combattre encore!

On était à bout de forces; depuis longtemps, on était à bout d'espérances! N'importe! Ney cria : « En avant! » et l'on marcha.

Ce chemin conduisait à un village, que l'on surprit.

Alors, il se fit un instant de joie dans la horde errante, comme il se fait une seconde de jour quand, pendant l'orage, l'éclair brille; on venait de retrouver tout ce qui manquait depuis Moscou : des vivres, de chaudes demeures, des vivants! Ces vivants étaient des ennemis, c'est vrai; mais le silence, le désert, la mort étaient des ennemis bien autrement redoutables!

On s'arrêta deux heures dans le village, puis on se remit en route : on avait, à vingt ou trente lieues devant soi, Orcha, où l'on espérait retrouver l'armée française.

A dix heures, tandis que l'on se reposait dans un village, — c'était le troisième que l'on rencontrait depuis une heure du matin, — on voit les sombres forêts de sapins qui semblent marcher avec la colonne fugitive se remplir de mouvement et de bruit : ce sont les Cosaques de Platof qui ont éventé l'armée de Ney, si l'on peut appeler une armée douze ou quinze cents combattants, cinq ou six mille traînards.

Un autre village côtoyait le Dnieper : on s'y réfugie; la gauche, du moins, sera garantie par le fleuve.

Depuis le jour, six ou huit mille hommes et vingt-cinq pièces de canon suivent le flanc droit de la colonne. Pourquoi n'ont-ils pas chargé? pourquoi n'ont-ils pas profité de deux ou trois passages désavantageux pour nous attaquer?

Le chef était ivre : il ne pouvait donner des ordres, et les soldats n'osaient point s'en passer!

Cette fois, la Providence ne fut pas pour les ivrognes.

Cependant, le moment était venu : il fallait combattre, on le croyait du moins; mais Ney savait à qui il avait affaire.

— Soldats, dit-il à ses hommes, qui étaient en train de manger, achevez tranquillement votre repas; deux cents d'entre vous, parmi les mieux armés, suffiront à maintenir l'ennemi.

Deux cents hommes réunis par Louis Richard entourèrent le maréchal.

Ney ne se trompait pas : avec ces deux cents hommes, il tint en respect les six mille Cosaques.

— Sans doute, leur chef n'avait pas encore repris sa raison.

En même temps, l'ordre est donné de se mettre en mouvement aussitôt le repas fini.

Au bout d'une heure, la colonne reprend sa marche.

Parfois, cependant, les difficultés du terrain la repoussent des bords du fleuve, et une ligne de Cosaques passe entre le fleuve et elle; mais une décharge en fait justice. D'autres fois, pour ne pas user ses munitions, Ney, l'épée à la main, charge à la tête de cinq ou six cents baïonnettes; alors, on pousse les Cosaques devant soi, on précipite hommes et chevaux dans le fleuve : amis et ennemis, Français et Russes, rouleront dans les mêmes eaux vers la mer Noire.

On marche deux jours ainsi; on fait vingt lieues de cette façon; on a l'air d'une population assiégée mais mouvante. Tel fuit un taureau assiégé par les taons qui le piquent.

La troisième nuit vint enfin; on s'y enfonça comme dans une espérance de repos; seulement on ne pouvait s'arrêter : il fallait laisser là ceux qui tombaient;

je n'ai pu visiter; elle sert de lieu de promenade Chinois de la ville, qui ne sortent jamais sans leur itail et leur parapluie : ce parapluie rappelle les usols arabes. Je ne vous dirai que peu de mots de lustrie : vous savez que les Chinois travaillent admirablement l'ivoire, et qu'ils font des objets réellement curieux; ils fabriquent aussi de magnifiques de laque pour le jeu ou pour le thé. Enfin, leurs ons sont véritablement de toute beauté : les plus s se payent trente piastres (la piastre vaut environ francs); pour quinze piastres, on en peut encore r de premier choix.

y a à Macao trois hôtels où descendent les étrandeux sont anglais : *Oriental hotel* et *Wade's hotel ;* oisième est portugais : *Macao's hotel.* La vie y est chère : une chambre pour vingt-quatre heures, déjeuners et un dîner ne reviennent pas à moins piastres, sans le vin; le bordeaux se payant piastre et demie la bouteille! La police de Macao assez bien faite par les *policemen* portugais et les de nuit; du reste, les Chinois sont fort tranles : ils se contentent pour s'amuser de tirer des rds et de jouer du *gong* au coucher du soleil.

H. R.

...ences, Beaux-arts, Travaux publics.

...s astronomes étrangers se sont émus des fréntes découvertes des astronomes parisiens; les ...s, de M. Goldschmitt les ont tenus éveillés, et si que l'un d'eux, M. Luther, de Dusseldorf, vient ...er au passage une planète qui n'avait pas enété observée et qui ne se trouvait indiquée sur une carte. C'est dans la matinée du 4 avril que le a été constaté, à dix heures et demie. Le nouvel n'a pas encore reçu de nom; mais il ne tardera sans doute à être tenu sur les fonts de baptême par quelque illustration allemande. En attendant, on lui a né le numéro 53 sur le catalogue astronomique.

. Goldschmitt s'est laissé distancer dans cette cirstance; mais il ne faut pas s'en plaindre. Notre ...nome amateur, si nous devons nous en rapporter quelques indiscrétions du monde savant, serait sur la ...d'une découverte aussi précieuse qu'inattendue, et autrement importante que la désignation d'une ...ète égarée dans l'espace. Il s'agirait... ma foi, je ...à mon tour à la tentation si douce d'être indis... et de la détermination exacte, mathématique, de la ...que le soleil occupe dans le système du monde. ...sure que des explications ne tarderont pas à être ...nées à ce sujet, dans une des prochaines séances de Académie des sciences.

Un jeune docteur attaché à l'expédition de la *Sibylle,* ...Bernard, a réuni dans un volumineux travail sou...is lundi dernier, à l'examen de notre premier corps ...ant, les observations qu'il avait eu occasion de re...illir dans cette longue et périlleuse navigation. Il visité l'Inde, le Japon, une foule de contrées que ...ignent les flots de l'Océan Indien. Il s'est occupé ...incipalement de météorologie, de botanique. Il a ...udié les phénomènes des courants, des trombes, de ...marche des vents; il a recueilli des herbiers extrê...ement précieux, et, tout dévoué à la science, il s'est ...empressé d'offrir au Muséum d'histoire naturelle ces ...précieux spécimens de la riche végétation de contrées ...lointaines qu'il n'est pas donné à tout le monde de ...courir. Parmi ces végétaux, quelques-uns dont ...docteur Barthe a eu l'occasion de reconnaître l'efficacité immédiate, paraissent destinés à prendre une place utile dans la Flore médicale.

Il y a huit jours, à cette même place, je faisais connaître la bienveillante décision de M. le ministre d'État au sujet du buste de M. Bernard Sarrette. M. Achille Fould, dont tant de littérateurs et d'artistes ont à bénir la sollicitude, aura eu ce bonheur de réparer non seulement un oubli, mais de porter la joie dans le cœur d'un vieillard que la vie était sur le point d'abandonner. Le vénérable fondateur du Conservatoire impérial est mort au commencement de la semaine qui vient de finir, dans sa quatre vingt-douzième année. Avant de rendre le dernier soupir, il a pu jeter un dernier regard sur l'acte officiel qui consacrait la résolution trop longtemps demeurée méconnue des anciens professeurs qu'il avait réunis auprès de lui.

Les galeries du Musée de Versailles vont être prochainement augmentées des bustes en marbre de deux de nos illustrations militaires. L'un est celui du maréchal Excelmans, dont le nom a retenti si fréquemment pendant les longues et terribles guerres du premier empire; l'autre, du général Paixhans qui a fait faire de si grands progrès à la science de l'artillerie. Le premier est dû au ciseau d'une femme dont on aime autant le caractère que le talent, de Mme Fefebvre Deumier, et il a figuré à l'Exposition des beaux-arts de l'année 1857; l'autre a été exécuté par M. Mercier, artiste auquel on doit plusieurs statues et des ouvrages recommandables.

On a remarqué avec autant de peine que d'étonnement les attaques de quelques feuilles anglaises contre la magnifique entreprise du percement de l'isthme de Suez, traitée de folie, d'extravagance, parce qu'elle était... d'origine française. Nos savants ne s'en sont nullement émus, et la preuve c'est que M. Charles Dupin a choisi ce moment pour présenter à l'Académie des sciences, le complément des travaux que M. Ferdinand de Lesseps avait déjà soumis à l'appréciation et au jugement des hommes les plus compétents dans de semblables matières.

Dans cette occasion, M. Charles Dupin a été d'une concision tout-à-fait éloquente. — « Je dépose sur le » bureau de l'Académie, a-t-il dit, le complément des » travaux de M. Ferdinand de Lesseps, sur l'isthme de » Suez. »

Ces simples paroles ont produit une certaine émotion et ont été parfaitement comprises. Déjà l'Académie des sciences a donné son approbation complète aux études préparatoires de notre compatriote, à ses vues larges, généreuses; car elles intéressent non-seulement la France, mais toutes les nations du monde. Elle a vivement encouragé les efforts de nos ingénieurs, et ce n'est pas en présence d'une opposition tracassière, intéressée et sans fondement, qu'elle se déjugera et manquera d'énergie.

CH. D'ARGÉ.

La Pêche de la morue.

On ignore généralement l'intérêt et l'importance,— le vif intérêt et la haute importance — de l'industrie qui se cache sous ce titre modeste : La pêche de la morue. Cette navigation lointaine, cette pratique laborieuse des mers du Nord n'est pas seulement la cause et l'objet du commerce maritime le plus actif de nos ports de l'Ouest, par les bois, les sels, les chanvres, les goudrons, les métaux, les farines, les eaux-de-vie, les vins, etc., qu'elle demande au cabotage, et par les abondantes ressources alimentaires qu'elle fournit à l'Europe et à nos colonies par ses produits, elle est encore la rude école à laquelle se forment les meilleurs marins de nos classes; elle est donc à la fois un élément de puissance et une source de richesse pour le pays.

Elle se rattache de plus à l'une de ses gloires. Ce fut la pêche de la morue qui soutint l'empire colonial que la France fonda et posséda dans ces mers, vaste et fécond empire dont il ne nous reste plus que deux faibles débris : l'île Saint-Pierre et l'île Miquelon.

Nos gloires maritimes sont réellement trop peu connues.

Avant que les Espagnols, entraînés par Christophe Colomb, eussent découvert ce nouveau monde dont M. Vitet a prouvé que des pieds français avaient déjà foulé le sol; avant que les Portugais se fussent jetés sur les traces des nefs dieppoises et eussent découvert ce cap des Tempêtes qui leur ouvrait la mer des Indes, les navigateurs basques, adonnés de temps immémorial à la pêche de la baleine, s'étaient enfoncés, dès le quatorzième siècle, à la poursuite de ces énormes cétacés dans les profondeurs des mers septentrionales et avaient abordé une grande île au ciel de brumes, à la végétation triste, aux falaises nues. Cette île est celle dont quelques auteurs attribuent légèrement la découverte à un aventurier vénitien, Jean Chabot, dans les dernières années du quinzième siècle : *Terre-Neuve,* le principal centre de la pêche à laquelle est consacrée cette courte notice.

Quel que soit le pays qui puisse revendiquer l'honneur de cette découverte, ce qui n'est pas douteux, c'est que le mérite d'y avoir, la première, créé des établissements ne peut être contesté à la France. Dès avant 1525, sous le règne de François Ier, elle avait pris possession de cette terre, où l'abondance du poisson qui visitait les côtes avait fixé ses pêcheurs. Jean Verrazini, navigateur florentin au service de la France, et Jacques Cartier, l'illustre Malouin, y avaient fondé deux centres de population avant qu'aucun navire anglais en eût sillonné les eaux. La Grande-Bretagne n'y fonda quelques établissements que dans le siècle suivant, alors que le développement rapide de nos colonies du Canada et de l'Acadie y imprimait à nos pêches une activité chaque année plus considérable.

Les guerres navales du commencement du dix-septième siècle mirent un terme à cette prospérité, dont les vicissitudes de la guerre et de la diplomatie, depuis le traité d'Utrecht, en 1713, jusqu'à ceux de 1815, n'ont laissé à la France que le droit de station sur certaines côtes de cette île, mais sans pouvoir y fonder d'autres établissements que ceux nécessités par la pratique de la pêche durant l'époque annuelle où le poisson abonde dans ces parages.

Ces établissements auxquels nos marins ont donné le nom de *chaufauds,* par corruption évidente du mot échafaud, consistent en cabanes d'habitation, magasins et hangars destinés à recevoir une partie de la cargaison et de l'équipage du bâtiment qu'on dégrée, pendant la saison de la pêche; en plates-formes ou échafaudages sur lesquels on décolle et l'on tranche, c'est-à-dire l'on étête, ouvre et vide la morue pour la livrer aux saleurs; et enfin en une *grave,* vaste pavage en galets où l'on opère le séchement du poisson, la saison opérée.

Ils sont le centre de toutes les opérations de la cam-

...quelques-uns, assassins sublimes, avaient la force, sur demande, de briser la tête à un ami !

Ney voyait tout cela, et comprimait de ses deux mains son cœur prêt à se rompre, et détournait ses yeux prêts à pleurer.

La nuit était venue, disons-nous; on s'avançait à ...au milieu d'un bois de sapins dont, en heurtant ...tiges, on faisait pleuvoir la neige. Tout-à-coup, la ...ore forêt s'éclaire, une décharge d'artillerie ...la mitraille passe en sifflant, brisant les hommes ...sapins, qui jettent chacun leur cri de douleur. La colonne recule, se mêle, tourbillonne.

— Ah! nous les tenons enfin! s'écrie Ney. En avant, ...! en avant!

...t, avec cinquante soldats, cet homme-titan, ce ...d'Homère, cet Ajax qui veut échapper, malgré ...eux, se jette en avant, et, au lieu de fuir, met en ...ceux qui l'attaquaient.

...de Ségur a fait de tout cela un grand poëme. ...quoi n'a-t-il donc fait que ce poëme, et pas autre ...? Est-ce l'Académie qui lui défend d'écrire ?

...n, c'est qu'il avait vu le spectacle terrible, et ...les sensations éprouvées, il voulait les rendre; ...ie, comme Enée, il pouvait dire : *Et quorum ...magna fui !*

...matin venu, on retrouva les lances et les bou...es Cosaques de Platof. Il est vrai qu'on avait la ...pour s'abriter : — faible rempart dont, avec les ...on ne pouvait éloigner les assaillants; eux nous ...aient à demi-portée de canon, nous escortant et ...détruisant, allumant une ligne de feu égale en ...eur à celle que nous parcourions. Il fallait at...e et recevoir la mort sans la donner : on atten...it, et l'on mourait.

On marchait sous le feu, on s'arrêtait sous le feu, on mangeait sous le feu; on était tué en marchant, en s'arrêtant, en mangeant; on eût dit que la Mort seule ne se lassait point.

La nuit vint, — la quatrième nuit; — on résolut de ne pas s'arrêter, de marcher toujours. Les Français devaient être proches.

Il restait une vingtaine de chevaux, une vingtaine de cavaliers; Louis Richard, qui avait passé au milieu de mille morts sans recevoir une égratignure, se mit à la tête de ces cavaliers et s'avança dans la direction où l'on supposait que devait être Orcha, c'est-à-dire l'armée française.

V

— Ma couronne pour un cheval!
RICHARD III.
Trois cents millions pour Ney!
NAPOLÉON.

Le 14 novembre, comme nous l'avons dit, Napoléon avait quitté Smolensk.

Korytnia est à moitié chemin de Smolensk à Krasnoï, par conséquent à cinq lieues de Smolensk, à cinq lieues de Krasnoï. Napoléon comptait s'arrêter à Korytnia; mais, là, une autre route, la route d'Elnia, croisait celle de Krasnoï, et par cette route s'avançait une autre armée, armée autant en ordre que la nôtre était en désordre, aussi nombreuse que la nôtre était réduite, aussi vivace que la nôtre était languissante.

Cette armée se composait de quatre-vingt-dix mille hommes et était commandée par Koutousof.

Son avant-garde nous avait précédés à Korytnia.

On annonça cette nouvelle à Napoléon.

— C'est à Korytnia que je compte m'arrêter, dit-il; qu'on en déloge les Russes!

Un général, on ne sait lequel, — les grands noms surnageaient seuls dans ce désastre, comme les grands débris seuls attirent les yeux dans un naufrage, — un général se mit à la tête d'un millier d'hommes et délogea les Russes de Korytnia.

Le désespoir ou plutôt l'insouciance de la mort avait quintuplé les forces : ce que l'on faisait à peine autrefois avec dix mille hommes, on le faisait maintenant avec cinq cents!

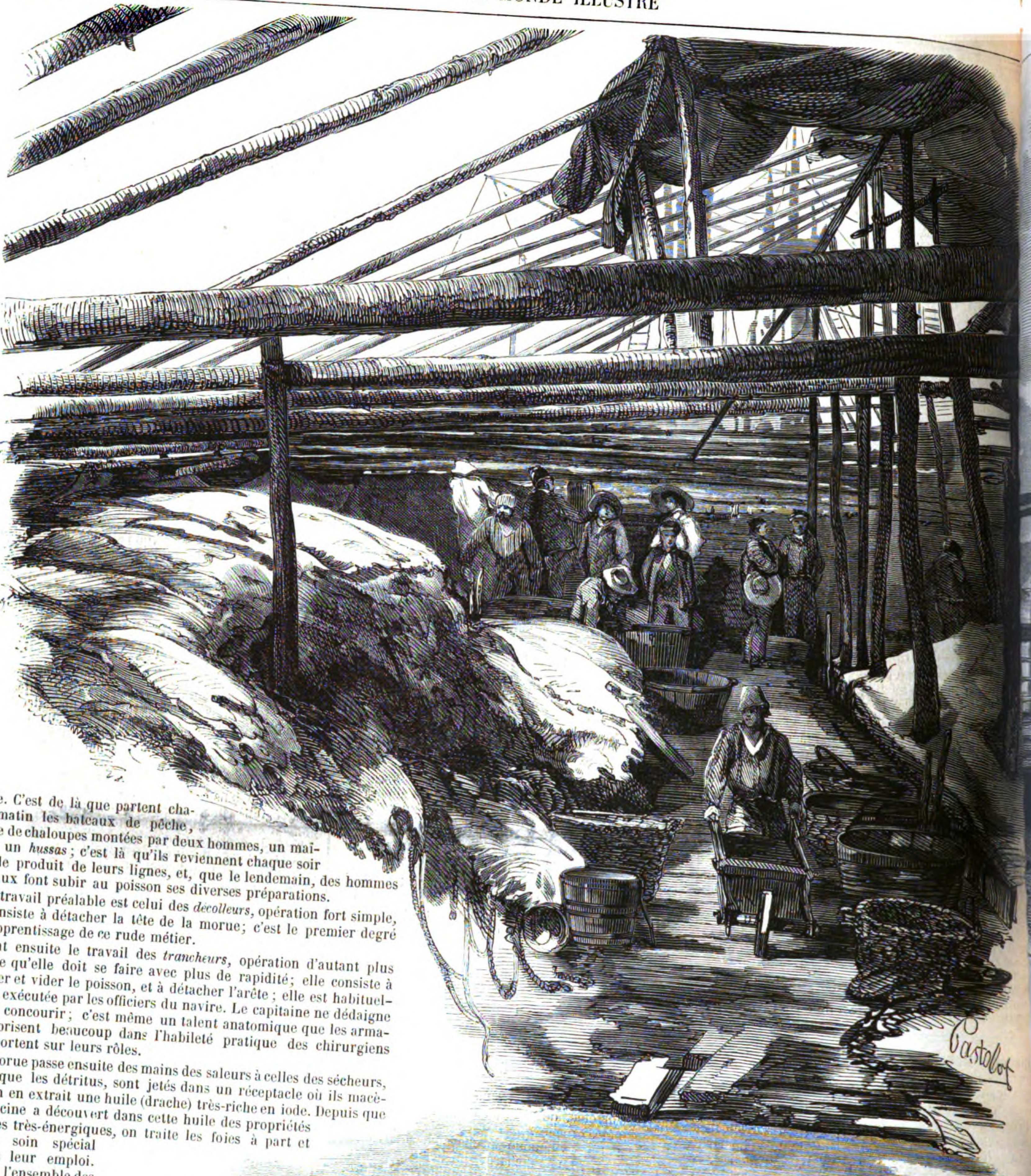
Au moment où Napoléon entrait à Korytnia, on vint lui apprendre qu'une autre avant-garde prenait son poste derrière un ravin, à trois lieues au-delà du village; cette avant-garde était celle de Miloradovich, qui arrivait, de son côté, au pas de course avec vingt-cinq mille hommes.

C'étaient donc cent quinze mille hommes qu'il fallait trouer pour rentrer en France!

Napoléon écoutait ce rapport dans la seule maison qui restât debout de tout le village de Korytnia. — On s'était dit que cette maison restée seule était peut-être un piége où l'on avait voulu attirer Napoléon; qu'elle était peut-être minée; que quelque moujik sacrifié viendrait peut-être, au moment propice, mettre le feu à une mèche cachée, et qu'alors le demi-dieu qui avait fait sur la terre plus d'orages que Jupiter n'en avait jamais fait au ciel, disparaîtrait comme Romulus, dans une tempête! Napoléon entendit ou n'entendit pas ce qui se disait; il alla s'asseoir devant une table où étaient déployées des cartes de routes, cartes de pays inconnus, et qui n'étaient jamais qu'approximatives.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)



pagne. C'est de là que partent chaque matin les bateaux de pêche, espèce de chaloupes montées par deux hommes, un maître et un *hussas*; c'est là qu'ils reviennent chaque soir avec le produit de leurs lignes, et, que le lendemain, des hommes spéciaux font subir au poisson ses diverses préparations.

Le travail préalable est celui des *décolleurs*, opération fort simple, qui consiste à détacher la tête de la morue; c'est le premier degré de l'apprentissage de ce rude métier.

Vient ensuite le travail des *trancheurs*, opération d'autant plus difficile qu'elle doit se faire avec plus de rapidité; elle consiste à éventrer et vider le poisson, et à détacher l'arête; elle est habituellement exécutée par les officiers du navire. Le capitaine ne dédaigne pas d'y concourir; c'est même un talent anatomique que les armateurs prisent beaucoup dans l'habileté pratique des chirurgiens qu'ils portent sur leurs rôles.

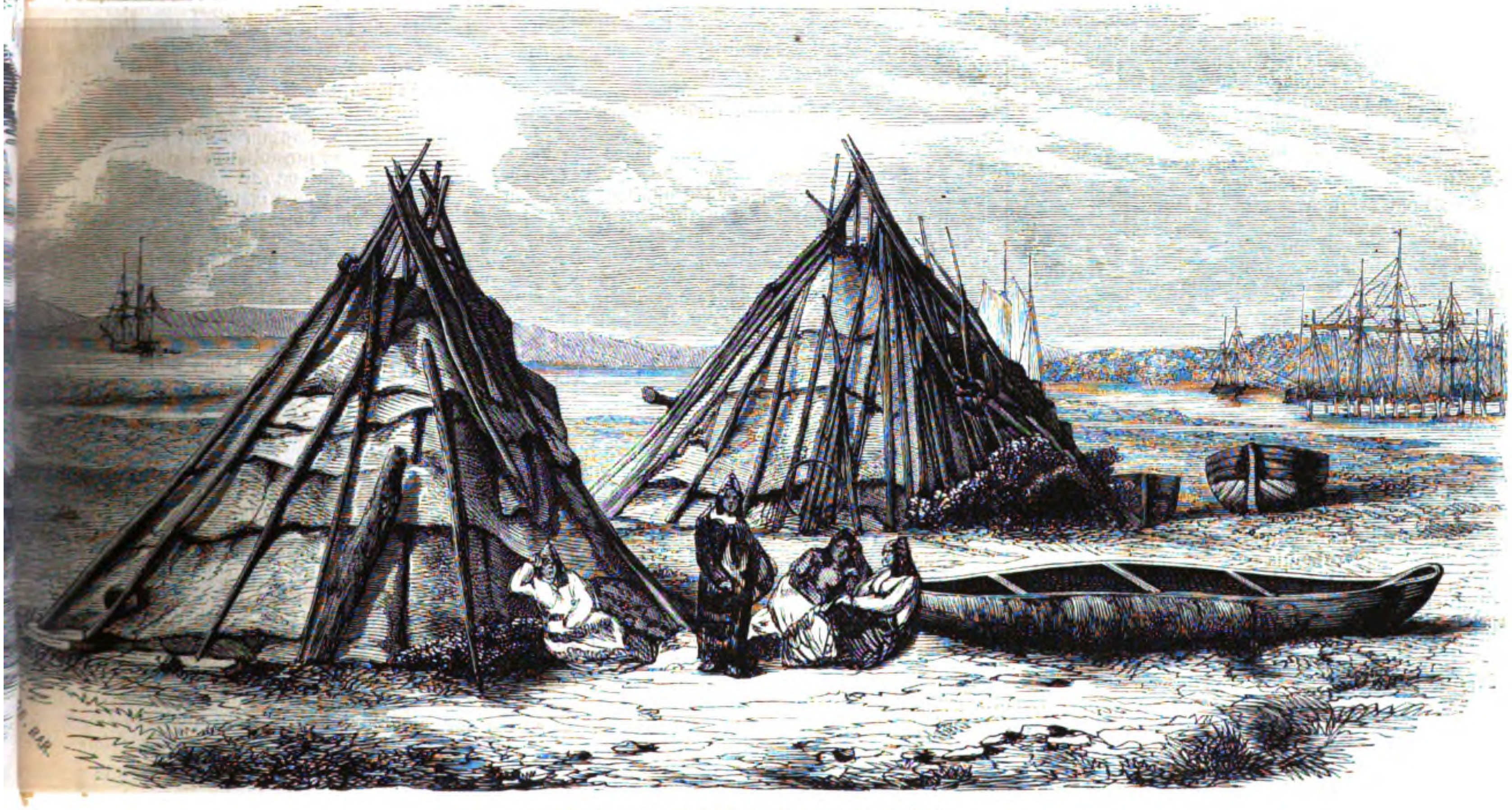
La morue passe ensuite des mains des saleurs à celles des sécheurs, tandis que les détritus, sont jetés dans un réceptacle où ils macèrent. On en extrait une huile (drache) très-riche en iode. Depuis que la médecine a découvert dans cette huile des propriétés curatives très-énergiques, on traite les foies à part et avec le soin spécial qu'exige leur emploi.

Tel est l'ensemble des opérations pratiques de cette importante industrie, dont notre gravure reproduit les principales scènes.

F. GIRARD.

La Pêche de la Morue à Terre-Neuve (habitations et ateliers).

Fabrication de l'huile de morue.



Les Mic-Macs (tribus indigènes du Labrador).

Tribu des Mic-Macs.

Par suite d'une tolérance qui n'est qu'une compensation des droits accordés par la Grande-Bretagne aux navires américains sur les côtes de Terre-Neuve affectées à nos pêches, un certain nombre de nos bâtiments ont l'habitude de se porter sur les côtes du Labrador où la morue se retire vers la fin de la saison.

On se ferait difficilement une idée de l'état misérable dans lequel languissent les peuplades indigènes de ces rivages toujours enveloppés de brumes ou couverts de frimas; la plupart, comme cette tribu des Mic-Macs représentée par notre gravure, n'ont d'autres habitations que les wigwams, espèce de huttes formées de perches de sapin recouvertes de peaux de veau marin et de loups de mer.

La pêche et la chasse sont leurs principales et, l'on pourrait dire, leurs seules industries. Elles leur fournissent et les aliments de chaque jour et les moyens de se procurer cette *eau-de-feu* (ainsi qu'ils nomment trop justement notre eau-de-vie), devenue pour eux une passion meurtrière.

Tels sont les ravages que les boissons alcooliques causent parmi ces malheureux, qu'il est facile de prévoir l'époque prochaine où elles auront achevé de dépeupler ces tristes bords.

MAC VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS.

Voici qui vaut certainement la peine d'être raconté.

Un brave et honnête négociant de Rouen, M. M... l'homonyme, le compatriote, le parent, dit-on, d'un poëte dont le nom seul est une triste élégie, a un fils, un charmant garçon nommé Alphonse. Il y a cinq ou six années, Alphonse marchait sur ses vingt-quatre ans : il connaissait du commerce rouennais tout ce qu'il y avait à en savoir. Son père l'appela un beau matin : « Tu es jeune, mon garçon, lui dit-il; tu es actif, instruit; tu as bon pied, bon œil : il ne te manque plus que d'avoir vu du pays et mangé un peu de sel marin. Notre comptoir de Sidney végète; il a besoin de l'œil du maître; j'ai décidé de t'y envoyer. »

La décision du père de famille était sage. — Par bien des raisons, une pointe en Océanie offre moins de dangers pour un jeune homme qu'un voyage à Paris. — Alphonse, lui, était aux anges. Il eut bien vite fait sa pacotille, et, au mois de décembre 1851, après avoir embrassé le bonhomme, il faisait voile pour les régions australiennes.

L'attente de M. M... ne fut pas trompée. Sous l'impulsion que lui donna Alphonse, le comptoir de Sidney ne tarda pas à étendre le cercle de ses opérations. En spéculateur habile et hardi, le jeune homme se dit un jour qu'un voyage d'exploration dans les îles de la mer du Sud lui permettrait de se procurer de l'huile de coco en plus grande abondance et à de meilleures conditions que les maisons rivales. Le voilà donc qui frète avec quelques compagnons un petit bâtiment, moyennant 150 francs par jour, et s'embarque pour la Polynésie.

Sur cette coquille de noix, nos navigateurs franchissent les côtes de la Nouvelle Calédonie, celles des Nouvelles-Hébrides, celles des îles Viti, s'engagent hardiment dans l'archipel Mélano-Polynésien, et, après une longue et périlleuse traversée, vont jeter l'ancre devant l'île Wallis. Mais ils n'ont pas perdu leur temps et leurs fatigues : la côte est couverte de cocotiers et leur promet une riche indemnité de leurs peines.

Il est vrai qu'à ces promesses il y a des compensations.

Les îles des Amis au groupe desquelles se rattache l'île Wallis, ne sont pas précisément aussi hospitalières que leur nom semblerait l'indiquer. C'est là qu'en 1827 l'*Astrolabe* perdit un de ses hommes massacré par les indigènes. On raconte qu'il y a peu d'années, un ministre anglican débarquant dans ces parages, appela un des naturels du pays dont la figure lui parut avenante : il s'enquit auprès de lui d'un de ses prédécesseurs qu'il lui nomma.

— Combien y a-t-il de temps qu'il est venu chez vous? lui demanda t-il.

— Douze lunes.

— Ah! et combien y est-il resté?

— Trois soleils.

— Il était bien bon, n'est-ce pas?

— Oh! excellent.

— Tu l'as connu, toi?

— Beaucoup, j'en ai mangé.

Il est à croire que, depuis lors, les mœurs des *Amis* se sont adoucies, car lorsque Alphonse M... aborda dans l'île Wallis, il y trouva des missionnaires catholiques, — parfaitement intacts. — Cette vue le rassura. Un de ses compagnons partagea sa sécurité, et tous deux résolus à séjourner dans l'île, renvoyèrent le navire qui les avait amenés en recommandant au patron de venir les rechercher au bout de quatre mois.

C'était une imprudence, et ils ne tardèrent pas à le reconnaître.

Où ils espéraient trouver des trafiquants ce furent des voleurs qu'ils rencontrèrent. Leurs marchandises furent mises au pillage, on leur refusa des vivres, et un certain jour qu'ils virent les naturels tourner autour d'eux en balançant leurs casse-tête et se pourléchant d'un air significatif, ils commencèrent à redouter quelque chose de plus grave.

Ces indices n'étaient que trop sérieux : un complot se tramait sourdement contre les deux étrangers. Mais si la haine veillait, l'amour veillait aussi. Deux jeunes filles, qui, dès, le premier jour, avaient donné aux blancs Européens l'hospitalité dans leur cœur, — peut-être dans leur case, — les avertirent secrètement du danger qu'ils couraient. Quel parti prendre? Les pauvres missionnaires, à qui nos voyageurs s'adressèrent, n'osèrent leur promettre une protection efficace. Une idée soudaine illumina le cerveau du jeune Rouennais :

— Si nous nous faisions sauvages, dit-il à son compagnon.

— Et après?

— Les loups ne se mangent pas entre eux...

— Oui, mais les Polynésiens...

— Au moins, aurions-nous une chance...

— Croiront-ils à notre bonne foi?

— Faisons une chose : allons trouver les chefs et demandons-leur la main, toi de Amna Wahiné, moi de Suléta Mataginoa; épousons-les publiquement, — nous leur devons bien cela; — dès lors, nous faisons partie de la tribu et nous voilà sauvés.

Ce qui fut dit fut fait, et, le 30 octobre 1854, le père Mérious, de la congrégation des maristes de Lyon, bénissait un double mariage. L'expédient réussit; les deux Européens et les parents de leurs femmes se frottèrent réciproquement le nez contre le nez; on but ensemble le *kawa*, accroupis autour d'un grand feu, et, à partir de ce moment, nos deux jeunes gens n'eurent plus rien à redouter des indigènes.

S'il leur fallut subir le tatouage et livrer leur pauvre corps aux dessins, aux culs-de-lampe, à toutes les fantaisies calligraphiques et picturales qui constituent les distinctions civiques dans ce pays-là, je ne saurais l'affirmer, mais c'est probable. Ce qui est certain, c'est que, tatoué ou non, Alphonse M... sentit son cœur battre, le jour où il vit poindre à l'horizon une voile civilisée. Le navire approcha : ô bonheur! il jeta l'ancre sur les côtes de l'île. Alphonse n'hésita pas : il courut au vaisseau, dont le capitaine le recueillit à son bord; et bientôt, la poitrine dilatée, le cœur léger, il voguait vers Sidney.

Et Suléta Mataginoa?

Vous l'aviez délaissée, ingrat : ses beaux cheveux tombant jusqu'à ses chevilles en boucles noires et ondoyantes, ses sourcils pareils à deux feuilles de l'arbre *imbo*, ses yeux plus brillants que les étoiles, son nez droit et fier, ses dents noires et luisantes, son haleine parfumée par le *siri* et le *gambir*, ses lèvres de la couleur de l'écorce fraîche du *mangoustan*, ses joues qui ont la forme du *dourion*, ses bras pareils à un arc, ses doigts longs et flexibles comme les épines de la forêt, ses ongles luisants comme des perles, sa peau d'un jaune éblouissant semblable à l'or natif avant qu'il ait été soumis à l'action du feu, sa taille majestueuse, ses pieds souples et prompts à la danse, vous les aviez oubliés. — Et voilà que vous les reniez aujourd'hui.

Veut-on savoir, en effet, de quoi s'occupe M. Alphonse M..., qui est aujourd'hui de retour sous le toit paternel? Il demande aux tribunaux la nullité de son mariage australien, et son père ne se montre pas moins ardent que lui à poursuivre ce résultat. Ecoutez un peu ce passage de la requête :

« Lorsque M... père connut que les naturels du pays » appartiennent à la race cuivrée (En conscience, un » visage franchement cuivré comme un dos de casse- » role, ne vaut-il pas ces museaux tatoués, maquillés » et enfarinés de poudre de riz qui se produisent aux » courses, au bois de Boulogne, ou dans les salles de » spectacle?); qu'ils vivaient dans l'état sauvage au » point même de ne pas porter le plus léger vêtement » (Et vous vous plaignez, ô vénérable M...! par les cri- » nolines et les robes de quarante mètres qui courent!); » qu'ils étaient sans aucune culture de l'intelligence » (Ah! vous mériteriez d'avoir pour bru un bas-bleu!), » n'ayant d'autre occupation que de *pêcher* pour vivre » (Quoi! des calembours dans une requête?); lorsqu'il » sut en même temps les circonstances au milieu des- » quelles l'acte ci-dessus avait été contracté, il ne put » se décider à voir dans Suléta Mataginoa la compagne » de toute l'existence de son fils, et ce dernier a été » heureux de voir sa propre opinion partagée par son » père... »

Il me semble que M. M... fils fait bien aujourd'hui le dégoûté : il ne l'a pas toujours été autant.

Quoi qu'il en soit, les conclusions articulent des motifs sérieux de nullité : le défaut de publications au domicile de l'époux, le défaut de consentement de la part de ses ascendants, la non-transcription de l'acte de célébration sur les registres de l'état civil français, enfin la violence morale qui seule aurait déterminé Alphonse M... au mariage.

L'objection tirée de l'axiome de droit *locus regit actum* se présentant tout naturellement, les juges auront à examiner si la bénédiction nuptiale donnée par le R. P. Mérious constitue une union valable aux yeux de la loi civile. Les auteurs cités à la barre du tribunal ne seront plus cette fois, comme dans l'affaire Pescatore, le concile de Trente, Sanchez, Carrière, des évêques et des cardinaux; ce seront des navigateurs : Bougainville, Cook, Dumont d'Urville, D. de Rienzi : c'est nécessairement à l'aide de leurs récits que le savant avocat de M. Alphonse, Me Gressier, devra établ[ir] quelle est la forme légale du mariage dans la Polyné[sie] et spécialement dans l'île des Amis.

Les délais de distance, dit-on, sont expirés sans q[ue] Suléta Matoginoa ait constitué avoué. L'affaire se[ra] donc jugée par défaut. C'est dommage!

A ce propos, une chose m'intrigue. Comment s['y] est-on pris pour assigner Suléta Mataginoa? A-t-[on] parlé à sa jolie personne — ainsi déclarée? — Et qu[el] est l'intrépide huissier qui dans ce pays — où la bo[u]cherie humaine est libre — aura, pour accomplir s[on] ministère, exposé les diverses catégories de son in[di]vidu à l'appétit de Suléta et de ses compatriotes? [Les] débats, sans nul doute, éclairciront ce mystère.

Tous les sauvages ne sont pas en Polynésie, et il [est] telle commune de la banlieue où les huissiers eu[x-]mêmes ont peine à faire respecter leur personne. [Le] 15 février dernier, — jour du mardi gras, — Me [La]gorce se présentait à Gentilly chez un marchand de [sa]ble, nommé Genigros, pour lui remettre une assig[na]tion au tribunal de commerce. Genigros trouve d[és]agréable d'être dérangé en carnaval, — et puis il avai[t ce] jour là, les nerfs agacés. Déjà, dans la matinée, un c[lerc] d'huissier s'était permis de lui réclamer le payem[ent] d'un billet à ordre. Genigros, sous prétexte de violat[ion] de domicile, l'avait fait conduire au poste. Le mo[yen] lui ayant réussi une fois, il ne voit pas pourquoi i[l] l'emploierait pas une seconde. Il traite Me Lagorce [de] faux huissier. Celui-ci a beau exhiber sa médaille, [Ge]nigros envoie chercher la garde, et voici le malheur[eux] officier ministériel obligé de traverser entre trois [sol]dats tout le chemin qui s'étend de la rue des B[ons-]Rentiers jusqu'à la barrière Fontainebleau. Quand [un] soldat français tient un prisonnier, il le tient b[ien]. Me Lagorce, malgré ses protestations, est oblig[é de] passer la nuit au violon. Le lendemain, il a p[orté] plainte, et le marchand de sable a été appelé à re[ndre] compte au tribunal de son espièglerie : c'est seulem[ent] à l'habileté de son défenseur, Me Carraby, que G[eni]gros a dû de n'être condamné qu'à six mois [de] prison.

Deux condamnations à mort ont été prononcées c[ette] semaine par la cour d'assises de Saône-et-Loire. Il [y a] dans ce département une malheureuse commune [sur] laquelle, depuis sept ans, s'exerce, avec une épou[van]table persistance, la rage des incendiaires. Sur [...] quatre maisons dont se compose la commune de [...]gepierre, soixante-six, pendant cette période, on [été] la proie des flammes. La justice a pu, Dieu me[rci], mettre la main sur la plupart des coupables. En [...] cinq incendiaires, en tête desquels se trouvait un i[ns]tuteur, ont été condamnés aux travaux forcés à [per]pétuité : il y a deux ans, la peine capitale frappait [...] autres individus, qui n'étaient que les complic[es,] les agents du maire même de la commune, de G[alle]mard, l'auteur principal des incendies dont il avait [la] mission de poursuivre les coupables. Celui ci [n'at]tendit pas le grand jour des débats; il se fit justic[e lui-]même en s'étranglant dans sa prison. L'autorite cr[ut] pour le coup en avoir fini avec les incendiaires, [...] que deux maisons brûlées, en 1855 et 1857, [n'ont] prouvé que trop clairement que Gallemard avait [laissé] des élèves. Après une longue et délicate instru[ction,] les auteurs de ces derniers crimes ont été décou[verts.] C'étaient un nommé Nauvelot et une veuve Bon[jour,] tous deux aussi détestés que redoutés dans le [pays.] Maudite par son mari, maudite par son fils aîné [à son] lit de mort, la veuve Bonjour a vu cette double [malé]diction se réaliser dans des circonstances terri[bles et] comme providentielles. C'est du témoignage in[volon]taire, de la bouche même de son dernier fils â[gé de] douze ans que sont sorties les preuves accablan[tes de] sa culpabilité.

Le jury de Coutances s'est montré plus ind[ulgent] pour un autre incendiaire. Celui-ci s'appelle D[allain;] il avait imaginé de *faire de l'incendie* par amour [de la] gloire. Pharmacien manqué, fruit sec de la scie[nce, il] crevait d'ambition et soupirait surtout après la [croix] d'honneur. Pour satisfaire sa *toquade*, voilà l[e] calcul qu'il avait combiné : — La croix d'honn[eur se] donne pour des actions d'éclat, pour des sauv[etages,] pour des personnes retirées de la flamme [ou des] flots; je ne puis pas créer d'inondations, mais [je puis] allumer des incendies. Une fois que j'aurai le t[...] je serai bien bête si je ne sais pas m'y fai[re dis]tinguer.

Dallain se tint parole. En deux ou trois m[ois ...] maisons brûlèrent. Vous pensez bien que, pour [...] n'eut garde de ne pas se montrer. Par malhe[ur, son] courage n'était pas à la hauteur de ses aspiratio[ns ...] le voyait bien le premier au feu; mais, en so[mme, il] rapportait des lieux incendiés plus de fumée [que de] brûlures. L'occasion qu'il cherchait se prése[nta une] fois; mais il la laissa échapper. Une pauvre fem[me im]potente se trouva environnée d'un cercle de [feu; ce] fut un voisin qui la sauva. Le courage de Dall[ain s'é]tait arrêté au bas de l'escalier. Enfin, la com[édie eut] son terme. Dallain s'avisa un soir de signaler [un in]cendie — qui n'avait pas encore éclaté. — On [trouva] que son zèle était bien en avance, et la m[...] éventée. Traduit devant la cour d'assises de la [...] il en a été quitte pour dix années de réclusion.

Il aura maintenant de la peine à se faire déc[orer.]

PETIT-JE[AN.]

Le Monde illustré a accompli sa première année d'existence le 15 avril 1858. MM. les souscripteurs dont l'abonnement est expiré à cette époque, sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le renouvellement du 15 *avril* étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

L'Administration fait exécuter une immense planche gravée, représentant les **Boulevards de Paris**, qui sera donnée en prime aux abonnés, *le* 15 *mai prochain*.

...TÉS : *le Macaroni d'Italie*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Duvert et Lauzanne ; *Un Homme nerveux*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Clairville. — PALAIS-ROYAL : *le Hanneton du Japon*, par MM. Duvert et Lauzanne ; *le Clou aux maris*, par MM. Labiche et Michel. — GYMNASE DRAMATIQUE : *la Boîte d'argent*, comédie en un acte par MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes ; *les Femmes qui pleurent*, vaudeville en un acte, par MM. Siraudin et Lambert Thiboust.— ...veues. — Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc.

C'est la semaine aux vaudevilles. Le rire accompagne le printemps, et les couplets poussent avec les marguerites. Conduisons donc notre lecteur dans les salles de genre.

Le Macaroni d'Italie (n'y a-t-il pas pléonasme dans le titre ?) semble avoir été inspiré par la lecture d'une des plus gaies nouvelles d'Edouard Ourliac, cet esprit si bien organisé pour le théâtre, quoiqu'il n'ait jamais hanté les coulisses. Nous voulons indiquer l'histoire de *La Trombolle*, un pot-pourri d'aubergistes et de brigands, de voyageurs et de gendarmes, un imbroglio railleur. A un certain moment même, Ourliac donne à entendre, par la bouche d'un de ses personnages, qu'il a essayé d'arranger cela en vaudeville ; et puis, selon son habitude, il finit par une grimace au public : « — D'ailleurs, reprit Nazarille, je t'avouerai maintenant qu'on a fait là une sotte histoire, qu'elle fourmille d'invraisemblances, et qu'on distingue parfaitement à leur accent des Français et des Italiens. Enfin, il y avait peut-être moyen de bâtir là-dessus une bluette capable d'amuser un moment; mais tu racontes d'un ton si lourd, si pénible, si glacial, que ton conte, déjà médiocre, ne signifie plus rien et ne peut valoir ton vaudeville, quand on ferait le plus mauvais du monde. »

MM. Duvert et Lauzanne ont déjà, une fois, emprunté à Edouard Ourliac son *Collinet*, pour en faire leur vaudeville d'*Une Queue rouge*. Ils savent où est le comique. Mais ce qu'ils n'empruntent à personne, ce sont ces termes ahurissants et ces périphrases téméraires qui ont établi depuis longtemps le succès de leur répertoire, et qui abondent dans *le Macaroni d'Italie*.

Ils n'ont pas été aussi heureux dans *le Hanneton du Japon*, qu'on représente au Palais-Royal, et qui bourdonne sous l'habit et les traits de M. Arnal, un bon comédien cependant, mais un bon comédien d'autrefois, c'est-à-dire du temps où l'on se passait d'efforts, de zèle et d'outrance. M. Arnal est surtout un excellent professeur de diction : c'est miracle, nous rapporte-t-on, de le voir aux répétitions ; il sait le pourquoi et le comment de chaque mot ; il a des premiers plans et des deuxièmes plans pour les gestes ; il choisit ses exclamations dans plusieurs registres. Cela est fort bien, et la place de M. Arnal est peut-être au Conservatoire. Mais à la scène, cette science de composition manque d'appréciateurs ; l'âge, le ventre ont, à son insu sans doute, tempéré la force de ses effets. Il faut du naturel, certainement, mais le naturel de ce remarquable artiste est peu à peu devenu de la froideur et de l'immobilité.

Le Clou aux maris est d'une assez agréable audition ; Ravel et Mlle Aline Duval, qui remplissent les principaux rôles de ce petit acte, l'emporteront probablement dans leurs tournées de province. Une santé florissante que cette Mlle Duval ! on ne verra bientôt plus qu'eux ; ce sera dommage.

Retournons au théâtre des Variétés, où nous avons vu *Un Homme nerveux*, proche parent d'*Un Mauvais cœur*, qui descendait lui-même d'*Un Monsieur qui prend la mouche*, lequel était allié avec *Un Vilain monsieur*. Ce n'est pas une pièce, c'est un rôle, et qui paraît avoir été taillé pour M. Bardou, qui en a beaucoup comme cela dans son sac de voyage. En l'absence de M. Bardou, *Un Homme nerveux* a été joué tant bien que mal. On a nommé M. Clairville. Et pourquoi pas ?

Etait-il bien indispensable d'emprunter à M. Alexandre Dumas fils un aussi mince sujet que celui de *la Boîte d'argent*, pour en faire le vaudeville de ce titre représenté lundi dernier au Gymnase-Dramatique ? Oui, puisqu'il y a eu succès, et succès littéraire. Paravent tant que vous voudrez ; proverbe, soit ; mais on n'en est pas moins enchanté d'entendre un langage pur et même orné. Mieux valent encore les concettis que les fautes de français.

Les Femmes qui pleurent n'ont rien de nouveau ni rien de littéraire, mais c'est joliment fait, rapide et bien joué. L'intrigue a la clarté de l'eau d'Arcueil : on dit depuis longtemps que les femmes obtiennent tout de leurs maris par les larmes ; ce qu'entendant, un mari se met en tête de pleurer pour obtenir quelque chose de la sienne. Peut-être avons-nous la rage des analogies, mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître une ressemblance énorme entre *les Femmes qui pleurent* de MM. Siraudin et Lambert Thiboust et *la Corde sensible* de MM. Lambert Thiboust et Clairville. La même coupe de scènes, le même nombre de personnages, le même chassé-croisé ont servi pour les deux pièces. Dans *la Corde sensible*, le moyen de tout obtenir des femmes est de les battre ; cela réussit à l'un et cela perd l'autre.

On vient de représenter à la Porte Saint-Martin un drame de M. Félicien Mallefille : *les Mères repenties*, qui sera notre proie de la semaine prochaine. On annonce sur les autres théâtres du boulevard, *la Nuit du vingt septembre*, par M. Xavier de Montépin, et *l'Assassinat du Pont-Rouge*, par MM. Charles Barbara et Deslys ; le premier de ces ouvrages sera joué à l'Ambigu ; le second succédera à *Germaine*, à la Gaîté.

Un livre du ressort de notre compétence, c'est l'*Histoire des Pérégrinations de Molière dans le Languedoc*. Avec un peu de zèle et un peu de bonheur dans ses recherches, M. Emmanuel Raymond a reconstruit ce curieux itinéraire. Il a recueilli, en outre, du vieux Cailhava des récits que celui-ci se disposait à mettre en ordre quand la mort vint l'atteindre. On sait le culte que Cailhava avait voué à Molière : après avoir fait placer une inscription sur la maison où était né le grand comique, il obtint l'autorisation d'assister à l'exhumation de ses restes, lors du décret qui supprima le cimetière Saint-Joseph. Il descendit dans la fosse, malgré ses soixante-douze ans, et il souleva un à un les ossements : « J'ai pressé sur mon sein, raconte le vieillard, la tête de cet homme de génie ; je l'ai baisée religieusement, et j'ai sollicité, j'ai obtenu la permission de la ceindre d'un bandeau, sur lequel, me défiant de moi-même, je me suis borné à inscrire un seul vers emprunté à l'un de ses chefs-d'œuvre (*Tartufe*) :

C'est un homme qui... ah !... un homme... un homme enfin !

Plus tard, l'empereur Napoléon devait se servir à son tour de ce mot suprême lorsque, à Weimar, se dirigeant vers Gœthe, il lui dit pour tout compliment : « — Monsieur Gœthe, vous êtes un homme. »

CHARLES MONSELET.

Au Coin de Rue, *rue Montesquieu*, **8**, *et rue des Bons-Enfants*, **18**, MAGASIN DE NOUVEAUTÉS QUI VEND LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS. — On a pu profiter de la crise pour annoncer des marchandises à prix réduits Ce fâcheux état de choses ayant cessé, et le fabricant ne vendant plus à perte depuis un certain temps, comment vont faire aujourd'hui ceux qui ont d'énormes frais généraux ? Augmenteront-ils leurs prix ou, s'en prenant sournoisement à la qualité des matières premières, diront-ils que la crise continue? Ce dernier moyen serait une bien triste combinaison.— Le Magasin du **COIN DE RUE** croit devoir prévenir le public que, quoi qu'il arrive, ses articles resteront irréprochables et qu'il marchera plus que jamais dans la voie du *bon marché absolu*, bon marché qu'il peut réaliser par suite de sa position exceptionnelle. En effet, ledit Établissement, malgré son immense importance, n'appartient qu'à un seul propriétaire, dont le but n'est pas de se retirer des affaires, mais bien de perpétuer la vogue et la réputation d'une maison, unique dans son genre, créée par lui, il y a quinze ans, et dans laquelle il a accumulé ses capitaux auxquels il ne demande, par système, qu'un intérêt restreint, afin de devenir forcément l'intermédiaire entre le fabricant et le consommateur, auquel lui seul peut vendre, en detail, au prix du gros.

Voici du reste un aperçu de quelques-uns des articles qui sont mis en vente depuis le lundi 29 mars :

SOIERIES ET NOUVEAUTÉS.

Article	fr.	c.
500 *pièces Bayadères* noires, en très-bonne qualités, au prix encore inconnu de	2 fr.	95
400 *pièces Taffetas chiné*, tout cuit, nouveauté de la saison, vendu partout 6 fr., à	4	25
500 *Robes à quilles* (toutes en grande largeur), dont moitié en noir et moitié en couleur, ayant une valeur de 120 fr., à	54	»
1,800 *Robes taffetas à volants* chiné Pompadour, fond caillouté et grisaille, nouveautés de 130 fr., au prix sans précédent de	78	»
1,500 *Robes popeline grisaille*, à quilles, en soie de toutes nuances, à	17	50
Un solde extraordinaire de *Robes sultanes*, en tissu tout laine et soie, valant partout 58 fr., à	23	»
200 *pièces Barége anglais*, bonne qualité, dispositions toutes nouvelles, de 1 fr. 45 à	»	75
1 000 *Robes double jupe*, en poil de chèvre, par 13 mètres en grande largeur, propriété du COIN DE RUE, à	25	»
1,200 *Robes à 3 et à 5 volants en crêpe* de Chambéry, d'une valeur de 65 fr., à	29	»
Une forte partie de Robes à volants, en jaconas 1re qualité, haute nouveauté de la saison, à	13	73

CHALES ET CONFECTIONS.

Article	fr.	c.
Une partie de châles cachemires des Indes, longs, rayés et autres, ce qui vaut partout 350 fr., à	185	»
800 *Châles grenadine anglaise*, cotte de maille, haute nouveauté, article de 58 fr., à	25	»
1,500 *Châles toile de Chine*, nouveauté d'été, au lieu de 15 f., à	5	90
300 *Châles carrés*, de soie première qualité, garnis de larges velours et de grands effilés, confectionnés, valant au moins 80 fr., à	39	»
2,000 *Modèles haute nouveauté*, en taffetas et moire antique, garnis de guipures tout soie (la valeur seule de la guipure est de 50 fr.), seront vendus à	39	»
Choix immense de Mantelets en taffetas brodés, tout montés et garnis de 4 mètres de dentelle de 30 centimètres de hauteur, article de 70 fr., à	29	»
1,000 *Burnous de poche*, nouvelle confection d'un tissu à la fois *imperméable*, souple et léger, et créée par le COIN DE RUE, qui en a la propriété exclusive, à	15	»

LINGERIE, BONNETERIE ET RUBANNERIE.

Article	fr.	c.
500 *Jupons brésiliens*, avec cercle d'acier, tournure, haute nouveauté, à	6 fr.	50
500 *Peignoirs de percale*, impressions nouvelles, au prix sans précédent de	6	40
Chemises de percale, pièce Marie-Antoinette, festonnées à la main, valant partout 6 fr., à	3	90
100 *pièces de Volants* dentelle de Chantilly, hauteur de 30 centimètres, à	20	»
2.000 *Ombrelles marquise, pavoline*, en moire antique, façonnée, haute nouveauté, article de 20 fr., à	10	»
500 *douzaines Bas anglais* écrus et blancs, baguettes brodées, très-fins et très-solides, au lieu de 30 fr., la douzaine à	17	40
1,500 *pièces rubans taffetas mousseline* tout cuit, qualité supérieure, no 22, article de 2 fr. 25 c., à	1	10

TOILES, LINGE DE TABLE, BLANC ET ÉTOFFES POUR MEUBLE.

Article	fr.	c.
Un choix considérable de Serviettes damassées garanties tout fil, vendues partout 15 fr., à (la douzaine)	9	50
Un assortiment complet de Services damassés pur fil, 12 serviettes et la nappe encadrée, à	18	50
Un solde très-important de toiles blanches pur fil de main, largeur 80 centimètres, article de 1 fr. 75 cent., à	1	10
Une forte partie de Toiles cretonnes filées et tissées à la main, larg. 2 m. 40 cent. pour drap sans couture, au lieu de 6 fr., à	3	75
400 *Robes printanières* fond blanc brodé de toutes couleurs, largeur 1 mètre 10 cent., vendues partout 2 fr. 25 cent., à	1	40
900 *pièces de beau Madapolam* pour chemises, qualité et finesse, de 1 fr., à	»	60
Une forte partie de Lastings imprimés pour meubles, largeur 1 mètre 40 centimètres, article de 8 fr 75 cent., à	4	90

DE PLUS, le COIN DE RUE étant la seule Maison de Nouveautés qui possède une FABRIQUE DE RIDEAUX BRODÉS, offre aujourd'hui un immense choix de ses articles à 40 pour cent au-dessous du cours.

Article	fr.	c.
Petits rideaux brodés et festonnés à la main, hauteur 2 mètres, article de 4 fr., à (le rideau)	2	45
Dito dessins variés, avec jours dans les fleurs, article de 5 fr., à	2	80
Dito genre riche, article de 7 fr., à	3	75
Dito qualité et broderie supérieures, valant 9 fr., à	4	50
Grands rideaux brodés et festonnés à la main, largeur 1 mètre 80, hauteur 3 mètres, valeur de 12 fr., à	7	90
Les mêmes, dessins riches et à jours, article de 15 fr., à	9	50
Dito dessins, qualité et broderie supérieurs, valeur de 20 fr., à	12	50

NOTA. — *Nous devons signaler comme chose marquante de bon marché, et dont la maison du* **COIN DE RUE** *possède seule le secret*,

Article	fr.	c.
800 *pièces Taffetas*, étoffe de premier ordre, largeur 65 cent., (toutes les couleurs sans exception), qualité réelle de 9 et 10 fr., mise en vente au prix extraordinaire de	5	90

Parmi les inventions qui, depuis une quinzaine d'années, ont été faites dans l'art du *dentiste*, il en est peu qui aient eu plus de *retentissement* et aient obtenu un succès plus *durable* et mieux mérité que la découverte des dents *artificielles Fattet*.

C'est qu'en effet on ne saurait rien trouver de plus ingénieux et de plus agréable pour la voix et la mastication que les pièces faites par cet *habile artiste*, honoré, comme on sait, de la confiance des hommes les plus illustres de notre époque.

255, *rue Saint-Honoré*, où se trouve l'*Eau* pour l'embaumement des dents. — *Prix* : 6 fr. avec la *brochure*. (Affranchir.)

M. L. Figuier a fait paraître à la librairie Hachette le deuxième volume du recueil annuel intitulé : *l'Année scientifique et industrielle*. Cette publication a été adoptée avec empressement par les industriels, les manufacturiers, les savants et les gens du monde auxquels elle rappelle, dans un résumé clair, agréable à lire et complet, tous les progrès annuels des sciences appliquées.

Caoutchouc. Manteaux en tous genres, chaussures américaines et tous articles en caoutchouc, chancelières à eau bouillante. LARCHER, **7**, *rue des Fossés-Montmartre*.

Jupon-coquille BREVETÉ S. G. D. G. Le plus élégant que l'on ait inventé jusqu'à ce jour, n'ayant pas les désagréments des *jupons-cage et autres*, qui sont d'un volume embarrassant, gonflant sur le devant et sur les côtés, ce qui rend si disgracieuse la tournure des dames.

Maison de gros fondée en 1840, AGOSTINO SORMANI, **12**, *rue Thévenot*, à Paris, et dans les principales maisons de nouveautés et de corsets de la France et de l'étranger.

Le rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, **5**, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256**, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**.

Vinaigre DE TOILETTE **Cosmaceti**, supérieur par son parfum et ses propriétés lénitives et rafraîchissantes. *Rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Aliment des Convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le RACAHOUT de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20** ; dépôt dans chaque ville.

Maison Constant Bouhours, JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameubl. ; — soieries, velours, damas, perses.

Dentelles Monard, **42**, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina - Laroche, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**, à Paris.

M. Pierre Carlier,

ANCIEN PRÉFET DE POLICE.

Un nombreux cortége où figurait, au milieu de toutes les autorités locales, une députation du conseil d'État, rendait le 3 de ce mois, dans la vieille et magnifique basilique de Saint-Etienne, à Sens, les derniers honneurs à un homme qui, selon les expressions de M. de Parieu, avait grandi dans cette administration utile qui protége la société contre l'agression journalière de ses ennemis. Cet homme était M. Pierre Carlier.

Né à Sens, en 1794, Pierre Carlier avait reçu dans les lycées de l'Empire l'éducation qui ouvrait toutes les carrières libérales à la jeunesse; il entra, par l'administration, dans celle où les qualités énergiques et lucides de son caractère lui assuraient un avancement rapide. Nul ne joignait une perspicacité plus vive, une compréhension plus nette et une résolution plus rapide. Aussi, les services qu'il rendit à la sécurité publique lui firent-ils franchir promptement les degrés les plus élevés de la hiérarchie. Il était placé à la tête de la police municipale, lorsque le prince-président l'investit, en 1849, des importantes fonctions de préfet de police. La vigilance, l'énergie qu'il y déploya, lui méritèrent la croix de commandeur de la Légion d'Honneur, qui lui fut déférée par décret du 15 septembre 1851. Sa nomination de commissaire général du gouvernement dans les départements de l'Allier, du Cher et de la Nièvre, après le 2 décembre, et, peu après, son élévation au conseil d'État, ne tardèrent pas à prouver à quel point il avait su conquérir la confiance de l'empereur. C'est dans cette haute position que l'a frappé la mort.

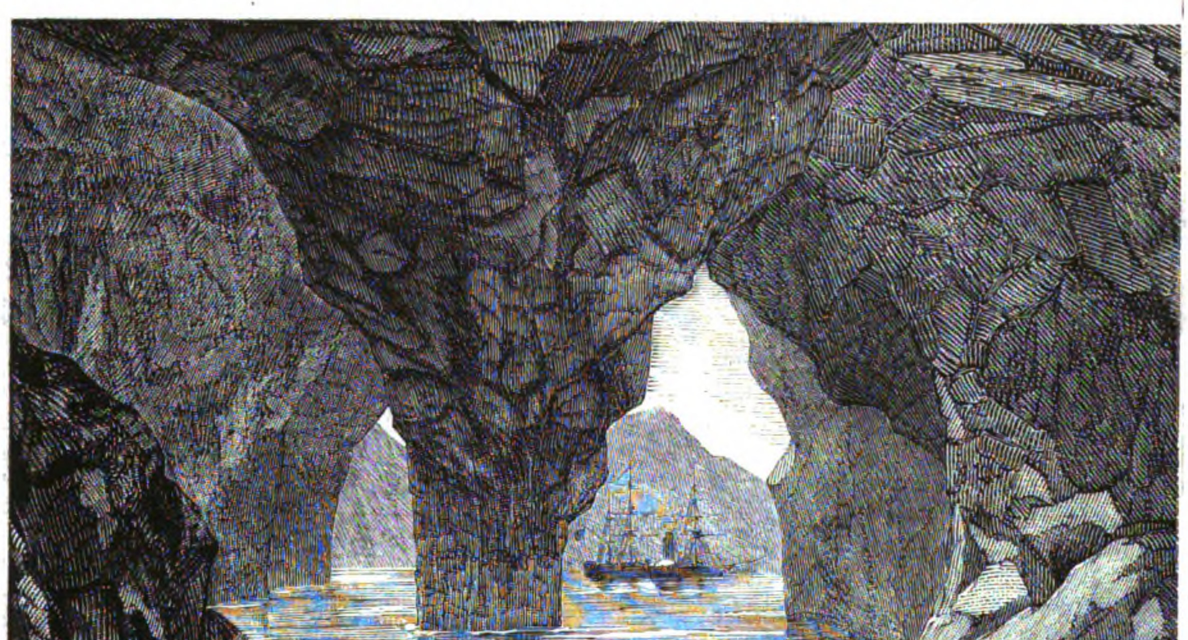
LÉO DE BERNARD.

Pierre Carlier.

Tunnel du port Lloyd.

(MER DU JAPON.)

Le tunnel du port Lloyd est une des curiosités naturelles les plus remarquables de l'extrême Orient : il se trouve dans le groupe Mounin, comme l'appellent les indigènes, Bonin, d'après les Anglais, ou, selon quelques cartes récentes, dans l'archipel de Magellan, cette pointe de terre. Quand on a franchi son entrée, dont l'ouverture ogivale est de trente pieds d'élévation sur quinze de largeur, la voûte, que l'on dirait formée par la main de l'homme, s'élargit, s'élève et plane à une hauteur de quarante à cinquante pieds au-dessus du niveau de la nappe d'eau. Les piliers naturels qui la supportent dans sa partie la plus large lui donnent l'aspect d'un édifice qui surprend moins encore par son étrangeté qu'il n'étonne par sa hardiesse. La vue que nous donnons de cette cavité phénoménale est la



Tunnel basaltique du port Lloyd (mers du Japon).

naguère visité par nos croiseurs des mers de Chine. C'est une caverne existant dans le roc basaltique du *Cap Sud*, le perforant dans toute sa largeur et permettant à des barques d'un faible tirant d'eau de traverser reproduction d'une aquarelle dessinée sur les lieux par un des officiers de notre division expéditionnaire.

MAC VERNOLL.

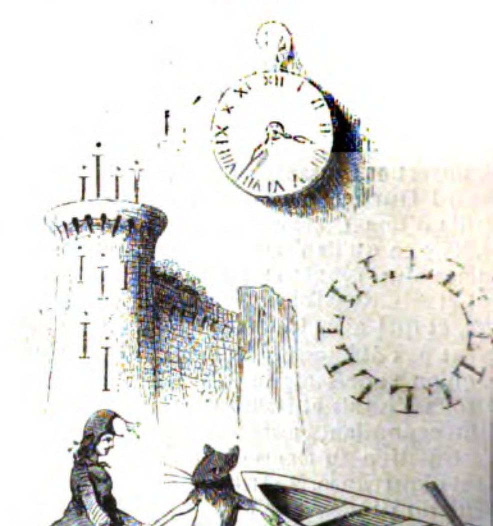
BIBLIOGRAPHIE.

Les Convictions, poésies par MAXIME DU CAMP, 1 vo in-8°. — Paris, Librairie-Nouvelle, boulevard d Italiens, 15. — 1858.

Non, la poésie n'est pas morte. Ni l'in dustrie ni la science ne sont ses ennemie Loin de redouter les reflets de l'or et l'é clat des lumières, elle est comme le dia mant qui s'embrase de tout ce qui bril autour de lui. Où a-t-elle brillé d'un pl vif éclat que dans la Rome d'Auguste au milieu des splendeurs commerciales l'Italie des Médicis? Que l'on répète contraire en présence de tant d'œuvr sans souffle, éphémères comme la fa taisie à laquelle elles doivent leur parf volatil et leur éclat changeant, cela conçoit. Mais qu'une voix inspirée fasse entendre, et l'on sent à la profo deur des vibrations qu'elle éveille, qu n'est donné à aucune puissance d'at phier une fibre du cœur humain. Si no avions pu douter de cette vérité, il no eût suffi de lire LES CONVICTIONS, M. Maxime Du Camp, pour compren qu'ayant pour berceau et pour asile l'â de l'homme, la poésie est immort comme la nature. Ce livre a donc pour nous une *bonne parole* et il le s également pour tous les cœurs avi du beau, du vrai et du bien. M. Du Ca croit, à juste titre, que l'*art pour l* est un non-sens, et que le perfection ment de l'être dont il manifeste les p grès en est le but. Aussi, l'objet d poésie est-il pour lui, comme pour mennais, « de seconder les efforts l'humanité pour atteindre sa fin, d soulever de la terre et de lui impri un mouvement perpétuel d'ascension Après avoir attribué ainsi leur vérit caractère aux poésies de M. Du Ca disons que la forme qu'elles ont revê est toujours digne des nobles sources qui les ont ins rées. Le succès, le sort des *Convictions* nous paraiss donc certains. Elles possèdent, en effet, ce qui ne me jamais : cette beauté et cette ardeur d'âme, cet es d'humanité, d'amour et de sagesse que les vicissit de la mode ne sauraient atteindre.

A. V.

RÉBUS.



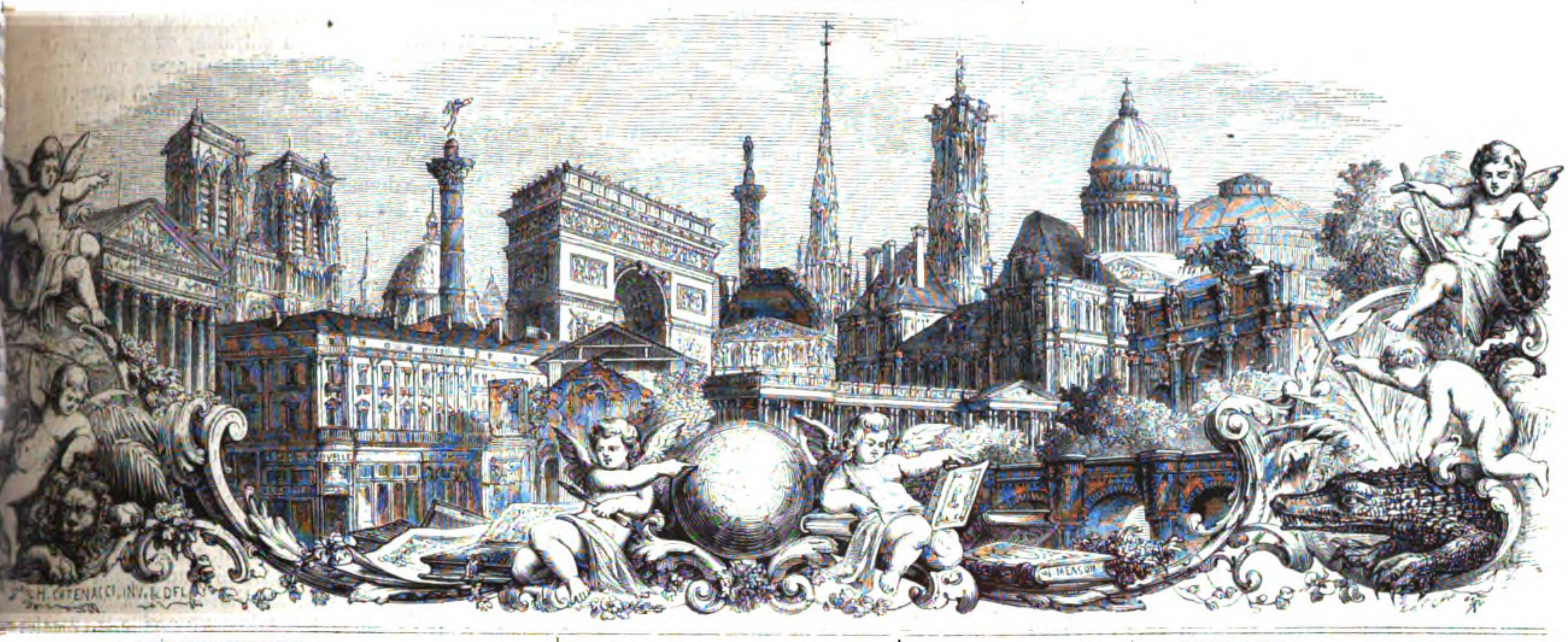
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A l'encadreur adroit et expert, **toute bord** facile à dorer, si la préparation en **est bonne.**

Paris.— Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUV. LLE, Bourdilliat, 15, r

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
...ris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
...x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 54.
24 Avril 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

S. M. Sophie-Frédérique-Mathilde, reine de Hollande.

COURRIER DE PARIS.

~~~~ L'hiver social n'est pas si fini qu'il en a l'air. On danse encore, et trop. Il y a eu, ces jours derniers, des bals chez Mmes de l'Aubépine, Pozzo di Borgo, de Mailly, etc. La marquise de Barbentane (née Valentine de Galliffet, des princes de Martigues), qui occupe, à l'angle de la rue du Bac et du quai d'Orsay, un des appartements le plus prestigieusement situés de Paris, avait mis, l'autre semaine, sur les cartes distribuées dans son monde, qu'elle recevait en *avant-soirée*. D'abord, les invités n'y comprirent pas grand'chose. — Qu'est-ce? — se disait-on ; — faut-il aller là dès huit heures et comme en passant, avant de se rendre ailleurs, et comme pour essayer sa toilette?

C'était une ruse, et elle a parfaitement réussi à la spirituelle marquise. Son *avant-soirée* était un véritable bal, qui a duré fort avant... dans la nuit. Mais par son moyen, Mme de Barbentane a dévoyé cette ridicule, cette absurde habitude qu'ont prise la plupart des femmes, d'arriver au bal littéralement le lendemain du jour de l'invitation, soit, *passé minuit*, comme dit l'affiche d'Arnal. Supposez que le jour de votre soirée vous ayez eu, comme c'est assez l'ordinaire, du monde à dîner. Un certain nombre de convives disparaît après le café, les uns sous prétexte d'affreux cigares, les autres sans prétexte aucun. La maîtresse de la maison se voit donc abandonnée face à face avec trois, quatre, cinq ou six personnes contre lesquelles on a déjà épuisé, pendant le dîner, tous les sujets palpitants de conversation mondaine : les robes exhibées dans les *Doigts de fée*, la disparition de la vicomtesse de R..., la chaleur précoce, le *ré dièze* de M. Tamberlick. Et il faut pourtant que ce *tête-à-têtes* dure une couple d'heure, pour arriver au moment où les invités de la soirée commencent à se faire annoncer. J'entends journellement diverses maîtresses de maison proclamer que c'est atroce!

— Si j'osais leur faire distribuer les journaux du soir ! — disait l'une d'elles,— ou faire entrer la *pièce curieuse* dont l'orgue passe ! — ou leur offrir à chacune une glace (*étamée*, ne pas confondre !) plus, le pot et la houppe à la poudre de riz, un peigne et un paravent... je suis bien sûre que le temps leur semblerait rapide !

Mais comme ces accessoires ne font point partie du programme de la soirée, on a recours au moyen le plus usuel de tuer le temps, de combler l'espace qui sépare le dîner du bal : on dit du mal des absents ! Au fait, pourquoi sont-ils absents ? On a bien raison de dire que les absents ont tort ! Vous voyez bien qu'ici, ceux qui ont tort ne sont pas ceux qui disent du mal de ces absents, mais bien formellement les absents eux-mêmes!

Par son procédé ingénieux et neuf, Mme la marquise de Barbentane a trouvé le moyen d'avoir son bal formé dès neuf heures, et ç'a été charmant. Sans doute que le marquis, en sa qualité de promoteur du congrès sanitaire international de 1852, reste préoccupé de la santé des amies de sa femme, et il veut qu'elles aillent se coucher de bonne heure. En effet, les plus frêles ont pu se retirer vers minuit, et elles ne s'en seront pas trouvées plus mal le lendemain matin, de quelque façon qu'on l'entende.

Spectacle le 17, chez Mme de Low....... La vérité est de dire que l'appartement de cette élégante Viennoise est bien étroit pour ce genre de divertissement. Un quart des invités voit un peu, un autre quart ne voit guère, la moitié ne voit rien du tout. On a joué pour ceux ou celles qui étaient arrivés à l'heure.... Barbentane, *l'Urne*, proverbe d'Octave Feuillet, et *Trop beau pour rien faire*, vaudeville, dont les noms d'auteurs ont été supprimés par ceux qui s'emparaient gratis de l'œuvre. Rétablissons équitablement ces noms dévalisés, qui sont ceux de MM. Ed. Plouvier et Jules Adenis. Les acteurs et actrices étaient MM. Arthur Baignères, Aug. de Vaufreland, Henri de Fleurieu; Mmes Roubaud de Courland, de Low...... et ***. Mme de Courland a été fort applaudie. L'opinion du monde, au sujet de ces spectacles de salon, est très-généralement celle-ci : que leurs éléments doivent être *inédits*. Vouloir exécuter entre deux paravents des pièces journellement jouées par les acteurs de profession, et que les invités ont vues la veille pour un écu (*Trop beau pour*, etc.) c'est s'exposer à un double inconvénient : le peu d'attrait dans le choix, le parallèle dans l'exécution. Une soirée de ce genre ne sera véritablement piquante et n'aura positivement grand air, que lorsque les pièces représentées auront le mérite et la distinction de l'inédit. C'est ce qu'a bien compris Mme la marquise de Boinville, en demandant au comte Joachim Murat, l'un des secrétaires du Corps législatif, les proverbes qu'il avait repris dans les cartons de sa première manière (qui était *proverbiale* avant d'être législative !) et dont l'ambassade du comte de Morny à Pétersbourg avait vu la primeur. N'est-il pas fâcheux pour Mme de Low......, une comtesse, je crois, d'être battue dans le rôle de *Lucie de Fresnes*, par une petite actrice du Vaudeville, qu'on a pu voir hier : Mme Lagrange? Il est vrai que cette jeune Lagrange est bien jolie!

On annonce un spectacle *inédit* pour les premiers jours de mai chez M. Emile de Girardin. La pièce est de Mlle Augustine Brohan, qui jouera avec sa sœur Madeleine les principaux rôles.

~~~~ Autre spectacle! Ils se suivent et ne se ressemblent pas. Le théâtre représente une forêt contiguë au château de Viels-Maisons, près la Ferté, dans l'Aisne. Nous sommes chez la baronne de Ladoucette, mère des personnages politiques du même nom. Les acteurs sont... huit sangliers reconnus par les gardes depuis un mois,— Bertin et Baptiste, deux des plus fameux sonneurs de trompe de Paris, — vingt *mâtins*, une meute des Ardennes; — et enfin, une douzaine de chasseurs diligents que l'ardeur dévore et partant dès l'aurore. Nulle Atalante dans cette chasse, mais divers Méléagres.

Il faut dire que cette chasse était depuis un mois la grande émotion, la grande aspectative de la contrée. Ces sangliers ardents, furieux, dévastateurs, causaient des dégâts énormes. Ce fut une joie publique que de voir qu'on les allait entreprendre.

Le drame a été fort vif et fort beau. Le premier sanglier, un *ragot* (deux ans), a été forcé dans son bauges ombre et humide, où il venait de traîner, occis, les corps d'innocents lapereaux. Une décharge de chevrotines, dans sa courte oreille, l'a mis sur le flanc.—Le second, un solitaire, un *vieil ermite* (c'est le mot), énorme..., farouche, aux défenses tranchantes, n'a cédé qu'à onze chiens et huit coups de fusil, dont un a tué le *mâtin* le plus vaillamment acharné à la rescousse. Un pleur pour ce mâtin, expiré dans l'exercice de ses fonctions! —Le troisième héros de cette épopée, digne d'un autre âge que celui où le cigare règne sur un sexe et la crinoline autour de l'autre, était de l'espèce appelée *quartenier*, âgé de quatre ans. Nous déclarerions que c'était une *sanglière*, si le mot était plus usité ailleurs que chez Destouches, qui l'a mis dans ses vers; mais on dit généralement une *laie*. Celle-ci a fait une défense aussi vigoureuse et aussi farouche que si elle avait eu à sauver les marcassins que, d'ordinaire, ces affreuses bêtes mettent bas durant le mois de mars. On tua celle-ci par le chanfrein ; les rugissements qu'elle poussa s'entendirent du château, où attendaient une foule de dames point chasseresses. Bref, six victoires de cette sorte ont été remportées par ces chasseurs, pourchasseurs des monstres nuisibles. Belle journée ! Le pays la note d'un signe triomphal dans son calendrier cynégétique. Le lendemain, chacun retournait à son château, qui avec une hure, qui avec un quartier, qui avec des jambons. Par malheur, la fermeture de la chasse ne permettait d'introduire à Paris que les peaux. Mais bien des gens ont reçu des invitations pour aller manger à la campagne du *fruit* de cette chasse, offert par la main même des immolateurs. Le filet de la bête noire, arrangé selon la méthode Brillat-Savarin, après avoir été mariné trois jours chez le marquis de R..., au château de Civray, était un morceau de roi... des Huns!

~~~~ Balzac prophète. Niez encore, si vous l'osez, l'intuition du génie! Balzac, croyez-le, est moins remarquable encore par la richesse de son imagination, que par la lucidité de son regard dans les ténèbres du cœur humain...

Delatouche avait, dans ses explosions misanthropiques, lancé contre M. de Lamartine la boutade suivante :

« Il a toujours la fatuité de l'espoir et la sécurité du paradis. Le bâton d'Homère, l'hôpital du Tasse, la mendicité de Camoëns, la cécité de Milton, le scepticisme de Byron... il a tout remplacé par des châteaux en Bourgogne et une place à l'Académie! »

Cette rude phrase lue, Balzac répond dans sa *Revue parisienne*, page 60 :

« Comment! vous en voulez à un poëte d'avoir deux beaux yeux comme Chamfort, d'avoir un château comme Voltaire, d'avoir une croyance comme Racine! Faut-il donc un procès-verbal de carence fait par un M. Loyal quelconque avant de prendre la plume? *Et quand cela se trouve ainsi, vous accusez de mercantilisme famélique les plus ardents travailleurs!* »

Cela ne semble-t-il pas écrit d'hier même?... N'est-ce pas une réponse posthume à M. Louis Veuillot que cette réponse faite jadis à Delatouche vivant?

~~~~ Tout ce qu'on appelle « *tout Paris* » parle depuis huit jours de ce qui vient d'arriver à deux femmes du monde, que nous ne saurions désigner si vaguement que ce soit dans ces lignes, bien qu'on les nomme partout. Il s'agit de dettes considérables q... les maris ne peuvent pas ou ne veulent pas rec... naître. Cette rigidité de ces messieurs, qui est assu... ment de leur droit, qui est peut-être aussi de leur ... voir, — eu égard aux enfants que les folies des m... coquettes, extravagantes, ne doivent point dépouill... — sera sans doute une leçon pour certains fourniss... trop ardents à entraîner certaines femmes dans ... dépenses hors de toute proportion avec les ressour... des ménages. L'une de ces deux femmes, après av... contracté pour environ quatre-vingt mille francs ... dettes chez les marchandes d'affiquets, un beau j... écrasée, terrifiée par les totaux de tous les mémo... se donnant rendez-vous à certain quart d'heure ra... laisien, perdit un peu la tête, et se jeta... non ... dans la Seine, mais dans des spéculations de Bou... Elle y fit si bien, ou plutôt si mal, qu'en quelques ... maines elle tripla ses dettes de modistes en court... marrons. Puis vint le moment terrible des aveux ... jugaux... la colère et l'inflexibilité du mari... et eb... que départ de madame : les uns disent pour le ... vent, les autres affirment pour une maison de s... La dernière retraite est la plus probable, car ... femme est vraiment folle, de la maladie épidém... du jour, — le luxe : un devoir chez les opulents, ... démence coupable chez les médiocres.

L'autre femme est une étrangère. Ses dettes ... trois seuls fournisseurs : modiste, bijoutier, tapis... montent, assure-t-on, à cent soixante mille francs ... beau-frère s'est porté caution, à la condition q... mémoires des susdits seraient taxés. Deux fourn... n'entendent pas de cette oreille-là. Pour les me... la raison, et les soumettre à la taxe, la dame est ... tie mardi dernier vers une autre patrie que cel... ses dépenses excessives. On pense que les cent ... francs offert de gré à gré par le mari éloigné su... pour tout terminer. Si les fournisseurs s'obstin... refuser, un curieux procès est imminent, et d'étr... noms propres seront articulés au prétoire. U... nent magistrat disait, l'autre soir, chez Mme de ... kine (où il y avait sauterie *in extremis*), qu'il d... beaucoup le procès, pour que le ministère publi... donner une rude leçon à une certaine classe de ... nisseurs parisiens, qui sont de véritables agents ... vocateurs de dépenses folles, opérant à domicile ... d'imprudentes femmes trop faciles aux achats à te...

~~~~ Un ancien maçon s'est effrontément ... dans des spéculations de terrains, vers l'ancie... voli. Il y a gagné plus de **deux** millions! Il ... bâti un hôtel, où il vit avec son épouse, veuve e... mières noces d'un cocher de place.

Cet homme, profondément ignare, est dans l... grand embarras sur l'usage à faire, soit de son t... soit de son argent. Il s'est laissé embabouiner ... placeur d'éditions à cent sous par mois, qui lui a... toute une bibliothèque... presque bleue! Or, il ... guère lire. (soyez plutôt maçon si c'est votre m... et ce qui l'amuse le plus, c'est le journal du so...

Un pauvre diable, une manière d'écrivain ... qui emploie son encre à noircir ses chausset... elles apparaissent par les ouvertures que se... ont sur la rue, lui sert de lecteur, pour trent... par mois, plus le café, chaque soir, à sept her... lecteur s'est bien vite aperçu combien le mill... est essentiellement bête ; aussi, de temps e... lui lit-il le journal du soir, d'une façon n... vue par les rédacteurs. Cette façon consist... tinuer la ligne tout droit à travers le filet per... laire qui sépare les cinq colonnes de la pag... qui résulte pour l'intelligence, de ce mode de... est à peu près celui-ci, varié dans ses com... à chaque épreuve nouvelle, comme les des... duits par la rotation d'un kaleidoscope :

« Une rixe sanglante a eu lieu à Cette le 4... primée par Firmin-Didot se trouve à leur libr... de grottes et de cascades ; respectant dès 18... vacher ancien élève de Grignon a soumis r... letier, 9, purge parfaitement sans Xme a... ment, entre M. Fouquet et Mlle Paussem... d'accordéons. »

Autre effet de lecture analogue goûté par ... qui a cent mille livres de rentes :

« Nous sommes un peu en retard pour la ... opaque de 1850 à 1854 en cinq ans en vérit... perd la tête et ne sait les fonds sont fermes ... porteur piano droit sept octaves garanti de... croché à un portemanteau de ce fonctionna...

Le maçon, renversé dans un vaste fauteu... nouvelle variété de palissandre et brocatel... sur l'ancien *voltaire*, qui a produit la ga... garde la corniche dorée de son salon, crois... bes étendues et tourne ses pouces en di... lecteur à l'heure gagne ses vingt sous; la ... cocher de fiacre sert de sa main rouge le ca... et tout le monde est enchanté... d'être au ...
~~~~

Dans le nouveau drame de M. Félicien Mal-lefille, les répétitions ont amené quelques suppressions de détails. L'esprit a eu son deuil à faire dans ces coupures. Voici une des lignes sacrifiées. Il s'agit du bois de Boulogne et de ses embellissements. Le personnage parle du lac, des eaux vives amenées là par une pompe à feu, eaux « toutes peuplées de poissons rouges... élevés au Collége de France. »

On eût bien ri.

M. Simonis Empis, fils de M. Empis, membre de l'Académie française et administrateur général du Théâtre-Français, épouse Mlle Recappé d'Argenteuil. M. le docteur Empis est médecin du bureau central et professeur agrégé à l'École de Médecine de Paris.

Mardi soir, le boulevard de la Madeleine était encombré par la foule, écoutant devant un riche entresol, dont les fenêtres ouvertes laissaient retentir dans la nuit, déjà silencieuse, le violon de Wieniawsky, le piano de Rubinstein et la voix de Tamberlick...

C'était l'agence du journal *le Nord*, une sorte de *Galignani* russe, qui ouvrait ses salons à de nombreux invités choisis dans la presse, les lettres et les arts. Le prince Nicolas de Nassau, M. le comte de Bacciochi, le vieux général Jomini, M. de Balabine, etc., assistaient à cette brillante réunion polyglotte.

Nouvelle vente de tableaux del senor *Diaz* de la Pena. On a, ces jours-ci, distribué un catalogue illustré de onze eaux-fortes excellentes, — qui sont l'œuvre de Diaz lui-même, reproduisant les tableaux qu'il offre au public toujours empressé devant ses nymphes et leurs amours. Nous constatons avec grand plaisir, en ces compositions charmantes, un véritable progrès dans ce qui passait avec raison, jusqu'à ce jour, pour être le côté secondaire du talent de M. Diaz : l'idée et le dessin. La vente aura lieu le 28 avril. Il y a dans ce curieux catalogue neuf compositions peu vêtues, comme se le doivent, ou comme le doivent des Vénus en plein air, — et deux paysages extraits de la forêt de Fontainebleau. M. Charles Pillet prépare de brillants coups de marteaux d'ivoire. Superbe occasion de rappeler le mot récent de M. Thiers. Nous la négligeons, pour ne pas tirer sur nos troupes.

Avec le mois de mai éclatera la vente des tabatières de feu Lablache, au nombre de soixante-dix-sept : plus, beaucoup d'objets de haute curiosité. La villa du célèbre artiste à Maisons-Lafitte est également en vente, sur la mise à prix de cent mille francs.

Tandis que le grand chanteur italien laisse cette succession opulente, fruit non pas seulement de ses travaux, mais aussi de l'ordre honorable mis dans sa vie, une liste de souscription, pénible à voir, lente et chétive à remplir, était étalée, l'autre soir, dans le foyer privé d'un de nos principaux théâtres, au nom d'une femme qui fut, il y a une quinzaine d'années, et même plus, une des grandes réputations du genre lyrique. On assure que sa belle voix — elle l'a toujours, mais compromise dans une méthode vieillie — se fait entendre en plein air, entre des demoiselles vertes ou bleues qu'on applaudit en posant le petit verre payé double, au milieu d'une triple haie de passants écoutant gratis. Pauvre femme ! Navrante extrémité ! Terrible exemple !

L'autre soir, vers minuit, heure du crime, on contait dans un salon peu éclairé (par la lampe) des histoires de revenants, des histoires pleines de frissons...

Toute l'assistance était restée sous l'impression du dernier récit : une aventure dans laquelle un squelette avait marché, — ce qui était absurde, puisque c'était faire passer le fantastique dans la matière, — lorsque Mme de la M... se leva en disant :

— Allons... il est demain moins cinq minutes... partons !

— Une dernière histoire ! — s'écria un Russe bien connu pour les étranges et terribles légendes qu'il a rapportées de ses gouvernements à travers toutes les Russies ; — vous partirez ensuite !

La lampe baisse sensiblement ; le feu n'a plus qu'une flammette bleuâtre sur un tison qu'elle ronge ; un domestique emporte le plateau du thé, sur lequel les ustensiles grincent, s'entrechoquent et rappellent la marche disloquée du squelette de tout-à-l'heure... La porte refermée un peu trop fort, ébranle une console voisine, où deux buires de Bohême se heurtent en poussant une sorte de plainte douloureuse et lointaine, que chacun entend avec ses nerfs.

— Je commence par le mystère... Je vous avertis que je finirai par l'épouvante... Attention, et serrez-vous les uns contre les... unes !

« C'était en...., dans la province de..., le prince Dimitri X*** aimait la jeune Antolka Z***, l'héritière d'une de nos grandes maisons. Les parents étaient d'accord ; on devait les marier au printemps.

» L'hiver venu, le prince qui était dans les ambassades, se trouve à Berlin, et y rencontre une Italienne dont il s'éprend passagèrement, mais violemment, c'est-à-dire à l'état aigu.

» Son retour en Russie est retardé par cette aventure. Antolka s'étonne, s'inquiète, s'informe ; elle apprend tout !

» Elle se désespère ; elle tombe malade...

» Dimitri, informé par un ami, et rappelé à lui-même, à ses devoirs, au seul et véritable amour digne de son cœur, quitte brusquement l'objet de son coupable caprice, et arrive dans le pays, la nuit. A une heure du matin, il descend de traîneau à la porte du château de la famille Z***.

» Antolka était morte à minuit!...... »

(A ce moment du récit russe, minuit sonna à la pendule du salon ; la lampe pâlissait de plus en plus sous ses abat-jour en dentelle de papier.)

« — Je n'essayerai pas de vous peindre le désespoir du prince Dimitri, — continua le narrateur. — Pressant dans ses bras, la veille encore si coupables, le corps à peine attiédi de la pauvre morte, déjà enveloppée des suaires du tombeau, il murmura à cette oreille fatalement assourdie les expressions d'une douleur d'autant plus grande, qu'elle était pleine des plus cuisants remords...

» On l'arracha au spectacle de sa douce et innocente victime ; le père d'Antolka le conduisit jusqu'au seuil. Le traîneau était encore attelé : il fit au bourreau le signe impératif d'y monter. Les chevaux s'élancèrent ; le prince disparut dans le noir du paysage.

» Le lendemain, il s'arrête, pour essayer de dormir, dans une misérable hutte du district de Vologda. On lui abandonne un recoin et un tas de peaux d'ours et de loutres. Il s'étend, et, vaincue par l'extrême lassitude du corps, l'âme s'envole ou s'assoupit.

» Il dort ainsi depuis environ quatre heures, lorsque... — est-ce un songe ou la réalité ? — sur le fond obscur de la hutte, apparaît une sorte de lueur pâle... blanchâtre... et comme intérieurement éclairée de lune. Bientôt le vague se précise, la distance s'efface : c'est une créature qui approche, c'est une femme...

» C'est Antolka !

» Antolka livide, verdâtre, enveloppée dans son long suaire, — l'œil sans regard, la lèvre sans souffle, le corps sans geste... ; mais implacable d'attitude : terrible..., terrible à voir !

» Epouvanté, effaré, le prince s'est dressé sur sa couche comme poussé par un ressort. Il se demande s'il rêve, s'il vit, s'il voit...

» Tout-à-coup, un accent si faible, qu'il semble le dernier soupir de la vie, murmure ces mots :

» *Infâme Dimitri!*

» Il ferme les yeux, retombe sur le lit, cherche à tâtons son poignard de Circassie... de sa pointe aigue, s'entaille la main pour reconnaître s'il est éveillé ou s'il n'est pas la dupe d'un cauchemar affreux. Le sang coule : le fantôme a disparu. »

(A ce moment du récit, on entend un bruit sourd.., puis strident..., puis encore sourd, qui vient du dehors. C'est une voiture qui emporte de l'hôpital voisin au cimetière les morts de la journée.)

« Le lendemain, le prince reprend son voyage ; il a hâte de gagner Saint-Pétersbourg, où réside sa famille. Il veut aussi se tenir éveillé... Mais qu'importe ! A minuit, à l'heure où la pauvre Antolka est expirée l'avant-veille, l'ombre, le fantôme, plus rapide que les rapides chevaux du Nowogorod, semble arriver de l'horizon, fond sur le traîneau, et bientôt, immobile dans l'atmosphère qui enveloppe l'équipage, — tels les insectes ailés qui planent dans le convoi emporté à toute vapeur, — elle se tient au côté du prince et lui répète de son souffle expirant :

» *Infâme Dimitri!*

» Le lendemain, le voyageur s'arrête à Wytégra. La nuit vient, minuit arrive... ; la morte arrive aussi ! encore ! et toujours sous la même forme effrayante, et toujours avec son reproche implacable ! Le prince entre à Pétersbourg, gagne la maison de sa famille, s'enferme dans sa chambre d'enfance. Dort-il ? veille-t-il ? qu'importe ! A l'heure dite : elle !... toujours elle !

» Le lendemain, il veut absolument que l'heure fatale le trouve ailleurs que dans la solitude. Il se rend au bal. Soudain minuit perd son tintement dans le bruit d'un retentissant orchestre.... Il va pour engager à danser la jeune femme d'un des secrétaires de l'ambassade de France ; il parle, il tend la main... et trouve le fantôme : « *Infâme Dimitri!* »

» Il se sauve éperdu, et la jeune princesse demande à sa voisine si le prince est devenu fou pendant son voyage à Berlin.

— » Oui... fou d'une comtesse milanaise ! — répond celle-ci.

» Que vous dire ? les jours, les semaines, des mois s'écoulent, et n'importe en quel lieu et quoi qu'il fasse, le prince X*** ne peut se soustraire à l'effrayante évocation de sa pâle victime ! Dès que sonne l'heure de sa mort, Antolka, dans son suaire, arrive pour lui reprocher cette mort causée par sa trahison. Le malheureux sent que c'est à s'affoler, à en mourir lui-même... Il se décide à confier ce secret terrible à son frère, un soldat.

» Celui-ci informe en secret la famille ; des médecins sont consultés. On est d'accord : c'est une hallucination, une de ces erreurs des sens partagées par l'intelligence ; — une de ces redoutables sensations provoquées par une cause intérieure : — l'altération morbide de l'équilibre nerveux, déterminée par une énorme, une terrible secousse morale ! L'esprit est abusé par une cause indéterminée .. insaisissable... Il faut le traiter par un autre abus qu'on dirige. C'est une sorte de comédie douloureuse et impie qu'il faut jouer !

» On cherche dans la famille une servante de la taille et de l'aspect qui conviennent au rôle. Un masque est combiné qui, sur la description que le prince en donne lui-même, rappelle le morne visage sans regard de la pauvre Antolka. Une sorte de linceuil pareil au sien est préparé...

» La leçon est soigneusement faite : le fantôme devra s'approcher du prince, en évitant le plus possible son regard direct ; puis, il lui murmurera d'une voix sépulcrale et à l'avance bien étudiée :

» Dimitri... adieu... Je te pardonne... *Tu ne me verras plus!*

» Le soir arrive... un soir que, plus douloureusement impressionné que jamais, il rentre chez lui, préférant recevoir là cette terrible visite, que d'être poursuivi par elle dans le monde, les bals, les spectacles... Car, n'importe où il fût, à l'heure funeste, elle apparaissait toujours !

» Son frère, le soldat, est resté tard dans la chambre, sous prétexte de le distraire, de l'éloigner de ses préoccupations dangereuses. Il lui fait des récits de la Crimée ; il lui parle de ses rencontres courtoises avec des officiers français qui portent des noms retentissants, célèbres ; il lui raconte enfin comment dans une trêve, ayant échangé des journaux, des livres, des provisions de luxe avec l'état-major de la division française la plus voisine, le jeune prince Alphonse de Polignac, officier d'artillerie, lui envoya des médailles et des curiosités céramiques trouvées par lui dans des fouilles du sol antique...

» Minuit sonne, le Criméen redouble de sollicitude dans son récit, pour mieux distraire son frère de l'entrée du revenant préparé... Celui-ci entre en effet... Son complice le voit... ; il feint d'être tout à sa narration des faits surprenants de la campagne... Le fantôme approche, tremblant peut-être lui-même, — ayant peur de celui qu'il doit effrayer ! — mais un peu rassuré par l'imperturbable présence de l'inventeur de cette mystification salutaire et pieuse...

» Le fantôme approche... approche... Le prince l'a vu !... Il n'écoute plus le récit des batailles !... il détourne la tête en pâlissant. Au moment où l'actrice du drame nocturne va murmurer à cette oreille qu'il faut abuser pour tout sauver, la phrase soigneusement dictée, Dimitri jette des yeux hagards au fond de la chambre, se dresse convulsivement et s'écrie :

» — Horreur !... *elles sont deux!!!* . . . .

. . . . »

(A ce point du récit du Russe, les cinq femmes qui l'écoutaient poussèrent à l'unisson un cri d'effroi.)

— Deux !... il voyait deux fantômes ? — dit la maîtresse de la maison. — Ainsi donc... Antolka revenait réellement ?

— Que fit le soldat, en entendant cette effrayante exclamation ? — dit la marquise.

— Il fit signe au faux fantôme de disparaître sans parler ! — reprit le Russe...

— Et depuis cette nuit-là ?

— Le prince voyage... Seulement, hier on m'a assuré qu'il y a environ sept mois qu'il est parti pour l'Orient, et que, depuis, sa famille n'a plus entendu parler de lui...

Un domestique entra et cria :

— La voiture de madame la marquise est avancée !

— Comte ! — dit la marquise. — donnez-moi le bras ; je n'oserais jamais descendre seule l'escalier... Le gaz doit être éteint...

— Eh bien !... et l'explication ? — demandera le lecteur.

Nous lui répondrons :

— Et vous ?

JULES LECOMTE (ANDRÉ).

S. M. la reine de Hollande.

Sophie-Frédérique-Mathilde, reine des Pays-Bas, dont nous donnons le portrait, est attendue à la cour de France dans la première quinzaine de mai. On ignore encore si elle descendra d'abord aux Tuileries, ou si elle arrivera directement au château de Fontainebleau, où doit s'écouler la plus grande partie du temps qu'elle passera auprès de LL. MM. impériales.

Cette princesse, issue du premier lit de Frédéric-Charles-Guillaume, roi de Wurtemberg, se rattache par sa mère la grande-duchesse Catherine-Polowna à la maison impériale de Russie. Sa mère, veuve en premières noces du prince de Holstein-Oldembourg, était en effet fille de feu S. M. Paul Ier, czar de toutes les Russies.

La reine Mathilde est née le 17 juin 1818; elle est donc entrée dans cette trentième année, où, selon Balzac, se réalise le complet épanouissement de la femme, et Sa Majesté Néerlandaise semble l'indiscutable justification de ce que l'on a regardé comme un paradoxe de l'illustre romancier. Sa taille est svelte et gracieuse. Ses cheveux blonds, fins et ruisselant en boucles abondantes, ses yeux d'un azur céleste, ses traits d'un dessin correct et d'une expression pleine d'aménité appartiennent à ce type charmant de la beauté allemande où la gravité germanique s'assereine d'un rayon de l'enjouement occidental. Une éducation élevée, telle du reste que la recoivent la plupart des princesses de l'Europe centrale a encore fécondé en elle les avantages de cette haute position et de cette heureuse nature.

Son mariage avec S. M. Guillaume III, roi de Hollande, remonte au 18 juin 1839. Deux princes en sont sortis : Guillaume-Nicolas-Alexandre-Frédéric-Charles-Henri, prince d'Orange, né le 4 septembre 1840, héritier présomptif de la couronne des Pays-Bas, et Guillaume-Alexandre-Charles-Henri-Frédéric, né le 25 août 1851.

Cette princesse est loin d'être une étrangère pour la cour de France. Elle est la nièce de S. A I. le prince Jérôme, et cousine du prince Napoléon et de la princesse Mathilde. C'est ainsi que, fille et épouse de rois, elle tient encore aux deux grandes familles impériales des Napoléon et des Romanoff.

LÉO DE BERNARD.

Prêtre de Boudha en costume de cérémonie.

Un prêtre de Bouddha.

Le bouddhisme, ou le culte de Bouddha, est une des religions orientales les plus anciennes. Quelques historiens la supposent même antérieure au brahmanisme. Elle est incontestablement la plus répandue; professée dans le Thibet, en Chine, au Japon et en Corée, elle compte près de deux cents millions de croyants.

Son dogme, sorte de panthéisme spiritualiste, est l'adoration de l'Intelligence éternelle. Bouddha, son Dieu, est l'esprit absolu, la raison parfaite; il a un ennemi, la matière : la matière est le mal. Tous les efforts des âmes humaines doivent tendre à se dégager de l'enveloppe corporelle qui offusque leur splendeur morale, et s'élever ainsi vers Dieu, dans le sein duquel on attend la béatitude céleste, lorsqu'elles seront complétement affranchies de leurs liens matériels.

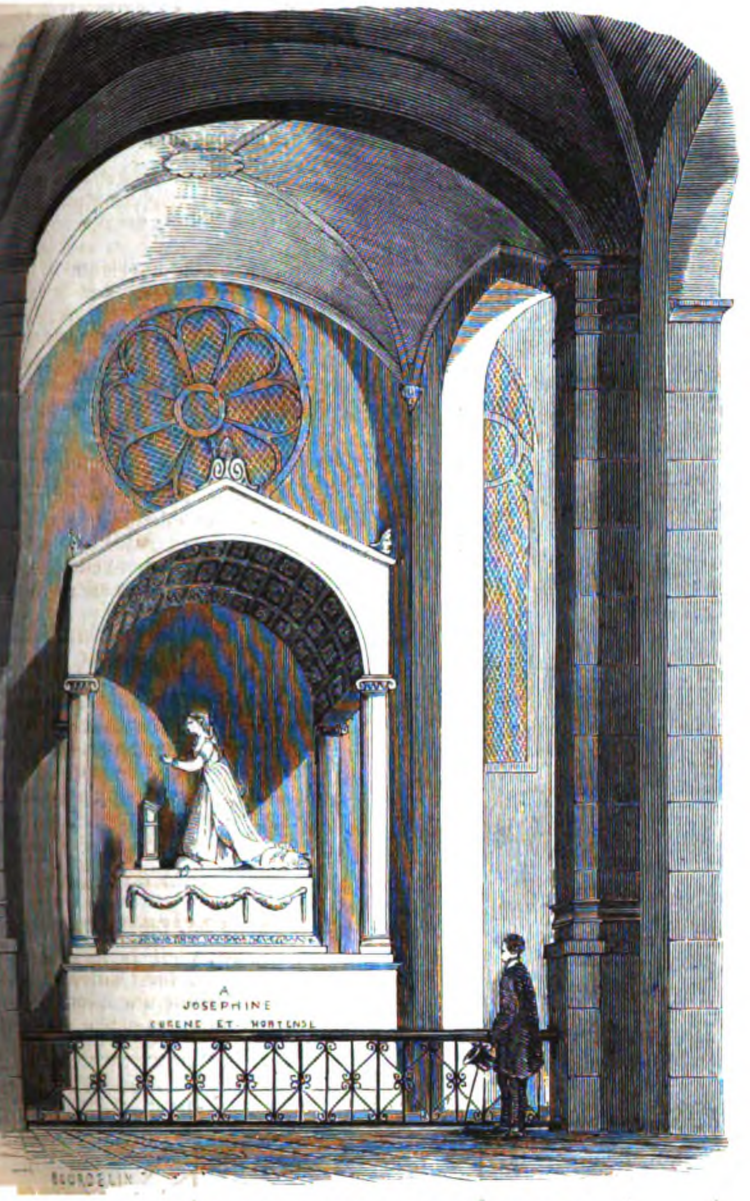
Les pratiques du culte consistent en prières, en ablutions et en abstinences. On peut se faire une idée de la magnificence déployée dans leurs cérémonies par la richesse des vêtements du prêtre bouddhiste dont nous donnons l'image. Ces vêtements, dont le principal n'est pas sans quelque rapport avec nos chapes, sont d'une étoffe de soie ornée généralement des broderies les plus splendides.

MAC VERNOLL.

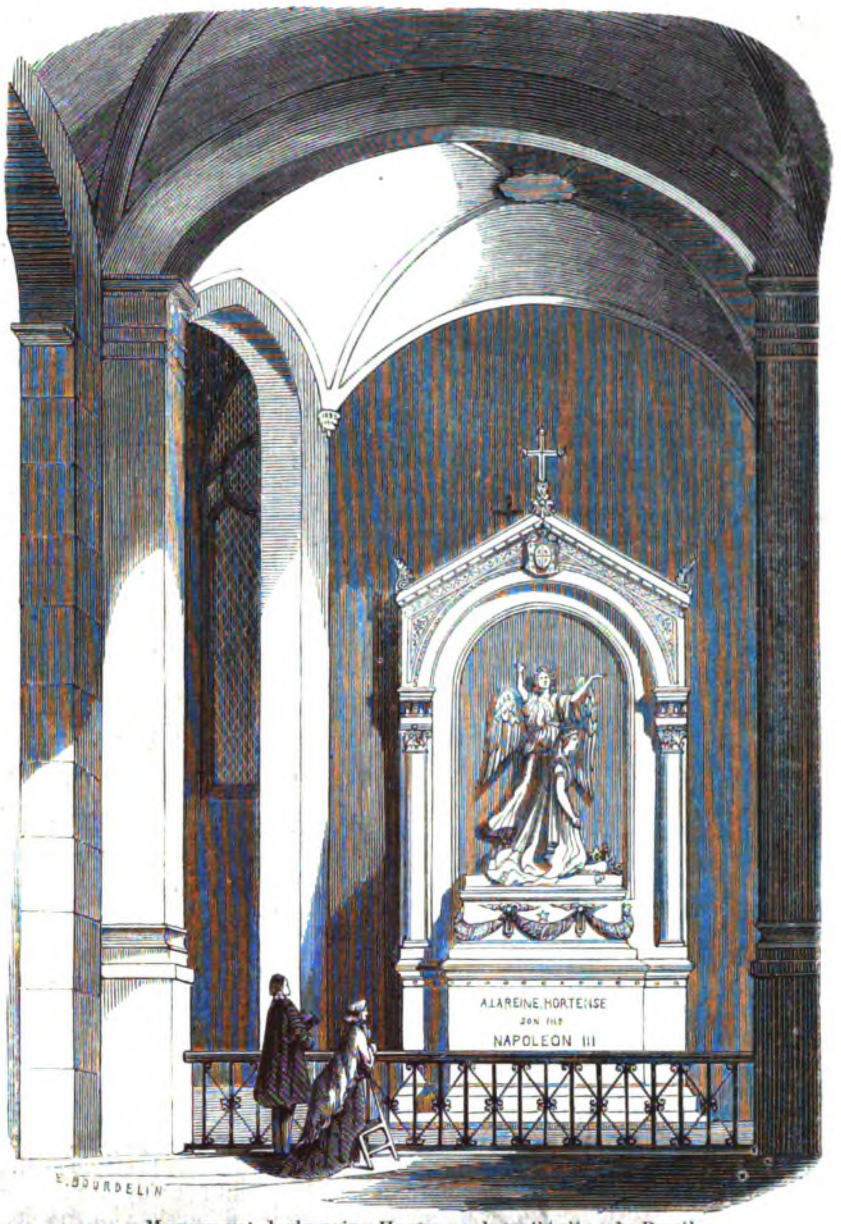
Une caricature chinoise.

L'imagerie est la chronique parlante des sociétés à demi barbares, et ce caractère lui attribue une incontestable importance comme révélation morale et [illegible]

Une caricature chinoise (hostilités de 1858).



Tombeau de l'impératrice Joséphine, dans l'église de Rueil.



Monument de la reine Hortense dans l'église de Rueil.

de mœurs. A ce titre, nous avons déjà donné un *fac-simile* des massacres de Cowpoore d'après une gravure ndoue. Nous reproduisons aujourd'hui un dessin chi-ois, répandu par les mandarins eux-mêmes dans toutes s provinces de l'Empire du milieu et symbolisant la uerre qui a déjà ensanglanté son rivage.

Un bateau plat, sur lequel se trouvent deux person-ages représentant évidemment l'Angleterre et la rance,—l'Angleterre sous les traits d'un nain, la lance arrêt; la France sous une forme gigantesque, te-nt un faisceau de drapeaux, — est prêt d'aborder la age escarpée sur laquelle se trouve, en avant de qua- porte-étendards, un groupe de personnages de l'ex-ession la plus railleuse.

principal, qu'à la ri-esse de son costume on ut reconnaître pour le uverneur de la pro-ice, semble s'épuiser ers ces menaçants ngers en protestations iques. Une image ana- avait déjà été pu- à l'époque de la re de l'opium où dre anglaise dut rer jusqu'à Nankin. ilà les plaisanteries lesquelles on berce on endort ce peuple nt, qui peut se ré-ler un beau jour au it de nos canons fou-ant sa capitale.

MAXIME VAUVERT.

ument funèbre de Rueil.

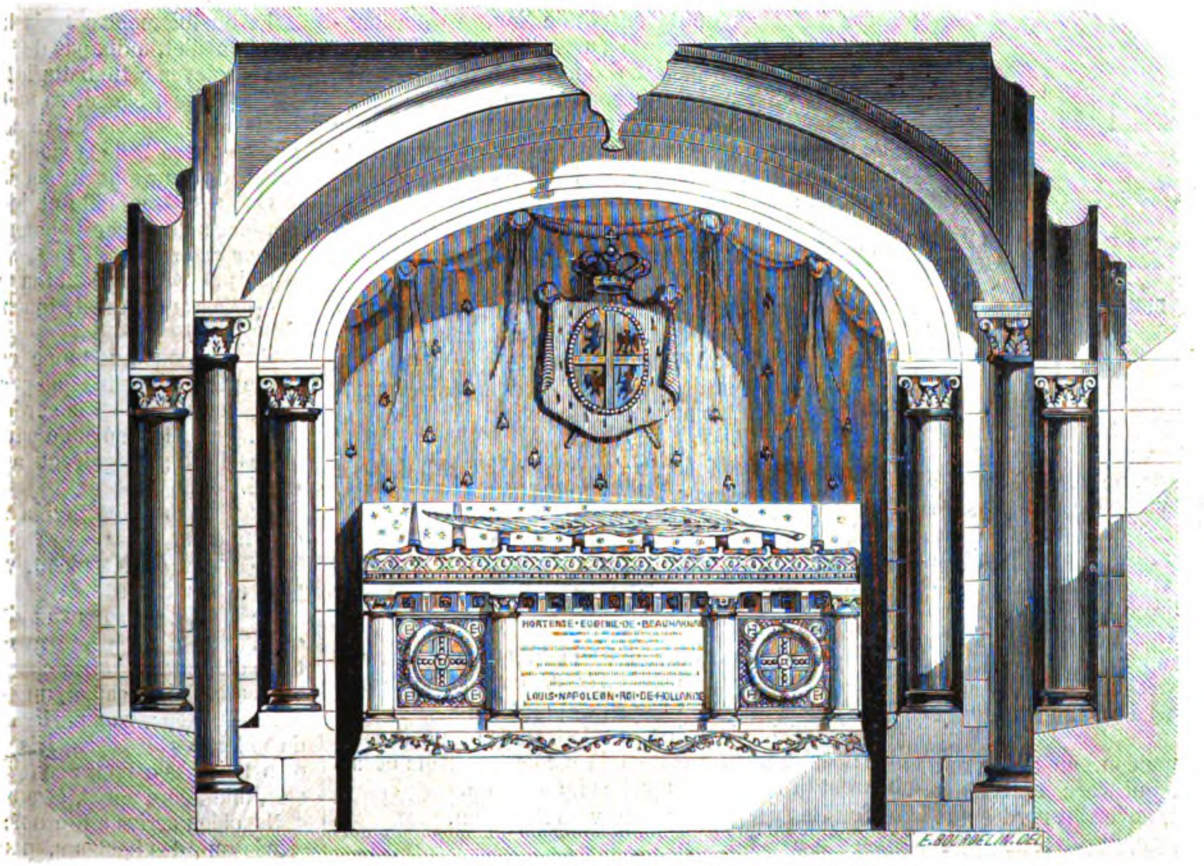
petite église de Rueil, le territoire parois- de laquelle se trouve eau de la Malmai- riche en touchants enirs, est provisoire- pour la dynastie na-onienne ce que l'é- de Dreux était pour anche cadette des bons, les cryptes de se de Saint Denis de- recevoir, sous leurs voûtes historiques, les nobles tombes qu'elle possède. Ces tombes, renfermées dans un seul cénotaphe, sont au nombre de deux. Ce sont celles de deux princesses qui surent donner au pouvoir souverain tout le rayonnement de l'esprit, tout le prestige de la grâce, toutes les splendeurs de la beauté : l'impératrice Joséphine et la reine Hortense.

Cette œuvre, du goût le plus pur et de la conception la plus poétique, se compose du monument proprement dit, élevé dans le chœur de l'église, d'un caveau funéraire formé d'arcades et orné de bas-reliefs rappelant, par d'ingénieux emblèmes, les goûts et les grandeurs des illustres défuntes.

Le monument est décoré de statues, dues au ciseau de M. Barré, et reproduites par notre illustration. La crypte renferme un sarcophage engagé dans une niche splendidement ornementée. On peut en admirer les détails dans notre gravure : des croix entourées d'immortelles le dominent à gauche et à droite; le devant est parsemé d'abeilles; sur le dessus sont déposés un linceul et une palme. Ce symbole du martyre rappelle la mort de la reine Hortense sur la terre d'exil.

L'auteur de ce beau monument est M. Eugène Lacroix, architecte de l'Elysée impérial. Les remarquables sculptures en ont été exécutées par M. Savreux.

LÉO DE BERNARD.



Crypte de la reine Hortense, dans l'église de Rueil.

La nouvelle entrée des Tuileries

ET LA PASSERELLE BELLECHASSE.

La Seine va recevoir un nouveau pont qui, en rattachant directement la rue Bellechasse à la rue Castiglione, va donner satisfaction à l'un des besoins les plus manifestes de la circulation parisienne. Les travaux vont très-prochainement commencer. Le jardin des Tuileries doit être à cette occasion quelque peu modifié. Le changement se bornera à déplacer l'entrée actuelle du jardin du côté de la rivière. A cet effet, on démolit le double escalier qui se trouve du côté du jardin pour conduire à la terrasse du bord de l'eau, et on va y porter la grille qui se trouve actuellement à peu de distance du Pont-Royal; cette dernière entrée sera désormais fermée, et la portion réservée à la promenade de Leurs Majestés augmentée de tout le terrain jusqu'au grand bassin. On doit planter cette partie, qu'une grille séparera du reste du jardin, en parc anglais.

N'est-ce pas bien l'occasion de dire en quelques lignes l'origine de ce jardin, que des milliers de promeneurs et de passants sillonnent sans rien savoir de son passé? Je serai assez bref d'ailleurs pour ne pas effrayer mes lecteurs par une trop grande exigence.

Le jardin des Tuileries, comme le Carrousel, comme la place Louis XV, formait au moyen âge de vastes terrains cultivés, et où s'élevaient plusieurs tuileries lesquelles ont laissé leur nom au palais de nos souverains. Villeroy, secrétaire des finances au seizième siècle et aïeul du duc, le premier se construisit à cette extrémité de Paris un hôtel qu'il céda peu après à François I[er], et à la place duquel Catherine de Médecis ordonna à Philibert Delorme, en 1564, de lui bâtir une demeure digne d'elle. Je ne parlerai pas du château sur lequel un jour peut-être nous aurons à revenir. Un vaste jardin le précédait déjà à peu près à l'endroit où s'étend celui que nous admirons aujourd'hui. Le savant dom Félibien nous raconte qu'on y voyait un étang, un petit bois, une orangerie, un labyrinthe, des volières, des écuries et quelques pavillons d'agrément : une muraille s'élevait entre lui et le palais au pied duquel régnait une étroite ruelle qui subsista jusqu'à Louis XIV.

Les auteurs anciens nous apprennent que la volière se trouvait presqu'à l'endroit où l'on va placer la nouvelle entrée, et qu'un écho célèbre se faisait entendre, près de l'orangerie, à l'extrémité de la terrasse des Feuillants: là, s'élevait aussi une ménagerie d'animaux féroces. C'est Colbert qui conçut le plan du jardin tel que nous le voyons aujourd'hui: il chargea le Nôtre de tous les arrangements, lui donnant carte blanche pour ce qu'il croirait devoir faire. Le Nôtre fit démolir toutes les fabriques, et réunir au jardin un enclos situé à l'extrémité, vers la rivière, et dont un nommé Renard avait fait comme un pré Catelan.

La ruelle de séparation fut supprimée, le mur également: 30,000 toises cubes de terre furent rapportées pour niveler la pente du jardin; le fer à cheval du pont Tournant, aujourd'hui grille de la place Louis XV, fut construit, et en même temps qu'il plantait ces magnifiques allées ombreuses qui forment actuellement un si splendide dôme de verdure, le Nôtre éparpillait en tous sens de nombreuses statues. Piganiol de la Force nous en a conservé une très-curieuse description.

Sur la terrasse qui régnait le long de la façade du château, on voyait les statues d'un chasseur et de deux chasseresses, de Coustou; un faune, une hamadryade et Flore, de Coyzevox. Le parterre est distribué en un grand nombre de compartiments remplis des plus belles fleurs, suivant les différentes saisons de l'année, et animé par trois jets d'eau qui tombent dans autant de bassins bordés de gazon et posés en triangle. Le plus grand de ces bassins est dans une esplanade à la tête de la grande allée. Au pourtour, sont quatre groupes de marbre blanc dont le premier nous fait voir Lucrèce qui, ne pouvant survivre à la violence que le jeune Tarquin lui avait faite, se poignarde en présence de Collatin, son mari. Vis-à-vis de ce groupe en est un autre d'Enée qui porte son père Anchyse et qui mène son fils Ascagne par la main. Le troisième groupe représente l'enlèvement d'Orithie par le vent Borée. Le quatrième est l'enlèvement de Cybèle par Saturne sous la figure du Temps; Cérès est à ses pieds, appuyée sur un lion, symbole de la Terre. La grande allée a 165 toises de longueur sur 16 de largeur et est plantée de marronniers des Indes. A certaines heures du jour, suivant la saison, on y voit avec étonnement et admiration la grande affluence du beau monde qui s'y rencontre. A l'extrémité, était creusé déjà le grand bassin octogone que nous voyons actuellement; de chaque côté, existaient des allées, bosquets et boulingrins: il y avait même un théâtre de verdure où M. Colbert faisait jouer la comédie, et un amphithéâtre capable de contenir plus de mille spectateurs. Louis XV le remplaça par un *jeu de mail*, au milieu duquel fut construit un très-élégant pavillon-billard: un parterre de gazon remplaça de bonne heure ces constructions de fantaisie.

Sous Louis XV, on bâtit encore, à l'extrémité du jardin, à la place des écuries de Catherine de Médicis, l'Académie royale d'Équitation, devenue si fameuse sous le nom de *Manége* au commencement de la révolution: du reste, sur ce point, des changements y ont été apportés depuis. Aucun n'a eu l'importance de celui qui nous a inspiré la pensée de ce coup d'œil rétrospectif.

BARON DE NOCENT.

La statue de Notre-Dame de France.

M. Bonnassieux, dont le nom est si honorablement connu dans les arts, et qui a été tout récemment chargé, à la suite d'un concours public, d'exécuter la statue colossale de Notre-Dame de France, pour la ville du Puy, a cru voir, dans la publication d'une gravure de notre numéro du 27 février dernier, représentant Notre-Dame de France, une atteinte portée à ses droits de reproduction.

Nous comprenons parfaitement la juste susceptibilité de M. Bonnassieux. L'artiste a craint de voir livrer au public une œuvre inachevée et qu'il considère, avec raison, comme devant assurer sa réputation déjà si bien établie. Notre impartialité nous fait donc un devoir de déclarer que notre gravure a été faite d'après une photographie, prise elle-même sur un modèle en plâtre de la statue de M. Bonnassieux, modèle non définitif et n'ayant pas encore reçu cette dernière touche qui imprime à une œuvre le cachet artistique et à laquelle on reconnaît la main de l'ouvrier.

La photographie dont nous nous sommes servi pour notre gravure, nous avait été envoyée par M. Fournier, contre-maître de MM. E. Prenat et C[e], à Givors, dans les ateliers desquels se trouve actuellement le modèle en plâtre de la statue de M. Bonnassieux, et dans lesquels elle doit être coulée. D'après les renseignements fournis par M. Fournier, et que nous avons mis à profit, nous avions lieu de croire l'œuvre achevée et M. Bonnassieux instruit de la reproduction qui nous était demandée.

Au surplus, si nous avions besoin d'excuse pour cette publication que l'artiste a jugée prématurée, nous in[voquerions] notre parfaite bonne foi et la conviction profonde que nous faisions une chose agréable à M. Bonnassieux, en reproduisant une œuvre de haut mérite, sur laquelle il était intéressant d'appeler l'attention du public et des artistes.

Il nous suffira, pensons-nous, de repousser absolument toute pensée d'atteinte aux droits de reproduction de l'auteur, pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet, et nous désirons que M. Bonnassieux accepte ces explications.

FULGENCE GIRARD.

Anniversaire de la naissance d'Hahneman.

Hahneman, le créateur ou l'inventeur de l'homéopathie, est un des grands problèmes de la science moderne. Est-ce un bienfaiteur de l'humanité? est-ce un audacieux charlatan? est-ce une énorme dupe? Voilà les trois questions que se pose la majorité intelligente, tout en s'abstenant sagement du *similia similibus*. Nous reconnaissons, toutefois, que beaucoup d'esprits sérieux répondent affirmativement à la première. Une nombreuse assistance, où l'on comptait des députés au Corps Législatif, des conseillers d'Etat, un colonel d'état-major, un célèbre romancier, des membres distingués du barreau, un grand nombre de représentants de la presse littéraire et scientifique étaient réunis, samedi dernier, dans les somptueux salons de l'hôtel du Louvre, pour célébrer le cent-troisième anniversaire de la naissance du fameux docteur allemand. Nous donnons une gravure reproduisant l'aspect du banquet.

Le général d'Orgoni, ministre et ambassadeur de Sa Majesté l'empereur des Birmans, avait été invité à cette fête en reconnaissance de la protection qu'il a étendue sur des missionnaires qui exercent l'homéopathie dans les Etats de son souverain.

Les doses minimes auxquelles cette science applique sa matière médicale nous inspirent cette réflexion: Les succès dont elle se prévaut ne proviennent-ils pas de ce que son culte s'adresse bien plus à la très-prudente Hygie qu'à l'aventureux Esculape? Et puis, mystère des guérisons, qui le connaît? Nous avons déjà rappelé ici ces belles paroles de l'un des plus grands praticiens dont s'honorent la chirurgie et la médecine: « *Je l'ai soygné*, disait humblement ce grand homme, Dieu *l'a guari.* »

F. G.

Le Prado de Marseille.

Un de ces antiques commis-voyageurs antédiluviens, qui réjouissaient par leurs bons mots la fin des tables d'hôte, a découvert cette phrase: *Si Paris avait une Cannebière, il serait un petit Marseille*, fier de sa trouvaille, il la servit à toutes les nappes des *Grands Cerfs* et des *Aigles Noirs*. Cette phrase a obtenu la vogue réservée aux chansons du *Roi Dagobert*, du *Clair de la lune*, de *Malborough*, et autres stupidités populaires, dont le genre humain fait ses délices jusqu'à la venue de l'Antechrist.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD [1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

Un aide de camp du général Sébastiani entra.

Il avait trouvé, à Krasnoï, l'avant-garde d'une troisième armée appartenant, celle-là, on ne savait à qui; Sébastiani allait la culbuter pour rendre le passage libre : c'est ce qu'il faisait dire à Napoléon.

On avait, en outre, entendu dire, — et c'était le même aide de camp qui apportait cette nouvelle, — on avait, en outre, entendu dire qu'à Liady, village situé à trois lieues au-delà de Krasnoï, une quatrième avant-garde, qu'on supposait appartenir à quelque corps irrégulier de Cosaques, avait enlevé des hommes qui marchaient isolément, et, parmi ces hommes, deux généraux.

On s'attendait à ce que Napoléon, en apprenant tous ces mouvements hostiles, qui s'accomplissaient autour de lui et en avant de lui, enverrait l'ordre aux corps d'Eugène, de Davoust et de Ney, restés à Smolensk, de hâter leur marche, afin d'opposer quinze ou vingt mille hommes au moins à deux cent mille : Napoléon resta pensif et ne donna aucun ordre.

Le lendemain, on se remit en mouvement, comme si les éclaireurs étaient venus annoncer que la route était libre; la colonne, ayant Napoléon à son centre, avançait sans précaution, comme si l'étoile qui guidait vers Marengo et vers Austerlitz ces conquérants du monde, brillait encore dans le ciel neigeux de la Russie.

Les maraudeurs et les fuyards formaient l'avant-garde; les malades et les blessés, l'arrière-garde.

Là seulement où était Napoléon, le cœur battait.

Tout-à-coup, on se trouve en face d'une ligne immobile, rempart d'hommes et de chevaux élevé sur une plaine de neige.

Maraudeurs et fuyards s'arrêtent; leur refoulement vient heurter le cheval de Napoléon, qui relève la tête, fixe sa lunette sur cette ligne noire, et se contente de dire :

— Ce sont les Cosaques. Lancez une douzaine de tirailleurs contre eux; qu'ils fassent un trou, et nous passerons!

Un officier prend une douzaine d'hommes et perce ce rideau; toute la bande s'enfuit comme une volée d'oiseaux effarouchés : le passage est libre.

Mais voici qu'une batterie de canons éclate à gauche; les boulets prennent la colonne en flanc et labourent la route sur laquelle elle s'écoule.

Tous les yeux se tournent vers Napoléon.

— Eh bien? demande-t-il.

— Voyez, sire!

Et on lui montre trois hommes emportés pa[r un] même boulet, à dix pas de lui.

— Enlevez cette batterie! dit-il.

Excelmans, blessé, se met à la tête de sept ou [huit] cents Westphaliens et va attaquer la batterie, ta[ndis] que ce qui reste de la vieille garde se presse autour [de] Napoléon pour amortir les coups.

On passe tranquille et insouciant sous ce feu [; les] musiciens de la garde jouent l'air : *Où peut-on [être] mieux qu'au sein de sa famille?*

Mais l'empereur étend la main; la musique s'a[rrête].

— Mes amis, dit-il, jouez : *Veillons au sal[ut de] l'empire!*

Et, pendant que tonne cette canonnade à la[quelle] on ne peut répondre que par ce froid et hautain [cou]rage, la musique de la garde, calme comme à un[e pa]rade, joue l'air demandé par Napoléon.

Les feux s'éteignirent avant que la musique [eût] cessé.

Excelmans avait gravi la colline et culbuté art[illerie] et artilleurs.

— Voyez, dit Napoléon, voilà les ennemis aux[quels] nous avons affaire!

Ce jour-là, le sol avait été plus difficile à va[incre] que l'ennemi : à peine avions-nous perdu une [cen]taine d'hommes; mais chaque pli de la route avait arraché un canon, un caisson, un chariot.

Par malheur, quoique les traînards eussent le [temps] de piller les bagages, ils n'avaient pas le [temps] d'enclouer les canons : chaque pièce abandonnée [de]vait, une heure après, être tournée contre nous.

Napoléon arriva à Krasnoï; mais, derrière lui, [l'a]rmée qui, des hauteurs, nous avait regardés p[asser], descendit dans la plaine, et les vingt-cinq mille

[1] Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10 et 17 avril.

La Cannebière n'a jamais eu le privilége de frapper l'imagination marseillaise, au point de trouver place dans un proverbe. S'il se fût rencontré un Marseillais aussi niais que le commis-voyageur en *esprits* du Languedoc, il aurait associé le nom de Marseille à Paris, en citant le *Prado*, c'est-à-dire la plus belle promenade du monde. Qu'on se figure le golfe de Baïa se déroulant à l'extrémité occidentale des Champs-Elysées, après l'arc de l'Etoile. Certes, un pareil point de vue réjouirait assez les Parisiens, et l'inventeur du fameux proverbe languedocien : *Si Paris avait...*, ne serait pas peut-être aussi ridicule qu'on le croit généralement, si au lieu de la Cannebière, dont aucun Marseillais ne parle, il eût cité le *Prado*.

Vers 1830, un marchand de papiers peints, Bernex-Philippon, créa cette magnifique promenade, cette rue démesurée qui conduit à la mer. Le maire, M. Consolat, homme intelligent et ferme, entraîna les plus timides du conseil municipal dans une entreprise appelée *folle*, à cette vieille époque de lésinerie marseillaise. Deux excellents journaux, toujours unis dans les questions d'intérêt local, la *Gazette du Midi* et le *Sémaphore*, soutinrent avec une énergie acharnée le projet de Bernex-Philippon. C'est qu'il s'agissait de faire une grande chose tout-à-fait en dehors des habitudes administratives : percer dans la campagne une large promenade de deux kilomètres de longueur, la border de beaux arbres, et la conduire de la dernière maison de la ville aux premières vagues de la mer.

Un quart de siècle s'est écoulé depuis, et la promenade du Prado n'a plus rien à gagner du côté de l'agrément et de la magnificence. De beaux arbres, favorisés par la nature du sol, l'ombragent sur deux lignes; des villas italiennes la bordent, et rien n'est beau comme cet immense paysage de collines boisées, de montagnes nues, de jardins charmants, de maisons de plaisance, d'oasis fraîches, de couvents recueillis, de bastides en amphithéâtre, ce paysage composé de toutes les fantaisies de la nature et de l'homme, et traversé par ce long corridor de verdure, dont la limite est l'éblouissante Méditerranée, cette baignoire du soleil.

La vue du Prado, que nous donnons ici, est prise de la mer; nous la devons à l'habile crayon de M. Charles Roux, un heureux artiste, enrichi dans le commerce par son intelligence et sa probité ; un des noms les plus honorables de notre ville. Je supplie son amitié de me pardonner mon indiscrétion. Charles Roux a bien voulu, à mon dernier voyage à Marseille, crayonner, pour moi, quelques souvenirs du pays natal, et je [illegible] ces confidences en les livrant à la publicité. On doit être sans pitié pour les millionnaires d'esprit. Tant pis pour eux ! Quand ils sont blessés, ils ont la [illegible] d'Achille dans leurs panoplies d'or : blessure et guérison.

Ainsi vue de la haute mer, la plage du Prado doit donner une idée de ces fantasques perspectives des villes chinoises, étagées sur les rives du Peï-Ho. Seulement, l'avantage est pour la promenade marseillaise, car la mer remplace le Céleste Empire ou le canal Impérial. Le dessin de M. Charles Roux nous montre les rochers arides du *Roucas-Blanc*, où le chemin du Douanier, et le vallon de la Chèvre ont été changés en voie carrossable ; les collines couvertes de pins ; les villas de la mer, où se distinguent le château de M. Talabot, avec sa tourelle feodale, et la villa Pastré avec son architecture de fantaisie ; et sur les premiers plans, l'embouchure de la petite rivière l'Huveaune et l'embarcadère du Prado. Ajoutez, par l'imagination, à ce tableau, l'azur de la mer et l'irradiation du soleil, et vous aurez le plus splendide et le plus original des Claude Lorrain.

Peu de temps après son inauguration, la promenade du Prado a été illustrée par de glorieux visiteurs, qui en firent, pour ainsi dire, leur domicile de jour. Les grands artistes voyageurs surtout se sont épris de belle passion pour ces champs-élysées de la mer, et, en toute saison, ils sont venus s'asseoir aux tables du restaurant Courty, se promener en bateau sur la petite rivière, ou à pied sur le sable qui borde la mer. Quant à moi, je me suis fait souvent un véritable plaisir de conduire les voyageurs célèbres au Prado et de jouir de leur surprise, car, en général, il est admis que l'arbre et la verdure sont inconnus dans notre midi phocéen, et que les oliviers sans ombre ont seuls le droit de nous ombrager. Le plus fervent enthousiaste du Prado a été Alexandre Dumas : pendant ses premières stations à Marseille, l'illustre écrivain s'y installait, et n'en sortait plus; il oubliait même alors de travailler ! chose qui paraît invraisemblable ! pendant l'été de 1843, M^lle^ Rachel fit un long séjour à Marseille, et Alexandre Dumas s'y trouvait aussi, arrivant de Naples. Notre grande tragédienne était alors dans tout l'éclat de la jeunesse, du talent et de la beauté ; Melpomène prenait le masque de Thalie, et jouait comme une adorable enfant, à l'ombre ou au soleil, devant cette mer qui la rendait si joyeuse, et lui faisait oublier ses soucis dramatiques. A cinq heures du soir, le classique Courty, qui se donnait le titre de cuisinier d'Alexandre Dumas, servait à M^lle^ Rachel tous les plats du midi, sur une table ombragée par des lauriers romains et des platanes de Jéricho; Hermione faisait honneur à cette cuisine méridionale, comme la Thestylis de Virgile, ou comme M^me^ Dorval, autre cliente du Prado. Le drame et la tragédie adorent les plats grecs : *allia contundunt ;* Sophocle et Sénèque, Roscius et Roscia, poëtes et artistes de l'antiquité, vivaient avec délices de la cuisine bourgeoise de Thestylis. Excusons le mauvais goût des anciens. Au coup de six heures, Alexandre Dumas et moi, nous unissions nos vives instances pour supplier M^lle^ Rachel de vouloir bien se souvenir qu'elle jouait Phèdre ou Camille, à huit heures, au grand théâtre, et qu'il était temps de remonter en calèche. Courty, lui-même, qui avait loué une stalle pour la représentation du soir, suspendait malicieusement le service, dans l'intérêt de la tragédie et du public. Peines perdues ! L'adorable enfant de génie était si heureuse, non pas de ce festin, mais si heureuse de vivre dans la verdure, les fleurs, les brises marines, les parfums des jardins, dans ce divin décor de la nature, qu'elle oubliait l'art, son autre idole, et attendait la dernière minute pour savourer ces extases des beaux soirs d'été, sous un dôme de lauriers, dans le voisinage de la mer. Ces fleurs, que les pieds de la jeune et belle Hermione ont effleurées sans les flétrir, vivent encore ; l'initiale *R* est encore visible sur l'écorce du platane des festins, et Rachel a disparu ! A mon dernier voyage à Marseille, je n'ai trouvé que le cadre, sans la divine image. Malgré le soleil, il y avait un crêpe noir sur le Prado.

MÉRY.

Le *Monde illustré* a accompli sa première année d'existence le 15 avril 1858. MM. les souscripteurs dont l'abonnement est expiré à cette époque, sont priés de le renouveler SANS DÉLAI, afin d'éviter tout retard et toute interruption dans l'envoi du *Monde illustré*.

Le *renouvellement du 15 avril* étant considérable, nous ne saurions trop insister sur cette recommandation.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

L'Administration fait exécuter une immense planche gravée, représentant les **Boulevards de Paris**, qui sera donnée en prime aux abonnés, *le 15 mai prochain*.

Bal de bienfaisance

DONNÉ DANS LA SALLE DU GRAND OPÉRA PAR LA GARDE NATIONALE DU DIXIÈME ARRONDISSEMENT DE PARIS.

On se tromperait profondément si l'on s'imaginait que les classes administratives ou bourgeoises ont seules répondu à l'appel adressé par notre milice parisienne à la charité publique. La voix de la charité s'adresse sans distinction à tous les cœurs généreux, et pour ressentir ses délicieuses vibrations, les cœurs généreux ne font aucune acception de parti.

Aussi tout Paris s'y trouvait, tout le Paris élégant et sympathique, le Paris de la science comme celui du blason; celui de l'art comme celui de l'or; le Paris gouvernemental comme le Paris industriel. La vue du foyer de l'Opéra, donnée par notre gravure en est la preuve manifeste.

Elle prouve aussi que la commission n'avait rien négligé pour que les magnificences du bal répondissent à l'éclat de la foule qui devait envahir jusqu'aux couloirs de notre Académie impériale de Musique.

Ceux qui ont concouru à cette belle fête, apprendront avec plaisir que la recette permettra de donner au nouvel établissement des Petites Sœurs des Pauvres tous les développements désirables; et puis, si elle ne suffisait pas, notre bon Paris est là : les sources de la charité n'y sont heureusement pas taries.

LÉO DE BERNARD.

[illegible] de Miloradovich se trouvèrent entre Napoléon et les trois corps d'armée qui le suivaient.

Ainsi, après avoir passé la nuit à Krasnoï, le lendemain, au moment où l'on allait se remettre en route, entendit-on gronder le canon à cinq ou six lieues en arrière : c'était Eugène qui, attaqué par Miloradovich, [illegible] de morts ce champ de bataille où devait à son tour passer le maréchal Ney, et parmi les cadavres [illegible] nous avons vu Paul Richard, maintenant capitaine lui-même, chercher le corps de son frère.

Napoléon donna l'ordre d'arrêter la marche des colonnes ; depuis longtemps Eugène, son fils bien-aimé, a réparé les échecs de Pordenone et de Sacile : l'empereur ne laisserait pas Eugène aux mains de l'ennemi.

Toute la journée, Napoléon attendit ; Eugène ne parut point.

Le soir, la canonnade s'éteignit.

Napoléon avait un espoir, et il l'exprima tout haut, afin d'augmenter sa confiance de l'adhésion des autres : Eugène s'était sans doute replié sur Davoust et Ney, et, le lendemain, on verrait les trois corps [illegible] percer la ligne russe et se rallier à notre arrière-garde.

La nuit passa, le jour vint, rien ne parut ; seulement, le canon se réveilla : c'était Koutousof qui écrasait Ney [illegible] de ces mêmes collines d'où, la veille, il avait [illegible] Eugène.

Napoléon appelle Bessières, Mortier et Lefèvre, les trois maréchaux qu'il a près de lui ; quant à Berthier, il n'a pas besoin de l'appeler : Berthier ne le quitte pas. Berthier, c'est l'ombre de Napoléon.

Il est évident que l'armée française a derrière elle l'armée russe ; celle-ci a cru envelopper Napoléon : elle l'a laissé passer. Elle croit César pris : elle ne tient que ses lieutenants.

En poussant en avant, — et tandis qu'il s'acharnera sur Eugène, Davoust et Ney, — on peut gagner une marche, deux marches, trois marches peut-être sur l'ennemi : alors, on est sauvé, car on est en Lithuanie, en pays ami, et ce sont les Russes, à leur tour, qui seront en pays ennemi.

Mais on aura lâchement abandonné de valeureux compagnons ; on aura sauvé la tête aux dépens des membres ! Ne vaut-il pas mieux mourir tous ensemble, ou tous ensemble se sauver ?

Napoléon n'ordonne plus : il questionne : il ne dit plus : « Je veux ! » il dit : « Voulez-vous ? »

Un seul lui répond : « Allons ! »

Alors, le sanglier aux défenses d'acier se retourne ; mais, en ce moment, on vient lui dire que le général russe Ojarovsky l'a dépassé avec une avant-garde ; on ne peut pas rentrer en Russie avec des Russes derrière soi.

L'empereur appelle Rapp.

— Marche sur cette avant-garde, lui dit-il, sans tarder d'une minute ; attaque-la tout au travers de l'obscurité ; pas un coup de fusil, tu comprends ? rien que la baïonnette ! Je veux que, pour la première fois qu'ils montrent tant d'audace, ils s'en souviennent longtemps !

On ne savait qu'obéir quand Napoléon commandait : sans répondre une parole, Rapp s'élança en avant ; mais à peine avait-il fait dix pas, que Napoléon le rappela.

Tout un monde de pensées avait traversé son cerveau en une minute.

— Non, dit-il, reste ici, Rapp : je ne veux pas te faire tuer dans une pareille échauffourée ; j'aurai, l'an prochain, besoin de toi à Dantzick. Que Roguet te remplace.

Et Rapp s'en alla, tout pensif à son tour, porter cet ordre au général Roguet ; — tout pensif, disons-nous, car, en effet, il y avait de quoi s'étonner que, tout près de rentrer en Russie, entouré de cent cinquante mille Russes, quand les autres parlaient de la France comme d'une terre imaginaire, lui, Napoléon, vît ce qu'il ferait dans un an, et assignât à l'un de ses lieutenants la ville que celui-ci défendrait à cent quatre-vingt-cinq lieues de l'endroit où lui-même semblait ne plus pouvoir se défendre !

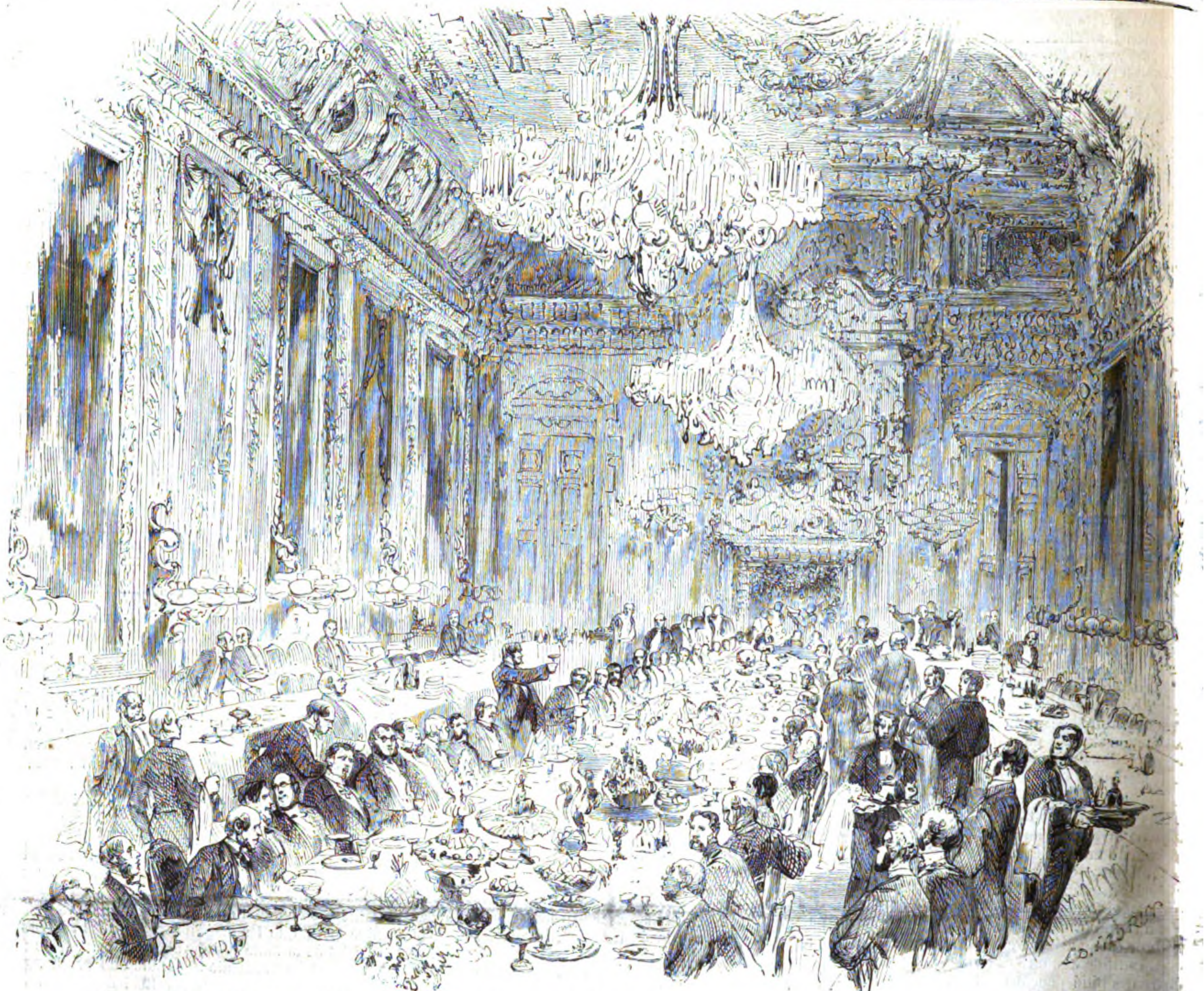
Roguet partit, attaqua l'ennemi à la baïonnette, le chassa de Chirkova et de Malievo, et lui imprima un tel choc, que l'armée russe recula de dix lieues, et suspendit son mouvement pendant vingt-quatre heures.

Vers le milieu de la nuit, on signala Eugène.

Le prince arrivait seul ; il s'était fait jour à travers les Russes, mais il ignorait complétement ce qu'étaient devenus Davoust et Ney. Ils se battaient probablement, car, toute la journée, il avait, sur sa droite, entendu le canon.

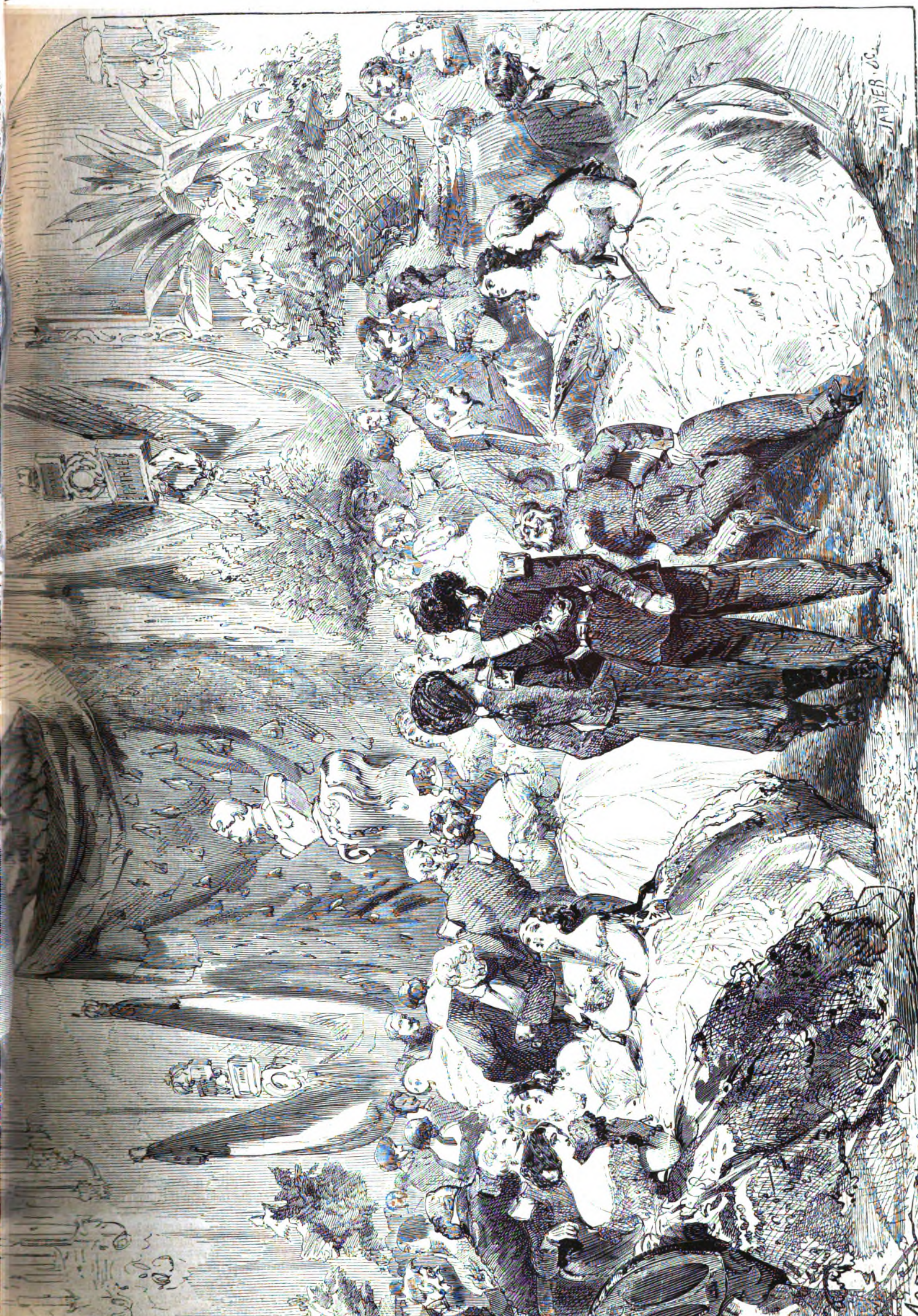
Koutousof était décidément la providence de l'armée française : le vieillard, aussi glacé que son hiver, se contentait de détruire avec ses canons, comme l'hiver détruisait avec la neige et le vent.

Napoléon profita de l'inertie de Koutousof, et de la secousse donnée par Roguet à Ojarovsky, pour faire filer, sur Orcha et Borisof, Victor avec trente mille hommes, et Schwartzenberg avec les dépôts ; mais lui n'abandonnera pas plus Davoust et Ney qu'il n'a abandonné Eugène : il s'efforcera de les joindre ; seulement, ce n'est plus, comme à Eckmühl, pour rempor-



Banquet homœpathique pour la célébration du 103e anniversaire de la naissance d'Hahneman (salons du grand hôtel du Louvre).

Plage du Prado de Marseille, d'après un dessin de M. Charles Roux.



Bal de bienfaisance donné par la garde nationale du 10e arrondissement (décorations du foyer de l'Opéra).

COURRIER D'ITALIE.

Rome, le 10 avril 1858.

Mon cher directeur,

Depuis trois ans, j'étudie, j'analyse, je dissèque, pour ainsi dire, les voyageurs, et j'en ai vu beaucoup à tous les points de l'Europe, en Orient et aux États-Unis. Si j'en rencontre quatre doués de la conscience et du goût, qui font des voyages un emploi sérieux de la vie, et du voyageur un être intéressant, multiple, varié, résumé vivant et coloré des climats, des mœurs et des hommes qu'il a vus, je m'en vanterai bien haut et devant toute la France. La tourbe de gens qui ont un bâton de Chamounix, un couteau à papier de Reichenbach, des breloques de Naples et un narghilé de Smyrne, rira bien haut de mon assertion qui les écrase tout bonnement sans pitié; mais elle n'en est pas moins l'expression exacte de tout le bon sens dont je puis disposer. Demandez à un négociant retiré, qui, une fois ses comptes réglés, son fils établi, est parti, après vingt-cinq ans de mariage, faire son tour de lune de miel posthume, en Italie, avec sa pesante moitié, demandez-lui ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a désiré. S'il est franc, il dira qu'il abhorre l'Italie, les Italiens, les monuments, les tableaux, les fritures et les voiturins; qu'en face des horizons romains, dont la poétique et noble indigence n'est comprise que des vrais artistes, il a rêvé à sa petite maison blanche, sise sur le penchant d'un coteau, dans le Beaujolais ou l'Ardèche; que le Vésuve lui a produit l'effet d'une immense charbonnière; que l'île de Capri est peu boisée et ne présente pas du tout la silhouette d'une chèvre; que les rues de Rome sont très-sales; que Florence est une ville bien noire, et qu'à Tivoli les biftecks pourraient servir à faire des bretelles : j'estime cet homme. Il est dupe de sa fortune et de quelques livres qu'il a lus sans les comprendre.

Croiriez-vous qu'il y a des gens, que dis-je? des jeunes gens qui voyagent par devoir, par contenance, parce que c'est un ton, parce que c'est de mode, bien porté; parce que cela recommande un jeune homme aux héritières et donne même à son crédit futur un certain vernis qui attire la confiance.

Cette catégorie est de formation américaine. Elle admet de nombreuses et bizarres variétés. J'ai vu un jeune planteur qui voyageait tout seul et s'ennuyait comme quatre Anglais riches à millions sterling. De bonne heure, il avait envisagé les voyages comme un chapitre très épineux de son éducation d'homme, et il les subissait avec la sérénité d'un malade courageux qui sourit sous les moxas et avale les potions comme si elles venaient de la pharmacie Cliquot. Il est vrai qu'il dormait beaucoup; mais il voyait tout, notait tout, et puis partait vierge de toute émotion. Il avait inscrit deux ou trois villes et quelques monuments à son actif de touriste. Les dates étaient marquées d'avance. Si le Vésuve eût promis une éruption la veille de son départ, il serait parti le lendemain, à travers la lave, aussi calme en s'éloignant de ce magnifique spectacle que l'était Pline l'Ancien en s'en approchant pour y trouver la mort. Il quitta Moscou huit jours avant le couronnement de l'empereur, parce que ses leçons d'allemand devaient commencer le 1er septembre à Berlin. Sur le bord d'un lac de la Suède, il me confia que les êtres les plus heureux de la terre étaient sans contredit les nègres esclaves de la Louisiane, et que si je pouvais jamais jouir du spectacle d'une si complète félicité, je regretterais toute ma vie de n'être pas né avec un *pigmentum* plus foncé que le mien. Je l'ai rencontré à Paris qui venait d'Orient et allait en Espagne pour en finir. Maintenant il se repose probablement dans sa plantation du mauvais rêve qu'il a fait. Il y a des Américains qui voyagent bien et font peau neuve en Europe. D'ailleurs, c'est leur but avoué; pour adoucir leurs angles, ils ont besoin de passer quelques jours auprès de leur grand'mère.

Je pardonne aux Anglais d'être ce qu'ils sont, et aux Américains encore plus de n'être pas ce qu'ils sont; mais, malgré moi, et la *mansuetude* qui me gagne à mesure que je me fais le contemporain des statues manchotes, des torses cul-de-jatte et des bustes sans nez, je ne puis m'empêcher d'entrer en courroux contre les jeunes Français qui viennent en Italie avant d'être nommés quelque chose dans quelque bureau ou d'étudier la procédure. Jadis, dit-on, nous mettions des points d'exclamations, trop peut-être, à la fin de nos phrases, quand surgissait devant nous quelque coup de théâtre de la nature, quelque miracle de l'art. Les jeunes gens partaient sac au dos, cheveux au vent, décidés à affronter, pour s'enivrer de soleil et d'art, les empoisonneurs des auberges et les détrousseurs des grands chemins. Ils revenaient au foyer paternel, tout pétillants d'émotions, fiers de leurs dangers, heureux de leurs jeunes forces, des nuits passées en plein air, des longues marches sous la pluie, l'album tout noir de notes et de croquis.

Maintenant tout est bien changé; on a des cœurs et des esprits octogénaires dans des corps qui n'ont point d'âge, sous une barbe qui n'a point de couleur. On passe un monument de peur de froisser son col de chemise, et puis, on est fatigué, harassé, le confort manque partout! Ah! vive Paris! Ils se plaignent de ne pas retrouver Paris sous le ciel de Naples ou d'Alexandrie! Bon Dieu! pourquoi voyagent-ils, ces beaux fils taillés pour les devantures des marchands de nouveautés? Ils passent sur le Forum en se bouchant le nez, parce qu'on y ferre des chevaux, sans songer que là parlèrent les Gracques et Cicéron! Ils se plaignent des cahots imprimés à leur voiture par les quelques cailloux restés de la voie Sacrée! Tant de tableaux, tant de statues rendues au soleil, tant de ruines déformées par le temps, les ennuient parce qu'elles parlent trop haut! L'Italie ne se livre plus à cette jeunesse frelatée! Ceci est à l'adresse de quelques voyageurs qui s'ennuient en attendant la semaine sainte ou qui partent sans avoir rien vu.

Personne, hors de Rome, ne parle des chasses qui se font dans la campagne presque inculte qui s'étend jusqu'aux montagnes du Latium. Les Anglais, qui se divertissent très-gravement à suivre en jaquette rouge une centaine de chiens lancés sur un pauvre renard, ont découvert que cet animal abondait dans cette vaste thébaïde de gazon. Quoi de plus original que d'associer les émotions opulentes des parcs anglais à cette ivresse qui s'empare de l'homme quand il se sent emporté par une course effrénée à travers les espaces libres? Ceux qui chassent le bison dans les prairies de l'Amérique ne foulent pas un sol plus neuf que celui-ci, et n'envisagent pas un horizon plus virginal. L'espace n'est pas limité; les barrières ne sont faites que pour les troupeaux; on peut franchir des rivières et se casser le cou; les meutes, dont rien ne divise ou n'arrête l'ardeur, s'en viennent éclopées et haletantes.

Tous les lundis et tous les jeudis à onze heures, le rendez-vous de chasse a lieu sur quelque point de la campagne Romaine, à Ponte-Salaro, à Ponte-Mamollo ou sur la voie Appienne. Le moment du départ est très-intéressant; on se croirait aux courses d'Epsom ou de Chantilly, tant on voit sur cet étroit espace choisi dans un désert, de chevaux pur sang, de jockeys à casquettes rondes, aux guêtres de chamois, à jaquettes rayées, parlant anglais, italien et français, de gros favoris rouges, des raies qui attaquent la nuque; de dames à petits chapeaux pavoisés de plumes d'autruche et de guipure noire; des amazones, des calèches, des coupés, des tilburys, des chars-à-bancs, émaillés de livrées capables de révolutionner tous les buffles de la campagne Romaine. Les biftecks sont servis sous une tente; le porter y coule à flots; on s'y abreuve de sherry! Que serait un Anglais s'il n'avait pas toujours l'estomac en fermentation? La chasse est encouragée par les dames qui se perchent sur un monticule et agitent leurs mouchoirs. Bientôt elle prend l'aspect d'une déroute. On la dirait emportée par le vent. Le renard n'est évidemment qu'un prétexte. Il faut bien courir après quelque chose! Quand le soleil printanier blanchit ces vastes plaines, qu'on est assourdi du chant des alouettes, et que la Sabinie semble tressaillir au loin sous son éclatante draperie de neige. A quatre heures, hommes, chevaux et chiens reprennent le chemin de Rome, crottés, suants, rendus comme s'ils avaient pris une ville d'assaut ou repoussé une menaçante invasion! Et c'est à peine si on compte un renard de moins dans cette thébaïde des renards!

Mardi dernier, nous sommes allé inaugurer le printemps près des ruines de la villa d'Horace, au bruit de ces cascades qui semblent redire les odes du poëte immortel. Vous répéter tout ce que m'ont fait penser et dire sur la voie Tiburienne ce beau soleil, ces lignes entremêlées et pures d'un paysage déboisé, comme si la draperie devait nuire à la perfection des formes, ces lointains qui fuient dans l'azur sans s'effacer jamais, ces eaux claires qui semblent sourdre d'une terre en deuil, ces buffles accroupis sur le bord de la route, les alouettes qui frétillent dans l'air, ces mille riens, ces accidents qui ne frappent que le côté des souvenirs, noircirais tout un numéro du *Monde illustré*, et ce serait dommage. J'ai vu avec regret qu'on brise, pour en faire du macadam, les gros blocs de la voie Tiburienne qu'on retrouve à certains intervalles. Les anciens voyaient la grandeur dans la masse et cherchaient à éterniser des pierres, nous la voyons dans l'utile, dans la logique, dans la règle, pour qui la matière n'est plus rien, et qui sont immortelles comme les lois de la nature.

A droite, en arrivant au pied de la rampe qui conduit à la ville, nous voyons la villa Adrienne que signalent au loin ses hauts sapins ombellés. Ce sont des ruines gigantesques, tout un monde d'art, de science, de volupté, qu'il faut étudier presque sous terre et au milieu des broussailles. Elles font comprendre ce qu'était déjà un empereur à l'époque d'Adrien. On ne s'étonne plus de leurs apothéoses, quand on voit ce que ces hommes pouvaient créer d'une seule parole. On peut dire que Tivoli n'est plus le Tivoli des anciens, plein de frais ombrages, couvert de temples magnifiques, de villas somptueuses, solitudes animées par le bruit des cascades, où les poëtes venaient chercher des images et les grands un refuge contre la satiété du pouvoir. Mécènes y dormait, Auguste y oubliait l'empire et ses soucis, Catulle y chantait les voluptés de l'âme et du corps, Horace y savourait les contentements d'une pauvreté libre d'ambition et de crainte.

---

ter une grande victoire qu'il fera ce suprême mouvement; ce sera pour sauver deux maréchaux et les débris de deux armées!

Le 17, il ordonna d'être prêt à cinq heures du matin; puis, quand toute l'armée — ce qui reste de l'armée — croit qu'on va marcher vers la Pologne, Napoléon tourne le dos à la Pologne et se dirige vers le nord.

— Où va-t-on? demandent toutes les voix; et quel chemin nous fait-on prendre?

— On va sauver Davoust et Ney! on prend le chemin du dévouement.

Et toutes les voix se taisent. On a trouvé la chose toute simple: on obéit.

Napoléon arrachera ses deux lieutenants à la Russie ou il y restera avec eux. Eugène, sauvé, continuera son chemin vers Liady; après l'effort qu'il a fait, il peut marcher encore, mais il ne peut plus combattre. Le général Claparède, avec les malades et les blessés, défendra Krasnoï: des malades et des blessés sont suffisants pour tenir en respect un ennemi qui s'écroule dès qu'on le touche.

Au jour, Napoléon se trouve entre trois armées: il en a une à sa droite, une à sa gauche, une devant lui. Ces armées n'avaient qu'à marcher, qu'à se réunir, et elles étouffaient, entre cent vingt mille soldats, Napoléon et ses onze mille hommes! elles n'avaient qu'à faire approcher leurs batteries, qu'à faire feu pendant une journée, et elles les écrasaient! Pas un seul n'eût échappé! — Les hommes restèrent en place; les canons se turent.

Il y avait des défenseurs, invisibles aux yeux de nos soldats, qui se dressaient menaçants à ceux des Russes: c'étaient Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Eckmühl et Wagram!

Il fallut trois années de revers pour que l'on comprît la vulnérabilité de cet autre Achille; il fallut l'Angleterre, cette ennemie acharnée, pour venir enfoncer dans le cœur du lion mourant le poignard de ses *horse-guards*; il fallut le grand ravin de Waterloo pour servir de tombe à la garde impériale!

Enfin, le canon commença d'éclater: c'était par derrière, c'était à Krasnoï. L'ennemi, qui respectait Napoléon, attaquait Claparède.

On se trouvait enfermé de quatre côtés.

Sans doute, était-ce un signal: les trois autres côtés s'enflammèrent à leur tour.

On continua d'aller en avant; c'était, en grand, quelque chose comme le Kremlin: on marchait contre le feu, entre deux murailles de feu.

Tout-à-coup, cette muraille ardente s'ouvrit, miraculeusement percée par Davoust et ses hommes!

Il ne restait plus que Ney à rejoindre et à dégager.

Davoust n'avait pas entendu parler de lui: il savait seulement que son collègue devait être d'un jour en arrière. Or, il était impossible de l'attendre un jour sous ce feu: l'armée y eût fondu tout entière comme un bronze dans la fournaise.

Napoléon appelle Mortier.

Il lui ordonne de défendre Krasnoï, d'y attendre Ney le plus longtemps possible, tandis que lui va ouvrir, par Orcha et Liady, la route de l'armée.

Avec Napoléon est la force, nous l'avons dit, et il faut une terrible machine de guerre pour enfoncer les quarante mille Russes qui, pendant le mouvement que Napoléon vient de faire vers Smolensk, se sont glissés entre lui et la Pologne.

L'empereur et ce qui reste de la vieille garde prennent la route de Krasnoï; Mortier, Davoust et Roguet soutiennent la retraite. — Roguet et la je[une] garde, qui faisaient la veille tête de colonne à Chir[kova] et Malievo, faisaient le lendemain l'arrière-garde à K[ras]noï; aussi, en rentrant dans la ville, du 1er de v[oltigeurs], d'un régiment tout entier qui, deux fois [était] monté à l'assaut contre une batterie russe, il ne [res]tait plus que cinquante soldats et onze officiers!

Napoléon arriva le soir à Liady; le lendema[in à] Orcha.

On envoya le général Éblé, avec huit compa[gnies] de sapeurs et de pionniers, assurer le passage d[e] dix mille hommes sur la Bérésina.

Peut-être Napoléon devait-il quitter Orcha; en quittant Orcha, c'est Ney qu'il quitte; et, malheureux qu'Auguste, qui pouvait au moins [de]mander ses légions à Varus, c'est à lui-même qu['il] demande Ney!

A toute heure de la nuit, il ouvre sa porte, e[t de]mande:

— A-t-on des nouvelles de Ney?

A chaque bruit qu'il entend dans la rue, il ou[vre sa] fenêtre, et demande:

— Est-ce Ney qui arrive?

Tous les regards se tournaient du côté du nor[d; on] ne voyait rien que les lignes, s'épaississant tou[jours,] des bataillons russes. On écoutait, et l'on n'ent[endait] plus même le canon: c'était le silence de la t[ombe;] si Ney vivait, Ney se battrait... Ney était mort!

Et, comme si cette mort fût avérée, on comm[ença] à se répéter les uns aux autres:

— Moi, je l'ai vu le 15, et voici ce qu'il m'a d[it...]

— Moi, je l'ai vu le 16, et voici ce qu'il m['a ré]pondu...

Et Napoléon, lui, disait:

Aujourd'hui, la maison la plus apparente de Tivoli appartient aux jésuites, qui n'y écrivent pas contre l'oubli de la mort et la jouissance précipitée des biens offerts par la fortune et par la créature. A Tivoli, vous trouverez à louer des chambres, mais pas une maison. La misère, la maladie, la vieillesse, sous les aspects les plus repoussants, circulent dans les rues sales et étroites de cette misérable bourgade. On se hâte de les traverser pour arriver à l'auberge de la Sybille, près du temple de Vesta, seule ruine ayant figure que vous trouviez dans l'endroit. Cette auberge tire son nom du temple de la Sybille, qui touche à celui de Vesta. D'ailleurs, quelle auberge oserait s'appeler hôtel de Vesta? Elle est propre comme toute la ville de Tivoli; on y pénètre par un couloir qui se ressent du passage fréquent des chevaux, et qu'embaument les émanations d'une cuisine dont le saindoux est la base invariable. La cour, qui forme terrasse sur l'admirable paysage des cascades et qui donne accès au temple, est remplie de poules et de coqs mangeant la pâtée dans un chapiteau corinthien creusé à cet effet. Quelques Anglais sont là lorgnant de tous côtés, avec des femmes au bras, qui ont la coquetterie de cacher leur visage. L'un d'eux, très-barbu, malmène les cicérones qui lui tiennent tout la dragée de leur érudition; il a les airs inspirés d'un martyr en pantalon gris; sa mère le suit et l'écoute avec respect. On me dit que c'est un ministre de l'Église anglicane qu'on fait souvent poser à Rome pour la figure de Jésus-Christ. La porte est constamment obstruée d'ânes et de mendiants. Le métier de ces derniers est exercé principalement par de petites filles armées chacune d'un poupon exercé à ne pas ...er.

L'Arno tombe dans la vallée de Tivoli par un grand nombre de chutes. Il est cascade, chute d'eau; cascatelle, chevelure dont le vent se joue. On peut dire de lui comme d'Horace, qu'il pratique tous les styles. L'ode héroïque est chantée par la grande et ronflante chute inaugurée sous Grégoire XVI; le large ruban d'argent, qui tombe sans se froisser jusqu'à des profondeurs vertigineuses, et qu'on appelle chute de Bérénice, semble roucouler les chants de cette philosophie ... qui nous invite à la modération des plaisirs que nous voulons voir durer; ces filets éparpillés le long des rochers, sur des lits de mousse, blanchis par le savon des laveuses, c'est la poésie errante qui mêle la pensée au désir en les embellissant l'un par l'autre; les cascatelles, c'est l'art poétique, les épîtres familières, les satyres, c'est-à-dire la raison et le cœur, associés pour fixer les lois du langage et les règles de la ... Pendant que l'essaim de mes compagnons s'envolait à butiner des impressions aux grottes de Neptune et des Syrènes, aux ruines problématiques de la villa d'Horace, remplacée par un couvent de Saint-Antoine, je suis resté sous le portique du temple, à rêver, à regarder, dans les objets et dans mes impressions, cette antiquité que l'imagination a tant de peine à faire revivre.

Voilà à ma droite authentiquement les substructions de la villa de Marius Vopiscus; je ne vois que des ... en losanges, des arcades rompues, les ruines romaines; en face, un couvent marque l'emplacement de la maison de Catulle. L'endroit me paraît bien choisi pour un couvent, mais rappelle peu le génie et les amours de Catulle. Quelques oliviers rabougris y jettent une ombre rare sur un sol pierreux. Tout le ... des montagnes qui forme le fond de la vallée est complétement aride. C'est là, sans doute, qu'aimaient à s'égarer les chèvres d'Horace, *olentis uxores mariti* (c'est la seule citation que je veuille me permettre pour ne pas avoir l'air de donner un pensum à vos lecteurs). Mais combien le contraste est vif entre cette ceinture rocailleuse et grisâtre, et cette zône rafraîchie par les eaux, dans laquelle la nature semble, par un tour de force, avoir condensé toutes les richesses dans l'espace le plus étroit possible. Voilà les neuf cercles de la végétation méridionale. Le printemps est tout là qui vous annonce les fleurs éclatantes de l'été et la végétation pâlie de l'automne. Mais pourquoi décrire après les poëtes et les illustres voyageurs qui se sont assis sous ce portique? Je regarde les émerillons et les colombes ardoisées tournoyer sur l'abîme; le troglodyte promène ses trilles sur les fleurs naissantes des cytises; je me laisse aller au charme qu'exerce sur nous le bruit continu des eaux. L'ennui est, je crois, impossible quand on a pour interlocuteur un torrent, une chute d'eau ou la houle de la mer; on leur fait dire tout ce qu'on veut, de même qu'on fait chanter aux cloches tous les airs imaginables. Alors les pensées cessent d'être confuses quand nous les entendons articulées par des voix si puissantes. Le silence est le grand abîme de l'âme; il faut que l'idée s'incarne dans un son ou dans une image. Pendant plus de trois heures ces cascades sonores m'ont répété la légende des vieux temps, les prodiges de la force, les éclats d'une éloquence qu'on n'imita jamais, et les axiomes d'une philosophie qui s'est déplacée, qui a revêtu des formes nouvelles, sans acquérir une idée de plus.

Quelques Anglais qui tiraillent à côté de moi des biftecks qu'on dirait venus d'un sacrifice, tant ils sont noirs, font à Vesta des libations d'orvietto et lui offrent même une pincée de sel. Que Vesta les entende et rende à leur pays son antique sobriquet : *Old merry England!* car ils ne sont pas gais, ces messieurs; et quand ils veulent être spirituels, ils ont l'air de mettre en mouvement une machine à filer du coton. — Nous partons, après nous être querellés avec tous les mendiants et les cicérones de l'endroit. Je voudrais peindre le splendide coucher du soleil dont nous sommes témoins en descendant la colline, mais je ne le puis : mon impression m'éblouit; je ne trouve pas un mot.

Savez-vous ce que c'est qu'un *recivimento?* C'est une soirée de félicitations où tout le monde est admis sans crainte, et sous la seule condition du costume. Les cardinaux nouvellement promus donnent tous des *recivimenti*, pendant qu'un orchestre perché sur une estrade dans la rue exécute des morceaux joyeux. On entre, on vous annonce; vous passez devant le cardinal, qui vous dit n'importe quoi; vous faites une réponse *ad hoc*, et, après avoir attrapé une glace, s'il y en a, vous vous en allez! Notre ambassadeur a donné son *recivimento* il y a quelque temps : tout Rome y est allé et y a porté son écrin : c'était la plus belle cohue à diamants qu'on pût voir.

J. DOUCET.

Mosquée de Sainte-Sophie.

Le nom si étrangement hybride sous lequel on désigne généralement cet imposant édifice religieux révèle à la fois sa destination actuelle et son antique origine, comme les indique encore son beau dôme chrétien s'élevant majestueusement au milieu de quatre minarets qui dressent autour, en jets grêles, leurs flèches de pierre. C'était, en effet, la basilique métropolitaine de l'Orient, comme Byzance en était la Rome : *alter Roma*. Mahomet II substitua le croissant sinistre à sa croix d'or; ses autels ont disparu, et la voix du mufti récite les versets du Coran là où les homélies de tant d'illustres évêques commentaient le texte divin des saints Évangiles. L'église est devenue une mosquée.

La fondation de cet édifice, le monument le plus grandiose de Constantinople et de tout l'Orient, remonte au quatrième siècle. Son fondateur fut l'empereur qui fit asseoir le christianisme avec lui sur le trône de César : Constantin-le-Grand. Il chargea le célèbre Anthémius de Tralle de l'exécution de ce grand travail. Cet architecte ne mit que huit ans et cinq mois à l'accomplir. La disposition générale était celle de la croix grecque, surmontée d'une vaste coupole entourée de huit dômes.

Cette coupole de forme sphérique ayant été renversée par un tremblement de terre, en 1558, sous le règne de Justinien, fut reconstruite par les ordres de ce prince. L'artiste chargé de cette restauration modifia profondément le plan primitif, en substituant des voussures elliptiques aux arcs sphériques de cette coupole, et en plaçant des colonnes de granit réunies par des cintres entre les grands piliers qui la supportaient.

Un vaste péristyle, fermé par neuf portes de bronze enrichies de bas-reliefs, précède cette basilique, dont l'intérieur était orné avec une magnificence impériale. Presque toute cette splendide décoration, mosaïques, orfévreries, statues, sculptures, a disparu sous le marteau d'un fanatisme iconoclaste. Le beau pavé de vert-antique et de porphyre a seul échappé à la destruction, et, du moins, s'il a disparu ce n'est que sous les riches tapis qui le recouvrent.

On remarque encore, dans cet édifice, un grand nombre de magnifiques colonnes de granit égyptien, de jaspe, de porphyre et des marbres les plus précieux; mais on ne saurait fixer l'époque à laquelle ces beaux monolithes, surmontés la plupart de chapiteaux incohérents, ont été ajoutés à ce temple dont ils rompent l'harmonie.

Divers ornements d'or et d'argent, mêlés à des lampes en verres de couleur, à des globes de cristal et jusqu'à des œufs d'autruche, ont été appendus à la voûte comme des *ex voto* par la piété des Osmanlis; ils ne font que ressortir davantage la froide nudité du monument, où l'on n'aperçoit d'autre décoration que quelques tables de marbre, portant les noms de Dieu et de Mahomet, ainsi que ceux des quatre premiers khalifes, Abou-Kehr, Omer, Osman et Ali.

Ce qui reste à ce magnifique édifice, et que n'ont pu lui enlever l'ignorance, le mauvais goût et la brutalité, ce sont ses lignes grandioses, ses proportions colossales, son immensité, en un mot, qui fascine le regard et ravit l'enthousiasme.

FULGENCE GIRARD.

— Ney! mon brave Ney! tout ce que j'ai de millions dans mes caves des Tuileries, pour racheter mon duc d'Elchingen, mon prince de la Moskowa!

Tout-à-coup, au milieu de la nuit, on entend le pas d'un cheval qui arrive au galop, puis des cris auxquels se mêle le nom de Ney.

— Ney! crie Napoléon; qui m'apporte des nouvelles de Ney?

On pousse devant l'empereur un jeune homme couvert des lambeaux d'un uniforme bleu brodé d'argent.

Napoléon reconnaît un officier d'ordonnance d'Eugène.

— Ah! c'est vous, monsieur Paul Richard! dit Napoléon.

— Non, sire : c'est moi, Louis Richard... Mon frère Paul est mort! Mais le maréchal vit, sire.

— Où est-il?

— A trois lieues d'ici; il demande du secours.

— Davoust! Eugène! Mortier! au secours de Ney! Ah! mes maréchaux! on a des nouvelles de Ney... Mes autres pertes sont réparables : Ney est sauvé!

Eugène entre le premier.

— Une croix d'officier de la Légion d'honneur pour m'avoir apporté de bonnes nouvelles, Eugène.

— Voici celle de mon frère, sire, dit le jeune homme en tirant de sa poitrine la croix qu'il a détachée, après sa mort, de l'habit de Paul.

— Ah! c'est vous, mon brave Louis! dit Eugène. La nouvelle est bonne; mais le messager la rend meilleure encore!

— Sire! dit en entrant Mortier, me voici prêt à partir.

— Et moi aussi, dit Eugène.

— Je suis l'ancien du prince, dit Mortier.

— Sire, reprit Eugène, je suis roi : je réclame la prérogative de mon rang; personne ne donnera avant moi la main à Ney.

Mortier fit un pas en arrière.

— Donnez-moi la main, à moi, lui dit l'empereur.

Mortier prit la main de Napoléon, et la baisa avec un soupir.

— Je te ferai roi un jour, Mortier; et, alors, toi aussi, tu diras : « Je veux! »

Deux heures après, Napoléon voyait entrer Ney dans sa chambre et lui tendait les bras en criant :

— J'ai sauvé mes aigles, puisque tu es vivant, mon brave Ney!

Puis, à ceux qui le regardaient et qui l'entouraient :

— Messieurs, dit-il, j'eusse donné trois cents millions, il y a trois heures, pour cette minute de joie que Dieu vient de me donner pour rien.

VI

Le Retour.

Il y a trois ans, presque jour pour jour, qu'au début de ces scènes militaires, nous avons introduit nos lecteurs dans le cabinet particulier de Napoléon aux Tuileries; prions-les de nous y attendre au milieu de cette triste et muette obscurité des palais vides de leurs maîtres. Nous sommes au 18 décembre 1812 : ils ne resteront pas longtemps dans les ténèbres et le silence.

En effet, dans ce moment, une mauvaise calèche de voyage est arrêtée devant le guichet des Tuileries donnant sur la rue de l'Echelle, et, depuis dix minutes, essaye vainement de se faire ouvrir.

Enfin, le concierge, réveillé par les soldats de garde plutôt que par les coups frappés à la porte, s'est décidé à s'informer des causes de ce bruit, et il est resté stupéfait à la vue du mameluk Roustan, revêtu de son uniforme égyptien, et qui, à travers les grilles, lui crie, impatient :

— Mais dépêchez-vous donc! c'est l'empereur!

Le concierge se précipite vers la porte, qui roule aussitôt sur ses gonds; la voiture passe sous le guichet, coupe diagonalement la cour et va s'arrêter près du vestibule.

Deux hommes, l'un de haute, l'autre de moyenne taille, tout enveloppés de fourrures, descendent de la calèche et montent rapidement les escaliers.

Le mameluk Roustan les précède, ne disant que ce mot:

— L'empereur! l'empereur! l'empereur!

Un valet de pied, arrivé en même temps que l'illustre voyageur, prend un candélabre des mains d'un de ses confrères qui vient au-devant du bruit, et va droit au cabinet de travail de Napoléon.

Il sait que le sommeil n'est que le second besoin de cet homme de fer auquel on obéit.

L'empereur traverse ce cabinet où, trois ans auparavant, il s'est arrêté et endormi un instant; où la pauvre Joséphine, légère comme une ombre, est venue à lui, et, douce comme un rêve caressant, a effleuré son front d'un baiser.

Cette fois, il ne s'arrête pas, ne s'endort pas; il passe en disant d'une voix brève :

— L'archichancelier!

C'est toujours Cambacérès qu'il demande; seulement, il ne demande que lui.

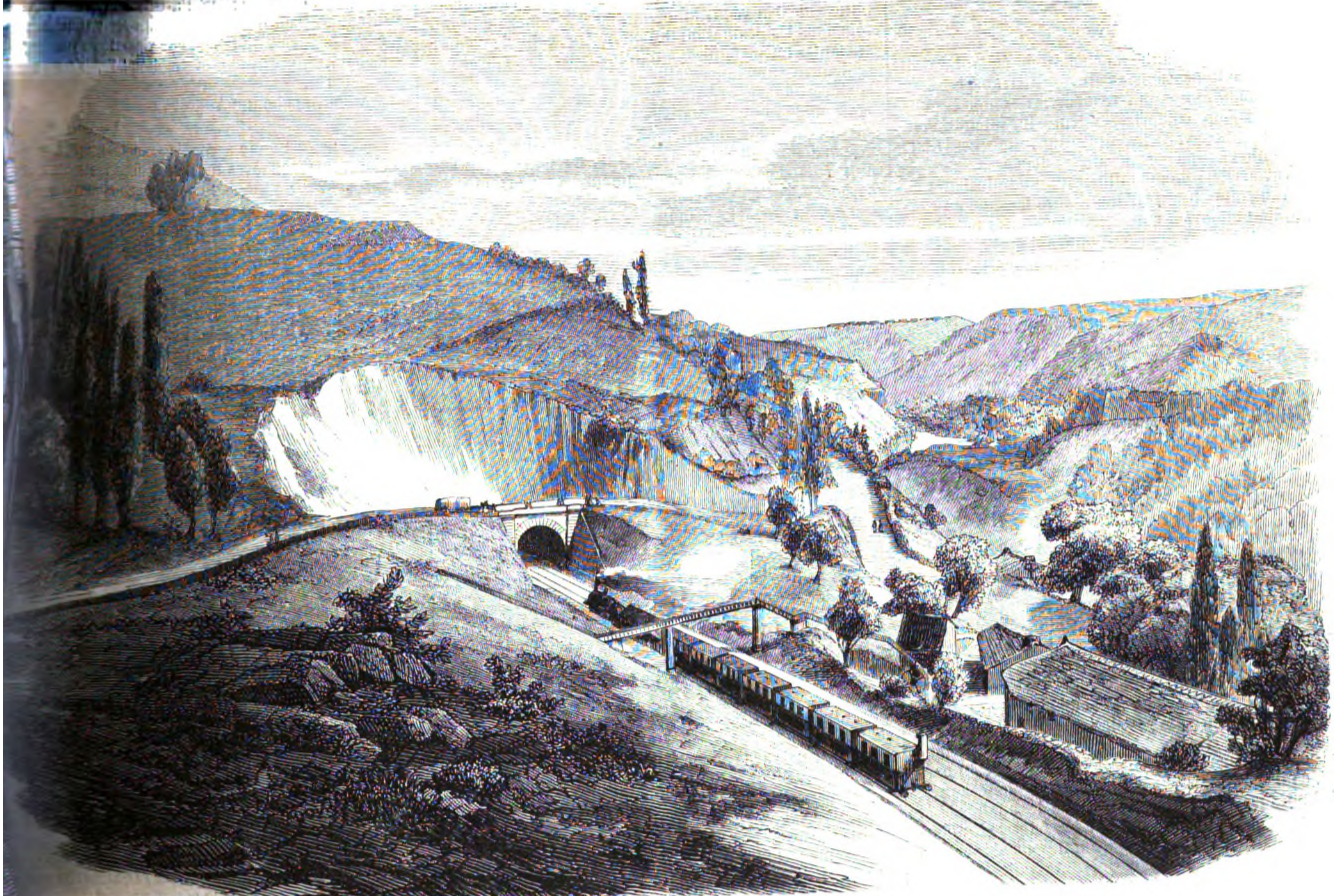
Après quoi, il s'engage, suivi de l'homme à la haute taille, dans le couloir qui conduit chez l'impératrice.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople.

Théâtre des Marionnettes (représentation dans l'atelier de M. Maurice Sand).



Chemin de fer de Lyon à Genève. — Le tunnel du Credo.

Les marionnettes de M. Sand.

Les théâtres de société sont plus en vogue que jamais. Un souffle dramatique a traversé tous les salons et saisi de ses effluves les plus jolies têtes ; Thespis dresse partout son monde fantastique. On joue le vaudeville, on déclame la tragédie, — dieux immortels ! — on chante l'opéra comique. M. Maurice Sand a eu l'ingénieuse idée, lui, de donner dans son atelier un spectacle de marionnettes. La dernière représentation a eu lieu dimanche, devant une assistance, disons mieux, devant une foule d'élite. Que l'on jette les yeux sur notre gravure, exécutée sur un dessin de M. Maurice Sand lui-même, et l'on verra que les meubles, voire même le marbre de la cheminée, se sont trouvés transformés en tribunes.

Après une ouverture originale, où la guitare, les castagnettes et le mirliton-sax se mariaient agréablement, le rideau se leva et laissa voir un ravissant petit paysage. Quand on eut regardé, on écouta. Que ne puis-je transcrire ici toute cette pièce, de mœurs pour le moins bizarres ! Je dois me borner à en donner un aperçu succinct :

Méphistophélès est amoureux de la fée Mirobolante qui, — comme chacun sait, — est la fille de Jupiter et d'une bergère, dont le nom n'est point encore arrivé jusqu'à messieurs de la paléographie. Il voudrait l'épouser ; mais Jupin lui impose une condition : il s'agit de retrouver la Vertu, qui s'est égarée parmi les humains.

Le croirait-on ! Méphistophélès ne rit pas au nez du roi des dieux ; il fait pis : il part plein de confiance et arrive à Paris. Là, il passe tout en revue : l'aristocratie, les manants, les artistes et les domestiques, les hommes et les femmes. Hélas ! rien n'est complet, et il s'aperçoit à la fin qu'il perd son temps à chercher cette perle rare au milieu d'une civilisation qui se résume en deux mots : la cote de la Bourse et le *Figaro !* Il vole alors « dans les prés fleuris qu'arrose la Seine. » Mêmes déboires, pour lui, chez ces êtres primitifs : il les voit, à la fin du second acte, se prosterner devant une pièce de cent sous gigantesque et fantastique, portée sur des nuages qui, — dit le libretto, — s'élèvent de terre ! On n'a jamais pu savoir pourquoi.

Telle est la fin de cette *œuvre critique*, dont la moralité nous paraît singulière. C'est insensé comme la folie, mais cela est amusant comme l'esprit. Que demander de plus ?

Par exemple, ce qui atteint au sublime du genre, c'est le jeu des acteurs. Je vous le certifie, on ne joue pas de cette manière au Gymnase.

CHARLES MESNARD.

Tunnel de Credo.

On ne pouvait exécuter le chemin de fer qui devait rattacher les lignes suisses au réseau français, sans opérer de nombreuses œuvres d'art. Les deux gouvernements l'ont compris, et leurs ingénieurs n'ont pas plus reculé devant les difficultés, que ces États n'ont reculé eux-mêmes devant les dépenses.

Nous avons déjà donné l'illustration de plusieurs de ces travaux où la beauté d'une nature féconde ou sauvage prête toujours à l'art ses pittoresques prestiges. Le tunnel de Credo, que représente aujourd'hui une de nos gravures, est d'un caractère plus modeste. Il n'a à franchir ni large fleuve, ni torrent écumeux, ni ravin profond ; c'est dans la montagne qu'il plonge, c'est dans ces entrailles de granit qu'il arrondit ses voûtes et qu'il prolonge ses galeries ; c'est dans ces profondeurs où la vie minérale repose depuis des milliers de siècles dans l'inertie qu'il a lancé ses brûlants dragons de fer. Voilà l'imposant côté de ce tunnel. Ainsi envisagée, si ce n'est au regard, c'est à la pensée que cette œuvre hardie s'offre dans toute sa grandeur.

CARL HERMANN.

COURRIER DU PALAIS.

S'il vous est arrivé d'entrer à Paris dans une salle de justice de paix, vous y aurez remarqué, sans nul doute, des hommes portant des papiers sous le bras et circulant de banc en banc comme des familiers de la maison. Ils accostent le plaideur d'un air aimable, s'inquiètent de l'affaire qui l'amène et finissent par lui offrir, à prix réduit, le secours de leur éloquence. Ce sont des jurisconsultes interlopes, des avocats marrons qui s'intitulent—défenseurs officieux près les justices de paix. — De cette population on peut dire, sans la calomnier, qu'elle est des plus mêlées. Elle se compose en grande partie d'épaves de la bazoche et du barreau, d'officiers ministériels, — avortés ou bien échoués, —de toutes les scories enfin du monde des affaires. Là, comme partout, il y a les forts et les faibles, les heureux et les malheureux. Pour un qui peut dire hautement : mon cabinet, combien, qui sont réduits à donner leurs consultations sur le bitume ou dans un cabaret ! Sur la foi de leur cravate blanche, le candide justiciable qu'ils raccolent les prend parfois pour de vrais avocats, et ne peut s'empêcher de trouver que le barreau parisien a de singulières habitudes. C'est pour faire cesser cette confusion que le conseil de l'ordre vient de prendre une décision qui interdit aux avocats de plaider aux audiences de justice de paix sans être revêtus du costume professionnel.

Ce n'est au surplus que par une exception très-rare qu'un membre du barreau de Paris se présente à la barre d'une justice de paix. Il faut qu'il y soit amené par une de ces questions où, sous des chiffres modiques, des principes graves se trouvent engagés. Au deuxième arrondissement de Paris, j'ai entendu une fois la voix métallique de Mᵉ Philippe Dupin, discutant une question d'assurances agricoles, comme tout récemment, devant le tribunal de simple police, Mᵉ Dufaure plaidait, à propos de légumes, un procès dont je me suis permis ici même de régaler mes lecteurs. On peut dire qu'en pareil cas l'avocat grandit la juridiction.

Par exemple, je me demande comment feront les avocats pour exécuter la décision du conseil ; car je ne sache pas qu'il y ait des vestiaires attachés aux justices de paix. Se promèneront-ils en robe par la ville ? Il serait héroïque à eux de faire revivre ce vieil usage. Mais persuadez-leur donc que leur personne va bénéficier de leur costume ! Brid'oison, lui, aimait le sien ; il trouvait qu'il lui donnait du prestige et de la majesté : « Tel rit d'un juge en habit court qui tremble au seul aspect d'un procureur en robe. » Les avocats, les jeunes surtout, ont eu de tout temps d'autres idées sur cette matière. Forcés de porter la robe, ils trichaient comme ils pouvaient sur la coupe et sur l'étoffe. Au seizième siècle, ils avaient pris l'habitude de se montrer dans les rues et au Palais avec des robes de soie taillées d'une façon élégante, pourpoints et chausses de couleur. L'autorité crut devoir intervenir, et une ordonnance de 1540 défendit à tous les avocats et autres gens de pratique, de « patrociner et d'entrer aux « prétoires et juridictions sinon en habit décent, robe « longue et bonnet rond. » Aujourd'hui vous n'apercevrez plus d'avocats en costume hors de l'enceinte du Palais. A peine les plus osés se risquent-ils à traverser le ruisseau de la rue de la Barillerie pour aller déjeuner au café d'Aguesseau. Je ne connais plus que les quatre criminalistes, Mᵉˢ Th. Perrin, Thorel Saint-Martin, Duez et Chicoisneau à qui leur proximité du Palais permette d'y venir tout habillés.

Les mémoires des personnages politiques sont la meilleure source de l'histoire : ils en sont aussi la plus dangereuse. Il est rare que les passions de l'auteur, le milieu où il a vécu, le besoin de se donner le grand rôle dans les drames où il a été acteur, celui de colorer ses fautes ou ses faiblesses n'influent pas, je ne dirai pas seulement sur l'impartialité de ses jugements, mais sur la sincérité de ses récits. Si Saint-Simon a toujours dit vrai, quels hommes était-ce que Vendôme et Villars ? Et cette grande figure de Sully, à quelles ignobles proportions Tallemant des Réaux ne l'a-t-il pas réduite ? Dans ce pays-ci, par malheur, et en ce temps de paradoxe, ces choses-là ne déplaisent pas absolument. — Le vent est à la démolition des idoles historiques. M. Peyrat a entrepris Henri-le-Grand ; M. Michelet travaille le grand Condé, et le public, que cela amuse, applaudit de confiance. L'intérêt, d'ailleurs, qu'il porte à ces illustres noms est tout platonique, et ce n'est pas un savant d'aujourd'hui qui s'aviserait de pleurer « sur ce pauvre Holopherne si méchamment mis à mort par Judith. » Mais quand une attaque surgit contre une grande personnalité contemporaine, quand, réveillant des souvenirs d'hier, évoquant des événements auxquels nous ou nos pères avons été mêlés, elle vient frapper une de ces gloires consacrées, acceptées, et qui sont comme notre orgueil et notre patrimoine, alors le jeu cesse : la curiosité fait place à un intérêt sérieux. L'homme attaqué ou ses héritiers comprennent la nécessité de provoquer une enquête solennelle ; un débat s'engage devant le pays, et l'histoire enregistre le résultat.

C'est ce qui vient d'arriver pour la mémoire du prince Eugène.

Si un nom était sorti pur de la catastrophe de 1814, c'était celui-là. Au milieu du vertige et de l'éblouissement dans lesquels s'étaient fondues tant de vieilles fidélités, au milieu de cette défaillance générale qui avait saisi les chefs les plus éprouvés, les maréchaux les plus illustres, ceux dont la fortune était l'œuvre unique de l'empereur, un homme était resté sans bruit, sans emphase, mais avec une fermeté inflexible dans la ligne du devoir. C'était le fils de la populaire Joséphine, et cette consolation avait été donnée au peuple qui l'aimait, de le voir, constamment digne de son affection, résister à des séductions et des avances que ses nouveaux liens de famille l'eussent plus que tout autre excusé d'accueillir. Sa conduite chevaleresque en ces difficiles circonstances lui avait valu le respect de[s] étrangers et la sympathie des Français, auprès des-quels il était resté le type de l'honneur et de la fidé-lité.

Eh bien ! tout d'un coup, il faut que cela chang[e]. C'est Marmont — le héros d'Essonne — qui le déclar[e] dans ses Mémoires posthumes récemment publiés. « [La] » France et l'empereur ont été abusés ; Eugène a tra[hi] » en 1814 ; il a désobéi aux ordres qui lui enjoignaie[nt] » d'évacuer l'Italie et d'accourir en France avec s[on] » armée, il a intrigué dans ses seuls intérêts. Se be[r]» çant de l'espérance de survivre à l'Empire comme r[oi] » d'Italie, il a abandonné Napoléon et a été ainsi » cause la plus efficace de la catastrophe. »

Cette imputation avait déjà couru dans les bas-fon[ds] de l'histoire, dans le pamphlet de Montgaillard, da[ns] un livre obscur du baron de Montvéran, dans une n[ote] anonyme du général d'Anthouard ; mais ce n'est q[ue] du moment où elle a été recueillie et propagée par M[ar]mont qu'elle a acquis une véritable publicité. Alors l'o[pi]nion s'est émue ; la famille du vice-roi, ses filles, [la] reine de Suède, l'impératrice douairière du Brésil, [la] comtesse de Wurtemberg, n'ont pas cru que le sile[nce] même du dédain leur fût permis : elles ont fait i[m]primer des pièces qui donnaient au récit du duc [de] Raguse le démenti le plus catégorique, et elles [ont] demandé en justice que ces documents fussent pub[liés] par l'éditeur des Mémoires, à la suite du volume qui [con]tenait les accusations portées contre le prince Eug[ène].

L'éditeur, M. Perrotin, a résisté : il a invoqu[é les] immunités de l'histoire, déclinant sur de pare[illes] questions la compétence des tribunaux, et se ret[ran]chant en tout cas derrière la bonne foi de l'auteur [des] Mémoires.

En réalité, le droit seul pouvait être l'objet d'[une] discussion sérieuse. Quant à la mémoire du vice-[roi,] loin de souffrir de l'examen approfondi auquel el[le a] été soumise, elle y a gagné encore, s'il est possible, [en] hauteur et en pureté. Je ne connais rien de plus [sim]plement beau que les lettres de ces deux hon[nêtes] gens, le prince Eugène et la princesse Auguste. [Une] seule citation, empruntée à cette correspondance, [suf]fira pour faire apprécier les sentiments du vice-r[oi,] étrangement travestis par le duc de Raguse.

« Il paraît, ma chère Auguste, écrivait-il à la p[rin]» cesse sa femme, le 17 janvier 1814, qu'il sera im[pos]» sible de s'entendre avec l'ennemi pour une sus[pen]» sion d'armes. Oh ! les vilaines gens ; le croirais[-tu ?] » ils ne consentent à traiter que sur la même que[stion] » que m'avait faite le prince Taxis (c'est-à-dire la [dé]» fection d'Eugène) ; aussi a-t-on de suite romp[u le] » discours. Dans quel temps vivons-nous ! et comm[e on] » dégrade l'éclat du trône, en exigeant pour y m[onter] » lâcheté, ingratitude et trahison ! Va, je ne [serai] » jamais roi.

» Adieu, ma bonne Auguste...

» EUGÈNE. »

La Cour s'est donc accordée avec le tribunal [pour] déclarer mensongères les imputations contenue[s dans] les *Mémoires de Marmont* contre la conduite du [prince] Eugène en 1814 ; mais y avait-il lieu d'accorde[r aux] princesses ses filles la réparation qu'elles demand[aient ?] La Cour a encore répondu affirmativement, en s'[appro]priant dans son arrêt les considérations élevées [déve]loppées dans les conclusions de M. l'avocat-gén[éral] Vallée. Un double principe a été posé par elle [: le] premier, c'est que pour tout fait mensonger en [quel]que ouvrage qu'il se soit glissé, histoire, mémo[ires,] libelles, la réclamation est ouverte, et que le[s tribu]naux de répression sont chargés d'apprécier l[e dom]mage et d'en régler la réparation ; — le secon[d,] que la bonne foi de l'auteur ne saurait être in[voquée] par l'éditeur devant la juridiction civile, et q[ue l'im]prudence et la légèreté du premier engagent la [respon]sabilité du second. Cette décision est grave, co[mme on] le voit, et elle impose pour l'avenir aux [éditeurs] d'ouvrages historiques une extrême circonspe[ction.]

Une pauvre fille nommée Euphémie entre d[ans un] magasin de modes. Elle a un frère ecclésiastiqu[e, une] sœur mariée : celle ci est absorbée par les soin[s du] ménage. Quant au frère, esprit sombre et inq[uiet, ca]ractère indiscipliné et en sourde révolte contr[e la so]ciété, il a bien autre chose en tête que de ve[iller sur] sa jeune sœur. Or, le magasin où le hasard a [placé Eu]phémie est une de ces maisons dont l'enseig[ne men]teuse ne fait que couvrir un odieux trafic. [Un jour] elle reçoit l'ordre d'aller chez un jeune M[...] M. P. d'O... Le marché est consommé, et [elle ne] s'appartient plus. De ces relations qui, dans [les pre]miers temps, affectent les apparences d'une u[nion lé]gitime, naissent deux enfants que reconna[ît M. P.] d'O... Bientôt les ardeurs des premiers jour[s sont] refroidies : les discussions d'intérêt sont arr[ivées, et] avec elles le cortége obligé des récrimination[s, des in]jures et des menaces. La vie commune deven[ait]

portable, on s'est séparé, la femme emmenant avec elle le garçon, et le père gardant la fille. Mais celui-ci ne veut plus aujourd'hui se contenter de ce partage, et, — peut-être sous l'influence d'une ancienne maîtresse, qui a reconquis auprès du jeune homme la situation que lui avait enlevée Euphémie, — il redemande à celle-ci l'enfant dont elle s'est chargée, et qu'elle fait élever chez sa sœur. L'énergie avec laquelle cette malheureuse a défendu le trésor qu'on voulait lui enlever a offert quelque chose de touchant. Une première fois déjà, elle avait triomphé devant le tribunal, qui avait condamné P. d'O... à lui servir, pour subvenir aux besoins de son enfant, une somme annuelle de cinquante francs. La Cour, après avoir recueilli des renseignements sur chacune des deux parties, a confirmé ce jugement.

Euphémie porte pour nom de famille un nom terrible : elle est la sœur de Verger.

Trois jours après cet arrêt, me trouvant dans une autre chambre de la cour, j'entends prononcer de nouveau les noms de M. P. d'O... et d'Euphémie Verger. Le procès, cette fois, était moins grave. Il s'agissait de savoir lequel des deux payerait à un bijoutier des Batignolles une somme de 1,748 francs de bijoux, qu'Euphémie avait achetés chez lui au temps de la lune de miel, et alors qu'elle était pour tout le monde, excepté pour l'état civil, Mme P. d'O..... M. P. d'O... refusait de reconnaître la dette d'Euphémie Verger, qui, disait il, avait abusé de son nom et fait des emplettes sans son aveu et à son insu. Tant pis pour le bijoutier imprudent! il n'avait qu'à se mieux renseigner. — A quoi le bijoutier répondait et prouvait que M. P. d'O..., s'il n'avait pas connu ces acquisitions, les avait au moins ratifiées.

M. P. d'O... est étranger, comme je l'ai dit, et par ce motif, sans doute, peu familiarisé avec certaines délicatesses de notre état social. Dans ce pays-ci, lorsqu'on a fait une faute, il faut savoir la porter en galant homme; quand on a permis à une femme de prendre son nom, il ne faut pas lésiner dans le cas où ce nom, compromis par elle, peut être racheté à prix d'argent. Telles sont les considérations sévères que l'organe du ministère public a exprimées avec autant d'autorité que de convenance. La Cour s'est associée à sa leçon, en condamnant M. P.d'O... au payement de la somme réclamée.

PETIT-JEAN.

Une indisposition subite de M. Charles Monselet nous prive, cette semaine, de la revue des théâtres. Nous espérons que cette indisposition n'aura pas de suites sérieuses, et qu'il reprendra, dans notre numéro prochain, le cours de ses impressions dramatiques si bien appréciées des lecteurs.

CHRONIQUE MUSICALE.

Théatre Lyrique : *Preciosa*, opéra comique en un acte de MM. Beaulieu et Nuitter, musique de Wéber. — *Don Almanzor*, opéra comique en un acte de MM. Eugène Labat et Louis Ulbach, musique de M. Renaud de Vilbac. — Bouffes Parisiens : *La Charmeuse*, opérette de M. Edouard Fournier, musique de M. Caspers. — *La Chatte métamorphosée en femme*, opérette de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Offenbach. — Concerts.

Preciosa (un bien joli nom de femme!) est la reine d'une tribu bohémienne qui ignore la loi salique et une foule d'autres lois : la première pierre trouvée sur son chemin est son trône, la première grotte son palais. Elle semble heureuse et fière au milieu de sa cour grossière et déguenillée, et pourtant un souci l'accable, un cauchemar la poursuit; elle rêve lieutenant de police, hommes d'armes, porte de prison... Tout cela est bien noir bien mélancolique. Or, voilà qu'un jour le fils du gouverneur de la ville prochaine se promène dans la forêt aux brigands; il rencontre *Preciosa* et devient subitement amoureux d'elle; il se prend comme une alouette au miroir de ses yeux et le voilà prisonnier des bohémiens qui le considèrent comme un précieux otage. Mais le gouverneur, dont le prétendu fils n'est, il paraît, qu'un bohémien recueilli tout enfant, n'en fait pas moins une vigoureuse sortie contre les bohémiens qui ont trouvé pour fuir l'issue secrète d'un souterrain. Leur nouvel hôte les a suivis, et *Preciosa*, qui répond à son amour, consent à l'épouser.

Cette historiette naïve, bien tournée pourtant et lestement menée, qui sert de prétexte à l'exhibition d'une œuvre de Weber au Théâtre Lyrique (la troisième depuis un an !).

Il y a dans cette musique du maître depuis longtemps déifié en Allemagne et qui, à Paris, commence d'être compris, toutes les larmes, tous les sourires de la muse germanique. Rare privilége! l'harmonie et la mélodie, ces deux éléments essentiels de l'art sonore et entre lesquels des alarmistes ont voulu voir un antagonisme, sont cette fois en parfait équilibre et concourent à l'effet total avec toute la puissance que peut leur donner le génie. C'est que c'était un bien grand homme que Weber, et il faut voir en lui un des poëtes les plus grands qui aient emprunté à la musique son langage, pour rendre leur pensée dans toute sa sublimité.

Que de charme dans cette ouverture de *Preciosa*, une des pages les plus intéressantes que l'on ait jamais écrites pour l'orchestre! Quelle énergie sauvage dans ce chœur de bohémiens auquel l'écho répond comme pour prévenir le *bis* du public! Les couplets (*piff ! ataboum*...) ont été bissés. La ballade, que chante Mlle Borghèse et que les concerts du Conservatoire admettent quelquefois dans leurs programmes de gala, a été également redemandée. En somme, le succès à venir de *Preciosa* nous paraît aussi assuré que celui qui l'a saluée aux premières représentations.

Par malheur, nous n'avons pas la même distribution d'épithètes à faire au *Don Almanzor*, qu'on donnait le même soir devant le même public. On dirait vraiment que M. de Vilbac, en écrivant sa partitionnette, a cherché à faciliter le travail des arrangeurs de quadrilles, des chercheurs de rhythmes à danser; toute sa musique a l'allure sautillante, le ton guilleret : c'est de la belle humeur, du bruit à tout propos. L'ouverture trahit surtout cette tendance à la jovialité. Par contre, on a goûté un sextuor d'une bonne facture, et l'air d'entrée de Mlle Girard, qui est élégamment tourné. Il est juste d'ajouter que l'exécution de cet ouvrage est assez médiocre, et que le public n'est que bien faiblement tenté de rappeler les artistes après le rideau tombé. — Quant à la pièce de M. Ulbach, elle est dialoguée avec esprit, plusieurs scènes même ont été trouvées originales et bien traitées, mais ce parallélisme de situations qui règne entre les six personnages de l'action jette un peu de froid sur tout l'ensemble de l'ouvrage.

Aux Bouffes, l'opérette qui a nom *la Charmeuse* est l'ébauche assez mal venue d'un tableau champêtre qui, même parachevé, réussi dans son exécution, manquerait encore totalement de fraîcheur et d'imprévu. Ces paysanneries ont fait leur temps au théâtre : c'est un genre aujourd'hui bien vide de surprises. La musique de M. Caspers n'a pas de physionomie qui lui soit bien particulière; elle trahit une envie de chanter *quand même* qu'il serait peut-être prudent de modérer. Le finale de cette pièce nous a pourtant semblé d'une bonne facture scénique.

Mais nous, nous préférons arriver tard au spectacle, afin d'entendre tout d'abord l'ouverture de *la Chatte métamorphosée en femme*. Ce morceau est une des petites pages symphoniques les plus complètes qu'ait écrites M. Offenbach. Nous avons encore remarqué la chanson indienne de Désiré, les couplets que Mlle Tautin *miaule* de la voix la plus câline et la plus juste : il faut les appeler : *Couplets de la chatte*... Le reste à l'avenant. — La pièce est ce vieux vaudeville jadis célèbre au Gymnase, et que M. Scribe a lui-même métamorphosé en opérette; il pourrait bien se faire qu'en 1858 on trouvât les pointes de cet esprit d'autrefois un peu émoussées.

— Les concerts ont été brillants cette année, mais décidément trop nombreux. Il faut citer en première ligne la séance orphéoniste donnée dimanche dans la salle du Cirque-Napoléon, sous le patronage de M. le préfet de la Seine. C'est M. Gounod qui dirigeait ces masses chorales déjà bien disciplinées. On a bissé *le Corbeau et le Renard* que l'auteur du *Médecin malgré lui* a eu la hardiesse et le talent de mettre en musique.

— M. Henri Fournier, dont le renom grandit chaque année, vient de donner son concert dans la salle Herz. L'affluence était grande; on venait entendre les nouvelles compositions du bénéficiaire : *les Diablotins*, *la Fantaisie sur l'Éclair* et le *vingt-quatrième concerto de Viotti* avec accompagnement de double quatuor. M. Fournier est un violon pur et sobre dans son jeu, et nous aimons à le signaler comme un des instrumentistes le plus sérieusement appelés à la popularité, qui est la première condition de gloire des artistes. Sur le programme de son concert s'encombraient plusieurs noms aimés du public : celui de Mlle de Lapommeraie, une des reines de l'Opéra, une artiste destinée à opposer toute la résistance de son talent sérieux à l'invasion du flonflon dans la grande musique; celui de Mme Fournier, celui de Mme Dreyfus; on a encore entendu dans ce concert (un des plus brillants de l'année) M. da Sylva, M. Calandini et un M. R***, qui, caché sous un trop modeste anonyme, a exécuté sur l'alto des airs de *Richard*.

Si l'espace ne nous manquait, nous parlerions avec plus de détails de M. Hammer (un violoniste), de M. Michiels (un compositeur de musique de chambre), de M. Lebeau (un harmonicordiste, de M. Douay (un violoncelliste correct et sérieux), de M. de Vancorbeil, dont les œuvres sévères et gracieuses tout à la fois ont rempli le répertoire chantant de cet hiver; partout l'on chante : *le Géant*, *la Ballade serbe*, *la Sérénade*, ***Ad amphoram***... J'en passe, et des meilleures.

ALBERT DE LASALLE.

Ouvrages de M. Edmond About (format in-18 jésus).

Germaine, roman.	2 fr.
Les Mariages de Paris.	2
Tolla.	2
Maître Pierre.	2
Le Roi des Montagnes.	2
La Grèce contemporaine.	3 50
Voyage à travers l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855.	2
Nos artistes au Salon de 1857.	3 50

Librairie de L. Hachette et Ce, à Paris.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**.

On lit dans le journal de médecine, l'*Abeille médicale*, l'article suivant, que nous recommandons à l'attention des consommateurs de chocolat :

HYGIÈNE. — DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES.

« Nous nous sommes de tout temps imposé l'obligation d'enregistrer les progrès que l'industrie réalise dans la fabrication des substances alimentaires, et nous avons de préférence, on le comprend, accordé notre attention à celles de ces substances dont l'usage continu intéresse la conservation ou le rétablissement de la santé. Nous ne nous écarterons donc point aujourd'hui de la voie que nous avons toujours suivie, en publiant l'étude qu'on va lire sur le *chocolat*; et si nous rappelons ce qui se faisait autrefois, c'est afin de faire mieux ressortir les améliorations qui ont été apportées à sa préparation.

» Le *chocolat*, personne ne l'ignore, est l'agent le plus précieux, considéré comme substance analeptique, et cependant c'est celui qui, dans le commerce, subit le plus de falsifications. Guidés par l'appât d'un gain immodéré, certains fabricants en sont arrivés à ce point de dépouiller le *chocolat* de ses bienfaisantes qualités, et d'en faire un aliment contraire au but que le médecin se propose en le prescrivant.

» Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les fraudes dont la fabrication du *chocolat* est l'objet; ces fraudes sont d'autant plus fâcheuses qu'elles ne se révèlent par aucun signe apparent, et qu'elles consistent dans l'addition de substances étrangères au sucre et au cacao, qui seuls doivent en faire la base. Aussi croyons-nous qu'il peut être utile de donner quelques indications sur la manière dont travaillent les plus importantes fabriques, afin que le médecin puisse diriger le choix des personnes qui, par nécessité ou par goût, recherchent dans cette substance un moyen d'alimentation.

» On peut citer assurément plusieurs fabricants de *chocolat* qui méritent toute confiance; mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucun d'eux n'est parvenu, comme la *maison Menier*, à réunir ces deux conditions essentielles : la perfection du produit et la modicité du prix.

» Cette maison est placée depuis nombre d'années, pour la fabrication du *chocolat* au premier rang de cette industrie. Elle a consacré d'énormes capitaux pour établir à *Noisiel-sur-Marne* une usine hydraulique, où fonctionnent les machines les plus puissantes et les plus perfectionnées. Les soins les plus constants et les plus minutieux sont apportés à la préparation si délicate de cet aliment, et l'*usine modèle de Noisiel* n'emploie dans sa fabrication que du sucre raffiné et que des cacaos de premier choix, tirés directement des lieux de production où elle a ses comptoirs.

» Fondée en 1825, avec la pensée d'introduire des réformes et des améliorations dans la fabrication du *chocolat*, auquel on ajoutait souvent, — sans que cette habitude soit aujourd'hui perdue, — des quantités considérables de fécules ou de farines, la *maison Ménier* s'est toujours élevée contre ces mélanges : jamais, ainsi que l'analyse la plus exacte et la plus rigoureuse peut toujours le démontrer, elle n'a fait entrer dans ses chocolats aucune substance étrangère. Par les procédés perfectionnés qu'elle a adoptés, cette maison a puissamment contribué à faire profiter cette importante industrie des progrès dont elle avait donné l'exemple. Sa scrupuleuse loyauté est devenue, en outre, la base la plus solide de sa réputation.

» Il était naturel que *M. Ménier* fût récompensé de ses intelligents efforts. Cette récompense, il l'a trouvée non-seulement dans le succès de son entreprise, mais encore dans les distinctions honorables qui lui ont été décernées à plusieurs reprises, témoignages d'autant plus précieux qu'ils ne sont accordés que sur le rapport de juges compétents et sévères en fait d'inventions ou de perfectionnements industriels.

» Ce n'est donc pas sans raison que nous appelons tout particulièrement l'attention des médecins sur les produits de *M. Menier*. Ils sont intéressés, lorsqu'ils prescrivent l'emploi d'un aliment aussi réparateur que le *chocolat*, à ce que leur espérance ne soit pas trompée. Sous ce rapport, ils ne pourront que reconnaître, s'ils veulent bien le comparer aux produits de même nature, que le *chocolat Ménier* est toujours excellent, quelle que soit l'étiquette, qui d'ailleurs en indique le prix.

» La publicité que nous donnons au *chocolat Ménier* n'est, de notre part, qu'un acte de justice que nous aimons à rendre à un produit hors ligne. Nous savons toutefois que les consommateurs nous ont devancé dans notre jugement. La meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est que la réputation du *chocolat Menier* n'a fait que s'accroître; c'est que l'immense établissement de *Noisiel* a grandi chaque année, au point de fabriquer journellement de *quatre à cinq mille kilogrammes* de chocolat, et qu'il peut à peine suffire aux demandes qui lui sont adressées.

» Le *chocolat Menier* offre donc, nous aimons à le constater de nouveau, de précieuses ressources pour l'alimentation, et il est aujourd'hui tellement répandu qu'il n'est peut-être pas une seule ville où il n'ait acquis, par sa bonne qualité et son prix modéré, une réputation incontestable. » (*Abeille médicale*.)

Tout le monde sait aujourd'hui que les *dents artificielles* Fattet sont les *seules* qui favorisent les fonctions digestives de l'estomac et réunissent la légèreté à une extrême solidité.

S'adaptant parfaitement aux gencives, *sans effort et sans douleur*, ces dents dispensent de l'emploi des *crochets* et des *plaques d'or, d'argent* ou *d'étain*, dont le galvanisme, d'après l'avis du célèbre chimiste Orfila, est si dangereux pour la *santé*, et la *pression* si destructive pour les gencives et les dents qui servent de point d'appui.

Rue Saint-Honoré, **225**, où se trouve l'*eau* pour les dents. Prix : 6 fr., avec la brochure explicative.

Le Jupon aérien est le plus parfait qui existe. 62, *Chaussée-d'Antin*, à la Vénitienne.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le vinaigre de cosmaceti se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Aliment des Convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le RACAHOUT de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Maison Constant Bouhours, Juigné, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina - Laroche, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**, à Paris.

Le rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, 5, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et 256, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14**, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon : 10 fr.

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr Blum, médecin cantonal. »

Amandine-Faguer, pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par vingt années d'expérience et de succès. 4 et 2 fr. le pot. Faguer, *rue Richelieu*, **83**, maison Laboulée.

Le Vistre.

Le Vistre est un bien petit ruisseau; le midi de la France a cependant fort peu de grandes rivières qui aient plus de droits à l'étude et à l'intérêt de l'archéologue, du naturaliste, de l'artiste et de l'industriel lui-même.

Prenons-le à sa source. C'est au centre même de Nîmes qu'il jaillit, et que sous le modeste nom de *la Fontaine* il roule ses flots murmurants au milieu des ruines des beaux thermes romains dont il alimentait jadis les bassins et les baignoires. Voilà, j'espère, un large sujet de dissertation pour messieurs les antiquaires. Passons vite.

Suivons son lit étroit à travers la ville. C'est là que la science et l'industrie viennent se pencher sur le granit de ses quais. L'industrie demande naturellement à la science le secret de la belle teinture que cette eau lui permet de donner à ses laines. La science répond, parce que — Alphonse Karr nous l'a appris — la science répond toujours, dût-elle répondre les impertinences les plus énormes, elle affirme même d'autant plus énergiquement qu'elle marche plus à tâtons dans la matière. C'est l'aveugle qui a perdu son bâton : elle crie. L'industrie, sans se préoccuper des réponses contradictoires d'Hippocrate et de Galien, continue ses pratiques et s'en trouve bien. Ne la troublons pas.

Le Vistre, cette Bièvre nîmoise, a reçu son nom et s'échappe de la ville entre deux rives aussi fraîches que variées; c'est là que nous pouvons convier l'artiste à l'admirer. Quels charmants paysages il baigne, quels beaux arbres, quelle diversité d'essences il rafraîchit et féconde. C'est le peuplier, balançant sa svelte flèche de verdure, murmurant confidentiellement avec l'aulne jaseur; c'est l'orme qui arrondit son dôme de feuillage au-dessus des halliers, tandis que le saule tord ses bras noueux, comme les Israélites sur les bords de l'Euphrate. Voyez plutôt le site que représente notre gravure.

MAXIME VAUVERT.

Le Vistre (environs de Nîmes).

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de l'abbaye de la Grâce-de-Dieu, au diocèse de Besançon, par l'abbé RICHARD, curé de Dambelin, correspondant du ministre pour les travaux historiques, membre de l'Académie de Besançon. 1 vol. in-8°, orné d'une gravure sur acier, d'un plan et de plusieurs lithographies. Besançon, imprimerie Jacquin.

Cette histoire comprend les annales de l'ancienne et de la moderne abbaye. La première partie, depuis l'origine de sa fondation, 1098, n'a point été facile à écrire. Trois incendies et la dévastation de ce monastère, en 1789, ont détruit ses archives. — La deuxième partie est tirée des notices manuscrites et imprimées fournies par les religieux. On y raconte le rétablissement de la Trappe au diocèse de Besançon, son origine et les pénibles épreuves qu'elle a subies avant d'être fixée définitivement à la Grâce-de-Dieu.

Journal d'un officier de zouaves, suivi de considérations sur l'organisation des armées anglaise et russe, et accompagné de l'itinéraire de Gallipoli à Constantinople, par M. MASQUELEZ, capitaine en retraite, etc., 1 vol. in-8° et atlas in-4°. Paris, librairie Correard.

Ces notes n'ont pas été rédigées en vue de la publicité. Ecrites pour l'auteur seul, elles ont un caractère d'intime personnalité qu'on pourra leur reprocher; mais quand il a cédé aux sollicitations de ses amis qui l'ont engagé à les publier, M. Masquelez n'a voulu y rien changer, afin de conserver l'exactitude de ses impressions, décrites au moment même où il les a éprouvées, à bord, en route, au bivouac ou à l'hôpital.

Pour paraître à la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens, le 1er mai 1858.

La Noblesse avant et depuis 1789, par M. ED. DE BARTHÉLEMY, auditeur au conseil d'Etat. — Un volume grand in-12. — Prix : 2 francs.

Les abonnés du *Monde illustré*, qui enverront par lettre affranchie la somme de 2 francs en timbres-postes ou par un bon sur la poste, recevront l'ouvrage *franco*.

Mélanges poétiques, par AIMÉ DUPONT, 1 volume in-8°, Paris, Palais-Royal. 1858.

Voici un volume de poésies qui, dans le dernier siècle, à l'époque des Parny et des Bertin, ou au commencement de celui-ci même, du temps de Millevoie et de Fontane, eût certainement obtenu un succès. En sera-t-il de même aujourd'hui? Nous n'oserions le promettre à son auteur. Les goûts sont changés. Il ne suffit plus aujourd'hui d'avoir de la grâce dans la pensée, de l'élégance dans le style, de la facilité dans les vers; on veut de la nouveauté dans la forme et dans l'idée, de l'originalité, quelque chose qui frappe et qui saisisse; or, M. Aimé Dupont n'a pas sacrifié aux dieux nouveaux. Qu'il s'inspire de lui-même ou qu'il emprunte le sujet de ses compositions aux littératures étrangères, une ballade à Gœthe, un sonnet à Pétrarque, un ode à Horace, une élégie à Catule, il est toujours l'élève de ses maîtres, et ses maîtres nous les avons nommés, ce sont Parny, Gresset, Millevoie, Fontane et Delile.

Essais de logique. Leçons faites à la Sorbonne, de 1848 à 1856, par Charles WADDINGTON, agrégé à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-8°. Paris, librairies A. Durand, L. Hachette.

La logique est l'art de penser ou de connaître. Ces deux choses semblent nécessaires, de nos jours, en philosophie : un caractère moral dans les doctrines qu'elle professe, un caractère scientifique dans la manière dont elle les établit. Telle a été la double préoccupation qui a présidé à la composition des essais enseignés dans un grand nombre de leçons données à la Faculté des lettres de Paris, dans un cours libre, gratuit, sans aucun espoir d'avancement, sans autre ambition, pour le professeur, que de faire son devoir, en ne laissant pas tomber par sa faute une institution qui était une des espérances de la philosophie, et qui a été représentée déjà avec tant d'[...] par des hommes tels que M. Franck, M. Jules Si[...] et M. Saisset.

A. V.

RÉBUS.

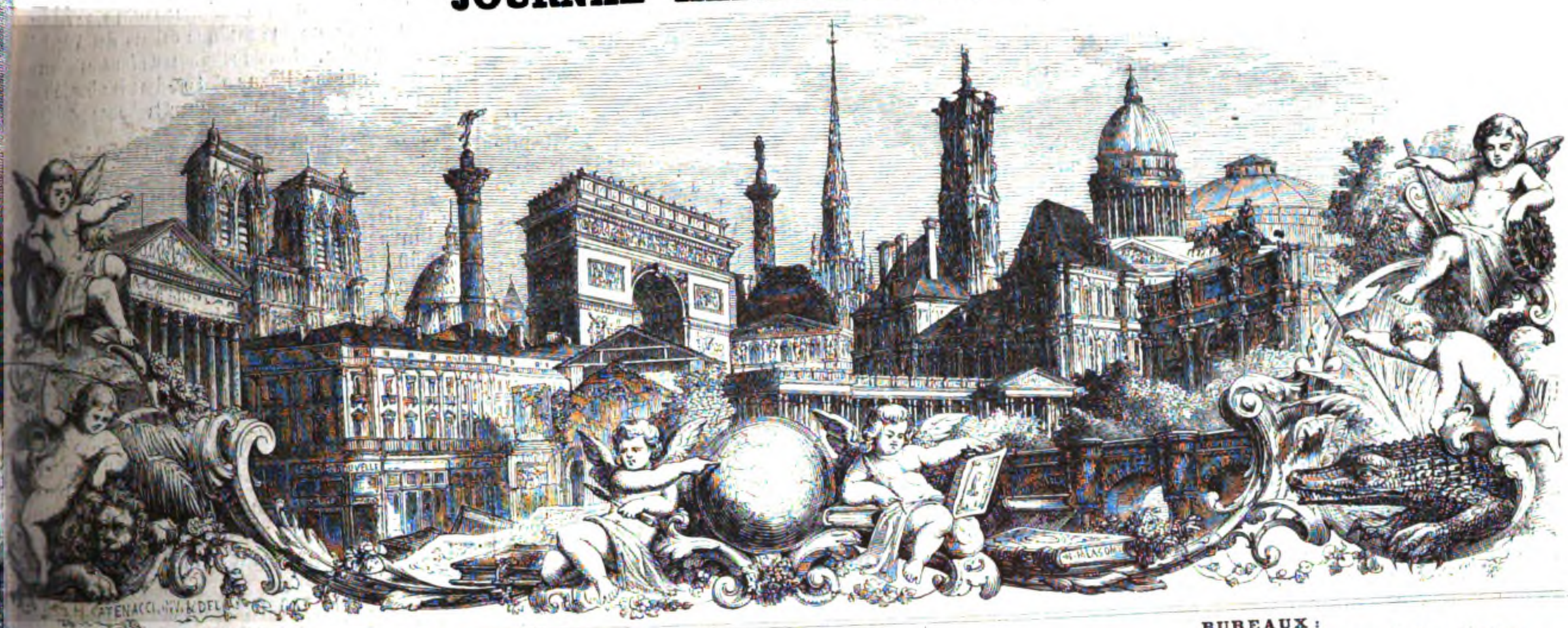
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le retour des hirondelles ramène la joie dans les cœurs.

Paris. — Imprimerie de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :

Paris et départ. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger, le port en sus.)

Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 55.

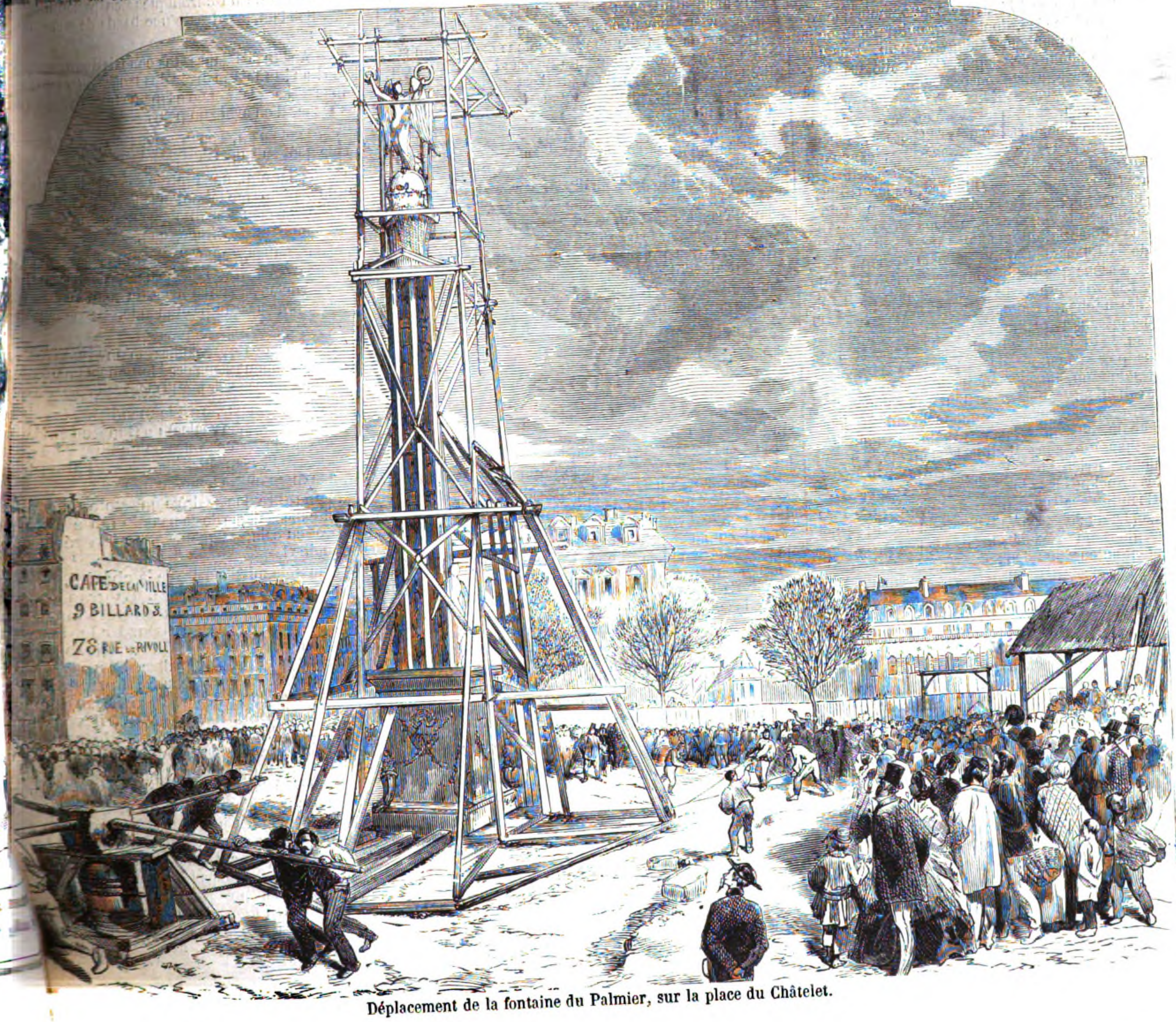
1er Mai 1858.

BUREAUX :

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Déplacement de la fontaine du Palmier, sur la place du Châtelet.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Les salons peu à peu fermés, ce sont les châteaux qui se préparent à donner suite au goût des spectacles de société, qui va se développant de plus en plus depuis vingt ans.

Au reste, ce goût a des dates déjà vieilles. Cela s'appelait jadis *théâtre bourgeois*. Toutes les classes sociales lui ont payé tribut : rois, princes, seigneurs, vilains et manants, tout le monde a joué la comédie, les femmes surtout! Car elles l'adorent à ce point, que, la scène quittée, elles la jouent bien souvent encore partout, par le monde, entre elles et contre nous!

Inutile de rappeler que Louis XIV dansa dans les ballets, que Mme de Maintenon montait des spectacles à Saint-Cyr, et qu'alors tous les grands avaient un théâtre dans leurs terres, théâtre où ils se montraient à leurs vassaux ébahis, jouant de préférence les rôles de basse condition, — par cette même loi des contrastes qui porte les gens du peuple à préférer les rôles de princes. A Chantilly, la duchesse de Bourbon et le prince de Condé jouaient des pièces villageoises. A Sainte-Assise, le duc d'Orléans se présentait dans des rôles de simple soldat; la reine montait sur le théâtre de ses petits appartements de Versailles. L'autre duc d'Orléans n'ouvrait pas toutes ses portes lorsqu'on représentait certaines pièces sur son théâtre de Bagnolet, et lui-même joua le rôle de Michaud dans *la Partie de chasse de Henri IV* de Collé, ayant à ses côtés Grandval dans le rôle du roi vert-galant.

Et si nous poursuivons cette mention rapide, et toute d'à-propos, nous trouverons que le maréchal de Richelieu avait son théâtre particulier chez lui ; ce fut là qu'en 1762, on joua, pour la première fois, *Annette et Lubin*. Chez la duchesse de Villeroi, Mlle Clairon mettait le spectacle en scène, comme fit maintes fois Mlle A. Brohan chez le comte de Castellane. La police s'opposant à la représentation publique de *l'Honnête criminel*, on reproduisit la pièce à l'hôtel Villeroi, en présence du roi de Danemark; Lekain et Mlle Clairon y jouèrent les principaux rôles.

Molé est malade en 1767. Il ne peut obtenir une représentation à bénéfice, dont il a grand besoin ; on la donne pour lui au faubourg Saint-Germain, dans une petite salle de l'hôtel d'Esclapon. Cette salle, transformée en orangerie, existe encore comme masse; on nous la montrait il y a peu de jours, avec des arrière-pensées de restauration, pour y jouer les proverbes d'un brodequin bleu qui a le talon rouge.

L'hôtel Mazarin avait aussi son spectacle; les acteurs du Théâtre-Français s'y produisaient pour exciter les amateurs titrés. La fameuse Guimard, ballerine illustre, — et maigre, disent les mémoires contemporains, — avait une salle de spectacle dans sa maison de campagne de Pantin, et une autre dans son hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin (au n° 9 actuel). C'est pour cette scène que Collé composa son théâtre de société. Laborde, premier valet de chambre du roi, était régisseur chez la Guimard. La Harpe et Colardeau composèrent aussi quelques pièces, y jouant eux-mêmes sur le théâtre de ville et le théâtre de campagne que possédaient les demoiselles Verrières, demoiselles dont une illustration des lettres modernes a avoué sa filiation. Jean-Jacques Rousseau composa, en 1748, *l'Engagement téméraire* pour un autre théâtre de société où jouaient les dames de la cour, au château de Chevrette, chez M. de Magnanville, personnage dont l'arrière petite-fille, marquise de V***, porte les crinolines les plus insensées des salons parisiens. Chantilly avait une salle pour les amis du prince de Condé. La duchesse de Valentinois en possédait une à Passy, dans un parc détruit, et sur l'espace même où habitent aujourd'hui deux des élégantes célébrités du Théâtre-Français : MM. Bressant et Delaunay. On y joua *Rose et Colas* pour la comtesse de Provence, femme de Louis XVIII. Le roi commença une comédie pour le théâtre Valentinois ; le manuscrit a été retrouvé ; il portait ce titre : « *Dire et faire.* »

Bientôt ce fut le Ranelagh qui se constitua pour la comédie bourgeoise. Les jeunes gens du Conservatoire s'y essayèrent. La célèbre Mme Maillard, qui chanta si puissamment les Clytemnestres au grand Opéra, s'y produisit tout enfant. La *Chronique de Passy*, ouvrage plein d'amusantes et curieuses recherches, contient, sur ce théâtre, toutes sortes de faits qui pourraient être réédités.

Une ordonnance ministérielle ayant empêché, en 1768, les acteurs de profession de se produire sur les théâtres de société, les amateurs ne s'y montrèrent que plus ardents, et la manie du théâtre dégénéra presque en fureur. Après la Terreur, de 1798 à 1806, on compta plus de deux cents théâtres bourgeois dans Paris! On jouait la comédie dans des salles construites *ad hoc*, dans les salons, dans des magasins, des manéges, des hangars, des cafés, des greniers, des arrière-boutiques... Ce fut une sorte de choléra comique!

Jouer la comédie devint la rage générale, chez les femmes nobles comme chez les servantes ; on appelait cela *faire une partie*. Le moindre inconvénient de cette passion publique fut de jeter dans la profession d'acteur des *essayistes* détestables. Leur postérité est encore là!

La seule trace féconde et utile qui resta de cette *influenza* désordonnée, fut la création du théâtre de Doyen, au quartier du Temple. Menjaud, Sanson, David y firent leurs premières armes. Plus tard, s'y produisirent, s'y révélèrent Ligier, Bocage, Féréol, Beauvalet, Paul, Lemesnil, Arnal, etc. ; plus, quelques femmes, parmi lesquelles Mme Paradol et Suzanne Brohan, mère des deux Brohan. Transporté rue Transnonain, le théâtre de Doyen, fermé à sa mort, devint une maison tristement historique. Ce fut de là qu'aux journées d'avril partit le coup de feu qui provoqua d'horribles représailles.

Ce goût, cette manie, cette fureur ne se bornèrent pas à Paris, à la France : on joua la comédie de société dans toutes les capitales, dans les cours. M. Guizot raconte, au premier volume de ses récents *Mémoires*, que, traversant la Suisse en 1807, il trouva Mme de Staël organisant des représentations tragiques à Coppet, et qu'elle insista auprès du futur historien-homme d'Etat pour lui faire accepter le rôle de Pylade dans *Andromaque*. On joua la comédie à Saint-Cloud, sous la direction de l'impératrice Joséphine, avec le concours des maréchaux, des généraux, des chambellans, des dames de cour. Joséphine paraissait sur ce théâtre; elle aimait à déclamer des tirades tragiques. Un soir, comme elle est en scène, un coup de sifflet part... Indignation générale! L'empereur sort d'une petite loge et s'écrie, une clef à la main :

« Il faut convenir que c'est impérialement mal joué! » C'était pour mettre fin à un passe-temps qui lui déplaisait. Les Mémoires racontent que Louis XVI siffla aussi la reine, le comte d'Artois et le duc de Bourbon. Vainement lui rappela-t-on que son majestueux aïeul avait paru sur son théâtre de cour! Le roi-serrurier trouvait ce divertissement vulgaire.

On joua la comédie chez l'archichancelier Cambacérès, à Paris; chez le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely, à l'abbaye du Val. C'est pour ce dernier théâtre que feu Arnault, l'auteur de *Marius à Minturne*, composa *Cadet Roussel-Esturgeon...* en cela, dit-on, un peu aidé par son hôte. La pièce fut jouée, pour la première fois, par des acteurs de profession : Brunet, Potier, Lefevre et la fameuse Elomire. Des dilettantes grandement qualifiés la reprirent ensuite. Les ducs s'arrachaient le rôle de *Cadet Roussel!* Le comte Français de Nantes et le conseiller d'Etat Duchâtel avaient aussi des théâtres dans leurs hôtels. En 1814, M. Gromaire, ancien machiniste de l'Opéra, fait bâtir la salle de la rue Chantereine, destinée aux amateurs qui peuvent la louer à la soirée, comme on prend un fiacre. Un autre théâtre analogue est établi rue de Lancry, par un M. Génart; c'est sur cette dernière scène que commença Mlle Sylvanie Plessy. Comme elle venait d'y jouer *la Fille d'honneur* et *l'Hôtel garni*, elle fut engagée au Théâtre-Français, où elle se produisit dans les mêmes rôles. Par malheur, les théâtres de société n'offrent, dans cet ordre de faits, que cette exception!

En rétrogradant pour ressaisir la chronologie, on trouve un théâtre au château de Lormois, chez le duc de Maillé. Là, jouaient ce qu'on appelait jadis les grands seigneurs : le duc de Maillé, le marquis de Seignelay, le comte de Thermes, le comte A. de Maussion. Il faut aussi citer, parmi les nobles dilettantes, la duchesse de Maillé, la comtesse d'Audenarde, la marquise de Crillon, etc. Puis, ce fut l'ouverture du théâtre Castellane, au faubourg Saint-Honoré. Ciceri fit les décors, Huzel tailla les costumes. Il y eut deux directrices : Mme Sophie Gay — et la duchesse d'Abrantès. — L'émulation fut grande, animée, passionnée... entre les deux troupes rivales, entièrement formées de gens du monde. Ce théâtre a traversé bien des phases, bien des révolutions; il est toujours debout : c'est le seul véritablement constitué, permanent, qui soit aujourd'hui à Paris. On a écrit formellement pour lui des œuvres charmantes, qui ont ensuite fait leur chemin sur les scènes publiques, telle, par exemple, la jolie comédie en vers de M. Vanderburch, intitulée : *les Amis du ministre*. Mme Gay, auteur du *Maître de chapelle* avec Paër, écrivit aussi pour sa troupe diverses pièces ingénieuses. Le 3 mars 1856, le comte de Castellane faisait encore représenter dans la même soirée deux pièces absolument inédites, et dont l'une était expressément écrite pour son théâtre. Ce n'est que depuis deux ans que des malheurs de famille ont momentanément fermé le théâtre de l'hôtel si hospitalier du faubourg Saint-Honoré. On espère que la *maison du mouleur*, — ainsi que l'appellent les cochers de fiacre, à cause des nombreuses statues en véritable plâtre qui ornent sa bizarre façade, — on espère, disons-nous, que l'hôtel et le théâtre Castellane se rouvriront l'hiver prochain, au retour de la famille de ce magnifique château des Aygalades, près Marseille, dont les cinquante fenêtres s'ouvrent sur ce grand lac d'azur et d'or, deux fois bordé par la France : la France phocéenne et la France algérienne.

~~~ Exemple récent d'une grande et bizarre fortune.

Il y a trois ans, un jeune avocat est chargé d'acheter en Belgique un charbonnage abandonné par suite de l'invasion des eaux. Deux banquiers ont risqué 100,000 fr.; l'avocat, qui a étudié l'affaire, hasarde 50,000 fr. (le prix était payable à long terme), pour se mettre en tiers dans l'opération. Il pousse l'adjudication jusqu'à 154,000 fr., taux auquel la mine lui est adjugée. Mais l'un des banquiers, repentant de s'être engagé, refuse de ratifier l'achat, se basant sur le chiffre de la convention qui a été dépassé. L'avocat reste donc avec les deux tiers de l'affaire...

Quelque temps se passe. En 1855, une mine voisine, poussant ses galeries trop bas, se voit brusquement envahie par toutes les eaux de l'exploitation abandonnée, et ainsi affranchie de sa ruine!

Les travaux reprennent : en 1856 elle fait 400,000 fr. de bénéfices.

En 1857, 600,000 fr. A l'heure où nous écrivons la part de l'avocat est, pour ses deux tiers, de 1,800,000 fr.!

Il est aujourd'hui bourgmestre, député. — Il sera ministre!

~~~ Les personnes qui donnent un bal, une soirée, un dîner, doivent songer sur-le champ à faire la part « des emprunteurs et des mendiants. »

Voilà assurément un des traits significatifs des mœurs du temps. Vous faites une dépense qui passe pour n'être pas de première nécessité... On le sait. Peut-être même un chroniqueur en parle-t-il fort à tort... Soudain, se dresse une bande de gaillards qui disent :

« — Ah! tu fais danser tes connaissances au son du violon! ah! tu fais manger des truffes à tes amis! Tu as donc de l'argent? tu en as même trop! Très bien : je vais tâcher d'en avoir un peu ! »

Et le lendemain, vous recevez cinq ou six lettres dans le goût suivant :

« Mon cher ami, une rentrée sur laquelle j'avais besoin de compter me faisant défaut, je me vois dans la nécessité de compter absolument sur vous pour une petite somme de 157 francs que, etc. »

Ce laisser-aller, cette sûreté rappellent l'emprunteur d'une pièce des Délassements-Comiques. L'auteur, un habitant de l'estaminet du coin, s'efforçait de peindre les mœurs du beau monde, par la lettre qui suit :

« Chère comtesse, veuillez m'envoyer quarante sous par un commissionnaire. Je vous remettrai cette bagatelle un de ces soirs, à l'Opéra! »

Après l'emprunteur, c'est le mendiant (nous rétablissons l'orthographe voulue) : « Généreux monsieur, j'entends partout vanter votre bon cœur, l'âme sensible qui vous fait compâtir, etc., etc. J'ai quatre enfants, une mère infirme, etc., etc. »

Inutile de dire que le drôle qui vole au vrai malheur cet exposé digne de compassion, a écrit sa lettre au cabaret du coin, et qu'il y attend la réponse pour tout liquider !

Il y a aussi le missionnaire de la charité, qui se présente pour le compte d'un autre. La grande question pour celui-là, c'est d'être reçu en personne! Pour réussir, il tâche d'engluer, d'assourdir le domestique, dont le compte-rendu relatif à l'intru agit toujours plus ou moins sur la décision du maître. Si un « Voyons », imprudemment lâché par celui-ci, fait pénétrer l'escroc dans l'intérieur, il débute d'ordinaire par des airs confiants et délibérés. Il vous a vu... il vous a lu... il vous connaît! Il s'étonne que vous ne le reconnaissiez pas. Il s'agit d'un malheureux, un père de famille, que des circonstances (récit de perroquet des circonstances!) ont plongé dans un extrême malheur ; il faut quelques sommes pour l'en tirer, et messieurs tels et tels (des noms connus) ont juré de tout faire pour prélever ces sommes sur eux-mêmes... et sur d'autres! Le monsieur exhibe une liste crasseuse, déchirée aux plis, zébrée de colonnes, comme le livre d'une auberge, où figurent noms, prénoms, professions, domiciles, sommes votées!... lisez, si vous voulez, volées. Vous y voyez que M. Jules Sandeau a mis 20 francs, M. E. Augier 15, M. Legouvé 25... telle était au moins
~~~

dernière liste qui nous passa sous les yeux. Mais, sur vingt noms plus ou moins connus, célèbres, — authentiques, — cette liste en portait un de trop : M. de Salvandy y figurait pour 40 francs! Halte-là, drôle! quelque généreux que l'ancien ministre fût de son vivant, nous ne croyons pas aux charités posthumes! On met l'individu à la porte, on remet les 20 francs dans son porte-monnaie, et on médite sur certains abus de la publicité, qui ne permettent pas de recevoir paisiblement, toutes les semaines, quelques amis, sans déchaîner un tas de requins à la triple mâchoire : les emprunteurs, les mendiants, les mandataires officieux de pauvres imaginaires... Jugez donc ce qui arriverait en plus, si l'on avait des créanciers!

Un peintre de nos amis, marié à une personne riche de province, donne un bal cet hiver. Le père de celle-ci, qui n'entend rien à la peinture et qui ne comprend pas les artistes, faisait une pension de 12,000 francs en guise de dot, au jeune ménage. Une chronique, en parlant des fêtes de l'hiver, cite le bal du peintre. Le beau-père s'élance sur une plume et écrit :

« Ma fille, j'apprends que votre mari se jette dans les prodigalités. Je crois donc prudent de réduire à 6,000 francs la pension que, etc. »

Morale : Donnez à dîner à vos intimes chaque semaine, si vous voulez ; mais faites-leur jurer le secret sur le menu ; sans quoi, les indiscrétions des petits journaux aidant, vous serez, chaque lendemain, assailli d'emprunteurs presque inconnus, qui chercheront à dérober à vos amis véritables, passagèrement dans l'embarras, ce qu'ils sont en droit d'attendre de votre affection discrète.

~~~ On parle avec raison des avidités d'argent qui éclatent sans cesse dans les temps où nous sommes, et des difficultés d'établissement qu'éprouvent les jeunes filles pauvres, si belles ou si excellentes qu'elles soient. C'est qu'en effet, jamais le mot *dot* n'a joué un plus grand rôle qu'aujourd'hui dans le vocabulaire de ce qu'on n'ose plus appeler l'amour! N'est-ce donc pas le cas de mentionner ceux des mariages importants qui échappent à cette fièvre d'avidité? C'est un pays voisin qui nous offre ces exemples ; pour leur donner toute leur force, nous citons les noms propres. Des déterminations aussi honorables ne sauraient, selon nous, recevoir trop de publicité, et les laisser sous le vague des initiales serait ôter toute valeur à des faits dès lors trop facilement suspectés.

Le comte d'Aerschot, tout jeune et fort riche, a épousé une princesse de Looz-Corswaren ;

Le comte de Robiano, resté veuf avec dix enfants, a épousé une jeune Allemande. Le lendemain, ses deux filles aînées prenaient le voile aux Carmélites.

Le comte de Bioley, qui a trois millions de rentes, a épousé une demoiselle de Moffart.

Un peu plus loin, le baron de Staufenberg a épousé, en mars dernier, la fille d'un vieux professeur de musique nommé Eichsel.

Or, constatons-le bien, car tout l'intérêt de ces faits est en cela : ces quatre épousées sont *pauvres*.... et deux seulement sont jolies! Une de celles qui ne le sont pas est même si laide, que l'homme qui l'eût prise ne eût été plus que suspect d'avidité.

Qu'on se le dise, et que les jeunes filles pauvres reconnaissantes de ces lignes pleines d'excitations à l'égard des célibataires millionnaires,... se cotisent afin de nous broder un coussin sur fond rouge; nous tenons au fond... et un peu aussi à la forme.

~~~ On ne nous l'a pas dit ; nous l'avons vu, nous connaissons...

C'est un Anglais, riche d'environ un million de francs. Il s'est constitué, sur ce capital, une douzaine de mille livres de rentes qui suffisent, à Paris, au célibat dans lequel il s'obstine jusqu'à ce que mort s'ensuive. Du reste de son argent, il s'est formé une collection...

— De tableaux? de porcelaines? de tabatières? de bric-à-brac? d'autographes? d'éventails? de terres-cuites? d'armes antiques, ou mille autres choses, savez-vous?...

— Point! sa collection est formée de sept objets qui, tous sept, pourraient être renfermés dans le creux de sa main... et cette collection lui coûte sept cent mille francs!

Ici le lecteur tire sa moustache, et dit :

— Que diable ça peut-il être?

Mais la lectrice, plus sagace, comprend bien vite qu'il s'agit de choses de son absolue compétence :

— Des diamants! s'écrie-t-elle.

— Oui, madame, c'est cela... des pierreries de toutes les couleurs!

Un diamant proprement dit, d'abord, magnifique produit du Brésil, gros comme une aveline, et d'une eau, d'une taille admirable.

Puis un rubis oriental, pierre dont la valeur vient immédiatement après celle du diamant pur. Celui-ci d'un rouge cochenille irisé, incendié, admirable.

Puis un saphir de Ceylan, digne d'une bague épiscopale, ou de la verge de Moïse. Son bleu foncé, qui fait du saphir une pierre de jour, offre cette douceur solide particulière au lapis-lazuli et aux yeux de Mlle Fix.

Une émeraude du Pérou chatoyante, verdoyante, colorée par le plus brillant oxyde de chrome, et sans le plus imperceptible trouble.

Une turquoise dite *nouvelle roche*, cuivre hydraté silicifère, provenant des mines de l'orient russe, de la plus douce, de la plus pure nuance de ce bleu-verdâtre qui s'appelle expressément bleu-turquoise.

Une opale des îles Féroë, grosse comme un marron lucquois, et dont les fissures remplies de lames d'air interposées réfléchissent les rayons lumineux sous la plus merveilleuse fusion d'arc-en-ciel et de spectre solaire.

Enfin, une perle de Panama, d'une grosseur, d'une régularité, d'un nacré à faire pâmer d'admiration, d'envie la châtelaine de Pontchartrain, qui possède le plus grand nombre des plus belles perles du monde parisien, et peut-être du monde...

Telle est la collection de sir Joshua W... ou du moins telle est sa collection principale, renfermée dans une boîte en malachite provenant des mines du prince Anatole de Demidoff, boîte dont l'intérieur, comparti en velours gris, est un don du haut personnage, un des véritables Mécènes de notre temps.

A côté de cette boîte, ou plutôt de cet écrin, sir Joshua possède une collection secondaire, qui continue la nomenclature des pierres précieuses, pierres fines, ou gemmes. A la rigueur, et pour une bonne classification, la turquoise et l'opale devraient figurer dans cette collection secondaire ; mais lorsqu'on saura pourquoi cet original insulaire réunit toutes ces pierreries, on comprendra cet écart, ce caprice de classification. Revenons à la collection.

Ici figurent : la topaze jaune, qui sert si souvent de comparaison aux poëtes, lorsqu'ils veulent peindre les brillantes et engageantes couleurs d'un liquide précieux : topaze liquéfiée! s'écrient-ils.

L'améthyste violette, qui fait que ces mêmes poëtes, en parlant des violettes, les appellent « ces petites *améthystes* enfouies dans l'herbe... » Il y en a qui ajoutent « l'herbe d'*émeraude* ; » d'autres, ne s'arrêtant point là, disent en plus « couverte des *perles* de la rosée. » Il en est de plus prodigues encore, qui ne se contentent pas de la perle, et qui qualifient la rosée de « *diamant*, larme du ciel! »

Le grenat, imitateur vineux, aviné, du rubis ; — l'aigue-marine, cette pâle émeraude ; — l'adamantoïde, le caillou du Rhin, ces reflets du diamant ; — et enfin l'hématite, l'onyx, la cornaline, l'œil de chat, les sardoines, l'aventurine, les camées, les coraux, les jaspes, les jades et tout ce que la joaillerie, l'orfévrerie, l'art, mettent en relief! Le tout constituait, sauf le nombre, un écrin pareil à celui dont parle Pline, et qui appartenait à Scaurus, gendre de Sylla. Aucune des pierres de sir Joshua W... n'est montée. Quant à l'usage qu'il en fait, le voici :

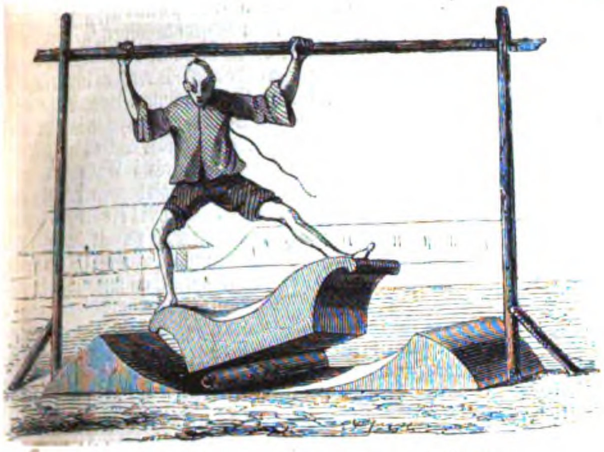
Tous les jours, et plutôt deux fois, trois fois qu'une, notre amateur entre dans le petit cabinet lambrissé de forte tôle cachée sous la soie, qui, comme un coffre-fort, renferme son trésor. Là, si c'est le jour, placé auprès de la fenêtre grillée, — si c'est la nuit, en face d'un bec de gaz, — il se plonge, s'enfouit, s'abîme dans la contemplation de ses pierreries! Armé d'une petite pince, dont les griffes sont gantées de velours, il saisit chaque pierre, et l'expose aux flèches lumineuses qui la transpercent de lumière décomposée, polarisée, irisée! C'est sa joie, sa jouissance, son enthousiasme ; il est heureux! Eh!... le bonheur est-il chose si commune et si réglementaire, qu'on puisse blâmer ou ridiculiser celui qui a trouvé le sien dans une manie si innocente? Toutes ses joies, cet homme les prend par les yeux. Le prismatique éclat, le multicolore rayonnement de ces escarboucles le ravit ; la vue de ces transformations éblouissantes des couleurs pleines de soleil, les incandescentes irisations, les flammes et les éclairs qui se dégagent des facettes contrariées de ces diamants, de ces rubis, de ces émeraudes, portent, par le conduit des yeux, une sorte d'éblouissant délire dans ce cerveau charmé... Il s'enivre de lumière et de prismes, comme un autre s'enivre de musique sublime ; — comme le moins délicat demande l'ivresse au goût, et trouble son cerveau des fumées, des gaz, des fermentations de tous les vins! L'aigle, disent les poëtes (ces autres raffinés qui s'enivrent de mots!), l'aigle fixe le soleil, et, troublé, éperdu dans cette contemplation, reste inerte et se laisse battre par le condor. Notre Anglais, qui n'est pas un aigle, fixe voluptueusement ses pierreries pleines de feux, et, à un certain moment (il l'avoue), il tombe sur son fauteuil, fasciné, ivre... on pourrait dire magnétisé, car les pierres ont des attributs étranges... Encore une fois c'est sa joie, sa volupté : de tous les sens, la vue est chez lui le plus subtil, le plus inassouvi. Laissons cet homme être heureux à sa manière! Envions-le même, puisqu'il a su trouver un des rares secrets du rare bonheur!

~~~ Il s'est passé, ces jours derniers, chez un jeune homme, qu'il est hors de propos de désigner, une scène très-poignante, et que certaines particularités nous portent à recueillir. Voici les faits :

Une jeune femme, jolie, douée de grâce et d'esprit, un peu actrice, et sœur d'une personne dont on a souvent parlé dans les chroniques, sinon dans les feuilletons, avait un double lien : l'utile et l'agréable. L'utile apprend qu'il est complété... et se fâche, en s'éloignant. Ce serait le moment pour l'agréable de cumuler et de devenir utile?

Il ne peut, il ne veut, je ne sais! et ceci n'est point mon affaire. Chacun, — dirai-je, en vulgaire langage, — tient la queue de sa poêle... quand il n'est pas dedans! Bref, notre jeune homme déclare à la jeune femme qu'il croit bon, prudent de ne pas étaler aux yeux de tous, de tous les gens qui peuvent devenir utiles, que l'agréable est là en permanence : c'est un congé qu'il a l'air de prendre, lorsqu'en réalité il le donne.

Le jour ou plutôt le soir de cette déclaration, orale ou écrite, je l'ignore, vers minuit, elle arrive chez lui. Il a soupçonné une scène de cinquième acte de drame, car c'est l'heure où d'ordinaire on les joue. — Il est absent. Alors, la jeune femme qui, soupçonnant l'inutilité de sa démarche, s'était munie, tire de sa poche une fiole contenant une centaine de gouttes de laudanum qu'elle avale...

On entre par hasard, on la trouve en proie à toutes les douleurs, à toute l'horreur d'un empoisonnement. Mais la violence de la dose doit précisément en annuler l'effet! Avec trente gouttes, elle était perdue ; — avec le triple elle vivra! L'estomac rejette cet excès, faute d'une force suffisante pour l'absorption... Un médecin, appelé sur-le-champ, administre un contre-narcotique des plus usuels : une tasse de café noir, remède trop peu connu, parce qu'il est trop simple, contre les troubles de l'ivresse, de la nicotine ou du tabac. La pauvre femme revient à elle pour reconnaître l'inanité de son effort, l'avortement de son désespoir. Elle a trop voulu mourir : elle vivra!

Le danger passé, arrivent les explications : « Ce n'est point par amour pour vous, — dit-elle, — que j'ai voulu m'empoisonner ; c'est par dégoût de la vie. L'âge vient... ou viendra! La beauté passe... ou passera! Où vais-je ainsi, sans cesse ballottée par les affreux mystères de cette existence d'apparences, de mensonges, de mirages trompeurs? Toujours recommencer ces odieuses hypocrisies du sentiment! Toujours tromper, mentir, jouer la plus révoltante comédie de l'amour. Le cœur me manque en se révoltant... Je suis lasse, honteuse, dégoûtée d'une telle vie, et, faute d'en pouvoir prendre une autre, j'ai voulu en finir à temps encore, pour qu'on pût dire de moi ce qu'on dit des actrices, lorsqu'elles quittent prématurément et sagement la scène : Déjà! »

Nous savons bien que cette page, écrite sur l'envers des existences dorées, touche à des mœurs au sujet desquelles ces chroniques doivent se montrer sobres. Mais, ici, l'enseignement est si grand, l'horreur si vive, l'exemple si salutaire, que nous avons cru bon de citer l'anecdote d'hier, sincère et crue comme elle l'est. Si elle inspire quelque sympathie pour cette pauvre fille, nous en serons heureux. Quant à celui qui y joue un rôle qu'on a sans doute exagéré dans des accusations de parti pris, il est également équitable de le replacer à son plan, car des déclarations mêmes de Mlle A....., il résulte clairement, qu'il ne fut que le prétexte, et non la cause, de cette triste tentative de suicide. Le vrai motif, elle l'a dit : c'est sa pénible vie, — étourdissement, enivrement, folie, — qu'elle a pu juger dans un jour de halte salutaire... mais par trop désespérée!

Il serait curieux, heureux, miséricordieux que de cette crise, et des bons sentiments qu'elle révèle, sortît une vie nouvelle pour cette pauvre fille, qui ne demande évidemment qu'à changer de voie. Allons, vite, un Anglais philosophe!

JULES LECOMTE.
~~~

Intérieur d'un café à Suez.

Environs de Gênes. — Bordighierra, d'après un tableau de M. Courdouan.

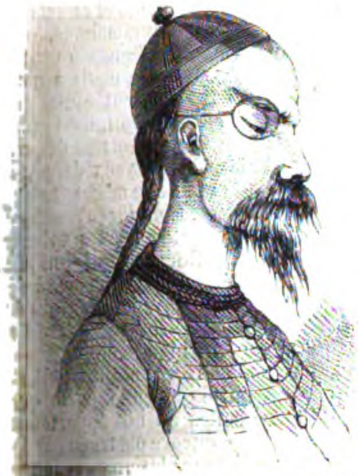
Types chinois, d'après les dessins de M. L. R., officier de l'expédition.



Teinturier chinois lissant un rouleau d'étoffe.

Jeune femme chinoise.

Paysan chinois pilant son riz pour le réduire en farine.



Commerçant, riche ou lettré.

Une porte de rue à Whampoa.

Homme du peuple, coolis, paysan.

Intérieur d'une pagode chinoise.

Déplacement de la fontaine du Palmier.

Nous avons entretenu nos lecteurs des travaux qui, d'après un projet arrêté par l'administration municipale, devaient s'accomplir dans le but de déplacer la colonne du Châtelet, dite fontaine du Palmier; en même temps, nous avons rappelé, en donnant la description de ce monument, les circonstances dans lesquelles il avait été élevé sous le premier Empire. Nous croyons devoir ajouter à ces divers renseignements quelques détails sur l'opération à la suite de laquelle la colonne du Châtelet vient d'être enfin déplacée, opération dont le dessin que nous publions pourra donner une idée exacte.

Depuis quelque temps déjà, la fontaine du Palmier avait été dégagée de sa vasque inférieure; cinq solives en fer d'un équarrissage de douze centimètres avaient été introduites au travers du soubassement en pierre dont l'extrême dureté avait rendu le percement fort difficile. Sous la partie excédante de ces solives, on avait établi des plates-formes faisant patin, et sur ce patin ou plancher, une haute charpente combinée de manière à maintenir la colonne perpendiculaire; les pièces adhérant au monument avaient été *drapées* pour éviter les avaries.

Quand cette charpente a été terminée, on a sapé en sous-œuvre la partie inférieure du soubassement, et le vide s'est fait sous la masse entière. Puis, on a introduit sous le patin et les solives en fer trois forts chemins armés de rails, et trois autres longues pièces de charpente garnies de cinquante-quatre galets en fonte. Tout cet appareil était accompagné de deux planchers latéraux formant glissoire pour protéger la marche des parties extrêmes et latérales du grand patin. Enfin, quatre vigoureux cabestans fortement installés à l'angle sud-ouest du chantier du côté du pont au Change, ont été liés à la grande charpente qui formait, en définitive, un immense chariot.

La veille du jour où devait avoir lieu le déplacement, on a procédé à un essai. A un signal donné par M. Bellu, entrepreneur de cet important travail, les charpentiers ont viré sur les quatre cabestans et, en une minute et un quart, ont amené le monument de soixante centimètres vers le point où il devait être conduit. Cet essai ayant parfaitement réussi, il n'y avait plus à concevoir de craintes pour le surplus de l'opération.

Le lendemain, en effet, l'œuvre déjà commencée a été achevée en présence du préfet de la Seine et de plusieurs conseillers municipaux, ingénieurs, architectes et fonctionnaires de la préfecture. La foule s'était amassée aux abords de la place; les fenêtres des maisons voisines et la plate-forme de la tour Saint-Jacques étaient garnies de curieux. La distance totale à parcourir était de 12 mètres 14 cent.; celle qui restait à franchir était donc de 11 mètres 54 cent. Les ouvriers ont viré de nouveau aux cabestans, pendant que quelques hommes postés derrière le monument poussaient avec des crics sur les bords du patin. Un ouvrier, placé devant, calait la plate-forme à chacune des pauses que faisait le monument dans sa marche. Dix-neuf minutes ont suffi à terminer l'opération.

Maintenant il s'agit d'élever la colonne avec son piédestal, comme nous l'avons dit dans un précédent article, à la hauteur qu'elle doit atteindre. On va remplacer la charpente actuelle par un autre échafaudage qui enveloppera complétement la fontaine, et sera armé, à son sommet, de moufles puissantes liées à douze cabestans. La colonne, une fois enlevée, sera maintenue par un calage provisoire, puis le soubassement définitif, dont les parties ont été préparées, sera réuni sous le monument. Ce dernier, qui pesait plus de 180,000 kilog. à l'instant de son déplacement, y compris le poids de la charpente, aura alors une hauteur totale de 22 mètres.

Cette opération du déplacement d'un monument accompli tout d'une pièce, n'a pas, bien qu'on ait pu dire le contraire, d'analogue dans le passé. C'est un fait tout nouveau et qui ne peut manquer de faire honneur à M. Bellu, l'habile praticien qui l'a exécuté.

FRANÇOIS LACOUR.

P. S. — A l'heure où nous terminons ces lignes, nous apprenons qu'on a commencé à installer l'échafaudage qui servira à élever la colonne pour la faire reposer sur son nouveau soubassement. La fontaine était alimentée autrefois par les eaux de la Seine que lui apportait la pompe Notre-Dame maintenant démolie; elle recevra désormais les eaux de l'Ourcq par la grosse conduite de l'égoût collecteur du boulevard de Sébastopol. F. L.

Un café à Suez.

L'Egypte semble rentrée dans le mouvement civilisateur que lui avait imprimé le génie de Méhémet-Ali. De grands travaux d'embellissement et d'utilité publique s'exécutent sur toute la surface de l'antique Delta, du Caire à Alexandrie et à Damiette. Suez surtout semble déjà transformé: ce n'est pas seulement l'exécution du chemin de fer qui vient y joindre la mer Rouge à la mer Méditerranée, et l'étude du canal qui doit tôt ou tard les réunir, qui est la cause de ce changement, ce sont les rapports entre l'Europe et la mer des Indes qui, en se multipliant, y font affluer un nombre toujours grossissant de voyageurs; c'est particulièrement le passage journalier des troupes qui vont se ranger sous les drapeaux de l'armée des Indes. Aussi ne rencontre-t-on que costumes européens mêlés aux vêtements arabes, dans les rues étroites et sur les grossières jetées de la ville asiatico-africaine. Ce caractère hybride se retrouve jusque dans ces cafés où le grand bonheur du musulman est de passer de longues heures à fumer sa chibouque en écoutant des récits, ou à égréner son chapelet osmanlis, l'esprit bercé par les vapeurs d'un demi-sommeil produit par l'opium.

MAXIME VAUVERT.

Bordighiera.

Vous que tourmente le désir de visiter l'Italie et l'Orient, ces pays caractérisés l'un par les pins et les orangers, l'autre par les palmiers, sans parler de l'éclat du soleil ni de la douceur voluptueuse de l'air, voulez-vous visiter ces pays de vos rêves, sans qu'il vous en coûte de la fatigue, ni de grands frais, ni beaucoup de temps? Allez, pour voir l'Italie, l'Italie de la nature et de l'art ancien, allez jusqu'en Provence; vous l'y trouverez sans beaucoup chercher. Voulez-vous voir, autre part qu'à l'Opéra, et, surtout, — chose belle, mais pénible, — sans traverser la mer, voulez-vous voir des paysages de l'Orient? Allez sur la côte de Gênes, à quelques heures de Nice, à Bordighiera, à San-Remo, ces deux localités jumelles.

Au cas où l'illustration historique serait tout-à-fait indispensable pour vous attacher complétement, Bordighiera et San-Remo vous l'offriront. A Rome le jour des Rameaux, le peuple se présente dans les églises avec des palmes. Ces palmes proviennent de San-Remo et de Bordighiera, qui, seuls, sont en possession de les fournir, à la suite d'un événement fort dramatique que voici : L'obélisque de Saint-Pierre, que l'on voit sur la piazza Novarro, en face de Sainte Agnès, n'était pas encore élevé; l'architecte chargé de l'asseoir sur son piédestal, désirant l'observation du plus grand silence pendant les manœuvres, avait obtenu de Sixte V, la menace de la peine de mort contre quiconque ferait entendre le moindre cri Le peuple avait été averti, et le bourreau debout, la main sur la hache, à côté du billot, montrait que, le cas échéant, justice ne tarderait pas à être faite. L'opération commence au milieu du calme le plus profond, les machines fonctionnent, le monolithe se dresse, quitte le sol, monte au milieu d'un silence tel que l'on entend presque les cœurs battre; il monte lentement, mais il monte toujours... enfin, il s'arrête... L'architecte étonné ordonne de poursuivre le travail... Impossible: l'action des machines est épuisée. Sous le poids de l'obélisque, les câbles se sont allongés au-delà des prévisions : il s'en faut de quelques lignes que la masse granitique n'ait atteint la plate-forme du piédestal. L'embarras est extrême... lorsqu'au mépris du décret papal une voix s'élève de la foule : *de l'eau sur les cordes!* Celui qui a proféré ce cri n'ignore pas le châtiment qu'il a encouru et va se livrer au bourreau L'architecte, frappé de la sagesse de l'avis, fait mouiller les funins qui se gonflent, se contractent, et le monolithe semble se placer spontanément au lieu qui lui était assigné. L'artiste court aussitôt rejoindre son providentiel sauveur; il commence par l'embrasser, puis il va se jeter aux pieds du pape et demande sa grâce Cet homme s'appelait Bresca. La tradition sur laquelle est fondée cette histoire, rapporte encore qu'il fut récompensé d'une pension considérable et mis en possession du privilége, passé ensuite à sa famille, de fournir les palmes de Rome, le jour de Pâques, ce qui durerait depuis l'année 1587.

Ce n'est pas ici le lieu de nous livrer à une appréciation étendue du talent du peintre toulonnais, auteur de la vue de Bordighiera, dont l'original a été acquis par M. Littardi, receveur général des finances du Var. La réputation de M. Courdouan, fondée loin de Paris, et sans aucun de ces moyens faciles dont des camarades complaisants y disposent, cette réputation aussi répandue aujourd'hui qu'elle est solide, atteste combien est réel et incontestable son talent frais et aimable, et combien est méritée l'estime qui en est faite.

JUSTIN AMÉRO.

Courrier de Chine.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Rivière de Canton; Whampoa, 12 mars 1858.

La ville de Whampoa, dont je me propose de vous parler dans cette lettre, se trouve située sur l'île du même nom, à un quart de lieue environ de notre mouillage. Cette île est une immense rizière au milieu de laquelle se détachent çà et là quelques plants de bananiers ou de cannes à sucre. Elle est bornée de notre côté par une rue large d'un mètre et demi à peine, et dont toute la partie donnant sur la rivière n'est qu'une longue suite de maisonnettes en bois bâties sur pilotis.

Après avoir débarqué dans l'île sur des amas de galets, on ne tarde pas à arriver près d'une magnifique allée d'arbres qui semble être comme un pont jeté par la nature sur cette mer de vase, d'où les Chinois par leur intelligent travail savent tirer toute leur nourriture. Car ce à quoi ce peuple s'entend encore le mieux, c'est, il me semble, à l'irrigation des terres, et l'on ne voit à chaque pas dans ces rizières qu'une multitude de petits canaux, où l'eau circule à volonté au moyen de nombreuses écluses.

A l'extrémité de cette allée d'arbres, s'élève une petite pagode à trois étages, peu curieuse du reste, mais à partir de laquelle on prend, pour se rendre à la ville, une voie pavée de mauvaises dalles non cimentées, et si mal ajustées entre elles que le parcours en est fatigant. Enfin, on arrive à une poterne adossée à deux petites maisons, qui représente la porte de Whampoa. Cette porte franchie, on se retrouve avec surprise dans un immense potager couvert d'une verdure luxuriante, et où les choux, les patates et autres légumes se déroulent à l'œil dans une si parfaite symétrie que nos maraîchers français n'y trouveraient certes rien à dire

Nous ne sommes jamais entrés à Whampoa sans trouver à cette poterne un Chinois baragouinant l'anglais, qui, s'attachant à nos pas, nous faisait faire passage dans les rues et visiter ce qu'il y avait de curieux dans la ville, en nous servant d'interprète. Ce Chinois, peu causeur, est, à ce qu'il paraît, un attaché à la police du lieu, spécialement chargé de surveiller les *Barbares* et de les protéger au besoin. Il m'a fait entendre que la population de Whampoa s'élevait à trois mille *hommes* au plus; mais il ne faut pas oublier que dans les statistiques chinoises, il n'est point tenu compte du nombre des femmes et des enfants. Pour en revenir à cette protection qu'il est soi-disant tenu de nous accorder, elle nous a été jusqu'ici complétement inutile, d'autant plus que nous ne descendons jamais à terre sans nos armes; puis, la frayeur que nous inspirons est telle qu'elle suffirait presque seule à notre sûreté. A peine nous aperçoit-on au bout d'une rue, que c'est un sauve-qui-peut général : femmes et enfants rentrent comme par enchantement dans leurs maisons, dont ils ferment les portes avec terreur; les femmes à petits pieds, moins agiles, les hommes même, surpris à notre approche, sans pouvoir fuir, se collent contre les murailles en laissant leur visage exprimer la plus vive anxiété, et de toutes les maisons sortent des cris d'effroi poussés par les enfants, aux yeux desquels leurs mères nous représentent comme de méchants démons. Il est vrai de dire à ce sujet, que, jusqu'à ce jour, l'accès de Whampoa n'avait pas été ouvert aux Européens, et que nous étions les premiers Français qui y eussent pénétré. La confiance cependant commence à s'établir entre nous et les habitants de Whampoa, qui finiront par reconnaître que nous ne sommes pas en réalité aussi *barbares* qu'ils veulent bien le croire.

Les rues de Whampoa sont fort étroites; elles se terminent à chaque extrémité par une porte qui n'est guère plus grande que celles de nos appartements, et dont l'ouverture se trouve encore obstruée par de longs pieux plantés à peu de distance les uns des autres pour en rétrécir le passage. Notre gravure faite d'après un dessin transmis par l'auteur, donne l'aspect de cette singulière disposition. Le dallage des rues est mal entretenu; les maisons, bâties en briques, sont très-basses; dans quelques unes, on aperçoit des cours remplies de toutes sortes de fleurs. Les Chinois construisent assez bien, mais ils n'ont pas de bon ciment, en sorte que les plus simples murs de clôture, également en briques, tombent fort vite en ruines. Je ne puis m'empêcher, en les côtoyant, de craindre à tout instant de recevoir de gros blocs sur la tête. Dans l'intérieur de la ville, j'ai remarqué plusieurs grandes places; mais toutes sont presque entièrement couvertes par une mare où s'ébattent les canards et les oies des environs.

Il y a fort peu de boutiques à Whampoa : on n'en rencontre guère qu'aux alentours du marché, d'où s'exha... une odeur pestilentielle de poisson, de volaille, de tr... pes et de rats (*proh pudor!*)... que l'on voit pendus ... étalage!... Le ciel vous préserve des ratatouilles ch... noises à l'huile de ricin!... Quant à moi, je vous assu... que j'en suis profondément dégoûté, et l'on aura be... me citer l'adage que tous les goûts sont dans la natu... comment supposer jamais qu'un homme ait du plai... à manger des cuisses de rat à l'huile de ricin!...

Je ne crois pas les Chinois très-forts sur la mécani... que; en revanche ils emploient beaucoup la ma... d'œuvre, ce qu'ils font avec la plus grande dextérité. ... second de mes croquis vous explique de quelle fa... ils pilent le riz pour le réduire en farine; le troisiè... vous indique de quel singulier procédé ils se serv... pour lisser leurs étoffes : ils les roulent autour d... bâton cylindrique, sur lequel ils font avancer et re... ler avec leurs pieds une grosse pierre taillée à cet ef... et dont la base à surface plane fait descendre et mon... le rouleau sur une surface courbe. A voir l'ouvr... chinois qui se livre à ce fatigant exercice, on di... plutôt d'un clown occupé à faire toutes ses singer...

La demeure du mandarin se distingue de tou... celles qui l'environnent au moyen de mâts enjolivé... couleurs et de quelques ornements qu'il fait plan... devant sa porte. Le nombre de ces mâts varie, par... il, suivant la classe de l'Empire à laquelle il app...

Non loin de Whampoa s'élève une grande pag... à neuf étages, fort vénérée de tout le pays envi... nant. Elle est fort belle et légèrement inclinée, ... un peu moins pourtant que la fameuse tour de ...

Enfin, et pour en terminer avec Whampoa, je ne v... pas oublier de vous parler d'un fait, fort malheure... où je n'étais moi-même rien moins que le *Deus ex* ... *china*, et qui vous donnera une idée de l'affreuse ... sère des Chinois.

Les autorités françaises voulant rassurer les h... tants de Whampoa sur la présence de notre esc... dans la rivière de Canton, leur firent annoncer par ... interprètes qu'il serait ce jour-là même distribu... pauvres de la ville une ample provision de biscuit ... conséquence, à une heure, on arma le grand cano... je me trouvai chargé d'opérer cette distributio... consistait en dix boucauts ou grandes tonnes de ... cuit quelque peu endommagé.

Déjà, dans ma lettre de Macao, je crois vous avoir dit quelques mots des *tancas*, sorte de bateaux de pêche ou de passage, qui servent d'habitation perpétuelle à des familles entières. La législation du pays est très-sévère à leur endroit, et il est interdit à toute cette population flottante de descendre à terre, sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est à certaines heures de la journée. En ce moment, et depuis notre arrivée, chaque navire est entouré d'une multitude de ces *tancas*, dont les habitants, à l'aide de filets à papillons, ramassent tout ce qui tombe à l'eau, tout le rebut du bord, les morceaux de biscuit, les débris de notre cuisine, les tripes, les bouts de filins, etc... On se trouve souvent, même dans l'obligation de les chasser, tellement elles gênent la circulation autour du navire.

J'en reviens à mon récit. J'avais d'abord reçu l'ordre de débarquer mes boucauts sur la plage, de les vider et de les rapporter à bord ; mais, au départ, je reçus contre-ordre : je devais m'accoster à terre et faire la distribution dans le canot. J'agis donc en conséquence ; seulement, comme la mer était basse, je ne pus venir assez près de terre et je m'échouai dans la vase. Je fis démolir le couvercle de l'une de ces tonnes, et commencer la distribution de biscuit aux *tancas* les plus proches. Mais, tout-à-coup, aux clameurs poussées par les *tancadères*, toutes les *tancas* des environs se rallièrent au festin, et en un instant, malgré tous nos efforts, le canot fut rempli de Chinois, et surtout de Chinoises, hurlant de joie comme des possédés. Pressé par ce millier de petits bateaux s'agitant dans tous les sens, le canot alla bientôt en dérive, et au bout de deux minutes, il s'y trouvait un si grand nombre de ces harpies que l'eau commençait à y entrer. Voyant cela, et ne me souciant pas de couler avec le canot, je pris soudain une résolution désespérée : je saisis un aviron et j'en frappai à coups redoublés toute cette multitude qui était tellement affamée que j'eus grand'peine à la faire sortir du canot, d'autant plus que leurs hurlements couvrant ma voix, j'avais toutes les difficultés du monde à me faire entendre de mes matelots. Enfin, grâce à l'éloquence de mes gestes, ceux-ci ne tardèrent pas à me comprendre et à m'imiter, et nous parvînmes à nous dégager quelque peu.

Jusque là, il n'y avait eu que plaies et bosses ; plus tard, par malheur, l'affaire devait être plus triste encore. Comme ces *tancas* continuaient à s'acharner après nous, j'usai d'un stratagème : je vidai dans l'eau, derrière moi, ce qui restait du premier boucaut, et je fis force de rames. Par ce moyen, je réussis à me dégager : toutes les *tancas* s'abattirent comme autant de corbeaux sur cette proie, se pressant les unes les autres, se battant, s'arrachant les morceaux, et pendant ce temps je pus m'éloigner d'elles. C'était vraiment pitié que de voir cette avidité famélique ! Et je crains fort que dans cet horrible choc, plusieurs de ces bateaux n'aient coulé et disparu pour toujours avec *ceux et celles qui* les montaient !...

Mais tout n'est pas fini ! Il me restait encore neuf tonnes de biscuit à distribuer. Je parvins à atteindre un petit *warf* ou petite jetée en pierre, où je m'accostai à peine, que toutes les *tancas* rallièrent autour de moi, tandis que la jetée s'encombrait des pauvres de Whampoa, accourus au nombre d'un millier à peu près. Je déclarai alors aux interprètes qui m'accompagnaient dans une baleinière, qu'il m'était impossible de continuer la distribution dans le canot, que je ne me souciais nullement de courir une seconde fois le risque de couler, et que je débarquerais mes boucauts à terre, où je les viderais, malgré les derniers ordres que j'avais reçus.

Je me mis aussitôt à l'œuvre, et fis débarquer sur la plage, mais non sans peine, mon deuxième boucaut. Cependant toutes les tonnes ne purent pas être roulées à terre ; quelques-unes furent défoncées sur le *warf* même, à cause de l'inertie que présentait cette masse animée. C'est alors que se passèrent des scènes déplorables.

A peine un boucaut était-il ouvert, que les Chinois les plus proches se précipitaient dedans la tête la première, et par cela même empêchaient les autres d'y aller. Et le tumulte d'aller croissant : le malheureux boucaut renversé, roulé, poussé, tiraillé de côté et d'autre, finissait souvent par se briser tout-à-fait, et on pouvait seulement en voir la place, car une pyramide grouillante de Chinois s'élevait sur ses débris, semblable à une fourmilière en révolution.

Tel est, dans toute sa vérité, le récit affligeant de l'événement dont je tenais à vous parler. L'idée bienfaisante qui a présidé à cette malheureuse distribution de biscuit ne pouvait en rien prévoir qu'elle aurait des suites aussi tristes.

Au moment de partir, un envoyé de police de Whampoa vint prévenir nos interprètes que le mandarin les priait de ne plus recommencer une semblable distribution, non qu'il s'apitoyât sur les infortunés qui en étaient les victimes, mais parce que, disait-il, cette foule de mendiants et de *tancadères* pourraient se livrer en cet endroit à tous les excès de leur rapacité, ce dont il ne serait sûrement pas responsable. La présence de ce mandarin n'était certes pas inutile.

Ce récit vous fera juger de la pauvreté et de la misère chinoises, dont on ne se fait aucune idée dans nos pays. Aussi, combien doit être horrible la famine qui sévit parfois dans ce vaste empire, et quelle effrayante mortalité doit s'ensuivre ! Il est bon, cependant, d'opposer à la tristesse de cette affreuse pensée l'incroyable système chinois qui conduit tous les gens assez heureux pour y survivre à regarder cette famine même comme un bien pour la Chine, trop pauvre encore pour le nombre excessif de ses habitants !

L. R., officier de l'expédition.

Intérieur d'une pagode chinoise.

La religion chinoise a profondément dégénéré du dogme spiritualiste de l'antique boudhisme. A l'adoration de l'intelligence éternelle, s'est mélangé et a presque succédé exclusivement, pour les classes populaires du moins, l'adoration de divinités représentant les passions les plus violentes et les sentiments les plus sinistres ; aussi le culte de respect et d'amour dont les livres sacrés sont les monuments antiques, a-t-il été remplacé par un culte de terreur. Pénétrez dans les pagodes, quelles images y rencontrent vos yeux ? des statues grotesques et hideuses devant lesquelles se courbent suppliants les malheureux adorateurs de ces divinités odieuses. Le culte ne consiste pas seulement en solennités rituelles ; les pagodes où l'on rencontre toujours des bonzes en prières ou accompagnant leurs chants du bruit du tam-tam, sont fréquemment visitées par les fidèles qui viennent offrir aux dieux qu'on y révère des fleurs ou des fruits, et se prosterner au pied de leurs autels. Notre gravure représente une de ces scènes pieuses. MAC VERNOLL.

Sciences, Beaux-arts, Travaux publics.

Il y a quelque temps, plusieurs personnes honorables du département de la Haute-Garonne avaient formé le projet d'élever un monument à la mémoire du comte de Las Cases, l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, le compagnon d'exil de Napoléon Ier. On croyait alors qu'il était né à Revel.

Depuis, la vérité fut connue. On sut que Marie-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné de Las Cases avait vu le jour au château de Las Cases, commune de Dourne, depuis plus de vingt ans réunie à celle de Blan, canton de Puylaurens, dans le département du Tarn. Le projet dans l'origine, et à la tête duquel s'était placé M. Massabiau, député au Corps législatif pour la Haute-Garonne, fut repris par M. le général baron Gorsse, également député au Corps législatif, mais pour le département du Tarn.

Jaloux, comme il le dit lui-même dans une note qu'il vient de publier, « de perpétuer la mémoire de « Las Cases, et d'honorer ces deux vertus si rares : *le « dévouement et la fidélité,* » M. le général Gorsse a pris l'initiative d'une souscription, et s'adresse à toutes les sympathies de la France pour la faire réussir. Son appel a déjà eu le retentissement le plus favorable dans le département du Tarn, et il est probable qu'il en sera de même dans toute la France.

Le monument sera-t-il élevé à Albi ? Il n'a encore été pris aucune décision à ce sujet. Aucun artiste n'a présenté de projet, et il est probable que le concours est ouvert entre les architectes et les statuaires de notre pays. Le sujet est intéressant au point de vue de l'art et de l'histoire. Il doit rappeler deux noms inséparables l'un de l'autre ; il doit être digne à la fois du sacrifice héroïque de Las Cases et de l'homme immortel qui en fut l'objet.

Un nouveau fait me confirme dans l'opinion que l'Académie des sciences n'a nullement l'intention, en ce qui la concerne, de cesser de s'occuper de la question importante du percement de l'isthme de Suez, et d'abandonner M. Ferdinand de Lesseps aux attaques intéressées des adversaires qui viennent de surgir, comme à l'improviste, de l'autre côté du détroit.

M. Dufrénoy faisait partie de la commission chargée d'examiner les travaux et les projets des ingénieurs français. La mort de ce savant laissait un vide qu'en toute autre circonstance on ne se serait peut-être pas empressé de combler. Sur la demande de M. Charles Dupin, M. le président de l'Académie a nommé, lundi dernier, M. Clapeyron membre de la commission, en remplacement de M. Dufrénoy.

M. Oudiné, dont le *Monde illustré* a fait connaître quelques remarquables médailles, vient d'être chargé par le gouvernement de l'exécution d'une statue de *Bethsabé*, pour la décoration de la cour intérieure du Louvre.

Il y a quelques jours, l'empereur visitait l'intérieur de ce magnifique palais, dont on lui doit l'achèvement, et en parcourait les ateliers où se terminent actuellement de grands travaux de peinture et de sculpture. Sa Majesté s'est arrêtée quelques instants dans celui qu'occupe M. Abel de Pujol, et a daigné adresser ses félicitations à l'artiste. On sait que M. Abel de Pujol est chargé de reproduire, pour la décoration du plafond de la grande salle de la Bibliothèque, les magnifiques peintures qu'il avait exécutées dans le grand escalier du Musée, et qui ont été détruites avec toutes les parties du monument qui formaient autrefois la petite cour de l'administration du Musée.

CH. D'ARGÉ.

La bénédiction papale le jour de Pâques.

Il n'y a pas de philosophie qui résiste à certains spectacles religieux. S'ils sont insuffisants à faire éclater dans un esprit trop fier de sa raison la pleine lumière de la foi, ils lui en révèlent au moins la grandeur et la force ; ils prouvent que l'individu raisonne moins que l'humanité ne croit. Quiconque aura assisté à la bénédiction papale le dimanche de Pâques, s'il n'est pas subjugué, se demandera au moins où gît le secret de cette majesté, de cette sympathie pénétrante qui nous fait plier le genou et incliner le front sous la bénédiction d'un vieillard, quand nous doutons même de la personnalité divine. C'est singulier ; l'analyse n'y peut rien : les règles d'Aristote et les catégories de Kant y perdent leur grec et leur allemand ; mais cela est, simple et fort comme l'affirmation d'un enfant, éclatant et doux comme un lever de soleil. La plume a redit mille fois ces mêmes émotions ; le crayon et le pinceau ne se sont jamais lassés de reproduire cette scène grandiose. Ils la décriront et la reproduiront encore, parce que ce qui vient de Dieu est toujours nouveau, comme l'âme de l'homme frappée à son image.

Le canon gronde au château Saint-Ange ; un splendide soleil ruisselle sur les innombrables statues qui ornent la colonnade du Bercini ; les cloches de Rome mêlent au loin leurs joyeux carillons ; une foule immense, bigarrée, mouvante, couvre la place Saint-Pierre ; l'univers entier s'y trouve représenté. Tout-à-coup, le pape, porté en triomphe, apparaît sur le balcon monumental de la basilique, escorté du sacré collége, entre les deux éventails de plumes de paon blanc. Les tambours battent aux champs ; toute la foule se tait et s'incline avec respect. La voix seule du souverain pontife plane sur ce peuple recueilli, bénissant la ville et le monde. On voit, on comprend qu'il domine par le sentiment du haut et terrible ministère qu'il remplit ; sa voix a d'autres accents, sa face semble illuminée.

Malgré les préjugés, les convictions sincères, les dissidences les plus profondes, quelque chose s'est passé dans toutes les âmes. Jésus-Christ nous a touchés ; une vertu est sortie de cette voix. Ne riez pas sous la colonnade, mon cher ami, dont le scepticisme est parfois aimable. Votre sourire n'est pas droit comme à l'ordinaire ; vous êtes ému et votre philosophie est en faute. Voilà beaucoup de dorures, de panaches, de sabres et de casques brillants ; où est, dites-vous, la simplicité évangélique ? Elle est toute là pour qui sait la deviner et la comprendre. Le grain de senevé est devenu un arbre immense dont les rameaux s'étendent sur le monde entier et se couvrent parfois de fruits d'or. Quoi de plus faible que ce vieillard entouré de cet appareil bruyant et pompeux ? Et cependant c'est le seul souverain dont la voix soit obéie d'un bout du monde à l'autre, et qui puisse perdre sa couronne sans perdre son pouvoir. On le conteste, on le nie, on le menace, on le dépouille ; mais, sous la bure comme sous le manteau d'or, sous la tiare comme sous la couronne d'épines, il n'a qu'à tendre la main, et amis et ennemis se prosterneront, parce que Dieu est avec lui, et que, pour que la société vive, il faut toujours que Dieu soit à côté d'un homme. J. DOUCET.

La Forêt-Noire.

Il ne resterait rien de l'antique Germanie que quelques tertres funèbres (*tumuli*) si, grâce à l'inaccessibilité des montagnes qu'il couvre de ses hautes futaies, un vaste lambeau des forêts où erraient ses tribus nomades n'eût échappé à la destruction des hommes. Ce sont ces bois antiques courant du nord au sud à travers le royaume de Wurtemberg et le grand duché de Bade, sur une ligne presque parallèle au Rhin, que les Allemands nomment *Schwarzwald* et que nous désignons sous le nom de la Forêt-Noire.

Nous n'avons pas à nous occuper du passé historique de cette forêt qui fut le dernier asile de l'indépendance germanique ; de cette *Martiana Sylva*, comme l'appelait le peuple conquérant qui n'osa jamais aventurer ses aigles dans les gorges pleines de bruits d'armes de ses montagnes.

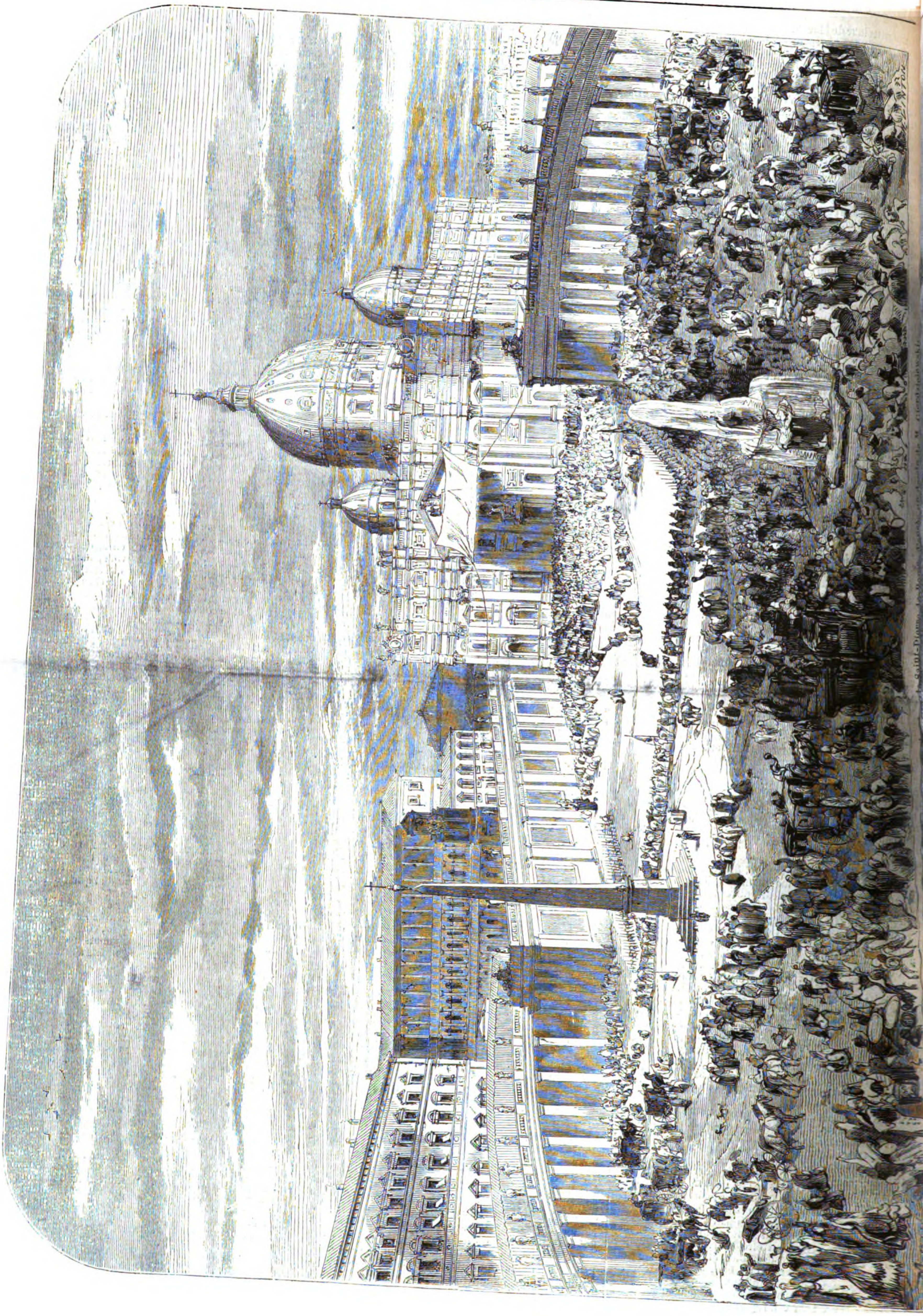
Nous n'évoquerons rien non plus de sa célébrité légendaire, des mille récits dont ses âpres profondeurs étaient le texte inépuisable aux vastes foyers des burgs.

La tâche que nous impose l'explication de notre gravure est plus simple ; nous n'avons à parler que de son présent, et même que de son présent industriel.

Nous disons trop encore ; car ces fabriques de jouets et d'ustensiles usuels auxquelles ses arbres séculaires offrent les essences forestières les plus avantageuses et les plus commodes, nous échappent, pour aujourd'hui du moins, ainsi que ses brasseries de kirschen-wasser que l'abondance de ses merisiers si chers aux grives lui permet de fournir au monde entier. Celle de ses industries qui doit nous occuper est la fabrication seule de ses charbons.

Il n'est aucune partie de cette vaste forêt, qui s'étend encore sur un développement de deux cent soixante kilomètres sur cinquante, où cette fabrication n'occupe des travailleurs. Ses sommets mêmes ont les leurs ; et c'est là surtout que cette industrie offre le plus d'intérêt à l'étude.

La structure et la réduction de ses fourneaux n'y sont pas son principal travail ; là comme partout, le fourneau se forme de *hanochs*, branchages et petites bûches de cinq à huit centimètres sur cinquante à soixante, que l'on juxtapose et superpose de manière



Industrie du charbon, dans la Forêt-Noire.

à ce que le feu, que l'on allume dans un foyer ménagé vers le centre, puisse étendre son action sur toute la masse légèrement recouverte de gazon et la torréfie sans la consumer.

Cette opération, qui exige un feu non interrompu pendant plusieurs heures, ne constitue pas le travail le plus ardu; le plus difficile est le transport de ses produits sur ces versants boisés où il n'existe d'autres routes que leurs clairières. Le charbon renfermé dans des sacs est alors entassé sur un traineau qu'un homme placé sur l'avant modère et dirige au moyen de ses jambes, fonctiônnant comme des arcs-boutants ou comme des instruments de répulsion. Notre illustration donne du reste une image exacte, et par cela même, une idée saisissante de ce travail, en même temps qu'elle offre au lecteur, avec la reproduction des principales scènes de l'existence des charbonniers allemands, l'aspect de la nature sauvage au milieu de laquelle s'écoule leur vie.

FULGENCE GIRARD.

Courses du bois de Boulogne.

Le soleil, ce souverain capricieux et fugitif, qui préside aux destinées du turf aussi bien qu'à celles de la moisson, après avoir favorisé les courses de la Marche durant la brillante série de ses représentations, s'est avisé de vouloir contrarier les courses de la Société d'encouragement, titre sacré au respect de tout vrai sportman, ne prenant en considération ni les efforts et le nombre des chevaux engagés, ni la valeur des prix, ni l'élégance préméditée des femmes qui, pour ce jour-là, avaient commandé aux plus habiles faiseurs leurs modes les plus printanières, ni le bien-être du modeste piéton, lequel, en échange de ses vingt sous, voudrait avoir acheté le droit de suivre la course sans socles et sans parapluie.

Paris qui, depuis un mois, s'endort et s'éveille sous un ciel bleu, aspirant à longs traits les parfums des lilas en fleur, aussi heureux et aussi fier de son soleil qu'un enfant de Naples ou qu'un gondolier de Venise, Paris, dis-je, a vu, dimanche, l'horizon s'assombrir, les nuages traverser l'espace et la pluie tomber lourdement sur le sol.

A deux heures devait avoir lieu l'ouverture des courses.

Jamais lever de rideau, un jour de première représentation, alors que le programme promet les sept merveilles du sport, ne s'était offert au spectateur impatient sous de plus défavorables auspices. — A deux heures, plus d'une jeune et jolie désœuvrée, avide des émotions du turf, debout, derrière le rideau soulevé de la fenêtre de son boudoir, considérait d'un regard attristé les larges gouttes d'eau qui transformaient la poussière du macadam en une rivière de boue.

Irai-je? n'irai-je pas? telles sont les deux constantes questions entre lesquelles la curiosité et le désir de voir et d'être vu, le plus puissant des conseillers, se promettent toujours d'opter.

Le monde vraiment sportman n'a donc décommandé ni ses chevaux, ni ses voitures, ni ses postillons, et, à l'heure dite, une longue file d'équipages armoriés, de cavaliers, d'amazones, de véhicules de toute espèce, les uns couverts, les autres à capotes rabattues, et de piétons, se pressaient aux différentes entrées du champ de course.

Peu à peu cette foule s'est écoulée dans l'intérieur de l'enceinte, les uns en gagnant, soit en voiture, soit à cheval, soit à pied, les gazons humides de la pelouse; les autres en s'abritant dans les tribunes.

Le champ de course du bois de Boulogne est assurément le mieux compris, le plus favorable et le plus pittoresque à la course plate. — C'est une plaine immense où, de quelque côté que la vue se tourne, les yeux restent charmés par l'aspect varié et grandiose du paysage.

Ici, le bois de Boulogne avec sa cascade, ses allées ombreuses, ses petits chalets et son va-et-vient de promeneurs, de voitures et de chevaux; là, la Seine avec ses petits bateaux à vapeur légèrement pavoisés, son lac et ses élégants canots, ses gondoles sans toitures de *Paris rameur*; plus loin, à gauche de l'horizon, de l'autre côté de l'eau et perchés sur la colline : Saint-Cloud, Meudon, Ville-d'Avray et tant d'autres villages, avec leurs maisons blanches et leurs panaches verts.

Sur l'emplacement même des courses, tout a été prévu, calculé; l'exécution est faite sur une grande échelle et semble, par son succès même, être la preuve évidente de l'importance et du développement que prend, en France, la question *chevaline* au point de vue du plaisir et du luxe.

Un homme infiniment spirituel et profond sportman, nous disait l'autre jour qu'il publierait incessamment un livre qui indiquerait le moyen infaillible de toujours gagner. — S'il réalise son projet, voilà un livre qui fera la fortune de son éditeur sur la seule étiquette dusac.

Parmi les personnes de distinction qui se trouvaient dans l'enceinte, nous avons remarqué MM. le comte de Morny, le préfet de la Seine, le prince Etienne de Beauvau, le vicomte Paul Daru, le comte de Lagrange, le comte d'Hedouville, le comte Alfred de Noailles, le comte Des Cars, le comte Rœderer, le comte de Prado, le comte de Komac, le vicomte de Saint-Roman, le baron de la Rochette, le prince Max de Croy, le vicomte de Lauriston, le baron de Nivière, le vicomte de Namur, le comte Greffulhe, le comte de Perregaux, le vicomte A. Talon, le baron Daru, le marquis O. Talon, le baron Linat, le comte de Laire, le baron de Veauce, le baron Lecoulteux, le vicomte Des Roys, le vicomte d'Hédouville, le comte O. Aguado, sir N. A. Houre-Bart, Lupin, Reseit, Fasquel de Courteuil, Schickler, Delamarre, Mosselman, Jules Verry, de Silveira, de Baylen (chef de division des haras), Mackensie, Grives, de Behague, Oudard, Aumont, Michel, Dupont (inspecteur-général des haras), J.-L. Manby, Jasquel fils, Blunt, Bioche, Griffiths, Harvey, Bigot, S. Lowe, Camille Leclercq, Hamon (président des courses de Valenciennes), Toutain d'Angers, et beaucoup d'autres encore.

Sur l'hippodrome stationnait une foule compacte d'équipages élégants, voitures à la Daumont, chaises de poste à deux et à quatre chevaux, phaétons conduits à grandes brides, etc. Aux portières des voitures fermées, pareilles à des pastels dans leurs cadres, et sous les capotes rabattues de quelques calèches, on voyait des femmes jeunes et jolies qui avaient bravement risqué des chapeaux de paille de riz et d'Italie, avec des velours bleus, lilas, roses et verts. Celles-là, nous les appellerons les téméraires. Les autres, les timorées, celles qui dissimulaient leurs brides fanées sous un voile de dentelle, et nous leur saurons gré de s'être montrées, s'abritaient timidement dans les tribunes.

La princesse de C... avait un délicieux chapeau blanc avec des ornements ponceau. La duchesse de K... portait une capote de crêpe vert d'eau semée de violettes de Parme et de rose pompon. Il faut être une jolie femme et grande dame pour se permettre une jardinière sur la tête.

A deux heures et demie, MM. les commissaires ont donné le premier signal et les courses ont commencé. Elles étaient présidées par MM. le baron de la Rochette, le comte Alfred de Noailles, le comte H. de Greffulhe.

L'intérêt avait été vivement excité par la lecture du programme. Quatre-vingt-six chevaux étaient engagés pour les cinq prix de la journée. Monarque et M^lle^ de Chantilly pour le prix de la ville de Paris. Mais Monarque a été retiré avant la course, et M^lle^ de Chantilly s'est vu ravir la victoire.

Le prix du cadran a été le grand attrait de la journée pour les vrais turfistes, à cause de l'antagonisme de Potocki et de M^lle^ de Chantilly, qui se rencontraient pour la première fois depuis le derby de 1857. Potocki, qui avait essuyé plusieurs défaites, tandis que M^lle^ de Chantilly remportait un grand handicap à Epsom quelques jours auparavant, a été amené au poteau, triomphant.

Voici le résultat des cinq courses :

Bourse de 1,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 100 fr.; distance, 2,200 mètres. Sur onze chevaux engagés, huit ont couru. Forest-du-Lys, au baron Nivière, est arrivée la première.

Simplette, à M. Auguste Lupin, est arrivée la deuxième (gagnée par un nez).

Inkermann, à M. le comte de Lagrange, avait mené une grande partie de la course et n'a été dépassé qu'à peu de distance du but.

Prix de l'administration des haras, 2,000 fr., pour chevaux de trois ans. Entrée, 100 fr.; distance, un tour. Dix neuf chevaux étaient engagés, cinq ont été retirés : restaient quatorze concurrents. Forestier, au baron Nivière, est arrivé le premier.

Furens, à M^me^ Latache de Fay, est arrivé le deuxième.

Fille-de-Marbre, à M. Henri Delamarre, arrivée la troisième (gagnée par une encolure).

M. le baron Nivière, qui a remporté les deux prix précédents, a acheté récemment l'écurie de M. le prince Marc de Beauvau, et c'est avec sa nouvelle acquisition qu'il a fait courir.

Prix du cadran, 3,000 fr., pour poulains et pouliches nés en 1854. Entrée, 300 fr.; 600 fr. au second sur les entrées; distance, 4,200 mètres environ. Vingt-trois chevaux avaient été engagés; six se sont présentés au poteau. Paladin, à M. Lupin, a pris la tête; venait ensuite Potocki, au même. M^lle^ de Chantilly, qui était troisième, s'est bientôt rapprochée, et les trois chevaux ont couru en peloton. Mais Serious, à M. le baron de Nivière, a tout à coup gagné du terrain, et l'on a cru qu'il serait vainqueur; l'intérêt devenait très vif. Potocki, néanmoins, est arrivé premier gagnant d'une tête, et Serious deuxième.

Prix de la ville de Paris, 6,000 fr., donnés par le conseil municipal, pour chevaux de trois ans et au-dessus, nés et élevés en France ou en Belgique. Entrée, 200 fr.; les deux tiers des entrées au second, l'autre tiers au troisième; distance, 2,200 mètres.

Sur quinze chevaux engagés, dix ont couru.

Cagliostro, à M. Henri Delamarre, est arrivé premier; Last-Born, à M^me^ Latache de Fay, deuxième; le Mulâtre, à M. Hippolyte Moselman, troisième (gagné par une longueur).

Prix de Boulogne, 2,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 100 fr.; distance, 3,000 mètres. Il y a eu quatorze concurrents.

Biancourt, à M^me^ Latache de Fay, premier; Bergeronet, à M. Auguste Lupin, deuxième.

Avant la dernière course, l'empereur est arrivé en phaéton, accompagné seulement de M. le marquis de Toulongeon. Sa Majesté a pris place dans la tribune impériale.

La sonnette de l'appel annonça aussitôt que la quatrième course allait commencer.

Dans la tribune, assis devant nous, se trouvaient deux hommes, l'un vieux, l'autre jeune encore; le vieillard prit sa lorgnette :

— Je parie pour Cagliostro, dit-il, et vous?

— Moi, pour Last-Born, répondit le voisin.

Cagliostro arriva le premier.

— J'ai gagné, dit le vieillard, vous me devez vingt-cinq louis. Mon cher ami, croyez moi, il vaut mieux les avoir perdus ici qu'à une table de whist.

— Où vous ne les auriez point gagnés.

— Assurément, puisque je ne touche jamais à une carte.

— Par prudence.

— Non, je suis heureux joueur, mais je n'aime... n'apprécie que les émotions des paris engagés sur le turf. Cette lutte d'hommes et de chevaux a quelque chose d'intelligent et de noble qui m'intéresse, m'émeut au dernier degré et m'amène naturellement à mépriser les petites émotions du tapis vert.

— Vous avez peut-être raison... dit le voisin; mais j'attendrai que je vous aie gagné vingt-cinq louis pour être tout-à-fait de votre opinion.

— Vous ne savez pas, mon cher, l'influence que peut avoir sur certains esprits le spectacle auquel nous assistons; je n'en veux pour exemple qu'un trait assez original qui vient de se passer ici même. Au commencement des courses, il y a six mois, une jeune veuve anglaise d'une incontestablé beauté fut demandée en mariage par lord B..., un des meilleurs partis de l'Angleterre sous tous les rapports. Mistress R... pria lord B... de lui laisser le temps de la réflexion; le mariage seul lui faisait peur, car, de son aveu même, le mari lui plaisait beaucoup. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, mistress R... ne se décidait pas.

Cependant l'amour lui était venu, mais un amour profond et caché.

Lord B... se désolait et parlait déjà de se faire sauter la cervelle, lorsque mistress lui écrivit hier au soir : « Venez me prendre demain à une heure, quelque temps qu'il fasse; nous irons aux courses du bois de Boulogne. »

En lisant ces mots, lord B... conçut une espérance. Il ne dormit point de la nuit, et, à une heure aujourd'hui, le cœur joyeux, il se présenta chez mistress R... La jeune veuve était prête; une excellente voiture les emporta vers les lacs et les arbres verts du bois de Boulogne. A deux heures et demie, ils étaient assis l'un à côté de l'autre au premier rang du pav... qui est à notre droite. Vous pourriez les voir d...

Le voisin se pencha.

— Je vous les montrerai plus tard, continua le vieillard. A deux heures et demie, la première co... commença. Mistress R... examina attentivement les ... chevaux engagés. Amazone distinguée, elle rech... chait, en toute circonstance, les émotions du t... son plus grand amusement.

Les chevaux partirent.

Tout-à-coup son visage s'anima, ses yeux b... rent d'un éclat extraordinaire, elle retenait son ... fle et suivait avec anxiété les péripéties de la ...

— Sir Georges, dit-elle, en posant sa main ... sur le bras de lord B..., voulez-vous que cette c... décide de ma vie tout entière?

— Je ne comprends pas...

— Rien de plus simple : je parie pour Fore... Lys, et vous?...

Lord B... la regarda étonné.

— Mais répondez-donc. Pour qui pariez-vous...

— Moi? mais... pour Simplette.

— C'est bien. Si Forest-du-Lys gagne, je ... épouse.

Sir Georges pâlit.

— Mais si Simplette l'emporte? demanda-t-il ... voix émue.

— Si Simplette l'emporte, dit froidement la ... femme, je resterai veuve toute ma vie.

Le cœur de lord B... se serra douloureusem...

Mistress et sir Georges eurent un moment d'i... tude cruelle.

Tout-à-coup, Forest-du-Lys leur apparut, te... tête de la course...

Mistress poussa un cri de joie.

La courageuse bête avait atteint le but.

Mistress R... et lord B... avaient gagné tous ...

— J'avais grand'peur de perdre, lui dit tend... la jeune veuve.

— Vous m'aimez donc?

— Oh! beaucoup.

Leurs mains s'unirent tendrement.

Ils partiront demain pour Londres, pours... conteur, et, avant la prochaine course du bois ... logne, ils seront mariés. Dans dix ans, si je les r... dans ce même pavillon et si vous êtes là, je v... s'ils furent heureux.

— Ah ça! vous êtes donc Asmodée, mon c... dit l'homme jeune au vieillard; — Comment ... vous connaître ce singulier dénoûment?

— J'ai vu dans le monde mistress R..., j'ai ca... vent avec elle. — Je suis lié avec lord B... auta... Français peut l'être avec un Anglais. — En arri... je les ai rencontrés juste au moment où ils e... dans le pavillon. — Ils m'ont offert une plac... d'eux. — Vous n'étiez pas encore là, j'ai accept... je suis parti pour vous rejoindre ici, Fores... avait fait le bonheur de lord B... et de la je... tress R...

La cinquième course commença, et le conte... nant un air grave, offrit de nouveau à son je... de parier.

Vingt-cinq louis furent engagés.

Le vieillard gagna dans la personne de Riancourt.

— Vous me devez cinquante louis, dit-il.

— Ma foi, je ne les regrette point. Le mariage de nd B... les vaut bien, surtout si vous me montrez stress R...

— Bien volontiers.

Les deux amis partirent en se donnant le bras; la ie s'écoula à travers les différentes allées du bois, s-satisfaite de cette brillante épreuve, et nous partes en nous souhaitant, aux prochaines courses de la iete d'encouragement au bois de Boulogne, les deux ils auxiliaires qui lui eussent manqué à la mise en ne de sa première journée : un ciel bleu et du soleil.

Mme A.-R. DE BEAUVOIR.

COURRIER DU PALAIS.

Ce serait une piquante histoire à écrire que celle des duits de la plume, depuis les dix livres sterling que *ara lis perdu* a valus à Milton, jusqu'aux vingt mille cs que M. de Lamartine a retirés de son *Toussaint nerture*. Il serait curieux de connaître au juste la ur marchande des écrivains et de leurs œuvres ant leurs contemporains et devant la postérité. agine qu'un pareil travail, s'il était bien fait, ne it inutile ni aux moralistes ni aux gouvernants, et , poussé un peu avant, il donnerait la clef de ains mouvements sociaux dont la cause est ignorée mal appréciée. Les faiseurs de statistiques savent à unité près ce qu'il passe par jour de voitures sur Pont-Neuf, combien il entre d'œufs dans la consomjon de Paris, combien de bêtes ovines ou bovines s celle de la France. Pourquoi ne nous diraient-ils combien de *J if-Errant*, combien de *Mousquetaires*, bien de *Girondins*, combien de *Comédie humaine* ete absorbés de telle à telle date par les estomacs raires de ce pays-ci, pour quel chiffre les livres ntiques, les romans, les recueils poétiques figurent s la consommation générale? Il faudrait rechercher si, et ce ne serait pas impossible, dans quelle mee le mode de publication du livre, son format, son x a contribué à son succès. Alexandre Dumas, par emple, quel auteur de feuilleton! Et Eugène Sue, et Frére Soulie! Mais essayez donc de publier par tranches es ennes Stendhal ou Mérimée! Balzac non plus, il it bien le dire, n'était pas l'homme de la suite au proin numero. — Il ne savait pas attacher l'amorce au ut du feuilleton, suspendre l'attention de ses lecurs, chatouiller leur curiosité. Il faisait son livre ec sérenité, en vue de l'avenir plus que du lendeain. *Le public* de café et de cabinet de lecture le uvait *long;* les mêmes gens, aujourd'hui, achètent zac et le lisent sans en sauter une ligne. Il est de auteurs dont l'œuvre a une place obligée dans le bibliothèque qui se respecte. Au moment de sa t, et malgré tout l'éclat qui entourait son nom, ce ltat n'était rien moins que certain. Les romans lits de Balzac trouvaient faveur auprès des édis; mais les anciens végétaient dans une sorte de ueur, et une maladresse de format paralysait la e de la première édition complète de la *Comédie aine*.

Il y avait alors, dans le monde de la presse et de la ine, un homme enthousiaste du grand génie qui ait de s'éteindre, passionné pour ses ouvrages, les ssant à fond, sachant où se trouvaient les frags éparpillés par Balzac, dans des publications eres, la plupart anonymes ou signés de ces noms ntaisie sous lesquels il aimait à intriguer le pucieux en position que qui que ce fût de donner eros sa valeur véritable, et de faire rendre à res les honneurs et la rémunération auxquels ent droit. Cet homme, c'était Dutacq. Mme de l'apprecia bien vite, et elle lui confia le sort de cieux héritage.

gestion de Dutacq rendit de très-beaux résulzac était mort le 19 août 1850. En 1851 et 1852 res produisent 52,736 francs; en 1853, 19,693; 4, 30,441; en 1855, 33,731; en 1856, 45,625. 182,227 francs en six années.

Correspondance de Mme de Balzac avec M. Dutacq en elle de très-hautes qualités de cœur et d'esne grande dignité de caractère, un respect pieux hant pour la mémoire de son mari. Le style de e Balzac, spirituel et nerveux, plutôt que graet tendre, est d'une remarquable fermeté. Il sent nde dame; il en a les hauteurs et les dédains. J'ai ant demandé la permission de reproduire ici ces trois portraits fièrement enlevés à l'eau-forte, donnent de certains personnages, très-connus le monde du journalisme et de la littérature, une en autrement exacte que toutes les biographies ante centimes. Je le regrette pour Mme de Balje le regrette surtout pour les lecteurs du *Monde é*.

Quant au procès, il offrait peu d'intérêt en lui-même. Il s'agissait de savoir si la rémunération de vingt pour cent, stipulée en faveur de M. Dutacq, pouvait être intégralement réclamée par ses héritiers, alors que le décès de leur auteur était survenu avant l'exécution complète des traités passés entre lui et Mme de Balzac. Le tribunal a fait une cote mal taillée, et tranché le différend, en réduisant à seize pour cent la somme due aux héritiers Dutacq.

La propriété littéraire et artistique est, sans nul doute, fort respectable : je trouve seulement qu'on en abuse un peu. Un beau jour, il prend fantaisie aux auteurs d'un pont-neuf, dont ne veulent plus les orgues de Barbarie, de s'aviser qu'en le faisant chanter sur des paroles quelconques, par Ferville ou par Grassot, un vaudevilliste a violé leur propriété: or, comme la loi est la loi, *strictum jus*, ils gagnent leur procès. Aujourd'hui, le directeur du théâtre des Délassements Comiques ne peut faire chanter à un de ses acteurs un couplet sur l'air : *mon père était pot* sans payer des droits à l'auteur de l'air, s'il vit encore. Voilà qui est convenu.

Il me semble que c'était déjà bien joli : eh bien! on est allé plus loin encore. L'auteur du *Pré aux Clercs* — des paroles, remarquez bien! — entend un soir l'orchestre du Cirque *saxophoner* l'ouverture de cet opéra. Il s'écrie que le directeur et le chef d'orchestre du Cirque se sont ligués pour mettre au pillage — sa propriété littéraire.— Notez qu'Hérold ne réclamait pas, — le pauvre artiste mort à la peine, — ni sa veuve non plus dont les droits étaient éteints. M. Planard, ou la société qui le représente, a donc fait seul le procès, — et ma foi ! il l'a gagné.

M. Commerson ne s'endort pas non plus : il a composé — en collaboration avec le crayon de Nadar — du vrai, du grand, du seul Nadar— une petite salade de biographies qu'il a baptisée: *le: Binettes contemporaines*. Or, il est arrivé que l'éditeur d'un quadrille qui n'avait eu qu'un succès tempéré sous le titre des *Cinq cents diables*, s'est imaginé de le rajeunir en lui donnant celui des *Binettes contemporaines*. Drôle d'enseigne, par parenthèse ! Qu'un quadrille puisse être diabolique, je le comprends jusqu'à un certain point, mais je ne saisis guère le rapport qu'il y a entre des *binettes* et des doubles croches. Toujours est-il qu'en apercevant sur la couverture du quadrille la charge de Théophile Gautier et celle de MM. Dumas père et fils, M. Commerson a crié au voleur. Il pouvait trainer ses adversaires devant la police correctionnelle, il a été généreux et s'est contenté de s'adresser au tribunal de commerce qui a évalué le préjudice à 200 francs.

N'êtes-vous pas un peu dur, ô Commerson? Eh! que diriez-vous si Théophile Gautier et les deux Dumas vous attaquaient, à votre tour, pour avoir contrefait leurs propres *binettes?*

Cette semaine a été climatérique pour les sociétés qui n'étaient pas pourvues d'une constitution robuste. Il en est jusqu'à quatre qui sont venues rendre l'âme dans l'enceinte de la police correctionnelle.

La première s'intitulait la Compagnie des *huiles-gaz*. Elle s'était fondée au capital d'un million, qui a été, par suite d'un appel de fonds, porté au double. Le programme était splendide. On avait résolu le problème de l'huile pure livrée au-dessous du cours de toutes les huiles connues. Des bureaux somptueux s'ouvraient dans la rue de la Chaussée-d'Antin : c'était le principal. Mais on avait fait mieux : on avait trouvé le moyen d'établir une usine, une vraie usine; — il est vrai qu'on l'avait empruntée à un actionnaire; — on avait même fabriqué pas mal de litres d'huile : seulement, ces huiles étaient détestables. Contrairement aux promesses des inventeurs, elles étaient chargées d'alcool, et leur prix de revient dépassait de moitié le prix de vente. Huile, actions, société et gérants, tout cela s'est évanoui un beau matin. Les gérants ont été condamnés par défaut : l'un, Leroy, à cinq ans de prison; l'autre, Lafond, — qui déjà avait eu des malheurs en cour d'assises, — à dix années de la même peine.

Et d'une.

Comme le gérant des *huiles-gaz*, celui de la *Garantie* avait eu maille à partir avec la justice. Cinq fois, il avait été condamné pour abus de confiance. Il n'y a pas là de quoi décourager un vaillant homme. Alsin a ait donc fondé la *Garantie*, la garantie de qui, la garantie de quoi? Peu importe. Le nom était chatoyant et il attirait chez Alsin pas mal de ces pauvres diables, gibier habituel des agents d'affaires de bas étage. Vous aviez une créance, Alsin vous garantissait de vous la faire payer; une dette, il vous garantissait de vous en garantir. Dans ce dernier cas, il vous demandait une garantie pour ses démarches; dans l'autre, il gardait en garantie ce qu'il avait touché. Par malheur, il avait oublié de se garantir lui-même contre la justice correctionnelle — une vieille connaissance à lui cependant — qui a eu la cruauté de lui appliquer quinze mois de prison.

Et de deux.

Un spéculateur, dont je regrette de ne pas savoir le nom, avait fondé la Société des bains et jeux de Monaco, au capital de six millions. On ne disait pas, par exemple, s'il serait remboursé en monnaie du pays. C'était une idée originale, mais qui n'a pas réussi comme elle le méritait. En peu de temps, les actions étaient descendues au-dessous du pair, et l'affaire commençait à jeter un très-vilain coton, quand un autre industriel, nommé Isaac Abraham s'est mis en tête de la relever. Il l'a trop relevée. Cet excès de zèle, aggravé de quelques autres menus tripotages, vient de lui valoir deux ans de prison. C'est dommage, il y avait de l'étoffe chez cet Isaac Abraham. Pendant le cours de son administration, il avait marié sa fille, et donné pour dot à son gendre dix actions de son entreprise. — J'espère au moins qu'il n'aura pas manqué de stipuler le régime dotal.

Un témoin un peu étrillé dans l'affaire s'est vengé en faisant un mot. Interrogé à l'audience sur ce que pouvaient valoir maintenant les actions : — Ma foi, a-t-il répondu, c'est fort difficile à dire On parle bien de les convertir en obligations sur une société à fonder à Monaco ; mais quel sera le gage de ces obligations ? Je ne sais si toute la principauté de Monaco serait une hypothèque suffisante.

C'est humiliant pour la principauté de Monaco.

Et de trois.

Mais qu'est-ce que les huiles-gaz, la Garantie, les bains de Monaco, auprès des *tissus naturels?*

Savez-vous ce que c'est que le *tissu naturel?* C'est toute une révolution dans l'industrie de l'habillement: c'est le corroyeur substitué au filateur; c'est Elbœuf, Sedan et Louviers en faillite; c'est le vrai drap déchiré, battu, tué par un faux drap, par « la peau des animaux transformée en drap. » Et comment voulez-vous que le vrai drap résiste? Le faux a du vrai toutes les qualités, mais à un degré supérieur. Il en a la force, l'élasticité, la souplesse, les couleurs; pour le ton chaud des nuances, il lutte avec la soie et le cachemire. Vous craignez peut-être qu'il ne sente un peu son origine? Point. Les nez les plus experts l'ont examiné et n'y ont rien trouvé à redire. — Qu'il ne soit difficile à nettoyer? Erreur ! Il se lave, il se savonne, il se dégraisse comme une simple flanelle. — Mais ce roi des tissus doit être d'un prix inabordable? Rassurez-vous; il est meilleur marché que le vrai drap. Voyez plutôt le prospectus.

J'en ai bien lu, dans ma vie, des prospectus; mais jamais, je le déclare, d'aussi galamment troussé, d'aussi fascinateur, d'aussi séduisant que celui-ci. Moi qui vous parle, je m'estime heureux qu'il ne me soit pas tombé plus tôt sous la main. Dieu sait en quelles folies pécuniaires il n'eût pas manqué de m'induire! Où sont-ils aujourd'hui les *tissus naturels?* Hélas! où sont allés tant de mines, de charbonnages, de docks et de mouzaïas. Les capitaux des actionnaires ont fondu comme neige. Le gérant de la Société vient d'être condamné à aller cuver, pendant trois années, sa spéculation à Melun ou à Poissy; et de cette invention, destinée à bouleverser l'économie industrielle, il ne reste plus rien, rien que le prospectus et une brochure.

Le prospectus était déjà bien appétissant; mais la brochure !...

Celle-ci, au moins, n'est pas l'œuvre de la spéculation, c'est le cri de l'enthousiasme. « J'ai visité les salles d'exposition de la société, dit l'auteur, et j'en ai été émerveillé. » Et le voilà qui, d'une plume éblouissante, décrit les merveilles du *tissu naturel*, mieux encore, qui en écrit l'histoire. Il chante les vêtements de peau dans « le Valhalla mythologique, » et dans les récits bibliques; Hercule drapant sur ses épaules la dépouille du lion de Némée; le Bacchus indien habillé d'une peau de bouc; Abel couvert de la toison des brebis qu'il a sacrifiées au Seigneur; le prophète Élie et son manteau de peau de biche, auquel il devait le nom d'Homme-Velu; saint Jean-Baptiste et sa peau de chameau; Laërte et son bonnet de peau de chèvre; Charlemagne et sa casaque de peau de loutre; et les Scythes habillés de la dépouille des loups; et les Amazones, ces fières chasseresses, ne daignant revêtir leur beau corps que de la peau des bêtes tuées de leurs propres mains. Si l'ancienneté est une noblesse, le *tissu naturel* est noble, à coup sûr. Aussi, son panégyriste lui a-t-il composé un blason qu'il a fait graver en tête de la brochure. Ce blason consiste en un écusson mi-parti d'azur au soleil illuminant le drap de peau, mi-parti de sable à la toison naturelle; l'écusson surmonté du génie de l'industrie distribuant des couronnes; pour supports, l'Hercule à droite et un fashionable à gauche; et pour devise : *Cutis supra lanam.*

Mais cet historiographe du *tissu naturel*, ce d'Hozier du drap de peau, qui est-il? Comment se nomme-t-il? Eh qu'importe ! Sachez seulement que c'est un fin po.

lémiste, savant à ses heures, spirituel tous les soirs, et qui peut bien par-ci par-là se permettre, — sans que cela tire à conséquence, — sa petite excentricité.

PETIT-JEAN.

Le port de Genève.

On pourrait appliquer aux deux jetées qui forment le port de Genève ce que Fénelon disait jadis des môles de Tyr : ce sont deux bras qui s'ouvrent pour recevoir et embrasser tous les navires qui viennent demander un asile aux eaux paisibles de cette côte hospitalière. Toute image épique à part, ces jetées, dont les extrémités sont dominées par deux phares, ont été calculées et construites de manière à former le port le plus sûr que puissent réclamer de l'antique cité des Allobroges les besoins de la navigation. Cette ville, qui ture de ses chemins de fer vient d'inaugurer un nouvel avenir.

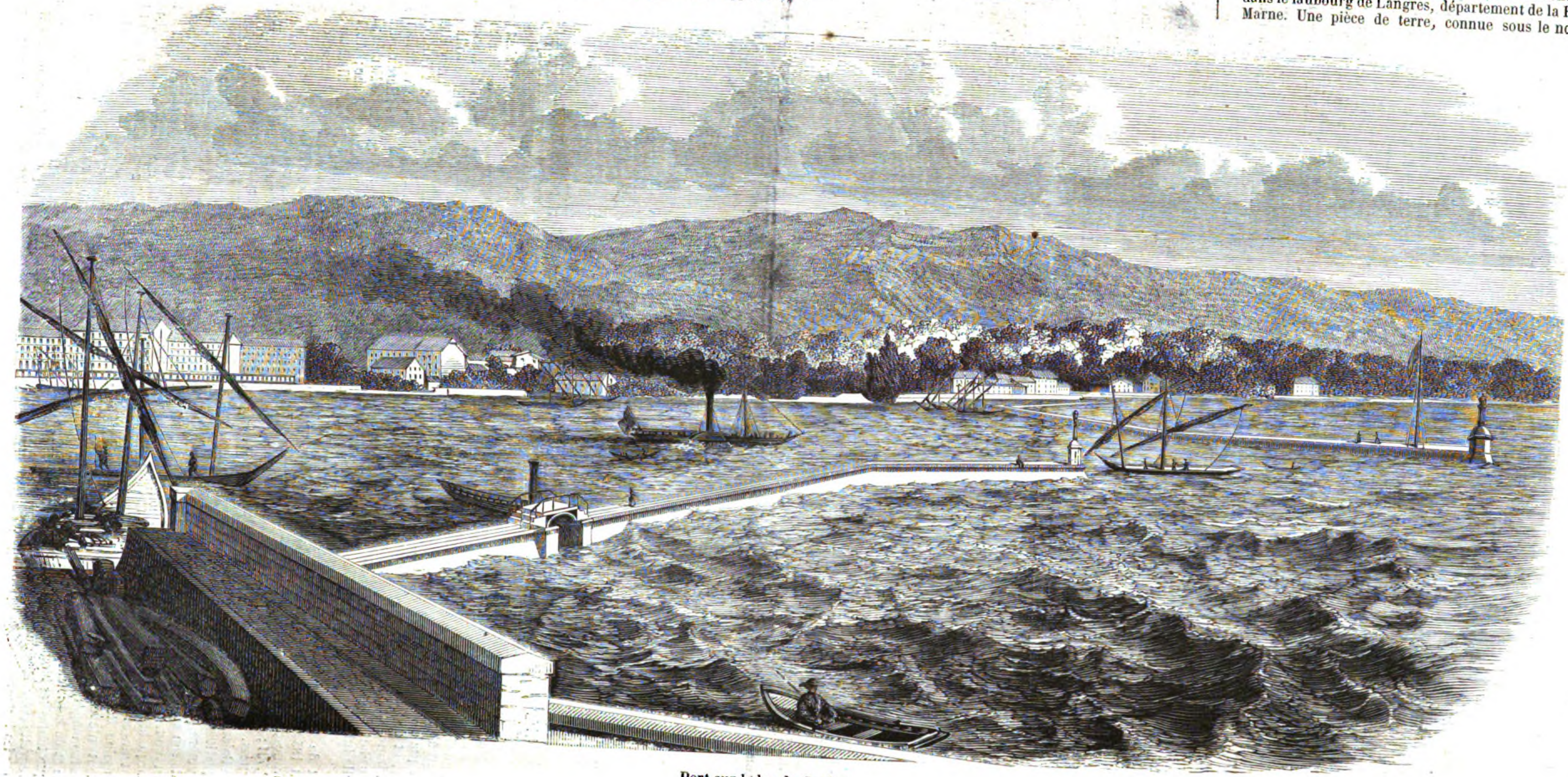
LÉO DE BERNARD.

Machine à fabriquer le béton.

Ce n'est pas seulement dans les résultats, dans ces grands et magnifiques travaux qui révèlent toute la puissance du génie de l'homme, qu'il faut apprécier la science et le talent de nos ingénieurs et de nos artistes, c'est encore dans les moyens d'exécution dont ils arment le travail, et au moyen desquels, tout en hâtant et facilitant ses œuvres, ils économisent la dépense de force humaine. C'est ce que l'administration avait compris, lorsque, le jour de l'inauguration du boulevard de Sébastopol, elle offrit à l'intérêt et à l'admiration publics, au milieu des tentures, des drapeaux ... les diverses machines qui avaient servi à

Nous reproduisons dans une de nos gravures celle de ces machines dont l'ingénieux mécanisme a été le plus admiré. Nous ne commettrons pas la faute d'essayer de décrire cet appareil que le burin a rendu si intelligible au regard.

MAC VERNOLL.



Port sur le lac de Genève.

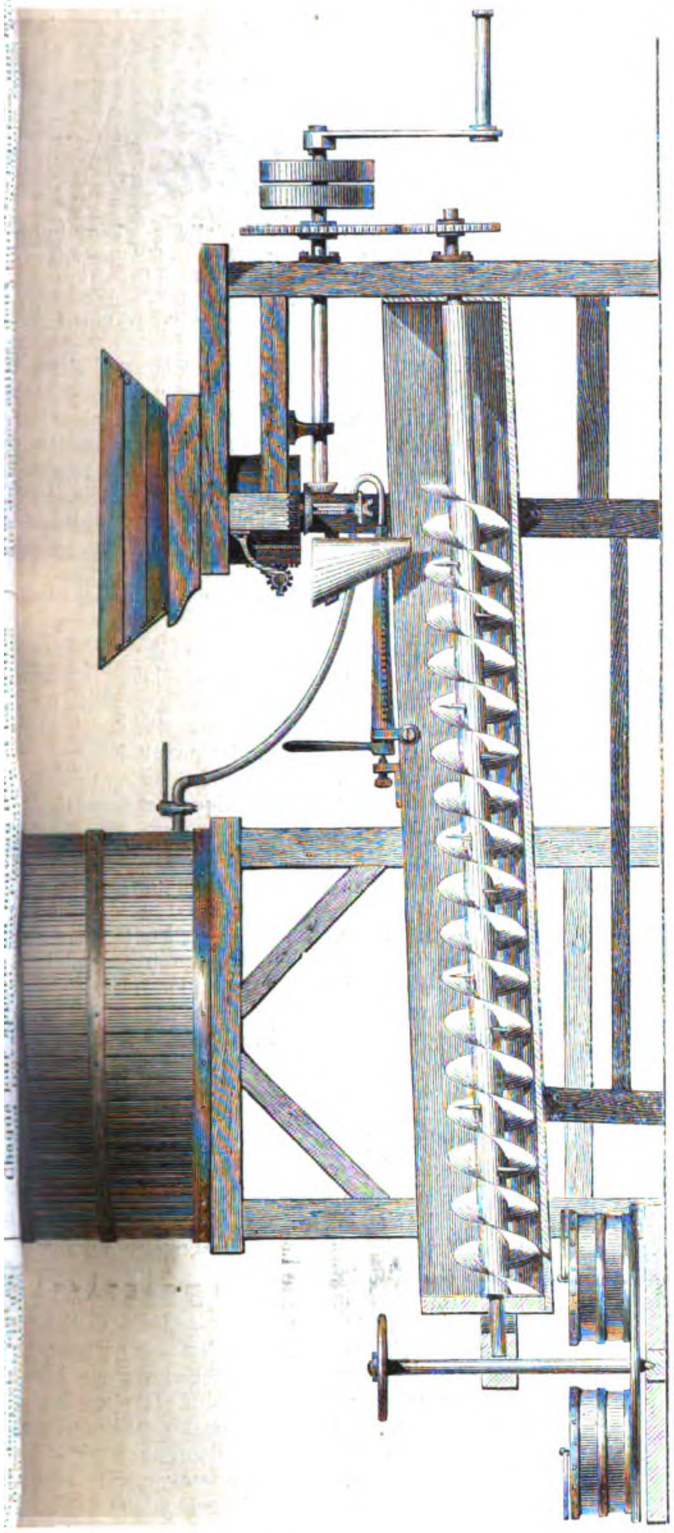
Vases gallo-romains.

Chaque jour apporte un nouveau tribut de preuves au grand travail qui, sous l'inspiration et les ordres de l'empereur, va compléter l'histoire topographique de la France.

Les cartes exécutées par les officiers de l'état-major avaient réalisé pour la France départementale ce qu'avait accompli pour la France provinciale la triangu-[illegible]

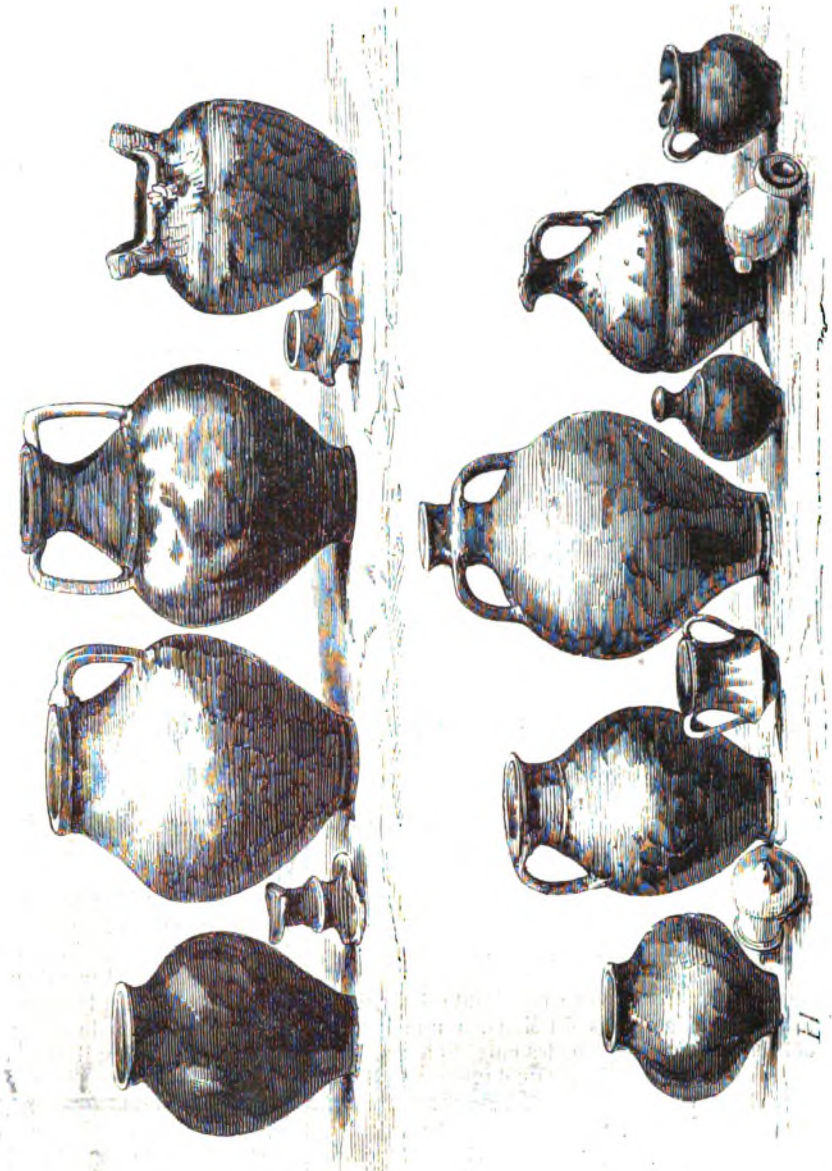
Une commission chargée de cette belle étude archéologique la poursuit en cet instant avec le concours de nos antiquaires, et chaque jour fournit à son travail un nouvel élément ou une preuve nouvelle.

Nous avons à signaler aujourd'hui une importante découverte de vases gallo-romains, récemment faite, dans le faubourg de Langres, département de la Haute-Marne. Une pièce de terre, connue sous le nom de champ-poterie, à cause du grand nombre de débris de céramique fine et commune dont son sol est semé, avait déjà appelé maintes fois l'attention des savants. On y avait, en effet, découvert, à diverses reprises, une fabrique de terres cuites, deux puits, quelques vases, plusieurs débris d'ustensiles d'un caractère incontestable, de nombreuses médailles, qui, joints à sa situation sur une voie antique, ne permettaient pas de douter qu'il n'eût été le siége d'un établissement gallo-romain important. On vient d'y faire une découverte plus précieuse en-



Machine à fabriquer le mortier-béton.

priétaire, en creusant une fosse pour la plantation d'un arbre fruitier, a mis au jour l'orifice d'un troisième puits rempli d'une argile noirâtre, ayant pu servir à la fabrication de poteries grossières. Dès la première tentative de déblayement de cette substruction, on reconnut que cette terre n'avait été employée que pour remplir les vides que laissaient entre eux les vases de toutes formes et de toutes grandeurs, urnes, amphores, etc., dont ce puits avait été comblé. Une de nos gravures reproduit les plus remarquables, d'après une photographie que nous a envoyée un artiste du pays de la plus rare habileté. Il a bien voulu accompagner son dessin héliaque d'une lettre écrite par un savant archéologue de la localité. Nous y puisons les détails suivants :



Poterie gallo-romaine, découverte à Langres.

« On retira de ce puits cent vingt vases intacts. Quarante environ ont été cassés dans

Ruines du vieux pont de Pontlieu, près du Mans.

le déblayement. Ces vases sont, pour la plupart, de poterie commune et grossière.

» Les uns, nos 1 à 12, sont en terre noire comme vitrifiée, et qui, par place, semble frottée de plombagine.

» D'autres, nos 13 et 14, noirs également, ont semblé avoir été trempés dans une solution qui pouvait donner un vernis après la cuisson, mais qui se détrempait et tachait la main comme de l'encre, probablement parce que ces vases n'avaient pas été recuits au four une seconde fois.

» Les nos 15, 16, finement tournés et recouverts d'un vernis brun-rouge.

» Les nos 17, 18, 19, de terre blanc-sale non vernie.

» Les nos 20 de terre rougeâtre et 21 de terre grisâtre, parsemée de parcelles de mica.

» Les nos 22 à 26 de terre rouge-brique. Le no 26 marqué de trois lettres, R P L, en relief de deux centimètres et d'un beau style.

» Les nos 27 et 28 de forme élégante et d'une terre rouge peu foncée.

» Les autres formes non comprises dans cette reproduction se rapprochent plus ou moins de celles-ci à part de grandes terrines en terre noire, de 25 centimètres de diamètre.

» Les nos 29, 30 sont en terre rouge et d'un usage inconnu.

» Dans les débris se sont trouvés des fragments de terrines au rebord desquelles avaient été fichés, avant la cuisson, des crochets en fer, opposés, destinés à les suspendre.

» Parmi ces vases, les uns semblent n'avoir jamais servi. D'autres, en assez grand nombre, sont boursouflés, crevés ou déformés par la cuisson. D'autres, enfin, avaient servi à différents usages. Dans l'un, on a trouvé de la poix bien conservée. Dans plusieurs autres, du bitume, sous l'apparence d'une poussière brunâtre. Dans d'autres, des parcelles de peinture d'un beau bleu, qui s'était répandue et mélangée à la terre.

» Différents objets étaient mêlés à ces vases, entre autres un fragment de petite boîte tournée, en buis.

» Ces vases ont été achetés par le Musée de la ville et différents amateurs. »

LÉO DE BERNARD

Vieux pont de Pontlieu, près du Mans.

Le pont dont notre gravure représente les ruines a été jeté sur l'Huisne, près du Mans, à une époque sur laquelle ne s'accordent pas les chroniqueurs. Une tradition que l'on rencontre dans quelques autres localités entoure son origine de cette poésie légendaire qui séduit l'imagination du peuple, mais dont l'historien dédaigne de recueillir la fable poétique. Sa destruction a une date plus précise et une célébrité plus réelle que sa fondation. Cette date est 1793. Ce fut pour empêcher l'armée vendéenne de franchir l'Huisne sur ce point qu'il fut rompu, dévasté et réduit à l'état qu'il offre encore aujourd'hui. La victoire que le général Marceau remporta sur le bord même de cette rivière rendit cette mesure de prudence inutile. Ce fut le dernier champ de bataille de cette lutte acharnée que Napoléon a appelée une guerre de géants.

MAXIME VAUVERT.

La mosaïque en bois.

(ALEXANDRE CORNEVIN.)

Vers l'année 1836, un ouvrier né dans le département de la Mayenne, Alexandre Cornevin, se trouvait à Paris, exerçant avec autant de goût que d'intelligence l'état qu'on lui avait donné et appris; c'était la marqueterie.

Que de meubles charmants, de coffrets élégants et coquets sont sortis de ses mains pour faire la réputation de ces patrons adroits dont le seul mérite est de savoir exploiter le talent de l'ouvrier obscur et sans fortune.

Quatre ou cinq ans après, Cornevin était devenu tellement habile qu'on le jugea digne de professer ce qu'il pratiquait d'une manière si remarquable. Longtemps il fut le maître, et le maître écouté avec reconnaissance de ses compagnons d'ateliers, des ouvriers que le gouvernement employait à décorer des paquebots, des vaisseaux, dont l'ornementation intérieure, aujourd'hui, ne laisse rien à désirer.

Ce fut au milieu de ces occupations dans lesquelles il déployait autant de goût que de savoir, que l'idée vint à l'ouvrier-professeur, d'élever son métier à la hauteur d'un art. Il avait deviné, pressenti, la possibilité de la MOSAÏQUE EN BOIS.

Je m'explique en employant cette expression qui me semble la seule acceptable. La marqueterie ne s'occupe guère que des ornements affectant la forme rectiligne. Sans négliger les courbes, elle les emploie moins fréquemment; et en cherchant à reproduire des sujets, pris dans les différents règnes de la nature, elle tient plus à les indiquer par à peu près qu'à leur donner une exacte ressemblance.

Le mosaïste, avant de commencer ses travaux, est obligé de composer une gamme de tons comme le musicien de connaître les notes. Cornevin le comprit et, avec une énergie, une patience, une persévérance qu'on ne saurait trop admirer, il se mit à rechercher, à étudier les racines des végétaux dont il pensait pouvoir faire usage. On cite un de ses premiers essais, un bouton de rose, — aujourd'hui dans la possession d'un collectionneur de bon goût, — qui lui fit concevoir les plus grandes espérances. Ce bouton de rose, composé de portioncules de racines de toutes sortes, était d'une telle vivacité de couleurs, qu'on aurait pu le croire exécuté par le pinceau le plus délicat et le plus habile.

Alexandre Cornevin s'était retiré dans le département de la Sarthe. Il se mit à parcourir les campagnes, les landes qui l'entouraient, explorant de préférence les végétaux les plus communs et les plus sauvages : le houx, le buis, la vigne, la bruyère, etc.

Ses travaux, ses essais, incessamment répétés, le préoccupèrent tellement qu'il en tomba malade. On prétendit aussitôt qu'il était devenu fou, et on le fit entrer dans une maison de santé. En pouvait-il être autrement aux yeux de beaucoup de gens ? Qu'était-ce qu'un homme qui passait ses journées à fureter, à gratter la terre, à chercher partout des racines d'arbustes; ses nuits à les dépouiller, à les découper en parcelles, à les ranger, à les étiqueter suivant leur couleur, à s'entourer de copeaux qui finissaient par former litière autour de lui ?...

On crut lui rendre encore un plus grand service; l'ignorance est si attentive et si bienveillante ! Pendant qu'il était dans la maison de santé on brûla ses papiers, ses dessins, ses notes, ses copeaux... C'était par pure charité. On voulait écarter de ses yeux la cause première de sa folie.

Heureusement, Cornevin avait une tête très-saine; seulement elle était échauffée, fatiguée par le travail, une perpétuelle tension; plus heureusement encore, il avait une femme bonne et intelligente. Quand il eut échappé aux médecins qui croyaient avoir à guérir un maniaque ou un insensé, quand il fut rentré dans son logis bien propre, débarrassé avec la plus minutieuse attention, des raclures de racines qu'il y avait amoncelées, sa femme lui laissa reprendre sa scie et ses travaux. Il avait eu le temps de méditer dans le silence et dans la retraite; il se sentait sûr de lui. Il composa, il exécuta alors une foule de mosaïques charmantes qui ne tardèrent pas à être curieusement recherchées. Il en parut aux différentes expositions du département de la Sarthe. Elles devinrent les lots de prédilection dans ces loteries si fréquentées en province que l'on organise dans des intentions charitables.

Et ce qu'il y a de bizarre, c'est que Cornevin ne sait pas, n'a jamais appris le dessin; qu'il compose ses sujets, réduit ses modèles aux proportions les plus exactes par une sorte de sentiment instinctif qui lui est naturel. J'ai vu de lui des sujets de toutes sortes dans lesquels sont groupés des animaux, des fleurs, des fruits, des oiseaux morts ou vivants. Ils sont si parfaitement, si finement rendus que je les ai crus d'abord peints par un miniaturiste. Eh bien! non; tout cela est en bois, en petits morceaux de racines, découpés, rapportés, réunis avec la plus merveilleuse adresse, la plus complète solidité.

La mosaïque en bois était donc créée. Elle est d'un aspect plus agréable que la mosaïque en pierre; rien ne laisse, en effet, soupçonner le travail patient de l'artiste. Plusieurs des ouvrages de Cornevin ont été apportés à Paris, montrés dans les salons. M. de Lezay-Marnesia en a placé plusieurs sous les yeux de l'Impératrice des Français, et, il y a quelques jours, S. M. faisait adresser à leur auteur l'invitation — qu'il regarde comme la plus précieuse récompense de ses travaux et de sa persévérance, — de lui décorer un délicieux petit meuble.

Toute liberté est accordée au mosaïste; aussi se propose-t-il de donner carrière à son imagination. Il a déjà arrêté, dans sa pensée, les projets des groupes les plus variés et les plus délicats.

Plus sage que beaucoup d'autres, et n'oubliant pas les mauvais jours qu'on lui a fait passer, Cornevin ne s'est pas laissé éblouir par ses succès; il est demeuré simple et modeste. Il a fait mieux encore : jaloux de perpétuer son art, il ne refuse ses conseils et ses leçons à personne, et père d'un fils intelligent, il a fait de cet enfant son aide de tous les instants. Patiemment, avec l'expérience si précieuse de chaque jour, il l'a initié à tous les secrets de l'art dont il est l'inventeur, art bien certainement destiné à prendre une place importante dans l'industrie de luxe, qui est une source perpétuelle de richesse pour notre pays.

CH. D'ARGÉ.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Le *Don Juan*, de Molière. — THÉATRE-ITALIEN : [...] présentations de Mme Ristori : *Macbetto, Giuditta*. — ODÉON : Le [...] *riage de Figaro*. — PORTE SAINT-MARTIN : *Les Mères repenties*, [...] en quatre actes, par M. Félicien Mallefille. — AMBIGU-COMIQUE : La [...] *du vingt septembre*, mélodrame, par M. Xavier de Montepin.

M. Bressant vient d'aborder le grand rôle de [...] Juan avec ce sourire perpétuel et cette voix musi[...] qu'on lui connaît. Il en a rendu avec bonheur les p[...] ties d'élégance, de séduction et de douce hume[...] mais il a tout laissé à désirer sous le rapport d[...] profondeur et de l'endurcissement hautain. Avec [...] le drame est resté dans l'ombre; l'accent viril du dr[...] de Molière a disparu. Nous croyons que la natur[...] cet aimable comédien ne s'accommodera jamais des [...] ditions incisives de l'ancien répertoire; ses essais [...] *l'Ecole des Bourgeois* et dans *le Misanthrope* nous [...] avaient presque convaincu; son demi-succès dans [...] *Juan* achève de fortifier cette opinion. Il manqu[...] puissance : c'est un fait avéré. En revanche, il res[...] M. Bressant une place des plus belles dans le réper[...] moderne; nul mieux que lui ne sait donner aux [...] positions de M. Scribe ce cachet suffisant d'idéalit[...] ravit les spectateurs prosaïques; et quand il le fa[...] est simple et très-vrai, comme dans *La Fiammina*.

On avait annoncé que M. Beauvallet remp[...] le rôle du mendiant Francisque; nous avons reg[...] qu'il n'en fût pas ainsi. Ce n'est pas que nous a[...] dions une importance exagérée à cette figure trè[...] gulière et que nous voulions voir un symbole [...] l'auteur n'a mis qu'une opposition; mais, pour l'i[...] prétation des hautes œuvres, nous estimons qu[...] n'est pas trop de l'élite d'une troupe. Les artist[...] race se sont toujours plu, d'ailleurs, à incarne[...] personnages incidents et à compléter, à force d'[...] nalité, la simple indication d'un maître; Dugazon [...] exemple, se faisait un honneur de sa création de [...] d'oison, qui ne comporte que quelques lignes.

Pendant que la Comédie-Française reprenait [...] *Juan*, l'Odéon jouait *le Mariage de Figaro* avec un [...] tain éclat de mise en scène. Le zèle a cependan[...] poussé moins loin que pour le *Tartufe*. M. Pier[...] montrait pour la première fois dans le rôle de F[...] qu'il étudiait depuis plusieurs années, et où il a [...] des qualités particulières. C'est ainsi que, grâce [...] visage sardonique et à sa diction vibrante, il [...] rendu un Figaro espagnol à la place du [...] français, auquel nous sommes peut-être trop [...] tumés. Ce qu'il perd en brillant et en gaieté da[...] premiers actes, M. Pierron le regagne en force [...] philosophie dans le fameux monologue du dern[...]

Nous n'avons pas encore parlé des représen[...] de Mme Ristori au Théâtre-Italien. Ces représen[...] deviennent décidément annuelles, à ce qu'il pa[...] tragédienne d'outre-monts ignore ce grand art [...] quetteries qui consiste à se faire regretter d'a[...] désirer ensuite; elle se prodigue avec cette [...] italienne qui croit à l'éternité de l'enthou[...] comme à la durée des serments. Peut-être cep[...] y aurait-il eu discrétion à elle de retarder, pou[...] année du moins, le cours de ses représentation[...] rivale désormais dans le domaine tragique, [...] aimé à la voir porter le deuil de celle que la n[...] nait de faire sa sœur. C'est là un vœu que nou[...] entendu exprimer autour de nous, malgré le[...] applaudissements que lui ont valus ses nouvea[...] dans les tragédies de *Macbetto* et de *Giuditta* [...] croire que l'antériorité de son engagement av[...] recteur du Théâtre-Italien et les instances de [...] auront seules empêché Mme Ristori de s'associer [...] regret par une de ces abstentions qui affe[...] entre deux nationalités le sentiment des délica[...] dont le public parisien eût certainement rec[...] bon goût.

Macbetto est une imitation bien moins réu[...] celle de M. Émile Deschamps, représentée il [...] ques années à l'Odéon, et dont l'arrangeur ita[...] semble s'être aidé. Mme Ristori avait peu à fair[...] rôle tout matériel, tout physique, de lady [...] elle a fourni à la scène du somnambulisme [...] peinture avait donné déjà. C'est le défaut ou [...] de ces grands drames de Shakspeare, écrit[...] d'événements et en si peu de mots, de ne laisse[...] rien à créer par les acteurs. D'ailleurs, ainsi q[...] part de nos confrères l'ont remarqué, le gén[...] est absolument antipathique au génie italien [...] dans l'interprétation scénique; ce sont deux c[...]

…ngs, deux tempéraments opposés. Il y a excès de …ume dans l'un, soleil excessif dans l'autre.

Le personnage de *Giuditta*, plus reculé dans la lé…nd et cependant rendu plus radieux par la consécra…n chrétienne, s'est mieux adapté aux facultés de …e Ristori. La dévorante personnalité d'un Shak…are ne planant plus sur elle, elle a pu remplir toute …pièce de sa taille à la fois éclatante et sinistre. Elle …été presque l'auteur et toute l'actrice; il n'y a eu …elle, en un mot, ce qui est le rêve de tous les …ands comédiens, c'est-à-dire des gens les plus enne…s du progrès de l'art, parce qu'ils sont les moins …ressés à ce progrès. Aussi l'admiration, concentrée …M… Ristori, s'est-elle donné beau jeu, principa…ent lors de la scène de l'assassinat. Il y a là, à …s d'un glaive qu'elle commence à soulever avec …s sortes d'efforts et qu'elle finit par brandir avec …ition, une mimique dont il est difficile de donner … C'est prestigieux, si ce n'est sublime.

…'auteur de *Giuditta*, M. Giacometti, est venu à Pa… surveiller les répétitions de son œuvre; sa répu…on est, dit-on, très-étendue en Italie. Nous ne …ons pas assez d'italien pour nous prononcer sur …style; pour ce qui regarde la coupe et la char…te, il a dû forcément suivre une à une les indi…ons de l'histoire, qui, en cette circonstance, sem… du reste s'être faite aristotélique à souhait. Ce …t donc pas trop la faute à M. Giacometti si sa …ditta ressemble aux Judith de tous les pays et de …tes les littératures, même à la *Judith* de Mme de …ardin.

…ais c'est la faute à M. Félicien Mallefille, et sa …nde faute de venir si tard avec une pièce du demi…nde. Nous savons bien qu'il a étiqueté ses camélias; … ur de Russie, — mais personne n'y a été trompé, …même le public, qu'on trompe pourtant si aisément. …uis, *les Meres repenties*, n'est-ce pas là un titre plus …lieux que français? Un couvent, nous dira-t-on, …a déjà abrité sous cet adjectif; mais les couvents et …tout les couvents de femmes n'ont pas mission de …gismes. Jusqu'à nouvel ordre, *les Mères repenties* …partiennent à la même grammaire que *les Hommes* ….

L'intrigue imaginée par M. Mallefille est mathéma…que: deux femmes partent du même point, la galan…te. L'une arrive à la fortune, l'autre tombe dans la …sère, la première a une fille, la seconde a un fils …'elle veut marier à cette fille. La lutte est entre ces …ux lorettes, dont une seule est *repentie*, celle qui est …he. *Le beau mérite!* Celle qui est pauvre la menace *de… voiler son passé*, mais on la jette à la porte et on *tue son fils* en duel. Il se peut que cela soit de la …ité, comme la camisole de force est de la médecine. …mez à ces deux figures la tête hérissée d'un gentil…me moscovite, abruti d'alcool. Avec de semblables …ens, on peut faire de l'énergie, nous le recon…sons, mais on fait plus souvent de la brutalité. Il …trouvé des feuilletonnistes pour féliciter M. Féli… Mallefille de son courage; on a dit de lui qu'il …ttaqué le taureau par les cornes, mais on a ou…é de dire que le taureau l'avait roulé à terre et pas…ment maltraité.

…s artistes remarquables, Mme Laurent, Mme Guyon … Bresil, ont failli faire un succès de ce drame ….

…t du vingt Septembre est un mélodrame vul…qui ne doit pas occuper la critique.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

…TRE-ITALIENS : *I Puritani*, musique de Bellini. — Concerts.

…art…tion de *I Puritani* est, sinon le chef-d'œuvre, …tis la grande œuvre de Bellini. Il y a dans toute …sique je ne sais quel sentiment héroïque, je … quel esprit de bataille qui éclatent au coin de …page et presqu'à chaque ritournelle. On con… …lèbre duo (*tempo di marcia*), qui est peut-être …inspirations de l'école d'Italie les plus popu… …n France, et cela à cause de son rhythme par… …t scandé et d'un entraînement communicatif. …eau a obtenu mardi son succès ordinaire à la …tadour; il a été acclamé. Ce n'est pourtant …ur nous une page d'une sérieuse valeur, et …yons entrevoir le génie de Bellini bien autre … dans cette marche soldatesque; nous préfé… beaucoup, par exemple, les chœurs et le finale …mier acte.

…rai de dire que la marche des *Puritains* a fait …de l'Europe....... sur l'impériale des diligences …et Caillard. Sur ce juchoir, le conducteur la …rtir de son cornet à pistons souvent bien dé…e à l'état de paraphrase dérisoire. Alors, loin …ller les ardeurs de la guerre, elle signifiait …ement que si on l'eût crié en pur français) …arrivons au relai!... » Dérision! c'était comme … de la langue, déchu de son acception première …de jusqu'à la trivialité par suite de quelque mé…e grossière. Ce n'est pas là toute l'histoire des pérégrinations de la marche des *Puritains*. Il fut un temps où il ne se passait guère de matinée à Paris, sans qu'elle retentît dans ses rues plus vibrante, plus implacable que jamais (sol...do..ré mi...mi...mi...... fa mi.......mi...mi..mi mi..re do .re mi). Alors, on se mettait à la fenêtre, espérant voir passer au pas de course quelque bataillon de chasseurs à pied ou d'infanterie légère, et la déception était grande lorsqu'on s'apercevait qu'un simple marchand de robinets était la cause d.. tout ce vacarme. Ce n'est pas là le spectacle que semblent promettre les accents du clairon, et ce poisson d'avril dura assez longtemps, jusqu'à ce que l'autorité jugeât, et à bon droit, qu'il n'y avait aucun rapport entre ce cri de guerre et le commerce des robinets de fontaine.

En tous cas, ce serait se tromper singulièrement, et peser l'art dans une fausse balance que de voir la valeur d'une œuvre (d'une œuvre musicale surtout) dans la sympathie qu'elle peut faire naître au premier aspect. Il y a tel motif, telle phrase que l'oreille s'assimile tout d'abord et embrasse dans toute l'étendue de son effet, et qui par cela même se refuse à toute analyse.

Cette partition de *I Puritani* termine la saison musicale des Italiens..... Et *Il Giuramento* dont on avait parlé?..... Il faut savoir patienter; ce n'est qu'une habitude à prendre.

A propos de saison, et celle des concerts? elle ne finira jamais. — Mlle de la Morlière, qui chante avec une intelligence parfaite et une sobriété de vocalises qui repose du style vraiment trop fleuri de certaines cantatrices à la mode, a donné son concert dans la salle Bonne-Nouvelle. Mlle Falk a fait vibrer, dans la salle Pleyel, les touches du piano avec une énergie et un style dignes de Rubinstein. Il y a encore eu cette semaine les soirées musicales de M. Bosch, de M. Goria, de M. de Soupper, de bien d'autres avec des noms plus ou moins connus, où les W, les Z, les Y abondent. Je ne parle pas des noms germaniques ou germanisés, ils débordent sur tous les murs à affiches.

ALBERT DE LASALLE.

REVUE DE LA MODE

SEUL JOURNAL DU GRAND MONDE A 24 FR. PAR AN, PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS, EN GRAND FORMAT DE 32 COLONNES.

Publiant chaque année 52 splendides gravures de modes parisiennes, coloriées à l'aquarelle, et des feuilles de patrons, broderies, confection, lingerie, etc., etc.

Tandis que la mode s'est elevée et perfectionnée dans tous ses produits et dans toutes ses fantaisies, les journaux de modes sont restés stationnaires et pour ainsi dire classiques, avec leurs bulletins convenus d'annonces et leurs gravures guindées, qui font dire à toutes les femmes du grand monde (du vrai monde) : « Nous ne nous habillons jamais de la sorte; ces decorations n'ont jamais eté celles de notre salon, de notre chambre à coucher ou de notre parloir. » Depuis son apparition, qui date du 15 mai 1857, la REVUE DE LA MODE s'est efforcée de ne jamais meriter ces critiques; elle a aspire à devenir la Revue souveraine et unique du bon goût et du bon ton; elle y a réussi complétement, si on en juge par le grand nombre d'adhésions qui ont répondu à cette heureuse tentative. Voici la composition de chacun de ses numeros :

RÉDACTION : *Causerie du monde et de la mode.* — *Description de la Gravure.* — *Bulletin spécial de la mode*, par YOLANS. — *Gazette du monde parisien*, par le BARON DE NOGENT. — *Le Grand Monde à l'etranger*, par Mme DE LA GRANDIÈRE. — Poésies. — *Feuilleton-roman*, par les meilleurs écrivains. — *Théâtres*, par GUSTAVE CLAUDIN. — Mosaïque.

GRAVURES : La *Revue de la Mode*, par son grand format, est le seul journal qui ait donne à ses gravures de modes toute l'importance que comportait un pareil sujet. Ses dessins, types d'une elégance *indiscutable*, sont en outre irréprochables dans leurs détails. Coloriés au pinceau, avec le plus grand soin, ses gravures sont de véritables aquarelles. — QUATRE GRANDS DESSINS DOUBLES, richement coloriés, donnant les nouveautés les plus remarquables de la saison, sont publiés tous les trois mois.

BUREAUX D'ABONNEMENT

A LA **LIBRAIRIE NOUVELLE**, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

On s'abonne également chez les directeurs des postes ou des messageries, — chez les libraires, — aux offices des postes des pays étrangers, — et par un mandat sur la poste ou à vue sur Paris. — Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Abonnements. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 24 fr. pour un an, 12 fr. pour six mois; — 6 fr. pour trois mois.

Prime extraordinaire — HUIT VOLUMES **GRATIS** à choisir dans le Catalogue de la *Bibliothèque nouvelle*, imprimé sur la couverture de la *Revue de la Mode* : Romans, Nouvelles, Voyages, Histoire, etc., par les écrivains les plus aimés du public.

AVIS IMPORTANT. — D'après un traité passé avec le *Monde illustré*, chaque abonné à ce journal bénéficiera d'une remise de 25 p. 100 sur l'abonnement de la *Revue de la Mode*, soit : 18 fr. pour un an, au lieu de 24 fr.; — 9 fr. pour six mois, au lieu de 12 fr.; — 4 fr. 50 c. pour trois mois, au lieu de 6 fr. — Pour justifier de son titre d'abonné au *Monde illustré*, adresser la dernière bande imprimée de ce journal. — Il sera envoyé un numéro d'essai à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
15, *boulevard des Italiens.*

La Noblesse en France, AVANT ET DEPUIS 1789, par **ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY**, auditeur au Conseil d'État. — Un volume grand in-12 de 300 pages. — PRIX : **2 francs.**

Table des Matières contenues dans ce volume :

CHAPITRE Ier. — De l'origine de la noblesse. — Hiérarchie féodale. — Deux genres de noblesse : de naissance et d'anoblissement. — De la noblesse de race. — Familles croisées. — Le gentilhomme de parage. — De la noblesse utérine ou coutumière. — Honneurs de la cour. — Imprescriptibilité de la noblesse. — Des preuves.

CHAPITRE II. — De l'anoblissement. — Opinion nouvelle à ce sujet. — Abus des anoblissements. — Edits à ce sujet. — L'anobli de quatre races, gentilhomme d'extraction. — De la derogeance. — Cas de non-derogeance. Privilége des Bretons — Noblesse de Corse. — Réhabilitation. — Noblesse des colonies.

CHAPITRE III. — Des noms. — Noms héréditaires. — La plupart des noms tirés des fiefs. — Noms de baptême devenus patronymiques. — Substitutions. — Législation à cet égard.

CHAPITRE IV. — Des manières de perdre la noblesse. — Dérogeance. — Non-réhabilitation de l'anobli dérogeant. — Jurisprudence répressive. — Recueil des édits relatifs à cette matière. — Armorial dressé par généralités. — Recherche des nobles. — Revocation des anoblissements. — Mesures fiscales. — Édits somptuaires. — Jurisprudence à cet égard. — Livrée. — Son origine, son usage.

CHAPITRE V. — De la noblesse militaire. — Priviléges accordés à l'armée. — Ecoles nobles.

CHAPITRE VI. — De la noblesse de robe et municipale. — Les gentilshommes-bourgeois du Roussillon. — Des capitouls de Toulouse — Anoblissement faussement pretendu des bourgeois de Paris.

CHAPITRE VII. — Revolution. — Noblesse impériale. — Restauration. Charte de 1814. — Charte de 1830. — 1848. — 1852. — Etat actuel.

CHAPITRE VIII. — Des titres. — Erreur de croire la noblesse inséparable des titres. — Les ducs. — Les princes. — Les grands d'Espagne. — Marquis — Comtes. — Vicomtes. — Barons. — Des anciens barons. — Chevaliers, et de la chevalerie. — Baronnets. — Ecuyers. — Varlets, damoiseaux, pages. — Vidames. — Captals — Satrapes. — Avoués. — Châtelains. — Titres viagers — Usurpation de titres. — Lois répressives. — Imprescriptibilité des titres.

CHAPITRE IX. — De la pairie. — Ses origines. — Anciens pairs. — Ducs et pairs : leur liste — Senat. — Pairie selon la charte de 1814. — Abolition de l'hérédité. — Pairie du gouvernement de juillet. — Liste de toutes les familles revêtues de la pairie de 1814 à 1830. — Senat.

CHAPITRE X. — Grandes charges de la couronne. — Origines. — Distinction avec les grandes charges de la maison du roi. — Les grandes charges sous les deux premières races. — Priviléges sous la troisième race. — Senechal. — Connetable. — Chancelier. — Grand maître. — Grand chambellan. — Grand ecuyer — Amiral. — Grand maître de l'artillerie. — Maréchal. — Listes de ces dignitaires.

CHAPITRE XI. — Des grands officiers de la maison. — Grand aumônier. — Grand veneur. — Grand echanson. — Grand bouteiller. — Grand pannetier — Grand maître de la garde-robe. — Grand fauconnier. — Grand louvetier — Grand queux. — Grand maréchal des logis — Grand prevôt de l'hôtel. — Grand maître des ceremonies. — Listes de ces dignitaires. — Porte-oriflammes — Garde des sceaux. — Secrétaires d'Etat. — Dames d'honneur. — Cour actuelle.

CHAPITRE XII. — Des ordres de chevalerie français. — Ordres imaginaires — Ordres antérieurs au seizième siècle. — Ordres de Saint-Michel, — du Saint-Esprit. — Liste des familles honorées des ordres du roi — Ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, — de Saint-Louis, — du Mérite, — de la Légion d'honneur, — de la Réunion, — du Lis.

CHAPITRE XIII. — Des ordres hospitaliers militaires, — du Temple, — de Saint-Jean de Jerusalem ou de Malte. — Teutonique. — Chapitres nobles d'hommes et de femmes. — Confrérie de Saint-Georges. — Noblesse épiscopale.

Bibliographie nobiliaire.

Les abonnés du *Monde illustré*, qui enverront par lettre affranchie la somme de 2 francs en timbres-postes ou par un bon sur la poste, recevront l'ouvrage *franco*

Chemisier des Princes. MARQUET, 104, *rue de Richelieu*, 104, Paris.

Bas varices et **Ceintures élastiques** en fil caoutchouc et à jour, de LE PERDRIEL, pharmacien, *rue du Faubourg-Montmartre*, 76, et *rue des Martyrs*, 28, à Paris.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharm., 31, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharm. du monde. 2 fr.

Articles de deuil A LA SCABIEUSE, 10, *rue de la Paix*. Etoffes spéciales pour grand deuil. Grands assortiments d'etoffes de fantaisie pour demi-deuil. Choix considérable de soieries noires et de soieries grisailles.

Alopécie. Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des resultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des denudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au depôt, 23, *boulevard Poissonnière*, Paris.

Tout le monde connaît l'immense progrès réalisé par M. le professeur d'Origny dans l'art du dentiste; réformant les inconvénients des anciens systèmes, ce savant professeur est arrivé, nous pouvons le dire, à la perfection

Nous devons surtout le féliciter de la diminution énorme qu'il a fait subir au prix de ses dents; mais, malgré leur bon marché, ses dents et ses dentiers ne laissent rien à désirer sous aucun rapport et sont garantis dix ans.

M. D'ORIGNY, médecin-dentiste, *passage Véro-Dodat*, 33.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, 9. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la presence d'un médicament: aussi ce chocolat est-il recommandé par les medecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Le Jupon aérien est le plus parfait qui existe. 62, *Chaussée-d'Antin*, A LA VÉNITIENNE.

A VENDRE, chez M. SAGLIER
112, *rue Richelieu*, et 42, *rue des Jeuneurs*,

Magnifique service de faïence anglaise, avec fleurs de plusieurs nuances relevées d'or. Ce service, pour douze personnes (service de table et de dessert), convient parfaitement à la vie de château. Les grands plats à l'anglaise semblent faits exprès pour contenir les grosses pièces de viande, de basse-cour et de venaison.

Maison Constant Bouhours, JUIGNÉ, succr, *rue de Clery*, 23. Specialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune medication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, 14, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon : 10 fr.

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Le rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, 5, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et 456, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

Amandine-Faguer, pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par vingt années d'expérience et de succès. 4 et 2 fr. le pot. FAGUER, *rue Richelieu*, 83, maison LABOULÉE

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, 15

Vinaigre DE TOILETTE **Cosmaceti**, supérieur par son parfum et ses propriétés lénitives et rafraîchissantes. *Rue Vivienne*, 55, à Paris.

Jupon-coquille BREVETÉ S. G. D. G. Le plus élégant que l'on ait inventé jusqu'à ce jour, n'ayant pas les désagréments des *jupons-cage et autres*, qui sont d'un volume embarrassant, gonflant sur le devant et sur les côtés, ce qui rend si disgracieuse la tournure des dames.

Maison de gros fondée en 1840, AGOSTINO SORMANI, 12, *rue Thévenot*, à Paris, et dans les principales maisons de nouveautés et de corsets de la France et de l'étranger.

Modes de Paris.

A l'exemple de Londres, Paris a sa saison de printemps où les soirées continuent aussi brillantes, aussi nombreuses qu'en hiver. Le bal de l'Hôtel-de-Ville qui a eu lieu cette semaine, offrait un assemblage éblouissant des plus fraîches toilettes. Parmi toutes, nous en avons remarqué une de la simplicité et de la grâce la plus exquise : elle était portée par une grande jeune fille mince, aux épaules, aux bras et au visage nacrés. Ses traits avaient une expression indéfinissable de rêverie et de jeunesse ; ses yeux, d'un vert de mer, rappelaient ceux que Balzac donne à son héroïne du *Lys dans la vallée.*

Dans la belle chevelure blonde ondulée se massaient des touffes d'herbes marines retombant en brindilles sur la nuque. La robe en tarlatane blanche très-diaphane avait deux jupes garnies d'une sorte de haute frange, composée des mêmes herbes que celles qui formaient la coiffure. Une frange semblable dessinait la berthe qui flottait en pointe sur les manches courtes. Un collier et des bracelets d'opales complétaient cette toilette. On eût dit l'ondine de la ballade allemande.

YOLANDE.

Bibliographie.

Les Étoiles du monde. — Galerie historique des femmes les plus célèbres de tous les temps et de tous les pays. Texte par MM. d'Araquy, D[...], Alexandre Dumas, de Genrupt, Arsène H[oussaye], miss Clarke. Dessins de G. Staal, gravés par les premiers artistes anglais. 1 vol. gr. in-[...] Paris, librairie Garnier frères.

Portraits de dix-sept femmes [qui] ont exercé une influence sur l[eur] siècle et sur la nation à laqu[elle] elles appartenaient : Laure de Nov[es], Mlle de la Vallière, Isabelle de C[as]tille, Cléopâtre, reine d'Égypte ; [Ca]therine II, Jeanne d'Arc, sainte [Cé]cile, Marguerite d'Anjou, Asp[asie], Héloïse Lucrèce, Marie-Th[érèse] d'Autriche, Jeanne Gray, Valen[tine] de Milan, Sapho, Pocahontas. [L'a]mour joue un grand rôle dans [ces] récits. Il est le levier au moyen [du]quel la femme soulève les poids [trop] lourds pour elle. Cet amour se [pré]sente sous toutes les formes. A[...] des reines absorbées dans les [...] viriles, on voit la pureté sans t[...] la chasteté puisant sa force d[ans le] devoir, l'amour coupable et r[epen]tant, l'amour calculateur com[me il] pouvait l'être en substituant l'[ambi]tion à l'argent, l'amour matéri[el qui] n'a pas encore rehaussé un ray[on di]vin, mais aussi l'amour de Di[eu se] panchant sur l'humanité. A[...]

BULLETIN DE LA MODE.

Quelles délicieuses toilettes se sont montrées sur les boulevards et dans les promenades de Paris, durant les quinze jours d'un printemps radieux qui viennent de s'écouler! Les taffetas, les grenadines, les organdis et toutes les nouveautés de la saison, sont d'une perfection de tissus et de dessins qui surpasse tout ce qui s'était fait jusqu'ici. Les femmes sont charmantes avec leurs larges robes bouffantes qui traînent jusqu'à terre, tandis que la taille svelte et l'épanouissement des épaules se dessinent à travers le mantelet ou le châle moelleux de cachemire de l'Inde.

Avec une robe de taffetas à riches dispositions, ce qui se porte surtout, ce sont les beaux châles de cachemire noir, brodés en soie noire au plumetis et garnis d'une splendide dentelle de Chantilly, formant double étage. Les burnous en taffetas noir, avec ruches du même, se drapent sur les robes plus simples. Les chapeaux de crêpe et de blonde blanche dominent encore ; pourtant les chapeaux de paille d'Italie et de paille de riz commencent à se montrer. Des fleurs, qu'on dirait cueillies dans les champs et dans les parterres, frémissent sur ces coiffures aériennes; d'autres fois, ce sont des saules de plumes d'un vaporeux et d'une ténuité de neige tombante ; ou bien encore, comme dans le chapeau de notre gravure, ce sont des gerbes de frêles mousses et d'herbes déliées telles que celles dont Titania se plaisait à composer sa couche embaumée. Une ombrelle blanche, rose ou vert-Azoff, entourée d'une haute frange de cygne, se balance au-dessus du chapeau ; des gants de chevreau moulent les petites mains aux ongles allongés; un bracelet artistique de Froment-Meurice, entoure les fins poignets, sur lequel retombent des flots de dentelles ; et des brodequins de la même nuance que la robe dessinent la cambrure des pieds mignons.

Et les enfants, comme on les pare pour ces belles journées, et comme ils sont heureux et fiers de leurs fraîches toilettes ! Les petites filles prennent un air grave dans leurs jolies robes d'organdi toutes garnies de doubles ruches ; leur chapeau demi-Paméla en paille de riz ou en paille anglaise, sur lequel flotte une longue plume, leur fait rêver qu'elles sont de grandes personnes qu'on admire et qui imposent leur volonté. Quant aux tout petits enfants qui sont encore dans les bras de leurs nourrices, insoucieux des gracieux costumes dont leurs mères les parent avec amour, ils sourient à tout ce qui passe, tendent leurs bras à ce qui les attire, et agitent en trépignant leur jolie tête blonde, sans se douter qu'ils portent une ravissante robe de mousseline ou de piqué brodé, chef-d'œuvre de quelque couturière-artiste qui ne travaille que pour eux.

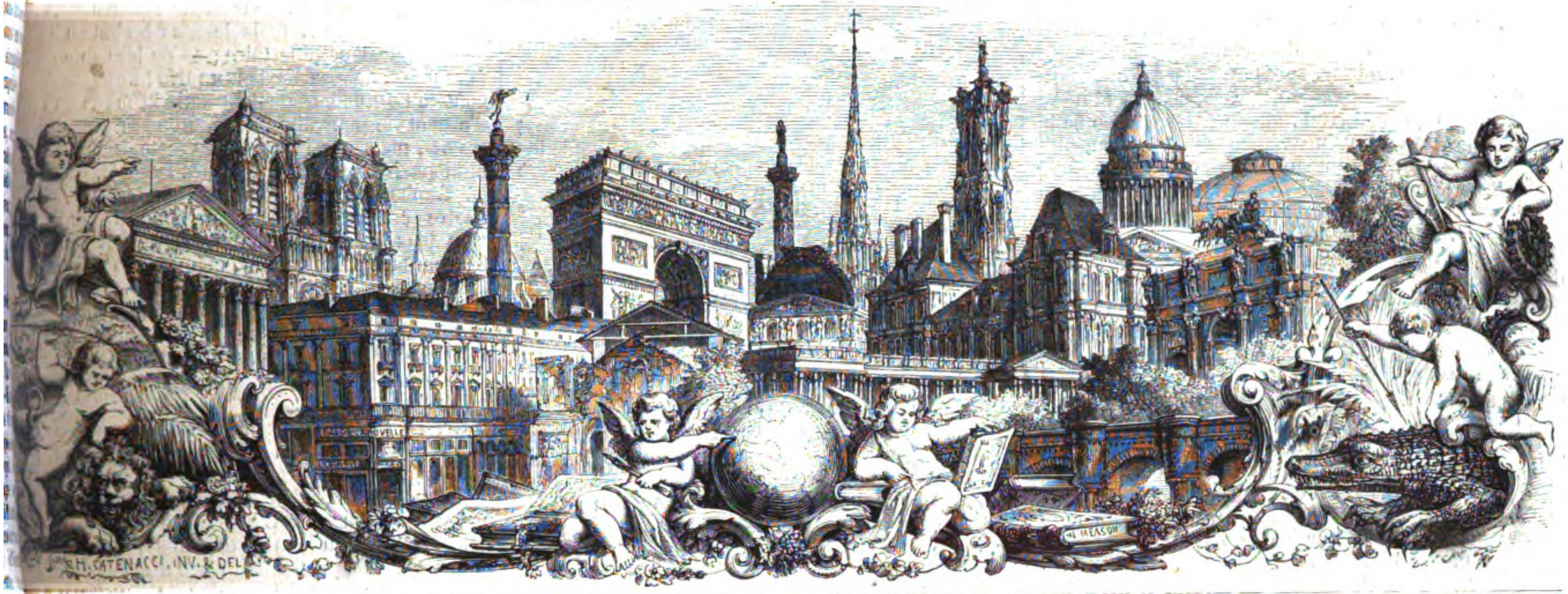
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
On s'amusait au temps de nos grands pères [plus] qu'à présent.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, r[ue ...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
[P]aris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[P]rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 56.

8 Mai 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Jardin anglais des Champs-Elysées.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Le compte rendu de la semaine est toujours aux fêtes. Les salons et le printemps luttent encore : ceux-là de lustres, celui-ci de soleil, — les uns de quadrilles, l'autre de lilas.

La vérité est de dire que le printemps, qui était vaillamment parti au signal donné, il y a quelques semaines, par le calendrier, après avoir fourni un brillant commencement de course, s'est brusquement dérobé; si bien que son rival, qui le suivait essoufflé, suant et déjà prêt à s'avouer vaincu, a inespérément repris l'avantage, passant sur le corps du renouveau tombé frigide au pied d'un vernis du Japon à demi éclos.

Le soleil, humilié de l'échec de son protégé, s'est tiré un rideau de nuages sur la face, et les bougies radieuses se sont écriées : rallumons-nous! Le bois lui-même a voulu être de la partie, et il est revenu tout flambant du cellier. Bref, les fauteuils trémoussant ont rejeté leurs housses, et l'on a rappelé les violons en reprenant les paletots. Cet état de choses a déterminé une vingtaine de bals, dont nous indiquerons les principaux.

L'Hôtel de Ville? non. Là, c'est toujours le même bal, provoquant les mêmes adjectifs, les mêmes épithètes, et on n'en peut rien écrire sans sabler son papier de points d'admiration. M. Baltard, architecte du lieu, a beau varier la disposition de ses cascades; c'est la première, en 1854, qui a fait sensation. Les salons! qui ne les connaît pas? La foule! qui pourrait la connaître? Donc, bal à l'Hôtel de Ville, cette énonciation dit tout. — Bal au ministère de l'Intérieur chez le général Espinasse, construction volante sur le jardin pour suppléer à l'insuffisance des quatre salons de réception de l'hôtel, qui sont d'enfilade et conséquemment difficiles au va et vient de la circulation. — Bal dans bon nombre de maisons particulières... Mais parmi celles-ci un choix est à faire à cause du bruit causé par certaine fête, et de tout ce qu'on a dit avant, pendant et après. Procédons méthodiquement, et cédons tout d'abord la parole à nos collaborateurs d'aventures?

~~~ C'est qu'en effet nous avons reçu plusieurs lettres, signées ou anonymes, à propos de faits regrettables qui se sont passés au grand bal donné l'autre semaine dans un hôtel de la rue de Rivoli, par une opulentissime famille russe du nom de Günzburg. Nous choisissons deux de ces lettres, — en les dégageant des banalités complimenteuses obligées, — et les publions, pour répondre à une alarme du sentiment social. Les voici :

« Monsieur, ce serait rendre un véritable service aux familles qui ouvrent leurs salons aux réceptions mondaines, que de signaler avec franchise certains abus dont le bal de M. Günzburg a tout particulièrement offert l'exemple. Je veux parler des gens qui s'introduisent dans les bals ou fêtes sans y avoir été invités! Voici les noms que j'ai entendu citer comme de frauduleuses introductions dans ce bal, qui, pendant quinze jours, a occupé ce *tout Paris* dont vous parlez parfois...

(Suit une liste de onze noms, parmi lesquels figurent un comte et une comtesse étrangers... plus un marquis.)

» Mais là n'est pas tout, monsieur! Des personnes auxquelles des invitations avaient été positivement refusées, soit par les maîtres de la maison, soit par les personnes honorables qui avaient consenti à les diriger dans leur choix, ont osé se présenter et passer effrontément dans le premier salon où se trouvaient réunies toutes les personnes desquelles émanaient les refus. Voici les noms que j'ai pu recueillir.

(Suivent huit noms...)

» Faites, monsieur, tel usage qui vous pourra convenir de ces faits, et notez que pour MM. (cinq noms) que je connais, et trop, personnellement, je suis prêt à réitérer de vive voix cette communication. Veuillez agréer, etc.

» COMTE DE B... »

Voici l'autre lettre; elle est également signée.

« Votre *Courrier de Paris* doit, monsieur, l'autorité dont il jouit dans la société parisienne à la sollicitude et à la mesure dont il use au sujet de toutes les questions qui intéressent les classes distinguées, françaises et étrangères. Vous ne laisserez donc pas échapper l'occasion de flétrir la conduite de gens à dessein oubliés ou repoussés d'un bal, et qui ont l'inconcevable audace de s'y présenter, soit par substitution de cartes et se faisant annoncer sous d'autres noms, soit en se produisant effrontément sous le leur. Ces faits ont eu lieu au bal de la famille Günzburg, et vous avez pu, comme moi, les recueillir de la bouche des personnes connues qui ont aidé ces étrangers à faire les honneurs de leur fête. On cite, comme appartenant à cette classe de gens à stigmatiser, MM.....

(Comme plus haut, nous supprimons ces noms en signalant seulement que cette seconde lettre en révèle trois nouveaux et en soustrait deux.)

» Quant à moi, je n'hésite pas à trouver que MM. Günzburg ont été trop indulgents, et à leur place je n'eusse pas hésité à envoyer des laquais inviter ces gens à s'en aller passer la soirée chez eux, ou dans les endroits publics, à la porte desquels on prend son billet moyennant finance. Déjà, cet hiver, au mariage de (.....), un monsieur, portant par hasard le même nom que (.....) s'est présenté espérant faire croire qu'il appartenait à cette honorable famille, et je me suis chargé de le prier d'aller entendre Grassot au Palais-Royal, ou plutôt Arnal dans *les Gants jaunes*, car c'était son cas! Cette fois, l'affaire ne me regardait pas; et, simple invité, je n'avais pas le droit de me montrer plus sévère que les maîtres de la maison.

» Quoi qu'il en soit, si le Courrier du *Monde illustré* entreprend l'affaire, il est certain que ces gens se dispenseront de renouveler de pareilles inconvenances, et qu'ils épargneront à l'avenir, aux maîtres de maison, la peine, et à eux la secousse, d'être mis à la porte qu'ils n'eussent pas dû franchir.

» Agréez, monsieur, etc. »

Cette lettre est rude. Mais le nom qui la signe peut parler haut; car c'est celui qui ouvre, l'hiver, un des plus importants salons de la capitale.

Maintenant, quelques mots de ce bal, dont, en effet, « tout Paris » s'est diversement occupé pendant quinze jours.

Les étrangers qui l'ont donné ne sont pas fixés à Paris; ils ne font que s'y essayer, dans le dessein, dit-on, d'y prendre, pour l'hiver prochain, un hôtel et d'y installer une large et prodigue hospitalité. Provisoirement logés à l'*Hôtel des Trois Empereurs*, rue de Rivoli, l'appartement qu'ils occupent comprend une enfilade de salons qui forment trois côtés de l'îlot, ouvrant une vingtaine de fenêtres sur la rue Saint-Honoré, sur toute la façade de la place du Palais-Royal et sur la rue de Rivoli. Déjà, il y a quelques semaines, la famille Günsburg avait donné dans ces salons un magnifique concert où l'on avait fait venir les Italiens. Cette fois, c'est par un bal plein de prodigalités que ces opulents étrangers ont réuni environ mille personnes. Pour ceux qui, comme nous, prennent le principal plaisir du bal à voir entrer, à entendre annoncer les invités, il a été facile de constater que de très-grands noms se sont réunis là par centaines. Faubourg Saint-Germain et Chaussée-d'Antin, — deux classes que sépare, comme on sait, autre chose que la Seine, — fonctionnaires de l'Etat et étrangers de distinction, s'étaient empressés d'accepter les invitations patronées par trois ou quatre familles, dont deux ducales. Le bruit a couru que leurs compatriotes s'étaient abstenus de se rendre à l'invitation de M. et Mme Günzburg. Nous ne savons sur quelles exceptions se basent cette déclaration et l'insinuation qu'elle comporte; mais nous pouvons déclarer, *de visu et auditu*, avoir trouvé dans les nombreux salons du bal beaucoup de noms importants en *ki* et en *off*. On pourrait, en outre, nommer diverses personnes qui, en apprenant, depuis, la réussite de cette fête, se sont écriées : « Diable! mais il faut vite porter des cartes! » — Tel est le monde!

Seize salons éclairés *a giorno*, fleuris à profusion, décorés avec somptuosité, deux orchestres, deux buffets, ont reçu les mille invités, dont une centaine arriva vers minuit, du concert donné, dans son hôtel de la cité de Londres, par Mme la marquise de Boissy, née Gamba, de Ravenne. Les honneurs de la réception ont été faits avec une grâce infatigable par une jeune et belle personne, Mme Günzburg, aidée de son mari et de sa famille. Plusieurs personnes appartenant au grand monde parisien ont assisté Mme Günzburg dans cette laborieuse réception, commencée à dix heures et qui continuait encore à une heure après minuit. On a dansé jusqu'à quatre heures. Vers deux heures, on a servi sur deux points des salons un magnifique souper, dont le menu est une de ces curiosités gastronomiques dont le *Gourmet* doit enrichir ses archives. On parlait de cent faisans, de cinq cents bouteilles des vins les plus choisis, etc., etc. On a dit dans un groupe que la fête coûtait 50,000 francs à MM. Günzburg. Nous croyons le chiffre modeste. Les fleurs seules ont dû représenter une dépense énorme! Plusieurs salons avaient été spécialement tendus en soie pour la fête. Sur d'autres points, on avait abattu des murs, renversé des cloisons. On raconte qu'un intendant distribuait de l'argent aux pauvres depuis le matin! Bref, cette fête, à part les abus d'introduction dont les maîtres de la maison, et quelques-uns de leurs amis, ont seuls eu le secret, a été de la réussite la plus complète; elle a fait parler énormément, et en différents sens, huit jours avant, comme huit jours après.

~~~ Il est bien convenu désormais que les plus beaux concerts sont donnés par ceux qui peuvent en rédiger le programme sans bourse délier... et que ni prince ni millionnaire ne pourra faire, à cet égard, ce que fait un simple journaliste!

En effet, quel prodigue voudra donner 1,000 francs, et plus encore, à Duprez, à Sivori, à Faure, à Obin, à Bonnehée, à Tamberlick, à Mmes Ugalde, Miolan, Vandenheuvel-Duprez, à MM. Lyonnet, Darcier, Brasseur, Saint-Germain, etc., pour venir nuitamment chanter un seul morceau... mais le plus brillant ou le plus amusant de leur répertoire; — ou bien encore pour faire une simple partie dans un trio? Un tel programme coûterait 10,000 francs! et qui dit même qu'à prix d'argent on pourrait obtenir, non seulement tous ces talents, mais aussi toutes ces complaisances? Qu[el] millionnaire, par exemple, aurait décidé, l'autre s[oir], M. Tamberlick, qui venait de chanter — bissé — quatre écrasants morceaux au Grand-Opéra, à venir vers deux heures du matin, et devant partir pou[r] Bruxelles au point du jour, chanter, pour la troisième fois de la soirée, le formidable trio de *Guillaume Tell* à l'hôtel du Louvre, à la fête gastronomique chorégraphique et lyrique que le *Figaro* se donn[e] à lui-même et à ses amis et justiciables?

Personne assurément, ni haut blason, ni lar[ge] coffre-fort.

Or, ce soir-là, ce zèle, cet empressement, cet[te] bonne grâce, il a suffi à un journal, à un journal[iste] d'un mot, — qui n'engage guère la plume, — pour to[us] obtenir de ces excellents artistes, parmi lesquels pl[u]sieurs sont illustres. C'est ce qui fait que le conc[ert] *donné* (c'est bien le mot cette fois!) par M. de Vil[le]messant à quelques centaines d'auditeurs privilég[iés] appartenant tous à l'état-major de l'intelligence pa[ri]sienne, restera une date, une impression et un ébl[ouis]sant souvenir.

On avait dîné, au nombre d'environ cinquante, [de] sept à dix heures. De dix heures à minuit, Méry av[ait] récité des vers délicieux (*Les filles de Lesbos*...) Duprez avait chanté des chansons de Béranger; [les] frères Lyonnet avaient choisi les plus amusantes b[ouf]fonneries de leur vaste répertoire. Puis on avait [bu] un peu... et fumé beaucoup, et causé encore plus. [On avait] autant ri que causé; et comme les invités de la [fête] commençaient à arriver, c'étaient des rencontres ch[ar]mantes, des rapprochements utiles, des réconciliati[ons] précieuses, des fusions inespérées... Car ces réuni[ons] ont cela d'excellent : que, mieux que tous les c[he]mins de fer, elles « rapprochent les distances », [et] que, plus que tous les soleils, elles fondent les glac[es]. On était brouillés, ou inconnus?... on se reconn[aît] ou l'on se connaît! La bonne humeur du lieu, l'[épa]nouissement moral qui y règne, les visages sour[iants] qu'on voit, les rires qu'on entend, tout porte à l'[amé]nité, à la bienveillance, à l'indulgence. On ar[rive] s'ignorant, — ou se méconnaissant... — on part [s'é]tant appréciés ou rapprochés! — Que de lignes jalo[uses], acerbes, injustes, resteront, à partir du lendema[in], jamais noyées dans ce Cocyte vénéneux qu'on ap[pelle] l'écritoire!

Un bal fleuri, parfumé, diamanté de la plus r[iche] présence des plus jolies actrices de Paris, a suivi l'a[gréable] soirée. De deux à trois heures et demie, le prodi[gieux] concert. Après le concert, le souper; après le s[ouper], encore le bal! La belle aurore, dite aux doigts de [rose], trouva par les rues désertes des centaines d'écri[vains], d'artistes, de gens charmés et de femmes charm[antes] rentrant chez eux, chez elles, un peu étonnés d[e] ter l'imprévu de leur présence au dicton trop [...] qui les proclamait vertueux!

Et c'est ainsi qu'a énormément réussi cette f[ête de] l'esprit, de l'art, de la confraternité, — où il n'y [avait] que des producteurs de l'intelligence — et nu[l con]sommateur parasite!

~~~ L'autre jour, un romancier qui s'est [mis en] tête de faire une pièce de théâtre, met son ma[nuscrit] dans sa poche pour aller trouver le directeur d'un [des] théâtres non subventionnés, lequel est son ami. [Les] diverses douanes et cordons sanitaires diffic[ilement] traversés, de la loge du concierge à l'antichambre [di]rectoriale, l'auteur se voit retenu là en quar[antaine] pendant une grosse demi-heure. Deux ou trois [fois il] éprouve l'envie de s'en aller... mais il pense [que son] ami est peut-être en affaire importante... Il [...] en se relisant et s'applaudissant. Enfin, on l'in[troduit].

Il entre... regarde... et s'écrie :

— Comment!... tu es seul, et tu me laiss[es at]tendre un temps infini! Je devais te croire av[ec quel]que envoyé du ministre...

— Mais... c'est que je suis moi-même un [...] — dit le directeur, plus privilégié du gouve[rnement] que de l'esprit; — mon temps est fort précieu[x].

— Ah! c'est comme cela? — reprend l'é[crivain] — j'ignorais... je demande mille pardons [à Votre] Excellence... Si j'avais su que Monseigneur... [j'im]plore, je regrette humblement...

— Mais non... voyons; parle... que me ve[ux-tu]

— Rien... rien... je ne veux que supplier Votre Excellence d'excuser... de pardonner... Désormais, sachant que Monseigneur a besoin de rester seul avec sa Grandeur... j'aurai le respectueux honneur de rester chez moi... Pardon, pardon, Excellence!

Et l'homme de lettres, accumulant les saluts et les protestations, sort à reculons, comme il convient de le faire chez un personnage auquel le respect ne permet de montrer que sa face.

~~~ M. E. J. Delécluze, critique d'art au *Journal des Débats*, pour les expositions de peinture et le Théâtre-Italien, raconte, dans un dernier feuilleton, qu'en 1792, alors enfant, on le mena voir une représentation *del marquese Tulipano*, de Paesiello, aux bouffes italiens du théâtre de Monsieur. Plus loin, il constate qu'il alla, de son propre mouvement, entendre *il Matrimonio segreto*, représenté par les bouffes, de retour avec les armées d'Italie, et alors installés en 1802 dans la petite salle de la rue *Chantereine*, aujourd'hui rue de la Victoire, salle démolie, et que remplace le charmant hôtel du banquier Renouard, ancien associé du baron Sellières.

« Passionné comme on l'est à vingt ans! » s'écrie M. Delécluze...

Vingt ans en 1802 : le critique musical du *Journal des Débats* a donc aujourd'hui soixante-seize ans! C'est un bel âge pour un critique, un âge qui donne l'expérience. Il a surtout donné l'indulgence à M. Delécluze, car l'honorable auteur de *Justine de Lizon* et de *Donna Olympia* admire encore profondément Mme Giulia Grisi, et trouve qu'on n'a jamais mieux chanté la *romance du Saule* que cette année!

~~~ A propos de toilettes, voyez le bon goût, l'esprit et la préoccupation effrénée de certaines femmes. L'autre jour, dans un dîner, rue Neuve-des-Mathurins, pendant un de ces silences qui se manifestent au moment où circulent la primeur de saison que l'on déguste, une femme, dit à une de ses amies, placée assez loin d'elle :

— Pauline, avez-vous vu *les Doigts de fée?*

— Eh! mon Dieu, non... cela m'a été impossible jusqu'à présent!... Et pourtant, on dit qu'il y a de si belles toilettes!

Voilà pour certaines femmes la grande attraction du drame : la robe à médaillons bleus sur moire blanche de Mlle Figeac, ou la robe de velours oreille d'ours de Mme Edile Riquier!

~~~ L'autre soir, sur le perron d'une maison de campagne, après dîner, à côté des grands arbres pleins de petits oiseaux, une conversation sur le monde et ses travers animait six personnes venues le jour même de Paris. L'une d'elles, une jeune femme, beaucoup plus jolie que cela n'est nécessaire avec autant d'esprit, dit ces mots, qu'on a déclaré que nous devions recueillir :

« Il y a, par le monde, trois choses sans miséricorde : le feu — le temps — l'amour-propre offensé! »

~~~ Un écrivain a récemment ajouté un roman à ses œuvres qui sont loin d'être complètes. Il voudrait bien que certain grand journal annonçât l'apparition du livre en prenant parti pour l'éloge. Il est en bonnes relations avec le rédacteur principal; il lui porte une petite note toute rédigée, afin d'abréger et de faciliter sa tâche.

Voici cette note :

« M. X... vient de publier un nouveau roman, dont le sujet relève des plus vives passions et des plus ardents intérêts du jour.

Nous rendrons prochainement compte de ce livre, qui continue la série des ouvrages de M. X... »

En laissant deux espaces vides à la fin de sa réclame, l'auteur voulait se montrer délicat et modeste. Il lui eût coûté de qualifier ses œuvres de sa main, et de faire montrer son éloge dans sa propre écriture; ainsi qu'on le voit dans la curieuse collection qu'avait faite M. A. Jullien, rédacteur du *Siècle*, collection de feuilletons, notes et réclames, dans lesquels un des plus actifs fournisseurs du journal, se louait, se vantait, s'acclamait avec une ardeur cynique.

Voilà mes quelques lignes, — dit l'auteur au journaliste : — vous remplirez les deux blancs si cela vous convient...

Le journaliste lit, et répond :

— Certainement... dès que vous ne serez plus là!

On cause; quelqu'un arrive; l'auteur s'en va. On vient de l'imprimerie demander de la *copie;* la note concernant le livre est donnée sans réflexion avec une foule d'autres choses.

Le lendemain matin, on lit dans le *** :

« M. X... vient de publier (etc.)... Nous rendrons prochainement compte de ce livre qui continue l'*ennuyeuse* série des *stupides* ouvrages de M. X... »

Un farceur s'était trouvé là, qui avait cru que le remplissage serait corrigé à la lecture des épreuves... Le fait avait échappé. Le romancier et le journaliste responsable ont failli se battre! Tout un feuilleton contradicteur de la dénigrante *réclame* est promis... Nous verrons bien!

~~~ Notre ami Jules de Prémaray attribue à une « comédienne aussi jolie que spirituelle » et à un « romancier très-original » la fondation de la *Société de secours mutuels pour le rachat des captifs*. Le spirituel critique panaché de chroniqueur se trompe un peu plus que de moitié. Il n'y eut aucune comédienne soit jolie, soit spirituelle, dans la fondation de cette philanthropique institution, et l'idée en vint au tout simple nous même, il y a cinq ou six ans, un soir au foyer des artistes de la Comédie-Française, — foyer qui est un véritable salon, — en voyant nos amis happés, retenus, bloqués, asphyxiés par quelques fâcheux, quelques *gêneurs*, quelques *raseurs* hôtes intolérables de l'endroit. Aux grands maux les grands remèdes! Nous vîmes ces malheurs, ces dangers, ces désastres; nous recueillîmes les regards désespérés et suppliants, les gestes nerveux et impatients de ces innocentes victimes, et, attendri, ému, inspiré... nous trouvâmes cette héroïque panacée contre la conjuration féroce de ces bavards, de ces diseurs de riens, de ces égoïstes, de ces imbéciles : la *Société de secours mutuel pour le rachat des captifs!*

Le lendemain, comme Léon Gozlan, qui avait alors un de ses grands succès au Théâtre-Français, se trouvait là, communication lui fut donnée de cette inspiration humanitaire; — il l'approuva, et séance tenante, en improvisa les statuts. Un certain nombre d'agrégations furent faites le soir même et les jours suivants, et depuis, l'institution se propagé au-dehors, où elle rend des services... qui lui mériteraient une mention honorable dans les séances philanthropiques de l'Institut.

Jules de Prémaray a oublié de dire par quel moyen un membre de la société, captif d'un fâcheux, d'un *gêneur*, exprime son ardent désir d'être racheté, délivré. En proie au fléau, n'importe où, — dehors, dedans, — il doit, à tout hasard, se prendre l'oreille, et la tirer plus ou moins désespérément, selon le cas. A la vue du signal, tout membre de l'association qui se trouve là, qui passe, doit incontinent accourir et, n'importe sous quel prétexte, prendre le bras du captif et l'entraîner!

L'autre soir, au foyer des Français, un membre de l'ordre, — avocat brillant, plume élégante, beau cavalier, — est happé par un des plus terribles fâcheux de l'endroit, qui se met à lui raconter le procès Fualdès ou les aventures de Télémaque! Le bourreau et la victime sont constatés : les membres présents n'attendent que le signal habituel pour fondre sur le captif... et le racheter, le délivrer de l'affreux corsaire barbaresque qui l'avait bloqué dans l'angle où le piano forme barricade. L'avocat s'empresse, en effet, de se tirer l'oreille... On se dresse... on va s'élancer à son secours... lorsque Mlle Valérie fait sur-le-champ le contre-signe, — qui consiste à lever la main gauche en éventail à la hauteur de l'oreille gauche... — Soudain tout s'arrête : le geste signifie que le captif doit être impitoyablement abandonné à son fatal destin! Pourquoi?

Le voici. La veille, rue de la Paix, l'avocat passait en petit coupé, avec une dame au nez tant soit peu retroussé, et en chapeau mauve. Mlle Valérie et sa mère se trouvaient, en ce moment-là, la proie d'un des plus affreux *gêneurs* de Paris, qui les bloquait, les opprimait, les infestait devant l'étalage d'enveloppes Maquet. En apercevant un co-membre de l'association, Mlle Valérie s'était empressée de faire le signe de détresse! L'avocat, se contentant de saluer, continua de rouler avec le chapeau mauve. La brillante artiste se vengeait légitimement, en appliquant au félon la peine du talion! Le bel avocat a dû avaler Fualdès ou Télémaque jusqu'au bout. L'affaire finie, il fallut lui faire respirer le grand air.

~~~ On parle souvent, dans la société, des gens *nuisibles*.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les *inutiles*.

Pour ce qui est des *nuisibles*, ils se divisent en deux classes : ceux que la loi pourchasse et punit; — et ceux que la loi est impuissante à atteindre, parce que leur action néfaste ne se formule pas en délits qualifiés.

Ces derniers, qui bravent les lois, sont ces êtres malfaisants dont les vices ou les défauts pèsent sur tout le monde : vanité excessive, curiosité indiscrète, trahisons sociales ou domestiques, bavardages dangereux... — Tout ce qui participe enfin des sept péchés capitaux, lesquels ne relèvent que du confessionnal.

La seule justice sociale pouvant sévir contre le mal affreux que causent souvent ces êtres funestes, lorsqu'ils sont démasqués, on les déporte hors des salons où ils ont répandu les trahisons, les brouilles, les scandales.

Mais que faire contre les *inutiles*, une autre peste!

Et qu'entendez-vous par ceux-là? — nous dira-t-on...

Les *inutiles?* vous allez les reconnaître aux premiers mots.

Ce sont ces gens sans défauts ni qualités, — des gens ternes, vagues, incolores et insipides, — qui tiennent de la place partout et ne servent à rien nulle part.

Les *inutiles* ne sont pas même *nuisibles :* ils ne sont pas!

La société n'a rien à attendre de cette variété parasite de la famille humaine. Elle a beau les interroger, les sonder, cogner dessus : ils sonnent creux, néant!

Leur présence gêne, refroidit, paralyse une société d'amis, d'intelligents. Ils glacent et pénètrent d'ennui tout un salon, comme s'il y tombait, par le plafond perforé en arrosoir, une de ces petites pluies fines d'octobre.

Signalement physique et moral de ce type, si plat, si nul, si mollasse, que je bâille à vous en parler — que vous bâillerez plus encore en me lisant... car vous aussi vous avez des sujets de l'espèce dans vos relations.

Ni jeune ni vieux, — ni gras ni maigre, — ni petit ni grand, — ni brun ni blond, — ni beau ni laid, — ni spirituel ni bête, — ni riche ni pauvre, — ni bon ni méchant, ni rien... rien... rien!

C'est, dans l'humanité, comme ces œuvres de l'esprit ou de l'art, si affreusement médiocres, qu'une franchement mauvaise serait meilleure!

Si les *inutiles* étaient quelque chose, — même un peu *nuisibles*, — n'importe dans quelle voie, ce quelque chose servirait de manche pour les saisir, — de surface pour les louer, — de résistance pour les attaquer..

Mais, dans leur fade et déplorable flaccidité, rien!

J'en vois vingt défiler dans mon souvenir. Ils ne sont pas même laids, pas même bêtes, pas même méchants, ils ne sont pas même nuisibles; — *ils ne sont pas*, ils ne sont rien!

Il n'y a à constater d'eux que ceci : ils tiennent de la place....

Oui, j'en connais vingt, hommes ou femmes. Et quand je dis hommes ou femmes, c'est à tort, car rien d'accusé, de décisif, — viril ou passionné pour l'un, — gracieux ou sympathique pour l'autre, — ne résulte, n'émane de cette flasque espèce : c'est l'hermaphrodisme de la nullité, de la stérilité, de l'impuissance, de l'indolence, de l'inaction, de la récusation. Ce sont les androgynes de l'ordre moral; ils ne peuvent ni donner ni recevoir.

A la table où, par nécessité, il faut les inviter : ils mangent. Au théâtre : ils encombrent. Au salon : ils s'étalent. Dans la vie : ils gênent.

On bâille rien qu'à les voir, comme on bâille nerveusement et magnétiquement en voyant bâiller. Ils transsudent l'ennui.

Au sein d'une société aussi affairée, aussi enfiévrée que la nôtre, les *inutiles* ne sont-ils pas bien près d'être nuisibles?

On n'en doit rien espérer, on n'en peut rien attendre. *Rien* est le fond de leur nature, comme *bono* était le fond de la langue anglo turco-franque en Crimée.

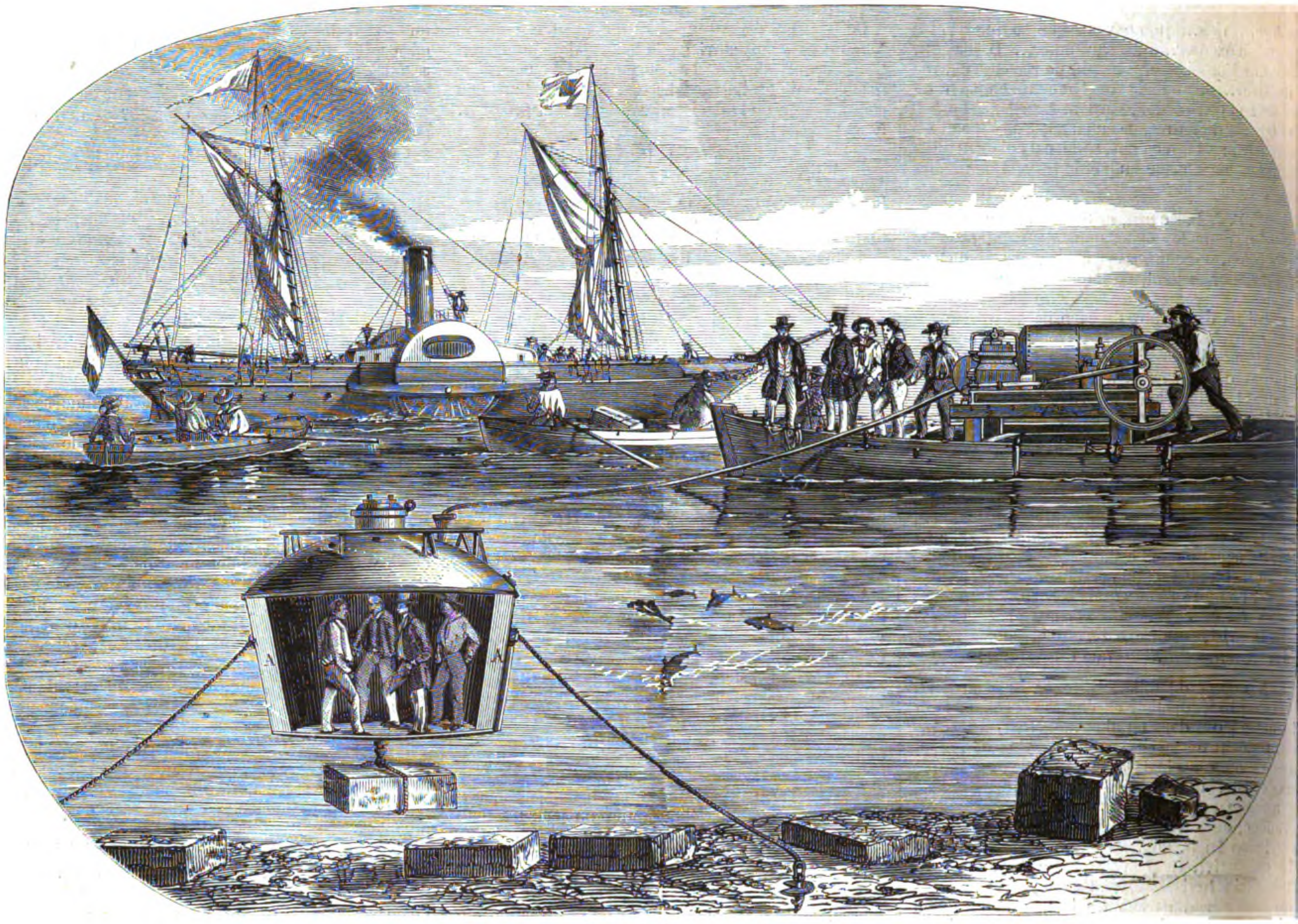
Vice ou service, concours ou secours, ardeur, passion, zèle, conseil, avis, sympathie, entraînement, je vous défie d'en tirer quoi que ce soit qui serve de quelque chose à quelqu'un! Ces gens-là vivent, c'est évident! mais c'est tout; ça respire, ça n'aspire pas. Inutiles à tout, sont-ils utiles à eux-mêmes? Heureusement qu'ils expirent.

Lorsqu'ils disparaissent... nul ne s'en aperçoit que leurs héritiers, quelques gens que les convenances sociales obligent à prendre le crêpe, lequel se charge non seulement de représenter, mais aussi d'être la douleur. La mort les happe... et il ne manquera pas le plus infime ressort au grand mouvement de la mécanique sociale!

Le seul fait réel, positif et sensible de leur disparition serait tout physique : une place dégagée dans la grande fourmilière humaine, dont ils auront souvent gêné le travail, — comme une borne mal placée gêne la circulation.

Que ne peut-on en atteindre quelques-uns que je sais, par mesure de grande voirie morale? Que ne peut-on les exproprier de leur corps encombrant, pour cause d'utilité publique!

JULES LECOMTE.



Le *Nautilus*, cloche à plongeurs perfectionnée.

Raz de marée

SUR LA RADE DE L'ILE DE LA RÉUNION.

L'île de la Réunion n'a pas cessé, depuis la tempête si destructive du 16 janvier, d'être battue par des ouragans qui ont presque complétement suspendu le commerce maritime dans ses eaux. Quarante navires, arrivés depuis trois mois sur sa rade, n'ont pu débarquer un seul colis.

Le temps s'était cependant adouci dans les premiers jours de mars, le vent avait perdu de sa force, la mer de sa violence, le ressac de sa dureté. On croyait à la reprise immédiate des affaires. Le trois-mâts les *Argonautes*, du port de Nantes, nouvellement arrivé de Calcutta avec un chargement de riz et de blé, avait pris ses dispositions pour opérer le débarquement de son frêt, lorsque le temps prit, dans la soirée du 6 mars, les apparences les plus sinistres.

Le soleil venait de disparaître dans un ciel tout embrasé de vapeurs sulfureuses, lorsque le vent se ranima par intermittences à chaque instant plus vives; la mer, dont les lames courtes, serrées, nerveus accouraient du large avec une rapidité croissant une force toujours progressive, eut bientôt une violence que beaucoup de navires crurent devoir pareiller et chercher au large des chances de salut ne leur présentait pas cette plage inhospitalière.

Quand les *Argonautes*, dont deux chaînes s'éta successivement brisées sous les irruptions de mer convulsive, tentèrent eux-mêmes de s'éloi de ce mouillage dangereux, il était trop tard; l'o gan venait d' ter dans toute fureur, le ra marée avait une irrésistible lence ; les v qu'ils déploy pour opérer sa nœuvre furent sitôt emportée lambeaux pa rafales. Toute bileté et la lution de l'équ de ce navire n rent le sauv lutta bien qu temps avec vigueur dése contre les l mais personn put douter qu lutte ne dût s miner par une strophe.

C'est dans c ment que l'a d un artiste c M. Emile Be sur le croqu quel a été ex notre gravure les efforts, en furent impuis assaillis, dr affalés par le de cette mer rie, les *Arg* se virent invin ment emport la côte du q de Sainte- qu'ils couv bientôt de épaves.

MAXIME VA

Coup de vent et raz de marée, à l'île de la Réunion.

L'Angleterre a, comme la France, son tueur de lions; elle a son Gérard. Ce chasseur intrépide est sir Gordon Cumming, dont une de nos illustrations reproduit aujourd'hui les traits.

Gordon Cumming, né dans les montagnes de l'Écosse en 1822, manifesta, dès ses premières années, le caractère aventureux qui devait illustrer son nom. Élevé dans le comté de Moray, son bonheur était de se perdre dans les forêts, de pénétrer jusque dans les gorges des montagnes,

Avait-il découvert ... les bords des grands cours d'eau, trouvé une plante inconnue, ou pris quelque poisson rare, il revenait alors plus fier que Jason après avoir conquis la toison d'or. La vie normale des Royaumes-Unis ne pouvait convenir à une telle nature. Gordon Cumming s'embarqua pour les Indes en 1839. Il espérait y trouver, dans le service militaire, une carrière qui donnât un libre essor à ses goûts. Engagé successivement dans la cavalerie légère de Madras, dans le royal-vétéran et dans les caps-riflemen, il reconnut bientôt l'incompatibilité de ses espérances avec les devoirs et la discipline de la vie militaire. Il donna sa démission en 1841.

Une collection de spécimens précieux d'objets d'histoire naturelle était le seul fruit de ces trois années passées dans les camps et dans les garnisons. Il ne songea plus qu'à se livrer complétement à sa passion dominante, celle des grandes chasses.

Vêtu de ce costume de fantaisie sous lequel le représente notre gravure, et qui rappelle à la fois le Higlander moderne et le Gall antique, il parcourut toute une année les forêts et les montagnes peuplées des animaux les plus féroces; dormant dans les clairières aux rugissements des tigres, ou sur le bord des fleuves aux cris plaintifs des gavials.

Ce fut cette passion qui, l'année suivante, le fit passer dans l'Afrique méridionale, où tant de lions, de rhinocéros et d'éléphants sont tombés sous ses balles. Nous ne le suivrons pas dans ces incursions cynégétiques, dont un seul fait révélera le caractère et les dangers.

Une nuit que Gordon Cumming reposait avec ses compagnons autour d'un grand feu, il fut brusquement réveillé par des cris. C'étaient ceux de Hendrick, l'un de ses domestiques. Il s'était imprudemment éloigné du feu pour écarter un buffle; un lion énorme s'était rué sur lui, l'avait saisi et avait disparu avec sa proie.

Le lendemain, une flaque de sang coagulé sur le sable fit reconnaître l'endroit où le malheureux avait été dévoré par cette bête féroce. Cumming résolut de venger la mort de son domestique.

Il fit creuser une fosse profonde, où plusieurs couvertures de laine furent déposées conformément à ses ordres. Le corps d'un rhinocéros, tué la veille, fut déposé à une faible distance; c'était l'appât qui, joint à l'aubaine de la veille, devait attirer irrésistiblement le lion qu'il voulait frapper.

La nuit venue, l'intrépide chasseur écossais descendit dans la fosse avec son second domestique Kleinboy et deux natifs.

La lune se leva large et sereine dans le beau ciel africain, répandant une lumière argentée sur ces plaines monotones de la Cafrerie, dont quelques bouquets de cocotiers et de palmiers rachitiques rompaient seuls l'aspect monotone. Les premiers animaux que l'on aperçut à la clarté furent une horde de zèbres,

Sir Gordon Cumming, le tueur de lions.

Le château de Coucy restauré, d'après un croquis communiqué par M. Violet-le-Duc.

mais les rugissements qui grondèrent presque aussitôt dans le lointain semblèrent les frapper de terreur et leur firent prendre la fuite.

C'était le lion qui approchait, ainsi que sir Gordon Cumming l'avait prévu... Seulement, ce qui n'était pas entré dans ses prévisions, il n'approchait pas seul ; il arriva accompagné de quatre animaux de même espèce et de la taille la plus formidable. Cumming recommanda le silence le plus absolu à ses compagnons, ne formant qu'un vœu : échapper à l'attention de ces animaux féroces, contre lesquels il eût été trop souverainement imprudent de diriger une attaque. Les lions se portèrent sur le cadavre du rhinocéros dont on entendit bientôt les os se briser sous leurs dents.

Une troupe de hyènes arrêtée à environ cinquante mètres, et à une centaine de mètres plus loin un troupeau de chacals semblaient attendre les reliefs de ce festin; il touchait à son terme lorsque Kleinboy qui, en cet instant veillait avec son maître, fit un faux mouvement dont le bruit fut entendu par l'un des lions. Il se dirigea aussitôt vers la fosse : il s'arrêta à quelques pas.

A l'éclat dont brillèrent dans l'ombre ses prunelles jaunâtres, au mouvement dans lequel sembla se rassembler tout son corps, Cumming ne put hésiter un instant, il prévint son bond en l'ajustant soudainement et en faisant feu sur lui.

La balle l'atteignit au défaut de l'épaule, le lion fit un saut en arrière en jetant un cri sinistre. Les autres animaux disparurent aussitôt, comme s'ils eussent été tous atteints par ce coup de feu unique.

Le lendemain on trouva le lion mort à l'endroit même où la veille il avait dévoré Hendrick.

Cent exploits de cette nature ont fait de sir Gordon Cumming le... ce serait un méchant jeu de mots de dire le lion, nous ne le commettrons pas... le héros des châteaux anglais. FULGENCE GIRARD.

Le Jardin des Champs-Élysées.

La transfiguration de Paris se poursuit ; chaque semaine a son inauguration ou sa surprise. Quand ce n'est pas un boulevard livré solennellement à la circulation, c'est une place dont l'aspect change, un square qui offre aux promeneurs ses bosquets improvisés, un monument qui se démasque. L'événement de la semaine dernière a été l'ouverture du jardin-paysage des Champs Élysées.

Nous ne sommes plus au temps où d'immenses quinconces d'ormes et de marronniers suffisaient à l'admiration générale. Le goût public est devenu plus difficile. La foule elle-même dédaigne et fuit ces plantations régulières, dont la vaste étendue ne fait que rendre la monotonie plus choquante. Depuis longtemps, les Champs-Élysées n'étaient plus une promenade que sur les contre-allées qui s'étendent le long de leurs grandes artères. Le plus heureux changement va y rappeler le flot des visiteurs.

Tout l'espace qui s'étend entre le palais de l'Industrie et le Cours de la Reine vient d'être disposé dans le goût des jardins anglais. Les plus beaux arbres ont été conservés, ici groupés en bosquets, là disséminés en clairières; plus loin, servant de bases à des massifs d'essences diverses ou de points centraux à des corbeilles de fleurs; aux terrains dénudés ont succédé de vastes pelouses où des allées spacieuses circulent en courbes flexibles sur un sol mouvementé par d'habiles terrassements.

On peut apprécier dans notre gravure l'heureux effet de ce changement. C'est un but charmant offert aux pas des promeneurs qui ne peuvent prolonger leur course jusqu'au bois de Boulogne. LÉO DE BERNARD.

Le Nautilus.

Des expériences d'un grand intérêt ont été faites au Havre, il y a quelques jours seulement, en présence d'une commission d'ingénieurs, des notabilités et des membres de la presse convoqués à cet effet, par M. Samuel Hallett, président d'une société américaine constituée dans le but d'exploiter un appareil maritime qui a reçu le nom de *Nautilus*, et dont notre dessin représente exactement la figure.

Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne connaisse théoriquement ou n'ait vu fonctionner la cloche à plongeur ; partant du même principe, le *Nautilus* a reçu de si ingénieux perfectionnements, qu'il est évidemment appelé à remplacer la vieille machine, lourde et incommode en usage encore aujourd'hui pour les travaux sous-marins.

Le nouvel appareil d'une capacité suffisante pour recevoir huit ou dix travailleurs, se compose d'une chambre large et haute, parfaitement étanche, surmontée d'une calotte sphérique en verre très-épais, qui permet néanmoins à la lumière de pénétrer suffisamment pour éclairer ceux qui sont à l'intérieur. Deux chambres latérales à celle destinée aux travailleurs et faisant office de réservoirs à eau ou à air, suivant qu'il est besoin, complètent l'ensemble de l'appareil, qui est construit en planches de tôle boulonnées, et est assez léger pour flotter à la surface. Pour l'immerger, on fait pénétrer l'eau dans les deux chambres latérales, et le poids devient alors assez considérable pour que le *Nautilus* coule par le fond. Maintenant, par une disposition particulière qui constitue le plus remarquable perfectionnement de l'invention américaine, l'eau qui a envahi les chambres latérales peut en être chassée totalement ou partiellement, par la pression atmosphérique, qui s'exerce dans la mesure voulue et au moyen d'un robinet placé sous la main de l'homme qui a charge de diriger la machine et qui se trouve, comme les autres, à l'intérieur.

On comprend que les chambres latérales s'emplissant et se vidant graduellement ou d'une manière complète, l'appareil devient plus ou moins lourd et descend ou remonte au gré des travailleurs, sans qu'il soit besoin d'avoir recours, comme dans la cloche à plongeur, aux bras des hommes placés au-dessus de l'eau. En un mot, la machine est entièrement indépendante de suspension à la surface, et elle n'est en communication avec l'extérieur que pour recevoir l'air qui lui est envoyé par une pompe à condenser.

Les mouvements de droite à gauche *et vice versà*, dans le fond, s'opèrent également avec une extrême facilité, par suite de la légèreté de l'appareil, et les hommes qui travaillent peuvent hâler le *Nautilus* en tous sens, l'avancer, le reculer, sans avoir recours à aucune force étrangère.

Ajoutons que la facilité de vider complétement les chambres latérales et de remplacer l'eau qui les occupe par l'air, donne au *Nautilus* une force ascensionnelle considérable, qui lui permet non-seulement de remonter seul à la surface, mais de relever avec lui des poids considérables, pierres, barriques, etc. Un système de crochets à pitons qui existe sous la plate-forme où se trouvent les travailleurs, permet de saisir et d'accrocher solidement les objets qu'on veut relever, et d
ou trois minutes suffisent pour assujettir un lourd
deau à l'appareil et le remonter à la surface.

Avec la machine de force moyenne expériment
Havre, on a remonté des morceaux de granit du p
de trois ou quatre tonneaux; mais on peut arri
une force bien plus considérable par le pouvoir
pompes à condenser, qui peut être porté à un d
loppement de plusieurs centaines de tonneaux
heure, quand il s'agit de soulever de grandes ma
ou des navires coulés à une grande profondeur.

Disons encore que, dans le *Nautilus*, toutes les co
tions de sécurité et d'hygiène ont été prudemment
servées; ainsi, au cas de rupture accidentelle du
qui met en relation l'air extérieur avec l'intérieu
la machine, il suffit d'un mouvement facile pour la
remonter très-rapidement à la surface.

L'émission de l'air s'opérant également sans
cousses, les travailleurs n'éprouvent que très-faible
les bourdonnements d'oreilles, la gêne spasmodique
accompagne le travail dans la cloche à plongeur. M
muel Hallett, qui dirigeait les expériences faites
Havre, a préservé de tout inconvénient de ce genr
personnes qui sont descendues sous l'eau dans le
sin de l'Eure, à une profondeur de vingt pieds, en
recommandant d'avaler leur salive.

Telles sont, sommairement, les excellentes qualit
Nautilus qui, pour les travaux sous-marins, dans
eaux calmes, est à la cloche à plongeur, ce que la
mière électrique est au réverbère à l'huile. Les épre
se poursuivent en ce moment en rade, car au mo
où il est question d'adopter, pour le port du Havre
projet d'amélioration et de nouvelles entrées qui
porte d'énormes digues s'avançant très-loin en
l'emploi du *Nautilus* deviendrait indispensable.

J. ROQUENCOURT.

Le Château de Coucy.

Le *Monde illustré* a déjà sommairement entreten
lecteurs de ces vénérables et pittoresques ruines, à
casion de la visite que LL. MM. l'empereur et l'im
ratrice y ont faite en novembre dernier. Mais C
mérite une mention plus détaillée, et c'est assuren
maintenant qu'on peut en parler, au moment o
gouvernement s'est décidé à réparer ces débris d
demeure d'une des plus puissantes familles du mo
âge, et montre une fois de plus le désir et la vol
d'entretenir ces restes d'un passé glorieusement hi
rique. On doit, cette année, dépenser à Coucy une
taine de mille francs pour travailler à la fameuse t
et l'empereur a fait acheter le jardin qui s'étend
delà du donjon et appartenait encore à des particuli
De la sorte, on pourra déplacer la demeure du
cierge, malencontreusement appliquée aux anti
remparts, et embellir probablement d'un squar
environs trop sévères.

Nous n'avons pas la prétention de tracer ici
étude complète sur le château de Coucy; mais, n
aidant des récents travaux de MM. Melleville, exce
érudit local, et Viollet-le Duc, le savant inspecteur
néral des édifices diocésains, d'esquisser un court
sur cet intéressant manoir féodal.

Coucy s'élève au sommet d'une hauteur d'où
découvre un horizon immense. Dès les premiers te
du moyen-âge, il y existait une forteresse apparte
aux archevêques de Reims, Clovis ayant donné ce
ritoire à saint Rémi.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

L'impératrice allait se coucher, triste et souffrante ; elle venait de congédier sa femme de chambre, Mme Durand, et se mettait au lit, lorsque cette femme de chambre, qui allait se coucher elle-même dans la chambre contiguë à celle de l'impératrice, entend des pas dans le salon, ouvre la porte, et pousse un cri en voyant entrer deux hommes.

Puis, ne comprenant pas comment deux hommes ont pu, à une pareille heure, pénétrer jusque-là, mal rassurée sur les intentions de ces mystérieux personnages enveloppés de leurs manteaux comme des conspirateurs, elle se précipite pour défendre la chambre de l'impératrice, quand, un des hommes jetant son manteau sur un fauteuil, elle reconnait Napoléon.

— L'empereur ! s'écrie-t-elle, l'empereur !

Et elle s'écarte respectueusement.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17 et 24 avril.

L'empereur, alors, fait signe à son compagnon de l'attendre, et passe dans la chambre, en disant :

— C'est moi, Louise, c'est moi.

Car l'impératrice, ce n'est plus l'aimable créole à la taille svelte, malgré ses quarante ans, au charmant sourire, au teint mat, à l'œil et aux cheveux noirs, bon génie qui n'a reçu qu'une couronne, et qui a rendu une auréole ; ce n'est plus la bien-aimée, la populaire Joséphine ; — l'impératrice, c'est une femme de vingt-trois ans, blonde, grasse, froide, aux yeux bleus à fleur de tête, au teint blanc et rose, à la lèvre inférieure pendante ; c'est la fille de François II, la nièce de Marie-Antoinette, qui a fait Napoléon neveu de Louis XVI ; c'est l'antipathique et impopulaire Marie-Louise.

Pourquoi Napoléon attendait-il l'autre? Pourquoi vient-il chercher celle-là ? Mystère du cœur humain, inexplicable pour tous, mais qui est le même chez l'empereur que chez le dernier de ses sujets.

— L'empereur ! s'était écriée Marie-Louise étonnée.

« Bonaparte ! » se fût écriée Joséphine joyeuse.

Elle avait raison, la blonde fille d'Arminius, la descendante des Césars aux lèvres pendantes ; ce n'était plus Bonaparte : c'était l'empereur.

Comment avait-il franchi la distance qui d'Orcha, — où nous l'avons quitté, où il venait de retrouver Ney, — le séparait encore de Paris ?

En deux mots, nous allons le dire.

Dans une courte halte que l'empereur avait faite à Korytnia, un courrier de France était arrivé jusqu'à lui. Ce courrier était porteur d'une lettre du comte Frochot; cette lettre, l'empereur, qu'on n'avait pas vu pâlir depuis Moscou, cette lettre, l'empereur la lut en pâlissant.

Puis il saisit une plume, attira devant lui du pap
écrivit une longue réponse ; mais, craignant
doute que son messager ne fût surpris par les Russe
déchira ce qu'il avait écrit, et, à Orcha, il brûla,
ses autres papiers, la lettre du comte Frochot,
personne ne vit, dont personne ne sut jamais le c
tenu ; puis l'impression produite par cette lettre,
s'éteindre dans son esprit, s'effaça peu à peu
son visage, qui redevint, en quelques heures, im
sible comme de coutume.

Napoléon avait décidé que la retraite s'opér
par Borisof, et l'on se rappelle qu'il avait envoyé
pour jeter des ponts sur la Bérésina.

Le 22 novembre, on s'était mis en chemin par
large route bordée de bouleaux tristes et effeuill
on marchait dans une boue liquide où l'on entrait
qu'aux genoux. Chose incroyable ! beaucoup étaie
faibles, que, tombés dans cette fange, ils ne puren
relever et s'y noyèrent !

Puis, tout le long de la route, les nouvelles a
vaient terribles.

Le soir, on aperçut un officier qui accourait à to
bride, demandant l'empereur !

L'empereur, pour donner du courage à tous, m
chait à pied comme le dernier de ses soldats, un bâ
à la main.

On montra l'empereur à l'officier.

Messager de mauvaise nouvelle, il venait annon
que Borisof était tombé au pouvoir de Tchitchakof

L'empereur écouta, impassible ; mais, quand le r
fut achevé, il frappa la terre de son bâton, en
criant :

— Il est donc écrit là-haut que tout sera con
nous?

Le premier auteur de la famille de Coucy — un des fils de Thibault-le-Tricheur, comte de Troyes, fut titulaire de la seigneurie au dixième siècle — dont l'histoire ait conservé le nom, est Hugues, sire de Boves, vivant en l'an 1000, père du vicomte de Corbie, qui hérita de Coucy du chef de son beau-père Albéric. Paillot, dans sa *Parfaite Science des armoiries*, dit que le cri du blason de ces seigneurs rappelle la bannière que l'un d'eux forma des lambeaux de sa tunique, en un jour de bataille, pour rallier les siens contre les infidèles. Un de ses descendants, Raoul, mort en Palestine, est le héros de la célèbre fable qui a si fort popularisé les Coucy. Velly raconte que Raoul, avant de rendre le dernier soupir, chargea son écuyer de rapporter son cœur à Gabrielle de Vergy, dame de Fayel, son amie ; mais que le sire de Fayel, ayant saisi ce funèbre présent, le fit manger à sa femme, qui, l'apprenant, se laissa mourir de faim.

Malheureusement cette touchante histoire, dont on conteste même l'authenticité, se rapporte à Renaud, châtelain de Coucy, c'est-à dire l'un des officiers de Raoul. On ne sait pas assez que seigneur et châtelain sont deux termes excessivement différents.

Enguerrand III, l'un des fils de Raoul, adopta la célèbre devise :

> Ne suis ne duc, prince, ne comte aussy.
> Je suis le sire de Coucy ;

et après s'être distingué l'un des premiers avec les sires des Barres et de Kercado à la bataille de Bouvines, il périt en tombant de cheval et se perçant involontairement de son épée sortie du fourreau dans la chute. Ce fut lui qui fit construire le château dont on admire encore les belles ruines.

Cette branche finit peu après, Enguerrand IV ayant été tué à la Massoure et ne laissant que deux filles mariées au roi d'Ecosse et au comte de Guines.

Le manoir passa de la maison de Coucy, en 1400, au duc Louis d'Orléans pour la somme de 400,000 livres, et il devint pairie en sa faveur. Le nouveau possesseur fit exécuter des travaux considérables dans la partie des appartements d'habitation. L'avénement du duc au trône de France, sous le nom de Louis XII, réunit Coucy au domaine royal, et la baronnie servit d'apanage à Claude de France, duchesse d'Angoulême. François Ier s'en occupa beaucoup; depuis, Coucy appartint constamment, à titre d'apanage, à la branche d'Orléans, et son dernier seigneur fut Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, dit Egalité.

Le château est construit sur un plateau, dont les escarpements se dressent à l'extrémité d'une riche vallée, qui s'étend de Noyon à Chauny; une vaste *basse-cour* fortifiée séparait la ville du château. Là, se trouvaient la chapelle, les écuries, de nombreux logements et la porte de communication au-dessus de laquelle habitait le châtelain. Le donjon commandait et protégeait cette basse-cour ou *baille;* un large fossé coulait entre elle et le château proprement dit, dont la porte était munie de toutes les défenses connues à cette époque et formait une longue voûte. A gauche, s'élevait ce redoutable donjon, énorme tour circulaire à trois étages, avec pont à bascule et triple grille, et dont les architectes se plaisent à admirer les remarquables proportions et la merveilleuse construction. Le reste du château formait un parallélogramme irrégulier, flanqué aux trois angles de tours. Le côté situé en face de l'entrée formait les bâtiments d'habitation, et c'est au premier étage que se trouve la salle des Preuses, refaite par Louis d'Orléans ; en retour, au-dessus des vastes magasins, s'étendait la salle des Neuf-Preux ; deux immenses cheminées chauffaient la première de ces salles, éclairée à son extrémité méridionale par une grande verrière.

« Le donjon et sa chemise, les quatre tours d'angle, dit M. Viollet-le-Duc, la partie inférieure des courtines, le rez-de-chaussée de la porte d'entrée et la chapelle, ainsi que la *baille*, appartiennent à la construction primitive. » C'est aussi ce qui subsiste de plus complet aujourd'hui, mais dans un fâcheux état de ruine.

Au dessous règnent de vastes souterrains que la tradition fait communiquer avec l'abbaye de Prémontré, mais qui, dans tous les cas, présentaient un très-grand développement.

Tel qu'il est actuellement, le château de Coucy est un de nos plus précieux monuments historiques; et il faut que les amateurs de l'art se félicitent de la visite de Leurs Majestés, car c'est dans cette circonstance que l'empereur a pu se rendre complétement compte de la valeur de Coucy et décider l'impulsion à donner aux travaux de restauration entrepris depuis deux ans.

DE BARTHÉLEMY.

La fontaine de la place St-Michel.

En même temps que l'administration municipale s'occupait du déplacement de la colonne du Châtelet, dite fontaine du Palmier, elle faisait étudier un projet concernant l'érection d'un monument analogue, dans le triangle formé sur la rive gauche de la Seine, par le boulevard de Sébastopol et l'avenue qui, à quelques mètres du pont Saint-Michel, se dirige vers la place Saint-André des Arts.

Ce projet, aujourd'hui arrêté, sera très-prochainement mis à exécution. Son auteur est M. Davioud, architecte, attaché au service des promenades et plantations de la ville.

La place Saint-Michel, tel est le nom que nous donnons provisoirement à l'emplacement de la nouvelle fontaine, aura une superficie d'environ 4,500 mètres ; elle sera plantée d'arbres et bordée de constructions régulières. Au fond, doit s'élever la fontaine, surmontée d'un toit qui rappellera le style du pavillon principal des Tuileries. Le monument est flanqué de quatre colonnes en marbre rouge, avec des chapiteaux de l'ordre corinthien. Ces colonnes sont surmontées de statues en marbre blanc, représentant la *Force* et la *Sagesse*, l'*Abondance* et la *Concorde*.

Des médaillons en marbre noir sont inscrits dans les entrecolonnements; ils portent le chiffre impérial en or, couronné de bandelettes. Le fronton est orné d'un cartouche où figure, en or, sur un fond de marbre noir, cette inscription : *Sous le règne de Napoléon III, la ville de Paris a élevé ce monument pour perpétuer le souvenir de la glorieuse paix signée par les plénipotentiaires au Congrès de la paix, le* 30 *mars* 1855.

Au milieu d'une vaste niche s'élève la statue en bronze de la France, ayant à la main le sceptre impérial à l'aigle d'or. A ses pieds, sont deux génies de bronze, représentant la Guerre et la Paix. Au-dessous de ce groupe, les eaux s'épanchent dans deux vasques superposées et se répandent en nappes abondantes au milieu de quatre figures en bronze et assises qui symbolisent l'*Agriculture*, l'*Industrie*, le *Commerce* et les *Beaux-Arts*.

Le monument constituera, en somme, un essai d'architecture polychrome, comme on peut en voir à Rome, où des fontaines du même style ont été élevées par certains artistes du dix-huitième siècle.

FRANÇOIS LACOUR.

Bal de l'Hôtel de Ville.

Si le dernier bal de l'Hôtel de Ville a été moins nombreux que les précédents, — et cinq mille invitations avaient été envoyées au lieu de huit mille, — il ne leur a cédé en rien pour la magnificence, et il les a surpassés pour cette harmonie générale qui seule donne à une fête toute sa splendeur. Ce n'était point cette fois la foule pressée qui laisse à peine l'espace nécessaire au mouvement des danseurs ; on circulait du moins dans ces riches salons et dans cette merveilleuse galerie où la richesse de l'ornementation ne le cède qu'aux merveilles de l'art, sans faire subir à l'expansion luxuriante des robes de déplorables étouffements. On peut juger, d'après notre gravure, de l'éclat qu'a eu cette fête dont Mme Hausseman, de retour de son voyage en province, a fait les honneurs avec une grâce parfaite.

MAXIME VAUVERT.

Inauguration de la statue équestre de Napoléon III à Bordeaux.

La ville des grands armements commerciaux, où Napoléon III prononça ces mots célèbres, restés le programme de son règne : l'Empire c'est la paix ! a voulu être la première à lui élever une statue, et le jour qu'elle a choisi pour son inauguration a été l'anniversaire de la naissance du nouvel empereur.

Un temps magnifique a secondé cette fête pour l'éclat de laquelle rien n'avait été négligé par l'administration municipale. L'esplanade de Tourny, où s'élève la statue, avait reçu une élégante décoration de mâts vénitiens aux banderolles flottantes et aux chiffres impériaux. Le voile qui couvrait cette statue a été enlevé aux salves du canon et aux acclamations d'une foule immense, appartenant à la ville de Bordeaux et à toutes les localités voisines. Une revue passée sur la place des Quinconces, un banquet donné par la ville à toutes les sommités départementales, des réjouissances populaires, des spectacles gratuits, une illumination générale et un feu d'artifice ont complété cette solennité, qui a été une fête nationale pour tout le département de la Gironde. Notre illustration reproduit l'aspect splendide qu'offrit aux clartés de l'illumination l'esplanade de Tourny.

La statue inaugurée est celle-là même qui figura sur un piédestal devant la façade est du palais de l'Industrie lors de l'Exposition universelle; elle est l'œuvre de M. Jean de Bay.

LÉO DE BERNARD.

Alors, Napoléon s'était arrêté, ordonnant qu'on brûlât toutes les voitures inutiles, et la moitié des fourgons, pour donner les chevaux à l'artillerie ; qu'on s'emparât de toutes les bêtes de trait, et même de ses propres chevaux, plutôt que de laisser au pouvoir des Russes un canon ou un caisson.

Puis, donnant l'exemple, il s'était enfoncé dans l'obscure et immense forêt de Minsk. Douze ou quinze mille hommes y entrèrent avec lui, mornes et silencieux, et, peu à peu, l'ombre de la grande armée se perdit à travers les arbres.

Tout cela suivait Napoléon comme les Hébreux fugitifs suivaient la colonne de feu ; d'ailleurs, ces hommes, ces spectres, ce n'était plus l'ennemi qui les effrayait : c'était l'hiver. Les Russes ! qu'était-ce que cela ? on était habitué à passer au travers de leurs escadrons ; mais le froid, la neige, les glaces, la faim, la soif, la boue, là étaient les vrais obstacles ?

On arriva à la Bérésina, et l'on passa malgré les Russes. Le monstre qui prit l'armée par les pieds et qui l'attira à lui, le gouffre qui en dévora une partie, ce fut la rivière : on y laissa douze mille hommes, — car on avait rejoint le corps d'armée de Victor et d'Oudinot, — mais on passa.

Le 29, l'empereur avait quitté les bords de la rivière fatale.

Trois fleuves barrèrent sa route d'une façon terrible, à trois époques différentes : le Danube, à Essling ; la Bérésina, à Borisof ; l'Elster, à Leipzig.

Le 30 novembre, il était à Pleszczénitzy ; le 4 décembre, à Bienitza ; le 5, à Smorgony.

Là, il réunit tous ses maréchaux, fit à chacun d'eux la part d'éloges qui lui était due, et à lui, leur chef, sa part de blâme, en ajoutant cependant ces mots :

— Si j'étais un Bourbon, il m'eût été facile de ne point commettre de faute.

Puis, après leur avoir fait lire par Eugène le vingt-neuvième bulletin, il leur annonça officiellement son départ.

Ce départ devait avoir lieu la nuit même ; sa présence à Paris était indispensable : de Paris seulement, il pouvait secourir l'armée, contenir les Autrichiens et les Prussiens, et s'organiser de manière à se retrouver, trois mois après, avec cinq cent mille hommes, sur la Vistule.

Quant au commandement, il le laissait au roi de Naples.

Il était dix heures du soir ; l'empereur se leva, embrassa ses lieutenants et partit.

Il s'enferma dans une mauvaise voiture avec Caulaincourt et l'interprète Vonsovich ; derrière lui, dans un traîneau, venaient Lobau et Duroc ; pour toute suite, il emmenait Roustan et un valet de pied.

D'abord, il avait passé à Miedniky, où le duc de Bassano l'avait rassuré sur les approvisionnements ; les rations de pain, de viande, d'eau-de-vie et de fourrage étaient là par cent mille ; l'armée pouvait y séjourner huit jours.

De Kovno et de Vilkovisky, où il prit un traîneau, il avait expédié des courriers tandis qu'on relayait. A Varsovie, il s'était arrêté, avait conféré avec les ministres polonais, leur avait demandé une levée de dix mille hommes, leur avait accordé quelques subsides, leur avait promis son retour à la tête de trois cent mille hommes, et avait repris son chemin. A Dresde, il avait vu le roi de Saxe et avait écrit à l'empereur d'Autriche ; puis il avait dicté à M. de Saint-Aignan, son ministre à Weimar, — qui se trouvait momentanément dans la capitale de la Saxe,— des lettres pour tous ses collègues de la confédération du Rhin, et pour les principaux commandants militaires d'Allemagne.

Là, il laissa son traîneau, et M. de Saint-Aignan lui donna une de ses voitures.

Enfin, le 18, à onze heures du soir, il était aux Tuileries, comme nous l'avons dit.

De Moscou à Smorgony, il n'avait été que Xénophon dirigeant sa fameuse retraite ; de Smorgony à la frontière française, il n'avait été que Richard Cœur-de-Lion retournant de Palestine, et que le premier duc d'Autriche venu pouvait arrêter et jeter en prison ; — à Paris, aux Tuileries, il se retrouvait, momentanément du moins, le maître de l'Europe.

Le 1er mai 1813, — ainsi qu'il l'avait annoncé à ses maréchaux en quittant Smorgony, — l'empereur est dans la plaine de Lutzen, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes.

Il en aurait cinq cent mille, si la Prusse ne l'avait pas abandonné, si l'Autriche n'était pas toute prête à le trahir.

Ce n'est donc ni sa faute ni celle de la France, s'il a deux cent mille hommes de moins qu'il n'avait dit.

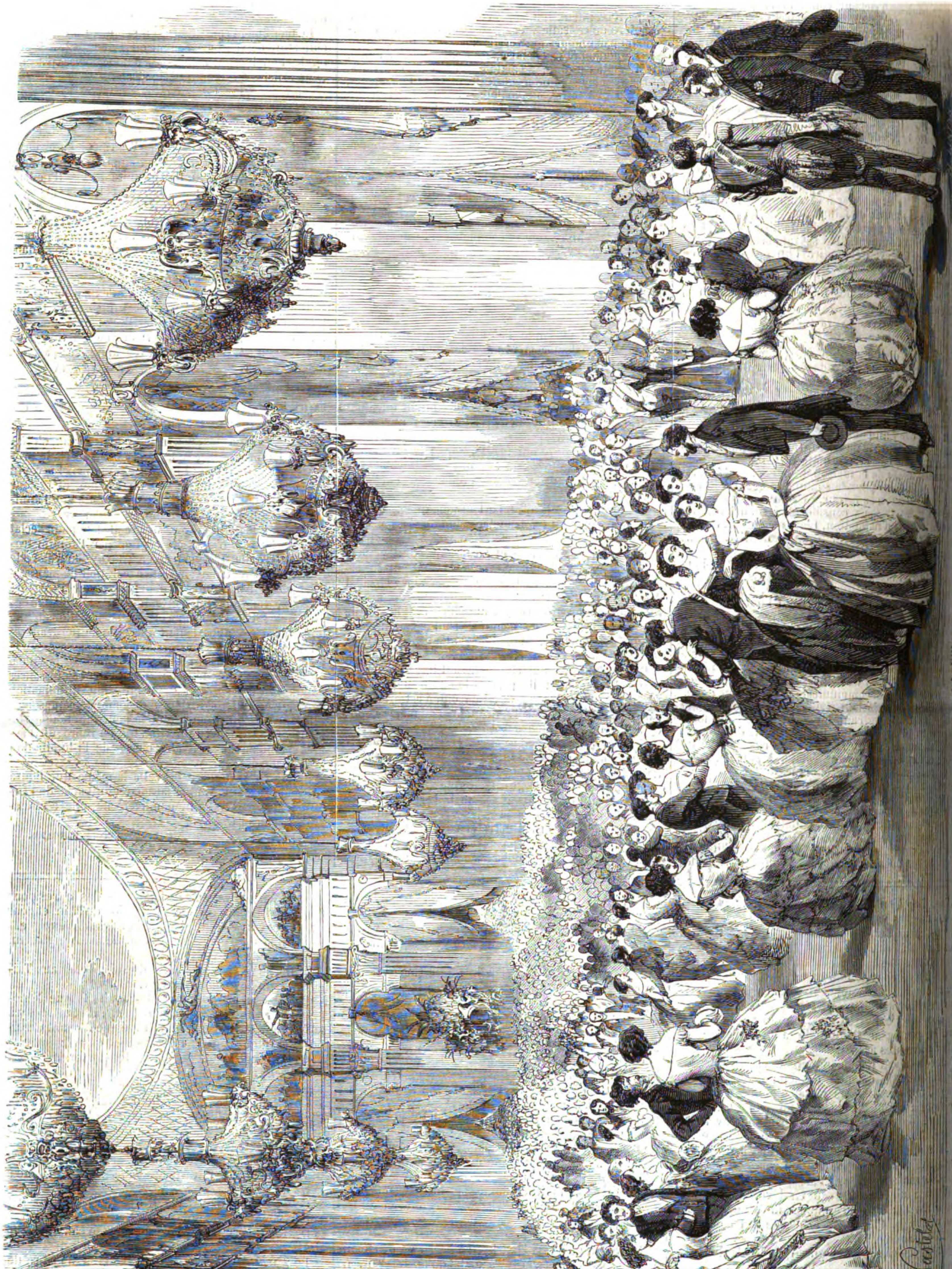
Dès le 29 avril, les premiers coups de canon ont été tirés.

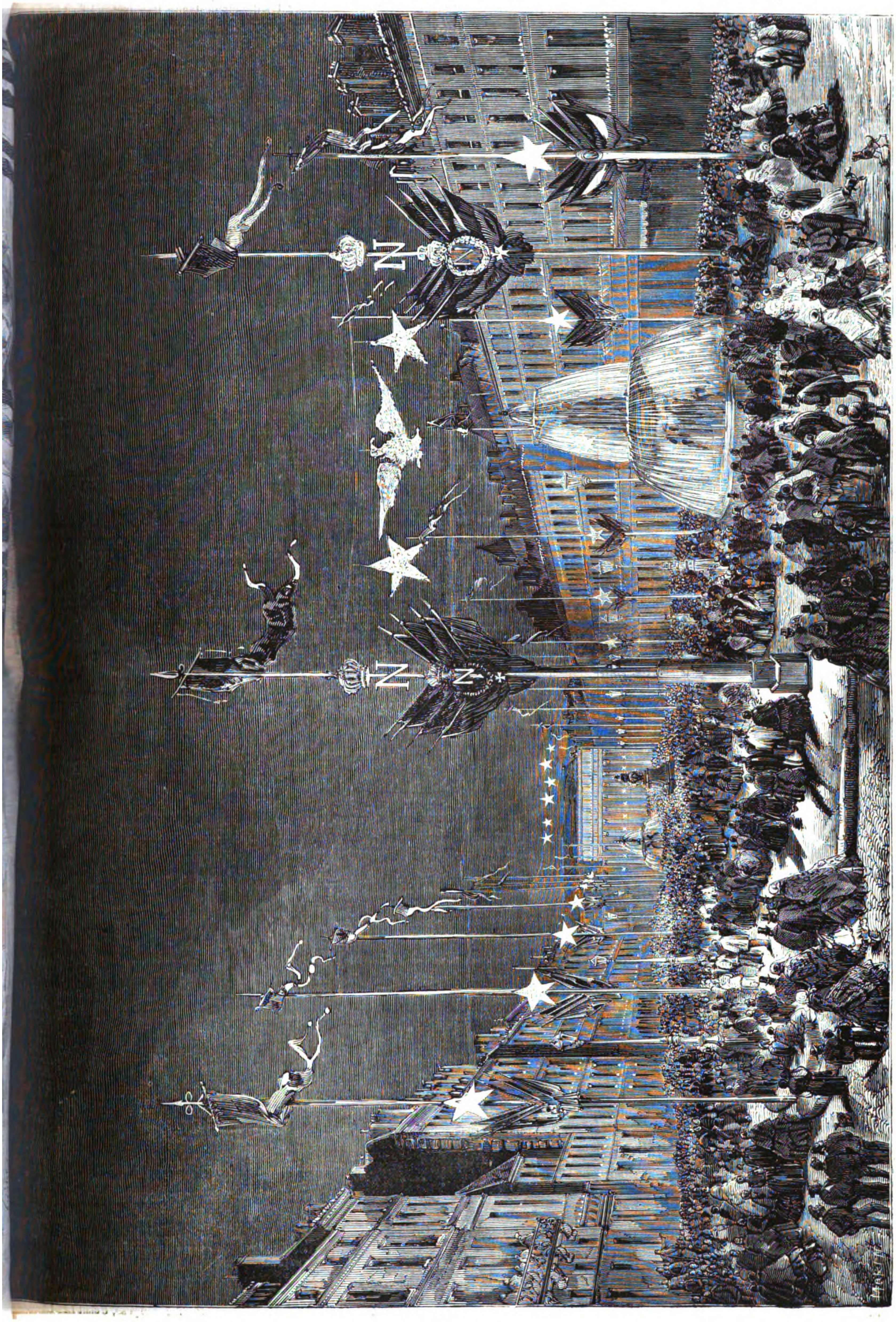
Le 2 mai, la victoire de Lutzen l'a rendu maître de toute la rive gauche de l'Elbe, depuis la Bohème jusqu'à Hambourg !

VII

Le Chemin de l'exil.

Le samedi 23 septembre 1815, un bâtiment de haut bord, portant à sa corne le pavillon anglais et à son grand mât le pavillon amiral, traversait la ligne ; il





Illumination de l'esplanade de Tourny, à Bordeaux, le jour de l'inauguration de la statue de Napoléon III, d'après un dessin de M. Constant.

Courses du bois de Boulogne.

Cette seconde journée, très-attendue par les amateurs des représentations hippiques, n'a guère été plus favorisée que la première sous le rapport du temps; — il faisait froid, humide, incertain, même au moment où le ciel s'est un peu éclairci.

Quoique le terrain fût praticable, aussi bien aux piétons qu'aux chevaux, les promeneurs étaient en très-petit nombre, ce qui enlevait aux courses une partie de leur animation.

Dans l'enceinte, il y avait plus de coupés de remise que de voitures de maîtres; — les équipages à quatre chevaux, les phaétons à grandes guides et les Daumont étaient rares, les chaises de poste plus rares encore. Nous avons compté une vingtaine de cavaliers et deux amazones se promenant au pas à travers les plaines de l'hippodrome — et peut-être avons nous vu double. — Les voitures vraiment élégantes stationnaient en dehors de l'enceinte, attendant la fin des courses pour ramener leurs propriétaires vers Paris ou vers quelques châteaux avoisinants. Pour la plupart, elles appartenaient aux membres du Jockey-Club, lesquels ne manquent jamais à ces grandes solennités, et se reconnaissent à un insigne uniforme consistant en un morceau de carton, carré de forme et vert de nuance, attaché à leur paletot.

Les tribunes seules étaient assez bien garnies, mais les femmes ne s'y trouvaient pas en majorité.

Les courses offraient un vif attrait à la curiosité: elles ne comptaient pas moins de six prix. Le nombre des chevaux engagés était important, leur origine illustre, leurs victoires éclatantes, et les noms de leurs propriétaires célèbres dans la sportomanie; c'étaient: MM. le baron Rothschild, le baron Daru, Fasquel, G. Fould, le prince Max de Croy, le baron de Nivière, le comte Morny, Mme Latache de Fay, le comte de Lagrange, de Prado, de Rœderer, Reiset, Schikler, Auguste Lupin, Hippolyte Mosselmann, Thomas Carter, de Behague.

A deux heures très-précises, la cloche appelait au pesage les jockeys partant pour le prix d'Iena — le premier à courir. — Il était de 1,000 fr., ajoutés aux 100 fr. d'entrée pour les chevaux de trois ans et au-dessus, montés par des jockeys nés en France de père et mère français. La course était d'un tour seulement, — petite piste. — Huit chevaux avaient été engagés; deux furent retirés. Les chevaux inscrits étaient: Négresse, trois ans, à M. Rothschild; Persépolis, trois ans, à M. le baron Daru; Erreur, quatre ans, à M. Fasquel; Bois-Robert, trois ans, à M. G. Fould; Leuilly, trois ans, à M. le prince Max de Croy; Sylvie, trois ans, à M. le baron Nivière.

Erreur ne s'est pas présentée. Bois-Robert a pris la tête jusqu'au premier tournant; Sylvie l'a remplacé et a gardé quelques instants la corde; mais Bois-Robert s'est replacé premier pour arriver, gagnant Sylvie d'une demi-longueur. Persepolis venait troisième, à deux longueurs de Sylvie.

La seconde course — poule d'essai — s'élevait, comme prix, avec les entrées et forfaits, à plus de 34,000 fr. Quarante chevaux avaient été inscrits, douze restèrent engagés. C'étaient: Fortunio, Furens, Zouave, Phénix, Étoile-du-Nord, Gouvieux, Bracoli, Zéphir, Mitraille, La Maladetta, Mademoiselle Mars et Goëlette.

Au moment de cette course, beaucoup de paris se sont engagés sur le turf, — les uns modestes, les autres importants. — Le pari prend de grandes proportions en France; est-ce que les émotions du jeu, tant au sport qu'à la bourse, l'emporteraient sur les autres?

Les douze chevaux sont partis. — Maladetta a mené la course pendant une partie du parcours, mais Zouave l'a rejointe. Bientôt Bracoli est arrivé, et, après une lutte très-intéressante entre eux (lutte qui a déterminé de nouveaux paris), Bracoli a touché le but, au grand désappointement de quelques-uns des spectateurs.

A trois heures, le prix des pavillons a été couru. — 1,000 fr. ajoutés à 300 fr. d'entrée et de forfaits. — Dix chevaux étaient engagés. Sur les huit restants, Valna, Comtesse, Désormais et Biboche ne se sont pas présentés. Au départ, Duchess a pris la tête, marchant à une grande vitesse, suivie de Potocki; Ronzi, troisième. La course a continué ainsi pendant tout le parcours de la petite piste, et presque jusqu'au château sur le parcours de la grande piste, où Potocki est allé en avant. Un peu plus bas, Zonzi est arrivé et a fait de grands efforts pour devancer Potocki; mais ce dernier a conservé sa position et est arrivé facilement premier. Duchess avait la troisième place.

Quatrième course: *Prix du printemps*, 4,000 francs. — 200 francs d'entrée; quinze chevaux inscrits; dix ont couru, Martel-en-Tête, à M. Schickler, est arrivé premier; Étoile-du-Nord, à M. F. de Lagrange, seconde; et Forestier, à M. le baron Rivière, troisième.

Cinquième course: *Prix biennal*, 3,000 francs — 150 francs d'entrée; neuf chevaux inscrits; huit ont couru. — Mathilda, à M. le baron Rivière, est arrivée première, ne dépassant que d'une demi-tête Charlatan, à M. Fasquel, deuxième; Tippler, au baron Rivière, troisième; et Simplette, à M. Lupin, quatrième.

Sixième course: *Prix de Suresne*, 2,000 francs. — 100 francs d'entrée. — Forêt-de-Lis, à M. Rivière, première; Paladin, à M. Lupin, deuxième; Elisabeth, au baron Daru, troisième. — Cinq chevaux seulement avaient couru, sur dix inscrits.

Un peu avant la dernière course, la calèche de S. M. l'impératrice est venue se placer, suivie d'une autre voiture, près du moulin, ce qui a causé une vive rumeur dans l'enceinte et attiré une foule de curieux vers ce point; mais Sa Majesté n'a fait qu'une très-courte halte, et les voitures, passant au pas derrière les tribunes, ont bientôt disparu sous les arbres du bois.

A l'exception des équipages de la cour et des nouvelles voitures de courses à l'usage des hommes, les calèches à capotes rabattues se montraient peu. Cependant, au fond de quelques-unes, on apercevait, de temps en temps, de jolis visages de femmes qui, abritées sous la passe de leurs chapeaux de l'arrière-saison, accusaient un vif mécontentement contre la température.

Mme A.-R. DE BEAUVOIR.

COURRIER DU PALAIS.

Le procès de la *femme sauvage* — pour me servir du nom sous lequel il figurera désormais parmi les causes célèbres — ne va pas tout seul. Un contradicteur s'est présenté, qui, d'office, a pris en main la cause de l'épouse délaissée. Ne rions pas. Ce défenseur n'est pas sans qualité pour intervenir ici. C'est le vicaire apostolique de l'Océanie centrale, l'évêque du diocèse auquel appartient le missionnaire qui a béni le mariage. Dans une lettre qu'il a adressée à un journal judiciaire, Mgr Bataillon proteste en termes très-vifs contre le récit de M. Malfilâtre — pourquoi ne pas prononcer ce nom qui maintenant est acquis à la publicité? — et le déclare romanesque et calomnieux: « Tout ce que ra-
» conte M. Malfilâtre, s'écrie le digne ecclésiasti-
» des circonstances tragiques qui l'ont forcé à se
» rier, est de pure invention. Les Wallisiens ne son
» assassins, ni antropophages. Bien loin d'avoir v
» attenter à sa vie, ils lui ont accordé une trop g
» reuse hospitalité — dont il a abusé. — C'est av
» même justice et la même vérité qu'il les repré
» comme un peuple abruti, sans pudeur, sans le
» léger vêtement, sans aucune culture de l'intellig
» Suléta Mataginoa est plus instruite qu'un grand n
» bre d'Européennes: elle sait lire et écrire. »

Est-ce bien sûr tout cela? Me Gressier déclare en doute fort: à Mgr Bataillon, il oppose Mgr Bat lui-même. Il rappelle au vaillant missionnaire les gers qu'il a courus lorsqu'il essaya, pour la prem fois, de semer au milieu de ces peuplades incult barbares le grain de la parole divine. Les Annal la propagation de la foi attestent que sans un m d'en haut, sans l'intervention de la vierge Mari nom du révérend père serait inscrit, à l'heure est, au saint martyrologe. Et de combien d'hom tions ces confesseurs de la foi n'ont-ils pas été al vés! C'est dans l'auge de ses cochons qu'un des les réduit à prendre leur nourriture. Un autre fantaisie de se faire faire la barbe par un mis naire, et comme par respect pour le ministère exerce, le révérend père refuse d'obéir, lui et ses gues sont expulsés des cases qu'on leur a don Voilà où en était, il y a peu de temps, la civilis aux îles Wallis. Quelques années auparavant, 1846, des membres de la société biblique, moins reux que les missionnaires catholiques, avaient sassinés, rôtis et mangés par les indigènes. Mais ces souvenirs sont déjà bien loin! Parvenu au n but de ses efforts, ébloui par le présent, Mgr Bat oublie la mort qui a plané sur sa tête et la cou du martyre qu'il fut sur le point d'obtenir. Ces phytes amollis et civilisés par la sainte parole plaît à les voir dans le passé tels qu'ils sont auj d'hui. Et voilà, dit Me Gressier qui a développ argument avec un tact parfait et un grand bon d'expressions, comment les assertions de Mgr Bata parfaitement exactes en elles-mêmes, ne saur infirmer les déclarations de M. Malfilâtre. Ain révérend père affirme que Suléta Mataginoa sait e Cela est peut-être vrai à l'heure qu'il est; mais n tait pas à coup sûr à l'époque du prétendu mar La signature de Suléta ne figure pas au bas de l et avec l'orgueil bien connu de ces peuplades, tenez certain que si la mariée, si son père avaient su signe n'eussent pas manqué de le faire. Qu'est-ce enfin ce reproche d'hospitalité trahie, adressé à Malfilâ L'hospitalité des Wallisiens — dont on a tort de v loir faire des montagnards écossais — ne s'est m festée à l'égard du jeune malfilâtre que par le v sa cargaison, le refus de lui fournir des vivres, e menaces qui se fussent sans doute réalisées s'il imaginé d'en conjurer l'effet par un mariage.

Ainsi parle l'avocat du demandeur.

Mais en voici bien d'une autre!

Au milieu de l'audience, une lettre est remis un huissier à M. l'avocat-impérial Sallantin, qui oc le siége du ministère public. Elle est encore sign R. P. Bataillon, et elle annonce qu'un fils est l'union de Malfilâtre et de Suléta. Ce — billet de part, — tombé comme une bombe en pleine audi produit un vrai coup de théâtre. Un geste d'ét ment échappe à l'avocat de M. Malfilâtre. J'ai ch

---

venait d'Europe, et, à la marche qu'il suivait, semblait faire route pour l'Amérique du Sud ou pour l'Inde.

C'était jour de *grande barbe*, comme disent les Anglais; aussi y avait-il fête à bord.

Cette fête — célébrée en pareille circonstance sur tous les bâtiments des nations civilisées — était celle du *bonhomme Tropique;* seulement, la même par le fond dans toutes les marines, elle varie parfois dans la forme.

A bord du bâtiment anglais, comme toujours, le commandement semblait suspendu et abandonné à l'équipage, qui, d'une voix unanime, l'avait déféré au plus vieux matelot, lequel, armé d'un trident, décoré d'une longue barbe et le front ceint d'une couronne de papier doré, était assis sur un trône dressé au pied du grand mât.

Là, Sa Majesté Tropicale se faisait amener tous ceux qui traversaient la ligne pour la première fois, leur faisait enduire le visage de goudron, leur faisait passer sur les joues et le menton un gigantesque rasoir en fer-blanc, et, quand ils étaient ainsi barbifiés, sur un signe de lui, une immense tonne à bière, qui ne le cédait en grandeur qu'au fameux tonneau d'Heidelberg, versait, par un mouvement de bascule, sur la tête du patient une douche d'eau salée équivalant à la cascade de Pisse-Vache.

Sur quoi, la barbe était finie, et le passager, l'officier ou le matelot arrosé pouvait aller se sécher au soleil de l'équateur, tandis que le secrétaire du dieu Neptune lui délivrait un certificat, constatant qu'il avait payé le passage au bonhomme Tropique.

Au milieu de la cérémonie, un officier français apparut tout-à-coup sur le pont, et, s'approchant du dieu Neptune:

— Majesté, lui dit-il en assez bon anglais, voici cent pièces d'or qui sont envoyées de la part de l'empereur Napoléon.

— L'empereur Napoléon? dit le dieu; je ne connais pas cela: je ne connais que le général Bonaparte.

— Eh bien, soit! dit l'officier en souriant; j'oublie toujours que le général Bonaparte a été dix ans empereur... Je me reprends donc, et je dis: Majesté, voici cent napoléons qui sont envoyés de la part du général Bonaparte.

— Alors, c'est autre chose! dit le dieu en tendant sa large main.

Mais une main blanche, fine, aristocratique, s'interposa entre la main de l'officier français et celle du matelot anglais, et reçut les cent napoléons en disant:

— Donnez-moi cette bourse, général; je crois plus prudent de n'en faire la répartition que ce soir.

Le dieu Neptune gronda dans sa barbe de roseaux; mais il se soumit, et la cérémonie de la *grande barbe* allait continuer, quand un matelot cria:

— Ohé! de l'arrière, un requin!

— Au requin! au requin! crièrent toutes les voix.

Et le dieu Neptune, abandonné, se leva de son trône et s'en alla, comme les autres, voir ce qui allait se passer à l'arrière.

Avec la permission de l'amiral, — car, ainsi que l'indiquait le pavillon flottant au grand mât, le bâtiment était monté par un amiral, — avec la permission de l'amiral, disons-nous, les matelots s'établirent à l'arrière, réservé, on le sait, aux seuls officiers supérieurs.

L'un d'eux amorça, avec une tranche de lard, un hameçon gigantesque pendu à une chaîne de fer il jeta la chaîne à l'eau.

L'horrible squale, dont on voyait la nageoire sale à fleur d'eau, plongea rapidement, et, au b quelques secondes, les matelots, qui venaient c cher la chaîne à la barre du timonier, sentire effroyable secousse, puis, ils virent la chaîne s'et avec rapidité dans trois ou quatre directions di tes. Les anneaux craquaient en roulant sur la m du bâtiment, et l'on eût pu croire qu'elle a b briser.

Enfin, les secousses s'adoucirent peu à peu, c aperçut quelque chose de blanc qui s'agitait au de la chaîne violemment tendue: c'était le vent requin agonisant.

Alors, de grands cris retentirent, poussés pa l'équipage; cris de triomphe, plus grands que vaient été les cris de joie qui les avaient précéd moments les plus enthousiastes de la fête du homme Tropique.

Aussi, à ces cris, vit-on sortir de l'escalier rière un homme qui n'avait pas encore paru s pont.

Cet homme était vêtu du petit chapeau traditio et de l'habit vert des chasseurs de la garde, s quel brillait la plaque de la Légion d'honneur simple croix de chevalier, accouplées à la Cour de-Fer; — il était suivi du général qui avait reç cent napoléons, et d'un autre, officier de quarante à cinquante ans, portant l'uniforme de la marine çaise.

Cet homme, c'était Napoléon; le général c suivait, c'était Montholon; l'officier qui portait forme de la marine française, c'était Las-Cases.

commement son client parmi les auditeurs. J'eusse été curieux de voir l'impression qu'eût faite sur MM. Malfilâtre père et fils la révélation de cette paternité.

J'avais, dans l'exposé que j'ai précédemment donné de ce singulier procès, signalé la difficulté qu'il y avait à faire assigner régulièrement, devant le tribunal de la Seine, Mme Malfilâtre. Il paraît, en effet, que les irrégularités se sont glissées dans cette assignation, et elles ont paru assez graves à M. l'avocat impérial pour qu'il ait cru devoir conclure, *à priori*, à la nullité de l'acte. L'honorable magistrat ne s'est pas, d'ailleurs, montré plus favorable — sur le fond qu'en la forme — à la demande de M. Malfilâtre. Les récits un peu fantasmagoriques du jeune négociant n'offrent pas à ses yeux un caractère suffisant de certitude; et quant au mariage, il a été célébré dans les formes acceptées — d'après l'aveu même de la partie intéressée — par les habitants des îles Wallis. Le jugement qui sera rendu au moment même où commencera la distribution de ce numéro nous dira si cette opinion aura été partagée par le tribunal.

> Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
> Ouvre ses cavernes de mort,
> Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
> Ne s'informe plus de son sort.
> Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
> Les vierges aux belles couleurs
> Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
> Entrelaçaient rubans et fleurs,
> Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.

Tel est le sort de Sarlabot. C'était un noble Cotentin : il avait le port majestueux, l'embonpoint, signe de la paix intérieure; le poil luisant, l'œil doux et mélancolique. Les dieux lui avaient été propices : ils l'avaient créé sans cornes; — don inappréciable, qualité précieuse, à ce qu'assure Me Limet. — On l'avait parfumé, enguirlandé, enrubanné. Sur ses flancs opulents, on avait jeté une housse de velours rouge brodée d'or, puis on l'avait fait monter sur un char et promené en triomphe, aux sons des instruments, au milieu d'un cortége immense de guerriers et de monarques: que dis-je, de monarques? de dieux et de déesses. — Hélas! pauvre Sarlabot! tout ce bruit, toute cette pompe, toute cette musique, tous ces applaudissements ne sont que les préludes du sacrifice. Le moment va sonner où il te faudra

> Victime obéissante
> Tendre au fer de Duval une tête innocente.

Oui, il est là, l'implacable Duval. C'est lui qui a acheté Sarlabot, qui a, dérision amère! organisé cette marche triomphale ou plutôt cette pompe funèbre du bœuf gras. Il marche à côté de sa victime, il la surveille, et quand la promenade des trois jours est terminée, il la réclame, le couteau de sacrificateur à la main et la manche retroussée jusqu'au coude. Où est Sarlabot, que je le découpe, que je le numérote, que je l'étiquette! Qui veut du paleron de Sarlabot, qui de la culotte, qui du bifteck, qui du gîte à la noix? Mais quoi! Sarlabot s'est éclipsé; M. Dutrône — qui l'a vu naître, qui l'a élevé, refuse de le livrer. — Il est humain, ce M. Dutrône. Mais le terrible Duval insiste.

— Sarlabot? crie-t-il! je l'ai acheté, qu'on me le livre!

— Attendez quinze jours!

— Quinze jours! Et l'à-propos et l'actualité! Dans quinze jours — en plein carême — qui se souviendra de Sarlabot!

Et comme Sarlabot n'a été livré que quinze jours après, M. Duval a fait un procès à M. Dutrône.

Savez-vous ce que coûte un cortége du bœuf gras? L'avocat de M. Duval nous l'a dit. La carte qu'il a produite se solde par un total de quatorze mille cent quatre vingt-sept francs dix centimes. Tout y est détaillé : tant pour Mars, tant pour Vénus, tant pour l'Amour et son carquois, tant pour le vieux Saturne et sa faulx, tant pour les mousquetaires, les sauvages, les sacrificateurs, tant pour les musiciens et les joueurs de trompe, tant pour les perruques blondes et pour les maillots roses.

En somme, les motifs déduits par M. Dutrône pour s'excuser de la livraison tardive de Sarlabot ont été accueillis, et la demande en dommages-intérêts formée par M. Duval a été repoussée.

De bœuf à porc, de bifteck à saucisse, on ne peut pas dire que la transition soit forcée, et me voici tout naturellement amené à vous parler de M. Stevens et de son invention.

M. Stevens, peintre de chiens et de talent, comme dirait Commerson, a une manie qui lui est commune avec bon nombre d'artistes — la manie de la spéculation. L'invention qu'il avait combinée dans ces derniers temps, se formulait ainsi : « Faire cinquante saucisses, mettre une pièce d'or de cinq francs dans l'une d'elles et appeler le public à cette loterie gastronomique par l'appât d'un gain de cinq francs, pour une saucisse payée vingt centimes.»

M. Stevens pouvait mettre son idée en commandite, au capital de deux millions: les actionnaires ne lui eussent pas manqué — et peut-être aussi la police correctionnelle. Il s'est contenté en homme sage d'aller trouver un de ses compatriotes, Belge comme lui, M. Vandendale, qui tient quelque part un estaminet.

— Ami Vandendale, lui dit-il, votre établissement végète; voulez-vous que demain il devienne le rival du café de Mulhouse ou du Grand-Balcon?

— Si je le veux!...

— J'en ai les moyens; mais que me donnerez-vous pour prix de mon idée?

— La moitié des bénéfices.

— Soit.

Et M. Stevens remit à Vandendale la formule de la *saucisse d'or*.

La spéculation fut mise en activité; mais elle échoua. Pourquoi?

Parce que la *saucisse d'or* produisit plus d'émeutes que de recettes, qu'elle devint l'occasion de coups de poing, de horions, de mâchoires fracassées, de côtes enfoncées, de nez déchirés, et que la police se vit forcée, pour rétablir la paix, de supprimer la loterie.

Ce résultat funeste devait-il être attribué à la spéculation elle-même? Est-il vrai qu'elle portât en ses flancs la guerre et la discorde? Vandendale l'affirme. Stevens le nie et accuse le manége déloyal de son associé qui, indiquant à ses amis par un signe convenu, la saucisse aurifère, avait soulevé la juste indignation des autres consommateurs, et tué par sa faute une affaire magnifique. L'artiste réclamait 15,000 francs de dommages-intérêts. Vandendale demandait reconventionnellement à M. Stevens 148 francs de bière qu'il lui avait fournis. Le tribunal a renvoyé M. Stevens à ses chiens, et M. Vandendale à son estaminet.

L'administration des pompes funèbres vient d'avoir du désagrément devant la cinquième chambre. Sans attaquer la loyauté de cette administration, on peut lui reprocher des excès de zèle; je dirais, si l'expression n'était pas déplacée en un pareil sujet, qu'elle a le tort de trop pousser à la consommation.

M. Lyon-Allemand était mort à son château de Person, et devait, d'après son vœu formellement exprimé être inhumé dans le cimetière de la commune. La mère de M. Lyon commande un convoi convenable, mais sans faste; elle désire seulement qu'une chapelle ardente soit établie dans les appartements. Cette prescription est oubliée; mais l'administration des pompes funèbres réservait à Mme Lyon une compensation de sa façon. Au jour de l'inhumation, parait à la porte du château un char à quatre chevaux luxueusement caparaçonnés et tenus en main par quatre valets. — Notez que la chapelle et le cimetière qui y est contigu ne sont qu'à quelques pas de la maison mortuaire. On entre dans la chapelle. Ce ne sont que lampadaires où brûlent l'esprit de vin et le lycopode, cassolettes argentées, tentures frangées d'argent, relevées par des patères d'argent, chargées de chiffres et d'écussons d'argent, sur lesquelles coulent à flots des larmes d'argent. La petite nef est envahie tout entière par un catafalque à grand soubassement, surmonté d'un immense baldaquin et hors de toute proportion avec l'exiguïté du monument. Cette pompe magnifique — et ridicule, — il a bien fallu que la famille la subît.

Puis le jour du règlement est arrivé. L'administration a présenté, avec la gracieuseté funéraire qu'on lui connaît, une note de 6,086 fr. 10 c. Quoi! plus de six mille francs pour n'avoir pas exécuté ce qui avait été prescrit et avoir donné ce qu'on n'avait pas demandé! Plus de six mille francs, quand les funérailles de M l'amiral de Mackau, dont l'État a payé les frais, n'ont coûté que 4,300 fr.! Deux mille francs, c'est assez! — Et l'offre de cette somme faite par Mme Lyon à M Langlé, administrateur des pompes funèbres — et vaudevilliste, — a été validée.

Il est question depuis quelques jours d'un autre procès d'outre-tombe.

Celui-ci serait fait par la famille de Mlle Rachel. Une des rares épreuves de la photographie prise sur l'illustre morte serait tombée entre les mains de Mme O'Connell, et lui aurait servi de modèle pour le grand dessin qu'on a pu admirer à l'étalage de l'éditeur Goupil. Mlle Sarah, indignée, dit-on, de cette exhibition, a fait saisir le dessin de Mme O'Connell. J'ai vu le masque de Talma, celui de Géricault, celui de l'empereur Napoléon exposés aux vitres des marchands, et je n'ai pas entendu dire que les familles de ces grands hommes eussent fait des procès. Et qu'est-ce donc qu'une publication pareille peut avoir d'offensant? N'est-elle pas un hommage rendu au génie, une satisfaction donnée à ce sentiment de tout un peuple qui cherche à ressaisir sur les traits glacés de ses héros ou de ses idoles, la trace du dernier rayon intellectuel qui les a animés? L'image de la mort ainsi envisagée n'a rien que de profondément moral. Devant elle, l'esprit se recueille et puise de hauts enseignements; et je ne sache pas que ces commentaires palpables du *memento quia pulvis es* soient faits pour exciter l'indignation de personne. Pour moi, n'était le plaisir que je me promets à entendre, dans cette grande cause, le jeune et brillant avocat que la famille en a chargé, j'eusse préféré ici le respect du silence. Est-ce que le nom de Mlle Rachel n'a pas déjà un peu trop retenti, si je puis dire ainsi, sur les affiches des avoués et les catalogues des commissaires-priseurs? Est-il bien nécessaire de le compromettre encore dans les ardeurs d'un procès, et la discussion des détails mortuaires qui seront ainsi livrés à l'avide publicité ne sera-t-elle pas plus pénible mille fois pour la famille elle-même de Mlle Rachel que l'exhibition dont elle se plaint?

PETIT-JEAN.

On était à bord du ***Northumberland***, commandé par l'amiral Cockburn et faisant voile pour Sainte-Hélène, avec ordre aux matelots, aux officiers, et même à l'amiral, de ne donner à Napoléon que le titre de *général Bonaparte*. On était sous voile depuis le 7 août : il y avait, par conséquent, quarante-sept jours que l'on avait quitté la rade de Plymouth.

On venait de traverser la ligne; mais, par une attention de l'amiral, ni l'empereur — tout réduit qu'il était au rang de général Bonaparte — ni aucune des personnes qui l'accompagnaient n'avaient été soumis à la ridicule cérémonie du baptême; seulement, ayant entendu les cris changer d'expression, l'illustre prisonnier était monté sur le pont et venait voir de quoi il s'agissait.

Tout est une distraction à bord : quand Napoléon sut qu'un requin venait d'être pris et suivait le bâtiment à la remorque, il alla s'asseoir sur le canon qui était son siége habituel et attendit.

Un instant après, les cris des matelots annoncèrent qu'on était en train de hisser l'animal; puis on vit paraître, au-dessus de la muraille du navire, sa tête aiguë et sa gueule armée d'une triple rangée de dents; un dernier effort l'amena sur le pont; — mais, au moment où il y retombait, les matelots s'écartèrent précipitamment : aucun ne se souciait d'assister de trop près à son agonie.

En effet, à peine le requin fut-il sur le pont, que, rencontrant un point d'appui, il bondit à la hauteur de la misaine; puis, trouvant l'affût d'un canon à la portée de sa gueule, il le mordit de manière à ce que, ses dents étant entrées dans le bois, il resta immobile, pris un instant par sa propre morsure.

Le chef charpentier en profita : il s'approcha du squale et lui déchargea sur la tête un terrible coup de hache.

L'animal arracha ses dents du bois de l'affût, où elles laissèrent une profonde empreinte, et, d'un seul bond, passa de tribord à bâbord. Trois ou quatre hommes qu'il rencontra sur son chemin furent renversés par le choc; un d'eux demeura sans connaissance. Les autres sautèrent sur le bastingage et, du bastingage, grimpèrent dans les haubans avec l'agilité d'une troupe de singes.

Tout cela se passait au milieu des cris et des rires de l'équipage, la mascarade des matelots rendant la lutte et les évolutions qu'elle amenait on ne peut plus pittoresques.

Napoléon trouva d'abord un certain amusement dans cette espèce de bataille; puis, au milieu du mouvement, des cris, des clameurs, il finit par tomber dans une profonde rêverie.

Quand il en sortit, le requin avait la tête coupée, le ventre ouvert; un matelot tenait le cœur de l'animal dans sa main, et le chirurgien du bord, tandis que ce corps sans tête gisait ouvert d'un bout à l'autre, constatait que le cœur séparé du corps continuait de se contracter, tant est grande la puissance vitale chez ces terribles animaux.

Napoléon fut pris d'un mouvement de pitié pour cette gigantesque souffrance; il détourna les yeux, et ses yeux, en se détournant, rencontrèrent le comte de Las-Cases.

— Venez, dit-il, que je vous dicte un chapitre de mes Mémoires.

Las-Cases suivit l'empereur; mais, comme il allait disparaître dans l'entre-pont, le commandant Ross se pencha vers le comte et lui demanda :

— Pourquoi donc le général Bonaparte s'en va-t-il?

— L'empereur s'en va, répondit Las-Cases, parce qu'il ne peut supporter la vue des souffrances de cet animal.

Les Anglais se regardèrent étonnés : on leur avait dit qu'après chaque combat, Napoléon se promenait sur les champs de bataille pour repaître ses yeux de la vue des morts et réjouir ses oreilles des gémissements des blessés.

Lorsque l'étonnement fut passé, on lava le pont, couvert de sang, et l'on reprit la fête interrompue par l'apparition du requin.

Pendant ce temps, Napoléon dictait les pages où il réfute l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

C'était une idée qui était venue à l'empereur par ennui, que celle d'écrire l'histoire de ses campagnes.

La saison était chaude, la journée monotone; l'empereur, au commencement de la traversée, montait rarement sur le pont, — jamais avant le déjeuner; — et, comme en campagne, il déjeunait à des heures irrégulières.

Quant aux Anglais, ils déjeunaient à huit heures précises, et les Français à dix.

De l'heure du déjeuner à quatre heures, l'empereur lisait ou causait avec Montholon, Bertrand ou Las-Cases; à quatre heures, il s'habillait, passait dans la salle commune et faisait une partie d'échecs; à cinq heures, l'amiral venait lui-même annoncer que le dîner était servi.

Alors, on se mettait à table.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Catastrophe à bord du vaisseau-école des matelots canonniers, le *Suffren*. — Bénédiction des cercueils, d'après un dessin de M. Decoréis.

Scènes funèbres des îles d'Hyères.

Nous reproduisons dans notre illustration les principales cérémonies : la bénédiction des cercueils et le convoi funéraire dont a été suivi le déplorable accident arrivé, le 20 du mois dernier, dans la batterie du vaisseau-école des matelots canonniers, le *Suffren*.

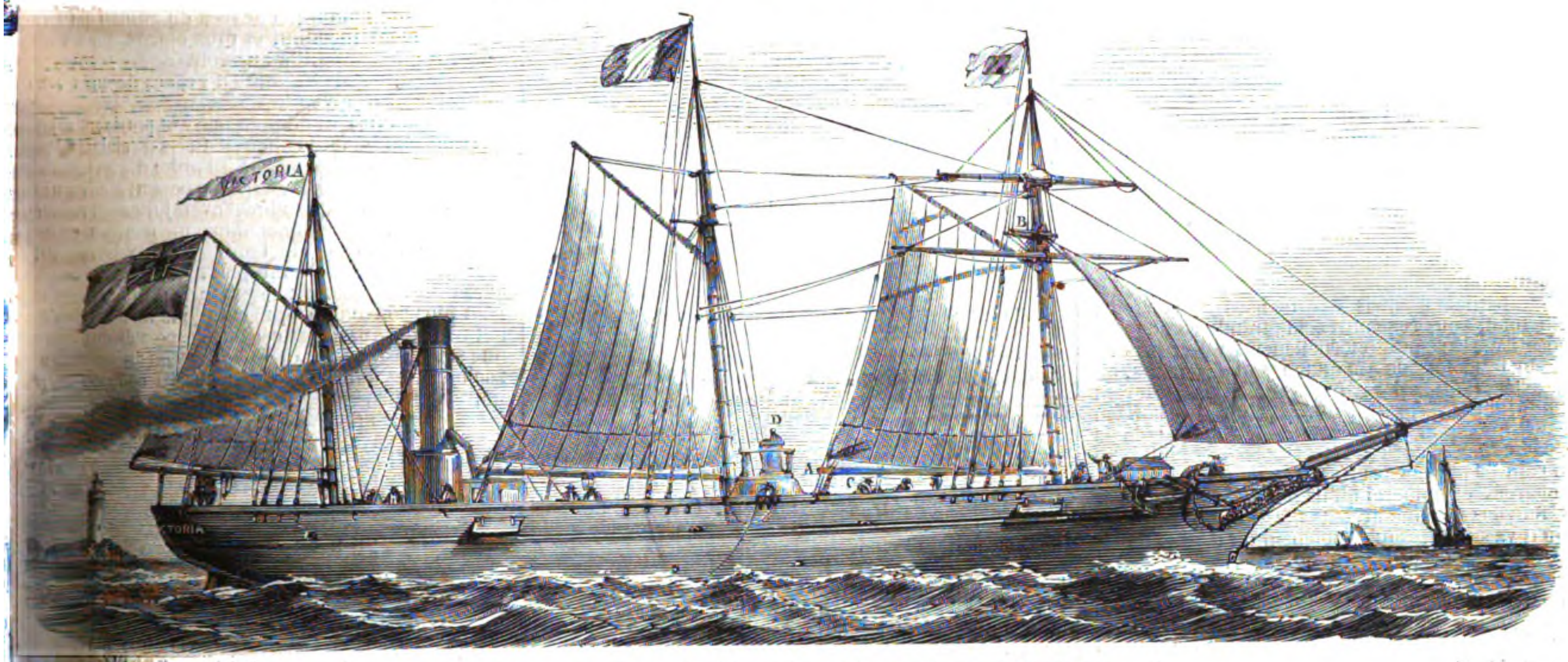
Ce vaisseau se trouvait en vue des îles d'Hyères, où il se livrait aux exercices du tir, lorsqu'une pièce de trente-six, volant en éclats, couvrit le pont de la batterie de morts et de blessés. Trente matelots avaient été grièvement atteints, dix mortellement.

Tout ce que peut l'humanité la plus sympathique fut fait pour les victimes de cette explosion terrible. Les blessés furent immédiatement répartis sur tous les vaisseaux de l'escadre, pour y recevoir des soins plus complets; trois amiraux, les états-majors de tous les v seaux et huit cents hommes de troupes de débarquen accompagnèrent les morts au lieu de leur der sommeil. C'est dans le cimetière des îles d'Hyères qu reposent, à l'ombre des croix funèbres plantées leurs fosses par des mains amies, et bercés par les missements des lames murmurant aux récifs l plainte éternelle.

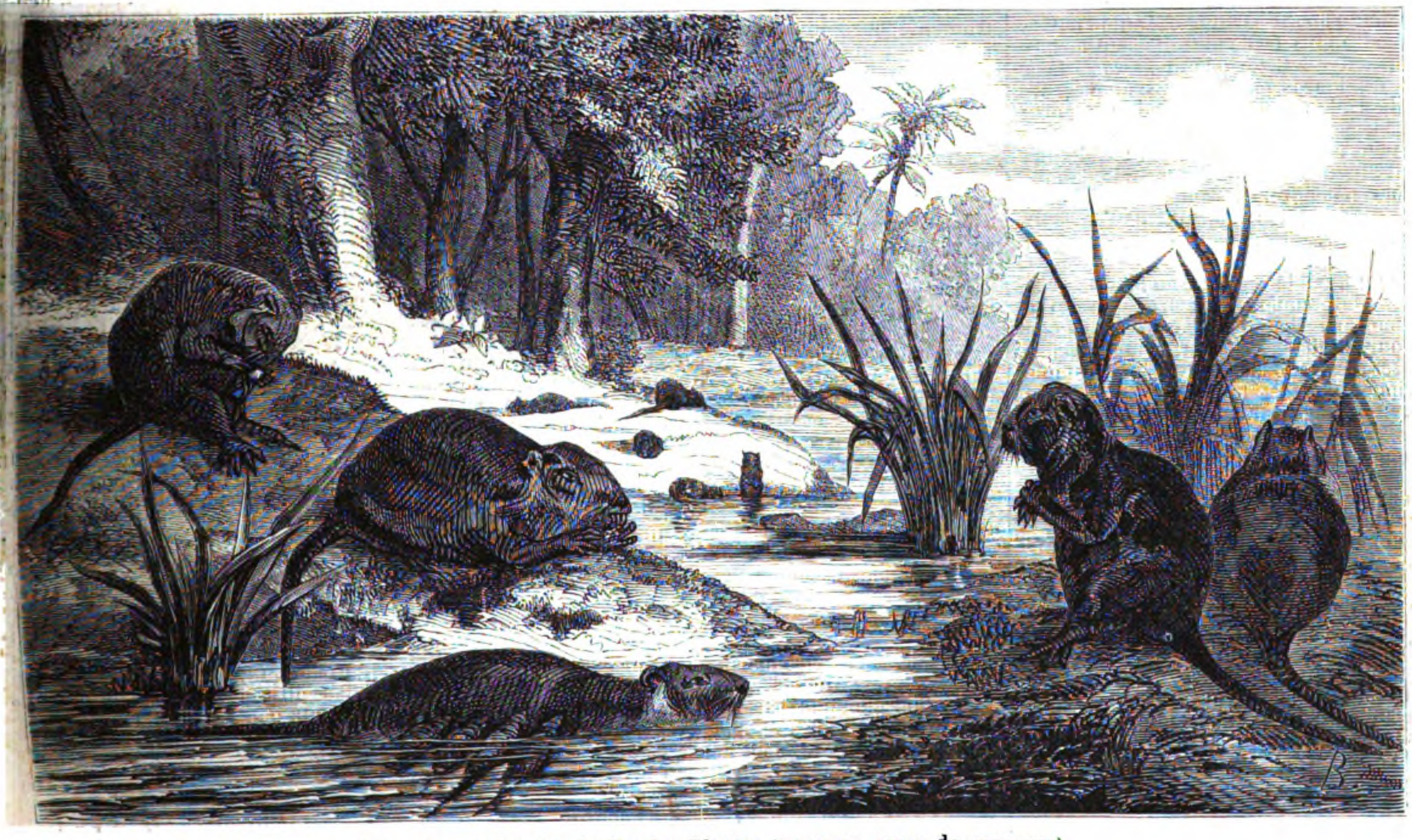
MAC VERNOLL

Catastrophe à bord du *Suffren*. — Convoi funèbre, d'après un dessin de M. Decoréis.

Usine de Saint-Mamet, près de Bagnères-de-Luchon.



Le steamer *la Victoria,* faisant le service de Rouen à Newhaven.



Les myopotames du Jardin-des-Plantes (nouveau genre de rongeurs).

Souvenir des Pyrénées.

UNE USINE A SAINT-MAMET.

Un spirituel conteur, parcourant l'été dernier les Pyrénées, a, dans une série de *Courriers* adressés au *Monde illustré*, déroulé devant nous ce splendide panorama de montagnes, qu'on ne peut oublier dès qu'on l'a vu et que chaque année on voudrait revoir encore. Que n'avait-il un photographe à sa suite, pour nous envoyer Luz, Barèges, Saint-Sauveur, Cauterets, Bigorre, Luchon et tous ces lieux charmants qu'auraient contemplés avec tant de joie ceux que les infirmités ou les occupations clouent à la même place! Pour nous qui, autrefois, avons fait souvent ce bienheureux voyage, nous ne pouvons regarder sans un serrement de cœur le seul croquis qui fixe nos souvenirs, le dernier qui nous reste de tant d'autres aujourd'hui dormant dans les albums. Nous avons prié le journal de le reproduire, parce qu'il sera pour nous l'occasion de parler d'une industrie que peu de lecteurs connaissent, et dont le produit, réparti bien inégalement, hélas! entre les mains de tous, sert de mobile à presque toutes nos actions : — je veux parler de l'argent, tel qu'on l'obtient en France des minerais qui le renferment.

Que le lecteur qui connaît Bagnères-de-Luchon veuille bien nous suivre de l'allée d'Étigny sur le chemin qui conduit, soit au port de Vénasque, soit à la vallée du Lys, qu'arrosent plusieurs cascades classiquement visitées par les touristes. Après une petite demi-heure de marche, qui nous aura permis de franchir à peine deux kilomètres, nous traverserons sur un pont de bois le torrent de *la Pique*, l'un des affluents de la Garonne, et nous entrerons à l'usine de Saint-Mamet, que représente notre gravure.

Cette usine, voisine du maigre village de Saint-Mamet, le dernier qu'on rencontre au fond de la vallée avant d'arriver à la frontière d'Espagne, avait été bâtie, en 1840, pour y recevoir les minerais de plomb argentifères provenant d'exploitations diverses, et pour en extraire l'argent qu'ils contenaient. Malheureusement, la crise industrielle de 1848 s'est fait sentir jusque sur ce petit coin de terre, et depuis cette époque le feu des fourneaux ne s'est pas rallumé. C'est donc un souvenir que nous allons évoquer, c'est un paragraphe que nous nous permettons d'ajouter au *Guide du voyageur* à Luchon, renseignement désintéressé que nous offrons aux questionneurs qui, armés du bâton ferré, parcourent la montagne d'un pied infatigable.

Rien de plus pittoresque et de plus coquet à la fois que la situation de l'usine de Saint-Mamet. Imaginez plusieurs bâtiments assis sur le bord du torrent; dans le fond, vous rencontrez la grande chaîne des Pyrénées avec ses pics éternellement recouverts de neige; sur les côtés, des montagnes moins arides, où sont perchées de rares et pauvres métairies, et devant vous enfin, la vallée qui fuit avec son immense horizon de lignes bleues et décroissantes. A l'opposé de la porte par laquelle nous nous sommes introduits, se trouve l'entrée principale; c'est par là qu'arrivent les chars chargés du minerai qu'ils ont été chercher aux mines. Suivons ce minerai dans toutes les transformations qu'il va subir, jusqu'au moment où il nous abandonnera l'argent qu'il renferme.

Le plomb sulfuré argentifère, autrement dit la *galène*, pour nous servir d'un mot savant emprunté à la science minéralogique, est une pierre de couleur gris d'acier, formée d'un composé de plomb et de soufre auquel l'argent se trouve associé en proportions variables. Cette pierre est accompagnée de matière stériles, terre et roche, constituant ce qu'on appelle la *gangue*, et dont on la débarrasse tout d'abord par une opération mécanique, afin de rendre plus facile le traitement métallurgique qui doit suivre. Cette opération consiste à la broyer sous de lourds pilons, agissant mécaniquement au milieu d'un courant d'eau qui emporte les débris les plus légers et laisse tomber dans des bassins ceux qui pèsent le plus et qui constituent le minerai proprement dit. Repris dans ces bassins, le minerai, qui est alors en poudre, est soumis par des femmes à un lavage spécial qui a pour but de l'enrichir en le rendant plus pur. Là se termine la préparation mécanique.

Le minerai encore humide est porté au four de grillage, où il va subir la première transformation qui le doit débarrasser en partie de son soufre, ce compagnon incommode toujours difficile à chasser, et quelquefois si nuisible dans ses associations naturelles qu'il est une cause de proscription pour les minerais de fer auquel il est incorporé. Le grillage dure quarante-huit heures environ, après lesquelles le minerai est retiré du four. Il se présente alors en masses agglomérées, et, bien qu'il contienne encore une certaine quantité de soufre formant une nouvelle combinaison, il est prêt à subir le traitement qui doit amener sa fusion.

Cette nouvelle opération se fait dans un four d'une autre forme; on y jette le minerai, auquel on ajoute de la ferraille, du calcaire ou *castine* et du charbon. Sous l'influence de la chaleur, les matières ajoutées ont la propriété de s'emparer de tous les corps étrangers réunis au plomb, pour former des composés ou scories qui laissent le métal en liberté. La masse ne tarde donc pas à entrer en fusion, et, par une ouverture pratiquée au bas du fourneau, on fait couler le plomb, tandis que les scories, plus légères, restent à la partie supérieure. Le plomb liquide est reçu dans un bassin pratiqué dans le sol de l'usine; on en écrème aussitôt la surface et à l'aide d'une grande cuillère on le verse dans des lingotières, où il prend, en se refroidissant, la forme connue dans le commerce sous le nom de *saumon*.

Quand le minerai ne contient pas d'argent ou en contient trop peu pour qu'il puisse y avoir bénéfice à l'extraire, le produit obtenu est vendu en saumons. Mais si la proportion d'argent est industriellement appréciable, comme c'était le cas à l'usine de Saint-Mamet, il reste à faire subir au plomb une dernière transformation, la plus importante et la plus curieuse de toutes, celle qui doit séparer les deux métaux qu'une intime association n'a pas cessé jusqu'ici de réunir. Cette transformation est due à une opération qu'on appelle *la coupellation*.

La coupellation s'opère dans un fourneau dont la forme intérieure est celle d'une demi-sphère, revêtue d'une couche assez épaisse de cendres de bois lessivées qu'on y applique par un battage au pilon fait avec grand soin. On y empile les saumons de plomb et on recouvre le fourneau d'une calotte sphérique applatie à l'intérieur, et dont le bord circulaire doit s'appliquer parfaitement sur celui de la demi-sphère. Le foyer placé en dessous est mis en feu aussitôt après, et bientôt le métal entre en fusion et ne forme plus qu'une masse liquide. A ce moment, on introduit dans cette masse un courant d'air continu qu'on y chasse avec force par un tuyau dont le bec est formé comme celui d'un soufflet ordinaire, et c'est alors que la transformation du plomb commence à s'effectuer. Grâce à cet air qui lui cède son principal élément, l'oxygène, il quitte son état métallique pour se changer en un corps composé qui porte le nom de *litharge*. On fait couler lentement cette litharge par une ouverture spéciale, et on la reçoit dans des pots en fer où on la laisse refroidir. Mais le niveau du liquide a peu à peu baissé dans le fourneau, et au bout d'un jour ou deux, c'est-à-dire au bout d'un temps qui varie avec la quantité de saumons soumis à la fusion, on aperçoit comme un voile aux couleurs irisées recouvrant la surface du bain métallique; c'est le signal qui indique que tout le plomb a été transformé, et qu'il ne reste plus que l'argent, sur lequel l'injection de l'air a été sans effet. On éteint alors le fourneau, et on y trouve, après refroidissement, un véritable gâteau d'argent solide. C'est là une des plus intéressantes opérations métallurgiques, si intéressante que nous avons vu de belles dames ne pas craindre de passer toute une nuit pour en être témoins. On en comprendra toute l'importance, quand on saura qu'il s'agit de recueillir souvent une masse d'argent d'une valeur de quinze à vingt mille francs. Cet argent n'est cependant pas encore à l'état marchand. Il devra subir plus tard une fonte d'affinage, et sera coulé en barres pour être ensuite vendu dans les grands centres industriels, où il reçoit à l'état d'alliage des transformations si nombreuses et si variées. Quant à la litharge, ce composé du plomb aux paillettes brillantes, elle est un des utiles auxiliaires de l'industrie, qui en fait une grande consommation à l'état de céruse, de minium, etc.

Voilà bien des opérations, bien des peines, n'est-il pas vrai, pour arriver là? Quel génie n'a-t-il pas fallu à l'homme pour inventer ces admirables procédés que nous venons de brièvement décrire, et cependant ils sont loin d'être complétement nouveaux? L'histoire nous apprend que les Égyptiens et les Hébreux connaissaient déjà l'art de traiter certains métaux; en étudiant les anciens procédés nous n'avons fait que les perfectionner et les rendre applicables dans les cas les plus difficiles.

Et n'allez pas vous figurer que le minerai de plomb sulfuré contienne beaucoup d'argent. Celui qu'on traitait à Saint-Mamet renfermait en moyenne 80 grammes d'argent pour 170 kilogrammes de minerai; d'où il suit que, pour obtenir un seul kilogramme d'argent, il fallait traiter plus de 2 tonnes de minerai, c'est-à-dire plus de 2,000 kilogrammes de pierres extraites de la mine. Calculez maintenant sur ces bases, en prenant pour prix moyen de l'argent celui de 200 francs le kilogramme, la quantité de minerai nécessaire pour arriver à produire un gâteau d'argent de la valeur de 20,000 francs, c'est-à-dire pesant 100 kilogrammes, et vous trouverez qu'il n'en faut pas moins de 200,000 kilogrammes!

La France possède plusieurs usines qui produisent de l'argent par les mêmes procédés, ou par des méthodes qui ne diffèrent de la précédente que dans le mode de séparation des deux métaux. En Europe, il existe encore d'autres centres de production, situés en Hongrie, en Transylvanie, en Norwége, en Saxe, en Westphalie, etc.; mais c'est le Nouveau-Monde qui renferme les gisements les plus considérables et surtout les plus riches, car on y rencontre même l'argent à l'état natif, c'est-à-dire non associé à d'autres métaux, et par conséquent n'ayant besoin de subir qu'un simple affinage. On comprendra sans peine l'étendue de cette richesse, quand on saura que l'Amérique fournit à elle seule près des neuf dixièmes de tout l'argent qui entre dans le commerce. G. MAURICE (Curiame).

Le steamer la Victoria.

Le nouveau service maritime établi entre la Basse-Normandie et l'Angleterre, Rouen et New-Hoven, a fixé l'attention publique par les formes élégantes de ses quatre steamers : la *Victoria*, l'*Eugénie*, la *Blanche* et l'*Albert*. La *Victoria*, dont nous donnons l'illustration, en est le type le plus parfait.

Rien de gracieux comme cette svelte carène, aux bossoirs effacés, à la fine *arcasse*, coquettement assise sur ses lignes d'eau, sans dunette ni gaillard qui alourdissent ses formes rases. Qu'elle s'élance sous la puissance de la vapeur; on dirait une activité vitale, une force vivante qui l'emporte, un esprit intérieur qui la guide. Aucun mouvement de son hélice ne s'aperçoit, aucun sillage ne se dessine, aucun angle ne se forme à son avant, aucune lame ne vient se briser sur le rivage, elle semble effleurer les eaux comme l'Atalante de la fable la pointe des herbes.

Ses aménagements intérieurs ne sont pas moins heureusement combinés. Deux jours suffisent pour le déchargement de son frêt qui ne s'élève pas à moins de six cents tonneaux.

Le seul regret que nous fassent éprouver ces steamers, c'est qu'ils soient sortis des chantiers de Grimsby et non des nôtres, si justement célèbres pourtant par la perfection de leurs gabaris. MAC VERNOLL.

Les Myopotames.

Le coypou, petit amphibie très commun sur les bords du Rio de la Plata et de ses affluents, était, vers la fi[n] du siècle dernier, connu en Europe de quelques savants. Sans nous prévaloir des indications données pa[r] Molina, dont le témoignage scientifique est justemen[t] suspect, nous citerons le dessin trouvé dans les papie[rs] de Commerson, et la note très-exacte laissée par [ce] naturaliste, où il le pose comme type d'un nouveau genre, sous le nom de Myopotame.

Il n'en est pas moins constant qu'il se trouvait enco[re] très-généralement relégué par la science au rang d[es] espèces douteuses; que le commerce livrait déjà trè[s] abondamment à l'industrie ses belles fourrures, do[nt] la chapellerie préférait les pillosites soyeuses à cell[es] du castor. M. Geoffroy Saint-Hilaire, se livrant, [en] 1805, à quelques recherches d'histoire naturelle ch[ez] un marchand de pelleteries, fut très-surpris d'y trou[]ver en grand nombre la peau d'un animal qui lui éta[it] complétement inconnu, et plus étonné encore en a[p]prenant que cent mille au moins de ces peaux avaie[nt] été introduites d'Espagne en France depuis 1789. C[et] animal était le coypou.

Le Jardin des Plantes en possède plusieurs couple[s] qui sont maintenant l'objet d'études spéciales. Quoiq[ue] ces animaux appartiennent à l'ordre des rongeurs pa[r] les deux fortes incisives qu'ils portent à chaque m[â]choire, ils doivent, comme l'avait justement remarq[ué] Commerson, être placés dans un nouveau genre, [à] cause de la forme de leurs pattes de derrière et [de] leur queue, qui ne sont point sans quelque analog[ie] avec celles du castor : ce genre ne pouvait recevoir [un] nom plus convenable que celui que lui avait donné [ce] naturaliste. Aussi, est-ce sous le nom de myopotam[es] que sont désignés, dans notre grand établissement [de] zoologie, les animaux qui ont servi de modèles po[ur] notre gravure.

La science doit donc la découverte de ces anima[ux] à l'illustre voyageur à qui notre horticulture dev[ait] déjà l'introduction en Europe de l'hortensia qu'il av[ait] empruntée à la flore chinoise. F. G.

Sciences, beaux-arts, travaux publi[cs]

Dans la salle qui précède celle des séances pu[bli]ques, à l'Académie des sciences, on pouvait voir, lu[ndi] dernier, un magnifique *écorché*, monté sur un piédes[tal].

Cette statue, un peu plus grande que nature, e[xé]cutée en plâtre et présentant les plus belles et les p[lus] nobles proportions de l'homme, a figuré l'année d[er]nière à l'exposition des beaux-arts, au palais de l'[In]dustrie. L'homme, ainsi dépouillé complétement de [sa] peau, était dans la position d'un travailleur qui bê[che] la terre.

Alors ce modèle, composé dans le but d'offrir [un] sujet d'étude permanent aux artistes, à ceux qui te[n]tent de le devenir, n'indiquait que partiellement [la] place des muscles et des tendons. Aujourd'hui, ce tra[]vail d'imitation est complet. Il est entièrement peint, [et] l'on peut suivre, avec toute l'exactitude désirable, [les] mouvements que la volonté ou l'instinct de l'hom[me] impriment aux différents organes de la machine h[u]maine.

Ce travail intéressant, quoiqu'il n'attirât pas les [re]gards comme les autres productions rassemblées d[ans] la grande galerie du palais de l'Industrie, méritait l'[at]tention. Il est de M. Lami, élève de M. Duret. Le jeu[ne] artiste semble avoir abandonné la statuaire artistiq[ue] pour la statuaire scientifique. Il a laissé de côté le m[o]dèle vivant et ne s'occupe plus que de cadavres. L'[a]natomie a pris tous ses moments, est devenue l'uni[que] but de ses études. Il s'est proposé la solution de ce[tte] question : « Procurer les moyens d'étudier le jeu [des] muscles, la position des différentes parties de la ch[ar]pente, dans un corps en mouvement. »

M. Lami a-t il réussi? répond-il à toutes les exigen[ces] de la science qui ne saurait avoir les mêmes ind[ul]gences que l'art? C'est ce qu'une commission ne tard[era] pas à faire connaître, car on en a nommé une po[ur] examiner le travail du jeune artiste. Il paraît, [du] reste, qu'il a déjà obtenu quelques suffrages hono[ra]bles et, parmi eux, l'on peut citer ceux des principa[ux] chirurgiens du Val-de-Grâce, de docteurs en reno[m]. C'est déjà une bonne recommandation.

Avec M. Maisonneuve qui, le même jour, a pris pla[ce] au bureau de l'Académie, il faut entrer plus réso[lu]ment dans la science. L'habile docteur ne se conte[nte] pas de simples et plastiques études. Son imaginati[on] ardente, son insatiable désir de reculer les bornes

l'art, d'augmenter les moyens et les chances de guérison, demandent des résultats positifs, certains. Je suis presque en le regardant, ce digne docteur, malgré sa physionomie bienveillante et ouverte, en me souvenant des périlleuses opérations dont il est toujours sorti à son honneur, mais dont l'audacieuse initiative est bien capable d'effrayer ceux qui en entendent le récit.

C'est tout un système différent que M. Maisonneuve prétend faire adopter. Il lui donne le nom de : NOUVELLE MÉTHODE D'AMPUTATION DES MEMBRES. Son programme a, d'abord, quelque chose de rassurant pour les malheureux forcés de recourir à la science et à l'habileté du chirurgien : « Plus de couteaux ; — plus de scie ; — plus de ligature pour arrêter le sang ! »

Comment agit-on, alors? On brise, on arrache les membres qu'il est indispensable de séparer du corps. Le docteur a déjà pour lui l'expérience, la meilleure de toutes les preuves, de toutes les recommandations : cinq amputations de la jambe, une de l'avant-bras. Toutes ont été suivies de guérison. Je dois ajouter que les patients soumis à ces opérations terribles, ont été préalablement chloroformisés.

Pour remplacer les couteaux, les scies, M. Maisonneuve a imaginé et fait fabriquer d'autres instruments. Le plus important de ces auxiliaires de sa méthode, est l'*ostéoplaste*. C'est celui qui est employé à briser les os. Lorsque le docteur l'a saisi et élevé pour le faire voir à ses confrères, je n'ai pu m'empêcher de fermer les yeux. Il me semblait que cet *ostéoplaste*, d'un acier brillant et fin, d'une forme presque élégante, me serrait déjà les bras et les jambes.

Une dépêche venue de l'Observatoire de Dusseldorff, fait connaître le nom donné à la dernière planète découverte par M. Luther, la cinquante-troisième du catalogue, comme je l'ai annoncé dans un précédent numéro du *Monde illustré*. Elle se nommera *Calypso*. Il paraît qu'elle a eu pour parrain un personnage considérable de la ville de Dusseldorff.

Dans une des petites pièces du palais du Louvre, pièce occupée naguère par le personnel de l'administration des expositions, la SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS qui, naguère, trouvait un asile dans un rez-de-chaussée de la cour du Louvre, fait son exhibition annuelle. Rarement j'ai vu une réunion d'objets d'art aussi peu nombreuse. On n'y rencontre pas une seule sculpture, et, parmi les peintures, toutes d'assez petites dimensions; plusieurs sont assez faibles.

J'ai pu remarquer, cependant, un *Intérieur d'habitation mauresque*, offrant des détails d'une grande délicatesse, par M. Dauzat; des *animaux*, par M. Coignard; un petit paysage, par M. Alexis de Fontenay; une esquisse vigoureusement touchée, représentant un *Village dans une vallée*, par ce pauvre Justin Ouvrié, dont la santé est toujours dans le plus déplorable état; des fruits, par M[lle] Pauline Alain; deux tableaux de nature morte, l'un de M. Alexandre Couder, dont le talent est depuis longtemps apprécié; l'autre de M[lle] Eudes de Guimard, qui commence à se faire connaître.

Herman-Léon, l'artiste lyrique, longtemps pensionnaire de l'Opéra-Comique, s'occupe aussi de ce genre de peinture. La Société lui a acheté un petit tableau dans lequel il a peint avec une certaine vérité, des meubles d'une forme ancienne, des instruments de musique, au milieu desquels se promènent deux rats.

Il y a aussi un sujet mythologique, une *Junon au milieu les nuages*, peint par M[me] Maria Chenu; une jolie vue de M. Desjobert, paysagiste habile à représenter la nature telle qu'elle existe; une *Charge de cuirassiers français sur des soldats d'infanterie russe*, par M. Dumaresq. Le meilleur des tableaux de genre de cette exposition est celui de M. Hillemacker, représentant Gil-Blas cherchant à expliquer l'inscription de la tombe du licencié. Il est exécuté avec autant de sentiment que d'esprit.

Les anciens militaires, les médaillés de Sainte-Hélène, habitant le département de l'Aube, ont ouvert, il y a quelques mois, une souscription, et sollicité l'autorisation d'élever, sur l'une des places de la ville de Troyes, une statue monumentale à l'empereur Napoléon I[er]. Ces braves gens ont déjà réuni la plus grande partie des fonds nécessaires pour l'érection de ce témoignage public de leur dévouement et de leur reconnaissance.

Un enfant du pays, M. Janson, né à Arcis-sur-Aube, s'est, de son côté, mis à leur disposition. Élève de Ramey fils et de Simart, le jeune statuaire est connu par quelques travaux importants. Il a exposé, entre autres ouvrages, un groupe d'*Héraclite* et de *Démocrite*, une statue de *Diogène*, celle du général Partouneaux, pour les galeries du musée de Versailles, *le Repentir*, etc., etc.

Il y a deux ou trois ans, au moins, la ville de Rouen manifesta l'intention d'ériger également une statue équestre de Napoléon I[er], sur la place Saint-Ouen.

L'artiste distingué auquel on doit le modèle de la statue équestre en bronze qui va être dressée, vers la fin de juillet prochain, sur la jetée de la rade de Cherbourg, a tenté de répondre à ce désir.

Je viens de voir, dans l'atelier de M. Leveel, un projet de monument qui me paraît digne d'être adopté et de répondre au vœu de la ville de Rouen. L'empereur est représenté, calme et grave, sur un cheval au repos, aux formes fines et élégantes. Il semble passer une revue. Son costume est celui que la tradition a adopté : l'uniforme, la redingote et le petit chapeau.

Les quatre statues qui avaient été commandées à M. Desprez, pour la décoration de la façade principale de la caserne des gardes de Paris, rue de la Banque, ont été tout récemment découvertes. Ce sont quatre figures allégoriques : la *Prudence*, l'*Ordre public*, la *Vigilance*, la *Force*.

Il est toujours fort difficile de traduire par la statuaire des idées aussi abstraites. M. Desprez s'est habilement tiré de cette épreuve. Ses figures sont sagement composées, drapées avec goût, et les accessoires qu'il leur a donnés les font facilement reconnaître. La pierre a été travaillée avec un soin auquel ne nous habituent pas le plus grand nombre des sculpteurs auxquels on confie la décoration de nos édifices publics.

CH. D'ARGÉ.

PALAIS-ROYAL : *L'Avare en gants jaunes*, comédie en trois actes, mêlée de couplets, par MM. Anicet Bourgeois et Eugène Labiche. — CIRQUE : *Ben-Salem*, drame militaire en trois actes et en sept tableaux, par M[me] Regnault de Prebois.

L'Avare en gants jaunes a plus de portée que les parades ordinaires du Palais-Royal; on voit que deux hommes intelligents se sont mis en frais d'étude. Leur type est bien observé et pris en plein boulevard des Italiens. Cet Harpagon de vingt-cinq ans, souriant, coquet, spirituel même; ce mélange d'élégance et de rapacité; ce penchant au plaisir tempéré par l'instinct de l'économie; ce *cancre* de collége, ce *rat* des parties fines, nous l'avons connu, il a été un instant notre camarade, — mais nous n'avons jamais été le sien. C'est lui qui était le plus long à trouver sa bourse au moment de l'écot; c'est lui qui nous laissait payer la voiture où il nous avait offert de monter; c'est lui qui paraissait le plus évaporé, le plus étourdi de nous tous, et nous sommes sûr que, la nuit, il rêvait d'écus rognés.

Le jeune Harpagon du Palais-Royal s'appelle Octave; son père est M. de Pot-Fleuri, un viveur, un lion sanglé à l'abdomen, un beau à trois poils. Les auteurs ont commenté le proverbe connu et ils en ont fait : *à fils avare, père prodigue*. L'invention n'a sans doute rien d'extraordinaire : c'est la pièce de Molière retournée, mais encore ne retourne pas qui veut une pièce de Molière. Dans les deux pièces, le père et le fils se gourmandent réciproquement : — Fi du jeune ladre! — Foin du vieux fou! — N'avez-vous pas de honte à marchander ainsi les soupers et les rendez-vous? — Ne rougissez-vous pas d'être une dupe éternelle?

Cependant Octave de Pot-Fleuri veut se marier; il se promène dans les salons avec la méfiance d'un brocanteur qui se sent reconnu au Temple; il va de la dot brune à la dot blonde, sans pouvoir se décider à arrêter un choix. Son père fait trois demandes pour lui, et voilà Octave occupé à se dégager trois fois, sous les prétextes les plus extravagants en apparence. Il est aisé de comprendre qu'il ne se marie pas, qu'il ne se mariera jamais. Que ferait-il d'une femme, au prix où sont les crinolines et les cachemires?

La pièce est plaisante, mais on fera bien de la raccourcir dans sa première partie. C'est un rôle de plus pour M. Ravel, qui est le chef d'emploi du Palais-Royal, aujourd'hui que Sainville et Alcide Tousez sont morts, et que M. Grassot voyage à Hyères pour recouvrer ce qu'il appelle sa voix. Quant à M. Arnal, on ne peut guère le considérer que comme un oiseau de passage, un oiseau d'hiver. — M. Ravel amuse, d'ailleurs, par des procédés tout différents de ceux de M. Arnal; c'est le comédien *en dehors* dans son expression la plus développée : il *donne* de toutes ses facultés et de tous ses membres; il ne connaît pas de demi-comique.

M. Ravel tient à ce que son entrée ait l'apprêt d'un ouragan, d'une émeute. Il ne lui déplaît pas de sauter par la fenêtre comme dans *Marcassin* ou d'apparaître sur la pointe d'un pied comme dans *un Monsieur qui suit les Femmes*. Avant tout, il lui faut le salut de la claque, cette rumeur ou plutôt cette clameur qui dit immédiatement : « — C'est lui! nous allons bien être réjouis! nous allons nous amuser pour notre argent! »

Choyé, fêté dès son apparition, M. Ravel se sent à son aise; il rit au public, il rit à l'orchestre, il rit aux galeries, il va jusqu'à rire aux avant-scènes, dans lesquelles son regard plonge d'un air satisfait et se dressant sur la pointe des pieds, le nez frétillant, les mains écarquillées, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Cet air d'intime contentement et de résolution joyeuse, M. Tétard, le minuscule statuaire, l'a parfaitement rendu dans le petit buste de sa collection dramatique.

Pourquoi faut-il que M. Ravel prolonge outre mesure cette exhibition de sa propre hilarité? A quoi bon perpétuer cette communication à la fois trop directe entre l'acteur et le public? Là est le tort, là commence le défaut. Durant la pièce, M. Ravel ne quitte pas des yeux le spectateur; il le prend pour son confident, il le veut avec lui, sur la scène, pour ainsi dire; il l'extrait de sa loge pour lui confier son embarras et lui demander conseil.

M. Arnal, au contraire, veut entrer par une fissure de la pièce; il désire qu'on ne le reconnaisse pas tout de suite, qu'on le prenne pour un figurant, pour un commissionnaire qui apporte une lettre ou pour un serviteur qui annonce que le dîner est servi. Il souhaite que le public, tranquille d'abord, se dise au bout de quelques minutes : — « Eh quoi! se peut-il que cet être pacifique, que cet homme sans toilette turbulente, sans faux-col exagéré, sans pantalon à carreaux écossais, sans grands bras, sans grands cris, se peut-il que cet homme soit Arnal, l'incomparable Arnal, celui qui a diverti toute une génération? » Et le triomphe de M. Arnal est grand quand il est reconnu peu à peu et que les rires disséminés arrivent à se fondre en un bravo général.

Mais ce triomphe préparé ne lui trouble pas la cervelle; lui-même a l'air d'en être surpris tout le premier : il reste dévoué à son rôle, comptant pour rien le public, ne visant point à se le gagner par un coup d'œil ou un *a parte* hors de propos. Il est l'homme de la pièce et non M. Arnal; voilà où est la différence avec M. Ravel, qui est toujours M. Ravel. Nous avons dit l'autre jour que M. Arnal devait à son jeu impersonnel une froideur quelquefois communicative; M. Ravel, lui, côtoie par intervalles l'épilepsie; nous ne nous prononcerons point entre ces deux défauts. — Nous croyons, néanmoins, qu'il est plus facile d'être un acteur comme M. Ravel que comme M. Arnal.

L'*Avare en gants jaunes* a servi de début à M. Delannoy, venu du théâtre du Vaudeville, où son nom est attaché à plusieurs créations assez importantes. Pour n'en rappeler qu'une seule, celle du *Serpent*, dans la pièce aristophanesque de : la *Propriété, c'est le vol*, commença sa réputation. Ce n'est pas le zèle qui manque à M. Delannoy; loin de là. Interprète du personnage de M. de Pot-Fleuri, il en a peut être exagéré la physionomie, et nous avons vu le moment où des couleurs foraines allaient détonner sur le fond délicat du tableau.

Parlerons-nous de *Ben-Salem*, parent de Maleck-Adel par les pendules et les combats au sabre? L'utilité n'en saute pas aux yeux. Constatons seulement le succès, c'est-à-dire le bruit; et disons que le canon, chargé du principal rôle de l'ouvrage, est décidément le meilleur acteur du théâtre du Cirque.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Les Chaises à porteurs*, opéra-comique en un acte de MM. Dumanoir et Clairville, musique de M. Victor Massé. — Concerts.

Castigat ridendo mores!... Du temps où la salle de l'Opéra-Comique était vouée au bleu, c'était la devise pédantesque qui s'étalait sur son rideau parsemé d'amours bouffis, et, par ma foi, il y avait dans cette citation un excès de prétention aux vertueuses maximes qui eût été assez mal justifié par la pièce de M. Dumanoir, une sorte de lanterne magique des mœurs galantes du siècle poudré.

Avez-vous bon pied, bon œil? Nous allons courir la ruelle à travers le Paris d'il y a cent ans, et, faute de la béquille d'Asmodée, je veux vous montrer du doigt les héros musqués de plaisantes aventures de nuit. Si vous voulez, nous entrerons un peu partout, là surtout où l'on sait rire, aimer et boire, chanter folles chansons, dire des sonnets, se quereller pour une rime ou un bon mot, se battre pour une œillade; peut-être rosserons-nous le guet... nous essayerons, du moins.

Voyez-vous, à l'angle de la place Royale, cet élégant pavillon d'où s'échappent les clameurs d'une orgie? C'est la petite maison de M. Bouvard, un financier du bois dont on fait les Lapopelinières. Ce soir il soupe avec Zerline, la danseuse à la mode, pendant que de son côté, M[me] Bouvard... Silence, voici venir le guet (que décidément nous ne rosserons pas); il passe en chantant, ce qui est d'une mauvaise police, et en chantant faux, ce qui est d'un triste effet pour nos oreilles.

Cette ombre qui vient se glissant le long des murailles, c'est celle du chevalier de Cadillac, un roué, un muguet de cour qui a demandé à M[me] Bouvard un rendez-vous sous les fenêtres même de Zerlines, presqu'à la barbe de M. Bouvard. L'heure n'en est pas encore venue, aussi prend-il à la porte de la danseuse la chaise qui attendait le financier et se fait-il promener dans Paris, à dos d'hommes, jusqu'à ce que vienne le point du jour.

Une autre chaise vient à passer sur la place; elle renferme le marquis de la Bretèche, un coureur d'aventures s'il en fut. D'abord amoureux de Zerline, il s'éprend ensuite de M[me] Bouvard, et en fin de compte retourne à Zerline.

Ce gros pansu, qui entre dans la chaise du marquis, la prenant pour la sienne, c'est M. Bouvard et cet exempt, qui le fait conduire au Châtelet, croit bel et bien s'être emparé de M. de la Bretèche, poursuivi par une meute de créanciers.

Voici venir une troisième chaise, celle d'Éliane Bouvard, qu'un double but amène à cette heure matinale sur la place Royale; elle vient au rendez-vous de Cadillac, et veut confondre son mari dans la poche duquel elle a trouvé un diamant pour sûr destiné à Zerline. Ce bijou, elle le donne à la Bretèche qui s'en sert comme d'un passe-port pour entrer chez la danseuse et la ravir à Bouvard, ainsi doublement trompé par sa femme et par sa maîtresse.

Avec ces situations habilement justifiées les unes par les autres, les auteurs ont cru faire un opéra-comique, et ils ont réussi un charmant vaudeville riche d'esprit et traité à la manière des habiles.

La donnée de cette pièce, tout originale qu'elle est, n'avait rien de bien musical, et la vraie place de cet acte coquet et souriant est dans le sous-genre de la comédie à ariettes. Aussi M. Massé a-t-il laissé courir avec assez de négligence sa plume d'ordinaire si soigneuse, si musicale, sur les versiculets de M. Clairville, et nous sommes obligé d'avouer que la pièce se passerait aussi bien de la musique que la musique se passerait peu de la pièce. Il faut pourtant accorder un certain mérite de facture au duo que chantent Prilleux et Ponchard; la strette de ce morceau est surtout élégante, et rappelle les meilleures inspirations de l'auteur de *Galathée*. Les couplets de Ponchard avec accompagnement en sourdine n'ont rien de bien original, et pourtant ils plaisent par la mollesse qui y règne; c'est une invitation au sommeil à faire dormir debout. Ce que nous aimons bien moins, ce sont les couplets de Couderc dont le rhythme commun a soulevé le *bis* salarié du parterre, c'est la ronde de nuit qui nous fera longtemps regretter celle de *la Fiancée*.

Mais, je le répète, le livret des *Chaises à porteurs* est amusant et à peu près bien joué. Je connais bien des spectateurs qui n'en demandent pas plus.

Parlons un peu des concerts.

Le menu de la semaine a été assez satisfaisant; après Litef et Rubinstein (deux colosses!) on a entend[u] les frères Binfield, q[ui] ont joué à la salle Pley[el] des trios pour piano, harpe et harmonium, combinaison nouvel[le] dont on pourrait tire[r] parti; puis Mme Brzow[ska], une élégante pi[a]niste qui semble vou[ée] à ce que l'œuvre [de] Chopin a de plus r[o]mantique; enfin M. B[a]zini qui arrive char[gé] de toutes les couron[nes] de l'Allemagne; il a [fait] entendre, parmi [ses] plus heureuses comp[o]sitions, *les Abeilles*, [la] *Ronde des lutins*... [et] M. Michotte, qui a pu[isé] les principes de la co[m]position aux bon[nes] sources de l'école F[r...] a fait applaudir, [au] concert de Mlle Bon[...] une collection de m[é]lodies parmi lesquel[les] on remarque *la Bra[n]che d'amandier* (par[oles] de Lamartine) et [le] *Chant du crépus[cu]le* (paroles de Vic[tor] Hugo).

Je veux encore, pour finir par la p[lus] réussie des fêtes m[usi]cales de la semai[ne], parler de l'opérette [que] M. Boucher a fait jou[er] il y a quelques jo[urs] à la salle de la T[our] d'Auvergne. Après [une] musique qui a été tr[ou]vée élégante et faci[le]ment saisissable, [un] des attraits de la soi[rée] a été de voir M. Sai[nt-]Germain, de la Com[é]die-Française, s'essa[yer] et réussir dans [un] genre tout-à-fait étr[an]ger aux traditions [de] la maison de Moliè[re]; il a chanté son rôle [de] roi Midas et en a [fait] ressortir tous les tr[aits] de comédie.

ALBERT DE LASA[LLE].

Histoire de politiquer. — Par GAVARNI.

Tu n'es qu'un... melon! v'là mon opignon su' ton opignon.

Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (partie nord du réseau); — *de Lyon à Genève*; — *de Victor-Emmanuel.*

SERVICE DIRECT DE **PARIS A MILAN**, par Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Chambéry, le Mont-Cenis, Turin et Novare.

Trajet en dix-sept heures (arrêts compris).

Billets directs valables pour 15 jours, avec faculté de s'arrêter à Dijon, Mâcon, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne, Suse, Turin et Novare.

PRIX DES PLACES :

1re classe, 120 fr. 80. — 2e classe, 96 fr. 45. — 3e classe, 75 fr. 95.

CORRESPONDANCES :

A *Chamousset*, pour Moutiers et Albertville, en diligence.
A *Saint-Jean-de-Maurienne*, pour Modane et Lans-le-Bourg, en diligence.
A *Turin*, pour Pignerolles, Cuneo, Alexandrie et Gènes (ch. de fer).
A *Novare*, pour Arona (le lac Majeur) (ch. de fer).
A *Milan*, pour Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue, Venise et Trieste, chemin de fer.
A *Trieste*, pour Vienne, en 24 heures, chemin de fer.

S'adresser, pour les renseignements, au bureau des correspondances, à la Gare de Paris, boulevard Mazas, et rue Basse-du-Rempart, 48 *bis*, à l'administration du chemin de fer Victor-Emmanuel.

ON LIT dans la *Presse scientifique* : L'heureux résultat des expériences faites par un grand nombre de médecins, nous permet d'affirmer l'efficacité de la *Vitaline-Steck*.

Cette préparation vient combler une lacune qui existait dans la thérapeutique de certaines affections du cuir chevelu.

Désormais, l'emploi commode de cette huile, ses effets prompts et sans danger, son inaltérabilité, la feront accepter comme le seul agent réunissant les conditions absolues propres à déterminer la revivification de la chevelure. Dr LETELLIER.

LES DENTS du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, 33.

BAS VARICES élastiques en caoutchouc, en tissu fort A, doux à mailles tulles B : qtés supérieures : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *Faub. Montmartre*, 76, *rue des Martyrs* 28.

CHOCOLAT de la COMPAGNIE COLONIALE. Les chocolats de la COMPAGNIE COLONIALE sont composés sans exception de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.

Contrairement à un usage blâmable, l'étain et le papier qui servent d'enveloppe aux chocolats de la COMPAGNIE COLONIALE *ne sont jamais compris* dans le poids indiqué sur les étiquettes.

A Paris, à l'Entrepôt général, *place des Victoires*, 1 et 2, *boulevard des Italiens*, 11, et *rue du Bac*, 62.

LE GANT-ÉPONGE, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumastimales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.); dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, SAVOYE, 4, *boul. Poissonnière*.

CIGARETTES-ESPIC contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharm., 31, *r. d'Hauteville*, et dans toutes les pharm. 2 fr. la boite.

CARBURINE CHAVANON, pour détacher les étoffes et nettoyer les gants, ne laissant aucune odeur sur les tissus. — 1 fr. 25 le flacon. — PHARMACIE DU LOUVRE, 151, *rue Saint-Honoré*, à Paris.

PHILOCOME FAGUER, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, 83, *rue de Richelieu*, ancienne maison LABOULLÉE.

CHEMISIER DES PRINCES. MARQUET, 104, *rue de Richelieu*. 104, Paris.

MAISON CONSTANT BOUHOURS. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, 23. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

DENTELLES MONARD, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

LE QUINQUINA-LAROCHE, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, 15, à Paris.

L'HUILE ANGLAISE, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, 15.

LE RHUM CLAPARÈDE, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, 5, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et 256, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

NOUVEAU VINAIGRE DE TOILETTE. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, 55, à Paris.

ARTICLES DE DEUIL. A LA SCABIEUSE, 10, *rue de la Paix*. Etoffes spéciales pour grand deuil. Grands assortiments d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil. Choix considérable de soieries noires et de soieries grisailles.

ALIMENT DES CONVALESCENTS. Pour activer la convalescence[, re]médier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes faib[les de] la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, B[...] Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le RACA[HOUT] de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de [mé]decine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-i[l] être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait [de] substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, 20; dépôt dans chaque ville.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Mes fils, tôt fait l'esprit parvenir dans le monde.

Paris. — imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdillat, 15, rue B[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :

[PA]RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[Pri]x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 37.

15 Mai 1858.

BUREAUX :

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Bal donné à Nancy par S. Exc. le maréchal Canrobert, dans le Palais du Gouvernement.

COURRIER DE PARIS.

Celui qu'on ne connut longtemps que sous ce seul vocable : l'*Auteur de Marie*, M. Julien-Auguste-*Pélage* Brizeux, vient de mourir, à Montpellier, des suites d'une longue maladie de poitrine, à l'âge de cinquante-deux ans. Ce prénom de *Pélage*, qui, dans la langue celtique, se dit *Morgan* (c'est à-dire *né en mer*, ou armoricain), était héréditairement attribué aux aînés de sa vieille famille bretonne, et bretonne à ce point que *Brizeuc* ne veut dire autre chose que Breton.

D'abord élevé par un prêtre sur les bords de l'Ellé, puis, plus tard, instruit par le philologue Legonidec, qu'il assista dans ses derniers travaux, Pélage... ou, plus vulgairement dit, Auguste Brizeux, aima tout jeune cette jeune *Marie* que — tel fit Lamartine de *Graziella* — il a poétiquement chantée, et dont il fit le symbole de la Bretagne. Son poëme, modestement intitulé roman, parut anonyme en 1832. Poëte pour le plaisir d'écrire plus que pour la gloire d'être lu, Brizeux ne consentit à laisser mettre son nom sur la troisième édition de son œuvre, que dix ans après qu'il lui fut bien prouvé que ce nom n'était plus un secret pour personne. Mais déjà, avant l'apparition (prenez le mot dans le sens poétique) de *Marie*, M. Brizeux (associé au spirituel et ingénieux auteur des *Etrusques*, le descendant de Paul Véronèse, M. Philippe Busoni) composa une comédie en vers intitulée *Racine*, et datée de 1828.

Immédiatement après *Racine*, Brizeux publia (1829) des *Mémoires de la duchesse de la Vallière*, en deux volumes anonymes. *Marie* parut en 1832, année où M. Brizeux occupa une chaire de littérature à l'Athénée de Marseille. En 1836, vint un ouvrage tout local, tout breton, sous ce titre armoricain : *Barzonek pè Kanaouen ar Vretonad*. Après divers voyages en Italie, accomplis avec son ami et confrère Auguste Barbier, M. Brizeux donna une traduction en prose de la *Divine comédie* du Dante, ajoutée à tant, à trop d'autres, et, en 1841, un nouveau livre lyrique, composé, comme *Marie*, de pièces détachées, et intitulé les *Ternaires*. Le titre, plus tard changé en celui de : *La Fleur d'or*, indiquait suffisamment l'effort de l'auteur. Il voulait rénover un vieux rhythme. L'ouvrage eut ses partisans déclarés et ses critiques peu dissimulés. En 1846, depuis longtemps reposé de ses voyages et des impressions italiennes, il donna la grande épopée rustique intitulée : *Les derniers Bretons*, poëme couronné par l'Académie française; — puis enfin, en 1850, *Primel* et *Nola*, poésies de la famille consanguine de *Marie*. Mentionnons encore, pour être exact, un volume de chants bretons intitulé : *Le Télen Avor*, ou Harpe d'Armorique, chants dont plusieurs sont aujourd'hui populaires en Bretagne, et constatons que la mort a surpris celui qui fut si longtemps, et presque toujours, exclusivement, l'*auteur de Marie*, au moment où il mettait la dernière main à un *Dictionnaire topologique et historique des noms de lieux de la Bretagne*. On a lieu d'espérer, au pays, que cet important ouvrage sera publié.

Ajoutons, enfin, que M. Brizeux fut collaborateur de la *Revue des deux Mondes*, et que les extraits de ses divers ouvrages poétiques y parurent encore inédits.

Quant à la vie privée de ce poëte, rien à dire. Réalisant cette exclamation politique : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » M. Brizeux vit son existence s'écouler au sein de la famille, entre ses travaux et ses affections. La réputation qu'il ne cherchait pas, vint cependant le démasquer dans sa retraite, l'attirant de loin en loin à Paris, où quelques admirateurs donnèrent leurs voix à l'*auteur de Marie* lors des vacances académiques. Mais plus d'un duc ou d'un mathématicien lui fut préféré, et il est mort sans avoir joui de l'immortalité viagère qu'on reçoit sous la lanterne du pont des Arts!

M. Brizeux, sur le talent duquel il faut, en conclusion de cette note nécrologique, porter un rapide jugement, fut incontestablement de l'état-major, dans cet immense et confus bataillon des poëtes, qu'on n'ose pas qualifier absolument de corps d'élite. Officier supérieur dans son arme savante, il n'en voulut point bouger, dédaignant tout avancement ailleurs. La prose, qui peut donner la renommée plus bruyante et la fortune plus facile, par le théâtre, le roman ou la critique, fut l'objet de son dédain plutôt que celui de son impuissance. Brizeux n'a pas voulu noyer sa poudre d'or dans des flots d'encre, et l'on ne connaît pas de lui cent pages de prose.

Quant à dire ce que fut son talent, cette sobriété et cette fidélité constatées, à quoi bon le faire, et où trouver un intelligent, un délicat qui n'ait, à ce sujet, son opinion faite par l'expérience ? Nous nous bornerons à citer une image qui nous semble bien exprimer cette grâce nette, souple, déliée, ce tour découpé et décisif qui cachent la force réelle et contenue. Brizeux lui-même nous l'a fournie en rappelant, d'après Walter Scott, la joute entre Saladin et le roi Richard. Richard veut montrer sa grande vigueur ; il porte, presque aussi haute que lui-même, une large épée à double garde et à lame droite et acérée; il la brandit et fend, d'un seul coup, une grosse barre de fer qui semble tout exprès se trouver là. C'est un peu son compère Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, que ce pourfendeur terrible! Brizeux, au contraire, sera Saladin, grêle, agile, plus souple que fort. Il n'a pour bouclier qu'un coussin de soie bourré de duvet... il dit au brutal Richard de le pourfendre de sa grande épée.

« Nulle épée, — dit le roi, — fût-ce l'Ex-Calibar du roi Arthur, ne saurait fendre ce qui ne résiste pas! »

Alors Saladin lève son cimeterre, courbe et léger comme une faucille, et d'un coup habile et élégant, il partage le coussin en deux...

L'image peut donner l'idée du genre souple, nerveux et brillant qui est la force du poëte, mort comme meurent presque toutes les intelligences littéraires, vingt, trente ou quarante ans avant les commerçants retirés des affaires avec du ventre et des rentes.

Nous avons cru inutile d'insister sur l'émotion répandue dans certaines classes, chez les parvenus, les vaniteux, les esprits faibles, par le projet de loi sur les faux titres de noblesse, les changements, les altérations ou les modifications de noms. La vérité est de dire que l'affaire regarde des milliers d'individus, et que nous allons assister à un bien curieux et bien amusant spectacle!

Que de marquisats, de comtés, de baronnies rendus aux d'Hozier et aux Borel d'Hauterive qui ne les ont point consignés dans leurs archives! A bas les masques de tous ces seigneurs interlopes... et non-seulement les masques armoriés, mais les noms aussi : pseudonymes sociaux, précédés du *de*, et terminés de l'euphonique façon qu'ont permise le village où l'on est né, le coin de terre qu'on a acheté, ou tout simplement la vaniteuse fantaisie de tous les Coquardon, Greluchard ou autres Dardouillasse... qui ne sont pas même des parvenus!

— La loi — disent les commentateurs du projet — n'a point pour but de procéder à une révision générale de tous les titres, de tous les noms, de tous les *de* qui aristocratisent la société française. Mais, telle qu'elle est, cette loi, d'une facultative application, deviendra une digue nécessaire, opposée aux flots toujours plus ardents des vanités sociales, entraînant mille protestations et mille abus. Ceux qui en seront armés ne l'appliqueront donc que çà et là, au profit de l'ordre, de la morale, des hautes convenances. Mais elle aura pourtant, ainsi atténuée, ce résultat excellent : qu'elle répandra une alarme générale, semblable à la terreur que ressentent les habitants d'une place conquise que le vainqueur va décimer! Cette amende, qui peut s'élever à 10,000 francs ; l'insertion du jugement dans les journaux ; cette pénalité sage qui va choisir tout droit la vanité même pour la punir de ses excès, ne seront-elles pas une cause de continuelles appréhensions pour le délinquant, et les exemples qui frapperont autour de lui les *décimés de l'usurpation* ne suffiront-ils point à faire rentrer dans un prudent examen de conscience, une foule de gens qui se sont acheté des ancêtres chez le brocanteur de portraits de hasard, ou qui se sont choisi un nom dans le livre de poste ou les petites affiches?

La loi, qui n'attend plus que la sanction du Sénat et du pouvoir exécutif, ramène l'attention sur la corporation au profit de laquelle elle semble faite, autant qu'au profit de l'ordre, de la dignité nationale et de la morale. On relit les livres qui traitent de la noblesse, on se prend à y rechercher la trace des titres ou des noms qui éclatent autour de nous, et que certaines rumeurs rendent suspects. Un nouveau livre tout spécial, bien traité, bien résumé, celui de M. Ed. de Barthélemy, auditeur au conseil d'Etat (*La Noblesse en France, avant et depuis* 1789), est tout particulièrement consulté, et chacun veut pouvoir dire son mot fondé, au milieu des nombreuses conversations que provoque partout dans le monde, la crise, la Saint-Barthélemy de titres et de noms qui menace, ou qui peut menacer, une foule de gens qu'on connaît, qu'on aime, qu'on déteste, qu'on méprise ou qu'on envie! Que de révélations ! que d'épigrammes! que d'anecdotes! Rarement la société s'est vu pareille excitation, pareille pâture, et jamais mascarade sociale n'a été si vivement passée à l'impitoyable crible du sarcasme et du quolibet!

Une longue lettre signée, très-vive, très-curieuse, nous est adressée sur les usurpations tout particulièrement relatives à la littérature. La question des *pseudonymes nobiliaires* y est très-explicitement traitée. Une liste d'écrivains, dont quelques-uns se sont ornés de titres, mais dont le plus grand nombre s'est affublé de noms pseudonymes nobiliaires, est jointe à cette lettre, avec pressante invitation de publier. Nous n'en ferons rien, pour ne pas abuser de cet avantage q[ui] nous est offert contre quelques ennemis — et aus[si] pour ne pas affliger quelques amis. Nous nous bo[r]nerons à renvoyer les curieux spéciaux à la préfa[ce] très-curieuse et très-hardie que M. Quérard [a] placée en tête de son précieux ouvrage : les *S[u]percheries littéraires dévoilées*, section des *ps[eu]donymes*. On y lira bien des choses imprévues, divertissantes au possible ! Quant à la question d[es] *pseudonymes nobiliaires* en littérature, nous ignoro[ns] si, selon l'avis de notre correspondant, elle est r[é]solue d'une façon hostile par la nouvelle loi, et si no[us] serons privés de tant de gentilshommes de lettres, [qui] tous ne sont pas de véritables hommes de lettres!

Remarquez en passant devant l'étalage d[es] marchands de curiosités et de bric-à-brac, le débor[de]ment de pots en terre vernie d'Italie, formes de corn[ets] écourtés ou de potiches ventrues, fond bleu fonc[é], dessins jaune vif ornés d'arabesques grossières, têtes mal dessinées, et presque toujours traversés [de] quelques inscriptions latines ou italiennes :

SPARADRAPO — DIACHILO — POMATA DI COCOMERO
ESSENZA DI FIORI — TAMARINDO — ETC.

Il y a deux ou trois ans, ces poteries — don[t la] forme est commune et le dessin horrible, mais la c[olo]ration très-vive et le vernis superbe — étaient recherchées par les amateurs de céramique. Quel[ques] industriels de la rue de la Paix les faisaient monte[r en] bois sculpté, comme on monte en cuivre, doré [ou] verni, les poteries japonaises ou chinoises, et l'effe[t] était original et contrastant. Cela se vendait fort c[her]. Une paire de ces potiches, sans monture, portant [sur] la rotondité de sa panse quelque tête de vieil[lard] barbu, ou de femme camarde, à cheveux jau[nes], lorsque le remplissage était bien confus d'arabesq[ues] désordonnées, et la terraille exempte de craquelu[res et] de fissures, pouvait prétendre à 7 ou 800 francs. [Ainsi] passait l'amateur voulu ! Cornets à médaillons re[pré]sentant presque toujours des héros du calend[rier] chrétien, de 2 à 300 francs. Il fallait avoir dans [son] cabinet une paire de ces pots ou potiches, ou [bien] n'être pas au ton du jour, au diapason curieux [du] moment. Quelques téméraires montaient même [ces] terrailles italiennes des quinzième et seizième siè[cles] en lampes modérateur ; au lieu de cuivre doré, cuivre bronzé ou du bois sculpté.

Or, savez-vous ce que sont ces pots sur lesque[ls] s'est fait, depuis quelques années, de si gros bénéfic[es] — des garnitures d'apothicaire!

Les inscriptions dont bon nombre sont, non pas o[ubliés] mais flétris, l'avaient bien révélé aux attentifs, et [c'é]tait en retournant les mots *jalap* ou *opodeldoch* cont[re le] mur, que les délicats posaient ces potiches sur l[es] étagères, au milieu des produits recherchés de ce[t art] admirable de la céramique, qui résume tout : fo[rme], couleur, sculpture, peinture, dorure, et enfin, u[sage]. Mais de tant d'engouement et de si hauts prix, [voici] ce qui est arrivé.

L'an dernier, deux peintres revenaient de R[ome]. Comme on en revient, bien plus qu'on n'y va. [Chemin faisant,] tout chemin, ils passent par le mont Sybille, Fermo, Macerata et Ancône, itinéraire exceptio[nnel]. C'est par ces contrées adriatiques et peu visité[es du] spéculateur parisien, qu'ils découvrent chez d[es] *speziali* ou apothicaires de bourgades, que les [réci]pients, les contenants de toutes les drogues que [l'hu]manité avale en faisant de si atroces grimaces, so[nt, à] l'unanimité, de ces terres bleues et jaunes, verni[es], épouvantablement dessinées, dont les Parisiens [sont] toqués!

L'idée d'une superbe spéculation les saisit sou[dain]. On s'arrête à Esina pour avoir le temps de faire [venir] de l'argent de Paris, et pendant que les lentes p[ostes] italiennes feront leur office, nos deux gaillards [ache]teront deux, trois, quatre boutiques d'apothica[ires]. On cherche dans les environs, et c'est bientôt [fait]. Quinze jours après cette inspiration, ils avaient mille cinq cents pots, potiches, vases, cornets, écu[elles], plats, que sais-je! payés, l'un portant l'autre, moin[s d'un] écu ; soit entre deux et trois francs. On se procu[re de] grands paniers, de la paille, et l'on emballe e[t l'on em]barque le tout à Ancône, sur un caboteur qui fait [voile] pour Gênes. Un mois après, le transbordeme[nt à] Gênes a lieu sur un brick français qui vient au H[avre]. La Seine apporte au quai de l'Ecole, ce qui a to[ur à] tour flotté sur l'Adriatique, la Méditerranée, l'O[céan] et la Manche. On paye quelques droits, on emmag[asine] les apothicaireries, et on ne laisse apparaître ce[s ter]railles que par prudentes douzaines, de façon à [ne] point encombrer, et en même temps à n'en poi[nt] munir les marchands de bric-à-brac ! Les atte[ntifs,] les curieux ont bien compris qu'il se passait qu[elque] chose de mystérieux, depuis plus d'un an, à prop[os de] ces anciennes terres vernies d'Italie. Mais la [voici] toute nette et toute nue, ils ne l'auront qu'en ceci. La spéculation, qui est près de finir, a rap[porté]

...de 120,000 fr. à nos deux peintres d'histoire. Il ...si rare qu'un artiste, ou un lettré, réussisse à faire ...qui enrichit journellement une foule de vulgaires ...ulateurs, que nous applaudissons bien volontiers ...heureuse idée qu'ont eue ceux-ci, de dévaliser quatre ...thicaires de bourgades italiennes, de ces produits ...piques sans descendance, auxquels la mode s'est ...achée chez nous. C'est bien fait !

Mme de Ser... a hérité de sa mère, la mar... du V...., d'un magnifique collier de perles. Elles ... au nombre de deux cent dix, d'une égalité de ...eur qui double le prix de l'ensemble. Mais, depuis ... an, Mme de Ser... est bien inquiète et fort désolée : ...peries sont malades !

Oui, malades. Sur les deux cent dix, il s'en trouve ...atre-vingt-quatorze qui ont... — je ne sais com...ent dire ! — la jaunisse, les pâles couleurs ; cinq ou ... ont même pris un teint trouble et verdâtre excessi...ment inquiétant ! Si elles allaient mourir... ou plu... se décomposer ? Si la gélatine animale qui unit et ...ie les couches concentriques très-serrées qui for...ent la perle, allait se dessécher et ne plus laisser ... le carbonate calcaire, c'est-à-dire quelque chose ... friable, de poussiéreux qui pourrait aisément s'ef...iter sous la pression des doigts ? malheur !

Tout calcul fait, ce collier date d'environ un siècle ...demi, depuis que les bas-fonds indiens ont fourni ...s premiers éléments à un assortiment soigneuse...ent augmenté depuis par plusieurs générations d'hé...tières, qui se sont tour-à-tour appliquées à complé... l'admirable assortiment, l'homogénéité des blan...es sœurs. Les lapidaires consultés disent qu'après ...nt ans, le travail sécrétaire et secret, d'où pro...ient cette maladie des coquilles univalves qu'on ap...elle la perle, voit souvent s'épuiser, se volatiliser ... partie gélatineuse qui donne la cohésion et le nacré ... calcaire, et qu'alors la perle s'éteint ! Dans l'Inde, ... réussit quelquefois à rendre la vitalité au produit, ... l'insérant à nouveau dans l'huître vivante. — Tel ...fant épuisé reprend des forces au sein maternel. ...e de Ser... songea alors à envoyer une personne de ...ance à Cancale, à Granville pour distribuer son ...ier dans les huitres d'un parc... ; mais son mari ...est moqué d'elle ! On essaye d'un topique qui peut ...bler bien anodin : on met le collier dans un vase ...ein d'eau de mer. Le mari prétend qu'il faudrait ...que cette eau provînt des côtes de Ceylan... Dans ...ous les cas, et plaisanterie à part, si l'*influenza* con...tinue épidémiquement, d'une perle à l'autre, le collier de ...xante mille francs ne vaudra pas soixante mille ...ous d'ici deux ans. C'est triste !

Mme Madeleine Brohan, de la Comédie-Française, ...ssède de fort belles turquoises d'origine russe. ...et ivoire fossile, coloré de bleu clair et légèrement ...erdâtre, par les oxydes métalliques de la terre, change ... nuance en vieillissant. Il verdit, se trouble, se ...che, perd de son beau poli, et devient attaquable ...ar les acides. Mais c'est surtout lorsqu'elle émigre, ...e cette pierre russe s'altère et menace d'annuler sa ...leur ! Les turquoises turques ou persanes se con...isent plus solidement, plus imperturbablement dans ...émigration. Celles de Mme Madeleine Brohan se res...ntent donc de leur origine presque hyperboréenne, ...elles semblent dire qu'on leur rende leur patrie, ...si on ne veut les voir pâlir, verdir, mourir !

Un voyage au pays natal semble donc nécessaire à ...s pierres sensibles, et Mme Madeleine Brohan paraît ...ée à l'autoriser. Un voyageur remportera l'écrin, ..., cet écrin ouvert dans un lieu favorable, les turquoises ...p...reront par tous les pores l'air salutaire de toutes ...s Russies. Lorsqu'elles en seront bien saturées, on ...ura les rapporter ici pour quelques années. Mais ...faudra avoir souvent l'œil dessus... et au premier ...mptôme de dépérissement, interrompre l'exil ! On ...it s'étonner, pourtant, que ces turquoises alignées ... coller sur les belles épaules de Mme Madeleine ...ohan, ne se croient pas toujours sur la neige !

Nous copions ce qui suit dans une lettre écrite ...ar une jeune Parisienne exilée en province :

« . . . . Fait-on encore des mots à Paris ...lleurs que dans les pièces de théâtre ? Hélas ! la mode ...aye de la décentralisation, comme M. Dumas à ...arseille, et ici c'est insupportable : un tas d'imbéciles ...eu...lent un quart d'heure avant de vous répondre, ...our trouver un mot qu'il valait mieux laisser dans le ...éant de leur esprit. Cette manie descend sur toutes ...s classes, et l'autre jour, mon beau-frère, dînant à ...hôtel, dit au garçon :

» — Savez-vous qu'il y a très-longtemps que nous ...tendons ?

» — C'est bien aimable à vous, monsieur ? — répond ... drôle, en souriant avec la grâce qu'il pouvait avoir.

» Bref, cette manie, cette grippe gagne non-seule...ent toutes les classes, mais aussi tous les âges. Ma petite nièce, quand elle veut plaire aux siens et les cajoler, dit :

» — Je t'aime pour deux sous !

» Je lui demandai :

» — Et moi, pour combien m'aimes-tu ?

» — Pour... toujours ! — dit l'enfant.

» Louis XIV se permettait des jeux de mots sous son grand soleil. Je lisais celui-ci dans un vieux bouquin avunculaire : Un magistrat lui offrait les clefs d'une ville qu'il avait menacée de son artillerie, disant :

» — Sire, ces clefs vous appartiennent de droit divin...

» — Et surtout de droit canon ! — répond le roi. »

Peut-être la citation n'est-elle nouvelle que... pour la province.

Hier, — nous écrit-on de Berlin, — un farceur, qui n'a pu être saisi, a causé un burlesque incident, vers six heures du soir, sur la promenade, déjà très-fréquentée, par ce précoce printemps. A l'aide de gros bouts de fil de fer tordus en crochets et attachés à une corde nouée à la roue d'un des fiacres de la station, le mauvais plaisant avait réuni à une sorte de moteur unique, une douzaine de chaises sur lesquelles de braves bourgeois respiraient l'air en regardant les passants. Un amateur se présente, le fiacre s'ébranle... il entraîne les douze chaises pêle-mêle, en culbutant les honnêtes Berlinois qui s'y prélassaient sans défiance, et dans des attitudes diverses... Le seul accident réel résultant de cette escapade de vaurien, a été la jambe d'un conseiller mordue par un gros chien brusquement interrompu dans sa sieste. Il y a également eu la fâcheuse culbute d'une dame trop crinolinée. La police de Berlin a passé toute la soirée à rechercher, sans le trouver, l'affreux auteur de ce méfait.

En recueillant les souvenirs les plus saillants du monde, nous n'avons guère à constater qu'un bal rue Marbeuf, chez la marquise de Chasseloup-Laubat, femme du général de ce nom, et belle-sœur du député, ancien ministre de la marine. — Un autre bal d'adieu, un peu foulé, chez une opulente et toujours belle Américaine, Mme Hutton, rue des Champs-Elysées : galerie construite sur le jardin, fleurs à désespérer Nice et Gênes, et Florence même, dont le nom vient de fleurs. Les deux filles de Mme Hutton, l'une blonde, l'autre brune, sont venues donner une réalité posthume à la Mina et la Brenda de Walter Scott. On se souvient, qu'il y a trois ans, la chronique des salons mariait l'une d'elles à un haut personnage, lequel s'est en effet marié... mais ailleurs qu'en Amérique. — Samedi dernier, l'ambassade d'Angleterre a commencé les réceptions hebdomadaires qui doivent durer autant que les nouvelles conférences, c'est-à-dire tout le mois de mai. Ces réceptions de l'ambassade ne sont que des *raouts* ; mais elles ont néanmoins un cachet tout particulier, qu'on imiterait difficilement ailleurs. Lady Cowley les préside avec le succès que vient d'avoir la vente au profit du bureau de bienfaisance anglais qu'elle a organisée dans son hôtel, au bruit de l'orchestre de son jardin, et qui a réalisé des sommes fabuleuses. On y voyait figurer divers objets, objets d'art, en terre émaillée de la fameuse fabrique de Minton, dans le Staffortshire. Mis en loterie à vingt francs le billet, ces vases, ces aiguières, ces plats, dont on a vu les modèles à l'exposition de 1855, et qui sont d'autant plus recherchés des amateurs qu'ils sont prohibés à l'entrée en France, ces produits, disons-nous, ont été l'objet de toutes les convoitises. — L'arrivée de la reine des Pays-Bas surexcite la saison mondaine expirante, expirée. On parle d'un grand et d'un petit bal aux Tuileries, d'une fête au ministère des affaires étrangères, d'un spectacle gala au grand Opéra, etc. — On s'occupe encore dans les salons rive gauche du mariage imprévu de M. Armand de Pommereu (d'Aligre par sa mère), frère du marquis Alexis, le voyageur, avec Mlle Marie de Luppé, un nom qui remonte au temps du roi Lothaire, en 950, et dont les armes ont pour supports deux loups. — Une réunion des plus qualifiées assistait, il y a quelques jours, à une soirée offerte par Mme Clélia Grimaldo, et aux expériences magnétiques les plus surprenantes. — Tandis que le prince et la princesse Marc de Beauvau donnaient un bal, en leur hôtel de la rue des Champs-Elysées, nº 12, la semaine dernière, le feu prenait au rez-de-chaussée avec une certaine violence, et les pompiers appelés faisaient leur salutaire office, tandis qu'en haut, et en raison des précautions prudemment prises par le maître de la maison, on ignorait qu'on dansât sur un volcan ! Quand des passants eurent fait pénétrer la nouvelle jusqu'à l'intérieur du *Cercle impérial*, qui est tout voisin, une foule de personnages qui étaient venus là, selon leur habitude, après avoir déposé leurs femmes au bal, s'empressèrent d'accourir... et ce fut ainsi que ces dames apprirent un sinistre qui ne les émut que lorsque déjà tout danger était passé. — La somptueuse hospitalité du château de Pontchartrain s'est ouverte de nouveau, dimanche dernier, à une émigration de Parisiens qui comptent parmi les mandarins lettrés de l'époque. On s'est promené pendant quatre heures dans les parcs, aux bords des pièces d'eau, sur les gazons, dans les réserves, dans la forêt, sous les magnifiques ombrages, enfin, qui ont abrité la duchesse de la Vallière et Louis XIV. Cette terre, qui vaut quatre millions, est tenue comme le jardin des Tuileries ; si une feuille se détache, un homme est là, qui l'attrape au vol, avant que sa surface jaunie n'aille tacher le vert tendre du gazon ! Une des véritables curiosités des environs de Paris est assurément la prodigieuse glycine frutescente (originaire de la Caroline) qui garnit toutes les façades du château, et d'où pendent, à cette heure, sans préjudice de la double floraison d'automne, des milliers de grappes d'un violet tendre, s'enlevant avec leur doux feuillage, sur le fond rouge ardent des murailles en briques. Cette merveilleuse glycine, dont les troncs sont gros comme la cuisse de l'Hercule Farnèse du parc, est assurément la digne rivale grimpante de la célèbre treille de Hampton-Court, qui sert, ou plutôt qui *dessert* la table (en assiettes et non en bouteilles !) de S. M. la reine d'Angleterre. Le régisseur général de cette terre de Pontchartrain, dont l'étendue est celle de certaines sous-préfectures de l'empire, est l'ancien régisseur du théâtre du Vaudeville, — M. Ballard, — que Mme de Païva a évidemment engagé pour être plus certaine de la parfaite mise en scène de ses parcs et jardins. — A propos des dernières courses de l'hippodrome de Longchamps, Léon Gatayes fait une remarque à la fois burlesque et frappante. Constatant que, pour l'une des courses, il a fallu trouver des jockeys ne pesant pas plus de trente-quatre kilog. et demi, il demande « si l'amélioration de la race chevaline n'*entraînera pas* bientôt une notable détérioration de l'espèce humaine ! » — A cette course, est réapparue Mlle A..., la jeune beauté (?) dont nous annonçions récemment la tentative de suicide par l'emploi du laudanum. Il nous a été révélé sur le *turf* une petite circonstance qui, nous l'avouons à regret, enlève singulièrement de sa poésie funèbre à cet acte de désespoir. Mlle A... a bien pris la forte dose de laudanum, ainsi que nous l'avons raconté, mais elle ne l'a point bue... Ah ! daignez m'épargner le reste ! — Le buste de Rossini, du Rossini actuel, buste pour lequel l'illustre maëstro (qui s'est tu à l'âge de trente-sept ans, en terminant *Guillaume Tell*...) a bien voulu poser sept ou huit fois en faveur de Dantan jeune, est depuis quelques jours exposé à l'admiration des nombreux visiteurs, dans le salon du modèle. C'est une merveille de ressemblance, d'expression, de finesse, — une œuvre des plus hautes de l'art le plus voisin de la nature. On dit que Dantan jeune va l'exécuter en marbre ; des réductions de cette vive image seront sans doute accordées au commerce. On sait que, pour faire suite aux bustes du docteur Velpeau et de Rossini, Dantan prépare, pour le musée de Versailles, un marbre de l'ancien ministre des finances Bineau, qui lui a été demandé par le ministre d'Etat. — Les ventes de tableaux se suivent et ne se ressemblent pas. Ce qui restait de la galerie de M. Hope n'a pas trouvé d'amateurs fort empressés ni fort prodigues. Il y avait pourtant là des toiles hautement qualifiées ! Un portrait de Gérard Dow, 1,420 fr. ; un Jean Steen, 870 fr. ; un Terburg, 2,000 fr., etc. Mais la manie, la folie se sont de nouveau manifestées à propos d'un Hobbéma (moulin à eau) ; il est parti de 20,000 fr. pour arriver à 43,000..... En voyant de tels engouements, il est impossible de ne pas songer à la jolie maison de campagne, à l'excellente ferme qu'on pourrait acquérir pour pareille somme, et par la fenêtre ouverte de laquelle on pourrait tout à son aise, et sans cesse renouvelé d'aspect par l'état du ciel, admirer gratis le plus admirable hobbéma du bon Dieu ! — Nous avons, la fois dernière, publié une boutade contre les gens *inutiles* à la société, qui la gênent et l'obsèdent. Nous recevons un ingénieux et vif roman, qui porte vaillamment ce titre : les *Inutiles*, et dont l'auteur bien connu, est M. Angelo de Sorr. — Mercredi a eu lieu, en présence de la plus élégante société parisienne, l'inauguration privée de l'exposition printanière de la société impériale et centrale d'horticulture, présidée par S. Exc. le comte de Morny. Nous reviendrons tout prochainement sur les merveilles de cette exposition, qui prouve l'inépuisable série de conquêtes faites par la persévérance de l'homme sur la nature, étendant sans cesse le riant et odoriférant empire de Flore ! — L'autre soir, dans un salon obstiné, une femme de finance à laquelle la quarantaine apporte un embonpoint désastreux, s'écria : « On dit que le chagrin fait maigrir !... Je devrais bien maigrir du chagrin que j'ai d'engraisser ! »

JULES LECOMTE.

S. Exc. le maréchal comte de Castellane.

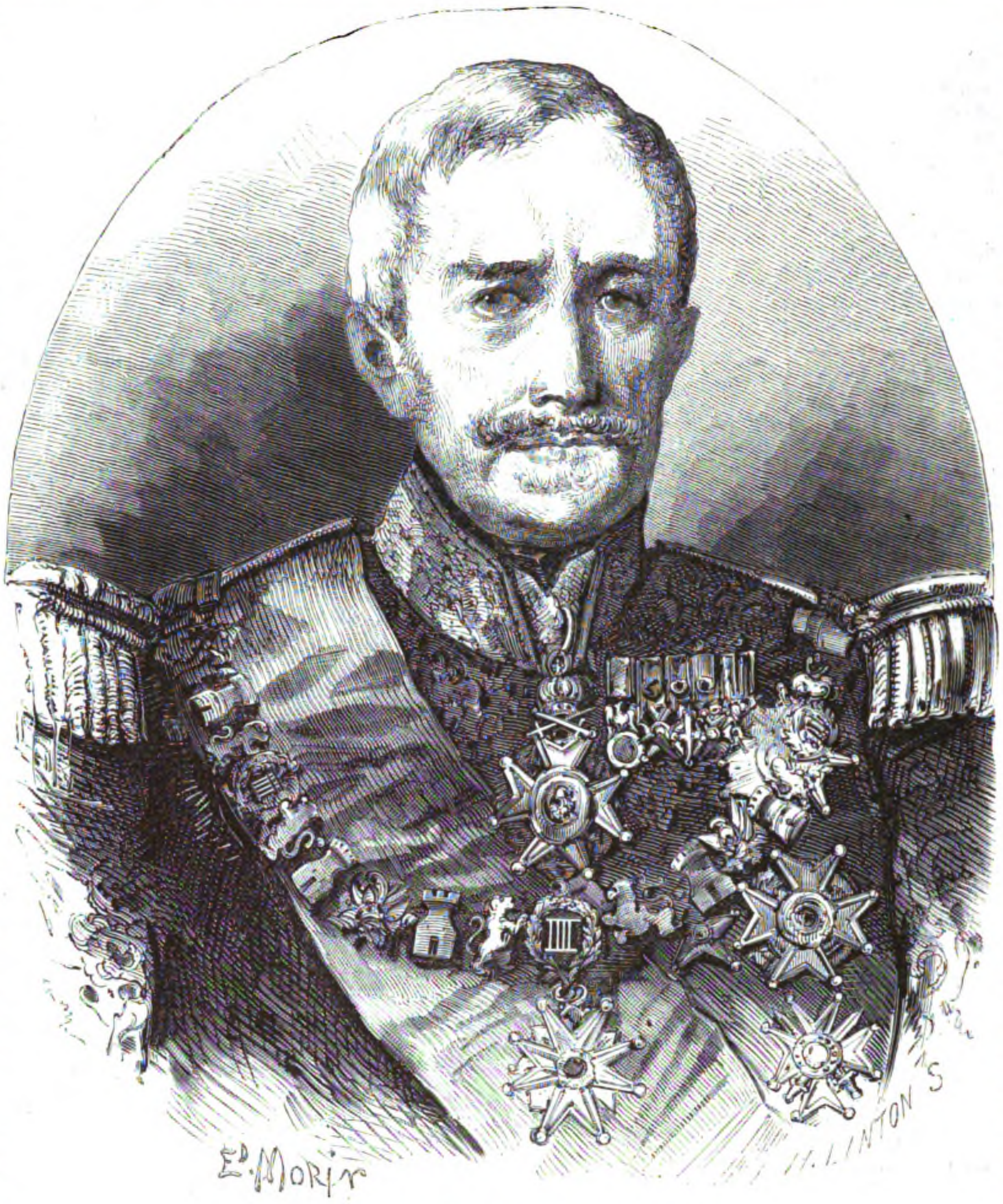
Le maréchal comte de Castellane (Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface), sénateur et commandant de la grande division militaire du Midi, appartient à l'une des premières maisons de la noblesse française.

La petite ville de Castellane, comme à l'abri d'une montagne, dernier contre-fort des Alpes, au milieu des herbes et des saules de la rive droite du Verdon, fut, vers le neuvième siècle, le berceau de cette famille, qui lui emprunta son nom, et lui rendit en échange son illustration et son prestige.

La famille de Castellane a pour souche ces illustres barons de Provence, que le droit de l'épée fit suzerains des vastes domaines devenus le prix de leurs exploits, par l'expulsion des Sarrazins de nos provinces du Midi, aussi prenaient-ils alors le titre de ducs ou de princes, comme cela résulte de chartes du dixième et du onzième siècle.

Il serait difficile de constater le nombre des guerriers illustres qu'elle a produits; elle est, après la maison de Villeneuve, celle à qui l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem doit le plus grand nombre de chevaliers; on en peut citer plus de cent morts en possession de commanderie ou d'autres hautes dignités de cet ordre célèbre. Elle a fourni à l'Eglise deux archevêques, huit évêques et plusieurs autres prélats.

Esprit-Victor-Elisabeth-Boniface comte de Castellane, appartient à la branche des Novejean; il est né le 21 mars 1788, de Boniface-Louis-André comte de Castellane, mort en 1837, lieutenant-général et pair de France, et de Alexandrine-Charlotte-Sophie de Rohan-Chabot. Son titre de sénateur et les hauts pouvoirs qui lui sont conférés, révèlent tous les droits qu'il possède à la confiance de l'empereur. LÉO DE BERNARD.



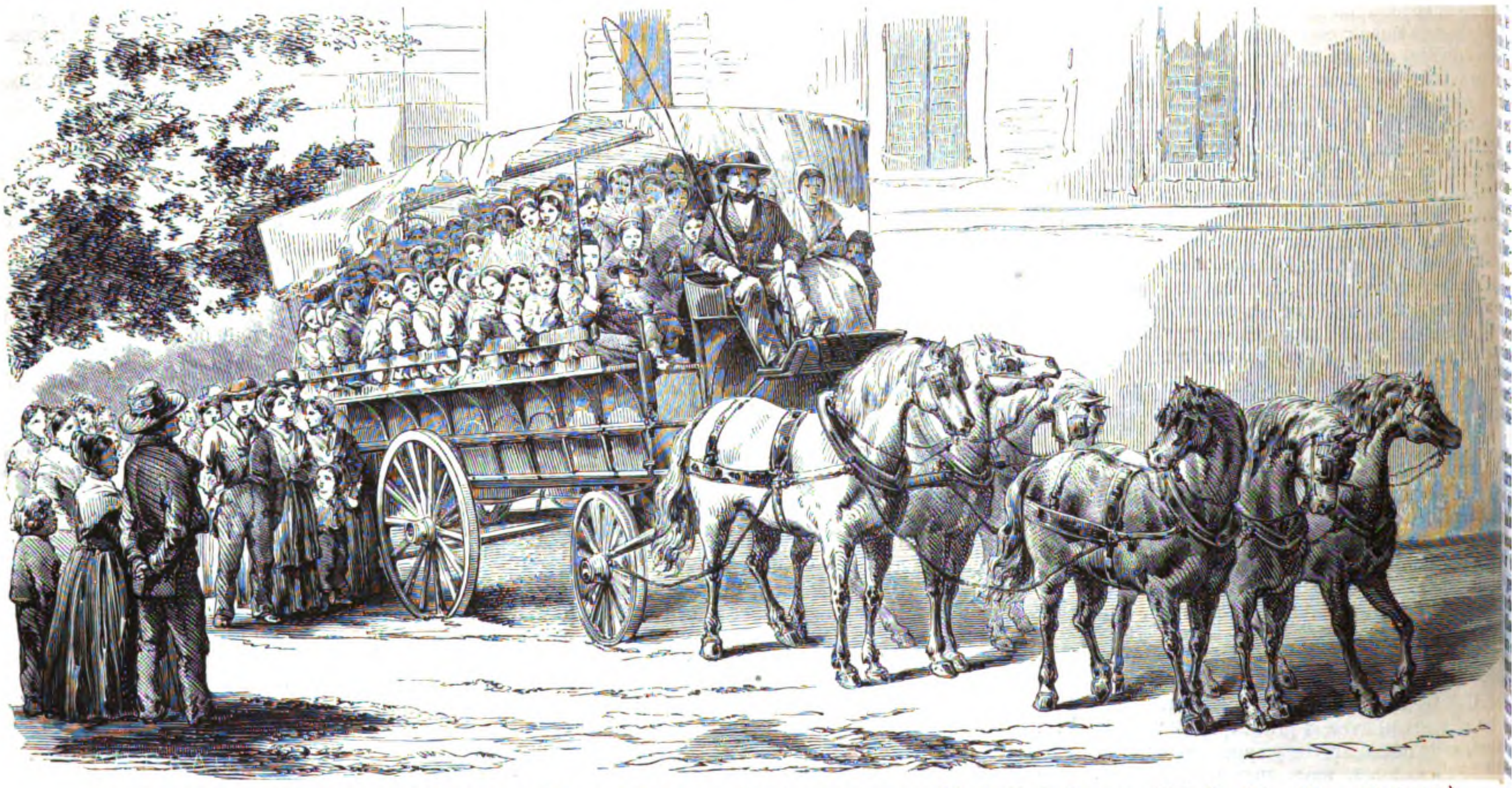
S. Exc. le maréchal comte de Castellane.

Fêtes d'Avignon.

Ce fut une heureuse pensée de M. le ministre de l'agriculture et du commerce de choisir Avignon pour siége du concours régional des onze départements du Midi. Cet honneur était bien dû à l'antique cité des papes, habituée à dominer de tant de manières. De tous les chefs-lieux qui l'entourent, Avignon est le plus propice pour ces solennités agricoles. Il y a là une superbe mise en scène, il y a des souvenirs et des monuments qui suffiraient à eux seuls pour exciter l'intérêt et orner pompeusement une fête. La ville est assise sur les bords du Rhône qui lui baigne les pieds en grondant; elle est dominée, au nord, par une roche élevée, sur le flanc de laquelle les papes avaient bâti leur palais; et ce palais crénelé de toutes parts, hérissé de tours, forme à la cité une sorte de couronne murale, emblème de son antique souveraineté. La tour grisâtre de Villeneuve domine l'autre rive; le pont miraculeux de Saint-Benezet, à moitié démoli, suspendu sur le fleuve qu'il ne peut plus franchir, surmonté d'une petite chapelle en ruines et percée de trous, découpe l'espace d'une manière bizarre. Le mont Ventour, dont le front mêlé aux nuages est constamment barbouillé de neige, domine ce tableau; cet horizon que limitent pompeusement les crêtes pelées des Alpines et des Cévennes. Un soleil d'Italie tombant obliquement sur les édifices de pierre, les colorant de tons criards que repoussent le fond sombre des montagnes et la verdure exubérante des arbres. Puis, il y a les légendes, les souvenirs, l'histoire inscrite éloquemment sur chaque débris, une chronologie dont la première date s'accroche aux temps reculés des municipalités romaines, se perpétue à travers les luttes religieuses et féodales, la souveraineté des papes, les violences révolutionnaires, les enthousiasmes et les regrets de toute sorte laissés au peuple d'Avignon par les vicissitudes du temps. Tout est, dans ces lieux, la poésie des ruines et la puissance du souvenir, que tout ce qui s'y passe de moderne constitue une sorte d'anachronisme; le passé vous domine et vous absorbe: il est partout, il perce les tentures dont on essaye de recouvrir la façade des édifices publics et des maisons particulières.

Les fêtes du concours régional ont commencé dimanche 2 mai par des courses de chevaux. C'était une innovation pour le pays; on s'en était fort occupé et préoccupé. A cet attrait de la nouveauté se mêlait une sorte de rivalité avec la ville d'Arles, située dans les Bouches-du-Rhône et qui possède, depuis un an ou deux, un hippodrome. Les Avignonnais n'ont rien épargné pour en avoir un plus beau; toute la jeunesse dorée de l'endroit s'est cotisée et a eu bien vite trouvé la somme nécessaire. Pour comble de bonheur, la nature prévoyante avait ménagé, à un kilomètre d'Avignon, sur la rive droite du fleuve, un magnifique plateau entouré de rochers et de mamelons verts admirablement disposés pour le turf. Les rochers et les mamelons forment un amphithéâtre circulaire disposé avec une rare magnificence.

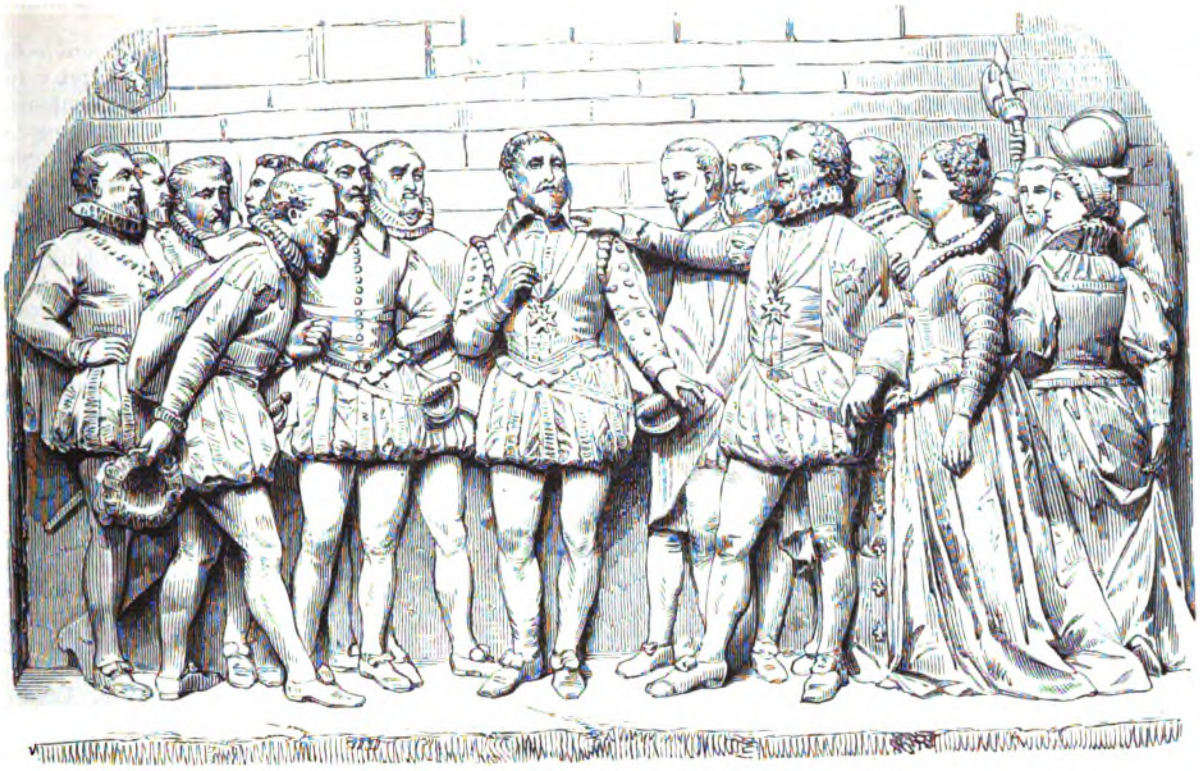
Ce lieu s'appelle *les Angles*. Armand de Pontmartin, avec un zèle tout patriotique et une légitime fi



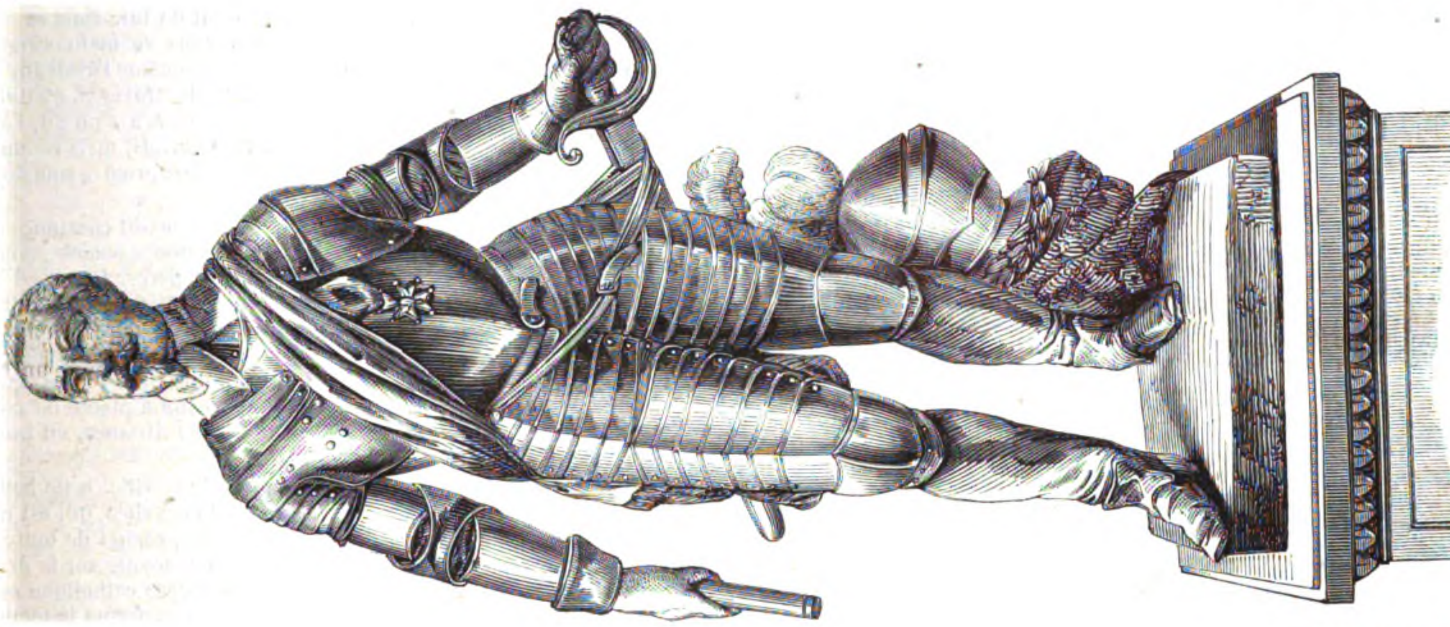
Omnibus *Léviathan*, appartenant à M. Guende, filateur à Cavaillon, d'après une photographie de M. de Bezaure. (Voir l'article : Fêtes d'Avignon.)

ient de le baptiser *les Angles-lès-Turfs;* le nom lui restera. On a bien nivelé ce plateau, on a marqué et composé la piste, on a dressé des tribunes, et, à l'heure dite, les plus célèbres coureurs du Midi sont venus inaugurer cet hippodrome et le consacrer par leurs succès. Il ne manquait au rendez-vous d'honneur ni *Runner* à ...de la Runarède, ni *...pette* à M. Remacle, ni *Aquila*, ni *Comète*, ni *...*, ni ce fameux *Monarchist* au baron de la ...ue de Bordeaux, qui ...vait précédé d'une réputation bien faite pour décourager ses rivaux. En effet, *Monarchist* a gagné le prix de la ville, 5000 fr.; on n'a pas manqué de dire, dans Avignon, qu'avec un nom pareil, un cheval devait gagner le prix. *Monarchist* avait plus compté sur ses jambes que sur son nom, heureusement pour lui et malheureusement pour *Stina*, à M. Larampe, qui s'est laissé dépasser de deux encolures. Le turf était fort animé; les bêtes lancées à fond de train, les jockeys en casaque de soie, les tribunes remplies de dames en grande toilette et des autorités en habits brodés; au loin, sur les mamelons, la foule disséminée par groupes, parmi les ...s de bruyère, tout cela formait un ensemble gracieux et pittoresque. Ce qui donnait surtout un grand cachet d'originalité à ce coup d'œil, c'était l'assortiment bizarre des toilettes. Je ne parle pas de la toilette des grandes dames, — elle se ressemble à peu près dans toutes les villes; — je parle de cette toilette simple, et cependant pleine de coquetterie, des Provençales, de ces tulles étagés sous leurs fichus, d'où sort la plus fine tête, le profil le plus pur que le pinceau puisse rêver. Un petit bonnet pointu, retenu par un large ruban de velours, termine cet ajustement coquet, et donne à ces têtes de femmes des attitudes de fauvette. C'était plaisir de les voir descendre des collines. Je songeais à la Marche et à Chantilly, et faisais, dans mon esprit, des rapprochements que je n'oserais pas répéter tout haut, dans la crainte de me faire des ennemies parmi les lionnes encrinolinées de ces turfs élégants.

Il y avait certainement de belles calèches parmi tous ces véhicules qui descendaient de la plaine des Angles et de beaux chevaux montés par de très-beaux jeunes gens avec des voiles au chapeau, tout comme à Chantilly, et des officiers en belle tenue; cependant, à un moment donné, l'attention s'est détournée des riches équipages pour se porter sur une sorte d'omnibus gigantesque traîné par six chevaux et sur lequel étaient entassées des jeunes filles, semblables à des abeilles dans une ruche. Cet omnibus s'appelle *Léviathan*, à cause de ses dimensions extraordinaires et du nombre considérable de personnes qu'il peut recevoir. Il appartient à un grand industriel, M. Emmanuel Guende, filateur à Cavaillon et est destiné au transport des ouvrières qui, le samedi, quittent la filature pour retourner dans leur famille. M. Guende leur évite ainsi les fatigues et les dangers des chemins, — les chemins ont leurs dangers comme les rues. — Tous les samedis et tous les lundis, son omnibus fait trente kilomètres dans les campagnes, déposant ou recueillant, à la porte de leurs demeures, les ouvrières de la filature. Les attentions paternelles de M. Guende, pour ces jeunes paysannes, ne se bornent pas à les promener en char deux fois la semaine; il leur trouve aussi des maris parmi ses ouvriers. M. Guende échoue rarement dans ses entreprises matrimoniales. Il faut trois qualités à une jeune Provençale pour se marier: la première c'est d'être sage, la seconde c'est d'être assez jolie, la troisième c'est d'avoir une petite dot. Sages, les fileuses de Cavaillon le sont toutes; jolies, elles le sont pour le moins autant que sages dans cet heureux pays. Reste donc la question de la dot. C'est l'affaire de M. Guende qui la résout très simplement. Sur le salaire quotidien il fait une légère retenue; c'est ainsi que, jour par jour et sou par sou, l'ouvrière travaille elle-même, lentement, à son bonheur. Le jour où un brave garçon a su lui plaire, elle n'a qu'à suivre le penchant de son cœur. Elle se marie, remercie M. Guende, et tout est dit; voilà un ménage heureux. Aussi, il fallait les voir toutes ces jeunes filles coiffées de leur béguin, empilées sur le *Léviathan*. Quelle joie sur leur frais visage! quelle sérénité sur leur front! Leur franche gaîté, leurs éclats de rire semblaient défier l'avenir. Pour elles, le lendemain n'est pas un souci, c'est une espérance.



Bas-relief de la statue de Crillon : — Justice et loyauté.



Statue de Crillon, inaugurée à Avignon, le 3 mai 1858.

Bas-relief de la statue de Crillon : — Défense du pont de Tours.

Le 3 mai seulement a eu lieu l'ouverture du concours régional. A dix heures du matin, il y eut une messe solennelle à Notre-Dame des Doms. Le préfet, les autorités municipales, les officiers de la garnison, les pompiers et la foule assistaient à l'office divin, célébré par Mgr Debelay, archevêque d'Avignon. Une musique militaire exécutait des morceaux qui ébranlaient les voûtes et faisaient frémir les saints et les saintes agenouillés dans les vitraux. L'orgue seul se taisait, et c'est lui que j'aurais voulu entendre dans cette vénérable basilique, qui n'a peut-être pas son égale pour l'antiquité.

Dans une pareille église, on ne devrait rien entendre ni rien voir que les chants religieux et les pompes sévères du culte.

Quand, après une messe solennelle, la foule sort de l'église, on la voit se répandre le long du rocher et rouler, par masses compactes, vers la ville, où elle s'engouffre et disparaît dans les rues étroites Mêlez à cette cascade humaine le roulement des tambours, les coups de canon tirés sur l'esplanade, le son des cloches et le murmure du fleuve, vous aurez une idée de ce spectacle et de cette vaste harmonie. Rabelais, quelque part, appelle Avignon *la ville sonnante*, elle mérite encore cette épithète ; ses clochers et ses campanilles ont conservé leurs voix de bronze. Il n'y a que la cloche d'argent dont la place soit restée vide au-dessus des donjons pontificaux. Celle-là ne tintait que deux fois, dans la vie d'un pape : le jour du sacre et le jour de sa mort; elle répétait, de la même voix, l'hymne de la gloire et l'hymne funèbre.

Après la messe, le cortége officiel est venu se placer sous une vaste tente dressée devant l'Hôtel de Ville, pour inaugurer la statue de Crillon. C'était, dans le programme des fêtes, la partie la plus intéressante et celle qui devait le mieux flatter l'amour propre local. Le brave Crillon n'a plus que deux descendants, le duc de Crillon, ancien général de brigade et pair de France, sous la Restauration, et le marquis de Crillon. Tous les deux étaient présents à la fête, invités par la ville, et assis à l'extrémité du rang sur lequel se trouvaient les généraux et les autres autorités. M. de l'Aubespine-Sully, sous-préfet d'Apt, est aussi un peu parent de cette illustre famille. C'est à ce titre que M. le préfet de Vaucluse lui a cédé l'honneur de prononcer, dans cette cérémonie, le discours officiel. M. de l'Aubespine-Sully, bien digne de cette confiance, a eu des moments très chaleureux. Avant le sous-préfet et avant le maire, Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, avait pris la parole et fait ressortir, dans le brave des braves, dans l'ami du grand roi, les qualités réunies du héros et du chrétien. M. le duc de Crillon, quand tous les discours ont été prononcés, a remercié la ville de l'honneur rendu à son illustre aïeul; il a aussi remercié l'artiste qui, dans l'exécution de son œuvre, s'est si noblement inspiré des qualités du grand homme. — Parmi les dames assises aux places d'honneur, se trouvaient Mlle Marie de Mahon-Crillon et la duchesse Pozzo di Borgo. — Après les discours, on a exécuté une cantate. On avait composé en langue provençale un chœur rustique qui aurait produit beaucoup d'effet et réjoui le peuple avignonnais si on avait pu l'exécuter. Il me semblait très-approprié à la circonstance et parfaitement à sa place dans un concours régional. Le refrain disait : « Tout vient de Dieu et de la charrue. Vous donc » qui *menez* la vigne du Seigneur, vous tous, venez, » bons laboureurs, recueillir les honneurs à la grande » fête du terroir (*dou terrairé*) » — Et, dans une strophe finale, on chantait : « La serpe et le hoyau emplissent » les vastes champs de joie et d'abondance. Du pied du » Ventour aux plaines arlésiennes, tout est plein de so» leil, de travail et de paix. » — L'auteur de cet hymne agreste, empreint d'une si vive couleur locale est un poëte fort en renom dans le pays. Il s'appelle Roumanille, et exerce, à Avignon, la profession de libraire. Il a publié plusieurs volumes de vers, tous marqués au coin de la vraie poésie et du pur langage provençal. Roumanille a trouvé quelque part, je ne sais où, la lyre tombée des mains de Bertrand de Born; il a su l'accorder et lui faire rendre des sons qui nous font souvenir des troubadours. — Parmi les autres productions inspirées par la fête, il n'y avait de remarquable que les vers de M. le marquis d Urbin. Ils n'ont pas été lus publiquement, mais ils étaient dans les mains de tout le monde. On était d'accord pour admirer la facilité du rhythme, l'énergie de l'expression et l'enthousiasme sincère que respirait cette poésie.

Pendant la cantate, le voile qui recouvrait la statue est tombé; Crillon est apparu aux Avignonnais. dans sa fière attitude, bardé de fer de la tête aux pieds. D'une main, il tient le bâton de maréchal; l'autre s'appuie sur la garde de l'épée. Le visage a un bel air martial; il exprime tous les grands sentiments, la rude franchise et l'inexorable fidélité de cette âme de héros. Tout cela, au premier abord, semble un peu massif à cause de la pesante armure, du baudrier, des cuissards, des genouillères; et pourtant, toutes les proportions sont observées, et je vois dans l'ensemble une parfaite harmonie. Les formes sont accusées vigoureusement, moulées avec un art parfait. Mettre la vie et le mouvement sous une enveloppe de fer, était une entreprise difficile et rude pour un artiste comme M. Veray, habitué à traiter, d'un ciseau délicat, les sujets les plus légers et les plus gracieux. A l'auteur de l'*Arlésienne*, de la *Moissonneuse*, et de tous ces bustes de jeunes filles qui ont fait, à Paris, la réputation de l'artiste, il fallait vraiment du patriotisme et du dévouement, pour se décider à sculpter ces rudes contours, à modeler ce visage de soldat et ce costume de métal. On peut reprocher au visage de manquer de distinction et de ne pas répondre assez exactement à l'idée que l'on se fait, en tous lieux, de la physionomie de Crillon. Je crois cependant que, lorsqu'elle pourra être vue à une distance convenable, lorsqu'elle sera débarrassée de la tente qui la masque entièrement et des maisons contre lesquelles elle est adossée et qui doivent tomber, l'œuvre de M. Veray acquerra, pour tous, les qualités qu'on lui conteste, et il n'y aura pas un seul Avignonnais qui n'en soit fier.

Sur les bas-reliefs, tout le monde est d'accord. Ils sont fort beaux, modelés en ronde-bosse avec une grande vigueur et une entente parfaite de la perspective. Le premier de ces bas-reliefs représente le héros, dans une bataille, disputant à Mayenne l'entrée du pont de Tours; l'autre, le plus remarquable des deux, représente cette fameuse scène où Henri IV désignant Crillon comme le plus brave capitaine de son royaume, reçoit cette éloquente rebuffade : « Sire, vous en avez menti; c'est vous! » — Dans ce dernier bas relief les figures sont animées et mouvementées comme dans un tableau. Il faut dire aussi que M. Thiébaud, un de nos meilleurs fondeurs, a mis le plus grand soin et le plus grand art à ne pas diminuer le mérite de cet ouvrage; il a fondu la statue et les bas-reliefs dans un bronze excellent et d'une belle nuance. Le piédestal est en pierre, entouré d'une grille. Sa forme n'est pas vulgaire et s'harmonise très-bien avec le caractère grave de la statue.

Cette journée s'est terminée par un dîner à la préfecture et un toast à Crillon qui n'aurait rien perdu, a dit M. le préfet de Vaucluse, à vivre sous le règne de Napoléon III.

LÉONCE DUPONT.

Bal donné par le maréchal Canrobert

DANS LE PALAIS DU GOUVERNEMENT, A NANCY.

Après avoir parcouru et inspecté les principaux centres militaires et industriels de son commandement, le maréchal Canrobert l'a inauguré par un grand bal donné aux notabilités des départements réunis sous son autorité.

La fête a été digne, par son éclat, de l'illustre maréchal qui en faisait les honneurs. Les splendides salons du palais de Stanislas ont pu se croire reportés aux beaux jours du règne de ce prince, dont la cour donna une de ses reines les plus vertueuses au trône de France. La riche illumination en verres de couleurs qui dessinait les lignes architecturales de la façade du palais, au-dessus duquel flamboyait l'aigle impérial, révélait à la foule quelles étaient les magnificences intérieures.

La haute société de Metz et de Nancy, célèbre par son goût et sa distinction, s'était surpassée pour cette fête. C'était un ensemble merveilleux de soie, de gazes, de fleurs et de dentelles, tout constellé de diamants, auquel s'alliait admirablement la richesse des uniformes, si nombreux dans cette foule brillante.

Nous donnons la vue du grand escalier, dont toutes les voix se sont accordées pour vanter le noble et imposant aspect. La double ligne de grenadiers et de cuirassiers qui le bordaient de leurs murailles vivantes s'harmoniait de la manière la plus heureuse avec le caractère grandiose et sévère de l'édifice.

L'Est, comme le reste de la France, connaissait les hautes qualités déployées par l'illustre maréchal en Afrique et en Orient; il connaissait le capitaine, il connaît maintenant l'homme; il sait tout ce qu'il y a d'affabilité, de haute courtoisie et de sentiments généreux dans le chef sous l'épée protectrice duquel l'a placé le choix de l'empereur.

LÉO DE BERNARD.

Courrier de Chine.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Hong-Kong, 14 mars 1858.

Partis de Whampoa, le dimanche 21 février, nous ne sommes arrivés que le 7 mars à Hong-Kong, que nous nous préparons à quitter sous peu pour faire voile vers Shang-Haï, où doit se rendre tout le gros de notre flotte. Je vous fais part des quelques observations que j'ai pu faire sur Hong-Kong, cette colonie anglaise qui n'a pas plus de quatorze ans d'existence et qui prend chaque jour une importance plus considérable.

Hong Kong, sous le rapport de sa rade, offre un asile sûr contre les typhons du pays : cette rade, vaste et profonde, contient en tout temps un grand nombre de navires de guerre et de commerce, de presque toutes les nations du monde. La ville est bâtie en amphithéâtre au pied d'une montagne assez élevée, dont le pic principal s'appelle *pic Victoria*. Une rue du même nom, large et spacieuse, située près du quai dont elle suit les contours, renferme sur sa droite toutes les boutiques chinoises où l'on voit étalés les plus curieux produits du pays, et sur sa gauche, les riches demeures des gros négociants, ainsi que le *club*, le *tribunal*, les *casernes*, l'*hôpital*, l'*église catholique* et l'*asile de la Sainte-Enfance*. Le palais du gouvernement domine toute la ville.

Le *club* de Hong-Kong offre à lui seul toutes les distractions possibles aux résidents anglais et étrangers. Pour trois piastres par mois, on a le droit de le fré quenter, d'y lire les journaux et de profiter de tous le jeux connus.

L'*asile de la Sainte-Enfance* est dirigé par de sœurs françaises, qui y reçoivent toutes sortes d'en fants européens et chinois, pour les élever dans la fo catholique et leur donner une première éducation. Là encore les sœurs continuent dignement la mission cha ritable qu'elles se sont imposée!

La *rue Victoria* présente certainement autant d'ani mation que nos rues commerçantes de Paris, sauf le voitures, car en Chine tout se transporte, même le objets les plus lourds, à dos de Chinois, appelés *cooli* qui acquièrent dans ce métier une vigueur et une ag lité peu communes. Mais ce qui frappe le plus u étranger passant dans cette rue, c'est un tintemen métallique de piastres qui, partant on ne sait d'o vous poursuit à chaque pas; et ce qui m'étonne à c sujet, c'est que les Chinois si rapaces de leur natur si avides de cette délicieuse musique, paraissent n prêter aucune attention.

Bien qu'on dise que la police de Hong-Kong so assez bien faite, et que l'on rencontre, jour et nuit, u policeman à chaque coin de rue, cela n'empêche p d'entendre toutes les semaines circuler dans la ville bruit d'un vol ou d'un assassinat. Le Chinois étant d'u caractère astucieux et nourrissant la plus grande hai pour tout ce qui est européen, n'attaque jamais qu' lâche ou en traitre. Aussi faut-il toujours être sur gardes et tenir tout Chinois à distance, si l'on ne ve pas qu'en passant près de vous, il ne vous donne qu que mauvais coup du couteau qu'il tient caché da ses longues manches; ce qui est arrivé dernièrem encore à un Anglais se promenant en plein midi da la rue Victoria. Et si, par une appréhension pro dentielle, il n'avait porté le bras derrière sa tête, c' était certes fait de lui. Mais en vain cria-t-il à l'aid montrant à tous sa main sanglante et mutilée, poursuivant lui-même l'assassin... Celui-ci s'était en par une rue de traverse, et nul Chinois ne daig bouger. Souvent, m'a-t-on dit, l'assassinat est suivi vol. Il arrive parfois, mais rarement, que le coupa est dénoncé par ses propres complices, moyennant qu ques piastres.

La rue Victoria est continuée sur la gauche de rade par une route spacieuse, pour laquelle il n'a fal rien moins que percer le roc en plusieurs endroits s'ouvrir un chemin dans le granit, dont on a utilisé l morceaux pour en faire des candélabres de reverb res; car croyez bien que Hong-Kong est parfaitem éclairée à l'huile. Dans toutes les rues, comme sur route Victoria, on a planté de ces candélabres de en dix mètres de distance, en les alternant de cha côté.

A un mille de la ville, cette belle route vous cond à une magnifique vallée, qui est convertie en un gr *champ de courses*, cachet de toute colonie anglaise. y arrivant, on aperçoit, sur la droite et l'un à côté l'autre, le cimetière catholique et le cimetière prot tant; le premier renferme le tombeau de feu M. le pitaine de vaisseau Collier, mort de la dyssenterie Canton, il y a environ trois semaines, et regretté toute l'escadre. Le cimetière chinois borde l'autre de la route, d'où l'on aperçoit au loin de fort jo villas, entourées de bouquets d'arbres, et qui ne autres que les palais des riches négociants de Ho Kong. On finit par arriver à une petite baie, sur bords de laquelle s'élève un vaste et magnifique b ment, qui ne renferme, malgré tout, que les bure de la maison Jardine riche nabab, à qui l'on attri au moins deux ou trois cents millions de fortune! Ay eu à toucher certain mandat tiré sur cette maison, j le plaisir d'en visiter l'intérieur. Et d'abord, je fus rêté à la porte par un factionnaire indien (armé fusil... Dieu me pardonne!) faisant partie de la g de M. Jardine. Après lui avoir expliqué en assez m vais anglais le motif de ma venue, il me laissa pa et me fit entrer sous un large péristyle où venait ab tir un grand nombre de corridors latéraux. Là, j rencontre de plusieurs Chinois, auxquels je m'adre mais en vain, pour obtenir quelque indication su route à suivre dans ce dédale de corridors. Fort reusement, un habitant de Hong-Kong, se ren chez ce nabab, dans le même but que moi, vi point pour me tirer d'embarras. Il me fit conduire l'un de ces Chinois à l'étage supérieur, où se tro encore une infinité de bureaux. Toutefois, à la req de mon guide, un employé daigna sortir de ces reaux et s'avancer vers moi; il m'adressa alors la role en anglais, mais dans un anglais si pur, que j compris goutte. Je crus donc sage de lui deman dans la même langue, de vouloir bien parler fran il le connaissait parfaitement. Peut-être ignorez que tous les Anglais sont de même : ils ne ve presque jamais parler notre langue, qu'en généra possèdent bien mieux que nous ne possédons la

et cela tout au rebours des Français, qui ont pris l'habitude de parler l'anglais, en l'écorchant, Dieu sait comme, et avec un aplomb dont les fils d'Albion rient, à tout moment, sous cape.

Pour en finir avec les façons d'agir de la maison Jardine, j'ajouterai que le premier employé me renvoya à un deuxième, celui-ci à un autre, cet autre à un quatrième, qui finit cependant par me solder. Je commençais à craindre que cela n'eût pas de fin! J'ai appris depuis que cette riche maison possède un très-grand nombre de bâtiments de commerce et des paquebots qui vont de Calcutta à Hong-Kong; ces vapeurs ont une marche supérieure telle, qu'ils devancent toujours le courrier de France et d'Angleterre, tout en partant de l'un ou l'autre point à la même date que lui, ce qui n'est pas une des moindres sources de fortune de leur propriétaire.

Tel est, à peu près, le résumé de mes observations sur Hong-Kong. Notre départ pour Shang-Haï doit s'effectuer vers le 15 ou le 20 de ce mois, et le bruit court ici que l'empereur de Chine aurait envoyé son oncle en cette même ville pour y traiter avec les ambassadeurs des puissances européennes. Toujours est-il que M. le baron Gros, notre plénipotentiaire, est déjà parti sur l'*Audacieuse*, le 12 à midi, faisant voile de ce côté.

L. R., officier de l'expédition.

Concours régional de Blois.

Blois, 9 mai 1858.

Monsieur le directeur,

L'usage des concours se propage depuis quelques années avec une rapidité qui prouve toute leur importance. Plusieurs villes, jalouses d'en avoir un, ouvrent, à l'exemple de leurs sœurs aînées, une lice aux nombreux concurrents qui s'occupent d'agriculture et d'agronomie. Elles profitent de cela pour organiser une exposition de beaux-arts, et tout le monde — artistes, industriels et agriculteurs — trouve avantage à ces grandes fêtes du travail.

La ville de Blois n'a pas voulu marcher la dernière dans cette voie de mouvement et de progrès. Elle a tenu, pendant la semaine qui vient de s'écouler, un concours intéressant à plus d'un titre. Je ne vous parlerai pas de l'exposition de bestiaux. Permettez-moi cependant de vous dire qu'en la parcourant, j'ai regretté l'absence de votre collaborateur Monselet, qui se fût pâmé d'aise devant des animaux effrayants d'embonpoint, et qui n'eût pas manqué de remplir les colonnes du *Gourmet* des marques de son admiration. Moins exclusif que lui, à l'endroit des comestibles, je ne veux point fatiguer les lecteurs du *Monde illustré*, en traitant des questions d'économie domestique, et je m'empresse de passer à ce qui les intéressera davantage: les beaux-arts, l'industrie et l'horticulture.

Le musée de la ville se trouve dans le vieux château de Blois où trois salles lui sont consacrées. Ce château n'est plus qu'un vaste reliquaire de souvenirs. Moyennant une minime rétribution, on vous le fait visiter, hormis cependant la partie qui fut construite par Gaston d'Orléans, et qui sert aujourd'hui de caserne. Dans l'autre partie du bâtiment, on vous montre les appartements de Catherine de Médicis, ceux de son fils, Henri III, et la chambre fatale où fut assassiné le duc de Guise. Mais ce qu'il y a de plus beau, à mon avis, dans cette antique demeure des rois, c'est la vaste salle des États généraux. Chaque année, à l'occasion des courses du mois d'août, on y donne un grand bal, et ce jour-là, les murs dénués, les colonnes vermoulues disparaissent sous des tentures de velours vert et rouge fleurdelisées. Ce n'est pas dans cette salle, non plus que dans celle du musée que s'est tenue l'exposition des beaux-arts, mais dans la salle des Saintes-Maries, ancienne chapelle qui, après avoir servi de prison sous la Terreur, est devenue aujourd'hui le lieu de prédilection des dilettante et des concerts de Blois. Elle est grande et haute. Il est dommage seulement que le jour n'y soit pas favorable aux toiles qui s'y trouvent.

Cette exposition est assez remarquable et se compose d'un grand nombre de tableaux et de quelques bustes et statues. J'ai retrouvé là plusieurs noms chers au public: Dantan jeune avec une superbe collection de bustes, et à côté de lui, Préaux, Dauzati, Morel-Fatio et de Curzon.

Les peintres du pays n'ont pas voulu rester en arrière, et ont exposé quelques bonnes toiles. M. Boileux a obtenu un grand succès avec ses *Pêcheuses de crevettes*. Sauf un peu de raideur, cela m'a paru sans défauts. Que n'en puis-je dire autant d'un tableau d'histoire du même artiste: *Thibaut aux Croisades*, œuvre sans talent et barbouillée comme un devant de cheminée?

M. Ulysse Besnard, qui n'a pas, non plus, réussi une toile historique, meilleure cependant que celle de M. Boileux, s'est montré excellent coloriste et peintre plein d'esprit dans des tableaux grands comme la main. Sa *Soubrette* est ravissante d'espièglerie et d'expression comique.

Une vue d'Avignon, de M. Leconte (de Roujou), a eu la mauvaise chance d'être placée sous un jour défectueux qui en ternit l'éclat. Il est facile, néanmoins, de deviner que cette œuvre est traitée avec talent.

J'en passe beaucoup, des meilleurs il est vrai, mais aussi des pires. Je ne veux citer que trois tableaux, qui sont les plus détestables que j'aie jamais vus: un *Milon de Crotone* fort dignement ridicule, avec des chairs couleur chocolat; une *Fontaine* dont les voisinages sont indescriptibles, et, enfin, un *Caprice*, tellement capricieux qu'on ne le comprend pas.

Sauf ces mauvaises toiles, que par une blâmable indulgence le jury a consenti à recevoir, l'exposition est assez bonne. Je le répète, il n'y a pas de grande œuvre; les détails ne sont pas irréprochables, mais l'ensemble est satisfaisant.

Celle de l'horticulture réunissait un si grand nombre de fleurs rares, de plantes exotiques, de produits indigènes qu'il ne m'est pas possible de vous en donner la liste. Qu'il me suffise de vous dire qu'elle était superbe, et que les vergers, les serres et les potagers du Loir-et-Cher et des départements limitrophes, y étaient représentés par d'excellents échantillons. Il faut rendre justice à l'architecte chargé de présider aux arrangements. Par ses soins, la halle aux blés, où les produits horticoles et l'industrie devaient être placés, a été transformée en un vrai palais. Entre deux pelouses de gazon vert, au milieu de grottes tapissées de mousse et sur un sable fin, coulait un petit ruisseau, dont l'onde claire laissait voir le fond et les habitants: de jolis petits poissons rouges. Ces poissons rouges étaient là, remplaçant des carpes qu'on avait d'abord établies dans ce petit ruisseau, mais dont la voracité l'avait mis à sec. C'est dans ce jardin que s'épanouissaient les fleurs et les fruits, et au-dessus, dans de vastes tribunes ordinairement chargées de sacs de blé, s'était étalée l'exposition industrielle.

Le morceau capital de cette exposition était un garde-feu, que je tiens pour un chef-d'œuvre d'art et de patience. Il est dû à un serrurier de Blois. Ce qu'il faut le plus admirer, c'est que cet artisan, ayant besoin de son travail de chaque jour et voulant cependant accomplir une promesse sacrée, a pris, sur ses courtes nuits, le temps que l'exécution lui demandait. Ce garde-feu est tout en fer et construit sans aucune soudure. Certaines parties, et particulièrement la pelle, les pincettes et le soufflet, sont ciselées avec une adresse merveilleuse. Il est bon de savoir que ce brave ouvrier a consacré neuf ans à faire son garde-feu.

Parmi les objets qui excitent encore l'attention, il y a des tables en marqueterie qu'un amateur a exposées. Cet amateur est un ancien officier d'artillerie, un vieillard encore vert, qui donne ses loisirs à cette occupation. Je recommande son travail à tous ceux qui s'occupent de marqueterie. Je doute qu'on puisse faire aussi bien; je suis certain qu'on ne fait pas mieux.

Si nous étions encore au bon temps des miracles, je vous signalerais, comme en étant un pour tout de bon, les deux horloges en bois, exposées par un petit garde-moulin de dix-sept ans. Ce jeune paysan, sans avoir jamais fait de l'horlogerie, construisit, avec son seul couteau, une pendule en bois qui marchait très-régulièrement. Quelle peine, quel travail, pour fabriquer les rouages nécessaires! Et cependant il sut vaincre toutes les difficultés. « Elle va, disait-il, elle va! » Et il tremblait comme Vaucanson, animant son premier automate: *le Joueur de flûte*.

La pendule allait, en effet; il la montrait à qui voulait la voir, et sans orgueil, je vous jure, mais comme une chose fort ordinaire. On mit alors à sa disposition des rouages en cuivre, et il construisit celles qu'il a envoyées à l'exposition. Elles marquent les secondes, les minutes, les heures, les jours, les semaines, les mois, les années, et elles décrivent les phases de la lune. N'avais-je pas raison de vous dire que c'était un miracle?

Après ces belles et admirables choses, que vous citer encore? Tout ne pâlit-il pas devant ces inventions et devant ces œuvres d'art?

Vous comprenez sans doute, monsieur, que le concours régional avait attiré à Blois une foule considérable, et qu'il a donné lieu à des fêtes auxquelles la ville n'est pas habituée. Mercredi, il y avait à l'Hôtel de Ville, un fort beau concert, fort beau, oui vraiment! et si je ne craignais d'avoir l'air de faire une réclame, je vous citerais le nom des artistes qui n'ont besoin que du baptême parisien pour être de grands artistes. Il y a surtout parmi eux une jeune et charmante femme, qui habite Tours, et qui était venue à Blois pour la circonstance. Elle est élève de Ponchard; elle a remporté le premier prix de chant au Conservatoire et elle se nomme... Ah! mais j'ai promis de ne la pas nommer!

Jeudi, la municipalité de Blois offrait aux exposants et à quelques invités une représentation gratuite au théâtre. Quelle représentation! et quel théâtre!

Je commence par déclarer que la salle de spectacle est ce que j'ai vu de plus triste en ce genre. Elle est grande comme la scène des Variétés, et je ne trouve rien qui ressemble davantage à la scène de Blois, qu'une grande loge de face de l'Opéra. Vous le voyez, ce n'est pas vaste. Et avec cela, quel agencement! et quels acteurs! mon Dieu!

Cependant, sur ces planches vermoulues, sous ce plafond lézardé, Alboni a fait, il y a peu de temps, entendre sa belle et touchante voix, et Ristori a joué les plus beaux rôles de son répertoire; et, lorsqu'on leur faisait des excuses sur la pauvreté de la salle, ces grands artistes savaient répondre d'une manière aussi grande que flatteuse.

— Vous rappelez-vous, madame, d'avoir joué à Blois? disait dernièrement un des plus honorables habitants de cette ville à Mme Ristori.

— Oui, monsieur: c'est il y a deux ans, répondit l'artiste, et je ne me souviens pas d'avoir jamais paru dans une salle aussi misérable; mais, en revanche, quel public d'élite! comme il me comprenait, et que j'étais fière de jouer devant lui et d'obtenir ses applaudissements!

Quel tact dans cette réponse! quel bon goût!

Il est vrai que la grande artiste avait, le soir dont elle parlait, rempli le rôle de *Maria Stuarda* devant la meilleure société de Tourraine et de France.

Pardonnez-moi cette digression qui m'a entraîné loin de mon sujet, auquel je me hâte de revenir. C'est hier samedi qu'a eu lieu la distribution des prix accordés aux exposants des meilleurs produits. Elle s'est tenue sur le terrain de l'Évêché, admirable point de vue d'où l'on découvre toute la vallée de la Loire avec ses châteaux et ses forêts. Elle était présidée par M. le préfet du Loir-et-Cher, qui, dans un discours remarquable, a fait ressortir tous les avantages du concours. Après la distribution des prix, les danses ont commencé sur les places de la ville. A six heures, un grand banquet réunissait à l'Hôtel de Ville les exposants et les autorités, et le soir un feu d'artifice a clos dignement cette série de réjouissances.

La ville de Blois peut être fière de ce concours, qui comptera dans ses annales, et qui, nous l'espérons bien, ne sera pas le dernier. Je n'ai pas à insister sur le profit que les villes de province peuvent tirer de ces expositions, qui aident puissamment le progrès de la décentralisation. Du reste, on comprend tout ce qu'elles ont d'avantageux, puisque, de tous côtés, on en voit s'ouvrir qui réunissent les plus beaux produits. Après Blois, ce sera au tour d'Alençon, et j'aurai soin de vous tenir au courant du concours de cette ville.

Agréez, etc.

L. ERNEST DAUDET.

Mai.

Quels doux souvenirs n'éveille pas le nom seul de ce mois! le mois des fleurs, des espérances, des promesses; le mois de la renaissance et de la vie.

Tout s'anime et se féconde à ses doux rayons. La plante tressaille, l'agneau bondit, le moucheron et le scarabée se jouent et tourbillonnent dans la lumière. Tout s'entr'ouvre et s'épanouit au souffle tiède de ses brises: les fleurs et les âmes.

La nature entière semble exhaler dans un sourire de bien-être et de sérénité un soupir de parfums et de tendresse. Elle semble moduler par toutes ses voix: le gazouillement des oiseaux, le murmure des eaux courantes, le frémissement de l'air dans les feuilles, l'hymne du réveil, le chant des jeunes années, l'andante des premières amours.

On sent comme des effluves vivifiantes palpiter dans le ciel, des fluides de passion circuler dans l'air. Comme notre gravure, où l'artiste a symbolisé ce mois dans ses plus fidèles emblèmes, a heureusement fixé son caractère dans ce jeune couple errant à travers les halliers pleins de nids, sous la futaie pleine de soupirs!

Voilà bien ce mois, l'aurore du printemps, que nos vieux poëtes avaient si heureusement nommé le *renouveau*, exprimant ainsi à la fois sa fraîcheur floréale et sa puissance reproductrice.

Ce qu'il est pour nous, il l'était pour nos pères. Le 1er mai était pour eux un jour de fête; la fête des beaux jours, la fête du ciel bleu, de la campagne verte, le mois des lilas qu'ils couraient moissonner aux prés Saint-Gervais, le mois de l'arbre et de la plante en fleurs.

La bazoche elle-même laissait là ses sacs et désertait sa barre. Silence à Cujas! silence à Barthole! *Evohe* au printemps!

Et l'arbre de mai se dressait avec ses couronnes enrubanées et ses guirlandes fleuries dans le préau même du Palais.

Dans nos provinces méridionales, les amants, par un usage qui remonte aux sociétés antiques, allaient nuitamment, le 1er mai, ou du moins de grand matin, suspendre d'énormes bouquets à la porte de leurs fiancées.

Et, contraste étrange! qui semble recéler en lui un mystère providentiel, ce mois, que le christianisme a consacré à la Vierge-Mère, *Virgo Dei genitrix*, ce mois qui était pour l'antiquité, comme il semble l'être pour la nature, le mois de la tendresse, le mois de la fécondité, le mois de la passion, était en même temps pour elle le mois de la virginité, et de la virginité sainte. Le 15 du mois de mai était la fête solennelle des vestales.

Bien plus, ce mois des activités génératrices, où tout est ardeur et reproduction dans la nature: dans la nature végétale, où la sève circule à pleins pores; dans la nature animale, où le sang circule à pulsations brûlantes; ce mois de la *Bonne Déesse* était aussi celui de la chasteté: le mariage contracté durant le mois de mai était frappé des plus sinistres augures. « Les flambeaux de l'hymen qui s'allumeront durant le mois de mai, dit Horace, se changeront bientôt en torches funèbres. »

N'est-ce pas de ce préjugé antique que serait né cet aphorisme répandu dans plusieurs de nos provinces: mariage de mai, mariage de mort?

Mais ce n'est pas là le seul rapprochement surprenant qu'offrent les souvenirs et les traditions de ce mois. N'était-il pas pour l'antiquité payenne le mois des astres sereins; de *Maia*, à laquelle, d'après quelques historiens, il aurait même été consacré, de cette pléiade secourable, de cet astre béni des nautoniers, comme il devait être le mois consacré à celle que le christianisme proclame avec reconnaissance l'Étoile de la mer, le Phare du navigateur?

FULGENCE GIRARD.

Le mois de Mai.

Courses du

Depuis notre dernie
riences de luttes hippi
parisien par la Société
a eu lieu jeudi, 6 mai.
qui annonçait cinq co
taire, 2,000 francs, 12
inscrits; — *prix de l'E*
50 francs; — *prix des*
d'entrée; — *poule des pr*
de poule; — *prix donn*
ture et du commerce,
qui s'est maintenu san
n'avait attiré qu'un trè
dehors de l'enceinte, e
Les tribunes étaient pr
droit du plaisir s'achète
femmes et les toilettes a
la cause du sport. C'est
voir rencontré çà et là
robes de printemps. Il
membres du jockey-clu
chevaline, des parieurs
de chevaux et quelques
intéressantes réunions,
des engagements.

Le champ de course
tacle, le jour d'une rép
teur n'a invité que le d

Nous pourrions dire
hippique a eu lieu en
sentation ne s'est nulle
la foule, nous ne voulo
silence.

Prix de l'Ecole mil
tous ont couru. Odess
Little-Jack, à M. le bar
Robert, à M. G. Fould,
mée par M de Reiset p

Prix de l'Esplanade;
couru. Vert-Galant, à M
à Mme Latache de Fay,
comte de Morny, troisiè

Prix des haras: H
couru. Nat, à M. Lecle
au baron de Nivière, d
troisième.

Poule des produits:
trente-quatre ont déc
Gouvieux, à M. le comte
des-Indes, à M. Mosselm
comte de Lagrange, tro
quatrième. Cette course

Prix du ministre: D
couru, Cagliostro, à M.
quemont, à Mme Latach
à M. le baron de Nivièr

Si cette solennité n'a
blait promettre, en rev
ont clôturé dignement
du printemps.

Jamais on n'avait vu
de piétons se disputer l'e
jamais les tribunes, plac
pavillon de l'empereur,
reine de Hollande, ne
garnies de jolies femmes
coup d'œil aussi charn
contemplation où l'art
une leçon de mode, ét
opinion et à faire un c
tribunes réservées aux
jardinières de fleurs de
singulièrement avec le
par les membres du Jock
de tous pays qui vienne
derniers étages avaient
se terminaient, sur la te
qui, à chaque entr'acte
perser bientôt partiellen
au pied des tribunes, s
jusqu'au moment où la
deux différents publics

En dehors de l'hippod
de voitures que le reg
suivre à travers les
Toutes les fortunes éta
leurs livrées. Tous les d
traient, depuis l'éléga
jusqu'au modeste cabri
classique chaise de post
cette usurpatrice du vie
d'Utrech *jaune mourant*

Dans l'intérieur du
forêt d'équipages, pou
tenue et d'un goût p
crire tous ceux qui nou
nous n'en finirions pas a
Nous nous bornerons à
chevaux de M. le duc
ville, de M. le comte d
comte Gustave de Juig
jens, de M. le marquis
duchesse d'Hac... et d'
tueux qu'un prince de
étaient pavoisés de fem

e présente parmi
sque, ou laid, ou
issons-le quand,
sottise qu'il vient
décoche, il nous
, à l'autre pour
er une statue ..
arrête. Trève de
oulent pas, et le
patience ici et de
ntrait Henri) qui
rir beaucoup les

mical qui rache-
rtinent dans les
de lui-même et
ivée du comte et
i avaient fait rire
it comme tout le
é sans doute par
e ardeur dans la
es mots heureux;
ugitive, ses som-
us, il avait gardé
nçaient à être re-
ore vu (ils étaient
du même côté de
, qu'elle voulût ne
le regarda pas et
persuadé qu'elle
dée plusieurs fois
nt d'audace. Son
et ce fut de l'air
qu'il balbutia, en
ponse au journa-

de Pontaillac une
crains une scène

qui venait de dire
billet anonyme,
ne en compagnie
spectes où l'un et

ent tous les sou-
ris, des exclama-
discours et des
ain. Il était trois
alon bleu étaient
aient groupe en
leur part de cette
aient les airs. Un
aitre de l'établis-
alme, dans l'inté-
aient. La prière,
it un effet subit.
r prendre le café,
mme le comte de
nt bientôt appor-
Dans ce déplace-
ent rencontrés et
itresse de ses im-
ait rien fait qui
not, pas un signe
'est toi.» Décidé-
plétement éclairé
jouait et il en
tablit l'équilibre
me transformé. A
tout le monde;
t assez d'esprit et
on long mutisme.
ée. Elle le provo-
rendre blessants,
le ne pas voir ou

oo, il est tard, et
. Si vous voulez
r *la chouette*.
ix.

ur ses billets de
roupaient en face
t dans les poches,
dames y prirent
à leurs amis. Le
'il vit les cartes
réflexion — ré-
rais l'air de vou-
ta. Puis, comme
dans la partie, il
singularisé, et il
s cependant sans
n qu'il se mit de
venir de la scène
se demanda si ce
vaise action, une
ouragea en se di-
as les cartes, qu'il
pour ne pas avoir
. Ce n'était pas là

passer trois fois,
e partie, lorsque
oment, le peintre
comte sur les dix
dire que les beaux
eurs calembours,
ment sinistre au

Courses du bois de Boulogne.

Depuis notre dernier article, deux nouvelles expériences de luttes hippiques ont été offertes au public parisien par la Société d'encouragement. La première a eu lieu jeudi, 6 mai. Malgré l'intérêt du programme qui annonçait cinq courses : — *prix de l'Ecole militaire*, 2,000 francs, 120 francs d'entrée, huit chevaux inscrits; — *prix de l'Esplanade*, 1,000 francs, entrée 50 francs; — *prix des haras*, 4,000 francs, 100 francs d'entrée; — *poule des produits*, 4,000 francs, 500 francs de poule; — *prix donné par le ministre de l'agriculture et du commerce*, 2,000 francs; malgré le temps qui s'est maintenu sans pluie, cette troisième journée n'avait attiré qu'un très-petit nombre de curieux en dehors de l'enceinte, et de promeneurs sur le turf. Les tribunes étaient presque vides, surtout celles où le droit du plaisir s'achète cent pour cent de moins. Les femmes et les toilettes avaient en quelque sorte déserté la cause du sport. C'est à peine s'il nous souvient d'avoir rencontré çà et là une douzaine de chapeaux et de robes de printemps. Il n'y avait guère que MM. les membres du jockey-club, grands juges de la question chevaline, des parieurs, des éleveurs, des marchands de chevaux et quelques spectateurs passionnés de ces intéressantes réunions, qui eussent répondu à l'appel des engagements.

Le champ de course ressemblait à une salle de spectacle, le jour d'une répétition générale à laquelle l'auteur n'a invité que le dixième de ses amis.

Nous pourrions dire que cette troisième journée hippique a eu lieu en famille; mais comme la représentation ne s'est nullement ressentie de l'absence de la foule, nous ne voulons pas en pa ser le résultat sous silence.

Prix de l'Ecole militaire : huit chevaux inscrits; tous ont couru. Odessa, à M. de Morny, première; Little-Jack, à M. le baron de Nivière, deuxième; Bois-Robert, à M. G. Fould, troisième. Odessa a été réclamée par M. de Reiset pour 3,025 francs 50 cent.

Prix de l'Esplanade : dix chevaux inscrits; cinq ont couru. Vert-Galant, à M. H. Delamarre, premier; Ronzi, à Mme Latache de Fay, deuxième; Andrinople, à M. le comte de Morny, troisième.

Prix des haras : Huit chevaux inscrits; cinq ont couru. Nat, à M. Leclercq, première; Forest-du-Lys, au baron de Nivière, deuxième; Potocki, à M. Lupin, troisième.

Poule des produits : Quarante poulains inscrits; trente-quatre ont déclaré forfait; neuf ont couru. Gouvieux, à M. le comte de Prado, première; Tonnerre-des-Indes, à M. Mosselman, deuxième; Zouave, à M. le comte de Lagrange, troisième; Pélerin, à M. A. Lupin, quatrième. Cette course a été très-vivement disputée.

Prix du ministre : Douze chevaux inscrits; sept ont couru. Cagliostro, à M. H. Delamarre, premier; Marquemont, à Mme Latache de Fay, deuxième; Mathilda, à M. le baron de Nivière.

Si cette solennité n'a pas tenu tout ce qu'elle semblait promettre, en revanche les courses de dimanche ont clôturé dignement la brillante série des réunions du printemps.

Jamais on n'avait vu tant d'équipages, de cavaliers et de piétons se disputer l'emplacement de l'hippodrome; jamais les tribunes, placées à la droite et à la gauche du pavillon de l'empereur, occupé par Sa Majesté et la reine de Hollande, ne nous étaient apparues plus garnies de jolies femmes et de jolies toilettes. C'était un coup d'œil aussi charmant que varié, une aimable contemplation où l'art et le bon goût, tout en prenant une leçon de mode, étaient appelés à formuler une opinion et à faire un choix. Les premiers rangs des tribunes réservées aux femmes, ressemblaient à des jardinières de fleurs de toutes nuances et tranchaient singulièrement avec les gradins supérieurs, occupés par les membres du Jockey-Club et les gentlemen-riders de tous pays qui viennent assister à nos courses. Ces derniers étages avaient un aspect des plus curieux : ils se terminaient, sur la terrasse, par un fronton d'hommes qui, à chaque entr'acte, se rompait et allait se disperser bientôt partiellement aux alentours du pesage, au pied des tribunes, sur les pistes et dans l'enceinte, jusqu'au moment où la sonnette d'appel renvoyait les deux différents publics à leur place.

En dehors de l'hippodrome serpentait un long cordon de voitures que le regard eût vainement cherché à suivre à travers les feuillages déjà épais du bois. Toutes les fortunes étaient étiquetées à la valeur de leurs livrées. Tous les degrés de la carrosserie s'y montraient, depuis l'élégant phaéton à grandes guides jusqu'au modeste cabriolet à quatre roues; depuis la classique chaise de poste jusqu'à la moderne citadine, cette usurpatrice du vieux fiacre à coussins de velours d'Utrech *jaune mourant*.

Dans l'intérieur du champ de courses, c'était une forêt d'équipages, pour la plupart blasonnés, d'une tenue et d'un goût parfaits. Si nous voulions inscrire tous ceux qui nous ont paru dignes d'être cités, nous n'en finirions pas avec cette longue nomenclature. Nous nous bornerons à signaler les voitures à quatre chevaux de M. le duc de Larochefoucault-Doudeauville, de M. le comte de Maxence de Damas, de M. le comte Gustave de Juigné; les équipages de M. Haentjens, de M. le marquis de Quérieu, de M. Erazzu, de la duchesse d'Hac... et d'un jeune Américain, aussi fastueux qu'un prince de l'Asie. Les siéges des voitures étaient pavoisés de femmes élégantes, comme les mâts des navires, un jour de fête, tout surchargés de pavillons nationaux.

Nous avons pu nous rendre compte du mérite des modes nouvelles, grâce à cette exhibition en plein vent de femmes et de toilettes; et nous devons à la vérité de dire qu'elles sont, cette fois, très réussies. « Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire. » Les chapeaux surtout ont notre approbation. Ils sont légers, coquets, seyants, et se portent un peu plus sur la tête, ce qui est un acte de haute raison à signaler dans l'historique de la mode, le dos d'une femme n'ayant jamais eu besoin d'être coiffé.

Il y avait aux courses un nombre incalculable de chapeaux de paille, la plus grande partie florentins, qui luttaient de toutes les coquetteries de leurs plumes et de leurs rubans avec les capotes de crêpe, de tulle et de dentelles ornées de fleurs, de trop de fleurs peut-être. La victoire est restée aux chapeaux de paille d'Italie et aux plumes.

S. M. la reine de Hollande, qui attirait l'attention de la foule comme tout grand personnage inconnu, avait une jolie toilette de saison, aussi simple que de bon goût. Elle portait une robe de soie unie violet clair, un cachemire long, fond vert émeraude, d'une rare beauté, un chapeau de paille d'Italie, orné d'une longue plume tombante. Ce chapeau, à la passe légèrement fermée, laissait à peine entrevoir, à travers l'épaisseur d'une voilette de dentelle noire, des boucles longues et épaisses de cheveux châtains. Sa Majesté tenait à la main une ombrelle verte qui devenait une sorte de signalement vraiment providentiel pour les curieux. S. A. I. la princesse Mathilde portait une robe grise, un châle de l'Inde long, fond blanc, et un chapeau de paille d'Italie avec plume blanche. Toutes les dames de la suite avaient des cachemires. A ces dernières courses, les châles étaient en majorité, et nous en félicitons la mode. Ce qui nous a paru très-adopté, ce sont des crêpes de Chine et des cachemires noirs, brodés et garnis d'une dentelle haute de trente centimètres seulement; ces châles se drapent à merveille sur les épaules, enveloppent gracieusement le haut de la jupe, et donnent à la personne qui les porte un air de grande distinction.

Au premier rang des femmes célèbres par la recherche de leurs toilettes, nous citerons la princesse R... qui avait un long pardessus, sorte de talma descendant jusqu'à terre, fait en étoffe de soie, écossais vert et bleu. Sous ce vêtement, se cachait une toilette un peu trop printanière. Les robes de cachemire blanc sont au moins en avance ou en retard d'un mois. La jeune comtesse Leh... portait une rotonde de velours bleu ciel, garnie de chinchilla, qui laissait voir toute la toilette. La comtesse Leh... nous a prouvé que le gris perle et le bleu ciel s'harmonisent fort bien comme nuance. Les peintres l'avaient dit, mais la mode n'y croyait pas : une jolie femme s'est chargée de prouver cette vérité. Parmi les personnes importantes qui composaient l'élite du public, nous avons vu messieurs les ministres, les préfets de la Seine et de police, S. Exc. le maréchal Magnan, M. le comte de Morny, M. le comte Lehon, M. le duc de Fitzjames, M. le comte d'Albon, M. de Lauriston, M. de Marcy, etc.

A trois heures et demie, l'empereur est arrivé.

La troisième course allait commencer. La cour s'est placée dans le pavillon d'honneur, qui, sur-le-champ, a été entouré d'un rempart de curieux. La lutte terminée, l'empereur, donnant le bras à S. M. la reine de Hollande, et suivi de S. A. I. la princesse Mathilde, du jeune prince des Pays-Bas et des personnes de sa maison, s'est promené dans l'enceinte. Un peu avant la quatrième course, la cour a repris place dans la tribune du centre, et a paru apporter un très-grand intérêt au spectacle des luttes engagées pour le prix de l'empereur et du handicap libre, les deux courses le plus vivement disputées de cette mémorable journée.

Pour les six courses annoncées, non compris les forfaits, cinquante-quatre chevaux, tous d'une glorieuse renommée, étaient inscrits.

Les gentlemen-riders, protecteurs de l'art hippique à la fin du dix-huitième siècle et au commencement de la Restauration (1814 et 1817), qui s'estimaient fort heureux lorsque, dans le cours d'une année, ils comptaient cinq ou six chevaux engagés, seraient bien surpris aujourd'hui du nombre considérable des engagements que voient, chaque semaine, nos hippodromes pendant la saison des courses. Le progrès, au point de vue de l'amélioration des races chevalines, a fait un pas immense, et, bien certainement, il n'en restera pas là.

Dimanche, le *prix des Tertres* a ouvert la marche, 1,000 francs, avec 50 francs d'entrée; distance, un tour. Le gagnant à réclamer pour 6,000 francs. Neuf chevaux inscrits, tous ont couru; mais cette course a été malheureusement contrariée par divers accidents. Par suite d'un départ mal donné, Bois-Robert, appartenant à M. Fould, n'a pu tenter la véritable lutte et n'est arrivé que troisième, tandis que Robri, à Mme Latache de Fay, a été premier, et Commelles deuxième.

Venait ensuite le *prix du Trocadéro*, 2,000 francs, avec 100 francs d'entrée pour les chevaux n'ayant jamais gagné; distance, 2,200 mètres environ. Onze chevaux inscrits, neuf ont couru. Premier : Tripper, à M. de Nivière; deuxième : Charlatan, à M. Fasquel. De faux départs ont, cette fois encore, inégalisé cette course, dans laquelle, au début, *Corpus juris*, à M. le comte de Morny, et Charlatan, semblaient s'être attiré tous les suffrages.

Troisième épreuve : *Handicap*, 3,000 francs; entrée, 200 francs; forfait, 100 francs; distance, 2,900 mètres. Sur dix-sept chevaux engagés, dix se sont présentés, neuf seulement ont couru. Premier : Monsieur-Henri, à M. Mosselmann; deuxième : Elisabeth, au baron Daru; Troisième : Miss Cath, au baron de Nivière.

Quatrième course. *Prix de l'Empereur*. Poule des produits, 10,000 francs donnés par Sa Majesté; ajoutés aux 1,000 francs d'entrée; forfait, 600 et 500 francs, s'il est déclaré l'avant-veille de la course. Ce prix est le plus important de la France, après le prix du *Jockey-Club*. Quarante-sept chevaux étaient engagés, trente-huit ont déclaré forfait; neuf inscrits, six ont couru. Pendant quelques secondes, les six chevaux sont restés en ligne; trois ont pris l'avance, laissant le spectateur indécis; puis enfin Gouvieux, arrivé premier, suivi de Tonnerre des Indes, qu'il ne dépassait que d'une demi-encolure.

Cinquième course : *Handicap* libre. — 1,000 francs pour chevaux de trois ans ayant couru à Paris ou à Chantilly. — Onze chevaux inscrits; huit ont couru : premier, Phœbus; deuxième, Bois-Robert. — Dernière épreuve : *course des haies*. — 1,000 francs. Entrée, 100 francs; forfait, 100 francs — pour les non-partants; — distance, 2,400 mètres avec cinq haies. Quatre chevaux étaient engagés et ont couru : — Trembleur, à M. le baron de Monnecove, est arrivé premier; Nul, à M. le vicomte Arthur Talon, deuxième.

Rabry, vainqueur de la première course, a été réclamé.

Après le handicap libre, cinquième course, l'empereur s'est retiré, et bientôt le brillant défilé des quatre calèches de la cour a eu lieu derrière les tribunes, et donné le signal du départ à un très-grand nombre d'équipages et de cavaliers, et même de modestes piétons, — qui, pour la plupart, se retrouveront, dimanche 16 mai, aux courses de Chantilly. — Tous les chevaux de postes sont déjà retenus pour ce jour-là. Les carrossiers et les loueurs de voitures ne suffisent pas aux demandes qu'ils reçoivent. — Les faiseuses ont de la besogne plus que n'en peuvent faire leur aiguille et leurs ciseaux. — Les paris s'engagent, les femmes rêvent des premières représentations de robes à deux jupes, de mantelets de dentelles, de châles brodés et de chapeaux de printemps, et les habitants de Chantilly, dépossédés, comme tous les ans, de leurs habitations, sont menacés d'aller camper sous les arbres de la forêt. Chantilly, qui est un désert en temps ordinaire, devient une fourmilière en temps de courses. — Il n'y a que Versailles qui ait le monopole de manquer toujours de population, même le jour des grandes eaux!

Durant la dernière journée des courses au bois de Boulogne, quelques incidents ont ému l'assemblée. Une voiture de maître a versé : deux cavaliers sont tombés; un jockey a été démonté; deux pacifiques bourgeois qui flânaient un peu trop longtemps sur la piste ont failli être renversés. En somme, tous en ont été quittes pour la peur.

Mme A.-R. DE BEAUVOIR.

Sciences, Beaux-arts, Travaux publics.

Dans l'un de ses derniers comités secrets, l'Académie des sciences, afin de pourvoir au remplacement de M. Largeteau, qui avait laissé un fauteuil d'académicien libre vacant, avait formé une liste de quatre candidats. En première ligne, elle avait placé M. le docteur Bégin; en seconde ligne, M. le comte Jaubert, ancien ministre des travaux publics; en troisième ligne, *ex æquo* et par ordre alphabétique, MM. Damour et Watserden.

Il y avait soixante-deux membres présents. Tous ont voté. Un premier tour de scrutin a donné 27 voix à M. Bégin; 21, à M. Jaubert; 7, à M. Watserden; 6, à M. Damour. Un bulletin blanc complétait le vote. La majorité étant de 32 voix, et aucun des candidats ne l'ayant obtenue, il a fallu procéder à un second tour de scrutin, qui a donné 31 voix à M. Jaubert; 30, à M. Bégin. Le billet blanc était revenu.

Sur l'observation de M. Geoffroy Saint-Hilaire que, d'après la tradition et le règlement, un billet blanc profitait à celui des concurrents qui avait le plus grand nombre de voix, M. Jaubert a été proclamé académicien libre. Sa nomination a été soumise à l'approbation de l'empereur, et le nouvel académicien a été officiellement reçu lundi dernier.

On expliquait ainsi le succès de l'ancien ministre : M. Bégin est un habile; il jouit d'une grande réputation; mais il a vieilli, s'est retiré du monde et ne se mêle plus guère des affaires d'ici-bas. M. Jaubert, homme instruit, est, au contraire, plein d'activité, d'ardeur; c'est un chaleureux protecteur des sciences et des savants. L'Académie ne hait pas les protecteurs. Elle en a de remarquables et de bien placés parmi les académiciens libres : M. le maréchal Vaillant, M. l'amiral Dupetit Thouars, M. Passy, etc., etc. Nous allons voir M. le comte Jaubert à l'œuvre.

Un statuaire, connu par de nombreux et honorables travaux, M. Raymond Gayrard, est mort la semaine dernière, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait eu la douleur de perdre successivement, dans ses dernières années, sa femme et son fils Paul Gayrard, succombant, dans la force de l'âge et du talent, à une maladie cruelle.

M. Raymond Gayrard était né en 1777, à Rodez, d'une famille de commerçants. Il fut d'abord soldat, combattit avec les phalanges françaises, fut blessé à Marengo; puis, entraîné par un goût particulier pour les arts, il vint à Paris s'exercer dans l'atelier d'Odiot.

...lque temps il s'occupa de ciselure, mais rêvant plus hautes destinées, il entra dans l'atelier de Tau... Médailliste et statuaire, il a beaucoup produit. ...ne de ses médailles les plus recherchées est celle de protestation des journalistes parisiens, en 1830. ...istoire de cette médaille et des ambitions, des réclamations dont elle fut la cause, mériterait d'être écrite. ...serait un curieux chapitre de notre histoire contemporaine.

...armi les statues de M. Gayrard, il en est quelques-unes de bien composées, d'exécutées avec soin. Cet ...iste a taillé dans le marbre un grand nombre de ...ges, de madeleines, des groupes d'enfants. Le fronton du Palais de Justice de Rodez est son ouvrage. ...uelques jours avant sa mort, il s'occupait du modèle de la statue du pape Urbain V, que la ville de ...ide se propose d'ériger sur la place publique qui ...end devant son antique cathédrale.

...activité, l'ardeur de M. Raymond Gayrard étaient ...mes. On ne l'a jamais vu un moment oisif. Il doit ...er un grand nombre d'esquisses, de dessins, de ...ets dans tous les genres. CH. D'ARGÉ.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

VIII. — Le Duel. (*Suite.*)

...n'était à ce moment du souper où, le premier appétit satisfait et bon nombre de bouteilles ayant ...bues, les langues commencent à travailler au moins ...nt que les dents, lorsque Mme Anaïs arriva, accom...pagnée, non pas du bonnetier retiré dont on avait ...é à Henri, mais d'un comte hollandais fort riche, ...avait habité, l'année précédente, un charmant ...l de l'avenue Montaigne, et que tous les habitués ...s et du balcon des Italiens connaissaient au ...s de vue. C'était un grotesque personnage s'il en ...mais, une de ces figures qu'il suffit de voir une ...pour se les rappeler toute sa vie. Représentez-vous ...long corps maigre supportant une grosse tête ...ée, ornée d'énormes favoris rouges et de deux ...s de rares cheveux ramenés en fourchettes jus...u milieu du front; de grands yeux bleus de Chine, ...ez large à la base, droit et pointu à son extrémité, ...bouche d'un rouge vif, accompagnée de trois fos...s, dont deux creusées dans les chairs rosées et ...les des joues et la troisième s'ouvrant comme un ...au milieu du menton, et vous aurez une idée à ...peu près exacte de cette curiosité vivante, qui rappelait ...mouton par la figure et la sauterelle par les membres. Pour le reste, sauf la rose qu'il portait toujours ...boutonnière de son habit noir, la cravate blanche ...ne quittait pas et les gros brillants dont ses doigts ...enrichis, c'était un homme comme vous et moi. ...tait même un homme des plus soignés dans sa toilette. Ses chemises, quoique brodées, étaient des chefs-d'œuvre d'élégance et de goût. Il avait un soin particulier de ses mains, qui étaient très belles et qu'il ...ait avec satisfaction. Enfin, son pied, chaussé de ...souliers à boucles d'acier, avait une cambrure ...ne. Cet homme était évidemment enchanté de sa ...ne : tout en lui le disait; il se trouvait merveil...eux : il l'était, en effet. Je ne saurais dire son âge. ...être avait-il quarante ans, peut-être cinquante. ...qui est probable, c'est qu'il posait encore pour le ...homme.

...omprend qu'un original de cette espèce, tom...t une heure et demie du matin, au milieu d'une ...comme celle qui se trouvait réunie dans le salon ...staurant, dut produire un effet immense. Quand ...e parut, il y eut des rires universels, bruyants, ...es. Toutes les fourchettes tombèrent des mains, ...garçons se sauvèrent dans l'antichambre pour ne ...manquer de respect aux nouveaux venus. Au mi...lieu de ce tohu-bohu, Mme Anaïs, un peu piquée, vint ...oir à la place que lui montrait la baronne de ...illac. Quant à son phlegmatique ami, il salua ...sement la société, se débarrassa de son chapeau, ...ena en souriant son regard autour de la table, se ...ota et s'assit.

— Je voudrais bien savoir, ma chère,—dit-il à Anaïs, ...en s'apprêtant à faire honneur au festin, — ce qui, ...votre personne, a pu provoquer ces rires? Vous ...charmante, et il me semble que votre toilette ne ...rien à désirer.

— Aussi n'est-ce pas de moi qu'il s'agit, répondit ...aut Anaïs; on rit parce que nous arrivons tard ...il n'y a peut-être plus rien à manger.

— Tranquillise-toi, dit une voix amie, qui s'em...sa de venir en aide à Anaïs, nous n'en sommes ...'qu'aux faisans truffés.

— Voyez donc ses bagues! fit avec admiration la pe...tiseuse, en s'adressant au chroniqueur, et en ...t du bout de son couteau les doigts du comte.

— Tu trouves que ces brillants seraient bien mieux ...sur ton cou!

— Oui, mais il est bien laid!

— Vingt millions, ma chère!

— C'est donc un caïmacan?... Comment s'appelle-t-il?

— Le comte de.... J'ai oublié son nom. Demande-le ...lui!

...ce moment, la conversation était générale, et ...on parlait tout haut.

— Silence dans les rangs! dit l'ex-officier, qui com...çait à n'avoir plus tout son sang-froid, madame la ...sidente va parler.

— Je propose à l'honorable société, dit la baronne de Pontaillac, de prouver au comte de Treptoo que nous lui pardonnons de s'être fait attendre, en buvant à sa santé.

— C'est ça, fit le chroniqueur, c'est le comte de Treptoo, par deux o.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme, et le comte se leva, sans doute pour exprimer sa reconnaissance.

— Un instant, dit le peintre, le toast d'abord, les pleurs après.

— A la santé du comte de Treptoo! le modèle des hommes, dit la baronne d'un ton pénétré.

— C'est une trahison, cria une voix, tu vas te faire arracher les yeux par Anaïs, si tu continues!

— N'interrompez pas!

— Ce citoyen vertueux est-il de la garde nationale? demanda le peintre. Je désire faire son portrait pour le prochain Salon.

— Le toast est-il fini? cria-t-on à la baronne, qui se tenait encore debout.

— A la santé du modèle des hommes, reprit celle-ci, à ses beaux chevaux...

— Chevaux ou cheveux?

— Je fends en deux le premier qui interrompra, hurla l'ex-officier... Continue, je suis attendri.

— A sa belle mine, à sa noblesse et à sa galanterie, ajouta la baronne, en choquant son verre avec ses voisins, exemple que tout le monde imita au milieu des rires

— Mesdames et messieurs, dit avec un grand sérieux le comte, quand le tumulte se fut un peu calmé, je suis touché de cet accueil, qui m'engage à me fixer de nouveau à Paris. Je vais faire bâtir un hôtel, où je vous invite à pareil jour pour l'an prochain. Je désire vous y voir tous et toutes. C'est dans une société comme celle ci qu'on se fait aux belles manières et qu'on apprend l'art de charmer. Je le sais depuis longtemps, et je n'ai pas manqué de le dire à mes amis de La Haye. Quant à l'idée d'exposer mon portrait, elle me flatte trop pour que je n'en remercie pas le peintre illustre qui l'a conçue. J'irai donc le voir demain dans son atelier, et comme je suppose que nous allons faire tout-à-l'heure une petite partie, je le prie d'accepter cet à-compte de dix mille francs.

M de Treptoo tira de sa poche de portefeuille une énorme liasse de billets de banque, compta sans affectation, et de l'air d'un homme qui paye une dette, dix billets de mille francs, les déposa sur un plat d'argent et dit à un garçon de les remettre à l'artiste.

Cette petite scène inattendue avait ouvert démesurément tous les yeux et clos toutes les bouches. L'*ut dièze* de Tamberlick, tombant sur une foule étonnée, n'est pas d'un effet plus puissant. Il y eut entre les femmes des regards de l'autre monde, et entre les hommes des ébahissements et des sourires qui demanderaient un volume de commentaires. Anaïs devint pourpre de joie et d'orgueil; la baronne, au contraire, pâlit visiblement; les autres femmes éprouvèrent des spasmes et eurent des crispations dans les mains; l'ex-officier pleura pour tout de bon sur ses cristaux alignés en bataille devant lui; le chroniqueur pensa que son prochain feuilleton serait une merveille; un directeur de théâtre vit un sujet de pièce dans l'incident; un auteur y trouva un roman; plusieurs messieurs éprouvèrent le besoin de se lier étroitement avec le comte. Quant au peintre, vexé d'abord par ce qu'il pouvait y avoir d'épigrammatique dans les paroles de celui-ci à propos du jeu, il abandonna toute idée de représailles lorsqu'il vit arriver le bienheureux plat d'argent. Un peu décontenancé, il convint qu'il n'avait jamais été aussi magnifiquement traité, même par les rois, et il promit de faire un chef d'œuvre.

— Il les empoche, le sans-cœur! dit la voisine du journaliste.

— Il manque à tous ses devoirs. Moi, je te les aurais donnés, parole d'honneur!

— Vous!... Donnez moi donc, en attendant, quatre bonnes lignes pour mes jambes dans votre prochain feuilleton.

— Tu en auras cinq. Je dirai qu'on est injuste de ne pas les traiter *sur le même pied* que celles de la Rosati.

— Ah! joli! joli!

— Et dire, observa quelqu'un, qu'il y a des voleurs dans Paris et qu'un Hollandais sort la nuit avec plus de cent mille francs dans sa poche!

— Auriez-vous l'intention de l'accompagner?

— Sans compter les diamants de ses doigts, ajouta la petite blonde, qui revenait volontiers sur ce sujet.

— Le jeu a ses caprices, dit sentencieusement un joueur. Il sera peut-être plus léger quand il sortira d'ici.

— Quelle chance pour une femme d'être l'amie d'un homme pareil! En voilà un que je saurais garder si j'étais à la place d'Anaïs!

— Tu le trouves beau, maintenant?

— Non, mais il est distingué, et il ne manque pas d'agrément, quand on le regarde bien.

— Oui, en le regardant jusque dans ses poches. Tu en dirais autant s'il avait huit nez les uns sur les autres, comme le cocher qui m'a conduit ici.

— Musset a traité ce sujet-là en vers magnifiques. L'argent est tout.

— C'est connu, dit le journaliste L'argent est tout : c'est le bonheur, c'est l'amour, c'est la considération; dans des mains habiles, c'est même l'esprit et la réputation. Mais que voulez-vous faire à cela? Faut-il repousser le *capital*, comme on dit, quand il se présente parmi nous, sous la forme d'un homme grotesque, ou laid, ou bête? Appelons-le, au contraire, et bénissons-le quand, dans ses caprices de vanité, entre une sottise qu'il vient de dire et une épigramme qu'on lui décoche, il nous donne, à l'un pour fonder un journal, à l'autre pour peindre un tableau ou pour exécuter une statue.. Mais je crois que je prêche, et je m'arrête. Trève de morale au dessert. Ces dames n'en veulent pas, et le seul homme capable de m'écouter avec patience ici et de me comprendre, c'est monsieur (il montrait Henri) qui ferme trop la bouche pour ne pas ouvrir beaucoup les oreilles.

Cette apostrophe, faite sur un ton amical qui rachetait ce qu'elle pouvait avoir d'impertinent dans les mots, rappela Henri à la conscience de lui-même et du lieu où il se trouvait. Jusqu'à l'arrivée du comte et d'Anaïs, sauf quelques distractions qui avaient fait rire ses voisins, il s'était à peu près conduit comme tout le monde. Par moments même, surexcité sans doute par une sorte de fièvre, il s'était jeté avec ardeur dans la conversation, et il y avait placé quelques mots heureux; mais depuis l'apparition de la belle fugitive, ses sombres idées prenant décidément le dessus, il avait gardé un silence et une attitude qui commençaient à être remarqués. Soit qu'Anaïs ne l'eût pas encore vu (ils étaient assez éloignés l'un de l'autre et placés du même côté de la table), soit, ce qui est plus probable, qu'elle voulût ne pas avoir l'air de le connaître elle ne le regarda pas et ne s'occupa nullement de lui. Henri, persuadé qu'elle l'avait vu, car lui-même l'avait regardée plusieurs fois en se penchant, était confondu de tant d'audace. Son sang bouillait, ses tempes battaient, et ce fut de l'air d'un homme qui s'éveille en sursaut qu'il balbutia, en essayant de rire, quelques mots de réponse au journaliste.

— Regarde Henri, dit à la baronne de Pontaillac une de ses amies. Il est désespéré, et je crains une scène pour cette pauvre Anaïs.

Si Henri eût levé les yeux sur celle qui venait de dire ces mots, il aurait eu l'explication du billet anonyme, car il avait vu autrefois cette femme en compagnie du faux étudiant, dans les maisons suspectes où l'un et l'autre allaient jouer

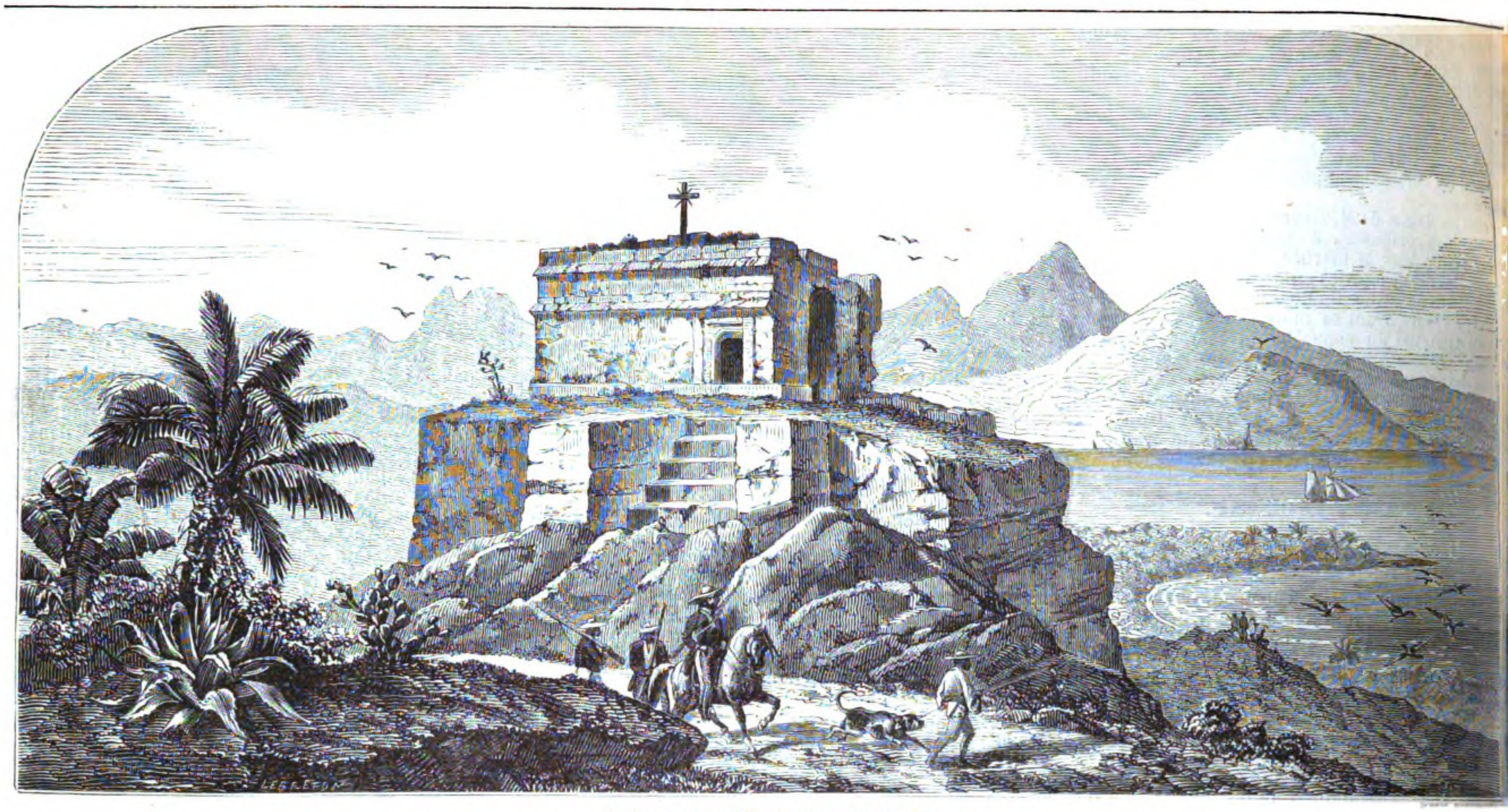
Le souper s'acheva comme s'achèvent tous les soupers de ce genre, par des rires, des cris, des exclamations, des propos, des motions, des discours et des chants qui n'avaient plus rien d'humain. Il était trois heures du matin, les fenêtres du salon bleu étaient ouvertes, et les passants attardés faisaient groupe en bas, sur le boulevard, pour prendre leur part de cette joie formidable, dont les éclats perçaient les airs. Un sergent de ville invita poliment le maître de l'établissement à prier sa société d'être plus calme, dans l'intérêt des honnêtes bourgeois qui reposaient. La prière, respectueusement formulée, produisit un effet subit. On passa dans une pièce voisine pour prendre le café, puis les plus sages partirent. Mais comme le comte de Treptoo l'avait prévu, des cartes furent bientôt apportées et une table d'écarté se forma. Dans ce déplacement, Henri et Anaïs s'étaient forcément rencontrés et regardés; mais la jeune femme, maîtresse de ses impressions comme un diplomate, n'avait rien fait qui pût la trahir. Pas un regard pas un mot, pas un signe qui dît à Henri : « Je sais bien que c'est toi. » Décidément, c'était un parti pris. Henri, complétement éclairé enfin, se trouva honteux du rôle qu'il jouait et il en rougit. Ce mouvement du sang rétablit l'équilibre dans son cerveau; il se sentit comme transformé. A partir de cet instant, il fut là comme tout le monde; il se mêla aux conversations et il eut assez d'esprit et de verve pour se faire pardonner son long mutisme. Ce fut alors Anaïs qui se montra piquée. Elle le provoqua par des sourires qu'elle voulut rendre blessants, mais qu'à son tour il eut grand soin de ne pas voir ou de ne pas comprendre.

— Messieurs, dit le comte de Treptoo, il est tard, et je n'ai qu'une heure à vous donner. Si vous voulez faire un bel écarté, je me propose pour *la chouette*.

— Il sera dans son rôle, dit une voix.

On accepta. Le comte remit au jour ses billets de banque, tandis que les parieurs se groupaient en face de lui. Il y avait beaucoup d'argent dans les poches, et la partie s'engagea chèrement. Les dames y prirent part en *empruntant* quelques louis à leurs amis. Le premier mouvement d'Henri lorsqu'il vit les cartes l'entraîna vers la porte; mais une réflexion — réflexion déplorable!— le retint. « J'aurais l'air de vouloir l'éviter, » pensa-t-il; et il resta. Puis, comme chacun s'engageait successivement dans la partie, il se dit qu'il s'était déjà trop sottement singularisé, et il fit comme les autres. Ce ne fut pas cependant sans éprouver une douloureuse impression qu'il se mit de nouveau à une table de jeu Le souvenir de la scène d'Asnières lui traversa l'esprit, et il se demanda si ce qu'il allait faire n'était pas une mauvaise action, une petite lâcheté. Il se rassura et s'encouragea en se disant qu'après tout il ne toucherait pas les cartes, qu'il ferait un ou deux coups seulement, pour ne pas avoir l'air de fuir, et qu'il partirait ensuite. Ce n'était pas là jouer, etc.

Le comte de Treptoo venait de passer trois fois, et l'argent se faisait pour la quatrième partie, lorsque Henri s'était approché du jeu. A ce moment, le peintre avait déjà rendu neuf mille francs au comte sur les dix qu'il tenait de sa magnificence. C'est dire que les beaux esprits songeaient peu à placer leurs calembours, que le chroniqueur voyait un dénoûment sinistre au



Baie et presqu'île de Samana (Haïti).

bout de son feuilleton si gai, que les femmes étaient indignées, et qu'il y avait, excepté chez le comte et chez Anaïs, au moins un grain de mauvaise humeur dans tous les cerveaux.

— Le jeu est-il fait? demanda M. de Treptoo, en caressant le tas d'or et de billets qu'il avait devant lui.

— Je fais dix louis, dit Henri, en déposant les dix louis sur le tapis.

— Je crois que *nous* allons encore passer, dit Anaïs en riant avec affectation et en s'accoudant sur le dossier de la chaise du comte.

— Madame, dit un joueur plus mécontent ou moins tolérant que les autres, la partie est sérieuse, et nous ne sommes pas ici chez la mère Angora!...

La belle Anaïs devint pourpre de colère. Instinctivement, pour chercher un vengeur peut-être, elle tourna les yeux sur Henri. Celui-ci la regardait le sourire aux lèvres. Lui-même venait d'être vengé, et il était ravi. M. de Treptoo eut l'air de n'avoir rien entendu; il demanda de nouveau si le jeu était fait, puis il donna les cartes, et il retourna le roi.

— Décidément, dit Anaïs, qui tenait au moins à payer d'audace, la chance est aux gros capitaux, comme on dit à la Bourse.

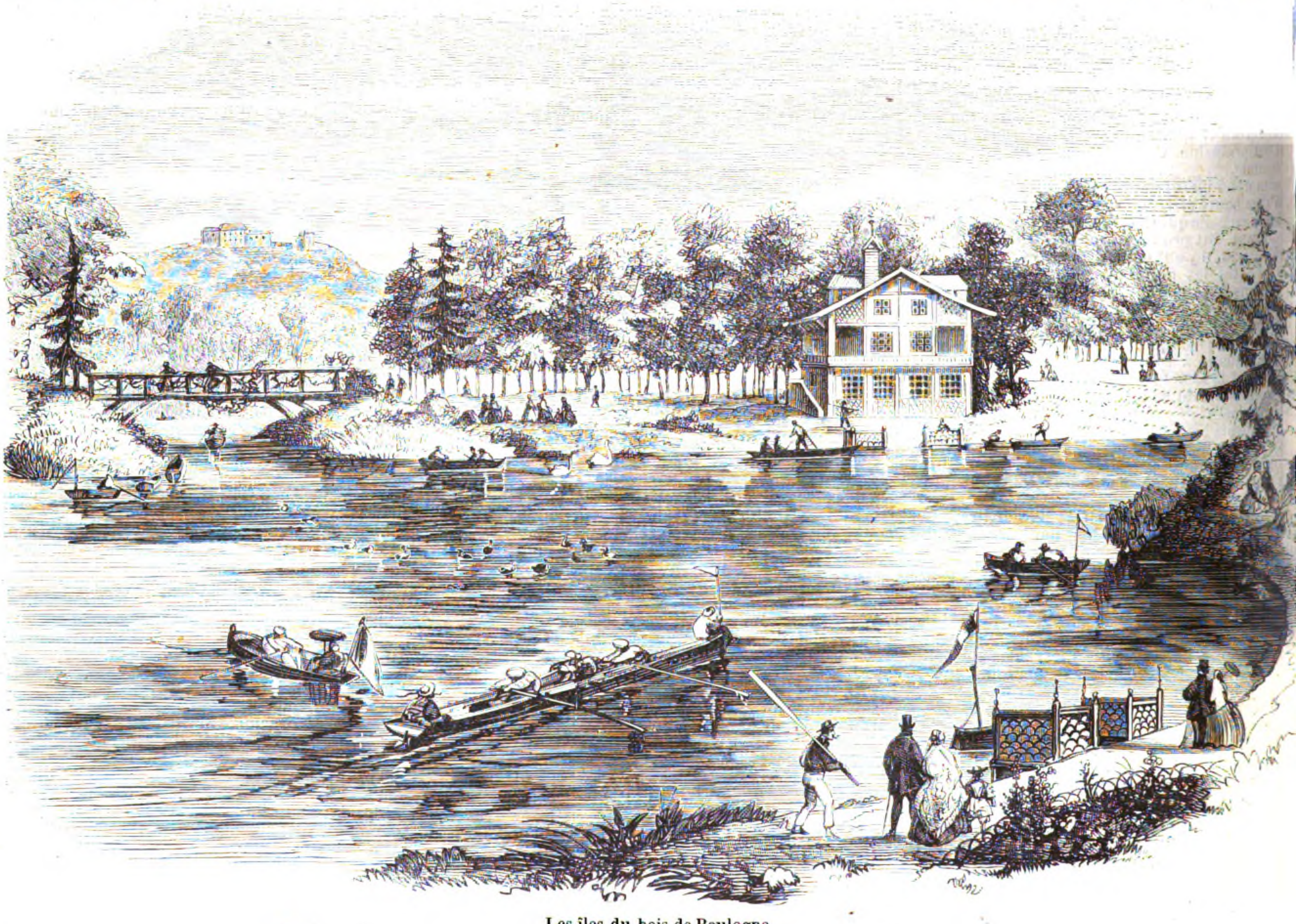
On arriva quatre à quatre. Enfin, l'adversaire du comte fit le cinquième point et il gagna la partie. Quand il fallut payer, on s'aperçut qu'il manquait dix louis du côté des parieurs.

ÉDOUARD GOURDON.

Presqu'île et baie de Samana.

Un changement manifeste s'est opéré, depuis quelques années, dans les directions où les États-Unis d'Amérique s'efforcent d'étendre leur territoire et leur empire. Ils se sont arrêtés dans le nord à la ligne des grands lacs au-delà de laquelle s'étendent des plaines glacées. L'ouest... ils le possèdent, ou il ne saurait se soustraire à l'attraction de leur confédération fraternelle. C'est vers le sud, sur le Mexique et sur les Antilles, que se porte aujourd'hui toute leur puissance expansive.

Elle vient d'y opérer un mouvement décisif, d'y occuper une position d'une importance suprême.



Les îles du bois de Boulogne.

Déjà ils s'étaient établis sur la petite île de Navaze, dont l'importance est moins dans le lit de guano qu'elle possède que dans sa situation entre Haïti, la Jamaïque et Cuba. Ils viennent d'obtenir de la République dominicaine la cession bien autrement précieuse de la presqu'île de Samana.

Cette belle et féconde péninsule, qui se détache des pointes orientales de Haïti, n'est pas seulement une position commerciale et stratégique du plus évident intérêt, c'est encore le point maritime le plus important de ces lointains parages. Sa baie spacieuse, dont le littoral aussi riche que pittoresque, embrasse les eaux saines et profondes, est un des ports les plus vastes et les plus sûrs que présente le monde entier. Toutes les flottes européennes pourraient y venir simultanément jeter l'ancre; elles y trouveraient un mouillage aussi commode qu'abrité, et tout ce qui pourrait être utile à leurs approvisionnements et à leurs radoubs. Plusieurs aiguades y épanchent une eau aussi abondante que pure; les vallées des montagnes nourrissent les plus beaux troupeaux de l'île, et à quelques milles de cette ruine élégante, restes d'une antique chapelle, que présente la vue que nous donnons de ce site, se trouve l'embouchure de l'Yuna, qui traverse de vastes forêts riches en bois de construction avant de venir se dégorger dans la mer.

MAC' VERNOLL.

Messe militaire du dimanche, à la chapelle de l'École militaire, d'après un dessin de M. E. Tortel.

Le bois de Boulogne.

LES ILES.

Il ne s'agit pas ici de nos belles colonies lointaines: de ce collier d'émeraudes qu'on nomme les Antilles, ou de la Réunion, cette riche perle de l'Océan indien. Les îles dont nous voulons parler sont plus voisines, et point n'est besoin au Parisien de voyage d'outre-mer pour les visiter; ce sont ces charmantes créations placées au milieu du grand lac du bois de Boulogne et qui ne sont pas la moindre merveille de ce parc transfiguré. Ces îles, au nombre de deux, sont aussi dissemblables d'aspect que de forme, de dispositions que de grandeur; l'une, aux côtés abruptes, aux falaises de rochers, est ombragée de hauts arbres: c'est une Madère au petit pied avant son embrasement; l'autre étend en molles ondulations son sol de pelouse tout semé de corbeilles de fleurs et d'arbustes rares. Ici c'est un chalet qui convie le visiteur à ses tables hospitalières; là c'est un kiosque qui offre au promeneur ses divans et ses sorbets. Un pont rustique jeté de l'une à l'autre sur leurs pilastres de rochers est la passerelle qui les unit. Notre gravure fera apprécier à tous ceux qui ne l'ont pas vu, ce que ce site a de pittoresque et tout ce que peut l'art de nos jardiniers pour la création des paysages.

LÉO DE BERNARD.

Messe dominicale à l'École militaire.

La célébration de la messe qui a lieu chaque jour dans la chapelle de l'École militaire prend, le dimanche, une solennité qu'elle emprunte moins encore à la présence des détachements de troupes et aux mouve-

ments d'armes prescrits par les règlements, qu'à l'affluence des militaires de toutes armes et de tous grades qui viennent s'associer à ces cérémonies saintes. Une de nos gravures représente l'aspect qu'offre l'intérieur de l'église au moment de cette célébration.

Une compagnie de l'un des corps de la garde stationnés à Paris forme la haie dans la principale nef, à l'ouvert de laquelle des chaises sont réservées pour les femmes des officiers. Devant et des deux côtés de l'autel, se tient debout un sapeur. La musique du régiment qui a fourni le détachement de service occupe l'entrée de l'église, où, pendant toute la solennité, elle exécute des airs religieux.

MAC' VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS.

Une seconde fois la justice militaire a eu à s'occuper du duel mystérieux de Montbrison; une seconde fois le malheureux de Mercy a eu à soutenir, pendant plusieurs jours, cette terrible lutte où son honneur et sa vie étaient engagés. Les incidents et les péripéties n'ont pas manqué à ces nouveaux débats. Un instant les faits ont paru tourner à la justification de M. de Mercy. On se rappelle que le point à déterminer était de savoir si le coup mortel que de Mercy avait porté à Rozier avait été ou non loyal. Un témoignage écrasant s'élevait contre l'accusé, c'était celui de la victime elle-même. Avant d'expirer, Rozier avait laissé échapper ces mots : « Oh! le lâche! » Tels avaient été du moins les termes de la déposition faite par le caporal Rozier, qui était arrivé à temps pour recueillir le dernier soupir de son frère. Cette déposition, il l'a renouvelée devant le nouveau conseil réuni pour juger de Mercy. Mais voici qu'un témoin qui n'avait pas encore paru dans ces débats vient faire au récit du caporal Rozier une addition qui en change complétement le sens et le caractère. Ce témoin, c'est la femme du chirurgien Bonnet qui a assisté à l'agonie de Rozier. Elle raconte que, le lendemain de l'événement, le jeune Rozier s'est présenté chez le docteur, et que, devant elle, il a ainsi rapporté les dernières paroles échangées entre lui et son frère :

— T'a t il assassiné?
— Non.
— T'a-t-il pris en traître?
— Non... le lâche!...

Le caporal Rozier, confronté avec M^me^ Bonnet, a nié formellement les paroles qu'elle lui prêtait et a maintenu sa déclaration dans les termes où il l'avait faite précédemment.

Ainsi, la lumière qu'on attendait n'a pas jailli, et force a été à l'accusation comme à la défense de se rejeter dans le système des inductions. Ici, nouvelle contradiction — non plus dans les faits, mais dans les opinions. — Des maîtres d'armes ont été appelés à l'audience. On leur demande si le coup porté par de Mercy a pu être un coup loyal, avoué par les règles du duel. Non, répondent ceux-ci; oui, disent ceux-là; et, parmi eux, un homme qui fait autorité en ces matières, le professeur Grisier. Ayant lu dans les journaux le compte-rendu des débats, M. Grisier avait cru remarquer que certaines idées fausses, sur ce qu'on est convenu d'appeler des *bottes secrètes* et sur l'impossibilité d'un combat loyal entre les deux officiers, avaient été émises dans le cours du procès et avaient pu exercer sur son résultat une regrettable influence. Ses doutes, ses scrupules, il avait cru devoir les consigner dans une lettre qu'il avait adressée à l'empereur en sollicitant de sa haute clémence la grâce du condamné. Par malheur, il faut bien le dire, les charges les plus graves contre l'accusé n'étaient pas les charges matérielles. L'attitude de de Mercy vis-à-vis de Rozier, ces cajoleries félines à travers lesquelles perçaient clairement les sourdes rancunes qui l'animaient, ces provocations à venir dans sa chambre, le soin qu'il avait pris d'isoler Rozier de tout secours extérieur, enfin sa conduite étrange après son prétendu duel, les explications successives et contradictoires qu'il en a données, voilà les circonstances qui relevées contre lui par l'accusation, l'ont écrasé de tout leur poids. Pressé de sortir enfin de ces contradictions et de présenter un récit franc et sincère de ce qui s'est passé entre lui et Rozier, il s'est réfugié dans un triste système : son cerveau troublé par l'ivresse avait perdu la conscience de ses actes, et aujourd'hui encore cette scène de sang, il ne l'entrevoit qu'à travers un nuage.— Oui, encore une fois, triste système, surtout devant un tribunal militaire si scrupuleux en tout ce qui touche à l'honneur. En vain le jeune défenseur, avec une modestie qui l'honore, avait-il appelé à l'assister un des maîtres du barreau, l'avocat des grandes causes criminelles: j'ai nommé M^e^ Lachaud. Les magnifiques élans de cette éloquence, si souvent victorieuse, n'ont pu effacer de l'esprit des juges l'impression trop profonde que les débats y avaient laissée. — Une seconde fois, de Mercy a entendu prononcer contre lui une condamnation capitale.

Le jour même où était rendu l'arrêt du conseil de guerre de Lyon, la cour d'assises de la Marne prononçait aussi une condamnation à mort. Un marchand de chevaux, nommé Collignon — il y a des noms prédestinés— avait assassiné sa femme, une pauvre idiote, et, dans son crime, il s'était fait assister de sa domestique, une fille de vingt-cinq ans, qui était aussi sa maîtresse, et d'une vieille pauvresse de soixante-quatre ans. Le genre de mort qu'ils avaient imaginé, je m'abstiens de le désigner, vous pouvez le demander aux feuilles spéciales; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est atroce et qu'un supplice usité à Constantinople peut en donner une idée — approximative. — Voici, au surplus, comment l'une des complices, la hideuse maîtresse de Collignon, décrit la scène : M. le président lui pose cette question : « Quel a été le rôle de Collignon dans cet assassinat ? — Il a mis, dit-elle, l'oreiller sur la figure et s'est couché dessus de son long; et avec le bâton, la veuve Nicaise travaillait la femme. »

Collignon a été condamné à la peine de mort, et les deux complices chacune à vingt années de travaux forcés.

Descendons un peu l'échelle pénale, sans quitter néanmoins la cour d'assises. Voici sur le banc où s'est assis Carpentier, un homme ayant comme lui des manières distinguées, une mise presque luxueuse et cette élégance relative qui caractérise les péripatéticiens de la Bourse et du passage de l'Opéra. Celui-ci se nomme Bonneville. Il était en dernier lieu commis d'agent de change chez M. Gourlez-Delamotte. La Bourse l'a attiré comme tant d'autres, et une fois dans l'engrenage, il y a laissé de sa laine : je me trompe, de celle de son patron. 350,000 fr. ont ainsi, par suite des opérations de Bonneville, passé de la caisse de l'agent de change dans les poches des remisiers. Notez que les petits tripotages de Bonneville se sont continués pendant près de trois années, sans que M. Gourlez-Delamotte se soit douté de rien. Encore a-t-il fallu, pour éveiller ses soupçons, que Bonneville se dénonçât lui-même par ses préoccupations et ses anxiétés. Cette petite opération s'est liquidée par cinq ans de prison, que la cour a portés à l'actif de Bonneville. Pour 370,000 francs, ce n'est pas trop cher.

Ce procès nous a appris qu'à l'exemple de M. Decourcelle devenu, dit-on, un de nos financiers les plus habiles, M. Brunswick passait des coulisses du théâtre à celles de la Bourse. — Et M. de Leuven? On ne l'a pas nommé, il est probable que sa collaboration ne s'étend pas jusqu'à la prime dont deux sous.

Avec le *caoutchouc vulcanisé*, nous voici en police correctionnelle. L'invention en elle-même avait, dit on, des chances d'avenir; mais, pour me servir du mot d'un actionnaire à qui ses malheurs financiers n'ont pu enlever toute sa bonne humeur, elle prêtait trop à la spéculation. Son premier gérant a été un sieur Goodyear, qui a un jour disparu en négligeant de laisser son adresse à ses créanciers. Moins heureux ou moins habile, l'associé de ce dernier, nommé Morey, ne tarda pas lui-même à être incarcéré à la prison de Clichy : ce fut lui qui fut tué à une fenêtre de cette maison, en décembre 1856, par un soldat qui avait mal interprété sa consigne. Morey, à son tour, s'était associé avec Richard et Sourigues, et c'est à l'aide de ces derniers que l'affaire s'est traînée pendant dix-huit mois, jusqu'au moment où elle est venue échouer avec eux sur le seuil du Palais de Justice. Ils ont été condamnés, Sourigues à trois ans, et Richard à un an de prison.

Il y a eu un moment en France où la loi de Lynch a été appliquée : ç'a été pendant les journées révolutionnaires de 1848. La promulgation de la loi consistait alors dans l'inscription de ces simples mots : *Mort aux voleurs!* tracée sur les murs des Tuileries ou du Palais-Royal. Quelques exécutions ont eu lieu, assure-t-on, et j'aime à croire qu'elles étaient méritées; je doute fort, toutefois, que l'exemple ait été bien efficace. Qui ne se souvient d'avoir vu chez les marchands de bric-à-brac des débris nombreux provenant du sac des châteaux royaux ? Plus tard, un certain nombre de voleurs échappés au juge Lynch ont été appréhendés par la police et condamnés en police correctionnelle. Mais les objets qu'ils avaient volés avaient été, pour la plupart, vendus, dissipés, monnoyés, dévorés d'une façon ou d'une autre. Voici aujourd'hui un procès qui s'engage à l'occasion d'un manuscrit dont l'origine est certaine; car il est l'œuvre de Louis-Philippe lui-même : c'est une continuation du grand travail du P. Anselme sur l'histoire généalogique et chronologique des maisons de France et des grands officiers de la couronne. Louis-Philippe l'avait commencée en exil, puis l'avait reprise sous la Restauration. A l'époque de son avénement au trône, il ne lui restait plus à en composer que quelques notices, dont il confia la rédaction à M. Vatout. Ce manuscrit, divisé en deux volumes, se trouvait dans le cabinet du roi avec ses papiers intimes : il disparut avec eux lors de la prise du château. La famille le croyait donc tout-à-fait perdu lorsqu'une lettre, adressée au duc d'Aumale par M. Valette, apprit à ce prince que les précieux volumes se trouvaient en la possession du signataire, qui lui proposait de les lui vendre Comment étaient-ils venus dans les mains du sieur Valette? Ne les tenait-il pas d'un de ces *ravageurs* dont j'ai parlé plus haut ? M. Valette interrogé sur ce point, répondit qu'il les avait achetés à une vente publique, antérieure à 1848, dans un lot de vieux papiers de rebut. Cette déclaration ne parut pas sincère à la famille d'Orléans. L'offre que lui faisait Valette de lui vendre, pour six mille francs, l'œuvre du feu roi sous la menace, en cas de refus, d'une vente aux enchères publiques, lui parut inadmissible, et elle refusa de souscrire à des exigences qui avaient à ses yeux le caractère d'une véritable exploitation. Un procès eut lieu. La demande en restitution, formée par la famille, avait d'abord été repoussée par le tribunal de première instance; elle vient d'être admise par la Cour à la charge, par les héritiers d'Orléans, de payer à Valette une somme de cinq cents francs, comme indemnité des soins qu'il a pris pour mettre en ordre les papiers qui composent les deux volumes.

Et Malfilâtre, l'infortuné navigateur, reste-t-il ou non l'époux de Suleta Mataginoa ? Faudra-t il qu'il se résigne à recevoir sous son toit et à présenter dans les salons de Rouen, sous le nom de M^me^ Malfilâtre, une sauvagesse décorée d'un anneau dans le nez, de vignettes sur les joues et de dents noires comme des bémols de piano; — à s'entendre dire papa par un petit être tout rouge et tout camus; — à s'entendre appeler mon gendre et réclamer une pension alimentaire par un amateur d'eau de feu et de viande saignante, tatoué de la tête aux pieds et trop fier de son tatouage pour daigner le cacher? Eh bien! oui, il en sera ainsi jusqu'à nouvel ordre. Le tribunal a jugé que l'assignation n'avait pas été donnée régulièrement : il faut que la procédure soit recommencée et que Suleta soit mise à même de conférer avec son avocat, de faire visite à ses juges et d'assister à l'audience. Alors seulement, dans une ou deux années d'ici, — la question du fond sera soulevée, et M. Alphonse Malfilâtre pourra, — il a de bonnes raisons, — se faire démarier.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON : *L'École des Ménages*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Arthur de Beauplan — THÉATRE-ITALIEN : *Fedra*, traduction de M. Dall' Ongaro. — VARIÉTÉS : *Deux Merles blancs*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Labiche et Delacour. — AMBIGU-COMIQUE : Représentations de M. Melingue. — LUXEMBOURG : Représentation de M. Bocage.

Une comédie en cinq actes et en vers est la suprême expression de l'ambition littéraire; cette expression double d'immensité quand le mot *école* entre dans le titre. Alors, on se représente l'auteur escaladant les plus vertigineux sommets de l'antique Parnasse et prenant place parmi ces professeurs dramatiques à qui l'on doit *l'École des Pères*, *l'École des Bourgeois*, *l'École des Vieillards*, *l'École du Monde*, *l'École des Familles*, et tant d'autres Écoles. Sur un plan plus rapproché, on distingue l'appareil des *veilles* : la lampe nocturne, le dictionnaire des rimes, le fauteuil en cuir, la robe de chambre, la chancelière. Malgré soi, on se sent saisi d'un certain respect pour l'homme courageux qui a entrepris de doter son époque du chef-d'œuvre attendu, de ce *miroir des mœurs*, dans lequel chacun est appelé à reconnaître son voisin sans être reconnu par lui.

Les comédies en cinq actes ne tombent jamais; on les écoute avec une respectueuse stupeur, quand on ne les acclame pas avec frénésie. On craindrait de passer pour un être sans entrailles en sifflant une œuvre qui a coûté plusieurs années à son auteur, qui a blanchi son front et creusé ses yeux. Voilà pourquoi *l'École des Ménages*, longue mais habile composition, faite avec les rognures d'une quinzaine de drames et de vaudevilles adultérins, a réussi à l'Odéon, un des derniers lieux de refuge de l'alexandrin. Nous qui ne connaissions pas les antécédents poétiques de M. Arthur de Beauplan, nous avouons que nous sommes demeuré d'abord déconcerté par cette révélation à brûle-pourpoint. Une fois revenu de notre surprise, nous n'avons vu dans sa comédie en cinq actes et en vers aucune différence avec les comédies en cinq actes et en vers de notre connaissance. Alexandre Duval, Viennet, Ponsard, Beauplan, tout cela est marqué pour nous de la même empreinte : honnêteté, bonne volonté et modération.

Le sujet de l'ouvrage de M. Arthur de Beauplan est rebattu: une mère et une fille qui aiment le même homme; deux maris trompés et très-trompés. Au fond, rien de moral; le titre n'est pas justifié.

L'École des Ménages est jouée par M. Tisserant, qui devient tout-à-fait l'homme de ce genre demi-solennel et demi-familier; par M. Clarence, une verve un peu assoupie; et par M. Kime, un bon masque, une diction vraiment comique. Les femmes sont : Mme Lacressonnière, qui s'acclimate à la rime; Mlle Ramelli, qui a la force; et Mlle Bérengère, qui a la grâce.

Au Théâtre-Italien, c'est une succession, une avalanche de tragédies également en cinq actes et également en vers; on ne les compte plus, on se lasse même de les voir. La curiosité s'est émoussée; il ne reste, à la place, qu'une respectueuse sympathie pour un talent incontestable, mais qui, par son zèle exagéré, achèvera de rendre la tragédie aussi fastidieuse que le pâté d'anguilles. Dans *Fedra*, Mme Ristori a reproduit plusieurs effets de *Myrrha*. Elle n'a point fait oublier Rachel, loin de là: ce nom était dans toutes les bouches le soir de la première représentation, il semblait voltiger au-dessus de chaque hémistiche célèbre; quelquefois même un frisson traversait la salle, et tous les regards interrogeaient la coulisse, comme si une autre Phèdre allait apparaître.

Les Deux Merles blancs, des Variétés, sont deux personnages d'une innocence fabuleuse, deux candidats à la rose de Salency, un vieux et un jeune, le précepteur et son élève. L'élève s'appelle Alidor et arrive de province; au moment de le marier, sa famille a jugé indispensable de l'envoyer à Paris pour se délurer, sous la conduite de M. Mouillebec, son précepteur. Mouillebec est aussi immaculé qu'Alidor. Pendant trois actes, ils se promènent ensemble dans le pays de marbre, avec des étonnements, des embarras et des rougeurs. Toutefois, au moment où Alidor va jeter son chapeau par-dessus le Moulin-Rouge, sa fiancée, justement inquiète et le trouvant suffisamment déniaisé, le ramène au département natal. C'est un cadre très-simple, mais gaiement rempli. M. Leclère joue Mouillebec comme s'il était Mouillebec lui-même; il a des scrupules et des réticences qui font la joie du public. On n'a pas oublié de donner un rôle à Mlle Alphonsine, dans cette volière pour rire.

Le dernier de ceux qui savent encore dire: *messeigneurs!* ou *messires!* le dernier de ceux qui savent porter un plumet, M. Mélingue, s'est transporté, armes et bagages, à l'Ambigu, où il recommence le drame héroïque de M. Paul Meurice : *Benvenuto Cellini*. M. Mélingue porte à lui seul le poids de la pièce; il a les épaules taillées pour le succès.

Mais le pauvre M. Bocage! quelle infortune et quelle décadence! Il joue tout là-bas, au-delà des ponts, sur le petit théâtre de Frédéric et de Bernerette, qui avoisine le beau jardin du Luxembourg. Entre deux bouteilles de bière, les étudiants et les étudiantes vont applaudir ce qui reste d'un grand comédien. M. Bocage joue son ancien répertoire de gloire, ses drames *à pensées*, et jusqu'à cette *Téresa* qui n'est plus, elle aussi, qu'un fantôme romantique. — Est-ce bien là Antony? demande Mimi Pinson.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Les Noces de Figaro*, opéra-comique en quatre actes, traduit de l'italien, par MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de Mozart. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Muletier*, opéra-comique en un acte, de M. Paul de Kock, musique d'Herold. — FOLIES-NOUVELLES : *Les Doublons de ma ceinture*, operette de M. Alfred Albert, musique de Darcier.

En 1778, lorsque Mozart, attiré par de belles promesses, fit un second voyage à Paris, il eut à subir tous les déboires d'un musicien chargé de divertir un hôtel de sourds et muets; il n'est sorte d'avanies qu'il n'ait eu à endurer, sorte d'humiliations dont on ne l'ait abreuvé. A cette époque, dont bien des événements, bien des révolutions artistiques nous séparent, le sens musical était loin d'être développé en France. Et depuis plus d'un siècle, les Italiens épuisaient leurs poumons à la rude besogne de nous inculquer la musique dramatique qu'ils avaient inventée pour les plaisirs du monde entier, et nous résistions à l'influence mélodique de leurs chants. Voyez plutôt sous quelles couleurs Mozart nous peint, dans une de ses lettres, après avoir vainement cherché dans Paris le moindre petit poëte qui eût bien voulu lui donner ses rimes à mettre en musique. Cette lettre, dont voici les fragments les plus envenimés, est en quelque sorte acquise à l'histoire du dilettantisme français; c'est une date qu'il n'est pas sans intérêt de comparer avec celle de la dernière reprise des *Noces de Figaro*.

« Si j'étais dans un endroit où l'on eût des oreilles et un cœur, quelque connaissance de la musique et un peu de goût (écrivait Mozart), je rirais volontiers des intrigues qui se forment contre moi; mais je me trouve dans un monde uniquement composé d'animaux et de brutes, musicalement parlant. Et comment en serait il autrement? C'est ainsi qu'ils sont tous dans leurs faits, gestes et passions. Il n'y a pas, dans l'univers, un endroit comme Paris, et Dieu veuille que je revienne d'ici le goût sauf!.... Je pardonnerais encore aux chanteuses de ce pays leurs *brailleries* françaises, si elles ne chantaient pas des airs italiens. Gâter la bonne musique, voilà qui est vraiment intolérable! »

Nous serions bien désireux qu'un Cagliostro, un Dunglas Home, si vous voulez, ressuscitât, pour un soir seulement, l'auteur des *Noces de Figaro*. M. Carvalho lui donnerait, bien sûr, une entrée à son théâtre; alors il serait bien obligé de convenir que la *braillerie* française s'est élevée, de progrès en progrès, jusqu'à la hauteur du *chant* le plus correct et tout à la fois le plus pathétique; il applaudirait à chaudes mains Mmes Miolan, Ugalde et Duprez, comme Voltaire applaudissait Lekain jouant ses tragédies.

Un tel trio de talents serait fait pour attirer tout le Paris curieux dans les fauteuils du Théâtre-Lyrique, qu'on commence à ne trouver guère plus loin que l'Opéra-Comique; mais il y a encore dans les *Noces de Figaro* l'intérêt qui s'attache à une traduction française d'un livret italien, imité d'une pièce française, et dont la musique italienne est l'œuvre d'un Allemand.

Cet opéra, un des plus célèbres qu'ait signés Mozart, lui fut commandé par l'empereur Joseph II. Exécutée pour la première fois à Vienne, le 28 avril 1786, la partition *le Nozze di Figaro* tomba presque sous les sifflets d'une cabale jalouse, montée par Salieri. Vingt et un ans après, elle fut donnée sur le Théâtre-Italien de Paris avec M. et Mme Barilli; enfin, notre théâtre de l'Opéra en donna une traduction assez gauche en 1793, et sous cette forme nouvelle, l'ouvrage eut encore un succès de sifflets. La recette de la cinquième représentation était de 448 livres.

— Avez-vous souvenir d'un opéra comique qui avait nom les *Troqueurs*?. . Non, peut-être; et d'un autre portant le titre ambitieux de *l'Amour platonique*?... Pas davantage; vous ignorez sans doute aussi (et c'est bien pardonnable) *le Premier venu*, *l'Auteur mort et vivant*, et bien d'autres mort-nés du répertoire? Ce sont pourtant là les œuvres d'Hérold, mais ses œuvres de jeunesse, j'oserai dire ses erreurs. Avant que la lumière se fît dans le cerveau d'Hérold et vînt éclairer ses idées musicales de lueurs si radieuses, il y eut dans sa carrière une période intermédiaire que l'on pourrait appeler l'aurore de son génie, et cette période se trouve justement marquée par la partition du *Muletier* qu'on vient de réinstaller à l'Opéra-Comique. Les mélodies se pourchassent dans cette partition, mais elles sont encore entachées d'hésitation; parfois elles laissent entrevoir l'Hérold du *Pré aux Clercs*, mais toujours dans un horizon assez éloigné. Il est juste de dire que l'exécution de l'ouvrage est satisfaisante et que Mlle Lefèvre est une ingénue comme Paul de Kock les conçoit pour servir de repoussoir, peut-être de compensation, à ses tableaux gaillards.— Aux Folies Nouvelles, Darcier fait merveille avec son opérette : *les Doublons de ma ceinture;* c'est là une petite œuvre gracieuse et bien tournée, mais dont le principal attrait est encore dans le chant expressif de Darcier, un des derniers artistes qui aient compris la chanson.

Mlle Zélina Vautier a attendu que la saison des concerts fût finie pour donner sa soirée musicale dans la salle Pleyel. Son programme, où étincelaient les noms des grands maîtres, est un des plus alléchants de l'année.

ALBERT DE LASALLE.

FLEUR DE CARACAS. Aliment spécialement destiné aux *convalescents*, aux *femmes*, aux *enfants* et aux *personnes délicates et nerveuses*

Cet excellent produit est composé de cacao de la côte de Caracas, réduit en poudre et uni, dans une heureuse proportion, aux fécules les plus digestives et les plus fortifiantes des colonies.

Prix du flacon, 12 déjeuners, 3 fr. 50.

A Paris, aux dépôts de la Compagnie coloniale, *place des Victoires*, 1 et 2; *boulevard des Italiens*, 11; *rue du Bac*, 62, et dans toutes les villes de France et de l'étranger.

ALOPÉCIE. — CHUTE DES CHEVEUX. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Écrire *franco* au dépôt, 25, *boulevard Poissonnière*, Paris.

LA LIMONADE au citrate de magnésie de **ROGÉ** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, 12.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **ROGÉ** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **POUDRE DE ROGÉ**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **ROGÉ**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

NOUVEAU VINAIGRE DE TOILETTE. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

LE GANT-ÉPONGE, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumatismales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.); dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, SAVOYE, 4, *boulevard Poissonnière*.

CHEMISIER DES PRINCES. MARQUET, 104, *rue de Richelieu*, 104, Paris.

MAISON CONSTANT BOUHOURS. JUIGNÉ, succr, *rue de Clery*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

DENTELLES MONARD, **42**, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

LE QUINQUINA-LAROCHE, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**, à Paris.

L'HUILE ANGLAISE, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la **PHARMACIE NORMALE**, *rue Drouot*, **15**

LE RHUM CLAPARÈDE, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend **2** francs le litre, **5**, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256**, *rue Saint Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

PHILOCOME FAGUER, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, 85, *rue de Richelieu*, ancienne maison LABOULLÉE.

ARTICLES DE DEUIL. A LA SCABIEUSE, 10, *rue de la Paix*. Étoffes spéciales pour grand deuil. Grands assortiments d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil. Choix considérable de soieries noires et de soieries grisailles.

CHOCOLAT de la COMPAGNIE COLONIALE. Les chocolats de la COMPAGNIE COLONIALE sont composés sans exception de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.

Contrairement à un usage blâmable, l'étain et le papier qui servent d'enveloppe aux chocolats de la COMPAGNIE COLONIALE *ne sont jamais compris* dans le poids indiqué sur les étiquettes.

A Paris, à l'Entrepôt général, *place des Victoires*, 1 et 2, *boulevard des Italiens*, 11, et *rue du Bac*, 62.

BAS VARICES élastiques en caoutchouc, en tissu fort A, doux à mailles tulles B : qtés supérieures : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *Faub. Montmartre*, 76, *rue des Martyrs* 28.

CIGARETTES-ESPIC contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGES, pharm., 31, *r. d'Hauteville*, et dans toutes les pharm. 2 fr. la boîte.

CARBURINE CHAVANON, pour détacher les étoffes et nettoyer les gants, ne laissant aucune odeur sur les tissus — 1 fr. 25 le flacon. — PHARMACIE DU LOUVRE, 151, *rue Saint-Honoré*, à Paris.

Une tuerie de rats.

Croyant connaître tout ce que Londres renfermait d'intéressant, j'allais en partir, quand mon obligeant cicérone, M. Thompson, me demanda s'il me serait agréable de voir étrangler des rats par des boules-dogues; et remarquant l'étonnement et la répugnance que me faisait éprouver sa proposition, il ajouta :

— En vérité, monsieur le Français, vous avez le goût bien délicat; ce passe-temps est cependant recherché des hommes les plus distingués de la cité?

Cette raison me détermina.

« Après tout, pensai-je, ma présence ne sera pas la cause de la mort d'un rat de plus! »

J'imitai M. Thompson, qui venait de se couvrir d'un mauvais sarreau, et coiffés chacun d'une casquette écossaise, nous nous dirigeâmes vers les rues les plus ténébreuses et les plus malsaines des quartiers populeux, non loin du tunnel.

La police, me dit M. Thompson, s'oppose à ces sortes de divertissements qui, par cette raison, se sont réfugiés là où elle ose à peine les suivre.

Nous entrâmes dans une maison misérable, où une femme à peu près nue et coiffée de l'inséparable chapeau flétri, versait du gin à quelques hommes attablés; elle nous indiqua de la main, sans prendre la peine de nous regarder, la salle de spectacle, qui était légèrement enfumée par la triste lueur des lampes suspendues à son centre. L'arène placée au-dessous du luminaire présente un carré d'environ douze mètres de circonférence, entouré d'une cloison de planches solidement jointes, d'un mètre de hauteur.

Le directeur de l'établissement, homme vigoureux et aux cheveux roux, attendait avec impassibilité son public. Il était assis en présence d'une cage contenant une cinquantaine de rats qui parcouraient l'étroite prison dans le plus grand désordre.

— Mais où trouver tant de rats, m'écriai-je, pour subvenir à des exterminations qui se répètent chaque jour?

— On se les procure, me dit M. Thompson, auprès de pauvres gens dont l'unique industrie est de faire pulluler ces animaux dans leur propre maison : il suffit pour cela de les bien nourrir, afin qu'ils ne se dévorent pas entre eux. On peut le faire à bon marché; ce sont des gaillards, comme on le sait, peu difficiles dans le choix des aliments.

Pendant cette explication, nous vîmes entrer et s'asseoir en face de nous, huit ou dix hommes d'une physionomie noble et sévère; ils étaient habillés comme les gens du peuple.

M. Thompson se penchant à mon oreille, me dit :

— Parmi ces nouveaux venus, le personnage à cheveux blancs, coiffé d'une casquette écossaise où le vert domine, est lord G...; lord S... est à sa gauche. Les autres spectateurs me sont inconnus, mais à en juger par leur expression superbe et la liberté avec laquelle ils parlent aux lords, ils doivent tenir un premier rang.

— En ce cas, dis-je, la fortune de l'homme aux rats est assurée....

— Croyez-vous nos lords différents des autres hommes, qui ne sont généreux qu'autant que la publicité tient compte de leurs actes ? Ces messieurs payeront comme nous, six pence par tête de rat, pas davantage.

A cet instant, l'homme entra dans le cirque, dont il referma soigneusement la porte, tira le plancher de la cage qu'il avait entre les mains, et les victimes furent précipitées à terre. Ce fut un pêle-mêle inouï ; les malheureux rats, en explorant la circonférence de l'arène dans l'espoir d'y trouver une issue, se heurtaient cruellement ; on eût dit qu'ils avaient comme le sentiment de leur fin atroce. Je me demandais quel plaisir on pouvait trouver à ce barbare spectacle, qui n'offre qu'un soudain égorgement sans lutte possible, aussi ma curiosité se tourna-t-elle vers les spectateurs, appartenant à l'élite d'une nation qui s'enorgueillit de ses lois humanitaires.

Les rats poursuivaient leurs investigations avec ce désordre que produit la terreur. Quelques-uns, moins agités, se flairaient au passage, semblant se consulter ou se donner un éternel adieu, car les aboiements des chiens se faisaient entendre. Nous en vîmes trois qui, n'ayant pas bougé de place, se serraient les uns contre les autres, en s'alignant comme pour une revue. Le plus gros, celui du milieu, paraissait insensible au tumulte ; son museau blanchi annonçait les années, ses yeux ternes laissaient supposer qu'il était aveugle. Les deux compagnons qui se pressaient à ses côtés étaient visiblement émus, à en juger par l'agitation de leurs moustaches et les éclairs de leurs yeux.

Le directeur de l'établissement, ayant les manches retroussées par-dessus les coudes, se présenta, tenant de chaque main, par la peau du cou, un boule-dogue de petite taille. Ces animaux, pleins d'ardeur et de férocité, s'élancèrent avec frénésie sur les victimes, et en un instant l'arène se couvrit de cadavres, d'entrailles répandues et de sang.

Une tuerie de rats à Londres, d'après un croquis de M. Chavet.

Les trois rats, par leur immobilité, avaient échappé au carnage ; mais leur tour était venu, ils le sentaient, et, découvrant leurs dentiers, se montraient pleins de résolution. L'un des chiens fut retiré de l'arène ; celui qui restait se précipita sur le rat du milieu ; mais, au même instant, il fut saisi de chaque côté de la gueule par ceux qui veillaient sur l'invalide. Le chien ayant secoué la tête avec furie, se délivra sans peine de l'espèce de moustache que lui composaient ses deux adversaires suspendus à son nez, et, poussant un cri féroce, il allait renouveler sa tentative, quand les deux rats, par une combinaison qui avait quelque chose de savant, le saisirent encore au même endroit, en lui teignant les joues de sang par de vives morsures. La furie du boule-dogue redoubla, et, insensible à cette nouvelle attaque, il broya le vieillard entre ses formidables mâchoires, et s'étant débarrassé de ses antagonistes en secouant sa tête avec rage, il allait en saisir un, quand celui-ci, épiant le mouvement du chien, lui sauta incontinent sur le dos, qui lui servit de tremplin pour s'élancer sur la barrière où s'appuyaient les lords, qui reculèrent étonnés. L'animal haletant examina de cette place, comme d'un observatoire, la scène qui allait se passer. Il entendit immédiatement broyer les os de son frère d'armes.

Lord S... avança instinctivement une main protectrice vers le rat contemplateur, comme s'il eût deviné la résolution désespérée du pauvre animal ; ce mouvement de compassion fut inutile. Le dernier martyr sauta dans l'arène, ne voulant pas, sans doute, survivre à ceux qui lui étaient chers.

Il y eut une exclamation unanime d'admiration. Lord S..., étendant les bras au-dessus du cirque, ordonna au directeur de relever les cadavres des trois rats, afin qu'ils fussent empaillés, voulant, disait-il, conserver chez lui les dépouilles d'animaux aussi courageux. Le noble Anglais, faisant signe à un serviteur de s'approcher, le chargea d'une mission. Pendant que cet homme s'éloignait, il pria les spectateurs d'attendre quelques minutes, s'ils voulaient voir le spectacle se terminer convenablement. Le serviteur reparut, suivi d'un formidable boule-dogue, qu'on mit en présence de l'étrangleur de rats. La lutte ne fut pas longue ; après quelques sourds rugissements, l'animal gisait à terre, et les rats étaient vengés.

Le cadavre du petit dogue partagea avec ses victimes les honneurs de l'embaumement. Le naturaliste chargé de ce travail groupa ces animaux de façon à rappeler le drame qui s'était passé. Cette pièce a pris place dans une galerie de tableaux et d'objets d'art que possède lord S...

Nous devons au crayon de M. Chavet le dessin qui reproduit cette scène de carnage. BRASSEUR WIRTGEN.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La femme est un être enchanteur.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

RÉBUS.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
IS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2^me^ Année. — N° 58.
22 Mai 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Arrivée de S. M. la reine de Portugal à Bruxelles.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Nous avons reçu la lettre suivante, à laquelle nous nous empressons de faire place, tant son objet (innocent!) nous inspire de sympathie, en même temps qu'il relève essentiellement d'une des plus intéressantes questions de ces temps d'égoïsme et d'avidité.

« Monsieur, dans le numéro du 1er mai dernier, vous avez parlé de plusieurs mariages réalisés par des hommes riches au profit de jeunes filles pauvres; ces exemples étaient pris dans les classes élevées, et vous avez, sous une forme plaisante, sans doute afin d'être plus lu, constaté ces bons exemples qui contrastent avec les avidités des célibataires de notre génération.

» Cette initiative doit vous mériter mainte reconnaissance, monsieur, et je crois vous faire plaisir en vous offrant quelques armes à ajouter à l'arsenal où vous paraissez vouloir vous munir, pour combattre l'avarice et l'égoïsme des hommes, en faveur de jeunes beautés qui n'avaient nullement demandé à venir au monde, et surtout à y venir pauvres, ce qui est mille fois pire que d'être laides, bêtes ou méchantes!

» Car on voit journellement des jeunes personnes qui possèdent un ou deux, ou même ces trois défauts, et qui, amplement dotées, se marient très-bien; tandis qu'on compte par centaines les belles, bonnes et spirituelles, que l'absence de toute dot laisse déplorablement mûrir. Tant pis pour les hommes encore plus que pour elles, n'est-ce pas, monsieur?

» Quant à l'objet de ma lettre, le voici; et je vous le transmets avec la netteté et la franchise qui semblent vous plaire.

» Je ne suis pas belle, je ne suis pas bête, et je suis bonne ou méchante, selon mes nerfs, ou pour mieux dire : moi, je suis excellente; — mais mes nerfs sont désagréables! J'avais vingt-quatre ans; ma mère, veuve et n'ayant pour tout potage que la pension de mon père, ancien colonel (et quelques rogatons de l'orgie d'argent faite par mon frère aîné), devait désespérer de me marier. Hélas! j'en désespérais plus qu'elle, et mon miroir me disait trop pourquoi!

» J'avais une amie de pension établie en province, dans l'Hérault. Je lui écrivais une sorte de petit journal de faits et gestes, pensées et désespoirs. Plus d'une fois, je saupoudrai mes impressions sur la vie, non pas du sable d'or des poëtes, mais des larmes de la presque vieille fille. Il y en avait parfois de bien drôles, parmi ces lettres! On les lisait le soir à la campagne; un propriétaire voisin les entendit, s'attendrit, rit, réfléchit et partit. J'abrége, monsieur. C'est aujourd'hui mon mari!

» Je suis bien heureuse, car je crois qu'il est bien heureux. Il s'est vite fait à ma figure, qui n'est au total que laide sans désagrément ni antipathie, et je l'amuse par un incessant babil. Ajoutez que, nerfs à part (le bonheur les a calmés), je suis douce et obéissante. Le petit a deux ans; il ressemble à son excellent père, qui est passable avec ses quarante-cinq ans. Nous avons une belle trentaine de mille livres de rente, ce qui nous fait marquis et marquise de Carabas dans l'Hérault, et je bénis Dieu de m'avoir permis de réparer les fautes de mon frère prodigue, en recevant chez nous ma bonne mère, qui assure qu'elle n'avait jamais désespéré de moi, malgré ma majorité et un nez un peu fort. Pourquoi cette confiance, monsieur? Le voici, et c'est précisément là le sujet de ma lettre, c'est un encouragement et une espérance pour les bonnes jeunes filles qui sont encore ce que j'étais dans ma laideur et mes petits nerfs, les nerfs d'un menaçant célibat!

» Ma mère, très-répandue par la position de son mari, connaissait des centaines de familles. Comprenant la tournure d'idées de la génération masculine actuelle, elle avait pu redouter que j'allasse chercher mes coiffures chez sainte Catherine... plutôt que chez Mme Ode! Pour se consoler, patienter, se raffermir dans un vague espoir, elle avait entrepris une sorte de statistique de mariages, et notait spécialement ceux où éclatait le désintéressement du sexe fort... fort avide ordinairement! Elle puisait dans les exceptions ses espérances. Mlle Pauline M..., mon aînée, encore célibataire, connaissant ce travail consolateur de ma mère, l'a continué depuis, et jeudi, elle me l'a communiqué, après dîner, dans sa petite chambre en perse grise et rose. Elle connaissait votre *réclame* en faveur des jeunes filles pauvres; elle n'osait vous l'envoyer! moi, une ex-fille pauvre, richement mariée, j'ose! Et voilà pourquoi cette longue lettre qui vous arrive, n'est pas encore finie, et que le chevalier des beautés délaissées est sommé d'avoir à combattre à nouveau pour elles, au risque qu'il lui pleuve trop de coussins à fond rouge, en guise de bouclier... ce fameux coussin qui vous a servi de frappante image l'autre fois, dans votre façon de dépeindre le genre de talent de M. Brizeux, l'auteur de cette *Marie* que nous avons tous lue.

» Statistique de ma mère, continuée jusqu'à nos jours par Mlle Pauline M..., jolie personne, sans nerfs, et désespérée d'être majeure.

» Publication de bans du troisième arrondissement, février 1857: M. Normand, chef d'escadron d'artillerie en retraite, 40,000 francs de rentes, quarante-sept ans, épouse Mlle Emma Lac..., vingt-six ans, qui n'a pour dot qu'un trousseau de 12,000 francs. — Avril 1857 : M. Jules Brossard, fabricant de produits chimiques, belle position, trente-deux ans, épouse Mlle Clémence Kra..., vingt-trois ans, sans dot. — Quatrième arrondissement : mêmes mois et an; M. Guiraudet, associé d'agent de change, un million réalisé, vingt-neuf ans, épouse Mme Henriette de Ver.., vingt deux ans, sans dot. — Neuvième arrondissement, mai 1857: M. Alfred Gratiot, marchand de charbon en gros, quarante-deux ans, épouse Mlle Amédine Lau..., vingt cinq ans, sans dot. — Premier arrondissement, mêmes mois et an : M. Paul Lehuby, sans profession, 60,000 fr. de rentes, trente-six ans, épouse Mme Blanche Sym..., avec un trousseau de 10,000 francs. — Deuxième arrondissement, juillet 1857 : M. le comte de Maussion, ancien député, 50,000 fr. de rente, quarante-cinq ans, épouse sa cousine, Mme Laure de Maussion, qui n'a pour dot que sa grande beauté. — Onzième arrondissement, septembre 1857 : M. R.-H. Richard, propriétaire des briqueteries de Saniers, belle position, trente-huit ans, épouse Mme Caroline Kusel, dix-neuf ans, ayant pour toute dot, 15,000 fr. produits d'une assurance sur la vie. — Premier arrondissement, novembre 1857 : M. le baron de Landsberg, de Berlin, ancien ministre plénipotentiaire, 100,000 fr. de rentes (!) cinquante-huit ans, épouse Mlle Herminie de Sal..., orpheline, nièce du général D..., n'ayant pour dot que sa jolie figure, ses vingt ans et sa belle éducation. — Quatrième arrondissement, mêmes mois et an : M. Ed. Plessis, rentier de province, trente-cinq ans, épouse Mlle Anna Du..., vingt ans, qui n'a pour dot qu'un piano d'Erard, dont elle joue très-bien. — Cinquième arrondissement....

» Je franchirai, monsieur, et pour ne pas abuser, une douzaine de ces précieux exemples, afin d'arriver aux deux mariages, datés du mois dernier :

» —Quatrième arrondissement: M. Poërman, maître de forges, grande position, quarante-quatre ans, épouse Mlle Ines Duv..... vingt-quatre ans, grand talent de peinture, élève du baron Wappers; pour toute dot, sa boîte à couleurs. — Premier arrondissement : le marquis de Bailly-Lescot, 60,000 livres de rentes, trente-huit ans, épouse Mme Elisa des Sau... vingt-six ans, qui n'apporte que sa beauté et quelques diamants maternels.

» Aux publications du deuxième arrondissement, figure enfin, en ce moment même... Mais attendons au moins que l'affaire soit définitive, avant de la signaler, car si quelque étroit esprit de cette avide époque allait la faire manquer! Un perfide conseil est si vite donné, et encore plus vite écouté, monsieur!

» En voilà bien long! Mais que de beaux yeux bleus ou noirs trouveraient la matière insuffisamment abordée! Vous pourriez discourir plein votre journal que ces demoiselles ne vous arrêteraient pas, et c'est plus que naturel. Il faut pourtant que je note encore qu'il paraît résulter d'investigations soigneusement accomplies, que plus de la moitié des demoiselles, sans dot et sans espérances, ci-dessus indiquées, n'avaient pas plus de beauté que de rentes, et trois me sont même signalées comme un peu moins encore que pas jolies! Il faut que ce soit bien vrai, car ces trois laiderons (mais mariées!) sont des amies jadis intimes de ma pauvre Pauline, et il doit lui en coûter de faire ainsi justice à ses affections! Il est vrai que celles-ci ont abandonné Pauline dans son célibat, et que, ne pouvant les suivre, elle n'eût peut-être pas été fâchée de les retenir.

» Tels sont les faits que je suis poussée à vous présenter, ô monsieur! Faites-en votre profit, ou plutôt celui des charmantes et intéressantes créatures qu'opprime un siècle qui compte les charmes, l'esprit et les qualités aimables pour rien, et une dot pour tout. Une dot et une bosse se placeraient l'une portant l'autre; mais un joli visage, le talent, le bon cœur, l'esprit charmant, tout cela ne plaît aux célibataires modernes que si, telles ces vieilles images des bizantines, le tout se dessine sur fond d'or... Jadis on demandait d'une jeune fille à marier : comment est-elle? — aujourd'hui c'est : combien a-t-elle? qu'on s'écrie.

» Je sais bien (j'ai fini, monsieur) que plus d'une jeune femme, et pire même que les jeunes, sont aujourd'hui tellement la proie du démon du luxe et de la toilette, que les hommes y regardent en deux ou trois fois avant de s'accorder à eux-mêmes ce qu'on peut parfois appeler le *luxe d'une femme!*... Je sais bien d'autres choses encore, que ma qualité de femme mariée (enfin!) ne suffit même pas à me permettre d'écrire. Oui, il y a de vilains exemples d'épouses qui s'enivrent de volants, de diamants, d'aspasine et de crinoline, comme les hommes s'enivrent de leur cercle, de leurs courses, de leurs cigares... et... je m'arrête! Mais, notez-le bien, monsieur, les femmes qui font ces folies, sont toutes (observez!) des femmes qui, ayant apporté une dot à leur mari, fondent leurs prétentions et leurs exigences sur cette dot, se croyan[t] en droit de la croquer et bien plus! Mais qu'on cit[e] un peu le cas de jeunes filles louablement épousée[s] dans leur dénûment argentifère, qui ne se soient mon[trées] reconnaissantes, économes et bonnes ména[gères]? Je n'en connais pas une, et personne n'e[n] connaît deux! Le résumé net et clair, monsieur, c'e[st] que mieux vaut épouser une demoiselle riche qu'un[e] demoiselle pauvre (je parle du principe); mais qu['il] vaut bien mieux épouser une fille qui n'a rien du to[ut] que celle qui n'a qu'un peu! Avec ce peu, elle au[rait] peut-être beaucoup d'exigence, tandis que le rien [du] tout permettra toujours au mari de tenir la clef. [Et] puis, le rien du tout de dot peut rendre plus exigea[nt] l'épouseur sur le reste : attraits, cœur, esprit, talen[t]. Mon amie, Pauline M..., a sa liste, en tête de laque[lle] elle figure nécessairement, et où défilent une be[lle] série de charmantes personnes (parmi lesquelles qu[el]ques laides à nerfs) qui méritent bien qu'une plu[me] généreuse et bien inspirée ose combattre le rid[icule] préjugé de la dot. Passe encore que le médiocre la cherche un peu; mais l'opulent? Puissent les notab[les] exemples que je vous ai indiqués, monsieur, pour fa[ire] suite à ceux que vous aviez mentionnés déjà, v[ous] porter à aborder amplement cette thèse, et pui[sse] aussi ma communication être la cause de cet é[lan] chevaleresque! J'en serai heureuse, monsieur, [et] mon cœur reconnaissant pour l'homme distingué, rentier, qui m'a plutôt acceptée que choisie, est [re]pénétré d'une sympathique et douce pitié pour [la] grande et intéressante corporation des jeunes vieilles filles, d'où je ne me suis évadée que par [mi]racle!

» Recevez, monsieur, etc. »

En vérité, nous ne saurions quoi ajouter à c[ette] lettre, que nous laissons à nos lecteurs (.... et à [nos] lectrices) le soin de qualifier. Nous nous empress[ons] de nous en faire l'éditeur, heureux de donner c[ette] grande publicité aux choses sérieuses qu'elle dit s[ous] sa forme enjouée. Seulement, si le fait détermine q[uel]que nouveau mariage à ajouter à la liste esquis[sée], nous désirons en être informé, pour en dire... qu'on pourra dire.

~~~ On s'amuse beaucoup, dans une grande [ville] étrangère, du petit fait que voici.

Une princesse nouvellement mariée y passe, r[este] dans l'hôtel officiel d'un des hauts fonctionnaire[s de] cette localité. Quelques heures après son départ, [les] belles dames désœuvrées de la ville, se crampon[nant] ardemment à tout motif ou prétexte de distrac[tion,] vont visiter l'appartement où s'est reposée l'Alt[esse]. Que trouve-t-on dans un coin où vont fureter le[s re]gards féminins?

Une grande tresse de chignon... plus une p[etite] tresse de natte *en huit*... plus, divers petits pot[s qui] prouvent que la princesse ajoute à la fois et à sa [che]velure et à son teint... Et elle n'a pas vingt ans! [On a] bien ri... on rit encore de la découverte, dans [cette] ville étrangère, et on se demande quelle n'aura pas [été la] contrariété de l'Altesse, — dont les femmes ont co[mmis] ces impardonnables oublis dans la précipitation d[u dé]part d'un chemin de fer trop matinal, — lorsqu'elle [aura] réclamé ses tresses, ses pots, pour faire son e[ntrée] solennelle dans sa capitale, et que...

~~~ L'autre soir, il y avait dîner et concert [chez] un habitant littéraire des Champs-Elysées, tout v[oisin] d'une belle dame qui aligne éloquemment de [char]mantes petites pattes de mouche à propos de l'[histo]rique et de cette question physiologique : « Com[ment] s'aime-t-on quand on ne s'aime plus. » En outr[e de] quelques femmes élégantes et charmantes, y com[pris] le bas-bleu susdit, il y avait là MM. Ponsard, [É.] Augier, Léon Gozlan, Scribe, A. de Polignac, A[rsène] Houssaye, Sainte-Beuve, Albéric Second, Ed[ouard] Houssaye, etc. L'esprit, cette mousse de l'intellig[ence,] et le vin de Champagne avaient coulé à flots, et [même] aussi l'harmonie (façon de dire!), car MM. Scri[be et] Ponsard avaient chanté quelques curiosités rése[rvées] pour les bons soirs....

Or, avant d'aller plus loin, il convient de dire [que] l'appartement où avait lieu la réunion, et celui q[u'ha]bite, deux portes plus loin, l'*authoress*, se res[sem]blent beaucoup, comme distribution et même c[omme] décoration. De plus, ils sont tous deux au quat[rième] étage de maisons neuves de l'avenue des Cha[mps-]Elysées.
~~~

Vers minuit, comme il n'y avait guère plus dans le salon de l'écrivain en question que sa charmante compagne, la voisine en question, et deux ou trois obstinés, M. Léon Gozlan va discrètement prendre son chapeau pour s'esquiver — à l'anglaise! comme on dit en France, — à la française! comme disent les Anglais. Que fait l'amphitryon, en voyant cette fuite de son hôte?... On vous le donnerait en mille et un que vous ne le devineriez pas! Je vous le révèle donc tout net : il cherche aussi son chapeau, le trouve... et suit M. Léon Gozlan! Les voilà tous deux, ce dernier assez étonné, l'autre enjoué, loquace, et fredonnant le refrain de M. Scribe :

« Les papas, les mamans, les chandelles... »

Les voilà, dis-je, qui descendent les quatre étages. Le concierge (on dit vulgairement portier) ouvre; on sort; M. Léon Gozlan appelle un cocher; son ami lui tend la main en disant : Au revoir, je rentre!

— Il a voulu me reconduire jusqu'en bas! — pense le célèbre auteur de... (je ne sais quoi choisir!), — peut-être pour humer quelques bouffées d'air frais... — Et il roule vers sa rue Bleue, songeant à son prochain drame.

Or, que fait l'autre? Il va deux portes plus loin, sonne et entre. Comme il est pour monter, le portier (on dit poliment concierge) l'arrête au passage :

— M^me de ... n'y est pas, monsieur; elle dîne à côté chez M. ... (le propre nom de l'intrus).

Alors le distrait regarde, reconnaît son inconcevable aberration... sort... sonne au seuil qu'il vient de franchir et remonte chez lui... accueilli par les rires homériques des personnes laissées là! Vous avez compris, n'est-ce pas? En voyant ses hôtes s'évader, il s'était cru chez cette voisine, où il va souvent le soir prendre le thé, et il croyait rentrer chez lui, tandis qu'il était un peu lestement chez elle! Les témoins de l'affaire, et son héros, rient encore de cette colossale distraction d'un esprit charmant, à cette heure extraordinairement préoccupé de Voltaire, que sa muse sacre [illegible] au risque d'être censuré, excommunié et plus... par le grand Lama de l'*Univers!*

Ainsi donc, M. Alphonse Royer a réussi à obtenir trois mois par an du temps et de l'*ut-dièze* de M. Tamberlick! C'est très-bien, très-bien fait. Nous entendrons avec empressement, au printemps prochain, le fameux trio de *Guillaume Tell*, et diverses autres explosions, puisque le goût du moment est là... [illegible] que dans le chant lui-même : dans la phrase [illegible] -lique purement, expressivement, passionnément développée, par un organe frais, limpide, timbré. [illegible]

Le mot qui caractérise le mieux cet état de choses, a été recueilli par le *Figaro*. Un monsieur tire sa montre pour entrer à *Otello*. — Vous avez le temps! — dit l'autre, — *ça ne part* qu'à dix heures et demie!... — Mot charmant, frappant, qui contient tout.

Mais l'Opéra ne se borne pas au canon vocal de M. Tamberlick. Il sait bien que le ténor lui manque un peu, beaucoup, et que, faute de ténor, bien des bonnes exécutions lui manquent aussi. Il cherche donc, et ses [illegible]teurs sont plus actifs et plus attentifs que ne l'étaient jadis ceux de Frédéric de Prusse, cherchant de beaux hommes pour en faire des grenadiers de haute taille. Hâtons-nous de révéler que cette sollicitude vient de réussir.

Il s'est trouvé à Paris un jeune professeur de rhétorique du nom de Labat, auquel la nature a donné une voix qu'un des plus importants auditeurs des épreuves, [illegible] dit sans pareille. Cette voix commence au *la* mol de la basse (clef de *fa*) pour arriver jusqu'au *suraigu*... C'est-à-dire un demi-ton plus haut que ce que *fait partir* M. Tamberlick! De plus, cette voix est, dans toute sa vaste étendue, pleine, sonore, timbrée : c'est merveilleux! M. Labat, fort bien de sa personne physique, fort intelligent, cela va sans dire, vu sa profession, n'a que vingt-huit ans. Il est déjà très-bon musicien et ses études scéniques iront vite. M. Alphonse Royer l'a donc engagé. Il travaillera pendant un an avec MM. Fontana et Obin; puis, nous entendrons. Attendons.

L'exposition de la société centrale d'horticulture, au palais de l'Industrie, a reçu, pendant toute la semaine, une grande affluence de visiteurs. La vérité impitoyable est de dire que cette exposition n'efface point l'impression laissée par ses devancières. [illegible] des amateurs ont vainement cherché ces curieuses et merveilleuses collections d'*orchidées*, qui, l'an dernier, firent tant de sensation. La fleur lionne de l'exposition est, cette fois, une fleur toute d'à-propos, une rose, d'un blanc rosé, rose nouvelle, qui s'appelle la *reine de Hollande!* Par contre, nous constatons avec surprise le soin ardent avec lequel un horticulteur met en relief, par tous les moyens possibles et les plus tapageurs, son introduction du *feycosa peperita*, plante médicinale qu'il déclare lui-même « d'une très-forte et très nauséabonde odeur! » — A quoi sert-elle, votre abominable plante? — demanda quelqu'un. — Réponse de l'horticulteur : A rien! — Les géraniums, les azalées, les rhododendrums, les pélasgoniums, les nouveaux bégonias, et, enfin, les roses variées, de haute tige ou de semis, arrêtent à bon droit les curieux, qui sont en grand nombre, et les amateurs, qui sont moins nombreux, car si les premiers voient, les derniers seuls comprennent. — Le bal donné lundi dernier, aux Tuileries, en l'honneur de S. M. la reine des Pays-Bas, a été fort élégant. Plusieurs dispositions intérieures avaient été modifiées pour cette fête, à laquelle assistaient environ mille personnes. En arrivant sous le péristyle du pavillon de l'Horloge, on tournait à gauche, au lieu de prendre le grand escalier de droite, et l'on montait, si l'on peut dire, à travers un sentier de fleurs, au milieu desquelles, de place en place, se tenait un cent-garde fixe et immobile. Le bal avait lieu, non pas dans les appartements de l'impératrice, mais bien dans la salle des maréchaux. Les hommes étaient généralement en frac noir, culotte courte et bas de soie, tenue ordinaire des réunions peu nombreuses. Les officiers de terre et de mer seuls portaient l'uniforme. A dix heures environ, l'empereur est entré donnant le bras à la reine de Hollande; l'impératrice était conduite par le prince de Wurtemberg, mari de la grande duchesse Olga de Russie. L'impératrice portait une robe blanche brodée d'arabesques de feuillage. La reine des Pays-Bas était également en robe blanche, ornée de touffes de bluets, coiffure pareille. On a terminé le bal, à trois heures, par un immense cotillon, auquel Leurs Majestés ont pris part. Le souper a eu lieu par petites tables, dans la galerie voisine; celle de l'empereur était placée sur une estrade. Tout le corps diplomatique était présent. On remarquait beaucoup M. Horace Vernet. — Mardi, réception aux affaires étrangères; la reine des Pays-Bas y assistait. — Le monde officiel s'éclaircit tous les jours; le départ de la cour pour Fontainebleau sera le dernier signal de la dispersion. — Par ailleurs, les salons se ferment un à un, et partout on emporte à la campagne, aux eaux, à l'étranger, le quatrième volume de l'*Histoire de mon temps*, un bien curieux volume assurément, par lequel le vicomte de Beaumont-Vassy termine d'une façon très-attachante cette loyale histoire, qui est à la fois l'œuvre d'un penseur élevé, d'un observateur impartial et d'un excellent écrivain. — On remarque déjà, qu'en présence de la loi d'une application imminente, beaucoup de personnes qui, vaniteusement ou pour éviter des confusions de familles, portaient un nom de localité ajouté à leur nom, se sont prudemment décidées à placer l'adjonction entre deux parenthèses. — On imprime, à trois cents exemplaires seulement, en édition de luxe, à 20 francs, sur parchemin-vélin, avec dessin d'Hamon, le nouveau poëme de Méry : les *Vierges de Lesbos*, qui n'est connu jusqu'à ce jour que par des lectures de salon. — Le plus beau cheval de course de toute l'Angleterre, une bête du nom de *Cassio*, vient d'être vendu, aux enchères publiques, 620 guinées, soit 16,275 fr. L'acquéreur s'appelle Anderson... naturellement. Si c'était un Allemand, il s'appellerait Müller, et un Français, Dubois ou Durand. — Des propositions sont officiellement venues de Russie, à M. Arsène Houssaye, pour lui offrir l'organisation générale des théâtres que le czar veut ouvrir dans les dix-neuf chefs-lieux des gouvernements. M. Houssaye préfère rester à Paris à préparer sa candidature à l'Académie des beaux-arts.

Il serait impossible de ne pas constater que l'émotion sociale de la semaine a été le double duel de notre cher confrère Henri de Pène, — duel si honorablement commencé avec M. Courtiel et si fatalement terminé avec M. Hyenne, tous deux sous-lieutenants au 9^e chasseurs en garnison à Amiens.

La justice s'est saisie d'office de l'affaire, sans qu'il fût besoin à la famille de Pène de se porter partie civile. Les détails dont la publicité était possible, on les a, pendant toute la semaine, trouvés dans les journaux. Les débats judiciaires achèveront de porter la lumière sur ce drame, bien assez triste et pénible déjà, sans les exagérations qu'on lui prête depuis huit jours.

Il ne nous reste donc ici qu'à faire ce qui nous semble avoir été négligé jusqu'à présent, — bien qu'il doive, croyons-nous, en résulter une grande satisfaction pour la sympathie publique : c'est de dire quelques mots sur l'honorable victime d'un événement qu'il reste à la justice de qualifier.

M. Henri de Pène a aujourd'hui vingt-huit ans. Il épousa, il y a peu de temps, la jeune veuve de M. de Corbières, personne de naissance et de grande beauté. M. Henri de Pène débuta dans le journalisme parisien en 1848, à l'*Opinion publique*, dont M. de Pène le père faisait le cautionnement. Plus tard, il passa à la *Chronique de France*, que rédigeait alors en chef le duc René de Rovigo; puis à la *chronique parisienne* du journal ru-se le *Nord* imprimé à Bruxelles. C'est là que M. de Villemessant alla le chercher pour lui confier le *courrier de Paris* du *Figaro*, que venait de quitter Edmond About. En même temps qu'il écrivait au *Figaro*, Henri de Pène rédigeait, dans la *Mode nouvelle*, recueil qui a succédé à l'ancienne *Mode*, une Causerie des salons.

Nous ne croyons pas dépasser les limites de convenance auxquelles l'émotion publique, née du drame actuel, permet une certaine élasticité, en révélant quelques faits de nature à mieux permettre d'apprécier l'homme aimable et spirituel auquel l'opinion s'intéresse si sympathiquement à cette heure...

Nous avons dit que M. de Pène était marié : il a fait le mariage d'inclination le plus noble et le plus désintéressé. M. de Pène, le père, préparait pour Henri une autre alliance, en province. En face des résistances paternelles, et entraîné par sa passion, Henri de Pène se livra à un tel désespoir, que son père céda... mais s'éloigna du jeune ménage. Ce fut, depuis, le seul chagrin de ce couple charmant, qu'il était impossible de ne pas remarquer et admirer dans le monde. Aux Italiens, tout l'hiver, M^me de Pène attirait l'attention par sa rare beauté, sa grâce, sa distinction exquise...; à cette heure, la pauvre femme est là-bas dans cette masure étroite et humide du Vésinet, logée dans un corridor, et demandant au désespoir d'une veille qui dure depuis huit jours et huit nuits, si demain elle ne sera pas veuve pour la seconde fois!

A l'annonce du duel et de ses conséquences terribles, M. de Pène le père est accouru de Nantes. Arrivant au Vésinet, où gisait son pauvre fils sanglant, mourant, il a enfin vu, pour la première fois, sa belle-fille...; il lui a tendu la main, l'admirant véritablement dans toutes les extensions du mot. En même temps que M. de Pène, se rejoignaient dans ce lieu de douleurs, les deux frères de la jeune femme, deux officiers en activité. Et l'on a pu penser qu'Henri de Pène ait voulu insulter l'armée française!

Ah! cet article... ces quelques mots, qu'on a relus mille fois depuis, en se demandant s'il y avait là, — dans cette boutade appropriée au ton du petit journal, — le germe de tant de colères, d'irritations... la mort toujours possible d'un si charmant homme, d'un si sympathique et honorable écrivain!

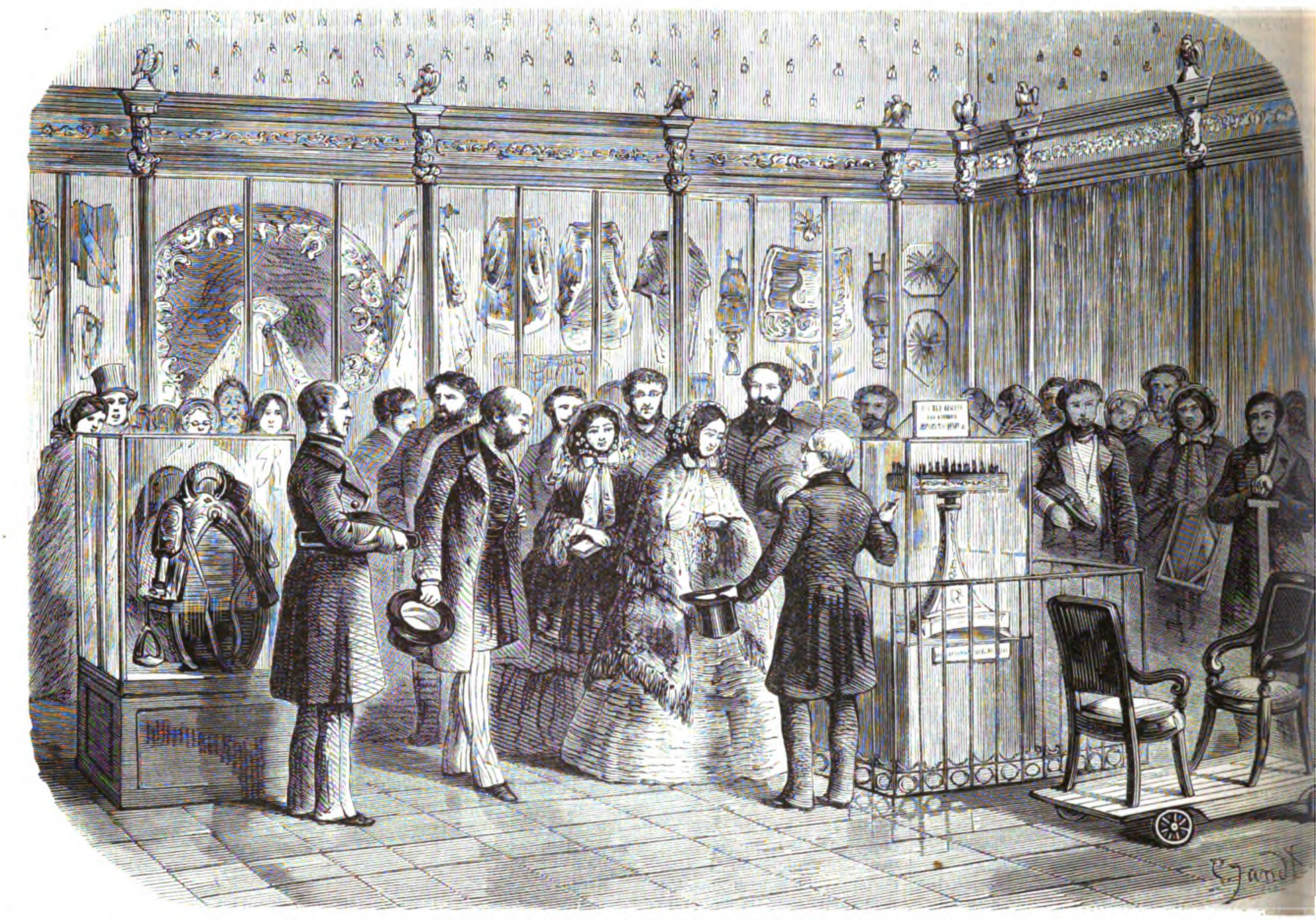
On dit... — et c'est en ce moment la cause d'un désespoir qu'on ne saurait rendre — que ces deux mots, une femme du monde, une maîtresse de maison, les a inspirés... sans songer, sans s'imaginer, la pauvre femme aussi celle-là! que son plaisant dépit contre un hôte incommode pouvait, recueilli comme trait de mœurs, comme une de ces épigrammes perdues qu'on lance chaque jour contre telle ou telle classe sociale, entraîner, sous la plume rapide d'un chroniqueur, ce désastre, cette commotion, que rien encore n'assure n'être pas irréparable!

De Pène avait un pressentiment si contraire à l'événement, qu'en partant de Paris il avait pris, au chemin de fer de Saint-Germain, les billets d'aller et et retour pour ses témoins et pour lui...

La sympathie qu'inspire dans toutes les classes l'état de notre cher confrère, est un honneur dont il jouira un jour, espérons-le! Au Vésinet, l'auberge du sieur Malfilâtre, — située en face du pavillon presque en construction encore, étroit, humide, dangereux, d'où l'on ne pourrait, sans le plus grave danger, emporter le blessé, — cette auberge, disons-nous, ne désemplit pas de gens venus de Paris, des environs de Saint-Germain, pour avoir des nouvelles du bien intéressant héros de ce drame imprévu. La conduite, la tenue, le courage de M^me de Pène sont au-dessus de tout éloge : Velpeau disait : « C'est une Romaine! elle ne pleure qu'en dedans. » A Paris, au domicile de l'écrivain, 34, rue d'Astorg; au bureau du *Figaro*, 55, rue Vivienne, c'est littéralement une procession de gens empressés, anxieux, sympathiques. Un registre est ouvert dans ce dernier endroit, où s'inscrivent chaque jour des centaines de gens connus ou inconnus. Le sentiment public a son magnétisme... il va à certains faits, à certains hommes, par un courant qui est la consolation de bien des vilenies et des turpitudes. Si l'on s'en rapporte à cette précieuse émotion, Henri de Pène doit être sauvé!

Nous devons noter que depuis huit jours, et bien qu'il y ait eu plusieurs premières représentations importantes, toute la rédaction du *Figaro* s'est abstenue de paraître dans les théâtres, dans les lieux de plaisir, et que M. de Villemessant a manqué au grand dîner donné mardi dernier, aux Champs-Elysées, par le brillant écrivain, dernier directeur du Théâtre-Français.

JULES LECOMTE.



Visite au Musée des Souverains par S. M. la reine de Hollande.

Visite au musée des Souverains,

PAR LA REINE DE HOLLANDE.

S. M. la reine de Hollande divise assidûment son séjour à Paris entre la visite de nos monuments et de nos musées et les fêtes de l'hospitalité impériale. L'hôtel des Invalides, l'Hôtel de Ville, le palais des Beaux-Arts, le Louvre, etc., ont été successivement l'objet de ses explorations artistiques, et partout elle a révélé, par les questions et les remarques les plus judicieuses, la distinction de son intelligence et la solidité de son instruction. Une de ces dernières investigations a été celle du musée des Souverains, représentée par une de nos gravures.

L'historien de la république, du consulat et de l'empire, M. Thiers, l'accompagnait dans cette visite, et, conjointement avec M. Newerkerke, directeur des musées impériaux, lui en faisait les honneurs, lui révélant les mystères historiques qui se rattachent à tant d'objets sans prix. Quels souvenirs touchants ou glorieux réunis sous les lambris dorés de ces salles de la Renaissance : les joyaux des rois mérovingiens, le fauteuil de Dagobert, l'armure de François Ier, l'épée de Henri IV, le petit chapeau de Napoléon, le sceptre royal de Charles X ! Que de contrastes frappants : le missel de saint Louis et l'arquebuse de Charles IX ; l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette et les jouets qui, dans la prison du Temple, trompaient pour le dauphin les ennuis de la captivité !

Quelles nobles reliques ! la couronne impériale de Charlemagne et le petit chapeau si prestigieux du fondateur du nouvel empire d'Occident.

MAC' VERNOLL.

Le prince Alexandre Démétrius Ghika,

CAÏMACAN DE VALACHIE.

« Une seule fois, depuis 1835, » — disait dernièrement la *Revue des Deux-Mondes*, un écrivain dont l'opinion fait autorité quand il s'agit de l'Orient, car c'est aussi un des membres les plus distingués du corps diplomatique, nous avons nommé M. [...]gène Poujade, — « une seule fois, il s'est renc[...] » dans les principautés un hospodar qui a été v[...] » blement le représentant de la Porte-Ottoman[...] » que les puissances occidentales pouvaient le[...] » rer. »

Cet hospodar est le prince Alexandre Démétrius G[...] caïmacan de Valachie, dont [...] donnons le portrait.

Le prince Alexandre Ghika, caïmacan de Valachie.

L'histoire de la maison Gh[...] confond, depuis deux siècles [...] celle des provinces danubi[...] sur lesquelles elle règne [...] 1660. Elle leur a donné un[...] cession de chefs qui tous ont [...] un nom cher aux peuples, [...] ques-uns un nom glorieux [...] nous bornerons à citer G[...] Ghika, son fondateur, et Gr[...] son fils, créé prince du Sain[...] pire Romain, en 1673.

Le prince caïmacan act[...] en 1798, fut nommé hospo[...] Valachie en 1834. C'était l[...] vième Ghika qui eût été re[...] cette dignité. La fermeté a[...] quelle il en maintint les [...] vis-à-vis de la Russie fut [...] de la révocation qui l'attei[...] 1842.

Il n'est pas un nom aujo[...] dans lequel se résume plu[...] plétement la nationalité mo[...] laque. La maison quasi-sou[...] des Ghika représente d'aut[...] fidèlement ces provinces q[...] ginaire d'Albanie, elle ne p[...] redouter ni à l'une ni à l'[...] partialité involontaire qu'[...] mille a toujours pour le p[...] fut son berceau.

Elle leur offre de plus [...] rantie de l'avenir les bie[...] son administration pater[...] les nobles souvenirs de sc[...]

MAXIME VA[...]

Régates de Saint-Cloud. — Courses à la voile.

Régates.

Le spectacle des courses à la voile ou à la rame a toujours eu un puissant intérêt pour la curiosité parisienne. La foule qui, chaque année, à l'époque des régates, se presse dans les rues de Rouen, du Havre, de Saint-Malo, de Dieppe, de Bordeaux et de tant d'autres points accessibles à la petite navigation en est une preuve évidente. Depuis quelques années surtout, le canotage a acquis une grande importance dans nos mœurs. On ne saurait croire ce que ces luttes provoquent d'émulation parmi les *loups de mer* de la *basse Seine* et ce qu'elles font d'adeptes dans les diverses classes de la société. — Industriel, fonctionnaire, savant, poëte, ouvrier, flâneur, écolier en vacances, chacun aspire à l'honneur de changer son habit ou son paletot contre la vareuse aux nuances sombres ou la camisole aux éclatantes couleurs, et de remplacer la cravate serrée au cou par le large col rabattu sur les épaules. — Aujourd'hui, le canotage est non-seulement un plaisir et un délassement, mais une passion aussi répandue, aussi sincère, aussi absorbante que le jeu, la chasse et la pêche qui, avec les clubs et les cafés, condamnent les femmes à vivre loin de la société des hommes, introduisent peu à peu, dans notre civilisation, les habitudes anglaises, américaines et turques, et finiront par faire de quelques-uns de nos salons, les jours de petite réception, des sérails sans sultan. Cependant, sous plusieurs points de vue, les courses de bateaux offrent de véritables avantages : pour les amateurs, c'est un amusement innocent et peu coûteux qui fait vivre un peuple de constructeurs et d'ouvriers, tant à Paris qu'à Bercy, Asnières, Neuilly, etc., et qui ne peut manquer, en raison du développement qu'il prend chaque année, d'apporter de sérieuses améliorations et d'incontestables progrès

dans les constructions des différentes espèces de bateaux qui sillonnent nos rivières. Pour les hommes condamnés à la vie sédentaire et aux fatigues d'esprit, c'est le seul moyen d'échapper au mouvement des affaires et aux bruits de la ville; pour les jeunes gens surtout, c'est un fortifiant qui les enlève aux habitudes de club et de café, et qui, sauf l'avis de ces messieurs de la faculté, doit avoir d'excellents effets hygiéniques.

Le canotier amateur, ce nouveau Conrad des rivières, est aussi commun sur les eaux paisibles de la Seine que les pêcheurs sur les flots tumultueux de l'Océan; ni le temps, ni la fatigue, ni les dangers ne l'arrêtent. Pour peu qu'il ait l'imagination fantaisiste et le goût des voyages autour du monde, il se fait roi des ondes, du pont de Bercy au pont de Chatou, et, mollement abrité sous les blanches ailes de son modeste voilier, il croit naviguer vers des mers inconnues. Alors il voit défiler devant lui des horizons nouveaux et touche à des rives enchantées. Ce ne sont plus Puteaux, Asnières, Suresnes, Saint-Cloud, avec leurs fritures, leur petit vin bleu, leurs guinguettes et leurs promeneurs endimanchés; c'est la blonde Venise, avec ses ponts à dos d'âne, ses lagunes vertes et ses palais de marbre, Venise enfin avec son décor du temps passé; c'est Naples, avec son ciel bleu, sa mer transparente, ses mariniers brunis et son Vésuve sans cesse menaçant; c'est Constantinople, avec son Bosphore, son dôme de Sainte-Sophie, ses minarets et ses anciens costumes; c'est Smyrne, c'est Gibraltar; c'est le monde entier, avec ses milliers d'idiômes, ses étonnements et ses merveilles. Parfois il rêve des peuplades sauvages, naturels des bouches de l'Orénoque et de l'Amazone, et vogue à l'aventure sur une pirogue creusée dans un tronc d'arbre. En dehors de ce que l'imagination peut créer de plus pittoresque, la passion du canotage a cela de particulier, c'est qu'elle modifie les habitudes, change les goûts et même le caractère : frileux, on brave les rigueurs des typhons de Saint-Ouen et le mistral de Saint-Maur; prudents et paresseux sur la terre ferme, on devient audacieux et actif sur l'élément perfide. Nous connaissons d'élégants navigateurs aux mains blanches, aux ongles roses, qui, sans force et sans volonté pour tout travail manuel, rament des heures entières sans pâlir, luttant sans cesse contre le courant rapide.

Ceux-là mêmes qui refuseraient de se lever à six heures du matin pour aller à un rendez-vous d'amour, courent, au point du jour, au pont de Neuilly ou au pont d'Asnières pour *lancer* la *Gabrielle*, la *Valentine* ou le *Bras-de-Fer*. Dans le sport nautique, on les appelle les *Flambards d'eau douce*. C'est un type original et plein d'intérêt sur lequel on voudrait pouvoir s'étendre; par malheur, la place et le temps nous manquent.

D'après nos recherches, les régates nous viennent de Venise (*regatta* en italien). On nommait ainsi les joutes qui avaient lieu à travers les canaux dont la ville est entrecoupée et auxquelles la société vénitienne, si brillante et si désœuvrée en ce temps-là, assistait des fenêtres et des balcons de ses palais. La place Saint-Marc était le point de départ, et des prix étaient accordés aux patrons vainqueurs des gondoles. Ces prix avaient grande importance et, presque toujours, se disputaient avec opiniâtreté. Les gondoles sur lesquelles nous avons traversé les rues d'eau de la ville des doges nous donnent une juste idée de l'habileté que devaient apporter les maîtres jouteurs dans ces sortes de fête.

M. le ministre de la marine aura sans doute pris exemple sur quelque puissant chef de la République vénitienne, lorsqu'en 1853, il décida qu'il serait accordé aux régates qui auraient lieu sur tout le littoral, des prix *dits* du ministère de la marine.

Dimanche, le temps n'a pas été plus favorable aux courses de bateaux qu'il ne l'avait été aux courses de chevaux. Au moment le plus intéressant de la lutte, et lorsque les deux rives, situées entre le pont de Suresnes et le pont de Saint-Cloud, surtout du côté du bois, étaient garnies de cavaliers, de voitures, de piétons et de nombreux curieux venus des villages avoisinants, le ciel s'est obscurci tout-à-coup et une pluie battante a dispersé la foule; les uns ont gagné les arbres du bois et sont retournés à Paris; les autres ont envahi la *Maison blanche*, point de départ des bateaux, pour y attendre la fin de la pluie.

Il y avait plus de deux cents personnes entassées sous cet unique abri. Quant aux plus intrépides, ils ont bravé l'averse, ce qui leur a permis d'assister aux dernières régates. Sur la berge, nous avons remarqué quelques hommes qui portaient des bottes à l'écuyère, chaussure très-utile lorsque le terrain est détrempé par les pluies. L'élégance n'y perd rien. La botte à l'écuyère est une des plus heureuses inventions de la mode. Nous avions presque l'espoir que l'on y reviendrait.

La bourrasque inattendue qui avait mis en fuite les deux tiers du public a jeté le désordre et la confusion parmi les bateaux; les voilures s'entremêlaient et, jetées les unes contre les autres, les embarcations se penchaient sur l'eau à l'opposé du vent, qui soufflait avec violence. C'était un spectacle des plus pittoresques, et en même temps des moins rassurants; car, tout en reconnaissant leurs avantages, il faut dire aussi que la plupart des courses à la voile ont un côté vraiment périlleux pour le patron de l'équipage qu'il soit amateur ou praticien consommé. Esclave soumis des variations de l'atmosphère, son frêle navire lutte souvent en vain contre l'élément contraire. Il faut voir alors ces intrépides jouteurs couchés sur leurs avirons, le regard anxieux, la poitrine haletante, le front baigné de sueur, et défendant pied à pied leur gloire canotière. Que de fois ils ont rejoint la rive à la nage, n'ayant gagné, au lieu de prix, que la faculté incontestable de faire honneur à la matelotte traditionnelle!

Quoique tout dût faire redouter, dimanche, quelques accidents de ce genre, nous n'avons eu à constater que quelques légères avaries, et le mauvais temps n'a porté préjudice qu'au nombre des bateaux qui devaient lutter. Sur vingt-quatre engagés au commencement des courses, dix seulement ont pu continuer.

Au moment du départ, les embarcations se trouvaient placées l'une devant l'autre, le long de la rive droite, en face du bois de Boulogne. Ce défilé de voiles était d'un effet charmant. Le parcours marqué par des bouées, distantes entre elles de quinze cents mètres formant un total de douze kilomètres, consistait en quatre tours de bassin.

La lutte s'engageait dans l'espace qui s'étend entre le pont de Suresnes et le pont de Saint-Cloud, un des points les plus heureux des bords de la Seine. A cet endroit, le bois de Boulogne est planté d'arbustes et de fleurs odoriférantes qui répandent dans l'air les plus doux parfums. Pendant les intervalles des régates, le promeneur peut se livrer à un cours de botanique aussi intéressant qu'instructif. Nous savons plus d'une femme élégante qui voudrait emprunter à ces jardins une guirlande et un bouquet pour quelque fête de printemps, — la fleur artificielle n'étant portable, à vrai dire, que dans la saison d'hiver.

Mais n'ouvrons point le code de la mode, et revenons aux courses par le même chemin fleuri.

Voici le résultat de cette journée :

Au premier tour, *Eole* en avant, suivi de près par *Newa*, de Rouen; *Dorade* et *Sylphe* venaient à peu de distance. — Au deuxième tour, *Newa* était première. Dépassée un instant par *Eole*, elle voulut passer entre ce dernier et la bouée, et, par suite d'une fausse manœuvre, tomba en pleine bouée de manière à être mise hors de course. A ce moment, *Mistral* était devenu troisième. — Au troisième tour, *Newa* continua néanmoins la course et resta première, *Eole* deuxième, lorsque *Mistral* put serrer le vent assez habilement pour doubler *Eole* et accomplir le premier le quatrième tour.

Le prix de la course d'ensemble, prix d'honneur, a été décerné au *Mistral*, patron : M. L. Besnard. — Ceux de la première série (grands bateaux) : premier prix ou prix de l'empereur, à l'*Ariel*, patron : M. Jason Ar thus; deuxième prix, à la *Dorade*, patron : M. Rollin — Ceux de la deuxième série (petits bateaux) : premier prix, à *Mistral*; deuxième prix, à *Eole*, patron M. Tixier, de Charenton, constructeur; troisième prix à *Narval*, patron : M. Pinson; le quatrième, à *Henriett* patron : M. N***.

S'il nous était permis d'émettre un avis en matièr de courses à la voile, nous dirions à messieurs les com missaires que les tours de bassin formant douze kilo mètres environ ont semblé à quelques personnes plu expérimentées que nous un parcours bien long. N pourrait-on pas diminuer cette distance, qui force spectateur à une attention de plus de trois heures?

En somme, malgré les rafales et les bourrasques qu se sont succédé durant ce tournoi nautique, l courses ont été assez brillantes pour ramener, dima che prochain, un nombreux et élégant public dans l avenues du bois qui longent la Seine et sur la berge. Les courses à l'aviron auront lieu ce jour-là et exc teront, par leur entrain et leur variété, davanta encore l'intérêt et la curiosité.

M^me^ A.-R. DE BEAUVOIR.

Arrivée de S. M. la reine de Portug à Bruxelles.

C'est au milieu des fêtes que la princesse Stéphan de Hohenzollern-Sigmaringen, devenue depuis qu ques jours seulement S. M. la reine de Portugal, quitté les rivages de l'Europe septentrionale. Ces fêt dont la Belgique saluait son passage ont été cependa très-considérablement réduites par le retard qu'a su l'arrivée de la jeune reine et par l'impossibilité où e se trouvait de prolonger son séjour. Ce n'est, en eff que le 5 mai qu'elle est partie du palais de Dusseldo qu'elle devait quitter le 4. On ne marque pas avec précision de l'aiguille sur l'émail d'une pendule l'heu à laquelle on s'arrachera pour toujours peut-être a doux lieux où s'est écoulée la vie entière, où a fu blonde enfance avec ses vagues aspirations, la j nesse candide et ses doux rêves, tout ce passé ser qui s'effeuille si rapidement en tendres émotion sous le regard et sous les baisers d'une mère. y tient par tant de liens intimes qu'il faut bien temps de les dénouer, si on ne veut douloureusem les rompre. Une dépêche électrique avait transmi Bruxelles l'avis de ce retard.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

Le dîner de l'amiral durait, d'habitude, près de deux heures; c'était une heure cinquante minutes de plus que ne duraient les dîners de Napoléon. Aussi, dès le premier jour, au moment où l'on apporta le café, l'empereur se leva-t-il; le grand maréchal et Las-Cases, invités à la table de l'amiral, se levèrent également, et sortirent.

L'étonnement fut grand; l'amiral était tout près de se fâcher; il prononça quelques plaintes en anglais sur le manque de savoir-vivre de l'empereur; mais madame Bertrand, restée en arrière, répondit dans la même langue :

— Monsieur l'amiral, vous oubliez, ce me semble, que vous avez affaire à celui qui a été le maître du monde, et que, quand il se levait de table, soit à Paris, soit à Berlin, soit à Vienne, les rois à qui il faisait l'honneur de les inviter à sa table se levaient derrière lui et le suivaient.

— C'est vrai, madame, reprit l'amiral; mais, comme nous ne sommes point des rois, et que nous ne sommes ni à Paris, ni à Berlin, ni à Vienne, nous ne trouverons pas mauvais que le général Bonaparte se lève de table avant la fin du dîner; seulement, il trouvera bon que nous y restions.

A partir de ce jour, liberté entière fut prise et accordée.

Ce fut pendant ces longues conversations de bord que Las Cases recueillit de la bouche même de l'empereur toutes les anecdotes qu'il cite, dans son *Mémorial*, sur l'enfance et la jeunesse du prisonnier de Sainte-Hélène; puis le moment vint où ce genre de conversation s'épuisa, où Napoléon se lassa de raconter, quoique son auditeur ne se lassât point d'entendre; et, le samedi 9 septembre, il avait commencé à dicter ses campagnes d'Italie.

Sauf cette distraction, qui lui prit d'abord une demi-heure, puis une heure, puis deux heures, puis même jusqu'à trois, les journées s'écoulaient dans une uniformité monotone; — et l'on compta ainsi depuis le lundi 7 août jusqu'au samedi 13 octobre.

Ce jour-là, en dînant, l'amiral annonça que, le lendemain, vers six heures du soir, il espérait avoir connaissance de Sainte-Hélène. Ce fut, on le comprend bien, une grande nouvelle à bord : on avait soixante-sept jours de mer!

Le lendemain, en effet, pendant que l'on était à table, le matelot qu'on avait placé, dès deux heures de l'après-midi, en vigie dans les barres du perroquet, cria : « Terre! »

On était au dessert; on se leva et l'on monta s le pont.

L'empereur gagna l'avant du vaisseau et cherc des yeux la terre.

Une espèce de brouillard qui lui semblait flotter l'horizon fut tout ce qu'il put apercevoir; il fal l'œil d'un marin pour affirmer que ce brouillard é un corps solide.

Le lendemain, dès le point du jour, tout le mon était réuni sur le pont. Quoique, une partie de la n le bâtiment fût resté en panne, on avait cepend assez marché pour qu'à ce moment, et grâce à la li pidité de l'air matinal, l'île fût devenue parfaitem visible.

Vers midi, on jeta l'ancre, on n'était plus qu qu'à trois quarts de lieue de la terre. Il y avait c dix jours que Napoléon avait quitté Paris : la traver de l'exil avait duré plus longtemps que ce secc règne placé entre l'île d'Elbe et Sainte-Hélène.

L'empereur, qui était sorti de sa chambre plus que d'habitude, s'avança le long du passavant et sur l'île un regard impassible. Pas un muscle de s visage ne bougea, et, il faut le dire, ce masque d' rain était si bien soumis à la volonté du moderne A guste, que les seuls muscles qui en parussent viva étaient les muscles avoisinant la bouche.

La vue de l'île n'était cependant point satisfaisant on apercevait un village plus long que large, perdu fond de gigantesques rochers, nus, secs, dévorés l le soleil. Comme à Gibraltar, on eût pu promet cent louis à l'ingénieur assez habile pour trouver u place où manquait un canon.

L'empereur, au bout de dix minutes de contempl tion, se tourna vers Las-Cases.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril et 8 mai.

Ce ne fut donc que le 5, à six heures du soir, que la reine Stéphanie arriva à l'embarcadère avec LL. AA. RR. le prince de Hohenzollern-Sigmaringen et la princesse Joséphine, ses augustes parents, le prince Léopold, son frère, sa maison royale, et enfin M. le comte de Marnix, grand maréchal du palais de S. M. le roi des Belges, qui était allé l'attendre à la frontière de Prusse. Elle fut reçue par le roi Léopold, entouré des princes et princesses de sa famille et de tous les personnages de sa cour. LL. Exc. le baron de Brockhausen, ministre de Prusse, et de Seisal, ministre de Portugal, s'étaient joints au cortége. La réception, empreinte de la courtoisie la plus cordiale, eut lieu avec toute la pompe du cérémonial monarchique.

Un bataillon d'infanterie d'élite, un escadron des guides et un nombreux détachement de gendarmerie à cheval formaient l'escorte d'honneur. Les airs nationaux de Portugal et de Belgique, exécutés par les musiques militaires, saluèrent successivement l'arrivée du convoi royal.

LL. MM. le roi Léopold et la reine Stéphanie montèrent aussitôt avec leurs suites dans les voitures de la cour, qui se dirigèrent vers le palais. Notre gravure offre l'illustration de cette réception affectueuse et solennelle.

LÉO DE BERNARD.

L'isthme de Suez.

SES ADVERSAIRES ET SES DÉFENSEURS.

Dans quelques-uns des numéros du *Monde illustré*, il a été question des attaques aussi étranges qu'imprévues de la presse anglaise, à propos des projets de M. Ferdinand de Lesseps, et de la généreuse initiative de M. Charles Dupin, pour défendre les travaux et les appréciations des savants et des ingénieurs français. On n'attendait qu'une occasion pour donner plus d'éclat et de retentissement à cette défense. Elle s'est présentée. Dans la séance du lundi 3 mai, à l'Académie des sciences, le patriotisme de l'académicien n'a point trompé l'espoir de ceux qui avaient compté sur lui.

L'année dernière, M. de Lesseps avait soumis tous les plans de sa vaste entreprise à l'appréciation et au jugement de notre premier corps savant. Il y a deux mois, il lui envoya le complément de ces travaux importants, et M. Charles Dupin fut nommé rapporteur de la commission chargée de les examiner. Ce second rapport a été une digne confirmation de celui qui avait été lu l'année dernière et qui avait été approuvé par l'Académie.

L'honorable rapporteur a résumé d'abord avec la plus grande clarté les opérations préliminaires qui avaient obtenu cette haute et très-sérieuse approbation, puis, il est entré dans l'examen des faits qui se sont produits depuis cette époque. Cet examen a porté principalement sur les études des terrains, les abords de la mer, offrant de grandes difficultés sur le littoral de Peluze, afin de réduire à leur juste valeur les objections élevées au milieu du concert d'approbations dont le monde retentissait depuis longtemps.

La logique serrée de l'orateur n'en a négligé aucune. Il lui était facile de prouver que l'on n'avait point contesté les nivellements, les calculs de déblais et de remblais, les moyens d'exécution, les ressources. La prudence, l'impartialité, avaient même été telles chez les fondateurs de l'entreprise, que parmi les projets, on ne s'était point attaché à l'un plutôt qu'à l'autre; on avait choisi parmi ceux le mieux raisonnés, le plus savamment combinés; on avait écouté tous les avis, tous les conseils.

Entrant dans le vif de la question actuelle, et prenant corps à corps les adversaires dont la tactique principale a été de faire croire à l'insuffisance des savants chargés de préparer les travaux, M. Charles Dupin a rappelé les adhésions unanimes, enthousiastes, données par les nations qui ont compris l'importance de la réunion des deux mers. Ces nations sont l'Espagne, les États Sardes, les États de Gênes, la Hollande, l'Autriche, l'Angleterre, la France. Il n'a pas oublié les membres de la commission internationale dans laquelle ces nations étaient représentées par les hommes les plus savants, les plus habiles de notre époque. Il a analysé leurs travaux incessants, les explorations sans nombre de leurs collaborateurs, pénétrés de la mission qui leur était confiée, et ne s'en rapportant qu'à eux-mêmes.

La coopération des savants français a fourni à l'orateur les pages les plus intéressantes de ce rapport. Il n'avait qu'à rappeler, en effet, les études consciencieuses du capitaine Jonez, les explorations multipliées de l'amiral de Genouilly, les vastes conceptions de M. Lieussous, cet habile ingénieur que nous avons eu la douleur de perdre l'année dernière. Le concours de ces hommes éminents nous a valu, surtout, le projet du port et de la rade de Saïd, port et rade qui sont susceptibles, avec le temps, de prendre l'importance et d'offrir la sûreté du port et de la rade de Cherbourg.

Enfin, M. Charles Dupin s'est adressé nettement à M. Stephenson. On sait que, dans le parlement anglais, cet ingénieur s'est montré l'adversaire le plus passionné de la vaste opération, que recommande, avant tout, un grand intérêt social; qu'il n'a pas craint de faire entendre les objections les moins sérieuses, de s'entourer des renseignements les moins certains, de proclamer même des erreurs aujourd'hui renversées par le simple exposé des faits.

Tout à l'appréciation des intérêts scientifiques, M. Charles Dupin n'a point discuté ce que l'on peut appeler les intérêts financiers. Cependant il a trouvé moyen de faire remarquer que, si l'on avait obtenu des ressources particulières de tous les pays, DOUZE MILLIARDS, pour la construction des chemins de fer, on pouvait bien leur demander *trois cents millions* pour le succès de l'opération du canal de Suez, et apporter le mouvement, la vie, l'abondance, la fertilité, la civilisation dans une foule de contrées qui en sont déshéritées jusqu'à ce jour.

La chaleur avec laquelle M. Charles Dupin a repoussé les critiques de M. Stephenson et a tracé le tableau des avantages de toutes sortes qui seraient la conséquence de la réunion des deux mers, a convaincu ses collègues. Les conclusions du rapport ont été adoptées avec un simple amendement à l'adresse d'un adjectif qui avait paru un peu vif.

Cette protestation de l'Académie des sciences aura sans doute un utile et salutaire retentissement.

CH. D'ARGÉ.

Exposition floréale de la société centrale d'horticulture.

Le palais de l'Industrie vient de subir une nouvelle transformation: un coup de baguette en a fait un nouveau jardin d'Armide; les arcades et les couloirs ténébreux qui bordent la grande nef ont disparu derrière une fraîche ceinture de pins d'Écosse, qui élève jusqu'aux galeries supérieures sa verdure azurée.

Un petit lac étend sa nappe toute diaprée de nymphéas au milieu des plus fraîches pelouses ornées de corbeilles et de massifs de plantes merveilleuses; une petite rivière sinueuse, avec son pont rustique et ses familles de fleurs fluviatiles, des rochers couverts de plantes étranges et tout écumeux de cascades et d'eaux jaillissantes, forment le cadre où l'horticulture européenne est venue grouper harmonieusement ses richesses. Notre gravure en est la reproduction fidèle.

Nous n'entrerons pas dans un examen approfondi et dans une appréciation de toutes les merveilles végétales de l'exposition ouverte par la Société centrale d'horticulture. Il nous est plus facile et plus doux d'admirer que de juger. Nous ne rechercherons pas si les belles variétés des plasgoniums de M. Lierval, de Paris, l'emportent sur les azalées et les diosmas de M. Hervieux, de Caen; si M. Leuden, de Bruxelles, mérite plus d'éloges pour ses nouveaux bigonias que M. Baudry, d'Avranches pour ses magnifiques variétés de géraniums; nous associerons toutes ces belles cultures avec celles de MM. Rémond, de Versailles; Leroy, de Passy; Boudoux, Chauvière, Limet, etc., dans une commune et sympathique admiration. On nous permettra cependant de signaler comme le critérium de la toute-puissance de l'homme sur la nature ces pêches, ces raisins, ces prunes mirabelles et monsieur, ces groseilles, ces framboises, ces figues, ces melons, d'une beauté admirable et d'une maturité parfaite, exposés par M. Pavard. Et ne croyez pas que ce soit là le tribut de pays plus aimés du soleil, apporté par les chemins de fer sous nos cieux frigides; tous ces fruits merveilleux sont bien les produits de notre sol: ils sont sortis des orangeries et des serres du château du Val, près de Saint-Germain.

Nous appellerons encore l'attention sur deux végétaux: sur une rose nouvelle, un véritable camellia pour la pulpe des pétales, un lys pour la blancheur, avec des tons carminés qui rappellent les teintes le plus suavement roses des coquilles: cette rose vient d'être surnommée la *Reine de Hollande;* et le bel *araucaria* de M. Mathieu, étrange spécimen de la végétation antédiluvienne dont les congénères abondent dans les strates initiales de notre globe, l'araucaria est à notre flore ce que l'éléphant est à la faune actuelle.

FULGENCE GIRARD.

Notre-Dame du Mont-Roland.

Non loin de la petite ville de Dôle, dans le Jura, sur une des hautes collines, puissantes ondulations du sol qui séparent les montagnes de la Franche-Comté des coteaux vitifères de la Bourgogne, s'élevait jadis un de ces manoirs féodaux bouclant leur ceinture de murailles et de tours crénelées autour de leur donjon altier. Le manoir s'est écroulé; ses ruines ont couvert ou exhaussé de leurs décombres,—de leur motte, comme disent les archéologues,—le sommet de la colline, et sur les débris de ce sombre édifice, arche de violence et d'oppression, un oratoire, consacré à la Vierge pleine de douceur, déploie les lignes ogivales de ses voûtes et dresse ses flèches aériennes. La Vierge sereine, *virgo serena*, écrase le dragon de la force brutale sous son talon pacifique.

C'était dans cet oratoire, c'était au pied de son autel

— Allons travailler! dit-il.

Et il descendit, fit asseoir Las-Cases et se mit à dicter, sans que sa voix indiquât la moindre altération.

L'ancre jetée, l'amiral était aussitôt descendu dans le canot et avait ramé vers l'île.

A six heures du soir, il revint, très-fatigué. Il avait parcouru l'île entière et pensait avoir trouvé un endroit convenable; malheureusement, il fallait des réparations, et ces réparations pouvaient exiger deux jours.

Or, l'ordre positif des ministres anglais était de ne faire descendre Napoléon à terre que sa demeure ne fût prête à le recevoir.

Mais l'amiral se hâta de dire que, le général Bonaparte devant être fatigué et las de la mer, il prenait sur lui de le faire débarquer; seulement, le débarquement n'était pas possible pour le soir. L'amiral annonça que, le lendemain, on dînerait une heure plus tôt que de coutume, afin que l'on pût s'embarquer après le dîner.

Le lendemain, en sortant de la salle à manger, l'empereur trouva tous les officiers réunis sur la dunette, et les trois quarts de l'équipage groupés sur les passavants.

Un canot attendait: il y descendit avec l'amiral et le grand maréchal.

Un quart d'heure après, le lundi 16 octobre 1815, il touchait le sol de Sainte-Hélène.

Voir, pour le reste, le *Prométhée* d'Eschyle.

VIII.

Lieschen Waldeck.

A cette même heure où Napoléon touchait le sol de son exil, — dans la petite ville de Wolfach, cachée au fond d'une des vallées les plus pittoresques du grand-duché de Bade, une jeune fille de seize ans, comme la Marguerite de Gœthe, laissait son rouet s'arrêter, et, les bras tombants, la tête appuyée à la muraille et les yeux levés au ciel, murmurait cette chanson, si connue en Allemagne:

Rien ne console
De son adieu;
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

Mon âme est vide,
Mon cœur est sourd;
J'ai l'œil livide
Et le front lourd.

Ma pauvre tête
Est à l'envers;
Adieu la fête
De l'univers!

En sa présence,
Le monde est beau;
En son absence,
C'est un tombeau!

A la fenêtre,
Son œil distrait
Me voit paraître
Dès qu'il paraît.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors;
Qu'il entre ou sorte
J'entre ou je sors.

Arrivée là de sa chanson, la jeune fille était si absorbée dans sa pensée, qu'elle n'entendit point la porte donnant sur une cour intérieure s'ouvrir, et qu'elle ne vit point entrer, ou plutôt s'arrêter sur le seuil de cette porte, un jeune homme de vingt-neuf à trente ans, vêtu du costume des paysans de Westphalie.

Nous disons *vêtu du costume*, car, en regardant de près ce jeune homme, on retrouvait en lui, malgré son effort pour le cacher, une certaine allure militaire indiquant que l'habit d'officier était le seul qui pût bien aller à cette taille à la fois souple et décidée.

Quant au visage, il était beau et mâle à la fois; l'œil était bleu foncé, vif, hardi; les cheveux étaient d'un blond presque châtain; les dents, superbes.

La jeune fille, qui ne s'était pas aperçue de son arrivée, continua:

Joyeuse ou sombre,
Selon sa loi,
Je suis son ombre,
Et non plus moi.

Rien ne console
De son adieu;
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!...

L'accent de la jeune fille, à mesure qu'avançait la chanson, devenait si triste, nous dirons presque si douloureux, que le jeune homme n'eut pas le courage d'écouter les trois ou quatre couplets qui restaient encore à chanter, et que, s'approchant vivement:

— Lieschen! dit il.

La jeune fille tressaillit, se retourna, distingua le jeune homme à travers l'obscurité, qu'elle avait laissé venir sans allumer la lampe au triple bec de cuivre préparée sur le bahut de chêne et, d'une voix presque effrayée:

— C'est vous? dit-elle.

— Oui; quelle triste et mélancolique chanson chantez-vous donc là?

— Vous ne la connaissez pas?

— Non, répondit le jeune homme.

— On voit bien que vous êtes Français!

— A quoi? à la manière dont je prononce l'allemand? Vous m'inquiétez un peu, Lieschen, en me disant cela.

— Oh! non, vous parlez l'allemand comme un Saxon. Je dis que l'on voit que vous êtes Français, parce que, chez nous autres Allemands, cette chanson est populaire, et qu'il n'y a pas, du Rhin au Danube, de Kehl à Vienne, une jeune fille qui ne la chante; c'est la *Marguerite au rouet* de notre grand poëte Gœthe.

— Oui, je sais cela, dit le jeune homme en souriant; en voici la preuve.

Et, dans le plus pur saxon, comme disait la jeune fille, il répéta les quatre premiers vers de la mélancolique chanson.

Pélerinage à Notre-Dame du Mont-Roland, près de Dôle, d'après un dessin de M. L. de Nabat.

devant la statue vénérée de Notre-Dame du Mont-Roland, que les ducs de Bourgogne venaient jadis déposer leur couronne presque royale et incliner leur front orgueilleux ; c'est là que chaque génération vient de tous les points du pays apporter respectueusement ses hommages.

Cet oratoire restauré a été, dans les premiers jours du mois, l'objet d'une bénédiction solennelle. Notre illustration offre à la fois le panorama splendide que domine la sainte chapelle et l'aspect que présenta l'ascension de la montagne dans ce jour, qui fut un jour de fête pour la ville de Dôle et pour les contrées voisines.

C'était un édifiant et touchant spectacle de voir cette foule de tous les âges et de toutes les conditions, se rendant à la cérémonie : les processions avec leurs bannières flottant aux brises du printemps, leurs clochettes détachant la broderie d'or de leurs carillons sur le chant grave des psaumes et des cantiques ; le flot des populations roulant sur leurs pas comme les lames d'une mer montante ; la grande dame et la villageoise, le militaire et le bourgeois paisible, toutes les classes confondues dans ce pieux concours ; le cavalier et le fantassin, le cabriolet, la calèche et le char rustique ; la mère portant son enfant à la Vierge, qui divinisa tous les amours de la maternité dans les ardeurs de son âme immaculée, *mater castissima* ; l'impotent se traînant avec une joyeuse confiance vers l'autel de celle qui est la guérison et le salut, *salus infirmorum*, tous allant lui offrir leurs prières et leurs supplications ; car qui n'a rien à demander à celle qui est le refuge des pécheurs ? qui n'a rien à recevoir de celle qui est la consolation des affligés ?

Un des orateurs parisiens le plus justement renommés, le R. P. Lavigne, s'est fait la voix de cette multitude pieuse ; monté sur une estrade élevée près de l'oratoire, au sommet du Mont-Roland, il a développé dans un éloquent panégyrique de la Vierge sainte les sentiments dont étaient pénétrés tous les cœurs.

FULGENCE GIRARD.

Curiosités scientifiques et industrielles.

Quel que soit l'intérêt des chroniques, revues, bulletins, et en général de toutes les feuilles qui s'occupent de sciences et d'industrie, si parmi les gens désœuvrés il en est peu qui les lisent avec le désir de les comprendre, en revanche, il en est beaucoup qui ne s'aventurent pas au-delà du titre, et d'autres qui ne le regardent même pas. Aujourd'hui cependant, tout le monde aime à savoir, et les intelligences même les plus paresseuses éprouvent un vague besoin d'apprendre ; seulement, il faut qu'il n'y ait pour elles aucun effort à faire, il faut qu'on les amuse, qu'on les allèche, en quelque sorte, comme on allèche les enfants auxquels on ne parvient souvent à faire prendre médecine qu'en leur sucrant les bords du verre.

Nous nous sommes déjà plusieurs fois glissé entre les charmantes gravures de ce journal, pour raconter quelques faits qui, pour n'appartenir ni au monde des salons, ni à celui des théâtres, n'en occupent pas moins une place importante dans le grand mouvement intellectuel qui se produit de nos jours. Le *Monde illustré* fait voir une lanterne magique splendide à la foule qu'il a su rassembler d'une manière si intelligente, et puisqu'il a bien voulu nous charger de préparer quelques-uns de ses verres, nous allons, sous le titre de : *Curiosités scientifiques et industrielles*, apporter notre part dans la représentation ; nous commencerons par la

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

On sait les merveilles qu'accomplit l'électricité, cet agent mystérieux soupçonné par les anciens et auquel la science qui l'étudie sans cesse demande chaque jour de nouveaux miracles. Aujourd'hui, c'est le télégraphe, c'est la galvanoplastie, c'est la lumière électrique ; demain, comme on l'annonce déjà, ce sera le métier Jacquart transformé complétement par le fluide, qui mettra tous ses fils en mouvement. Où s'arrêteront les découvertes ? Nul ne pourrait le dire, et, dans cette voie nouvelle, il reste encore beaucoup à apprendre et par conséquent beaucoup à trouver. On le voit, le sujet est digne d'intérêt, et c'est un des phénomènes qu'il embrasse, que nous allons expliquer aussi rapidement que possible.

La lumière électrique s'est montrée, depuis quelque temps, dans de si fréquentes occasions, qu'il n'est pas un Parisien qui n'en ait contemplé l'éblouissante clarté ; mais si les hommes de science la connaissent dans ses détails, il est peu de gens du monde qui sachent à l'aide de quels artifices on arrive à produire ce soleil nocturne, qui éclaire vivement tous les objets dans un rayon de grande étendue : c'est donc à ces derniers que nous nous adresserons.

Pour obtenir la lumière électrique, deux appareils sont nécessaires : le premier, source de l'électricité, qui est la *pile* ; le second qui reçoit et applique cette électricité et qu'on nomme la *lampe*.

La pile qui a immortalisé le nom de son inventeur, Volta, a reçu, depuis 1794, époque à laquelle elle a été révélée au monde savant, de nombreuses et importantes modifications, qui en rendent les effets plus prompts et plus énergiques. Phénomène inexpliqué ! le fluide qu'on n'avait jusqu'alors trouvé que dans certains corps, tels que l'ambre, la résine, le verre, le célèbre physicien de Côme le découvrait dans la juxtaposition de certains métaux et posait ainsi le premier jalon d'une science qui fournit à la chimie l'une de ses plus précieuses ressources. Nous n'entreprendrons pas de décrire une pile, car il nous faudrait entrer dans des détails techniques qui appelleraient sans doute bien des malédictions sur nous. Disons seulement qu'en attachant à chaque extrémité de l'appareil un fil de cuivre et qu'en approchant l'un de l'autre les bouts de ces deux fils, il se produit une succession d'étincelles brillantes capables de rougir jusqu'à la fusion les métaux les plus réfractaires. Il est bien entendu que ces fils seront recouverts de soie, car sans cette précaution, si vous les tenez de chaque main, et pour peu que vos doigts soient humides, vous empêcherez le phénomène de se produire ; en revanche, vous éprouverez des secousses désagréables, curatives peut-être de vos infirmités, ainsi que l'indique la médecine moderne, mais en tout cas bien capables de vous tuer comme une misérable mouche si la pile est douée d'une grande énergie. Loin de nous la pensée de vous effrayer et de priver de votre présence le cabinet de physique en plein vent des Champs-Elysées ; d'ailleurs, l'opérateur ne travaille qu'avec la machine électrique à plateau de verre, et vous pouvez sans danger continuer à vous faire tirer des étincelles du nez, pour la modique somme de dix centimes.

Ce que nous venons de vous raconter de la pile en général ne vous a pas beaucoup renseignés, nous l'avouons ; mais remarquez bien que si nous avions essayé de vous en apprendre davantage, vous n'auriez peut-être pas continué de nous lire, et par conséquent, vous ne seriez pas plus avancés. Cependant, ce que nous avons dit est suffisant pour vous conduire sans trop d'obscurité au but annoncé, et nous poursuivons notre chemin en vous jetant à tout hasard les noms de Cruikshank, Wollaston, Bunsen, Smée, Young, Wheatstone, Daniell, Grove, de la Rive, etc., inventeurs de piles ou auteurs de perfectionnements importants et en vous conseillant, s'il prend fantaisie à quelqu'un de vous de devenir savant, de consulter les gros livres sur la matière.

Supposez maintenant deux tiges coniques faites avec du charbon provenant des cornues à gaz et placées verticalement au moyen d'une disposition spéciale, de manière à ce que les pointes soient en regard et à une certaine distance l'une de l'autre, vous aurez alors une idée du second appareil, de la lampe à l'aide de laquelle vous allez utiliser le courant électrique. En effet, si vous attachez un fil de la pile à chacun de charbons, le phénomène lumineux ne va pas tarder à s produire avec toute son intensité, et vous êtes éblou jusqu'à ce que... Mais voici le revers de la médaille, e il faut espérer que la science parviendra à le faire dis paraître.

Et d'abord le courant émis par la pile ne conserv pas toujours la même intensité ; ensuite les charbons s consument, et dès que la distance devient trop grand entre eux, l'arc lumineux, *voltaïque* comme on di finit par se rompre, et, au lieu d'un soleil fériqu vous n'avez plus même l'éclairage de la plus mauvais bougie. La première de ces causes, vous la comprenez d suite, comme vous comprenez qu'une lampe ordinair ne brûle plus aussi bien lorsque l'huile ne vient pa alimenter la mèche avec la même abondance. Quant la seconde, si nous commençons par vous dire qu'il y transport de carbone du pôle positif au pôle négat vous allez probablement vous effaroucher et penser nous, à notre grand regret, des choses désobligeante il vaut donc mieux nous en tenir là de notre raisonn ment. Et ce n'est pas tout cependant, il y a encore qualité des tiges de charbon qui joue un rôle importa dans la question, par suite de la difficulté qu'on éprou à donner à la matière qui les compose un degré d'h mogénéité convenable.

Pour remédier à d'aussi graves inconvénients, on déjà imaginé plusieurs mécanismes ingénieux qui p

---

— Alors, que me disiez-vous ?

— Eh ! mon Dieu, je vous disais : « Parlez, Lieschen ! le son de votre voix me réjouit ! » comme je dis à un oiseau : « Chante, oiseau ! j'aime à t'entendre chanter ! »

— Eh bien, maintenant, j'ai parlé.

— Oui, c'est à moi de parler à mon tour.

Il s'approcha de la jeune fille, et, lui tendant la main :

— Adieu ! dit-il.

— Comment, adieu ? s'écria t-elle.

— Lieschen, il faut que je parte, que je quitte Wolfach, que je m'enfonce plus avant dans l'Allemagne.

— Courez-vous quelque nouveau danger ?

— Le danger que court un proscrit : d'être arrêté ; celui que court un condamné à mort : d'être fusillé.

Puis, d'un air qui indiquait l'homme familiarisé avec tous les dangers, même avec celui-là :

— Voilà tout, ajouta-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! dit la jeune fille en joignant les mains, je ne puis m'e figurer cela.

— C'est pourtant le premier mot que je vous ai dit, il y a trois jours, à cette même place, en entrant par cette même porte, que le hasard, — non, je me trompe, Lieschen ! — que la Providence ouvrait devant moi : c'est pourtant le premier mot que je vous ai dit : « J'ai faim, j'ai soif, je suis proscrit. »

— Mais, avant-hier, ne m'avez-vous pas dit aussi que vous aviez trouvé une retraite sûre ?

— Lieschen, en vous quittant, il faut que je vous fasse un aveu : cette retraite, c'est votre maison même.

La jeune fille regarda le jeune homme avec effroi.

— Notre maison même ? s'écria-t-elle ; vous êtes caché dans la maison de mon père, sans la permission de mon père ?

— Rassurez-vous, Lieschen, dit le jeune homme : cette maison, je vais la quitter ; mais laissez-moi vous dire, auparavant, comment j'y suis entré et qui vous avez reçu.

La jeune fille repoussa son rouet du pied, appuya ses mains sur ses deux genoux, et regarda le proscrit d'un œil à la fois amical et inquiet.

— J'étais à l'île d'Elbe avec Napoléon, il m'envoya en France pour préparer son retour : je me mis en communication avec le colonel Labédoyère et le maréchal Ney. Tous deux sont fusillés ; je suis condamné comme eux ; mais, plus heureux qu'eux, prévenu à temps que j'allais être arrêté, je m'enfuis à Strasbourg, mon pays natal, où, pendant près d'un mois, je restai caché chez un ami. Il y a quatre jours, averti que ma retraite était découverte, je sautai du haut en bas des remparts, je traversai le Rhin à la nage, et me trouvai dans le grand-duché de Bade. Je marchai tout le jour par des chemins détournés, familiers à mon enfance, et j'arrivai à Wolfach. Mon intention était d'entrer plus avant en Allemagne, où j'ai une mission sacrée à remplir ; mais je vous rencontrai, Lieschen, — que voulez-vous ? l'homme n'est pas maître de sa destinée, — je vous rencontrai, et, au risque de ce qui pouvait m'arriver, je restai.

— Je vous avais cru parti. Quand je vous revis le lendemain, je fus heureuse de vous revoir, et ne vous demandai point pourquoi vous étiez resté.

— Pourquoi j'étais resté ? dit le jeune homme en couvant d'un ardent regard la chaste enfant qui lui avouait avec tant de naïveté le plaisir qu'elle avait eu à le revoir ; pourquoi je suis resté ? Je vais vous le dire. Ce hangar sombre qui est dans la cour conduit, par une échelle, à un petit grenier abandonné ; c'est là que je m'étais réfugié en vous quittant. Les mansardes de ce grenier donnent sur vos fenêtres : j'ava attendu la nuit, j'allais partir ; je jetais seulement dernier regard vers vous, je vous envoyais seuleme un dernier adieu, quand, tout-à-coup, votre fenêt s'ouvrit, et vous parûtes à votre fenêtre... Je n'ai p besoin de vous dire que vous êtes belle, Lieschen mais, placée comme vous l'étiez alors, sous un ray de lune, vous étiez ravissante !

Lieschen murmura quelques paroles inintelligible rougit, et baissa les yeux dans l'obscurité.

Le jeune homme continua.

— Vous teniez à la main un bouquet de roses ; je sais quel sentiment intérieur vous animait, et, pl encore, quel rayon de l'âme illuminait votre visag mais, les yeux fixés sur la route que j'eusse dû suiv si je n'étais pas resté, vous effeuillâtes ces derniè feuilles de l'automne, pâles comme les jours sans leil pendant lesquels elles sont nées, vous les effeu lâtes dans la direction de cette forêt Noire où vous croyiez déjà...

— Je les effeuillais au vent, sans leur donner direction, répondit Lieschen : le vent les porta o allait lui-même.

— Eh bien, alors, soit ! le vent venait de Franc c'était un vent ami ! Vous demeurâtes aussi longten à votre fenêtre, et, moi, je passai tout ce temp vous regarder ; puis, lorsque enfin votre fenêtre se ferma j'avais les pieds liés, je ne me sentais plus courage de partir !

— Et, cependant, vous partez aujourd'hui ? Lieschen avec un soupir.

— Écoutez, répondit le proscrit : aujourd'hui, u rôder dans la ville des gendarmes français : il sont mis en communication avec ceux du grand-d

...itent aux tiges de charbon de se rapprocher d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont trop éloignées, ou de s'écarter, dans le cas où, par suite d'un rapprochement trop brusque, elles viendraient à se toucher. Sans doute, le problème a déjà fait un grand pas vers sa solution; mais, avant que la lumière électrique puisse donner lieu à des applications aussi nombreuses que la lumière du gaz, il est encore d'autres conditions à remplir, celles d'une régularité et d'une économie plus grandes dans la source d'électricité. Il ne faut donc pas croire qu'en l'état des choses il soit possible de substituer régulièrement à l'éclairage actuel de Paris celui de la lumière électrique. En effet, pour arriver à un semblable résultat, il est important, pour diminuer les ombres, de diviser la lumière en plusieurs foyers; or, loin de la diffuser, la lampe électrique la concentre, et les difficultés qui se présentent lorsqu'on cherche à obtenir deux ou plusieurs arcs lumineux avec le même courant et les mêmes fils de pile sont telles, que l'on a dû renoncer à atteindre ce but. Telle est l'opinion d'un physicien moderne dont le savoir ne sera certes pas mis en doute, M. Edmond Becquerel, qui a longuement étudié la matière.

Mais si, dans les circonstances que nous venons de citer, l'on ne doit point songer à l'emploi de l'électricité pour l'éclairage public, on peut, avec avantage, en user pour des usages spéciaux, ainsi qu'on l'a déjà fait. Il nous suffira de citer l'éclairage des travaux de nuit, celui des travaux opérés sous l'eau, et il n'est pas impossible qu'il y ait avantage à y avoir recours pour éclairer les galeries de mines, pour transmettre des signaux à bord des navires, et dans une foule de circonstances où il est nécessaire de produire, pendant un temps déterminé et plus ou moins court, une intensité lumineuse extrêmement vive.

G. MAURICE.

L'amiral Bruat,

SON MONUMENT AU PÈRE-LACHAISE, PAR M. MAINDRON.

La guerre de Crimée a été le couronnement de l'héroïque carrière de l'amiral Bruat, et son nom désormais lié à la gloire de cette mémorable campagne, ne périra point. Cependant, tous ceux qui ont connu l'amiral Bruat, qui ont admiré son audace sur le champ de bataille, son sang-froid et sa présence d'esprit, au milieu des tempêtes, tous ceux-là ont regretté qu'il n'eût pas servi au temps de nos grandes guerres maritimes: il se fût montré alors l'égal des du Guay-Trouin, des Suffren et des Latouche-Tréville. Il était de la race de ces grands hommes, et il aurait mérité comme eux la journée de la Hogue, de la Dominique ou de Trafalgar; mais pour lui les événements de la vie, excepté sa fin en Crimée, ont toujours été au-dessous de son caractère et de sa capacité.

Armand-Joseph Bruat naquit à Colmar, le 26 mai 1796; il fut admis à l'école navale de Brest le 19 septembre 1811. C'était un naïf enfant alsacien, qui n'avait jamais vu la mer et ces grands vaisseaux dont les mâts et les cordages se dessinent sur le fond du ciel; et cependant, à peine à bord du navire instructeur le *Tourville*, il montre une intrépidité et une audace qui font frissonner les vieux marins les plus courageux. Le dédain du danger fut le signe persistant et caractéristique de sa rapide carrière. Sa première campagne mémorable fut celle qui dura cinq ans, dans la mer du sud, et qui le plaça dès ses débuts à côté des vieux et illustres officiers de marine de l'Empire.

Plus tard, à la bataille de Navarin, le jeune lieutenant Bruat, montra ce qu'il serait un jour. Choisi comme officier d'ordonnance par le commandant du *Breslau*, il participa au siége du château de Morée: une nuit, il s'avança sous le feu des canons de la citadelle et opéra une de ces reconnaissances militaires qui exigent autant de sang-froid que d'héroïsme; ce fut pour cette action valeureuse qu'il reçut la croix de la Légion d'honneur.

Le 1er janvier 1830, il est nommé au commandement du brick le *Silène*. Toute la France s'est émue au récit de la dure captivité qui suivit le naufrage de ce brick et du brick l'*Aventure*, sur la côte septentrionale de l'Afrique, à trente milles environ d'Alger et à quelques milles du cap Bengut. Le *Silène* avait été battu par la tempête et poussé par l'ouragan vers cette plage dangereuse; il échoua dans le sable, et l'équipage lutta toute une nuit contre la fureur des vagues. Mais grâce à la présence d'esprit du commandant du *Silène*, pas un seul homme ne périt. Les embarcations déposèrent l'équipage entier sur la côte inhospitalière; là, les Kabyles, dont la fureur fut plus sauvage que celle de la mer, massacrèrent la moitié des naufragés; l'autre moitié, leur brave commandant en tête, fut conduite dans les prisons du Dey. Durant cette captivité, le commandant Bruat console, rassure et ranime ses compagnons par sa force d'âme et sa gaieté.

La prison qui accroît sa renommée est suivie de huit ans de commandement sur divers navires. Enfin, il parvient au grade de capitaine de vaisseau, puis au poste de gouverneur des îles Marquises, et de commissaire du roi dans les îles de la Société. De 1848 à 1851, Taïti, Toulon, les Antilles, virent tour à tour l'amiral Bruat déployer de rares qualités politiques et administratives. Cependant, ce qui fait vivre sa mémoire, ce sont surtout le souvenir du cap Bengut et d'Alger, et ses actions d'éclat à Mahahéna, à Hapapé, à Papenoo et à Paunavia. Dès qu'on parle de lui, on se le représente comme le héros de ces sanglantes affaires. On le voit le sabre à la main, ralliant ses tirailleurs, reformant ses colonnes ébranlées, et se précipitant à leur tête sur les retranchements ennemis.

Mais ce qui rend la gloire de l'amiral Bruat immortelle, c'est la guerre de Crimée; son nom se trouve à jamais lié à cette page héroïque de notre histoire militaire. C'est lui qui hâta la fin de cette campagne meurtrière par l'occupation du détroit de Kertch, de la mer d'Azof et l'enlèvement du fort de Kinbourn.

L'amiral Bruat mourut après un dernier triomphe, épuisé par de longues et incessantes fatigues; et pourtant il mourut debout, comme un soldat sous les armes: il n'avait même pas, le noble et vaillant cœur, gardé assez de force pour rentrer au port. Ce fut au sortir de l'archipel, lorsqu'une mer libre s'ouvrait devant lui, qu'il s'éteignit tout d'un coup. Il expira en tenant dans ses mains le portrait de sa femme.

On sait le deuil ineffaçable, profond et durable de cette noble et fière veuve; mais une telle douleur porte avec elle sa mâle et glorieuse consolation. Mme Bruat pleure avec orgueil une grande âme qui s'est envolée après avoir laissé sa trace lumineuse ici-bas. Il est un deuil inconsolable et morne qui fait envier le premier, c'est celui que portent quelques femmes d'une âme déchue qu'elles ont aimée et dont les sépare à jamais le mépris; mieux vaut la séparation de la mort.

L'amiral Bruat a été inhumé au Père-Lachaise. Le monument qui décore son tombeau lui a été élevé par sa veuve seule. Il est dû au ciseau de M. Maindron, l'habile et expressif statuaire. Ce monument en marbre blanc, dont nous donnons aujourd'hui le dessin, se compose de trophées de marine groupés autour d'un canon. A la base est une figure de femme représentant la Victoire: elle tient à la main une couronne de lauriers et fixe ses regards pleins de douleur et de regret sur le portrait de l'amiral, grand médaillon de marbre blanc placé au sommet des trophées. Cette œuvre, par sa composition et son exécution, fait le plus grand honneur à M. Maindron; elle ajoute à sa réputation déjà éclatante, et elle attirera plus d'un visiteur au cimetière du Père-Lachaise.

Mme LOUISE COLET.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er juin sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal: LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Nos abonnés recevront en prime, avec le prochain numéro: **LES BOULEVARDS DE PARIS**, grand supplément, tiré à part, du *Monde illustré*.

Cheminée du Logis du Roi au musée du Havre.

Un honneur que peut justement revendiquer notre époque, une justice que ne lui refusera pas l'avenir, c'est la constatation du respect pieux avec lequel elle recueille tous les legs artistiques et historiques du passé, réparant ses monuments en ruines, recherchant et conservant avec amour leurs débris. Quelles heureuses conquêtes opérées sur la destruction depuis la fondation du musée des Petits Augustins! combien de restaurations, quelles restitutions précieuses opérées, des bahuts de l'hôtel Cluny ou des splendides lambris du Louvre, à notre grande basilique métropolitaine! Cette noble initiative de la capitale s'est étendue aux départements. L'étude des beaux-arts et des sciences

---

...je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est, les uns et les autres ne soient à ma poursuite.

— Mon Dieu! que faire? s'écria la jeune fille.

— Oh! pour moi, peu m'importerait, chère Lieschen, dit le jeune homme; mais la découverte d'un proscrit français dans votre maison compromettrait votre père, vous surtout, qui, sur la prière que je vous en ai faite, m'avez gardé le secret.

— Cette prière, c'est bien plutôt moi qui l'ai faite à vous-même; ce secret, je vous l'ai gardé d'autant plus volontiers, que mon père — je ne sais pourquoi, si bon, si chrétien, si miséricordieux, — que mon père a voué une haine implacable aux Français; dix fois j'ai remarqué qu'à la simple vue d'un de vos compatriotes, il tressaillait et pâlissait! Et, cependant, vous trouvez plus de sûreté à rester ici qu'à partir.

— Lieschen! chère Lieschen!

— La vie d'un homme est une chose si précieuse aux yeux du Seigneur, que le Seigneur, je l'espère, me pardonnera ce que j'ai fait.

— Vous êtes un ange, Lieschen! dit le jeune homme, et ce n'est pas seulement le danger que je cours qui m'éloigne de vous; mais j'ai, je vous l'ai dit, une mission à remplir. Je vais en Bavière.

— En Bavière? dit la jeune fille en levant les yeux.

— Oui, à la recherche d'une jeune fille belle comme vous, Lieschen, mais qui fut moins heureuse que vous... Cette mission accomplie, je serai libre, et, quel que soit le danger que je coure en demeurant sur les frontières de France, oh! je vous jure que je reviendrai!

— Quand cela? demanda Lieschen.

— Quand? je ne sais pas; mais je vous demande trois mois.

— Oh! trois mois! s'écria Lieschen joyeuse.

— Dans trois mois, si vous me revoyez, Lieschen, me promettez-vous de me reconnaître?

— Vous ne mettez pas ma mémoire à une grande épreuve, monsieur, et j'ai l'habitude de garder plus de trois mois le souvenir de mes amis.

En ce moment, sept heures sonnèrent.

Le jeune officier compta l'une après l'autre les sept vibrations de la cloche.

— Sept heures, murmura la jeune fille; mon père est parti ce matin pour Ettenheim et ne peut tarder à rentrer.

— Oui, reprit le proscrit; et, d'ailleurs, moi aussi, il faut que je parte.

Et il alla vers la fenêtre ouverte, regardant à l'horizon.

— Vous savez le chemin que vous devez suivre pour partir? demanda timidement Lieschen.

— Oui, répondit le jeune homme; mais je ne regarde pas le chemin que je dois suivre pour m'en aller; je regarde le chemin que j'ai suivi pour venir!

— Pauvre exilé! je comprends, Wolfach touche encore à la France, et chaque pas que vous allez faire...

— Va m'éloigner d'elle et de vous, Lieschen; c'est cela.

Puis, continuant avec un sentiment de profonde mélancolie:

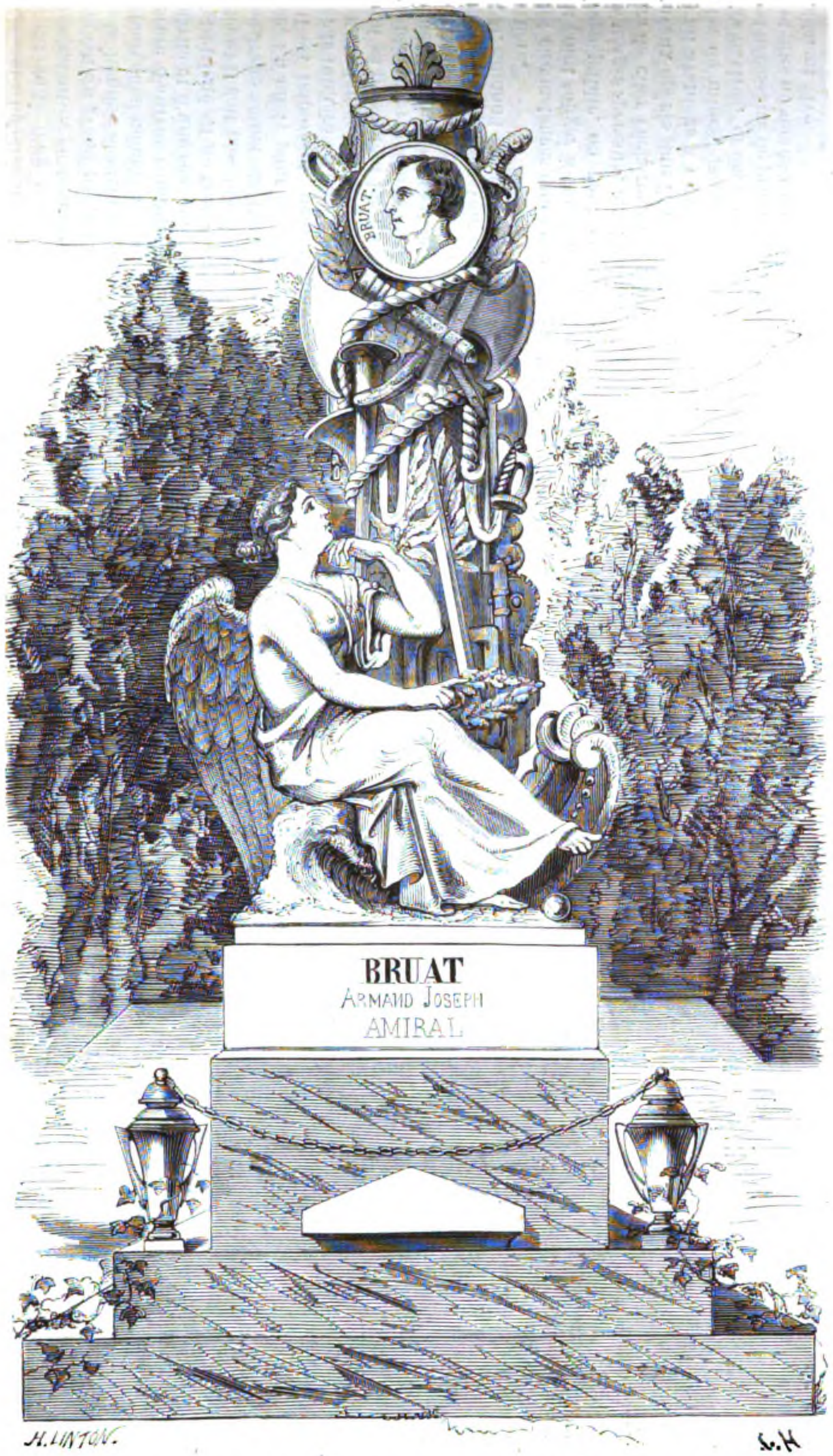
— C'est étrange! dit-il, ma vie s'est passée hors de la France; je n'y ai mis le pied de temps en temps que comme, de temps en temps, le marin, dont l'existence s'écoule entre le ciel et l'eau, met le pied sur une île devant laquelle il passe. De douze à quinze ans, j'ai été en Italie; de quinze à vingt, dans le Tyrol et en Allemagne; de vingt à vingt-cinq, en Illyrie, en Autriche, en Bohême; de vingt-cinq à vingt-sept, en Pologne et en Russie. Jamais, pour me rendre dans aucun des pays que je viens de nommer, je n'ai regretté de m'éloigner de la frontière de France: je suivais mon drapeau, et, l'œil sur son aigle aux ailes déployées, j'allais où il allait! Eh bien! aujourd'hui, mon cœur se déchire à l'idée de quitter cette France! jamais elle ne m'a paru si chère. Tenez, c'est une folie, Lieschen, et pourtant, croyez-moi, je donnerais un an de ma vie avec votre amour, dix ans de ma vie si vous ne deviez pas m'aimer, pour voir encore une fois, à travers les brouillards du Rhin, la flèche du clocher de Strasbourg!

— Oui, ce serait la patrie!

— Vous ne vous figurez pas ce que c'est que cette idée, Lieschen! Je suis seul au monde; tout ce que j'aimais, père, mère, frère, tout cela est mort. Amour, vénération, dévouement, j'avais concentré sur un homme tous ces sentiments-là; cet homme, il est tombé de si haut qu'il ne m'a pas vu en tombant! J'ai voulu le suivre à Sainte-Hélène, comme je l'avais suivi à l'île d'Elbe: les Anglais m'ont repoussé. Je suis revenu en France: on m'y condamnait à mort. J'étais tellement las de tout, que, quoique riche, comparativement du moins, peut-être me serais-je livré moi-même si, en me livrant, j'eusse eu cette consolation qu'un cœur me regretterait.

ALEXANDRE DUMAS

(La suite au prochain numéro.)



Monument funèbre de l'amiral Bruat, au cimetière du Père-Lachaise.

ralement et matériellement, de nos départements. Des galeries s'ouvrent, des musées se fondent pour recueillir les débris de tous les monuments, dont la restauration est impossible. C'est ce que vient encore de faire la ville du Havre. On sait quels nombreux voyages firent dans cette ville les rois de France, depuis surtout François Ier. La fréquence de ces visites avait nécessairement amené la construction d'une habitation digne de recevoir ces hôtes illustres. Cette habitation, longtemps connue sous le nom de Logis du Roi, a été détruite pour la construction du musée. Parmi les objets d'art et de haute curiosité que renfermaient ses appartements, était une cheminée du plus pur goût et d'une perfection de travail digne du siècle de Jean Goujon et de Jean Cousin, auquel manifestement elle appartenait. Le conseil municipal s'est occupé avec la plus honorable sollicitude d'assurer la conservation de ce chef-d'œuvre où l'art de la Renaissance, gracieux composte du goût antique, doré par un rayon du génie oriental, s'épanouit dans son ornementation la plus élégante. M. Platel, architecte de la ville, M. d'Herbès, décorateur du théâtre, et M. Travers, sculpteur, sont parvenus, par un heureux concert d'efforts, à rétablir dans la galerie de Casimir Delavigne cette belle cheminée dont nous donnons un dessin et que l'on peut admirer dans cette élégance et cette harmonie de lignes et de détails qui la placent au niveau des plus belles œuvres sculpturales du seizième siècle. Fronton, écussons, bas-reliefs, arabesques et médaillons, tout est digne de cette grande époque qui est l'orient lumineux de l'art moderne.

LÉO DE BERNARD.

Carrousel des fêtes du concours régional à Avignon.

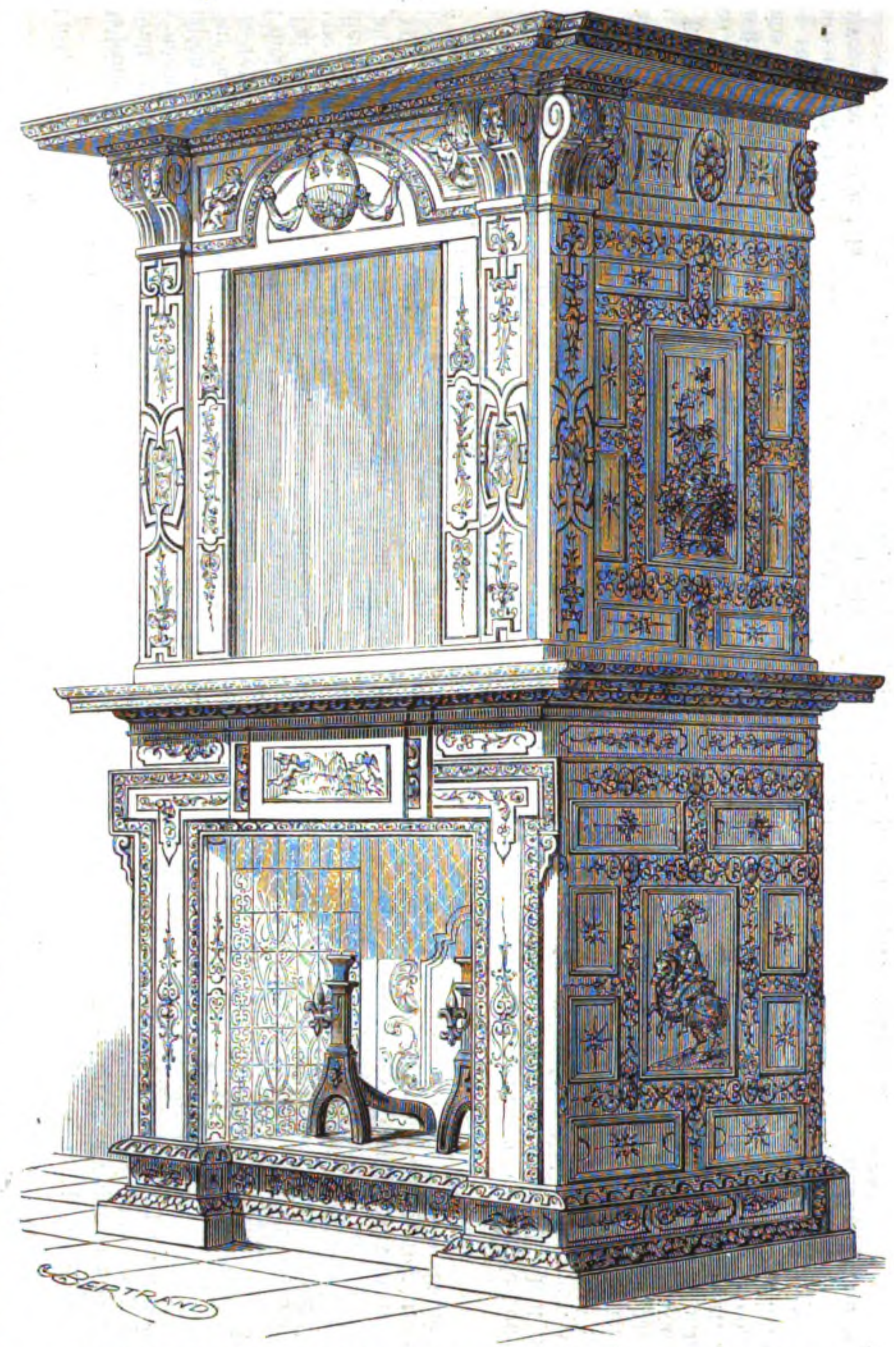
Le Rhône, en arrivant en présence d'Avignon, se divise et forme deux îles soudées l'une à l'autre qui semblent flotter au fil de l'eau. Elles n'ont pas des noms très-poétiques, — la première est l'île de *Piot*, la seconde, l'île de la ***Barthelasse***, — mais elles sont extrêmement fertiles; les arbres y deviennent très-hauts et sont déjà couverts, dès le mois d'avril, d'une verdure luxuriante. C'est dans l'île de ***Barthelasse***, au milieu d'une plaine entourée de bouquets de mûriers et de vieux ormes, aux bords mêmes du fleuve et en vue de la ville, qu'on avait disposé des amphithéâtres pour un carrousel. Le coup d'œil était superbe; on avait, par derrière, les crêtes pelées des montagnes; autour de soi, les arbres verts; à ses pieds, le Rhône; et, au-delà du Rhône, la ville étagée contre le roc, accroupie au pied du palais dont elle semble encore être l'humble vassale. Un peu plus loin, le mont Ventour domine tout le paysage; auprès de lui, le palais lui-même semble se faire petit et soumis.

Les jeux du carrousel ont été exécutés par le 7e régiment de chasseurs et dirigés par le capitaine de Fontaine. Les quadrilles, les galops, les inextricables méandres de ces chevaux et de ces cavaliers donnaient le vertige; on les voyait, lancés à fond de train, se ruer les uns sur les autres et s'arrêter brusquement, au moment où ils semblaient prêts à se briser. Puis, ils se massaient autour du capitaine en une spirale compacte et se déroulaient si vivement qu'on avait peine à comprendre leurs évolutions. Ils se reposaient de ces fatigantes manœuvres dans un petit tour de polka exécuté par les chevaux au son de la musique militaire. Les amphithéâtres battaient des mains. Dans la

terminé, a décerné la cravache d'honneur au vainqueur de ces jeux.

Il y avait en dehors de l'amphithéâtre, le long du fleuve et dans les chemins, une grande foule de monde, tout le menu peuple d'Avignon qui restait là, sans rien voir, parce que la place manquait dans les amphithéâtres et qu'on craignait, en les surchargeant trop, de les faire crouler; ce qui eût été sortir du programme de la fête.

place pour tout le monde, excepté pour les peureux. Ils n'étaient pas seuls à regretter la *ferrade*; nous la regrettions aussi, nous qui avions fait deux cents lieues pour venir assister à ces fêtes, avec l'espoir qu'on leur conserverait tout leur caractère local. Des carrousels, on en voit partout; les mêmes chasseurs à cheval qui exécutaient celui d'Avignon s'étaient montrés quelques jours avant à Marseille;



Cheminée style Renaissance, installée, le 20 avril, dans le musée du Havre,
D'après un croquis de M. d'Herbès.

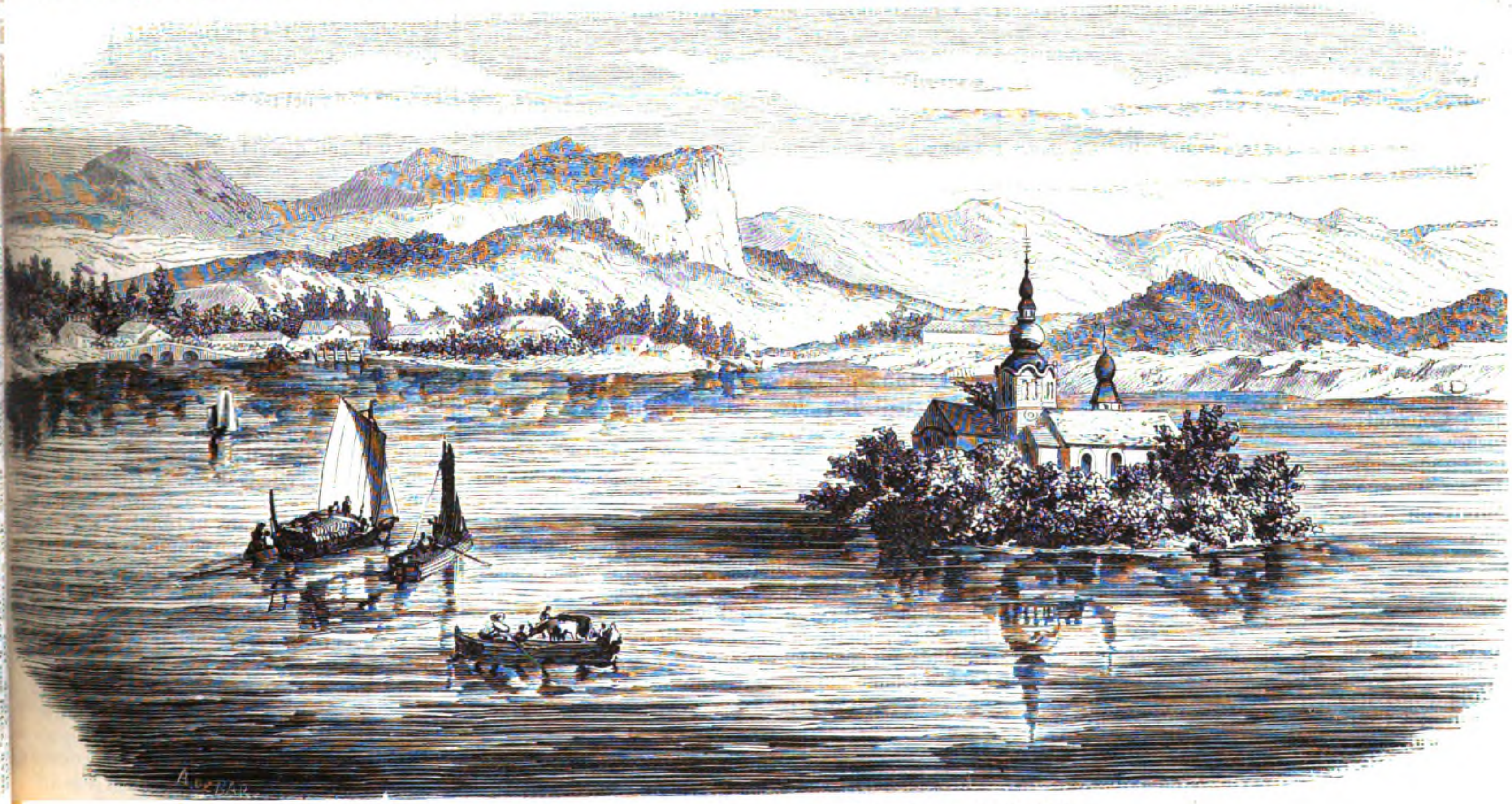
Carrousel exécuté par MM. les officiers du 7e régiment de chasseurs aux fêtes du concours régional d'Avignon, d'après une photographie de M. E. Coulon.

...autre jour, nous pourrons les rencontrer ailleurs, ...ns quelque ville du Nord où ils tiendront garnison. ...carrousel, en sa qualité d'exercice militaire, est un ...français, tandis que la *ferrade* est un jeu tout provençal, un jeu dans lequel hommes et bêtes se livrent des combats pleins de péripéties et de dangers.

LÉONCE DUPONT.

Lac de Veldès.

Les États autrichiens n'ont rien à envier, sous le rapport du pittoresque, des contrastes, de l'imprévu.



Le lac de Veldès (en Carniole), d'après un dessin de M. le vicomte Louis de Dax.

L'Istrie, la Carinthie, le Tyrol, la Dalmatie, renferment des trésors inconnus à la plupart des touristes.

Il est surtout un point, en Carniole, où la nature semble avoir réuni tout ce qu'elle possède de plus précieux. Le lac de Veldès ne peut être décrit : c'est un joyau! une brillante émeraude dont l'écrin est sorti des mains du Tout Puissant, par un beau rayon de soleil.

En quittant la jolie ville de Laybach, la route que l'on suit offre à chaque pas quelques beautés nouvelles. Ici, au penchant d'une colline, perdu au milieu de majestueuses forêts, un couvent dont le clocheton élégant se détache comme une blanche guipure sur un fond de velours vert; là, des maisons de paysan, basses et propres, ombragées de vieux arbres et entourées d'un frais jardin; plus loin, la petite ville de Kreinburg bâtie en amphithéâtre, baignant ses pieds dans une large et limpide rivière.

Bois, châteaux, villages, prairies n'ont fait qu'emprunter à l'homme les soins dont il est chargé : le marteau du démolisseur, le pic du terrassier, la cognée du spéculateur les ont jusqu'à présent respectés; Dieu les préserve des chemins de fer!

A quelques kilomètres après Kreinburg, on quitte la grande route pour s'engager dans des forêts de sapins. Sur le torrent qui gronde au pied du chemin, s'élève une scierie toute primitive. On gravit une colline, puis une seconde plus élevée, et sur la lisière d'un bois, l'œil embrasse un panorama qui forcerait même un Béotien à pousser un cri d'admiration : c'est le lac de Veldès!

En regardant devant soi, aussi loin que la vue peut s'étendre, des collines boisées, groupées pittoresquement, allant se perdre à l'horizon, où s'estompent de hautes montagnes neigeuses. Au beau milieu du lac, l'île d'Otock, penchant les branches de ses grands arbres sur les eaux transparentes et faisant résonner au loin les sons joyeux des cloches de son église.

A droite, s'élève dans les airs un rocher isolé, à pic, dont la base plonge dans le lac, et dont le front est couronné de tours, de tourelles, de créneaux, de machicoulis, de portes à herses, c'est le château de Veldès, veillant comme autrefois sur le village qui s'étend à ses pieds : château et village appartiennent aux évêques de Brixen.

A gauche, se mirent, blanches et coquettes, au milieu de leur nid de verdure, les maisons du village de Seebach, frileusement abritées des vents du nord par une haute montagne granitique; ses habitants pendant l'hiver sculptent de petites pipes en bois, qu'ils savent orner habilement au moyen d'incrustations de nacre de perle et de cuivre.

Sur les rives, entre Seebach et Veldès, s'élèvent des bains d'eau thermale, où les baigneurs des deux sexes n'ont qu'une piscine commune. A quelques pas plus loin, l'hôtel Malner, qui se ressent des avantages du pays, et qui, propre et bon marché, n'en offre pas moins bonne chère et aménité; mais sachez l'allemand ou l'italien : sans cela, vous serez forcé d'avoir recours au dessin ou à la pantomime. La langue du pays est le slave, et si en vous saluant, car dans ce beau pays tout le monde se salue, vous vous entendez dire : *Dobra ioutra*, ne vous fâchez pas, ce n'est point une injure; le paysan bien élevé vous souhaite tout simplement le bonjour, répondez poliment : *test zajualen*, je vous remercie, en ayant soin de prononcer le *j* à l'espagnole.

Le lac forme un cercle presque parfait, et à deux mètres des bords, les eaux atteignent une grande profondeur; à certaines places, une ligne de sonde de quarante brasses ne toucherait pas le fond, qui presque partout varie de douze à vingt-cinq brasses.

Les rives fourmillent d'énormes écrevisses et de poissons de différentes espèces, parmi lesquelles brille au premier rang le wals ou waller, qui ne vit, dit-on, que là et dans le Danube. La voracité de ce poisson est devenue proverbiale dans le pays, et il attaque, à ce que l'on nous assure, les nageurs qui s'éloignent imprudemment, aussi ne se baigne-t-on dans le lac que dans des endroits avec fond de bois et entourés de planches.

J'ai vu plusieurs wallers qui avaient plus d'un mètre de long. Celui que j'ai dessiné et qui est reproduit ici, mesurait un mètre vingt centimètres, et ses barbes dépassaient trente centimètres.

V^te LOUIS DE DAX.

COURRIER DU PALAIS.

Je vous ai conté l'histoire de ce jeune négociant rouennais qui, s'étant lancé à travers l'archipel polynésien à la recherche des écailles et de l'huile de coco à prix réduit, y trouva une femme et y serra des liens qu'il voudrait bien aujourd'hui faire dénouer par les tribunaux français. Le cas de M. Eugène Ruttinger n'est pas sans analogie avec celui du jeune Malfilâtre. Comme celui-ci, il atteignait à peine sa vingt et unième année, quand son père — pour le soustraire aux dangers de la vie parisienne, — le fit partir pour Lima. Et à quoi songiez-vous donc, ô digne monsieur Ruttinger? Vous redoutez pour Eugène les séductions des crinolines du quartier Breda, et voilà que vous le jetez, de gaieté de cœur, au beau milieu des Liméniennes, ces sirènes, ces *hechiceras* de l'Amérique du Sud; vous exposez sa jeune tête aux ardeurs d'un ciel de flamme, aux senteurs capiteuses, aux effluves pénétrantes qu'exhale cette ville de fleurs et de musique, aux éblouissements vertigineux que font naître l'aspect et le contact de ces mantes d'où jaillissent des œillades irrésistibles, de ces *sayas* collées sur le corps comme des vêtements mouillés et d'où sortent, en manière de provocation, des jambes nacrées et de petits pieds chaussés de satin blanc! Vous l'envoyez au feu, ce jeune homme, et vous vous étonnez qu'il vous revienne brûlé... et marié. Vous criez à la séduction aujourd'hui; il est bien temps, vraiment!

Donc Eugène a été séduit, — à ce qu'il dit. — Mais comment? Quel philtre lui a versé l'enchanteresse? Sur ce point délicat, l'avocat de MM. Ruttinger père et fils a glissé légèrement. Mais il a insisté sur l'âge de son jeune client qui ne lui permettait pas de se marier sans le consentement de son père. Eugène n'était pas majeur; entendons-nous, majeur quant au mariage : il avait vingt-quatre ans, sa fiancée en avait vingt et un. Elle était alliée aux premières familles du Pérou; le sang des conquérants, le sang d'azur coulait dans ses veines. Elle était veuve du général Juan-Nepomuceno Guido, ancien ministre de la guerre. Il est vrai que, dans ce pays des *pronunciamientos*, où le gouvernement change tous les trois ans, où les ministères changent tous les trois mois, la veuve d'un ministre n'est peut-être pas une rareté. Toujours est-il que l'alliance était honorable, la mariée charmante, et qu'il n'y avait pas de raison pour que l'union des jeunes époux eût d'autre terme que la vie de l'un d'eux.

Elle a duré deux mois.

Si Eugène Ruttinger a été séduit, il a bien pris sa revanche.

Un beau jour, M^me Ruttinger trouva sur sa toilette une lettre touchante, par laquelle son mari lui annonçait son départ. Il allait voir, disait-il, si la fortune qui, au Pérou, l'avait traité en ennemi, lui serait plus clémente dans l'Amérique du nord. Moyen de comédie que cette lettre. Ce n'était pas pour l'Amérique, mais bien pour la France qu'Eugène s'était embarqué; et à dix-huit mois de là on le retrouve à Paris, rue Coquenard, engagé dans des liens — illégitimes, cette fois,— qu'il porte avec une aisance merveilleuse. Il ne les porta guère plus longtemps que les autres. Au bout de quelques semaines, il se débarrassa de sa maîtresse comme il avait fait de sa femme. La fin du roman ne lui coûte pas, à lui. Un départ combiné avec une lettre, tel est son moyen favori de dénouer les choses. D'Orléans où il est allé placer je ne sais plus quelle marchandise, il écrit, le 2 mars, à sa portière de la rue Coquenard :

« Madame Pinson,

» J'écris aujourd'hui une lettre à la belle des belles » Mélanie, dans laquelle je la prie de déguerpir au plus » vite de chez moi. Je lui ai donné jusqu'au 1^er avril » prochain, lui faisant croire que j'allais me marier et » que j'avais donné congé pour cette époque. Je viens » donc vous prier de me prêter main-forte dans le cas » où elle ne voudrait pas filer, etc... »

L'épître finit par des amitiés à l'adresse de M. Pinson — il n'est pas fier au moins, M. Eugène — et par ce petit paragraphe que je vous recommande :

« Quelle *binette* aura dû faire ma *peau de chien* quand » elle m'aura vu en *sapin* avec deux dames; elle est » capable d'en *claquer!* »

Ne vous semble-t-il pas qu'il manque ici le geste de Grassot et les trois interjections sacramentelles?

L'avocat de M^me Ruttinger fait remarquer que, s'il est juste de dire que le style est l'homme, l'axiome n'a rien de bien flatteur pour M. Eugène Ruttinger. Je trouve que l'avocat est sévère.

Or, pendant que M. Eugène *lâchait* ainsi sa *peau de chien*, sa femme légitime faisait voile pour la France et descendait, au mois d'avril, dans un hôtel de la rue Vivienne. Son mari vient l'y chercher et la conduit rue Coquenard, où il l'installe dans les draps et les pantoufles de la belle des belles Mélanie. Il ne l'y laissa pas longtemps. M^me Ruttinger voit un jour entrer chez elle une couple d'Auvergnats qui lui déclarent, en leur petit langage, qu'ils ont mission du mari d'enlever les meubles qui garnissent l'appartement. Et voici cette pauvre femme qui se trouve seule, dans ce grand désert parisien, sur le pavé nu d'une chambre qui bientôt même lui manquera, sans pain, sans argent; car les ressources que lui a fournies la vente de ses bijoux et de son mobilier sont épuisées, et son mariage lui a valu la suppression d'une pension de 250 francs par mois que lui faisait la famille de son premier mari.

Heureusement pour elle, il s'est trouvé à Paris quelques Péruviens qui se sont souvenus du général Guido, et ont ouvert une souscription dont le produit a permis à M^me Ruttinger de revoir sa chère Lima. C'est de là qu'elle défend, aujourd'hui, à l'instance en nullité de mariage introduite contre elle par MM. Ruttinger père et fils.

Le tribunal saisi de cette demande a reconnu que, bien que le mariage fût nul au fond comme ayant été contracté sans le consentement de M. Ruttinger père, cependant M^me veuve Guido avait dû le croire valable, trompée qu'elle avait été par les indications erronées que lui avait données le consul de France à Lima; a décidé, en conséquence, que cette union produirait à l'égard de M^me Ruttinger, les effets civils que la loi attache aux mariages de bonne foi.

Heureux les magistrats quand ils peuvent ainsi satisfaire à la fois au droit, à la morale et à l'équité! Ah! ce n'est pas une petite affaire que de bien rendre la justice en ce temps et dans ce pays. Chez les Anglais, nos voisins, le juge a son texte sous les yeux et il l'applique, l'application fût-elle absurde. Foin de l'équité, des solutions par analogie, de celles qui sont puisées dans les motifs de la loi! Leur loi à eux, elle est tout d'une pièce,— comme leur personne;—elle ne transige avec rien, pas même avec le bon sens. Un règlement frappe d'un droit les voitures suspendues à deux, trois ou quatre roues : vite un *gentleman*, qui connaît sa loi, fait mettre une cinquième roue à son carrosse, et le voilà qui s'y promène, fier et inattaquable, à la barbe des percepteurs. En France, ces sortes d'expédients ont moins de succès. On se rappelle que, sous Louis-Philippe, un ingénieux journaliste avait imaginé, pour échapper à l'impôt qui frappait les feuilles quotidiennes, de publier sept journaux, dont chacun, signé d'un gérant et d'un rédacteur en chef différent, avait pour titre un des sept jours de la semaine. Des poursuites furent exercées par le ministère public, et une lutte curieuse s'engagea entre le texte et l'esprit de la loi. L'esprit triompha : il triomphe toujours en France.

C'est ce qui vient encore d'avoir lieu dans le procès de la *Gammina*.

La *Gammina* est la parodie de la *Fiammina*.

La *Fiammina* avait quatre actes sur l'affiche de la Comédie-Française; sur celle du Palais-Royal, la *Gammina* eut naturellement quatre actes. Et comme « ce qui abonde ne nuit pas, » on y joignit un prologue.

Vous ne voyez pas là de procès. Attendez!

Pendant plusieurs jours, le spectacle s'est composé de la *Gammina*, du *Chapeau de paille d'Italie*, pièce en cinq actes, et d'une pièce quelconque en un acte : Les *Deux sans-culottes*, si vous voulez.

Or, le traité du théâtre avec les auteurs dramatiques, en fixant à douze pour cent de la recette brute le chiffre des droits à partager entre les auteurs des pièces jouées le même soir, établit diverses bases de répartition suivant le nombre et l'importance des ouvrages représentés. S'il y a trois pièces, par exemple, dont une en un acte et les deux autres en trois, quatre ou cinq actes, la pièce en un acte prendra trois douzièmes, et le reste des droits se partagera entre les deux grandes pièces. La répartition sera différente si, sur les trois pièces, il y en a une grande et deux petites. Dans ce cas, les deux petites prennent chacune trois douzièmes et la grande six douzièmes.

D'où il suit que si la *Gammina* est en cinq actes, elle rogne le *Chapeau de paille d'Italie* d'un douzième et demi; si elle n'est qu'en un acte, elle perd, au contraire, la même quantité et se voit réduite aux trois douzièmes, tout comme les *Deux sans-culottes*.

Et maintenant vous voyez poindre le procès.

C'est le *Chapeau de paille d'Italie* qui le fait. Il déshabille la *Gammina*, il compte ses scènes, il mesure le temps qu'elle donne au public, et il conclut qu'elle a à peine la valeur d'un petit acte. La *Gammina* hausse les épaules et se contente de montrer l'affiche.— L'affiche! Ah! le bon billet; mais « l'essence d'une affiche est d'être mensongère le plus possible, » c'est M. Bonmeuil qui le dit, et il s'y connaît apparemment. L'affiche! est-ce qu'elle peut changer ce qui est. Voici une chambre : j'y mets quatre cloisons, entre chacune d'elles il n'y aura ni air, ni lumière, ni espace. Est-ce donc que j'aurai fait cinq chambres?

Ainsi parle le *Chapeau de paille d'Italie*. C'est ainsi que se renouvelle cette lutte dont je parlais tout à l'heure, celle du texte contre l'esprit de la loi; et, comme je l'ai dit, c'est l'esprit qui l'a emporté.

Est-ce au texte de la loi américaine ou à son esprit, ou au caprice de je ne sais quel Schahabaham qu'il faut demander compte de la sentence que vient de rendre la cour maritime de New-Yorck?

Une jeune négresse, dans un état de grossesse avancée, monte dans un des omnibus, sur voie ferrée, qui parcourent la sixième avenue de la ville. Le conducteur, au nom des règlements, l'invite à descen

Mais la pauvre fille est si fatiguée, qu'il lui est impossible de marcher : elle dit qu'elle n'entrera pas dans l'omnibus et qu'elle restera debout sur la plate-forme extérieure. En même temps, elle se cramponne à la balustrade du marche-pied. Le conducteur l'en arrache et la jette sur le pavé, au milieu de la rue, sans ralentir la marche de la voiture.

On la releva grièvement blessée : elle fit une fausse couche et garda le lit pendant deux mois.

Lorsqu'elle fut guérie, elle assigna le conducteur en dommages-intérêts.

C'est ici qu'intervient le juge Thompson. Il trace aux jurés leur devoir. Il leur rappelle que la loi américaine n'a pas attribué aux nègres les mêmes priviléges qu'à la race blanche, et cette loi, ajoute-t-il solennellement, est fondée sur les principes les plus incontestables de la justice, de la raison et du *christianisme*.

Ainsi, c'est de par l'Évangile qu'il est interdit aux nègres de monter dans les omnibus, d'entrer dans un théâtre, dans un musée, dans une église même,—car ils pourraient s'y trouver à coté des blancs ;—qu'il leur est enjoint d'habiter dans telles rues, de porter leurs malades dans tels hôpitaux, d'enterrer leurs morts dans ces cimetières, « comme si, dit un voyageur, les os des blancs dédaignaient, par un orgueil posthume, de se mêler aux os beaucoup plus blancs des nègres après leur mort ! »

Après avoir posé sa petite théorie, le juge Thompson en fait l'application au fait qui lui est déféré :

« La plaignante, dit-il aux jurés, appartenant à la race nègre, n'avait aucun droit de pénétrer dans les voitures de la sixième avenue, et le conducteur avait celui de la chasser pour obéir aux prescriptions de ses chefs. La compagnie a parfaitement fait d'établir ces règlements pour vous éviter à vous *comme à moi* l'inconvénient d'être assis à côté des nègres. »

Comme à moi n'est-il pas d'une bonhomie charmante? Ce n'est pas fini : il a un scrupule, ce bon M. Thompson.

« La seule question, continue-t-il, qui pourrait faire hésiter vos consciences est la violence qui a été employée vis-à-vis de cette femme et qui a eu pour elle de fâcheux résultats. »

Mais à peine a-t-il posé l'objection qu'il s'empresse de montrer combien elle est puérile.

« La négresse a été victime de son entêtement et ne doit s'en prendre qu'à elle des blessures qu'elle a reçues. »

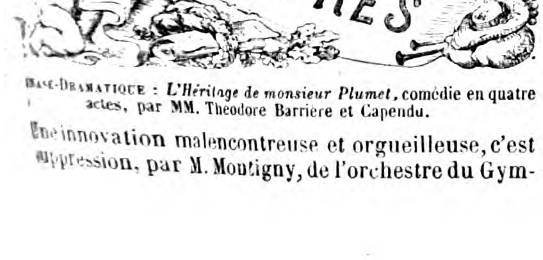
Ainsi finit l'allocution du juge Thompson. Les jurés applaudissent et ils s'empressent d'acquitter le conducteur.

Le juge Thompson est sans nul doute un très-honnête homme, un excellent père de famille. Eh bien ! je suppose — sans le lui souhaiter — qu'un de ses fils, voyageant pour son agrément, tombe entre les mains des Chipeoways ou de toute autre peuplade en délicatesse avec les Yankees. Qu'un des gaillards à peau rouge, faisant partie de la tribu, émette cet axiome que les hommes à visage pâle sont d'une race inférieure aux fils du soleil et qu'il emploie le jeune Thompson à nettoyer ses mocassins ou à porter ses bagages, en stimulant son zèle de temps à autre par quelques coups de lanière vivement cinglés, que dirait le juge Thompson? Que le Chipeoway est une brute, que sa logique est d'un sot, et sa conduite d'un barbare. Il aurait raison, le juge Thompson.

Il me reste encore, pour mettre mes lecteurs au courant des nouvelles judiciaires, à mentionner : — le rejet du pourvoi de M. de Mercy ; — le procès intenté en 1856, à l'occasion de la loterie de Melun, par le maire de cette ville contre le bijoutier Detouche ; — la liquidation civile de la Société pour la propagation du mesmérisme, dont les derniers et fidèles adeptes étaient un baron, un officier, un avocat, un peintre et deux docteurs ; — la liquidation correctionnelle de la *Sécurité commerciale*, société d'assurances contre les faillites, dont les deux gérants ont été condamnés pour banqueroute simple et abus de confiance à plusieurs mois de prison ; — enfin, l'ouverture des débats relatifs à cette échauffourée de Châlons-sur-Saône, où les conspirateurs avaient eu l'idée originale de se mettre sur le dos des cuirasses de fer-blanc.

Et maintenant que j'ai donné les têtes de chapitre, je demande, pour les détails, — comme au Palais, — la remise à huitaine.

PETIT-JEAN.



GYMNASE-DRAMATIQUE : *L'Héritage de monsieur Plumet*, comédie en quatre actes, par MM. Théodore Barrière et Capendu.

Une innovation malencontreuse et orgueilleuse, c'est la suppression, par M. Montigny, de l'orchestre du Gymnase, à propos de *l'Héritage de monsieur Plumet*. Les places des musiciens sont abandonnées aux spectateurs, et la toile se lève tout-à coup sans tambour ni trompette, au milieu des frémissements respectueux de la salle. Ainsi fait la Comédie-Française, aux jours de ses solennités ; ainsi veut faire le Gymnase. L'autre soir donc, nous nous attendions à voir et à entendre de grandes choses ; mais nous en avons été pour nos frais d'attente, et nous avons regretté la musique, qui avait au moins cela de bon qu'elle disposait aux idées riantes et favorisait l'indulgence.

Voici ce que nous avons vu. M. Plumet, un bourgeois moutonnier de quarante-neuf ans, vient de vendre son fonds du *Renard bleu* ; son désir est de terminer sa vie à la campagne ; il voudrait bien aussi se marier, mais il est retenu par la crainte de déplaire à ses neveux. Cependant, introduit dans une famille de vieux militaires, M. Plumet se laisse gagner par les grâces décentes d'une demoiselle en train de se fournir de coiffes au magasin de Sainte-Catherine ; il lui offre sa main, et l'affaire semble conclue, lorsque la tribu des neveux arrive et se jette à la traverse. Le comique de la pièce consiste dans les indécisions de M. Plumet, conseillé par tout le monde et incapable de prendre une décision par lui-même. Il faut qu'un de ses amis, le meilleur, renouvelant le subterfuge des comédies siciliennes, s'avise de le faire passer pour mort, afin de le rendre témoin de l'égoïsme et de la cupidité des Plumet mâles et femelles. Désabusé sur leur compte, l'ancien chef du *Renard bleu* s'empresse d'épouser la nièce des deux militaires.

Cette intrigue, si l'on peut appeler ainsi cette innocente série d'allées et de venues, n'est que le prétexte d'une exhibition de figures dans le genre des *Faux Bonshommes*. L'idée fixe des auteurs est, à ce qu'il paraît, de donner à toutes forces un pendant à ce succès. Après avoir déjà une fois manqué leur coup avec *les Fausses Bonnes Femmes*, les voilà qui se raccrochent à *l'Héritage de monsieur Plumet* ; les mêmes procédés, presque les mêmes personnages leur sont bons. Qu'est-ce que M. Plumet, sinon un Péponnet moins amusant? Qu'est-ce que le cousin Philippe, cynique et frondeur, bruyant et cordial, sinon un rôle pour M. Félix, toujours le même ? Une scène de code civil avait réussi dans les *Faux Bonshommes* ; vite, deux scènes de code civil dans *l'Héritage de monsieur Plumet !* Ce ne sont pas les plus mauvaises, il est vrai.

Du moment que l'intention bien affichée de MM. Théodore Barrière et Capendu est de se vouer au portrait, ressemblance garantie, il ne reste plus, après avoir signalé cette monomanie, qu'à examiner la valeur de leurs épreuves. Elles sont nombreuses dans la pièce nouvelle ; il y a d'abord :

1° Le portrait de M. Plumet, portrait en pied et à l'huile ; toile insignifiante, sans couleur, sans relief, sans gaieté.

2° La lithographie du cousin Philippe, commune comme une lithographie du temps des *Deux Philibert* et des pantalons à la cosaque.

3° L'eau-forte du commandant Sarrazin, excellente, exacte, finie de très-près et d'un effet superbe.

4° Le dessin au crayon noir du commandant Dutocq, simplement et naturellement rendu.

5° La caricature, relevée de sanguine, de Galouzou, l'avocat bordelais ; très-drôle et très-franche.

6° L'estompe de Me Dubarle, un avoué endormi et ennuyé, parlant dans ses mains, en étouffant un bâillement continuel.

7° Les neveux, deux *fixés* : un boursier et un fat, retrouvés dans les cahiers de principes dramatiques.

8° Une silhouette d'amoureux, première position, c'est-à-dire l'index sur la bouche, pour recommander le mystère, et le désespoir dans le regard.

9° Quatre médaillons de femmes et de filles, inutiles, encombrantes, comme on en trouve tant au-dessus des cheminées de célibataires : Pauline, Clémence, Henriette et Laure.

Au fur et à mesure de leur apparition, ces physionomies, dont nous avons indiqué les plus heureuses, ont récréé le public et lui ont quelquefois fait oublier l'action ; mais dès que la curiosité était satisfaite, l'esprit réclamait ses droits ; on voulait être intéressé, touché, et l'on se fatiguait de ce va-et-vient du vieux bonhomme Plumet, bourdonnant comme une grosse mouche autour de ces douze ou treize chevaux attelés au coche de cette comédie, qui n'avance pas parce que le terrain lui manque et qu'en définitive elle ne sait pas où elle va.

Auprès des auteurs de *l'Héritage de monsieur Plumet*, Picard est un géant de composition. Bien que nous croyions avoir prouvé notre peu de sympathie pour les pièces purement d'habileté et de routine, il nous est impossible cependant de ne pas nous apercevoir que la réaction va trop loin dans son mépris de la *charpente*. Le public l'a prouvé, mardi dernier, par son intermittente bienveillance, et, dans de certains moments, par son indifférence absolue ; il semblait assister à une lecture à haute voix des *Scènes* d'Henri Monnier, et son attitude de bon goût disait clairement que le rôle du théâtre est d'être plus animé qu'une bibliothèque.

Ce que veut M. Théodore Barrière et ce qu'il fait vouloir à ses collaborateurs, nous le comprenons très bien : il désire surtout s'affranchir du langage de convention et le remplacer par les locutions d'hier et d'aujourd'hui Il est heureux lorsqu'il a pu faire passer de la vie privée à la vie de la scène une de ces phrases caractéristiques, qui sont à la fois une date et une image. C'est ainsi que, dans leurs plus intimes expansions, les deux commandants, Dutocq et Sarrazin, se traitent mutuellement de *vieille brute*, de double *animal* et de triple *crétin*. Les spectateurs ont ri, parce qu'ils ont reconnu au passage ce système de malséantes plaisanteries entrées on ne sait comment et apportées on ne sait par qui dans nos mœurs modernes.

Mais, encore une fois, ce n'était pas la peine de supprimer l'orchestre du Gymnase.

CHARLES MONSELET.

NOUVEAU PAPIER SUSSE frères, dit PAPIER PARCHEMIN. Paris, 31, *place de la Bourse*. Depuis longtemps on se plaint des papiers mécaniques qui se coupent et se chiffonnent aussitôt qu'ils sont employés. La **MAISON SUSSE**, de Paris, frappée de ces inconvénients, vient de traiter avec une nouvelle fabrique de papiers, dont les produits sont supérieurs à tout ce que l'on a fait jusqu'alors. Ces papiers, collés à la gélatine après leur fabrication, ont la *solidité du parchemin*. Ils égalent en qualité les meilleurs papiers anglais et coûtent TROIS FOIS MOINS.

Le **PAPIER SUSSE** porte la marque de fabrique ; le prix n'est pas plus élevé que celui des anciens papiers, qui lui sont inférieurs ; — il convient particulièrement aux effets, à la correspondance, manuscrits, actions, etc., etc.

La maison Susse se charge de l'impression au prix de fabrique.

Coquille de correspondance blanc et bleu glacé, 7 fr. la rame ; — poulet glacé, 4 et 6 fr. ; — pot., 5, 6 et 7 fr. la rame, — couronne, 8, 9 et 10 fr. la rame.

Poulet bleu lead et *cream-lead*, timbré sans frais, à 10 et 15 centimes le cahier. Vente en gros et détail.

Enveloppes gommées indécachetables, 1 fr. le cent ; — cire parfumée ; — papiers ouvrés et quadrillés.

CHOCOLAT AU MIEL LAXATIF ET RAFRAICHISSANT.

L'usage de ce chocolat combat avec succès l'échauffement habituel des intestins et fait cesser la constipation, cette source certaine d'un grand nombre de maladies chez les hommes voués aux travaux de cabinet, chez les femmes et généralement chez les personnes qui mènent une vie sédentaire.

Prix du flacon de **12 DÉJEUNERS : 4** fr.

A Paris, aux dépôts de la Compagnie coloniale, *place des Victoires*, 1 et 2 ; *boulevard des Italiens*, 11, *rue du Bac*, 62.

Et dans toutes les villes de France et de l'étranger.

CHEMISIER DES PRINCES. MARQUET, 104, *rue de Richelieu*. 104. Paris.

MAISON CONSTANT BOUHOURS. JUIGNÉ, succr, *rue de Clery*, 23. Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

DENTELLES MONARD, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

LE QUINQUINA-LAROCHE, liqueur tonique et fébrifuge, par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, 15, à Paris.

L'HUILE ANGLAISE, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la **PHARMACIE NORMALE**, *rue Drouot*, 15.

LE RHUM CLAPARÈDE, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, 5, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et 256, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

ARTICLES DE DEUIL. A LA SCABIEUSE, 10, *rue de la Paix*. Etoffes spéciales pour grand deuil. Grands assortiments d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil. Choix considérable de soieries noires et de soieries grisailles.

NOUVEAU CHOCOLAT PURGATIF. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, 9. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament ; aussi ce chocolat est-il recommandé par les médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

NOUVEAU VINAIGRE DE TOILETTE. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, 55, à Paris.

LE GANT-ÉPONGE, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumatismales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.) ; dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, SAVOYE, *boulevard Poissonnière*.

CIGARETTES-ESPIC contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGES, pharm., 31, *r. d'Hauteville*, et dans toutes les pharm. 2 fr. la boîte.

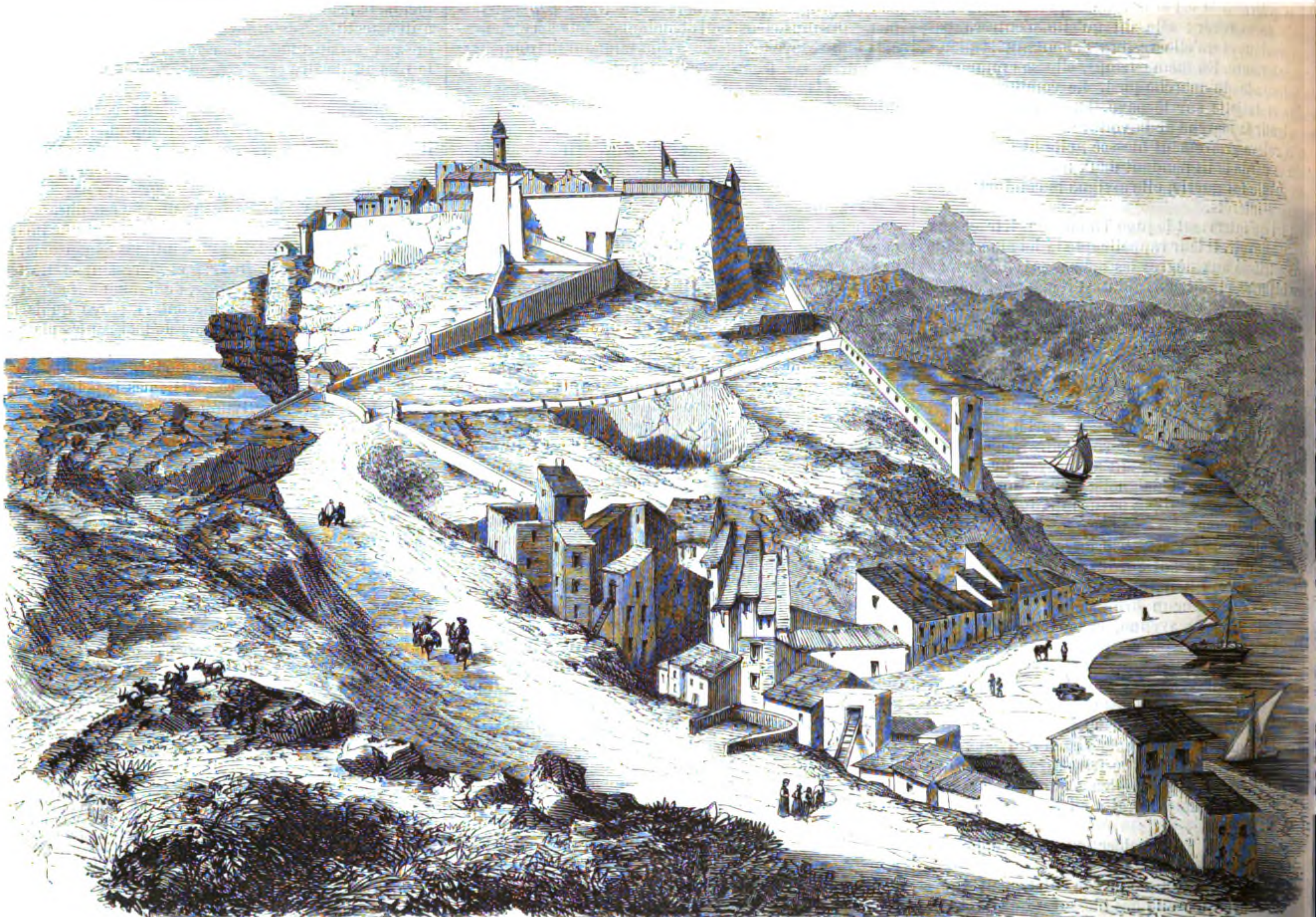
ALIMENT DES CONVALESCENTS. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **RACAHOUT** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, 20 ; dépôt dans chaque ville.

BAS VARICES élastiques en caoutchouc, en tissu fort A, doux à mailles tulle B ; qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *Faub. Montmartre*, 76, *rue des Martyrs* 28.

LA LIMONADE au citrate de magnésie de **ROGÉ** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 25 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, 12.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **ROGÉ** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **POUDRE DE ROGÉ**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **ROGÉ**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.



Vue de Bonifacio.

Bonifacio.

Nulle ville ne s'offre dans une position plus pittoresquement sauvage que la ville de Bonifacio, représentée par notre gravure de son seul côté accessible. Bâtie au sommet d'un roc escarpé dont ses fortifications ceignent le sommet comme une couronne murale, elle domine le détroit qui lui a emprunté son nom et le port qui lui doit sa protection et son abri. Ce port, peu spacieux et peu profond, est cependant un précieux refuge pour les bâtiments d'un faible tirant d'eau surpris par une tourmente sur cette côte inhospitalière.

Le cabotage et la pêche du corail sont ses principales industries et les causes presque exclusives de ses armements. Le chiffre de sa population s'élève peu au-dessus de 3,000 habitants. C'est à l'étrangeté de son site qu'elle doit ses fortifications et par suite son importance, importance toute militaire.

MAC' VERNOLL.

Le wals ou walder du lac de Veldès.

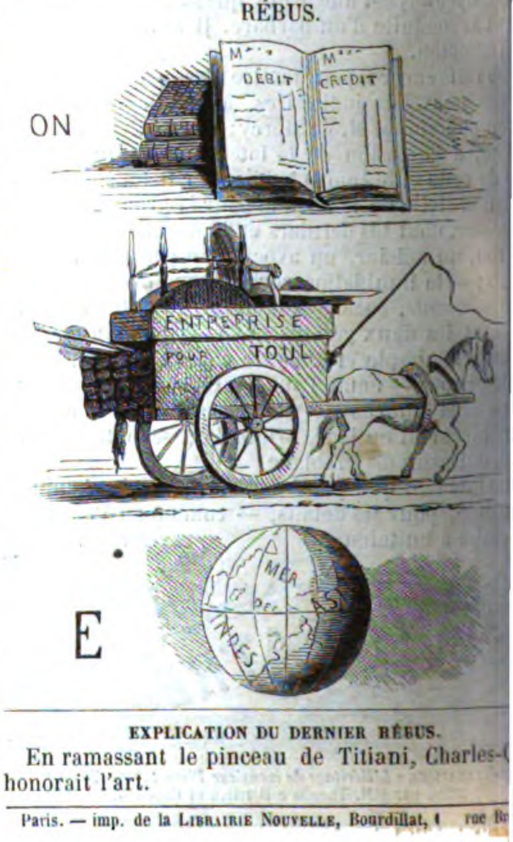
Les eaux de Saint-Christau.

Pour la plus grande joie des malades et de ceux qui croient l'être, — ce qui revient au même, — voici le retour de la belle saison des eaux. Les uns et les autres sont en attente chaque année de quelque nouvelle localité qui leur révélera un moyen plus rapide et plus sûr de rétablir leur santé compromise par les rigueurs de l'hiver. Quand ce n'est pas Dieppe qui a la corde, c'est Sainte-Adresse; quand ce n'est pas Sainte-Adresee, c'est Cabour; quand ce n'est plus Baréges, c'est Bagnères-de-Bigorre. Depuis quelques années, Saint-Christau vient demander sa place au soleil. Localité déjà connue des Romains, très-célèbre au moyen-âge, l'époque des maladies tenaces, Saint-Christau remonte de nos jours au niveau de son ancienne splendeur, grâce à l'énergique volonté, aux soins ingénieux, à l'humanité éclairée de M. le comte de Barraute, le propriétaire de ces eaux thermales. A une faible distance de Pau, sous le plus riche climat du monde, flottant dans une température égale, aspirant tout ce qui tombe d'air pur du sommet des montagnes, et tout ce que donne de calme et de sérénité le vallon charmant au milieu duquel il est assis, l'établissement de Saint-Christau est en train de devenir fameux pour la guérison des affections si faciles à avouer, mais si difficiles à guérir, qui s'attaquent à la peau, viennent gâter un beau visage et altérer le duvet délicat d'un joli teint.

On se rappelle encore en Guyenne non-seulement les merveilleuses cures opérées par les eaux de Saint-Christau sur les superbes dames du parlement de Bordeaux, mais les plaisirs qu'elles y goûtaient en compagnie de la bonne société du temps. Les eaux reprennent leur vogue, et avec cette vogue reprennent toutes les distractions salutaires et tous les charmes d'esprit qu'elles offraient autrefois : la chasse et la pêche. La chasse aux cailles et aux perdrix rouges; la pêche aux truites et aux écrevisses. Et puis, pour les journées pluvieuses, le piano, le billard, les journaux, les tables de jeu. Que les tables où l'on joue nous permettent de dire un mot des tables où l'on mange. On mange très-bien à Saint-Christau; la cuisine, c'est tout dire, [...] pond à l'appétit; appétit aiguisé par les eaux [...] qu'on boit, par l'air vital qu'on respire, par la [...] qu'on absorbe par tous les pores. Dans le pays, [...] croyait jadis que des fées avaient créé ces bienfais[...] eaux thermales pour conserver leur jeunsese, per[...] tuer leur existence et qu'elles en cachaient précie[...] ment les sources aux habitants. Un sorcier a remp[...] les fées, c'est M. le comte de Barraute; mais, m[...] égoïste que les fées, M. de Barraute appelle la Fr[...] et toute l'Europe à jouir de la bonté de ces eaux py[...] néennes qui guérissent et font vivre longtemps.

A. V[...]

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

En ramassant le pinceau de Titiani, Charles-[...] honorait l'art.

Paris. — imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdillat, [...] rue B[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:

[P]aris et départ. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger, le port en sus.

[Pr]ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 59.

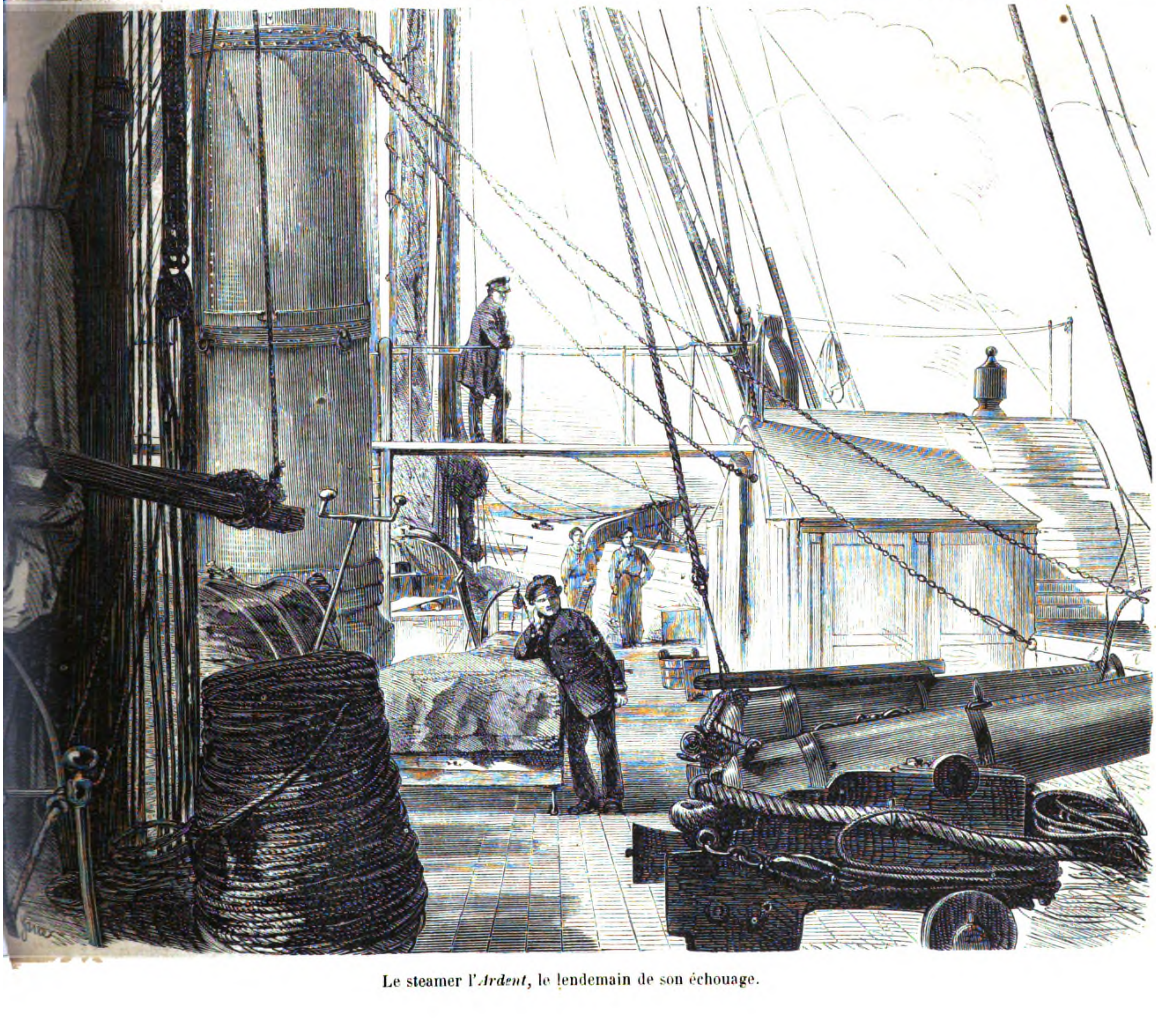
29 Mai 1858.

BUREAUX :

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Le steamer l'*Ardent*, le lendemain de son échouage.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Il y a quelque temps, la fameuse Sophie, *donna di casa*, chez le docteur Véron, entra dans la chambre à coucher en damas rouge du député de la Seine, et lui déclara qu'il y avait dans l'antichambre un sergent-fourrier qui demandait très-instamment à lui parler.

Le célèbre docteur travaillait à un ouvrage sur les beaux-arts, dont il prépare lentement la publication.

— Que peut me vouloir ce soldat? — pensa-t-il, — et, rompant lui-même la *consigne* qui le rendait inaccessible au premier venu, il passa dans un petit salon où babillent cinquante oiseaux de toutes les couleurs et de tous les pays, prisonniers du laiton doré tordu par les Chinois, dans le bois sculpté de teck.

— Que voulez-vous, mon brave? — demande le docteur au militaire, qui portait la capote d'infanterie aux doubles galons d'or.

Celui-ci semble d'abord paralysé par l'émotion; le docteur l'encourage... il finit par murmurer quelques mots.

— La grenouille mangée... Fusillé... fusillé avant huit jours!...

— Voyons, remettez-vous! Je ne suis pas votre colonel, vous êtes venu pour me parler... je vous écoute...

Alors le sergent-fourrier, domptant son émotion, raconte, mais d'un accent tout ému, au docteur Véron, que, passionnément épris d'une belle jeune fille qu'il veut épouser en 1860, son temps fini, il s'est laissé entraîner dans quelques dépenses... et qu'il manque 300 fr. à la masse qu'il est chargé d'administrer pour le compte de sa compagnie...; il supplie le docteur de les lui prêter, s'il ne veut pas voir un soldat déshonoré, un homme perdu et une pauvre fille à la rivière!

Le docteur Véron, touché par cet accent, par la sincérité de cet aveu, par la pensée des terribles conséquences que peut entraîner la faute, va prendre quinze louis sur la cheminée de sa chambre à coucher, les enveloppe dans un angle déchiré au *Constitutionnel*, et les porte au soldat, qui les reçoit avec une effusion de reconnaissance prête à mouiller la main du bienfaiteur.

— Ah! monsieur! — s'écrie-t-il, — vous sauvez deux existences... et plus encore que cela, l'honneur des galons! Je vais écrire à mon vieux père, un ancien soldat comme moi... et avant huit jours je reviendrai vous rapporter cet argent, faute duquel, ce soir, j'étais un homme perdu!

Et tandis qu'il parle, M. Véron, tout ému lui-même, regarde machinalement le chiffre d'ordre du régiment saillant sur les boutons. Il ne pense pas à demander son nom à ce soldat...; d'ailleurs, une semblable précaution n'était pas du ton de l'entrevue, et, eût-il songé à la prendre, que le célèbre docteur eût craint d'offenser un coupable aussi repentant, en forçant son incognito! Il le laisse partir tel quel, et va reprendre sa dictée au vieux petit secrétaire à perruque fauve qu'il emploie depuis la publication des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*.

Huit jours, quinze jours, un mois, deux mois se passent... et d'autres mois encore, aussi! Et pas de sergent-fourrier, pas de trois cents francs! Un jour, le chiffre du bouton revient par hasard à la mémoire du docteur, en même temps que le souvenir de l'entrevue. Il lui prend l'idée de s'informer de ce régiment...

Depuis plus de deux ans il n'avait paru à Paris : le docteur Véron avait été victime d'un habile voleur!

— Ma foi, — je n'ai pas regretté mon argent! — dit le député de la Seine, en dînant récemment avec quelques amis auxquels il venait de raconter l'histoire, — ce gaillard m'a ému pendant une heure!

~~~ Les Rochechouart, qui descendent des princes d'Aquitaine, dès l'an 1000, et dont sont les ducs de Mortemart, viennent de s'allier aux Larochejacquelein : le comte Aimery de Rochechouart, capitaine d'infanterie démissionnaire, — fils du général et de Mme Élisabeth Ouvrard, héritière de l'ancien munitionnaire général, — a épousé ces jours derniers Mlle Marie de Larochejacquelein, fille du marquis sénateur de l'empire. Le marié a trente ans, la mariée en a vingt-deux; c'est une fort belle personne, qu'on peut désormais presque appeler fille unique, — sa sœur aînée, Adine de Larochejacquelein, ayant pris récemment le voile au couvent des Oiseaux. Le mariage a eu lieu dans l'église de tous les mariages véritablement aristocratiques, à Saint-Thomas d'Aquin; Mgr l'archevêque de Paris officiait. Parmi les témoins, on remarquait, du côté du mari, les ducs de Mortemart et de Crillon; et du côté de la femme, le prince de Ligne et le duc de Clermont-Tonnerre. Le marquis de Larochejacquelein que, depuis plusieurs mois, sa santé obligeait à résider à Castellamare, est venu passer quelques jours à Paris pour ce mariage. Les jeunes époux vont habiter chez l'opulente marquise de Larochejacquelein, rue de la Chaise; ils passeront l'été dans cette magnifique terre de Valry, près de Fontainebleau, qui appartint aux Condé, qui a gardé tous leurs tombeaux, et dont la marquise de Larochejacquelein a hérité de sa tante de la Ferrière. Cette terre de Valry est aujourd'hui une des plus remarquables résidences des environs de Paris; le marquis de Larochejacquelein y a fait pratiquer pendant près de deux ans d'énormes travaux, à l'aide des prisonniers russes internés en France, et qu'il fit venir à ses frais.

~~~ Les salons se ferment peu à peu; on décroche, on recouvre, on emballe. Çà et là quelques dîners d'adieux, quelques soirées *in extremis*. Pour bien juger de la dispersion de la société parisienne (indigène et exotique), il suffit d'aller à l'Opéra et au bois de Boulogne, car ici ou là on rencontre encore, d'ordinaire, et dans une sorte d'incognito relatif, les personnes dont la maison est mondainement fermée depuis les lilas. Mais l'Opéra est déjà conquis par la province ou par ces spectateurs d'occasion auxquels on cède les loges que leurs titulaires hivernaux ont abandonnées, un peu lassés, il faut tout dire, par le succès obstiné de la *Magicienne*. Quant au bois, on voit chaque jour en disparaître les équipages et s'y multiplier les fiacres, et à tout moment on entend dire : « Il paraît que Mme... est partie, car voilà trois jours de suite qu'on ne la rencontre plus au lac! » — Ces fuyards font leurs adieux au Paris des beaux soirs, en passant par les théâtres où se jouent les dernières nouveautés; puis ils disparaissent, qui dans les châteaux, ou réputés tels, — qui dans de précoces voyages, — qui en allant conquérir les meilleurs logis des villes d'eaux. Cinq ou six groupes importants de la société parisienne s'apprêtent à aller passer une partie de l'été — économique à la bourse, salutaire à la santé, calme et doux à l'esprit — dans le délicieux Landgraviat de Hombourg, à une heure de Francfort, à quinze heures de Paris. On parle de quarante villas bâties depuis l'été dernier, et ajoutées à deux cents autres, au milieu de la luxuriante verdure de ce poétique et frais versant du Taunus. Chevet, le célèbre, le vrai, l'unique Chevet du Palais-Royal, accumule les provisions pour recevoir les cinq cents habitués quotidiens de son excellente table d'hôte, et l'administration du *kursaal* prépare une série de fêtes musicales, théâtrales, dansantes et chantantes destinées à retenir tous ceux que la curiosité aura attirés. Hombourg, malgré ces excitations, conservera l'avantage qu'il a sur tous les établissements analogues du Rhin : c'est-à-dire d'être le séjour du bon marché et du calme à volonté, — deux qualités recherchées par bien des gens que n'attirerait pas la merveilleuse efficacité de ses eaux ferrugineuses.

~~~ On a fait, cette semaine, à la salle Drouot, une vente partielle et assurément assez bizarre, provenant de la succession de M. le comte de Rayneval, ancien ambassadeur de France à Rome et à Pétersbourg.... et, pour cette dernière destination, malheureusement ambassadeur *in partibus*. La mort frappa M. de Rayneval avant qu'il pût se rendre à son poste, et on sait quelle sensation politique et sociale cette mort a causée.

Les objets exposés aux regards des curieux lundi dernier, et vendus le lendemain, étaient les plus étranges et les plus disparates qui soient. On y voyait de l'entomologie et de l'ornithologie, de vieille musique et de vieilles médailles, quelques affreux tableaux et un beau service de porcelaine, des instruments de mathématiques et un ramassis d'antiquités, des portraits du pape et un thé de vieux saxe, des fusils et des peaux d'oiseaux camphrées, des amphores de terre cuite plus vieilles que l'ère nouvelle, et des livrées... Un mot sur les livrées.

Entassées sur une table, comme chez quelque Babin, elles étaient sans cesse développées, rejetées, tracassées par cette fraction de virtuoses ambulants qui exercent journellement leur organe sur une certaine vocalise dont Béranger a glissé les paroles dans ses vers ;

Vieux habits, vieux galons !

Ces livrées étaient en drap blanc, comme celles du duc de Malakoff à Londres, — le blanc étant une couleur de grande étiquette diplomatique, à ce point que le comte de Morny l'avait adoptée dans son ambassade extraordinaire, lors du couronnement du Czar. Les boutons de celles-ci, enveloppés avec soin depuis Rome, offraient leur champ d'or, à la croix de sable, chargé de cinq coquilles d'argent, qui est de Rayneval. Empilés dans un coin, s'escaladaient les uns les autres les grands chapeaux emplumés des valets de pied, les tricornes des cochers, et les claques haut montés des chasseurs! Les cannes des valets d'équipages aux jours de gala, cannes à la pomme énorme timbrée aux armes de l'ambassadeur, se confondaient avec les épées des suisses et des maîtres d'hôtel. Tout était à vendre à cet encan de la mort et des grandeurs...

Et n'était-ce pas triste et étrange de voir là jusqu'à ce portrait de Pie IX, en relief d'or sur fond cramoisi, la couleur papale, assistant à la vente de ces livrées qui ont accompagné S. Exc. M. le comte de Rayneval, ambassadeur de S. M. l'empereur des Français, jusqu'au palais du Quirinal; l'escortant dans ses audiences, dans les solennités religieuses et diplomatiques, décorant enfin dans ses galas? Bizarre fouillis que cette vente! dure nécessité des lois de succession que celle qui l'a imposée.

~~~ Puisqu'il nous le défend plus impérieusement qu'il n'en a le droit, nous raconterons ce qui vient de faire un avocat célèbre. Nous bravons sur ce point tout son déplaisir, sa colère même! Le fait est trop piquant, trop honorable et trop curieux à la fois pour rester dans le néant de la discrétion.

Le neveu d'un maréchal de France, veuf depuis trois ans, était en graves dissentiments d'intérêt avec sa belle-mère, veuve également d'un personnage qui a laissé un des beaux noms du dernier règne. La dame ayant ainsi perdu et son mari et sa fille unique, se trouve seule... sans autres parents; il ne lui reste que son gendre. Et de pénibles débats naissent de l'interprétation des articles, mal rédigés, relatifs à la dot... et il s'agit de près d'un million!

Mme de... a pour avocat l'homme qui nous a défendu de raconter l'anecdote qui suit. Elle le fait appeler, lui explique longuement l'affaire à son point de vue, nécessairement! Elle estime son gendre... elle l'a choisi autant que sa pauvre fille l'a aimé; celle-ci disparue à vingt-deux ans, elle eût reporté de grand cœur toutes ses affections sur celui que nous nommerons Albert... Mais il a soulevé le litige relatif au contrat, elle ne cédera point! Elle entend demander et obtenir justice; agir autrement serait faiblesse et presque déshonneur, car en cédant, n'avouerait-elle pas que ses prétentions étaient mal fondées? Des prétentions d'argent, au nom de sa fille morte... fi donc! il faut plaider, il faut gagner!

Le lendemain, comme l'avocat célèbre rentrait du Palais, son secrétaire lui raconte que M. Albert... (le gendre) est venu pour s'entretenir d'une grave affaire où se confondent et d'importants intérêts et une haute question de morale. En l'absence de l'avocat, il a entretenu son substitut; s'étant ainsi tout d'abord épanché, il reviendra...: son honneur est aussi engagé que sa fortune dans la question. Des tiers l'ont aigri, excité : il est furieux contre sa belle-mère; il veut faire un retentissant appel à la loi.

Voilà donc que le hasard, cet autre substitut auquel Dieu semble si souvent remettre la conduite du monde, a conduit chez le même avocat, chez le même conseil, ces deux adversaires divisés, aigris. Pour quel des deux va-t-il opter? Défendra-t-il les intérêts de la belle-mère, ou ceux du gendre, également honorables, également passionnés?

La situation ainsi nettement posée, nous pouvons aller droit au dénoûment, c'est-à-dire du prologue au cinquième acte, sans développer, scène par scène, toutes les péripéties de cette haute comédie! Contons à grands traits que le célèbre avocat conseilla au gendre de commencer par écrire à sa belle-mère une lettre ferme et respectueuse, établissant son point de vue, et ne laissant entrevoir le papier timbré qu'en réponse.

— Mais cette lettre... elle est d'une difficulté à concevoir! — dit M. Albert X...

— Je la ferai..., vous n'aurez qu'à la copier et signer!

— Eh bien... soit!

Le lendemain Mme de... arrive chez l'avocat et montre la lettre qu'elle a reçue de son gendre. Il rend justice à la forme... mais le fond! Le fond, c'est le million abusivement discuté... Elle ne cédera jamais, jamais! Mais comment le dire? Comment maintenir son droit en termes assez précis pour que restent une réponse convenable envers celui qui est resté courtois dans son exigence?

— Je vous ferai la réponse, — dit l'avocat; — vous n'aurez qu'à copier et signer!

La dame est ravie. Elle copie, elle signe. L'autre arrive le lendemain pour communiquer cette réponse grave en l'espèce... Faut-il répliquer avec un tel homme pour secrétaire?

— Gardez-vous-en bien! — s'écrie l'avocat... saisis dans cette phrase... un joint... laissez la réplique. Si elle s'obstine, alors nous serons toujours à temps d'employer les grands moyens, le grimoire
~~~

— Faites donc! — dit M. Albert X... — mais si cette fois elle ne cède pas... je suis absolument décidé à plaider, et vite! L'affaire est connue dans notre monde: on peut croire que je réclame ce qui ne m'appartient pas; je veux que la justice prononce avec éclat!

De réponses en répliques, de concessions en atténuations, l'avocat conduisit si habilement le duel pendant un mois, — écrivant d'une main la ligne dont il devait profiter de l'autre, — s'offrant à lui-même des arguments dont il savait pouvoir triompher — qu'un beau matin il amena la transaction qu'il avait entrevue dès le premier jour, — et qui n'eût certainement pas eu lieu si deux avocats, deux avoués, deux huissiers s'étaient emparés de l'affaire avec son chiffre superbe, escorte en gros honoraires : un million! Et le retentissement? et le scandale? La belle-mère, la veuve d'un homme célèbre; le gendre, si voisin du bâton de velours bleu constellé d'étoiles d'or! Quelle fortune pour la chicane, quelle réfection pour les appétits curieux du monde!

Eh bien?... ne devaient-elles pas être trahies, cette habileté extrême et cette haute probité qui ont si ingénieusement évité tout ce scandale? Avons-nous tort de passer outre aux injonctions de cette modestie? Mais si le nom de l'avocat célèbre ne s'écrit pas ici nous trouverons bien moyen de le glisser dans quelque phrase avant trois semaines!), toute sa corporation ait au moins la curieuse anecdote, le fait notable, ajouté à tant d'autres de ses archives! Aujourd'hui, le gendre est appelé à habiter l'hôtel même de celle qu'il faillit traiter en ennemie de son honneur et de ses intérêts, et on m'assure que la veuve... a déclaré que, d'ici à un an ou deux, elle irait chercher elle-même, pour M. Albert X***, la petite compagne qu'il fallait à son âge et au vide de sa maison. Tout cela n'est il pas de ces faits que nous devons aimer à lire autant que l'autre se plaît à les écrire?

Le double rôle du célèbre avocat rappelle la conduite de Dangeau, qui, suppléant Louis XIV accablé des soucis d'État, écrivit les billets destinés à M^lle de La Vallière, laquelle, intimidée, embarrassée pour bien répondre à si noble et galante prose, s'en remit à son tour à Dangeau pour répliquer! Ce commerce dura un an... jusqu'à ce que la Vallière trop louée par le roi sur son esprit... écrit, avoua candidement l'expédient. Le roi en rit si fort qu'elle dut soupçonner quelque chose..., et, de son côté, le monarque livra son secret. Tous deux admirèrent la discrétion d'un confident mutuel, et on s'arrangea pour se parler plus, et écrire moins. Dangeau omet l'anecdote dans ses Mémoires.

Paris s'efforce de retenir le plus grand nombre possible de ses habitants, ou d'appeler les voyageurs qui, comme l'hirondelle, déploient leurs ailes avec le printemps. Les théâtres ont leurs pièces d'été... d'une morale rafraîchissante et d'un comique de glace. Les établissements champêtres s'ouvrent de toutes parts, sans garantie du soleil, plus inconstant peut-être que jamais, depuis que cette ville est devenue le centre de tant de *railways*, conducteurs électriques des orages! Le Ranelagh et le Pré-Catelan vont se disputer les flâneurs, les arrivants provinciaux ou étrangers, les condamnés au Paris à perpétuité. Un mot du Ranelagh, qui vient de rouvrir malgré la saison, — si bien qu'il semble encore fermé, semblable à l'ancien Odéon-Lux, qui n'était jamais plus fermé que lorsqu'il était ouvert!

Le Ranelagh est le plus ancien établissement de ce genre qui soit dans les environs de Paris. Il date de la fin du règne de Louis XV ; la cour le fréquentait, et on y donna de fort belles fêtes par souscriptions. A propos de souscriptions, on verra tout à l'heure que le *naturel* actuel de Passy... mais n'anticipons pas. En 93, on crut révoltant et dangereux de laisser subsister un établissement où la cour s'était divertie. On le démolit tout! En 99, il se trouva un entrepreneur pour relever les ruines au profit des *muscadins* et des *incroyables*. L'affaire fut peu du goût de Barras, qui mit son *veto*. Ce ne fut que sous le Consulat que l'entreprise reprit vie, et un théâtre fut dressé dans la grande salle de danse, où sous l'Empire, — et l'empire de la danse aussi, — les artistes de Paris vinrent donner des représentations : Fleury et M^lle Contat y jouèrent le *Mariage de Figaro*; Dazincourt, un comédien très-... « plaisanterie à part, » disait Dugazon, représentait l'étourdissant barbier. Mais il était dit que le Ranelagh ne pouvait tenir! En 1814 et 1815, le Ranelagh se vit dévaster par les troupes étrangères; ce ne fut que lorsque les Français furent enfin seuls chez eux que l'établissement put être relevé, aussi obstiné à ne point que le sort semblait l'être à l'abattre. Depuis, les bals, les concerts, les fêtes s'y sont succédé, mais avec des intermittences : tantôt le calme, tantôt la fureur. Aujourd'hui, ce sont les *Concerts de Paris*, chassés de l'hôtel d'Osmont (il n'y a plus d'hôtel d'Osmont!) transfuges de la rue du Helder, qui sont allés s'installer là, offrant pour vingt francs par tête, par paire d'oreilles, à tous les habitants de Passy, un abonnement de saison complète, que les ingrats, les sourds, ont refusé! « Oui, monsieur! — me disait quelqu'un de la localité, — croiriez-vous qu'il ne s'est pas présenté quatre souscripteurs, avec moi, pour entendre tous les soirs de la musique première catégorie : Rossini, Auber, Hérold... même Beethoven et Mozart! Musard leur convenait-il mieux? Non, ce n'est pas la musique qui les a effrayés... ce sont les vingt francs! Et dire que ce Passy a été choisi pour retraite par Franklin (une rue porte son nom), par Joseph Chénier, par André Chénier et par Béranger!... Dire que les deux plus brillants amoureux de l'art comique et dramatique moderne, MM. Bressant et Delaunay, y ont élu domicile, — afin d'avoir à marcher et de n'avoir pas à engraisser, — et que Rossini y est attendu pour la saison d'été! Tant de traditions derrière soi, de séductions autour de soi, et regarder à vingt francs pour jouir sur place d'un plaisir que les Parisiens viendront ardemment chercher en chemin de fer! Ah! n'est-ce pas... » Ici une variante aux lamentations de Jérémie et Childe-Harold, plus une petite imprécation, genre Camille, avec explosion de fureur dans le goût d'Oreste.

La fête annuelle de Puteaux a eu lieu entre une averse et un coup de vent. Une année, c'est un bal; l'autre fois, c'est une loterie : cette dernière régnait cette fois, à la grande joie populaire. On y voyait, au nombre de deux cent soixante-dix-huit, les lots les plus disparates, depuis les douze couverts d'argent et la belle tabatière envoyés par Leurs Majestés, jusqu'aux gigots donnés au dernier moment par la liberté de la boucherie. On observait, entre ces dons extrêmes, une foule de rapprochements bizarres, inattendus : Un orgue-Alexandre et une bouteille de vinaigre; — un serin en cage et une paire de bretelles; — les *Confidences*, de M. de Lamartine, et quinze litres de vin du cru voisin de Suresne... — un jambonneau et un abonnement annuel au *Monde illustré;* — une montre d'argent et une casserole de ferblanc; — une robe de mousseline à volants et une boîte de sardines; — une bouteille de vin du Rhin (ou 10 francs au choix, note du donataire) et la *Vierge à la chaise* photographiée; — une boîte de chocolat et un caleçon de bain... Que sais-je encore? Le plus louable des lots était assurément celui offert par l'instituteur de Puteaux, M. Bertot, je crois; il consistait en quatre *bons d'éducation*, ou *bourses*, destinés à être présentés par quatre enfants pauvres de la commune, et valables pour trois années consécutives... Voilà qui est bien, bien mieux que les jambonneaux et les quinze litres de Suresne!

Un jeune fou, qui vient d'hériter d'environ 300,000 francs péniblement amassés par un oncle qui vivait dans des privations insensées, donne depuis un mois, chaque dimanche, un dîner de 1,000 francs, chez Brébant, à vingt personnes des deux sexes, exactement partagés. Le dernier dessert, formé des primeurs les plus impossibles, a coûté 400 francs en sus; le raisin valait 50 francs la livre, les pêches ou abricots 10 francs pièce. Voilà bien ce qu'on appelle manger son argent. Si ce prodigue se réveille, au lendemain de sa ruine, — et devant la fuite des parasites repus de ces repas sans répit ni repos, — avec le double talent de poëte et d'orateur de M. Philoxène Boyer, encore n'y aura-t-il que demi mal!

La quantité de lettres de Voltaire qui passe, depuis une dizaine d'années, dans les ventes d'autographes, a fait reconnaître à un collectionneur gradé dans la célébrité, que bon nombre sont inédites. Il veille au passage les catalogues, il surveille les ventes, il examine, il juge, il s'expérimente. Sa conviction naît de son observation. Il pense donc qu'il y aurait opportunité, intérêt, devoir, curiosité à réunir toutes les lettres inédites de Voltaire qui sont en circulation chez les amateurs, et à les publier. Il ne songe pas à une affaire; son nom, sa position, le fait même, tout doit détourner de pareille préoccupation. Il est même plus que probable qu'en se chargeant de la réunion et de la publication des lettres, il se prépare bien plus sûrement à des sacrifices d'argent; mais peu lui importe! Résumons en deux mots; voici ce qu'il demande, et voici ce qu'il offre :

Il demande, à tous les amateurs qui possèdent des lettres de Voltaire, de vérifier si leurs autographes ne font pas partie de la vaste correspondance connue;

Dans le cas négatif, d'en faire une transcription certifiée conforme, et de transmettre, avec autorisation pour publier.

En échange de cet acte, accompli au profit du public, de la littérature, de l'histoire, il s'engagera à offrir à tous ceux qui auront concouru à ces utiles communications, *un exemplaire* du volume projeté, tiré exceptionnellement pour eux sur papier à part. Le nom du propriétaire de chaque lettre pourra être mentionné dans une note.

Si un commentaire accompagne la note, ce commentaire sera imprimé, et pourra être signé de son auteur.

Voilà ce qu'on nous prie de répandre dans le public. Nous recevrons, provisoirement, toutes les communications qu'on voudra bien adresser au susdit personnage.

On nous permettra de recommander l'affranchissement, lequel est, du reste, aujourd'hui complétement dans les mœurs de l'Europe.

Tout le monde intelligent, parisien ou étranger, court au musée du Louvre, voir la transformation imprévue, inouïe, que viennent de subir les tableaux de Rubens, décrassés de la décuple couche de vernis qui les voilait, les déshonorait depuis... qu'il y a des conservateurs à la tête des musées. Rentoilés avec précaution, revernis avec sagesse, les tableaux de la galerie de Marie de Médicis sont aujourd'hui d'un éclat si subit, si étincelant, que c'est à croire que le peintre-ambassadeur est notre contemporain..., et qu'il les a livrés hier à l'admiration de tous, à l'adoration de quelques-uns! Le piquant, l'amusant est de voir, sur quelques-uns des tableaux inférieurs de Pierre-Paul, les traces de l'ancien cambouis, contrastant avec les parties nettoyées et brillantes, d'une fraîcheur de coloris toute floréale. On dit que c'est l'Empereur qui a eu l'idée de cette importante et si heureuse opération, laquelle nous livre un Rubens inconnu, éclatant, tapageur, criard même... mais dans son ensemble véritablement merveilleux.

Nous recevons cette lettre bizarre :

« Monsieur, bien que disparu de la littérature depuis une dizaine d'années, mon nom ne doit pas vous être inconnu. J'ai passé quatre ans à faire un grand ouvrage sur... En 1855, me trouvant presque sans ressources pour ma famille, je cherchai quelqu'un qui consentît à me venir en aide; on parla de moi à M. *** pour une place de précepteur de son fils. Dans l'exercice de cette fonction, j'eus occasion de parler à M. *** de mon grand ouvrage terminé et que j'étais hors d'état de publier moi-même. — Je veux arriver vite aux faits : M. *** m'offrit de se charger de tout, *même de signer!* J'étais dans le plus grand dénûment; je refusai d'abord, ensuite j'hésitai, puis je consentis, et j'eus la faiblesse de recevoir cinq mille francs, prix de ma renonciation formelle et définitive à tout droit moral ou matériel sur mon grand ouvrage, l'objet des préoccupations, des méditations de toute ma vie!

» A dater de ce jour, je pris M. *** en horreur, et lui-même, gêné avec moi, me retira mes fonctions auprès de son fils. L'an passé, ma femme fit un petit héritage, on peut dire d'Amérique! Son premier désir, comme mon premier besoin, fut d'essayer de rendre à M. *** ses 5,000 francs, avec les intérêts, pour rentrer en possession de ma chère œuvre.

» Il s'y refuse!

» J'ai, pour le persuader, pour l'attendrir, épuisé toutes les ressources de mon esprit et de mon âme Il a préparé la publication, il veut en jouir, il espère être décoré! C'est affreux, et faute des moyens nécessaires pour entamer un procès aussi *nouveau*, je ne vois plus qu'une chose à faire, monsieur : c'est de faire savoir à M. *** que ma protestation se prépare à provoquer tout le retentissement possible. Ayez donc la bonté de prendre les devants, d'empêcher cette publication immorale, et donnez, je vous en supplie, ce *premier avertissement* à mon spoliateur. L'argent est déposé, avec les intérêts légaux, chez un notaire; l'aveu de ma faute ne me coûte point à tracer; la misère m'a entraîné à vendre ainsi les fruits de mon esprit comme les fruits d'un jardin. Mais, révolté contre moi-même, je reviens de cette faute, de ce suicide, et vous supplie de m'aider à reconquérir mon œuvre!

» Recevez, etc. »

Voilà assurément une situation étrange et assez neuve dans l'histoire littéraire!

M. ....., le signataire de la lettre ci-dessus, nous est bien connu par ses œuvres de polygraphe; — il est aussi personnellement connu de quelques personnes auprès desquelles nous nous sommes informé, sans leur révéler le fait dont il s'agit. Ce que nous avons appris nous persuade de l'intérêt qu'il mérite. Nous avons tout lieu de croire sa lettre très-sincère, et, à titre d'écrivain, nous ne pouvons que désirer voir les choses faire retour à leur marche naturelle, au droit moral. Nous ignorons ce que la justice ferait d'un conflit pareil... et nous pensons bien que le monsieur aux cinq mille francs n'affronterait point une aussi scandaleuse épreuve!

Nous lui transmettons donc bien volontiers le *premier avertissement* dont il est question, gardant, à tout hasard, les noms, — qui nous sont connus, — pour l'heure assurément impossible des coërcitions.

JULES LECOMTE.

Le mois de Marie, à Notre-Dame des Victoires.

Le Mois de Marie en 1858.

Quels mystérieux rapprochements n'évoque pas ce mois consacré à la reine du ciel!

Nous avons constaté tout ce qu'il y avait d'étrangement prophétique dans ces traditions de l'antiquité païenne, qui avait dédié à la virginité ce mois où un souffle d'amour semble circuler dans l'air avec les rayons du soleil; à la chasteté, ce mois où tout est ardeur et reproduction, et que Rome avait, à cause de cela même, surnommé le mois de la bonne déesse.

Voici un rapprochement plus frappant encore et c'est la nature elle-même qui nous l'offre.

Le mois de mai est le mois des fleurs. Or, qu'est la fleur? N'est-ce pas la condensation de toutes les forces végétales de la plante, l'élaboration des fluides les plus purs de la séve s'épanchant, par une transformation splendide, en éclat et en parfums? Quelle image de Marie, la rose mystique d'Israël; le suave épanouissement de toutes les grâces de la femme et de toutes les vertus de l'humanité!

Mais ce n'est pas là ce que ce rapprochement offre de plus saisissant. Ce qui sollicite surtout, ce qui captive et frappe l'attention, ce sont les phénomènes mystérieux de la fécondation de la fleur, cette amante solitaire. La voici qui dégage sa corolle du voile pudique des sépales; son frais calice est ouvert. Qui va y porter la vie? qui va féconder le pollen d'or de ses étamines frémissantes? Un souffle d'en haut, un rayon de soleil... c'est sous l'incubation d'une influence céleste que les mystères de la génération vont s'accomplir dans le sein virginal de la fleur.

N'est-ce pas là, dans ce que la nature a de plus gracieux, le poétique symbole de la maternité divine de Marie, la Vierge immaculée devenue mère sous les irradiations de l'Esprit-Saint? Comme ce mois de mai est bien son mois! Comme il recèle bien cette consécration dans le concert merveilleux et charmant de ses harmonies!

Donc, le mois de mai est le mois de Marie. Il n'est pas de ville où il soit célébré avec plus de solennité que dans notre vieille Lutèce. Voyez notre gravure: c'est l'autel de la Vierge sainte dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, au moment de la bénédiction du saint ciboire qu'elle représente; mais cette cérémonie s'accomplit chaque soir dans toutes les églises de Paris, au milieu du même concours. Quel empressement pieux! Partout les pompes du printemps s'unissent à l'éclat du monde et aux magnificences du culte: la vapeur des encensoirs se mêle aux aromes des massifs de fleurs qui remplissent le sanctuaire; les faisceaux de bougies des candélabres et des lustres unissent leur éclat à celui des lampes d'or et des cierges pour former à la vierge mère un nimbe radieux.

La partie oratoire de cette station est loin cependant d'avoir eu cette année l'éclat dont elle brilla les années précédentes, en 1856 surtout. Dans plusieurs paroisses, et des principales, les curés n'ont point cherché de prédicateurs auxiliaires en dehors de leur clergé; dans les autres églises, les grands noms de la chaire moderne font défaut. Loin de nous pourtant la pensée de contester le talent remarquable d'un grand nombre des orateurs dont la foule pieuse suit avec assiduité les instructions; mais on ne trouve sur leur liste ni le nom du R. P. Souaillard, à la parole si élevée, ni celui de M l'abbé Beautin, dont l'éloquence platonicienne rappelle les Pères et les docteurs de l'Église d'Orient, ni ceux du R. P. Loison, ce poétique successeur du P. Lacordaire, du R. P. Félix, dont les prédications quinquagésimales ont eu tant de succès, etc., etc. Il est vrai qu'on y voit figurer celui du P. Lavigne.

Nous ne ferons point l'éloge de la série d'instructions, véritables homélies tout vibrantes du souffle apostolique, où il a développé avec tant d'onction l'histoire du jeune Tobie. On connaît toute la puissance de l'élocution palpitante de cet illustre prédicateur. L'auditoire charmé retrouve chaque soir sous sa parole cette éloquence ardente et sympathique répandue dans un sujet où il fait apparaître tour à tour les mœurs innocentes et la grandeur de la vie des patriarches, et dont il sait faire sortir tous les enseignements les plus élevés.

FULGENCE GIRARD.

Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin, duchesse d'Orléans.

La famille d'Orléans, si cruellement frappée par la mort, vient d'éprouver une perte nouvelle, perte aussi imprévue que l'avait été, il y a quinze mois, celle de M^me^ la duchesse de Nemours. La duchesse d'Orléans a succombé le 18 mai à Richemond, dans la résidence qu'elle était venue habiter avec ses enfants, près de leur aïeule.

Cette princesse était affectée, depuis quelques jours, d'une grippe assez vive, qu'elle avait aggravée en se levant la nuit pour soigner le duc de Chartres, alité lui-même. Le 17 au soir, le docteur Mussy ayant remarqué en elle une oppression de poitrine, accompagnée d'un mouvement de fièvre, était resté dans sa chambre à coucher pour surveiller lui-même son sommeil. La nuit avait été calme. s'étant réveillée vers cinq heures du matin, elle parut surprise d'apercevoir le médecin à son chevet.

— Vous croyez donc que c'est sérieux, docteur? lui dit-elle.

— Non, madame... mais vous-même, comment vous sentez vous?

— Pas trop fatiguée, merci.

Le docteur sortit. Étant rentré quelques instants après, il retrouva la chambre silencieuse, les gardes endormies... la duchesse morte. Elle avait expiré sans crise, sans douleur... elle s'était éteinte sans agonie... Le sommeil de la vie s'était changé en celui de la tombe.

La princesse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin était née à Ludwigshist le 24 janvier 1814, du second mariage du prince héréditaire de Mecklembourg avec une princesse de la maison de Saxe-Weimar. Elle avait reçue une de ces fortes éducations traditionnelles dans les cours allemandes, qui ne l'avait laissée étrangère à aucune science. Mariée le 30 mai 1837, dans le palais de Fontainebleau, à Ferdinand-Philippe d'Orléans, prince royal, elle devint veuve cinq ans après par la catastrophe du chemin de la Révolte. L'élévation de son esprit, la dignité de son caractère et la pureté de sa vie privée ont toujours entouré son nom d'un sentiment de respect universel.

LÉO DE BERNARD.

Hélène-Louise-Elisabeth, duchesse d'Orléans.

Le steamer l'Ardent.

Nous avons déjà signalé l'importance des opérations hydrographiques accomplies par le steamer de l'État *l'Ardent*, pendant sa station dans les mers orageuses de Terre-Neuve et du Labrador. Les dangers que nos marins ont à braver pour opérer ces conquêtes pacifiques de la science, sur des eaux inconnues et dans des parages où des brumes épaisses succèdent sans cesse aux ouragans les plus violents, ne sont ni les moins nombreux ni les moins terribles de leur âpre et laborieuse profession; cette corvette à vapeur en donne une preuve nouvelle. Notre première gravure offre l'aspect de son pont le lendemain de l'échouage qu'elle éprouva par une nuit de brouillard sur un récif de ces côtes inhospitalières. C'est ainsi que le sort de nos navires explorateurs est de balayer avec leurs épaves les plages dont ils relèvent les écueils.

MAC' VERNOLL.

Ménagerie parisienne

PAR UN PETIT-FILS DU GRAND BUFFON.

La Pie.

C'est un des oiseaux les plus familiers de la création. Elle s'accoutume si aisément à la vue de l'homme, qu'elle finit par se rendre maîtresse de la maison où l'on a la faiblesse de l'introduire. Plutarque raconte qu'une pie ayant un jour entendu une fanfare de trompettes, elle devint subitement muette, ce qui surprit fort ceux qui avaient coutume de l'entendre babiller du matin au soir; mais ils furent bien plus surpris quelque temps après, lorsqu'elle rompit tout à coup le silence pour imiter le son des trompettes qu'elle avait entendues, avec les mêmes tournures de chant, les mêmes modulations, et dans le même mouvement. Aujourd'hui, elle imite encore non-seulement les sons de la trompette, ceux du piano, ceux de tous les instruments possibles, mais elle ne devient pas pour cela muette. Plutarque, comme bien d'autres, est dépassé.

La pie s'approche l'hiver d'autant plus volontiers des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle entre chez vous sans crier gare, accapare d'autorité la meilleure place auprès du feu, la dispute avec acharnement si l'on fait mine de la lui défendre, et elle ne la quitte que lorsqu'elle voit qu'on va se mettre à table. La pie aime beaucoup le couvert mis. Alors elle s'installe près de votre assiette pour prendre part au festin, qu'il soit bon ou mauvais, gras ou maigre, chaud ou froid, qu'elle soit invitée ou non. Elle est exigeante et omnivore. Elle aime également la viande, les poissons, la pâtisserie et les fruits; elle ne recule même pas devant les écrevisses, quelque élevé qu'en soit le prix, et sans se préoccuper de savoir s'il y en a pour tout le monde. Buffon dit qu'on a vu une pie se jeter sur un merle pour le dévorer, une autre enlever un homard vivant qui la prévint en l'étranglant avec ses pinces.

Mais on étrangle bien rarement une pie, quand on n'a pas des pinces de homard au lieu d'avoir des mains, ainsi que nous en avons à peu près tous. Son gosier est de fer, et la conformation en est telle qu'elle a besoin de parler comme les autres oiseaux ont besoin, pour vivre, de respirer, de picorer et de boire. Pline assure qu'elle se plaît tant à articuler les mots qu'elle a appris, qu'elle cherche longtemps ceux qui lui ont échappé, et qu'elle se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau. Ce grand naturaliste a même remarqué avec sa sagacité ordinaire que la pie souffre intérieurement si quelqu'un s'avise de lui couper la parole ou de la garder avec autant d'obstination qu'elle. Elle s'agite alors, va, vient, siffle, se jette à tort et à travers au milieu des propos les plus sérieux, cherche à mordre, à salir, enfin à attirer par les moyens les plus inconvenants l'attention sur elle. Elle manifeste ainsi ses goûts littéraires et sa souveraineté dans l'empire des salons.

Dans toutes les langues le mot *pie* est du genre féminin. En italien la pie s'appelle: *gazza*, féminin! En espagnol *picazza*, féminin! En allemand *elster*, féminin! En latin *pica*, féminin! En grec, en russe, en chinois, en arménien, en langue finnoise, en monténégrin, en arabe, féminin! Mais à la rigueur ceci ne prouverait qu'une chose, c'est que ce sont les hommes qui ont fait les dictionnaires, et qui, par la malice naturelle à leur vilain sexe, ont arrêté que ce mot porterait jupon. Car je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas *un pie* au masculin comme on dit *une pie* au féminin, puisqu'il y a des hommes qui parlent autant et même plus que les femmes, et qui imitent parfaitement et à s'y méprendre le cri du veau, du chevreau, de la brebis, de la trompette, le cri du piano et même celui du flageolet.

La pie a la langue noire, au contraire de la plupart des oiseaux, qui ont la langue blanche ou rose. Le grand Albert, un des plus grands hommes qui aient existé et dont j'espère bien, avant de mourir, publier une traduction complète, Albert, le très-grand Albert, prétend que cette couleur noire étendue sur la langue des pies est le résultat expiatoire, la dernière trace plutôt de la vengeance divine. Les pies étaient, selon lui, une nation fausse, méchante, querelleuse, bigote, jalouse, envieuse, mauvaise voisine, sèche, louche, criarde, bancroche, sournoise, hypocrite, médisante et même un peu bossue. Pour en finir avec les méfaits de cette peuplade située sous tous les degrés de latitude et inutilement avertie par lui de modérer ses calomnies, Dieu, lassé de clémence, la changea en pie, en lui infligeant la couleur sinistre du corbeau aux ailes et sur la langue. Voilà pourquoi les pies ont la langue noire et pourquoi leurs filles ne sont pas muettes.

Elle monte, dit Buffon, sur le dos des cochons et des brebis comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux, avec cette différence, ajoute-t-il, que le cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paraît le redouter.

Si la pie ne montait que sur le dos des cochons et des brebis, on en serait quitte pour prouver qu'on n'est ni de la race des uns ni de la famille des autres; mais il n'est pas de dos sur lequel elle ne monte pour y chercher de la vermine; et elle s'arrange si bien qu'elle en découvre toujours. Elle en invente. La pie trouve de la vermine sur les duvets les plus propres, sur les toisons les plus délicates; elle en voit sur l'écaille même d'un œuf. Soyez bon, honnête, généreux, bienfaisant: la pie dira que vous êtes faible, niais, prodigue, vaniteux. Il lui faut sa vermine. N'en ayez pas, elle vous en donnera, je le répète, afin de crier sur la pointe des toits, sur le sommet de la meule de foin, sur la flèche du clocher, que vous êtes vermineux.

Elle happe non-seulement les mouches et les autres insectes ailés qui volent à sa portée, mais elle s'élance pour saisir tout ce qu'elle aperçoit de loin, et elle y voit de fort loin. Étudiez-la dans les salons: son œil de vrille, son bec pointu comme un poignard, font une ronde incessante pour découvrir quelqu'un à perforer. Rien ne résiste à sa critique: celui-ci a l'air libertin; celui-là revient du jeu; celle-ci a des diamants faux; celle-là n'en a que de trop vrais. Elle fouille dans les yeux, dans les consciences, dans les poches, dans les cœurs, dans les réputations, dans les origines, origines de naissance ou de fortune, dans le passé, dans l'avenir; elle troue toutes les étoffes, les lampas, les renommées, les titres de noblesse, les dentelles, les habits, les vertus, les guimpes, les affections, les souvenirs, les crinolines, les races, les familles, les ascendants, les descendants, les aïeux, les petits-fils; elle se trouerait elle-même si elle ne respectait pas son espèce, qui est appelée à durer jusqu'à la consommation des siècles et des honnêtes gens.

Sous prétexte de faire des provisions, la pie, comme la corneille, a l'habitude de voler, et, de plus que la corneille, de cacher ce qu'elle vole avec une adresse de recéleuse consommée. Que de défauts! que de vices! bavarder, voler, nier, imiter la trompette. Cette rage chez la pie de dérober les objets qu'elle rencontre, particulièrement les objets brillants, a fourni aux écrivains du moyen âge, répétés de siècle en siècle par d'autres écrivains, le sujet du fameux drame, devenu plus tard l'opéra célèbre de la *Pie voleuse, ou la Servante de Palaiseau.* A cette occasion, nous dirons que l'on nous a montré, il y a une quinzaine d'années, à Palaiseau, près de Paris, les descendants authentiques de l'infortunée servante si méchamment mise à mort à cause de la pie, les arrière-petits-fils du bailli, et aussi quelques pies, arrière-petits-enfants de la fameuse pie voleuse! C'est à Palaiseau même, qui appartenait alors — Palaiseau, petit palais — à un célèbre directeur de journaux sous la restauration, qu'il nous a été donné de voir et de toucher tous ces témoignages d'une histoire si vraie, si ingénieuse et si touchante.

On a peut-être eu tort, j'y ai pensé souvent, de favoriser d'une aussi grande publicité ce vol de la pie de Palaiseau. Le bruit, c'est l'*ut dièze* de la gloire; si vous entourez de gloire les voleurs, ils voleront pour se faire un nom, pour vivre dans l'histoire. De

---

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

— Pas un ami? demanda Lieschen.

— Mes amis, c'étaient mes compagnons d'armes: je les ai vus tomber autour de moi sur tous les champs de bataille de l'Europe; ceux qui survivent, que sont-ils devenus? Proscrits, comme moi! dispersés et errants dans ce monde, qu'ils ont conquis!

Et le jeune homme haussa tristement les épaules.

— Pas un amour? murmura Lieschen.

— Un amour! Savions-nous ce que c'était que cela, nous autres, voyageurs armés qui parcourions le monde au pas de course; que le vent de la guerre chassait devant lui, et à qui une voix toujours obéie sans réplique répétait incessamment: « Marche! marche! » C'est incroyable, mais c'est ainsi: je vais avoir trente ans, Lieschen; eh bien! mon cœur, endurci à toutes les émotions terribles, est encore à naître aux émotions douces; après avoir souffert comme un homme, je me sens capable d'aimer comme un enfant.

— Mon Dieu! s'écria tout à coup la jeune fille, n'entendez-vous pas le bruit d'une voiture sur la grande route?

— Oui, répondit le proscrit.

— C'est mon père qui revient d'Ettenheim.

— Ce qui veut dire qu'il faut que je parte?

La jeune fille tendit la main à l'officier.

— Ami, dit-elle, croyez-le bien, ah! du fond de mon cœur, je voudrais pouvoir vous dire: « Restez! »

Le jeune homme retint un instant dans les siennes la main qui lui était tendue.

— Lieschen, dit-il, oui, je vais partir; mais, avant de partir, une grâce...

— Laquelle?

— Ne me laissez point aller sans que j'emporte un souvenir de votre douce pitié pour moi! L'autre soir, j'eusse échangé chacun de mes jours contre une de ces feuilles de rose que vous jetiez au vent; vous devez avoir sur vous — son parfum vient jusqu'à moi — un bouquet de violettes: donnez-le-moi, et je pars!

— Un bouquet de violettes? répéta tristement Lieschen.

— Oui, ce sera un talisman qui me protégera dans ma fuite.

— Triste talisman, monsieur! dit Lieschen; ces violettes, dernières filles aussi de l'automne, comme ces roses dont vous parliez tout à l'heure, savez-vous où elles ont été cueillies?

— Peu m'importe, puisque vous les avez touchées.

— Elles ont été cueillies dans le cimetière, continua la jeune fille, sur le tombeau de ma sœur, morte il y a... tenez, il y a juste aujourd'hui trois ans!... Au reste, tant que le froid ne les a pas tuées, pauvres fleurs de mort, je cueille chaque matin, sur la même tombe, un bouquet pareil dont le parfum m'enveloppe toute la journée: ce parfum, c'est pour moi comme une émanation de l'âme de ma pauvre sœur!

— Pardon, je retire ma demande.

— Non, le voici... Partez, maintenant!

— Merci, Lieschen! merci! je pars... je pars deux fois exilé: exilé loin de la France et exilé loin de vous; mais je reviendrai... Ne m'oubliez pas dans vos prières, Lieschen?

— Hélas! pour qui prierai-je? je ne sais pas même votre nom?

— Priez pour le capitaine Richard.

— Oh! mon père, mon père, là-bas, sur la route. Partez! partez!

Le jeune homme saisit la main de Lieschen et y appuya ses lèvres ardentes; puis, s'élançant par une porte, tandis que l'autre s'ouvrait:

— Au revoir, Lieschen! dit-il; il m'en coûterait trop de vous dire adieu.

Et il disparut.

XI

Le pasteur Waldeck.

La jeune fille resta seule, et, pour la première fois de sa vie peut-être, ayant entendu le bruit des pas de son père, ne courut point au-devant de lui.

Au moment où le jeune homme avait disparu, elle avait senti ses forces lui manquer et elle était tombée sur une chaise qui se trouvait près de la petite porte par laquelle le fugitif venait de sortir.

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril; 8 et 22 mai.

puis le drame de la *Pie voleuse*, les pies ont beaucoup plus volé qu'auparavant. On leur a élevé un perchoir d'or et de granit. Comme elles ont le bec très-subtil, pendant que vous les écoutez ou que vous les embrassez (il y a des gens qui ont la faiblesse d'aimer et d'embrasser les pies!), elles fouillent dans les poches de votre gilet et de votre pantalon, et elles enlèvent tout ce qu'elles y rencontrent : monnaie d'or ou d'argent, bagues, montres, lorgnons. Quoique Buffon ait dit, d'après Pline et même un peu d'après Aristote, que la pie ne volait guère que les objets brillants parce qu'elle subissait la fascination de l'éclat, on voit tous les jours des pies voler de la dentelle chez les marchands de nouveautés, des billets de banque où elles en aperçoivent. Il n'y a pourtant rien de moins éclatant qu'un billet de banque dans son état naturel.

J'ai reconnu, ajoute encore Buffon, que la pie cachait son vol avec un si grand soin, qu'il était quelquefois difficile de le trouver : par exemple, sous un lit, entre les sangles et le sommier de ce lit. N'introduisez donc pas les pies dans votre chambre à coucher.

La pie n'entreprend guère de longs voyages; ses ailes sont trop courtes, sa queue trop longue. Elle va d'arbre en arbre dans la campagne, de porte en porte dans les villages, de salon en salon dans les grandes villes; car, et cela est bien douloureux à constater, tandis qu'il n'y a des nids d'hirondelles, ce mets exquis, qu'en Chine et au Japon, des ortolans que sur une bien faible partie du globe, des cailles que pendant une partie de l'année, il y a des pies partout et aucune saison ne leur est interdite. Encore si on les mangeait! Mais la pie est maigre, coriace et huileuse, toutes choses, dit mon grand Albert, qui disposent à l'amour. Pourquoi? C'est son secret. *De secretis mulierum item de virtutibus herbarum, lapidum et animalium.* Les anciens étaient si bien convaincus de l'ardeur amoureuse de cet oiseau, qu'ils se sont servis de son nom, en grec *kissa*, pour exprimer une idée de volupté, *kissan*. Il est à remarquer que la pie, à l'exemple de beaucoup de femmes maigres, coriaces et huileuses, aime beaucoup à se moquer des autres oiseaux qu'elle surprend ou se disant ou se faisant des choses tendres; elle les raille, elle s'en moque du haut des branches, elle court les dénoncer à l'opinion, comme si elle n'y goûtait jamais : — Vous savez, un tel et une telle, eh bien, oui! — Vous savez, M. Z... et Mme T..., eh bien, oui! — Vous savez cette grande dame russe blonde et ce beau chanteur italien brun.... eh bien, oui! oui! oui!

Pourtant la pie est bonne mère. Elle place son nid au haut des plus grands arbres, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr; aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée; elle n'y laisse d'ouverture que du côté le mieux défendu, le moins accessible et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir. Sa prévoyance industrielle ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité, car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas orbiculaire, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement. Il ne faudrait pas trop s'extasier sur cette tendresse maternelle de la pie pour sa lignée; cette tendresse nous vaut des quantités de petits pies et de petites pies, source et origine des enfants terribles répandus sur le globe : car ce sont les mères pies et bavardes qui font ces enfants indiscrets connus sous la dénomination proverbiale d'enfants terribles. Tous sont tombés des nids de pies par un jour de grand vent.

On dit que lorsqu'une pie a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une manière encore plus incroyable. Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connaissances arithmétiques n'est guère moins étrange. Ils prétendent que si la pie voit entrer un homme dans une hutte construite au pied de l'arbre où est son nid, elle n'entrera pas elle-même dans son nid qu'elle n'ait vu sortir l'homme de sa hutte; que si on a voulu la tromper en y entrant deux et n'en sortant qu'un, elle s'en aperçoit très-bien, et n'entre point qu'elle n'ait vu sortir le second; qu'il en est de même pour trois et pour quatre, et même pour cinq; mais que s'il en est entré six, le sixième peut rester sans qu'elle s'en doute; d'où il résulterait que la pie aurait une appréhension nette de la suite des unités et de leur combinaison au-dessous de six; et il faut avouer que l'appréhension nette du coup d'œil de l'homme est renfermée à peu près dans les mêmes limites. Combien d'hommes même n'atteignent pas ces limites!

Il y aurait erreur à croire que toutes les pies sont noires : il y a des pies blanches comme il y a des corbeaux blancs.

Sonnerat assure que les pies, avec quelques soins de la part de l'homme, parviendraient facilement à parler toutes les langues; il prétend en avoir vu une entre autres qui disait plusieurs phrases latines et grecques sans erreur, mais en y ajoutant par intervalles le mot *Margot*, nom qu'on lui a donné parce que c'est le mot qu'elle prononce le plus facilement et le plus volontiers. Voici comment elle arrangeait, par exemple, le premier vers de l'Enéide : *Ille ego qui quondam gracili modulatus avena. Ille* MARGOT *qui quondam gracili modulatus* MARGOT!

J'ai cherché inutilement pourquoi le proverbe français dit : *Parler comme une pie borgne*. Est-ce parce que les petits de la pie naissent aveugles? La raison me semble peu concluante; elle me le paraît encore moins quand on songe combien il est peu nécessaire qu'une pie ait un œil de moins pour parler beaucoup.

Depuis quelques années on parle beaucoup d'acclimatation; acclimatation par ci, acclimatation par là. Au Jardin des Plantes, on conserve, au prix de trente ou quarante mille francs par an, des savants qui nous promettent chaque année, depuis trente ans, de nous faire manger bientôt des lamas rôtis, des vigognes aux truffes, de nous livrer des alpagas avec lesquels nous pourrons nous passer de chevaux pour nous promener dans Paris et les environs. Ils ne cessent d'acclimater. Ils acclimatent de pères en fils, d'oncles en neveux; jusqu'ici pourtant ils ne sont parvenus qu'à l'acclimatation de leurs énormes appointements. Hélas! nous mangeons toujours du bœuf comme au temps d'Homère, et rien de plus. Nous reviendrons sur cette belle question d'acclimatation, et nous irons, c'est notre espoir et notre but, causer quelques inquiétudes nerveuses dans le quartier des serpents à sonnettes et des acclimatateurs pensionnés.

Mais, puisqu'on acclimate tant et si bien, pourquoi n'acclimaterait-on pas les pies, qui ont la faculté naturelle de parler? pourquoi ne les élèverait-on pas à professer le latin et le grec? Elles ont tout ce qu'il faut pour cela. Elles n'ont pas d'idées elles peuvent compter jusqu'à six; elles sont naturellement vêtues de noir, et retiennent tous les mots qu'elles ont entendus.

LÉON GOZLAN.

Festival de Reims.

(CAVALCADE DU 25 AVRIL 1858.)

La jeunesse rémoise, qui n'a rien tant à cœur que de voir rejaillir sur la patrie de Colbert un peu de ce lustre dont s'enorgueillissent à bon droit quelques grandes cités, vient d'offrir une fête qui lui vaudra les éloges de tous ceux qui aiment le bien et le beau.

En 1841, des essais avaient été tentés pour organiser une cavalcade qui eut lieu en effet, mais sans avoir rien de recommandable que le but philanthropique qui lui avait donné naissance.

En 1842, une société était établie, et l'*Entrée de Jeanne d'Arc à Reims* était représentée par un grand nombre de jeunes gens revêtus des costumes les plus éclatants, les plus somptueux.

Durant quelques années, les habitants de la ville furent conviés à de semblables fêtes, qui toutes furent très-fructueuses pour les pauvres; mais cette louable institution des quêtes et des cavalcades fut un jour supprimée, malgré ses résultats favorables, et ce n'est qu'en 1853 que se réorganisa la Société du Festival, qui représenta le *Passage à Reims de l'empereur Charlemagne*. Des fêtes très-brillantes eurent lieu cette année, puis la société cessa encore une fois de donner des preuves de son existence.

Enfin, Reims devait encore une fois sortir de son calme habituel. Des habitants pleins de zèle prirent à tâche de réveiller l'ardeur des tièdes et des indifférents; ils parcoururent la ville, cherchant des souscripteurs, engageant des acteurs, s'assurant le concours d'un assez grand nombre de personnes pour que la cavalcade eût lieu.

Le 25 avril, une quantité innombrable d'étrangers affluaient dans la ville, attirés par les promesses des affiches placardées dans les villes et les campagnes voisines, amenés par les trains de plaisir organisés par les compagnies de l'Est et des Ardennes.

Le sujet de la cavalcade permettait de déployer un luxe grandiose, d'étaler une grande variété de costumes.

Celui qui rencontrait le cortége sur son passage pouvait croire que la vieille cité du moyen âge venait de se repeupler, qu'il avait fait en arrière un pas de trois cents ans: et à la vue de ces princes, de ces riches seigneurs, de ces grands personnages qui chevauchaient par les rues où s'entassait le populaire, l'homme érudit rêvait de ces temps où la gloire de Charles de Lorraine rayonnait sur toute la cité.

Elle y était encore, lorsque entra son père dans la chambre obscure et silencieuse.

Il semblait si étrange au vieillard de n'avoir pas vu venir sa fille à sa rencontre, ou tout au moins de ne pas la trouver l'attendant, qu'il s'arrêta après avoir fait quelques pas, et la chercha dans les ténèbres.

Puis, au bout de quelques secondes, ne distinguant et n'entendant rien :

— Lieschen! dit-il, moitié appelant, moitié interrogeant.

A son nom prononcé par la voix de son père, l'enfant sortit comme d'un songe, et s'élançant vers lui :

— Me voici, mon père, dit-elle.

— Viens donc! dit le pasteur un peu étonné.

Et, ayant étendu la main dans la direction de la voix, et, sous cette main, rencontré sa fille :

— Viens, et embrasse-moi, répéta-t-il, une fois pour toi d'abord, puis une fois aussi pour celle qui n'est plus là...

La jeune fille jeta ses bras au cou du vieillard.

— Oh! oui, oui, mon père! s'écria-t-elle sentant son cœur déborder sous le double sentiment qui le remplissait: oh! oui, mon père, je vous embrasserai tant de fois, pour moi et pour elle, que vous ne vous apercevrez plus qu'il vous manque une fille.

Puis, lui enlevant son manteau de dessus les épaules, et sa canne de la main :

— Donnez, dit-elle.

Et elle déposa le manteau sur une chaise, et plaça la canne dans un coin.

Le pasteur la suivait des yeux, comme s'il eût pu la voir.

— Pourquoi donc es-tu sans lumière, Lieschen? demanda-t-il.

— J'avais oublié d'allumer, mon père, répondit la jeune fille d'une voix légèrement tremblante.

— Et tu restais ainsi toute seule, dans l'obscurité?

— Je rêvais, balbutia l'enfant.

Le pasteur poussa un soupir; il lui semblait reconnaître un certain embarras dans la voix de sa fille.

Elle, pendant ce temps, s'était approchée de l'immense cheminée, et, cherchant un charbon sous les cendres, elle y allumait un des becs de la lampe de cuivre.

La lampe, en s'allumant, éclaira alors la figure d'un vieillard d'une soixantaine d'années. Cette figure était belle et grave; on sentait que c'était celle d'un homme qui avait beaucoup souffert. Cependant, l'expression en était bienveillante; la bonté transparaissait à travers la profonde empreinte de tristesse que le malheur avait étendue sur elle.

L'enfant ne fit point les mêmes réflexions que nous; elle était habituée à l'expression mélancolique de ce visage; elle y trouva même, en le regardant, une nuance de douce gaieté qui la frappa; puis s'apercevant que le pasteur tenait un sac à la main :

— Tiens! demanda-t-elle, qu'apportez-vous donc là, mon père?

Le pasteur la regarda avec un sourire plus décidé.

— Ce que j'apporte?

— Oui.

Il leva le sac.

— Ta dot, mon enfant.

— Ma dot? fit Lieschen étonnée.

Le pasteur lui présenta le sac.

— Soulève, dit-il.

L'enfant pensa laisser tomber le sac, que son père abandonnait à ses mains.

— Oh! comme il est lourd! dit-elle.

— Dame! fit le vieillard triomphant, il contient deux mille thalers!

— Deux mille thalers! répéta la jeune fille avec une expression aussi triste que celle de son père était joyeuse; deux mille thalers! Voilà donc pourquoi vous vous imposez tant de privations?

— Quelles privations? demanda le vieillard.

Voilà donc pourquoi vous travaillez au delà de vos forces?

— Bon! où vois-tu que je travaille tant, petite fille?

— A vous seul, vous taillez et bêchez toute notre vigne.

— Mon enfant, dit le vieillard en souriant, la vigne est le sujet d'une des paraboles de l'Évangile, et, à ce titre, je ne saurais trop soigner la mienne.

— Vous vous sacrifiez pour moi, mon père, et votre fille vous fait un reproche, dit Lieschen presque sévèrement.

— A moi?

— Oui : vous l'aimez trop!

— Ne me dis pas cela, mon enfant, reprit le vieillard en l'attirant sur ses genoux, car je te donnerais la preuve du contraire.

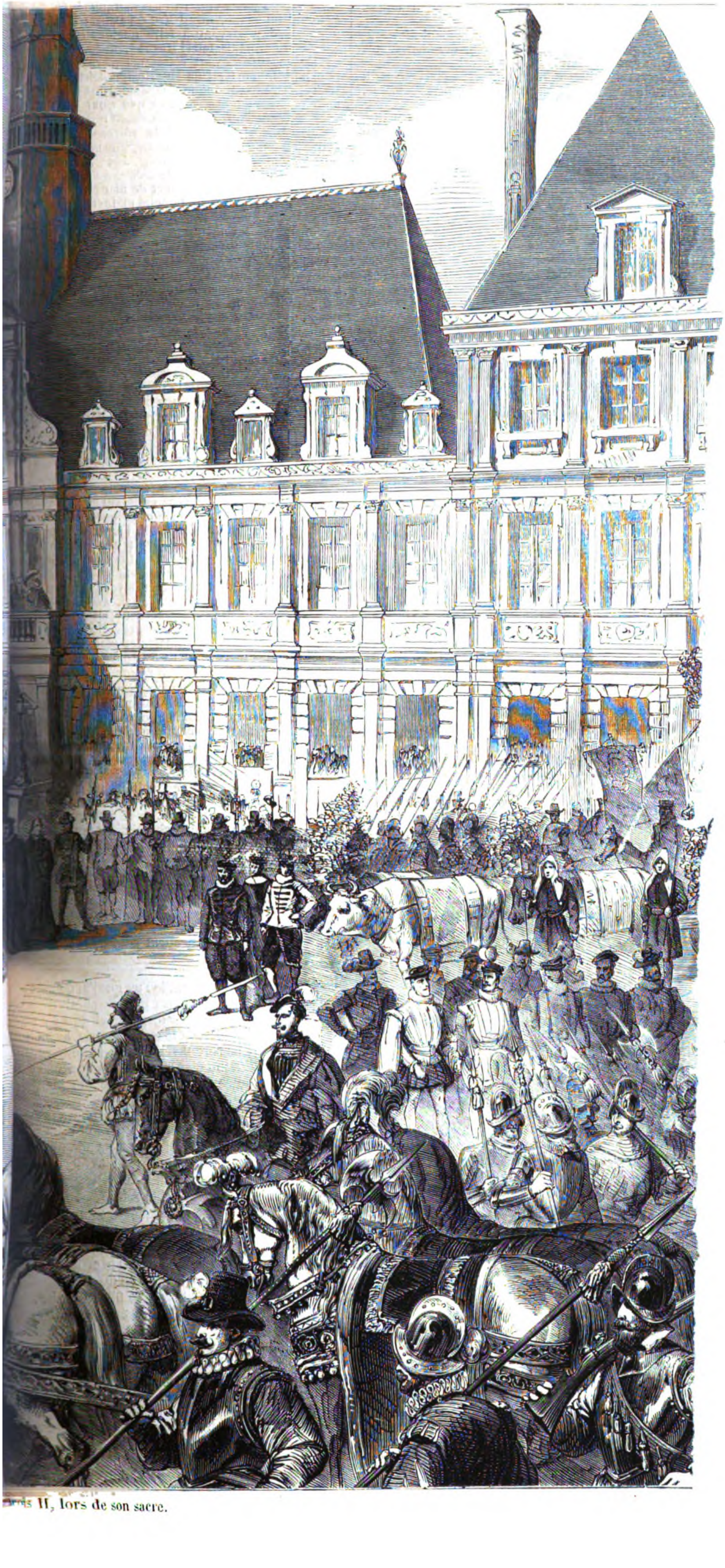
— Oh! par exemple, cher père, je vous en défie bien!

— Ne te rappelles-tu donc pas que j'avais déjà, il y a trois ans, amassé une dot pareille à celle-ci?

— Oui; eh bien?

— Comme celle-ci, elle était de deux mille thalers... Mais vint le terrible hiver de 1812 à 1813; alors, je pensai, chère Lieschen, que tu n'avais que quatorze ans, que les pauvres aussi étaient mes enfants, que tu pouvais attendre, toi, le bon Dieu t'ayant donné ton

FÊTES DE REIMS. — Entrée solennelle du roi François II, lors de son sacre.



...ois II, lors de son sacre.

Une seule chose n de laquelle
sion fût complète : ère et la prin-
l'orgueil de la métr robe blanche
Le sujet choisi éta semblait re-
roi de France, venai était ornée de
voûtes de cette égl l'un semis de
quelle se sont inclin anger : on sait
n'avait alors que s ne comme en
Stuart, qui assistait e le myrte y
point sans doute, en oie, garnie de
an ses vêtements d' ar la baronne
de deuil, car Franço Hohenzollern-
Le sujet, il faut l inie de Haeke
les limites de l'his ur de Prusse.
charmer les yeux eilleux, s'atta-
pleins de magnificer la princesse
A dix heures done ranger et de
où elle s'était réunie nt splendides ;
vers la ville dans l'o rs de couleurs

Trompettes à cheval : ivalisaient de
(chasseurs à pied, venus orps diploma-
porte-bannière ; — soldat
— groupe de seigneurs ;
écuyer ; — porte-bannière
la Manche ; — maison d che de l'autel,
connétable ; — l'amiral (gation du Por-
palais ; — Robertot d'All és par le roi
chancelier ; — le grand Lisbonne : le
écossais ; — François II. otentiaire ; le
frères du roi, Charles, He ine ; le cheva-
les seigneurs de la cour ; Viale, la du-
gneurs espagnols ; — amb l'une grande
anglais : — ambassadeur la cour.
— ambassadeur de Frédé consécrateur à
deur persan ; — garde éco la délégation
gorique ; — joueurs de e prince à qui
ânes) ; — bourgeois et pa dinaire du roi
peloton de reitres. sa traduction

L'attente du publié ssow, ministre
vait être plus flatte cture par M. le
personnages couvert
satin, des plus riches -Sigmaringen,
tillaient les pierreri on mandataire
soleil. On admirait j t, après s'être
armes de l'époque, rocha de l'au
estramaçons ; les ban duisit à l'autel.
de la ville, du roi t. Au moment
chars ornés avec un téphanie pro-
gorique, au milieu d les voûtes ogi-
vasque surchargée de e et des volées
de lilas et de giroflé hes joyeuses à
temps étoile les jar t que le jeune
dames qui laissaient tion matrimo-
un peu de bien-être
Mais c'est sur la pl , y reçut, avec
était plus saisissant. us les person-
dissante, avait pour aire ses sujets.
élevé par l'antique é e de Portugal
dernes viennent de r t. le prince de
façon à en faire un ides de l'écrin
la France. nchâsser dans
Ce roi, cette reine,
cevoir l'hommage du E VAUVERT.
tendions à voir les é
les clefs d'or de la ci
Si les quêteurs on
dans les fonctions qu
leur a répondu par le
officiers et des sous-
un concours qui a été

---

pain quotidien, tandi
avaient soif, eux avai e.
— Bon père ! ?
— Te rappelles-tu il était jeune ?
plus tendrement sa f
de novembre, un de n regardant sa
le Rhin et la forêt N
glacée fouettait la fer re ! dit Lies-
habits, nous étions là
place, moi à celle-ci..
— Oh ! oui, mon s que tu avais
— J'étais rêveur ; ?
« A quoi pensez-vous perdu, mon
je pense à ceux qui ne fille, mais
ceux, enfin, qui n'ont Ces fleurs, le
tu allas à l'armoire, ui ai données.
deux mille thalers, eillard en se-
étions compris, pau ité la fille du
de tes mains, et je s filles de la
plus de dot, ma belle
avaient du pain, du b et je vous ré-
— Oui, bon père anger m'a de-
vieillard ; et ce fut d nnaissance, et
bénédictions qui dut
— Et qui l'a réjoui me ? demanda
de deux autres anné
vasse à la tête de par dant...
mon enfant, comme
torze, je te promets pris trois mois
destination... à moin
conquête de quelqu E DUMAS.
beau seigneur, comm
gendes allemandes.

Une seule chose manquait peut-être pour que l'illusion fût complète : la voix sonore du bourdon qui fait l'orgueil de la métropole.

Le sujet choisi était l'*Entrée à Reims de François II*, roi de France, venant recevoir l'onction sainte sous les voûtes de cette église gothique, sur les dalles de laquelle se sont inclinés presque tous nos rois. François n'avait alors que seize ans ; il venait d'épouser Marie Stuart, qui assistait à son sacre, et qui ne s'attendait point sans doute, en ce jour de liesse, qu'au bout d'un an ses vêtements d'apparat feraient place aux habits de deuil, car François mourut en 1560, sans postérité.

Le sujet, il faut le reconnaître, tout en restant dans les limites de l'histoire, permettait aux acteurs de charmer les yeux par des costumes pittoresques et pleins de magnificence.

A dix heures donc, la calvacade sortait du manége où elle s'était réunie, et commençait sa course à travers la ville dans l'ordre suivant :

Trompettes à cheval ; — hérauts d'armes ; — musique militaire (chasseurs à pied, venus de Châlons et montés sur un char) ; — porte-bannière ; — soldats de la ville ; — les échevins (en voiture) ; — groupe de seigneurs ; — gouverneur de Champagne ; — son écuyer ; — porte-bannière ; — troupe de lansquenets ; — soldats de la Manche ; — maison du connétable ; — Anne de Montmorency, connétable ; — l'amiral Coligny ; — le duc de Guise, maréchal du palais ; — Robertot d'Allaie, grand écuyer ; — Michel de l'Hôpital, chancelier ; — le grand veneur ; — piqueurs à cheval ; — seigneurs écossais ; — François II, Marie Stuart ; — porte-bannière ; — les frères du roi, Charles, Henri et François ; — pages de la reine ; — les seigneurs de la cour ; — ambassadeur de Philippe II ; — seigneurs espagnols ; — ambassadeur de la reine Elisabeth ; — seigneurs anglais ; — ambassadeur de Sigismond II ; — seigneurs polonais ; — ambassadeur de Frédéric II ; — seigneurs danois ; — ambassadeur persan ; — garde écossaise ; — voiture d'enfant ; — voiture allégorique ; — joueurs de galoubet et de cornemuse (montés sur des ânes) ; — bourgeois et paysans en costume de fête de l'époque ; — peloton de reîtres.

L'attente du public n'a pas été trompée. Rien ne pouvait être plus flatteur à l'œil que cette réunion de personnages couverts de velours, de drap d'or, de satin, des plus riches étoffes au milieu desquelles scintillaient les pierreries embrasées par les rayons du soleil. On admirait jusqu'en leurs moindres détails les armes de l'époque, arquebuses, poignards, dagues et estramaçons ; les bannières d'or et d'argent, aux armes de la ville, du roi et des principaux seigneurs ; les chars ornés avec un goût exquis, surtout le char allégorique, au milieu duquel s'épanouissait une immense vasque surchargée de roses, de camélias, de narcisses, de lilas et de giroflées, toutes les fleurs dont le printemps étoile les jardins et qui étaient destinées aux dames qui laissaient tomber de leurs mains généreuses un peu de bien-être pour les pauvres.

Mais c'est sur la place de l'Hôtel-de-Ville que l'effet était plus saisissant. Cette scène si animée, si resplendissante, avait pour décoration ce monument si beau élevé par l'antique échevinage, et que les édiles modernes viennent de restaurer, ou plutôt d'achever, de façon à en faire un des plus remarquables édifices de la France.

Ce roi, cette reine, tous ces princes venaient-ils recevoir l'hommage du conseil de ville ? Nous nous attendions à voir les échevins déposer aux pieds royaux les clefs d'or de la cité fidèle.

Si les quêteurs ont apporté la plus grande activité dans les fonctions qu'ils avaient prises, la population leur a répondu par le plus louable empressement. Des officiers et des sous-officiers de la garnison ont prêté un concours qui a été très-fructueux.

Une voiture, à elle seule, a recueilli une somme de cuivre pesant cent kilogrammes. Un quêteur a reçu pour sa part 450 francs.

On a remarqué plusieurs personnes lançant non-seulement des pièces d'argent, mais même des pièces d'or.

La ville entière était en jo e, et c'est avec un sentiment de regret que chacun vit rentrer, à six heures du soir, cavaliers et fantassins, qui rapportaient 8,808 fr. 20 centimes.

Là ne devait point se borner la fête. Déjà, la veille, avait eu lieu, dans la salle du théâtre, un concert où s'étaient fait entendre, par conséquent applaudir, Mlle Damoreau, M. Bataille et le violoniste Bazzini.

Le lendemain lundi, il fut procédé, à l'hôtel de ville, au tirage d'une loterie organisée aussi au profit des pauvres, et pour laquelle LL. MM. Impériales avaient envoyé une pendule et un déjeuner en argent.

Cette loterie a produit environ 5,000 francs.

Enfin, le soir du même jour, la salle du théâtre, convertie en salle de bal, tendue de draperies blanches bordées d'or, illuminée par des myriades de bougies, par des lustres répandant des torrents de flammes, embaumée par des massifs de fleurs de toute espèce, réunissait toute la brave jeunesse qui avait, la veille, fait preuve d'un si grand dévouement.

Et c'est ainsi que s'est terminée cette fête dont le souvenir ne s'effacera point. Espérons que désormais, chaque année, la foule sera conviée à une semblable solennité, qui suscite entre les diverses classes de la population des sentiments de sympathie qui ne peuvent tourner qu'à l'avantage des uns et des autres.

P. DUBOIS.

P.-S. La quête pour les pauvres réunie à la loterie a donné un produit net de 13,714 francs.

Le Roi Voltaire.

On n'a pas oublié le succès bruyant d'un livre très-discuté, et en conséquence beaucoup lu, qui a pour titre : *le Quarante-unième Fauteuil de l'Académie française*, et qu , nous le craignons un peu, fermera les portes du temple à M. Arsène Houssaye. Voici qu'on prépare aujourd'hui, pour paraître incessamment, un nouveau livre du même auteur, qui sera bien autrement discuté, car il a pour titre : *le Roi Voltaire, sa cour ses ministres, ses conquêtes, son peuple, son Dieu et sa dynast e.* L'histoire du *Quarante-unième Fauteuil* ne ravivait que les passions littéraires ; le *Roi Voltaire* va toucher à tout, même à la politique, même à la religion. Il sera brûlé en place de Grève, et l'auteur, comme nous l'avons dit, se verra excommunié... dans la chapelle de l'*Univers !*

Nous donnons ici un fragment inédit du livre, qui peint l'*homme* et non le philosophe.

A. V.

LA MARQUISE DU CHASTELET.

Il y a au musée de Bordeaux un très-joli portrait de la marquise du Chastelet, par Marianne Loir. La belle Émilie, tant calomniée dans le bureau d'esprit de Mme du Deffant, est bien celle que Voltaire a tant aimée en prose et en vers.

Vous êtes belle, ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie :
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie.

C'est Voltaire qui a été trahi.

La Tour a peint Voltaire et la marquise du Chastelet. « Quand on songe, disait Mme du Deffant à La Tour, que vous êtes parvenu à faire quelque chose d'assez beau de Mme du Chastelet ! Il faut bien admettre la magie de la peinture devant cette métamorphose, car c'est pourtant le portrait de Mme du Chastelet. — Oui, dit La Tour, et je vous avoue, madame, que j'aime mieux mon portrait de la marquise que celui que vous lui avez peint de votre style. — Ils sont ressemblants tous les deux. — Rappelez-moi le vôtre. — Représentez-vous une femme grande et sèche, une maîtresse d'école sans hanches, ... des pieds de grue, une tête d'oiseau de nuit, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer et vert de terre, le teint noir et rouge, la bouche plate et les dents clair-semées. Voilà donc la figure de la belle Émilie, sans parler de l'encadrement : pompons, pierreries, poudre, verreries. Vous savez qu'elle veut être belle en dépit de la nature et de la fortune, car elle n'a pas toujours une chemise sur le dos. — Allons, allons, dit Mme Geoffrin, nous pénétrons dans la vie privée. . . . . .

La Tour demanda du papier et des crayons. Pendant que la conversation continuait sur les vertus de la belle Emilie, il essaya de rappeler cette figure affreuse sous l'analyse, mais charmante par l'esprit et l'expression. Le portrait passa bientôt de main en main. Tout le monde reconnut la maîtresse de Voltaire. « Et pourtant, dit La Tour, tout le monde aussi l'a reconnue sous le pinceau sympathique de Mme du Deffant. »

Dans la nature la plus primitive il y a de l'art. Il n'est pas une forêt et pas une montagne qui n'aient un accent de poésie mystérieuse ; je ne parle pas des fleurs, qui sont de l'art tout pur. Les fruits eux-mêmes sont des chefs-d'œuvre de forme et de coloris. Imaginez-vous rien de plus parfait qu'une grappe de raisin ou une pêche ? Il n'est donc pas étonnant que les femmes, qui sont la coquetterie de la création, soient un composé de nature et d'art, mais où l'art l'emporte sur la nature. Paul Potter reconnaissait que les vaches posaient un peu devant lui, ce Paul Potter, naïf jusqu'au sublime et jusqu'à la bêtise ! Les femmes ne posent pas seulement devant le peintre et devant le monde, elles posent devant elles-mêmes. Aussi, avec une bouche mal coupée et des yeux sans couleur, elles parviennent, par la grâce du sourire et le charme du regard, à corriger la nature. Mme du Chastelet était une maîtresse d'école, mais elle enseignait à lire à l'Amour.

Toute la compagnie donna raison à Latour.

Voltaire avait connu la marquise du Chastelet toute petite fille chez son père, le baron de Breteuil. Quand il devint un grand homme elle devint une grande dame. Elle avait son tabouret à la cour, elle avait surtout les priviléges de la beauté et de l'esprit. L'étoile cherche l'étoile, la flamme cherche la flamme. Quand la marquise du Chastelet revit Voltaire, elle eut l'art de cacher sa science ; quand Voltaire revit la marquise du Chastelet, il eut l'esprit d'être plus amoureux que poëte. Durant tout un hiver, ils se rencontrèrent tous les jours comme s'ils ne se cherchaient pas. Ils avaient toujours oublié de se dire quelque chose....

Le château de Cirey ne fut pas tout à fait le paradis terrestre, comme l'appelait Voltaire. « J'ai le bonheur d'être dans un paradis terrestre où il y a une Ève et où je n'ai pas le désavantage d'être Adam. » Mme du Chastelet, qui déjà savait le latin, se mit à apprendre trois ou quatre langues vivantes. Elle traduisit Newton, analysa Leibnitz, et concourut pour le prix de l'Aca-

---

pain quotidien, tandis qu'eux, eux avaient faim ! eux avaient soif, eux avaient froid !

— Bon père !

— Te rappelles-tu ? continua le vieillard serrant plus tendrement sa fille sur sa poitrine, c'était un soir de novembre, un de ces soirs où il fait si froid entre le Rhin et la forêt Noire ; le vent sifflait, une pluie glacée fouettait la fenêtre ; et, nous, couverts de bons habits, nous étions là, près du feu petillant, toi à cette place, moi à celle-ci... Te rappelles-tu, Lieschen ?

— Oh ! oui, mon père.

— J'étais rêveur ; tu arrêtas ton rouet, et tu me dis : « A quoi pensez-vous, mon père ? — Ah ! répondis-je, je pense à ceux qui ont froid, à ceux qui ont faim, à ceux, enfin, qui n'ont ni pain ni feu ! » Alors, tu te levas, tu allas à l'armoire, tu y pris le sac qui contenait les deux mille thalers, et tu me l'apportas... Nous nous étions compris, pauvre chère enfant ! Je pris le sac de tes mains, et je sortis... Le lendemain, tu n'avais plus de dot, ma belle Lieschen ; mais soixante pauvres avaient du pain, du bois et des habits pour tout l'hiver !

— Oui, bon père, dit l'enfant en embrassant le vieillard ; et ce fut dans leurs bouches un concert de bénédictions qui dut réjouir le bon Dieu !

— Et qui l'a réjoui, mon enfant, puisque au bout de deux autres années, il a permis que je me retrouvasse à la tête de pareille somme ; seulement, celle-ci, mon enfant, comme tu as dix-sept ans au lieu de quatorze, je te promets qu'elle ne manquera point à sa destination... à moins, toutefois, que tu ne fasses la conquête de quelque riche cavalier, ou de quelque beau seigneur, comme cela arrive parfois dans nos légendes allemandes.

— Vous croyez la chose possible, mon père ? demanda vivement la jeune fille.

— Pourquoi pas ? n'es-tu pas sage, bonne et belle comme Grisélide, et Grisélide n'a-t-elle pas épousé le comte Perceval ?

— Et, sans aller si loin, mon père, sans sortir de la famille, ma pauvre sœur Marguerite n'a-t-elle pas été successivement aimée d'Ulric, l'étudiant d'Heidelberg, de Wilhem, le fils d'un banquier de Francfort, et, enfin d'un comte... du comte Rudolph d'Offenbourg ?

— Hélas ! murmura le pasteur tout assombri.

— Oh ! je vous promets bien, mon père, continua l'enfant sans remarquer le voile de tristesse qui venait de s'étendre sur le visage du vieillard ; je vous promets bien que je ne serai pas si exigeante que cela, moi !

— Oui, oui, répondit le pasteur avec un soupir ; tu te marieras, mon enfant, et, avec l'aide de Dieu, nous te trouverons un mari digne de toi. En attendant, prends ce sac, si lourd qu'il soit, et va l'enfermer dans l'armoire qui est à la tête de mon lit... Tiens, voici la clef.

— Et ce sera ma dot, reprit la jeune fille en riant ; à moins que, comme vous le disiez tout à l'heure...

— A moins que, pour te bien établir, il te suffise de ton front souriant, de tes yeux limpides et de ta fraîcheur de rose de mai ; auquel cas, ce sera, non plus moi, mais le bon Dieu qui aura pourvu à ta dot.

La jeune fille alluma une bougie à la lampe et sortit, emportant le sac, sous le poids duquel faiblissait son bras.

Le pasteur la regarda sortir, la suivant de cet œil profondément attendri avec lequel le père regarde son enfant.

Puis, se parlant à lui-même :

— Je ne lui ai pas dit, murmura-t-il, qu'il manquait trois thalers à ses deux mille : un que j'ai donné à une vieille femme, et deux à un pauvre paralytique qui n'avait plus là notre Seigneur pour lui dire : « Lève-toi ! jette tes béquilles, et marche ! » mais, avant la fin de la semaine, ils seront remplacés, je l'espère, et la dot se retrouvera intacte. Vienne alors l'homme digne de ce trésor de sagesse et de bonté, et ma pauvre Lieschen sera heureuse !

Puis, levant les yeux au ciel, comme s'il y cherchait le reflet de celle qu'il avait perdue :

— La Providence me doit bien ce dédommagement ! ajouta-t-il avec ce sourire qui est à la fois une prière et un doute.

En ce moment, la jeune fille rentra.

— Bon père, dit-elle, l'argent est dans l'armoire, et voici votre clef.

— Bien, mon enfant ! Et maintenant, je ne sais si tu es de mon avis, Lieschen, mais je crois qu'il serait temps de songer au souper ; qu'en dis-tu ?

— Oui, père, répondit la jeune fille distraite.

Elle fit trois pas, s'arrêta et resta pensive.

Son père la suivait des yeux.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— Moi ? rien ! répondit-elle.

Et elle fit quelques pas encore.

Puis elle commença de mettre le couvert ; mais, tout à coup, appuyant ses deux mains sur la table, elle regarda à son tour le vieillard avec une certaine inquiétude.

— Lieschen ! dit celui-ci.

— Mon père ? répondit la jeune fille.

Le vieillard appela l'enfant de la main.

— Viens donc ici ! dit-il.

des sciences. Voltaire ne voulut pas rester en … il se fit savant, presque aussi savant que sa …sse. L'Académie des sciences avait proposé pour le prix *la nature et la propagation du feu*. Voltaire et Mme du Chastelet voulurent être du concours; …nt vaincus par Euler; mais leurs pièces furent … dans le recueil des prix. Ils reparurent bientôt … l'Académie comme adversaires dans la dispute … *mesure des forces vives*. Voltaire défendait Newton … Leibnitz, Mme du Chastelet Leibnitz contre … L'Académie donna raison à Voltaire, mais … donna raison à Mme du Chastelet.

… pas un spectacle curieux et triste que ces … ints ne trouvant rien de plus beau que de se … sur des points de physique et de métaphysique … le ciel leur souriait et leur parlait d'amour … des roses et des oiseaux, dans un château … presque un jardin d'Armide?

… lettre de Voltaire à la comtesse de la Neuville … vie extravagante de ces sages retirés du monde: … Chastelet est devenue architecte. Elle fait … fenêtres où j'avais mis des portes. Elle … escaliers en cheminées, et les cheminées en … Elle fait planter des tilleuls où j'avais pro… ormes; et si j'avais planté un potager, elle en … parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées … maison. Elle change des guenilles en tapisse… trouve le secret de meubler Cirey avec rien. … ble qu'il faille absolument trois lits, parce … trois personnes? Mme du Chastelet a un petit … léger comme une plume, traîné par des che… comme des éléphants. C'est ici le pays des … et un peu le pays des fous. Nous étudions le … ton à force. Vous autres serviteurs des plai… n'aimez que des opéras. Eh! pour Dieu, aimez … et Newton. C'est ainsi qu'en use Emilie.

« … sont beaux! que notre âme épurée
… vérités dont elle est éclairée.
… le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
… semble écouter la voix de l'Eternel.
… cette voix se fait si bien entendre,
… avez-vous pu, dans un âge encore tendre,
… vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
… un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
… après Newton dans cette route obscure
… abîme immense où se perd la nature? »

… qu'il disait à Emilie « dans des contre-sols … dorés, tapissés de porcelaine, où il est bien … philosopher. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

AVIS AUX ABONNÉS.

… de donner à la magnifique gravure: les … ARDS DE PARIS, que le *Monde illustré* offre … à ses abonnés, toute la perfection où peut … la gravure sur bois, nous a fait reporter sa … au samedi 7 juin. Elle paraîtra avec notre … numéro.

… souscripteurs dont l'abonnement expire … sont priés de le renouveler *au plus tôt*, … veulent éprouver un retard *inévitable* dans … journal.

Banquet patronal des boulangers de la banlieue de Paris.

Le caractère des anciens corps d'états était d'affecter des marques distinctives, converties fréquemment en priviléges: qui des écharpes, qui des cannes, qui des rubans et des sautoirs. Cet amour des distinctions existe encore dans notre Europe septentrionale. On rapporte que, lors de l'entrée solennelle de la princesse royale Victoria d'Angleterre dans la ville de Berlin, le corps des bouchers, à qui le bourgmestre contestait le droit de porter l'épée, en référa au prince de Prusse, investi provisoirement des prérogatives de régent.

— Dites-leur, répondit spirituellement le prince, que je les autorise même à porter des canons.

En France, nous sommes plus avancés; toutes les corporations n'ont qu'une ambition, c'est de se fondre dans l'unité de la grande famille nationale, dont la classe bourgeoise forme le niveau général. Si vous eussiez assisté au banquet où leur fête patronale réunit, le dimanche 16 mai, les boulangers de la banlieue de Paris, dans les vastes et somptueux salons des Vendanges de Bourgogne, à La Chapelle Saint-Denis, vous auriez apprécié ce qu'a de frappant cette honorable tendance. A voir cette foule, où abondaient des habits noirs, où le gant paille couvrait même bien des mains habituées au travail; à consulter l'air ouvert, les manières franches et polies de cette assistance, rien n'indiquait que ces convives appartinssent plutôt aux classes industrielles qu'aux professions libérales. C'était, avec un peu plus d'agitation peut être, la décence et la courtoisie d'un salon.

Et la conversation était presque partout en harmonie avec l'apparence: j'ai entendu un maître boulanger discuter une question spéciale avec une lucidité d'expression et une technicité de termes scientifiques qui eussent fait honneur à un professeur, et, ce qui ne me surprit pas moins, un de ces messieurs lancer une citation d'Horace, avec un à-propos qu'eût envié Jules Janin.

On peut se convaincre, en jetant un coup d'œil sur notre gravure, que l'élégance du service ne dérogea pas à l'honorabilité du personnel de ce banquet.

MAC' VERNOLL.

Mariage de la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen.

Ce fut le 29 avril dernier qu'eut lieu cette solennité, dans l'église de Sainte-Hedwig, à Berlin. La vieille basilique catholique avait déployé toutes ses pompes, auxquelles, par ordre exprès du roi, le garde-meuble et la trésorerie de la couronne avaient joint toutes leurs magnificences. Dès une heure de l'après-midi une assistance, composée de l'élite de la population, se pressait dans l'église entière. Le chœur était occupé par le corps diplomatique et les hauts dignitaires de l'Etat.

Les membres de la famille royale arrivèrent successivement, vers deux heures, et occupèrent les places qui leur avaient été réservées sur les marches de l'autel, et que leur indiquait le grand maître des cérémonies, le baron de Stilfried. Les princes, en grand uniforme, portaient tous la chaîne des ordres de Hohenzollern et de l'Aigle noir. L'entrée de l'auguste fiancée eut lieu à deux heures et demie; elle était suivie d'une cour nombreuse, au milieu de laquelle on remarquait la princesse régente sa mère et la princesse royale de Prusse. Elle portait une robe blanche en point de Bruxelles, dont la simplicité semblait relever encore la magnificence. Cette robe était ornée de trois volants de dentelles anglaises et d'un semis de petits bouquets de myrte et de fleur d'oranger: on sait que la fleur d'oranger est, en Allemagne comme en France, l'emblème de la pudeur, comme le myrte y est le symbole de l'amour. La traîne en soie, garnie de dentelles et de bouquets, était portée par la baronne d'Anter dame d'honneur de la cour de Hohenzollern-Sigmaringen, et par les comtesses Virginie de Haeke et Von Lynar, dames d'honneur de la cour de Prusse. Le voile de malines, d'un travail merveilleux, s'attachait à la blonde et riche chevelure de la princesse sous une double couronne de fleurs d'oranger et de myrte naturels. Toutes les toilettes étaient splendides; les robes des dames de la cour, en velours de couleurs variées, avec broderies argent et or, rivalisaient de magnificence avec celles des dames du corps diplomatique.

La jeune princesse prit place à gauche de l'autel, ayant derrière elle les membres de la légation du Portugal, ainsi que les personnages chargés par le roi époux de la recevoir et de la conduire à Lisbonne: le feld-maréchal duc de Terceire, plénipotentiaire; le marquis Filcalho, grand écuyer de la reine; le chevalier Borges de Castro, le commandant Viale, la duchesse de Terceire et Mme de Souza, l'une grande maîtresse et l'autre dame d'honneur de la cour.

Sur l'invitation adressée par le prélat consécrateur à S. A. R. le prince de Prusse de justifier de la délégation de pouvoir faite par le roi dom Pédro, ce prince à qui le baron Santa Quiterca, envoyé extraordinaire du roi de Portugal, présenta l'acte original avec sa traduction latine, transmit cette pièce à M. de Massow, ministre de la maison royale, qui en fit donner lecture par M. le conseiller Von Obstfelder.

S. A. R. Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, frère de la princesse Stéphanie, nommé son mandataire spécial par Sa Majesté, se leva aussitôt et, après s'être incliné devant le prince de Prusse, s'approcha de l'auguste fiancée, lui offrit sa main et la conduisit à l'autel. La cérémonie nuptiale commença aussitôt. Au moment où le prince Léopold et la princesse Stéphanie prononcèrent le *Je le veux* sacramentel, les voûtes ogivales vibrèrent des salves de l'artillerie et des volées des cloches; le *Te Deum* mêla ses strophes joyeuses à ces bruits religieux et guerriers, pendant que le jeune couple recevait, à genoux, la bénédiction matrimoniale.

La nouvelle reine, revenue à sa place, y reçut, avec une émotion visible, les hommages de tous les personnages que cette consécration venait de faire ses sujets. Ce cérémonial accompli, S. M. Stéphanie de Portugal fut reconduite à son carrosse par S. A. R. le prince de Prusse. Une des perles les plus splendides de l'écrin des princesses allemandes venait de s'enchâsser dans l'or de la couronne de Bragance.

MAXIME VAUVERT.

… s'approcha vivement, comme si ce com… répondait à un désir de sa pensée.

— … voilà, mon père.

— …-tu souffrante? demanda le pasteur.

… secoua la tête.

— …n, dit-elle.

— …es préoccupée, au moins?

— …, j'ai quelque chose à vous dire; mais, pour … fois, j'hésite, je suis embarrassée...

— …, parle! dit le pasteur inquiet; ne suis-je … toi un père indulgent? Tu ne peux rien … grave à te reprocher, mon enfant?

— … sait? répondit Lieschen; une bonne action …!

— … bonne action! Et comment peux-tu te re… une bonne action?

— … dit l'enfant; ce n'est point à cause de la … en elle-même; c'est à cause du mystère … été entourée et de celui qui en a été l'objet.

— …-ce donc? Voyons, parle!

— …-moi, père.

— … voilà que tu me tutoies?

— …! me le défendez-vous?

— …: mais, quand tu étais enfant, tu ne me par… que lorsque tu avais quelque chose à te faire ….

— … ai-je pas prévenu que j'étais coupable?

— …, j'écoute.

— … m'avez dit souvent, continua Lieschen, … de nos pères avaient subi de longues et … persécutions pour la foi religieuse...

— …, autrefois, du temps de Luther et de la … trente Ans.

— … souvent, les larmes aux yeux, vous m'avez raconté les traits de dévouement de ceux qui, au prix de leur liberté, de leur fortune, de leur vie même, avaient donné asile à des proscrits.

— Oui; mais, en récompense de ce qu'ils avaient risqué sur la terre, Dieu, à ceux-là, je l'espère, aura fait une place à sa droite dans le ciel!

— Vous ne m'en voudriez donc pas, mon père, si j'eusse senti mon cœur s'émouvoir de pitié pour un homme qu'une persécution pareille à celle dont nous parlons aurait chassé de son pays?

— Pour un proscrit?

— Oui, mon père.

— Et où est-il, ce proscrit?

— Tout à l'heure, il était là; maintenant, il est bien loin, je l'espère.

— Et, pour me parler de ce malheureux, tu as attendu qu'il fût parti?

— Pardon, mon père, dit Lieschen en hésitant, mais ce malheureux...

— Eh bien?

— C'était...

— Oh! je devine, reprit le pasteur: c'était un Français, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, un Français qui a servi sous l'empereur Napoléon, et qui, ayant coopéré à son retour de l'île d'Elbe, vient d'être forcé de fuir la France.

— Tu as bien fait en suivant l'impulsion de ton cœur, mon enfant; mais tu as mal fait en doutant du mien.

— Vous l'eussiez accueilli comme moi, n'est-ce pas?

— Sans doute; le toit d'un pasteur n'est-il pas le refuge naturel du proscrit et de l'abandonné? Et quel âge avait ce Français?

— Quel âge?

— Oui.

— Vingt-huit ou trente ans, mon père.

— Ah! c'était un jeune homme, alors?

— Devais-je le repousser parce qu'il était jeune? demanda Lieschen.

— Non, certes! répondit le pasteur en regardant sa fille avec inquiétude.

— Comme vous me regardez, mon père! dit Lieschen.

— Je cherche, répondit le pasteur.

— Quoi, mon père?

— Qu'as-tu fait du bouquet de violettes que tu avais cueilli ce matin sur la tombe de ta sœur?

— Je pourrais vous dire que je l'ai perdu, mon père, répondit avec tranquillité la jeune fille, mais Dieu me garde de mentir à mon père! Ces fleurs, le Français me les a demandées, et je les lui ai données.

— Lieschen! Lieschen! s'écria le vieillard en secouant la tête, jusqu'aujourd'hui j'ai cité la fille du pasteur comme un modèle à toutes les filles de la ville...

— Oh! je vous comprends, mon père, et je vous réponds sans rougir et sans honte: l'étranger m'a demandé mon bouquet au nom de la reconnaissance, et je le lui ai donné au nom de l'amitié.

— Tu ne reverras jamais ce jeune homme? demanda le pasteur.

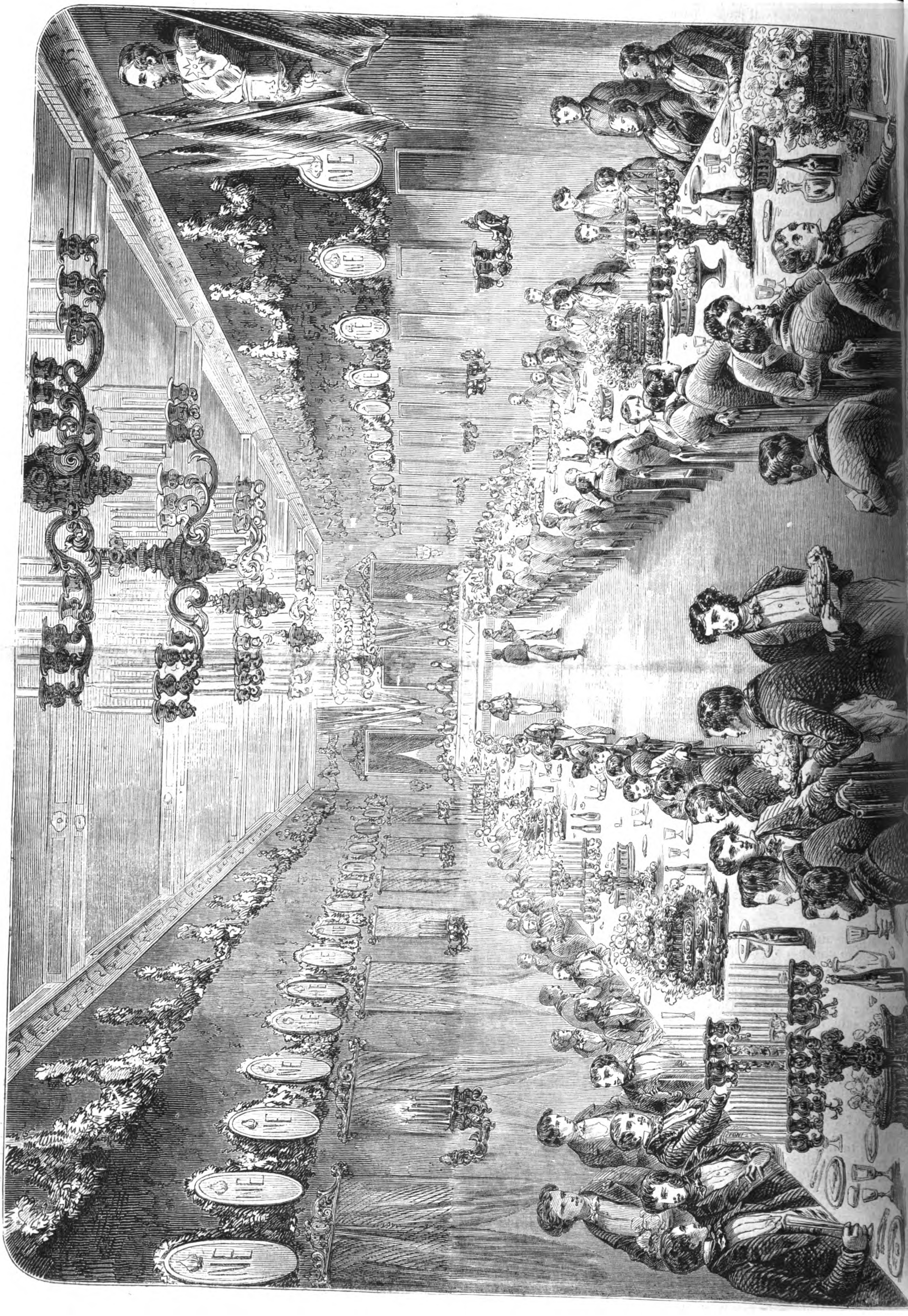
— C'est probable, mon père... cependant...

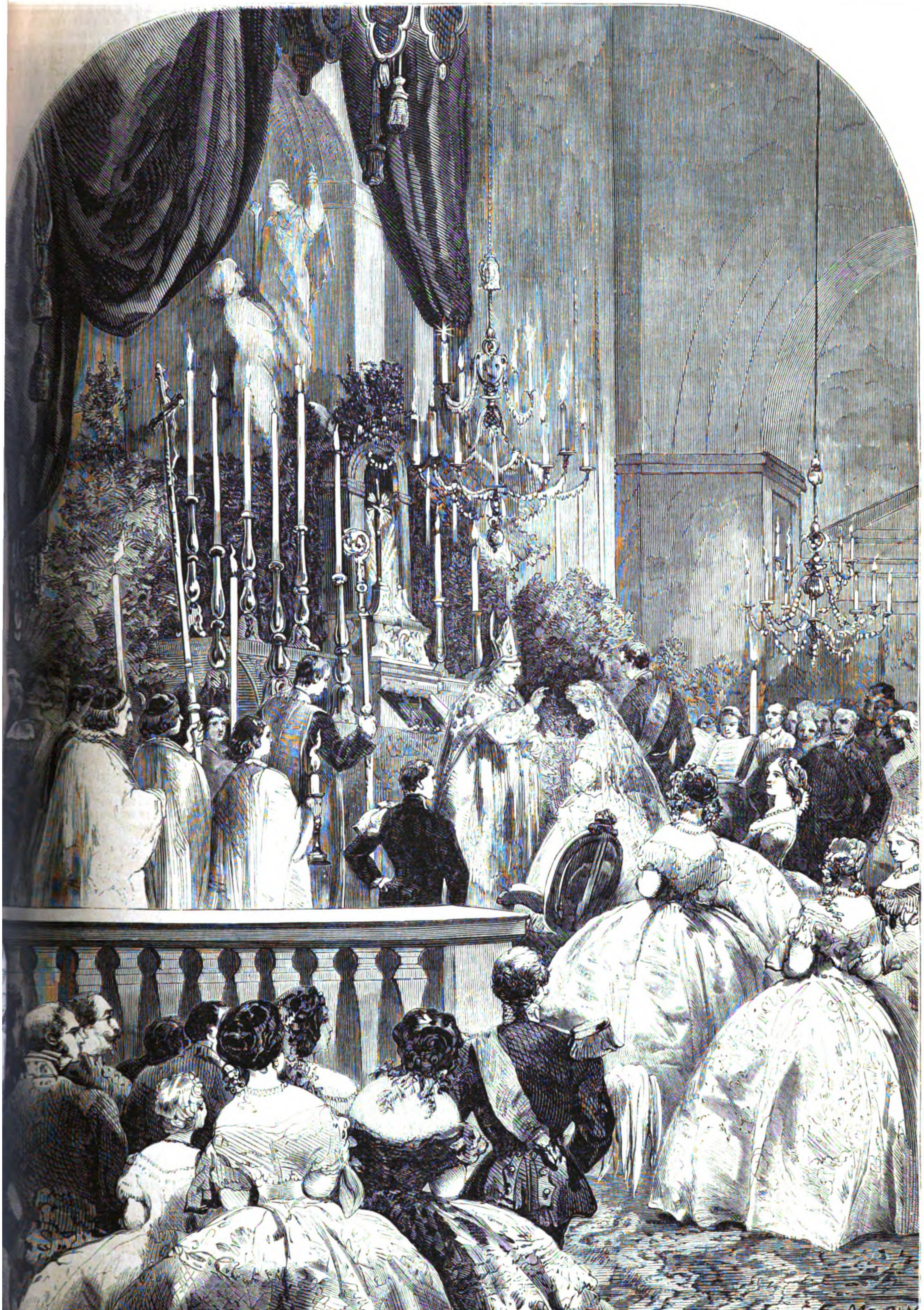
— Cependant?

— Il a dit qu'il espérait revenir, et a pris trois mois pour terme de son retour.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)





Mariage de S. A. I. la princesse Stéphanie de Hohenzollern avec S. M. le roi de Portugal.

COURRIER DU PALAIS.

L'émeute de Châlon est décidément une affaire manquée à tous les points de vue, sous le rapport pittoresque et judiciaire comme sous tous les autres. Ce qui y domine, c'est le ridicule. Vous figurez-vous deux ou trois cents gaillards, armés de poignards, de limes, de tire-points, de cuirasses, s'en allant en guerre sous la conduite d'un tonnelier et s'imaginant que lorsqu'ils auront pris l'hôtel de ville de Châlon, le gouvernement sera changé en France? S'il faut en juger par les échantillons produits devant la police correctionnelle, il ne paraît pas que les conspirateurs fussent très-disposés à mettre en pratique le refrain des *Girondins*. « Décidément, a dit un des acteurs de cette tragédie burlesque, quand on veut faire quelque chose, il ne faut pas compter sur les Châlonnais : ils sont trop *faignants*, ils ne sont bons qu'à boire et à manger; quand il a fallu prendre le poste, ils se sont tous sauvés. » Trente-quatre cependant ont été arrêtés et livrés à la justice. L'organisateur du mouvement, Henri Serey, — l'homme intelligent de la bande, — est parvenu à s'échapper. On a appelé la journée du 6 mars la *journée des aiguilles*, à cause d'un certain nombre de tailleurs qui y avaient pris part. C'est là une injustice; car, sur les trente-quatre prévenus, on ne compte que quatre tailleurs, tandis que le contingent des cordonniers est de cinq et celui des tonneliers de neuf. En bonne logique, il faudrait dire la *journée des alênes* ou la *journée des doloires*, ce serait — aussi piquant — et plus historique.

Le gamin — cet élément indispensable de toute émeute — s'est trouvé aussi représenté dans les débats Deux des prévenus n'ont que seize ans; deux autres de dix-neuf à vingt ans. Un de ceux-ci disait : « Je connais un curé qui a du bon vin, nous irons en *licher*. » Il est probable que telle était également l'opinion politique de ses camarades. Le tribunal n'a pas cru devoir se montrer trop sévère pour les auteurs de cette échauffourée. Dix-sept prévenus ont été acquittés. Pour les autres, à l'exception de Serey, qui a été condamné par défaut à quatre années d'emprisonnement et à une amende de 1,000 francs, les peines ont varié de deux ans à quinze jours de prison et de 100 francs à 50 francs d'amende.

Voici une reine qui plaide. Le nom de celle ci, ne le cherchez pas dans l'almanach de Gotha. Son sceptre n'est pas de ceux dont on hérite et qui se transmettent. Elle règne de par l'élégance, de par le goût, de par la grâce. La mode, voilà son empire. A elle de décider, en son conseil de couturières, de fleuristes, d'ouvrières aux doigts de fée, quelle sera cette année l'ampleur des crinolines, l'échancrure des corsages, la forme des coiffures; si les cheveux devront s'enrouler sur le front ou bien courir en ondes sur les tempes; si le soulier portera la bouffette de blonde ou le nœud de satin. Elle est souveraine en ces choses, elle ordonne et on obéit. Si elle est jolie, il ne faut pas le demander. Est-ce qu'un laideron a jamais porté de ces royautés-là? La beauté de Mme Gilly — j'ai bien tardé à la nommer — est digne du marbre, du bronze, digne de l'ivoire, la précieuse matière que Phidias réservait pour ses déesses. Et croyez que Pradier se fût estimé heureux d'avoir à portée de son regard et de son ciseau ces traits nobles et charmants Eh bien! cette bonne fortune, elle est échue à un jeune statuaire du nom de Lanzirotti. C'est à un brillant écrivain, qui est aussi un *arbitre des élégances*, que l'artiste a dû d'être admis auprès de Mme Gilly. Voilà donc M. Lanzirotti qui pétrit l'argile, l'anime de son enthousiasme et parvient à sortir non sans bonheur de cette lutte entre l'argile inanimée et la chair qui palpite, entre l'artiste et son modèle. Le buste en plâtre est terminé. Au marbre maintenant. Ici surgit le procès. La question d'art se complique d'une question d'argent M. Lanzirotti, avant de tailler son bloc, réclame un à-compte de 2,000 francs. Mme Gilly refuse, et les deux parties sont invitées à venir s'expliquer en personne devant la quatrième chambre.

Hélas! oui, elle s'est vue, la reine de la mode, traîner dans l'antre de Thémis, — puisqu'il est convenu que Thémis a un antre, — elle a vu ses bottines de soie souillées de la poussière de la chicane, sa robe — un vrai chef d'œuvre de poésie et de fraîcheur printanière — frôlée par les robes de serge des avoués et des avocats. Elle pour qui Guerlain a composé ses parfums les plus savants, elle est restée dix minutes — un siècle! — baignée dans cette atmosphère, au milieu de ces miasmes innommés qu'exhalent les habitués des représentations judiciaires!

M. Lanzirotti expose le premier sa prétention. Il déclare qu'un buste en marbre lui a été commandé, que le prix en avait été fixé d'accord à 4,000 francs, et que si, par un caprice que son titre de jolie femme peut seul expliquer, Mme Gilly s'est avisée de décommander le buste dont la mise au point était commencée, les frais n'en ont pas moins été faits, et la somme convenue n'en est pas moins due.

A cela, Mme Gilly répond : — je voudrais en vous citant ses paroles rendre aussi le timbre de sa voix — « Mon Dieu! messieurs, c'est peut-être de la présomp» tion de ma part, mais je n'ai voulu qu'être utile à la » jeune renommée de M. Lanzirotti, en lui permettant » de fixer sur le marbre des traits que plus d'un artiste » déjà avait sollicité l'honneur de reproduire, même » gratuitement : il n'a jamais été question de prix entre » nous. Je ne m'oppose pas pourtant à ce que le tri» bunal décide ce que je puis devoir à M. Lanzirotti » pour mon buste en plâtre. »

Cette explication, — qui très-évidemment coûtait à sa modestie, — Mme Gilly l'a donnée avec une grâce, un bon goût, une juste mesure de pudeur dont l'effet lui a été on ne peut plus favorable. Le tribunal paraît au surplus l'avoir pleinement accueillie : il a réduit à 1,000 fr. la somme due à M. M. Lanzirotti, à la charge par lui de fournir un buste en plâtre établi dans de bonnes conditions de livraison. Un statuaire a été nommé pour aplanir les difficultés qui pourraient s'élever sur ce dernier point : c'est M. Elias Robert. Lui aussi vient de terminer le buste en marbre d'un ravissant modèle, d'une jeune femme qui porte avec éclat la double couronne du talent et de la beauté, de Mme Madeleine Brohan. Et certes, l'auteur de cette œuvre remarquable n'a pas à craindre de voir ici décliner sa compétence.

Connaissez-vous le *Guide à Paris*, de M. Bædeker? C'est, à ce qu'assure Me de Kermarec, son avocat, l'Évangile des Allemands qui voyagent. M. Bædeker n'indique pas seulement à ses compatriotes les monuments à visiter : le Louvre et la marmite des Invalides, l'obélisque et les Gobelins; il leur donne aussi, avec des détails précieux, l'adresse des meilleurs hôtels : ici bon lit, là soupe à la bière exquise, ailleurs suave choucroute. Un des hôtels le plus chaudement recommandés par M. Bædeker était l'hôtel Violet, dont M. Dessaux est propriétaire. Bonne tenue, prix modéré, implicité tout allemande, telles sont les qualités que signale dans cet hôtel la première édition du *Guide*, je dis la première édition, car la seconde chantait un tout autre air. L'indication de l'hôtel Violet y était accompagnée de ces mots : « Par suite de nombreuses plaintes » qui lui sont parvenues, M. Bædeker croit devoir re» tirer la recommandation qu'il avait donnée à l'hôtel » Violet. »

Que s'était-il passé dans l'intervalle de la première à la seconde édition? C'est ici le point délicat. Suivant Me Ploque, avocat de M. Dessaux, le mot de l'énigme n'est pas difficile à trouver. Le fils de M. Bædeker était venu à Paris pour y préparer une seconde édition du *Guide*. Il honora de sa présence l'hôtel Violet, et y resta quinze grands jours, vivant en Jean de Paris et servi en roi de Navarre — ou, ce qui vaut mieux, en critique influent. Le jour du départ arrivé, ne voilà-t-il pas que M. Dessaux eut l'audace de présenter au critique la carte à payer. Elle fut payée, la carte, mais non sans un sentiment de désappointement et de rancune qui se traduisit plus tard par la mention insérée dans la seconde édition du *Guide*.

Ici Me de Kermarec proteste, et avec quelle vivacité! En retirant, dit-il, sa recommandation à M. Dessaux, M. Bædeker n'a obéi qu'aux inspirations de sa conscience, il n'a fait qu'accomplir son devoir, qui lui commandait de prémunir ses compatriotes contre les déceptions qui les attendaient à l'hôtel Violet. Les inconvénients de cet hôtel, ce sont ses propres correspondants qui les lui ont signalés; ce sont eux qui se sont plaints de l'augmentation des prix, de la mauvaise qualité des vivres, de l'humidité et de l'incommodité des chambres. L'un d'eux, le docteur Simon, a même relevé certaines erreurs d'addition qui ne doivent pas inspirer à des étrangers la confiance la plus illimitée dans l'ordre avec lequel sont tenus les comptes de l'établissement.

Le nombre et la qualité de ces témoignages étaient-ils suffisants pour justifier la conversion si radicale de M. Bædeker? Le tribunal ne l'a pas pensé. Tout en reconnaissant à l'écrivain le droit d'éclairer, par sa critique, les voyageurs sur la valeur des hôtels qu'il leur signale, il a jugé que l'usage que M. Bædeker en avait fait n'avait pas été peut-être exempt de passion, et il l'a condamné à 1,000 francs de dommages-intérêts, à la suppression des passages incriminés et à l'insertion du jugement, qui sera faite à ses frais dans les journaux allemands.

Ce sont là de petits procès. Voici qui est plus grave.

Un individu perdu de dettes, tombé dans la fange, imagine de remonter sa fortune par une atroce spéculation sur l'honneur ou la pudeur de quelques femmes mariées. Il leur adresse des lettres dont quelques extraits suffiront pour déterminer le caractère :

« Madame, écrit-il, un hasard très-singulier a fait » tomber entre nos mains les preuves irrécusables et » pour ainsi dire *palpables* de vos relations intimes et » *très-adultères* avec un monsieur que vous nous sau» rez gré de ne pas nommer ici.

» Nous venons vous offrir la remise de ces preuves, » le nom de la personne qui vous a trahie et les moyens » de vous venger, le tout pour une somme de six mille » francs... Nous sommes bien fermement décidés, au » cas où vous refuseriez, à adresser ces pièces à *mon» sieur votre mari*, en ayant le soin, préalablement, » de les faire passer sous les yeux de quelques per» sonnes de votre société.

» Voici comment aura lieu la *transaction*, si, comme » nous n'en doutons pas, vous voulez sauver votre hon» neur d'épouse et de mère... »

Suit l'indication de la manière dont se fera l'échange. C'est sous le coussin d'une voiture publique dont le numéro est indiqué dans la lettre que les six mille francs devront être déposés, et les pièces promises seront trouvées le lendemain à la même place et à la même heure.

Est-ce assez infâme?

Notez que l'auteur de la lettre anonyme n'a souvent rien à livrer contre les six mille francs qu'il demande; la plupart du temps, il n'est qu'imparfaitement renseigné sur l'existence de celle à qui il écrit; mais espère qu'il y aura eu dans cette vie un mom d'oubli et d'imprudence, un acte coupable ou comp mettant : il spécule même sur le temps écoulé, sur inquiétudes d'une existence troublée et d'une mémo peu sûre. Aussi, dans son infernale habileté, a-t-il s de parler « de papiers dont on a peut-être oublié l'ex tence, et de bien d'autres choses. »

L'odieux chantage a réussi plusieurs fois. Enfin, femme s'est trouvée qui a refusé de passer sous fourches caudines de ce misérable. Lui alors n'a hésité à user des armes qu'il croyait avoir. Il a envoyé au mari qui, cédant trop facilement à ces tendues révélations, s'est séparé de sa femme; e n'est qu'après que l'auteur de la lettre anonyme été arrêté et condamné, que le mari, reconnaissant erreur, a consenti à reprendre sa femme, et que l' monie s'est rétablie dans le ménage.

Quant à l'arrestation, voici comment elle a eu l

La voiture désignée dans la lettre eut l'ordre rendre au lieu et à l'heure indiqués; on avait sous un des coussins un paquet cacheté dans le au lieu de six mille francs en or et en billets de que, on avait mis seulement des papiers insignif et un rouleau de monnaie de peu de valeur. choses se passèrent comme on l'avait prévu. Un ho monta dans la voiture. Lorsqu'il y eut été quelque te on le fit descendre, on le fouilla et on trouva sur l objets que l'on avait déposés sous le coussin.

Cet homme, qui se nomme Henri Sommereau traduit devant le tribunal de police correction comme prévenu d'escroquerie.

Sur le fait pas de doute : les juges le reconnai pour constant, ils le qualifient d'ignoble specula de machination odieuse, d'acte profondément imm

Et cependant Henri Sommereau est acquitté.

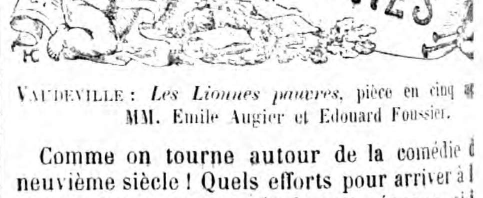
Les magistrats déclarent avec douleur qu'ils désarmés, que l'article 405 du code pénal n'est pa plicable, que ses termes exigent impérieusement co élément de condamnation, une remise réelle d'a ou de titres, et qu'en fait cette remise n'a pas eu que « sans doute il est déplorable que par l'insuff de la loi, un de ces actes honteux qui jettent le ble et la désunion dans les familles et mettent en l'honneur des femmes, échappe à toute répressi mais qu'enfin ils sont liés par le texte du code, p jurisprudence de la Cour de cassation, et qu'ils ne vent condamner.

Le jugement du tribunal de Bordeaux, — j'ai de dire que c'était dans cette ville que le fait produit — est déféré à la Cour qui l'infirme et damne Sommereau à deux ans de prison, cinq francs d'amende et à cinq ans d'interdiction des civils.

La Cour de cassation est saisie à son tour. Allai persister dans son ancienne jurisprudence, à la le concours d'un jurisconsulte éminent donna puissante autorité? L'intérêt de la question re encore lorsqu'on voit M. le procureur général venir prendre place au siége du ministère public un réquisitoire remarquable par la vigueur et l' tion, M. Dupin défend la doctrine de la Cour d deaux au nom de la loi comme au nom de la r et du bon sens. Il entraîne avec lui la chambre nelle qui répudie ses précédents et rejette le po

M. de Mercy, condamné à mort par le con guerre de Lyon, vient d'obtenir une commutat peine.

PETIT-JEAN.



VAUDEVILLE : *Les Lionnes pauvres*, pièce en cinq a MM. Emile Augier et Edouard Foussier.

Comme on tourne autour de la comédie d neuvième siècle! Quels efforts pour arriver à l ture exacte et passionnée de cette époque, si i sante après tout! Comme on voudrait bien rendre Beaumarchais, Marivaux, Le Sage et Diderot! Ces ambitions sont d'un noble exem volontés méritent d'être soutenues; nous avon dans le bel esprit de celui-là, dans l'âpreté de c dans la grâce et le sentiment de ce troisième; demandons pas mieux que de saluer ces aven en fleur. Qu'importe que, de temps à autre, no chicanions un peu leurs succès?

Est-ce un succès, *les Lionnes pauvres?* Cela p en devenir un, car la pièce (les auteurs n'ont l'appeler une comédie) touche à ce qu'il y a séduisant et de plus terrible dans les ména toilette et l'adultère. Il n'est pas question, co le croyait d'abord et comme on le craignait, de galantes, habituées des guinguettes splendides turières des eaux; non; l'action se passe en bourgeoisie, dans le monde doublement légal taires, pour lesquels M. Émile Augier a ga incurable sympathie. Les *Lionnes pauvres* s lionnes mariées, des lionnes en puissance d'asse

...tes, disons-le sans parenthèse. Et ajoutons que ce ...re, emprunté à l'argot passager de la mode, est peu ...reux pour une œuvre qui, malgré ses défauts, ...ptera parmi les tentatives dramatiques. L'intrigue ...st celle-ci : la jeune femme d'un vieux maître clerc ...mande à un amant le luxe que son mari est insuf...sant à lui donner ; et lorsque la lumière se fait sous ...nez de celui-ci, il se récrie et va mourir dans un ...ue.

Quelques-uns trouveront peut-être que nos analyses ...nt brèves ; elles sont condensées, voilà tout. Elles ...ennent l'auteur ou les auteurs à leur point de ...art, en leur demandant : « — Qu'avez-vous fait de ...re idée primitive ? » La pièce (les auteurs n'ont pas ...s'appeler un drame) est toute dans les développe...nts, tandis que, selon nous, il fallait l'attaquer ...ant dans les prémisses que dans la conclusion. ...ant et *après* ne sont rien pour eux, ou sont peu de ...se, *pendant* est tout. C'est un point de vue, mais ...sement installé.

...ntenant, s'il faut rendre justice à tout ce que *les ...nes pauvres* ont de bravoure dans l'attaque et de ...g-froid dans la leçon ; si l'on exige, ou seulement si ...n réclame que nous notions les mouvements impré...s, les scènes anxieuses, les reliefs brutalement ac...sés et les indications dénoncées spirituellement, — ...x qualités antipathiques, deux dons s'excluant et ...'on retrouve extraordinairement à un égal degré ...z l'auteur de *la Jeunesse*, — nous sommes prêt à ...exécuter. A qui apprendrons-nous que M. Émile ...ier doit à son cœur mille délicatesses, à son temps ...s amertumes, et à son éducation mille expériences? ...tous ces composés, il résulte un homme, c'est le ...ipal.

On avait tant parlé à M. Émile Augier de la chute ...ale du *Mariage d'Olympe*, qu'il a voulu sans ...avoir raison à la fois du public et de la critique ...*les Lionnes pauvres*. Le fait est que ce dernier ...peut être considéré comme le pendant de ce ...*Mariage* ; mais il laisse subsister l'éternelle ...on de l'opportunité de l'exhibition du vice. Cha...rd la tête à ce problème. L'opinion, la censure, ...conde avait tellement fatigué le jeune acadé...qu'il s'est écrié, au commencement du cin...acte, en prédisant le désordre, l'ignominie et ...à son héroïne : « — J'espère qu'il y a là de ...satisfaire les honnêtes gens! » Eh bien! non ; ...dépassez le but. Vous en finissez d'un coup avec ...blessures qui demandent cent baumes.

Il faut exhiber le vice, c'est vrai, c'est nécessaire, ...s jamais le vice absolu, car c'est toujours le vice ...et relevant, non plus de l'homme de lettres, ...du médecin. Au vice dépouillé de circonstances ...antes, ce n'est pas la rampe qu'il faut ; c'est Cha...La chirurgie ne raisonne pas avec une jambe ...la morale ne doit pas transiger avec un ins...criminel.

...*Lionnes pauvres* mettent en scène une femme ...semblable et sans excuse. C'est l'exception. Elle ...tes les bassesses ; quant à ses séductions, elles ...ent jusqu'à la fin un mystère pour les specta...s. La maladresse est évidente ; on ne frappe pas ...des créatures pareilles ; on peut battre de verges ..., comme Xerxès ; on ne fouette pas la boue. ...hommes sont avilis par cette femme : le mari et ...t. Le mari est vieux et obtus, l'amant est vul...Un plaisant traverse aussi cette intrigue ; il est ...nté par M. Félix, c'est tout dire : on voit d'ici ...re d'épigrammes ; le sel, le poivre, les épices ...portent le palais, on les lui a prodiguées. Il est ...sur l'I de toutes les situations, mais un point ...s que les I, ce qui est un tort.

...nous résumer, le public a été plus surpris que ...Il a été remué peut-être, il n'a pas été ému.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

...-LYRIQUE : *Gastibelza*, drame lyrique en trois actes, ...Dennery et Cormon, musique de M. Maillart. — Nou...

...drame lyrique est le produit bâtard de l'opéra et ...éra-comique ; c'est un mélange de rires et de ...combinés (l'un séchant l'autre), un composé ...re, comme on dit en chimie, une mixtion dont il ...rtient qu'aux maîtres de préciser les doses. Pour ...re, un drame lyrique est une pièce mi-chantée, ...ée, dont l'action, noircie à plaisir, doit présen...ternative des péripéties poignantes du drame et ...rires de la comédie. La musique doit en être ...tour sévère et enjouée, au gré du poëte, qui ...créer les situations les plus fantaisistes, accoupler ...les plus disparates ; il lui faut tout aussi ...promener l'âme de l'auditeur sur les cimes déso...de l'élégie que dans les vallons fleuris du flonflon et de la chanson pour rire ; là doit croasser le corbeau, ici doit chanter le pinson, et c'est assurément un genre de composition fertile en déceptions que celui qui comporte tous les styles, qui demande toutes les aptitudes.

Lorsque Adolphe Adam entreprit, en 1847, de se *fréter* un théâtre lyrique pour courir après la fortune, la musique était, pour certains parages parisiens, comme un art exotique qui pouvait bien résister à toute tentative d'acclimatation. L'idée de faire chanter des cavatines, des duos, des chœurs en plein quartier du Temple, était une idée hardie, et la conquête du titi avec ses gros sous était assez douteuse. Il fallait louvoyer, prendre un moyen terme ; alors, on commanda à M. Dennery un drame pur et simple dont on traduisit les principales scènes en vers (ou approchant), et lesquelles rimes furent musiquées par M. Maillart, qui faisait ainsi son début. De là le drame lyrique de *Gastibelza* qui, le 15 novembre de la même année, inaugurait l'ère nouvelle de la musique par de là le Château-d'Eau, dans des contrées où les allèchements d'un drame avec le traître inévitable, avec la jeune fille méconnue et dont l'innocence n'en triomphe que mieux vers onze heures un quart, onze heures et demie de la soirée, n'étaient pas de trop pour faire avaler la pilule d'une partition qui affecte par fois le style sévère du grand opéra.

La tentative d'Adam était aussi louable par le but qu'heureuse par le succès dont elle fut couronnée. Tous les soirs, *Gastibelza* fit d'opulentes recettes, jusqu'au jour où les événements de 1848 vinrent forcer la direction à fermer les portes du théâtre, et M. Maillart à patienter une dizaine d'années avant de revoir aux quinquets le premier né de ses opéras. Enfin, il est arrivé que M. Carvalho, voulant donner un lendemain un peu sortable aux *Noces de Figaro*, a décidé que l'on reprendrait *Gastibelza*, avec Michot dans le rôle brillant qu'avait créé Joanni. C'est à la partie du ténor que sont dévolus les meilleurs morceaux de l'opéra ; ses deux trios avec dona Sabine sont pleins d'une chaleur communicative et entraînante ; il faut encore applaudir le duo très-dramatique que chantent Cibot et Mme Borghèse, et plusieurs morceaux d'ensemble. Mais c'est égal, il y a dans toute cette musique je ne sais quoi d'incomplet et d'alanguissant, qui provient peut-être d'un travail harmonique dont la pauvreté, et, partant, la monotonie, ne sont pas en rapport avec l'excès de sonorité de l'orchestre. M. Maillart affectionne trop aussi certains artifices mélodiques, tels que les retards et les appogiatures sur la sensible et sur la quarte augmentée, formes qui, employées à l'excès, forcent l'oreille à trop chercher la tonalité, et jettent ainsi du vague dans la mélodie.

Ce qui est bien plus curieux à voir et à entendre, c'est le sans-façon avec lequel les auteurs de la pièce traitent la grammaire et la bonhomie du public, qui digère le mieux du monde ce pléonasme très-réussi dont les oreilles nous tintent encore : « Le *destin* semblait t'avoir marqué pour de hautes *destinées.....* » Il n'y avait donc pas dans les coulisses, le jour des répétitions, le moindre lampiste, le moindre pompier doué de quelque orthographe qui pût venir en aide à cette prose en détresse?

— Plusieurs nouvelles lyrico-dramatiques circulent dans l'air et semblent promettre un avenir assez doré. A l'Opéra, c'est un ballet de Théophile Gautier que l'on répète activement ; c'est notre confrère, M. Reyer, qui en a fait la musique ; au Théâtre-Lyrique, c'est un *Faust*, de M. Gounod, qui est mis à l'étude, et une traduction de *Don Juan* à laquelle on songerait. Quant à Tamberlick, il paraît certain qu'il n'a pu traiter avec l'administration de l'Opéra, comme on s'était empressé de l'annoncer ; c'est là une fâcheuse nouvelle dont les ténors de Paris se gaudiront peut-être.

ALBERT DE LASALLE.

Chemin de fer Victor-Emmanuel. MM. les Actionnaires sont prévenus que le semestre d'intérêt à 4 1|2 0|0 l'an, garanti par le gouvernement sarde, *soit 8 fr. 50 cent. par action*, sera payé à partir du 29 mai courant, sur la présentation des titres, de dix heures à deux heures, les dimanches et fêtes exceptés :

A Paris, au siége de l'Administration, **48** *bis, rue Basse-du-Rempart ;*

A Chambéry, à la banque de Savoie ;

A Turin, aux bureaux de la Compagnie, gare de Porte-Suze ;

A Londres, chez M. S. W. Morgan, **38,** *Throgmorton-street.*

Par ordre du conseil d'administration,

Le secrétaire, LOUIS LEPROVOST.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu *l'approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **101,** *rue de Richelieu*, **101,** à Paris.

Dentelles Monard, 42. *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina-Laroche. liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas *l'amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15.** à Paris.

L'Huile anglaise. véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15.**

Le Rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, **5,** *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256,** *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

Articles de deuil. A LA SCABIEUSE, **10,** *rue de la Paix*. Etoffes spéciales pour grand deuil. Grands assortiments d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil. Choix considérable de soieries noires et de soieries grisailles.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Machines agricoles anglaises perfectionnées.— CLUBB et SMITH, de Londres ; MENTION HONORABLE à l'exposition agricole de Versailles de 1858. — HACHE-PAILLE, depuis 94 fr. ; CONCASSEURS, depuis 65 fr. ; MOULINS A FARINE, depuis 71 fr. ; CHARRUES, HERSES, FANEUSES, BATTEUSES, BARATTES, etc., etc.

Spécialité. — Prix de fabrique. — Envoi du catalogue *franco* sur demande. Dépôt général à Paris, **26,** *rue des Petites-Ecuries.*

Bonbons Duvigneau. contre la constipation et l'embarras gastrique. — On lit dans le *Moniteur des hôpitaux* : « Par leur saveur, ces bonbons justifient leur nom, et l'on peut dire que par leur effet ils constituent le véritable médicament applicable à la constipation idiopathique. C'est le remède qui, dans l'épidémie régnante, a rendu le plus de services, en fournissant les moyens de débarrasser l'intestin sans l'irriter. »

Pour éviter la contrefaçon et imitation, exiger, sur cire rouge, le cachet SERRES, pharmacien, et la signature DUVIGNEAU.

Pour l'expédition en gros, s'adresser à M. SERRES, pharmacien, *rue Richelieu*, **66,** à Paris.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20 ;** dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer. pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, évantails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83.** *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

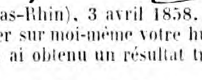
Le Gant-Éponge, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumatismales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.). Dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, **4,** *boulevard Poissonnière.*

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **34,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue des Martyrs*, **28.**

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14,** *rue des Beaux-Arts.*
Prix du flacon : 10 fr.



« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament ; aussi ce chocolat est-il recommandé par les médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

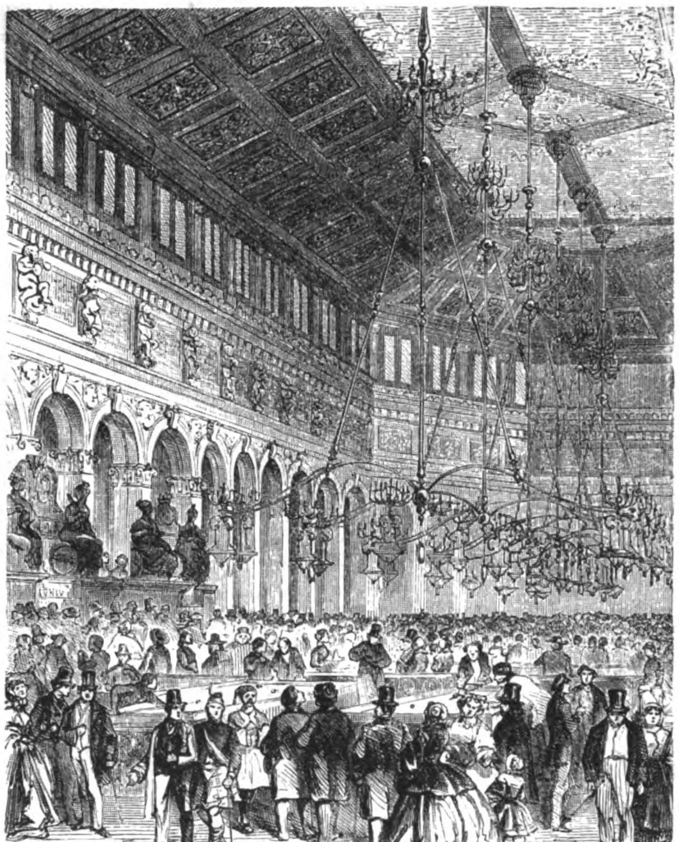
Le Grand Café Parisien.

L'activité extraordinaire imprimée aux travaux publics depuis quelques années a eu pour conséquence naturelle de développer également les constructions particulières dans de larges proportions. A mesure que les nouveaux tracés renversaient le vieux Paris, des constructions nouvelles plus grandioses, plus élégantes, plus commodes s'élevaient, et les rues à peine démolies se trouvaient reconstruites en voies larges et bien aérées, en boulevards splendides. Si l'histoire du vieux Paris est une étude curieuse, aujourd'hui qu'il en reste si peu, l'étude du Paris nouveau nous semble renfermer aussi les éléments de comparaisons intéressantes et de piquantes recherches.

Les constructions remarquables qui se sont élevées depuis peu et qui ont si bien répondu au reproche peu fondé de l'abâtardissement de notre architecture, sont en trop grand nombre pour que nous puissions les examiner toutes en détail. L'une d'elles, la plus grandiose comme conception, et la mieux réussie comme exécution, est sans contredit le *Grand Café Parisien.* Ce bâtiment, si remarquable par la hardiesse et l'harmonie de ses dispositions gigantesques, couvre l'immense espace où se trouvaient autrefois le vaste hôtel et les dépendances occupés par la mairie du cinquième arrondissement.

Le *Grand Café Parisien,* le plus grand café du monde, comme il s'intitule avec raison, laisse bien loin derrière lui les établissements de ce genre qui l'ont précédé. Entré le premier dans la voie du progrès, il s'est placé si haut et si loin du premier coup qu'il nous paraît difficile, non de le surpasser, mais seulement de l'égaler. L'Alcazar lyrique de Marseille, qu'on a cherché à exalter, et qui est sans contredit remarquable pour une ville de province, rappelle peut-être le *Grand Café Parisien,* encore est-ce de bien loin.

Nous ne chercherons pas à décrire les merveilles de cet établissement, nous vous laisserons le plaisir d'admirer un comptoir monumental, en chêne brun sculpté, garni de quatre figures de femmes, grandes comme nature, représentant les quatre villes de France réputées pour leur meilleure bière : Paris, Lyon, Lille et



Intérieur du Grand Café Parisien.

Strasbourg; — une horloge dite chronologomètre, d'une incroyable complication, et dont le travail a coûté plus de 60,000 fr., non compris la sonnerie à carillon, horloge qu'il faut voir et entendre pour s'en faire une idée exacte.

Tout est merveilleux dans le comptoir, depuis l'invention qui est des plus originales, jusqu'à l'exécution qui est des plus artistiques. La recette se fait au moyen d'un mécanisme ingénieux, et ce sont deux satyres à la bouche béante, aux pieds fourchus et aux cornes d'or, qui vous rendent votre monnaie; — figurez-vous encore une pièce triangulaire où se trouve une vasque en fonte surmontée par des dauphins qui supportent un Mercure, et lancent l'eau par les narines, et le feu par les yeux et par la bouche. A la coupole du plafond se trouve un autre Mercure peint sur verre avec un talent incontestable; — figurez-vous l'or, le marbre, le velours, prodigués sous toutes les formes, vous aurez à peu près une idée de toutes les richesses artistiques enfouies dans le *Grand Café Parisien.*

Deux entrées conduisent au *Grand Café Parisien:* l'une, rue de Bondy; l'autre, boulevard St-Martin, près du Château-d'Eau, ayant forme d'un arc triomphal, orné de deux statues, surmonté de chapiteaux. D'un côté l'Industrie, de l'autre le Commerce, avec groupe d'enfants au-dessus dans l'attique; au milieu de la frise, les armes de la Ville de Paris, tenues par des Génies; le tout est couronné d'un entablement qui complète cette porte d'un dessin digne de fixer l'attention publique. De l'autre côté, la rue du Château-d'Eau, un magnifique perron précédé d'un vestibule donne une seconde entrée.

En définitive, tout est neuf et hardi dans cette construction splendide, véritable curiosité, même à Paris.

L'auteur de toutes ces merveilles est M. Charles Duval, l'architecte-né, dont le talent s'est fortifié de tout ce que l'art a gagné depuis ses premières études, M. Charles Duval, dont la réputation, commencée par les charmants cottages de Maisons-Laffite et par ce palais enchanté de la rue Trudon, qui vient d'être vendu la bagatelle de 220,000 fr., a reçu la dernière consécration par l'œuvre gigantesque dont nous ne vous avons donné qu'une faible idée.

Il ne nous reste plus à parler que de M. Jules Lafontaine, qui est l'homme de l'intérieur, du confort et de la consommation. M. Lafontaine avait déjà donné des preuves de son intelligence et de son activité à l'ancien Café Parisien; aujourd'hui, dans son nouveau temple, il a dû se mettre à la hauteur des circonstances; aussi remarque-t-on dans toutes les parties du service une main exercée et habile à le diriger.

A. V.

Alexandre de Humbolt.

Alexandre de Humbolt.

La science moderne a peu de noms plus glorieux que celui que porte avec tant d'éclat l'illustre auteur du *Cosmos*. Si son frère, ministre, chambellan et conseiller privé du roi de Prusse, a uni, comme ethnographe et polyglotte, l'illustration de la science à la célébrité qu'il acquit, comme homme d'État, dans tous les congrès de l'Europe de 1814 à 1820, dans l'administration de son pays et dans les conseils de son souverain, Alexandre de Humbolt peut revendiquer une diversité d'explorations et de découvertes qui l'ont élevé au premier rang des savants européens. La géologie, la botanique, la zoologie, l'astronomie, lui doivent les travaux les plus précieux.

Ses voyages dans les contrées équinoxiales du nouveau monde, accomplis de 1799 à 1804, réunirent tant de faits importants pour l'archéologie et les sciences naturelles, leur récit ouvrit, par ses observations judicieuses et originales, de si nouvelles perspectives à l'étude, que ses travaux eurent un retentissement universel, au milieu même des événements qui, à cette époque, ébranlaient si profondément l'Europe. Ces voyages et ces publications avaient largement fondé sa réputation que complétèrent successivement son exploration de l'Asie centrale, si riche également en découvertes et constatations du plus haut intérêt scientifique, et celle des monts Ourals dont la publication eut lieu en 1837.

Cette carrière si glorieusement remplie sera couronnée par le *Cosmos*, résumé encyclopédique de l'histoire du monde. L'Europe savante connaît déjà trois volumes de cet ouvrage, brillante production de la belle et puissante vieillesse de l'auteur. M. Alexandre de Humbolt, né à Berlin en 1769, accomplit sa quatre-vingt-neuvième année.

LÉO DE BERNARD.

RÉBUS.

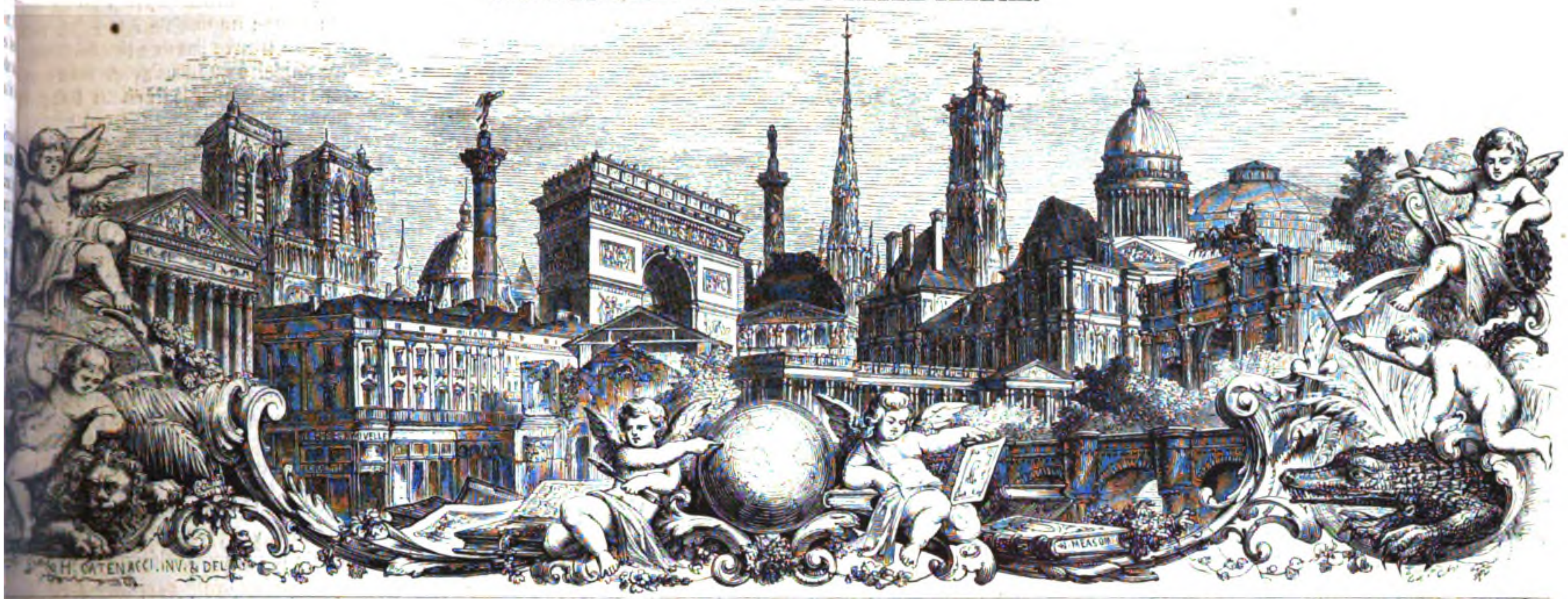
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

On doit avoir des ménagements pour tout le m[onde].

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bou[levard] ..., 15, rue B...

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
…s et départ. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 60.
5 Juin 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Prix exceptionnel de ce Numéro et de son Supplément : les **BOULEVARDS DE PARIS** : — 50 centimes,

Noces de Figaro au Théâtre Lyrique. — Scène du tabouret.

COURRIER DE PARIS.

~~~ L'autre jour, Méry dînait à la campagne, dans les environs de Saint-Germain. Après dîner, la châtelaine le conduit voir les serres ; elle lui désigne, lui énumère les plantes rares, tropicales, indiennes, surtout ces plantes féroces aux feuilles lancéolées, en lames de sabre ou en queue de squale, hérissées de piquants, découpées en scie, qu'on appelle généralement plantes grasses :

— En voici une bien curieuse, — dit la dame, — elle ne fleurit que tous les cent ans !

— A ce compte-là, ma tante en a une bien plus curieuse encore dans sa bastide de Marseille... elle ne fleurit pas du tout !

~~~ Méry a tant dit de mots, qu'on pourrait recueillir sur sa trace tout un *Méryana.* Il lui est aussi, vu son originalité, arrivé d'impayables aventures. Voici une anecdote encore tout humide de l'encre qui nous l'expédie :

Son nom, ses relations, l'ardeur qu'on met à s'emparer de lui, l'exposent souvent à céder devant des invitations importunes, indiscrètes, fatigante Quand, contraint de s'immoler, il prévoit l'ennui, la platitude, une assommante société, il prépare une lettre pressante, qui doit lui être expédiée juste à point pour tomber au dessert... afin de sauver tout au moins sa soirée. En effet, la lettre arrive, avec un PRESSÉ énorme calligraphié au coin de l'adresse. Il demande — et d'un air vexé d'une telle importunité — la permission de lire cette lettre apportée avec toute l'ardeur d'un commissionnaire qui croit sauver une patrie, une Auvergne en danger.

L'affaire lue, Méry prend un visage navré... « Un ami cher lui écrit... l'appelle... ; il s'agit d'une chose..., d'une de ces choses qui ne souffrent point de retard... Combien il regrette ! Quelle contrariété, quelle amertume est la sienne ! S'arracher d'une aussi aimable société !... Mais cet ami !... comment ne pas courir à son appel ? Ah ! plaignez un peu l'ami... mais plaignez surtout et beaucoup Méry... car il lui faudra, aussitôt le dîner terminé, courir... et patati et patata ! »

On le plaint, on se plaint... il part : le tour est joué.

Or, l'autre soir, ainsi tombé dans un de ces traquenards tendus, par certains bourgeois prétentieux, à la condescendance des célébrités du jour, Méry avait prudemment pris ses précautions avant de sortir du logis, et, vers huit heures et demie, comme on en était au café, un valet entre et remet au poëte la lettre, apportée, dit-il, par un commissionnaire effaré.

Méry s'excuse, lit... s'exclame comme atteint de contrariété violente, et fait le petit discours qu'on sait : Il faut partir, car l'heure l'appelle ! Il lui eût été si doux de passer sa soirée avec les personnes aimables qui... etc., mais... etc., etc.

Dix minutes après, le silence du soir, rue de Berlin, fut troublé par un —

Ouf ! ! !

— énorme, lancé de la poitrine du délivré, — aussi heureux qu'une cariatide qui se sentirait tout à coup délivrée du balcon, de l'entablement, dont l'a écrasée un architecte barbare.

Et d'un pied soudain léger, Méry court à son cercle passer la soirée selon son goût.

Mais en haut, chez le bourgeois, que survenait-il ? Une scène assez comique, vous allez voir.

Car... Méry, au milieu de ses belles phrases de regrets, d'excuses, de contrition, avait posé la lettre sur la table, et... en acceptant un verre de chartreuse jaune, le coup de l'étrier, il avait, — se levant, sitôt l'affaire avalée, — oublié la lettre, confondue sur la table dans les ustensiles gastronomiques. Le fuyard disparu, un voisin avait vu cette lettre... ; on avait eu l'indiscrétion de la lire, et, comme c'est dans un album où elle est triomphalement collée qu'on l'a trouvée, je n'ai eu qu'à la transcrire. Voici ce que s'était écrit Méry :

« Mon cher Méry ! tu dînes avec les bourgeois les
» plus sots et les plus ennuyeux du monde, et tu dois
» être effrayé de la navrante perspective de passer la
» soirée avec eux ! Au reçu de la présente, fais-toi
» donc le plaisir de les planter là, sous le premier pré-
» texte venu, même sans prétexte aucun, et viens vite
» me rejoindre n'importe où — ou ailleurs — car par-
» tout tu seras mieux qu'avec ces crustacés. Je suis on
» ne peut plus à toi. MÉRY. »

Vous voyez sur-le-champ, et comme photographiées dans votre imagination, les figures que firent les convives ! L'anecdote ainsi portée, poussée au plus haut point du palpitant et de la terreur, je n'ajouterai pas un mot, capable de tout affaiblir, et vous laisse sur votre profonde impression...

~~~ On a lu, dans les journaux politiques, la catastrophe épouvantable qui a causé la mort du prince Ahmed, héritier présomptif de Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte. L'inexpérience des agents du chemin de fer a causé cette catastrophe, en lançant dans le Nil le wagon du prince et de sa suite. Le vice-roi, arrivé en toute hâte au Caire, n'a plus trouvé qu'un cadavre dans celui qui devait être son héritier...

Ahmed était jadis venu en France, emportant autant de souvenirs qu'il y en avait laissés. Élève de l'École égyptienne de Paris, il avait suivi les cours de l'École polytechnique, et sa patrie voyait depuis plusieurs années ses intelligents efforts pour appliquer, dans les contrées que féconde et dévaste le Nil, ses sérieuses études en agriculture. Le nom d'Ahmed a souvent été prononcé ces jours-ci par les personnes qui l'ont connu, et nous ne franchissons aucune des limites tracées par les convenances, en disant que parmi ces personnes, il en est une à laquelle le prince asiatique désira vivement faire partager sa fortune, qui était plus qu'énorme, et son avenir quasi royal. C'était alors une artiste lyrique renommée ; c'est aujourd'hui une mère de famille estimée de ce monde qu'elle est allée rejoindre en passant par-dessus la rampe....

Ahmed, qui aimait les arts, avait, il y a quelques mois, demandé des groupes pour l'ornement de ses jardins à deux sculpteurs célèbres, — et une douzaine de tableaux, terminés pour lui par MM. Meissonnier, Gustaf Wappers, Eug. Isabey, Ricard, Faustin Besson, Gendron, etc., sont en ce moment chez l'emballeur de la rue Ménars. M. Ravergie venait de finir pour ce prince une remarquable copie de l'*Antiope* du Corrège, et notre ami Paul Lacroix (le bibliocob Japhile !) était chargé de lui former une bibliothèque française de cinq mille volumes, touchant à toutes les branches de l'intelligence européenne.

Ahmed avait enfin prié un membre de l'Institut de France de faire des offres à M. Ed. Renaud, architecte contrôleur des travaux de la ville de Paris, et auteur des magnifiques plans du nouveau palais de l'ambassade de France à Thérapia, sur le Bosphore, pour la construction de sa nouvelle demeure du Caire. M. Renaud devait partir à l'automne avec Dantan jeune, qui consentait à se charger d'un fronton colossal et de six statues destinées, sur les idées mêmes d'Ahmed, à personnifier les six grandes phases de la civilisation égyptienne. La lettre dans laquelle le prince expose ses idées à ce sujet, lettre tout à fait digne de l'esprit européen le plus versé dans la science historique et dans l'art symbolique, est aux mains d'un haut fonctionnaire qui l'a, ces jours derniers, communiquée à quelques amis. Ahmed était aussi le promoteur du musée véritablement égyptien qu'on va élever au Caire, pour la réunion des trésors scientifiques et historiques que procurent les nouvelles fouilles. Très-ardent pour la réalisation la plus prompte de la grande idée de M. de Lesseps, il s'était inscrit pour une somme considérable en tête de la liste des actionnaires qui doivent mêler les mers de l'Inde aux eaux de la Méditerranée, en immortalisant le nom d'un homme, d'un Français.

~~~ Un bizarre procès est engagé. Il s'agit d'une dame qui, pendant plusieurs hivers consécutifs, s'était fait présenter beaucoup d'artistes, et qui les faisait dessiner sur les feuilles distribuées d'un album, en échange de son thé, de sa brioche et de ses sourires. L'album était rempli de toutes sortes de merveilles d'esprit, de grâce, d'*humour* : croquis, satires, portraits, charges, caricatures, légendes... La dame a vendu le trésor 4,000 fr. à un Russe. Le Russe, aidé de la dame, a ajouté une foule de choses aux feuillets : des lettres autographes, des indications épistolaires..., etc. Ceux qui avaient cru travailler à un petit musée grotesque et intime, fait entre soi pour être vu entre soi, se trouvent lancés dans une sorte de publicité de salon, voisine de l'officiel, avec des responsabilités qui leur déplaisent et qu'ils redoutent. Un brillant crayon qui a placé là une très-vive charge de M. Ingres, avec légende, et, chose plus dangereuse peut-être, celle de M. de N..., est fort colère, fort inquiet ; il a demandé au mari de la dame les plus sévères explications. Onze des collaborateurs indignés de cet album, dont un sentiment assurément peu délicat a fait argent, ont signé la plainte sur laquelle le tribunal aura à statuer. Ils demandent la destruction pure et simple de l'album.

~~~ Toutes les têtes *sportmanesques* sont montées par le dernier résultat des courses de Chantilly, qui a fait gagner au comte F. de Lagrange une somme énorme, — que quelques initiés assurent dépasser 400,000 francs, — en raison des paris de dix et vingt contre un, placés sur les têtes de chevaux connus, en opposition à ce *Ventre-saint-gris*, tout à fait inconnu la veille de la lutte. Ajoutez à cela que le résultat des courses d'Epsom a dépassé, cette année, toutes les pré[visions], et que *Beadman* seul a rapporté à son heur[eux] propriétaire environ 750,000 francs ; si bien que [des] deux côtés de la Manche, à cette heure, on ne so[nge] qu'au bonheur de posséder un hippogriffe pa[reil] et aux moyens de se le procurer ! Une image us[ée] est tuée net du coup : impossible désormais de [dire] que « l'argent ne se trouve pas sous le sabot d'un c[he]val. » Une lettre anglaise que nous avons sous les y[eux] établit que, dans cette grande journée du derby d'[Ep]som, les cinquante chevaux engagés ont motivé [des] paris s'élevant, dans leur ensemble, à plus d'un de[mi] *milliard* ! — Allons, la spéculation va désormais a[ban]donner la bourse pour le turf !

~~~ Au dernier bal de charité à l'Opéra, il est [ar]rivé ceci.

Un officier de marine trouve à terre... auprès [du] buffet, un mouchoir brodé, garni d'une valencie[nnes] du plus grand prix. Il proclame tout haut sa t[rou]vaille, et personne ne réclamant le riche tissu, il pr[end] le parti de le poser développé sur le pommeau de [son] sabre et de se promener ainsi dans le foyer. Cet [éta]lage réussit. Un monsieur en cheveux gris s'appr[oche] de l'officier, et lui dit que le mouchoir appartient à [une] dame vêtue de jaune qu'il désigne, et qu'on vo[it as]sise sur un divan. L'officier de marine livre [sur-]le-champ le mouchoir, et reçoit les remercî[ments] du monsieur, qu'il voit, en effet, déposer l[e tissu] entre les mains de la personne désignée, et s'él[oigner] ensuite.

Mais le lendemain, qui fut bien étonné ? Ce fut [le] loup de mer en recevant de la baronne de V[***], qu'il connaît un peu... et trop pour le repos d[e son] cœur ! un billet ainsi conçu :

« Mon cher capitaine, vous avez, m'a-t-on dit, t[rouvé] le mouchoir que j'ai perdu cette nuit au bal. Ve[uillez] le remettre à mon valet de chambre, porteur [de ce] billet. Je suis heureuse que ce mouchoir soit t[ombé] entre vos mains, car il fait partie de ma corbei[lle de] mariage, et j'aurais été désolée de sa perte. M[es re]merciments reconnaissants. — Baronne de V***. »

L'officier comprit qu'il avait été, la nuit, vi[ctime] d'une erreur ou d'une filouterie. Que faire ? s'en [ouv]rir ? aller aux informations ? rechercher le mo[nsieur] gris et la dame jaune ?.. Il préféra se condui[re en] parfait gentilhomme devant la belle réclamante, [dont] le billet débutait par un si aimable : « Mon cher c[api]taine ! » Il commença donc par mettre un louis [dans] la main du domestique, et, lui avouant le cas, obtint l'adresse de la lingère à la mode, chez la[quelle] les dentelles de la corbeille avaient été acheté[es, et] sortit pour s'y rendre. C'était rue de la Paix. L[a lingère] désigna parmi les mouchoirs présentés celui q[ui res]semblait le plus au mouchoir perdu ; le capitaine [paya] quatre cents francs, remit l'objet au domestique [et] s'en fut fumer un cigare aux Tuileries, afin de d[issiper] un peu de mauvaise humeur avec la fumée. [Quatre] cents francs !

Or ce n'était pas la jolie baronne qui avait [volé] l'officier... car ce n'était pas elle qui avait [laissé] tomber le mouchoir. Ce mouchoir précieux av[ait été] perdu par la femme d'un ministre étranger, [qui n'a] rien réclamé, et le marin, inexpérimenté des [choses] de terre, s'était laissé duper et jouer deux fois [par le] même filou, apparemment armé d'une comp[lice en] robe jaune. C'est ce même officier de marine, [...]sionnaire, dont les bans sont affichés au de[uxième] arrondissement ; il épouse (toujours inexpé[rimenté] des choses de terre...) la jolie marchande de g[ants du] boulevard Montmartre.

~~~ Nous avons récemment raconté la to[uchante] histoire d'une jeune et très-haute princesse voy[ageuse] — non pas telle jadis cette princesse de Nav[arre que] l'Opéra-Comique nous montre cherchant s[on] époux, — mais bien l'ayant trouvé, et en éta[t…] nellement accompagnée pour faire son ent[rée dans] une capitale étrangère, sa nouvelle patrie.

On a vu comment et pourquoi de trop né[gligentes] ou encore trop endormies caméristes oublie[rent au] gîte du chemin, les tresses supplémentair[es et] divers petits pots contenant les secrets ingré[dients à] l'aide desquels la jeune princesse parach[evait sa] beauté officielle...

Or, un nouvel incident de cette royale odys[sée nous] est raconté, et nous le racontons.

En quittant la ville où le couple princier av[ait passé] la nuit, on ne s'aperçut d'abord point des im[portants] oublis déjà mentionnés. Mais il en fut un q[ui attira] tout d'abord l'attention de l'Altesse. Pâle d'é[motion, elle] se penche à l'oreille de son tout récent épo[ux et lui] révèle l'affaire terrible...

Le prince a la barbarie de rire : nous ren[dons] à cela à la prochaine station, — dit-il.
~~~

Arrivé là, il fait appeler le chef de gare :

— Monsieur, les gens de la princesse ont oublié, ... la demeure que nous quittons, une caisse... importante... Il s'agit de... des... apprenez tout, monsieur : il s'agit des crinolines de Son Altesse !... Or, demain nous faisons notre entrée solennelle dans ma ... héréditaire... Vous comprenez que la princesse ne peut pas se passer de...

— Je comprends, Monseigneur ! — dit respectueusement le chef de gare. — Je vais à l'instant télégraphier des ordres...; une locomotive, lancée à toute vapeur, partira sur-le-champ avec la précieuse caisse, et vous rejoindra à temps... L'entrée solennelle de ... Altesse Royale ne sera pas compromise, je réponds ... tout !

— Ah ! je respire ! — exclama la princesse.

En effet, il fut fait ainsi qu'il avait été dit. La caisse, ... à toute vapeur — vingt lieues à l'heure — rejoignit le convoi royal avant l'heure inquiétante. Eut-... l'idée d'y joindre les tresses et le reste ? je ne sais ! ... ce qui est un fait, c'est que, depuis ce jour-là, la ... tive qui a rendu à la princesse ce signalé service s'appelle :

La Crinoline ! »

~~~ Le Pré-Catelan s'adresse plus à la société aristocratique qu'au peuple ; il est tout au moins bon ... , et s'il ne tient pas absolument à ce qu'on ... , il aime qu'on soit riche, — ou qu'on paraisse l'être, ce qui, pour l'effet, revient à peu près ... même. Que de belles toilettes multicolores élégamment portées, à pied, en équipage, circulent dans ses ..., au milieu des fleurs, des gazons, des arbres ... ! M. Ernest Ber ne se lasse pas d'innover, ... La musique des Guides ne lui suffit plus : on ... d'un festival véritablement monstre (on devrait ... monstrueux) qui réunira, à grands frais, à frais ..., les musiques les plus renommées des principaux régiments de l'Europe... C'est l'*entraînement* ... porté dans le retentissant domaine d'Adolphe ... Mais voici qui est plus immédiat : le théâtre des ... — lequel a aujourd'hui tout un rang de belles ... rustiques et closes, comme à l'Opéra ! — va re... les ébats de vingt-quatre petites danseuses italiennes, arrivant de Florence, avec leur curieux répertoire de ballets et divertissements chorégraphiques, ... par la signora Amato Ricci, (prononcez Ritchi). ..., nous assure-t-on, le rappel de l'étourdissant ... qu'obtinrent sur la scène du Grand-Opéra, il y ... quinzaine d'années, les petites danseuses viennoises, qui sont toutes aujourd'hui, qui en deçà, qui ... de la trentaine, et la plupart respectables ... de famille, ainsi qu'il convient à des danseuses ... — Après ces petites Florentines, ce seront ... et des danseurs comiques anglais qui ac... leurs lazzis et leurs gambades sur le théâtre ... vent (mot souvent trop littéral !) du Pré-Ca... On parle de bien d'autres choses encore.... ... : mais qu'il se le tienne pour dit : quoi qu'il ..., M. Ber ne nous étonnera pas.

~~~ Nous racontions un jour ici l'histoire d'une ... avare impotente, qui cachait, à l'insu de sa ..., un tas de billets de banque reçus de ses loyers, ... les trous et crevasses de l'étoffe d'un vieux fauteuil dans lequel elle passait sa vie diurne. Le fauteuil, ... toutes sortes de vieux vilains meubles, fut ... à l'encan, et emporté on ne sut par qui. Payé ..., il en contenait peut-être vingt mille ! Les ..., trop tard informés, ont tout perdu... même ... de rattraper soit le voleur, soit quelque chose. ... fauteuil !

Aujourd'hui, il s'agit d'un fait analogue, mais d'une ... portée. Une jeune et jolie femme est brusquement arrachée au monde par une maladie d'abord ..., bientôt chronique. Elle passe des semaines ... chaise longue... et un jour, sans qu'on s'y ..., sans qu'elle le puisse prévoir ou redouter ..., elle rend le dernier soupir !

... jours après, on trouve, fourrés dans un ... meuble, un paquet de billets...

... De banque ? — s'écriera un mari qui nous ...

Non, monsieur, de billets... doux !

... juger par la fureur du mari, il faut supposer ... n'avait pas été désormais séparé de sa femme ... mort, il se serait empressé de s'en faire séparer ... justice.

~~~ Nous parlions récemment des singuliers soucis de la fortune envers des gens qui ne s'attendent ... Voici un nouvel exemple des curieux caprices ... qu'on nous peint ou dépeint aussi nue que ...

... garçon de café est renvoyé, il y a trois ans, d'un ... des boulevards, comme inepte, maladroit et paresseux. Il ne sait à quel saint, à quel diable se vouer ! Un sien cousin, un matelot, lui donne un bizarre, un hardi conseil. N'ayant rien à risquer, il le suit. Le premier acte consiste à choisir une demoiselle de boutique jeune et belle. Pour abréger les difficultés, il va la chercher dans ces classes dont Parent-Duchatelet a écrit l'histoire. Puis il s'en fait accompagner pour visiter une douzaine de jardiniers de la banlieue, auxquels il demande un dépôt de leurs plantes rares. La vue de la belle marchande inspire confiance à la spéculation ; ils consentent. Notre homme loue boutique dans un quartier central, et y installe la femme et les fleurs. La femme, qui a flairé une bonne veine, se conduit avec la plus rigide de toutes les vertus : celle du parti pris. La clientèle se forme ; la créature vend parfois cent bouquets à la main, ne donnant qu'un parcimonieux sourire par-dessus le marché. Les plantes en pot, en caisse, les fleurs de saison, les arbustes exotiques, rares, de mode, offrent des bénéfices énormes ! Bref, les voici dans la troisième année de l'affaire, et l'incapable garçon de café avoue avoir gagné net 80,000 fr. Or, ne lui demandez pas le nom d'une plante ! il ne sait que fumer et faire, chaque soir, son compte à demi sur ses doigts. Vous verrez qu'il épousera la demoiselle ! Un jeune et charmant esprit, un honnête et sympathique garçon que je ne puis nommer, entrant là, lorsque l'économie faite sur ses dîners lui permet d'envoyer un bouquet à ***, vient de surprendre toute l'histoire, et je la tiens de lui. Dans peu, ce drôle de botaniste aura maison, des rentes — et une femme — tandis que mon ami l'auteur de... continuera à s'affamer, pour pouvoir offrir quelques fleurs à une femme insouciante et charmante, qui laisse peut-être à l'antichambre le bouquet représentant le dîner du pauvre garçon !

~~~ Il y a, dans un de nos principaux théâtres, une jeune et brillante actrice qui répond le plus qu'elle peut le même mot à tout ce qu'on lui dit, cédant en cela à cette *influenza* toute parisienne, qui jette momentanément certaines phrases, certaines locutions dans le courant. Par exemple, vous la trouvez sortant de scène, et lui dites :

— Comme vous avez bien détaillé votre monologue !

— *C'est exprès !* — répond l'originale beauté.

Ailleurs, on exclame :

— Quels beaux yeux vous avez !

— *C'est exprès !*

— Comme cette robe vous va bien !

— *C'est exprès !*

— Et mais... il est déjà minuit ?

— *C'est exprès !*

— Cruelle, vous ne m'aimerez donc jamais ?

— *C'est exprès !*

— Dieu que M^me^ X... est laide ! Qu'elle joue mal !

— *C'est exprès !*

— Que d'esprit vous avez !

— *C'est exprès !*

— Tiens, on donne demain *Feu Lionel !*

— *C'est exprès !*

— Laissez donc voir ? je n'avais jamais aperçu ce petit grain... noir... que vous avez là... sur le cou...

— *C'est exprès !*

Quelquefois cette réponse omnibus amène l'effet le plus drôle. Peut-être n'est-il pas dans les exemples que j'ai cités. Dans tous les cas, si la révélation vous amuse...

— C'est exprès !

~~~ Nous avons reçu les deux lettres suivantes, qui engagent le débat ouvert, dans notre dernier *Courrier*, par la réclamation d'un de nos confrères.

« Monsieur, vous avez été complétement abusé par » la plainte dont M. X***, homme de lettres et ancien » précepteur de mon fils, a prié votre journal de se » faire l'écho. M. X*** n'a été qu'un secrétaire, cher- » cheur de notes, comme en *employent* tous ceux qui » veulent se décharger de la partie fastidieuse d'une » œuvre de littérature, *ayant les moyens de s'en af-* » *franchir*. Si M. X*** est assez osé pour vouloir con- » trecarrer la publication de mon ouvrage, nous ver- » rons. Je l'ai amplement payé pour sa peine, et il me » serait aussi difficile de reprendre l'argent qu'impos- » sible de restituer ses recherches enfouies dans mon » travail. Vous pouvez faire l'usage qui vous semblera » bon de mon attitude aussi ferme devant M. X*** » qu'elle le sera ailleurs, s'il a la folie de m'y con- » duire.

» Veuillez agréer, etc. »

Nous avons, naturellement, communiqué cette étrange lettre, si étrangement écrite, à notre confrère. Il y répond les mots qui suivent, et qui terminent la part qu'il est possible de donner ici à ce débat, dont l'inévitable scandale veut un autre théâtre.

« Monsieur, la lettre que mon spoliateur *ose* vous » adresser dépasse tout ce que je croyais pouvoir at- » tendre de celui dont la conduite vous a été sincè- » rement expliquée dans ma première lettre. Moi, le » secrétaire de ce monsieur ? Moi, le chercheur de » notes de *son* œuvre ? En vérité, je crois rêver ! Il » a reçu le manuscrit *entièrement terminé deux ans* » *avant que je ne fisse sa fatale rencontre*, et ce ma- » nuscrit est — ou était — entièrement de ma main ! » Qu'il l'ait recopié ou fait recopier ensuite, c'est pos- » sible ! et ce monsieur a, en effet, dû prendre ses pré- » cautions. En tous cas, la justice va avoir à prononcer ; » aujourd'hui même, mon avoué reçoit invitation d'a- » gir, et je dépose entre ses mains le reçu du notaire » chez lequel sont déposés, depuis le 14 mai, les 5,000 » francs, augmentés des intérêts légaux. En vérité, » monsieur, avant de signer ma lettre, je relis celle » de mon adversaire, et, je le répète, je crois rêver, » rêver !

» Recevez, etc. »

~~~ Stendhal dit en parlant de la toilette des dames italiennes de son temps :

« Les femmes les plus riches achètent six robes de petites étoffes anglaises à vingt francs pièce au commencement de l'été ; elles changent de robe comme nous de cravate. Au commencement de l'hiver, une femme fait quatre ou cinq robes de trente francs. Les robes de soie de son trousseau, qui datent de l'époque de son mariage, sont précieusement conservées pendant huit ou dix ans ; elles servent les jours de première représentation au théâtre et pour les bals. L'on est connu personnellement, à quoi bon la toilette ? »

Nous sommes loin de cette simplicité et de cette confiance, aujourd'hui en France et partout, car la France ne donne-t-elle pas partout une sorte de *la* souvent charmant, parfois fatal ? On craint nos excès, notre versatilité ; mais on admire et on imite nos arts, nos fantaisies, nos grâces. A cette heure le luxe des femmes trouve moyen d'inquiéter, au milieu du luxe général... une ambition, une folie du temps ! Le théâtre, reflet des mœurs et des travers sociaux, s'empare des petits côtés de la question, et attaque ces dames dans leur métrage, leur crinoline, leurs volants, leurs fanfreluches. M. Scribe lui-même, le patriarche du vaudeville, esprit ingénieux et plume habile à saisir tout ce qui passionne la foule qui fait les grosses recettes, ne s'est-il pas associé à son académique collègue, M. E. Legouvé, pour écrire, de ses *doigts de fée*, une comédie en *cinq robes*, qui fait, au Théâtre-Français, des recettes d'hiver, en plein printemps ? M. Dumanoir avait déjà préludé par les *Toilettes tapageuses ;* à son exemple ; divers autres auteurs de Panurge s'étaient mis à sauter. C'est dans l'air ! tous respirent une croisade contre les trente-deux mètres d'étoffe qu'il faut pour habiller ces dames... et contre bien autre chose qu'il leur faut aussi !

Dans ce courant, voici encore l'Académie, en la personne de son plus osé collègue, M. Emile Augier, qui, uni de talent et de martinet avec son ingénieux ami, M. Ed. Foussier, vient fustiger les femmes faisant ressource de tout pour étaler des toilettes au-dessus de leur condition. Ah ! les robes de ces dames n'ont qu'à bien se tenir ! Que la Compagnie lyonnaise doit être en profond émoi, et comment, à l'imitation de certaine idée qui réussit un jour si invraisemblablement à M. Frédérick Lemaître, n'intente-t-elle pas un procès en dommages-intérêts commerciaux à tous ces auteurs *robophobes ?*

En rendant compte des *Lionnes pauvres*, lundi dernier, un critique monté en grade, c'est-à-dire passé de la musique à la littérature, regrettait amèrement — qu'élevant la question et le point de vue — un auteur ne traitât point de toutes ces folies du jour — ruine des ménages quand elles n'en sont pas le déshonneur, — par une comédie plus ample, plus complexe : celle du *Luxe* enfin...

Ce critique nous permettra de lui apprendre (ce qui est du reste bien connu dans le monde des lettres) que ce qu'il désire, ce qu'il pose comme un besoin actuel, est fait depuis un an, et qu'une comédie en cinq actes intitulée :

LE LUXE,

sera jouée à l'automne prochain, sous la responsabilité d'un auteur auquel nous nous intéressons trop pour ne pas bien vivement espérer qu'il aura su trouver des inspirations à la hauteur d'un pareil sujet.

JULES LECOMTE.

Les Noces de Figaro au Théâtre-Lyrique.

(SCÈNE DU TABOURET.)

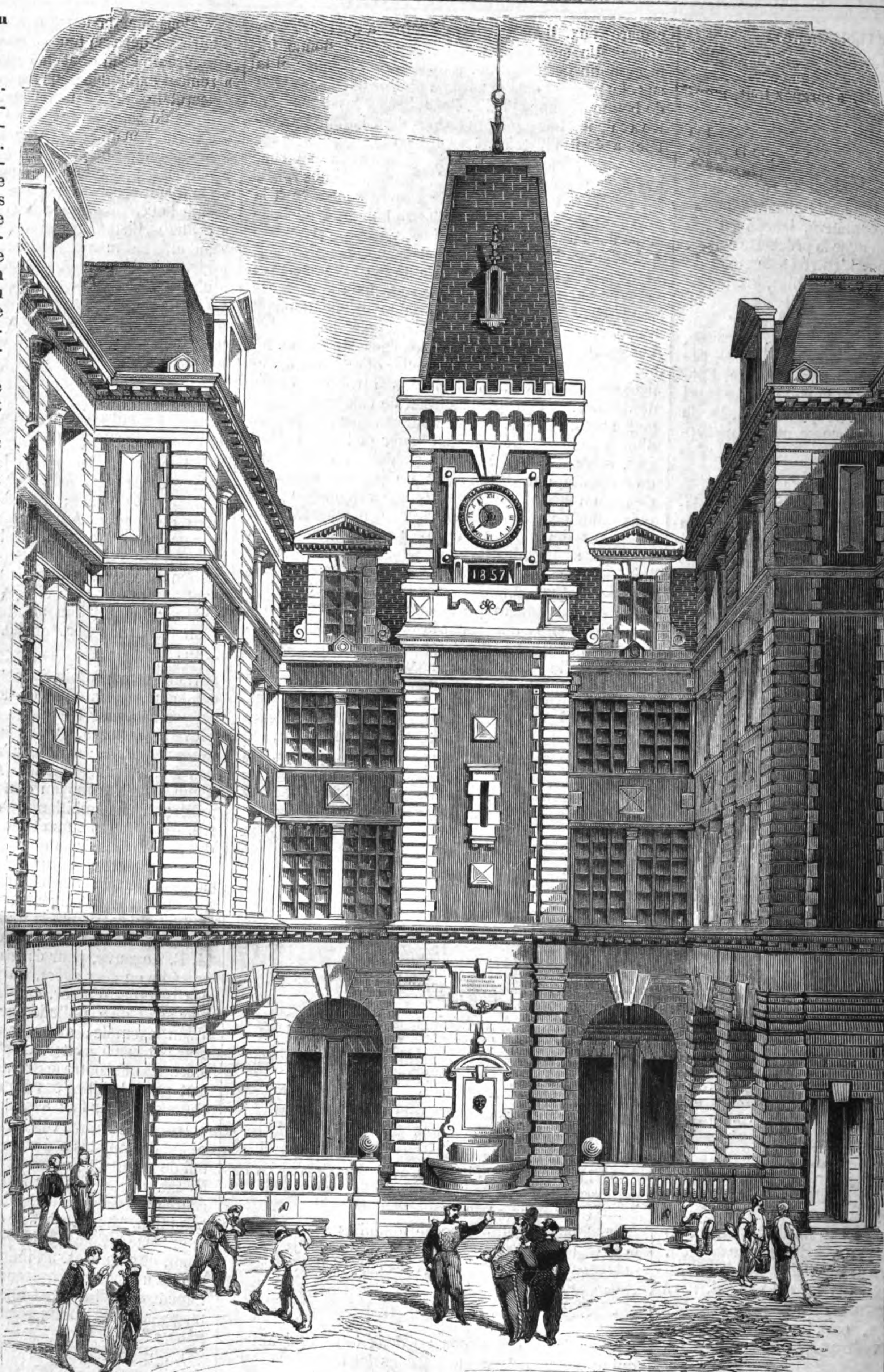
Le Chérubin de Beaumarchais est une conception brillante d'enthousiasme et de jeunesse. Figurine achevée, rappelant à la fois le crayon de Bonington et le coloris doucereux des pastels de La Tour, le joli page représente, aux genoux de la comtesse, tout un monde de sentiments où les élans de la passion de l'homme le disputent encore aux timidités charmantes de l'enfant.

La scène est adorable et rappelle, comme l'a dit Beaumarchais lui-même, le tableau de Vanloo, *la Conversation espagnole* ; Mozart, esprit délicat et musicien ingénieux, l'ornementa encore en y *juxtaposant* ses plus amoureuses cantilènes, et elle ne devait pas non plus échapper au crayon de nos dessinateurs. Chérubin est là, posé devant la comtesse comme un miroir galant dans lequel elle cherche l'effet de ses séductions.... « Madame, il est charmant ! » dit Suzanne, dont l'œil malin a vu une scène d'amour mal déguisée sous le prétexte des colifichets dont on attife le page. Le mot est charmant lui-même, et la complaisante soubrette le glisse dans un sourire encourageant comme un bonbon que l'on enveloppe dans une papillotte d'or et de soie.

Balzac eût peut-être traité Chérubin de *célibataire*, appellation grosse d'orages dans la bouche sarcastique de l'auteur de la *Physiologie du Mariage*, orages menaçants qui pourraient bien venger le dépit de Bartholo sur l'honneur d'Almaviva.

— Nous devons à l'obligeance de M. Réty, secrétaire du Théâtre-Lyrique, d'avoir pu faire copier tout à loisir, et en dehors de la représentation, les costumes de ces trois dames, dont nous garantissons l'authenticité à un pli près. Quant aux poses et aux figures, M. Gustave Janet les a dessinées d'après les croquis qu'il en a pris, séance tenante, pendant la représentation, et pour plus de scrupuleuse exactitude, il s'est inspiré des meilleurs portraits photographiés de Mmes Carvalho (Chérubin), Ugalde (Suzanne), et Duprez (la comtesse), les trois interprètes applaudies de la scène dite *du Tabouret*.

ALBERT DE LASALLE.



Vue intérieure de la Caserne des Petits-Pères.

La caserne des Petits-Pères.

L'ancien couvent des Petits-Pères s'élevait, il y a quelques années, derrière l'église de ce nom, entre les rues Notre-Dame-des-Victoires et de la Banque. Il avait survécu aux nombreux changements apportés par les révolutions dans l'aspect de la capitale. Supprimé en 1790, comme établissement religieux, il devint propriété nationale pendant la première révolution. A la même époque, l'église qui en dépendait, et qui existe encore, servit pendant quelque temps de local à la Bourse de Paris. Plus tard, une grande partie de ces bâtiments fut affectée aux services de la mairie du troisième arrondissement et le reste fut converti en une caserne d'infanterie qui avait son entrée sur la rue Notre-Dame-des-Victoires.

On se rappelle qu cette caserne, édifice som bre et sans caractère, f occupée sous les dernier règnes par un détach ment de la garde mun cipale, puis, après la r volution de 1848, par garde mobile, et en par la troupe de ligne.

Cependant un proj adopté par l'administ tion avant la révolut de février, portait q sur l'emplacement l'ancien couvent des tits-Pères, il serait c struit : 1° un bâtim spécial pour la m du troisième arrondi ment ; 2° une casern seraient logées deux c pagnies de la garde nicipale.

C'est ce projet, a rieur à l'année 1848, M. Grisart, architect la ville, était l'au et qui fut modifié pa dre du ministère d guerre, qu'on a mencé à exécuter en et dont l'entier ac plissement aura lieu le mois de juillet 185

La nouvelle cas contient des logem pour deux compa de la garde de Paris deux cent cinquante sonnes, y compris familles, femmes et fants, des brigadie gardes mariés ; ce niers seront logés les étages supé Les chambres de ciers et les cham des soldats sont p tement aérées et vront la lumière larges et hautes fe L'édifice entier a ét et construit de tell que, dans un donné, il pourra voir facilement vices d'une admi tion publique qui besoin de s'agranc

Cet édifice, co au centre de la c au sein d'un q riche et fréquent vait, pour être monie avec les c tions qui l'ent avoir un caractère

La Prudence.

L'Ordre public.

La Vigilance.

La Force.

La Rosière de Nanterre.

mental. L'architecte l'a compris, et, en mélangeant dans les constructions la pierre et la brique, en adoptant un style qui se rapproche de celui qu'on suivit généralement dans la première partie du dix-septième siècle, il a su donner à son œuvre un cachet vraiment artistique.

La principale façade, située sur la rue de la Banque, a deux entrées monumentales, décorées de colonnes et surmontées de l'écusson aux armes de la ville de Paris. Ces deux entrées sont ornées de quatre statues en pierre, exécutées par M. Desprez, et représentant : *la Force* et *la Vigilance, la Prudence* et *l'Ordre public*. La seconde façade a son entrée sur la rue Notre-Dame-des-Victoires. La cour, dans laquelle on pénètre par la rue de la Banque, est de forme rectangulaire ; à droite sont les cuisines, à gauche est la cantine ; les unes et les autres occupent le rez-de-chaussée. Au fond s'élève un pavillon carré et d'une construction svelte et élégante ; il est surmonté d'un toit en pignon. Au mur de ce pavillon, qui fait face à la rue de la Banque, s'appuie une fontaine pourvue de deux vasques inférieures, et à laquelle on accède par quelques degrés en pierre.

L'aspect général de cette cour, que reproduit notre dessin, donne une idée exacte du style adopté par l'architecte. La caserne des Petits-Pères sera un des monuments les plus curieux à visiter pour le touriste désireux de connaître, dans ses détails intéressants, Paris régénéré.

FRANÇOIS LACOUR.

La rosière de Nanterre en 1858.

Nanterre était revenue, dimanche dernier, à ses beaux jours. Le vent de rivalités envieuses qui avait soufflé un moment dans son ciel, les nuages des petites passions jalouses qui s'y étaient formées, tout s'est enfin évanoui : c'était un orage éphémère; il est passé. La blanche étoile de ses rosières, éclipsée une année, a reparu sur son horizon serein, aussi fraîche, aussi pure aussi brillante que jamais.

C'était donc fête dimanche, dans la modeste bourgade qui a donné à Paris sa sainte patronne, fête générale, fête nationale; que dis-je? c'était bien mieux que cela, nous étions revenus au bon vieux temps, au temps des patriarches, à l'âge d'or. Nanterre célébrait la fête de la vertu, Nanterre couronnait de roses blanches l'innocence et la pudeur, sur le front d'une jeune fille de dix-huit ans, accorte paysanne, en simple et gracieuse cornette du pays, aux vives couleurs à la Rubens, aux grands yeux à l'espagnole, dont vous pouvez, du reste, contempler la riante image dans le buisson de roses qui s'épanouit au sommet de notre gravure. Citons son nom : Mlle Eugénie Delaunay.

Mais nous sommes au dimanche de la Pentecôte; il est deux heures; les tambours battent, les ophicléides joignent leurs bruyantes explosions de sonorité aux vibrations des cymbales : c'est la garde nationale qui, la musique du 74e en tête, se rend à la maison paternelle d'Eugénie Delaunay, escortant l'essaim de jeunes filles en robes blanches qui viennent, candide cortége, prendre et conduire à l'église celle dont on va couronner la vertu.

Car c'est dans l'église même, sur une élégante estrade élevée au milieu du sanctuaire, que la couronne de roses doit être placée sur le front de l'élue, par la main même de son pieux pasteur. L'autorité municipale s'était, on le pense bien, associée à la fête autrement que par le solde de son caissier ; une dot de 300 fr. et d'élégants bijoux, ce qui est peut-être un peu moins patriarcal, quoique Eliézer fût jadis porteur de pareils présents, sont, on le sait, le prix de vertu. Le maire et son conseil se joignirent au cortége pour reconduire solennellement la rosière à sa demeure.

Une touchante particularité connue de très-peu de personnes relevait l'intérêt de cette solennité. Le prix de vertu n'était pas une nouveauté dans la famille d'Eugénie Delaunay ; sa trisaïeule, Gothon Delaunay, née à Nanterre, le 14 août 1695, l'avait obtenu en l'année 1712. La vénérable *roséate* vivait encore en 1789. Elle avait si bien justifié par une vie de vertus le choix dont on avait honoré et fleuri ses jeunes années, que le conseil municipal voulut avoir son portrait, emporté par le vent des révolutions dans le cabinet d'un amateur. La complaisance de celui-ci nous permet de reproduire ce type touchant des mœurs antiques. C'est le pendant naturel du portrait de la rosière du jour.

Voilà la solennité touchante à laquelle, dimanche dernier, Paris avait fourni de nombreux spectateurs. Une jeune fille couronnée pour sa vertu, par la main d'un prêtre, et cela à la porte de la grande cité : que l'on crie encore contre la corruption d'un siècle qui présente de pareils rapprochements. Babylone, à coup sûr, n'avait pas une semblable banlieue.

FULGENCE GIRARD.

LE BOULEVARD ITALIEN.

Paris est la capitale de la France, et le boulevard Italien est la capitale de Paris. C'est une vérité de M. Prudhomme, greffée sur un paradoxe de flâneur. Rien n'est comparable, dans le monde, à cette zone torride qui commence au théâtre des Variétés, et finit à l'angle de la Chaussée d'Antin; c'est la grande artère du globe ; si la vie s'arrêtait sur ce grain de sable de notre planète, la terre pourrait chanter son *requiem*, et s'enterrer le lendemain. Rome a son *Corso*, Londres son *Strand*, Naples sa rue de Tolède, Dublin son *Sackville-Street* ; eh bien ! dans tous ces fleuves d'hommes, on marche beaucoup, on bâille un peu, on ne rit pas. On ne se sent vivre que sur le boulevard Italien. Son peuple de promeneurs, d'artistes, d'oisifs, de rentiers, de millionnaires, de lettrés, de causeurs, de rieurs, de liseurs, de badauds, de fainéants, peuple traversé par des voitures, des chevaux, des omnibus, et tout émaillé, sur ses méandres de drap noir, par les plus exquises toilettes et les plus gracieuses femmes du monde, n'a pas son égal de peuple, dans aucune capitale du Nord et du Midi. C'est un peuple qui s'est créé tout seul, qui s'est inventé, qui n'a copié personne, et ne peut trouver d'imitateurs. Si un ordonnance municipale avait voulu faire cela, ell aurait créé le néant. On fonde une ville, le boule vard Italien se fonde lui-même, sans demander un autorisation. C'est le théâtre diurne de Paris. Tro mille acteurs sont en scène, entre deux coulisses d palais, sous le lustre du ciel ; le spectacle est gratuit on joue un long drame polyglote ; on parle en pros le vers est proscrit; on raconte les affaires de l'ur vers, les joies et les tracasseries domestiques, l commérages du genre humain parisien : les habiles monologue font des tirades sur la prise de Canton, guerre de l'Inde, l'île de Périm, le percement de Su l'*ut dièze* de M. Tamberlick, l'avenir nautique du l *viathan*, les bonnes chances de l'industrie séricico la perte du *medium* de M. Home, les ruines de l'hô d'Osmond, le détachement du coupon, en juin, recettes des chemins de fer ; c'est un répertoire ini qui embrasse le globe, en déroulant autour de lui ruban inépuisable. Chaque acteur est spectateur; c que orateur est auditeur ; on joue et on regarde jou Tout le monde a du succès ; il n'y a pas de claque six heures du soir, la pièce est interrompue, on dîner. Le boulevard reste seul, et ne s'ennuie pas été, le spectacle recommence à huit heures, et qu l'aube blanchit les moulins de Montmartre, par-de le clocher de Notre-Dame de Lorette, on entend core les voix stridentes des garçons limonadiers, demandent une glace vanille, et la mélopée mono des vendeurs nomades qui colportent les journau soir. Le soleil levant n'aperçoit que des chiffon ramassant, aux pieds des colonnes, les lamb d'affiches dramatiques, et deux cochers endo devant la porte des cercles du boulevard.

Le dessin que le *Monde illustré* donne aujou en prime est une reproduction de ce boulevard da vérité de chaque jour. On dirait que le nécro Nadar, ce puissant magicien photographe, a dans son vol, cette vie ardente de la grande zone risienne, et l'a incrustée sur un immense vélin, pa prodige de son art, avec ses mille personnages e splendides décors. Ce n'est pas un tableau; c'e portrait d'une foule. Les grandes lignes d'archite qui servent de cadre sont traitées à la Piranèse. en reconnaissons toutes les boutiques, toutes l nêtres, tous les balcons, toutes les enseignes pierres sont nos contemporaines ; nous les avon sur le chantier, informes et frustes, nous les v rangées par assises, et formant une ville de palais connaissons aussi les promeneurs de cette zone ; a qui sont là bien à leur place, sur cette artère du car leurs œuvres ont agité Paris, l'Europe ou l'ur Voilà l'illustre critique du ***Journal des Débats*** l'auréole d'un quart de siècle de succès et de g voilà le plus fécond et le plus populaire de n

---

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

— Lieschen ! Lieschen, dit le pasteur, défie-toi !

— De lui, mon père ? Oh ! non.

— Les enfants de son pays nous sont funestes, ma fille!

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le jour auquel nous sommes arrivés n'est point un jour ordinaire, mon enfant, continua le pasteur : c'est le 16 octobre, triste anniversaire d'une mort mystérieuse et prématurée !

— Oui, de la mort de notre pauvre Marguerite !

— Nous ne portons plus le deuil sur nos habits, mais la main du temps, si rude et si froide qu'elle soit, ne l'a pas encore effacé de nos cœurs !

— Non, mon père, et la chambre de Gretchen, demeurée telle qu'elle était à l'époque de sa mort, est un temple où nous éternisons et adorons son souvenir !

— Souvenir de sainte et de martyre, mon enfant ! Tu me parlais des Français tout à l'heure, et tu me demandais d'où vient la haine que j'ai contre eux. Eh bien, aujourd'hui, jour de tristesse et de larmes, je vais te dire comment Marguerite nous a été enlevée, et par quelle douloureuse voie est remonté au ciel cet ange que Dieu et ta mère m'avaient donné.

— O mon père, demanda Lieschen, quelle terrible aventure est-il donc arrivé à ma sœur, que, trois ans après sa mort, vous ne me parliez d'elle qu'avec cette pâleur et cette émotion ?

— Ce qui lui est arrivé, chère enfant, je voulais en faire à ton innocence un mystère éternel; mais ce Français secouru par toi, ce retour promis et attendu peut-être, me font un devoir de ne te rien cacher... Si ce Français revient, je te dirai : « Souviens-toi ! » s'il ne revient pas, je te dirai : « Oublie ! »

— Oh ! parlez, parlez, mon père.

Le pasteur laissa tomber un instant sa tête entre ses mains, comme s'il regardait dans le passé, et commença en étouffant un soupir.

XII

Coup d'œil en arrière.

Nous devons remonter de sept ans dans le passé, ma chère Lieschen, dit le vieillard. Tu étais alors une gentille enfant jouant encore à la poupée, quand on annonça tout à la fois l'approche des Français du côté de Ratisbonne, et l'approche des Autrichiens du côté de Munich.

— Oh ! je me rappelle parfaitement tout cela, mon père ! Je vois encore, sur le plateau d'Abensberg, du côté des ruines du vieux château, la petite maison blanche avec une vigne au-dessus de la porte et des pommiers au fond du jardin.

— Alors, tu te rappelles le jour où les Autri entrèrent ?

— Parfaitement ! J'étais dans le salon, près sœur Marguerite et de notre ami S***, quand tendit le son lointain des tambours ; en même des étudiants passèrent, chantant en chœu marche militaire. S***, qui était assis à côté de m se leva, et, s'approchant de la fenêtre, fit u aux chanteurs... Père, qu'est-il donc devenu ami S*** ?

— Il a été fusillé, mon enfant.

— Fusillé ? s'écria la jeune fille toute pâlissa

— Oui, fusillé.

— Où cela ?

— A Vienne.

— Et pourquoi fusillé ?

— Pour avoir conspiré...

— Oh ! fit la jeune fille en laissant tomber dans sa main.

Puis elle reprit :

— Alors, c'est lui, sans doute, mon père, ce coup de fusil qui fut cause du pillage et de l'i d'Abensberg ?

— Je ne l'accuse point, mon enfant, quoi malheurs datent de là.

— Oui, vous fûtes blessé ; on vous ramass les morts, et, depuis ce jour jusqu'à celui mourut elle-même, Marguerite ne cessa p pleurer... Qu'était-il donc arrivé ? Chaque j'ai voulu vous parler de cet événement, vous répondu : « Plus tard, mon enfant, plus tard.

— Eh bien, voici ce qui était arrivé. Le Berthier ordonna à un régiment de revenir sur berg, et de faire justice du coupable, renc

[1] Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril, 8, 22 et 29 mai.

...ains, Alexandre Dumas, qui n'a peut-être jamais trouvé dans sa noble vie si laborieuse un seul loisir pour venir se mêler à la foule oisive du boulevard. A côté de lui, nous voyons son fils, qui a déjà fait des chefs-d'œuvre, à l'âge où l'on écrit des essais. Dans son voisinage, nous remarquons Théophile Gautier, aussi grand prosateur que grand poëte, le maître de la période et de la rime; à côté de lui, son ami Paul de Saint-Victor, ce lapidaire du style, ce jeune écrivain qui taille le diamant avec une plume d'or. Saluez, comme sur le parvis d'un temple : voici le plus heureux des passants du boulevard; il a fait un pacte avec cette promenade, et puisse-t-il le renouveler encore, au premier an du siècle prochain. Vous avez reconnu le roi des maîtres, notre Rossini ... cet éternel honneur de l'homme. A Florence, on montre aux étrangers, devant le Dôme, la pierre où s'asseyait le Dante, *Sasso di Dante*. Après dix siècles, on montrera aux caravanes des chemins de fer le boulevard où le créateur de vingt chefs-d'œuvre, le poëte du rire et des pleurs, le poëte de *Otello* et de *Moïse* venait, chaque soir, se mêler ... comme un flâneur vulgaire; et les étymologistes diront : « Ce boulevard fut nommé Italien parce qu'il fut aimé de Rossini, et que c'est dans cette atmosphère inspiratrice que ce dieu de la musique ... tomber sur son front, comme une rosée divine, les notes du *Comte Ory*, du *Siége de Corinthe* et de *Guillaume Tell*. »

MÉRY.

Inauguration du chemin de fer de Don Pedro II, à Rio-Janeiro.

Le Brésil marche fermement et rapidement dans la voie du progrès. A l'abri des compétitions personnelles, fatales aux Etats qui l'avoisinent, l'empire sud américain s'imprègne chaque jour davantage de tous les éléments de civilisation que lui verse l'Europe par les mille voies du commerce maritime. Il développe ses ressources, il fonde son crédit sur le bel ordre de ses finances et sur sa fidélité scrupuleuse à ses engagements, il améliore son administration intérieure, et il ne veut rester étranger à aucune de ces magnifiques découvertes dont le génie de la science moderne a doté l'Europe.

Ce n'est pas ici le lieu même de résumer tout ce qui a été fait au Brésil depuis la majorité de l'empereur Don Pedro II. Mais, puisque nous avons à faire connaître à nos lecteurs l'inauguration d'un chemin de fer à Rio-Janeiro, nous donnerons, en quelques mots, la nomenclature des voies ferrées dont la création a été autorisée par les pouvoirs légaux, et qui sont en construction ou en préparation financière.

Il existait au Brésil, en 1854, qu'un chemin de fer en miniature, appelé le chemin de Mana, quelque chose comme notre chemin d'Auteuil, qui conduit d'un point de la baie rapproché de la capitale à Pétropolis, ville de plaisance de l'empereur et des riches brésiliens. Cette communication rapide a été ouverte sans secours aucun du gouvernement, par l'énergique et persévérant effort d'un opulent banquier dont elle porte le nom, le baron de Mana.

Depuis cette époque, le gouvernement et les chambres sont activement intervenus dans la construction des chemins de fer, et un mode uniforme de subvention a été adopté. Les chemins de fer ont été livrés à l'industrie particulière; mais chaque province que doit traverser la ligne garantit un intérêt de 5 p. 100, et l'Etat garantit, en outre, 2 p. 100. Cette rémunération de 7 p. 100 est assurément suffisante pour attirer les capitaux.

Les bases financières de l'œuvre ainsi arrêtées, trois lignes principales ont été votées. La première, celle dont l'inauguration vient d'avoir lieu, part de la capitale et doit, par deux embranchements, desservir la province de Rio-Janeiro, d'un côté jusqu'aux limites de la province de Saint-Paul, de l'autre jusqu'aux limites de la province de Minas-Gerães. La seconde, qui a été l'objet de longues négociations à Londres, a aujourd'hui son capital réalisé, et l'exécution ne saurait plus souffrir aucun retard; elle doit desservir la province de Bahia. La troisième ligne est beaucoup plus avancée et sa première section est ouverte; elle dessert la province de Pernambuco.

Outre ces lignes principales et celle de Campos, deux autres voies ferrées, votées par les assemblées provinciales, vont entrer dans la période d'exécution : l'une appartient à la province de Saint-Paul, et doit se relier au chemin de Don Pedro II; l'autre, le chemin de Cantagallo, desservira de riches portions de la province de Rio-Janeiro qui ne peuvent profiter de la ligne principale. Toutes les actions de ce chemin ont été souscrites par les propriétaires des terres qu'il doit traverser. Plusieurs autres projets sont à l'étude.

L'enthousiasme qui a éclaté dans toutes les classes de la population de la capitale, le jour où la première section du chemin de fer de Don Pedro II a été inaugurée, est un sûr garant de l'ardeur avec laquelle toutes les créations du même genre seront poursuivies sur les divers points de l'empire, de manière à compléter le réseau. Il faudra du temps, beaucoup de temps, mais le Brésil est jeune et plein de vigueur : il suffira à la tâche.

C'est le 29 mars qu'a eu lieu l'inauguration du chemin de fer de Don Pedro II. Nous empruntons à un excellent journal de Rio, le *Comercio*, les principaux détails de la cérémonie :

« Bien avant l'heure marquée pour l'inauguration, le peuple a commencé à affluer et à se presser dans tous les abords de la place (*Campo d'Aclamacion*) et dans les rues adjacentes, dont toutes les croisées étaient garnies d'une gracieuse ceinture de dames.

» A neuf heures est arrivé S. Exc. le grand chapelain (évêque d'Iraja), accompagné de son cortége, et aussitôt les salles de la station ont été envahies par les invités.

» Leurs Majestés impériales sont arrivées à dix heures, et ont été reçues à la porte de la gare par les membres de la direction du chemin de fer.

Aussitôt après a eu lieu la cérémonie de la bénédiction des locomotives, des wagons et de la voie de fer; un autel avait été élevé à cet effet dans la gare, et S. Exc. l'évêque d'Iraja a officié. (La photographie que nous reproduisons a été prise en ce moment.)

» Quand la cérémonie religieuse a été terminée, M. Christiano-Beneditto Ottoni, président de la direction du chemin de fer, s'est avancé vers l'empereur et lui a adressé, d'une voix émue, un discours que son étendue ne nous permet pas de reproduire, discours plein d'aperçus d'avenir, et qui résume en excellents termes les avantages que le Brésil doit recueillir des chemins de fer.

» L'empereur a répondu :

« Messieurs les directeurs, la nation reconnaît vos
» persévérants efforts pour le succès d'une entreprise
» d'une si haute importance pour ce vaste empire;
» plein de joie de l'événement si gros d'espérances au-
» quel nous applaudissons tous aujourd'hui, je prie
» Dieu qu'il me donne assez de vie pour voir les Bré-
» siliens toujours unis, toujours heureux, marcher
» avec une rapidité de plus en plus croissante dans la
» voie de la civilisation, vers ce brillant avenir que la
» Providence nous réserve. »

» L'empereur a conféré immédiatement à M. Christiano-Beneditto Ottoni le titre de conseiller (*carta de conselho*), et la croix de commandeur de l'ordre du Christ à tous les directeurs.

» Une salve d'artillerie et trois décharges de l'infanterie de la garde nationale ont mêlé leur bruit aux acclamations enthousiastes de la foule.

» Dix minutes avant midi, le train impérial s'est mis en mouvement. Les applaudissements et les vivats ont pris alors des proportions inexprimables. Dans cette multitude innombrable, pas une bouche qui ne se soit ouverte pour couvrir le nom de l'empereur de bénédictions. Partout sur sa route les mêmes cris se faisaient entendre; les dames agitaient leurs mouchoirs, et le train impérial, suivi à un quart d'heure de distance par un autre convoi rempli d'invités, passait au milieu des feux d'artifice et des pétards, sous des arcs de triomphe ornés de fleurs et de feuillage.

» Les trains ont quitté la station de *Queimados*, point extrême de la section exécutée, vers trois heures de l'après-midi, et le voyage de retour a duré une heure quarante minutes. C'est beaucoup plus de temps que ne doit exiger un parcours d'environ 40 kilomètres; mais l'affluence était si grande, qu'on a dû diminuer la vitesse pour éviter les accidents. La durée réglementaire du trajet est fixée à une heure.

» Au retour de la promenade d'inauguration, la direction a offert à l'empereur et à ses nombreux invités une splendide collation. »

Tel est le récit abrégé de cette journée qui a mis en émoi la capitale de l'empire sud-américain, et qui fera époque dans les annales du Brésil.

CHARLES REYBAUD.

...le village tout entier responsable du crime ... homme. Le régiment revint, en effet, pour ... l'ordre du général; mais les Autrichiens ... déjà repris le village que les Français venaient ... donner. C'était, à ce qu'il paraît, un point très-... pour le succès de la journée : les Français ... rent à le reprendre, les Autrichiens à le ... er : ce fut une journée terrible! Notre maison ... avait été barricadée comme une forteresse, et ... étais là, au milieu de ces soldats acharnés au ... qui faisaient leur devoir en défendant le ... seulement, moi, homme de paix, qui crois que ... sont frères et n'ont qu'une seule et même ... je secouais la tête et priais également pour les ... ennemis, pour les Autrichiens et les Français ne comprirent pas, les pauvres aveugles! ils ... que, du moment où je n'étais pas pour eux, ... contre eux; ils me mirent alors un fusil à la ... me poussèrent au feu.

— Oh! mon Dieu! murmura Lieschen; et tout cela ... au-dessus de nos têtes?

— Oui, mon enfant; mais, au bruit de la fusillade, ... que les balles sifflaient à mes oreilles, je disais : ... eur, vous qui êtes grand, vous qui êtes tout-... vous qui êtes miséricordieux, faites qu'un ... ces hommes qui s'envoient la mort se donnent ... de la fraternité! faites que vous, que l'on appelle Dieu de la guerre, soyez appelé un jour, d'un ... monde à l'autre, le Dieu de la paix! » Tout à ... au milieu de ma prière, je chancelai; la voix ... mes yeux se fermèrent, et je tombai ... dans mon sang : je venais de recevoir une balle ... la poitrine.

— ... mon père! s'écria Lieschen en jetant ses deux bras au cou du vieillard, et avec un accent aussi déchirant que s'il venait d'être blessé à l'instant même.

— La dernière chose que je vis en tombant, ce fut ta sœur, qui avait quitté sa retraite et qui se précipitait, éperdue, à mes pieds... Oh! ce que je souffris pendant cette minute qui sépare la vie de l'évanouissement, le jour de la nuit, est incalculable! il me sembla que c'était la mort elle-même qui venait de me toucher... J'étendis les mains vers ma fille, que j'apercevais encore à travers un voile de sang; j'essayai de balbutier son nom, de la toucher, de la bénir; mais la force me manqua : tout disparut, et je m'évanouis.

— Oh! pauvre cher père! murmura Lieschen.

— Combien de temps je restai évanoui, je l'ignore; mais ce que je sais, ma pauvre enfant, c'est qu'en rouvrant les yeux à la pure lumière du ciel, j'étais plus à plaindre que quand j'avais cru les fermer pour toujours; c'est que j'eus plus de peine à me résigner à vivre que je n'en avais eu à me décider à mourir!... Oh! c'était bien la guerre, la guerre avec toutes ses horreurs! la guerre suivie de son cortége de crimes! On m'avait trouvé couché parmi les morts, un fusil à la main, et l'on ne m'avait épargné que parce que l'on m'avait pris pour mort. La petite maison blanche n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris fumants; le village était une vaste ruine! du sang, il y en avait partout, dans les sillons des champs, dans le ruisseau de la rue, et jusque dans le tabernacle du Seigneur! Ce fut là que je retrouvai ta sœur, pâle, égarée, mourante, et plus malheureuse, ma pauvre enfant, que si elle eût été morte!

— Mon père! mon père! s'écria Lieschen en éclatant en sanglots.

— Après cela, reprit le pasteur avec un accent d'amère tristesse, après cela, on dit que ce fut une bien belle bataille, et qui fit à la fois honneur à ceux qui attaquèrent et à ceux qui défendirent... Je laissai ma blessure se guérir toute seule; mais il n'en fut point de ta sœur comme de moi : soins, tendresse, dévouement, ne purent rien sur elle. J'eus beau quitter la Bavière pour la Westphalie, puis la Westphalie pour le grand-duché de Bade, m'appeler Waldeck au lieu de Stiller, rien ne put la rattacher à l'existence, et, comme moi, tu la vis pâlir, se pencher, perdre chaque jour un souffle, une haleine, un sourire, jusqu'à ce qu'enfin, le 16 octobre 1812, elle expira en pardonnant!

— Pauvre sœur! murmura Lieschen.

— Tu comprends, maintenant, n'est-ce pas? pourquoi Gretchen, la fiancée de S***, ne voulut épouser ni l'étudiant d'Heidelberg, ni le fils du banquier de Francfort, ni le comte Rudolph d'Offenbourg? C'est qu'elle avait été déshonorée par le capitaine Richard!

— Ah! fit Lieschen en poussant un cri de douleur.

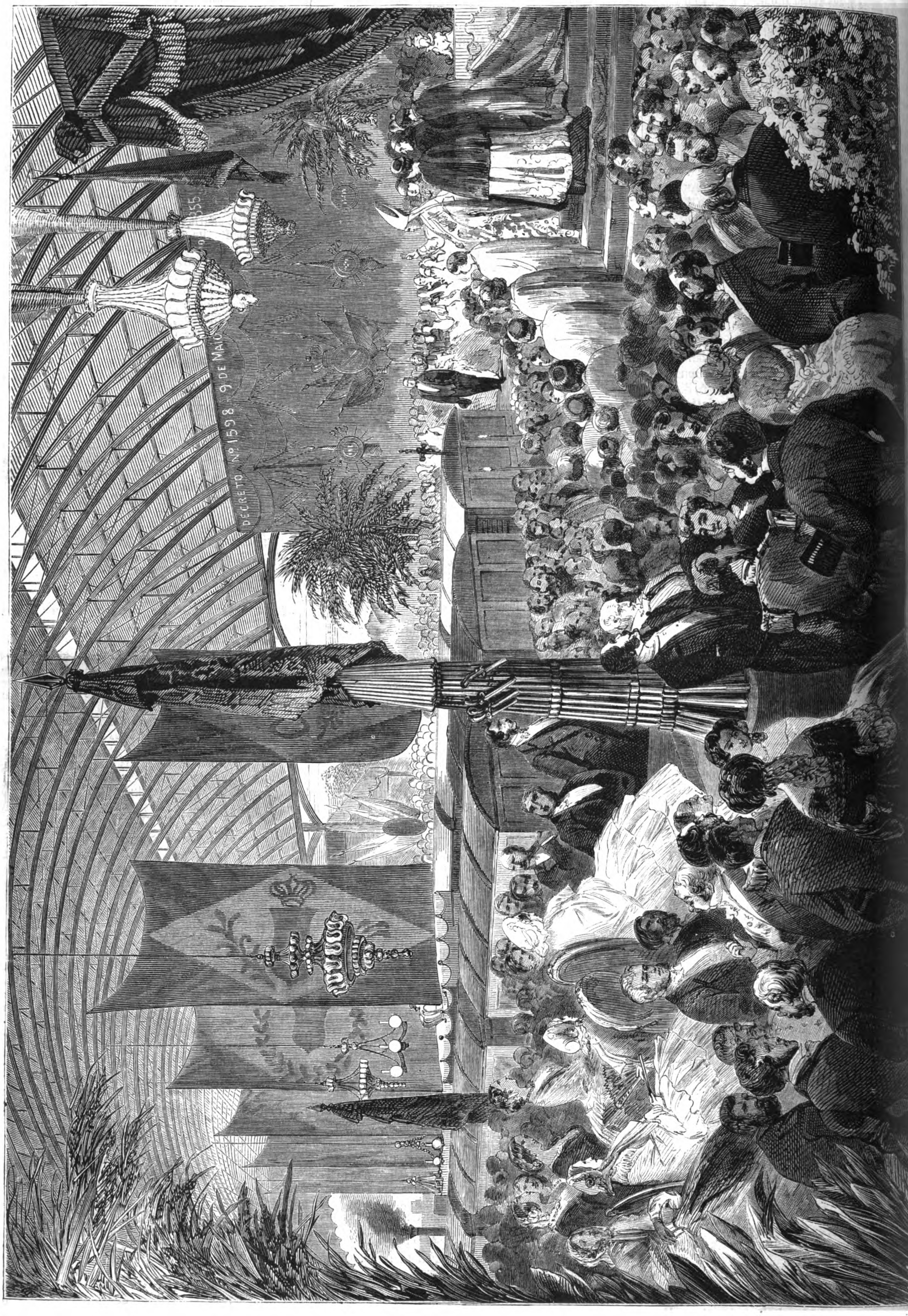
— Quoi? demanda le vieillard.

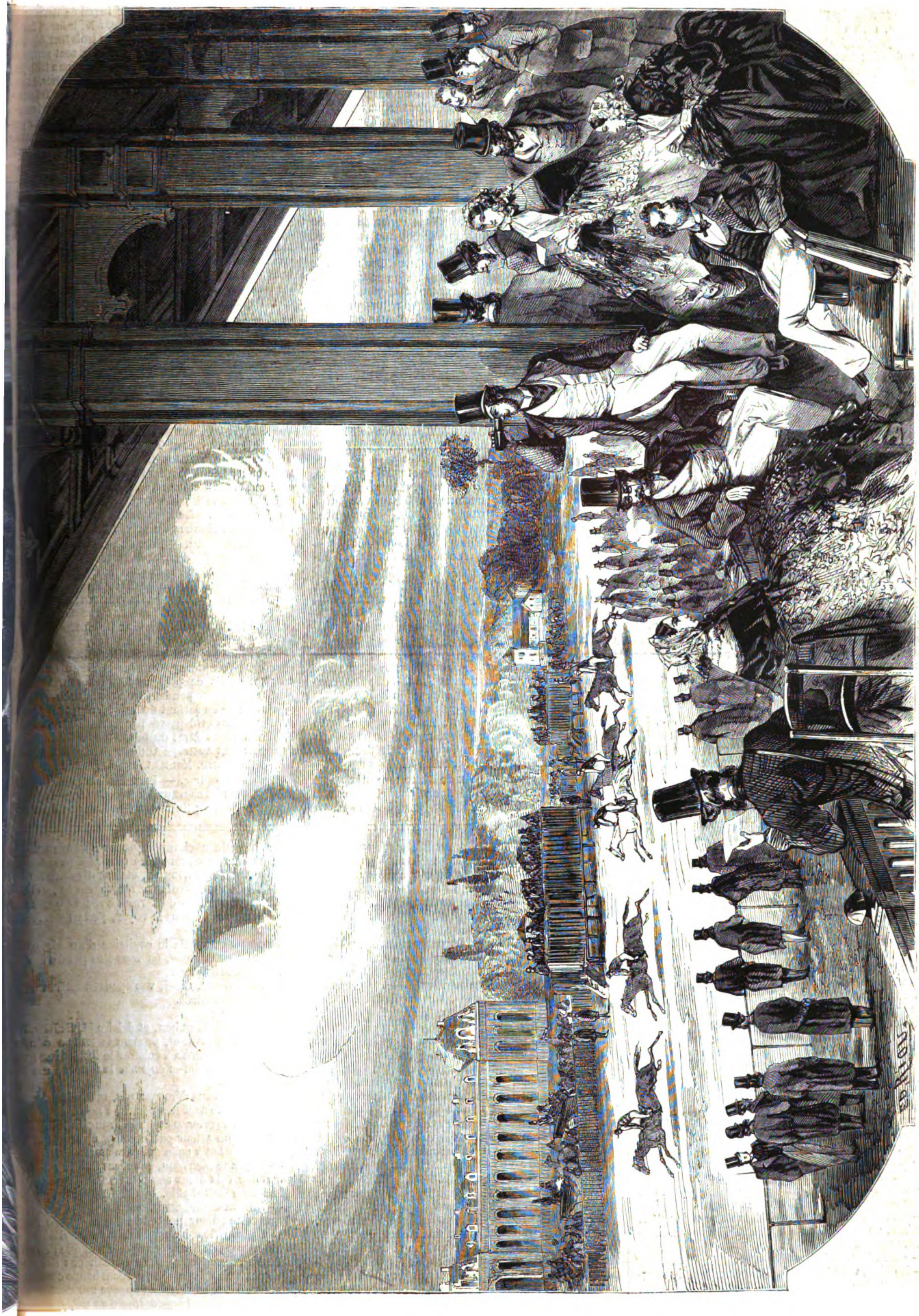
— Par le capitaine Richard? répéta la jeune fille.

— Oui, par le capitaine Richard! C'est le nom du misérable qui nous a vêtus de deuil, toi pour un an, ma fille, — car, à ton âge, le deuil est éphémère, — moi, pour toute ma vie!

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! murmura Lieschen écrasée sous le poids du nom qu'elle venait d'entendre.

— Aussi, moi, reprit le pasteur, moi, parole de paix; moi, genou plié devant le Seigneur; moi, sacré pour pardonner et bénir, je ne demande qu'une chose à Dieu : c'est que sa colère n'amène jamais cet homme


DECRETO Nº 1598 9 DE MAIO



Courses de Chantilly.

Courses de Chantilly.

Les courses de Chantilly ont eu trois journées : la dernière, sans contredit, a été la plus brillante. Le 23 mai, jour du derby, les pelouses de l'ancienne résidence de l'illustre maison de Condé recevaient sur leurs tapis verdoyants tout ce que Paris renferme de sportmen renommés ; ceux-là mêmes qui, hier encore, composaient l'état-major de l'hippodrome détrempé du bois de Boulogne et qui, demain, se disperseront sur les plaines poudreuses de Satory pour y proclamer de nouvelles victoires.

Depuis vingt-cinq ans, Chantilly a son public spécial. Chaque année, au printemps et à l'automne, il revient peupler ses rues désertes, remplir l'espace silencieux de voix et de bruits, et, par son animation et ses plaisirs, crée une ville vivante au sein même de la ville morte, — public élégant et choisi comme celui des Italiens ou de l'Opéra, — et qui, à l'exemple de ce dernier, tient moins peut être à voir qu'à être vu. Aussi le retrouve-t-on toujours coquet, pimpant et paré. L'hippodrome de Chantilly, cet immense champ de courses qui compte deux mille mètres de circuit, a ses stalles et ses loges aussi bien que la salle Ventadour et la salle de la rue Lepelletier. Là, lorsque le temps le permet, nos femmes à la mode, presque toutes de très-grandes dames, braves en face du plein jour lui-même, viennent étaler leurs toilettes printanières. Nous ne saurions dire au juste ce que, de comtesse à marquise et de duchesse à princesse, il s'y livre de combats. Ce sont, durant huit jours au moins, des assauts continuels de robes et de chapeaux, luttes charmantes où toutes les petites vanités de la femme sont en jeu et qui se renouvellent, un peu plus tard, à Bade, à Dieppe, à Spa, enfin à toutes les villes et à tous les bains rendez-vous du monde fashionable. Cette année, les giboulées de mai se sont chargées de mettre en déroute les manœuvres de la coquetterie féminine. Rangées tristement sur les gradins des tribunes, les toilettes formaient des horizons aux tons sombres qui s'harmonisaient avec la couleur ardoisée du ciel. En souvenir, sans doute, des années où le soleil se faisait le décorateur de cette mise en scène hippique, quelques jeunes et jolies femmes avaient risqué des robes claires qui se cachaient prudemment sous les plis soyeux de leurs burnous, lesquels commettaient, de temps en temps, une légère indiscrétion au profit de notre curiosité. C'est ainsi que nous avons su que M^me^ la comtesse de C... portait une délicieuse robe bleu turquoise à deux jupes, garnies par le bas d'une grosse ruche de rubans et de dentelles, et quelle dentelle ! du point d'Alençon qui eût fait envie à M^me^ de Pompadour elle-même ! Le nombre considérable de curieux de toutes les classes qui sont accourus à Chantilly le 16, le 20 et le 23 mai nous est une preuve encore irrécusable de l'importance que prennent en France les luttes du sport, puisque, cette fois en dehors du spectacle des courses, l'ex-domaine des Condé n'offrait aucun attrait à la foule avide des plaisirs et des joies libres de la campagne, et qui bien souvent, autrefois, ne prenait les solennités du turf que comme le prétexte d'une vie bruyante et désœuvrée. Hélas ! dimanche dernier, le Chantilly classique n'existait plus pour le touriste : la forêt était humide, les sentiers détrempés, les oiseaux ne chantaient pas, et le ciel, sans cesse menaçant, avait fait justice de l'ombrelle et de la canne en faveur du parapluie.

La première journée (16 mai) a débuté par le prix du Ministère. La course a été gagnée en deux épreuves. Sur douze chevaux engagés quatre ont couru : Tippler, à M. le baron de Nivière ; Marquemont, à M^me^ Latache de Fay ; Grand-Décime, à M. Mosselman ; Mésange, à M. Lupin.

Première épreuve : 2,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. 50 fr. d'entrée. — Grand-Décime est parti le premier, suivi par Marquemont et Mésange ; mais au tournant Mésange s'est heurtée contre un arbre et bientôt est tombée. Alors Marquemont, suivi par Tippler, a fait le jeu : mais après une lutte assez vive, il a été battu d'une tête. Grand-Décime n'a pas couru la manche. — *Seconde épreuve* : Grand-Décime a fait le jeu, Marquemont étant second et Tippler troisième. Au poteau de distance Marquemont a dépassé Grand-Décime, mais presque aussitôt il a été rejoint par Tippler, qui l'a battu d'une tête. Grand-Décime est arrivé à une longueur environ de Marquemont. Montant du prix, 2,550 fr.

Deuxième course. — Prix de la reine d'Angleterre : 4,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 50 fr. — Claire, à M. le comte de Lagrange ; Bergeronnette, à M. Lupin ; Acajou, à M. Max de Croy ; Commelles, à M. le duc d'Hédouville ; Little-Jack, à M. le baron de Nivière ; Eblis, à M. le baron de Nivière ; Minotaure, à M. Fasquel ; Andrinople, à M. Hurst ; Lathe, à M. Daru.

Course de neuf chevaux. Claire est partie première, et, après une lutte fort courageuse, est arrivée facilement première. Bergeronnette a dépassé Acajou à 30 mètres du but, et l'a battu d'une demi-longueur pour la seconde place. Little-Jack était quatrième ; puis venaient Minotaure, Eblis et Andrinople. Lathe et Commelles sont arrivés ensemble les derniers. Montant du prix, 4,400 fr.

Troisième course. — Prix du Gros-Chêne : 1,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 100 fr. — Ces courses de 800 mètres sont moins en faveur chez les turfistes. Balagny, au baron de Rothschild ; Sire-de-Franc-Boisy, à M. Gibson ; Valna, à M. le comte de Lagrange ; Corpus, à M. le comte de Morny ; Toss-Up, à M. C. Leclerq. Balagny est parti en tête, suivi par Valna, Corpus et Franc-Boisy, qui couraient sur la même ligne ; en sortant du bois, Balagny a essayé de se dérober, ce qui lui a fait perdre son avance. Une lutte très-intéressante s'est engagée entre Toss-Up, Valna et Franc-Boisy, mais à 50 mètres ils ont été dépassés par Balagny, qui est arrivé facilement le premier. Montant du prix, 1,600 fr.

Quatrième course. — Prix de Diane : ce prix a une grande importance. 4,000 fr. pour pouliches de trois ans. Entrée, 200 fr. — Etoile-du-Nord, à M. le comte de Lagrange ; Goëlette, à M. le baron de Nivière ; Seigneurie, à M^me^ Latache de Fay ; Kiss-me-not, à M. Schickler ; Tafferette, à M. le baron de Rothschild ; Christina, à M. Carter ; La Sarthe, à M. le baron Daru ; M^lle^ Mars, à M. Mosselman. Il y a eu trois faux départs ; au bon départ, La Sarthe et Christina sont parties les premières ; au premier tournant, Christina a fait le jeu ; Seigneurie étant seconde, La Sarthe troisième, Etoile-du-Nord quatrième, suivi de Kiss-me-not et de Tafferette. En face des écuries, Etoile-du-Nord a dépassé ses devanciers d'un seul élan et a pris tête pour arriver première au petit galop, de six longueurs. Montant du prix : 7,300 fr.

Cinquième course. — Prix du haras : 2,500 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 200 fr. — Potocki, à M. Lupin ; M^lle^ de Chantilly, à M. le comte de Lagrange ; Ronzi, à M^me^ Latache de Fay ; Mathilda, à M. le baron de Nivière. Ronzi a fait le jeu avec une avance de deux longueurs sur Mathilda seconde ; Potocki troisième ; M^lle^ de Chantilly dernière. En descendant la pente, M^lle^ de Chantilly a dépassé d'un seul trait ses concurrents ; mais en gagnant toujours sur les autres, Potocki l'a rejointe au poteau de distance et la dépassant aisément, est arrivé premier. Montant du prix : 3,700 fr.

DEUXIÈME JOURNÉE (20 mai). — *Première course* : prix de la pelouse (gentlemen-riders), 1,500 fr. pour les chevaux de trois ans et au-dessous. Entrée, 100 fr. — Tippler, à M. le baron Nivière ; Vert-Galant, à M. Delamarre ; Valna, à M. le comte de Lagrange.

Première épreuve. — Tippler est parti en tête, Vert-Galant second, Valna troisième. Au premier tournant Valna a pris les devants, mais bientôt elle a été dépassée par Vert-Galant et Tippler, le premier conservant une avance de deux longueurs jusqu'au poteau de distance où il a fléchi. Tippler l'a gagné de deux longueurs environ. Valna a été arrêtée. — *Seconde épreuve* : Vert-Galant a fait le jeu jusqu'au poteau de distance. Tippler l'a rejoint facilement et l'a battu de trois quarts de longueur. Montant du prix, 1,700 fr.

Deuxième course. — Prix du premier pas : 1,000 fr. pour chevaux de deux ans. Entrée, 100 fr. — Black Prince, à M. le comte de Lagrange ; Olibrius, à M. Fasquel ; Daisy, à M. J. Carter fils ; Athos, à M. le baron de Nivière ; Harold, à M. Delamarre ; Voluptuary, à M. Schikler ; Bièvre, à M^me^ Latache de Fay ; Princesse de la Paix, à M. Herbin ; Dubica, à M. Herbin ; Martinette, à M. le comte de Lagrange ; Newa, à M. le comte de Morny ; Lorie, à M. Reiset. Le départ a été excellent, Voluptuary, Olibrius et Newa étant partis en tête, suivis de près par tous les autres chevaux. Après avoir couru pendant trois cents mètres, Olibrius a pris en tête en sortant du bois ; Voluptuary et Newa étaient battus et dépassés par Athos, Daisy et Black Prince. A cent mètres du but, Athos a fléchi et Black Prince, ayant rattrapé Olibrius, l'a battu après une très-belle course. Montant du prix, 3,000 fr.

Troisième course. — Prix des écuries (handicap), 4,000 fr. pour les chevaux. Entrée, 200 fr. — Inkermann, à M. de Lagrange ; Furens, à M^me^ Latache de Fay ;

---

sur ma route, car je pourrais me tromper et croire que c'est sa justice !

— Mon père, par grâce !

Et elle abaissa les bras du vieillard, levés au ciel pour demander vengeance.

— Oui, tu as raison, mon enfant, dit le pasteur : ne pensons plus à cela, ou n'y pensons plus, du moins, avec un cœur courroucé, une âme haineuse.... Le souper est prêt ? Eh bien ! soit, mettons-nous à table ; seulement, à cette table, entre toi et moi, il y a une place vide, celle de la pauvre Marguerite...

Et le vieillard s'assit ; mais, au lieu de manger, il laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

Lieschen, appuyée au dossier de la chaise placée en face de son père, le regardait avec une profonde tristesse, quand retentit un coup de feu tiré à peu de distance. Presque en même temps, on entendit des pas précipités, puis le bruit de la porte de la cour qui s'ouvrait vivement.

Lieschen jeta un cri.

Le pasteur se retourna et se trouva en face du jeune homme que nous avons vu, il n'y a qu'un instant, prendre congé de la jeune fille.

— C'est lui, mon père, murmura Lieschen.

— Entrez, monsieur, dit le vieillard.

— Je suis poursuivi, monsieur ; voulez-vous me sauver une seconde fois ? demanda le fugitif.

— Entrez vite, et mettez-vous à table près de moi... Lieschen, un couvert tout de suite !.. Parlez-vous allemand, monsieur ?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Eh bien, vous êtes notre hôte. Du calme, du sang-froid ! Peut-être y a-t-il encore moyen de vous sauver.

Le jeune homme s'assit à la table du pasteur, à cette même place où, quelques minutes auparavant, le père regrettait de ne pas voir sa fille Marguerite.

Lieschen posa rapidement un couvert devant lui et se rassit en murmurant :

— Oh ! mon Dieu ! est-ce votre colère ou votre miséricorde qui l'amène à cette place ?

En même temps, un homme vêtu de l'uniforme de brigadier de gendarmerie s'accouda sur l'appui de la fenêtre, restée ouverte, et, tandis que la moitié de son corps demeurait à l'extérieur, une figure railleuse pénétrait dans l'intérieur de la chambre et couvrait de son regard la petite table et les trois convives.

— Oh ! dit tout bas Lieschen, le brigadier Schlick ! nous sommes perdus !

Mais, tout au contraire, le brigadier, qui causait un si grand effroi à la pauvre Lieschen, ne paraissait animé d'aucune intention hostile ; il mit poliment le chapeau à la main, et, s'adressant au pasteur :

— Bon appétit, monsieur Waldeck, et votre compagnie ! dit-il.

Richard jeta un coup d'œil rapide sur le gendarme et crut se souvenir d'avoir déjà vu ce visage.

Quant au pasteur, il se retourna, imposant à sa physionomie un calme qui était bien loin de son cœur.

— Qui donc est là ? demanda-t-il.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le pasteur ; c'est moi, le brigadier Schlick, pour vous servir.

Le nom du gendarme, tout comme son visage, n'était point étranger au capitaine ; cependant, il ne pouvait se rappeler où il avait vu l'un et entendu l'autre. De son côté, le brigadier Schlick regardait le capitaine avec une fixité qui prouvait que sa mémoire était aussi au moins aussi bonne que celle de l'officier français, si elle n'était pas meilleure.

Au bout de quelques secondes d'examen, le gendarme fit un mouvement de tête indiquant que ses doutes, s'il en avait eu, étaient dissipés.

— Le bourgmestre m'a recommandé, dit-il, de mettre toutes sortes de formes avec vous, monsieur le pasteur ; aussi, vous le voyez, j'en mets... Peut-on entrer ?

Le pasteur regarda le capitaine d'un air qui signifiait : « De l'assurance, ou vous êtes perdu ! »

Puis, au brigadier :

— Sans doute, dit-il, vous pouvez entrer ; il n'y a aucun empêchement.

Et il ajouta :

— Lève-toi, Lieschen, et éclaire M. Schlick.

Lieschen se leva, et, prenant la lampe d'une main tremblante, s'apprêta à éclairer le brigadier ; mais au même instant, celui-ci enjamba la fenêtre en disant à la jeune fille :

— Oh ! ne vous dérangez pas, ma belle demoiselle, les fenêtres, ce sont nos portes, à nous.

Lieschen se retourna vers le Français. Il était calme et semblait un acteur parfaitement étranger à la scène qui se passait et à celle qui paraissait se préparer.

— Soyez le bienvenu, monsieur Schlick ! dit le pasteur d'une voix assez assurée.

Lieschen était si pâle, qu'elle fit pitié au gendarme.

— Mademoiselle, dit-il, comme vous êtes fort pâle et que cette pâleur peut naturellement être attribuée à mon apparition inattendue, je veux d'abord vous prouver que je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

Tout en disant cela, il ne quittait pas des yeux le Français, qui, de son côté, gardant bonne contenance, posa son coude sur la table, appuya son menton sur sa main, et regarda le gendarme d'un œil, sinon

sabeth, à M. le baron Daru; Faustin, à M. le baron de Nivière; Ronzi, à Mme Latache de Fay; M. Henri, à M. Mosselman; Miss Cath, à M. de Nivière; Sylvain, à M. Th. de Sevin; Paladin, à M. Lupin; Odessa, à M. Reiset; Phœbus, à M. Fasquel; Colax, à M. Carter. Après un faux départ dans lequel Paladin s'est dérobé en face des jardins, Elisabeth est partie en tête ayant Odessa à ses côtés et suivie par Furens et Colax. Inkerman, Phœbus et Sylvain étaient au centre du peloton, puis venaient les autres. Au premier tournant, Colax a disparu et Paladin a pris en tête, suivi par Inkerman, Odessa et Elisabeth, dans l'ordre indiqué. Mais au même endroit, en face des jardins, Paladin s'est dérobé. La lutte a été pleine d'intérêt entre les chevaux engagés; à la montée, Inkerman avait une avance de plusieurs longueurs, et malgré les efforts de ses concurrents, il n'a jamais été rejoint, ce qui lui a permis d'arriver premier. Le prix était de 6,900 fr.

Quatrième course. — Prix des hacks : entrée, 200 fr. Brassia, à M. le comte de Louvencourt. Cette pouliche a couru seule. Prix, 200 francs.

Cinquième course. — Prix du chemin de fer du Nord : 1,500 francs, pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 150 francs. — Marquemont, à Mme Latache de Fay; La Sarthe, à M. le baron Daru; San-Salvator, à M. Lupin; Little-Jack, à M. le baron de Nivière; Bois-Robert, au même; Ferrières, au baron de Rothschild; Suresnes, à M. le comte de Morny,

Bois-Robert est parti en tête; en face des tribunes, Suresnes avait pris la seconde place. A deux cents mètres du but, Bois Robert, toujours en tête, a fléchi. Une très jolie course s'en est suivie. — Marquemont et La Sarthe ont courageusement lutté. Le premier a gagné. Le prix était de 2,775 francs. Le vainqueur n'a pas été réclamé.

TROISIÈME JOURNÉE. — Prix de l'administration des haras — Potocki, Tippler et Valna, trois anciennes connaissances. Potocki a fait le jeu avec une avance de quatre longueurs sur les deux autres, qui, malgré leurs efforts, n'ont pu le rejoindre. Il est arrivé premier — Seconde épreuve : Potocki a de nouveau gagné.

Sixième course.— Prix de l'Empereur (handicap) : [illegible] francs, pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 50 francs. Vingt-neuf chevaux engagés. — Charlatan, à M. Fasquel; Muséum, à M. le comte de Rœderer; Phénix, à M. de Lagrange; Fleur-des-Loges, à M. le comte de Blangy; Seigneurie, à Mme Latache de Fay; Derby, à M. Fasquel; Mathilda, à M. le baron de Nivière; Braine, à Mme Latache de Fay; Mira, à M. Delamarre; Corpus, à M. le comte de Morny; Zéphir, à M. Reyset; La Sarthe, à M. Daru; Mlle Mars, à M. Mosselman; Tafferette, à M. le baron de Rothschild; Cincinnatus, à M. de Béhague. Zéphyr est parti en tête et a mené; mais, au dernier tournant, Muséum a dépassé Zéphyr, qui a fléchi aussitôt et s'est vu encore dépasser par Charlatan. Cependant, Muséum a gardé la tête jusqu'au poteau de distance; là, Charlatan l'a attaqué et l'a battu très-facilement. — Montant du prix : 3,400 francs.

Troisième course.— Prix du Jockey-Club : 20,000 fr., pour poulains et pouliches. Entrée, 1,000 fr.; 600 de forfait, et 500 francs seulement s'il est déclaré. — Soixante-sept chevaux engagés, dont trente six ont déclaré forfait. — Ventre-saint-gris, Zouave, Inkermann et Etoile du-Nord, à M. Frédéric de Lagrange; Furens et Souvenir, à Mme Latache de Fay; Maladetta et Pèlerin, à M. Lupin; Christina, à M. Carter; Gouvieux, à M. le comte de Prado; Trackir, à M. le comte A. Talon; Oubli et Brocoli, à M. Rœderer; Cagliostro, à M. Delamarre; Forestier et Goëlette, à M. de Nivière; Martel-en-tête, à M. Schickler; Toss-up, à M. Leclercq; As partout et Tonnerre-des-Indes, à M. Mosselman; Lord Spleen, à M. de Sevin; Farewell, à M. de Montgommery; Phœbus et Fort à-bras, à M. Fasquel.

La mauvaise volonté des jockeys qui montaient Brocoli, Oubli et Inkerman a occasionné onze faux départs, ce qui a retardé la course d'une heure au moins. A cinq heures et demie seulement, le vrai départ a eu lieu. Il était excellent. Oubli, Inkerman, Martel-en-tête et Etoile-du-Nord se sont détachés les premiers du peloton et ont pris en tête en abordant les tribunes; Brocoli et Ventre-saint-gris étaient du second groupe. Au premier tournant, Oubli, en tête, avait une avance d'une longueur sur Martel-en-tête (second); ils ont couru jusqu'aux écuries, ayant alternativement les devants: mais à la descente, ils ont été dépassés par Etoile-du-Nord et Cagliostro qui a continué à faire le jeu, tandis que Brocoli, Gouvieux et Ventre-saint-gris se rapprochaient des premiers rangs. A la montée, Martel-en-tête a disparu de la course; Etoile-du-Nord cédant sa place à Ventre-saint-gris, celui-ci est arrivé le premier au haut de la côte. Il serait trop long de dire les péripéties de cette lutte. Malgré les efforts des coureurs, Ventre-saint-gris a conservé jusqu'au bout une avance très-grande sur les autres chevaux. Montant du prix : 69,200 fr.

Ventre-saint-gris, le vainqueur du Jockey, a été acclamé par la foule.

Les écuries de M. de Lagrange ont pris, cette fois, une éclatante revanche. Après le derby, une grande partie des spectateurs a quitté l'hippodrome. Ceux qui sont restés, très-émus du résultat de l'avant-dernière course, ont prêté peu d'attention au prix de l'Oise. Dans cette course, cinq chevaux ont couru : Ronzi, Forest-du-Lys, Last-Born, Mulâtre, Olibrius. Après une lutte très-intéressante entre Forest-du-Lys et Ronzi, celle-ci est arrivée première. Montant du prix, 3,500 fr. Ainsi se sont terminées les courses de printemps à Chantilly. Disons-le, le derby a été le côté vraiment remarquable de ces trois journées, auxquelles ont assisté un grand nombre des individualités connues dans le monde aristocratique et dans les annales du sport. Parmi celles-là nous citerons : MM. le prince Etienne de Beauveau, le vicomte Daru, le comte de Lagrange, le comte d'Hédouville, le comte Alfred de Noailles, le comte Des Cars, le comte Rœderer, le comte de Prado, le comte de Komar, le duc de Fitzjames, le vicomte de Saint-Roman, le baron de la Rochette, le prince Max de Croy, le baron de Nivière, le vicomte de Lauriston, le comte de Pembroke, le comte de Montguyon, le comte A. Talon, le duc Caderousse, le comte Greffulhe, le comte de Perregaux, le baron Lecoulteux, le comte de Blangy, le vicomte des Roys, le vicomte d'Hédouville, le comte Paul Launoy, le comte Aguado, le baron Finot, le comte de Laire, le vicomte de Salverte, le marquis O. Talon, le comte Lehon, le comte Louvencourt, le comte de Béthune, le comte de la Rochefoucauld, le comte de Marnix, sir Hoare Bart, sir Clifton Bart, MM. Lupin, Reiset, Schickler, Fasquel, de Courteuil, Delamarre, Mosselman, Jules Verry, Calenge, de Saint-Roman, de Silveira, de Béhague, Aumont, Oudard, Michel, de Terves, etc., etc.

Mme R.-A. DE BEAUVOIR.

Concours régional de Versailles.

Le concours régional de Versailles aura été la grande fête agricole du printemps. Tout se réunissait pour lui donner un éclat véritablement exceptionnel. Les départements d'abord, dont le jury d'examen devait apprécier et récompenser les produits : c'étaient, en effet, les contrées les plus renommées de la France pour la fécondité du terroir et la perfection de leurs cultures : les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Oise, de la Somme, de l'Aisne, du Pas-de-Calais et du Nord. Les lieux ensuite qui servaient de théâtre au concours; c'étaient ces belles pelouses qui s'étendent autour de la vaste pièce d'eau des Suisses, sur la lisière des frais massifs du parc, au pied même des terrasses de ce château, le monument et le symbole des magnificences du grand roi. Un autre motif, plus élevé peut-être, s'unissait à ces considérations pour appeler l'attention et l'intérêt de tous les esprits que préoccupent profondément les intérêts agricoles du pays. On connaissait la statistique antérieure des industries rurales dans ces régions en rapports plus immédiats et continuels avec le grand centre des études théoriques, et l'on était avide de savoir si les spéculations de la science et les expérimentations des arts industriels avaient étendu une influence salutaire sur la pratique générale et y avaient réalisé de notables progrès.

Disons que les prévisions les plus favorables ont été justifiées par la beauté des animaux, la haute qualité des fruits et la perfection des instruments, le nombre enfin de tous ces produits qui se sont disputé les primes. Ce nombre s'est élevé au-dessus de dix-huit cents. Les espèces bovines, parmi lesquelles on admirait les belles races françaises, pures de tout croisement, avaient fourni cent quatre-vingt-sept têtes; les races ovines, trois cent vingt et une, dont quatre-vingt-onze de béliers; les animaux de basse-cour, où se faisaient remarquer de nouvelles et très-heureuses naturalisations : la race brahma-poutra, par exemple, supérieure à toutes les variétés des gallinacés que nous possédons; la race beutam argentée qui, pour la délicatesse, pourrait remplacer le faisan, y comptaient deux cent quatre-vingt-cinq sujets. Nous ne suivrons pas les diverses sections du jury dans l'examen des objets si multiples et si variés de ce remarquable con-

---

[...]eux, du moins aussi tranquille que celui dont il [...] regardé.

— Oh ! brigadier, répondit le pasteur faisant raison à maître Schlick sur son apparente méchanceté, tout au contraire! et je vous ai toujours connu pour un excellent garçon.

Lieschen fit un effort pour amener un sourire sur ses lèvres.

— Monsieur Schlick, dit-elle, je me rappelle vous avoir entendu souvent disputer avec mon père.

— Disputer! mademoiselle, s'écria Schlick, disputer avec un saint et savant homme comme M. Waldeck ? Sachez bien que jamais je n'ai eu le malheur de commettre une pareille impertinence !

— Oh ! si fait, monsieur Schlick, insista Lieschen, et je vous dirai même à quel propos, si vous voulez.

— Comment donc, si je veux ! Dites, mademoiselle.

— C'était à propos des Français, monsieur Schlick.

— Ah ! pour cela, c'est possible ! Sur le chapitre des Français, je suis intraitable : j'adore les Français, tandis que M. Waldeck les déteste. Est-ce que je mens, monsieur Waldeck ?

— Non, vous dites l'exacte vérité, monsieur Schlick.

— Oh ! reprit le gendarme, il faut qu'ils vous aient fait quelque rude avanie pendant les dernières guerres d'Allemagne, les Français ! Au reste, n'étiez-vous pas pasteur en Westphalie ou en Bavière ? et, dans les deux pays, en Bavière surtout, cela chauffait dur ! j'en puis parler savamment : j'y étais.

— Vous y étiez ? dit le pasteur avec un certain intérêt.

— Oh ! mon Dieu, oui… On a même fait, sur ma présence à l'armée de Sa Majesté l'empereur et roi, dans propos qu'il est bon de combattre… N'en est-il jamais rien arrivé jusqu'à vous, monsieur Waldeck?

— Non, jamais…

— Eh bien, on dit — les méchantes langues, bien entendu — on dit que je profitais de mon habileté à parler non-seulement le français et l'allemand, — ce qui n'a rien d'étonnant quand on habite un pays frontière, — mais encore les différents dialectes des autres pays, comme le tyrolien, le lithuanien, le hongrois, pour voyager à droite et à gauche, et rendre compte à l'empereur Napoléon de ce que j'avais vu. On ajoute qu'il y avait un marché passé entre le prince de Neuchâtel et moi, et que, selon l'importance de mes nouvelles, il me donnait une somme plus ou moins forte.

— Oh ! mais, dit naïvement Lieschen, si cela était ainsi, cela s'appellerait être espion.

— Justement, mademoiselle ! et c'est ce que disent les mauvaises langues; mais, moi, je soutiens que je voyageais par curiosité, que je racontais ce que j'avais vu par indiscrétion, et que l'empereur, qui s'amusait de mon bavardage, me donnait de l'argent par générosité.

— Ah! fit le pasteur.

— Et, comme l'empereur Napoléon, continua le brigadier, était très-généreux, je me rappelle qu'un jour j'accomplis, avec un jeune officier des chasseurs de la garde qui m'avait été donné pour compagnon, une démarche, ma foi, assez hasardeuse… Voulez-vous que je vous la raconte, monsieur le pasteur ?

— Certainement, monsieur Schlick; j'aime peu les histoires de l'empereur Napoléon, mais les vôtres sont si amusantes!

— Cependant, observa Schlick en désignant le capitaine, si monsieur ne parlait pas allemand…

— Eh bien? demanda Lieschen.

— Eh bien, je pourrais la raconter en français.

— Ne vous gênez pas pour moi, monsieur le brigadier, dit en excellent allemand le capitaine, qui n'avait point encore parlé; vous voyez que je suis digne de vous entendre.

— Oh ! alors, puisque nous sommes entre compatriotes, dit Schlick, je n'hésite plus. — Eh bien, monsieur Waldeck, il s'agissait tout bonnement, pour le jeune officier de chasseurs et moi, de pénétrer dans les ruines d'un vieux château où se tenaient des réunions de modernes francs-juges…

— A Abensberg? demanda le pasteur.

— Tiens, justement ! Vous connaissez Abensberg, monsieur Waldeck ?

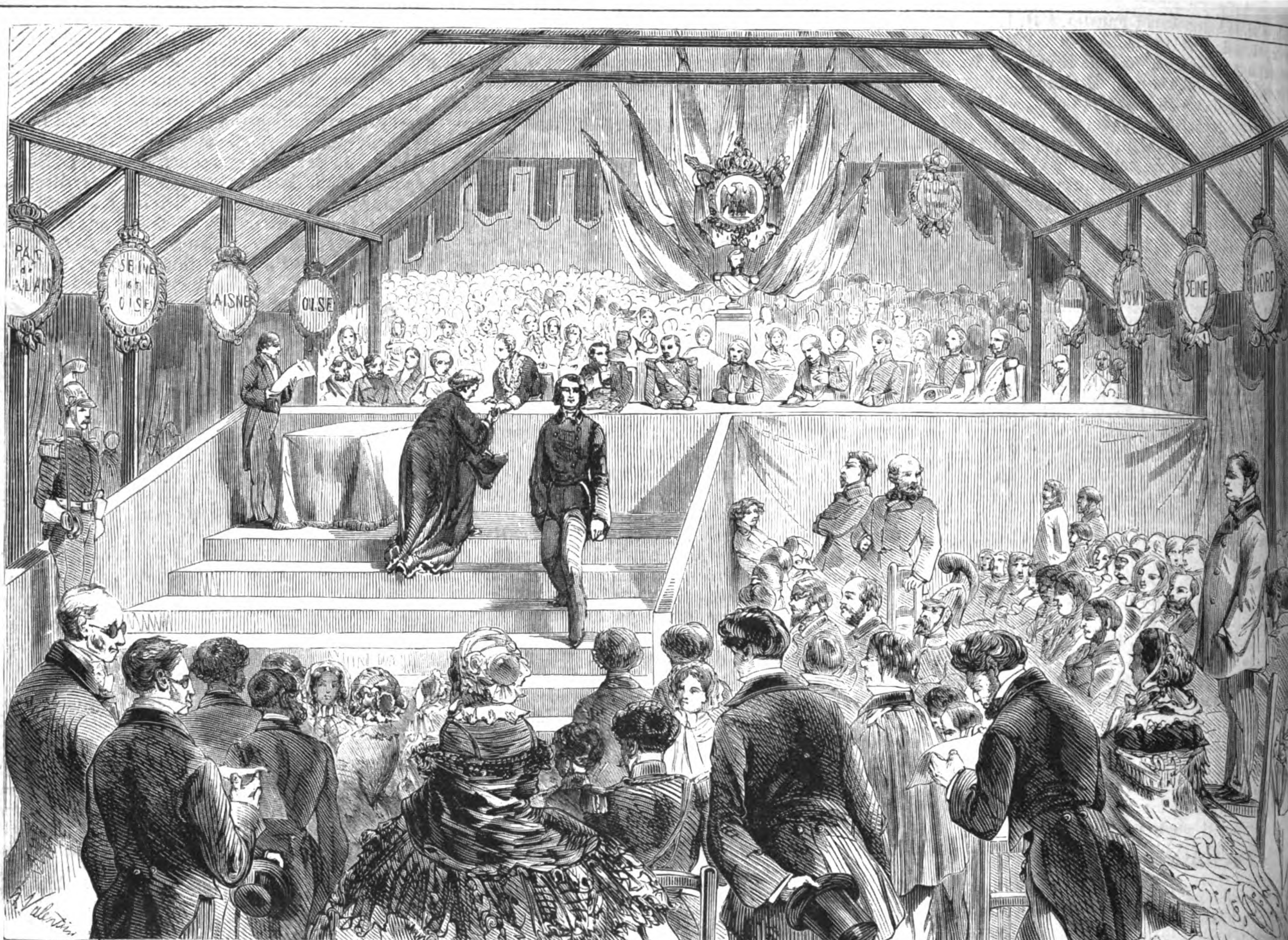
— Je l'ai habité quelque temps, oui, répondit indifféremment le pasteur.

— Eh bien, il s'agissait de pénétrer dans les ruines du vieux château d'Abensberg et de nous faire affilier à la société, pour connaître les intentions de ses membres. Nous nous fîmes affilier, en effet, l'officier de chasseurs et moi, — ou plutôt, j'étais déjà affilié, moi, — et nous eûmes, le lendemain, à raconter au prince de Neuchâtel une histoire si intéressante, qu'au nom de l'empereur, que l'histoire amusa beaucoup, à ce qu'il paraît, le major général me donna cent napoléons !

— Une jolie somme, monsieur Schlick ! dit le pasteur ; et vous devez être riche, si vous avez, dans votre vie, raconté pas mal d'histoires aussi intéressantes que celle-là.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)



Distribution des prix du Concours régional de Versailles, d'après un croquis de M. Ed. Riou.

cours. Il nous suffira d'avoir constaté l'ensemble et l'éclat de ses exhibitions diverses. Ouvert le 17 mai, il a été clos le 22 par la distribution solennelle des récompenses, dont notre gravure est la reproduction. La prime d'honneur consistait en une magnifique coupe d'argent, dont nous offrons le dessin, et en une somme de 5,000 francs; elle devait être décernée à l'agriculteur du département de Seine-et-Oise dont l'exploitation offrirait la direction la plus habile et la réalisation des plus utiles améliorations. Elle a été obtenue par M. Cauville.

L'aiguière, sortie des ateliers de Froment-Meurice, est celle que ce fabricant a fournie pour tous les concours régionaux de 1858; c'est un vase élégant, de forme antique, accosté de deux moissonneuses et relevé de ciselures d'un goût parfait. Chaque exemplaire est estimé 3,000 fr. Les autres lauréats ont été : MM. Petit de Champagne, Porquet-Dourin, Fievet, Duvoire, Dougny-Hoppe, Chollet, Calla, Bouchon, Schlosser, Faure, Guyot, Jacquet-Robillard, Coutelet, Perdry, Poittevin, Durand, Divay, Allier, Giot, le comte de Vigneral, Carette, le marquis de Dampierre, Moiana, Gilbert, Conseil-Lamy, Louis Pilat, Chertemps, Leluc, Labitte frères, Frère Ménée et Gérard.

Cette solennité s'est terminée par un banquet de quatre cent trente couverts, présidé par M. le préfet de Seine-et-Oise. La cordialité la plus courtoise n'a cessé de régner dans cette réunion composée des principaux concurrents, qui avaient été des rivaux sans cesser d'être des amis.

LÉO DE BERNARD.

Exposition florale de Versailles.

Pendant que nos agriculteurs et nos sportmen se portaient vers la partie du parc de Versailles où Louis XIV fut si profondément étonné d'apercevoir un beau matin la pièce d'eau dont il avait émis le désir la veille, pour admirer, sur les marges gazonnées de cette espèce de lac, les objets du concours régional, la partie la plus élégante de la population, les dames surtout, se dirigeaient vers le magnifique quinconce de marronniers séculaires où s'élèvent les bains d'Apollon. C'est que là s'était ouvert un autre concours. Sous une tente élégante et spacieuse, disposée avec autant d'habileté spéciale que de goût, était venu se déployer et se grouper, sur des gradins ou des plates-bandes, en massifs ou dans des corbeilles, tout ce que la flore printanière et la flore des serres ont de plus rare et de plus splendide, de plus frais et de plus charmant. Les rh[odo]dendrons d'Anatolie, les azalées de l'Inde, les fuc[hsias] américains, les camélias chinois, les pelargoniu[ms], les bruyères, etc., au milieu des plus riantes variét[és de] roses, de cinéraires, de verveines, de calcéolaire[s], pétunias, de pensées, etc. Les arbres verts : pins, [...] nettes, cryptomeries, thuyas, araucarias, genévr[iers], cèdres, avaient été disposés avec un art parfait [pour] faire valoir, dans leur plus doux ou plus vif é[clat,] toutes ces fraîcheurs et toutes ces richesses. L'as[pect] de ces miliers de fleurs se détachant sur ces rid[eaux] de verdure, ou enchâssées dans leurs massifs, éta[it] l'effet le plus prestigieux. On en peut juger par n[otre] gravure.

La flore potagère n'avait pas exhibé de moins [esti]mables produits, et, pour ne citer qu'un exemple [de la] richesse de l'exposition dans cette spécialité plus h[um]ble, nous mentio[nne]rons quelques-une[s de] ses salades, les la[itues] palatine, lente de [Hol]lande, chou de Na[ples], George, Batavia, à grain noir, lent[e à la] Passion, rousse [...]morin, etc.; les r[omai]nes verte, maraîc[hère], blonde, rouge d[...] panachée, ponc[...] alphange, à feuille [d'ar]tichaut, etc. Les c[ultu]res versaillaises [sont] d'ailleurs toujour[s] renommées pour l[eurs] salades.

Cette exposition a été provoquée pa[r la] Société d'horticul[ture] du département de [Sei]ne-et-Oise; elle a[...] digne en tout poin[t de] celle ouverte simu[lta]nément par la So[ciété] centrale d'horticu[lture] française.

M. Trufaut fils, [de] Versailles, a mér[ité] par ses semis d'a[...]

Exposition florale de la société d'horticultnre du département de Seine-et-Oise, d'après un croquis de M. Ed. Riou.

…llis et ses belles collections de rhododendrons et d'azalées, le prix d'honneur, offert par S. M. l'Impératrice. Les principales récompenses ont été obtenues par MM. Fleury-Prudent, Desine, Dieuzy aîné et Fontaine.

MAXIME VAUVERT.

Départ de Leurs Majestés Impériales pour Fontainebleau.

Fontainebleau est le château de la cour, dont les Tuileries et Versailles sont les palais et dont Saint-Cloud est la villa. Compiègne n'en est que le manoir et le rendez-vous de chasse. C'est à Versailles, l'antique résidence champêtre du roi Robert, la retraite de prédilection de Louis VII, que François Ier déploya toutes les magnificences dont il entourait la monarchie : les anciens édifices se transformèrent sous l'équerre et le ciseau des plus illustres artistes de son règne ; le Primatice y a laissé les traces les plus brillantes de son séjour à la cour des rois de France. C'est dans ce château embelli ou restauré par Henri II, Henri IV, Louis XIV, Napoléon et Louis-Philippe que Leurs Majestés Impériales vont passer la première partie des beaux jours. Elles y sont parties dimanche dernier, à trois heures, avec S. M. la reine des Pays-Bas et S. A. R. le prince de Wurtemberg.

Elles étaient accompagnées d'une suite brillante. On remarquait LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Mathilde, S. A. R. le prince Alexandre des Pays-Bas, LL. AA. le prince Nicolas de Nassau et le prince Joachim Murat, Mme la comtesse de Montijo, l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre, les ministres des Pays-Bas et de Wurtemberg, et plusieurs membres du cabinet. Notre gravure représente leur réception dans les salons de la gare du Nord, richement décorés pour cette solennité, par les plus hauts dignitaires de la compagnie. Plusieurs élégants wagons avaient été ajoutés au train impérial, dont on connaît le confortable et la magnificence.

LÉO DE BERNARD.

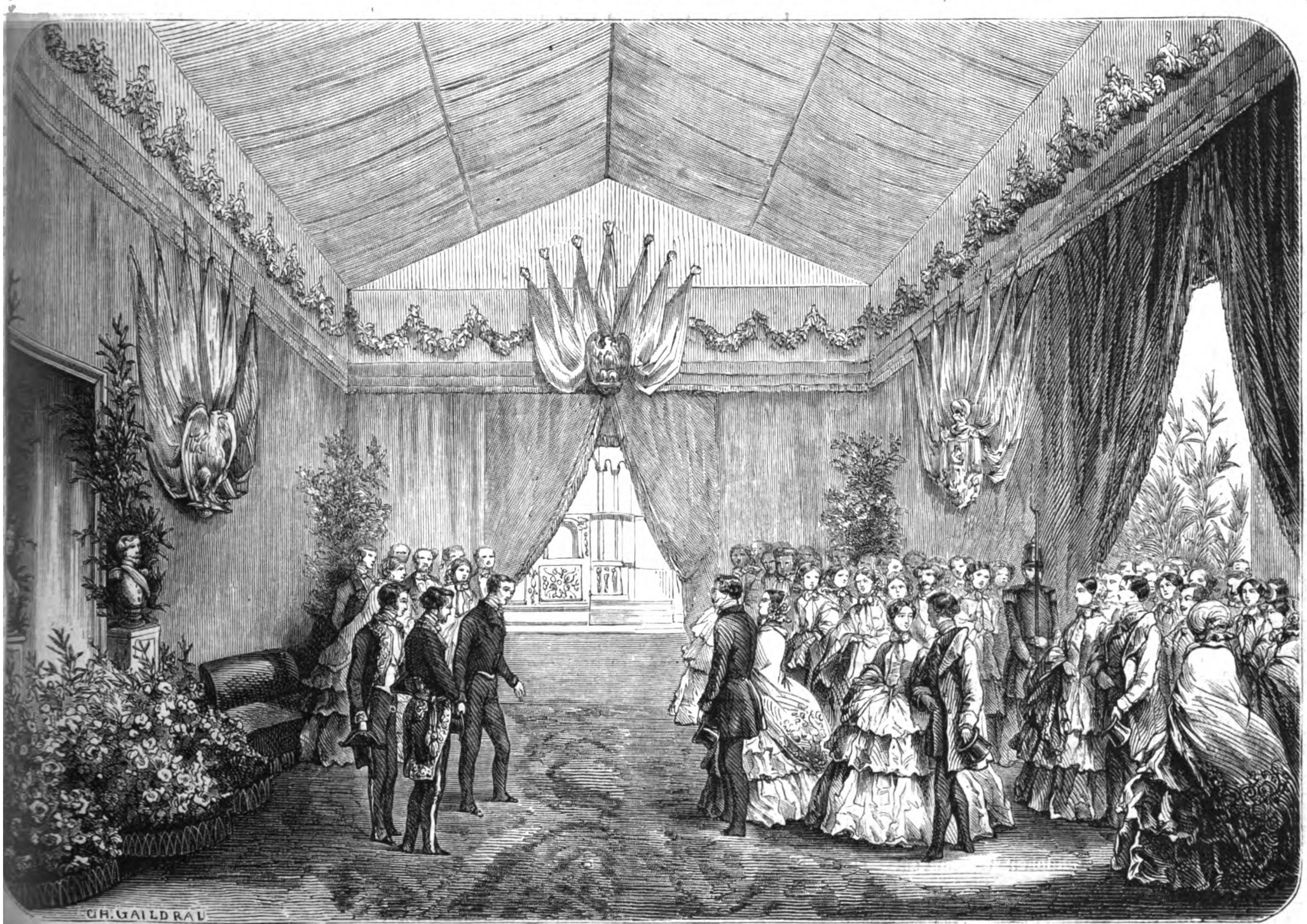
COURRIER DU PALAIS

Notre chronique judiciaire pourrait être aujourd'hui typographiée en lettres blanches sur un fond noir. Les condamnations à mort ont terriblement donné depuis quelques jours. La cour d'assises de Seine-et-Oise en a prononcé deux pour sa part dans le cours de sa dernière session. L'un des condamnés est un braconnier qui avait tiré sur un garde des forêts de la couronne. Je suppose que vous avez lu l'admirable étude que Balzac a intitulée *les Paysans*. Vous vous rappelez sans doute un certain Nicolas Tonsard qui, embusqué derrière les broussailles, abat d'un coup de fusil le garde général Michaud. Chez le héros de la cour d'assises et chez celui du roman, c'est la même haine contre le représentant de la loi et de la propriété, ce sont les mêmes instincts sauvages, la même énergie sombre et indomptable. Dans sa prison, Crapet — c'est le nom du condamné — avait essayé de se tuer en s'ouvrant, avec un rasoir, l'artère crurale. Il avait annoncé son dessein par deux lettres, dont l'une était signée de son sang et l'autre se terminait par une sorte d'emblème représentant un nœud coulant. Ce n'était pas là, comme on vient de le voir, une vaine comédie. Quant au garde blessé par Crapet, il a été préservé heureusement par un étui de pipe et une couverture de laine qui, en amortissant le coup, ont empêché qu'il ne fût mortel.

J'admire, pour ma part, le dévouement de ces hommes sans cesse aux prises avec des dangers inconnus, avec des adversaires passionnés et implacables : j'admire leur courage modeste, ce courage de tous les instants qui n'a pas, pour se soutenir et se stimuler, la perspective d'une épaulette, d'un ordre du jour, d'une décoration, mais seulement la conscience du devoir. Et quelle fermeté, quel sang-froid, quelle modération exigent ces délicates fonctions ! Poussés à bout, obligés souvent, pour faire respecter leur vie et leur caractère, d'user de leurs armes, ils ont encore, dans ce cas, un compte à rendre à la justice. Dans la session même où Crapet était condamné pour tentative d'assassinat sur le garde Luric, comparaissait un autre garde nommé Pilou. Celui-ci avait, dans une de ses tournées, surpris deux hommes en flagrant délit de braconnage. L'un d'eux avait pris la fuite. L'autre avait engagé une lutte violente avec le garde. D'abord terrassé, il avait repris le dessus, et, après avoir réussi à faire partir un des deux coups de fusil de son adversaire, il s'était dégagé de ses mains et avait gagné le taillis. C'est alors qu'à une distance d'une quarantaine de pas, le garde avait tiré sur le braconnier son second coup et lui avait envoyé sa charge de plomb dans le dos et dans la tête. La blessure n'a pas eu de suites graves, et le braconnier était complètement guéri lorsqu'il s'est présenté pour déposer devant la cour d'assises. De nombreux témoins sont venus attester la prudence et la modération habituelles du garde Pilou. Le jury a pensé que l'acte dont il était accusé s'expliquait par la chaleur de la lutte, et il a rendu en sa faveur un verdict d'acquittement.

La cour d'assises de Seine-et-Oise a eu décidément

Coupe d'honneur donnée en prix dans les concours régionaux de 1858.



Départ de la Cour pour le château de Fontainebleau.

dans cette dernière quinzaine, le privilége des procès monstrueux. Deux autres affaires se sont présentées, moins graves que les précédentes au point de vue pénal, mais plus tristes et plus révoltantes peut-être par le caractère odieux des faits, par la nature doublement outragée, par les liens du sang qui, dans l'un et l'autre cas, unissaient à la victime l'auteur de l'attentat. Ici, il convient de baisser prudemment le voile et de restreindre, par respect pour nos lecteurs, le huis clos qui, dans les habitudes judiciaires, ne commence qu'après l'acte d'accusation et cesse avant le résumé présidentiel.

Rien, par exemple, ne m'empêcherait de vous rendre compte des affaires capitales qui se sont déroulées devant d'autres cours d'assises, — n'était leur peu d'intérêt; — et je vous demande la permission de laisser là ces voleurs et ces assassins vulgaires pour vous dire quelques mots du procès où figuraient comme accusés un sieur Déon et sa servante.

Pour quiconque a un peu l'habitude des débats criminels, la vue d'un homme et de sa domestique sur le banc des assises dit clairement ceci : l'homme était marié; il avait une femme charmante et distinguée, et il lui a substitué dans ses soins et dans son affection la servante que vous voyez-là, laide et commune, mais audacieuse et effrontée. L'insolence de celle-ci n'a fait que croître avec la faiblesse du maître. Bientôt la femme légitime a eu à essuyer, non plus seulement les mépris, mais les mauvais traitements de sa servante devenue sa rivale. Au lieu de renfermer en elle ses douleurs et ses humiliations, la malheureuse a eu l'imprudence de les répandre au dehors... et un matin on l'a trouvée morte dans sa maison.

C'est là le texte du procès Duroule et de cent autres de ce genre; c'est aussi celui du procès actuel. Déon est un riche cultivateur d'une petite commune de la Côte-d'Or; la justice lui demande compte de la mort de sa femme, dont les circonstances ont provoqué de légitimes soupçons. Le médecin commis pour procéder à l'exhumation du corps a constaté au cou des taches violettes qui, rapprochées de l'état des poumons et du cœur, n'ont que trop clairement démontré à ses yeux le *travail* d'une main criminelle. Le jury, cependant, n'a pas cru que les charges produites fussent suffisantes pour servir de base à une condamnation. Déon et sa servante ont été acquittés.

Il y a eu dans ces débats une série curieuse de témoins.

Je citerai trois des témoins et notamment le maire et le médecin de la commune où a été commis le crime présumé.

On demande à l'un ce qu'il pense de Mme Déon.

— J'ai toujours considéré, répond-il, que Mme Déon n'était pas de nature à satisfaire M. Déon. Elle était maniaque, bizarre, jalouse à l'excès, peu estimable.

— Pourquoi, peu estimable?

— Oh! j'entends par là ses qualités naturelles... je pense bien que par ses qualités morales elle était digne d'estime.

> Quoi! monsieur, d'un témoin est-ce là le langage?

Telle est à peu près l'apostrophe qu'adresse au témoin M. l'avocat général Martin; le même magistrat le presse de questions sur d'autres points, mais sans pouvoir jamais obtenir de lui une réponse catégorique. Interpellé sur des faits notoires, et qui, à raison de certaines circonstances spéciales, doivent être à sa connaissance personnelle.

— Oh! monsieur le juge, répond-il, j'ignore bien ces choses.

— Eh bien! vous êtes le seul de la commune à les ignorer.

Et sur cette nouvelle mercuriale, le déposant va tranquillement s'asseoir au banc des témoins.

Mais le médecin est bien autrement curieux.

Il raconte avec une bonhomie charmante comment, appelé auprès de Mme Déon, qu'on lui dit très-malade, il commence par déjeuner et faire quelques visites sur la route. « En arrivant à Saint-Antoine, continue-t-il, je trouvai M. Déon dans sa cour : il me demanda comment j'allais : — J'ai un peu la grippe, lui dis-je. — Eh bien! me dit-il à son tour, ma femme ne l'aura plus, la grippe! Elle est morte! — Ah! ah! — Après m'être promené un instant avec lui, j'entrai dans la maison, je me chauffai les pieds, puis j'allai m'assurer de la mort. »

— A quelle cause, lui demande le président, l'avez-vous attribuée?

— A une attaque d'apoplexie nerveuse.

— Quels sont les symptômes de l'apoplexie nerveuse?

— Je ne les connais pas.

— Alors c'était une simple opinion ne reposant sur rien?

— Que voulez-vous? C'est une idée comme ça qui m'est venue.

— Comment, une idée!

— Dame, monsieur, je n'ai jamais fait d'autopsies.

— Et vous vous dites médecin?

— Je suis officier de santé.

— Donniez-vous habituellement des soins à la famille Déon?

— J'avais soigné le père de Déon.

— Qui est mort?

— Et son oncle.

— Qui est mort aussi. En sorte que tous ceux que vous avez soignés sont morts.

Le magistrat lui demande ensuite à quels signes il a reconnu la mort de Mme Déon, si le corps était encore chaud.

— Savez-vous, lui dit-il, quand se produit la rigidité cadavérique?

— Je n'ai pas de ces connaissances-là.

— Dans votre commune, qui constate les décès?

— Actuellement, c'est moi.

— Eh bien! fait observer très justement le président, cela offre peu de garanties contre les inhumations précipitées, et avec les précautions que vous prenez, on court bien risque d'être enterré vivant.

Le maire est comme le curé; il ne s'est informé de rien, il ne sait rien, pas même l'heure à laquelle Déon a indiqué la mort de sa femme.

— Mais, lui objecte le magistrat qui dirige les débats, vous l'avez constaté vous-même dans l'acte de décès.

— Oh! répond le maire, ce n'est pas moi, c'est le secrétaire de la mairie, un jeune homme qui sait son affaire.

Voilà une commune joliment administrée et dont les habitants n'ont qu'à se bien porter!

Je ne sais si le département de la Loire est teinté en noir ou en gris sur la carte statistique de M. Charles Dupin; mais il s'y passe des choses d'un autre siècle. En pleine ville de Saint-Etienne s'est installée une famille de sorciers, dont les pratiques dépassent en extravagance et en absurdité tout ce qui a été imaginé jusqu'à présent en ce genre : ceux-ci guérissaient toutes les maladies par un traitement uniforme; à leurs yeux, il n'y avait pas de malades, il n'y avait que des ensorcelés. Or comment chasser le sort et le renvoyer à celui qui l'aurait jeté? Ecoutez bien.

Il fallait d'abord, suivant l'ordre du sorcier, placer dans un vase de terre de la râclure des ongles de l'ensorcelé, quelques mèches de ses cheveux et de sa barbe, *quelques gouttes de...* — ici des ingrédients dont on ne saurait entendre le nom sans avoir sous le nez un flacon de sel anglais — puis de l'huile, du vinaigre et des clous de six à huit centimètres. Ce thé, que n'avait pas prévu Mme Gibou, devait ensuite passer sur un feu ardent et bouillir jusqu'à l'entière évaporation du liquide. Quant aux clous qui n'avaient pu, — bien entendu, — participer à l'évaporation, ils étaient recueillis avec soin et enfoncés dans une planche qui n'avait jamais servi.

Après cette opération, le malade était guéri ou il ne l'était pas.

Dans le premier cas, il donnait de l'argent à ses sauveurs; dans le second, il leur en donnait encore pour l'opération du bâton.

Voici en quoi elle consistait :

Le malade devait prendre un bâton de la longueur de trente-six pouces, le couper en douze portions égales, placer les morceaux dans la poche droite de son pantalon et suspendre ce vêtement pendant vingt-quatre heures à la porte de sa chambre à coucher; le lendemain, ces douze morceaux devaient être coupés dans leur longueur et ensuite être réunis tous ensemble, de manière à reconstituer le bâton dans son intégrité.

L'opération du bâton était-elle impuissante, on coupait en petits morceaux le pantalon du malade et on les faisait bouillir dans une marmite remplie d'huile.

Je savais bien qu'on faisait du bouillon avec la culotte du bœuf : j'ignorais qu'on en fît avec celle d'un Bourguignon.

Enfin, comme moyen suprême, on liait avec des cordes les bras et les jambes du malade et on le laissait en cet état dans son lit pendant trente-six heures.

> Maladus, dût-il crevare,
> Et mori de suo malo.

Tout cela est si énormément burlesque, qu'on se demande si ceux qui ont eu la bêtise de se soumettre à un pareil traitement, et de le payer plus ou moins cher, n'ont pas bien mérité leur sort.

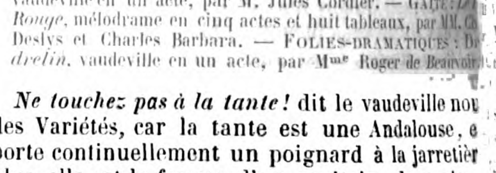
Au surplus, tout est relatif, et voici des Parisiens qui n'ont pas grand'chose à envier aux Saint-Stéphanais.

Un homme se promène à dix heures sur le bitume du boulevard, un curedent à la bouche et un carnet à la main : à une heure, il paye au tourniquet de la Bourse et s'élance dans le capharnaum. Il s'approche le plus près possible de la *corbeille*; il salue les gros bonnets de la finance, tutoie les garçons de salle et donne la main aux familiers de l'endroit. Il a de l'[...] tregent, du bagout et du coup d'œil : en une seco[...] il a jugé un homme, jaugé ses appétits et son int[...] gence. Sa victime choisie, il l'éblouit, il la fascin[...] lui montre en perspective des monceaux d'action[...] de billets; il a sur la rente des combinaisons irré[...] bles. Confiez-lui vos capitaux, il les décuplera, i[...] centuplera. Cet homme n'a pas de domicile, il[...] chez une couturière qui est sa maîtresse; il donn[...] rendez-vous d'affaires au café du Grand-Balco[...] dans la chambre de son frère. Qu'importe au b[...] geois englué! Des livres remplis de chiffres, des[...] dereaux chargés de bénéfices mensongers, des[...] de lettre imprimées où figure un grand nom finan[...] celui de Rougemont par exemple, en voilà assez[...] capter sa confiance. Et voilà les procédés, peu [...] ques cette fois, par lesquels un certain Louis Fe[...] est parvenu à escroquer, à une quinzaine de d[...] une somme ronde de 800,000 fr. Feuillet est [...] pour Londres où il aura appris sansdoute, ent[...] pot de *scotch ale* et un *pudding* au rhum, la con[...] ration à cinq ans de prison et 3,000 fr. d'amende [...] l'a frappé, — à distance et par défaut, — la si[...] chambre de police correctionnelle.

En ce moment, l'effroi des propriétaires et l'en[...] personnel du bon Dieu, M. P.-J. Proudhon, est a[...] à répondre devant la même chambre d'une [...] douzaine de délits contenus, daprès l'arrêt de[...] voi, dans le dernier livre qu'il a publié sous le[...] *De la justice dans la Révolution et dans l'Égli[...]* qu'il a, — en manière d'ironie, — dédié à S. [...] Mgr l'archevêque de Besançon.

J'apprends à l'instant que, sur les réquisitio[...] M. le procureur impérial Cordoën, M. Proudhon [...] condamné à trois ans de prison et 4,000 fr. d'am[...]

PETIT-JEAN.



VARIÉTÉS : *Ne touchez pas à la tante*, vaudeville en un ac[...] MM. Xavier et Maurice Saint-Aguet; *Une Femme pour voy[...]* vaudeville en un acte, par M. Jules Cordier. — GAITÉ : *Le [...] Rouge*, mélodrame en cinq actes et huit tableaux, par MM. C[...] Deslys et Charles Barbara. — FOLIES-DRAMATIQUES : *D[...]drelin*, vaudeville en un acte, par Mme Roger de Beauvoir[...]

Ne touchez pas à la tante! dit le vaudeville nou[...] des Variétés, car la tante est une Andalouse, e[...] porte continuellement un poignard à la jarretièr[...] plus, elle est la femme d'un capitaine de navire [...] rapporté de nos possessions d'outre-mer une [...] cante collection de rotins. Tout cela n'empêch[...] deux villageois de tourner autour de la tante et [...] d'y toucher un peu, avec le charme et l'effroi sup[...] tieux d'un Espagnol qui effleurerait sa souverain[...] en prend à l'un d'eux, qui se trouve engagé dan[...] polémique avec un des plus redoutables roti[...] capitaine; il est vrai d'ajouter qu'après cette ex[...] tion le capitaine s'empresse de lui céder l'Andal[...] laquelle n'était que sa femme supposée.

Ce n'est pas fort.

A l'autre vaudeville maintenant. Un monsieu[...] partir pour le Groenland; sa femme refusant [...] suivre, il suspend à son balcon un écriteau ainsi c[...] « On demande une dame pour voyager. » Plu[...] personnes se présentent : la veuve d'un colonel [...] seillais, mort d'indigestion, une grisette évapo[...] un petit jeune homme en perruque blonde. Ce[...] personnes n'en font qu'une, et cette trinité est [...] sentée par Mlle Nelly, à qui l'on paraît vouloi[...] une réputation. *Une Femme pour voyager* rentr[...] un genre qu'on croyait disparu et qui est, à c[...] nous voyons, éternel : les pièces à tiroirs et à ti[...] tissements.

La Gaîté, que le succès de *Germaine* a mis en [...] continue ses emprunts au roman moderne. *Le [...] Rouge* est tiré d'un petit livre très-saisissant et [...] funèbre de M. Charles Barbara. On n'a eu presque [...] changer dans la marche des événements. Au th[...] comme dans le volume, on assiste à la lente dég[...] tion d'un pauvre hère, que la misère conduit [...] sassinat et au vol. Son crime tient la première [...] de la pièce, ses remords remplissent la second[...] fond, c'est moins une pièce qu'une aventure rigo[...] sement exposée, minutieusement suivie, logiqu[...] déduite. Il n'y a pas d'actions incidentes, et ri[...] détourne l'attention épouvantée. Le secret de la [...] et de la terreur de ce drame est dans ce fait : le [...] de Gilbert n'a pas eu de témoin.

Le Pont-Rouge est mis en scène avec un soi[...] fait frémir; les deux tableaux qui se passent dan[...] Saint-Louis donnent la chair de poule littérale[...]

...de l'agent de change banqueroutier dans la ...bre glacée et sombre où Gilbert et sa femme dis... la question du suicide, son emprisonnement, ...agonie, tout cela est rendu avec une exactitude, ...mouvement et une férocité sans pareilles. Le mo... d'après, où Gilbert se dirige vers le Pont-Rouge ...jeter le cadavre à l'eau, n'est pas moins effrayant; ...nous préférons le récit que, dans le volume, Charles Barbara met aux lèvres de l'assassin lui-...

« Après m'être déchaussé, car j'étais résolu à sortir ...ns, j'enveloppai Thillard dans les plis de son ... Déjà d'une force herculéenne, surexcité en ... point d'ébranler une montagne, je soulevai ... de change dans mes bras comme j'eusse fait ...annequin d'osier. Sur mon ordre, Rosalie étei... lumière et alla m'ouvrir la porte...

...argé de mon fardeau, je marchai à pas de loup, ...ent, sûrement, vers le pont. Quoi que j'en eusse, ...is la sueur ruisseler sur mon visage. Pour sur... terreur, je ne fus pas plus tôt engagé sur la ...le que les oscillations du tablier me firent ... que des gens venaient à ma rencontre. Une telle ...n n'est pas exprimable. J'eus la pensée de re... sur mes pas... Dans ma courte halte, le pont ... vaciller. Retenant mon souffle, j'avançai alors ...ent, mais si doucement que le pont n'oscillait ... parvins ainsi jusqu'à l'endroit où le pied de la ...rade est tangent à la courbe des chaines en fer. ... m'arrêtai; puis je prêtai l'oreille. Des fantômes ...ent dans mes yeux; une harmonie infernale em... ma tête. Il me tardait d'avoir fini. J'élevai le ...hauteur d'homme, je le tins suspendu quelques ... au-dessus du fleuve, puis je l'y laissai choir. ... sourd retentit; des éclaboussures jaillirent à ... gauche, en avant, en arrière. Ce fut tout. En ...temps je devenais un autre homme. Je sentais ...dans de moi-même renaître une assurance im...rtable, ma poitrine n'était déjà plus assez large ...contenir la volupté qui l'envahissait; je me con... intérieurement avec orgueil, et, croisant les ... regardais le ciel noir d'un air de défi et de dé...prême. »

...théâtre est vaincu ici par la narration. Il n'est ... décor qui vaille la phrase ferme et précise de ...bara.

... Duverger, qui veut suivre l'exemple de ses ... en vaudeville, Mmes Doche et Page, débutait ...Pont-Rouge. C'est une mode chez ces dames : ...faut à présent la pâleur, le hoquet, les bras ... la prière qui se fait en s'affaissant lentement ... genoux et en levant au ciel deux yeux mouillés ... Mlle Duverger a surenchéri en ajoutant par... tout cela l'accent de la tragédie, et de la tragé...dienne : il y a, au dernier acte, un : *Je vois, je* ... qui vient en droite ligne de la *Pauline* de Cor... Mlle Page ne lui pardonnera jamais ce : *Je vois!* ... a ce : *Je crois!* il est capable de la brouiller ...ment avec Mme Doche.

...*n, drelin!* c'est Mme Roger de Beauvoir qui sonne ... Dramatiques avec un vaudeville de sa façon. ...*, drelin !* ne ressemble pas au conte de *la Clo...* ce n'est ni l'esprit ni la malice de La Fontaine, ...c'est l'esprit et la malice de Mme de Beauvoir, ...qualités qu'elle fait applaudir partout, aux bou... comme à la rue Richelieu.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

...MIQUE : *Le Maçon*, opéra-comique en trois actes de ...be, musique de M. Auber. — FOLIES-NOUVELLES : ...*de la gaudriole*, recueil de chansons de MM. de Jallais ..., musique de M. Darcier. *Francastor*, opérette de M. A. ..., musique de M. Barbier. — Nouvelles.

...*Maçon* est une des premières partitions qui révé... M. Auber et le côté le plus souple, le plus co... son talent : la fibre dramatique lui manquait ... et alors il n'eût pas écrit *Haydée*, qui est pres... drame, *Haydée*, une œuvre complexe dans la... les passions politiques viennent se mêler aux ... intimes pour exhumer, en quelque sorte, la ...magique d'autrefois avec ses épopées maritimes ...doges vêtus de la pourpre royale. Non, il faut ... dans le *Maçon* tout juste ce que M. Auber a ... mettre, une fourmilière de ces petits motifs ...enjouement et de grâce, dont son esprit est le ...épuisable et qu'il enchâsse comme les pierres ... qui composent une mosaïque de prix. ... peut-être dans cette musique mélodique quand ... chantante à tout propos, et qui tient encore à ...de Grétry, comme une influence de ce stupide ...ment que nous avons pris aux Espagnols, qui ...mêmes l'avaient emprunté aux Maures (sans le ...ndre... malheureusement!); je veux parler de cette espèce de gros violon déguisé en harpe qu'on appelle la guitare et dont les grincements eurent tant de vogue à l'époque de la Restauration, après avoir été quelque temps du *bel air* sous le règne de Louis XIV. De l'impuissance de la guitare est né, sinon une école, du moins un répertoire chantant assez bien caractérisé. C'était alors l'âge d'or de la romance, que l'on consommait avidement à l'état de tyrolienne, de ballade, de nocturne... et les musiciens qui s'adonnaient à ce genre de compositions, les spécialistes du couplet gaillard ou plaintif n'avaient d'autre but, dans leur rivalité, que de s'entr'écraser sous le poids de l'idée mélodique la plus franche, la plus à la portée des voix d'amateurs et en même temps la plus facile à garder dans la mémoire. Il fallait en effet que tout le charme de la romance résidât dans le *motif*; c'était une loi absolue, une conséquence de la nullité musicale de la guitare, qui, passée en sautoir sur la poitrine du chanteur, lui servait plutôt de contenance, de meuble où mettre ses mains, que d'instrument accompagnateur pouvant produire des effets harmoniques de quelque puissance.

Pour en revenir au *Maçon*, c'est un des ouvrages du répertoire dont le nom s'est absenté le moins longtemps des affiches de M. Roquéplan, et son effet est toujours aussi immanquable sur le public ami des refrains que l'on peut fredonner le soir en rentrant chez soi. Le duo du premier acte (*Je m'en vais.*) — *Tu t'en vas?...*) est toujours aussi caressant; la chanson de Roger est toujours aussi franche; le duo du second acte (de l'acte ture) est toujours d'une excellente facture avec son accompagnement d'enclume. Tout cela n'a point vieilli, a conservé et conservera longtemps encore son accent de jeunesse. Avec de la musique de ce style, le théâtre est un lieu de repos au lieu d'être une boîte à surprises, un panorama d'idées et de scènes violentes qui commandent une attention laborieuse. Le duo des deux commères, pour lequel Mme Révilly garde ses mines les plus renfrognées, a été, comme l'on sait, intercalé de la manière la plus heureuse par Hérold, dans son ballet de la *Somnambule*. Quant à M. Mocker, le rôle de Roger a toutes ses prédilections; c'est pour le jouer qu'il abandonne le plus volontiers son sceptre de régisseur de la scène.

— M. Darcier était en veine de chansons depuis quelque temps, et la direction des Folies Nouvelles a voulu en profiter en montant *le Roi de la gaudriole*, un impromptu dont le succès ne nous paraît pas devoir faire le pendant de celui des *Doublons de ma ceinture*. M. Darcier, dans ce recueil de chansons (ainsi s'exprime l'affiche), est toujours le chanteur sympathique à force d'art et de consciencieux efforts; mais la pièce, qui n'en est pas une, est un bien insuffisant prétexte à couplets; voilà un album de chansons singulièrement compromis par sa reliure fanée.

Francastor, une opérette jouée au même théâtre, est l'histoire burlesque d'un tambour-major qui a le grand tort d'arriver après Michel du *Caïd*. C'est un tapin monté sur des échasses et qui voudrait bien faire croire que la grenouille est aussi grosse que le bœuf. Quant à la musique de M. Barbier, elle est parfois élégante, mais à coup sûr pas assez développée pour laisser une impression.

— Nous ne nous étions pas trompé en constatant le succès de l'opérette de M. Jules Boucher, les *Oreilles de Midas*, et le théâtre des Folies-Dramatiques vient de nous donner raison en faisant exécuter cette gracieuse œuvre dans une représentation extraordinaire. M. Jules Boucher est, du reste, en odeur de sainteté auprès de la direction de M. Harel; c'est lui qui a mis en musique les couplets piquants dont Mme Roger de Beauvoir a parsemé sa pièce de *Drelin! drelin!* C'est ainsi qu'Adolphe Adam, son maître, débuta dans la carrière en prouvant, le *Chalet* et *Giralda* en main, que cette route était la bonne.

— Un flûtiste, M. Gariboldi, s'est fait entendre lundi dans la salle Ventadour; il est à constater que le dernier son applaudi de son instrument aura été la dernière note dont ait retenti la salle des Italiens après un hiver assez tapageur.

— Il paraît certain que M. Paulin, dont on se rappelle les débuts dans la *Demoiselle d'honneur*, va jouer la *Perle du Brésil* avant la fermeture du Théâtre-Lyrique; il serait secondé par M. Léter, une basse engagée tout nouvellement par M. Carvalho.

— A samedi le compte rendu des *Fourberies de Marinette*, un acte qui a été donné mercredi à l'Opéra-Comique.

ALBERT DE LASALLE.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er juin sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE
(Partie nord du réseau).

SAISON D'ÉTÉ

Services directs entre la France et l'Italie.

PARIS A MILAN

PAR MACON, CULOZ, AIX-LES-BAINS, CHAMBÉRY, TURIN ET NOVARE.

Trajet en 42 heures, arrêts compris
(dont 15 seulement en diligence).

BILLETS DIRECTS valables pour 15 jours, avec faculté de s'arrêter à Dijon, Mâcon, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Chamousset, Saint-Jean, Suze, Turin et Novare.

PRIX DES PLACES :

		1re classe.		2e classe.		3e classe.	
DE PARIS	à AIX-LES-BAINS	66 fr.	35 c.	49 fr.	55 c.	36 fr.	80 c.
—	CHAMBÉRY...	67	65	50	50	37	45
—	CHAMOUSSET.	70	45	52	60	38	85
—	TURIN.......	104	90	84	45	67	40
—	NOVARE.....	114	40	91	40	72	60
—	MILAN.......	120	80	96	45	75	95

Correspondances :

A CHAMOUSSET, pour Moûtiers et Albertville (diligence).
A SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, pour Modane et Lans-le-Bourg (diligence).
A TURIN, pour Pignerol, Coni, Alexandrie et Gênes (chemin de fer).
A NOVARE, pour Arona et le lac Majeur.
A MILAN, pour Bergame, Brescia, Vérone, Mantoue, Venise, Trieste et Vienne (chemin de fer).

S'adresser, pour les renseignements :
A l'administration du chemin de fer VICTOR-EMMANUEL, 48 *bis*, rue Basse-du-Rempart, et à la gare de Lyon, boulevard Mazas, au bureau des correspondances, où sont délivrés les billets.
Des voitures de poste à 2, 3, 4, 5, 6 et 7 places, pour la traversée du Mont-Cenis, peuvent être retenues à ce bureau quelques jours à l'avance.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*, **104**, à Paris.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas l'*amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**, à Paris.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15**.

Le Rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, **5**, *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256**, *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

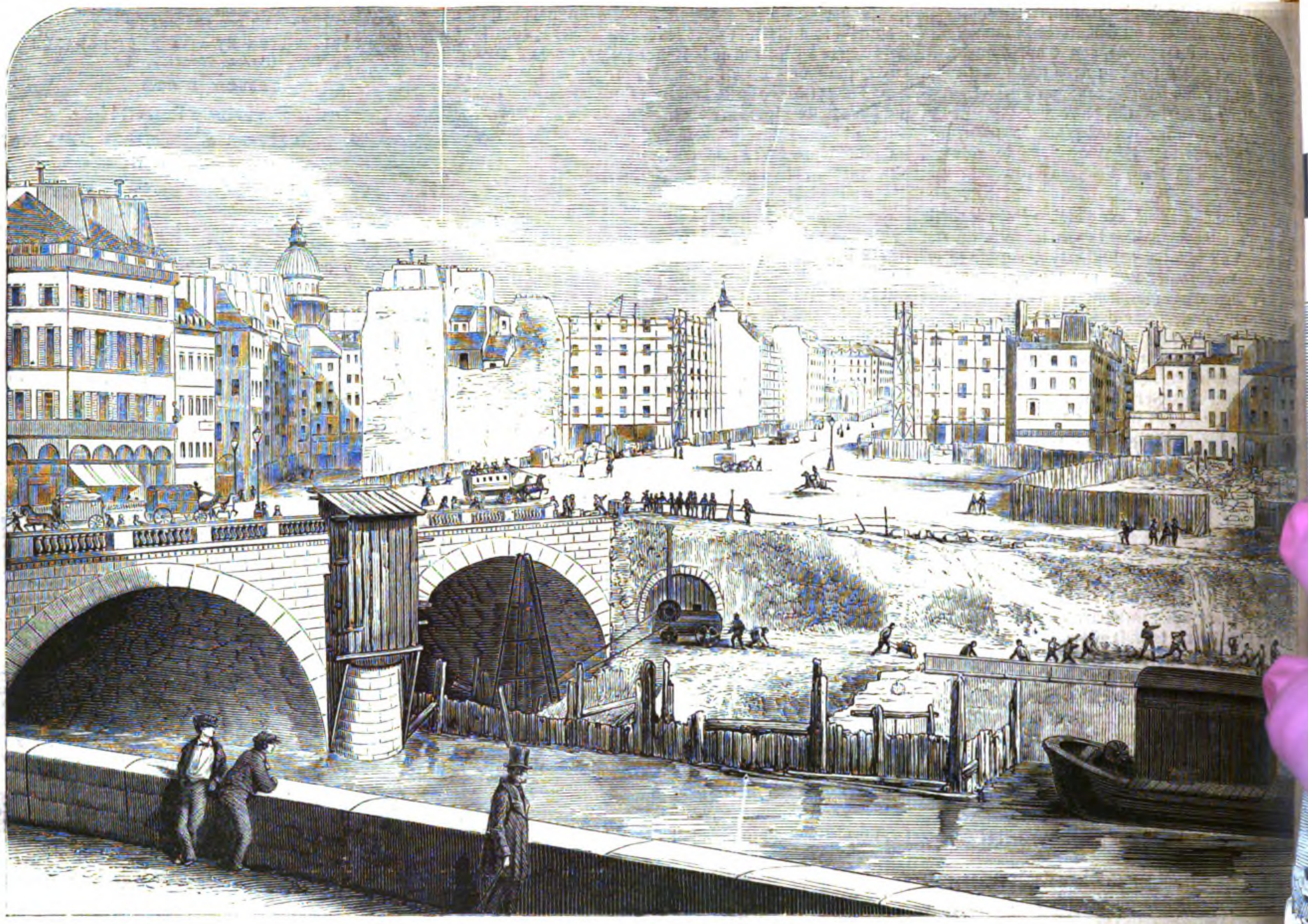
Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, **33**.

Nouveau papier Susse frères, dit PAPIER PARCHEMINS Paris, **31**, *place de la Bourse*. Depuis longtemps on se plaint de papiers mécaniques qui se coupent et se chiffonnent aussitôt qu'ils sont employés. La **maison Susse**, de Paris, frappée de ces inconvénients, vient de traiter avec une nouvelle fabrique de papiers, dont les produits sont supérieurs à tout ce que l'on a fait jusqu'alors. Ces papiers, collés à la gélatine après leur fabrication, ont la *solidité du parchemin*. Ils égalent en qualité les meilleurs papiers anglais et coûtent TROIS FOIS MOINS. Le **papier Susse** porte la marque de fabrique; le prix n'est pas plus élevé que celui des anciens papiers, qui lui sont inférieurs; — il convient particulièrement aux effets, à la correspondance, manuscrits, actions, etc., etc.
La maison Susse se charge de l'impression au prix de fabrique.
Coquille de correspondance blanc et bleu glacé, 7 fr. la rame; — poulet glacé, 4 et 6 fr.; — pot., 5, 6 et 7 fr. la rame; — couronne, 8, 9 at 10 fr. la rame. — *Poulet bleu lead* et *cream-lead*, timbré sans frais, à 10 et 15 centimes le cahier. Vente en gros et détail. — Enveloppes gommées indécachetables, 1 fr. le cent; — cire parfumées; — papiers ouvrés et quadrillés.

La faveur publique peut s'égarer quelquefois sur certains objets qui ont plutôt un caractère de fantaisie que d'utilité; elle se trompe rarement quand il s'agit d'un produit qui, touchant à l'hygiène alimentaire, intéresse le maintien ou le rétablissement de la santé. Aussi, à voir la préférence que toutes les familles accordent à un produit de cette nature, au **Chocolat Menier**, il est évident qu'elle est due aux qualités supérieures de ce chocolat.
Convaincue que toute industrie qui reste stationnaire menace de déchoir, la **maison Menier** s'est attachée depuis 1825 à appliquer à sa fabrication d'importantes améliorations. Les efforts et les sacrifices que cette maison s'est imposés ont trouvé une récompense légitime dans la réputation qu'elle s'est acquise, et une vente annuelle de plus d'un million de kilogrammes de **Chocolat Menier**, fourni par l'usine modèle de Noisiel-sur-Marne, témoigne du rang important que ces fabricants occupent dans leur industrie.

Les nouveaux portraits sur cuivre du célèbre photographe américain RIVES, **78**, *rue du Faubourg Saint-Martin*, font courir tout Paris. Pour 3 francs, on a son portrait dans un charmant écrin de velours avec un encadrement doré. Ce procédé, à l'aide duquel on obtient la perfection unie au bon marché, est destiné à une vogue universelle.

Carburine Chavanon, pour détacher les étoffes et nettoyer les gants, ne laissant aucune odeur sur les tissus. — 1 fr. 25 le flacon. — PHARMACIE DU LOUVRE, **151**, *rue Saint-Honoré*, à Paris.



Nouveau pont Saint-Michel.

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23**, *boulevard Poissonnière,* à Paris.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, évantails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne,* **55**, à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.
Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin,* **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré,* **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu,* **20**; dépôt dans chaque ville.

Le Gant-Éponge, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumatismales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.). Dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, **4**, *boulevard Poissonnière.*

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier,* **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre,* **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie,* **54.**

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville,* et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Le nouveau pont Saint-Michel.

Nos lecteurs se rappellent la vue et l'historique de l'ancien pont Saint-Michel, des quais et des rues qui l'avoisinaient, publiés par le *Monde illustré* au moment même où le marteau des démolisseurs allait transformer cet étrange quartier encore tout empreint du caractère du vieux Paris. Cette transfiguration est sinon réalisée, en pleine voie du moins de s'accomplir; un pont élégant avec balustre, lettres et ornementation sculpturale a remplacé aujourd'hui l'ancien, et s'étend sur l'axe et dans la largeur du boulevard de Sébastopol. C'est ce nouveau pont que représente notre gravure. L'œil, en plongeant dans la perspectiv[e du] boulevard, peut déjà apprécier le brillant aspect q[u'of]frira sur ce point le Paris nouveau lorsque les tra[vaux] et la fontaine monumentale, présentement à l'é[tude], auront fait de la place Saint-Michel le brillant pe[ndant] de la place impériale du Palmier.

MAC' VERNOLL[E]

RÉBUS.

MM. les Abonnés recevront avec le présent numéro *un Supplément,* tiré à part, représentant les Boulevards de Paris.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Tout locataire qui fait un bail a des raisons d'économie en vue.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Bré[da].

E PARIS.

ES DE LA FABRIQUE ANGLAISE DE

NS.

du 5 Juin 1858. — N° 60.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
…RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 61.

12 Juin 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Incendie des magasins du Grand-Condé.

COURRIER DE PARIS.

~~~ L'autre soir, comme on donnait à la Gaîté cet émouvant drame de MM. Ch. Barbara et Ch. Deslys, le *Pont-Rouge*, mélodrame qui inaugure si bruyamment la direction de M. Alfred Harmant, un élégant fonctionnaire prit, dans la journée, une stalle chez un journaliste, et arriva au balcon, premier rang, avant le lever du rideau. Il faisait déjà cette chaleur sénégalaise, sénégambienne, qui remplace les molécules oxygéniques de l'air par des flèches de feu, et ce n'était peut-être pas avec un égal plaisir pour le corps et pour l'esprit, que deux mille spectateurs s'entassaient là, afin d'assister à la première épreuve de l'œuvre d'un hardi conteur, transportée au théâtre avec l'aide d'un ami non moins Charles que lui.

Notre dandy aime ces primeurs de l'intelligence, même lorsque, de même que les primeurs végétales, elles éclosent dans une serre torride, au milieu d'une température de vers à soie.

Le voilà donc assis, muni du mouchoir blanc rafraîchi par quelques gouttes d'eau de Portugal, dont il s'éponge le front, ayant un autre mouchoir de réserve dans la poche, — tel on emporte une paire de gants de rechange au bal. Le vide entoure encore sa stalle; mais il est de la nature des premières représentations d'avoir horreur du vide, et notre amateur ne compte pas sur la durée de ce salutaire isolement. En effet, lui arrive bientôt une voisine de droite : une grosse femme crinolinée à outrance. Elle s'installe... mot qui veut évidemment spécifier qu'on se met dans (*in*) une stalle, et notre ami contemple avec effroi cette énorme créature qui, rouge jusqu'à l'exaspération, et à ce point qu'on eût aisément allumé un cigare sur sa joue, se carre, se goberge, et fait déborder sur lui le surplus de la crinoline jaillissant de la pression de l'étroite stalle. Ouf!

Quelques minutes s'écoulent... Vers la gauche, autre dame ! Celle-là, moins massive par la nature, n'en est que plus gonflée par l'art absurde que vous savez bien. Elle a en main le numéro fatal et voisin qui va borner à l'Est celui qui se voit déjà si désagréablement borné à l'Ouest. La dame s'assied : le tas de jupes, jupons, arceaux, cerceaux, déborde... et voilà notre homme, déjà à demi enfoui par tribord, qui se voit parachevé par bâbord. C'est-à-dire, que depuis les pieds jusqu'à la poitrine, il est enveloppé par une odieuse et insupportable superposition d'étoffes, poussées sur lui par des ressorts heureux de n'être plus comprimés, et dont l'écartement semble avoir pour objet, mode à part, de procurer le vide et l'air à celles qui, au grand détriment des autres, les portent et apportent. Le monsieur enfoui se dit : Ça ne peut absolument pas aller comme ça !

Le Nord de sa position géographique personnelle, c'était la salle, le vide ; mais restait le Sud ! Or, le Sud est le point cardinal d'où vient, atmosphériquement, la chaleur la plus légitime, dans les lois de la création.

— Que va-t-il se passer à mon Sud ? — se disait-il, en s'efforçant de refréner l'épanouissement des crinolines de droite et de gauche, dans l'envahissement desquelles il avait déjà peine à dégager ses bras, pour manœuvrer son mouchoir épongeur. Ah ! tremblons pour le côté Sud de cet ami !

On jouait le premier acte. Déjà le patient avait échangé quelques douteuses aménités avec ses voisines, — l'énorme et la fluette, — toutes deux égales par leurs toilettes tapageuses.

— Mais, madame, votre robe m'envahit, m'enfouit !

— Mais, monsieur, je ne peux rien y faire!

— Pardieu, défaites-la? — avait-il dit à la maigre, une brune assez jolie. *Le Pont-Rouge* allait son train ; les deux femmes s'éventaient à tour de bras ; la victime se plaignait, protestait, s'insurgeait et repoussait les crinolines, qui n'en revenaient que plus ardentes de par l'élasticité de leurs baleines ; c'était un odieux supplice.

L'acte tirait à sa fin, lorsque, tout à coup, notre ami se voit enveloppé autour du cou et des oreilles par quelque chose de tiède... de collant... de flasque... — une robe de barége, monsieur ! la plus affreuse de toutes les étoffes... — et, en même temps, il se sent poser sur les épaules une sorte de manteau chauffé comme un peignoir de bain...

Il se retourne à grand'peine, mais furieux ! Troisième dame au Sud !

Le second rang de stalles dominait l'autre ; la dame, une princesse sans principauté, avait les genoux dans le dos de son antérieur, et le reste s'explique. Le monsieur se révolte ; il se met à battre de toutes mains ces crinolines funestes, ces flots de jupons envahisseurs, se démenant au milieu d'eux comme un nageur qui va couler en pleine eau. Un patient bouclé dans un édredon eût été plus à la fraîche ! Ainsi enterré, enfoui sous cet exaspérant éboulement de nippes, notre ami rappelait énormément l'infortuné Dufavel !

Par respect pour le mélodrame, il se résigna (et encore !) à transpirer, à transsuder à outrance, tant que dura l'acte... ; mais la toile baissée, il se dressa du milieu des jupes, et interpella vivement son Est, son Ouest et son Sud, en tirant son deuxième mouchoir, sa réserve ! Ces dames se mirent à rire impertinemment au nombre de deux ; la troisième (maigre et brune, à gauche) trouva les observations encore plus déplacées que sa crinoline, et ce fut un duel de mots piquants, et même plus ! Ce que voyant, notre ami, fort en colère et fort en sueur, culbuta quelque peu ladite brune, et se sauva de ce trou creusé dans les falbalas, les volants et les madapolams empesés. Il courut tout d'un trait au boulevard, dont l'air, empesté de fuites de gaz et de fumée de tabac, lui parut délicieux à respirer, à sentir passer sur son front ruisselant. Ah ! quel *pont rouge* !

Comme il accumulait les *ah !* les *enfin* et les *ouf !* un affreux voyou s'approche et lui dit :

— Si vous ne rentrez pas... donnez-moi votre contremarque, notre bourgeois !

— Rentrer ?... ah bien oui ! Au diable le mélodrame, je vais prendre un bain Sainte-Anne, après quoi je m'abreuve à Tortoni... Cocher !

Mais le gamin insiste ; notre ami le regarde : c'était un être sans nom, affreux, dégradé, offensant pour le regard. Une indescriptible casquette coiffait ses cheveux abominables et puants ; une blouse d'une saleté indicible, huileuse, nauséabonde, tombait en loques autour de lui ; la plus complète absence de tout linge ; des pieds boueux dans des savates hideuses ; un ensemble ignoble, infect, écœurant... — Une idée grotesque et infernale passe soudain dans l'esprit du monsieur :

— Veux-tu gagner vingt sous ? — dit-il au voyou.

— Comment ça ? mon milord.

— Tiens ! voilà ma contre-marque, une stalle de balcon !... Tu vas aller t'y asseoir... et si les femmes qui sont là te disent quelque chose, tu resteras, tu résisteras...

— Qu'est-ce qu'elles me diraient ? Je voudrais bien voir qu'elles ne soient pas contentes, mon Russe ! N'oubliez pas les vingt sous !

C'est marché fait ; il entre. Notre homme passe au bureau, prend un billet, et va à l'entrée de l'orchestre pour jouir de l'effet de sa machination. — Ah ! vous vous moquiez de moi ! Ah ! vous m'injuriez, pécores, drôlesses !... Nous allons voir !

Il vit ! L'affreux voyou arrive. Justement la dame du côté Sud était au foyer. Il profite du passage libre pour s'incruster par là et s'établit. Presque aussitôt la sonnette du foyer annonce le second acte ; la troisième dame arrive... Trio de réclamation, d'indignation, de fureur...

— Pouah ! quelle horreur ! Allez-vous-en !

— Qui ça une horreur ? Allez-vous-en, vous !

— Silence ! crie le parterre. La toile se lève. Tout l'acte se passe dans l'intolérable supplice de la droite et de la gauche ; le Sud s'était sauvé. On voyait à chaque moment renaître le colloque, mal apaisé par les *chut* du parterre attentif et du paradis moqueur. Une peste atroce se dégageait de ce hideux gamin, tout suintant, dans cette atmosphère torride... En vain la grosse femme recourait à son éventail, et la maigre à son flacon ! Après une heure de nauséabond supplice, après toute une litanie de quolibets et de mots de carrefour subis de la part de cet écœurant voisin, la toile enfin est, grâce à Dieu, tombée ; elles se levèrent et s'enfuirent sans demander le reste du *Pont-Rouge !* Mais déjà notre ami vengé était plongé dans les délices de son bain Boyer et Sainte-Anne. — Une heure après, il dégustait le plus fin sorbet au marasquin chez Tortoni, en regardant passer et repasser les crinolines.

~~~ On lit aux quatrièmes pages des grands journaux cette annonce logogriphique :

« Une personne désire former une alliance avec une demoiselle ou une veuve sans enfants, de l'âge de trente à trente-cinq ans, ayant environ 10 à 15,000 fr. de rente. La personne présente le double en garantie. Cette demande s'adresse aux parente ou amis seulement. S'adresser, poste restants, M. D. U. »

Une personne? est-ce un monsieur?

Quelle alliance? offensive et défensive?

Commerciale, sans doute? *Une personne*... S'agit-il de réunir des capitaux pour vendre quelque chose? Une alliance politique, peut-être, — simple, et non quadruple, — civile, probablement, et non pas sainte. — Ne serait-ce pas une ligue, une confédération?... mais à deux, c'est peu! et d'ailleurs, pour quoi faire?

S'il s'agit d'un monsieur et d'une alliance conjugale, qu'il dise quelque chose de lui, ce monsieur! son âge, son physique, ses agréments; car « une personne, » c'est bientôt dit et par trop sec.

S'il ne s'agit ni de jurisprudence, ni de commerce, ni de diplomatie, ni de guerre, ni d'arche d'alliance, mais bien de mariage, précisez un peu, s'il vous plaît, et que la *demoiselle* ou *veuve* sans enfants (il eût été plus flatteur pour la demoiselle cherchée de la faire suivre d'une virgule, afin de bien établir que le cas rédhibitoire ne s'applique qu'à la veuve!), que la créature demandée, dis-je, sache un peu à quoi s'en tenir, avant de s'offrir. Vous dites qu'il faut qu'elle ait, — la fille ou la veuve, — de trente à trente-cinq ans d'âge et de 10 à 15,000 fr. de rente, parce que « la personne (le monsieur, n'est-ce pas?) présente le double *en garantie.* » En garantie de quoi? On n'a jamais su! Le double de quoi? des trente à trente-cinq ans et des 10 à 15,000 liv. de rente? Peste! Un monsieur de soixante à soixante-dix ans, qui n'est pas mieux renseigné sur son âge... à dix ans près, que sur ses rentes, qui se laissent entrevoir de 20 à 30,000 fr., c'est bien vague, et, s'ajoutant à « une personne, » le tout laisse un peu trop flotter l'imagination des demoiselles ou veuves, également sans enfants, pour qu'on puisse supposer une grande impétuosité à répondre.

Mais répondre à qui? poste restante, à M. D. U. De quoi? Et, pour comble de précaution de la part du demandeur auquel l'expérience est venue, entre soixante et soixante-dix ans, — et qui aspire à une fille ou veuve de trente à trente-cinq, pour qu'elle soit bien véritablement sa moitié; — pour comble de défiance, dis-je, notez que M. D. U. déclare que sa demande s'adresse « aux parents ou amis seulement. » Parents ou amis de qui? de « une personne; » laquelle? est-ce M. D. U.? Quoi! M. D. U., — s'il n'est pas un intermédiaire pour mieux cacher l'autre, — a besoin d'un avis énigmatique dans les journaux, pour que ses « parents ou amis » apprennent qu'il cherche une femme de 10 à 15,000 livres de rentes et de trente à trente-cinq ans d'âge? Leur parler serait plus court et plus clair, nous semble-t-il.

Si la « personne » qui a rédigé cette annonce, placée à fond perdu dans les journaux, réussit à trouver la fille ou la veuve désirée, âge et rentes, dans les conditions prescrites, en gardant cet incognito de membre du Conseil des Dix, c'est que, décidément, il faut qu'il y ait chez le beau sexe de trente à trente-cinq ans — sans enfants — un bien grand désir de mettre à la loterie du mariage, pour risquer de gagner ainsi un monsieur aussi peu sûr de son âge que de ses rentes, puisque le tout, selon lui-même, flotte et ballotte entre soixante et soixante-dix ans pour les ans, et vingt ou trente mille pour l'argent. Il faut bien remarquer que c'est peu pour les rentes, si c'est autant pour l'âge. Mais nous soupçonnons fort qu'en rédigeant cette singulière annonce, « la personne » n'a pas dit ce qu'elle voulait dire!

~~~ Une nouvelle série de mots a éclaté depuis quelque temps entre l'argot et la langue, mots qui, lorsque l'ignoble argot reste à la rue, pénètrent çà et là dans les maisons, mais surtout dans les cafés, restaurants, les foyers, les coulisses, etc. Ainsi, par exemple, *fouineur*, *rameneur*, *lâcheur*, etc. Il y a aussi le *tutoyeur*. M. Roger de Beauvoir est un des derniers les plus forcenés.

Mais c'est pour se montrer plus aimable! Roger tutoie parce que cette familiarité ajoute un charme, une grâce, une effusion à l'épanchement. Il aime superlativement à se montrer agréable à tous ceux qu'il rencontre, à tous ceux qu'il tutoie, et comme il vit très particulièrement dans le monde des lettres, voici entre autres une de ses formules compagnes de la poignée de main. — Ah! c'est toi? bonjour!... Je te lisais cette nuit, c'est charmant... charmant!

Hier, il aperçoit Edmond de Goncourt sur le boulevard. Il était en coupé; il arrête, il s'élance :

— Te voilà? l'un sans l'autre? comment va ton frère sans toi? Ce brave Jules! quel esprit! L'*Histoire de Marie-Antoinette*, n'est-ce pas? bientôt?... je l'attends... tu es prêt? Jules aussi? Il n'y avait que toi, que ton frère, que vous deux pour écrire sur Marie-Antoinette... Tu m'enverras ça bien vite... Adieu, mon gentilhomme de lettres! A propos, tu ne sais pas où je vais? Ce matin, un de mes amis est venu chez moi... il m'a pris un livre de toi... et je cours en cabriolet pour le rattraper... Adieu, n'oublie pas Marie-Antoinette!

Au fait, mieux valent encore ces formules abondantes, familières, expansives, que le ton gourmé, pédant, envieux de certains messieurs de l'armée littéraire, armée qni, fort contraire aux autres, est si particulièrement occupée à tirer continuellement dans ses propres rangs!

~~~ Voici quelques prix pour des autographes contemporains offerts dans un catalogue que nous avons sous les yeux :

Auber, compositeur. Une page in-8° signée. 1 franc 5 centimes.

Berry (duchesse de), cinq lignes signées. 5 francs.

Bonaparte (Louis), roi de Hollande, à son oncle ...sch, bains de Lucques, juillet 1816. Deux pages ...gnées. 6 francs.

Carrel (Armand), au rédacteur du *Corsaire;* cu...use. Une page signée. 5 francs.

Cavaignac (le général), Alger, 5 mai 1848. Une ...ge pleine signée. 2 francs 75 centimes.

Cherubini, compositeur. Billet signé. 1 fr. 50 cent.

Damoreau (Mme Cinti), cantatrice. A sa sœur. « A ...uelles, on l'a couronnée de laurier-sauce. » — ...tre à la princesse Adélaïde; toutes deux signées. ...rancs 50 centimes.

Cuvier (Georges), à Dureau de la Malle. « Vous qui ...z sans cesse les anciens poëtes, recueillez-moi ...coup de vers pour servir d'épigraphes aux diffé...s chapitres de mon *Histoire des fossiles.* Tout ce ...parlera de l'ancien monde, de destruction, de ré...ection et autres *fracas* semblables, m'est bon. Je ...ai ensuite à répartir cela selon les sujets. Je tra...le beaucoup à cette rédaction, et j'espère que nos ...maux perdus ressusciteront cette année par la vertu ...a baguette... » Deux pages et demie signées, ca... 11 francs.

...avid (d'Angers), sculpteur. Une page signée. ...nc 50 centimes.

...uret (Francisque), sculpteur. Lettre signée. ...ncs.

...lavigne (Casimir), poëte. Deux pages signées. ...ncs.

...cerioli (marquise de Boissy). Trois pages signées, ...lien. Jolie lettre. 3 francs.

...zlan (Léon), polygraphe. Belles pages sur le rôle ...pourrait remplir la Société des gens de lettres, ...ées. 5 francs

...lévy (Fromenthal), compositeur. Conseils à un ...homme. Très-jolie lettre. 2 francs.

...martine (Alphonse de), poëte. Réponse à un envoi ...rs. Deux pages et demie. 4 francs 50 centimes.

...croix (Jules), poëte. Deux pages signées. 2 francs.

...quart, secrétaire de l'empereur. Deux pages ...es. 3 francs 50 centimes.

...nrose, comédien. Lettre au baron Taylor. 3 fr.

...dier (Charles), littérateur, à M. Dureau de la ..., avec une note de M. Cousin. 2 francs 75 cent.

...urrit (Adolphe), artiste lyrique. Rouen, 1829. ...page in-4° signée. 3 francs 50 centimes.

...la, chimiste. Paris, 1838. Une page signée. ...c 75 centimes.

...nt-Arnaud, maréchal de France, 1852. Une page ...io. 2 francs 50 centimes.

...d (George), romancière, à M. d'Aure. Une page ...signée. 2 francs 75 centimes.

...nt-Victor (Paul de), critique. Deux pages signées. ...cs 50 centimes.

...lioni (Marie), danseuse. 1829, à Mme Mazurier. ...quarts de page signée. 2 francs 25 cent.

...ers (Ad.), ministre et historien, à M. Dureau de ...e. Trois quarts de page signée. 4 francs.

...met, poëte, en patois languedocien, 1844. Une ...leine signée. 3 francs.

...gny (Alfred de), poëte. 1847. A un poëte qui lui ...is ses œuvres. Très-jolie lettre. Deux pages ...s. 3 francs.

...ington (lord), en français, au duc de Feltre. 1817. 7 francs.

~~ On raconte que Louis XV, obligé de renvoyer ...fesseur, expulsé de France avec les jésuites, ...fameux édit de 1764, et riant de toutes les in... de cour tendant à influer sur son nouveau ...se trouva un jour, à la chasse, éloigné de ses ...s, et, tombant au milieu de paysans, les ques...sans en être reconnu. Ces braves gens se trouvent ...a faire un grand éloge de leur curé; la bon...le l'éloge fait croire à sa sincérité...; le lende... roi ordonne à M. de Saint-Florentin de lui ...ener ce curé, celui de Brétigny, relevant de la ...rie du comte de Noailles. Le pauvre abbé, effrayé, arrive... persuadé qu'il est l'objet de ...dénonciation, de quelque trame, et c'est en ...nt qu'il se présente à Versailles, où le ministre ...t près du roi. ...XV lui raconte ingénument ce qui s'est passé ...paysans, et déclare son dessein de le prendre ...fesseur, ce que le curé abasourdi accepta avec ...ement! On le nommait Maudoux. Sa trace est ...la cour d'alors, et le roi ne se repentit pas de ...tout de hasard, car l'abbé Maudoux n'oublia ...providentielle origine de sa fortune, et il sut ...ent résister à toutes les obsessions et tenta... corruption dont son influence morale fut ...le la part des courtisans et des intrigants... ...peuvent passer pour synonymes.

Une chose analogue est arrivée la semaine dernière, — non pour un confesseur, — mais pour une femme.

C'est, en effet, par suite d'un pareil caprice du sort, que le comte de R....., neveu de l'ancien ministre de la restauration, épouse Mlle Célie V..... Voici ce qu'on peut raconter des faits.

Le comte R..... a quarante-cinq ans; il a perdu, il y a six à sept ans, sa femme, née de Quevremont, bonne famille de la Normandie presque bretonne, Elle lui laissa un fils. L'enfant est mort, je ne dirai pas à son tour... car, à trois ans, ce tour ne saurait être officiel : il est tout de faveur ! Le comte se trouva donc cumuler le double et important héritage déterminé par la loi, selon son contrat de mariage. Le tout, chef et acquêts, forme bien cent vingt mille livres de rentes.

A l'automne dernier, il quitta sa terre des environs d'Avranches et vint, sur les vives instances de sa famille, se fixer à Paris. Quelle proie qu'un homme de quarante-cinq ans, fort bien de sa personne et de son esprit, — un gentilhomme dont le titre brave toutes les nouvelles lois, — un rentier dont l'opulence brave tous les examens des notaires, — quelle proie, dis-je : homme, nom, argent, pour les demoiselles à marier et veuves à remarier!

Aussi, au milieu de quels piéges, guet-apens, lacets, filets et traquenards M. de R.... ne se vit-il pas, pendant tout l'hiver qui vient de s'écouler, au milieu des bals, soirées, dîners, spectacles, concerts et petites réunions dites de famille? Que de tasses de thé, trop sucrées à son intention, lui présentèrent trop de demoiselles trop maigres ! Que de romances et de sonates il subit; que de valses il refusa..., et combien il eut à éviter de fois d'être le quatrième spectateur, dans les odieuses petites boîtes à torture qu'on appelle loges de cinq ou de six, dans les théâtres de genre !

Et les regards en coulisse... des filles, — passe encore ! — mais des mères, ardentes à placer leurs fruits? Et les sourires, les illusions des veuves bien conservées et consolables!

Bref, la même place fut, pendant tout l'hiver, assiégée par vingt, par trente corps d'armées... trente corps armés de volants, de crinoline, le tout ardent à la rescousse, et déployant toutes les ruses féminines et une quantité considérable de mètres d'étoffe !

A qui fut la victoire, qui planta ses conquérantes couleurs sur cette tour Malakoff du veuvage titré et opulent?

— Oui? — personne!

Car ce *steeple chase* de son opulence blessa, offensa, écœura le comte R...., et, sans tomber dans les sentimentalités de n'être aimé que pour soi-même, il ne put se faire à l'idée d'être considéré comme un gibier d'espèce précieuse, — faisan doré, — par toutes ces chasseresses aspasinées, bandolinées, anodinées, crinolinées.

Il déclara net à ses cousines que s'il se remariait, — ce qu'il n'était pas absolument décidé de faire, — il entendait choisir, et non pas être choisi ! Cris, protestations, rumeurs, indignation sur toute la ligne des veuves et demoiselles! Quelques-unes commencèrent même à ne pas dissimuler aux populations que M. de R.... arborait divers cheveux gris, et que sa courbe abdominale s'éloignait un peu, un peu trop, de la souplesse et de l'élégance...

— On trouve que mes cheveux sont trop gris? — dit en riant le comte, auquel le propos d'une demoiselle maigre fut rapporté; — allons donc! je crois plutôt qu'ils sont trop verts!

L'hiver finit et le printemps verdit sur cette situation. Le comte parla de s'en retourner vers Avranches, en son château dont les fenêtres du nord s'ouvrent sur les perspectives du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine. Fureur et déception au camp des délaissées! C'est pour le coup qu'il fut proclamé trop gros, trop gras, trop gris!

Une tendre mère hasarda qu'il avait peu d'esprit; une douce veuve déclara le fait formel; une petite personne, brune de regard, de cheveux et de peau, établit, comme acquis, que le comte n'avait pas rendu sa première femme très-heureuse en ce château de l'Avranchin... et le chœur des dédaignées s'écria à l'unisson qu'on devait se féliciter d'échapper au cabinet de Barbe-Bleue... Le comte rit et part; il est parti.

A quelques lieues de Paris, montent dans le wagon une vieille dame et une jeune fille; l'une semble très-respectable, l'autre est pour sûr très-jolie; toutes deux sont dans une tenue modeste, digne, réservée. En courant vers Caen, le comte cause avec la mère; la fille lit *Cinq-Mars*, d'Alfred de Vigny. Il apprend, il observe diverses choses, à l'aide desquelles sa perspicacité et la science du monde lui permettent de comprendre l'ensemble, — tel l'illustre Cuvier reconstruisait tout un être antédiluvien à l'aide d'un fragment fossile! Ces dames allaient passer deux mois dans les environs de Caen, chez un ancien avoué, plantant par là des choux qu'il faisait manger à l'hospitalité parisienne. Huit jours après, le comte et l'avoué étaient en correspondance; quinze jours après, le premier était en visite chez le second; un mois après, la demande en mariage était faite. Il y a quinze jours, le comte R... épousait Mlle Célie V... Cet hiver, il la ramènera à Paris, au grand dépit des trente candidates que vous savez. C'est assurément là une fort simple histoire, mais pourtant aussi rare que simple : celle d'un homme qui se marie presque comme Louis XV choisissait son confesseur! On nous l'a racontée pour répondre à notre désir de mentionner les faits d'un certain ordre intéressant : les gens riches se mariant pour prendre une femme et non pour prendre une dot. J'avais promis de consigner ce que j'apprendrais dans cet ordre ; ces lignes naissent de cette promesse.

~~ Il y a, depuis quelque temps, une nouvelle clientèle créée par certains photographes: celle des portiers ou portières de bonne maison, des femmes de chambre, caméristes, etc. Voici l'affaire :

Un agent pénètre jusqu'à la proie à saisir, et lui montre un portrait enluminé à outrance. — C'est, dit-il, celui de la femme de chambre de la comtesse d'en face... ou de madame la concierge du coin! L'objet représenté l'est-il dans l'exercice de ses fonctions? Non pas. La camériste ne tient point son peigne, la portière ne tire point le cordon. Au contraire!

L'une ou l'autre est représentée dans un salon, — posée sur un fauteuil confortable, — appuyée du coude sur un guéridon doré, où brille un frais bouquet dans un beau cornet du Japon. Derrière elle s'arrondit, pendue à une colonne, une draperie de velours nacarat, d'où tombent de belles torsades à glands d'or; le tapis de pied est splendide. La créature est ducalement posée; d'une main (noire!) elle se tient le menton, à la façon de l'affreuse Terpsichore de Canova; de l'autre, elle abandonne un livre...

— Quoi! cette portière, cette chambrière?

— Oui. Vous comprenez, n'est-ce pas, que la vue d'un si magnifique portrait, — dont le pareil leur est offert, — tourne les têtes de ces créatures! Se voir semblablement les enivre d'orgueil et de désir. C'est quarante francs... mais payables peu à peu ! Cent sous tout de suite, puis un franc par jour... par semaine, si l'on veut; le soir où le quarantième franc tombe soldé, le portrait est à vous! A vous cette image de vous-même : le tapis, le fauteuil, le cornet, le tout enluminé de couleurs fines et vives; plus les glands d'or du fond... Ah ! comment résister?

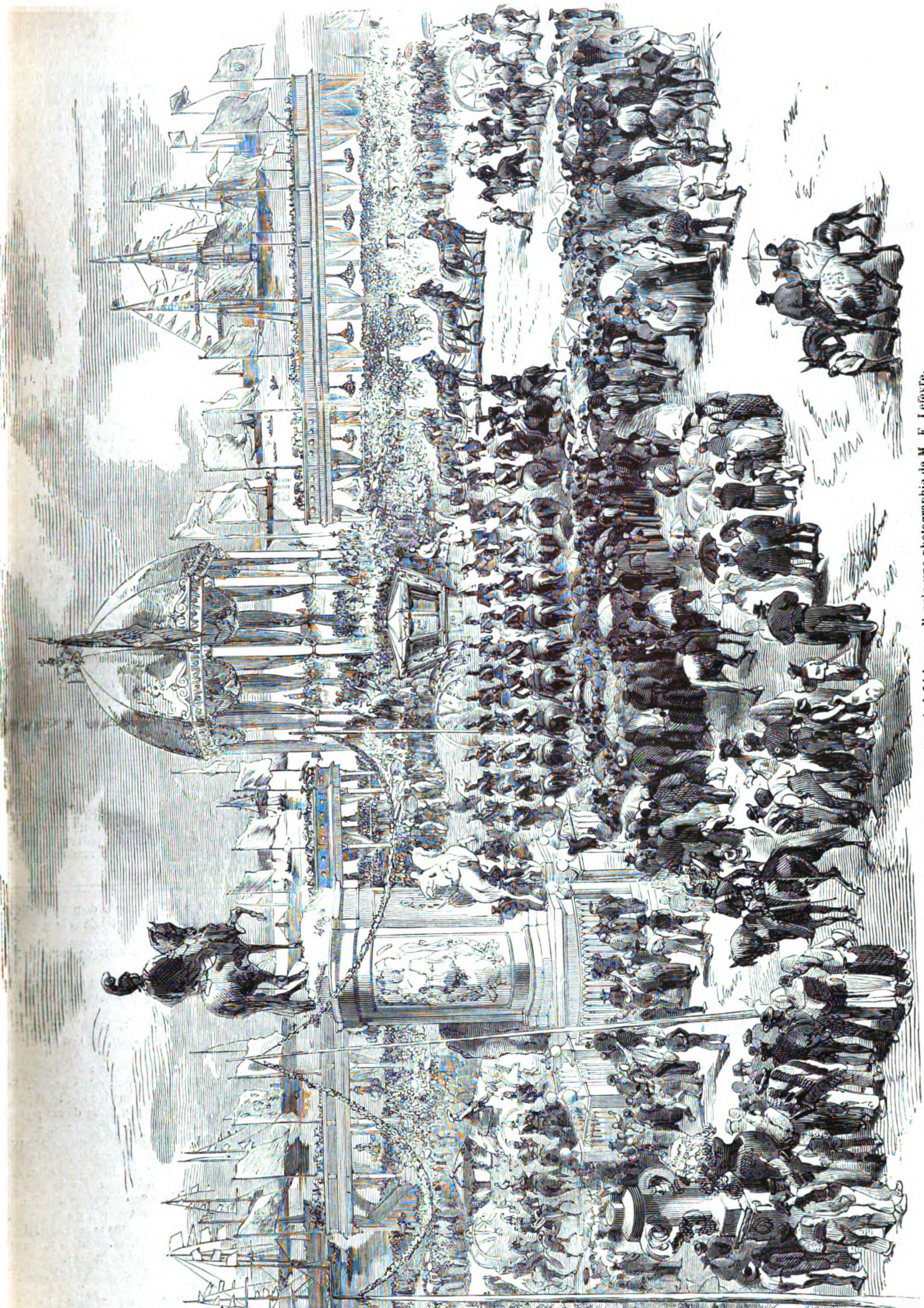
Aussi un très-grand nombre d'habilleuses de ces dames s'accordent-elles cette joie, de se voir étalées en robe de soie, dans ce beau mobilier, avec leur face fixée par le soleil et corrigée par le pinceau! J'en ai vu dix, rien n'est plus drôle. Une, Elisa, a pris la pose qu'elle voit souvent à sa maîtresse, marquise à millions. Une autre, bonne fille, mais ne rappelant pas, même de très-loin, la Vénus Callipyge, a tenu à paraître décolletée, en manches courtes, et tout ce qu'il faut pour être méconnaissable. J'en ai vu ailleurs une autre (ces entrepreneurs ont étendu leur réseau partout) qui, concierge dans sa prétention, mais vraie portière par le fait, est représentée sous le péristyle de l'Opéra! A la porte, à la porte!

On croira naturellement qu'ayant cédé à une faiblesse pareille, de se déguiser en dame, on cache l'image et le mensonge dans quelque tiroir, pour le transmettre plus tard à une famille, à une postérité abusée... Mais pour qui les prenez-vous? Elles s'empressent, au contraire, de montrer l'objet à tout le monde, et surtout à leur maîtresse, à la propriétaire, sans trop réfléchir à l'effet que devront produire ces robes, ces attitudes, ces vases de Chine et ces torsades dont la plus risible flatterie entoure (pour quarante francs) leurs vulgaires individualités. Et voilà les ravages que de coupables industriels exercent dans des imaginations trop faciles à séduire! Dans plusieurs maisons où l'invasion de ces farceurs a été connue des gens raisonnables, ils ont été mis dehors, et très-vite! Mais sur des centaines de points, ils ont réussi à enivrer, à ridiculiser leur proie, et toujours à se faire payer d'avance, en étalant devant des regards fascinés l'image à crépines d'or de quelque sotte créature du voisinage, enchantée même d'être vue ainsi déguisée, et servant d'appeau. Cordon, s'il vous plaît!

~~ Mlle A..., sœur de Mlle C..., au sujet de laquelle nous avons, le 1er mai dernier, raconté une tentative d'empoisonnement par le laudanum, est priée de vouloir bien nous faire connaître son adresse pour une commission originale et intéressante.

JULES LECOMTE.

FAMILLE ROYALE DE PORTUGAL. — Dona Maria, feue reine; dom Fernando, roi-époux, ex-régent;
Dom Pedro IV, père de Dona Maria;
Dom Pedro V et Estéphanie de Hohenzollern, souverains régnants.



Débarquement solennel de la reine Estéphanie à Lisbonne, d'après une photographie de M. E. Lefèvre.

Mariage de Dom Pedro V, roi de Portugal.

I

Dom Pedro V, d'Alcantara, duc de Saxe, est né le 16 septembre 1837, et a succédé à sa mère, la reine Dona Maria II da Gloria, fille de Dom Pedro I^{er} comme empereur du Brésil, et IV comme roi de Portugal, le 15 novembre 1853, sous la tutelle de son père, le roi régent, Dom Ferdinand, prince de Saxe-Cobourg et Gotha. Il a pris les rênes du gouvernement le 16 septembre 1855.

Dom Pedro V est le trentième roi de Portugal depuis Alphonse I^{er}, fondateur de la monarchie (1140), en y comprenant la domination des Philippe d'Espagne (de 1580 à 1640), et le dixième de la maison de Bragance à compter de João IV, dont l'avénement eut lieu le 1er décembre 1641.

Les ducs de Bragance ont commencé par être : comtes d'Arraiolos en 1371, d'Ourem (1385), de Barcellos (1385), de Faria e Neiva (1401), ducs de Coimbre (1428), marquis de Villa-Viçosa (1455), comtes de Guimaraens (1463), ducs de Guimaraens (1470), de Bragance (1499) et de Barcellos (1562).

Les rois de Portugal, auxquels le pape Benoit XIV a décerné, en 1749, le titre de Majesté Très-Fidele, prennent en outre les qualifications suivantes, que nous donnons avec les dates auxquelles elles se reportent : roi de Portugal (1140) et des Algarves (1268), d'en deçà et d'outre-mer en Afrique (1472), seigneur de Guinée (1485), de la conquête, navigation et commerce d'Ethiopie, Arabie, Perse et Inde (1499).

Ces titres sont pompeux sans doute, et l'on est tout d'abord disposé à taxer leur emploi de vanité puérile, quand on voit la toute petite place qu'occupe aujourd'hui la nation portugaise parmi les grandes puissances de l'Europe, et cependant quels titres trouvèrent jamais dans l'histoire une justification plus éclatante? Que sont ils en effet, sinon le sommaire, en quelque sorte, de la prodigieuse épopée des expéditions et découvertes de ce peuple conquérant et navigateur dans presque toutes les régions inexplorées du globe? Le Portugal est déchu, sans doute; mais qu'il lui soit permis de produire les magnifiques blasons de son antique et glorieuse suprématie.

La dotation du roi est de 365 contos de reis (environ 2,122,000 fr), et celle du roi régent de 100 contos (environ 581,385 fr.).

C'est le 8 juin de l'année dernière que le marquis de Loulé, président du conseil des ministres et grand oncle de Dom Pedro, par alliance, annonça aux chambres législatives le choix qu avait fait le roi de la princesse Estéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen, pour sa future épouse.

La princesse Estéphanie Frédérique Guilhermine-Antonia, née le 15 juillet 1837, est la fille aînée de Son Altesse Charles-Antoine-Joachim-Zéphyrin-Frédéric-Mainrad, prince de Hohenzollern Sigmaringen, burgrave de Nuremberg, comte de Sigmaringen et Veringen, etc., lieutenant général au service de la Prusse, et de la princesse Joséphine-Frédérique Louise, fille de feu le grand-duc de Bade, Charles-Louis Frédéric.

Ce n est pas la première fois que la maison de Portugal s'allie à cette famille; le 22 mai 1687, le roi Dom Pedro II épousa en secondes noces Marie-Sophie-Isabelle, fille de l'électeur Philippe-Guillaume, prince de Neubourg et comte palatin, appartenant à cette maison.

Aussitôt cette communication faite, les chambres s'empressèrent de fixer à soixante contos de reis la dotation de la future reine et de voter la somme de cent contos pour les dépenses nécessaires à la réalisation du contrat. Le comte de Lavradio, ambassadeur de la cour de Portugal à Londres, reçut ensuite la mission de se rendre à Berlin pour négocier, de la part de son souverain, le contrat matrimonial, qui fut en effet signé dans la capitale de Prusse, le 8 décembre 1857.

Ce document, qui, suivant la coutume, doit rester déposé dans la Tour du Tombo, à Lisbonne, est une pièce trop curieuse pour que nous ne consacrions pas quelques lignes à sa description.

Il est écrit en français, au pinceau et à l'encre de Chine : bien que le caractère soit uniforme, il est tracé avec une telle perfection qu'on peut le considérer comme un véritable chef-d'œuvre de calligraphie; mais la partie la plus remarquable au point de vue de l'art est, sans contredit, la ratification du traité, rédigée en langue allemande. En tête de la page servant de frontispice, est peinte en noir l'aigle de Prusse avec tous ses emblèmes en or; suit le nom du roi de Prusse, avec tous les titres de sa maison. Ce sont ensuite les formules de style consacrées dans les actes internationaux, et, enfin, la ratification qui, signée par le souverain et contresignée par le ministre compétent, sert de garantie au traité conclu par les plénipotentiaires chargés de la négociation. Le nom et les titres du roi de Prusse, et tout ce qui fait partie de la ratification, sont écrits en caractères variés. Le corps du document est en lettres gothiques, de couleurs variées et disposées avec une symétrie et un goût merveilleux. Toutes les majuscules sont tracées avec une hardiesse et une élégance rares; les ombres sont ménagées de façon à faire ressortir l'or et l'argent en quoi ces lettres sont peintes.

La couverture de cette pièce officielle est de velours cramoisi et doublée de satin blanc légèrement azuré. Sur l'une et l'autre face est estampée d'or l'aigle de Prusse ; enfin, les coins et le pourtour sont rehaussés d'ornements également dorés et exécutés avec une telle habileté qu'on les prendrait pour de riches ciselures, etc., etc.

Le mariage ainsi solennellement arrêté et le jour de sa célébration fixé, toutes les mesures furent prises pour donner aux cérémonies qui allaient suivre tout l'éclat dont elles étaient susceptibles. Une commission fut nommée pour aller assister à la bénédiction nuptiale et former ensuite le cortége portugais de la nouvelle reine. Les personnages désignés furent :

Le maréchal duc de Terceira, commissaire plénipotentiaire pour l'acte de réception de la reine ; le marquis de Ficalho, grand de Portugal et grand écuyer de la reine ; le marquis de Souza Holstein, grand de Portugal et chambellan de la reine ; le chevalier Borges de Castro, secrétaire de l'ambassade pour l'acte de réception ; M^{me} la duchesse de Terceira, remplissant les fonctions de grande maîtresse près de S. M. la reine ; M^{me} de Souza Coutinho, dame d'honneur de S. M. la reine ; et le commandeur Viale, officier de la maison de S. M. le roi de Portugal.

Les deux bâtiments à vapeur de guerre *le Bartholomeo-Diaz* et *le Mindello* se tinrent prêts à prendre la mer pour conduire le cortége à sa destination et le ramener ensuite avec la reine.

Enfin, le roi dom Pedro V fit choix, pour le représenter à la cérémonie religieuse, du prince héréditaire Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, frere de sa fiancée

Le cortége se mit en route vers la fin de mars, et, dans la première quinzaine d'avril, fut expédiée, directement de Paris pour l'Allemagne, la corbeille de mariage. La description de cette merveille a fait aujourd'hui le tour du monde ; contentons-nous donc de dire que le total des factures pour cette corbeille seule, sans compter l'écrin, s'élève à 638,000 fr., dans lesquels la fourniture de lingerie entre seule pour 200,000.

Nous ne citerons de l'écrin que la couronne commandée par le roi au joaillier de sa maison. Cette couronne, ornée de quatre mille pierres précieuses, est d'une magnificence vraiment extraordinaire. On en vante le travail et la disposition. Fermée, elle forme une couronne à trois pointes et entoure complétement la tête. Sous cette forme, elle sert aux cérémonies d'apparat ; ouverte, ce n'est plus qu'un diadème dans la véritable acception du mot, destiné à accompagner la chevelure et pouvant se porter au bal, dans les réceptions ordinaires et au théâtre.

Le coût des pierreries, de la matière et de la main d'œuvre s'élève à 260,000 fr. ou 90,000 cruzades.

Le 29 avril dernier fut célébrée, en grande pompe, à Berlin, la cérémonie du mariage, dans l'église catholique de Sainte-Hedwige, en présence de tous les membres de la famille royale de Prusse. La maladie du roi l'ayant empêché, ainsi que la reine, d'y assister en personne, le monarque était remplacé par S. A. R. le prince de Prusse.

Un peu avant deux heures, le prince de Prusse arriva devant l'église où il fut reçu par le prince-évêque de Breslau et le clergé de Sainte-Hedwige, et conduit au siége qui lui était réservé. Puis le prince-évêque sortit de nouveau pour recevoir l'auguste fiancée, qui fut conduite dans l'église par le grand-duc de Bade, était suivie du prince son père et de la princesse sa mère.

Quatre dames portaient la queue de sa robe, formée de points de Bruxelles et garnie de trois magnifiques volants de fine dentelle d'Angleterre. A côté du bouquet qui ornait sa poitrine, on remarquait le portrait de son auguste fiancé, entouré de diamants

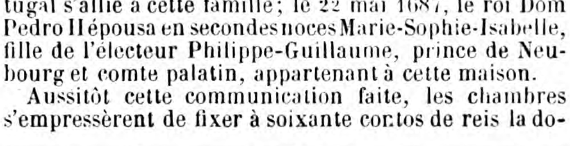
Le siége de la fiancée était entouré des personnages composant la commission portugaise destinée à former sa cour.

La cérémonie a commencé par la lecture de la procuration de S. M. le roi Dom Pedro, qui fut remise par M. de Santa-Quiteria, envoyé de Portugal, à S. A. R. le prince de Prusse. Invité par ce dernier à remplir cette procuration, le prince héréditaire Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen a conduit sa sœur à l'autel et s'est placé à sa droite.

Après avoir prononcé le discours nuptial, le prince évêque demanda au représentant du fiancé s'il voulait prendre pour épouse, au nom de Sa Majesté Très-Fidele, la princesse Estéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen ? — Sur quoi le prince répondit : « *Ich will* (je le veux). » La même question fut adressée à la princesse, qui, après s'être inclinée devant le prince de Prusse et ses parents pour obtenir leur assentiment, répondit également : « *Ich will* (je le veux)! »

L'évêque bénit ensuite les anneaux nuptiaux qu'il remit aux parties contractantes pour être échangés. Les cloches furent alors lancées à grande volée et le canon retentit, tandis que le prince-évêque bénissait les mains unies des fiancés.

Des prières et un *Te Deum* chanté par tout le chœur de la cathédrale terminèrent cette cérémonie, à la suite de laquelle les personnages portugais présents fléchirent le genou en signe d'hommage devant la jeune reine.



LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(Suite.)

— On n'est jamais riche, monsieur le pasteur, quand on a femme et enfant, et que l'enfant est une fille à laquelle il faut amasser une dot.

— Je comprends, et c'est cela qui vous a fait passer par-dessus les scrupules de nationalité.

— Quels scrupules, monsieur le pasteur?

— Enfin, vous êtes Allemand, et, en servant l'empereur Napoléon...

— Allemand! êtes-vous bien sûr, monsieur le pasteur?

— Dame!

— C'est-à-dire que je suis Badois.

— Eh bien?

— Eh bien, est-ce que le grand-duché de Bade sait lui-même au juste ce qu'il est, monsieur Waldeck? Moi, je ne suis pas plus entêté que lui, je suis Badois! J'ai donc commencé, comme le grand-duché de Bade, par être Allemand ; puis, comme le grand-duché de Bade est devenu français ou à peu pres, j'ai fait naturellement comme le grand-duché de Bade. Mais, maintenant, voilà qu'il s'exécute un tas de bouleversements en Europe, et que le Congrès nous refaufile la confédération du Rhin sur un nouveau patron ; de sorte que le grand-duché de Bade, quoique dirigé par une princesse française, redevient un morceau de l'Allemagne : alors, moi qui suis un morceau du grand-duché, vous comprenez, je redeviens Allemand!

— Si bien, monsieur Schlick ?... demanda le pasteur en regardant fixement le brigadier pour savoir où il en voulait venir.

— Si bien, monsieur Waldeck, que ne sachant plus trop ce que j'étais, j'ai pris le parti, pour me fixer moi-même, de m'engager dans la gendarmerie, ce qui fait que je ne suis plus ni Allemand ni Français : je suis gendarme, pour vous servir, comme disent mes amis les Français.

— Enfin, monsieur Schlick, concluez.

— Que je conclue? Ah! vous voulez que je conclue ?

Et il jeta un regard rapide sur le convive du pasteur, pour voir s'il était du même avis que son hôte ; le capitaine resta impassible.

— Mon Dieu! murmura la jeune fille, qui sentait que la situation progressait vers le dénoûment.

— Je conclus! reprit Schlick. Me voilà donc gendarme de l'éperon au tricorne ; de plus, brigadier jusqu'à la moelle des os, et, en cette qualité, chargé de poursuivre et d'arrêter un Français fugitif, ex-soldat de *l'autre*, qui s'est fait conspirateur sous *ceux-ci*, et qui, pour éviter les suites d'une condamnation à mort, leur a soufflé au poil, comme on dit de l'autre côté du Rhin, et s'est réfugié dans le grand-duché de Bade.

— Comment appelez-vous ce Français? demanda le pasteur.

— Oh ! fit tout bas la jeune fille craignant le coup qui, au nom qu'allait prononcer le brigadier, devait frapper son père.

— Ma foi, dit Schlick, jusqu'à présent, on a négligé de me dire son nom, et l'on s'est contenté du signalement.

Puis, regardant le capitaine :

— Quant au signalement, continua-t-il, le voici tel quel : « Yeux bleus, cheveux blonds, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches, taille de cinq pieds quatre pouces, âgé de vingt-huit à trente ans. »

Le pasteur, malgré la crainte qu'il éprouvait, peut-être même à cause de cette crainte, porta rapidement les yeux sur son hôte. — Lieschen, elle, n'avait pas eu besoin de le regarder pour savoir que le signalement était exact dans ses moindres détails. — Cependant, le pasteur, voyant qu'il n'y avait rien, jusque-là, d'absolument hostile dans le regard ni dans l'accent du brigadier, s'enhardit, et, tout en faisant signe au jeune homme de ne point se trahir :

— Mais tout cela, monsieur Schlick, dit-il, ne nous explique pas...

— L'objet de ma visite, monsieur le pasteur? arrive, soyez tranquille. Imaginez-vous donc qu'il y a trois jours que nous guettons le gaillard, mes deux gendarmes et moi, sans pouvoir mettre la main dessus, quoique nous sachions pertinemment qu'il flâne aux environs ; mais, ce soir, un de mes hommes a vu un citoyen qui se glissait tout doucement le long d...

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril, 8, 22, 29 mai et 5 juin.

A quatre heures, eut lieu, dans la grande salle du château, un dîner gala de deux cent quatre-vingts couverts, puis, le lendemain, à deux heures, un déjeuner au palais de S. A. R. le prince de Prusse. Le même jour, à sept heures, S. M. la reine de Portugal reçut, dans ses appartements, le corps diplomatique ainsi que les grands de la cour, et, à huit heures, assista au concert qui fut donné dans la grande salle du château.

Pour ne pas tomber dans des redites et ne pas prolonger outre mesure ce récit, nous nous bornerons désormais à n'indiquer en quelque sorte que sommairement l'itinéraire suivi par la reine de Portugal jusqu'à son débarquement à Lisbonne. Partie le 2 mai de Berlin, accompagnée de ses augustes parents, du prince Léopold, son frère, et du grand maître des cérémonies du roi de Prusse, M. de Stillfried, elle arrive, en passant par Dusseldorf, le 4, vers cinq heures de relevée, à Bruxelles, où elle est reçue avec tous les honneurs dus à son rang par le roi Léopold et toute la famille royale, qui l'attendaient au débarcadère. Le soir, au palais, grand dîner auquel assistent les chefs des missions de Portugal à Paris, à Berlin et à Bruxelles, ainsi que les ministres de France et de Russie. Le 5, à onze heures du matin, départ, en compagnie de S. A. R. le duc de Brabant, pour Ostende, où s'est rendue la grande-duchesse de Bade Estéphanie pour embrasser sa petite-fille. Procès-verbal de la remise de la reine par M. de Stillfried entre les mains de M. le duc de Terceira, à bord du *Bartholomeo-Diaz*, représentant le territoire portugais, et grand banquet à la suite de cette cérémonie. Le 6, à quatre heures du matin, départ pour l'Angleterre du *Bartholomeo-Diaz* et du *Mindello*, naviguant de conserve avec les deux bâtiments à vapeur anglais *le Vivid* et *le Banshee*, qui font escorte d'honneur à la flottille portugaise. Arrivée à Douvres et débarquement à une heure et demie, au milieu des salves d'artillerie. La reine est reçue par le maire de la ville, le duc de Richmond, le comte de Scheffield, le général Wild, grand écuyer de la reine Victoria, le comte de Lavradio et le ministre prussien. Elle est conduite, avec une escorte d'honneur, au palais de lord Warden, où un splendide déjeuner est préparé, tandis que la musique de la garnison fait entendre, sur son passage, l'hymne national portugais. A deux heures cinquante-six minutes, un convoi spécial emporte à Londres le cortége royal et le dépose, à quatre heures et demie, à la station de Bricklagers-Arms. Complimentée à l'embarcadère par le prince Albert, accompagné d'une suite brillante, la reine de Portugal se rend immédiatement au palais de Buckingham. Le cortége occupe cinq voitures royales escortées par un escadron de horse-guards. Les deux côtés de la route sont bordés par une grande affluence de peuple, sur toute la distance du palais à la station du chemin de fer. Nous passerons rapidement sur le séjour de la princesse Estéphanie à Londres. Ce ne fut guère qu'une succession non interrompue de fêtes splendides, de banquets, de bals, de réceptions, de visites et de promenades. L'hospitalité anglaise, en déployant toutes ses magnificences, semble, dans cette circonstance, avoir pris à tâche de prodiguer tous ses trésors d'affabilité et de courtoisie envers son plus constant et son plus fidèle allié, le Portugal.

Le 11 au soir, la reine de Portugal quitte la capitale du Royaume-Uni et arrive à Plymouth, où elle s'embarque le lendemain pour se rendre en droite ligne à Lisbonne; mais le dimanche 16, à huit heures vingt-sept minutes du matin, le *Bartholomeo-Diaz* est obligé de relâcher à la Corogne pour réparer quelques avaries. Il ne tarde pas, néanmoins, à se remettre en route, et, le 17, à cinq heures et demie de relevée, son arrivée à l'embouchure du Tage est signalée. A peine cet événement est-il connu que tous les bâtiments sur rade se pavoisent; une immense quantité d'embarcations et de bateaux pêcheurs se détachant de la côte, et portant tous pavillons et banderoles, s'élancent au-devant de la frégate avant qu'elle ne franchisse la barre, et un tonnerre de vivats enthousiastes ne cesse dès lors de se faire entendre. L'infant dom Luiz, accompagné du maréchal duc de Saldanha, du vicomte de Carreira, ancien gouverneur du roi, et d'autres personnages de distinction, se rend en toute hâte au-devant de Sa Majesté, à bord du *Mindello*, et le *Bartholomeo-Diaz* fait son entrée dans le Tage, escorté par le vaisseau anglais *Renown* et une frégate de la même nation, les vapeurs *Infante D. Luis* et *Lynce*, les quatre vapeurs brésiliens envoyés tout exprès de Rio Janeiro, pour cette solennité, par l'empereur du Brésil, oncle du roi de Portugal, *Tieté*, *Ibiculus*, *Stajalus* et *Marin*, le vapeur de guerre français *Flambeau*, et les vapeurs de la compagnie du Tage, *Luzitania*, *D. Fernando*, *Almanzor* et *Camoens*.

Le canon tonne de toutes parts, les quais regorgent de spectateurs, les hourrahs des marins, debout sur les vergues, font retentir la plage; le ciel est d'azur: — tout contribue à faire de cette scène un spectacle vraiment imposant et grandiose. A sept heures, le roi s'embarque à l'Arsenal pour aller visiter sa fiancée avec le roi-régent, son père, et reste à bord jusqu'à dix heures; puis il revient à terre, tandis que de la frégate royale, resplendissante de lumières, part un feu d'artifice de circonstance.

La veille était arrivé, avec sa suite, sur la frégate *le Diadème*, le marquis de Bath, qui apporte pour le roi Dom Pedro V l'ordre de la Jarretière. Le dernier monarque portugais qui fut l'objet de cette distinction est le roi Dom João VI, auquel les insignes de cet ordre furent remises par sir Robert Naylor.

Le lendemain, 18, eut lieu, à l'heure et dans les formes indiquées par le programme, le débarquement sur la place du Commerce. ORTAIRE FOURNIER.

Incendie des magasins de nouveautés du Grand-Condé.

On connaît la transformation qui s'est opérée dans la constitution de cette spécialité importante du commerce parisien: les nouveautés.

Un magasin de nouveautés est bien moins aujourd'hui une boutique qu'il n'est un bazar. Ce sont de longues galeries, des enfilades de salles où se trouvent réunis étoffes, confections, lingerie, ganterie, dentelles, châles, que sais-je? tout ce qui touche à la toilette de la femme, tout ce qui en dépend, tout ce qui en relève, depuis la toile écrue aux tapis persans, depuis la palatine à l'éventail, la pantoufle de tapisserie à la résille d'or et à la coiffure de fleurs. Or, les magasins du *Grand-Condé* étaient un de ces vastes établissements. Fondé orignairement dans la maison formant l'angle sud ouest de la rue de Seine et de la rue des Boucheries-Saint-Germain, aujourd'hui de l'École de Médecine, il s'était successivement étendu dans deux autres maisons, sur chaque façade; tous ces bâtiments ne forment plus qu'un monceau de décombres d'où s'est élevée, durant trois jours, une fumée noire et fétide.

Dimanche dernier, les propriétaires de cet établissement avaient fait une exposition de leurs nouveautés d'été dans leurs montres qui devaient, selon l'usage dans ces circonstances, rester éclairées après la fermeture des magasins. Le gaz ayant fait explosion vers huit heures et demie, les flammes s'étendirent avec tant de rapidité dans cet assemblage d'étoffes légères, que toute la galerie ne présenta bientôt qu'un vaste embrasement. On avait pu à peine enlever quelques pièces de toile des magasins situés sur la rue de l'École de Médecine, que l'incendie gagnait les escaliers, envahissait l'entre-sol et s'élançait au premier étage où il se répandait comme un torrent de feu.

A dix heures, ces maisons ne formaient plus qu'une immense fournaise dont les flammes ondoyantes s'élançaient par toutes les ouvertures et menaçaient les maisons voisines. Les pompiers, accourus au premier signal et dirigés avec autant de sang-froid que d'habileté par un de leurs colonels, durent ne songer qu'à concentrer le feu dans son foyer, où l'écroulement des étages supérieurs venait lui donner à chaque instant un redoublement d'ardeur et une intensité nouvelle. Des compagnies de la garnison arrivaient à chaque instant se mettre à la disposition de M. le préfet et de MM. les commissaires de police des quartiers voisins venus organiser eux-mêmes les secours. Grâce à l'opportunité avec laquelle furent prises toutes les mesures que pouvait prescrire la prudence, grâce au zèle et à la vigueur avec lesquels elles étaient aussitôt exécutées, on eut bientôt la certitude que le désastre serait contenu dans les limites des bâtiments où il avait éclaté avec tant de fureur. Quinze pompes approvisionnées par des chaînes de puiseurs et par des tonneaux remplis aux fontaines les plus voisines, épanchaient des flots d'eau sur tous les points que tentait d'envahir le feu et refoulaient ainsi les flammes dans leur foyer incandescent.

On redouta un moment de nouvelles catastrophes. Une explosion de gaz fit craindre que la sûreté du quartier ne fût compromise par la communication du feu avec les grands conduits de fonte destinés à l'alimentation de l'éclairage; c'eût été une véritable éruption. L'abaissement des tuyaux superficiels prévint ce malheur.

A trois heures, tout péril était conjuré. L'incendie vaincu n'exhalait plus qu'une épaisse fumée au milieu de ces ruines qu'il avait remplies de ses tourbillons de flammes. Les pompes ne cessèrent pas cependant de jouer tout le jour sur ces décombres, où le feu brûlait encore le lendemain. On estime les pertes à deux millions. Les maisons et les marchandises étaient assurées.

On a eu à déplorer quelques malheurs: plusieurs pompiers ont reçu des blessures graves. Un jeune commis en nouveautés a eu la cuisse brisée en portant secours à une des locataires, dame d'un âge avancé, dont la vie était en péril. D'autres personnes ont éprouvé des luxations et des brûlures. Mais la science était accourue là avec son dévouement habituel. M. Charles Judée, aide-major de l'armée d'Italie, improvisa sur les lieux, avec le concours d'un officier d'administration dont nous éprouvons le regret de ne pouvoir citer le nom, et M. Laurens, stagiaire à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, une ambulance où tous les secours de l'art furent immédiatement prodigués aux blessés. Tous les médecins du quartier vinrent du reste offrir spontanément le concours de leurs bons offices.

LÉO DE BERNARD.

---

haie; il a cru reconnaître l'individu, et lui a barré le chemin avec sa carabine; l'autre s'est rejeté en arrière; mon gendarme s'est mis à sa poursuite, et il allait l'empoigner, quand, arrivé au mur de votre jardin, le gaillard, qui paraît ferré sur la gymnastique, a sauté sur une borne, de la borne sur le mur, et du mur dans vos plates-bandes! Alors, mon homme lui a envoyé un coup de fusil, moins dans l'espoir de l'atteindre que pour nous prévenir qu'il y avait du nouveau. Nous sommes accourus, en effet, sur le théâtre de l'événement; nous y avons trouvé le gendarme qui rechargeait sa carabine; il nous a raconté ce dont il retourne, et nous venons vous demander, monsieur le pasteur, si, par hasard, vous n'avez pas vu le Français après lequel nous courons.

— Moi! fit le pasteur.

— Et si vous ne le cachez point chez vous.

— Comment pouvez-vous supposer, mon cher Schlick, qu'avec la haine que je porte aux gens de sa nation?...

— Eh! fit le brigadier, c'est aussi ce que j'ai dit aux camarades.

— Oh! n'est-ce pas? s'écria Lieschen commençant à respirer.

— J'ai dit cela aux camarades, reprit le gendarme, qui semblait avoir juré de faire passer ses auditeurs par toutes les alternatives de l'espérance et de la crainte; mais, à moi, Schlick, je me suis dit: « Bah! monsieur le pasteur est si bon, qu'il est capable d'avoir oublié sa haine, et de donner l'hospitalité même à son plus grand ennemi! »

— Monsieur Schlick, fouillez toute la maison, et, si vous trouvez votre homme, prenez-le, je vous le permets.

— Oh! répondit Schlick, les yeux fixés sur le convive du pasteur, du moment où celui que je cherche n'est point ici, il est inutile de le chercher ailleurs.

Et il fit ce que l'on appelle, en termes de théâtre, une fausse sortie; mais le pasteur ne s'y laissa point prendre.

— Monsieur Schlick, dit-il, vous nous ferez bien le plaisir, avant de nous quitter, de boire avec nous un verre de vin du Rhin.

— Moi, monsieur le pasteur? volontiers, dit Schlick; ce me sera une occasion de porter un toast à mes anciens compagnons les Français.

— Va, mon enfant! dit le pasteur à Lieschen, et apporte-nous du meilleur.

La jeune fille se leva chancelante, alla prendre une bougie pour l'allumer à la lampe; mais celui qui, objet de tout ce trouble, semblait le plus calme de tous, lui prit la bougie des mains, l'alluma et la lui rendit.

La jeune fille sortit en jetant en arrière un long regard d'inquiétude.

XIII

Le Cousin Neumann.

Le brigadier Schlick suivit Lieschen des yeux jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu.

— Oui, dit-il comme se parlant à lui-même, je comprends, la jeune fille voudrait tout à la fois rester et partir: elle devine que je vais profiter de son absence pour me permettre de vous faire, mon cher monsieur Waldeck, quelques questions que je ne voulais pas hasarder devant elle.

— Quelles questions avez-vous à me faire, monsieur Schlick? dit le pasteur, qui vit que le moment suprême était arrivé.

— D'abord, avec votre permission, comme on dit de l'autre côté du Rhin, je vais vous demander vivement, et pour ne pas effrayer cette bonne mademoiselle Lieschen, qui est déjà bien assez inquiète comme cela, je vais vous demander ce que monsieur fait ici.

— Mais vous le voyez, ce me semble: monsieur soupe avec nous.

— Oui, vous avez raison, et quant à cela, je le vois bien; aussi était-ce une manière de parler. Je voulais vous demander, non pas ce que fait monsieur, mais qui est monsieur.

— Vous ne connaissez pas monsieur? reprit le pasteur.

— Non, répondit Schlick; mais je désire faire sa connaissance.

Et Schlick s'inclina.

L'étranger tourna la tête avec un mouvement d'impatience qui signifiait clairement: « Pourquoi cette comédie qui m'humilie et me fatigue? laissez-moi me livrer. » Mais le pasteur, qui, sans doute, savait mieux que lui comment il fallait s'y prendre avec le brigadier Schlick, fit signe à son hôte d'avoir patience au moins quelques instants encore.

— Vous savez, monsieur Schlick, dit-il, qu'avant d'habiter Wolfach...

— Oui, monsieur le pasteur, vous avez habité la Westphalie et la Bavière, vous m'avez fait l'honneur de me dire cela.

— Eh bien, une partie de ma famille est restée en Bavière.

— A Abensberg?

— Justement.

Chasse à Fontainebleau.

Depuis Robert le Vieux, duc de Bourgogne, fondateur, assure-t-on, du palais de Fontainebleau, jusqu'à nos jours, que d'événements se sont déroulés derrière les épaisses murailles qui reçurent, tour à tour, toutes les gloires historiques de la France! Quelle terre féconde et bénie que celle qui parle, des hauteurs du passé, et cela durant dix siècles consécutifs, à l'enthousiasme du soldat, à la science de l'écrivain, à l'admiration de l'artiste, à la rêverie du poëte, à la curiosité du touriste! Là, l'Italie est tout entière, avec le vainqueur de Marignan, Benvenuto Cellini, Rosso, Primatice, et tout ce brillant cortége de peintres

Rendez-vous de chasse.

et de sculpteurs florentins; — là, le génie puissant des Médicis étale pompeusement ses magnificences aux yeux de la foule attentive et charmée. Royales demeures! quels souvenirs doux et terribles se rattachent à vos destinées! que de morts illustres ont passé par vos éclatantes galeries et vos sombres corridors! Que de décors et de costumes il vous a fallu pour monter votre théâtre humain! Ici, des fêtes, des tournois, des chasses, des spectacles, des femmes jeunes et belles, insoucieuses comme le plaisir, attrayantes comme la séduction; des chiffres amoureux sur les boiseries, des soupirs, des aveux et des baisers dans l'air; Diane de Poitiers, M^me^ d'Estampes, Gabrielle d'Estrées; le *roi soleil* et la duchesse de Bourgogne, Voltaire et M^me^ du Châtelet, le *Devin du village* et ses modestes accords, Jean-Jacques Rousseau et son habit râpé; la vie enfin radieuse et parée, semant des fleurs et des chefs-d'œuvre sur son passage. Plus loin, la politique, l'intrigue, les secrets d'Etat, les sourdes manœuvres, la trahison, le crime; le cardinal de Richelieu, l'homme rouge, et Catherine de Médicis, Cinq Mars et de Thou, Monadelschi et la reine de Suède; le poignard et la prison, la mort enfin, hideuse et perfide, laissant après elle du sang sur les dalles.

Nous ne chercherons pas à renfermer dans ces pages l'historique de Fontainebleau. Des plumes bien autrement habiles, et surtout d'une érudition plus sûre que la nôtre, se sont chargées de ce soin. Quiconque a lu connaît les phases glorieuses de ce splendide palais et les noms de ses hôtes couronnés; quiconque a voyagé, artiste ou amateur, s'est promené dans cette belle forêt gauloise, où le roi saint Louis « aimait à venir chasser dans ses chers déserts. » Fontainebleau est grand de par Dieu et de par l'homme! A l'un, il doit sa forêt aux sites agrestes, aux rochers immenses, aux chênes séculaires, aux solitudes profondes, aux beautés primitives et sauvages; à l'autre, il doit son corps de pierres, ce géant aux cent bras, taillé par le ciseau de tant de maîtres divers, comme pour attester la diversité de l'architecture des siècles passés. A l'autre, il doit encore ses galeries, ses tableaux, ses statues, ses lambris dorés, les fresques du Rosso et du Primatice et les sculptures de Benvenuto Cellini, l'artiste favori de François I^er^.

De tout temps, Fontainebleau a été le lieu le plus favorable aux fêtes et aux plaisirs des rois. En 1191, Philippe-Auguste, au retour des croisades, y célébra pompeusement les fêtes de Noël. Ce ne fut que festins et réjouissances durant plusieurs jours. Plus tard, François I^er^ y transporta sa résidence royale. Alors commença, pour les seigneurs et les nobles dames de la cour, une fête perpétuelle. On y faisait assaut de poésie, de savoir, d'élégance et d'amour. Nous n'en voulons pour preuve que la réception que reçut Charles-Quint, dans la forêt même. Déguisés en dieux et en déesses, les seigneurs et les dames de la cour attendirent l'arrivée de l'empereur et composèrent, en son honneur, une danse rustique, avec accompagnement de hautbois; après quoi, chacun se perdit dans les profondeurs de la forêt. Martin du Bellay raconte ainsi le séjour de Charles-Quint : « Le roi le festoya pendant plusieurs jours et lui donna tous les plaisirs qui se peuvent inventer, comme de chasses royales, tournois, escarmouches, combats à pied et à cheval, et sommairement toutes sortes d'esbattements. » En 1545, à l'occasion du mariage d'Elisabeth avec le roi d'Espagne Philippe II, il y eut un buffet de sept étages dressé dans la cour de Diane, et sur lequel se trouvaient toute la vaisselle d'or et tous les objets précieux que possédait la maison royale. Sous les règnes qui suivirent ceux-là, les fêtes et les divertissements continuèrent, à la grande satisfaction des personnes de la cour. Une des soirées les plus mémorables eut lieu le 23 juillet 1661. Le ballet des *Saisons*, attribué à Benserade, fut dansé par le roi. Le comte de Tot assistait à cette représentation.

Aujourd'hui, comme en ce temps, Fontainebleau, à de certaines époques de l'année, secoue la poussière de l'oubli, évoque l'ombre de ses morts aimés, et, fier de ses souvenirs, ouvre les nombreuses portes de son palais à la vie qui revient à lui, belle et souriante, avec des fêtes nouvelles et des plaisirs nouveaux. — Son vieux cœur tressaille et se ranime à ce bruit mondain qui lui promet d'autres étonnements et d'autres merveilles. — La vieille cage, longtemps abandonnée, écoute, charmée, le jeune oiseau qui chante. — Fontainebleau est fier de l'emporter sur son rival, ce superbe Versailles, ce fils de Louis XIV, qui, abandonné par la cour, se console par le souvenir de nos gloires nationales de la perte de ses grandeurs.

CHASSE A FONTAINEBLEAU.

Le 23 mai, la cour a quitté le palais des Tuileries pour le château de Fontainebleau. Le lendemain, malgré l'incertitude du temps, les avenues de la forêt et les allées du parc se sont émaillées de promeneurs illustres. C'était un coup d'œil charmant, à travers les arbres et les plates-bandes fleuries, que celui de ce va-et-vient continuel de robes aux fraîches couleurs. Si une cour sans femmes, comme le disait François I^er^, est une année sans printemps et un printemps sans roses, nous sommes d'avis qu'il faut aux pelouses et aux gazons verts des résidences royales des robes élégantes.

Cette année, les dames de la cour ont adopté un chapeau de jardin des plus coquets et des plus faciles à porter; à Fontainebleau, le chapeau *Diana-Vernon* fait fureur, et cela pour trois raisons, sans compter sa parenté avec l'héroïne de Walter-Scott : il sied bien, il garantit de la pluie et protége contre l'ardeur du soleil. La première de ces trois raisons pourrait bien être la seule qui ait fait le succès du chapeau *Diana-Vernon*; quand il s'agit d'une mode nouvelle, les femmes consultent beaucoup plus leur miroir que le baromètre. — Depuis l'installation de Leurs Majestés au château de Fontainebleau, les plaisirs se divisent en deux séries : la campagne et le salon. Le matin, les excursions en voiture et à cheval dans les endroits les plus pittoresques de la forêt, les promenades à pied dans les jardins, les courses en petit bateau sur les lacs; l'empereur, qui a toujours eu un goût très-prononcé pour tous les genres de sports, est le premier à donner l'exemple. Le soir, les grands dîners, les causeries et le spectacle.

Les toilettes suivent l'ordre du programme. Le matin, ce sont de charmants négligés, — de vraies vapeurs de mousseline blanches, bleues et roses, — qui glissent sur l'herbe et sur le sable, se mêlant aux fleurs des parterres, et qui disparaissent derrière les arbres du bois. Le soir, ce sont des robes de toutes les nuances, d'une élégance et d'un goût exquis; elles passent et repassent, avec de doux murmures de gaze et de soie, dans les vastes galeries du château, comme y passaient autrefois les belles dames de la cour de François I^er^, de Louis XIV, parées de leurs somptueux costumes.

Le 24 mai, la troupe du Gymnase a joué *l'Héritage de Monsieur Plumet* sur le théâtre du palais; puis est venu le Théâtre-Lyrique avec les *Noces de Figaro*; puis le Vaudeville avec les *Lionnes pauvres*, la pièce nouvelle de M. Emile Augier; puis d'autres spectacles encore... Chaque jour, le programme change. Il est si rempli et si varié, qu'il serait bien difficile de le reproduire fidèlement et de donner le compte rendu de ces fêtes intimes.

Le grand événement de la semaine qui vient de s'écouler est, selon nous, la chasse à courre. Cette chasse, annoncée bien avant le départ de l'empereur pour Fontainebleau, avait été vivement attendue dans le monde du sport. Toute la vénerie était en émoi. L'origine des chasses à courre remonte aux temps les plus reculés; ce fut le plaisir favori des souverains, sous les différentes dynasties de notre histoire. De toutes les forêts de France, la forêt de Fontainebleau est peut-être la plus renommée. Ce pays du Gâtinais semble avoir été créé tout exprès par Dieu pour ces sortes d'amusements. La première maison qui s'y construisit fut un rendez-vous de chasse appartenant au roi Robert.

Lundi, les invités de Leurs Majestés se sont rendus à la résidence de Fontainebleau. Parmi eux on cite S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne. La petite et la grande vénerie étaient sous les armes.

Le lendemain, mardi, au moment du départ, la forêt, calme et silencieuse quelques instants auparavant, s'est tout à coup remplie de voix et de bruits, de cavaliers et de chevaux, d'équipages, de piqueurs et de chiens, se dirigeant tous vers le même point. Au milieu de cette nature verdoyante, les habits et les chapeaux à plumes blanches des chasseurs faisaient un effet charmant.

A l'ouverture de la chasse, l'empereur et l'impératrice étaient à cheval. La reine des Pays-Bas suivait en

L'hallali.

calèche, et un grand nombre de personnes de haute distinction les accompagnaient. Le coup d'œil était aussi varié que pittoresque. Le lancé a été des plus animés. Le cerf s'est défendu courageusement; mais, quoique très-vive, l'attaque n'a duré que peu de temps. Le cerf, forcé de toutes parts, s'est jeté dans la rivière, et l'hallali a commencé, un très-bel hallali sous bois. Ces brillantes fanfares, mêlées aux joyeux jappements de la meute, ont une sauvage harmonie qui enivre et passionne; quelle que soit l'attaque, sa durée et ses péripéties, l'hallali est la scène la plus émouvante de la chasse. A ce moment-là, tout bourgeois pacifique est susceptible de devenir un petit Nemrod. Après l'hallali, la curée froide a commencé. La curée froide est celle que l'on donne en rentrant au logis. Ce dernier épisode de la chasse, très-intéressant sans doute pour le chasseur, a quelque chose de cruel pour celui qui n'a pas pris part à la lutte, et surtout pour les femmes, que la vue du sang épouvante.

Décidément, la curée vaut mieux en gravure qu'en action. Cette première chasse a été des plus brillantes, mais elle ne sera pas la dernière. Une autre se prépare; elle aura lieu dans quelques jours. Si elle est annoncée à temps, elle attirera à Fontainebleau une foule considérable de curieux. Avant de quitter le terrain de la vénerie, nous nous permettrons une petite anecdote qui ne sort pas du sujet. Le marquis de P... possédait un château non loin de Fontainebleau, c'était un vieux gentilhomme très-riche et fort avare. Cependant, il aimait la chasse et s'ennuyait parfois de tirer seul ses faisans. Aussi se décidait-il, de temps en temps, à faire appel à ses amis, tous bons vivants. Le marquis ne les avait pas plus tôt sur ses terres, le fusil au bras et le carnier au flanc, qu'il regrettait son imprudence, car il voyait en eux les destructeurs de son gibier, ce qui lui arrachait l'âme. Très-troublé, le marquis suivait la chasse, et comme il était défendu de tirer sur les poules, n'importe à quelle époque de l'année, dès qu'un coup se préparait, notre avare criait d'une voix stridente : « Poule... poule... messieurs! » Si bien que la chasse se passait en compliments. Ses amis, fatigués de ce manége, lui offrirent un jour de lui acheter un louis chaque poule qu'ils auraient tuée. Le vieillard accepta avec joie, et à chaque coup, il criait : « Poule... poule... messieurs! » Il tombait coq, qu'il répétait encore : « Poule... poule... messieurs! » et nos chasseurs gagnaient son argent et son gibier.

Le goûter dans la forêt.

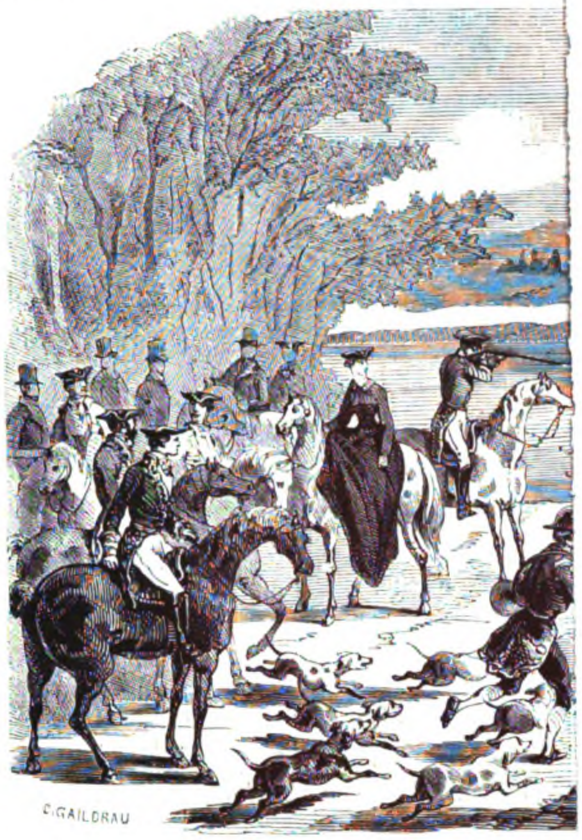
[…]NEBLEAU.

Cette année, les dames de la cour ont adopté un chapeau de jardin des plus coquets et des plus faciles à porter; à Fontainebleau, le chapeau *Diana-Vernon* fait fureur, et cela pour trois raisons, sans compter sa parenté avec l'héroïne de Walter-Scott : il sied bien, il garantit de la pluie et protége contre l'ardeur du soleil. La première de ces trois raisons pourrait bien être la seule qui ait fait le succès du chapeau *Diana-Vernon*; quand il s'agit d'une mode nouvelle, les femmes consultent beaucoup plus leur miroir que le baromètre. — Depuis l'installation de Leurs Majestés au château de Fontainebleau, les plaisirs se divisent en deux séries : la campagne et le salon. Le matin, les excursions en voiture et à cheval dans les endroits les plus pittoresques de la forêt, les promenades à pied dans les jardins, les courses en petit bateau sur les lacs; l'empereur, qui a toujours eu un goût très-prononcé pour tous les genres de sports, est le premier à donner l'exemple. Le soir, les grands dîners, les causeries et le spectacle.

[…]ilettes suivent l'ordre du programme. Le matin, ce sont […]nants négligés, — de vraies vapeurs de mousseline blan[…]eues et roses, — qui glissent sur l'herbe et sur le sable, […]t aux fleurs des parterres, et qui disparaissent derrière […]s du bois. Le soir, ce sont des robes de toutes les […], d'une élégance et d'un goût exquis; elles passent et […]t, avec de doux murmures de gaze et de soie, dans les vastes galeries du château, comme y passaient autrefois les belles dames de la cour de François Ier, de Louis XIV, parées de leurs somptueux costumes.

Le 24 mai, la troupe du Gymnase a joué *l'Héritage de Monsieur Plumet* sur le théâtre du palais; puis est venu le Théâtre-Lyrique avec les *Noces de Figaro*; puis le Vaudeville avec les *Lionnes pauvres*, la pièce nouvelle de M. Emile Augier; puis d'autres spectacles encore... Chaque jour, le programme change. Il est si rempli et si varié, qu'il serait bien difficile de le reproduire fidèlement et de donner le compte rendu de ces fêtes intimes.

Le grand événement de la semaine qui vient de s'écouler est, selon nous, la chasse à courre. Cette chasse, annoncée bien avant le départ de l'empereur pour Fontainebleau, avait été vivement attendue dans le monde du sport. Toute la vénerie était en émoi. L'origine des chasses à courre remonte aux temps les plus reculés; ce fut le plaisir favori des souverains, sous les différentes dynasties de notre histoire. De toutes les forêts de France, la forêt de Fontainebleau est peut-être la plus renommée. Ce pays du Gâtinais semble avoir été créé tout exprès par Dieu pour ces sortes d'amusements. La première maison qui s'y construisit fut un rendez-vous de chasse appartenant au roi Robert.



L'hall[…]

La cour doit re[…]et particulière-
mois, puis elle ira[…]e à rendre. Je
en Bretagne et en[…]sidérable à ré-
ratrice doit prend[…] me dit-elle en
Si Fontainebleau[…]acile encore. Et
aussi le lieu des rendez-[…]enfant, comme
nous rencontrâm[…]
une calèche élég[…]e nouveau pour
jeune femme en[…]z elle ou chez
ement joli, le visa[…]elle, et j'y ren-
pour agréable. C[…]telligence et la
une expression d[…]e-Français.
blait absente des[…]a croisée, rue
et là un regard in[…]de ma maison,
route.[…]me sourit gra-
— Comment tro[…]x, je reconnus
notre voisin, non[…]rires comme le
comme nous, sans[…]nis bien vite, et
de fêtes champêt[…]i la faisait sor-
main, mais un a[…]erche un appar-
dans les petits m[…]voilà visitant la
personnel.[…]s avoisinantes,
— Jeune d'abor[…]ant des préten-
— Eh bien! il[…]outes les petites
mais si pauvre, q[…]rée de l'avenue
longeant le quai[…]e maison qu'ha-
Ce soir-là, il se t[…]it d'un air mé-
pect vénérable q[…]
regagner, sans do[…]at où j'ai passé
la jeune fille, fut[…]C'était là le bon
tesse et devina so[…]
— Vous êtes do[…]à vous plaindre
voulut nier; il ins[…]plus splendide;
n'avait pas man[…]s les fastes du
vieillard tira sa b[…]e vous avez été
mais elle refusa.[…] et peut-être,
à coup il aperçut[…]ître et de notre
chaussée et couru[…]u Mlle Contat!
fille accepta. Tan[…]toutes les tra-
templait avec un[…]
lui posa quelques[…]je, mais je sais
et lui raconta so[…]oché de la per-
toire. Elle avait é[…]e vous réalisez
travail pour soign[…]e la femme du
s'était trouvée s[…]dit-elle avec ce
achevait son récit[…]ui la rendait si
— Et vous étie[…]
— Oui, monsi[…]nce, de sa jeu-
yeux.[…]que l'art avait
— C'est étrang[…]grins; elle me
quai, à la même[…]nétrer dans ce
rencontrent.[…]t enfant. Fille
La jeune fille le[…] pas débuté à
— Oui, deux[…]? Un peu plus
au-devant de la[…]avait reçu une
pied ferme. Ava[…] manière char-
comme un recors[…]le ne rappelait
là, ce n'est pas u[…]es des célèbres
— Mais qu'avez[…]éatre l'attirait,
d'un air naïveme[…]u'elle avait eu
— Rassurez-vo[…]u'elle occupait
[…]ennuis inces-
[…]maintenir.

— Et monsieu[…]; elle posa sa
— C'est le fils[…]ais celui-ci ne
répondit le paste[…]
le motif qui le p[…]steur en regar-
— Et il vient i[…]
— Qui sait? ré[…]
rire.
— Oui, je com[…]nsieur, pensez
sous jeu : le cou[…]suivant pas les
cousine Lieschen[…]
cite de tout mon[…] grâce!
Le faux Neuma[…]ur :
Cela ne suffisa[…] recherche de
dier Schlick; car[…] affaire impor-
— Votre main[…]erg ?
Le jeune hom[…]manda le pas-
çant le sourcil d'[…]
qu'il fallut un re[…]omme, mais il
pasteur pour le f[…]; je ne puis
comédie; toutefo[…]
et ferme dans la[…]ieschen :
rencontré celui d[…]g, insista-t-il,
— Allons, mur[…]e ?
je ne me tromp[…]ttant un doigt
baptisai Richard[…] de garder le
Il prononça ce[…]
l'officier pût les[…]t en murmu-
lassent un souve[…]
sent vides de sen[…]
leurs, en ce mon[…]
l'attention du pa[…] **DUMAS.**
sur la jeune fille.
Elle tenait à la

La cour doit rester à Fontainebleau jusqu'au 23 de ce mois, puis elle ira à Saint-Cloud ; de là, elle se rendra en Bretagne et ensuite à Biarritz où Sa Majesté l'Impératrice doit prendre des bains.

Si Fontainebleau est le pays des souvenirs, il est aussi le lieu des rencontres. Deux jours avant la chasse, nous rencontrâmes, à l'endroit le plus isolé de la forêt, une calèche élégante dans laquelle se trouvait une jeune femme en très-grand deuil. Sans être régulièrement joli, le visage de la promeneuse pouvait passer pour agréable. Ce qui en dérangeait l'harmonie était une expression de profonde tristesse; l'inconnue semblait absente des choses qui l'entouraient, et jetait çà et là un regard indifférent sur les arbres touffus de la route.

— Comment trouvez-vous cette femme? nous demanda notre voisin, non un pauvre diable de chroniqueur comme nous, sans cesse à l'affût de régates, de courses, de fêtes champêtres et autres, et de nouvelles à la main, mais un aimable Asmodée de salon, pénétrant dans les petits mystères de Paris pour son agrément personnel.

— Jeune d'abord, assez jolie ensuite.

— Eh bien! il y a six semaines elle était si pauvre, mais si pauvre, qu'un soir vous eussiez pu la rencontrer longeant le quai entre le Pont Neuf et le pont des Arts. Ce soir-là, il se trouvait sur le quai un vieillard à l'aspect vénérable qui descendait lentement la rive pour regagner, sans doute, le faubourg Saint-Honoré. Il vit la jeune fille, fut frappé de son air honnête, de sa tristesse et devina son projet.

— Vous êtes donc bien malheureuse? lui dit-il. Elle voulut nier; il insista, et la pauvre enfant avoua qu'elle n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Le vieillard tira sa bourse, prit un louis et le lui offrit; mais elle refusa. L'inconnu ne savait que faire! Tout à coup il aperçut un boulanger de l'autre côté de la chaussée et courut chercher un petit pain que la jeune fille accepta. Tandis qu'elle apaisait sa faim, il la contemplait avec un intérêt toujours croissant. Bientôt il lui posa quelques questions; elle eut confiance en lui et lui raconta son histoire, une simple et triste histoire. Elle avait épuisé les dernières ressources de son travail pour soigner sa mère mourante, et un jour elle s'était trouvée sans famille et sans pain. Comme elle achevait son récit, le vieillard lui dit :

— Et vous étiez bien décidée à mourir?

— Oui, monsieur, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— C'est étrange, dit l'inconnu, que sur le même quai, à la même heure, deux condamnés à mort se rencontrent.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Oui, deux condamnés; seulement vous couriez au-devant de la mort, tandis que moi je l'attends de pied ferme. Avant quinze jours elle m'aura saisi, comme un recors saisit un débiteur, et, à ce moment-là, ce n'est pas un petit pain qui me sauvera la vie.

— Mais qu'avez-vous donc fait? s'écria la jeune fille d'un air naïvement effrayé.

— Rassurez-vous, je n'ai commis aucun crime, et j'ai la vanité de croire que vous êtes redevable d'un petit pain de deux sous au plus honnête homme que je connaisse.

— Alors, pourquoi devez-vous mourir dans quinze jours? demanda-t-elle du même ton effrayé.

— Parce que je suis atteint d'un mal qui ne pardonne pas, mais qui tue presque toujours debout.

L'inconnu, en parlant ainsi, avait placé la main sur son cœur; il continua :

— Tout à l'heure, en me donnant quinze jours à vivre, mon médecin pourrait bien m'avoir flatté d'une semaine.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? murmura la jeune fille, qui s'appuya toute tremblante contre le parapet; si nous pouvions faire un échange, monsieur, j'y consentirais de bon cœur.

— Pauvre petite, dit le vieillard, en surprenant une larme sur la joue décolorée de l'enfant.

Il réfléchit durant quelques instants, comme s'il se fût agi d'une décision importante, et tout à coup il reprit d'un ton résolu :

— Comment vous appelez-vous?

— Jeanne.

— Eh bien! Jeanne, voulez-vous m'épouser?

Elle le crut fou.

— J'ai soixante-six ans, dit l'inconnu, je suis très-riche, je n'ai aucun héritier et il ne me reste que quinze jours à vivre. Il y a un instant, en passant sur ce quai, et lorsque je vous ai rencontrée, je me demandais à qui je pourrais bien laisser mes cent mille francs de rentes. Voyons, Jeanne, voulez-vous être millionnaire et veuve dans quinze jours, peut-être avant?

— Ah! monsieur, pouvez-vous parler ainsi! cela fend le cœur.

L'enfant se mit à sangloter.

Cette douleur si vraie toucha profondément le vieillard.

— Allons, Jeanne, c'est convenu, vous serez ma femme. Qui sait!... peut-être le mariage me sauvera-t-il la vie.

En disant ces mots, il secoua la tête d'un air de doute, car, médecin lui-même avant d'être millionnaire, il savait bien qu'il était un homme mort.

Quoi que dît la jeune fille, le vieillard ne se départit pas de son idée. Pour un moribond, il était fort entêté. Le mariage se fit, et, le lendemain même de la cérémonie, Jeanne était veuve.

Aujourd'hui, elle promène sa tristesse sous les arbres de la forêt de Fontainebleau, car elle ne peut oublier qu'elle a ramassé cent mille francs de rente sur le bord d'une tombe.

Nous verrons plus tard. M^me A.-R. DE BEAUVOIR.

Souvenirs.

(M^lle MARS.)

J'ai dû la connaissance de M^lle Mars à mon compatriote Alexandre Duval, chez lequel la rudesse toute bretonne du caractère était loin d'exclure la bonté du cœur; il accueillait à merveille les jeunes littérateurs de son pays, alors même qu'il les soupçonnait d'être un peu romantiques. On sait que le romantisme était sa bête noire. Il ne lui pardonnait pas d'avoir envahi la Comédie-Française; il en voulait à M. Taylor, à son ami Nodier même, bibliothécaire comme lui à l'Arsenal; il en voulait à Victor Hugo, à Alexandre Dumas, et un peu à M^lle Mars, de ce qu'elle avait prêté toutes les séductions de sa personne et de son talent aux triomphes nouveaux qui lui paraissaient la décadence absolue de l'art dramatique. Cependant, il était resté en très-bons termes avec la ravissante actrice, sa Betty de *la Jeunesse de Henri V*, son Emma de *la Fille d'honneur*, l'interprète de plusieurs autres rôles de son répertoire que l'école dite moderne dédaignait beaucoup trop; on ne pouvait contester à Alexandre Duval une grande habileté scénique et la franchise des situations. J'étais venu naturellement à Paris, comme tout jeune poëte de province, avec un drame en vers dans mon portefeuille. Je demandai à Alexandre Duval les conseils de son expérience, et je lui lus mon drame entre deux parties de billard, à l'Arsenal, où il avait un logement.

Après avoir écouté mon œuvre avec attention, et non sans quelques signes d'impatience, lorsque la voix de mes personnages s'enflait jusqu'au lyrisme, selon la mode du temps, qui n'était pas la sienne, il me fit, sur la conduite générale de la pièce, de judicieuses observations que je promis de mettre à profit. Nous rentrâmes dans la salle de billard, en causant de l'espoir que je concevais de voir représenter mon drame, ce qui ne lui semblait pas impossible, à l'époque de vertige qui, d'après lui, entraînait le théâtre. — Je profitai d'un brillant carambolage qu'il venait d'accomplir, et dont il était satisfait, pour aborder un point délicat : je lui demandai s'il ne serait pas trop absurde d'espérer que M^lle Mars accepterait le rôle de mon héroïne échevelée.

— Ah! maintenant, dit-il, Mars est capable de tout.

L'intention d'Alexandre Duval n'était pas très-flatteuse; mais moi, qui avais une grande estime pour les rôles de la duchesse de Guise et de dona Sol, que M^lle Mars avait créés, aux applaudissements de la génération littéraire à laquelle j'appartenais, j'éprouvai une vive satisfaction, et je priai mon excellent compatriote de me donner un mot d'introduction pour la célèbre actrice; il le fit immédiatement de très-bonne grâce, avec toute l'affabilité qu'il mettait dans ses obligeances, lorsqu'on avait trouvé le secret de lui plaire.

Je me présentai donc de sa part chez M^lle Mars; elle habitait alors son charmant hôtel de la rue la Rochefoucault. J'avoue que j'entrai chez elle avec quelque embarras, mais je fus reçu d'une façon si bienveillante et si simple à la fois, que je me rassurai bien vite. Ma lettre d'introduction mit M^lle Mars au courant de ma requête; elle aurait pu, et je le craignais, s'excuser très-poliment et ne pas perdre un temps précieux à m'écouter. Il est rare, en effet, que la première pièce d'un jeune homme soit de nature à être représentée, et surtout avec le concours d'une actrice de la valeur de M^lle Mars; mais l'audition que je sollicitais ne fut pas déclinée : l'illustre comédienne eut la bonté de prendre jour avec moi pour m'entendre, et, avant de me donner congé, elle me fit voir sa serre délicieuse et l'intérieur de sa charmante maison, comme si j'étais déjà de ses amis! Je remarquai, parmi les tableaux qui ornaient son salon, une ravissante figure qui avait avec la sienne quelques traits de ressemblance : on pouvait croire que c'était un portrait d'elle dans sa jeunesse. Je m'arrêtai quelque temps à considérer ce portrait.

— C'est le portrait d'une fille que j'ai perdue, me dit-elle avec un soupir.

Et moi, je me reprochai intérieurement de m'être

— Et monsieur, dit Schlick, est votre parent?

— C'est le fils de ma sœur, mon neveu Neumann, répondit le pasteur hésitant à mentir, si saint que fût le motif qui le poussait au mensonge.

— Et il vient ici?... demanda le brigadier.

— Qui sait? répondit le pasteur en essayant de sourire.

— Oui, je comprends, dit Schlick, il y a un mariage sous jeu: le cousin Neumann vient pour épouser la cousine Lieschen... Monsieur Neumann, je vous félicite de tout mon cœur.

Le faux Neumann se contenta de s'incliner.

Cela ne suffisait point, à ce qu'il paraît, au brigadier Schlick ; car, s'approchant du jeune homme :

— Votre main, monsieur, dit-il.

Le jeune homme lui donna la main, mais en fronçant le sourcil d'une manière tellement significative, qu'il fallut un regard presque impératif de la part du pasteur pour le forcer de continuer un rôle dans cette comédie; toutefois, sa main resta parfaitement calme et ferme dans la main de Schlick, et son œil, qui avait rencontré celui du brigadier, ne sourcilla point.

— Allons, murmura le gendarme, c'est un brave! et je ne me trompais pas quand, il y a sept ans, je le baptisai Richard Cœur de lion.

Il prononça ces derniers mots assez haut pour que l'officier pût les entendre; mais, soit qu'ils rappelassent un souvenir à celui-ci, soit qu'il lui semblassent vides de sens, il parut ne pas comprendre. D'ailleurs, en ce moment, Lieschen rentra ; une partie de l'attention du pasteur et de son hôte se reporta donc sur la jeune fille.

Elle tenait à la main une de ces bouteilles au verre rougeâtre et au col allongé dont la forme seule serait un ornement sur une table ; elle déposa la bouteille près de son père, et, seulement alors, elle osa jeter un regard sur les différents acteurs de la scène : il était évident que ce regard cherchait à deviner quelle tournure la situation avait prise en son absence. La bonhomie du visage de Schlick la rassura un peu.

La parole était naturellement au brigadier ; aussi regardant Lieschen d'un petit air malin :

— En effet, dit-il, seize à dix-sept ans, jeune et jolie...

— Puis, se tournant vers le capitaine :

— Vingt-huit à trente ans, continua-t-il, yeux bleus, cheveux châtains, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches; quant à la taille, je n'en saurais juger, mais, si monsieur était debout, je jurerais qu'il a quelque chose comme cinq pieds quatre pouces... Allons, cela fera un charmant couple!

— Le signalement de tout à l'heure! murmurèrent ensemble le pasteur et Lieschen.

— Il m'a reconnu, se dit le capitaine.

Pendant ce temps, le pasteur avait versé un verre de vin au brigadier; celui-ci le prit, et, le levant :

— Ma foi! ma belle demoiselle, dit-il, puisque je tiens à la main un verre de si bon vin, je n'y saurais résister : je bois à votre santé! à celle du cousin Neumann! et à votre bonheur en ménage!

Lieschen regarda tour à tour son père et le jeune homme, comme pour leur demander ce que signifiait ce toast.

— Eh bien, demanda le gendarme, ne me faites-vous pas raison? L'intention est bonne, cependant, je vous jure!

— A la santé de mon cousin Neumann? à mon bonheur en ménage? Je ne comprends pas, répondit la jeune fille, ne pouvant deviner ce qui avait été dit en son absence.

Le pasteur baissa la tête.

C'était plus que n'en pouvait supporter l'officier; il se leva, et, en français :

— Monsieur, dit-il, s'adressant au brigadier, il est inutile de jouer cette comédie plus longtemps; je suis l'homme que vous cherchez.

Mais le brigadier lui posa la main sur l'épaule, et, le faisant rasseoir :

— Taisez-vous! lui dit-il à demi-voix; je me rappelle que j'ai été Français, et je bois à la santé du cousin Neumann, fiancé de la gentille mademoiselle Lieschen, pas autre chose.

Puis, tout haut :

— Donc, fit-il, à la santé du cousin Neumann!

— Monsieur Schlick, s'écria le pasteur, vous êtes un brave homme!

— Mais taisez-vous donc, temps et tonnerre! grommela le brigadier; on peut nous entendre.

— C'est vrai, dit Lieschen.

— Je tenais seulement à vous prouver qu'un homme qui a été chargé par le major général de l'empereur Napoléon (le brigadier leva son chapeau) de lui donner des nouvelles intéressantes, n'était point un jobard, comme on dit de l'autre côté du Rhin.

— Oh! monsieur Schlick! ne put s'empêcher de dire Lieschen, que de reconnaissance!

— Chut!... Et, une autre fois, comprenez mieux, dit tout bas le brigadier ; vous n'aurez pas toujours affaire au bonhomme Schlick... Maintenant, ajouta-t-il

·té devant ce portrait, qui lui rappelait de tristes venirs, et je m'inclinai sans mot dire.

: la quittai, enchanté de son accueil, et j'allai rendre pte à Alexandre Duval de la réception qui m'avait faite en son nom.

- Allons, elle n'a pas tout à fait oublié les anciens, ndit-il; et cela lui fit plaisir. J'avais été chargé deurs de mille compliments pour lui.

ous passâmes dans la salle de billard, où je fus af- sement battu, ce qui acheva de mettre Alexandre al de bonne humeur.

- Il faut lire votre pièce à Dupaty, me dit-il, et sa- ce qu'il en pense.

ipaty, auteur de très-jolis opéras-comiques, était etit nombre de ses intimes amis J'avais eu l'occa- de le voir aux soirées de l'Arsenal et d'apprecier ualités spirituelles et bienveillantes. Il avait tou- s quelque chose d'agréable à dire, aux dames sur- , pour lesquelles il professait un culte véritable, qui aduisait la plupart du temps en ingénieux madri- x.

llai vers Dupaty, avant de retourner chez M^lle^ Mars, trouvai, enveloppé dans sa robe de chambre, une ale blanche négligemment nouée autour du cou, et mant comme un comédien qui apprend un rôle. ty composait une tragédie qui n'a jamais vu le , et dont il refaisait constamment le plan et les vers. ène se passait en Orient.

llais pour lui lire ma pièce, et ce fut Dupaty qui ut, ou plutôt qui me déclama sa tragédie; il me t jusqu'à cinq heures du soir.

us primes rendez-vous pour le lendemain.

lendemain, Dupaty me relut sa tragédie, en re- tant depuis la dernière scène jusqu'à la première, prétexte de quelques changements qu'il avait faits la nuit; nous remîmes la lecture de ma pièce au ndemain.

surlendemain, ce fut encore la tragédie de Dupaty ut les honneurs de la séance. Cette fois-ci, nous is commencé par le milieu, mais le tout y passa ne les deux autres fois.

vis bien qu'il me serait impossible d'obtenir l'avis upaty sur mon drame, et, comme il travaillait de- dix ans à la tragedie et qu'il se proposait d'y tra- er dix ans encore, j'ajournai ma quatrième visite retournai chez M^lle^ Mars.

lui contai tout d'abord ce qui venait de m'arriver Dupaty; elle le connaissait et s'amusa beaucoup on récit.

Le voilà bien! dit-elle; excellent homme, mais nnel à l'excès.

déployai mon manuscrit en tremblant; le verre sucrée était préparé; il y avait là une certaine nité, je me crus au jour du jugement dernier, re le sourire encourageant de l'amie d'Alexandre il.

lus, et, après ma lecture, j'osais à peine lever les , comme un coupable que j'étais.

C'est bien, me dit mon affable auditrice; mais c'est passionné pour moi. Vous avez songé à M^me^ Dorval d vous avez écrit ce rôle. J'ai fait quelques excur- dans le drame, et j ai peut être eu tort. Les grands vements ne me conviennent pas. Votre héroïne rt au dénoûment : je ne sais pas mourir.

Mon héroïne vivra, si vous voulez, répondis-je; un mot...

Non, me repartit-elle en riant, le dénoûment est enable à l'action. Je vous ferai obtenir une lecture héâtre Français; voilà tout ce que je puis pour vous dans cette circonstance. Si vous travaillez pour moi, restez davantage dans le ton de la comédie; venez me voir quelquefois, et je vous donnerai peut-être un sujet.

Je m'en allai un peu désappointé, mais toujours ravi de M^lle^ Mars. J'obtins une prompte lecture, grâce à son intervention; mais le succès ne répondit pas à mon attente, et je remis ma pièce en portefeuille jusqu'à des temps meilleurs. Elle fut jouée plus tard et réduite en un acte, de trois qu'elle avait, au théâtre de l'Odéon.

J'eus l'occasion de reconnaître, à l'une de ces réunions d'amis, jusqu'à quel point elle portait le sentiment des bienséances sociales et le ton de la femme bien élevée qui ne l'abandonnait jamais. Après le repas, un de ses intimes amis, porteur d'un beau nom, gentilhomme très-distingué, mais pris d'une invincible envie de dormir, s'était établi au coin du feu, dans un fauteuil, et pendant qu'on servait le café, se laissait aller aux douceurs du sommeil. M^lle^ Mars voulait le réveiller sans que les autres personnes se doutassent de l'inconvenance de ce convive familier; elle ne cessait de tourner autour de lui : ce fut un léger frôlement d'épaule, en passant, un petit coup d'écran, un mot adressé à l'oreille, rien n'y faisait; l'impitoyable dormeur rouvrait les yeux et retombait dans son assoupissement. Les preneurs de café ne s'en inquiétaient pas; ils causaient entre eux d'une façon animée; moi seul, assis à l'autre côté de la cheminée, j'observais le manége de M^lle^ Mars, qui me paraissait la personne la plus malheureuse du monde et dont la bouche exprimait une moue presque enfantine que je me rappellerai toujours : c'était une petite scène muette de Marivaux. Enfin, malgré tous les efforts qu'elle fit, toute la peine qu'elle se donna pendant quelques minutes, un ronflement formidable et digne d'un corps de garde annonça qu'on ne pouvait plus même compter sur la réserve du dormeur. Chacun le regarda, et, le premier étonnement passé, ce fut un rire général, auquel M^lle^ Mars se livra elle même avec un geste charmant, comme si elle jetait son bonnet par dessus les moulins. Le dormeur se réveilla à tout ce bruit, et partageant la gaîté commune, se hâta de prendre son café pour ne pas manquer une seconde fois aux lois de la civilité.

M^lle^ Mars m'adressa un matin le billet suivant, en réponse, je crois, à l'envoi d'un livre que je venais de publier :

« Je remercie beaucoup M. Hippolyte Lucas de son souvenir, et suis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu monter chez moi l'autre jour; par le plus grand hasard, j'avais quelques instants de tranquillité, et j'aurais été bien charmée de le recevoir et de causer avec lui. J'ai dans ce moment-ci un service à lui demander, et si, dans cette matinée, il pouvait disposer d'un moment pour venir me trouver au théâtre, où je serai depuis midi jusqu'à deux heures, je lui en serais obligée.

» Je le prie d'agréer mes compliments.

» MARS. »

Je m'empressai de répondre que je me rendrais au théâtre, selon son désir, et j'allai, en effet, trouver M^lle^ Mars avant deux heures. Elle me reçut dans sa loge, joli et élégant salon que j'avais vu quelquefois le soir, tout rempli de célébrités; c'était un honneur envié que d'y être admis. Elle me dit que depuis quelque temps elle avait formé, en secret, une élève, et que son intention était de la faire débuter prochainement, que le moment lui paraissait venu de renoncer à son mystère, et qu'elle me priait de le révéler des premiers à mes amis et connaissances, et particulièrement au public. Le service était facile à rendre. Je regrettai qu'elle n'eût rien de plus considérable à réclamer de mon dévouement.

— Quand vous verrez ma protégée, me dit-elle en souriant, le service vous paraîtra plus facile encore. Et elle me dépeignit une blonde tête d'enfant, comme celle des chérubins.

Quelques jours après, elle m'écrivit de nouveau pour me demander un rendez-vous ou chez elle ou chez moi. Je me rendis naturellement chez elle, et j'y rencontrai M^lle^ Doze, son élève, dont l'intelligence et la beauté ont jeté un si vif éclat au Théâtre-Français.

Une autre fois, vers midi, j'étais à ma croisée, rue Breda, et je vis passer, devant la porte de ma maison, une dame qui leva la tête vers moi et me sourit gracieusement. Malgré mes mauvais yeux, je reconnus M^lle^ Mars : il n'y avait pas deux sourires comme le sien. Je descendis aussitôt; je la rejoignis bien vite, et je m'informai curieusement du motif qui la faisait sortir seule ainsi, à pied.

— Je veux déloger, me dit-elle; je cherche un appartement; accompagnez-moi.

Je ne demandai pas mieux, et nous voilà visitant la rue Laval, la rue des Martyrs et les rues avoisinantes, montant et descendant les escaliers, riant des prétentions des concierges, nous égayant de toutes les petites aventures qui ont lieu en pareil cas.

Au haut de la rue des Martyrs, à l'entrée de l'avenue Trudaine, elle s'arrêta et me montra une maison qu'habitait, je crois, un sculpteur. Elle me dit d'un air mélancolique :

— Il y avait autrefois ici un pensionnat où j'ai passé les meilleures années de ma jeunesse. C'était là le bon temps!

— Mais, lui dis-je, vous n'avez pas eu à vous plaindre de votre carrière : il n'en est pas de plus splendide; votre nom restera gravé à jamais dans les fastes du Théâtre-Français; la postérité saura que vous avez été un modèle de grâce et de distinction, et peut-être, hélas! la dernière grande dame du théâtre et de notre temps, car les grandes dames s'en vont.

— Ah! répondit-elle, si vous aviez vu M^lle^ Contat! c'était là une grande dame! Elle avait toutes les traditions et toute la grandeur de l'emploi.

— Je n'ai pu voir M^lle^ Contat, repris-je, mais je sais bien que personne à mes yeux n'a approché de la perfection humaine autant que vous, et que vous réalisez pour moi l'idéal que je me suis créé de la femme du monde.

— Vous m'avez toujours flattée, répondit-elle avec ce charme qui n'appartenait qu'à elle et qui la rendait si séduisante; taisez-vous.

Nous causâmes longtemps de son enfance, de sa jeunesse, de ses travaux assidus, de ce que l'art avait ajouté chez elle à la nature, de ses chagrins; elle me déroula l'histoire de sa vie et me fit pénétrer dans ce monde théâtral qu'elle avait connu tout enfant. Fille de Monvel, célèbre acteur, n'avait-elle pas débuté à l'âge où l'on joue encore à la poupée? Un peu plus tard, on l'avait mise en pension; elle avait reçu une excellente éducation : elle écrivait d'une manière charmante, et son orthographe irréprochable ne rappelait pas les bulletins fameux de quelques-unes des célèbres actrices de la Comédie-Française. Le théâtre l'attirait, elle y revint. Elle me raconta tout ce qu'elle avait eu à souffrir avant de s'élever au rang qu'elle occupait sur la scène française, sans omettre les ennuis incessants qu'elle éprouvait encore pour s'y maintenir.

---

haut, je puis aller dire aux camarades que, là où vais trouver un conspirateur, je n'ai trouvé qu un é; seulement, continua-t-il en baissant de nou- a voix, je conseille au fiancé d'aller faire ses sailleurs!

- Oh! cher monsieur Schlick! murmura la jeune en joignant les mains en signe de remercîment.

- Silence donc! reprit le brigadier; et cachez sieur où vous voudrez, peu importe, mais cachez- t qu'il ne sorte pas que tout mon monde ne soit hé. Maintenant, bonsoir, monsieur le pasteur! soir, mademoiselle Lieschen! bonsoir, cousin Neu- n!

t, après avoir fait un dernier salut accompagné signe d'intelligence, le brigadier sortit.

es acteurs de la scène moitié comique, moitié dra- ique, qui venait de se passer suivirent le gendarme yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée der- e lui : puis, sans dire un mot, mais la poitrine ha- nte, le pasteur alla fermer les contrevents et la fe- e par laquelle avait passé le brigadier : de là, à ers les volets qu'il tint un instant entr'ouverts, il ce ui-ci parler à ses deux hommes.

endant ce temps, Lieschen s'était rapprochée de icier.

— Oh! malheureuse que je suis! dit-elle : j'ai failli s perdre, et avec un autre que Schlick, vous étiez du!

— Oui, dit le pasteur; mais grâce à ce brave homme, is êtes sauvé!

— Merci! merci cent fois, mon père! dit l'officier souriant et en baisant la main du pasteur.

— Le capitaine Richard baisant les mains du père de Marguerite! murmura Lieschen, mon Dieu! c'était donc votre miséricorde et non votre colère qui l'avait amené ici!

— Maintenant, monsieur, croyez-moi, dit le pasteur, suivez le conseil que vous a donné Schlick.

Puis, lui montrant la chambre de Marguerite :

— Prenez cette clef, ajouta-t-il; montez dans cette chambre, et franchissez-en le seuil avec respect, car c'est la chambre d'une pauvre martyre... Allez! et tenez-vous là jusqu'à ce que je vous appelle.

— Merci, monsieur, dit le jeune homme; mais, auparavant, deux mots... Peut-être serai-je obligé de fuir sans vous revoir, sans avoir le temps de vous parler.

— Eh bien, monsieur? répondit le pasteur, qui, au fur et à mesure que le danger devenait moins instant, sentait revenir sa haine pour les Français.

— Cet homme, ce brigadier, vous rappelait tout à l'heure que vous aviez habité la Westphalie...

— Oui.

— Puis la Bavière.

— Après, monsieur?

— Il a même prononcé le nom du village d'Abensberg.

— Eh bien?

— Avez-vous réellement habité Abensberg?

— Mon Dieu! murmura Lieschen, que va-t-il dire?

Et elle s'approcha du jeune homme, toute prête à l'arrêter si elle le voyait poursuivre son chemin dans la voie dangereuse où il était entré.

— A Abensberg, continua le capitaine, avez-vous, parmi vos pieux collègues, connu un digne homme nommé Stiller?

Lieschen eut peine à retenir un cri; elle posa sa main sur le bras du jeune homme; mais celui-ci ne parut pas comprendre.

— Stiller!... Stiller!... répéta le pasteur en regardant l'officier avec étonnement.

— Oui, Stiller.

— Je l'ai connu, dit le pasteur.

— Monsieur, murmura Lieschen, monsieur, pensez donc au danger que vous courez en ne suivant pas les conseils du brigadier!

— Un mot encore, mademoiselle, par grâce!

Puis, s'adressant de nouveau au pasteur :

— Monsieur, dit l'officier, je suis à la recherche de M. Stiller auprès duquel m'appelle une affaire importante : le trouverai-je encore à Abensberg?

— Que lui voulez-vous, d'abord? demanda le pasteur d'une voix altérée.

— Pardon, monsieur, dit le jeune homme, mais il s'agit d'un secret qui n'est pas le mien; je ne puis donc que vous répéter ma question.

Et, malgré la pression de la main de Lieschen :

— Le trouverai-je encore à Abensberg, insista-t-il, ou serait-il mort des suites de sa blessure?

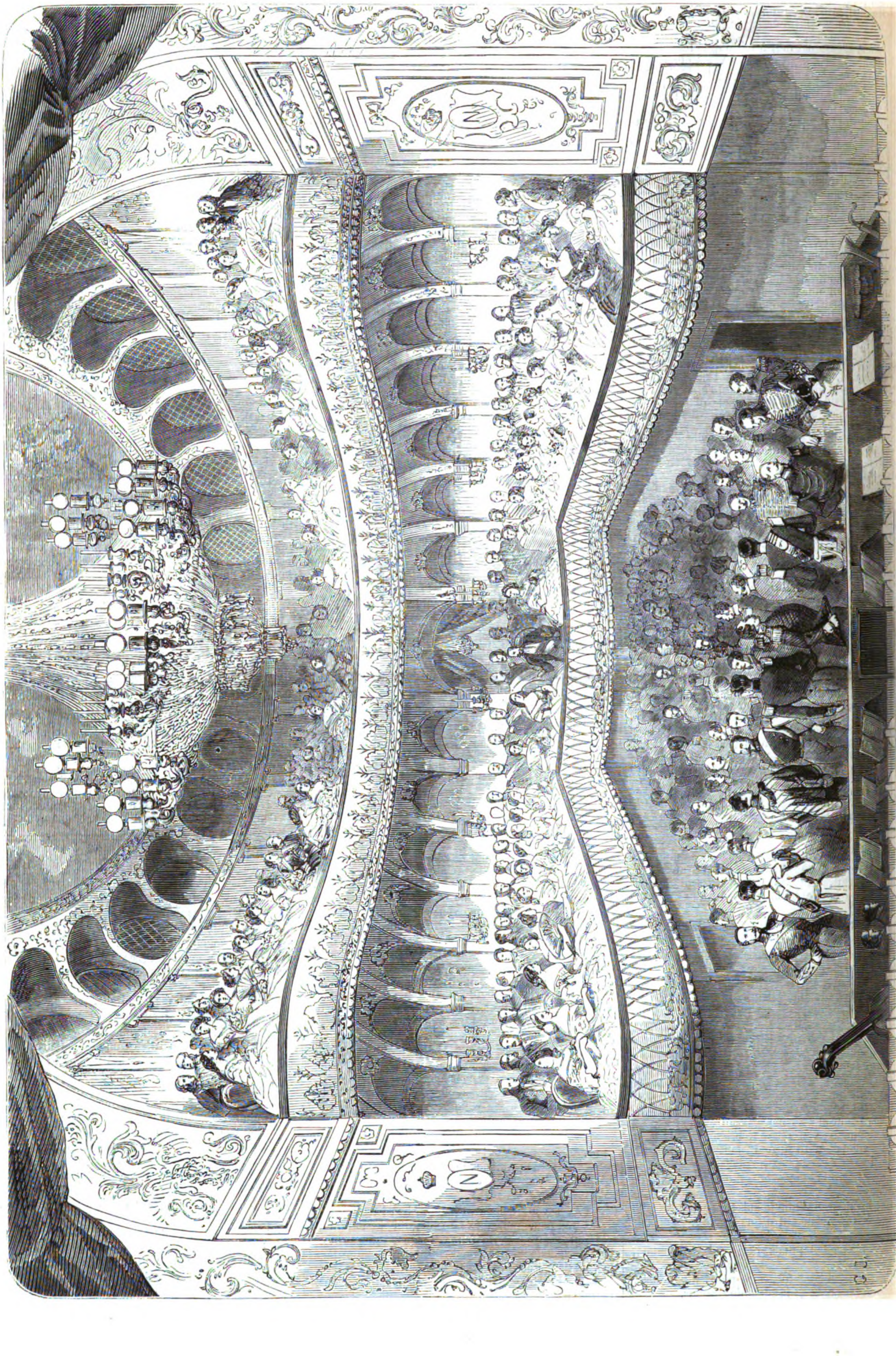
— Mon père! dit la jeune fille en mettant un doigt sur sa bouche pour supplier le pasteur de garder le silence.

Le pasteur fit un signe de la tête, tout en murmurant :

— Oui, sois tranquille, mon enfant.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)



Salle de spectacle du palais de Fontainebleau.

Hôpital militaire de Vincennes.

La gaieté avait disparu de son front; elle était devenue sérieuse et pensive, et je la reconduisis presque silencieusement à son hôtel.

Le lendemain, en souvenir de cette journée, et faisant allusion à cette maison de la rue des Martyrs où elle avait été en pension, je lui envoyai un sonnet. J'étais jeune, je faisais alors des sonnets.

Pour me remercier de mes vers, elle m'engagea, le jour même, à dîner avec sa jolie élève, et la conversation prit un tour moins triste que la veille. A cette soirée, personne ne dormit : le dormeur était en voyage.

Mlle Mars se retira bientôt du théâtre, non sans peine. Il lui en coûtait d'abandonner un art qu'elle aimait par-dessus toutes choses et dont elle regrettait jusqu'aux déplaisirs. Elle quitta l'hôtel de la rue la Rochefoucauld et je la vis beaucoup plus rarement, lorsque j'appris sa mort, le 20 mars 1847, je fus un de ceux que cette perte affligea le plus.

HIPPOLYTE LUCAS.

Salle de spectacle du palais de Fontainebleau.

Fontainebleau a ses soirées artistiques comme il a ses fêtes cynégétiques et ses parties champêtres. Après les chasses à courre à travers les futaies séculaires, après les promenades et les goûters dans les gorges des rochers et dans la clairière des bois, la salle de spectacle s'ouvre pour la cour impériale et pour les invités appelés à partager ses plaisirs.

La salle de spectacle du palais n'a certes ni la majesté ni l'éclat de celle des bals où trône et brille, au milieu des chefs-d'œuvre du Primatice et de Nicolo del Abbate, cette belle duchesse de Valentinois, en l'honneur de laquelle fut conçue et exécutée sa décoration splendide. Construite sous Louis XV et réparée sous l'empire, cette salle rachète cependant, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur notre gravure, par l'élégance coquette de son ornementation, ce qui lui manque en élévation et en grandeur.

Elle a, de plus, le prestige de maints souvenirs littéraires.

Cette scène, où les artistes du théâtre Feydeau ont fait retentir les savantes combinaisons harmoniques qui se glissent jusque dans les opéras-comiques modernes, a entendu la première exécution des légères mélodies du *Devin du village*.

Les actrices du Vaudeville, en y récitant la prose académique des *Lionnes pauvres*, ont-elles bien songé qu'elles foulaient les planches où Adé aide Duguesclin a essayé ses premiers pas? Pas plus, très-probablement, que les acteurs du Gymnase n'ont songé, en y décochant les bons mots de cet excellent *Monsieur Plumet*, que les échos auxquels ils prodiguaient cet esprit un peu de tout le monde, avaient répété pour la première fois les tirades du *Séducteur*.

Mais, que voulez-vous? ce serait trop exiger que de demander à ces dames de l'érudition littéraire et à ces messieurs la science des lettres.

Terminons par un dernier souvenir.

C'est encore là que fut donnée, en 1769, la première représentation de la *Rosière de Salency*, si chère à nos pères.

FULGENCE GIRARD.

Hôpital militaire de Vincennes.

Pendant que Paris se décore de monuments, se sillonne de boulevards, orne ses places de bosquets et d'eaux jaillissantes, la pensée dont ces embellissements sont l'éclatante manifestation est loin de s'arrêter à ces créations, plus spécialement destinées aux jouissances des classes aisées et des classes riches. Les besoins des classes laborieuses sont l'objet de ses sympathiques préoccupations. Des cités ouvrières, des lavoirs publics, les développements que prennent chaque année les bâtiments et les institutions de l'assistance publique, de nouveaux édifices s'élèvent de tous côtés, offrant des refuges à toutes les douleurs, des retraites à toutes les infirmités. Le 15 août 1857 voyait l'inauguration de l'Asile de Vincennes ; le 15 août 1858 sera marqué par l'inauguration des Invalides civils du Vésinet ; aujourd'hui, nous avons à parler de l'occupation l'hôpital militaire de Vincennes, dont notre gravure offre l'aspect monumental.

Nul emplacement ne convenait mieux, par la salubrité de sa position et le caractère riant de son site, à l'érection d'un hôpital, que celui où il a été construit. Cet emplacement, limité par la route impériale et l'avenue du Bel Air, appartenait à la liste civile de l'empereur, qui, informé des avantages qu'il offrait pour l'hôpital alors en projet, s'empressa de le mettre à la disposition du ministre de la guerre.

Le monument se compose d'un corps de logis principal et de deux bâtiments en aile ; il contient, dans la façade parallèle à la route impériale, les logements du directeur et des fonctionnaires formant le personnel de l'hôpital. Les corps latéraux sont destinés : celui situé au nord, aux officiers malades pour lesquels on a réservé vingt lits ; celui du sud, à la communauté des sœurs qui font, concurremment avec les infirmiers militaires, le service des malades.

Un promenoir à arcades, formant le soubassement de la face principale, relie les deux ailes et établit ainsi entre ces deux parties du bâtiment une communication couverte.

Cet établissement est construit avec un grand luxe de matériaux : les fondations sont puissantes, les caves spacieuses et bien aérées. Les chambrées des malades ont été disposées suivant toutes les nouvelles modifications qu'une longue expérience a permis d'apporter aux systèmes employés jusqu'à ce jour.

C'est surtout dans les détails d'aménagement que la préoccupation du confortable se fait remarquer. Dans la cuisine, dans la pharmacie et ses officines se trouvent appliqués les systèmes les plus nouveaux et les découvertes les plus récentes.

L'ensemble de cet édifice est monumental ; la partie réservée à l'administration est bien accusée ; le seul regret que l'on éprouve en embrassant du regard ses lignes heureuses, c'est que l'on ait pas profité de l'élément précieux qu'offrait la chapelle pour donner un caractère plus accidenté et plus pittoresque à sa silhouette.

L'honneur de cette construction revient au génie militaire, qui a conduit les travaux avec une activité peu commune. Ces bâtiments ont été amenés à l'état d'achèvement où ils se trouvent en une seule campagne. MM. le lieutenant-colonel Livet et Merland, capitaine du génie, en ont donné les plans.

G. YRIARTE.

COURRIER DU PALAIS.

Où est le temps où les juifs étaient obligés de porter une corne sur la tête, où il leur était interdit de se baigner dans la Seine, ou, lorsqu'on les pendait — ce qui n'était pas une chose très-rare — il était de règle que ce fût entre deux chiens ? Il est bien loin de nous, Dieu merci ! ce temps-là, et aujourd'hui il ne tient qu'aux juifs de considérer la France comme la terre promise. Il y a quelque quinze ans, un livre a paru qui avait pour titre : *les Juifs, rois de l'époque*. Rois de la finance, ils le sont à coup sûr : citer des noms serait inutile. Au barreau Crémieux, dans le domaine des arts Halévy et Rachel, ce sont encore là des royautés. A bien dire, il n'y a plus de juifs en France — et par la France j'entends surtout le cœur du pays, le vrai foyer de la civilisation moderne. — On s'est demandé quelquefois à quel signe pouvait se constater le degré de civilisation d'un peuple. Pour certains voyageurs, le peuple le plus policé est celui qui use le plus de paires de gants ; pour d'autres, celui qui emploie le plus de gendarmes ; pour d'autres encore, celui qui possède le plus de maîtres d'écriture ; pour moi, c'est celui où les juifs reçoivent des lois et des mœurs le meilleur accueil.

Voyez, par exemple, ce qui vient de se passer à Tunis, il y a quelques semaines :

Un négociant algérien, condamné à la prison par le consul de France, avait été confié par ce fonctionnaire aux autorités tunisiennes. Le *aey* ou *doulelli*, le premier personnage de l'État après le bey, apprend que le prisonnier qui lui est confié est un juif, et s'imagine d'ajouter à la peine de la prison, qui lui paraît un peu fade, un ragoût de cent coups de corde appliqués sur l'échine du détenu.

En lisant cette nouvelle, j'en ai déduit cette conclusion assurément peu audacieuse : que le peuple tunisien est à pas mal de degrés au-dessous de zéro de la civilisation européenne.

Mais voici qu'un journal m'apprend aujourd'hui que sur les observations énergiques de notre consul de France, le bey a obligé le *doulelli* à faire amende honorable et à déposer aux pieds de l'échine maltraitée quelques sacs de roupies à titre d'indemnité : j'induis de ce second fait, que le Tunisien est encore d'un degré au-dessus du Marocain, qui, certainement, en pareil cas, ne se fût pas exécuté sans se faire tirer l'oreille.

Et si, remontant l'échelle, j'applique ma théorie aux sociétés européennes, je trouve que l'Allemagne, qui refuse aux juifs l'égalité civile, que l'Angleterre qui ferme devant eux les portes du Parlement, nous sont inférieures en civilisation. Ce n'est pas au moins qu'il n'existe encore chez nous des nuances sur cette question. Dans certaines provinces, de la France, comme l'Alsace et la Lorraine, les mœurs semblent parfois protester contre les lois, et l'on y sent comme palpiter de temps en temps les passions d'un autre âge. Ainsi je me trompe fort, ou dans le petit procès qui vient de se plaider à Colmar, il y avait autre chose qu'une question d'exécution de contrat, qu'un simple et pur intérêt civil.

Vous allez en juger.

Le 28 juin 1854, un sieur Willig, catholique, vend à un israélite, nommé Hirsch, pour la somme de 5,000 fr., une maison située à Hanstatt. Cette maison était autrefois le presbytère de la commune : sa façade était ornée d'une statuette de la Vierge, devant laquelle les fidèles avaient l'habitude de se prosterner. Dans le contrat qui fut passé devant notaire fut inscrite une clause par laquelle l'acquéreur s'engageait à « respecter l'image de la sainte Vierge qui se trouvait sur la façade de la maison vendue, sans pouvoir la faire ôter. »

Chose remarquable : à partir de ce moment, la piété des fidèles pour la sainte image sembla redoubler. C'étaient tous les jours de longues files de pèlerins qui venaient s'agenouiller devant la maison de Hirsch ; c'étaient des processions avec toutes leurs pompes et leurs solennités. Par un singulier hasard, le jour du sabbat se trouvait toujours l'un de ceux où la maison de M. Hirsch recevait le plus de visiteurs. Était-ce que la vue de la sainte image entre les mains d'un ennemi du Christ eût en réalité réveillé le zèle des catholiques de la commune ? ou bien que l'ancien propriétaire se fût amusé à *monter une scie* à son acquéreur ? Je ne saurais le dire : ce qui est certain, c'est que pour un israélite, la situation était médiocrement divertissante, et que Hirsch s'occupa de chercher les moyens d'y mettre un terme. Voici celui qu'il imagina.

Depuis soixante ans, il existait un plan d'alignement de la commune ; or, parmi les maisons dont ce plan enlevait une partie, figurait l'immeuble en question. Que fit Hirsch ? Il demanda à être aligné, et, muni de l'autorisation préfectorale, il se mit à démolir sa façade ; mais auparavant, lui, prudent, et qui ne se souciait nullement d'être lapidé, eut soin de faire enlever avec toutes les précautions imaginables la statue de sa niche, et la fit déposer chez un zélé catholique de la commune.

Les choses ne devaient pas en rester là.

Le vendeur se plaignit que Hirsch eût contrevenu à la clause du contrat, et il lui fit sommation d'avoir à replacer la statuette sur la façade de son nouveau mur.

Hirsch refusa ; il offrit cette alternative : faire cadeau de la statuette à M. le curé de Hanstatt pour la mettre dans son église, ou la placer sur le cintre d'une porte située le long de la route, où elle ferait très-bien, disait-il, et où les fidèles pourraient venir l'adorer tout à leur aise.

Ces propositions furent rejetées et un procès s'engagea.

C'est Willig qui l'a gagné ; le tribunal l'a autorisé à faire remettre la statuette aux frais de Hirsch, soit à son ancienne place, soit à une autre place apparente du mur de l'habitation, et dans le cas où Hirsch se refuserait de livrer la statuette, à en faire faire une autre, toujours aux frais dudit Hirsch.

Avais-je raison quand je vous disais qu'à travers ce procès perçaient encore les vieilles rancunes du moyen âge ? Et cependant la province qui les conserve et les fomente est, s'il faut en croire les statistiques, une de celles qui, sous le rapport du développement de l'instruction, occupent la première place. D'où il suit, à mon avis, que si l'instruction primaire est en elle-même une chose excellente, ce serait peut-être la surfaire que de vouloir la considérer comme un instrument complet de civilisation.

Le théâtre, voilà encore, pour certaines gens, l'indice d'une société civilisée. Et les journaux ! et les réclames ! Et ces singuliers contrats avec les entrepreneurs de succès ! Ah ! par exemple, je trouve qu'ici la civilisation se raffine vraiment par trop. Vous figurez-vous un directeur de théâtre et un directeur de journal dont l'un dit à l'autre : « Vous faites un programme de spectacles, et votre intérêt est de vendre le plus grand nombre possible de numéros. Eh bien ! je vais vous donner le monopole de la vente dans ma salle, mais à une condition, c'est que vous trouverez mes pièces excellentes, mes acteurs sublimes et moi-même un homme de génie. » Vous figurez-vous le directeur du journal acceptant ce rôle de claqueur littéraire, et les deux contractants consignant sur le papier ces étranges conventions ? Ce que c'est que la morale sociale, et comme en cette matière les appréciations sont relatives ! Voilà deux très-honnêtes gens à coup sûr, M. Michel Lévy, propriétaire de l'*Entr'acte*, et M. Hostein, directeur du théâtre de la *Gaîté*, qui dans leur commerce respectif ne feraient pas tort d'un centime au consommateur, et qui stipulent entre eux les conditions que j'ai dites. M. Hostein ayant cédé son exploitation, son successeur a pensé que le traité dont je viens de parler ne liait pas la nouvelle direction, et il a introduit dans son théâtre le concurrent de l'*Entr'acte*, le *Figaro-Programme*. De là procès intenté et perdu par l'*Entracte*.

Et maintenant que va faire l'*Entr'acte ?* La décision qui vient d'intervenir fera-t-elle tourner à l'aigre sa critique naguère si douce et si bienveillante ? Tiendra-t-il à faire la preuve — tardive — de son indépendance et à essayer sur son adversaire l'arme que celui-ci vient de lui rendre ? ou, définitivement énervé par la longue pratique de la littérature louangeuse et euphémique, redoublera-t-il de sucre et de miel, afin de reconquérir les bonnes grâces de son infidèle ?

Telle est la question que se posent bien des gens : la curiosité publique est en éveil. J'en préviens l'*Entr'acte* et lui conseille de faire, pour le premier compte rendu qu'il consacrera au théâtre de la Gaîté, un tirage extraordinaire. Ce jour-là, le *Figaro-Programme* aura tort.

Somme toute, la semaine judiciaire a été maigre. Que l'éditeur de la Bibliothèque elzévirienne, M. Jannet, accuse de plagiat son confrère, M. Delahays ; qu'il lui reproche d'avoir usurpé son format, ses caractères et sa reliure, cette boutade de mauvaise humeur contre un concurrent qui prospère n'a rien qui puisse intéresser le public. J'avoue que je me promets mieux d'une affaire qui n'est encore qu'à l'état d'instruction, mais dont certains détails dès à présent valent bien la peine d'être transmis à nos lecteurs.

Il s'agit d'une escroquerie organisée et consommée avec une habileté qui doit placer leurs auteurs au rang des filous les plus considérables de ce temps-ci.

La victime qu'ils avaient choisie était le maire d'une commune de Champagne. Ce brave homme avait donné sa démission à la suite d'insinuations calomnieuses qui avaient été lancées contre lui. On l'avait accusé, lui qui n'a pas moins de quarante mille livres de rentes, d'avoir détourné cinquante francs du tronc des pauvres. Ces attaques lui avaient causé une vive irritation, et il ne pensait plus qu'aux moyens d'en tirer justice.

C'est dans ces dispositions que le rencontra une une espèce de chevalier d'industrie nommé B... Ce B..., qui ne manque ni d'esprit ni de manières, et qui est même, assure-t-on, membre de l'Institut historique, raccourcissait son titre et se disait membre de l'Institut. Il se donnait aussi comme un dignitaire de la société de Saint-Vincent de Paul et faisait sonner haut ses grandes relations. Il parla notamment à l'ancien maire d'un comte de Fougerolles, d'une comtesse de R..., qui avait l'oreille du ministre, et d'un baron d'A..., grand d'Espagne de première classe, que des liens de parenté rattachaient à d'éminents personnages et qui jouissait d'un immense crédit.

Tels étaient, en effet, les rôles que B... avait distribués à ses complices dans la comédie qui allait se jouer. Comédie doit être pris ici à la lettre ; car le plan de l'intrigue que je vais mettre en scène a été retrouvé chez B..., écrit comme le scénario d'une pièce de théâtre.

Le rôle du comte de Fougerolles fut distribué à un ancien militaire, condamné pour délit d'escroquerie, puis incorporé en 1848 dans la garde mobile et décoré sur les barricades. Celui du baron d'A... fut confié à un maître de langue espagnole, et celui de la comtesse de R... à une fille tirée d'une de ces maisons placées autrefois dans le domaine du roi des ribauds et qui sont aujourd'hui dans les attributions de la police.

Le prologue de la pièce se joue à la cantonnade. De Paris où il était revenu, B... avait écrit au maire qu'un cadeau de 3,000 francs habilement remis à la comtesse de R... était indispensable pour préparer les voies. Les 3,000 fr. avaient été envoyés. Ce premier essai n'avait pas été heureux : soit que le cadeau fût insuffisant ou qu'il eût été donné à contre-temps, la comtesse avait pris en le recevant un air dédaigneux et irrité. Elle avait froissé entre ses mains les billets de banque et avait fait appeler aussitôt le curé de sa paroisse à qui elle les avait remis pour ses pauvres.

En apprenant au maire le triste accueil fait à ses mille écus, B... l'invitait à venir lui-même à Paris, — le portefeuille garni, — pour frapper un grand coup.

Le maire arrive et vient loger chez B... Premier tableau.

L'aimable Scapin annonce à son hôte l'arrivée du comte de Fougerolles. Celui-ci ne tarde pas à paraître, chaussé de vernis et ganté de frais, front haut, frac boutonné, manières anglaises ; il se fait de nouveau raconter l'affaire par le véritable intéressé, et lui propose, pour ne pas perdre de temps, de le conduire à l'hôtel des Princes, où habite le grand d'Espagne.

Deuxième tableau : — à l'hôtel des Princes, chez le baron d'A...

Le baron est à une table et fait son courrier ; il demande la permission de terminer une lettre commencée. Pendant qu'il écrit, l'ex-maire a le temps de remarquer des cachets blasonnés, des papiers également aux armes du baron, des journaux espagnols à son nom. Quand le grand d'Espagne a cacheté sa lettre et donné ses ordres, il écoute la requête de M. de Fougerolles et, pour lui être agréable, il consent à quitter son travail et à mener le protecteur et le protégé à l'hôtel de Bade, chez Mme la comtesse de R... Les voilà donc partis tous les trois dans l'élégant coupé de M. de Fougerolles.

Troisième tableau : — à l'hôtel de Bade, rue du Helder, chez la comtesse de R...

Petit lever. — Toilette rose et blanche sur laquelle

...ouvert un nécessaire de voyage. Flacons montés en ...meil, brosserie en ivoire, tout le *mundus muliebris* ...ne femme à la mode. Sur un guéridon en marqueterie, un album, la *Revue de la mode*, une papeterie en ...ir de Russie, une coupe contenant des cartes de visite de hauts personnages. La comtesse est nonchalamment étendue sur un canapé, en peignoir et en mules. ...de Fougerolles la salue, le grand d'Espagne lui baise la main et lui présente l'ex-maire à qui elle fait un signe de tête protecteur. Le baron d'A... et la comtesse causent quelques instants à demi-voix ; l'entretien se termine par ces mots de la comtesse : Eh bien ! ce soir, baron, chez la princesse Mathilde.

L'ancien maire s'avance à son tour : malgré l'émotion qui le paralyse, il parvient à exposer son affaire qu'il entremêle de deux ou trois madrigaux passablement réussis. On l'écoute avec faveur, on daigne lui ...ettre une gracieuse intervention.

Pendant que dure son audience, il entend un dialogue animé qui a lieu dans une pièce voisine dont la porte est restée entr'ouverte. Les interlocuteurs sont ...baron d'A... et le comte de Fougerolles. Celui-ci a ...is à part le baron et plaide chaudement auprès de ...la cause de son protégé.

Si l'ancien maire était enchanté quand il sortit ...l'hôtel de Bade, vous devez le penser ; et, en bonne conscience, la seule chose dont on doive s'étonner, c'est qu'une audience pareille ne lui ait coûté ...une dizaine de mille francs.

Il est vrai — lui-même l'a avoué — qu'il ne se fût ...arrêté là, si le commissaire de police n'eût introduit dans le scénario de ces messieurs un dénoûment ...ils n'avaient pas prévu.

> Suivez-moi tout à l'heure,
> Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

C'est le dénoûment de *Tartuffe*. Rien que cela. Je ...serais pas surpris pourtant que la comtesse et ses ...amis l'aient trouvé de mauvais goût.

PETIT-JEAN.

...E : *les Mers polaires*, drame maritime en cinq actes et six tableaux, par M. Charles Edmond. — Nouvelles.

C'était pourtant une heureuse et charitable idée, par ...de température sénégalienne, que de venir avec un ...me frappé. De l'eau, un navire, le vent dans les cordages, quelle fraîche sensation au début ! La salle en ...it toute charmée, les éventails retenaient leur haleine, on souriait aux vagues amies. Le premier glaçon qui apparut occasionna un mouvement général ...'inexprimable volupté ; on faisait semblant de ne rien ...prendre aux mines transies des Esquimaux, on ...it même pas été fâché de les voir vêtus plus à la ...re. Dans l'entr'acte, les titis oublièrent d'aller boire ...coco. Aucune pièce ne fut, à son commencement, ...urée de plus de bienveillance ; on se serait cru à ...le de natation d'Asnières.

...e leur côté, les feuilletonnistes étaient tout à fait ...es sur la vérité locale du drame ; ils savaient que Charles Edmond avait parcouru récemment les ...nges contrées reproduites par les décorateurs du ...ue ; il n'y avait donc à craindre ni supercherie ni ...vention. En outre, l'auteur empruntait à l'histoire contemporaine un de ses grands mystères, la disparition de sir John Franklin, et un de ses grands dévouements, la mort du lieutenant Bellot, ce Télémaque plus ...essant et plus désintéressé que l'autre.

...vec un tel cadre et un tel sujet, pourquoi M. Charles Edmond n'est-il parvenu qu'à faire une œuvre à ...près vide, sans mouvement, nous allions dire sans ...eur, au risque de commettre un abominable jeu ...mots ? C'est parce que, se confiant trop aveuglément ...sympathie qu'il suppose au public pour les données ...riques, il n'a pas accordé assez d'importance à ...on incidente.

...e jalousie à bord, une femme déguisée en mousse, ...ntre de fondation, cela ne suffit plus aujourd'hui ; ...it bon du temps de *la Salamandre* et du *Naufrage ...Méduse* ; si routiniers que soient les spectateurs, ...ommencent à exiger des éléments nouveaux. *Les ...polaires* ont tort de ne pas répondre à ces exigences ; les situations connues y abondent, et cela n'est ...erit.

...s bonnes dispositions de la salle sont venues ...ner devant cette insuffisance et cette vétusté. On ...assez généralement qu'un bon mélodrame est ...à faire ; on s'abuse ; Charles Nodier, qui a collaboré à quelques-uns, n'y mettait pas tant de légèreté. ...harles Edmond s'est trompé, n'en parlons plus. ...ait pris sa revanche à l'avance dans *la Florentine*, ...résentée il y a deux ans avec beaucoup de succès ...le théâtre de l'Odéon.

...Cirque n'est pas en veine, on doit l'avouer. *L'Ami... de l'Escadre bleue*, *Ben Salem*, *les Mers polaires*, ...rat d'échecs. On parle à présent d'un *Maréchal de ...rs*, par M. Eustache Lorsay, destiné aux débuts ...comédien de race, M. Robert Kemp, qui créa jadis ...*e le Norwégien*.

—...tons sur le terrain des nouvelles, puisque les ...ères représentations nous font défaut. La semaine prochaine, nous aurons à rendre compte d'une comédie en un acte de M. Méry, *les Deux Frontins*, annoncée par le Théâtre-Français. On peut compter sur de l'esprit et sur de la belle humeur.

Mme Ristori est partie ou va partir. Ses représentations ont été clôturées par la reprise de *Camma*, un des meilleurs rôles de son répertoire sculptural.

L'Odéon est fermé. Gardons-nous de rééditer à ce propos les plaisanteries d'usage. Il rouvrira le 1er septembre, les uns disent avec *la Fille naturelle*, de M. Louis Bouilhet, les autres avec un grand drame en cinq actes et en vers de M. Amédée Rolland, — car le grand drame en cinq actes et en vers n'est pas mort, comme on le croyait ; il reparaît tous les ans dans les parages de la rue Racine. C'est le serpent de mer de l'art dramatique.

Le Vaudeville rêve d'une féerie pour le mois prochain, et la commande en aurait été faite à M. Octave Feuillet, un esprit dont nous connaissons la grâce, mais dans le positif seulement. Question est de l'*Habit d'un académicien*, vaudeville en un acte de M. Edmond About.

Le Palais-Royal aura aussi sa féerie, par M. Lambert Thiboust, qui suppléera à l'idéal par le calembour.

Rien du Gymnase.

La Porte-Saint-Martin et l'Ambigu-Comique se disputent la propriété de la vieille famille des *Mousquetaires* ; chacune des deux directions veut manger du d'Artagnan. Du reste, quand il n'y en plus, il y en a encore, et celui des deux théâtres qui perdra son procès aura pour fiche de consolation *le Fils de d'Artagnan*, une pièce entièrement inédite. Comme surcroît de provisions, M. Marc Fournier prépare un *Faust* de M. Dennery, qui sera l'objet de dépenses considérables, et dans lequel Mme Laurent jouera Méphistophélès. Ce sera curieux à coup sûr ; mais il n'en fallait pas moins pour raviver un sujet qui semble bien épuisé.

Un titre heureux qui promet des émotions de diverses natures, c'est celui des *Ménages de Paris*, par MM. Brisebarre et Nus. *Les Ménages de Paris* seront représentés à la Gaîté.

Descendons toujours. — Les Funambules ont un nouveau Pierrot, dont on paraît faire cas. Il s'appelle M. Devin. Nous irons le voir.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *les Fourberies de Marinette*, opéra-comique en un acte, de M. de Chazot, musique de M. Creste. — Ouverture du *Spectacle Deburau*.

Pour cette fois, ce sont encore les grotesques de l'ancienne comédie qui reviennent devant la rampe de l'Opéra-Comique échanger et riposter des coups de bâton. Le parterre a suivi, pendant quelque cent ans, les péripéties de cette escrime grossière ; il a savouré, commenté tout l'effet d'un bon coup de canne appliqué par la main de Scapin, et un Géronte battu par son valet, volé par son fils et trompé par sa femme, fut longtemps son meilleur régal. Les auteurs le savaient, et il n'est pas jusqu'à Molière qui n'ait, en manière de flatterie à son public, abusé singulièrement de la bastonnade comme procédé dramatique. Mais voilà qu'il lui a pris une fantaisie, à ce parterre grand juge ; un jour, celui de la première représentation des *Fourberies de Marinette* par exemple, il lui est arrivé de garder son sérieux devant l'exhibition des rotins les plus noueux de l'ancien répertoire, et ce caprice a détruit tout le bien que M. de Chazot pensait peut-être de sa pièce.

Il faut bien le dire, M. de Chazot a laissé percer en cette occasion des intentions de pastiche bien marquées ; son opérette semble un feuillet détaché du *Théâtre de la foire*, un petit livre à tranche sang de bœuf et à reliure solide que l'on voit de temps à autre apparaître sur le quai Voltaire. Que la manie de la promenade vous entraîne quelque beau jour vers ces parages bibliophiles, et vous verrez qu'il n'est guère de casier à bouquins qui ne renferme encore le personnage de Marinette armée de toutes ses fourberies, parlant en prose ou en vers avec la même facilité ; tantôt la malicieuse fille s'appellera Isabelle, tantôt vous la retrouverez plus frétillante que jamais sous le nom allégorique de Colombine ; mais sa chanson est toujours la même et ses boutades semblent stéréotypées. Pascarielle, Gros-René, Mascarille, idoles d'un âge dramatique déjà loin du nôtre, masques aujourd'hui déformés par leur perpétuel sourire, tomberont aussi sous votre œil de chercheur.

En tous cas, il ne nous semblait pas urgent de rappeler une fois de plus que l'opéra-comique a pris naissance dans le tumulte de la foire Saint-Germain ; cette notion historique, nous l'avions bien longtemps avant la dernière incarnation de Marinette. Mais ce qui nous paraît particulièrement *osé*, c'est la velléité qu'on a eue de ramener le genre à ses premiers errements, en lui faisant perdre du même coup le fruit de plus d'un siècle d'essais et de labeurs incessants.

La musique de M. Creste marche d'hésitations en hésitations ; les contours mélodiques n'ont rien de franchement arrêté dans l'ouverture, dont le plan général, ainsi que les détails, disparaissent sous l'exubérance du travail. Ce défaut, qui est bien pardonnable à M. Creste, parce qu'il a été pardonné à tous les débutants, est un peu celui de tout l'ouvrage. Ainsi, la chanson à boire que chantent Nathan et Berthelier n'est qu'une sorte de motif de polka qui n'est ni original ni même dansant, ce qui serait une consolation pour M. Pilodo ou consorts. Le morceau qui nous a fait pressentir un musicien à venir dans M. Creste, c'est le duo entre Berthelier et Mlle Lhéritier ; la coupe en est bonne et l'agencement des parties est souvent heureux. Il faut dire aussi que Mlle Lhéritier y met toutes les forces de son talent, qui semble né d'une volonté ferme de parvenir. Il y a encore dans cette opérette des couplets que Nathan ne réussit pas le moins du monde à rendre comiques, et c'est avec une peine extrême, après avoir essayé ses mines les plus grotesques, que Berthelier est parvenu à *faire quelque chose* des siens.

— Lorsque M. Offenbach planta l'opérette à la salle Lacaze, aux Champs Élysées, l'opérette poussa, fleurit et fructifia. M. Deburau a été ébloui par ce succès, et il vient à son tour, dans la même salle, chercher la faveur du public. Son théâtre, qui tient tout juste entre deux arbres des Champs-Élysées, prend le titre de *Spectacle Deburau*, un nom qui a encore toute sa magie. Un prologue d'ouverture a été rimé par M. Samson, de la Comédie Française, et il a été suivi d'un prologue (pur genre Gymnase) que la plume de Mme Berton a signé. Le spectacle était terminé (bien entendu) par une pantomime à grand renfort de trucs, de danseuses et de surprises fantastiques.

ALBERT DE LASALLE.

Machines à coudre américaines perfectionnées.
Système Singer.
CALLEBAUT,
Propriétaire-constructeur. — Breveté (s. g. d. g.).
6, *rue de Choiseul*, **6.**
PARIS.

Il y a trente-cinq ans que, convaincu des propriétés bienfaisantes et réparatrices du chocolat, M. Ménier résolut de conquérir pour cette précieuse substance une place importante dans l'alimentation. Quand, dans cette pensée, M. Ménier créa, en 1825, l'usine hydraulique de Noisiel, près Paris, il n'existait en France que quelques petites fabriques de chocolat ; leur production réunie ne dépassait pas 25,000 kilogrammes. Ce produit n'était considéré, à cette époque, que comme un article de luxe. L'usine *modèle* de Noisiel-sur-Marne, qui a reçu les plus grands perfectionnements, livre aujourd'hui à la France plus d'un million de kilogrammes par an de **Chocolat Menier.** Toutefois, si ce chocolat est recherché de préférence par tous les consommateurs, les uns dans l'intérêt de leur santé, les autres pour la satisfaction de leur goût, ce n'est pas seulement parce que l'usage de cette substance, surtout pour le premier repas, s'est généralement répandu, c'est encore et surtout parce que le **Chocolat Ménier** se recommande tout à la fois par sa qualité supérieure et un prix modéré.

Porte-bouteilles en fer
Brevetés (s. g. d. g.)
Pour ranger les bouteilles dans les caves
avec économie de place.
Prix, pour le cent de bouteilles :
DOUBLES : 12 50
SIMPLES : 15 »
BARBOU, *rue Montmartre*, 35, *à Paris*.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu*, **104,** à Paris.

Dentelles Monard, 42. *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas l'*amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15,** à Paris.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15.**

Le Rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, **5,** *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256,** *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

Carburine Chavanon, pour détacher les étoffes et nettoyer les gants, ne laissant aucune odeur sur les tissus. — 1 fr. 25 le flacon. — PHARMACIE DU LOUVRE, **151,** *rue Saint-Honoré*, à Paris.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

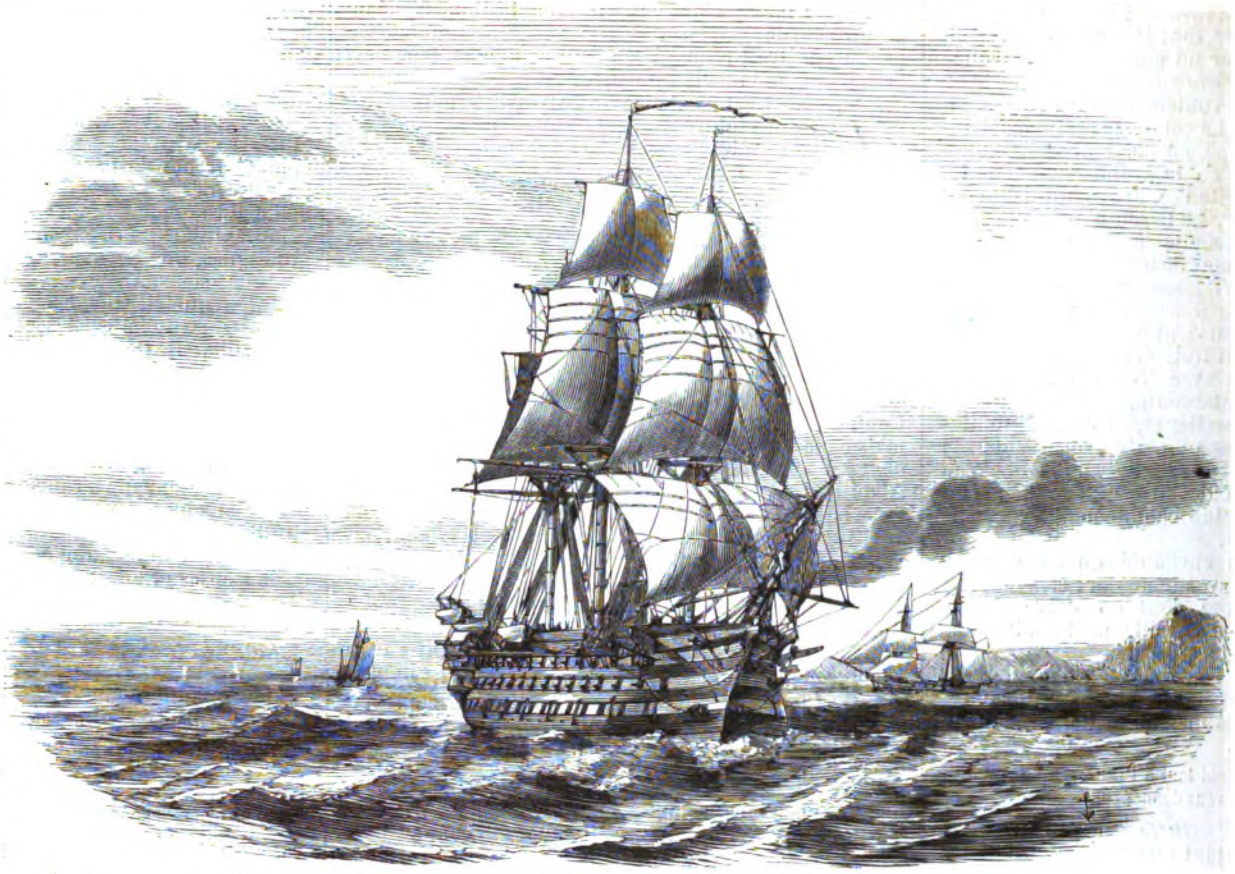
A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Le vaisseau mixte le Louis XIV.

Une transformation dont, il y a quelques années, on était loin de prévoir l'importance et la profondeur, s'opère actuellement dans le matériel militaire de la marine européenne.

La dernière guerre entre les puissances occidentales et la Russie a démontré avec une telle évidence la supériorité des navires à vapeur sur les bâtiments de même force mus par l'action du vent sur les voiles, que l'on ne s'est point contenté de construire pour recevoir des machines tous les vaisseaux que l'on a mis sur les chantiers, mais que tous les efforts des gouvernements ont tendu à généraliser les essais faits avec un plein succès pour convertir en steamers mixtes tous les navires construits dans l'ancien système. Le beau vaisseau à trois ponts *le Louis XIV* vient de subir cette transformation et de donner la consécration d'un nouveau succès à cette réforme ; sa machine de six cents chevaux est sortie des ateliers d'un mécanicien anglais, M. Napier. Elle est construite dans le système Penn ; son hélice est celle de M. Mongin.



Le vaisseau mixte le *Louis XIV*, d'après un croquis de M. P. de Crisenoy.

Les expériences ont été faites dans les conditions les plus favorables pour éprouver la solidité des appareils et démontrer les qualités nautiques du bâtiment. Sorti de la rade de Brest par une forte brise, le *Louis XIV* a filé sept nœuds huit, avec la mer et le vent debout. En rentrant, le vent sous vergue et la lame sous poupe, il a atteint une vitesse de onze nœuds deux. Il avait opéré sa sortie à la vapeur ; son retour s'est effectué sous la double propulsion de son hélice et de sa voilure.

P. DE CRISENOY.

Épée d'honneur offerte à M. Roche,

CONSUL DE FRANCE A TUNIS, PAR SES NATIONAUX DE CETTE RÉSIDENCE.

La mort produit la vie, dit Lucrèce ; cela est vrai au moral comme au physique : souvent d'un abus naît un progrès.

On se rappelle l'acte de fanatisme qui souleva, il y a moins d'une année, l'indignation de toute la colonie européenne de Tunis. Un charretier israélite, arrêté pour avoir blasphémé, dans un moment d'irritation, contre ses chevaux, fut emprisonné, traduit devant le tribunal religieux de la régence, condamné à mort et exécuté, malgré l'intervention des consuls chrétiens.

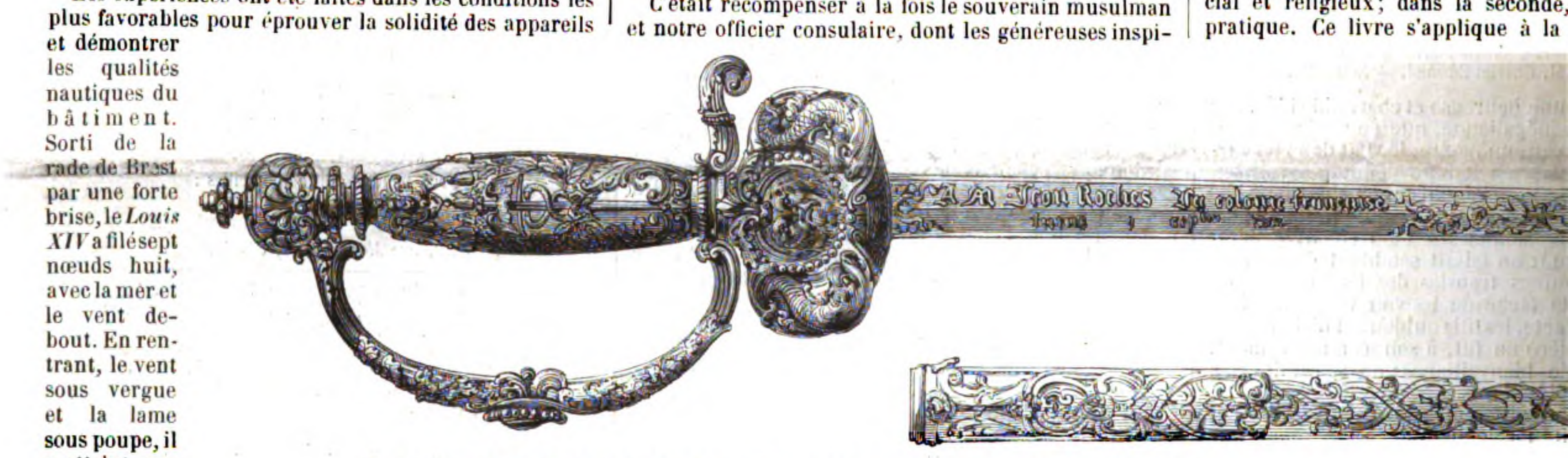
Quelques jours après, une escadre française, sortie de Toulon à la nouvelle de cette scène d'un autre âge, jetait l'ancre sur la rade de la métropole barbaresque.

Le bey de Tunis, que le consul de France avait informé du jugement odieux, prononcé moins par la justice que par la passion, s'empressa d'accorder une audience à l'amiral français. Il n'attendit pas les représentations de ce diplomate militaire ; après lui avoir exprimé son vif regret de l'application d'un arrêt dont il n'avait eu connaissance qu'après son exécution, il lui déclara, en présence de son état-major et de la légation française, qu'il était résolu d'étendre à ses Etats les réformes que la Porte ottomane venait de décréter pour ses provinces.

S. M. l'empereur des Français voulut manifester sa vive sympathie pour la généreuse initiative prise et annoncée par le bey : il lui conféra le grand cordon de l'ordre impérial de la Légion d'honneur ; M. Roche fut chargé de lui en remettre solennellement les insignes.

C'était récompenser à la fois le souverain musulman et notre officier consulaire, dont les généreuses inspirations avaient exercé une influence si puissante sur la résolution du bey. Ce fut à la suite de ces faits que les Français résidant à Tunis résolurent de témoigner à notre habile et actif consul leur reconnaissance pour la large part qu'il avait eue à la concession des institutions à l'ombre protectrice desquelles le commerce international va prendre une activité et une prospérité nouvelles, et lui votèrent l'épée d'honneur dont nous offrons la gravure. Cette belle arme, dont la poignée ciselée dans l'or relève moins de l'industrie que de l'art pur, est sortie des ateliers de l'armurerie parisienne dont nous avons reproduit déjà plusieurs chefs-d'œuvre ; celui-ci restera le monument d'un événement qui n'est pas glorieux pour M. Roche seul, qui l'est, avant tout, pour notre pays. C'est un fait qui est le constant et sera l'éternel honneur de la France, que, partout où la civilisation, où l'humanité accomplissent une conquête, c'est à l'ombre et sous la protection de notre drapeau national.

MAXIME VAUVERT.



Épée d'honneur offerte à M. Roche, consul de France à Tunis, par les résidents français de la régence, d'après une photographie de Nadar.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire médico-chirurgicale de la guerre de Crimée, d'après les travaux des médecins militaires, recueillie, mise en ordre et publiée par le docteur ADOLPHE ARMAND, de l'ambulance de la garde impériale, médecin major, etc. — 1 vol. in-8°. Paris, librairie Rozier et Johanneau.

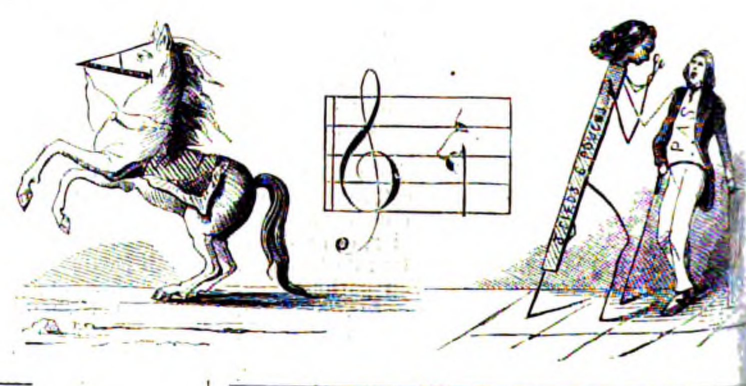
Annales des douleurs des victimes de la guerre d'Orient, ce livre est la réimpression de vingt-quatre mémoires de médecins militaires, déjà insérés dans le Recueil de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires, rédigé sous la surveillance du conseil de santé des armées, et publié par ordre du ministre de la guerre. Ce recueil ne sortant guère de la sphère du corps de santé militaire, il a paru d'une utilité générale de donner à ces travaux et à ceux que pour sa part, l'auteur y a ajoutés, une publicité générale, en groupant tous les documents propres à composer une étude monographique des individualités morbides médicales et chirurgicales formant, par leur ensemble, le traité pathologique de l'armée d'Orient.

L'Agriculture française. Principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France, par LOUIS GOSSIN, cultivateur, professeur d'agriculture à l'Institut normal agricole de Beauvais, etc. Ouvrage orné d'une carte agricole de la France, de 225 planches dessinées par MM. Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par MM. Adrien Lavieille et Leblanc. 1 vol. grand in-4°. Paris, librairie Lacroix et Baudry.

Ouvrage divisé en deux parties. Dans la première, l'agriculture est étudiée aux points de vue moral, social et religieux ; dans la seconde, au point de vue pratique. Ce livre s'applique à la France entière et renferme les principes qui paraissent devoir entrer dans l'enseignement classique agricole au temps présent. — Il peut éclairer non-seulement les hommes spéciaux, mais encore intéresser ceux que l'amour du bien anime du désir de s'instruire. Dans ce but, l'auteur a laissé de côté les formules scientifiques, afin que la lecture de ce traité fût plus attrayante, et aussi pour rendre certains faits plus saisissables. Il l'a orné de gravures nombreuses et exactes, exécutées d'après nature avec autant de soin que de talent.

A. V.

RÉBUS.



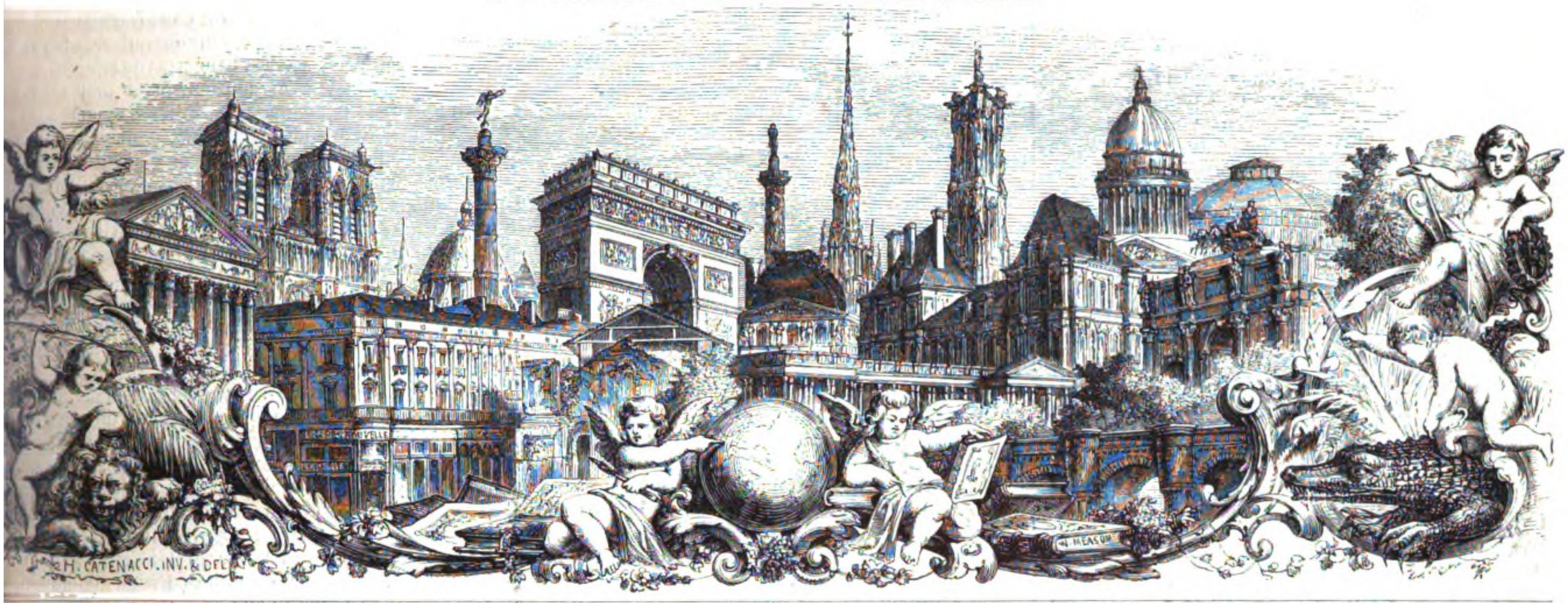
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ainsi que saint Jean, bon nombre de moralistes sincères prêchent dans le désert.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 62.
19 Juin 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Galerie des Médicis, au Louvre.

COURRIER DE PARIS.

Nous recevons cette intéressante lettre :

« Monsieur Jean-Benjamin Bonimare est né au Havre en 1791, ce qui explique aujourd'hui qu'il a soixante-sept ans. De 1803 à 1807, il était *mousse-fifre* à 12 fr. par mois, sur un bateau canonnier de la flotille de Boulogne, ayant pour seul nom le numéro 142, et pour capitaine M. Dumanoir. Vous vous demandez déjà, monsieur, où j'en vais venir avec cette sorte d'aride extrait des matricules ? Votre légitime curiosité va être satisfaite sur-le-champ.

» Un jour d'été, S. M. l'empereur Napoléon Ier vient à Boulogne passer en revue les équipages de la flottille. Comme le héros était monté sur la canonnière susdite (no 142) et qu'il passait son inspection, il ressentit, dans toute son intensité véritablement tropicale, la chaleur que ne combattait pas la plus petite brise de mer, et il parut en être incommodé.

» L'empereur ôtait fréquemment son chapeau (le fameux petit chapeau !), s'essuyait le front, se recoiffait, s'essuyait de nouveau, et, dans ses évolutions, se trouvait fort embarrassé de ce chapeau, dont le feutre noir absorbait cruellement les rayons solaires. Tout à coup, il voit en face de lui un jeune mousse, au visage franc et ouvert, l'œil fixe, et tout joyeux, tout éperdu de se trouver si près de l'empereur. C'était notre Bonimare.

» L'empereur le regarde, sourit... et brusquement lui campe sur la tête le fameux petit chapeau, dont ses allures étaient gênées ! Puis il continue son inspection tête nue, s'essuyant le front tout à son aise, et parlant de ce que de raison avec les officiers qui l'entouraient.

» Au bout d'une demi-heure, Sa Majesté revint au point où elle avait déposé son chapeau, et trouva le mousse, immobile, impassible à son rang, le petit doigt à la couture de la culotte, mais écarlate de joie, de confusion, d'orgueil, et coiffé un peu de travers, tel que la main distraite de l'empereur l'avait voulu. Le héros reprit son chapeau, tapa sur la joue du petit bonhomme qui venait de lui servir de patère, et lui dit : — Merci, petit !

» Or, monsieur, le jeune mousse-fifre d'alors est aujourd'hui un pauvre vieillard épuisé, cassé, sans pain, sans ressources, mais encore et toujours fier de ce bizarre souvenir : avoir été coiffé du célèbre petit chapeau ! Et par qui ? par la main même de celui qui l'a immortalisé ! Avouez, monsieur, que c'est là un titre de noblesse ! Le pauvre vieux Bonimare y est d'autant plus sensible que, désormais incapable de s'embarquer, comme il l'a fait pendant cinquante ans, sur les bâtiments de l'Etat et du commerce, il est, depuis plusieurs années, réduit à se faire gardien de navires désarmés, et que c'est dans cet épuisement et cette misère qu'est venue tout récemment le trouver la médaille de Sainte-Hélène.

» — Ah ! — s'est-il écrié en y voyant la tête de l'empereur couronnée de lauriers, — on ne lui a pas mis *notre* fameux petit chapeau !

» Peut-être, monsieur, cette modeste anecdote ne vous semblera-t-elle pas indigne de figurer dans vos colonnes ; peut-être votre grande publicité permettra-t-elle que ce récit tout naïf et bien véridique tombe sous des yeux bienveillants, et un peu d'efficace sympathie en résultera-t-elle pour ce pauvre vieux marin, un moment couronné de la main même d'un empereur !

» Veuillez agréer, etc.

» S.-H. DOULLÉ.

» Capitaine au long cours, au Havre. »

Nous n'avons rien à ajouter à cette lettre, dictée par un bon cœur, ni aux vœux qu'elle exprime avec toute l'éloquence de la simplicité.

On annonce le mariage du marquis Respoli avec une jeune Ghika, devenue belle-fille de l'ex-hospodar Bibesco. Cette famille offre dans ses alliances des particularités si curieuses, que nous saisissons la circonstance qui se présente tout naturellement pour les consigner.

Le vieux prince Brancovano, n'ayant pas d'enfants, adopta une nièce de sa femme, Mlle Zoé Mavrocordato, Moldave de naissance, personne d'une exquise beauté, d'une éducation achevée, à laquelle cette adoption donna bientôt une fortune énorme ! Le vieux prince Brancovano, qui était prince d'Empire, et qui pouvait choisir parmi les plus grands noms d'Europe et d'Asie, voulut, par système, donner à sa fille adoptive un mari de famille obscure... Pourquoi ? Pour en obtenir une obéissance passive, une soumission sans limite...

Il choisit, dans cette pensée, M. Georges Bibesco, dont l'origine était tout à fait populaire, mais qui revenait de Paris où il avait fait de brillantes études. Ce que le vieux prince avait désiré, il l'obtint sans conteste de son gendre... ; le couvre-feu sonnait dès huit heures au palais Brancovano, et à huit heures chaque soir, M. Georges Bibesco était rentré !

Mais cette soumission à des caprices de vieillard, le gendre n'en était-il pas amplement récompensé par une alliance si illustre, si opulente, et surtout.. surtout par l'affection d'une femme adorable, — lui qui, comme Pélisson, abusait un peu, un peu trop, du droit qu'a l'homme d'être la moins belle moitié du genre humain ?

Et pourtant... malgré tout ce bonheur, malgré les six enfants que lui donna cette union inespérée, Bibesco conçut bientôt un amour véritablement insensé pour une femme plus jeune que la sienne, et dont la beauté était la rivale de celle de Mlle Mavrocordato. Mais cette personne était mariée au spathar Constantin Ghika, frère des deux hospodars Grégoire et Alexandre, — ce même Alexandre aujourd'hui caïmacan de Valachie. — Elle aussi, cette autre rare beauté, avait des enfants... et l'un d'eux est précisément cette jeune Constance Ghika, dont nous annonçons aujourd'hui le mariage avec le marquis Respoli.

Bibesco, devenu hospodar, eut assez d'influence pour braver le métropolitain, et faire prononcer deux divorces : le sien et celui de la femme du spathar ! Il célébra sur-le-champ des noces éclatantes, et comme cette nouvelle union fut féconde à son tour, il arriva cette curieuse et un peu vive particularité : que la famille offrit des enfants de trois lits, issus de pères et de mères vivants !

Aujourd'hui le spathar, époux de la seconde femme de Bibesco, est mort. Sa première femme, Zoé Mavrocordato, fille adoptive du vieux prince Brancovano, est folle, et vit conséquemment dans l'obscurité.

Lorsque le peintre expert chargé du classement d'une des dernières collections de tableaux venus d'Allemagne rédigea son catalogue, il mit à part, comme indignes de figurer dans une vente sérieuse, deux toiles offrant les portraits de deux hommes revêtus des costumes de la fin du dernier siècle. Ce n'était pas que ces peintures fussent mauvaises, loin de là ! Elles étaient même d'une touche sûre et large, et justifiaient bien le nom de Grassi écrit, non pas dans l'angle, mais au dos, sur le bord du châssis, avec les numéros 46 et 47, ce qui témoignait que ces portraits avaient jadis fait partie d'une collection. Mais ce qui obligeait l'expert à les répudier était cette circonstance bizarre et inexplicable, que les personnages représentés avaient... des cheveux verts !

Des cheveux verts ! Et pourtant les notes de l'amateur allemand, par suite de la mort duquel on vendait les tableaux, indiquaient que ces portraits étaient ceux de Gœthe et de Jean Paul...

Poëtes ou diables, les deux portraits étaient confondus dans une vente de mobilier bourgeois qui avait lieu au rez-de-chaussée de l'hôtel de la rue Drouot, au milieu des revendeurs, des fripiers et des Auvergnats, tandis que les objets d'art s'étalaient aristocratiquement au premier étage, sous les regards ardents des amateurs, des curieux et des délicats. Un vieil Allemand, un Saxon, qui avait su quelque chose de cette répudiation, courut à l'enchère et obtint sans concurrence les deux portraits adjugés entre deux matelas. Il les paya dix francs cinquante centimes, sur une mise à prix de dix francs. Pourquoi cette grande ardeur et cette petite dépense ? C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous raconter sur-le-champ.

L'Allemand en question, je le tiens de lui-même, était filleul de la princesse *Caroline-Amélie* de Hesse-Cassel, seconde femme du duc *Auguste*, de Saxe Gotha et Altenbourg, mort en 1822, et dont la branche se rompit trois ans plus tard, par la mort de son frère Frédéric IV. Race éteinte !

Ce duc Auguste, élevé à Genève, qui régna dix-huit ans dans des temps difficiles, qui fut dévoué à Napoléon et qui en reçut des preuves de sympathie politique, était, en dehors des affaires d'Etat, un des plus grands originaux qui aient jamais existé. L'appeler fou était impossible, vu ses grandes aptitudes de souverain, auxquelles le pays dut d'être épargné des ravages de la guerre, après la bataille de Leipzig ; mais bizarre, maniaque, extravagant, toqué... tous les noms lui sont dus, et d'autres encore que la plume, en courant, ne trouve pas à temps !

Prince juste et droit, scrupuleux, et par conséquent heureux dans le choix qu'il faisait de ses ministres, de ses fonctionnaires, Auguste de Saxe-Gotha mena lui-même la vie la plus inconcevable et la plus folle qu'on puisse imaginer. Nous en citerons quelques traits, pour en arriver aux portraits à cheveux verts achetés par notre ami le vieil Allemand, filleul de la seconde femme de cet original couronné.

Très-grand, fort gros, mal bâti, livide et de chair maladive, le duc Auguste relevait ce teint par une copieuse application de rouge, et l'historiait de mouches en taffetas noir gommé, ainsi que le faisaient alors les femmes de cour. Il avait un magasin de perruques de toutes les teintes, du noir le plus absolu au blond le plus séraphique, en passant par le rouge le plus anglais. Il changeait chaque jour de couleur, et en avance d'un demi-siecle sur ces pancartes de teinturiers capillaires, où l'on voit un monsieur blanc, tout noirci d'un côté, il avait fait confectionner une perruque panachée de brun et de blond, et très-effrontément bouclée, avec laquelle il apparut un jour de gala, devant toute la cour, peu en garde contre cet excès d'originalité. Ajoutons, selon le dire de notre vieux Saxon (il prétend que je lui préférerais une figurine de vieux saxe !), que le duc Auguste ne laissait jamais sa perruque au repos, la tiraillant dans tous les sens, sans souci du sens commun, la rejetant trop dans la nuque, ou l'attirant avec excès sur les yeux, quand il ne la portait pas crânement sur l'oreille. Il en faisait comme un bonnet.

Dans les circonstances voulues, l'officiel, le duc Auguste consentait à se vêtir à la mode du temps et de cours ; mais pour l'ordinaire, il s'habillait selon sa fantaisie qu'on commence à deviner. Il avait pour cela un vestiaire qui n'était pas sans analogie avec ce qui dans les théâtres on appelle le magasin. Tantôt il se promenait en prêtre indien, tantôt en rabbin juif, tantôt en pontife grec. Ce qu'il affectionnait le plus pourtant, c'était le costume carrément féminin, du temps, très-coquet même, et ainsi que pouvaient s'habiller les jeunes élégantes de la Saxe-Gotha. La tête ou plutôt la perruque (blonde) ombragée d'un voile brodé, les bras nus chargés de bracelets de pierreries, il s'étendait sur un sopha, dans la créole attitude d'une nonchalante beauté qui écoute des fadeurs. C'est ainsi déguisé et posé que le trouva un jour l'illustre Jean Paul (Richter), auteur du *Choix fait dans les papiers du diable*, et conseiller aulique. L'écrivain humoriste interdit à la vue d'une dame étrangère, n'osait s'approcher du sopha ; le duc, sans se révéler encore, fit signe au philosophe d'avancer, et quand il fut voisin, lui tendit sa main à baiser, ce à quoi Jean-Paul, honnêtement marié à une digne Berlinoise, avait peu d'élan, bien qu'il crût devoir se résigner. La chose faite, Auguste de Saxe releva brusquement son voile, et l'auteur de *Titan* reconnaissant le gros visage de son colossal souverain, fut si mortifié, qu'il se sauva tout en désarroi, et que du même pas quittant, non-seulement la cour, mais aussi la ville, il s'en fut se fixer à Weimar, d'où il ne bougea plus que pour aller mourir à Bayreuth, ne prévoyant point que M. Philarète Chasles le traduirait un jour. Le duc lui envoya des vers burlesques intitulés : *Le baiser aulique...*

Gœthe détestait Auguste. Lorsqu'il le voyait arriver en visite à Weimar, il s'abstenait de prendre place à la table du prince-primat. Mais l'original s'efforçait de le rencontrer, et l'accablait de lazzis, d'épigrammes. C'était le divertissement de toute la cour par l'étrange contraste de cette folie et de la grave raison du poëte scandalisé. Notons, au passage, que les deux portraits à propos duquel ces lignes défilent sont précisément — notre Saxon l'affirme — ceux de Jean-Paul et de Gœthe. — Mais les cheveux verts — s'écriera-t-on. Attendez donc !

De même que le prince de Saxe s'arrangeait de façon à ne ressembler à personne, de même aussi tout ce qui l'entourait ne ressemblait à rien. L'horloge qui lui aurait marqué l'heure de la façon usuelle ne pouvait convenir à sa fantaisie. Il en imagina une dont la boîte était un crâne humain, celui d'un colossal pandour mort à l'hôpital fédéral, non des rigueurs de Mars ou de Bellone, mais bien de celles d'une autre déesse. Dans une orbite se logeait le cadran des heures ; dans l'autre, celui des dates. Une aiguille jaunâtre, annelée, l'image d'un ver, marquait les heures de ce hideux *memento mori*.

Il inventa une sorte de clavecin dont les touches correspondaient à un réservoir, si bien que le virtuose qui y portait les mains avait le visage inondé par divers jets d'eau. Pourquoi ce clavecin ne se substitue-t-il pas souvent au terrible piano dont trop de gens nous assomment ? Le célèbre abbé Bogler (c'est mon Saxon qui m'assure que ce Bogler fut un célèbre abbé) y fut pris une fois. S'y étant ainsi fait laver la figure, il ne remit jamais les pieds au palais, et comme Jean Paul mystifié dans son infraction à la foi conjugale par un baiser imprudent, le célèbre Bogler quitta même Gotha, et à tout jamais.

Le duc Auguste raffolait de tout ce qui rappelait l'antiquité grecque. Il eut toute une partie de son palais meublée comme les tapissiers archaïques pouvaient le faire, sur ses plans et dessins. Il s'était mis à composer des romans grecs, et, rêvant de faire de Jean Paul ce que Frédéric fit de Voltaire, il voulait que s

...seiller aulique lui devînt conseiller poétique. L'af-
...re du baiser gâta tout. Les biographes, dont aucun
...est entré dans les particularités qui précèdent, lui
...tribuent pourtant une série de contes, d'idylles, de
...rtraits, et ils prétendent qu'il s'occupait de la publi-
...tion de ***Lettres Emiliennes*** lorsque la mort marqua
...n heure extrême sur le crâne du pandour. — Mais
...s cheveux verts? — me dira-t-on. Les voici :

La cour de Gotha, les petites cours voisines, qui ...vaient que le duc était bonhomme au fond, et plus ...bile aux affaires qu'on n'avait lieu de s'y attendre ...ne façon de vivre aussi burlesque, avaient pris le ...rti de rire de tant d'excentricités, et, à part Jean-...ul, Gœthe et Bogler (célèbre abbé), personne ne ...fâchait au sérieux des mystifications qui émanaient ...cet incroyable original. Mon Saxon m'accumule les ...ecdotes; il faut se borner, l'espace le veut, et je le ...ux aussi. Restent donc les portraits de la salle Drouot. ...rtant dans les beaux-arts ce que poliment nous ...pellerons sa fantaisie, Auguste trouvait peu de ta-...aux à son goût. C'est pour être servi selon celui-...qu'il fit venir de Dresde et qu'il installa dans son ...ais le peintre Joseph Grassi, lequel n'est mort ...en 1838, bien connu au delà du Rhin par ses nom-...ux ouvrages, que domine le portrait du *célèbre* ...fesseur Gernsbach (c'est toujours mon Saxon qui ...de). « L'homme — pensait mystiquement Auguste, ...avait eu dans le paradis terrestre une autre figure ...e celle qu'il se transmet aujourd'hui sur la terre »; ...l décrivait cette figure, s'efforçant de l'insuffler à ...ssi, afin qu'il la reproduisît conquise par le pin-...u dans le chaos des inventions et des fantaisies ...ales. Un seul trait resta saisissable et reprodui-...le, basé sur ce raisonnement « que la chevelure est ... végétation, — que le vert est la couleur répandue ...s toute la nature végétale, — que c'est par défec-...n à cette règle, corruption, révolte, abus, que ...mme s'est soustrait à cette loi de l'universelle ...monie... » Et là-dessus voilà toute une galerie ...ommes à cheveux verts qui est ordonnée au ...vre Grassi, galerie dont les modèles sont pris ...mi les individualités dont l'esprit supérieur, re-...ntant, par la philosophie, la science ou la poésie, ...origines du monde, leur image doit forcément ...evoir l'attribut qui les rattache à la tradition. ...assi n'osait raisonner, payé qu'il était pour peindre. ...se soumit et broya du vert. Est-ce parce que Jean-...ul et Gœthe semblèrent au prince des génies suffi-...mment qualifiés, qu'il leur donna l'étrange auréole ...e les émailleurs décernaient d'or aux plus respec-...les images? Est-ce parce qu'abandonné par eux, ...prince voulait s'en venger en les ridiculisant? On ...sait! Toujours est-il que ces deux grands écrivains ...nt partie de la collection que mon Saxon affirme ...oir encore vue, il n'y a pas vingt ans, dans le châ-...u de Gotha, où il suppose qu'elle est toujours, à ...lque prélèvement près. Si quelque habitant du ...s peut me dire ce qui en est, il me fera plaisir, et ...lecteurs pourront être édifiés sur le plus ou moins ...permanence de cette galerie burlesque et hor-...e.

...ourtant le duc en fit tant, passion du vert à part, ..., comme le célèbre... je ne sais plus qui, Gœthe ...ean-Paul, il dut aussi s'enfuir une nuit, en prenant ...tra-poste. Le duc, du reste, touchait à sa fin. Mais ...entrique pendant sa vie, il voulut rester tel devant ...ort. Il défendit qu'on le renfermât dans un cer-...l, et voulut être couché, en habit grec et enve-...pé d'un vaste manteau de pourpre, dans le caveau ...l s'était lui-même fait construire. Les biographes ...eux, que notre Saxon complète, disent que ce ...ce fut regretté. Je le crois bien! Avec lui dispa-...sait l'éclat de rire intermittent qui tranchait sur ...ravité de ces petites cours allemandes, dont des ...seillers auliques font les beaux jours. Dernière ori-...alité : le duc Auguste notifia lui-même sa mort aux ...verains d'Europe, et le document spécial reçu à la ...r de France, en 1822, est de sa propre main. On ...rrait l'examiner aux archives des affaires étran-...es.

~~~ On nous envoie le *fac-simile* photographique ...quatre murailles d'une prison que nous ne pouvons ...gner. Ces murailles sont couvertes des inscriptions ...plus curieuses, les plus navrantes, les plus gro-...ques, les plus bizarres! Il faut, vu la réduction au ...ème de l'épreuve, les examiner avec une loupe. ...t tout un travail; mais il en résultera de sin-...res découvertes; nous en ferons part à nos lec-...s.

~~~ La landgravine *Louise* d'Anhalt-Dessau, veuve ...u landgrave Gustave, de Hesse-Hombourg, et ...équemment belle-sœur du landgrave actuel Fer-...nd, vient de mourir à l'âge de soixante ans, au ...eau de Hombourg, près Francfort. Le landgrave actuel, Ferdinand, âgé de soixante-quinze ans, fut, dans sa jeunesse, violemment épris de cette princesse, qu'il connut à la cour d'Anhalt. Mais déjà elle était destinée à son frère aîné, Gustave, futur souverain de Hesse-Hombourg! Le prince Ferdinand, désolé, prit le parti des armes, espérant se faire tuer dans quelque bataille. Mais la mort ne voulut pas de l'héroïque amoureux, et elle laissa palpiter ce cœur tout rempli d'une passion incurable. Pendant de longues années il voyagea, il se fixa dans les cours étrangères, ne revoyant que de loin en loin, avec de cruelles souffrances pour son invincible amour, cette princesse que la politique absolue avait donnée à son frère aîné, Gustave. Les années s'écoulèrent nombreuses, et elles amenèrent des événements de toute sorte jusque dans cette paisible retraite du Taunus, où les révolutions eurent leur écho en 1848. Le landgrave mourut dans le cours de cette année climatérique de l'histoire moderne; Ferdinand lui succédait; il vint prendre possession de sa souveraineté, et s'installa dans le paisible palais de Hombourg-ès-Monts.

La landgravine douairière Louise y demeurait avec sa seconde fille Elisabeth; l'aînée, la princesse Caroline, ayant épousé le prince de Reuss-Greiz. Après les longues années de cette cuisante et malheureuse passion, Ferdinand se trouvait enfin, et par les lois de la nature et de la politique, habiter sous le même toit que celle qu'il avait si longtemps fuie... et dont il avait vainement essayé, jadis, d'être séparé par la mort demandée aux champs de bataille!

Le jour de ce rapprochement, le landgrave avait déjà soixante-cinq ans, et la landgravine, sa belle-sœur, n'en avait que cinquante... Elle était encore belle dans ses longs habits de deuil. Mais le prince, qui avait pendant trente ans meurtri, étouffé son cœur, ne vit plus en elle que la veuve de son frère, qu'une mère douée de toutes les vertus privées; il arrangea stoïquement la vie qu'ils devaient désormais passer sous le même toit, après tant d'années de séparation violente.

Chacun habita une partie extrême du palais, séparée par les grands appartements; chacun eut sa maison, son monde. Le dimanche seulement, le landgrave se mettait en toilette de cérémonie, et faisait demander à la princesse si elle consentait à le recevoir. Il traversait alors les salons d'apparat, et se rendait vers l'aile où résidait la princesse douairière. Il entrait, lui baisait respectueusement la main, s'informait de sa santé, de celle des enfants, et, après un quart d'heure de conversation générale, il se retirait aussi cérémonieusement qu'il était venu. Ce manége a duré dix ans...

Le landgrave Ferdinand est en ce moment inconsolable de cette mort. Prince doux et bon, philosophe et solitaire, il vit dans l'oasis héréditaire comme un père qui veille sur ses enfants, sans trop se manifester à eux... Les nombreux touristes qui visitent chaque été le riant et frais pays qui est devenu une des brillantes attractions du Rhin, ne le voient jamais. A peine, de loin en loin, quelques chasseurs le rencontrent-t-ils, durant les longues et mélancoliques promenades qu'il fait dans les bois, saluant avec courtoisie les voyageurs qui sont ses hôtes.

~~~ Quelques journaux ont annoncé qu'on s'occupait de fonder à Bordeaux une *Société des Treize* (treize esprits forts!), dont le but serait d'extirper, par la force de l'exemple, les préjugés absurdes qui se transmettent de génération en génération sur les fatales influences du chiffre *treize*, — du *vendredi*, — du *sel renversé*, — du *mauvais œil*, etc. Le titre de cette société, — dont l'objet nous paraît la fantaisie de plume d'un confrère à sec de nouvelles, — a pu être inspiré par l'annonce de la

REVUE DES TREIZE...

qu'une réunion d'écrivains en renom voulait faire paraître l'hiver dernier. L'idée était prise aux *Treize* de Balzac.

Cette revue... (Au moment où nous écrivons ceci, entre chez nous un de ces *Treize*, qui nous fait envisager l'immensité de l'indiscrétion que nous allions commettre en exposant l'affaire! — Elle est bien loin d'être abandonnée, nous dit-il; et comme l'argent n'est pas moins prêt que le groupe des rédacteurs, la *Revue des Treize* paraîtra assurément à l'automne prochain.) Pour plus ample informé, nous renverrons donc les curieux au futur prospectus, dans lequel les *Treize* exposeront leur plan, leurs moyens, leur but, etc. Nous savons l'affaire très-piquante.

~~~ Il y a aujourd'hui quinze jours que M. Sébastien Lar... est mort à sa campagne, dans les environs de Paris. Se voyant à l'article de la mort, — un fort vilain article... mieux vaut, si peu qu'il vaille, celui que nous écrivons ici! — M. Lar..., auquel le médecin avait suffisamment fait comprendre la vérité, — à cause des secours religieux et des dispositions testamentaires, — fit appeler de Paris un avocat de ses amis et lui tint à peu près ce langage :

— Mon bon vieux, c'est fini... à trente-sept ans, c'est triste! Mais la sentence est prononcée là-haut... je me résigne... Tu vas me rendre un service extrême... Je compte absolument sur toi. Il est possible que le jour ou le lendemain de ma mort, une ou deux lettres arrivent de l'étranger. Ces lettres seront absolument semblables à celle dont voici l'enveloppe... Tu examineras bien l'écriture, le cachet, tout! L'identité soigneusement reconnue, tu feras mettre ces lettres avec moi dans le cercueil... et si lorsque la première arrivera... (trop tard!) je ne suis pas encore enseveli, tu la feras placer là... sur mon cœur... sous le linceul! Il n'en peut pas arriver plus de deux, car avant qu'on écrive la troisième... on saura tout!... Je compte sur toi, mon vieil ami, n'est-ce pas?...

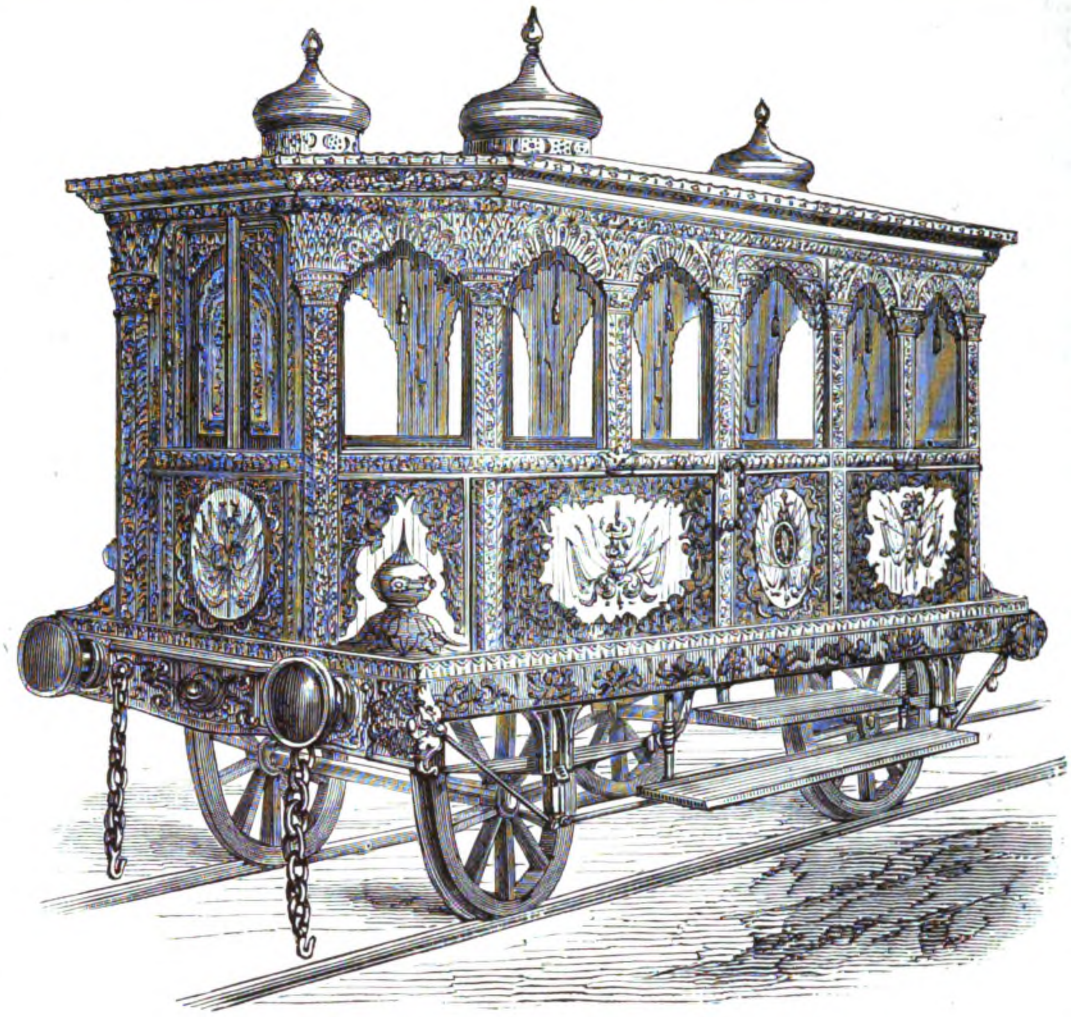
M. Sébastien Lar... mourut dans la nuit. Le lendemain matin, une lettre arriva à l'adresse du mort... Le surlendemain, une autre... Ce qu'il a désiré a été fait par son ami. On ne sait, on ne saura jamais rien de plus!

~~~ M. Viennet vient de terminer ses ***Mémoires***. Tandis que M. Guizot a conçu les siens sur le plan si impersonnel qu'on a pu juger déjà; tandis que M. Pasquier modifie absolument l'allure de ses souvenirs intimes, à partir de 1830, se bornant dès lors à rendre compte des affaires dont a eu à connaître la haute juridiction de la Cour des pairs; tandis que M. Dupin n'a tracé que des souvenirs de barreau, M. Viennet, enfin, a écrit sur tout ce qu'il a vu et entendu pendant sa longue carrière : de militaire d'abord (M. Viennet a été colonel d'artillerie), d'homme public ensuite (M. Viennet a été député, puis pair de France), et enfin d'écrivain dramatique et de poëte si justement apprécié par ses *Fables* et ses *Epitres* (il est, comme on sait, membre de l'Académie française). Aussi dit-il avec sa franchise ordinaire : « On ne connaîtra bien le règne de Louis-Philippe que lorsqu'on aura lu mes ***Mémoires***. »

M. Viennet a aujourd'hui quatre-vingts ans! A le voir, on ne s'en douterait guère; à l'entendre, encore moins. Il est alerte, nerveux, ardent, causeur; pour la vivacité des impressions, le charme de l'esprit, la sincérité du franc-parler, il n'a que la moitié de son âge! Il l'a prouvé, tout récemment, par une comédie charmante : *la Jeune Tante*, jouée dans les salons à défaut des théâtres, et pour l'étude des rôles de laquelle M. Firmin Didot, l'ami de l'auteur, a galamment fait imprimer l'œuvre à cinquante exemplaires, des raretés qu'on recherche.

— Eh bien, monsieur Viennet, — dit l'empereur à l'ancien pair toujours poëte, lorsque, comme directeur de l'Académie française, il alla récemment lui présenter le nouvel élu, M. Emile Augier, — quand verrons-nous donc votre *Alexandre?*

— Sire, quand vous voudrez! — répondit finement M. Viennet, cherchant à utiliser ce mot aimable dit devant un jeune et heureux confrère. *Alexandre* est, je crois, reçu depuis trente ans au Théâtre-Français, et il semble atteint par toutes les prescriptions du droit brutal relatif aux créances et immeubles... — une tragédie!

Une impression nous est restée, d'une rencontre de l'hiver avec M. Viennet. Il faisait un temps affreux : la pluie sur le verglas, les frissons dans l'air, la fange à terre, une de ces journées où l'on bénit la liberté de pouvoir rester chez soi! M. Viennet était venu là, chez un ami, parler de la prochaine édition que Hachette allait faire de ses *Epîtres et Fables*, et demander un avis d'affaires... les affaires auxquelles il n'entend rien.

Tout à coup, il regarde l'heure, et s'écrie :

— Allons! il faut aller gagner mes 10 francs à l'Académie!

On veut le retenir dans cet appartement si chaud, si confortable, si hospitalier... impossible!

— Et mes 10 francs? — répète-t-il, — vous savez bien que je suis pauvre... je n'ai pas le droit de dédaigner ce qui est nécessaire à ma maison!

Et il partit au milieu d'une impression de respectueuse et sympathique pitié...

A quatre-vingts ans!

JULES LECOMTE
~~~

Chemin de fer égyptien.

L'Egypte est le seul pays musulman qui se soit associé sérieusement aux progrès de la civilisation moderne. C'était là la grande préoccupation de Méhémet-Ali. Suspendue par le règne de son successeur, elle a été reprise par le vice-roi actuel, qui tend de tous ses efforts à se montrer le digne héritier du fondateur de sa dynastie. Aussi est-ce à ce prince que revient l'honneur d'avoir créé le premier chemin de fer qui ait sillonné le sol de l'Afrique.

Nous donnons aujourd'hui la gravure d'un wagon construit en Angleterre pour ce prince. Certes, comme objet d'art, il est loin d'égaler la plupart de nos wagons impériaux et ceux que le souverain pontife vient de demander à nos mécaniciens et à nos peintres; comme richesse, comme luxe et surtout comme perfection de travail, il peut être comparé aux plus remarquables produits de la carrosserie contemporaine. Le confortable de ses riches divans capitonnés ne le cède en rien à la somptuosité de son ornementation, du style oriental le mieux étudié et le plus ingénieux.



Wagon fabriqué à Londres pour S. A. le vice-roi d'Égypte.

Ce wagon est destiné au chemin de fer qui vient d'être le théâtre de l'accident terrible où l'héritier présomptif du vice-roi a trouvé la mort. Notre gravure reproduit cette catastrophe dont M. Jules Lecomte a rapporté les détails dans le *Courrier de Paris* de notre numéro du 5 juin.

On peut contempler aujourd'hui le point du fleuve où s'est accompli ce malheur, les rives si pittoresques de ce Nil mystérieux, dont les flots limoneux ont englouti, avec le prince Ahmed, les espérances d'un règne qui s'annonçait comme une ère de prospérité pour cette vieille terre des Pharaons.

L. DE BERNARD.

Fête-Dieu à la Salpêtrière.

La Fête-Dieu, cette solennelle commémoration de l'institution eucharistique que, dans l'impossibilité de la célébrer au milieu des grandes tristesses de la semaine sainte, l'Eglise a reportée après la fête de la Sainte-Trinité, s'est accomplie, cette année, dans les diverses églises de Paris avec toutes les pompes du culte et au milieu des plus pieuses démonstrations. Partout les processions ont pu sortir des sanctuaires : aux Missions étrangères, où les vastes jardins de ce bel établissement avaient permis d'élever plusieurs reposoirs; à Saint-Thomas d'Aquin, où la place du parvis et le jardin du dépôt de l'artillerie offraient tout l'espace désirable pour le déploiement du saint cortége; au petit séminaire de la rue Notre-Dame des Champs; aux hospices des Incurables, des Ménages, dont les processions avaient à parcourir les jardins spacieux, d'immenses multitudes étaient venues s'agenouiller sur le passage de l'ostensoir divin. Nulle part pourtant cette belle fête n'a été célébrée avec plus d'éclat et de piété qu'à la Salpêtrière.

La Salpêtrière ! quelles tristes impressions n'éveille pas le nom de cet établissement où se trouvent accumulées toutes les souffrances et toutes les infirmités sociales, de la misère à la folie ! Ces impressions, disons-le, s'effacent à la vue de cet édifice, bâti sur une légère ondulation de terrain qui s'élève entre la Seine et la Bièvre, sur l'emplacement même qu'occupèrent un

Catastrophe du Nil.

Procession de la Fête-Dieu à la Salpêtrière.

tique manoir carlovingien et, plus tard, une modeste usine de guerre, un petit arsenal où, à la suite de l'exposition de la tour Billy, avait été transportée la manipulation des matières explosibles, le salpêtre surtout ; de là son nom actuel. Dès qu'on pénètre dans la cour, dès que les regards se promènent sur les jardins disposés avec goût de chaque côté, dès qu'enfin l'on remarque l'air calme et souriant des vieillards qui circulent sous leur ombrage, le sentiment que l'on éprouve est aussi doux qu'était sombre et poignant celui qu'on avait redouté.

Cette impression était encore plus profonde dimanche dernier; car ce n'était pas seulement un air de sérénité qui brillait sur tous les fronts, comme dans toutes les dépendances de ces édifices, c'était un air de fête.

Le premier aumônier de l'établissement et son collègue, M. l'abbé Dumurre, dont la sollicitude pour tous les malheureux est celle de véritables pères; le directeur, M. Basse, et l'économe, M. Marx, qui se sont faits leurs amis, avaient réuni leurs efforts pour donner toute la splendeur possible à cette solennité sainte.

Des chapelles, disposées avec un goût parfait, avaient été dressées sur tous les points où la bénédiction du saint sacrement devait être donnée à la foule. Une troupe nombreuse de jeunes gens, vêtus en lévites, devaient répandre de l'encens et des feuilles de roses devant l'hostie sainte. Des théories de jeunes filles, vêtues de blanc et portant des guirlandes de fleurs, devaient faire cortége à la bannière brodée à l'image de la Vierge, mère de Dieu.

Toute la population hospitalière s'était associée à ces préparatifs; elle prit part à la fête avec tout l'élan du cœur. Elle semblait sentir que c'était surtout à elle, pauvre et souffrante, de célébrer le Dieu qui était venu sanctifier en lui la souffrance et diviniser la pauvreté; que c'était à elle, l'indigente, à fêter celui qui, né dans la crèche d'une étable, ne posséda pas une pierre où il pût reposer sa tête, lui qui remplit de sa majesté et de sa gloire les cieux, dont cette indigence et cette pauvreté sont la voie privilégiée : *Via regia crucis.*

Ce sentiment, du reste, l'artiste, dont notre gravure reproduit le dessin, l'a aussi vivement compris qu'il l'a fidèlement exprimé; c'est ce sentiment qui plane sur cette procession majestueuse et touchante, dont les files se déploient sous les ombrages du préau ; c'est lui qui brille dans tous ces yeux, qui reluit sur tous ces traits rayonnants de joie et de ferveur. C'est lui qui resplendit partout comme un reflet des béatitudes du sermon sur la montagne. « Heureux ceux qui pleurent, les félicités éternelles seront leur consolation ; heureux les pauvres volontaires ou résignés, c'est à eux qu'appartient le royaume du ciel ! » FULGENCE GIRARD.

Mariage du roi de Portugal, Dom Pedro V.

II

Le Portugal est la terre classique de l'étiquette ; cinq jours de gala sont consacrés, par décret en date du 30 avril dernier, aux réjouissances publiques. Le premier, celui de l'arrivée de la reine, est passé; le second, celui du débarquement, commence. Jetons, au préalable, un coup d'œil rapide sur la physionomie que présente la ville. Partout règne un air de satisfaction qui, pour n'être pas des plus bruyantes, n'en est pas moins réelle et profondément sentie, car la population est encore sous l'impression de la conduite héroïque de son jeune souverain pendant la triste période où la fièvre jaune a exercé de si terribles ravages. Dans tous les endroits apparents, mais surtout dans les quartiers populaires, les maisons ont revêtu une blancheur improvisée ; à tous les étages, des tentures rouges frangées et lamées d'or encadrent les fenêtres. L'arsenal de marine, l'édifice de la banque, de la ferme des tabacs et de la manufacture de gaz se distinguent par l'élégance et la richesse des décors. Les élèves de l'École polytechnique ont érigé, sur la place du quai de Sodré, une colonne terminée par une statue emblématique et portant à sa base des trophées d'armes. La fontaine de la place Saint-Paul est ornée d'un obélisque recouvert de guirlandes de buis en festons depuis la base jusqu'au sommet; des lanternes de couleur sont disposées tout autour pour l'illumination du soir. Il en est de même de la fontaine du quai *do Tojo* et de celle de la place des *Janellas Verdes*, qui sont littéralement ensevelies sous une avalanche de fleurs et de feuillage. La place semi-circulaire du palais des Necessidades est décorée avec une élégante simplicité. Nous remarquons une rangée de onze piédestaux, dont celui du milieu supporte une colonne, blanche et or, de seize palmes d'élévation, terminée par un écusson sur lequel sont tracées les initiales P. E., surexhaussées d'une grande couronne royale dorée et damassée. — Quatre griffons dorés sont accroupis au pied de la colonne, etc., etc.

Arrêtons-nous maintenant à la place du Commerce. Nous passerons ensuite en revue la place de Dom Pedro ou du Roscio, et l'église de San-Domingos, où le cardinal-patriarche doit donner la bénédiction nuptiale aux deux époux.

La place du Commerce, autrefois place du Palais (*Terreiro do Paço*), vaste quadrilatère de 615 pieds de long sur 550 de large, s'étend le long du Tage, auquel elle communique par un débarcadère dont les degrés plongent dans le fleuve, large, en cet endroit, d'environ trois quarts de lieue. Elle est bordée, sur trois côtés, d'édifices construits sur un plan uniforme, avec des arcades formant galerie, à peu près dans le genre de la rue de Rivoli. C'est là que se trouvent réunis les ministères, la douane, la bourse, le tribunal de commerce, la chambre municipale, la bibliothèque royale: tout le Lisbonne officiel. Au milieu s'élève la statue équestre en bronze du roi Dom José I[er]; œuvre médiocre d'un sculpteur portugais célèbre, Machado de Castro. Sur l'une des faces latérales du piédestal, celle qui regarde le Tage, est le portrait en médaillon du fameux marquis de Pombal. A cette place aboutissent, par cinq issues différentes, les rues de l'Arsenal et de la Douane (*Alfandega*), parallèles au fleuve, et celles d'Or, d'Argent et Auguste qui lui sont perpendiculaires. On s'engage dans la rue Auguste, qui fait face à la statue et au débarcadère, par un arc de triomphe dont le cintre n'est pas encore complétement achevé. C'est à un Français, M. Pierre Pezerat, ingénieur de la chambre municipale, qu'ont été confiées la composition et la direction des ornements de cette place; rendons-lui tout de suite la justice qui lui est due, en déclarant qu'il s'est acquitté de cette tâche en artiste habile et consciencieux.

Ce qui frappe tout d'abord les regards est un pavillon octogone, construit entre la statue et le débarcadère ou quai des colonnes, et flanqué de deux ailes s'étendant chacune dans la direction indiquée par notre gravure. Le pavillon est soutenu par huit colonnes d'ordre composite, dont les chapiteaux, aussi bien que ceux des galeries, sont en pâte blanche émaillée d'or. Il en est de même des entablements et des métopes de la frise de la cymaise ainsi que des acrotères qui courent au-dessus de cette dernière. La coupole est tendue de drap bleu, ornée des armes royales et de diverses allégories, le tout également rehaussé d'or. Le faîte se termine par une grande couronne royale dorée, doublée de satin cramoisi. Toutes les draperies sont de damas. Chaque colonne porte une serpentine à trois becs, et au centre des entre-colonnes pend un lustre. Les gradins sont séparés par huit plates-formes, du milieu desquelles se dressent huit mâts vénitiens ornés de trophées et de banderoles. L'ordre des galeries est également composite ; elles sont couronnées par une plate-bande ornementée, avec des faisceaux de drapeaux. Les entre-colonnes sont garnis de tentures en soie bleue et blanche et de guirlandes de fleurs. Enfin, chaque colonne porte une serpentine à quatre becs, pour les illuminations qui auront lieu pendant quatre jours consécutifs. En face de chaque galerie sont des piédestaux d'un assez bon style ; des rues d'Or, Auguste et d'Argent part également une rangée de piédestaux semblables, venant aboutir au pavillon, et destinés à lancer le soir des flots de lumière. Tout cet édifice, pavillon et galeries, est assis sur un même stylobate ou estrade et offre une superficie de 1,104 mètres, pouvant recevoir 3,000 personnes.

Enfin, quatre arcs de triomphe, de tous points identiques, ont été élevés à l'entrée des rues de la Douane, de l'Arsenal, d'Argent et d'Or. L'architecture est de M. Pezerat, les peintures et les décors, de M. Antonio Thomas da Fonseca, peintre d'histoire, et la sculpture d'un artiste français, M. Alibert. Chacun d'eux a cent cinq palmes de hauteur et soixante-six de largeur, sans compter la base, qui mesure neuf palmes de saillie.

Tous les édifices qui bordent la place sont décorés avec pompe ; ce sont des tentures en rouge cramoisi, brodées et passementées d'or, avec les écussons blasonnés et les armes parlantes de toutes les villes de Portugal entre chaque fenêtre, et formant le soir des transparents. Des guirlandes de fleurs et de verres de couleurs se croisent et s'entrelacent :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

La décoration de la place de Dom Pedro ou du Roscio, confiée à M. Charles Pezerat, sous la direction de son père, se compose de deux arcs d'architecture moresque, placés à l'extrémité des rues d'Or et Auguste, et exécutés avec une véritable *maestria*. Les peintures dont ils sont ornés sont de MM. Salles et Corréa. Ils sont couronnés de trophées d'armes et par une galerie à jours formés d'acrotères. Au milieu de la place, sur un piédestal d'un goût fort douteux, s'élève une colonne supportant une statue de l'Hyménée, modelée par M. Calmel. Le piédestal est flanqué de quatre statues de marbre représentant les quatre parties du monde, destinées dans le principe au monument de la reine dona Maria I[re]; on les a fait venir du palais d'Ajuda, où sans doute elles ne tarderont pas à retourner. On les attribue à Aguiar, élève et collègue de Machado de Castro, l'auteur, ainsi que nous l'avons dit, de la statue équestre de José I[er]. A chacun des angles formés par les saillies du piédestal de la co-

---

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite.*)

Puis, dit le pasteur en s'adressant au jeune homme :

— Le pasteur Stiller est mort des suites de sa blessure.

— Mort! fit à demi-voix le jeune homme; mort !

Puis, tout haut :

— Mais il avait une fille ? demanda-t-il.

Lieschen s'appuya au dossier d'une chaise, croyant qu'elle allait s'évanouir.

— Il en avait deux, monsieur, répondit le pasteur; de laquelle voulez-vous parler ?

— De sa fille Marguerite, monsieur.

Lieschen mit ses deux mains sur sa bouche pour étouffer un cri.

Le pasteur pâlit affreusement.

— Vous savez, dit-il d'une voix émue, vous savez qu'il avait une fille nommée Marguerite?

— Oui, je le sais, monsieur.

Puis, hésitant, car il sentait que toute l'âme de son frère, qu'il avait tant aimé, était dans la question qu'il allait faire :

— Et, demanda-t-il, sa fille Marguerite est-elle heureuse?

— Oh! bien heureuse, monsieur ! s'écria le pasteur ; plus heureuse que dans ce monde : — elle est au ciel !

— Morte aussi ! murmura le jeune homme en baissant la tête.

Puis, après un instant de silence, et prenant la bougie des mains de Lieschen :

— C'est bien, monsieur, dit-il ; je n'ai plus rien à vous demander.

Ce fut alors le pasteur qui, à son tour, fit un mouvement pour retenir son hôte; mais Lieschen passa entre eux.

— Mon père, dit-elle, oubliez-vous que monsieur doit se cacher, qu'il y va de sa vie ?... — Au nom du ciel, monsieur, continua-t-elle en poussant le jeune homme vers l'escalier, au nom du ciel, ne restez pas une minute de plus ici, et montez dans la chambre de ma sœur !

Le jeune homme s'arrêta étonné.

— Oui, montez-y, dit-elle à demi-voix; et, quand vous y serez, malheureux! regardez un portrait qui est entre les deux fenêtres, et fuyez!

L'officier vit la figure de Lieschen tellement bouleversée, qu'il ne songea qu'à obéir, devinant qu'il se passait, dans le cœur de la jeune fille et dans celui du vieillard, quelque chose qui, dans ce moment-là du moins, ne pouvait lui être expliqué.

Il se laissa donc entraîner par la jeune fille, et, pendant que le vieillard, tantôt regardant Lieschen, tantôt regardant son hôte, se demandait quel pouvait être celui-ci, et quel intérêt le mettait à la recherche du pasteur Stiller, il ouvrit la porte et disparut dans la chambre.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que Lieschen sentit ses forces lui manquer et tomba sur une chaise.

Le pasteur alla à elle, et, levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! dit-il, grâce à vous, en voilà un de sauvé ! maintenant, il me reste à sauver l'autre!

Et, tendant la main à Lieschen :

— Allons, mon enfant, continua-t-il, du courage!

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda la jeune fille en relevant vivement la tête.

— Je veux dire, ma pauvre enfant, que tu aimes ce jeune homme!

— Lui? fit Lieschen avec terreur.

— Oui, lui, répéta le vieillard.

— Oh! non, mon père, s'écria Lieschen, je vous jure bien que vous vous trompez!

— Pourquoi essayer de mentir, Lieschen? Tu sais que c'est inutile avec moi.

— Oh! je ne mens pas, mon père... ou, du moins, je vous jure une chose.

— Tu jures!

— Oh! oui, sur la tombe de ma sœur Marguerite!

— Et quelle chose jures-tu, enfant, par un serment si saint?

— C'est que ce jeune homme ne sera jamais rien pour moi!

— Tu ne l'aimes pas?

— Non-seulement je ne l'aime pas, mon père, mais encore il m'épouvante?

— Il t'épouvante?

— Mon père, au nom du ciel, ne parlons pas de lui!

— Au contraire, parlons-en... Il t'épouvante! et pourquoi?

1 Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril, 8, 22, 29 mai, 5 et 12 juin.

onne, est un autre petit piédestal couronné de torches ou flambeaux dorés. Sur les places contiguës de Camoëns et de San-Domingos, de chaque côté du théâtre de dona Maria II, se dressent quatre grands mâts vénitiens avec piédestaux ornés de trophées, de couronnes pendantes, de pyramides de fleurs et de guirlandes artificielles. Tout autour de la place sont rangés divers mâts portant pavillons et banderoles, et reliés les uns aux autres par des enfilades de buis et de verres de couleur.

Il ne nous reste plus à parler que de l'église de San-Domingos, que force a bien été de choisir pour la solennité du jour, la cathédrale étant en réparation. Le gouvernement avait décidé que les magnifiques marbres de ce temple splendide ne recevraient aucune ornementation ou tenture, et pour le reste avait donné carte blanche à deux artistes célèbres dans les fastes de la décoration théâtrale, MM. Rambois et Cinnati Bien lui a pris de cette détermination, car il eût été impossible de s'acquitter mieux de cette tâche. En face de l'entrée principale de l'église, à l'extérieur, a été construit un péristyle pour le cortége royal. Il est d'ordre composite. Huit colonnes, blanches et or, supportent les entablements, avec les armes unies des augustes époux s'alternant avec des écussons où se lisent les chiffres P. E., le tout tendu de damas. En entrant dans le temple, qui est de dimensions colossales, réellement beau, spacieux, et où la lumière trop brillante fait peut-être regretter le demi-jour mélancolique des antiques cathédrales, on est d'abord frappé de la richesse de ses majestueuses colonnes de marbre, également d'ordre composite, et où le travail le dispute à la matière. Les entre-colonnements des chapelles sont revêtus de splendides étoffes de brocart. Dans la grande chapelle, dont la tenture est dans le même style, a été disposé, du côté de l'évangile, le trône des époux; près du trône est le siége épiscopal. En face est la tribune royale, voisine de celle destinée aux personnages du cortége employés au palais. Dans la même chapelle se trouve encore une autre tribune pour le chapitre, les ministres, les conseillers d'Etat en activité de service et les titulaires de première classe, tels que ducs et marquis. Hors de la chapelle, à l'arcade transversale élégamment décorée de riches tentures de brocart, ont été ménagées deux autres grandes tribunes : l'une, celle du côté du trône, réservée au corps diplomatique et aux notablités étrangères; et l'autre, celle du côté opposé, à la cour et aux tribunaux. En face de la tribune du corps diplomatique est la place destinée à la chambre municipale. Partout flottent les drapeaux entrelacés de Portugal et de Prusse, ainsi que les pavillons des puissances alliées, ombrageant des écussons et des sphères aux armes de Bragance et de Hohenzollern. Une gracieuse guirlande de fleurs artificielles traverse la nef et pend également sous l'arcade principale de la grande chapelle, dont le magnifique retable et les excellentes sculptures ont été merveilleusement mis à profit pour les décorations en brocart, velours et damas. Le chœur de l'église, où l'on n'a pas moins prodigué ces admirables tentures, est d'un effet surprenant.

Mais il est neuf heures; une salve d'artillerie annonce que le roi Dom Pedro V part du palais des Necessidades pour se rendre à la place du Commerce, et de là à bord du *Bartholomeo-Diaz*, où l'attend sa jeune épouse. Le programme, arrêté d'avance, est suivi à la lettre. Donnons donc tout de suite l'ordre, la composition et la marche du royal cortége.

En tête va un piquet de soldats de cavalerie, servant d'éclaireurs;

Puis ce sont :

Les piqueurs et valets chargés de tenir le marchepied quand Leurs Majestés mettront pied à terre; les huissiers à verge, les rois d'armes, les hérauts et poursuivants d'armes à cheval et en grand costume, allant tête nue et décorés de leurs insignes; les voitures des personnes et des fonctionnaires n'appartenant ni à la cour, ni aux tribunaux ou corporations; celles des corporations et de la magistrature; celle du gouverneur civil du district de Lisbonne; les voitures de la cour, c'est-à-dire celles des barons et vicomtes, ministres et secrétaires d'Etat honoraires, grands officiers honoraires et en activité de service, dignitaires non titulaires des honneurs de la grandesse, barons et vicomtes avec les honneurs de la grandesse, évêques et comtes, archevêques et marquis, ducs, conseillers d'Etat et ministres en fonctions;

Les coches de l'Etat, savoir :

Le coche de l'huissier de la chambre royale et des officiers du garde-meuble; le coche des aides de camp de S. M. le roi Dom Ferdinand; le coche de la grande maîtresse et des dames d'honneur de la reine; le coche des aides de camp de S. M. le roi; le coche du grand chambellan et des gentilshommes de la chambre; le coche du grand maître de la cour et du grand écuyer; un coche d'apparat, accompagné de huit valets de pied; le coche des infants; le coche des infantes; et, enfin, le coche royal pour Leurs Majestés et le prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen.

Ce coche, traîné par huit chevaux, est, de chaque côté, escorté d'un triple rang de serviteurs (*moços*) de la chambre royale, d'archers et de piqueurs, tous à pied à l'exception de deux *ferradores com pasta* (maréchaux ferrants à plaque ou livrée), allant à cheval.

A côté de chaque cheval de trait est un domestique à pied.

Près de la portière de droite se tient, à cheval, le commandant de la garde royale, escorté de valets de pied; près de la portière de gauche est le commandant en chef de l'armée.

Derrière la voiture royale et la garde royale, vont à cheval, fermant le cortége, les officiers généraux de terre et de mer, l'état-major du commandant en chef de l'armée et la garde d'honneur, composée de toutes les forces de cavalerie existant à Lisbonne, y compris le régiment de chasseurs commandé par S. A. R. l'infant Don João, frère du roi.

Du palais à la place du Commerce, les coches de l'Etat figurent seuls dans le cortége, qui suit les rues de Sacramento, Pampulha, S. Francisco de Paula, Janellas Verdes, Marquis d'Abrantes, Boa-Vista, Corpo-Santo et de l'Arsenal. Faisons remarquer en passant que ces voitures, véritable merveille de l'art de la carrosserie au grand siècle, ne sont qu'un faible échantillon de la magnifique collection que possède la cour de Portugal, et qui est, à coup sûr, unique dans son genre.

A dix heures et demie, le roi met pied à terre et est reçu dans le pavillon par les différents corps de l'Etat; presque aussitôt une salve d'artillerie du château Saint-George et des navires de guerre annonce que Sa Majesté s'embarque avec toute la famille royale sur sa galère pour aller chercher la reine. Du quai jusqu'à la frégate sont rangées, sur deux ailes, une immense quantité d'embarcations richement pavoisées et regorgeant de passagers, qui font retentir les airs de leurs acclamations. Une heure à peine s'est écoulée, que la galère revient, et que la princesse Estéphanie pose le pied, pour la première fois, sur le sol de sa nouvelle patrie. A ce moment, l'enthousiasme est à son comble; la voix du canon se mêle aux mille voix des cloches, et, du haut des vergues, les marins de tous les bâtiments en rade poussent de joyeux vivats! Conduite par le roi, la jeune reine, qui est d'une beauté remarquable, franchit les degrés de l'escalier recouvert d'un tapis des Gobelins, et entre sous le pavillon. Elle s'assied. Dom Pedro est à sa gauche; à sa droite le prince Léopold et une dame d'honneur. Puis ce sont le roi Dom Ferdinand, le maréchal Saldanha et autres grands dignitaires. La reine a la couronne au front et est coiffée en bandeaux; sa robe est à volants de point d'Alençon ainsi que son voile. Elle porte le grand cordon d'Isabelle. Dom Pedro a la poitrine couverte de décorations; son air est radieux. Sur un signe du ministre de l'intérieur, le président de la chambre municipale, suivi de ses collègues, revêtus comme lui du costume traditionnel : manteau de velours à revers de satin blanc, grosse collerette à la Henri IV, chapeau à plumes blanches et bâton symbolique rouge à arabesques d'or, s'avance, et, après un discours de bienvenue, présente, sur un plat de vermeil, les clefs de la ville au roi, qui les prend, les offre à la reine et les confie de nouveau à la garde de la chambre municipale. Cette cérémonie terminée, le cortége se dirige, par la rue d'Or, à San-Domingos.

A leur arrivée, Leurs Majestés et Altesses sont conduites dans le vestibule du temple sous un dais porté par les membres de la chambre municipale, et sont reçues à la porte principale sous un autre dais par le patriarche et son chapitre. Elles se rendent ainsi, entre deux ailes d'archers de la garde royale, jusqu'à la grande chapelle, où elles prennent place sur le trône. Aussitôt la solennité religieuse commence. La messe en musique *pro sponsa et sponso* achevée, le patriarche va se placer en face du maître-autel. Leurs Majestés descendent alors du trône, en se tenant par la main, et le prélat, après s'être incliné devant Elles, leur demande si Elles ratifient le mariage célébré par procuration à Berlin. Sur leur réponse affirmative, il monte à l'autel, entonne un cantique en actions de grâce, tandis que les époux reçoivent à genoux ses bénédictions. La cérémonie se termine enfin par un *Te Deum* à grand orchestre, exécuté par les artistes et les chanteurs de la chapelle royale. Le cortége défilant alors, aux mâles détonations du canon, devant la façade du théâtre de Dona Maria II, regagne, par la rue Auguste, la place du Commerce, et prenant la rue de l'Arsenal, se rend directement au palais des Necessidades. Le soir, illumination générale, feux d'artifice, réjouissances publiques et spectacles gratis.

Le lendemain, jour de repos et représentation de gala au théâtre national de Dona Maria II.

Le jeudi, 20, grande réception officielle et baisemain au palais de Belem. Environ deux mille personnes ont baisé la main de la princesse Estéphanie, Dom Pedro ayant, par une sorte de petit coup d'Etat, supprimé cette cérémonie pour lui-même. La reine seule était assise; le roi se tenait debout à sa droite. Aux côtés de Leurs Majestés étaient le roi-père et l'infant Dom Luiz, duc de Porto. On vante les réponses pleines d'à-propos faites par le jeune souverain, dans cette circonstance, aux félicitations qui lui ont été adressées par la chambre municipale de Lisbonne, l'université de Coïmbre, l'école médico-chirurgicale

---

— Pour rien... Mon Dieu, n'écoutez donc pas ce que je dis : je suis folle !

— Mais, enfin ?

Au lieu de répondre, Lieschen fit un pas en arrière en fixant ses yeux effarés sur la porte.

— Monsieur Schlick, mon père ! balbutia-t-elle ; que vient-il faire encore ici ?

Le pasteur se retourna et aperçut effectivement le brigadier debout sur le seuil.

XIV

Une tête mise à prix.

Schlick avait l'air assez embarrassé ; il tenait son mousqueton à la main, ce qui dénonçait une intention plus hostile que la première fois, puisque, la premiere fois, il s'était présenté sans armes.

Le pasteur le regarda d'un œil interrogateur.

— Ah ! oui, dit Schlick, vous croyiez être délivré de moi, monsieur Waldeck ? moi aussi, je croyais que vous l'étiez ; mais, vous savez, l'homme propose et Dieu dispose !

— Oui, je sais cela ; mais, ce que j'ignore...

— C'est ce qui me ramène, je comprends bien... Dame ! c'est difficile à dire...

— Dites, monsieur Schlick.

— Monsieur le pasteur, vous avez devant les yeux l'homme le plus embarrassé, bien certainement, de toute la confédération du Rhin.

— Embarrassé ! comment cela ? demanda le pasteur, tandis que Lieschen, haletante, aspirait en quelque sorte les paroles du brigadier au fur et à mesure qu'elles se présentaient sur ses lèvres.

— Je vous ai dit tantôt, monsieur le pasteur, reprit Schlick, que j'attendais de nouveaux renseignements.

— Oui.

— Eh bien, en rentrant chez moi, je les ai trouvés.

Alors, s'approchant du pasteur :

— Il paraît, dit-il, que celui que nous cherchons est un homme bien autrement dangereux que je ne le pensais !

— Mon Dieu ! murmura Lieschen, tout n'est donc pas fini ?

— Plus dangereux que vous ne le pensiez ? répéta le vieillard.

— Si dangereux, monsieur Waldeck, que sa tête est mise à prix !

Lieschen jeta un regard rapide sur la chambre ; mais, si rapide que fût le regard de Lieschen, le brigadier l'intercepta au passage tout comme il eût fait d'un coupable.

« C'est bien, se dit à lui-même, notre homme n'est point parti encore ! »

— Mise à prix ? demanda le pasteur, qui, connaissant le faible du brigadier Schlick à l'endroit de l'argent, comprit que la lutte allait recommencer.

— A deux mille thalers ! rien que cela, monsieur Waldeck.

— Eh bien ? fit le pasteur laissant en quelque sorte le chemin libre au gendarme.

— Eh bien, je dis que celui qui le prendra fera une bonne prise ; voilà ce que je dis.

Lieschen, pâle comme une morte, échangea un regard d'effroi avec son père.

— Sans compter l'avancement, ajouta le brigadier.

— L'avancement ? répéta le pasteur.

— Certainement ! vous comprenez bien, monsieur Waldeck : si c'est un brigadier qui arrête le conspirateur, il sera fait maréchal des logis ; si c'est un maréchal des logis, il sera fait sous-lieutenant ; or, comme il ne peut manquer d'être pris...

— Schlick, s'écria le pasteur, que dites-vous là ?

— Je dis qu'il ne peut manquer d'être pris, monsieur Waldeck ; si ce n'est pas ici, c'est un peu plus loin... Et j'étais rentré pour vous faire une observation dont vous comprendrez toute la justesse.

— Quelle observation ?

— Eh bien, mais autant vaut, il me semble, que ce soit moi qu'un autre qui aie la prime et l'avancement.

— Malheureux ! s'écria le pasteur.

Lieschen ne dit rien, mais elle étendit ses deux mains jointes vers le brigadier.

— Dame, reprit Schlick, on est gendarme, monsieur le pasteur, et, deux mille thalers, c'est douze ans de mes appointements.

— Oh !... et vous, si généreux tout à l'heure, monsieur Schlick, pour une misérable somme...

— Diable ! monsieur Waldeck, comme vous y allez ! deux mille thalers ne sont pas une misérable somme, et, du temps où je racontais des histoires au major général, j'ai souvent risqué d'être pendu pour cinq cents !

— Mais, malheureux ! s'écria le pasteur, cet homme dont la tête est à prix, c'est un de vos anciens frères d'armes !

— Je le sais pardieu bien ! reprit Schlick en se grattant l'oreille, et c'est ce qui me fâche.

Lieschen reprit quelque espoir.

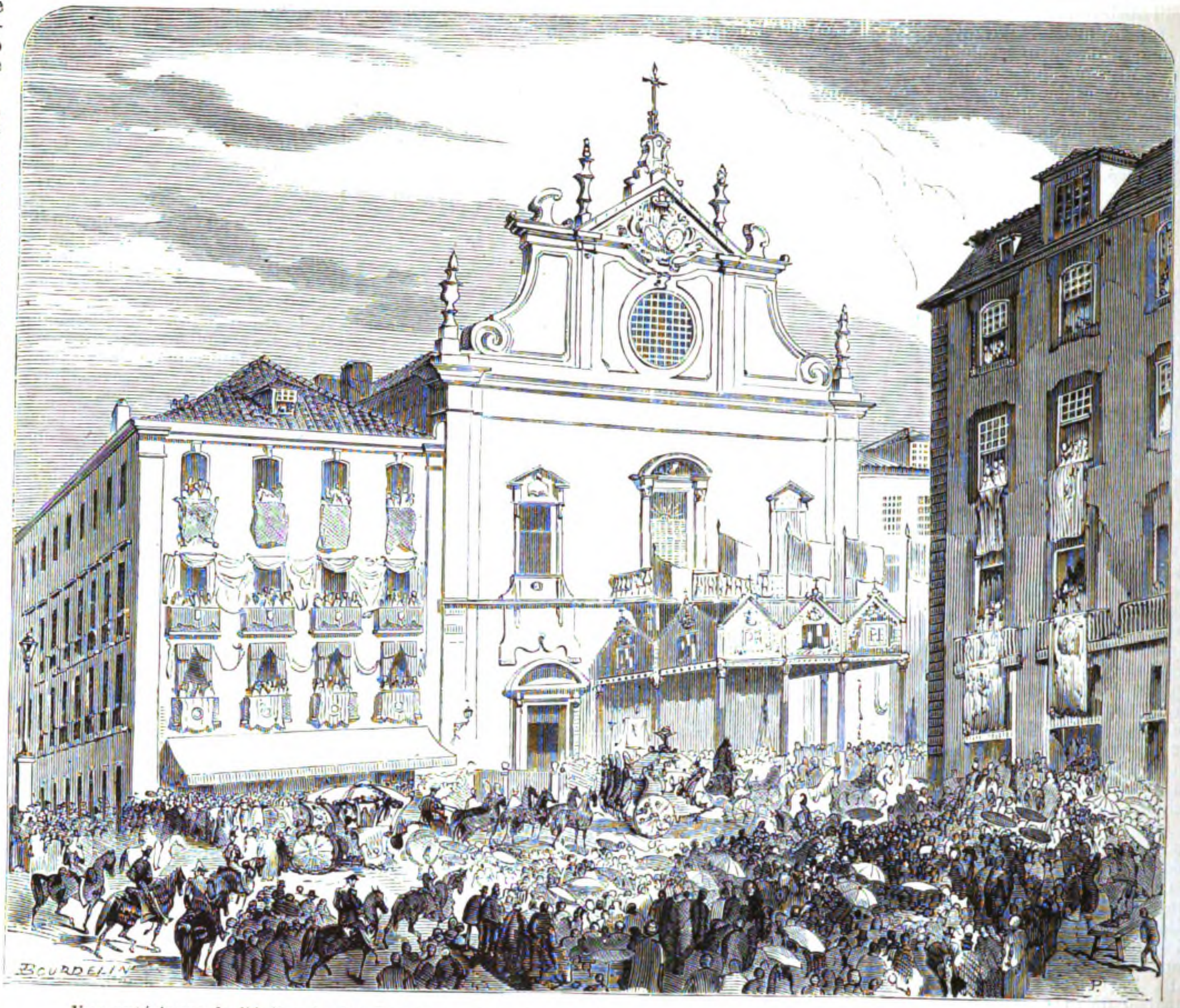
— Et, de sang-froid, Schlick, vous le feriez fusiller

La jeune fille sentit un frisson lui courir par tout le corps.

— Morbleu ! j'en suis au désespoir, monsieur Waldeck ! répondit le brigadier ; mais, que voulez-vous ? l'argent est rare par le temps qui court, et, vous comprenez, n'avoir que douze marches à monter pour

de Lisbonne, le chapitre de la cathédrale de Porto et les étudiants de Coimbre.

Le soir a eu lieu, au théâtre italien de Saint-Charles, la représentation de gala. La loge royale, véritable salon, faisant face à la scène, splendidement décorée et fermée les jours ordinaires par un rideau de velours relevé par des crépines d'or, déployait toutes ses magnificences. Le reste de la salle, transformée, pour ainsi dire, en parterre de fleurs, regorgeait de spectateurs, et la haute société portugaise y étalait ses toilettes les plus somptueuses. On donnait les *Vêpres siciliennes* avec Mme Tedesco. Enfin, a été exécutée, par tous les artistes de la compagnie lyrique, au milieu des marques de la satisfaction la plus vive, une cantate de circonstance, composée par un des poëtes les plus en renom de la capitale, M. Mendes Leal, et mise en musique par un compositeur distingué du pays, M. Dady.

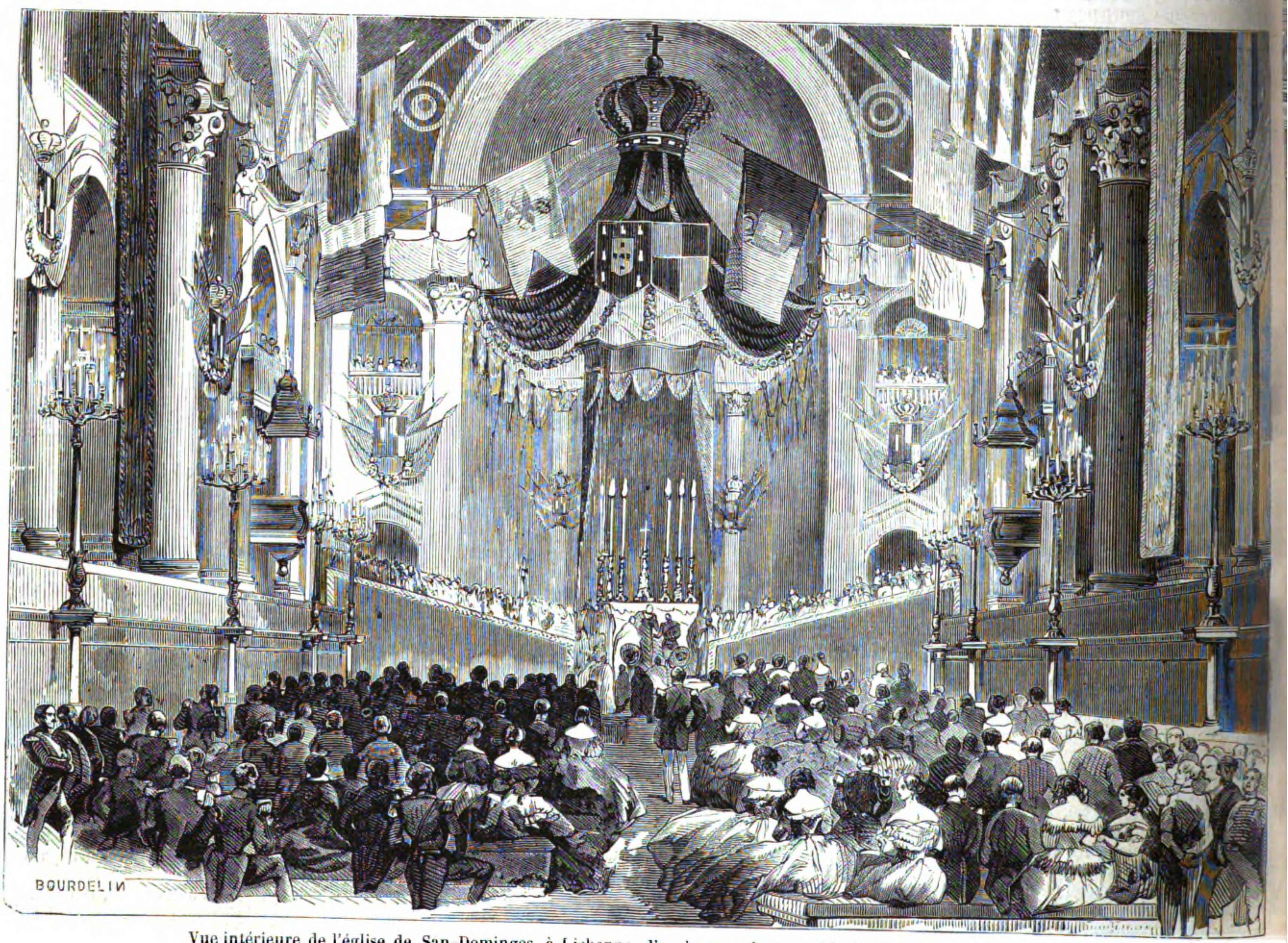


Vue extérieure de l'église de San-Domingos, à Lisbonne, d'après une photographie de M. Lefèvre, peintre du roi.

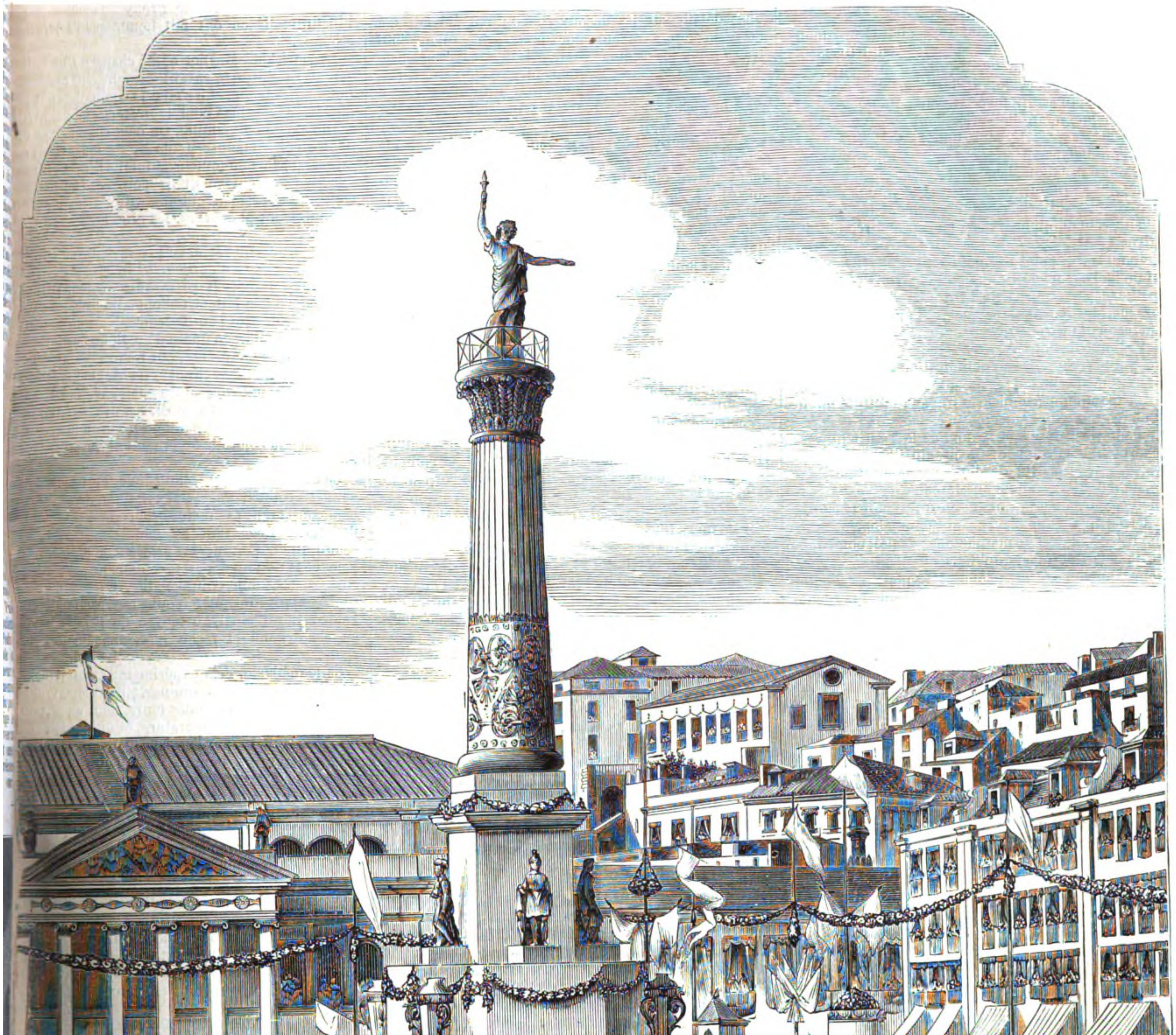
Les fêtes se sont terminées, ainsi que le prescrivait le programme, par une grande revue militaire, à Campo-Pequeno, sorte de Champ de Mars situé à une lieue environ de Lisbonne. Les forces réunies s'élevaient à six mille hommes d'infanterie et chasseurs et à sept cents hommes de cavalerie, tous d'une tenue irréprochable. Le roi a passé la revue à cheval, accompagné du prince Léopold de Hohenzollern. La reine assistait à la parade en calèche découverte, et a été saluée par les vivats de plus de 30,000 spectateurs, accourus de toutes parts, qui à pied, qui à cheval, qui en voiture, et entassés les uns sur les autres de manière à rendre inabordables les avenues de Campo-Pequeno.

Puissent la popularité de Dom Pedro être durable et son bonheur rester intimement lié à celui du pays dont il dirige les destinées avec une prudence et une sagesse si précoces!

ORT. FOURNIER.



Vue intérieure de l'église de San-Domingos, à Lisbonne, d'après une photographie de M. Lefèvre, peintre du roi.



Place Dom Pedro, à Lisbonne.

Le boulevard Saint-Germain.

On sait qu'un nouveau boulevard, auquel on a donné provisoirement le nom de boulevard Saint-Germain, doit traverser, dans un avenir assez rapproché, plusieurs quartiers importants de la rive gauche. Le projet concernant l'ouverture de cette voie publique, qui décrit un immense arc de cercle dont la Seine serait la corde, a été adopté, il y a quelque temps déjà, par le conseil municipal. Mais une seule section du boulevard Saint-Germain a reçu un commencement d'exécution; dès à présent, le tracé est arrêté pour tout le parcours. Ainsi, l'extrémité occidentale de cette nouvelle voie publique a désormais une direction définitive.

Le boulevard Saint-Germain doit s'ouvrir sur le quai de la Tournelle, à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Bernard, en face de l'entrepôt des vins : plusieurs maisons ont été récemment expropriées en vue du percement de ce boulevard, et ce fait seul prouve que l'administration se préoccupe sérieusement de cette grande voie de communication, bien qu'elle n'ait pas été spécifiée dans la loi votée dernièrement pour l'exécution des immenses travaux d'utilité publique dont nous avons entretenu nos lecteurs.

Le boulevard se dirige du quai de la Tournelle vers le chevet de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, en traversant les rues du Cardinal Lemoine et de Pontoise, en effleurant l'angle du Marché-aux-Veaux, celui de la caserne des Carmes et en traversant le cloître des Bernardins. Puis s'avançant parallèlement à la Seine, il passe devant le marché des Carmes, emprunte toute la rue des Noyers qu'il élargit à 30 mètres, se prolonge en ligne droite, longe le square de l'hôtel Cluny, traverse le boulevard de Sébastopol et la rue de la Harpe confondus sur ce point, et la rue Hautefeuille; ensuite il touche l'angle nord des bâtiments de l'École de Médecine, supprime les rues Larrey et du Jardinet, rencontre un nouveau boulevard qui le fait communiquer encore avec le boulevard de Sébastopol et le pont Saint-Michel. Enfin, toujours en droite ligne, il traverse la rue de Seine, celle de l'Ancienne-Comédie, la rue Bonaparte, la place Sainte-Marguerite et s'arrête non loin de la rue Taranne. Cette dernière rue et celle de Saint-Dominique doivent, évidemment, continuer un jour le boulevard Saint-Germain jusqu'au Champ de Mars.

Ce boulevard est ouvert, et la voie est établie depuis la rue Saint-Jacques jusqu'à la rue Hautefeuille. L'un des avantages de cette grande artère sera d'éviter l'encombrement des grosses voitures dans les rues si étroites et si passagères du Four et Saint-André-des-Arts.

Ainsi que nous l'avons dit, le boulevard Saint-Germain longe l'hôtel de Cluny, dont il est séparé par une grille. Il contribue, par conséquent, au dégagement de cet édifice intéressant et de l'ancien palais des Thermes, qui lui est contigu.

Nous avons, dans un précédent article, entretenu nos lecteurs de l'établissement du square qui entoure maintenant ces ruines vénérables, restes précieux de l'ancienne Lutèce; à ce sujet, nous avons donné quelques détails sur les découvertes qui ont été faites, à l'occasion de ces travaux, dans les terrains aujourd'hui transformés en jardins; ces débris, dont l'archéologie n'a pas manqué d'examiner le caractère, ont été, comme on sait, restitués aux musées des Thermes et de Cluny, dont ils décorent la salle et les nouveaux jardins.

L'hôtel Cluny, dont nous venons de parler, a été augmenté dans sa partie sud-ouest d'un pavillon formant quatre nouvelles salles. Depuis l'adjonction du musée des Thermes à celui de Cluny, l'entrée principale du monument gallo-romain est la porte même de l'hôtel Cluny. On pénètre à l'intérieur par des voûtes qui faisaient partie naguère du vieil édifice et qui prennent jour sur la seconde cour de l'hôtel. Les deux monuments, réunis aujourd'hui en un seul, sont désormais isolés des vieilles maisons qui les masquaient encore.

L'hôtel Cluny, l'un des plus gracieux qui aient été construits en France au commencement du seizième siècle, fut jadis habité par les abbés généraux d'un ordre illustre. Ce manoir présentait encore l'aspect des demeures féodales du siècle précédent; une galerie crénelée régnait sur toute la partie du mur dans lequel est pratiquée l'entrée principale, sur la rue des Mathurins. En 1813, cette muraille fut abaissée, et l'on enleva ce qui restait des créneaux, ainsi que l'ornementation de la porte. Depuis que cet hôtel est devenu la propriété de l'Etat, la galerie crénelée a été rétablie, et le reste de l'édifice a été restauré avec une fidélité vraiment historique.

Ce charmant hôtel, qui a inspiré une foule de romans et de livres à des auteurs bien connus, est l'objet de nombreuses visites de la part de tous les étrangers qui ne se lassent pas d'admirer les merveilles archéologiques qu'un amateur de curiosités, célèbre sous le dernier règne, s'était plu à y rassembler.

FRANÇOIS LACOUR.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

L'illustre Prony, qui fut l'un des membres les plus éminents de l'Académie des sciences, avait rassemblé avec une attention toute scrupuleuse les minutes des cartes, des calculs, qui ont occupé la plus grande partie de sa vie laborieuse. Ces matériaux, bases des travaux les plus importants, formaient dix-huit volumes in-folio.

A sa mort, M. de Prony légua à sa fille, Mme de Corencez, le soin de veiller sur ce dépôt et de le conserver religieusement comme la plus précieuse portion de son héritage. Les héritiers de Mme de Corencez reçurent, plus tard, une semblable recommandation et y obéirent avec le respect que l'on doit aux volontés d'un homme célèbre; mais, inquiets pour l'avenir, redoutant les vicissitudes dont sont menacées les œuvres posthumes, ils ont pris une détermination qui a déjà reçu les plus hautes approbations et qui ne peut manquer d'avoir celle de tout le monde. Ils ont déposé les dix-huit volumes in-folio de M. de Prony à la bibliothèque de l'Institut; ils en ont fait hommage à l'Académie des sciences.

Le vénérable M. Biot a été chargé par les héritiers actuels de l'illustre savant de faire cette communication à l'Académie, et il s'en est acquitté dans les termes les plus honorables pour la mémoire du défunt et les sentiments de sa famille. On peut être certain maintenant que les manuscrits de M. de Prony seront conservés, à l'abri de toute éventualité fâcheuse. Il y aura encore cet avantage qu'ils pourront être facilement consultés et permettront aux savants, aux ingénieurs, d'y puiser les plus utiles, les plus précieux renseignements.

On a beaucoup parlé, cette semaine, d'un nouvel appareil d'*incubation artificielle* imaginé par M. Séguier et au moyen duquel ce savant, dont l'activité ne se lasse jamais, se fait fort d'obtenir quelques centaines de poulets en très-peu de temps.

Cet appareil se compose d'un siphon dans lequel on place un foyer que l'on peut renouveler avec la plus grande facilité, de cylindres recevant et distribuant la chaleur à une température égale, réglée à volonté, et de pièces nouvelles que M. Séguier a fait exécuter après avoir étudié avec autant d'attention que de persévérance la conduite de la poule pendant le temps de l'incubation.

Ce sont des sacs en caoutchouc, gros, quand ils sont gonflés, comme une poule. Remplis d'air chaud, ils n'en conservent pas moins beaucoup de moelleux et de flexibilité. Placés sur les œufs que l'on veut faire éclore, il les couvent, les pressent doucement, les enveloppent de toutes parts, comme le pourrait faire le corps et les plumes du volatile. Chacun de ces sacs, représentant une mère couveuse, communique avec l'appareil principal au moyen de tuyaux également en caoutchouc et reçoit incessamment une chaleur égale.

Cette méthode, déjà expérimentée, paraît préférable à toutes les méthodes connues. Elle l'emporte de beaucoup surtout sur celle des fours, dont on ne peut pas toujours régler la température, et qui est loin de donner les résultats que l'on en espère. Les éleveurs, en effet, se trouvent heureux quand ils obtiennent une partie de la récolte.

Pendant le cours de l'exposition de 1857, le *Monde illustré* a publié la gravure d'un charmant tableau de genre intitulé : *les Femmes et le Secret*. Cette toile, touchée avec infiniment de délicatesse et de sentiment, était de M. Adolphe Delestre, né à Paris, élève de M. Eugène Delacroix.

A la suite d'une maladie qui avait dégénéré en fièvre violente et presque furieuse, M. Delestre vient de mourir, à peine âgé de trente et quelques années, laissant une veuve et un enfant en bas âge. On peut dire que cet artiste a succombé à l'excès du travail.

Il a laissé plusieurs jolis tableaux : *la Clochette*, *les Devineresses*, *un Dimanche au Val à Saint-Germain-en-Laye*, *une Noce*, *une Course aux environs de l'Isle-Adam*, etc., etc. Il entendait parfaitement la peintu[re]

---

ramasser sur la treizième un sac de deux mille thalers... dame! c'est tentant!

Et, en disant ce mot, le gendarme, pour qu'il ne restât aucun doute au pasteur, jetait les yeux sur la porte de la chambre.

— Oh! vous, vous, monsieur Schlick, un si honnête homme! murmura Lieschen.

— Eh! justement, mademoiselle, dit Schlick en l'interrompant, je reste honnête, puisque je suis gendarme, et que mon état est d'arrêter les gens.

— Oh! tout gendarme que vous êtes, vous avez un cœur! s'écria la jeune fille.

— Oui, certainement, j'ai un cœur, mademoiselle Lieschen; mais, en même temps, j'ai une femme à soutenir, une fille à marier; — on ne marie pas les filles sans dot, vous savez cela, monsieur Waldeck, vous qui vous privez de tout pour amasser une dot à mademoiselle Lieschen; — et, les deux mille thalers, eh bien! ce sera la dot de ma fille!

— Vous oubliez, monsieur Schlick, qu'il reviendra une part de cette somme à vos compagnons.

— Pas le moins du monde, le rescrit du grand-duc porte: « A celui qui arrêtera... » Or, mes deux compagnons sont couchés; je n'ai eu garde de les réveiller! et, comme c'est moi seul qui arrêterai le conspirateur, la prime sera pour moi seul.

— Mon père, murmura Lieschen à l'oreille du pasteur, je ne me marierai jamais!

Le pasteur regarda l'enfant avec une profonde tendresse.

— Et tu dis que tu ne l'aimes pas! murmura-t-il.

Puis, se retournant vers le gendarme :

— Ecoutez, Schlick, dit-il.

— J'écoute, monsieur le pasteur; mais permettez-moi, tout en écoutant, de ne pas perdre de vue cette porte... Tenez, ainsi (il se tourna du côté de la porte), je suis parfaitement, et j'entendrai à merveille.

— Vous regrettez de faire ce que vous faites, n'est-ce pas? demanda le pasteur.

— J'en suis au désespoir! répondit le brigadier.

— Et ce n'est pas de bon cœur que vous poussez un homme, votre ancien compatriote, votre ancien frère d'armes, à l'échafaud?

— Je ne m'en consolerai jamais, monsieur le pasteur! jamais!

— De sorte que si vous pouviez gagner les deux mille thalers sans arrêter ce malheureux proscrit...

— On ne paye pas la pitié, monsieur le pasteur.

— Quelquefois, monsieur Schlick.

— Qui cela?

— Ceux pour qui la pitié est non-seulement une vertu, mais encore un devoir.

— Oh! mon père! fit Lieschen toute joyeuse.

— Si, par exemple, moi, je vous donnais les deux mille thalers?

— Vous?

— Oui, moi, pour sauver la vie de cet homme.

— Resterait l'avancement, monsieur Waldeck.

— Oh! l'avancement n'est pas sûr!

— Aussi, monsieur Waldeck, parole d'honneur, eh bien, comme je voudrais faire un sacrifice de mon côté, eh bien, je sacrifierais l'avancement.

— Et vous laisseriez s'échapper l'homme que vous poursuivez?

— C'est-à-dire, reprit le gendarme en souriant, que si vous me donniez les deux mille thalers, monsieur Waldeck, ce serait si beau de votre part, et j'en resterais plongé dans une si profonde admiration, que vous n'auriez qu'à m'indiquer de quel côté vous voulez que je tourne la tête et me dire combien de temps vous désirez que je ferme les yeux.

— Mon enfant, dit le pasteur à Lieschen, prends cette clef... Tu sais où est l'argent.

— Mon père! mon père! s'écria la jeune fille en appuyant ses lèvres sur la main du pasteur.

— Un moment, monsieur Waldeck! dit Schlick.

— Quoi? vous rétractez-vous? demanda le pasteur.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la jeune fille.

— Non, dit Schlick, une parole est une parole, le marché tient toujours; seulement, je veux que vous sachiez bien que je ne vous vole pas vos deux mille thalers. Voici l'ordonnance en question.

Et, posant sur la table, mais à portée de sa main, la carabine dont il ne s'était pas dessaisi un seul instant, il tira de sa poche un papier portant le sceau du gouvernement, et lut :

« Il sera compté la somme de deux mille thalers à tout agent de la force armée qui appréhendera au corps et qui remettra aux mains de l'autorité le capitaine Richard... »

— Oh! s'écria Lieschen avec désespoir, tout est perdu!

— Le capitaine Richard? répéta le pasteur en pâlissant à faire croire qu'il allait mourir; le capitaine Richard! il n'y a pas ce nom-là, n'est-ce pas?

— Oh! si; pardieu! dit Schlick; il y est en toutes lettres... Lisez!

— Le capitaine Richard? fit le pasteur en s'élançant vers la carabine que le brigadier avait posée sur la table, et la saisissant d'un mouvement si rapide, que le gendarme n'eut pas le temps de s'y opposer. Alors ce n'est pas vous, mais c'est moi, moi-même...

ALEXANDRE DUMAS.

(La fin au prochain numéro.)

décorative et monumentale. Il a peint, pour le théâtre des Variétés de Bordeaux, un charmant plafond, et venait de terminer la décoration de la salle de Lons-le-Saulnier.

La perte de M. Delestre est doublement douloureuse, pour sa famille et pour l'art. Son talent, gracieux et facile, promettait à l'avenir un artiste distingué.

M. Caqué a terminé tout récemment la gravure de la médaille commémorative de la prise de Bomarsund. Sur la face principale est l'effigie de l'empereur Napoléon III ; sur le revers, deux figures ailées, l'une tenant l'épée, l'autre le rameau, symbole de la victoire, dominent les vaisseaux qui attaquent le port de Bomarsund aperçu dans le lointain.

On se rappelle le legs de M. Bréant! Dans un intérêt d'humanité, par dévouement pour ses semblables, ce brave homme avait laissé cent mille francs à décerner à celui qui, — au jugement de l'Académie des sciences, — aurait trouvé le moyen de prévenir ou de guérir le choléra.

On n'a pas oublié non plus de quelle fièvre une foule de gens furent saisis et travaillés à la nouvelle de ce legs merveilleux.

Des cinq parties du monde arrivèrent au palais de l'Institut des notes, des mémoires, des renseignements, contenant tous des remèdes certains pour anéantir le terrible fléau qui avait fait tant de victimes.

Leurs auteurs ne doutaient pas de leurs succès, et bien des fois ils se plaignirent énergiquement de la lenteur de l'Académie, détenant, disaient-ils, entre ses mains trop prudentes les billets de banque qu'ils regardaient déjà comme leur propriété.

L'Académie ne s'est pas crue dans l'obligation de partager cet empressement un peu trop intéressé. Elle y a mis du temps, de la réflexion. Elle a voulu tout lire, tout examiner, et la commission qu'elle avait chargée de ce travail, commission composée de tous les membres des sections de médecine et de chirurgie, n'a pas eu une médiocre occupation. On s'en fera une idée quand je dirai que la première partie de son examen a porté sur cent cinquante-trois mémoires, notes ou communications.

Il fallait en finir avec des prétentions surgissant de toutes parts et prenant des allures presque menaçantes. Dans un rapport très-net, très-substantiel, très-bien fait, M. Serres, le célèbre professeur, parlant au nom des deux sections, les a réduites à néant. Personne n'a droit aux cent mille francs légués par M. Bréant, personne ne les a gagnés, mérités.

Sur les cent cinquante-trois mémoires, notes ou communications, deux seulement ont paru présenter quelques observations, quelques idées raisonnables ; le reste n'était qu'une suite d'observations plus ou moins invraisemblables, d'expériences souvent impossibles.

Bref, la commission, par l'organe de son savant rapporteur, a déclaré que le prix n'appartenait à personne. Elle a pensé, dans cet état de choses, qu'il serait plus convenable d'assurer le revenu des cent mille francs, c'est-à-dire cinq mille francs, chaque année, aux savants qui traiteraient quelques questions importantes se rapportant au legs, et cette opinion a reçu l'approbation de l'Académie.

CH. D'ARGÉ.

L'acclimatation des animaux et des végétaux utiles.

Dans un des derniers numéros du *Monde illustré*, le spirituel auteur de la *Ménagerie parisienne* a dirigé une attaque à bout portant contre les acclimatateurs. Depuis trente ans, — leur a-t-il dit avec sa verve accoutumée, — vous nous parlez d'acclimatation, vous nous promettez de nous faire manger des lamas rôtis; et nous sommes encore réduits à manger du bœuf, comme au temps d'Homère.

Hélas! oui; il y a non pas trente ans, mais soixante ans et plus, qu'on parle en France d'acclimatation. Buffon, votre illustre aïeul, Daubenton, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, Frédéric Cuvier et beaucoup d'autres n'ont cessé de demander qu'on augmentât le nombre de nos races domestiques, et qu'à nos richesses en ce genre, — car c'est la première des richesses en agriculture, — on voulût bien joindre quelques-uns des animaux si divers qui peuplent l'hémisphère austral, c'est-à-dire l'Amérique du Sud, la moitié de l'Afrique, Madagascar, la Nouvelle-Hollande et les îles de l'Océanie, vastes contrées dont nous n'avons encore rien tiré.

Mais entre dire et exécuter il y a un abîme. En fait d'acclimatation, on a beaucoup parlé, beaucoup écrit, mais on n'a presque rien tenté. A qui la faute?

Que peut faire un savant, si ce n'est de proclamer l'idée, de la faire pénétrer dans les esprits, d'indiquer les espèces dont le ralliement serait facile, et les services qu'elles nous rendraient?

Vous voulez manger du lama! Je le voudrais comme vous. Voyons, toutefois, à quel prix on peut se procurer un rôti de ce genre.

Tout au commencement de ce siècle, une femme dont le cœur était si bien fait pour comprendre toutes les grandes choses, l'impératrice Joséphine, résolut de doter la France du lama, de l'alpaca et de la vigogne. A sa prière — qui eût pu résister à sa prière? — le roi d'Espagne fit acheter un troupeau de ces précieux animaux, dans ses provinces de la Plata. Mais la France et l'Espagne son alliée étaient alors en guerre avec l'Angleterre. Le troupeau dut séjourner six ans à Buénos-Ayres; et quand, en 1808, neuf individus, restant de trente-six, débarquèrent à Cadix, l'Espagne était en pleine insurrection contre nous. Que devinrent les neuf lamas, dans cette conflagration générale? On l'ignore, mais ils ne virent jamais la France.

Vingt-cinq ans plus tard, lassé de présenter ses suppliques à des ministres qui se culbutaient les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dont nous parlions tout à l'heure, eut l'heureuse idée de s'adresser au duc d'Orléans. Le prince comprit bien que le lama serait une précieuse acquisition pour les contrées montagneuses de l'Algérie, et il fit acheter au Pérou un troupeau de lamas. Mais quand il fallut les embarquer, aucun bâtiment de l'État ne voulut s'en charger. Le ministre avait oublié de donner des ordres; et après avoir attendu à Lima pendant plus d'un an, le troupeau fut renvoyé dans les Cordilières.

En 1849, le professeur croit toucher à l'accomplissement de ses vœux. Le roi de Hollande avait eu la fantaisie de tenter la naturalisation du lama. Vouloir acclimater un animal de montagne dans un pays situé au-dessous du niveau de la mer, n'était pas une idée fort heureuse. Aussi le roi fit-il bientôt annoncer la vente de son troupeau. M. Geoffroy Saint-Hilaire se rend à la Haye, et l'achète pour la France. Les lamas arrivent à Paris; le professeur demande avec instance qu'ils soient envoyés dans les Pyrénées; le ministre de l'agriculture les fait diriger sur Versailles. On ne pouvait plus mal choisir. On sait que les chevreuils tués dans les chasses de Versailles ont un goût détestable, et que les lièvres ne sont pas mangeables. N'importe, c'est là qu'on expédie les lamas. Et où les loge-t-on? A la faisanderie, c'est-à-dire dans un local bas, humide et mal aéré; on ne leur donne que du foin pourri et en quantité insuffisante, en sorte que les pauvres bêtes ne tardent pas à mourir, les unes de la phthisie, les autres de faim.

En 1854, la Société d'acclimatation se forme. Aussitôt MM. Frédéric Jacquemart, le comte d'Epremesnil, le baron de Pontalba, le marquis de Vibraye et plusieurs autres membres de la Société envoient au Pérou un voyageur intelligent, avec mission d'acheter des lamas, beaucoup de lamas. Mais ils avaient compté sans leur hôte. De tous les gouvernements du monde, celui du Pérou est le plus ombrageux. On se souvient qu'il a retenu dans ses prisons, pendant plusieurs années, le naturaliste Bonpland, l'ami, le collaborateur d'Alexandre de Humbolt. Quel crime avait commis notre compatriote? Il avait eu la témérité d'aller se promener dans les Cordilières, il en avait examiné les roches, il avait cueilli quelques plantes, ramassé quelques coquilles. Là-dessus, les habitants du pays s'étaient imaginé qu'il voulait emporter dans ses poches presque toutes les richesses minérales et végétales du Pérou.

Rien qu'un cachot n'était capable d'expier ce forfait; on le lui fit bien voir.

Le voyageur de la Société n'eut pas le même sort; mais en débarquant à Lima, il apprit qu'une loi venait d'interdire, sous peine de mort, toute exportation de lamas. Le gouvernement français est intervenu, et, par une faveur toute spéciale, le Pérou veut bien consentir à ce que douze lamas et douze alpacas — pas un de plus — quittent l'Amérique pour la France. Ils ne sont pas arrivés, peut-être pas même encore en route.

Etonnez-vous, après cela, que le filet de lama ne figure pas sur la carte de Véfour ou des Frères-Provençaux.

A défaut de ce mets succulent, dont il faut nous passer pour l'heure, l'acclimatation ne nous fournira-t-elle pas quelque autre morceau à mettre sous la dent?

Si M. Léon Gozlan est chasseur, je lui donne rendez-vous à Compiègne, pour l'ouverture de la chasse. Nous irons nous promener, le fusil sous le bras, autour de l'enceinte réservée; et je lui promets que nous rencontrerons un nouveau gibier, le gambra, ou perdrix de roche. C'est un des membres de la Société qui l'a introduit sur notre sol. Il est vrai que quand celui-là dit : *Je veux*, tous les obstacles disparaissent. L'empereur, dont le nom est inscrit le premier sur la liste de la Société, comme membre protecteur, a fait transporter d'Algérie en France vingt mille œufs de cette espèce de perdrix. On en a fait couver dans les faisanderies, on en a glissé dans tous les nids de perdrix indigènes qu'on a pu découvrir. Il en est résulté de nombreuses compagnies qui se sont déjà répandues au loin.

Nous pourrons donc tuer des gambras. Mais le ferons-nous? Non; M. Léon Gozlan, qui est mon confrère à la Société protectrice des animaux, se joindra plutôt à moi pour prier les chasseurs du pays de modérer, en faveur de la race nouvelle, leur ardeur de destruction. Dans l'intérêt de nos plaisirs futurs, laissons les gambras en paix, au moins pour cette année. Que ces pauvres oiseaux étrangers aient le temps de se reconnaître sur notre territoire!

Ces gambras me rappellent une histoire assez triste. Il y a quelques années, quatre colins — ou perdrix d'Amérique — furent apportés en France et lâchés dans une forêt de la Bretagne. Ils s'y multiplièrent beaucoup, et l'on en vit bientôt de nombreuses troupes en pleine campagne. Mais les chasseurs de la contrée voulurent tous manger des colins. Ils en tuèrent tant, ils en firent tant rôtir, les malheureux! que toute l'espèce entière y a passé. Dans toute cette province, on ne trouverait pas aujourd'hui un seul colin.

La Société d'acclimatation voulut prendre ces oiseaux sous sa protection. Ayant appris que M. Saulnier, à Paris, auquel nous devons la reproduction et la multiplication de la charmante perruche ondulée, s'occupait aussi avec succès de la propagation des colins, et qu'il en avait deux ou trois cents dans son oisellerie, elle s'empressa de lui décerner une médaille de première classe. Qu'en résulta-t-il? Des lords de l'Angleterre, de grands propriétaires de la Belgique sont venus acheter tous les colins de M. Saulnier. Il n'en est pas resté pour nous.

Qu'importe, après tout? Quand ils se seront multipliés chez nos voisins, ces oiseaux, en dépit de la douane belge, sauront bien franchir la frontière pour venir chercher dans nos campagnes un climat plus doux. Ce ne sera pas la première fois qu'une chose utile, née en France, aura dû passer à l'étranger pour être appréciée parmi nous.

Jusqu'à présent l'acclimatation a rencontré deux sortes d'adversaires : les retardataires et les impatients.

Les premiers nient qu'il soit utile de naturaliser en Europe des espèces nouvelles, animales ou végétales. Il faut se borner à leur dire, avec M. Drouyn de Lhuys, que le ver à soie, introduit en France à la fin du dix-septième siècle, a produit, pour nos provinces du midi, des richesses incalculables; et que la pomme de terre à peine connue, il y a soixante ans, et qui a eu à lutter contre tant de préventions, a pris dans nos cultures une place si considérable, qu'elle occupe annuellement en France plus de quatre cent soixante-six lieues carrées.

Les impatients sont les hommes d'imagination. Ils croient qu'on peut improviser en pareille matière, et voudraient que, comme Dieu aux jours de la création, la Société fît sortir de terre des multitudes d'espèces nouvelles, pour en peupler nos bois, nos champs, nos eaux.

Malheureusement, l'homme ne crée rien, si ce n'est des idées, des œuvres d'art. Qu'un écrivain aimé du public conçoive le plan d'une nouvelle, d'un roman, d'une comédie, il s'enferme dans son cabinet, il s'entoure de personnages, enfants de son caprice. Et voilà ce monde idéal qui se meut, qui pense, qui parle, qui agit; le poëte, qui les anime de son souffle, ne les quitte que quand il les a conduit jusqu'à l'autel des fiancés, ou jusqu'à l'échafaud des criminels.

Quelques jours, quelques mois au plus lui ont suffi pour produire une œuvre qui agitera les cœurs d'émotions diverses, qui fera jeter des cris d'horreur, éclater un franc rire, ou couler des pleurs d'attendrissement.

L'acclimatation d'une seule race animale est une tâche, je ne dis pas autrement difficile, — il n'est pas donné à tous d'enfanter de petits chefs-d'œuvre littéraires, — mais autrement longue et laborieuse.

De quoi s'agit-il en effet? D'aller prendre une race dans la région circonscrite où Dieu l'a mise dès l'origine des choses, de la transporter à quelque mille lieues de là, et de la placer dans des conditions telles qu'elle puisse y vivre et se reproduire.

M. Léon Gozlan a promis de revenir sur l'acclimatation; je me propose d'y revenir aussi. Je dirai ce qui a été fait, il indiquera ce qu'on aurait dû faire; je raconterai les résultats obtenus, il signalera les fautes commises. Après avoir entendu le pour et le contre, les lecteurs du *Monde illustré* seront en mesure de décider. Je me soumets d'avance à leur arrêt.

L. A. BOURGUIN.

Travaux de déblaiement des magasins du Grand-Condé.

Déblaiement des magasins du Grand-Condé.

Le déblaiement des décombres entassés par l'incendie du dimanche 6 juin se poursuit avec une activité incessante, sous la protection de la force publique. C'est un triste et lugubre spectacle que cette dernière scène de la catastrophe qui dévora en quelques heures cet ensemble de bâtiments où le Grand-Condé avait étendu ses magasins; que ces travailleurs poursuivant avec autant d'activité que d'audace leur œuvre de dégagement et de recherche au milieu de ces murs croulants, de ces murailles menaçantes, de toutes ces ruines désolées.

Durant les premiers jours, ce ne fut qu'avec le concours des pompiers que put s'accomplir ce travail; il fallait à chaque instant noyer sous des flots d'eau le feu qui couvait sous ces débris de toute nature, et qui, mis en communication avec l'air, menaçait aussitôt de se ranimer. Un autre danger força, dimanche dernier, de suspendre les travaux; des pans de murs lézardés avaient perdu leur aplomb, des cheminées que l'on avait crues solides jusqu'alors s'étaient écartées elles-mêmes de leurs lignes verticales.

Des malheurs étaient à craindre. L'administration les prévint en interrompant le travail et en renversant les constructions dont la chute n'était plus douteuse. L'on se remit à l'œuvre dès la nuit suivante.

Les premiers déblaiements n'offrirent que des débris sans importance, des poutres et des pièces de bois à demi carbonisées, des décombres de toute espèce. Vers la fin de la semaine, on commença à découvrir des objets plus précieux, des pièces d'étoffes dont quelques-unes n'avaient été que superficiellement atteintes par les flammes. Ce fut lundi seulement que la caisse principale de la maison fut retrouvée.

Cette caisse, qui renfermait des billets de banque pour une somme élevée, de nombreux effets de commerce et, enfin, plusieurs sacs d'or, était malheureusement en bois de chêne revêtu seulement de quelques lames de tôle. La violence de l'incendie avait dévoré toutes ses parties combustibles : effets de commerce et billets de banque étaient complétement détruits; les pièces d'or, à demi fondues, formaient une sorte d'amalgame dont la plus forte partie s'était même écoulée dans les cendres et dans les débris.

Quelques jours encore, et il ne restera plus de ce désastre que l'emplacement morne où il s'est accompli : le théâtre froid et vide de l'embrasement.

MAXIME VAUVERT.

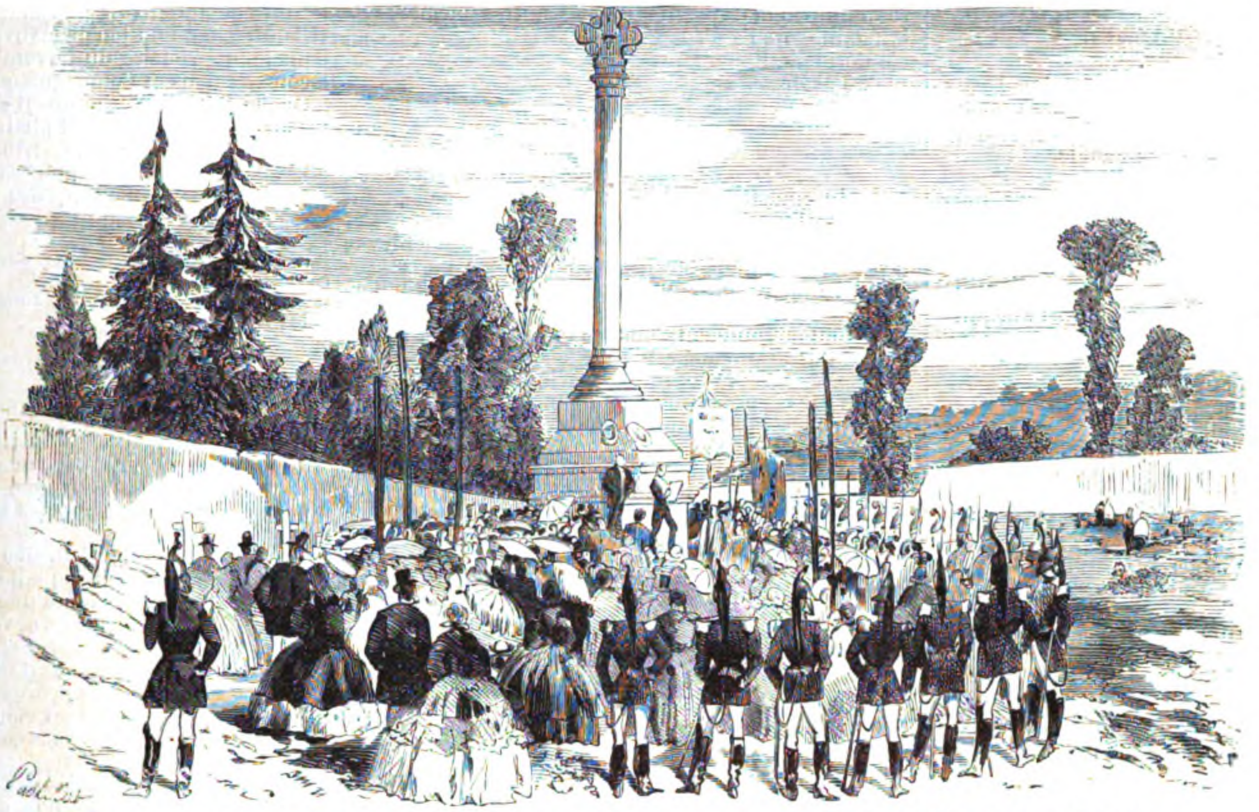
Colonne

MONUMENTALE ÉLEVÉE PAR LA VILLE DE SAINT-GERMAIN A SES FILS MORTS EN CRIMÉE.

La fête de Saint-Germain a eu, cette année, une solennité tout exceptionnelle ; elle n'a pas seulement été précédée par une de ces expositions d'horticulture qui ont établi avec tant d'éclat la supériorité de nos jardiniers et qui révèlent toujours quelques-unes de leurs découvertes ou de leurs conquêtes, elle a été marquée par une de ces cérémonies qui resteront, pour cette localité, une des pages les plus intéressantes de ses chroniques municipales : l'inauguration du monument funèbre élevé dans son cimetière à dix-neuf de ses enfants morts dans les rangs de l'armée d'Orient. Ce monument, formé d'une colonne surmontée d'une croix romaine épanouie en rosace, porte les noms de ces braves, dont elle est destinée à honorer et perpétuer le souvenir. La consécration en a eu lieu en présence d'un immense concours de spectateurs, au milieu duquel figuraient, auprès des autorités, toutes les familles des vaillants soldats dont on célébrait le trépas glorieux, les officiers de la garnison, tous les militaires nés ou domiciliés à Saint-Germain ayant servi dans l'armée d Orient, des députations de cette armée, la société philadelphique.

Le cortége réuni dans l'église s'est rendu, entre deux *haies de soldats* formées par les troupes de la garnison, au cimetière municipal, où a eu lieu la consécration du monument. Des aubades étaient exécutées tour à tour par un corps de musique formé d'artistes civils et par la musique des cuirassiers de la garde.

MAC' VERNOLL.



Colonne monumentale élevée par la ville de Saint-Germain, au souvenir de ses fils morts en Crimée.

Grand festival choral de Bade.

L'Allemagne est le pays sinon de la musique, du moins de l'harmonie. On semble en puiser le sentiment dans l'air qu'ont rempli de leurs riches effluves les Gluck, les Beethoven, les Mozart, les Weber. La science musicale y est instinctive ; un chœur de paysans buveurs y fait, sans s'en douter, du contre-point ; une troupe de petits chanteurs des rues y fait de la musique savante. Aussi chaque ville d'outre-Rhin a-t-elle ses associations philharmoniques, ses sociétés chorales, ses *Singvereines*, pour me servir du nom technique.

Tant de sociétés ne peuvent exister sur un sol qui fut jadis une terre commune, la vieille terre germanique, sans s'être rattachées les unes aux autres par des liens de confraternité artistique.

Une ville désignée d'avance voit chaque année toute cette grande famille d'artistes se réunir dans ses murs pour y célébrer, par l'exécution des plus belles compositions des maîtres anciens, le génie de la patrie commune, de la patrie allemande.

C'est à Bade qu'a eu lieu, cette année, ce grand congrès musical, qui n'a pas compté moins de cinq cents chanteurs. Ses concerts se sont prolongés pendant trois jours avec l'éclat et au milieu de l'enthousiasme qui leur sont habituels. Ils se sont terminés par le défilé des *Sengvereines*, avec bannières, décorations, et tout l'appareil dont l'Allemagne entoure ces sortes de solennités.

Notre gravure reproduit la dernière scène de ce festival, où la France était représentée par la société musicale de Strasbourg.

CARL HERMANN.

Grand Festival choral de Bade. — Défilé des musiciens.

COURRIER DU PALAIS.

Quand M^lle Rachel eut cessé de vivre, quand ses beaux traits, miroir mobile et inspiré de toutes les grandes passions humaines, ne furent plus qu'un masque inerte sillonné par les traces d'une longue agonie, sa famille voulut encore posséder cette triste image.

La pauvre femme avait rendu le dernier soupir, la face tournée vers le mur contre lequel son lit était placé. Pour permettre au jour d'arriver jusqu'à elle, sans déranger l'attitude où la mort l'avait prise, une brèche fut pratiquée dans une cloison, et le photographe appelé par M^lle Sarah put ainsi s'acquitter de sa tâche.

Devant l'image de la mort, la main de l'artiste se trouble et hésite, il cherche instinctivement à répandre sur son œuvre une lueur de cette âme qui vient de s'envoler, malgré lui il transige avec le terrible spectacle qu'il a sous les yeux. La photographie n'a pas de ces complaisances; les taches livides de la maladie, les contractions de l'agonie, toutes les hideurs de la mort furent rendues par l'impitoyable machine avec une précision, une réalité désespérantes. Ce n'était plus même la mort, c'était la décomposition: ce n'était plus Rachel, c'était un sujet d'amphithéâtre. Offrir aux personnes auxquelles elle le destinait un portrait pareil, M^lle Sarah ne le pouvait pas. Aussi, à son retour à Paris, confia-t-elle à un peintre, M. Ghemar, le soin de retoucher l'image photographique et de lui enlever ce qu'elle avait de repoussant. Le dessin que produisit l'artiste parut répondre à la pensée de M^lle Sarah: c'était encore la mort dans ce qu'elle a de triste, ce n'était plus la mort dans ce qu'elle a d'affreux.

Par un sentiment dont on ne saurait la blâmer, M^lle Sarah, jalouse, disait-elle, de réserver ce portrait pour un nombre restreint de parents et d'amis de sa sœur, avait interdit aux deux artistes qu'elle en avait successivement chargés de communiquer à qui que ce fût les épreuves de leur travail.

Cependant, il y avait à peine quelques jours que M^lle Sarah avait terminé avec M. Ghemar, lorsque parut chez Goupil un magnifique dessin représentant M^lle Rachel à son lit de mort. L'auteur était une artiste déjà célèbre, M^me O'Connell. Amie de M^lle Rachel qui, plus d'une fois, avait posé pour elle, qu'elle avait représentée dans tout l'éclat de sa gloire, sous ses costumes les plus brillants, dans ses rôles les plus applaudis, elle s'était cru le droit de la peindre et de la montrer couchée dans son linceul. Elle s'était inspirée d'une épreuve photographique que — par une indiscrétion dont il est le premier à s'accuser — M. Ghemar lui avait communiquée. Cette image funèbre, M^me O'Connell l'avait idéalisée par l'élégance et la correction de son crayon, par les modifications savantes qu'elle avait introduites dans la composition et dans les accessoires de la figure. Sur le front de l'illustre morte, elle avait posé une couronne de lauriers; les traits crispés par les convulsions de l'agonie avait disparu; les deux mains — ces mains patriciennes dont M^lle Rachel était si fière — s'étendaient calmes et glacées sur le drap du lit; une lampe funéraire éclairait de son jour triste et doux cette scène, où le caractère grave et religieux dominait l'horreur de la mort. C'était, en un mot, le vœu de M^lle Sarah accompli avec toute la perfection imaginable, avec trop de perfection même; car M^lle Sarah fit saisir le dessin de M^me O'Connell comme constituant une contrefaçon de l'œuvre retouchée par M. Ghemar, et un procès s'ensuivit.

Que M^me O'Connell ait commis un plagiat servile ou qu'elle n'ait fait, comme elle le prétend, que s'inspirer de la photographie pour en tirer une œuvre originale, c'est là un point de fait que la vue comparative des deux dessins peut seule permettre de résoudre. Mais, à côté de cette question, il en est une autre d'un ordre plus élevé, d'un intérêt plus général. L'artiste, comme l'homme d'Etat, comme le grand capitaine, n'appartient-il pas tout entier au public? Sa célébrité n'est-elle pas en quelque sorte le patrimoine de tous? Et pourquoi ne serait-il pas permis d'offrir aux regrets et à la douleur de la génération qu'il a charmée le tableau de ses derniers instants? En quoi un pareil hommage, un pareil culte, pourrait-il provoquer les susceptibilités de ceux qui ont charge de sa mémoire? — Pourquoi? répondon. C'est qu'il y a entre la vie du foyer et la vie publique de l'artiste, du guerrier et de l'homme d'Etat, une barrière qu'il ne faut pas franchir. Que le général tombe sur le champ de bataille, le ministre à la tribune, le comédien sur la scène; oui, sa mort, dans ce cas, vous appartiendra; libre à vous d'en faire un sujet de tableau et de déclamation. Mais quand l'homme public a abdiqué, quand l'artiste, descendu de la scène, vient mourir obscur dans sa maison, vous n'avez pas le droit de forcer sa porte, de vous asseoir en curieux à son lit de mort, de noter sur ses traits les ravages de la maladie, les contractions de l'agonie, de livrer son cadavre aux regards d'un public désœuvré, de l'exposer aux vitres des marchands, où une mère ou un fils pourront le reconnaître. La mort a ses pudeurs qu'il faut savoir respecter. C'est pour avoir méconnu et violé ce sentiment que M^me O'Connell doit être condamnée.

J'eusse aimé, je l'avoue, que cette thèse, développée successivement par M^e Chaix d'Est-Ange et M. l'avocat impérial Pinard — dont je suis heureux d'associer ici les noms — avec une grande élévation de pensée et une rare distinction de forme, se fût présentée dans une *espèce* plus favorable. J'eusse aimé, par exemple, que M. Félix père et M^lle Sarah n'eussent abordé le seuil du tribunal qu'entourés des autres membres de la famille, qu'ils n'eussent pas laissé dire que, parmi ces derniers, il en était qui désavouaient le procès actuel. J'avais, en transmettant aux lecteurs du *Monde illustré* la nouvelle de ce procès, exprimé ma pensée à cet égard: elle répondait, j'en étais convaincu, à la conscience publique. Maintenant il m'est permis de la placer sous la protection d'une autorité imposante, celle du ministère public. « S'il est un reproche, a dit M. l'avocat impérial Pinard, qu'on doive adresser aux demandeurs, c'est d'avoir songé trop tardivement à ce pieux respect de la mort, au nom duquel ils se présentent aujourd'hui, quand ils auraient pu limiter, sans violer la loi, ces ventes successives où tout figurait, tout absolument, tout ce qui avait appartenu à l'artiste et à la femme. »

J'apprends à l'instant que le tribunal vient de rendre un jugement qui consacre d'une manière absolue les principes plaidés au nom de M. Félix et de M^lle Sarah. Les saisies faites chez M^me O'Connell, à la maison Goupil et aux bureaux du journal *l'Illustration* ont été validées: la destruction du dessin a été ordonnée, ainsi que celle de toutes les épreuves tirées jusqu'à ce jour. Enfin tous les dépens ont été mis à la charge de M^me O'Connell.

N'avais-je pas raison quand je vous disais, il y a huit jours, que le degré d'instruction est un mauvais *criterium* pour juger de la civilisation de telle ou telle population. Prenons, par exemple, le département du Haut-Rhin. Si je consulte les statistiques, c'est une des contrées les plus *éclairées* de la France. Eh bien! sous le rapport des mœurs hospitalières, il est tout juste au niveau des insulaires jaunes, rouges ou noirs qui peuplent les îles de l'Océanie, et encore je ne sais pas si ceux-ci se trouveraient flattés de la comparaison.

Voyez ce qui vient de se passer dans une petite commune de l'arrondissement d'Altkirch:

Cette commune se nomme Kœstlach. Les juifs y sont à l'index, les *étrangers* aussi. Or, savez-vous ce que c'est qu'un étranger pour un homme de Kœstlach: ce n'est ni un Allemand, ni un Anglais, ni un Italien, c'est n'importe qui — n'appartenant pas à la commune. — Tels autrefois les Romains appelaient *barbares* tout ce qui n'était pas Romain. Seulement les barbares, s'ils n'avaient pas le droit de cité, jouissaient au moins des immunités du droit des gens. Les étrangers, à Kœstlach, ne sont pas si bien traités. A eux, comme aux juifs, le feu et l'eau sont interdits: ce sont des lépreux, des parias indignes d'habiter à côté d'un Kœstlachien. Les proscrits engagent-ils la lutte? poussent-ils l'audace jusqu'à acheter une maisonnette, la maisonnette est bien vite démolie. Pour opérer cette démolition, les Kœstlachiens ont hérité des procédés expéditifs de ceux qui, en 1831, mirent à sac l'archevêché. C'est ainsi qu'en deux nuits, trois petits bâtiments, dont deux appartenaient à des juifs et le troisième à une pauvre femme étrangère à la commune, furent renversés de telle sorte qu'il n'en resta que les murs. Avertie par le bruit public, la magistrature fit une enquête. Le maire fut interrogé le premier. Il mit tout sur le compte d'un violent ouragan. Par malheur pour sa véracité, il fut constaté que, dans les deux nuits où les désastres avaient eu lieu, le temps s'était constamment montré d'une sérénité et d'un calme admirable. Le maire de Kœstlach fut donc mis en état d'arrestation, ainsi que plusieurs autres témoins dont les allures étaient également équivoques. Mais les Alsaciens sont tenaces; l'instruction n'en put tirer une parole, et bien qu'il fût moralement certain que la plupart des démolisseurs étaient sous la main de la justice, cependant, faute de charges suffisantes, ils furent relâchés.

Telle était la terreur que les auteurs anonymes de ces démolitions inspiraient à leurs victimes, que celles-ci furent longtemps sans oser réclamer. Enfin, sur les conseils qui leur furent donnés, elles assignèrent la commune comme civilement responsable « de la destruction de leurs propriétés par un attroupement. » La commune plaida, elle équivoqua sur les termes de la loi pour se soustraire à l'action intentée contre elle; ce fut en vain, et un bon jugement du tribunal d'Altkirch la condamna à indemniser les réclamants.

Voici un sauvage d'un autre genre: celui-ci habite Belleville; il s'appelle Campagne, et il est propriétaire. Possesseur de terrains sur lesquels se trouvaient des fours à plâtre, il avait eu l'ingénieuse idée d'utiliser ces fours en bâtissant sur la plate-forme des espèces de cases en lattes et en terre. Cette plate-forme est élevée de plusieurs mètres au-dessus du sol, elle n'a ni garde-fous ni galerie. Pour y arriver, Campagne avait imaginé d'y installer une échelle de meunier munie, du côté gauche seulement, d'une corde en guise de rampe. C'est par là que grimpaient les locataires, — il avait trouvé des locataires pour ses cases! — et comme l'échelle, qui était une échelle d'occasion, dépassait la plate forme de près d'un mètre, il fallait, pour l'atteindre, faire une enjambée dans le vide. On comprend ce que, la nuit surtout, une pareille gymnastique devait avoir de divertissant. Une jeune femme et une jeune fille ont failli payer de leur vie les fantaisies architecturales de Campagne. La première, étant enceinte, a fait une chute qui a occasionné son accouchement avant terme; l'autre en tombant s'est cassé la cuisse. Campagne, cité comme responsable de ce double accident, a paru tout étonné de voir la justice se mêler de choses pareilles. A l'entendre, il est évident qu'il ne comprend rien aux reproches énergiques que M. le président et M. l'avocat impérial lui adressent sur sa cupidité. « C'est la faute à Péchouin, ne cesse-t-il de répéter d'un ton de mauvaise humeur. — Péchouin est le propriétaire du terrain sur lequel il a fait ses constructions et Campagne est en procès avec lui. — Quand il a usé Péchouin, il s'en prend aux locataires. J'ai vu le moment où il allait déposer contre eux une plainte en diffamation. Le tribunal ne lui en a pas laissé le temps, et l'a condamné, séance tenante, à deux ans de prison, sans préjudice des dommages-intérêts dus à ses locataires blessés.

PETIT-JEAN.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la lettre suivante:

A monsieur le gérant du journal LE MONDE ILLUSTRÉ.

» Paris, le 5 juin 1858.

» Monsieur,

» Dans votre numéro du 15 mai 1858, sous la rubrique COURRIER DU PALAIS, vous entretenez le public des événements qui ont frappé successivement diverses personnes que vous appelez *les gérants du caoutchouc vulcanisé*.

» Vous citez d'abord M. Goodyear, qui n'a jamais été gérant de la société à laquelle vous faites allusion.

» Vous parlez ensuite d'une condamnation subie par MM. Richard et Sourigues, et vous dites que *c'est à l'aide de ces derniers que l'affaire s'est traînée pendant dix-huit mois, jusqu'au moment où elle est venue échouer avec eux sur le seuil du Palais de justice.*

» Or, MM. Richard et Sourigues ont cessé leurs fonctions de gérant et sous-gérant dès le mois d'août 1856.

» Ils ont été remplacés par M. Rousseau, auquel j'ai moi-même succédé au mois d'août 1857.

« L'avenir de l'invention du *caoutchouc durci* est donc complétement indépendante de la situation faite à MM. Richard et Sourigues par la condamnation à laquelle vous avez cru devoir donner la publicité de votre feuille.

» La société dont la direction m'est confiée fonctionne régulièrement et entièrement, comme vous pouvez vous en convaincre en visitant soit notre usine à Saint-Denis, rue de la Brèche, n° 24, soit le dépôt de nos produits à Paris, boulevard Sébastopol, n° 33.

» Agréez mes civilités,

» MARTIN,

« Gérant de la Société du caoutchouc durci. »

Curiosités scientifiques et industrielles.

LA TÉLÉGRAPHIE SOUS-MARINE.

Au moment où la Compagnie du télégraphe transatlantique se prépare, pour la seconde fois, à tenter de relier l'Irlande à Saint-Jean de Terre-Neuve, il n'est pas sans intérêt de dire quelques mots de cette gigantesque entreprise qui intéresse à la fois l'ancien et le nouveau monde. A cet égard, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à une note de la Compagnie même les détails suivants sur les essais auxquels elle a cru devoir procéder avant l'opération définitive.

Le câble, qui est resté enfermé pendant l'hiver dans les bassins de Keyham et Devonport, est actuellement roulé à bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *Agamemnon* et de la frégate des Etats-Unis *Niagara*, chargés par leurs nations respectives de prêter leur concours à l'œuvre. Au 10 avril 1858, 998 kilomètres environ de câble se trouvaient sur le vaisseau anglais, et 779 kilomètres sur la frégate américaine. Cette opération, effectuée par un nombre considérable d'ouvriers occupés de quatre heures du matin à huit heures du soir, devait être complétée par l'addition d'une longueur supplémentaire de 483 kilomètres, dont la fabrication a été confié à MM. Glass, Eliot et C^e.

On sait les causes qui ont amené la rupture du câble employé dans l'opération tentée l'année dernière. Une enquête dirigée avec soin a fait connaître que cette rupture devait être attribuée en grande partie à l'imperfection du frein modérateur de la vitesse d'immersion du câble et à l'insuffisance des hommes chargés de le manœuvrer. Ces hommes étaient au nombre de trois, se relayant de huit en huit heures, et l'on a dit que l'un d'eux, cédant à la fatigue, s'était endormi au milieu de son travail. Réveillé subitement par un coup de sonnette l'avertissant que la vitesse du câble était trop considérable, il avait agi sur le frein d'une manière trop brusque, et par suite la rupture s'était produite.

Aujourd'hui la commission scientifique nommée pour faire les expériences a fixé son choix sur la machine à employer pour procéder à l'immersion. Cette machine, amenée dans les ateliers de MM. Easton et Amos, à Londres, doit être soumise à un sévère examen. Après avoir pris l'avis des ingénieurs et des mécaniciens les plus experts, les administrateurs de la Compagnie ont décidé que l'*Agamemnon* et le *Niagara*, complétement équipés, prendraient la mer et se rendraient à 500 kilomètres de l'Irlande, pour exécuter une série d'expériences relatives au filage et au halage. Les deux bâtiments reviendront ensuite en Angleterre, et si les essais ont fait reconnaître l'urgence de quelques améliorations à apporter dans les appareils, on aura le temps de les effectuer, de façon à permettre à l'expédition de partir définitivement à une époque de l'année pendant laquelle, de l'avis unanime des personnes qui connaissent le mieux par expérience les phénomènes atmosphériques de l'océan Atlantique septentrional, la mer et le vent se trouvent dans les

conditions les plus favorables pour le succès de l'entreprise.

L'*Agamemnon* sera commandé par le capitaine George W. Preedy. L'amirauté a en outre adjoint à ce bâtiment le *Gorgon*, capitaine Dayman, ainsi qu'un autre steamer à aubes, ayant pour mission de donner la route exacte, dans le cas où les boussoles des vaisseaux chargés du câble se dérangeraient sous l'influence d'une aussi grande masse de fer. On espère que les États-Unis enverront de leur côté un grand steamer à aubes chargé de remplir le même service auprès du *Niagara*. Il y aura donc cinq vaisseaux de guerre engagés dans cette grande œuvre internationale.

Quant à la partie électrique de l'entreprise, les physiciens les plus distingués sont appelés à donner leur concours; des expériences sont faites chaque jour et des dépêches parfaitement distinctes sont transmises sans la moindre difficulté d'une extrémité du câble à l'autre.

La construction d'un câble télégraphique sous-marin demande de grands soin, et absorbe des capitaux dont l'importance augmente nécessairement avec l'étendue qu'il doit avoir. Sa composition est homogène dans toute sa longueur; il n'y a que son diamètre qui varie dans la partie destinée à la mer, afin de ne pas trop surcharger les bâtiments qui procèdent à son immersion et de diminuer autant que possible les chances de rupture.

Notre dessin fera comprendre facilement tous les éléments qui concourent à la formation d'un câble de ce genre; il représente, en profil et en section, un échantillon de celui qui réunit la Sardaigne à l'Afrique.

Au centre sont quatre groupes composés chacun de quatre fils de cuivre rouge chargés de la transmission des dépêches. Chaque groupe est enveloppé dans une gaine de gutta-percha. Le centre et l'espace compris entre ces gaines sont remplis de chanvre imbibé de goudron, et le tout est réuni par une enveloppe de chanvre goudronné formant une hélice allongée. Enfin l'enveloppe extérieure qui constitue l'armure se compose de fils de fer de gros diamètre enroulés en hélice.

G. MAURICE.

Une indisposition, heureusement sans gravité, de notre collaborateur, M. Charles Monselet, privera nos lecteurs de sa piquante chronique théâtrale qu'ils retrouveront dans notre prochain numéro.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : *L'Agneau de Chloé*, opéra-comique en un acte, de M. Clairville, musique de M. Montaubry. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise des *Trovatelles*, opéra-comique en un acte, de MM. Barbier et Lorin, musique de M. Duprato.

Il était une fois une bergère... (Allons-nous réciter les poésies de M^me^ Deshoulières? Nullement... — Dire un conte de Perrault? Pas davantage... — De Florian, peut être? Encore moins. Ceci est une idylle de Clairville, une historiette naïve comme une légende de village et moutonnière au possible.) Il était donc une bergère qui avait nom Chloé et dont les charmes champêtres avaient séduit le cœur de tous les beaux du village. Chloé était belle à voir en cornette blanche, en jupe courte et en souliers du dimanche. Aussi, à dix lieues à la ronde, il n'était pas jusqu'à Lysandre le chevrier qui ne brûlât pour elle de tous les feux de messire Cupidon, notre maître à tous. Il y avait bien quelque part, caché sous bois, un jeune luron qu'on appelait Myrtil, et dont l'œil ouvert, l'oreille aux écoutes, ne perdaient pas un sourire, pas une chanson que Chloé allait semant par les chemins. Madrigaux fleuris, déclarations improvisées, Myrtil était capable de tout oser. Lysandre le savait; mais qu'importait à ce vieux roué l'audace maladroite de ce godelureau? N'avait-il pas pour se défaire d'un si piètre rival le prestige du pouvoir mystérienx qu'on lui prêtait dans toute la contrée, où il passait généralement pour sorcier?

Notre chevrier se croyait si sûr de son bonheur, il tenait si bien dans sa main l'héritage de l'oncle de Chloé, qu'un jour il poussa la fatuité jusqu'à promettre à Myrtil de le servir dans ses amours. Un marché hypocrite fut conclu, sous la promesse du naïf soupirant de donner au bonhomme une forte récompense en volailles grasses et en futailles pleines.

Cependant la bergère, l'enjeu de ce tournoi galant, n'avait guère le cœur à écouter des fadaises. Robin, son mouton favori, ses seules amours; Robin, qu'elle comblait de caresses et d'herbe tendre à rendre jalouse toute la bergerie, s'était égaré le matin même dans la montagne. Chloé, tout éplorée, de le demander à tous les échos; mais de Robin pas de nouvelles. « Le grand loup noir l'aura mangé, lui dit Lysandre; mais rassurez-vous, ma chère enfant, et surtout séchez ces larmes; mon pouvoir magique peut vous le rendre sous une forme nouvelle et plus charmante encore... Abracadabra, Robin, parais! » Il dit, et Myrtil, que cachait un buisson d'aubépine, vint jouer aux pieds de Chloé, avec toutes les gaucheries d'un amant, le rôle d'un mouton qui rentre au bercail.

La scène n'était pas tenable, et Myrtil, dont l'amour brûlant dominait toute idée de supercherie, oubliait parfois le personnage bêlant qu'il s'était condamné à représenter; tantôt c'était un baiser qu'il voulait prendre, tantôt c'était l'herbe qu'il refusait de brouter. Enfin Robin — le vrai Robin — que Lysandre tenait captif, s'échappa et vint, mais un peu tard, demander à sa maîtresse sa ration de caresses; la vérité est qu'elle lui préférait déjà son sosie.

A partir de ce jour, Chloé, désabusée, ne crut plus à la fausse magie de compère Lysandre, et si elle aima encore Robin... ce fut en côtelettes le jour de ses noces avec Myrtil.

M. Clairville s'est parfois fourvoyé dans son petit conte en prose; il a trouvé des traquenards au coin de l'éternel « petit bois » de l'indispensable « clairière » de toutes les paysanneries lyrico-comiques. Ainsi, il s'est pris au piége de la naïveté outrée, et quelquefois à celui du mauvais goût; nous n'aimons pas, par exemple, M^lle^ Girard chantant ses couplets, une côtelette à la main, et profitant de la ritournelle pour la manger. Ne dirait-on pas, à la solennité du geste, le chevalier Alberti « buvant à tasse pleine » au premier acte de *Robert le Diable*. La pièce de M. Clairville est aussi entravée par quelques longueurs; mais, somme toute, par le temps de tristes livrets où nous vivons, il faut savoir se contenter de l'*Agneau de Chloé*.

La musique de M. Montaubry est facile à entendre, parce qu'elle est sans prétention; elle ne s'élève pas bien haut il est vrai, mais aussi quelle bonne fortune qu'elle se soutienne dans le niveau moyen de *Freluchette* et du *Nid d'Amour*, deux partitionnettes qui eurent, il y a quelques années, un succès d'encouragement.

L'air d'entrée de M^lle^ Caye nous a particulièrement séduit; le duo entre Lysandre et Myrtil est parfaitement coupé et la strette en est légère, bien tournée; mais le morceau que nous préférons est un trio d'un beau style et qui dénote chez M. Montaubry la connaissance de l'art difficile d'écrire pour les voix, et de leur donner une belle sonorité en les espaçant comme il convient sur l'échelle musicale.

On vient de redonner, à l'Opéra-Comique, un petit acte tout plein de tarentelles, de sérénades et de refrains joyeux rapportés d'Italie par M. Duprato. *Les Trovatelles* firent quelque bruit à Paris il y a quatre ans. Si nous avons bonne mémoire, la pièce ne fut pas trouvée du goût de certains puristes, qui avaient cru y voir une attaque dirigée sur des idées sociales dont il ne nous appartient pas de préciser la nature, mais dont nous aurions pu contester l'à-propos. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet ouvrage révélait, dans M. Duprato, un musicien qui semblait décidé à fuir les sentiers battus de la réminiscence et du lieu commun. C'était là, ce nous semble, une considération dont on aurait dû tenir bon compte.

ALBERT DE LASALLE.

Leçons de solfége, de piano et d'harmonie, à Paris et ses environs, par Carl Merz, compositeur, **15,** *rue de l'Empereur* (Barrière Blanche). Une leçon d'essai : 5 fr.; incognito chez le professeur : 3 fr. (Ecrire *franco.*)

Amandine-Faguer, pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par vingt années d'expérience et de succès. 4 et 2 fr. le pot. FAGUER, *rue Richelieu*, **83,** maison LABOULÉE.

Eau de Léchelle. Les maladies de poitrine, d'estomac, d'intestins et du sang sont enrayées et guéries par l'EAU DE LÉCHELLE, liquide pectoral et vivifiant, bien supérieur à tous les remèdes similaires, par la promptitude de ses remarquables effets. — A Paris, *rue Lamartine*, **35,** et dans toutes les principales pharmacies de la France, la Belgique, l'Italie, etc.

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas l'*amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15,** à Paris.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15.**

Le Rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 degrés, se vend 2 francs le litre, **5,** *rue d'Amboise*, près de l'Opéra-Comique, et **256,** *rue Saint-Honoré*, en face le passage Delorme, près des Tuileries.

Carburine Chavanon, pour détacher les étoffes et nettoyer les gants, ne laissant aucune odeur sur les tissus. — 1 fr. 25 le flacon. — PHARMACIE DU LOUVRE, **151,** *rue Saint-Honoré*, à Paris.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succ^r^, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu*, **104,** à Paris.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeûneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

AU COIN DE RUE, *rue Montesquieu*, **8,** *et rue des Bons-Enfants*, **18.** MAGASIN DE NOUVEAUTÉS QUI VEND LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS.

MORALISER l'annonce par une SINCÉRITÉ ABSOLUE, c'est progresser tout en s'assurant les meilleurs résultats.

Inaugurée depuis longtemps par le Magasin de nouveautés du **Coin de Rue,** cette théorie de la vérité appliquée à la publicité fut une des causes des grands succès obtenus par cet établissement, si connu aujourd'hui pour sa constante initiative dans toutes les questions concernant le commerce de la nouveauté.

En effet, — réformant chaque jour *les moyens* adoptés jusqu'alors pour attirer le consommateur (l'affaire toute récente des Toiles françaises en est une dernière preuve), le **Coin de Rue,** qui n'a qu'un seul propriétaire, est le premier grand Établissement qui ait pu adopter réellement le système *des bénéfices restreints pour le commerçant et larges pour le public.*

Mais tout progrès a ses ennemis et ses plagiaires, et, pour détruire leurs attaques combinées, il faut pouvoir répondre sans cesse par des faits. Dans ce but, le **Coin de Rue** vient de faire encore des achats d'une excessive importance, achats que cette Maison seule pouvait aborder et qui prouveront plus que jamais que l'intelligence *du Bon Marché joint à la qualité* est bien *l'incontestable supériorité* de cet Établissement.

En voici du reste la preuve. — Mise en vente, à partir du LUNDI 7 JUIN, des articles suivants :

Article	fr.	c.
500 *Robes double jupe*, en très-beau taffetas de toutes nuances, par 20 mètres au moins, riche nouveauté de la saison, au prix encore inconnu de. . . .	98 fr.	»»
Solde considérable de Robes à quilles, fond taffetas grisailles, avec bandes de couleurs double chaine, au prix de.	49	»»
600 *pièces Taffetas unis*, étoffe du premier ordre, sans exception de couleurs, qualité de 9 fr., mis en vente à.	5	90
1,200 *Robes deux jupes*, en grenadine anglaise, à disposition en gaze et satinées de soie, valant 35 fr., à.	14	75
400 *pièces Mousseline de Chine*, tout soie et laine, barrées travers deux couleurs, bleu et blanc, marron et blanc, etc., à.	2	25
Un solde important de *Robes à volants*, en taffetas de Chine, article fabriqué pour être vendu 25 fr., à. .	8	50
2,000 *pièces Barèges anglais, écossais*, variées de dispositions et de coloris, l'article le plus en vogue en haute nouveauté de tissus légers, et généralement vendu très-cher, réduit au prix de.	»	95
500 *Burnous, bains de mer*, en étoffe nattée anglaise, écossais riches, ruchés à la vieille, garniture haute nouveauté, article valant ailleurs 100 fr., à . . .	45	»»
1,000 *Confections à deux volants découpés*, garnis de ruches, modèles nouveaux, vendues jusqu'à ce jour 45 fr., à	19	75
1,200 *Châles parisiens*, tissu soie, fond rayé blanc et noir, bordures algériennes, article saillant, se vendant partout 30 fr., à	15	75
1,000 *Châles*, tissu Chailly, rayés de toutes couleurs, article de 11 fr., à.	5	90
500 *pièces Jaconas imprimés*, jolis dessins nouveaux, à	»	75
Propriété du Coin de Rue. — *Jupons Brésiliens*, avec cercles d'acier, recouverts de guipures, à	6	50
1,500 *Ombrelles Marquises*, pavoline en moire antique façonnée, article nouveau, à.	10	»»
Un choix immense de piqués blancs, dessins nouveaux et très-variés, article de 3 fr., à.	1	90
3,000 *pièces de Toiles françaises*, pur fil, pour chemises, largeur 90 centimètres, qualité de 3 fr., à. .	1	95
Un assortiment considérable de Mouchoirs, en batiste claire, pur fil, article vendu 1 fr. 50, au prix exceptionnel de.	»	75
400 *pièces de Toile cretonne*, pur fil de main, largeur 2 mètres 40 cent., pour draps sans coutures, article de 6 fr., à.	3	75

Enfin, *dix mille Rideaux* brodés et festonnés, grands et petits, formant au moins 600 dessins différents, propriété exclusive du **Coin de Rue,** dont la fabrique est située à Fourneaux (Loire), seront mis en vente avec des différences de prix remarquables.

Les Perles d'éther du D^r^ CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Le Gant-Éponge, pour frictions, est recommandé dans les affections rhumatismales pour rétablir la circulation du sang. Son emploi à la suite du bain est toujours suivi de résultats inespérés (4 et 5 fr.). Dans les pharmacies et parfumeries. Dépôt général, **4,** *boulevard Poissonnière.*

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20;** dépôt dans chaque ville.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

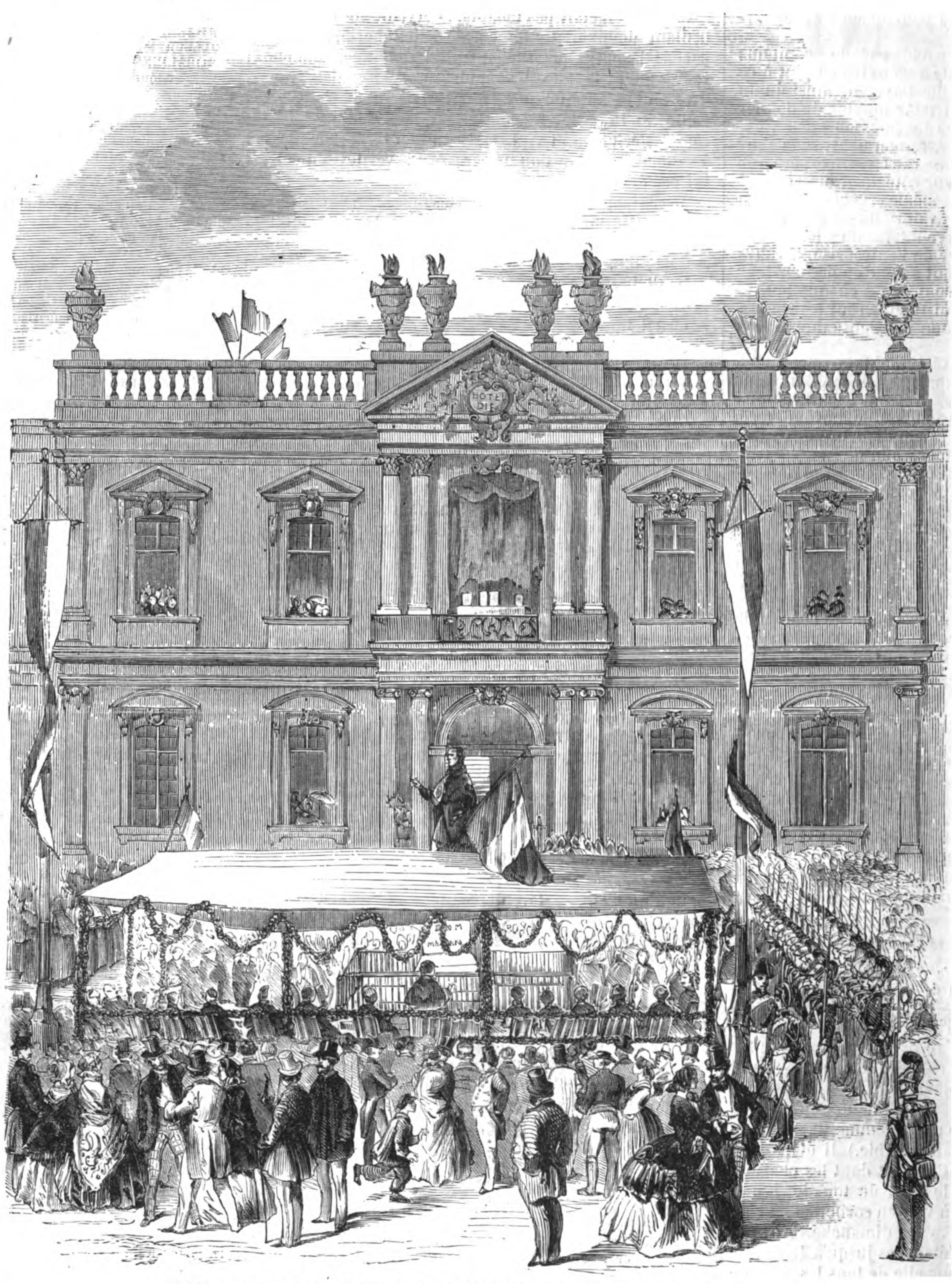
STATUE DE DOM MALACHIE D'INGUIMBERT A CARPENTRAS.

La ville de Carpentras célébrait, le 16 mai dernier, l'inauguration de la statue de l'un de ses fils les plus illustres, et qui fut à la fois l'un de ses plus saints et de ses plus savants prélats.

Joseph - Dominique d'Inguimbert naquit à Carpentras, le 24 août 1683, d'une famille ancienne et considérée. L'enfance et la jeunesse du vertueux prélat furent remplies par la pratique des vertus chrétiennes et par des études fortes et sévères. Après avoir fait profession dans un couvent de dominicains, à Carpentras, il se rendit à Paris, où il soutint avec éclat ses exercices théologiques sous les yeux du célèbre cardinal de Fleury, alors évêque de Fréjus, et qui devait, par ses talents et son exemple, continuer les traditions du plus grand siècle au milieu d'un âge corrrompu.

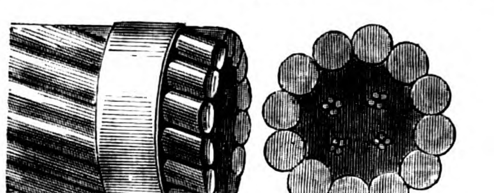
De Paris, d'Inguimbert partit pour l'Italie et fut distingué à Florence par le grand-duc Cosme III, qui le nomma professeur de théologie à l'université de Pise. Il avait seulement vingt-sept ans.

La mort d'un ami intime, expiré dans ses bras, lui inspira des réflexions tristes qui le décidèrent à quitter sa chaire et à se retirer dans l'abbaye des trappistes de *Buon Solazzo*. Comme à Paris, comme à Pise, ses vertus appelèrent les regards auxquels il cherchait vainement à se dérober. Le cardinal Albani ayant demandé quelques trappistes de *Buon Solazzo* pour réformer l'abbaye de *Casamari*, d'Inguimbert fut choisi pour diriger cette pieuse colonie. A Casamari, le cardinal Albani apprit à connaître dom Malachie : c'était le nom qu'il avait pris en entrant dans l'ordre de la Trappe. Le cardinal l'attacha à sa personne en qualité de théologien.



Inauguration de la statue de dom Malachie d'Inguimbert à Carpentras.

Quelques années après, il entra dans le palais du cardinal Corsini, qui, devenu souverain pontife sous le nom de Clément XII, ne put lui faire accepter que la dignité honorifique d'archevêque de Théodosie, quand il aurait pu revêtir la pourpre romaine. Plus son attachement à Clément XII était noble et désintéressé, moins l'envie jalouse lui pardonnait la supério-



Vuel ongitudinale et coupe transversale du cable électrique joignant l'Algérie à la France (voir page 398).

rité de ses sentiments et la pureté des conseils qu'il donnait au pontife. L'intrigue n'omit rien pour l'éloigner de la cour de Rome. Fatigué par tant de tracasseries, il se décida, malgré les instances de Clément, à revenir dans sa patrie; il fut nommé à l'évêché de Carpentras en 1735, âgé alors de cinquante-deux ans.

D'illustres amitiés avaient jusque-là rempli sa carrière : les cardinaux de Polignac, de Spinola, Aldovrandi, etc., avaient remarqué l'auteur de la *Vie de l'abbé de Rancé*, d'un *Traité contre les athées*, d'une *Histoire de l'abbaye de Septime*, et d'une foule d'autres ouvrages ascétiques ou dogmatiques très-estimés, écrits en latin et en italien. Mais tout cela s'efface devant le bien qu'il fit comme évêque de Carpentras. Les vingt-deux années de son épiscopat furent employées à doter son pays d'établissements utiles, à soulager les pauvres, à répandre l'instruction religieuse et scientifique, s'établissant ainsi comme un heureux lien entre le ciel et la terre. Il poussa la modestie et l'humilité au point de porter toujours, soit à Rome, dans le temps de sa faveur, soit depuis, étant évêque, l'habit de la Trappe et le nom de Malachie. Par lui et à ses frais furent fondés, dotés et somptueusement décorés, trois édifices qui font aujourd'hui l'orgueil de Carpentras et l'admiration des voyageurs : l'hôpital, la bibliothèque et la chapelle de Notre-Dame de Santé.

L'hôpital que d'Inguimbert a fait élever est un des plus beaux monuments de ce genre. L'édifice est vaste, noble, et d'une architecture imposante; il a coûté des sommes considérables; le vertueux prélat y consacra les revenus de son riche évêché de 1740 à 1752, ne réservant pour lui que ce qui était nécessaire pour vivre en trappiste.

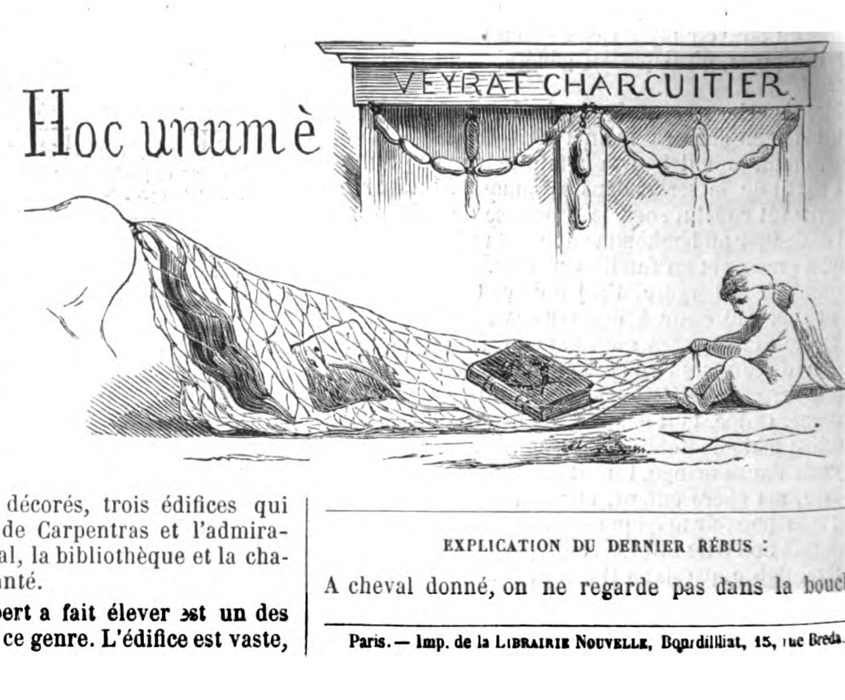
D'Inguimbert ne se borna point à satisfaire les besoins du corps et de l'âme en faisant construire l'hôpital et la chapelle de Notre-Dame de Santé, il pensa aussi aux besoins de l'esprit. Dans cette intention, il acheta à Aix une riche bibliothèque, à laquelle il ajouta de nombreux et précieux ouvrages qu'il avait rapportés de Rome, et la dota de 60,000 francs pour son entretien et son augmentation. Ce vertueux prélat mourut le 6 septembre 1757.

A Carpentras et dans les environs, on l'appelle encore le bon évêque, éloge naïf qui rappelle les temps de la primitive Eglise, comme celui qui en est l'objet rappelle la charité, les vertus et le génie des Basile, des Grégoire et des Augustin.

C'est sur la place même de l'hôpital, que la ville de Carpentras doit à ses bienfaits, qu'a été érigée la statue de ce généreux et saint prélat. Toutes les autorités départementales et municipales assistaient à cette cérémonie, à laquelle Mgr l'archevêque d'Avignon était venu apporter ses bénédictions. Une foule immense accourue de la campagne et des villes voisines contribuait à faire de cette fête locale une solennité vraiment grandiose, qui laissera de profonds souvenirs dans tous les cœurs, et nous paraît la juste rémunération sur cette terre d'une vie remplie de bonnes œuvres et dont l'humilité ne fut pas un des moindres mérites.

A. V.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A cheval donné, on ne regarde pas dans la bouche.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 63.
26 Juin 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE.

Ary Scheffer.

COURRIER DE PARIS.

~~~ On s'amuse, rue du Bac, dans un des hôtels *in extremis* qui donnent sur les jardins, de la fâcheuse colère d'une toute jeune femme, — mariée il y a un un an avec un de ses cousins, porteur d'un des beaux noms du nobiliaire, — colère qui coûte 15,000 francs au comte, ce qui a motivé une contre-colère dont le dommage est plus grand encore, puisque les jeunes époux en sont restés implacablement brouillés pendant huit jours...; à ce point que madame était partie chez sa mère, au château de Samoise, près Compiègne. — Mais, voyons cette colère de 15,000 francs, — direz-vous.

Voici. Le comte est amateur passionné des maîtres peintres de la décadence qui a précédé l'école de David. Greuze est tout particulièrement son idole, son fétiche, sa passion, sa dévotion, son fanatisme! Après mille recherches et cent trocs, il a fini, à force d'acheter et de revendre, d'échanger et d'épurer, par se procurer une merveilleuse tête de jeune fille, — nullement bête comme l'insupportable *Cruche cassée*, — nullement moutonnière comme l'inévitable *Fille maudite*, — et tout au contraire riante ou plutôt rieuse, agaçante, enjouée : tout ce qu'il y a de plus charmant dans tout ce qu'il y a de plus rare, une perle d'art et une figure introuvable! Le comte fut aussi joyeux en l'achetant que le jour où il vit pour la première fois la belle jeune fille qui devait être sa femme.

Il accrocha le tableau dans son cabinet de travail, en face d'une méridienne sur laquelle il s'étend souvent pour fumer (pouah!) et pour lire. Il la regarde, il la contemple, il tombe en extase, il en perd la parole. Pour le soir, il ou elle a un réflecteur qui inonde l'image de la lumière concentrée d'une lampe suspendue. Sitôt qu'il entre quelqu'un : Venez voir ma tête de Greuze! ma bacchante, une merveille! — s'écrie-t-il.

— Ah! ce Greuze est si beau! — répondait l'autre jour M. Camille Doucet qui voisinait chez le comte, — si beau... que je doute que c'en soit un!

— Le fait est que cette femme peinte, bien que privée de vie, payée plus cher que les merveilleuses Géorgiennes des bazars orientaux, dépassait, comme style et travail de pinceau, tout ce qu'on sait de l'auteur de cette ennuyeuse *Cruche cassée* que j'ai en horreur, sentiment que vous partagez sans doute — à ne pouvoir faire un pas sans la retrouver sur les pots, les lampes, les éventails, les coquetiers... partout! Une pareille tête, ainsi peinte et douée d'une expression pareille, — solide, idéale et réelle tout à la fois, — eût plutôt été digne du pinceau de Léopold Robert, le suicidé d'amour, ou de celui plus avare et plus magique encore de ce pauvre Papety, le Phocéen, mort à trente-deux ans, en laissant en tout onze tableaux, dont trois chefs-d'œuvre, et la plus sympathique renommée... — Mais la colère de la jeune comtesse? — direz-vous, impatienté par ces écarts d'une plume flânant çà et là dans les idées, au lieu d'aller droit son chemin et au fait.

Eh bien! le fait, le voici: un matin qu'elle était entrée dans le cabinet de son mari, et qu'elle n'avait pas été entendue s'approcher, vu l'engourdissement méditatif, contemplatif, dans lequel celui-ci était plongé en face de la bacchante, elle se retira sans bruit... mais non sans un brusque et terrible dessein.

— Oui! — se dit-elle en pleurant, — c'est trop souffrir de ses dédains... de ses oublis... il faut en finir... aujourd'hui même!

Elle attend! elle épie. Vers midi son mari sort. Minuit eût assurément mieux convenu pour une action aussi noire, aussi furieuse, aussi criminelle.. ; mais de pareilles convenances, dignes d'Anne Radcliffe, ne s'accordaient pas avec l'impétueuse passion dont la jeune et jalouse épouse était transportée. Il est parti? elle accourt. Elle traîne une table devant le fatal tableau, et s'y élance armée d'un grand couteau d'une tournure bien indigne de sa charmante main, car... (Dieu me pardonne de le révéler!) c'était un déplorable couteau de cuisine. Alors, grimpée à la hauteur voulue, elle se mit face à face avec la bacchante, et lui dit avec la rage et l'âcreté d'une rivalité désespérée et prête à s'assouvir:

— C'est donc toi qui m'as enlevé l'amour d'Henri! C'est donc toi qui me le voles de longues heures chaque jour... toi à qui il pense peut-être plus tard encore! Meurs! meurs donc, infâme!

Et ce disant, elle plongea l'ignoble ustensile dans l'azur et la nacre des yeux de la jeune fille... l'y retournant avec furie, jusqu'à ce que les sourcils et une partie du front fussent abîmés dans les affreuses blessures, une vengeresse cécité! Après quoi, elle descendit, contempla fiévreusement son bel ouvrage et, épuisée par le double effort moral et physique, tomba évanouie sur la méridienne d'où l'infidèle mari avait si et trop souvent admiré, adoré cette inconcevable peinture!

On la trouva là... on la rappela à elle. En voyant, désormais calmée, ce qu'elle avait fait, elle ne se repentit pas plus que ne le font certains amoureux que les gendarmes saisissent devant le cadavre immolé d'une infidèle : elle était heureuse d'être vengée ; total, 15,000 francs. Vous savez le reste!

~~~ Plusieurs artistes s'étaient donné rendez-vous cette semaine chez un brocanteur du quai Voltaire, pour voir réunis, sur le parquet d'une chambre vide, le contenu d'un grand panier de morceaux de tableaux de divers maîtres ou artistes modernes. Ces débris proviennent du château de Neuilly. A la vente qui eut lieu dans le temps, ces fragments furent payés cinq cents francs par un capitaine de la garde nationale, mort il y a deux mois. Les héritiers se sont adressés au brocanteur pour aviser au parti à tirer de ces objets, c'est par l'exposition qu'il en fait que les peintres dont nous parlons ont été attirés. Mais les mutilations sont si grandes, les fragments si petits, ou si déplorablement séparés, qu'il n'y a rien à faire de tout cela, et à peine, çà et là, quelques têtes ou quelques mains à isoler! Ary Scheffer, Jacquand, H. Vernet, F. Gudin, Brascassat, E. Isabey, Biard, Flandin, P. Delaroche et bon nombre d'artistes moins célèbres, ont pu être reconnus dans ces débris, qui ont été vendus depuis cinquante francs jusqu'à cinq francs pièce.

~~~ Le bizarre testament de M. L..., ancien conseiller d'Etat sous l'Empire, occupe et amuse les derniers groupes de la société attardés à Paris. M. L... laisse quarante mille livres de rentes et quatre nièces. Ces dames sont frénétiquement dans le tourbillon mondain; elles ont ou font du luxe; elles font encore, entre autres choses, un peu leur visage et beaucoup de dettes! Ces dettes, au sujet desquelles le vieillard avait reçu plus d'une confidence — et ces dames plus d'un rouleau, — inquiétaient le testateur. C'est pour conjurer à sa manière (une originale manière) le danger de cette pente, au bas de laquelle il y a un gouffre, que M. L... s'y est pris de la façon qui amuse tant les amies et les ennemies des quatre nièces, — parmi lesquelles une seule, la femme d'un artiste très-connu, a refusé les bénéfices de la succession.

M. L... a placé les huit cent mille francs qu'il lègue d'une façon incessible et insaisissable ; le capital passera ainsi tout entier aux enfants de ces dames. Quant aux revenus actuels, ils forment une sorte de division viagère et mensuelle. Un employé du ministère des finances a reçu un legs de douze cents francs de rentes, pour se charger, à chaque fin de mois, de la distribution de manne argentifère. Ces dames feront l'usage qui leur plaira de ce revenu; mais cet usage sera soumis et borné aux inflexibles règles de la distribution. C'est un billet de mille francs environ que chacune d'elles recevra tous les mois... jusqu'à la mort. Les maris sont furieux! Ils comptaient acheter des propriétés, jouer à la Bourse... Rien n'est plus possible de la façon dont M. L... a arrangé les choses!

~~~ Mariages. Un riche banquier de Francfort, un banquier de la nouvelle école, si l'on peut dire, de ceux qui voient les affaires de haut et qui les traitent largement, M. Erlanger, consul général de Grèce auprès de la diète, épouse une charmante Parisienne, Mlle Ch. Laffitte, fille de l'ancien banquier qui habite le bel hôtel de la place de la Concorde où est mort récemment l'excellent marquis de Pastoret. On dit que dans les nombreux diamants de la corbeille, Mlle Charles Laffitte a désiré voir figurer un petit écrin contenant le bijou le plus précieux que puisse désirer une jeune et brillante Parisienne, — qui consent à se marier à l'étranger... C'est un petit papier, menu plié, et portant la signature du mari...

— Un bon de caisse? — direz-vous, — une lettre de change payable à vue, et représentant, par son chiffre fastueux, toutes les fantaisies qui peuvent naître dans l'imagination d'une jeune et oisive personne, échangeant brusquement la place de la Concorde pour le *Zeil* francfortois ?

Non... quelque chose de bien plus rare à obtenir d'un mari, — francfortois ou autre, — que de l'or!

C'est bien, en effet, *un bon* que Mlle Ch. Laffitte a dans son petit écrin de velours grenat ; mais voici comment il est rédigé par le signataire :

— Bon pour.... — Allons, c'est bien cela! Bon pour vingt, trente, cinquante mille florins! vous obstinez-vous à penser.

— Eh! non, lectrice trop impétueuse! patientez quelques lignes et lisez avec calme :

En tête du billet on voit, tracé à l'encre rouge, selon l'usage financier qui fait résumer l'objet du titre au sommet :

« Bon pour... trois mois par an à Paris. »

Et plus bas :

« Fin décembre chaque année, je payerai, à l'ordre de ma femme,
« la somme superflue à un séjour de trois mois à Paris, valeur reçue
« en bon accord conjugal.

« Francfort... juin 1858.
« ERLANGER. »

~~~ Un autre mariage, tout français celui-là, qui unit deux noms dont l'un possède sa célébrité dans un récent passé, lorsque l'autre la voit dans un prochain avenir, occupe à la fois et le Palais et le monde savant : M. Oscar de Vallée, avocat général, à Paris, épouse Mlle Sarah Panckoucke, de cette grande famille à la fois littéraire et industrielle, dont la notoriété, qui date du fondateur du *Moniteur universel*, en 1789, fut continuée par son fils, ancien secrétaire de la présidence du Sénat, éditeur fameux du dictionnaire des *Sciences médicales*, des *Victoires et Conquêtes*, de la *Bibliothèque latine-française*, traducteur de Tacite, et enfin membre de l'Institut. La jeune personne dont il est aujourd'hui question est fille de M. Ernest Panckoucke, propriétaire-gérant du *Moniteur*, excellent écrivain lui-même, et auteur, entre autres travaux estimés, de la remarquable traduction d'*Horace* publiée dans la *Bibliothèque latine-française*. Elle a été élevée au milieu du monde le plus distingué et le plus intelligent de Paris, dans le salon académique et artistique de sa grand'mère, Mme Ernestine Panckoucke, personne des plus recherchées et des plus aimables, qui a conservé dans son grand âge toute la grâce et tout l'esprit de sa jeunesse, et à laquelle les lettres françaises doivent une excellente traduction des *Poésies de Goëthe*, premiere traduction qui fut faite du poëte, et qui date de 1825.

M. Oscar de Vallée, à cette heure marié à Mlle Panckoucke, déjà avocat avant 1848, fut, après épuration des premiers nommés au lendemain de la révolution, promu aux fonctions de substitut du procureur de la république, et, en cette qualité, il assista M. Baroche, alors procureur général, à la haute cour de Versailles. Il devint bientôt substitut du procureur général, — puis enfin avocat général, — fonctions qu'il remplit aujourd'hui, et sur lesquelles son caractère et son talent jettent un éclat qui présage d'autres destinées. On se souvient des conclusions si remarquables que M. de Vallée a prononcées dans l'affaire de Guerry contre la communauté de Picpus, et hier encore, le palais était ému de l'autorité de cette parole, qui a entraîné l'arrêt prononcé par la cour, dans la longue et délicate affaire des héritiers du prince Eugène contre l'éditeur des *Mémoires* du duc de Raguse.

M. de Vallée, dont le talent oratoire possède l'élévation peu commune, la saine philosophie, et une très-grande distinction de forme, est aussi un remarquable écrivain. Il avait, en 1848, travaillé au *Siècle*, sous les auspices de M. O. Barrot, pour lequel il a conservé la respectueuse affection, dont la trace se trouve dans la préface d'une de ses œuvres récentes : *De l'éloquence judiciaire au dix-septième siècle* (Antoine Lemaistre et ses contemporains). Plus récemment, le jeune et brillant avocat général a publié, sous ce titre archaïque : *Les Manieurs d'argent*, un livre qui, tout en offrant le tableau de l'agiotage au commencement du dix-huitième siecle, est une vive et salutaire croisade contre les agioteurs du jour. Ce livre, dont on a fait un très-grand bruit, en est déjà à sa troisieme édition en moins d'un an. C'est à la fois l'œuvre d'un magistrat inquiet pour les mœurs de son temps, et le cri d'une haute conscience servie par l'éloquence et le saisissant de la forme. Par son mariage avec Mlle Sarah Panckouke, l'auteur de *l'Eloquence judiciaire au dix-septième siècle* prend dans l'opulence une position digne du rang auquel il est déjà parvenu par ses travaux. Cette opulence sera au niveau de toutes les situations auxquelles peut être réservé le prestige du talent uni à l'autorité du caractère.

~~~ On avait mal désigné le nom du futur de la belle-fille de l'hospodar George Bibesco, Mlle Constance Ghika. Ce n'est pas un marquis Respoli, mais le comte Raspoli, qui épouse la jeune et belle personne dont la mère fait l'objet d'une de nos dernières notes.

~~~ Un négociant havrais, qui a des affaires à Haïti, est en ce moment à Paris, où il a fait une provision assez étrange : celle de cannes de jonc à pommes d'or, ornées de pierreries communes ; des cannes impossibles, extravagantes, d'un goût atroce, à faire huer qui oserait en porter une, et à se la faire même donner sur les reins, n'en doutez pas! Verdier, à
~~~

contre-cœur, a dû exécuter cette ridicule commande. Quant au Havrais, qui les a payées quinze louis la pièce, voici son calcul, sa combinaison, son secret.

Il part le 15 juillet pour Saint-Domingue, voulant personnellement débattre par là ses intérêts avec les autorités de S. M. Faustin Ier, vulgairement appelé Soulouque de son nom de nègre. Il s'attend à de grandes difficultés pour obtenir justice! C'est pour vaincre ces difficultés que, bien conseillé par un officier de marine, le négociant se munit de ces cannes.

— Quoi! direz-vous, — compte-t-il en user contre...

— Non, monsieur, point comme vous l'entendez! Le plan du spéculateur est tout simplement celui-ci: dans chaque entrevue qu'il aura avec Soulouque et ses ministres, il veut, — non pas s'armer, — mais se munir d'une de ses belles cannes. Tout en causant, tout en exposant son affaire, en argumentant, il compte la faire tourner, scintiller... en étonner l'Excellence haïtienne, l'éblouir, l'aveugler, la fasciner, la réduire à merci... ou plutôt à dire merci! Une canne par voix du conseil, la plus belle pour le plus noir, — le maître. — et son affaire est gagnée! Telles sont les promesses qu'a faites au négociant l'officier de marine, qui a l'expérience de l'irrésistible passion des nègres pour tout ce qui brille et miroite!

La foule élégante et curieuse s'est portée cette semaine, à l'exposition courageusement entreprise aux Champs-Elysées, par M. Auguste Lechesne (de Caen), des œuvres de sculpture: figures, animaux, groupes et esquisses, qu'il destine à l'ornementation publique ou privée. L'œuvre principale: *l'Amour domptant les bêtes féroces*, exécutée à l'aide d'une matière nouvelle et inaltérable, le ciment de Dreux, est fort goûtée des connaisseurs, par sa grande tournure, son imposante composition, la vérité des détails, et l'on peut espérer, avec l'auteur, qu'un monument public, une fontaine, s'en couronnera quelque jour. Plusieurs des autres œuvres exposées autour de ce groupe principal avaient déjà obtenu leur succès aux expositions d'art, et avaient valu à M. Aug. Lechesne des récompenses honorifiques. Les frères Lemichez ont encadré cette réunion d'objets plastiques dans une riante et odoriférante exposition de fleurs, si bien que l'enclos de l'ex-Jardin d'hiver est une halte charmante, une étape pleine d'intelligent attrait pour les promeneurs des Champs-Elysées et du bois de Boulogne.

Mercredi dernier on inaugurait, à deux lieues dans l'ouest de Paris, une charmante villa bâtie par un spéculateur heureux à la baisse. Toute la société d'hiver de cette famille avait accepté cette pendaison de crémaillère, solennisée par un bal suivi d'un souper, lequel avait pour dessert un feu d'artifice. Les femmes étaient en toilette extrême, profitant avec frénésie de cette belle occasion de se mettre en blanc... et du blanc. L'une d'elles, élégante de province à laquelle un mari notaire accorde six semaines de printemps à Paris, dansa le dernier quadrille et croqua la dernière bouchée. Il était deux heures du matin lorsque son mari la fit monter dans le vaste remise, une berline, où l'épanouissement de la crinoline laissait si peu de place, qu'il s'était philosophiquement muni d'un coupé pour revenir de son côté, sans être submergé sous la gaze, le madapolam empesé, les cerceaux. Mme V.mont (on peut la nommer, la pauvre femme!) désormais sans souci pour sa coiffure d'azalées naturelles, ressortant rouges sur ses beaux cheveux noirs, ayant tiré une mantille de satin mauve sur ses épaules, s'accota dans la berline pour y dormir une heure, avec l'espoir de ne se réveiller qu'à sa porte...

En effet, une heure s'écoule, la berline de la femme et le coupé du mari s'arrêtent au seuil du logis. Le mari descend le premier, et court ouvrir à sa femme: Pauline!

— Elle dort! — se dit-il, — et montant sur le marche-pied, il la tire par le bout de sa mantille:

— Pauline!... Allons donc, Pauline... nous sommes arrivés!

Et Pauline ne bougea pas...

Il lui saisit le bras... ce bras est presque glacé!

— Grand Dieu! ma femme!... qu'as-tu donc? — et il se précipite dans la voiture.

Ce qu'elle avait? La pauvre femme était morte...

Morte en revenant du bal... morte en costume de bal... la tête pleine des idées du bal... morte les bras et les épaules nus, et une couronne de fleurs dans les cheveux... morte avant ces fleurs!

Un anévrisme s'était rompu, et brusquement, sans pouvoir faire un geste ni jeter un cri, elle était passée du rêve dans la mort... sans rouvrir les yeux sur le réveil!

Mme Vimont était mère de deux tout jeunes enfants... qui n'ont pas compris qu'on rapportât, dans l'appartement rempli des cris du mari, leur mère ainsi frivolement parée, et qui en sortit le lendemain dans un cercueil.

L'autre jour, une jeune et élégante dame anglaise se présente à l'un des bureaux de poste du faubourg Saint-Honoré pour expédier un petit paquet pour Londres. L'affranchissement était rigoureux, en raison du volume. Il était tard, l'heure de la fermeture du bureau allait sonner... Au moment de payer, la dame s'aperçoit qu'elle n'a pas d'argent!

Elle détache en hâte de sa main une bague de prix, — une turquoise encadrée de brillants, — et la présente à l'employé, un vieil employé, en le priant d'affranchir sa lettre sur cette garantie. L'employé, peu mondain, peu romanesque, objecte qu'il préfère quarante sous.... L'insulaire se désespère et jette autour d'elle des regards de détresse, en murmurant: Mon Dieu! si Edward ne recevait pas mon envoi à temps!... Ce serait affreux!

A côté du vieil employé s'en trouvait un jeune. Il a vu, il a compris.

— Ne vous affligez pas, madame, — dit-il, — voici les deux francs... C'est bien peu de chose!

L'Anglaise remercie d'un regard — profond — et disparaît sans dire un mot.

— Vous en serez pour vos quarante sous, jeune homme! — dit le vieil employé goguenard et sceptique.

Huit jours s'écoulent... rien.

Quinze jours... un mois: de plus en plus, rien! Le vieil employé rit bien, et s'en va répétant toujours: Ah! jeune homme!

Mais un matin, un valet de pied en livrée violet et or entre au bureau de poste. Il demande la personne qui a prêté quarante sous à lady Smol...

— C'est moi! — dit le vainqueur.

— En ce cas, monsieur, voilà!

Et le valet dépose, dans l'ouverture du grillage, une petite boite en carton bleu, puis disparaît. Le jeune homme, tout ému, ouvre... et trouve, couchée sur un lit de ouate, une jolie bourse en cordonnet de soie amarante, d'un travail exquis, d'une forme nouvelle, et fermant par le va-et-vient d'un anneau: l'anneau, c'était la bague turquoise et brillants!

Dans la bourse se trouvait un petit papier contenant la pièce de quarante sous. Sur le papier, on lisait:

« La main qui portait la bague a brodé cette bourse pour celui qui a épargné à deux personnes un grand chagrin. »

Le vieil employé dit encore: Ah! jeune homme!... Mais il a changé d'expression.

Mme Anna de Lagrange, un des rares exemples de l'illustration artistique sortie des rangs de la haute société parisienne, — partie de la représentation toute mondaine du *Duc de Guise*, de M. de Flottow, au profit des Polonais, sous les auspices de Mme la princesse Czartoryska, il y a une quinzaine d'années, — est aujourd'hui arrivée aux plus grandes hauteurs de son art, au *maréchalat lyrique*: qu'on en juge! La haute société brésilienne de Rio-Janeiro vient de se réunir en souscription annuelle, la cour impériale en tête, pour lui offrir un engagement de deux ans, au prix de 300,000 francs l'an, plus une soirée à bénéfice évaluée à 75,000 francs, ce qui fait déjà un joli total de 750,000 francs pour les deux ans... Plus encore ceci, qui est assez original (et économique!): Mme de Lagrange et sa famille seront pris, par un agent brésilien, en leur hôtel actuel de Russie, boulevard des Italiens, emmenés à Rio, puis ramenés audit point dudit boulevart, les deux ans expirés, sans que l'*esimia virtuosa* ait eu à dépenser un maravédis: voyages, séjour confortable, comprenant résidence de ville et de campagne, tout est payé par les prodigues et courtois Brésiliens... C'est un million qu'il leur en coûtera pour entendre pendant deux ans la vocalisatrice la plus inouïe qui soit, unie à l'une des plus entraînantes tragédiennes lyriques: Evviva dom Pedro II de Alcantara!

On sait que Mme de Lagrange arrive de l'Amérique du Nord. C'est là que l'engagement brésilien, californien, millionnaire, est allé la supplier de se laisser séduire. La charmante femme, qui est une si grande artiste, a songé à l'avenir des deux enfants qu'elle tient, l'un de son mariage avec le comte de Stankowith, l'autre de sa bienfaisance (ceci va être expliqué), et elle s'est décidée à braver la fièvre jaune qui sévit de temps en temps sur ces contrées, si belles, qu'elles seraient le désespoir ou l'émigration en masse du vieux continent usé jusqu'aux entrailles d'où l'on épuise le dernier charbon de terre, n'était cette atténuation, mortelle aux pauvres diables, aux ivrognes, aux imprudents!

Mais avant de signer les deux années de son esclavage équatorial, Mme de Lagrange s'est écriée: — Laissez-moi aller faire un tour sur mes chers boulevards de Paris?

— Combien de temps vous faut-il?

— Quinze jours entre une traversée et l'autre.

— Allez! mais un million de dédit si vous ne revenez pas!

— C'est fait!

Et elle a signé de sa blanche et aristocratique main. C'est ce million qu'il en coûterait à M. Alphonse Royer ou à M. Calzado, qui est cause que l'excursion patriotique de l'éminente artiste à Paris ne se convertit pas, dans ce moment même, en une résidence définitive!

Mais je parlais tout à l'heure de la fille d'occasion de Mme de Lagrange, c'est le moment de vous raconter cette histoire.

Un soir qu'elle chantait le *Prophète* — ou le *Barbier*, je ne sais au juste, — c'était, je crois, à la Havane, Mme de Lagrange, entrant au foyer, est toute surprise d'entendre jouer du piano d'une façon très-brillante et de voir les mains si petites d'où se dégageait la mélodie. Elle s'approche pour complimenter l'enfant; un vieux homme survient, un choriste allemand échoué par là, dans cette Amérique de fortune pour les uns, de misère pour les autres, et n'ayant que le dernier lot. C'était sa fille, Sophie; — lui, Schmeterer, la présenta et remercia la *diva* de ses encouragements et de ses bonnes paroles, dont la source était d'autant plus précieuse que Mme de Lagrange est une pianiste de tout à fait premier ordre, c'est-à-dire à vivement contrarier les Liszt, les Thalberg, les Herz, et autres sorciers du doigté.

Quelques mois se passent. Un matin, comme la grande artiste arrangeait de nouvelles variations pour cette fameuse chanson hongroise dans laquelle elle est si étourdissante (*inarrivabile*, inarrivable, disent les Italiens), on lui dit qu'il y a par là une femme, accompagnée d'une petite fille qui demande à lui parler. Comme on ajoute que la femme était tout en pleurs, elle reçoit sur-le-champ.

— Ah! madame, — s'écria cette femme dans son langage d'outre-Rhin le plus désespéré... — mon mari est mort cette nuit dans des convulsions terribles... qui ne lui ont laissé qu'un seul moment, une seule lueur de repos avant d'expirer... Il semblait alors que Dieu lui permettait de se recueillir... de me parler... et il s'est écrié:

« Je viens d'entendre une voix supérieure qui m'a dit: Envoie ta fille à Mme de Lagrange... elle s'en chargera, et Dieu bénira l'une et l'autre! »

— Cette révélation passée, mon pauvre mari a senti ses convulsions le reprendre, et il est mort en prononçant votre nom uni à celui de notre petite Sophie... Et moi, madame... j'obéis... me voilà... voilà l'enfant... prononcez!

— Je la garde! — répondit Mme de Lagrange, en donnant à la mère de quoi regagner son Allemagne.

— Ce sera ma seconde fille. J'accepte le legs, l'inspiration du mourant... puisse-t-il nous porter bonheur!

Voilà comment Mme de Lagrange, qui avait déjà une ravissante fille de neuf ans, en a aujourd'hui une autre de dix! Toutes deux sont délicieuses, s'adorent, et la mère les adore toutes deux. Il sera curieux de voir ce que deviendra cette Sophie, qui se montre, du reste, complétement digne de la bonté profonde de sa bienfaitrice, et qui, piano à part, est pleine d'intelligence; ajoutons qu'elle est de la plus rare beauté.

Mme de Lagrange part dans huit jours pour Southampton, d'où elle s'embarquera pour aller gagner le million destiné à doter ces deux aimables et charmantes enfants.

— Sans ce legs du choriste allemand, auriez-vous accepté ce Brésil lointain? — lui demandait l'autre soir le duc de Valence, chez lequel elle dînait.

Mme de Lagrange réfléchit un moment... ou plutôt sonda son cœur... et répondit, avec une sincérité qui devra rester présente toute la vie à la pensée de Sophie Schmeterer:

— Non!

Maintenant, ceci lu, il est à craindre que bien des personnes ne soient, à l'aide de révélations soigneusement rédigées et mises en scène, importunées par des adoptions pareilles! Je gage, en effet, qu'avant un mois une femme, tout aussi éplorée que l'Allemande de la Havane, et accompagnée d'une petite fille, à moins que ce ne soit d'un petit garçon... demandera à parler au baron de Rothschild, au prince de Soltikoff, au duc de Cambacérès, ou à tout autre opulent du jour, et s'écriera, en lui poussant l'orphelin dans les jambes:

— Ah! monsieur, cette nuit, en mourant, mon mari... etc. (voir plus haut).

JULES LECOMTE

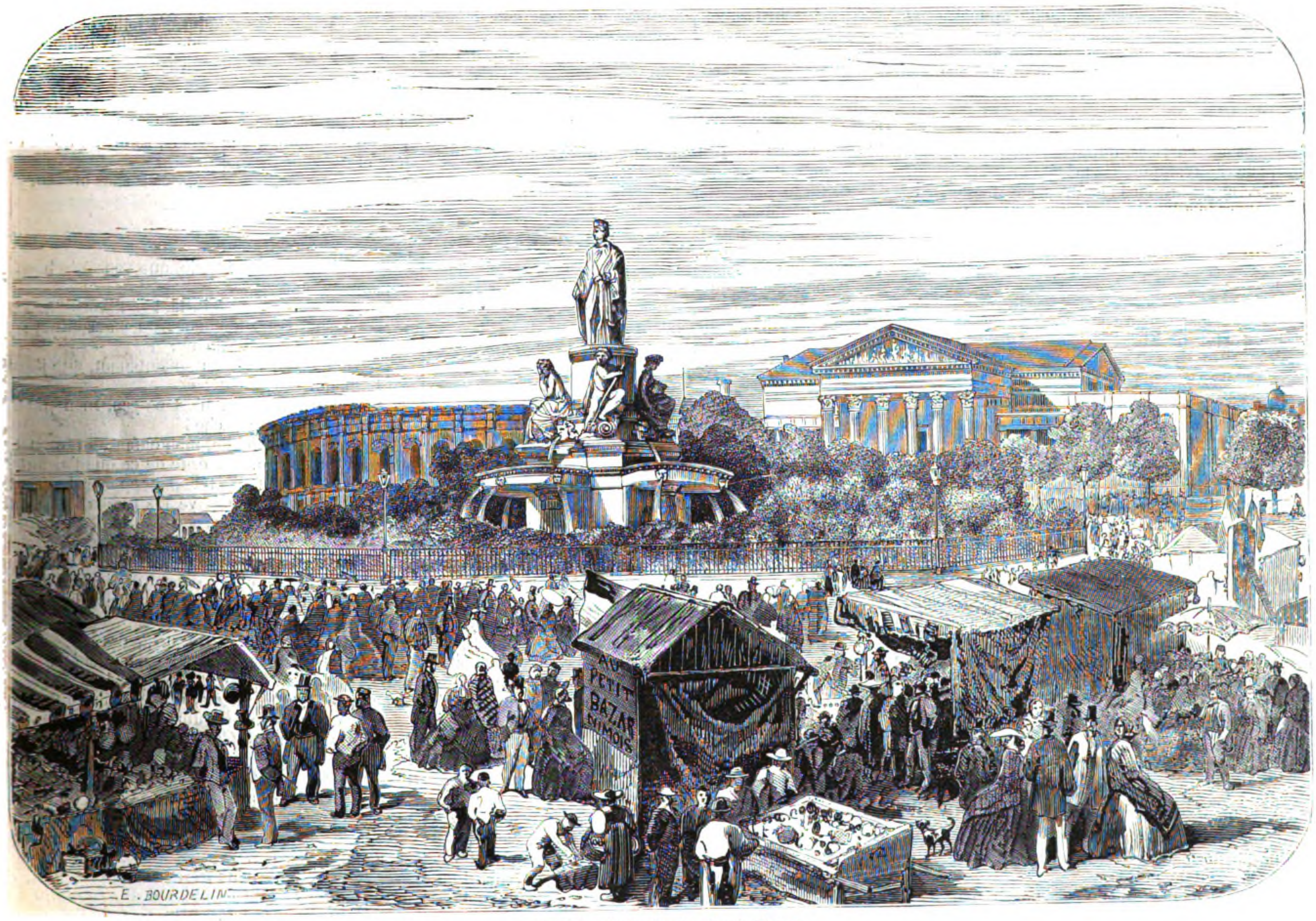
Tribu de Sioux.

Mœurs et Paysages américains.

La guerre déclarée par les États-Unis aux Mormons du lac Salé et de la vallée du Déseret est une des préoccupations du gouvernement de Washington. Malgré la fuite de Brigham-Young, le chef-prophète de cette colonie de sectaires, fuite démentie par quelques organes de la presse américaine, on doute que les autres Mormons cèdent sans résistance le territoire conquis par eux sur les Indiens des montagnes Rocheuses. On assure pourtant, et ceci mérite confirmation, que les disciples de Joe Smith se retireront dans le Mexique, au milieu de la Sonora. Quoi qu'il en doive être, les troupes américaines se ravitaillent, et plusieurs régiments rassemblés dans la caserne des chutes du Missisipi, à Saint-Anthony, attendent pour se mettre en route les ordres de leur général en chef. En traversant le lac Minnetonka, situé à quelques milles, dans le territoire du Minnezota, on rencontre un campement d'Indiens Sioux, qui ont proposé au général en chef des troupes américaines de lui servir de guides, et de combattre avec les soldats de l'Union contre les envahisseurs de leur territoire. Rien n'est plus curieux que de voir la manière dont ces Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord dressent leurs « wigwams » de cuir de daim, maisons mouvantes, que le moindre vent de la prudence ou de la peur suffit pour faire démonter et emporter à dos de cheval. Les Sioux étaient autrefois l'une des trois grandes puissances de l'Amérique du Nord, et se disputaient avec les deux peuples rivaux le pouvoir souverain sur les autres peuplades des prairies. De nos jours, « l'eau de feu » a accompli de terribles ravages, les pauvres Sioux sont bien déchus et d'un nombre

Cataracte de Saint-Anthony.

Ruines gallo-romaines du palais des Thermes.



La foire de la Pentecôte, à Nimes.

fort restreint. Les chutes de Saint-Anthony, une des curiosités naturelles de cette contrée, sans être aussi remarquables que celles du Niagara, n'offrent pas moins un très-beau coup d'œil. La hauteur de la chute d'eau est de vingt mètres, tandis que les rapides qui attirent les eaux dans cet abîme offrent une déclivité de seize mètres, et ceux qui fuient en dehors de la cataracte de trente-quatre. En additionnant ces trois quotités, on verra que la scission du Mississipi, dans le Minnezota, est de soixante dix mètres.

Les Américains, race hardie au delà de toute expression, ont construit un magnifique pont en fil de fer sur le Mississipi, à Minneapolis, à un mille au-dessus de la chute d'eau. De l'autre côté du petit bras du « Père des eaux » s'élève la nouvelle ville de Saint-Anthony, bâtie sur un sol fort accidenté, entourée de forêts de cèdres, de mélèzes et de sapins. Cette cité, qui commence à peine, est déjà fort importante, et l'on remarque surtout un immense hôtel, construit par le colonel Winslow. Ce caravansérai, tout bâti en pierres de taille, a coûté plus de deux cent mille dollars, y compris l'ameublement.

Il y a dix ans à peine, le Minnezota était un pays désert, à peine fréquenté par quelques Européens amateurs de chasse, qui s'aventuraient au milieu des tribus indiennes, au risque d'être scalpés; mais en 1858, ce territoire incorporé dans les domaines de l'Union est, sans contredit, un des plus beaux joyaux de sa couronne d'étoiles.

B.-H. RÉVOIL.

Le palais des Thermes.

L'antique palais des Thermes, dont nous reproduisons les restes dans ce qu'ils offrent de plus curieux aujourd'hui, fut construit vers la fin du troisième siècle de l'ere chrétienne par Constance Chlore, qui gouverna les Gaules pendant quatorze ans. On fut amené à attribuer sa fondation à l'empereur Julien, parce que ce césar fut proclamé dans le champ, *campus*, ou place d'armes, qui terminait les dépendances de l'édifice principal, au sud, vers la Sorbonne.

On sait que les Romains donnaient le nom de *thermes* à des établissements de bains chauds, dont plusieurs devinrent le séjour des empereurs.

Les bâtiments de l'ancien palais des Thermes ont dû se prolonger, selon toute probabilité, à l'époque gallo-romaine, jusqu'au petit bras de la Seine, vers le nord. On peut voir ce qu'il en reste : une salle, composée de deux vastes parallélogrammes, avec des voûtes à arêtes et à pleins cintres, s'élevant à quatorze mètres au-dessus du sol. Ces constructions sont tellement solides, qu'elles ont résisté jusqu'à ce jour. L'architecture en est simple et grandiose. Les arêtes des voûtes viennent s'appuyer sur une console représentant la poupe d'un navire, caractère qui indiquait jadis la destination des édifices consacrés à des bains.

Le palais des Thermes, qui appartint jusqu'en 1781 à l'ordre de Cluny, fut loué la même année à un maître tonnelier, et devint, en 1790, propriété nationale; il fut ensuite cédé à la maison de Charenton, puis il fit retour à la ville, et enfin à l'État, sous le dernier règne. En 1843, une loi le réunit à l'hôtel Cluny, que l'État venait d'acheter, et dès lors l'*ancien palais des Thermes de Julien* partagea, avec le bel établissement de M. du Sommerard, l'honneur de servir d'asile au *Musée des antiquités nationales*.

Un intérieur, peint par Bouton, et que possède le musée du Luxembourg, retrace fidèlement l'aspect de la salle principale dont nous avons parlé.

FRANÇOIS LACOUR.

La foire de la Pentecôte, à Nîmes.

Chaque contrée a ses fêtes publiques, ses centres mobiles de réunion, ses rendez-vous populaires. Dans le Nord, ce sont les *kermesses*; dans la Normandie, les *assemblées*; en Bretagne, les *pardons*; dans l'Est et le Midi, ce sont les foires.

Celle de la Pentecôte, dont le siége est la ville de Nîmes, a eu, cette année, un éclat tout particulier. Favorisée par une sérénité splendide, elle a vu un concours exceptionnel de visiteurs affluer dans les hôtels et circuler à flots pressés sur les places et dans les rues de l'antique cité provençale, où il répandait la gaieté et la vie.

Nous donnons la vue de l'une de ses places dans un de ces jours d'animation et de plaisir. Cette place est celle que décore la fontaine de Pradier.

Nîmes a toujours été célèbre par ses fontaines et par leur ornementation sculpturale. C'était jadis la fontaine de Diane, de *la casta diva*, la divinité cosmopolite qui réunissait, dans le blanc rayonnement de son disque d'argent, l'Olympe romain et la théogonie gauloise. C'est aujourd'hui autour du splendide bassin que notre grand artiste gaulo-grec a peuplé de tout un Panthéon, sorti des limbes de son génie, qu'elle convie l'admiration de tous les esprits sensibles aux prestiges de l'art.

MAC' VERNOLL.

Ary Scheffer.

La brillante pléiade qui, depuis 1820, a jeté tant d'éclat sur l'art français voit s'éteindre chaque année une de ses étoiles. C'était, l'an dernier, Paul Delaroche; c'est, cette année, Ary Scheffer, dont notre gravure offre les traits, et dont les traits semblent l'expression fidèle du talent, l'empreinte du caractère, le moulage de l'âme.

Ary Scheffer appartenait à l'une de ces familles privilégiées sur lesquelles est descendue la langue de feu du génie. Son père, peintre habile, ayant deviné l'avenir brillant qui attendait ses trois fils, avait quitté la Hollande, sa patrie, et était venu s'établir à Paris. Dès 1812, Ary Scheffer se faisait connaître par l'exposition d'un tableau biblique où se révélait déjà cette pureté de goût, cette imagination rêveuse, qui firent plus tard sa réputation et qui resteront sa gloire. Ary Scheffer prit aussitôt rang parmi les artistes penseurs.

Ce fut aux poëtes et aux livres saints qu'il emprunta particulièrement ses sujets. Il dut à Gœthe sa *Mignon*, son *Faust* et ses *Marguerites*, dont le regard halluciné pénètre comme un glaive de glace; lord Byron lui prêta sa *Médora*, Schiller son *Roi de Thulé*; Alphonse de Lamartine lui inspira ses *Femmes souliotes*.

Tous ces sujets, sous ses pinceaux, sont devenus des types. C'est l'éloquente ou la poétique évocation de la pensée du poëte, dont il a traduit le rêve, en le revêtant de sa forme et de sa couleur les plus harmonieuses.

On en peut dire autant de ses sujets religieux : son *Christ appelant à lui les enfants*, son *Christ au jardin des Olives*, son *Christ libérateur*, son *Christ avec les saintes femmes* resteront au nombre des plus touchantes compositions de la peinture religieuse moderne. Sa *Sainte Monique* a droit à une mention spéciale.

On connaît le sujet de cette belle toile, l'un des plus ravissants épisodes des *Confessions* du pieux évêque d'Hippone. Saint Augustin avait accompagné sa mère dans la ville d'Ostie, où, déjà mourante, elle voulait s'embarquer pour l'Afrique. Un soir qu'ils étaient assis sur une terrasse, au bord des flots, Dieu sembla vouloir les préparer à la séparation bien plus longue qui allait les arracher l'un à l'autre. La belle plage latine, où le Tibre se jette dans la mer de Tyrrhène, se développait devant eux; les premières étoiles étincelaient dans la pureté du ciel. La mère et le fils, s'étant demandé ce que c'était que le bonheur... le bonheur!... avaient passé du néant des plaisirs vains et des joies périssables aux douces émotions qu'offrent à l'âme la pratique de la vertu et la contemplation des vérités éternelles; montant alors de pensée en pensée, de sphère en sphère, leur imagination, s'exaltant toujours, s'éleva jusqu'à la contemplation des perfections de Dieu, la béatitude céleste. Ils restèrent tout d'un coup silencieux, subitement ravis, dans une sorte d'intuition de celui qui est la félicité absolue. Que se passait-il dans leurs âmes, absorbées dans les splendeurs de cette extase? Que virent ils? Qu'éprouvèrent-ils? C'est ce qu'on peut juger par le soupir, par le cri qui s'échappa simultanément de leurs lèvres quand ils se retrouvèrent dans la vie réelle : « Quand sera-ce?.. » La pauvre mère n'eut pas longtemps à attendre : ce fut quelques jours après. Le surlendemain, dans ces lieux mêmes, son fils lui ferma les yeux.

C'est cette extase que s'est proposé d'exprimer l'artiste, et il l'a rendue avec un bonheur qui, par une longue contemplation de cette étoile idéale, transporte presque la pensée de celui qui l'admire dans l'éther rayonnant où sont ravies ces âmes saintes.

Ary Scheffer laisse de plus des toiles historiques qui élèvent encore sa réputation. La plus célèbre est la *Bataille de Tolbiac*; elle fait partie du musée de Versailles.

Nous n'ajouterons qu'un mot. Ce peintre, que la mort vient de frapper au milieu de sa carrière, n'était pas seulement un grand artiste, ce fut un noble caractère et un cœur dévoué.

FULGENCE GIRARD.

FEUILLETON

LE CAPITAINE RICHARD[1]

Par ALEXANDRE DUMAS.

(*Suite et fin.*)

Alors le pasteur se précipita vers l'escalier; — mais, sur la première marche, à genoux, il trouva Lieschen, qui, l'embrassant par le milieu du corps, lui cria :

— Mon père! au nom de votre fille Marguerite, qui a pardonné en mourant!...

— Oh! oh! murmura Schlick, que se passe-t-il donc?

Il y eut une pause d'un instant; puis le pasteur laissa lentement échapper la carabine qu'il tenait de la main gauche, et, de la droite, présentant à Lieschen la clef de l'armoire :

— Tiens, ma fille, dit-il, fais selon ton cœur, et selon le cœur de Dieu!

— Oh! s'écria Lieschen, mon père, mon père, à vous tout mon amour! à vous toute ma vie.

Et ce fut le pasteur qui, presque évanoui à son tour, tomba sans force dans un fauteuil aux yeux du gendarme étonné.

Pendant ce temps, la porte de la chambre de Marguerite, qui un instant s'était ouverte avec rapidité, se refermait lentement.

— Monsieur Schlick, dit le pasteur au bout d'une minute, et en essuyant sur son front la sueur qui rendait témoignage du combat qu'il s'était livré à lui-même, monsieur Schlick, vous allez voir votre somme, moins trois thalers cependant; car, de ces trois thalers, j'ai fait ce matin des aumônes, lesquelles m'ont porté bonheur, puisque, ce soir, j'ai pu sauver la vie d'un de mes semblables.

— Trois thalers? dit Schlick; ah! ma foi, monsieur Waldeck, je n'y regarde pas de si près pour une bonne action. Et, pourtant, comment expliquerai-je à ma femme l'absence de ces trois thalers? Si j'étais encore Français, je lui dirais que je les ai mangés; je suis Allemand, je lui dirai que je les ai bus!

Le brigadier achevait cette réflexion, qui indiquait l'étude approfondie qu'il avait faite du tempérament des deux peuples auxquels il avait tour à tour appartenu, quand Lieschen rentra, tenant le sac à la main.

— Voici l'argent, dit-elle, tout essoufflée d'avoir couru pour l'aller chercher.

—Merci, ma belle demoiselle, dit le brigadier en prenant le sac des mains de Lieschen : si vous étiez moins jolie, j'aurais des remords; mais, avec une figure comme la vôtre, Dieu merci, on n'a pas besoin de dot!

— Monsieur Schlick, dit gravement le pasteur, j'ai votre parole, cette fois!

— Oh! soyez tranquille, monsieur Waldeck! seulement, invitez le cousin Neumann à regagner vivement Abensberg, dussiez-vous aller l'y rejoindre avec cette belle enfant-là pour y célébrer les fiançailles.

En même temps que la porte de la cour se fermait derrière lui, celle de l'escalier se rouvrait pour donner passage au capitaine; mais Lieschen et le vieillard ne virent que celui qui sortait. D'ailleurs, à peine Schlick eut-il disparu, que Lieschen, se jetant dans les bras du pasteur :

— Oh! mon père, dit-elle, que vous êtes bon! que vous êtes grand!

Le vieillard pressa un instant sa fille sur son cœur avec un sourire profondément mélancolique; puis, l'éloignant doucement de lui :

— Attends, dit-il; il faut, maintenant, que j'appelle cet homme...

— Mais pas un mot, n'est-ce pas, mon père? dit Lieschen, pas un reproche!

— Oh! sois tranquille, mon enfant, dit le pasteur : où serait, sans cela, le mérite de ce que j'ai fait?

Et, comme il levait la tête pour appeler le capitaine Richard, il l'aperçut, appuyé à la rampe de l'escalier. Tout son sang reflua vers son cœur.

— Vous étiez là, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, dit le jeune homme; j'ai tout entendu, et je dois vous dire, comme vous disait tout à l'heure votre fille : Oh! monsieur Stiller, que vous êtes bon! que vous êtes grand!

— Ah! vous savez qui je suis, alors?

— Ce portrait placé entre les deux fenêtres...

— Vous l'avez reconnu, monsieur!

Le jeune homme tira de sa poche un médaillon.

— Grâce à cette miniature, que mon frère avait faite de souvenir, dit-il, et qu'il m'a laissée en mourant, avec recommandation de chercher le pasteur Stiller et sa fille Marguerite, auxquels il léguait toute sa fortune, non pas en réparation, mais en expiation du mal qu'il leur avait fait.

— Ainsi, monsieur, s'écria Lieschen haletante, le capitaine Richard...?

— Nous étions deux frères, chère Lieschen, deux frères jumeaux, militaires tous deux, capitaines tous deux, si ressemblants l'un à l'autre, que l'on ne nous distinguait qu'à la différence de nos uniformes, et que

[1] Voir les numéros des 2, 9 janvier, 20, 27 février, 6, 13, 27 mars, 3, 10, 17, 24 avril, 8, 22, 29 mai, 5, 12 et 19 juin.

Souvenir d'un diplomate.

Lorsqu'il m'arriva de publier une notice sur Mme la duchesse de Berry, un ami qui venait de la lire me dit en m'abordant :

— Que ne m'avez-vous parlé de cette publication ! j'aurais pu vous raconter une anecdote véritablement curieuse, connue de moi seul et de ce pauvre X., qui achève aujourd'hui dans le Levant sa carrière diplomatique. Vous n'êtes pas très-anecdotier, cela eût diverti vos lecteurs.

— Ne pourriez-vous, répliquai-je, faire pour moi ce que vous eussiez fait en vue du public ? Racontez toujours. Rien ne se perd chez nous. Conversations, récits, menus propos, tout passe un jour par la casse du compositeur et se résout en belles colonnes ou en belles pages qui courent, il est vrai, des fortunes diverses, mais qui finissent toujours par se trouver sous les yeux de quelqu'un.

L'ami qui me parlait ainsi est un de ces Français d'un autre âge, qui, ayant passé leur jeunesse, leur vie entière loin du théâtre de nos affaires et de nos querelles, ont conservé, à force de cosmopolitisme, notre vieux caractère national. Chez eux, rien n'altère cette bonne grâce, cette cordialité natives qui nous ont fait aimer partout en Europe.

— J'étais fort jeune alors, me dit-il. Simple attaché d'ambassade, le hasard m'avait favorisé. Peu de personnes ont, en aussi peu de temps, parcouru autant de pays, noué autant de relations.

A vingt-cinq ans, je connaissais déjà les cours de Vienne, de Madrid, de Naples et de Berlin. Le hasard m'avait permis de venir embrasser, à Paris, mon père et ma mère, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un jeune confrère napolitain, qui, lui aussi, courait le monde et menait cette vie exceptionnelle dont le charme et les tristesses ne sont connus que de ceux qui l'ont pratiquée. Il se rendait à Londres et ne pouvait passer que vingt-quatre heures à Paris. C'était un vrai gentilhomme italien, plein de dévouement pour son roi, de beaucoup de distinction, et chez lequel j'avais reçu, à Naples, la plus charmante hospitalité. Il venait à Paris pour la première fois. Lui faire connaître Paris en un jour, cela était bien difficile. Nous montâmes en tilbury et nous visitâmes les principales promenades, les principaux monuments. Nous devions dîner ensemble. Il ne connaissait que moi et je fus très-surpris lorsqu'il me dit :

— Je serai obligé de vous quitter pendant deux heures; de deux à quatre.

Que pouvait-il faire de ces deux heures dans Paris, lui qui n'y connaissait pas une âme?

— Diable ! m'exclamai-je, sans songer qu'il pût se trouver la moindre diablerie dans cette malencontreuse séparation.

Il me regarda avec surprise.

— Vous me rejoindrez, répondis-je, à six heures, aux Frères-Provençaux. J'irai chercher X... Il égayera le dîner ; mais cet incident me contrarie : comme votre cicerone, poursuivis-je, j'avais disposé de tout votre temps.

Je regardai à ma montre, il était une heure et demie.

— Voici bientôt le moment de nous quitter, ajoutai-je après quelques minutes de silence. Je vous ménageais une surprise qui vous eût été particulièrement agréable à vous, gentilhomme de la cour du roi de Naples. C'est le moment où Mme la duchesse de Berry fait sa promenade; nous fussions allés la voir monter en voiture.

Mon compagnon fut charmé de cette offre.

— Allons-y ! allons-y ! me dit-il avec le plus vif empressement; il n'est pas de rendez-vous que je ne remisse pour entrevoir, dans mon rapide passage à Paris, cette gracieuse princesse. D'ailleurs, ce ne sera qu'un retard.

Nous touchâmes bientôt au palais des Tuileries. Nous quittâmes le tilbury et nous nous mêlâmes aux curieux.

Mme la duchesse de Berry ne tarda pas à paraître. Mon compagnon la contempla avec beaucoup d'attention et de respect, me remercia et me quitta en me disant qu'il me retrouverait aux Frères-Provençaux, à six heures, ainsi que nous en étions convenus.

— J'allai chercher X..., et nous attendîmes notre ami en nous promenant dans le jardin du Palais-Royal. Il fut surpris, comme moi, de cette absence de deux heures que rien ne pouvait expliquer.

— Nous en aurons la confidence, ce soir, après dîner, dis je à X... Faisons-le boire un peu, il parlera.

Notre homme fut exact au rendez-vous. Je lui trouvai l'air singulièrement préoccupé. Nous étions de trop bon goût pour le questionner à brûle-pourpoint. Mais dans l'intimité qui suit le dessert d'un dîner de garçons, nous l'attaquâmes avec vigueur. Il biaisa beaucoup et finit par nous avouer qu'il avait eu la fantaisie d'aller consulter Mlle Lenormand. Elle avait pour lui mis en œuvre toute sa puissance divinatrice, et cette entrevue l'avait, disait il, beaucoup ému, surtout après l'entrevue que je lui avais procurée. Il nous pria formellement de nous dispenser d'en dire davantage, et nous nous gardâmes bien d'insister.

Il quitta Paris le lendemain et nous ne nous revîmes jamais.

Mais quelques années après, nous fûmes bien surpris, X... et moi, en apprenant que ce jeune gentil homme napolitain épousait Mme la duchesse de Berry, qu'il avait vue pour la première fois, à Paris, mêlé à la foule du Carrousel.

C'était M. de Luchessi Palli.

Que lui avait dit Mlle Lenormand? lui seul le sait.

HIPPOLYTE CASTILLE.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er juillet sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Retour du pape au Vatican.

Quoique les jours des enthousiasmes populaires aient déjà fui bien loin, Pie IX n'a pas cessé d'être, de la part des Romains, l'objet d'une affectueuse vénération, dont il recueille le témoignage chaque fois qu'il rentre dans sa capitale après une absence toujours jugée trop longue. Les événements par lesquels la Providence détourne souvent le cours de nos projets, l'insuffisance de la volonté à seconder les inspirations du cœur peuvent faire méconnaître le souverain; mais le pontife ne s'efface jamais, car il est âgé de dix-huit siècles; il vient de Pierre à travers la gloire et les supplices, et le Christ l'a fait hériter jusqu'à la consommation des temps de l'immortalité promise à Rome. Aussi, quand il part, il semble que c'est le temps qui s'exile; quand il rentre, c'est le vieux palladium retrouvé; la *ville* reprend le pas de sa destinée. Après un voyage de quelques jours, pendant lequel il a pu voir combien il est encore aimé, Pie IX est rentré au Vatican. Dès le matin, les dragons de l'escorte et les gardes nobles étaient échelonnés sur la route de Naples. Quand le cortége s'est montré au milieu d'un nuage de poussière, près de la porte Saint-Jean, la foule accourue s'est pieusement prosternée et a suivi le saint-père jusqu'à la porte de son palais. Là, il a été accueilli par toute la maison pontificale, ayant en tête les cardinaux Mattei et Antonelli, qui lui ont offert leurs félicitations au milieu des respectueuses manifestations de la joie publique.

J. DOUCET.

Fêtes de Lille.

Lille a eu ses fêtes historiques qu'ont éclairées les rayons d'un soleil torride. Commencées le dimanche, 13 juin, par une cavalcade où la vaillante et laborieuse cité a vu défiler toutes ses gloires, ces solennités se sont terminées le 15 par une illumination de la plus splendide magnificence.

En attendant que nous reproduisions les diverses scènes de cette grande commémoration où s'est ranimé dans ses principaux personnages tout le passé de la France septentrionale, nous en offrons aujourd hui deux des épisodes les plus saisissants. Nous les empruntons au cortége qui a inauguré cette grande trilogie municipale et à son brillant couronnement pyrique. Le premier de ces épisodes est le char représentant la tour Malakoff. Lille, qui comptait plusieurs de ses fils parmi les vainqueurs de cette formidable redoute, avait bien le droit d'en revendiquer le souvenir. Il est inutile de dire que ce char glorieux, sur les fortifications broyées duquel un higlander, un bersagliero et un zouave représentaient l'alliance des puissances occidentales, a été salué par des cris d'enthousiasme sur tout le parcours du cortége. Le second est l'illumination du pont Napoléon dont les guirlandes et les arbres de feu s'étendaient à la place que décore la statue du général Négrier, et aux rideaux de verdure qui ombragent les bords du canal.

LÉO DE BERNARD.

Schlick, qui avait connu mon frère, m'a tout à l'heure, comme vous l'avez pu voir, confondu avec lui... C'est mon frère qui est le coupable, Lieschen, et c'est moi qui, lui mort, me suis chargé de vous demander son pardon.

— Oh ! mon père ! mon père ! murmura Lieschen en se laissant tomber, les mains jointes, aux genoux du vieillard.

Huit jours après, le pasteur Stiller recevait une lettre datée d'Amsterdam, et contenant ces seuls mots :

« Venez le plus tôt possible me rejoindre avec Lieschen, mon père ! Je suis en sûreté.

» LOUIS RICHARD. »

XV

Auguste Schlegel.

Je parcourais, en 1838, les bords du Rhin, afin d'y recueillir les légendes et les traditions nationales qui ont du vieux fleuve allemand le plus poétique de tous les fleuves, lorsque, dans une halte que je fis à Bonn, j'eus l'honneur d'être présenté par le poëte Simrock au vieux professeur Auguste-Guillaume Schlegel, fondateur du journal *l'Athénée*, auteur du *Parallèle entre la* PHÈDRE *de Racine et la* PHÈDRE *d'Euripide*, traducteur du *Ramayana*, et ami intime de Mme de Staël, de Gœthe et de Schiller.

C'était un beau vieillard de soixante et dix ans, qui, n'ayant guère fait que de la critique toute sa vie, ne s'était pas épuisé comme eût pu le faire un poëte ou un romancier obligé de puiser sans cesse en lui-même, et qui était resté plein d'esprit, de science et verdeur.

On comprend bien qu'une fois en présence d'un des hommes les plus instruits de l'Allemagne, je lui exposai le but de mon voyage, et lui demandai de me fournir son contingent de légendes et de traditions.

— Que diriez-vous, me répondit-il, si je vous donnais une tradition française, au lieu d'une légende allemande ?

— Je dirais qu'elle est la bienvenue, monsieur, comme tout ce qui me viendrait de vous.

— J'en voulais faire un petit roman intime, une nouvelle d'une cinquantaine de pages ; mais il arrive un âge, cher monsieur Dumas, où l'on n'est plus sûr d'avoir le temps de faire même un roman en cinquante pages ! Vous êtes jeune, vous (j'avais alors trente-cinq ans, juste la moitié de l'âge de Schlegel) ; vous avez du temps devant vous : c'est vous qui ferez, avec mes cinquante pages, un roman en deux ou trois volumes.

— Je ne demande pas mieux.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que, comme j'ai connu les individus, et que les deux héros principaux vivent encore, vous ne changerez rien à leurs caractères, ni à la marche de l'action.

— Soit.

— Vous vous y engagez.

— Je m'y engage.

Il fit apporter du thé ; je pris mon album de voyage, — pour aider ma mémoire de quelques notes, dans le cas où un long temps s'écoulerait entre le récit et l'exécution, — et Schlegel commença de me raconter les événements qu'on vient de lire.

Il avait connu tous les héros de cette histoire, depuis Napoléon jusqu'à l'espion Schlick,— le seul dont il m'ait prié de changer le nom.

J'écoutai l'illustre professeur comme l'écoutaient ses élèves ; puis, lorsqu'il eut achevé son récit, qui dura une demi-heure, voyant que je souriais :

— Eh bien, me dit-il, que pensez-vous de ma *tradition*?

— Ce que j'en pense?... Diable, répondis-je, c'est que je n'ose pas faire de critique devant le premier critique du monde.

— Faites toujours ! Votre fabuliste, — et les fabulistes sont des critiques déguisés — a écrit un apologue où un homme voit une paille dans l'œil de son voisin, et ne voit pas une poutre dans le sien.

— Eh bien, lui dis-je enhardi par la permission, je crois qu'il y a quelque chose à faire de toute la partie militaire : chaque fois que Napoléon, que ce géant des conquêtes, comme l'a appelé Hugo, passe à travers un récit, le récit grandit et prend les proportions de l'épopée; tout l'épisode de S*** est curieux; la mort de Paul Richard est dramatique; mais...

J'hésitai.

— Allez ! allez ! fit-il, je suis prêt à tout entendre.

— Mais permettez-moi de vous dire qu'à partir du moment où Louis Richard demande l'hospitalité au pasteur Stiller, vous me faites un peu l'effet de tomber dans la bergerie.

— Ce qui veut dire?

— Que votre tradition française devient une idylle allemande.

— Bon !

— A mon avis, continuai-je, voilà le grand malheur de la littérature allemande; elle manque de médium : ou elle s'élève jusqu'au sublime, ou elle descend au-dessous du naïf.

— C'est-à-dire que nous sautons à pieds joints par-dessus le naturel?

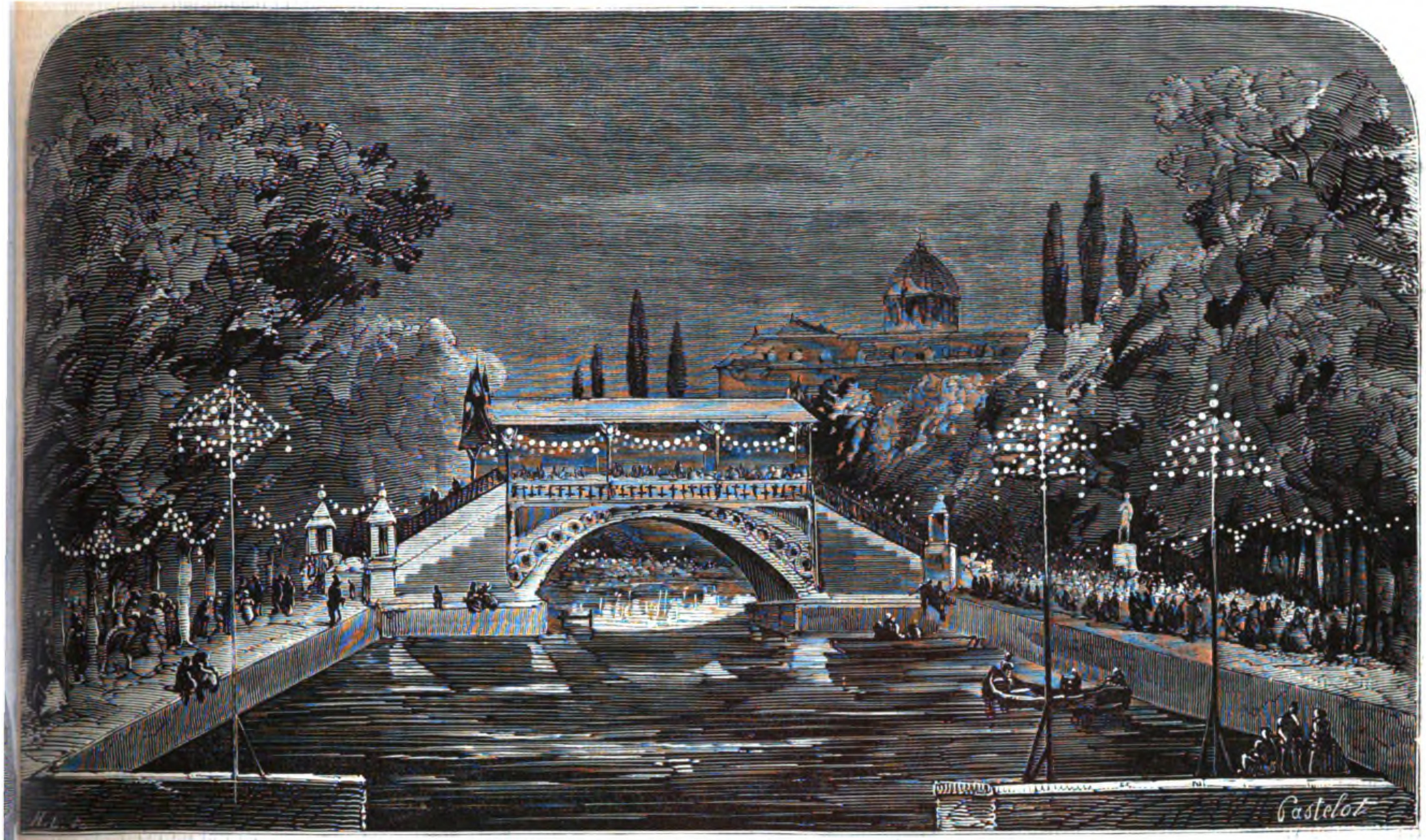
— Justement !

— Et le dialogue des *Brigands?*

— C'est de la haute fantaisie; mais ce n'est ni du simple ni du naturel.

— Ainsi, dans votre *goût français*, les scènes entre Lieschen et Louis?...

Retour du pape à Rome.



Fêtes historiques de Lille. — Illumination.

Fêtes historiques de Lille. — Char de Malakoff, d'après une photographie de M. Le Blondel, de Lille.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

IX. — Le Duel. (*Suite.*)

Il y eut grand émoi parmi les joueurs quand on s'aperçut que dix louis manquaient. Le jeu fut subitement interrompu, et le comte de Treptoo, qui avait commencé ses payements, les suspendit lorsqu'il se vit réclamer une somme plus forte de deux cents francs que celle pour laquelle il croyait être engagé. Ces deux cents francs n'étaient que bien peu de chose eu égard à l'importance des enjeux. Mais les joueurs sont ainsi faits que ceux qui aventurent sans sourciller mille écus sur un coup de cartes, se prendraient quelquefois aux cheveux pour une erreur de cent sous. Cela vient de ce que le jeu obscurcit la raison des plus intelligents et des mieux élevés, et jette ceux qui s'y livrent par habitude dans un état d'irritation et de malaise qui ne leur laisse plus la juste notion des choses. On proposa de remettre à M. de Treptoo les sommes qu'on venait de recevoir de lui et de rétablir le jeu, ce qui fut fait. Cette opération constata de nouveau l'absence des dix louis. D'où provenait l'erreur et y avait-il erreur? Était-ce un gros joueur qui s'était trompé dans son compte, ou bien un chevalier d'industrie réclamait-il dix louis qu'il n'avait mis qu'en intention? Plusieurs des parieurs s'étant engagés pour cette somme, le doute était grand. Parmi ces derniers se trouvait un individu tout à fait inconnu, dont les allures avaient déjà paru suspectes, et que quelques personnes n'hésitèrent pas à accuser tout bas. On commençait à chuchoter en le regardant, lorsque Mme Anaïs, qui rêvait une atroce vengeance, proposa d'expliquer le mystère.

— Je ne suis pas personnellement engagée dans la partie, dit-elle, et je me suis contentée jusqu'ici de regarder le jeu. Si vous voulez vous en rapporter à moi, je vous dirai comment les choses se sont passées et d'où vient l'erreur.

On l'engagea vivement à parler, et la personne soupçonnée ne fut pas la dernière qui la pressa de fournir ses explications.

— C'est monsieur, dit-elle en désignant Henri, qui n'a pas mis les dix louis qu'il croit avoir mis.

Cela fut dit du ton le plus dégagé, le plus convaincu, et accompagné d'un regard dont la victime seule connut l'horrible signification. Ce regard disait : « Je me venge, moi que vous n'avez pas voulu venger tout à l'heure ! »

Henri bondit comme s'il eût voulu se jeter sur la perfide, puis il haussa les épaules et regarda ses voisins en souriant.

— Mais vous vous trompez! crièrent aussitôt plusieurs voix, Henri a dit tout haut : « Je fais dix louis, et il a déposé la somme sur le tapis ; nous l'avons vu ! »

— Je ne me trompe pas, reprit Anaïs. Monsieur a dit, il est vrai, qu'il faisait deux cents francs, et il a tiré l'argent de son porte monnaie, mais il a gardé la somme dans ses doigts, et, pendant la partie, certainement sans y penser, il a remis les dix louis dans la poche de son gilet.

Il y eut parmi les joueurs quelques mouvements d'hésitation quand on entendit ces détails si précis. Nul ne songea toutefois à accuser Henri, dont l'honnêteté ne pouvait être soupçonnée. On crut à une erreur, à un oubli de sa part. Toutefois, l'individu suspect, saisissant la balle au bond, se hâta de dire :

— Eh bien ! que monsieur regarde si véritablement il a les dix louis sur lui.

— Et si, en effet, j'ai dix louis dans ma poche, monsieur, que direz-vous? demanda Henri avec une sourde indignation, et en s'approchant de l'homme suspect.

— Je dirai, monsieur, tout ce qu'il vous plaira que je dise pour ne pas vous désobliger, répondit celui-ci en ricanant.

— Eh bien, monsieur, reprit le jeune homme d'un ton impérieux et en tirant dix pièces d'or de la poche gauche de son gilet, il me plaît que vous disiez que j'avais pris quatre cents francs dans mon porte-monnaie, que j'avais placé la moitié de cette somme sur le tapis et gardé l'autre moitié. Il me plaît que vous disiez cela, parce que c'est la vérité.

— Quand on demande des services, on le prend sur un autre ton. Je refuse.

La phrase était à peine finie que la main d'Henri tombait sur la figure de son accusateur. Pour éviter une scène encore plus fâcheuse, on se jeta entre les deux hommes, et il y eut un quart d'heure de trouble inexprimable. Plusieurs femmes se hâtèrent de partir; quelques autres s'évanouirent; Mme Anaïs seule restait froide et contemplait son ouvrage avec une satisfaction visible. Elle pensait sans doute que l'homme suspect, qui avait fait les plus grands efforts pour se jeter sur son adversaire, et qui paraissait en proie à la plus violente colère, tuerait Henri, et elle se réjouissait d'avance d'une vengeance aussi complète. On ne sait pas assez quel vaste espace peuvent occuper les facultés brutales et les instincts cruels dans un charmant petit cerveau féminin déjà corrompu par l'habitude du vice. Rendez-vous fut pris sur-le-champ pour le matin même, à neuf heures. L'offensé, comprenant qu'il ne trouverait pas deux personnes, parmi celles qui étaient présentes, qui voulussent lui servir de témoins, s'éloigna enfin, après avoir laissé sa carte aux mains du peintre et de l'ex-officier, qui avaient spontanément offert leurs services à Henri, en annonçant qu'il serait, à l'heure convenue, au *carrefour du Cordon*, dans le bois de Viroflay. M. de Treptoo, très-ému de cette scène, avait profité avec empressement de la première éclaircie pour régler ses comptes. Tout le monde fut payé, même l'offensé, qui, malgré sa fureur, n'avait pas dédaigné les dix louis, circonstance qui fut remarquée. Quant à Henri, dont l'explication et l'accent de vérité avaient convaincu tout le monde, il reçut aussi les deux cents francs; mais il déclara n'en pas vouloir profiter, et il les remit aux garçons du restaurant, que le tumulte avait attirés en grand nombre dans le salon. Il est inutile de dire qu'on ne joua plus. M. de Treptoo et Anaïs partirent sans bruit. La baronne de Pontaillac fit aussi ses adieux à la société, en exprimant le regret que sa plantation de crémaillère eût tourné si mal.

Enfin, il ne resta bientôt plus sur le théâtre de l'événement qu'Henri, ses deux témoins, le journaliste et quelques autres hommes. La carte laissée par l'homme suspect passa de mains en mains. Elle portait un nom que personne ne connaissait et une qualité qui sentait furieusement la fantaisie : « Le major Léontini, au service du gouvernement péruvien. » On tomba d'accord que le susdit major, vrai ou faux, n'avait pu arriver là que sous l'égide d'une de ces dames, et l'on reprocha à Henri un acte de vivacité qui allait l'obliger de croiser le fer avec un individu qui avait toutes les allures d'un escroc, à moins que le major, craignant les conséquences diverses d'une rencontre sur le terrain, ne jugeât prudent de ne pas s'arrêter à Viroflay et de continuer sa route jusqu'au Pérou. Cette opinion, exprimée sous forme de plaisanterie par le journaliste, — sur quoi et à quel moment ne plaisantons-nous pas dans notre monde parisien? — fit rapidement son chemin. Chacun fut bientôt convaincu qu'Henri et ses deux amis ne rencontreraient personne au lieu indiqué.

On se sépara vers quatre heures. Henri reçut de ses témoins les assurances les plus amicales. Tout en causant ils le conduisirent jusque chez lui. L'ex-officier, que l'altercation et la scène du soufflet avaient complétement rétabli dans son bon sens, se montrait désolé d'en être réduit au rôle passif de témoin.

— Je donnerais bonne chose d'être dans votre peau, dit-il. Je crois, sans vous faire injure, que je la défendrais beaucoup mieux que vous ne le ferez vous-même.

— J'en suis très-convaincu, car j'ai tout au plus quelques semaines de salle. C'est vous dire que je ne suis pas fort.

— Et que vous serez probablement tué, si votre adversaire, qui a le choix des armes en sa qualité d'offensé, choisit l'épée.

— Il choisira peut-être le pistolet, dit le peintre.

— C'est douteux, fit observer judicieusement l'ex-officier; s'il vient, ce qui ne m'est pas encore absolument démontré, c'est qu'il est fort à l'épée, et dès lors il exigera qu'on se batte à cette arme. Au pistolet, on n'est jamais sûr de soi, et le plus habile peut recevoir une balle qui ne lui laisse pas le temps de montrer son adresse. Toute réflexion faite, je serai chez vous à sept heures; j'aurai des armes, et nous ferons, à tout hasard, une petite répétition. Que diable, il ne faut pas se laisser assassiner!

On était arrivé à la porte d'Henri; ses deux amis lui donnèrent une cordiale poignée de main et l'on se sépara en se disant : A tout à l'heure.

Henri n'avait jamais eu d'affaire de ce genre. Il se conduisit néanmoins avec l'insouciance d'un homme qui serait allé plusieurs fois sur le terrain et qui en serait revenu intact. Seulement, écrasé par tant d'émotions, il éprouvait un impérieux besoin de repos. Il se déshabilla donc à la hâte en calculant avec volupté qu'il s'appartenait encore pour trois grandes heures, et il se jeta sur son lit. Bien résolu à ne penser à rien, à ne pas s'engager dans la voie des réflexions tristes qui s'ouvrait toute grande devant lui, il [illegible]

— Sont de la poésie maniérée qui descend quelquefois jusqu'au puéril.

— Citez-moi un exemple.

— Oh! je n'ai qu'à choisir! Ainsi, le bouquet de violettes est enfantin : nous avons vingt vaudevilles qui commencent par un bouquet pris et qui finissent par un bouquet rendu.

— On ne prend donc plus de bouquets en France et l'on n'en rend donc plus? Il y avait un symbole qui, à mon avis, ne devait jamais vieillir, parce que, tous les ans, il se renouvelle : ce sont les fleurs.

— Oh! je ne vous dis pas, très-illustre critique, que les fleurs vieillissent : je vous dis qu'un bouquet demandé me paraîtrait tout simple, demandé par un poëte qui en est à son premier sonnet ou par un clerc de notaire qui en est à son premier amour ; mais un officier, un homme de trente ans, un soldat qui a fait les guerres de l'Empire, qui a traversé les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram et de la Moskowa, qui a vu la terrible retraite, qui y a perdu d'une façon si douloureuse un frère bien-aimé, qui a suivi l'empereur à l'île d'Elbe, qui en est revenu avec lui, qui a médité sur le champ de bataille de Waterloo, le plus philosophique de tous les champs de bataille, — croyez-vous qu'un homme pareil tombe amoureux pour voir une jeune fille effeuiller des roses, et, forcé de quitter cette jeune fille, lui demande, en la quittant, un bouquet de violettes à titre de talisman?

Schlegel suivit ma critique avec la plus profonde attention, et, quand j'eus fini :

— Avez-vous aimé jeune, monsieur Dumas?

— Très-jeune, monsieur.

— Avez-vous aimé à la façon du capitaine Louis Richard?

— Oui, parce que j'étais un paysan, au lieu d'être un soldat; parce que j'avais quinze ans et non trente.

— Ecoutez bien ceci ; car, à mon tour, je vais vous répondre.

— J'écoute.

— Vous m'avez parlé au point de vue de la philosophie ; je vais vous parler, moi, au point de vue du réalisme.

— Un Allemand réaliste, cher monsieur Schlegel, cela sera nouveau.

— Le cœur a ses quatre saisons, comme la vie et comme l'année, n'est-ce pas?

— Il y a même des hommes pour lesquels il n'en a qu'une?

— Le printemps?

— Justement! Que je vive jusqu'à cent ans, et je suis bien sûr d'une chose ; c'est que mon cœur, à sa centième année, sera fleuri comme un bouquet de noces.

— Eh bien, voilà où je vous prends, monsieur le critique! ce printemps du cœur commence pour les uns à quinze ans, pour les autres à vingt, pour les autres à trente ; Rousseau, qui commence d'écrire à quarante ans, écrit avec autant de fraîcheur, plus de fraîcheur même, que Voltaire, qui commence à dix-huit!

— Je vois où vous en voulez venir.

— Ce n'est pas difficile! Pour Louis Richard, qui n'a pas eu de jeunesse; qui, jusqu'à trente ans, n'a connu que ce sanglant et terrible jeu de la guerre, le printemps, c'est la première jeune fille qu'il rencontre, et dont il devient amoureux ; du moment où il devient amoureux, et où cet amour est son premier amour, le printemps commence pour son cœur. Qu'importent les émotions guerrières qu'il a eues! qu'importent les pays qu'il a visités! qu'importent les batailles qu'il a, lui cent millième, gagnées et perdues! tout cela cela, c'était du bruit, c'était de l'agitation, c'était de la gloire, c'était de la honte, c'était du dévouement, c'était tout ce que vous voudrez, mais ce n'était pas de l'amour! L'amour, c'est le printemps; le printemps fait naître les fleurs, l'amour les cueille.

— Pourquoi, alors, n'avez-vous pas ramené le bouquet de violettes à la fin? pourquoi n'en avez-vous pas fait votre dénoûment, comme Scribe dans *Valérie*?

— Voulez-vous être entièrement dans le vrai?

— Ah! cher monsieur, je ne demande pas autre chose depuis le jour où je tiens une plume.

— Eh bien! faites votre dénoûment avec ce bouquet, vous.

— Je souris.

— Monsieur Dumas, reprit gravement Schlegel, j'ai connu, comme je vous l'ai dit, les principaux acteurs de l'histoire que je viens de vous raconter.

— Louis Richard?

— Louis Richard. Aux deux côtés de sa cheminée il y avait deux cadres : dans l'un était la croix d'officier de la Légion d'honneur qu'il avait détachée du cadavre de son frère, et que l'empereur lui avait rendue... Devinez-vous ce qu'il y avait dans l'autre?

— Non.

— Il y avait ce fameux bouquet de violettes que Lieschen lui avait donné le soir de son départ.

Je courbai la tête.

— Maintenant, ajouta-t-il, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite.

— Je vous ai fait une promesse?

— Oui, celle de ne point publier ma tradition, ou, si vous la publiez, de ne rien changer aux caractères de mes personnages.

J'ai tenu religieusement ma parole à l'illustre écrivain. C'est au public à prononcer entre nous deux.

FIN. ALEXANDRE DUMAS.

jusqu'au sommeil, qui répondit à l'appel et lui ferma presque aussitôt les yeux. A sept heures, son ami entra sur la pointe du pied, et s'arrêta émerveillé et douloureusement ému à la fois de le voir si calme. Henri dormait d'un sommeil d'enfant. Sur son visage, aucun signe ne trahissait une agitation intérieure. « Allons, se dit l'arrivant en s'asseyant avec précaution dans un fauteuil et en déposant sur une table les deux épées qu'il avait apportées, donnons-lui encore dix minutes. Il rêve peut-être qu'il se promène dans le paradis ou bien qu'il vient d'être nommé avocat général. » Quand la grande aiguille de la pendule eut accompli ce court trajet de dix minutes, l'ex officier tendit le bras, posa la main sur celle d'Henri et la serra doucement. Celui-ci ouvrit les yeux et le reconnut.

— Déjà? dit-il d'un ton de reproche.

— Il est sept heures dix minutes. Allons, debout, mon garçon. Nous allons voir un peu ce que vous savez faire.

Henri se leva.

L'épreuve faite, il se trouva que les prévisions de l'officier n'étaient que trop fondées. Henri était de la première force à l'épée. A peine se fut-il mis en garde, que son témoin s'en aperçut.

— Avec ce talent-là, dit celui-ci, on a toute chance d'être tué, à moins d'un miracle. Vous avez tous les défauts, et il suffit d'en avoir un seul pour être touché. Vous vous mettez en garde de trop près, et cependant vous ne donnez pas assez le fort de l'épée pour bien parer celle de votre adversaire; vos coups ne sont pas tirés, et vous les redoublez inutilement, ce qui est une grande faute; vous restez fendu; vous ne faites votre retraite de parade assez rapidement; vous êtes à tout instant, ce qui vous découvre; vous tirez le fer; enfin, vous avez de l'épaule et vous manquez de jambes. . Si j'étais votre frère, je vous enfermerais à double tour dans cette chambre, je placerais un factionnaire à votre porte, et j'irais dire à ce monsieur Léontini que vous êtes mort d'apoplexie, sauf à lui donner de ma propre main toutes les satisfactions raisonnables.

— Heureusement, vous n'êtes pas mon frère, dit le jeune homme en riant.

— Tenez,— reprit l'ancien officier avec beaucoup de calme et d'un ton tout à fait paternel, — remettons-nous en garde, écoutez-moi et regardez-moi. Il me faudrait six mois pour vous enseigner la pratique de ce que je vais vous dire; mais avec de la volonté, on fait quelquefois des prodiges en un instant. Puisque vous n'êtes pas assez fort pour attaquer, acceptez la défensive. Que votre seule pensée soit donc de parer au moment où vous tomberez en garde. Que cela ne vous empêche pas de donner l'épée franchement, ainsi, comme je le fais. Si, ce qui me paraît douteux, votre adversaire n'attaque pas non plus, essayez des faux coups, et si, par impossible, il se couvre encore sans parer, passez vous-même au rôle d'assaillant, mais avec prudence, en l'observant et par des attaques simples comme celles-ci... coups droits, froissés, croisés... Comprenez-vous?... Dans tous les cas, ne manquez pas de rompre un pas après chaque attaque: votre salut est là. Dans l'attaque, si vous ne pouvez riposter que par élévation du fort au faible, ce qui est toujours préférable, ripostez dessous; dégagez vivement si l'on appuie. Enfin, n'oubliez pas que la parade n'est la meilleure quand on a bien jugé un

La leçon continuait, et il y avait déjà une amélioration sensible dans le jeu d'Henri, au point de vue de la défense, lorsque le second témoin arriva. Il était temps de partir; Henri acheva de s'habiller à la hâte, et les trois amis descendirent pour se rendre au chemin de fer de Versailles. Dix minutes après, la voiture qui les conduisait entrait dans la cour du chemin de fer. A tout hasard, le peintre avait apporté ses pistolets; l'ex-officier tenait les épées sous son manteau. Quand on arriva à Viroflay, Henri et ses témoins s'arrêtèrent un instant avant de se diriger vers le bois, où la rencontre devait avoir lieu, pour voir les personnes qui descendaient du train. Parmi ces personnes, on ne reconnut pas le major péruvien, ce qui confirma les témoins d'Henri dans l'idée que l'ennemi avait jugé à propos de ne pas accepter la rencontre. L'on se mit en route néanmoins, et on eut bientôt traversé le petit vallon qui sépare la station du bois et au fond duquel se trouve le village. A dix minutes de Viroflay, le bois est coupé par la route pavée de Versailles. Quand les trois amis arrivèrent sur ce point, ils se virent subitement en présence d'un coupé qui stationnait. La sueur dont le cheval était encore couvert prouvait que la voiture était arrivée depuis peu d'instants. Le cocher, qui fut interrogé, répondit qu'il venait d'arriver en effet, qu'il avait conduit trois messieurs. Il ajouta qu'il se doutait bien qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, car ces messieurs avaient des armes. Le doute n'était plus permis, et les choses prenaient une tournure tout à fait sérieuse. Le cocher ajouta que ces trois personnes s'étaient engagées dans l'allée du Mé, celle qui conduit précisément au carrefour du Cordon de Viroflay, et il dit qu'il s'était arrêté là parce que la barrière était fermée au cadenas. Devant ces détails, Henri insista pour qu'on précipitât la marche, d'autant plus qu'il était déjà neuf heures et quelques minutes. Enfin, on arriva au carrefour et l'on s'y trouva six. La première personne qu'Henri reconnut fut son ancien ami, le faux étudiant. C'était un des témoins de son adversaire! Henri se rappela alors les sourdes menaces de cet être abject pendant la déplorable scène d'Asnières, et il rougit d'indignation. Il se contint cependant, dans la crainte qu'on ne pensât qu'il voulait éviter de se battre, et il se tint à l'écart et la tête tournée, pendant que les quatre témoins réglaient les conditions du combat. Quant à l'étudiant, il avait jeté sur son ancienne victime un regard qui avait été comme un premier coup d'épée.

Les conditions du combat furent réglées en quelques minutes. Tout se passa comme l'ex-officier l'avait prévu. Le major Léontini, ayant été frappé, avait le choix des armes, et il choisissait l'épée.

Dès le premier engagement, il fut aisé de voir que le major était d'une grande force et qu'il avait une supériorité inappréciable sur son adversaire. Très-alarmé, l'ex-officier s'était vivement rapproché des combattants et n'attendait qu'une occasion, un prétexte pour relever les fers et sauver la vie de son malheureux ami. Celui-ci, réduit à la défensive, prouvait qu'il se rappelait les conseils qui lui avaient été donnés une heure auparavant; mais il n'avait ni assez de pratique, ni assez de sûreté, même dans ce rôle passif, pour pouvoir s'y enfermer longtemps. Le major, comprenant tous les avantages de sa position et voulant une vengeance complète, attendit patiemment, en homme qui n'a rien à craindre, le moment de frapper à coup sûr, et quand ce moment se fut présenté, son épée, rapide comme la pensée dont elle était l'éclair visible, se plongea dans le flanc d'Henri, qui s'affaissa aussitôt sur le sol en étendant les bras et en vomissant des flots de sang. ÉDOUARD GOURDON.

Fontaine et forêt de Schwalheim.

(ALLEMAGNE)

Le chemin de fer qui conduit les voyageurs de Francfort à Cassel, au milieu de tant de ravissants paysages, invite les touristes curieux à s'arrêter aux portes de la ville de Friedberg, une petite ville du moyen âge, un vrai bijou féodal, échappé par miracle aux ravageurs de la guerre de Trente Ans. Gustave-Adolphe, cet Attila moderne, cet enfant terrible, aurait pu casser d'un coup de poing ce merveilleux joujou de porcelaine, et il ne l'a pas fait! Merci, bon Gustave! Il a tout détruit, mais il nous a laissé Friedberg. L'homme ne peut pas être complétement mauvais.

La station de Friedberg est charmante à voir; comme l'oasis du désert, elle promet et retient. On demande aux amis inconnus du wagon : — Il y a sans doute quelque chose à voir à Friedberg? — Il y a Friedberg, répond avec enthousiasme un enfant de Francfort.

On ne regrette pas sa station et sa journée; on admire des tours d'une exquise ciselure; des remparts naïfs qui ont vu inventer la poudre; des fortifications qui serviraient à faire prendre la ville si on l'attaquait; une promenade souterraine pleine d'arbres et de fraîcheur; une église, miniature de la merveille de Strasbourg; un vieux château faible, bâti pour être fort; des rues calmes qui attendent un passant pour se faire un peu de bruit, et une immense hôtellerie moderne, qui a horreur du vide et compte avec raison sur l'infaillible avenir des chemins de fer.

Ce qui m'a frappé à Friedberg, c'est la multiplicité des enfants et l'absence des auteurs de leurs jours. On croirait voir une ville habitée par des enfants et abandonnée par les hommes; le paysage n'y perd rien : petits garçons et petites filles, tous frais et roses comme des anges de rue, jouent à l'air libre, sans faire du bruit comme ailleurs; ils courent avec lenteur et crient en pantomime; puis, le jeu fini ils suspendent à leur col un collier de cruchons de grès et vont chercher, pour la provision de leur famille, la fameuse *eau de la vie*, l'eau de la source de Schwalheim.

Ce doux nom, prononcé par les enfants, remet au souvenir de l'archéologue les plus émouvantes campagnes des armées romaines; on quitte alors volontiers Friedberg pour suivre la procession enfantine qui conduit le voyageur aux ombrages voisins, où passèrent Cœcina et Germanicus. C'est une courte promenade. Schwalheim est la fontaine qui abreuve Friedberg et donne la santé à ses habitants.

Deux petites rivières, l'*Usa* et la *Weter*, traversent la forêt de Schwalheim et découpent mille méandres sur le velours de ses hautes herbes. De beaux arbres, appartenant à toutes les latitudes, forment, çà et là, d'immenses coupoles de verdure et ajoutent la fraîcheur des feuilles à la fraîcheur des eaux, dans les ardeurs de l'été. Un demi-jour élyséen règne dans cette solitude, où les rossignols ne chantent pour personne, comme des artistes modestes faisant de l'art pour l'art. Aux environs de nos villes, rien ne donne une idée de cet admirable paysage, où la nature semble avoir conservé la suave sérénité des premiers jours de la création.

Ceux qui ont visité la partie du versant du mont Taunus qui avoisine Hombourg ont admiré les ruines d'un camp romain, ensevelies dans les lierres, les gazons et les arbres; c'est là que Germanicus assit son camp de fortification, pour s'assurer un abri de retraite, lorsqu'il tomba à l'improviste dans le pays des Cattes. *Germanicus, posito castello in monte Tauno improvisus Cattis adrenit;* c'est Tacite toujours si clair qui nous donne lui-même ces précieux renseignements. On ne peut s'égarer avec un pareil guide germain. Du camp du Taunus à la forêt de Schwalheim la distance n'est pas grande, par une route de plaine; mais Germanicus n'a pas suivi cette route; il n'a pas voulu mettre son armée à découvert, sur le terrain uni qui va de Bonames à Friedberg, car il voulait cacher soigneusement son arrivée aux Cattes qu'il voulait surprendre et au vigilant Arminius. Il a donc suivi le chemin le plus favorable; il a voilé sa marche d'invasion sous la forêt massive de chênes qui assombrit le versant méridional du Taunus, depuis Hombourg jusqu'au petit Johanisberg de Nauheim. Arrivé aux sources salines, où ses soldats et ses chevaux altérés ne trouvaient qu'une naïade ennemie, il a couru aux eaux douces de l'Usa, et toute son armée a poussé le cri de joie des Dix-Mille, lorsqu'on a découvert les frais ombrages de Schwalheim, et cette source merveilleuse qui aurait eu sa déesse et son temple à Rome, si elle eût coulé au pied de l'Aventin ou du Quirinal. Aux beaux jours de la jeunesse aventureuse, il m'a été donné de suivre à pied le sillon tracé par Annibal dans les gorges de l'Etrurie, et de compter sur les Apennins les étapes de la seconde guerre punique; j'aimais à faire cette route par pur caprice de voyageur, sans aucune préoccupation étrangère, sans altérer mon plaisir par l'idée d'écrire un jour mon itinéraire, en relevant les erreurs des historiens. Je trouve toujours quelque chose de bouffon chez le voyageur qui prend des notes, écrit ses sensations sur place, additionne les battements de son cœur, et fait de menus frais d'enthousiasme solitaire, pour retrouver tout cela dans son cabinet de travail, à Paris, et le livrer froidement à un éditeur. J'appartiens à la classe des voyageurs égoïstes; ainsi, ayant fait pour Germanicus ce que j'avais fait pour Annibal, je ne retrouve aucune note de mes émotions ressenties à travers les bois du Taunus, et mes amusements d'archéologue ne peuvent devenir des confidences publiques. La fleur de ces souvenirs intimes est tombée dans le Rhin, lorsque je repassai ce fleuve sur le pont de Mayence. Il me suffira de dire et d'affirmer que Germanicus et son ingénieur Cœcina ont longé le Taunus jusqu'au petit Johanisberg, pour arriver à la forêt de Schwalheim. Tout voyageur qui sait voyager, c'est-à-dire se faire piéton, peut suivre cette marche secrète du mari d'Agrippine, du vengeur de Varus. Quant aux preuves matérielles, nous les avons trouvées dans nos fouilles faites il y a trois ans, à la forêt de Schwalheim; ce sont de superbes médailles de Germanicus; et j'ai été assez heureux pour pouvoir offrir la plus précieuse partie de ce trésor à S. A. Frédéric Guillaume, l'électeur régnant, qui est venu lui même, avec le prince Maurice, son fils, assister aux fouilles. J'espère bien un jour, si Dieu me prête de l'argent, recommencer ce curieux travail d'exhumation.

Sur la lisière de la forêt de Schwalheim, le silence de la solitude perd son caractère; on entend un petit bruit de vie humaine; c'est la célèbre source minérale qui donne cette animation au paysage et le rend joyeux même dans la nuit. Par privilége électoral, tous les paysans et ouvriers des villages et des fermes ont le droit de puiser à la source autant d'eau qu'il leur est nécessaire, et les privilégiés ne s'en font pas faute, témoin la procession continuelle des enfants parés de colliers de cruches. C'est la commune propriété des pauvres. Les riches seuls achètent l'eau de Schwalheim, et l'Allemagne en consomme annuellement huit cent mille cruches pour ses tables de luxe ou ses besoins hygiéniques, car cette eau précieuse est agréable ou utile au choix du consommateur; elle réjouit la lèvre et guérit le corps. Notre célèbre chimiste Mialhe, qui a fait deux fois le voyage de Schwalheim pour analyser son eau, à la source, lui donne la supériorité de saveur exquise et d'efficacité médicale sur toutes les eaux minérales; et, chose remarquable! elle ne perd rien de ses nombreuses vertus en faisant un long voyage en wagon, depuis Francfort jusqu'aux magasins de

Mialhe, et à la rue Michodière, 11, entrepôt de la Société hydrologique allemande. Le gaz acide carbonique dont elle est saturée est si abondant, que la déperdition, si elle existe, est insensible ; on la retrouve à Paris, à Londres, à Pétersbourg, ce qu'elle est à Schwalheim, la plus puissante et la seule exquise des eaux acidules gazeuses. Ah! disait M. Mialhe un jour, en revenant d'Allemagne, pourquoi la source de Schwalheim n'est-elle pas à Paris? Grâce au chemin de fer, elle est à Paris aujourd'hui, et les gourmets et les autres en font leurs délices ou leur santé.

La source de Schwalheim monte des profondeurs de la terre, arrive à la surface du sol, et se couronne de petites perles à chaque mouvement ascensionnel ; la nature fait ce jeu depuis la création. Varus, l'ami d'Horace et de Virgile, Germanicus, le mari d'A-

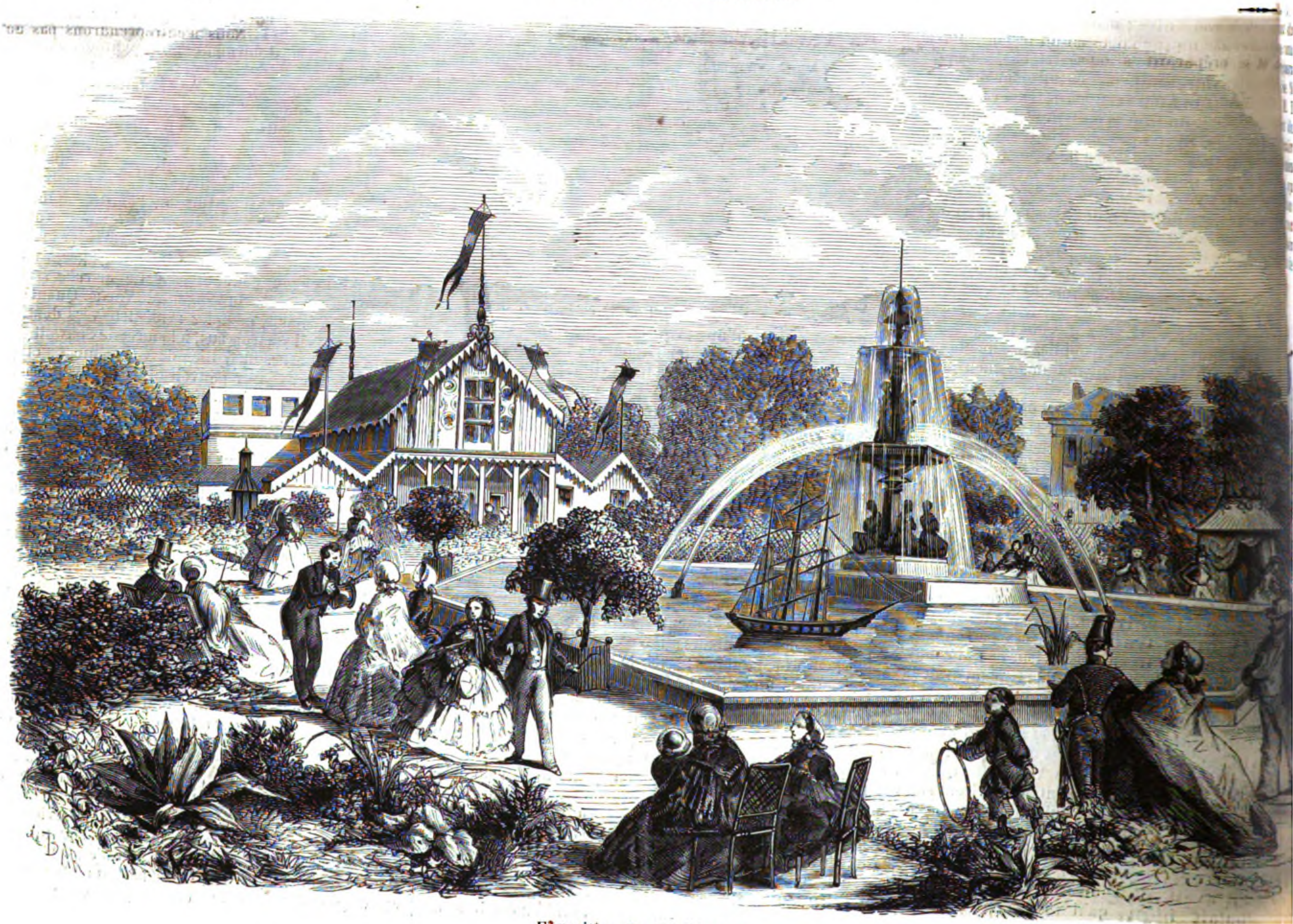
Fontaine et forêt de Schwalheim.

grippine, ont [...] fonctionner ce[...] source telle q[...] nous la voyons a[...] jourd'hui. La te[...] rasse du cotta[...] est animée par l[...] équipages, les pr[...] meneurs, les ch[...] riots de transpo[...] les ouvriers et [...] ouvrières qui m[...] tent l'eau en cr[...] ches pour l'ex[...] dier aux cinq p[...] ties du monde. [...] la façade du c[...] tage, on lit ce [...] tique :

Fons vitæ saliens [...] mas effundit in [...] bas ; — Merge, [...] pateram, sub pede [...] fluit.

« La fontain[...] la vie, jailliss[...] répand ses p[...] sur le gazon. [...] fant, plonge [...] coupe, la vie c[...] sous ton pied. [...]

Ce conseil [...] suivi à toutes [...] heures du jou[...] de la nuit ; [...] toujours là u[...] fant qui pui[...] vie à cette [...] taine, et toute[...] perles dont [...] dépouille [...] vingt siècles [...] dont on la [...] pouillera tou[...] ne la tariro[...] mais!



Exposition florale d'Angers.

S. Exc. M. Delangle,

NATEUR, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

I. Claude-Alphonse Delangle né à Varzy, bourg de l'arron- ement de Clamecy (Nièvre), sont également venus au ade MM. Dupin, le 6 avril ; issu de parents honorables, s dépourvus des moyens de nir par eux-mêmes à leur fils struction que réclamait sa pré- e intelligence, le jeune Delan- se voua d'abord à l'enseigne- t; mais MM. Dupin recon- ent promptement son apti- et le dirigèrent vers l'étude Iroit, où il se distingua. Ora- élégant et facile en même s que jurisconsulte savant, elangle se fit remarquer dès début au barreau de Paris, tarda pas à parvenir à une et flatteuse célébrité; il été plusieurs fois bâtonnier rdre quand les électeurs de ndissement de Cosne le char- t de les représenter à la bre des députés. Il devint à époque avocat général à la de cassation, entrant d'em- dans les hautes fonctions de gistrature; c'est à ce mo- que commence sa vie poli- , qui ne cesse depuis de lir son individualité.

Delangle fut naturellement des premiers fonctionnaires ués au 24 février 1848; il ut également de la cham- e fit inscrire de nouveau bleau de l'ordre des avo- t fut aussi l'un des pre- à embrasser avec ardeur la du prince-président; il de- cependant quelque temps e en dehors de la politique , retrouvant dans ses suc- ratoires une ample compen- et se préparant à repa- avec plus de force dans la En 1850, M. Delangle fut ié président du bureau de tance judiciaire de la cour de cassation; en 1851, re de la commission départementale et munici- e la Seine, qu'il présida constamment depuis; ent de section au conseil d'Etat (section de l'in- r, de l'instruction publique et des cultes), il fut les commisaires chargé de parler au sénat pour blissement de l'empire. La même année, M. Delangle fut nommé procureur général près la cour de cassation, et, le 30 décembre, premier président près la cour impériale et en même temps sénateur.

Son Exc. M. Delangle, ministre de l'intérieur, d'après une photographie de M. Legray.

Depuis, M. Delangle n'a cessé de se faire remarquer par ses travaux comme l'un des membres les plus actifs de ce premier corps politique de l'Etat, et l'on a pu, notamment, remarquer les deux rapports qu'il a rédigés au sujet du rétablissement de la pénalité en matière nobiliaire. Orateur et magistrat actif, M. Delangle n'a pas pu jusqu'à ce jour publier beaucoup; on a cependant de lui quelques excellents travaux et un traité très-estimé sur les sociétés commerciales, en deux volumes, publiés en 1843.

L'empereur a couronné dignement la carrière de M. le premier président Delangle en l'appelant à siéger dans son conseil et en lui confiant l'un des portefeuilles les plus importants du cabinet. M. Delangle n'est pas seulement un savant éminent, un jurisconsulte distingué, c'est encore un administrateur habile et qui a le rare mérite de connaître à fond la population parisienne, dont il soigne avec dévouement les intérêts depuis huit ans, en présidant le conseil général du département; il arrive donc au ministère accompagné de la faveur publique.

BARON DE NOCENT.

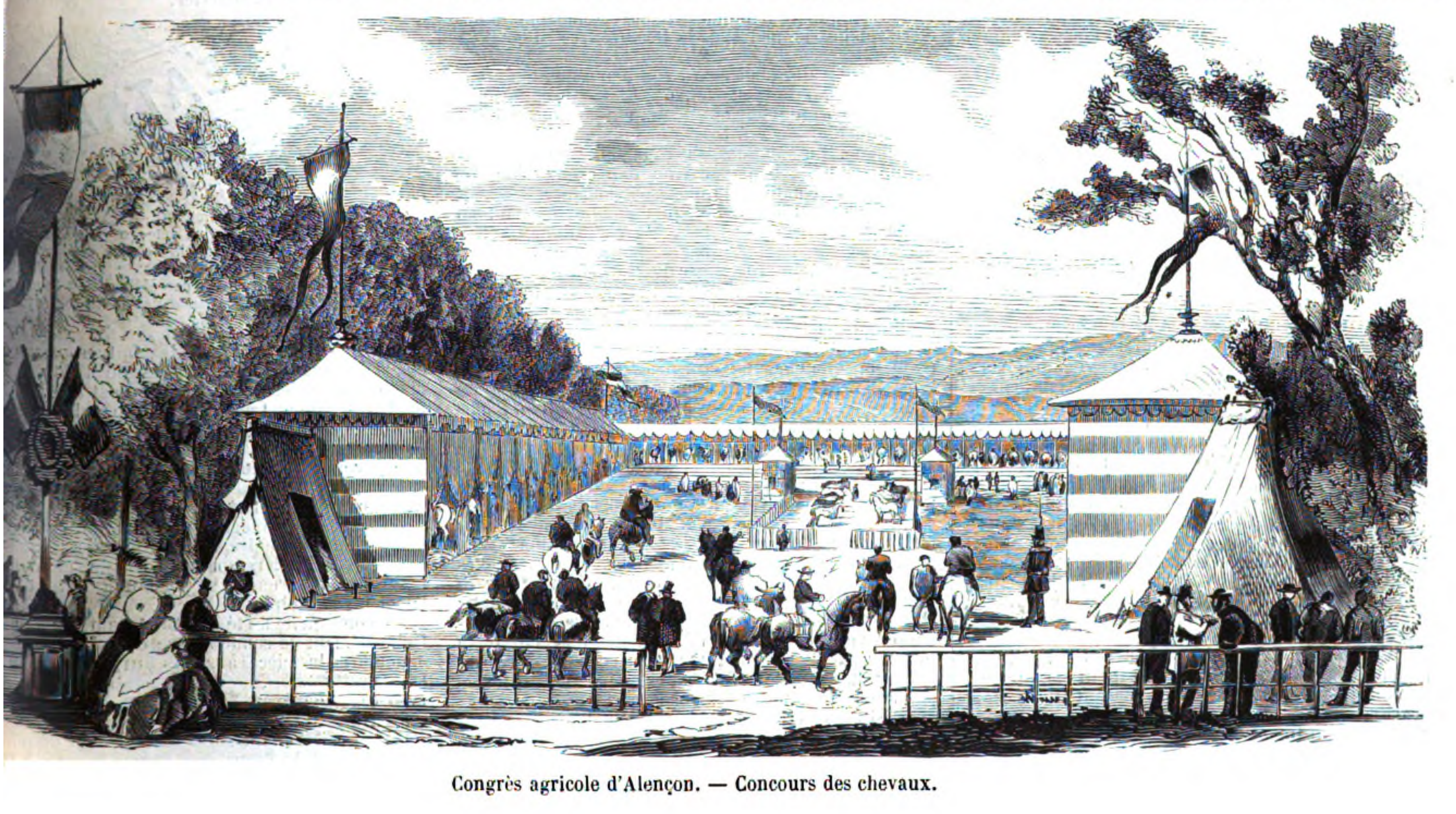
Exposition florale d'Angers.

Toutes les villes veulent avoir leurs solennités florales. Angers a tout naturellement la sienne. Nulle localité, du reste, n'avait plus le droit que la vieille cité des Andecaves de se montrer fière de la richesse de ses serres et de ses jardins. Ses cultures ne sont-elles pas pour elle des sources de réputation et de richesse à la fois? La gravure que nous donnons de son exposition prouve que nulle part cette gracieuse et fraîche exhibition ne pouvait trouver un emplacement plus élégant et plus propice.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'énumération de

Ces riantes tribus de l'empire de Flore,

comme a dû dire quelque part M. Jacques Delille : azalées, rhododendrons, rosiers, géraniums, cinéraires, fuchsias. Il nous faudrait répéter les éloges que nous avons donnés à ces intéressantes productions dans les expositions de Versailles et de Paris. Nous nous contenterons de citer le nom des heureux horticulteurs qui ont obtenu la médaille d'or envoyée comme



Congrès agricole d'Alençon. — Concours des chevaux.

prix d'honneur par S. M. l'Impératrice des Français. Ces lauréats sont MM. Audusson-Hiron.

MAC' VERNOLL.

Congrès agricole d'Alençon.

CONCOURS DES CHEVAUX

Alençon, comme Versailles, est une des villes que leur situation désignait au choix de l'administration, comme siége des concours régionaux.

Ce n'est pas seulement comme centre des contrées les plus fécondes de la France qu'elle y avait des droits spéciaux, c'est encore plus par sa position presque limitrophe d'anciennes provinces dont les industries agricoles sont si variées, et la zoologie rurale si diverse : la Normandie, avec ses belles races bovines cotentinaises et ses chevaux dont Henri IV appréciait tant les qualités robustes comme animaux guerriers; la Touraine, avec ses cultures viticoles ; la Bretagne, célèbre entre toutes nos provinces par ses prés salés et ses productions laitières; le Perche, dont les chevaux de trait sont si recherchés par le commerce. Aussi les concours d'animaux surtout ont-ils été des plus remarquables.

Celui des chevaux, dont une de nos gravures reproduit l'aspect d'après une vue photographique, a été digne des améliorations et des progrès que depuis vingt ans ont réalisés nos éleveurs. Le sang arabe a produit de merveilleux effets dans toutes nos races; les formes ont pris une élégance et les robes un éclat miroitant qui révèle, dès le premier aspect, la puissance du fond qu'elles ont contractée, comme aussi les qualités précieuses qui étendent chaque jour leur réputation et élèvent leurs prix. MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Ce fut un beau jour pour Célestin Recluz que celui où sa jeune ambition put ouvrir ses ailes au vent propice qui l'emportait vers l'Amérique du Sud. Célestin avait quinze ans, l'âge du « long espoir et des vastes pensées. » Il était fils d'un pharmacien de Vaugirard, membre de la Société linnéenne et conchyologue distingué. Ne croyez pas au moins que ce fût du sirop qui coulât dans ses veines. Le sang des Recluz est un sang rouge et généreux : c'est le sang d'un héros. — dans un instant vous saurez ce que cela veut dire. — Célestin l'avait senti qui bouillonnait en lui et le poussait vers les grandes luttes et les hardies aventures. Il était allé, la hache du pionnier à la main, disputer aux reptiles et aux bêtes fauves un sol couvert de broussailles et de forêts vierges. Trop vierges furent les forêts, trop impénétrables les broussailles, trop inégale cette lutte d'un seul homme contre toutes les forces de la nature. Repoussé, mais non vaincu, Célestin persista à demander au Nouveau-Monde, mais dans une sphère plus paisible, celle de la science et du commerce, la richesse et la gloire. Il fit mieux, il voulut y serrer des liens qui fussent pour lui comme un engagement de plus dans la voie qu'il s'était tracée; trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son départ, lorsqu'une lettre datée de Guatemala apprit au pharmacien de Vaugirard que sa famille s'était accrue d'une bru franco-espagnole qui s'appelait Magdalena Vargas et d'un petit-fils qui avait reçu les prénoms de son grand-père.

A cette nouvelle, les entrailles du pharmacien tressaillirent. Son premier mouvement fut tout entier de joie et d'enthousiasme. Dans la réponse qu'il adresse à Célestin, il répand sur le berceau du nouveau-né un flot d'heureuses prédictions :

« Si comme on le dit, celui de qui l'on tient son pré-
» nom vous fait passer ses qualités comme ses défauts,
» ton fils sera soumis à ses parents, aimera Dieu, sera
» fidèle à ses engagements, sera studieux et surtout
» honnête homme, ce sont là les qualités qui m'ont
» toujours distingué... »

Puis il recommande à Célestin d'inculquer à son fils le culte des ancêtres.

« Rappelle-toi, dit il, et apprends-lui, lorsqu'il aura
» l'âge pour bien comprendre, que notre famille a la
» prétention bien établie par des titres irrécusables,
» de descendre en droite ligne, c'est-à-dire *par les*
» *hommes*, de Marcus Attilius Régulus, sénateur et
» consul romain, qui s'est rendu immortel par ses
» vertus privées et son amour pour la patrie... »

Eh ! eh ! messieurs de Cossé-Brissac, vous qui vous vantez de descendre—en droite ligne aussi—de l'empereur Coccéius Nerva, vous doutiez vous qu'auprès de Recluz vous n'étiez que des croquants et des hobereaux?

Je ne suis pas curieux, mais j'aimerais bien voir et palper les titres irrécusables de la filiation des Régulus.

M. Prudhomme... — pardon ! — M. Recluz envoie ensuite sa bénédiction à Célestin, — avec la manière de s'en servir.

— Tu l'embrasseras, dit il en parlant de son petit-fils, sur les deux joues pour moi, puis tu le mettras sur les genoux de ma nouvelle fille, ta chère Madeleine, et tu lui donneras ma bénédiction *de la manière suivante :*

« Tu te recueilleras un instant en pensant à Dieu,
» puis à ton père et à ta mère : ensuite tu étendras tes
» deux mains sur sa tête en prononçant *d'une voix*
» *grave* ces mots :
» Au nom du Dieu d'Israël, Dieu de Jacob, d'Abra-
» ham et de Joseph, je te bénis de même qu'au nom de
» mes père et mère; puisse cette bénédiction te rendre
» sage, bon fils, bon citoyen et bon mari! puisse-t-elle
» encore te rendre heureux ta vie durant et après ta
» mort. Amen. »

Enfin, après diverses considérations sur les temps actuels et sur « le torrent des passions qui, se déchaînant à travers l'Europe, menace de nous engloutir, » il termine par ces mots :

« Embrasse de tout cœur ma fille Madeleine, et dis-
» lui bien que je serais heureux de la connaître. »

Ce souhait, si naturel, n'était pas seulement celui du père de famille : il était partagé par le frère de Célestin, Eugène, qui, lui, était resté à Vaugirard, où il assistait son père dans ses fonctions officinales. Eugène ne se contente pas d'écrire à son frère : il écrit aussi à sa belle-sœur d'Amérique.

Voulez-vous un échantillon de son style et de ses sentiments ; lisez seulement le passage suivant :

« ...Mon bon père me dit sans cesse que vous êtes
» bonne et belle, ajoutant que vous dansez comme une
» de ces houris que Mahomet promet aux fidèles de sa
» religion. Je danse assez bien aussi, moi, mais je n'ai
» pas comme vous le bonheur de toucher d'un instru
» ment. Le mal est heureusement réparable, et je crois
» chanter avec assez d'âme et de goût. Quand pour-
» rons-nous ensemble voltiger dans l'air au son de la
» musique? Quand pourrons-nous ensemble passer
» d'agréables moments, des soirées heureuses au sein
» de ma famille que vous ne pourrez jamais trop aimer,
» chère Madeleine, et qui vous aime bien aussi. »

Madeleine allait malheureusement avoir à faire l'épreuve de ces protestations. Peu de temps après avoir reçu la lettre de son père, le pauvre Célestin terminait tristement son odyssée dans les flots de la rivière de Tinto, où il se noyait par accident. La jeune veuve songea alors à venir en France et à se présenter, ainsi que son enfant, à la famille de son mari. Aussitôt débarquée, elle se rend à Vaugirard, elle s'apprête à tomber dans les bras du pharmacien. Mais, ô instabilité des affections humaines! Ces bras ne s'ouvrent pas : ils restent croisés majestueusement sur la poitrine de leur propriétaire dont les yeux ne s'humectent d'aucuns pleurs, dont le visage trahit toute autre chose que la satisfaction. Tranchons le mot : pendant que la bru et le petit-fils du dernier des Régulus lui prodiguent les noms les plus doux, les épithètes les plus touchantes, celui ci ne songe qu'à une chose : — à les désavouer. Les désavouer, et pourquoi ?

C'est que M. Recluz, — c'est lui qui le dit, — a été trompé sur l'identité de la personne : il croyait avoir pour bru une demoiselle Bermudez, fille d'une dame originaire de Guatemala, qui avait autrefois habité Passy, « où elle était en relation avec une de ses belles-sœurs *pour le journal le Siècle*, » et, sur le portrait qu'on lui avait fait de la demoiselle, « couleur blanche, cheveux châtains, physique agréable, taille d'un mètre soixante-quinze centimètres, » il s'était décidé à sanctionner le mariage de son fils : or, celle qui se présentait comme sa bru était « une petite femme chétive, d'*un aspect mulâtresse*, » et indigne en tous points de mêler son sang à celui des Régulus.

Est-ce bien là le vrai motif de la demande en nullité de mariage que M. Recluz oppose à la demande en liquidation de Magdalena Vargas? Ou ne serait-ce pas plutôt la répugnance qu'il éprouve aujourd'hui à partager, avec la veuve de son fils, le montant de quatre successions échues à ce dernier? Il ne m'appartient pas de sonder le cœur et les reins d'un pharmacien aussi imposant. Tout ce qu'il m'est permis de constater, c'est que le tribunal a rejeté sa demande et déclaré valable le mariage de Recluz avec Magdalena Vargas.

Vous trouverez peut être qu'au lieu d'une mosaïque de citations, d'un récit composé de pièces et de morceaux, le chroniqueur eût mieux fait de vous donner un résumé de son crû avec son opinion en manière d'épilogue. Que non pas, s'il vous plait! Le métier de chroniqueur devient par trop dangereux. Vous ne savez pas de combien de piéges, de chausse-trappes, de casse-cous il est semé, quelle habileté il faut au pauvre *Courrier du Palais*, pour cheminer à travers tous ces amours propres, hargneux et susceptibles, tous ces intérêts sur le qui-vive et comme armés en guerre. Il y a quelques semaines, j'ai mentionné les malheurs correctionnels de deux pauvres diables, gérants industriels d'un caoutchouc quelconque, et j avais eu l'imprudence, en mentionnant les chiffres des mois de prison que chacun d'eux avait emboursés, de dire que l'affaire,—c'est-à-dire la société dont ils étaient les gérants,—avait échoué avec eux sur le seuil du Palais de justice. Vite, M. Martin de se plaindre que j'aie calomnié son caoutchouc, et le *Monde illustré*, bon prince, d'insérer la réclame déguisée sous forme de réclamation. Notez que je n'avais pas entendu, pour ma part, faire la moindre allusion à la société telle qu'elle est aujourd'hui gérée par M. Martin, comme il nous l'apprend dans son intéressante communication. — Ce n'est pas tout : il y a huit jours j'ai parlé—avec quelles précautions et quelle mesure, mes lecteurs le savent — du procès engagé entre M[lle] Sarah et M[me] O'Connell : M. Ghemar, qui a été mêlé à cette affaire, accuse aujourd'hui l'avocat de M[lle] Sarah de certaines inexactitudes à son endroit et il me prie de me faire l'écho de ses rectifications. La lettre de M. Ghemar est polie : elle est même piquante et indique un dessous de cartes assez curieux; mais, si je l'insère, n'aurai je pas demain à insérer une réponse de M[lle] Sarah? Et puis-je décemment faire du *Monde illustré* la boîte aux lettres des plaideurs?

Ajoutez que, pour comble de tribulations, les compositeurs, nourris, eux aussi, dans une sainte horreur de rectifications, m'ont, de leur autorité privée, coup[é] dans mes observations sur ce dernier procès, une di[-] zaine de lignes qu'ils auront sans doute jugées compro[-] mettantes, de telle sorte que ma pensée n'est arrivée [à] mes lecteurs que complétement défigurée. Ma prose, par bonheur, n'est pas d'un si haut prix qu'elle vaill[e] la peine d'être rétablie, et d'ailleurs il me conviendrai[t] peu, après ce que je viens de dire, de pousser à ou[-] trance une question de rectification.

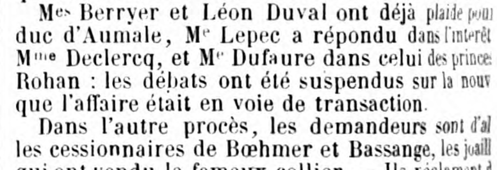
En matière d'histoire, c'est autre chose : la vérit[é] historique et politique est d'un intérêt trop élevé [et] trop général pour qu'il soit permis de la laisser fau[s-] et sophistiquer à plaisir par tous les fabricants de mé[-] moires apocryphes et de chroniques de fantaisie. Qu[e] n'a-t-on pas écrit par exemple en ces derniers temp[s] sur le procès du *collier?* A cette occasion, les historien[s] se sont faits romanciers, et les romanciers ont eu [la] prétention d'être historiens. Les uns et les autres o[nt] si bien obscurci la question qu'elle est demeurée [un] des points de l'histoire contemporaine les plus viveme[nt] contestés. Je ne veux pas l'examiner à mon tour : [je] n'ai pour cela ni compétence ni qualité; mais je cr[ois] pouvoir promettre à cette partie du public qui ai[me] à résoudre les problèmes historiques quelques déta[ils] inédits, suffisants pour déterminer le véritable car[ac-] tère de cette singulière affaire. Ces détails se rat[ta-] chent à un des deux procès que soutiennent aujo[ur-] d'hui, devant le tribunal de la Seine, les princes [de] Rohan et leur cessionnaire, M[me] Declercq.

Le premier de ces deux procès et le plus import[ant] est intenté par le duc d'Aumale, en sa qualité d'hé[ri-] tier du prince de Condé. Le prince de Condé av[ait] épousé une des filles du prince de Soubise, l'au[tre] avait été mariée au prince de Guéménée. En 1816, [la] succession Guéménée, la succession Soubise, la succ[es-] sion Marsan et la succession Bouillon se trouvai[ent] indivises entre le prince de Condé et les hériti[ers] Rohan, lorsque ceux-ci vendirent leurs droits à M[me De-] clercq. Dans quelle mesure, à quelles conditions c[ette] cession a-t elle eu lieu? C'est là une des questions [du] procès. Ce qui est certain, c'est que la portion [que] M[me] Declercq a acheté trois millions, en 1816, en v[aut] vingt cinq pour le moins en 1858. Or, il existe dan[s le] code un article qui permet à un héritier de rach[eter] au cessionnaire de son cohéritier, quand ce cessi[on-] naire est un étranger, la part que celui-ci a acquise [en] lui tenant compte de tout ce qu'il a déboursé. — C[ela] s'appelle exercer le retrait successoral, — et c'est [ce] que fait M. le duc d'Aumale vis-à-vis de M[me] Decler[cq].

M[es] Berryer et Léon Duval ont déjà plaidé pour [le] duc d'Aumale, M[e] Lepec a répondu dans l'intérêt [de] M[me] Declercq, et M[e] Dufaure dans celui des princes [de] Rohan : les débats ont été suspendus sur la nouv[elle] que l'affaire était en voie de transaction.

Dans l'autre procès, les demandeurs sont d'al[bord] les cessionnaires de Bœhmer et Bassange, les joaill[iers] qui ont vendu le fameux collier. — Ils réclament d[e la] succession du cardinal de Rohan le remboursem[ent] d'une somme de deux millions cinq cent mille fra[ncs] qui leur serait due en vertu d'une obligation nota[riée] souscrite pour cet objet par le cardinal-prince, l[e ...] décembre 1785. Aux cessionnaires des joailliers v[ien-] nent se joindre les héritiers Cerfbeer, dont l'auteur [au-] rait prêté au cardinal un million, destiné à l'acha[t du] même collier.

C'est l'histoire de ce million que je vous racont[erai] dans mon prochain courrier. PETIT-JEAN.



COMÉDIE FRANÇAISE : *Les Deux Frontins*, comédie en un a[cte] en vers, par MM. Méry et Siraudin. — PALAIS-ROYAL : *Pl[...] est de fous...*, vaudeville en un acte, par M. de Najac ; *un [...] et des égards*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. C[...] et Dumoustier. — AMBIGU-COMIQUE : *Les Fugitifs*, dra[me en] six actes et en neuf tableaux, par MM. Anicet Bourgeois e[t Fer-]dinand Dugué. — *La Comédie au coin du feu*, saynète en [...] parties, par M. Louis Goudall.

Le titre des *Deux Frontins* fait supposer un p[...] che des mœurs impertinentes de l'antichambre [du] dix-huitième siècle ; mais il n'en est rien, la pièce [est] moderne. Elle met en présence le valet d'autrefo[is et] le valet d'aujourd'hui, — ou plutôt le valet de dem[ain,] — car il est difficile d'admettre autrement que co[mme] une exception et une curiosité l'étrange subalte[rne] imaginé par les auteurs. Les *aides* ou *officieux* [du] lendemain de la Terreur sont dépassés par ce gra[ve et] susceptible personnage, ganté, verni, cravaté ba[ut et] blanc, qui saupoudre de latin ses répliques, et [qui] traiterait volontiers son maître de maroufle et [de] bélitre, pour prendre sa revanche des licences [de] l'ancien répertoire.

La domesticité a été de tout temps un puissa[nt et] facile élément de comique; celui qui entreprendra[it de] dénombrer les pièces à valets aurait fort à faire. [Dans] les *Deux Frontins*, nous avons retrouvé un ton d[e ré-]miniscence de *Jocrisse maître et Jocrisse valet*. Q[uel-]ques traits rappellent aussi le Baptiste de *[la Vie de] Bohême*, ce serviteur studieux « qu'on prendrait [pour] un article de la *Revue des Deux-Mondes*. » Dans [tous] les cas, la pièce est spirituellement agencée et m[...]

...ntée, les vers ont cet éclat, ce son, ce pétillement ...distinguent le talent de M. Méry.

En écoutant *les Deux Frontins*, nous nous deman... ...ns pourquoi le Théâtre-Français, qui fait semblant ...ne voir la comédie que dans les œuvres de M. Casi... ...r Delavigne et de M. Scribe, ne reprendrait pas, un ...r ou l'autre, *l'Univers et la Maison*, de M. Mery, une ...meilleures pièces qu'on ait écrites, bien que le sou... ...ir en soit un peu effacé aujourd'hui. Il y a onze ou ...ze ans que *l'Univers et la Maison* a été représenté ...r la première fois à l'Odéon; ce fut un des derniers ...nds rôles de M. Bocage, et M. Delaunay y débuta ...ec un succès prodigieux.

L'Univers et la Maison vaut, à notre avis, deux fois ...eux que *l'École des Vieillards*. Eh bien! vous verrez ...e cette simple assertion va passer pour un blasphème ...x yeux de certaines gens, fort éloignés sans doute ...contester la haute valeur littéraire de M. Méry, ...s qui s'obstinent à la circonscrire exclusivement ...s le domaine de l'esprit. Pour ces gens-là, M. Méry ...fait ni *la Bataille de Toulouse*, un drame singuliè... ...ment nerveux, ni *l'Imagier de Harlem*, pièce inouïe ...s les annales de la fantaisie moderne, ni *le Chariot ...ant*, ni *Gusman le Brave*, une vraie tragédie ce... ...dant, serrée dans son armure et rendant des sons ...éveiller Corneille. M. Méry n'est pour eux que ...me de la petite pièce, du roman paradoxal, moins ...e de l'album. L'album! voilà ce qui est en train ...ter: le bout-rimé l'impromptu, voilà les bour... ...de sa réputation! Nature toute d'abandon, esprit ...ssible, verve qui s'allume au moindre choc, il ...urnellement la victime de ses admirateurs, à leur ...comme au sien. Trop complaisant, il se baisse ...qu'on le voie mieux, et ceux qui l'examinent ...s'imaginent l'avoir mesuré à sa taille.

...Méry a pour collaborateur, dans *les Deux Fron...* ...un vaudevilliste de savoir et de verve, M. Sirau... ...dont nous saluons avec plaisir l'avénement sur la ...littéraire. M. Siraudin, à qui le théâtre du Palais-... ...doit ses principaux succès, a souvent aidé de ...conseils plusieurs poëtes, aigles accoutumés à fixer ...leil et que les quinquets de la rampe aveuglaient. ...a confié pour un instant les lunettes bleues de ...expérience. M. Théophile Gautier lui a demandé le ...de *Pierrot posthume*, et M. Théodore de Ban... ...est allé chez lui, en consultation, quelques jours ...la représentation du *Beau Léandre*. M. Siraudin, ...les goûts d'un bibliophile, paraît avoir fait une ...approfondie de la comédie italienne et de nos ...les nationales; nous nous rappelons une de ses ...ères pièces, représentée au théâtre des Variétés ...38, et qui était intitulée: *la Foire Saint-Laurent*. «Plus on est de fous, plus on rit» est, j'imagine, un ...n proverbe, qui, dans tous les cas, n'a point coûté ...menses efforts d'imagination à son auteur. Peut-... ...date-t-il seulement de la fameuse chanson d'Ar... ...*l'Gouffé*, où l'on remarque ce couplet rimé avec ...plendeur capable d'offusquer M. Méry lui même:

> Si j'avais une cave pleine
> Des vins exquis que nous sablons,
> Et grande au moins comme la plaine
> De Saint-Denis ou des Sablons,
> Mon pinceau trempé dans la lie
> Sur tous les murs aurait écrit:
> Venez, enfants de la folie,
> Plus on est de fous, plus on rit!

...théâtre, où la haine des longueurs est innée, on ...che volontiers la queue des proverbes. C'est ...moi un des deux vaudevilles nouveaux du Pa... ...oyal s'intitule seulement: *Plus on est de fous*..... ...ur a peut-être redouté que le *plus on rit* ne ...t pas son application auprès du public.

...eut que ce: *Plus on est de fous*..... soit un peu ...Edmond About, parce que le sujet en est tiré des ...*ges de Paris*; au premier aspect, cela a l'air ...raison, mais ensuite on incline à abandonner la ...ité de ce petit acte à son unique signataire, ...Najac.

...t de ces discussions à propos du second vaude... ...*Un Dîner et des égards*. Cela n'est tiré d'aucun ..., que je sache, et si cela ressemble à quelque ...c'est simplement à *Une Dame pour voyager*, dont ...vons rendu compte dernièrement. Dans la pièce ...ais-Royal, un monsieur distribue des circulaires ...quelles il demande *une dame pour dîner*: il lui ...des personnes fantastiques: une nourrice, un ...n du Jardin des Plantes et finalement sa femme. ...ut pas trop s'étonner de ces analogies, car l'au... *Un Dîner et des égards* est le même que l'auteur ...*Dame pour voyager*. M. Jules Cordier a voulu ...ux moutures du même sac.

...*itifs* de l'Ambigu-Comique nous entraînent ...ute dans cette Inde moderne qui vient d'être ...jusqu'aux entrailles par un de ces tremble... ...le peuple plus terribles que les tremblements ... C'est, aujourd'hui surtout que la pacification ..., un motif magnifique à des décorations et à ...binaisons scéniques. MM. Anicet-Bourgeois et ...nd Dugué l'ont compris des premiers; leur ...qui participe autant du panorama que du ...s'est heureusement aidée d'une publication de ...ard, intitulée: *Journal d'une dame anglaise*. ...st qu'effroi, dangers, palpitations dans ce jour ...e théâtre n'a eu garde de rien amoindrir. Le ...succède au meurtre, l'incendie à l'incendie; ...on, la ruse, la vengeance suivent, comme ...tableau complet des mauvaises passions. Quel... ...s ...icies se détachent pourtant sur ce fond noir: il y a même place pour un ballet. Les pagodes et les frégates font le reste, en occupant continuellement les yeux.

Passons maintenant du théâtre *joué* au théâtre *imprimé*. Hélas! quelque chose de pénible vous saisit soudain en ouvrant la brochure dialoguée, que vous sentez toute grosse des colères et des amertumes excitées par les refus des directeurs. Pour ne pas forfaire à l'usage, la préface de la *Comédie au coin du feu* fait la boudeuse, mais en vers si jolis que sa grimace finit par tourner au sourire. M. Louis Goudall se demande:

> Quand ce théâtre qu'on venait
> Nous prôner bien haut, ne connaît,
> Hors les *mots*, sa grande ressource,
> (Que l'on creuse un peu, l'on verra!)
> Qu'une morale d'Opéra
> Et le cœur humain de la Bourse;
>
> Quand tout son art et son secret
> Est fait d'adresse, — et qu'on pourrait
> Le proclamer, sans diatribe,
> Prenant ses pièces pour témoins,
> Sinon fils légitime, au moins
> Fils naturel de monsieur Scribe:
>
> Nous sera-t-il encor permis,
> Pour l'esbattement des amis,
> Sous prétexte de poésie,
> De rouvrir, ne fût-ce qu'un jour,
> Ce théâtre cher à l'amour:
> La scène de la fantaisie?

Rouvrez-le, si vous le voulez; mais convenez avec nous qu'en le rouvrant, vous vous sentez un peu gauche et comme honteux? Vous n'apportez rien, en effet, au répertoire de l'habileté; et qu'apportez-vous de plus, s'il vous plaît, au répertoire de M. Alfred Musset et de M. Octave Feuillet? Où est votre passion? où est votre philosophie? De la dextérité, direz-vous: le vers qui se disloque, la rime qui chatoie? C'est affaire de baccalauréat, de Conservatoire. Tenez-vous à nous prouver que vous êtes aussi merveilleux exécutant que vos professeurs? Soit! nous vous l'accordons; mais vos professeurs auront encore sur vous cet avantage énorme de vous avoir enseigné. Les dépassez-vous? Non. Alors quelle satisfaction peut résulter pour vous d'avoir publié un essai qui n'a ni la force suprême, ni le style personnel, ni l'étrangeté, dernière ressource? Est-ce pour obtenir un encouragement de la critique? La critique vous connaît et sait que vous valez mieux qu'un encouragement. Est-ce pour vider un tiroir, tout simplement? Nous sommes portés à le croire; mais êtes-vous bien certain que *la Comédie au coin du feu* n'appartenait pas plutôt à la série des tiroirs qu'on brûle?

Il y a deux jeunesses: la jeunesse des réminiscences et la jeunesse des aspirations. M. Louis Goudall n'a pas voulu se séparer entièrement de la première; il a eu tort, il le sentira bientôt. Peut-être nous trouvera-t-il un peu brusque envers lui; il sait que, sur un autre terrain, nous le retrouverons plus complet et plus libre, avec son intéressant roman du *Martyr des Chaumelles*.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE: *Chapelle et Bachaumont*, opéra-comique en un acte de M. Armand Barthet, musique de M. Cressonois. — Nouvelles.

M. Barthet a eu la fantaisie d'imaginer deux personnages à l'humeur enjouée, deux poëtes dont la muse avinée s'en va chantant les plus mignons refrains; de leur bouche toujours prête à rire, ne sortent que facéties joyeuses, soupirs d'amour, propos galants, plaisanteries de table. Nous voilà donc renseignés sur leur caractère; ce sont deux bons diables qui se rencontrèrent, un jour, à la chasse de la rime, et qui, à partir de ce moment, mirent en commun travail et plaisir, misère et argent, suivant les caprices de la déesse Fortune. Ceci posé, il a plu à M. Barthet de voir ses deux héros coiffés de la perruque du grand siècle, de leur donner le talon rouge, le haut-de-chausses et tout l'attirail enrubanné du règne de Louis XIV. Très bien! ceci est une date, un renseignement. Mais ce n'était pas tout: une fois ces deux figures clairement dessinées, il importait de leur donner un nom, et nous nous demandons s'il suffit qu'on vienne nous dire: celui-ci est monsieur Chapelle, celui-là monsieur Bachaumont, quand rien dans l'ouvrage ne justifie l'évocation de ces deux ombres poétiques du dix-septième siècle. Où sont, s'il vous plaît, les *chansons* de Bachaumont? Que sont devenues les *poésies fugitives* de Chapelle? Il n'en est pas plus question que de leur *Voyage* qu'ils écrivirent en collaboration, et dont le succès fit retentir leur nom aux quatre coins du monde bel esprit.

Il eût pourtant été utile, pour la justification du titre, d'insérer quelque part dans la pièce les traits caractéristiques de la vie littéraire des deux héros. Alors nous eussions vu, autre part que sur l'affiche, le personnage de Bachaumont et celui de Chapelle, ce qui ne nous eût pas empêché de nous intéresser à leurs aventures intimes. Nous les eussions volontiers suivis dans leur retraite modeste; nous eussions gravi n'importe quel escalier et pénétré dans n'importe quelle mansarde (si tant est que Mansard eût déjà inventé ces nids à poëtes) et il nous eût paru curieux de suivre les péripéties de leurs amours avec Mlle Francine et Mlle Rosette, de savoir comment la fatuité du chevalier de Cardillac leur inspira une double jalousie, tant les grands hommes en robe de chambre nous semblent intéressants.

Ces restrictions faites, la pièce marche suffisamment bien et nous applaudissons aux lazzis de Godemer, un personnage épisodique auquel on a prêté le masque hilarant de Sainte-Foy. Godemer est un valet disposé à se familiariser avec son maître, il se mêle de ses affaires, se fait son confident, fouille dans ses armoires et boit son vin.

Il y a une scène divertissante, c'est celle où ce faquin, déjà aviné, se figure être le grand prêtre du culte de Bacchus et marie à la dive bouteille les deux amis trompés par leurs maîtresses, le tout écrit dans un français net des solécismes tolérés aux livrets d'opéra.

Ce que nous avons dit, il y a quinze jours, de la musique de M. Creste, nous pouvons le répéter aujourd'hui de celle de M. Cressonois; c'est là l'œuvre d'un débutant où percent des velléités de grand style, un excès de bonnes intentions qui, se traduisant par un travail trop complexe, étouffent souvent en germe les meilleures inspirations. L'ouverture, principalement, nous a semblé manquer de verve; mais M. Cressonois retrouve le fil de ses idées dès le duo d'introduction; la mélodie en est plus claire, mieux arrêtée, parce qu'elle est dégagée des envahissements de l'orchestre. Nous avons encore remarqué le duo entre Beckers et Mme Decroix, mais il a été singulièrement compromis par les absences de voix de Beckers; en général, l'exécution n'a pas été absolument satisfaisante, ce qui nous autorise à remettre à une meilleure occasion un jugement plus définitif sur le talent de M. Cressonois.

— Mlle Marimon, dont les débuts révélèrent, cet hiver, une cantatrice de style, vient d'aborder au Théâtre-Lyrique le rôle de Zora de *la Perle du Brésil*. Elle succède à Mme Miolan, et c'était en cela que la tentative était périlleuse; pourtant Mlle Marimon a été applaudie, et l'œuvre de Félicien David n'a point été compromise. M. Leter, une basse chantante dont nous avons annoncé l'engagement, débutait le même soir par le rôle de Salvator; sa voix n'a pas toute la puissance désirable, dans les *forte* surtout, mais elle est égale dans toute son étendue, et c'est là une qualité qu'il est bon de noter, quand, par hasard, elle incombe à une basse. M. Leter peut, avec du travail et un peu d'observation, devenir bon comédien; il a déjà tous les éléments de cet art qu'il faudrait de plus en plus rapprocher de celui du chanteur.

— M. Besselièvre, en transportant son orchestre des *Concerts de Paris* sous les ombrages du Ranelagh, a donné une physionomie toute nouvelle à ce joli coin de verdure qui a déjà retenti des chants les plus célèbres des écoles d'Allemagne, de France et d'Italie. L'administration, fertile en ingénieuses innovations, a donné à deux reprises un *hommage à Rossini*, c'est-à-dire un concert entièrement composé d'œuvres du maestro. Jeudi, c'était le théâtre des Folies-Nouvelles qui venait se joindre à l'orchestre d'Arban; demain, ce sera peut être l'*hommage à Meyerbeer* qui fera le pendant de la fête en l'honneur de Rossini.

ALBERT DE LASALLE.

Grotte de Saint-Mesmin, sur la Loire.

Rien de poétique comme les origines de notre histoire; comme ces âpres hauteurs du passé, d'où jaillissent, ici, de la fente des rocs, là, parmi les saules ombreux et les roseaux métalliques, plus loin, du milieu des cressons et des nymphéas, ces sources vives qui, réunies dans un seul lit, formeront le grand fleuve de la nationalité française. La fête qui s'est célébrée le dimanche 13 juin, sur le territoire de Mici, nous reporte à l'une de ces origines d'un frais et touchant intérêt.

Nous sommes à l'époque des miracles. Dieu, qui mesure le vent à la toison des brebis, proportionne l'aliment à l'organisme et l'enseignement à l'intelligence des peuples: aux nations dans leur maturité les lumineuses leçons de la science, aux peuples enfants l'enseignement frappant des miracles. « Dieu de Clotilde, s'était écrié Clovis, donne la victoire à ma framée, et ta religion sera ma religion; » et la victoire, à son appel, s'était posée sur les pavois de ses guerriers. Le roi fut fidèle à sa parole. Ses libéralités envers les églises et les monastères furent des preuves éclatantes de sa foi. L'abbaye de Mici, fondée sous son règne, dans les premières années du sixième siècle, fut un des moutiers qu'il enrichit de ses bienfaits. Il lui fit don, par une charte précieusement conservée, de tout le pays qui s'étend entre la Loire et le Loiret.

L'abbaye fut alors ce qu'étaient dans ces siècles pieux les établissements monastiques, un foyer de sainteté et de civilisation pour ces pays. Ses religieux, sous le bâton pastoral de son fondateur le pieux Maximin, que l'Eglise a inscrit sous le nom de saint Mesmin sur son livre d'or, se consacrèrent, au milieu de leur vie de pénitence et de prière, à l'apostolat, à l'instruction et à la culture. Tandis que leurs voix évangélisaient ces contrées, de nombreux prosélytes accouraient dans leur cloître s'initier aux secrets de la science, et se former dans leurs domaines à la pratique de ces cultures qui couvraient de récoltes variées des marécages et des coteaux incultes.

Ce fut au milieu des austérités de cette vie active et fervente qu'expira le saint abbé. Son corps, d'après ses recommandations expresses, fut inhumé dans une grotte existant dans une des falaises de la Loire, grotte célèbre par une légende merveilleuse et connue sous le nom de grotte du Dragon.

Longtemps les populations de ces contrées fréquentèrent cette sépulture, que signalèrent à leur piété de nombreux miracles. Puis, vers la fin du seizième siècle, cette grotte célèbre disparut tout à coup dans l'indifférence et dans l'oubli.

Que s'était-il passé? qu'était-elle devenue? On l'ignorait.

A la suite des dévastations commises au seizième siècle par les calvinistes, la grotte avait été fermée par un mur, masqué depuis par des éboulements. Grâce aux investigations de M. Pillon, cette crypte sainte a été récemment découverte.

Le jour de la réparation est arrivé. Tout le pays, qui avait voulu contribuer par des souscriptions à la restauration du sanctuaire souterrain dont l'administration centrale a exécuté les importants travaux, a voulu également s'associer par ses hommages à la consécration solennelle que lui a donnée la bénédiction de Mgr l'évêque d'Orléans.

Cette solennité a eu lieu avec toute la pompe que réclamait la sainteté des événements dont elle évoquait et honorait les souvenirs. Notre gravure représente le défilé sur le fleuve des élégantes embarcations montées par le cortège. La barque sur laquelle l'évêque d'Orléans avait pris place, avec les plus hauts fonctionnaires du département, se faisait remarquer entre toutes par son élégance et sa richesse.

Une croix monumentale, destinée à perpétuer le souvenir du monastère, dont les derniers débris ont fourni les pierres de sa base, a été inaugurée le même jour sur l'emplacement même où s'élevaient jadis ses édifices.

F. G.

Grotte de Saint-Mesmin.

On lit dans la *Presse scientifique :* L'heureux résultat des expériences faites par un grand nombre de médecins nous permet d'affirmer l'efficacité de la *Vitaline-Steck*.

Cette préparation vient combler une lacune qui existait dans la thérapeutique de certaines affections du cuir chevelu.

Désormais, l'emploi commode de cette huile, ses effets prompts et sans danger, son inaltérabilité, la feront accepter comme le seul agent réunissant les conditions absolues propres à déterminer la revivification de la chevelure. Dr LETELLIER.

Compagnie anglaise, 40, *rue de Grenelle-Saint-Germain,* **40.** Cols américains, haute nouveauté, 1 fr. 75.

Parfumerie de Delabrière-Vincent,
Maison de premier ordre, fondée en 1780.

Spécialités : CRÈME DE LIS et SAVON DE CRÈME DE LIS pour blanchir et adoucir la peau ; — COMIGÈNE GROU, pour donner aux cheveux du brillant, de la souplesse, et guérir les démangeaisons ; — COMPOSITION ANTI-SCORBUTIQUE pour conserver les dents ; — OPIAT AU QUINQUINA ; — EXTRAITS D'ODEUR ; — EAUX DE TOILETTE.

Paris, *rue du Bac,* **55,** Paris.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine,* **35,** et dans les pharmacies de tous pays.

MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse,* reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, minimum). Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France.

Dents à succion inventées par **Ges Fattet,** dentiste, *rue Saint-Honoré,* **255.**

Ces Dents tiennent solidement, sans *plaques, pivots ni crochets,* et n'ont aucun des inconvénients des Dents à **5** fr., qui, en général, ne peuvent durer **dix** ans et sont *impropres* à la **mastication,** ainsi que le constatent divers procès portés devant les **Tribunaux.**

Porte-bouteilles en fer, brevetés (s. g. d. g.), pour ranger les bouteilles dans les caves avec économie de place. — Prix, pour le cent de bouteilles :

DOUBLES : 12 50 — SIMPLES : 15 »
BARBOU, *rue Montmartre,* 35, *à Paris.*

Leçons de solfége, de piano et d'harmonie, à Paris et ses environs, par Carl Merz, compositeur, **45,** *rue de l'Empereur* (Barrière Blanche). Une leçon d'essai : 5 fr.; incognito chez le professeur : 3 fr. (Ecrire *franco.*)

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier,* **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14,** *rue des Beaux-Arts.*
Prix du flacon : 10 fr.

G. Genevoix

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu,* **20;** dépôt dans chaque ville.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraicheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne,* **55,** à Paris.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré,* **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin,* **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry,* **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot,* **15.**

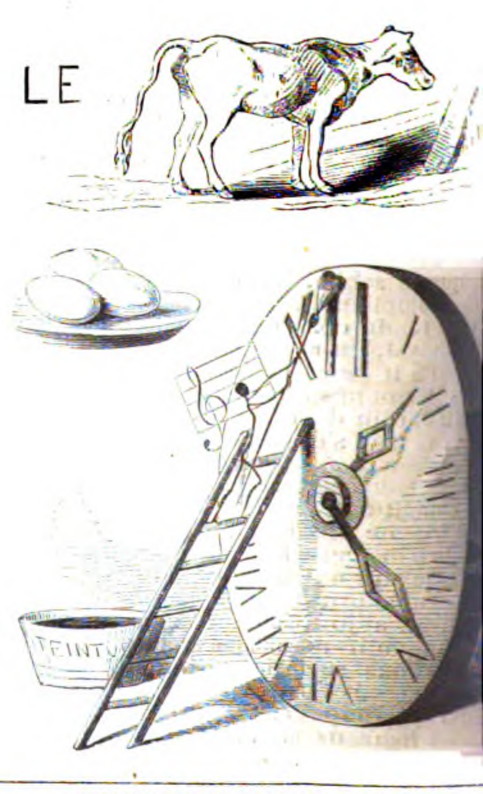
Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville,* et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Le Rhum Claparède, garanti Martinique pur à 50 de[grés], se vend 2 francs le litre, **5,** *rue d'Amboise,* près de l'Opéra[-Co]mique, et **256,** *rue Saint-Honoré,* en face le passage Del[orme], près des Tuileries.

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont il n'a pas l'*amertume,* se trouve à la PHARMACIE NORMALE, [rue] *Drouot,* **15,** à Paris.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de [Riche]lieu,* **104,** à Paris.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Oh! qu'un homme est sot, si son cœur est pris [dans] les filets de l'amour.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Br...

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

TOME II. — DU 1er JANVIER AU 30 JUIN 1858.

Y

Z

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES GRAVURES

Paris — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE
MONDE ILLUSTRÉ

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PAR

MM. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Philibert Audebrand, Babinet (de l'Institut), Georges Bell, Hector Berlioz (de l'Institut), Hippolyte Castille, J. Doucet, Alexandre Dumas, Paul Féval, Fulgence Girard, Émile de Girardin, Édouard Gourdon, Achille Jubinal, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Mary Lafon, Albert de Lasalle, Jules Lecomte, Hippolyte Lucas, Méry, Ch. Monselet, Petit-Jean, Ravergie, Roger de Beauvoir, X. Saintine, Souvestre, Supersac, Louis Ulbach,
Mmes Constance Aubert, Louise Colet, George Sand, Roger de Beauvoir, etc., etc., etc.

TOME III

ORNÉ DE 355 GRAVURES D'ACTUALITÉS

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE

1858

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
ET DÉPART.: Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
u numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — No 64.
3 Juillet 1858.

BUREAUX:
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Réception solennelle, au Havre, de Son Exc. le maréchal Magnan, commandant supérieur de la grande division militaire du centre de la France.

COURRIER DE PARIS.

~~~~ Depuis que nous avons pris le parti de signer ces *Causeries*, nous recevons beaucoup de lettres. Il y en a de charmantes, il y en a de stupides; il y en a de flatteuses, il y en a d'injurieuses. Les charmantes et les flatteuses nous vont à l'âme, les autres vont ailleurs. Leur ensemble serait une curieuse étude : c'est tout le clavier des passions et des idées mis en jeu et rendant tous les sons! La très-grande partie de ces lettres (la moyenne est de deux par jour) prétend à une réponse ici, imprimée! Il faudrait faire tout un journal expressément pour cela... et, en constatant le fait, je pense que ce pourrait être un journal assez piquant! Que n'y a-t-on pensé déjà? Une boîte aux lettres imprimée, — demandes et réponses, — signées ou non, — ce serait drôle et peut-être utile! Je ne veux assurément rien essayer de pareil dans ces colonnes; mais il peut n'être pas sans curiosité d'y placer parfois quelques-uns des arguments des lettres reçues dans la semaine, afin d'amuser le lecteur par la nomenclature des questions bizarres, des importunités indiscrètes, des communications drôlatiques, des dénonciations infâmes ou des réflexions ingénieuses ou ingénues, qu'on adresse à un journaliste éclectique et disposant d'une immense publicité, dont il essaye de faire le meilleur usage possible. Pour aujourd'hui, nous n'indiquerons que les diverses espèces de correspondants dont nous sommes presque journellement la proie.

Il y a, avant tout, les personnes honnêtes qui vous adressent un renseignement utile (trop souvent anonyme, ce qui lui enlève toute autorité et empêche souvent d'en faire usage), — ou celles qui vous signalent poliment une erreur éclatée chez vous ou ailleurs.

Il y a ensuite les pédants, qui alignent quatre pages pesantes pour relever un *lapsus calami* ou une faute de ponctuation échappée aux correcteurs.

Puis il y a les oisifs, les badauds, les gobe-mouches, qui tâchent de vous voler du temps à leur profit, gens qu'atteindrait le correctif du code pénal, s'il acceptait le précepte anglais : *time is money* : le temps, c'est de l'argent. Ces gens-là vous posent leur question égoïste ou saugrenue, et vous demandent de discourir pendant deux ou trois colonnes là-dessus : allez! Nous avons, par le monde, le grand monde, une brillante ennemie née de cette prétention et de notre résistance. Une des plus sauvages parmi toutes les Russies est sa patrie; retenue là par les fonctions d'un époux barbare et général, la dame s'ennuyait à périr... et, ne voulant pas périr, pour s'ennuyer moins au milieu de son tas de neige, elle avait inventé d'écrire des seize pages à la fois de menues pattes de mouches, de menus propos et d'impressions de toutes sortes, à un chroniqueur qu'elle ne connaissait que par ses modestes œuvres, et qu'elle s'imaginait par trop désœuvré! Silence imperturbable du chroniqueur parisien; — déception, humiliation et fureur du côté de la boyarde.

La tentative se prolongea près de deux ans sans succès... sans autre réponse que dix lignes perdues jadis dans un *Courrier de Paris* qui n'était pas celui-ci. Mais, un beau jour, — beau pour elle, affreux pour moi, — la dame (une princesse... elle le dit, et j'aime à le croire, parce que rire de la haine d'une princesse m'amuse et me flatte!), la dame, dis-je, franchit enfin son tas de neige et peut arriver à Paris. Là... — mais il suffit que cette Euménide ait lu ce qui précède; le reste n'intéresserait personne, pas même moi, qui vous dois la fin de cette nomenclature de correspondants désirables ou déplorables.

La petite croisade entreprise ici au profit de la très-intéressante classe des jeunes personnes sans dot, a fait prendre la plume à trente-quatre mains... parmi lesquelles plus d'une avide de se placer. Des tendres mères ont remercié le don Quichotte littéraire pour sa motion en faveur de leurs aimables fruits. Les exemples d'hommes généreux épousant des filles mieux dotées par la nature que par Barême ont afflué; j'en aurais bien cinquante à énumérer, si le nombre ne prouvait pas justement que le fait cesse d'être une exception! Décidément beaucoup de gens riches épousent donc des filles pauvres? C'est un fait moins rare qu'on ne le croit, et hier encore une lettre nous arrivait d'un de ces louables épouseurs. Elle est si courte que la voici mêlée à notre exposé :

« Monsieur! comme il pourrait se faire que quelque » mère ayant les mains vides, mais plusieurs filles sur » les bras, vous priât d'annoncer mon mariage, afin » d'encourager le mépris de la dot chez les hommes » rentés, je m'empresse de vous révéler l'événement » moi-même, avec la certitude que cette précaution » soustraira à la publicité du bon exemple des noms » que je vous confie. J'ai trente ans et le double de » mille livres annuelles, monsieur; M^{lle} *Trois-Etoiles* » n'a que ses vingt ans... et je l'épouse mardi. Que » le fait vous serve, j'y consens de grand cœur. Mais » faites-moi la grâce d'oublier, quand vous l'aurez lu, » le nom de votre très-humble serviteur.

» Baron .... »

Voilà qui est bien. Où en étais-je?

L'avis relatif aux *Lettres de Voltaire* a motivé une vingtaine de communications. On offre la matière de plus d'un volume inédit! Ce serait affaire à M. Arsène Houssaye, pour la prochaine édition de son *Roi-Voltaire*. La dernière reçue de ces lettres est datée de Versailles, et j'en copie ces quelques lignes :

« M. Houssaye, auquel rien n'a échappé relative» ment aux tendresses de Voltaire, si vite mises à fin, » de parti pris, n'a pu qu'indiquer l'une des premières » *pêches cueillies sur l'espalier de Vénus*. Il s'agit » d'une contemporaine de Laura Harley; le feu se » partage en deux flammes. J'ai onze lettres à cette » M^{me} du Honfroy; les deux dernières, d'un indicible » intérêt, correspondent à la date où le poëte-roi écri» vait à la duchesse de Villars que « *l'Amour la pre» nait pour sa mère*. » Ces lettres, si votre recueil de » pièces inédites n'en fait son affaire, pourraient triom» phalement figurer en extrait dans une nouvelle édi» tion du *Roi-Voltaire*, livre charmant, dont toute » la force est cachée sous la grâce, et si captivant, » enfin, qu'on oublie qu'il peut être si utile. »

Il y a des correspondants naïfs à un degré suprême; ils vous prient tout carrément d'attaquer une personne dont ils ont à se plaindre, et dont ils dénoncent les méfaits à leur endroit. L'un d'eux, tout récemment, après avoir dressé sa plainte et demandé justice, ou plutôt vengeance, ajoutait pour renforcer sa cause :

« ..... D'ailleurs, *un tel* ne vous aime pas; l'autre soir, au café du Helder, il a dit de vous.... » (Ici, dénomination des griefs qu'on veut vous donner.)

Naturellement vous n'épousez pas la cause du monsieur, et le monsieur dit de vous cent fois pire que celui qu'il dénonçait! Que faire? aller droit son chemin, — rire quelquefois, — mépriser un peu, — dédaigner beaucoup, — continuer imperturbablement son affaire, attendant, sans les désirer ni les craindre, les sérieuses occasions de se fâcher!

Il y a, enfin, une sorte de correspondants qui est la providence des *courriéristes*; c'est celle des gens d'esprit et de goût qui, s'associant par une bienveillante pensée à votre petit travail hebdomadaire, veulent bien, sans spéculation d'amour-propre, vous communiquer des faits, des anecdotes, des observations recueillies dans leur monde, et dont nous faisons avec empressement notre profit. La plaçant équitablement dans cette utile, mais, hélas! trop rare catégorie, nous saisissons l'occasion que voici de remercier la main spirituelle et courtoise qui, durant tout l'hiver expiré, nous a, presque chaque semaine, envoyé, sous une anonymie vivement déplorée, des pages si curieuses et si vives, qu'il nous était malheureusement trop souvent interdit d'utiliser! Si les yeux de cette gracieuse correspondante tombent sur ce remercîment, qu'elle nous permette de l'informer que le mot que nous avons glissé dans le *Courrier* du 29 mai dernier a été recueilli par la personne qu'il fallait, à Vienne, et que *l'effet désiré a été obtenu*, à la grande joie du ministre d'Autriche à ***. La satisfaction que nous en avons éprouvée et que, nous l'espérons, notre mystérieuse correspondante partagera, suffit à compenser cinquante lettres injurieuses et nécessairement anonymes, — y compris les deux dernières, relatives à l'affaire de Pène.

~~~~ Parmi les lettres de la semaine, se trouvait celle-ci, qui doit être recueillie, à cause du trait de mœurs étrangères, — nouveau pour nous, comique pour tous, — qu'elle renferme.

« Monsieur, je suis propriétaire d'une assez jolie villa dans les environs de Paris. Au mois d'avril dernier, j'y reçus la visite d'un étranger qui désirait savoir à quelles conditions je louerais pour la saison d'été. Je lui répondis que ma maison n'était nullement à louer, et que je comptais absolument en faire jouir ma famille durant toute la belle saison.

» — Ah! monsieur, quel malheur! — me dit-il, — la villa, les jardins, le site, la localité... tout me plait énormément; et comme j'arrive du Nord avec ma fille, qui a dix-huit ans, et qui est malade, si vous consentiez à me céder cette charmante habitation, vous me rendriez un service dont je vous aurais toute ma vie la plus profonde reconnaissance! »

» Les propriétaires parisiens passent pour impitoyables; mais il faut croire que l'air des champs leur adoucit les mœurs, car je dois avouer que cet étranger, avec sa fille malade, m'attendrit. J'avais affaire à un personnage de haute distinction, un prince. — Il ajoutait à ses prières les offres les plus séduisantes... pour un propriétaire même citadin! Que vous dirai-je que déjà vous n'ayez deviné, monsieur? Oui, je cédai, promettant à ma famille de la dédommager par un voyage au Rhin. Nous prîmes jour pour signer : tout se passa à merveille, et je puis dire que jamais on ne vit accord plus parfait entre gens dont l'intérêt est à peu près contraire. Nous nous quittâmes avec force protestations, et le prince daigna me faire promettre d'aller bientôt lui rendre visite dans ma délicieuse villa!

» Ceci se passait vers les premiers jours de mai. Depuis, n'entendant plus parler de Son Excellence, j'avais tout lieu de supposer qu'elle se trouvait bien dans mon logis. Toutefois, je m'étonnais un peu qu'il ne fût plus question de sa pressante invitation..., lorsque, l'autre matin, mon domestique me remet une grande lettre. Un cachet de cire verte s'y étalait, empreint d'armoiries pompeuses; c'était de tout point une missive hautement aristocratique. Peu habitué à en recevoir de pareilles, j'étais là, retournant l'objet dans tous les sens, et me demandant de qui il me pouvait venir, lorsqu'une assez forte odeur de cuir de Russie qui s'en dégagea, à la chaleur des mains, me fit brusquement penser à mon prince locataire. — Ah! — me dis-je, — Son Excellence m'écrit sans doute pour se plaindre qu'elle ne me voit pas... elle me presse d'aller lui faire la visite demandée, promise! — Et, en pensant à tout cela, j'ouvrais, j'allais à la signature. « Prince M... » C'était bien lui! »

» Voici cette lettre, sans altération d'une virgule :

« Vous devez comprendre combien je suis en droit » de vous en vouloir de ne pas remplir plus consciencieusement tous vos engagements; depuis deux mois » déjà je suis installé et vous attends en vain (quels » gens aimables que ces Russes!), trouvant de jour en » jour ce retard plus incompréhensible.

» Puisque vous m'y forcez, je vous rappellerai que » je désire avoir, rendus chez moi avant trois jours, » les individus suivants auxquels j'ai droit :

» Cinquante poules, — quatre coqs, — six vaches » — trois cochons et douze lapins.

» Vous priant de veiller à ce qu'ils m'arrivent en » bonne santé. J'ai l'honneur de vous présenter mes » compliments distingués. PRINCE M... »

» A cette lecture, je fus frappé d'un étonnement qu'on peut bien s'imaginer! Croyant rêver, je relus, et cette fois je fus saisi d'un rire si violent, que ma femme et mes enfants accoururent tout effarés, me croyant fou! Quant je pus parler, je donnai la lettre à ma femme, et comme elle la lut tout haut, ce fut un *tutti* général, un concert exhilarant. Revenus à nous-mêmes, nous ne sûmes que penser d'une lettre pareille, — aberration ou mystification. Afin d'être fixé sur le fait, en rire ou me fâcher, je partis sur-le-champ pour ma villa, et j'eus, de la bouche même du prince, l'explication de son étrange lettre.

« Chez nous, — me dit-il, — c'est un invariable usage pour les locations qui dépassent un certain prix, que le propriétaire envoie au locataire tout le bétail que j'ai énuméré dans ma lettre. »

» Je lui répondis qu'en France un pareil usage n'était pas établi, et je ne lui dissimulai pas la surprise et l'amusement que nous avait causés sa prétention. Je dois dire que le prince parut peu charmé de l'accueil fait à sa lettre, et j'ajouterai que ses manières changèrent subitement à mon égard, et que je vis qu'il me trouvait de trop *chez lui*! Je le saluai sans tarder, et en m'accompagnant à peine il me dit, ce qui détermina naturellement chez moi un éclat de rire que je comprimai de mon mieux, mais imparfaitement :

» — C'est bien, monsieur!... je consulterai les jurisconsultes!

» Voilà mon anecdote, monsieur, vous pouvez en faire l'usage qui vous plaira. »

Cet usage, on voit ce que nous en avons fait. Seulement nous avons cru bon de supprimer les noms du prince russe et de l'aimable correspondant.

~~~~ Çà et là, par les champs, quelques fêtes; les châteaux des environs ont leurs hôtes le dimanche; les gens du monde encore cloués à Paris par leurs travaux ou leurs fonctions essayent d'oublier les grandeurs qui les attachent au rivage de la Seine, allant du samedi au lundi respirer l'air floréal de l'hospitalité. A Ville-d'Avray, c'est M^{me} la duchesse Riario Sforza qui réunit souvent ses amis du [illegible]
~~~~

monde dans une villa charmante. A Créteil c'est la duchesse de la Force qui donne des fêtes sérales dont les invités parlent avec admiration. La dernière fois ce fut d'abord un grand dîner suivi d'un bal champêtre. La musique de la fête était celle du 45ᵉ d'infanterie, une des musiques qui jouèrent sur le sommet de la tour Malakoff! Le maréchal Narvaëz y assistait avec le général Henriquez, son aide de camp. La veille, l'illustre guerrier homme d'Etat avait donné, aux *Frères-Provençaux*, un dîner de vingt couverts à cent francs par tête. On y voyait S. Exc. le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, et sa fille; le prince et la princesse Czartoriwski (branche écartelée de Pologne et d'Espagne): le ministre des finances et le gouverneur actuel de Madrid; la duchesse de la Force, etc. Après le dîner, tous les invités sont allés terminer la soirée chez l'ambassadeur d'Espagne, au quai d'Orsay. Mᵐᵉ de la Grange et le comte de Stankowith, son mari, qui avaient été les hôtes du maréchal Narvaëz, furent aussi ceux du duc de Rivas, et l'éminente artiste ...anta... pour maintenir son rang parmi tant d'illustres personnages. La comtesse de Montijo, mère de M. l'impératrice, fut des plus empressées à complimenter la grande cantatrice, laquelle a quelque peu promis d'aller passer un an au théâtre de Madrid, à son tour du Brésil. On dit que le maréchal Narvaëz va ...er un des grands hôtels du faubourg Saint-Germain, y tenir maison l'hiver prochain.

Toute une société qui habite la partie de Chaussée-d'Antin qui s'approche de la Madeleine, et qui se verse et se transverse, l'hiver, de salon salon, — est en butte, depuis quinze jours, à une ...ification, une *scie*. On envoie partout par là des invitations pour des matinées dansantes que Mᵐᵉ R..., femme de la finance, est censée donner en son château de la vallée de Montmorency. Est-ce une ...n à la châtelaine, qu'on accuse quelque peu de ...urs accepter les invitations sans en envoyer jamais? Là doit être toute la portée de cette mauvaise plaisanterie, à laquelle se sont laissé prendre, le dimanche 13 courant, une vingtaine de personnes, arrivées coup sur coup chez Mᵐᵉ R..., laquelle ne sut ... les renvoyer, en disant qu'on s'était moqué ...les.

— Ou de vous! — repartit quelqu'un.

Nous sommes prié de donner la publicité voulue à ... ridicule manœuvre, pour qu'en apprenant qu'elle ...éventée, elle ait un terme.

Il est, de par les latitudes qui avoisinent le ...itre du ravin Saint-Martin, un jeune auteur que ...s nous décidons à appeler Oscar. Il a quelque ave... pas du tout de présent. Son père, qui le voit à ... et *faire l'auteur*, comme il dit, au lieu d'arriver ...ut par la fabrication du chocolat ou la fonte des ..., l'attire le plus qu'impossible à sa campagne, du ... de Meaux. L'automne dernier, bloqué paternellement là, Oscar se trouva aider des paysans à décrocher un garçon de ferme qui s'était pendu dans une grange. Pour prix de sa collaboration à ce drame champêtre, Oscar exigea un morceau de la corde, ...vais licou à vache dont il entendait se faire un ...man littéraire, attendu qu'il est notoire que la ...e de pendu porte bonheur... après avoir porté le ...u.

Oscar, ayant travaillé tout l'été, se trouva fort ...vu de pièces quand l'hiver fut venu. Rentré à ..., il fit jouer, presque coup sur coup, trois ouvrages: un drame, un vaudeville et une pantalonnade... variété qui naissait sans doute de ce que dé... ais il avait plus d'une corde à son arc, tout en ...dant assez bien les ficelles du métier. Une seule ...s pièces, un vaudeville absurde et déjà fait cent ...ar tout le monde, eut soixante-trois représentations qui rapportèrent à Oscar 3,047 francs de droits ... billets. — Ah! ma corde de pendu! — se disait... fait est que son drame même, dans lequel mademoiselle... (Dieu! j'allais la nommer!) changeait ... fois de costume et six fois d'adorateur, avait tenu ...he près de trois mois, et qu'on l'avait usé... ...à la corde. Or, comme avant sa corde cet ... vivotait horriblement mal, il eut assez de mo... pour s'imaginer qu'il avait ce bout de chanvre ...ollaborateur.

...utant plus qu'une foule d'autres choses lui réussi... désormais au plus haut point. Nous nous bornons à dire qu'entre autres bonheurs, il avait perdu, ... trou d'une poche, une comédie qu'il avait faite ...s mœurs du grand monde... qu'il voit tout au ...asser aux Champs-Elysées. Bref, il tomba dans ... enthousiasme au sujet de son talisman, que, ne ...nt se contenir, il en parla à tort... et à travers. ...les gens crurent qu'il plaisantait; d'autres se ...rent de sa superstition. Il n'y eut que mademoiselle... mettons Crinoline, l'actrice de son drame, ...onna en plein dans le préjugé, vu l'éducation qu'elle avait reçue sous le cordon maternel d'un rez-de-chaussée, rue Popincourt. Elle fit les yeux doux à Oscar. — Ah! — dit il, — autre bonheur!

Car cette Crinoline est charmante, et le drame d'Oscar l'avait mise dans une telle vogue auprès du public de ces parages, qu'elle en recevait des applaudissements insensés. Un soir qu'on l'avait rappelée, et qu'un *titi* lui avait jeté une orange d'admiration, Crinoline, puisant beaucoup de confiance dans un peu de joie, se hasarda à demander à son auteur un morceau de sa fameuse corde.

— Ah bien oui! — pensa Oscar, tout en éludant. Elle revint à la charge; pour s'en débarrasser, et la fille étant jolie, il parla d'échange.

— Que désirez-vous? — demanda Crinoline.

— Une boucle de vos bruns cheveux... (Je crois qu'il dit: Une mèche!)

— Me donnerez-vous autant de corde que je vous donnerai de cheveux?

— Oui!

— Eh bien, accepté!

Et en effet, le soir, au théâtre, elle lui remit dans un papier rose taché de pommade, non pas une mèche... non pas une boucle... mais bien une tresse de cheveux du noir parfait dont Crinoline était coiffée. Obligé de s'exécuter à son tour, le filou coupa le bout d'une corde à puits, long comme la tresse, le baptisa pendu, et l'envoya à l'actrice avec un poulet truffé de sentiment: « Il allait porter ces cheveux sur son cœur... les baiser trois fois par jour, en respirer sans discontinuer la vanille! » et patati et patata!

Le fait est, nous ne tenterons pas d'expliquer comment cela se fit, qu'à partir de cette mèche, Crinoline ouvrit assez largement la porte de son cœur, et que, de son côté, la belle s'était fort carrément installée dans celui d'Oscar, en ayant chassé toutes les locataires d'occasion. L'actrice, heureuse d'un tel succès, s'écriait: — Ah! la corde de pendu n'est pas une chimère! — Et quant à Oscar, il s'avouait que la tresse noire à la vanille l'avait ensorcelé. Il n'en était pas fâché, se faisant ce raisonnement de croyant: — Au fait, si ça n'était pas pour mon bonheur, ma corde n'eût pas permis cet amour, et Crinoline en eût été pour sa mèche!

Or, voilà que s'aimant, ils se sont mariés, les imprudents! Savez-vous ce qui arrivera un de ces jours? Oscar et Crinoline, tous deux barbouillés du miel de leur première lune, en seront aux plus douces confidences; le mari dira à sa femme:

— A propos, Crinoline, montre-moi donc à quelle place tu t'es coupé cette poignée de cheveux échangée contre ma corde, et qui nous a porté un égal bonheur!

Crinoline ouvrira l'armoire qui contient tous ses affiquets de théâtre, y prendra la perruque noire qu'elle mettait dans son rôle de sorcière, au second acte du drame d'Oscar, et elle lui dira:

— Je me la suis coupée là!

Oscar feindra de rire et sera au fond excessivement vexé. Il ne se consolera de la mystification subie qu'à la pensée de celle qu'il a faite, et par l'idée d'utiliser le tout dans un prochain vaudeville. Quant à Crinoline, elle continuera d'attribuer tout le bonheur de sa vie à son morceau de corde... à puits. Mais à propos! j'oubliais de dire que les paysans n'avaient pas donné à Oscar la vraie corde du pendu, mais bien un autre vieux bout de licou..... Tremblons pour le bonheur de l'auteur dramatique!

Il est sur la terre, ou plutôt sur les ondes, un endroit délicieux, presque divin, qui pourrait être le paradis terrestre accepté de tous, si ce mot: — paradis terrestre, — n'était une sorte de métaphore qui sert à chacun pour désigner l'endroit où, selon ses goûts et son caractère, il trouve le bonheur: proie ou ombre!

Ce lieu est situé à l'entrée de la mer Egée, dans le plus beau lac du monde, d'où le soleil se lève pour nous, cette Méditerranée bleue dont la poétique histoire résume toutes les histoires des peuples, car elle en est comme la table générale. Les anciens l'appelaient Crète; des Phéniciens et des Grecs l'habitaient, au nombre de 1,200,000, et ils en firent une grande puissance maritime. Minos, son roi, y traça ces fameuses lois que Lycurgue imita plus tard, et Idoménée, au retour de la guerre de Troie, y fit à Neptune ce sacrifice fameux qui nous a valu de déplorables tragédies! L'endroit est si beau, que pendant vingt siècles tous les peuples, petits et grands, pirates compris, se le sont disputé: Arabes et Turcs, Grecs et Latins, Francs et Vénitiens, Génois et Maltais, Français et Egyptiens, mahométans et chrétiens y mêlèrent leur sang aux flots d'eau pure qui tombent du mont Ida. Restée aux Turcs, l'antique Crète, moderne Candie, est un des greniers de l'Orient, et son sol généreux produit, nourrit et renferme tout ce qui constitue l'opulence des contrées les plus privilégiées du ciel, — un de ces points où la mythologie faisait de préférence toucher les Dieux, lorsqu'ils daignaient descendre de l'Olympe dans quelque dessein païen.

Candie, reprise à Méhémet-Ali, était au sultan depuis 1840 et gouvernée par les pachas épris du *far niente*, et ne s'en réveillant que pour se montrer voluptueux ou cruels. En 1856, la Porte s'avisa de vouloir donner à cette admirable contrée l'impulsion que réclamait sa position végétale et minérale, et d'y créer, à d'autres points de vue, ce que j'appellerai métaphoriquement une sorte de petite Grèce ottomane, une Arcadie turque. Sur de bons conseils diplomatiques, on songeait à faire de Candie comme un lieu d'essai pour une foule d'innovations, de tentatives civilisatrices, qui, éprouvées, grandies là, pourraient ensuite être transportées ailleurs: une pépinière morale!

L'homme choisi pour présider à cette transformation de la moderne Candie en antique Crète, pourrait-on presque dire (car, en fait de civilisation, il n'y a que les découvertes de la science dont nous puissions nous enorgueillir!), l'homme choisi, disons-nous, pour gouverner l'île modèle, fut assurément bien choisi. C'était le dernier ambassadeur de la Sublime-Porte à Paris, le centre le plus ardent de l'activité moderne; c'était *Vély-Pacha*... un Turc, c'est possible! mais un mandarin lettré, un gentleman et un artiste tout à la fois, illustre par sa naissance, éminent et sympathique par sa personne, une des plus belles têtes qu'aient coiffées le fez garance, un des hommes les plus bienveillants et les plus aimables que se soient disputé les salons de Paris.

Or, jugez de la stupéfaction du corps diplomatique, des bureaux de nos relations extérieures et de toutes nos comtesses, lorsqu'on vint prétendre que Vély-Pacha, tirant brusquement de dessous sa redingote de Dusautoy un cimeterre qu'on ne lui connaissait guère, mettait Candie à feu et à sang pour violer les articles-charte du *hatti-humayoun!*

J'ai parlé de comtesses: plus d'une s'évanouit. Est-ce par crainte d'apprendre que les chrétiens candiotes étaient en péril, ou bien le souvenir de cette belle barbe brune découpée sur un teint pâle ne les faisait-il pas trembler pour les destins d'une tête encore chère? Toujours est-il que ce fut avec de grands éclats d'indignation que fut accueillie la nouvelle! Vély-Pacha, occupé de renouveler, en plein 1858, l'empoisonnement de l'archevêque de Césarée qui périt, en 1821, par un sorbet au marasquin de Zara! Vély-Pacha faisant subir d'horribles tortures au vénérable évêque de Sydonie! Ce favori de la diplomatie européenne, ce prince aimable et courtois que s'arrachaient les salons, qu'écoutaient les cercles politiques, que voyaient nos athénées, qui partageait son temps intelligent entre l'étude des institutions du Nord, sciences, économie publique, belles-lettres et beaux-arts; cet ambassadeur ottoman qui nous quitta par cet étincelant bal d'adieu dont on parle encore, et qui, renversant bientôt son mandat, devait se montrer comme l'ambassadeur de la civilisation française dans les contrées de l'immobile islamisme... lui un empoisonneur, un massacreur, un minotaure, allons donc! personne n'y crut, et tout le monde se récria!

Et l'on fit bien! Depuis, les rapports officiels, les documents d'Etat sont venus placer sous son véritable jour la conduite du personnage éminent et un peu français, qui a pu se voir un moment placé dans les contradictions de son mandat et de ses penchants. Vély-Pacha, qui entretenait une correspondance suivie avec plusieurs des hommes importants de notre pays; — Vély-Pacha qui se consolait de son éloignement de Paris, en recevant tous nos journaux, tous nos livres; — ce dignitaire turc qui s'était fait accompagner d'un habile secrétaire français, M. Garin de Lamorflan, lequel, il y a peu de mois encore, dans un congé passé au milieu de ses amis, racontait les merveilles du pays et les brillants efforts du maître pour y acclimater les bonnes idées et les bons exemples de notre contrée; — Vély-Pacha, enfin, l'un des représentants les plus intelligents et les plus bienveillants du progrès européen en Orient, pouvait-il justifier les accusations horribles que les correspondances un peu trop grecques faisaient peser sur lui? Non, cent fois non! et les faits bientôt constatés sont venus donner le démenti officiel à ces contes absurdes et sanglants. Que la société parisienne se rassure donc: l'homme qui a emporté tous ses regrets n'est point le barbare de M. Henri Mathieu, correspondant de la *Presse*, et nos comtesses peuvent toujours penser à lui, à son retour, avec une mélancolie que ne doit troubler aucun rêve de sang!

JULES LECOMTE.

Fêtes de Rouen. — Première journée, samedi 26 juin : Annonce aux flambeaux de l'arrivée de Louis XIV à Rouen le lendemain.

Les Fêtes de Rouen.

Fêtes de Rouen. — Deuxième journée, dimanche 27 juin : Entrée solennelle du roi Louis XIV dans la ville de Rouen.

C'est aux flambeaux, à la lueur des torches résineuses et aux reflets vifs des feux de Bengale, qu'il faudrait tout d'abord voir une ville comme Rouen.

Figurez-vous ces rues étroites de la vieille cité normande, ces rues où toute pierre parle des siècles écoulés, ces maisons pittoresques aux toits aigus surplombant d'un mètre sur la voie publique, toute cette ville si curieuse et si singulière qui agite sa vie moderne au milieu de tout ce qui rappelle au souvenir un passé grandiose, — illuminée tout à coup par la clarté rouge et fumeuse de cinquante torches qui se meuvent et profilent des jets de lumière jusqu'au pignon le plus élevé ; — voilà l'aspect de Rouen, samedi, au début des fêtes ; voilà comment se faisait la proclamation de ce qui devait se passer le lendemain, l'entrée du roi Louis XIV dans sa bonne ville de Rouen.

Le cortége de ceux qui s'en allaient ainsi par les places et les carrefours faisait bien augurer de ce qui arriverait le lendemain. Quoiqu'il n'y eût guère là que la maréchaussée rouennaise et le guet urbain, les costumes produisaient leur effet, la voix grêle du crieur public sonnait bien sa monotone légende. Mais, je le répète, les personnages n'étaient ici que l'accessoire ; le cadre valait mieux, cent fois mieux que le tableau.

Dans la rue du Grand-Pont surtout, près du théâtre des Arts, il y eut un moment de véritable féerie. Pour un instant, la rue se vit transformée en décor final d'opéra. Le crieur venait de faire sa proclamation, et de tous côtés la foule avait crié : Noël au roi, — lorsque des flammes de Bengale vinrent tout d'un coup unir leurs lueurs à celles des torches. Pour la foule, c'était l'apothéose du cortége.

Singularité des vieilles villes. On ne s'amusait pas à suivre cette procession aux flambeaux ; quand elle avait passé, on allait à ses affaires, et avant un quart d'heure on l'avait retrouvée et on s'arrêtait pour la voir défiler de nouveau, sauf à la rencontrer encore un peu plus loin.

C'est ainsi que, tout en cherchant un asile hospitalier pour cette première nuit, asile que je trouvai enfin rue des Iroquois, je rencontrai successivement le cortége rue de Crosne, près de la préfecture, place Saint-Ouen, à l'angle de la rue des Belles-Femmes, tout près de la *Grosse-Horloge*, et enfin au cours Boïeldieu, au moment où il allait s'engager dans la rue du Grand-Pont. Et toujours, malgré le souci de l'heure présente, je le revoyais avec plaisir. L'esprit se replonge volontiers dans le passé.

Le lendemain, avant l'aube, Rouen était sur pied, et quand je dis Rouen, je devrais, pour être exact, dire les trois cent mille personnes accourues de toutes parts pour assister à ces fêtes. Dès huit heures, on s'acheminait vers le Champ de Mars où le roi Louis XIV devait rencontrer les représentants de la cité rouennaise allant au-devant de lui. A midi, quand nous vînmes prendre place dans les tribunes réservées, les talus étaient couverts d'une foule présentant l'aspect le plus pittoresque, la cornette blanche des femmes tranchant sur les blouses bleues.

La musique se fait entendre : le cortége de la ville arrive tout d'abord. Le jeune Louis XIV, qui sait déjà que l'exactitude est la politesse des rois, arrive de son côté : les deux cortéges n'en vont bientôt plus faire qu'un seul. Le roi est monté s'asseoir sur le trône qui lui a été préparé. La municipalité monte les gradins, et à genoux, sur un coussin de velours rouge, présente les clefs d'or de la ville. Louis XIV étend la main comme pour les prendre, mais le geste se transforme. Le roi ne trouve pas des mains plus fidèles que celles de la munici-

palité rouennaise pour lui confier un semblable dépôt. Mais quel est donc cet homme tout de noir vêtu comme un légiste, qui marche derrière les échevins? Cette physionomie ne nous est pas inconnue. Tous nous l'avons déjà remarquée. Eh parbleu! c'est Pierre Corneille, l'homme dont la ville de Rouen est le plus fière, celui dont elle a placé la statue sur le terre-plein de son pont de pierre. La municipalité rouennaise le présente au jeune roi qui le nomme procureur des états de Normandie. Quelques années plus tard il lui retirera sa pension. Silence à l'histoire! Voici le cortége qui défile, la ville en tête, et puis le roi, la cour, la maison militaire, la reine mère et Mazarin. Au Champ de Mars, le déguisement improvisé perçait un peu trop. Mais dans les rues, l'aspect était saisissant. Dans cette journée le jeune Louis XIV a littéralement traîné tous les cœurs après lui. Avec son manteau bleu fleurdelisé et ses dentelles de Venise, il était impossible de rencontrer un plus charmant chérubin royal.

Je ne vous raconterai pas toutes les évolutions du cortége. Ceci est une lettre écrite à la hâte. Plus tard, je vous dirai la promenade, et le carrousel, et les illuminations.

Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.

Boileau est toujours bon à citer quand il s'agit de Louis XIV. GEORGES BELL.

Réception du maréchal Magnan,

COMMANDANT SUPÉRIEUR DE LA GRANDE DIVISION MILITAIRE DU CENTRE, A SON DÉBARQUEMENT AU HAVRE

Les maréchaux que S. M. l'Empereur a appelés à commander les grandes divisions militaires de la France poursuivent l'inspection du territoire placé sous leur haute autorité, au milieu des manifestations les plus sympathiques. Nous avons rapporté l'accueil fait par l'Est et le Midi aux maréchaux Canrobert et Castellane; nous avons à constater le même succès pour la visite faite par le maréchal Magnan dans nos villes du Centre et de l'Ouest. Son entrée dans la ville du Havre a été une véritable ovation. Reçu, à son débarquement du steamer *le Cygne*, aux salves de l'artillerie, sur les quais du port, par toutes les autorités locales, il s'est dirigé vers l'hôtel de la préfecture maritime, à travers les rues parées de mâts vénitiens et de drapeaux et au milieu des démonstrations populaires les plus cordiales. On peut se faire une fidèle image, d'après notre gravure, par l'élégante décoration du débarcadère, de l'aspect de fête qu'avait pris la ville pour accueillir le lieutenant de l'Empereur.

MAXIME VAUVERT.

La Fauconnerie en Europe et particulièrement en France en 1858.

La fauconnerie, la *noble chasse à l'oiseau*, qui reprend vie de tous côtés en Europe, est au moment de ressusciter en France.

Tous nos vœux sont pour le succès, et les plaisirs de cette idéale chasse trouveront magnifiquement leur place au milieu des splendeurs de la vénerie impériale, où, du reste, une haute volonté va la réintégrer prochainement.

En Algérie, la fauconnerie est encore dans toute sa vigueur, et le club des Francs-Chasseurs, que Jules Gérard vient d'y organiser si brillamment, la familiarisera avec les mœurs de la France contemporaine. C'est auprès de Jules Gérard que nous trouverons, au besoin, une pépinière toute faite de faucons et de fauconniers.

Une des conditions d'existence de la fauconnerie, c'est la magnificence. La foule des spectateurs est rangée autour d'une pièce d'eau immense. Les chiens sont tenus en laisse derrière les fauconniers, costumés d'apparat et portant les faucons sur le poing. Le signal est donné : les chiens se lancent à l'eau, battent les joncs, fouillent dans les roseaux. Le héron s'enlève; un coup de fusil l'oblige à prendre l'essor : il monte dans la nue. Alors le faucon est déchaperonné : il habitue à la lumière son œil, fixe son regard vers la proie qui vole là-haut au-dessus de sa tête, pousse un cri, bat de l'aile, rase l'eau, s'élance comme une balle, rejoint le héron et le ramène près de terre sous les yeux des assistants; le drame s'agite sanglant dans les cieux; en bas, sur terre, les spectateurs sont attentifs et captivés, et leur cœur bat aux péripéties du combat aérien.

Cependant le héron lutte courageusement. Une réserve de faucons est décapuchonnée et lancée au milieu des combattants; des fanfares, avant-coureurs de la fin de la lutte, annoncent la défaite du héron : le noble animal, écrasé par des ennemis trop nombreux, ferme les ailes et, moribond, est entraîné par les vainqueurs aux pieds des fauconniers. L'harmonie des trompes se mêle aux cris de victoire des faucons et aux applaudissements des assistants extasiés; et le chef du vol, détachant du col du héron les plumes les plus délicates, en forme une aigrette qu'il présente en hommage au personnage qui préside à ces nobles plaisirs.

Telles sont les émotions palpitantes de ce drame cynégétique.

La fauconnerie est la plus belle des chasses; mais elle réclame une scène splendide : la radieuse nature d'été, l'horizon immense, l'isolement, la nue bleue et pure sur laquelle se détache nettement chaque période du combat; elle exige les déploiements du luxe, l'appareil du faste; elle est mesquine, sans saveur, si elle n'étale une pompe royale.

Cette somptuosité, ce coûteux appareil de meutes, d'aigles, de gerfauts, d'eaux vastes et désertes, ont empêché la chasse à l'oiseau de se maintenir dans le monde moderne.

En France, la fauconnerie a disparu. Elle a laissé par-ci par là quelque éclatant vestige; mais comment s'approvisionner de faucons? On ne trouve presque plus de gerfauts de Norwége dans notre commerce; ils sont trop peu recherchés, trop difficiles à placer, et les Norwégiens, tous marins, charpentiers ou mineurs, ont autre chose à faire que d'aller dénicher des faucons dans les rochers inaccessibles des Alpes scandinaves ou de Dower-Field. En outre, on n'improvise pas des faucons tout dressés, des fauconniers habiles. Puis, dans toute l'Europe, les forêts sont anéanties; la propriété se morcelle à l'infini; les eaux se couronnent d'habitations, et le héron, rêveur des marais, devenu farouche même à ses petits, même à sa femelle, le héron refuse nos soins, et, libre ou captif, insoucieux de tout, même de la vie, mélancolique et sauvage, s'éteint peu à peu.

En France, la charge de *grand gruyer* du Berry est abolie depuis longtemps; les grues et les hérons s'arrêtent peu dans nos parages.

Cependant la fauconnerie n'est pas éteinte, elle est encore dispersée et vivace dans le monde entier.

Cet art, honoré de temps immémorial, tant en Europe qu'en Asie, est toujours en usage dans les tribus barbares et à la cour des rois persans.

En Autriche, la cour impériale entretient encore des fauconniers.

La Suède et le Danemark comptent de nombreuses fauconneries.

En Hollande, les traditions des grandioses voleries du moyen âge sont conservées dans tout leur faste par le monarque régnant.

Les Anglais sont des sportsmen trop délibérés pour qu'ils n'aient pas toujours cultivé les pompes et les émotions de ce déduit aristocratique.

Dans l'Algérie, comme dans presque toutes les contrées de l'Orient, les faucons sont l'apanage de l'homme de condition, et les tribus où l'oiseau de race est en honneur sont réputées nobles entre les tribus du désert.

Enfin, en France, la fauconnerie renaît, et tout se prépare pour qu'elle reprenne sa place glorieuse dans le cycle brillant des nobles plaisirs qui ressuscitent de tous côtés. Déjà nos marchés aux oiseaux s'approvisionnent de faucons, l'Algérie nous prête des fauconniers, et les mœurs nouvelles acceptent très-bien ces exercices charmants de l'homme chassant avec l'oiseau au lieu du fusil et de la poudre, chasse aujourd'hui réellement inoffensive et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, car elle a pour but, non le meurtre, mais un plaisir innocent, à travers les bois, les eaux scintillantes et sous le ciel azuré, pendant les splendides journées d'été.

MAURICE GERMA.

Souvenirs.

ENCORE QUELQUES INCONVÉNIENTS DE LA VIE DE JOURNALISTE

J'ai mentionné dernièrement quelques-unes des plaies, plus nombreuses que celles d'Égypte, attachées aux flancs des malheureux journalistes; mais j'en ai omis beaucoup, entre autres la demande des billets de spectacle.

Les gens du monde ne se doutent pas, j'aime à le croire, de tous les désagréments qu'ils causent à un journaliste lorsqu'ils envoient le matin leur groom lui demander familièrement une loge, et toujours pour

FEUILLETON

AIMÉE

Par PAUL FÉVAL.

ENVOI.

On vous a mal conté le petit roman de mes amours. Ce masque de plâtre, moulé sur le visage d'une femme morte, et ce poignard napolitain sont chez moi, il est vrai; — il est vrai que la femme était admirablement belle et que le poignard bien trempé fit son devoir. — Mais je vous montrerai, quand vous voudrez, sa pointe vierge que jamais la goutte de sang ne toucha.

Il y eut des heures délicieuses parmi ces cruelles journées. Je ne sais pas lequel j'aime le mieux de vous ou de celui que vous aimez. Je vous souhaite à tous deux le bonheur calme et pur qui fut le dénoûment des agitations de ma jeunesse.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père. — Les petites demoiselles d'Ablon.

Le poignard n'est ni riche ni beau. C'est tout uniment cette arme que vont acheter les fous quand la pensée du crime a pris d'assaut leur cerveau malade. Mais je n'étais pas fou. Et je ne sais si l'action que je voulais commettre était un crime.

Quand vous verrez le masque de plâtre, vous remarquerez trois choses : la suprême beauté des lignes, la trace effrayante de tortures morales qui furent assez fortes pour tuer, — et, par-dessus tout, au travers de ce martyre pétrifié, un calme étrange qui étonne et qui console.

Elle aurait maintenant vingt-quatre ans. Voilà trois ans aujourd'hui que je mis sur son lit un bouquet des roses qu'elle aimait. Les roses n'eurent pas le temps de se flétrir. Ce fut dans leur parfum que s'exhala son dernier souffle.

Je vous ai parlé souvent de mon père. Mon père n'avait pas plus de quarante-cinq ans quand je quittai le collége Louis-le-Grand avec le titre de bachelier ès lettres. C'était un homme du Midi, très-beau, très-brun, élégant jusqu'à la recherche, raffiné dans ses goûts, un peu méticuleux dans ses habitudes et déjà pris de fatigue, parce qu'il s'était efforcé beaucoup.

Ceux qui l'ont connu se souviennent de lui. Sa conversation avait un grand charme, quand il voulait bien *faire des frais*. Il savait énormément; il ne savait pas assez profondément pour que son érudition fût offensante. Je rencontre encore des gens à jargon qui me disent : Votre père était un type.

Je soupçonne que ce mot grec a dans leur bouche une signification quelconque.

Pour ce qui est de moi, mon père prenait rarement la peine de *faire des frais*, quand nous étions seuls. Je ne voyais guère que sa lassitude et je ne sais quel ennui découragé qui allait, s'aggravant de jour en jour.

Je l'aimais de tout mon cœur; je suis sûr qu'il avait pour moi toute l'affection que commande la nature, mais nous n'étions pas très-liés. Il me semblait parfois que je l'ennuyais. Il était homme du monde à ce point de ne plus être homme de famille. Il lui fallait le monde. Dès qu'il rentrait dans son intérieur, ses puissances se détendaient en une sorte de paresse engourdie. Il y a du comédien dans l'homme du monde. Chacun peut savoir ce qu'est le comédien hors du théâtre.

Mon père était veuf. J'aurais dû vous le dire tout de suite. Ce qui manquait chez nous, c'était la mère : le cœur de la maison.

Le jour de la sortie du collége est, pour la plupart, une date radieuse. Ce n'est pas un bon endroit que le collége; mais on y est du moins à l'abri du mal de la solitude. Je me souviens que, le soir de la distribution des prix, quand je vis en rentrant le valet de chambre endormi qui attendait mon père, le silence de cette demeure déserte pesa lourdement sur moi. Tout le monde, à Louis-le-Grand, disait : Ma mère, mes sœurs, mes frères...

Mon père menait la vie de garçon dans les limites de la plus rigoureuse décence. Il avait une sobriété de femme. S'il était toujours absent, c'est qu'il n'y avait rien chez lui pour le retenir.

Cette première nuit, je dormis peu. Je fis dessein de me marier très-jeune et de tâcher d'entrer par mon mariage dans une famille nombreuse. Il me fallait un beau-père, une belle-mère, des belles sœurs en quantité. Je comptais adorer tout cela, — et que de bonnes soirées je rêvais, au château, là-bas, sous le vaste manteau de l'âtre!

Le lendemain, mon père me fit demander à son

quelque pièce en vogue, car ils ne veulent aller que là où court la foule.

Il faut d'abord que le journaliste quitte sa robe de chambre, abandonne ses travaux, ses affaires, son fauteuil, pour aller trouver le directeur, qu'il ne trouve pas la plupart du temps, et auquel il laisse un mot; il lui faut retourner ou envoyer chercher la réponse, porter ou faire porter ensuite le billet, s'il l'a obtenu, au solliciteur ou à la solliciteuse, et la journée entière s'écoule dans cette agréable occupation.

Bien heureux s'il a la chance de ne pas recommencer le lendemain!

Notez que les gens qui veulent aller au spectacle pour rien sont presque toujours des gens riches, et qui profitent de ce que le journaliste a eu l'imprudence de dîner une fois chez eux, à la campagne, au printemps, pour l'importuner toute l'année.

Ils ne prennent pas garde que le journaliste qui demande des loges à un théâtre s'engage, par cela même, à des ménagements vis-à-vis ce théâtre, et perd, jusqu'à certain point, la liberté de sa critique; mais ils y prendraient garde, que cette considération ne les arrêterait pas.

Si le directeur tient ce qu'on appelle un succès d'argent, un de ces succès qui enflent sa caisse et son orgueil, et le rendent tout à fait intraitable sur la question des billets de faveur, ce n'est pas de lui que les gens du monde se plaignent, mais de vous. « Vous êtes sans influence; vous ne savez pas vous faire respecter. Si vous daubiez ce monsieur, une bonne fois pour toutes, vous lui apprendriez à vivre... » Ah! s'ils maniaient une plume, eux!...

Telle est leur justice lorsque le plaisir qu'ils se promettaient a été ajourné par suite d'une formidable location.

Vous ne serez pas invité à la campagne au printemps prochain, ou si vous êtes invité et que vous ayez la faiblesse de céder à l'invitation, la maîtresse de la maison ne vous placera plus à sa droite à table, et ne vous distribuera pas ses plus doux sourires.

Vous devrez cette humiliation à M. Ponsard, à M. Alexandre Dumas fils, ou à M. Barrière, qui vous rencontreront sortant de toucher leurs droits mensuels, et qui ne vous plaindront nullement.

J'ai parlé des mécontentements que suscite toute critique de la part des intéressés, mais j'ai oublié une variété singulière et la plus intolérante de la classe des êtres qu'on offense sans le vouloir ou qui font semblant d'être offensés.

Ne blessez jamais l'amour-propre d'une nation!

Si vous dites qu'il y a des brigands en Italie et en Grèce, une foule de Grecs et d'Italiens prendront occasion de vous écrire que vous calomniez leur pays et vous poursuivront pendant une quinzaine de jours de missives furibondes.

Pour avoir fait un éloge modéré de M. Edmond About, je me suis attiré les reproches assez vifs d'un Grec contemporain.

Deux Juifs m'ont cherché durant toute une semaine pour me crucifier.

Un jour, un étranger se fait annoncer chez moi et s'assied, d'un air solennel, dans le fauteuil que je lui présente.

— Monsieur, me dit il avec un accent italien prononcé et en fixant ses yeux sur les miens, je suis Corse.

— Monsieur, j'en suis fort aise pour vous; mais vous avez sans doute autre chose à me dire?

— Oui, monsieur; dans un de vos derniers articles, vous avez avancé que la Corse était peuplée en grande partie de gens qui sortaient volontiers de chez eux pour tenter la fortune dans les autres pays, mais que tous ne réussissaient pas comme Napoléon Bonaparte.

— En effet, je crois avoir dit quelque chose comme cela.

— Donc, monsieur, à vos yeux, nous autres Corses, nous sommes des aventuriers, Bonaparte en tête...

— Monsieur, c'est pousser beaucoup trop loin une plaisanterie échappée à la légèreté d'un feuilleton ..

— Alors, monsieur, vous vous *rétractez*.

— Mais non, monsieur, je ne me *rétracte* pas, je n'ai rien à rétracter. Je vous donne une explication. Votre susceptibilité patriotique me semble s'être éveillée à tort.

— Non, monsieur, et puisque vous ne vous rétractez pas, je viens vous demander raison de votre attaque au nom des Corses de Paris.

— Est-ce sérieusement que vous parlez?

— On ne peut pas plus sérieusement: la rétractation ou le duel.

— Eh bien, va pour le duel! En voilà un, par exemple, auquel je ne m'attendais pas.

Ce disant, je démêlais par hasard je ne sais plus quelle poudre dans un verre d'eau, car j'étais un peu souffrant et j'allais prendre ce médicament au moment où le Corse était entré.

Il venait de se lever, après m'avoir donné rendez-vous au bois de Boulogne pour le lendemain. On se battait à cette époque-là au bois de Boulogne. Le Pré-Catelan tenait lieu du Pré-aux-Clercs. Mon adversaire remarqua ce que je faisais.

— Vous êtes indisposé, monsieur.

— Oui, monsieur, répondis-je d'un ton brusque.

— Vous avez tort de prendre cette drogue, qui ne peut que vous délabrer l'estomac.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma santé, lui dis-je en riant.

— C'est que je suis médecin, me répondit-il avec un grand sang froid, et je ne puis souffrir ces remèdes de bonne femme avec lesquels on joue l'avenir de ses facultés digestives.

Il se rassit.

— Donnez-moi du papier et de l'encre, reprit-il.

— Volontiers. Est-ce pour régler les conditions du combat?

— Non; c'est pour vous faire une ordonnance.

— Ma foi, j'aime mieux cela, repris je.

— Nous ne nous en battrons pas moins, s'empressa-t-il d'ajouter. L'honneur de la Corse l'exige; à demain.

— Puisque l'honneur de la Corse l'exige, à demain donc.

Le lendemain, grâce à des témoins raisonnables, l'affaire s'arrangea sans que l'honneur de la Corse ni le mien eussent à souffrir de l'accommodement.

Il n'y eut pas de déjeuner, mais le médecin corse me compta assez longtemps au nombre de ses clients. Je dois dire que je n'eus pas à me repentir de m'être confié à ses soins, et qu'il ne tarda pas à réparer, comme il le disait, le délabrement de mes facultés digestives.

Combien d'autres affaires du même genre, moins agréables que celle-là dont le dénoûment est heureux, m'ont fait perdre du temps et m'ont causé parfois quelque souci. Il n'est pas jusqu'à Alphonse Karr qui ne m'ait envoyé une fois Gatayes pour se plaindre de ce que j'avais mal parlé de lui et surtout de son chien Freyschutz.

En général, ce que veulent les gens qui vous tombent ainsi sur les bras, Alphonse Karr excepté et mon médecin corse, c'est de vous attirer au piége de la réclame, et, dans un intérêt quelconque, patriotique ou commercial, de faire insérer leur nom dans le journal où vous écrivez, si le journal a une grande publicité.

Méfiez-vous de la réclame habile à prendre tous les déguisements.

C'est un ennemi contre lequel vous avez perpétuellement à lutter.

Je ne dirai rien des lettres des éditeurs et des auteurs, qui croient devoir vous expliquer, conjointement ou séparément, dans cinq ou six pages, l'importance du livre qui est soumis à votre appréciation, et qui formulent eux-mêmes le plus favorable jugement, comme pour vous éviter la peine de le faire, en vous indiquant les chapitres intéressants à citer, environ la moitié du volume, citations qui envahiraient jusqu'à la quatrième page du journal. Si vous leur consacrez dix lignes, vous recevrez dix pages de récriminations, quelquefois d'injures. Vous êtes un *Fréron*. Cependant le libraire n'a en vue qu'une chose, la vente; il se moque au fond qu'on étrille son auteur si le livre fait du bruit, du scandale, et, par suite, son chemin dans le monde. Il recherchera même, au besoin, ce genre de réussite, et vous dira avec la franchise de sa profession :

— Mon cher, je vous apporte un livre à dépecer; un livre dont les idées sont contraires à celles que proclame votre journal. Faites-moi un article de la dernière violence; allez-y sans crier gare, ne vous gênez pas. Gardez-moi vos éloges pour ma publication prochaine, le livre d'une dame, un bijou Je ferai appel à votre galanterie française! Comptez-y.

HIPPOLYTE LUCAS.

Fêtes de Lille.

CORTÉGE HISTORIQUE.

Nous avons reproduit, dans notre dernier numéro, deux des épisodes de la grande fête nationale que vient de célébrer la flamande *Ryssel*, l'industrieux

---

chevet. Je le trouvai vieilli depuis les vacances dernières. Il m'embrassa. Sa belle figure pâlie eut une expression de sensibilité triste, quand il me dit : Charles, tu ressembles trait pour trait à ta mère.

Toute sa jeunesse revenue était dans le regard qu'il jeta au pastel suspendu au-dessus du piano : une tête blonde, pensive et fine, avec un beau sourire sérieux et cette douceur rêveuse des gens qui doivent s'en aller vers Dieu avant l'âge mûr.

Mais je ne veux pas parler ici de ma mère. Je suis jaloux. C'est le pli mystérieux de ma mémoire; c'est la fleur chère et sacrée de mon souvenir.

Mon père me dit :

— Te voilà un homme, Charles... Si tu échappes au blond fade, tu seras remarquablement beau garçon... Que veux-tu faire?

— Ce que vous voudrez, papa, répondis-je.

Ses sourcils se froncèrent légèrement, mais il reprit presque aussitôt en riant :

— Au fait, je suis ton *papa*, comme tu dis... Les gens qui se moquent de ces mots-là sont stupides...

— S'il vous plaît que je vous nomme autrement... commençai-je.

— Est-ce que tu serais maladroit, Charles? m'interrompit-il brusquement.

Je sentis le rouge me monter au front. Il me tendit la main et continua :

— Je te donne à choisir entre toutes les professions, excepté la mienne.

Je n'ai pas jugé à propos de vous rappeler quelle était la profession de mon père. Il faisait des livres. Ses livres doivent être bons puisqu'ils sont restés. Il avait eu en sa vie de très-grands succès. J'avoue qu'il m'était venu parfois en tête de continuer la renommée paternelle. Je m'accordais *in petto* de la facilité, quelque style et beaucoup d'imagination.

— Mon père... voulus-je répondre.

— Pourquoi ne m'appelles-tu plus papa? s'écria-t-il; ai-je un faux toupet ou la barbe teinte? Suis-je une vieille coquette? m'a-t-on tourné en ridicule auprès de toi?

Il rejeta sa couverture d'un coup de pied et sauta hors de son lit. Je m'accuse d'avoir eu la pensée que mon père en agissait ainsi pour me montrer la solidité de sa jambe fine et bien prise. Il est certain qu'il tenait à ne point passer pour un barbon.

— Sonne Liban, m'ordonna-t-il, et va te promener!

Liban, c'était son valet de chambre: un maraud de comédie assez fidèle, qui lui demandait toujours bien respectueusement la permission de lire ses ouvrages, dont on parlait tant! Il n'abusait pas de la permission donnée.

Je sonnai Liban. Mon père me dit, comme je passais le seuil :

— Fais toujours ton droit, Charles. C'est la grande route.

Le lendemain de cette première entrevue, Liban me donna une lettre où mon père m'annonçait qu'il était parti pour les Eaux-Bonnes. Il m'engageait à voir un peu nos connaissances de famille dont il faisait la liste. Sa lettre était simple et bonne.

Liban me dit :

— Monsieur part comme cela à *l'impréviste* et revient de même semblablement. C'est le papillon de l'inconstance, vulgairement parlant.

Je regardai Liban avec beaucoup d'attention. Il le méritait par son style.

Liban avait ces phrases agréables et fleuries toutes les fois que son maître était absent.

— Je vais faire la tournée des journaux, ajouta-t-il, si vous avez des commissions sur mon chemin, pas de compliments!

Liban me parlait à la seconde personne et ne m'appelait point monsieur. Liban n'était pas un de ces valets de grande maison qui donnent du monsieur le comte aux marmots. Il avait sur moi des pensées de domination et me traitait en conséquence.

Je pris le courage de lui demander, bien qu'il m'imposât un peu, ce qu'il entendait par ces mots: faire la tournée des journaux. Il me répondit :

— Monsieur aime qu'on mette dans les nouvelles diverses: « M. Félix de*** est parti ce soir pour les Eaux-Bonnes; » ou bien: « Parmi les touristes de distinction qui fréquentent, cette année les eaux des Pyrénées, on cite notre célèbre écrivain, Félix de***. »

Je regrettai ma question et je congédiai Liban qui me dit avant de s'en aller :

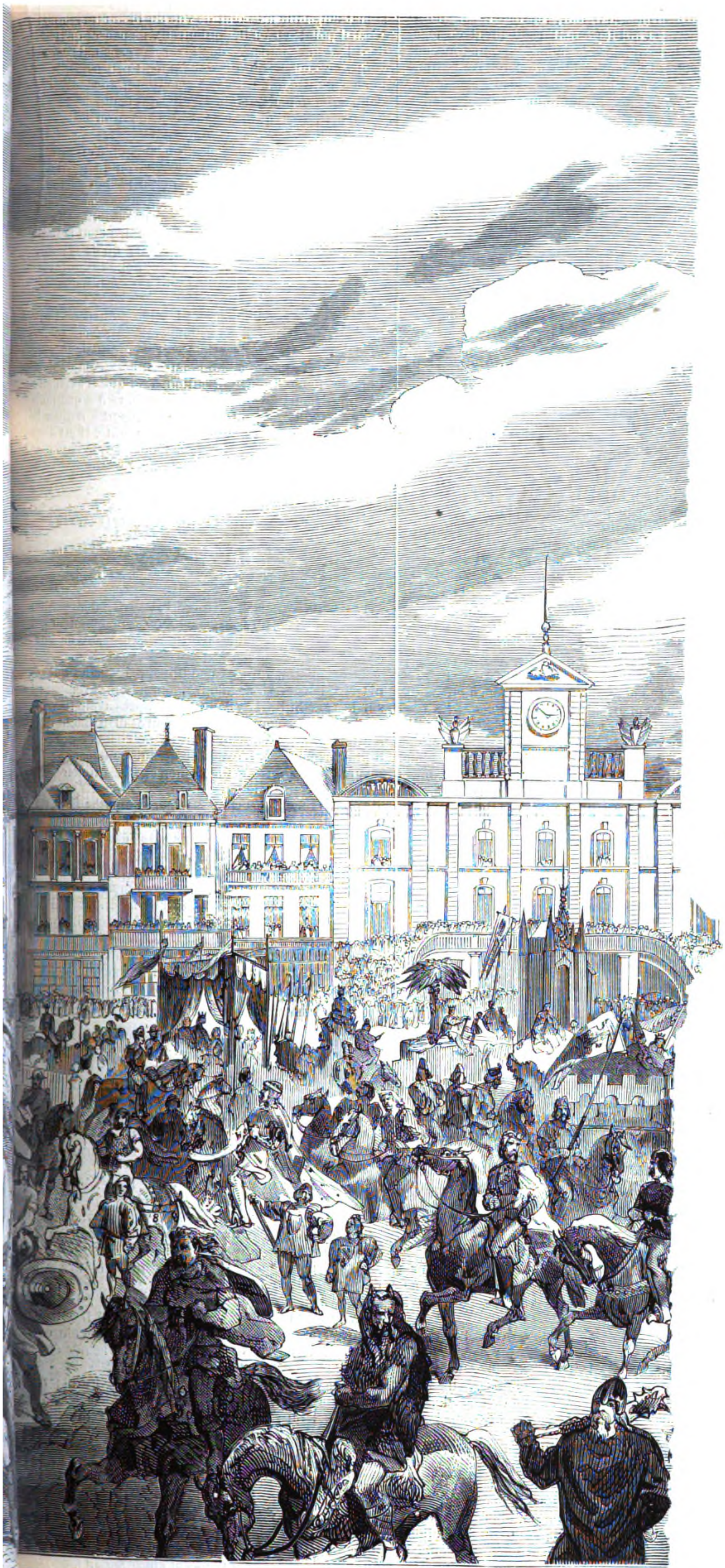
— On ne fait pas de cuisine ici pendant les absences de monsieur; voilà pour le restaurant.

Il déposa deux louis sur le marbre de ma cheminée. Nous étions au mercredi.

Depuis lors, tous les dimanches, Liban, qui était intendant général, me compta trois louis. C'était uniquement pour ma nourriture et mes menus plaisirs. Liban se chargeait de régler les petites notes de mes fournisseurs.

La première fois que Liban me mit de l'argent dans la main, je fus humilié, la seconde fois cela me sembla tout simple. J'étais plus vieux d'une semaine. Pour employer l'expression des baigneurs, j'avais pris mon eau dans Paris. Liban m'apparaissait déjà ce qu'il était

Fêtes de Lille. — Cortége et cavalcade représentant le passé historique de cette ville.



le passé historique de cette ville.

chef-lieu du départementé ? A quel peuple
pour lui donner son nom Romains qui, au
vure représente aujourd tour d'une nouvelle
une foule pittoresque d plupart des fêtes se
pimpants costumes du porches et de lampes
exaspérantes et exaspéré
historique de la province Jean ne serait elle
C'était d'abord le char e paganisme et ne
nous le sommes figuré due impossible à dé-
vénérable qui en formait
druide portant dans ses x siècles passés de
lisant notre nationalité quelle manière nos
représentait la Flandre cla fête de la Saint-
riers à demi-sauvages, ré
thone et le Franc nomaque année à Paris
féodal sous l'influence trales et les hameaux
Sur ses traces, s'avanç pompe toute parti-
siècle, dans toute la magnns chaque paroisse,
ses armures. Sonnez, tro les plus remarqua-
comte Baudouin IX qui stille, devant lequel
ronne d'or des empereurs de la garnison de
ses chevaliers croisés, de levait-elle, que les
Gonfanons et bannières, iaient par trois fois,
qui le suit ; ce n'est pas sie, trois autres dé-
périale que vous saluez dae commandant de la
le domine, c'est l'ange decent de fagots écha-
avec une pieuse reconnafête se terminait par
principaux établissementsquebusiers du gou-
La chevauchée du quin
applaudie. C'était d'aborait aussi un feu de
lippe le Bon, duc de Bou le plus éclatant de
Une escorte de chevaliers ces accompagnaient
char magnifique où l'excelnous mentionnerons
de ses seigneurs et de se salle des gardes de
des coteaux; puis venaieuvent, le roi venait
de l'Epinette, vaillants
plendissantes et aux destri première fois — les
Mais les hommes de fer douis XI, en 1471.
resplendissant de satin et de feu de joie auquel
Quint, derrière lequel se de Médicis, en 1549,
l'héroïque Jeanne Maillotte roi Charles IX, en
groupe, qu'accompagnent ar des pièces d'arti-
ques de toutes les traditio rebecs, d'orgues, de
prépare, par la puissance par deux maestri,
de la cour du grand roi. Couchaudon, se firent
siècle avec ses splendeurs sir du populaire. On
avec ses grands seigneurs entre de la place de
premier rang le marécha te de soixante pieds,
créa les fortifications de Lil de bois auxquelles se
dont la valeur les défendit urrées et deux ents
Mais voici l'étoile respler le troncs de chênes,
voici sa grande gloire ! L paille, formaient la
triomphants aux batteries uquel on avait placé
tous les chapeaux s'agiten pétards, de fusées et
toutes les bouches acclamé laisir, on avait ajouté
tent les canons retentissan sac contenant un su-
peau du siége de 1792. Lillts.
Ces pièces d'artillerie sont s et autres animaux
premier consul conféra, t pas seulement mis
fants de la brave cité. uve dans l'histoire de

---

en effet : une personne le fameux axiome qui
valet de chambre mentait avait néanmoins sur
les journaux, dans les rev idées sages et surtout
Liban eût voulu se faire in l'écrivains existaient
lui aurait acheté ses mémo auteurs noirs, et les
A l'époque dont je parle,
à trente-cinq ans, bien pla principalement ceux
charnu. Il poussait très-loi hanson de l'étudiant
Il portait tabatière en plati rentiers à parapluie.
J'ai souvent entendu le t Les vieilles dames,
était bien plus difficile à ha s'abonnent que pour
Le matin, quand il s'as
dans le fauteuil de mon pè *orze heures* : Lamar-
naux et la correspondance c, de Vigny, George
tueux.
— Ce n'est pas la peine c
ces *insignifiances*, avait-il nquillement l'histoire
bas pour se faire du bon s vreux s'en vont quê-
Les lettres sont au panier sons de l'imagination
Les lettres allaient au
feuille de papier et faisait iers ; le client prend
tiné à tenir mon père au c ra. Il n'y a pas d'en-
Paris. Liban avait une su criptifs, sermonneurs
comptable, nette, régulière s la montagne : c'est
Je donne un spécimen d barrasse pas des cou-
« Mardi, 1er septembre : e qui est le héros du
teur, trois lettres, deux jou it qu'ils ont du génie,
sieur. oiselles des banquiers
» Mercredi, 2 : billet de it sur la location,
mière des *Trois Favorites* *i à quatorze heures*,
(on annonce un *fiasco*) : je à cause de mon père,
rant ; invitation à dîner ne écrivain noir.
d'épingle dans le *Corsaire* **PAUL FÉVAL.**
de suite.

chef-lieu du département du Nord, la ville de Lille, pour lui donner son nom actuel. Notre principale gravure représente aujourd'hui le cortége splendide, où une foule pittoresque dans les flots de laquelle les pimpants costumes du pays se mêlaient aux crinolines exaspérantes et exaspérées, a vu défiler tout le passé historique de la province.

C'était d'abord le char celtique de nos ancêtres, nous nous le sommes figuré du moins au vieillard à barbe vénérable qui en formait la figure protagoniste, vieux druide portant dans ses bras un jeune enfant symbolisant notre nationalité naissante. Le second quadrille représentait la Flandre carlovingienne avec ses guerriers à demi-sauvages, résumant en eux le Gall autochthone et le Franc nomade, absorbés dans le baron féodal sous l'influence transformatrice de la croix.

Sur ses traces, s'avançait la Flandre du treizième siècle, dans toute la magnificence de ses costumes et de ses armures. Sonnez, trompettes de guerre, voici le comte Baudouin IX qui porte sur son cimier la couronne d'or des empereurs d'Orient; le voici, suivi de ses chevaliers croisés, de ses écuyers et de ses pages. Gonfanons et bannières, inclinez-vous devant ce char qui le suit; ce n'est pas seulement une princesse impériale que vous saluez dans cette comtesse Jeanne qui le domine, c'est l'ange de la charité. Lille se rappelle avec une pieuse reconnaissance qu'elle lui doit ses principaux établissements hospitaliers.

La chevauchée du quinzième siècle ne fut pas moins applaudie. C'était d'abord la cour plénière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre. Une escorte de chevaliers de la Toison d'or entourait le char magnifique où l'excellent duc festoyait, au milieu de ses seigneurs et de ses dames, les meilleurs crus des coteaux; puis venaient les jouteurs du tournoi *de l'Epinette*, vaillants chevaliers aux armures resplendissantes et aux destriers bardés de fer.

Mais les hommes de fer disparaissent; ce cortége tout resplendissant de satin et de velours est celui de Charles-Quint, derrière lequel se dresse de toute sa hauteur l'héroïque Jeanne Maillotte, la Jeanne d'Arc lilloise. Ce groupe, qu'accompagnent les personnifications grotesques de toutes les traditions comiques de la Flandre, prépare, par la puissance des contrastes, l'apparition de la cour du grand roi. C'est bien là ce dix-huitième siècle avec ses splendeurs et ses gloires; Louis XIV avec ses grands seigneurs et ses grands hommes, et au premier rang le maréchal de Vauban, dont le génie créa les fortifications de Lille; le maréchal de Boufflers, dont la valeur les défendit contre le prince Eugène.

Mais voici l'étoile resplendissante, Lille qui se lève; voici sa grande gloire! Les fifres mêlent leurs sons triomphants aux batteries belliqueuses des tambours; tous les chapeaux s'agitent, tous les cœurs battent, toutes les bouches acclament! .. Ce drapeau qu'escortent les canons retentissant sur le pavé, c'est le drapeau du siége de 1792. Lille a bien mérité de la patrie. Ces pièces d'artillerie sont la noble récompense que le premier consul conféra, en 1802, aux généreux enfants de la brave cité.

Nous devons nous arrêter ici devant le char triomphal de notre armée d'Orient, reproduit par notre dernier numéro, et qui terminait ce brillant cortége. Nous serions incomplets, cependant, si nous ne constations le zèle avec lequel plus de deux cents quêteurs, répandus sur les flancs de cette belle cavalcade, faisaient appel à la libéralité publique; car nous enlèverions à cette fête nationale ce qui en fait le caractère : son objet de bienfaisance. Les produits de cette quête étaient, en effet, destinés à concourir à la fondation des Invalides civils, précieux asile que Lille se propose d'ouvrir aux martyrs de l'industrie, aux intrépides, blessés sur le champ de bataille de l'ouvrier, sur le champ d'honneur du travail.

FULGENCE GIRARD.

Curiosités scientifiques et industrielles.

LES TUYAUX DE CONDUITE SOUS PARIS.

Jamais, à notre connaissance, le sol de Paris ne s'est vu tourmenter aussi souvent et d'une manière aussi profonde que dans ces dernières années. Aujourd'hui, en France, on ne songe pas à bâtir de nouvelles villes, mais ce qui vaut mieux, on assainit, on embellit les vieilles cités, et la pioche infatigable a déjà plus d'une fois préparé, sur le terrain même où s'étendaient naguère d'obscures et infectes ruelles, l'emplacement où l'on voit s'élever les constructions les plus splendides. L'archéologie y perd, nous le savons, de précieux sujets d'étude, mais le peuple gagne de la lumière et du soleil, et, disons-le à la gloire de l'administration actuelle, les générations futures n'auront pas, comme leurs aînées, la douleur de commencer leur existence au milieu de l'étiolement le plus cruel. Les sacrifices sont lourds, nous ne l'ignorons pas, mais que les alarmistes se rassurent, et s'ils veulent examiner les choses de près, ils ne tarderont pas à reconnaître que derrière ces questions d'embellissement qu'ils blâment sans raison, se cachent le plus souvent des considérations de haute utilité. Il faut en finir avec tous les errements du passé, et il est temps, enfin, de commencer par donner à une grande cité comme Paris des appropriations qui soient mieux en rapport avec les habitudes et les besoins de la vie. Dans ces dernières années on a déjà beaucoup fait, mais que ne reste-t-il pas encore à créer! A cet égard, nous citerons aux partisans du *statu quo* l'état rudimentaire dans lequel se trouve encore de nos jours la distribution de l'eau dans chaque maison. Chacun de nous ne paye-t-il pas une eau souvent mauvaise, à un prix dont la majeure partie sert à rétribuer le métier barbare du portage à dos? Est-il besoin de leur rappeler en même temps ces voitures honteuses qui ne paraissent que de nuit, et qui n'arrivent dans un quartier que pour en réveiller les habitants et les empoisonner en vertu de leur prétendu système inodore? Et nous ne parlons ici que des faits les plus connus et le plus longtemps déplorés, faits qui, nous le savons, doivent disparaître peu à peu pour faire place à des travaux d'organisation dont l'Angleterre nous a donné l'exemple. Mais que ne pourrait-on pas dire de la question du chauffage partout si mal étudiée, si mal entendue au point de vue du bien-être général! N'est-il point, en effet, douloureux de penser que pendant les rudes journées de l'hiver, les gens qui ne peuvent se chauffer, ou qui se chauffent peu par suite de la cherté du combustible, forment la grande majorité, tandis que le petit nombre d'élus qui peut faire du feu, n'obtenant que quinze pour cent environ de la chaleur développée par le combustible, ne réussit à combattre le froid qu'en dépensant beaucoup d'argent? Et cependant chaque foyer emporte environ quatre-vingt-cinq pour cent d'un calorique non utilisé et qui pourrait si bien servir à donner un peu de bien-être à ceux qui n'ont pas le moyen de le payer! Il y a là un problème d'un haut intérêt humanitaire dont la solution n'est peut-être pas aussi difficile qu'on le pense, mais dont l'application pourra être, nous le craignons, lontemps encore retardée, car elle aura à lutter contre des intérêts personnels.

Laissons-là le chauffage et les idées de perfectionnement que nous sommes heureux de savoir partagées; nous aurons l'occasion d'y revenir quelque jour, et nous pourrons alors nous faire mieux comprendre. Pour le moment notre intention n'est que d'expliquer aux impatients les motifs qui, en dehors des questions de pavage et de constructions, obligent à remuer le sol des rues d'une manière aussi fréquente. Il est donc nécessaire de leur dire quelques mots des deux grands services organisés pour les besoins de la ville, celui des eaux et celui du gaz d'éclairage.

Or, Paris reçoit journellement :

104,000 mètres cubes d'eau par le canal de l'Ourcq (1 mètre cube vaut mille litres);
40,800 mètres cubes en eaux de Seine, élevées par des pompes;
1 600 — — en eaux d'Arcueil;
900 — — par le puits artésien de Grenelle;
500 — — par les sources du Nord.

L'eau du canal de l'Ourcq est distribuée par un aqueduc de ceinture de 4,033 mètres de longueur qui part de la Villette pour aboutir à la barrière de Monceaux.

Ce canal alimente dix conduites principales qui pénètrent dans la ville et dont quelques-unes remontent sur le versant de la rive gauche, après avoir traversé la Seine. Des conduites secondaires distribuent l'eau à droite et à gauche sur le trajet de chacune des conduites principales. L'eau, à son point de départ de l'aqueduc de ceinture, est à 25 mètres 24 centimètres au-dessus de l'étiage de la Seine.

L'eau de Seine parvient à la consommation :

1° Par les quatre anciens réservoirs de Chaillot, situés à 30 et 36 mètres au-dessus de l'étiage;

2° Par les nouveaux réservoirs de Chaillot, construits depuis quelques années à la barrière des Bassins;

3° Par le refoulement direct des pompes de Chaillot, qui non-seulement élèvent l'eau dans les précédents réservoirs, mais encore en refoulent une certaine quantité dans une conduite gagnant le réservoir de l'Estrapade, après avoir alimenté le Cours-la-Reine sur la rive droite, et une partie des 10^{me} et 11^{me} arrondissements;

4° Par les pompes du Gros-Caillou, qui font encore

---

en effet : une personne d'importance. Son titre de valet de chambre mentait. On connaissait Liban dans les journaux, dans les revues, chez les libraires. Si Liban eût voulu se faire immortel, plus d'un éditeur lui aurait acheté ses mémoires.

A l'époque dont je parle, c'était un homme de trente à trente-cinq ans, bien planté, solide et un peu trop charnu. Il poussait très-loin la recherche dans sa mise. Il portait tabatière en platine russe et chevalière d'or. J'ai souvent entendu le tailleur affirmer que Liban était bien plus difficile à habiller que son maître.

Le matin, quand il s'asseyait, tout de noir vêtu, dans le fauteuil de mon père, pour dépouiller les journaux et la correspondance, il était réellement majestueux.

— Ce n'est pas la peine d'envoyer à monsieur toutes ces *insignifiances*, avait-il coutume de dire. Il est là-bas pour se faire du bon sang, vulgairement parlant. Les lettres sont au panier comme chez elles.

Les lettres allaient au panier. Liban prenait une feuille de papier et faisait son rapport laconique, destiné à tenir mon père au courant des événements de Paris. Liban avait une superbe écriture de sergent comptable, nette, régulière et un peu renversée.

Je donne un spécimen de ses rapports.

« Mardi, 1er septembre: cinq visites dont un directeur, trois lettres, deux journaux qui parlent de monsieur.

» Mercredi, 2: billet de garde, service pour la première des *Trois Favorites*, deux actes, par M. *** (on annonce un *fiasco*) : je tiendrai monsieur au courant; invitation à dîner chez M^{me} de ***. Un coup d'épingle dans le *Corsaire-Satan*, pas fort. » Et ainsi de suite.

Liban mettait à la poste, tous les jours, ces remarquables résumés de la situation.

Il passait ses soirées au théâtre. De l'orchestre où je payais ma place, il m'arrivait de le voir en loge avec des dames très-passablement tenues.

J'essayai une fois de le regarder fixement. C'était un maraud bien élevé. Il tint bon et ne voulut pas me reconnaître.

Le lendemain matin, en brossant ma redingote (car il brossait mes habits malgré sa haute position), il me dit:

— Vous êtes un sauvage, monsieur Charles, vulgairement parlant.

— Pourquoi cela, Liban ? lui demandai-je.

— Vous êtes, me répondit-il, dans l'âge du dégourdissement successif où la jeunesse apprend à se connaître... c'est stupéfiant de vous voir toujours seul!

Je crois que je rougis.

Liban déposa la brosse pour prendre sa tabatière. C'était un priseur magistral.

— J'éprouve, continua-t-il, une méfiance machinale au vis-à-vis du chat qui dort. Trop est trop, vulgairement parlant. L'homme n'est pas une demoiselle. Dix francs que vous ferez une faridondaine avant la fin des vacances!

Je ne relevai point la gageure, mais j'eus quelque peu de honte de la vertueuse tranquillité de ma vie.

Mon père était un homme d'art. Vous savez comme moi qu'il a occupé un rang fort éminent dans les lettres. Les tendances des dernières années du règne de Louis-Philippe ont *démodé* le genre qu'il affectionnait. Il est mort silencieusement; mais je penche à croire que la postérité plus juste lui gardera son héritage de gloire.

Mon père avait dans ses œuvres cette sobriété qui est un don. Je sais des gens qui le relisent. Entre auteurs vivants, la hiérarchie ressemble toujours au testament de Louis XIV. L'avenir casse fréquemment la sentence hâtive des contemporains.

Le pavillon qu'il occupait, au fond de cet admirable jardin, au coin de la rue d'Astorg et de Penthièvre, dans le faubourg Saint-Honoré, était assurément le logis d'un artiste et d'un penseur.

Vous vîntes un soir avec votre mère. Vous étiez tout enfant et si farouche! Les demoiselles d'Ablon vous firent jouer avec la chèvre. Vous souvenez-vous de cette pelouse ovale au centre de laquelle s'étendait la pièce d'eau, petit lac limpide et calme où deux saules pleureurs de cent ans miraient la guipure légère de leur feuillage ?

Et la terrasse, vous en souvenez-vous ? De vieux murs fleuris où se tordaient les pampres ? Il y avait à la corniche ces trois pierres avec leurs chevelures de mousse tout autour du figuier, dont les racines étaient gênées par cette clématite envahissante.

Le figuier opprimé n'avait point de fruits; mais l'automne venu, quelle odorante et opulente moisson de fleurs ! En regardant ce figuier stérile et heureux, j'ai souvent songé aux hommes que nous appelons des fous, parce qu'ils troquent la réalité contre le rêve.

Le figuier donnait tout à la clématite, l'amoureux! l'extravagant ! Et la clématite ne lui rendait que des fleurs.

C'était bien une fleur, cette Sophie d'Ablon ! mais vous l'avez oubliée. Sophie allait avoir l'âge d'une demoiselle ; vous étiez une bambine. Vous préfériez l'autre fille qui avait dix ans et qui se laissait martyriser par vous.

ervice d'une partie des 10me et 11me arrondissements.
'ancienne pompe du pont Notre-Dame, qu'on vient détruire, fournissait aussi son contingent, en alimtant une conduite sur le réservoir de l'Estrapade;
'eau d'Arcueil est reçue par le réservoir de l'Observatoire, à 31 mètres au-dessus de l'étiage;
'eau du puits de Grenelle monte à 43 mètres 82 centres au-dessus de l'étiage;
es eaux des sources du Nord entrent en conduite à nètres au-dessus de l'étiage.
outes ces ressources offrent à la consommation pamne un total de 147,800 mètres cubes par jour, ntité devenue aujourd'hui insuffisante et que de hains travaux augmenteront dans une large proion.
our distribuer toutes ces eaux, bien des tuyaux nécessaires; ainsi, leur ensemble constitue un loppement de 312 kilomètres.
ment au service de l'éclairage, il nécessite un nome conduites beaucoup plus considérable; le gaz en effet, distribué par des tuyaux dont la réunion ésente une longueur de 448 kilomètres, à laquelle udrait encore ajouter, pour être complet, toutes rises de gaz destinées à l'éclairage des magasins.
ı somme, le sous-sol des rues de Paris est sillonné 760,000 mètres d'artères, qui concourent à assurer des plus importants services de la grande cité.
résence d'une organisation aussi développée, il est de comprendre que les réparations doivent être reuses et fréquentes. De là, nécessité de remanier partout où les détériorations empêchent l'eau et z d'arriver à destination. Ces remaniements sont urs dispendieux et plus ou moins difficiles, lorsiont pour but d'atteindre des défectuosités ou des ures dont on ne peut désigner au premier abord ritable siége; mais, grâce au système d'égouts desques que l'administration fait construire, et le boulevard de Sébastopol montre un merveilleux ple, les grosses réparations deviendront plus facar les conduites principales doivent être placées ces égouts et pourront être visitées aussi souvent leviendra nécessaire, sans qu'il soit besoin de bouser le sol à chaque instant et d'entraver la circulal'un public presque toujours disposé à blâmer les lont il ne se donne pas la peine de rechercher les s.

G. MAURICE.

I. les souscripteurs dont l'abonnement expire juillet sont priés de le renouveler *au plus tôt*, ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans oi du journal.

bonnement se fait directement en adressant, o, un mandat sur la poste aux bureaux du jour-LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, r les principaux libraires de France et de l'étranger.

ır l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la e, le directeur des postes de Cologne se charge bonnements.

Fête-Dieu à Toulon.

Le Midi est particulièrement le pays des fêtes religieuses. Les traditions, les mœurs et les caractères concourent à leur donner plus d'ardeur et plus d'éclat avec ce beau ciel qui leur prête toujours son azur splendide. La procession solennelle de la fête du Sacré-Corps, à Toulon, en serait au besoin la justification: associations religieuses avec leurs bannières, théories de jeunes filles portant triomphalement la statue de la Vierge sainte, congrégations de pénitents avec leurs cagoules et leurs croix, avaient joint leurs rangs pressés à un nombreux clergé paré de ses magnifiques ornements de soie, de velours et de drap d'or.

L'administration n'avait rien négligé pour donner toute la pompe possible à cette solennité; le 4e régiment de marine, ayant en tête son glorieux drapeau tout déchiré par la mitraille et les balles russes, imprimait par ses lignes guerrières un caractère plus imposant encore aux déploiements du pieux cortége.

C'était M. l'amiral Jacquinot, préfet maritime, qui avait fait ériger le magnifique reposoir du *Champ de bataille*, du haut duquel M. l'évêque de Fréjus, venu présider à cette fête, donna la bénédiction du saint sacrement. C'est en ce moment solennel que l'artiste dont nous reproduisons le croquis, M. P. Decoreis, a dessiné cette cérémonie brillante.

LÉO DE BERNARD.

Les feux de la Saint-Jean.

Les vieilles coutumes disparaissent peu à peu et leur souvenir s'efface sans qu'on y songe. La fête de la Saint-Jean, consacrée du temps de nos bons aïeux par des réjouissances publiques, est presque entièrement oubliée dans les villes, à peu d'exceptions près, et bientôt, à moins de changements impossibles à prévoir dans nos mœurs, elle sera également abandonnée même dans les campagnes de nos provinces méridionales, où elle a cependant laissé de profonds vestiges. A vrai dire pourtant, le spectacle était imposant, lorsque les premiers magistrats d'une ville, en habits de cérémonie, venaient mettre le feu au bûcher qui avait été préalablement béni par le clergé. Ces flammes allumées sur les places publiques des villages, ou sur la cime élevée des montagnes, étaient un symbole, et l'usage transmis d'âge en âge, pour rappeler qu'on entrait dans le solstice d'été, avait réellement du bon.

De nos jours, avec la civilisation qui sape peu à peu le souvenir des anciens usages, comme autant de traditions surannées, les feux de joie de toutes sortes ont disparu. Ne serait-il pas opportun, en présence de ce nivellement de la vie passée, de rappeler, en quelques mots, l'origine de ces feux de joie? Les Sarrasins et les Ottomans, si l'on en croit saint Bernard, connaissaient cette pratique. En Italie, d'après Villani, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne, au dire de différents auteurs qui ont écrit sur ces différents pays, le feu de la Saint-Jean s'allumait chaque année, sans en manquer une.

D'où cet usage avait-il été importé? A quel peuple l'avait-on emprunté? Était-ce aux Romains qui, au mois de mars, célébraient ainsi le retour d'une nouvelle année? ou bien aux Grecs, dont la plupart des fêtes se célébraient la nuit, à la lueur des torches et de lampes sacrées?

L'origine des feux de la Saint-Jean ne serait elle pas ainsi quelque peu entachée de paganisme et ne recèlerait-elle pas un sens mystique impossible à découvrir?

Remontons tout simplement aux siècles passés de notre histoire et racontons ici de quelle manière nos bons anciens célébraient autrefois la fête de la Saint-Jean.

Cette solennité se renouvelait chaque année à Paris comme dans les cités, les bourgades et les hameaux du reste de la France, avec une pompe toute particulière. Dans chaque quartier, dans chaque paroisse, on construisait un feu, et, parmi les plus remarquables, on comptait celui de la Bastille, devant lequel venaient se ranger tous les soldats de la garnison de cette forteresse. A peine l'aube se levait-elle, que les canons du donjon renommé résonnaient par trois fois, et le soir, vers huit heures et demie, trois autres décharges annonçaient l'instant où le commandant de la forteresse allumait l'incendie d'un cent de fagots échafaudés les uns sur les autres. La fête se terminait par un feu... de peloton de tous les arquebusiers du gouverneur.

Sur la place de Grève, on allumait aussi un feu de joie, qui passait dans Paris pour le plus éclatant de toute la ville. Certaines réjouissances accompagnaient cette cérémonie, parmi lesquelles nous mentionnerons un souper splendide servi dans la salle des gardes de l'hôtel de ville, et auquel, bien souvent, le roi venait prendre part.

L'histoire raconte — pour la première fois — les détails du feu de joie allumé par Louis XI, en 1471.

Dans le siècle suivant, on cite le feu de joie auquel présidèrent Henri II et Catherine de Médicis, en 1549, puis enfin celui auquel assista le roi Charles IX, en 1572. L'artillerie fut remplacée par des pièces d'artifice, et une musique composée de rebecs, d'orgues, de cithares et de buccines, présidée par deux maestri, Jaques Hemon le jeune et Claude Bouchaudon, se firent entendre pour le plus grand plaisir du populaire. On avait élevé un grand mât au centre de la place de Grève, et cette pièce de bois, haute de soixante pieds, était garnie de longues traverses de bois auxquelles se trouvaient appendus cinq cents bourrées et deux cents fagots de menu bois. Dix stères de troncs de chênes, entassés sur six cents bottes de paille, formaient la base de ce bûcher, au sommet duquel on avait placé une tonne et une roue garnis de pétards, de fusées et de serpenteaux. Pour comble de plaisir, on avait ajouté à cet amas de combustibles un sac contenant un superbe renard et vingt-quatre chats.

Cet usage de sacrifier des chats et autres animaux sur le feu de la Saint-Jean n'était pas seulement mis en pratique à Paris, et l'on retrouve dans l'histoire de

---

quelle était plus victime? Aimée ou la chèvre?
e d'Ablon était la veuve d'un receveur général; rande femme triste, malade, gracieuse dans ses ements un peu fatigués : figure osseuse et chee, quand on la surprenait le matin, en négligé; soir, en toilette, une femme très-belle et portant s traits sculptés hardiment un suprême cachet stinction.

e appartenait à une famille noble. Elle avait démalgré l'apostrophe, glissée par le receveur al entre les deux premières lettres de son nom. cela était sur son visage, figurez-vous l'origine cratique et la demi-mésalliance. Ces têtes de ie qui ont à peine ce qu'il faut de chair sous la expriment tout.

ne sais pas à qui ressemblait Aimée, la penaire, bonne comme le bon pain, mais insupble : je sais que Sophie était tout le portrait de re.

e lui ressemblait splendidement, comme la rose, cée sur sa tige fière, ressemble à sa sœur flétrie pée de la veille.

suis fâché que vous ne vous souveniez pas; vous : C'est cela. J'en suis content, car mes coups nceau, dont chacun réveille en moi quelque reuse et intime sensation, deviendraient sus.

la chère verdure qui allait s'empourprant sous ons de l'automne! Oh! la pelouse veloutée que se emperlait! les grands arbres qui cherchaient u-dessus des maisons jalouses! L'oiseau des s égaré qui chantait, invisible, dans les tilleuls! jeunesse! toute ma pauvre jeunesse!

ecevais souvent des invitations. Mon père ne m'avait pas oublié, malgré son apparente insouciance. J'étais recommandé dans une douzaine d'excellentes maisons, bourgeoises ou nobles, tant à la ville qu'à la campagne, et j'aurais pu, si j'avais voulu, passer mes vacances en festins. Mais j'avais coutume de dire à Liban et à Mme Bouilly : « Je n'aime pas le monde. »

Mme Bouilly et Liban étaient véritablement tout mon cercle. Mme Bouilly tenait un cabinet de lecture, rue Saint-Lazare. J'avais un abonnement chez elle. Je crois que Liban lui vendait au rabais les romans de mon père. Il m'est arrivé du moins d'entendre celui-ci se plaindre amèrement de ne posséder point d'exemplaires de ses propres ouvrages.

Mme Bouilly était une femme lettrée, tout à fait à la hauteur du sacerdoce qu'elle exerçait. Il faut bien avouer que, dans notre belle France, à de très-rares exceptions près, les seuls livres qui soient lus universellement sont les mauvais livres. Mme Bouilly, esclave du public perverti qui la faisait vivre, possédait une vertueuse collection de ces bouquins idiots écrits pour les danseurs de Mabille et leurs dames. Quand le préfet s'occupait d'une obscénité sous couverture jaune, elle l'achetait à prix d'or. C'était, du reste, une très-honnête personne qui savait les Faits divers du *Constitutionnel* par cœur et qui prêtait à la curiosité de ses abonnés sous ce nom : *Le petit de M. Félix de ...*

Le sobriquet a failli me rester. J'ai longtemps évité ce coin de la rue Saint-Lazare, où je ne pouvais passer sans que le commis du marchand de parapluies et la buraliste des omnibus me montrassent au doigt avec une bienveillante vanité, en disant :

— C'est le petit de M. Félix de ..., l'auteur!

Mme Bouilly lisait peu, d'après le fameux axiome qui chausse mal les cordonniers. Elle avait néanmoins sur la littérature contemporaine des idées sages et surtout très-arrêtées. Trois catégories d'écrivains existaient pour elle : les auteurs gais, les auteurs noirs, et les *midi à quatorze heures*.

Elle aimait les auteurs gais, principalement ceux qui passent leur vie à répéter la chanson de l'étudiant et de la grisette. Cela amène les rentiers à parapluie.

Elle adorait les auteurs noirs. Les vieilles dames, propriétaires de gros chiens, ne s'abonnent que pour les adultères et les assassinats.

Elle se défiait des *midi à quatorze heures* : Lamartine, Victor Hugo, Musset, Balzac, de Vigny, George Sand, etc...

Pourquoi?

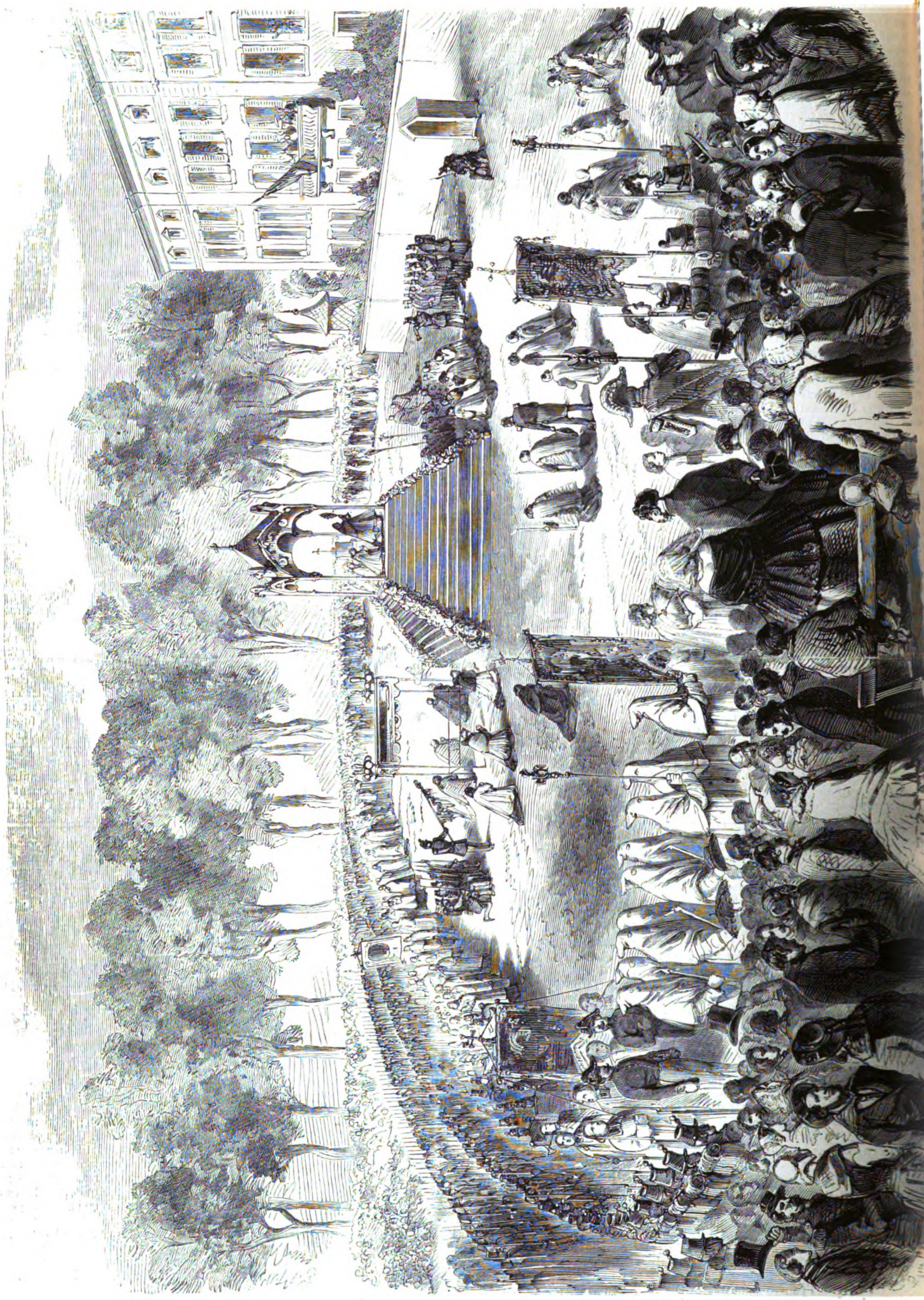
Parce qu'au lieu de raconter tranquillement l'histoire de Théodore et d'Emilia, ces fiévreux s'en vont quêtant, cherchant, battant les buissons de l'imagination et de la poésie!

— Pas vrai? disait-elle volontiers; le client prend un livre pour savoir ce qui arrivera. Il n'y a pas d'ennuyeux comme les bavards descriptifs, sermonneurs et autres. Le soleil se couche dans la montagne : c'est bien; ça suffit. Le client ne s'embarrasse pas des couleurs de la nature. C'est Adolphe qui est le héros du roman et non pas le soleil. On dit qu'ils ont du génie, ça m'est bien égal. Sans les demoiselles des banquiers qui lisent en cachette, on perdrait sur la location.

J'étais un amoureux des *midi à quatorze heures*, mais Mme Bouilly me pardonnait à cause de mon père, qui avait de jolies qualités comme écrivain noir.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)



la ville de Metz que, la veille de la fête du saint précurseur, on brûlait aussi un certain nombre de matous mâles et femelles. Mais à Metz, comme on tenait au raffinement de cruauté du supplice, on insérait les pauvres animaux dans une cage en fer appendue au-dessus du bûcher, et, de cette manière, les spectateurs avaient tout loisir de les voir sauter, se tordre et mourir, en poussant des miaulements qui tenaient de la rage.

On trouve à la Bibliothèque impériale un compte de Sauval, qui apprend que Lucas Pommereux, un des commissaires du grenier aux grains de Paris, reçut, en 1573, une somme de « cent sols parisis » pour avoir fourni, durant trois années, depuis 1570, tous les chats qu'il fallait audit feu, comme de coutume, et pour avoir aussi procuré un magnifique renard, afin de donner joie à Sa Majesté, comme pour avoir également fait faire un grand sac en toile pour contenir les autres animaux.

Le grand roi Louis XIV lui-même, après un grand nombre de ses prédécesseurs, daigna allumer le feu de la Saint-Jean, en 1648. Sa Majesté se couvrit la tête d'une couronne de roses, et, le bouquet d'une main, le cierge de cire de l'autre, elle remplit l'office de vestale. Le feu fut suivi d'un bal et d'une collation pour laquelle on avait fait choix de fruits confits parfumés et délicieux. Louis XIV fut le dernier monarque qui honora le feu de la Grève de la présence royale. A dater de ce jour, les magistrats de la ville se chargèrent seuls du soin de réjouir le peuple le 23 juin.

Que signifie, nous demandera-t-on, ce vieux dicton français qui attribue des vertus toutes particulières aux herbes de la Saint-Jean, que l'on considère comme des présages de joie et de bonheur? Les auteurs compulsés à ce sujet ne nous ont rien appris, et nous en sommes réduits à donner nous-même une origine à ce proverbe populaire. C'est à la fin de juin que fleurissent l'armoise, une des panacées des herboristes, et toutes les herbes merveilleuses de la médecine végétale; c'est à cette époque qu'on les cueille, et dès lors on comprend la valeur de ces paroles consacrées.

Il est encore certains usages relatifs à la fête de la Saint-Jean que nous devons signaler dans cette histoire du feu de joie. Par delà les Pyrénées, les senoras se placent derrière les jalousies de leurs fenêtres, et là, abritées par les ombres de la nuit, elles interprètent les paroles du premier passant, qui leur apprend quel mari elles auront avant la fin de l'année. En Bretagne, la jeune fille qui désire se marier se prive de manger toute la journée du 23 juin, et, lorsque minuit sonne, elle ouvre la porte de la salle, au milieu de laquelle se dresse une table couverte d'un linge blanc, de pain, de laitage et d'aux, et attend la venue du fiancé que lui ont montré ses rêves.

De nos jours, partout où l'usage du feu de la Saint-Jean est encore observé, les spectateurs forment une chaîne et dansent en rond. On voit souvent certaines personnes sauter par-dessus le feu, et les pères, afin de se purifier eux et leur progéniture, enjambent le feu en tenant leurs enfants dans leurs bras

Feux de la Saint-Jean, à Aix.

Fêtes de la Saint-Jean, à Aix.

Les mères s'imaginent aussi détourner les malheurs qui pourraient menacer leurs nourrissons en faisant avec eux le tour du feu de joie.

L'ancienne capitale de la Provence, Aix, est encore renommée pour son culte pyrique à saint Jean Baptiste.

Les étudiants de l'école de droit et les jeunes gens de la ville se plaisent, chaque veille de la fête, à se livrer entre eux des batailles à coups de pétards et de serpenteaux. Un des luxes de cette escarmouche est de se procurer les plus énormes projectiles et de faire parade de son arsenal. Les dames elles-mêmes, du haut des balcons de leurs hôtels, ne dédaignent pas d'allumer cette pyrotechnie et de la lancer sur les passants.

La fête se termine tous les ans par un bûcher de Sardanapale, sur lequel on brûle un mannequin dont les restes enflammés sont précipités, invariablement, au milieu de la fontaine des Quatre-Dauphins, vis-à-vis l'église de Saint-Jean, l'un des plus beaux monuments du seizième siècle de notre belle Provence.

B. H. RÉVOIL.

COURRIER DU PALAIS.

J'ai promis à mes lecteurs un épisode inédit de l'histoire du Collier. Le voici tel qu'une tradition de famille en a conservé le souvenir. J'ai déjà dit — et je le rappelle pour rassurer les sceptiques à l'endroit de l'authenticité de mon récit — que les faits sur lesquels il repose servent de base à une demande d'un million qui figure au nombre des créances de la liquidation de Rohan.

Vers la fin du dernier siècle vivait à Strasbourg un juif nommé Cerfbeer. C'était le chef d'une maison puissante et considérée. L'estime et le crédit dont il jouissait lui avaient permis d'intervenir utilement pour l'amélioration du sort de ses coreligionnaires. On sait qu'avant la Révolution les juifs, à leur entrée dans certaines villes, étaient soumis à une redevance humiliante. Une tête de juif était taxée au prix d'une tête de porc. Cerfbeer obtint du roi Louis XVI que cet impôt serait racheté, moyennant une somme une fois payée dont lui-même fit l'avance à ses frères de Strasbourg. Comment, à la fin de la révolution, la maison Cerfbeer, dont sous l'ancienne monarchie la notoriété financière était égale à celle qu'ont acquise depuis les Rothschild et les Péreire, vint-elle à s'écrouler tout d'un coup, c'est là une histoire assez curieuse et que peut-être je vous conterai quelque jour. Mais à l'époque dont je parle elle était encore dans toute sa splendeur. Son chef vivait dans la familiarité des principaux personnages de l'Alsace : il leur ouvrait sa bourse et les obligeait sans intérêt. Au nombre de ces nobles clients figurait en première ligne le plus haut dignitaire ecclésiastique de la province, le cardinal évêque de Strasbourg : c'est ce qu'atteste une volumineuse correspondance qui contient cent six lettres et s'étend de 1769 à 1789.

Louis-René-Edouard de Rohan-Guéménée, duc et pair, cardinal, aumônier, titulaire du plus bel évêché de France, roi spirituel d'un diocèse d'une étendue de trente-six lieues carrées et d'un revenu évalué de quatre à six cent mille livres, avait alors cinquante-deux ans. M^me^ de Genlis, qui l'avait connu, a laissé de lui un portrait assez finement touché : « Le prince » Louis, dit-elle, avait une figure très-agréable, des ma- » nières trop lestes pour son état, une conversation » frivole, animée, spirituelle : il n'était rien de ce qu'il » devait être, mais il était aimable autant qu'on peut » l'être hors de sa place et de son caractère... » Excellent cavalier, il franchissait en un peu plus de trois heures les quarante-huit kilomètres qui séparent Saverne de Strasbourg. Monté sur un cheval rouan, portant la culotte de peau jaune et les bottes fortes, la lévite verte à brandebourgs et galons d'or, le lampion bordé d'or, la cravache à la main, qui aurait reconnu, ainsi accoutré et sous ces allures de *sportsman*, le pasteur qui dirigeait les consciences alsaciennes?

Ce fut en cet équipage qu'un jour de l'année 1786, le prélat entra dans le cabinet de Cerfbeer. Celui ci se leva pour faire honneur à son hôte, qui se laissa choir pesamment dans une profonde ottomane. Il paraissait vivement agité. Après s'être essuyé le front, où la poudre à la maréchale se mêlait à la poussière de la route :

— Cerfbeer, lui dit-il, j'ai encore une fois besoin de vous.

— Eh! qu'y a-t-il, au nom du ciel, monseigneur?

— J'aime, j'aime comme un fou.

Cerfbeer respira.

— Je ne puis vaincre les obstacles qui s'opposent à mon bonheur qu'au prix d'un immense sacrifice : il me faut un million... et j'ai compté sur vous.

— Un million, monseigneur... un million ne se trouve pas aussi vite que vos amours faciles...

— Pas un mot de plus, mon ami, vous auriez peut-être à regretter vos paroles. Je connais votre dévouement, votre discrétion, et je puis me confier à vous... j'aime la reine!

Cerfbeer était un fervent royaliste : il recula épouvanté.

— Monseigneur, dit-il, ne me demandez pas d'argent; car ce qui serait une faute pour vous serait un crime pour moi!

Le cardinal insista : il conta l'histoire du collier, objet de l'envie de la reine. Au moment où il nomma les joailliers, il fut interrompu par Cerfbeer, qui s'écria : « Je les connais beaucoup. » La conclusion du récit fut que ceux-ci demandaient un million pour à-compte et que le prélat s'était engagé à le leur donner.

Vaincu par les instances et les supplications du cardinal, Cerfbeer finit par céder. Il promit de réunir la somme. Le prince était ivre de joie. Au moment de se retirer : — « Mais j'y pense, reprit il, vous m'avez dit que vous connaissiez Bœhmer. Donnez-moi donc pour lui un mot de votre main : cela facilitera l'opération. » — Et Cerfbeer toujours complaisant d'écrire la lettre demandée.

Ce qui se passa ensuite, l'acquisition du collier, l'entrevue dans les bosquets de Versailles, les péripéties diverses de cette comédie infernale, où des intrigants osèrent faire jouer le rôle de la reine de France par une fille perdue, et se servir d'un prince de l'Eglise comme d'une marionnette, je ne le raconterai pas. Ce sont là des lieux communs de l'histoire contemporaine. Je ferai remarquer seulement que, grâce à la lettre du banquier, le cardinal obtint de Bœhmer que le collier serait immédiatement livré, mais ne serait payé qu'en diverses échéances de trois et quatre cent mille francs. De cette manière, il n'eut pas à distraire un centime du million emprunté pour cet objet, et dont Cerfbeer n a jamais été remboursé. Il fallait que ce fût un gouffre, ce cardinal; car lorsque échut le premier terme de trois cent mille francs, il ne lui restait plus entre les mains de quoi le payer, si bien qu'il lui fallut s'adresser au banquier Saint-James, qui, moins facile ou plus gêné que Cerfbeer, finit, après quelques vagues promesses, par refuser définitivement.

A une année de là, Cerfbeer revit le cardinal.

— Vous m'avez dit vrai, mon ami, lui dit le prince : j'ai commis une faute et je la paye chèrement. Me voici en disgrâce, en exil...

— Consolez-vous, monseigneur, c'est un orage qui passera.

— Eh! qu'importe, quels charmes d'ailleurs la cour pourrait-elle avoir pour moi ?

— Qui sait si le roi, dans sa bonté infinie, ne vous rappellera pas un jour à Versailles? Qui sait si la reine elle même. .

Le prince releva vivement la tête.

— La reine, dit-il, était innocente.

— Dieu soit loué, interrompit Cerfbeer: j'en étais certain.

— La justification de la reine fut bien simple. Dans la soirée et à l'heure même où je croyais me trouver avec elle dans le parc, elle était occupée à répéter avec le comte d'Artois et d'autres personnes de sa maison, sur le petit théâtre de Versailles, un de ces opéras qu'elle s'amusait à jouer devant le roi. Je vous le dis, Cerfbeer, je ne reverrai jamais la cour de France : mes joies sont passées en ce monde, je me retire à Ettenheim; là, je serai encore en France, puisque je conserve mon diocèse.

Dans le récit qui précède je n'ai rien mis du mien, je me suis borné à résumer les paroles qui m'ont été rapportées en en respectant le texte autant qu'il m'a été possible. J'ajoute enfin que, d'après les confidences intimes faites par le cardinal à son ami Cerfbeer, l'aventure, dans les bosquets de Versailles, aurait été poussée plus avant qu'il n'a été dit dans les débats qui ont eu lieu devant le parlement.

On sait quelle fut l'issue du procès. Le cardinal, Cagliostro, M^lle^ d'Oliva et son amant Toussaint Beausire, furent mis en liberté. Réteaux de Villette fut condamné au bannissement perpétuel, le comte de la Motte au fouet, à la marque et aux galères à perpétuité; enfin, la dernière descendante des Valois, la comtesse de la Motte, *ad omnia citra mortem* : ce qui revint pour elle à être fouettée, à être marquée sur ses belles épaules par le bourreau d'un double W, à subir l'exposition publique, ayant la corde au cou, et à être enfermée à l'hôpital pour le reste de ses jours.

Pour une escroquerie, voilà qui est, ce me semble, suffisamment corsé. Il est vrai qu'ici l'escroquerie se compliquait de quelques faux et d'un peu de lèse-majesté. Aujourd'hui, la peine que la loi applique aux escrocs est loin d'être aussi sévère. Le maximum n'est que de cinq ans de prison et trois mille francs d'amende. Il n'y a pas là, comme dit je ne sais quel gredin de comédie, de quoi arrêter un homme de cœur.

Cette opinion était sans doute celle de Bourgeois et de Lhuillier, à qui le tribunal correctionnel vient d'administrer la dose ci-dessus. Bourgeois et Lhuillier ne sont pas pour vous tout à fait de nouvelles connaissances. Ce sont à la fois les auteurs et les *premiers-rôles* de cette comédie picaresque, divisée en cinq actes et dont l'exploitation d'un brave homme de maire était le sujet. Vous rappelez-vous la scène capitale, celle qui se passait chez la comtesse de R...? Le comte de Fougerolles et le baron d'A... le grand d'Espagne, la venaient solliciter en faveur du maire. Celui ci assistait à l'entretien, il entendait la comtesse congédier le baron par ces mots : « A ce soir chez la comtesse Mathilde; » il se confondait lui-même en révérences et en génuflexions, il se retirait si enivré de l'accueil qu'il lui était fait, qu'il ne croyait pas le payer trop cher au prix d'un millier de pistoles. Eh bien! il est venu raconter tout cela devant le tribunal, avec une candeur et une naïveté qui font honneur au coup d'œil de nos deux escrocs. Ils ne sont que deux en effet sur le banc de la prévention : le faux membre de l'Institut et le comte de Fougerolles. Le faux grand d'Espagne — un pauvre professeur de langues — et la fausse comtesse — j'ai dit d'où elle sortait — n'ont paru à la justice que des comparses incomplétement initiés au but de la comédie jouée au préjudice de l'ancien maire : dès l'instruction ils ont été mis hors de cause. Les voilà maintenant sur le banc des témoins à côté du bonhomme qui semble les contempler avec un reste de respect. Le grand d'Espagne surtout lui imposait. « Il m'a invité à m'asseoir, et je n'ai pas osé, » a-t-il dit dans sa déposition. *Sancta simplicitas!*

De la comédie de Bourgeois et de Lhuillier à *Trente Ans ou la vie d'un joueur* il n'y a que la différence d'une pièce échouée à une pièce réussie. L'une a valu, comme j'ai dit, à chacun de ses auteurs cinq ans de prison et trois mille francs d'amende, l'autre a rapporté à MM. Dinaux et Ducange, qui l'ont créée et mise à la scène, quelque chose comme une cinquantaine de mille francs. De ces deux derniers un seul vit encore, c'est l'auteur pseudonyme de *Richard Darlington*, de *Louise de Lignerolles*, de tant de drames applaudis. Depuis la mort de M. Ducange, le temps auquel les lois sur la propriété littéraire limitent la jouissance des héritiers est expiré. Que va-t on faire maintenant de la part de droits que ceux-ci avaient touchée jusqu'ici ? Les prétendants ne manquent pas. Les premiers qui se présentent sont les héritiers eux-mêmes : ils soutiennent que l'existence du collaborateur a empêché cette portion de s'éteindre et que l'attribution doit leur en être continuée. Mais M. Dinaux leur répond : Votre droit ne peut être égal à celui de mon collaborateur. Vous n'avez jamais eu qu'une jouissance temporaire, et elle est éteinte. Et puis, voyez l'inconséquence! Il s'agirait d'une pièce dont Ducange serait seul auteur, vous n'auriez aucun droit ; et parce que la pièce de *Trente Ans* a été faite en collaboration avec moi, votre situation serait plus favorable ! C'est à moi, à moi seul que doit profiter la part de mon collaborateur, par cette raison qu'une œuvre littéraire est indivisible, et qu'il existe en ma faveur un droit d'accroissement ou, pour parler l'argot latin de *non-décroissement*.

Eh bien ! ni l'une ni l'autre de ces doctrines n'a prévalu, et il a été jugé successivement, par la cour et par le tribunal, que la portion de droits contestée tombait tout simplement dans le domaine public. J'ai toutes sortes de raisons pour trouver cette solution excellente : c'était celle que j'avais proposée et soutenue au point de vue théorique, lorsque la question s'est produite, dans sa primeur, devant le tribunal de la Seine. Quant aux arguments juridiques, vous n'avez qu'à lire la discussion élevée et substantielle de M. l'avocat général O. de Vallée, et votre conviction sera faite.

Un de nos doyens de la presse, qui, dans un journal de théâtre, a consacré plusieurs articles à l'examen de cette thèse judiciaire, oppose à la double décision du tribunal et de la cour, rendue sur les conclusions conformes du ministère public, l'opinion de la conférence des avocats, qu'il semble considérer comme l'expression de la pensée du barreau parisien. La conférence des avocats, notre confrère l'ignore sans doute, est tout simplement la réunion des *avocats stagiaires*, c'est-à-dire des jeunes gens sortis depuis deux ans à peine de l'école de droit, et qui, sous la présidence du bâtonnier ou d'un membre du conseil de l'ordre, s'exercent à la gymnastique de la parole et de la manche oratoire. Ils sont pleins de feu, d'imagination et d'ardeur, ces jeunes gens : on les écoute avec plaisir ; ils n'en demandent pas davantage et n'ont pas, que je sache, la prétention de rendre des oracles et de faire jurisprudence.

En vous parlant tout à l'heure de M. Dinaux et de *Richard Darlington*, mes souvenirs se reportaient vers Frédérick Lemaître et M^lle^ Noblet, celui-là profond et terrible, celle-ci touchante et sympathique. Remontant plus haut dans ma mémoire, je la revoyais encore, la petite Noblet, comme on disait alors, si adorablement charmante sous son costume masculin de Paula. J'entendais sa voix légèrement voilée :

> Oh ! qu'il est bien !
> Oh ! qu'elle est bien !

disais-je avec Hégésippe Moreau. Et quel nom vient ici sous ma plume ? Avez-vous jamais su, mademoiselle Noblet, que dans ce jeune parterre de l'Odéon, parmi ces admirateurs discrets et fervents de votre talent et de votre beauté, il y avait un anonyme de génie, un vrai poëte qui aurait cru, dans ses élans platoniques, profaner votre nom en le mêlant à ses vers ? Reconnaîtrait il aujourd'hui, ce pauvre Hégésippe, sa frêle et poétique Paula dans cette majesté encrinolinée qui arpente d'un pas solide les dalles de la salle des Pas perdus ? Et si on lui disait : Voilà ta Paula, elle a dix mille livres de rentes, elle est mariée à un négociant, elle s'appelle M^me^ Delamarre, elle plaide en séparation de corps contre son mari; son premier mouvement ne serait il pas de se voiler les yeux et de s'enfuir du palais pour se réfugier dans ses souvenirs ? Ainsi fais-je, et mes lecteurs voudront bien attendre pour savoir quelque chose du procès de M^me^ Delamarre, — ci-devant M^lle^ Noblet, — qu'il se soit mieux dessiné à l'horizon judiciaire et qu'il ait franchi, pour entrer dans le vif des reproches conjugaux, — les déserts de la procédure et des incidents préliminaires.

PETIT-JEAN.

La préface des *Lionnes pauvres.*

Les Lionnes pauvres, de MM. Emile Augier et Edouard Foussier, viennent de paraître en librairie, avec une préface qui définit très-nettement les priviléges de l'art dramatique. A propos des mutilations qu'a subies ou failli subir cette pièce, M. Emile Augier, — seul signataire de la préface, — replace sur le tapis l'éternelle question de la moralité au théâtre. Où commence cette moralité? qui est-ce qui a mission d'en déterminer les limites? jusqu'à quel point est-il opportun de démasquer les mœurs de ce temps? Voilà ce que l'auteur des *Lionnes pauvres* se demande et demande aux autres, dans une très-bonne langue d'ailleurs, franche et claire.

Il est évident qu'il y a des sujets dangereux à mettre en scène. L'insistance de certains auteurs à ne présenter depuis quelque temps que des tableaux du monde galant était faite pour alarmer toutes les susceptibilités. On doit le dire aussi: il se rencontre parfois, dans les théâtres de deuxième ordre, des directeurs d'une instruction négligée, mettant la spéculation au-dessus de tout, les premiers à pousser les auteurs dans la voie de l'actualité, quelque scandaleuse qu'elle puisse être. Pour ces directeurs industriels, pour ces auteurs complaisants, une surveillance préalable est indispensable; personne ne l'a jamais nié, personne ne le niera jamais.

Mais il est, dans une sphère plus haute, des hommes qui, par leur talent, par leurs antécédents, par l'évidence de leurs bonnes intentions, sont faits pour échapper à l'action de ce contrôle.

Bien avant la publication de cette préface, le procès les *Lionnes pauvres* était jugé dans l'opinion. Celui qui avait écrit la pièce était un académicien, un grand prix de vertu, plus compétent que personne dans la question de moralité, et ayant lui-même fait partie autrefois de la commission du colportage; celui qui la recevait, M. de Beaufort, était également un homme du monde et un homme de lettres. Que de garanties des deux côtés! A ce degré de position, d'honorabilité et de talent, il était clair pour tout le monde que l'auteur et le directeur devenaient seulement justiciables du public.

La préface des *Lionnes pauvres* profitera à la liberté de l'art.

M. Emile Augier a touché, en passant, à quelques autres points de pure littérature. Il a expliqué pourquoi il avait placé son intrigue dans un milieu de petite bourgeoisie, et non dans le grand monde. « Il nous a semblé, dit-il, que si nous rétrécissions notre cadre, nous élargissions notre idée en montrant cette plaie du luxe dans les régions où le luxe n'était pas encore descendu avant nos jours. »

Il est moins à son aise dans la question de collaboration, au sujet de laquelle il paraît avoir gardé sur le cœur les spirituelles et paternelles remontrances de M. Lebrun, — son tuteur à l'Académie française.

Voici en quels termes s'exprime M. Emile Augier:

« Je suis volontiers de l'avis de M. Lebrun à l'endroit de la collaboration; mais on n'est pas toujours maître de sa destinée. Voyez en ce cas, par exemple: j'ai pour ami intime un de mes confrères qui n'a pas plus que moi l'habitude de collaborer. Mais nous ne sommes très-mondains ni l'un ni l'autre, et passons souvent notre soirée au coin du feu. Là on cause de choses et d'autres, comme le Fantasio de notre cher de Musset, en attrapant tous les hannetons qui passent autour de la chandelle; et, si parmi ces hannetons il voltige une idée de comédie, auquel des deux appartient-elle? A aucun et à tous deux. Il faut donc lui donner la volée ou la garder par indivis. »

C'est gracieux, — mais spécieux.

Il se peut que le hanneton des *Lionnes pauvres* ait été pris au même instant par MM. Emile Augier et Foussier; — et l'on comprend que M. Lebrun n'ait pas prévu ce cas. Aussi n'a-t-il point voulu *tancer* la collaboration *à la chandelle*. Il s'est contenté de reprendre et de remettre à sa place la collaboration qui n'est que l'exploitation de l'idée d'autrui.

Or c'est cette collaboration seule que M. Augier a attaquée, — jusqu'à présent.

La Chasse au roman, la Pierre de touche et le Gendre de M. Poirier n'appartiennent point à la classe nouvelle de hannetons qu'il produit aujourd'hui sur le réseau de la critique. Ce sont bien et bonnement trois romans de M. Jules Sandeau.

M. Emile Augier ne s'est pas davantage brûlé les doigts en attrapant, avec M. Alfred de Musset, le petit hanneton de l'*Habit vert*. Il n'a fait que mettre en œuvre *la Montre* de ce dernier.

Les observations de M. Lebrun n'ont porté et ne pouvaient porter que sur ces faits. *Les Lionnes pauvres* ouvrent un nouveau côté de la collaboration.

La préface nous a naturellement amené à la lecture de la pièce; nos impressions premières n'en ont pas été positivement modifiées. La vraie dépravation, le seul danger sérieux de cettre œuvre, c'est le personnage de Bordognon. L'homme est cynique, et sa gaieté a des bas-fonds de base. Ecoutez sa biographie faite par lui-même: « — Bordognon, fils cadet d'un marchand d'huile, rue de la Verrerie, à l'enseigne des Trois-Olives... Si je te racontais mon odyssée galante! J'ai *rudoyé* des femmes dont les laquais n'auraient pas salué mon père. » Il emménage dans le cœur des femmes et résilie quand on veut l'augmenter (*sic*). Il prend non-seulement son parti, mais encore sa part de toutes les hontes: à midi, on le voit arriver chez une femme dont il estime hautement le mari, et lui offrir dix mille francs pour prix d'une *discrétion*. « — Bah! lui dit-il, je romps la glace, tout brutalement: vous avez à payer ce matin un billet de dix mille francs. » Un tel personnage est répugnant et il a mauvaise grâce, ensuite, au dénoûment, à emmener sous le bras le mari qu'il a voulu déshonorer. Passe si les auteurs n'en avaient fait qu'un plaisant, mais ils ont mis dans la bouche de ce monsieur les principales maximes de leur drame. Quel est cependant ce Bordognon? Il a trente ans et il ne fait rien: il se contente de circuler en oisif et en libertin à travers les ménages qu'il rencontre, prêt à jeter un paquet de billets de banque à une femme qu'il méprise. Cette corruption joyeuse, épanouie, s'ignorant elle-même et haussant le verbe, c'était celle-là qu'il fallait flétrir publiquement et vigoureusement.

Il y a dans le style des parties excellentes et d'autres très-inégales, comme dans toutes les pièces de M. Emile Augier; il faut l'accepter ainsi, c'est affaire convenue. Un des mots les plus heureux est: « Les méchantes gens n'ont pas de ridicules. » Nous aimons également cette phrase dans la bouche du pauvre époux: « J'imite les Italiens, je rogne sur ma toilette pour parer la madone. » Mais, pour ces nuances vraiment délicates, que de traits hasardés et de mauvais goût! que de jeux de mots indignes de figurer sur les scènes subalternes! « Autrefois, on dansait moins chez les notaires, dit M. Pommeau. — C'est ce qui explique qu'on y levait moins le pied, » répond Bordognon. Quelques lignes plus loin, les mêmes interlocuteurs s'expriment ainsi: « Nos jeunes confrères s'étalent, s'enflent comme la grenouille... — Quitte à la manger plus tard. »

Au troisième acte, un des amis de Bordognon dit qu'il court après une somme de dix mille francs qu'il ne peut rencontrer. « La retraite des Dix-Mille! » s'écrie ce Bordognon, comme s'il venait de trouver quelque chose de très-beau.

Tout le monde s'essaye à débiter de ces mots-là dans *les Lionnes pauvres*: une domestique dit qu'elle s'appelle Victoire. « C'est la devise des Français! » lui réplique une marchande à la toilette.

Il faut avouer que ces plaisanteries sont bien inutiles et bien forcées.

Mais ce ne sont là que des broutilles; et en résumé, il reste, comme nous l'avons écrit lors de la première représentation, une œuvre d'une force et d'une valeur réelles.

CHARLES MONSELET.

Le Royaume des Enfants,

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE,

Par Mme Molinos-Lafitte, auteur de l'*Éducation du foyer*[1].

Le *Royaume des Enfants* a paru il y a peu de temps, au commencement de l'année, c'est à-dire au moment des étrennes. L'apparition, à pareille époque, d'un livre destiné aux enfants était déjà d'un bon augure et tout à fait une bonne fortune pour l'ouvrage; aussi avons-nous dû constater d'abord l'à-propos de son arrivée. Aujourd'hui, nous sommes heureux de constater son succès.

Ce n'est pas, en effet, au concours de circonstances exceptionnelles que l'ouvrage doit l'accueil qu'il reçoit du public; il le doit à lui-même, à son mérite personnel. Et il faut bien que ce mérite soit réel; car n'oublions pas qu'un livre de cette nature a toujours deux juges, — un de plus que les autres ouvrages, — les familles d'abord, puis les enfants eux-mêmes, qui ne constituent pas le tribunal le plus indulgent.

Au surplus, en parcourant ce nouveau livre de l'auteur de l'*Éducation du foyer*, nous avons pu facilement nous rendre compte de ce succès. Dans une suite de récits rapides, variés, remplis d'incidents inattendus, Mme Molinos-Lafitte met en action les principaux enseignements contenus dans l'*Éducation du foyer*; les jeunes lecteurs auxquels elle s'adresse sont eux-mêmes les héros de ces historiettes et les acteurs de ces petits drames. On y voit tour à tour figurer l'enfant orgueilleux, le gourmand, la petite fille coquette, le jeune garçon sage et laborieux, le paresseux, le querelleur, etc., etc., enfin toutes les bonnes et aussi les mauvaises natures, c'est-à-dire celles qu'une bonne éducation encourage et développe, et celles qu'elle doit combattre et réformer.

Tous ces caractères, personnifiés par de charmantes figures d'enfants, pleines de vie et de mouvement, forment une galerie des plus intéressantes et des plus animées. Tout ce joli petit monde rit, gambade, saute, se promène, le plus naturellement du monde. Ce sont nos enfants, c'est la vie de famille, c'est ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. On les voit, on les touche, on est tenté de leur adresser la parole, de leur répondre; on se mêle à leurs jeux, on souffre de leurs petits ennuis, on se réjouit de leurs joies; on vit en un mot avec eux; c'est une illusion complète.

Ajoutez, et c'est là assurément le secret du succès du livre auprès des familles, qu'au milieu de toute cette agitation d'enfants, de tous ces jeux, l'enseignement et le bon exemple se posent tout naturellement, sans que l'intérêt de l'enfant soit distrait de sa lecture; car l'enseignement et le bon exemple sont donnés par le héros de l'histoire, c'est-à-dire par l'enfant lui-même, qui devient, à son insu, son précepteur de morale, et le meilleur assurément.

Nous ne voulons pas entrer dans le détail de ces charmantes nouvelles; mais nous ne pouvons nous empêcher de citer au moins les titres de quelques-unes de celles que nous avons lues avec le plus de plaisir: *les Étrennes, la Fête d'une Mère, les Petits Jardiniers, le Célèbre Frédéric, la Beauté d'Alice, les Saltimbanques, la Fête de Noël*, et surtout *les Enfants terribles*. Nous recommandons tout particulièrement ce dernier chapitre à nos lecteurs. Outre le mérite littéraire incontestable avec lequel ces différents sujets sont traités, mérite, d'ailleurs, dont Mme Molinos-Lafitte a fait preuve dans tout l'ouvrage, on peut dire que ces intéressantes nouvelles sont écrites avec une supériorité remarquable; finesse d'observation, peintures gracieuses, scènes d'émotion douce et vraie, détails pittoresques, rien n'y manque; ce sont de délicieux petits tableaux de genre parfaitement achevés.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre le double intérêt que ce livre présente aux enfants et aux familles, et pour expliquer un succès qui justifie d'ailleurs tout à fait le titre si heureusement donné à l'ouvrage: *le Royaume des Enfants!*

Quoi d'extraordinaire, en effet, que les enfants soient heureux comme des rois, dans ce charmant royaume, et que les parents le soient avec eux?

HENRI DE SAINT-SAUVEUR.

[1] Un beau volume in-octavo, illustré de gravures. Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

Parfumerie de Delabrière-Vincent,
Maison de premier ordre, fondée en 1780.
Spécialités: Crème de Lis et Savon de Crème de Lis pour blanchir et adoucir la peau; — Cosmigène Grou, pour donner aux cheveux du brillant, de la souplesse, et guérir les démangeaisons; — Composition anti-scorbutique pour conserver les dents; — Opiat au quinquina; — Extraits d'odeur; — Eaux de toilette.
Paris, *rue du Bac*, **55**, Paris.

Maison Constant Bouhours. Juigné, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de Desbrière, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, **33.**

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de Delangrenier, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20;** dépôt dans chaque ville.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le vinaigre de cosmaceti se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.
A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**
On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Les Perles d'éther du Dr Clertan sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.
Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu *l'approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

La créosote-billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents.** 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, 8. 2 fr. le flacon.

Leçons de solfége, de piano et d'harmonie, à Paris et ses environs, par Carl Merz, compositeur, **45,** *rue de l'Empereur* (Barrière Blanche). Une leçon d'essai: 5 fr.; incognito chez le professeur: 3 fr. (Ecrire *franco.*)

Chemisier des Princes. Marquet, **104,** *rue de Richelieu.*

Il y a trente-cinq ans que, convaincu des propriétés bienfaisantes et réparatrices du chocolat, M. Ménier résolut de conquérir pour cette précieuse substance une place importante dans l'alimentation. Quand, dans cette pensée, M. Ménier créa, en 1825, l'usine hydraulique de Noisiel, près Paris, il n'existait en France que quelques petites fabriques de chocolat: leur production réunie ne dépassait pas 25,000 kilogrammes. Ce produit n'était considéré, à cette époque, que comme un article de luxe. L'usine *modèle* de Noisiel-sur-Marne, qui a reçu les plus grands perfectionnements, livre aujourd'hui à la France plus d'un million de kilogrammes par an de **Chocolat Ménier.** Toutefois, si ce chocolat est recherché de préférence par tous les consommateurs, les uns dans l'intérêt de leur santé, les autres pour la satisfaction de leur goût, ce n'est pas seulement parce que l'usage de cette substance, surtout pour le premier repas, s'est généralement répandu, c'est encore et surtout parce que le **Chocolat Ménier** se recommande tout à la fois par sa qualité supérieure et un prix modéré.

Exposition d'Augustin Lechesne.

Sur le terrain de feu le Jardin d'hiver, cet Éden délicieux que les Parisiens ont laissé détruire pour prouver qu'il n'y a pas d'hiver à Paris, on trouve aujourd'hui une muraille de bois, et une porte pavoisée qui invite le passant à gagner une heure sur le temps perdu, en admirant l'exposition d'Augustin Lechesne, sculpteur.

Cet artiste est l'Oudry et le Schneiders de la sculpture; il pétrit avec une étonnante réussite l'argile des sangliers, des chiens, des lions, des panthères, et leur donne la vie avec le ciseau.

Les Anglais fréquentent beaucoup ce musée zoologique, et je crains bien qu'en l'absence des louis, les guinées ne nous enlèvent le *masterpiece* de cette exposition, dont voici la légende naïve : *L'Amour domptant les bêtes féroces*. Il me semble déjà voir ce superbe monument de formes félines sur une pelouse du *Zoological-Garden*, et guérissant du *spleen* les lions du Mysore et les tigres noirs de Java, mélancoliquement accroupis dans leurs cages de fer.

L'Amour domptant les bêtes féroces.

On a souvent traité le sujet de l'Amour domptant un lion; c'est toujours l'éternel Cupidon, jouant avec les poils d'un grand caniche, et le gouvernant avec la pointe d'une flèche tirée de l'inséparable carquois. L'Amour et le caniche rient tous les deux, et on en fait des pendules pour les chambres des jeunes mariés. Le mari est le lion.

Dévouement du chien : Combat et effroi.

M. Augustin Lechesne n'a pas travaillé pour les pendules, lui. Jamais sculpteur n'a conçu un sujet plus grandiose et ne l'a mené à bien avec cette audace et cette sécurité de ciseau. On croit assister à une scène des jours antédiluviens, lorsque les fougères colossales couvraient le globe en attendant les arbres, et que les premières bêtes fauves, tombées sur la terre comme des aérolithes vivants, commencèrent les puissants hyménées de la création. Le lieu de la scène a probablement son pareil dans les cavernes du plateau de Dembo, quatre-vingt-huitième département de l'Afrique française. Un lion gigantesque domine ce drame, et son seul défaut est de nuire à l'action, car il absorbe l'intérêt et ramène toujours à lui les regards, comme un grand acteur égoïste qui n'aime pas les *pièces d'ensemble* et veut toujours jouer le rôle du soleil. Au reste, ce défaut, si c'en est un, n'existe probablement que pour moi; j'aime trop les lions et ne serai jamais Gérard. Un lion me paraît la plaisanterie la plus amusante que la nature ait faite; et en voyant nos infirmités, notre faiblesse, nos phthisies pulmonaires, nos impuissances et la liste des remèdes aux quatrièmes pages des journaux, je me demande toujours : — Pourquoi la nature s'est-elle avisée de nous humilier en nous montrant des lions?

J'ai contemplé deux heures le lion de Lechesne, comme s'il eût été vivant. Parfois je pensais à ce comique quadrupède qui domine le palais de Northumberland, à Charing-Cross, et que les Anglais prennent pour un lion, sur la foi du statuaire. Est-il superbement posé sur ses quatre griffes, ce grand roi de l'Afrique, ce Louis XIV du désert! Dans quelle caverne du mont Lupata Augustin Lechesne a-t-il étudié ce sultan chevelu, si fier de sa force et de sa beauté? Sa gueule béante montre ses quarante dents d'acier; on entend mugir la caverne; mais ce n'est pas le cri du coucher du soleil, le tocsin du désert, l'hymne sauvage adressé à la nuit; c'est un spasme voluptueux qui s'exhale de ce poitrail fauve; c'est le lion amoureux de la Fable; il est prêt à tendre ses griffes aux ciseaux de l'Amour, il ne veut tuer personne; il veut créer; il va peupler le désert. Buffon serait tombé mort de peur, enseveli sous ses vastes dentelles, devant ce lion vivant. Au Jardin des Plantes, il n'y a jamais eu, dans les cages, que des lions morts. M. Dussumier-Fombrune, fournisseur de lions sous tous les régimes, nous les envoyait empaillés, et le belluaire mangeait leurs portions de bœuf avec sa femme et ses enfants, aux frais de la liste civile des rois.

Le petit Amour, ce faible dompteur des forts, joue et folâtre avec une lionne amoureuse de son mari. La belle sultane est couchée sur le dos et allaite un lionceau charmant. Aux douces paroles de Cupidon, d'autres animaux des races félines accourent et se croisent, avec des ondulations molles, des mufles adoucis par les caresses, des yeux éteints par les langueurs du désir. Un énorme boa, décrivant son ellipse immense, vient aussi se mêler à cette première fête de Vénus *genitrix*, et unir ses sifflements d'amour à ce concert érotique des races félines. Le reptile a un cœur; il pense ce que dit le grand poëte : *Omnia vincit amor : l'amour dompte tout ; Me tamen urit amor* : je suis reptile, *et cependant l'amour me brûle aussi*. Voilà un travail qui sera la gloire du sculpteur Lechesne; il a bâti la pyramide vivante de l'amour et de la passion. Le ciseau a servi la pensée, et l'œuvre n'attend plus que des admirateurs et un piédestal éternel.

En 1850, un jeune sculpteur, M. Formier, exécuta des modèles de mososaurus, d'icthyosaurus et de dinotherium, en se servant, par une habile étude d'anatomie comparée, des fragments fossiles exposés aux vitres de notre cabinet de minéralogie; il comptait passer du mineur au majeur, et donner à ses monstres antédiluviens des proportions gigantesques, et les exposer sur piédestaux devant le musée des fossiles. On nomma une commission selon l'usage, et le projet ne fut pas admis. Un professeur affirma que les grands sauriens étant fort contestables, malgré les fouilles récentes de Maestricht, il ne fallait pas induire en erreur le peuple du jardin des Plantes. Cela parut péremptoire, et on commanda à un sculpteur un sphinx et un griffon.

Le parvis de notre temple minéralogique est assez vaste, et attend toujours ses ornements historiques ou fabuleux. L'admirable allégorie de Lechesne trouverait là son piédestal convenable. Ses superbes animaux vivraient en famille, et cette pyramide sculptée détournerait sans doute le bon public des fosses aux ours et des stupides successeurs de Martin. Ce serait encore un grand bien pour les progrès du bon goût.

MÉRY.

BIBLIOGRAPHIE.

Le livre d'Abd-el-Kader, intitulé : *Rappel à l'intelligent, avis à l'indifférent. Considérations philosophiques, religieuses, historiques*, etc., par l'émir ABD-EL-KADER. Traduit avec l'autorisation de l'auteur, sur le manuscrit original de la Bibliothèque impériale, par GUSTAVE DUGAT, membre de la Société asiatique, avec une note de l'émir, une introduction et des notes du traducteur. 1 vol. in-8°, avec *fac-simile*. — Paris, librairie Benjamin Duprat.

On peut considérer cet ouvrage comme le testament politique d'Abd-el-Kader. L'émir a consigné ses opinions sur la religion, la philosophie et la morale. Les jugements qu'il porte sur les hommes et sur les choses expliquent l'influence extraordinaire que ce chef arabe a pu exercer sur les tribus qui lui étaient soumises.

La traduction de M. Gustave Dugat conserve un

Dévouement du chien : Victoire et reconnaissance.

fidèle reflet du génie propre à cet homme qui a si longtemps occupé nos forces en Afrique et préoccupé l'opinion en France. On se souvient encore de la curiosité qu'a excitée l'arrivée d'Abd-el-Kader à Paris, et chacun voudra lire le livre qui donne, pour ainsi dire, l'explication de son génie.

A. Y.

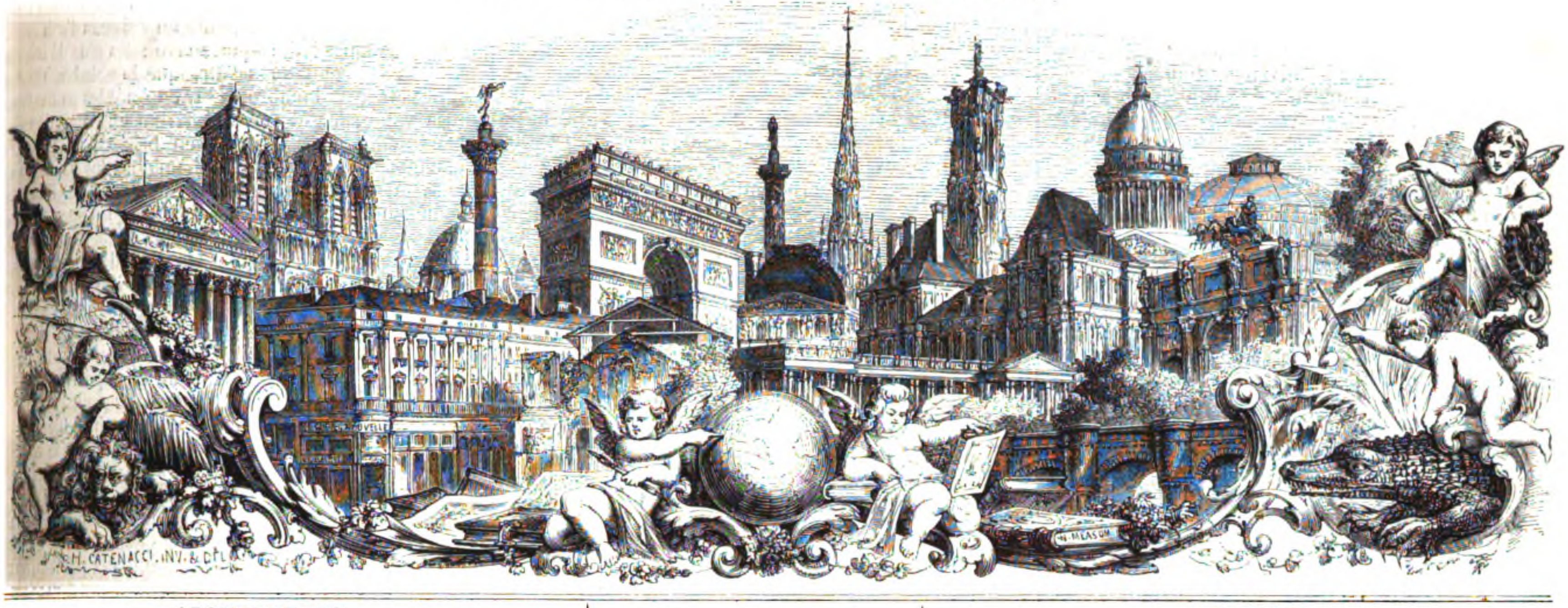
RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Le génie seul atteint le faîte de la grandeur.

Paris. — Imprimé par BOURDILLIAT, 15, rue Bréda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS:
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 63.
10 Juillet 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Inauguration du monument de la reine Hortense dans l'église de Rueil.

COURRIER DE PARIS.

Parmi les lettres de la semaine nous avons à relever ce qui suit :

Un corre pondant nous écrit du pied du mont Canigou, au Vernet (Pyrénées-Orientales), qu'il y a par là toute une piquante histoire d'Indien transgangétique,— un ambassadeur, et de belle dame anglaise, — une lady. Lui n'est pas positivement Indien, — mais Elle est foncièrement Anglaise, de sorte qu'on se chuchote à l'oreille, autour d'eux, que la politique n'est pas étrangère à l'événement! Comme elle l'est absolument à ces colonnes, nous arrêtons là ce récit, par discrétion, tout en avouant que cette discrétion recule bien plutôt devant la loi... que devant les termes de la lettre révélatrice des secrets d'Etat anglo-indiens.

Autre.— « Monsieur, je ne puis résister au désir de vous soumettre un échantillon de la prose du ..... *de Paris* de ce soir, 2 juillet. Je vous serais on ne peut plus obligé si vous daigniez me donner, dans votre prochain Courrier, l'explication de ce rébus de mots :

« Péchard, musicien assez distingué, touchait l'orgue à Saint-Etienne, sa paroisse, et, *coïncidence singulière*, le *fossoyeur* qui faisait jouer les soufflets de l'orgue *a enseveli Péchard dans sa bière* et l'a descendu *dans sa tombe* à Fontenay-le-Marmion, village situé à trois lieues de Caen, où il a été inhumé. »

» Veuillez me dire, s'il vous plaît, où se trouve cette *coïncidence singulière*. Serait-ce par hasard parce que le *fossoyeur* l'aurait *inhumé ?* ou bien parce qu'il l'aurait *enseveli dans sa bière* plutôt que dans la mienne ou la vôtre; ou bien encore, seraient-ce les *soufflets de l'orgue* qui auraient entre eux cette coïncidence singulière ; ou, enfin, ne serait-ce pas plutôt cette phrase qui aurait, avec l'*orgue*, cette coïncidence... de venir de la Barbarie? etc. » — Renvoyé à M. Regnier, de la Comédie-Française, le plus étonnant *devin* de logogriphes qui puisse mettre à néant les combinaisons les plus ardues ou les plus saugrenues de notre artiste spécial.

Autre. — « Monsieur, il me semble toujours que je dois quelque chose à ceux qui m'ont amusé, jusqu'à ce que je les aie fait rire à mon tour. Si vous riez de ce que je vous envoie, je ne vous devrai plus rien... etc. Signé : Hip. B. » Suivent deux pages de mots, bons et autres. Il ne faut pas décourager ce genre d'expédition, comme Roqueplan prétend qu'il faut décourager les jeunes gens. Nous prélevons donc de l'envoi du monsieur *qui veut s'acquitter* les lignes qui peuvent entrer ici avec le moins de violence. Nous désirons qu'on trouve qu'il nous paye plus qu'il ne nous doit.

» Contrairement à tout ce qui vit, on n'enterre le feu que s'il n'est pas mort.

» Le mathématicien Gavarni cherche la caricature du cercle.

» Il y a des plaies qui ne se ferment pas même le dimanche !

» Dans le blé on trouve rarement de livret de caisse d'épargne.

» Je possède une belle collection d'armes à feu, — mon père.

» Etc. ! »

Autre. — « . . . . au *Café Anglais*. A côté de nous se trouvait, confortablement installé, seul à une table, un gros homme assez bizarrement vêtu à même des magasins de confection. Il avait une large barbe grisonnante, l'œil vif, la peau tannée, le bas du visage sensuel. Tous trois le regardâmes et nous regardâmes :

— C'est lui, pour sûr ! — dit mon frère.

— Je l'avais aussi reconnu ! — dit mon cousin.

— Le moine des *Trois Ormeaux*, au Vésuve ! — m'écriai-je, sûr du fait.

C'est qu'en effet c'était bien lui, et se voyant reconnu, il nous fit un demi-sourire encourageant pour l'aborder. J'étais en défiance. Ayant jadis passé la nuit dans son couvent... ou plutôt son auberge, pour voir lever le soleil (ce qui est de rigueur au Vésuve), nous avions, — trois Français et huit Anglais rencontrés par là, — fêté le lacryma-christi vendangé sur les ardentes collines voisines. Mon frère avait observé que nos onze estomacs avaient absorbé neuf bouteilles de ce vin trop vanté, et, au moment de payer la note, il se trouva treize bouteilles vides ! De là, l'avis général que le moine était un habile, qui mêlait aux bouteilles vides celles qu'on n'avait pas vidées... Comment ce moine phlégréen se trouvait-il là, vêtu par quelque *Prince-Eugène* ou par quelque *Prophète*, dînant, en juillet 1858, au plus vif endroit du boulevard parisien ?

Il nous le dit. L'habit ne fait pas le moine ; aussi celui-ci n'est-il qu'aubergiste, ce qui innocente presque l'affaire des bouteilles. Il n'est pas moine, mais il est Français, — d'origine du moins. Car ici est le singulier : cet homme est le petit-fils d'un ancien valet de chambre de M^me^ de Pompadour, congédié par la marquise, exilé par la police et retiré dans un couvent napolitain pour expier je ne sais quel péché, que la fille du boucher Poisson eût bien pu pardonner ! Un fils, qui alla rejoindre celui qui avait servi les petits soupers de Louis XV, se maria à la *Torre del Greco*, et c'est le produit de cette union franco-napolitaine qui nous rançonna l'an passé sous le froc, au Vésuve, que nous retrouvions, en paletot, à Paris, se faisant rançonner à son tour. Il nous avoua qu'il était fort peu moine, qu'il avait jeté le froc dans le cratère, et que, profitant des dernières irruptions qui avaient renversé sa *casa*, il venait finir ses jours à Paris, renté par trente-cinq ans de substitution de bouteilles vides aux bouteilles pleines, et curieux de savoir si l'on parlait encore à Paris de M^me^ de Pompadour !

« Voilà la rencontre, monsieur. Comme les Parisiens, les Français qui ont été hébergés par ce moine sont nombreux, peut-être vous paraîtra-t-il curieux de leur apprendre que leur homme est désormais en plein boulevard, fuyant la belle occasion qu'il avait d'être retrouvé dans vingt siècles, conservé sous les cendres, tel qu'on a découvert de nos jours les hôtes de Pompeï, Stabies et Herculanum. Agréez, etc. »

Il avait été vivement question de l'engagement pendant trois mois, chaque année, du ténor Tamberlick, à l'Opéra ; c'était le temps qui lui restait libre entre Pétersbourg et Londres, et moyennant 2,500 francs par soirée, on eût entendu cet *ut dièze* au moins deux fois dans le cours de chaque représentation : soit 1,250 francs pour chaque *ut*. *Gare l'ut !* disaient les piccinistes, à l'époque où c'était une grave affaire pour un violoniste que de *démancher*.

Mais l'affaire est manquée, et savez-vous pourquoi? C'est parce que ce qu'on arrachait à prix d'or de Londres et de Pétersbourg, on l'avait ici sous la main sans trop sans douter ! En effet, depuis que l'*ut dièze* a causé ce grand, cet absurde fanatisme parisien, il se trouve à l'Opéra un ténor auquel on ne faisait pas suffisamment attention, parce qu'il est modeste ; il se trouve, dis-je, un brave ténor qui donne cet *ut dièze* pour rien, et tant qu'on veut : il s'appelle Renard, et vous le connaissez bien.

On prépare pour lui — Renard, et son *ut dièze*, — une reprise importante ; la note formidable sera par avance annoncée, on saura la mettre en scène comme il faut, et on compte sur de belles et légitimes recettes. Reste à savoir si, du jour où cet *ut dièze* ne viendra plus de Russie, avec un nom croate, on daignera en faire le même cas! Nul n'est prophète, nul n'est *ut dièze* dans son pays !

Le Grand-Opéra est à la veille de donner un ballet nouveau dont on dit déjà le plus grand bien. Nous en pensons autant de confiance, l'œuvre étant d'un poëte et d'un fantaisiste comme M. Théophile Gautier. Mais cette question des ballets nous a suggéré une idée qu'il n'y aurait rien d'absurde de trouver saugrenue. Il s'agit d'un genre plus fantaisiste encore qu'aucun autre, plus libre, plus varié, plus... tout! Voici notre sujet auquel, du reste, nous déclarons tenir aussi peu qu'on le doit faire de ce qui tombe sans prétention du courant de la plume. Nous ne tenons qu'à fonder une école nouvelle de ballets! Voici donc l'idée que nous offrons absolument gratis à M. Alphonse Royer ou à M. Marc Fournier. L'affaire ne pourrait avoir moins de deux cents représentations, vu le palpitant, l'imprévu, l'irritant et l'extrême amusement d'un tel spectacle ! Il s'agit de deux actes et six tableaux.

Acte premier. Tableau premier. — Une place publique à Caracas, capitale du Vénézuéla. Le triomphe de Bolivar, inventeur de la Bolivie ; il porte un chapeau à la Bolivar. Fête donnée par les Péruviennes affranchies en l'honneur du libérateur. Les Espagnols vaincus : contraste. Le drame ne vit que de cela. Prétexte énorme à costumes et coutumes bizarres, danses, acrobatisme, délire, jupes insensées! Monteverde et Murillo, généraux, peu généreux, jurent de se venger. Une Espagnole et une Péruvienne se battent aux *flic-flacs* et aux jetés-battus. La fille du soleil est battue. Les habitants de la Nouvelle-Grenade accourent pour culbuter Bolivar. Celui-ci est prévenu à temps par un domino vert-pomme qui lui annonce que le ciel est pour lui. En effet, survient un tremblement de terre historique (1812), qui n'engloutit que les gens des Espagnes et de la Nouvelle-Grenade. Monteverde et Murillo s'engouffrent dans une crevasse en jurant de se venger. Le domino vert-pomme emporte Bolivar sur un cheval pie. Dans un transport de reconnaissance, Bolivar lui donne son chapeau (au domino). La toile tombe sur ce désastre plein d'horreur. Contraste avec le début du tableau. Le spectateur ému, cahoté, prêt à demander grâce.

Deuxième tableau. — La grande serre aux camélias et aux rhododendrums de M. Lemichez, à Villiers-Neuilly. Aspect délicieux, qui repose l'âme et la dispose aux sensations douces. Camélias-espaliers à huit cents francs pièce. Forêt d'arbres à fleurs. Gazon de lycopode, dans lequel serpente un ruisseau d'eau sale. Bancs rustiques ; musique suave ; les plus délicieux parfums voltigent dans l'air, que le soleil zèbre de traînées d'or et d'ombre, en traversant les paillassons de la voûte, fer et verre. Arrivent une douzaine de belles dames en calèches, en briskas, en toilettes violemment crinolinées. M. Lemichez les salue poliment, les voyant donner leur franc par tête. Elles se promènent dans la serre, et toutes les spectatrices pointent sur elles des lorgnettes effrénées pour voir leurs robes, et pour deviner les noms des couturières. *N. B.* Ces toilettes ne coûteront rien à l'administration, si M. Alphonse Royer, ou M. Marc Fournier, consent à ce que les couturières signent visiblement les robes, selon le précédent qu'on voyait au premier acte des *Mères repenties*, où le nom du fabricant qui avait prêté le piano était inscrit en lettres d'enseigne sur la façade de cette boîte à musique. Ces douze robes, bien portées, suffiraient pour faire courir tout Paris, le ballet n'eût-il pas d'autre attraction... Mais il en aura à faire demander grâce !

Donc, voilà ces crinolines qui se promènent dans la serre Lemichez. Mais les sentiers sont étroits, et les monstrueuses crinolines s'accrochent aux plantes, aux arbustes ; le chemin se jonche de fleurs arrachées. Alors, on entend gronder dans l'orchestre, d'abord sourdes, puis bientôt vives, des rumeurs... De chaque pot, de chaque caisse de chaque buisson naît, paraît, s'élance une nymphe, une dryade, agitée, menaçante ; l'orchestre fâché leur sert de voix. Les crinolines inquiètes cherchent à se comprimer sous des mains prudentes... mais il est trop tard ! L'esprit des fleurs, de mille fleurs, s'est révolté, il a pris corps; armées de branches flexibles, cinglantes, ces fleurs s'élancent sur les belles dames pour les frapper. Celles-ci, éperdues, se hâtent d'abandonner leurs fatales crinolines avec leurs jupes ; elles sortent de tous ces mensonges, fluettes et en *inexpressibles*, demandant grâce, à genoux, aux fleurs courroucées. Soudain, M. Lemichez fait un signe du chapeau de Bolivar, qu'il a, on ne sait comment... et on ne doit pas le savoir ! Alors, d'une foule de trappes jaillissent de petits diables trapus qui emportent les abominables crinolines au diable. Les douze élégantes sont obligées de remonter dans leurs équipages dans l'appareil décrit. Un vaste panorama, représentant les boulevards, défile par le fond, et les voit passer au milieu des huées, dont l'invention musicale est demandée à M. Meyerbeer, qui a déja inventé l'ironie en *fa naturel majeur* dans ***Robert***. Bolivar et le domino vert-pomme apparaissent dans la foule. Le public palpite de savoir qui est ce domino vert-pomme. Il ne doit pas le savoir. S'il le savait, tout intérêt disparaîtrait sur-le-champ. Monteverde et Murillo, les deux généraux espagnols battus par Bolivar à Caracas, passent à cheval et expriment une sorte de rage mêlée de fureur. Ils jurent de se venger. On prévoit de terribles complications. Passons au troisième et dernier tableau du premier acte.

En Mésopotamie. Un roi d'Assyrie passe par là ; on lui offre un tribut de jeunes beautés qu'on vient d'arracher au sommeil. Bien des gens croiront que ce sont les douze dames fustigées par les fleurs-Lemichez. On ignore pourquoi une troupe de jongleurs chinois se trouve par là. On ne doit pas le savoir ; mais c'est évidemment pour faire des tours. Le domino vert-pomme parait sur un chameau, au milieu d'une horde d'Arabes et de Sassanides. A sa vue, les danses cessent, et le ciel passe au sombre. Soudain, l'orchestre entre dans une fureur qu'on ne saurait décrire. Pluie de feu. Apparaissent Monteverde et Murillo, qui s'emparent de deux des timides beautés offertes au roi assyrien de passage, et jurent de se venger. Le domino vert-pomme descend de chameau et montre une énorme pancarte sur laquelle sont écrites des choses épouvantables, en indéchiffrables caractères. Une grande plante exotique sort de terre sur laquelle fleurit le chapeau de Bolivar. Le héros vénézuélen ne tarde pas à paraître, et Monteverde et Murillo, à sa vue, tardent encore moins à disparaître, jurant toujours de se venger. Tam-tam.

Danses frénétiques des Mésopotamiennes et des Chinoises, éclairées par des étoiles de couleur. Bolivar et le domino vert-pomme sont emportés sur un nuage qui affecte la forme du profil de Grassot; on ne sait pas pourquoi, et on ne doit pas le savoir.

Acte deuxième. Tableau premier.—Un souterrain. Ici il faut des trucs. Nous sommes sous le Sacramento, en pleine Californie. On ne reconnaît que faiblement Monteverde et Murillo, déguisés, l'un en prud'homme,

l'autre en valet de trèfle. Ils sondent les parois du souterrain avec un marteau et précaution. L'orchestre fait de l'harmonie imitative, tantôt creuse, tantôt massive, suivant les murs. La paroi du fond résonne... les deux généraux espagnols font des signes qui expriment leur joie, leur espoir de trouver une issue par là. Profitant d'un petit *tremolo* anodin de l'orchestre, ils s'endorment par terre en jurant de se venger. Soudain, ils ont un songe. Le roc se fend, et l'on voit briller, comme un soupirail des cuisines Chevet, une large fenêtre qui donne sur le boudoir d'une hétaïre du grand Opéra de Paris. Elle est en costume d'odalisque, et verse du Saint-Péray mousseux dans une coupe d'or que brandit Bolivar. Comment Bolivar est-il là? On n'en sait rien, ou on ne doit pas le savoir; tout l'intérêt est dans ce mystère. Il n'a plus son chapeau ni son domino vert-pomme. Par un effet de truc, la fenêtre du boudoir s'agrandit et laisse voir l'intérieur de cette délicieuse retraite. Au moment où, par un pas de séduction, les mains unies, un pied en l'air, la ballerine cherche à persuader le héros hispano-américain de quelque chose que chacun pense à sa guise, entrent les gendarmes unis aux Chinois du premier acte. Les gendarmes emmènent la danseuse; les Chinois emmènent Bolivar, qui cherche vainement son chapeau. La scène change (truc) et représente une forêt. Monteverde et Murillo dorment toujours. Arrivent des ours blancs et des ours noirs. Ils grimpent dans les arbres pour se soustraire à une escouade de chasseurs tyroliens. Gymnastique de ces ours et de ces chasseurs. Tous prennent la fuite en voyant paraître des Druides, qui cherchent du gui pour le sacrer. Airs hongrois. George Brown, de la *Dame blanche*, paraît avec le domino vert-pomme; il s'apprête à monter dans la nacelle d'un ballon, lorsque Monteverde et Murillo se réveillent le sabre à la main, jurant de se venger. Le ballon part; truc : nous revenons dans le souterrain. Tout un côté s'éboule; mine d'or, d'où jaillissent des aventuriers qui travaillaient de l'autre côté. Ils se précipitent sur Monteverde et Murillo et les terrassent. Une trappe s'ouvre ; jaillissent vingt-quatre jeunes filles enchanteresses, vêtues à la mexicaine, c'est-à-dire très-peu. Le chapeau de Bolivar est apporté sur un coussin de velours nacarat à crépines d'or, et on danse autour. Vif contraste des rudes mineurs, genre de cyclopes, avec les almées américaines en maillots couleur saumon. Soudain, des ailes poussent au chapeau de Bolivar, qui s'envole à travers la voûte du souterrain. Monteverde et Murillo cherchent à se débarrasser des genoux qu'ils ont sur la poitrine; ils y réussissent et ils jurent de se venger, au moment où une explosion fait voler les parois du souterrain en beaucoup de morceaux. Le public est très-ému : M^me A.-B. a peur.

Deuxième tableau.—Le théâtre représente un marché flamand ou hollandais. Types et caractères, costumes et industries. On proclame à son de trompe un édit du bourgmestre. Bolivar arrive avec le domino vert-pomme. On ne sait pas pourquoi, on ne doit pas le savoir; car, si on le savait, tout serait perdu ! Tout le monde se sauve en dansant. Bolivar aperçoit son chapeau sur le coq d'un clocher à carillon. Il est navré. Le domino le console, en lui montrant Louis XIV qui descend d'une tartane sur le quai, suivi de toute sa cour. Le cortége défile et file. Soudain, une masse de peuple lui succède; danses éperdues. Les hommes turlupinent le domino vert-pomme ; les femmes agacent Bolivar. Ils cherchent à les entraîner. Le ciel se voile, l'orchestre imite l'orage, le tonnerre gronde, l'éclair sillonne la nue, une fusée passe sur le coq du clocher, rafle le chapeau de Bolivar et le lance à ses pieds! Le héros, joyeux, va le ramasser... mais Monteverde et Murillo, rapides comme la flèche, saisissent le couvre-chef et disparaissent dans un grand panier, en jurant de se venger. La cour de Louis XIV revient et se livre à une sarabande désordonnée avec les deux sexes flamands. Le roi emmène Bolivar dans sa tartane, et on repousse le domino vert-pomme, qui reste désespéré et se tordant les bras. Musique bien cuivrée.

Troisième et dernier tableau. — La *Piazzetta* de Venise. On va exécuter le jeu populaire appelé *les Forces d'Hercule*. La lagune est couverte de gondoles richement pavoisées. Le *Bucentaure* s'avance avec son château d'arrière en étoffes merveilleuses; le doge et la dogaresse en descendent, au moment où les sbires veulent pendre un homme dans l'inter-colonnes de Saint-Théodore et du lion de Saint-Marc. Le doge fait grâce. Le presque pendu, c'est Monteverde. Murillo l'emmène en faisant des gestes terribles. Tous deux jurent de se venger. Des filles de Chioggia et de Malamocco arrivent pour danser. Deux d'entre elles se distinguent on ne peut plus. Tout à coup paraît un héros, ou un héraut, armé de toutes pièces, porté sur un pavois, pavoisé. Il salue superbement le doge barbu et la dogaresse, une Grimaldi, et fait signe qu'il a à parler. Tout le monde se tait... lui aussi. Le doge l'invite à lever sa visière... on reconnaît Bolivar. Le doge Mocenigo lui ouvre ses bras et le fait asseoir à ses côtés. A un signe de la dogaresse, des bravi fendent la foule, et une femme chargée de chaînes est amenée. C'est le domino vert-pomme! Le doge l'embrasse et lui remet une grande clef; on ne sait pas pourquoi, et il ne faut pas qu'on le sache, sans quoi on comprendrait, et tout intérêt disparaîtrait. Le domino vert-pomme part sur le *Bucentaure*, qui vogue vers le Lido. Le fond de la scène s'ouvre ; apothéose : le chapeau de Bolivar paraît sur un nuage, entouré de caractères de feu d'une signification difficile à pénétrer en dehors des instituts. Cent jeunes filles voltigent au bout de fils de fer et envoient des baisers au public. La toile tombe au milieu d'une explosion de feux du Bengale sans fumée et de toutes les ressources instrumentales, s'efforçant de fêter pompeusement ce beau jour.

Tel est ce ballet, qui ferait courir tout Paris et plus encore! Si le fil de l'intrigue échappe aux gens exigeants, nous dirons: Qu'importe! Ce ballet est de l'école — libre, — fantaisiste au degré suprême — sans souci des unités, — sans souci de rien!

Il n'a qu'un but : enfiler à la suite les unes des autres des scènes excessivement variées et disparates (celles-là ou d'autres, nous n'y tenons pas), ayant une ombre, un semblant de liaison, pour attacher les spectateurs pointilleux qui ont la faiblesse de chercher le sens des choses... comme si l'esprit humain, l'intelligence sociale comprenaient quelque chose à tout ce qui entoure l'homme ou le mondain !

Un ballet modèle, chef-d'œuvre du genre, selon nous, serait donc celui qui ferait succéder les tableaux aux tableaux, — comme dans un musée, — sans suite, relation, corrélation...

Croyez-vous que l'intérêt soit plus grand à voir le ballet qui s'est efforcé de relier les scènes les unes aux autres, s'assujettissant, pour rester logique, à des tableaux d'un ennui profond? Qui est-ce qui s'intéresse au *Corsaire*, à la *Bohémienne*, à l'*Ermite*, à la *Villageoise?* pas un chat! Cherchez donc dans les quatre parties du monde, les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre points cardinaux, dans tous les pays, dans tous les temps,— et ailleurs si vous pouvez,— les choses les plus drôles ou les plus bizarres, les plus terribles ou les plus pompeuses... et faites défiler! Nous sommes loin de poser le précédent scenario, gribouillé au courant de la plume, comme une proposition formelle...; mais c'est le type proposé, — et sur ce type on pourrait ajouter mille conceptions charmantes. Et en fin de compte, nous prétendons qu'un tel ballet ne serait ni plus obscur ni plus invraisemblable, que ne le sont une foule de ceux qu'on offre au public, et qui offrent un véritable jeu de casse-tête à celui qui a la prétention, la folie de chercher a y comprendre quelque chose!

~~~ On remarque tous les soirs, de huit à dix heures, au bois de Boulogne, une calèche fond olive, doublée de reps blanc, attelée de chevaux gris de fer, et portant un jeune monsieur barbu et une jolie dame rose. Il est Romain, elle est Parisienne. Il s'appelle Corradini, elle est née Saint-Yves. Sur le panneau de la voiture s'étale un immense écusson sur le champ d'azur duquel le chiffre — 17 — s'enlève en or. L'écu est timbré d'une couronne de comte. M. Corradini est comte romain. Mais quelles singulières armes... ce chiffre 17... — direz-vous?

Le fait mérite explication, car ce sont là, en effet, des armes *à enquérir*, s'il en fut jamais!

Du reste, ici nulle indiscrétion; le comte Corradini raconte son histoire à tout le monde, et lorsque l'autre soir on lui dit à l'oreille qu'il y avait là un chroniqueur, il s'écria : *Tanto meglio!*

Donc voici pour ce — 17. Le père du comte était arrivé de son village à Rome, à l'âge de 17 ans et à la tête de 17 baïoques, un peu moins d'un franc. Il s'était d'abord fait garçon de café, puis commissionnaire, puis *cicerone* pour les étrangers. Ayant réussi à amasser 1,700 *scudi*, il ouvrit un petit café. Il le vendit 17,000 et fonda un hôtel qu'il exploita pendant 17 ans. Après quoi il se fit marchand de grains, accomplit 17 voyages en Orient pour son commerce, et fit pendant une nouvelle période de 17 ans une fortune colossale, à la suite de laquelle il s'était retiré à Odessa.

Ayant de bonne heure remarqué l'influence du chiffre 17 sur sa destinée, il s'était bientôt étudié à l'appliquer sans cesse. Il entreprenait ses plus fortes affaires, ses voyages, le 17 du mois; il eut 17 navires; il acheta 17 palazzi ou maisons, etc. Il était persuadé qu'il vivrait jusqu'à l'époque où le nombre 17 viendrait dans le total de ses années. Chose étrange! il est mort il y a dix-huit mois, juste le jour où il entrait dans sa 77^me année... Il laissait 17 millions à ses trois enfants, s'étant depuis dix ans appliqué à n'en pas gagner un de plus, comme à n'en pas avoir un de moins.

Son fils aîné a acheté la noblesse romaine, pour avoir un prétexte à étaler des armoiries, dont il a demandé la composition à l'institut héraldique de Saint-Luc, n'ayant en vue que la célébration du fameux chiffre. Essayant d'hériter des chances protectrices de son père, il a cherché à Paris une jeune personne de 17 ans, et l'a épousée le 17 décembre dernier, afin d'avoir tout au moins un 7 dans l'année. Il a longtemps fouillé les Champs-Elysées pour trouver un emplacement où son hôtel à bâtir pût porter le n° 17; il l'a trouvé rue des Vignes, presque en face de la jolie résidence de M^lle Judith. Enfin, s'obstinant dans la poursuite de cette bonne fortune qui lui semble faire partie de son héritage, il a, toutes les semaines, 17 amis à dîner, et il souscrit d'avance, pour sa femme et pour lui, à ne pas vivre au delà de 77 ans!

~~~ M^lle Nathalie, sociétaire du Théâtre-Français, que, par une *jalousie*... de *comédie*, on n'appelle *Nathalie* que pour ne pas l'appeler *Thalie* (le tout selon M. Léon Gozlan), la belle et excellente artiste, disons-nous, a mal au genou. Ce n'est pas le mal de genou que M^lle Taglioni rendit jadis fort célèbre pendant neuf mois; c'en est un autre, un vrai, et comme tel, fort douloureux pour l'artiste, fort gênant pour son théâtre, fort déplaisant pour le public. Voilà sur ce mal de genou la vérité telle qu'elle sort de son puits et de ma conscience.

Or, avant-hier, M^lle Nathalie avait quatre personnes à dîner, pour se distraire d'une insupportable claustration. Son genou avait naturellement (façon de parler !) été plusieurs fois, non pas sur la nappe, mais sur le tapis, et, dans la douleur (morale) qu'elle ressentait de douleurs (physiques) qui l'éloignaient de son théâtre, elle racontait qu'un de ses amis, un député, lui avait promis de lui envoyer son médecin, grand admirateur d'elle depuis un certain *Ulysse* de feu Ponsard, et qui, n'ayant pu jusqu'alors se jeter à ses genoux, serait ravi de lui en guérir un ! Elle devait aussi, dans la soirée, recevoir son *manicure*, afin de retailler pour une bonne pousse un ongle cassé, et dont l'angle menaçait la chair. Très-bien.

On était au dessert, le café et les liqueurs arrivaient sur la table ; on sonne du dehors ; le domestique était occupé à l'office ; une servante, ou plutôt une oie qui se trouvait par là, ouvre, et fait pénétrer, tout droit dans la salle à manger, un vieux monsieur à l'air digne et à l'habit décoré. M^lle Nathalie se lève, croit reconnaître cette visite mal introduite, et s'écrie :

—M. de Montferrand, je crois?... Pardon, monsieur, si l'on vous a introduit ici... je...

— Je n'ai pas l'honneur d'être M. de Montferrand, mademoiselle ! — dit le vieux monsieur, qui connaît sur le bout du doigt son architecte du *Saint-Isaac* pétersbourgeois.

— C'est le *manicure* ! — dit un plaisant convive à sa voisine. — M^lle Nathalie, un peu contrariée de sa première erreur, entend et adopte l'idée.

— Ah... pardon, monsieur, — dit-elle,— vous venez pour ma main ? Nous allons passer...

— Non, mademoiselle !... je ne viens pas pour votre main... bien qu'il me serait assurément très-doux de vous la demander... mais je suis un peu vieux et je craindrais...

Cette fois la brillante comédienne perd un peu la tête, et comme, pour se montrer polie envers cet hôte inconnu, elle s'était tenue debout, elle s'appuie un peu trop sur le genou en question, qui soudain lui rappelle le mal :

— Ah ! monsieur... j'y suis... c'est pour voir mon genou que... pardon... si vous voulez bien m'accompagner dans ma chambre...

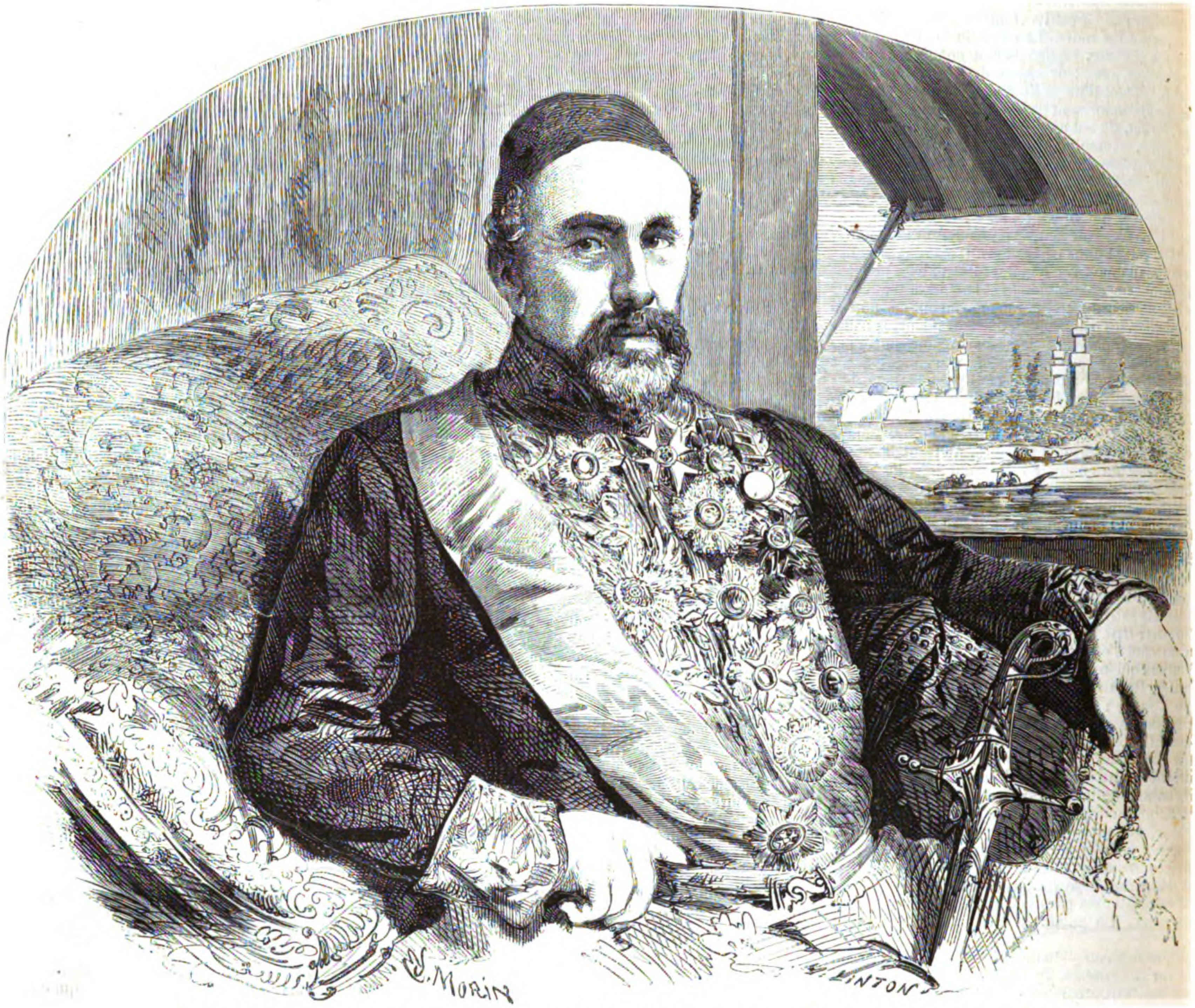
— Mon Dieu, mademoiselle, — reprend le monsieur, — je serai assurément charmé de voir votre genou... et me voilà tout prêt à vous suivre... mais... je suis l'amiral P..... !

— Ah ! monsieur l'amiral ! — s'écrie l'artiste encore plus troublée, — mille pardons !... voulez-vous accepter un verre d'anisette ?

L'amiral ne repoussa pas l'anisette, mais, avant toute chose, il offrit son bras à M^lle Nathalie, et l'emmena dans la pièce voisine pour lui exposer le sujet de sa visite : il n'était pas question de genou. Le lendemain, en racontant l'histoire à un de ses camarades du Théâtre-Français, M^lle Nathalie s'écria :

— Je voudrais bien avoir cette scène-là à jouer dans une comédie... Ça serait drôle !

JULES LECOMTE.



Son Exc. Fuad-Pacha, ambassadeur de S. M. le Sultan aux conférences de Paris, d'après une photographie de M. Le Gray.

Arrivée du cercueil de M. de Montrichet à Marseille.

Fuad-Pacha.

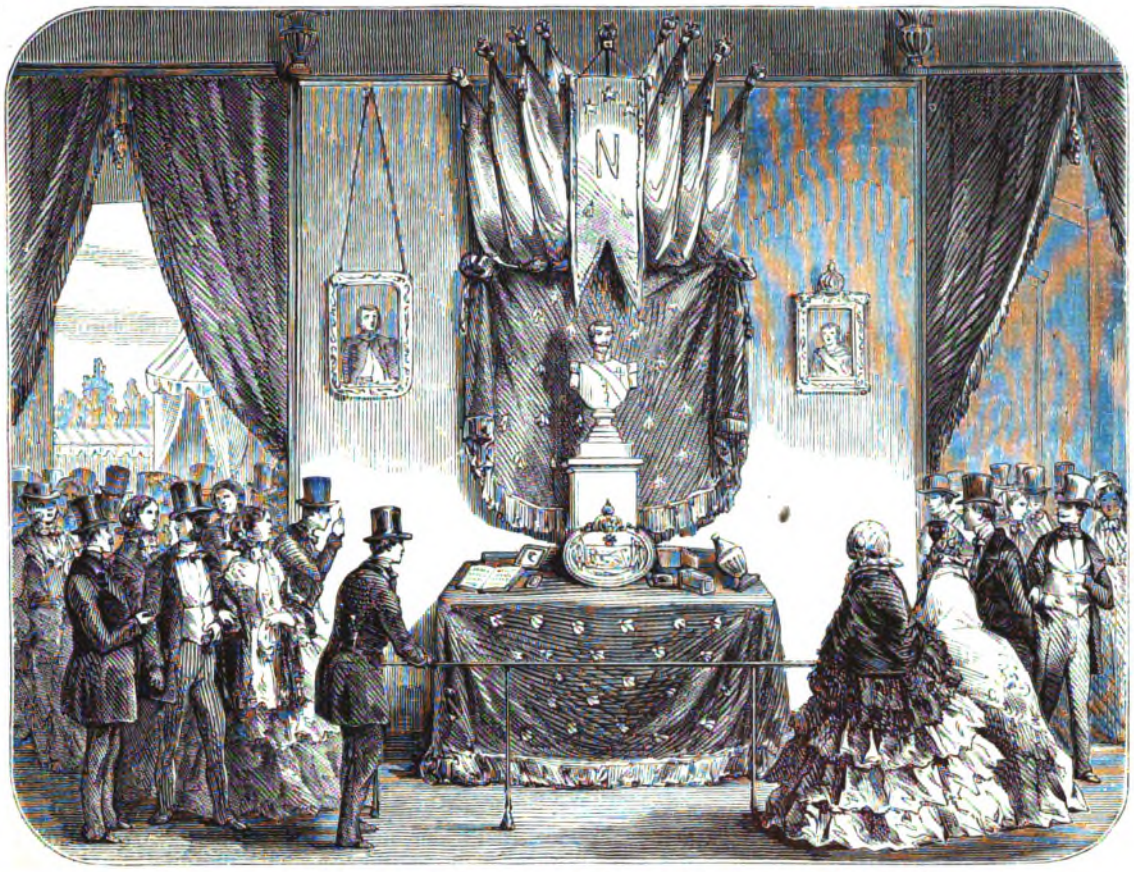
Le portrait offert aux lecteurs par ce numéro est celui de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères de Turquie et ambassadeur plénipotentiaire représentant S. M. le sultan dans les conférences de Paris.

Fuad-Pacha est un des hommes d'État les plus considérables et les plus considérés de la diplomatie ottomane.

Étant initié par une éducation tout humanitaire aux mœurs et aux usages, comme aux connaissances et aux principes de la civilisation européenne, il pouvait mieux que personne représenter avec avantage cet Orient inconnu, où toute existence est voilée, ce pays des splendeurs et des mystères, au milieu de nos sociétés où toute ombre s'évanouit à l'éclat des lustres comme à celui du soleil.

Tout dans sa personne est du reste en parfaite harmonie avec la noblesse de caractère et l'élévation d'intelligence que l'opinion lui reconnaît. Ses traits appartiennent au plus beau type osmanli, dont la dignité un peu fière se trouve tempérée par la bienveillante courtoisie qu'il a puisée dans le commerce du monde diplomatique. Il n'y a en lui du musulman que la ceinture d'or et le fez; c'est, au reste, le grand seigneur dans toute la distinction que, comme Vély-Pacha et Méhémed-Djemil, il a puisée dans l'aménité de nos relations mondaines.

LÉO DE BERNARD.



Exposition d'Angers. — Objets ayant appartenu à l'empereur Napoléon Ier.

Arrivée à Marseille du cercueil de M. de Montrichet.

Le débarquement à Marseille des restes mortels de M. de Montrichet a été pour cette ville une occasion de témoigner les sentiments de respectueuse reconnaissance laissés dans le cœur de la population par cet ingénieur célèbre.

Marseille ne doit pas seulement à M. de Montrichet un monument magnifique, un de ces grands travaux que visitent avec une égale admiration le touriste, l'artiste et le savant; elle lui doit une de ces créations qui transforment toutes les conditions de salubrité, d'hygiène et de prospérité d'une ville et ouvrent à son avenir une perspective toute nouvelle.

Le canal construit sur les dessins et sous la direction de cet ingénieur ne dote pas seulement Marseille d'eaux abondantes, il contribuera puissamment à dégager son port des principes délétères qui chargeaient l'atmosphère de miasmes fétides.

Les habitants de cette ville active et intelligente l'ont admirablement compris.

Ce ne sont pas seulement, en effet, les autorités qui sont venues recevoir et entourer d'un deuil officiel cette bière révérée; tout le peuple s'est associé à cet hommage funèbre rendu à l'homme de science et de génie, dont le nom restera uni à celui de ses bienfaiteurs.

Notre gravure représente le moment où la barque funéraire s'avança, remorquée par les chaloupes de service sur les quais où la foule l'attendait dans un pieux recueillement et un lugubre silence.

MAXIME VAUVERT.

Exposition publique d'Angers.

L'exposition scientifique, artistique, agricole et industrielle, après avoir charmé ses nombreux visiteurs par le talent, l'éclat, la richesse et l'habile disposition de ses produits, s'est terminée le 1er juillet, comme se terminent toutes ces intéressantes exhibitions, par une

Régates d'Angers.

distribution solennelle de récompenses. Une exposition est un concours, une lutte où il n'y a pas de vaincus, mais où il y a des triomphateurs, des plus habiles parmi les habiles, *primi inter pares;* et aux triomphateurs, il faut des palmes, ils les ont obtenues aux applaudissements de leurs rivaux.

Nous devons revenir sur cette exposition, dont nous avons déjà traité la partie florale, non pour parler de la remarquable galerie d'objets d'art, où, indépendamment de quelques bustes d'un modèle magistral taillés dans le marbre angevin par des ciseaux du pays, on remarquait plusieurs toiles signées par des noms connus, qui promettent d'être un jour des noms célèbres, ou des collections si curieuses envoyées par la Société linnéenne et la Société académique; cela nous entraînerait dans des développements qu'excluent le caractère et les limites de ce journal. Nous voulons seulement appeler l'attention sur un point de cette exposition qui était devenu le centre vers lequel un entraînement irrésistible semblait porter tout d'abord les pas des visiteurs.

Rien là pourtant ne semblait justifier cette spontanéité, cet empressement, cet intérêt... Deux portraits, d'une exécution assez médiocre, étaient suspendus aux lambris; quelques objets de peu de valeur apparente étaient déposés sur une console : une feuille de papier, un volume, une plaque décorative, une mèche de cheveux, des feuilles d'arbre desséchées, voilà tout... Quoi, si peu? direz-vous... Oui, sans doute... mais ce si peu de chose par lui-même est un monde de grands souvenirs.

Ces deux portraits ont appartenu à l'empereur Napoléon Ier. L'un est le sien, dessiné alors que le futur souverain n'était que capitaine d'artillerie; l'autre est celui du roi de Rome, peint par un artiste impérial, sa mère elle-même, sous la direction d'Isabey, dont Marie-Louise était l'élève.

Cette feuille de papier est le plan de la bataille de Rivoli, tracé par le vainqueur le 15 août 1816, lorsque, charmant avec des souvenirs de gloire les angoisses de l'exil, il dictait à Las Cases le récit de la première campagne d'Italie, dont ce volume est le manuscrit.

Cette plaque est celle que Napoléon portait à Sainte-Hélène, et qui pourrait dire de quelles pulsations précipitées battait son cœur lorsque, les yeux perdus dans l'horizon torride, il pensait à la France.

Cette mèche est formée de ses cheveux, et ces feuilles desséchées sont les feuilles de ce saule éploré qui, vingt ans, ombragea sa tombe.

Concevez-vous maintenant cet intérêt, cet empressement, cette spontanéité ardente... Quel passé vit et rayonne dans ces humbles objets! Quelle épopée depuis Toulon, où le jeune officier d'artillerie se révèle à l'éclat foudroyant de ses pièces... jusqu'au roc atlantique où l'Europe, tant de fois vaincue, sembla vouloir mesurer son infortune à sa gloire! FULGENCE GIRARD.

Régates d'Angers.

Le sport a pris le canotage sous son patronage aristocratique, et, disons-le, le canotage se montre digne de cette distinction. Pas de rivière un peu profonde dont il ne sillonne la surface de ses yoles étroites, aux rames longues et flexibles, pas de fleuves où ses yachts ne livrent au souffle de la brise la blanche toile de leurs brigantines, de leurs focs et de leurs huniers.

Il a ses clubs dans toutes les grandes capitales: à Paris comme à Londres, à Saint-Pétersbourg comme à la Haye. Nos cités provinciales auront bientôt les leurs. En attendant elles ont leurs régates. A qui les ont elles empruntées? A Paris? c'est plus que contestable. Brest et le Havre avaient déjà les leurs que Paris ne connaissait encore d'autre embarcation que la lourde galère qui vogue dans l'azur héraldique de son blason. Mais s'il ne les a inventées, il les a perfectionnées, c'est incontestable. Aujourd'hui il a ses régates comme il a ses courses. Le bassin de la Seine sous Saint-Cloud est le fier rival de l'hippodrome de Longchamps. La large nappe d'eau qui borde les peupliers d'Asnières est l'émule un peu tapageuse de la Marche et de Chantilly.

Nos grandes villes de province ont imité Paris, sans s'inquiéter si Paris avait imité le Havre ou Brest. Nantes et Rouen ont eu leurs régates à l'instar de celles que nous avons eues cette année de Maisons-Laffitte à l'embouchure de la Marne; Angers vient à son tour d'avoir les siennes. C'est à la reproduction de ces dernières qu'est consacrée l'une de nos gravures.

MAC' VERNOLL.

Inauguration des monuments funéraires de l'église de Rueil.

En reproduisant dans ce journal les principales parties architecturales de l'église de Rueil, nous avons donné l'historique des monuments funèbres dressés dans cette église où reposent les cendres de LL. MM. l'impératrice Joséphine et la reine Hortense. L'inauguration du mausolée de cette dernière princesse eut lieu le dimanche, 27 juin, en présence de l'Empereur, de l'Impératrice et de plusieurs hauts fonctionnaires de l'Etat; nous donnons l'illustration de cette solennité funèbre.

S. Exc. le maréchal Magnan, M. le préfet du département de Seine-et-Oise et M. le maire de Rueil reçurent Leurs Majestés à la porte de l'église, d'où le digne curé de la paroisse, après leur avoir offert l'eau bénite et l'encens, les conduisit processionnellement aux sièges qui leur avaient été préparés devant l'autel.

Après la messe, pendant la consécration de laquelle fut exécuté un *Salutaris hostia* du plus grand style et du sentiment religieux le plus élevé, Leurs Majestés regagnèrent leur équipage au milieu des manifestations empressées d'une foule sympathique, accourue les saluer de ses acclamations.

LÉO DE BERNARD.

Fête de Jean la Fontaine.

Les siècles qui nous séparent de la barbarie ont fourni tant d'hommes célèbres à l'histoire universelle des peuples, qu'il n'existe plus aujourd'hui, sur la surface des deux hémisphères, de ville, de village et même de modeste bourgade qui ne renferme, à la page des naissances du registre de l'état civil, quelque nom justement illustre. Parmi les grandes cités, il est des villes qui peuvent avoir leur galerie de héros, d'hommes politiques, de savants, d'artistes et de poëtes. Château-Thierry ne compte qu'une grande renommée dans ses annales; mais celle-là est tellement originale, qu'elle compense à elle seule les illustrations de bien des villes plus richement partagées

La Bruyère disait de la Fontaine, en 1693 : « Plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, il a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux. Il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime. Homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-dessus de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. »

Poëte des enfants, des hommes faits et des vieillards, il restera éternellement jeune, parce qu'il sera toujours vrai et aussi simple dans le fond que dans la forme. Divin conteur que l'on apprend avant de savoir lire et que l'on relit alors que l'on ne peut plus apprendre.

> Dans la fable et le conte il n'eut pas de rivaux;
> Il peignit la nature et garda ses pinceaux.

Au nombre des écrivains du dix-septième siècle, il n'est point de plus sympathique que ce génie facile, qui faisait des chefs-d'œuvre sans avoir l'air de s'en douter, ce qui justifie le mot de Mme de la Sablière, qui disait un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : « Mon Dieu, je n'ai gardé avec moi que mes bêtes, mon chien, mon chat et la Fontaine.» Connaissait-il seulement sa valeur, ce naïf bonhomme, qui, après avoir lu et médité Horace, Virgile, Térence, Quintilien, et plus tard Rabelais, Marot, d'Urfé et Voiture, écrivait à Saint Evremond, en 1687 :

> J'ai profité dans Voiture;
> Et Marot, par sa lecture,
> M'a fort aidé, j'en conviens.
> Je ne sais qui fut mon maître;
> Que ce soit qui ce peut être,
> Vous êtes tous trois les miens.

Mais il citait encore Rabelais, et ajoutait bonnement : Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. A cette époque, la Fontaine avait soixante-six ans. Le même la Fontaine, s'éveillant un jour, comme d'un sommeil profond, au milieu d'une conversation très-animée sur les œuvres de saint Augustin, demanda ingénument à l'abbé Boileau s'il croyait que saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais. L'abbé, l'ayant regardé de la tête aux pieds, lui répondit : « Prenez garde, monsieur de la Fontaine, vous avez mis vos bas à l'envers. »

En effet, la chose était vraie.

On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les naïvetés et toutes les distractions du *Bonhomme*.

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Je passais mes journées entières à lire. Ma chambre donnait sur les jardins. Je voyais de ma fenêtre le parterre de Mme d'Ablon et la pelouse commune où la chèvre s'ennuyait.

Un soir que j'avais dévoré tout le premier volume de *Notre-Dame de Paris*, je vis Sophie, l'aînée des demoiselles d'Ablon, accroupie dans l'herbe à côté de la chèvre. Ce tableau m'enchanta. Je donnai à la chèvre le doux nom de Djali et Mlle Sophie me représenta Esméralda au naturel. Jusqu'alors, je ne l'avais pas beaucoup remarquée. Elle était dans cet âge pénible où les jeunes filles ont de longues jambes et des mains rouges. Cela ne l'empêchait pas d'être une charmante créature, quand l'appui de sa fenêtre me la montrait à demi-buste; mais, dès qu'elle marchait, ses grands pieds battaient maladroitement le sable et ses épaules pointues relevaient à tour de rôle son petit camail de soie noire d'une façon toute disgracieuse.

Liban avait coutume de dire en parlant d'elle :

— Elle est du bois dont on fait celles qui ont le fil!

Mais Liban, après tout, n'était qu'un domestique. Ce devait être un juge médiocre pour des filles de bonne maison.

Je trouvais, moi, que Sophie avait l'air pédant et même un peu niais. Il y avait en elle cette détestable importance de la pensionnaire que certaines femmes gardent jusqu'à soixante ans.

J'aimais mieux Aimée, le démon. Celle-ci était franchement folle et laide à faire plaisir. Elle avait des brutalités de petit prolétaire, des accès de criailleries insupportables, des chansons qui ne fatiguaient jamais sa voix pointue et acide comme une grappe de groseilles vertes. Mais elle bondissait si gaiement dans le foin! Elle avait tant de hâte de porter le pain ou les sous aux pauvres qui venaient à la grille! Elle riait de si bon cœur, montrant sans vergogne ses larges dents inégales!

Liban n'osait pas trop se prononcer sur le compte d'Aimée. Il avait pris l'habitude de faire une sieste après son déjeuner, qui était pour lui un très-bon repas, — de même que le dîner, le goûter et souper. Quand on l'éveillait à ces heures de bienfaisant repos, il se laissait entraîner à de véritables imprécations. Or, Aimée, bruyant lutin, avait soin de l'éveiller cinq ou six fois par semaine.

Liban disait :

— Pour le présentement, c'est, vulgairement parlant, un assez vilain singe, mais qui vivra verra.

Donc, ce soir-là, Sophie m'apparut sous un jour tout nouveau. Il me sembla qu'elle rentrait de mille façons dans le portrait que le grand poëte fait de son héroïne. C'était une sauvage que cette fillette, une bohémienne. Je lui trouvais sous la peau de ces *tons chauds*, comme on dit dans la belle langue. Elle ne pouvait point passer tout à fait pour une Espagnole au teint bruni, mais il y avait dans sa pâleur des glacis dorés qui m'enchantaient.

Ou plutôt j'étais enchanté de faire en moi-même une certaine quantité de phrases romantico-techniques où j'utilisais les bien-aimés néologismes de mes poëtes favoris.

Tout chemin mène à Rome : tout sentier conduit à l'amour.

L'amour me venait par un abonnement de trois francs au cabinet de lecture.

J'étais beaucoup plus neuf qu'on ne l'est ordinairement à cet âge joli du baccalauréat ès-lettres. Ma nature solitaire m'avait épargné jusqu'à ces naïves aspirations qui naissent dans les cœurs de seize ans, au bruit des vanteries amoureuses du don Juan lycéen. Je ne savais pas. Je ne désirais pas savoir. J'avais de moi-même une excessive défiance. Il fallait de toute nécessité les philtres dont la bonne Mme Bouilly faisait commerce pour m'ouvrir la porte des rêves.

Je compris pour la première fois de ma vie cette locution : devenir amoureux d'une femme. Cela signifie proprement : voir une femme au travers d'un prisme calculé à merveille pour embellir ses beautés, en reléguant ses défauts dans l'ombre.

Voilà toute la définition. A l'heure où j'écris, je suis encore prêt à soutenir cette thèse, ainsi formulée : Aimer une femme, c'est la voir autrement qu'elle n'est.

Le bandeau de l'Amour mythologique est un sym-

[1] Voir le numéro du 3 juillet.

Comme il faut l'air et l'espace aux oiseaux pour vivre, il faut aux poëtes, pour rêver, les frais ombrages, les verts coteaux, les horizons changeants et les ruisseaux limpides, un ciel bleu et des gazons fleuris.

Dieu permit à la Fontaine de venir au monde au milieu de toutes ces richesses de la nature. Il plaça son berceau au penchant d'une jolie colline qui borde gracieusement une des rives de la Marne, et dont le sommet se couronne de ruines majestueuses.

La ville de Château-Thierry, qui avait titre de duché-pairie, était la capitale de la Brie pouilleuse ou du pays de Gallevesse. Le duc de Mayenne s'étant emparé de Château-Thierry pour la ligue contre Henri le Grand, les Espagnols la pillèrent et la saccagèrent. Depuis, elle se remit sous l'obéissance de son légitime souverain en 1581. Cette ville n'est pas ancienne; il n'en est fait mention que dans le sixième siècle. Charles VI érigea Château-Thierry en pairie pour Louis d'Orléans, son frère; mais, l'an 1407, le même roi la rendit à la couronne.

Charles IX l'érigea en duché en 1566.

La ville est située dans une délicieuse vallée : de la plate-forme du vieux château d'où lui vient son nom, la vue s'étend au loin sur la campagne. Ce tableau est varié : ici des arbustes, des vergers, des prairies, de gais villages, des cultivateurs veillant aux produits du sol; là les bords paisibles de la Marne, des canotiers amateurs comme au pont d'Asnières, des mariniers de profession comme sur la haute Seine, le mouvement incessant de cette navigation désœuvrée et laborieuse, et le va-et-vient des embarcations à la rame ou à la voile, qui glissent sur les eaux de la rivière. Certes, ne fût-ce qu'à cause de son site pittoresque, Château-Thierry était digne de donner naissance à l'auteur des *Deux Pigeons*, des *Poissons et le Berger*, du *Vieillard et les trois Jeunes Hommes*, et de tant d'autres créations pleines de charme et de poésie, qui resteront sans imitateurs.

L'histoire de la vie de Jean la Fontaine est trop connue pour qu'il soit possible d'y revenir sans retomber dans des redites continuelles et monotones. D'ailleurs, nous n'avons point à faire un article biographique, mais seulement à rendre compte des détails de la fête qui a eu lieu dimanche, 27 juin, à Château-Thierry, et qui offre un caractère tout différent de celui de la plupart des fêtes populaires, tant par son côté national que par son côté artistique.

Cette fête, toute d'enthousiasme, fut créée il y a quelques années. Le conseil municipal y resta étranger, les habitants en font seuls les frais. C'est une sorte de pieux et solennel hommage rendu à la mémoire du grand poëte. Riches et pauvres, chacun apporte son tribut. Tous travaillent avec un même zèle, une égale ardeur. Chaque année, aux approches du jour anniversaire, la ville se transforme complétement pendant quelques semaines. C'est un échange d'espérances, de désirs, d'activité, de projets; on peint, on brode, on tapisse; on fait des vers, on élève des statues, des arcs de triomphe, des portes de verdure, des colonnes de mousse; on tresse des couronnes de fleurs et de lauriers. Le soir venu, les rues et les places publiques sont plantées d'arbres, pavoisées de mâts et peuplées de curieux; on se presse, on se heurte et se pousse, on s'étouffe, c'est un pêle-mêle d'individus de toutes les classes de la société. La ville entière s'habille comme le fait une femme pour aller au bal. Ce sont des cordons et des grappes de verres de couleur, des temples et des fontaines de feux; partout des flots de lumières, partout du bruit et des surprises, des étonnements et des joies.

Cette année, plus de vingt mille personnes sont accourues à Château-Thierry pour assister à la fête du bon la Fontaine. La décoration était splendide; le faubourg de Marne, cette longue rue correcte qui forme l'entrée de la ville, était planté des deux côtés de colonnes de mousse, distantes l'une de l'autre de trois mètres environ, et rattachées entre elles par des guirlandes de feuillage que terminait un chapiteau de lanternes chinoises. A mi-chemin se trouvait un énorme rocher artistiquement construit. Du sommet de ces pierres, l'eau retombait en cascade dans un bassin de verdure qui s'abritait sous les branches ombreuses du chêne de la fable.

L'ornementation la plus brillante était celle de la rue du Pont et de la Grande-Rue. A l'entrée de la première, il y avait une porte de verdure et, dans toute la longueur de la rue, des colonnes de feuillage qui faisaient berceau; au-dessous pendaient des verres de couleur. A l'extrémité de la Grande-Rue, les habitants avaient construit un immense rocher surmonté du buste de la Fontaine. Là se trouvaient une partie des animaux que Grandville a si bien illustrés, et l'allégorie permettait au regard charmé et attendri de ressaisir ces caractères heureux des histoires naïves et vraies qui font la gloire du poëte: Le Renard et les Raisins, — des raisins véritables que le passant convoitait, et qui feraient honneur à la table d'un roi; — le Corbeau et le Renard; le Loup et l'Agneau; les Grenouilles qui demandent un roi... D'autres tableaux encore, les plus populaires... enfin ce monde inférieur auquel la Fontaine donna la pensée et la parole.

La rue qui porte son nom était la seule qui n'eût pas d'ornements. La maison où le poëte est né, le 8 juillet 1621, avait seulement une porte de verdure et un cordon de verres de couleur. Cette simplicité allait au cœur et touchait profondément. Plus loin, vers un autre point de la ville, au bord de la rivière, on lisait sur le piédestal de la statue du fabuliste, qui fut exécutée par Lethiers, un acrostiche que son étendue ne nous permet pas de citer.

Pour ce jour solennel, l'esplanade du vieux château, impraticable quelques mois auparavant aux touristes les plus intrépides, rajeunie et transformée, était devenue une belle promenade, avec des ronds-points, des bosquets, des pelouses de gazons et des corbeilles de fleurs.

Dans la soirée, Château-Thierry offrait un spectacle vraiment magique. C'était à se croire transporté dans le pays des fées.

De loin, la ville apparaissait sous la teinte azurée du ciel, pareille à ces trompeuses cités qui cachent dans leurs palais, aux murailles de diamants et de saphirs, des princes charmants et des princesses aux cheveux d'or. Les *Mille et une Nuits* et la sultane Scherazade n'ont rien inventé qui dépassât ces merveilles. Sur la place du Champ de Mars s'élevait un temple à la danse que l'on aurait pu nommer le Temple de toutes les lumières. Sa toiture se composait de plus de trois mille verres de couleur serrés les uns contre les autres, et formait une coupole de feu.

La fête s'est prolongée très-avant dans la nuit, une nuit orientale, aussi transparente, aussi riante, aussi étoilée que sous le ciel de Constantinople. Lorsque l'heure du départ a sonné, la foule s'est dispersée en répétant : Honneur à la Fontaine ! Gloire au poëte de tous les âges, qui mourut un cilice sur la poitrine, et inspira à Louis Racine les vers suivants :

> Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
> Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
> Du maître qui l'approche il prévient la justice,
> Et l'auteur de *Joconde* est couvert d'un cilice.

M^me^ A.-R. DE BEAUVOIR.

Fête de Rouen.

TROISIÈME JOURNÉE. — RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.

Les deux premiers jours avaient été tout au passé. La vieille cité des Véliocasses avait tressailli d'orgueil à cet appel fait à sa mémoire, et cependant on n'avait évoqué qu'un souvenir du dix-septième siècle, elle qui eût pu apparaître drapée dans la pourpre prétorienne comme capitale de la seconde Lyonnaise, sinon la couronne de verveine au front et la faucille d'or à la main. C'est égal, elle avait fait noblement et courtoisement les honneurs de son hospitalité municipale au grand roi.

Le lundi, elle était revenue au temps présent, et elle ne semblait pas moins joyeuse et moins fière, joyeuse de ses prospérités industrielles et commerciales, fière de sa gloire artistique; et, certes, elle peut sans présomption s'enorgueillir de toutes ses gloires, de ses jeunes comme de ses anciennes. Si elle est la patrie de Corneille, elle est aussi celle de Boïeldieu. Le dix-neuvième siècle comme le dix septième est un beau siècle pour elle; elle ne songeait donc qu'à se réjouir...

Tous les divertissements en usage dans les fêtes publiques offrirent successivement à la foule leurs spectacles et leurs jeux. Ce furent tour à tour ces carrousels où notre cavalerie déploie tous les prestiges de son adroite et savante escrime; les mâts horizontaux, les mâts de cocagne, les joutes sur l'eau, les régates, et, pour couronner cette joyeuse journée, les feux du Bengale et leurs rayonnantes explosions de lumières, les feux d'artifices et toutes leurs splendeurs. Notre gravure est l'illustration sommaire de cet éclatant couronnement de la fête.

MAC' VERNOLL.

---

bole imparfait. C'était bon pour ces temps où l'on ne connaissait pas la dioptrique. L'Amour n'a pas de bandeau : il porte seulement de fallacieuses lunettes. Loin d'être aveugle, l'Amour a des yeux qui sont des kaléidoscopes.

— Si je pouvais devenir amoureux d'une fille d'Ève, pensai-je, — il me la faudrait avec ces longs yeux, avec cette taille bizarrement gracieuse, avec ces rutilants cheveux aux reflets cuivrés comme le bronze florentin!

Car, voyez la perversité profonde! Je pensais en style d'in-octavo jauni!

La pensée, cette chose intime et personnelle étroitement, se frelatait en moi au contact des six volumes que je m'ingérais tous les jours.

Dans notre civilisation, tous les pauvres enfants trop fiers pour s'abrutir au billard boivent ce stupéfiant opium que débitent les cabinets de lecture.

Il y eut un moment où la chèvre mangea une poignée de trèfle dans la main de Sophie.

Mon cœur battit. Esmeralda se mit à caresser Djali. Je m'accoudai, rêveur, à l'appui de ma croisée. Mes yeux demi-fermés se noyèrent dans cette délicieuse vision.

Tout à coup j'entendis un bêlement, puis deux éclats de rire agaçants.

Je ne pensai pas un instant que la chèvre se moquât de moi, mais quant aux demoiselles d'Ablon, c'était bien différent.

Elles me regardaient. Ce diablotin d'Aimée riait avec une haïssable insolence. — Sophie, plus réservée, cachait son hilarité derrière son grand chapeau de paille. Mais ce n'en était que plus piquant. Le grand chapeau tressaillait, tant on riait de bon cœur!

Cependant, pourquoi toute cette joie railleuse? Portais-je sur le visage cette inscription : Abonné de M^me^ Bouilly? Pouvaient-elles deviner que ce jeune homme châtain, accoudé à son balcon, venait de lire le premier volume de *Notre-Dame de Paris*, et qu'il se croyait un peu Phébus de Chateaupers?

Soyons de bon compte. Il n'y a rien de plus absurde que le rire des jeunes filles! ni de plus impertinent!

Elles ne savent pas pourquoi elles rient! Leur rire est forcé, convulsif, malséant. Et j'ai connu de malheureuses femmes qui gardaient jusqu'à l'âge le plus vénérable ce rire niaisot et terrible de l'ingénue!

Je me mis à détester M^lle^ Sophie d'Ablon. Je devins un peu plus misanthrope. C'était le moins que je pusse faire. Quand les demoiselles d'Ablon descendaient au jardin, je fermais violemment ma fenêtre.

Il me prenait parfois des remords comme si j'eusse commis un sacrilége. J'avais comparé cette pensionnaire pointue, ce fruit mal venu d'une civilisation fâcheuse, cette petite demoiselle d'Ablon, à la création sereine et large d'un de nos plus beaux génies.

Parce qu'il y avait une chèvre! Je méritais mon sort!

Mettre le nom d'Esmeralda sur le front de la fille d'un receveur général! d'un ventru, comme on disait alors, d'un vil financier, — d'un bourgeois!

Mon Dieu oui! j'insultais ainsi le pauvre M. d'Ablon jusque dans sa tombe!

J'évitais autant que possible M^me^ d'Ablon, à qui je gardais rancune d'avoir mis au monde une pareille enfant. Quand je me rencontrais face à face avec elle dans les allées ou sous la porte cochère, je saluais froidement. Je pensais bien que ma politesse glacée devait l'humilier, mais je tenais bon.

Un jour, je l'entendis qui disait à la concierge :

— Le jeune fils de M. Félix de .... a l'air d'un enfant bien tranquille.

Je crois que je jurai enfer et damnation comme les grandes dames de la *Tour de Nesle*.

J'étais un enfant! un enfant bien tranquille!

Je ne m'endormis qu'à trois heures du matin cette nuit-là, et je résolu de me rendre célèbre par mes débauches.

Dès le lendemain je me rendis à la Chaumière. Quelques jours après, les vacances n'étaient pas encore écoulées et Liban avait gagné les dix francs de sa gageure : j'avais fait plusieurs faridondaines.

M^me^ d'Ablon ne parut point mortifiée de cela, mais Liban me dit :

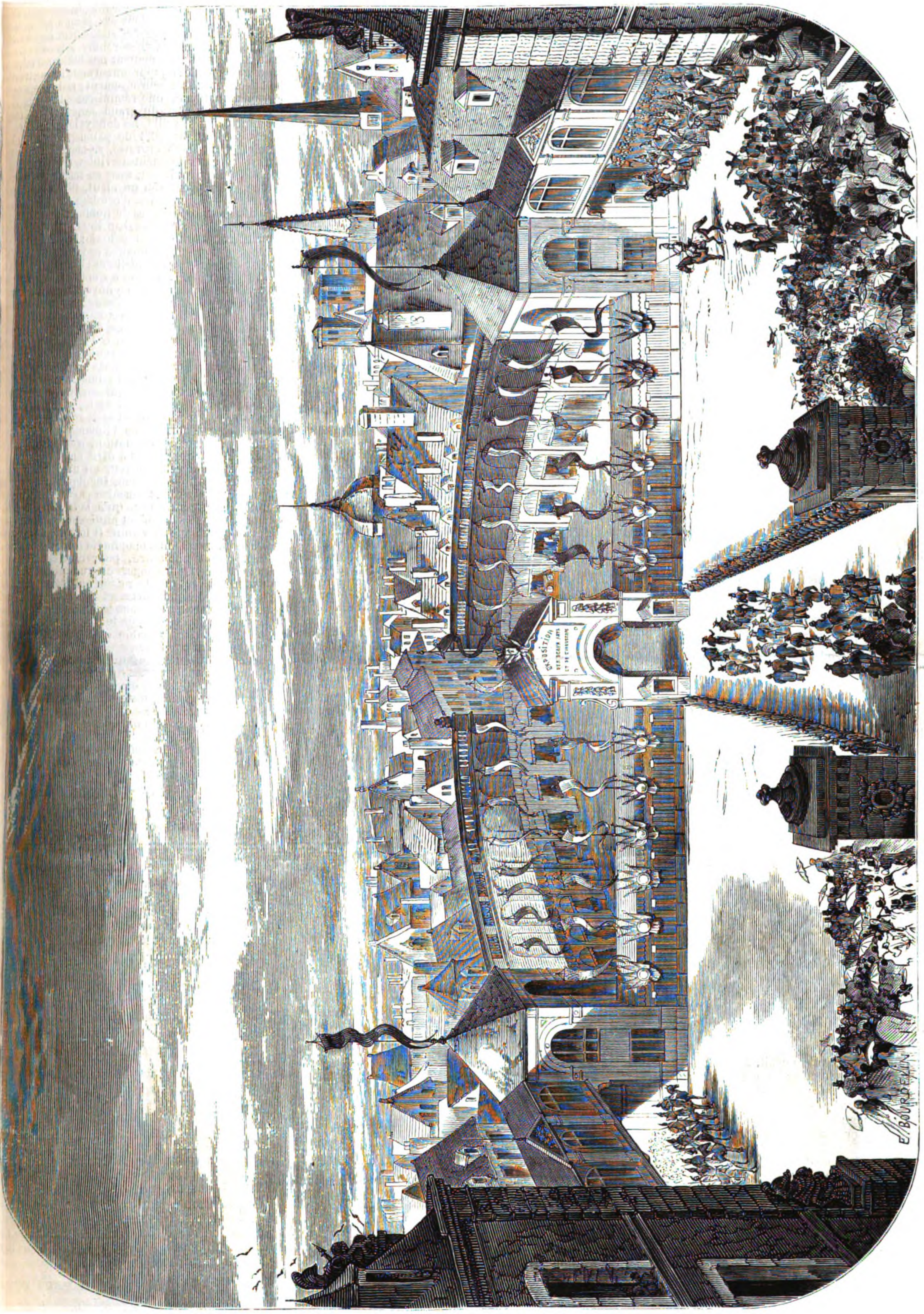
— Nous y avons été. Les habits le sentent. On peut entrer là-dedans jusqu'à la cheville, histoire de s'instruire en voyageant. Mais si ça dépassait les frontières jusqu'à porter le chapeau sur l'œil, fumer la pipe dans la rue ou venir du côté des boulevards avec une bergère de ces pays là ostensiblement, on défalquerait la pension.

— Qui ferait cela, Liban? demandai-je. Avez-vous de l'autorité sur moi?

Liban avait pour jeter son plumeau sous le bras gauche un geste de toute beauté.

— Pour votre bien, oui, me répondit-il; — je suis ici depuis quatorze ans... Monsieur m'a renvoyé cinq fois pour beaux traits de dévouement et outrepassation de pouvoir... n'empêche que les sultanes ont fui comme des ombres et que moi, vulgairement parlant,

Fêtes de Rouen. — Troisième journée : Réjouissances publiques.



Exposition de Dijon, d'après un croquis de M. Jeanniot, professeur à l'École impériale des beaux-arts de Dijon.

Exposition et fêtes de Dijon.

Entre toutes les villes de notre beau et heureux pays, Dijon, l'ancienne *Dibio*, *Divionum*, — que les géographes ne manquent jamais de signaler par les épithètes de grande, de célèbre, de riche, de très-belle et, surtout, de bonne, — se distingue par son goût pour les arts, les sciences et les lettres.

Une foule d'hommes célèbres ont reçu le jour dans ses murs ; Alexis Piron, Charles de Brosses, dont on vient de réimprimer les curieux écrits, le critique Saumaise, Bossuet, dont le seul nom dit tout, l'helléniste Larcher, le poëte Longepierre, le tragique Crébillon, Rameau, Cazotte, le chimiste Guyton-Morveau, le maréchal de Vauban, etc., etc. ; et, dans ces derniers temps, le vénérable et savant M. Adelon, le sculpteur Jouffroy, les peintres Devosges, Lecurieux, Lallemand, M^me^ Ancelot, l'acteur Joanny, etc., etc.

Avec tant de titres à la réputation, à la gloire, Dijon ne pouvait rester étrangère à ce mouvement qui emporte la France dans l'immense et salutaire voie des progrès utiles. Comme toutes ses rivales en intelligence, la cité qui peut faire remonter ses souvenirs aux temps de Marc Aurèle, qui tient une place si importante dans l'histoire du moyen âge, célèbre en ce moment la pacifique fête de l'agriculture, de l'industrie et des arts.

Depuis quatre jours la foule arrive de toutes parts dans les musées du chef-lieu de la Côte-d'Or. Les départements voisins, la capitale même, y sont représentés, et ce flot de voyageurs trouve à employer son temps de la manière la plus agréable.

Le palais des Beaux-Arts, édifice célèbre commencé par Philippe le Hardi et achevé par Charles le Téméraire, plus tard dévoré par un incendie terrible, est particulièrement le point de réunion des sociétés savantes. Là se trouvent le musée et ses riches collections, la bibliothèque, les archives.

Cet édifice imposant, auquel se trouvent jointes, pour tout le temps de l'exposition, des constructions provisoires, est rempli des productions des artistes du pays, de ceux de la capitale.

Le rangement, le classement, en ont été dirigés avec un empressement qu'on ne saurait trop louer, trop hautement reconnaître, par M. Pérignon, directeur de l'École impériale des beaux-arts de Dijon.

Moins exclusifs que les ordonnateurs des fêtes des arts au palais de l'Industrie de Paris, ceux de Dijon ont admis volontiers, dans leurs salons, dans leurs galeries, les produits d'arts, moins nobles peut-être, mais toujours recherchés. Ce mélange même pique plus vivement la curiosité, et est un attrait de plus.

Grâce au remarquable talent de M. Jeanniot, professeur à l'École impériale des beaux-arts de Dijon, le *Monde illustré* peut donner, dès aujourd'hui, une première idée de cette fête artistique et industrielle.

Ces magnifiques portiques, derrière lesquels se massent et se profilent les monuments de la vieille ville de Charles le Téméraire, ont été élevés avec autant d'activité que d'intelligence et de goût.

Ils sont destinés à recevoir les instruments agricoles, les inventions les plus nouvelles, les plus remarquables productions de l'ébénisterie.

Plus tard nous compléterons ces détails. Nous ne voulons aujourd'hui qu'appeler l'attention sur une exposition qui ne peut manquer d'être féconde en utiles résultats.

CH. D'ARGÉ.

Sur l'avénement plus ou moins prochain de l'anthropophagie.

Nous répondrons bientôt aux part sans enthousiastes de l'acclimatation ; nous croiserons courtoisement le fer avec ceux qui croient, par grandeur d'âme, aux acclimatateurs, promesse qui ne veut pas dire que nous soyons, pour notre part, disposé à nier l'une et à repousser les autres : enfin, bien ou mal, il sera répondu.

En attendant, nous allons mettre le pied sur une question brûlante, si brûlante, il paraît, que beaucoup n'osent pas y descendre, que le plus grand nombre redoute même de la regarder en face, fût-ce de très-loin. On dirait un de ces disques rougis au feu qui aveuglent à longue distance. Les paupières se retirent de terreur. Nous la traiterons d'autant plus volontiers dans ce recueil, qu'elle se lie directement à l'acclimatation, l'acclimatation n'étant, en fin de compte, qu'un procédé de plus créé ou à créer en vue de satisfaire plus complétement l'appétit toujours progressif des hommes. Acclimatation veut dire, dans le langage des faits, un plat de plus, soit de viande, soit de légumes, mais de viande surtout, à servir sur la table de cet insatiable Gargantua qu'on appelle, par politesse, la civilisation. Ce n'est que cela, rien que cela. En douteriez vous? Pourquoi voulez-vous acclimater les poules de la Cochinchine, par exemple? Tout uniment pour manger des poules de la Cochinchine. Ainsi de presque toutes les acclimatations tentées ou rêvées. Les acclimatateurs, s'ils existaient, seraient des bouchers scientifiques, des restaurateurs de la haute cuisine.

Ceci prouvé ou plutôt démontré, que l'acclimatation est une question de bouche, je passe à l'anthropophagie, qui est également une question de bouche.

Je commence par dire qu'aucune religion n'a proscrit ouvertement l'anthropophagie, c'est-à-dire, pour préciser d'une manière qui ne saurait jamais être trop naïve en pareille matière, je dis qu'aucune religion n'a défendu à l'homme, sous des peines exprimées, de manger son semblable. Les religions de l'Orient, presque sans exception, proscrivent comme nourriture la chair provenant d'animaux dont le pied n'est pas entièrement fendu. Des religions d'origine moins reculée défendent, dans un même esprit mystérieux, de manger certains oiseaux, tels que l'ibis, la tourterelle, le pélican, la cigogne, sans parler d'une foule de gibiers et de poissons interdits, ici à la religion juive, ici à la religion mahométane, ici à la religion hindoue, là à la religion des Chinois, si toutefois les Chinois, ces pères du matérialisme, ont une religion. Mais nulle part, soit dans la Bible, soit dans le Coran, soit dans les Védas, soit dans les Pouranas, codes religieux où les animaux immondes sont nominativement proscrits, vous ne lirez la défense imposée à l'homme de manger l'homme.

Cette défense n'a jamais été faite, dira t-on, parce que les législateurs religieux n'ont pu raisonnablement admettre ni supposer que ceci arriverait jamais. Logique de carton, objection de collége ! Si les législateurs religieux ont dû admettre ou supposer une chose, c'est bien l'anthropophagie, car ils l'ont trouvée établie partout où leur sagesse a essayé des lois d'ordre et de conservation en faveur de l'humanité ; si bien établie partout, que, depuis leur avénement successif, l'anthropophagie n'a cessé d'exister. Allez dans les épaisses forêts de l'Australie, fouillez au centre de l'Afrique, abordez sans faire du bruit aux cinq ou six cents îles de l'Océanie, et vous la verrez pratiquée avec une ferveur, avec un fanatisme, avec une ténacité sur laquelle la bonté, la raison et l'admirable patience de nos courageux missionnaires n'ont pas jusqu'à présent obtenu de brillantes victoires. Ces malheureux cannibales font semblant un instant de se rendre à la douce pression de nos mœurs ; ils mettent nos habits, nos chapeaux, nos gants paille ; ils apprennent notre langue, la parlent et l'écrivent assez heureusement ; mais vienne un événement national, une réminiscence traditionnelle, la fête du vieux chef, du grand serpent : tout à coup le cannibalisme s'éveille, les dandys indigènes se réunissent sous un bouquet de palmiers, ôtent leur habit noir, plient leurs cravates, se mouchent dans leurs gants avec des jurements terribles, crachent leur français dans un puits, et, assis en rond à la clarté de la lune, ils mangent rôti un aïeul, flanqué de quelques nouveau-nés, en guise d'ortolans. Ce ne sont plus les anciens anthropophages de Robinson Crusoé, mais des anthropophages civilisés, baptisés et patentés. Le lendemain, grand bruit dans la colonie ; le gouvernement fulmine, les bons missionnaires se lamentent pour l'honneur de leurs îles évangélisées ; le mal est fait, le mal est irréparable. L'aïeul et les nouveau nés ont vécu : que l'estomac de leurs concitoyens leur soit léger.

Il n'est pas exact alors d'avancer que les fondateurs de religions n'ont pas eu connaissance de l'anthropophagie, et que c'est à cause de cette ignorance même qu'ils ne l'ont pas réprouvée. Je dirai dans un instant pourquoi ces hommes inspirés ont gardé le silence sur ce fait si grave parmi les faits les plus graves dont se compose le triste bilan de l'humanité.

Avant cette explication qui satisfera, je crois, les consciences les plus délicates et les sentiments les plus pieux, je dis hardiment, et sans aucune espèce d'hésitation, que l'horreur de l'homme pour la chair de l'homme, comme alimentation, n'est pas une horreur naturelle ; ce qui revient à dire, nous le disons immédiatement, que cette horreur est une horreur acquise, communiquée, d'éducation, inculquée par les parents, venue par la parole, transmise par le sang, mais pas si profondément enracinée, qu'à la troisième génération cette horreur factice n'eût entièrement disparu, si elle n'était entretenue avec soin. Il importe fort peu, nous dira t-on, que l'anthropophagie soit éloignée par une raison ou par une autre, pourvu qu'elle n'existe pas. Ceci est une erreur dangereuse, un raisonnement plein de péril. Il faut que la raison qui éloigne l'anthropophagie soit des plus fortes et ne repose pas éternellement sur la petite répugnance romanesque de Robinson Crusoé, répugnance, pour le dire en passant, bien méritoire, bien remarquable chez un Anglais, surtout chez un marin anglais.

Mais, à vous entendre, nous dira-t-on, l'anthropophagie frapperait aux portes de nos cuisines. Auriez-vous vu des anthropophages dévorer des mariniers de Saint-Cloud, arrangés à la matelotte, dans le restaurant de la *Tête noire?* Auriez-vous rencontré le tarse innocent ou le métatarse d'un enfant dans un vol-au-vent servi dans les fameux dîners à deux francs, avec vin, mais pas sans les coliques? Vous a-t-on mangé un ami? Sur quelle carte de restaurant avez vous vu figurer, à l'article *épaules de mouton*, le nom de quelque actionnaire : *épaules d'actionnaires aux petits pois*. Quelle poitrine de femme aux champignons vous a-t-on offerte chez Bonvallet? Ne nous effrayez donc pas de vos raisonnements pour ou contre une question vide

---

je suis inamovible à l'instar d'Henri IV décorant le Pont-Neuf !

II

Ma lorgnette de spectacle. — M. Léo Eberhardt. — Première contredanse.

Vous avez vu en moi toujours un jeune homme grave et d'apparence très-sage. J'éprouve un singulier plaisir à vous montrer les puériles misères de ma jeunesse.

Le quartier latin m'ennuyait. Je n'avais pas la robuste gaieté qu'il faut pour entendre longtemps hurler ces messieurs et piauler ces demoiselles, sans contracter une migraine chronique. Ils ont assurément, là-bas, une singulière façon de se divertir.

Mais qu'importe la façon, pourvu qu'on se divertisse?

Je fis connaissance de deux ou trois charmants enfants, qui se donnaient une peine horrible pour mettre en action les vignettes de Gavarni. Notre Gavarni, cet adorable poëte, ne sait pas le mal qu'il a fait aux écoles. Sur dix étudiants, il y en a quinze qui se damnent pour ressembler aux héros de son *pays latin*.

Nous sommes ainsi en France. Plus je vieillis, plus je m'endurcis dans cette opinion, que nos peintres, nos poëtes, nos comédiens ne copient pas du tout la nature. C'est la nature qui copie nos comédiens et nos poëtes. Cela semble paradoxal. C'est rigoureusement vrai.

Il y a chez nous des modes qui courent. Hommes et femmes, nous prenons la physionomie qui est en vogue. Chose plus étrange, nous appelons ces pauvres gens qui singent laborieusement des travers cent fois édités, des *originaux*.

Je ne sais vraiment pas si j'imitais en ce temps-là quelqu'un ou quelque chose. Ce n'était pas la littérature qui me manquait. A six volumes in-8° par jour, j'avais d'innombrables modèles. Mais ma haine contre les dames d'Ablon allait grandissant et m'occupait trop pour que j'eusse le loisir de jouer la comédie.

A cette haine se joignait un mépris implacable dont je ne saurais absolument pas donner les motifs. Cette femme, qui me trouvait un enfant bien tranquille, ces deux fillettes, qui avaient ri en me regardant, devaient avoir quelque chose sur la conscience. Il y avait certainement un mystère dans cette maison-là. On y veillait jusqu'à deux heures du matin, et l'ombre d'un homme se projetait parfois sur les rideaux de mousseline des Indes après minuit sonné.

J'achetai une lorgnette de spectacle pour voir mieux et plus clair au fond de ces noirceurs ; ma colère me fit espion. J'abandonnai la danse à la Chaumière pour le métier plus sédentaire d'Asmodée.

Ma jumelle me montra le premier soir un délicieux salon, meublé d'une façon toute moderne et avec une exquise simplicité. Sophie était au piano ; Aimée regardait les images. Un homme de vingt-huit à trente ans, vêtu avec une sorte de sans-gêne austère, tenait compagnie à M^me^ d'Ablon.

Qui était cet homme?

Jamais je ne l'avais vu, ni dans la cour, ni au jardin.

Le second soir, même décor. Sophie brodait, Aimée jouait avec sa poupée. L'homme au costume négligé entretenait M^me^ d'Ablon.

Le troisième soir, Sophie lisait ; M^me^ d'Ablon causait avec deux visiteurs, dont l'un était l'homme en redingote. L'autre faisait sauter Aimée sur ses genoux. Cet autre était M. Félix de .... mon père.

Le fait vous semblera peu surprenant : j'y suis résigné. Moi, je tombai de mon haut.

Entre la maison de M^me^ d'Ablon et la nôtre, il n'y avait qu'une jolie allée de marronniers ; mais la pensée ne m'était jamais venue que mon père pût connaître M^me^ d'Ablon. Une crainte me monta au cerveau. Je me dis : — Si mon père voulait me faire épouser cette Sophie !...

Comment trouvez-vous ceci? Ma frayeur fut grande. Je pris aussitôt mes mesures. J'entassai arguments sur arguments pour repousser victorieusement cette inconvenante prétention de mon père. Je fis mon thème sans rire : je ne songeais pas encore à me marier ; il est bon de laisser passer la première fougue de la jeunesse avant d'entrer en ménage. Pourquoi se hâter ainsi? L'expérience prouve d'ailleurs que ces mariages d'affaires ont souvent de déplorables résultats.

A cela, mon père n'avait pas honte de répondre : C'est une famille très-bien posée. Ce n'est pas à chaque coin de rue qu'on trouve des filles de receveur général. Au physique, la demoiselle est fort agréable ; elle a reçu une belle éducation...

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

puis mille ans. Si c'est un amusement de l'esprit, st autre chose... Eh bien, prenons que ce soit un usement de l'esprit, et lisez-moi.

Je crois, il est temps de le dire, que si l'anthropo- hagie pouvait jamais reparaître parmi nous, son re- ur serait peut-être hâté par l'acclimatation indé- te, surtout irréfléchie, des animaux dont nous mmes privés, par l'acclimatation surtout des espèces n viendraient nous révéler une succulence inconnue. r il ne faut pas le nier pour le nier, le nier sans rai- n, avec des opinions de petites filles et des minauderies ntimentales; la chair de l'homme est malheureuse- ent exquise; jeune et rôtie, quoique un peu fade, elle mporte comme délicatesse sur tous les gibiers connus. n'ai jamais eu une occasion bien déterminante d'en anger, mais j'ai eu à mon service, dans les colonies, s esclaves qui n'osaient pas nier ouvertement les armes de l'anthropophagie. Quand je les remettais r les tableaux de leur adolescence ou de leur patrie, rejetaient la tête en arrière, tiraient la langue avec lupte, regardaient le ciel, et se frappaient à petits ps sur le ventre, toutes choses mielleuses qui en di- ent assez. Le cuisinier de sir Edwards Coldbridge, ne commodore que j'ai connu à Mayo, une des s du cap Vert, avait été anthropophage. « Il m'ap- prête quelquefois des mets si extraordinairement ons, me disait cet excellent commodore... que je n'ose pas l'interroger. »

Il demeure donc avéré par des centaines, par des liers d'exemples, que la chair de l'homme est déli- use, pourvu que l'homme n'ait pas dégradé son ps par des excès. Il la faut à point.

Maintenant déroulons les raisons qu'on oppose à e espèce de nourriture anormale. On emploie d'abord grand argument de la conservation de l'espèce. ci cet argument : Si les hommes se mangent entre eux, on, il n'y aura bientôt plus d'hommes, et le monde ra, ce qui ne saurait être, car s'il *est*, c'est pour il *soit*. Cette raison n'est que spécieuse. Allons plus ; elle est radicalement fausse. La statistique na- ile atteste que plus on mange d'une espèce et plus augmente et s'améliore, par ce motif que plus on se et plus on a la précaution de faire qu'elle se re- duise, et qu'elle se reproduise dans les meilleures ditions d'embonpoint et de saveur. Croyez-vous que ous cessiez de manger du bœuf et du mouton, la mandie continuerait à produire, pour son agrément sonnel, des moutons et des bœufs ? Au bout de ot ans, les bœufs seraient aussi rares en France que éléphants et les zèbres. On irait voir un mouton de n ou de la vallée d'Auge au jardin des Plantes quand l'appellera-t-on jardin zoologique????). Au en âge, les paons abondaient sur toutes les tables ; s un jour un maître-myre célèbre déclara que le n est *chair poisante, mau·ène et d'une mauvaiseté igue* : aussitôt la cour et la ville cessent de manger paons et les paons quittent la terre; ils se réfugient sous les plumes de celui de Junon. Le paon rede- t oiseau mythologique. Donc, quand vous le vou- , les biftecks deviendront pareillement mythologi- et se réfugieront dans les flancs du Minotaure de e. Ce serait mettre en suspicion ouverte le bon du lecteur, que de s'amuser plus longtemps à cu- er les preuves de ce fait d'économie civile, que plus pense d'un animal, plus il augmente. Si vous en bien convaincu, il vous sera facile de comprendre du jour où les hommes en viendraient à se manger, milles pauvres, au lieu de se borner à avoir, à la d'aujourd'hui, un enfant ou deux au plus, en ient régulièrement quinze ou vingt, comme en Ir- e.

grande raison de conservation qu'on allait faire er si haut n'est, vous le voyez au fond, qu'une on de la logique ; pressez-la comme nous venons faire, cette raison, et elle vous fournira une con- nce contraire à celle que vous en attendiez.

u a peu, nous voilà arrivés à cette conclusion fa- que l'homme peut se manger, que l'homme est manger, qu'il n'y a aucun danger pour l'homme ir diminuer son espèce, quelle que soit l'avidité mblable à manger son semblable.

is la religion, nous direz-vous ? Ici je m'arrête, s choses vont changer soudainement de face ; ger beaucoup plus assurément que vous ne vous ndiez, et infiniment plus peut-être que vous ne siriez.

Vous avez une croyance, ou vous n'avez pas de nce. Si vous n'en avez pas, vous possédez aussi le droit moral de manger un homme qu'un cheval, omme qu'un poulet, un homme qu'un perdreau. quoi non ? Où puisez-vous vos scrupules ? Répu- e naturelle ? — préjugé ! Conservation de l'es- ? — erreur ! je vous l'ai prouvé. A quoi rattachez- os délicatesses ? Est-ce parce qu'un homme porte leçon et des souliers ? Otez-lui ses souliers et son n, et mangez-le. Ce sont là ses plumes. Vous ne ez pas non plus les plumes de la caille.

Vous trouve plaisant, du moment où vous privez me de l'âme, que vous refusez pareillement aux ettes, d'établir dans notre alimentation une dif- e entre ce qui parle et ce qui chante, entre ce spire par les poumons et ce qui respire par des es. Pures questions de glottes et de soufflets que ifférences, indignes même d'être mentionnées. tes athée, mangez de tout et estimez-vous très- ux qu'on ne vous mange pas. Votre râble ne as plus inspirer de pitié que votre dent n'en e pour le râble d'un gentil lapin ou d'un élégant chevreuil. Là où il n'y a que matière, les distinctions dans l'espèce ne sont que des bouffonneries colossales. Si j'étais athée, je serais aussi peu dégoûté de manger un jeune philosophe nourri avec des amandes (pas un philosophe de garenne, non), que de manger un bon canard aux navets. L'estomac a le droit de s'élargir de tout ce que perd la conscience.

Mais ici la question s'élève. Si la religion n'a pas proscrit la chair de l'homme, Dieu, qui est antérieur à toutes les religions et qui vibre dans toutes les reli- gions, car toutes sont bonnes, a mis en nous, dans notre âme, une horreur universelle pour le meurtre. Ce n'est pas de manger telle ou telle chose qui est mal, à ses yeux; c'est de tuer tel ou tel être pour le manger ensuite. Oui, c'est là ce qui est une abominable chose devant lui.

Ecoutez Bossuet : « Le seul changement des viandes » leur pouvait marquer (aux hommes), combien leur » état allait s'empirant, puisqu'en devenant plus fai- » bles, ils devenaient en même temps plus voraces et » plus sanguinaires.

» Avant le temps du déluge, la nourriture que les hom- » mes prenaient sans violence dans les fruits qui tom- » baient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien » séchaient si vite, était sans doute quelque reste de la » première innocence et de la douceur à laquelle nous » étions formés. Maintenant, pour nous nourrir, il faut » répandre du sang, malgré l'horreur qu'il nous cause » naturellement; et tous les raffinements dont nous » nous servons pour couvrir nos tables suffisent à » peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut » manger pour nous assouvir » (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, seconde partie.)

Après Bossuet, il faut se borner à répéter et à ré- péter sans cesse que, du moment où l'on a une croyance dans le cœur, non-seulement il ne faut pas tuer un homme pour le manger, mais encore qu'il ne faut rien tuer de ce qui a vie pour satisfaire son appétit. D'où la condamnation absolue, radicale, inflexible, du droit que s'arroge l'homme de tuer pour manger. Il n'a pas plus l'autorisation de Dieu pour égorger un mouton que pour égorger un homme. Et regardez-y de près avec votre bon sens, qui ne vous trompera pas: que sont dans chaque religion ces défenses partielles de manger, dans celle-ci tel animal, dans celle-là tel au- tre? Ce sont des morceaux épars d'une vaste et belle mo saïque, morceaux que vous n'avez qu'à rassembler pour en former la conscience universelle, et cette conscience est la réprobation de Dieu contre tous ceux qui tou- chent à la vie, qu'elle soit un instinct ou une âme. Misérable glouton que vous êtes, hypocrite que vous êtes, bourreau paradoxal et sophistique que vous êtes; quoi ! vous osez faire une différence entre le chevreau doux, intelligent, bon, confiant, qui vous lé- chait la main à midi, et l'enfant qui geint dans son berceau, le tout afin de manger le chevreau le soir à votre souper et d'en faire goûter à l'enfant.

Mais l'âme? — Taisez-vous, goinfre! Elle est jolie, votre âme, dans ce raisonnement-là.

Non, il n'est pas plus permis, quand on croit à l'exis- tence de Dieu, à la réalité de l'âme, à la religion, qui est la mise en œuvre de ces deux belles et con- solantes convictions; non, il n'est pas plus permis de manger du mouton que de l'homme. Le crime est également grand; car il y a crime, n'en doutez pas.

Mais de quoi vivra-t-on? Il manque bien de quoi vivre sans la viande ! Il n'y a que trop de quoi vivre. On mange six fois plus qu'on ne le devrait. Et vous oubliez donc, anthropophages déguisés que vous êtes, qu'il y a des contrées entières dans l'Amérique où l'on ne mange pas de la viande; que vos pauvres et robustes aïeux, si vous n'êtes pas de race privilégiée, ne man- geaient de la viande qu'une fois à Pâques et une fois à Noël. Je sais bien des villages très-près de Paris où l'on sale un porc dans la belle saison pour le manger en hiver. En sorte qu'il n'entre pas quatre livres de viande par an dans l'estomac de ces braves gens qui vous donnent du blé, du vin, et des bras quand vous avez la guerre. Ah çà! vous vous imaginez donc que la viande rend plus fort? Plus violent, oui; plus fort, non. C'est l'histoire de l'eau de-vie, qui rend les hommes si forts, que le jour où ils sont parvenus au sommet de leur force, un enfant leur souffle au visage et les fait tomber dans le ruisseau.

Je termine en pensant que si les civilisations sont destinées à avancer dans la voie funeste du matéria- lisme, non-seulement les hommes mangeront plus d'animaux qu'ils n'en ont mangé jusqu'ici, l'acclima- tation aidant, mais qu'ils arriveront par une pente in- sensible à l'anthropophagie; et je pense, au contraire, que s'ils se placent dans la bonne voie, c'est-à-dire dans le sentier clair, droit, lumineux, de la religion, des bonnes croyances, non seulement ils s'éloigneront de la brutalité de tous ces abominables désirs, mais qu'ils renonceront pour toujours, et avec la joie d'une résurrection, à enfoncer le couteau dans un pauvre animal, qui vaut moins que nous par l'intelli- gence sans doute, mais qui nous surpasse souvent par l'utilité, la bonté et la perfection des organes.

Je ne dis pas adieu aux acclimatateurs, mais au revoir.

LÉON GOZLAN.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

M. Texier a mis, lundi dernier, sous les yeux de l'Académie des sciences un bas-relief antique, extrait des ruines d'une ville d'Afrique nommée Guerdza, située à quatre cents kilomètres environ au sud-ouest de Tripoli.

Cette ville, qui paraît avoir été bâtie par les anciens Numides, renferme un grand nombre de morceaux de sculpture représentant des chasses ou des travaux agricoles.

Aucun Européen n'y a encore pénétré. Les bas-reliefs ont été rapportés par les Arabes, à la demande du consul de France.

Celui qui a été présenté à l'Académie est intéressant à ce point de vue qu'il représente un Numide labou- rant à l'aide d'un chameau. A cette époque, cet animal était employé comme bête de trait aussi bien que comme bête de somme.

A ce sujet, M. Geoffroy Saint-Hilaire a fait observer que la structure du chameau ne s'opposait nullement à ce qu'il fût employé comme bête de trait. Le bas-relief en est une preuve. Mais on en a fait l'expérience au Jardin des Plantes de Paris, où, pendant longtemps, j'ai vu des chameaux attelés à un manége pour faire monter les eaux dans les différentes parties de l'éta- blissement.

M. Babinet a ajouté qu'en 1850 l'expédition scienti- fique américaine qui explora la mer Morte employa, à défaut de chevaux, les chameaux du pays pour traîner les bagages, et, quoique ces animaux ne fussent pas dressés à ce service, ils s'acquittèrent assez bien de leur emploi.

Le boulevard de Sébastopol, qui gagne déjà les hau- teurs du quartier latin, ne tardera pas à parvenir jusqu'à la place Saint-Michel. Il est question de rem- placer ce vieux et abrupte carrefour par un square magnifique de près de 4,000 mètres de surface.

C'est non loin de cette antique place, ainsi métamor- phosée, que s'élèvera la fontaine de Sébastopol, monu- ment consacré au souvenir de la paix signée à Paris après la mémorable campagne de Crimée, et dont nous avons donné la description dans notre numéro du 6 mai.

La ville de Limoges s'est décidée à élever une statue à l'un de ses plus illustres enfants, au maréchal Jour- dan. Une souscription a été ouverte dans le dépar- tement de la Haute-Vienne, et une commission, dont S. A. I. le prince Napoléon a bien voulu accepter la présidence d'honneur, a été formée pour en diriger les opérations.

La construction du monument est confiée à M. Du- ban, l'exécution de la statue à M. Elias Robert. Le modèle fait espérer un bon ouvrage.

Le maréchal, dans la force de l'âge, portant le cos- tume des généraux en chef du temps du Consulat, est représenté debout. Sa tête nue est d'un beau carac- tère. Elle exprime en même temps le calme et la ré- solution. Sa main droite s'est portée sur la poignée de son sabre, qu'il semble prêt à tirer du fourreau. Ce mouvement dégage le manteau militaire, qui tombe de l'épaule gauche et donne de l'ampleur à la statue. Aux pieds du maréchal est un canon.

La statue sera en marbre, et probablement le piédes- tal sera orné de bas-reliefs rappelant les faits les plus mémorables de la vie du maréchal.

CH. D'ARGÉ.

La Saint-Jean à Harfleur.

Notre dernier numéro donnait l'illustration des prin- paux épisodes de la fête Saint-Jean dans les villes du midi de la France, nous donnons aujourd'hui la solennisation de cette fête traditionnelle dans un de nos petits ports septentrionaux.

C'est à Harfleur, cette ancienne rivale du Havre, que se disputèrent avec tant d'acharnement les armées françaises et anglaises, dans la première moitié du quin- zième siècle, ce nid d'alcyons paisiblement caché aujour- d'hui dans les glaïeuls de la Seine, c'est dans cette humble place maritime qu'a lieu la fête. On est au soir de la commémoration. La lune inonde de ses rayons les pignons dressés sur places et sur rues, comme aux temps anciens, et ruisselle des toits en lueurs argentées. Les habitants ont terminé leurs tra- vaux du jour ; c'est l'heure du plaisir, c'est le moment de la fête. La couronne de fleurs, que doit plus tard dévorer la flamme, est suspendue au-dessus du carre- four par des guirlandes de verdure. La danse com- mence, les mains s'unissent; la trudaine retentit et voilà la ronde joyeuse, ardente, fiévreuse, qui tourne, roule et bondit avec toutes les pétulances et toutes les explosions de la gaieté populaire. C'est là toute la fête, fête modeste, mais qui, grâce à quelques pots de cidre écumant, prend pour les braves gens les propor- tions d'une soirée de gala.

MAC' VERNOLL.

Les Puelbos.

Les Indiens Puelbos se distinguent parmi les tribus demi-sauvages du Kansas, par l'étrangeté de leurs

mœurs et par la bizarrerie de leurs usages. Leur principal monument est une espèce de crypte, grotte souterraine où leur chef héréditaire, connu sous le nom de Gobernadorcillo, rassemble tous les chefs de famille en conseil national dans toutes les circonstances où il a une décision importante à adopter. C'est dans cette substruction spacieuse qu'au retour de leurs expéditions militaires se réunissent tous les guerriers; là, stimulés par le souvenir de leurs combats et par les vapeurs de l'eau-de-feu, ils se livrent à des danses effrénées, qui se prolongent quelquefois pendant plusieurs jours. Nous reproduisons, d'après un dessin fait sur les lieux, une scène de cette orgie, où l'on retrouve avec étonnement de nombreux incidents qui rappellent les antiques mystères d'Eleusis.

A. V.

Fêtes de la Saint Jean, à Harfleur.

Danse indienne (tribu des Puelbos).

Il ne pouvait, du reste, anquer à l'appel qui avait fait à nos artistes, lui le intre physiologiste, j'allais esque dire psychologiste cheval. L'auteur de tant frais paysages, de tant de irières lumineuses, de t d'ombreux sentiers, de t de hautes futaies dont imation, le mouvement, vie, est ce bel et noble mal, ne pouvait refuser concours à cette fête icole; il le devait à cette rmandie et à ce Perche, it les races chevalines ient fourni tant de favo- à ses brosses. Aussi y it-il représenté par deux leaux excellents que n'a é d'assiéger la foule, et nous n'en doutons pas, veront une hospitalité ndide dans les salons de lque château voisin.

MAXIME VAUVERT.

anquet militaire de Versailles.

a fête militaire dont no- gravure reproduit un des ects a eu lieu à Versailles udi 1er juillet. Les offi- de cette magnifique ré- nce du grand roi célé- ent par un banquet l'ar- d'un régiment venu ellement partager leur ison. Garde impériale oupe de ligne se trou-

Concours régional d'Alençon. — Exposition de peinture.

vaient ainsi réunis dans l'intimité de la fraternisation la plus cordiale. La fête se termina par un punch splendide, servi dans les jardins de l'établissement, éclairés par une illumination à jour.

M. V.

COURRIER DU PALAIS.

L'émotion, ou, si vous aimez mieux, la curiosité publique est à Caen, avec l'affaire Péchard. Je me sers ici de la dénomination convenue, bien qu'elle soit contraire à toutes les traditions de la presse judiciaire. Le parrain des grands procès criminels, c'est ordinairement le principal accusé: voyez l'affaire Lacenaire, l'affaire Poulmann, l'affaire Lemaire. Dans le procès Fualdès, il est vrai, l'usage avait été interverti. Le nom des assassins étant resté inconnu dans le principe, la rumeur publique, à laquelle il fallait un titre pour son drame, avait pris le parti de l'emprunter au nom de la victime. Ainsi est-il arrivé dans l'affaire Péchard. Ce qui n'empêche pas que la confusion n'aille son train. « Eh bien! me disait hier un important, vous qui êtes du Palais, en avez-vous bientôt fini avec votre *bande Péchard?* »

Banquet militaire de Versailles.

Est-il juste, après tout, que la popularité aille aux assassins plutôt qu'aux victimes? Ce pauvre Péchard ne l'a-t-il pas assez conquise par son malheur et par son énergie? Si les malfaiteurs devaient s'attendre à rencontrer dans leurs expéditions nocturnes des hommes de cette trempe, si un pareil exemple leur était de temps en temps donné, soyez sûr qu'ils hésiteraient plus d'une fois et que les annales criminelles seraient moins sombres et moins remplies.

Rien de plus dramatique, de plus émouvant, que cette lutte d'un seul homme, qui défend contre trois bandits son modeste héritage, le fruit de son travail et de ses épargnes. Vers deux heures et demie du matin, Péchard est réveillé par un bruit qui lui indique qu'on a pénétré dans son magasin de bijouterie. La chambre où il est couché est située au-dessus de ce magasin; l'escalier qui y conduit a issue sur la rue par une étroite allée. Péchard prend à peine le temps de revêtir un paletot. Il s'élance dans l'escalier; mais là, il vient se heurter contre une échelle que les malfaiteurs ont placée là pour le faire tomber. Pendant qu'il se relève, il sent le vent d'une grosse pierre qu'on vient de lui lancer à la tête; puis deux hommes se précipitent sur lui, lui portent des coups de poignard et lui écrasent les pieds nus sous leurs talons. Au bruit des fenêtres voisines qui commencent à s'ouvrir, un des meurtriers se décide à prendre la fuite. Percé de quatre coups de poignard, le nez fendu en deux, la figure inondée de sang, Péchard a le courage de se mettre à sa poursuite. Celui-ci lui tire deux coups de pistolet. Péchard revient alors sur ses pas. A son approche, les deux autres malfaiteurs sortent de la boutique et s'élancent dans une direction opposée à celle de leur complice. L'intrépide jeune homme court après eux. Un des deux hommes se retourne brusquement en s'écriant: « Tiens, gredin! » Et, à la lueur d'un bec de gaz, il tire sur lui, à bout portant, un premier coup de pistolet. La balle pénètre dans les vertèbres du cou. Cette terrible blessure n'arrête pas Péchard; il serre de près l'assassin: celui-ci l'ajuste alors de nouveau et décharge sur lui un second coup. Cette fois, Péchard s'affaisse sur lui-même et tombe étendu sur le pavé de la rue.

Pendant cette lutte horrible les voisins s'étaient mis aux fenêtres. Pouvaient-ils voler au secours de l'homme qu'on assassinait sous leurs yeux? « Nous croyons, nous voulons croire, a dit M. le procureur général Rabou, que cela n'a pas été en leur pouvoir. » Réveillés brusquement au milieu de la nuit, sans vêtements eux-mêmes, frappés d'étonnement et de stupeur, ils n'auront eu sans doute pas le temps de voir des actes qui se sont accomplis avec la rapidité de l'éclair. Quoi qu'il en soit, les assassins ont pu s'enfuir et sortir de Caen sans être arrêtés, semant sur leur passage des bijoux et des valeurs que dans leur fuite précipitée ils laissaient tomber de leurs mains ou de leurs poches.

Ils avaient abandonné sur le lieu du crime une pince en fer, une lanterne sourde et un mouchoir: mais ces objets n'étaient par eux-mêmes que des indices insuffisants, et pendant plusieurs semaines les coupables demeurèrent inconnus.

Ils sont aujourd'hui sous la main de la justice. On a qualifié de providentielles les circonstances qui avaient mis les magistrats sur la trace des coupables. En thèse générale, je trouve qu'on en prend à son aise avec la Providence: on dispose un peu facilement de son intervention, sans réfléchir qu'en la mettant de moitié dans les investigations heureuses, on la rend responsable de celles qui échouent. Cependant je dois le dire, jamais autant qu'ici le hasard ne s'était montré intelligent et inspiré; jamais l'assistance d'une lumière et d'une force supérieures n'avait paru se manifester d'une façon aussi éclatante, et l'organe du ministère public a pu, sans tomber dans le lieu commun et la déclamation, rapporter « à cette Providence qui ne vient jamais en aide qu'à ceux qui savent s'aider eux mêmes » une partie de l'œuvre heureuse accomplie par les magistrats.

L'un des incidents auxquels je viens de faire allusion est celui-ci:

La justice soupçonnait qu'un individu qui, sous le nom de Schmidt, avait logé à Caen à l'époque du crime, était au nombre des assassins. Ordre fut donné de saisir à la poste de Tours toutes les lettres adressées sous ce nom. Or il s'en trouvait une portant pour suscription: *Monsieur Auguste Chemit, poste restante à Caen.* On l'ouvrit: la piste était bonne, on la suivit et elle conduisit à l'arrestation du faux Schmidt, et par suite à celle de ses complices.

Eh bien! peu s'en est fallu que cet indice capital n'ait échappé à la justice. Le faux Schmidt était venu réclamer sa lettre avant que les ordres du juge d'instruction n'eussent été transmis à la poste. Mais l'employé l'avait classée par erreur à une autre case que celle où elle devait être. Il ne la trouva pas sur le moment, et ce fut grâce à cette circonstance qu'elle fut conservée à la justice.

Autre incident, et celui-ci, on doit le dire, est plutôt le fait de l'homme que celui du hasard. Le faux Schmidt, qui se nomme en réalité Gugenheim, avait quitté Tours où on le cherchait sur les indications de la lettre saisie à Caen. Il avait pris un billet pour Poitiers, mais inquiet, il s'arrête à Angoulême, perdant ainsi deux francs sur le prix de son voyage. Son allure attire l'attention d'un surveillant du chemin de fer. Cet employé avait lu dans les journaux les détails de l'assassinat commis sur Péchard (et l'on demande à quoi sert la presse!); il savait que les assassins étaient des Allemands. Un instinct, une révélation d'en haut, si vous aimez mieux, lui dit que cette tête carrée qu'il a devant lui est une de celles que cherche la police. Il fait part de ses soupçons à un gendarme. Justement ce gendarme venait, à l'instant même, de recevoir le signalement des malfaiteurs: il compare celui de Schmidt au voyageur qui lui est indiqué. Plus de doute... c'est Schmidt. Et comme le train va partir, voilà mon brave gendarme qui s'enferme dans le même compartiment, dans la même cage, devrais-je dire, avec l'Allemand, et qui lui demande ses papiers. Celui-ci tire de sa poche un passe-port. Il est au nom de Schmidt. Notez que Gugenheim, — qui a longtemps parcouru le monde, — avait sur lui d'autres passe-ports. Celui qu'il remet était précisément celui qu'il n'eût pas dû donner. Le gendarme lui déclare qu'il l'arrête. Gugenheim paraît vivement contrarié et porte la main à sa poche; mais son vis-à-vis lui intime l'ordre de ne faire aucun mouvement.

A la station suivante, on le fouille et on saisit sur lui, entre autres objets, un couteau-poignard très-aigu et un pistolet à deux coups, chargé et amorcé. Le mouvement de sa main vers sa poche s'explique alors. Lui prétend n'avoir eu d'autre pensée que de chercher un morceau de sucre pour donner à son enfant. — Possible, mais peu probable.

L'arrestation du faux Schmidt et de sa concubine a été comme la première maille du réseau dans lequel la justice a pu envelopper, non pas seulement les assassins de Péchard, mais une grande partie de la vaste association dont ils étaient les chefs. C'est en effet une véritable bande qui comparaît devant la cour d'assises, une bande organisée sur une vaste échelle, qui a son matériel, ses moyens d'action, ses moyens de retraite, ses éclaireurs, ses hommes d'exécution, ses recéleurs. Elle possède une fabrique de faux passe-ports. Graft, dont je parlerai tout à l'heure, l'homme inventif de l'association, a imaginé un cachet à lettres mobiles, qui peut reproduire à volonté les noms de toutes les communes de France. C'est lui encore qui est l'auteur d'une machine à laquelle aucun coffre-fort ne peut résister. Pour les expéditions ordinaires, les monseigneurs, les pinces et les fausses clefs suffisent. Ce dernier article spécialement est chez eux au grand complet. Je ne parle pas des pistolets, des revolvers, des poignards, des couteaux, dont chaque individu est nécessairement muni. Toujours ingénieux, le même Graft avait fait d'une de ses poches une gaîne en cuir, dans laquelle reposait son fidèle poignard soigneusement affilé. Ainsi équipés, ils accomplissent des expéditions d'une audace inouïe. A Gisors, ils enlèvent une caisse pesant 150 kilogrammes et toute doublée en fer: ils la transportent sur une brouette dans une prairie voisine, et là ils en ont bientôt fait l'autopsie et extrait les mille écus qu'elle contient. A la Ferté-sous-Jouarre, chez un notaire, ils s'attaquent à une caisse plus lourde encore et aussi bien autrement opulente. Celle-ci pesait plus de 200 kilogrammes et contenait pour près de 170,000 fr. d'argent et de valeurs. Ils l'avaient déjà portée à la fenêtre et se disposaient à l'enlever, lorsque le notaire, s'étant réveillé, appela du secours et les força à fuir.

Les accusés sont au nombre de dix-neuf: douze hommes et sept femmes. Ils ont à répondre, soit comme auteurs, soit comme complices et recéleurs, de huit vols, parmi lesquels figure en première ligne celui qui a été commis chez Péchard. Évidemment, ce n'est encore là qu'une faible partie des exploits de la bande.

La plupart d'entre eux sont juifs et originaires des provinces de l'Est. Chaque homme a derrière lui, sur le banc des assises, sa femme ou sa concubine. Aucune de ces créatures n'intéresse, soit par sa tenue, soit par son langage, soit par sa figure. Leurs traits, laids et ramassés, leur face sensuelle, leur teint bronzé semblent accuser bien plutôt le type bohémien que la race israélite. Cependant, du milieu de ces physionomies ignobles se détache celle de la femme Lambert, qui, par la pureté du galbe et la blancheur du teint, offre un heureux mélange du sang juif et du sang hollandais.

Les trois assassins de Péchard sont Gugenheim, dit Mayer, Coudurier, dit Pascal, et Minder, dit Graft. Les deux premiers, Mayer surtout, ne sont que des machines à meurtre. Pascal roule depuis vingt-quatre ans dans les prisons et dans les bagnes. Se voyant découvert, il a pris le parti de poser en révélateur: les deux derniers coups de pistolet, telle est la part qu'il s'attribue dans le crime; le reste serait l'œuvre de Mayer et de Graft. Mayer répond qu'il n'a rien fait et qu'il est « innocent comme l'enfant qui vient de naître. » Cependant il est obligé de convenir que, poursuivi par Péchard dans la rue, il s'est écrié: « Je ne sais comment il peut encore se tenir, car *je l'ai joliment lardé.* » Il assure, il est vrai, qu'en disant cela il se vantait.

Mais l'homme du procès, le héros (à quel point la langue se laisse-t-elle pervertir!), c'est Graft. Otez Graft, et l'affaire perd les trois quarts de son intérêt. Le bonhomme Villet, le faux sourd de la nombreuse bande Lemaire, défendait assez bien sa tête; mais il ne va certainement pas à la cheville de Graft. Chez Graft, il y a la fois du Gracioso, du Scapin et du Robert Macaire. Son intelligence est incontestable. Sa supériorité, dont il a la pleine conscience, est reconnue et saluée par les autres membres de la bande: on l'appelle le Père, le Grand. Sec et maigre, d'une taille élancée, il ne manque pas d'une certaine distinction extérieure, et dans le monde interlope il peut jouer d'une façon vraisemblable le rôle consacré du *colonel.* Il portait, en effet, le nom du colonel Beck, lorsque les agents, à la recherche du troisième assassin, sont venus l'arrêter.

Graft, qui est de la grande école de Brest et de Toulon, a pris le parti de tout nier. Ses coaccusés l'accusent: il nie; les témoins le reconnaissent, il nie, il nie toujours. L'audace et l'impertinence de cet homme sont incroyables: « La justice, dit-il, a admis l'existence d'un troisième assassin, elle veut trois têtes, et comme à son compte, il en manque une, c'est la mienne qu'elle veut prendre. » Et puis il rappelle aux jurés que Lesurques innocent a été condamné. Il se pose, il se drape, il affecte les grands airs et les grandes manières. Des témoins le signalent comme ayant porté une blouse bleue: « A moi une blouse bleue, s'écrie-t-il, à moi une mise aussi indécente! » Et comme l'auditoire se met à rire: « De grâce, dit-il, monsieur le président, faites cesser ces rires, ils sont inconvenants! »

Vous parliez argot, lui dit-on. — Je sais, répond-i[l] avec vanité, l'italien, l'allemand et aussi un peu d[e] français, comme vous voyez; je n'aperçois donc pa[s] l'utilité de l'argot. — A la même question, son coaccus[é] Mayer, interrogé le premier, avait répondu: — Argot, qu'est-ce que c'est que ça, est-ce que c'est un nom d[e] ville?

Cette réponse est bien jolie pour Mayer; peut-êtr[e] l'avait-il empruntée à ce comédien d'un grand théâtr[e] qui fit dire un jour à Agamemnon:

J'écrivis en *argot* pour hâter ce voyage.

Pour en revenir à Graft, il y a chez lui aussi u[ne] petite veine de Bilboquet. Comme on l'interroge s[ur] l'achat quelque peu suspect de certaine malle: « Oh dit-il, cette malle ne m'embarrasse pas! » Et il donn[e] immédiatement une explication telle quelle.

Les explications ne lui coûtent pas. Seulement ell[es] ne sont pas toujours heureuses. Ainsi, invité par M. [le] président à rendre compte de ses moyens d'existenc[e] il a prétendu avoir été attaché à la personne d'[un] agent politique et secret, nommé Borroméo, qui [lui] donnait deux cents francs par mois pour porter s[es] papiers. L'histoire a paru agréable, mais un peu r[o]manesque.

Il s'était ménagé un effet, pour la fin des débats. [Il] y avait longtemps que Pascal, en le chargeant, [lui] agaçait les nerfs: « Qu'il y prenne garde, avait [dit] Graft, je l'écraserai, je ferai éclater une bombe sur [sa] tête! » Vous jugez si l'on attendait la bombe de Gra[ft]. Elle a éclaté en effet, mais ce n'a été qu'un honte[ux] pétard, qu'un conte absurde, à la hauteur des révé[la]tions que le fameux Bertrand proposait à la police s[ur] l'assassinat de Henri IV.

Après Graft, je le répète, il n'y a plus que des co[m]parses. Deux d'entre eux cependant, sur lesquels p[èse] une accusation de recel, appellent particulièrem[ent] l'attention par leur situation sociale et leur fortu[ne] que l'on dit être d'une certaine importance. Ce so[nt] Ulmo père et fils. Ulmo père avait été inscrit à l'una[ni]mité des voix sur la liste des notables commerçants [de] Chaumont, et se trouvait par conséquent éligible [au] tribunal de commerce de cette ville. S'il était co[n]damné, sa fortune serait sans doute suffisante pour [in]demniser la famille de Péchard, qui s'est portée pa[rtie] civile. Le père et le fils nient énergiquement la co[m]plicité qu'on leur impute: les témoignages honorab[les] qui se sont produits en leur faveur à l'audience [me] font un devoir de m'abstenir à leur égard de toute [ap]préciation prématurée.

Au moment où j'écris ces lignes, les plaidoiries s[ont] terminées, les jurés délibèrent et le *Monde illus[tré]* attend, comme ses confrères, la dépêche télégraphiq[ue] qui doit lui transmettre le verdict du jury et l'arrêt [de] la cour.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRE-FRANÇAIS: *L'Arioste,* comédie en un acte et en v[ers] par M. Charles Lafont. — VARIÉTÉS: *Feue Brigitte,* vaude[ville] par M. Narrey; *l'Ut dièze,* par MM. Grangé et Jules Mo[inaux]. — PALAIS-ROYAL: *Madame est aux eaux,* comédie mêlé[e de] couplets, par MM. Labiche et Villemar; rentrée de M. Gr[assot et] de Mme Thierret. — GAITÉ: Reprise des *Chiens du mont S[aint-] Bernard.*

Les traits historiques sont bien passés de mode [au] théâtre, et la pièce nouvelle de M. Lafont est un t[rait] historique. En se promenant dans la campagne, [les] tablettes à la main, Louis Arioste tombe au mil[ieu] d'une troupe de brigands, — gens diserts, poétiq[ues,] de bon goût, qui saluent en lui la majesté du talen[t] qui s'empressent de le reconduire, avec tous les h[on]neurs dus à son nom, jusque sur la lisière de leurs [do]maines. « Tu ne lui as pas pris de l'argent, au mo[ins?] demande sévèrement Bilboquet, dans *les Saltimbanq[ues].* — Au contraire, répond Gringalet. » Les chenapan[s de] *l'Arioste* s'expriment à peu près de la sorte, mais d[ans] la langue des dieux, ce qui les rehausse singulièrem[ent.] Il n'en fallait pas moins, du reste, pour leur perme[ttre] l'accès de la Comédie-Française. En ce qui nous [est] particulier, nous étions loin de nous attendre à [la] réapparition du *brigand,* ce type archi-usé, éve[nté,] ridicule; il nous semblait relire l'épisode de *Gil B[las]* et nous cherchions des yeux dame Léonarde. tou[...]

fredonnant des airs de *La Caverne* et de *Fra-Diavolo*.

Deux vaudevilles viennent de grossir le répertoire d'été des Variétés. *Feue Brigitte* appartient au genre *coup de mer*, — comme l'*Arioste* appartient au genre *espagnol*. — Un marin nommé Mistral revient au pays, en dandinant les épaules, bien entendu, pour épouser sa fiancée ; on croit lui jouer un bon tour en lui disant qu'elle est morte. Mistral se désole d'abord ; puis, lorsqu'il est détrompé, il prend sa revanche en contrefaisant le fou. Nous vous donnons ces inventions pour ce qu'elles valent ; la vérité est de déclarer qu'elles ne paraissent pas impressionner prodigieusement le public. L'*Ut dièze* est plus tourné vers la gaieté, mais tout le mérite en revient à l'exécution ; la contexture est celle des *Lanciers* et de mille autres pièces : un paysan est pris pour Tamberlick ; on pressent les énormités qui résultent de cet impossible quiproquo. L'*Ut dièze* est joué par M. Lassagne, un acteur que le caprice parisien a pris sous sa protection depuis quelque temps. Jeune, d'une figure intelligente et même jolie, M. Lassagne s'attache particulièrement à représenter les niais absolus, les balourds opaques ; il s'est fait un organe qui est une véritable trouvaille et qui participe autant du bêlement que du cri humain.

Le Palais Royal, lui aussi, laisse couler de ses cartons les vaudevilles, comme l'eau d'une urne. M. Lambiche a fait mieux que *Madame est aux eaux*, petite pièce dans laquelle il a essayé de rassembler tous les embarras d'un mari séparé de sa femme et qui voudrait cependant dissimuler cette position aux yeux du monde. C'est M. Delannoy qui s'est dévoué au sauvetage de ce vaudeville novice ; — M. Delannoy s'agite, et M. Lasouche le mène. En dépit de *Madame est aux eaux*, le seul événement du Palais-Royal et de la semaine dramatique, c'est la rentrée, dans les *Noces de Bouchencœur*, de M. Grassot et de Mme Thierret. Grassot surtout, cette idole de la farce, ce demi-dieu du tréteau ! Les races futures ne se feront peut-être pas une idée très-précise de cette intelligence à part. La toile, la plaque daguerrienne, le biscuit, le marbre même pourront bien rendre quelques traits de cette tête effarée et sans cesse dodelinante, de ce nez toujours en quête d'aspirations, de cet œil plein de candeurs, de cette bouche entr'ouverte comme un four de campagne. Mais qui nous rappellera ce geste souverain, inattendu, rapide, ces bonds de jaguar, ces soubresauts et ces tressauts, toute cette mimique qui n'a de comparable que la mimique de M. Frédérick-Lemaître ? Qui nous fera entendre après lui ce petit claquement de langue dont il a l'habitude d'accompagner les situations difficiles ?

On se souvient encore de cette voix bizarre qui était la voix de M. Grassot, au temps où M. Grassot parlait et chantait. Les ventriloques les plus naïfs, les enrhumés les plus opiniâtres, les habitués des bals du Petit-Ramponneau et de la barrière de l'Oreillon n'auraient pas produit des effets d'une plus étrange sonorité. Tantôt c'était un bruissement, une plainte sourde et inquiète ; d'autres fois, la note rauque, saisie par l'étranglement, et tout à coup une clameur retentissante, à rappeler ces deux vers de M. Charles Baudelaire :

> Comme un rire coupé par un sang écumeux,
> Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux.

Aujourd'hui, M. Grassot n'a plus de voix. Il avait espéré dans l'Italie, mais l'Italie a trompé son espérance. Nice, où il a séjourné pendant quelques mois, n'a pas voulu lui rendre ce mirliton enchanté dont le souvenir traversera longtemps notre mémoire. Il ne reste donc à M. Grassot que le regard, la démarche et le costume, trois choses puissantes, il est vrai, et à l'aide desquelles il peut espérer de régner encore au Palais-Royal.

Les *Chiens du mont Saint-Bernard* n'ont aucune prétention au succès littéraire, bien que leur auteur ait collaboré à l'une des pièces les plus inouïes et les plus hardies du dix-neuvième siècle, à ce *Robert Macaire* de gaieté et d'épouvante. A défaut de ce triomphe éclatant, les *Chiens du mont Saint-Bernard* obtiennent chaque soir un succès de curiosité, — et c'est ce qu'ils veulent.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Valet de chambre*, opéra-comique en un acte, de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Carafa. — Reprise de l'*Eau merveilleuse*, opéra-comique en un acte, de M. Sauvage, musique de M. Albert Grisar. — Nouvelles.

L'attitude de M. Roqueplan, comme directeur de l'Opéra-Comique, commence à se dessiner nettement. Depuis tantôt huit mois qu'il tient le sceptre de M. Perrin, il a accordé une protection marquée aux auteurs jeunes, et, tout en encourageant leurs débuts, il a su contribuer à l'éducation de leur oreille, en silant le répertoire moderne des bons modèles du passé.

L'autre jour, c'était le *Valet de chambre*, un acte de Carafa, que l'on rendait aux applaudissements du public de l'Opéra-Comique. Ce n'est point une merveille qu'il faut voir dans cette partition, mais une œuvre correcte et saine, de facile digestion, une collection de mélodies italiennes assises sur une harmonie sobre jusqu'à la timidité. De plus grands effets de voix et d'orchestre eussent été, il est vrai, en complet désaccord avec le sans-façon de la pièce, qui n'est autre que le vaudeville *Frontin mari garçon*, remanié et refondu en opéra-comique. M. Carafa, en homme judicieux, savait bien ce qu'il faisait en écrivant de la sorte ; il voulait ne pas empiéter sur le style du drame lyrique et conserver ainsi à la comédie chantée l'allure modeste qui lui convient. Mais, il faut bien le dire, depuis 1825, beaucoup d'événements musicaux sont venus changer la *manière d'entendre* du public ; et si aujourd'hui on s'avisait de suivre pied à pied les errements du *Valet de chambre* sans avoir l'autorité de l'auteur du *Solitaire* et de *Masaniello*, il se pourrait bien que l'on passât inaperçu, inentendu, je veux dire.

— Le jour où l'on viendra me dire que le concierge de l'Opéra-Comique, de l'Opéra, du théâtre que vous voudrez, a été atteint d'une myopie subite, j'essayerai de vous faire pénétrer dans les coulisses, puisque c'est là votre rêve.

Vous aurez soin, en franchissant le seuil du sanctuaire, de contrefaire le point d'orgue favori de Jourdan ou la voix stridente de Couderc, et le tour sera joué. Un bon tour que celui-là ! tromper la vigilance de l'inflexible gardien de la porte ! jouer au plus fin avec l'inexorable contrôleur de visages que l'administration a mis en travers de l'entrée des artistes tout exprès pour contrecarrer vos idées d'exploration !

Enfin, si vous voulez, nous avons esquivé le terrible « Où allez-vous? » du concierge, nous sommes dans les coulisses, et c'est la mort de vos illusions théâtrales qui s'envolent à tire-d'ailes, effarouchées par la réalité. Ces sylphes aux ailes impalpables ont l'accent alsacien ou font des cuirs en parlant ; cette princesse couronnée du diadème brode un chien en tapisserie pendant l'entr'acte, et ces dieux de l'Olympe vont descendre de leur nuage de bois peint pour aller souper dans un cabaret de la halle.

L'Eden que vous vous étiez figuré s'est changé en cloaque où grouille toute une population de machinistes, de pompiers, d'allumeurs, d'habilleuses... gens essoufflés, haletants, travailleurs ingénieux et anonymes qui forgent dans ce vaste atelier les plaisirs que la foule s'en va déguster, commodément assise dans le velours.

Si messieurs du feuilleton, mes confrères, ne m'avaient devancé dans la peinture des mœurs inconnues du théâtre, je me plairais à vous en achever l'esquisse ; peut être, un jour, écrira-t on un livre sur cet inépuisable sujet d'observation, et il fourmillera d'anecdotes bizarres, de mots pour rire, de révélations imprévues et d'indiscrétions charmantes.

En attendant (et c'est là où je veux en venir), il faut que je vous conduise dans le magasin des accessoires ; c'est peut-être la province la plus pittoresque du royaume des coulisses. Au premier coup d'œil tout y semble désordre, caprice du hasard. Le parapluie de Cassandre frôle le poignard d'Othello, l'amphore à deux anses coudoie la bouteille de jurançon et la couronne de la rosière y coiffe un diable de carton. Pourtant la logique du gardien de ce musée a placé les objets qu'il contient d'autant plus à portée de la main qu'ils sont d'un plus fréquent usage à la scène. Dans cet ordre ils trahissent alors les marottes les plus familières de messieurs les auteurs, et c'est de là que vient notre grande curiosité pour le magasin des accessoires.

Une remarque à faire, c'est que l'attirail gastronomique domine au premier plan, et comme il figure souvent sur le théâtre, il entraine à des frais d'entretien ; un pâté en carton est généralement hors de service après avoir été mangé une centaine de fois ; il faut alors le repeindre. Tout près de là, et toujours dans la série des accessoires usuels, se voit rangée une collection de fioles étiquetées qui sont censées contenir un philtre, un élixir, un spécifique quelconque ayant toutes les vertus :

> Liquide il noircit les bottes,
> En poudre il blanchit les dents.

On a souvent fait intervenir la puissance des philtres au théâtre, parce que c'était faire de la magie à bon marché, et que, le public acceptant volontiers cette fiction, on a pu ainsi sauver l'invraisemblance de plus d'une situation et faire éclore à point un dénoûment imprévu.

En 1831, Brazier et Mélesville donnèrent le *Philtre champenois* au Palais-Royal ; la même année le *Philtre* de MM. Scribe et Auber fut représenté à l'Opéra. Il y eut encore *l'Elisire d'amore*, sujet identique et remusiqué par Donizetti ; on en pourrait citer bien d'autres de la même famille. Or, il arriva que cette bonne veine était usée quand M. Sauvage donna son *Eau merveilleuse* à l'Opéra-Comique. La fiole aux spécifiques avait été débouchée et presque épuisée avant lui ; M. Scribe, soit dit en passant, en avait bu sa bonne part.

Pourtant, il faut rendre cette justice à M. Sauvage, que si ses livrets manquent quelquefois d'intérêt, en revanche, les vers qu'il donne au musicien sont généralement d'une bonne coupe. M. Grisar, qui n'en demandait pas davantage, a fait de l'*Eau merveilleuse* une œuvre où brille, sinon l'invention, du moins la grâce charmante, le ton d'élégance de l'auteur des *Porcherons*. Le rôle du soprano, rôle à roulades s'il en fut, vient d'être repris par Mlle Lemercier, qui s'y démène tant qu'elle peut pour donner la réplique aux lazzis de Sainte-Foy.

— Le ballet de M. Th. Gautier en est à ses dernières répétitions. On espère la première représentation pour le courant de la semaine prochaine, et l'administration de l'Opéra a fait, dit on, de grands frais.

— M. Faure vient de renouveler, pour trois ans, son engagement avec l'Opéra-Comique. A bientôt aussi les débuts de Mlle Pannetrat et de M. Montaubry au même théâtre.

— Le dernier concours de composition musicale, pour le prix de Rome, a donné le résultat suivant : *Premier prix*, M. Samuel David. — *Second prix*, M. Cheronvrier. — *Mention honorable*, M. Pillevesse.

Bonne chance, messieurs les lauréats.

ALBERT DE LASALLE.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20 ;** dépôt dans chaque ville.

Amandine-Faguer, pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par vingt années d'expérience et de succès. 4 et 2 fr. le pot. FAGUER, *rue Richelieu*, **83.** maison LABOULÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraicheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament ; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

Parfumerie de Delabrière-Vincent,
Maison de premier ordre, fondée en 1780.

Spécialités : CRÈME DE LIS et SAVON DE CRÈME DE LIS pour blanchir et adoucir la peau ; — COMIGÈNE GROU, pour donner aux cheveux du brillant, de la souplesse, et guérir les démangeaisons ; — COMPOSITION ANTI-SCORBUTIQUE pour conserver les dents ; — OPIAT AU QUINQUINA ; — EXTRAITS D'ODEUR ; — EAUX DE TOILETTE.

Paris, *rue du Bac*, **55,** Paris.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

Porte-bouteilles en fer, brevetés (s. g. d. g.), pour ranger les bouteilles dans les caves avec économie de place. — Prix, pour le cent de bouteilles :

DOUBLES : 12 50 — SIMPLES : 15 »
BARBOU, *rue Montmartre*, 35, *à Paris*.

Compagnie anglaise, 40, *rue de Grenelle-Saint-Germain*, **40.** Cols américains, haute nouveauté, 1 fr. 75.

Dents à succion inventées par **Ges Fattet,** dentiste, *rue Saint-Honoré*, **255.**

Ces Dents tiennent solidement, sans *plaques, pivots ni crochets*, et n'ont aucun des inconvénients des Dents à **5** fr., qui, en général, ne peuvent durer **dix** ans et sont *impropres* à la **mastication,** ainsi que le constatent divers procès portés devant les **Tribunaux.**

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23,** *boulevard Poissonnière*.

MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse*, reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, minimum). Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents**. 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8.** 2 fr. le flacon.

L'Huile anglaise, véritable foie de morue, extraite à froid, et sans odeur ni goût désagréable, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15.**

Le Quinquina-Laroche, liqueur tonique et fébrifuge par excellence, remplaçant avec avantage les vins ou sirops dont elle n'a pas l'*amertume*, se trouve à la PHARMACIE NORMALE, *rue Drouot*, **15,** à Paris.

Dentelles Monard, 42, *rue des Jeuneurs*, plus solides et infiniment moins chères que celle de Chantilly. — Dans tous les magasins de nouveautés de France et de l'étranger.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu*.

Électricité.

APPAREILS ÉLECTRO-MÉDICAUX

L'une des plus vives préoccupations de l'époque est l'étude des fluides merveilleux : — électricité, magnétisme, — dont la science cherche les explications et analyse la puissance ; aussi enregistrons-nous avec un véritable plaisir, dans l'intérêt de l'humanité, le fait suivant qui met tous les jours plus en évidence le mérite réel de l'infatigable inventeur d'un genre d'appareils électriques qui ont mis à la portée de tous la médication physique la plus surprenante, pour guérir une multitude de maladies.

Dans une séance de l'Académie impériale des sciences, du mois dernier, un médecin d'un talent distingué a lu un mémoire sur les résultats curatifs obtenus dans l'hôpital de la Charité, à Paris, par l'application des appareils électro-médicaux Pulvermacher.

Grâce aux ingénieux perfectionnements de l'inventeur, ces appareils, disposés maintenant selon le siége et la nature de la maladie, en chaînes, bandes, ceintures, colliers, buscs, bracelets, etc., etc., sont de véritables piles électriques, favorablement appréciées dans tous les journaux médicaux et dans presque tous les ouvrages scientifiques modernes. Les nombreux faits de guérisons recueillis publiquement dans l'hospice de la Charité, dans le service de M. le Dr Rayer, membre de l'Académie impériale des sciences, premier médecin de S. M. l'Empereur des Français, se rapportent aux rhumatismes, sciatiques, douleurs péronnières, tics douloureux, hémiplégies, hystéries, coliques saturnines, chorées, paralysies, névralgies, etc., etc.

Ces résultats remarquables, qui émanent d'une source si hautement authentique, ont amené des expériences semblables avec les appareils Pulvermacher, dans d'autres hôpitaux de Paris et notamment à l'Hôtel-Dieu, dans le service de M. le professeur Trousseau. Nous nous empressons d'en communiquer le rapport à nos lecteurs, car nous avouons bien franchement que jusqu'à ce jour nous n'avons pu croire qu'un appareil d'une construction si simple et d'un poids si minime possède une puissance curative si forte, dans des maladies rebelles aux médications les plus héroïques.

L'inventeur, au reste, plein de confiance dans l'efficacité de ses appareils, soumet leur puissance curative au grand contrôle des expériences journalières, à son domicile, 18, rue F[illegible] vart ; c'est là que les convictions rebelles peuvent aller s'éclairer à la lumière des faits. A. V.

Les Parents terribles. — Par GAVARNI.

— Oui, mais tu vas voir le capitaine venir et tarabuster le scélérat.

Médaille matrimoniale de LL. MM. le roi et la reine de Portugal.

La médaille commémorative du mariage de S. M. Don Pedro V, roi de Portugal, et de S. A. la princesse Estéphanie, dont nous reproduisons les empreintes, est l'œuvre de M. Léopold Wiener, graveur des monnaies belges. Le revers de ce remarquable travail de la numismatique contemporaine représente la jeune princesse montée sur une galère, conduite par l'Hymen et guidée par l'Amour, voguant vers le Portugal. Don Pedro lui en offre la couronne en lui montrant le trône qu'il doit partager avec elle. La face principale présente en médaillon d'une pureté de lignes tout antique le profil des jeunes et augustes époux. L. DE B.

Médaille commémorative du mariage de S. M. Don Pedro V, roi de Portugal, avec la princesse Estéphanie de Hohenzollern.

BIBLIOGRAPHIE.

Essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres, par A. BONNARDOT. — 1 vol. in-18. Paris, chez Castel, passage de l'Opéra, 21, et chez Aubry, rue Dauphine, 16.

Voici un petit livre qui tient beaucoup plus qu'il ne promet. Sous le titre modeste d'essai, il donne, en effet, un excellent traité dont nous n'avons pas besoin de constater le prix de l'opportunité, à notre époque où le goût des arts a suscité tant de collectionnistes. Cet ouvrage ne renferme pas seulement tous les meilleurs procédés pour blanchir, détacher, décolorier, réparer et conserver les estampes, dessins, livres, etc., il contient, de plus, un exposé des divers systèmes de reproduction des anciennes estampes et des livres rares, écrit comme le traité lui-même avec une netteté et une lucidité qui sont le suprême mérite du style de ces sortes d'ouvrages. Dire que cette publication est déjà à sa seconde édition est constater que son mérite a reçu la consécration du succès. A. V.

RÉBUS.

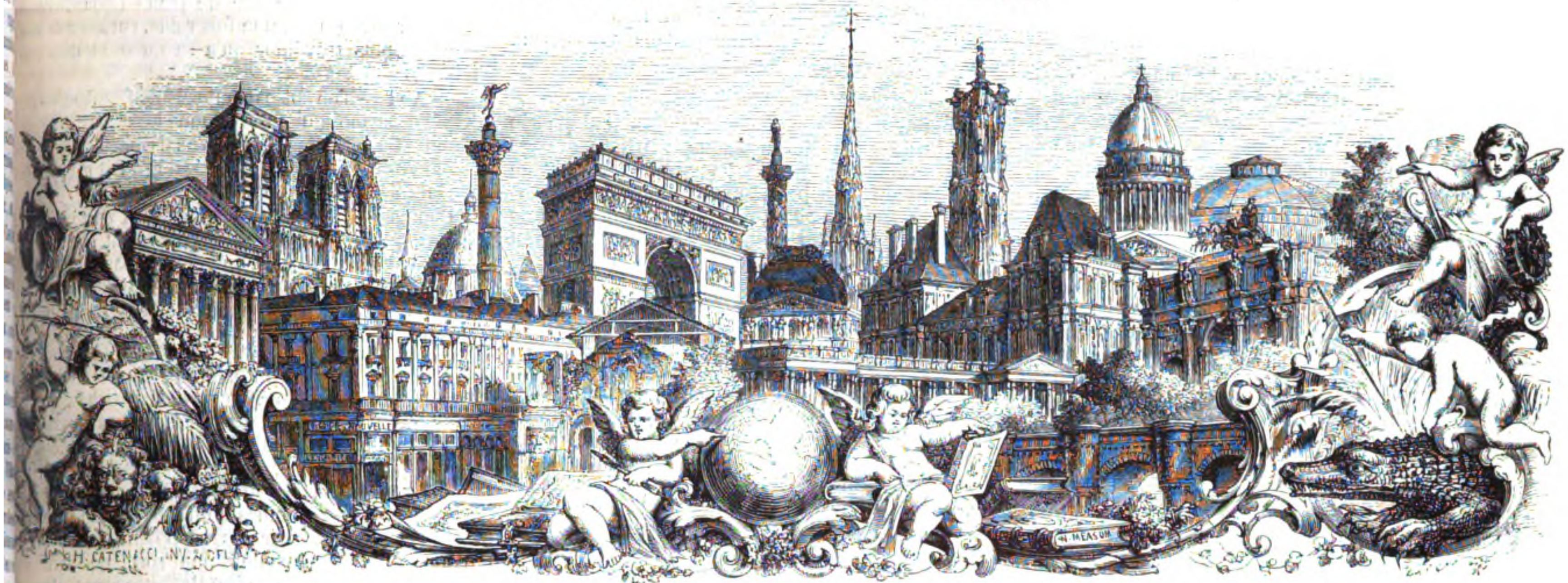
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Dans les arts, si l'on persévère, on trouve honneur et richesse.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Br[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 66.
17 Juillet 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Incendie du *Gillchrest* dans le port du Havre, d'après un croquis de M. Binet.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Correspondance de la semaine :

« Monsieur, nous voyons tous les jours dans les journaux les condamnations prononcées contre les épiciers sophistiqueurs, les boulangers ou marchands de charbon à faux poids, et c'est bien fait ! Assurément, ces légitimes rigueurs ont moralisé le commerce depuis quelques années, et ont épargné à la fois et nos bourses et nos santés.

» Mais je demanderai à qui de droit pourquoi on ne songe pas aussi à requérir contre les *domestiques infidèles* (disons tout d'abord qu'il est heureusement de nombreuses exceptions), qui sont une déplorable plaie pour les ménages parisiens, et autres !

» En effet, monsieur, c'est là un fléau contre lequel il serait temps d'aviser à se défendre, et il est inconcevable qu'on s'abandonne ainsi à ses grappillages, escroqueries et licences.

» Je ne parle pas du valet qui s'avise de voler l'argent dans la bourse ou les objets dans le meuble ; celui-là rentre sous la rigueur légale, d'autant plus sévère, que le voleur est au service du volé ! Mais c'est précisément parce que la loi considère comme une circonstance aggravante du délit la situation toute de confiance du domestique auquel les meubles sont ouverts, que ledit domestique peut se croire autorisé par la tradition, l'usage, à commettre, journellement et avec une suite interminable de récidives, les vols les plus positifs, les plus abusifs, sur les dépenses de la maison.

» Quelle est la ménagère qui ne soit pas quotidiennement trompée sur la valeur de l'objet ou de la consommation que va acheter sa cuisinière ? Elle surcharge l'addition mentale de la dépense générale, de façon à se mettre chaque jour en poche une somme qui varie de quelques sous à quelques francs, selon l'importance du ménage qui l'emploie. Et l'affaire jouit même d'une sorte d'inconcevable franchise auprès de certains fournisseurs qui, obligés de constater la dépense sur un livret, l'enflent du *sou pour livre* en faveur de la *personne de confiance ;* ou bien ils lui font un large boni sur le règlement du compte à la fin du mois. Je demande : Qu'est-ce que le vol, si ce n'est pas tout cela ?

» Ainsi, on se privera en ménage d'un aliment choisi, d'une primeur parfois nécessaire à un malade, parce que le prix en paraît trop élevé, ainsi augmenté d'une prétention frauduleuse !

» Ainsi, votre domestique s'obstinera à se fournir chez un marchand dont les denrées vous déplaisent, parce que ce marchand retient la créature chez lui par des remises, qu'en définitive c'est le maître qui paye, puisqu'en faisant ces remises le marchand se trouve suffisamment rémunéré !

» Ainsi, lorsque le matin vous donnez une somme à votre servante pour aller acheter les provisions dont elle mange sa part (quelquefois avant vous !), il est sous-entendu que cette fille va s'approprier une partie de cet argent, et en grossit son *magot !*

» Et une sorte de résignation coupable autorise parfois ces escroqueries journalières ! Vous entendez des maîtresses de maison dire : J'ai une assez bonne cuisinière... et elle ne me vole pas trop !

» Pas trop ! Conçoit-on pareille philosophie ? pas trop !

» D'autres, moins résignées, et qui se trouvent trop volées par des cuisinières qui mettent mille ou deux mille francs par an à la Caisse d'épargne, en sus de leurs gages, faisant ainsi de cette caisse innocente une recéleuse ; d'autres, dis-je, renvoient de chez elles ces voleuses, ces créatures coupables du plus révoltant abus de confiance, mais se bornent à les renvoyer ! J'ai entendu parler de la difficulté de constater le délit, délit d'ailleurs presque toujours minime, et qui n'a de signification que par ses répétitions continuelles, constituant au bout du mois, de l'an, un détournement qui dépasse de beaucoup les gages de la voleuse. Cette objection est puérile, absurde.

» Saisir ces voleurs domestiques en flagrant délit n'est qu'une affaire de bon vouloir. Il suffit de s'y décider, d'observer, de noter, de tendre des piéges. Arrivez avec votre série, et allez trouver le commissaire.

» Ce fonctionnaire vous aidera à former votre dossier, et qu'une vingtaine de maîtresses de maisons en fassent autant, toutes à la fois ! Alors, sur le bruit de quelques condamnations obtenues, de cuisinières, de voleuses arrêtées dans chaque quartier avec quelque appareil de police faisant scandale, ces demoiselles le verront de leurs fenêtres curieuses, elles se le diront de cuisine en cuisine, et un grand fléau sera attaqué pour le bien des ménages et la satisfaction de la morale !

» C'est ce que je souhaite vivement, prête à commencer, si l'on veut, raison qui m'oblige à garder l'anonyme, pour ne pas donner l'éveil à mon *cordon bleu*, qui est une voleuse de haute volée... mais moins encore pourtant que celle qu'elle mérite !

» Veuillez agréer, etc. »

~~~ Nous remercions M. T. A. de sa communication ; le fait qu'elle relate, et qui s'est passé rue de l'Echaudée-Saint-Germain, est déjà dans les journaux quotidiens.

~~~ Voici un fait assez curieux à relever à propos d'une capitale sceptique comme la nôtre. Une maison située au centre d'un des plus actifs quartiers, et dans laquelle il s'est accompli, il y a environ deux ans, un drame sanglant, n'a pu, depuis, trouver de locataires... On nous assure que le propriétaire, las de cette annulation des produits de son immeuble, fait un procès à la famille qui contenait à la fois et la victime et le meurtrier. Il veut être indemnisé d'une non-valeur qui peut se prolonger d'autant plus, que la tradition menace de se fonder sur les deux années déjà écoulées, en frappant la maison de fatalité...

~~~ L'autre soir, après dîner, à la campagne, comme on était assis sur le perron planant sur un beau jardin, — où la brise enlevait les parfums des fleurs qu'elle balançait comme des encensoirs, — on s'exclama sur le bonheur que donne l'opulence. On cita une foule de gens dont les millions anciens et nouveaux étaient l'objet de bien des convoitises ; un riche prit la parole, et dit :

— Vous enviez A... parce qu'il a cent mille livres de rentes ? — mais vous oubliez que cet heureux d'argent est des plus malheureux de santé ! Il ne peut digérer l'excellente cuisine qu'il voit servir à ses invités... et il ne peut dormir dans son lit de palissandre garni de bronzes dorés !

B... a quatre millions, — mais un fils idiot qu'il vous cache... et il ne peut cacher la conduite légère de madame !

C... a huit chevaux arabes dans ses écuries, dix voitures anglaises, une galerie de tableaux précieux, etc. ; — mais sa vie est empoisonnée par la pensée que sa fille, — qui a dix-sept ans : une fille adorable, le plus charmant esprit, le meilleur cœur, tout cela sous la plus ravissante enveloppe ; — que cette pauvre fille, dis-je, ne vivra pas ! Elle est poitrinaire, phthisique, condamnée à terme... Elle peut vivre encore trois ou quatre ans, elle peut mourir dans un mois... Nul ne sait le délai ; tous sont certains du fait. Et c'est sa fille unique ! Enviez donc ce millionnaire, si pauvre père !

D... meurt de chagrin de n'avoir pu arriver à certaines dignités rêvées ; il oublie tout son or pour ne songer qu'à sa déception.

E..... a eu un procès de famille sur la honte duquel il n'a ouvert les yeux que trop tard, et il ne se consolera jamais de la situation morale — ou plutôt immorale — qui en résulte pour lui ! Parlez-lui de ses cinquante mille écus de rentes ! il vous répondra : Ah ! ce procès !

F..... a sept millions. A qui les léguera-t-il ? tous les enfants qu'il a meurent tous avant l'âge de dix ans. Il sait pourquoi... il est inconsolable !

G....., que vous voyez partout entouré d'amis, de parasites bruyants, est, en rentrant chez lui, l'homme le plus navré, le plus inconsolable : la femme qu'il adorait, sa jeune et charmante Julia, est folle... Il va la voir une fois par semaine chez le docteur X***. Elle lui dit des injures, et prétend qu'il l'a enfermée pour voler sa fortune !...

Je ne vous ai cité là que des faits très et trop réels, qui sont de mon entourage. Je pourrais continuer ainsi pour tout l'alphabet, — dit le narrateur, — et le multiplier par dix, par cent ! On ne voit que les apparences, menteusement dorées par la fortune !...

— C'est possible ! — répliqua quelqu'un, — mais les pauvres ont les mêmes maux, les mêmes sujets physiques ou moraux de douleurs, — et ils ont l'argent en moins !

— C'est vrai, — reprit un autre, — tous sont égaux devant les chagrins, les douleurs... Seulement les riches ont cent moyens de conjurer les uns, d'adoucir les autres, et tel millionnaire ne nous a que médiocrement ému des perturbation de sa santé, dont il subit les vicissitudes lorsqu'il a trop bien dîné, et bu de trop bons vins pendant quinze jours !

~~~ Il y a à Paris un musicien célèbre, qui débuta par la pauvreté avant la gloire. Il y a quinze ans, on cherchait un maître de piano pour une très-riche héritière. Un ami de la famille désigne un pianiste, que nous appellerons Maker. On cherche sur-le-champ M. Maker, il était hors de Paris ; on l'attend un mois, il n'arrive pas ; on se décide à choisir un autre professeur ; on tombe sur celui qui est désigné au début de cette note.

Lorsque celui-ci en est à sa troisième leçon, M. Maker arrive... mais trop tard ! On lui raconte l'affaire ; il est désolé, naturellement, de la perte d'une aussi opulente élève.

Les mois s'écoulent, et un beau jour le monde musical est assez surpris d'apprendre que la riche héritière épousait son maître de piano (lequel, dirons-nous par parenthèse, une fois riche, eut assez de loisir pour ne plus travailler qu'à sa guise et devint célèbre !).

— Ah ! — s'en fut partout criant M. Maker, — sans X***, c'est moi qui aurais donné les leçons, c'est moi qui épousais, c'est moi qui devenais millionnaire ! Fatal X*** ! il m'a volé ma destinée, il m'a fait manquer ma vie ! il m'a spolié, ruiné, volé !

Depuis ces lamentations toujours et partout renouvelées, — car M. Maker ne s'est point encore consolé, — dans un certain monde, en parlant du musicien X***, on ne manque jamais d'ajouter : — Celui qui a épousé sa femme aux dépens de ce pauvre Maker !

~~~ Il y a, dans un petit château des environs de Paris, deux frères américains, fort riches, qui ont, trois fois par semaine, de quarante à cinquante personnes à dîner. L'attrait peut être, pour ces hôtes, un peu de gourmandise, car le dîner, servi par Chevet, est excellent. Mais il entre aussi beaucoup de curiosité dans l'affaire, et il suffira d'un mot pour le faire comprendre : ces Américains se posent en fondateurs d'une religion nouvelle, une sorte de variété de *puséisme*, dont ils exposent les rites avant dîner. Ce bon dîner a déjà convaincu bien des gens... jusqu'à l'heure de retour à Paris. Nous savons des hommes qu'on peut dire importants, qui ont désiré être présentés. Les listes sont combles jusqu'au 22 du mois d'août ; il peut n'être pas indifférent d'en faire circuler l'avis ! Quelqu'un, interrogé hier sur le degré de foi que lui inspirait le principal apôtre, prononça ce mot qu'il n'inventait pas :

— Que M. Wils.... se fasse crucifier, et qu'il ressuscite le troisième jour... alors je commencerai à prendre sa religion au sérieux !

~~~ Vous ne croirez pas ceci, mais rien n'empêchera que le fait ne soit des plus vrais ! Savez-vous comment M. M... a formé son joli cabinet de curiosités ? En provoquant des échanges *de legs !...* — Comment cela ? — Je vais vous l'expliquer.

Partons d'abord de ce premier fait : que la grande majorité des collectionneurs bien lotis — sont des vieillards. Ceci posé, voyons notre homme à l'œuvre.

Un amateur, un curieux vient chez lui : il montre ce qu'il a de plus beau, de plus rare. On admire, on envie... très-bien ! Quelques jours se passent : il rend la visite. On fait ce qu'il a fait ; on lui étale ce qu'on a de mieux ; il s'extasie à son tour. Le visité fait alors rappel de ce qu'il a vu chez M. M... : — Ah ! votre ivoire du seizième ! votre coupe en émail vénitien ! votre dyptique flamand ! votre pertuisane algérienne ! votre vase étrusque !

Alors M. M... prend la parole pour vanter à son tour ce qu'il voit : — quel hanap hollandais ! quelle terre cuite de Clodion ! quel vitrail brugeois ! quelle majolique de Florence !

C'est un assaut, un duo de transports, d'exaltation pour ce qu'on n'a pas et qu'on envie ! Quand la scène est ainsi bien montée, bien chauffée, M. M... arrive au dénoûment :

— Faisons une chose ! — dit-il ; — inscrivons-nous mutuellement sur nos testaments pour ces objets qui nous ravissent ! Moi je vous lègue mon dyptique, mes émaux, mes ivoires... Vous, vous me léguez vos vitraux, vos bois sculptés, vos figurines de Frankenthal et de Saxe !

L'idée sourit au vieux, qui, comme tous les très vieux, se croit éternel — parce qu'il est père. On fait sérieusement cette chose qui revêt un peu la forme d'une plaisanterie... mais qui n'en est pas moins légalement régularisée.

Deux, trois ou quatre ans se passent ; le vieux meurt, et M. M..., qui est dans ses cinquante ans à peine, hérite par testament de tous les objets choisis parmi les plus superbes ! Aussitôt il biffe de ses codiciles le mort, expiré avec ses désirs. A l'heure où je vous parle, notre homme est sur *onze* testaments de gens choisis qui vont de soixante-cinq ans à soixante-dix-huit. Il allait s'entendre avec M. Sauvageot, qui est octogénaire, pour toute une série d'émaux italiens sans pareils, lorsque celui-ci s'est décidé à donner ses collections à l'Etat. Mais M. M... s'est consolé, en traitant avec un de nos collectionneurs les plus réputés, M. R... Ils ont échangé dans leurs testaments ce que l'un et l'autre avaient de plus beau, et l'on sait si les camées, les onyx, les buis sculptés et les porcelaines de Chine grand-mandarin de M. R... sont cé
~~~

...tres! Mais en outre de toutes ces belles choses, M. R... a soixante-douze ans, — ce qui n'est pas le plus beau de son affaire, et cette collection d'années est précisément, comme vous le pensez bien, ce dont il se débarrasserait le plus volontiers!

Toujours est-il que notre étrange calculateur, esprit habile, amateur forcené, s'est fait, par son système, et en moins de vingt ans, un des plus rares et des plus opulents cabinets de Paris! La chose est facile à comprendre, car on pense bien qu'il ne choisit, pour son procédé d'échanges posthumes, que ce qu'il voit de plus précieux, assez peu inquiet, du reste, qu'on en fasse autant chez lui! Sa collection, dont plus des deux tiers lui est venue par des manœuvres où il lui a suffi d'échanger des promesses contre des réalités, vaut aujourd'hui 500,000 francs. Elle vaudra le million net, s'il enterre les onze *échangistes* avec l'âge caduc desquels il a traité.

En Russie, pour exprimer qu'une personne ... les dents noires, on dit « qu'elle *boude au domino*... » c'est-à-dire qu'elle reste montrant le côté noir de cet ivoire industriel, qui n'est si souvent que ... l'os.

Le mot, appliqué à une femme du monde élégant, a failli déterminer un duel, dimanche, et voici dans quelles circonstances, qu'il est bon d'enregistrer pour mettre un lampion sur le casse-cou. C'était vers onze heures du soir, dans une diligence de chemin de fer qui revenait de Maisons-Laffitte. Une nombreuse société avait assisté là à une fête donnée par M. L......; les wagons étaient pleins jusqu'à l'excès. Deux messieurs, les derniers montés de la diligence, riaient et plaisantaient sur les invitées. Le mot en question fut ... par l'un d'eux, et la dame à qui on l'appliquait était précisément là... enveloppée dans ses coiffes! Le mari, qu'éclairait alors le plus vif quartier de sa lune de miel, le recueillit avec dépit, indignation... et peut-être avec le regret du bien fondé. Il se contint d'abord; mais en descendant de wagon il glissa à l'oreille du plaisant un mot mal sonnant, et lui offrit sa carte. Tout ceci fut fait adroitement, lestement. Le monsieur aux dominos comprit, se tut; la femme ne ... rien... Le lendemain lundi, dans la journée, les témoins, au lieu d'arranger la sanglante rencontre, arrangèrent l'affaire, et firent fort bien.

— Avec tout cela, ma femme reste avec ses dents noires! — dit le marié à un de ses témoins, son cousin.

— Bah! qu'est-ce que ça fait? dit l'ami; — d'ailleurs, elle est blonde... et l'autre soir je t'entendais faire cette remarque de bon goût, en voyant ta femme mettre un chapeau noir, que le noir... va bien aux blondes!

Il y a depuis l'hiver, à Paris, une princesse russe qui s'est éprise, dans un concert de la salle Herz, du talent d'un de nos plus forts violonistes, et ..., sachant qu'il était pauvre, a trouvé un ingénieux et généreux moyen de lui faire une petite fortune. La princesse est bonne pianiste; elle s'est fait présenter le virtuose, et lui a demandé de faire de la musique ensemble tous les jours, pendant deux heures. C'est durant l'après-midi, période où elle reçoit; de sorte que de la conversation elle passe au piano, et que l'éminent talent du violoniste fait partie des charmes de ses visites. Aussi, pendant tout l'hiver, a-t-elle eu ... Or, l'artiste reçoit 300 fr. par séance, ce qui fait 9,000 fr. par mois. En moins d'un an, elle lui aura ainsi très-noblement constitué une centaine de mille francs de capital, et personne n'y aura rien à dire, ni contre lui, ni contre elle; au contraire! Voilà un bel usage fait d'un trop plein de richesse jeté sur une seule tête par l'aveugle fortune, et un rare exemple qui ne sera pas suivi. — Une Russe richissime, prince, celui-là même dont M. Home épouse la parente, et qui, lui aussi, jette les millions par les fenêtres... qui donnent sur la rue, a tout un entourage qui vit aux dépens de celui qui l'écoute. Jadis, ... voyait les grands, selon les lieux et les temps, attacher des musiciens, des fauconniers, des astrologues, des médecins, des magiciens, des fous... Le prince en question, lui, a, parmi ses familiers, un... philosophe!

... habit noir, naturellement, et un peu gras (l'ha... Dans ses moments perdus ou à perdre, le prince ... venir ce *filosofo di casa* et il discute avec lui du ... ectif et de l'objectif, — *de mundo sensibili et intelligibili*, — des formes et des principes, — de la raison pure et de la métaphysique des mœurs, — de la ... que et du point de vue pragmatique...! Quelqu'un fut témoin du fait, il y a quelques semaines, nous ... rement : Jadis les rois avaient des fous... aujourd'hui ce sont les philosophes qui se donnent ce luxe!

L'autre soir, une éminente virtuose, qui est en même temps une femme du meilleur monde, est présentée chez un Russe de distinction. Il y avait cent personnes. Le salon ouvrait sur un jardin qu'éclairait la lune. L'heure et l'aspect inspirent la cantatrice; elle veut payer sa bienvenue... elle cherche le piano, et ne le trouve pas.

— Comment, prince, — dit-elle, — il n'y a pas de piano chez vous?

— Pardon, madame, il y en avait deux ce matin; mais je les ai fait enlever; je ne voulais pas qu'on crût que je ne songeais à recevoir chez moi que la virtuose!

Une étrange communication a été faite la semaine dernière à un des premiers notaires de Paris. Elle provient du mont Saint-Bernard. Il est mort, à l'hospice qui fait partie de cet établissement, un vieillard qui cachait sous le nom d'un des saints du calendrier celui qu'il avait porté dans le monde, en siégeant à la Convention nationale. C'était un de ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI... Il s'en était repenti, et avait voué le reste de sa vie à l'obscurité et à la pénitence. Déjà, il y a quatre ou cinq ans, on découvrit qu'un vieillard caché sous le vulgaire emploi de portier dans une maison reculée du quartier Saint-Jacques, était un conventionnel contrit et volontairement enfoui dans l'ombre et le mystère. On ne découvrit son ancien rôle que dans les formalités de son enterrement. Quant à ce religieux qui est allé plus loin et plus haut cacher sa vie régicide, il avait depuis trente ans, sur sa tête, une rente viagère de 20,000 francs qu'il abandonnait en totalité à un de ses neveux. Ce sont les formalités naissant de l'extinction de cette rente et de la reprise de possession par la partie trop longtemps payante, qui ont révélé l'affaire. Comme nous n'avons nommé personne, nous restons dans les bornes de la discrétion voulue, tout en mettant le fait au jour. Il fournirait une remarque de plus aux lecteurs du travail statistico-historique, publié jadis par M. de Lacretelle, sur la façon dont ont fini la plupart des membres de la Convention.

A la dernière loterie de bienfaisance provinciale tirée, le public envahissait la salle de la mairie. Un boulanger du nom de Bridou avait le numéro 73,889. On tire un 7, puis un 3...

— Voilà mes mille! dit-il.

Ensuite, c'est un 8...

— Ah! mes centaines!

Puis un 8...

— Ciel! mes dizaines!

Sur ce quatrième chiffre, on change l'enfant chargé du tirage; il s'écoule quelques minutes. Un voisin du boulanger, extrêmement pâle et ému devant la chance extrême de gagner 50,000 francs, s'approche et lui crie :

— J'achète 25,000 francs la chance!

— C'est fait! — dit en hâte le boulanger; car déjà l'enfant présente le nouveau numéro au maire.

Il fallait un 9... ce fut un 4 qui l'obtint! Le voisin se sauve, le boulanger le poursuit; les témoins prennent fait et cause, les uns pour, les autres contre; toute la ville est en émoi, en rumeur; un procès va surgir, l'acheteur prétendant qu'on a mal entendu l'offre qui n'est pas en proportion avec les chances qui restaient. L'affaire présentera des détails piquants.

La semaine dernière, nous nous trouvions à dîner dans un château voisin de Paris, château splendide duquel dépend une vaste propriété rurale. Le château a des serres royales, un parc, un étang, une vue superbe. On se demande comment des gens qui ont une si ample résidence, avec ses intéressants et fructueux emplois du temps, peuvent l'abandonner pendant les trois quarts de l'année, pour rester à l'étroit à Paris, au milieu de bien des choses et de bien des gens, à propos de quoi et de qui j'aime mieux couper court à la phrase!

Nous trouvâmes là un monsieur d'une *soixantedizaine* d'années qui nous vanta le charme du séjour, la santé corporelle et la sérénité spirituelle qu'il y trouvait. On comprit qu'il s'occupait des serres, et que c'était pour lui un grand amusement.

— Qui est-il? — demanda-t-on au maître du château.

— Un de mes amis qui demeure ici...

— Toute l'année?

— Oui. C'est un ancien journaliste qui a rendu de grands services à M. de Villèle...; il n'était pas toujours heureux. Un samedi soir, je l'amenai au château, pensant le ramener à Paris le lundi matin. Le dimanche, après avoir visité les bâtiments, les serres, le parc, la ferme, il s'écria :

— Ah! qu'on est bien ici!

— Eh bien, restes-y! — lui dis-je, pensant lui offrir une vacance de quelques jours.

— Ma foi... je veux bien! — dit-il.

Le lundi, je partis seul. Le samedi, quand je revins, je le retrouvai. Il me laissa encore repartir... et la semaine suivante aussi... et encore... et toujours! Bref, il est ici depuis trente ans!...

Ah! le bon châtelain! ah! l'heureux journaliste!

On lit dans un journal de théâtre :

« M^{me} Frezzolini, la grande cantatrice italienne, est de retour à Paris. On dit qu'elle est très-satisfaite de ses pérégrinations d'outre-mer. »

Variante, ailleurs :

« On annonce le retour à Paris de M^{me} Erminia Frezzolini. Il paraît que l'excellente cantatrice n'est qu'à demi-contente de son excursion en Amérique. »

Nouvelle variante du même thème :

« M^{me} Frezzolini est de retour de son voyage américain. Il paraît que, comme M^{mes} Grisi et Alboni, la célèbre virtuose n'a pas eu à se louer d'avoir quitté le continent. »

Voilà le blanc, le gris et le noir : auquel faut-il croire?

Lorsque mesdames Brohan (Madeleine) et Fix (Delphine) jouent le même soir, il se passe, à l'orchestre du Théâtre-Français, une scène plus comique que la plupart de celles qu'on joue sur le théâtre même.

Toutes deux les brillantes actrices ont parmi leurs adorateurs platoniques, — et dûment séparés d'elles par une rampe qui brûle moins vivement qu'eux-mêmes, — deux obstinés qui, pour mieux contempler, envisager et lorgner leurs idoles, se placent immanquablement au premier rang des stalles. Or, comme la pièce qu'on joue est pour la dixième ou la vingtième fois entendue, et que c'est par conséquent ce qui les intéresse le moins, tous deux se munissent, comme passe-temps, de la *Patrie*, journal du soir.

Supposons que le contemplateur de Madeleine soit un M. A... — et que celui de Delphine soit un M. B... Les voilà donc en place, armés chacun de sa lorgnette et de sa *Patrie*.

Madeleine entre en scène? Prestement M. A... saisit sa lorgnette et met la belle actrice, non pas en joue, mais en regard! Or, tandis que ce M. A... lorgne ardemment, que fait le M. B...? Il lit.

Que ce soit au contraire Delphine qui apparaisse? Et soudain c'est A... qui saisit sa *Patrie*, tandis que B... saisit sa lorgnette!

Sont-elles toutes deux en scène? Ils lorgnent tous deux; — disparaissent-elles? Tous deux lisent! Si bien que chacun d'eux semble avoir pour devise Delphine — ou Madeleine — et Patrie!

La manœuvre se pratique avec une régularité automatique, disciplinaire, et qui amuse fort les deux amies, lesquelles, tout en jouant leurs rôles dans la pièce, observent aussi celui tout intime qu'elles jouent dans les palpitations de cet A... de ce B... leurs deux admirateurs, adorateurs, — deux ennemis!

Car il y a un point curieux dans les manœuvres de lorgnette et gazette, et c'est là le superlatif de l'amusement pour nos deux espiègles. Sachez que B... est furieux de l'admiration d'A... pour Madeleine, et qu'A... se formalise considérablement de l'adoration de B... pour Delphine! Ce dernier ne conçoit pas que là où paraît Delphine on puisse ne pas la lorgner éperdument, — et A... est extrêmement indigné que B... ne se pâme point de la présence de Madeleine!

Notez que si l'un se mettait à regarder l'adorée de l'autre, ce serait un autre genre de fureur... non cette fois par accusation de dédain, mais par rivalité jalouse!

Cette indignation que chacun des deux éprouve contre l'autre — A... contre B... et réciproquement — de voir le peu de cas fait de son objet par l'admirateur d'une autre beauté, détermine la furie avec laquelle l'un ou l'autre se plonge d'un air méprisant dans son journal, quand paraît l'actrice qu'on ose mettre en parallèle avec son idole!

Toutes ces manœuvres réitérées à chaque soir où l'affiche fait flamboyer les noms de ces étoiles comiques, divertissent donc la comédie féminine, et l'on attend, — tel jadis l'Anglais de Van-Amburgh, — le soir où les deux toqués se prendront d'une querelle, qui paraît aussi inévitable que si, au lieu d'être passionnément épris chacun d'une beauté moqueuse, ils l'étaient tous deux d'une seule et même coquette!

Si de la lorgnette et de la gazette on en arrive à saisir le fer homicide... nous vous le dirons!

JULES LECOMTE.

Le comte Baraguay-d'Hilliers

Le maréchal comte Achille Baraguay-d'Hilliers, qui commande les troupes stationnées dans l'ouest de l'empire, est né le 6 septembre 1795, à Paris. Son père, issu d'une famille de gentilshommes, était lieutenant au régiment d'Alsace (infanterie allemande), au moment de la Révolution : il demeura au service de son pays, ne comprenant qu'un devoir, celui de défendre les frontières de la patrie attaquées par les armées de l'étranger. Aide de camp de Crillon et de la Bourdonnaye, il devint général de brigade après la campagne du Palatinat; il fut emprisonné avec Custine dont il était le chef d'état-major, mais plus heureux que lui, il fut sauvé par le 9 thermidor, après avoir commandé l'armée de Paris contre les insurgés du faubourg Saint-Antoine; il fit la campagne d'Italie, partit pour l'Egypte, et fut chargé de rapporter à Paris les drapeaux pris à Malte. Après Austerlitz, M. le comte Baraguay-d'Hilliers fut créé colonel général des dragons : il fit toute la campagne de Russie, et mourut à Berlin, en 1813.

Le jeune Achille, élevé à une aussi forte école, débuta de bonne heure. Il s'engagea en 1806 au 1er régiment de dragons et entra l'année suivante au Prytanée militaire. Sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs à cheval, le 3 septembre 1812, il commença sa carrière active par la campagne de Russie, gagna son grade de lieutenant l'année suivante, après avoir reçu un coup de sabre sur la tête à Coulmeci, puis fit la campagne d'Allemagne avec

le duc de Raguse, qui se l'était attaché comme d'ordonnance.

A Leipsick, le 18 octobre 1813, M. Baraguay-d'Hilliers se vit le poignet gauche enlevé par un boulet de canon; il eut alors la croix et reçut la seconde épaulette après la campagne d'Espagne au commencement de l'année suivante. Il donna sa démission en 1816, mais il céda presque aussitôt aux conseils qui lui étaient donnés, se fit réintégrer dans son grade et entra dans la garde. Il fit la campagne d'Espagne comme chef de bataillon au 9e de ligne et en rapporta la croix de Saint-Louis, d'officier de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand.

M. le comte Baraguay-d'Hilliers rentra dans la garde à son retour, puis passa au 1er léger comme lieutenant-colonel et fit en cette qualité l'expédition d'Alger qui lui valut le commandement de son régiment. En 1833 le gouvernement le rappela d'Afrique pour le placer à la tête de l'école de Saint-Cyr : il y fut promu maréchal de camp en 1836 et y demeura jusqu'en 1841. Il demanda alors à revenir en Afrique où sa bravoure lui valut rapidement une grande renommée militaire parmi les Arabes, qui le nommaient *Bou dra* (le père des bras). Après avoir commandé la province de Constantine, M. Baraguay-d'Hilliers fut élevé au grade de lieutenant général. La révolution le trouva à la tête de la 7e division militaire (Besançon) et les électeurs du département du Doubs l'envoyèrent aux deux assemblées.

On connaît assez, sans qu'il soit utile de m'y arrêter, le rôle

Place du Châtelet en 1859, d'après un croquis de M. Yriarte.

L'INCENDIE.
DOCKS DE LONDRES
ED. MORIN. D.

du maréchal dans ces corps délibérants et sa conduite aux journées de juin. Président de la réunion de la rue de Poitiers, M. le comte Baraguay-d'Hilliers n'en commanda pas moins en 1848 une division de l'armée des Alpes, et en 1849 le corps de la Méditerranée : Chargé en même temps d'une mission extraordinaire près du saint-père, le général resta à Rome jusqu'en 1850.

Investi ensuite du commandement de la 3e division militaire (Lille), M. d'Hilliers fut nommé vice-président du Sénat dès la formation de ce corps éminent ; puis, en 1854, l'empereur le chargea de diriger l'expédition de Bomarsund. Avant de partir, il publia, au camp de Boulogne, cet ordre du jour digne réellement d'être cité par son éloquente concision :

« Soldats, c'est de Boulogne qu'il y a cinquante ans partit la glorieuse armée qui, sous les ordres de l'empereur Napoléon, battit les Russes à Austerlitz, à Eylau, à Friedland et conquit la paix à Tilsitt. Dans la campagne que vous allez entreprendre, vous vous montrerez les dignes fils de ces vaillants soldats, et, nous inspirant de ces grands souvenirs, sans prétendre à de si beaux triomphes, nous prouverons à notre empereur et à la France que nous savons justifier leur attente. »

Le 15 août, Bomarsund capitulait après une honorable résistance : seize jours après M. le comte Baraguay-d'Hilliers était créé maréchal de France.

Depuis ce moment jusqu'au jour de l'institution des grands commandements territoriaux, M. le maréchal Baraguay d'Hilliers avait passé son temps à Paris, tant que les travaux du Sénat l'y retenaient, et dans une campagne qu'il avait acquise au fond du département de la Creuse et où il se livrait avec ardeur à des travaux d'agriculture.

Le maréchal n'est pas marié : l'une de ses sœurs avait épousé le général comte Foy et a laissé trois fils, un général de division; un autre, administrateur des lignes télégraphiques, et un dernier, préfet. Une autre sœur s'était unie au lieutenant général comte de Damrémont, tué glorieusement sous les murs de Constantine : son fils est actuellement ministre plénipotentiaire près de la cour de Hanovre.

BARON DE NOCENT.

Incendie du Gillchrest, au Havre.

Le port du Havre a été le théâtre, le 5 et le 6 juillet, d'un incendie qui eût pu s'étendre aux nombreux bâtiments amarres à ses quais et prendre des proportions formidables.

Plusieurs marins de l'équipage du *R. P. Gillchrest*, en déchargement dans le canal Vauban, s'aperçurent, le 5 au soir, qu'il s'élevait de la cale de ce navire une fumée provenant évidemment d'un commencement d'incendie. Ils se mirent aussitôt en devoir de le combattre : mais deux heures de travail leur ayant donné la conviction de leur impuissance à triompher de ce danger, ils durent réclamer des secours.

L'alarme se répandit aussitôt dans toutes les directions. Les pompiers des postes voisins, les employés de la douane et l'équipage de la gabarre *la Meuse* accoururent sur le lieu du sinistre, et se mirent sous la direction du commandant du port, qui, vaillamment secondé par plusieurs magistrats et par tous les chefs de service, organisa avec autant d'intelligence que de rapidité l'application des secours.

Ces mesures présentaient d'autant plus de difficulté, que l'on ignorait complétement où se trouvait le foyer de l'incendie, et que l'on ne pouvait, par conséquent, l'atttaquer qu'au juger. Les hommes qui s'étaient élancés avec un dévouement admirable à la découverte du point où régnait le feu avaient été forcés de reculer devant une fumée asphyxiante, dont l'épaisseur étouffait la flamme même de leurs torches de résine ou de brai.

Le commandant des pompiers, suivi par un homme intrépide dont le nom est resté inconnu, parvint cependant jusqu'à un baril de spiritueux que l'on avait supposé la cause de l'incendie. Le baril fut enlevé ; il était intact. Malgré les torrents d'eau dont une dizaine de pompes inondaient le navire, la fumée devenait d'instant en instant plus épaisse ; le feu était donc en progrès.

Du reste le plus grand danger était conjuré; tous les navires qui avoisinaient le *Gillchrest* s'étaient empressés d'obtempérer à l'ordre qui leur avait été donné de se *déhaler* le plus loin possible pour isoler la carène qui pouvait devenir à chaque instant un ardent foyer.

Cependant, comme l'a constaté le *Journal du Havre*, ce serait se faire une fausse idée de ce qu'était alors le sinistre que de se représenter des langues de flammes glissant sur les bordages, sur le pont ou dans le gréement, des colonnes de fumée s'élevant jusqu'en haut de la mâture, et des flammèches dispersées dans les airs. Rien de tout cela. Le foyer, qui se trouvait dans l'intérieur du navire, était absolument invisible, et ne se révélait que par des bouffées de fumée qui s'échappaient par les fissures depuis l'avant du bâtiment jusqu'au grand mât. La fumée, la lueur rougeâtre des torches, les cris des travailleurs, quelques explosions sourdes, provenant des cordes des balles qui craquaient, mangées par le feu, voilà la mise en scène sinistre de cet incendie d'autant plus terrible, que l'on avait à combattre un ennemi caché, inabordable.

La violence croissante de l'incendie ne laissa aucun espoir de sauver le navire. La coque avait bien été sabordée, mais, coïncidence fatale, le port se trouvant en morte eau, elle avait touché le fond sans être complétement noyée, en sorte qu'elle n'avait même pu profiter de la mesure désespérée d'une immersion. A sept heures du matin on sentit la nécessité d'abattre la mâture; le *Gillchrest*, rasé comme un vaste cercueil, resta enveloppé d'une fumée sombre d'abord, puis ardente, jusqu'au moment où le vaigrage, dévoré par le feu intérieur, ne put plus contenir l'explosion des flammes : elles jaillirent en gerbes immenses de toutes les parties du navire qui devint leur proie dans un instant. C'est dans ce moment que l'a représenté l'artiste dont notre gravure reproduit le dessin.

Le *Gillchrest*, venant de la Nouvelle-Orléans avec un chargement de coton et de tabac, à la consignation de la maison Mosquelier fils et Ce, était entré dans le port du Havre le 22 juin. Une grande partie de la cargaison était déjà à terre. On attribue sa catastrophe à un phénomène de combustion spontanée survenu dans les balles de coton dont six cents se trouvaient encore à son bord.

LÉO DE BERNARD.

La place du Châtelet en 1859.

Dans le rapide mouvement de transfiguration qui emporte le Paris d'hier, c'est presque de la présomption de vouloir représenter le Paris de demain, et c'est de Paris, plus vieux d'une année, que nous osons donner d'avance une des vues monumentales.

Quel aspect offrira, au mois de juillet 1859, cette place du Châtelet, où sculpteurs, paveurs, stratificateurs et jardiniers ont encore à accomplir leurs œuvres ?

C'est là ce que ne pourraient révéler ces sphinx qui, oublieux de la vie des sables égyptiens, remplissent d'une eau limpide les bassins de cette colonne. Ces sphinx, en effet, dorment peut-être encore dans le bloc de marbre d'où le ciseau de l'artiste doit les appeler à la vie.

A défaut des sphinx, notre gravure peut vous l'apprendre ; arrêtez-y votre regard.

La colonne, exhaussée sur sa base dont l'ornementation rappelle notre gloire orientale, domine cette place à laquelle se rattachent les plus lointains souvenirs de Lutèce la Gauloise ; car, on le sait, c'était là que venait s'attacher le pont de bois qui unissait l'île de la Cité, ce berceau de Paris, à la rive septentrionale, et le nom du Châtelet, qu'on lui conserve religieusement, n'a d'autre origine que les tours fortifiées qui défendaient la principale entrée de notre antique cité.

Quant à cette ceinture de marronniers quinquagénaires, c'est là un des prodiges avec lesquels nous familiarisent chaque jour nos jardiniers, décorateurs et paysagistes.

MAXIME VAUVERT.

Incendie des docks de Londres.

Il existe souvent dans les catastrophes et dans les crimes un concours et une simultanéité qui feraient croire à quelque cause fatale dont ces malheurs ne seraient que des effets, une sorte d'épidémie de violences matérielles ou morales dont ils constitueraient la mystérieuse éruption. Tantôt ce sont des naufrages qui couvrent de cadavres et de débris les côtes les plus éloignées; d'autres fois, ce sont des meurtres qui ensanglantent et consternent à la fois des pays séparés par des océans. Aujourd'hui ce sont des incendies; Paris, Constantinople, la Chine et les Etats-Unis ont eu les leurs ; Londres vient d'avoir les siens : le principal est celui des docks dont nous donnons la vue... Quelque élevées qu soient les pertes causées par ce désastre, elles sont loin d'avoir l'importance de celles qu'on pouvait redouter sur un point qui forme le principal entrepôt du commerce du monde. L'extrême combustibilité des matières au milieu desquelles éclata l'incendie ne laissa aucun espoir de pouvoir l'étouffer dans le magasin, son foyer primitif. La foule et les pompiers s'y étaient cependant portés avec autant de dévouement que d'ardeur, lorsque, à la suite d'une première explosion, on apprit que les bâtiments où les flammes étendaient leurs ravages renfermaient plusieurs dépôts de salpêtre. Chacun s'empressa de s'éloigner des édifices que pouvait faire sauter à chaque instant l'inflammation de ces matières explosibles.

Ce ne fut qu'après que plusieurs détonations eurent annoncé la cessation du danger, que l'on put organiser les secours. La prudence avec laquelle ces docks avaient été construits assura le succès de ces efforts. L'incendie put être facilement contenu dans ces vast

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(Suite.)

Je mis la main sur mon cœur et je répliquai tout net :

— Dans mes opinions, le mariage est un acte trop sérieux pour...

— Ne vous faites pas de mal ! interrompit Liban, qui était entré à mon insu ; — vulgairement parlant, ça vous passera sous le nez !... Il y a une trentaine de mille livres de rentes dans la maison, et ce petit singe d'Aimée est poitrinaire... ça s'en ira sur le coup de ses dix-huit ans... Mlle Sophie sera fille unique... Est-ce que vous ruminez souvent tout seul ?

J'aurais poignardé ce Liban. Je cherchais à dissimuler ma jumelle.

— Tiens! tiens! reprit-il, vous vous êtes payé une viennoise!... vous êtes un sournois... Si je demeure jamais en face de vous, je fermerai mes rideaux pour murer ma vie privée... Je viens vous dire que monsieur vous demande.

Mon père me donna une bonne poignée de main. Il me regarda des pieds à la tête. J'étais encore un peu ému du flagrant délit constaté par Liban. Il remarqua cela

— Vous avez donc du plaisir à me revoir, Charles, me dit il ; c'est étonnant comme vous ressemblez à votre mère... Je crois que vous serez un très-joli garçon... tenez-vous au jour pour que je vous voie... Vous ne vous mettez pas bien... votre redingote pince trop à la taille... c'est étudiant et du plus mauvais goût!... Demain, vous direz à Liban de vous mener chez Cailiet et Ferembach... Ce sont des artistes que Gavarni et moi nous avons faits... Etes-vous content de Liban ?

La question me surprit. Je ne sais trop ce que je balbutiai.

— Liban, poursuivit-il d'un air dégagé, est un vieux serviteur. S'il vous manquait de respect, menez-le rondement... il ne faut jamais laisser prendre un pied aux domestiques.

C'est une véritable curiosité que ce besoin de révolte qui prend parfois les maîtres les plus soumis.

Ce soir-là, mon père avait évidemment une velléité de faire des barricades contre Liban.

Il ajouta néanmoins en feuilletant ses papiers par manière d'acquit :

—Au fond, c'est un serviteur très-fidèle... ce que je vous en dis n'est pas pour vous rendre dur envers lui.

Mon père était tout gaillard. Les eaux lui avaient fait du bien. Il me demanda comment j'avais employé mes loisirs en son absence.

— J'ai beaucoup lu, lui répondis-je.

— J'espère que ce ne sont pas mes livres ? répliqua-t-il vivement.

Les auteurs sont sujets à ces pauvres coquetteries. Je répondis :

— Pardonnez-moi, mon père, j'ai relu une partie de vos ouvrages.

— Comment ! relus ! s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

Mais le contentement perçait.

— Croyez-moi, Charles, reprit-il avec bonté ; occupez-vous de choses sérieuses. Le mouvement de notre époque ne va pas vers ces jeux de l'esprit dont l'ensemble s'appelle l'art. L'art est un mot emphatique et vide. Si je faisais un dictionnaire, je définirais l'art la maladie qui tient les belles intelligences en dehors des luttes sérieuses et des victoires utiles.

— Je bénis Dieu qui vous a fait malade, mon père, m'écriai-je.

Il y eut, dans le coup d'œil qu'il me jeta, de l'étonnement, du plaisir et une étrange colère.

— Faites-vous déjà des phrases comme cela, Charles ? murmura-t-il ; — je vous le dis : ces façons de parler ont mauvaise tournure. Cela sent le livre ! Si vous deviez tomber dans le fossé où je barbote, ce serait pour moi un chagrin mortel !

Ces paroles furent prononcées avec une véritable tristesse. Il fut évident pour moi que mon père était mécontent de son lot en cette vie. Tant de gens l'enviaient cependant, et regardaient d'un œil jaloux sa couronne d'écrivain à la mode !

Le lendemain, Liban me conduisit chez Cailiet et Ferembach, tailleurs de Gavarni et de mon père. Gavarni était l'homme le plus élégant de France et au

[1] Voir les numéros du 3 et du 10 juillet.

ments, dans l'édification desquels n'étaient presentres pour éléments que du fer et des briques. ... pertes sont cependant estimées de six à sept millions.

MAC' VERNOLL.

Rossini à Passy.

Rossini est revenu passer la saison d'été à Passy, où il a déjà demeuré, il y a trente ans. On y voyait alors Mme de Liéven, M. Guizot, Mme Récamier, M. de Chateaubriand. La société a un peu changé! On n'y trouve plus guère que des artistes retirés, et particulièrement d'anciennes célébrités lyriques. Mais que dis-je? j'allais oublier que Jules Janin y a établi son domicile, et que son esprit est bien digne de faire les honneurs de Passy à Rossini. Le maestro réside à Beauséjour, tout près du chemin de fer, dans une maison dont le propriétaire est M. Heugel, l'habile éditeur de musique. Rossini entend de son jardin le sifflement de la locomotive, et comme il a ce moyen de transport en horreur, il ne manque pas de dire, à chaque convoi qui part : « Voilà mon ami qui s'en va, bon voyage » Il préfère au chemin de fer le simple fiacre, dont la rapidité ne l'étourdit pas, mais son plus grand plaisir est de se promener à pied dans le bois de Boulogne, et d'aller savoir des nouvelles du puits artésien.

Nous avons eu la bonne fortune de le rencontrer plusieurs fois et d'apprécier par nous-même cet esprit toujours si vif et si heureux, qui a valu à ses bons mots, à ses jugements railleurs sur les hommes et sur les choses de son temps, et sur lui-même, qu'il n'épargne pas plus que les autres, une renommée égale à celle de son génie musical. C'est à tort qu'on a fait courir le bruit qu'un état de maladie avait assombri cette brillante imagination, dans laquelle on trouve un reflet d'Arioste et de Boccace. Si Rossini n'a plus sur les lèvres l'éclat de rire qu'on lance à vingt ans aux quatre coins du ciel, comme un défi aux chances adverses de l'existence, il possède ce sourire aimable et gracieux d'une vieillesse honorée et sage; la philosophie a remplacé l'insouciance, et le goût du repos s'est fait sentir après l'amour du mouvement et du bruit.

Car la vie de Rossini, comme la vie de presque tous les grands hommes, devait être une vie de luttes et de combats : les oreilles étaient habituées à d'autres formes musicales, le public italien avait d'autres dieux, Paësiello, Cimarosa, qui méritaient leur déification ; or tout nouveau venu dans un Olympe quelconque est généralement regardé comme un usurpateur sacrilège... Rien de plus exclusif que l'admiration! Avant qu'on admette un autel de plus dans le temple des arts, comme dans tous les temples, ce sont des guerres acharnées, et l'innovateur est toujours couronné d'épines en attendant la couronne de laurier.

Savez-vous comment les partisans de Paësiello, de Cimarosa, de Mozart, appelaient Rossini? Ils le nommaient *M. Crescendo, M. Vacarmini*, lui, le roi de la mélodie! Et cela longtemps avant l'invention des instrument de Sax. Rossini répondait par le *Barbiere di Seviglia*, et l'on sifflait le joyeux barbier, à cause de Paësiello qui en avait fait un, et aussi à cause d'un certain habit excentrique que Rossini portait le jour de la première représentation, en tenant le piano à l'orchestre. Cet habit déplaisant et un chat qui traversa le théâtre et se jeta dans les jambes (non pas dans le gosier) de la Rosine, produisirent un rire si inextinguible que le *Barbier* succomba ce soir-là; mais il se releva le second soir, et je n'ai pas besoin d'insister sur la route qu'il a faite depuis dans le monde musical. *Otello*, la *Cenerentola*, la *Gazza ladra*, ces chefs-d'œuvre d'une éternelle beauté, d'une grâce impérissable, ne désarmèrent pas complétement les adversaires de Rossini. *Mosè*, le sublime prophète, ne renversa pas toutes les idoles qu'on opposait au maestro; *Mathilda di Shabran, l'Italiana in Algieri, la Donna del lago, Semiramide*, ces quatre femmes merveilleuses, douées de qualités si rares et si variées, n'entraînèrent pas tous les cœurs

Rossini vint en France et ce fut bien pis : la critique de l'époque lui fit un tel accueil que le maestro, dans un moment de vivacité, s'écria, dit-on. « Les Français sont des huîtres; *ostriche di Francesi.* » Le fait est qu'il avait affaire à de véritables mollusques. Il donna en France le *Siége de Corinthe*, puis une seconde édition de *Mosè*, puis le *Comte Ory* et enfin *Guillaume Tell*; et ces opéras furent contestés aussi bien que les autres, et longtemps l'Académie impériale de musique les joua en les morcelant, comme des levers de rideau ; un jour même, un des directeurs de l'Opéra, croyant apprendre une bonne nouvelle au maestro, qu'il rencontra sur le boulevard, lui dit, en se frottant les mains : « On joue ce soir le second acte de *Guillaume Tell*. — *Tout entier*, » répondit le maestro, et il s'éloigna après cette ironique réponse que le directeur ne comprit pas.

Il fallut que Duprez apportât à Paris son fameux *ut* de poitrine; il fallut que cet *ut* eût l'air d'un prodige de la science pour que *Guillaume Tell* remplît la salle de l'Académie de musique. Encore retrancha-t-on beaucoup de morceaux dans cette admirable partition.

Cependant, Rossini est entré en pleine possession de sa gloire, et il aime Paris où il est accueilli maintenant, comme il aurait dû toujours l'être... Il n'y a plus que les Allemands, qui, dans de méchants petits livres obscurs, attaquent encore, au profit de la musique allemande, l'éclatante réputation du maestro. On a fait dernièrement bonne justice, en France, d'un de ces misérables pamphlets, et relevé la singularité de ce fait, que de tous ceux qui ont écrit l'histoire de Rossini, y compris Stendhal, et qui se sont dits ses amis intimes, il n'en a connu aucun. C'étaient, pour Rossini, des amis intimes comme le chemin de fer.

Du reste, Rossini ne se préoccupe pas le moins du monde de ce qu'on peut écrire sur lui. Il vit dans une calme région inaccessible aux injures comme aux éloges, à côté d'une compagne dévouée, au milieu d'un petit cercle de connaissances pour qui il déploie toute la bienveillance naturelle de son caractère et toute la grâce de son esprit.

On a prétendu que Rossini avait pris la musique en horreur comme les chemins de fer. Cela est complétement faux. On fait de la musique chez lui, et même il a la bonté d'entendre des cantatrices qui écorchent parfois ses plus ravissantes mélodies, et de leur faire des compliments. Il les accompagne même au besoin. Comme Voltaire, il conseille à celles qui se destinent au théâtre d'avoir un peu le diable au corps. Il disait dernièrement, en parlant d'une cantatrice un peu froide : « qu'elle avalait la musique comme on avale l'huile de ricin. »

Il y a plus d'un rapport entre Rossini et Voltaire: même esprit moqueur, même réputation universelle, et ce sont des banquiers qui ont fait leur fortune à tous deux sans qu'ils s'en soient beaucoup mêlés. On assure que Rossini a dû la sienne aux soins de M. Aguado beaucoup plus qu'à ses opéras, peu rétribués en Italie, et qui ont été traduits en France sans qu'il ait jamais touché un droit d'auteur.

A propos de M. Aguado, nous lui avons entendu raconter l'anecdote suivante Il a fait avec le célèbre banquier deux voyages en Espagne. Il était grandement question alors des bandits espagnols. MM. Aguado et Rossini étaient armés jusqu'aux dents. Au retour d'un de ces voyages, ils entendirent un coup de fusil derrière la voiture où ils se livraient l'un et l'autre aux douceurs du sommeil; réveillés en sursaut, ils se crurent attaqués ; ils sautèrent sur leurs pistolets, et se disposèrent à une héroïque défense, qui aurait certainement tenu sa place dans l'histoire, mais, par malheur pour leur courage, c'était tout simplement un domestique armé comme eux, et sommeillant comme eux, qui s'était appuyé sur la détente de son fusil. Ils en furent pour leurs frais d'héroïsme, en riant beaucoup de leur attitude guerrière. Le maestro n'a jamais rencontré d'autres bandits... excepté certains *impressarii*... dont sa jeunesse n'a pas eu à se louer.

La santé de Rossini s'est rétablie ; il souffre encore quelquefois, et quand la douleur est trop forte, il ne peut pas toujours retenir quelques-unes de ces locutions énergiques, que la langue italienne possède en aussi grand nombre que la langue française, et dont Napoléon ne se faisait pas faute en pareille circonstance; on dirait qu'elles ont le privilége d'apaiser le mal ; mais Rossini a voulu mettre sa conscience en règle de ce côté. L'archevêque de Florence était un mélomane distingué, grand admirateur de Rossini. Le maestro lui ouvrit un jour son âme à ce sujet :

— *Diavolo*, lui dit l'archevêque, c'est un péché que de jurer !

— Je le sais bien, répondit Rossini, aussi je vous en demande la permission en tel et tel cas.

— Encore faudrait-il savoir quelle espèce de jurons vous employez. Henri IV disait : *Ventre-saint-gris* ! et cela pouvait se tolérer

— *Ventre-saint-gris* est bien innocent, en effet, reprit Rossini, auprès de...

— Voyons! dit l'archevêque.

— *Corpo di Bacco!* reprit Rossini.

— Passe pour celui-là, répondit l'archevêque. *Bacchus* était un païen.

— *Per Dio!* reprit Rossini.

— C'est grave, reprit l'archevêque; il ne faut pas jurer le nom de Dieu en vain.

— *Per la madonna!* reprit Rossini.

— Ah ! s'écria l'archevêque en l'interrompant ; ceci est bien fort; ne pouvez-vous vous passer de la madone?

— Impossible, reprit le maestro ; c'est justement ce qui me soulage le plus.

— Passons donc, répliqua l'excellent archevêque.

Tout y passa ; mais Rossini, après avoir reçu la permission désirée, jura de s'en servir le moins possible ; il est surtout heureux, et on le comprend, de n'avoir plus l'occasion de profiter de la tolérance de l'archevêque.

HIPPOLYTE LUCAS.

Le comice de Romorantin.

La solennité agricole qui vient d'avoir lieu sur le domaine impérial de la Motte-Beuvron n'était pas seulement un comice d'arrondissement, ni même un concours régional, c'était plus et mieux que cela, c'était

---

...ère avait la prétention légitime de ne lui céder en rien. Liban me dit en arrivant au seuil :

— C'est au Palais-Royal que j'achète mes habits bourgeois pour fréquenter la société. Ça coûte moitié moins cher et c'est mieux établi... Mais les hommes d'esprit ont des lubies frivoles qui leur passent, et avoue que c'est flatteur de payer une redingote cinquante écus, si toutefois on en a les moyens.

M. Caillet était un jeune homme mélancolique et roux; M. Ferembach était un gros jeune homme, ... plein de sourire. Il plaisait aux gens ronds. Son ...cié, pâle comme une romance, séduisait les pen...s.

On n'a jamais pu savoir au juste lequel des deux ...dait cette paire de ciseaux savants qui, pareille à la baguette des contes de fées, transfigurait un homme de fond en comble ! Il suffisait de dire à Caillet ou à Ferembach : Je veux être grave, je veux être ...ant, je veux être intéressant, je veux être im...ant.

Ferembach et Caillet étalaient le drap sur la table. Les ciseaux-fées grinçaient. Huit jours après, on vous ...rtait, dans une *toilette* de taffetas, la gravité ...andée, la légèreté, les grâces affadies du ténor, l'aplomb bouffi du financier.

J'espère que Caillet et Ferembach ont fait une immense fortune. En tout cas, Gavarni, ce poëte charmant, cet esprit délicat et profond, qui doit rester comme une des plus éminentes figures de ce temps-ci, n'a jamais fait de meilleurs élèves que Ferembach et Caillet.

Liban leur tint à peu près ce langage :

— Le père veut que le jeune homme n'ait rien d'étudiant ni carabin quelconque dans la dégaine... encore moins d'homme de lettres en herbe, ni surtout d'artiste, vulgairement parlant.

Caillet m'examina. Ferembach me toisa.

Ferembach dit en riant comme un gros sans-souci qu'il était :

— Je vois la chose.

Et Caillet avec sensibilité :

— Monsieur sera content.

Mon père surtout fut content. Ces sorciers de tailleurs, saisissant sa pensée avec une diabolique adresse, firent de moi un petit notaire assez bien réussi. Dès lors, partout où je me montrais, je passais pour un homme grave et ennuyeux. J'aurais cru faire preuve d'ingratitude en ne témoignant pas ici à ces deux enchanteurs la reconnaissance que je leur dois.

Quand j'allai prendre ma première inscription à l'Ecole de droit, j'avais déjà l'habit de Caillet et Ferembach. Dans les bureaux on me regarda. Les vieux serviteurs de la Faculté m'adressèrent des sourires. Je lus dans leurs yeux bienveillants qu'ils voyaient en moi déjà l'étoffe d'un futur suppléant.

Cependant mon père ne m'avait rien dit qui pût me faire craindre l'emploi de la violence au sujet de mon mariage avec l'aînée des petites demoiselles d'Ablon. J'eus bien un peu la pensée qu'il cachait son jeu, mais les semaines, puis les mois s'écoulèrent, et nulle tentative ne fut faite contre ma position de célibataire. Je respirai. Les cours étaient commencés: je me mis à étudier le droit avec une certaine ardeur.

Cela me plut. La carrure des lois romaines me séduisit surtout. Nous avions un professeur fort éloquent qui mêlait avec un art singulier l'histoire à la jurisprudence. Son enseignement substantiel et curieux faillit faire de moi un avocat.

Mais le droit français m'épouvanta. Notre code dont nous sommes si fiers me sembla tout d'abord une œuvre indécise, lourde, mal digérée, engendrant le doute comme les marécages font le brouillard. Aussitôt que j'eus ouvert ces livres respectables où les commentateurs ont déposé le trésor de leur expérience, je fus pris d'une répugnance invincible. Les explications me parurent infiniment plus obscures que le texte. Je vis cette pauvre loi écartelée comme une criminelle. Je la plaignis sincèrement, ne pouvant la sauver, et je me mis à étudier la musique.

Il faut bien l'avouer. Je suis resté enfant plus longtemps qu'il n'est ordinaire. L'origine de mes résolutions n'avait jamais rien de viril. Je me fis musicien à cause de ces violoncelles qu'on voit dans les conteurs allemands. Je me noyai avec un étrange plaisir dans les abstractions de la fantaisie germanique. Je parvins à boire beaucoup de bière et à me donner l'air à peu près ahuri. Mon désir était d'être fou comme tous les violons d'Hoffmann. Je fumais tout exprès pour voir ces fameuses *spirales bleuâtres* qui montent en s'échappant du fourneau d'une pipe.

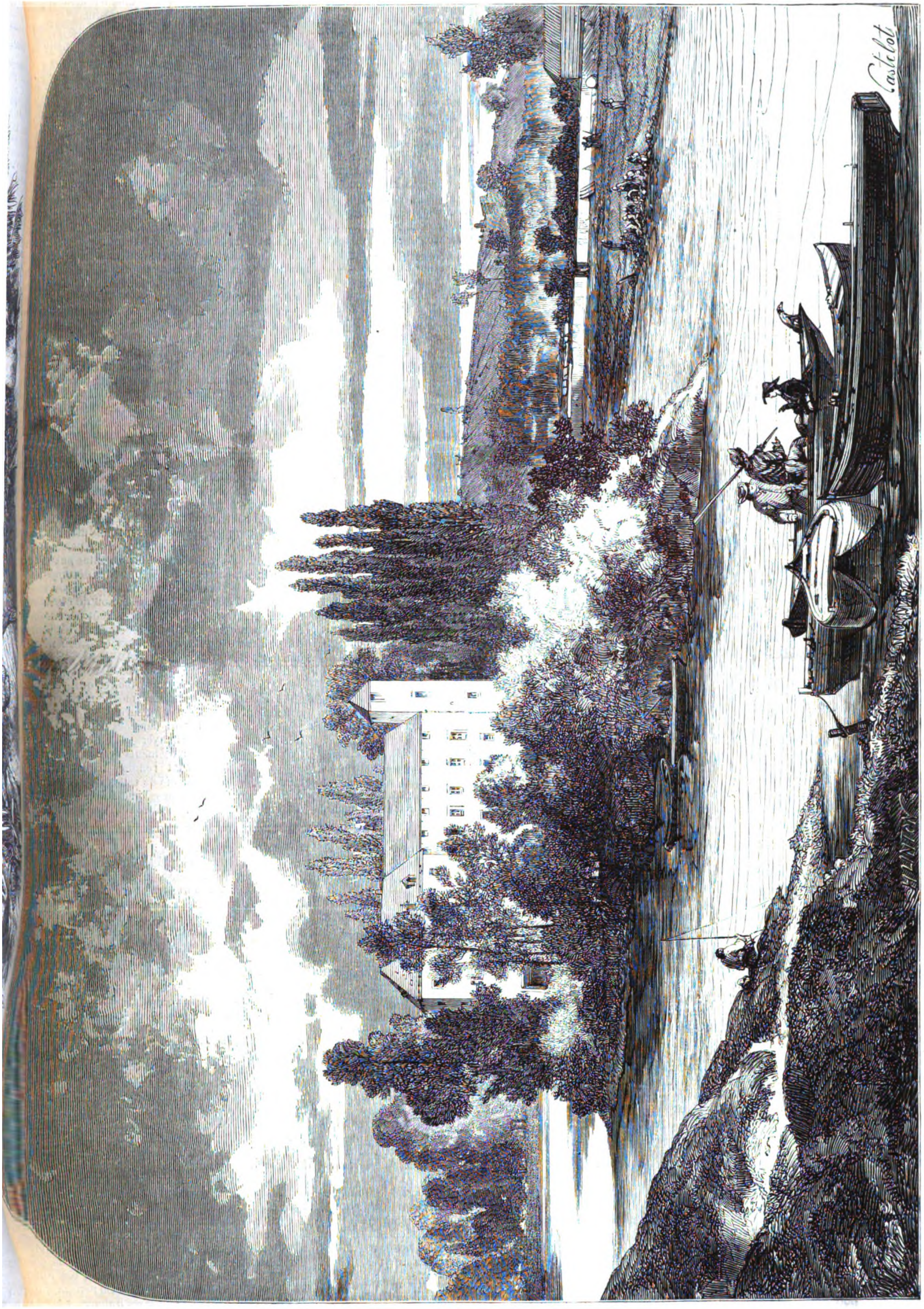
J'entendis une fois Liban dire au valet de pied de Mme d'Ablon :

— Vulgairement parlant, ce garçon-là n'est pas tout à fait ce qu'on appelle un imbécile... Ça a des manières d'oison... mais à la longue, ça sera un clerc d'avoué tout comme un autre.

Il s'agissait de moi, c'est manifeste.

J'eus de l'orgueil. C'est ainsi toujours que les esprits originaux et vastes sont jugés par les subalternes. Je devais évidemment monter très haut. Mais dans quelle direction et par quelle voie? Là était le problème à résoudre, car le droit n'était pas mon fait et je ne

Comice agricole de Romorantin, tenu le 27 juin, dans le domaine impérial de la Motte-Beuvron, d'après un croquis de M. L. Dubois.



ENVIRONS DE PARIS. — Ile de Charenton.

l'inauguration d'une grande conquête : la conquête d'un terroir fécond sur des sables stériles.

Pour ceux qui ont pu admirer les résultats aratoires obtenus sur les fermes de la Motte et de la Gillaire, le problème de la fécondation de la Sologne est pratiquement résolu. Ces établissements, dont les guérets n'offraient, en 1853, que l'image de l'aridité la plus désolante, présentent en ce moment des emblavages magnifiques ; on estime à trente-cinq hectolitres le rendement des froments par hectare, et à soixante celui des avoines, et ces récoltes n'ont reçu qu'un engrais ordinaire. Quatre cent mille hectares de terrains, presque en friche, peuvent en produire de semblables. La Sologne ne sera plus la Sologne, ce sera une autre Beauce.

Voilà ce que répétaient tous ceux que l'œuvre du comice avait attirés à la Motte-Beuvron à cette solennité champêtre ; et de ce nombre se trouvaient, outre les principaux fonctionnaires du département, de hauts dignitaires de l'État et beaucoup de cultivateurs émérites.

M. Vicaire, administrateur des forêts et domaines de la liste civile, avait mis tous les bâtiments nécessaires à la disposition du comité, et M. Williamson, directeur du garde-meuble impérial, les avait fait orner avec autant de goût que de richesse.

Sur l'arrière du château ouvert au public, on avait élevé une tente spacieuse où fut célébrée, le matin, une messe en musique, exécutée par les élèves de l'école municipale d'Orléans et par la musique des guides. Un vaste hangar rural avait été décoré pour la distribution des récompenses. Les instruments, les produits agricoles et les animaux soumis au concours étaient groupés sur les belles pelouses du parc, — dont l'une devait servir aux épreuves du labourage.

L'artiste a réuni, dans une de nos illustrations, les scènes principales de cette solennité d'un si puissant intérêt.

F. G.

Les environs de Paris. — Ile de Charenton.

Charenton, dont le nom éveille tant de souvenirs divers, souvenirs militaires et tendres souvenirs, sans parler même de l'impression sinistre que cause la pensée de sa fameuse maison de santé, aurait une tout autre réputation, réputation simple et modeste, s'il n'avait pas les bruyantes célébrités que dominent les noms de Louis XI et de Gabrielle d'Estrées.

Cette réputation, il la devrait à son site riant, à sa position pittoresque sur le bord du grand fleuve où il mire ses bords ombreux, à sa gracieuse île où l'industrie est venue ériger une de ses gigantesques usines pour la trituration des blés au milieu des aulnes, des peupliers et des saules, à l'ensemble, enfin, de son paysage.

C'est sous cet aspect tout artistique que nous l'offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

MAC' VERNOLL.

Souvenirs d'Algérie.

OASIS.

Il n'est personne qui, n'ayant pas voyagé dans le *désert*, n'entende par *oasis* quelque jardin délicieux semblable, pour le moins, au paradis terrestre; et, pourtant, il n'en est pas tout à fait ainsi, car l'oasis n'est un lieu enchanteur que parce qu'il se trouve perdu dans les sables et devient seulement alors, pour le voyageur égaré, un paradis, un véritable paradis, — mais, toutefois, un paradis relatif.

L'oasis est ordinairement une ville ou un village bâti en terre cuite au soleil, entouré de murs et situé au milieu de palmiers. Au moyen de puits creusés dans les sables, quelquefois à une grande profondeur, on arrose ces palmiers, autour desquels l'eau dépose un limon qui sert à faire croître quelques légumes, quelques grenadiers, cotonniers et figuiers, et l'on parvient ainsi à former des jardins entourés de murs et dans lesquels on pénètre à travers mille petites ruelles, qui font de l'*oasis* une espèce de labyrinthe.

La seule richesse de ces oasis est donc le *palmier*, le plus bel arbre de la création, s'élevant jusqu'à une hauteur de quinze mètres, sur une tige dont le diamètre est à peine le soixantième de son élévation. Et, pourtant, telle est la profondeur de ses racines, qu'il résiste aux ouragans et aux vents les plus impétueux.

Afin de faire croître le palmier en hauteur, chaque année on sépare de son tronc les branches qui l'entourent; ces branches sont longues de trois à quatre pieds et ont des feuilles longues, pointues, recourbées et pendantes.

Lorsque le palmier a atteint sa plus grande élévation, les jeunes feuilles du sommet, réunies dans une enveloppe commune, se disposant à se séparer, affectent la forme d'un *chou* et constituent l'aliment très-recherché appelé *chou du palmier*.

Ordinairement, un palmier mâle se trouve placé à côté d'un palmier femelle, que l'on nomme *dattier*, lequel rapporte des fruits réunis en une grappe volumineuse appelée par les Européens *régime*. Ces fruits, de la grosseur d'un œuf de pigeon, mais plus allongés, sont verts, et prennent en mûrissant une couleur orangée très-foncée. On ne les cueille qu'au bout de six mois, pour les pendre, les faire sécher et les exporter; mais lorsqu'on veut les manger alors que la pulpe intérieure est encore molle, on a un fruit d'une saveur agréable et rafraîchissante, appelé *pinang*.

Le *dattier* rapporte annuellement six à huit *régimes*, dont les uns sont encore en fleurs alors que le plus ancien devient mûr. Rien n'égale la hardiesse, l'habileté et l'agilité des nègres à grimper sur cet arbre pour en cueillir les fruits, défendus pourtant pour la pointe aiguë et acérée des feuilles!

A mesure que les fruits mûrissent, il se produit une espèce de filasse blanchâtre appelée *arec*, qui enveloppe une semence de la grosseur d'une noix muscade; c'est le *bétel*, sorte de poivre d'une saveur très-brûlante, que les femmes arabes mâchent continuellement, et qui pourtant nuit beaucoup à la blancheur des dents; mais il donne une haleine fort agréable et produit sur les lèvres un vermillon très-vif.

Le *cachou*, si répandu en Europe, provient aussi de l'*arec*, qui, devenu trop dur pour être mâché, est alors réduit en poudre.

Le *palmier*, on le voit, est la richesse en même temps que l'ornement du désert : l'Arabe du *Sahara* en échange le fruit avec l'Arabe du *Tell*, contre le blé et l'orge qui lui manquent; et c'est ainsi que les dattes, fruit délicieux, arrivent jusqu'à nous, en Europe.

ACHILLE CIBOT,

Plantes grasses naines, cultivées dans l'appartement.

I

Qui est ce qui n'aime pas les plantes naines? On les rencontre en tous lieux, et partout leur présence est bien accueillie. La variété de leurs formes, leur verdure perpétuelle et les nuances vives de leurs jolies petites fleurs justifient amplement la faveur qu'elles ont su conquérir.

Les personnes sédentaires, celles surtout que leurs affaires ou leur goût retiennent au logis, leur ont voué tous leurs soins, car elles peuvent, grâce à ces plantes, s'improviser un jardin en miniature, non pas seulement sur la fenêtre, mais dans l'appartement: jardin où les fleurs ne manqueront ni pendant la belle saison, ni au printemps, ni à l'automne, ni pendant les plus mauvais jours, ni pendant les plus rudes hivers.

Pour obtenir de ces petites plantes toute la somme de jouissances ou de bénéfices qu'on en peut attendre, il faut connaître la manière, d'ailleurs excessivement simple, de les bien gouverner.

Dans leur pays surtout, les plantes grasses supportent alternativement des sécheresses de plusieurs mois, sans interruption, et des pluies torrentielles non moins prolongées; elles croissent dans des crevasses de rochers, où leurs racines trouvent à peine assez de terre pour s'établir fort à l'étroit. Elles puisent toute leur subsistance dans l'air, dont elles décomposent les éléments à l'aide de leurs feuilles épaisses et charnues, quand elles ont des feuilles, ou de ces tiges aux formes bizarres, qui, lorsqu'elles sont dépourvues de feuilles, en remplissent les fonctions. C'est pourquoi les jardiniers disent qu'une plante grasse ne meurt jamais de faim ni de soif.

Il y a des exemples de plantes de ce genre oubliées pendant six mois dans une armoire, qui, remises ensuite à l'air libre et arrosées modérément en été, ont recommencé à pousser et à fleurir.

C'est en les bouturant dans des pots remplis d'une très-petite quantité de bruyère sableuse très-maigre, et leur ménageant les arrosements avec parcimonie, que les plantes grasses sont rendues naines artificiellement; il en est de même de celles que l'on multiplie de semis de leurs graines, quand on en peut obtenir des graines fertiles. Elles ne sont naines que tant qu'on

---

mordais pas au violoncelle. Cet instrument est peu maniable. Malgré ses belles et larges ressources, je n'engage pas les jeunes enthousiastes à le cultiver.

J'étais tranquille. Depuis quelques jours je mûrissais le projet de m'adonner entièrement à la peinture, lorsque la foudre éclata soudain dans mon ciel.

C'était un soir. Il faudrait être de bien mauvaise foi pour nier les pressentiments. Je me souviens que j'avais trouvé tout détestable au dîner et que j'avais quitté l'orchestre de l'Opéra-Comique au second acte du *Domino noir*. Sur le boulevard, un marin de la *Belle-Poule* m'avait mis son coude dans l'estomac, et vis-à-vis de la Madeleine, j'avais rencontré cet homme brun qui joue horriblement bien de la vielle en imitant le chant du rouge-gorge.

Mon esprit était en grand deuil.

Je rentre. Je trouve sur ma table une lettre affranchie : *A monsieur Charles de*... Je l'ouvre. M^me^ d'Ablon m'invitait à une soirée dansante!

Je tombai de mon haut. Il n'y a pas d'autres expressions que celle-là pour peindre le choc subi.

Une invitation! à moi qui n'avais jamais fait de visite! Le bout de l'oreille se montrait-il assez clairement? *On dansera*, disait le carré de papier lithographié. Oh! certes, on danse toujours. Il faut un prétexte à l'ivresse. Combien d'infortunés jeunes gens ont été pris à la faveur d'une valse ou d'une sauteuse!

Je note ici pour les malveillants que je poussai le sang-froid et l'impartialité jusqu'à me dire: C'est peut être une invitation à la douzaine. Mon père va chez ces gens-là. Ils auront cru devoir m'engager.

On est capable de tout pour se rassurer. Mais pendant que j'étais là, pensif et interdit auprès de ma cheminée, mon père entra. Au grand jamais mon père n'entrait dans ma chambre. Mon père me dit dès le seuil :

— J'espère, Charles! On vous traite en homme! Une invitation pour vous tout seul!

La complicité sautait aux yeux.

Je témoignai à mon père, d'une façon légèrement ironique, toute la satisfaction que j'éprouvais à le voir dans ma modeste retraite. Son regard fit le tour de la chambre.

— Genre artiste! murmura-t-il; cette infirmité devient épidémique!

Ma chambre, à mon sens, était arrangée avec un goût exquis. On y voyait toute sorte d'objets qui avaient une physionomie : des pipes turques, des nattes australiennes, un harpon à baleines, une tête de mort en terre cuite, un kangiar, des fleurets avec leurs masques et plusieurs ébauches jetées à la diable. J'avais peine à cacher mon orgueil.

— Triste! triste! dit mon père ; — la haine du goût bourgeois a produit le goût idiot!

— Vous plaisez à M^me^ d'Ablon, Charles, reprit-il en changeant de ton. C'est une femme charmante qui a l'immense défaut d'être un peu bas-bleu. J'ai tardé à vous présenter parce que vous verrez là des artistes et des littérateurs. Mauvais monde.

— Comment, est-il possible, m'écriai-je presque indigné, que vous ayez tant d'aversion pour tout ce que vous devriez aimer, mon père ?

— Mauvais monde!, répéta-t-il en secouant la tête avec lenteur ; — mais M^me^ d'Ablon est riche, et sa fille est fort simplement élevée... Ces dames valent véritablement mieux que leur entourage.

Mes oreilles se dressèrent. J'attendais l'ouverture au sujet du mariage.

Mon père me demanda :

— Avez-vous remarqué M^lle^ d'Ablon ?

— Nous y voilà ! pensai-je, au lieu de répondre.

La préoccupation me tenait si bien, que mon père fut obligé de répéter sa question.

Je répondis enfin :

— Une pensionnaire... Je l'ai entendue ricaner par-ci par-là... Toutes les petites filles laides ricanent de la même manière.

Mon père me regarda d'un air surpris :

— Avez-vous déjà cette maladie de l'observation, Charles? murmura-t-il. — Nous pourrons nous vanter d'avoir vécu dans le plus sot de tous les siècles... c'est haïssable et c'est honteux... L'orgueil des enfants ne veut plus du rire des jeunes filles !...

Un mouvement d'impatience m'échappa. Mon père me prit la main.

— Votre mère était une rieuse, Charles, me dit-il avec une sensibilité qui me prit au cœur. — Il faudra demander une contredanse à M^lle^ d'Ablon...

— Moi, danser ! fis-je avec dédain.

Pour le coup, il éclata de rire.

Mais il n'aimait point blesser, quoique son humeur fût un peu amère parfois.

— Mon enfant, poursuivit-il d'un accent affectueux et plus grave, — vous danserez cette fois pour me faire plaisir.

Quand il fut parti, je m'assis auprès de ma fenêtre. Mon cœur était plein de révoltes. N'est-ce point abuser de la puissance paternelle que de contraindre un jeune homme à danser? Si je cédais pour la contredanse, ce précédent ne m'engagerait-il pas lorsqu'il s'agirait du mariage ! En vérité, mon père ne prenait pas même la peine de voiler ses batteries. « M^me^ d'A-

les tient soumises au même régime; transplantées dans de plus grands pots, avec de meilleure terre et plus fréquemment arrosées, elles cessent d'être naines, sans toutefois reprendre tout à fait les dimensions propres à leur espèce.

Les plantes grasses naines, comme toutes les plantes grasses cultivées en Europe, éprouvent, de même que dans leur pays natal, deux périodes annuelles, l'une de repos absolu, l'autre de végétation active.

Tant que les plantes grasses naines restent stationnaires et ne donnent aucun signe de croissance ou de disposition à fleurir, il ne faut les arroser d'abord qu'une fois par semaine, puis, pendant le repos complet de leur vie végétale, une fois seulement tous les quinze jours.

La dose d'arrosage est d'une cuillerée à café pour les pots les plus petits, et d'une cuillerée à bouche pour les plus grands.

L'eau doit être non pas fro de, mais à la température du local occupé par les plantes.

Ces plantes craignent plus un excès de chaleur qu'un abaissement de température approchant de zéro, quand elles sont plongées dans leur sommeil végétal.

Dès qu'on les voit se disposer à croître et à fleurir, on les arrose plus fréquemment, mais toujours dans les mêmes proportions.

Pendant la floraison, elles doivent être arrosées tous les deux jours.

C'est vers la fin du printemps qu'on multiplie le plus aisément les plantes grasses naines.

A cet effet, on en détache un fragment qu'il faut se garder de planter immédiatement; les boutures ne s'enracineraient pas.

On laisse préalablement ces boutures passer un jour ou deux, posées à plat sur une tablette, à l'air libre : la coupure se dessèche et se cicatrise; alors seulement on plante les boutures dans un petit pot, et l'on pose par-dessus un verre à boire renversé; on arrose une ou deux fois par semaine; le verre est replacé après chaque arrosage; il remplit très-bien les fonctions d'une cloche à bouture. Il n'est enlevé définitivement que quand la bouture commence à grandir, preuve qu'elle a pris racine.

Supposez qu'on possède seulement cinq plantes grasses naines des plus jolies espèces, si l'on fait seulement de chaque plante deux ou trois boutures qui réussissent, on peut, en les distribuant à d'autres amateurs, compléter sa collection par des échanges, avec autant d'agrément que d'économie.

II

Les Chinois, qui semblent nous devancer en tout, mais qui, en somme, n'ont pu émettre que de grotesques primeurs, ont aussi introduit dans leur vie familière des plantes en miniature de leur façon.

Ils se sont évertués à tourmenter les arbres, qui, avortés par leurs manipulations, sont devenus les ornements de leurs pagodes, de leurs boutiques et de leurs appartements.

Ils ont aussi une grande prédilection pour les arbres nains.

Leurs arbres fruitiers, les arbres de leurs forêts, leurs bambous, sont appauvris, saignés, rabougris, déjetés par leurs soins; puis, lorsqu'ils les ont rendus bien chétifs, bien tordus, bien monstrueux, ils es font colporter dans les rues et les vendent à des prix fous.

Pour obtenir de pareils avortons, il s'y prennent avec une rare cruauté.

Ils choisissent dans les arbres en fleurs les branches qui, par leur conformité naturelle, présentent les contours les plus fantasques et les plus difformes, et ils pèlent l'écorce en forme d'anneau, sur une longueur d'un pouce environ.

Sur cette plaie, ils appliquent de la terre végétale et la maintiennent avec de la paille et des brins de rotin, en ayant soin d'arroser cette motte de temps en temps, sans jamais la laisser sécher complétement.

Bientôt des racines poussent, et les fruits annoncent une prochaine maturité, on coupe alors la branche entière, on taille les rameaux trop longs et l'on place le petit arbre dans un pot.

Pour imiter les arbres des forêts, on répète l'opération que je viens de décrire : puis, quand les branches ont pris racine, on les place dans des pots carrés et peu profonds, où les racines sont tassées dans la terre glaise; on ne donne même aux racines des cyprès et des arbres des pagodes que de petits cailloux. Bref, tout est combiné de manière qu'ils n'aient qu'une nourriture chétive.

On les taille ensuite, et la séve est refoulée par des brûlures.

Pour imiter les lichens, les loupes, l'écorce raboteuse, on incise par place à coups de canif, et on entretient ces blessures factices avec des sirops et du miel où les fourmis viennent rassasier leur voracité aux dépens de l'arbre martyr.

C'est ainsi que les Chinois obtiennent des arbres rachitiques et nains, à fruits arides et à feuilles rares et petites. Ces plantes invalides, entre les mains d'un jardinier qui sait calculer sa torture, peuvent atteindre jusqu'à cinquante ans.

III

En France, nous avons voulu aussi avoir nos plantes naines; mais loin d'infliger la monstruosité et la souffrance aux plantes dont nous ornons nos maisons, nous leur créons les meilleures chances de végétation. Nous avons observé les espèces à qui la nature a réservé le plus de charmes et de grâces, joints à de petites proportions, et, parmi ces espèces, nous avons choisi les plantes auxquelles la culture en miniature est le plus favorable.

Ces plantes appartiennent principalement aux genres *crassula*, *stapelia*, *cactus opuntia* et *mesembrianthemum*, aux *melocactus*, aux *echinocactus*, à quelques *sedum* et *agaves*. Notez surtout le *mesembrianthemum cordifolium*, dont les fleurs roses axillaires s'épanouissent par profusions splendides.

Toutes ces plantes sont naines, ou sont des miniatures de genres qui, dans leur culture rétrécie, conservent leurs caractères parfaitement distincts, le coloris de leurs fleurs et leur développement entier.

Les appartements habités sont très-favorables à ces plantes; elles y vivent, elles y fleurissent, s'assimilent l'air qui les entourent, n'empruntent rien à la terre où elles sont plantées, ne demandent que de rares arrosements quand elles sont en fleurs, et sont aussi durables que jolies, et peu exigeantes.

On les plante dans des pots de terre rouge, dont les plus volumineux ne dépassent pas la dimension d'un verre ordinaire à boire, et dont les types inférieurs ne sont pas plus grands qu'un dé à coudre.

On range ces pots en cercles concentriques dans des corbeilles de fil de fer doré, argenté ou bronzé, ou bien on les assortit sur des étagères, et l'on se forme ainsi une bibliothèque florale où l'on peut, à la loupe, étudier la botanique microscopique.

Il faut recommander aux horticulteurs non expérimentés de ne pas enfermer ces plantes dans un air impur, ni dans un appartement où l'on fume.

C'est ainsi qu'en utilisant les originalités de chaque plante, on peut varier à l'infini l'horticulture domestique, et faire de son appartement un paysage et un tableau.

MAURICE GERMA.

La maison de Jacques Cœur, à Bourges.

La maison monumentale construite et habitée par Jacques Cœur appartient à l'histoire : à l'histoire de l'art comme à l'histoire du pays. L'architecture privée du quinzième siècle ne nous a pas légué de plus beaux spécimens de ce style gothique, qui, comme la fleur, ne sembla atteindre à cette époque son plus magnifique épanouissement que pour s'effeuiller et disparaître aussitôt.

Le pavillon central et la cour octogonale qu'il précède sont surtout d'une délicatesse d'ornementation et d'une perfection de travail qui rappellent les chefs-d'œuvre d'orfévrerie dus au ciseau des joailliers byzantins; seulement le coffret, le reliquaire, ou, si vous voulez, le bijou s'est fait monument.

Nous ne ferons pas une étude détaillée de cet édifice, cela ne rentrant ni dans le caractère ni dans le cadre de ce journal; nous dirons seulement que dans toute sa partie décorative : dans son portail, dans ses fenêtres ornées, dans ses contreforts à fleurs, dans les magnificences de ses grandes baies avec leurs verrières splendides, c'est déjà le style flamboyant dans lequel le règne de l'ogive va jeter son plus radieux, mais son dernier éclat, véritable bouquet de cette pyrotechnie de pierres que l'on nomme l'architecture gothique.

Le gouvernement l'a compris, et n'a pas voulu abandonner à l'omnipotence capricieuse de la propriété particulière un édifice qui est une des gloires de l'art national. Cet édifice est aujourd'hui la propriété de l'Etat; il va être l'objet d'une restauration complète.

Mais, nous l'avons dit, ce monument a un autre intérêt que celui qu'il déploie aux regards; c'est celui des souvenirs qu'il rappelle, du grand homme dont il

---

bien est riche et sa fille est fort simplement élevée. » Mariage d'argent ! le dégoût me prenait.

Je pense que vous aurez remarqué cela. Mon père s'était fâché tout rouge parce que je n'avais pas eu la complaisance de lui dire : Mlle Sophie est un ange.

Il est difficile de pousser plus loin la tyrannie.

Tout en songeant, je mis au point ma lorgnette de spectacle, et je la braquai sur le salon de cette famille ennemie qui menaçait ma liberté. Il ne se passait guère de soirée sans que je commisse ainsi le péché d'espionnage. Pourquoi ? Par haine assurément. — Le salon était désert. Et de fait, j'avais vu partir la famille en voiture. Mme d'Ablon et sa fille étaient à l'Opéra.

Le lustre allumé prouvait cependant qu'on recevrait après le spectacle. Qui? L'inévitable, l'homme au costume négligé. Celui-là ne manquait jamais de faire une faction de deux ou trois heures chez les d'Ablon. Je ne puis dire comme il me déplaisait.

Quoiqu'il n'y eût personne, ma lorgnette resta braquée. Je me mis à regarder avec une distraction malveillante les ornements du salon. C'était, à mon gré, opulent et mesquin à la fois : du blanc avec des dorures : ce qu'on voit partout, fi donc !

Avec un peu d'argent, dépensé selon l'intelligence, on peut avoir de si drôles de choses ! Ne peut-on peindre du moins les boiseries en vieux chêne? et faire au plafond quelques caissons bleu de ciel pour rappeler les voûtes des cathédrales ?

Mais ces bourgeois ! le blanc et l'or. — Notez que le blanc sale et l'or un peu terni ne sont pas déplaisants avec le style de Louis XVI. Je ne réprouve que l'or neuf et le blanc éclatant. Pensez-vous que les vieilleries, ces reliques bien-aimées, aient jamais été neuves ? moi j'en doute. En tout cas, si jamais elles ont eu ce défaut, les hommes de goût ont dû les outrager à bon droit. Une armoire âgée de moins de cent ans et qui ose se montrer, est une effrontée.

Mon mépris débordait pendant que je contemplais ces glaces aux cadres scintillants, ces panneaux moulés à plat et dorés avec réserve, ce lustre que j'avais dû maudire à quelque devanture de la rue Vivienne. Comme Néron, je souhaitais que la bourgeoisie n'eût qu'une tête pour la mettre, cette tête stupide, dans un bonnet de coton.

Mais tout à coup cette solitude du salon s'anima.

C'était un sourire de jeune fille : une de ces candeurs pensives et suaves qui n'éblouissent et n'éclatent qu'aux heures d'aimer, une de ces patientes séductions qui ne se lassent point de charmer, un adorable visage encadré de cheveux blonds, comme la lune d'été se joue dans les nuées folles, présageant la chaleur du lendemain, une douceur exquise, une âme céleste reflétée dans un regard d'enfant.

Le bout de ma lorgnette avait rencontré un portrait. Je ne sais pas le nom du peintre : un maître sans contredit, qu'il soit illustre ou inconnu. J'ai appris depuis que le modèle était Mme d'Ablon à l'âge de dix-huit ans.

Mme d'Ablon approchait maintenant de la quarantaine.

Je ne crois pas avoir éprouvé en ma vie une émotion à la fois plus vive et plus complexe. Mon cœur cessa de battre. Un enthousiasme extravagant me monta au cerveau. Toute mon âme était dans mes yeux.

Souriez, si cela vous plaît. Ce fut une péripétie, un événement, une révolution.

Je fus fait homme par cette toile qui était un chef-d'œuvre.

J'eus l'intuition de ce grand mystère : le bonheur. J'avais lu mes poëtes sans les comprendre. La poésie entra en moi tout à coup avec douleur, avec violence. Je regardai de travers tout mon passé de lectures, radotage enfantin, belle langue que j'avais machinalement balbutiée, — comme ces chères petites filles récitent en latin, sans ouïr autre chose qu'un vain son, les sublimes simplicités de l'Oraison dominicale.

Le cœur me vint. Et c'est un fait merveilleux qu'on puisse si longtemps parler d'une chose sans la sentir! Le cœur naît. Il n'y avait rien avant. C'est un changement bien plus complet que cette transformation matérielle apportée par la puberté elle-même. Là où le menton de l'adulte était frais et nu, la barbe moutonne. Je vous le dis : ce n'est rien. Mais là où dormait la froide ignorance, la passion s'allume et flambe. Voilà le miracle !

J'étais à cette fenêtre, tout ému et tout frémissant.

Un instant j'eus peur, tant mes orgies de lecture me laissaient de défiance. Je me demandais en tremblant si ce n'était pas là une impression factice, une réminiscence de l'un des trois mille volumes empruntés à la bibliothèque de Mme Bouilly. Mais non. J'étais bien moi-même pour la première fois. Je ne copiais aucun in-octavo. Je sentais avec mon âme.

Je me dis : J'aimerai *cette pensée*; car le portrait était pour moi une pensée. J'aimerai celle qui me fera vibrer ainsi dans toutes les cordes de mon être.

Et cet espoir d'aimer m'éblouit comme un rayon.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

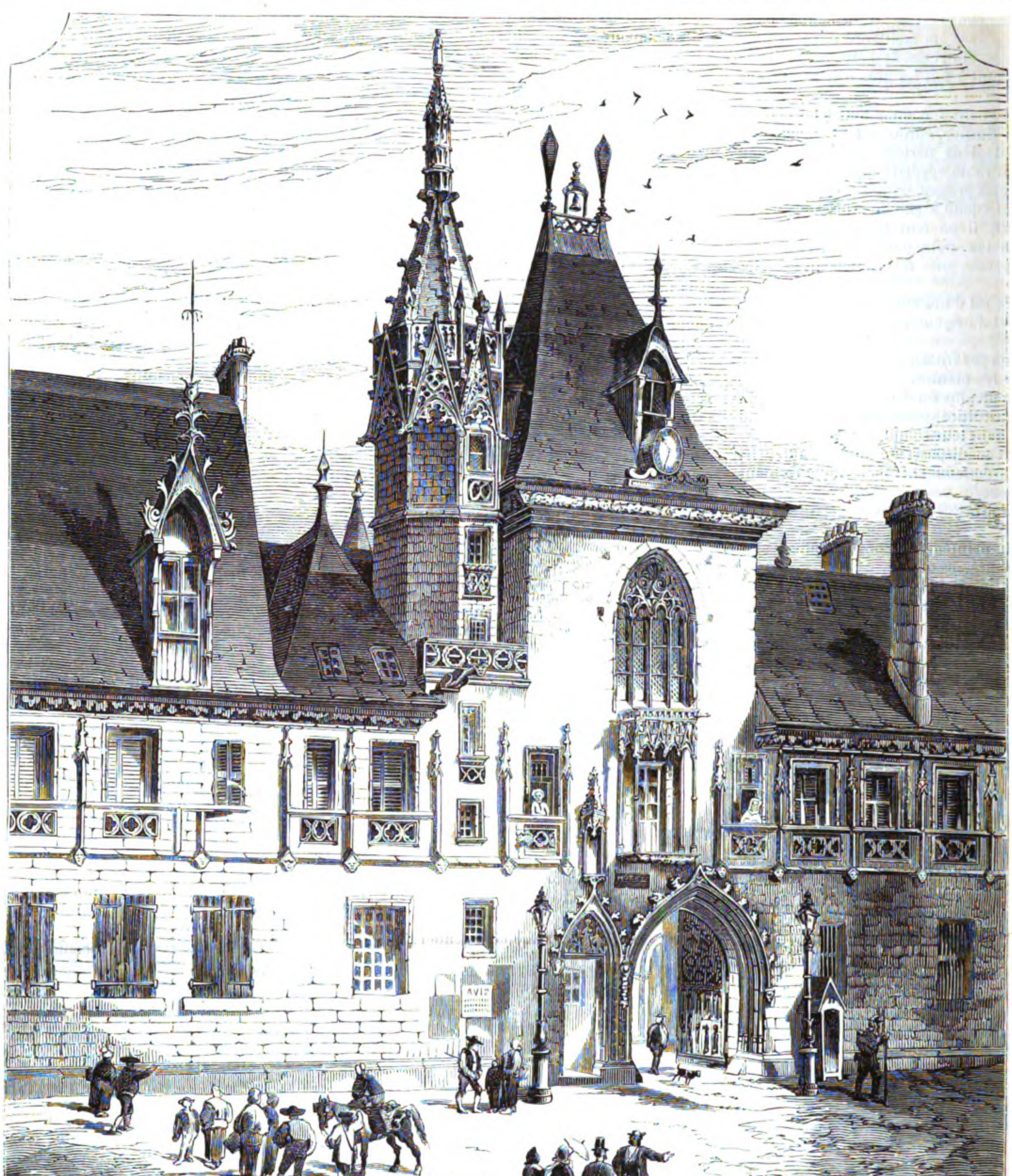
fut la création, et dont en attestant les richesses il proclame le génie.

C'est bien une étrange figure que ce Jacques Cœur, dont la réputation et la fortune s'élevèrent au milieu des désastres du pays. Quels temps et quelles contrées pourraient jeter plus de mystère sur cette singulière et grande individualité?

On conçoit plus tard Jean Ango. Jean Ango est né dans un port dont les navigations lointaines étaient la prospérité et le renom. Il vit au siècle où les Christophe Colomb et les Vasco de Gama avaient ouvert les mondes nouveaux à toutes les audaces du commerce. Mais Jacques Cœur s'élève au milieu des circonstances qui semblent opposer à son génie les plus formidables obstacles.

Il précède les illustres navigateurs dont nous venons de citer les noms. Il naît au centre de la France, lui dont les flottes abordèrent toutes les plages du monde commercial. C'est dans l'époque la plus calamiteuse de notre histoire que se forment et se développent ses prospérités; c'est au moment où sévit encore cette fatalité que la branche des Valois fit peser sur la France et qui a laissé dans nos annales ces trois mots sinistres : Crécy, Poitiers, Azincourt, qu'il apparait comme providentiellement pour aider son roi à y mettre un terme. Pendant que Jeanne d'Arc offre à Charles VII son épée, Jacques Cœur, lui, lui présente sa bourse remplie de deux cent mille écus d'or. Mais ne rappelons pas quelle fut à tous deux leur récompense.

FULGENCE GIRARD.



Maison de Jacques Cœur, à Bourges.

La cassette de saint Louis.

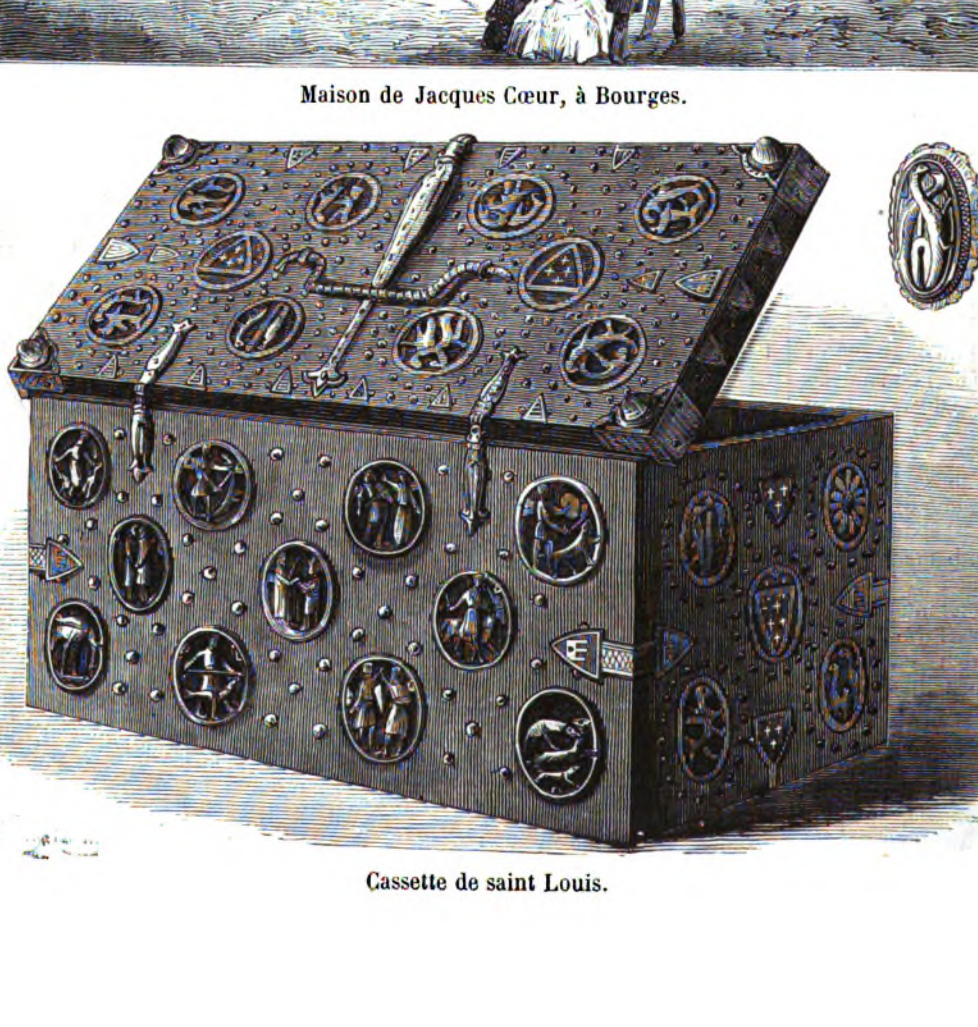
En 1853, en ouvrant l'une des châsses que contient l'église de Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne), le curé de cette paroisse trouva un coffret d'un travail précieux. Le style de l'ornementation portait le caractère du treizième siècle, les écus gravés sur les parois étaient aux armes de saint Louis et de Blanche de Castille; mais aucun témoignage, aucun document n'assignait une date positive à la confection de cette œuvre si précieuse.

Le coffret fut soumis aux archéologues qui s'occupaient de classer les monuments de Seine-et-Marne; leur opinion vint ajouter plus de prix à la précieuse trouvaille, et bientôt M. Eugène Grésy, membre de la Société des antiquaires de France, fut à même, après de sérieuses études et des recherches difficiles, de prouver que cet écrin, qui avait renfermé les cilices de saint Louis, avait été donné par Philippe le Bel à Notre-Dame du Lys.

Une des preuves les plus concluantes se trouve dans un manuscrit du temps de Philippe le Bel, manuscrit dans lequel il est parlé d'un écrin qui appartient à la communauté de l'abbaye; et le sire de Joinville, dans ses précieuses *Chroniques*, parle de « l'Escrinet, là où estoient secretement gardées les hères et les disciplines du saint roy. »

Le coffret, en bois de hêtre, est recouvert d'une feuille d'argent et incrusté d'émaux et de médaillons représentant des sujets empruntés aux bestiaires de l'époque. Le couvercle, la face antérieure et les deux parois contiennent cinquante et un écussons armoriés et émaillés de leur couleur. Au premier rang, à la place d'honneur, figurent les armes de France et celles de Castille. Les autres armes sont celles des nobles compagnons de saint Louis aux croisades.

En première ligne : Hugues de Bourgogne, qui porte bandé d'or et d'azur de six pièces à la bordure de gueules; Robert de Courtenay, à trois tourteaux de gueules au lambel de cinq pendants d'azur; Amauri de Montfort, de gueules au lion d'argent, à la queue fourchée et passée en sautoir; Robert de Dreux, échiqueté d'or et d'azur, à la bordure de gueules; Baudoin II, qui porte d'or au lion de sable; Henri III d'Angleterre, qui a droit à cette place comme pair de France sous saint Louis; Mathieu de Montmorency, le descendant des Bouchard, le premier baron



Cassette de saint Louis.

chrétien; Barthélemy de Roye et tant d'autres des plus vaillants, qui quittèrent leurs castels pour aller combattre les mécréants, comme on disait alors. Voilà certes une noble compagnie, et l'artiste qui composa ce coffret a écrit pour un siècle à venir toute une épopée sur ses parois. Comment se tromper aujourd'hui sur la provenance de ce précieux écrin? C'est un monument, c'est une page de la chronique des croisades; et je doute fort qu'en l'an 2000, lorsqu'un bon curé de paroisse trouvera, en faisant ouvrir une tombe qu'il aura heurtée du pied, un bijou de notre époque, puisse ainsi reconstruire, à la seule vue de sa trouvaille, toute l'histoire du dix-neuvième siècle.

M. Edmond Ganneron a écrit un ouvrage très-complet sur cet écrin. Les admirables planches chromo-lithographiques qu'il contient, œuvre de MM. Engelmann et Graf, donnent l'idée la plus exacte de cette relique. S. M. l'empereur, apprenant que l'église de Dammarie-les-Lys était trop petite pour sa population, a échangé le coffret contre la restauration de l'église et en a fait don au Musée des souverains.

C. YRIARTE.

Statue d'Édouard Jenner.

Édouard Jenner.

L'Angleterre vient d'élever à Edouard Jenner, inventeur de la vaccine, la statue dont nous donnons la gravure.

La vie de cet homme illustre, dont le nom figure parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité, se résume dans la grande découverte qui fait sa gloire et dans l'ouvrage qui en eut la vulgarisation pour objet : *Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ.* Sa vie, constamment partagée entre la pratique médicale et l'étude, n'en fut pas moins celle d'un savant. On conserve de lui quelques travaux sur l'ornithologie, qui révèlent l'esprit le plus observateur et l'imagination la plus ingénieuse.

Là cependant n'est pas le prestige qui rejaillit sur ce nom révéré; il est tout dans le désintéressement de cet homme généreux qui, possesseur d'un secret qui pouvait lui valoir toute une fortune, ne se crut pas maître d'exploiter, dans son intérêt, une découverte qui intéressait l'humanité entière, et n'eut d'autre sollicitude, après l'avoir profondément étudiée, que de la répandre. Le parlement anglais, juste appréciateur de cette noble conduite, lui vota une récompense nationale de vingt mille livres (500,000 fr.).

Edouard Jenner, né à Berkeley, dans le comté de Glocester, en l'année 1749, fit sa précieuse découverte dans cette ville, où il exerçait les fonctions de médecin, vers l'année 1776. Ce ne fut qu'après avoir constaté l'efficacité du cow-pox par des études et des expériences de vingt années, qu'il en livra le secret au public. Il est mort en 1823.

MAC' VERNOLL.

Le duel à coups de fouet.

De toutes les façons de se battre en duel, celle dont font usage les Kordofans est peut-être la plus singulière. Deux hommes ayant résolu de vider une querelle, un endroit ordinairement découvert est choisi; les amis et parents des deux parties belligérantes s'y assemblent, et l'on prépare le combat. Ces préparatifs sont fort simples; ils consistent d'abord en un *angareb*, ou couchette : les adversaires se placent de chaque côté et face à face, n'étant séparés que par la largeur de cet *angareb*. Alors on remet à chacun un grand fouet formé d'une bande de cuir d'hippopotame; puis l'on essaye de les réconcilier. Si cette tentative échoue, s'ils persistent dans leur résolution, le signal est donné, et aussitôt celui des deux à qui est échu l'avantage de frapper le premier applique de toute sa force un coup de fouet à son adversaire; celui-ci le reçoit avec une fermeté stoïque, et le rend de son mieux. L'action se poursuit de la sorte : les coups se succèdent, meurtrissant le dos, les épaules, les reins (la tête doit être épargnée), faisant jaillir le sang, enlevant des lambeaux de chair. Néanmoins, si douloureuses que soient les blessures, aucun gémissement ne sort des lèvres des combattants. La même impassibilité se fait remarquer chez les spectateurs qui gardent un silence complet. On continue ainsi jusqu'à ce qu'un des deux adversaires, épuisé de fatigue, laisse échapper son arme. Aussitôt le vainqueur jette la sienne; tous deux échangent une poignée de mains; la querelle est vidée; ils sont satisfaits. Leurs amis les félicitent de leur raccommodement : ils lavent leurs blessures, et plusieurs cruches de *mérissa* (espèce de bière) qu'on a eu la précaution d'apporter sont vidées à la gloire des deux vaillants champions, auxquels il faut faire honneur d'une réconciliation qui ne laisse jamais, chez ces honnêtes Kordofans, l'odieux regret de n'avoir pas donné la mort à leur adversaire.

L. R.

Un duel à coups de fouet (tribu des Kordofans).

COURRIER DU PALAIS.

Je dois à mes lecteurs le dénoûment de l'affaire Péchard. — Pascal et Graft condamnés à mort, Gugenheim aux travaux forcés à perpétuité, les concubines de ces trois hommes, Marie Milice, la fille Chrétien et Pauline Blum à des peines variant de quatre à six ans de prison, Ulmo père à huit ans de réclusion, enfin, Ulmo fils acquitté, ainsi que le jeune Gaul, les femmes Lambert, Bloch et Meyer; — tels sont les points principaux du verdict rendu par le jury. Il était une heure et demie du matin. La délibération avait duré sept heures. L'accueil fait à ce verdict sur les bancs des accusés, on le devine aisément. A peine le chef du jury a-t-il cessé de parler, qu'une scène tumultueuse éclate. Ce ne sont que sanglots et paroles entrecoupées, protestations violentes, imprécations et blasphèmes contre la justice Dans cet horrible concert, la voix des femmes domine, — et, par-dessus toutes les autres, celle de la fille Chrétien. Elle s'élance dans les bras de Graft et y reste enlacée : elle s'écrie qu'elle veut le suivre sur l'échafaud. Graft ne crie pas : dans toutes ces phases d'anxiétés et d'émotions son visage est demeuré fier et assuré. Il proteste avec énergie, mais avec calme : « Ce n'est pas une condamnation, dit-il, c'est un assassinat. » Et il déclare qu'il en appelle au peuple qui sait discerner l'innocent du coupable. Socrate s'entendant condamner par le tribunal des Héliastes ne fut pas plus digne. C'est décidément un homme d'une grande force que ce Graft, et pour devenir un héros légendaire comme les Cartouche et les Mandrin, il ne lui a manqué, sans doute, qu'une époque moins *policée*, un plus grand théâtre — et le temps aussi, — qu'on ne lui a pas laissé.

Hors Pascal et Graft, tous les accusés étaient juifs. Un fait reconnu, c'est la solidarité étroite qui règne entre tous les individus de cette race, entre ceux-là surtout qu'unissent les liens du sang, c'est la tendresse réciproque qu'ils se témoignent, c'est l'amour du père et de la mère pour leurs enfants, c'est le respect, la vénération de ceux-ci pour le chef de famille. — Ces sentiments, la vie errante et interlope des accusés, la coupable industrie qu'ils exerçaient

ne les avaient affaiblis en rien : même dans les ménages illégitimes — et il y en avait ici plusieurs,— ils se manifestaient profonds, vivaces et parfois empreints d'une véritable délicatesse. Il ne se passait pas un soir sans que les enfants de Marie Milice fissent en commun la prière prescrite. Un jour, l'un d'eux avait ramassé des fruits dans un jardin : elle leur dit — elle, la maîtresse de Pascal ! — Ne touchez pas au bien d'autrui ! Singulières anomalies qui ont été relevées avec infiniment de tact par Me Carraby, le jeune et sympathique défenseur de Marie Milice. A son tour, le vénérable doyen du barreau de Nancy, Me Louis, a su tirer habilement parti, dans l'intérêt d'Ulmo fils, de cette autorité patriarcale qui, dans le peuple juif, domine, à un degré bien plus énergique que dans les autres communions, la volonté des enfants. Mais ce dont je sais gré surtout à notre éloquent confrère, c'est d'avoir protesté avec toute l'autorité de son âge et de son talent contre certaines appréciations un peu colorées auxquelles Me Berthauld, plaidant pour la famille Péchard, s'est laissé entraîner. Me Berthauld n'aime pas les juifs : ceci est une question de goût, et sur ces sortes de questions je ne discute pas. A propos d'Ulmo père et d'Ulmo fils, il a esquissé d'eux un petit dessin à la sanguine qui n'était pas précisément flatté et où je saisis le trait suivant : « C'est dans le sang juif de placer l'or au-dessus de tout; je comprends les malédictions et les persécutions du moyen âge, et je serais presque tenté, si ce n'étaient mes idées de large tolérance, d'excuser nos aïeux. »

Est-ce assez heureux, dites moi, que les idées de large tolérance que professe Me Berthauld l'aient sauvé de la tentation !

Je sais bien qu'il arrive parfois à l'improvisation de prendre le mors aux dents, et d'entraîner son cavalier au delà du but : je n'ignore pas non plus les mauvais tours que la sténographie s'avise de temps à autre de jouer aux orateurs ; mais ici les paroles qu'elle a prêtées à Me Berthauld sont, il faut en convenir, dans une harmonie de ton parfaite avec le reste de la plaidoirie, et d'ailleurs la réplique de Me Louis ne permet pas le moindre doute sur le sens général des paroles de son contradicteur.

Certes, Me Louis a fait suffisamment justice, comme je l'ai dit, de ces ardeurs et de ces violences. J'imagine pourtant que si le défenseur d'Ulmo se fût appelé Crémieux, l'aigle de Caen se fût trouvé moins à son aise.

Si j'ai donné tant de place à cet incident, c'est que Me Berthauld n'est pas le premier venu, c'est qu'il est l'oracle du barreau, la lumière de la Faculté de Caen, c'est qu'à raison précisément de l'estime méritée dont il est entouré, ses paroles devaient avoir une portée plus grande, et qu'elles ont, en effet, produit au sein de la communauté juive une profonde émotion.

— Au moins, me disait hier un spirituel israélite, puisqu'il a plu à Me Berthauld de faire de nous une nation de voleurs, au moins devait il rappeler que ces voleurs ont horreur du sang. Gugenheim a soutenu qu'il avait les mains pures de l'assassinat de Péchard : je le croirais volontiers, et il ne m'étonnerait pas que le jury de Caen, qui lui a accordé le bénéfice des circonstances atténuantes, ait, dans une certaine mesure, partagé cette opinion. S'il eût subi la peine capitale, Gugenheim eût été le premier israélite qui, depuis quarante ans, fût monté sur l'échafaud. La dernière exécution d'un juif en France a eu lieu pendant l'occupation étrangère. J'y ai assisté, et peut-être les détails vous en paraîtront-ils assez curieux pour mériter d'être mis sous les yeux de vos lecteurs.

Or, voici ce que me conta M. X...

En 1816 ou 1817, un crime fut commis dans le département du Haut-Rhin. Chose inouïe! Un juif avait assassiné un chrétien. Le coupable fut arrêté, dès le début de l'instruction il fit des aveux complets. Traduit devant les assises, il fut condamné à la peine de mort. Le pourvoi qu'il avait formé ne fut pas accueilli et l'on dut procéder à l'exécution.

Aujourd'hui, en 1858, les préjugés du moyen âge couvent encore parmi nos populations alsaciennes. Des faits récents — sans parler des plaidoiries de Mes Berthauld et Bénard, — ne le prouvent que trop. C'était bien pis en 1817 : de sourdes menaces se faisaient entendre contre le condamné; l'autorité, craignant des troubles, invita le général autrichien qui commandait alors en Alsace à vouloir bien prendre les mesures propres à assurer la tranquillité.

Au jour fixé pour l'exécution, un bataillon du régiment de Colloredo vint se former en carré sur la place où se dressait l'instrument de supplice. Pendant ce temps, le patient était remis aux mains de l'exécuteur pour subir les apprêts de la toilette. Alors on vit entrer dans la salle où se trouvait le condamné un vieillard de très-haute stature. Sa barbe était longue et blanche ; il était vêtu d'une robe noire et d'un bonnet à peu près pareil à ceux de nos juges. Cet homme était le grand rabbin de la circonscription de Colmar; dix des notables israélites de cette ville l'entouraient. L'un d'eux portait un vase de cuivre hermétiquement fermé, un autre tenait un paquet de toile blanche.

Ce paquet fut remis aux mains du rabbin qui le déploya. C'était le *thaless*, le voile de lin blanc dont les israélites ont coutume de s'envelopper pendant le temps de la prière. Il le posa sur la tête du condamné. Les assistants restèrent debout et couverts pendant que celui-ci récitait la prière des agonisants.

On se mit en marche, une foule immense occupait les rues où devait passer le lugubre cortége. Le condamné, à pied, s'avançait soutenu par le rabbin et l'exécuteur. Les dix israélites l'entouraient murmurant à ses oreilles cette sublime confession nommée *phideh* dont les paroles rappellent le *mea culpa* des catholiques.

Les cérémonies de la religion unies aux apprêts de la mort ont une majesté qui s'impose aux masses, qui refoule en elles les soulèvements de la vengeance et de la haine. Il est un cri de mort que, dit-on, les Romains de Titus proféraient contre les juifs au milieu du sac de Jérusalem : ce cri, le cri de *Hœpp*, a été plus d'une fois, au moyen âge, le signal du massacre ; les campagnes de l'Alsace et de l'Allemagne le connaissent encore. Ce jour-là on ne l'entendit pas une seule fois à Colmar, et ce fut au milieu du silence, du respect universel que le cortége arriva au lieu de l'exécution. Le rabbin et ses assistants montèrent sur la plate-forme avec le condamné. Là fut dite une suprême prière : puis les yeux levés vers le ciel et les deux mains étendues sur la tête de celui qui allait mourir, le prêtre fit entendre d'une voix éclatante les trois mots hébreux qui sont la formule de la bénédiction sacrée. A ce spectacle, à la vue de cet homme calme et serein devant la mort, au murmure de cette prière inconnue dite par un vieillard octogénaire, la foule se découvrit, et par un mouvement instinctif, les grenadiers de Colloredo présentèrent les armes.

Quelques minutes après, les dix israélites recueillaient les restes du condamné, ils les plaçaient dans un cercueil, et, précédés du rabbin, ils les portaient au cimetière. Là ils les retirèrent de la bière : l'homme au vase s'approcha, lava le corps du supplicié avec de l'eau tiède mêlée de soufre et lui coupa les ongles des pieds et des mains : puis un autre revêtit le supplicié d'une longue robe blanche, mit un bonnet blanc sur la tête sanglante, et les restes ainsi ensevelis furent de nouveau réunis dans la bière. Les dix hommes vinrent tour à tour prendre la main du cadavre en faisant une dernière prière et se retirèrent silencieusement.

En sortant du cimetière, chacun arracha une poignée d'herbe qu'il jeta en arrière par-dessus son épaule gauche. Si l'on demande à un israélite ce que signifie cette coutume, il vous répondra qu'il n'en sait rien. Superstition populaire ou tradition religieuse, elle se perd dans l'obscurité des siècles.

Tel fut le récit de mon visiteur : et comme il me parut plus curieux que les procès qui surgissaient à mon horizon hebdomadaire, j'ai pris parti de vous le transcrire.

Ouvrez les journaux judiciaires, vous les verrez remplis jusqu'aux annonces du procès de l'*harmonium* contre le *mélodium*, des démêlés de M. Debain avec M. Alexandre. Des deux côtés, variations sur un thème connu : *Sic vos non vobis*. Triomphe de Debain ; condamnation d'Alexandre à 25,000 francs de dommages-intérêts, et défense à lui faite de donner aux instruments sortis de sa fabrique le nom de *mélodium*, voire même celui d'*orgue-Alexandre*.

De bonne foi cela intéresse-t il bien vivement le public ? Le croyez-vous à ce point passionné pour l'accordéon et le piano greffé sur l'orgue de Barbarie ? Mais parlez-lui du bracelet de Mlle Armande ou du peignoir de Mlle Adèle Courtois, et vous allez voir comme ses narines vont se dilater, ses yeux s'ouvrir, ses oreilles se mettre sur le qui-vive.

Bon public ! encore une déception !

L'histoire de Mlle Armande et de son bracelet est d'une simplicité primitive. Mlle Armande s'est laissé offrir par un noble Autrichien, M. le comte de K... une bagatelle de 2,000 francs : une parure en perles composée d'un collier, d'une coiffure, d'une paire de boucles d'oreilles et d'un bracelet; un seul bracelet, comme si Mlle Armande n'avait qu'un bras ! — Dumoret, le joaillier, est appelé : on l'invite à donner un jumeau au bracelet déjà fourni. Le jumeau fait, il l'apporte à Mlle Armande : mais il apporte en même temps sa facture qui s'élève à 450 francs. La belle — qui connaît les traditions — met à son bras le petit meuble et renvoie le joaillier avec sa note chez M. le comte de K.... Le croiriez-vous, M. le comte refuse de la payer ! il souffre que pour 450 francs le joaillier crible Mlle Armande de papier timbré. Devant le tribunal même, il ne se laisse pas attendrir ; il décline toute responsabilité dans la fourniture du bracelet, et il abandonne — la biche timide au créancier dévorant.

Toute timide qu'est la biche, je ne conseille pas à M. le comte d'aller demain gratter à sa porte.

Et le peignoir de Mlle Adèle Courtois? Voilà un joli titre pour un procès; par malheur celui-ci promet plus qu'il ne tient. Il y a bien un peignoir dans l'affaire; mais Mlle Courtois ne l'a pas porté ; bien mieux, elle lui refuse l'honneur d'envelopper sa jolie taille. C'est pourtant un vrai chef-d'œuvre que ce peignoir. Auprès de lui, — la robe de la reine d'Espagne, cette fameuse robe visible au quatrième acte des *Doigts de fée*, — n'est qu'un affreux oripeau. Sur cette merveille, quatre ouvrières de Mlle Marey, les plus habiles et les plus éprouvées, ont passé huit jours et huit nuits. Broderies au corsage, au col, aux basques, aux manches, aux épaulettes, au tablier, au bas de la jupe, broderies aux coutures, volants autour de la jupe, quarante-deux mètres de valenciennes pour garniture, cinquante-cinq mètres de valenciennes pour entre-deux, est ce assez riche, cela ? Mais la richesse n'est rien : ce qu'il faut admirer, c'est l'élégance de la coupe, ce je ne sais quoi qui révèle la main de la grande artiste et qui fait dire : Ce peignoir est de Mlle Marey et non pas d'une autre. Eh bien ! oui, je le répète, quand ce flot parfumé de batiste et de valenciennes a été présenté à Mlle Adèle Courtois, elle l'a refusé, elle l'a jeté à la porte comme elle eût fait de la robe de Cendrillon. — Et pourquoi ? — Est-ce qu'il n'était pas digne d'elle ? — J'ai dit que c'était un chef-d'œuvre. — Le prix en était-il exagéré ? — Mlle Marey en demandait 750 francs, — une misère ! — Mlle Courtois serait-elle capricieuse ? — Qui ne sait qu'elle a le droit de l'être ? — Ou ne serait-ce pas plutôt qu'elle ne veut pas d'un objet qu'elle n'a point commandé ? C'est ce que soutient son avocat, et rien ne prouvant le contraire au tribunal, Mlle Marey a vu rejeter sa demande.

Et maintenant ce pauvre peignoir que va-t-il devenir ? Si j'étais M. le comte de K... j'irais de ce pas l'acheter pour l'offrir à Mlle Armande, et la paix serait bientôt faite.

PETIT-JEAN.

PALAIS-ROYAL. *Faut-il des époux assortis?* comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Marc-Michel et Louis Dugard.

Sois béni, petit vaudeville, unique production de la semaine ! Sans toi, cette place serait aujourd'hui inoccupée, et nos lecteurs se diraient sans doute : — Il est encore malade ! Décidément, ce chroniqueur est des plus chétifs ; c'est une flamme qui va s'éteindre, c'est un lis qui jonchera la terre au premier vent du soir !

Empressons-nous de rendre grâce au Palais-Royal et aux auteurs du vaudeville nouveau, qui n'ont pas voulu qu'on se formât de nous une idée si lamentable. Du reste, il faut qu'on le sache, l'embarras est général dans le camp des feuilletonnistes du lundi et des autres jours. Notre doyen, M. Jules Janin, à bout de digressions et d'éloquence profane, s'est vu contraint de remplacer son compte rendu par une composition en vers français, dans le goût rutilant et flamboyant, comme il le dit lui même. — A aucun prix nous ne voudrions avoir cette audace.

Faut-il des époux assortis? n'a pas la turbulence habituelle du répertoire du Palais-Royal ; c'est une petite comédie, douce comme la romance qui l'a fait naître, sans grande fraîcheur d'invention cependant : mais nous n'avons pas le droit d'être difficile ; ce serait affreux d'ingratitude. — L'heure de l'analyse, si longtemps dédaignée par nous, est arrivée ; c'est la branche à laquelle nous nous estimons heureux de pouvoir nous raccrocher aujourd'hui ; non pas l'analyse brève, tranchante, cavalière, telle que nous la pratiquons d'habitude, mais l'analyse abondante et scrupuleuse, fouillant tous les recoins de la pièce, comme le coq fouille la graine ; l'analyse qui dit le costume, explique le décor, donne la biographie de l'acteur, cueille l'anecdote en passant, et, quand elle le peut, fait de l'esprit pour son propre compte. C'est cette analyse avec laquelle nous devons nous mesurer ; et. s'il faut dire vrai, voilà qu'au moment de commencer nous ne nous sentons pas à notre aise.

Courage, pourtant ! — M. Fromentin, riche particulier, a deux filles charmantes qu'il songe à établir

selon le précepte contenu dans ce couplet-proverbe :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage ;
Jeunes femmes et vieux maris
Feront toujours mauvais ménage.

L'une de ses filles, Léonie, est timide, ingénue ; c'est une sensitive ; M. Fromentin l'*assortira* avec un garçon rougissant comme un coquelicot. L'autre, qui s'appelle Andréa, a le regard hardi, la voix éclatante, une éducation toute parisienne ; à cette amazone il faut un centaure ; M. Fromentin le rencontre dans un capitaine de hussards. La présentation des deux couples a lieu, et la pièce se met en train, — comme notre analyse.

Ce qu'on prévoit se manifeste, et, dès le début, le fameux couplet reçoit toutes sortes de démentis. L'innocent et l'innocente s'ennuient de tourner mutuellement leurs pouces et de s'entretenir de l'état de la température. Andréa et le capitaine font de leur conversation une polémique, de leur polémique une dispute, de leur dispute une tempête, et de leur tempête une rupture. D'où il s'ensuit que M. Fromentin, homme au système des sympathies, se trouve pendant un instant presque aussi embarrassé qu'un critique de théâtres au mois de juillet. Il ne comprend rien à ce qui lui semble un complet renversement de la logique conjugale. Les faits sont là, cependant, pour l'éclairer ; aussi finit-il, rédant à la force des choses, par donner la main à la rouée et l'Agnès au capitaine de hussards. La concorde se rétablit alors, et le rideau tombe, ou plutôt s'affaisse — il fait si chaud ! — sur deux groupes dignes d'inspirer le vertueux pinceau de Greuze.

Notre analyse est menée à fin, et, nous devons avouer, avec moins de peine que nous ne nous y attendions. C'est égal, nous persistons à croire qu'en temps normal nous n'avons pas tort de n'accorder à ces conceptions de l'esprit humain qu'un espace limité. — *Faut-il des époux assortis?* est bien inférieur au *Tigre du Bengale*, au *Misanthrope et l'Auvergnat*, aux *Extases de M. Hochenez*, à *Mon Isménie* et à tant d'autres vaudevilles qui ont succédé avec avantage à la farce italienne de la foire Saint-Germain.

Quelques mots encore pour terminer notre tâche, car puisque nous sommes entré dans la voie du scrupule, il faut ne la quitter que sur les derniers confins de l'exactitude.

Le rôle de Fromentin est rempli par M. Pellerin.
Celui du militaire par M. Ringard.
Celui du benêt par M. Lassouche.
Andréa, c'est Mlle Cico.
Léonie, c'est une débutante du nom de Mlle Duhochet.

Tous ces artistes s'acquittent honnêtement de leur devoir, mais c'est tout.

Les nouvelles dramatiques se réduisent à fort peu de chose : la Comédie-Française a émigré au Théâtre-Italien, pour cause de réparations appelées depuis longtemps. — M. Parade a pris, au Vaudeville, le rôle de M. Pommeau dans *les Lionnes pauvres*, et il s'y fait distinguer. — Le Gymnase est aux eaux dans les personnes de M. Montigny et de Mme Rose Chéri. — Un drame intitulé *Jean Bart* remplacera prochainement *les Bohémiens de Paris*, à la Porte-Saint-Martin. — *Les Ours polaires* du Cirque vont céder la scène à un *Maréchal de Villars*.

N'en demandez pas davantage.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Sacountala*, ballet-pantomime en deux actes, de M. Théophile Gautier, musique de M. Reyer.

Le ballet-pantomime est d'invention assez récente ; le premier ouvrage de ce genre qui fut représenté à l'Opéra a sa date au mois de mars de l'année 1773.

C'était le temps où Auguste et Gaëtan Vestris régnaient sur les planches de l'Académie de musique de par le droit de la pirouette et du jeté-battu. Gaëtan, que protégeait la toute-puissante du Barry, s'était en quelque sorte associé à la courtisane royale et cherchait dans le ressort de son art un moyen de dérider Louis XV, dès longtemps rassasié de trop de plaisirs, malheureux de trop de bonheur.

Un sourire du roi était un triomphe pour Mme du Barry, presque un coup de politique, et Gaëtan Vestris avait cru trouver la solution du problème en mariant la pantomime à l'art chorégraphique. Avant lui, ou plutôt avant *Endymion*, son ballet-pantomime, sa troupe taillait les œuvres dramatiques où la danse dominait toujours panachées de musique chantée. Aux chanteurs était dévolu le récit de l'action qui servait de prétexte aux entrechats, et la chose avait nom opéra-ballet.

Ce genre devint fort à la mode dès les premiers âges de l'opéra en France, et Louis XIV en grandit singulièrement la faveur à partir du jour où il quêta les applaudissements de sa cour en dansant lui-même sur le théâtre de Versailles. Néron ne mettait pas plus de prétention à jouer de la flûte dans les cirques de Rome.

Dans la seconde période du ballet, c'est-à-dire depuis l'*Endymion* de 1773 jusqu'à la *Sacountala* d'hier, nous trouvons un effectif de cent vingt-deux ouvrages représentés, chiffre énorme qui s'arrondit victorieusement dans la statistique de l'Opéra et qui dit bien haut combien Paris est avide de spectacles qui ne s'adressent qu'aux yeux.

Cette grande curiosité que nous apportons au ballet-pantomime pourra durer longtemps, si on continue à ne pas la satisfaire. Car il est patent que messieurs les auteurs de livrets se sont souvent rencontrés dans leurs idées, ni plus ni moins que les beaux esprits, et nous voudrions bien que quelqu'un eût la patience de rechercher dans le passé de la danse quelle a été l'œuvre-type qui a ainsi engendré toutes les autres. Pour peu qu'on s'en donnât la peine, je gagerais qu'on finirait par découvrir ce ballet modèle des modèles, ce patron favori duquel on n'aurait garde de s'écarter. Il serait inévitablement composé de ces éléments : Une jeune fille court vêtue et douée d'une agilité dont elle veut faire preuve à tout propos, aime un jouvenceau qui pour un rien fait des sauts, des cabrioles inconcevables. Ils seraient heureux et passeraient volontiers leur vie à danser sans savoir pourquoi ; mais voilà qu'un mauvais génie les poursuit en faisant des contorsions d'épileptique, des grimaces de fou dangereux.

La danse n'est pas ce qu'il aime et sans la danse point de bonheur, semble dire la jeune fille toujours court vêtue à son fiancé toujours prêt à bondir comme un faon. Heureusement pour eux le grand prêtre d'une religion inconnue a sacrifié à Jéhovah, et Jéhovah, dont le rôle est joué par un machiniste caché dans les cintres, a envoyé la foudre (un pétard), pour terrasser le traître. Reprise de la danse éclairée par des feux du Bengale, allégresse générale, pluie de fleurs, couronnes tombant des avant-scène..... tableau !

Il y a quelque chose d'à peu près semblable à cette fabulation éternelle dans le sujet de *Sacountala* ; on se croit par instants initié aux secrets de la vie indienne, on en voudrait approfondir les mystères, on rêve bords du Gange, royaume d'Oude, et puis voilà le ballet qui retombe dans ses errements habituels et qui ramène votre imagination bénévole dans le chemin battu où vous avez peut-être usé votre patience. Nous attendions plus de M. Théophile Gautier, parce qu'il s'est montré plus large en maintes circonstances.

En revanche, la musique de M. Reyer est d'une contexture habile ; elle affecte souvent des formes sévères, mais c'est pour revenir par d'heureux contrastes à la mélodie simple et vive d'allure, aux accents joyeux qui sont le propre de la musique à danser. Le second acte surtout nous a semblé digne d'une attention particulière. Il s'ouvre par une introduction pleine de couleur et qui fait deviner, en quelque sorte, l'Inde avec son opulente nature et ses palais merveilleux. La musique est un art plus précis qu'on ne pourrait le croire, elle agit comme *ferment* sur l'imagination, et elle peut ainsi éveiller un souvenir ou donner l'intuition de l'inconnu. Pour en revenir à M. Reyer, nous croyons que son succès sera grand, mais n'ajoutera rien à l'estime particulière en laquelle il est près des musiciens ses confrères.

Mme Ferraris, qui oublie un peu la mimique pour la danse, exécute, sans la moindre émotion et avec la plus grande précision, tous les tours de force que vous voudrez imaginer ; elle fait des bonds effrayants, tantôt en arrière, tantôt en avant, puis de côté, puis sur une jambe, puis sur l'autre ; il y a de quoi donner le vertige. Dans la scène où elle est censée poursuivre une abeille mystérieuse, elle fait des prodiges de souplesse et de grâce. Pourtant les applaudissements qui lui ont été décernés n'ont pas empêché d'entendre ceux qu'ont soulevés Mlles Couqui et Cellier, dont les progrès deviennent de plus en plus évidents.

Les costumes de *Sacountala* trahissent les efforts de la direction ; ils sont d'une grande richesse, d'un goût et d'une variété qui font honneur à l'artiste qui les a dessinés. On a vu des ballets dont le succès a dépendu de quelques centaines de mètres de gaze bien employés.

ALBERT DE LASALLE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **151**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament ; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **26** ; dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LAROUILLÉE.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies, 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54**.

Porte-bouteilles en fer, brevetés (s. g. d. g.), pour ranger les bouteilles dans les caves avec économie de place. — Prix, pour le cent de bouteilles :

DOUBLES : 12 50 — SIMPLES : 15 »

BARBOU, *rue Montmartre*, 35, *à Paris*.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre. G. Genevoix
Paris, **14**, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon : 10 fr.

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents.** 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8**. 2 fr. le flacon.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE
(Partie nord du reseau).

SAISON D'ÉTÉ

Services directs entre la France et l'Italie.

PARIS A MILAN

PAR MACON, CULOZ, AIX-LES-BAINS, CHAMBÉRY, TURIN ET NOVARE.

Trajet en 42 heures, arrêts compris
(dont 15 seulement en diligence).

BILLETS DIRECTS valables pour 15 jours, avec faculté de s'arrêter à Dijon, Mâcon, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Chamousset, Saint-Jean, Suze, Turin et Novare.

PRIX DES PLACES :

		1re classe.		2e classe.		3e classe.	
DE PARIS	à AIX-LES-BAINS	66 fr.	35 c.	49 fr.	55 c.	36 fr.	80 c.
—	CHAMBÉRY...	67	65	50	50	37	45
—	CHAMOUSSET.	70	45	52	60	38	85
—	TURIN......	104	90	84	45	67	40
—	NOVARE.....	114	40	91	40	72	60
—	MILAN......	120	80	96	45	75	95

Correspondances :

A CHAMOUSSET, pour Moûtiers et Albertville (diligence).
A SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, pour Modane et Lans-le-Bourg (diligence).
A TURIN, pour Pignerol, Coni, Alexandrie et Gênes (chemin de fer).
A NOVARE, pour Arona et le lac Majeur.
A MILAN, pour Bergame, Brescia, Vérone, Mantoue, Venise, Trieste et Vienne (chemin de fer).

S'adresser, pour les renseignements :

A l'administration du chemin de fer VICTOR-EMMANUEL, 48 *bis*, rue Basse-du-Rempart, et à la gare de Lyon, boulevard Mazas, au bureau des correspondances, où sont délivrés les billets.

Des voitures de poste à 2, 3, 4, 5, 6 et 7 places, pour la traversée du Mont-Cenis, peuvent être retenues à ce bureau quelques jours à l'avance.

Sainte-Marie des Champs.

La division paroissiale de la ville de Paris, faite par l'autorité diocésaine avec l'assentiment de l'administration, nécessite la construction de plusieurs nouvelles églises. Dans l'impossibilité d'élever simultanément un pareil nombre d'édifices religieux qui soient dignes, par leur grandeur et leur magnificence, de la majesté du culte, l'autorité s'est résolue à concilier les besoins religieux du moment et les nécessités d'exécution de monuments qui doivent être la décoration de leurs quartiers respectifs, en ouvrant aux fidèles quelques constructions provisoires.

L'église Sainte-Marie des Champs, représentée par notre gravure, est l'une d'elles. Ce gracieux oratoire, dont le style composite se rattache plus particulièrement au gothique tertiaire, est construit tout en bois, dans le mode des chalets suisses, ou plutôt dans le système des maisons mobiles dont on a fait l'application dans plusieurs quartiers de Paris. Ses ogives ornées, son campanile à jour, ses arcatures trilobées, ses clochetons fleuris enfin lui donnent, malgré la fragilité de ses matériaux, un aspect à la fois élégant et monumental.

LÉO DE BERNARD.

Sainte-Marie des Champs.

Les dénicheurs.

Nous complétons notre illustration de l'exposition sculpturale de M. Auguste Lechesne par la reproduc-

La destruction.

tion de ses dénicheurs, groupes d'enfants dont la réunion forme tout un petit drame.

Dans le premier groupe, les enfants sont en possession de leur proie. La mère, pauvre volatile désespérée, la leur dispute avec fureur : *Fœtus... implumes...* comme dit le grand poëte des Géorgiques... le nid échappe de leurs mains... au moment où le châtiment apparaît sous la forme d'un serpent qui s'attaque au pied de l'un d'eux.

Le second groupe est le dénoûment : le crime est accompli... Le nid est à terre, et, sur les débris du nid, la mère au milieu de ses petits morts. *Mœrens... queritur amissos.* Mais, comme le crime, le châtiment est complet. Un des enfants exhale sa douleur en larmes et en cris en soutenant dans ses bras le cadavre de son frère, à la jambe duquel le serpent est encore enroulé. L'artiste a résumé lui-même son sujet en deux vers :

Premier groupe :

Dieu seul a droit sur tout ce qui respire.

Deuxième groupe :

Ne pouvant rien créer, il ne faut rien détruire.

FULGENCE GIRARD.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Pontons anglais, ou le Mort vivant, par JULES LECOMTE. 2 vol. in-18. Paris, à la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La Librairie Nouvelle va mettre en vente une nouvelle édition d'un roman de M. Jules Lecomte, qui ne peut manquer d'obtenir, dans le format in-18, la vogue qu'eut, il y a quelques années, son édition in-8°, après son éclatant succès dans la presse périodique.

Ce roman : *les Pontons anglais, ou le Mort vivant*, révèle dans son premier titre, dont le second n'est que le cadre, le drame plein de situations saisissantes que l'auteur a développé au milieu des grands événements qui agitèrent les premières années de l'empire.

C'est au moment où Napoléon réunit sur la plage de Boulogne les formidables préparatifs de l'expédition qui doit jeter cent mille soldats sur la côte d'Angleterre, que l'action commence.

Un jeune officier, cédant aux entraînements de la passion, a commis, en quittant un instant le poste confié à sa vigilance, une de ces fautes pour lesquelles la rigueur de la discipline militaire est inflexible : il est condamné à mort.

A travers quelles péripéties une femme dévouée parvient-elle à le soustraire à la sentence capitale qui l'a frappé? C'est déjà là tout un drame qui ne forme pourtant que le prologue de celui dont le lecteur va voir se succéder les scènes riantes ou sombres, joyeuses ou funèbres, tendres ou terribles, remplies tour à tour de rires, de frissons et de larmes, mais toujours vibrantes du plus puissant intérêt.

Ce roman, dont les caractères, créés avec cette puissance d'observation que l'on ne trouve que dans les romans d'Eugène Sue et de H. de Balzac, empruntent leurs types à toutes les classes de la société comme à tous les pays, ne se passe pas seulement sur les pontons anglais ; il se poursuit tour à tour à la mer, au sein du monde, dans ces vieilles carènes converties en cachots, comme dans les hôtels de lords

Le châtiment.

et dans le palais des souverains. De là une diversité de milieux qui, en variant les situations, en avive toujours l'intérêt. Cet intérêt emprunte, d'ailleurs, de nouveaux éléments et une nouvelle puissance à la grandeur des événements auxquels l'action du roman se trouve continuellement unie. Ce sont ces intrigues ténébreuses sans cesse rompues par les boulets de nos vaisseaux et toujours renouées contre ce vaste armement, qui fait trembler l'Angleterre pour son empire maritime et pour sa nationalité.

A. V.

RÉBUS.

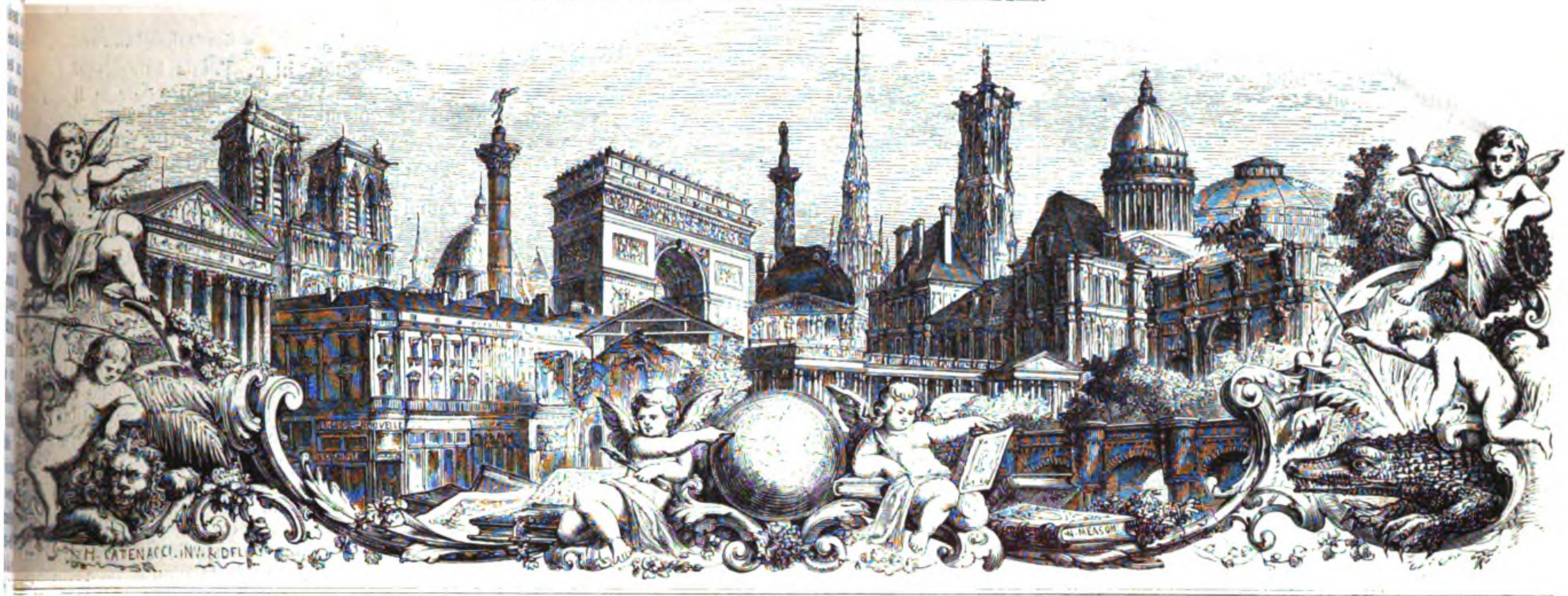
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Qui n'a, dans la tête, un petit grain d'ambition ?

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 67.
24 Juillet 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Soulèvement musulman à Candie.

COURRIER DE PARIS.

Voici une histoire de rivière de diamants passablement incidentée et tourmentée. On en ferait un vaudeville. C'est ce qu'il y a eu de plus palpitant pendant quinze jours entre deux familles, — l'une française, l'autre espagnole.— toutes deux opulentes. L'histoire nous a été racontée par un des prenant-part; rien n'est donc plus étranger au canard (en anglais *hoax*), et la révoquer en doute serait injustice pour le fait et atteinte à notre conscience. Oyez.

La marquesa de Alta... arrive de Madrid à Paris, il y a quelques semaines, pour assister au mariage d'un de ses cousins qui épousait une Française. Elle oublie ses diamants dans l'armoire de fer où son mari enferme les objets précieux, et, quelques jours avant la noce, elle raconte son étourderie à la comtesse *de quelques étoiles....*, avec laquelle elle s'était sympathiquement liée peu de jours après son arrivée. La comtesse lui dit :

« — Vous ne pouvez pourtant pas aller à un dîner de mariage sans diamants, ma chère! une personne de votre nom, de votre opulence, ce serait ridicule! Je vous prêterai les miens! »

La marquesa ne consent à accepter qu'une rivière qui avait fait partie, quatre ans auparavant, de la corbeille de sa nouvelle amie, et que celle-ci lui déclara avoir coûté 45,000 francs.

Le jour de gala arrive; la belle Madrilène se pare des diamants de la comtesse, auxquels ses yeux péninsulaires faisaient peut-être quelque tort... — et, rentrant le soir, elle met négligemment la rivière dans un tiroir rempli de chiffons. Le lendemain, comme elle devait dîner chez son obligeante amie, elle veut lui reporter ses diamants ; — elle ouvre le tiroir... elle cherche... rien !

Entourée d'une foule de domestiques d'hôtel qui lui sont inconnus, elle ne doute pas qu'elle n'ait été volée! Mais riche et parfaitement grande dame, dans l'espoir qu'on pourra retrouver les diamants sans avoir recours aux moyens violents, au scandale dont elle a horreur, elle pense que la première chose à faire, c'est de rendre à la comtesse l'équivalent — au moins! — de la rivière disparue. Elle court donc chez Cramer et lui explique l'affaire. Cramer, qui a fourni les diamants de la comtesse, présente une rivière de tout point semblable, comme nombre de pierres et monture; — seulement les diamants du centre sont plus gros; le tout vaut 10,000 fr. de plus : total, 55,000 fr.

La marquesa accepte volontiers cette différence, qu'elle pense faire accepter à la comtesse, — comme amicale indemnité pour le prix d'affection du bijou perdu, — en lui racontant franchement l'événement.

La comtesse, qui, au premier coup d'œil, ne retrouve pas son écrin, se récrie; l'explication la désole...; elle pousse même fort loin la susceptibilité! Mais enfin tout finit par s'arranger, et le dîner tête à tête des deux amies se termine par les conseils qu'emporte l'Espagnole sur les nouvelles recherches à faire, à propos de la malheureuse rivière...

Le lendemain matin, la marquesa bouleverse de nouveau le meuble et en vide tous les recoins. Et voilà que soudain, dans le tiroir qui se trouvait au-dessous de celui où, rentrant du bal, elle avait jeté la rivière sur des nippes, elle retrouve... le précieux objet, qui s'était sans doute glissé par le fond! Elle pousse un cri de joie et retourne chez le joaillier.

« — J'ai retrouvé les diamants que m'avait prêtés la comtesse, — dit-elle, — mais je ne veux pas les lui rendre... ce qui est fait est fait! Pourtant, comme je n'en ai nul besoin, ayant les miens à Madrid, je vous prie de reprendre cette rivière, afin d'alléger sensiblement mon sacrifice d'hier! »

Le joaillier consent. Mais au plus simple examen, il s'écrie :

« — Mais, madame la marquise... ces diamants sont faux! »

Vous jugez de la stupéfaction et aussi de l'indignation de l'étrangère! Quoi! la comtesse, son amie — de quelques semaines, il est vrai, — lui avait prêté de faux diamants, et s'en était laissé restituer de véritables!

Si la marquesa avait pu savoir ce qui s'était passé dans son meuble, elle eût été plus surprise encore! Le fait est que la rivière avait effectivement été volée par un frotteur de l'hôtel; mais le voleur, qui s'était sur-le-champ reconnu, comme on dit vulgairement, *volé* lui-même, s'était empressé de remettre le collier de strass dans le tiroir inférieur, où il pouvait aisément passer pour s'être glissé par la pression des étoffes.

Indignée, M^me^ de Alta.... court chez la comtesse, entre et, jetant la rivière sur les genoux de la dame assise dans son boudoir, elle s'écrie :

« — J'ai retrouvé vos diamants, madame... ils sont faux!... Je vous prie de me rendre les miens, qui sont vrais! »

Ici, une scène impossible à décrire, et qui exigerait la mise en scène! Pâle... palpitante... suffoquée... la comtesse reste d'abord sans force contre cette hautaine et vive accusation. Faux, ses diamants! fausse, cette rivière qu'elle a trouvée dans sa corbeille de mariage, et qu'elle a portée cent fois dans les bals du plus grand monde!

Ainsi outragée, elle répond vivement à l'étrangère, et entre sa première indignation et les pleurs qui suivirent, M^me^ de Alta.... ne tarda pas à deviner la sincérité! Le premier acte de la comtesse avait été de rendre la rivière acceptée la veille... Mais bientôt on en vient aux explications, — bientôt la marquise ne peut plus douter de l'innocence de son amie! Impossible de supposer encore qu'elle ne crût pas ses diamants parfaitement vrais! Mais, quel était le mystère? car le comte n'avait sûrement pas mis dans la corbeille de sa fiancée une fausse rivière... non! Cramer déclarait lui-même qu'il l'avait vendue!

Le mot de l'énigme est sûrement plus aisé à deviner que celui des logogriphes du *Monde illustré !* Aussi, chacun l'a-t-il trouvé déjà... et ferai-je bien de passer à un autre récit. Le comte avait perdu 70,000 fr. aux dernières courses et, comptant sur la saison d'été, où les femmes ne se servent pas de leurs diamants, il avait opéré la substitution provisoire, — pensant bien pouvoir remettre toute chose en l'état avant l'hiver. Le collier était engagé pour 30,000 fr. chez un officieux *ad hoc*. Dans une démarche qu'il eut la loyauté de faire chez l'étrangère, l'aveu du coupable acheva d'innocenter sa pauvre femme. La marquesa, généreuse et bonne, pour consoler la jeune comtesse de la brusque scène de revendication que nous avons indiquée, a supplié la victime de garder la nouvelle rivière... A l'heure où nous écrivons, la lutte dure encore entre la délicatesse de ces deux femmes, destinées à devenir désormais d'inséparables amies ; car M^me^ de Alta.... se fixe à Paris.

Les journaux hollandais annoncent que les sources de l'Escaut sont complétement à sec, et que le lit de ce fleuve est *couvert de poussière* dans une étendue considérable. Si, en effet, ce fleuve a avalé tant de poussière, il doit avoir bien soif!

Le fait n'est pas neuf. Déjà en 1820, en 1825 et plus récemment encore, les montagnes de l'Aisne avaient cessé de lui fournir de quoi se désaltérer. Sur un espace de plus de dix milles, le fleuve, épuisé dans sa course vers les îles de Chouwen et de Walcheren, ne laissait derrière lui que des cailloux brûlants et des sables où pourrissaient les poissons frits sous les flèches solaires. Ce fut à l'époque du dernier phénomène de cet épuisement fluvial qu'arriva ceci :

Un peu au-dessus de la rive hollandaise qui regarde Anvers sous son nom de *Tête de Flandre*, l'eau, en abaissant son niveau, laissa apparaître les extrémités de la carène d'un navire coulé, ensablé. Le fleuve avait aux trois quarts enfoui cette coque sous les désordres d'un lit toujours ravagé par les courants. Les anciens du pays furent consultés pour savoir quel pouvait être le navire enseveli à la fois dans la terre et dans la mer. On sonda toutes les mémoires, et on finit par découvrir, dans les archives d'un office d'assurances, le nom du brick et la date du sinistre. C'était un navire qui revenait du Portugal, apportant un chargement d'oranges pour l'époque du jour de l'an, et de vin de Porto... pour toute l'année. Il s'était brisé au port, avait coulé là, et les assureurs s'étaient vus contraints de payer sa valeur aux ancêtres d'un membre actuel du corps diplomatique belge. La carcasse du navire appartenait donc à la compagnie d'assurances, et ainsi remise en possession de quelques épaves par l'apparition du lit fluvial, elle avait songé à opérer le sauvetage du vieux bois.

Un ingénieur fut chargé de l'opération; on dégagea la coque de l'invasion de cailloux et de sable, et le vaisseau ayant laissé écouler l'eau de son contenu, comme l'eût fait un vieux tamis, on trouva dans la cale environ soixante-dix pièces de vin de Porto, défoncées, pourries, — mais une centaine de caisses de ce même vin en bouteilles. Le verre ayant préservé le vin des outrages de l'eau, on put opérer un sauvetage assez copieux, au grand émerveillement des Anversois! Les assureurs le firent vendre; le consul de France, après s'être persuadé qu'un séjour de près de quatre-vingts ans sous l'eau n'avait pas gâté l'ensemble de la liqueur, en acheta une partie et l'adressa à l'amiral comte de Rigny, alors ministre de la marine, qu'il savait grand amateur de porto. L'amiral fit déguster l'envoi à un grand dîner officiel, et ce vin sous-marin, dont le roi voulut goûter aux Tuileries, fut trouvé incomparable! La comtesse de Rigny en possède le reliquat dans la cave de son hôtel de la rue de la Victoire; et lorsqu'il s'agit de quelque fête de famille, c'est ce vin de l'Escaut qu'on verse avec toute la solennité et la réserve qu'on doit mettre à épancher un trésor!

Il y a environ trois mois, une jeune et brillante actrice de Paris, qui venait d'avoir un très-grand succès dans une pièce nouvelle, reçut la lettre suivante :

« Constantinople..... avril.....

« Mademoiselle, hier, j'étais littéralement entre » l'Europe et l'Asie, c'est-à-dire sur le Bosphore, » entre Stamboul et Scutari. Une large barque, une » *péote*, mollement entraînée par les rames de six Ar- » méniens, me balançait au milieu du plus beau pano- » rama du monde. Couché sur des coussins de soie » cramoisie, je fumais mon narghilé, entretenu par une » belle fille de Géorgie qui semblait, elle aussi, née » de l'écume des ondes! J'avais emporté quelques » journaux de l'ambassade, afin de me rappeler ce » Paris spirituel et fascinateur que j'ai habité deux » ans.

» A travers la fumée odorante du lataki, mes yeux » tombèrent sur un feuilleton du ***, où il était rendu » compte de la pièce nouvelle dans laquelle vous avez » produit, mademoiselle, une double sensation de ta- » lent et de beauté. Je pensai combien il serait doux » d'habiter l'enchanteur pays où je suis avec une » compagne comme vous, mademoiselle, et soudain » je formai le vœu de vous amener ici! J'ai, sur la » belle rive du Bosphore, en face même des ruines de » l'ancienne Chrysopolis, où s'élève la tour de Léan- » dre, une villa petite, mais délicieuse, avec son jardin » en terrasse, du sommet duquel on voit toute l'em- » bouchure des Dardanelles aux cent navires perpé- » tuellement entrant et sortant. Je vous offre ce sé- » jour... et le mot qu'il faut pour y rimer! Vous en » ferez les honneurs à tout le corps diplomatique eu- » ropéen et aux plus hauts personnages du divan. » Votre présence de belle Parisienne, d'artiste re- » nommée, fera ici une sensation énorme, et vous » serez plus adulée encore que vous n'êtes applaudie » à Paris!

» Je partirai par le *steamer* du 10 pour aller vous » chercher. Dans un mois nous serons de retour, et » nous voguerons dans cette même péote peinte et » dorée, que je viens de quitter pour suivre ma bonne » inspiration de vous écrire. Comptez sur ma pré- » sence chez vous vers le 22 courant. Veuillez donc » prendre toutes vos dispositions pour le départ, et » me croire, mademoiselle, votre sincère et ardent » admirateur.

» Prince Y..... »

L'actrice lut cette étrange et despotique lettre avec l'étonnement que vous imaginez bien. Puis elle crut à une plaisanterie, et n'y pensa plus. Elle continua d'avoir chaque soir, dans l'œuvre nouvelle, un succès énorme : fort lorgnée, très-applaudie. Le 22 du mois arriva sans qu'elle y prît garde... et passa. Le 2[illegible] nouvelle lettre, de la même main, — mais cette fois datée de Paris :

« Mademoiselle! — Je suis à Paris depuis lundi. » Avant de me présenter chez vous, mon premier » soin a été d'aller vous voir, vous admirer à votre » théâtre. Je crois inutile de vous dire que votre vu[e] » a centuplé le désir que je conçus à Constantinople » de vous y emmener avec moi!

» Ce matin j'ai été trouver un écrivain avec lequel » notre ambassade a eu des rapports suivis. Je lui ai » franchement raconté l'affaire, mon vœu, le but de » mon voyage, etc. Il a paru fort étonné, et m'a lon- » guement fait comprendre ma folie. Vous êtes — » m'a-t-il révélé, — une très-honnête personne, qui » préférez votre art et votre Paris à tous les trônes » de l'Orient! Pour que j'en sois bien convaincu, » pour m'ouvrir les yeux sur l'inconséquence de ma » démarche, il m'a offert de m'introduire auprès de » vous, et de m'obtenir par avance un indulgent par- » don. J'ai accepté...

» Puis, à la réflexion, j'ai cru mieux faire de refuser » de renoncer à une périlleuse faveur. Ce que mon » ami littéraire m'a dit de vous, de votre charme et » de votre esprit, ne pourrait qu'augmenter mon désir » de vous voir réaliser un voyage que je sais désor- » mais insensé... et alors, pourquoi me causer cette » vive souffrance? Pourquoi aller si près vous voir, » me voir, vous entendre me parler, apprécier enfin » dans votre présence, tout ce que je perds, sans » l'avoir jamais eu que dans le plus fou des rêves » bercé sous le plus beau des cieux!

» Adieu donc, mademoiselle, je pars comme je suis » venu... Venu avec l'espoir, je pars avec le regret. » Regret encore plus grand que mon espoir, puisqu'en » arrivant, je ne vous voyais que dans mon imagina- » tion, et qu'en partant je vous connais dans la » réalité!

» Prince Y***. »

On nous assure que, toute décidée qu'elle fût à ne jamais aller s'établir dans la villa bosphoréenne du diplomate sans façon, la belle actrice en veut un peu à l'écrivain, de n'avoir pas vivement insisté auprès d'un prince aussi poétiquement original, pour qu'il satisfît sa curiosité en se laissant présenter à elle.

〰 On sait combien les auteurs dramatiques tiennent à intéresser, émouvoir, leur auditoire féminin. Il est de principe, de tradition, au théâtre, que les ouvrages qui plaisent aux femmes sont ceux qui obtiennent le plus grand succès; car, ayant d'abord les femmes pour eux, ces ouvrages ont du même coup les hommes, — puisqu'il est bien avéré que dans un ménage, une femme ne laisse de repos à son mari que lorsqu'il a cédé... et quand les femmes se sont dit les unes aux autres que telle ou telle pièce est bonne à voir, il faut que, père, frère, mari, parent, ami... tous les hommes passent au bureau de location !

Par contre, qu'une pièce plaise particulièrement aux hommes, et vous verrez s'ils réussissent à y faire aller ces dames... ah ! bien oui !

C'est pour être sûr de plaire à cette belle moitié humaine et inhumaine qui se dit sexe faible (l'hiver, cette faiblesse met sur les dents le sexe fort, à coups de soirées, de spectacles, de bals, etc.!) qu'un auteur dramatique, lequel sait comment il faut prendre son public, chargea, il y a quelques mois, sa femme, qui allait dîner chez une parente, de raconter, comme absolument véridique, une histoire de sa plus pure invention, dont il voulait ourdir une pièce pour un théâtre de vaudeville. Si l'histoire répandait dans l'aréopage féminin la curiosité, l'anxiété, l'émotion..., il pouvait la mettre en scène, certain du succès! Si, au contraire, ces dames restaient froides, c'est que l'idée ne valait rien... ne pouvant plaire qu'aux hommes! il fallait dès lors penser et passer à autre chose!

Ce qui fut prémédité fut fait. Mme *** raconta l'histoire devant sept ou huit femmes sensibles ou nerveuses, qui furent tout près de sangloter au dénouement. La narratrice prétendit que l'aventure s'était passée dans le Morbihan, sous les yeux d'une parente. Elle rapporta fidèlement à son mari l'effet, le grand effet produit, et M. X***, désormais sûr de son affaire, se mit ardemment au travail !

Quatre mois s'écoulent, ses trois actes sont terminés. Il va trouver le directeur d'une scène de genre, et lui dépose son manuscrit, en le priant de lui donner une prompte réponse. Trois jours après, le directeur vient le trouver et lui dit :

« — Ah ça, mais... vous avez donc raconté votre sujet à Z... ou bien c'est lui qui vous a raconté le sien !

» — Pourquoi, grand Dieu!

» — C'est que j'ai depuis quinze jours entre les mains la même pièce que la vôtre... l'officier manchot... le médecin dalmate... la veuve qui a promis d'épouser celui qui la vengerait du meurtrier de son mari... tout, jusqu'à la petite fille muette ! »

L'auteur dramatique poussa un cri de désespoir. Le directeur insistant sur les détails, X*** reconnut qu'il était trahi, que Z... avait eu communication du sujet, et qu'il s'était empressé de le traiter, le trouvant éminemment scénique !

Et pourtant... Z... n'avait pas volé son confrère ! Voici ce qui était arrivé ; aussi bien, l'avez-vous déjà deviné.

Sur les sept ou huit femmes qui formaient la réunion dans laquelle Mme X*** avait *essayé* le sujet de son mari, se trouvait une personne que l'histoire semblait avoir plus vivement frappée que les autres. Elle en avait retenu tous les détails, et, quelques jours après, les racontait à son frère. Celui-ci, ami de Z..., était allé le trouver sur-le-champ, et lui avait dit :

« — Écoutez un peu ce qui vient d'arriver dans le Morbihan, et qu'une de ses amies, qui en arrive, a raconté à ma sœur ! »

Z... avait immédiatement saisi toute la portée dramatique du récit, et s'était empressé de le mettre en œuvre. On sait le reste ! Comment cela finira-t-il ? On nous assure que X*** cite son confrère devant la commission des auteurs dramatiques, et que ce haut tribunal tragique et comique jugera souverainement cette cause étrange, difficile, nouvelle ! Dans tous les cas, il est évident que nul reproche ne peut être adressé à la loyauté de Z..., qui a agi avec autant de conscience que X*** a mis d'imprudence dans sa divulgation.

Cette imprudence là : raconter ses sujets pour les *essayer* dans les salons, avant de les porter au théâtre, — n'est pas nouvelle. Elle fut jadis tout un système chez quelques auteurs. D'Epagny y avait fréquemment recours. Un jour, à la suite d'un dîner de gens du monde, il raconta ce qu'il venait, — disait-il, — de lire dans un journal allemand. On avait jugé un procès politique quelque part, du côté du grand-duché de Posen. L'accusé était un étudiant qui avait frappé mortellement un traître, lequel, pour une misérable somme, avait livré tous les secrets d'une société... qui n'était pas assez secrète. Le père de l'accusé avait payé de sa tête cette trahison. En prononçant l'arrêt, — dit d'Epagny, — le juge s'écria :

« — Accusé, j'aurais fait comme vous !... La cour vous condamne ! »

Le mot fit un grand effet sur l'auditoire.

« — Qu'en pensez-vous ? » dit d'Epagny à un de ses amis :

« — C'est superbe... et profondément émouvant !

» — Ah! tant mieux !

» — Pourquoi ?

» — C'est que j'ai inventé ce mot... et j'ai voulu juger de l'impression qu'il causerait sur vous, avant de le mettre dans ma pièce ! »

〰 On nous expédie, franc de port, de la province, ce trait d'avarice et d'absurdité.

Un vieux campagnard vient souper à la ville chez un huissier qui manœuvrait pour lui. Pendant le repas, l'unique chandelle, qui empestait la chambre plus qu'elle ne l'éclairait, éprouve le plus impérieux besoin d'être débarrassée de son superflu de mèche. L'huissier passe la mouchette à son hôte et continue la conversation. L'hôte prend l'instrument, le regarde..., le retourne, et semble n'en pas comprendre l'usage. L'huissier rit et lui montre la chandelle que dominait un affreux et pestilentiel champignon incandescent. (Pouah!) Alors le campagnard examine de nouveau l'instrument, l'ouvre par hasard... voit le contenu de la petite caisse, et s'écrie : « Je comprends! »

Et soudain, s'étant prudemment humecté le bout de l'index et du pouce, il plonge ses doigts dans la flamme puante, enlève triomphalement le bout de mèche carbonisé, puis le place délicatement dans le petit magasin de la mouchette, qu'il referme avec soin. L'opération faite, il examine de nouveau l'instrument, et s'écrie :

« — Ces Parisiens inventent tous les jours des choses!... C'est merveilleux! Mais, dites-moi... où vend-on la récolte? »

〰 Autre ; dito, dito.

Au dernier conseil de révision de ***, le jury voit entrer dans la salle une belle douzaine de gaillards absolument nés pour devenir carabiniers ou hommes-canons. Seulement, les malheureux étaient crottés jusqu'à l'échine, ce qui attestait les difficultés du voyage à travers ornières et fondrières. Le préfet regarde le maire et lui dit :

« — Eh! eh! monsieur, il me semble que vos hommes sont plus beaux que vos chemins! »

Le maire, vexé, fixe le préfet et lui répond :

« — Eh ! monsieur le préfet... c'est que mes hommes... ce ne sont pas vos cantonniers qui les font. »

〰 Le jour de l'ouverture du camp de Châlons, une médaille de Crimée portant sur son ruban céleste les deux agrafes — Alma, Inkermann — est trouvée par un cavalier à l'entrée du baraquement. Il la met dans sa poche, et va à son affaire : un exercice assez violent !

Quelques heures après, mettant pied à terre, il repense à sa trouvaille, et plonge sa large main dans sa vaste poche un peu vivement secouée. Qu'en sort-il ? « Parbleu, une médaille ! » dites-vous. Eh bien non ! il en sort un portrait... « Eh bien, sans doute ! celui de la reine Victoria. » Pas du tout! une miniature...

C'est un fait! la médaille criméenne, grand module, avait été habilement évidée ; l'une des faces, celle de la reine, servait de couvercle à la boîte soigneusement ajustée, et, au fond se trouvait blottie une jeune et très-jolie femme, avec des cheveux aussi noirs que les yeux, et un teint aussi blanc que ce papier. « Que diable est cela ? » s'écrie le soldat. Le malheureux ! c'était un ange !

Notre soldat se vit soudain aussi embarrassé, — comme dit Heine, « qu'une poule qui trouve un couteau. » Il alla se promener dans un endroit écarté, pour songer à ce qu'il devait faire de cette singulière rencontre. Après cent pas, il rencontre son fourrier.

— Que fais-tu par-là ?

— Moi!... rien... je réfléchis !

— Toi ?

— Oui, moi !

— Tu as tort ! il ne faut jamais réfléchir!

— Pourquoi ça, fourrier ?

— Parce que... l'angle de réflexion étant égal à l'angle d'incidence... quand on réfléchit on tombe..., prends garde! te voilà justement sur le bord du fossé..., c'est pour avoir réfléchi !

— Vraiment, fourrier ! merci du conseil! et si vous êtes en train... donnez m'en encore une autre !

— Parle!

Là-dessus le cavalier raconte l'affaire. Une seconde fouille dans la vaste poche avait ramené le dessus de la boîte, avec le ruban. Les deux morceaux rajustés s'emboîtaient, se fixaient fort bien, et l'on pouvait sentimentalement porter l'affaire sur son cœur, sans que personne pût s'en douter : *Crimée et Adèle !*

Comprenant sur-le-champ la portée d'une pareille trouvaille, le fourrier confisqua l'image encadrée dans la gloire, et donna, en échange, au cavalier déçu, un autre portrait, — pas le sien, — mais bien celui du souverain, en bas relief sur un écu de cent sous, que ce Ganivet ou Pacaud s'en fut boire! Quant à l'autre portrait, celui qui se donnait pour masque le visage d'une reine en ce moment très-contrariée dans l'Inde, le fourrier pensa que c'était là une affaire infiniment délicate, ou qu'il n'y en avait pas!

Aussi, voulut-il, comme on dit dans les opéras comiques : agir avec prudence! Il fourra la sournoise médaille dans son étui à cigares et attendit le soir, heure du repos, du repas, du répit, pour passer une minutieuse inspection des médailles de Crimée, sur la poitrine des officiers de son régiment. « Je verrai bien à qui elle manque... je la restituerai avec mystère, j'aurai un napoléon d'or! total du bénéfice : une belle action et quinze francs! »

Mais le fourrier inspecta vainement toutes les poitrines de ses chefs; pas de lacune! tous étaient médaillés. Il était pourtant fort peu probable que l'objet eût été perdu par un officier appartenant à un autre cantonnement. « Si ce n'était pas un officier! » pensa le fourrier, « si c'était un sous-officier... quelle gloire pour le corps, d'être ainsi décoré d'une femme brune ! »

Notre fourrier connaissait tous ceux de ses collègues du galon auxquels la médaille orientale avait été distribuée. Il passa deux jours à les inspecter... et il eut l'humiliation de reconnaître que la jolie dame ne manquait au cœur d'aucun de ces messieurs.

« Quoi! un simple soldat! » s'écria-t-il plein d'angoisses pour ses cent sous! C'est que cette fois, sur dix-huit cents hommes, l'enquête devenait plus difficile! Aussi, prit-il un parti.

Il demanda à parler au maréchal Canrobert, et obtint son audience dans la journée.

Il raconta l'affaire au glorieux général en chef, qui, tout en se connaissant plus que personne en médailles de Crimée, n'en soupçonnait assurément pas de pareille! Le maréchal prit la boîte mystérieuse, refusa de voir l'image qu'elle contenait, la mit dans une enveloppe de dépêche, cacheta, apposa ses armes... et cela fait, congédia le fourrier avec quarante francs.

Le soir, l'ordre du jour indiqua qu'une médaille de Crimée ayant été trouvée dans le camp, on pouvait se présenter à l'état-major pour l'obtenir... *sur description.*

A neuf heures, un simple soldat du... régiment de... (cavalerie), se présenta. Le maréchal se trouvait là ; en voyant entrer ce soldat, le maréchal, qui le connaissait bien, s'écria :

— J'avais deviné que la médaille était à vous... imprudent !...

— Mon maréchal... j'étais fou de douleur de l'avoir perdue !

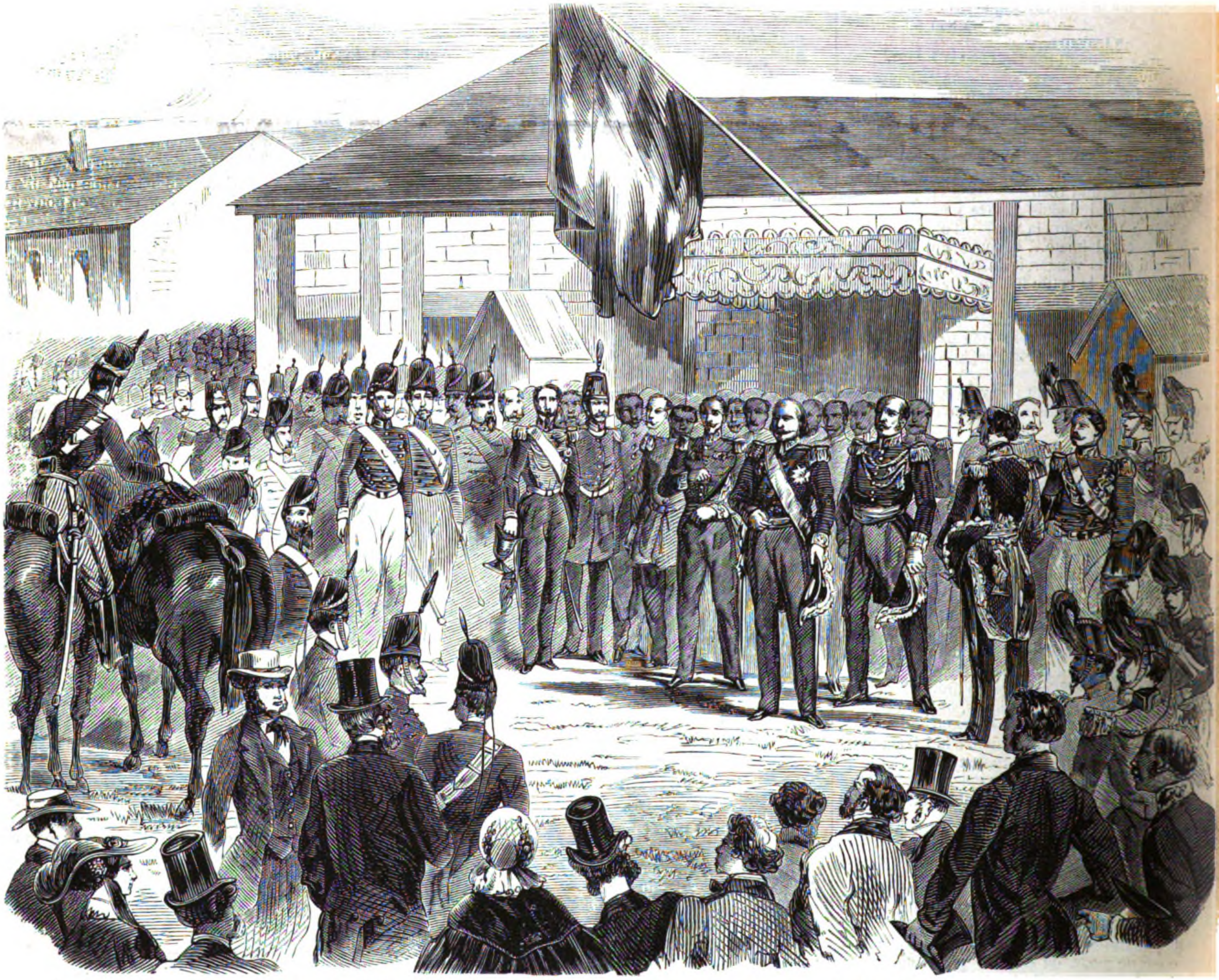
— Eh bien !... je la garde ! — dit le commandant en chef, qui devinait qu'il avait là quelque grande dame sous enveloppe! — Vous allez ajouter votre cachet au mien... et dans trois ans, quand vous quitterez le service, je vous restituerai ce paquet. N'insistez pas ! tout serait inutile !

Le soldat obéit et se retira tout ému...

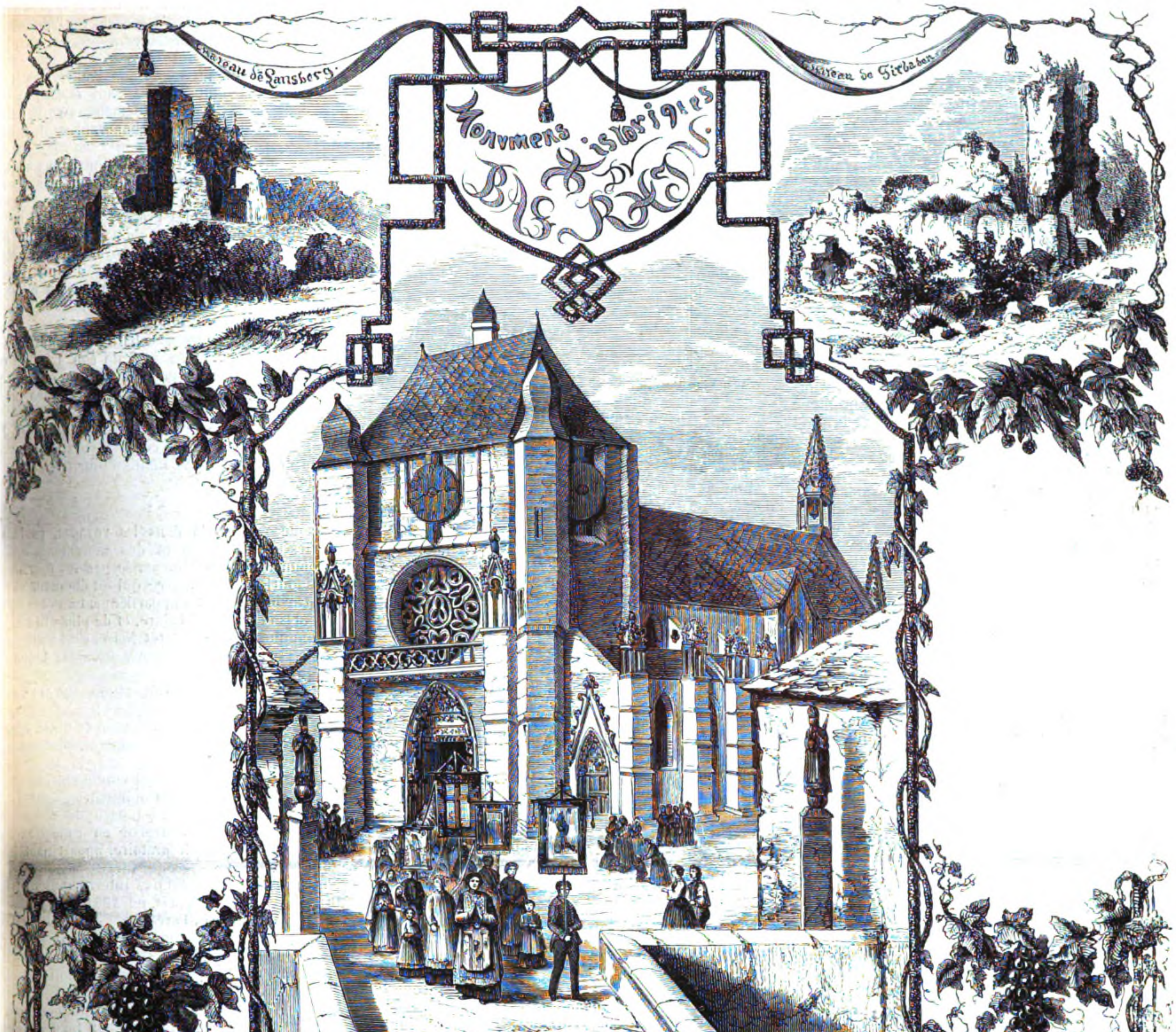
« Mais, quel est ce soldat ? » demanderez-vous ? Un fils de famille qui a commis de graves folies il y a quatre ans... qu'on a forcé à s'engager, et qui, sous un nom de guerre... c'est bien le cas de le dire! a fait la campagne de Crimée, sans que certaines considérations secrètes permissent qu'on lui accordât des grades. Il doit accomplir ses sept ans... toujours soldat ! Après quoi il rentrera dans le monde qui, mal informé sur les faits qui ont amené cette grande rigueur de famille, le croit attaché à quelque consulat, en Amérique !... Depuis qu'il est là, — soldat, — son père est mort et a laissé 80,000 livres de rente à celui qui mange à la gamelle. Quant à ce portrait... on me dit que c'est celui d'une femme pour l'amour insensé de laquelle ce pauvre garçon a fait toutes ses folies ! Ici je m'arrête, car elle lira ces lignes... Elle y apprendra que son portrait est déposé entre les mains d'un maréchal de France qu'elle rencontre tous les jours dans le monde... mais qui, par un sentiment de chevaleresque réserve, n'a pas voulu le regarder...

JULES LECOMTE.

Vue de Djeddah.



Camp de Châlons. — Arrivée de S. Exc. le maréchal Canrobert, commandant en chef.



Sites et monuments des Vosges.

Chronique de la province et de l'étranger.

La conférence de Paris a tenu, samedi dernier, sa onzième séance. Il ne nous appartient pas de pénétrer dans le secret de ses délibérations; mais au moment où il s'agit de ces belles provinces moldo-valaques, qui sont encore un des greniers du monde, comme Rome appelait la Sicile, il nous a paru d'une intéressante actualité de donner un de leurs sites les plus curieux : le château de Calentena.

Bucharest, la ville des riantes perspectives, comme son nom l'indique (Boukouria, joie), ne possède aucune position plus pittoresque et plus gracieuse que cette résidence du prince Ghika. La nièce de cet illustre personnage a épousé, comme on sait, un de nos diplomates les plus distingués et à la fois un de nos écrivains remarquables : M. Eugène Poujade.

Le château, bâti au milieu d'un parc dont les arbres ont les dimensions et le caractère austère et grandiose des forêts vierges, possède tout ce qui peut embellir et occuper les loisirs de la vie châtelaine. Son lac, que la succession des canards sauvages, des cygnes, des outardes, des pélicans, etc., peuple en tout temps d'une grande quantité d'oiseaux de passage, offre à lui seul les distractions les plus variées.

Cette résidence princière, dont le caractère architectural est d'une noble simplicité, a été construit par le célèbre Grégoire Ghika, frère du caïmacan actuel et père du prince Démétrius Ghika, actuellement à Paris. Son tombeau, riche mausolée élevé près de la chapelle du château, est visité avec un pieux respect par les populations de ce pays, où son hospodarat a laissé les souvenirs les plus révérés.

On connaît la vive sympathie de l'empereur pour cette famille princière.

∴

Sa Majesté a adopté à Plombières un genre de vie qui seconde parfaitement l'action thérapeutique des eaux. Chaque jour, un conseiller d'État lui apporte le portefeuille des affaires courantes, qu'elle dépouille avec cette rapidité et cette sûreté d'examen que Napoléon Ier apportait dans l'expédition des affaires administratives les plus compliquées. Son temps se partage ainsi entre un travail modéré et des exercices de l'effet le plus favorable pour sa santé. Dans les excursions que fait fréquemment l'empereur dans les environs de Plombières, un de ses plaisirs est de s'entretenir incognito, avec les cultivateurs, de leurs intérêts et de leurs travaux. Un de ces jours derniers, il causait avec un faucheur dont la prairie a été coupée en deux par une nouvelle route. Le brave homme protestait du dommage que lui avait causé cette expropriation... Sur les observations de son interlocuteur inconnu, le paysan en arriva à cet aveu : — Je demandais deux mille francs en plus, c'était pour en avoir mille... mais, d'homme à homme, je vous dirai, monsieur... que si j'en avais eu seulement cinq cents, j'étais couvert...

— Eh bien! mon brave, comme je veux que vous le soyez... les voilà.

Le paysan regarde tout ébahi le billet qui lui est tendu, et reconnaissant à cet acte de munificence celui qui le lui offre, il saisit vivement son chapeau et le voilà qui l'agite en poussant des cris de : Vive l'empereur! que l'empereur lui-même eut toute la peine du monde à comprimer.

Sa Majesté, qui a déjà visité le camp de Châlons, doit y faire, assure t on, un nouveau et prochain voyage.

∴

L'ouverture du camp de Châlons avait été annoncée pour le 15 juillet; elle a eu lieu ce jour même. Il n'en pouvait être différemment avec notre armée, pour laquelle l'aphorisme exactitude militaire n'est pas un vain mot.

Le maréchal Canrobert arrivait à deux heures et demie. C'était l'heure précise à laquelle il était attendu. Notre troisième gravure offre sa réception à la sortie de la gare, par un brillant état-major d'officiers. L'armée avait pris position sur le front de bandière des lignes castramétiques, dans cette belle et rigide tenue qui est la splendeur des masses armées.

Le maréchal est monté aussitôt à cheval et a passé devant le front des régiments; il est allé ensuite prendre possession de son quartier général, établi à gauche de celui de l'empereur, pendant que les troupes regagnaient leurs campements.

Une foule élégante et nombreuse était venue assister à cette solennité militaire. On y remarquait une grande quantité de très-jolies femmes, et peut-être un excès de crinoline et de chapeaux Diane-Vernon. Cela n'est pas étonnant, Châlons est sur la route des villes d'eaux, et l'on est dans la saison des voyages, de tout temps la saison des toilettes de fantaisie.

∴

Mais il n'y a point que la fashion qui voyage. Écoutez plutôt cette anecdote, que nous empruntons à un journal qui n'est certes pas une feuille fantaisiste : le *Messager de la Charité*. Elle s'offre donc avec toutes les garanties d'authenticité possibles

Dans un des wagons du chemin de fer de Paris à Bordeaux, deux messieurs avaient lié conversation. Ils se convenaient fort, paraît il, car en arrivant dans la capitale de la Guyenne, assis tous deux devant un bon dîner, ils se contaient mutuellement leurs affaires.

— Moi, disait l'un, je voyage pour les soies gréges. Le commerce va; bon an mal an je fais mes quatre mille francs, tous frais payés. Mais vous, sans indiscrétion, vous êtes voyageur aussi, peut-être? — Je suis voyageur.

— Et pour quelle partie? — Diable! je ne sais pas trop si je dois... car enfin il est des susceptibilités...

— Allons donc! fussiez-vous un voyageur de Domange, qu'est-ce que ça fait? Gagnez-vous beaucoup?

— Mais oui, raisonnablement.

— Combien à peu près? — Environ quatre vingt mille francs par an.

— Bigrrre!!! pourquoi donc voyagez-vous donc?

— Dame! mon cher monsieur, on fait ce qu'on peut; je voyage pour le vol, l'assassinat ou l'empoisonnement, suivant les circonstances...

L'interlocuteur devint très pâle.

— Vous comprenez, continua l'autre, que je me fie à votre discrétion. Soyez sans crainte, au surplus, dans mes nombreux démêlés avec la justice, je m'en suis toujours tiré honorablement. — Monsieur...

— Enfin, je ne m'en prends jamais aux amis, et vous me plaisez. Goûtez-donc de ce vin blanc.

— Merci.

Le voyageur en soies gréges, d'abord si brillant causeur, ne soufflait plus mot. Il eût voulu fuir; mais impossible : son ami, le voyageur pour vols, ne le quittait pas. Il s'installait près de lui, l'appelait *mon cher*, et le tutoyait presque. C'était à devenir fou.

Enfin on arrive à Toulouse.

Le marchand de soies se hâte de prendre ses bagages pour s'enfuir bien loin de son terrible compagnon, pour l'éviter, pour le perdre enfin, quand tout à coup un nom célèbre est prononcé près de lui.

Il avait eu l'honneur de voyager avec M. Jules Favre, avocat, député au corps législatif, qui venait dans le Midi plaider une affaire de meurtre et de vol qualifié. »

∴

Puisque nous voilà dans les voyages, parlons de quelques-uns des sites et des monuments les plus fréquemment visités cette année par les touristes, et par les touristes français, ce qui est étonnant et nouveau, car ces curiosités appartiennent à notre nature, à nos arts et à notre histoire, et de plus elles ne sont qu'à quelques pas de la forêt Noire, c'est-à-dire sur la route la plus parcourue par nos élégants; double titre pour qu'on les dédaigne.

Et pourtant, quelle nature pittoresque et sauvage! Quels vénérables et nobles édifices !

Nous voilà d'abord devant l'église de Niederhaslach, dont l'origine se perd dans l'ombre mérovingienne du septième siècle.

Saint Florent, enrichi par la munificence du roi Dagobert dont il avait guéri miraculeusement le fils aveugle et difforme, fonda, à Halach, une abbaye, que le onzième siècle vit convertir en collégiale. C'est sur l'emplacement d'un oratoire, appartenant à cet établissement monastique, que fut commencée, en 1274, l'église actuelle. Ses travaux, interrompus par suite d'un incendie, furent repris, en 1294, par un des fils d'Erevin de Steinbach, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. Cet édifice, dont le style est le gothique originaire, a dû à son caractère monumental d'être classé au nombre de nos édifices historiques. Une restauration savante, en effaçant les ravages que lui ont fait subir les guerres et les révolutions, vient de lui rendre tout son éclat primitif. On lui doit même la flèche élégante qui couronne si heureusement son abside.

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

— Vulgairement parlant, dit derrière moi Liban, mon persécuteur, tous les goûts sont dans la nature; mais c'est tout de même drôle de passer sa soirée à lorgner un salon où il n'y a personne...

— Je ne regarde pas ce que vous croyez, répondis-je.

Liban avait un diable de sourire qui exaspérait.

— Après ça, reprit-il, puisque vous êtes invité, vous pourrez la voir tout à votre aise samedi prochain.

Je devinai qu'il parlait de Sophie. Je fus humilié si profondément que la sueur m'en vint aux tempes. Moi! amoureux de Sophie!

Cette nuit entière, j'eus la fièvre. Je rêvai de femmes. Mes visions se succédaient et différaient entre elles, selon une sorte de conjugaison charmante dont le portrait de Mme d'Ablon était le type.

Mais, dès le lendemain matin, mon impression perdit de sa sincérité. Je la discutai, je l'embellis, je la gâtai. Le soir de ce premier jour, j'avais déjà fait de l'art avec cette grande et bizarre émotion. Il ne m'en restait au cœur qu'une vague meurtrissure, et j'achevai de me blaser en lui demandant sans cesse des épreuves pâlies de l'image primitive.

Je revis le portrait. Ce n'était plus qu'une très-jolie fille, coiffée d'adorables cheveux blonds.

Caillet et Ferembach furent chargés de me faire un habit de bal. Je demandai une coupe élégante et un peu hardie; mais Liban avait apporté un autographe de mon père. Mon père commandait pour moi un costume complet de jeune fleur du commerce. Ce fut ici que j'entrevis ses mystérieux espoirs. Il désirait me transplanter dans le verger de la banque et faire de moi un joli jeune premier de caisse. Mon goût n'était point là; mais j'avais encore deux années de droit pour organiser ma résistance.

Caillet et Ferembach, placés entre l'ordre de mon père et ma volonté formellement exprimée, durent délibérer dans le silence du cabinet. Leur collaboration produisit un chef-d'œuvre. J'eus un habit qui n'était pas artiste, mais qui répandait un indicible parfum de fantaisie. La coupe ne contrecarrait pas ostensiblement les préjugés de mon père. Il y avait dans le jeu des basques et dans le posé des revers un caractère hautement sérieux qui pouvait parler commissions, comptes de retour et remises : mais la cambrure était un poëme, mais le collet avait un *flou* suprême et je ne sais quelles aspirations vers l'idéal.

Il semblait dire, cet habit éclectique : Je suis oiseau, voyez mes ailes...

Je vis arriver le soir du samedi avec un très grand trouble. Liban, depuis le commencement de la semaine, avait, en me regardant, des airs détestablement sarcastiques. Je lui aurais cassé les reins, vulgairement parlant, avec une véritable volupté.

Dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai toujours de mon entrée dans le salon de Mme d'Ablon. J'avais l'estomac dans un étau. C'était cent fois pire qu'à mon examen de bachelier. Je restais écrasé sous le poids de cette conviction profonde et douloureuse, que tous les regards étaient fixés sur moi. Les lumières me gênaient, la chaleur me suffoquait, le bruit me rendait sourd.

La première personne que je vis, ce fut Sophie. Elle me salua, voyant que je ne me décidais point. La pensée d'un suicide me vint, tant je me trouvais odieux et méprisable.

Je crois bien deviner l'effet que vous produisent tous ces enfantillages. Vous vous dites : Ce grave Charles était amoureux fou de Sophie, parce que Sophie, fille du portrait, lui ressemblait un petit peu.

Sur l'honneur, vous vous trompez. D'abord Sophie ne ressemblait pas au portrait : c'était une brune assez dégourdie qui subissait énergiquement l'effet de cet âge fâcheux qu'on appelle la mue, en termes de famille. Elle avait le cou maigre et osseux, les épaules aigües, la poitrine hardiment plate. Ses jambes étaient longues et grêles à faire pitié.

Sa robe de bal faisait ressortir tout cela : une robe de bal rigoureusement jolie et taillée pour une personne qui aurait eu tout ce qui manquait à Sophie.

Non, je ne l'aimais pas.

Mais par contre, ce qui est presque la même chose, je la haïssais furieusement.

Souvenez-vous! Elle avait ri de moi, le jour de la chèvre. Ce soir, elle me saluait la première : seconde insulte.

C'était une fille sans pitié!

En outre, elle personnifiait pour moi le mariage absurde et menaçant.

Quinze cents romans, tous portant l'estampille du ca-

[1] Voir les numéros des 3, 10 et 17 juillet.

***

A quatre kilomètres au nord de Haslach s'offre une étroite vallée que resserrent et dominent des entassements de blocs de porphyre énormes. Les échos de cette vallée, qu'a chantée un poëte allemand, Chamisso, retentissaient, lundi dernier, du galop d'une calvacade dirigée par une des jeunes femmes les plus admirées de notre sport parisien. Les sinuosités de la gorge changent à tout moment l'aspect qu'offre ce paysage sublime et sauvage. Après dix minutes de course, la calvacade s'arrêtait devant la cascade de Nideck, qui se précipite de rochers d'une hauteur de quarante mètres. La Suisse ne présente pas de paysage plus imposant. On éprouve un frisson d'effroi en apercevant, au sommet de cette masse basaltique, les ruines du château de Nideck, dans une position qui semble n'être accessible qu'aux milans. La première mention historique de ce château, dont notre gravure représente les restes et le site, remonte à l'année 1336.

***

Au côté opposé, vers le sud, s'élève une montagne d'un aspect sombre et d'un caractère austère que couronnent les ruines du château de Girbaden; c'est dans l'antiquité qu'il faut chercher la date où son enceinte fortifiée fut construite. L'archéologue y reconnaît encore plusieurs lambeaux de murs fortement empreints du caractère gallo-romain.

D'après une vieille tradition, d'immenses trésors seraient enfouies dans ces ruines. De là l'état de subversion qu'elles présentent. La cupidité, en les fouillant sur tous les points, a été aussi destructive que le temps pour ce monument dont la tour principale domine seule ses décombres.

***

Voici d'autres ruines dont les bruits de l'industrie métallurgique troublent les échos. Ce sont celles des châteaux de Lutzelbourg et de Rathsamhausen, qui couronnent les sommets de la chaîne au pied de laquelle Volingenthal a étab'i ses fabriques d'armes blanches.

L'histoire a laissé tomber dans l'oubli le nom de leurs anciens barons; l'un de ces manoirs était croulant dès le quatorzième siècle; l'autre appartenait alors à la famille Ruthsamhausen.

***

En s'éloignant de ces châteaux on atteint au delà de la montagne de Sainte-Odile, le point culminant de cette partie des Vosges, le Menelstein, d'où le regard domine le château de Landsberg. C'est de cette hauteur qu'a été pris le dessin reproduit par notre illustration. Ce château, élevé au treizième siècle par Conrad de Landsberg, présente, vu ainsi, un ensemble régulier qui est loin de soupçonner le pèlerin de l'art ou de l'histoire, qui en visite pieusement les ruines.

***

On ne voyage pas moins à l'étranger, et ce ne sont pas seulement les lords anglais, les banquiers allemands et les boyards russes qui parcourent les railways et les chemins; ce sont aussi les altesses impériales royales ou sérénissimes... les princes des plus hauts parages enfin. Les grands personnages sont exposés aux mésaventures comme de simples mortels. Il y a quelques jours par exemple, le comte de Chambord en faisait l'expérience. Au moment où il quittait la ville de Francfort, d'adroits filous s'étant glissés parmi ses gens, parvinrent à détourner une malle gardée pourtant avec un soin spécial : elle contenait une somme de 12,000 florins en or. On s'en aperçut aussitôt, trop tard toutefois, car toutes les recherches de la police n'ont pu découvrir les auteurs de ce vol audacieux.

***

M. le comte de Paris, M. le duc de Chartres, M. le prince et M^me^ la princesse de Joinville et leurs enfants le duc de Penthièvre et la princesse Françoise, sont arrivés samedi dernier à Ostende, où ils ont pris un train express pour l'Allemagne.

Le comte de Paris et le duc de Chartres, profondément affectés par la mort de leur mère, n'ont pas voulu rester plus longtemps dans le pays où ils l'ont perdue; ils se rendent dans le Mecklembourg, auprès de leur aïeule. Le prince et la princesse de Joinville vont rejoindre en Hongrie la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha.

***

Le fait suivant, dont les circonstances sembleraient avoir été complaisamment combinées par l'imagination d'un romancier, sont à l'étranger le sujet de vingt récits et de mille commentaires.

Le rédacteur en chef du journal de Stockolm, le *Faedernesländet*, avait accusé Henriette Mendelsolm d'un crime entraînant la peine capitale.

Henriette Mendelsolm a dix-huit ans; sa taille est élevée et gracieuse; elle est blonde avec des yeux bleus d'une ravissante douceur; on la cite parmi les plus belles personnes de la métropole suédoise. Henriette Mendelsolm est de plus poëte.

L'opinion publique prit parti, avec enthousiasme, pour cette jeune fille, qui est aussi une de ses jeunes gloires. La loi ne transige pas avec de pareilles accusations; la peine dont elle les frappe est la peine même dont elle atteint le crime, objet de l'imputation, en remettant toutefois le droit de grâce à la victime de la calomnie. Sous l'empire de cette législation draconienne, M. Lindalh a été condamné à la décollation par la hache.

C'était le 22 juillet dernier que devait avoir lieu l'exécution.

Lindahl, depuis sa condamnation, n'avait cessé d'exprimer son vif regret de l'accusation que la loi allait laver dans son sang, et de protester de son estime pour la jeune fille qu'il avait odieusement calomniée; mais on n'avait pu parvenir à le déterminer à lui faire parvenir personnellement cette rétractation et l'expression de son repentir.

— Cette démarche serait une lâcheté! répondait-il, ma voix perdrait toute son autorité, en ayant l'air de réclamer un pardon. Il vaut mieux, pour cette jeune fille, que je meure; je lui fais de tout mon cœur le sacrifice de ma vie.

Ce fut sur ces dernières paroles que, la tête voilée, conformément au dispositif de l'arrêt, et le bras appuyé sur celui de l'aumônier, il marcha vers le lieu du supplice. Il allait monter les marches de l'échafaud, lorsqu'une jeune fille sort de la foule, et lui arrachant le voile qui cachait ses traits :

— M. Lindhal, lui dit-elle, je vous pardonne!

C'était Henriette Mendelsolm.

— Madame, répondit le patient en tombant à ses pieds, j'accepte votre pardon, car ma dernière pensée avait été de l'implorer de votre clémence, et j'étais sûr que vous l'apporteriez sur mon tombeau.

Après avoir prononcé ces mots, il tira un pli qu'il avait placé sur sa poitrine, et où se trouvait, avec l'expression de ses regrets.

Ce dénoûment a produit l'émotion la plus profonde sur la foule, et surtout sur les deux principaux auteurs de la scène. Un changement complet s'est opéré dans leur cœur. M. Lindalh, homme d'un esprit distingué, est un cavalier élégant. Un mariage serait très-possible, si M. Lindhal n'était déjà marié. C'est dommage, cette sombre histoire finirait comme un conte bleu.

***

Mais c'est vers l'Orient que cette semaine se sont portées les préoccupations les plus vives.

Un souffle de haine semble avoir parcouru subitement toutes les plages ottomanes, de la mer hellénienne à la mer des Indes. Le sang chrétien rougissait presque simultanément le sol arabe et la côte de Candie.

Nous avons rapporté la catastrophe de Djeddah. Voici comme une répercussion de cette explosion de fanatisme :

Un Turc, habitant la Cannée, ayant été tué par un jeune Grec qu'il avait pour domestique, la population musulmane, irritée par le souvenir des derniers troubles, se leva en masse, en demandant que le coupable lui fût livré pour qu'elle vengeât sur ce chien de chrétien la mort du croyant. Une vive fusillade retentit aussitôt dans plusieurs quartiers de la ville; les chrétiens, menacés d'un massacre général, se virent exposés aux outrages et aux sévices. Achmet-Pacha, commandant en chef des troupes de terre et de mer, crut pouvoir, par une satisfaction, calmer la révolte. Le Grec, étranglé par ses ordres, fut jeté aux rebelles, qui traînèrent son cadavre par toutes les rues de la ville.

Mais l'insurrection s'était déjà étendue à Rethymne, où elle avait éclaté avec la violence la plus meurtrière. Trois bandes de forcenés se signalèrent surtout par leurs excès. Ce sont les massacres commis par l'une d'elles que représente notre gravure. Lors de l'arrivée des troupes envoyées par le pacha, les révoltés s'étaient emparés de la citadelle.

LÉO DE BERNARD.

...net de M^me^ Bouilly, me cornaient aux oreilles les quinze ...ent mille plaisanteries éditées contre le mariage.

Les maris font toujours rire Gavarni. Je trouve qu'il a bien de la bonté. Ces dames aussi ont leur côté ...i, et quelque jour, un père de famille se rencontrera pour crayonner le comique célibataire.

Je vous entends : homme marié! dites-vous. Locataire de ce Charenton où luit la lune de miel!...

Mon père vint me prendre par le bras et me conduisit à M^me^ d'Ablon, qui me reçut avec un tout gracieux sourire. Elle me complimenta d'être le fils de mon père et ce fut une affaire finie.

Je me perdis dans les groupes et je commençai à m'apercevoir que l'attention générale ne m'était pas exclusivement dévolue. Il y avait des gens qui ne me regardaient pas; cela me soulagea. En observant ceux, je découvris cette vérité inopinée que personne ...lument ne me regardait.

Pour le coup, je me sentis à l'aise, mais je fus un ...u humilié.

Comme je cherchais un moyen adroit d'accomplir ma corvée, c'est-à dire de solliciter la main de cette ...gre Sophie pour une contredanse, des cris aigus s'élevèrent, on dit autour de moi :

— C'est Aimée qui fait la méchante.

On était habitué à cela. M^me^ d'Ablon ne donnait pas de soirée qu'on ne fût obligé d'employer la violence pour expulser sa fille cadette, un vrai diable!

La foule s'ouvrit. Une bonne aussi belle que Liban parut, traînant par la main ce démon d'Aimée qui se ...tait comme une petite lionne, malgré sa toilette de ...l. Je ne sais pas quel méfait elle avait commis. Je vis ...ulement son minois gonflé de larmes et de colère.

— Défends-moi! me dit-elle en passant.

Puis, voyant que je n'obéissais point à cet appel, elle me tira bel et bien la langue.

Pendant que je rougissais jusqu'aux oreilles, j'entendis une voix qui disait derrière moi avec un léger accent allemand :

— C'est celui-ci?

— Oui, répondit M^lle^ Sophie d'Ablon.

Je me sentis aussitôt frapper sur l'épaule et je me retournai au moment où ce pauvre diablotin d'Aimée, cédant à la force, sortait enfin du salon.

Je vis devant moi cet homme au costume négligé qui était le plus intime familier de la maison d'Ablon. Comme il arrive aux personnes un peu abandonnées dans leur tenue, il avait l'air beaucoup plus jeune de près que de loin. C'était une tête pâle, très-longue et très-maigre, avec une puissante mâchoire et un front vaste, caché en partie sous des mèches de cheveux incultes. Ses cheveux avaient une couleur blondâtre que certains jeux de la lumière teignaient en roux sale. Le nez, charnu et bien nourri, étalait un embonpoint de moine au milieu de toute cette maigreur. Les oreilles étaient longues; le cou musculeux s'élançait hors du collet d'habit trop court.

La bouche, remarquablement sculptée, n'avait point de moustaches. C'est à peine si quelques poils de favoris, incolores et mal venus, serpentaient le long des joues. Tout homme, dit-on, ressemble à un animal. Celui-ci était du genre veau. La lymphe abondait sous ce cuir fade, couleur de suif, et c'eût été la plus mollasse laideur que l'on puisse imaginer, sans le feu bizarre qui brillait sous une frange de cils blonds, au fond d'une voûte sourcilière creusée avec fierté.

Malgré moi, je le regardai très-attentivement. Il arrivait au bras d'un ami de mon père qui me dit :

— Charles, M. Léo Eberhardt a désiré vous connaître

Ce nom faillit me foudroyer.

Vous êtes un peu de lettres. Cela fait partie de ce faisceau de qualités et de défauts qui complètent en vous le plus original et le plus radieux des ensembles. Vous connaissez les œuvres d'Eberhardt, qui est à la fois le maître de Heine et le rival de Jean Paul, qui rêve comme Hoffmann et qui, sorti de son nuage, semble avoir hérité de la déduction claire et fatale de Leibnitz. Vous savez que c'est un grand écrivain, un grand artiste, un grand politique, un de ces élus à qui Dieu prodigue les dons les plus splendides et les plus contradictoires.

Moi, je venais de lire sa *Théorie du souvenir*, la plus magnifique page de l'histoire psychologique de notre temps. J'étais sous le charme. Léo Eberhardt se transfigura pour moi. Je ne vis plus dans tout son visage que le rayon magnétique de sa prunelle, et j'eus comme une puérile passion d'être son ami, son élève, son serviteur, n'importe quoi enfin qui lui appartînt et qu'il aimât.

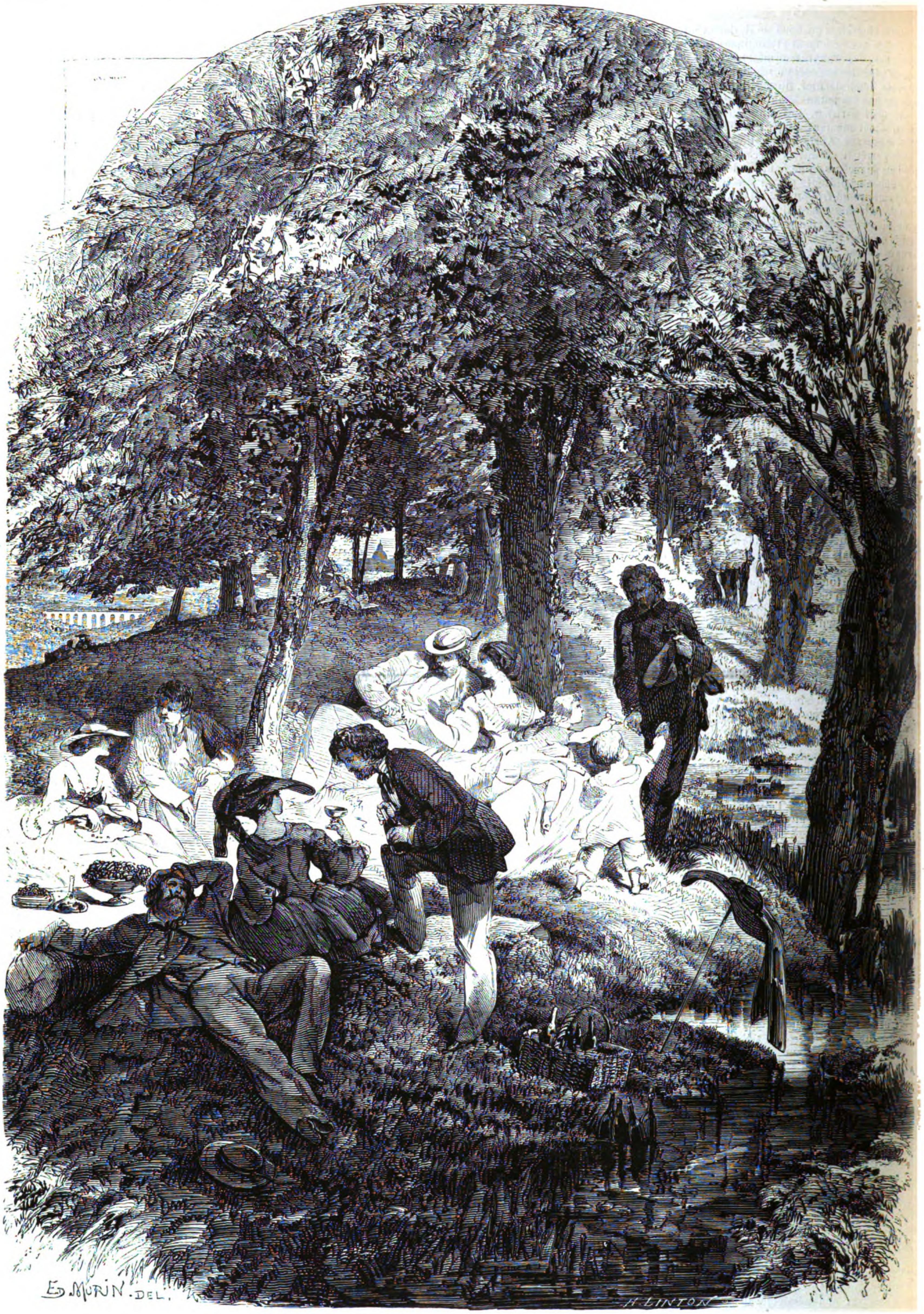
Il me tendait la main. Je la touchai respectueusement.

— Vous avez pour père un grand écrivain, jeune homme, me dit il; remerciez Dieu qui vous a donné cette splendide noblesse.

Le rouge de l'orgueil me monta au front. Tel suffrage isolé vaut dix millions de bravos vulgaires. Eberhardt, le soleil du firmament littéraire de l'Allemagne méridionale, donnait à mon père le titre de grand écrivain.

Je ne sais pourquoi je ne baisai point les doigts que je tenais.

Je vis s'avancer vers moi mon ennemie, M^lle^ Sophie d'Ablon. Ce fut comme une douche d'eau froide tom-



La gastronomie en été.

OPERA — *Sacountala*, ballet-pantomime, décor du premier acte.

Sacountala,

Ballet-pantomime en deux actes tiré du drame indien *Kalidarâ*, paroles de Théophile Gautier, décors de MM. Martin, Nolou et Rubé.

Sacountala est la fille du pénitent Wesoumitra, un anachorète, un saint indou, c'est déjà quelque chose, et de Menacha, la belle aux yeux d'escarboucles, une nymphe, ce qui est davantage ; mais ce qui est plus encore, c'est que Sacountala est digne en tout point de cette pieuse et glorieuse origine ; née aux douces mélodies des oiseaux chanteurs, comme son nom l'annonce, sur les gazons que le Malini féconde de ses eaux sacrées, au milieu des *amras* aux parfums de vanille et des madhavis aux calices de feu, elle a la fraîcheur des pelouses, la suavité des amras, l'éclat splendide des madhavis, et, avant tout, la grâce et la légèreté des oiseaux : voilà la poétique figure que Théophile Gautier a taillée avec son ciseau praxitellesque dans un bloc de porphyre indien. Vous connaissez cette histoire; notre chroniqueur musical vous a interprété cette merveilleuse épopée écrite par le poëte chorégraphe en pirouettes et en flics-flacs. Je vous laisserai à vos souvenirs ; à ces pagodes avec leurs architectures fiévreuses et leurs idoles fantasques ; à ces jongles où des lianes gigantesques tissent de leurs sarments les trônes monstrueux des malicas ; à cette nature et cette civilisation où tout est gigantesque : les monuments et les phénomènes, les ouvrages des hommes et les œuvres de Dieu ; où les poëmes ont des cent mille vers, où les fleuves s'appellent le Gange et les montagnes l'Hymalaïa. Mais voici mieux... Voilà cette nature avec ses cactus énormes et ses arbres géants. Voilà cette prêtresse qui résume en elle cette palingénésie religieuse de l'Inde antique où tout se confond, le rayon, la plante, l'animal, le chant, le volatile, le parfum. Voyez sa grâce, n'est-ce pas celle de la fleur ? Voyez sa légèreté, n'est-ce pas celle de l'oiseau ? Il est un point où l'Inde est surpassée. Qu'elle parcoure ses temples, qu'elle fouille ses grottes sacrées, qu'elle convoque les bans de ses bayadères, je défie bien ces filles de Brahma de lutter de beauté gracieuse et splendide avec tel quadrille de notre corps de ballet.

FULGENCE GIRARD.

La ville de Djeddah.

Cette ville, qui vient de se donner une si triste célébrité, est située sur les bords orientaux de la mer Rouge. Eloignée seulement de trente milles de la Mecque, elle sert de port à la ville sainte, et pour ainsi dire de lieu de rendez vous aux pèlerins qui, des quatre coins du monde mahométan, s'y rendent chaque année au berceau des traditions musulmanes. Djeddah est bâtie dans une enceinte carrée, formée par un mur de deux pieds d'épaisseur, flanqué de distance en distance par des tours hexagones qui, vues de la rade, offrent un aspect à la fois oriental et guerrier. L'éclatante blancheur des maisons, en se découpant sur un fond de montagnes grisâtres, offre le coup d'œil le plus pittoresque. Le quai est protégé par deux pans avancés de murailles garnies de tourelles, où l'on a placé quelques canons en batterie, mais qui feraient très-probablement écrouler les murs sur lesquels ils reposent, si on s'avisait de s'en servir.

La population de Djeddah est d'environ vingt mille âmes presque tous de souche étrangère, et comme à Malte et à Dublin, très-riches ou très-pauvres mais tous très-fanatiques. Leur costume élégant diffère peu de celui des Egyptiens. Pour les hommes d'un rang élevé, le bernich ou manteau de dessus, le djebbé, le farbouch, le turban et les pantoufles jaunes. Pour les femmes, la robe, le caleçon, le melayé et le bourgoh ou voile de rigueur. Quant à la classe pauvre, elle ne porte habituellement qu'une chemise de toile grossière, et par-dessous, en guise de pantalon, une serviette nouée autour des reins.

L. RENARD.

La gastronomie pendant l'été.

I

De Cussy l'a dit : — En France, le ferme lien de la société cultivée, c'est l'aï, c'est le bordeaux, et nos vieilles civilisations craqueraient en dissolution par l'humeur et l'hypocondrie si, aux épines des affaires, ne se joignaient les plaisirs de la sociabilité et les doux excitants de la table.

Mais, hélas! la table n'est pas, — comme l'amour, — de toutes les saisons. La gastronomie n'a de charme qu'en automne et en hiver. Le printemps qui ramène les hirondelles, disperse les tables parisiennes. L'été chasse l'appétit et provoque le dégoût des aliments. Le soleil fait la guerre aux jouissances gastronomiques; les viandes, les boissons fermentées, si savoureuses pendant l'hiver, nous répugnent en été, et si la fantaisie nous faisait célébrer le carnaval à la canicule, nous n'aurions fait qu'élargir le torrent qui précipite les populations aux cimetières.

Cela est vrai : pourtant, expliquons nous!

Les repas massifs nous répugnent en été; mais qu'en faut-il conclure, sinon qu'alors ils sont un anachronisme, ce qui n'empêche pas la belle saison d'être, autant que l'hiver, propice à la gastronomie; seulement elle a sa cuisine spéciale, ses menus choisis. L'été n'a-t il pas des plaisirs qui ne sont plus ceux de l'hiver ? Il en est de même pour la table.

Les potages gras et la volaille sont de tous les temps. Ne les négligez pas en été.

Ne dédaignez point les primeurs!

Les laitages, les choux fleurs, les haricots en gousse, les diverses salades, les légumes verts sont une politesse faite à la saison. Qu'ils alternent habilement les mets solides !

Composez à vos repas une stimulation subtile. Que votre nourriture soit légèrement substantielle et réparatrice. Relevez-la par des condiments doucement toniques

Les dîners d'été doivent offrir de vifs contrastes de froid et de chaud. La soupe sera servie brûlante. Il en est de même des ragoûts et des rôtis, et il ne faut pas tenir compte des transitions.

Voici un menu de Gastaldy, cité par de Cussy, et qui est de la saine école :

Une julienne dont le bouillon provient de la décoction des chairs de la poule et de l'agneau, et dans lequel on a jeté de bons légumes issus des pluies chaudes;

Quelques légers hors-d'œuvre;

Un ou deux gâteaux de pâtisserie de petit four, avec beurre, olives, etc.

Le dîner commence par un rôti délicat, le perdreau ou le coq vierge ;

Suivent plusieurs ragoûts : les poulets sautés, les cailles, les éperlans ;

Quelques légumes frais accompagnent immédiatement les ragoûts ;

Les vins sont solides et fins : les vins de Nuits, de Beaune première qualité, le sillery vineux sec, l'aï crêmant ;

L'eau est exclue.

II

Au printemps et pendant l'été, les mets changent à peu de jours de distance, et les menus se modifient avec chaque soleil.

JUIN offre ses jeunes poulets, ses pigeons. La poularde nouvelle, le dindonneau qui essaie ses propres ailes, le canneton de Caen, si délicat lorsqu'il est bien choisi et pris à point, le coq vierge, ce célibataire de nos basse-cours, qui ne peut être confondu avec monsieur son oncle le chapon, grâce au goût et au parfum que lui vaut sa chasteté.

En juin, le gibier fait défaut, le poisson a peu d'esculence, le bœuf est moins bon ; mais le cuisinier artiste associe dans un riche cadre les légumes abondants et variés ; c'est un véritable carême.

En JUILLET, le gourmet se rafraîchit avec la végétation des potagers et des vergers ; mais il se console en observant croître, à vue d'œil, les lapereaux, les perdreaux, les levrauts et tout le gibier.

Le veau de Pontoise est excellent.

Les cailleteaux sont gras, et si, tout bardés de lard dans une feuille de vigne, on vous les sert rôtis, vous n'avez rien à envier aux dieux.

Avec AOUT paraissent les lapereaux en terrine et à l'eau-de-vie, les levrauts à la Suisse, à la czarienne, les perdreaux en papillotte, en tourte, les tourtereaux, les ramereaux, les albrans, le cochon de lait, le marcassin.

Mais,— disons le hautement avec Grimod de la Reynière, — tout cela ne vaut pas les frais d'une indigestion, le gibier est trop jeune, et tout ce que l'on en tue peut être taxé d'infanticide.

Si vous êtes malade, évitez les pois.

Craignez-vous les sueurs? usez des asperges.

Etes vous un peu cassé d'âge et surmené de fatigue? mangez de la poularde. — Si elle est rôtie, prenez l'aile. — Si c'est une daube, choisissez la cuisse. — Si vous êtes convalescent ou affaibli, réservez-vous-en l'estomac.

L'eau est proscrite.

En tout cas, faites rafraîchir, aux alcarazas ou dans la glace pilée, l'eau croupissante des fontaines d'appartement.

Les glaces ont leur hygiène ; prises à propos et avec mesure, elles sont salubres, elles nous rendent la vigueur. Ici, l'abus n'est pas sans danger.

Pendant quatre mois de l'année, on se complait imprudemment à congeler son estomac, malgré la sueur, malgré le temps d'orage. C'est vouloir en fatiguer l'activité, en appauvrir les sucs ; puis, l'hiver venu, l'on se plaint que la digestion est paresseuse.

Pendant la canicule, on absorbe, jusqu'à épuisement, des sorbets, des eaux froidies, des vins frappés, et l'on s'étonne lorsque, vers quarante ans, on se sent atteint de la goutte, et que l'on aperçoit les signes précurseurs de la gravelle.

Pendant les étés orageux, quand, du matin au soir, la température reste extrême, qui songe à s'abstenir de glaces ? Cependant leur usage, dans cette circonstance, produit des coliques, des indigestions dont la violence peut parfois faire supposer un véritable empoisonnement. Bacon n'avait pas tort lorsqu'il proscrivait cette habitude, non raisonnée, de la glace pendant

---

bant sur mon enthousiasme. Sophie adressa en passant un sourire sournois à cet immense Eberhardt. La figure de celui-ci prit une expression singulière, et j'eus comme un froid dans le cœur.

Il me serait impossible de rendre clairement le vague de cette impression. Ce fut comme au théâtre, vers le début d'un drame, lorsque le spectateur voit poindre un de ces jalons grossiers, posés par l'écrivain pour faire naître l'avant-goût de terreur.

Sophie baissa les yeux en arrivant près de moi. Ses épaules me semblèrent plus aiguës, sa bouche plus grande, pendant qu'elle me disait :

— Monsieur votre père m'a demandé une contredanse en votre nom.

Ma foi, j'ai encore la chair de poule en songeant à l'effort que je fis pour répondre à ces simples paroles. Elles firent une plaie à ma vanité et s'y retournèrent comme un poignard. Je cherchai une réponse. Le grand Eberhardt était là qui m'écoutait. La honte de n'en point trouver me saisit à la gorge et m'étouffa. Ma détresse eût excité la commisération d'une hyène. Sophie se mit à ricaner comme le jour de la chèvre. Il est vrai qu'elle ne me regardait point, mais son rire était pour moi, je le sentais.

Cet âge est sans pitié.

Le grand Eberhardt posa sa main sur mes cheveux et me dit :

— Charles, ne soyez pas fâché d'être timide. Les enfants qui ne sont pas timides manquent de cervelle ou de cœur.

Il m'est arrivé bien souvent d'expérimenter la justesse de cette observation, au moins pour ce qui regarde la cervelle. L'adolescent doué d'une dose suffisante de sottise est tout de suite à son aise dans le monde. Je rangerais volontiers la précocité de l'aplomb parmi les plus fâcheux symptômes qui se puissent remarquer chez ces jeunes espoirs de la France, comblés de prix de thèmes au grand concours.

Mais ce jour-là, tel n'était point mon avis. Ce mot *enfant* acheva de me terrasser. Ce fut le dernier coup de massue. Je ne sais pas comment la main de Mlle d'Ablon se trouva dans la mienne. L'orchestre préludait. J'avais le vertige. J'entendis M. Léo Eberhardt qui criait avec son léger accent tudesque :

— Allez donc, monsieur Charles !

J'allai comme on va au supplice. Ma tête tournait; mes jambes étaient paralysées. Pendant tout le temps que dura la contredanse je cherchai une parole, une seule, afin de prouver à cette haïssable jeune fille que je n'étais pas tout à fait un innocent. Rien ne me vint, sauf à la fin de la poule. Mon esprit en travail me fournit alors une comparaison entre la température du salon et celle du dehors. Je n'osai la formuler. La niaiserie suprême de cette trouvaille mit le comble à ma détresse.

Il y avait longtemps que je ne regardais plus ma danseuse. Je frissonnais intérieurement à la pensée de ce sourire qui devait relever le coin de ses lèvres, élargissant sa bouche jusqu'aux oreilles. Parmi la confusion de ma pensée je ruminais de vagues et absurdes projets de vengeance. Tout à coup, en donnant la main pour la pastourelle, je sentis les doigts de Sophie froids comme de petits glaçons. Il y avait dans cette main une vibration singulière, un frémissement qui me fit mal. Je levai enfin les yeux sur Sophie. Elle ne souriait point et nulle trace de moquerie ne restait sur ce pauvre visage bouleversé. Sa poitrine battait. Elle avait la joue très-pâle et le dessous des yeux bleu. Sa physionomie me parut exprimer une profonde souffrance et surtout l'effort fait pour cacher cette souffrance.

Je cessai de haïr Sophie : j'eus pitié. Mais la curiosité fit diversion presque aussitôt et je fus pris d'un irrésistible désir de sonder ce mystère. Mon trouble avait disparu comme par enchantement. Etre déconcerté c'est s'occuper de soi-même ; or, je m'occupais d'autrui en ce moment. Tout en faisant de mon mieux pour ne point brouiller la pastourelle, je suivis le regard de Sophie et j'aperçus à l'autre extrémité du salon la cause vivante du trouble où je la voyais plongée.

Autre choc. Il me sembla que je rêvais. Le portrait, le fameux portrait était là, souriant, avec une robe de gaze et des bluets dans les cheveux. Il y avait bien quelques légères différences : la toile pendait là dans son beau cadre d'or ; on pouvait comparer.

L'œuvre du peintre était évidemment plus spiritualiste, plus éthérée, plus virginale que sa vivante copie. Je m'exprime ainsi parce que l'idée ne me vint pas que cette charmante jeune femme, entraînée dans un entretien vif et souverainement intéressant avec le grand Léo Eberhardt, pût être l'original du portrait.

Je m'extasiai moi-même sur la ressemblance extraordinaire, mais je ne me dis point : c'est la même femme. Le portrait avait des cheveux plus légers sur un front plus rayonnant. La bouche du portrait souriait mieux, le front pensait davantage...

Mais je n'eus pas le temps de détailler beaucoup ces nuances. J'entendis la respiration de Sophie siffler dans sa poitrine. Elle avait des larmes plein les yeux.

Le quadrille s'achevait. Comme je la ramenais près de sa mère, elle jeta un dernier regard à ce groupe, composé de la blonde aux bluets et du grand Eberhardt. Je crus qu'elle allait se trouver mal.

belle saison. Il préférait qu'on bût chaud, presque brûlant, toute l'année.

Point d'eau sucrée, elle irrite la soif.

Point de limonade, elle active l'épuisement nerveux.

Point d'orgeat, il engourdit les facultés digestives.

Prenez de la bière fermentée à point et suffisamment chargée de houblon.

Les fruits aqueux, les boissons fraîches et légèrement toniques, voilà, en été, ce que réclament les palais altérés.

Je vous recommande le café à la crème frappé à la glace, surtout si vous êtes faible, si vous avez perdu appétit. Faites infuser du café Moka et du café Bourbon. Sucrez. Mettez le tout avec un tiers de crème onctueuse dans un bol de porcelaine entouré de glace pilée, et vous avez, pour les énervantes chaleurs de juillet et d'août, un déjeuner délicieux, qui ravive les forces et subtilise le cerveau.

Et les fraises! — Vous les mouillez avec le jus de l'orange, c'est entendu ; vous y pouvez ajouter le jaune de l'orange ; vous l'enlèverez en le frottant avec un morceau de sucre; c'est encore mieux. Ce sera divin si vous y instillez quelques gouttes froidies d'un thé vigoureux *d'orange Pekoe.*

Je vous défends d'ignorer LA TRIPLE ALLIANCE de la fraise, du champagne et de la crème fouettée. M. de Cussy, pour lui faire honneur, ne prenait qu'un potage, quelques filets de sole, une caille ou une aile de ortavelle, et quelques belles asperges. Après ce délicat prélude, il affrontait sans crainte cette fascinante mousse où se mêlent les parfums de la fraise, du champagne et de la vanille ; mais comme tout cela est glacial, tout de suite prenez après une brûlante tasse de moka sans mélange.

Telle est la cuisine spéciale de la belle saison, qui, dans sa modération exquise, ne refuse au gourmet discret, rien de ce qui peut satisfaire ses goûts et les charmer par une variété infinie.

Je ne donne ici qu'une esquisse. On se renseignera près du *Gourmet,* journal consacré aux intérêts gastronomiques et qui, par le savoureux et fin goût de sa rédaction choisie, vient de conquérir, haute et large, sa place parmi les feuilles spéciales et sympathiques qui s'épanouissent de toutes parts au soleil printanier de la jeune littérature.

III

Vive l'été pour la délicatesse des repas, pour la poésie de la table! Quittez vos boutiques, bourgeois! Aujourd'hui vous ne mangez pas à votre table d'acajou, vous dinerez à la campagne! Et vous, ouvriers, en marche aussi! Toute la semaine, vous avez été courbés sur des labeurs utiles, claquemurés dans de grandes usines, eh bien! voici le jour du repos et du plaisir. Vous allez, pour un jour, déserter l'escalier haut et tortueux, la fenêtre mansardant la moitié de votre chambre élevée. Nous quittons la ville, avec la femme et les enfants habillés pour la fête. Le ciel est pur, le soleil brille, la brise a fraîchi, — en route donc pour la campagne, pour la forêt enchantée!

Vive l'été pour ces petites fêtes de campagne si salutaires au corps et à l'âme! Nous voilà en plein air, loin de la ville; un ombrage attire la famille, le gazon la reçoit en rond. Ici la femme, en face le mari, entre eux les enfants, et, à côté, la source murmurante où trempe le flacon de vin blanc, qui résiste si bien au mouvement et à la chaleur et qui désaltère si agréablement. Le panier découvert laisse échapper ses trésors culinaires. Tout est consommé avec délices, chacun a sa part. Les enfants rient et se raniment à l'air pur. Tout se passe dans l'ordre, la paix et une sainte joie, et la mère, qui tremblait pour l'enfant chétif, rêve qu'elle pourra peut-être l'arracher à la mort.

Oh! les diners de campagne! les divines parties! et quels plaisirs si des amis nous accompagnent, si des femmes, des sœurs, des cousines, des amies viennent avec nous s'asseoir en rond sur la verdure. Allons, délions la bourse, nous faisons fête aujourd'hui. Que dans les belles mains de la plus jolie femme, le champagne indompté fasse éclater les bouchons. Bon! les enfants rient, les vieillards s'égaient, les fillettes s'animent. Causons, rions, chantons, plaisantons en toute liberté, et même embrassons-nous un peu. Ce premier jeu passé, pauvres citadins condamnés à la geôle des villes, nous nous recueillerons et nous prêterons une attention émue à toutes les merveilles de la nature, cette bonne mère, qui, pour les âmes honnêtes et les cœurs simples, fait si bien parler sa voix sublime et sereine, faite des cris lointains et confus des oiseaux, du bruissement des feuilles, du gazouillement de l'eau, du balancement des herbes et du souffle de la brise, qui s'élève, grandit, se balance en frémissant à notre oreille et doucement va s'éteindre loin de nous.

Et les petits jardins de Paris! n'est-ce pas en été qu'ils voient leurs meilleures fêtes, toujours couronnées par le jovial repas où toute la gastronomie de la famille se résume et s'idéalise? Oh! les gaies parties de famille, quels plaisirs vrais, simples, incomparables! et qui n'a envié ces jardins qui pullulent dans la banlieue des grandes villes? La porte extérieure de chaque maison ouvre sur un corridor qui se perpétue entre une double haie de jardinets. — On entre — Huit pieds de large, huit pieds de long! voilà la dimension. Un treillis de roseaux sépare chaque petit carré. Là fourmillent les légumes prosaïques où s'approvisionne la cuisine; là une patience d'ange a trouvé une petite place pour chaque chose, les semis, la serre, les ustensiles, que sais je. Les pampres se dressent le long du mur et courent en festons tout le long du treillis. Un arbre, au milieu, répand son ombre et sa fraîcheur, et tamise les rayons du soleil. Au-dessous, une tonnelle bien cachée sous les plantes et les fleurs grimpantes, sollicite les visiteurs. Là, le dimanche, les familles se réunissent. L'espace ne suffirait pas à y étaler un journal; mais on s'y loge et plusieurs ensemble. Là, les parents plantent un arbuste à la naissance de l'enfant: *Tu Marcellus eris.* Hélas! l'arbuste trop souvent se change en cyprès. L'enfant ne se pend plus au cou de sa mère. Plus de sourire, plus de caresse; son petit corps est froid. On le couche avant le soir et dans un berceau qui ne se berce guère. Pauvres petits enfants! pauvres, pauvres parents! — Là, sur le gazon, on jette de la semence dans un certain plan, et, huit jours après, à heure fixe, on voit jaillir, verdoyantes et fleuries, les lettres initiales des noms aimés qu'on veut fêter. Là, entre des planches, un petit Louvre, ma foi! tout un ménage de poules, non sans leur coq, je vous assure, de lapins avec leurs femelles, ménagent le rôti et le civet dominical..., et pendant tout l'été, les dimanches et les jours de fête et de repos, la palette de Téniers reproduirait avec joie ces kermesses charmantes : les sons criards de la poêle, la gaîté des invités, l'encombrement qui se prête à toutes sortes d'amiables arrangements, — à droite et à gauche, dans chaque petit jardinet, dans les étroites allées, les groupes qui, à travers les éclaircies des pampres, laissent voir des nuages de cheveux et de mousseline, les concerts de voix de jeunes filles, le cliquetis des bouteilles qui se vident dans les verres entre-choqués, les pétillements du vin clairet, les retentissements harmonieux des musiques des bals voisins, et cette ivresse, cette gaieté séduisante du vaillant ouvrier, si jovial après la longue semaine de labeur.

Bénissez l'été, vous aussi gourmets, fins gourmets, rivés à la cité; la fine cuisine est si facile dans les grands marchés, et c'est pendant la belle saison qu'elle réserve ses merveilles. C'est alors que les grands établissements ont de l'attrait pour les délicats, et qu'ils déploient les exquises supériorités de la gastronomie d'été, ces diners légers, bien combinés à deux, quatre au plus, les amis éprouvés, la femme aimée, — ces diners où les papilles restent nettes, et où l'on ne franchit pas la limite charmante où des sens affermis renaissent les illusions.

Ne quittez point Paris, Londres, Naples, pendant la belle saison, ô gourmets, ô vieillards, ô convalescents! Et vous, hommes de lettres, journalistes, hommes d'Etat, vivez à Paris, ne vous plaignez point! laissez les sots se moquer de la table. Elles sont légitimes ces délices calmes de quelques vins fins et de quelques œuvres culinaires bien méditées. Autour de la table modeste, réunissons-nous ; que ce petit diner soit toute une affaire. Plus occupés de causer que de sentir, sans amertume nous remonterons dans les années enfuies, nous reprendrons pour un instant notre jeunesse, nos aspirations loyales, nos rêves dont les ailes ont tant de fois été brisées, nos plus saintes espérances réduites en cendres, foulées aux pieds. Nous ne vous oublierons pas, amis chers qui êtes absents, morts chéris qui nous avez aimés et qui veillez sur nous. Nous ne vous oublierons pas, ennemis acharnés, d'autant plus terribles que la piété ou le devoir nous rend votre main sacrée, et que vous savez mieux l'endroit où la plaie nous sera plus cuisante; nous nous rappellerons tous les maux que vous nous avez infligés, mais ce sera pour vous pardonner. Et si, par hasard, près de la table s'avance un orphelin, une mère mendiant pour qu'on rende la vie à son enfant qui dépérit faute d'un peu de pain, un artiste que l'infortune a réduit à l'aumône, silence, écoutons! La misère de cet Homère sans gîte, de cet artiste aux entrailles vides, aura peut-être des sublimes délires. Ecoutons! et maintenant qu'il a fini, et que, silencieux, timide, tête nue, il sollicite notre pitié, — ah! partageons avec lui nos coupes pleines, car il est notre frère! Faisons-lui place à table, afin qu'il sache que nous ne le haïssons point, afin que son âme déshéritée se relève de la honte, afin qu'il oublie sa peine; — que dans sa main, nos mains amicales versent tout notre argent. Lorsqu'il nous quittera, il faut que l'espérance revienne à son cœur, et que sa foi et son courage soient ressuscités; il faut qu'il puisse contempler le ciel avec confiance; il faut qu'il croie en Dieu et ne maudisse pas l'humanité.

Ainsi, dans ce diner modeste, au milieu de ces pénibles débats, de ces fervents souvenirs, de ces conversations fécondes, de ces chastes et sincères confidences, les heures trop courtes s'enfuieront comme l'éclair rapide. Et quand nous quitterons la table, nous serons meilleurs, plus sociables, plus instruits, nous n'aurons pas à regretter l'éclipse de l'intelligence. Doucement surexcités, nous resterons nous-mêmes, tout intellectuels, avec la verve rajeunie, l'esprit avivé, le travail

---

Mais tout aussitôt je la vis sourire, et son effort me serra le cœur.

— Comme te voilà pâle, Sophie! lui dit M^me d'Ablon.

— Monsieur Charles m'a fait danser le galop, répondit-elle.

Cela n'était point. Je saluai, tout rouge de ce mensonge, et je me retirai.

J'avais le secret d'un pauvre cœur d'enfant. A l'œil nu, en quelques secondes, je venais d'en voir bien plus long qu'avec ma lorgnette de spectacle en plusieurs semaines.

Je me dirigeai malgré moi vers la partie du salon où était Eberhardt. Quoique bien novice, je savais écouter. J'étais sûr de trouver quelque groupe où l'on parlerait de ce petit drame dont une péripétie venait de m'apparaître par hasard. Dans un salon, il suffit de choisir son monde un peu et de prêter l'oreille à propos pour avoir le mot de toutes les énigmes.

A dix pas d'Eberhardt, deux hommes laids et une femme qui n'était plus entre deux âges tenaient conseil. C'était mon affaire; je me glissai derrière eux. La femme disait :

— Elle a vingt ans de moins que sa sœur, madame d'Ablon.

— C'est d'un second mariage? demanda un des deux messieurs.

L'autre monsieur, qui était le plus laid des deux, prit la réponse et s'écria :

— Voyez donc ce pauvre Félix de...! Voici la troisième fois qu'il fait ses visites! Il commence à comprendre qu'il n'aura pas le fauteuil!

— C'est un homme qui se meurt de n'être rien, répliqua l'autre, — pas même académicien!

La femme antique déplia son éventail. Elle avait la pudeur de mettre son éventail au-devant de sa bouche quand elle riait. C***, le voyageur, la vit rire une fois qu'elle n'avait point d'éventail. Celui-là, certes, se connaissait en cavernes, et pourtant il fut étonné.

Elle était muse, et muse bien redoutable.

Les deux messieurs avaient l'honneur de cultiver l'art dramatique : l'un faisait des tragédies; l'autre était un gai vaudevilliste.

Le tragique fit de loin un signe d'amitié à mon père et dit :

— Il a eu son moment de vogue... Le public a des caprices comme une femme qui se croit jolie.

— Pas de talent! ajouta le vaudevilliste.

— Genre neutre! acheva la muse.

— Mais, reprit-elle avec sensualité, — cette petite baronne d'Haynard qui passait pour être si sage!... le velche la mènera loin!

— Elle a cent mille livres de rente! prononça emphatiquement le faiseur de couplets.

Il y avait plus de naïveté chez le tragique, car il répliqua :

— Elle n'est pas veuve que je sache!

La muse haussa les épaules.

— Vous êtes jeune! fit le vaudevilliste.

— Comment! comment! se récria l'homme de l'Odéon, — croiriez-vous?...

La muse dit, non sans majesté :

— Il ne faut pas juger ces natures-là.

Et le vaudevilliste :

— Il a d'immenses besoins!

Je ne comprenais peut-être pas très-clairement, mais j'éprouvais comme une vague sensation de dégoût. Ce dégoût ne se rapportait point à Eberhardt. On devait le calomnier.

Tout en écoutant, j'essayais d'apercevoir mon père que les groupes voisins me cachaient. C'était la première fois que j'entendais cette aigre voix de la malveillance. J'aurais voulu me serrer contre mon père, et le consoler pour cette phrase qui mêlait la pitié à l'outrage : C'est un homme qui se meurt de n'être rien!...

En cherchant, mes regards revenaient toujours à la jeune sœur de M^me d'Ablon, M^me la baronne d'Haynard. Je découvrais en elle à chaque instant de nouvelles perfections. J'étais amoureux.

Je me fis montrer son mari, grand garçon qui jouait à la Bourse. Je lui vis tous les vices. Je fus jaloux d'Eberhardt. Je plaignis Sophie, que j'enlaidissais à plaisir, dans ma compassion méprisante, de toute la beauté de sa rivale.

Liban dit à mon père, quand nous rentrâmes :

— Monsieur veille trop : ça n'a pas de bon sens!

Mon père me sembla en effet très-fatigué. La sueur brillait à ses tempes, blanches comme de la cire.

Je l'entendis qui parlait bas à Liban, pendant qu'on le déshabillait.

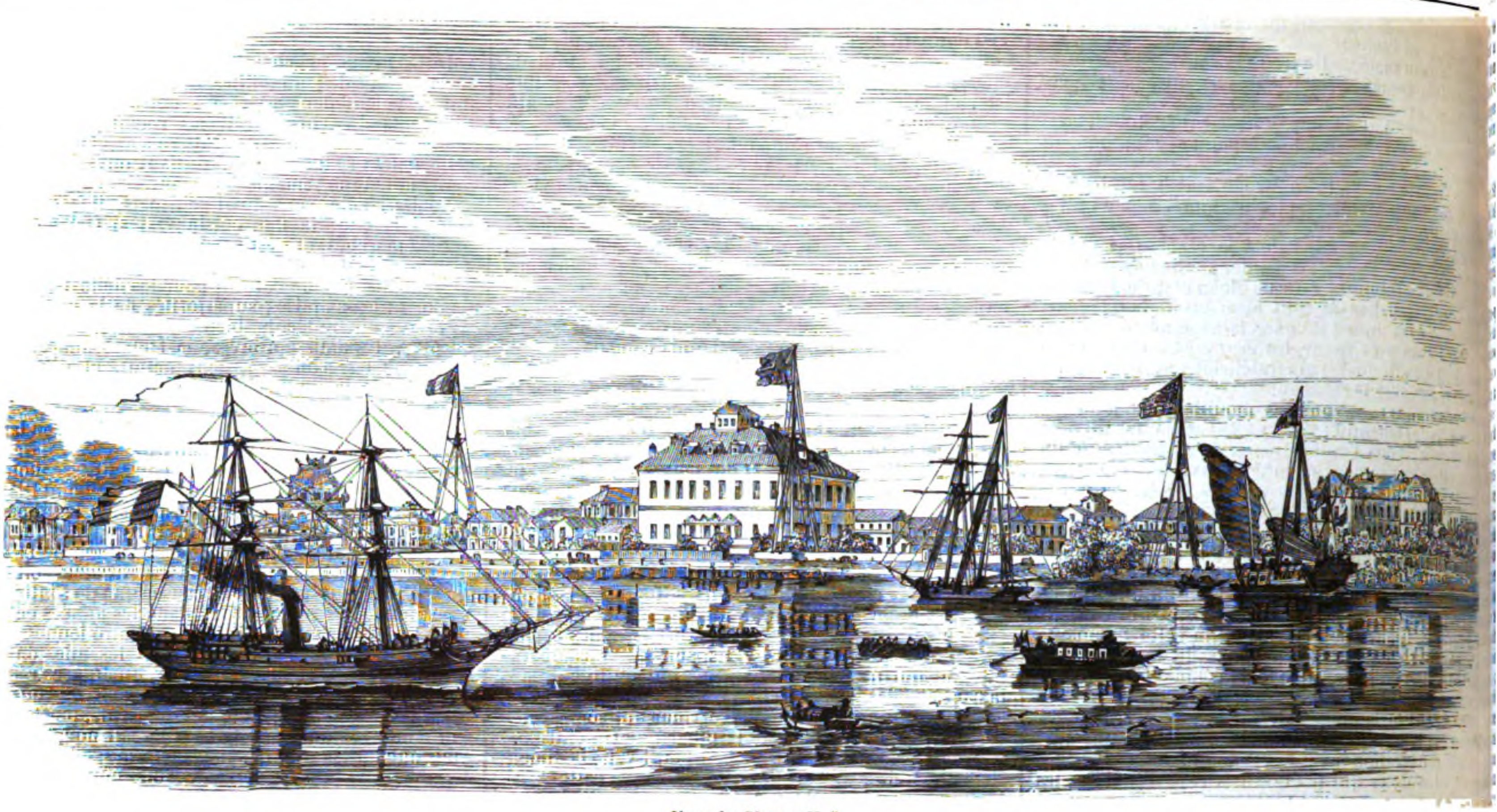
— Le ministre a été très-bien, disait-il; — il n'est resté que cinq minutes, et il a pris le temps de m'adresser un mot aimable... Je peux compter sur la voix du vieux C... Je n'ai pas perdu ma soirée.

Liban vous avait un air d'importance...

Mon père se serait bien gardé de me révéler le secret de ses petits espoirs si ardents et des microscopiques douleurs qui usaient sa vie. Il n'avait qu'un Achate : c'était Liban.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



Vue de Shang-Haï.

facile, capables de reprendre la plume, et de redemander de saines et généreuses pensées à l'inspiration, ce magique soleil qui sans cesse renouvelle le monde.

MAURICE GERMA.

Courrier de Chine.

Mouillage de Woosung, 18 avril 1858.

Nous voici sur notre départ pour le golfe du Pet chili, à l'embouchure du Peo-Kiang (rivière de Pékin) où nous allons rejoindre la presque totalité de l'escadre; je ne veux pas quitter notre mouillage de *Woodsung* sans vous parler de Shang-Haï, dont nous ne sommes distants que de quinze milles environ, et qui se trouve située à l'embouchure du Yan-tse-Kiang (rivière de Nankin).

Shang Haï se compose de deux parties bien distinctes: la ville européenne et la ville chinoise. La première m'a semblé plus agréable et plus jolie que Hong-Kong, et m'a rappelé celle de Singapour. On y remarque une église catholique desservie par les pères missionnair et dans laquelle se trouve un orgue en bambous ass curieux Sur le quai s'élèvent de loin en loin les facto reries ou grandes habitations seigneuriales des prince de la finance tels que Jardine et autres. Le haut de rivière près de la ville chinoise est occupé par un multitude de jonques, dont le grand nombre des mâ simule à vrai dire une sorte de forêt vierge.

Les bâtiments marchands européens et les rares na vires de guerre en station mouillent seuls devant l

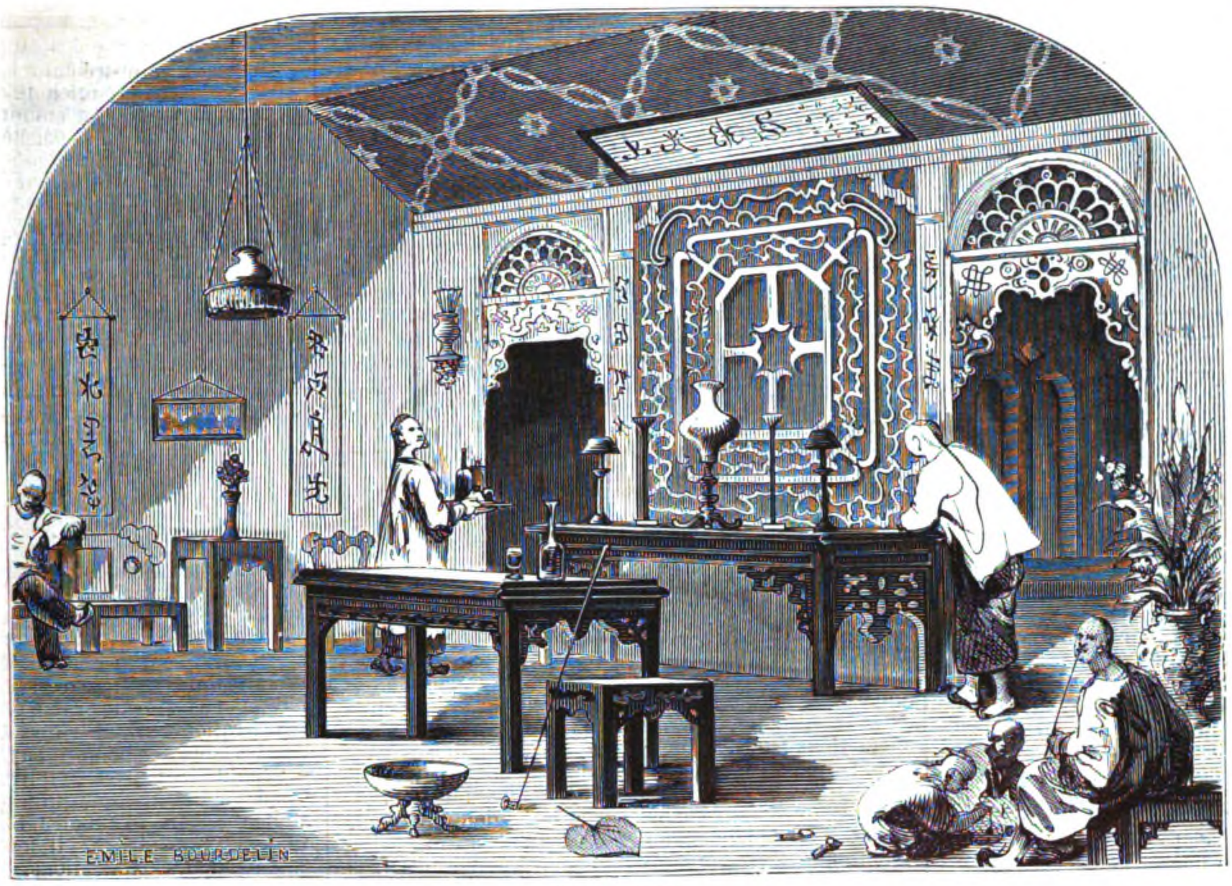
Château de Kolontina, résidence du prince Ghika.

…oreries: de plus, en …cendant un peu la …ière et non loin des …tes de la ville euro…éenne on aperçoit deux …assins assez grands …our recevoir des fré…ates.

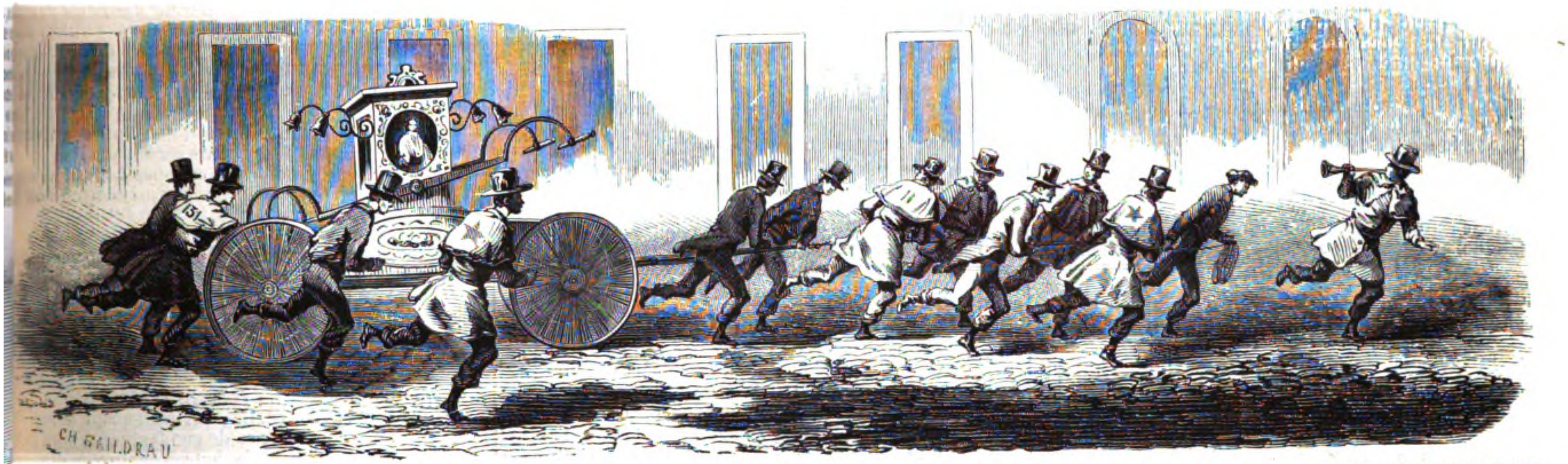
Il n'y a à Shang-Haï …u'un seul hôtel euro…éen, appelé *Cummer…ial-hôtel* et qui est tenu …ar un Français, ancien …*hef*, ou, si vous pré…rez, maître-queue des …fficiers de la corvette … *Constantine*. A ce …jet, je dois vous faire …n aveu qui, naturelle…ent, trouve sa place …i, c'est que dans toute …olonie européenne en …hine, hormis deux ou …ois gros négociants, …ns d'ordinaire des …us honorables. on ne …ncontre souvent que …s aventuriers, venus …n ne sait d'où ni com…ent, voire même des …serteurs de bâtiments … guerre ou de navires …archands, qui tous …erchent avidement à … créer une position …able, et finissent tôt … tard par tomber …ns une situation des …us précaires et des …us misérables. Cette …rte de gens représente …pendant le peuple fran…is dans ces parages et …nne une bien fausse …ée des habitants de no… belle et glorieuse …ance.

Pour terminer ce qui a …pport à la ville euro…éenne, je vous dirai que … *Parsis* s'y montrent là …core, mais en plus petit …mbre qu'à Macao et …ng-Kong. Cette race …dustrieuse, générale…nt fort riche, fait à elle …le une grande partie … commerce de l'opium.

La ville chinoise est …tourée d'une muraille …u élevée et beaucoup …ins forte que celle de …nton. Je dois ajouter …'elle m'a rappelé, par … boue immonde et in…te, la saleté de toute …e du Céleste empire : …is ce qui lui donne un …het chinois plus grand … Canton même, c'est … remarquable quantité … kiosques dont elle est …semée. Il y a surtout … place assez vaste, ap… *Place au thé*, qui … paru des plus curieu… Figurez-vous un im…nse bassin, entouré …n quai en pierre, et au …lieu duquel s'élève un … ces jolis kiosques qui … trouve relié au quai … huit ou dix endroits …férents, par autant de ponts fort légers, décrivant dans leur longueur les plus singuliers zig-zags. Une belle pagode avec ses toits bizarres aux angles relevés vers le ciel, occupe tout un côté de ce bassin dont l'eau vient lui baigner les pieds. Presque en face, de l'autre côté, s'élève sur des rochers, disposés de main d'homme, mais avec un goût harsadé, un second kiosque qui n'est qu'une variété du premier. Enfin tout le pourtour de cette place se trouve occupé par une multitude de marchands d'estampes chinoises, aux couleurs riches et variées, et par une longue suite de restaurants chinois, sorte de maisons à un étage, où se presse une multitude grouillante qui vient y prendre son thé et y fumer sa pipe. Rien d'étrange comme ce pêle-mêle de gens de toutes conditions, mandarins, négociants et autres, qui viennent se réunir dans ces espaces enfumés. Le mendiant chinois, le plus sale, le plus ulcéré, le plus répugnant de tous les mendiants connus, y coudoie le mandarin au bouton blanc et bleu, aux plumes de paon et à la queue de renard. Les femmes s'y montrent également en public beaucoup plus qu'à Canton.



Café chinois.

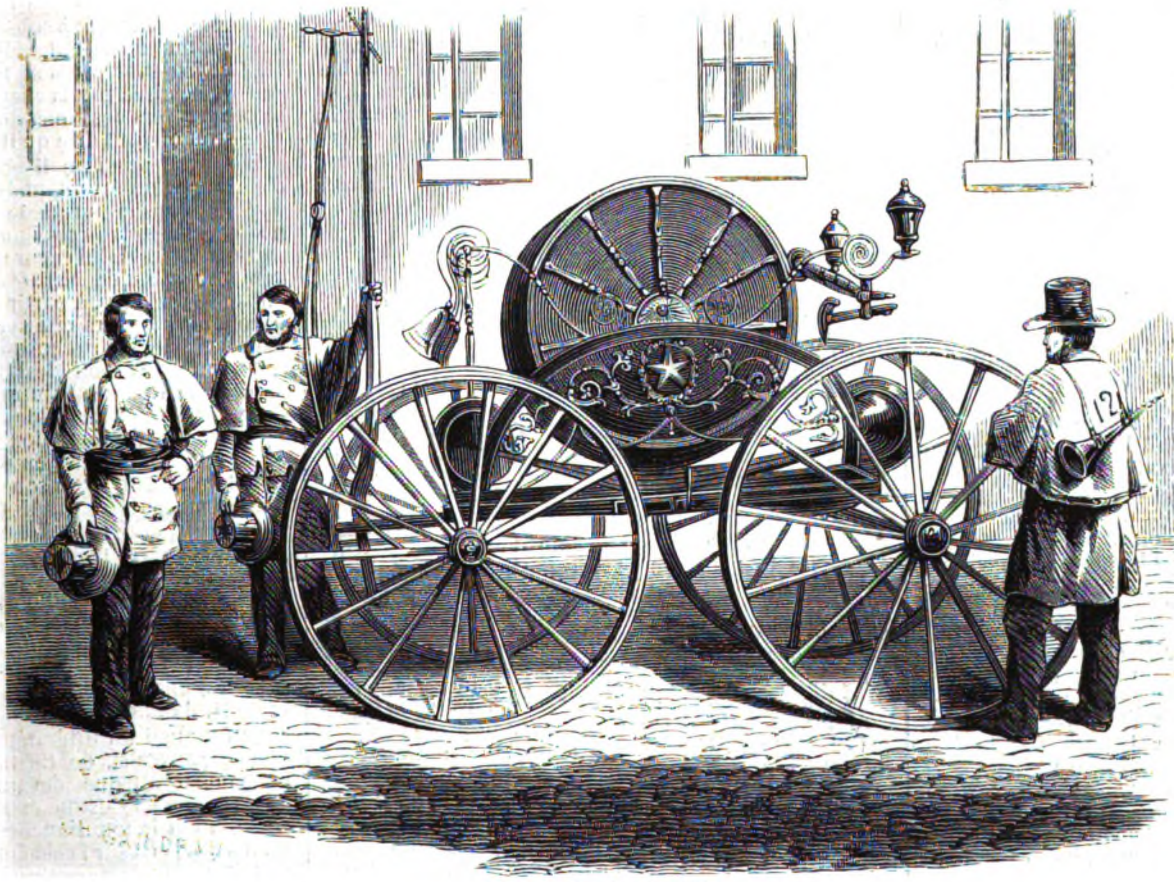


Pompiers de New-Yorck.

Il est quelques-uns de ces établissements où le luxe chinois déploie toutes ses magnificences : ses laques éclatants, ses meubles découpés à jour, ébénisteries aux sculptures fouillées, aux mosaïques bizarres, merveilles de patience plutôt que chefs-d'œuvre d'art. Mais ces cafés, dont nous donnons un intérieur, sont bien moins fréquents que les premiers et ne servent de rendez-vous qu'à un petit nombre de hauts mandarins et de négociants riches.

Le Chinois du nord est en général mieux fait et de mœurs plus douces que celui du midi; mais il a l'air moins intelligent et moins rusé. Au reste, le consul français, M. de Montigny, les mène pour ainsi dire à la baguette et se fait si bien respecter, lui et les Européens, que l'on peut aller à dix lieues de la ville sans être inquiété.

La campagne aux environs de Shang-Haï est


Pompe de New-Yorck.

magnifique de verdure et fort bien cultivée. C'est un bon pays de chasse, très abondant en canards sauvages, en sarcelles, en bécassines, etc.... Le faisan lui-même ne se vend pas à Shang-Haï plus d'une piastre la paire. — Je termine en vous mentionnant un détail que j'oubliais. C'est que les pagodes de ce pays du nord de la Chine renferment une immense quantité d'idoles, de toutes les couleurs et toutes plus étranges les unes que les autres, ainsi, j'en ai vu des rouges, des noires, des blanches, quelques-unes court-vêtues, d'autres longuement harnachées, d'autres enfin portant caleçons. Leur grandeur varie depuis un pouce jusqu'à plusieurs mètres, et rien n'est plus plaisant que leur ridicule et grotesque assemblage.

L. R., officier de l'expédition.

Pompiers et pompes de New-Yorck.

Nulle institution américaine ne porte plus ostensiblement le caractère du peuple au sein duquel elle est née, que celle des pompiers américains, et particulièrement, que l'organisation et les habitudes des pompiers de New Yorck. Dans cette ville aux nombreux et vastes magasins, aux ateliers immenses, où le feu trouve tant d'éléments inflammables et où par suite, les incendies sont si fréquents, la pompe, un objet si indispensable, est moins encore cependant une arme de nécessité qu'un instrument de sport. On est pompier comme vous êtes turfiste; tout citoyen honorable est membre de cette ardente milice, comme tout gentlemen riders est, en France ou en Angleterre, membre du Jockey-Club. Aussi les cris : au feu ! n'ont pas plus tôt retenti, que l'on voit les pompiers accourir aux accents de leurs trompettes et au bruit des sonnettes argentines dont leurs pompes sont toujours ornées, avec l'ardeur enthousiaste que l'on met à courir à une fête. (Voir nos illustrations, p. 61).

Il faut à l'Américain de l'éclat et du bruit pour faire diversion à la monotonie du négoce où sa vie s'écoule dans le silence et dans l'ombre. Nulle part on ne brûle plus joyeusement la poudre; il n'y a pas de fête privée sans coups de fusil ou feu d'artifice. Sax sait seul quelle quantité d'instruments en cuivre, ophicléides, cors, trombonnes, etc., il s'importe dans l'Union, bon an, mal an. Pour les clochettes, il en met partout. Or, les incendies lui offrent ce double élément de son bonheur.

C'est là le côté fantasque du pompier et des pompes américaines. Le côté noble et utilitaire de l'homme, c'est l'adresse, le courage et le dévouement. Dans aucun pays le feu n'est combattu avec plus d'intelligence, d'audace et d'abnégation. Celui de l'instrument est la solidité et la puissance; nul doute qu'il ne soit exagérément orné de serrurerie artistique, de peintures et de reliefs sculptés; mais l'excuse de cet excès d'ornementation est dans l'excellence de son mécanisme.

MAXIME VAUVERT.

Voyage de S. A. I. le prince Napoléon à Limoges.

Le prince Napoléon ayant accepté l'invitation qui lui avait été faite par les autorités du département de la Haute-Vienne, s'est rendu à Limoges, et a présidé la séance de distribution des récompenses accordées aux exposants qui avaient envoyé des produits au concours du centre de la France ouvert dans cette ville.

Le séjour du prince a été de trois jours. Cette visite avait attiré à Limoges une foule considérable accourue de tous les départements du centre. La ville, de son côté, avait fait de brillants préparatifs pour recevoir dignement l'auguste visiteur. L'enthousiasme, soulevé par sa présence, a dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. Impossible de faire à un prince une réception plus cordiale et plus sympathique. Partout, sur son passage, le prince a vu éclater les manifestations les plus flatteuses, et entendu retentir le cri de : Vive l'empereur ! vive le prince Napoléon.

Il était accompagné, dans son voyage, par S. Exc. M. Rouher, ministre des travaux publics, M. de Laguéronnière, conseiller d'Etat, président du conseil général de la Haute-Vienne, par M. de Longperier, membre de l'Institut, par M le commandant Ferri-Pisani, son aide de camp, et par le capitaine Valdner, son officier d'ordonnance.

Le prince a été reçu, à son arrivée à la gare, par M. Noualhier, député maire de Limoges, par M. le comte de Coetlogon, préfet de la Haute-Vienne, par M. le général Cousin de Montauban, commandant la division, et par les autres notabilités de la ville et du département. Il est entré dans la ville à cheval, précédé d'un détachement de lanciers et de gendarmerie, et suivi de son état-major. Le prince, pour se rendre de la gare du chemin de fer à l'hôtel de la préfecture, a traversé la principale rue de Limoges, qui avait été pavoisée de drapeaux. Il a rencontré sur son passage plusieurs arcs de triomphe construits avec un goût exquis.

Il y avait dans le cortége un détachement nombreux d'écuyers, portant des culottes de peau blanche, des chapeaux claques et des habits noirs, dont la présence était une énigme pour les étrangers. Ils représentaient la corporation des bouchers de la ville de Limoges qui, en vertu d'une charte toujours en vigueur, a le droit de figurer, ainsi qu'on va le voir, dans le cortége des souverains ou des princes appartenant à la famille souveraine. Ce droit remonte à Henri IV. Alors que ce monarque faisait la guerre et conquérait son royaume morceau par morceau, il lui arriva très-souvent de voir ses opérations entravées par l'épuisement de son trésor. Un jour, aux portes de Limoges, il se trouvait dans un semblable embarras, lorsque les bouchers de cette ville vinrent mettre à sa disposition une somme assez considérable. Henri IV accepta; mais, un peu plus tard, alors qu'il fallut rembourser, il ne se trouva pas en mesure. Les bouchers de Limoges se rendirent auprès du roi et le prièrent d'accepter, à titre de don, la somme qu'ils lui avaient prêtée. La proposition fut faite d'une façon si pressante, qu'Henri IV accepta. Pour reconnaître ce service, il octroya à la corporation de Limoges, par une Charte signée dans la ville, le droit de figurer à l'avenir dans le cortége d'honneur des souverains ou des princes appartenant à la famille régnante qui entreraient à Limoges. Le droit consacré par cette Charte n'est pas tombé en désuétude. Les bouchers de Limoges ne l'entendent pas ainsi, et leur prétention a été jugée très-fondée. Voilà pourquoi ils figuraient à leur place dans le cortége du prince Napoléon, et pourquoi trois membres de la corporation eurent l'honneur d'être admis aux réceptions officielles faites par le prince dans les appartements de la préfecture.

Le soir de l'arrivée du prince Napoléon, la ville de Limoges avait été magnifiquement illuminée. M. le préfet de la Haute-Vienne et Mme la comtesse de Coetlogon lui offraient à la préfecture une fête très-animée, dont ils faisaient les honneurs avec une courtoisie exquise.

Pendant son séjour à Limoges, et avant la séance de distribution, le prince est allé visiter les principales fabriques de la ville. Son Altesse impériale, accompagnée de M. le ministre des travaux publics, s'est rendu chez M. Alluaud, où il été reçu avec les plus vives acclamations par les cinq cents ouvriers employés dans cet établissement. C'est au milieu de tous ces travailleurs que le prince Napoléon a remis, au nom de l'empereur, la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. Alluaud, leur digne chef, et qu'il l'a fraternellement embrassé comme un des doyens de l'industrie et de l'armée. On comprendra jusqu'à quel point cette qualification était exacte, lorsqu'on saura que M. Alluaud est âgé de quatre-vingt-un ans, et qu'il dirige ses fabriques de porcelaine depuis le jour où Napoléon Ier l'autorisa à quitter les drapeaux pour retourner à Limoges, reprendre la direction d'une industrie qu'il comprenait si bien.

L'exposition de Limoges avait lieu dans un vaste bâtiment construit exprès à un endroit appelé le Champ-de-Juillet, et situé à côté de la gare du chemin de fer. Ce bâtiment était divisé en trois parties : l'une pour l'industrie, l'autre pour l'agriculture, et la troisième pour les beaux-arts. Le prince Napoléon vint la visiter en détail. La section de l'industrie lui fut présentée par M. Sallandrouse de Lamornaix, président de cette section. Celle de l'agriculture par M. Leplay, conseiller d'Etat, et celle des beaux-arts, par M. de la Guéronnière, président, assisté de M. de Longperrier et de M. Arsène Houssaye, membres du jury de peinture et de sculpture. Pendant cette visite, et par ses conversations avec les exposants, le prince Napoléon fit entrevoir ses vastes connaissances. A plusieurs reprises ce fut lui, et non l'exposant, qui se chargea d'expliquer le mérite et l'utilité des produits et des découvertes apportés au concours. En écoutant le prince, on reconnaissait de suite en lui le savant président de la grande exposition de 1855.

C'est dans la salle même de l'exposition, ou plutôt sous le portique de l'entrée principale, qu'a eu lieu la distribution des récompenses.

Le prince, assisté de M. le ministre du commerce, qui, dans la visite des produits avait avec lui encouragé les artistes et les industriels de la façon la plus aimable et la plus bienveillante, a prononcé un discours très-remarquable, dans lequel il a fait entrevoir l'avenir fructueux que l'établissement des voies ferrées réservait aux villes du centre de la France, en les rapprochant pour ainsi dire des côtes et des frontières, et en les faisant sortir de l'immobilité où les avait plongées jusqu'à présent leur position géographique.

Ce discours a été salué par les marques de la plus vive approbation. Nous ne citerons pas tous les lauréats, qui furent très-nombreux. Nous nous bornerons à nommer ceux qui ont obtenu les grands prix d'honneur donnés par l'Empereur.

Dans la section de l'industrie, le grand prix a été décerné à M. Alluaud, de Limoges, pour l'art céramique; dans la section de l'agriculture, à M. Daubray, de Clermont, pour ses machines agricoles, dans la section des beaux-arts, à M. Chabrol, architecte à Limoges, pour ses travaux de restauration de la cathédrale.

Nous regrettons, faute d'espace, de ne pas pouvoir décrire avec l'attention et le soin dont elles sont dignes, les magnifiques et incomparables collections d'émaux qui figuraient à l'exposition, et que les amateurs qui les possèdent avaient bien voulu confier à la commission du jury. Ces collections, uniques dans le monde, ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vues. Espérons, ainsi que l'a dit le prince Napoléon dans son discours, que les artistes amoureux du beau, feront leurs efforts pour retrouver le procédé sinon perdu, tout au moins négligé, auquel nous devons tant de belles choses.

Les fêtes de Limoges se sont terminées par des bals et des feux d'artifice. Le prince s'est rendu d'abord à un bal en plein air, où les ouvriers et les jeunes ouvrières de Limoges dansaient entre eux. Le prince, avec sa bienveillance habituelle, a dansé avec une très-jolie personne. S. Exc M. le ministre des travaux publics dansait en face de lui. Cette attention délicate a été droit au cœur des ouvriers, qui ont entouré le prince, et ont fait retentir les airs des cris répétés de vive l'empereur ! vive le prince Napoléon.

Son Altesse impériale s'est ensuite rendue au grand bal qui lui était offert par la ville de Limoges. La salle était décorée avec un goût exquis. La lumière des bougies tombait à flots sur des dames fort élégantes, qui étaient là en très-grand nombre. Impossible d'imaginer plus de crinolines et de cheveux blonds qu'on en vit paraître à ce bal. Les Limousines sont jolies. La nuance blonde, qu'on croyait à peu près perdue à Paris, fleurit dans toute sa splendeur sur les bords de la Vienne. Ce bal a été très-animé et a dignement terminé les fêtes offertes par la ville de Limoges au prince Napoléon.

GUSTAVE CLAUDIN.

COURRIER DU PALAIS.

Le palais a eu son deuil cette semaine. L'homme qu'il a perdu n'était pas un de ces illustres dont il n'est pas permis d'ignorer le nom, qui répandent autour d'eux le bruit et l'éclat. C'était un magistrat modeste qu'aucune distinction n'était venue chercher dans ce demi jour où il s'était volontairement placé, et cependant nul ne laissera de plus vifs et de plus profonds regrets que M. Geoffroy Château dans cette famille judiciaire qui, elle, avait appris à le connaître. Dire de lui qu'il était intègre, impartial, inaccessible aux influences, en ce pays-ci, ce ne serait pas un éloge. La science, le travail, l'application à rendre une bonne et exacte justice, d'autres de ses collègues l'avaient sans doute au même degré que lui; mais ce qui le distinguait entre tous c'était cette qualité qui est comme le parfum de l'âme, — la bienveillance. Sa porte était toujours ouverte aux plaideurs; il les recevait avec aménité, écoutait leurs explications, n'en prenant que ce qu'il fallait et réservant toujours l'intérêt de la partie absente. Un jour, un de ses visiteurs remerciant M. Geoffroy-Château de la patience avec laquelle il l'avait écouté, se plaignait amèrement de n'avoir pas été aussi heureux auprès d'un autre magistrat. « Oh! ne vous inquiétez pas de cela, lui dit en souriant M. Geoffroy Château, c'est peut-être M. D... qui voudra vous faire gagner votre procès quand je voudrai vous le faire perdre. »

M. Geoffroy-Château était d'une extrême vivacité d'allures et de paroles; jamais cependant il ne lui est échappé un mouvement d'impatience qui pût troubler un avocat et l'empêcher de donner à la défense tous les développements nécessaires. « Ne vaut il pas mieux disait il, dîner une heure plus tard que d'avoir sur le cœur une décision douteuse? » J'ai toujours admiré la conscience avec laquelle, lorsque son tour l'appelait à présider l'audience correctionnelle, il égrenait le chapelet de prévenus qui se déroulait devant lui. Il n'oubliait jamais tout ce qu'il pouvait y avoir de larmes et de douleurs derrière une condamnation. Le vieil annaliste du Breul rappelle que les anciens règlements avaient établi entre les conseillers du parlement qui siégeaient à la Tournelle, un roulement semestriel « afin que l'accoutumence de condamner et faire mourir les hommes n'altérât la douceur naturelle des juges et ne les rendît aucunement plus cruels et deshumains en exerçeant leurs charges. » On comprend, en effet, que le cœur des magistrats se bronze au spectacle continuel de ces vices et de ces crimes et qu'il se laisse aller insensiblement à substituer dans ses jugements la présomption de la culpabilité à celle de l'innocence. M. Geoffroy-Château a su toujours se préserver de cet écueil. Eclairée par la charité, sa justice n'a cessé de se diriger vers les voies douces et humaines. Sous le magistrat on peut dire qu'il y avait un chrétien.

Il y avait aussi un littérateur plein de fantaisie et d'élévation, un érudit plein de sagacité. C'est lui qui a rétabli dans la pureté de son texte la plus vieille de nos comédies, la *farce* immortelle *de Maistre Pierre Pathelin*. C'est à lui encore qu'on doit cette fiction ingénieuse intitulée *Napoléon apocryphe*, qui, refaisant l'histoire du héros, à partir de son entrée dans Moscou, le conduit à travers une succession de conquêtes et de batailles imaginaires jusqu'à cette monarchie universelle, son rêve et son idéal. Dans sa fantastique épopée l'auteur avait poussé jusqu'à l'illusion l'imitation du style nerveux et coloré des proclamations impériales. Cette faculté d'assimilation s'est révélée plus brillante encore dans un autre jeu de son imagination. On sait que Byron avait laissé son *Don Juan* incomplet; un jour parut, publiée par M Geoffroy Château, la fin du poëme, « qu'un hasard heureux avait fait, disait-il, tomber entre ses mains; » et tel était le mérite de cette imitation que les plus compétents s'y laissèrent prendre et que la question d'authenticité fut sérieusement agitée par des critiques anglais. — C'est, on le voit, un léger bagage que celui de M. Geoffroy Château. Qui sait cependant s'il ne suffira pas pour lui assurer dans la postérité une petite place au dessous de Macpherson et de M. de Surville ?

Ce fut aussi un littérateur ingénieux et convaincu que ce pauvre M. de Custine, dont le testament été récemment attaqué devant la première chambre. M. Astolphe de Custine était petit fils du général Custine qui eut la tête tranchée en 1793. Le général avait un fils qui périt sur l'échafaud quelques mois après lui. C'était le père de M. de Custine. Sa mère, née de Sabran, au milieu de ces terribles événements, déploya un co

rage dont les contemporains ont gardé le souvenir. Seule, elle osa défendre le père de son mari devant le tribunal révolutionnaire : elle-même fut jetée en prison et y resta huit mois : En partant pour Paris elle avait laissé son fils Astolphe aux soins d'une servante, qui, pour le nourrir et le soigner, vendit ses hardes et le peu d'objets précieux qu'elle possédait. La mémoire de cette brave fille est toujours restée chère à M. de Custine, et dans un codicille où il a fondé à Saint Aubin une messe annuelle, qui doit être célébrée à l'anniversaire de la mort de sa mère il veut que cette messe soit dite pour le repos de son père et de sa mère, de ses deux grands-pères Sabran et Custine, de sa femme et, ajoute-t-il, « de mon ancienne bonne Manette Malriat, qui par son courage et son dévouement, s'est acquis le droit de faire partie de ma famille. »

Les goûts littéraires de M. de Custine se sont développés de bonne heure. Mme de Genlis cite de lui de petits vers innocents qui datent de sa première jeunesse. Depuis, il a voulu résolûment prendre rang dans cette armée de littérateurs où, déjà avant lui, MM. de Châteaubriand, de Lamartine et de Vigny représentaient la noblesse de race. Esprit indécis et timide, espèce de touche-à-tout littéraire, il a tenté successivement du roman, de l'histoire, du théâtre, des voyages. Sa *Russie en 1839*, son œuvre capitale a été l'événement de toute une saison. Son essai théâtral ne fut pas heureux et son drame de *Béatrix Cenci* tomba sous les sifflets. On sait que la représentation de cette pièce coûta à son auteur d'assez gros sacrifices. Harel, qui prévoyait la chûte, n'avait consenti à prêter à M. de Custine la scène de la Porte-Saint-Martin qu'à condition que celui-ci ferait à la direction l'avance de tous les frais. M. de Custine accepta ; Harel alors produisit sa note, et quelle note ! L'auteur eut beau réclamer, on lui prouva que tous les articles étaient indispensables. Il avait apporté un portefeuille bourré de billets de banque ; le portefeuille y passa ; Frédérick assistait à cette scène de haute comédie. Au moment où M. de Custine se disposant à sortir, posait la main sur le bouton de la porte, l'acteur se pencha vers Harel et lui dit tout bas : — Dis donc, il a encore sa montre !

M. de Custine avait été sur le point de se marier avec la fille du général Moreau, devenue depuis, si je ne me trompe, Mme de Courval. Un scrupule fort honorable des deux parts fit manquer cette union : quelque temps après il épousa Mlle de Courteaumer, dont il n'a pas eu d'enfants.

Il est mort, il y a dix-huit mois, d'une attaque d'apoplexie, laissant un testament par lequel il a institué pour légataire universel son ami intime, M. Sainte-Barbe. Dans plusieurs codicilles ajoutés à l'acte principal, il règle ce qui est relatif à son inhumation, aux messes à faire dire après sa mort, et il charge son légataire universel de distribuer des aumônes aux pauvres et des souvenirs à certaines personnes, notamment à MM. Lerminier, Philarète Chasles et Mlle Bertin. Le seul legs qu'il soit fait à sa famille consiste dans deux portraits, celui de son père et celui de son grand-père, qu'il laisse à sa tante, la sœur de son père, Mme de Dreux-Brézé. Mme de Dreux-Brézé a attaqué le testament.

M. de Custine avait prévu le cas et s'était mis en mesure d'assurer l'exécution de ses dernières volontés. Il avait rédigé une note où se trouvaient expliqués les motifs pour lesquels sa tante, Mme de Dreux-Brézé, et sa cousine, Mme de Monteynard, étaient exclues de sa succession. En cas de contestations judiciaires, M. Sainte-Barbe était autorisé à la lire au tribunal. L'événement prévu s'était réalisé et l'on s'attendait à des révélations effrayantes. Mais la curiosité publique a été déçue : Me Marie s'est contenté de tirer la note de son dossier et de la tenir suspendue comme un argument de Damoclès sur la tête de sa noble adversaire. Une réplique de Me Berryer eût coupé le fil qui le retenait. Me Berryer n'a pas répliqué.

Dans ce procès, au surplus, d'un côté comme de l'autre, tout a été mystère et réticence. Le motif sur lequel Mme de Dreux-Brézé fondait sa demande en nullité du testament, était la captation exercée, suivant elle, par le légataire universel sur la personne du testateur. Or, aucun fait sérieux à l'appui de cette imputation n'était articulé dans les conclusions de Mme de Dreux-Brézé. La pauvreté de ces articulations était si évidente, que Me Berryer s'est contenté de les lire sans les développer. Mais il existait dans un petit coin des conclusions une phrase par laquelle on déclarait s'en rapporter, pour la preuve de la captation, à la lecture d'une certaine correspondance déposée entre les mains du greffier du tribunal. Quels pouvaient donc être les termes de cette correspondance, pour qu'on pût en induire *de plano* l'asservissement complet de la volonté de M. de Custine à celle de M. Sainte-Barbe ? C'est encore là un mystère où il ne nous a pas été permis de pénétrer ; mais ce qui est certain, c'est que les lettres lues dans la chambre du conseil n'ont pas paru suffisamment concluantes au tribunal, qui a déclaré valables le testament et les codicilles.

De la mort à la médecine, la transition n'a rien de forcé : c'est, comme dirait M. Caunière, la relation de l'effet à la cause. M. Ferdinand Caunière est l'ennemi de la médecine, — de celle-là, s'entend, que professent les docteurs des facultés européennes. Il n'excepte de sa proscription que la médecine qu'il a inventée et baptisée du nom de *Médecine naturelle*.

Quand je dis que M. Caunière a inventé la *Médecine naturelle*, je me trompe. Il n'a fait que l'importer. A Madagascar existe une Académie de médecine, dont M. Andral serait à peine digne d'être le portier. Elle possède les secrets miraculeux de la science de la vie ; mais elle en est jalouse et malheur à l'initié qui s'avise de les révéler : une indiscrétion c'est la mort. M. Caunière pourtant n'a pas craint d'être indiscret : échappé aux zagaies de ses terribles confrères, il est revenu en France, emportant avec lui les trésors de la médecine malgache.

Ces trésors, il les a répandus autour de lui, et si l'on meurt encore en France, ce n'est pas la faute de M. Caunière. Sérieusement, M. Caunière a une clientèle très-nombreuse, très-fidèle, très-reconnaissante. Il a guéri des magistrats, des hommes de lettres, des artistes, M. Xavier de Montépin, M. Adrien Boïeldieu. Mme Delphine Ugalde lui a roucoulé un gracieux remerciment qu'elle a daigné ensuite traduire de sa blanche main, en une dizaine de lignes, qui ont été lues au tribunal. Mme Ugalde avait été prise d'un refroidissement subit. Elle risquait — j'en frisonne encore — de se réveiller un jour, sans souffle, sans voix comme cette pauvre Falcon : le médecin indien a paru et le rossignol a chanté, et il chante encore.

Mais où excelle M. Caunière, c'est à combattre cet ennemi de la beauté et de la jeunesse, cet effroi des amoureux du Gymnase, qui pendant vingt ans a fait le désespoir de Paul et d'Allan, et qui a fini par les vaincre — l'obésité. Il étale sous les yeux de ses juges, les nombreux certificats de gens obèses qu'il a rendus à un poids raisonnable. Un de ceux qu'il a traités s'appelle M. Aubin Lefèvre : auprès de lui, feu Lepeintre jeune n'eût été qu'un sylphe. Traité par M. Caunière, M. Aubin Lefèvre s'est dégonflé peu à peu. La cure s'est effectuée pour ainsi dire en public : chaque jour, à la gare du chemin de fer du Nord, M. Aubin Lefèvre se faisait peser dans la bascule en présence des employés de la gare et des membres de la municipalité d'Enghien, — et le procès-verbal constate qu'au bout d'un mois le poids du *sujet* s'est trouvé diminué de quarante-cinq livres.

Lui-même, M. Caunière s'était senti autrefois envahir par cette terrible infirmité. Il sembla un instant, comme a dit Chamfort de l'évêque d'Autun, qu'il voulût prouver jusqu'où peut aller la peau humaine ; aujourd'hui, grâce à la médecine malgache, M. Caunière, pour la sveltesse des formes et la souplesse du corps, rendrait des points à Boswell.

Malgré tous ces miracles — ou plutôt à cause d'eux — voici M. Caunière devant la justice correctionnelle : c'est qu'il y a une loi qui défend d'exercer la médecine sans un diplôme de la Faculté. Pourquoi donc M. Caunière, qui a une science réelle, ne se fait il pas recevoir docteur ? Telle est la question que M. le président adresse à Me Lachaud, qui a bien voulu prêter au médecin indien l'appui de son talent. — Que voulez-vous, répond spirituellement l'avocat, quand on ne croit pas à la médecine.. on se résout difficilement à adorer l'idole que l'on ne respecte pas beaucoup.

M. Caunière a été condamné à 25 fr. d'amende.

Proscrit par les Malgaches, proscrit par son pays, sur quelle pierre M. Caunière reposera-t-il sa médecine ?

PETIT-JEAN.

THÉATRE-FRANÇAIS : Mort de M. Anselme Bert, sociétaire. — PORTE-SAINT-MARTIN : Les répétitions de *Jean Bart*. — LES PETITS THÉATRES : Spectacle Deburau, Marionnettes artistiques. — Nouvelles.

M. Anselme Bert, plus connu du public sous son prénom d'*Anselme*, sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir dans un âge peu avancé. S'il n'était pas un comédien supérieur, c'était du moins un bon acteur, utile, zélé, et comme il en faut. Une figure épanouie, un geste rond, une distinction franche l'avaient voué de bonne heure à l'interprétation de l'ancien répertoire. On le croyait un vieillard, que ce n'était encore qu'un très jeune homme. *Financier*, *grime*, *manteau*, M. Anselme était un peu tout cela ; il doublait M. Provost dans Chrisalde des *Femmes savantes* et dans le *Malade imaginaire* ; mais son triomphe était le rôle de M. Mathieu de *l'École des Bourgeois* : il y apportait un naturel et une bonhomie qui supprimaient la rampe entre lui et les spectateurs. Il avait commencé par jouer à l'Odéon ; c'est là que les propositions du Théâtre-Français vinrent le trouver. M. Anselme était moins heureusement placé dans les pièces modernes, qui, pour la plupart, demandent plus d'originalité que de vérité.

Au moment où ce journal sera sous presse, la Porte-Saint-Martin aura joué sans doute son drame de *Jean Bart*. On peut prévoir ce que sera cette pièce ; il y a cela d'agréable dans les sujets historiques, qu'il est facile d'en donner l'analyse une semaine à l'avance. Nous parions donc qu'on verra, dans l'œuvre de M. Hugelmann, la scène du jeune Cornille attaché au grand mât, celle de l'évasion de la forteresse, la présentation à Versailles, enfin tous ces tableaux, toutes ces anecdotes populaires, qu'un autre marin, devenu homme de lettres, M. G. de la Landelle, a ingénieusement réunis dans un petit poëme qui se chante aujourd'hui dans tous nos ports de mer, et dont quelques strophes se retracent à propos à notre mémoire :

> A bord, tant qu'on fera le quart,
> A la belle étoile,
> Torchant de la toile,
> A bord, tant qu'on fera le quart,
> On chantera Jean Bart !
>
> Un jour que monsieur de Forbin
> Le taquinait d'un air malin,
> Disant un tas de fariboles ;
> La pipe aux dents, sans se fâcher :
> « — Je n'ai pas le temps de chercher
> Les puces à vos paroles ! »
> Répond Jean Bart.
>
> A bord, tant qu'on fera le quart, etc.
>
> A la cour, chacun le fêtait.
> Durant qu'on le complimentait,
> Le roi s'approche pour lui dire :
> « — Jean-Bart, vous m'avez satisfait ;
> Chef d'escadre je vous ai fait.
> — Et vous avez bien fait, sire ! »
> Répond Jean Bart.
>
> A bord, tant qu'on fera le quart, etc.
>
> De Dunkerque il était sorti,
> Portant le prince de Conti ;
> On courut grands risques en route.
> « — Vous pouviez être, monseigneur,
> Sans craintes ; en cas de malheur,
> J'aurais fait sauter la soute ! »
> Lui dit Jean Bart.
>
> A bord, tant qu'on fera le quart, etc.
>
> . . . .
>
> Les Hollandais ont eu sur mer
> Leur grand amiral Ruyter ;
> Les Portugais, leur Albuquerque ;
> Les Anglais, leur Nelson maudit ;
> La France est plus fière, elle dit,
> En se tournant vers Dunkerque :
> « — Moi, j'ai Jean Bart ! »

Le *Jean Bart* de M. Hugelmann suivra pas à pas la légende rimée de M. G. de la Landelle ; c'est convenu. Nous aurons, en outre, des décors prodigieux et une mise en scène navale pour laquelle, dit-on, de vrais matelots, des loups de mer authentiques, ont été engagés par la direction. Nous vous dirons le reste dans huit jours.

Ne quittons pas cependant ce thème avant de signaler et de recommander, comme un modèle du genre, la *réclame* suivante que nous lisons dans quelques grands journaux. Elle doit avoir été rédigée en rade d'Asnières, par un canotier portant un lorgnon d'approche. Voici ce chef-d'œuvre : — « Le vaisseau du brave Jean Bart est en vue ; le pilote habile qui vient de le héler saura le conduire à bon port à la Porte-Saint Martin ; il connaît les écueils et les bons mouillages, et va bravement doubler le cap si redouté de juillet. »

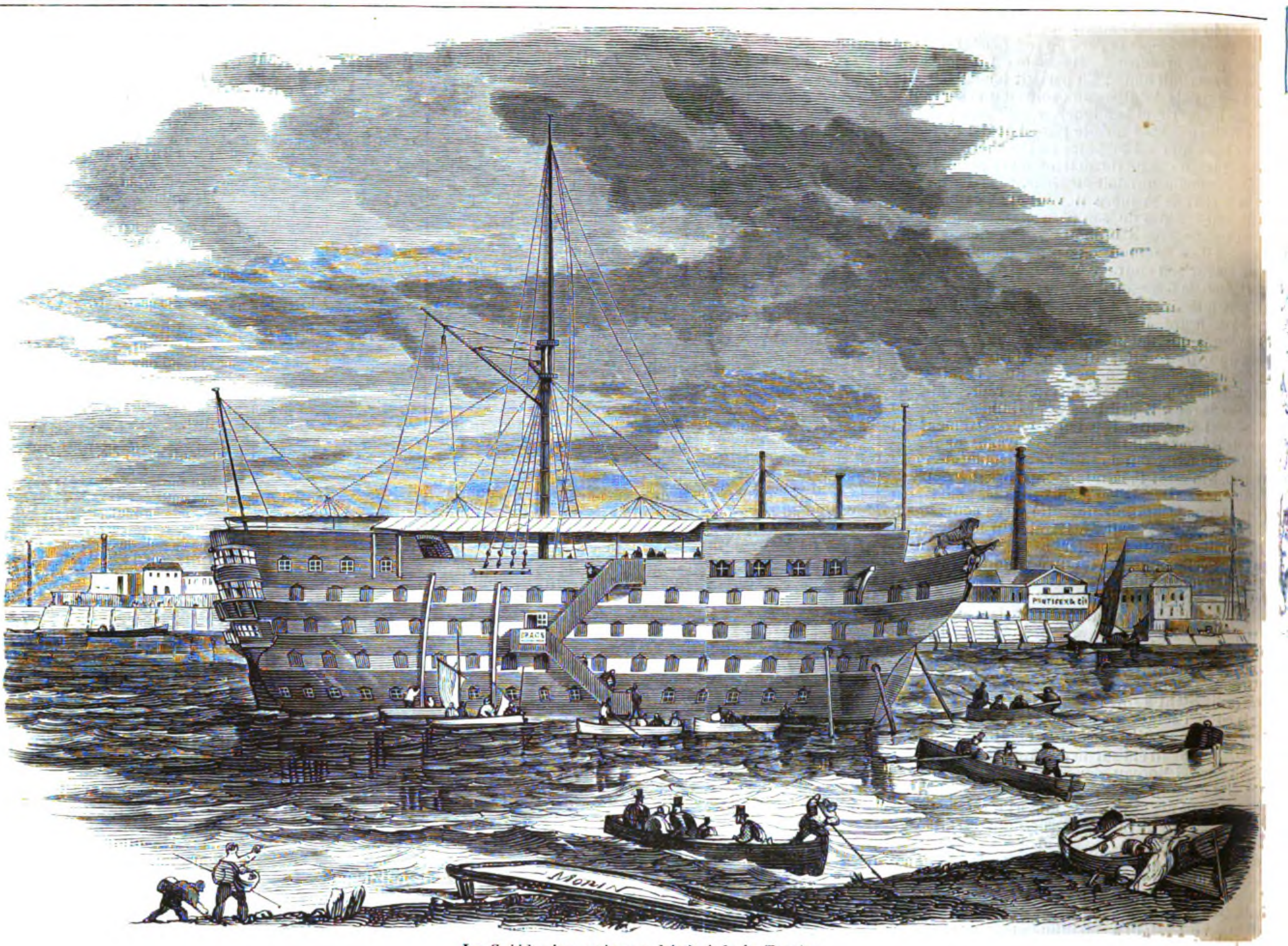
Que le ciel vous entende, ô rédacteur nautique !

En attendant, le chômage du feuilleton continue, et nous ne vivons absolument que de promesses. Cette situation de sœur Anne menaçant de se prolonger, nous avons jugé nécessaire, pendant cette semaine, de nous rabattre sur les petits théâtres. Nous avons trouvé, sous les arbres des Champs-Elysées, le spectacle Deburau installé dans l'ancienne salle des Bouffes-Parisiens. Tout s'y passe en famille : les lorgnettes des spectateurs touchent presque les épaules des actrices, la batte d'Arlequin soulève à chaque instant les rideaux des avant-scènes, et les coups de pied de Pierrot ont le tort de dépasser quelquefois le trou du souffleur. Les pièces appartiennent à l'ordre le plus éthéré ; ce n'est pas de la fantaisie, c'est du bleu ; les dernières duègnes y rôdent sous les derniers balcons, pendant que les dernières guitares charment les dernières pupilles. Nous avons même vu une saynète, une bluette, une fleurette où un homme s'appelle Pandolfo. O poëtes attardés !

Quant à M. Deburau fils, qui est naturellement l'âme de ce petit théâtre, il subit malgré lui l'influence de cette atmosphère trop parfumée ; il perd de vue la grande-pantomime ; il était fin, il devient coquet. Pour peu qu'il continue, il finira comme M. Paul Legrand, qui est aujourd'hui trop précieux. La pantomime ne veut pas de tous ces rubans et de toutes ces quintessences : c'est un art naïf, qui ne vivra qu'à la condition de rester naïf. Que M. Deburau fils songe souvent à son père, de glorieuse mémoire ! Qu'il se rappelle cette ampleur et cette certitude ! Qu'il repasse *les Jolis soldats* et tant d'autres épopées brutales, triviales, qui sont le rudiment des bons Pierrots, des Pierrots sérieux !

Ce n'est pas déroger que de passer du spectacle Deburau aux Marionnettes artistiques. Celles-ci habitent dans une cave, et nous sommes forcé de leur en savoir gré. Allez les voir, ces marionnettes nouvelles, sous le passage Jouffroy et vous reviendrez épouvantés : croiriez-vous qu'elles sont de grandeur naturelle ? Oui ! comme M. Samson, comme M. Ligier, comme tout ce qui a quatre et cinq pieds ! L'effet est horrible ; mais les enfants rient à en pleurer ; doutez donc du succès !

CHARLES MONSELET.



Le *Calédonien,* vaisseau-hôpital de la Tamise.

Le vaisseau hôpital Calédonien.

Les chaleurs extrêmes survenues à la fin de juin, après un printemps d'une sécheresse exceptionnelle, ont révélé, à Londres, un danger qu'elle ne supposait pas. Les dépôts opérés par l'immense quantité d'immondices stercoraires reçus par la Tamise ont dégagé de tels miasmes que l'atmosphère s'en est trouvée empoisonnée; des maladies épidémiques ont éclaté simultanément dans les rues voisines du fleuve; la terreur a gagné les autres quartiers, et bientôt l'on a vu les familles aisées fuir la ville pour aller demander aux localités voisines un air plus salubre.

Ces maladies se manifestèrent surtout d'une manière alarmante à bord du *Calédonien.*

Le *Calédonien,* dont nous donnons l'image, est un vaisseau hôpital nouvellement construit par les ordres de l'amirauté britannique pour remplacer le *Dreadnought* l'un des vaisseaux qui portaient le yack anglais à Trafalgar. La vieille carène guerrière avait reçu cette destination hospitalière pour invalides.

Le vaisseau hôpital de la Tamise est destiné à recevoir les marins de toutes les nations, frappés d'accidents ou atteints de maladie. C'est par mille qu'il compte régulièrement ses hôtes. On peut s'imaginer les effets que produisirent dans ses vastes entreponts tout remplis de malades, les miasmes qu'exhalait la fermentation de ces fanges putrides. La mortalité fut telle que le vaisseau dut, en se rapprochant de l'embouchure du fleuve, échapper à cette atmosphère destructive.

MAC' VERNOLL.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents.** 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert,* **8.** 2 fr. le flacon.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu.*

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre,* **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie,* **54.**

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succ^r, *rue de Cléry,* **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert; Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu,* **20;** dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré,* **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier,* **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne,* **55,** à Paris.

Les Perles d'éther du D^r CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin,* **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville,* et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23,** *boulevard Poissonnière.*

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine,* **35.**

Bains de mer. Bonnets en caoutchouc, les seuls préservan la chevelure. Manteaux, chaussures américaines. Tous articles en caoutchouc. LARCHER, **7,** *rue des Fossés-Montmartre.*

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat* **33.**

MM. Pegot-Ogier et C^ie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse,* reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, minimum). Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET C^ie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France.

Compagnie anglaise, 40, *rue de Grenelle-Saint-Germain,* **40.** Cols américains, haute nouveauté, 1 fr. 75.

RÉBUS.

GUIDE POUR LE CHOIX D'UN ÉTAT.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les beaux esprits se rencontrent.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS:
…IS ET DÉPART.: Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 68.
31 Juillet 1858.

BUREAUX:
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE.

Jung Bahadoor.

COURRIER DE PARIS.

La physiologie du genre bipède appelé *Parisien* n'a pas encore été faite avec toute la franchise voulue. Comme on écrit beaucoup à Paris pour le Parisien, on craint de lui déplaire en lui disant crûment son fait... et c'est sur le pauvre provincial qu'on tombe à grands coups de plumes! C'est là une injustice de la nature de celles qu'on peut appeler criantes et révoltantes.

Il ne serait pas impossible qu'un jour, animé de l'esprit de révolte contre ce qui — et ceux qui — nous entourent, nous essayions de dire ses vérités à ce badaud, à ce despote, à ce vaniteux, à cet insatiable. Pour aujourd'hui, contentons-nous de noter qu'une de ses prétentions orgueilleuses est de paraître *blasé*... bien qu'il ne le soit pas du tout! Voici un des traits du personnage:

Il naît de la concentration de tous les inventeurs, producteurs, fauteurs de plaisirs publics qu'offre forcément Paris : écrivains, savants, artistes de toutes sortes, — sans cesse mêlés à la population, et en si grand nombre. Il naît, dis je, de cet état de choses, qu'on ne trouverait guère un Parisien qui ne connût quelque membre de cet état major intelligent, auquel l'Europe demande continuellement le plan, le programme de ses plaisirs.

Or, lié avec tel auteur, tel virtuose, tel directeur de théâtre, tel entrepreneur d'attraction, notre Parisien se fait une vanité plus encore qu'une économie, d'assister à tout plaisir aussi gratis que possible! C'est un privilége qui, dans sa pensée, l'assimile au producteur, à l'artiste, à l'intelligent, dont le gros du public est tributaire, — et son amour-propre en fait un doux profit.

C'est ainsi qu'on pourrait multiplier, par centaines, les mentions de gens parfaitement posés dans le monde, qui se donnent des peines infinies pour obtenir un billet gratis de quelque chose. On pourrait aussi nommer une foule de riches qui dépensent leur temps et leur argent dans le but de se procurer — pour rien — quelque entrée de faveur que fort peu d'argent leur donnait sur-le-champ. Que de bizarres exemples de ce travers!

Celui-ci fut cet hiver à ma connaissance. Une femme que sa position met en contact avec quelques haut gradés de l'état-major susdit, se serait apparemment crue humiliée, diminuée, *embourgeoisée*, de payer, argent comptant, un artiste comique qui va, par profession, tout l'hiver, et moyennant 200 fr. par soirée, divertir les réunions élégantes. Elle voulait l'avoir familièrement à dîner, et entama péniblement, longuement la négociation... Elle y employa des tiers, des complices, mille manœuvres! L'artiste surpris, ayant cédé, il fallut l'entourer, l'encadrer. Elle invita donc quinze personnes et dépensa cent écus. Le soir l'artiste amusa la société accrue, et la dame se donna un mal énorme pour que son succès fût bruyant, complet... toutes sollicitudes qu'on s'épargne d'ordinaire à l'égard d'un comique qu'on paye tout simplement, comme c'est le mieux. Elle crut, en outre, devoir lui offrir un autre dîner de remercîment : total, 600 fr. dépensés autour de l'artiste, pour éviter de lui donner tout droit les 200 fr., qu'il eût assurément préférés! C'est égal! elle l'avait eu gratis... et sa vanité s'aveuglait à répéter : « Un tel chante chez moi pour rien... parce que c'est chez moi! »

Ce trait est un de ceux du caractère parisien. Les gens qui, plus ou moins directement, disposent de la gratuité de certains plaisirs : les loges de spectacle, les billets de concert, etc., savent de quels assauts, de quelles importunités ils sont victimes, de la part de gens... même pauvres! Oui, le gratis est la passion ardente du Parisien... et j'en connais qui dépensent, autour de celui qui le leur donne, quatre fois le prix de l'abonnement, pour recevoir un journal à titre de faveur!

Quand ce n'est pas économie, c'est donc manie. Le Parisien semble se dire : Tout cela se fait au milieu de nous, presque pour nous, par nos parents, par nos amis, nos concitoyens... c'est au provincial, à l'étranger, au niais de payer pour en jouir!...

L'entrepreneur d'un brillant plaisir public nous montrait un soir les lettres de demandes qu'il avait reçues dans la journée, pour obtenir des billets gratuits de son affaire; c'était à n'y pas croire! Quels noms imprévus! quels personnages! tout cela... pour économiser *un franc* d'entrée, direz-vous? Non! c'était pour compter parmi les gens auxquels tout s'ouvre gratis!

Avec une tendance, une manie, un travers pareil, il est donc rigoureux de constater qu'une foule d'établissements parisiens ne vivent que des étrangers. Si l'étranger manque à Paris, comme en ce moment par exemple, ils souffrent, — car le Parisien fait nombre, mais il ne fait pas recette.

Aussi, voyez sa sévérité, son *incontentabilité* s'il a été contraint de payer quelque part où il prétendait pénétrer gratis! Ce Parisien qui, sur le boulevard, s'amuse d'un serin envolé, d'un aveugle qui fait des chaussons de lisière, ou d'un étalage de misérables images, ce curieux, ce badaud, ce gobe-mouche qu'on attire par centaines sous le plus futile ou le plus ridicule prétexte, — pourvu qu'il n'ait rien à payer, — voyez soudain de quel ton rogue Sa Majesté Blasée critique et tranche dès qu'il a fallu fouiller à la poche pour entrer! Ecoutez le Parisien au spectacle, comme il parle dédaigneusement de l'œuvre qu'il lui est impossible de trouver bonne... parce qu'il lui a été impossible d'en jouir sans bourse délier!

C'est ainsi que les chemins de fer ont été tout une révolution, une rénovation dans certaines spécialités des intelligentes industries parisiennes spéculant sur la curiosité, et que le seul concours parisien eût été insuffisant à faire prospérer. La fortune de ces établissements s'est considérablement accrue — comme leur nombre, — depuis que les quatre points cardinaux jettent chaque jour dans Paris une population flottante de gens venus expressément pour se distraire, s'amuser, et n'ayant absolument que cela à faire pendant les jours qu'ils ont soustraits à l'existence, aux occupations de leur lieu de départ. C'est donc la province curieuse, c'est donc l'étranger inassouvi qui font désormais le succès de tout ce que le Parisien dédaigne et critique... sitôt que le bureau d'entrée lui demande pour les frais du culte de ses plaisirs. Aussi Paris languit-il au milieu de ses spectacles multipliés, de ses attractives spéculations, dès que le provincial et l'étranger lui manquent. C'est un peu le cas aujourd'hui, paraît-il, et l'on ne saurait au juste dire pourquoi! On prétend que les fêtes de Cherbourg sont une date d'où partira bientôt l'essor général. Nous verrons! Mais combien auront essayé de se faire promener et nourrir gratis, sur ce vaisseau havrais nolisé, dit-on, par M. Mirès, pour spéculer sur la curiosité qu'excite la rencontre pacifique des deux flottes? En attendant, nous constatons la souffrance d'une foule d'intéressants établissements de plaisirs d'été, où il n'y a par hasard de foule, que celle que forment les Parisiens qui payent... d'un coup de chapeau leur passage au contrôle!

Il y a quelques années on lisait, dans un journal de province, une déclaration à peu près conçue dans les termes suivants : Le public ne saurait s'imaginer l'effrayante quantité de communications ridicules, ineptes, insensées, prétentieuses ou in âmes qui arrive dans le bureau d'un journal! Ce qu'on reçoit de folles réclames, d'avis stupides, de prétentions exorbitantes et de billevesées incroyables, dépasse tout ce qu'on oserait s'imaginer. Naturellement, tout ce fatras va au panier. Mais parfois, c'est dommage! car il est telle de ces communications signées qui mériterait le châtiment de la publicité. C'est dans cette pensée que nous nous décidons aujourd'hui à publier un spécimen curieux de ces communications bizarres, — lettre bien et dûment datée, signée et affranchie. En publiant cette pièce pharamineuse, nous ne commettons aucune indiscrétion ; au contraire, nous ne faisons que répondre au vœu ardent de notre jeune correspondante. Cette bonne personne est animée d'une si évangélique philanthropie, qu'en vérité il la faut seconder, et nous la choisissons bien volontiers pour donner au public cet échantillon de genre de correspondance signalé plus haut. Il est bien entendu que nous respectons, autant que la volonte de la demoiselle, l'orthographe fantaisiste de sa prose, et la mesure un peu fantasque de ses vers :

» Monsieur le rédacteur,

» Désirant impatiemment d'épouser un homme âgé parce que la vieillesse a sent fois plus de mérite que cette maudite jeunesse (la demoiselle connaissait-elle son Molière?) ; par ces motifs, je viens vous prier de faire insérer textuellement la phrase suivante dans votre journal universel :

« Une fille de l'âge de dix-huit ans environ propose » à tout vieillard honorable et riche, de soixante ans, » sans famille, un mariage sûr ; cette fille est douée » des meilleures intentions qui puissent exister pour » contribuer au bonheur d'un doux ami qui voudra » bien devenir son époux chéri. Quand à sa moralité, » à sa sagesse, vous pouvez vous en informer, et » j'espère que jusqu'ici, sa conduite a été irrépro» chable.»

» Toutes les lettres non affranchies seront rejetées et devront être adressées à Mlle ...... (Ici, le nom et l'adresse.)

» Monsieur, j'ose espérer que vous ne tarderez pas à accomplir mes desseins, et avant l'insertion que je vous propose vous me ferez savoir la somme exigée par vous pour prix de vos peines.

» En outre, depuis très-peu de jour j'ai composé une histoire bien intéressante pour tout le monde. Si toutefois vous vouliez l'imprimer, nous partagerions le prix auquel elle se vendrait, ou bien vous me donneriez pour ma peine une somme plus ou moins considérable, et elle vous appartiendrait. J'attend de vous une réponse chaque jour, et je vous prie de ne pas me laisser languir dans l'insertitude, et de me donner une prompte réponce.

» Pour vous convaincre de la simplicité de mon style, je joins ici un pièce de vers alexandrain, dédiée à mes amies qui me censurent tous les jours sur les motifs de mes occupation quotidienne est de lire, d'écrire, ou méditer. Les voici, tels que je les ait improvisé :

C'est bien à vous filles de l'ignorance
Vous qui de Comus, avez la ressemblance,
De critiquer ceux qui ne suivent pas vos traces
J'abbhorre votre veine et bonne grâce,
Quand sur vous l'amour laisse tomber ses rayons
Vous êtes si timides avec vos passions.
Lorsque vous vous trouvez dans une companie,
Et qu'il s'agit de raisonner de cette vie
Des éclats de rire, sont ce que vous savez,
Ignorant même les années que vous avez.
Vous ne connaissez pas ce que sonts substantifs,
Avec tous les soins de vos parants attentifs;
Pour moi je veux imiter le grand Voltaire
Je fuirai le monde, et vivrai solitaire
Comme Horace, je composerai des vers,
Et je serai honorée de tout l'univers.

» Agréez, monsieur le rédacteur, les civilités affectueuses de votre bien dévouée. »

La demoiselle tenait-elle à n'épouser qu'un sexagénaire de province? Il faut croire qu'elle tenait pl[us] aux années qu'au pays! Soit que son désir s'épanch[ât] en vile prose, soit qu'elle empruntât le langage d[es] dieux, ce qui dominait, dans son élan, c'était le dé[sir] de faire le bonheur d'un respectable — et opulent vieillard : le plus vieillard et le plus opulent sembl[ait] lui convenir le mieux! La grâce pudique et l'angé[li]que candeur de cette naïve créature ont-elles réuss[i à] attirer sur elle l'attention du richard vénérable d[ont] elle voulait faire son *doux ami?* Oui, monsieur! [Le] sexagénaire s'est trouvé... il s'est même trouvé se[p]tuagénaire, et dépassant ainsi généreusement l'â[ge] qu'on lui demandait! Il offrait une égale généro[sité] dans le chiffre de la fortune espérée : on l'appel[ait] M. Formain ; il avait soixante-onze ans et 30,000 liv[res] de rentes!

Hélas! il n'a, ce brave homme, rien ajouté à s[on] âge ni à sa fortune! Après sept mois de mariage, [le] *doux ami*, qui réalisait si bien les théories de la [de]moiselle (théories renouvelées de celles de la Fro[sine] de l'*Avare*, au sujet de Saturne, du roi Priam, [du] vieux Nestor et du bon père Anchise); après s[ept] mois d'union, dis-je, le bonhomme a disparu du [monde] des humains, pour passer dessous. Un testament [in] *extremis* laissait les trois quarts de son bien à [la] jeune veuve. Elle toucha les sommes et vint à Pa[ris]. Là, elle descendit dans un hôtel garni du quartier [de] la Madeleine, ne sachant trop l'usage à faire de [son] opulente liberté. La maîtresse de l'hôtel lui ass[ura] qu'il n'y avait rien de plus amusant ni de mieux p[orté] dans le monde que... de tenir un hôtel garni, — justement, le sien était à vendre! quelle chance! [De] plus, il se trouvait là un neveu pour épouser la ve[uve] et prendre sa part du bonheur qu'il y a à loger [les] passants. L'hôtel fut acheté, le neveu fut accepté, déjà la veuve consolable trônait au milieu des [ser]nettes, attendant les délais légaux pour conv[oler], lorsque les héritiers naturels du vieux mort, ex[cités] par un sergent-major revenu d'Afrique, inten[tèrent] un procès en captation de testament. L'affaire [va] bientôt arriver au rôle, et c'est dans ses prélim[inaires] que nous avons puisé les renseignements sur la f[açon] curieuse dont s'était accompli ce ridicule mariage. [Pour] les prochains faits de la cause, voir le compte r[endu] qu'avec sa gaieté et sa finesse ordinaires, nou[s] donnera bientôt notre spirituel collaborateur *P[ierre] Jean!*

Parmi les curieux établissements de Pa[ris où] le Parisien adore de s'aller divertir gratuitem[ent, il] faut mettre en première ligne le Pré-Catelan. L[a crainte] de payer 50 centimes pour en franchir le touri[quet] et passer à volonté toute une journée de plais[irs va]riés pour les yeux, les oreilles, l'observation, a[u mi]lieu d'un des endroits les plus ravissants qui so[ient en] Europe, effraye assez maintes gens, pour qu'ils [ne re]culent pas, malgré leur effréné désir du b[...], [à re]courir aux plus ridicules moyens de s'éviter la d[épense] de ces accablants dix sous! On en connaît qu[i, pour] trouver, rejoindre l'obligeant directeur de cet é[tablis]sement, font courir leur valet tout un jour... O[n, de] niaiseries, de manies, de prétentions, — ou peu[t-être] de traits d'avarice — de ce genre, on pourrait si[gna]ler, si M. Ber trahissait ces quémandeurs, s[ouvent] titrés, parfois millionnaires! Quoi qu'il en soit, [gra]tuits ou payants, Parisiens ou étrangers, le Pré-C[ate]lan, dès que le soleil paraît, voit la foule, et se[...]

...és, dont un peu de fraîcheur a parfois outré le programme, sont le rendez-vous de tout ce qui reste à Paris de gens de bonne compagnie. Car on ne saurait expliquer par quel secret de saine prohibition M. Ber a réussi à laisser toutes leurs excentriques habituées à bien d'autres établissements publics, trop publics, peut-être, puisque tout ce qui est de race ...blique s'y trouve en aussi grand nombre!

Le ballet miniature des petites Danoises, sur le théâtre des Fleurs, poursuit son succès et ses gambades. Les confortables loges qui, cette année, s'ouvrent ...issées de fleurs, sur le pourtour — où toute la cour de Saint-Cloud n'a pas dédaigné de venir incognito ...soir, la semaine dernière, — sont chaque soir remplies de belles dames prêtes à partir pour leurs ...eaux. Une nouvelle hardiesse de M. Ber, c'est sa cavalcade de François Ier allant à la rencontre de Charles-Quint. Tous les personnages sont habillés de lumières, c'est-à-dire illuminés à *giorno* de la tête aux pieds. Rien de plus curieux, de plus fantastique, que ce défilé, et on voit qu'en l'imaginant, M. Ber s'est souvenu du blason du roi-chevalier: la salamandre, ce qui autorisait assurément à mettre toute la suite en feu. Le Pré-Catelan prépare bien d'autres surprises sous la direction de son magicien en chef, ...teur d'une des plus charmantes merveilles que puisse posséder une grande capitale. On attend des ...seurs comiques anglais, qu'on dit désopilants, irrésistibles. Diable!

C'est un prince d'Orient, un fils ou neveu d'hospodar, qui a gagné 300,000 fr. en trois jours à la banque des jeux de Hombourg. Une somme égale a déjà été enlevée à la même banque, durant la semaine précédente, par cinq ou six personnes dont nous avons là les noms dans l'écritoire, les y replongeant toujours du bout de la plume, à laquelle ils s'efforcent de s'accrocher pour se glisser ici. Une dame ...a se fait, dit-on, partie de ces vainqueurs de la ...e et du double zéro, pour 128,000 fr. A Wiesbade, pour céder à la mode qui autorise les jeunes ...es du véritable monde, non pas précisément à s'asseoir, comme un homme ou une duègne, au bord du tapis vert, mais à y lancer quelques florins par-dessus l'épaule d'un mari ou d'un ami, — une des élégantes du faubourg Saint-Honoré, parente d'un membre du corps diplomatique célèbre sous le dernier règne, a gagné 16,500 fr., en n'ayant songé qu'à s'amuser avec ...quelques louis qu'elle portait sur elle. — Une ...de la rue de Choiseul, profitant de la morte saison pour prendre ses vacances, a raflé 9,000 fr. au *trente-quarante*, sans abandonner une seule fois la couleur *rouge*, qu'elle avait contribué à mettre en vogue, durant la dernière saison, dans les coiffures des ...des. — Enfin, on nous écrit que deux jeunes ...caines, fort remarquées à cause de leur rare ...une beauté au fameux bal Günzburg (hôtel des *Trois Empereurs*), à la fin de l'hiver dernier, ...ées par leur oncle, le capitaine W..., ont un moment gagné 54,000 fr., dont environ la moitié est ...rnée à la banque, pour cause de trop grande obsession. Habituées à être regardées, remarquées à ...de leur beauté, ces demoiselles, blessées de l'être ...ais un peu aussi à cause de leur bonheur, ont ...é Wiesbade pour Ems. Là, elles ne jouent plus; ...dansent.

Le plaisir des courses, et des paris qu'elles ...ent, importé par Lauzun pour amuser Marie-Antoinette — et gagner l'argent du comte d'Artois, — s'acclimatant désormais en province, où la *Société d'encouragement* dresse ses piquets. L'autre semaine, c'était d'abord Amiens; puis c'était Boulogne...gne (sur Mer), qui possède un des plus merveilleux hippodromes qui se puissent voir. Il est situé ...les dunes, entre Vimereux et Ambleteuse, et n'offre que du sable, sans la moindre ondulation, sur un ...ce immense; de sorte que, si loin qu'ils soient, ...e cesse jamais de voir les chevaux. Depuis quinze ...s, toutes les célébrités du *sport* avaient fait retenir ...s appartements sur le port, il faut plutôt dire sur ..., à l'hôtel du Pavillon, où logèrent jadis l'empereur, l'impératrice, la reine d'Angleterre, etc. Ces ...es ont été fort brillantes, et la charmante ville — ...vu mourir Lesage et naître Sainte-Beuve — ajoute ...croît d'animation à celle que signale la vogue de ...son des bains. On estime à 350,000 fr. le total, ...es prix, soit des paris engagés entre Anglais et ...ais. On dit que nos *sportmen* sont revenus les ...s pleines de guinées.

Dans une famille américaine de notre con...ce, on se divertit depuis trois mois des stupé...s, des joies et des ébahissements d'une jeune ...sse, amenée de la Louisiane pour continuer à ...on métier de cariste de seconde main, la ...re étant une main blanche. Cette fille des Natchez, élevée dans les campagnes qu'arrose le grand fleuve Mississipi, s'est vue brusquement transportée en plein Paris, et l'on juge des *oh!* et des *ah!* qu'elle y pousse, en écarquillant les yeux et les oreilles! Les huit premiers jours on la crut folle; — du délire elle passa à l'hébétement, — sa troisième manière est un étonnement continu qu'il faudra plusieurs mois pour éteindre dans l'habitude. Sur les cent histoires des *Surprises de Bamboula*, la plus drôle est peut-être celle-ci.

Il y a quelques jours, pendant qu'on était à dîner arrive une lettre pour sa maîtresse. Bamboula va la porter dans la salle à manger, où elle pénètre pour la première fois durant le repas. Ses yeux tombent sur la table... elle pousse soudain un de ses *oh!!!* les plus formidables. Qu'a-t-elle? On suit la direction de son œil noir... et l'on voit qu'il s'agit des morceaux de glace à rafraîchir dont on a empli une jatte du Japon.

« — Eh bien... qu'as-tu donc, Bamboula? — » dit la dame.

« — *Oh!... maîtresse!... là... là... li briller! Li gros diamant! Li beau, bien beau!!* »

Les convives échangent un regard d'intelligence. Mme W... prend la parole:

« — Tu trouves cela superbe, Bamboula... Eh bien, je veux t'en donner!... Antoine, présentez cette jatte à Bamboula, qu'elle choisisse le plus beau morceau...

» — *Oh! oh! maîtresse, bonne maîtresse!* » — exclama la mauricaude ravie de cette générosité de la dame, et continuant, à l'aide de ces infinitifs qui suppriment toutes les difficultés des conjugaisons dans le langage réel ou figuré des nègres:

« — *Moi faire beau collier avec...; moi couper petits morceaux pour bracelet... Moi comme bonne maîtresse quand li aller a l'Opéra!* »

Et comme le domestique lui présentait la glace, elle saisit le plus gros morceau, brillant de tous les prismes de la lumière, et ne s'étonna pas trop d'éprouver la frigide sensation du contact. Elle se sauva ainsi avec sa proie, en faisant le plus comique *calalou* de ses remerciments et de son admiration pour ce beau cristal, dont elle comptait se combiner une étincelante parure!

Le lendemain matin, la maison fut brusquement mise en sursaut par un tapage épouvantable. C'étaient des cris, des exclamations, des hurlements presque sauvages, et qui sentaient un peu trop la tradition des ancêtres de Bamboula. Car c'était bien elle, la jeune négresse, qui troublait si violemment les échos d'alentour. Madame sonne pour savoir la cause de tant de tapage... et c'est Bamboula elle-même qui arrive tout en pleurs et le visage bouleversé. Plusieurs femmes de la maison apparaissaient derrière elle, offrant l'expression de sentiments bien opposés à ce transport, à cette ire!

« — Qu'y a-t-il donc, Bamboula? — s'écria Mme W... en la voyant ainsi bouleversée.

» — *Ah! maîtresse, li voler moi!... li prendre à moi beau diamant bonne maîtresse donner à moi!... li profiter moi dormir pour voler joli soleil à moi... li tous scélérats... moi bien malheureuse!* »

Il fallut un peu de temps et beaucoup de patience de la part de Mme W.... pour comprendre ce qui s'était passé. Le voici:

Bamboula, en possession du gros morceau de glace, était sur-le-champ courue, éperdue de joie, dans sa chambrette, et l'enveloppant dans une serviette qui se trouvait là, elle l'avait caché sous son oreiller. Plus tard, elle s'était couchée joyeuse en sentant le paquet à sa place. Mais le lendemain matin elle avait voulu jouir de la contemplation de son trésor. Alors, développant le linge... quelle n'avait pas été sa stupéfaction et son désespoir de n'y plus rien trouver!... rien, absolument rien... sans même être mise sur la voie de son erreur grotesque par l'humidité, qu'avait fait évaporer la chaleur! Alors, bien persuadée qu'on l'avait volée, elle était soudain éclatée en récriminations, en invectives, en pleurs désordonnés... et comme chacun riait de sa déception et de sa colère, elle avait saisi un balai pour se venger à la fois et des voleurs et des rieurs... ce qui avait mis en fuite tous les domestiques se tenant les côtés! C'est sur ce vacarme arrivé jusqu'aux appartements, que Mme W... avait sonné, et que Bamboula, entre la fureur et la douleur, était venu raconter à sa maîtresse le méfait dont d'exécrables larrons s'étaient rendu coupables envers elle, avec une noirceur d'âme encore supérieure à celle de sa peau!

Mme W... eut toutes les peines du monde à faire comprendre à la pauvre Bamboula que son trésor, son bonheur était... comme bien des bonheurs: chose fragile ou fusible, — et que, tel s'endort riche et content, qui peut se reveiller ruiné, désespéré! Hélas! ne faut-il pas souvent moins qu'une nuit, — mais une heure, mais un souffle, — pour anéantir ce qui naguère brillait comme du diamant, à nos yeux fascinés? Illusions, prismes, mirages — tous mensonges! puissance, grandeur, richesse, — toutes réalités, ne s'évanouissent-ils pas, celles-ci comme ceux-là, dans de cruels réveils... tel fit le morceau de glace de la pauvre Bamboula!

M. Xavier Eyma, qui est créole, comme on sait, sera très-prochainement de retour d'une excursion d'affaires et d'études, qu'il a récemment entreprise en Amérique. M. X. Eyma, auquel la littérature de voyages et de mœurs doit déjà plusieurs charmants et curieux ouvrages, rapporte les éléments d'une nouvelle publication.

Vous désirez présenter quelqu'un à quelqu'un, pour un bal. Vous nommez M. Dupont, par exemple...

— Dupont de quoi? Dupont de l'Eure? Dupont de Nemours? Dupont de l'Arche? Dupont de l'Alma? Dupont Neuf?

Vous reprenez: Dame... M. Dupont est le fils d'un brave général... d'un ancien député... C'est un homme de beaucoup d'esprit, de cœur: il a le goût des arts...

— Oui... oui... sans doute! Mais, comment voulez-vous qu'on annonce dans mon salon M. Dupont tout court?

— Eh bien! vous ferez, si cela vous plaît, annoncer M. Dupont du Million?

— Comment! il est donc riche? Que ne commenciez-vous par le dire!

— Très-bien; une autre fois je vous dirai tout simplement: J'ai à vous présenter un millionnaire! (*Historique.*)

On nous a, hier, raconté ce joli mot.

Un médecin auquel sa fortune permet d'en prendre à son aise au sujet de sa profession, et qui passe l'été à sa campagne, est rencontré par un de ses amis, à travers champs, et un fusil sur l'épaule:

« — Où diable allez-vous dans cet équipage? dit l'ami.

» — Voir un malade, en flânant par là!

» — Avec un fusil!... il paraît que vous craignez de le manquer! »

L'autre soir, comme les artistes du Théâtre-Français, en représentation au théâtre Ventadour, jouaient le *Bourgeois gentilhomme*, une des ouvreuses appartenant à l'administration des Italiens s'écriait:

— C'est étonnant!... on me disait que les artistes du Théâtre-Français étaient si fameux... et pourtant... on ne les rappelle jamais! Ici, quand on joue l'opéra — et même la tragédie — tous les soirs on rappelle tout le monde... et plutôt dix fois qu'une!

Cette ouvreuse ignorait le mot de Louis-Philippe, auquel on demandait certains avantages pour le Théâtre-Italien qui était, — disait-on, — la gloire de la nation:

« — Non, non! — dit le roi, — c'est le Théâtre-Français, qui est la gloire de la nation, — l'Opéra-Italien n'en est que la vanité! »

Voici une grosse bêtise.

Un monsieur vantait les avantages hygiéniques de la gymnastique — Rien de plus excellent à la santé! — disait-il, — ça double les forces, ça prolonge la vie!

« — Mais pourtant, — dit quelqu'un, — nos pères ne faisaient pas de gymnastique, et pourtant...

» — C'est vrai, ils n'en faisaient pas!... mais aussi, ils sont tous morts! »

Autre: On avait affiché au théâtre de Versailles le proverbe d'Alfred de Musset;

« Il faut qu'une porte soit ouverte
ou fermée. »

Un plaisant remplaça ces deux derniers mots par ceux-ci:

« Ou d'une autre couleur. »

Comme on jouait *Bertrand et Raton*, et que l'excellent Provost rentrait au foyer avec son costume de Raton, Mlle Brohan s'écria:

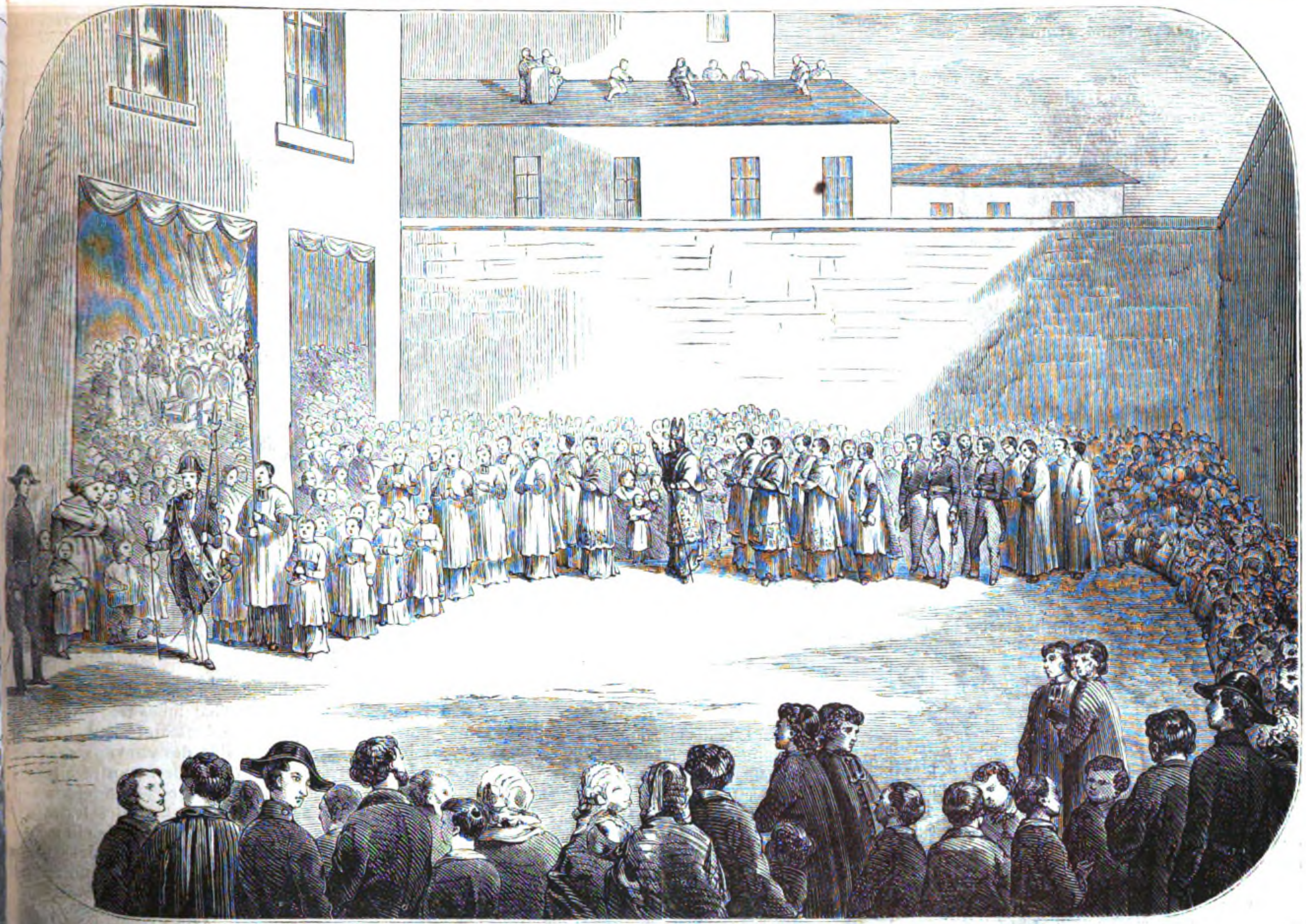
« Il faut se moquer du candide Raton! »

Un pauvre peintre qui gagnerait plus d'argent à passer du chevalet au bâtiment, quittait l'autre jour sa blouse d'atelier pour sortir:

« — J'ai remis des boutons à ton habit! — lui dit sa vieille mère. »

« — Hélas! ma mère, — répondit-il, — vous auriez mieux fait de remettre un habit à mes boutons! »

JULES LECOMTE



Bénédiction de la nouvelle école primaire du 8e arrondissement.

Incendie de l'usine de La Motte-Seguin, à Orléans.

Chronique de la province et de l'étranger.

C'est cette année décidément que nous recevrons la visite de la comète de Charles-Quint. Les télescopes de plusieurs observatoires l'auraient même déjà aperçue dans les profondeurs du ciel; encore quelque temps et elle secouerait à notre horizon sa chevelure de feu... Cette annonce est prématurée, cette comète n'est pas encore la nôtre; mais *l'astre tordu* ne peut tarder à paraître; seulement, soyez sans crainte : la science a parlé, et la parole de la science est très-rassurante, trop rassurante...

Une comète, a dit quelque part notre savant collaborateur, M. Babinet, c'est peu de chose...

Peu de chose, un astre dont l'appendice caudataire peut avoir, comme celui de la comète de 1845, soixante millions de lieues en longueur sur une largeur de un million trois cent vingt mille lieues! N'est-ce pas là une assertion bien imprévue? Ce n'était pourtant que la pensée très-affaiblie de notre docte confrère. Une comète, a-t-il ajouté, ce n'est rien!... Il a été plus loin... c'est moins que rien!... Pour le coup, c'était trop...

Nous dirons, nous : Ayez confiance dans la science du grand géomètre dont la sagesse ineffable a réglé l'essor des astres et les intersections de leurs orbites, et, laissant là les mouvements célestes, demandons à la science d'autres enseignements.

∴

La science est coutumière des prodiges.

Donnez-moi un point d'appui, disait-elle par la voix d'Archimède, et je soulèverai le monde; donnez moi le sol le plus aride, dit-elle aujourd'hui : des dunes, des bruyères, du sable... du sable pur! et je vous les couvrirai de moissons.

Et ce qu'elle dit, elle le fait... elle le fait dans les plaines aréneuses des Landes, elle le fait dans les friches désolées de la Sologne... elle le fait sur les plateaux du camp de Châlons; car ce ne sont pas seulement des baraquements, des parcs, des magasins, des établissements militaires de toute nature que nos soldats ont construits sur ce sol stérile; ce sont des fermes, et des fermes florissantes.

Voyez plutôt celle du quartier impérial que représente la première gravure de notre page 76. Que ne pouvez-vous parcourir ces guérets où le vent fait ondoyer les moissons en vagues d'or, ces champs de sarrasins chers aux abeilles, où la brise se charge de si suaves aromes; vous direz si vous reconnaissez là le sol crayeux de cette Champagne misérable, de cette Champagne *pouilleuse*, pour nous servir de l'expression séculaire dont l'a flétrie la voix publique, où ne végètent que les chiendents, les pariétaires et les ajoncs.

Or, ce que nos soldats ont fait au quartier impérial, ils l'ont réalisé à Vadenay, à Cuperly, à Bouy, à Suippes et à Jonchery, où de semblables exploitations agricoles sont en plein essor de prospérité.

∴

Mais il est des miracles qui nous touchent plus encore que ceux de la science, ce sont les prodiges de la charité, et les cachots de la prison de Versailles en ont vu un dont nous nous sentons heureux de nous faire l'écho. Ce n'est pas devant le crime seul que s'ouvre la porte de ces lieux d'expiation, c'est parfois devant la vertu qui pénètre partout où il y a des douleurs à soulager. Celle du cachot nº 7 s'ouvrit, il y a quelques jours seulement, devant deux prêtres : l'un était l'aumônier de la prison, l'autre était le premier pasteur du diocèse, Mgr Mabile, le nouvel évêque de Versailles.

Le cachot où ils entrèrent est un de ces obscurs réduits où l'on enferme les condamnés à mort. Là, est affaissé sous le poids de ses fers l'assassin de Poissy. Il est encore jeune, quoique la vie du bagne, où il a passé dix ans, et les passions violentes qui l'ont toujours agité aient profondément sillonné ses traits. Sa physionomie a quelque chose de farouche qu'elle emprunte surtout à la lucidité de ses prunelles profondément enfoncées sous des sourcils épais. Il lève sur ses visiteurs des yeux hagards, avec une expression d'impatience et de menaçante brutalité.

Sa Grandeur lui adresse quelques paroles de bienveillance et de miséricordieuse bonté; puis, s'asseyant près de son grabat, lui parle comme un père compatissant à un enfant coupable et malheureux.

Cet homme le regarde avec surprise, puis l'écoute avec émotion; le digne apôtre parle toujours; ce n'est plus l'éclat de la menace qui brille dans les yeux du criminel, c'est celui des larmes.

— Ah! murmura-t-il en hochant la tête, que ne m'a-t-on dit cela il y a vingt ans... je ne serais pas indigne de l'entendre... Est-ce que maintenant le bon Dieu peut me pardonner?

L'évêque sent, à ce cri de la conscience bourrelée qui, avec le rayon de cette belle et touchante morale évangélique, si puissante sur les natures même les plus dégradées, le remords qui a pénétré dans ce cœur. Le remords, c'est le premier ébranlement imprimé par la grâce, *initium sapientiæ timor*. Sa voix devient plus pressante, et quand il quitte le cachot, le meurtrier s'est courbé sous sa bénédiction, il pleure, il prie, il espère et conjure Dieu d'accepter miséricordieusement son sang en expiation de celui qu'il a versé.

∴

Voici un autre criminel et un autre acte de charité; mais s'ils se suivent, on va voir qu'ils ne se ressemblent guère, comme les jours de notre été absolument.

M. Duclos est un marchand de grains des environs de Montlhéry; revenant de cette ville, il parcourait, jeudi dernier, vers neuf heures du soir, la route d'Orléans.

Le jour avait été brûlant, la soirée était magnifique. La lune éclairait d'une lueur sereine les bois qui bordent la route sur le point où il la parcourait. Un homme armé d'un gourdin s'élance à l'improviste d'une touffe de bouleaux, et se plaçant sur le chemin à quelques pas devant lui.

— Ta bourse, lui dit-il, ou je t'assomme.

L'homme était haut de taille et le gourdin énorme.

— Diable! fait M. Duclos en fouillant dans son paletot d'un air intimidé, à une telle réquisition il n'y a qu'une réponse... Et la voilà, ajoute-t-il avec résolution en présentant brusquement au bandit le canon multiple d'un revolver. Six coups, misérable, poursuivit-il, et à balles forcées, encore...

C'est le voleur qui s'effraye à son tour.

— Jette ton bâton au large ou tu es mort.

Il obéit.

— Ton argent, maintenant...

— Comment! s'écrie le brigand, tu *travailles* donc aussi?...

— Ton argent, te dis-je, coquin, ou je te fais sauter la cervelle comme tu le mérites.

Le bandit comprend au ton qu'il n'y a pas à hésiter. Il s'exécute. Il jette aux pieds de M. Duclos un porte-monnaie.

— Est-ce tout?

Il retourne ses poches.

— Et ta montre, reprend M. Duclos qui aperçoit des breloques.

Il jette sa montre...

— Bien! file maintenant...

M. Duclos fit le soir même la déclaration de cette rencontre au maire de la commune, et lui remit la montre et le porte-monnaie du voleur volé au bénéfice des indigents.

Le porte-monnaie contenait 102 fr.

∴

Orléans, dont nous venons d'écrire le nom, a été réveillé, l'une des nuits de la semaine dernière, par un sinistre terrible. L'un de ses plus beaux établissements, la Motte-Seguin, était en feu; les progrès de l'incendie avaient été aussi rapides que son explosion soudaine et imprévue. Quand les premiers cris d'alarme signalèrent ce malheur, les flammes débordaient déjà par toutes les fenêtres des trois étages les plus élevés.

C'était un spectacle d'une horreur sublime. Un orage des plus violents éclatait en ce moment sur la ville; les grondements prolongés de la foudre s'unissaient aux sourds mugissements de l'incendie; l'éclat sinistre des flammes se mêlait à celui des éclairs, dont les clartés sulfureuses pâlissaient, s'éteignaient dans les ardentes réverbérations de l'embrasement; les colonnes de fumée qui allaient se confondre avec les nuages orageux semblaient réunir la catastrophe et le météore dans un phénomène inconnu. La Loire, en reflétant dans ses eaux ce formidable conflit des flammes de la terre et et des feux du ciel, complétait ce sinistre et saisissant tableau. C'est celui qu'a reproduit le burin de nos graveurs. (Page 69, 2e gravure.)

Dès les premiers instants le désastre était sans remède. Tous les secours, dirigés et appliqués avec autant d'habileté que de dévouement, durent se borner à contenir le feu dans l'usine, devenue en un instant une vaste fournaise. Les masses d'eau lancées par les pompes et secondées par les flots d'une pluie torrentielle, obtinrent ce résultat heureux.

Un monceau de décombres où les engrenages soudés, les meules en éclats, les arbres de fer tordus sont confondus aux merrains et aux poutres carbonisés, a remplacé ce riche établissement, dont les pans de murs croulants dessinent seuls le vaste périmètre.

On ignore la cause de ce sinistre que généralement on attribue à la foudre. Une enquête est ouverte.

∴

A propos d'enquête, un petit scandale vient d'être signalé à celle de la justice. Un des nombreux pseudo-dauphins, qui eussent volontiers changé leur feutre prolétaire ou le bonnet de sabotier contre l'antique couronne des rois de France, — cela se conçoit, — est mort l'année dernière dans une petite commune de l'arrondissement de Villefranche, au château même de Mme d'Apchier, où cette majesté interlope avait trouvé un asile. Chacun se rappelle ce Richemont, flétri comme imposteur par un arrêt de la justice : cet audacieux intrigant, à qui le vieux Larue, le dernier gardien du royal orphelin, dans la tour du Temple, cria, devant la cour, d'une voix indignée : « Vous le Dauphin! J'ai quatre-vingt-dix ans; eh bien, devant Dieu qui m'entend et va me juger, vous êtes un menteur! Vous le Dauphin! vous voyez le bras que j'étends vers vous? Eh bien! c'est sur ce bras que Louis XVII est mort! » C'était ce Richemont.

Jusque-là, rien que de très-régulier ou du moins que de légal. L'extrême crédulité ne relève que des conseils de famille. Mais Richemont mort, ne s'est-on pas avisé de placer sur sa tombe une dalle funèbre avec cette inscription :

Ci-gît Charles-Louis de France, né à Versailles, le 25 mars 1785, *mort*, etc..., frappant ainsi d'un coup double la sainteté de la justice et l'inviolabilité de l'histoire. C'est également en ces termes contempteurs de la chose jugée, que son décès a été inscrit sur les registres civils.

On assure que sur la plainte de M. de Bonnechose des ordres viennent d'être donnés pour que la double rectification ait lieu sans retard.

∴

Voici un accident qui a voilé de tristesse les plaisirs de l'un des centres thérapeutiques et mondains les plus et les mieux fréquentés des Pyrénées françaises, de la jolie petite ville de Bagnères . de Bagnères-de-Luchon, cela va sans dire.

Un jeune homme, appartenant à une honorable famille de Béziers, mais d'habitudes très-peu sportmanes, céda aux invitations de deux amis, qui, lui vantant la bénignité très-contestable des chevaux des Pyrénées, lui firent accepter une partie équestre à la vallée du Lys. Ceux qui connaissent le caractère de cette petite race chevaline comprendront toutes les tribulations que lui réservait cette cavalcade. Elle eut malheureusement le dénoûment le plus sinistre. Jeté violemment à terre, l'infortuné fut relevé dans un état qui ne laissa aucun espoir aux soins habiles de M. le docteur Barrie de le sauver. Il était venu demander la santé et le plaisir à la ville thermale, il y a trouvé la mort.

∴

La chronique n'a à recueillir que des faits secondaires à l'étranger.

S. M. la reine d'Angleterre vient de nommer Jung Bahadoor grand-croix de l'ordre du Bain. C'est une récompense des services qu'il n'a cessé de rendre à la domination britannique dans les Indes, depuis le commencement de l'insurrection.

Jung Bahadoor est une des figures les plus étranges que présente l'Orient, le pays, à toute époque, des caractères bizarres et des types fantastiques. Notre première gravure offre son portrait.

Issu de l'une des plus célèbres familles du Népaul, il se distingua dès sa première jeunesse par son intrépidité et son sang-froid. Appelé à la cour par Mahaboor Sing, son oncle, premier ministre du souverain, il y obtint un succès si complet par son élégance, son esprit et son courage, que Mahaboor, redoutant en lui un rival, devint aussitôt, de son protecteur, son ennemi secret. Tous ses efforts ne tendirent plus qu'à le perdre dans l'esprit de son maître. De là, une suite d'épreuves auxquelles il n'échappa que par son extrême vigueur et sa froide intrépidité. On serait tenté de voir dans son histoire une chronique légendaire copiée sur celle de la jeunesse d'Hercule.

∴

Un jour il se trouvait avec la cour sur les bords de l'un des torrents qui tombent des hautes chaînes de l'Hymalaïa, et se précipitent dans le Gange. Le torrent grossi par les pluies avait franchi ses rives et roulait avec une rapidité éblouissante ses flots tumultueux.

—Jung, lui dit le prince, on me vante sans cesse ta force et ton habileté. J'en veux une preuve; lance ton cheval dans ces eaux et traverse ce torrent.

Jung regarde le sultan avec surprise.

— Tu as peur, je crois, lui dit celui-ci.

Le jeune Indou n'hésite plus, il dirige son cheval vers la rive; l'animal, effrayé par le mouvement et le fracas des eaux, refuse d'y descendre, mais Jung le contient et le domine avec tant de puissance, qu'il le fait sauter dans le torrent. Il le dirige alors avec tant d'adresse que l'animal, suivant une ligne oblique, avance rapidement vers le bord opposé : c'est alors que perfidement inspiré par son premier ministre, le prince lui crie. « Jung! Jung! pas plus loin, il me plaît maintenant que tu reviennes. » Mahaboor a espéré qu'en retournant cheval et cavalier seront emportés par l'impétuosité des eaux. Jung triomphe de ce nouvel

péril avec autant d'habileté que de bonheur. Quelques instants lui suffirent pour regagner sain et sauf la rive d'où le radjah et sa cour contemplaient cette scène de mort.

Ces épreuves se renouvelèrent pendant deux années entières, sans que Jung en pût deviner le mystère; de vagues soupçons avaient bien traversé son esprit, mais ils s'y étaient allumés et éteints avec la rapidité de l'éclair. Un dernier fait ranima toutes ces lueurs fugitives et substitua à ces doutes une conviction complète.

* * *

Le radjah était en chasse dans une des plaines du Gandak, dont les jungles abondent d'animaux féroces. Une fosse longue et profonde, couverte de branchages, était creusée dans le centre de la jungle vers laquelle une battue devait faire refluer les animaux des fourrés voisins. Un grand nombre tombait toujours dans cette fosse, dont on enlevait les feuillages, et le radjah avait alors le plaisir de percer les animaux de balles ou de flèches, sans affronter aucun danger.

Un jour un tigre était tombé dans une de ces fosses. C'était un animal d'une force énorme et d'une férocité en rapport avec sa taille; à l'arrivée du radjah, il était couché la gueule et les pattes ensanglantées, au milieu des cadavres des autres animaux; quelques balles l'eurent bientôt rendu à toute sa fureur, ce fut alors que Jung vit son oncle se pencher à l'oreille du radjah; le prince sourit, et portant les yeux vers lui :

— Jung, lui dit il, en jetant dans la fosse un long pistolet qu'un de ses serviteurs venait de lui remettre tout chargé, oseras-tu m'aller chercher cette arme?

Le désir du radjah était un ordre, mais l'obéissance était la mort.

— Je ne discute pas vos ordres, seigneur, je les exécute.

Et après avoir jeté à son oncle un regard chargé de haine et de vengeance, il profite du moment où le tigre était à l'autre extrémité de la fosse pour s'y laisser glisser... La bête féroce se retourne au bruit de sa chute; mais quelque rapide qu'ait été sa volte, elle n'a pu bondir sur l'audacieux descendu dans son arène, que Jung n'eût saisi le pistolet dont le feu l'atteint en pleine poitrine. La balle n'a pu arrêter son élan; mais tout en tirant son cangiar l'Indien s'est dérobé par un écart rapide, et quand le tigre revient sur lui, il lui décharge un coup si violent sur la tête que la lame reste profondément engagée dans l'os frontal. Le tigre tombe sous le coup pour se relever aussitôt en secouant la tête et rouler une seconde fois sur le sol. Le sang que sa respiration faisait jaillir au loin annonçait que sa première blessure était mortelle. Le triomphe de Jung fut salué par un cri enthousiaste où se confondit la voix du radjah.

Il écouta cette acclamation avec une expression sombre, car son cœur était en ce moment tout à la vengeance, et ses projets ne s'arrêtaient pas au-dessous du trône du radjah. Ils les a réalisés, mais chaque degré pour s'élever à ce faîte a été le cadavre d'un ennemi; le premier a été celui de son oncle, qu'il poignarda de sa main: — Tiens, lui dit-il, à chaque coup dont il le frappait, voilà pour le torrent de la Bagmatti; tiens, voilà pour le *puits* des suppliciés; etc... Arrivé au quatorzième : Tiens, voilà pour le tigre du Gandak. Et le poignard se plongea cette fois dans son cœur.

Une douce et sainte influence devait arracher Jung à cette vie demi-sauvage. Etant venu à Benarès, il vit une jeune fille d'une rare beauté, mais dont la beauté avait d'autant plus de prestige qu'on eût pu dire qu'elle n'était que l'épanouissement extérieur de son cœur, le rayonnement, la splendeur de son âme, c'était la princesse Gouramma, la fille unique de Bir Rajundah, ancien radjah de Curg. Il demanda sa main et l'obtint.

Cette belle et sainte jeune femme a pris sur cette nature bouillante l'empire irrésistible de la grâce et de la vertu. Gouramma est chrétienne, elle a reçu sur les fonts baptismaux le nom de Victoria. Tout fait espérer que cette généreuse princesse sera la Clotilde de ce Clovis indou.

* * *

Cette nomination est venue faire une heureuse diversion aux impressions pénibles qu'ont jetées à l'opinion publique en Angleterre les plus récentes nouvelles de l'Inde. Les derniers combats ont enlevé beaucoup de leur prestige aux forces anglaises. Il faut rester invaincu pour paraître invincible, et les troupes britanniques ont éprouvé plusieurs échecs. Notre seconde gravure représente une de ces rencontres funestes. Un corps de troupes anglaises, surpris dans les montagnes de l'Oude, lutte avec la fureur du désespoir contre l'acharnement des masses indoues qui se ruent sur lui. Ce ne fut qu'après avoir essuyé des pertes cruelles qu'il parvint à opérer sa retraite.

* * *

Mais tandis que notre attention se laisse emporter vers l'Inde par les préoccupations de l'opinion britannique, il est d'autres faits en Europe qui appellent notre intérêt. L'auteur de cette imposante basilique de Saint Isaac, édifice colossal où la Russie a prodigué toutes les richesses de la nature : marbres, porphyres, malachites, pierres précieuses, et toutes les magnificences de l'art: statuaire, sculpture, peinture, mosaïque, n'a survécu que quelques semaines à l'inauguration de ce monument. Le Nord a perdu son Michel-Ange... Nous le disons avec douleur et avec orgueil, car ce Michel-Ange du Nord est un Français. M. de Montferrand est mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, comme il est beau à un artiste de mourir; le terme de sa longue carrière a été l'apogée de sa gloire.

Etrange coïncidence! C'était une opinion, en quelque sorte traditionnelle, dans le peuple de Saint Pétersbourg, que l'architecte de cette merveilleuse cathédrale, qui a coûté tant de trésors et tant d'années, ne survivrait point un mois à l'achèvement de cet édifice. Or, un mois ne s'était pas écoulé depuis la dédicace de Saint-Isaac, que M. de Montferrand était mort.

Tout Saint-Pétersbourg, en ce moment, est rempli de son nom; on ne parle que de l'édifice qui, entre tant d'autres, rendra son nom impérissable; les incidents de l'inauguration sont le texte de tous les récits. Nous qui, par spécialité, laissons aux faiseurs de gerbes le gros de la moisson, pour recueillir les épis épars des anecdotes, rapportons un de ces incidents qui, dans sa futilité, a un double avantage : il peint un peuple et un souverain. C'est donc à la fois, dans une très-humble sphère, de la physiologie et de l'histoire.

* * *

Le désir de donner à cette grande inauguration un éclat en rapport avec la splendeur de l'édifice avait rendu très-sévère sur la distribution des cartes d'entrée. Il ne devait y paraître que de hauts fonctionnaires dans tout l'éclat de leurs uniformes. Il y eut cependant des exceptions, et, entre autres, une exception qui fit scandale.

Un Américain, dans une de ces toilettes fantaisistes qu'affectionne l'esprit indépendant d'un démocrate en voyage, apparut tout à coup au milieu de cette foule dorée.

Comment cette redingote noisette et ce pantalon ventre-de-biche s'étaient-ils glissés au milieu de tous ces costumes ruisselants d'or et étincelants de pierreries? C'est là un de tes mystères, ô Dieu dollar! Ce qui est certain, c'est que le Yankee était bien là, et qu'avec cette charmante ignorance de soi-même qui tient à la fois de l'ingénuité et du cynisme, il gravite, il s'insinue, il pénètre et fait si bien que sa redingote noisette vient s'épanouir aux premiers rangs de ce monde aristocratique où l'on n'aperçoit que des ducs et des princes, avec la complaisance d'une tache d'huile sur un manteau de velours.

Nous l'avons dit : ce fut un scandale.

Le grand maître des cérémonies accourut.

— Je ne doute pas, monsieur, dit-il au pantalon aventureux, puisque vous êtes dans cette enceinte, que vous ne vous y trouviez en vertu de la carte d'entrée qui a pu seule vous l'ouvrir; mais je vous ferai observer que, d'après les lois du cérémonial, on ne peut se présenter ici qu'en uniforme.

— Citoyen américain, je n'ai d'autre costume... que ces vêtements civils... mais au reste, je n'y tiens pas... si vous voulez me faire donner un uniforme, je vais le prendre de suite.

Le paletot noisette était sublime d'aplomb ingénu.

Le maître des cérémonies sourit.

— J'en suis désolé, mon bien cher monsieur, mais la seule chose que je puisse vous offrir de prendre.. c'est la porte.

— La porte!... monsieur! reprend avec indignation l'Américain, dont le pantalon ventre-de-biche a dans ce moment les frémissements d'une peau de panthère...

On s'anime... l'étranger tient à sa place de tout le prix... qu'elle lui coûte, et la défend... comme une propriété acquise.

Le grand officier de la cour est inflexible comme l'étiquette... heureusement pour la redingote fantaisiste que le czar a connaissance du débat, il s'informe... on lui révèle la cause de ce conflit incongru... il sourit.

— Qu'on laisse tranquille ce brave homme, dit l'empereur Alexandre II, il rompra la monotonie de ma cour; un paysan... du Mississipi n'y est pas de trop.

Il paraît que le Mississipi est le Danube du nouveau monde : le fleuve de la franchise et de la rusticité.

FULGENCE GIRARD.

Inauguration de la nouvelle école primaire du 8e arrondissement.

C'est désormais un axiome populaire : Ouvrir des écoles, c'est fermer des prisons. L'instruction n'éclaire pas seulement, elle moralise. On ne cultive pas l'esprit sans féconder le cœur. Ce fut sous l'inspiration de cette pensée que le conseil municipal, dans sa séance du 19 février, accepta la proposition que lui faisait un des honorables négociants du huitième arrondissement, M. Bourdilliat, de faire élever lui-même, sur les vastes terrains qu'il possède avenue de la Roquette, les constructions nécessaires pour recevoir une de ces écoles.

Les plans dressés par M. Regnaud, architecte de M. Bourdilliat, sous la direction de de M. Uchard, architecte de la ville, reçurent immédiatement l'approbation du conseil. Les ouvriers furent mis à l'œuvre le 10 avril. Trois mois s'étaient à peine écoulés que, grâce au zèle éclairé du propriétaire, les constructions, élevées avec autant de goût que de prévoyance : conciergerie, réfectoire, parloirs, préau couvert, classes capables de contenir six cents élèves dans les conditions d'air et de jour les plus parfaites, pouvaient être livrées aux professeurs. Les frères de la Doctrine chrétienne y ouvrirent leur enseignement, le 8 juillet. L'inauguration en a eu lieu le 22 de ce mois, en présence d'une brillante assistance, dans laquelle figurait un grand nombre de magistrats. S. Em. Mgr le cardinal archevêque de Paris avait voulu, quoique malade, venir bénir pontificalement cet établissement, l'instruction populaire étant à ses yeux l'auxiliaire le plus puissant et le plus précieux de la religion. Elle était présidée par le nouveau maire de l'arrondissement, M. Lévy, si populaire dans ces quartiers où l'élévation et l'aménité de son caractère lui ont conquis l'affection universelle.

Ces édifices semblent avoir résolu le problème des constructions scolaires de Paris. Nuls ne sont plus vastes, plus commodes, plus salubres, nuls ne présentent dans leur simplicité cette harmonieuse élégance de disposition et de distribution qui est le seul luxe que comportent la nature et la destination de ces bâtiments, et nuls pourtant n'ont été élevés dans un système si économique.

Aussi S. Em., s'adressant à M. Bourdilliat avec cette bienveillance exquise qui donne tant de prix à ses éloges, le félicitait-elle vivement du zèle intelligent avec lequel il n'a cessé de diriger et d'activer ces intéressants et utiles travaux. Un banquet offert par le propriétaire de l'établissement aux personnes notables qui avaient assisté à la cérémonie termina le soir cette solennité.

LÉO DE BERNARD.

Cherbourg ancien et moderne.

Les fêtes qui vont commencer à Cherbourg pour l'inauguration du chemin de fer de l'Ouest, celle de la statue équestre de Napoléon Ier, l'ouverture de nouveaux bassins, la réception de la reine d'Angleterre, appellent nécessairement l'attention sur cette cité. Elle a joué un rôle à quelques-unes des époques de notre histoire; l'avenir lui en réserve une plus importante encore.

L'histoire de Cherbourg remonte aux temps les plus reculés. Il est douteux, cependant, que l'on puisse justifier le surnom de *Cæsaris Burgus* qui lui est donné par quelques auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sol sur lequel elle est construite fut une station romaine désignée dans l'*Itinéraire* d'*Antonin* sous le nom de *Coisallum*, et que là était le château. En le faisant démolir, en 1688, Vauban crut y découvrir des restes de maçonnerie antique.

Sous les premiers ducs de Normandie on l'appelait *Castellum Curusbur*.

En 949 un roi de Danemark, Aigrold, y séjourna. Un acte authentique de 1026 parle d'un château que Sa Majesté Danoise y possédait.

Guillaume le Conquérant, auquel la ville de Falaise a élevé il n'y a pas longtemps une statue équestre, fit bâtir à Cherbourg un hospice et une église en conséquence d'un vœu qu'à la suite d'une grave maladie il avait fait quelques années avant son départ pour l'Angleterre.

A l'exception de Henri II qui vint souvent à Cherbourg avec la reine Eléonore et une cour brillante, les Anglais n'ont pas laissé de bons souvenirs dans cette ville.

Le château, longtemps considéré comme une des places fortes de la Normandie, passa avec ces autres places sous la domination de Philippe-Auguste et soutint trois ou quatre siéges mémorables.

La position de cette ville à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin, à l'embouchure d'une rivière, — de la Divette, — au fond d'une baie d'une vaste étendue, la fit toujours regarder comme un poste d'une haute importance. Cette opinion n'a pas changé. Tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis plusieurs siècles ont cherché à faire de Cherbourg un grand port, une place de guerre.

La première pensée de créer dans la Manche un grand établissement militaire réunissant ces deux conditions date de 1665. Un pénible désastre, le combat de la Hougue, en fut la cause, et la baie de

CHERBOURG.

Cherbourg fut jugée, dès cette époque, l'endroit le plus favorable. Le plus ancien projet que l'on connaisse est celui du capitaine de vaisseau la Bretonnière. Il fut rédigé en 1777. Les travaux commencèrent en 1784, furent suspendus en 1788 et entièrement abandonnés à l'époque de la Révolution.

Mais leur importance, leur nécessité n'avaient cessé de préoccuper les esprits, et dès l'année 1802, ils reprenaient avec une certaine activité. Ce fut à cette époque que Napoléon Ier arrêtait le système d'achèvement de la digue et de ses défenses, ordonnait l'ensemble des établissements et constructions de toute nature, qui constituent aujourd'hui, pour la plupart, l'arsenal maritime, le creusement de l'avant-port, les bassins.

L'entreprise commencée, on la poursuivit avec un tel zèle que l'Empereur, impatient de juger de l'état des travaux, résolut de se rendre à Cherbourg. Il y arriva le 26 mai 1811 avec l'Impératrice Marie-Louise et y demeura quatre jours.

Durant cette visite, dont le souvenir est toujours vivace parmi les populations de l'Ouest, date une nouvelle existence pour Cherbourg. Quelques jours après le retour de Napoléon à Paris, le 6 juin 1811, paraissait un décret dont les dispositions nombreuses étaient autant de bienfaits répandus sur la population et le département.

Non-seulement il y était question du port, de la jetée, des bassins, mais de la construction d'églises, d'hospices, de magasins, d'une halle aux grains, de tribunaux, de prisons, de canaux souterrains.

Malgré les vicissitudes des temps, tous les établissements ont été terminés. Deux seulement attendent leur entier achèvement. Mais cette attente sera de peu de durée. On ne peut plus douter de la réalisation de l'œuvre immense conçue par Napoléon Ier, quand on a été témoin des gigantesques travaux entrepris pour la mener à bonne fin. Ceux de la digue, des bassins, du port, méritent des historiens spéciaux pour rappeler les prodiges d'intelligence, de force, de courage, d'adresse, de persévérance, qui se sont succédé depuis quelques années sur cette partie du littoral de la France.

Grâce au chemin de fer unissant aujourd'hui Cherbourg à la capitale, il sera facile de les apprécier. A ce chemin de fer qui transporte en ce moment des flots de voyageurs sur les bords de l'Océan, nos premières paroles, nos premiers remercîments.

On sait combien, en 1842, lors du partage des premières lignes de chemin de fer, les intérêts de la basse Normandie, c'est-à dire des villes d'Evreux, de Caen et de Cherbourg, furent négligés. Les populations s'émurent, mais ce fut seulement en 1845 qu'on pensa à leur donner satisfaction. Malheureusement des rivalités éclatèrent! Les combats livrés sur ce champ de bataille n'ont pas duré moins que le siége de Troie, et ce n'est qu'en 1852, sous l'autorité du prince président, et pendant le ministère de M. Lefebvre-Duruflé, que cette grande lutte fut terminée.

Un intérêt tout particulier se rattache donc à l'arrivée, à la présence de l'empereur Napoléon III sous les voûtes de cette gare, que le *Monde illustré* fera connaître dans quelques jours, qui permet de pénétrer dans la ville, et où Sa Majesté va recevoir, au milieu des acclamations unanimes, les hommages dus au souverain qui a su traduire en réalité les vœux et les espérances de la France.

C'est de cette gare où les clés de la ville seront remises à l'empereur, où aura lieu la bénédiction des locomotives, que Leurs Majestés partiront pour traverser une partie de Cherbourg et se rendre à l'hôtel de la sous-préfecture, où il y aura diner et réception.

Le 7 août, de grand matin, sera célébrée la cérémonie de la pose de la première pierre de l'hospice qui prendra le nom d'*hospice de Napoléon III*, et dont les plans ont été tracés par l'habile architecte de la ville, M. Geuffroy, le suprême ordonnateur des fêtes qui ont métamorphosé Cherbourg pour quelques jours en une ville de plaisirs; à une heure, ouverture de la digue et immersion du nouveau bassin, lancement d'un navire qui n'attend plus que le signal pour prendre possession de l'élément sur lequel il fera glorieusement flotter les couleurs de la France; visite au port militaire; le soir, bal dans les splendides appartements de l'hôtel de ville.

Le dimanche, 8, l'empereur et l'impératrice doivent

RG.

Grâce au chemin de fer unissant aujourd'hui Cherbourg à la capitale, il sera facile de les apprécier. A ce chemin de fer qui transporte en ce moment des flots de voyageurs sur les bords de l'Océan, nos premières paroles, nos premiers remercîments.

On sait combien, en 1842, lors du partage des premières lignes de chemin de fer, les intérêts de la basse Normandie, c'est-à-dire des villes d'Evreux, de Caen et de Cherbourg, furent négligés. Les populations s'émurent, mais ce fut seulement en 1845 qu'on pensa à leur donner satisfaction. Malheureusement des rivalités éclatèrent! Les combats livrés sur ce champ de bataille n'ont pas duré moins que le siége de Troie, et ce n'est qu'en 1852, sous l'autorité du prince président, et pendant le ministère de M. Lefebvre-Duru que cette grande lutte fut terminée.

Un intérêt tout particulier se rattache donc à l'ar vée, à la présence de l'empereur Napoléon III sous voûtes de cette gare, que le *Monde illustré* fera c naître dans quelques jours, qui permet de pénét dans la ville, et où Sa Majesté va recevoir, au mi des acclamations unanimes, les hommages dus au s verain qui a su traduire en réalité les vœux et les pérances de la France.

C'est de cette gare où les clés de la ville seront mises à l'empereur, où aura lieu la bénédiction locomotives, que Leurs Majestés partiront pour tra ser une partie de Cherbourg et se rendre à l'hôte

ıassé. Il n'en fut

'oule de projets, ıthèque, ont été ;, en décidant sa ıit arrêté qu'en- ıne ligne trans- la bibliothèque. es, des livres et ıander la trans- ; édifices et sur rop long d'énu-

ni par compren- ırtout plus sim- elle est établie, donner l'air et rendant, autant ıentale et artis-

a été chargé de

boutiques occu- nt, du côté de la t, ont été démo- lerie élevée par ntièrement dans es bâtiments ne uche, un élégant r; en face, une rtés par des pié- ıse d'où s'échap- , coupé par des rdures de lierre; par la rue Vi- erçoit à travers r.

Champs, la mé- e; on a dégagé le président de qui donna jadis mentale que re- de dorée et ornée à l'époque de e exacte de cette elle de la renais- élange de pierre ı bon effet d'en- par l'ornemen-

ation seront ter suit avec ardeur uand le mur, si ou d'une prison, venons de parler, rée, sera un mo- es étrangers ne indispensable à eur, tardivement de ces lumières le la capitale du

ÇOIS LACOUR.

de cette guerre s d'ensanglanter ris qu'une prise dérale, dont ils ıeentreprise sans ıner les contrées e New-York, de croyaient avoir

ı'à présent celui rre qui fût pour du lac Salé avec montagnes, ne on profonde que , ses mœurs bi- américaine, de- nt il était venu es contrées qu'il

en masses ces trie, ces plaines cette nature aux s profondes, aux la Jérusalem de t élevé le temple celui de Salomon comme le berger

s arva,

1. Hôtel de ville.
2. Préfecture mari
3. Eglise de la Trin
4. Hospice civil.
5. Prison civile.
6. Temple protesta
7. Salle d'asile.
8. Magasin à poud
9. Collége de la vil
10. Hôtel de la so

PLAN DE LA VILLE ET DU PORT DE CHERBOURG.

VILLE.

1. Hôtel de ville.
2. Préfecture maritime.
3. Eglise de la Trinité.
4. Hospice civil.
5. Prison civile.
6. Temple protestant.
7. Salle d'asile.
8. Magasin à poudre.
9. Collége de la ville.
10. Hôtel de la sous-préfecture.
11. Grues.
12. Entrepôt des douanes.
13. Bureau de bienfaisance.
14. Abattoirs.
15. Cales de construction.
16. Manutention de la guerre.
17. Gare d'arrivée du chemin de fer.
18. Emplacement de la statue équestre de Napoléon Ier.

PORT.

1. Prison militaire.
2. Hôpital de la marine.
3. Magasins à poudre.
4. Manutention.
5. Maison d'arrêt.
6. Gendarmerie de marine.
7. Tribunaux maritimes.
8. Caserne d'artillerie de marine.
9. Caserne des équipages de ligne.
10. Cales de halage.
11. Caserne d'infanterie de marine.
12. Hangar au bois de construction.
13. Cales de construction.
14. Direction des travaux hydrauliques.
15. Dépôt de la recette et du mouvement des bois.
16. Direction des mouvements du port.
17. Ateliers de la grande tôlerie.
18. Halle de montage.
19. Hygromètre.

aire une promenade sur les hauteurs de la ville, visiter Notre-Dame du Vœu, qui rappelle le souvenir du débarquement de la reine Mathilde. Achevée en 1852, cette église offre dans son ornementation des souvenirs de l'architecture romane.

Le même jour, après une messe solennelle, l'inauguration de la statue équestre de Napoléon Ier, sur le quai Napoléon, en face de la rade; revue des troupes. Le soir, départ pour les autres parties de la Normandie et de la Bretagne.

Le projet d'élever une statue équestre à Napoléon Ier dans la ville de Cherbourg remonte à plusieurs années. En 1854, la ville ouvrit un concours et fit un appel au talent de tous les artistes français.

« La statue, disait-elle dans son programme, sera placée sur le quai Napoléon, à Cherbourg. Elle sera en bronze et reposera sur un piédestal en granit. Ses dimensions, cheval et cavalier compris, seront de cinq mètres environ.

» L'Empereur regardera tout à la fois le port militaire, la digue et la rade, et paraîtra donner son approbation à l'exécution des grands travaux que son génie a conçus.

» L'Empereur devra être représenté avec son costume traditionnel. »

De nombreux concurrents répondirent à cet appel, et après un examen approfondi des différents modèles envoyés à Cherbourg, la préférence fut donnée, à l'unanimité moins une voix, à celui de M. Levéel, statuaire, né à Bricquebec, un enfant du département de la Manche.

En moins de deux ans, ce modèle, dont le *Monde illustré* a déjà publié un dessin, fut exécuté à Paris dans les proportions colossales indiquées, et dans l'un des ateliers du dépôt des marbres. Au commencement de cette année, il était coulé en bronze dans la fonderie de M. Eck. Après une exposition de quelques jours, il était démonté, transporté à la gare du chemin de fer de l'Ouest le 17 juillet et conduit à Cherbourg dans la journée du 19.

La place sur laquelle la statue équestre est actuellement dressée est limitée au nord par la rade de Cherbourg, au sud par la place d'armes, au levant par la jetée de l'ouest, l'avant port du commerce et l'église principale de Cherbourg, enfin, au couchant, par le port Langlet.

La statue repose sur un piédestal de cet inaltérable granit enlevé aux carrières du pays et qui forme la base de la jetée et des bassins. Aucun ornement ne le décore, si ce n'est une inscription, témoignage de reconnaissance et de dévouement. De grandes réserves étaient imposées à M. Geufroy, l'architecte, au point de vue de l'ornementation. Il s'est attaché à chercher dans la composition de son projet une combinaison de lignes susceptibles d'exprimer le caractère grave qui convient à un monument de ce genre, et qui doit se résumer dans ces deux conditions : *la puissance et la simplicité.*

C'est dans ce piédestal que seront déposées une suite de médailles en bronze, rappelant les faits mémorables du règne de Napoléon III, une collection de monnaies de notre époque, une copie sur vélin du décret régénérateur de 1811, la liste individuelle des souscripteurs, et une plaque en argent portant cette inscription :

AD CONSECRANDAM IN PERPETUUM
NAPOLEONIS PRIMI MEMORIAM.

L'an VIIe du règne de l'Empereur Napoléon III, ce monument a été élevé par la ville de Cherbourg.
M. Achille Fould, Ministre d'État et de la Maison de l'Empereur.
M. Delangle, Ministre de l'Intérieur.
M. Edmond Dugué, Préfet du département de la Manche.
M. Ludé, Maire de la ville.
Armand Levéel, statuaire. — Dominique Geufroy, architecte.

La médaille commémorative de l'érection de cette statue a été gravée par l'un des plus habiles artistes numismastes de notre époque, par M. Merley. Elle représente d'un côté l'effigie de l'Empereur Napoléon III, et l'autre la statue équestre sur son piédestal, avec cette inscription : Inaugurée en présence de LL. MM. Impériales, le 8 août 1858. Notre prochain numéro en donnera la reproduction.

En publiant une vue panoramique de Cherbourg, le plan de cette ville, de son port, de sa rade, le *Monde illustré* a voulu, dès aujourd'hui, mettre ses lecteurs et les nombreux voyageurs qui vont se rendre sur les côtes de la Manche, à même de connaître avec exactitude les lieux qui vont être témoins des magnifiques fêtes offertes à l'Empereur et à l'Impératrice des Français. C'était une introduction nécessaire au mémorable voyage que LL. MM. vont entreprendre dans les départements de l'Ouest, et dont l'histoire, les incidents seront être religieusement rassemblés dans les colonnes de ce journal.

CH. D'ARGÉ.

Les Galas de Bade.

De toutes les villes d'eaux que la mode a prises sous sa protection, Bade est, sans contredit, la plus et la mieux fréquentée. L'aristocratie de toutes les aristocraties de l'Europe s'y donne chaque année rendez-vous, et la liste de ses visiteurs renferme les noms les plus retentissants. Le succès de Bade est facile à expliquer. M. Benazet, le gouverneur de cette petite principauté du plaisir, est aussi prodigue d'intelligence que d'argent.

Les environs de Bade sont des merveilles de la nature, et les excursions offrent autant d'intérêt à l'artiste qu'à l'homme du monde. Qui n'a pas entendu parler du *vieux château*, de la *Favorite*, de l'avenue de *Lichtental*, de la cascade de *Gerolstau*, au milieu de la *forêt Noire*, etc., etc.

Les promenades sont la distraction du matin, et les concerts, les bals, les représentations dramatiques, défrayent les soirées. Un grand bal dans les quatre salons de Louis XIV offre le coup d'œil le plus splendide que puisse rêver l'imagination. On se croirait en plein Versailles.

La saison de 1858 est dans tout son éclat. Elle a été inaugurée par la première représentation du *Moulin du Roi*, opéra-comique inédit, de M. de Leuven, musique de M. Adrien Boieldieu. Les interprètes de cette œuvre, que les petites mains des grandes dames ont beaucoup applaudie, se nomment Mme Miolan Carvalho, la cantatrice sans rivale, Mmes Meillet et Mlle Faivre, M. Monjauze, le ténor sympathique, et M. Meillet, — tous artistes du Théâtre Lyrique.

Quelques jours après, même succès avec les *Campagnes du marquis d'O*, délicieuse comédie que Paris verra à son tour, de M. Amédée Achard, l'ingénieux auteur de tant de romans attachants. M. Amedée Achard avait distribué les rôles de sa pièce à MM. Bressant et Lagrange, à mesdames Fix et Bellecour-Lagrange !

La plus innocente des bluettes parisiennes réussirait certainement avec le concours de pareils artistes. Jugez du succès qu'ont dû obtenir les *Campagnes* de M. Amédée Achard...

On répète en ce moment le *Barbier de Séville*, et Brasseur, du Palais-Royal, doit jouer Bazile. Brasseur en Bazile! Messieurs les critiques du lundi, faites vos malles et partez... Quel feuilleton à l'horizon !

Mais le bouquet de ce feu d'artifice de surprises sera, sans contredit, le *grand derby* qui sera couru le 5 septembre dans la plaine d'Iffepseim.

Tous les sportmen d'Angleterre, de France, d'Allemagne, sont en émoi. Déjà les hôtels sont retenus et M. Benazet fait construire de vastes écuries, où les *francs-picards* de chaque nation seront très-confortablement installés.

Bade est menacé d'une invasion...

Sentinelles badoises, prenez garde à vous !!!

A bientôt des détails.

ÉDOUARD MARTIN.

La Bibliothèque impériale.

Nous ne raconterons pas l'origine de cette admirable collection sans égale en Europe, et qui remonte aux époques du moyen âge où l'art de l'imprimerie étant encore inconnu, on transcrivait péniblement sur le vélin les productions de la science ou des belles-lettres. Cette histoire n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé, et la bibliographie n'a rien à faire ici avec l'édilité.

Il nous suffira de rappeler qu'au dix-septième siècle un hôtel immense occupait tout l'espace compris entre les rues Vivienne, Neuve des-Petits-Champs et Richelieu. Ce fut la demeure du cardinal Mazarin, demeure splendide, ornée de tableaux et de sculptures magnifiques, et que le célèbre ministre du roi de France s'était composée de la réunion de deux hôtels achetés par lui à M. de Tubeuf, président de la cour des comptes, et à M. Duret de Chivry, ancien secrétaire de Sully.

Après la mort du cardinal-ministre, ce vaste palais fut divisé en deux parties. La première conserva le nom des Mazarin : le roi l'acheta en 1719 pour y établir la compagnie des Indes; en 1724, on y plaça la Bourse. La seconde partie, échue par succession au marquis de Mancini, duc de Nevers, neveu du cardinal, prit le nom d'hôtel de Nevers. Le roi en fit l'acquisition, y établit la banque royale, et enfin y transporta la bibliothèque, dont l'accroissement, si rapide depuis deux siècles, avait rendu insuffisants les divers locaux où on l'avait abritée.

La destination d'une grande partie de ces bâtiments changea souvent pendant un siècle environ ; mais, en 1822, toutes les salles comprises dans l'hôtel Mazarin et dans l'hôtel de Nevers furent consacrées à la bibliothèque. Dès lors ce précieux établissement semblait devoir être à l'abri du retour de ces vicissitudes qui avaient signalé son existence dans le passé. Il n'en fut rien.

Depuis quarante ans, en effet, une foule de projets, concernant le déplacement de la bibliothèque, ont été successivement présentés. Napoléon Ier, en décidant sa réunion du Louvre et des Tuileries, avait arrêté qu'entre ces deux monuments on élèverait une ligne transversale de bâtiments où serait placée la bibliothèque. Plus tard, des mémoires, des brochures, des livres et des rapports ont été publiés pour demander la translation de ce vaste dépôt dans divers édifices et sur plusieurs emplacements qu'il serait trop long d'énumérer.

De guerre lasse, l'administration a fini par comprendre qu'il était moins dispendieux, et surtout plus simple, de laisser la bibliothèque là où elle est établie, mais qu'il fallait, par exemple, lui donner l'air et l'espace qui lui manquaient, en lui rendant, autant que possible, une physionomie monumentale et artistique.

M. Labrouste, architecte de la ville, a été chargé de la restauration.

Il y a quelques années, les petites boutiques occupées par des libraires et qui s'adossaient, du côté de la rue Vivienne, aux flancs du monument, ont été démolies, puis on s'est mis à l'œuvre; la galerie élevée par Mazarin a été mise à jour et rétablie entièrement dans le style de l'époque. Cette partie des bâtiments ne laisse rien à désirer aujourd'hui A gauche, un élégant perron, avec deux pavillons en retour; en face, une seconde galerie bordée de vases supportés par des piédestaux ; au milieu, une vasque gracieuse d'où s'échappent des eaux limpides; un sol sablé, coupé par des parterres de gazon qu'encadrent des bordures de lierre ; voilà ce que le passant, qui se dirige par la rue Vivienne vers la place de la Bourse, aperçoit à travers une grille élégante longeant le trottoir.

Du côté de la rue Neuve-des-Petits-Champs, la métamorphose n'est pas moins complète; on a dégagé l'ancien hôtel, jadis occupé par M. le président de Tubeuf, et remplacé la porte massive qui donna jadis accès au Trésor par une entrée monumentale qui relie à deux pavillons latéraux une grille dorée et ornée d'écussons. Cet édifice, qui remonte à l'époque de Louis XIII, donne maintenant une idée exacte de cette architecture curieuse qui succéda à celle de la renaissance et employa généralement un mélange de pierre et de brique, agréable à l'œil et d'un bon effet d'ensemble. La façade principale brille par l'ornementation, qu'on n'y a pas épargnée.

Avant peu, ces travaux de restauration seront terminés : pour le moment, on les poursuit avec ardeur vers l'angle de la rue Richelieu ; quand le mur, si haut et si triste, digne d'un cloître ou d'une prison, qui borde la voie publique dont nous venons de parler, aura disparu, la Bibliothèque, régénérée, sera un monument des plus intéressants que les étrangers ne manqueront pas de visiter, leur guide indispensable à la main. Paris devait bien cet honneur, tardivement rendu, il est vrai, au siége principal de ces lumières qui ont fait surnommer la grande ville la capitale du monde civilisé.

FRANÇOIS LACOUR.

Les Mormons.

L'Utah ne sera point le théâtre de cette guerre acharnée, qui a menacé quelque temps d'ensanglanter ses solitudes. Les Mormons ont compris qu'une prise d'armes contre la grande famille fédérale, dont ils n'étaient qu'un membre débile, était une entreprise sans espérance, et se sont résolus à abandonner les contrées où après leur proscription des Etats de New-York, de l'Ohio, du Missouri et de l'Illinois, ils croyaient avoir enfin trouvé un asile.

Le sort du mormonisme a été jusqu'à présent celui de Latone; il n'a pas renconté une terre qui fût pour lui un lieu de repos; les belles plages du lac Salé avec ses îles fécondes et son panorama de montagnes, ne devaient pas être sa Délos. La répulsion profonde que sa polygamie, son illuminisme étrange, ses mœurs bizarres ont soulevé dans toute l'Union américaine, devaient lui disputer ces solitudes, dont il était venu peupler les savanes, et l'expulser de ces contrées qu'il va rendre au vent du désert.

Voilà que ses populations quittent en masses ces régions dont elles s'étaient fait une patrie, ces plaines qu'elles avaient livrées à la culture, cette nature aux sites imposants et variés, aux grottes profondes, aux sources bouillantes, etc., cette ville, la Jérusalem de leur religion fantasque, où elles avaient élevé le temple qui devait être pour elles ce qu'était celui de Salomon pour le peuple juif. Elles peuvent dire comme le berger de Virgile :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus...

Le bac de l'embouchure de la Plate ne peut suffire au passage des émigrants :

Une partie se dirige, par troupes, à petites journées, vers la frontière de la Sonora, s'arrêtant de temps en temps pour laisser reposer ses troupeaux et se bâtissant alors des huttes placées sous la protection de quelque balkau improvisé, comme ce fort d'Utah que la compagnie anglaise d'exploration de l'Amérique centrale avait construit lors de son hivernage sur la rive du lac Salé.

L'autre se porte vers la côte de la mer Pacifique pour gagner la Nouvelle-Guinée. Elle espère trouver une indépendance absolue sur cette terre sauvage, dans l'isolement de l'océan Australien.

LÉON RENARD.

Camp de Châlons. — Ferme modèle.

COURRIER DU PALAIS.

L'huissier fut introduit.

Mlle Camille Zabiella était à son piano. Elle terminait cette fusée de vocalises qui s'appelle la cavatine du *Barbier*.

— Bravo, divin, la pure méthode de Garcia ! s'écria l'huissier.

Mlle Zabiella se retourna.

Elle vit un homme d'une figure sympathique, d'une mise sévère et élégante: habit noir, linge choisi, boutons de manchettes en perles fines, gants gris-perle. C'est qu'entre le sergent du temps jadis et l'huissier d'aujourd'hui, il y a toute l'épaisseur d'une révolution sociale. Les castes professionnelles ont été abolies par les mœurs comme les maîtrises et les jurandes l'ont été par les lois. Au moral comme au physique, les distinctions d'état disparaissent sous l'uniforme de l'homme du monde. Combien trouvez-vous encore de cravates blanches chez les hommes du Palais, combien chez les médecins de chapeaux à larges bords? Aujourd'hui le magistrat assiste aux leçons de M. Rarey; l'avocat fréquente la salle d'armes et cultive toutes les branches du *sport*; l'agréé taille quatre actes pour le Gymnase et l'huissier a sa stalle aux Italiens.

— Que ne suis-je, reprit Me L..., M. Calzado ! Et qu'il me serait plus doux d'avoir à vous offrir un engagement de *prima donna* que ce fâcheux papier.

Et il tendit à Mlle Zabiella une feuille manuscrite ornée de deux vignettes dont l'une représentait une dame tenant une balance et l'autre un aigle couronné.

— Une saisie ! s'écria Mlle Zabiella.

L'huissier s'inclina.

— Jamais, mad...-ame, autant qu'en ce moment, mon ministère ne m'a semblé aussi pénible. Mais j'espère que je n'aurai pas à l'accomplir jusqu'au bout. La facture de Mme Dumay n'est que de soixante francs; vous ne voudrez pas pour une pareille misère...

Mlle Zabiella sonna, une cameriste parut.

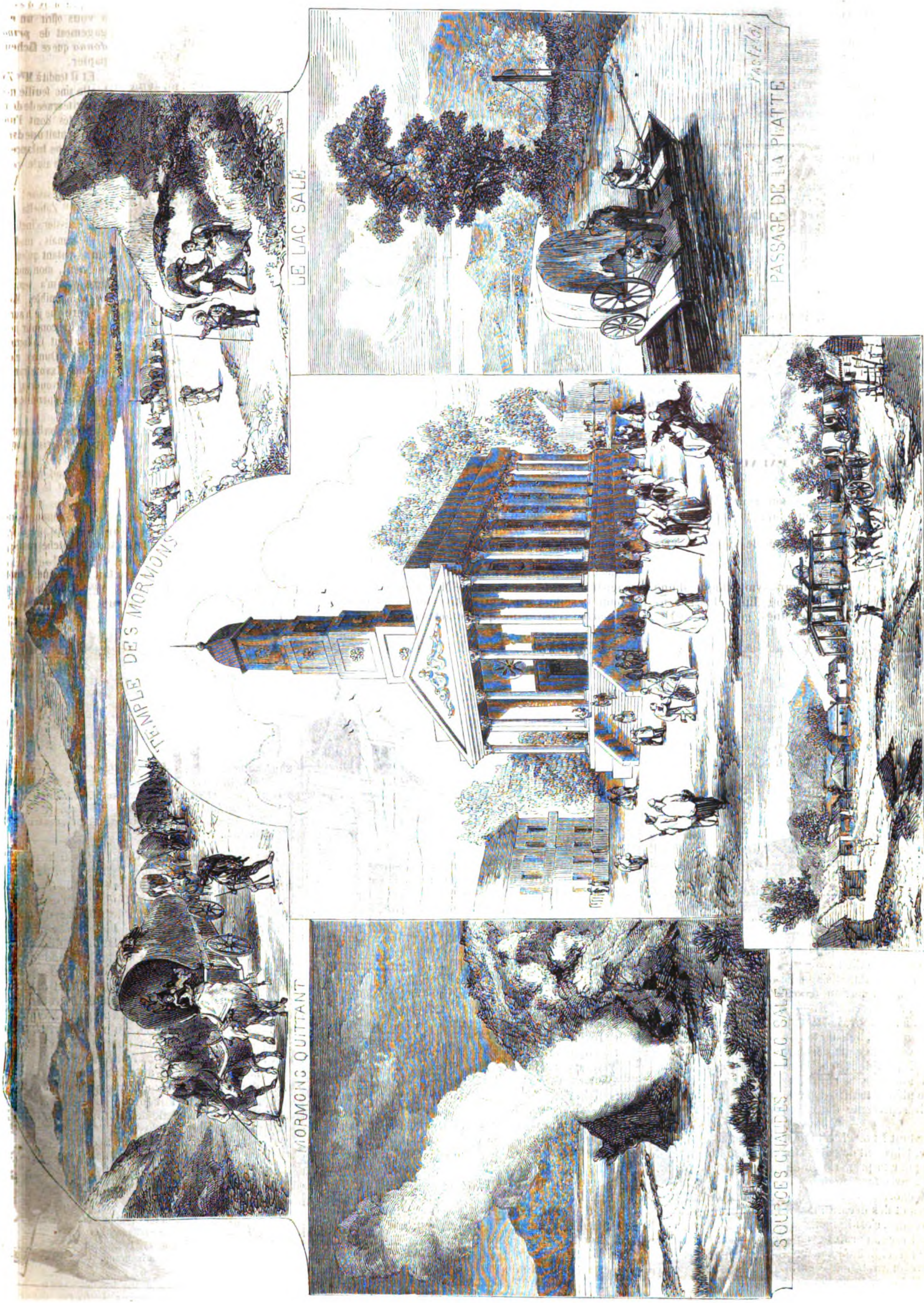
— Ce qu'il faut pour écrire.

Et pendant que la jeune femme faisait courir sa plume sur le vélin glacé, l'huissier eut le loisir de l'examiner.

« Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille droite, élancée, bras dodu, bouche rosée, et des mains, des joues, des dents, des yeux!... »

Tel est le portrait que Figaro fait de Rosine. Comme il s'applique trait pour trait à Mlle Zabiella, et que d'ailleurs je ne ferais pas mieux, je le prends sans façon.

Façade de la Bibliothèque impériale sur la rue Neuve-des-Petits-Champs.


TEMPLE DES MORMONS
LE LAC SALÉ
PASSAGE DE LA PLATTE
FORT UTAH
MORMONS QUITTANT
SOURCES CHAUDES — LAC SALÉ

LES MORMONS.

Le billet écrit, plié, cacheté et remis à la caméristе ci-dessus, Mlle Zabiella se tourna vers l'huissier : — Dans une demi-heure, lui dit-elle, Mme Dumay aura son argent.

Une demi-heure à passer en tête à-tête avec Mlle Zabiella n'avait rien, après tout, d'absolument désagréable. L'huissier se résigna donc à attendre, et Mlle Zabiella, avec ce petit babil espagnol et cette volubilité de paroles qui ressemble au crépitement d'une paire de castagnettes, se mit à lui conter la situation où elle se trouvait.

A dix-sept ans, — il y avait quatre ans à peine, — elle avait fait connaissance d'un riche Espagnol nommé Mariani, qui possédait aux îles Philippines des propriétés considérables. M Mariani avait eu la pensée fort louable de donner à son amie une situation indépendante. Mlle Zabiella était douée d'une voix splendide, qui ne demandait, pour briller à côté de celle de l'Alboni, qu'à être cultivée par d'habiles professeurs. M. Mariani paya les leçons. Les progrès furent rapides, et, au bout de quelques mois, Mlle Zabiella — c'est toujours elle qui parle — était jugée digne de paraître devant ce redouté public du Théâtre Italien. Déjà il était question de ses prochains débuts, lorsque des intérêts pécuniaires rappelèrent M. Mariani aux îles Philippines. En partant, il laissa à un de ses amis, — homme d'un âge respectable, — une somme assez considérable, avec mission de la remettre, par paiements mensuels de mille francs, à la future artiste.

C'était à ce monsieur que Mlle Zabiella venait d'écrire.

La réponse ne tarda pas à arriver; mais à peine Mlle Zabiella eut-elle jeté un regard sur le billet qui la contenait, que sa bouche se contracta, les ailes de ses narines s'agitèrent, ses yeux s'emplirent de flammes.

L'indigne, s'écria-t-elle ! et s'adressant à l'huissier : — Monsieur, lui dit-elle d'un air de reine, faites ce qui vous est commandé.

Or, voici ce que contenait la réponse du vieillard :

« Ma chère Zabiella,

» Je suis inexorable ; je pars demain matin : si avant huit heures vous ne venez pas me faire vos adieux, vous n'aurez pas d'argent. »

Le lendemain Mlle Zabiella laissait là son mobilier saisi et ses débuts en perspective. Elle se hâtait d'aller rejoindre M. Mariani et de lui dénoncer la trahison dont tous deux étaient victimes.

Pendant son absence, je vous donne à penser ce que devint son mobilier. Ce fut d'abord le facteur de pianos qui vint reprendre l'instrument qu'il louait au mois; puis le tapissier qui prétendit aussi emporter ce qu'il avait fourni. Ce qui restait, brisé, déchiré, détérioré, se trouvait dans le plus triste état lorsque l'huissier se présenta pour faire son récolement. Plus de Zabiella, quelques meubles à peine, et quels meubles ! Les créanciers se crurent dupes, et une plainte fut déposée contre la fugitive qui fut condamnée par défaut à deux ans de prison et 50 fr. d'amende.

A la nouvelle de cette condamnation, Mlle Zabiella, qui avait rejoint en Espagne M. Mariani, s'est hâtée d'accourir en France et de se présenter devant le tribunal. Ses créanciers désintéressés, ses larmes, et — ce qui n'a pas nui à son affaire, — Me Lachaud, ont plaidé pour elle : le malentendu a été éclairci et elle a été acquittée.

Pour être accidentée, l'histoire de Mlle Zabiella n'a rien, après tout, de très-extraordinaire. Voici maintenant quelque chose de plus rare et de plus choisi.

Un monsieur italien...

Et d'abord comment s'appelle ce monsieur ?

C'est là une question délicate. Son adversaire dit : M. Vesin ; son avocat : M. le comte de Romanini. Le tribunal, à son tour, le désigne sous le nom de Vesin *dit* de Romanini. Je suis toujours de l'avis du tribunal et je m'en tiens à cette dernière dénomination.

M. Vesin, dit de Romanini, se qualifie de consul général à Paris de la république de Nicaragua et de ministre plénipotentiaire de la république de Greytown; il représente deux gouvernements : rien que cela.

Est-ce tout ? non. Il est encore marchand de vins de Toscane, fabricant de pâtes alimentaires, possesseur de brevets pour la préparation de la semoule, du vermicelle et autres macaronis.

Il est énormément décoré, considérablement titré. Des titres et des décorations, il en a à revendre.

A revendre, c'est le mot.

Il avait reçu, paraît il, en 1850, — sans doute de quelque principicule en disponibilité, — une forte partie de brevets nobiliaires en blanc. Les laisser perdre eût été fâcheux. M. le comte de Romanini avait sous la main un courtier en vins nommé Gauthier. Pendant qu'il faisait la place pour les vins de Toscane, Gauthier ne pouvait-il la faire pour les croix et les parchemins ?

Le courtier accepte, et, en homme qui sait amorcer son public, il lance dans *la Patrie* et dans *le Siècle*, — *le Siècle !* — la réclame suivante :

« On offre à une personne riche les moyens de paraître avec éclat et dignité dans la haute société. S'adresser à M. D. D , poste restante. »

L'hameçon prit très bien. Le premier qui y mordit fut un M. C... On lui offrit un titre de comte. Le titre sonnait bien. M. de C... et M. le comte de Romanini se furent bien vite entendus. On était sur le point de conclure, quand M. de C... se rappela qu'il était né en 1832. En bonne conscience, il était difficile d'admettre qu'il eût été anobli deux ans avant sa naissance. Le père de M C..., à qui l'on s'adressa, refusa de reprendre l'affaire à son compte, et la négociation fut rompue.

La tentative de M. de C... ne fut pas la seule. Pas mal de vilains, décidés à se faire savonner, écrivirent à Gauthier pour lui demander ses conditions. Les lettres ont été citées au procès, et je vous assure qu'il en est de curieuses.—Quelqu'un demandait récemment à quel propos la Comédie-Française venait de reprendre le *Bourgeois Gentilhomme*. Ce quelqu'un-là n'a qu'à lire les lettres dont je parle.

L'association a-t-elle réalisé des bénéfices ? Le comte de Romanini dit non ; Gauthier dit oui, et dans tous les cas, il réclame 500 francs pour ses honoraires.

Vous voyez maintenant le procès On plaide et je vous jure que les deux adversaires ne se ménagent pas. Gauthier traite M. le comte de simple Vesin, d'ancien écuyer de l'Hippodrome, d'industriel interlope. M. le comte qualifie Gauthier d'agent d'affaires sans ressources, de pauvre hère digne tout au plus d'aspirer à l'honneur de lui cirer les bottes : il raconte que possesseur de plusieurs brevets d'invention, dont sa situation diplomatique lui interdisait l'exploitation personnelle, — il a par pure humanité — offert à Gauthier de se charger de ces opérations, que celui-ci sans son aveu a transformées en un indigne brocantage.

Il n'a pas paru au tribunal que M. Vesin dit comte de Romanini fût resté aussi étranger qu'il le prétend à ce brocantage qui semble aujourd'hui lui répugner si fort Mais prenant en considération l'immoralité même des négociations dont Gauthier s'était fait l'intermédiaire, il a refusé à ce dernier les honoraires qu'il réclamait et s'est contenté de lui allouer 25 francs pour ses déboursés.

Pour 25 francs, ô monsieur Gauthier, était-ce bien la peine faire ce procès ?

Pour 475 francs, ô monsieur Vesin dit le comte de Romanini, était-ce bien la peine de le laisser faire ?

Est-ce un baron de la fabrique de M. Vesin que le baron de X... qui comparaît en police correctionnelle ? Je serais tenté de le croire à la manière dont il se comporte avec ses servantes. Qu'il ait conté fleurette à la sienne, une jeune fille de seize ans ; qu'il lui ait offert des robes de soie et des mantelets de dentelle, lui qui a une femme — ou à peu près — lui qui a un enfant, cela n'est pas moral, mais encore cela s'est vu. Almaviva a fait la cour à Suzanne ; mais le jour où il a appris que Suzanne avait mis sa maîtresse dans la confidence, il l'a appelée friponne et ne l'a pas battue. M le baron de X... a d'autres mœurs. La personne qui tient auprès de lui l'emploi de baronne était allée passer la nuit auprès d'une parente : la jeune fille — qui n'avait que trop de raison de redouter un tête-à-tête avec M. le baron, — alla pour cette même nuit demander asile à une voisine. Le lendemain, lorsque la dame revint, il fallut lui déduire les motifs de cette absence.—Explication, scène de ménage, colère de la dame, reproches au baron qui par ricochet s'élance sur la pauvre fille et la maltraite au point qu'elle sort de ses mains la figure en sang et ses boucles d'oreilles arrachées. M. le président, en prononçant le jugement qui a condamné M. le baron à 100 francs d'amende et 100 francs de dommages-intérêts, a flétri en termes très-vifs la conduite du prévenu et exprimé le désir que la presse la signalât à l'opinion publique.

Voilà qui est fait.

Dans un ordre plus grave, des faits analogues ont amené la condamnation d'une femme Perrochet à dix années de réclusion. Cette femme avait à son service une jeune fille de treize ans, et ne cessait de la rouer de coups. Les mains, les pieds, les pierres, les bâtons, les fouets, les ustensiles de ménage, les outils d'agriculture, tout lui était bon pour satisfaire cette rage fiévreuse qui s'emparait d'elle à l'aspect de la pauvre enfant. Pour n'être pas interrompue dans ces exécutions, elle allait s'enfermer avec sa victime, soit dans sa maison, soit dans sa basse-cour ; un jour elle la frappa tellement à coups de battoir de lessiveuse, que la malheureuse ne s'en releva pas.

Au moins ceci ne s'est-il pas passé à Paris, mais dans la Drôme, un des départements les plus foncés de la carte statistique de M. Charles Dupin. Il ne faudrait pourtant pas vous fier outre mesure à la gradation des nuances qu'elle indique. Cherchez-y par exemple le département des Basses-Pyrénées. Vous le trouverez parmi les gris-clair ; à peine un léger voile le sépare-t il de la pleine lumière. Eh bien ! on ne s'en serait guère douté, je vous l'assure, à voir ce qui se passait, il y a quelques jours, à une audience correctionnelle de la cour de Pau.

Il y avait là, sur le banc des prévenus une de ces bandes de bohémiens dont, grâce au voisinage de l'Espagne, le pays basque se trouve continuellement infesté. Celle-ci avait mis en coupe réglée la crédulité et les passions d'une veuve de l'endroit, nommée Marie Athor. La veuve avait le cœur tendre : elle aimait — hélas ! sans être payée de retour. — Elle alla raconter ses peines à une des bohémiennes de la troupe. La bohémienne la consola ; elle lui remit un philtre qui devait ramener à ses pieds l'insensible Phaon : c'était la fameuse poudre *Jaraiquibelharra*, c'est-à-dire en basque, *herbe à se faire suivre*. Le philtre opéra t il ? Il faut le croire, car Marie Athor continua sa confiance à la bohémienne. Trois jours après, elle allait de nouveau la consulter.

Cette fois, c'était pour un autre motif. Marie Athor avait été dépouillée la nuit par des brigands restés inconnus. Elle comptait sur la puissance magique de la bohémienne pour se faire restituer ce qu'on lui avait volé. Cette fois le cas était grave : il fallait évoquer le démon. et par le temps qui court le démon est très cher. Marie Athor donna tout ce qu'on voulut, elle donna de l'argent, elle donna son mobilier, elle donna ses hardes, et quand elle n'eut plus rien, elle emprunta pour donner encore. Le démon, il est vrai, avait promis de faire disparaître, en soufflant dessus, tout ce que signerait Marie Athor. Et puis la grande poule noire aux œufs d'or existait toujours : on l'avait vue dénichée chez un monsieur de Bayonne ; elle était en route pour venir chez la veuve, et en moins de huit jours, elle lui aurait pondu de quoi l'enrichir pour le restant de sa vie.

Par malheur les gendarmes étaient aussi en route : ils sont arrivés avant la poule, ont arrêté nos bohémiens et les ont envoyés continuer leurs sorcelleries dans les prisons de Saint-Palais.

Le tout s'est terminé par une demi-douzaine de condamnations.

Marie Athor attend toujours l'arrivée de la grande poule noire.

PETIT-JEAN

COMÉDIE FRANÇAISE : *Le Bourgois Gentilhomme*, avec musique de Lulli et ballet. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Jean-Bart*, drame en cinq actes et en sept tableaux, par M. Gabriel Hugelmann. — CIRQUE IMPÉRIAL : *Le Maréchal de Villars*, pièce historique militaire en cinq actes et en quatorze tableaux, dont un prologue, par M. Eustache Lorsay.

La Comédie-Française vient de restituer au *Bourgeois Gentilhomme* quelques parties de sa physionomie primitive, en faisant appel aux élèves du Conservatoire et à plusieurs danseurs de l'Opéra. Ce n'est pas encore tout à fait la représentation de Chambord, mais c'est un progrès — en arrière. *Le Bourgeois Gentilhomme*, malgré la solennité et l'affectation de dialectique qui n'abandonnent jamais son auteur, est une pièce amusante, bien qu'il soit de mode, depuis quelque temps, de contester à Molière sa gaieté, autant dans son répertoire que dans son existence. Peintres et biographes font aujourd'hui de Molière un hypocondre aux lèvres épaisses, au front penché, au regard triste. Ce n'est point sous un tel aspect que le décrit Chapelle, son ami le meilleur et le plus franc, son condisciple chez Gassendi et son émule au cabaret ; ce spirituel épicurien, dans une épître au marquis de Jonzac, rend compte d'un souper fait en compagnie de Molière, chez un traiteur, à l'enseigne de la Croix de Lorraine,

> Lieu propre à se rompre le cou,
> Tant la montée en est vilaine,
> Surtout quand, entre chien et loup,
> On en sort, chantant Mirdondaine.
>
> Or là, nous étions bien neuvaine
> De gens valant tous peu ou prou.
> J'entends, pour expliquer mon *ou*,
> Moi valant peu, car la huitaine
> Valoit assurément beaucoup.

Chapelle nomme un à un les convives : l'abbé du Broussin, l'athée Des Barreaux, le frère de Le Vayer de la Mothe, etc. ; puis, il arrive à l'auteur du *Bourgeois Gentilhomme :*

Molière, que bien connaissez,
Et qui nous a si bien farcés
Messieurs les coquets et coquettes,
Le suivoit, *et buvoit assez*
Pour, vers le soir, être en goguettes.

Auprès de ce *grand personnage*
Un heureux hasard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus sage,
Ravi de voir les beaux esprits
Quitter Marais et marécage,
Pour venir, dans son voisinage,
Boire, à l'autre bout de Paris.

Nous n'avons pas besoin de ce témoignage pour être convaincu de la gaieté de Molière; *il buvoit assez, pour, vers le soir, être en goguettes.* Il y a loin de cet aimable convive au rabat-joie, au politique sinistre représenté par M. Bocage.

Les acteurs du Théâtre-Français apportent beaucoup de zèle à cette reprise du *Bourgeois Gentilhomme.* M. Samson outre quelque peu le côté méticuleux de M. Jourdain, mais il fait rire. On n'a pas plus de verve, de naturel, d'éclat, de belles dents, que Mlle Brohan dans la scène du fleuret. C'est la perfection.

Le drame de *Jean Bart* a réussi, selon nos prévisions; mais il n'y a pas trop de quoi s'en vanter pour M. Hugelmann, qui a malmené l'histoire en vrai forban. On nous dit que c'est un drame improvisé; improvisé ou non, on devait tirer un meilleur parti du personnage et de la période qu'on choisissait. C'est le voyage du prince de Conti en Pologne, de ce prince très-gracieux, très-galant, à qui l'on montra une couronne, qui l'essaya, qui la défendit et qui finit par la rendre, sous le prétexte qu'elle lui blessait le front. Le séjour en Pologne du prince de Conti n'est pas même indiqué dans la pièce de la Porte-Saint-Martin: il débarque et se rembarque. Il y avait cependant des éléments comiques et sérieux dans cet épisode d'un roi qui *essaie* son royaume et ses sujets, qui refuse de boire dans une botte, mais qui se bat comme un lion contemporain de Charles XII et de Pierre le Grand. M. Hugelmann n'a rien vu ou rien voulu voir de ces indications mémorables; il a pris les côtés bas et faciles de son sujet, sans en extraire ce que le premier venu y eût vu de vigoureux et d'entraînant. Son héros n'a ni puissance ni originalité. Sa fable a servi sur toute la ligne des boulevards. Là encore, vous retrouvez une substitution d'enfants, un coffret, une femme soupçonnée et qui ne peut se justifier qu'en livrant le secret d'une autre. Tout cela sert à faire attendre et désirer un monstrueux navire, le seul intérêt, l'unique émotion de la pièce; mais quel navire! il remplit la scène, il la déborde; son mât de beaupré s'avance, menaçant, jusqu'au milieu du parterre. Ce navire file et vire sur des flots de toile verte avec une aisance qui épouvante; il porte dans ses cordages et sur son pont une soixantaine de marins, lesquels manœuvrent, chantent, se battent, avec une conviction, une frénésie jusqu'alors inconnues des comparses. Qu'importe, à travers ces haches et dans ce bruit de canonnade, la prose ou les vers de M. Gabriel Hugelmann?

A chef d'escadre, maréchal et demi! à *Jean Bart* le butor et le grossier, Villars le lettré et le courtois! — Le Cirque-Impérial ne le cède à la Porte-Saint-Martin ni d'une semelle, ni d'une épaulette, ni d'un obus. Cette fois, *Le Maréchal de Villars* prend la revanche de *Ben Salem* et des *Mers polaires.* L'auteur de ce nouveau fracas, de ces nouveaux combats, de ces nouveaux ballets, de ces nouveaux costumes, est M. Eustache Lorsay, un peintre dans la peau d'un auteur dramatique, très-bien doué, artiste jusqu'au bout des ongles, dessinateur un peu sec, mais arrangeur pittoresque et habile. Son *Maréchal de Villars* est né viable et bien campé. Nous avons applaudi à un premier acte saisissant. Les décors et la mise en scène ont satisfait les très-difficiles habitués du Cirque. Pourtant nous avons regretté qu'un rôle plus important n'ait pas été confié à M. Lebel, un des trois ou quatre grands comédiens de Paris, — le seul qui puisse aspirer à la succession de Sainville.

Mais, pour représenter le maréchal de Villars, la direction avait su trouver un homme plein de distinction, M. Robert Kemp, pour qui le Cirque ne sera que l'antichambre du Théâtre-Français. Il n'y avait qu'une voix, en effet, le soir de cette représentation, pour assigner à cet acteur la place qui convient à son genre de talent élégant, fort et modéré.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA: Reprise de *Sapho*, opéra en trois actes, de M. Emile Augier, musique de M. Gounod. — Le théâtre Deburau. — Nouvelles.

Encore deux ou trois honnêtes et solides partitions de M. Gounod, et le besoin d'une biographie de ce musicien se fera sentir dans toutes les couches du Paris curieux, du Paris qui cherche à la loupe l'anecdote piquante ou lamentable dans la vie des gens célèbres. Ce sera une brochure, un volume peut-être, où seront décrites les antichambres de directeurs dans lesquelles l'auteur de *Sapho* a *stationné* durant de longues et anxieuses années; il y aura des récits à faire pâlir la phalange des inédits qui attendent encore le oui directorial; ce sera le récit d'une campagne, le relevé d'une grande bataille, celle du talent contre l'indifférence.

Mais ici il ne faudrait pas crier trop haut à l'injustice, ni voir dans la conduite des directeurs cet esprit de malveillance dont on les a si souvent incriminés. Les mérites de M. Gounod, qui sont grands, en effet, surtout si on se place à un certain point de vue, n'étaient peut-être pas de nature à frapper tout d'abord. Il n'y avait pas dans sa musique ce scintillement particulier aux maîtres de l'art; on y cherchait en vain les élans spontanés de la passion, et on n'y trouvait qu'une sorte de sérénité, d'esprit d'ordre, résultats du raisonnement et du savoir.

M. Gounod, c'est toute la scolastique musicale personnifiée, c'est la suprême adresse de l'érudit qui sait remettre en œuvre les formules du passé; c'est le talent lui-même, ce n'est pas le génie, ce n'est pas l'invention. M. Gounod *imite*, il ne *fait* pas.

Il semble que ce musicien, dans le ton quasi doctoral qu'il affecte, se défie des entraînements de l'imagination; il ne s'est jamais posé en audacieux; ce qu'il veut, ce qu'il prêche, ce n'est pas la recherche de l'inconnu, ce n'est pas l'esprit d'aventure qui pousse à la découverte de contrées lointaines et ignorées. Il s'ingénie bien plutôt à reconstruire dans son architecture sévère, dans ses dimensions colossales, l'édifice musical qu'avaient élevé les grands maîtres qui l'ont précédé. C'est, si vous le voulez, l'histoire de ces astres satellites qui gravitent autour du soleil et lui empruntent, pour la rafraîchir, sa lumière la plus douce, la moins aveuglante.

De là, l'impersonnalité du talent de M. Gounod.

Mais si nous dénions à l'auteur du *Médecin malgré lui* l'originalité, l'étincelle d'en haut qui a illuminé les Boieldieu, les Hérold et les Auber, et en a fait les jalons de l'école française, nous sommes prêts à proclamer l'habileté incontestable, le sérieux dans l'intention, la sûreté dans la touche, et, par-dessus tout, le goût exquis, la juste pondération des forces harmoniques, qualités qui brillent dans la *Sapho* que l'Opéra vient de rendre à la lumière, et, en général, dans les œuvres de M. Gonnod. Voilà qui justifie, selon nous, les grandes entrées de ce compositeur dans ce paradis du succès.

A la représentation de lundi, on a applaudi le beau finale du troisième acte, la jolie pastorale que chante M. Aymès (*Broutez le thym, broutez, mes chèvres...*) et la romance de ténor que dit M. Sapin au premier acte.

C'était Mlle Artot qui remplissait le rôle principal qu'avait créé Mme Viardot. Mlle Artot n'a peut-être pas la même vigueur dramatique, le même accent passionné que la très-regrettable cantatrice, mais elle a incontestablement une voix d'un timbre sympathique et une diction élégante et persuasive qui la tiendront toujours en évidence devant le dilettantisme parisien.

— Il est à constater que le théâtre Deburau, que nous avons vu naître il y a quelques semaines, a fait déjà de sensibles progrès dans la voie du lyrisme. L'orchestre a été renforcé (il en avait besoin); les chanteurs semblent avoir plus de voix. L'ensemble du tout est meilleur, et si M. Deburau a encore un basson et un trombone à mettre sous la rampe de son théâtre, il devra songer sérieusement à se faire un répertoire d'opérettes qui, comme celles de M. Offenbach, pourront avoir leur valeur devant le public et la critique. Ce sera un asile de plus ouvert aux jeunes compositeurs.

— La composition du personnel des Italiens pour la saison prochaine est maintenant officielle:

Voici la liste des pensionnaires engagés par M. Calzado.

Ténors: Tamberlick, Mario, Graziani (frère).

Barytons: Graziani, Corsi.

Basses: Zucchini, Angelini.

Soprones et contraltes: Mmes Alboni, Grisi, Penco, Nantier-Didiée, Rosa de Ruda.

— S. Em. le ministre d'Etat vient de nommer une commission composée de musiciens et de savants, pour mettre fin aux oscillations du diapason en France. Nous aurons probablement à revenir sur cette importante question pratique.

ALBERT DE LASALLE.

On lit dans la *Presse scientifique:* L'heureux résultat des expériences faites par un grand nombre de médecins nous permet d'affirmer l'efficacité de la *Vitaline-Steck.*

Cette préparation vient combler une lacune qui existait dans la thérapeutique de certaines affections du cuir chevelu.

Désormais, l'emploi commode de cette huile, ses effets prompts et sans danger, son inaltérabilité, la feront accepter comme le seul agent réunissant les conditions absolues propres à déterminer la revivification de la chevelure. Dr LETELLIER.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat* **33.**

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu.*

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu,* **20;** dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés selon le siége et la nature de la maladie, etc.

Chaîne et bande..........	10 et 15 francs.
Collier....................	5 et 10
Bracelet..................	»» 5
Busc......................	»» 5
Ceinture..................	10 et 15
Batterie électrique........	»» 25 fr. et au-dessus.

Batterie pour MM. les médecins.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir: le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18,** *rue Favart, à Paris.*

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré,* **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier,* **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne,* **55,** à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin,* **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville,* et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre,* **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie,* **54.**

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine,* **35.**

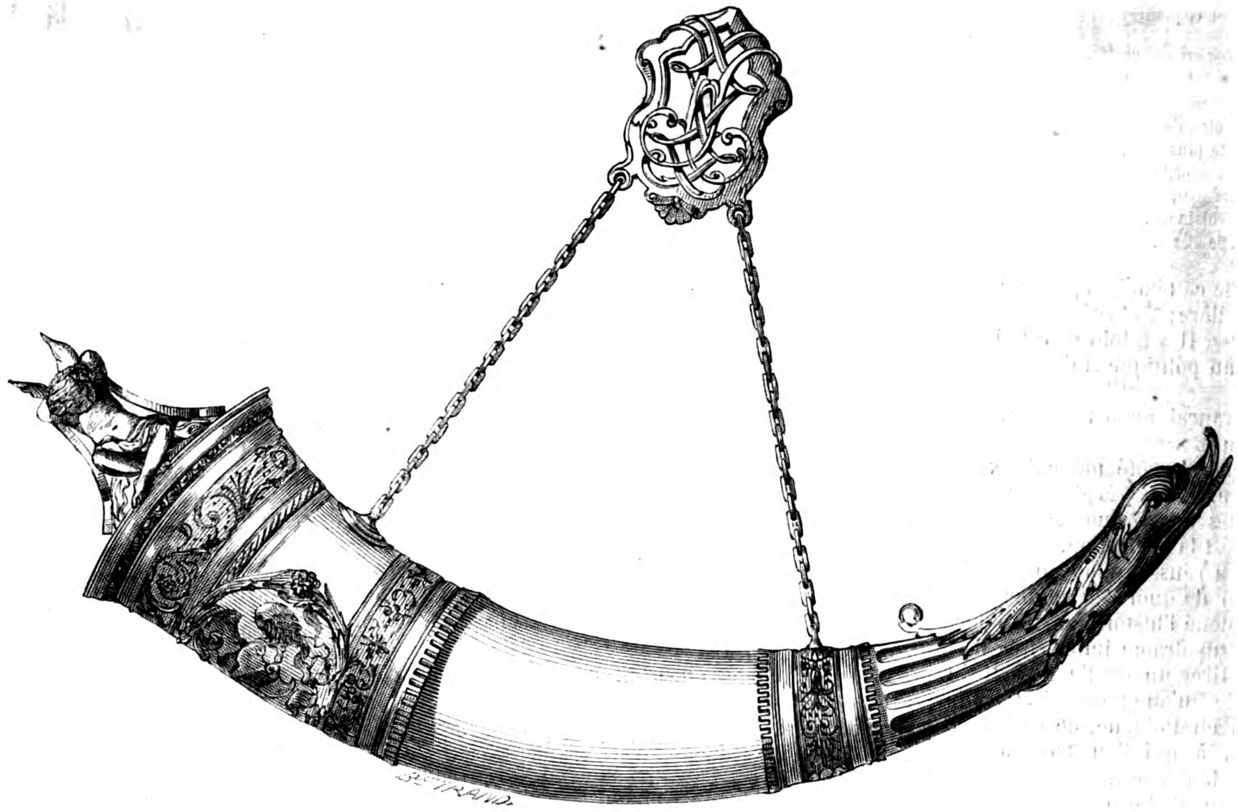
MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse,* reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, minimum). Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France.

Bains de mer. Bonnets en caoutchouc, les seuls préservan la chevelure. Manteaux, chaussures américaines. Tous articles en caoutchouc. LARCHER, **7,** *rue des Fossés-Montmartre.*

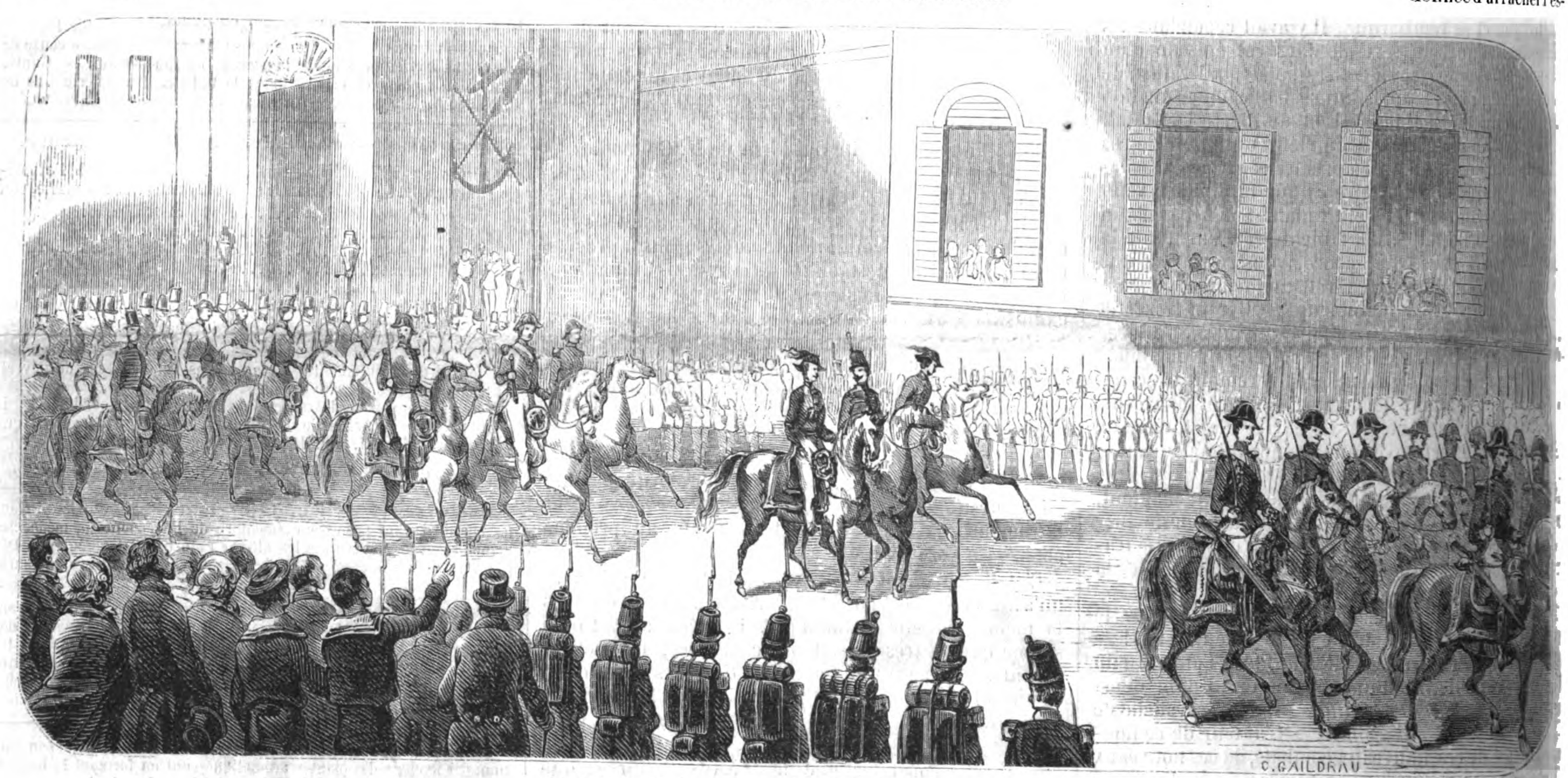
Trinkhorn

OFFERT PAR L'ASSOCIATION DES CHANTEURS ALSACIENS A L'HARMONIE DE ZURICH.

L'association des chanteurs alsaciens vient d'offrir aux sociétés chorales de Zurich un *trinkhorn* dont notre gravure permet à nos lecteurs d'admirer la merveilleuse ornementation. Cette remarquable œuvre sortie des ateliers de M. Froment-Meurice, auxquels l'art doit, entre tant de chefs-d'œuvre, la belle amphore donnée pour prix dans les concours régionaux, et publiée dans nos colonnes, est composée d'une dent d'éléphant doublée intérieurement de vermeil et ornée, dans sa partie supérieure, de sculptures de même métal d'une délicatesse merveilleuse.



Trinkhorn offert à l'*Harmonie* de Zurich.



Arrivée de S. Exc. le maréchal de Castellane à Toulon.

Deux génies en haut relief, supportant deux lyres et rappelant, par l'excellence du travail, la perfection des plus beaux camées grecs, décorent le couvercle étoilé qui le ferme. La face principale de ce magnifique vidercome est ornée des écussons unis de Strasbourg et de Zurich, en or, argent et émail, avec une inscription dédicatoire, dont les lettres d'or se détachent sur une banderole d'émail bleu.

L'héritage de M. Clément Meurice, fondateur de cette maison célèbre, est tombé, on le voit, en bonnes mains : *In filio redivivus.* MAXIME VAUVERT.

Arrivée de S. Exc. M. le maréchal de Castellane à Toulon.

S. Exc. M. le maréchal de Castellane a visité le grand centre méridional de nos armements maritimes, le 18 et le 19 juillet, en se rendant dans l'île de Corse. A une heure de l'après-midi, le canon de la batterie impériale saluait l'entrée dans la rade du steamer *l'Eclaireur,* sur lequel il avait arboré son pavillon en quittant Marseille. A deux heures, une nouvelle salve d'artillerie annonçait son entrée dans le port. Quelques instants après il était reçu au débarcadère de l'arsenal par M. le vice-amiral préfet maritime, entouré d'un nombreux et brillant état-major. Le maréchal, accueilli aux cris de : Vive l'empereur ! répondit à ces acclamations en saluant messieurs les officiers avec son bâton de commandement, et après avoir échangé des paroles de félicitation et de courtoisie avec le préfet maritime, il monta à cheval et se dirigea, précédé par un détachement de gendarmes, vers l'hôtel de la Croix-d'Or, où des appartements lui avaient été préparés. Tout le jour fut consacré aux réceptions. Le lendemain fut marqué par une revue de toutes les forces de la garnison. La matinée du lundi fut employée à la visite de l'arsenal. Le maréchal ne s'embarqua point pour la Corse sans avoir exprimé à tous les chefs son admiration pour l'ordre parfait qui régnait dans toutes les parties de leur immense service. MAC' VERNOLL.

BIBLIOGRAPHIE.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE : *Le Médecin de campagne*, par H. DE BALZAC. — Un vol. in-18 de 325 pages. Prix : 1 fr. — Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

Si l'on doit accepter l'opinion d'un auteur sur le mérite relatif de ses ouvrages, quand cet auteur est à la fois un homme de goût et un cerveau de génie, le *Médecin de campagne* est le chef-d'œuvre de H. de Balzac.

Sa correspondance nous révèle toute l'importance qu'il attachait à ce livre, la complaisance avec laquelle, l'idée conçue, il en médita et coordonna les détails, le soin religieux qu'il apporta à son exécution.

Balzac s'était tellement épris de son sujet qu'il semblait en faire, à son propre jugement, l'essai de sa force, le critérium, en quelque sorte, de ce qu'il pouvait comme artiste et comme penseur.

L'arrêt du public a confirmé, disons-le, son jugement. Le *Médecin de campagne* est resté l'une des scènes les mieux étudiées, ou, si vous le préférez, un des tableaux les plus saisissants et à la fois les plus vrais de cette vaste comédie qui embrasse la société moderne dans son ensemble et dans ses éléments multiples ; qui en dessine toutes les figures, en reproduit toutes les physionomies, en analyse tous les caractères.

La Librairie Nouvelle continue, par ses publications qui ont un succès croissant, la mission qu'elle s'est donnée d'arracher l'esprit du peuple à la lecture malsaine et dissolvante des romans mélodramatiques et licencieux jetés trop longtemps en pâture à la curiosité avide de ses loisirs.

A. V.

RÉBUS.

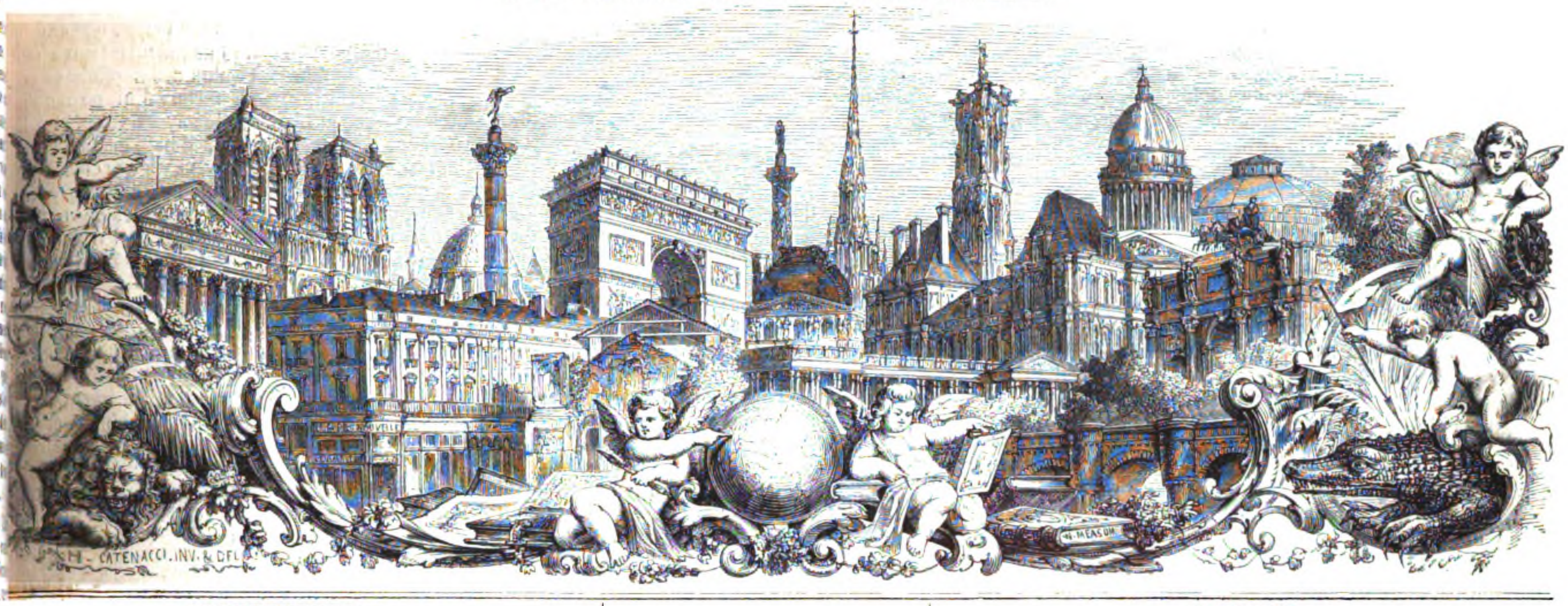
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Boulanger, boucher, paveur, épicier, poêlier, cardeur, peaussier, geôlier, scieur, encadreur, emballeur ou roulier ; néanmoins, quelques-uns de ses états minent.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
[P]ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[P]rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 69.
7 Août 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Camp de Châlons. — Halte militaire dans les grandes évolutions stratégiques, d'après un croquis de M. E. Riou.

COURRIER DE PARIS.

~~~ On se plaint chaque jour plus vivement de la cherté de la vie à Paris. Les loyers, les vivres, tout y devient hors de prix... et l'équilibre que réussissent à y maintenir, — entre certaines nécessités d'apparat, de position, et leurs ressources fixes, — une foule de rentiers ou d'employés, est un problème, dont les plus cruelles privations secrètes pourraient seules donner le mot! Bref, avec le revenu qui suffit à peine pour mener une vie étroite dans la capitale, la province offrirait tout le bien-être et le confortable matériel d'une large existence..., et pourtant, rien n'est plus rare que de voir un Parisien émigrer, pour élargir sa vie dans quelque beau département! Pourquoi?

C'est que Paris offre à ses habitants une vie morale dont le charme compense toutes les gênes physiques! C'est que Paris a pour l'esprit, l'imagination, l'intelligence, des compensations qui l'emportent amplement sur les toits plus vastes et la volaille à bon marché de la province! C'est qu'à Paris on s'empare gratis d'une foule de plaisirs, de distractions, de jouissances, qu'il serait impossible de se procurer ailleurs à prix d'or! C'est qu'enfin, à Paris, on vit de la vie des idées, dont l'air est comme saturé, chargé, — à ce point que celui qui n'y dégage rien respire comme involontairement les mille molécules de l'esprit dilaté de tout!

L'autre jour, je m'ennuyais. Dans la crainte d'aller porter la contagion de mon mal à d'autres, en les visitant, je m'envoyai tout simplement promener! En arrivant sur le boulevard où circulait la foule bariolée sous un soleil tolérable, je sentis sur-le-champ s'envoler de mon âme et de ma pensée cet ennui que j'avais voulu fuir avec le cabinet de travail.

« — Eh! me dis-je, déjà tout mentalement métamorphosé, — n'est-ce pas appartenir aux privilégiés de la civilisation, que de pouvoir habiter une pareille ville? Ne faut-il pas payer cette immense jouissance? »

En effet, il est évident que le passant qui veut entrer s'asseoir dans la bonne stalle d'un spectacle curieux paye à la porte... Eh bien, n'est-il pas juste que pour assister perpétuellement au grand et intelligent spectacle qu'offre Paris, il faille payer sous diverses formes les droits de la porte : c'est-à-dire de l'octroi, du fisc? C'est ce bureau, ce contrôle qui, taxant tout ce qui nous sert, prélève ainsi la dîme dont l'Etat paye tout ce qui nous charme, nous distrait, nous amuse! Payons donc sans murmurer... puisque nous jouissons sans satiété, et comparons équitablement notre position à celle de l'un — ou de l'autre — de ces deux hommes, qui entre au spectacle pour se divertir, — ou qui reste dehors à s'ennuyer! Le spectacle : c'est Paris, — le dehors : c'est la province!

Je sais bien que tout lasse, même les plus beaux spectacles, et qu'on est souvent fort aise d'aller prendre l'air, de se dégourdir, de s'étirer, pendant les entr'actes! Mais aujourd'hui, qui est-ce qui ne quitte pas un peu Paris pour se mettre au vert, à l'eau, en route... s'arrêtant dans quelque retraite champêtre, ou variant ses impressions par le voyage? Paris est l'endroit qu'après un séjour forcé, on quitte avec le plus de plaisir... mais ce plaisir n'est-il pas lui-même surpassé par la sensation éprouvée au retour?

« — Oui! — me disais-je — il faut payer le droit, le plaisir d'habiter une pareille ville, et mieux vaut, pour le corps et l'esprit, le parcourir à pied, que de se faire traîner en voiture dans une insipide contrée où le beurre ne vaut que vingt sous la livre! Certes, il ne faut pas dédaigner la province : loin de là! Elle renforce tous les ans le bataillon parisien (ou plutôt son état-major) de vocations, de talents, de génies qui profitent bientôt à l'éclat de la gerbe générale. L'astre parisien est formé de rayons venus de partout! Mais si l'on est parfois heureux d'aller passer ses entr'actes loin de Paris, ne faut-il pas bientôt revenir prendre sa place devant le drame, la comédie qu'il offre sans cesse, parce que ce spectacle est devenu un irremplaçable besoin de notre tempérament moral, et que le contentement d'habiter ce centre lumineux, sonore, prestigieux, l'emporte de beaucoup sur les gênes matérielles qu'imposent toutes ses chertés? Il est si doux et parfois si commode d'être en un lieu où rien n'oblige même à penser... tant les pensées de tous éclatant abondamment autour de chacun, le transpercent et l'illuminent!

« — Voyons, — continuai-je, — donnons-nous un de ces bons gros spectacles que tout le monde peut prendre ici, le plus gratuitement du monde, et qui, tout en procurant au corps un bienfaisant exercice, offrent une salutaire hygiène à l'esprit! »

Et sans chercher rien de plus raffiné, je me décidai à parcourir le boulevard, allant tout droit et regardant partout. Quelle comédie variée d'accents! Quel musée varié de couleurs! Quelle symphonie variée d'intonations!

En effet, quiconque a traversé Paris en suivant la courbe de cet arc de boulevards dont la Seine semble la corde, a traversé du même pas toutes les couches, toutes les zones de la population. Il part d'abord de la Madeleine..., et se voit au milieu des supériorités, des aristocraties, des exceptions de la grande ville. Le voisinage du faubourg Saint-Germain, de la Chambre législative, du ministère des affaires étrangères, répand sur ce point les titres, les grades, les hauts emplois. Le faubourg Saint-Honoré est là avec ses ambassades et ses légations; on ne saurait faire dix pas sans rencontrer quelque Excellence portant à l'habit quelque rosette multicolore!

Avancez vers le boulevard des Capucines, et voilà l'or qui se mêle aux blasons, la banque à la diplomatie. Le commerce de détail joue partout la bruyante fanfare de ses étalages, conçue dans le ton général de l'opulent quartier. La vanité et la richesse donnent un diapason retentissant à ce boulevard, où aboutissent, par la rue de la Paix et celle de la Chaussée-d'Antin, les flâneurs élégants, les désœuvrés polyglottes et les équipages courant au Bois. Avancez toujours!

La foule augmente encore, et précisément parce que les gens sont devenus plus nombreux, ils sont déjà moins oisifs. Nous touchons aux affaires : la Bourse n'est pas loin! Tortoni et son vis-à-vis, la *Librairie Nouvelle*, sont au centre le plus effréné de la fièvre parisienne! Dix rues versent sur ce point tout ce qui court au rendez-vous des affaires ou des plaisirs. L'Europe entière est représentée là par tous ses curieux, ses désœuvrés, et, l'on a dit avec raison, — je ne sais qui l'a dit... peut-être est-ce moi! — que si l'on cherche quelqu'un à travers les pays divers sans le trouver, le plus sûr est de venir s'asseoir à l'un des cafés du boulevard des Italiens, car, d'un moment à l'autre, votre homme passera!

A mesure que vous avancez vers le boulevard Montmartre, l'élégance s'atténue dans l'essor commercial; la flânerie cède le trottoir au pas pressé des gens qu'on attend. Quelques blouses se mêlent déjà aux paletots; des commis laissent poindre les paquets. La rue Montmartre franchie, on dirait déjà dix degrés descendus de cette échelle sociale, dont le sommet est à la Madeleine. Au boulevard Bonne-Nouvelle aboutissent les rues foncièrement commerciales, qui fournissent le moins de flâneurs — et le plus de paquets. La femme en bonnet succède à la dame coiffée de plumes, et peu à peu l'habit, la soie, le cachemire deviennent aussi rares que l'étaient le bourgeron et la casquette vers la Chaussée-d'Antin. Vous avancez toujours...

Beaucoup de pipes remplacent trop de cigares, et vers la Porte-Saint-Martin le commerce, encore vêtu de drap vers le Gymnase, se fait peuple et porte franchement la blouse du travail. Allez, allez toujours! vous verrez les étalages des magasins suivre la descente sociale, et l'or disparaître des lambris comme il est devenu plus rare dans les poches. Vers le carrefour où tombe la rue du Temple, et dont l'élargissement a fait place à une sorte de rendez-vous, d'émeute de théâtres : — musique, mélodrames, chorégraphie funambulesque — vers ce point, d'où l'œil va droit saisir la colonne de Juillet dont le génie brille sur le fond gris du ciel de la Seine, vous êtes en plein dans le Paris de la production, et le contraste est complet avec le Paris de la consommation, dont le boulevard des Italiens est le centre le plus doré, le plus effréné, le plus fiévreux!

Ici l'ouvrier règne, et l'aristocrate relatif, c'est le petit bourgeois. Un souffle de vie, des effluves plus vibrantes circulent dans l'air que respire cette foule active. A défaut du rayonnement serein de la vie oisive brille sur les fronts la sainte dignité du travail. Toutes les rues qui aboutissent sur ce point, comme toutes celles qui divisent le long boulevard Beaumarchais, sont le grand atelier de l'industrie de cette capitale, — industrie si ingénieuse, si adroite, si féconde, si imprévue! Trouvez-vous par là un passant ganté, coiffé de neuf et chaussé de vernis? C'est un flâneur, pour sûr; — le Christophe Colomb des impressions cherchées, — un voyageur déterminé, parti des faubourgs Saint-Germain ou Saint-Honoré, en quête de mœurs nouvelles, — un touriste macadamique qui ne manquera pas de dire à dîner, à quelque comtesse maigre :

« — Vous ne devineriez jamais ce que j'ai fait aujourd'hui?...

» — Vous êtes allé vous ennuyer aux mardis de la princesse... (en *ka* ou en *off*).

» — Non! j'ai entrepris un voyage de long cours! Imaginez-vous que j'ai été à pied jusqu'à la place de la Bastille!

» — C'est très-amusant! — répondra quelqu'un. Et il aura raison! Ce spectacle-là, — en cent tableaux, sans entr'actes, — vaut tous ceux où l'on s'enferme dans de petites boîtes inflexibles aux coudes et aux genoux, pour respirer les fuites de gaz, et voir perpétuellement se marier M. Arthur et Mlle Emma, à travers des difficultés de famille! Arrivé place de la Bastille, ayez le courage et les jambes de prendre à droite pour gagner l'Hôtel de ville et la nouvelle rue de Rivoli, et je vous promets que rentrant par la rue de la Paix pour rejoindre votre centre, vous aurez fait une ample récolte d'impressions nouvelles, une amusante provision d'observations, et gagné un furieux appétit!

Et ce n'est là pourtant qu'un des nombreux spectacles que Paris offre *gratis* à ceux qui ne sauraient, sans injustice, se plaindre de payer au fisc, et à leur propriétaire, le droit, la joie, d'habiter une pareille ville! Et combien d'attraits variés s'y accumulent encore, que des centres à bon marché de la province on ne pourrait se procurer..., offrît-on les pierreries par poignées? Les nombreux musées... livres toujours nouveaux à feuilleter, pays où chaque pas procure de si curieuses découvertes; — les édifices que nous ne visitons que par hasard, et lorsqu'il s'agit de les montrer à un étranger, — les jardins publics où s'accumulent les conquêtes de la flore d'acclimatation; — tous ces nouveaux quartiers qui ont permis au soleil étonné de voir pour la première fois les entrailles de Paris; — ces innombrables travaux publics et particuliers, dont l'ardente activité déconcerte le regard qui s'en est éloigné quelques jours; — percements, abattages, démolitions opérés à coups de décrets; quartiers nouveaux aussi vite bâtis que sont peints des décors d'opéra... et quoi encore, rien que dans les attraits, les spectacles, les plaisirs qu'on peut goûter gratis? La place, le boulevard, la rue ne sont-ils pas l'incessant théâtre des mille comédies mondaines ou populaires, qui naissent inévitablement du contact, du choc d'un million d'êtres quotidiennement lancés en tous sens à leurs affaires, à leurs plaisirs? J'ai souvent fait cette ample excursion que j'indique, et que je vous conseille. J'ai vu se développer ce long panorama, où tout Paris moral et immoral a passé. — J'ai vu, dis-je, se dérouler sous mes yeux presque las une incessante succession de scènes aux personnages bariolés : l'ambassadeur et le Savoyard, — l'artiste et l'artisan, — le mendiant et le millionnaire, — la marquise et la porteuse de pain, — l'affamé et l'ivrogne, — le soldat et le matelot, — le flâneur et l'employé, — l'élégante et la pauvresse, — des beautés; des laideurs; des grands noms; de grands drôles; des équipages; des brouettes; des charlatans avec ou sans médaille; des gentilshommes s. g. d. g.; des omnibus complets; des fiacres hideux; des *modistes* peu modestes; des gens qui — selon l'expression de Mlle Fix — ont un verre de cabriolet sur l'œil; des marchands de plâtres lucquois; des *pick-pocket*; d'innombrables panamas de 5 à 500 francs; des comédiens de théâtres et des comédiennes du monde; des Anglais économes; des Américains prodigues; des Russes émancipés; des Italiens barbus; des coupés à stores imprudents... des chevaux déteints par la pluie et des chiens en contravention! Et que de fumeurs! que de rôdeurs et de maraudeurs! que d'afficheurs et d'allumeurs! que de solliciteurs et de spéculateurs! que de jeûneurs et de ramoneurs! que de rêveurs et de littérateurs... sans compter votre serviteur, le chroniqueur!

Décidément, on peut donc se résigner à payer plus cher qu'à — Saint-Flour, Pont-de-Veyle ou Pont-à-Mousson — le plaisir d'habiter la capitale du pays qui est lui-même la capitale du monde! On peut donc équitablement se soumettre aux loyers, au veau et aux épinards qui s'y payent plus cher que dans ces contrées sans octroi, — où les plus vives délices sont la rencontre, sur le mail, du percepteur, de l'huissier, de l'apothicaire et du brigadier de la gendarmerie!

~~~ Les concours du Conservatoire sont toujours d'un vif intérêt pour une certaine fraction de ce que nous avons appelé l'*état-major parisien*, c'est-à-dire de cette corporation intelligente et délicate, formée d'un millier d'individus pris dans toutes les classes, dans toutes les professions, — même parmi les critiques! — lesquels donnent le *la* au grand concert de l'opinion publique, qui sans eux ne serait souvent qu'un extravagant charivari!

Ce qui abonde le plus communément dans les classes du Conservatoire, ce sont les sujets qui se destinent à l'opéra comique, genre national, — et à la tragédie, genre collégial. Pour chanter l'opéra-comique il faut de la voix... plus ou moins; mais pour déclamer la tragédie, il ne faut rien du tout! Aussi, à l'époque où les candidats arrivent pour être admis aux classes, ne pourrait-on jamais s'imaginer la quantité de gens qui justifient ce dernier programme! Parmi les hommes, surtout, c'est incroyable et révoltant. Il n'y a pas sur le pavé de Paris de saute-ruisseaux renvoyé par dix patrons, de garçon pâtissier, de commissionnaire sans borne, de porteur d'eau sans seaux, de fainéant, de drôle aux abois, qui, — averti par quelque portier

le l'indulgence avec laquelle le jury d'admission écoute quiconque a pris la simple peine de se faire inscrire, — n'accoure pas essayer d'être formé, instruit aux frais de l'Etat, dans celui des arts qui demande le plus de vocation.

— Vous vous destinez à la carrière du théâtre ? — leur dit-on.

— Oui, m'sieu !

— Dans quel genre ?

— Ça m'est égal... je ne sais pas... tous les genres... celui où ça ira le plus vite... celui où on gagne le plus d'argent !... Pardon, m'sieu... est-on nourri?

L'examinateur se borne à échanger un coup d'œil découragé avec ses collègues, et répond :

— Que savez-vous?

— Lire... un peu écrire...

— Je vous demande quel rôle vous savez, pour qu'on juge de vos dispositions...

— Moi ?... un rôle ?... dame, je n'en sais pas!

— Mais alors... comment voulez-vous qu'on apprécie si vous êtes digne d'être admis au Conservatoire !

— C'est à vous de deviner... J'ai été une fois à l'Odéon...

— Que jouait-on ?

— *Le Médecin de l'âme...*

— En savez-vous quelque chose?

— Dame... je crois me rappeler que M. Tisserant... dit comme ça... dit comme ça... Madame... madame...

— Est-ce tout?

— Attendez un peu... voilà que ça me revient!...

Et rien ne lui vient, ne lui revient! Comme il ne serait pas absolument impossible que par quelque extravagant caprice du hasard une vocation fût enfouie à l'état d'instinct chez un individu doué de ces plaisants ou inconvenants dehors, le jury est plein de patience et de vigilance envers tout ce qui se présente. On sait que la plupart des belles voix se découvrent inopinément, dans les classes les plus humbles ; il peut donc aussi se faire qu'un grand comédien, un puissant tragique soit enfoui sous la blouse qui passe, — et si un mouvement instinctif de ce passant le pousse à s'offrir à l'examen, on croit qu'il ne faut pas le renvoyer à la rue, sans avoir vérifié à quoi il a cédé en affrontant le jury ! Sentiment indéterminé d'une valeur encore brute, — désespoir d'un drôle qui ne sait à quel saint se vouer, et qui se dit naïvement : « Voyons donc si par hasard je ne pourrais pas faire revivre Talma ! »

Les femmes qui se présentent à cet examen d'admission aux classes sont généralement beaucoup mieux que les hommes. La plupart sont des filles d'artisans, auxquels un voisin, un locataire, un patron, doué de quelques connaissances spéciales, a donné le conseil de préparer l'enfant pour le théâtre, et cette idée, ce conseil ne vient d'ordinaire que si le sujet offre des dons physiques. Se destinant à cet examen, ces jeunes filles prennent de la tenue, du goût, des dehors ; leurs parents trouvent toujours le moyen de leur faire donner quelques leçons, quelques conseils ; elles arrivent devant le jury avec un semblant de parti pris ; elles savent une tirade, un rôle : bref, elles apportent quelque chose qui sert à les juger, et ne ressemblent point à ce passant, à ce désœuvré, qui entre là au hasard, en se souvenant qu'un soir il a vu M. Castellano dans je ne sais quoi... et je ne sais qui, dans *Germaine !*

On vient de distribuer les prix mérités par les élèves de première, seconde ou troisième année, qui ont été choisis dans le flot des candidats dont nous avons indiqué l'excès. Les honneurs du concours ont été pour deux enfants de la balle, les fils de deux artistes dont l'un est célèbre, l'autre distingué : MM. Provost, de la Comédie-Française, et Leménil. Le jeune Provost est le fils de son pere ; il en a le physique et les allures ; on peut déjà juger que la contre-épreuve ne s'arrêtera pas là. Le premier prix de comédie a été vaillamment remporté par ce jeune homme, qui suit à la fois les cours du Conservatoire et ceux de l'Ecole de droit. Nous le verrons sans doute débuter l'an prochain à la Comédie-Française, à moins qu'il ne commence son stage au palais.

Parmi les femmes, il faut signaler une particularité : c'est l'apparition d'une des jeunes beautés de l'Opéra, une brillante et blonde danseuse, Mlle Cellier. Cette charmante ballerine, qui fait partie du plus notable quatuor de nos ballets, et qui retient par son talent tous les coups de lorgnette que sa beauté attire, songe à quitter un art pour l'autre, — la danse pour la comédie. — Elle est douée d'une vive intelligence. Elle a de la finesse, de la gaieté, de l'esprit ; elle a de plus la grâce et le charme. On peut donc croire qu'elle est appelée à des succès sur nos scènes de genre, dans l'emploi des amoureuses comiques. Mlle Cellier est élève de M. Regnier.

〰 Nous recevons cette lettre :

« ... Voici, monsieur, ce qui se passe actuellement dans notre ville. Un mot de préface pourtant.

» Il y a environ deux ans, la procession de la fête-Dieu parcourait les rues pleines de soleil. Un jeune homme qui cumule le titre d'avocat avec des fonctions préfectorales, était à sa fenêtre, regardant défiler le pieux cortége. Ses regards tombent sur trois dames des Anglaises, qui s'efforçaient vainement de voir, en se haussant sur la pointe des pieds. Notre homme est hospitalier ; il descend vite, il offre ses fenêtres... on résiste, il insiste, on cède ; voilà ces dames chez lui ! L'une lui paraît de beaucoup plus jolie que les autres ; poli avec toutes, il est plus expressif avec elle... On se promet de se revoir et souvent ! Le temps se passe, même pour l'amour ! il faut partir, leur mère rappelle les voyageuses : « Adieu Arabella, ma belle ! » Mais on croyait se dire adieu... et ce n'était qu'au revoir !

» Deux ans s'écoulent ; le provincial avait peut-être oublié l'insulaire, lorsqu'un beau jour arrive une lettre de Londres. C'est Arabella. Il lui est mort un oncle indien (l'Inde est l'Amérique des Anglais pour les oncles !) Cet oncle laisse à sa niece 800,000 francs nets de tout cipaye. « Voulez-vous ma main... et tout ce qu'il y a dedans ? » écrit-elle.

» Si peu qu'on connaisse le cœur humain, on doit bien penser que le monsieur ne fut pas assez inhumain pour refuser cette tendre miss. Il partit sur-le-champ pour Londres, flanqué d'un ami. On arrive dans Soho-Square ; on descend dans une magnifique maison meublée en nabab, où trône Arabella. La maison est sur le plus honorable pied de valets, d'équipages. La table, les vins, tout est du plus grand luxe. Dès le lendemain on part visiter la maison de campagne qui est vers Richemont, sur la Tamise. Là une respectable dame, mistriss ou milady, je ne sais, reçoit les futurs époux ; bref, dans le délai le plus rapide que puissent autoriser les lois, le mariage est accompli, au bruit des cloches et des *hurrahs* des gens du château : notre Français est émerveillé, fasciné, le plus heureux des hommes !

» On revient à Londres.

» Le lendemain, un individu demande à lui parler.

» C'est celui qui a loué toute cette mise en scène opulente, ville et campagne, aux parents d'Arabella ! Soho-Square, Richemont, les meubles, les voitures, les valets, les cloches, les *hurrahs* et jusqu'à la tante... tout cela pour douze jours contre 200 livres sterling à payer sur-le-champ, en quittant les lieux où d'autres vont entrer. Notre homme court après Arabella... Elle est sortie, toute la famille est sortie ! Le mari sort aussi... mais c'est pour aller en prison, faute de payement des 200 livres. Les lois anglaises ne badinent pas avec les étrangers qui doivent aux Anglais. Notre pauvre compatriote fait appeler un avocat ; il apprend que le mieux qu'il ait à faire, c'est de payer ! Il écrit en France ; on lui expédie l'argent ; il paye, il est libre, il part... sans prendre congé de la moindre Arabella...

» Mais une semaine ne s'était pas écoulée que celle-ci, — Mme P..., — franchissait la Manche sur les traces de son époux, et arrivait dans sa ville déjà au fait de l'aventure scandaleuse, exigeant la cohabitation, ou une pension alimentaire. Refus du mari et instance pour faire casser ce mariage frauduleux. L'affaire a dû venir ces jours derniers. Sitôt informé du résultat, je m'empresserai de vous le faire connaître.

» Veuillez agréer, etc.

» UN LECTEUR *des Pontons anglais.* »

〰 Qui ne connaît cette lithographie de Charlet devenue si populaire, reproduite partout, — même au fond des saladiers, par la gravure, — où un soldat met son fusil en travers de je ne sais quel passage, et s'écrie :

« — On ne passe pas, vous dis-je!... quand bien même vous seriez le petit caporal ! »

Or, l'autre jour, comme l'empereur revenait de Plombières, à la station de Nangis se trouvait, à la suite des autorités, le bataillon éclopé des médaillés de Sainte-Hélène. L'un d'eux s'avance, présenté par un officier : c'est Colluche...

« — Qui, Colluche? — demanderez-vous ! — Eh bien ! le soldat que Charlet a immortalisé avec sa phrase naïve, impitoyable, historique !

Oui, ce Colluche, c'était ce soldat ! ce soldat, c'était Colluche ! L'empereur (1813) avait ri de cette réponse et, enveloppé dans sa fameuse redingote grise, sans croix, voulant sur-le-champ décorer ce factionnaire animé d'un si impitoyable respect pour la consigne, — cette âme de l'armée, — il avait appelé une cantinière qui se trouvait là :

» — Donne-moi un bout du ruban de ta tunique ! — dit-il à cette femme surprise. Celle-ci arracha le galon de laine rouge, et le présenta au maître. L'empereur en déchira un morceau, le donna au soldat, et lui dit :

» — Tiens... le petit caporal ne passera pas... mais il te décore ! »

Donc, ce décoré de 1813, ce Colluche vit encore et toujours ! Il compte soixante-quinze ans, et a, de plein droit, reçu la médaille de Sainte-Hélène. Présenté à l'empereur neveu, il lui a, tout ému, montré le bout de ruban jadis donné par l'empereur oncle, et conservé comme une relique. Une bonne gratification ne nuira pas au culte que le bonhomme porte aux Napoléons... celle-ci se manifestant d'ailleurs à leur effigie. Telle est la toute récente histoire de Colluche !

〰 Cette semaine, quelques privilégiés ont reçu les premiers exemplaires du poëme antique de M. Méry : les *Vierges de Lesbos*, jusqu'à ce jour à peine connu de quelques amis du poëte phocéen, le plus frileux des poëtes, le plus poëte des Marseillais. L'hiver dernier, Méry avait froid... comme de raison, ou plutôt comme de coutume. Il passait des jours enfouis sous trois manteaux côte à côte avec son poêle. Ne pouvant se servir des bras, il travaillait de tête, et c'est dans cette chaude carapace qu'il forgea les trois cents vers antiques de son hasardeux sujet. Un de ses amis qui écrit de bons livres, et qui a aussi le goût et la science de les fabriquer, M. Georges Bell, s'est mis en tête d'éditer ces *Vierges de Lesbos* d'une façon peu commune. Hamon, le peintre grec des jeunes filles et des enfants, a consenti à composer et à exécuter des dessins, qui ont été photographiés à l'aide des plus délicieux modèles qui soient dans les ateliers de Paris. Les épreuves sont bien venues... et l'on peut dire aussi qu'elles sont les bien venues, car ceux qui ont déjà pu entrer en possession de leur exemplaire sont ravis ! Les *Vierges de Lesbos* forment un splendide ouvrage tiré à trois cents exemplaires seulement. On dit que la presque totalité était souscrite sur le simple projet de la publication de Méry, illustrée par Hamon.

〰 Une financière disait récemment à sa couturière :

« — Il me sera désormais impossible de vous payer les façons de mes robes comme par le passé. Mon mari vient d'acheter une grande propriété, et il nous faudra économiser beaucoup pour faire face aux engagements pris. »

Le rabais demandé était de 25 francs par robe...

Ce fait rappelle cette marquise du faubourg Saint-Germain qui, après les événements de 1848, et pour que ses gens fussent mieux persuadés de sa gêne, fit supprimer le morceau de sucre de la perruche...

〰 Mlle Augustine Brohan a fait une pantomime intitulée *l'Ile des Pierrots*, pour le théâtre Deburau. La spirituelle actrice a trouvé l'ingénieux moyen de personnifier autour de Pierrot les sept péchés capitaux dont Pierrot est orné... en outre de la farine. L'action violente de ces péchés en dehors de l'initiative du héros, forcément passif, amène les complications les plus burlesques ! L'ouvrage se monte en ce moment. Quelqu'un, qui reprochait à l'auteur de ne pas assister aux répétitions, lui disait :

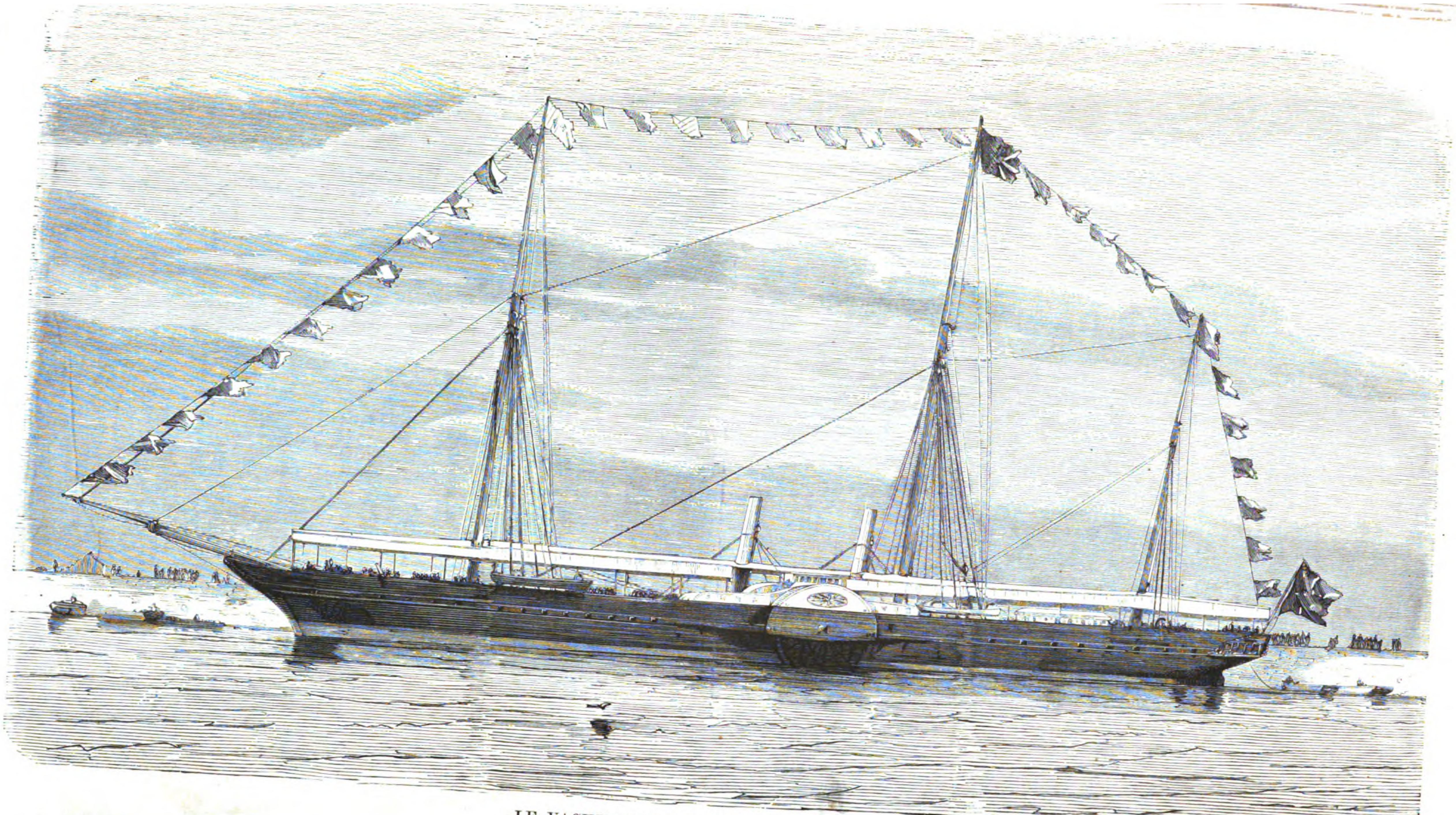
« — Votre pantomime est-elle dans le genre national ou exotique?

» — National ! — répondit-elle. — La farce italienne n'est pas assez décente... malgré son pantalon ! »

〰 Dans le testament d'un millionnaire mort récemment, on a trouvé une somme de cent mille francs destinée à la production de cinq tragédies, dont l'auteur exige la représentation posthume. Voici les titres : *Damasandra*, — *Canope, dieu des eaux*, — *Ulysse et Palamède*, — *Gryllus le pourceau*, — *les Nymphes de Cythéron*. C'est 20,000 fr. par tragédie ! Comme le mort n'a laissé aucune condition sur le mode ou le nombre de représentations, plusieurs directeurs des théâtres des boulevards sont en instance auprès des héritiers, les frères Albert et Hippolyte V....., pour monter ces tragédies d'ici au mois de novembre. Le plus avancé dans les négociations offre d'en *exécuter* une tous les quinze jours, et d'avoir ainsi terminé la besogne pour le 15 octobre ! Les tentatives d'interprétation du vœu du mort, que les héritiers consciencieux ajoutent à la lettre du testament, retardent seules la solution. Ce sera drôle !

JULES LECOMTE

S. M. Victoria, reine d'Angleterre.



LE YACHT ROYAL VICTORIA AND ALBERT.

Le yacht royal *Victoria and Albert*, que nous publions ici, a déjà paru dans *l'Illustration*, n° 758. Nous le reproduisons pour ceux de nos abonnés qui ne possèdent pas notre collection. Il en est de même de la vue de Brest, grande planche qui sera encartée dans le numéro prochain, afin que rien ne manque à l'histoire pittoresque des fêtes qui ont lieu actuellement dans ces deux ports militaires. Cependant le théâtre de ces fêtes a fourni le sujet d'un grand nombre d'autres dessins, qu'on trouvera également dans *l'Illustration*.

Ce superbe yacht sera un objet de curiosité pour ceux qui seront admis à le visiter à Cherbourg.

Cette splendide construction navale n'a certainement pas d'égale sous le rapport de la perfection du plan, le fini des détails et la rare élégance de ses aménagements. Construit en 1854, à Pembrock, sur les dessins et dans les chantiers de M. O. W. Laing, le *Victoria and Albert* a été mis à l'eau au mois de janvier suivant. Ce superbe steamer a été construit d'après le principe diagonal, de manière à combiner la légèreté et la solidité. La coque du navire présente une grande élégance de lignes. Les façons en sont très-fines, et son élancement le fait tailler de l'avant.

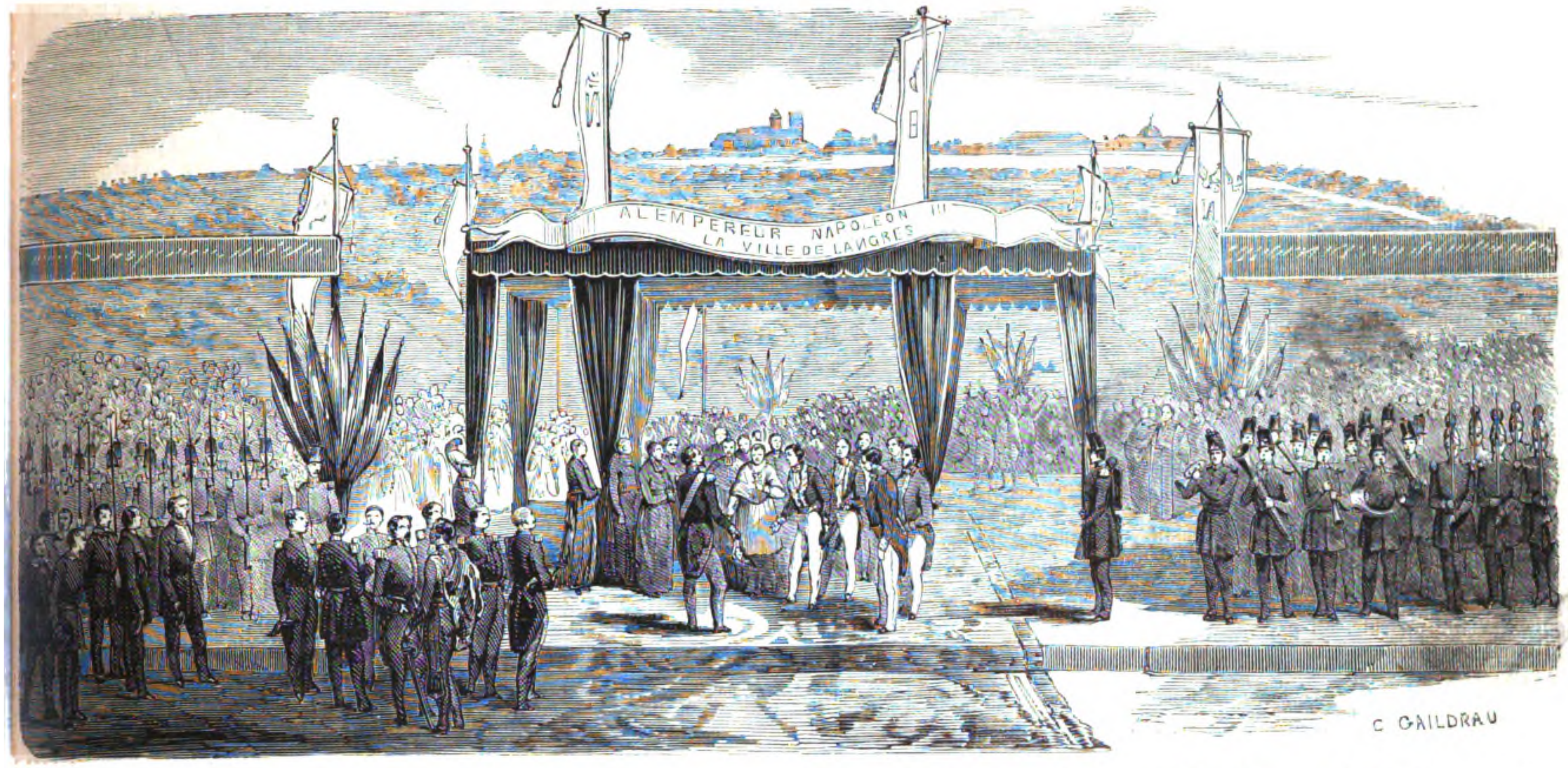
La longueur absolue de ce bâtiment est de 102 mètres 21 centimètres. Il mesure de dehors en dehors 91 m. 20 c. et a 83 m. 60 c. de longueur de quille. Sa plus grande largeur est de 12 m. 23 c. La hauteur, dans les batteries, est de 7 m. 29 c. La puissance-vapeur est de 600 chevaux, et le tonnage de 2,342 tonneaux; sa vitesse moyenne est de quinze nœuds à l'heure.

On n'a fait usage que de bois exotiques dans la construction du corps et les aménagements. L'acajou est le bois principalement employé dans les œuvres. Les ponts sont planchéiés en sapin du Canada, et parfaitement feutrés à l'envers, de manière à amortir le bruit. L'espace compris entre les tambours est réservé à la reine. Dans le premier pont est une grande salle à manger, vitrée tout autour, d'où la vue embrasse la mer de tous côtés. Un escalier conduit de cette pièce aux appartements royaux, situés au-dessous, et consistant en un salon d'apparat et une chambre à coucher, terminée à ses deux extrémités par un cabinet de toilette. L'intérieur des appartements est bien aéré au moyen de tubes qui passent le long de la muraille et débouchent sur le plat-bord. Dans l'entrepont est l'appartement de la famille royale et les chambres des personnes de la suite. Tout l'avant est affecté au logement des officiers et de l'équipage.

L'élégance de la décoration intérieure et de l'ameublement répond de tout point à l'importance de cette magnifique construction. Les ornements sont tous en cuivre ciselé, et les meubles en bois d'érable. Tout concourt, comme on le voit, à faire du *Victoria and Albert* une demeure somptueuse et digne de la souveraine d'une grande nation.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET COMP., 56, RUE JACOB.

VUE DU PORT ET DE LA VILLE DE BREST.



Réception de S. M. l'Empereur à la gare de Langres, d'après un dessin de M. Adolphe Sébillon et des photographies de M. Petit le Genisel.

Palais de la Conversation, à Bade.

Chronique de la province et de l'étranger.

L'empereur est de retour de Plombières, dont les eaux curatives et le repos hygiénique ont exercé l'influence la plus salutaire sur sa santé.

La vie de Sa Majesté n'a cessé d'y être ce que nous l'avons représentée : un doux mélange d'exercices et de travaux modérés. Les belles dépendances de l'habitation impériale, où son hôte a fait creuser cette année un lac du plus riant effet, se prêtaient merveilleusement, par le caractère agreste de leurs promenades, aux loisirs de cette existence paisible.

Des réceptions intimes, dont la duchesse Hamilton, princesse du sang impérial, comme on le sait, faisait les honneurs, terminaient ces journées que M. le prince de la Tour d'Auvergne a très-spirituellement et parfaitement caractérisées par le mot *sédatives*.

Cette vie de repos a cependant eu son exception. L'empereur, cette année, n'a pas voulu quitter ce pays, dont la nature mouvementée est si riche en sites grandioses et en paysages pittoresques, sans en avoir parcouru les vallées et gravi les cimes. Celles de Gerardmer furent choisies pour but de cette excursion, et la journée du samedi 24 juillet fut fixée pour cette partie de montagne.

Le samedi matin, la pluie tombait à flots. C'est là un de ces petits contre-temps où personne ne s'étonne aujourd'hui de voir se heurter les projets des princes. Nous ne sommes plus au siècle où un courtisan, à qui Louis XIV dit un soir, en présence d'un couchant enflammé qu'il contemplait de l'une des fenêtres du château de Versailles.

— Quel temps pensez-vous, marquis, que nous ayons demain pour notre chasse?

Répondait, en s'inclinant avec adoration :

— Le temps qu'il plaira à Votre Majesté, sire!

Non... Aussi l'empereur, qui est de son époque, ne consulta à cet égard ni M. Mocquart, son secrétaire, ni même M. le duc Hamilton, mais bien un conseiller que les souverains peuvent interroger sans crainte de flatterie, celui-là... le baromètre...

Or, le baromètre montait... Sa Majesté dit sans balancer aux personnes désignées pour l'accompagner dans cette course :

— Cette pluie n'est rien; nous partirons à l'heure fixée.

L'heure fixée était dix heures... à dix heures précises on se mit en route.

Sa Majesté occupait avec la princesse et M. de Béville une calèche fermée, traînée en poste par quatre chevaux. M. le colonel Le Pic, M. Mocquart et le prince de la Tour-d'Auvergne suivaient dans une autre calèche.

Il pleuvait bien encore, mais l'empereur avait tellement confiance dans les déclarations météorologiques de son conseiller, qu'il avait fait prendre les devants à une voiture plus légère.

On traversa successivement Remiremont, Vagney, Gerardmer, et l'on déboucha dans la fraîche vallée de Belliard, sur les bords mêmes du lac où se mire la dernière de ces trois bourgades à laquelle il doit son nom... le lac de Gerardmer, une nappe d'eau magnifique, profonde et limpide... une glace de Bohême de cent seize hectares!

L'empereur et le baromètre commençaient à avoir raison : le voile de vapeurs grisâtres qui, le matin, cachait le ciel s'était déchiré... et, au milieu des nuages que réfléchissait le lac, on apercevait déjà quelques coins d'azur.

Les voitures continuèrent leur course le long de la rive, entre les pentes boisées des deux montagnes qui la dominent, ainsi que la jolie petite chapelle Saint-Florent, si pittoresquement posée pour la décoration de ce site d'un caractère tout alpestre.

On atteignit les bords d'un autre lac, le lac de Retournemer, moins vaste que le premier, mais d'un aspect sévère, et qui, au fond de son entonnoir de montagnes, aurait quelque chose de sinistre et de sauvage, si l'effet saisissant de cet encaissement profond et étrange n'était effacé par les flots de verdure qui semblent ondoyer sur les pentes accidentées dont il est entouré.

On prit le chemin des Dames pour se rendre au col de Schlug, où s'exécute l'une des routes les plus curieuses que puisse rêver un touriste, un chemin qui s'élance de montagne en montagne, se tordant à leurs flancs au dessus des précipices et reliant ainsi Epinal et Colmar par une voie où se serait à peine hasardé le pied des daims.

L'on descendit de voiture pour visiter ces gigantesques travaux.

Le temps avait tenu les promesses du baromètre... le soleil soldait, en plein ciel, de ses plus beaux rayons la lettre de change qu'avait tirée sur lui son confident mystérieux.

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture!

s'écria l'un des promeneurs; et, sur cette réminiscence du traducteur des *Géorgiques*, on se mit joyeusement à gravir la montagne.

Une telle ascension ne pouvait convenir à la délicatesse d'une princesse; aussi la duchesse Hamilton prit-elle place sur les coussins de la voiture légère qui avait précédé les augustes voyageurs, et parcourut-elle assez commodément les nombreux lacets dont la route semble serrer les flancs de la montagne. L'empereur, lui, affronta les fatigues de cette expédition en véritable touriste.

A six heures du soir, le sommet de la Schlucht était couronné : Sa Majesté et sa suite y étaient reçues par madame la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

∴

Son Altesse impériale a si heureusement combiné ses séjours, que toute l'année n'est qu'une belle saison pour elle. L'hiver, elle a sa riante villa de Nice, qui ne connaît d'autres frimats que les fleurs de ses orangers,

Neige odorante du printemps.

L'été, elle a son château de la fraîche vallée germaine où Méry prouve, avec sa verve d'antiquaire lyrique, qu'a dû jadis camper Varus.

Les autres saisons de l'année ont leurs résidences aussi harmonieusement choisies. Pour le moment, elle habite son magnifique domaine d'Umkirck, dans un des plis de terrain les plus pittoresques des Alpes fribourgeoises.

Ayant appris par M. le baron de Bulach, chambellan de l'empereur, chargé d'un message pour elle, les projets de Sa Majesté, elle n'avait pas hésité un instant; elle était accourue au sommet de cette montagne. Leur entrevue avait lieu dans les nuages, ou du moins à leur hauteur habituelle, car le ciel, si sombre le matin, était le soir d'une sérénité parfaite.

La perspective que l'œil embrassait de ce plateau élevé était immense et d'une variété d'accidents merveilleuse. D'un côté, les Vosges, dont les chaînons allaient se souder aux massifs des Alpes; de l'autre, les plaines ondulées de l'Alsace, avec le Rhin et les monts d'Allemagne pour limites. Ce fut de ce beau site, d'où l'œil planait sur plusieurs villes, que l'empereur, les princesses et leur suite purent contempler le coucher de soleil derrière la ligne de faîte que la forêt Noire couvre de ses sombres futaies.

L'intention de l'empereur avait été de passer la nuit dans la modeste maisonnette d'un garde forestier, et il se faisait une fête de l'imprévu que devait présenter ce bivouac joyeux.

Il fallut renoncer à ce projet. Des voitures et des chevaux étaient là qui attendaient. M. Hartman de Munster réclama d'une manière si pressante l'honneur de recevoir sous son toit Sa Majesté et sa suite, que l'empereur, séduit par le plaisir de prolonger les instants qu'il avait à passer avec la grande-duchesse, accepta cette invitation avec la meilleure grâce. Sa Majesté ne rentra à Plombières que le lendemain soir à cinq heures.

∴

L'empereur a quitté Plombières le 28. Son passage dans toutes les localités qu'il traversa pour gagner la gare de Paris fut salué par les démonstrations les plus sympathiques. Nous donnons, d'après les photographies de M. Petit le Genisel dont les dessins héliaques ont été l'objet, à l'exposition de Dijon, des distinctions les plus flatteuses, la réception enthousiaste que lui fit la petite ville de Langres.

∴

Le camp de Châlons avait espéré une visite de l'empereur avant le voyage de Sa Majesté dans les départements de l'Ouest. Cette visite est remise. Nos troupes poursuivent l'application de ces savantes évolutions de la tactique qui font d'un bataillon un soldat et d'une armée un véritable organisme avec l'ensemble parfait des mouvements qui constitue la vie unitaire des corps complexes; ce sont, en dehors de tous les exercices de la théorie, les petites guerres et les grands mouvements qui familiarisent le soldat avec la stratégie des hautes luttes.

Notre gravure reproduit une halte de ces marches

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

III

L'âme de Madelon.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus entraînant que ce Léo Eberhardt. Il était non-seulement laid, mais encore sa laideur allemande était au premier aspect repoussante de froideur et de fadeur. Il semblait qu'il fût impossible d'apprendre le sourire à cette grande vilaine bouche; il y avait quelque chose de ridicule dans l'embonpoint insolent de ce nez, usurpant les trois quarts d'un maigre visage; la taille était disgracieuse, le geste gauche et mal venu.

Mais quand il parlait, tout cela changeait. Cet homme était l'éloquence même.

Quand il chantait ses *lieder*, plus suaves et plus beaux que ceux de Schubert, tout cela s'illuminait en prenant de l'harmonie. Cet homme était l'art et l'inspiration.

Il plaisait souverainement aux femmes.

Je m'explique : toutes les femmes qui ne l'aimaient pas le détestaient.

Bien des fois je l'ai entendu se vanter de cela, car ce n'était pas un don Juan bien haut ni bien large. Il était excessivement fier de ses triomphes amoureux.

Ses œuvres portaient toutes le cachet d'un talent de premier ordre. Il travaillait peu, et son travail difficile manquait de fécondité. Il m'a été donné d'assister au laborieux enfantement de sa comédie si fameuse : *la Roue de fortune*. La première scène fut deux ans sur le chantier. Chaque mot venait s'ajouter, sans ratures, à la ligne commencée. J'ai vu telle question, posée par un de ses personnages, rester sans réponse pendant des semaines sur son manuscrit.

Son succès n'était pas populaire. Sa plume infertile lui rapportait peu, ceci pour ne pas dire qu'elle ne lui rapportait rien. Il n'avait pas une grande fortune. Il dépensait beaucoup d'argent à cause de l'incroyable irrégularité de sa vie.

Ce n'est pas que sa vie fût somptueuse, au contraire. Dans ses habitudes, il ressemblait assez à un de ces étudiants de la vingtième année qui se sont ralliés à l'opinion de Diogène et qui narguent le respect humain. Il était mal couvert, logé médiocrement, et toujours on le voyait à pied, marchant sur les grosses semelles de ses grands souliers; mais ce ne sont pas les choses indispensables à l'existence qui coûtent cher. Le désordre est le plus écrasant de tous les luxes.

Eberhardt, selon la mystérieuse expression de la muse, avait de *grands besoins*.

Il mangeait peu, il était fort sobre, il ne jouait jamais, les excès de sa générosité ont rarement fatigué les échos; mais il avait de grands besoins.

Quels étaient ces grands besoins? J'ai suivi de très-près Léo Eberhardt ; par nature, je suis très-curieux ; je n'en sais pas aujourd'hui plus long que le premier jour. De plus clairvoyants auraient peut être percé le mystère, moi, je ne l'ai pas pu. Les hommes qui ont de grands besoins fuient par tous les pores comme ces vases mauresques nommés alcarazas, où nulle fissure ne se découvre à l'œil nu.

Eberhardt consentit à m'éclairer de ses rayons. Je lui plus. Il me prit sous son aile et je vécus pendant près d'une année dans son intimité. Mon père, qui était un homme de grand sens, n'aurait certes point vu cette liaison d'un bon œil, s'il n'eût été prévenu ; mais Eberhardt n'était pas seulement un poëte éminent, un artiste de haute portée, un philosophe profond et lumineux: c'était encore un critique fort remarquable. Il faisait et défaisait les réputations en Allemagne. Mon père était aveugle à son endroit ; il ne le voyait plus qu'au travers d'un certain article publié par Eberhardt dans la principale revue de Vienne, article où mon père était placé au premier rang des romanciers français.

Mon père ne se fâcha qu'une seule fois à l'occasion de cette intimité. L'album de la jolie baronne lui tomba entre les mains. J'avais écrit trois strophes sur l'une des pages de cet album. Mon père rentra à la maison, suffoqué par la colère.

Il me défendit de faire des vers. Il me dit que je les faisais très-mal. Il m'accabla de reproches et d'invectives. Je ne crois pas l'avoir jamais vu malade de

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17 et 24 juillet.

guerrières, où les troupes établies sur les bruyères de ces coteaux stériles offrent l'image fidèle d'un bivouac.

* * *

L'une des premières réceptions que l'empereur ait accordées, après son retour au palais de Saint-Cloud, a été celle de l'héroïne de Djeddah et de ses deux vaillants défenseurs. Nous offrons à nos lecteurs les portraits de ces deux derniers.

On comprendra le motif de délicatesse qui ne nous a pas permis même de concevoir la pensée de solliciter celui de cette vaillante jeune fille, qui désire, avant tout, rester dans l'ombre pudique de la famille où, avant la catastrophe qui a jeté un si glorieux éclat sur elle, s'épanouissaient ses grâces candides et ses modestes vertus. Nous ne dirons d'elle qu'un mot : c'est que malgré la blessure dont sa joue conserve encore la cicatrice, elle est d'une beauté dont le charme et la distinction répondent admirablement au noble caractère qu'a révélé aux sympathies publiques son dévouement intrépide et pieux.

Nous n'insisterons pas non plus sur M. Emerat. On sait que ses titres à l'admiration de la France sont déjà anciens. Ce qu'il a fait à Djeddah, il l'avait déjà fait à Alep et en Bosnie, et il ne faisait que suivre en cela les nobles traditions de son père, décoré pour son dévouement dans des catastrophes pareilles.

* * *

Quand à Hadji Méhémet, le cawah du consulat, c'est un grand et bel Agérien, appartenant à ces populations kabyles refoulées dans les montagnes par la conquête arabe et la domination turque; il en offre un des types les plus saisissants.

On retrouve dans ses traits cuivrés par le soleil le mélange du sang numide et vandale d'où sont issues ces populations fières et indépendantes. On le retrouve d'une manière encore plus frappante dans ses sentiments et dans ses actes.

On connaît l'audacieuse intrépidité avec laquelle il défendit la porte d'abord, puis, de marche en marche, l'escalier du consulat. Le plus brillant épisode de cette défense héroïque n'a été révélé que par quelques mots. M. Emerat et Hadji Méhémet venait de repousser une des attaques de leurs assaillants lorsque Méhémet entend du bruit sur la terrasse de la maison consulaire. Il s'y élance pour s'assurer s'ils ne sont pas menacés d'un nouveau danger. La terrasse était envahie par une troupe arabe qui s'efforçait d'abattre le pavillon français.

— Au drapeau! au drapeau! s'écrie Hadji-Méhémet, qui comprend la gravité de cette attaque.

Le drapeau, ce n'est pas seulement l'assemblage de trois lais de soie ou d'étamine de couleurs diverses, c'est un emblème sacré, c'est le symbole de la nationalité; c'est mieux que cela, c'est la patrie imposant son inviolabilité partout où s'étend son ombre.

A cet appel, M. Emerat s'élance lui-même sur la terrasse, charge les assaillants, que Méhémet avait attaqués avec résolution.

Tout ce qui ne prend pas la fuite est frappé et précipité du haut de la terrasse.

Les deux vainqueurs reviennent aussitôt reprendre leur poste de combat, où ils n'ont d'autre espérance que de mourir dans la sainteté du devoir.

Après de tels actes vous étonnerez vous que Hadji-Méhémet ait répondu à l'espoir qu'on tentait de susciter en lui de recevoir pour indemnité une forte somme d'argent...

— De l'argent! qui demande de l'argent?... J'ai reçu vingt-deux blessures, monsieur... Est-ce avec de l'argent que le sang versé se paye?... Le sultan me donnerait mille bourses, que les repousserais du pied... Ce que j'ambitionne, c'est la *croix d'honneur*. J'ai tout risqué quinze années pour l'obtenir... si on trouve que je n'en suis pas encore digne... je m'engagerai pour la gagner ou me faire tuer, car je la veux...

Bien rugi, mon lion d'Afrique, tes paroles et tes sentiments sont à la hauteur de tes actes... Et tes actes à Djeddah sont tout simplement héroïques.

* * *

Pendant qu'on ambitionne ici des récompenses, on en distribue ailleurs, récompenses plus modestes, il est vrai, et bien moins périlleusement conquises.

Dijon a eu, le dimanche 25 juillet, son second concours d'orphéons et sa distribution de médailles. Notre illustration (page 96, gravure) représente le moment où les sociétés philharmoniques, après avoir parcouru en cortége les belles rues principales de la ville, se déployèrent sur la belle place du Jet d'eau, où elles furent passées en revue par les autorités municipales accompagnées des membres du jury et des représentants de la presse parisienne et départementale.

Les quatre médailles d'or offertes par l'empereur ont été attribuées à la société chorale de Dijon, aux orphéonistes d'Arras, au corps de musique du 87[e] de ligne et aux Enfants du Doubs.

* * *

Mais portons nos regards là où sont fixés tous les yeux, sur Cherbourg. En attendant que nous donnions le récit et l'illustration complets des grandes solennités qui s'y accomplissent, avec toute l'exactitude que permet la vue inspiratrice de ses scènes secondée par les fulgurantes reproductions de la photographie, nous offrons à nos lecteurs les magnifiques empreintes que la Monnaie vient de frapper à l'instant en souvenir de l'inauguration de la statue colossale que Cherbourg consacre demain à Napoléon I[er].

Voici une petite anecdote qui se rattache à l'érection de ce bronze monumental.

La statue placée sur la digue devait être tournée vers la pleine mer sur les flots tumultueux de laquelle l'empereur ainsi posé étendait le bras; de fait ce bras se trouvait dirigé vers les côtes anglaises. Quelques feuilles britanniques se sont récriées, elles y ont vu une menace. L'empereur a souri.

— Que l'on tourne, a-t-il dit, la statue vers la France, ce ne sera plus sur les flots de la mer, ce sera sur ceux des révolutions qu'elle étendra son bras pacificateur.

Donc, que l'Angleterre se rassure : ce bras et ce regard de bronze ne pèseront pas sur elle.

* * *

A propos de l'Angleterre, voici un singulier procès qui va être déféré à son jury. On sait que malgré les splendides collections qui enrichissent les galeries des manoirs et des hôtels de ses lords, le peuple anglais est loin d'être cité pour l'élévation de ses goûts artistiques. Ce qu'il désire dans l'art, ce n'est point la reproduction saisissante, harmonieuse ou passionnée de la nature, moins encore l'idéal; ce qu'il y veut, ce qu'il y cherche, ce qu'il lui demande, c'est la ressemblance naturelle, vulgaire, et pour nous servir d'un terme d'atelier, le trompe-l'œil; aussi est-il amateur passionné de ces collections de figures de cire où ses fabricants obtiennent parfois les ressemblances les plus frappantes. Nulle collection ne peut être comparée à cet égard à celle de mistress Tussaud.

La célébrité universelle dont elle jouit y conduisit dernièrement deux artistes français, à leur retour d'un voyage dans les montagnes de l'Ecosse. Ils parcouraient depuis quelques instants déjà les diverses pièces qui forment cet étrange musée, lorsque l'un d'eux, entraînant son ami, lui dit assez brusquement.

— Tiens! sortons de cette salle...

— Comme tu me dis cela?

Et le voyant pâle et troublé il ajouta... — Qu'as tu donc?

— Rien... pourtant je t'avouerai que cette hideuse ressemblance de tous ces visages avec la vie vulgaire mais réelle, l'éclat de tant yeux d'émail, je dirais presque la lucidité de tous ces regards immobiles, produit sur moi un effet étrange.

— Bah! pas possible.

— Dis même que c'est absurde... mais je ne sais : c'est une sorte d'hallucination que je subis...

— Comment! ces figures? ajoute l'ami, en se rapprochant de l'une d'elle qu'il indique en la touchant presque avec sa canne...

Et comme il reste un instant immobile et silencieux dans cette attitude.

— Je crois, reprend son compagnon surpris, que cette figure, qui justement m'a frappé, produit cet effet sur toi-même.

— Ça? reprend d'une voix altérée l'artiste qui tente de nier l'espèce de fascination qu'il subit, mais en prononçant ce mot il n'a pu maîtriser un mouvement nerveux de son bras.

Les deux amis reculent épouvantés, au hurlement que pousse la figure dont le bout de la canne a crevé l'œil. La terreur gagne tous les visiteurs, la plupart prennent la fuite épouvantés. Les autres, au contraire, se pressent autour des deux artistes et de la fausse figure de cire qu'ils s'efforcent de secourir.

On comprend que mistress Tussaud, pour donner toute l'apparence possible de la vérité à ses personnages d'imitation, n'avait trouvé rien de mieux que

---

pareille indignation. — Il parla de me chasser de chez lui.

Hélas! oui, je faisais des vers; j'en faisais d'énormes quantités. Eberhardt ne les trouvait pas mauvais, moi je les trouvais très-beaux. Je les lisais à l'adorable baronne. Eberhardt m'avait présenté à la baronne. La baronne m'appelait son poëte ordinaire. J'étais amoureux jusqu'à l'extravagance.

Il s'est rencontré des jeunes poëtes, accueillis par les charmantes baronnes avec une distinction flatteuse, tout exprès pour donner le change aux barons et servir de paratonnerres. Je ne voudrais pas accuser M[me] d'Haynard d'un semblable machiavélisme, mais il est certain que le baron me faisait les gros yeux. C'était un beau garçon, qui, en fait de littérature, ne connaissait que le cours de la bourse. Il avait souvent des liquidations très-sortables et s'entendait bien à son métier.

C'était un plaisir pour moi que de causer de l'inquiétude à ce galant homme. Je n'avais, du reste, aucun autre bénéfice dans la maison de M. le baron.

Je faisais des vers et j'étais amoureux. Mon père changeait à vue d'œil; chaque jour, sa tristesse mortelle augmentait. Eberhardt disait qu'il avait le spleen. Liban secouait la tête. Je suis sûr d'avoir vu Liban pleurer. Où le cœur va-t-il se nicher!

Un soir, Liban me dit :

— Avec de l'habitude, j'aurais fait comme les autres un tas d'articles dans les journaux et recueils; mais l'apprentissage n'y est pas. J'ai ramassé 500 francs en rognant sur ci et cela, en faisant danser l'anse, vulgairement parlant... Si on avait voulu le rapiner en grand, ça n'aurait pas été difficile... jamais il ne regarde à rien.

Je ne comprenais pas du tout le sens mystérieux de cet exorde.

Liban se caressait le menton et tâchait de garder son air d'importance; mais je lisais sur son visage une émotion extraordinaire.

Je le priai de s'expliquer. Il haussa les épaules et atteignit brusquement sa tabatière.

— Jamais une obole! reprit-il; — ça n'est pas dans les propensions de mon tempérament... Voilà des années que je le sers : il était jeune et moi aussi... Par ainsi donc, si j'ai gratté ce billet de 500, c'était à bonne intention.

— Bien! bien! s'interrompit-il, vous ne saisissez pas? Il avait de l'esprit pour nous trois... quoiqu'il ait manqué d'atout dans plus d'une partie... voici la chose; on va vous mettre les points sur les i... Je me suis laissé dire que dans les petits journaux taquineurs et gredins, vulgairement parlant, tous ces blancs-becs sont des crève-de-faim qui écorchent l'un et l'autre pour dîner à 25 sous... Combien pourrait-on en avoir pour 500 francs?

Je n'y étais pas tout à fait encore.

Liban ouvrit sa tabatière en me jetant un regard de suprême dédain.

— Depuis que monsieur baisse, continua-t-il, toutes ces petites bêtes sont après lui, vulgairement parlant, comme la vermine autour d'un malade. Ils gagnent leur pain à ce métier-là... Et dire que la sagesse des nations prétend qu'il n'y a pas de sots métiers!... Mais elle prétend bien qu'il faut que tout le monde vive... Elle est toquée, la sagesse des nations!... Je me suis donc fait ce raisonnement : Puisque ces bestioles malfaisantes assassinent un homme pour cent sous, elles ne demanderont pas mieux que de chanter un cantique pour dix francs. Qu'est-ce que ça leur fait? S'ils ne sont pas plus de cinquante hannetons dans cette partie-là, je les achète tous en un tas avec mes 500 francs...

Pauvre Liban!

— Reste à savoir, poursuivit Liban, — où ça se vend, ces moucherons-là. Dites-moi un peu la route du marché.

Je n'essayai même pas d'expliquer à Liban combien la petite presse est digne, probe, austère et peu vénale. C'eût été peine perdue, il avait son idée et n'en voulait point démordre. La petite presse lui pardonnera en songeant qu'il ne pouvait point la comprendre; ce n'était qu'un pauvre diable d'honnête homme.

J'ignore où il trouva la foire qu'il cherchait; j'ignore à quelle espèce de gens il s'adressa : la chose certaine, c'est que, peu de jours après, quelques-unes de ces folioles honteuses dont l'existence même est un mystère pour les gens de bonne compagnie, contenaient l'éloge de mon père. Mon père ne le sut probablement jamais; il en eût éprouvé un noir chagrin. Liban, fier et satisfait, m'apporta tous ces articles, disant :

— Ils peuvent l'abîmer désormais; j'ai mis, vulgairement parlant, le baume sur la blessure!

Pendant les mois qui suivirent, je ne vis plus du tout nos voisines. Ma lorgnette de spectacle était à demeure au fond de mon tiroir. Je me formais. Mon père éprouvait un certain plaisir mélancolique à suivre mes petits succès de jeune homme. Il m'engageait souvent à fréquenter les maisons utiles, où l'on peut faire de grandes connaissances.

d'y joindre un certain nombre de personnages naturels.

Etait-elle dans son droit?

Voilà ce que va décider la justice. Car les deux artistes, poursuivis en dommages et intérêts par leur victime en raison de la blessure qu'ils lui ont faite, appellent mistress Tussaud en cause, comme seule responsable de l'accident.

∴

La chronique britannique est d'ailleurs presque silencieuse. Les seules préoccupations du monde de la fashion sont les voyages à l'étranger.

Brest à vol d'oiseau.

S. M. la reine Victoria va serrer la main de l'empereur des Français, au milieu de cet imposant arsenal maritime, dont la rade merveilleuse, avec son escadre et ses formidables forteresses, devient ainsi le cadre et l'un des plus grands faits pacifiques de notre époque contemporaine. On conçoit toute l'importance que l'opinion attache à cet événement.

Jamais du reste, souveraine ne justifia par plus de vertus les sentiments du *loyalisme* anglais, que l'auguste princesse dont notre seconde gravure offre les traits. « C'est moins la grande reine, nous disait naguère un de ses féaux baronets, que nous révérons dans Sa Majesté, que la première lady de ses royaumes. » Aussi toute une flotille de yachts aristocratiques est-elle venue lui faire cortége.

Un grand nombre de ces élégantes embarcations accompagnera l'escadre impériale à Brest.

Nous donnons dans ce numéro la vue panoramique de ce grand centre de notre marine militaire, comme nous avons donné dans le précédent celle de Cherbourg. Brest, l'antique *Brivates*, ou plutôt selon M. Valckenaer, la celtique *Gerocribates*, n'est pas seulement le principal port de la France, c'est la plus belle rade du monde. Cette place qui doit son port à Richelieu, ses bassins à Louis XIV, sa baie abritée à la nature, pourrait offrir un asile à toutes les escadres de l'univers.

∴

Pendant que les yachts de l'aristocratie font voile ou vapeur pour Cherbourg, un grand nombre de touristes se dirigent vers le Rhin.

Beaucoup se sont portés sur Bruxelles, où la kermesse, dont nous reproduisons la principale cérémonie (page 78), a attiré cette année une grande affluence d'étrangers. On sait que les kermesses sont ces fêtes patronales des villes flamandes où des processions costumées s'efforcent de reproduire toutes les traditions poétiques et religieuses du passé.

La saison des eaux, jusqu'à ce jour assez triste, prend enfin un éclat dont on commençait à désespérer. Les visiteurs retardataires arrivent et l'on compte qu'un flot nombreux y sera représenté par le voyage de l'empereur dans la Normandie et la Bretagne. Les joueurs surtout abondent, attirés par le bruit des avantages remportés chaque jour sur les banques.

Disons pourtant que si ces centres de l'été mondain, Bade surtout, dont ce numéro offre une vue (page 00), voient leur conversation, leur cursal ou leur redoute, plus brillants et plus animés, la cause en est bien dans l'attrait des plaisirs dont quelques habiles administrations multiplient les prestiges. Si M. Chevet fait, à Hombourg, feu de tous ses fourneaux, M. Benazet réalisera à Bade des prodiges. Les premiers artistes de nos théâtres s'y succèdent, les plus brillantes étoiles de l'art se trouvent en conjonction dans son ciel. Aussi ne parlent-on de Bade que comme du Versailles de Louis XIV ou de la Rome d'Auguste. Méry-Virgilius peut lui adresser, en toute vérité, son madrigal antique :

Nocte ludit tota, redeunt spectacula mané.

car il n'y a pas de trêve dans les plaisirs.

Voici, du reste, un extrait de notre correspondance des eaux :

« Le Palais de la conversation est le rendez-vous de tous les hôtes de Bade. On s'y rend par une ombreuse allée bordée de chaque côté par des baraques foraines, espèce de bazar universel où l'on débite les marchandises de toutes les contrées de l'Allemagne : coucous fabriqués par les Breguets de la forêt Noire, cornes de cerf ciselés par les Benvenuto Cellini du Tyrol, cristaux chatoyants de la Bohême, etc.

» La promenade a lieu sur la terrasse qui s'étend devant le Palais de la conversation.

» Dès trois heures, un orchestre composé de musiciens engagés pour la saison exécute dans un pavillon voisin les symphonies et les ouvertures les plus célèbres d'Haydn, de Rossini, de Mosart, de Weber, de Meyerbeer. Le mardi est *le beau jour;* la musique autrichienne exécute son concert hebdomadaire avec une perfection désespérante pour les autres musiques militaires.

» A voir les toilettes des grandes dames qui viennent prendre place sur les chaises de la terrasse, on se croirait à l'Opéra en plein soleil.

» Des habitants de la ville et des villages d'alentour, au costume pittoresque, passent et repassent devant les groupes aristocratiques, et plus d'un regard russe ou parisien se tourne souvent vers les jolies Badoises. »

∴

Terminons par une anecdote que nous envoient les échos du Taunus :

Un convoi se dirigeant sur Berlin s'arrêta à l'une des stations de la grande voie ferrée germanique. C'était par une de ces journées de chaleur dont nous ne jouissons plus qu'exceptionnellement depuis que les vents d'ouest sont venus voiler l'azur torride de leurs nuages grisâtres. Une nuit de bal et un souper matinal étaient peut-être aussi pour quelque chose dans la disposition de nos héros. Voici toujours ce qui advint :

— Combien de temps d'arrêt? demanda à un employé du chemin de fer une tête qui apparut à la portière d'un wagon. Cette tête, aux cheveux roux et à la barbe plus ardente, avait évidemment du sang anglo-saxon; c'était un Yankee de New-York.

— Dix minutes...

— C'est assez pour prendre une glace. — Descendez, madame, ajouta-t-il après avoir mis pied à terre. La courtoisie américaine n'est pas proverbiale.

Une jeune personne fluette et charmante sauta sur la berge avec la légèreté et la grâce d'un oiseau. Elle prit le bras du monsieur, et les voilà qui se dirigent vers le buffet.

— Quelles glaces pouvez-vous nous servir, dit l'Américain en entrant.

—Nous n'avons pas de glace, mylord, répondit le garçon, qui à la coque devina le hareng, mais nous avons du punch aux fraises frappé...

L'Américain consulta du regard sa compagne, qui répondit d'une gracieuse moue des lèvres.

— Va! pour du punch aux fraises... deux verres.

Et les deux voyageurs prirent place sur un divan, à une petite table de marbre blanc. Les verres de punch granitoïde furent aussitôt servis...

— Oh! délicieux! délicieux, s'écria le Yankee, pendant que la jeune femme approuvait du coin de l'œil.

Very well, very well, ajouta-t-il après en avoir bu une nouvelle gorgée, et, s'adressant au maître de l'établissement :

— Me diriez-vous, monsieur, combien coûte un train extraordinaire pour Berlin ?

A ce moment la cloche du départ se faisait entendre.

— Cent soixante-dix thalers.

— C'est bien!... Servez-nous un bol de ce punch.

Les bruyantes éjections de la locomotive retentirent et le convoi s'éloigna.

Le bol fut apporté prestement.

— Veuillez nous faire préparer un train spécial; nous partirons dans une demi-heure. Et se tournan vers sa compagne... Nous pouvons maintenant boire ce punch à notre aise.

Ce punch bu à leur aise lui coûtait un peu cher, mais cet Américain était l'un des heureux joueurs qui, les jours précédents, avaient gagné six cent mille francs à la banque de Hombourg.

FULGENCE GIRARD.

Courrier des Pyrénées.

COURSES DE BAGNÈRES DE LUCHON.

Le 20 juillet était le jour désigné, cette année, pour les courses de Luchon. Leur succès, favorisé par un temps superbe, a été complet; elles ont parfaitement

» La promenade a lieu sur la terrasse qui s'étend devant le Palais de la conversation.

» Dès trois heures, un orchestre composé de musiciens engagés pour la saison exécute dans un pavillon voisin les symphonies et les ouvertures les plus célèbres d'Haydn, de Rossini, de Mosart, de Weber, de Meyerbeer. Le mardi est *le beau jour;* la musique autrichienne exécute son concert hebdomadaire avec une perfection désespérante pour les autres musiques militaires.

» A voir les toilettes des grandes dames qui viennent prendre place sur les chaises de la terrasse, on se croirait à l'Opéra en plein soleil.

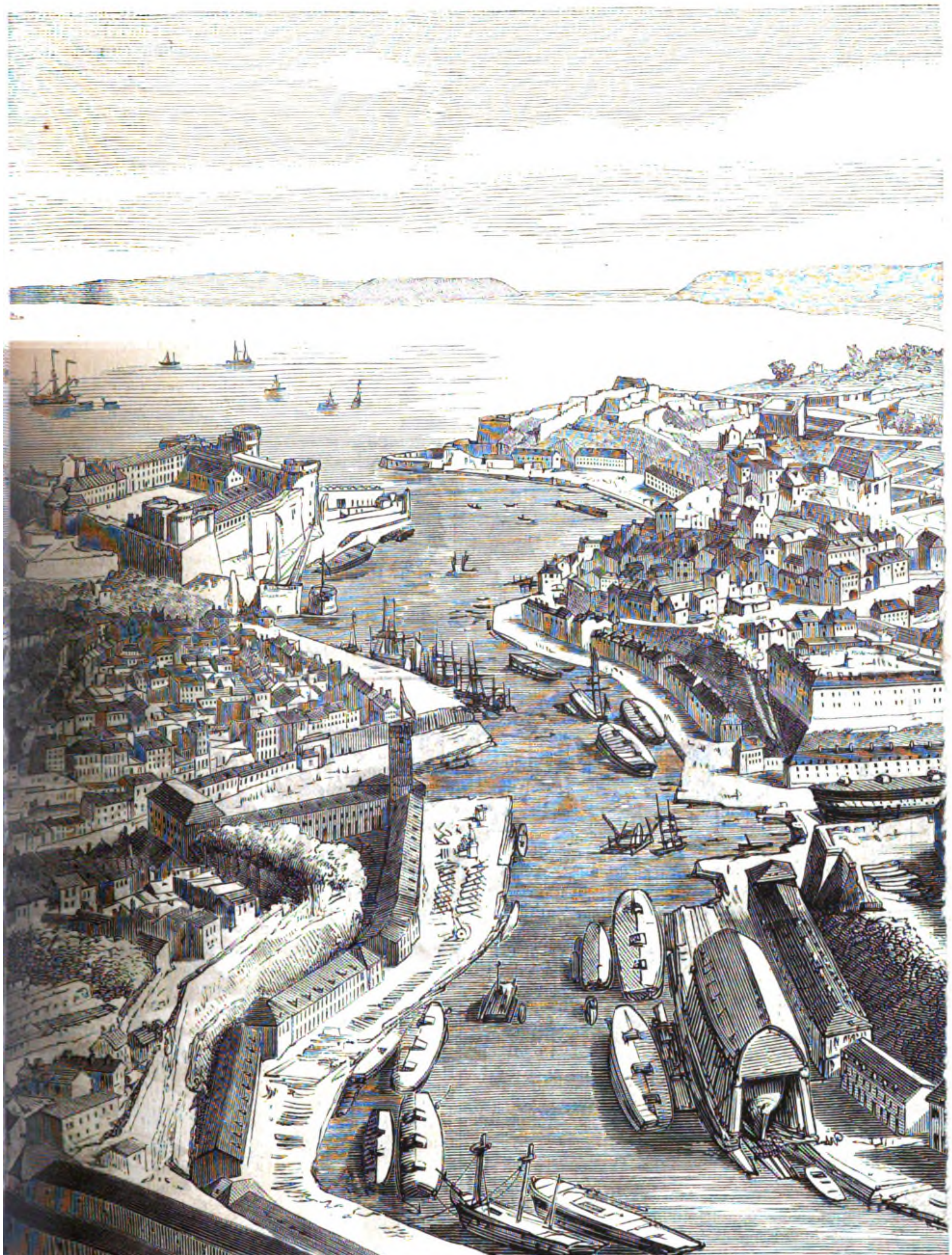
disposition de nos héros. Voici toujours ce qui advint :

— Combien de temps d'arrêt? demanda à un employé du chemin de fer une tête qui apparut à la portière d'un wagon. Cette tête, aux cheveux roux et à la barbe plus ardente, avait évidemment du sang anglo-saxon; c'était un Yankee de New-York.

— Dix minutes...

— C'est assez pour prendre une glace. — Descendez, madame, ajouta-t-il après avoir mis pied à terre. La courtoisie américaine n'est pas proverbiale.

Une jeune personne fluette et charmante sauta sur la berge avec la légèreté et la grâce d'un oiseau.



au.

» Des habitants de la ville et des villages d'alentour, au costume pittoresque, passent et repassent devant les groupes aristocratiques, et plus d'un regard russe ou parisien se tourne souvent vers les jolies Badoises. »

∴

Terminons par une anecdote que nous envoient les échos du Taunus :

Un convoi se dirigeant sur Berlin s'arrêta à l'une des stations de la grande voie ferrée germanique. C'était par une de ces journées de chaleur dont nous ne jouissons plus qu'exceptionnellement depuis que les vents de l'ouest sont venus voiler l'azur torride de leurs nuages grisâtres. Une nuit de bal et un souper matinal étaient peut-être aussi pour quelque chose dans la

Elle prit le bras du monsieur, et les voilà qui se dirigent vers le buffet.

— Quelles glaces pouvez-vous nous servir, dit l'Américain en entrant.

—Nous n'avons pas de glace, mylord, répondit le garçon, qui à la coque devina le hareng, mais nous avons du punch aux fraises frappé...

L'Américain consulta du regard sa compagne, qui répondit d'une gracieuse moue des lèvres.

— Va! pour du punch aux fraises... deux verres.

Et les deux voyageurs prirent place sur un divan, à une petite table de marbre blanc. Les verres de punch granitoïde furent aussitôt servis...

— Oh! délicieux! délicieux, s'écria le Yankee, pendant que la jeune femme approuvait du coin de l'œil.

réussi, et, quoique privées de toute espèce d'accident, elles ont été encore plus animées et plus brillantes que l'année dernière.

Le programme comprenait deux courses plates, un steeple-chase, où les chevaux des Pyrénées étaient seuls admis, et une course à pied de guides des montagnes.

A deux heures, les guides à cheval, en costume national, tenant dans la main gauche une oriflamme rouge, et dans la main droite un fouet destiné à remplacer l'orchestre, et à jouer un rôle très-bruyant dans cette cérémonie, se réunissaient sur l'allée d'Etigny, en face de la jolie habitation du maire de Luchon, et se dirigeaient de là vers le champ de course. Le cortége, précédé d'un cavalier portant la bannière aux armes de Luchon, s'avançait au bruit des claquements de fouet les mieux nourris et les moins harmonieux.

Les prairies choisies pour l'hippodrome, situées à un quart de lieue à peine de la ville, s'étendent sur les bords de la Pique; coupées d'endroit en endroit par des rideaux de très-beaux peupliers, elles laissent voir à l'horizon les montagnes dont l'aspect grandiose contraste admirablement avec les sites gracieux formés par ces prairies, où la verdure n'a jamais à redouter la sécheresse. Une estrade ornée de feuillages et couverte d'élégantes et jolies femmes, dominait le champ de course, où se trouvaient réunis un grand nombre de piétons, plusieurs groupes de cavaliers et une longue file de voitures.

A trois heures, M. Cartier, l'un des commissaires et l'importateur des courses à Luchon, donnait le signal du départ de la première course. Onze guides, montant presque tous des chevaux de la vallée d'Aran, partirent avec assez d'ensemble, et ne tardèrent pas à montrer que ces petits chevaux des Pyrénées, adroits et infatigables dans les montagnes, sont aussi des bêtes de fond douées d'une grande vitesse. Malgré les désavantages du terrain, dont le sol marécageux et peu solide n'est pas favorable aux pieds des chevaux, la course, menée grand train, fut vivement disputée, et gagnée d'une tête seulement par le guide Dubouch, montant *Toucoufeux*. La seconde course, tenue par des gentlemen riders, montant aussi des chevaux de guides et ayant remplacé la toque et la casaque classiques par le costume montagnard, fut menée très-régulièrement et gagnée par M. André, officier de cavalerie.

Le troisième concours offrait un spectacle très-attrayant et nouveau pour la plupart des étrangers qui assistaient à ces courses. Il s'agissait pour les guides à pied de franchir l'espace compris entre la tribune et la montagne de Montauban, de gravir environ douze cents mètres, où ni chemins ni lacets ne sont tracés, pour arriver au sommet et enlever le drapeau placé au point culminant.

Douze guides partirent au pas de course, les moins habiles prenant les devants et oubliant que la première règle des coureurs à pied comme à cheval est de ménager leurs forces au départ. En effet, on vit bientôt les plus ardents s'arrêter essoufflés au milieu de la montagne.

Trois autres coureurs, croyant par le ravin de droite arriver plus facilement au but, ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils s'étaient trompés et abandonnèrent complétement la partie. Quatre guides seuls parvinrent au drapeau, le premier en dix-huit minutes trente-sept secondes.

Tous les spectateurs étaient émerveillés de l'adresse et de la vigueur de ces montagnards. Aussi, lorsque le vainqueur fut ramené en triomphe par ses camarades, plusieurs baigneurs éclopés s'empressèrent-ils de demander si les jambes du gagnant étaient à *réclamer*.

On termina par un steeple-chase couru par des gentlemen-riders. Le prix, comme celui de la seconde course, devait être remis au propriétaire du cheval. Un objet d'art était offert au gentleman vainqueur. Les obstacles, peu dangereux d'ailleurs, furent vaillamment franchis par quatre des chevaux, un seul refusa dès la première haie et résista à tous les efforts de son cavalier. La course fut gagnée, comme il arrive souvent dans les steeple-chase où le tracé est peu connu, par le cavalier arrivé au but le dernier. M. Cartier avait seul suivi la piste indiquée. Les commissaires, MM. Cartier, le prince de Léon, le prince de Polignac, André, le comte d'Imécourt, reçurent de toutes parts les félicitations que méritait l'organisation de ces charmantes courses, dont les produits furent versés dans la caisse des pauvres.

Luchon suit du reste les cours de ses brillantes destinées, quoique cette année on s'aperçoive un peu de la crise qui est venue déranger bien des fortunes.

Luchon, sans avoir autant de visiteurs que les deux saisons précédentes, donne plus de bains et soigne plus de rhumatismes que l'année dernière. Les touristes seuls sont moins nombreux. Luchon est maintenant l'établissement thermal le plus fréquenté des Pyrénées. Cet endroit est devenu, à juste titre, le lieu de prédilection des voyageurs et des malades.

Située dans une vallée verte et riante au milieu de montagnes d'un aspect sévère, la ville de Luchon offrirait par elle-même de grands charmes aux touristes, si elle n'avait ses cinquante-quatre sources sulfureuses de toutes forces et de toutes sortes, guérissant un grand nombre de maladies; — les Luchonnais n'en connaissent pas qui résistent à l'action de leurs eaux.

L'établissement des bains est à peu près terminé; les colonnes de marbre d'un seul bloc, qui forment la façade, sont très-belles et en harmonie avec le goût sévère du bâtiment.

L'intérieur est orné de fresques remarquables, dues au pinceau de M. Caze, élève distingué de M. Ingres.

Luchon s'est doublée depuis quelques années et surtout très embellie, et cela, il faut bien le dire, envers et contre les habitants, désolés de voir la nouvelle ville s'éloigner de l'ancienne, assez laide cependant pour ne pas mériter de regrets. C'est la continuation de la lutte engagée depuis bien longtemps par les Luchonnais contre le courant qui fait leur fortune.

Dès la fin du siècle dernier, on menaçait l'intendant de la province, M. d'Etigny, de le lapider, lorsque, pressentant l'avenir des eaux de Bagnères de Luchon, il faisait planter une magnifique allée, destinée à relier la ville à l'endroit où jaillissaient les sources sulfureuses. Cette allée d'Etigny est maintenant le boulevard élégant de Luchon.

Le vieux parti luchonnais ne se tient pas encore pour battu, il résiste au jeune et intelligent administrateur de la ville, et, sacrifiant ses propres intérêts, ainsi que le bien-être des baigneurs, il continue ses efforts pour faire refluer vers l'ancienne ville le flot qui tend tous les jours à s'en éloigner. C'est dans ce but que l'on a construit un superbe casino, qui ne reçoit aucun visiteur, parce qu'il est éloigné du centre, où s'élèvent tous les jours de nouveaux hôtels et de belles maisons, offrant aux étrangers une hospitalité au moins très-confortable, si elle n'est pas d'un bon marché exagéré.

Les Luchonnais, entêtés comme des montagnards qu'ils sont, n'abandonnent pas leur casino. Ils font ouvrir de tous côtés des rues pour y arriver. Il est vrai qu'il ne manque à ces rues que des maisons. Ils vont même jusqu'à engager le directeur de l'orchestre de l'Odéon, pour donner des concerts. Ils ont fait venir une troupe d'opéra-comique, issue peut-être aussi de l'Odéon; et l'année prochaine, ils ont retenu, pour racoler des visiteurs au malheureux casino, l'omnibus Sacaron, sans emploi dorénavant, puisque l'antique maison Sacaron, renonçant elle-même à la vieille ville et aux charmes du voisinage de Barcugnas, vient s'installer près de l'établissement des bains.

Toujours est-il que, grâce à cet isolement créé par les habitants, les soirées sont difficiles à passer à Luchon, et que le séjour y serait beaucoup plus agréable si on y trouvait, comme dans la plupart des villes d'eaux, un lieu de réunion. Du reste, cet inconvénient va probablement disparaître; l'habile propriétaire de l'hôtel Bonnemaison fait en ce moment tripler les bâtiments qu'occupe son hôtel, en face l'établissement thermal. Il compte, dès la saison prochaine, y ouvrir un cercle, où, entre autres agréments, on trouvera le père Antoine avec ses excellents bonbons et sa martingale, qui offre toutes les émotions du trente et quarante et de la roulette, sans en avoir les dangers. Luchon n'aura alors plus rien à désirer, surtout si la compagnie des *inversables* organise un service entre Toulouse et Bagnères.

A. V.

Souvenirs

(CHARLES LASSAILLY.)

C'est une des plus étranges, des plus étonnantes, des plus incohérentes physionomies qu'il m'ait été donné de rencontrer dans la littérature, et toutes les épithètes du monde, bizarrement accumulées, ne sauraient en donner une idée exacte au lecteur. Charles Lassailly n'avait pas reçu en naissant la beauté de l'Apollon du Belvédère; il était osseux et maigre, il avait les joues creuses et les yeux renfoncés sous d'épais sourcils, et son nez un peu fin se contournait d'une manière gro-

---

J'affirme que mon père n'avait jamais intrigué pour lui-même.

Vers le milieu de ma seconde année de droit, mon illustre ami Eberhardt me fit recevoir une nouvelle à l'une de nos revues parisiennes. J'en faillis devenir fou de joie. Le jour où elle parut, M^me^ d'Haynard l'eut toute la journée sur son guéridon, et plusieurs de mes anciens camarades m'accostèrent dans la rue en me disant :

— Tiens! tiens! tu fais donc gémir la presse?...

C'est flatteur. Ecoutez! c'est bien flatteur!

Ma nouvelle était intitulée : *L'Ame de Madelon*. L'avez-vous lue? Elle promettait. Je n'ai pas tenu.

Quand je rentrai, le soir, Liban était debout sur le seuil de la porte. Manifestement il me guettait. Je flairai un compliment et d'avance j'en savourai les douceurs. Liban devait connaître ma gloire nouvelle par M^me^ Bouilly.

— Il paraît que vous avez fait un mauvais coup, vous! me dit-il avec brutalité dès qu'il m'aperçut.

Je restai un instant abasourdi, puis le sang me monta au visage. Il me déplaisait, en ce jour de triomphe, d'être malmené par un laquais.

— Mons Liban, lui répondis-je en prenant mon courage à deux mains, vous êtes un impertinent drôle, et je finirai par vous donner sur les oreilles!

Liban, au lieu de se fâcher ou de paraître décontenancé, mit sa main sous le revers de sa livrée noire et me jeta un regard de complaisance.

— Allons, grommela-t-il, la coquille est cassée; voilà un petit homme!

Puis, changeant de ton subitement :

— Je demande excuse à monsieur, ou plutôt pardon, car je crois que la locution passe pour vicieuse... mais je ne suis pas un auteur, moi!... Je n'écris pas des nouvelles dans les revues pour faire mourir mon père de chagrin!... Je ne suis qu'un simple domestique, vulgairement parlant.

Il y avait dans ces dernières paroles une grande amertume et beaucoup de fierté. L'allusion faite à mon père ne me plaisait point; mais, voulant éviter une guerre de paroles avec ce Liban, j'essayai un regard de mépris et je fis mine de passer outre. Mais Liban ne l'entendait pas ainsi. Il me barra le chemin sans façon.

— Votre père va vous tancer comme il faut, dit-il en jetant de côté toute feinte humilité; il aura raison. Souvenez-vous bien de cela : il a raison, — et, de plus, il est malade. Si vous faites le rodomont, c'est bien; on saura que vous n'avez pas de cœur!

Il s'effaça et me laissa le champ libre, en ajoutant :

— Monsieur est au lit. Il vous attend.

J'avais le cœur bien gros en montant l'escalier. Le succès de *l'Ame de Madelon* allait-il décidément m'être imputé à crime? Devait-on me maudire parce que Dieu m'avait départi ses dons les plus précieux? Dans d'autres familles, on entoure le débutant heureux, et les caresses de ceux qu'il aime sont sa meilleure ovation. Ma gloire à moi était châtiée comme une honte. Pourquoi cette injustice?

Je m'arrêtai sur le carré du premier étage. Je me mis à la fenêtre, la tête entre mes deux mains. J'étais à bout de courage, et je songeais à fuir la maison paternelle pour cultiver librement mon talent littéraire. La fenêtre donnait sur le jardin de M^me^ d'Ablon; au bout du jardin était la maison. Comme toujours, le petit salon du rez-de-chaussée était éclairé. Je m'essuyai brusquement les yeux pour regarder quelque chose de très-extraordinaire. M^me^ d'Ablon était au piano : elle passait pour forte musicienne. Pendant qu'elle jouait l'ouverture d'*Oberon*, mon ami Eberhardt, derrière son dos, baisait la main de Sophie.

Je n'avais pas ma lorgnette de spectacle. Sophie me parut bien changée depuis le soir du bal. A cette distance, elle me faisait l'effet d'une très-gracieuse jeune fille. Elle ressemblait à ma passion, M^me^ d'Haynard; elle prenait quelques airs du fameux portrait. Elle était belle.

Mais l'éloignement produit de ces mirages.

Entre elle et Léo Eberhardt, je vis tout à coup la figure de ce lutin d'Aimée.

Celle-ci avait énormément grandi. Elle était maigre comme une gaule. Elle mit son doigt sur sa bouche d'un air menaçant... Eberhardt et Sophie me parurent fort troublés, Eberhardt surtout. La pantomime de ces trois personnages disait énergiquement qu'Aimée venait de surprendre un secret.

— Que faites-vous là, Charles? me dit le médecin de mon père, qui sortait de son appartement.

Je balbutiai je ne sais quelle réponse. Il me regardait avec attention et méfiance.

— Votre père n'est pas bien, Charles, pas bien du tout... du tout... Il a du chagrin... Le chagrin fait mourir...

Ceci fut ponctué très-largement.

— Est-ce que vous auriez de l'inquiétude? demandai-je d'une voix tremblante.

...re qui aurait pu donner raison au vers de Juvénal: *[illegible] nasus;* à ces défauts physiques se joignaient ...rtain décousu dans les idées, car il n'avait jamais ...u devenir maître de son imagination; des lectures ...reuses et sur tous les sujets possibles tourbillon...t dans son cerveau; son esprit était emporté de ...s côtés tour à tour, comme les feuilles détachées ...rbre par l'ouragan. Le jour se faisait quelquefois, ...avec peine, dans ce chaos.

...is sous cette enveloppe singulière, et avec ces im...ctions intellectuelles, il possédait un cœur géné... dévoué, sincère, un cœur excellent; l'émotion prompte sur lui et l'exaltation facile. Il pleurait ...un enfant à la moindre occasion de larmes, et ...u'il supportât avec assez de courage les difficultés ...vie laborieuse. On sentait que la force de résis... lui manquerait un jour, et qu'il serait accablé le fardeau de la mauvaise fortune. Une fée malen...euse, la fée des déceptions, semblait avoir présidé ...naissance; il avait subi dans sa jeunesse des ...ves telles que si nous les racontions, on ne les ...it pas; on nous accuserait de les avoir inventées. ...atastrophes qui ne sont peut-être jamais arrivées ...tres qu'à lui avaient laissé dans son organisa... une susceptibilité nerveuse et une inquiétude ...qui semblaient le destiner à être pendant toute ...xistence un souffre-douleur.

...e autre fatalité s'attacha à lui.

...fut l'amour, l'amour dans les conditions les plus ...sques où il puisse exister, l'amour de Ruy-Blas ...la reine d'Espagne. Figurez-vous Lassailly, ...ne nous l'avons dépeint, n'ayant rien de très sé...nt dans sa personne, Lassailly qui ne pouvait se ...ttre aucun luxe de vêtements, aucun dehors ...gance, qui, de même que ce personnage d'une co...e moderne, eût été obligé de se passer de dîner ...acheter une paire de gants, figurez-vous le pau...iable amoureux d'une grande dame à équipage, ...t sa loge à l'Opéra, jeune et superbe, entourée d'un ...e brillant d'adorateurs. Il l'avait entrevue lors...le allait au bois, un jour de printemps. Elle était ...dans sa voiture. Ebloui de l'éclat de sa beauté, ...ait poussé un cri d'admiration. Un regard d'éton...ent était tombé d'abord sur lui, mais comme il ...pas de femme qui ne reconnaisse immédiatement ...ture des sentiments qu'elle inspire, et qui ne soit ...e d'un hommage spontané et imprévu, la surprise ...tout à coup fait place en une sorte de gratitude. ...ourire empreint de bienveillance avait effleuré les ...s charmantes de la promeneuse solitaire, et il n'en ...t pas davantage pour faire naître une de ces pas...s qui n'avaient peut-être pas existé depuis l'épo...de la chevalerie errante... Notre pauvre Lassailly, ...sformé aussitôt en Amadis, n'eut plus qu'une idée, ...désir, une occupation : Revoir son inconnue ou ...rir!

...'amour est patient, obstiné, infatigable, Lassailly ...it en observation dans les Champs-Elysées; il passa ...eurs jours à interroger des yeux tous les équi...s qui allaient au bois, ou qui en revenaient, il eut ...nheur d'apercevoir, à l'heure du retour, celle qu'il ...ait, demi-couchée dans sa voiture. Elle se souleva ...e façon presque imperceptible à sa vue, et pro...ant quelques paroles qu'il n'entendit pas, sembla ...ontrer gracieusement par un léger signe de tête à ...dame âgée, qui se trouvait à côté d'elle, et qui ...l'air d'être sa mère. Il avait donc été reconnu! Il ...t la voiture au pas de course, et arriva en même temps que sa divinité à la porte d'un splendide hôtel de la Chaussée-d'Antin; elle fut singulièrement émerveillée et un peu contrariée de le retrouver là haletant, le front en sueur, et les pieds couverts de poussière. Elle ne sourit plus; elle prit un air grave, et la vieille dame, fit, en le toisant du haut en bas, une moue qui n'avait rien de flatteur pour lui.

Lassailly comprit que, dans l'enivrement où l'avait jeté cette rencontre désirée et dans sa course fantastique, il avait mis un empressement plus qu'indiscret et risqué de passer pour un fou ou pour un sot; mais il se consola, en pensant qu'il n'ignorait plus où *elle* demeurait, qu'il avait un but à ses pas, qu'il parviendrait à savoir son nom, à connaître les endroits où elle avait l'habitude d'aller; sa vision, enfin, revêtait une forme visible et réelle; il eut la délicatesse de ne pas se représenter aux yeux de la jeune dame, encore moins à ceux de la vieille, pendant quelques jours, afin de faire oublier ce qu'il y avait eu d'anormal dans sa conduite; mais ce temps, il l'employa à se procurer en secret tous les renseignements qu'il souhaitait d'apprendre.

Le voilà donc organisant son siége, et se livrant à toutes les ressources de la stratégie amoureuse; il rédigeait alors un petit journal littéraire, intitulé *l'Ariel*, dont la poésie en général et la science en particulier faisaient les frais; il envoya *l'Ariel*, ce messager subtil, à la dame de ses pensées, et se servit de ce moyen de communication, afin d'exprimer la violence de son amour. Pour peu qu'elle ouvrît le journal, il n'était pas possible qu'elle ne devinât pas les intentions du poëte, car tout ce qui se rapportait à elle, à la description de sa beauté, aux circonstances de leurs deux rencontres, aux incidents dont nous avons fait mention, se reproduisant dans des vers passionnés ou dans une prose non moins passionnée, et une légère marque au crayon désignant ces passages à l'attention spéciale de la lectrice, elle ne put douter de l'impression qu'elle avait faite sur l'esprit du poëte, et telle est la fascination d'un amour véritable, qu'elle n'en fut pas trop fâchée; en effet, quoiqu'elle essayât de lui marquer de l'indifférence ou du mécontentement, lorsqu'à l'Opéra (où il avait ses entrées), blotti dans un couloir de l'orchestre, il ne cessait d'avoir les yeux attachés sur sa loge, ou lorsqu'à sa sortie du théâtre, il se tenait respectueusement à quelque distance sur son passage, au bas du grand escalier, elle finissait presque toujours par laisser tomber sur lui un coup d'œil de compassion.

Rien n'est plus exigeant que l'amour; il demande sans cesse pour obtenir quelquefois : cependant les rêves les plus extravagants de Lassailly n'allaient pas jusqu'à des faveurs qui pussent offenser la vertu de la personne aimée; il ne se dissimulait pas que l'intérêt qu'il commençait à exciter ne pouvait faire franchir tous les obstacles qui le séparaient de son idole; mais un ruban, une fleur, auraient mis le comble à ses vœux. C'était la grande récompense qu'il assignait à ses travaux, la décoration qu'il ambitionnait comme chevalier fidèle, la victoire enfin, qu'il s'agissait de remporter. L'époque de la villégiature étant arrivée sur ces entrefaites, la dame alla à la campagne : aux environs de Paris? était-ce à Passy; était-ce à Meudon? Je ne m'en souviens plus. Mais ce que je sais, c'est que le malheureux errait toute la journée autour de la villa, comme Adam aux portes du paradis terrestre, se cachant aux yeux des domestiques de la mère et du mari, et tâchant de faire comprendre à la châtelaine qu'il avait découvert en face de ses fenêtres un vieil orme dont le tronc creux pourrait lui servir de poste aux lettres. Il faut dire que *l'Ariel* était mort, comme meurent les journaux de cette famille mal constituée, avant même la chute des feuilles, un jour il trouva sa lettre enlevée; il faillit tomber à la renverse au pied de l'arbre, tant sa joie fut grande; mais nulle réponse; il écrivit lettres sur lettres; jamais de réponse, mais toutes les lettres étaient prises; c'est alors qu'il demanda à grands cris, et en désespéré, une fleur, un souvenir, quelque chose qui attestât qu'on lui savait gré quelque gré de son dévouement.

Après avoir écrit plus d'un volume peut-être pour établir ses droits incontestables à la faveur qu'il sollicitait, il retira un matin du tronc de l'arbre non pas une lettre, mais une fleur, une pensée du plus beau velours, et sur les pétales de laquelle brillait une goutte de rosée, qu'il crut être une larme; il revint à Paris dans un état voisin de la folie, et comme son cœur avait besoin de s'épancher, comme une si grande joie débordait malgré lui, il vint me demander à déjeuner ce jour-là et me raconta son ivresse. Non, je n'ai jamais vu d'homme si heureux : il riait, il pleurait, il pressait la fleur sur sa poitrine et sur ses lèvres, et je craignis que sa raison, qui n'était pas très-solide, ne se démontât tout à coup. Il entra alors dans le détail de ses amours, mais en me taisant le nom de la beauté qui était l'objet de son culte. Je l'ai vue depuis à l'Opéra, je l'ai reconnue sur la désignation qu'il avait faite involontairement de sa loge; elle méritait d'être adorée; mais, lui il ne devait plus la revoir

Le lendemain, il se rendit à la villa avec une missive pleine des expressions les plus reconnaissantes, mais tout était fermé: les croisées, la porte, le jardin, tout annonçait qu'il n'y avait plus personne au logis; il pensa qu'*elle* était de retour à Paris; il revint à son hôtel; une chaise de poste sortait en ce moment de l'hôtel; elle faillit lui passer sur le corps; il crut reconnaître la figure sèche et dédaigneuse de la mère, qui ne lui avait jamais pardonné sa folle course des Champs-Elysées, et la figure indifférente du mari, qui ne se doutait pas de l'existence de ce rival peu dangereux d'ailleurs; il lui sembla entendre un léger cri sortir de la voiture au moment où il avait failli être écrasé. Ses yeux se voilèrent; il s'appuya contre une fenêtre basse et resta quelque temps anéanti; il ressaisit enfin un peu d'empire sur ses sens, alla aux informations et apprit que celle qui emportait sa vie — elle l'emportait en effet, — venait de partir pour faire un voyage d'Italie. Il éprouva un chagrin profond. Son cœur se déchira. Il rentra chez lui en sanglotant.

Je le rencontrai quelques jours après. Ce n'était plus le même homme. Un abattement extrême, une prostration de toutes les forces, me firent juger tout de suite qu'il lui était survenu quelque malheur. Je lui demandai la cause de ce changement; il m'apprit en peu de mots ce qui s'était passé, et me quitta sans être sensible à une petite nouvelle que je lui ménageais Il m'avait prié de rendre compte d'un livre de lui, le livre le plus bizarre qui ait jamais été écrit, livre intitulé : *les Roueries de Trialph*. J'avais mentionné ce roman dans une revue bibliographique, avec quelques lignes d'éloge, plutôt dictées par l'estime que je faisais de lui que par la valeur du roman, où les idées les plus extraordinaires s'étalaient à profusion; dans toute autre circonstance il m'aurait remercié avec effusion. Il prit à peine garde à mes paroles, et s'éloigna en se parlant à lui-même, comme un homme dont

---

...me prit la main et la tint serrée entre les siennes. ...e regardait toujours.

— Charles, prononça-t-il lentement et tout bas, les ...nts ne savent pas toujours mesurer le mal qu'ils ... Je vous crois un jeune homme doux et bon...

— Mon père aurait-il donc dit!... m'écriai-je, ...is que deux larmes jaillissaient violemment de ...yeux.

...m'interrompit du geste.

— J'ignore tout, me dit-il; — votre père ne m'a ...confié!... mais souvenez-vous de ceci, Charles : ...des hommes que le chagrin tue comme le plus ...poison!

...lâcha ma main, me fit un signe de tête où il y ...de la compassion et disparut.

...devais avoir une très-forte fièvre. Je franchis le ...de l'appartement de mon père et j'arrivai tout ...à sa chambre à coucher. Je frappai en trem...t, car je m'attendais à de cruels reproches. La ...de mon père, qui me dit d'entrer, était libre et ...gaie. Je pensais le trouver au lit. Il était de...au coin de sa cheminée.

...image de mon père m'apparaît souvent, et toujours ...vois tel qu'il était ce soir-là. C'est le plus profond ...plus vivant de mes souvenirs. Il avait vieilli ...coup dans ces derniers temps, et ses beaux che...x prenaient la nuance grise. Ses traits amaigris ...ent une pâleur mate, sauf les pommettes des joues ...un point rose piquait. On voyait vers les tempes ...veines bleues, comme il arrive aux femmes phthisi...s. Ses mains étaient d'ivoire. Le sourire triste qui ...vait ses lèvres blanches me fit mal.

...portait un habit noir sous une ample robe de chambre ouatée. Malgré ce double vêtement et la saison chaude, il avait froid, il grelottait.

C'était un homme souverainement distingué. Ses ennemis eux-mêmes accordaient à son talent comme à sa personne la tenue, le charme, l'élégance. Peut-être ce front charmant rappelait-il un peu trop le type féminin. J'ai peine à exprimer cela; l'ampleur manquait, mais non pas la dignité; la force, mais non pas la hauteur.

— Charles, me dit-il, avec un enjouement qui déconcerta mes terreurs, — je suis bien aise de vous voir. J'ai pensé à vous tous ces temps-ci, beaucoup. Vous n'avez pas de vocation tranchée, n'est-ce pas, Charles? Vous ne tenez pas à faire le métier d'avocat?

— Non, certes, mon père, répondis-je.

Il m'avait rapproché de lui d'un signe et tenait sa main sur mon épaule. Il me regardait; son sourire se faisait plus mélancolique et plus doux.

— A mesure que je perds ma vigueur, murmura-t-il, j'aime mieux ta mère à qui tu ressembles, Charles. Elle vient me visiter plus souvent. Elle me demande ce que je fais pour toi...

Il s'arrêta. Je crois que mon père était incapable de jouer la comédie. Il parlait en ce moment comme il sentait. Ces heures malades apportent souvent je ne sais quels vagues attendrissements.

— Je n'ai encore rien fait pour toi, reprit-il.

— Mon père!... voulus-je l'interrompre.

Il attira ma tête et me baisa au front; c'était la première fois. Les larmes me vinrent aux yeux. Il continua en se parlant à lui-même :

— C'est un métier qui rend égoïste...

Puis il s'assit sur le canapé, au coin du feu, et me fit une place auprès de lui.

— Mon Charles, me dit-il, — j'ai parmi mes amis une douzaine de médecins. Je les ai tous consultés, — non pas pour prendre leurs remèdes, — mais pour savoir. La mort menaçante fait de chacun de nous un enfant curieux...

— Ne parlez pas ainsi, mon père! m'écriai-je.

Il eut ce pâle sourire qui donnait à sa physionomie une extraordinaire expression de bonté.

— Ne parlez pas ainsi! répéta-t-il; — je dis ces propres paroles à ta mère quand elle m'avoua qu'elle se sentait mourir... Si fait, mon pauvre enfant, il faut parler ainsi. Mes amis médecins m'ont tous dit : Ce n'est rien; mais en dehors des mots prononcés il y a un langage... J'ai compris la sentence rendue à l'unanimité : je suis perdu.

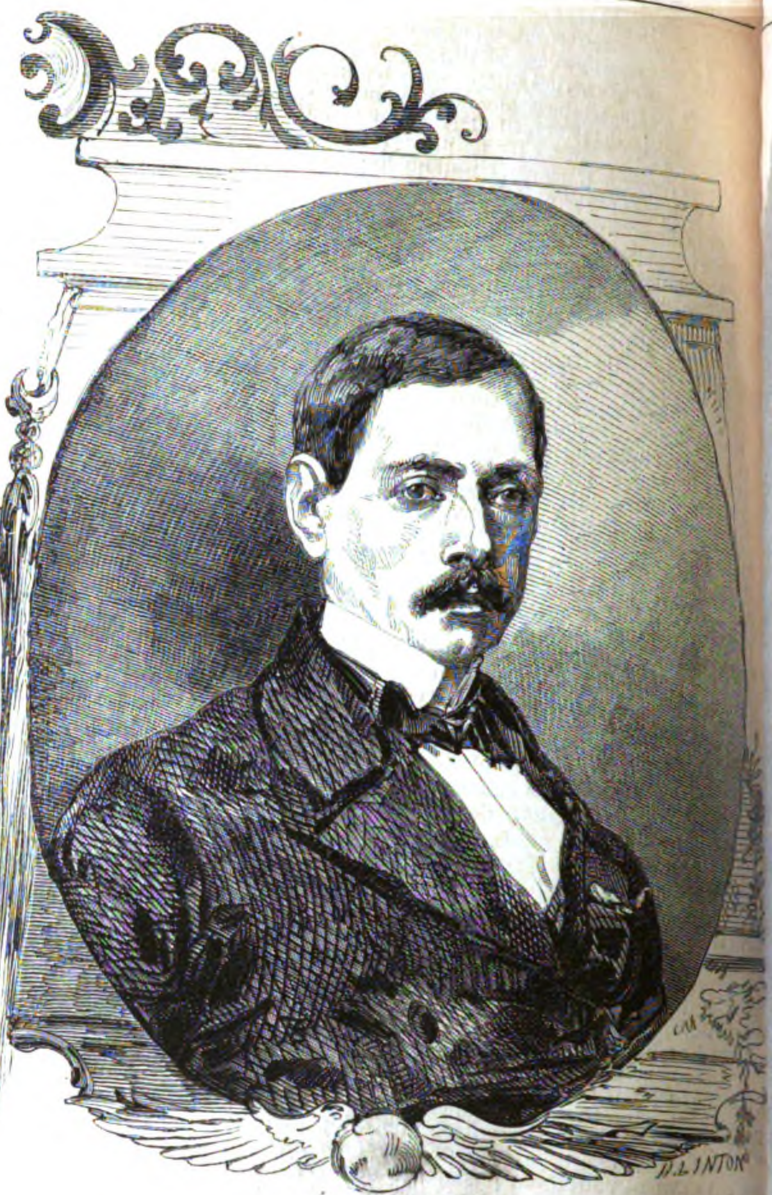
Il passa mon mouchoir sur mes yeux mouillés, comme une mère ferait à sa fille.

— Sauvé, plutôt! s'écria-t-il avec une gaieté qui m'étreignit le cœur. Sauvé! je répète ce mot selon ma conscience. Je suis las de la vie et cette fatigue est incurable : elle se nomme le désespoir... Ne m'interromps pas, Charles; je sais d'avance ce que tu vas m'objecter : mes succès, ma position, mon nom... Ecoute-moi bien. Le succès n'est qu'un mot vide de sens. Que faut-il pour ternir un miroir? Le souffle d'un enfant. Le succès engendre la jalousie, comme la chaleur fait pulluler les insectes; et il suffit d'une seule jalousie pour empoisonner le succès. Quiconque a bâti l'édifice de son bonheur sur ce sable mouvant est un condamné. J'ai fait cela; j'en meurs!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Hadji-Méhémet.



M. Emerat

Kermesse de Bruxelles, d'après un croquis de M. Helliot.

Bagnères de Luchon.

l'esprit est troublé à jamais. Aussi je ne fus pas surpris, lorsque je sus plus tard qu'il avait donné quelques signes de déraison, et qu'on l'avait conduit dans une maison de santé.

Au bout de huit mois, je reçus de lui la lettre étonnante que voici :

« Sainte-Paule, veuve. — Mardi, 26 janvier 1840.

« Mon cher ami,

« Est-ce vous qui avez écrit dans *le Ch.* ... ce membre de phrase-ci : « *Ce bon Lassailly, qui, je l'espère, va bientôt nous être rendu...* » Je ne puis croire que ce soit un autre qui ait eu ce souvenir fidèle et je vous en sais un gré infini.

» Car tout le reste de mes anciens amis a l'air de m'abandonner; je ne vous nomme personne, mais j'ai souffert infiniment depuis huit mois dans ce besoin d'aimer. Les uns ont jeté, m'a-t-on dit, mes lettres dans leur corbeille ; d'autres se sont importunés d'une démarche que tous les intérêts de mon avenir me forçaient à tenter auprès d'eux : j'ai invité quelques confrères à me venir consoler, et personne ne m'a répondu, et le seul Ant... m'a peu ménagé d'abord ses excellentes visites, qui, d'ailleurs, deviennent rares, lui qui demeure trop loin.

» Plusieurs personnes se sont rencontrées dimanche dans la maison où je suis. On a été surpris de mon retour à la santé, et du complet rétablissement de ma raison.

» Je voudrais (et en ceci vous pourriez me servir beaucoup) écrire un grand article littéraire sur le faux *Polyeucte* de Corneille, sur deux imperfections, que je crois inconnues, du *Cid*; sur cette *Phèdre* de Racine, où il a été plus païen qu'Euripide, ami de Socrate; sur le *Misanthrope* même de Molière, dont vous m'avez vu si passionné admirateur, mais dont je connais le secret de la froideur à la représentation ; et enfin sur le *Tartuffe*...

» Mon cher ami, soyez-en bien sûr, ce que vous avez tous pris pour des paradoxes n'étaient que des vérités, encore douteuse aurore ou aube blafarde, mais ce sera une lumière qui vous éblouira les yeux.

» Ainsi, Aristophane que je préférais à tout comique, n'avais-je pas raison, plus que vous ne pensez, quand il était évident que lui seul descendait d'Homère? Quelqu'un de vous croit-il connaître Homère même? Je vous assure que Chateaubriand ne l'a jamais deviné dans la moitié de son génie, et je le prouverai.

» Ne pensez pas que ce que je viens de vous écrire soit de l'orgueil et de la folie aussi. Ne craignez plus pour moi ; c'est ma religion qui m'a rendu toute mon intelligence et m'a toujours développé tant d'horizons de l'histoire et tant de divinations que vous preniez tous pour des folies.

. . . .

» Mon cher ami, j'ai reçu un beau cadeau, celui d'une Bible complète accompagnée des notes de tous ceux qui l'ont lue avec la foi orthodoxe.

. . . .

» C'est moi qui ai fait ce vers-là :

Et tous seront heureux, car tous seront aimés.

» Mon cher ami, dites à tous mes anciens ennemis que je leur demande sincèrement pardon de l'âcreté de ma critique par laquelle je croyais devoir alors satisfaire aux principes de ma conscience, entre autres réparer mon passé avec D.. et demandez-lui pour moi son amitié.

» Quant à vous, vous savez bien que je vous ai toujours aimé entre tous.

» CH. LASSAILLY.

» 21, *rue Neuve-Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon*, (le matin jusqu'à midi, — depuis trois heures jusqu'à cinq heures ensuite.)

» Je vais à la bibliothèque Sainte-Geneviève, trois heures de la journée, sans avoir le droit d'aller autre part, et je n'ai jamais fait de ma vie un mensonge en parole ou en action.

» *Valeas!*

» Depuis six mois, je fais mes prières, matin et soir, et je dis l'*Angelus* trois fois dans la journée; mais je lis dans la Bible tous les jours, jusqu'à onze heures, le rituel des nombreux saints de toute la chrétienté. Une telle lecture fidèlement continuée depuis six mois prouve-t-elle que la grâce de Dieu a descendu sur moi ?

» Je voulais être prêtre, selon le vœu de mon père et l'éducation religieuse qu'il m'a donnée; mais tout en vivant en chrétien, je crois devoir rentrer dans le monde, afin de mieux servir encore le Seigneur. »

J'ai retranché de cette longue lettre plusieurs appréciations historiques peu lucides ; je l'ai citée pour faire voir quels bons sentiments conservait son cœur, malgré le naufrage de sa raison, qui n'était pas aussi bien rétablie qu'il le croyait. Cette lettre atteste assez du reste qu'il régnait encore quelque désordre dans son cerveau; de son amour il n'en parle pas, il ne parle que de son besoin d'aimer! Avait-il oublié la belle voyageuse, ou la religion l'avait-elle consolé et guéri? Il ne paraît plus se souvenir de sa période amoureuse; il ne songe qu'à sa période littéraire... Qu'était devenue cette *pensée*, cette fleur si chère et si funeste! Je m'étonne bien si on ne l'a pas trouvée sur son cœur, lorsque Dieu l'a rappelé à lui. Il est mort peu de temps après avoir écrit cette lettre, et ce fut certes un brave et honnête garçon de moins sur la terre! Si la belle dame, toujours belle, quoiqu'il y ait vingt ans de cela, qui a déposé la fleur du souvenir dans le tronc du vieil orme, lit ces lignes (et il se peut qu'elle les lise), je demande une larme rétrospective pour son pauvre amoureux.

HIPPOLYTE LUCAS.

COURRIER DU PALAIS.

J'ai à vous parler aujourd'hui d'une grandeur déchue, une espèce qui, dans quelques années, j'en ai peur, sera passée à l'état fossile et légendaire — le maître de poste.

Où est le temps où le maître de poste était une puissance, presque une institution sociale? où il était exempt de la taille et de la corvée, où son fils aîné et son premier postillon étaient jugés si utiles à l'Etat, que l'Etat les dispensait de porter le mousquet et d'exposer leurs précieux jours dans le feu des batailles? où il tenait dans sa main le bonheur des amoureux, la vie, l'honneur des fuyards de toute espèce, que dis-je, le sort des empires? « *My kingdom for a horse!* » Ce cri n'a-t il pas été redit à Varennes, et ce jour là, les destinées d'une monarchie n'ont-elles pas tenu au caprice d'un maître de poste? Il a été la providence du roman et du théâtre il a été le ressort pittoresque de toutes ces machines qui, pendant trente ans, ont défrayé d'émotions le public de Paris, le public de l'Europe. C'est lui qui livre Mathilde au pouvoir de Lugarto, lui qui jette Adèle d'Hervey dans les bras d'Antony. Et vous rappelez-vous quelle anxiété c'était dans cette salle, — alors si brillante, — de la Porte-Saint Martin, quand Mme Dorval sonnant d'une main fiévreuse, s'écriait : Des chevaux, des chevaux! au nom du ciel!... je meurs ici!...

Qui lui eût dit, en ces temps florissants, qu'un peu de fumée enfermée dans un tube suffirait pour le réduire à néant, l'eût à coup sûr bien étonné. Et cela est pourtant : les chemins de fer lui ont porté le coup de la mort. Mais il a, comme on dit, la vie dure, il se débat dans l'agonie, et, parodiant l'axiome philosophique, il peut répéter jusqu'au dernier moment : Je plaide, donc j'existe.

Il plaide en effet, et contre qui, je vous prie? contre un chemin de fer.

Il est vrai que ce chemin de fer est en bois, et que les voitures qui y circulent sont traînées par des chevaux. Cela s'appelle un chemin de fer américain.

Paris possède une de ces nouvelles voies qui commence à la place de la Concorde et se prolonge jusqu'à Versailles : chaque jour, deux fois par heure, une énorme voiture traînée par trois chevaux rencontre à la hauteur de Sèvres une guimbarde du même calibre et attelée de la même manière.

Or, à Sèvres existe encore, *ad pompam et ostentationem*, je suppose, un maître de poste. Il a cinq chevaux et un postillon : luxe modeste, comme vous voyez, et je vous donne à penser quel crève-cœur c'était pour ce brave homme, son postillon, et ses cinq chevaux, que de voir tout le long du jour l'américain passer à sa barbe en lui jetant du bout de son fouet des *clic-clac* ironiques.

C'était le supplice de Tantale, c'était l'insulte et l'affront portés jusqu'à l'outrance. Notre maître de poste se dit qu'il aurait vengeance de l'américain, et voici de quoi il s'avisa.

Avant qu'il fût question des chemins de fer — américains ou autres, — dès l'an XIII, une loi avait été rendue qui imposait un tribut de vingt-cinq centimes par cheval à tout messagiste passant devant une poste sans en employer les chevaux. Messagiste, l'américain ne l'était-il pas? et s'il l'était, pourquoi ne lui payait-il pas les vingt-cinq centimes réglementaires? Tel fut le syllogisme que se fit le maître de poste, et qu'il songea à mettre au plus vite en action.

Un jour donc, qu'en face de la grille du parc de Saint-Cloud, le cocher de l'américain venait de dételer trois de ses chevaux et de les remplacer par trois autres amenés de son écurie, le maître de poste se présenta assisté d'un commissaire de police et somma le susdit cocher d'acquitter entre ses mains le droit de poste. — Le cocher de rire. — « Le droit de poste à vous? Mais, de bonne foi, mon pauvre homme, vous n'êtes pas un maître de poste, vous en êtes l'ombre tout au plus : *Magni nominis umbra*. » Notre cocher avait fait ses humanités. — « Raisonnons un peu, reprit-il. Nous avons dans nos écuries cent vingt chevaux, et à peine suffisent-ils au service? Est ce avec vos cinq chevaux et votre postillon solitaire que vous pourrez satisfaire à nos demandes? Encore une fois, mon brave, rengainez votre compliment, et laissez-moi passer! »

Le maître de poste le laissa passer; mais il avait eu soin de faire recueillir le dialogue par le commissaire de police. Le conflit ainsi bien constaté, la question fut portée devant le tribunal de Versailles et plaidée, ma foi, par deux princes du barreau, Mes Sénard et Dufaure. Le maître de poste, représenté par Me Sénard, l'a emporté. C'est à lui maintenant à faire claquer son fouet et sonner ses grelots Et le postillon de Sèvres, donc! vous verrez qu'il va devenir populaire comme son collègue de Longjumeau.

Mais, hélas! combien de temps durera ce triomphe! M. Arnault, lui, s'est trouvé, un jour de cet été, loin de compte avec son cocher. Ce cocher avait fait deux voyages à Vincennes : l'un de nuit, l'autre de jour, pour chercher des mousquetons à la destination de l'Hippodrome. Il réclama 26 francs. M. Arnault lui en offrit la moitié, qu'il refusa. La querelle s'anima et le directeur de l'Hippodrome, — en homme à qui le commerce des chevaux a donné des impatiences manuelles un peu trop prononcées, — mit fin au dialogue en assénant sur la tête du cocher un coup de canne plombée qui lui fendit la tête et le mit au lit pour une trentaine de jours. Le coup de canne a rapporté — à M. Arnault, un mois de prison, au trésor public, 200 francs d'amende, et au cocher, mille francs de dommages-intérêts. — Mânes de Collignon, qu'en dites-vous, et trouvez-vous encore que « le bourgeois a toujours raison? »

Un autre directeur, M. de Chilly, vient d'avoir un procès, mais un procès de galant homme, — je voulais dire d'homme galant, — et je ne le puis en conscience, car il plaide contre sa charmante pensionnaire, Mlle Camille Lemerle.

Mlle Lemerle est chef d'emploi au théâtre de l'Ambigu-Comique : elle est engagée moyennant 6,000 francs par an et 20 francs de feux pour jouer les premiers rôles de drame désignés au théâtre sous le nom de « rôles de Mme Guyon. » Or, voici que M. de Chilly, son directeur, exige qu'elle se tienne prête à remplacer dans le drame des *Fugitifs*, Mme Lacressonnière, que l'Odéon n'a fait que prêter à l'Ambigu-Comique et qu'il rappelle à lui pour le 1er août.

— Doubler Mme Lacressonnière, moi, chef d'emploi comme elle! moi, premier rôle tout comme elle! Est-ce que les doublures manquent dans votre théâtre? Est-ce qu'il n'y a pas pour cette besogne mesdemoiselles telles et telles? — Et Mlle Lemerle de refuser net.

Ce fut en vain que M. de Chilly insista, en vain qu'il montra à sa *diva* offensée le contrat imprimé qui impose à l'artiste qui l'a signé l'obligation de *jouer* ou de *remplacer* dans tous les rôles qui lui seront distribués.

— Ah! oui, s'écria-t-elle, parlons en de votre engagement! Est ce qu'il ne dit pas aussi que l'artiste devra se fournir de bottes à ses frais; qu'il devra par dessus tout, remplir exactement ses devoirs dans la garde nationale et ne s'exposer à aucune peine disciplinaire? Est-ce qu'il faut tenir compte des clauses absurdes ou de celles qui sont en contradiction avec les articles fondamentaux de l'engagement? Je suis chef d'emploi, encore une fois, et jamais, de mémoire de comédien, un chef d'emploi n'en a doublé un autre. Or, remplacer et doubler, c'est la même chose, c'est concierge et portier. Je ne doublerai pas Mme Lacressonnière.

Le tribunal a pensé autrement que Mlle Lemerle mais le jugement déclare que c'est à titre de chef d'emploi, et non de doublure, qu'elle reprendra le rôle de Suzanne. L'honneur est sauf et tout est pour le mieux.

Une autre affaire qui fit, il y a une dizaine de mois un certain bruit dans le monde dramatique, vient d'être rayée du rôle. Je veux parler du procès fait par M. Delsarte à Mme Miolan-Carvalho. Mme Miolan-Carvalho, — à mon avis mal conseillée, — avait appelé de la décision du tribunal, qui l'avait condamnée à payer la somme réclamée par M. Delsarte. Au jour de l'audience, elle s'est désistée de son appel; et elle a bien fait. Un journal judiciaire avait annoncé ce désistement dans des termes qui pouvaient faire croire à une transaction entre les parties. M. Delsarte a adressé à ce journal une lettre de rectification. Il tient à ce qu'on sache qu'il n'a pas reculé d'une semelle devant Mme Carvalho. Etait ce bien nécessaire et un peu de modération dans le triomphe eût il gâté les choses?

Pour compléter la liste des procès dramatiques de ces derniers jours, il faut bien que je mentionne celui de ce pauvre Sainte Foy, qui vient de se laisser condamner à 6,000 francs de dommages-intérêts envers le roi de Bade. Il s'était engagé, l'étourneau! pour trois représentations à Bade, comptant sur un congé qu'il n'a pas pu obtenir. Je ne sais si je me trompe, mais j'ai idée que tout ceci s'arrangera, et que M. Benazet, le plus magnifique des *impresarii* de ce temps, ne voudra pas, pour une bagatelle de 300 louis, assombrir cette bonne et joyeuse figure qu'il sera heureux, — pour son compte et celui de son élégant public, — de retrouver l'été prochain.

PETIT-JEAN.

Alcarazas et Bucaros.

VASES A RAFRAICHIR L'EAU PENDANT LES CHALEURS

La nécessité de se procurer des boissons fraîches dans les pays chauds a suggéré aux peuples qui vivent sous des latitudes embrasées un moyen ingénieux de rafraîchir leur boisson.

Cette invention, connue de toute l'antiquité, mise en pratique chez les Egyptiens de temps immémorial et introduite par les Arabes en Espagne, où elle s'est maintenue et d'où elle est passée en France, consiste dans l'emploi de vases en terre de minime valeur dans lesquels il suffit de faire séjourner l'eau pour qu'elle soit rafraîchie en peu d'instants.

Ces vases se nomment *alcarazas* et sont formés d'une poterie non vernissée, très-légère, très poreuse et composée, selon M. Darcet d'un mélange de [illegible] parties de terre calcaire et de cinq parties d'argile avec immixtion d'un peu de sel.

Ces vases laissent facilement suinter l'eau à travers leurs parois. Le liquide intérieur, filtré par leurs pores, imprègne d'humidité la surface extérieure du vase, et, bientôt, il se produit une évaporation d'autant plus rapide que la température est plus chaude et plus élevée. Le calorique du liquide intérieur se résorbe peu à peu et la température de l'eau contenue s'abaisse et se refroidit sensiblement.

On place ces vases découverts à l'ombre, dans les endroits où l'air circule le plus vivement.

Les alcarazas sont très-utiles dans les pays de marécages et où l'eau pure fait défaut. On n'a, en effet, qu'à immerger ces vases bien fermés dans l'eau d'un marais; quelques heures après on les retire, remplis d'une eau claire, limpide, saine, et qu'on peut faire rafraîchir à son gré.

M. Fourmy est le premier fabricant qui ait produit des alcarazas en France, où l'on commence enfin à se familiariser avec leur usage.

Un alcaraza de la capacité de quatre litres vaut un franc, pas davantage.

Il est à désirer que nos potiers vulgarisent ces ustensiles qui, à la ville comme à la campagne, remplaceraient avec tant d'avantage les porcelaines communes, les vases vernissés de terre ou de faïence, les bures, les cruches et les barils que l'on destine à nos ouvriers, que les marchands ambulants colportent dans toute la France et vendent de tous côtés, et dans lesquels la meilleure eau se transforme, en peu d'instants, en un liquide tiède, fade, et conséquemment relâchant et malsain.

L'eau froide est tonique, elle fortifie et désaltère. L'homme qui en fait usage est plus vigoureux, il est moins altéré et moins exposé aux maladies putrides des voies digestives.

L'eau tiède, au contraire, est nauséabonde, ne désaltère pas, et son usage habituel rend les intestins incapables des labeurs de la digestion.

L'eau tiède provoque, en outre, des sueurs débilitantes et des arrêts de transpiration dont les plus graves maladies sont trop souvent le funeste et inévitable résultat.

Un vase analogue à l'alcaraza, c'est le BUCARO.

Le bucaro diffère de l'alcaraza en cela seulement qu'il ne sert ordinairement qu'à rafraîchir l'intérieur de l'appartement.

Dans certaines parties de l'Espagne, la chaleur est excessive. Elle se déclare tout d'un coup et sans la transition du printemps. On a deux mois d'un hiver rigoureux. Pendant les dix autres mois de l'année, on vit dans un brasier d'enfer.

Pour se mettre à l'abri de cette pluie de feu, on se tient dans des chambres basses où règne l'obscurité la plus absolue. On ferme toutes les portes, on bouche toutes les fenêtres, et, par un perpétuel arrosage, on entretient l'humidité.

Le besoin de fraîcheur a fait naître la mode des *bucaros*.

Ce sont des espèces de pots de terre rouge d'Amérique. Il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs. On les orne de moulures et de dorures.

Quand on veut se servir des *bucaros*, on les place, remplis d'eau, sur les encoignures et sur les guéridons des appartements que l'on veut tenir frais.

L'effet ne se fait pas attendre.

L'argile prend d'abord une teinte foncée, l'eau pénètre ses pores, et les *bucaros*, entrant en sueur, répandent une senteur qui rappelle le plâtre mouillé et la cave humide.

Cette transpiration est tellement abondante, qu'en moins d'une heure la moitié de l'eau est évaporée. Ce qui reste dans le vase est froide à glace et a contracté un goût de puits de citerne que l'on trouve délicieuse à la troisième ou quatrième fois qu'on en boit.

Une demi-douzaine de *bucaros* suffit pour imprégner l'air d'un boudoir d'une telle humidité, qu'elle saisit le visiteur et peut même être dangereuse, s'il entre sans précaution dans un moment de surexcitation, de chaleur et de sueur.

L'évaporation des *bucaros* est une espèce de bain de vapeur à froid.

Maintenant voici divers moyens de faire promptement de la glace pendant l'été.

Vous prenez un des mélanges suivants.

Substances	Parties en poids.	Refroidissement.
…te de soude	8	+ 10° à — 17°
…chlorhydrique	5	
…e de soude	2	+ 10° à — 10°
…azotique étendu (eau forte)	1	
…e de soude	6	+ 10° à — 20°
…e d'ammoniaque	5	
…azotique étendu	4	
…ate de soude	9	+ 10° à — 20°
…azotique étendu	4	

Toutes ces substances sont à bon marché, et l'on peut se les procurer seulement chez les marchands de produits chimiques.

Il suffit de plonger dans l'un des mélanges ci-dessus une bouteille ou un vase quelconque contenant de l'eau pour que cette eau se congèle en quelques instants.

Dans les pays chauds, où les nuits sont fraîches, on se procure de la glace en plaçant des terrines d'eaux évasées dans un endroit très-découvert; l'évaporation et le rayonnement nocturne suffisent pour abaisser à zéro, et même au dessous, la température du liquide.

Une précaution nécessaire consiste à placer ces terrines sur des nattes de paille imbibées d'eau, pour qu'elle n'emprunte point de calorique au contact du sol.

Ce moyen là peut être facilement employé à Paris, quand après les journées chaudes, viennent des nuits suffisamment fraîches.

MAURICE GERMA.

GYMNASE-DRAMATIQUE : *La Balançoire*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Dumanoir et Lafargue ; *Monsieur Candaule, ou le Roi des maris*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Fournier et Meyer. — GAITÉ : *Les Crochets du père Martin*, drame en trois actes, par MM. Cormon et Eugène Grangé.

Le directeur du Gymnase a choisi la saison qu'il fallait pour donner deux petites pièces à la glace, vanille et framboise : *la Balançoire* et *Monsieur Candaule, ou le Roi des maris*. Cela s'écoute d'une oreille distraite et n'empêche pas de songer au départ du surlendemain pour les jardins de Bade ou les roches du Croisic. *La Balançoire* occupant le premier rang sur l'affiche, commençons par dire ce que c'est que *la Balançoire*. Emma a toujours eu la tête remplie de désirs romanesques. Lorsqu'elle n'était encore qu'une pensionnaire, ses rêveries la portaient continuellement vers un idéal que le mariage a été loin de réaliser. Devenue Mme Desrieux, elle rêve plus que jamais; elle vient à Paris passer quelques jours chez une amie de pension, Mme Colombel, à qui elle confie ses déceptions et son vague ennui. Le remède que celle-ci lui propose n'est rien moins qu'héroïque : le monde l'appelle infidélité, la loi le nomme adultère. Emma le repousse d'abord ; puis, s'adoucissant peu à peu, elle s'humanise et l'accueille sous les traits du propre amant de Mme Colombel. Les complications se devinent. Au spectacle des transes et des remords que coûte la vie romanesque, Emma s'effraye et demande grâce avant d'avoir péché.

Mais pourquoi ce titre : *la Balançoire?* Ah! voilà. Emma, dont le caractère est aussi craintif que l'imagination est ardente, a l'habitude de pousser des cris déchirants toutes les fois qu'elle monte sur une balançoire. Que serait-ce donc si un téméraire essayait d'apporter le déshonneur sous le toit conjugal? — Comparaison risquée.

Monsieur Candaule, ou le Roi des maris, a plusieurs points de ressemblance avec *la Balançoire;* mais cela est bien renouvelé des Lydiens. Vantez donc votre femme à tout venant pour qu'on tâche de vous la prendre! C'est ce qui arrive à M. Gérard, quadragénaire enthousiaste et bavard. Un Gygès de passage recueille avec avidité ses moindres renseignements; néanmoins il en est pour ses frais d'oreilles, et le Candaule bourgeois échappe à une mésaventure qui fera éternellement rire la moitié du monde aux dépens de l'autre.— Les auteurs ont cru qu'un joli titre dispensait de faire une jolie pièce. Sans M. Geoffroy, qui rit, qui souffle, qui se démène, leur *Monsieur Candaule* serait un triste sire.

Et *les Crochets du père Martin?* Parlez-nous des *Crochets du père Martin!* Quel titre alléchant pour le public des boulevards! Pourtant, ce n'est là qu'un drame à la Mercier, un *ana* qu'on s'est à peine donné le soin de rhabiller à neuf, quelque chose d'usé, de nu, de languissant, comme *la Brouette du vinaigrier*. Un commissionnaire du coin de la rue ou plutôt du coin du port, car la scène se passe en partie au Havre, fait donner à son fils une brillante éducation et l'envoie à Paris pour y étudier le droit. Naturellement ce fils n'a rien de plus pressé que de jeter aux orties les bas de laine tricotés par sa mère et de se lier avec des aigrefins et des danseuses, qui l'entraînent dans ces orgies de carton où il se trouve toujours quelqu'un pour lever un verre en s'écriant : — Allons, les amis, la ronde des bons enfants (ou toute autre ronde), et chorus au refrain !

Ces débordements rapportent une cinquantaine de mille francs de dettes au fils du commissionnaire, qui revient au foyer normand, en compagnie de ses créanciers, « suivis de leurs petits, » comme dit César de Bazan. Le père Martin, qui n'a aucune teinture de la philosophie moderne considérée dans ses rapports avec le papier timbré, et que la seule vue d'un huissier fait tomber en apoplexie, paye intégralement les dettes de son héritier, après l'avoir forcé à s'embarquer immédiatement sur un navire en partance pour le Nouveau-Monde. Quant à lui, redevenu pauvre comme devant, il reprend ses crochets et sa place d'autrefois sur le port du Havre, à l'angle de l'hôtel Britannique.

Un enfant de six ans devinerait la fin de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, semble taillé pour être joué dans les distributions de prix. Martin fils revient des colonies, enrichi et corrigé; il ne peut retenir ses larmes en reconnaissant son père sous les traits de ce vieillard en cheveux blancs, *courbé sous le poids des plus pénibles fardeaux ;* ce sont ses expressions ou à peu près. Tout s'arrange à la satisfaction unanime: Martin père quitte ses crochets pour la seconde et dernière fois, tandis que Martin fils épouse sa cousine, — un ange ! — et devient l'associé de l'importante maison Duhamel et compagnie.

Les Crochets du père Martin n'ont que trois actes ; c'est leur seule excuse. Un des mots les plus applaudis est celui-ci, que prononce M. Gouget en désignant une jeune fille : « Ça n'a pas de crinoline, mais ça a du cœur ! » Il y a eu deux salves de bravos. Le rôle du père Martin est rempli par M. Paulin Ménier, qui en tire tout le parti possible ; il y est scrupuleux, étudié, mais franc et quelquefois large.

Somme toute, voilà, cette semaine, trois pièces *qui ne sont pas méchantes*, — pour nous servir d'une expression demi-populaire, demi-artistique.

CHARLES MONSELET.

En vente chez DENTU, éditeur, Palais-Royal :

L'**Art de dompter les chevaux**, par J. S. RAREY, le dompteur. Traduit et précédé d'une introduction, par M. F. DE GUAITA. 1 vol in-18, 1 fr.

Manuel du Chasseur au chien d'arrêt, par M. LÉONCE DE CUREL. Nouvelle édition. 1 vol. in-8°, *avec gravures*, 5 fr.

Boutades d'un chasseur, par le même. 1 vol. in-12, 2 fr.

Cinquante jours au désert, par M. CH. DIDIER. 1 vol., broché, in-18 jésus, 2 fr. — **Séjour chez le grand chérif de la Mekke**, par le même. 1 vol. in-18, 2 fr. — **Cinq cents lieues sur le Nil**, par le même. 1 vol. in-18, 2 fr.

Dans le volume intitulé : *Séjour chez le grand chérif de la Mekke*, M. Charles Didier a consacré cinquante pages à la description de DJEDDAH. — Les tristes événements dont cette ville vient d'être le théâtre donnent un intérêt de plus à ces pages déjà si intéressantes et attachantes.

Librairie de L. HACHETTE ET Ce, à Paris; — chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, et dans les gares de chemins de fer.

Porte-bouteilles en fer, brevetés (s. g. d. g.), pour ranger les bouteilles dans les caves avec économie de place. — Prix, pour le cent de bouteilles :

DOUBLES : 12 50 — SIMPLES : 15 »

BARBOU, *rue Montmartre*, 35, *à Paris*.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance : aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9**. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu *l'approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat* **33**.

La faveur publique peut s'égarer quelquefois sur certains objets qui ont plutôt un caractère de fantaisie que d'utilité; elle se trompe rarement quand il s'agit d'un produit qui, touchant à l'hygiène alimentaire, intéresse le maintien ou le rétablissement de la santé. Aussi, à voir la préférence que toutes les familles accordent à un produit de cette nature, au **Chocolat Menier**, il est évident qu'elle est due aux qualités supérieures de ce chocolat.

Convaincue que toute industrie qui reste stationnaire menace de déchoir, la **maison Menier** s'est attachée depuis 1825 à appliquer à sa fabrication d'importantes améliorations. Les efforts et les sacrifices que cette maison s'est imposés ont trouvé une récompense légitime dans la réputation qu'elle s'est acquise, et une vente annuelle de plus d'un million de kilogrammes de **Chocolat Menier**, fourni par l'usine modèle de Noisiel-sur-Marne, témoigne du rang important que ces fabricants occupent dans leur industrie.

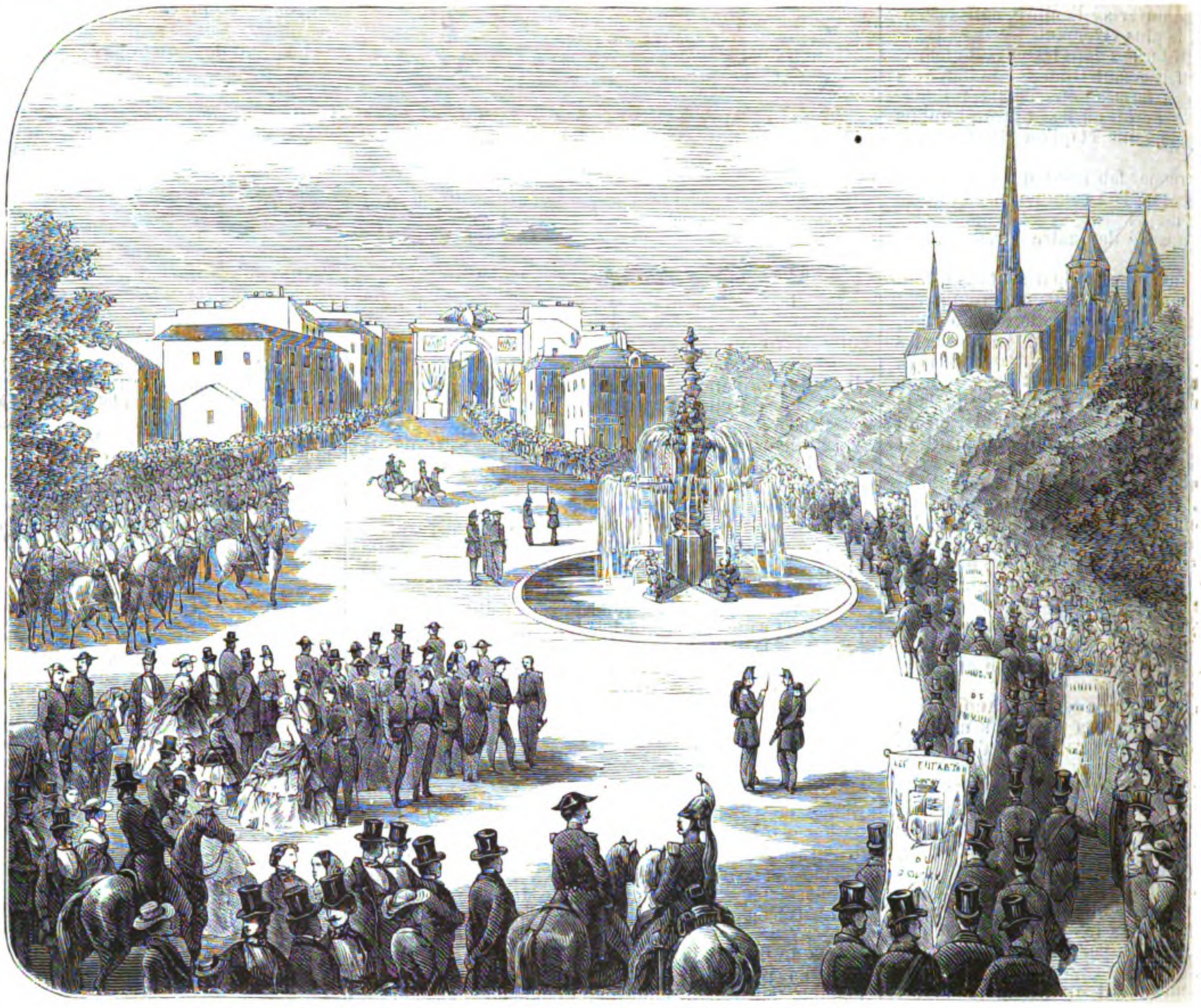
Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23**, *boulevard Poissonnière*.

CHRONIQUE MUSICALE.

Opéra-Comique : *Les Méprises par ressemblance*, opéra-comique en trois actes, de Patrat, musique de Grétry.

Des comédies que Patrat a laissées au répertoire le nombre est facile à établir. Comptons bien; nous avons d'abord : *l'Anglais ou le fou raisonnable*, une sorte d'*en-cas* que l'Odéon tient toujours prêt à jouer au pied levé à l'époque de la grippe et des autres variétés de « l'indisposition subite »; puis, *les Méprises par ressemblance*, que l'Opéra - Comique vient de reprendre juste au moment où la foule distraite commençait à en ignorer le titre, la date et le reste. — Et encore? — Mais, c'est tout.

Patrat, qui a joui d'une certaine autorité dans les lettres, et dont la faveur ne remonte guère qu'à une soixantaine d'années, a pourtant laissé plusieurs gros volumes d'œuvres dramatiques, qui, après avoir défilé devant la rampe avec des chances diverses, sont allés s'enfouir dans les bibliothèques, pour n'en plus bouger que par la main de quelques lettrés ou de quelques curieux; elles ont gagné leurs Invalides.



Revue des sociétés philarmoniques par les autorités municipales de Dijon, sur la place du Jet-d'Eau.

Faut-il voir dans cet arrêt d'exil (arrêt un peu brutal) un acte de pure justice? ou bien n'y a-t-il là qu'une de ces bouderies insensées, qu'un de ces caprices inconcevables qui mettent en doute le bon sens et le goût du public parce qu'il ne semblent émanés que de son bon plaisir? Ce qu'il y a de certain, c'est que le patron sur lequel fut taillé la pièce des *Méprises par ressemblance* se trouve aujourd'hui un peu suranné. Une action simple, ingénieuse même, développée lentement sur une étendue de trois actes, ne suffit plus à satisfaire la curiosité. L'appétit qu'on avait pour la comédie s'est changé en fringale.

Voulez-vous être bienvenu de votre public? Donnez-lui dix pièces à la fois, sous prétexte d'une seule; que ces dix pièces marchent de front et avec un intérêt égal pour converger vers un seul dénoûment; vous aurez fait des tours d'équilibriste et, si vous vous en tirez avec grâce, on traitera d'habile (pour le moins.)

Quoique trop longue pour son importance, la pièce des *Méprises* n'est pourtant pas sans quelque mérite. Elle se trouve empreinte d'une certaine belle humeur, d'une certaine franchise dans les situations et dans les caractères. Elle marche droit au but par une suite de péripéties souvent bien amenées. Il y a au troisième acte une scène d'un effet immanquable. Le soldat Sans-regret revient dans son village le cœur gros d'émotions, il va retrouver son vieux père et sa fiancée qui lui a juré amour pour la vie; mais il a été devancé par son sosie, Latulipe, soldat au même régiment et qui a mis à profit leur ressemblance de figure et d'uniforme pour usuper sa place au foyer de famille et dans le cœur de sa Marie bien-aimée. Pris pour un imposteur, Sans-regret est conduit en prison. Mais voilà que Latulipe (le faux Sans regret) se prend de pitié pour le sort qu'il a fait à son camarade, et escalade la fenêtre du cachot dans l'intention de le sauver. La maréchaussée arrive dans le même moment : « Que faites-vous ici? dit le brigadier au vrai prisonnier, vous vous êtes furtivement introduit dans la prison; sortez. » Et Latulipe, victime à son tour de la fatale ressemblance, est substitué à Sans-regret, rendu par miracle à la liberté.

Les personnages de Sans-regret et de Latulipe sont d'une bonne couleur soldatesque; ceux d'Annette et de Marie, leurs épousées du troisième acte, sont empreints de jeunesse et de grâce touchante; Patrat s'est plu à les dessiner sous les traits de l'ingénuité combinée avec un peu d'amour; il n'a pas été, dans la peinture de leur caractère, jusqu'à cette naïveté stupide, jusqu'à cet idiotisme renforcé que le théâtre prête quelquefois aux amoureuses de village.

Médaille commémorative de l'inauguration de la statue de Napoléon Ier, à Cherbourg.

La partition de Grétry n'est pas de celles qui l'ont placé si haut dans la hiérarchie du talent. Ce n'est pas là du Grétry de la grande manière, ce n'est pas du Grétry de *Richard*, ni même du Grétry de l'*Epreuve villageoise*. C'est une honnête petite musique, sans la moindre prétention aux développements de l'orchestre et des masses vocales; c'est une de ces partitions dans lesquels l'intérêt de la pièce domine celui de la musique et qu'on pourrait classer entre l'opéra proprement dit et la comédie à ariettes, le vaudeville avec musique nouvelle.

Ce sans prétention de l'auteur n'exclut pourtant pas ces qualités qui le feront éternellement jeune et sympathique; je veux parler de cette clarté qui lui est particulière et qui, chez lui, était poussée à l'état de système; de cette prodigieuse abondance d'idées qui se pourchassent dans ses opéras, et commande l'admiration pour une imagination si féconde.

Au premier acte des *Méprises*, on a fort remarqué le grand air de Troy et son duo avec Crosti; à notre sens ce sont les meilleurs morceaux de l'opéra, ceux où l'idée mélodique revêt la forme la plus originale. Le final du second acte, greffé sur une des scènes le plus pathétiques de la pièce, est le morceau le plus développé; il est écrit dans la forme dramatique, et Delaunay-Riquier s'est efforcé d'élever en cet endroit la valeur de son rôle en prenant des airs navrés qui en ont compromis la vraisemblance. Il faut se défier de l'exagération, elle peut trahir l'impuissance, ou, tout au moins, elle devient inutile au cas où elle déguise le talent.

A. DE LASALLE.

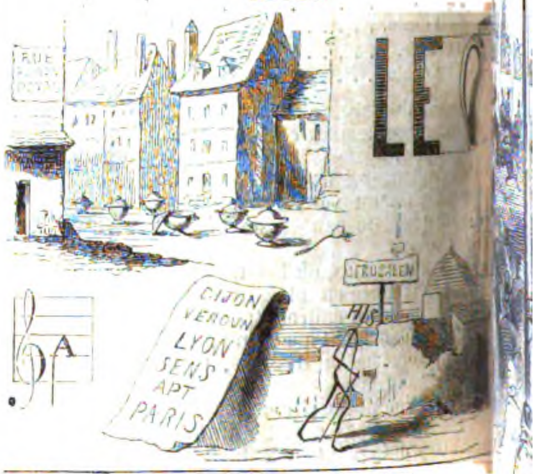
Bibliographie.

Mémoires politiques et Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, avec commentaires historiques, par Albert Blanc, docteur en droit de l'Université de Turin.

La Librairie Nouvelle prépare en ce moment une publication qui sera un événement dans le monde de la politique et des lettres. *Les Soirées de Saint-Petersbourg* ne sont pas le seul ouvrage posthume qu'ait laissé le célèbre auteur de ce livre qui a eu un retentissement si universel : *Du Pape*, M. le comte Joseph de Maistre, avant d'être un des plus puissants écrivains du dix-neuvième siècle, fut un de ses diplomates les plus influents et les plus habiles; on conçoit, dès lors, l'intérêt profond que doivent offrir les mémoires et la correspondance diplomatiques, l'un et l'autre inédits, de cet homme d'État philosophe, mêlé à tous les grands événements qui ont agité le commencement de ce siècle.

La Librairie Nouvelle n'a rien négligé pour que cet ouvrage fût digne par la beauté de son exécution typographique, de la réputation de son auteur. — L'ouvrage, magnifique in-8°, paraîtra jeudi prochain. A. V.

RÉBUS.



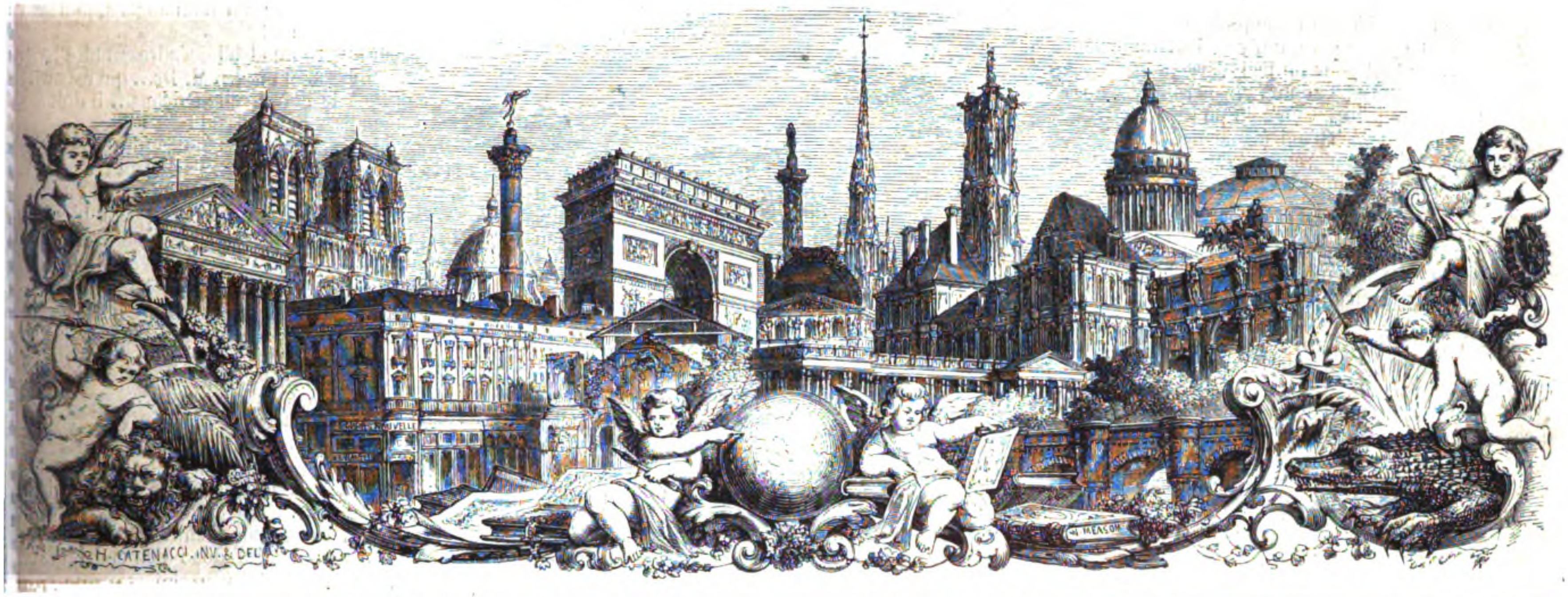
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Hébé, déesse de la jeunesse, était sans cesse occupée à verser l'ambroisie aux dieux.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



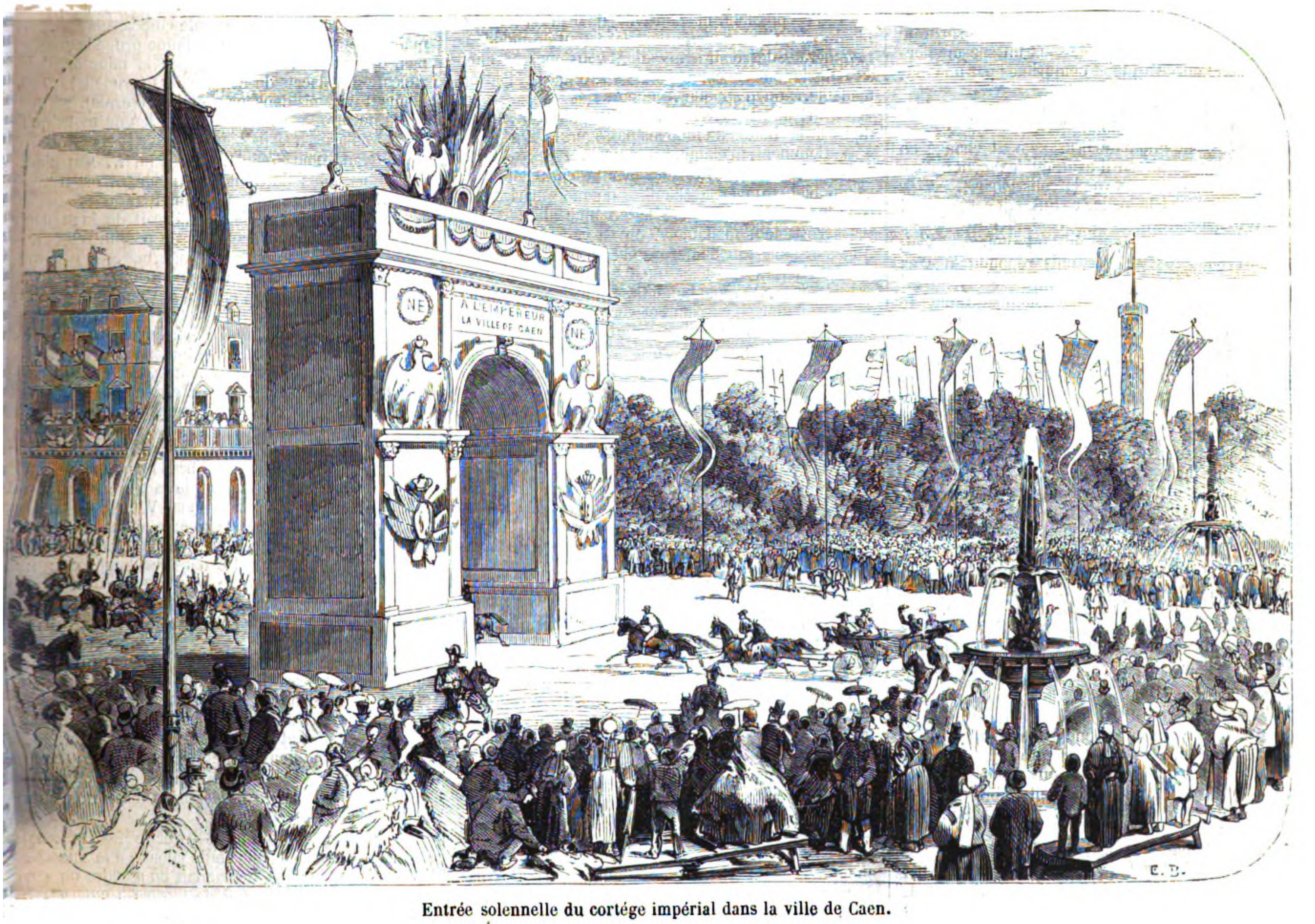
ABONNEMENTS :
[P]ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[P]rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 70.
14 Août 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE.



Entrée solennelle du cortége impérial dans la ville de Caen.

COURRIER DE PARIS.

Dans un dîner d'avocats, on racontait hier cette histoire :

Un drôle, du nom de Joquin, s'en allait involontairement au supplice, vu cette circonstance extrême, qu'il était condamné à mort pour s'être permis d'infliger le trépas à des gens qui n'y étaient nullement condamnés... Le tout pour un peu d'argent.

Comme la charrette, toujours en pareil cas qualifiée de fatale, franchissait un coin pour arriver à la place où se dressait l'échafaud (également dit : horrible machine!) de la foule, amassée pour contempler le condamné, s'élève une voix qui, s'adressant à celui-ci, s'écrie :

— Dis donc, Joquin, penses-tu à la petite blonde?

En entendant cette horrible plaisanterie, Joquin tressaillit et montra une effrayante expression de visage. Il avait sur-le-champ reconnu le misérable qui la lui adressait : un ancien complice de faits nocturnes échappés à la justice. La charrette arrivée sur la place de l'exécution, Joquin dit qu'il a des révélations à faire...

On l'entoure de gendarmes, et on l'emmène dans un corps de garde voisin, où pénètre presque aussitôt un magistrat :

— Quelles sont ces révélations? — dit celui-ci.

— J'ai assassiné à Nantes, il y a trois ans, un négociant de Bordeaux... j'avais un complice qui a porté les premiers coups...

— Qui est-il?

— Un nommé Flamand!

— Avez-vous ses traces?

— Oui! il est en ce moment dans la foule qui vient voir mon exécution. C'est un petit maigre, en blouse grise, avec une casquette de cuir, des moustaches blondes et une oreille coupée par en bas...

Les gens de police s'élancent... quelques minutes s'écoulent, et le Flamand, happé sur la place, est amené, ou plutôt apporté, dans le corps de garde et confronté avec le révélateur.

Nous disons — apporté, — parce que le bandit avait été saisi d'une si violente émotion, que ses jambes étaient hors d'état de le soutenir... Ses dents claquaient, ses yeux étaient hagards, tout son être offrait le plus violent paroxysme de l'effroi. Il fallut l'asseoir et l'appuyer contre le mur.

Un greffier survint pour enregistrer la déposition. Aux premières questions, impossible de faire sortir un son de cette bouche contractée sous un spasme nerveux, de cette gorge aride et comprimée par une foudroyante terreur...

— Eh bien! Flamand, — dit à son tour Joquin, — penses-tu à la petite blonde?

— *Heu!* — fit l'homme brusquement changé en brute à demi évanoui, car il avait évidemment un peu de négociant de Bordeaux sur la conscience...

— Voyons, dites à la justice ce qu'a fait cet homme! — reprit le magistrat.

Joquin contempla quelques instants l'être qui était là anéanti sous ses yeux... puis répondit à voix basse :

— Mon magistrat... il n'a rien commis du tout! Je l'ai seulement connu chez un recéleur, et nous avons fait ensemble plus de farces que de délits! Il m'a nargué, insulté tout à l'heure dans mon triste sort... Il m'a fait une plaisanterie atroce... j'ai voulu la lui rendre! Vous pouvez sans crainte, mon magistrat, le remettre à la rue... je vous promets qu'il n'assistera pas à la suite de mon affaire!

Le magistrat incrédule insista; mais Joquin resta ferme dans sa déclaration, si bien qu'il fallut passer outre. Flamand, voyant vaguement le condamné parler bas au juge d'instruction, avait cru qu'il dénonçait ses complicités nantaises ou bordelaises et s'était évanoui tout à fait. Deux gendarmes le prirent et le portèrent au grand air dans une cour voisine, ouverte sur la rue. Puis Joquin fut emmené et... exécuté! Quelle sensation dut être celle de ce Flamand, lorsque, rappelé à lui par l'air vif du dehors, il se vit à deux pas de la rue et libre, lui, quelques minutes auparavant, si près de l'échafaud... pour son compte personnel!

L'autre soir, on prenait le sorbet sur la terrasse d'un charmant hôtel des Champs-Elysées. Arrivent du bois un monsieur et une dame : l'un quarante ans, l'autre trente, — total : soixante-dix, — âge du père de la dame, qui habite la Nouvelle-Orléans. La maîtresse du logis leur fait un accueil empressé :

— Je savais votre retour d'Amérique, M. Dr..., — dit-elle au mari.

— Comment donc cela, madame?

— Oui, oui... Je sais tout... je connais l'histoire!... Mais, voyons donc ce pied... ce joli pied...! En effet, pour un homme... un homme de votre taille... c'est inouï... et bien des femmes, des faibles femmes en seraient jalouses...

— Madame...

— Oui, oui... on ne parle que de cela depuis huit jours! On comprend bien, du reste, que votre femme, cette chère madame Dr... ayant un pied comme le vôtre, qui lui trotte dans la tête... se soit imaginé...

— Madame... cette plaisanterie... permettez-moi d'y mettre fin, — dit le monsieur d'un air contrarié, blessé. — et souffrez plutôt que je vous demande des nouvelles de votre famille...

Le fait est que, depuis leur arrivée de la Nouvelle-Orléans, M. Dr... est poursuivi, dans toutes les maisons où il fait ses visites de retour, par toutes sortes d'allusions plus ou moins spirituelles, — et plutôt moins, — sur son pied, qui est, en effet, fort petit, mais qui s'est converti en une sorte de pied de nez à la suite d'un fait assez burlesque qui a signalé le retour au Havre du voyageur. Comme un pied de nez plus grand encore serait celui du lecteur si, à la suite de cette petite préface, nous ne racontions pas l'histoire, la voici sans plus tarder.

M. Dr... était allé à la Nouvelle-Orléans pour régler avec son beau-père des affaires d'intérêt, et sa femme l'attendait par le clipper *Astrée*, qui devait arriver au Havre le 30 juillet. La dame se faisait une fête d'aller attendre son mari et de le recevoir dans ses bras au saut du quai. Elle part le 29 et arrive vers cinq heures du soir. A peine sur le port, elle apprend que l'*Astrée* est arrivée depuis dix heures, favorisée et avancée par une forte brise du large; joie et dépit mélangés de la dame, qui manquait son effet de réception!

Elle s'informe où sont allés les passagers; on lui montre l'*Hôtel des Indes*. Elle y court suivie de ses gens :

— Mon mari! mon mari! — s'écrie-t-elle.

— Mais, madame... je ne connais pas votre mari! dit le maître d'hôtel.

— C'est M. Dr...!

— Connais pas! Il est arrivé beaucoup de passagers... l'entrée en Manche a été pénible... Ils avaient tous le mal de mer... Ils sont allés se coucher à peine débarqués...

— Ciel! Mon mari... malade... Monsieur, conduisez-moi vers lui... Il faut que je le voie... que je l'embrasse.. que je le soigne!

— Mais, encore une fois, madame... je ne connais pas...

Un grand blond... les yeux bleus... une tournure...

— C'est possible, madame... Mais il m'est impossible de vous renseigner... Plus tard tout le monde se réveillera... descendra... et alors vous pourrez choisir dans la foule... celui qui est votre mari... Pardon, madame... on m'appelle... ailleurs!

— Ah! une idée!... oui, une inspiration... faites-moi voir les bottes de tous les passagers!

— Comment, madame, les bottes?...

— Oui, monsieur!... en voyant leurs bottes, je saurai bien trouver la chambre de mon mari... Ah! c'est le ciel qui m'a donné cette bonne idée!

— C'est bien, madame... on va vous conduire!... Auguste! Menez madame passer en revue les chaussures de tous les passagers de l'*Astrée*.

Et madame Dr... part, monte, grimpe d'étage en étage, de corridor en corridor, et s'arrête à chaque porte, interrogeant toutes les chaussures du bout de son ombrelle, à la grande surprise de l'Auguste préposé au pilotage de cet étrange examen! Elle a déjà inventorié une trentaine de paires de bottes et de brodequins, et l'insuccès de l'expertise commence à la décourager beaucoup... lorsque, devant la porte du 37, lui apparaît une paire de bottes de cuir verni à tiges violettes, qui fait brusquement et fortement battre son cœur :

— Ah! c'est ici! c'est lui... mon Amédée... Il est là!... je le reconnais à ses tiges!...

Et soudain, frappant à la porte privée de clef extérieure, Mme Dr... s'écrie :

— Mon ami!... Amédée... c'est moi!... ouvre-moi, mon ami!

Et un accompagnement obligé, pour ombrelle seule, s'ajoute au motif principal, qui s'élance d'une poitrine haletante d'impatience et de joie!

Mais le silence qui suit cette première explosion n'est troublé par aucune réponse. Mme Dr... reprend :

» — Amédée!... ouvre donc? C'est moi, mon ami!... C'est ta Pauline! réveille-toi, allons donc, Amédée!

Un profond grognement,—presque un rugissement, — répond enfin à cette seconde bordée de tendresse conjugale, appuyée d'un vif roulement de coups osseux sur la porte mince : — Va au diable, animal!... — s'écrie de l'intérieur une grosse voix, dont le ton n'est pas précisément celui d'une profonde amitié, — on ne peut donc pas dormir tranquille dans ce corps de garde!... attends un peu que je me lève, et tu vas voir!

Mme Dr... ne se soucia apparemment pas de voir le n° 37; car s'écriant : — Ciel! ce n'est pas Amédée! — elle s'enfuit à l'autre bout du couloir, regardant avec une déception désespérée les diverses bottes rangées à toutes les portes des arrivants. Et rien!

Amédée n'était pas là. Elle descend et demande si d'autres passagers ne seraient pas logés ailleurs. On lui parle de l'hôtel voisin, un nom anglais, je ne sais plus lequel. Elle y court!

— Monsieur! — reprend-elle, s'adressant à l'hôtelier, — je cherche mon mari... M. Dr... qui est arrivé par le paquebot de la Nouvelle-Orléans... il doit être logé ici... conduisez-moi vers lui!

— Je ne sais pas encore les noms des passagers, — madame, — en débarquant, ils étaient tous si malades, qu'ils ont sur-le-champ demandé des lits...

— C'est égal, monsieur, mon mari sera bien aise que je le réveille... montons!

— Est-il seul, votre mari?

— Comment, monsieur, si mon mari est seul!... certainement!

— Alors, madame, il n'est pas ici... car tous nos passagers de l'*Astrée* sont par deux!...

— Ah! monsieur...! c'est égal... c'est-à-dire... raison de plus... je veux voir... savoir...

— Voir quoi, madame...

— Les bottes!

— Comment?

— Oui, mon mari a un pied... un si petit pied... si cambré, si effilé... il n'y en a pas deux pareils... excepté les siens, sur le continent... ni dans le nouveau monde... il me suffira donc d'un coup d'œil...

— Mais, madame, je vous répète que nous n'avons pas de passagers... seuls... partout il y a une dame...

— Grand Dieu... une dame!

— Faut-il un commissaire? — murmure un plaisant qui se trouvait là!

Mais Mme Dr... insiste tellement, que l'hôtellier la laisse faire; elle monte, suivie de sa camériste, et recommence son inspection de l'*Hôtel des Indes*. Partout de grands pieds, des pieds plats, des chaussures en bateaux, des choses difformes, déplorables, dont son regard inquiet, jaloux, s'éloigne avec horreur! Arrivée devant le numéro 28, elle pousse un cri que nous qualifierions de déchirant, si l'adjectif n'était pas trop dramatique pour le ton de l'histoire.

A cette porte fatale, gisaient, côte à côte, et même plus, confondus et pour ainsi dire s'étreignant, deux paires de brodequins... l'un de cuir vernis masculin, mais si petit! — l'autre de féminine prunelle grise, et bien dignes de s'appartenir, par la minceur, l'élégance... Les lacets de ces derniers (prunelle), passablement engagés dans les premiers (vernis), permettaient de dire, sans prétention au jeu de mots, qu'ils étaient enlacés...

— Grand Dieu!... lui!... c'est lui!... son pied... Cette fois, plus de doute... Amédée... est-il possible!... Une chaise... je me meurs!

Et comme sa camériste s'efforçait de la soutenir, Mme Dr... bondit comme poussée par un ressort, — celui de la jalousie et de la vengeance, — elle saisit les deux chaussures si perfidement unies, et, voyant une porte ouverte droit en face de la chambre coupable, elle y entre, attire un fauteuil devant le passage du numéro 28 et s'y installe dans un mélange de larmes et de fureur qui exprime toutes les tortures et les rébellions d'une âme violemment *trachinée*... dirai-je, empruntant aux Italiens un de leurs mots les plus expressifs que je trouve, sans synonyme pour la circonstance : ***trachinata!***

Un quart d'heure se passe à peine... la porte s'entr'ouvre. un bras, — un joli bras blanc, — tel qu'on se figure un de ceux que garde la terre insulaire de Milo et qui manquait à la fameuse Vénus; — un bras délicieux, dis-je, s'allonge comme au hasard vers la terre, pour saisir la chaussure que Mme Dr... a enlevée. Ne sentant rien se prendre dans les doigts recourbés en fourche, la dame ouvre complétement la porte... apparaît...

— Grand Dieu!... qu'elle est jolie! — s'écrie la pauvre épouse trahie.

Mais la jolie dame, trop irrégulièrement enveloppée d'un peignoir rose, disparaît en poussant un petit cri effrayé et referme brusquement la porte. Presque aussitôt retentit un grand coup de sonnette; un domestique monte, et comme il arrive au fameux 28, la porte s'ouvre de nouveau, et un petit monsieur apparaît et dit :

— Ah çà! garçon, rendez-nous donc nos chaussures!

— Ciel! ce n'est pas lui! — s'écrie Mme Dr..., qui, depuis un moment, affolée de jalousie à la vue de la belle Américaine, se demandait où prendre un couteau... ou n'importe quoi de terrible à emmancher dans un bras vengeur, et moins beau, — elle devait

se l'avouer, — que celui qui lui avait prouvé toute l'horreur de la trahison révélée par le mélange des brodequins.

Non, ce n'était pas lui! Non, ce n'était pas Amédée! C'était un Américain et son Américaine venant goûter une lune de miel continentale.

— Mais Amédée! où était Amédée? — demandera la lectrice, presque aussi palpitante que la pauvre Mme Dr... — Le fallait-il donc chercher dans un troisième hôtel?

Non! A l'heure où son épouse chérie se livrait à toutes ces recherches pleines d'émotions, le pur Amédée courait à toute vapeur sur la route de Paris, qu'il trouvait la route du bonheur! A peine débarqué de l'*Astrée*, il avait appris que le train partait et il s'était empressé d'y prendre place, pour coucher le soir même à Paris. A Rouen, il avait croisé sa femme; et ces deux tendres êtres, si ardents à se rapprocher, s'étaient fuis dès lors à une vitesse de quarante-cinq kilomètres à l'heure! Guérie de l'idée de chercher la trace de son mari parmi tant de bottes, Mme Dr... reprit alors la route de Paris à huit heures du soir et arriva chez elle, à Paris, où l'attendait son Amédée, impatient et loin de toute Américaine. Enfin, remise d'une alarme aussi chaude, Mme Dr... raconta l'affaire à quelques intimes amies, qui la colportèrent à leur tour, et même hors de tour; et c'est ainsi que M. Dr... ne put plus faire un pas sans qu'on lui parlât de son pied. La première fois, il rit; la seconde et la troisième, il rit encore; puis il s'impatienta, puis il se fâcha; et nous l'avons trouvé, au début de ce récit, tout disposé à demander raison de la mystification aux maris des femmes trop enclines à l'interpeller avec cette agaçante histoire et à le complimenter sur son pied, prêt à devenir célèbre. Vous verrez que pour couper court à tout, il se décidera à déguiser son pied, en empruntant les brodequins de certains amoureux du Gymnase!

Un des traits les plus accentués de l'époque où nous vivons, c'est le goût réel ou affecté qui porte les classes aisées à la recherche des objets d'art, des curiosités bibliographiques et de tout ce qui annonce la culture de l'esprit. Jadis, au temps des grandes fortunes, des grandes existences, une seule classe de la société avait le privilége de réunir toutes ces œuvres du génie, de l'esprit, du talent, et les hôtels des hommes opulents s'étaient, de génération en génération, transformés en espèces de musées, en bibliothèques, en galeries, où s'entassaient toutes les belles œuvres de l'esprit humain. Mais les révolutions qui ont éclaté sur la France depuis 89 ont eu cette double conséquence : de jeter dans la circulation toutes ces belles œuvres, — et de multiplier le nombre des gens en état de les acquérir. En effet, jadis une collection se léguait de père en fils, restait dans les familles, s'augmentant à chaque occasion; tandis que de nos jours, chaque mort amène presque inévitablement une vente, et conséquemment la dispersion. Alors de nouvelles collections se forment des débris de cent, et celles-ci, dispersées bientôt à leur tour par les mille incidents de la nouvelle vie sociale, pleine de crises et de péripéties, vont tomber dans une foule de mains, qui n'en seront elles-mêmes qu'entrepositaires, tant les fluctuations sont grandes et rapides au milieu de nos mœurs insurgées.

La fortune, autrefois concentrée dans un plus petit nombre de maisons, en s'éparpillant dans les classes secondaires, y a fait naître le désir de vaniteux emplois. Bien des gens enrichis par le hasard des spéculations sentent le besoin de se faire pardonner leur réussite en cherchant à faire croire à leur intelligence. Un homme qui a brusquement gagné cent mille francs à la Bourse, par l'arrivée d'une nouvelle, veut faire croire qu'il l'avait prévue. Alors il affecte une portée d'esprit qui puisse ajouter la considération morale à celle que la société matérialiste accorde à son argent. Il se pose en intelligent des choses de l'esprit; il achète des tableaux, des bronzes, des objets d'art, des livres curieux. Et si quelques revers de fortune le frappent, ce qui est à prévoir, il revend tout cela, de sorte que de nouveaux enrichis accourent s'en emparer, quelques-uns par un véritable sentiment des jouissance qu'en retire l'intelligence, — le plus grand nombre par étalage de vanité.

Ceci explique comment toute vente nouvelle d'objets de cette sorte attire une affluence d'amateurs ardents et la poche pleine, et qu'on voit des objets d'une curiosité secondaire, d'un mérite douteux, atteindre des sommes insensées, ridicules! N'avons-nous pas vu vendre, cet hiver, salle Drouot, de 3 à [illegible]0 francs des assiettes de Chine, — dont Sauvageot et Lecarpentier n'eussent pas voulu, il y a vingt ans, pour 1[illegible]0 francs, — et cela, parce que le rebord était rouge en-dessous? Que de déceptions et de mystifications attendent ces amateurs au jour de la liquidation des engouements et des extravagances de la vanité!

Il est mort à Paris, la semaine dernière, un vieillard qui n'était connu dans sa maison, dans son quartier, que sous un nom qui semble un prénom, celui de Louis.

Il occupait, dans le haut de la rue Sainte-Anne, un appartement que, depuis vingt ans, un rare propriétaire lui abandonnait pour 900 fr., sans augmentation de prix, à cause de la tranquillité et de l'exactitude de ce vieux célibataire, vivant même sans chien ni serin. Une vieille femme venait tous les matins de la rue du Bouloy faire son ménage, et s'en allait ayant remis en place toutes les choses du déjeuner. Chaque matin, vers neuf heures, il sortait, s'en allait respirer l'air soit dans le jardin, soit sous les arcades du Palais-Royal, selon le temps, et passait chez Chevet prendre deux côtelettes de mouton panées. Comme c'était une vieille habitude que de le voir, dès qu'il paraissait, on lui enveloppait ses côtelettes dans un morceau de papier blanc; il déposait vingt sous sur le marbre du comptoir, saluait et s'en allait sans jamais dire un mot... Ce manége durait depuis 1843. Il fut brusquement interrompu il y a six jours. On s'informa de M. Louis : il était mort.

Un pli laissé par lui pour Me Baudier de Ville, notaire, rue Caumartin, règle l'emploi de sa succession, qui est relativement considérable : trois cent mille francs environ. La très-forte partie de cette somme va à des œuvres de charité et d'encouragement pour les lettres. On parle de cent mille francs destinés à fonder un prix de quatre mille francs pour récompenser le meilleur ouvrage d'un genre littéraire... sur lequel nous sommes prié de ne pas nous expliquer aujourd'hui. Des legs particuliers de cinq mille francs ont été faits à une dizaine de personnes auxquelles M. Louis avait affaire depuis quelques années. On cite parmi celles-ci sa femme de ménage de la rue du Bouloy, — la jeune fille qui le servait avec empressement, mutisme et politesse, chez Chevet, — et l'ouvreuse du Théâtre-Français qui lui gardait sa stalle à l'angle du balcon. Les papiers laissés par ce vieillard, mort à soixante-neuf ans, ne donnent aucune trace ni de son passé, ni de son véritable nom.

On parle dans quelques réunions d'une singulière association qu'on pourrait appeler le *Club du reform-toilettes*. Une vingtaine de jeunes femmes, toutes mariées depuis peu d'années, auraient décidé de s'unir par un pacte, intime dans les causes, public dans les effets, lequel consisterait à ne plus porter que des robes sans volants, des chapeaux sans dentelles, des bras sans bracelets, des cols sans collier, des mouchoirs sans broderies et des cheveux sans fleurs, plumes ou rubans. Ce projet a été conçu à la suite de divers faits peu connus dans le monde, mais qui ont fort ému quelques familles : des dettes considérables, par exemple, contractées chez les modistes, chez les bijoutiers, par des jeunes mariées folles de briller. Les pères et mères, les maris ravis, ont chaleureusement secondé cette idée de réforme dans les excessifs abus de la toilette qui allaient, depuis deux ou trois ans, jusqu'à l'extravagance, et on croit que la société prendra pour l'hiver prochain d'assez larges proportions. Pour la faire plus sûrement réussir, on cherche en ce moment à y faire entrer cinq ou six femmes qui ne sont pas précisément des jeunes mariées, mais qui, par leur fortune, donnent pour ainsi dire le ton à l'élégance et à la somptuosité parisiennes. Si ces dames consentent à s'affilier à la société si raisonnablement réformatrice, sa cause est gagnée! car celles-là sont des femmes que la foule imiterait dans tout ce qu'il leur plairait d'imaginer, et l'on peut parier que si elles s'en allaient au bois de Boulogne sur un âne, au lieu d'y trôner dans de jolies calèches à huit ressorts, tout aussitôt les ânes seraient en vogue et préférés aux plus agiles chevaux anglais et rasés!

Le fait est qu'il appartient surtout à des femmes notoirement riches de donner ce salutaire exemple du retour à la raison et à un peu de simplicité. Pourquoi les femmes en général s'efforcent-elles si furieusement d'arborer les étoffes les plus coûteuses, les dentelles les plus ruineuses et les bijoux les plus étincelants? C'est d'abord pour tâcher d'être plus belles ou moins laides; mais aussi et surtout pour paraître riches! Or, du jour où des femmes connues par leur opulence s'habilleront avec goût, élégance même... mais avec simplicité, les ambitieuses n'auront plus de motif pour se caparaçonner de la façon la plus ruineuse, et un grand soulagement en naîtra dans les ménages! On comprend aussi combien la morale devra gagner à cette sage réforme, car la vanité a le plus souvent son secret cortége de fautes provoquées par cette démence de luxe qui va progressant toujours. Si cette tentative de réforme se développe, nous le constaterons. Dans tous les cas, comme elle est entreprise par de très-jeunes femmes, il y a beaucoup à espérer que bien des femmes mûres s'y rallieront... pour se mêler parmi les jeunes! Déjà l'on nous assure que nulle ne veut être *présidente*, ce qui implique l'ancienneté... tandis que toutes veulent être *secrétaire*, ce qui implique l'âge le plus tendre... Et ces déraisons pour organiser une chose raisonnable!

P.-S. Nous voici à Dieppe. Nous y tombons dans l'animation extraordinaire que donne l'arrivée de 43 sociétés musicales, provoquées par l'autorité à un grand concours d'harmonie, de fanfares et d'orphéons. C'est un bruit, un encombrement, un brouhaha sans pareil! La ville ne s'en plaint pas, car, il faut bien le dire (il faut toujours dire la vérité... quand on peut!) la saison est fort compromise sur toute la ligne des ports de mer. Chemin de fer, bateaux à vapeurs, aubergistes, tout le monde se plaint, de Bade à Cologne, et de Scheveningue (Hollande) à Monaco (Italie), en passant par Biarritz (Pyrénées). On dit que les fêtes de Cherbourg et de Brest terminées, ça va être sur toutes les lignes une invasion furieuse. On verra bien! Dans tous les cas, cette saison médiocre est favorable à ceux qui en font la minorité, car des prix plus doux leur font l'accueil refusé aux dates des encombrements. Le voyageur, le baigneur se trouve bien de cette concurrence des offres de toute espèce, et l'aubergiste est plus souple devant ses chambres vides et sa table clair-semée.

Saviez-vous qu'il y avait un orphéon de Vaugirard, une fanfare des Batignolles, et des Tyroliens de Montmartre? Pour ma part, je l'ai appris à Dieppe, et voilà bien qui prouve qu'on s'instruit en voyageant! Quant à Paris resserré en ses octrois, il a fourni à lui seul huit sociétés à ce concours : les *Enfants de Lutèce*, l'*Harmonie*, l'*Odéon*, l'*Ensemble*, les *Chœurs*, l'*Alliance chorale*, l'*Union musicale* et les *Enfants de Paris*, tout cela du seul Paris! Les environs ne sont pas moins nombreux, et aux Batignolles, Montmartre et Vaugirard précités, il faut ajouter les sociétés de Sèvres, Versailles, Chambly, Liancourt, Belleville, Saint-Denis, Garches, Chaville, Fontainebleau, Montereau, Vauxrot et Donnemarie. La province n'est pas restée en arrière, et Belgique et Allemagne sont venues également lutter de souffle et de précision avec les trois sociétés dieppoises. Que de notes chantées ou soufflées ont fondu sur le jury et sur la foule! Moins nombreux sont peut-être les galets du rivage et les flots qui les entre-choquent! Dans ce jury nous avons trouvé les noms de Clapisson, Amb. Thomas, Alex. Batta, Léon Gatayes, Félix Godefroid, etc. Les 43 sociétés ont remporté, c'est le mot, 43 médailles...; on nous assure qu'il en est plusieurs qui n'étaient pas contentes! Il leur en fallait peut-être deux! Ces médailles, datées en leur or, vermeil ou argent, de tous les points où des édilités intelligentes provoquent ces émulations favorables aux chemins de fer et aux auberges, sont d'ordinaire appendues à la vergue de la bannière, portée en tête de chaque société. Plusieurs d'entre elles n'ont plus de place sur leur brochette. On s'est amusé d'un des chefs de musique qui, pour mieux honorer sa corporation que ne le peut faire un bâton, s'est mis le tout sur la poitrine...

Le maire de Dieppe fait fort amplement et fort intelligemment les choses; sa fête, diurne et nocturne, était superbe, et le bouquet offert au jury parisien, magnifique, dit-on; ce que nous n'avons pu juger, faute d'un habit noir! Mais aussi, quelle idée aurait-on eu de transporter un habit noir au bord de la mer, où l'on va délicieusement fuir tout ce qui représente l'uniforme parisien! M. le sous-préfet a fait un brillant discours dans lequel il était question d'Orphée. Un feu d'artifice, également très-brillant et qu'on a pu voir de la côte anglaise, a terminé cette journée, dont l'animation se reproduira sous peu dans un grand *steeple chase*, où courra *Franc-Picard*.

Hier soir, j'ai entendu un monsieur, vêtu de blanc, emblème de l'innocence de son esprit, dire ceci :

« Je finis de lire votre livre... C'est absurde! L'auteur fait mourir *Murat* fusillé en Calabre... Et pourtant on sait partout qu'il est mort dans une baignoire... d'un coup de couteau donné par une femme... dont j'ai oublié le nom! »

Et voilà comme on *lit* l'histoire!

Ce matin, un Anglais entre à l'établissement de bains chauds et demande les tarifs. On lui passe la carte spéciale :

— Qu'est-ce que c'est que... des... *douches écossaises?* demanda-t-il au garçon.

— Mylord! dit M. Duvert, qui se trouvait là sans Lauzanne, ce sont des douches... à carreaux!

— Oh!... *Very well!* exclama l'insulaire satisfait.

2e *P. S.* L'offre Bretonne est acceptée.

JULES LECOMTE.

Chronique de la province et de l'étranger.

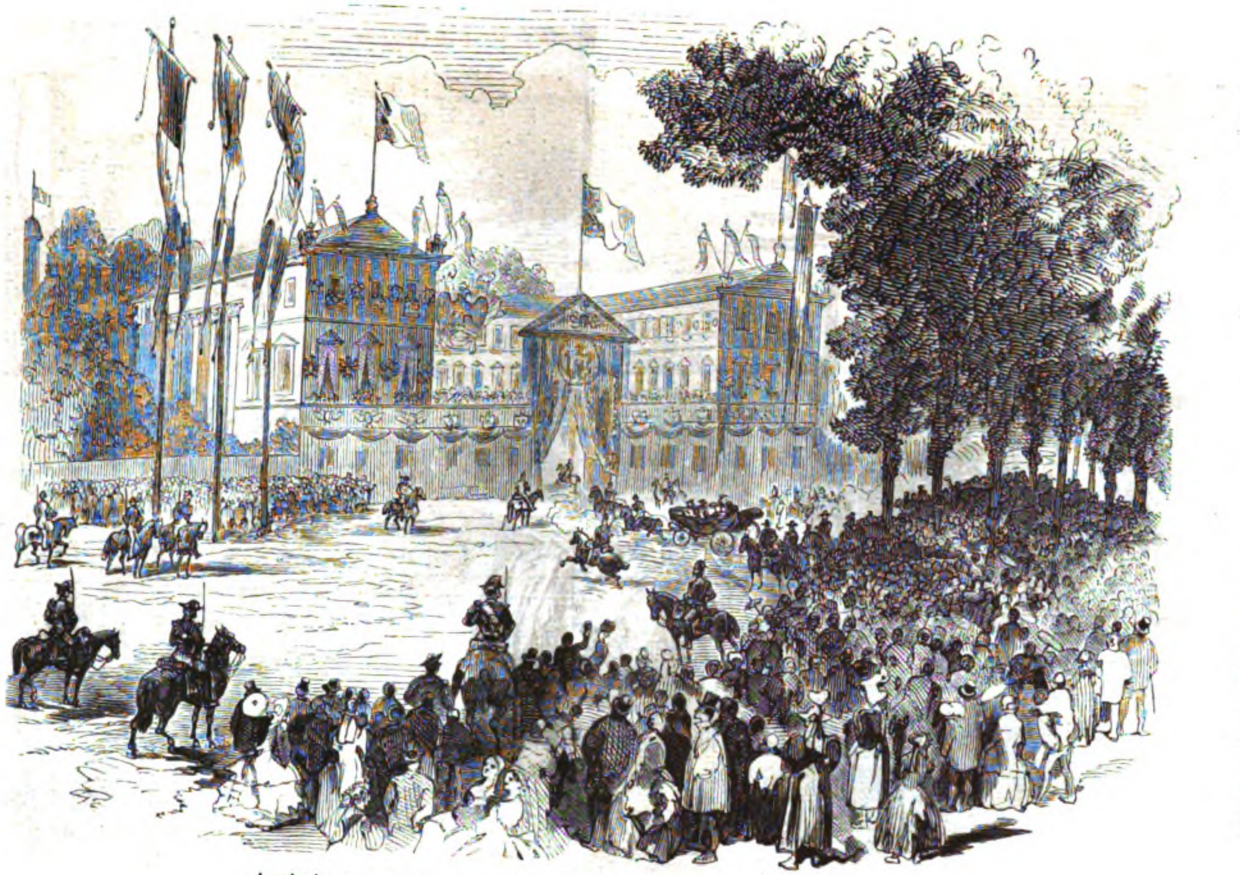
Il est des jours où l'on ne choisit pas le sujet de ses récits : on le subit. Nous sommes dans un de ces jours. Ouvrez tous les journaux, vous ne trouvez partout qu'un mot en vedette : Cherbourg ! Courrier de Cherbourg, lettre de Cherbourg, correspondance de Cherbourg... et si l'œil ne rencontre pas ce mot, on rejette dédaigneusement le journal. Comment lire autre chose, on ne parle que de cette ville, qui parle, elle, par la voix de ses milliers de bouches... à feu.

Faisons comme tout le monde ; c'est d'ailleurs pour nous plus spécialement un devoir : la chronique n'est-elle pas l'écho des bruits du jour ; de ceux qui se murmurent confidentiellement à demi-voix sur le canapé d'un salon, comme de ceux qui jaillissent tonnants de la gueule des canons sous le mantelet des sabords de nos vaisseaux de guerre.

Mais notre embarras est grand. Le *Monde illustré* a sa députation d'écrivains et d'artistes qui assistent pour lui, ou plutôt pour vous, nos lecteurs, aux solennités de ce voyage. Si MM. Lebreton, le peintre physiologiste de la mer et des vaisseaux, Morel Fatio, le peintre officiel du voyage de l'empereur, taillent leurs crayons, M. Chalon d'Argé taille sa plume, et nos compositeurs attendent sa prose comme nos graveurs leurs croquis. A lui donc le récit des fêtes. A lui la moisson dans ces féconds guérets où nous n'avons eu à glaner que l'anecdote, nous qui avons à peine été prendre barre au quai des bassins et aux granits de la digue.

∴

Nous nous renfermons de grand cœur dans notre rôle modeste.



Arrivée du cortége impérial à l'hôtel de la Préfecture, à Caen.

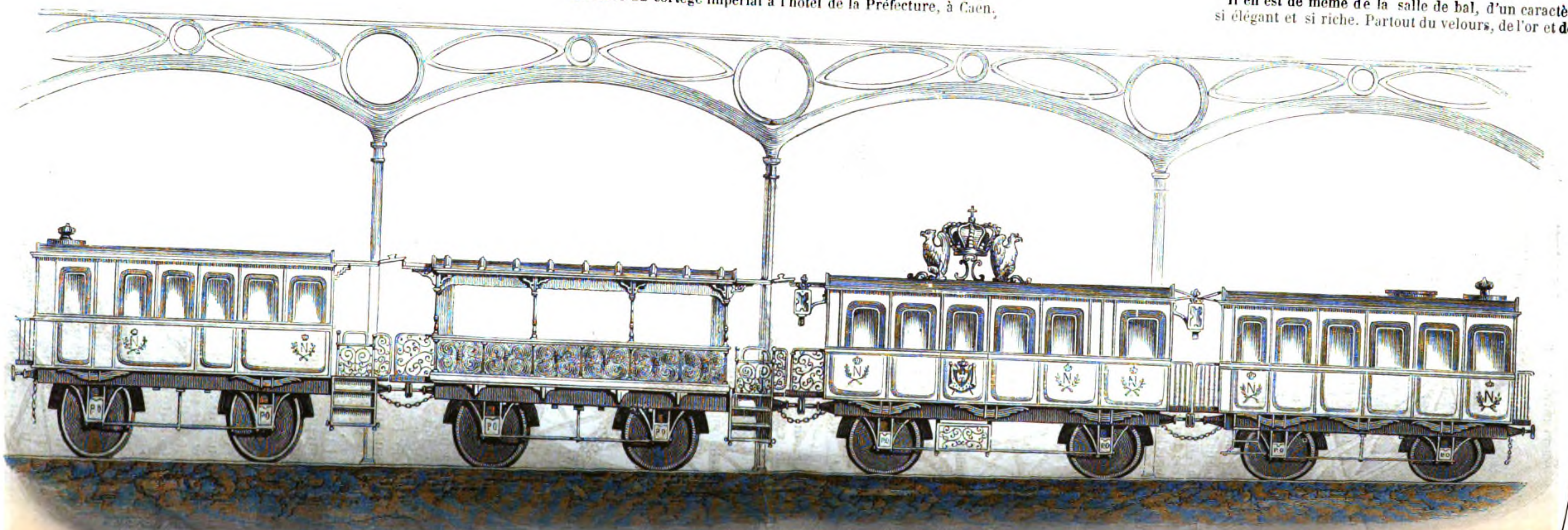
Pourtant, avouons-le, la tentation serait bien vive de suivre ces riches et élégants wagons, dans la construction desquels M. Polonceau a employé toutes les magnificences des arts de luxe pour parer les mille inventions, nous ne savons pas si nous devons dire du confort ou du sybaritisme mondain, et quand nous disons ces wagons, ce serait le fastueux appartement qu'il faudrait dire, car ces quatre wagons reproduits par notre deuxième gravure, cette salle à manger dont la tapisserie en cuir de Cordoue, à gaufrages relevés d'or, font si bien valoir l'ameublement de vieux chêne sculpté, ce parloir à terrasse, ce salon drapé de velours violet à broderie, crépines et torsades d'or fin, la chambre à coucher qui, avec ses tentures de satin rose voilé de dentelles, est un chef-d'œuvre de grâce élégante et de somptuosité, ne forment-ils pas un fragment de palais ? A coup sûr !

∴

Nous y renonçons pourtant : nous renonçons également à vous parler de l'accueil enthousiaste que la population canaise a fait au cortége impérial, de sa marche triomphale sous les arcs monumentaux, au milieu des fontaines jaillissantes, des oriflammes florentines et des mâts vénitiens, à travers des flots de peuple accourus de toutes les localités voisines. Il est vrai que vous pouvez vous en faire une idée parfaite en portant les regards sur notre première gravure, qui représente son passage sur la place de Vocelle, et son arrivée à l'hôtel de préfecture, tout paré de banderoles, de guirlandes, d'emblèmes pour recevoir ses illustres hôtes. (Page 100, deuxième gravure.)

∴

Il en est de même de la salle de bal, d'un caractère si élégant et si riche. Partout du velours, de l'or et des



Wagons occupés par l'empereur dans le voyage de Paris à Cherbourg.

Arrivée de LL. MM. l'empereur et l'impératrice dans la gare de Cherbourg. — Présentation des clefs de la ville.

fleurs. Sa destination primitive était loin pourtant d'être si mondaine. Ces arcades renaissance ne vous laissent-elles pas soupçonner son affectation originaire? Ce n'étaient pas les pompes du monde qui devaient s'y déployer, mais bien les splendeurs du culte. Il est vrai que les échos qui ont répété les accords sautillants des quadrilles et des mazurkas de Strauss ont eu le temps d'oublier les graves harmonies du rituel. Ce fut 92 qui ferma cette église. De cet édifice, où n'est plus venue s'agenouiller la prière, on a fait depuis un sanctuaire des arts profanes et un temple mondain du plaisir. Nous le négligerons donc. Mais nous accompagnerons Sa Majesté l'impératrice à la visite qu'elle fit le lendemain à l'exposition florale, où l'horticulture normande lui offrit toutes ses richesses.

⁂

Où l'amour des fleurs n'est-il pas une passion aujourd'hui? Et cette poésie de la végétation fût-elle négligée ailleurs, pourrait-elle l'être dans cette Normandie où elle s'épanouit partout sans culture, réminiscence antique de ce terroir puissant: *vera saturnia regna*: vieille habitude perpétuée de l'âge d'or:

Permulcent zephiri natas sine semine flores.

L'exposition justifiait à tous égards et la réputation horticole de l'Eden normand, et la condescendance de l'illustre visiteuse qui venait lui apporter son admiration sympathique.

Nous renoncerons à décrire les admirables collection de géraniums, de cinéraires, de lilia, de glaïeuls, d'azalées, de magnolias!... que sais-je? des mille fleurs enfin que les ordonnateurs de l'exhibition avaient disposées avec un goût parfait; mais nous nous arrêterons émerveillés, avec Sa Majesté l'impératrice, devant une fleur magnifique restée pendant trente ans l'a propriété d'un amateur si épris du bel arbuste qui l'a produite, qu'il n'a fallu rien moins que la mort de cet horticulteur jaloux pour la faire tomber dans le commerce. L'histoire seule de cette plante est déjà une curiosité.

On sait quel éclat scientifique commença par jeter sous la restauration notre marine militaire renaissante. Les travaux hydrographiques de l'amiral Roussin et de M. Beautemps-Beaupré en resteront des monuments immortels. Eh bien! au moment même où le commandant Roussin dressait le Neptune des côtes ouest de l'Afrique septentrionale, M. le capitaine Gautier était chargé de l'étude hydrographique de la mer Noire. Dumont d'Urville, lieutenant de vaisseau à son bord, fut chargé de la partie botanique de l'expédition.

Ce jeune officier était trop instruit et trop zélé pour se trouver sur les côtes de l'Anatolie sans tâcher d'y conquérir ce rhododendron remontant (*rhododendron Ponticum*) dont Tournefort a fait une description si enthousiaste. Il fut détaché avec une embarcation pour se livrer en toute liberté à la conquête de sa toison d'or. Ses recherches, commencées avec l'ardeur joyeuse qu'inspire la confiance, ne tardèrent pas à perdre de leur entrain; après plusieurs jours de fatigues inutiles et de recherches vaines, elles finissaient dans la tristesse et le découragement, lorsqu'au retour de l'une de ces excursions, qu'il avait d'autant plus prolongée que ce devait être la dernière, il trouva sous sa tente un vieux pêcheur grec, à la fille de qui il avait donné les jours précédents quelques conseils et quelques soins médicaux. La jeune fille avait succombé. Le vieux père venait prier le savant officier de vouloir bien assister avec ses hommes aux funérailles. Elles devaient avoir lieu le lendemain; le vieillard était persuadé que la présence des marins français contiendrait le fanatisme musulman, généralement porté à troubler les cérémonies religieuses des cultes chrétiens... même les cérémonies funèbres. Le premier mouvement de Dumont d'Urville fut un refus.

L'air désolé du digne homme triompha de cette impression rapide. Le jeune officier revint sur sa décision; l'invitation fut acceptée, à la vive reconnaissance du vieux pêcheur, et le lendemain, en effet, il se rendit à la maison mortuaire à l'heure fixée. L'inhumation avait lieu d'après les coutumes helléniques. A son arrivée, on lui offrit une branche de buis trempée d'eau bénite, pour asperger la jeune fille exposée sur un lit de parade, dans ses habits de fête et le front couronné de fleurs. Quelle ne fut pas la surprise de Dumont-d'Urville, en apercevant les fleurs magnifiques qui ornaient le front décoloré de la jeune morte. C'étaient celles-là mêmes qu'il cherchait si laborieusement et si inutilement depuis dix jours. On s'imagine bien que dès le soir même il savait où elles avaient été cueillies. C'était devant le plant unique qu'il put transporter en Europe que s'était arrêtée avec ravissement S. M. l'impératrice.

Rien d'éblouissant comme les belles touffes de fleurs écarlates sans cesse renaissantes dans le feuillage vernissé de ce charmant arbrisseau.

⁂

Mais pendant que nous restons à contempler cette belle fleur, le convoi impérial a repris son essor; il franchit Bayeux, dont la vieille cathédrale lui montre avec orgueil sa svelte et noble tour, si audacieusement restaurée au moment même où le célèbre édifice allait se voir découronné de cette admirable mitre de pierre.

La Normandie est bien vraiment le pays où s'opèrent ces prodiges. Quel est le fou sublime, s'écriait un jour Vauban en contemplant le merveilleux dôme, ou pour lui conserver le nom vulgaire sous lequel le désigne traditionnellement l'admiration naïve du pays, le *plomb* de la cathédrale de Coutances, qui a suspendu dans l'air cette masse de pierre sculptée à jour?

Ce qu'a fait un peu métaphoriquement, il y a huit siècles, l'artiste inconnu dont le génie construisit avec les dépouilles opimes de la Sicile et de l'Angleterre le noble édifice que nous venons de désigner, le restaurateur de la cathédrale de Bayeux vient de l'opérer à la lettre. Il lui a fallu suspendre dans l'air la flèche menaçant ruine pour reconstruire les quatre piliers qui la supportaient et qui, écrasés par leur fardeau séculaire, menaçaient de s'écrouler sous elle.

L'empereur a mieux fait que d'exprimer par des félicitations son admiration à l'artiste; il lui a attaché sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Eh bien! disons-le, cette tentative audacieuse qui, exécutée par un ingénieur armé de toutes les connaissances et de toutes puissances de la science, excite à bon droit l'admiration universelle, un pauvre artisan campagnard l'avait conçue.

La tour d'une église plus modeste, quoique d'un mérite architectural incontestable, le clocher de l'église de Bacelly, construit au treizième siècle par l'illustre Robert du Mont, offrait le même danger que la flèche de la basilique bayeusaine; des piliers profondément lézardés s'affaissaient sous la pyramide granitique qui les surmontait, une catastrophe était à redouter.

Quel parti prendre? La prévenir... en faisant ce que l'on avait déjà commencé à exécuter à Bayeux... en détruisant la tour... C'était ce que réclamaient des voix prudentes. Un humble horloger de village proposa de la conserver...

Cet horloger de village était, il est vrai, un homme extraordinaire... Il n'avait jamais appris aucun état, c'était constant... et pourtant il les exerçait presque tous.

Il était forgeron, menuisier, maçon même au besoin.

Il avait peint, lorsque c'était le parangon de l'élégance locale, des tentures de lit pour les mariés des hameaux voisins; dans le genre, ses peintures étaient des chefs-d'œuvre.

Il s'était mis dans la tête de fabriquer des horloges, et après avoir commencé par se forger économiquement des outils, il avait exécuté des cartels si compliqués qu'ils étaient l'admiration des horlogers de profession dont il s'était fait le rival...

Les plans qu'il donna à l'appui de sa proposition furent envoyés à l'administration. L'ingénieur en chef du département, à l'examen duquel ils furent soumis, en fut si frappé, qu'il se transporta sur les lieux, leur exécution fut arrêtée.

Mais, hélas! les formalités à accomplir pour arriver à leur exécution étaient longues. La tour n'attendit pas. Elle écrasa une belle nuit le transept sous les décombres. Les plans du modeste horloger-*décorateur* n'étaient autres que ceux que l'empereur vient de récompenser de la croix.

⁂

La locomotive a repris son essor... volons avec elle... la voilà qu'elle dépasse successivement Carentan, la maritime et la guerrière, et Valognes la Capoue de cette Apulie qui n'a pas de Cannes mais bien ces champs de Formigny, si féconds depuis leur glorieuse journée de 1450. Saluons!... Quelques coups de piston encore... les cloches retentissent, canon tonne, tous les échos de la terre et de l'Océa répètent ses formidables saluts. C'est Cherbourg!

Nous voici dans sa gare dont la simplicité grandio

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

— Charles, s'interrompit-il, je ne t'ai pas assez aimé, je n'ai pas été assez père vis-à-vis de toi. C'est le succès, ou plutôt la poursuite acharnée du succès. J'ai bon cœur. J'aimais ma pauvre femme. J'ai passé autrefois des heures à sourire et à pleurer auprès de ton berceau.

Puis la maladie morale est venue, cette fièvre du succès qui développe le MOI chez l'homme démesurément et follement, comme certains moyens barbares développent le foie des animaux, martyrs de nos gourmandises sensualités.

Je ne sais où est allé mon cœur. Je me suis mis à écouter aux quatre vents du ciel pour entendre le pauvre écho de mon nom. Enfantillage vil! folie! misérable folie!

Il avait lâché ma main tout à coup. Ses yeux étaient cloués au sol. Un voile sombre était sur ses paupières.

— Et j'ai souffert! prononça-t-il avec effort, et le sommeil a déserté mes nuits! et mes jours ont été pleins de tortures!

Il n'y a point d'angoisses comparables à celles de l'orgueil.

Souviens-toi bien de ceci, Charles. En France, l'homme de lettres sème son sang, son cœur et sa vie pour recueillir le sarcasme des sots et le dédain de ceux qui se croient forts.

La France rend-elle à l'homme de lettres, en fortune et en gloire, ce qu'elle lui doit en illustration?

Le doute à cet égard est au moins permis.

On m'a dit qu'en d'autres contrées, en Angleterre surtout, la plume conduisait à l'opulence et au pouvoir. L'Angleterre couronne ses poëtes et dore le sentier où marchent ses écrivains. Chez nous, en est-il ainsi? Notre littérature, qui est l'honneur du monde, fleurit généralement par la volonté de Dieu, au milieu de l'indifférence de la foule. L'esprit pâtit, ainsi opprimé par les jalousies de l'écrivain vulgaire.

J'ai dit le mot: jalousies. Nous sommes les Athéniens; nous nous fâchons contre tout Aristide dont le nom est prononcé trop souvent. Chacune des têtes obscures qui se perdent dans nos cohues croit avoir droit à un piédestal. Le premier venu parmi les moutons de ce troupeau envie le pasteur dans sa vanité burlesque et se dit: Si j'avais sa houlette, j'en ferais bien autant que lui!...

Comme toutes les brebis ne savent pas bêler, une fonction a été inventée: l'avocat des moutons; le critique, ordinairement fruit sec de l'invention, vaincu des luttes théâtrales ou romancières, le critique, chargé spécialement de venger sa propre défaite sur les rei du triomphateur.

La critique, en France, répond à cette immen rancune du vulgaire jaloux. Chacune des injures la critique soulève un grand cri de bien-être. Pl elle est acerbe, mieux elle réussit. On ne lui deman ni talent ni savoir, on ne réclame d'elle que l'ins lence.

N'est-ce pas une joyeuse chose que de voir un b lourd frapper de son gourdin un homme illustre? ne payerait-on pas pour assister à ce spectacle du mo cheron tyrannisant le lion?

Ce ne serait rien que de tuer le lion, mais quand lion est mort, les moucherons cherchent un âne po l'affubler de sa peau.

Et les moutons de rire, contents, glorieux, vengé Et la foule de s'écrier en montrant le carnaval l'âne: Voyez, pourtant, voyez ce que c'est qu'i lion!...

La fièvre mettait des tons ardents aux joues ama gries de mon père. Je comprenais parfaitement le b de cette plainte dont je ne peux rendre ni toute l' mertume ni tout le découragement. Mon père voul me dégoûter de la littérature. L'*Ame de Madelon* ét là-dessous, bien qu'aucune parole ayant trait à ce fa fait, commis par moi, n'eût encore été prononcée.

Mon père était de ces hommes qui s'exaltent parlant et qui dépassent presque toujours le but p une trop grande dépense d'éloquence.

Je n'osais l'arrêter précisément parce qu'aucu allusion n'avait été faite à ma situation personnelle.

Il reprit haleine longuement et péniblement.

— Vous m'accuserez peut-être d'exagération. Cha les, continua-t-il; vous aurez tort. Je parle avec p

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24 et 31 juillet.

est la digne préface des merveilles architecturales que nous venons tous admirer. Les fêtes commencent... Devons-nous finir? Voici M. Chalon d'Argé qui prend des notes, avec son intelligent empressement si bien apprécié au ministère d'Etat, pendant que M. Gustave Janet dessine, de toute l'activité de ses crayons, l'empereur recevant les clefs de Cherbourg : la clef d'or de la cité, la clef de bronze du grand arsenal maritime que M. le maire lui présente sur un plat de vermeil... (page 101); mais ce n'est qu'un préalable...

A Jove principium,

comme dit le grand poëte spiritualiste de l'antiquité. C'est par Dieu que tout doit commencer; c'est par une cérémonie religieuse que les fêtes commencent...

L'empereur et l'impératrice ont pris place en face de l'autel où des fauteuils et des prie-Dieu leur ont été préparés, et dès que Mgr Jacques Daniel, évêque de Coutances et d'Avranches, ou, pour être plus fidèle aux vénérables traditions de l'Église qui classe les siéges épiscopaux d'après leur ancienneté, d'Avranches et de Coutances, a béni les dragons de feu de ces chars fulgurants, le *Te Deum* jette au ciel ses actions de grâces dans ses strophes triomphales.

* *

Mais laissons la description de cette solennité à qui elle incombe... et permettez que je vous parle d'un personnage qui a beaucoup plus de droits à l'attention que ne semblent lui en avoir reconnu la plupart des récits : c'est Mgr l'évêque d'Avranches et de Coutances.

Si vous vous attendez à trouver en lui la taille élevée, l'air majestueux et la noble prestance dont se compose d'habitude le type idéal du prélat, vous serez trompés. Mgr Jacques Daniel est petit de taille; sa tête, développée comme toute tête de penseur, s'attache par un cou très-court à un corps épais; son action corporelle embarrassée n'a rien de gracieux; mais regardez son visage, son œil intelligent et bienveillant, son air grave et affable à la fois, grave surtout avec les puissants, affable surtout avec les faibles, de la cordialité la plus paternelle avec les enfants, et vous comprendrez que vous êtes devant le digne ministre du doux et de l'humble Seigneur, dont la voix disait à ses disciples : *Sinite parvulos venire ad me.* Et c'est si bien là son caractère qu'il n'a voulu d'autres armoiries parlantes pour son sceau. Au reste, si c'est là l'image qui résume sa vie, c'est aussi celle qui la commence.

Un jour, le petit Jacques était à garder ses moutons. Ses parents, pauvres paysans de l'humble commune de Contrières, reçurent ce jour-là visite d'un prêtre vénérable, qui, originairement paysan comme eux, était devenu principal du collége de Coutances. En promenant, on rencontre l'enfant qui, pieds nus et son petit fouet sur le cou, étudiait son catéchisme tout en gardant ses brebis, paissant économiquement l'herbe des fossés.

— Comment, mon gros chérubin, lui dit le bon prêtre, nous lisons déjà dans les livres?

— Ah! monsieur l'abbé, répondit le petit Jacques sans se déconcerter, j'ai bientôt huit ans.

— C'est très-bien! Et monsieur le curé est-il content de nous?

L'enfant sourit en rougissant, et pour toute réponse il tira de son catéchisme une petite image coloriée (on ne connaissait pas à cette époque les images d'art) et la montra fièrement à monsieur *le principal,* comme on appelait alors M. Doyère.

— C'est monsieur le curé qui t'a donné cela? fit celui-ci.

— Oui, monsieur. Et il ajouta, en secouant la tête avec une importance joyeuse : C'est mon patron... saint Jacques l'apôtre!

— Comment! en connais-tu d'autres?

— Oh! oui, reprit-il en baissant les yeux; et il ajouta plus rouge que jamais : le frère de saint Simon et saint Jude, saint Jacques le Mineur.

— Voilà un enfant, dit au père M. l'abbé Doyère surpris, qui ne doit pas rester à garder vos moutons. Amenez-le-moi au collége... je me charge de son éducation... Nous en ferons un pasteur d'hommes.

— Comment, monsieur le principal, s'écria joyeusement la mère, vous ferez de notre petit Jacques un abbé?

— Un abbé, reprit joyeusement M. Doyère, et peut-être bien un évêque! Et il s'éloigna après avoir embrassé l'enfant.

Quand M. l'abbé Doyère mourut, le petit pasteur n'était pas seulement abbé. Il avait quitté le principalat du collége de Coutances que lui avait cédé son protecteur, devenu chanoine de la cathédrale, pour le fauteuil de recteur de l'Académie. On voit que l'accomplissement entier de la prophétie était en bonne voie.

* *

Il est complet depuis longtemps; le petit *patour* de Contrières vient de bénir de sa main pontificale l'un des triomphes les plus imposants de l'intelligence sur la matière : ces chevaux de vapeur qui ont dévoré la distance, c'est-à-dire un des plus grands faits de la réhabilitation de l'homme : la possession du monde dont il avait été créé le roi. Demain, après avoir béni ce nouveau lac Mœris, creusé dans le gneiss siliceux, dont la mer vient de remplir l'abîme (page 109, première gravure), il bénira encore le colosse naval qui va en prendre possession aux applaudissements enthousiastes de la foule (page 109, deuxième gravure).

Le canon gronde de nouveau avec une puissance dont vibre le sol. Le cortége impérial s'est mis solennellement en marche à travers la masse des populations accourues le saluer de ses cris. Notre illustration vous le montre (page 108) se dirigeant vers la Préfecture maritime, le long des vastes quais du port du commerce, où la foule a envahi tous les points d'où elle peut le contempler, les gaillards et la dunette des navires, comme les fenêtres des maisons et le bord des toits.

Un nouveau mouvement s'opère alors dans la multitude. L'artillerie de *la Bretagne* vient d'annoncer une autre entrée souveraine. L'escadre britannique, montée par la reine Victoria, est en vue; le tambour bat sur le tillac et dans les entre-ponts de nos vaisseaux. Tous les hommes sont à leurs postes, prêts à saluer l'apparition de notre auguste alliée, les canonniers par le feu de leurs pièces, les gabiers de pavois par leurs acclamations.

Une foule avide d'assister à ce beau spectacle remplit toutes les embarcations. La digue se couvre de spectateurs. Quel magnifique aspect s'offre alors aux regards de ceux qui parcourent le couronnement granitique de ce faîte artificiel qui impose à l'Océan un nouveau rivage, véritable travail titanesque.

A l'intérieur, une immense nappe de mer berce les dix vaisseaux de notre escadre sur sa surface apaisée, et argente à peine d'une légère écume les rochers du rivage. (Pages 104 et 105, première gravure.)

* *

Au large, au contraire, sa sérénité a conservé quelque chose de menaçant et de sauvage. Sa surface a bien toujours cet azur du ciel dont elle est le miroir, mais elle roule en larges gonflements, qui font penser à ce que doit être sa fureur. Il est vrai que l'impression de cet imposant spectacle ne tarde pas à s'effacer dans la préoccupation qui domine tous les esprits. Chacun suit les évolutions de l'escadre anglaise, forte de deux vaisseaux, de six frégates et de cinq navires de dimension inférieure qui, s'avançant d'abord sur deux lignes, s'est formée en une seule file en approchant du goulet : c'est la *Victoria and Albert* qui en forme la tête. Les voiles serrées et ses mille pavillons au vent, elle s'avance sous l'impulsion seule de la vapeur.

La voix du commandant retentit sur les vaisseaux français. Les hommes de salut s'élancent sur les vergues; les canonniers sont à leurs pièces tout amorcées. Un silence solennel a succédé au bruit vague qui s'élevait de la digue et des vaisseaux. Chacun est attentif, tous les yeux sont fixés sur la passe. Il est cinq heures quarante minutes, le beaupré, puis l'avant du yacht royal apparaissent.

Feu!

A cet ordre qui retentit sur tous nos vaisseaux, une écharpe d'éclairs les enveloppe pendant une minute et demie que dure le tonnerre roulant de cette salve. Nos dix vaisseaux, qui déchargent trois fois leurs pièces, ne tirent pas moins de deux mille et sept cents coups de canon. Les forts et les batteries du rivage répondent à l'envi à cette salve formidable, pendant laquelle l'escadre britannique vient mouiller en première ligne sur le front d'embossage formé par notre flotte. C'est de ce mouillage que partira demain la reine Victoria pour se rendre aux invitations de l'empereur, à l'hôtel de la préfecture maritime et à bord du vaisseau *la Bretagne*. (Pages 104 et 105, deuxième gravure.)

Mais le départ du convoi nous commande, il nous faut regagner ce camp improvisé, avec ses hôtels et ses rues de toile (page 112, première gravure), où la science et la finance ont offert aux lettres une hospitalité si gracieuse, et fuir bientôt après cette Tenteville, pays de Cocagne, où l'eau de Seltz étant venue à manquer, l'on n'a plus bu que de la crème de Bouzy et du Moët.

FULGENCE GIRARD.

---

sion, il est vrai, mais c'est la passion de la vérité. Pour en revenir au point de départ : mon succès, ma position, mon nom, je me résume.

Oui, j'ai eu des succès : c'est-à-dire une série de cuisantes douleurs. Souvenez-vous qu'une seule voix qui blâme empêche d'entendre le tonnerre des applaudissements; or, cette voix du blâme ne se tait jamais. C'est l'envers fatal et nécessaire de toute ovation.

Ma position n'existe pas. Je ne connais point d'homme de lettres qui ait une position. Quelques écrivains gagnent de très-grosses sommes; presque jamais ce n'est le fruit pur de la plume. Je parle ici au point de vue *sérieux* et *marchand*, comme ils disent. Pour trouver le lieu où le talent soit une sorte de patrimoine, il faut passer la frontière des lettres et atteindre le sol de l'industrie.

Je reviendrai tout à l'heure aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent.

Mon nom, enfin... tenez! la colère me monte au cerveau. Qu'est-ce qu'un nom, je vous le demande? Entendez-vous désigner familièrement par ce terme cette récompense trop grande qu'on appelle autrement la gloire? Je n'ai pas de nom. Les libraires vous diront que *mon genre n'est plus de mode*. Comprenez cela, Charles, nous subissons la mode comme la nuance des indiennes. Nous sommes un jouet entre les mains de la partie brutale des lecteurs que j'appellerai le vulgaire. Le vulgaire achète, un jour de largesse, pour quelques francs ou pour quelques sous, le droit de nous juger et de nous condamner. Nous sommes sa chose comme le fruit dont il rejette avec dédain les épluchures. Si nous amusons ses loisirs, il nous fait l'aumône d'un bravo protecteur.

— Mais nous l'ennuyons presque toujours, et il nous siffle.

Charles, je vois bien que vous trouvez le tableau assombri et trop noir. Vous avez entendu çà et là de grandes acclamations, vous avez vu s'élever des pavois, vous avez assisté à des ovations. Je n'aurai point l'injustice de le nier. Il est parfois dans la vie de l'écrivain des heures triomphales. — Mais demandez-leur à tous, — à tous! — demandez aux plus heureux et aux plus glorieux si le public adopta jamais l'enfant chéri de leur verve et de leur génie. Demandez-leur si, bien souvent, l'acclamation bruyante ne s'éleva pas autour du berceau d'un nouveau-né rachitique ou d'un bâtard des jours découragés. Demandez-leur si la couronne décernée ne surprit pas parfois leur conscience et ne fit pas monter le rouge du dépit à leur front.

C'est ici la transition, Charles, pour arriver aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent. Vous méprisez l'argent, n'est-il pas vrai? C'est de votre âge et je n'y vois point de mal. Les enfants perdent d'eux-mêmes la passion de jouer aux billes. Chaque année transforme notre *moi*. Il serait insensé, le vieillard qui nierait l'amour par défaut de mémoire. L'adolescent qui nie l'argent n'est qu'aveugle.

L'argent est non-seulement le principal but de la vie civile, mais encore le mètre, la mesure exacte et impitoyable au moyen de quoi nous jaugeons, tous tant que nous sommes, la capacité humaine.

A ce point de vue, on pourrait presque dire que l'argent est aussi de la gloire.

C'est du moins le seul signe tangible de la bataille gagnée.

Suivez-moi bien, Charles. On ne repousse pas un remède parce que le goût en est amer. La tristesse que je vais faire naître en vous vous sera profitable.

Suivez-moi bien. Supposons un homme de génie, non pas un de ces génies primordiaux, soleil de l'esprit humain qui eurent pour nom Homère ou Moïse, mais un génie mitigé, ramené à des proportions modernes, un génie tel qu'il en peut naître encore en nos siècles.

Un poëte, je suppose. Nous avons eu, nous avons de grands poëtes.

Souvenez-vous de ce fait que je vous signalais tout à l'heure : la surprise chagrine, la honte étonnée que produisent certains triomphes. Rapprochez ce fait qui vous est inconnu, de cet autre fait impossible à nier : la décadence progressive de presque tous les beaux esprits de ce siècle.

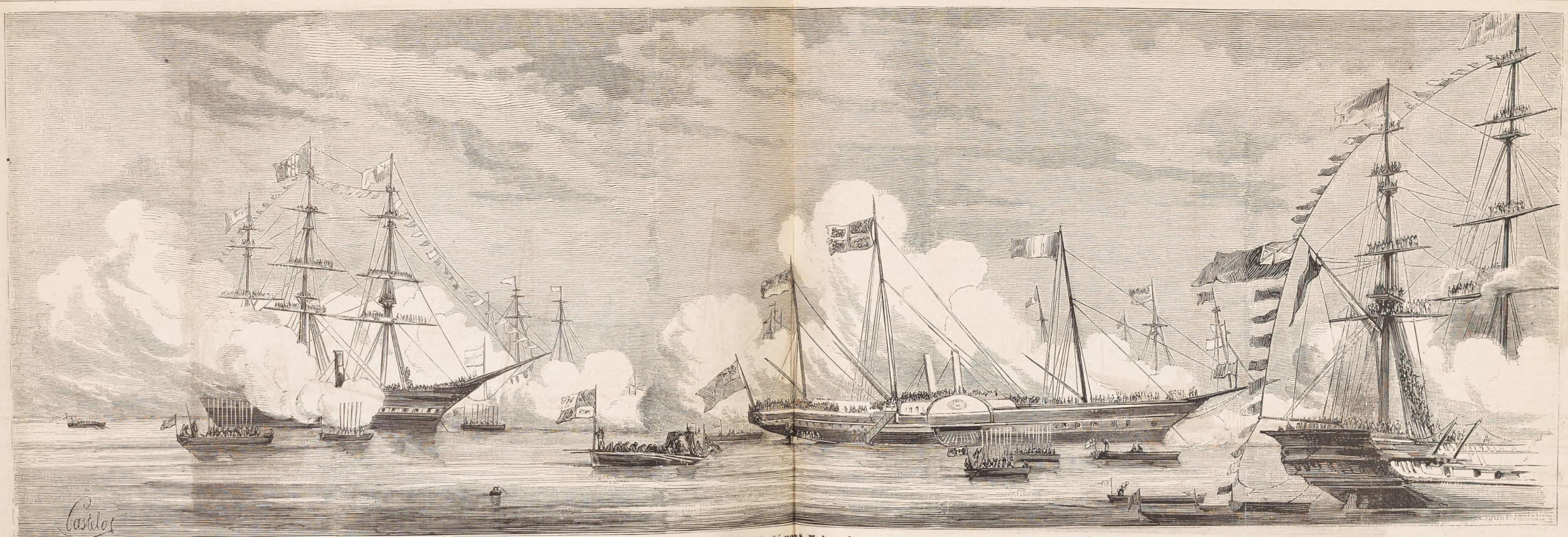
Le second fait sera bientôt pour vous une démonstration du premier.

Vous êtes dans le mouvement. Je ne citerai aucun nom. Vous savez aussi bien que moi le bilan de toutes ces espérances trompées. Pour tant d'aurores radieuses, combien avons-nous eu de soleils à l'heure de midi? — Et dans quels sombres nuages vont se coucher les rares et pâles soleils qui ont lui?

Ne cherchez point la raison de cette décadence qui semble une contagion. Elle est dans l'étonnement du triomphe. Elle est dans l'influence exercée par le vulgaire sur le poëte. Elle est dans ce blasphème de l'abdication du génie.

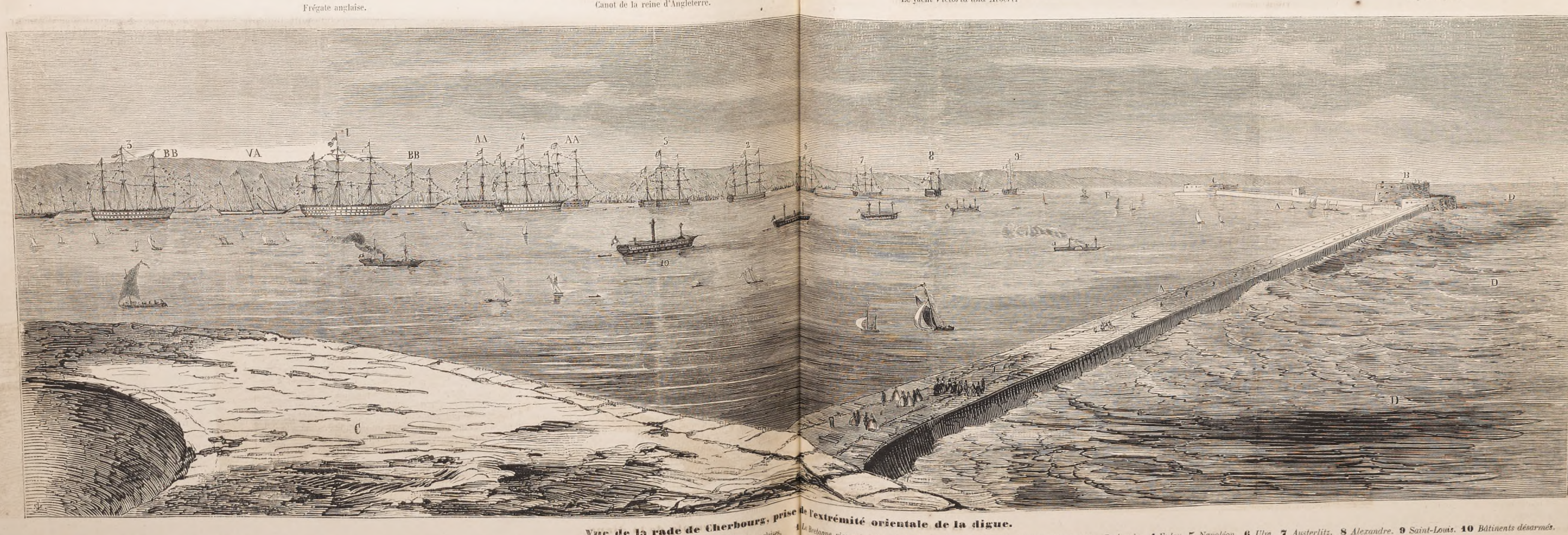
Le génie est fait pour conduire la foule. Du moment que le génie se laisse conduire par la foule, il prévarique lâchement et Dieu l'abandonne.

Le triomphe qui étonne pervertit. L'archer qui ga-



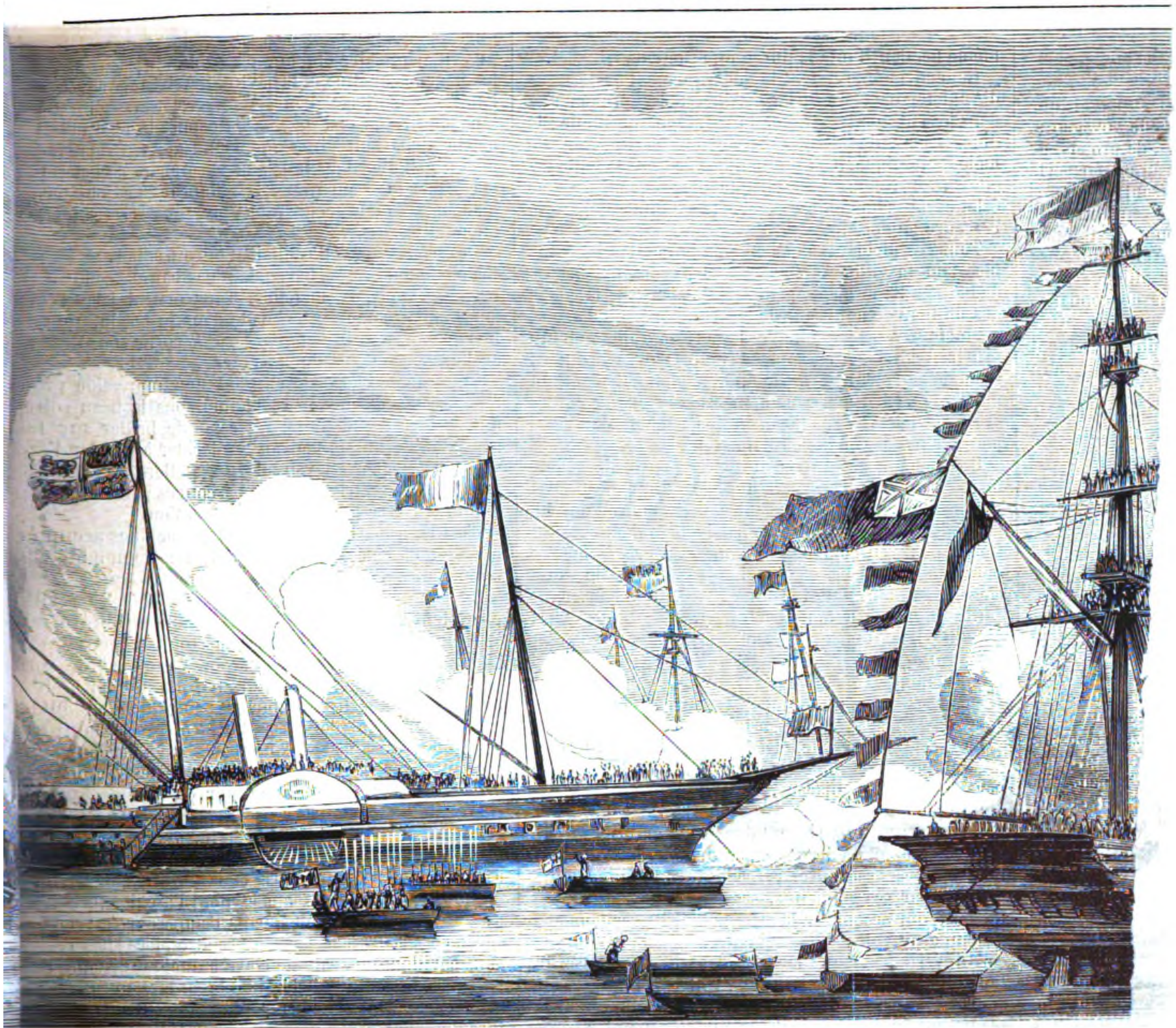
Entrée du yacht *Victoria and Albert*, monté par S. M. la reine d'Angleterre, dans la rade de Cherbourg.

Frégate anglaise. Canot de la reine d'Angleterre. Le yacht *Victoria and Albert*. Frégate anglaise.



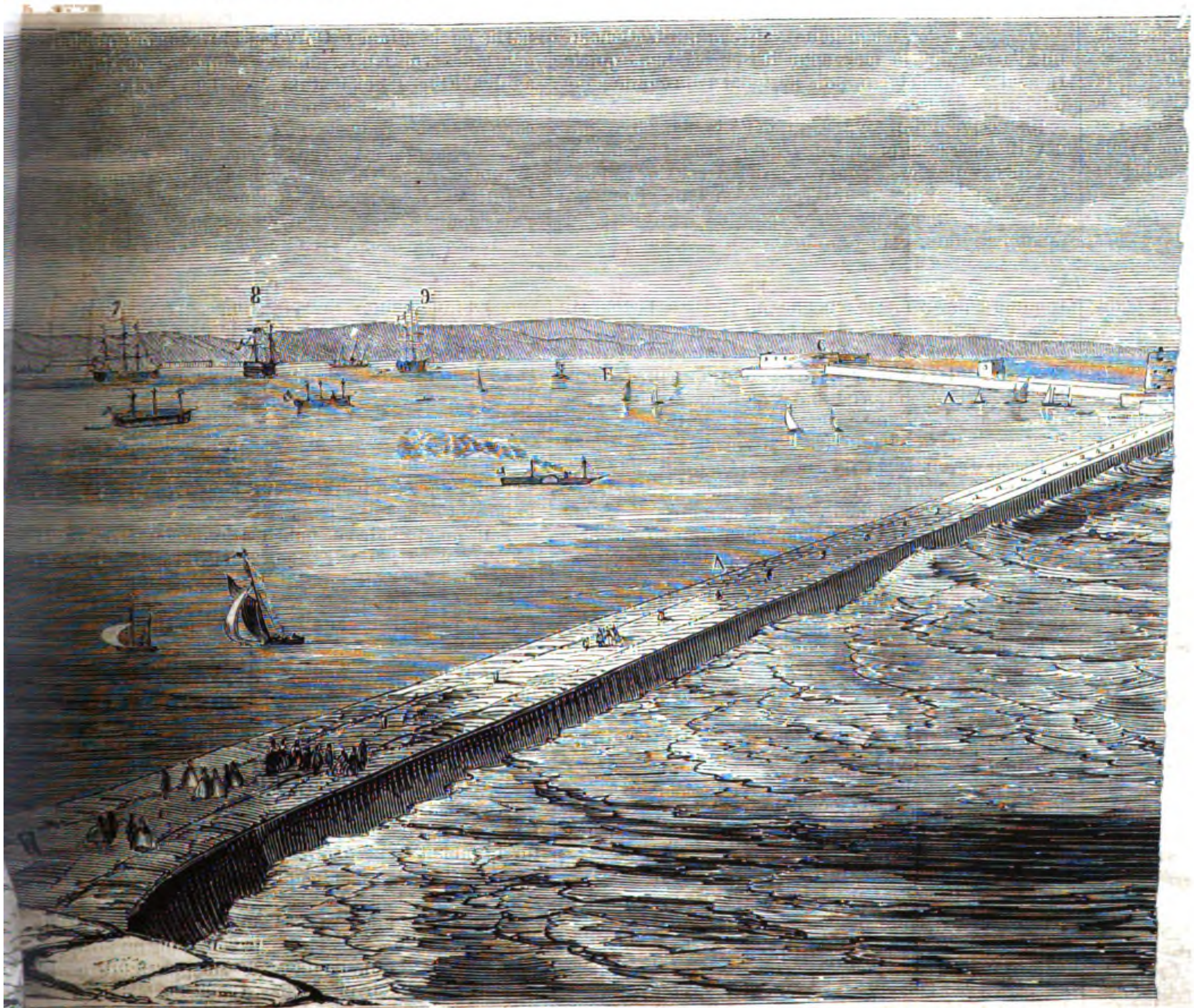
Vue de la rade de Cherbourg, prise de l'extrémité orientale de la digue.

A La Digue. **B** Fort central. **C** Forts des Musoirs (non terminés). **D** La haute mer. **E** La rade. **F** Passe de l'Ouest. **VA** Yacht de la reine d'Angleterre. **AA** Vaisseaux anglais. **BB** Frégates anglaises. **1** *La Bretagne*, vice-amiral Romain-Desfossés. **2** *Le Donawerth*, contre-amiral Lavaux. **3** *Arcole*. **4** *Eylau*. **5** *Napoléon*. **6** *Ulm*. **7** *Austerlitz*. **8** *Alexandre*. **9** *Saint-Louis*. **10** *Bâtiments désarmés*.



...La reine d'Angleterre, dans la rade de Cherbourg.

Le yacht *Victoria and Albert.*



...trémité orientale de la digue.

...*me*, vice-amiral Romain-Desfossés. **2** *Le Donawerth*, contre-amiral Lavaux. **3** *Arcole*. **4** *Eylau*. **5** *Napoléon*. **6** *Ulm*. **7** *Austerlitz*. **8** *Alexa*...

ı peu,
oniac,
ındant
ite le
On ne , vous
Cherbour iles en
Sur ce ri éparé,
travaux donner
maintena l'orne-
des homm able et
elle n'a pa Mais il
et de plais ne que
elle a ress pour
a permis vage à
que jamais t nous
Je n'ai portent
les péripé l'appli-
de fer que de leur
Le princi s.
de magnifi
vertes de n
en distanc
ressants s nale, et
palpitantes propos
éprouver l'Orient
leurs murs peine,
inépuisabl : — *de-*
donne une son ciel
trie de l'h lions et
ture. sont-ils
Pour fai nous en
on a coupé force, le
mugit et gli enfants.
semblables Tripoli,
traient dan s jeunes
saient sur l » Quand
deux colos âtre, par
sommet de oyez *Ba-*
l'on ne tar
pouvait le avec lui.
lait offrir aquer au
fêtes. is de rire
De cette plus: il
rampe habil *is gentil-*
avec son é des Turcs
duquel étai nche. Re-
clergé. — *astonata :*
empressés, lu pauvre
rangées d'a us meur-
foule de vai de chré-
barcations q son con-
le lointain,
de l'horizon oïque. Les
Au momen arbue et
gare, alors q tan rouge
fait entendre t le cime-
de l'empereu u Régnier
nos pieds. C rançaises.
l'autre côté mmerçant,
L'empereu une guerre
siasme. Part était bien

gnerait un ls se fron-
visé perdrait
Il est une astique et
rien n'est dé
travaille et s ela, *mon-*
tions : La r ure.
fortune et la tre talent,
point la sien même vous
La foi n'y r une des
littéraire se
l'orgueil qui tite chose
branche, gro qui couvait
J'ai fondé un ère se dé-
Mon père aisait pour
ment :
— Ils n'ont at de voix
le système de misérable
cohue. C'est te montre
rants littérai e première
refour ! ple qui m'a
La cohue d ort... Et tu
un maître, — . Et tu re-
au cuisinier q dis en exa-
Maîtres et une situation
Le goût de me ferais
tuelles s'abais u voudras !
sphère éthér lume... Va-
du moins ser une membre
jours les ordr
Que serait **ÉVAL.**
du bonnet d'â
Voici longte
vement de tê

Cherbourg et ses fêtes.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

On ne s'était pas trompé quand on supposait que Cherbourg serait envahi par des flots de voyageurs. Sur ce rivage témoin de tant d'efforts, de projets, de travaux gigantesques, où l'on peut être transporté maintenant en moins d'une journée, se sont rencontrés des hommes de tous les pays. Heureuse rencontre, car elle n'a pas été seulement une occasion de distraction et de plaisir, elle a mis en présence de grands intérêts; elle a resserré plus étroitement d'utiles alliances; elle a permis d'envisager l'avenir avec plus de confiance que jamais.

Je n'ai pas l'intention de décrire minutieusement les péripéties d'un voyage sur le parcours d'un chemin de fer que l'on inaugure. Il y en a eu de toutes sortes. Le principal, c'est que la vapeur permet de parcourir de magnifiques contrées enrichies par le travail, couvertes de monuments remarquables, offrant, de distance en distance, des cités dont les noms rappellent d'intéressants souvenirs : Caen, Lisieux, Bayeux, toutes palpitantes encore des émotions que leur avaient fait éprouver le passage ou le séjour de l'empereur dans leurs murs, et les marais des environs de Carantan, inépuisables nourriciers, dont l'aspect singulier vous donne une idée des déserts et des landes que l'industrie de l'homme est parvenue à conquérir sur la nature.

Pour faire entrer dans Cherbourg le chemin de fer, on a coupé une montagne de granit. La locomotive mugit et glisse aujourd'hui entre d'immenses murailles semblables à celles que Marilhat et Dauzats rencontraient dans leurs excursions en Egypte, et reproduisaient sur leurs toiles. La gare s'étend aux pieds des deux colosses : le Roule, la Fauconnière. C'est du sommet de la première, couronnée par un fort, que l'on ne tardera pas sans doute à achever, que l'on pouvait le mieux jouir du spectacle grandiose qu'allait offrir la première partie du programme des fêtes.

De cette position, à laquelle on parvient par une rampe habilement ménagée, on avait devant soi la gare avec son élégante décoration, son autel, — autour duquel étaient rangés l'évêque de Coutances et son clergé. — de vastes gradins, chargés de spectateurs empressés, les lignes de troupes s'étendant devant des rangées d'arbres et de fleurs; à droite, la rade et la foule de vaisseaux de tous rangs, de vapeurs, d'embarcations qui la sillonnaient dans tous les sens; dans le lointain, l'escadre anglaise se dessinant sur la ligne de l'horizon; plus bas, la ville et le port militaire.

Au moment où le cortége impérial est entré dans la gare, alors que l'artillerie des forts et des vaisseaux a fait entendre sa voix formidable pour saluer l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice, tout tremblait sous nos pieds. Ces hommages auront pu être entendus de l'autre côté du détroit.

L'empereur a été reçu avec le plus grand enthousiasme. Partout, sur son passage, ce n'étaient que cordiales et chaleureuses acclamations, et il en a été de même pendant toute la durée du séjour de LL. MM.

Le lendemain c'étaient le débarquement de la reine d'Angleterre et du prince Albert; les promenades dans les rues de la ville, à la montagne du Roule; le dîner à bord de la *Bretagne*, le feu d'artifice sur le môle de la digue, les illuminations de toute la ville ;— elles sont renouvelées chaque jour avec le même éclat et le même empressement; — enfin le départ de l'escadre anglaise.

Tous ces incidents ont jeté une animation incroyable dans la ville. A chaque instant des multitudes de bâtiments, le chemin de fer, jetaient sur la plage des milliers de nouveaux hôtes. On emportait d'assaut les moindres places aux tables des restaurants ; on improvisait des banquets sous des tentes; on se disputait, — mais gaiement, les moindres mets. Il y eut un moment où Cherbourg manqua de couteaux, d'assiettes et de serviettes! Tous les magasins avaient été vidés pour les besoins de la consommation.

Un immense, un universel intérêt s'attachait à l'immersion du nouveau bassin qui a reçu le nom de *Napoléon III*. Les travaux exécutés en cet endroit ont été prodigieux. On a enlevé une partie de la montagne du Roule pour en composer le fond et les revêtements, pour construire les cales qui le garnissent de deux côtés, les canaux qui doivent y conduire la mer.

Dès le matin la foule se dirigeait de toutes parts vers le port militaire. Les trois vastes portes de l'arsenal suffisaient à peine à donner passage aux milliers de spectateurs qui allaient garnir cet amphithéâtre de granit, dans le fond duquel on remarquait les chaînes colossales posées pour le service de l'ancrage.

De la tente impériale, élevée à l'extrémité, un escalier conduisait au fond du bassin, près de l'étroit espace où devait se placer la dernière pierre de cette œuvre gigantesque.

Il y a eu un frémissement dans cette foule attentive, inquiète, quand on a vu l'empereur, donnant le bras à l'impératrice, descendre, précédé de deux ingénieurs et suivi par ses ministres, ses maréchaux, quelques dames, pour accomplir la cérémonie du scellement : chacun a pu voir Sa Majesté entrer dans la cavité encore ouverte, y déposer la boîte contenant les inscriptions, monnaies et médailles destinées à conserver le souvenir de cette consécration solennelle, surveiller le placement du dernier dé de granit et remonter tranquillement avec son cortége, en s'arrêtant et se retournant plusieurs fois pour saluer les spectateurs qui l'acclamaient avec enthousiasme.

Puis est venue la bénédiction de la digue et de la *Ville de Nantes*, magnifique vaisseau qui n'attendait que l'arrivée de la mer pour briser les liens qui le retenaient sur la terre, puis le signal a été donné pour ouvrir les écluses.

Un accident imprévu avait gêné la manœuvre qui devait s'opérer la première. L'habileté des ingénieurs, le zèle des ouvriers, n'ont pas tardé à renverser l'obstacle. En quelques heures, ce bassin qui, pour les vastes proportions, peut être comparé à un tiers du Champ de Mars, était rempli d'eau à une hauteur de quarante-quatre pieds. Les cales étaient immergées, le niveau nécessaire obtenu, les câbles étaient coupés, les étançons abattus et le navire, pavoisé, orné de guirlandes de feuillage, couvert de spectateurs, glissant, sans *pousser un cri, un soupir*, comme le disaient les marins dans leur pittoresque langage, venait le premier s'installer dans le bassin et prendre docilement place devant Leurs Majestés, lançant au loin une blanche écume sur les rangs pressés des spectateurs émerveillés.

Des scènes nouvelles allaient encore animer ce spectacle. De tous côtés survenaient des barques conduites par de vigoureux matelots. Tous étaient jaloux de faire leur première promenade dans le bassin, de saluer le navire, qui ne tardera pas à sortir pour porter au loin les couleurs de la France.

Les grandes choses produisent une impression profonde. Tout ce monde rassemblé sous le beau soleil qui, pendant huit jours, n'a cessé de briller sur les côtes de l'Océan, ne pouvait se décider à quitter l'arsenal, à détacher ses yeux de ces ateliers que l'empereur et l'impératrice avaient parcourus pendant toute la journée avec la plus grande attention.

C'est là, à la vue des puissantes machines accumulées de tous côtés, que l'on peut prendre une idée de la puissance d'une nation.

Le soir, les salles et les galeries de l'hôtel de ville recevaient les invités au bal que la municipalité offrait à ses augustes visiteurs. Ces dispositions avaient été si bien prises par M. Geufroy, l'architecte de la ville, que plusieurs milliers de personnes ont pu circuler facilement dans toutes les dépendances de l'hôtel pendant la nuit entière. Ce n'était de tous côtés que tentures éclatantes, que lustres, que fleurs, car Cherbourg est un heureux pays : les fleurs, les arbustes y croissent de toutes parts; et tout autour on y rencontre de charmantes villas.

L'inauguration de la statue de Napoléon I^{er} a dignement terminé la série de ces fêtes vraiment nationales. En quittant la vieille église de la Trinité, fondée il y aura bientôt cinq cents ans et dont l'architecture n'a pas subi de grands changements, l'empereur s'est rendu sur le port et n'a pas tardé à prendre place sous l'élégant pavillon qui avait été élevé à quelque distance de la statue. Le voile qui dérobait le bronze aux regards avides de la foule a été enlevé au moment où la voiture de Leurs Majestés passait devant elle.

Ce moment a été solennel. Les canons des forts, de la digue, des vaisseaux de l'escadre ne couvraient pas les acclamations qui retentissaient sur le rivage. Le souvenir du premier empereur est vivace dans cette partie de la France. On y rencontre encore quelques débris des armées d'Egypte, des campagnes de Napoléon à l'île d'Elbe. Ils étaient là avec leurs palmes, leurs couronnes de lauriers ou d'immortelles, heureux de contempler les traits de leur ancien capitaine.

La statue produit un grand effet. Elle se dessine admirablement sur le ciel. Son mouvement est énergique. L'auteur de ce groupe a obtenu un succès d'autant plus populaire qu'il est un enfant du pays. M. Levéel est né à Briquebec, qu'il a quittée de bonne heure pour

---

gnerait un prix en atteignant un but qu'il n'a point visé perdrait la justesse de son coup d'œil.

Il est une misérable vérité, c'est que, de nos jours, rien n'est désintéressé, pas même le génie. Le génie travaille et s'efforce pour conquérir deux rémunérations : La renommée et la fortune. S'il aperçoit la fortune et la renommée au bout d'une voie qui n'est point la sienne, il change de route.

La foi n'y fait rien : il n'y a plus de foi. La religion littéraire se révolte bien un peu, mais elle cède. Et l'orgueil qui sait toujours se reprendre à quelque branche, grossit et s'enfle en criant ce mensonge : J'ai fondé une école!...

Mon père me prit la main et la serra convulsivement :

— Ils n'ont rien fondé, Charles, s'écria-t-il,—sinon le système de plate obéissance aux fantaisies de la cohue. C'est la cohue qui a la haute main sur les courants littéraires : cohue des salons ou cohue du carrefour!

La cohue dicte ses lois à l'homme qu'elle appelle un maître, — comme nous commandons notre repas au cuisinier que nous appelons un chef.

Maîtres et chefs sont pour obéir.

Le goût déchoit; le niveau des œuvres intellectuelles s'abaisse; parce qu'au lieu de rester dans la sphère éthérée, le poëte, plus humble que Vatel qui du moins servait un prince, vient prendre tous les jours les ordres du vulgaire.

Que serait une classe où les marmots coifferaient du bonnet d'âne le pédant subjugué?

Voici longtemps que le monde a commencé ce mouvement de tête en bas. Les aveugles indiquent la route au clairvoyant; les culs-de-jatte mènent la course. C'est l'anarchie monstrueuse et mortelle.

Diras-tu non ? Tu ne te souviens donc plus de celui-ci qui bondit un jour dans l'arène des penseurs comme un lion, comme un beau lion d'Afrique, si jeune et si fier, que son premier rugissement fit trembler du haut en bas les caduques murailles de l'Institut? Qu'est-il devenu ? On ne sait trop. Qu'a-t-il fait ? Une école : une petite classe d'enfants méchants et mal débarbouillés qui continuent, à cinquante ans qu'ils ont, de jouer des niches aux bourgeois, comme au bon temps des lames de Tolède et des souliers à la poulaine!

Et cet autre, vivante symphonie, fils légitime des belles heures d'Apollon, cet autre, poëte aussi dans la grande acception du mot, cet autre dont la jeune lyre fit vibrer tout au fond de nos cœurs de si suaves, de si angéliques accents, qu'est-il devenu? qu'a-t-il fait?

Vois-tu les cheveux blancs de ce troisième couronnés de pampres en carton ? Crois-tu aux enthousiasmes qui glapissent autour de la poésie populaire ?

Ces trois-là, Charles, ont été mordus par la vipère politique. C'est la cohue qui donne l'or et les branches de lauriers.

La cohue qui vit de cuivre et de chardons!

Il faut flatter la cohue, il le faut sous peine de gloire posthume, c'est-à-dire de mort.

Et comme la cohue vire sur son axe invisible plus vite et mieux que la meilleure des girouettes, il faut changer avec la cohue, — avant elle, si l'on peut, — lestement et docilement.

— Charles, si les hommes de génie sont obligés de passer sous ces fourches caudines, je te le demande, quelles humiliations doivent subir ceux qui n'ont que du talent?...

Mon père s'arrêta. Je demeurai muet.

Le détour me semblait énorme pour arriver à l'*Ame de Madelon*.

Je ne puis dire que l'âpre éloquence de mon père ne fit sur moi aucune impression, mais je dois avouer qu'elle était loin de me convaincre complétement. Il y avait pour cela deux raisons ; mon père dépassait le but, et j'étais trop jeune.

Pour comprendre ce qu'il y a de profondément vrai sous l'exagération de certaines diatribes, il faut avoir vécu. Je n'avais fait que lire, puis écrire : deux formes de songer. D'ailleurs, l'*Ame de Madelon* plaidait vigoureusement au dedans de moi contre les idées de mon père.

Qui avais-je trahi pour écrire l'*Ame de Madelon*? qui avais-je flatté? quelle lâcheté commise? quelle palinodie chantée?

Mon père me regardait d'un œil intermittent, si je puis m'exprimer ainsi. Sa paupière allait se baissant et se relevant. Sur sa pauvre figure de malade, plusieurs impressions passèrent. J'y vis tour à tour de la défiance et de l'espoir, selon les diverses interprétations qu'il donnait *in petto* à mon silence.

Il reprit avec plus de calme en prêtant à son accent une sorte de solennité.

— Charles, je ne crois pas que vous soyez un génie. Il n'y a rien là de blessant pour vous : on ne suppose pas le génie ; on ne l'admet que sur pièces authentiques et preuves irréfragables. Quant au talent, denrée moins rare, il se peut que vous en ayez, et même beaucoup : je n'en sais rien ; je ne désire pas le savoir.

livrer à l'étude de l'art vers lequel l'entraînait une voix secrète à laquelle il a bien fait d'obéir, car il compte maintenant parmi nos statuaires les plus distingués.

Et maintenant le calme est revenu à Cherbourg, qui a été pendant une semaine enfiévré par l'ardeur et la vivacité parisienne. Les canons ne retentissent plus dans la rade, dans les forts; la mer n'est plus sillonnée par les multitudes de barques que montaient les curieux; on a repris ses travaux accoutumés, mais il restera un grand, un profond souvenir de ces journées mémorables. La population comprend l'importance de la voie qui la relie directement avec la capitale, lui ouvre de nouvelles relations, de nouveaux débouchés, et porte enfin le progrès dans ses murs. Elle le comprend d'autant mieux qu'elle est française, intelligente, laborieuse éminemment, qu'elle a l'instinct, le goût des grandes choses, et surtout la puissance de volonté qui permet de les conduire à bonne fin.

CH. D'ARGÉ.

Nous prions nos Abonnés de vouloir bien joindre à leurs réclamations la dernière bande de leur journal, sans cela, il nous est impossible de faire droit à leurs demandes.

Curiosités scientifiques et industrielles.

LE TÉLÉGRAPHE DE LONDRES A CONSTANTINOPLE. — L'ORÉIDE.

Depuis l'admirable invention de la télégraphie électrique, chaque jour apporte, dans le mode d'emploi du mystérieux et docile agent, des perfectionnements qui enfantent des miracles. On en jugera par la lettre suivante adressée au savant rédacteur du *Cosmos*, l'abbé Moigno, par M. Varley, ingénieur résident de la compagnie internationale de télégraphie électrique.

« Le 2 et le 30 mai, dit M. Varley, nous avons réussi à communiquer directement de Londres à Constantinople. Une conversation échangée entre ces deux points a couronné d'un plein succès cette première expérience. La route suivie a été de Londres à Amsterdam, d'Amsterdam à Hanovre, d'Hanovre à Berlin, de Berlin à Prague, de Prague à Vienne, de Vienne à Jamestar, de Jamestar à Bucharest, de Bucharest à Constantinople. La dépêche, reçue écrite, à Londres comme à Constantinople, était parfaitement lisible et nette, quoique le courant fût interrompu et rétabli huit ou neuf fois par des appareils translateurs entre les deux stations extrêmes. La conversation a duré à peu près une demi-heure, et la très-grande longueur de la ligne ne diminuait presque pas la rapidité de la transmission. Nous correspondons chaque jour directement avec Hambourg, Berlin, Stettin, Kœnigsberg, souvent même avec Saint-Pétersbourg et Trieste. Entre Londres et Aberdeen, ligne de deux cents lieues, sur laquelle mon système de courants, alternativement directs et inverses, est complétement adopté avec un seul appareil translateur, la vitesse de transmission des dépêches est de vingt-cinq mots par minute. Mais lorsque nous correspondons avec les stations du continent, où l'emploi du système Morse oblige à ne faire usage que d'un courant de même sens, la vitesse n'est plus que de seize mots par minute; encore faut-il que l'expéditionnaire soit très habile. Si mon système de translateurs à courants, tour à tour directs et inverses, avait été installé sur toute la ligne de Londres à Constantinople, la conversation aurait été échangée en quatorze minutes au lieu de vingt-huit; commencée à huit heures cinquante minutes après-midi, elle aurait fini à neuf heures quatre minutes au lieu de neuf heures dix-huit minutes. »

Nous ne transcrirons point la conversation dont parle M. l'ingénieur Varley, car elle n'offre pour seul intérêt que la manière dont elle a été échangée. Mais aussi quel intérêt! L'une des personnes à Londres, l'autre à Constantinople, et elles ont pu, dans moins d'une demi-heure, se transmettre réciproquement cent soixante-dix mots!

Nous sommes loin du télégraphe aérien de Chape, et des dépêches interrompues par le brouillard! Et cependant nous n'avons pas encore vu tous les miracles; si les journaux de Londres ne nous trompent pas, le grand problème de la jonction télégraphique de l'ancien et du nouveau monde touche enfin à sa solution. Encore quelques jours d'attente, et la science et l'industrie auront sans doute remporté une nouvelle victoire.

Au moyen âge, les alchimistes, en quête de la pierre philosophale, cherchaient à faire de l'or en se livrant souvent à des préparations dont les éléments leur étaient dictés par leur cerveau malade, témoin Brandt de Hambourg qui, en 1669, avait conçu l'espoir de préparer le précieux métal en distillant de l'urine, et qui, heureusement pour lui, découvrit ainsi le phosphore, sans quoi il est probable que son nom ne lui eût pas survécu. De nos jours, il faut le dire à l'honneur de la génération actuelle, les disciples de Paracelse sont rares et, sagement guidée par la science, l'industrie réussit avec plus ou moins de bonheur à imiter ce qu'il a été donné à la nature seule de produire.

A Paris, où le goût du luxe possède toutes les classes de la société, on a dû tâcher en tout temps de le satisfaire à bon marché; aussi est-ce là, plus qu'ailleurs, qu'on peut dire que *tout ce qui reluit n'est pas or*. Parmi les nombreux essais de bijouterie fausse, il en est un dont vous aurez sans doute remarqué les merveilleux échantillons étalés derrière une des vitrines du boulevard sur lequel vous flânez d'habitude. Nous voulons parler du métal appelé *oréide*, avec lequel on confectionne des chaînes et des bracelets capables d'allécher même les voleurs. C'est là une curiosité que nous sommes heureux de pouvoir vous expliquer, car nous avons assisté à la préparation d'un échantillon de ce métal composé. Voici donc le secret que nous vous livrons, et qu'un brevet, sagement pris, doit sans doute mettre à l'abri de la contrefaçon. Prenez 100 parties de cuivre pur, 17 de zinc, 6 de magnésie, 3,60 de sel ammoniac, 1,80 de chaux vive et 9 de tartre du commerce; faites fondre le cuivre et le zinc dans un creuset, et ajoutez ensuite séparément et peu à peu, sous forme de poudre, la magnésie, le sel ammoniac, la chaux et le tartre; agitez vivement le tout pendant environ trente-cinq minutes, découvrez ensuite le creuset, écumez la matière avec soin, et il ne vous reste plus qu'à opérer la coulée dans des moules en sable humide ou en métal. Le métal, ainsi préparé, fond à une température qui permet de lui donner toutes les formes exigées pour la bijouterie et l'ornementation; il a le grain très-fin, est très-malléable et susceptible de prendre le poli le plus brillant. Mais il y a un revers de médaille, c'est l'aspect terne que l'oxydation produit à la longue; dans ce cas, pour ramener le brillant, il faut exécuter un léger lavage à l'eau acidulée. On voit que le remède est facile et nous l'indiquons aux cuisinières affolées de luxe qui portent des bracelets en oréide, afin qu'elles puissent l'appliquer le jour où elles nettoient les casseroles de leur cuisine.

G. MAURICE.

COURRIER DU PALAIS.

Hélas! oui! — La remarque en est devenue banale, et moi-même je l'ai déjà faite à une autre place, à propos du personnage dont j'aurai à vous parler; — l'Orient n'est déjà plus qu'un nom, un souvenir à peine, un texte pour les poëtes et les voyageurs: — *declamatio*, comme dit Juvénal. Il a bien encore son ciel roux, ses terres brûlées, ses déserts émaillés de lions et de panthères; mais ses féroces indigènes que sont-ils devenus? Le Turc, le vrai Turc, qui pourrait nous en donner des nouvelles? Il était le type de la force, le Barbe-Bleue des femmes, le Croquemitaine des enfants. De ces nids mystérieux qu'on appelait Tunis, Tripoli, Maroc, il s'élançait sur nos côtes et enlevait nos jeunes filles pour « peupler les harems des soudans. » Quand il paraissait, ne fût-ce qu'en effigie, sur un théâtre, par exemple, il faisait la terreur autour de lui: voyez *Bajazet, Zaïre, Mahomet!*

La comédie, il est vrai, a voulu badiner avec lui. Molière (était-il assez hardi, celui là, de s'attaquer au Turc et aux médecins!), Molière s'est permis de rire avec Scapin du « pendard de Turc; » il a fait plus: il l'a mis en scène, il a montré dans le *Bourgeois gentilhomme* — cette actualité de 1670 et de 1858 — des Turcs de carnaval. Mais le Turc a bien pris sa revanche. Regnard a payé pour Molière. *Dara, dara bastonata:* ainsi disait, en son patois levantin, le maître du pauvre poëte, et le bâton de faire son office. — « Ils nous meurtrissent l'omoplate en nous appelant chiens de chrétiens! » a dit Beaumarchais. Il se souvenait de son confrère.

C'était le beau temps du Turc, son âge héroïque. Les peintres le représentaient avec une figure barbue et truculente, le turban vert ou blanc, le caftan rouge bordé de fourrures, les babouches en pointe et le cimeterre recourbé. Dans ce galant costume — où Régnier est si triomphal — il ne déplaisait pas aux Françaises. Il n'était ni industriel, ni agriculteur, ni commerçant, il était guerrier. Et quelle guerre il faisait! une guerre de massacre et de sacripant. Puis, quand il était bien

---

Je dus faire une grimace, car mon père s'interrompit encore.

Son dernier mot avait produit sur moi l'effet pénible d'un lourd talon de botte qui se pose sur un pied malade. Evidemment, mon père n'avait pas lu l'*Ame de Madelon!*

Chose singulière! Tout Paris avait dévoré l'*Ame de Madelon*. Et chez moi, dans ma propre maison, personne n'avait daigné feuilleter ces pages où s'épanouissait la fleur vierge de ma pensée.

L'univers en ce moment me jugeait. Il n'y avait pour se récuser que Liban et mon père.

Vous qui savez tout, pourriez-vous me dire pourquoi j'encense en ce moment une rapide et mignonne vision? Mon imagination me montra Sophie d'Ablon coupant les feuilles de la *Revue* et lisant l'*Ame de Madelon*.

Les épaules de Sophie étaient rondes; sa bouche moins large dessinait mieux l'arc d'amour. Elle ressemblait de plus en plus au portrait...

Mon père répéta très-sévèrement:

— Je ne désire pas le savoir. Le talent est un malheur, Charles, et je ne vous veux que du bien.

Cette fois, j'ouvris la bouche pour protester.

Mon père m'arrêta d'un geste froid et doux.

— Charles, continua-t-il en me touchant la main, il y a du moins une chose que je sais parfaitement, c'est que vous êtes un enfant loyal... une chose que j'espère, c'est que vous serez un honnête homme... une chose enfin que je soupçonne, c'est que vous avez de la fierté; je ne vous blâme pas de cela, Charles... mais avec de la loyauté, de l'honneur et de la fierté il ne faut pas se faire homme de lettres, mon fils, surtout quand on a du talent.

C'étaient maintenant ses deux mains qui pressaient tendrement la mienne.

Voulez-vous une comparaison? Figurez-vous une fillette que sa mère prend par la douceur pour lui glisser au doigt l'anneau d'un mariage trop raisonnable.

J'étais muet toujours.

Mon père me dit avec un redoublement d'onction:

— Tu ne me réponds rien, *mon* Charles?

MON Charles! Il y avait captation.

J'étais presque aussi embarrassé qu'à ma première contredanse.

Pour ne pas me faire esprit fort à plaisir, j'avoue que j'avais bien quelque émotion, mais mon trouble prenait sa source ailleurs que dans l'éloquence de mon père. C'était le son particulier de sa voix creuse et sourde, c'était sa pâleur et cet éclat fébrile qui brillait dans ses yeux agrandis.

Sans l'*Ame de Madelon*, il est probable que j'aurais cédé tout de suite, mais l'*Ame de Madelon* me tenait. J'entendais au dehors comme un grand murmure: c'était Paris tout entier qui parlait de l'*Ame de Madelon!*

— Mon père, m'écriai-je, croyant avoir trouvé un de ces arguments qui gagnent les batailles, je ne vous dirai pas que vous avez du génie, après la définition que vous en avez donnée, mais qui oserait vous refuser du talent, un grand, un immense talent, un talent de premier ordre?...

Il retira ses mains; je poursuivis néanmoins avec courage:

— Qui oserait prétendre qu'à votre magnifique talent ne s'unit pas une loyauté complète? Qui oserait douter de votre honneur?...

Mon père avait croisé ses jambes l'une sur l'autre. Il regardait le foyer. Peu à peu ses sourcils se fronçaient.

Comme j'hésitais, il me dit d'un ton sarcastique et positivement provoquant:

— Personne ne conteste absolument cela, *monsieur* Charles... faites-moi la grâce de conclure.

— Voici la conclusion, mon père... votre talent, votre loyauté, votre honneur, votre fierté même vous ont-ils empêché de conquérir et de garder une des plus belles positions de ce temps-ci?...

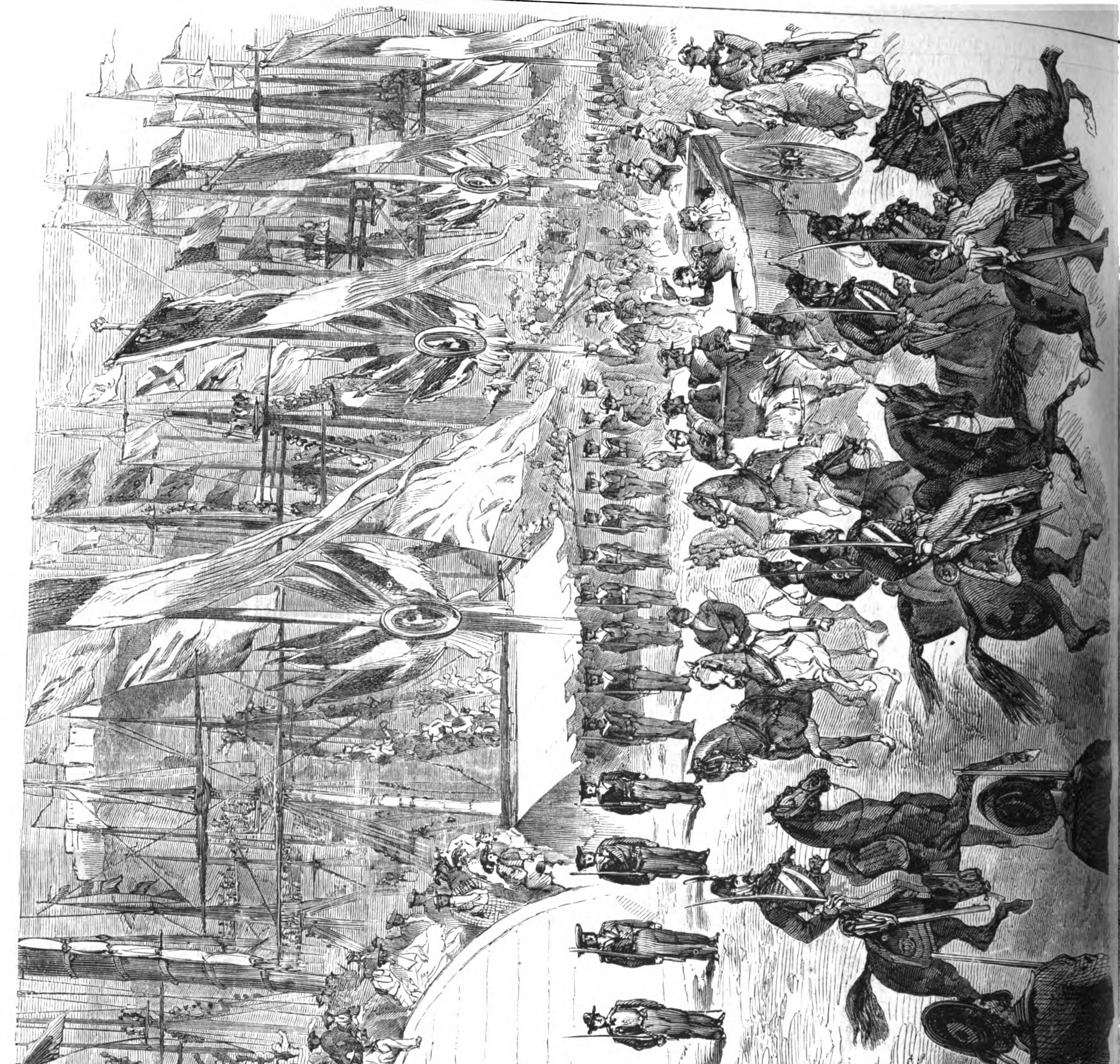
J'allais sans doute ajouter quelque petite chose pour arrondir mon discours, mais l'orage qui couvait éclata tout d'un coup. La figure de mon père se décomposa littéralement par l'effort qu'il faisait pour contenir sa colère.

J'eus peur et je me repentis.

— Ma position! répéta-t-il avec un éclat de voix extravagant; une position, moi!... fou! misérable fou! enfant! niais! sourd! aveugle!... Je te montre l'endroit du parapet d'où je me suis jeté tête première dans la rivière... je te montre l'eau trouble qui m'a noyé... Tu as sous tes yeux mon corps mort... Et tu raisonnes!... Et tu caresses le parapet!... Et tu regardes complaisamment la rivière!... Et tu dis en examinant le noyé: Voilà un gaillard dans une situation digne d'envie!... Va-t'en, Charles! Tu me ferais mourir enragé!... Va-t'en! Fais ce que tu voudras! Tu es juste assez stupide pour manier la plume... Va-t-en! Je ne te maudis pas! Je te proclame membre de la Société des gens de lettres!

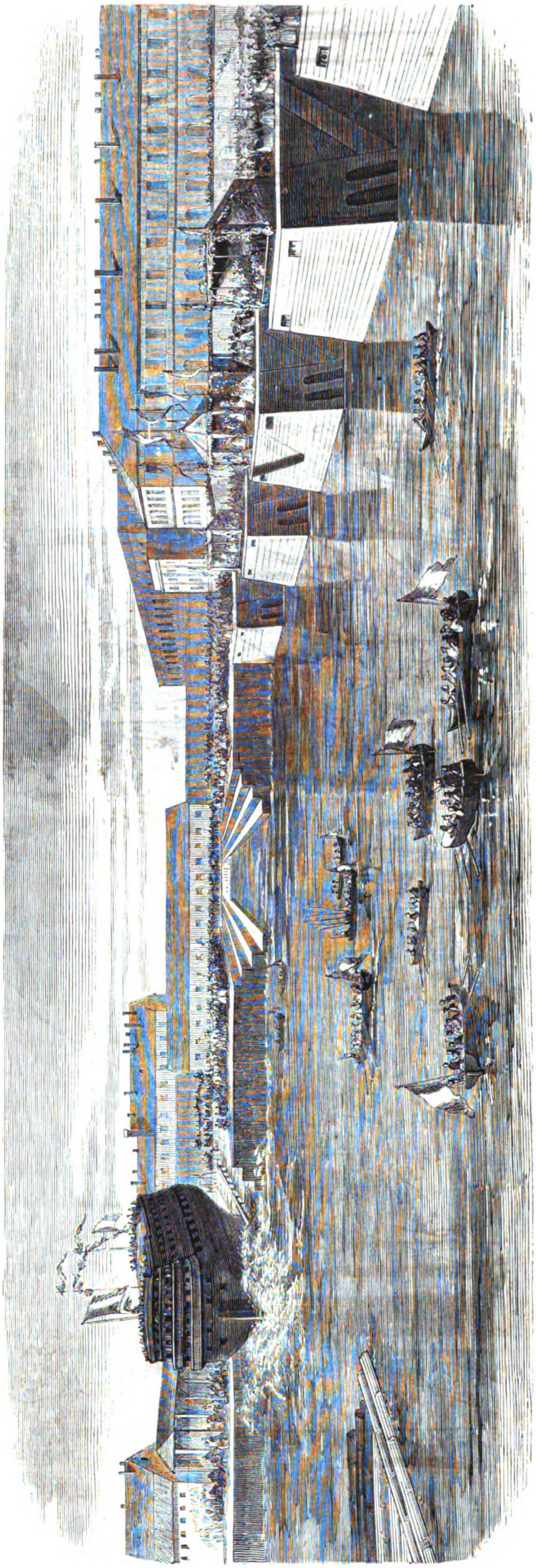
PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)



Entrée du cortége impérial dans la ville de Cherbourg.

Immersion du bassin Napoléon III.



Lancement du vaisseau à trois ponts la *Ville de Nantes*.

repu de pillage, il s'en allait jouir paisiblement de ses trésors dans ses jardins et dans ses oasis qui étaient comme un avant-goût du paradis promis par Mahomet.

Que vous êtes changés, ô Turcs! Avec notre costume, notre frac, nos bottes, vous nous avez pris nos mœurs, nos habitudes, notre civilisation. N'en ai-je pas vu, de mes yeux vu, — sous leur fez qui les faisait ressembler à des bouteilles de Bordeaux cachetées de rouge, — éclater de rire aux cérémonies burlesques de la cérémonie de M. Jourdain? Aujourd'hui, hélas! les Turcs ne font que trop bon marché de leur turquerie. Trouvez-m'en un qui baise le cordon et tende le cou au muet qui le lui apporte! Au moindre soupçon de disgrâce, savez-vous ce qu'ils font? Ils réalisent à bas bruit leur saint-frusquin, s'embarquent pour la France, s'y font naturaliser, achètent des maisons sur le pavé de Paris, narguent de là leur sultan ou leur bey: — et au besoin même se passent la satisfaction de plaider contre lui.

Tel est le cas du général Sidi-Mahmoud-Ben Ayad. Après le bey, c'était le personnage le plus considérable de la régence de Tunis. Il était le fermier général de tout ce qui constituait les revenus de l'Etat: il avait dans ses mains la perception de toutes les contributions en nature et en argent, la disposition de tout le système monétaire, la direction de la banque de Tunis: il était le munitionnaire général de l'armée, le fournisseur de tous les objets requis pour la personne du bey, pour la splendeur de sa cour, pour le besoin de sa maison civile et militaire; — en un mot, Ben-Ayad était le budget vivant du gouvernement de Tunis.

Comment, un beau jour, Ben-Ayad s'est-il trouvé en délicatesse avec son bey? — Si vous écoutez le bey, il vous dira que les comptes de son ministre étaient entachés de graves irrégularités, et qu'en refusant de venir les expliquer lui-même, celui-ci n'a que trop justifié les soupçons qui pesaient sur lui. — Si vous vous en rapportez à Ben-Ayad, l'irrégularité des comptes n'était qu'un prétexte. On l'avait desservi auprès de son souverain. Le bey, prêtant une oreille trop facile aux conseils intéressés qui l'engageait à battre monnaie sur le dos de son *féal* sujet, ne le rappelait que pour confisquer ses biens et livrer sa personne aux vengeances de ses ennemis. Ce qui est certain, c'est que Ben Ayad, qui était venu en France comme envoyé de son souverain, refusa net de retourner vers lui. Le *khasnadar* eut beau lui faire, au nom du bey, toutes les agaceries imaginables, Ben-Ayad, — qui a la prudence du serpent, — ne s'y laissa pas prendre et ne songea qu'à obtenir en France des lettres de grandes naturalisation.

La précaution était bonne. Aussitôt que le bey avait été informé du refus de son ministre, il avait mis les biens de celui-ci sous le séquestre et retenu ses enfants en ôtage. Heureusement, Ben-Ayad avait pu sauver son harem, — et sa caisse aussi, au moins en partie. — A son arrivée à Paris, on le voit, en effet, acheter d'abord le passage du Saumon, qu'il paye trois millions au duc de Montmorency, puis un hôtel au quai d'Orsay, puis encore la terre d'Epinay, puis enfin des biens dans le Berri. Il y a cinq ans, dans un procès qu'il soutenait devant le tribunal de la Seine, on évaluait sa fortune à quarante millions; les renseignements produits dans un nouveau procès dont il est le héros prouvent que cette évaluation n'avait rien d'exagéré.

Les choses poussées au point que j'ai dit ne pouvaient plus se dénouer à l'amiable. Ben Ayad réclamait, outre ses propriétés séquestrées, le payement des avances qu'il disait avoir faites. Le bey lui demandait compte de 154,000 mesures d'huile et de 700,000 hectolitres de blé ou d'orge qu'il accusait son ancien sujet d'avoir détournés pour les lui revendre ensuite. L'empereur Napoléon III, choisi pour arbitre par les deux parties, confia l'examen du différend à une commission, dont M. Portalis fut le président. Cette commission, après une longue et minutieuse instruction, balança les prétentions respectives du bey et de son ancien ministre au moyen d'un solde de 34,727,227 francs en faveur de Ben-Ayad.

Ce résultat, Ben-Ayad le devait en grande partie aux efforts éclairés de son représentant auprès de la commission, M. Charles de Lesseps. Pendant dix-huit mois, M. de Lesseps, — un homme considérable, qui a été député et conseiller d'Etat, — s'est complétement voué au travail le plus ardu et le plus ingrat: il y a ruiné sa santé, presque perdu la vue. Quelle était la somme à laquelle il avait droit pour ses honoraires? Tel était l'objet du procès piquant que viennent de plaider M^{es} Nicolet et de Sèze. M. de Lesseps réclamait 694,544 francs, c'est-à-dire deux pour cent sur le chiffre net alloué à Ben-Ayad. Ben-Ayad lui offrait 6,000 francs qui, avec 13,000 francs antérieurement versés, lui paraissaient constituer une rémunération suffisante.

Le tribunal a été d'un avis différent: il a fixé à 75,000 francs le chiffre des honoraires restant encore dus à M. de Lesseps.

Un autre procès, où l'on a aussi remué des millions, est celui que le duc d'Aumale vient de gagner contre M^{me} veuve Declercq, dans la fameuse liquidation Soubise.

Cette liquidation a déjà plus d'un demi-siècle de date.

Le 13 juillet 1787 s'éteignait, à l'âge de soixante douze ans, un grand personnage du temps passé, prince, duc et pair, maréchal de France, brave soldat et général incapable, courtisan dans la plus large acception du mot, en ayant toutes les faiblesses et tous les courages, souple à se faire le flatteur des maîtresses royales, qu'elles s'appelassent Pompadour ou Du Barry, fidèle jusqu'à suivre tout seul le cercueil de son maître qui s'en allait, au milieu des huées populaires, rejoindre ses ancêtres à Saint-Denis: c'était le vaincu de Rossbach, le prince de Rohan-Soubise, duc de Rohan et de Ventadour.

Il laissait des biens immenses situés en Belgique et dans toutes les parties de la France, à Paris, à Versailles, dans le Vexin français, en Normandie, en Champagne, en Lorraine, en Alsace, en Franche-Comté, en Bretagne, en Anjou, en Saintonge, en Poitou, en Périgord, en Limousin, en Dauphiné, en Artois et en Flandre. Il laissait encore en numéraire et en créances pour plus de quatre millions, sans parler des splendides mobiliers qui garnissaient l'hôtel de Versailles et les diverses résidences du prince.

Il va sans dire qu'il y avait des dettes, — comme dans toute succession seigneuriale. — Mais, quel qu'en fut le chiffre, celui de l'actif le dépassait dans des proportions considérables.

Cet opulent patrimoine allait à deux branches: la branche des Condé et celle des Rohan. Le duc de Bourbon et sa sœur, — petits-enfants du maréchal par leur mère, — représentaient la première. La princesse de Guéménée, — sa fille, — représentait la seconde.

Si le nom de Rossbach est rivé à la mémoire du prince de Soubise, le mot de banqueroute est malheureusement lié à celle du prince de Guéménée. Le désastre pécuniaire qui ruina des petits et des grands, le poëte Lebrun comme le brillant duc de Lauzun, n'épargna pas la femme du prince. Forcée de renoncer aux fonctions de gouvernante des enfants de France et aux émoluments attachés à cette charge, elle se trouva, par l'effet des obligations solidaires qu'elle avait consenties pour sauver l'honneur de son nom, engagée elle-même pour une vingtaine de millions. La succession paternelle pouvait relever la fortune de la princesse et l'aider à liquider sa situation. Mais deux années à peine s'étaient écoulées, que les événements de la Révolution venaient tout suspendre: M^{me} de Guéménée, ainsi que le duc de Bourbon, quittait la France, et la loi sur l'émigration frappait de séquestre les biens composant la succession Soubise.

A cette succession vient s'ajouter en 1803 celle de la sœur du maréchal, M^{me} la comtesse de Marsan, propriétaire elle-même, en Belgique, de biens considérables, et en France, des terres de Villemareuil, près de Meaux, de Cuzanne et Brévois, en Franche-Comté, et de plus de deux millions d'excellentes créances.

En 1808, M^{me} de Guéménée décède, laissant pour héritière la princesse de Rohan-Rochefort, sa fille, et la princesse Berthe, duchesse de Montbazon, sa petite-fille. La princesse Berthe rachète la part de sa tante et réunit ainsi sur sa tête tous les droits de sa branche dans les trois successions de Guéménée, de Marsan et de Soubise. Puis ces droits eux-mêmes, elle les cède dans leur intégralité à un sieur Declercq, moyennant une somme de 2,115,000 francs.

C'était un homme habile que ce Declercq: dès 1797, n'étant encore que simple surnuméraire de l'enregistrement, il avait pénétré du même coup dans la confiance et les affaires de M^{me} de Guéménée. Chargé par elle d'administrer ses biens et de les disputer aux créanciers qui surgissaient de toutes parts, voici comment il s'y prit. Il commença par diminuer, au moyen de baux fictifs, la valeur apparente des immeubles: cette dépréciation amena celle des créances qui se vendirent à vil prix. Faire racheter d'abord ces créances par des hommes à lui, faire poursuivre par les porteurs de titres l'expropriation des immeubles, s'en rendre lui-même adjudicataire et se libérer de son prix en payant au prix de leur valeur nominale ces mêmes créances dont plusieurs avaient été acquises par lui à 14 pour 100 de leur valeur réelle, tel fut le mécanisme général du système d'opérations suivi par Declercq. Elles ne pouvaient, comme on voit, s'accomplir qu'à l'aide d'un nombre considérable de prête-noms. Tous ces gens-là eurent, bien entendu, leur part du gâteau. Ce qu'il y a d'individus qui, depuis cinquante ans, ont vécu grassement de la succession Soubise est inimaginable. Quant à Declercq il eut — et c'était justice — la part du lion.

En 1838, époque de sa mort, savez-vous quelle était l'importance de sa fortune? Son avocat va vous le dire.

« Elle consistait notamment dans la forêt de Beaumont-le-Roger, avec les terres considérables qui en dépendent, et dans les terres d'Oignies et de Carvin. Ces immeubles, situés dans les départements de l'Eure et du Pas-de-Calais, valent plus de douze millions; il possédait en outre deux hôtels à Paris, sa terre d'Orck, en Belgique, et un hôtel à Tournay. Quant à sa fortune mobilière, elle s'élevait, d'après l'inventaire, à six ou sept millions, dans lesquels ne sont pas comprises des créances très-considérables. »

Declercq, comme je l'ai dit, s'était mis en règle vis-à-vis de la branche des Rohan, en rachetant à la princesse Berthe la totalité de ses droits. Ce traité, ébauché avec la princesse en 1814 et ratifié par les héritiers le 12 janvier 1830, fut tenu secret. Il y avait pour cela deux raisons: la première, c'était d'éviter des droits d'enregistrement considérables; la seconde, d'empêcher l'exercice du *retrait successoral*.

Un mot barbare qu'il faut que j'explique à mes lecteurs:

Le retrait successoral est le droit donné à un cohéritier d'écarter du partage d'une succession l'étranger qui aurait acheté la part d'un autre cohéritier, à la charge de rembourser le prix que cet acquéreur a légitimement payé.

Or, il ne faut pas perdre de vue que la branche des Rohan avait pour cohéritière, dans les successions Soubise et de Marsan, la branche de Bourbon-Condé, que représente aujourd'hui le duc d'Aumale, légataire universel du dernier duc de Bourbon. Longtemps ces deux derniers princes, tout en soupçonnant l'existence d'un acte de cession, se trouvèrent dans l'impuissance de le prouver judiciairement. Declercq et sa veuve niaient tout traité de cette nature, et les princes de Rohan se traînaient à leur remorque. Triste rôle qui devait peser à leur dignité comme à leur conscience, et qui leur a valu de la part de M. l'avocat impérial Pinard de sévères paroles: « Les grands seigneurs d'autrefois, a dit ce magistrat, escomptaient souvent l'hérédité future; ils jouaient quelquefois le patrimoine mais au moins ils ne cédaient pas leurs noms. »

Ce n'est qu'au dernier moment, à la barre même du tribunal, que M^{e} Dufaure, dont la loyauté ne pouvait s'accommoder de tous ces détours, est venu au nom de M^{me} veuve Declercq avouer nettement la double cession de 1814 et de 1830. Sur ce nouveau terrain, un vif débat s'est engagé: il s'est prolongé pendant six audiences, où, d'un côté, M. Berryer et Léon Duval, les tenants du duc d'Aumale, de l'autre M^{e} Dufaure et Le Pec les représentants, l'un de M^{me} veuve Declercq, l'autre des princes de Rohan-Rochefort, ont fait assaut d'éloquence et de dialectique. Mais le héros de la lice a été le dernier venu, M. l'avocat impérial Pinard, qui, dans un réquisitoire nerveux et concis, plein d'ampleur et d'élévation, a conquis toutes les convictions à la cause de l'héritier des Condé. Conformément à ses conclusions, le tribunal a admis le retrait successoral.

Vous croyez sans doute que la liquidation, ainsi déblayée de cette grave question, va marcher d'un bon pas et toucher vite à son terme: détrompez-vous. « C'est beaucoup espérer, a dit M^{e} Léon Duval, d'en rêver la fin dans moins d'un siècle. » Et M^{e} Duval est en situation de savoir à quoi s'en tenir.

Espérons cependant qu'elle n'usera pas douze générations de robes noires comme l'a fait un procès qui vient de juger la cour d'Amiens. Il est vrai qu'il s'agit de plaideurs qui ont la vie dure. Ces plaideurs sont des communes. Elles se disputent un droit de pâturage concédé par le duc de Guise — le père du Balafré — en 1531. La charte de concession n'existe plus: mais des actes postérieurs en rappellent et en confirment les dispositions. C'est ainsi que dans une déclaration de 1612, la commune d'Audigny déclare « qu'en considération et en reconnaissance de son droit de pâturage chacun des habitants ayant vache doit, par chacun an à monseigneur le duc de Guise, au jour de Noël, une *poule en plumes* appelée de *Maupré*. »

Je vous laisse à penser la joie des deux avocats appelés à cette rare chance de pouvoir nager en plein droit féodal, de pouvoir citer impunément Guy Coquille, Dargentré, Dumoulin, les ordonnances de Philippe le Hardi, de pouvoir émettre publiquement leur petite théorie sur la formation des communes tout comme M. Guizot ou M. Augustin Thierry. Ils ne doutent de rien, les avocats; on leur présente une charte les voilà archivistes-paléographes. Ont-ils à plaider dans une de ces mille questions contentieuses que fait naître le développement de l'industrie moderne, ils s'improvisent chimistes, physiciens, mécaniciens, architectes. Aujourd'hui ils vont, en cour d'assises, discuter les rapports des médecins et parler comme de petits Orfilas, nicotine, strychnine, arsenic, appareil de Marsh. Demain, ce sera la médecine elle-même qui sera en cause: les allopathes devant les homœopathes, et je crois pouvoir vous prédire que la langue médicale ne perdra rien de sa précision, — je ne puis pas dire de son charme, — en passant par la bouche de M^{es} Bethmont et Emile Olivier. Nous avons vu, dans un fameux procès, un jeune avocat émerveiller un conseil

le guerre par sa grâce à discuter, l'épée en main, une uestion d'escrime. Hier, Me Nogent Saint-Laurent tait sur le *turf* et appréciait avec toute l'autorité d'un portman les qualités et les défauts de la jument *Valna*, ilée — ou à peu près — par l'entraîneur Arshmann 's à Mme Latache de Fay. L'histoire de cette jument des divers maquignonnages qui se sont faits autour elle est assez piquante. Par malheur l'espace me esse, et les *turfistes* qui lisent le *Monde illustré* se-ont, pour cette fois, obligés de me faire crédit jusqu'au ochain numéro.

PETIT-JEAN.

AIS-ROYAL : *Le Fils de la Belle au bois dormant*, féerie n trois actes et douze tableaux, par MM. Siraudin, Lambert hiboust et Choler.

Puisque le Palais-Royal se prend à jouer des féeries intenant, nous ne voyons pas pourquoi le Cirque et Porte-Saint-Martin ne joueraient point de petits udevilles grivois, remuants et à couplets. La confu- 1 est dans les genres, et il est nécessaire que la cri-le remette chaque théâtre à sa place. Si encore la ie était un attrait irrésistible, nous laisserions faire; s cette chose exquise est devenue depuis quelques ées une platitude; cette invention adorable, dans elle se fondent si heureusement le ballet, l'opéra, le an et le tableau, est tourné tout à coup à la gros-eté. Il faut fermer les yeux aujourd'hui pour re- cette atmosphère bleue que traversent les ba-ttes d'or des divinités des lacs et des forêts, et où balancent les panaches des jeunes princes égarés. ez-vous à quoi s'appliquent les vaudevillistes, seuls aéreurs de la féerie? A faire parler les monarques es infantes dans la langue du Pré-Catelan. *Le Fils la Belle au bois dormant* culotte une pipe, au Palais-al, une pipe représentée par une jeune femme qui peut mais, Mlle Schneider, dont la grâce est bien tile au milieu de cette intrigue profondément honorante pour la mémoire du pauvre Perrault.

es incidents et les péripéties d'une telle pièce ne se ontent pas; on comprendrait à peine que les acteurs improvisassent, selon la mode ancienne; mais pen-que des personnes très-sensées, au nombre de trois, Siraudin, Choler et Lambert Thiboust, se sont sé-sement dérangées, ont acheté du papier et de l'en-et se sont complu à tracer ces douze tableaux de des fariboles, ce qui suppose au moins un travail lusieurs jours, voilà ce qui nous passe, ce qui nous ipite dans des abîmes de stupeur! A quoi bon féerie ensuite, quand on manque d'espace pour ller des décors et des danses? C'est vouloir res-ler au Petit-Lazari, où Satan ne peut faire un avec sa fourche sans risquer de casser la tête au eur.

Fils de la Belle au bois dormant est interprété M. Hyacinthe, René Luguet et Gil Pérès. De ces acteurs, le premier est celui que nous préférons à es points de vue. Les autres peuvent jouer les ravir, lui seul sait jouer les bêtes. Il a le calme phant, le sourire perpétuel, la conscience de sa . Nous ne parlons pas de ce nez, qui est un mo-nt, et de ces mains qui sont des plates formes; le t proverbial. M. René Luguet a le jeu plus pointu, ui aussi est gai, et c'est un mérite. Pour M. Gil il représente le comique glacial, anglais; nous ames pas épris de cette manière, qui a néan-ses partisans.

lirecteurs des autres théâtres ne se hâtent guère ouveler leurs affiches. Nous ignorons le motif arde, à la Comédie-Française, la représentation ete de M. Jaime fils.

Vaudeville, cependant, *Mon dernier duel* se joue, l'heure où nous écrivons ces quelques mots. uons-le soigneusement et prudemment dans garde-manger dramatique, au cas où il serait seul régal de la semaine prochaine.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

tion musicale, d'après la méthode du professeur Dessirier. — Les concours de chant dramatique au Conservatoire.

notation musicale a souvent préoccupé les plus penseurs: plus d'une fois les philosophes, les ateurs, dont le nom a marqué dans l'histoire des sont venus armés de la logique la plus absolue, tenté une réforme complète dans l'art de repré-les sons par les signes de l'écriture. La matière iche, elle a été traitée dans tous ses développe- Il y a eu (et l'histoire ne a relevé les dates) de véritables collisions de systèmes, tous également édifiés sur les bases de la raison ou du simple bon sens.

Or, il est arrivé que l'étincelle n'a pas encore jailli de cet entre-choquement d'idées, et le vainqueur du tournoi est encore à proclamer. La question semble même avoir reculé de tous les pas qu'on a faits pour la faire avancer, et la routine (un grand mot que celui-là) a toujours marché son train; elle a opposé, jusqu'à ce jour, une résistance occulte et invincible à la mise en lumière de toutes les théories progressistes. Elle est sortie victorieuse et comme invulnérable de cette lutte de beaux diseurs, de philosophes convaincus, de novateurs gris de leur propre vanité, et elle se manifeste aujourd'hui par toute la musique gravée d'après la méthode usuelle et entassée dans les bibliothèques, ou courant le monde des artistes et des amateurs.

C'est là un argument qui pèse de bien des millions de kilogrammes dans la balance des réformateurs. Une révolution complète dans l'art d'écrire la musique entraînerait d'ailleurs à brûler toutes les collections accumulées jusqu'à ce jour. Voyez-vous cet incendie allumé aux quatre coins du monde musical; celui de la bibliothèque d'Alexandrie ne serait qu'un feu de paille en comparaison de cet autodafé.

L'idée d'un pareil désastre a terrifié M. Hippolyte Dessirier. Cet ingénieux professeur, dont nous signalâmes dès l'année dernière les importants travaux, a vu, avec une justesse d'esprit qui lui fait honneur, qu'il était des accommodements possibles avec dame Routine, que la prudence commandait de greffer un système nouveau (auxiliaire en quelque sorte) sur le système préexistant, qu'il fallait *améliorer* et non *détruire*.

Le premier soin de M. Dessirier a donc été de conserver comme indispensables: la portée, les signes indiquant la durée de chaque note et qui, par leur agencement, donnent en quelque sorte à l'œil le dessin du rhythme. Toutes les anciennes conventions (bonnes ou mauvaises) ont été respectées pour la seule, mais victorieuse raison, qu'elles sont généralement admises. Or, voici sur quoi porte la réforme de M. Dessirier. Le point de forme ovale qui se place à volonté sur tous les degrés de la portée et qui sert proprement à désigner *la note*, affecte dans son système des formes variées qu'il a cherché à mettre en rapport avec *le rôle* que joue chaque son musical dans la gamme diatonique à laquelle il appartient. Ainsi, la tonique, qui donne le sentiment du repos, est désignée par un simple point, la sensible, qui se résout sur l'octave de la tonique, est indiquée par un trait oblique qui marque sa tendance ascensionnelle, et ainsi des autres. Lorsque la tonalité change accidentellement, lorsque le *fa*, par exemple, se trouve affecté d'un dièze et change ainsi son rôle de sous dominante en celui de sensible du ton de *sol*, un *signe modulant* vient changer aussi à l'œil la fonction de la note altérée.

De tout ceci il résulte ce fait bizarre, inespéré, qu'une page de musique écrite d'après la méthode Dessirier sera lue avec une égale facilité par un de ses élèves ou par un musicien quelconque, tant elle diffère peu, à la vue, de la musique notée d'après la méthode usuelle.

Appliqué à l'étude du solfége principalement, ce nouveau système de signes fait merveille. Les difficultés de l'intonation se trouvent miraculeusement vaincues, et l'intervalle que le chanteur était obligé d'établir d'une manière complexe, c'est-à-dire par degrés successifs, se présente de lui-même à l'entendement.

L'école Beethoven, école progressiste s'il en fut, vient d'adopter cette méthode nouvelle pour l'enseignement du solfége, et c'est M. Dessirier qui lui-même la professe.

Il y a, dans l'année scolaire du Conservatoire, une époque de vive émotion; je veux parler de celle des concours. Il fait beau voir ces bataillons de violonistes, ces phalanges de chanteurs et d'instrumentistes variés se disputer la pacifique couronne devant les vétérans de l'art constitués en jury. C'est à ces jours de luttes que se manifestent pour la première fois les Miolan, les Bonnehée, les Sivori de l'avenir; de nouveaux noms sortent radieux de l'urne du scrutin, mais trop souvent (la triste expérience est là pour le prouver) leur éclat n'a duré qu'un moment.

S'il m'était permis de donner ici la liste des lauréats oubliés, de ces artistes rois d'un jour dont la fortune adverse a détruit les espérances et souvent le talent, ce serait l'histoire de bien des carrières manquées. On pourrait l'accompagner d'une théorie du fiasco, et peut être en ressortirait-il de grands enseignements.

Mais il y aurait mauvais grâce à rembrunir le tableau que M. Hayet s'est fait de ses succès à venir. Nous ne voulons pas non plus décourager ses camarades, les autres vainqueurs de cette année, au contraire; et tout d'abord, que leurs noms profitent de la publicité du *Monde illustré*. Salut donc, M. Lafont; salut, Mlles Breuillé, Cordier, Thompson, Lafranque... soyez les bienvenus si vous apportez sur nos théâtres lyriques le tribut du talent; sinon, faites encadrer pieusement vos médailles, coiffez-vous à domicile de vos couronnes du Conservatoire, et pleurez un peu de n'avoir pas mérité celles du public.

ALBERT DE LASALLE.

M. AUGUSTE MAQUET va publier dans le *Journal pour tous* un roman historique : *la Rose blanche*, qui paraîtra aussitôt après le dernier chapitre des *Louves de Machecoul*, de M. ALEX. DUMAS. Le sujet de *la Rose blanche*, l'un des plus dramatiques épisodes de la guerre des deux Roses, a été traité par M. AUGUSTE MAQUET avec un intérêt passionné et une véritable supériorité de conception et de style.

Foulards. Les personnes qui désirent de bons foulards de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la COMPAGNIE DES INDES, *rue Grenelle Saint-Germain*, **42.** — Immense choix de foulards des Indes et de Chine à 1 fr. 40 c., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40 c., 3 fr. 50, 5, 7, 8, 12, 15 et 20 fr., gros et détail.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14**, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon : 10 fr.

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés selon le siége et la nature de la maladie, etc.

Chaîne et bande, 10 et 15 fr.— Collier, 5 et 10 fr. — Bracelet, 5 fr. — Busc, 5 fr. — Ceinture, 10 et 15 fr. — Batterie électrique, 25 fr. et au-dessus.

Batterie pour MM. les médecins.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir : le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18**, *rue Favart, à Paris*.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

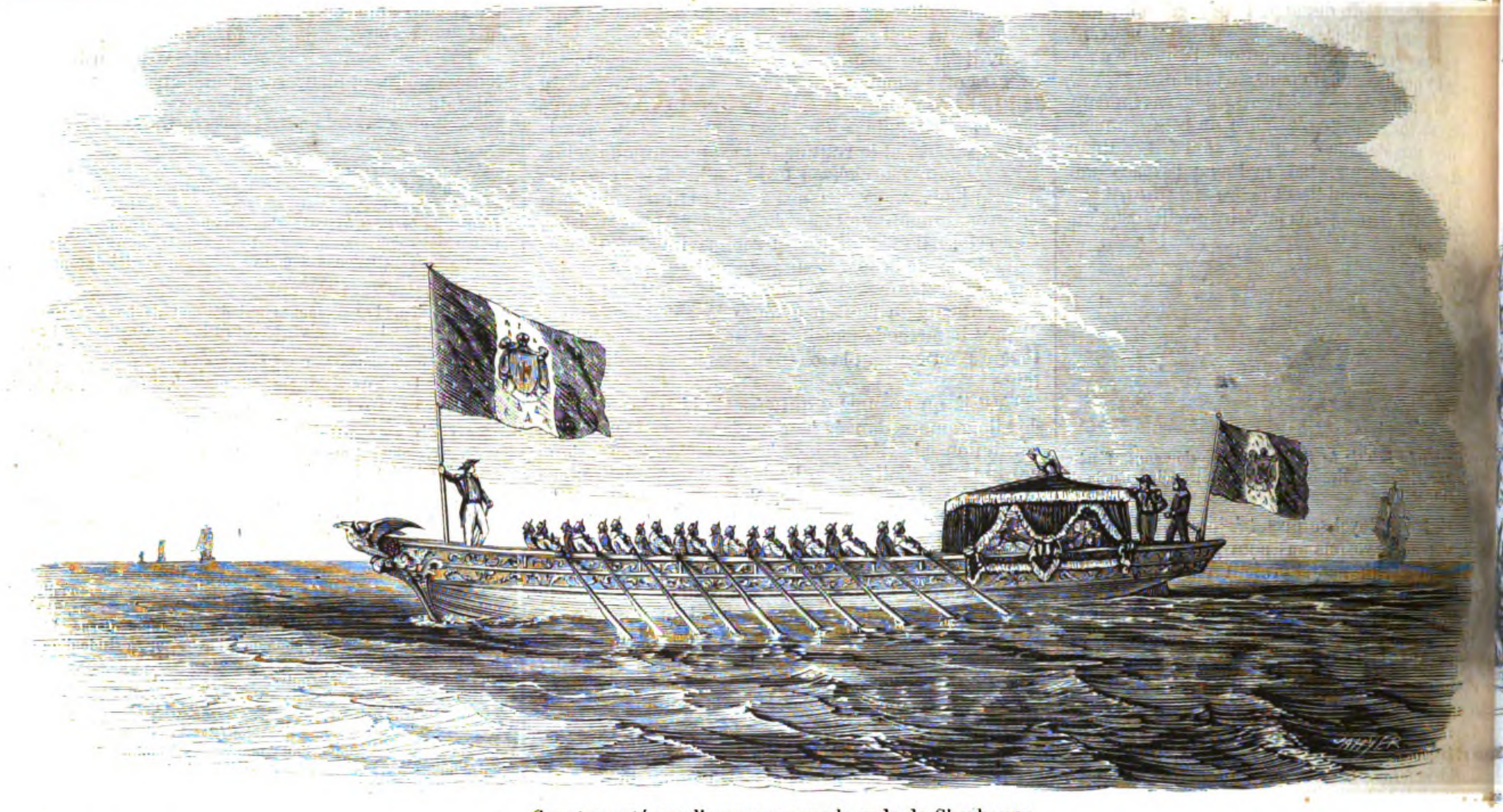
Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

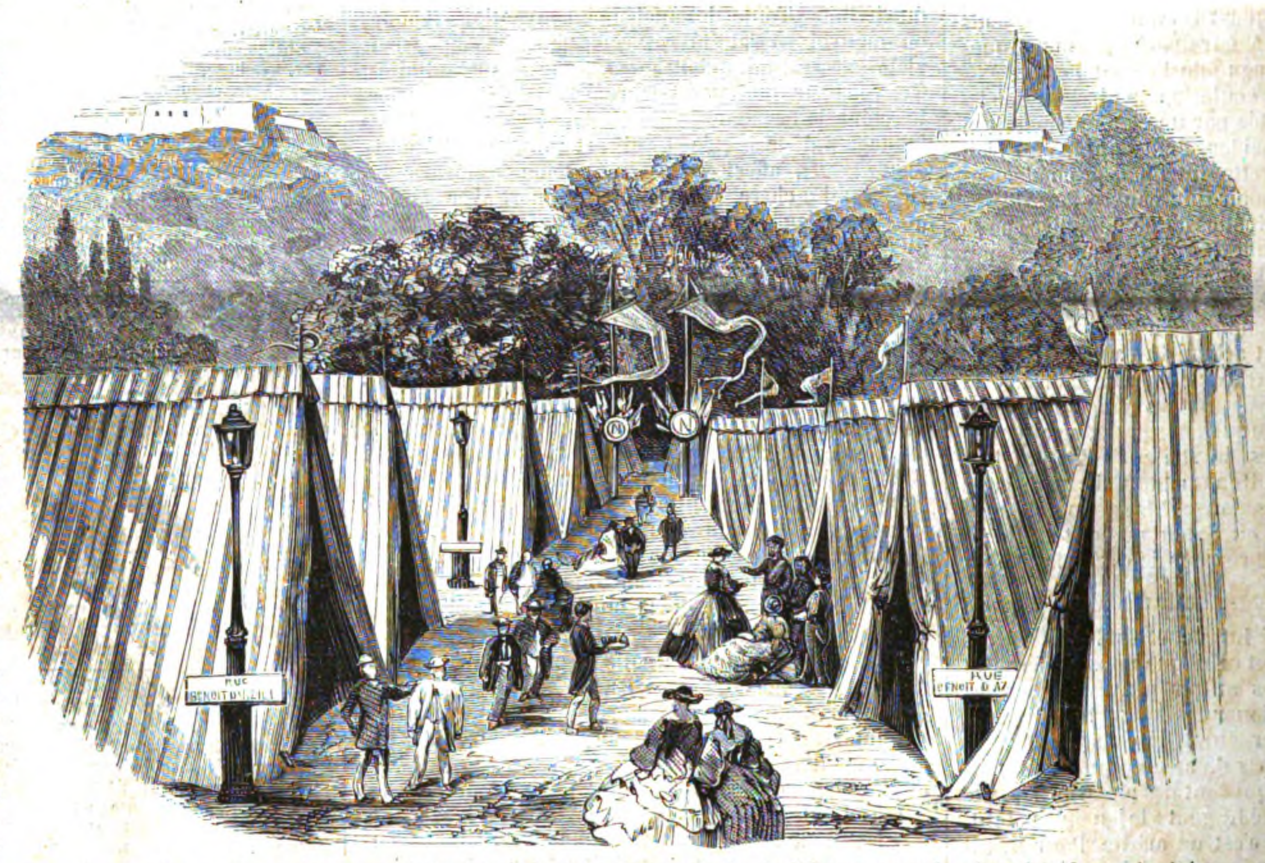


Canot monté par l'empereur sur la rade de Cherbourg.

Origine de l'omnibus.

« Béni soit l'inventeur de cet admirable véhicule, a dit Réal dans son *Ami de la maison*. Sait-on comment il se nomme, ce mortel bienfaisant? lui a-t-on seulement élevé une statue? Mais peut-être vit-il encore, et voit-il de ses yeux, avec une joie bien légitime, la capitale transformée par un coup de son génie. »

Sans exiger de la postérité un témoignage aussi grand que celui réclamé en faveur de l'inventeur par cet écrivain, nous pouvons faire connaître aux gens qui, bien fatigués, regagnent commodément, et à peu de frais, leur domicile, son nom et comment naquit l'omnibus. Nantes fut son berceau; un négociant aussi recommandable qu'intelligent, M. Baudry, possédait une minoterie mise en mouvement par la vapeur. Elle existe encore en face l'embarcadère du chemin de fer; cet établissement était baigné par la Loire; ce qui donnait toute facilité pour son alimentation. La machine à vapeur fournissait de l'eau chaude que l'on voyait avec regret se perdre; de là l'idée de créer un grand établissement de bains à cabinets séparés, et de plus, une vaste piscine d'eau tempérée, où, moyennant une petite rétribution, les ouvriers des usines pouvaient, le dimanche, venir prendre des bains en commun. L'idée était heureuse, utile au public; elle ne devait pas l'être moins à son auteur. Mais notre industriel n'avait pas pris en considération l'éloignement de son usine du centre de la ville, et la longueur du chemin qu'il faudrait parcourir pour se rendre à son établissement; aussi, malgré les annonces dans les journaux, et l'offre des bains à bas prix, n'obtint-il qu'un minime résultat. Ce manque de succès lui fit concevoir l'idée et la construction d'une voiture longue et à deux banquettes qui, parcourant la ville moyennant quinze centimes en sus du bain, amena et reconduisit les baigneurs à leur domicile. Son parcours au travers les quartiers les plus commerçants et le faible prix du transport furent utilisés par beaucoup de négociants qui trouvaient commode de se rendre à leurs affaires pour un prix aussi modique. Cette adoption par le public fit concevoir la pensée d'établir d'autres voitures pour le service spécial des voyageurs. L'omnibus était créé, restait à baptiser cette nouvelle voiture. L'inventeur eut bien la velléité de lui donner patronymiquement le nom de *Baudrières*; mais un de ses amis, quelque peu professeur, proposa celui d'*Omnibus*, qui fut adopté. Quelque temps après, M. Baudry obtenait la concession de plusieurs lignes de parcours dans Paris même. ÉMILE MARIE.



Tenteville. — Camp établi par l'administration du chemin de fer de l'Ouest, pour la réception de ses invités.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Château de Maisons. Ses histoires et celles des principaux personnages qui l'ont possédé, par HENRI NICOLLE. 1 vol. in-8°. — Ledoyen, Paris.

Ce titre n'est point trop ambitieux, et c'est véritablement une histoire consciencieuse, sérieusement étudiée, toute pleine de faits et d'enseignements, que M. Henri Nicolle vient d'écrire dans ce volume consacré au château de Maisons, à ses fondateurs, à leurs héritiers, à tous ceux aussi qui l'ont possédé, depuis les présidents de Longueuil, seigneurs de Maisons. — Il a vu cette belle demeure, il l'a aimée, il l'a étudiée avec soin, sous les vo[ûtes] de ses appartemen[ts] splendides, le long d[es] degrés de ses som[p]tueux escaliers, il [a] évoqué toute cette p[o]pulation brillante q[ui] s'y poussait en foule [à] l'époque où les rois v[e]naient rendre visite au[x] présidents de Lon[gueuil]. — Le château d[e] Maisons est une des me[r]veilles de l'architectu[re] du dix-septième siècl[e]. M. Henri Nicolle a d[é]crit en maître le che[f-]d'œuvre de Mansart; [il] a su réédifier pour [le] lecteur les parties to[m]bées de ce gracieux é[di]fice, qui n'en reste [pas] moins encore, mal[gré] ses désastres, un [des] plus magnifiques ch[â]teaux de France.

L'édition de luxe [en] ce temps-ci n'est p[as] un mérite ordin[aire]. L'édition de ce livr[e est] magnifique; nous [sou]haitons à ce beau [vo]lume que des chan[ces] de succès qui, nous l'es[pérons], seront ré[ali]sées. A. SUPERSAC

RÉBUS.

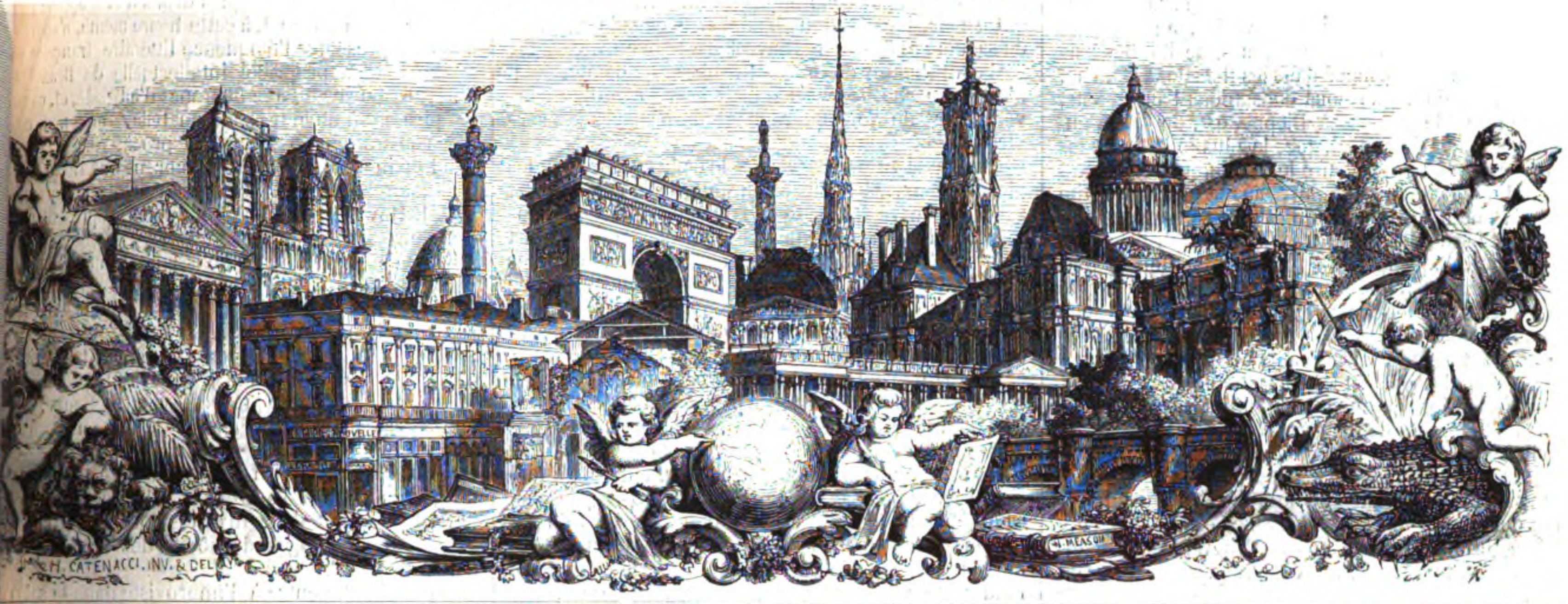
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

En Russie, sous Pierre le Grand, commença la ci[vi]lisation.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue B[...]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
...IS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
...x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c

2me Année. — N° 71.
21 Août 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

...urier des bains de mer, par Jules Lecomte. — Chronique de la pro-...e et de l'étranger, par Fulgence Girard. — Souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas. — Culture des fougères dans les appartements, par Maurice Germa. — Causerie de la mode, par Yolande. — Courrier du Palais, par Petit-Jean.— Théâtres, par Ch. Monselet. — Chroniqu musicale, par Albert de Lasalle — Bataille de Saint-Cast, par H. L.

Gravures. — Promenade de la reine d'Angleterre sur la montagne due Roule, à Cherbourg. — Inauguration de la statue de Napoléon Ier, à Cherbourg. — Entrée de Leurs Majestés à Brest. — Fêtes du 15 août : Place de la Concorde; Esplanade des Invalides. — Entrée des députations bretonnes au bal de Brest. — Entrée de Leurs Majestés sur la rade de Brest. — Vue de Lorient. — Incendie de la Bourse d'Anvers. — Rébus.

Promenade de LL. MM. l'empereur et l'impératrice des Français avec S. M. la reine d'Angleterre, sur la montagne du Roule, à Cherbourg.

COURRIER DES BAINS DE MER.

Boulogne-sur-Mer. — Août.

Décidément, les fêtes de Cherbourg portaient préjudice aux névroses et aux gastralgies, au profit de la curiosité ! Depuis quelques jours, le flot des baigneurs accourt se plonger dans les flots de la Manche, et cette irruption, que nous constations l'autre jour, dans un rapide passage à Dieppe, est, de l'aveu public, très-signalée à Boulogne, la plus jolie de toutes ces villes attractives qu'offre le développement de nos côtes. Une plage de sable pur, sans la moindre petite pierre ; une haute falaise qui abrite cette plage immense et ferme des perfides vents du nord, l'air de la mer venant du plein ouest (celui qu'on doit le plus hygiéniquement demander à ces côtes), la facilité toute locale d'aller trouver la mer basse dans une cabine roulante et plongeant dans l'eau à la hauteur désirée, fait rechercher les bains de mer de Boulogne par les familles en quête d'efficacité de traitement et de confort. Ajoutons que la ville, une sous-préfecture, offre toutes sortes de distractions, de ressources, de promenades qu'on ne saurait trop apprécier ; que cette ville est nuptiale, théâtrale et dansante, et qu'elle renferme les premiers hôtels du littoral, et vous comprendrez que tout le nord de la France et l'Allemagne y vienne en foule s'y heurter avec les Anglais, lesquels sont, avec les harengs, une des grandes industries du pays.

Voici quelques noms des baigneurs notables rencontrés au dernier bal de l'*Etablissement :* M. E. de Rothschild ; le baron Sellière, beau-père du jeune prince de Sagan (Talleyrand) ; le comte de Larochefoucauld ; le comte de Lagrénée, surnommé le *Chinois*, depuis sa populaire ambassade au fleuve Jaune ; l'ancien préfet du Pas-de-Calais, écrivain distingué autant qu'administrateur habile ; le comte du Hamel ; le marquis de Fénélon ; la baronne de Jouffroy, un grand nom de la science ; la jeune et brillante princesse de Monaco, ex-duchesse de Valentinois, qui, dédaignant les flots bleus de la Méditerranée baignant le petit Etat où elle règne, s'est rapprochée pour quelques semaines des contrées où elle est née, de la grande maison de Mérode ; la marquise de Fresquienes ; la comtesse de Villa-Garcia, une des beautés du pays des grandesses... et cent autres noms auxquels nous couperons court, pour ne pas faire ressembler ces colonnes à celles d'un registre de casino thermal. La Cerrito, se rendant à Spa, a passé ici deux jours. Mme l'amirale Baudin et son fils aîné, ministre plénipotentiaire de France en Allemagne, y ont également séjourné avant leur départ pour Vichy. Je passe tous les Dupont, Durand, Dumont, Dubois, etc., qui, à défaut du rang ou de l'opulence hors ligne, ne pourraient être cités que s'ils avaient la gloire ; et l'on sait que pour nous celle-ci passe avant tous et avant tout.

Une des femmes le plus à la mode qui soient cette année à Boulogne a conquis cette faveur et son titre de *lionne* sans le vouloir et sans s'en douter ! On avait bien remarqué sa beauté et sa distinction ; ceux qui avaient pu l'approcher vantaient bien son esprit charmant et sa grâce parfaite ; mais tout cela s'enveloppait de tant de burnous et de modestie, que ce n'était que par hasard, et par faveur, si quelques initiés avaient pu s'en rendre compte ! Tout à coup, mardi, au milieu d'un bal, une histoire est soudain colportée... et sur-le-champ on monte sur les banquettes et sur les chaises pour voir la belle héroïne du roman historique raconté par des voyageurs de la province ! Voici les faits :

Il y a deux ans, Mlle D..., orpheline, mais nièce d'une des célébrités artistiques de la dernière génération, se trouvait, à huit ans, en compagnie d'une vieille parente. Il faut dire que, totalement privée de fortune, Mlle D..., rare pianiste et cantatrice excellente, allait tenter de demander au théâtre une carrière qui lui assurât l'indépendance par le travail. Admise dans quelques salons, elle y obtient un double succès et comme artiste et comme femme du monde. Un étranger du Nord se fait présenter à sa parente et à elle, lui donne des soins de plus en plus empressés, et un jour déclare son vif désir d'obtenir sa main...

Mlle D... répond avec une loyale franchise : qu'étant sans fortune, elle était venue en Italie pour essayer de s'en faire une dans l'art. Elle avoue que la vie de famille plairait beaucoup plus à son caractère et à ses goûts que les agitations de la carrière théâtrale... et que si elle se mariait, ce serait seulement avec la certitude de pouvoir renoncer à des projets qui étaient plutôt pour elle une nécessité qu'une vocation. L'étranger répond qu'il l'entend absolument comme elle ; quelques semaines s'écoulent, et le mariage est contracté.

Mlle D..., devenue comtesse sous un nom que nous ne devons pas enregistrer, passe quelques mois dans les capitales d'Italie ; puis elle accompagne son mari dans le Nord. Un an s'est écoulé ; elle est seule avec le comte dans une petite résidence de campagne, qui ne répond guère aux châteaux en Espagne que celui-ci s'était édifiés par ces fragiles latitudes...

Un soir, il entre tout bouleversé dans la chambre de sa femme, des lettres ouvertes à la main...

C'était l'heure des aveux ! Il n'est pas comte, — il n'est pas riche, — mais il était à la solde d'un gouvernement du Nord qui renonce désormais à ses services !

Quels étaient ces services? les plus tristes et les plus honteux... les plus écœurants du monde ! A cet aveu, la pauvre femme tombe dans un profond désespoir, et à la pensée qu'elle a pu accompagner cet homme dans ses ténébreuses et lâches explorations du grand monde voyageur, elle ne songe qu'au rôle infâme auquel elle était secrètement et involontairement associée, et qu'on vient de briser en détruisant toutes les ressources du mariage...

— Il faut maintenant que vous repreniez la carrière à laquelle vous avez renoncé pour moi... et c'est pour moi qu'il faut le faire ! — dit-il. — Nous sommes sans autres moyens d'existence que votre talent...

Une scène affreuse eut lieu à la suite de cette terrible révélation. Sur ses observations, ses reproches, sa résistance, le misérable se livra aux voies de fait les plus odieuses contre cette pauvre femme qu'il laissa à demi-morte sur le carreau ! Dès que le courage et l'indignation lui eurent rendu assez de forces, elle s'échappa de la maison et courut se réfugier chez le consul de France. La femme de celui-ci partait précisément pour Stettin, et, à sa vive prière, elle l'emmena. Quelques jours après, elle débarquait au Havre et allait rejoindre sa famille, qui habite une petite ville peu éloignée de Paris. Là, elle reprit son nom personnel, et trouva la plus affectueuse sympathie pour ses malheurs qu'on résolut de tenir secrets...

Quelques mois s'écoulent. Un ami de la famille voit celle que nous appellerons de nouveau Mlle D... et s'éprend d'elle. C'est un homme très-honorable, d'un beau nom, d'une fortune constatée ; on ne peut accueillir sa demande par des fins de non-recevoir sans motifs. On décide qu'on lui confiera tout ! Il est navré de ce qu'il apprend. Quelques jours s'écoulent sur cette situation bizarre, et soudain tout se complique encore : le mari arrive du Nord !

Il vient réclamer sa femme dont il a fini par trouver les traces. M. F..., le postulant, se fait autoriser par la famille, et va trouver le faux comte. Il le prend de si haut avec ce misérable, que celui-ci, se voyant démasqué, n'ose essayer de la lutte qui, au premier mot public, va causer un effroyable scandale et soulever tout une ville contre lui. Mis en demeure de s'éloigner dans les vingt-quatre heures, il se décide à fuir... et M. F... va tout raconter aux magistrats. Mlle D... demande que ce mariage soit cassé. On en réfère au garde des sceaux, lequel pèse les causes de nullité qui, en dehors des faits de moralité, résident dans certaines irrégularités de forme qu'on retrouve souvent dans les unions contractées à l'étranger, entre gens de religion différente. Bref, quelques semaines plus tard l'intéressante femme est rendue à la liberté de sa main comme à celle de son cœur, et M. F... reçoit l'une portant l'autre !

C'est cette histoire qui fut racontée l'autre soir au bal par les deux concitoyens du nouveau mari, et qui fit naître autour de la jeune et charmante femme une sympathie telle que, pour la mieux approcher, une foule de personnes s'empressèrent de s'emparer de tous les logements qui se trouvaient encore vides à l'*hôtel du Pavillon*, où M. et Mme F... sont descendus, et sur le large balcon duquel on voit l'héroïne de cette étrange histoire, plusieurs heures chaque jour, contemplant la plage animée et le bruyant mouvement du port aux heures de la marée.

M. F..., qui est fort riche, conduira cet hiver sa jeune femme à Paris, où elle paraîtra dans la brillante société de Mme Orfila, à laquelle elle est déjà recommandée.

Une lettre qu'on nous communique dit que M. Jules Sandeau est à Bourbon-l'Archambauld avec son coquarante M. de Sacy. — On raconte aussi que M. le préfet de la Vienne, qui est aux eaux de Royan, paraît fort contrarié de voir un nom, excessivement voisin du sien, répandu dans une spécialité à laquelle ses graves fonctions ne lui ont jamais permis de songer, et signer de nombreuses chroniques dont tout le mérite n'est pas pour lui une circonstance atténuante... Cet honorable préfet se nomme Paulze d'Ivoy. — M. Solar, vaudevilliste, bien que millionnaire, — ou millionnaire quoique vaudevilliste, — est aussi à Royan avec son jeune et brillant ami Ad. Gaiffe, dont M. Scribe ne regrette pas la plume momentanément brisée.

Une autre lettre de nos correspondants disséminés partout où nous ne pouvons être, nous apprend qu'à Arcachon, bains de mer de Bordeaux, un arrêté local défend de fumer... dans les bois de pins qui ornent le paysage. Le premier contrevenant a été un vice-président de la Société des auteurs dramatiques de France, celui qui a quelques droits d'être appelé Don Luiz de Lurina, lequel, à cette heure même, s'apprête à aller représenter l'éloquence littéraire française au congrès de la propriété intellectuelle de Bruxelles. M. Louis Lurine a payé 50 francs d'amende, et, ce qui est pire, a dû éteindre son panatella, sans pour cela être soustrait aux rigueurs du procès-verbal. Le second délinquant, tout aussi innocent que notre spirituel confrère au sujet de l'ordonnance, est, nous écrit-on, M. Hovyn de Tranchère, ancien représentant du peuple.

On m'a montré à l'établissement une belle jeune personne qui a résolûment fait manquer, il y a peu de jours, un mariage arrangé par sa famille, avec un jeune auditeur au conseil d'Etat. Mlle M... a de l'ambition, elle rêve un mari de l'étoffe dont on fait des ambassadeurs ou des ministres. Son futur, à la veille d'être maître des requêtes à vingt-six ans, serait conseiller dans peu d'années, et le reste ne serait pas impossible ! « C'était, — lui avait-on assuré, — un esprit sérieux, un penseur, un homme fait pour en diriger un millier d'autres ! » Elle l'acceptait pour tel, et se voyait dans dix ans faisant les honneurs officiels d'un des grands hôtels des hauts fonctionnaires de l'Etat.

Un matin elle entre à l'improviste dans le salon de lecture des bains... L'auditeur est là... il lit le grave *Moniteur* !... quelque sérieuse et lourde *Revue* à couverture jaunâtre, direz-vous... — Hélas, non, rien de pareil ! Le jeune homme tient un recueil dans la lecture duquel il semble absorbé avec un indicible plaisir ! Mlle M... s'approche... regarde...

C'est la *Gazette rose !*... et l'article qui l'absorbe si profondément est intitulé : le *Carlin de madame de Pompadour*... Horreur ! Mlle M... s'éloigne indignée, déçue, irritée... elle va tout raconter à son père, et clôt sa catilinaire par cette foudroyante condamnation :

« — Jamais un homme qui se divertit ainsi d'une *Gazette rose* ne deviendra ministre ! »

Le soir même elle quittait Boulogne, et si le mot de cette fugue implacable échappe encore au brillant auditeur au conseil d'Etat si imprudemment égaré dans une lecture futile, il pourra bien l'apprendre par le *Monde illustré !*

Dieppe...

Le soir de notre retour, nous trouvions ici des lettres nous déclarant que Paris était une fournaise, et que les lancinantes chaleurs de juin y étaient revenues. Quel charmant contraste, et quelle soirée d'un côté la serre, — la ville, — de l'autre la mer. Du côté de la ville, c'est l'ombre où les toits des maisons se denticulent plus noirs que le ciel du fond. Çà et là l'obscurité est comme piquée par les feux des habitations. On voit resplendir les fenêtres de la princesse R...off, qui tous les soirs offre le thé à une quarantaine de personnes qu'elle recrute elle-même sur la plage de la façon la plus originale..., ce qui serait un procédé d'intrigante si ce n'était l'aplomb d'une très grande dame !

« — Monsieur ! — dit-elle, en abordant tout droit la personne sur laquelle ses informations l'ont à l'avance édifiée, — je suis madame de R...off, vous seriez fort aimable de venir ce soir prendre une tasse de thé chez moi, avec mes amis, parmi lesquels vous trouverez probablement des vôtres ! »

Ce mode de recrutement est bizarre. Il réussit pleinement à la princesse ; elle a constamment chez elle le dessus du panier social. Mais aussi bizarres que ses invitations sont quelques amis de son humeur. Depuis quatre soirs elle recevait une étrangère assez jolie, excessivement élégante, et lionne de la plage par les affiquets. La dame est ici avec deux petits enfants, dont s'occupe une femme de chambre gouvernante. Tout absorbée par ses toilettes, l'étrangère laisse ses enfants à l'hôtel, ou dans l'eau, sous l'unique surveillance de cette vieille fille, qui semble leur véritable mère. L'autre soir la dame arrive chez la princesse dans une toilette insensée pour de tels rivages : moire antique, point d'Alençon, fleurs dans les cheveux, etc.

— Quelle est donc la fortune de Mme V... ? — demande la boyarde au comte de B***, une de ses notables recrues.

— Elle vit à Paris d'une pension que lui fait son mari, un opulent banquier de ***

— Une pension de cent cinquante mille francs ?

— Non... de quarante mille seulement ; je le tiens du correspondant parisien du mari.

— Mais alors, comment fait-elle ?

— Elle dépense trente mille francs pour ses toilettes... et dix mille pour le reste!

— Comment, le reste?

— Oui... Personne n'est reçu chez elle... un quatrième étage, dit-on, sur la cour. Elle se nourrit de ce que lui envoie un mauvais petit traiteur du coin... Quant aux enfants, vous voyez le soin qu'elle en a!... Tout passe en toilette, en flafla...

La princesse ne répondit rien et alla droit à la dame:

— On vient prévenir que vos enfants sont malades, madame... Peut-être feriez-vous bien d'aller les rejoindre!

Tel fut l'étrange congé donné à une sorte de folle. Dès le lendemain toute la plage le sut. Nous devons dire que le procédé de la princesse en *off* n'a pas eu un complet assentiment, et que dès le lendemain, une douzaine de personnes regrettables crurent ne devoir plus se réunir chez elle. Quant à l'étrangère trop crinolinée et si brutalement congédiée, elle a quitté Dieppe sur-le-champ. On la dit à Boulogne.

Il y a ici une petite colonie d'écrivains et d'artistes qui sont l'objet de l'attention des femmes du monde, toujours curieuses de voir ou d'entendre ceux qui sont sur les divers degrés de l'échelle de la célébrité. En artistes du son, on compte MM. Alexandre Batta, Félix Godefroid, Goria, Battailie, Arthur Kalkbrenner; et comme trait d'union entre ceux-ci et les écrivains, c'est-à-dire appartenant aux deux genres, — cet excellent Léon Gatayes, harpiste, sportman et critique du *Siècle*. Parmi les artistes de la plume, on remarque M. Arsène Houssaye, qui vient faire prendre l'air de la mer à la rosette de pourpre fraîchement éclose à sa boutonnière; — M. Auguste Luchet, un Dieppois, si je ne me trompe; — Raymond Deslandes, autre Dieppois, pour sûr; — Alexandre Weill, une des plumes ingénieuses de la postérité d'Abraham; — et enfin M. Régnier, l'un des plus célèbres sociétaires du Théâtre-Français, comédien excellent et écrivain, dont tout le mérite est obscurci par un défaut immense et bien rare par les temps présents: la modestie! Parmi les femmes remarquées à d'autres titres que leurs crinolines ou l'éclat des plumes balancées sur leurs chapeaux genre Louis XIII, il faudrait citer plus d'une page de l'almanach de Gotha. A côté de sa parente Bennoise, l'élégante Mme de L..., on voit se promener sur la plage la comtesse M..., fille de Mme de Balzac. Les dames attendent à Dieppe le jour prochain où apparaîtra devant la rampe du Théâtre-Français, et comme fête d'inauguration poétique de la nouvelle salle, l'*Œdipe roi* de leur cousin, le futur académicien Jules Lacroix.

M. Arsène Houssaye, qui arrive du Rhin, racontait hier l'histoire suivante:

Un jeune homme quitte une ville du Nord pour aller servir de précepteur dans une famille italienne. Son père et sa mère se saignent des quatre membres, comme on dit, pour lui former une somme de trois cents francs, nécessaire à son voyage et à son installation. En passant à Cologne, il fait une mauvaise rencontre féminine qui lui en croque deux cents. Il s'embarque sur le Rhin avec son reste, arrive avec soixante francs dans une ville de jeu... et les risque; nous voulons dire qu'il les perd! Que faire désormais, et comment aller en Lombardie où il est attendu?

Ce mauvais diable de garçon remarque que des gens posent sur le tapis vert une espèce de cartouche de papier bleu, cachetée par les deux bouts, en criant:

— Dix louis, vingt louis au rouleau!

Ce qui signifie qu'on engage le dit rouleau, qui contient mille francs, pour la somme annoncée. Si l'on gagne, on prend son gain et son rouleau; si l'on perd, le rouleau est éventré et allégé de ce qu'on doit. Notre drôle sort, revient, prend un rouleau dans sa poche, et s'écrie comme le ferait Mlle Adèle Courtois ou toute autre princesse en voyage:

— Vingt louis au rouleau!

Il perd! il renouvelle la déclaration. Il perd encore: il faut payer. M. Martin, un ancien directeur des jeux de Paris, qui occupe un poste d'ordre dans la ville en question, prend le rouleau pour en extraire la somme perdue, le brise... et n'y trouve qu'une menue monnaie de cuivre!

Le précepteur... dans l'embarras, avait ramassé à terre des débris de véritable rouleau d'or, et s'était confectionné ce faux rouleau, dans le coupable espoir de s'en faire un enjeu de gain, — à retirer en cas de bonheur, — à abandonner dans la chance contraire.

La découverte d'une telle fraude fait sur-le-champ esclandre. Les gens de police accourent; on emmène le gaillard dans un cabinet, pour l'interroger. Là, il avoue tout... et on comprend le reste! La police veut l'emmener. M. Martin prend la parole.

— Messieurs, dit-il, le dimanche, l'ordre des salons de jeu nous appartient; vos fonctions sont suspendues! Permettez-moi d'user de nos privilèges hebdomadaires!

Puis s'adressant à l'escroc:

— Jeune homme, ajoute-t-il, voilà les trois cents francs que vos pauvres parents vous avaient fourni avec tant de peine pour commencer votre état... partez sur-le-champ... Allez où l'on vous attend! Si vous n'avez fait que céder à une coupable pensée, à un déplorable vertige, si vous n'êtes pas mauvais et déjà corrompu, la leçon que je vous donne, en vous sauvant, devra vous causer plus d'émotion salutaire que la prison de ces messieurs ne doit vous inspirer de terreur. C'est en pensant à votre vieille mère, que je vous sauve... Allez! et dans quelques années, si vous êtes devenu un honnête homme... eh bien! écrivez-le moi, et je m'estimerai heureux de mon indulgence d'aujourd'hui!

Le monsieur ne se le fit pas dire deux fois. A cette heure il est à son poste en Lombardie. Pourra-t-il écrire un jour à M. Martin?

Nous nous amusons tous ici, à l'heure du déjeuner sur la plage, d'un garçon de service venu de Paris, comme renfort de saison, et qui pousse la politesse et l'obséquiosité jusqu'au grotesque.

— Garçon... une cotelette aux pommes?

— Certainement, monsieur... Je vais m'empresser de vous l'offrir!

— Garçon... avez-vous de la crevette?

— A coup sûr, monsieur... Ne doutez pas du plaisir que j'ai à vous le garantir!... (A un autre.) Monsieur, voici votre sole frite... J'espère qu'elle aura l'honneur que vous la trouviez bonne!

Et ainsi de suite, à propos de tout.

Il y a sur la plage, à l'extrémité du port, une maison élégante, bâtie l'an dernier par un Rouennais, comme spéculation d'été. Cette maison, tout ornée de sculptures et d'œuvres de ferronnerie, est celle où, l'an passé, M. Millaud conçut et étudia sa grande affaire du percement de l'isthme de Panama, — projet déjà ébauché en 1849 par une société d'hommes de vives conceptions, — desquels faisaient partie l'ancien ministre des finances de la république, M. Duclerc, et un célèbre auteur dramatique, qui arrivait de son ambassade de Lisbonne: M. Félicien Mallefille.

La maison en question, un peu éloignée du centre, a souffert, pendant les premières semaines de la saison, du peu de vogue des bains de mer; aussi, pour parer à l'inconvénient, la signalait-on dans les journaux, afin de lui trouver des hôtes. L'affiche qu'on lit encore sur ses murailles est un peu singulière; elle y déclare cette maison: « Résidence confortable et aristocratique pour les familles opulentes de France, — d'Angleterre, — d'Allemagne et de Russie. » Un très-opulent Américain qui arrivait à Dieppe, M. de Errazu, en voyant cette affiche, s'écria:

— L'habitation me conviendrait... mais ma nationalité en semble exclue avec l'Espagne, le Portugal, etc., etc.; donc, je vais installer ma famille à l'hôtel Royal!

A l'hôtel Royal... malgré l'affreux surtout de cuivre-empire qui m'a si souvent coupé tout appétit l'an dernier, et auquel j'ai cru devoir dire ici son fait!

Dans l'intérieur de l'enceinte de l'établissement si intelligemment conduit par M. Darche, et où abondent toutes les distractions du genre thermal: cabinet de lecture abondamment pourvu, excellent orchestre, salon de jeux, etc., etc., se trouvent, en outre d'un restaurant, un gymnase, un tir, et, à la grande joie des nombreux enfants qu'on amène ici, le théâtre de Guignol. Voici le couplet par lequel l'*impressario* termine toutes les représentations où Arlequin et son chat rossent le commissaire:

> *Messieurs*, si cette pièce
> A pu vous amuser,
> Ici je l'exerce
> Pour vouloir vous recréer,
> Le bonheur que j'inspire,
> Est de vous revoir souvent
> Et d'entendre applaudir,
> Le public des enfants.

Le tout est chanté sur l'air de la *Flûte enchantée* de Mozart.

J'ai parlé plus haut d'un mariage manqué pour cause de *Gazette rose* lue par un futur ministre. Voici une autre rupture dans le même genre.

M. S... est un restaurateur retiré depuis un an des trois plats au choix pour trente-deux sous, dans les parages du Palais-Royal. Il a rencontré ici une famille d'Evreux. Entre le papa et la maman, y pousse, entre autres, une assez belle jeune fille tout près de ses vingt ans. Elle a transpercé le cœur de l'ex-restaurateur d'une flèche qu'on ne lui voit pourtant point sortir du dos. L'idée d'un mariage a séduit notre homme et n'a pas déplu à ces gens d'Evreux. Mais comme tout marchait fort bien, voilà que tout à soudain manqué, lorsque le restaurateur à trente-deux sous a appris soudain le nom de sa future...

Elle se nomme *Julienne*!

Vous comprenez bien que notre gargotier n'a pas osé braver un nom si souvent proclamé dans ses potages au choix!... Tout est donc rompu, il a fui vers d'autres rivages..., c'est bien le cas de s'exprimer ainsi.

« Monsieur! — nous dit hier une belle dame, qu'il faudrait appeler une *pelle tame*, pour parler selon sa prononciation francfortoise, — je vous prie de dire un petit mot dans vos journaux au sujet des chaises qu'on place maintenant dans les lieux publics. Depuis un ou deux ans, sous prétexte d'élégance et de confortable, on s'est mis à remplacer partout les vieilles et classiques chaises de paille, dites chaises d'église, par des siéges en fer creux... en fer plein... qui font sans doute bien mieux à l'œil, mais fort mal au reste! Je ne parle pas des robes de velours, des mantilles dito, des vêtements de soie, qui reçoivent une indélébile empreinte des tissus, des grillages de fil de fer qui forment siége et dossier! Je veux même passer sous silence la perfide fraîcheur de ces meubles ferrugineux... Je ne veux réclamer qu'à cause de nos pieds que nous ne savons plus où mettre! Vos chaises nouvelles de *Tronchon*, je crois, n'ont pas de barreaux... Or, comment faire? Au moins, les vieilles chaises de paille et bois, qu'il n'était pas défendu de nous offrir neuves, avaient à foison ces bienveillants barreaux qui permettent la commodité et la variété coquette des attitudes! Avec votre fer, plus rien! On ne sait comment s'arranger, et c'est horrible! Est-ce l'aurore d'une exploitation des fameux petits bancs transportés hors des théâtres qui point avec ces chaises d'usine? Je ne sais, et cela pourrait bien être! Dans tous les cas, ô monsieur, répandez pour nous, femmes bien embarrassées de nos pieds, quelques fleurs et quelques pleurs sur la déplorable disparition des bonnes vieilles chaises de paille et d'église, et vous aurez bien mérité de toutes les jambes de la plus belle moitié! »

C'est fait. Ajoutons à l'éloge de l'établissement des bains de Dieppe, qu'il est, jusqu'à ce jour, resté fidèle à la vieille chaise classique. Puisse donc le progrès s'attarder ici sur ce point, bien que plus d'une de ces dames, en soulevant ainsi ses pieds sur de complaisants barreaux, oublie trop les perfidies de l'abominable crinoline...

Voici ce que nous avons tous vu ce matin:

Un monsieur dans le presque strict costume de la Genèse, et fuyant à toutes jambes sur le sable de la marée basse, pour s'échapper dans la direction des cabines de toile du sous-établissement voisin de l'enceinte principale... et un autre monsieur, du sein de l'eau criant: « Arrêtez! arrêtez-le! »

Information prise, voici les faits qui ont motivé ce petit tableau maritime:

Il y a un mois, un Parisien se trouve à Lauzanne, prêt à prendre le vapeur du Léman. Comme il était dans la foule du quai, il se sent pressé d'un peu trop près par un quidam. Il se retourne, le regarde... Celui-ci, un être barbu — et d'une physionomie que la mémoire ne peut manquer de daguerréotyper sur-le-champ, — s'excuse et s'éloigne. Le monsieur s'embarque... et quand le vapeur est au large, il s'aperçoit que son porte-monnaie, qui ne portait pas César, mais toute sa fortune, a disparu... entre les mains de l'escogriffe, à n'en pas douter! Que faire? Il est trop tard pour courir après un gaillard qui n'est certainement pas resté pour rendre gorge, ou des comptes! Le volé révèle l'affaire à ses amis, on s'arrange en commun, et le voyage n'en continue pas moins. C'est égal, notre Parisien regrette vivement ses cinq cents francs!

Il revient à Paris, et l'autre jour il lui prend fantaisie de venir passer huit jours à Dieppe. Or, à son premier bain, avec qui se trouve-t-il face à face, en pleine eau?

Avec son voleur suisse, monsieur!

— Canaille! Mes cinq cents francs! s'écrie-t-il en nageant vigoureusement vers le drôle qui, assurément, n'était point là dans l'espoir de détrousser quelqu'un! Celui-ci reconnaît sa victime du Léman, comme il en est reconnu, et perd la tête... mais non les jambes! il court comme un voleur, qu'il est, et cherche un abri dans quelque cabine du rivage, décidé à s'y affubler de n'importe quelle défroque il trouvera. Mais le volé, la première explosion passée, s'est dit qu'il allait se jeter dans une affaire difficile... que la preuve du délit suisse serait impossible à présenter à Dieppe, et que le plus sage était de s'en tenir à la terreur inspirée à son escroc, bien sûr qu'il disparaîtrait par le prochain convoi. Et en effet, depuis, oncques le drôle ne se revit!

J'aurai, dimanche prochain, si je suis encore à Dieppe, à vous raconter l'histoire... Mais si j'allais vendre aujourd'hui la peau de l'ours qui court encore?

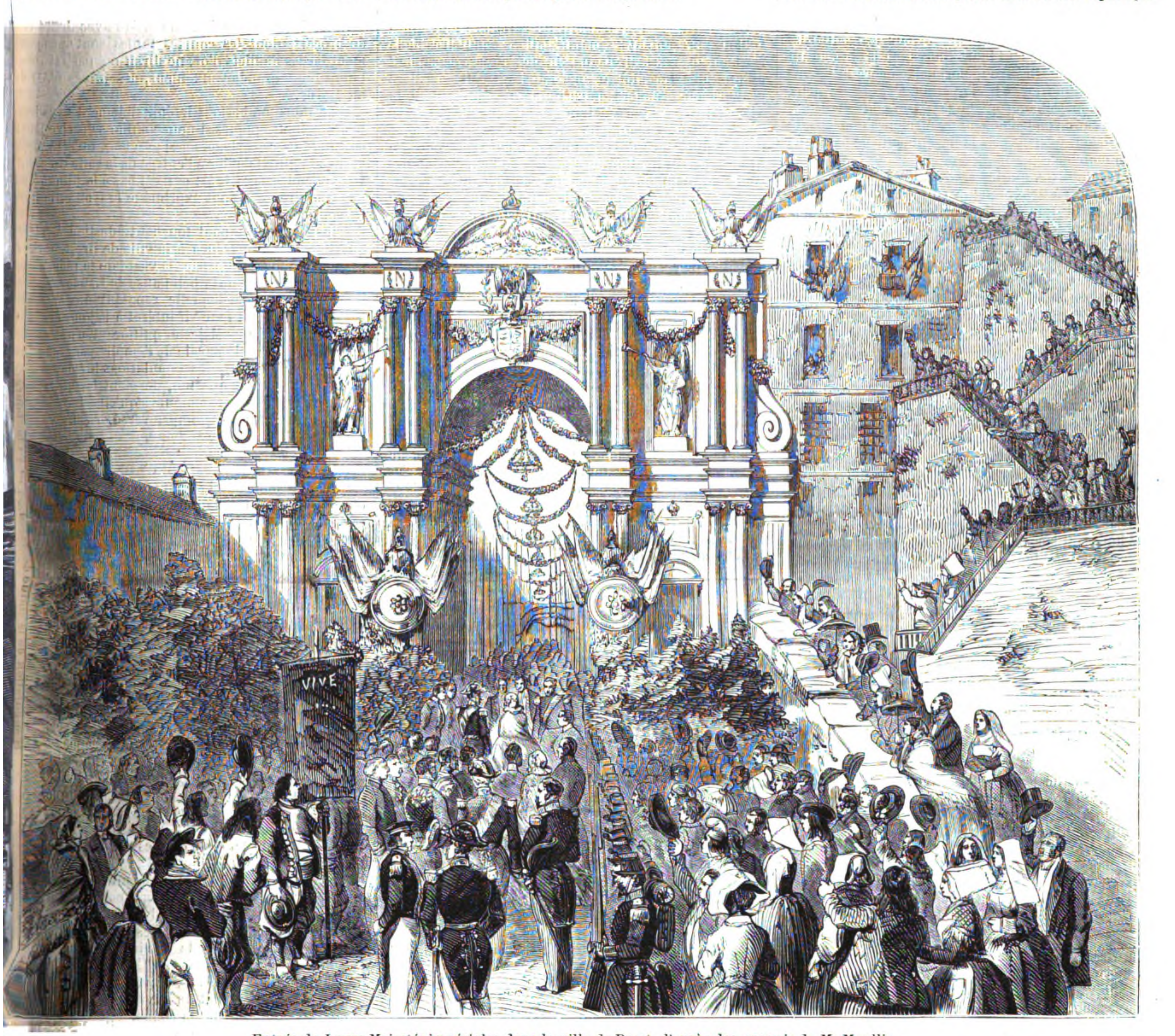
JULES LECOMTE.

Inauguration de la statue de Napoléon Ier à Cherbourg.

Chronique de la province et de l'étranger.

Les fêtes de Cherbourg sont terminées. Leurs Majestés impériales, après avoir présidé à l'inauguration de la statue de Napoléon Ier (gravure de la page 116), dominant ce puissant arsenal pour lequel il avait rêvé les merveilles de l'antique Égypte, — rêve hier, réalité aujourd'hui, — se sont embarquées le 8 de ce mois, à deux heures de l'après-midi, sur le vaisseau *la Bretagne*, et, une escadre pour escorte, ont fait voile vers notre grand port de l'Armorique.

Le temps était magnifique, le ciel d'une sérénité inaccoutumée sur nos côtes septentrionales, la mer unie comme l'est rarement l'océan normand, ce *trac-*



Entrée de Leurs Majestés impériales dans la ville de Brest, d'après des croquis de M. Moullin.

Armoricanus si redouté des anciens navigateurs. C'est au milieu de ces assurances des flots et du propices que l'escadre, vent sous vergues, le vaisseau impérial en tête, le *Donawerth*, l'*Arcole* et le *Napoléon* s'avançant dans son sillage, la *Reine Hortense*, le *Pélican* et l'*Ariel* marchant ensuite, a défilé, triples salves des forts et aux acclamations de la foule dont la mosaïque vivante couvrait les hauteurs de la plage. Deux heures après, ses vaisseaux, plongeant dans les brumes légères de l'horizon, disparaissaient aux regards.

⁂

Vers six heures du soir, ils voyaient poindre successivement à l'horizon des cimes vaporeuses que les rayons du soleil couchant teintèrent de tons carminés; c'étaient les fraîches et riantes îles de l'archipel normand : Origny, Anglesey, Guernesey, Jersey, ces vertes émeraudes de la couronne suzeraine de l'Angleterre.

— Quel dommage, dit à un homme de lettres, hôte en ce moment du vaisseau *la Bretagne*, un des officiers de l'état-major du vice-amiral Romain-Desfossés, que ces jolies îles, en vue de nos côtes et dans nos eaux, appartiennent à l'Angleterre !

— Vous vous trompez, lieutenant, lui fut-il répondu.

— Comment cela ?

— Vous voulez dire que c'est dommage que l'Angleterre leur appartienne ?...

Le marin regarda le lettré avec un étonnement interrogateur.

— Sans doute, reprit celui-ci. Quand l'Angleterre les a-t-elles conquises?

— C'est ce que je ne pourrais vous dire; mais ce qui est incontestable, c'est qu'elle les possède.

— De fait, oui ; mais en droit et en histoire, ce sont bien elles qui possèdent l'Angleterre, et cela depuis bientôt huit siècles; car c'est depuis la conquête de l'Angleterre par nos braves Normands qu'elles lui sont unies ; unies comme le sol victorieux l'est à terre vaincue, comme pays dominateur à la contrée soumise. Les siècles ont passé sur ce grand fait, et loin de le changer, ils l'ont consacré. La Normandie, — et ces îles sont le seul lambeau que la France en ait laissé à nos voisins, — est bien toujours, à l'égard de l'Angleterre, le pays conquérant, dominateur, suzerain, et l'Angleterre, *vice versâ*, la terre conquise, soumise, vassale. N'oublions pas et ne laissons pas dénaturer les faits, surtout quand ils changeraient, je ne dirai pas en honte, mais en sujet de regret, ce qui est une gloire et un sujet de légitime orgueil pour la France.

Un auguste personnage, qui en ce moment fouillait l'horizon de l'objectif d'une longue-vue, avait sans doute entendu cette conversation ; un sourire sembla même venir donner sur ses lèvres l'appui de son approbation à cette rectification historique... Ces points vaporeux s'estompèrent, puis disparurent. On était en pleine mer.

⁂

En pleine mer !... Voilà une illusion poétique à laquelle le voyage de Cherbourg à Brest a porté un coup terrible !

En pleine mer !... Quelles émotions ne se promettaient pas du grand spectacle qui devait alors se déployer à leurs regards, beaucoup de ceux, — et les journalistes surtout, — qui avaient obtenu le passage sur les vaisseaux !... En pleine mer !... les vagues partout ! au-dessus, le ciel ; au-dessous, l'abîme... l'immensité ! Phrases ronflantes que tout cela ; mots purement sonores.

Il est de fait que rien n'offre moins l'image de l'immensité que le spectacle que l'on aperçoit du pont d'un vaisseau en pleine mer.

D'abord, ainsi placé à la surface des flots, l'horizon est loin d'avoir l'étendue qu'on suppose, et l'uniformité de cette étendue qu'embrasse le regard contribue encore puissamment à la faire paraître moins vaste. On a rêvé l'espace sans limite, en sorte que tous les prestiges de l'idéal suscités par l'imagination viennent ajouter à la déception que rencontrent les yeux.

N'est-ce que cela ?... Telle fut la pensée que chacun, sans oser l'avouer, sentit naître irrésistiblement dans son esprit. Quelques-uns tentèrent bien encore d'exclamer quelques phrases conventionnelles... mais ces phrases sonnaient creux, et l'on sentait que leurs

points admiratifs manquaient d'aplomb. La plupart de nos nouveaux marins se turent... Ce silence était tout un désaveu, ou plutôt un aveu.

Joignez à cela que la contemplation de cette solitude houleuse, régulière, monotone, d'une identité implacable, jette dans l'esprit une impression de tristesse qu'on y sent monter comme une espèce de vertige.

∴

Le temps de souper a suffi pour que l'on se retrouve en vue des côtes de France ; les étoiles inconnues qui apparaissent de temps en temps à l'horizon, feux fixes, ou à éclipses régulières, sont en effet les phares de la plage bretonne ; l'escadre qui, jusqu'à ce moment, a serré le vent, laisse arriver et porte à plein le cap dans l'ouest.

Passagers et officiers, après avoir passé une partie de cette nuit sereine sur la dunette et sur les gaillards, gagnent successivement leurs cadres, où les attend un profond sommeil. Beaucoup dorment encore le lendemain matin, que l'escadre impériale a rallié les deux vaisseaux de soixante-quatorze *l'Austerlitz* et *l'Ulm*, qui, mus par de moins puissantes machines que le reste de la division, avaient pris le devant pour ne pas alanguir sa marche.

La frégate *l'Isly*, qui les accompagnait, fut détachée pour annoncer à M. le préfet maritime de Brest l'approche de l'escadre impériale ; celle-ci, en avance sur l'heure annoncée, par suite des circonstances météorologiques qui avaient secondé sa marche, modéra son aire. Son arrivée sur la rade de Brest était indiquée d'une heure à deux heures. A une heure et demie la *Bretagne*, son matelot, tête de colonne, franchissait le goulet, saluée par l'artillerie des forts et par le canon de six vaisseaux français mouillés dans les eaux de la grande baie d'Amor.

∴

La perspective qui s'offrit en ce moment à tous ceux qui se trouvaient sur les dunettes et sur les passavants des vaisseaux était une des vues les plus admirables que puisse embrasser un regard.

« Jamais, se serait écriée l'impératrice émerveillée par la beauté pittoresque de ce lac maritime, dont trente-six kilomètres de plages et de falaises encadrent la surface plane comme un miroir, jamais je n'ai vu un si imposant spectacle ! »

C'est qu'aussi tout concourait en ce moment à prêter un caractère saisissant à cette rade sans pareille. A gauche se dressait, sur ses rocs escarpés, le vieux château aux donjons gothiques, et qui, dédaigneux de son antiquité féodale consacrée par l'histoire, voudrait se rattacher à l'époque gallo-romaine par sa pseudo-tour de César ; le cours d'Ajot, le boulevard brestois, le port, ses forts et ses quais monumentaux ; à droite, c'était la jolie petite église de Plougastel qui dresse pieusement son clocher ogival, non loin de l'embouchure de la rivière de Châteaulin ; au fond, s'étendait le plus gracieux amphithéâtre qui puisse être formé par une gradation de collines ; et dont les versants, émaillés de hameaux : Lanilleli, Plouforden, Lannion, s'offraient profondément déchiquetés par la crique de Landivisiau, l'anse de Lambersach et l'embouchure de la Dolas (page 124, 2e gravure).

Et pour animer ce beau site maritime, des flots de populations couronnant toutes les élévations et ruisslant sur toutes les pentes, et pour l'éclairer, un ciel sans nuages et un soleil torride.

∴

La *Bretagne* et son imposante escorte n'avaient pas encore jeté l'ancre, qu'une magnifique yole se dirigeait vers le vaisseau impérial, en effleurant à peine les flots sous la vigoureuse impulsion de ses vingt-six rameurs. Cette somptueuse embarcation servait enfin à la destination pour laquelle elle avait été confectionnée : le transport d'un empereur, mais après un demi siècle d'existence presque oubliée.

Son origine remonte, en effet, au premier empire et son bers ne fut pas reçu par un chantier français ou du moins resté français, car Anvers l'était alors que le Rhin et l'Escaut mugissaient à notre frontière. Ce chef-d'œuvre de structure navale, tout éclatant de l'art flamand, mérite une description à part.

Les Gloires et les Renommées qui supportent à l'arrière la tente de velours écarlate semé d'abeilles d'or que surmonte l'aigle essorant, seraient des chefs-d'œuvre de cette sculpture, restée loin, il est vrai, de la pureté de l'art grec, si ces gracieuses néréides, qui soutiennent la galerie au dessus de l'eau, ne captivaient les regards par les lignes si harmonieuses de leurs beaux corps enroulés. Une frise, formée d'un bas relief de la plus remarquable exécution, règne autour du plat-bord et unit les sculptures de l'arrière au groupe de tritons, du plus charmant entrain, qui sonnent de la trompe marine à la guibre. Il est difficile de se former une idée de l'effet splendide produit par cette décoration artistique tout éclatante d'or.

C'est sur cette yole de gala, suivie par une escorte d'honneur formée de quarante canots du port, que l'empereur et l'impératrice se dirigent vers le débarcadère. Les maisons des quais sont ornées de fleurs et de drapeaux ; deux lignes de mâts vénitiens parés de banderoles et unis par des guirlandes de feuillages supportant des couronnes et des corbeilles de fleurs se développent sur tout le parcours du cortége, bordé par les troupes de terre et de mer et par des députations des communes du Finistère. Leurs Majestés impériales sont reçues au milieu d'une population de l'aspect le plus étrange, par M. le maire de Brest, qui leur offre les clefs de la ville, sous un arc de triomphe de forme monumentale. (Gravure de la page 117.)

On est frappé tout d'abord du caractère tout différent que présentent les manifestations populaires de la Normandie et de la Bretagne. On ne s'en fera cependant qu'une idée incomplète en comparant cette dernière gravure à la première de ce numéro, représentant la visite faites par Leurs Majestés et la reine d'Angleterre au fort et à la montagne du Roule, car c'est moins dans la différence des costumes que dans celles des attitudes, de l'animation, des gestes, de l'expression des traits, du diapason, de la gamme, et nous dirions presque de la mesure des acclamations, que se révèle respectivement le caractère si contrastant de ces populations.

Le Normand est démonstratif, bruyant, il est bien l'héritier de ces hommes du Nord, aventureux et chevaleresques, qui, du neuvième siècle au onzième ravagèrent tout l'ouest de l'Europe, et qui, plus tard, se trouvant trop à l'étroit dans cette province, à laquelle ils avaient donné leur nom, s'emparèrent de la Sicile, de l'Italie méridionale, de la Thessalie et de l'Angleterre. Le Breton, au contraire, a quelque chose de plus concentré, de plus intérieur, qui rappelle les antiques tribus celtiques, que les premières lueurs de l'aube historique nous montrent sur cette plage, et qui en semblent une des harmonies. C'est bien, en effet, le fils autocththone de cette terre des chênes, de ce sol des granits, ou tout est austère et durable. Ses mœurs sont encore celles des anciens jours ; son langage est le kimri pur, ses costumes sont encore ceux de cette *Gallia braccata*, Gaule porte-braie, comme les Romains désignaient le territoire transligérien.

Cette austérité de physionomie, d'attitude, cette sobriété d'expression extérieure a cependant certains contrastes qui n'en sont que plus saisissants ; ses émotions contenues n'en sont que plus profondes, et quand elles se manifestent, c'est tour à tour avec une puissance et une naïveté, avec une force et une poésie qui frappent et qui séduisent. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué par quelques mots, un des traits distinctifs de la réception de l'empereur à Brest a été la profusion des fleurs, qui rappelaient involontairement les solennités du mois de Marie et lui donnaient comme un parfum de la Fête-Dieu. C'était là surtout son côté populaire.

Cette réception a eu aussi le côté grandiose des fêtes officielles : elles ont commencé par une solennité religieuse. Le premier acte de l'empereur sur ce vieux sol breton, que, dès le quatrième siècle, la guerre des Bagaudes, suscitée par l'arianisme de la cour de Ravenne, nous montre si profondément attaché aux traditions apostoliques, a été un acte de foi. C'est à l'église Saint Louis qu'il s'est rendu tout d'abord pour demander au premier pasteur du diocèse sa bénédiction et ses prières.

Le lendemain a été consacré à la visite de la ville et de l'arsenal ; la fonte de deux grandes des pièces de fer qui constituent l'organisme métallique de nos colosses maritimes et l'éruption d'une mine de 10,000 kilos de poudre qui a jeté à soixante mètres en l'air toute une montagne, ont été les incidents principaux de cette journée. Elle a été couronnée par un bal magnifique dont l'intermède restera un des souvenirs caractéristiques de ce voyage.

Contredanses, polkas, schotichs se sont subitement interrompues ; une harmonie agreste, demi-sauvage même, a succédé aux molles ondulations des valses et aux mélodies sautillantes des quadrilles : ce sont les voix nazillardes des *bignous* : de jeunes couples de paysans appartenant aux différents cantons du département viennent, sous leurs étranges, pittoresques et charmants costumes nationaux, exécuter devant Leurs Majestés impériales les danses traditionnelles du pays. Partez, garcailles, voilà l'*an inigous, aso va dous* du vieux temps qui retentit.

∴

Avez-vous admiré parfois en gravure le vrai type du paysan breton ? Le voici : c'est la veste blanche à grands boutons de nacre, c'est la braie flottante de Lambézellec, ce sont ces feutres à larges bords d'où s'échappe une longue chevelure d'or, et ces souliers à boucles d'acier luisant. Ce franc villageois avec la jeune fille, dont la coiffe de dentelle à barbes relevées accompagne si gracieusement le visage, c'est bien le jeune fils de cette vieille terre où tout se renouvelle sans changer.

Ces danseuses aux calottes de velours brodées d'or qui rappellent les vierges grecques des poëmes de Byron, et leurs danseurs en caftan bleu à brodures en soutache noire, — de vrais klephtes, — ce sont les enfants de Pont-Aven, la bourgade chérie des fées.

Place aux gars de Plou-d'Amerson, les voilà avec leurs houpelandes écarlates, ces héros un peu tapageurs des pardons, ardentes natures courbant aussi bas le front devant le saint ostensoir qu'ils le relèvent haut devant tout ce qui n'est pas Plou-d'Amersonnois.

Et les jeunes filles de Landivisiau avec leurs robes de brocart, dont les courtes tailles sont si coquettement lacées de filets d'or, ne dirait-on pas, si ce n'étaient leurs grands yeux bleus, des juives d'Alger ou du Maroc.

Mais nous tomberions irrémissiblement dans les dénombrements épiques si nous voulions décrire tous les costumes de ce cortége, aussi gracieux qu'étrange ; regardez le plutôt défiler à l'entrée de la salle du bal (gravure de notre page 124) ; ce n'est pas à la plume à vouloir traduire ce qu'ont exprimé le crayon et le burin. Passons donc !

L'inspection du pont tournant, destiné à relier le quartier de Recouvrance à la ville de Brest, celle des grands travaux du Portzic, la visite de la rade, et particulièrement celle de la belle anse de Landevenec, sur les eaux calmes de laquelle reposent nos vaisseaux désarmés, offrirent leur vif intérêt à la journée du 11. Le lendemain, Leurs Majestés quittèrent, à neuf heures du matin, la capitale navale de l'empire pour continuer leur voyage à travers les populations bretonnes, sous l'escorte d'honneur que leur forment les groupes de cavaliers des diverses communes qu'elles traversent en se dirigeant à travers Quimper vers Lorient.

∴

Quelques mots sur Lorient, dont notre illustration offre la vue, en attendant que nous retracions les intéressants épisodes du voyage impérial qu'il vient de voir s'accomplir.

Ne demandez pas à ce beau port de notre marine militaire les prestiges de l'antique illustration dont les villes aiment à entourer leur berceau. Ces terrains ondulés dont le Scorff et le Blavet baignent aujourd'hui de leurs eaux indolentes les bords animés par le travail de son activité et de ses mille bruits, étaient il y a à peine trois siècles, de tranquilles marécages et de paisibles bruyères, qu'un vieux château féodal abandonné dominait de son donjon en ruines.

Qu'à l'entrée de la crique profonde où il est assis ait existé l'antique Blabia que pour distinguer de la Blabia de l'est, *Blabia reter*, on ait nommée *Blabia wert*, ou Blabia du couchant, c'est possible.

Que ce Blabia-wert ait été un des ports que les Vénètes défendirent avec un si glorieux patriotisme contre les galères de Decius Brutus, — c'est fort douteux.

Ce qui est certain, c'est qu'au commencement du dix-septième siècle, alors que les grandes découvertes maritimes qui avaient donné les Indes au Portugal et l'Amérique à l'Espagne, stimulaient la navigation de tous les pays, et particulièrement celle de la France dont les *nées* avaient précédé les caravelles et galions espagnols et portugais dans les voies où ils avaient découvert des mondes, le bassin profond formé par le confluent du Scorff et du Blavet servait continuellement de refuge aux navires de Bordeaux, de Nantes, de Saint-Malo et du Havre de Grace, contre les tourmentes du golfe de Gascogne.

Ces coteaux incultes où la brise des mers ne se jouait alors que dans les ajoncs et les genêts sauvages se couvrirent successivement de hangars, de magasins, et par suite, de fortifications pour la défense de cet entrepôt de richesses.

Tels étaient ces lieux lorsque la Compagnie française des Indes, reconstituée par lettres-patentes du roi Louis XIV, sous la date du 26 mai 1664, songea à créer sur ce point si favorable au commerce maritime une Tyr occidentale ou à relever une Venise bretonne : car on sait que les archéologues soutiennent [illegible] que la Briorig de César était une colonne vénète. Ce fut cette Tyr, ou cette Venise future, qui reçut et qui porte si noblement le nom de Lorient.

∴

Mais pourquoi ce nom ?

La réponse semble s'offrir de prime-saut. Il vient du but même des expéditions de la Compagnie des Indes, c'était pour l'Orient que devaient partir ses vaisseaux ;

l'Orient fut le nom que l'on donna au port où, selon l'expression de l'un de nos écrivains maritimes, devait venir se souder la chaîne d'or destinée à unir les Indes à la France.

— Eh bien ! non .. ce n'est pas cela. Le nom de Lorient n'a nullement été inventé par la compagnie des Indes. Il lui est antérieur.

Qu'elle se soit permis de l'altérer un peu pour avoir le plaisir de commettre un calembour, c'est plus que probable. Tous les hommes d'esprit, et surtout les hommes d'esprit et de finances, ont de ces faiblesses; mais ce nom a bien ses radicaux profondément enracinés dans le passé historique du lieu.

La lande, où l'arsenal et les chantiers de Lorient ont remplacé le serpolet et les bruyères, faisait partie du domaine des sires Rohan Gwicmenetz (Guéméné), et formait le fief de Loc-roc-Yan, nom breton qui se traduit littéralement par ces mots : Lieu du rocher de Jean.

Cette explication étymologique en demande une autre; l'histoire la fournit. Nous la copions dans un manuscrit du chartrier des capucins de Morlaix, dont le père gardien donna communication aux directeurs de la compagnie. Voici le passage textuel où elle est consignée :

« Le sire de Meriadec baillat et octroyat en appanage à Jehan ou Yan, son juvenior, un lieu où il assist un chastel sur un rocher jouxte près la rivière du Scorff, lequel chastel eut nom Roch Yan, dont plus tard le nom de Rohan fut print et donné à la branche cadette issue de la haute maison des sires de Meriadec Guecmenetz. »

Cette communication monastique fixa le nom de la ville nouvelle; Loc-roc-Yan, voilà son étymologie historique et réelle; c'est de ce nom, contracté par l'esprit malicieux, qu'est sorti celui de notre second port breton : Orient.

Quant au vieux château feudataire des Meriadec Guecmenetz, le poëte, l'antiquaire et l'artiste, — le touriste curieux lui-même, — peuvent en contempler les derniers débris sur cette hauteur si gracieusement boisée, où la compagnie fit construire, en 1750, cette jolie tour de découverte, cet *exploratorium*, cette vigie que l'on admire encore au milieu de l'arsenal.

⁂

Mais nous nous oublions, quand notre chronique nous appelle en vingt lieux : à Paris, où nous convie le bruit des fêtes; en Belgique, où nous réclame le tocsin d'un désastre...

⁂

A Paris, les fêtes du 15 août, favorisées par la température la plus favorable aux fêtes publiques, une température tempérée par une ombrelle de nuages, ont vu la foule innombrable se presser à tous leurs divertissements. Voyez l'esplanade des Invalides (gravure de la page 121). Théâtres funambulesques où les acrobates se livrent à leurs danses aériennes, où les paillasses et les hercules exécutent leurs tours de force, cirques remplissent leurs sauts périlleux et débitent leurs lazzis; scènes militaires où la France triomphe avec ses soldats et la civilisation, avec Christophe Colomb conquérant un nouveau monde, mâts de cocagne, tir, tout a des admirateurs joyeux.

La place de la Concorde devait en avoir d'enthousiastes. Ce n'était pas une illumination, c'était un rêve des Mille et une Nuits que cette immense enceinte de jardins et de palais dont tous les détails architectoniques étaient dessinés par des lignes de lumière colorée et que rattachaient les uns aux autres des arcades de feu et des portiques flamboyants. (Gravure, p. 120.)

⁂

C'est une scène flamboyante aussi qui nous attend en Belgique; celle-là n'est pas un spectacle de fête, c'est une catastrophe. Les arts viennent de perdre un de leurs plus beaux joyaux. La Bourse d'Anvers, cette merveille où les grâces délicates de la renaissance et les magnificences du gothique fleuri avaient si harmonieusement uni leurs élégances sous l'irradiation de l'art moresque, vient de s'abîmer dans un brasier. (Gravure, page 128.) Il ne reste plus, hélas ! de ce chef-d'œuvre qu'Anvers embellissait avec tant de complaisance, que Guffens et Swerts étaient occupés à décorer de peintures qui promettaient un nouvel éclat artistique à ce monument, qu'un monceau de décombres formé surtout des tronçons de la belle et aérienne coupole dont il venait d'être couronné. Un incendie si rapide dans ses développements qu'imprévu dans sa course a dévoré cette mère des Bourses.

⁂

Mère est bien le mot... car non-seulement c'est la Bourse d'Anvers qui a produit toute cette spécialité de monuments, temple de l'agio, selon quelques uns, en réalité les prétoires de l'industrie et du commerce, mais elle lui a de plus donné son nom patronymique.

Cet édifice, qui ne coûta pas moins de trois cent mille couronnes d'or, fut construit en 1531, sur un terrain nommé Het Hof ter List, appartenant à la famille Vander-Beurze, de Bruges, dont elle prit le nom : Beurze, par dégénérescence : Bourse.

La bourse d'Anvers ne tarda pas à obtenir une réputation européenne. Le gouvernement anglais, ayant voulu en édifier une, envoya Richard Greham en Belgique pour en rapporter un dessin, et bientôt après fit venir un architecte anversois, Hendrickx, pour dresser les plans et diriger les travaux de celle de Londres.

Elle prit naturellement le nom qu'avait adopté son modèle. Londres eut sa Beurze ou sa Bourse, comme Anvers. Cet exemple fit loi... c'est ainsi que les bourses se sont répandues dans l'Europe d'abord, puis de l'Europe dans le monde entier. Ce nom, comme celui de Lorient, s'était un peu altéré, comme on voit, pour prendre les allures goguenardes d'un calembour.

⁂

Paris, ou plutôt sa banlieue, a eu également son incendie, un incendie formidable dont il a fallu toute l'habileté des magistrats et des officiers spéciaux, tout le dévouement de nos populations et les flots d'eau lancés par cinquante pompes pour contenir les flammes dans le chantier où elles avaient éclaté.

Puisque nous avons parlé de dévouement, citons-en un exemple.

Un homme, le turban au front, le burnous au dos, le caftan de couleur vive au flanc, — pur costume arabe, — s'était fait remarquer parmi les plus ardents et les plus audacieux; là où éclatait le plus manifeste danger, il y était.

— Brave zouave !... murmuraient toutes les voix avec une admiration cordiale.

Un de ses voisins, dans un moment où l'incendie redouble de violence, éprouve un moment de vertige et tombe dans les flammes. L'homme au burnous y plonge et reparaît aussitôt tout en feu, mais élevant dans ses bras l'homme qu'il venait d'arracher à la mort.

— Brave zouave ! ce fut le cri viscéral qui partit de toutes les lèvres.

Rendons à chacun ce qui lui est dû... Cet homme dévoué, cet intrépide n'était pas un zouave, c'était bien un Arabe et un Arabe de la tente, un nomade, un Bédouin, habitant aujourd'hui paisiblement les environs de la Villette... Sidi Abd-el-Kader Ben Kalen... de la famille même de l'éminent émir Abd-el-Kader.

⁂

La destinée de l'homme, a dit Montaigne, est ondoyante et diverse : il doit en être de même de tout ce qui la reflète, partant de notre chronique. Elle a commencé au milieu de la joie et des fleurs, elle va finir en deuil et voilée d'un crêpe : ces derniers paragraphes seront trois nécrologies. La noblesse française vient de perdre une des femmes qui l'honoraient le plus par leur dignité et leur vertu : une vraie grande dame par le caractère plus encore que par la naissance; et pourtant elle était née d'Albert, de Luynes et de Chevreuse, par les hommes, et, par les femmes, de Montmorency-Laval. Son mariage avait été de pair avec son lignage; elle avait épousé le jeune vicomte de Montmorency, qui plus tard, duc Mathieu de Montmorency, fut appelé par la Restauration dans les conseils du roi. Quelle brillante position, direz-vous; quelle éclatante fortune ! Oui, sans doute; mais, dites aussi quelle douloureuse destinée. Dieu éprouve ceux qu'il aime. Jamais cœur ne fut plus éprouvé que le sien. De quel glaive d'amertume n'a-t-il pas été percé. Elle ne semblait avoir quitté la terre de l'exil que pour voir tomber un à un, coup sur coup, tous les membres de sa noble famille autour d'elle. C'est d'abord, en 1822, Paul de Chevreuse, son neveu; puis, en 1824, sa nièce, M^me^ la duchesse de Luynes; son mari lui est enlevé, en 1826, par une maladie cruelle; sa mère, en 1830, par une mort subite; en 1833, c'est sa petite-fille, M^lle^ la vicomtesse de Larochefoucauld-Doudeauville, qui succombe; l'année suivante, c'est sa fille elle-même et son fils Ernest; ce sont deux autres filles, en 1835 et 1840; son frère le duc de Chevreuse, et son fils expirent presque à la fois.

Une dernière crise attendait son cœur maternel. M. Sosthène de la Rochefoucauld, duc de Bisaccia, le dernier de ses petits-fils, avait épousé M^lle^ Yolande de Polignac; une maladie implacable, le croup, vient moissonner à la fois un des enfants de cette heureuse union, et la jeune et belle duchesse de Bisaccia, martyre de son dévouement maternel.

Madame la duchesse douairière de Montmorency est morte dans son château de Bonnétable, laissant toute la contrée dans le deuil.

⁂

Une autre femme dont la piété maternelle n'avait pas été moins admirable, M^me^ Blanqui mère, s'éteignait presque en même temps dans son petit hôtel près de la barrière du Trône. On a pu admirer cette vaillante femme qui, veuve d'un ancien député des Alpes maritimes à la Convention nationale, préfet plus tard de ce département, avait connu des jours de puissance et de grandeur, se condamna de longues années pour assister son fils, prisonnier, à vivre isolée sur ce triste rocher du mont Saint-Michel, au milieu de ces grèves mouvantes qu'il lui fallait franchir à pied chaque samedi pour aller chercher à quatre lieues de là sa nourriture de la semaine; mais ceux qui l'ont connue intimement peuvent seuls apprécier tous les trésors de tendresse et de dévouement que contenait son cœur. M^me^ Blanqui est morte à l'âge de soixante dix-neuf ans.

⁂

Le deuil voile également le château du Val, cette admirable résidence où M^me^ de Montespan avait déployé toutes les magnificences dont l'art et la richesse décoraient les habitations châtelaines sous le règne du grand roi, et que M. Benoît Fould avait encore trouvé le moyen d'embellir. Cet homme, d'une si haute probité et d'un caractère si bienveillant, est mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, entouré des soins dévoués de sa famille et des regrets universels. On pourrait citer mille traits touchants de cette vie patriarcale; nous n'en rappellerons qu'un, il suffira pour faire connaître la délicatesse de ses rapports et l'estime qu'il avait su inspirer autour de lui. Les seuls embellissements que réclamât son domaine du Val étaient des ruisseaux, un lac, des cascades... des eaux enfin dont il était totalement dépourvu. Une machine à vapeur, établie au bord de la Seine, pouvait les lui fournir; mais pour cela, il fallait obtenir une concession de terrain d'un propriétaire voisin. Y consentirait-il?... du moins à des conditions acceptables .. M. Fould pressentait bien qu'un sacrifice serait nécessaire, mais quoiqu'il eût affecté une quinzaine de mille francs à cet acquêt, il craignait encore. Il songea d'abord à confier la négociation à un homme d'affaires, puis à en charger son architecte; enfin, réfléchissant qu'on était jamais mieux servi que par soi-même, il se résolut à aller trouver le propriétaire et à aborder carrément avec lui la question. Ce fut ce qu'il fit.

— Mon voisin, lui dit-il, je viens vous trouver pour vous demander un service.

— Si ça m'est possible, monsieur, vous aurez fait un heureux.

— J'ai besoin d'un terrain de vingt-cinq mètres sur le bord de la Seine, je viens vous prier de me le céder.

— Vous pouvez, dès à présent, regarder la chose comme faite.

— C'est bien ; mais... le prix ?

— Pour le prix, je ne suppose pas que cela fasse de difficulté.

Il se leva et se dirigea vers son secrétaire où il prit un contrat.

— Voici, dit-il, mon acte d'acquêt; il contient le prix de ma propriété et sa mesure superficielle d'après la matrice cadastrale. Le compte sera facile à faire.

— Il ne peut en être ainsi, reprit M. Benoît Fould; ce démembrement a des inconvénients dont je vous dois la compensation.

— Je la trouve dans le marché, monsieur Fould.

— Comment cela ?

— N'est-ce donc rien que le plaisir d'obliger un digne voisin ?

Le châtelain du Val dut accepter. Il paya cinq cents francs le terrain qu'il était résolu à pousser jusqu'à quinze mille. Mais à quelques jours de là, son loyal voisin mariait sa fille, et l'écrin que M. Benoît Fould pria la jeune fiancée de placer dans sa corbeille de noce fit disparaître cette différence. Ainsi se trouva vérifié à tous égard le vieil axiome de la sagesse populaire :

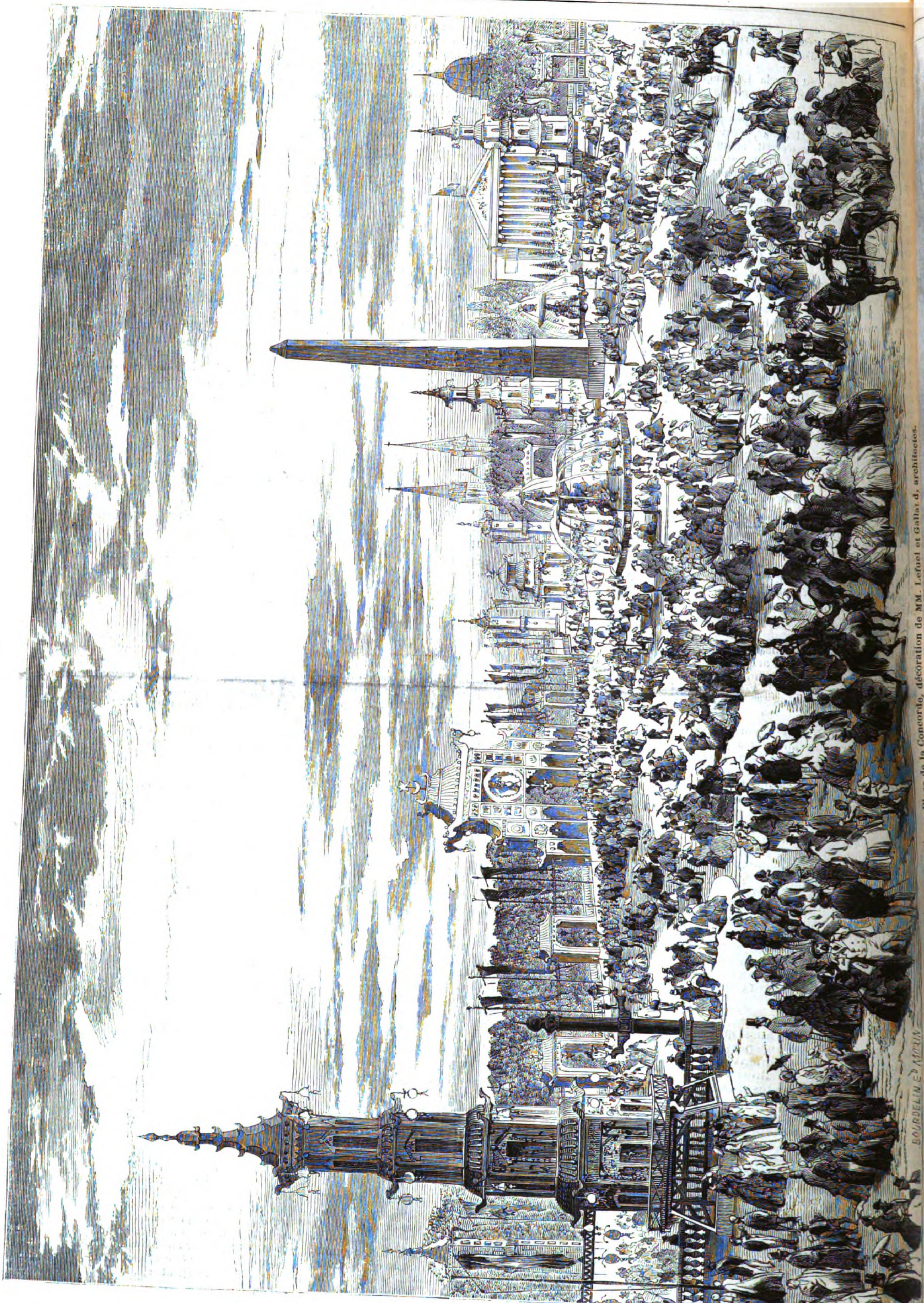
Qui a bon voisin a bon matin.

FULGENCE GIRARD.

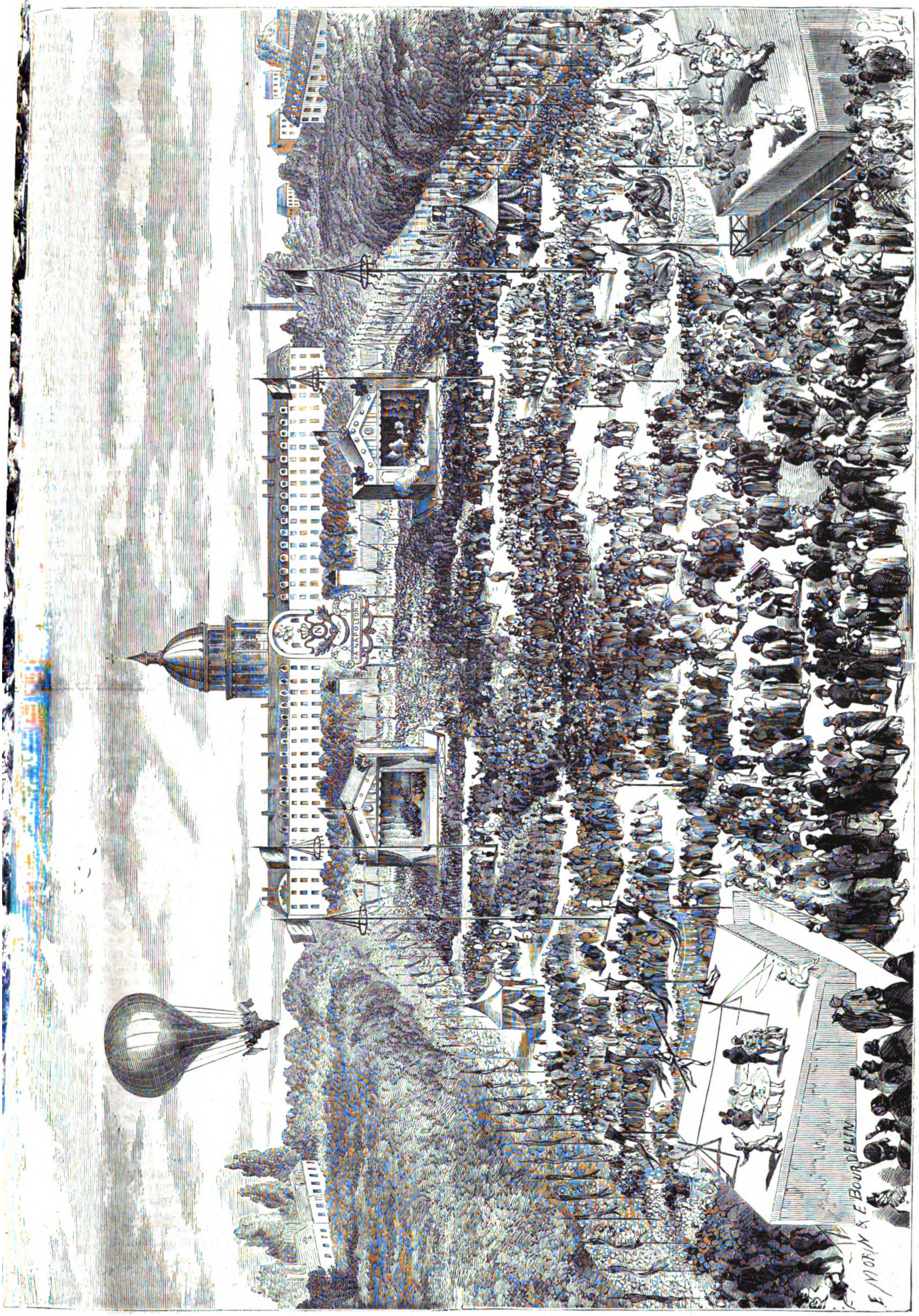
Souvenirs littéraires.

CHAUDES-AIGUES.

Ce gracieux fantôme vient de repasser devant mes yeux, et me rappeler les jours de ma jeunesse littéraire et toutes les séductions de la sympathie poétique : il n'y avait pas de plus aimable et de plus joyeux compagnon que Chaudes-Aigues. En 1835, au moment où il venait de publier un charmant petit volume de vers, intitulé *le Bord de la coupe*, Chaudes-Aigues, bien fait de sa personne, élégant, spirituel, était de toutes les fêtes, et il portait la verve d'une heureuse nature, plus



Fêtes du 15 août. — Place de la Concorde, décoration de MM. Lefuel et Gallard, architectes.



Fêtes du 15 août. — Esplanade des Invalides, décoration de M. Galland, architecte.

voilée de mélancolie dans ses vers que dans nos amicales réunions. Causeur vif et léger, avec une pointe moqueuse, il égayait par ses saillies les plus graves conversations Les bons mots partaient de ses lèvres comme des flèches quelque peu acérées, mais pourtant peu dangereuses. Il possédait le secret de guérir les blessures qu'il pouvait faire à l'amour propre de ses auditeurs. Sa bonne humeur était une panacée. Il embaumait la plaie avec un sourire caressant; on ne lui gardait pas rancune; on ne lui en voulait pas plus qu'à l'enfant gâté ayant l'air de se repentir d'une espièglerie qu'il est prêt à recommencer. Bien persuadé que tout lui était permis, il faisait partager cette conviction aux autres.

Chose assez singulière, mais qui s'explique aisément, sitôt qu'il avait la plume à la main, il n'était plus le même homme. Il affectait un ton grave, érudit, austère. Il essayait de prendre, à l'aide d'une forme sérieuse et dogmatique, l'autorité que la jeunesse ne pouvait pas lui donner. Lié avec Planche, écrivain aux allures un peu pédantesques, il imitait la manière du maître, et sa critique contrastait avec son ton habituel. Mais lorsque je l'ai connu à ses débuts, il n'était encore que poëte et homme du monde à peine romancier. Je ne me rappelle plus si son roman d'*Elisa de Rialto* avait paru. Ce que je vous esquisse ici, d'ailleurs, c'est sa physionomie intime, en rouvrant avec discrétion le livre de son cœur, livre où j'ai lu quelques pages.

Bien différent de ce pauvre Lassailly dont j'ai raconté l'histoire, Chaudes-Aigues se voyait accueilli dans le monde avec une bienveillance marquée, car tout prévenait en sa faveur. Quoiqu'il se donnât volontiers un air byronien, qui était de mode alors, et jouât au désenchantement des choses de la terre, on sentait qu'il était plus ambitieux de vivre que d'avoir vécu, et que les apparences sceptiques déguisaient chez lui un vif et ardent désir d'aimer et d'être aimé. Il était venu de Grenoble à Paris, à sa majorité, avec vingt-cinq ou trente mille francs que lui avait laissés son père, dont la perte avait été une des peines de son enfance; dès qu'il fut en possession de cet héritage, il crut que le monde lui appartenait, et que cette somme ne s'épuiserait jamais. Il avait sans doute fait à ce sujet les plus profonds calculs, mais l'existence qu'il mena tout d'abord s'accordait mal avec la durée qu'il supposait à son trésor. Il apprit combien coûte cher une passion du grand monde, lorsqu'on veut se maintenir avec elle sur un pied d'égalité.

Il aima une femme riche et belle, un peu plus âgée que lui, qui l'admit dans sa société, et le crut longtemps aussi favorisé qu'elle du côté de la fortune. Il était trop fier pour avouer la modicité de ses ressources. Il eut un cheval pour la suivre au bois et caracoler autour de sa voiture. Il s'habilla avec la dernière recherche, pour briller dans son salon ouvert à la jeunesse dorée, et lutter de fashion avec ses rivaux. Il la combla de ces petits cadeaux permis, mais dispendieux, qu'on regarde comme des bagatelles, lorsqu'on a l'habitude de les recevoir. Il dépensa un argent fou en fleurs, et M^me Prévost, bouquetière sous les galeries du Théâtre-Français, le regardait comme une de ses meilleures pratiques. Il jouait, le malheureux, il jouait lorsqu'il était sous les yeux de la maîtresse de la maison, et perdait ou gagnait vingt-cinq louis dans une partie d'écarté avec l'aplomb d'un homme qui a cent mille livres de rente. Le reste du temps il le passait à faire des vers pour attendrir la beauté adorée, et c'était, à coup sûr, le temps qu'il employait le mieux.

> Allons! pour un enfant soyez humaine et bonne;
> Pourquoi ne pas vouloir adoucir mon exil?
> Je ne suis pas méchant, Je n'ai pas le cœur vil,
> Je n'ai fait de mal à personne.

Il s'est peint tout entier dans ces jolis vers. Oui, c'était un enfant; ses poésies annoncent qu'on lui a tenu quelque compte de son dévouement, de ses attentions délicates; mais si les poëtes ont des moments où ils exagèrent leur malheur, il en est d'autres où ils exagèrent aussi leur bonheur. J'ignore s'il a été aussi heureux qu'il méritait de l'être; ce que je sais bien, car c'est une confidence qu'il pouvait faire à ses amis, c'est qu'un pareil train de vie lui fit voir en peu de temps la fin de sa richesse. Un beau jour, il lui prit fantaisie de regarder dans son secrétaire. Il y trouva trois billets de cinq cents francs. Pour la première fois, il se mit à réfléchir sur son genre d'existence, et s'aperçut qu'il lui était impossible de le continuer. Comment sortir d'embarras! faire un aveu de sa pauvreté! s'exposer à rougir devant celle qu'il aimait! Fi donc! Demander de l'argent à sa mère, qui n'en avait pas beaucoup. Encore moins! La situation était trop cruelle. Il ne prit conseil que de son désespoir.

Muni de ces trois billets de cinq cents francs, il s'élance vers une maison de jeu. Il y en avait encore dans ce temps-là. Il monte rapidement l'escalier. Il sollicite à trois reprises la rouge ou la noire de lui être favorable. A trois fois, le destin se tourne contre lui. En quelques minutes, il ne possédait plus rien. Ruine complète. Ce fut un moment solennel dans sa vie : le suicide était pour ainsi dire à l'ordre du jour dans la littérature. Il avait chanté lui même la mort d'Escousse et de Lebras; il se demanda s'il ne devait pas finir comme eux avec un peu de charbon, ou bien avaler les soixante gouttes d'opium de Chatterton. Il redescendit l'escalier, pâle, éperdu; mais en se retrouvant à l'air libre et pur, sentant en lui la jeunesse et la vigueur, il prit une plus courageuse résolution. Le temps des folies lui sembla passé pour toujours. Il jura de vivre et de se faire, dans la littérature, une position avec sa plume qui jusque-là ne lui avait servi qu'à chanter ses amours.

Pour cela, il fallait rompre avec son passé. Plus de chambre somptueuse et meublée comme un boudoir de petite maîtresse! plus de cheval! plus de dîners au café de Paris! plus de cigares de la Havane! Il vendit tout son mobilier, il ne conserva que sa pipe à laquelle il avait adressé des vers dans le genre des boutades d'Alfred de Musset. Mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait rompre avec la riche et noble dame, et briser peut-être un cœur qui lui témoignait de l'attachement, autant que le sien était brisé; il comprenait que toute relation avait cessé d'être possible; il n'était pas homme à vouloir inspirer de la pitié : il préféra se donner les torts de don Juan, et mettre une barrière infranchissable entre lui et l'opulente beauté qui captivait encore son âme. Il reparut chez elle après quelques jours d'absence, mais totalement changé : amer, railleur, offensant; il n'eut pas de peine à se voir interdire la présence d'une femme qu'il n'avait aucune raison de maltraiter, et à s'enfuir le cœur gros de soupirs et de larmes. Comme il pleura dans le modeste asile où il était allé établir son domicile, non pas sur sa fortune évanouie, mais sur la passion qu'il venait de fouler si héroïquement aux pieds.

Après cet effort, Chaudes-Aigues se voua tout entier à la profession de journaliste, et fit son rude apprentissage dans quelques journaux de théâtre, en s'élevant peu à peu aux revues importantes, où il tint une place distinguée. Il souffrit longtemps encore de son amour rompu, si profondément mêlé aux fibres de son cœur; mais à vingt cinq ans, et dans le monde léger où il était entré, des consolations ne tardèrent pas à s'offrir à lui. Le drame, la danse, le chant, le vaudeville, sous leurs plus charmantes formes, eveillèrent tour à tour les songes amoureux de la mobile imagination, et d'éphémères tendresses remplacèrent celle à laquelle il lui avait été si pénible de renoncer. Dans ce labyrinthe où l'on se retrouve toujours, il dépensa beaucoup de verve et d'esprit, beaucoup de galants propos et de séduisants éloges, mais ce fut tout. Il répandit peu de larmes, et ne se plaignit jamais d'un abandon prévu. Il cueillait toutes les fleurs qu'il pouvait cueillir sur sa route, semée d'ailleurs de toutes les ronces de la nécessité! Le travail incessant et dévoreur des journaux occupait toutes ses forces actives, et lui laissait à peine le temps de respirer ces passages parfumés. Il parut ainsi supporter avec aisance le poids des travaux quotidiens. Mais les veilles, les insomnies, la vie incertaine et peu rangée minèrent sa constitution nerveuse et sensible. Un matin, on le trouva inanimé dans son lit, à côté de quelques vers écrits sur son guéridon. On croyait qu'il dormait. Il n'existait plus. Il s'était éteint, comme Alfred de Musset, dans la force de l'âge et du talent, mais en laissant un nom moins célèbre Ses confrères qui l'aimaient et que la veille encore il avait fait sourire, le conduisirent en pleurant au cimetière du Mont-Parnasse, où la voix éloquente de Jules Janin paya un juste tribut à ses brillantes qualités, qui n'avaient eu, hélas! que l'éclat fugitif d'un météore. Pauvre Chaudes-Aigues! — Pauvre Garrick, dit Hamlet.

HIPPOLYTE LUCAS.

Culture des fougères dans les appartements.

SERRE D'APPARTEMENT. — PROCÉDÉ POUR DONNER DE L'ODEUR AUX FLEURS.

I

Les globes démesurés pour la culture des plantes dans les appartements sont chers; les appareils à vitres enchâssées le sont davantage; il est donc intéressant d'indiquer à ceux de nos lecteurs qui ne désirent pas gaspiller leur argent à une caisse de verre coûteuse, un moyen de construire eux mêmes un appareil pour la culture des fougères.

On se procure cinq morceaux de verre pour les parois et le sommet de la caisse.

On attache ces morceaux de verre le long des bords de la caisse avec un morceau de galon écarlate.

Un ruban de soie produit le même effet; la couleur écarlate est destinée à contraster avec le vert des fougères.

Il n'est pas nécessaire de coller les rubans.

Les dames saisiront tout de suite comment il faut s'y prendre pour tout cet arrangement. On ploie le ruban sur le bord du verre, on le tend fortement et on le coud aux coins.

Chaque carreau ainsi attaché est cousu aux autres à l'aide du galon.

On met le dessus de la même façon.

Si les coutures sont bien faites, la caisse sera très-solide, et il ne faut pas plus d'une demi-heure pour achever une caisse d'une dimension ordinaire et capable de contenir six fougères petites, les mêmes que l'on se procure en Angleterre au prix de 11 d. (1 fr. 10 c.), sans parler du plateau.

Le dessin que je donne est la copie d'une caisse de cette espèce, qui sert depuis quatre mois, et est très-solide. On n'a encore rien imaginé en France qui ressemble à cela.

Maintenant voici comment on opère pour la culture propre à ces caisses :

On plante les fougères parmi des fragments de roches sur un plateau en bois ou en zinc. On arrose et on couvre avec la caisse dont la combinaison que nous avons indiquée est suffisante pour qu'il entre juste l'air nécessaire à l'entretien et à la santé des plantes, sans qu'il soit besoin de découdre le dessus, comme on fait d'ordinaire.

Les rochers se font en corail, coquillages, quartz et pierres, cimentés avec du plâtre et passés sur un fond de zinc.

Les parties de ce fond de zinc, qu'on laisse à découvert de rochers, sont cachés sous un tapis de mousse, et l'on plante les fougères parmi les fragments de roches.

Les plantes sont placées dans un compost de tourbe sablonneuse, de tourbe fibreuse, de terre franche enherbée et de feuilles pourries.

On arrose et on couvre de la caisse que j'ai décrite plus haut.

Les plantes, ainsi disposées et traitées, réussissent fort bien. Si l'on a soin de renouveler souvent l'eau et l'air ambiant, et de placer la caisse au soleil, quand il n'est pas trop fort, en peu de temps elles s'épanouissent, couvrent les rochers factices de leur feuillage gracieux et toujours vert, et forment, pour l'œil ravi, un petit tableau de nature agreste dont on peut se dire le créateur.

II

Les serres d'appartement présentent, dans ce genre de jardinage, un petit spectacle coquet et élégant.

On a spécialement construit une de ces petites serres pour le bouturage des plantes herbacées et des plantes grasses.

Elle consiste en une cloche à compartiments en verre, maintenus par des garnitures de plomb; le tout est soutenu par un léger bâti en fer.

Cette cloche recouvre une terrine, dont la partie inférieure est à moitié remplie d'eau chauffée par une lampe à esprit de vin enfermée dans le support du vase, et dont la partie supérieure porte une plaque sur laquelle on place de petits pots de fleurs.

L'eau chaude est chargée de communiquer une bonne température à la terre des pots.

Cet appareil est une serre à forcer en miniature.

Un des panneaux s'ouvre à charnière, afin que l'on puisse introduire le bras dans l'intérieur, et y manipuler à l'aise, sans déranger la cloche qui doit garder fixement la même place.

Quand on ne cultive dans sa maison que des plantes de serre froide ou de serre tempérée, on se sert d'un autre appareil qui est la serre ordinaire d'appartement.

Ces petites serres, qui se placent dans les salons et dans les cabinets d'étude, demandent à être faites avec goût et élégance.

On les construit en bois de chêne ciré ou verni, ou mieux encore, plaquées en bois semblable à celui des meubles de la pièce où elles sont placées.

Elles sont formées d'une caisse haute de 35 centimètres au moins, les autres dimensions sont variables.

Cette caisse est doublée d'une feuille de zinc, dont le fond, au lieu d'être plat, forme gouttière et reçoit les surabondances humides de la terre; on garnit le fond d'une couche de gros gravier épais de 10 centimètres, et afin de pouvoir retirer l'eau qui pourrirait les racines, on le perce d'un trou auquel on adapte une petite cannelle qui s'ouvre à volonté.

La caisse est couverte d'une cage formée de baguettes en bois ou en fer, à rainures pour recevoir des carreaux de vitre, et munie d'un volet mobile sur charnière

Le charme principal de ces petites serres est que l'on peut, avec elles, pratiquer à la maison toutes les opérations de l'horticulture et créer de ses propres mains toutes les plantes et tous les arbustes indigènes

ou exotiques, qu'on transvase ensuite dans la jardinière, où on peut, jour par jour et heure par heure, les voir grandir, fleurir et suivre tous les progrès de leur végétation.

Ces serres servent encore à égaliser, pour les plantes délicates, la température variable des appartements, à les préserver des vents coulis, des petits courants qui suivent la marche des allants et venants, et surtout elles sauvegardent les plantes de la poussière, qui est un obstacle insurmontable à leur conservation.

A ce propos, donnons le conseil d'enlever toutes les plantes absolument des appartements que l'on nettoie, et, par surcroît de précaution, de passer le feuillage à un léger mouillage soigneusement opéré avec une éponge fine.

MAURICE GERMA.

Causerie de la mode.

LE BAL DE CHERBOURG (TOILETTES).

Les fêtes de Cherbourg laisseront un long souvenir dans la France entière, dont elles attestent la grandeur et la puissance. D'autres les ont racontées, ici même; à nous seulement de parler du bal merveilleux que la ville de Cherbourg a offert à Leurs Majestés, et de décrire les fraîches et brillantes toilettes qui y ont été le plus remarquées. La splendeur de cette fête, sans précédent en province, ne peut être comparée qu'à la magnificence du bal qu'offrit la préfecture de Paris à l'empereur et à l'impératrice pour célébrer la naissance du prince impérial.

L'hôtel de ville de Cherbourg s'était agrandi de constructions provisoires qui le reliaient au musée et à la bibliothèque. L'empereur et l'impératrice ont fait leur entrée par un escalier d'honneur féériquement décoré; cet escalier était tendu de soie rose avec des bordures chamois; les rampes étaient recouvertes d'une draperie en velours cramoisi brodé d'or. Des arbustes et des fleurs rares bordaient cet escalier, au pied duquel des faisceaux d'armes et de bannières formaient comme un portail triomphal. Après avoir traversé un fort beau vestibule, on pénétrait dans un premier salon blanc et or, à larges fenêtres et à portes en glaces. Au-dessus de l'immense glace qui surmonte la cheminée de ce salon, rayonnaient les armes de la ville de Cherbourg. Dix-sept girandoles et trois lustres énormes étaient éclairés au gaz et répandaient des flots de lumière dans cette immense salle. Sur la droite était un petit salon octogone, dit salon de réception. Une lanterne en vitrage, en forme de dôme, éclairait ce salon. Les tentures étaient en damas vert impérial avec un semis d'abeilles d'or et des crépines et des torsades d'or. On arrivait ensuite dans le salon impérial ou salle du trône qui avait seize mètres de long sur neuf de large. Il était percé de dix grandes fenêtres de plain pied et richement décoré en style Louis XIV. Un médaillon ovale formait le centre du plafond de ce salon; des génies ailés se détachaient sur un ciel d'azur et supportaient l'aigle impérial. Les tentures étaient en étoffe de soie cramoisie, rehaussées d'abeilles d'or. Au fond s'élevait une magnifique cheminée sculptée, surmontée d'un très beau buste de l'impératrice. A droite de la salle du trône était le buffet de Leurs Majestés, dans un petit salon vert et or. L'excellent et fougueux orchestre, conduit par Dufresne, était placé dans un massif de fleurs entre les deux salles de bal. Un buffet jardin, d'une décoration toute nouvelle, communiquait de plain-pied avec les salles de bal. Des galeries en fleurs, en feuillages et en glaces, servaient aux promeneurs.

Qu'on s'imagine maintenant ce palais improvisé, peuplé de milliers d'invités, les hommes portant tous les plus brillants uniformes, les femmes les plus éblouissantes toilettes! Les danses tourbillonnent, les groupes se meuvent et circulent au milieu de l'éclat des lumières et des fleurs. C'est un coup d'œil magique. Tout le monde admire la beauté et la grâce de l'impératrice, qui ouvre le bal en face de l'empereur. La reine porte une robe blanche à deux tuniques de tulle bouillonné orné de feuillage de plusieurs verts gradués; dans ce feuillage, des diamants scintillent comme des lucioles. Autour du cou et sur la tête, c'est à une couronne de feuillage, se groupent les plus beaux diamants de la couronne. Un éventail japonais s'agite dans la main charmante.

Après la toilette de l'impératrice, la toilette la plus remarquée au bal de Cherbourg a été celle de la comtesse Walewska, femme du ministre des affaires étrangères. La jeune et blonde comtesse portait une robe en gaze de Chine bleu de ciel. Sur les deux tuniques couvertes de bouillons de tulle bleu, montaient au bout des natles de rubans se terminant en bas par un grand nœud et un bouquet de roses blanches au cœur rosé. La berthe était en point d'Angleterre. La même dentelle garnissait les manches courtes, et des bouquets semblables à ceux de la jupe décoraient le corsage. La coiffure se composait d'une couronne de roses blanches et d'aigrettes en turquoises et diamants. Toute la parure, collier, bracelets, sévigné, était en turquoises et diamants.

Les plus nobles et les plus belles Anglaises affluaient à cette fête. Venues d'abord pour faire cortége à leur souveraine, elles étaient restées pour le bal. On a beaucoup admiré la toilette et la beauté des deux jeunes ladies C... et W...; la première, à la chevelure d'un blond d'ambre, portait une robe en tulle cerise, recouverte de deux magnifiques tuniques en point d'Alençon. Au bord de chaque tunique était une triple bordure de marabouts blancs et cerise, disposée sur du tulle avec un goût parfait. Sur le corsage, les mêmes bordures, s'alternant avec des dentelles, formaient une berthe en pointe. La coiffure était en marabouts cerise et blancs mêlés à des grappes en diamants et en rubis. Toute la parure se composait des mêmes pierreries.

Lady W..., une beauté brune et régulière, portait une robe en gaze vert-Azoff dont la jupe était bouillonnée de tulle blanc et recouverte de trois magnifiques volants en point de Venise. De chaque côté, formant tablier, étaient disposés de gros bouquets de liliums blancs à feuillage du même vert que la robe. La coiffure se composait des mêmes fleurs. Toute la coiffure était en aigues-marines et perles fines. C'est de la première maison de nouveautés de Paris, c'est à dire de la maison Delisle, que sortaient ces deux ravissantes toilettes ornées des plus splendides dentelles. Par un raffinement de luxe, cette maison, qui connaît la suprême élégance, avait fait deux sorties de bal, composées des mêmes éléments que les deux robes. C'était d'une richesse inouïe. Les bordures de plumes et les liliums qui décoraient ces toilettes étaient deux créations toutes nouvelles de Mme Bretenn.

On remarquait aussi à la contredanse d'honneur la toilette de la femme du maire et celle de la femme du préfet maritime. La première portait une robe en taffetas abricot glacé de blanc, façon Pompadour, ornée de volants découpés sur les côtés, mêlés de volants en point d'Angleterre. Dans ces garnitures très-touffues se mêlaient des bouquets de fleurs de grenades. Une coiffure aussi en fleurs de grenades couronnait la brune chevelure. Une fort belle parure de grosses topazes et petits diamants complétait cette toilette.

La seconde toilette était en tulle mauve clair. Sur deux tuniques toutes bouillonnées s'espaçaient des bouquets de primevères du même ton que la robe. Rien de frais comme cette robe et les fleurs qui l'ornaient; dans les traînées de primevères qui s'enlaçaient aux blonds cheveux, scintillait un bandeau d'améthystes et d'opales. Les mêmes pierreries formaient toute la parure. Ces deux robes, d'un goût parfait, venaient de la maison Fauvet, dont la clientèle s'étend dans toute la France et à l'étranger. Les fleurs qui les décoraient sortaient des mains de fée de Mme Tilman.

Parmi les toilettes de jeunes filles, on a remarqué plusieurs robes d'un goût exquis, entre autres celle que nous allons décrire et que portait une jeune personne fort jolie : elle était en tulle blanc à deux jupes avec des broderies de volubilis blanc et de raisins d'or. Le corsage était orné d'une berthe où ces broderies se répétaient en plus petit; la couronne en volubilis et raisins d'or était d'une forme charmante; elle avait été faite par Mlle Pitrat, dont l'habileté s'est surpassée dans les envois qu'elle a expédiés à Cherbourg. Quant à la robe, elle sortait des ateliers de Mme Leclère Collot, ainsi qu'une foule d'autres, que nous ne pouvons malheureusement pas décrire. Mme Leclère-Collot avait fait aussi, pour cette fête, des sorties de bal les plus distinguées.

Ce qu'on admirait principalement, sur tous ces jeunes fronts souriants et animés par la danse, c'étaient les fraîches et riantes guirlandes se massant dans les cheveux et retombant gracieuses vers la nuque. Mlle Delcambre en avait fait un grand nombre avec ses belles fleurs naturelles qui défient celles de nos jardins.

On remarquait aussi aux mains des danseuses de magnifiques mouchoirs entourés de dentelles et ayant au centre des armes ou des chiffres brodés en relief. Ces mouchoirs, qui sont un véritable objet d'art, venaient de chez Chapron.

Quant aux toilettes de ville destinées aux fêtes de jour, les plus élégantes étaient en mousseline brodée avec mantelet ou burnous assortis. Mme Payan avait expédié à Cherbourg une foule de ces exquises toilettes. Quelques femmes avaient adopté, pour échapper aux coups de soleil si fréquents sur les plages, les ravissantes *capelines* d'Alexandrine. Cette modiste du grand monde est parvenue à faire de ces coiffures champêtres des chapeaux habillés. Les capelines qui sortent de chez elle sont tantôt en belle paille d'Italie, tantôt en paille de riz, tantôt en paille belge d'une extrême finesse. Des traînées de fleurs, de longues plumes, des groupes de fruits et de riches dentelles les ornent avec grâce. Outre ces chapeaux ronds, qui dispensent d'une ombrelle, toujours embarassante dans une foule, Mme Alexandrine avait envoyé à Cherbourg les plus jolis chapeaux parés.

Les fêtes en plein air et le hâle de la mer effrayaient un peu toutes les jolies femmes accourues à Cherbourg pour soustraire leur frais visage, leur cou d'albâtre et leurs mains satinées à l'influence fatale de la poussière et du soleil; toutes ont eu recours aux préparations exquises de Faguer-Laboullée. Des cassettes de parfumeries, des boites de gants de chevreau et des éventails, les uns simples et les autres luxueux, pour mettre avec les diverses toilettes, avaient été expédiés à toutes ces belles élégantes dont la vie n'est qu'une suite de plaisirs et de distractions.

Mais parmi toutes ces fêtes qui remplissent leurs jours, les fêtes de Cherbourg resteront marquées dans leur souvenir par un point lumineux; car si ces fêtes ont été une gloire pour la France, elles ont été aussi un événement éclatant pour la mode, qui a pu s'y produire dans toutes les variétés de ses élégances et de ses richesses.

YOLANDE.

COURRIER DU PALAIS.

Un monsieur à voile vert. — Elle est mal partie!

Un monsieur avec une carte à son chapeau. — La bonne bête! elle s'anime, la voilà qui regagne!

Premier monsieur. — Ah! l'animal!

Deuxième monsieur. — Qui?

Premier monsieur. — Et le jockey, parbleu! ne voyez-vous pas qu'il la retient?

Un Anglais, long, sec et roux. — *Aoh! yes*, il ne prenait pas la corde.

Un parieur contre. — Bravo! gagné!

Un parieur pour. — Perdu! c'est une infamie!

En ce moment, la course finissait *Valna*, une jument alezane, montée par un jockey à casaque bleue et à toque blanche, arrivait dernière. A peine celui ci est-il descendu, qu'il se voit entouré de mines furieuses et interpellé de toutes parts. Au milieu de ce concert d'apostrophes anglaises et françaises, qui rappelle avantageusement le roulement d'un camion chargé de tringles de fer, se fait remarquer la voix de Boldrick. Boldrick, c'est l'entraîneur de Mme Latache de Fay, propriétaire de *Valna*.

— Stioupide! broute! crie-t-il au jockey Abdalle.

— Oh! ce n'était pas à moi la faute.

— Et à qui, animal, bête?

— A vous!

— A moi?

— N'aviez-vous pas recommandé de ne pas sourmener le djioument?

— Sourmener, possible; mais pas caresser! A quoi donc que ça servirait les éperons aux jockeys?

— Oh! ça ne servait pas biaucoup avec une bête iousée!

Usée! *Valna* usée, une pouliche de trois ans, née de *Gladiator* et de *Wirthschaft*, une des reines du *turf*, une des combattantes les plus brillantes de l'Hippodrome; déjà couronnée, — dans le bon sens, — sur plus de dix champs de course! Usée, elle, ce n'était pas croyable, et cependant le bruit s'en répandit si bien, qu'au bout de huit jours, Valna était complétement déconsidérée, et qu'à l'engagement suivant, tous les paris étaient contre elle. — Nouvelle course, nouvel échec. — Mme Latache de Fay elle-même n'eut plus le courage de garder *Valna*, et la pauvre bête fut mise en vente pour 4,000 fr.

Quatre mille francs, ce n'était pas cher, et cependant les acquéreurs ne se présentaient pas. Enfin, M. de Reizet se décida et vint offrir, comme par grâce, le prix demandé; mais alors il apprit de Boldrick que *Valna* n'était plus libre et qu'elle avait été vendue le matin même. — A qui? — Boldrick refusa de le dire.

L'affaire paraissait louche. Les membres du Jockey-Club qui avaient assisté au premier échec de *Valna* avaient cru remarquer que la course n'avait pas été franche. Les paroles mêmes du jockey avaient donné à penser que la scène qui s'était passée sur le *turf* n'était qu'une comédie concertée entre lui et Boldrick. Une enquête eut lieu, à la suite de laquelle le jockey Abdalle fut condamné à une forte amende et mis à pied pendant un an.

Six semaines s'étaient à peine écoulées que *Valna* reparaissait, plus brillante que jamais, sur les champs de course. Au Pin, à Abbeville, à Nantes, à Craon, elle emporte tous les prix. En deux mois et demi, elle en gagne pour 8,500 francs.

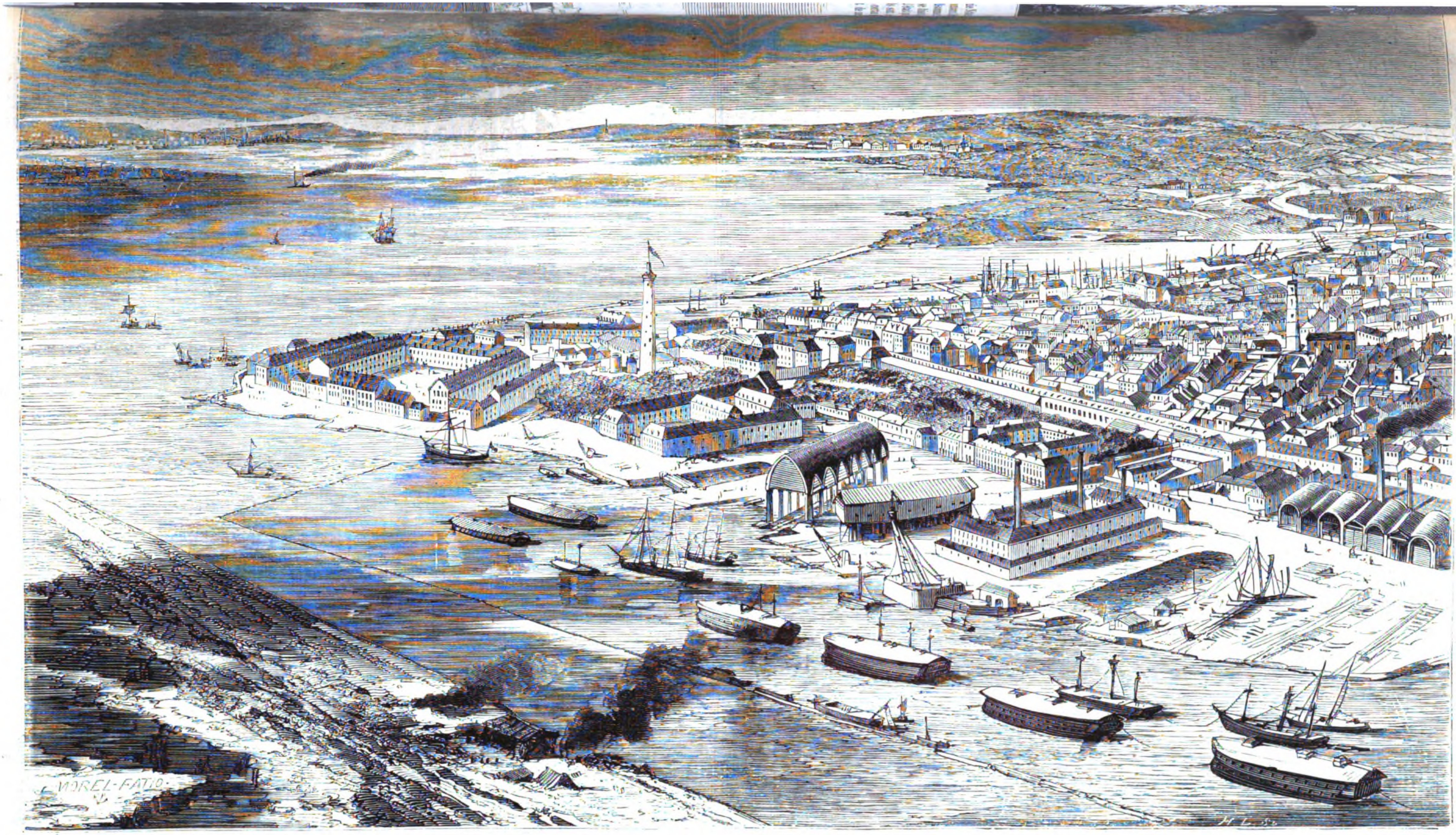
Son nouveau propriétaire, celui qui embourse les prix, c'est le baron d'Eppes. Ainsi le désignent les programmes; mais il faut lire : M. Baron, d'Eppes, — et ajouter comme qualification : maréchal-ferrant audit lieu.

Entrée des députations bretonnes au bal de Brest. (Croquis de M. Moullin)

Ce brave maréchal n'était lui-même que le prête-nom de deux autres maquignons, Ashmann père et Ashmann fils. Celui-ci était l'entraîneur d'un maître de poste de Reims, M. Thiérot. Or, c'était Ashmann qui, pour le compte de son maître, avait traité de *Valna* avec Boldrick. Immédiatement après la vente, M. Thiérot avait payé 1,100 francs, en autorisant Mme Latache de Fay à tirer sur lui pour le surplus de la somme. Par malheur il était tombé malade, et les deux Ashmann réunis à Boldrick et à Baron avaient eu l'idée de profiter de sa maladie pour lui souffler son marché et exploiter en participation la jument *Valna*.

Ce que nos quatre gaillards ont commis de tripotages pour arriver à ce résultat serait trop long à raconter ici. C'est dommage, car il y a là des détails curieux. Ainsi le baron maréchal d'Eppes avait une belle-sœur à marier, on l'appelait Sidonie Notteelt; il imagina de colloquer Sidonie à Henri Ashmann. Mais comme Henri ne paraissait pas mordre suffisamment à l'hameçon, il déclara que si le mariage ne se faisait pas, il garderait pour lui la jument dont il n'était que le propriétaire apparent. Tout Anglais qu'ils sont, les trois associés avaient entendu parler d'un certain article du code Napoléon, qui dit « qu'en fait de meubles, possession

Arrivée de Leurs Majestés impériales sur la rade de Brest. (Croquis de M. Moullin.)



Vue de Lorient.

vaut titre. » Baron était nanti, il était homme à faire ce qu'il disait, et il fut décidé en conseil que pour ravoir la jument, on prendrait la femme. Un beau jour donc, Ashmann père et Boldrick se présentèrent en grande toilette chez Mlle Sidonie et lui demandèrent sa main pour Henri Ashmann.

Que dites vous de ces mœurs de maquignon appliquées aux « douces lois de l'hymen? »

Vers cette époque la justice commençait à se saisir de l'affaire. Pendant que M. Thiérot réclamait la propriété de *Valna* et faisait annuler par le tribunal civil les actes frauduleux passés entre les trois associés, le parquet leur demandait compte, devant la juridiction correctionnelle, du caractère de ces mêmes actes et des manœuvres qui les avaient accompagnés.

Les charges contre Boldrick et Ashmann père n'ont pas paru suffisantes, mais Ashmann fils a été condamné à deux ans de prison. Il avait prévu la catastrophe. Ayant obtenu sa liberté sous caution, il en avait profité pour piquer un petit temps de course jusqu'à Londres, — distançant à la fois la justice et sa femme.

Je ne doute pas qu'à Epsom et à Hay-Market il ne trouve à exercer ses petits talents.

Et *Valna? Valna* est à la hausse. M. Thiérot l'a revendue 7,100 francs à M. le comte de Lagrange et elle a un *box* dans la première écurie de France.

Pour un procès original comme l'est celui-ci, combien d'autres qui ne sont que des contre-épreuves, des réminiscences plus ou moins variées d'anciens procès ! Voici, sous une forme nouvelle, l'affaire Raguse, l'affaire Picpus, l'affaire Pescatore.

Dans la première il s'agit encore de l'honneur d'un général, publiquement accusé d'avoir eu sa part des trahisons de 1814. Un article de M. Rapetti, publié dans le *Moniteur universel*, à l'occasion des mémoires du duc de Raguse, avait désigné, parmi les signataires de la capitulation d'Essonne, le général vicomte de Pelleport. A l'exemple des héritiers du prince Eugène, les fils du général ont réclamé au nom de la mémoire de leur père. Ils affirment que le général de Pelleport n'était pas à Essonne le 5 avril; que, blessé dans les rues de Belleville, d'une balle qui lui avait traversé la poitrine, il avait cessé à partir de ce moment de pren-

dre part aux opérations du sixième corps. M. Rapetti, qui se croit bien informé, maintient la vérité de son récit. Les débats qui auront lieu - mais seulement après les vacances — diront sans doute le dernier mot sur ce qui s'est passé à Essonne. A la bonne heure, voilà ce que les amateurs peuvent appeler un beau procès. Encore plusieurs de ce genre, et l'histoire contemporaine aura fait un grand pas. Vous verrez que, dans peu, la collection Dalloz fera concurrence au livre de M. Thiers.

Comme les dames de Picpus, les dames du Sacré-Cœur se voient demander la restitution de sommes considérables ayant appartenu à une des sœurs de leur communauté. Cette sœur, aujourd'hui décédée, est Mlle Louise Kœnig, fille d'un conseiller à la cour de Colmar. Elle a pris le voile en 1834, au couvent des dames du Sacré-Cœur de Jésus. Au moment où elle entrait en religion, elle possédait, tant en meubles qu'en valeurs mobilières, une fortune qui dépassait 100,000 francs.

Elle meurt en 1849, laissant un testament par lequel elle institue pour son légataire universel, à la charge de divers legs particuliers, M. Charles Kœnig, son frère, qui a été représentant du département du Haut-Rhin à la Constituante, en 1848. Armé de cet acte, M. Kœnig vient demander au couvent de remettre entre ses mains toutes les valeurs que sa sœur a apportées. Le couvent répond que Mlle Kœnig n'a pas laissé un sou vaillant, et que loin d'être débiteur de M. Kœnig, l'Ordre est son créancier d'une somme de 400 fr. pour frais d'inhumation de la pauvre défunte.

L'héritier est furieux, il crie qu'il est mystifié, que sa sœur n'aurait pas fait la mauvaise plaisanterie de l'instituer son légataire universel si elle avait été pauvre comme Job ; que, d'ailleurs, il sait pertinemment qu'à son entrée au couvent elle possédait des terres et des valeurs ; que tout cela a été réalisé peu à peu et que l'argent, arrêté au passage par les supérieures, est venu s'engouffrer dans les caisses de l'Ordre. Voilà ce que dit M. Kœnig. Et il ajoute qu'en s'appropriant tout ce que possédait Mlle Kœnig, le couvent n'a fait que suivre les prescriptions de la règle. A l'appui de sa thèse, il cite le texte des constitutions intérieures de la Congrégation des Dames du Sacré-Cœur. Et voyez quel tact ont ces héritiers! Il n'existait, en dehors du couvent, qu'un seul exemplaire imprimé de ces constitutions, celui de la Bibliothèque impériale, et encore était-il déclassé, — c'est-à dire perdu comme un grain de blé dans un grenier. — Eh bien! M. Kœnig est parvenu à mettre les mains sur l'exemplaire unique. Comment? par quelle somnambule? J'avoue que ce détail n'est pas celui du procès qui m'intrigue le moins.

Quant au couvent, il s'est renfermé jusqu'ici dans un mystérieux silence. Mais voici que le jour de l'audience arrive. Il parlera ; il parlera bien, fort et longtemps, — et déjà, de l'endroit où j'écris ces lignes, il me semble que j'entends l'organe cuivré de M. Hébert, son avocat.

Il y avait un soir, dans une de ces petites cours d'Allemagne, qui semblent avoir été inventées par M. Scribe pour le théâtre de Madame, un bon prince, un landgrave, Louis, neuvième du nom. C'était en pleine poudre, en 1745. Les têtes à perruques foisonnaient à la cour du langrave et le coiffeur y était un important personnage. Il s'appelait Guillaume Seitz. Louis IX le prit en amitié et l'attacha à sa personne. Seitz habitait la résidence landgraviale avec sa femme Suzanne Walther et sa fille Caroline Salomé. Caroline était une charmante créature, cheveux dorés, grands yeux bleus et purs, peau soyeuse et transparente, — la Marguerite d'Ary Scheffer, — la Charlotte de Werther, si vous aimez mieux. — Le landgrave avait un fils, le prince Frédéric, son héritier présomptif. Un jour, Frédéric aperçut Caroline dans les jardins de la Résidence. A partir de ce moment, son cœur ne lui appartint plus. Ses yeux parlèrent d'abord, puis les fleurs, les *vergiss-mein-nicht*, puis le papier, puis la voix. La voix d'un prince est dangereuse. Rassurez-vous, cependant. Caroline était sage, et d'ailleurs nous sommes dans la vertueuse Allemagne. Le prince Frédéric, — — j'aime à me le représenter en habit vert, en culotte grise et en bottes à revers, — offrit sa main à la fille du perruquier de son père. Et bientôt, à quelques lieues de Darmstadt, dans une petite et mystérieuse chapelle, un complaisant pasteur bénissait l'union du prince de Hesse-Darmstadt avec Caroline Seitz.

Franchissons trois quarts de siècle et transportons-nous à Strasbourg. Là vient de mourir une vieille dame qu'on appelle la veuve Poumeyer. Elle n'a pas d'héritiers directs. A l'ouverture de la succession se présentent, dans la ligne paternelle, un cousin au cinquième degré, le sieur Kugler ; dans la ligne maternelle, un cocher de citadine, un professeur d'escrime qui habitent Strasbourg, et une collection de Hessois qui portent le nom de Seitz, et ont tous parents au septième degré de la défunte. Au moment où le partage va avoir lieu surgit un nouveau prétendant à l'hérédité; celui là est un grand personnage, il s'appelle le baron de Friederich. C'est le fils du prince et de Caroline Salomé. Or, celle qui vient de mourir n'était autre elle même que la petite fille du perruquier, de sorte que le baron Friederich est son parent au quatrième degré et exclut par conséquent tous les prétendants à la succession dans la ligne maternelle.

Les Seitz sont terrifiés : ils examinent toutefois, avec les préoccupations et les tendresses de l'intérêt personnel, la filiation de leur compétiteur. A force d'éplucher, ils croient remarquer que le pasteur qui a béni l'union du prince Frédéric et de Caroline Salomé a glissé un peu légèrement sur les prescriptions légales, et que le mariage du prince et de la fille du coiffeur pourrait bien être entaché du vice de clandestinité. Un procès s'engage où se renouvellent toutes les objections — considérablement augmentées — du procès Pescatore, toutes, y comprises l'absence de publications préalables et l'incompétence du pasteur qui a célébré l'union (*parochus proprius*). Enfin, après des débats longs et compliqués, qui n'ont pas duré moins de cinq audiences, le tribunal de Strasbourg a prononcé la nullité du mariage et repoussé la demande du baron Friederich.

D'autres procès encore — desquels on peut dire qu'ils se suivent et se ressemblent — ce sont ceux de M. et de Mme Hope ; Mme Hope est, comme le sait le monde parisien, la fille de l'illustre général Rapp. Il y a cinq ans environ que les deux époux plaident l'un contre l'autre, tant en France qu'en Angleterre, et je suis modeste en évaluant à une trentaine le nombre des décisions judiciaires que les tribunaux des deux pays ont eu à rendre entre eux. On a plaidé en séparation de corps, on a plaidé en divorce, on a plaidé sur la garde des enfants, on a plaidé sur la pension que M. Hope doit faire à sa femme, on plaide aujourd'hui avec les fournisseurs. Notez que les demandes réciproques en divorce et en séparation de corps n'ont abouti à rien, et que les tribunaux anglais ayant déclaré qu'il y avait *compensatio criminis*, le lien conjugal continue à subsister entre les époux. Seulement, — vous le devinez, — M. et Mme Hope habitent à part, et comme il faut que Mme Hope ait une existence en rapport avec son nom et sa position sociale, M. Hope lui fait une pension annuelle de 75,000 francs. Ce serait très-bien si la pension était payée régulièrement, mais il paraît qu'elle ne l'est pas, et Mme Hope, qui apprécie les avantages du crédit, en use largement. M. Hope, d'autre part, ne veut pas payer les dettes de sa femme, et il fait distribuer à 500 exemplaires une petite note ainsi conçue :

« Avis est donné que M. Adrien Hope, citoyen anglais, n'entend être responsable ni tenu d'aucune dette, quelle qu'elle soit, contractée sans son autorisation spéciale par Mme Hope, vivant séparément à Paris... »

Malgré cette note, les dettes n'en ont pas moins été leur petit train : il y en a aujourd'hui pour 270,000 francs. Les fournisseurs ont patienté quelque temps; ils ont présenté leur mémoire avec tous les respects et toutes les révérences que l'on doit à une débitrice aussi distinguée que Mme Hope. Mais l'argent n'arrivant pas, ils se sont décidés à l'assigner — toujours avec tous les respects possibles, et,— ce à quoi elle ne s'est nullement opposée, ils ont demandé contre M. Hope une condamnation solidaire. Vous jugez si M. Hope, tout millionnaire qu'il est, s'est récrié.

— Quoi! 270,000 fr. de dettes! Quoi! à Foye-Davenne, pour des tapis, 100,000 fr.; à Roussel, pour des bronzes, 27,000 fr.; à Chapron, pour des lingeries, 13,000 fr.; à Bénard, pour des broderies, 9,000 fr.; à Mme Lejourdie, pour des robes, 11,000 fr.; à Alphonse Giroux, pour des objets d'étrennes et de curiosité, 10,000 fr.! Ce dernier chapitre surtout révolte M. Hope, et voilà son avocat qui, d'une voix malicieusement indignée, donne lecture de la note suivante :

« Une paire d'écrans turcs, 50 fr ; un Bou-Maza, 22 fr.; deux trousses de toilette, 210 fr. ; une trousse à argent pour homme, 145 fr.; un mouton bêlant, 22 fr.; un pâturage, 28 fr.; une chèvre bêlante, 70 fr.; deux poupées américaines criantes, 16 fr.; un album, éducation du cœur, 14 fr.; un couteau saltimbanque doré oxydé, 35 fr.; un mirliton enchanté, 30 fr ; un porte-cigare, 14 fr.; un autre, idem, 9 fr.; une garniture pendule et candélabre, sujet Ariane et décor sur porcelaine, l'Amour, 1,595 fr., etc.»

Les protestations de M. Hope n'ont pas prévalu : le tribunal et, après lui, la cour ont jugé qu'en principe les difficultés qui existaient entre lui et sa femme ne le dispensaient pas de subvenir aux besoins de celle-ci, « dans les limites que comportaient le rang et la fortune des époux. » Mais comme il leur a paru que, pour certaines fournitures, ces limites avaient été dépassées, ils ont laissé à la charge de Mme Hope toutes les dépenses dont l'utilité n'était pas démontrée. Pour ne citer que deux exemples, la part contributoire de M. Hope a été fixée dans la note du marchand de tapis à 7,000 fr., et dans celle de Giroux à 3,000 fr. seulement.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *Un Soufflet anonyme*, comédie en un acte, par M. René de Rovigo. — GYMNASE-DRAMATIQUE : *Monsieur Acker*, comédie en un acte, par M. Armand Durantin. — Les débuts. — Mme Guyon à la Comédie-Française.

Le Vaudeville, avant de fermer (car il est fermé jusqu'au mois prochain, pour raison d'embellissements), a représenté un petit ouvrage de M. de Rovigo, *Un Soufflet anonyme*, qui a réussi. Sans être emprunté au cinquième acte de *la Folle Journée*, le sujet de cette bluette rappelle le courroux et l'embarras de Figaro sous les grands marronniers, à l'heure où les mains de toutes les Espagnes semblent s'être donné rendez-vous sur sa joue. M. Gaston, le personnage principal de la pièce du Vaudeville, n'a senti cependant qu'une seule giroflée s'épanouir sur son visage; et tous les moralistes conviendront qu'elle était méritée, lorsqu'ils sauront qu'au moment de cette brusque éclosion, le trop léger Gaston serrait de près, dans un couloir obscur la taille de la plus jolie, mais aussi de la plus vertueuse des soubrettes. Quelques instants auparavant ce même Gaston s'était répandu en serments de fidélité et d'aveugle servage auprès d'une cousine qu'il devait épouser. Vous souriez et croyez déjà deviner en cette cousine l'horticulteur de la giroflée en question? Soit mais au moins ne faites rien paraître de votre pénétration ; laissez l'auteur aller et venir dans son intrigue transparente, en se figurant qu'il mène l'anxiété à sa suite; permettez que Gaston, s'étudiant à deviner chaque physionomie, cherche successivement querelle à son oncle, à son domestique, au substitut de l'arrondissement, avant de découvrir son véritable et charmant agresseur. Vous aurez fait acte de spectateur complaisant, mais vous ne vous en repentirez pas. Il y a, dans *Un Soufflet anonyme*, malgré le point de départ un peu leste, des parfums de bonne compagnie et un esprit mesuré qui seront toujours de mode, même au théâtre.

Il faut qu'une salle soit ouverte ou fermée, dit le proverbe. D'où vient que le Gymnase n'est qu'entrebâillé? Un nouveau vaudeville (et non pas un vaudeville nouveau) s'est cependant glissé entre les fissures de son affiche mélancolique. *Monsieur Acker* voudrait bien ressembler à un conte d'Hofmann; et M. Durantin aura cru qu'il suffisait pour cela d'un Allemand, d'un violon et d'une jeune fille, les trois ingrédients principaux de sa tartine sentimentale. Il y a ajouté un peu de folie comme ne pouvant pas nuire, et pour le reste il a eu confiance dans le bon goût du public. Mais le public est las de saluer continuellement au passage les situations, les scènes et les tirades de sa connaissance ; cela le vieillit et il écoute sans sourciller les lamentations de *Monsieur Acker*, ce Jérémie du solfége.

La Comédie Française vient de quitter la salle Ventadour et de réintégrer son domicile remis à neuf. Dorure et velours, rien n'y manque. Les débutants doivent être enchantés de se produire en un temple aussi beau, car on est en pleine saison de débuts : la canicule appelle Néron ; le mois du lion veut ses jeunes hommes et ses jeunes femmes hurlant et se meurtrissant aux barreaux de la cage-tragédie, comme dirait l'auteur des *Contemplations*, qui a plié le substantif au rôle de l'adjectif.

A cette même Comédie-Française va entrer Mme Guyon, une personne dont on ne peut nier l'attrayante stature, et qui révèlera sans doute des qualités que l'habitude du mélodrame tenait captives. Ce n'est pas sa faute si le théâtre de la Porte-Saint Martin, — qu'on pourrait appeler, depuis quelque temps, *théâtre de ma mère*, à cause de l'abus qu'il fait du sentiment maternel, — ne lui a confié encore que des rôles à grands cris, à grands bras et à grandes jambes, des folles qui passent continuellement la main sur leurs cheveux dépeignés, qui écoutent avec un regard fixe, en secouant la tête par saccades, et dont le doigt va désigner au fond du parterre un personnage invisible. Art dans lequel elle excellait! Situations où elle n'avait pas de rivales! Espérons que Mme Guyon saura se débarrasser sans trop de peine de ces coutumes barbares, et que l'étude des maîtres dramatiques du dix-septième siècle la ramènera bientôt à la diction simple et forte.

Tous les théâtres ont donné des à-propos patrioti- ques le soir de la fête du 15 août. Il nous eût été diffi- cile d'assister à chacun d'eux. La plupart ont parlé de Cherbourg, — d'où nous revenons comme tout le monde, — et ont pris pour texte de leur enthousiasme u de leur esprit le grand fait de l'union anglo fran- çaise, chaque jour cimentée par de nouveaux et écla- tants rapports.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : Reprise des *Monténégrins*, opéra-comique en deux actes, de Gérard de Nerval et Alboize, musique de M. Limnander. — THÉATRE DEBURAU : *Le Duel de Pierrot; la Chasse aux rats*. — Nouvelles.

Gérard de Nerval était un de ces esprits que le vent de la fantaisie berce sans cesse dans le pays bleu des songes, poëte jusqu'à la déraison, écrivain sans s'en douter, il a imprimé à ses œuvres le cachet de ses rê- veries profondément mélancoliques. Pour un rien, il vous eût raconté de bonne foi, et le plus sérieusement du monde, quelque histoire de fées ou de revenants légendaires ; il vous eût fait croire aux apparitions ; bien mieux, sa plume, sa baguette magique à lui, sa- vait les évoquer toutes palpitantes sur le papier.

Mais qu'il y a loin, dites-moi, de ce désordre char- mant à la froide tactique de l écrivain dramatique, et quel étrange caprice était celui de Gérard de Nerval le jour où il voulut cueillir les lauriers du théâtre! Sa muse indisciplinée ne savait pas s'astreindre à suivre le sentier battu de la convention, et l'horreur qu'il pro- fessait pour le vulgaire le fit souvent tomber dans le précipice de l'étrange.

De là cet imbroglio indéchiffrable, ce rébus en deux actes, cette charade incompréhensible qui s'appelle les *Monténégrins*, et que, il y a une dizaine d'années, on jeta à la face du parterre en manière de défi. Tel le sphinx antique proposait son énigme aux passants.

Pourtant, — et il serait consolant de le penser, — il est probable que le jour où les auteurs des *Monténégrins* ont pris la plume en croyant écrire une pièce, ils s'é- taient donné, sinon un plan bien arrêté, du moins un germe d'idée à développer. Eh bien ! ce qu'ils ont le plus oublié au milieu de leurs fioritures littéraires, c'est la conduite même de l'action, ce sont ces mille ruses que les habiles savent mettre en jeu pour faire sortir un scenario logique (s'il se peut) d'un bavar- dage spirituel s'ils en ont la chance). Le tout pour arriver, sans efforts, à ceci : Que le public entende la pièce en croyant écouter le dialogue.

Par malheur, la partition de M Limnander nous a paru plus ambitieuse que réussie, au point de vue du motif surtout. A chaque pas que l'on fait vers le der- nier chœur (le mieux trouvé), on s'attend à l'épanouis- sement de quelque grande idée ; l'oreille s'y trouve malencontreusement préparée, et puis... rien ! Toute cette musique décèle la louable envie d'atteindre des cimes inabordables; chaque morceau y sent la gêne, aussi l'effort, la tendance au grand style. Voilà qui est bien, quant à l'intention ; mais comme disait Balzac (Balzac le grand) à propos de peinture : « Il n'y a que la dernière couche qui compte. » Or, la dernière cou- che de M. Limnander, la résultante de son travail en- gendre comme un sentiment de froid, et cette remar- que, applicable à la dernière reprise des *Monténégrins*, fut faite à la première apparition de cet opéra. On se plaignit alors de trouver cette partition bourrée de formules savantes dont l'élément mélodique ne rele- vait pas assez la sécheresse Pourtant la verve du com- positeur se réveille un peu au second acte dont la partie vocale surtout nous a semblé traitée avec une cer- taine vigueur.

Mlle Pannetrat, qui a occupé une place honorable au Théâtre-Lyrique, débutait l'autre soir à l'Opéra-Comi- que dans le rôle de Béatrix des *Monténégrins*. Peut-être Mlle Pannetrat s'abuse-t-elle un peu sur la nature de son talent en voulant ramener, rue Favart, les roula- des et les fioritures de Mme Ugalde, et nous croyons que le timbre de sa voix acquerrait un charme de plus si elle cherchait à donner plus d'ampleur à son chant.

Au théâtre Deburau les opérettes et les pantomimes se succèdent avec une rapidité à essouffler la critique. On vient de donner *le Duel de Pierrot*, une farce à coups de pied et à coups de bâton qui révèle une fois de plus les souplesses et la bonne mine de Pierrot De- burau. *La Chasse aux rats*, qui a suivi de quelques jours la pantomime, est l'exhibition d'un Anglais dans la carapace empesée et solennelle de M. Goby, le tout accompagné de la musique de M. Léon Duprez.

Il paraît décidé que *le Dernier jour d'Herculanum*, l'œuvre longtemps attendue de Méry et Félicien David, sera représenté vers la fin de l'hiver prochain. Mmes Gueymard et Borghi-Mamo, MM. Roger, Bonnehée et Obin rempliraient les principaux rôles.

Au Théâtre-Lyrique, on prépare, pour la rentrée : *Abu Hassan*, de Weber, la *Flûte enchantée*, de Mozart, et la *Lyre d'or*, opéra de Félix Godefroy, qui jouera lui-même la partie de harpe,

M. Barré vient de jouer, pour la première fois, à l'Opéra-Comique, le rôle de Germain du *Valet de chambre* ; il a fait applaudir sa voix jeune et particu- lièrement sympathique. Mais ce début n'est que le commencement d'un véritable défilé de virtuoses que nous réserve M. Roqueplan ; nous aurons à entendre MM. Breuillé, Bouquet et Mareschal ; puis aura lieu la rentrée de Mlle Wertheimber.

— A propos d'engagements, Mme Anna de Lagrange vient de céder aux offres du directeur de Rio Janeiro (le Rothschild des directeurs); elle avait un moment fait espérer sa rentrée au Théâtre Italien de Paris ; mais comment refuser une mine d'or qui l'attend au Brésil (un million pour trois ans!)?... c'est à vous que je le demande, mesdemoiselles du Conservatoire.

ALBERT DE LASALLE.

Paris se renouvelle plus complétement chaque jour. Ces grands changements qui se sont d'abord opérés dans le centre s'étendent aujourd'hui aux quartiers aristocratiques.

La construction de la nouvelle salle du Grand-Opéra commence à peine, que déjà tout s'écroule autour d'elle. Léviathan de pierre, elle sape et renverse tout ce qui se trouve sur son chemin.

Hier, c'était l'hôtel d'Osmond, cette demeure tout aristocratique, qui avait décroché son écusson pour faire place au tambour de basque et aux grelots, ces armes sonnantes des chevaliers de la Folie, qui dispa- raissait, emportant au Ranelagh ses joies, ses amours, ses fêtes, s'il est vrai qu'il y ait des fêtes, des amours et des joies pour ces vieux jeunes hommes corsetés et busqués, et pour ces femmes qui cachent la nature de Dieu sous des couches de pastel.

Ils sont partis, et Musard et Arban emportent archet et trompette sous d'autres cieux; mais ils revien- dront

Ainsi que les artistes musiciens, les fabricants ar- tistes ont dû opérer leur retraite. Tahan avait là ses ateliers, dont les produits rappellent les plus beaux temps des arts industriels en Italie, où l'orfévrerie avait ses Benvenuto Cellini, comme la statuaire ses Michel-Ange.

Donc, Tahan a été, lui aussi, repoussé plus loin par la nouvelle salle de l'Académie impériale de musique, et désormais sa clientèle de la rue Basse-du Rempart sera forcée d'aller chercher ses charmantes produc- tions dans le quartier le plus gai, le plus vivant, le plus essentiellement parisien, au boulevard Mont- martre, au coin de la rue Richelieu, à la maison Fras- cati, ce centre ardent et fashionable qui commence à la rue de Grammont et finit à la rue Vivienne.

N'est-ce pas ici le lieu de faire une remarque : la célèbre maison de jeu qui tint si longtemps ses sa- lons ouverts à cette aristocratie européenne, dont les émotions dramatiques de la rouge et la noire sont un des plaisirs, semblait avoir étendu sur cette partie du boulevard une influence sinistre.

Depuis les jours de prospérité du célèbre café, — jours déjà bien loin, — que de papillons industriels sont venus se brûler aux becs de gaz du boule- vard !

Restaurateurs, cafetiers, confiseurs, marchands de nouveautés, sont arrivés tour à tour à végéter et s'éteindre.

Pour conjurer ce mauvais sort, il fallait appeler dans ces magasins les industries le plus en vogue et les fabricants les plus célèbres. C'est ce qui a eu lieu. Le principal de ces établissements a été loué à Tahan, c'est-à-dire à une maison faite ; aucun sacrifice ne lui a coûté pour établir chez lui cette réputation euro- péenne qui jette un vif éclat partout où elle arrive.

C'est ainsi que Tahan a pu, presque sans augmenta- tion, changer ses magasins de la rue Basse du-Rem- part, pour le splendide local qui sépare les deux boulevards.

Le flâneur, ce type qu'on ne saurait trouver ailleurs qu'à Paris, pourra maintenant s'arrêter rue Riche- lieu, comme il s'arrête rue de la Paix, et toujours chez Tahan.

Il faut cependant distinguer.

Bien que les deux maisons du Boule moderne soient emplies depuis le haut jusqu'en bas de ces char- mants produits si éminemment parisiens auxquels Tahan a attaché son nom, il y a cependant une énorme différence entre elles.

La maison de la rue de la Paix contient ces mille merveilles que vous savez : coffrets d'ebène ou d'é- caille, de chêne ou de bois de rose, enrichis de pierres précieuses, d'or, d'argent ou d'acier ; pupitres, maro- quinerie, cristaux, porcelaines de Chine et de Sèvres ; ces riens charmants dont les femmes du monde sont si amoureuses ; que sais-je encore ?

La maison de la rue Richelieu continue celle de la rue Basse-du-Rempart.

Là ce sont toujours des merveilles, mais plus sé- rieuses, peut-être plus vraies.

Des meubles splendides, des bibliothèques sculptées avec un art admirable, des bahuts incrustés d'or, de nacre, d'agate et d'onyx, de médaillons qui tous, jus- qu'au plus caché, sont des chefs-d'œuvre ; des prie- Dieu gothiques, des coupes, des vases gigantesques, des statues de bronze et de marbre dont un musée s'enorgueillirait, et enfin les pendules incrustées d'é- caille rouge et d'or, dont les niellures splendides rappellent les plus admirables spécimens de l'art sous Louis XIV.

Nons nous associons de grand cœur à ces éloges qu'en maintes circonstances nous avons décernés à la charmante industrie qu'il a élevée si haut dans l'opi- nion publique.

La vie réelle en Chine. par le révérend W. C. MILNE, traduit par A. Tasset, avec une introduction et des notes, par G. PAUTHIER. Un vol. in-18 jésus, contenant trois cartes : 3 fr. 50.

Librairie L. HACHETTE et Cie, à Paris, dans les gares des chemins de fer et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Manuel de santé. dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie usuelles. — Un vol. de 228 pages avec 160 formules. — Par le docteur DE SAINT-GERVAIS.

Prix : 60 c. rendu *franco* à domicile, qu'on paye par 3 timbres-poste adressés à l'auteur, *rue Richer*, **12**, à Paris.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu.*

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance : aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

Foulards. Les personnes qui désirent de bons foulards de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la COMPAGNIE DES INDES, *rue Grenelle Saint-Germain*, **42.** — Immense choix de foulards des Indes et de Chine à 1 fr. 40 c., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40 c., 3 fr. 50, 5, 7, 8, 12, 15 et 20 fr., gros et détail.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

Porte-bouteilles en fer, brevetés (s. g. d. g.), pour ranger les bouteilles dans les caves avec économie de place. — Prix, pour le cent de bouteilles :

DOUBLES : 12 50 — SIMPLES : 15 »

BARBOU, *rue Montmartre*, 35, *à Paris.*

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23,** *boulevard Poissonnière.*

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat* **33.**

Incendie de la Bourse d'Anvers, d'après un croquis de M. Elliot.

Bataille de Saint-Cast.

Saint-Cast, près Saint-Malo, a inauguré, le 5 du mois d'août, un monument en souvenir de la bataille de ce nom, qui força, en 1758 (il y a juste cent ans), les Anglais débarqués sur la côte à rentrer précipitamment dans leurs vaisseaux, après avoir laissé beaucoup des leurs sur la plage.

On connaît en général la bataille de Saint-Cast, par un sarcasme très-vif, attribué au procureur général La Chalotais, à propos du duc d'Aiguillon, commandant de la province de Bretagne, où ce duc n'avait pas eu l'avantage de se faire aimer. Le duc d'Aiguillon ayant assisté à la bataille de Saint-Cast du haut d'un moulin dont il avait fait son observatoire, La Chalotais s'écria : « que l'armée française s'était couverte de gloire, et le duc d'Aiguillon de farine. »

Il est probable que le duc d'Aiguillon, qui avait fait ses preuves de courage en d'autres occasions, et qui, dans cette circonstance, chargé de la responsabilité de général en chef, n'était pas tenu de s'exposer comme un simple soldat, a été accusé à tort par la malice bretonne. Les états comprirent son nom dans la médaille commémorative qui fut frappée en l'honneur de cette victoire. Or, on le sait, les états n'aimaient guère le duc, leur témoignage ne saurait donc être suspect. Quoi qu'il en soit, ce fut une victoire, dont le soufflet abattit singulièrement le pavillon de l'Angleterre, et déploya brillamment le drapeau de la France. Et la défaite de Saint-Cast, au dire de l'historien anglais Smollett, « les précipita du comble de l'orgueil dans un abîme d'humilité. » Les gentilshommes bretons et les paysans des côtes firent merveille dans cette affaire en face de la flotte anglaise, composée de plus de cent voiles, laquelle flotte ne put protéger le rembarquement de ses troupes si malencontreusement descendues à terre.

Nous ne saurions passer sous silence un événement tout à fait singulier, célébré par les poésies nationales bretonnes, et qui se rattache, assure-t-on à cette bataille. On raconte, aux veillées de l'Armorique, qu'une compagnie de bas Bretons, des environs de Freguien et de Saint-Pol-de-Léon, marchant à la rencontre d'un détachement de montagnards gallois, ceux-ci se mirent à entonner un air national ; leurs adversaires s'arrêtèrent stupéfaits ; ils avaient reconnu un air de leur propre pays. Les bas Bretons de répéter l'air ! Les Gallois de s'arrêter à leur tour ! On ne se salua pas comme à Fontenoy, mais on se tendit les bras ; on courut les uns aux autres ; on se donna mille et mille accolades. Les officiers eurent une peine infinie à rallier leurs gens, à les remettre en bataille ; ils y parvinrent, et, malgré leur propre émotion, ils voulurent commander le feu, mais par bonheur le combat finissait ; on commençait à faire des prisonniers, et les montagnards gallois acceptèrent volontiers l'hospitalité des montagnards bretons, car il y a des montagnes aussi en Bretagne. Ce fait est curieux et touchant, mais j'ai bien peur qu'il ne faille le reléguer avec la galanterie du duc d'Aiguillon pendant le combat. Les historiens n'en parlent pas.

Le monument qu'on va inaugurer à Saint-Cast a été élevé par souscription. On a conservé les noms des gentilshommes bretons, des volontaires et des principaux habitants qui prirent part à la bataille de Saint-Cast, et dont les descendants existent encore pour la plupart. Les maires de Rennes, de Dinan, de Saint-Malo, doivent assister à cette solennité, qui sera, en quelque sorte, une fête de famille, à laquelle, en qualité de Breton, j'espère bien ne pas manquer. H. L.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qui n'a été maintenant en wagon ?

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
…ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
…du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 72.

28 Août 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Réception de Leurs Majestés impériales par les autorités municipales de Quimper, d'après un croquis de M. Moullin. (Page 135.)

COURRIER DES BAINS DE MER.

On aura beau dire, la vie des bains de mer est une épreuve pour le plus grand nombre des Parisiens qui ont les habitudes invétérées d'une vie active et intellectuelle. Pendant les premiers jours, on goûte avec une sorte d'ardeur ce *far niente* tout nouveau, et qui charme particulièrement parce que c'est la nouveauté. On affecte même de ne vouloir point entendre parler de Paris ; on fuit les journaux, et, s'il arrive une lettre, on se pose en victime, s'écriant : Que me veut-elle ?

Puis, quelques jours s'écoulent... et on ne tarde pas à se sentir encore plus fatigué de ne rien faire que de travailler... et on commence à lire ce qui s'imprime dans cette ville, quittée avec un si grand plaisir, et qu'on doit revoir avec un plaisir plus grand encore !

Il faut voir alors, si l'on n'a pas les siens autour de soi, à quelles ressources on s'abandonne pour tuer le temps, ce temps qui a sa revanche en implacable réserve ! On court alors après des distractions, des plaisirs, qu'en plein Paris on fuirait comme des émanations cholériques. C'est ainsi qu'on se laisse quotidiennement happer par les concerts gratuits des instrumentistes du crû ; qu'on va entendre, sans révolte, des cantatrices renommées à Falaise ; qu'on subit sans crise nerveuse la conversation d'un tas de gens en panamas attachés avec des ficelles, par crainte de la brise du soir qui sert de texte et de prétexte aux romances du programme ! C'est alors qu'on se préoccupe de l'idée d'accaparer deux chaises, dont une pour son coude ou pour ses pieds ; qu'on s'intrigue à savoir si telle dame ou demoiselle, qui balance sa ridicule crinoline au bord des flots amers, est positivement jolie sous la fallacieuse dentelle qui pend insupportablement autour de son chapeau à trop grands bords ; c'est ainsi qu'on va lire dans les Revues des dissertations sur la navigation du Danube, ou des articles très-plats sur la Plata. Bref, on se recommande à tous les saints, on se voue à tous les diables, et si l'air pur de la mer, l'oisiveté, les bains sont favorables au corps, tenez pour certain que ces physiques avantages sont très-fâcheusement amoindris, balancés, par les préoccupations morales qui font que, pendant que les yeux de votre chair regardent l'horizon vide, les yeux de votre esprit sont là-bas... cherchant avec avidité ce qu'ils ont follement cru qu'il leur était doux de fuir !

C'est dans ce désœuvrement que celui qui a l'honneur de vous parler, ou plutôt de vous écrire, a pu suivre, entraîné par d'autres, toute une représentation du théâtre de *Guignol* (oui, monsieur !), où il a recueilli l'héroïque morceau de poésie dont il a orné ces colonnes la fois dernière. C'est ainsi qu'il a fait une douzaine d'amis intimes qu'il ne reconnaîtrait plus aujourd'hui sur le boulevard. C'est ainsi qu'il se laissait payer des gauffres par de vieilles Polonaises ;— qu'il accordait la valeur d'un événement au drapeau baissé défendant le bain, pour cause de mer trop courroucée ; — qu'il se surprenait à écouter de niais cancans sur la dame descendue hôtel de Bristol avec deux cousins ;—qu'il prenait des Anglaises en grippe à cause d'un journal trop longtemps épelé ; — qu'il se délectait à étudier la liste des arrivants ; — qu'il se désolait si la tarte du dessert était aux abricots plutôt qu'aux prunes ; — qu'il allait faire des armes avec des inconnus ; — qu'il se laissait raconter la cure salée d'un monsieur quelconque ; — et qu'il lorgnait des femmes qui, vraiment, n'en valaient pas la peine !

Que voulez-vous ? ce désœuvrement dénature prestement son homme, et fait comprendre l'existence des petites villes, poussant aux petites passions. Oui, je comprends aujourd'hui le fameux Coquenet de la *Calomnie* de Scribe, je comprends qu'on en soit réduit à s'intéresser à des histoires de table d'hôte, à des aventures d'aventurières, à des plaintes de voyageurs écorchés par l'*Hôtel royal*, à des sottises, des platitudes... et qu'on se jette avec avidité sur toute distraction qui se rapproche un peu de ce qui émane du milieu parisien dans lequel on a l'habitude et le besoin de vivre !

Heureusement, Dieppe et son établissement, dont toutes les ressources fixes et passagères sont obligeamment mises à la libre disposition d'une certaine classe de visiteurs, par l'autorité locale et la direction spéciale ; heureusement, dis-je, Dieppe avait, cette année, sa petite colonie flottante dans laquelle on se retrouvait à certaines heures comme à Paris, — avec l'air de la mer en plus, et le travail quotidien en moins ! Chenavard, ce grand peintre théorique qui écrira, espérons-le, le magnifique ouvrage sur l'art qu'il improvise en fragments éblouissants dans toutes ses causeries, Chenavard racontait sur Rossini des anecdotes si amusantes... mais si impossibles à vous redire !—Auguste Luchet, critique d'occasion dans l'amusant *Paris à Dieppe* de M. Jules Cauvin, dissertait avec sa verve un peu brutale, mais vive et imagée. sur les nombreux voyages qu'il a accomplis depuis 1848.—Battaille, un grand chanteur—momentanément, et on ne sait pourquoi, *in partibus*, — accumulait les anecdotes, faisant avec son esprit des points d'orgue non moins brillants que ceux de sa voix ; — Arsène Houssaye racontait comment à Bade l'inspecteur général (des beaux-arts) avait été pris pour un *général en inspection*, et qu'on lui avait porté des toasts dont il n'avait pu se défendre ;—Alexandre Weill parlait de sa prochaine brochure, et Alexandre Batta ne disait rien de son dernier concerto.—Quant à Raymond Deslandes, il ne mettait guère le pied sur la plage, occupé qu'il était de mettre la dernière main à une comédie qu'un initié nous a dit plus que charmante, mais forte.—Félix Godfroy était absorbé par des dames ;—les frères Lyonnet passaient tout leur temps à se défendre de donner un troisième concert, —et Faure, le brillant baryton, avait beaucoup à faire pour n'en pas donner un !—Quant à Régnier,—paresseux avec délices,—comme il dit dans *Figaro*, il s'apprêtait à remonter ce grand Rhin, qu'il a le bonheur de ne pas connaître, puisqu'il se trouve ainsi réservé au vif plaisir de le voir pour la première fois.—Léon Gatayes, grand juge du *Siècle* au steeple chase de dimanche dernier, une fête qui a amené deux cents quadrupèdes et deux mille bipèdes à Dieppe, nous disait l'autre soir ce qui suit, qu'il nous a semblé curieux de noter :

« Comme membre du jury pour le grand concours des orphéons et des musiques instrumentales, j'ai fait à Dieppe une assez curieuse remarque : c'est le rapport immédiat qui existe entre le tempérament des chefs de musique et l'exécution de leurs subordonnés. Le matin du concours, j'étais au bain sur la plage. A côté de ma cabine s'en trouvait une restée ouverte... Première négligence ! Dans cette cabine, tout était jeté sans ordre et à l'abandon, par celui qui s'immergeait au large, conduit par un baigneur. Le chapeau était à terre dans l'humidité : il y avait une chaussette sur le rebord, l'autre était sur la porte. Le pantalon traînait les jambes en l'air sur un banc ; la cravate et le col fréquentaient la chaussure dans un coin, et la chemise, prise blanche le matin, se souillait sur la planche humide du fond... Je me dis en faisant ma toilette d'eau salée : J'ai là pour voisin un homme bien distrait... bien négligent !

» Comme je sortais, il arrive. Je reconnais le chef de la musique symphonique de ***. Ah ! mon Dieu, — pensais-je — quelle musique ce doit être, dirigée par un étourneau pareil !

» Et en effet, le moment du concours venu, cette musique fut jugée une des plus faibles... une des plus décousues... Elle exécuta un pot-pourri de la fabrication de son chef, sur les motifs de... et le pot-pourri était conçu comme il fut exécuté, — c'est-à-dire dans le pêle-mêle et le désarroi de la cabine du bord de l'eau...

» Cette première remarque me porta à pousser plus loin l'observation, et je ne tardai pas à constater la parfaite concordance qu'il y avait entre les allures, l'attitude, le genre de chaque maître de musique, venant se présenter au jury avant de commencer, et l'exécution des morceaux qui suivaient. Nerveux, bilieux, sanguins, lymphatiques, gens de tenue ou débraillés... ils étaient le vivant spécimen de ce qu'on devait entendre ; et la remarque que j'en faisais sur-le-champ à mes collègues du jury ne manquait pas d'être bientôt confirmée par le fait. Chaque musique reflétait juste le tempérament de celui qui la dirigeait. »

Ces observations psycologiques de Gatayes vont faire grand plaisir au docteur Castle, si le hasard de ses voyages phrénologiques les lui fait tomber sous les yeux.

Nous lisons dans les grands papiers publics la mort de M. Liadières, ancien officier du génie, ancien officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe, ancien conseiller d'Etat et député, et surtout ancien, très-ancien candidat à l'Académie française. M. Liadières avait-il des droits à se chamarrer des palmes vertes du pont des Arts ? Intrinsèquement, non peut-être... mais relativement, pourquoi pas ? L'Académie française ne compte-t-elle pas bon nombre d'*immortels* qui sont fort heureux de jouir de ce titre pendant leur vie... attendu qu'il est moins certain après leur mort ? Mais revenons à M. Liadieres.

Il débuta, dans l'art dramatique, à l'Odéon, dès 1820, par une tragédie. *Frédéric et Conradin* ; le même théâtre vit en 1821 et 1824 *Jean sans peur* et une *Jane Shore*. En 1829 M. Liadières passa les ponts et fit représenter au Théâtre-Français *Walstein*, encore une tragédie. Classique déterminé alors, cet écrivain du génie publiait, en même temps que ses tragédies, un poëme dithyrambique : *Dioclétien aux catacombes de Rome*, cinq cents vers couronnés par l'académie d'Amiens.

Ces divers travaux (les lettres mènent à tout... pourvu qu'on les quitte, — a dit finement M. Villemain) mirent le soldat en évidence, et après 1830, sa réputation lui valut la députation. S'étant franchement jeté dans le parti conservateur, il devint tour à tour officier de la maison du roi et membre du conseil d'Etat. Mais toujours mordu de la muse, M. Liadières, officier, député ou conseiller. n'abdiqua pas un seul instant la scène, et il se rangea parmi les poëtes qui faisaient la part du feu. du feu romantique, dans le grand mouvement littéraire qui suivit la révolution de Juillet. Delavigne et Soumet furent ses modèles ; mais, comme tragique, il n'arriva guère à rivaliser qu'avec Pichald, l'auteur de *Léonidas*, dans les œuvres nombreuses qu'il présenta pendant quinze ans au Théâtre-Français, et qui, reçues pour la plupart, ne furent pourtant pas jouées. Nous citerons parmi celles-ci une *Suède délivrée*, où le rôle de Gustave Vasa eût été digne d'être représenté par Talma C'est celle des œuvres de la première manière de M. Liadières qui causa le plus de sensation... dans les cartons de la Comédie française.

Mais pourquoi, puisque reçu, M. Liadières n'était-pas joué ? La raison est plus aisée à insinuer qu'à formuler. M. Liadières avait, dans le monde politique — officier du château, député conservateur, fonctionnaire dévoué. — une situation difficile devant critique libérale... ou plus encore. Il craignait les attaques ; la petite presse ne le ménageait guère. Cet production d'un des leurs au milieu des passions parterre et du journal contrariait les ministres ; bien que très-ardent à écrire, à composer, et le poë suivant en cela l'élan de ses goûts, dès qu'il s'agiss de braver le public, l'homme politique reculait... se conçoit, du reste, pour peu qu'on veuille se reporter aux ardeurs du temps ! Cette situation hybride fait le malheur de la vie de M. Liadières qui, désira ardemment entrer à l'Académie, et accumulant da le travail du cabinet les titres nécessaires, se voy arrêté au moment d'appeler sur eux le retentisseme des épreuves publiques. Cette aspiration inassouvie le malheur de sa vie !

Il eut un jour l'idée d'entrer dans le genre com que, et cette idée lui vint en voyant les faiblesses, l erreurs et les misères du parti qu'il servait : Il conç une pièce satirique qu'il intitula *les Bâtons flottant* Craignant, cette fois, les gens de son bord bien pl que ses adversaires, il voulut présenter sa pièce i cognito, et envoya au comité un homme de paill M. Hippolyte Bis, comme momentanément respo sable de la comédie que M. Régnier fut prié de li Mais déjà M. Buloz avait appris au ministère que l'o vre était de M. Liadières. Elle fut reçue avec enth siasme et tout aussitôt distribuée aux acteurs. Pourta lorsqu'il fallut assister aux répétitions, l'auteur, co seillé par ses amis, arrêta l'affaire, et cette fois, p des motifs qui auraient pu précisément lui valoir succès dans les journaux qui avaient jusqu'alors m traité toutes ses œuvres. Après 1848, on joua *Bâtons flottants* ; mais toute opportunité était pass et la pièce, désormais nulle dans sa portée, ne obtenir qu'un succès de talent et de forme. Dans ce voie de la comédie satirique, M. Liadières pou obtenir de véritables triomphes, s'il n'avait été qu simple littérateur.

Nous omettons, dans la mention des œuvres rep sentées avant 1830, une pièce intitulée *Henriette Raymond*, dans laquelle jouaient M^lle^ Mars et M. cage, et qui offre une page curieuse à l'histoire Théâtre-Français. La pièce était de Casimir Delavig C'était un drame d'une nature un peu risquée ; l'a teur du *Paria* ne voulait pas la signer ; M. Liadiè et M. Germain Delavigne consentirent à endosser faire. Ce fut une chute épouvantable ; la pièce fut i médiatement retirée.

Mais le fait véritablement curieux de la carrière l téraire de notre auteur est celui-ci :

En 1847, on soumet au comité du Théâtre-Franç une comédie en cinq actes, intitulée *la Tour de Bab* C'est M. Samson qui la lit ; la pièce est pleine d'esp de vivacité, de situations piquantes ; elle est reçue av acclamations ! Pourtant l'auteur ne se présente via On monte l'ouvrage ; personne ne paraît aux répé tions ! cette fois le secret est admirablement gardé. La première représentation arrive : On nomme M. *Anatole Bruant*...

Il est temps de dire que la pièce était chargée poudre comme une pièce d'artifice, c'est-à-dire char gée d'allusions politiques des plus vives et du com que le mieux réussi. Il y avait surtout une scène d plus divertissantes dont voici l'indication. Il s'agi

dans ce pays-là, pays choisi dans une intentionnelle fantaisie, de déverser l'odieux sur un gouvernement quelconque, et pour cela des gens s'imaginent de faire disparaître un personnage important, de façon à ce que e crime puisse être rejeté sur la police...

Le choix de l'homme à immoler au profit de ce cal-ul était, on le comprend, assez difficile à faire : il allait une victime se dévouant d'elle-même aux pas-ions de parti—et au poignard, ce qui est plus pointu. Comme tous rechignaient, voilà qu'on persuade à une spèce d'imbécile à la suite des meneurs qu'il est, lui, n homme important... un personnage... et que c'est our lui un très-grand honneur et un absolu devoir e se dévouer ! Le quidam se soucie peu d'être immolé our faire accuser de son trépas un gouvernement in-ocent, et il regimbe. Mais ses amis politiques finis-ent par réussir à lui persuader qu'il n'a rien de mieux faire, et voilà notre homme qui se sacrifie par or-ueil. Quant à vous dire qu'il y va gaiement... non !

Je ne saurais plus expliquer comment il se faisait que ans la situation, il se trouvait encore un autre homme ui craignait d'être frappé, et que lorsque le premier en venait de lui-même au-devant de l'assassin, c'est lui-ci qu'il rencontrait... si bien qu'ils avaient peur un de l'autre, et qu'il en naissait une scène du comi-ue le plus exhilarant ! Le succès de l'œuvre fut énorme vant le public payant ; mais ce succès même souleva terribles fureurs dans la critique politique, et dans ne certaine fraction de gens : les *Bruant*, par exem-e. Le fait est qu'il se trouvait dans Paris diverses per-nnes portant le nom pris par l'auteur comme un seudonyme (j'en trouve six à la file dans l'almanach s 25,000) et qu'il reçut, lancées dans les colonnes *National* et les autres journaux de même encre, ne série de lettres fort vives, poursuivant le poëte connu, — mais soupçonné, — de sommations d'avoir se déclarer. Le tout était monté au ton des passions s plus courroucées et les plus insultantes ; l'argument inéral était celui-ci : que l'auteur d'une pareille satire, cachant sous un nom d'emprunt, était un...

Nous n'écrivons pas le mot, qui est un projectile. ns doute la pièce était très-vivement dirigée contre parti républicain ; mais elle s'élevait, par le roma-esque comique de certaines scènes, jusqu'à cette fan-isie dans les régions de laquelle le trait s'égare ; pas ne allusion, pas une personnalité. Si, en effet, M. Lia-ières en était l'auteur, il dut beaucoup souffrir, non as des attaques, mais de n'y pouvoir répondre. Brave ar état, le militaire-poëte l'était aussi et surtout par ractère, et les outrages dont on le poursuivit de la çon la plus transparente, dans l'espoir de l'obliger à nommer, durent mettre à la plus pénible épreuve la susceptibilité de son caractère, et la prudence e lui imposaient toutes sortes de considérations. orage passa comme passent tous les orages atmos-ériques et moraux, et jusqu'à ce jour même, rien positivement prouvé que M. Liadières fût l'auteur cette *Tour de Babel*, une des plus piquantes comé-s de ces derniers temps. L'apparition de cet ouvrage a tout un curieux chapitre de l'histoire anecdotique la littérature dramatique ou politique du dernier me.

Il y a environ deux ans, M. Liadières, qui poursui-t toujours son rêve académique, demanda au Théâ--Français la représentation de la *Suède délivrée*, ui de ses ouvrages sérieux qui avait été reçu par comité avec le plus de faveur, M. Empis accéda s-volontiers à ce désir, et les répétitions commen-ent. Beauvallet allait jouer *Gustave Vasa*, et il an-nçait devoir s'y montrer avec un grand éclat, sque de nouvelles hésitations s'emparèrent de l'au-r, et il demanda un ajournement. Aujourd'hui la *de délivrée* n'a plus chance de voir le jour que s les œuvres complètes de l'auteur.

M. Liadières a droit à une place honorable dans stoire de ces temps-ci. Si ses tragédies se ressen-t de la froideur des modèles encore en vogue à oque où il débuta, ses comédies nouvelles reçurent preinte du grand élan littéraire qui suivit 1830, lles eussent fait la fortune d'un auteur indépen-t. La carrière politique a tué la carrière littéraire M. Liadières, et les extrêmes difficultés de sa po-on ont tout compromis. Ses pièces ont une grande teté de conception, une vive clarté de plan, un érêt réel et une forme au moins suffisante. Dans travaux satiriques il a de beaucoup dépassé sa tée tragique, et l'on ose aventurer que Thalie lui it plus propice que Melpomène ! Homme honorable droit, dévoué sans aveuglement à sa cause, s'il a des ennemis littéraires et politiques, il n'a eu que amis personnels. M. Liadières avait épousé une mme belle et spirituelle, qui a tenu une place bril-te dans la haute société du dernier règne. Il est rt à l'âge de soixante-six ans, simple chef de ba-lon retraité du génie ; ses titres d'officier d'or-nnance du roi, de député conservateur, de conseiller d'État et d'écrivain satirique, avaient empêché tout avancement spécial. Dans la crainte d'exciter les clameurs des journaux, on l'avait laissé vingt-cinq ans simple capitaine !

~~~ Les villes d'eaux sont sans cesse visitées par l'artiste nomade cherchant, — comme le flatteur de la fable, — à vivre aux dépens de celui qui l'écoute. La spéculation ne réussit pas toujours, car il faut un nom, un talent très-attractif pour décider, les hommes surtout, qui trouvent le plein air exquis, à s'aller enfermer dans une salle empestée de gaz et encombrée de crinolines. Aussi, bon nombre de ces pauvres artistes, ayant flairé la difficulté d'arriver à leur but, finissent-ils par se contenter d'une petite indemnité que leur accorde l'administration. C'est ce qui est arrixé récemment à Boulogne et à Dieppe, pour plusieurs instrumentistes ambulants. Dans cette dernière ville, un pauvre flûtiste italien racontait naïvement ce qui lui était arrivé dans la première, et c'est au récit de cette burlesque et triste aventure qu'il doit l'indemnité que lui accorda la direction, qui n'osait pas lui laisser braver les frais d'un concert au résultat problématique.

Il arrive à Boulogne avec sa flûte, et descend dans un hôtel de second ordre. N'ayant pas de temps à perdre en frais de séjour, il s'abouche sur-le-champ avec le principal garçon de l'hôtel, auquel il tient à peu près ce langage :

— Je joue de la flûte, je désire me faire entendre dans un concert. Vous devez être en rapport avec les garçons des principaux hôtels de la ville ; voici deux cents billets lilas ; arrangez-vous avec vos amis pour leur placement, et je vous donnerai cinquante centimes par billet !

— Nous sommes d'accord, monsieur... je suis sûr du placement de vos billets dans les vingt-quatre heures !

— En vérité ?

— N'en doutez pas ! Boulogne aime beaucoup la flûte... c'est l'air de la mer ! Entre cinq ou six de mes confrères (je crois qu'il a dit collègues), ce sera placé pour demain soir !

— Vous êtes un habile garçon !

— Tout à votre service !

Le flûtiste s'en va enchanté faire poser ses affiches pour le lendemain, et tout en marchant il fait ses petits calculs :

— Deux cents billets à 3 fr. font 600 fr... Déduction de 50 c. par billet, c'est net 500 fr. qui me restent ! Supposons qu'on ne fasse à la porte que ce qu'il faudra pour payer mes frais d'affichage, d'éclairage, de buralistes et de pompiers... c'est 500 fr. qui me viennent par la flûte... et qui ne s'en iront pas par le tambour, car ma recette encaissée, empochée, je file absolument sans tambour ni trompette, et je vais continuer à Dieppe l'application de mon nouveau système d'exploitation du dilettantisme provincial par les garçons d'hôtel !

Et il trotte !

Le lendemain, jour du concert, lorsqu'il s'est bien assuré que les banquettes sont rangées, que les quinquets ont des mèches, que son accompagnateur sera prêt, et que les pompiers casqués orneront la porte, notre flûtiste rentre au logis pour se mettre en doigts. Il file des sons, il arpége, il trille, il glousse... lorsque soudain, par le bruit attiré, entre le garçon :

— Eh bien ?

— Eh bien ! monsieur... comme je vous l'avais annoncé, tout a été placé... tout a été pris, moins deux... des Parisiens qui ont dit que le bruit de la flûte leur donnait la colique !

— Deux refus seulement ? c'est superbe ! — s'écrie l'Italien transporté. Et soudain il saisit sa flûte, et y accumule, en *tu-tu-tu* précipités, les notes les plus allègres, les plus folichonnes, arrosées de salive, et peignant éperdûment sa joie. La fanfare se termina par un trille sur *ré mi* suraigus... si tranchants et si pointus, que, pour vous bien peindre l'affaire, il n'y a qu'à vous représenter une scie. Ce délire épuisé, et la flûte délicatement posée sur un coussin :

— Vous avez l'argent ? — dit le virtuose au garçon d'auberge.

— L'argent?

— Oui, l'argent des cent quatre-vingt-dix-huit billets placés ?

— Ah ! vous voulez dire si j'ai l'argent que vous devez me donner pour ma peine ?... Pas encore, vous le savez bien !

— Comment, l'argent que je dois vous donner ? Je vous parle des billets placés !

— Les billets placés ?... Eh bien... c'est ça ! je parle des dix sous que vous m'avez promis pour chaque billet !

— C'est à déduire !

— A déduire sur quoi ?

— Mais sur les trois francs !

— Quels trois francs ?

— Comment quels trois francs ?... Mais, pardieu ! ceux des billets ?

— Je ne comprends pas !

— Vous ne comprenez pas ? Est-ce que chaque billet ne vaut pas trois francs ?... N'est-ce pas imprimé en noir sur le lilas ? Puisque vous les avez placés à l'aide de vos camarades, c'est donc autant de trois francs à me remettre qu'il y avait de billets ; c'est-à-dire deux cents, moins les deux refusés par les Parisiens... Là-dessus, je vous dois autant de cinquante centimes qu'il y a de trois francs...

— Mais vous ne m'avez jamais parlé de ces trois francs...

— Comment !... mais n'est-ce pas écrit dessus ?

— Ma foi, monsieur, je ne sais pas lire !

— Ciel ! malheureux !... qu'avez-vous fait de mes billets ?

— Mais je les ai distribués, à l'aide de mes amis, comme monsieur m'a dit !

— Grand Dieu !

— Sans doute ! Monsieur m'a dit positivement, je m'en souviens très-b en : — Je joue de la flûte... je désire me faire entendre dans un concert... Voilà deux cents billets, arrangez-vous avec vos amis pour leur *placement*... et je vous donnerai cinquante centimes. .

— Et vous avez *placé* mes billets ?...

— A la table d'hôte de l'hôtel des Bains... de l'hôtel du Pavillon... de l'hôtel du Nord... sous la serviette des convives... Ça été bien vite arrangé ! Tout le monde a regardé... puis chacun a mis le billet dans sa poche... excepté deux Parisiens, qui ont dit...

— Imbécile ! animal ! brute !

— Comment, monsieur... vous me dites des sottises ? Donnez-moi plutôt mes 99 francs !

— Comment, drôle, je vous confie deux cents billets...

— Pour les placer !... Eh bien, je les ai placés sous les serviettes...

— Mais c'était pour les vendre !

— Vous m'avez dit : — Je joue de la flûte... je désire me faire entendre...

— Oui, mais pas gratis !

— Je vous ai même répondu : Monsieur, à Boulogne, on apprécie la flûte... l'air de la mer fait aimer les airs de flûte...

Le pauvre musicien flanqua le bélître à la porte et se jeta sur son lit, désespéré. Il se voyait sur les bras un loyer de salle, ses affiches, l'huile à quinquet, le bureau des cannes, son pianiste et les pompiers... sans parler des cinquante centimes de son placeur... Et comme, quoi qu'il en fût, il fallait que le concert affiché eût lieu, il reprit sa flûte pour s'exercer. Mais plus de fanfare... de trilles rossignolants ! Ce fut dans les tons mineurs les plus navrés, que le virtuose répandit son souffle élégiaque et dolent. Marlborough fut porté en terre, et le diable aussi, plus gaiement que par ces notes expirantes, exténuées, pleurant mille bémols, ces larmes de la musique...

Le soir vint. Les cent quatre-vingt-dix-huit porteurs de billets lilas se présentèrent comme un seul homme à la porte de l'établissement des Bains. On les plaça... mais ils ne suffirent pas à remplir la salle. Trois passants, qui flânaient désœuvrés sur la plage, apportèrent trois fois trois francs... total, neuf. Ce fut toute la recette ! Les frais montaient à 147 francs. Le flûtiste italien se trouvait donc de 138 francs au-dessous de ses affaires, sans compter les 99 francs réclamés très-vigoureusement par le garçon d'hôtel ! M. Bourgois, qui dirige à la fois l'hôtel du Pavillon et l'établissement des Bains, informé de l'aventure, ou plutôt de la mésaventure, fit remise au pauvre flûtiste des frais en question, et sir Richard Wallace, un opulent et généreux Anglais, qui aime Boulogne et qui a vivement contribué à l'extension de sa *Société Humaine*, ayant entendu raconter l'histoire, fit appeler le virtuose, lui demanda une variation sur le *Rule Britannia* et lui fit compter quinze louis pour ce quart d'heure de *tu tu tu*. Quant au garçon d'hôtel, comme il continuait à réclamer impétueusement ses dix sous par paires d'oreilles procurées au concert, on chargea le commissaire de police de régler les 99 francs en moins de quatre-vingt-dix-neuf paroles. L'autre jour, le flûtiste arrivait à Dieppe et s'écriait :

— C'est égal, on ne pourra pas dire que je n'ai pas *donné* un concert à Boulogne !

JULES LECOMTE.
~~~

Vue de Landerneau. (Page 134.)

Décoration de la place Royale de Quimperlé. (Page 135.)

Chronique de la province et de l'étranger.

Le voyage de l'empereur et de l'impératrice dans nos départements de l'Ouest est semblable à ces détonations dont le bruit semble grossir, multiplié par les échos. Jamais on n'en a plus parlé que depuis qu'il touche à son terme. C'est l'effet d'un coup de tam-tam qui va grossissant tout d'abord.

Ne nous jetons pas en travers de ces préoccupations des esprits; mêlons plutôt notre voix à toutes ces rumeurs. Rejoignons le cortége impérial là où nous l'avons laissé. Ne voilà-t-il pas ses berlines qui quittent Brest. Hurra ! Unissons-nous à ces escortes, ou, comme ils le disent dans leur langage plus marin que sportman, à ces croisières de cavaliers bretons qui chevauchent si joyeusement et si pittoresquement sur les flancs et à la suite du cortége.

Partout curés et maires accourent, drapeaux et bannières au vent, à la tête des populations rurales, se presser sur les marges de la route; partout retentissent des acclamations qui semblent étonner ces bruyères habituées à de tous autres vivats.

Voilà Guipavas, une bourgade amphibie, sillonnant la baie du soc de ses barques et la plaine de l'étrave de ses charrues :

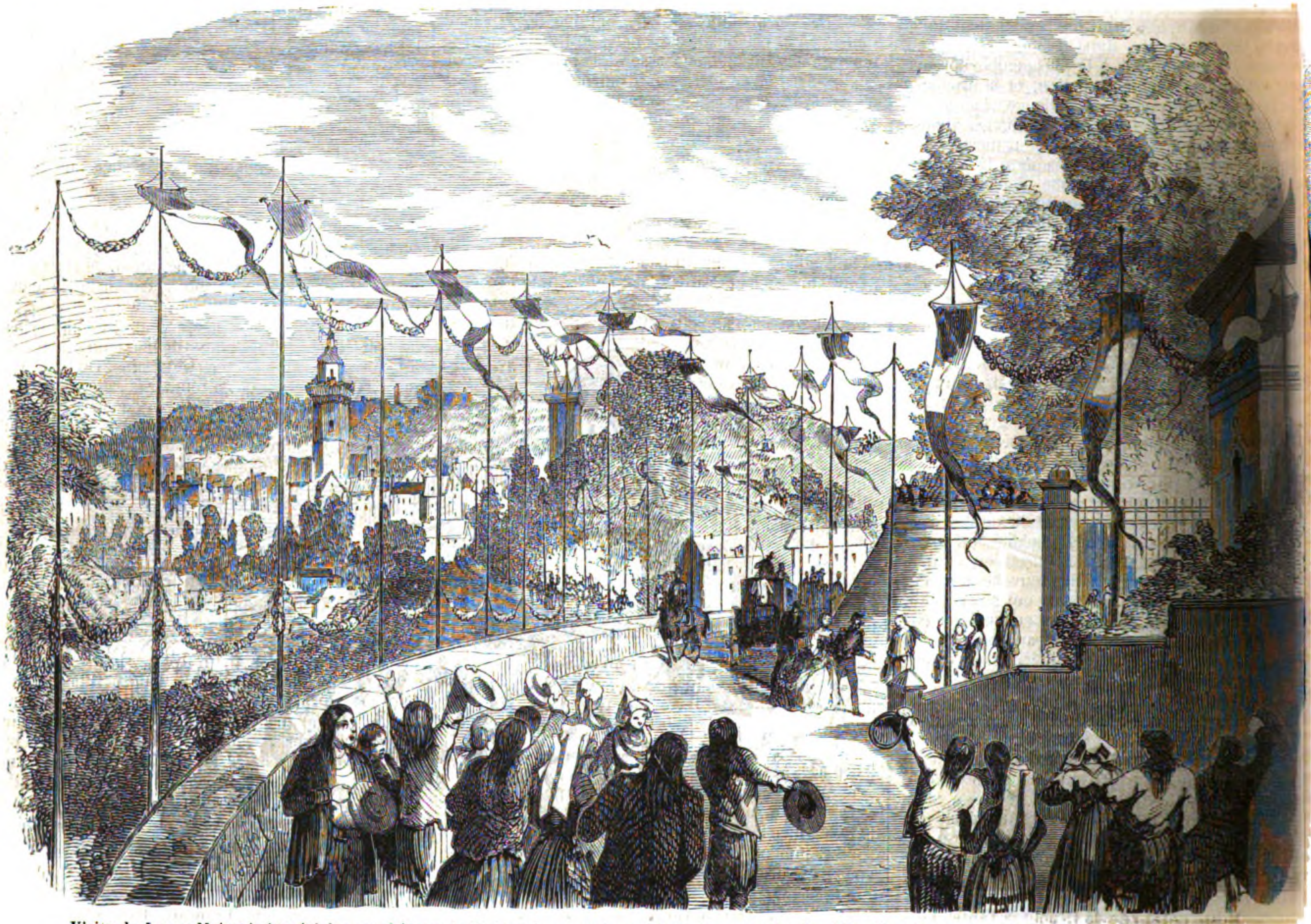
DIEU, L'EMPEREUR ET LA PAIX.

C'est la trilogie dont son arc de verdure salue Leurs Majestés.

Voici Landerneau maintenant.

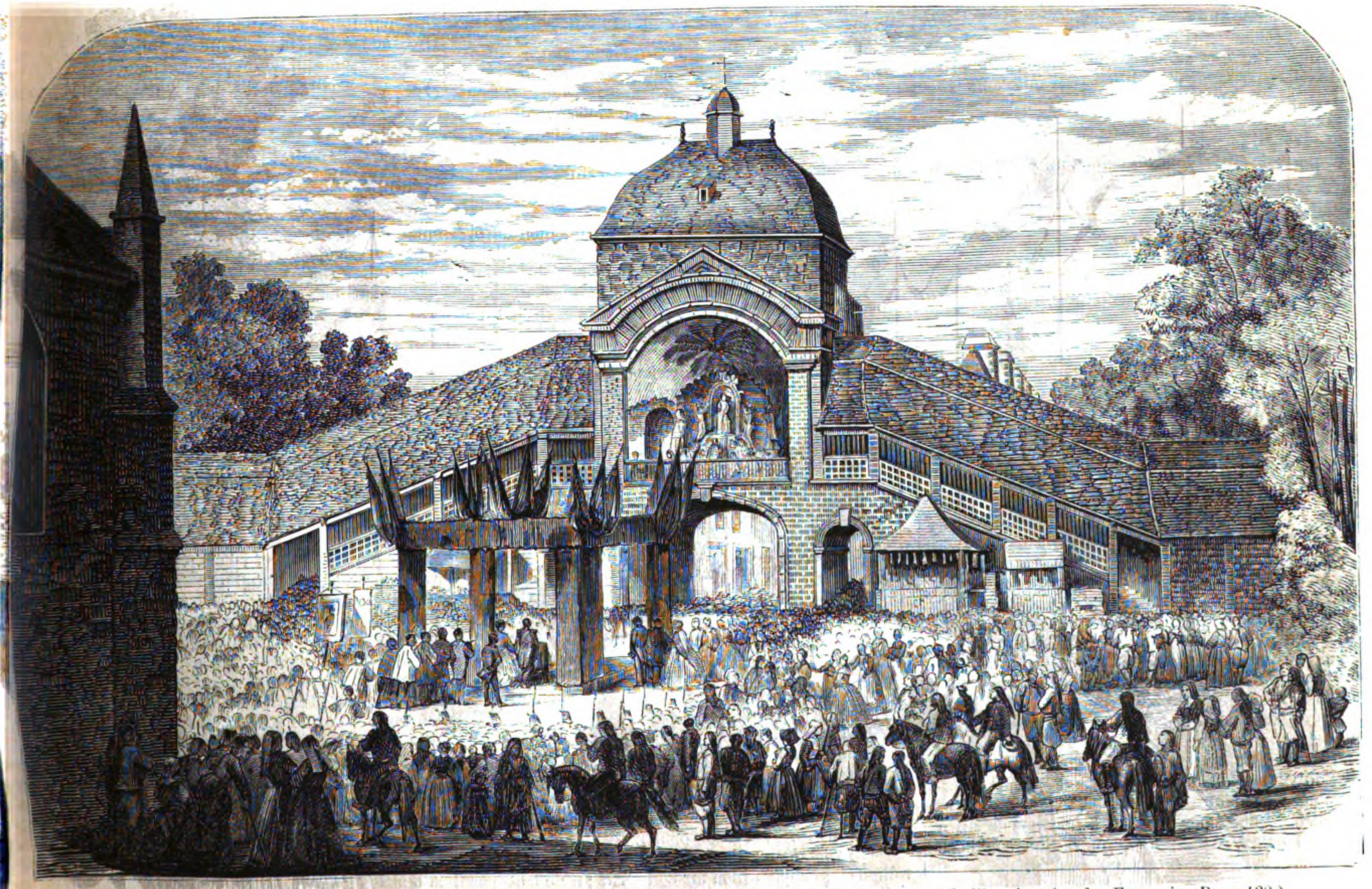
∴

Quoi! cette jolie petite ville, si gracieusement assise sur cette rive si fraîche; une vraie cité grecque se mi-



Visite de Leurs Majestés impériales au château de Quinerch, appartenant à M. le comte du Couédic, d'après un croquis de M. Moullin. (Page 135.)

Arrivée de Leurs Majestés impériales à l'église Sainte-Anne d'Auray. (Page 138.)



Messe célébrée le 15 août, à l'autel des Pèlerins de Sainte-Anne d'Auray, en présence de l'empereur et de l'impératrice des Français. (Page 138.)

rant coquettement dans l'azur transparent de ses flots, c'est là Landerneau à qui le préjugé a fait une célébrité si burlesque? (Page 132.)

Justement... Landerneau, la ville des vallées fécondes et des collines ombreuses; l'Eden où tout officier de marine militaire né sur ces côtes, où tout capitaine au long cours rêve une petite villa pour ses invalides. Une chaumière et un jardin à Landerneau! c'est le *desideratum* qui fait braver à celui-ci les lames monstrueuses de l'Australie à la poursuite du cachalot, ou les glaces de la baie de Baffin à la chasse des phoques; c'est le mirage que celui-là entrevoit à travers la fumée de ses canons ou pour terme de ses navigations lointaines. Et s'ils succombent dans les rudes épreuves de cette vie de fatigues et de dangers, c'est Landerneau encore qu'en mourant ils regrettent.

.... Et reminiscitur Argos
Moriens.......

Mais que voulez-vous, les villes comme les hommes ont leur fatalité; son ambition un beau jour perdit cette jolie petite ville si bénie du ciel; ce qui devait faire sa célébrité fut ce qui fit son ridicule: ses lunes; ridicule dont on ne peut pas plus se séparer que le bon M. Fourier de son appendice : *fama sequax*. Et c'est si vrai, que Leurs Majestés impériales lorgnent son clocher à ce moment même. Voici l'histoire de ce clocher, ou, plus modestement, voici une anecdote à son endroit.

*
* *

Landerneau, comme toutes les petites villes bretonnes, voulut avoir son clocher à jour... Elle l'eut svelte et élégant, avec sa croix surmontée, non d'un coq, c'eût été trop gaulois, mais d'une petite lune de cuivre doré.

Grande fête pour l'inauguration! Comme les coups de fusil sont une des plus jubilantes harmonies des fêtes bretonnes, il y eut tir, et tir dont la cible fut la lune même.

Tous les plus adroits tireurs du pays accoururent à cette solennité; elle dura trois jours d'ébaudissement. Il y eut tant de cidre du crû, tant de piquette de Nantes et de petit vin blanc de la Rochelle de sablé dans les auberges, que les bénéficiaires voulurent, l'année suivante, renouveller cette riche aubaine. Six prix, d'un louis de vingt-quatre livres tournois chaque, furent institués par les six hôteliers du lieu pour les tireurs qui toucheraient la lune, le remplacement de la lune percée par les balles restant de plus à leur charge.

Ils avaient tout à gagner à cela : « Le vainqueur, s'é-
» taient-ils dit, arrosera bien son triomphe; le louis y
» passera avec quelques bons écus. Or, une politesse
» en appelle une autre, etc. »

Tous les concurrents accoururent à l'appel, les gars de Daoulas, les héros de l'année précédente comme les autres. Mais ils savaient ce que leur avait coûté leur gloire, et cette fois ils n'étaient pas décidés à la payer.

Qu'advint-il?

Rien que de très-simple: à peine l'un d'eux avait-il levé un prix, que tout aussitôt il levait le pied avec la pièce.

Cela s'étant renouvelé au troisième, au quatrième et au cinquième prix, gagner un prix devint dans toutes les bouches le synonyme de prendre la fuite. Si bien qu'un des aubergistes, impatienté de ne voir arriver personne, s'étant enquis de ce qu'était devenu Yvanec de Daoulas, un des plus adroits tireurs :

— Comment! vous ne l'avez pas vu? lui fut-il répondu par le mauvais plaisant.

— Ma damnation!... non.

— Alors, repartit-il en lui riant au nez, c'est qu'il a fait un trou à la lune.

Et en effet, il avait gagné le sixième prix et filé doux comme ses compères.

Qui furent becs de grue? Les six aubergistes spéculateurs et déçus, avec leurs caves pleines, leurs bourses vides et leur lune trouée.

L'aventure fit tant de bruit dans le pays, qu'elle porta au loin la célébrité de la lune de Landerneau.

Faire un trou à la lune eut la même fortune. Il grossit le bouquet des tropes populaires et devint la métaphore favorite pour désigner tout individu s'esquivant avec le magot.

Mais esquivons nous nous-même pour rejoindre le cortége impérial dont l'escorte grossit à chaque étape. Plus on avance, plus les croisières sont nombreuses. Les maires quittent leurs administrés et les curés leurs ouailles pour se joindre à la calvacade dont les pas cadencés font retentir la lande.

Ce sera là un des faits les plus caractéristiques de ce voyage et l'un de ses souvenirs les plus frappants. Il y avait quelque chose de si étrange et de si imprévu dans cette multitude aux costumes singuliers, éclatants, variés, les uns posés sur les hauts coussins de leurs selles et rappelant, autant par leurs vêtements que par l'enharnachement de leurs chevaux, le cavalier thessalien ou l'antique cavalier numide; les autres cavalcadant une compagne en croupe; d'autres enfin réalisant la légende des fils Aymon, enfourchés plusieurs sur le même cheval, tous galopant, tourbillonnant, en quelque sorte, à la suite et autour des équipages impériaux, que nous en avons voulu fixer le souvenir par une gravure exécutée sur un croquis dessiné sur les lieux mêmes. (Page 136.)

Ce qui appelait surtout l'attention dans ces escortes, c'était la présence des prêtres, dont plusieurs jouissent d'une certaine célébrité dans le pays. L'un, dont la taille élevée et la tenue militaire révélaient le passé, a revêtu en effet l'uniforme de capitaine de cuirassiers avant d'avoir porté la soutane presbytérale. Vous pouvez le reconnaître dans notre gravure.

Cet autre petit vieillard plus qu'octogénaire est un des ecclésiastiques dont le vent de la révolution a ballotté l'existence précaire dans presque tous les Etats d'Europe. Voici un léger épisode de sa vie aventureuse.

Il se trouvait jeté par les événements dans la ville commerçante de Riga et aussi, par parenthèse, dans le dénûment le plus complet; n'ayant d'autre espoir que dans les leçons qu'il pourrait trouver, il s'offrait à tout venant pour tout enseigner, comme d'autres s'offrent pour tout faire.

Un riche boyard vient lui proposer de donner des leçons d'italien à son fils. C'est pour lui un coup de providence, son dernier pain diminue et sa bourse est vide... mais il ne connaît pas un mot de cette langue dont on lui demande de se faire professeur; il se rappelle un de ses collègues à qui l'on avait proposé de donner des leçons d'astronomie, et qui avait accepté...

En fait d'astronomie pourtant, lui avait-il naïvement avoué, je ne connaissais alors que le soleil et la lune, mais je me dis : Je pourrai bien toujours me mettre d'une leçon en avant de mon élève.

Il pensa de même; il accepta.

Autre contre-temps : notre professeur improvisé cherche en vain chez tous les libraires de Riga une grammaire italienne. Il n'en trouve pas; il court les bibliothèques, pas de grammaire italienne; le jour de la première leçon arrive; que faire?

Il commence, sous le nom d'italien, par donner à son élève des notions de linguistique générale, en attendant l'arrivée du rudiment, et il prend pour base de son enseignement le bas breton, sa langue natale. Le jeune Russe avait une intelligence très-vive; il fit de si rapides progrès que, lorsqu'après de longs délais le rudiment arriva, il connaissait beaucoup trop de patois pour qu'un changement ne révélât pas la supercherie. Ce fut évident pour notre professeur.

Il dut continuer son enseignement; en 1814 son élève était devenu très-fort. Le digne abbé apprit avec une joie si profonde que la France lui était rouverte, qu'il put bien y avoir, comme élément dans cette joie, la satisfaction d'échapper à une situation très-fausse et très-perplexe. Ce ne fut pourtant que la veille de son départ qu'il en sentit bien tout le danger.

Ses malles étaient faites lorsque le père de son élève entra dans sa chambre, tout enchanté, pour lui annoncer l'arrivée à Riga d'un consul italien, et le prier de retarder de quelques jours son départ pour présenter lui même son élève à cet honorable fonctionnaire étranger.

On peut bien s'imaginer quelles excellentes raisons le pauvre abbé trouva dans son patriotisme pour ne pas subir une pareille épreuve. Il ne voulut pas cependant quitter la Russie sans avoir écrit à son digne hôte pour lui expliquer dans quel singulier engrenage de circonstances il s'était trouvé pris, lui avouant que son fils ne savait pas un traître mot d'italien, mais qu'il connaissait par excellence en compensation (il se garda bien de dire le bas breton), la langue *celtique*... une langue mère.

Il paraît que le mot langue celtique ne sonna pas trop mal aux oreilles du Russe, qui se fût indigné à coup sûr si on lui eût appris quel patois breton bretonnant se cachait sous cette dénomination synonymique.

*
* *

On franchit ainsi le Faou, un nid d'alcyons caché dans les roseaux et les glaïeuls de sa petite rivière;

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Je vous répète là textuellement les paroles de mon père, mais je renonce à vous dépeindre le délire de son courroux. Ce qui vous semble moquerie dans tout ceci avait les allures de l'épilepsie. Son mépris voulait écraser. Chacune de ses paroles frappait mon oreille comme un soufflet claque sur la joue.

Son doigt me montrait la porte d'un geste si impérieux que je ne crus pas devoir résister. Je me levai pour sortir.

Comme je gagnais le seuil, un gémissement me fit retourner. Je n'eus que le temps de m'élancer vers mon père, en proie à une violente attaque de nerfs.

J'ai dû vous le dire : il y avait de la femme beaucoup dans cette nature capricieuse, élégante et faible. Il se renversa dans mes bras après une courte crise et resta longtemps les yeux fermés. Son souffle se ralentit jusqu'à devenir presque insensible.

— Mon père! mon père! criais-je dans mon effroi; pardonnez-moi! Je ferai tout ce que vous voudrez!

Il rouvrit enfin les yeux à demi et me désigna, d'un mouvement plein de fatigue, un verre qui était sur la tablette de la cheminée. Je le lui tendis. Il but une gorgée avec beaucoup de peine.

Quand il me rendit le verre, ses doigts froids me touchèrent la main et il me sourit.

— C'est ainsi que je mourrai, Charles, me dit-il. Je pris cela pour un reproche et ma tête se courba.

— Charles, poursuivit-il en essayant de sourire, les hommes ont toujours tort quand ils veulent convertir les enfants. Dieu ne permet point cela. Il faut l'expérience et le malheur.

Son geste caressant m'attira. Je m'assis tout auprès de lui sur un tabouret. Sa main s'appuya sur mes cheveux et il murmura en laissant retomber ses paupières appesanties :

— Je ne croyais pas t'aimer tant que cela, Charles, mon pauvre enfant... tu es le portrait vivant de ta mère!

Je dois me rendre cette justice: j'étais tout entier à mon père. Je ne pensais pas plus à l'*Ame de Madelon* que si je n'eusse point été l'auteur de ce cher opuscule.

— Ta mère était ainsi, reprit-il, tenant à ses idées, mais douce, mais bonne, mais regrettant si vite le chagrin qu'elle avait pu faire! J'ai entendu ce que tu disais pendant ma crise, Charles; j'entends tout, quoiqu'il me soit impossible de donner signe de vie. Je me sentirai mourir et cela me plaît...

— Je vais mieux, je vais beaucoup mieux, s'interrompit-il en voyant mon air consterné; il ne faut pas t'effrayer, mon Charles, de ces pensées de mort qui me reviennent sans cesse... ce n'est point l'effet d'une lâche préoccupation : je suis prêt; tout est en ordre chez mon notaire, et l'abbé Morin m'a visité trois fois cette semaine.

Je dus pâlir subitement, car mon père me serra contre sa poitrine.

— Enfant! murmura-t-il; tu as plus peur que moi!

Ce mot n'était pas exempt d'un certain contentement.

Vous éprouverez ici un sentiment pénible, je le sais et je m'y résigne. Vous vous représenterez votre pauvre ami Charles introduisant le scapel de l'observateur dans les derniers battements du cœur de son père.

Vous vous tromperez. Mon père était homme de lettres. Je l'ai été un peu. C'est un double malheur qui explique tout.

Sur ma conscience, j'étais tout entier à l'angoisse. C'est plus tard que l'intuition s'est faite. Je le dis comme je le pense, avec chagrin, avec pitié : l'homme qui vit dans la fiction feint sans cesse. Il drape sa vie, il corrige les épreuves de sa mort.

— Ecoute-moi bien, Charles, continua-t-il avec une soudaine bonhomie, c'est cette heure qui va faire le souvenir que tu garderas de moi... Je me souviens surtout des derniers instants de ta mère... Il n'est pas dit que je mourrai demain, ni ce mois-ci, ni cette année. Je m'éteins; ce peut être long... Je n'ai jamais été incrédule, quoique parfois, dans les essais échappés à ma jeunesse, j'aie parlé avec légèreté de choses profondément respectables... Autant par conviction que par convenance, j'ai voulu finir dans le giron de l'Eglise qui me baptisa enfant, qui me donna, vers la douzième année, le pain de la communion et qui bénit ma main de jeune homme dans la douce main de

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7 et 14 août.

...teaulin, la tête du chemin de fer projeté entre ...mes et Brest.

A quatre heures et demie les voitures impériales, ...rès avoir parcouru quatre-vingt-douze kilomètres ...chemins bretons qui ne méritent pas tous la belle ...putation des routes tracées par la reine Anne, en-...rent dans Quimper, autre cité injustement sacrifiée ...a gaieté et par la gaieté populaire, avec leurs nom-...euses escortes que venaient grossir encore six cents ...aliers accourus de tous les points de l'arrondisse-...ent.

* *

...ue dire de cette réception municipale si pittores-...ment reproduite par notre première gravure qui ...rappelle, ainsi que la réception épiscopale, ce que ...us voyons se renouveler à chaque point du voyage ...milieu des ardentes démonstrations de la foule. ...t s'efface dans la même teinte lumineuse, même le ...breton (page 137) donné en plein air, et dessi-...t les pas accentués de ses danses nationales, au son ...cornemuses et des bignous, sous les tentures étoi-... du plus beau ciel.

...arlerons-nous de sa belle cathédrale, dont les flè-...s du gothique flamboyant le plus aérien viennent ...re terminées par une souscription à cinq centi-..., ou de ses magnifiques plantations du champ de ...aille? Autant faire comme le chroniqueur d'un grand ...nal, qui est allé pêcher des sardines avec les cinq ...six cents barques pavoisées dans le port.

Non erat hic locus...

...s crierait-on avec Horace, et l'on nous enverrait ...mment jeter nos filets dans d'autres eaux. Faisons ...ux, allons grossir le cortége campagnard qui, dès ... heures du matin, attendait à l'extrémité du fau-...rg de Quimper le départ de Leurs Majesté. Les ac-...mations retentissent, les voitures impériales arrivent, ...le cortége s'anime, s'ébranle et part... nous voilà ...route.

* *

...ême spectacle que la veille; à Saint-Yves, dont le ...om est aussi celui de messieurs du barreau :

Saint-Yves le bas Breton,
Procureur et non larron,
Miracle!

...osporden, partout des arcs de verdure, des ...sses de feuillages, des guirlandes et des couronnes ...fleurs; partout des acclamations sur le fond des-...elles se détache, en sons clairs, la broderie d'or des ...illons. Ces lignes de mâts vénitiens aux bannières ...antes, aux oriflammes tricolores, ont été dressées ...les soins de M. le comte du Couëdic, dont on tra-...se la vaste propriété. (Page 132.) Leurs Majestés ...ériales mettent pied à terre et descendent au ...teau de Quinerch, où les reçoit le petit-fils du ...e de la *Surveillante*.

...e n'est qu'un rapide temps d'arrêt. Voici les rui-...de ces fortifications qu'Olivier Clisson emporta d'assaut en 1373. Passons sous cet arc de triomphe (page 132), et à travers Quimperlé, toute fière de son église romane d'un si vif intérêt archéologique, continuons notre course haletante vers Lorient.

Les cloches de tous les campaniles de son faubourg annoncent à Lorient l'approche de Leurs Majestés impériales.

Toute la ville est debout. L'arrivée de l'empereur dans ses murs est pour elle le commencement d'une nouvelle ère, elle l'espère. Elle sent quelle fatalité pèse sur elle et comprime ses destinées.

Elle a eu son âge d'or, celui où la baguette magique de la compagnie des Indes frappa ses landages, et de leur tapis d'ajoncs et de bruyères fit jaillir une ville.

Elle a eu son âge de bronze, celui où la noble ambition du grand roi convertit ses magasins en ateliers, ses entrepôts en arsenaux.

Elle rêve aujourd'hui la fusion de ces deux âges et l'amalgame de leurs métaux; elle veut réunir dans ses mains le caducée et le glaive. Elle demande à l'empereur de hâter le creusement de son port commercial, et de nettoyer son chenal qu'envahissent les dépôts alluvionnels de ses deux rivières.

Le premier travail est une avance de quelque cent mille francs.

— Soit! dit l'empereur.

L'autre, c'est une entreprise plus grave... C'est une dépense qui ne serait pas inférieure à quinze ou vingt millions De pareilles concessions exigent le calme sédatif de la réflexion.

— J'y penserai, a dit l'auguste voyageur.

Cette réponse est un arrêt...

Un port militaire de premier ordre... Lorient y songe-t-il bien? Il étouffe entre Rochefort et Brest.

Un grand port de commerce; mais cela ne dépend nullement des gouvernements. Cela dépend de la nature des lieux.

Ce qui fait que le Havre est un grand port commercial, c'est la même raison qui assure la prospérité de Nantes, de Bordeaux, de Cette, de Marseille; c'est que ces centres animés du commerce français sont situés dans des positions accessibles aux plus grands armements commerciaux, et à l'embouchure de canaux et de rivières qui livrent de larges voies d'importation à tous leurs produits: la Seine, la Loire, la Garonne, le canal du Midi et le Rhône; et la munificence impériale ne peut point faire qu'il en soit ainsi pour lui.

Il n'en espère pas moins, et cette espérance avive encore l'enthousiasme avec lequel il accueille ses augustes visiteurs. On se sentait en plein empire au milieu de cette foule bruyante et joyeuse qui se pressait sur le passage du cortége.

Des médailles de Sainte-Hélène s'étalaient complaisamment sur toutes les poitrines. C'étaient de tous côtés des groupes de vétérans, marins ou soldats.

L'un d'eux portait près de sa médaille une décoration singulière: une pièce de vingt francs suspendue par un léger fil d'or. Un groupe de jeunes officiers de marine s'était formé autour de lui et l'interrogeaient avec l'intérêt le plus sympathique.

* *

Si je m'en rappelle, mes commandants... leur disait le vétéran... mais je m'en rappelle tous les détails comme si c'était encore au jour d'aujourd'hui...quoi!...

Nous étions deux solides frégates sur la rade de l'île d'Aix, là-bas: la *Saale*, qui, bien au contraire, était propre à tout, et la *Mère-Duse* (je ne sais pas où ils allaient pêcher leurs noms de bâtiment...) la *Mère-Duse*, qui vous escarpinait les lames comme une fillette... quoi!...

L'empereur, arrivé ici depuis près de huit jours, se décida enfin à s'embarquer sur la *Saale*;... il avait déjà bien tardé... Un vaisseau anglais, *l'Emballeur au fond*, était venu nous surveiller; c'était égal, rien n'était encore perdu... quoi!...

Il n'y avait pas une heure que l'empereur était à bord que le capitaine de la *Mère-Duse* arrive...

— Le capitaine Ponée, dit un des jeunes officiers.

— Juste!... un petit homme raide comme une barre d'anspect, droit comme un espar, net comme une lame d'épée; pour le courage, la franchise, l'honneur, c'était de l'or, quoi...

Ils parlent de leur Nelson, ah! bien oui... en eussent-ils eu dix pour la monnaie du petit père Ponée, que s'ils n'eussent pas donné d'appoint nous eussions encore été volés, quoi...

Mais, que je disais, le capitaine Ponée arrive. J'étais de garde à la cabine de l'empereur... Après plusieurs pourparlers avec le général Becker, un grand personnage, mais une figure est quart sud-est qui ne me revenait pas du tout, il entre sans être allé se mettre en grande tenue, comme le voulait ce pousse-caillou; je vois encore l'empereur venir au-devant de lui.

— Sire, qu'il lui dit, on vous a... (par quel euphémisme remplacerons-nous bien le mot historique du récit de notre vétéran?) fichu dans une ratière...

L'empereur le regarde de travers; lui ajoute:

— Mais je viens vous offrir un moyen d'en sortir...

— Et ce moyen, capitaine, dit Napoléon, quel est-il?

— Un seul vaisseau anglais nous surveille; nous sommes ici deux frégates. La *Saale*, sur laquelle vous êtes, est bonne voilière; elle va appareiller à l'instant...moi avec la *Méduse*, je vais bien empêcher le *Bellérophon* de vous poursuivre...

— Comment cela?

— Je vais l'aborder et me faire sauter.

— Vos marins sont-ils résolus à ce sacrifice?...

— Tous, sire...

— Oui, tous! que je répétai... L'empereur me regarda. Je baissai les yeux, je sentis que j'avais violé la consigne.

— Ma vie vaut-elle bien celles de tant de braves gens! dit-il avec tristesse? et il ajouta: — Capitaine, dans quelques heures vous connaîtrez ma résolution.

A peine le capitaine était-il parti, qu'il vient à moi?...

— Camarade, me dit-il, je n'ai plus qu'un moyen de

...emme bien-aimée... Choisis ta femme, Charles: ...lle est bonne, morte ou vivante elle veillera sur ...c'est ta mère qui me réconcilie avec Dieu... ta ...ie et sainte mère, par qui je t'aime enfin de tout ...cœur, Charles, mon pauvre enfant!...

...es pleurs jaillirent de mes yeux. Sa paupière était ...ide. Il me repoussa doucement et fit effort pour ...r l'émotion qui l'énervait.

— J'ai donc entendu ce que tu m'as dit pendant crise, reprit-il en changeant de ton; — tu m'as Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Et je vous le répète, mon père! m'écriai-je.

— C'est très-bien, Charles, c'est très-bien! Tu as ...cœur; tant mieux!... Mais je disais autrefois à ta ... Je ne veux rien par obéissance. Je te le dis à ...ssi, mon Charles. L'obéissance me déplaît: elle ...presque toujours rancune... c'est la persuasion ...il faut; je ne serai content qu'après t'avoir ...cu. Je plaide pour toi contre ta fantaisie, mon ...Cela me donne de la force. Tu as vu la sirène ...orps seulement. A l'âge que tu as, la profession ...nous a semblé à tous, comme à toi, belle, ...e, glorieuse. A ton âge, pas plus que toi, nous ...cevions l'horrible queue de poisson qui termine ...se de la nymphe.

...abuse pas de la mythologie, tu le sais bien, ...les. Pardonne-moi cette comparaison en faveur ...a souveraine justesse. La muse, de nos jours, est ...enchanteresse qui sourit au-devant d'un trou pro-... où l'on se noie.

...u n'as eu à m'opposer qu'un seul argument: ma ...tion.

...u lieu de me fâcher, j'aurais dû te répondre: je ...réparer ma faute.

Tu m'accordes du talent, mon fils, beaucoup de talent. Je m'empare de cet aveu. Tu ne me contesteras pas non plus ce fait, que ma carrière d'écrivain a été laborieuse et longue. J'ai eu de nombreux succès. Mon père m'avait laissé en mourant vingt mille francs de rentes. Ta mère était pauvre. En mourant, je te laisserai, moi, deux cent mille francs à peu près...

Ne m'interromps pas. Nous discutons sur un fait: ma position. L'argent est ici un élément qui ne peut être négligé. Nous allons arriver tout à l'heure à la considération, au crédit, aux honneurs, aux autres unités, enfin, qui composent ce total qu'on nomme une *position*.

Le résultat comme argent a donc été hautement négatif. Demande au premier venu de mes amis ou de mes ennemis, ce qui est tout un, si j'ai été un dissipateur...

Dans ma classe, au collége d'Henri IV, nous étions une soixantaine. J'avais six ou huit camarades d'élite. Je ne les ai point perdus de vue. Tu les connais pour la plupart.

Il y avait d'abord Bodin, le gros Alfred Bodin qui faisait bien les thèmes. On disait au collége Henri IV: fort comme Félix, bête comme Alfred. Bodin est notaire rue Richelieu. C'est ce gros monsieur, officier de la Légion d'honneur, qui est entré l'autre soir très-tard chez les d'Ablon et pour qui M^me^ la comtesse de Raimbault m'a très-nettement coupé la parole.

Bodin est un personnage. Son fils aura plus d'un million.

Il y avait Mirail, le paysan du Danube qui enviait ouvertement mon esprit. Qu'il était lourd et stupide, ce Mirail! Tu l'as vu chez moi, car il daigne encore me venir voir. Il s'est fait éleveur dans le Calvados, sa patrie. Il est membre correspondant de l'Institut. On ne sait pas sa fortune. Sa fille a épousé un petit pair de France.

Il y avait Ricquier, dit à la Houppe, enfant maladif et obtus. Ses parents le traitèrent par l'algèbre et la trigonométrie. Fruit sec de l'école polytechnique, il se fit recevoir ingénieur civil. Plusieurs ponts écroulés sont sortis de sa main, ainsi qu'un bassin à flot où l'eau ne veut pas venir. C'est un personnage.

Il y avait Monnot, le pauvre Monnot, surnommé la Poule-Mouillée. On le refusa à Saint-Cyr. Ses parents l'embarquèrent. Il montre l'exercice aux soldats du sultan. C'est un très-grand personnage.

Lusigny est banquier, Lusigny qu'on fouillait toujours quand il manquait quelque chose dans les pupitres. Lusigny est un immense personnage.

Moi seul... et j'étais le premier, le plus fort, le plus brave, le moins laid, le plus riche au point de départ.

Moi seul, je suis pauvre, obscur, sans crédit. Au lieu de monter, moi, j'ai su descendre. Tous ceux-là qui me jalousaient me protégent.

Ils disent, et comme ils ont raison, Seigneur Dieu! Ils disent: Félix s'est cassé le cou! Si Félix avait employé à quelque chose de sérieux ses aptitudes naturelles, il aurait maintenant une *position*.

Mon Charles, pauvre enfant, c'est précisément ce qui me manque: une position!

Je n'ai pas appliqué mes aptitudes naturelles à quelque chose de sérieux. Les choses sérieuses, ce sont le notariat, l'élève des veaux, le carré de l'hypoténuse, les fredaines truffées (quand on sait s'en servir), les comptes de retour, le cirage anglais, les culottes cousues à la mécanique.

Hors de cela, point de salut! L'art n'est tolérable

Escorte villageoise de Leurs Majestés impériales de Daoulas au Faou. (Page 134.)

Bal breton sur le Champ de bataille, à Quimper. (Page 135)

marquer ma reconnaissance aux braves gens qui me sont dévoués ; acceptez cela.

Sa main était pleine de pièces d'or. J'hésitais : de l'argent !... ça ne m'allait pas ; j'étais embarrassé ; une idée me vient... quoi !

— Sire, que je lui dis... un seul !... et je pris ce napoléon... Ce n'est pas une pièce, sire, que je fis, c'est une médaille !...

— Eh bien ! prenez, vous direz que c'est moi qui vous ai autorisé à la porter... on ne vous contestera pas cette décoration-là, j'espère... Ce sera la dernière, dit-il en souriant, qu'aura donnée l'empereur.

Et voilà pourquoi je la porte... quoi !

⁂

On connaît quelles furent les fêtes de Lorient. S'il ne s'agissait que de décrire les solennités religieuses et civiles : les réceptions, le bal, le feu d'artifice, le lancement même de la gabarre *le Calvados* (page 140), un des chameaux de la flotte, comme appellent ces embarcations les matelots, à l'encontre des Bédouins, qui nomment les chameaux les vaisseaux du désert, notre récit serait des plus rapides, ou notre phrase serait condamnée, comme l'écureuil dans sa cage, à s'agiter vainement dans le tourniquet des redites ; mais cette partie du voyage impérial offre un épisode qui présente un attrait tout spécial.

On se rappelle que ce fut dans la citadelle de Port-Louis que Louis Napoléon attendit la frégate qui devait le déposer libre sur le sol américain.

Ce sont les ombres qui donnent toutes leurs splendeurs aux lumières : l'empereur voulut visiter la petite chambre qu'avait occupée le proscrit, et mesurer en quelque sorte avec l'impératrice l'immensité de l'espace qui sépare ces deux points de sa destinée.

Le 14 août, à midi et demi, Leurs Majestés impériales montaient à bord de la *Reine Hortense* pour cette intéressante visite, nous dirions presque pour ce pieux pèlerinage.

Une demi-heure après, elles étaient reçues au débarcadère de Port-Louis par le maire de cette ville, et elles se dirigeaient vers l'esplanade du château, suivies et acclamées par la population entière. (Page 141.)

⁂

Une touchante surprise avait été ménagée à l'empereur dans la citadelle. Pendant les quelques jours qu'il y avait passés il y avait reçu les services de la veuve d'un ancien garde du génie, Mme Perreaux, qui avait eu pour lui des soins tout maternels. La digne Bretonne qui vit toujours, bien portante, quoique un peu courbée sous son fardeau sexagénaire, avait non-seulement demandé à être présentée à l'empereur dont elle a été la bienveillante geôlière, mais elle avait eu l'ingénieuse idée de rétablir la chambre, objet de sa visite, dans l'état même où il l'avait occupée jadis.

Les meubles qui y figuraient avaient donc été réunis et rétablis minutieusement à leur place ; le secrétaire en bois de noyer où il déposait ses papiers avait été replacé sous un mauvais dessin ayant la prétention de représenter Henri IV, dont avait jadis plaisanté le prisonnier. Cette petite table était celle sur laquelle il avait écrit chaque jour. Rien n'y manquait, pas même le bol de faïence anglaise qui servait à ses déjeuners, et pour que l'illusion fût plus complète, la bonne geôlière se tenait là vêtue de ses habits d'autrefois. (Page 141.)

L'effet de cette surprise fut complet sur l'empereur, qui ne s'attendait pas à cette scène.

— Tiens ! s'écria-t-il en reconnaissant l'excellente Bretonne, Mme Perreaux !...

Et s'étant dirigé vers elle, il lui serra les mains avec l'expression la plus cordiale. Celle-ci tout émue, après lui avoir exprimé son bonheur de l'avoir revu avant de mourir, lui rappela divers incidents de son séjour, et comme il entre dans tous les esprits, et surtout dans l'esprit des vieilles femmes, d'avoir toujours eu le pressentiment des faits accomplis... elle termina ses réminiscences par cette phrase un peu candide :

— Ah !... je m'étais bien dit que vous étiez... un jeune homme d'avenir !

L'impératrice ne fut pas moins affectueuse pour cette brave femme, qui, elle, ne fut pas moins naïve dans l'expression de son respect. Cette visite lui laissera, du reste, de précieux souvenirs. L'empereur ne s'est pas retiré sans lui avoir assuré une pension et sans avoir pris son fils sous sa protection particulière

⁂

Voilà cet épisode ; reprenons le voyage, et après avoir parcouru, au milieu du flot des populations, la belle route d'Hennebon, sous l'ombrage de ses chênes centenaires, traversons les fécondes prairies de Laudevant pour atteindre Auray, où va commencer un autre pèlerinage.

La Bretagne, ce sol des traditions antiques et cette terre des convictions profondes, est aussi le pays des pèlerinages et des *ex-voto*. Là encore on rencontre ces troupes nombreuses marchant, bannières déployées, au chant des cantiques saints, et souvent foulant de leurs pieds nus la pierre des chemins ou la bruyère des landes.

Non loin d'Auray, sur un plateau que l'on n'atteint que par des pentes assez rapides, s'élève la métropole de ces voyages pieux ; c'est un sanctuaire consacré à la mère de la Vierge immaculée, qui devait donner au monde l'Homme-Dieu et à l'humanité son sauveur.

Les édifices actuels n'ont de remarquable que leur grandeur ; c'est un cloître spacieux formé par une enceinte de bâtiments occupés par quelques aumôniers, un petit séminaire et divers magasins d'objets de piété, et fermé par une espèce de jubé qui en forme la façade.

Cette *scala santa*, comme on la nomme dans le pays, formant portique, est surmontée par l'autel des pèlerins, où l'on célèbre la messe dans les grandes solennités.

C'est au centre de ce cloître que s'élève l'église, édifice du dix-septième siècle, d'un style composite sans valeur monumentale.

⁂

Si cette église offre dans sa construction une date récente, il n'en est pas de même de la dévotion dont ce plateau est le siége. D'après une antique tradition, il aurait été couronné par un des premiers oratoires qu'ait consacrés l'évangélisation de l'Armorique.

Détruit vers 680, dans les guerres sanglantes qui désolèrent ces contrées après la mort du saint roi Judicaël, il aurait vu dix siècles passer sur ses ruines avant qu'il plût à Dieu d'y rétablir son culte sous l'invocation de la mère vénérée à laquelle avait été dédié le premier sanctuaire.

Vers 1603, le champ de Bocenno, où se trouvaient encore quelques décombres de cette chapelle entourés dans le pays d'une vénération mêlée de terreur, appartenait à la famille Kerloguen et était tenu en fief par un pauvre paysan, Yves Nicolazic, habitant le petit village de Ker-Anna, dont le nom rattache évidemment le passé à celui de l'oratoire antique.

Yves Nicolazic, ayant voulu labourer le sol de la chapelle, où, d'après la tradition, on n'avait jamais pu faire passer la charrue, vit comme d'habitude ses bœufs arrêtés par la résistance que le sol opposa au sillage du soc. Loin de s'incliner devant le renouvellement du prodige, il fouette vigoureusement son attelage, qui redouble d'efforts, halète, blanchit de sueur et part enfin en arrachant du sol une statue.

Cette statue, aux draperies raides, mais à la figure resplendissante d'un rayonnement idéal, était celle de sainte Anne : il mit de côté cette statue et continua son labour. Dès la nuit suivante, Yves Nicolazic eut une révélation. Sainte Anne, lui ayant apparu, lui ordonna de lui élever un temple sur le lieu même où elle avait été honorée jadis. Le paysan lui ayant exposé son impuissance : « Mets ta confiance en Dieu, lui répondit la sainte ; les obstacles qu'on te suscitera n'arrêteront pas tes efforts. Le peuple accourra à l'éclat des miracles qui s'accompliront dans ce lieu, et ce plateau sera bientôt couvert d'édifices. »

Rien n'a manqué à l'accomplissement de cette prophétie, ni les obstacles, ni les miracles, ni le succès. Réduit d'abord à ne donner à l'autel sur lequel il éleva la sainte statue d'autre abri qu'un dais de feuillage et de fleurs, le pieux Yves Nicolazic vit les populations accourir, et, le 4 juillet 1628, il eut le bonheur d'assister à la dédicace de l'église actuelle.

⁂

Voilà l'origine du sanctuaire où, le 15 août dernier, Leurs Majestés impériales arrivaient vers midi en équipages de gala, au milieu d'une immense affluence de pèlerins et de curieux. Elles furent reçues, à leur descente de voiture, à la porte extérieure du cloître, par Mgr l'évêque de Vannes, qui, malgré son grand âge, avait voulu être présent à cette solennité. (Page 133.)

Après être allées processionnellement faire leurs dévotions dans l'église, où étaient exposés les riches pré-

---

que si on l'élève à la dignité d'un commerce. J'ai gâté ma vie : j'ai fait de l'art stérile. Que mon malheur soit au moins comme un poteau sur ta route et te dise : Ne suis pas ce chemin de malédiction !

Mon père s'arrêta pour boire une gorgée d'eau. A part même le parti pris de colère et de rancune qui empoisonnait son argumentation, j'aurais pu lui répondre que la récompense de l'écrivain n'est pas du tout comparable au lucre d'un escompteur ou au crédit d'un homme public. Cette récompense est toute en lui et si haute, qu'elle domine même cet éclatant bénéfice qu'on nomme la gloire.

Mais je me gardai bien de prononcer une parole.

Mon père était exténué de fatigue. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Ces iniquités nous blessent davantage, — murmura-t-il, — parce que nous sommes plus orgueilleux. Je meurs de cela, Charles, — comme Racine mourut faute d'un regard de Louis XIV. Mon roi, à moi, c'était le monde : je meurs découragé, désespéré, vaincu. Le monde a détourné de moi ses yeux. Je meurs de n'entendre plus mon nom prononcé sur ma route...

Il se leva brusquement et me regarda en face.

— Charles, me demanda-t-il, — mes paroles ont-elles fait impression sur toi ?

— Oui, mon père, répondis-je sans hésiter.

— Est-ce bien vrai, Charles ?

— Mon père, c'est bien vrai.

— Veux-tu consoler mes derniers jours ?

— Je le veux de tout cœur, mon père.

Il me tendit la main, prit la mienne et la serra comme on fait après un pacte conclu.

Puis il sonna. Liban parut.

— Liban, lui dit-il, faites la malle de M. Charles. Il part pour Londres.

— Quand cela ? demanda Liban.

— Ce soir, répondit mon père.

IV.

Arrivée à Londres. — Le dimanche au soir.

Ainsi donc, j'allais quitter un pays où tous les cabinets de lecture, tous les cafés et tous les restaurants avaient sur leurs tables l'*Ame de Madelon* ! J'étais, je vous l'ai dit, fort amoureux de cette charmante Mme d'Haynard qui ressemblait tant au fameux portrait. Bien des fois, depuis la soirée chez les d'Ablon, je m'étais dit que Mme d'Haynard ferait le destin de toute ma vie.

En ce moment critique, je ne pensai point à Mme d'Haynard, je ne songeai qu'à l'*Ame de Madelon*.

Chère enfant, petite follette adorée, vous m'écrivez tout exprès pour me reprocher de n'avoir point encore tracé votre nom dans ces pages qui vous sont dédiées. Je l'écrirai tant que vous voudrez : Hélène, Hélène, Hélène ! Vous ne me dites pas seulement que ce récit est le plus joli, le plus délicat, le plus vrai que vous ayez lu jamais. Quelle distraction, Hélène ! Rêvez-vous donc déjà ? à votre âge !

Et pour qui cette fantaisie du nom écrit en toutes lettres ? A qui voulez-vous le montrer ?

Je sais un beau jeune homme qui me parlait de vous, ce printemps, là-bas, tout là-bas, dans ces immenses plaines de la Hongrie où les oiseaux tourbillonnent comme des nuages et obscurcissent le ciel dans leur vol. Dans cet étrange village de Szegedin, plus grand qu'une capitale, il est un vieux château turc à un carré de remparts qui s'affaissent, flanqué de huit tours basses et larges, coiffées chacune d'un turban de pierre.

Sur l'une des tours qui regarde la Theiss, rivière vassale du grand Danube et dans laquelle tiendrait six fois notre Seine de Paris, le drapeau autrichien dépose ses blafardes couleurs. C'est la prison du bandit épique Rosza Chandor qui couche sur la terre mouillée par haine et mépris du matelas allemand.

Une fois, notre cousin Jean m'attendit plus longtemps que de coutume au pied de cette tour païenne. Le lendemain, j'y vis un nom gravé dans la pierre granitique, un nom de femme.

Plaignez-vous encore, Hélène ! Jean est le plus noble cœur que je connaisse. Ce fut au pied de la tour de Szegedin que je compris pourquoi Jean admirait si froidement les beaux cheveux des comtesses viennoises et pourquoi Jean ne s'extasiait pas sur le galbe merveilleux des dames de la Saxe royale.

Jean n'avait pourtant pas fait l'*Ame de Madelon*...

Hélène, ma chère petite Hélène, j'irai vous voir heureuse. C'est Jean que j'aime le mieux après vous. Je vous conduirai ma femme. Elle se souvient de vous : un bébé qui voulait la chèvre...

Mon pere me guettait pendant qu'il donnait l'ordre à Liban de préparer ma malle pour le soir même. Je ne bronchai pas. J'étais désormais une victime résignée. Il se peut d'ailleurs que je ne fusse point trop fâché de voir un peu de pays. Je n'avais encore jamais voyagé.

Mon père reprit en me tendant la main :

— Charles, je suis partagé entre la joie et la peine.

...nts qu'elles y avaient envoyés : bannière à l'image de la sainte sur fond de drap de soie vert, constellé d'abeilles d'or, précieux reliquaires, vases sacrés et ornements splendides, Leurs Majestés impériales vinrent assister, sous une tente dressée pour elles, à la messe solennelle qui fut célébrée sur l'autel des pèlerins. (Page 133.) De nombreuses médailles d'argent, bénies par Mgr l'évêque de Vannes et distribuées à la foule, resteront, dans les chaumières bretonnes, les monuments de ce pèlerinage, qui est un événement pour ce pays.

Cette chronique, qui a franchi ses limites habituelles, doit suspendre momentanément le récit de ce voyage qu'elle suivra au delà de Rennes, où notre illustration présente, dès aujourd'hui, la réception de l'empereur par l'évêque de cette ville, à qui il annonce l'érection de son siége en archevêché. (Page 140.)

⁂

Pendant que Leurs Majestés achèvent ainsi, au milieu des fêtes, la visite de nos départements de l'Ouest, la reine d'Angleterre commence, en descendant sur les quais d'Anvers, où l'attendent les équipages de S. M. le roi des Belges (page 144), le voyage qu'elle va prolonger jusqu'à la cour de Berlin.

FULGENCE GIRARD.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

X. — Explications édifiantes.

Le premier mouvement de l'officier et du peintre fut de se jeter sur le corps du malheureux blessé pour s'assurer s'il vivait encore : celui de Léontini et de ses deux témoins avait été, au contraire, de fuir. Ce départ précipité et odieux ne fut remarqué que lorsque l'ancien lieutenant, expert en pareilles affaires, releva la tête pour demander de l'aide, après avoir senti sous sa main battre le cœur d'Henri. En percevant ces légers tressaillements, qu'un médecin n'eût pas constatés sans une attention minutieuse, il s'était dit que peut-être on pouvait sauver le jeune homme; mais il n'y avait pas une minute à perdre, et il fallait avant tout rafraîchir le visage du blessé, lui mouiller les tempes et les mains. L'ex-officier fut saisi d'indignation quand il vit qu'il était seul avec le peintre, et il jura de ramener Léontini dans le même lieu et de venger Henri. Les deux amis se trouvèrent un instant fort embarrassés. La victime, étendue sur le gazon, semblait prête à exhaler son dernier soupir, et le sang s'échappait à flots de sa blessure. Le peintre eut l'idée d'appeler, mais aucune voix ne répondit. Enfin, un garde traversa une des allées qui aboutissaient au carrefour, entendit les cris, il vit deux hommes qui lui faisaient des gestes désespérés, et il arriva au pas de course. Le tableau qui frappa ses yeux ne lui dit que trop éloquemment ce qui venait de se passer. Sans perdre un temps précieux à d'inutiles questions, il dit au peintre de le suivre, tandis que l'autre témoin maintiendrait la tête du blessé à une certaine élévation du sol, pour qu'il n'étouffât pas. Dix minutes après, le garde et le peintre revenaient portant l'un un matelas, l'autre une planche convenablement longue et large pour l'objet auquel on allait l'appliquer. On plaça le matelas sur la planche, puis, avec des précautions infinies, on souleva le blessé et on le fit glisser plutôt qu'on ne le déposa sur le matelas. « Nous allons conduire ce pauvre jeune homme chez moi, dit le garde, et comme j'ai déjà envoyé ma petite chercher le médecin de Viroflay, nous saurons bientôt s'il y a chance de le sauver. » On se mit alors en devoir de transporter le précieux fardeau, opération qui fut lente et pénible, car il fallait descendre sur l'herbe glissante une pente assez rapide pour arriver jusqu'à la petite maison du garde, qui se trouvait à deux portées de fusil de là, auprès de la fontaine des Nouettes. Enfin on arriva, et l'on put installer Henri sur un lit convenable. La femme du garde, pleine de compassion et de bonté, courut à la fontaine et revint avec un grand vase plein d'une eau glacée. On fit aussitôt des compresses que l'on appliqua sur la tête du blessé. Ces premiers soins le ranimèrent un peu : le pouls devint plus sensible et le visage parut moins livide. On essayait, mais inutilement, de lui faire avaler quelques gouttes d'eau sucrée, lorsque le médecin arriva à cheval, ayant en croupe la petite fille qui était allée le chercher. Le docteur regarda la plaie et fit un geste douloureux quand il reconnut que la blessure traversait le corps de part en part; il approcha son oreille de la poitrine du patient, interrogea le pouls, écouta avec une attention grave les bruits sinistres et mystérieux d'une respiration qui n'avait plus rien de régulier et qui pouvait s'éteindre tout à fait d'un moment à l'autre. Après qu'il eut adressé quelques questions aux témoins, son parti fut pris : « Je n'ai aucun espoir, messieurs, dit-il. On ne revient guère de ces blessures-là... Il faudrait un miracle. Pour le moment, il n'y a qu'à le saigner. Nous verrons après. » Une large saignée fut donc pratiquée, et le blessé parut un peu mieux; il murmura quelques vagues paroles, sa respiration était moins pénible; enfin, il s'assoupit après avoir pris quelques gouttes d'une potion calmante. Le médecin ne retourna à Viroflay que dans l'après-midi; il promit de revenir le soir, laissa une note très-détaillée sur ce qu'il convenait de faire jusqu'à son retour, et il exprima le très-vif désir, vu la gravité du cas, d'être assisté d'un de ses confrères de Paris.

Le soir, il y avait deux médecins au chevet du patient, celui de Viroflay et un de nos premiers docteurs que le peintre était allé chercher. Dans la consultation qui eut lieu, on décida qu'il convenait de transporter le blessé chez lui avant que la fièvre se fût déclarée : à Paris, il serait entouré de soins que le plus grand dévouement ne pouvait lui donner au milieu d'un bois. En conséquence, le garde se rendit à Versailles, d'où il ramena une grande voiture découverte très-douce, que l'on disposa pendant la nuit pour le voyage. Le matin, on se mit en route au point du jour, au pas et par un temps frais tout à fait favorable. Grâce aux précautions prises, ce voyage ne fatigua pas Henri, qui le fit en dormant paisiblement. Il n'en fut pas de même de l'ascension qu'il fallut lui faire accomplir dans sa maison même pour le transporter jusqu'à son appartement. Il en souffrit beaucoup, et la nuit suivante fut très-agitée. Le lendemain cependant, il était assez calme, et ce fut ce jour-là que je le vis.

Hélas! le faible espoir que l'on avait pu concevoir un instant de conserver la vie au blessé ne se prolongea pas au delà du deuxième jour. Dès le matin, une fièvre terrible se déclara; des symptômes, trop certains pour un œil exercé, accusèrent de graves désordres déterminés dans la poitrine par le coup qui l'avait traversée; des vomissements bilieux, un hoquet fréquent, réduisirent en quelques heures le malade à l'extrémité, et il mourut, en effet, dans la nuit suivante, au milieu d'atroces souffrances. Quand le père d'Henri, appelé comme je l'ai dit par une dépêche télégraphique, arriva à Paris, il ne trouva plus qu'un corps inanimé. Mme Anaïs et le faux étudiant étaient vengés!

L'ex-officier se montra désolé de la triste issue de cette affaire, quoiqu'il l'eût prévue. Il se mit aussitôt en devoir de rencontrer le major Léontini, pour le provoquer et l'obliger à se battre de nouveau, et cette fois avec un adversaire sérieux. Mais toutes ses recherches furent inutiles. On apprit, quelques jours après, que le major et ses deux témoins étaient passés en Belgique, et de là en Angleterre. Une instruction criminelle fut commencée. Elle aboutit à une ordonnance de non-lieu; mais elle eut pour effet de mettre au grand jour certains mystères dont la connaissance aurait été un éternel remords pour la victime, si elle eût survécu à sa blessure.

Henri s'était battu avec un grec, il avait été tué par un escroc, et c'était bien moins pour se soustraire aux conséquences directes du duel que pour éviter d'avoir avec la justice des démêlés sur certains actes de sa vie, que Léontini s'était enfui si précipitamment.

En consultant à la préfecture de police le dossier du prétendu major péruvien, on y trouva les indications suivantes, qui furent réunies pour le juge d'instruction :

« Léon Ribes, dit Léontini, né à Draguignan (Var). Fils d'un colporteur condamné plusieurs fois pour vol. A d'abord été musicien ambulant, puis saltimbanque faiseur de tours, et enfin valet de chambre. En 1847, il est entré en cette dernière qualité, à Nice, au service d'un Anglais qu'il a suivi à Rome et qu'il a quitté subitement. Après cette disparition, l'Anglais s'est aperçu qu'une somme importante lui avait été soustraite. Plus tard Léontini, convaincu de vol au jeu dans un cercle de Florence, où il était parvenu à se faire présenter, a été expulsé de la Toscane. Il a couru les villes d'eaux, menant partout une existence douteuse et faisant de nombreuses dupes. Il est à Paris depuis plus d'un an. Le jour il fréquente les salles d'armes et le soir les lieux où l'on joue. C'est à Paris qu'il a pris le titre de major au service du gouvernement péruvien, bien qu'il n'ait jamais été militaire et qu'il n'ait pas quitté l'Europe. Il paraît connaître les maisons surveillées et ne s'expose pas à y être pris. Il préfère les parties montées, qui échappent plus facile-

---

de la joie en songeant que je vous barre une route ...e de souffrances et de perversités : j'ai de la peine ...e que nous voilà séparés au moment où je me ...is pour vous le cœur d'un père.

Londres, vous aurez un crédit. Ne vous laissez ...quer de rien.

...eux vous dire une chose pour vous bien démon...que mon désir n'est pas de peser tyranniquement ...otre vocation. C'est en France seulement que la ...ature est une manie et une infirmité. Vous savez ...lais fort bien déjà. Vous vous perfectionnerez à ...rès. S'il vous plaît d'écrire en anglais, de vous ...homme de lettres anglais, je donne mon consen...nt des deux mains. Les Anglais peuvent avoir des ...rs de défauts, mais ils se montrent du moins re...issants envers ceux qui les instruisent ou les ...ent. Si le ciel eût voulu que notre bon ami Alexan...umas fût le fils d'un cokney, il serait, à l'heure ...est, riche comme une demi-douzaine de Roths-

...ons raison. Vous avez sans doute envie de sa...e que vous allez faire à Londres.

Mon père, l'interrompis-je, — en dehors de la ...ssion d'hommes de lettres, toutes les carrières ...nt à peu près indifférentes.

Je vous approuve encore, Charles, en ce sens ...outes les autres carrières sont passables. Etant ...ois mise de côté la profession d'homme de let... comme vous appelez sans rire cette burlesque ...ion du bavard qui veut forcer l'univers à écouter ...utiles harangues, le proverbe devient sincère; ...a point de sot métier. L'état de médecin a du ...celui d'avocat aussi; j'aime assez le notariat; ...ministration n'est pas sans charmes.

Mais note bien une chose, Charles, mon enfant. De nos jours, toutes les hiérarchies sont un peu interverties. Ce qui était en haut déchoit; ce qui était en bas surnage. Les professions libérales arrivent à n'être plus que des pis-aller. Il faut pour les remplir quelque intelligence, un peu d'instruction et même un petit grain de tenue. A quoi bon tout cela, puisque le commerce peut s'en passer?

Le commerce, c'est le haut bout, il n'y a pas à dire non. Le commerce a tous les droits et tous les priviléges. Il n'exige rien, sinon un faisceau de qualités négatives. Quiconque est assez avisé pour rompre avec cette infirmité que nous appelons l'*esprit*, quiconque borne la science mathématique aux quatre règles, la philosophie à l'égoïsme bien entendu, l'art aux dessins des châles ou aux *dispositions* de l'indienne, la littérature au cours raisonné des fonds publics, peut rêver l'avenir d'un prince... Te répugnerait-il d'entrer dans le commerce?

— Je vous ai dit, mon père, répliquai-je d'un ton morne, — que je n'aurais d'autre volonté que la vôtre.

Il sourit et murmura :

— Quand on est une fois millionnaire, on peut faire çà et là quelque petit vaudeville...

— Epargnez-moi au moins la raillerie!... commençai-je.

— Du tout, Charles, du tout! Je suis content, je suis gai, je veux que tu le sois. Je vois en toi un échappé des galères parisiennes : peux-tu m'empêcher de fêter ta délivrance? Je veux que tu me remercies, Charles, non pas ce soir, peut-être, mais avant huit jours.

— Tu ne sais pas, reprit-il avec une légère emphase, tu ne peux pas savoir ce que c'est que le commerce anglais!... Il faut avoir vu cela pour y croire. L'Inde, mon ami, l'*alma mater!* l'inépuisable mine de toutes les richesses!...

Je me rappelle parfaitement le discours de mon père. Je pourrais le reproduire en entier, mais je n'ai garde. Ce plaidoyer bouffi sortait entièrement de son style et de ses habitudes. Il s'échauffait de bonne foi, mais il n'était plus lui-même. — J'ai vu souvent cela chez le grand avocat qui défend une mauvaise cause.

D'ailleurs, à quoi bon plaider? La cause était gagnée. Je ne résistais plus.

Pendant que Liban faisait mes paquets, mon père se mit à son secrétaire et minuta pour moi plusieurs lettres de recommandation. La principale était adressée à M. Arthur Manby, chef de la maison Manby et Sons, Piccadilly. Ce nom me frappa médiocrement. Rien ne me faisait.

Mon père me donna sur la vie de Londres d'excellents renseignements que j'écoutai peu. Il me promit de me venir voir la saison prochaine si sa santé le permettait. Il me recommanda de lui écrire souvent...

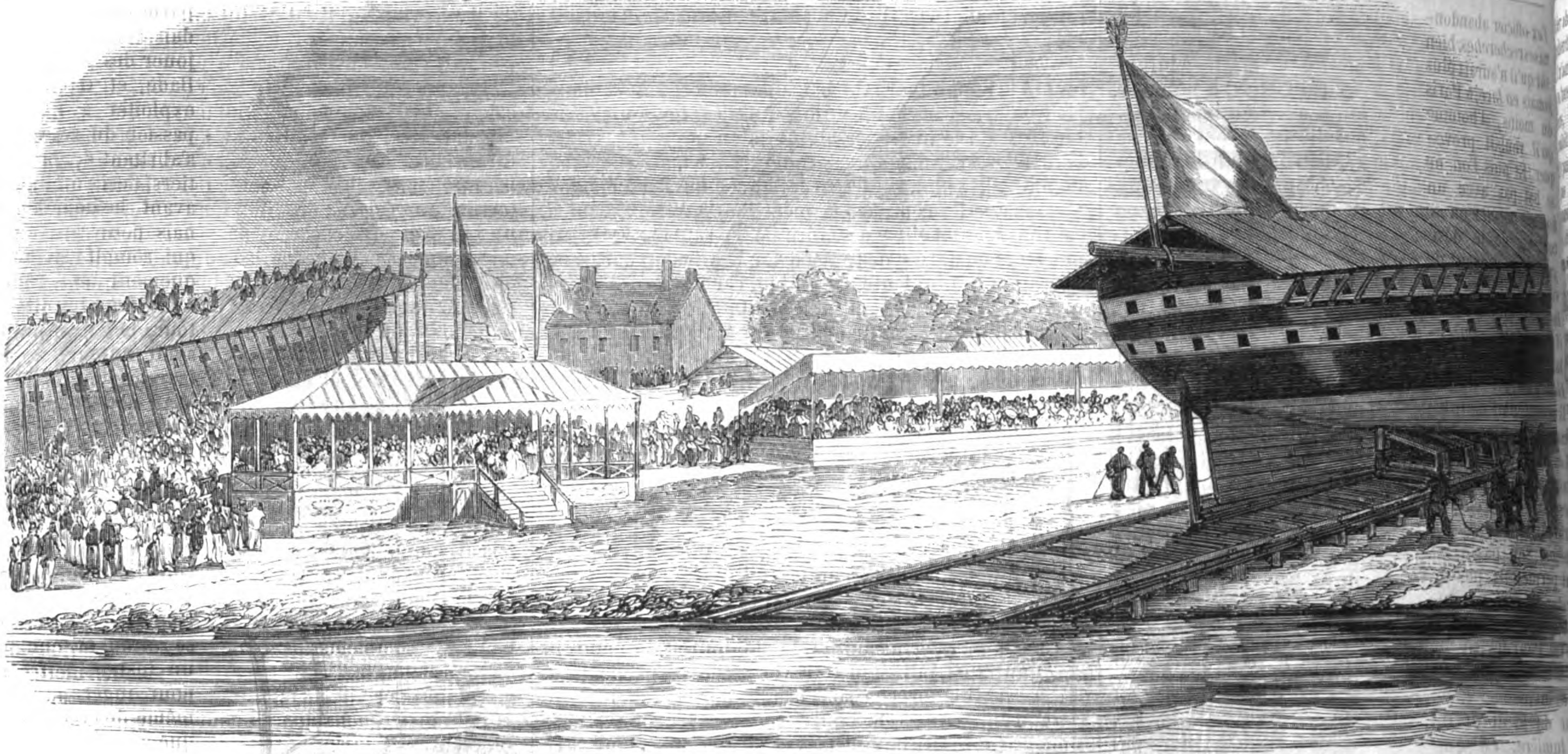
Je sortis de sa chambre la tête lourde, l'œil ébloui. Mon état était voisin de l'ivresse.

Je l'avais embrassé. Il m'avait mis de l'argent dans la main. Il m'avait souhaité bon voyage.

Huit heures sonnaient à l'horloge commune. Le chemin de fer partait à neuf heures et demie. Il était grand temps de s'éveiller, si tout cela n'était qu'un rêve.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

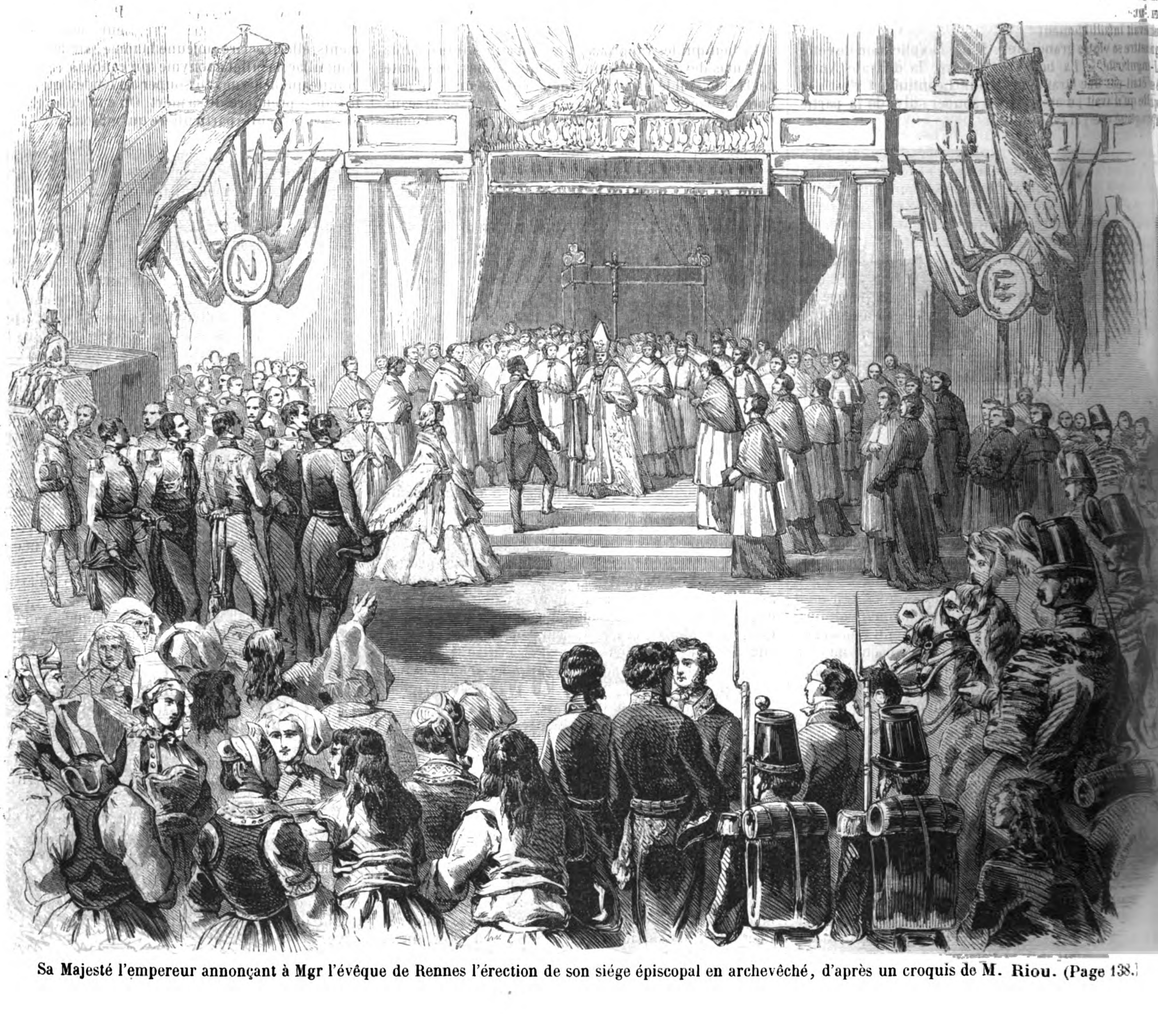


Lancement de la gabarre *le Calvados*, à Lorient, d'après un croquis de M. Merme, capitaine d'artillerie de marine. (Page 135.)

ment à l'œil de la police. Il est de plusieurs cercles, et dans ceux où il va, il y a de fréquentes contestations lorsqu'il faut payer les joueurs. Un de ses moyens consiste à réclamer des sommes qu'il n'a pas engagées. Il est très-fort sur l'escrime et on le redoute. Très-répandu dans le monde des femmes légères, il paraît s'en être associé plusieurs de celles qui excitent les jeunes gens et les étrangers à jouer, sous prétexte de dîner ou de souper dans un restaurant. Il est surveillé de près, et on n'attend qu'une occasion pour mettre la main sur cet homme dangereux... »

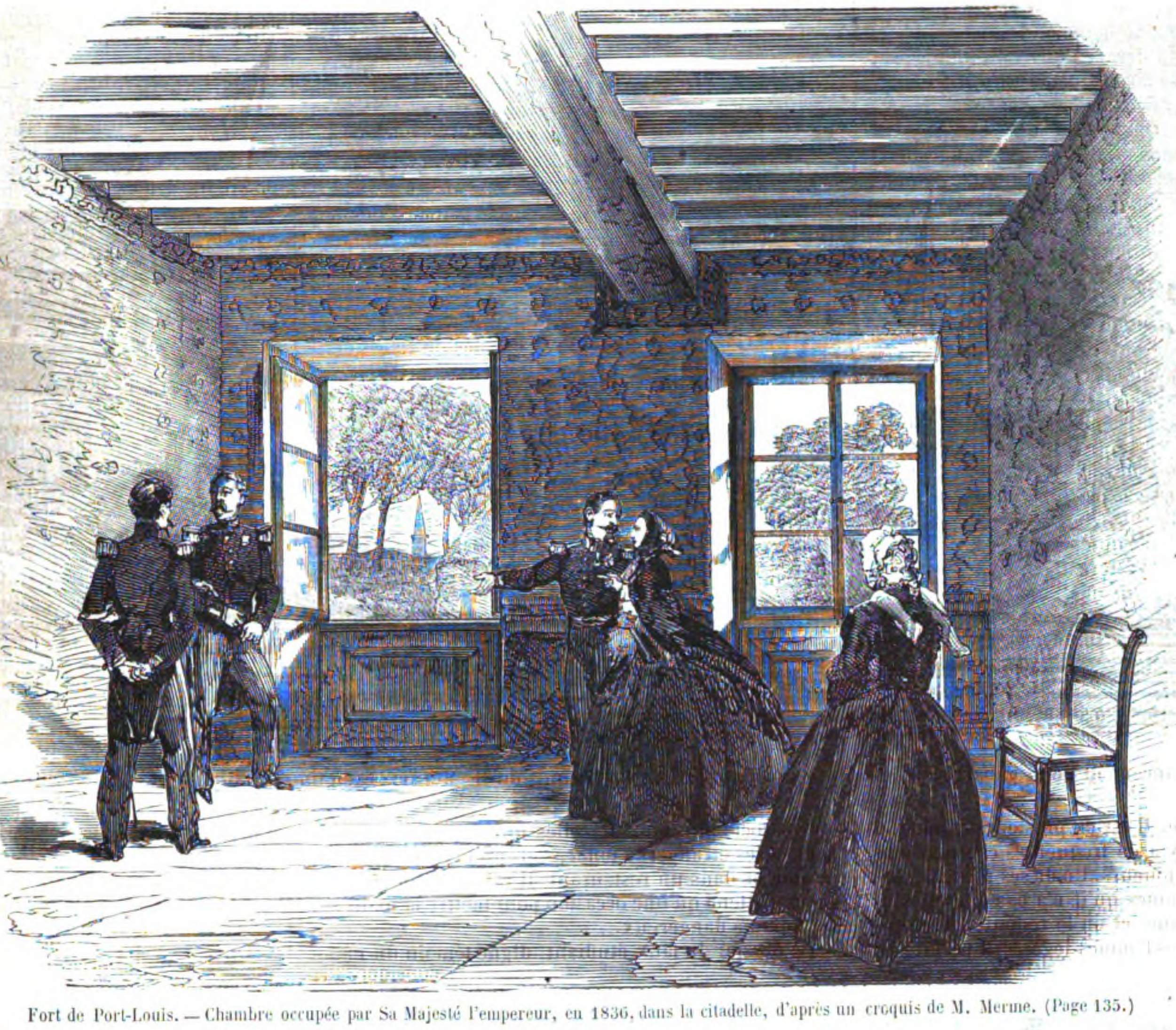
Le dossier du faux étudiant, digne témoin du major Léontini, ne valait guère mieux. Il mentionnait, entre autres circonstances, l'arrestation d'Asnières, qui avait valu à l'ancien camarade d'Henry un emprisonnement de six semaines pour fait d'association dans le tripot de la mère Angora.

On comprend qu'en présence de ces révélations



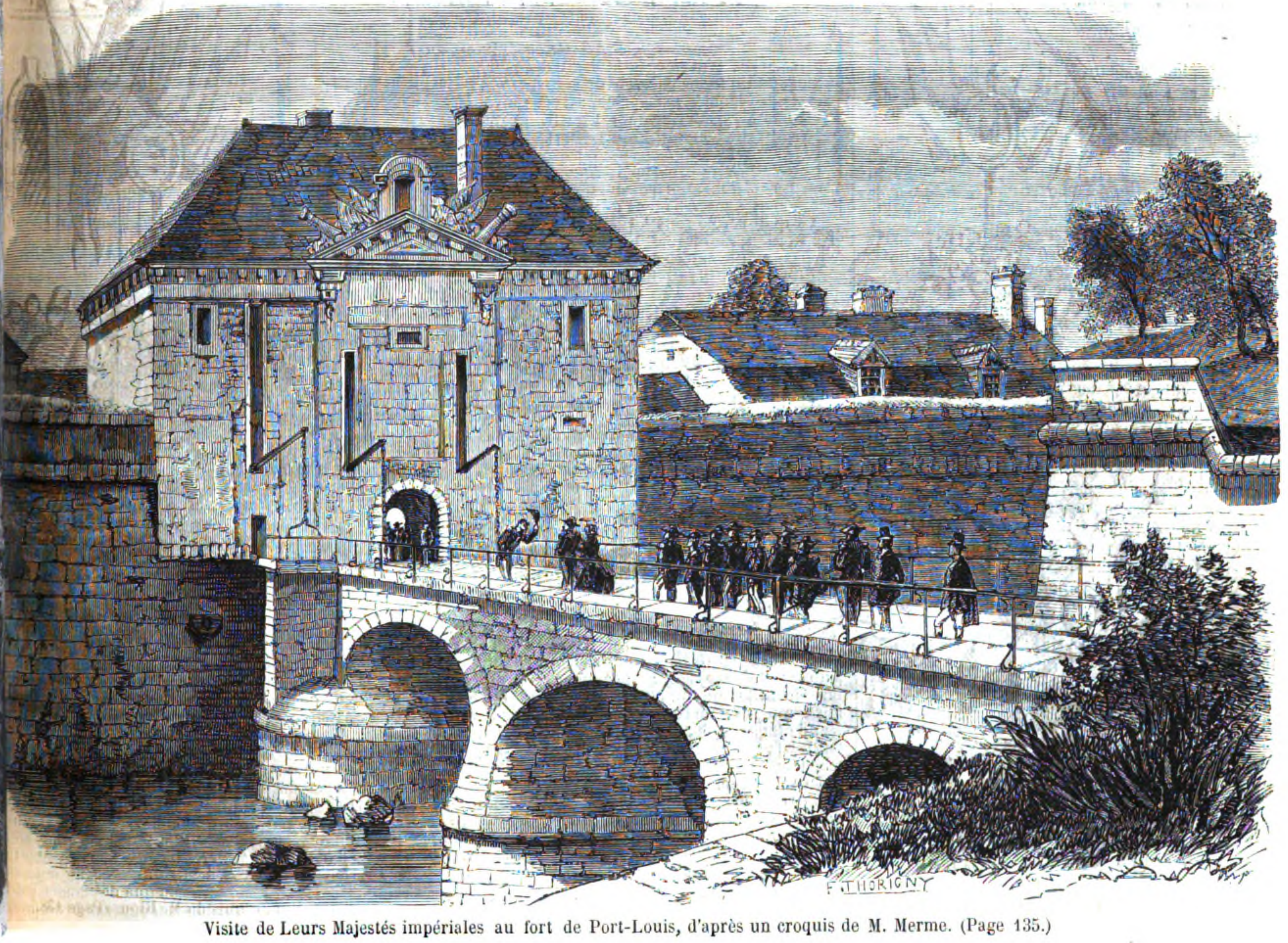
Sa Majesté l'empereur annonçant à Mgr l'évêque de Rennes l'érection de son siége épiscopal en archevêché, d'après un croquis de M. Riou. (Page 138.)

x-officier abandon- ses recherches, bien r qu'il n'aurait plus nais en face, à Paris moins, l'homme 'il voulait provo- er. Et puis l'on ne bat pas avec un mme pareil : on se ntente de le dési- r à un sergent de qui le met en soir. Que n'avait- nu ces particu- s avant le duel ! ry vivrait encore ! omprenait mainte- l'insistance de tini pour que, airement à tous sages, la rencon- eût lieu le matin me. Son passé ne permettait pas de r là où un tu- e se faisait autour n. Pour des causes connues, il avait invincible hor- r du bruit et de lumière. Ce que ficier comprenait ns, c'était que ntini n'eût pas é le duel et qu'il ût exposé, non pas coups de son ad- saire (il n'avait que prouvé qu'il pou- se défendre), mais conséquences ne arrestation qui ait infailliblement ttre sa vie au grand jour. Voici l'explication de cette gularité. — La belle, la tendre, la délicate Anaïs tait pas une étrangère pour Léontini, et c'est par qu'il avait pu assister au souper suivi de la partie geuse que j'ai racontée.



Fort de Port-Louis. — Chambre occupée par Sa Majesté l'empereur, en 1836, dans la citadelle, d'après un croquis de M. Merme. (Page 135.)

Le lien qui les rapprochait était d'autant plus solide qu'Anaïs devait à Léontini la connaissance du comte de Treptoo : il le lui avait désigné comme un beau million à dévorer rapidement en s'y prenant avec précaution et en flattant ses goûts. Léontini n'avait jamais parlé au riche Hollandais, mais il l'avait vu jouer des piles d'or à Bade, et il comptait exploiter à Paris la passion du comte, en s'abritant derrière un tiers. Ceci s'était passé avant le départ d'Anaïs pour le voyage qui rompit si brusquement sa liaison avec Henri. A son retour, la jeune femme avait appris les démarches que celui-ci avait faites pour la rencontrer, ou tout au moins pour savoir ce qu'elle était devenue. Touchée, autant qu'une femme comme elle pouvait l'être, de cette preuve de constance et d'amour, elle conçut le dessein de se retrouver au moins un instant avec lui, pour juger par elle-même de l'impression que sa vue produirait sur ce cœur encore naïf. Elle pria le faux étudiant, qu'elle connaissait depuis longtemps et qui était tout fraîchement sorti de prison, de s'informer si Henri n'avait pas changé de domicile et s'il était en ce moment à Paris, et quand elle eut ces renseignements, elle fit écrire au jeune homme, par la baronne de Pontaillac, le billet anonyme qui conduisit Henri, après la lutte qu'on a vue, au souper du boulevard et qui fut la cause première de sa mort. On doit croire qu'Anaïs, avec cette faculté particulière qu'ont toutes les femmes,



Visite de Leurs Majestés impériales au fort de Port-Louis, d'après un croquis de M. Merme. (Page 135.)

même les plus innocentes, de voir sans regarder, sut lire dans l'attitude du jeune homme, dans son silence et plus tard dans son indifférence affectée, tout ce qui se passait en lui. Ce qui est certain, c'est qu'elle comptait de son côté sur une avance, et qu'à partir du moment où elle fut convaincue qu'Henri ne lui parlerait pas, même des yeux, et où elle-même chercha à l'irriter par ses sourires railleurs, elle eût voulu pouvoir lui être ouvertement désagréable. On a vu que le faux étudiant n'était pas de la réunion. C'est qu'Anaïs, qui l'avait entendu dire beaucoup de mal d'Henri, l'avait engagé à n'y pas venir pour être plus sûre que ce dernier resterait au souper. Déjà elle était donc dans ces dispositions mauvaises quand on passa au second salon, où eut lieu la partie d'écarté que j'ai racontée. Un moment, on le sait, elle tourna les yeux vers son ancien amant comme pour implorer son appui : ce fut lorsque, se mêlant étourdiment du jeu, elle s'attira un propos blessant. Mais le silence d'Henri emplit de fiel le cœur de la jeune femme. A partir de cet incident, elle se promit de se venger, et l'occasion, comme on l'a vu, s'en présenta presque aussitôt. Anaïs n'ignorait pas que les dix louis qui manquaient au jeu, cause de l'altercation et de la scène violente, n'avaient pas été mis par Léontini. Cette circonstance lui parut faite tout exprès pour seconder ses desseins secrets, et elle accusa effrontément Henri. Mais en même temps qu'elle exécutait cette idée diabolique, elle faisait comprendre par ses regards à Léontini qu'il devait pousser les choses jusqu'au bout, et, après le soufflet, elle sut lui dire, sans être entendue de personne, qu'il fallait le tuer. Enfin, pour dernier éclaircissement, il convient d'ajouter que Léontini qui, malgré sa force sur les armes, ne se souciait pas d'appeler par un duel l'attention de la justice sur son indigne personne, s'était rendu chez Anaïs en sortant du restaurant, et que celle ci ne l'avait décidé à se battre qu'en menaçant de dénoncer ses actes coupables et en promettant de lui donner le lendemain une forte somme pour passer à l'étranger. Le matin, vers onze heures, quand Léontini s'était présenté chez sa complice pour lui apprendre que tout était fini et lui réclamer le prix du sang versé, elle recula d'horreur, sonna ses gens et le fit mettre à la porte. Elle lui aurait dit volontiers :

> .... Tais-toi, perfide !
> . . . .
> Va faire chez *les Grecs* admirer ta fureur !
> Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
> Barbare, qu'as-tu fait ?...

Léontini n'osa pas protester : il n'en avait pas le temps !

Ces explications étaient nécessaires, et je ne les ai pas assombries à plaisir. Dans ce Paris, où l'on demande si peu aux gens que l'on fréquente, où l'on donne la main à des gens dont on ne sait pas les noms, on est exposé trop souvent à se trouver en société suspecte. Dans la phalange innommée dont il s'agit ici, on est sûr de coudoyer tout ce qu'il y a de pire sous l'habit noir et sous la robe de guipure. Si l'on pouvait faire passer ces âmes dans un stéréoscope, on serait épouvanté de la laideur de quelques-unes. Balzac avait entrevu ce monde, cette écume dorée de notre société parisienne, et il en avait tiré quelques types qu'il avait disséqués de sa main sûre et étudiés de son œil profond. On a reproché à Balzac d'avoir écouté trop complaisamment son imagination et d'avoir inventé. Chacun de nous peut apprécier la valeur de ce reproche. Nous avons tous nos mystérieux que nous ne saluons pas et que nous voyons saluer par de fort honnêtes gens qui ne se doutent guère à qui ils ôtent leur chapeau : habitués du boulevard qui vivent de petites infamies jusqu'au jour où l'œil vigilant de l'autorité les saisit la main dans le sac ; femmes jeunes et belles dont le cerveau délicat dérouterait le diable lui-même, s'il voulait en faire l'analyse. Ces gens là existent en chair et en os, c'est sûr ; et la preuve qu'ils existent, c'est que nous en voyons de temps en temps figurer d'assez beaux échantillons, ornés de tous les accessoires, dans la *Gazette des Tribunaux*. Or, si ces gens existent, où voulez-vous qu'on les rencontre, si ce n'est dans les sociétés peu scrupuleuses dont je viens de parler ? Balzac n'a donc ni inventé, ni amplifié. Il est même resté au dessous de la réalité, parce que la matière est inépuisable, variée à l'infini, et que la plus solide plume au service de la plus belle intelligence s'userait jusqu'aux barbes avant d'avoir écrit la millième partie de ce qu'il y aurait à écrire sur un pareil sujet dans l'intérêt de la morale, de l'observation et de la connaissance du cœur humain.

Quoi de plus étonnant et de plus émouvant quelquefois que la réalité toute nue ? Consultez les annales de la cour d'assises ou simplement celles de la police correctionnelle !

EDOUARD GOURDON.

COURRIER DU PALAIS.

Les jolies femmes, à quelque monde qu'elles appartiennent, ont bien de la peine à se convaincre qu'un huissier, *porteur de pièces*, ne connaît pas d'obstacle et qu'il faut respecter son grimoire. Un de ces messieurs, flanqué de ses deux témoins, se présente chez une charmante actrice des Variétés, Mlle Eudoxie Laurent. Il vient saisir. La dame lui fait sa plus gracieuse révérence et lui explique, avec un petit sourire narquois, que tout ce qui garnit l'appartement est à son tapissier. L'huissier ne rit pas, lui ; mais il ouvre les armoires, il sonde les tiroirs et met sans hésiter la main... de la justice sur une quantité d'objets de toilette, des peignoirs, des robes de soie, des chapeaux d'une fraîcheur ravissante, voire des chemises toutes garnies de riches dentelles. Comment prétendre que tout cela appartient au tapissier ? Mlle Eudoxie ne rit plus et se résigne. Mais l'officier ministériel parti, elle emporte ses chères parures dans des lieux plus hospitaliers et se moque de nouveau des huissiers.

L'homme à la saisie revient. Il rit moins que jamais, constate que les armoires sont vides, dresse un procès-verbal et cite très-poliment l'imprudente artiste devant le tribunal correctionnel pour détournement d'objets saisis. C'est un gros délit passible de prison et d'amende.

A l'audience, Mlle Eudoxie ne rit plus du tout. Elle explique qu'elle s'est crue en droit de disposer de ces objets de toilette, parce que le titre en vertu duquel la saisie avait été opérée était susceptible d'opposition. C'est l'huissier lui-même qui l'avait rassurée.

L'huissier n'est pas tout à fait d'accord avec la prévenue sur ce dernier point. Mais le tribunal, qui trouve dans le fait plus d'inexpérience que de mauvaise foi, l'acquitte, et cette fois, elle se retire toute radieuse.

Dans cette chasse au papier timbré, les actrices ne sont pas toujours le gibier : elles jouent quelquefois le rôle du chasseur.

Mme Anna Lagrange, qui a chanté avec succès sur les premières scènes lyriques de France et des Etats-Unis, était engagée en dernier lieu au théâtre de l'Opéra de New-York. Elle a épousé un Polonais, M. Stankowich, et est revenue avec lui visiter Paris.

Là, on lui a révélé la présence de M. Ulman, son ancien directeur de New-York, qu'elle considère, à tort ou à raison, comme son débiteur.

Sans hésiter, elle a adressé à ce gentleman, tout frais débarqué à l'hôtel Byron, un huissier qui a impitoyablement saisi ses malles, ses effets, ses bijoux et ses valeurs. Vous voyez d'ici la fureur de l'Américain privé tout à coup, sur un signe de son ancienne pensionnaire, de tous les objets de première nécessité et réduit à faire, dans la capitale du monde civilisé, la figure d'un de ses sauvages ancêtres.

Heureusement, il y a en France une justice un peu plus expéditive et plus courtoise qu'en Amérique. M. Ulman s'est adressé au président du tribunal et a soutenu que Mme Stankowich, devenue étrangère par son mariage, n'avait pas le droit de poursuivre en France un étranger par voie de saisie.

M. le président a partagé cet avis et renvoyé la prima donna à se pourvoir devant les tribunaux de New-York. Ah ! le bon billet qu'a Mme Lagrange-Stankowich !

Un procès entre propriétaires voisins n'est pas chose rare. En voici un pourtant qui mérite d'être remarqué, moins par les grands noms qui s'y trouvent mêlés que parce qu'il révèle sous un nouvel aspect l'envahissement et la tyrannie des habitudes modernes sur les vieilles traditions françaises.

Il n'y a pas à Paris d'hôtels plus fièrement aristocratiques que cette rangée de palais dont les portiques embellissent la place de la Concorde et forment, à l'angle de la rue Royale, le pendant du ministère de la marine. Il semble que dans ces belles constructions, Gabriel, architecte de Louis XV, ait cherché à lutter avec le chef-d'œuvre de Perrault. Aussi, pour en conserver le caractère monumental, les lettres-patentes du 21 juin 1775 ont-elles voulu que la magnifique colonnade qui s'étend au premier étage sur la façade de ces hôtels ne fût point interrompue et ne pût être divisée entre les divers propriétaires que par une simple grille de sept pieds de hauteur avec chardons en fer. Ce vœu a été religieusement respecté jusqu'à nos jours et fait encore la loi des quatre propriétaires actuels, Mme la duchesse de Crillon, M. Péan de Saint-Gilles, Mme la marquise de Plessis-Bellière, comtesse de Rougé, et M. Ardoin.

On comprend que cette solidarité dans la jouissance de la galerie du premier étage éveille singulièrement la sollicitude des propriétaires sur les questions de voisinage. Or, voici que l'un d'eux, M. Ardoin, dont l'hôtel forme le coin de la rue Royale, vient de louer, au prix de 60,000 francs par an, s'il vous plaît, à qui ?— à un cercle. *Proh pudor !* Un cercle ! c'est-à-dire un établissement public, un club, presque un estaminet, admis à une sorte de communauté, au moins à un contact de tous les jours avec les nobles hôtes de l'hôtel de Mme la marquise de Plessis-Bellière ! Vous jugez du scandale.

En vain dit-on à madame la marquise que ce cercle de la rue Royale, plus familièrement connu sous le nom de *Crèche*, de *Babies-Club* ou de *Moutard-Club*, n'admet que la fine fleur de la jeunesse parisienne, la plus dorée et la plus aristocratique, qu'il est dirigé par un homme du meilleur monde, M. le comte de Juigné. La grande dame ne veut rien entendre. Elle voit déjà à travers la grille, qui seule va la défendre de cette cohue, elle voit, malgré les chardons autorisés par le roi Louis XV, une invasion de viveurs, une bande de palfreniers déchaînée sous le péristyle de Gabriel. Que dis-je ? Elle croit sentir la fumée des cigares sous ces lambris tout imprégnés des derniers parfums du siècle passé... Que vouliez-vous qu'elle fît ? — Elle plaide. Elle plaide contre M. Ardoin, contre M. de Juigné. Elle implore la justice pour qu'on la délivre de ces barbares. Elle soutient que son voisin n'a pas le droit de mentir à tous les souvenirs de ces vieilles et nobles demeures et de déchirer les titres qui leur ont imposé dès l'origine une solidarité de dignité et d'honneur... Que décidera le tribunal ? Je vous le dirai après les vacances, dans trois mois.

J'arrive à un procès dont il faut bien que je parle, quoiqu'il ait été fait au *Monde illustré* et que le *Monde illustré* l'ait gagné.

C'est dans les premiers mois de 1857 qu'avait lieu l'enfantement de notre journal illustré. Sa naissance fut signalée, comme c'est l'usage pour toute honnête feuille qui fait son entrée dans le monde, par des annonces qui révélaient ses conditions d'existence et ses bonnes intentions. Le public accueillit avec curiosité et faveur des promesses qui devaient se réaliser bientôt et dont l'une des plus attrayantes consistait dans la modicité du prix. Mais qui peut contenter tout le monde ? Notre programme avait eu le malheur de blesser quelqu'un : ce ne pouvait être qu'un concurrent. L'*Illustration*, en effet, souffrit avec amertume cette invasion dans un domaine où elle avait jusque-là régné sans partage. Il fallait chasser à tout prix l'intrus qui voulait prendre une place à son soleil.

Un jour, par le plus heureux ou le plus habile des hasards, au fond de la boîte de la *petite correspondance* de l'*Illustration*, se trouva une lettre d'un abonné nommé Vincent. Cet abonné, très-curieux, s'adressait précisément à l'*Illustration* pour avoir des renseignements sur l'étrange journal illustré qui promettait de si formidables avantages et qui n'était sans doute, c'est le courtois Vincent qui parle, qu'une *vieille marchandise* d'une défaite difficile.

Le directeur de l'*Illustration* n'a rien à refuser à son ami Vincent. Dès le plus prochain numéro il lui répond par une grande demi-colonne, en petit texte, dans laquelle il procède, en faveur du *Monde illustré*, à un *éreintement* de la force et du poids de beaucoup de chevaux. Dans cette épître *ab irato*, où il y a bien des choses que le bonhomme Vincent n'a jamais demandées, la mauvaise humeur du rédacteur trouve moyen de se faire sentir aux éditeurs de la *Librairie nouvelle* et enfin, calculant les chances de succès et de durée de la feuille qui va paraître ; il conclut qu'à dix mille abonnés, elle pourra vivre six mois tout au plus, et que, dans une hypothèse probable qu'il indique, elle n'arrivera guère qu'à son quinzième numéro.

La sentence était cruelle, et le *Monde illustré* aurait pu en appeler à des juges moins intéressés. Mais quoi ! entrer dans la vie littéraire par un procès ! Le *Monde illustré*, tout jeune qu'il était, fut plus sage. Il se tut, grandit sans bruit, et confondit les prophètes qui prédisaient sa mort par le meilleur des arguments, il vécut.

Ce n'était pas le compte de l'*Illustration*. Lassée de mettre chaque semaine le nez à la fenêtre pour voir passer le convoi du *Monde illustré*, et de le trouver toujours plus florissant, elle résolut de lui faire un bon procès. Elle mit ses huissiers en campagne et apostrophant son rival : « Vous m'avez tout pris, dit-elle, mon » nom, mon frontispice, le genre de mes gravures, la » disposition de mes articles... » Un peu plus, elle ajouterait : « mes abonnés. Il faut changer tout cela, » laisser votre titre, chercher une autre enseigne, disposer autrement vos matières, bref, cesser de me ressembler. » Et tous ces griefs de l'assignation sont aiguisés à l'audience par l'éloquence de Me Paillard de Villeneuve.

Mais le *Monde illustré* a fait ses dents et peut les montrer à son tour. Me Sénard, son avocat, n'a pas grand'peine à prouver que ce que voudraient les demandeurs, c'est tout simplement que le journal qui les offusque cessât d'être un journal illustré, c'est-à-dire, cessât d'exister. Il s'étonne que l'*Illustration* ne s'aperçoive qu'après dix-huit mois d'une prétendue ressemblance qu'elle repoussait si fort en 1857, dans la lettre que nous avons rappelée et où elle disait : « Non, monsieur, nous le répétons, ce n'est pas une concurrence au rabais que l'on veut faire à l'*Illustration*. » Il n'y a rien de commun entre l'objet du nouveau » journal et le nôtre, si ce n'est que nous valons 36 fr. » et que l'autre n'en vaut que 18. »

M. le substitut Pinard, dans des conclusions pleines de sagesse, a fait ressortir à son tour le peu de fondement des plaintes de l'*Illustration*, et le tribunal a pour ainsi dire résumé ces conclusions dans son jugement dont nous avons tenu à mettre le texte même sous les yeux de nos lecteurs.

« Attendu, a-t-il dit, que Paulin et Chevalier, propriétaires du journal *l'Illustration*, se plaignent de » ce que les rédacteurs du journal *le Monde illustré*, » empruntant à leur œuvre la forme et la disposition » de leurs dessins, le mode et l'agencement de leurs » articles, ont identifié les deux journaux et par cette » confusion ont induit le public en erreur et causé un » préjudice au journal *l'Illustration*, et que par suite » ils demandent que des modifications tant dans la » forme que dans la composition soient imposées au » journal *le Monde illustré*, et que des dommages-intérêts leur soient attribués en réparation du préjudice » qu'ils ont éprouvé ;

» Attendu que de l'examen de ces deux feuilles il résulte une différence certaine soit dans leur titre, soit dans les gravures qui leur servent de frontispice; que cette dissemblance se fait remarquer et dans leur prix et dans les matières qu'il leur est permis de traiter; que la politique est complétement exclue des colonnes du *Monde illustré* ;

» Attendu que cette appréciation a été celle du journal l'*Illustration* lui-même, lors de l'apparition du *Monde illustré*, au mois de mars 1857; qu'en effet, dans une lettre insérée dans son numéro du 18 avril de la même année, le journal l'*Illustration*, calculant les chances de succès de cette feuille rivale, était loin de concevoir les craintes qu'il exprime aujourd'hui, et déclarait que les engagements pris envers le public par le *Monde illustré* étaient irréalisables, et que l'existence de ce journal dans les conditions indiquées était impossible; que c'est seulement un an après ce jugement porté par les propriétaires de l'*Illustration* que leurs inquiétudes se sont réveillées; que la contrefaçon a apparu pour la première fois et que l'instance actuelle a pris naissance;

» Attendu que si, dans la partie matérielle des deux journaux, il se rencontre, en effet, quelques ressemblances, même intentionnelles, elles ne sont cependant pas de nature à induire le lecteur en erreur, et à causer, sous ce rapport du moins, un préjudice aux intérêts du journal l'*Illustration*;

» Qu'il est également à regretter que, dans ses premières publications, le journal *le Monde illustré* ait annoncé que le prix de son abonnement était réduit de 36 fr. à 18 fr. pour l'année, de 18 à 9 fr. pour six mois, et de 9 à 5 fr. pour trois mois, quoiqu'il n'eût point encore paru, et qu'il fût encore à son début ;

» Que cette annonce de réduction de prix dirigée contre le journal l'*Illustration*, pour être vraie, n'aurait pas dû laisser ignorer que cette différence de prix provenait aussi de la différence des matières permises à la discussion des deux journaux; mais que ces indications, quelque incomplètes qu'elles aient été, ne sauraient néanmoins entraîner une responsabilité de la part des propriétaires du *Monde illustré* ;

» Par ces motifs,

» Déclare les demandeurs mal fondés dans leur demande, les en déboute et les condamne aux dépens. »

Après cette campagne malheureuse, l'*Illustration* se décidera-t-elle à laisser vivre le *Monde illustré?*

PETIT-JEAN.

[ThÉÂ]TRE-FRANÇAISE : *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. — VARIÉTÉS : *Les Bibelots du Diable*, féerie en trois actes et seize tableaux, par MM. Théodore Cogniard et Clairville.

A vrai dire, *le Philosophe sans le savoir* n'a jamais quitté le répertoire du Théâtre-Français; seulement, il y a six ou sept années, les comédiens ordinaires du gouvernement le prêtèrent au Gymnase-Dramatique, pour une solennité quelconque. Mme Rose Chéri jouait Victorine, M. Ferville remplissait le rôle de Vanderk père et M. Bressant celui de Vanderk fils; M. Tisserant faisait Antoine. La pièce fut interprétée avec un grand ensemble. Depuis, elle est rentrée dans son domicile légal, où nous l'avons revue quelquefois et où nous la revoyons aujourd'hui encore, avec un plaisir infini.

C'est une œuvre austère et qui semble dérouter le public par son excessive simplicité. La situation y est [...], mais elle est anxieuse. Les personnages n'ont pas de noms : c'est *le gendre*, c'est *la tante*; la scène se passe dans *une grande ville de France*. Impossible d'être plus [...]. Quant au dialogue, c'est ce quelque chose de nu, [...]que, de court, de gêné, qu'on appelle le style [...]aine. Le dénouement se fait avec trois coups [de] gros bâton, frappés à la porte d'une basse-cour. [...]t on vient comme dans la vie réelle, on ferme les [...] on apporte des sacs d'argent; c'est tout le train [d'une] maison de commerce. Vous chercheriez vainement de l'art là dedans. C'est le travail d'un esprit [...] droit, naïf, très-réfléchi et très-entêté. Pas autre [chose]. Cette volonté, cette force et cette foi ont suffi à [faire u]n chef-d'œuvre. Il y a dans la figure de Victorine des finesses d'homme du peuple et des douceurs, [des ten]dresses, qui dénoncent le tailleur de pierre aux [mains] rudes.

[Le but mor]al et social du *Philosophe sans le savoir* fut aussi [...]que que celui du *Mariage de Figaro*; et, plus [...] son action sur le dix-huitième siècle n'en a pas [été mo]ins déterminante. Ce plaidoyer en faveur de la [clas]se commerçante vaut l'éblouissant pamphlet [contre] la noblesse oisive. Ainsi ont travaillé à la même [œuvre e]t sont arrivés au même but l'honnêteté de Sedaine et l'esprit de Beaumarchais.

[M.] Geffroy est bien placé dans le rôle de Vanderk [père], qui veut tant de bonté digne et de sensibilité re[tenue].

[De S]edaine conduit à MM. Cogniard, — ou plutôt aux [frèr]es *Cogniard*, comme on a l'habitude de les désigner, — par une pente escarpée et tortueuse. Il est maçon, ils sont gâcheurs. Leur comique est le comique populaire : ils continuent le répertoire de Vadé, d'Aude, de Du Mersan. *Titi le Talocheur* resplendit dans leur carrière dramatique comme un phare. Nous les aimons moins dans la féerie où, d'ailleurs, nous n'aimons personne; ils y dénaturent leur accent particulier; ils y sont cependant habiles et même gais, mais cette gaieté ne vaut pas celle de *Bruno le fileur* et des *Enfants du délire*. C'est l'ingéniosité, c'est l'effort, c'est le calembour opiniâtrement relancé jusque dans les broussailles de l'à peu près. Comment en pourrait-il être autrement? Pour faire parler un saumon ou chanter une fleur, ce n'est pas assez de toute la naïveté de Perrault et de tout l'esprit de Voltaire, de toute la majesté des conteurs arabes et de toute la moquerie de Henri Heine. Ils auront beau s'évertuer, les frères Cogniard, ils ne pourront jamais lutter que désavantageusement avec les souvenirs de cette immense et admirable féerie qui traverse la moitié des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Jamais leurs forêts enchantées ne vaudront celle du Tasse, cette forêt où les branches ont des étreintes et où le sang jaillit sous l'entaille; jamais le chant de leurs sirènes, si gracieusement incarnées qu'elles soient dans les pensionnaires des Variétés, ne pourra entrer en comparaison avec l'hymne enivrant et fatal qui berçait le vaisseau d'Ulysse; leurs dragons resteront des mannequins, en présence des créations ailées et griffues de l'Arioste; leurs diables tomberont sous un souffle des diables de Milton; et même en descendant de quelques degrés dans le domaine de l'impossible, où trouveront-ils des sofas jaseurs comme ceux de Crébillon fils, des chiens et des chats plus spirituels, plus savants que le chien Berganza et le chat Murr d'Hoffmann; des merles plus touchants que *le Merle blanc* d'Alfred de Musset? Goëthe avec son *Faust*, Balzac avec sa *Peau de chagrin*, Théophile Gautier avec *la Morte amoureuse*, Léon Gozlan avec *Polydore Marasquin*, Alphonse Karr avec *Feu Bressier*, voilà les grands auteurs de féeries, les vrais inventeurs, les seuls machinistes, les décorateurs inimitables!

Un instant, il y a douze ou quinze ans, les frères Cogniard, qui ne doutent de rien, ont voulu emboîter le pas de ces talents : ils ont fait une *Lénore*, d'après Burger, c'est-à-dire un drame avec la ballade rapide et lugubre que vous savez. O mon Dieu! Burger et les frères Cogniard! est-ce possible? Cette jeune fille emportée par ce cavalier mystérieux, ce clair de lune, cette robe blanche qui flotte, ce casque aux yeux de feu, le pas retentissant de ce cheval sur les tombes, toute cette poésie et tout cet effroi interprétés par les deux auteurs de *Pruneau de Tours*! ce *hurrah* succédant à : *des navets*!

Depuis quelques années, l'ambition des frères Cogniard est moins haute; ils reviennent peu à peu à leur première et grosse manière; ils font encore de la féerie, mais comme ils feraient de la bonneterie, sans prétention, sans malice, *pour toutes les classes*, et particulièrement pour les marchands de chaînes de sûreté, qui connaissent la signification du mot *bibelot*. Qu'est-ce que c'est qu'un bibelot? Si l'on doit en croire Théodore Cogniard, — et nous ne voyons pas auprès de qui on pourrait se renseigner mieux, — un bibelot, c'est tout ce qu'on voudra; un bibelot, c'est un pied de mouton; un bibelot, c'est une boîte à pilules; un bibelot, c'est un rameau d'or. C'est également un mirliton, un panier d'œufs, une paire de bottes.

Ces objets, dont quelques-uns vous paraissent d'une nature assez triviale, ne sont rien moins que des talismans, provenant de la succession d'un vieil enchanteur, trouvé mort dans son laboratoire, au milieu de ses cornues et de ses reptiles appendus au plafond. Diverses personnes, telles qu'un marquis ridicule, un jouvenceau sentimental, une caillette de village, acquièrent ces talismans au prix le plus modique, et sans en connaître l'importance. Une fois entre leurs mains, les *bibelots* se mettent à fonctionner de la manière la plus intempestive, comme pour mériter leurs surnoms de *Bibelots du Diable*. Il en résulte quelques effets amusants; mais le principal attrait de la pièce est dans les machines, dans les costumes, dans les danses. Des dépenses ont été faites : un ballet de perroquets et une pantomime exécutée par vingt-cinq petits bonshommes recréent le regard; nous goûtons moins la partie de concert et ces airs de Paganini exécutés par des enfants phénomènes.

Par derrière les violons et les ballets, nous avons cru apercevoir quelques-uns des acteurs de l'endroit, M. Lassagne et M. Ambroise principalement. Ils font rire, toutes les fois que le décorateur le permet. Mlle Alphonsine n'a guère qu'à se montrer, ainsi qu'une nichée d'autres jolies femmes que nous ne connaissions pas encore, des Suzanne, des Félicie, des Clémence et même des Cécilia, qui sont peut-être l'avenir de l'art dramatique, mais qui, pour le moment, se contentent de représenter la jeunesse et la grâce.

CHARLES MONSELET.

La Chasse à tir en France, par LA VALLÉE. Ouvrage illustré de 50 vignettes. 1 vol. in-16, 3 fr.

La Chasse à courre en France, par le même auteur. Ouvrage illustré de 40 vignettes. 1 vol. in-16, 3 fr.

Les Récits d'un vieux chasseur, par le même. 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

Souvenirs de chasse, par L. VIARDOT. 1 vol. in-16, 2 fr.

La Pêche à la ligne et au filet dans les eaux douces de la *France*, par N. GUILLEMARD. Ouvrage illustré de 50 vignettes. 1 vol. in-16, 2 fr.

Le Turf, ou les courses de chevaux en *France* et en *Angleterre*, par EUGÈNE CHAPUS. 1 vol. in-16, 1 fr.

Chacun de ces ouvrages sera adressé *franco* à toute personne qui enverra le prix indiqué ci-dessus, par lettre affranchie, en un mandat sur la poste.

Librairie L. HACHETTE et Cie, à Paris, dans les gares des chemins de fer et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Les Pirates chinois. *Ma captivité dans les mers de la Chine*. Tel est le titre d'un volume in-8° qui vient d'être mis en vente à la *Librairie Nouvelle*. Cet ouvrage, écrit par Mme Fanny Loviot, sous l'impression des terreurs qu'elle a éprouvées et du spectacle étrange qui s'est offert à ses yeux pendant le temps qu'elle a été au pouvoir des *Pirates chinois*, offre un grand intérêt d'actualité, au moment où tous les regards sont portés vers la Chine. — Prix du volume : 2 fr.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés, selon le siége et la nature de la maladie, en chaine et bande, 10 et 15 fr.— Collier, 5 et 10 fr. — Bracelet, 5 fr. — Busc, 5 fr. — Ceinture, 10 et 15 fr. — Batterie électrique, 25 fr. et au-dessus.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir : le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18,** *rue Favart, à Paris.*

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

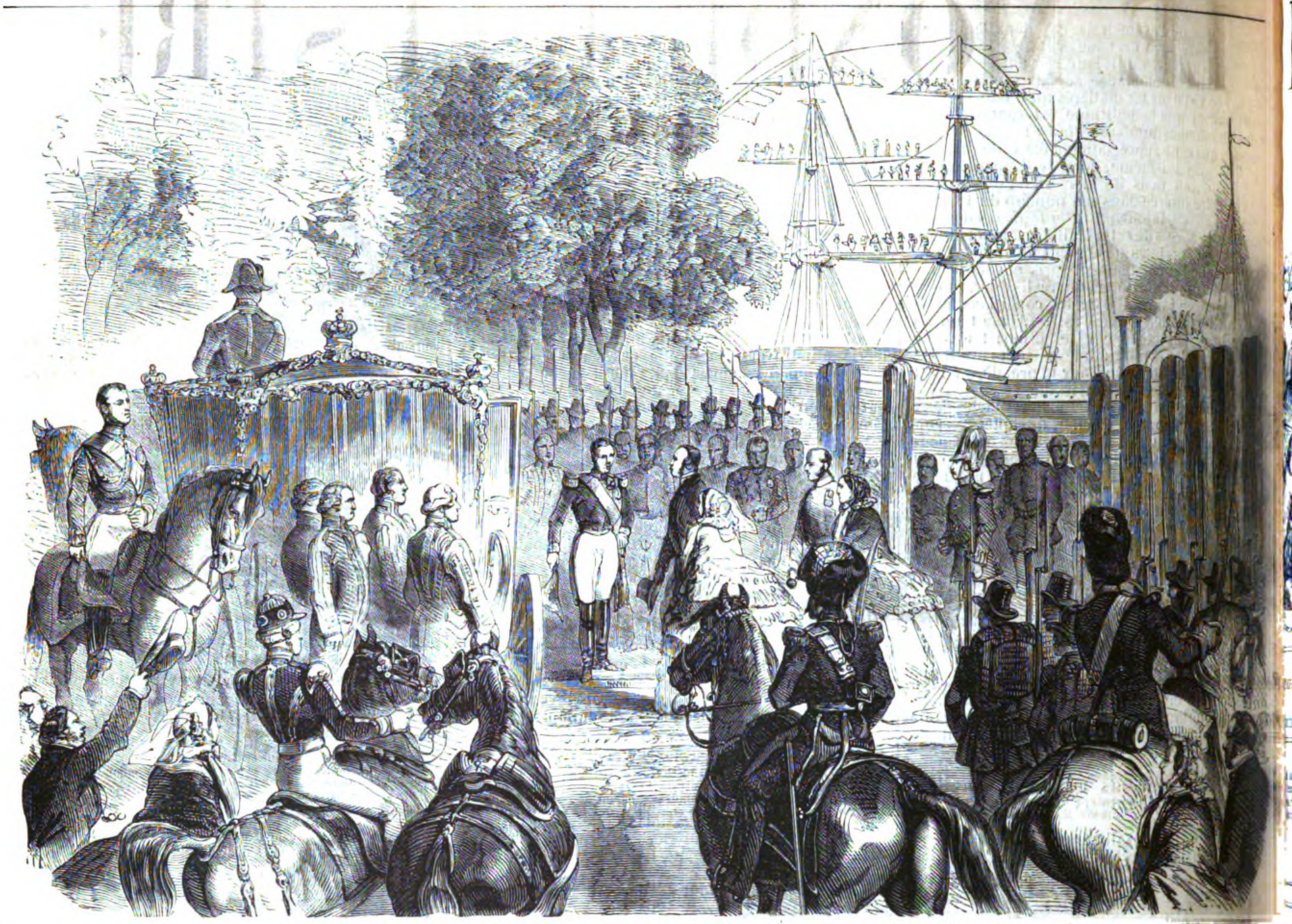
Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu.*

Il y a trente-cinq ans que, convaincu des propriétés bienfaisantes et réparatrices du chocolat, M. Ménier résolut de conquérir pour cette précieuse substance une place importante dans l'alimentation. Quand, dans cette pensée, M. Ménier créa, en 1825, l'usine hydraulique de Noisiel, près Paris, il n'existait en France que quelques petites fabriques de chocolat; leur production réunie ne dépassait pas 25,000 kilogrammes. Ce produit n'était considéré, à cette époque, que comme un article de luxe. L'usine *modèle* de Noisiel-sur-Marne, qui a reçu les plus grands perfectionnements, livre aujourd'hui à la France plus d'un million de kilogrammes par an de **Chocolat Ménier.** Toutefois, si ce chocolat est recherché de préférence par tous les consommateurs, les uns dans l'intérêt de leur santé, les autres pour la satisfaction de leur goût, ce n'est pas seulement parce que l'usage de cette substance, surtout pour le premier repas, s'est généralement répandu, c'est encore et surtout parce que le **Chocolat Ménier** se recommande tout à la fois par sa qualité supérieure et un prix modéré.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Dents à succion inventées par **Ges Fattet,** dentiste, *rue Saint-Honoré*, **255.**

Ces Dents tiennent solidement, sans *plaques, pivots ni crochets*, et n'ont aucun des inconvénients des Dents à **5** fr., qui, en général, ne peuvent durer **dix** ans et sont *impropres* à la **mastication,** ainsi que le constatent divers procès portés devant les **Tribunaux.**



Arrivée de S. M. la reine d'Angleterre à Anvers, d'après un croquis de M. Elliot. (Page 138).

Les courses de Bade.

Bade ressemble en ce moment à une ville prise d'assaut. De tous les côtés arrivent les gentlemen célèbres sur les turfs d'Epsom, de Chantilly, etc. Les hôtels regorgent, les écuries sont toutes occupées. Les jockeys aux mille couleurs se préparent à la lutte. Les courses, organisées d'une façon princière par M. Benazet, auront lieu les 5, 8, 10 et 12 septembre.

Tout Paris, tout Londres, tout Berlin se trouveront sur le champ de courses, et il sera très-curieux de voir réunis et de comparer les plus beaux produits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Nous rendrons compte de ces grandes solennités hippiques. A. Y.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

La pioche des ouvriers, en creusant sur le port de débardage devant le mur de soutènement du quai des Tuileries une profonde tranchée pour la construction d'une des deux culées du nouveau pont, a mis à découvert un vaste dépôt d'ossements humains, en partie rongés par la décomposition du temps. On en a déjà extrait de quoi remplir plusieurs tombereaux.

On a commencé, le 15, la maçonnerie de la fondation de la culée du côté du quai d'Orsay, et les charpentiers préparent l'échafaudage à l'aide duquel le nouveau pont va être construit.

— Mercredi dernier, il se passait au contrôle de l'Opéra, quelques instants après l'ouverture des portes une scène assez piquante. La veille, un des hommes les plus connus dans le monde étranger, résidant à Paris, s'était présenté au bureau de location pour y louer une loge. Son choix fait, il en donna le prix à l'employé et retira le coupon qu'il plaça soigneusement dans un porte-monnaie qui contenait 5,000 fr., tant en or qu'en billets de banque. Puis il mit son porte-monnaie dans la poche des basques de son habit. Rentré chez lui, il s'aperçoit qu'il a perdu son porte-monnaie. On le lui a volé, c'est certain, et le tour a été fait avec une dextérité digne des filous de Londres.

L'administration de l'Opéra est aussitôt avertie de la perte du coupon de loge. Par mesure de précaution, l'ordre est donné d'arrêter le coupon désigné, s'il se présente, et deux agents de police sont chargés de se tenir à la porte d'entrée à tout événement.

A sept heures du soir, le coupon se présentait. Un monsieur, accompagné de deux dames, en est porteur. On prend ce monsieur à l'écart, et on l'interroge sur la possession du billet. A peine l'interrogatoire était-il commencé, que les deux dames, fort rassurées, se prirent à rire; on s'explique. Le personnage dont les agents allaient se saisir était le volé lui-même. Quelques heures auparavant, une lettre lui était arrivée par la poste, lui rapportant précieusement le coupon de loge, mais le coupon seul.

L'envoi était accompagné de ces mots: « Vous m'avez rendu service un peu sans le vouloir, sans doute; je veux être plus généreux que vous. Je pourrais vous priver ce soir du plaisir de voir la Ferraris dans le ballet nouveau, je n'en ferai rien. Soyez mon obligé. »

La police est à la recherche du voleur.

— Une heureuse découverte vient de combler une lacune regrettable dans la série des monuments figurés de notre histoire. M. le marquis d'Azeglio, ministre de Sardaigne en Angleterre, a trouvé récemment à Lucerne une tapisserie du temps de Jeanne d'Arc, qui représente son arrivée auprès de Charles VII.

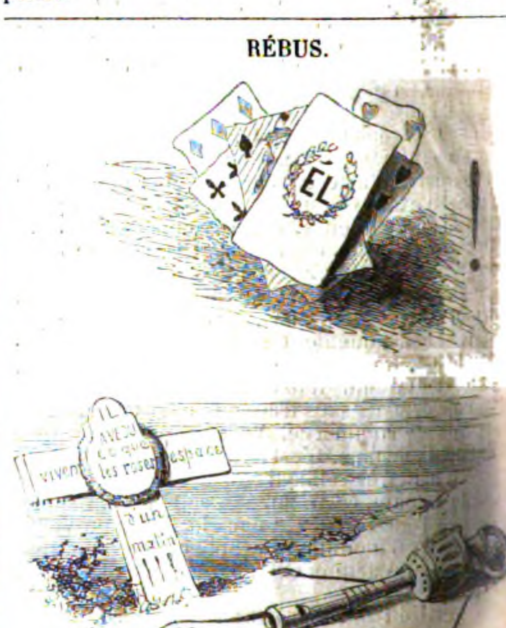
Cet ouvrage, qui paraît être de fabrique allemande, d'après la légende dont il est accompagné, offre tous les caractères de l'authenticité en ce qui concerne l'héroïne. Le costume répond exactement à la description donnée par les actes du procès de Rouen et par les auteurs contemporains, ce qui n'est le cas d'aucune des figures, d'ailleurs postérieures en date, qui avaient été recueillies jusqu'à présent.

M. le marquis d'Azeglio s'est empressé d'offrir à la bibliothèque impériale ainsi qu'à nos musées la reproduction photographique de cette pièce, qui est d'un si grand intérêt pour notre pays.

— On apprend de Venise la mort de Mgr l'évêque Canova, frère de l'illustre sculpteur. Le prélat, qui était lui-même ami des lettres et des arts, va être déposé dans le même caveau que son frère Antonio, dans le temple grandiose élevé par lui à Possagno, leur village natal.

— Un Suédois, nommé Fred. Bertram, s'est présenté, il y a quelque temps, à la police de San-Francisco en demandant avec instance à être enfermé sous les verroux, car autrement, disait-il, il sentait qu'il ne pourrait s'empêcher d'embrasser la première dame qu'il rencontrerait, laide ou jolie. Fred. Bertram est un homme bien élevé, et il a été consul de Suède dans l'Amérique du Sud. Mais il est atteint maintenant d'une curieuse folie, qui prend parfois un empire irrésistible sur sa raison. Dans cet accès il faut qu'il embrasse les dames. Il comprend tout ce que cette galanterie peut avoir de désagréable et d'insultant pour celles qui ne le connaissent pas. Aussi, pour se soustraire à la tentation qui le domine, il a résolu, lorsqu'il en sentirait l'approche, de venir se réfugier dans les bras de la police. F. G.

RÉBUS.



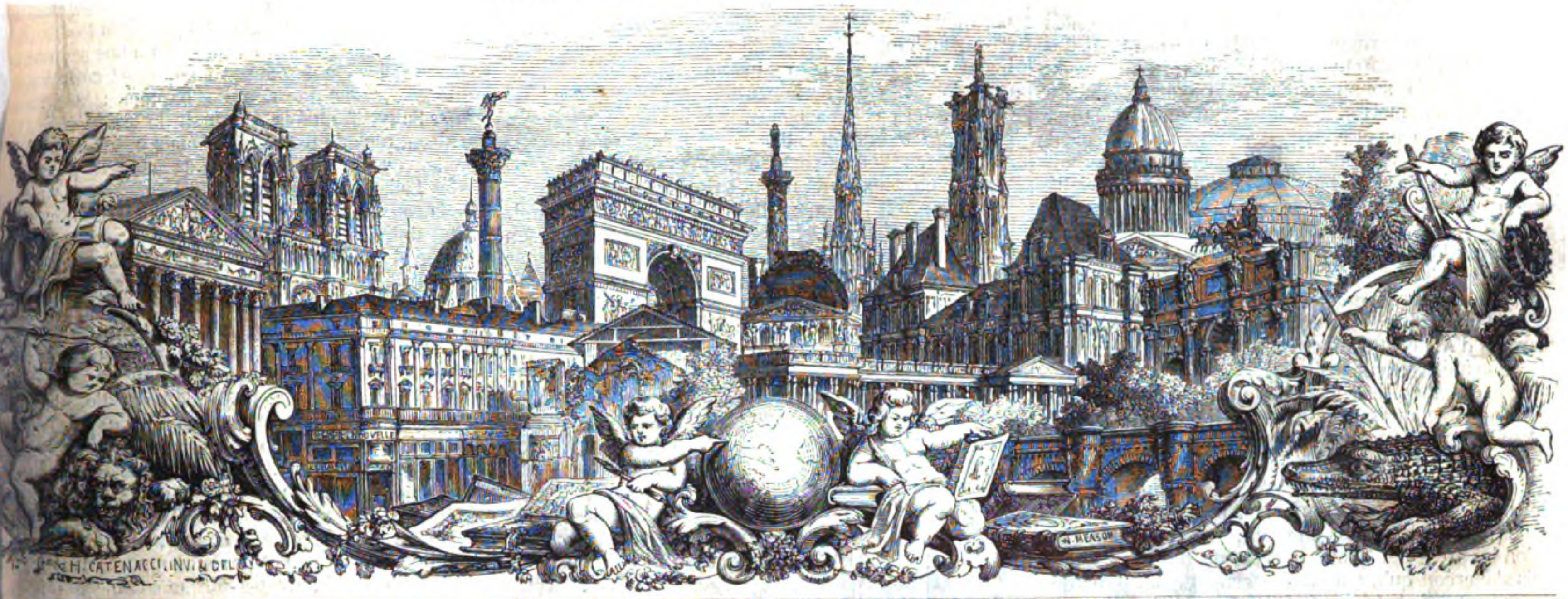
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme qui monte en ballon frais et dispos, descend souvent endommagé.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
[P]ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[P]rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2^me^ Année. — N° 73.
4 Septembre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

Jeunes filles de Rennes offrant une corbeille de fleurs à Sa Majesté l'impératrice. (Page 151.)

COURRIER DES BAINS DE MER.

Dieppe, le Havre, Trouville... août.

Il y avait un vif émoi hier dans la grande rue de Dieppe. Un monsieur et une dame étaient venus avant-hier soir acheter divers objets sculptés, chez un des *ivoiriers* les plus renommés de la ville; le total des emplettes s'élevait à environ 300 francs; les acheteurs n'avaient pas la somme sur eux, et le marchand les avait priés d'emporter le couteau à papier, le carnet de visites, le flacon et la statuette, disant qu'ils seraient libres de payer le lendemain en passant. Le tout fut accepté et le nom de l'hôtel où l'on demeurait négligemment prononcé. Le lendemain, la matinée, la journée se passent... personne! On va s'informer à l'hôtel: partis par le premier train du matin... pour où? cherche!

Comme on parlait de l'affaire sur la plage, quelqu'un raconta une histoire analogue arrivée au richissime marquis d'Aligre. Ce qui était bon à écouter hier peut être bon à écrire aujourd'hui.

Le marquis d'Aligre avait besoin d'une montre d'un certain prix pour l'offrir à un jeune homme qui venait d'être honorablement admis à l'Ecole polytechnique. Etant au Palais-Royal, il entre chez le célèbre horloger Leroy et demande l'objet désiré. On lui donne à choisir; il fait son choix qui tombe sur une montre de 600 francs; on la place dans un écrin, qu'on enveloppe et qu'on lui présente. Quand il s'agit de payer, le marquis s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent sur lui. Il repose sur le comptoir la montre qu'il tenait déjà et dit:

— C'est bien, monsieur... Mettez cela à part... Je repasserai, ou j'enverrai!

— Monsieur, dit le principal commis, associé de la maison, qui avait compris ce qui se passait,—veuillez emporter la montre... Vous l'enverrez payer lorsque cela vous fera plaisir!

— Non, monsieur, — répondit le marquis, — je préfère la laisser...

— Monsieur, vous nous désobligerez extrêmement en refusant de l'emporter... Ce que je vous offre est l'usage de la maison... Il nous arrive journellement d'en agir ainsi...

— Sans avoir à vous en repentir?

— Non, monsieur!... et cela fût-il, que nous continuerions... C'est une tradition toute de confiance commerciale et de dignité que nous tenons à perpétuer... et je dois vous avouer que jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai tenu à y rester fidèle... Ainsi, monsieur, veuillez emporter la montre, et ne pas me causer la peine d'insister davantage!

— Vous ne me connaissez pas, monsieur?

— Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur!

— Vraiment! C'est bien... je cède... A nous revoir, monsieur!

Et le marquis d'Aligre emporta la montre d'un air tout joyeux.

Il allait, à cent pas de là, chez Chevet, où il était fort connu, prenait 500 francs, et revenait chez Leroy, où l'on se montrait tout étonné et presque formalisé de le voir reparaître ainsi au bout d'un quart d'heure:

— Donc, monsieur, — reprit le marquis, en présentant la somme, — vous ne saviez pas à qui vous faisiez ce crédit forcé?

— Encore une fois, monsieur...

— Je suis le marquis d'Aligre!

— Monsieur le marquis, j'en suis enchanté! Vous voyez donc bien que j'avais raison de me fier à vous?

— Mais je pouvais être un coquin!

— En vous voyant, monsieur, j'ignorais votre titre, mais, à vous voir, je devinais votre honnêteté .. Quelquefois nous sommes moins rassurés, et pourtant nous agissons de même!

— Quitte à faire suivre votre acquéreur, sans doute? C'est égal, monsieur, vous m'avez fait un vif, un énorme plaisir; c'est pourquoi j'ai voulu moi-même, et sur-le-champ, vous payer et vous remercier de la confiance que vous avez eue en ma figure... Oui, monsieur, cela m'a causé un véritable bonheur... car, — ajouta-t-il avec un soupir comprimé, — je n'ai pas toujours été aussi heureux!... Adieu, monsieur, vous me reverrez bientôt, et pour des emplettes plus sérieuses!

Ces derniers mots faisaient allusion à une aventure qui était arrivée à l'opulent marquis quelques années auparavant. C'était à la campagne; il venait de faire une excursion dans une vieille calèche, avec un seul cocher. Passant devant la place du village, il voit, étendus sur une corde, dans l'étalage d'un mercier forain, des mouchoirs de coton de couleurs vives, dont il a l'idée de faire cadeau à des paysannes qui travaillaient alors au château voisin. On lui montre les mouchoirs dans sa voiture, il marchande, et quand il s'agit de payer... rien!

— Tu viendras chercher ton argent au château, l'ami... on te donnera à boire par-dessus le marché!

— Ma foi, non! — reprit le marchand en reprenant grossièrement sa rouennerie, — je ne vous connais pas... Payez, ou laissez ça là!

— Comment, brute! — s'écrie le cocher indigné, — tu ne vois pas que tu as affaire à monsieur le marquis!

— Quel marquis!... qu'il paye! Il n'a pas assez bonne mine pour que je lui fasse crédit!

— Bêta... c'est le fameux marquis d'Aligre! — exclama un paysan accouru.

— Ah! mon Dieu! Pardon, pardon, monsieur le marquis!... Voulez-vous toute ma boutique!

— Je ne veux rien du tout! Cocher, en avant!

Et malgré les instances désespérées du marchand, le marquis s'en fut, blessé au cœur de ce que son visage n'eût pas suffi, titres à part, pour lui mériter un crédit de neuf francs de la part d'un rustre!

Soyez donc le plus riche propriétaire foncier de toute la France pour être contraint, comme le plus vulgaire acheteur, d'avoir toujours l'argent à la main!

C'est ce souvenir qu'il avait, non pas seulement dans la tête, mais sur le cœur, qui détermina le bonheur éprouvé par le beau-père du comte Roy, par le père de la marquise de Pommereux, à se voir offrir, en plein Paris, dans l'endroit le plus expert, le plus défiant et le plus roué, — si l'on peut dire, — un crédit de 500 fr. sur sa *bonne mine*... L'horloger du Palais-Royal l'avait vengé du marchand de mouchoirs de son village!

~~~ A Dieppe les braves gens qui vivent de la pêche se font de drôles d'illusions sur la fureur qu'ont les Parisiens à manger de la crevette. Vous êtes tranquille dans votre chambre à faire votre toilette, ou à écrire à vos amis pour leur peindre les charmes de la plage... On frappe:

— Entrez!

— Monsieur... de la crevette?

Elle est crue. C'est une matelotte qui vient vous offrir cet insecte de mer tel qu'elle l'a. Vous riez ou vous vous fâchez, c'est selon. Moi je ne riais pas.

A chaque coin de rue:

— Monsieur, de la crevette?

Vous vous arrêtez quelque part, ou ailleurs, devant un étalage, ou un point de vue... Soudain jaillit, on ne sait d'où, une marchande extrêmement ambulante:

— De la crevette!

Un matin, pour voir, je demandai:

— Combien?

— Dame, m'sieu... ça sera le plus cher que je pourrai!

C'était franc! Il y a des spéculateurs qui ne vous préviennent pas de cette façon, et qui, vous volant effrontément, essayent même de vous faire croire que leur commerce les ruine, et qu'ils le font pour vous obliger.

La crevette vous reçoit au débarcadère du chemin de fer (le même endroit change de nom pour ceux qui partent, et s'appelle *embarcadère*...) Elle s'empresse aussi d'être là quand vous partez, comme si, impétueux à la faire cuire et à l'éplucher dès votre premier pas sur le sol, vous ne manquiez pas de vouloir l'emporter aux dames parisiennes de votre connaissance en quittant le rivage!

Vous entrez dans un restaurant? Crevette! Il y en a pour trois sous, on vous demande 1 fr. 50. Les premiers jours, à déjeuner, en attendant la côtelette, les ayant là, roses, sous la main, j'en épluchais trois comme passe-temps (et pour en éplucher trois il faut beaucoup de temps!) C'était ensuite, sur la carte, le déjeuner doublé de prix: cinquante centimes l'une. A la fin, quand je les trouvais sur ma table, je prenais, agacé, le bateau de porcelaine qui espérait les conduire à bon port vers une addition déraisonnable, et je le posais, pas très-délicatement, sur une chaise à distance. Un jour, une Anglaise distraite s'est assise dessus sans s'en apercevoir, tant elle était ballonnée de jupes. J'ai suivi leur destin... l'Anglaise partie, on les a servies à un Anglais qui n'en a pas laissé une.

~~~ Nous entendions hier un gentleman anglais faire, — à propos d'une conversation relative à la nouvelle loi sur les titres, — la définition précise du mode d'emploi des appellations sociales en Angleterre. Il nous a semblé que la matière pourrait profiter à plus d'un, comme elle nous profite à nous-même, et nous recueillons ce que nous avons entendu.

Ce titre *sir*, qui appartient aux chevaliers et aux baronnets, ne doit jamais figurer avant le nom de famille (*sir* Reynold, *sir* Turner), mais seulement devant le prénom (*sir* Williams, *sir* Edward). Le contraire est un effroyable gallicisme.

Sur une adresse, il est incivil d'écrire autre chose que Ms (qui ne signifie pas, comme on le suppose souvent chez nous, *monsieur*, mais bien *master*). Ecrire *monsieur* en abrégé serait tout au contraire très-impoli dans nos usages épistolaires.

De même on ne doit jamais écrire en toutes lettres *mistress* (madame), mais simplement Mrs Ce mot *mistress* se prononce *missis*. Vous me demanderez pourquoi? — Réponse: On n'a jamais su!

A une jeune personne, ou enfin à une personne, ne fût-elle plus jeune, pourvu qu'elle soit célibataire, on dit *miss* avec le nom de baptême: *miss* Sarah, *miss* Sally. Toutefois, s'il s'agit de la fille *aînée* d'une maison, plus de prénom, — mais bien le nom de famille, avec le mot *miss* à la clé: *miss* Barbuty, *miss* Jackson. Pour les autres sœurs, c'est *miss* Arabella, *miss* Harietta, tant qu'on veut! Mais voyez l'impitoyabilité et la confusion de ces usages: supposons la fille aînée d'une branche cadette? Comme aînée de sa branche, elle est *miss* Paxton, n'est-ce pas? Soit; mais survienne l'aînée de la branche aînée, — c'est-à-dire sa cousine, — et soudain, c'est elle seule qui sera *miss* Paxton, ou Jonhson, et l'autre retombera sur son nom de baptême, comme une simple cadette de n'importe quelle branche. Drôle de pays d'égalité, où les mœurs défont sans cesse ce que font les lois!

Mais attendez encore, voilà une famille ducale, comtale, ou de lords. Tous les cadets et toutes les cadettes qui ne sont que Ms, MMrs ou *miss*, se flanquent avant tout de l'abréviation: *hon* (honorable). — Les lettres *esq*, qui signifient *écuyer*, suivent le nom de tout homme qui ne fait pas le commerce dans les conditions du *trade*, c'est-à-dire le commerce inférieur.

On croit assez communément chez nous que toute *lady* est forcément femme d'un lord. Erreur! ou plutôt, distinguons. Si elle s'intitule *lady Charlotte*, c'est-à-dire si elle accole ce titre au nom de baptême, c'est la femme ou la fille d'un lord ou d'un personnage titré. Mais s'il ne s'agit que du nom de famille, apprenez que *lady Crafton* est femme d'un simple chevalier (*knight*) ou celle d'un baronnet: de sir Sandwich, par exemple.

L'Anglais qui faisait ainsi au point de vue de l'étiquette l'éducation de ceux qui l'écoutaient, porte un beau nom: celui d'Arundel. J'ignore s'il descend de ce comte d'Arundel qui succéda, avec Warwick et Leicester, à Anne de Boleyn, dans la terrible chambre noire de la tour de Londres; mais ce qui est sûr, c'est qu'il est petit-fils d'un homme qui a rendu un fier et curieux service à l'Angleterre et à un de ses rares peintres: le fameux James Thornhil. Voici le fait.

L'artiste était en train de peindre une des hautes coupoles de l'église Saint-Paul, à Londres. L'échafaudage s'élevait à plusieurs centaines de pieds par les airs, et aucun parapet n'en garnissait le bord. Thornhill recevait parfois là-haut la visite de curieux empressés à juger son œuvre. Comme il venait de terminer la tête de saint Paul, voulant en juger l'effet, il recule, recule..., oubliant sur quelle étroite arène il est suspendu. Lord Arundel le voit, n'ayant plus que deux pas à faire pour perdre pied et tomber fracassé d'une hauteur vertigineuse... L'avertir? lui signaler le danger? Il est trop tard! l'émotion peut même précipiter ce danger lui-même...

Le lord, obéissant à une inspiration soudaine, saisit un pinceau chargé de couleur brune, et se jette sur la tête de saint Paul, qu'il barbouille outrageusement!

— Grand Dieu! — s'écrie le peintre en s'élançant *en avant* sur le profanateur, — qu'avez-vous fait, mylord!

— J'ai détruit votre œuvre... mais je vous ai sauvé la vie! — répondit le noble amateur, en indiquant l'étroit espace qu'il restait à franchir à Thornhill, pour tomber du haut de la coupole sur le parvis de marbre!

Le peintre, ayant compris le danger qu'il rachèterait par quelques heures de travail, eut un saisissement qui le tint malade plusieurs jours. Il peignit plus tard un petit tableau qui représente cette scène émouvante, et qui est encore aujourd'hui dans la famille de lord Arundel.

~~~ On nous écrit que M. Auber ayant fait, l'été dernier, un petit séjour au château du prince de Chimay, dans les environs de Charleroi, il y composa une opérette de campagne qu'on s'apprête aujourd'hui à représenter sur les mêmes lieux. Le prince Joseph de Chimay est chef d'orchestre; les princesses ses sœurs (l'une d'elle était l'an dernier encore Mlle de Montesquieu), la comtesse de Brigode (née du Hallay-Coëtquen), et divers autres amateurs titrés, vont chanter et jouer l'œuvre du maître, au profit d'une cinquantaine d'amis appelés de Paris et de Bruxelles, et pour les paysans d'alentour.

Ce qui est curieux à noter, c'est qu'il y a près de cinquante ans, alors qu'il faisait, si l'on peut dire, ses premières armes musicales, l'œuvre de début du jeune Auber fut représentée au château du prince de
~~~

…ay père, mari de la célèbre madame Tallien! Es… …s qu'ayant débuté chez le père, l'illustre com… …ur ne finira pas chez le fils!

… Nous avons reçu, la semaine dernière, cette …se circulaire :

« Monsieur,

…ous le titre de : *Quatre Nouvelles fantastiques*, …teur de cette lettre publie en ce moment un bel …rage dont elle vous demande de vouloir bien …pter l'hommage. C'est à la fois son début en …ature et le reflet de quelques-unes des émo…s qui ont traversé ce qui s'est déjà écoulé de …ie.

…es quatre nouvelles sont : *l'Espion du foyer*, …e *Saule pleureur*, — *la Double Vue dans les …ges*, — *la Pépite d'or*.

…a première est l'histoire d'un crime, ou plutôt …e série de crimes, révélés par celui des animaux …estiques auquel nous accordons la meilleure …e au foyer. On n'a jamais assez réfléchi à tout …ui s'élève de voix mystérieuses autour de nous … nous accuser lorsque nous commettons le …

…ns le *Saule pleureur*, j'ai décrit ce que j'y ai …vé, une nuit que la lune était radieuse au ciel, …e les branches de cet arbre étrange se mi…t au fond du lac. J'entendis ce soir-là toutes …laintes d'une âme de poëte prisonnière, et j'ai …mblé mes souvenirs pour les traduire en …e.

…*Double Vue dans les nuages* est un simple …ge autour du monde, sans quitter sa terrasse …n belvédère. Vous n'ignorez pas, en effet, que …e terre est entourée d'une sorte de miroir dans …el les yeux privilégiés d'un très-petit nombre …ortels ont seuls le don de voir passer et re…er sans cesse les chaînes de montagnes, les …ns, les archipels et surtout les grandes villes, …il est quelquefois curieux de pénétrer les mys…s.

…fin, j'ai suivi dans la *Pépite d'or* les transfor…ons subies par cet objet précieux, et quelques…des douleurs et des joies, des lâchetés et des …s honorables que de telles transformations en…ent après elles. — C'est à vous d'examiner, …sieur, si vous croyez devoir, par la souscrip… que je sollicite de vous, m'aider à transformer …pépites d'or un pur ouvrage de l'esprit.

…euillez agréer, monsieur, l'expression de mes …iments les plus respectueux et les plus dé…s.

» MINA D'AUBERVAL,
« 64, *rue d'Amsterdam*. »

… On nous envoie le nom d'un *baron* fort riche, …eu sûr de son titre en présence de la loi nou…et qui, pour se maintenir dans l'aristocratie …atmosphère lui plaît, n'a pris que des domes… anglais, afin que ces insulaires l'appellent con…ment *mylord*. Que la loi le dépouille de sa ba… extérieure, notre millionnaire est au moins … d'être ainsi toujours traité selon son goût. On …ien étonné si le nom de cet anglomane pouvait … ici!

… On nous annonce, par une lettre étrangère …t d'une main sûre de son fait, qu'un certain …e de tableaux d'Hobbéma fera son apparition à …ine prochain, sur le turff où *s'entraînent* les …rs parisiens : c'est-à-dire à l'hôtel des ventes de …Drouot. Les prix exorbitants dont on a payé …x derniers tableaux de ce maître apparus aux …es, ont décidé ce qui est annoncé, promis. A …de tant d'Hobbéma, nous croyons utile de ra…une petite anecdote.

…in du dernier siècle, comme au commencement …-ci, les paysages de ce peintre n'avaient au…nommée, tandis que toute la faveur était pour …l, son maître. Que firent certains brocanteurs …? Ils signèrent du nom du maître les tableaux …e, et en trouvèrent ainsi le lucratif écoule…En moins de dix ans, tous les tableaux d'Hob…sparurent ainsi, et les Ruisdaël pullulèrent, ce … par en diminuer le prix. Les années s'écou…n'y a plus dans les musées, dans les collections …es, qu'un petit nombre d'Hobbéma auxquels …culateurs n'ont pu faire subir leur déchéance …et leur transfiguration nominale. Alors on com…à reconnaître que les œuvres de ce maître, non…ent sont fort belles, mais encore qu'elles sont …ement rares! Il eût presque suffi de cette der…ualité pour les faire rechercher, et bientôt avec … comme de nos jours. Alors qu'arriva-t-il? …t que la même race de spéculateurs qui avait …ti les Hobbéma en Ruisdaël se mit à recher…sous un frauduleux baptême, les œuvres originales d'où le nom de l'élève avait disparu sous l'éclat de celui du maître, et que derrière le faux nom de Ruisdaël on se mit à faire revivre celui d'Hobbéma! Aujourd'hui c'est à ne plus savoir ce qu'on achète : Ruisdaël ou Hobbéma. Duquel des deux maîtres seront décidément les tableaux que des spéculateurs associés ont réunis, et qu'ils comptent expédier prochainement à Paris, pour être trompettés, réclamés, acclamés à l'automne, afin de provoquer la répétition des enchères folles des deux derniers Hobbéma vendus salle Drouot? Nous ne savons. C'est aux amateurs de se tenir pour avertis. Mais si un homme averti en vaut deux, n'aurons-nous point, par ces lignes, doublé le nombre des amateurs un peu aveugles et très-prodigues?

~~~ Le Havre offrira toujours une physionomie tout à part et d'une vivacité pleine d'intérêt, parmi les villes de bains de mer. A Dieppe la plage est pleine, mais la mer est vide. Ici c'est peut-être le contraire. L'établissement de Frascati est plutôt organisé pour le confort des familles que pour le divertissement de la foule des touristes, et si les logements y sont bons, la table saine, le traitement facile et commode, si enfin les gens qui veulent se soigner et se reposer, loin du fracas mondain, y trouvent une cure spéciale très-confortable, il faudra qu'ils cherchent ailleurs que dans les concerts, les festivals, les steeple-chase et la vue des élégances parisiennes et étrangères, les distractions de leur séjour.

Mais ils n'en seront pas plus à plaindre pour cela! La mer et le port sont là, comme un émouvant et toujours renaissant spectacle, et si le billard, la gymnastique, le cabinet de lecture et les petites réunions de Frascati ne suffisent pas à distraire les hôtes du vaste hôtel dont la marée haute vient battre les assises, la jetée est à deux pas, d'où s'offre aux regards curieux, à l'âme émue, une suite de tableaux et d'émotions, dont la nouveauté et l'imprévu valent, pour bien des baigneurs, la contemplation des jeunes Anglaises se rajeunissant encore pour avoir le droit de figurer aux bals d'enfants…

A chaque retour de la marée, c'est dans le port du Havre un mouvement de navires de tout tonnage, qu'on peut estimer en moyenne à environ vingt-cinq par jour. Il y a des marées où ce nombre est doublé. J'ai, un matin, compté, de près ou de loin, soixante-dix-huit voiles en vue… depuis le bateau pêcheur jusqu'au formidable steamboat de deux mille tonneaux, portant cinq cents passagers! On conçoit que c'est là un spectacle dont l'étrangeté, l'animation, le burlesque ou le dramatique, est d'une suffisante ressource pour employer les quelques heures que le baigneur peut donner à ses distractions. A Trouville il n'y a rien du tout — ni le mouvement mondain de Boulogne et de Dieppe, — ni le mouvement maritime et commercial du Havre, — de sorte que toutes les ressources de distraction sont dans les cancans de la plage et les intrigues. La façon dont on s'y baigne, dans une confusion générale, est aussi pour bien des gens une antipathique obligation. Tandis qu'ailleurs on va où l'on veut, les femmes isolées des hommes, à Trouville, c'est le pêle-mêle de l'immersion, et l'on est là comme Achille chez Lycomède…

Au Havre est venue nous rejoindre la lettre d'un anonyme, datée de l'*île de Robinson* et signée *Vendredi*. Ce faux nègre veut bien nous envoyer ses réflexions vives et piquantes sur les choses qui se passent, et les gens qui passent, depuis quelques semaines. Par malheur pour nous et pour vous, les sujets traités ne sont plus d'une entière fraîcheur… Nous glanerons dans ces notes tout ce que n'a pas dévoré le temps.

« Les crinolines les plus accréditées sont à Wiesbade, à Hombourg, à Bade, pour tenter les touristes du Nord (en *off* et en *ky*) et les chances de la Californie du tapis vert. Notre-Dame des Lorettes ne reverra ses pénitentes qu'en octobre, puisque, comme les écoliers et les avoués, elles prennent leurs vacances. On en cite une qui, partie fille émancipée d'un portier de la rue de la Ferme, reviendra d'Ems, comtesse, sous un nom qui ne suffira pas à lui ouvrir les portes dont son père tire le cordon…

» La chasse est ouverte sur le solstice d'automne; dès cinq heures du matin, le 20 courant, la campagne parisienne était envahie de tirailleurs bourgeois à 25 francs par tête, munis de chiens, de guêtres, de carniers, de fusils, et même de poudre et de plomb. Ce plaisir de battre la plaine sans rencontrer autre chose que quelques lièvres de carrière va, pour quelques dimanches, défrayer à nouveau la verve de Cham au *Charivari*.

» Il paraît (nous avouons que ce bruit n'était point parvenu jusqu'à nous!) qu'il s'était répandu qu'après avoir ébauché sur l'Italie le livre qu'il comptait poser en pendant de la *Grèce contemporaine*, M. Edmond About, persécuté par les susceptibilités romaines, aurait eu l'idée de s'arrêter tout court dans sa carrière, et d'entrer dans une retraite monacale. Son retour démontre que l'auteur de *Tolla* n'est pas décidé à se cloîtrer, et que s'il se retire, ce ne peut être que dans la maison Hachette.

» Le mois de septembre, qui voit tomber tant de perdreaux chez Chevet, voit aussi s'abattre à foison les canards… dans les journaux. Ce mois fameux sert de date au passage des bancs de harengs sur les côtes de l'Océan, aux vols des cigognes, à l'apparition des ours à l'Odéon, au début des mathématiciens en bas âge, des tragédiennes pleines d'espérance… et à toutes les énormités qui provoquent le réabonnement d'hiver. Le *Monde illustré* n'a pas à recourir à ces excitations, ces attractions, ces stimulants : tous ses abonnements sont revenus pour l'année entière!

» Parmi les membres de l'Institut il en est un qui n'a pas d'Esope que l'esprit. L'autre jour, un mauvais plaisant, s'approchant de lui devant une réunion nombreuse, lui dit :

» — Nous autres bossus, nous ne restons jamais à court!

» — C'est vrai! — répliqua le célèbre académicien, — seulement vous n'êtes pas bossu… vous êtes contrefait!

» Ce mot roule sa bosse, et fait fortune dans tous les salons… orthopédiques. »

A propos d'académicien, voici un mot qui ne vient pas de l'île de Robinson, et qui, par son espèce, a le droit de courir, non pas les salons, mais plutôt les rues.

M. X… se promenait avec un de ses amis du côté des Champs-Elysées, et dut traverser la rue en enjambant les tas de cailloux sur un point qu'on est en train de macadamiser. Son compagnon lui citait alors les futurs candidats qui se proposent, encore *in petto*, de suivre leurs confrères littéraires par la trouée qu'ont faite, dans l'Académie française, MM. Ponsard, Augier et Sandeau, à travers la barricade des professeurs et des ducs.

« — Gozlan, Houssaye et Gautier se préparent! » — dit le promeneur!

« — Ah çà… on académise tous les écrivains, on macadamise toutes les rues… Quand donc m'académisera-t-on à mon tour? » — s'écria M. X…

~~~ Je lis dans les papiers publics la mort de M. Soyez, fameux cuisinier qui, lors de la grande exposition de Londres en 1851, ouvrit un restaurant organisé d'une manière extravagante, dans cette élégante résidence de *Gore-House*, près *Kensington-Garden*, où habitèrent fort longtemps lady Blessington, le bas bleu, et le comte d'Orsay, le fameux dandy. Si l'un et l'autre de ces deux célèbres habitants de *Gore-House* n'avaient pas perdu un peu de leur prestige en quittant Londres, les Anglais se seraient fortement scandalisés à voir succéder de vulgaires cuisines, et le va-et-vient d'un public affamé et repu, à l'aristocratique compagnie qui, pendant vingt ans, fréquenta la demeure d'une femme qui fut un grand esprit après avoir été une grande beauté, — et aussi celle d'un homme aimable, spirituel, artiste, plein de prestige, — qui ne doit être confondu avec le Georges Brummel dont on l'a parfois peint comme le successeur, que par sa puérile sollicitude au sujet de la coupe des fracs et du nœud de la cravate. Qu'a-t-il manqué au comte d'Orsay pour être complet? une grande fortune. Il est vrai que s'il l'avait eue… elle n'eût pas tardé à lui manquer encore!

Le cuisinier Soyez installa donc son *symposium* (?) dans cette demeure — abandonnée de ses hôtes élégants par suite des persécutions de créanciers révoltés, — et les journaux du temps ont décrit toutes les folies et les excentricités de ce restaurant, où l'on allait plutôt pour regarder que pour manger. Le metteur en scène de cette extravagance qui s'intitulait féerie encaissa-t-il de belles sommes? On en douta alors. Le fait est que M. Soyez ne cessa point, depuis, de donner cours à une série d'inventions toutes plus bizarres les unes que les autres; que, dévoré d'une activité d'esprit et de corps sans pareille et sans fruit, il alla de la Californie en Crimée, offrant aux soldats alliés des soupes économiques faites sur je ne sais quels fourneaux plus économiques encore! Ce pauvre homme, qui aura tant couru après une fortune rebelle, à travers le monde et les découvertes culinaires, est tombé à la tâche, ne laissant pour tout héritage à ses enfants que quelques casseroles… et les plans d'excursions nouvelles qu'il méditait encore dans son ardente activité. Si l'on me demandait son épitaphe, je la formulerais tout simplement de ces deux mots :

SOYEZ TRANQUILLE!

Sans calembour!

JULES LECOMTE.

La Descente de Croix, de Daniel Volterre. (Page 151.)

hronique de la province et de l'étranger.

ut passe.

las! oui, et en France plus rapidement qu'ail-; car, il faut bien en convenir, ne fût-ce qu'à voix, la mobilité de nos impressions est un peu le de notre caractère, de notre caractère non d'au-

Nouveau plafond de la salle du Théâtre-Français. (Page 251).

nou d'hier, mais de notre caractère séculaire, ; César ne le reproche-t-il pas déjà à nos bien que nous pourrions prendre pour nous f du bon la Fontaine :

Diversité, c'est ma devise.

istance de l'impression produite par le voyage de l'empereur dans les départements de l'Ouest n'en est que plus remarquable.

∴

Paris, il est vrai, est retourné à ses préoccupations du jour. Ses yeux constamment portés dans l'avenir se promènent sur tous les points où il y a de l'éclat, du bruit, de l'agitation, des plaisirs, des fêtes, ou moins que cela... de la foule.

Il est aux bains de mer, dont thermidor, le mal nommé, va remiser les maisons de toiles; aux eaux fashionables dont les orchestres étouffent dans leurs harmonies les bruits d'or; au camp de Châlons, à Biarritz, partout; mais la province, elle, est encore entièrement livrée à ses souvenirs. Partout elle recueille ses impressions, elle raconte ses anecdotes.

Cherbourg, le point capital, le but, l'objectif, dirions-nous presque, du voyage, a un caractère particulier dans cette émotion générale, et ce n'est pas ce caractère officiel; Cherbourg aura été tout spécialement, dans cette circonstance, une ville matrimoniale. On ne parle que de tendres liens qui sont venus se tresser dans ses fêtes.

Que de mariages, et quels mariages.

∴

Vous parlerai-je de celui du duc de Malakoff, mettant sa couronne perlée sur le front d'une infante,

dont le nom a autant d'éclat héraldique que les yeux de rayonnement andalou.

Non; la presse en a trop parlé, je ne pourrais qu'être son écho; répéter que la jeune Espagnole est une amie, quelques personnes l'assurent, même une parente de l'impératrice; que l'empereur lui fait un cadeau nuptial qui est toute une dot: un million; qu'enfin, le mariage aura lieu le 8 septembre, anniversaire de la prise de Malakoff, c'est-à-dire de Sébastopol: ce serait sans doute pour vous des redites. J'aime mieux vous parler d'un autre mariage, qui a bien eu quelque retentissement lui-même, mais sur lequel j'ai des renseignements tout particuliers. Oyez donc.

∴

Parmi les cent mille visiteurs que wagons, paquebots, chaises de poste, steamers, calèches, clippers, yachts, pataches et patachons avaient déposés dans les gares, dans les cours d'hôtels et sur les quais de Cherbourg, se trouvait un personnage de la tenue la plus honorable, pantalon et redingote noire d'une coupe et d'une fraîcheur irréprochables, gants paille, favoris en côtelettes et lorgnon dans l'œil, et malgré cela de l'air le plus mystérieux.

Au regard pénétrant et fréquent dont ce problématique étranger, arrêté, le jour même du départ de la reine Victoria, sur l'un des quais de Cherbourg, sondait la foule, on pouvait reconnaître qu'il y était aux aguets. A l'impression qui en un instant se peignit sur ses traits, on n'eût pu douter que son lorgnon, — l'émotion l'avait fait échapper de son œil,— n'eût rencontré l'objet ou plutôt les objets de son attente.

C'étaient deux jeunes marins qui venaient d'entrer dans un hôtel, dont notre observateur surveillait évidemment l'entrée. Deux midshipman qui les suivaient s'étaient arrêtés devant la porte cochère, hésitant à la franchir.

— Trois guinées, disait l'un des jeunes commodores en herbe à son compagnon, que ce sont deux femmes?

— Mais je n'en doute plus maintenant.

— Si nous demandions des chambres dans l'hôtel?

La réponse n'était pas incertaine, lorsque notre genlemen, tout de noir habillé, s'approcha d'eux, leur dit quelques mots qui calmèrent leur imagination surexcitée, comme des gouttes d'eau froide tombant sur la poix en ébullition font tomber ses gonflements, entra dans l'hôtel, demanda et solda la note des deux jeunes marins, puis se fit conduire à l'appartement qu'ils occupaient.

Tout, il faut en convenir, justifiait la supposition des deux midshipman; la délicatesse et la fraîcheur de traits des deux jeunes inconnus, le galbe élégant et le gracieux mouvement de leurs corps dont l'ampleur flottante des paletots d'été laisse deviner les lignes, la finesse enfin des blonds cheveux que ne pouvaient dérober les chapeaux cirés malgré les précautions révélatrices mêmes qu'accusait leur pose. Et la réalité répondait aux apparences.

Ces deux jeunes marins n'étaient autres que deux jeunes filles, deux jeunes oiseaux échappés de leur cage d'acajou au treillage d'or: miss Jenne L..., cœur ardent et tête légère, et sa femme de chambre, jeune villageoise, compagne de ses premières années, trop dévouée pour avoir d'autres pensées et d'autres sentiments que ceux de sa maîtresse bien aimée.

Miss Jenne L... avait connu à Nice un jeune officier de la marine française qu'y avait appelé le traitement d'une blessure reçue en Crimée.

De la liberté que les mœurs anglaises laissent aux jeunes filles était née une de ces passions, passagères et violentes parfois, comme les orages du printemps, mais parfois aussi profondes et durables, et tel était, il appert, l'amour qu'avait ressenti miss L..., car il avait résisté à la double épreuve des passions: au temps et à l'éloignement.

On pense bien que le père de la trop inflammable enfant,—elle a perdu sa mère, — n'avait pas eu plus tôt connaissance de la mystérieuse intrigue, que désapprouvant une union condamnée par toutes les considérations de naissance, de fortune et de nationalité, il s'était empressé de mettre entre les deux amants la distance, et comme s'il n'eût pas trouvé l'étendue de la France suffisante, il y avait ajouté l'épaisseur de l'Angleterre en se retirant dans son vieux château d'Ecosse. Ce n'avait été qu'au commencement de la saison que, croyant sa fille complétement ou à peu près guérie par le laps sédatif d'une année, il était revenu à Londres, espérant trouver dans un bon mariage de convenance le remède définitif de cette éruption de jeunesse.

∴

Il comptait sans le jeune cœur de misse Jenne. L'ardente enfant, ayant connu, par le nom des vaisseaux que le voyage de l'empereur avait appelés dans la Manche, la présence de son amant à Cherbourg, avait aussitôt conçu et arrêté le projet de le revoir.

La soumission complète de sa femme de chambre en avait rendu l'exécution des plus faciles; tous les préparatifs de l'escapade avaient été faits avec autant de diligence que de mystère. Le moment du départ arrive; bonsoir le papa... les deux jeunes filles avaient pris de la poudre d'escampette.

Mais il existe à Londres une industrie que le fameux Vidocq avait essayé de transplanter en France, celle des *spy*, ou, comme ils se nomment eux-mêmes, des *common informers*. L'objet de ces *enquêteurs* privés est d'être à l'affût de tout les crimes ou délits, à la piste de toutes les intrigues, en vue de la récompense qu'ils trouvent dans la rémunération du gouvernement ou des familles.

Lord L..., immédiatement prévenu par un de ces agents bénévoles, s'était mis aussitôt avec lui sur les traces des fugitives. C'était cet agent même qui se présentait dans l'appartement qu'elles occupaient.

Il leur communiqua l'ordre paternel dont il était porteur et leur ordonna de le suivre sans le mettre dans la nécessité de requérir la police française. On rougit, on pleura, mais il fallut obéir. L'obéissance se rasséréna même beaucoup lorsqu'on apprit qu'on avait seulement à suivre l'inconnu à l'hôtel de Londres où lord L... était descendu. On y était quelques ins[tants] après.

∴

Lord L... reçut sa fille avec la plus solennelle [gran]deur... Elle trouva avec étonnement des malles rem[plies] de ses robes et de ses objets de toilette usuels, [et] une chambre à coucher très-confortable toute prép[arée] pour elle.

Lorsqu'elle eut changé de vêtements, lord L... en[tra], et après quelques observations où il fit ressortir [toute] la gravité de sa conduite, il lui dit qu'il était res[olu à] prévenir le retour d'une telle imprudence, qu'un [ma]riage seul pouvait couvrir sa réputation; qu'elle [ne] pouvait retourner en Angleterre que mariée, [qu'il] avait tout préparé; que le soir même on devait v[enir lui] demander sa main; qu'elle devait donc se soumett[re à] une nécessité qui pouvait seule couvrir sa réputat[ion].

On pense avec quelle énergie elle protesta. Le [père] resta inflexible et lui dit qu'elle n'avait qu'une h[eure] à se préparer à la présentation de son époux futur[, qui] dinait le jour même avec eux. La nature altière [de la] jeune fille se souleva contre cette oppression de t[oute] la violence de son amour. Elle sortit de son abattem[ent] énergique et résolue.

— Oui, dit-elle avec un sentiment d'indignation [dont] le feu sécha les larmes dans ses yeux, oui, je va[is le] recevoir, mais nous verrons s'il persistera à me p[our]suivre de la tyrannie de son odieux amour.

— Annette, reprit-elle en allant s'asseoir devant [sa] toilette à la duchesse que surmontait une glace e[nve]loppée dans des flots de mousseline brodée, viens, me coiffer, je ne veux pas avoir l'air de redouter [cet] inconnu.

Une heure après, quand son père vint lui anno[ncer] qu'elle était attendue dans le salon, elle était [dans] tout l'élégant éclat de la parure et aussi, diso[ns-le], dans tout l'éclat splendide de sa beauté. Son œil avait une lucidité qui semblait en faire rayonner l'[âme]; ses joues légèrement enfiévrées avaient pris une [fraî]cheur qui rappelait la délicatesse des tons roses [où] brille la nacre des coquilles.

— Je dois vous prévenir, Jenne, que votre pré[tendu] est accompagné de son oncle qui vient demander [offi]ciellement votre main.

— C'est bien! répondit-elle du ton le plus s[ec], serrant les lèvres avec une irritation comprimée, adorable.

Un valet ouvrir la porte du salon; ils entrèren[t].

Quelle ne fut pas la surprise de la jeune fille [lors]qu'elle reconnut, dans cet épouseur odieux et redo[uté], le jeune officier à qui elle avait voué son affect[ion]. L'oncle qui l'accompagnait était le capitaine de [vais]seau sur lequel il était lieutenant.

Le père, vaincu par la passion de sa fille, était [allé] s'informer lui-même de celui qui en était l'[objet]. Ayant appris la haute estime où ses talents e[t son] courage l'avaient placé dans l'esprit de ses collè[gues], il avait résolu de passer par dessus toutes les [autres] considérations et de finir cette petite intrigue c[omme] finissent... tous les romans. Souhaitons qu'elle f[...]

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Liban m'attendait sur le pas de ma porte.

— J'ai pris une des malles de monsieur, me dit-il, la plus grande, pour tout emporter; car vous ne reviendrez pas, vulgairement parlant, par le retour du train de plaisir.

Il ricanait, en pliant avec soin mon pauvre habit,— l'habit Caillet et Férembach.

— Vous êtes donc bien content de me voir partir, Liban? dis-je avec un gros soupir.

J'avais envie de pleurer.

— Pourquoi content? me répondit Liban. Dans l'état domestique, on est ici pour souffrir les diverses importunités. Il y a plus gênant que vous... mais je conçois qu'on vous coupe de vive force la manie d'insertion dans les revues et autres périodicités... Nous en avons par-dessus la tête, vulgairement parlant, du métier plumitif!

Sans le vouloir, ce brave Liban caricaturait si parfaitement l'amertume fatiguée de mon père, que je ne pus m'empêcher de sourire.

Il lança mon habit plié sous son bras.

— Un chacun, me dit-il, a par devers soi les péchés de sa jeunesse, si elle fut orageuse. Vous êtes à l'âge de la correction et des amendements qu'on peut apporter au caractère d'un jeune homme bien élevé... Loin de voir avec plaisir l'heure qui va sonner de votre départ pour les contrées étrangères, ça m'ennuie de penser qu'on ne vous verra plus un petit peu le soir, un petit peu le matin... L'habitude s'y mêle, et ça vous manque sans qu'on sache pourquoi, si on est assez faible pour s'attacher... Mais c'est pour votre bien, et les voyages forment l'esprit en parcourant le monde.

Puis, sans transition:

— J'ai mis la brosse à tête avec les peignes dans la poche de côté; les bottes neuves sont au fond; vous trouverez toutes vos cravates dans le portefeuille. C'est bien fait, les malles, maintenant; j'y reprocherais seulement trop de compartiments variés et de cachettes superflues... vulgairement parlant... Les trois douzaines de chemises sont ensemble et les chaussettes visitées par l'inspection... Je n'ai pas besoin de surajouter qu'après quatorze ans dans la maison de monsieur et vous ayant vu tout nabot croître de jour en jour, ce sera sensiblement avec plaisir que je recevrai à l'occasion de vos nouvelles.

Il y avait en vérité de l'attendrissement dans les élégantes constructions de cette phrase. Liban était un homme de cœur à sa manière.

Je lui offris la main. Il s'y attendait. Il ôta son bonnet grec pour la serrer, et me dit:

— Quant à ça, on revient de plus loin... et l'Angleterre, par le télégraphe et la vapeur, est une[...] continent désormais.

Je restai seul dans ma chambre environ dix mi[nutes]. Je ne savais pas que j'aimais ma chambre. Qu[and je] regardai la maison de M^me d'Ablon, de l'autre cô[té de] l'allée des marronniers, les larmes me vinren[t aux] yeux.

Je braquai ma lorgnette. Voilà ce que je vis:

Aimée, les cheveux ébouriffés, était seule au s[alon]. Elle dormait, la tête appuyée sur ses deux mains [croi]sées. Auprès d'elle, la *revue* était ouverte. A[uprès de] la revue, il y avait une cocotte en papier, posée [sur] ses deux pattes et sur sa queue.

On avait déchiré une page de la revue pour fa[ire la] cocotte!

Sur cette partie de la cocotte qu'on appelle la [...] et qui ressemble à un capuchon de moine, je pus [lire] en gros caractères: MADELON.....

Vanité profonde des triomphes humains!

— Le fiacre est en bas, me dit Liban qui rent[ra].

Il chargea ma malle sur ses épaules. Je le suiv[is en] silence. En bas, il y avait une voiture qui emp[êcha] mon fiacre d'avancer. Par la portière ouverte, [je vis] une blanche tête de jeune fille que couronnait [une] auréole fleurie.

— Nous avons lu votre nouvelle, me dit M^me d['A]blon; — votre père doit être bien content!

Sophie souriait dans sa coiffure de bal.

La tête du grand Eberhardt m'apparut derrière [le] diadème fleuri.

— Pas mal, Charles, pas mal, cria-t-il — au [mo]ment où l'équipage partait; — joli début.

M^me d'Ablon me salua de la main. Sophie garda [son] sourire de marbre.

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14 et 28 juillet.

aussi comme les contes de fées. Et hâtons-nous de rejoindre, à travers Vannes, Napoléonville, Guingamp et Saint-Malo, les équipages impériaux lancés à fond de train vers Rennes.

*
* *

Arrêtons-nous cependant sur le dernier épisode du séjour de Leurs Majestés à Saint-Malo : la réception du vieil amiral Bouvet. Disons que cette visite a profondément impressionné la foule.

L'amiral Bouvet est resté dans l'esprit du matelot un type traditionnel de loyauté, d'habileté et de courage. C'est pour eux l'éclatante personnification de nos merveilleuses croisières de la mer des Indes.

« Duperré en a rapporté la réputation, disent-ils, Eperon l'argent, Bouvet la gloire ! »

Et, certes ! ils n'entendent pas contester le moins du monde en cela le généreux courage déployé par les deux premiers, mais ils veulent constater les résultats relatifs et spéciaux obtenus par chacun de ces trois chefs intrépides.

Il suffisait, au reste, de prêter l'oreille à ce qui se disait dans tous les groupes de marins pour se trouver initié aux faits les plus saillants de cette noble carrière. L'un vantait les courses de l'*Iphigénie*, l'autre celles de l'*Aréthuse*, un troisième racontait le combat du Grand-Port. Chacun avait son histoire.

« — Lui aussi aurait pu en avoir de ces gueuses de guinées, disait un des anciens, mais en avoir à mettre en vrac. Avait-il fait atterrir à l'Ile de-France de ces prises anglaises ? Tous les magasins étaient gorgés, bondés d'opium, d'indigo, de thés, d'épices, que sais-je ? de tout ce qui est tout enfin...

» Eh bien ! l'Ile-de-France prise, il n'avait qu'à s'y faire débarquer ou à se laisser prendre lui-même, et toutes ces richesses restaient les siennes... Ah bien ! oui, mais l'honneur du pavillon donc, et celui de ses épaulettes... Qu'il garde sa fortune, il a mieux que cela à conserver : les trois lés d'étamine flottant à sa corne d'artimon ; n'ayez pas peur, il les conservera... il les a conservés sans tache.

» Mais sa famille était là, dans une plantation voisine de la côte, la laissera-t-il prisonnière ?... Plus souvent ! Ces eaux sont couvertes de forces anglaises. Cela ne l'arrête pas. Il vient une bonne nuit avec sa frégate, tout prêt à une résistance désespérée, mouiller sur la rade couverte de forces anglaises. Deux embarcations armées se dirigent mystérieusement vers la côte. Sa famille est prévenue. Les chaloupes ont reçu dans un instant personnes et colis, on pousse au large. La mèche est bien éventée, mais trop tard, mon vieux... Ils font des signaux... ils envoient des canots en tous sens, c'est un branle-bas général... Mais, je t'en fiche... l'*Iphigénie* se couvre de toile, file son nœud, et distance un peu proprement tous les chasseurs. »

Voilà l'homme qui était venu incliner son front octogénaire devant Leurs Majestés Impériales. Mais elles sont déjà arrivées à Rennes, l'antique capitale bretonne, mollement assise sur son aride coteau au confluent de l'Ile et de la Villaine.

*
* *

Nous n'avons pas à les accompagner à ce banquet auquel la métropole bretonne a convié les sommités de la province dans son beau palais du dix septième siècle. Nous laisserons un poëte de la pléiade des poëtes bretons : Emile Souvestre, Evariste Boulay-Paty, Brizeux, Edouard Turquety, que sais je, se faire le cicerone de ce noble édifice, dont les boiseries, ciselées avec un art merveilleux, encadrent les peintures des Jouannet, des Coypel, des Ferdinand et des Erard, pour nous arrêter dans la gare de Laval, si élégamment ornée de guirlandes et de trophées de drapeaux et de fleurs. (Page 160)

C'est à Rennes qu'une députation de jeunes filles de cette ville antique, portant le costume du pays dans sa gracieuse simplicité, ont offert à Sa Majesté l'impératrice une corbeille de fleurs, et dans cette gerbe parfumée toute une volée de jolis oiseaux chanteurs. (Page 145.) C'était ainsi que ce voyage devait se terminer, comme il avait commencé, au milieu des plus ardentes manifestations et des plus gracieux emblèmes.

*
* *

Ce voyage, favorisé par une sérénité assez rare sous notre climat occidental, même pendant cette saison nommée celle des beaux jours, s'est terminée au milieu des pluies. Ne nous plaignons pas du reste, car, comparées à l'état atmosphérique qu'accusent les correspondances venant des quatre coins du ciel, ces ondées intermittentes sont encore une sérénité comparative.

L'équinoxe se permet, en effet, d'annoncer par quelques frasques sa turbulente approche : à l'est, ce sont les inondations : l'Allemagne voit une partie de ses vallées submergées ; au nord, ce sont des tempêtes : les meules de blé et de foin sont balayées par le vent dans les plaines de la Belgique ; au midi, c'est la grêle ; à l'ouest, ce sont des orages. Mais ne crions pas trop fort contre ces orages. Un du moins a eu de salutaires effets.

*
* *

A-t-on abusé avant et depuis *Kettly* de ces *orages* qui surviennent dans les *ménages*, avec plus de rime que de raison ! En voici un qui vient les réhabiliter.

Deux jeunes époux, campagnards et normands, deux conditions qui n'excluent pas la bile litigieuse, bien au contraire, étaient en procès, et comme la séparation était l'objet du litige, elle était provisoirement opérée par avance.

Un de ces beaux jours d'août, qui commencent par du soleil et finissent par des nuages, l'un et l'autre s'étaient mis en route pour se rendre chez leur avocat, lorsque les voilà surpris par une pluie légère. En Normandie, les grandes coiffes aux barbes de mousseline empesée redoutent avant tout l'humidité ; dès les premières gouttes, la jeune villageoise, qui était en avant, se hâte d'entrer sous un hangar qu'elle aperçoit à quelques mètres de la route.

Le mari avait continué son chemin ; tournant à l'averse, il songe à son tour abri : le hangar s'offre à ses yeux. Il s' surprise fut vive...

— Tiens ! fit-il d'un ton moins contrari sa femme, qui, après lui avoir jeté un re se retira au fond du réduit avec une mo tive...

Le bruit du tonnerre se fait entendre. l deuse, dont les traits expriment l'effroi, s diagonale, qu'elle avait suivie, pour pren pendiculaire qui la rapproche de son m tombe avec plus de force ; celui ci, pour s fait quelques pas en arrière qui le rappr femme.

L'orage redouble et la peur de la jeune on ne peut en douter : à chaque explosion regard et fait un pas qui semblent cherch teur ; le paysan qui s'en aperçoit sourit et fuit de plus en plus la pluie que les ra poussent sous le hangar ; les éclairs se su que sans interruption, la pauvre femme e tante, un plus violent remplit le hangar sulfureuse, au même instant le tonnerre un fracas déchirant : elle pousse un cri et due dans ses bras de son mari qui se verts.

Que pouvait-il faire ? la rassurer ? ce qu'il fit avec ses plus douces paroles, e tendrement sur son cœur ; la situation l'orage du ciel s'étant apaisé, il se trouv du ménage, pour parler le langage des de *Kettly*, s'était apaisé de même ; ils s'ét l'un emportant l'autre. Les deux époux continuer leur voyage vers la ville, re dessus bras dessous, le chemin du toit c appert qu'un orage a rétabli la sérénité.

*
* *

Les bains de mer semblent cependant rieusement à l'influence de ces intempér nales, ceux de Biarritz surtout, où sont attendues Leurs Majestés, et généraleme du Midi. Voici un petit événement qui pression assez vive à Cette.

Parmi les nombreux baigneurs qui mander la santé aux eaux transparente plages de sable, se trouve un R. P. domi ment arrivé de Sorèze et descendu chez taire, un de ses amis.

Le notaire avait une jeune domestique le catholicisme, l'avait abjuré pour les testantes. Le Père, ayant laissé son cost dans sa chambre, après avoir pris un pour aller au bain, cette fille eut la ma de se revêtir de la robe monastique et une exhibition dérisoire chez les voisins

La fillette eut un grand succès ; les air de componction qu'elle affectait sous l'hab excitèrent bien quelque scandale, mais

...N COLMAR.

... août 1858.

Elles avaient un point commun, cette Sophie et ma charmante baronne d'Haynard. Elles ressemblaient toutes deux au portrait : Sophie un peu plus chaque jour, chaque jour un peu moins M^me la baronne.

Sophie ramena en moi le souvenir de la baronne. Encore une douleur ! Ce qui me fâchait principalement, c'était le plaisir qu'allait avoir cet idiot de baron en apprenant mon départ. Pauvre baron !

Je montais bien tristement dans mon fiacre. Une demi-heure après, je forçais de vapeur sur Boulogne.

— Pas de danger que je le quitte, quand même il me renverrait ; ainsi n'ayez pas d'inquiétudes.

Telles furent les dernières paroles de Liban. Elles me firent du bien. Liban était toute la famille de mon père.

C'est une ville hybride, moitié anglaise, moitié française. On n'y demeure pas. Elle a juste l'importance d'un embarcadère entouré d'auberges.

La colonne napoléonienne est là qui regarde les blêmes falaises de Folkstone. De loin comme de près, la joyeuse Angleterre est lugubre.

Les Français de Boulogne ont déjà la tournure britannique. Toutes les enseignes y sont faites pour les gentlemen et pour les ladies. J'aime mieux Londres, tout odieux qu'il est. On y rencontre plus de Parisiens.

Que vous étiez une délicieuse enfant, Hélène ! Comme ce bleu et ce blanc, dévotion de votre douce mère, allaient bien au sombre azur de vos yeux ! Comme vos cheveux prodigues tombaient gaiement sur la riche courbe de vos petites épaules ! — Jean m'aime, parce que je lui disais là-bas vos pleurs radieux et vos éclatants sourires.

Ce sont les enfants anglais qui me font songer à votre enfance. Il n'y a là-bas de beau que les enfants.

Les jeunes filles sont déjà tristes. Je ne sais pourquoi les dents des Anglaises continuent de grandir depuis la naissance jusqu'à la mort. Nos filles de Normandie vendent leurs cheveux. J'ai connu de blondes vignettes, — Ophély, Olivia, Diana, Clary, — dont la dépouille eût été vraiment précieuse pour le commerce de la tabletterie.

Mais les enfants de Hyde-Park ! des rêves de mère ! La santé, la grâce, la force ! Et des sourires !

A bien réfléchir, on se dirait, il est vrai : Cet ange aux cheveux de lin marchera dans six ans sur des pieds immenses et nouera un mince ruban de velours noir autour de son grand cou cartilagineux ; — le chérubin aura des favoris acajou en côtelettes.

Ce sera miss Molly, blafarde et sèche ; ce sera sir Arthur, ventru et pléthorique.

On ne se dit pas cela. On est sous le charme. Va-t-on songer, en voyant cette couvée de poussins mignons et lestes, que l'automne en fera de lourds chapons ?

Il faut aller voir les enfants anglais le long de la rivière serpentine, quand ils admirent les moutons de la reine, les canards de la princesse royale, les pintades du prince de Galles et les pigeons du prince Albert. Il faut aller, s'il fait par hasard un temps passable et que le soleil londonien, guéri un instant de sa fluxion chronique, montre boudeusement, au-dessus des grands arbres de Saint-James, sa pâle face de valétudinaire bouffi...

C'était un dimanche au soir. Nous mouillâmes sous London-Bridge. Je laissai mes bagages en douane et je me fis rouler au travers des rues sile cité jusqu'à Piccadilly.

Il est bon de voir Londres, pour la un dimanche au soir,

L'ennui puritain vous saisit avec une que vous êtes bronzé du premier coup.

Les trottoirs sont morts, les maisons La comédie pieuse dépasse tellement le rait une cité frappée par le feu du ciel.

Malheur à qui se met en deuil pour La prière est un chant. C'est à Sodom pas de cacher dans la nuit le blasphème

Ces dévots anglicans vous ont un conspirateurs. Se cache-t-on si bien lement ?

M. George Manby vint me recevoir que j'eus fait passer mon nom. C'était a distinction hors ligne. On ne reçoit poin soir. Mon père avait eu des rapports intimes avec M. Arthur Manby. Celui-ci

George, grand garçon d'une vingt corps d'Hercule, figure d'oiseau, me demandant tout bas des nouvelles de répondis en anglais de Paris. Un son ra ral témoigna sa satisfaction.

Je crois qu'il m'aurait donné le doigt nité du dimanche au soir.

En arrivant au seuil du salon, il me

Il entra le premier, je le suivis. Tout min, nos pas s'étaient étouffés sur durs. Les maisons anglaises sont vêtues comme un gentleman prudent qui rel son twine, un jour de brouillard. On qu'elles ne soient chaudes et confortab

ıais la pluie
ı trouver un
y dirige. La

: que l'air de
gard de côté,
ue significa-

a jeune plai-
'écarte de la
dre une per-
ıri. La pluie
'en garantir,
ɔchent de sa

femme aussi;
, elle jette un
er un protec-
lans sa barbe
fales du vent
ccèdent pres-
:t toute hale-
de sa clarté
éclate avec
se jette éper-
trouvent ou-

fut aussi ce
ı la pressant
ıe prolongea;
a que l'orage
montagnards
aient éloignés
:, au lieu de
prirent, bras
ɔnjugal, où il

résister victo-
ies préautom-
ıncessamment
nt tous ceux
ause une im-

ɔnt venus de-
· de ces belles
nicain récem-
.M. S. V... no-

qui, née dans
loctrines pro-
ume religieux
utre vêtement
heureuse idée
'en aller faire

s de gravité et
'it cénobitique
; il est de fait

ıcieuses de la

ɔremière fois,

violence telle,

: sont fermées.
but, qu'on di-

ɔarler à Dieu!
e qui ne prie
de son silence.
ıéchant air de
our prier seu-

à la porte, dès
ssurément une
ıt le dimanche
lurables et fort
s'en souvenait.
ine d'années,
précéda en me
na santé. Je lui
ıque et guttu-

sans la solen-

ıdit:—Silence!
de long du che-
les tapis ras et
du haut en bas
ève le collet de
ne peut nier
les. L'ennui s'y

Banquet breton offert à Leurs Majestés impériales par la ville de Ren

près un croquis de M. Riou, dessin de M. Morin. (Page 154.)

qu'ils provoq garni de
Seulemen
La jeune e mer qui
milieu mêm rg de Batz
qui la forcè qui déroule
tre. Elle se ser sur les
dépouillante OCENT.
pas de ses d
tère d'une p
morte.
Il n'y a rie
cidence, dir npériale de
decin de cett ide festival
ment cette c es provinces
sensation pr s, — étaient
joint sa lumi iétés étran-
rchenmusik-
esangverein
Mais voilà Stadtgesang-
de l'anecdote le Manner-
soirées qui so r avec leurs
Parlons d'
vient de s'en u Champ de
L'église S aux flam-
dait au reta ées, agitant
de croix dont près de ce
peinture, rique, et là,
cle : Daniel, uirassiers et
avons fait D accéléré du
défigurer les — C'était un
tant dans not ense cortége
partenant, nu u d'un cor-
priété. Cepend e foule, une
une toile d'un passage. —
prévenir le s oule avec ses
placée. menses ; aux
Le souvera uchoirs ; les
la France, a retraite, et
avec une une formidable,
l'artiste italien ths en l'hon-
dans le grand saisissant ta-
est la reprodu
Revenons à officielle des
nions à l'insta cérémonie du
mar ; rien de
Le Théâtre ouillant à la
transformée et pour remer-
raire de la gra qu'il venait
peint par M. B dans la coupe
Le sujet est les les chan-
le cheval ailé vingt-quatre
arts scéniques agone, et son
A sa gauche ue ; tous les
son principal or ; l'une des
moderne Sgan croix rayon-
lui offre à plei es cinq autres
Le groupe d
c'est Célimène EN IN COLMAR.
des principaux
Le groupe ar, 9 août 1858.

accumule sans. Pour tout le
d'air pour bala Mushawach !
tion en générat ierre ou autre
forme cette atn est de l'asso-
seul peut respi e scélérat de
J'ai dit sinis penche vers le
aéré là dedans, au Texas une
laisse dans la g aris de toutes
est propre et endue folle à
riche. Le deuil prem ère page
Du confortab teurs de cette
ont menuisé au noire comme
leuse basilique, aernarvon est
se noyait dans nt plus ; mon
Je n'ai jamais ensemble, mais
ce mot confor mi-papistes de
minster. erdue dans les
C'est l'Anglet de son côté, a
rait le monde p ousines. Quant
Bull iconoclaste ne occasion de
sa commodité b
Le parloir où arcale et bien
giquement ces ris courir ! —
London-Bridge, c'est un festin
arome violent, nt-Paul, S. N.
fum : cette pua Bradshaw de
glaise. on et ce scé-
Le parloir éta uns contre les
long. De rigide
tombaient deva L FÉVAL.
Au fond, il y av
élevées qui sem
en laissant les pi
anglais brillait s

qu'ils provoquèrent les éclats de rire les plus bruyants.

Seulement ces éclats de rire durèrent peu.

La jeune comédienne applaudie se trouva prise, au milieu même de son triomphe, de douleurs nerveuses qui la forcèrent de rentrer au plus vite chez son maître. Elle se hâta de déposer le saint habit, mais en se dépouillante de la robe religieuse elle ne se dépouilla pas de ses douleurs; le soir elles avaient pris le caractère d'une paralysie; quelques jours après elle était morte.

Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans que la coïncidence, diront beaucoup d'esprits sensés avec le médecin de cette jeune fille. Sans doute! mais c'est justement cette coïncidence extraordinaire qui a excité une sensation profonde dans beaucoup de cœurs où la foi joint sa lumière à celle de la raison.

* *

Mais voilà que nous battons la province à la chasse de l'anecdote quand Paris nous convie à l'une de ces soirées qui sont des solennités pour le monde des arts.

Parlons d'abord toutefois d'un chef-d'œuvre dont vient de s'enrichir notre musée

L'église Saint-Louis des Français à Rome possédait au retable de son maître-autel une Descente de croix dont la réputation était universelle. Cette peinture, l'œuvre d'un artiste du seizième siècle: Daniel, le Volterran, ou de Volterra, dont nous avons fait Daniel de Volterre, dans notre manie de défigurer les noms, pouvait combler une lacune existant dans notre musée. L'église Saint-Louis nous appartenant, nul doute que le tableau ne fût notre propriété. Cependant il était convenable de ne point enlever une toile d'une aussi haute valeur artistique sans en prévenir le souverain dans les Etats de qui elle était placée.

Le souverain pontife, informé de l'intention de la France, a accueilli cette communication courtoise avec une une courtoisie parfaite Et le chef-d'œuvre de l'artiste italien de la cour de Henri II va prendre place dans le grand salon du Louvre. Notre seconde gravure est la reproduction de ce tableau célèbre. (Page 148.)

Revenons à la soirée artistique que nous mentionnions à l'instant.

* *

Le Théâtre-Français a ouvert au public sa salle transformée et rendue digne du premier théâtre littéraire de la grande nation. Nous en donnons le plafond peint par M. Bertrand sur les dessins de M. Barrias.

Le sujet est tout mythologique: Apollon, monté sur le cheval ailé de l'Inspiration, la fait rayonner sur les arts scéniques personnifiés en trois groupes.

A sa gauche, la Comédie populaire résumant dans son principal personnage le bouffon antique et notre moderne Sganarelle. Un esclave, père de notre Scapin, lui offre à pleine coupe le vin de la grosse gaieté.

Le groupe de droite représente la haute Comédie; c'est Célimène qui domine cette composition, formée des principaux types de la comédie de mœurs.

Le groupe de face enfin est celui de la Tragédie, siégeant sur son trône de granit, le sceptre et le poignard classique à la main, entre la Pitié et la Terreur. L'aspect de cette belle œuvre frappe par son caractère grandiose; son ensemble est magistral et ses détails d'une conception et d'une exécution heureuses. Le seul reproche que nous lui adresserions serait de manquer de cette fluidité vaporeuse qu'impliquent ces scènes aériennes auxquelles la dureté des tons et la netteté des contours enlève toute grâce et toute légèreté.

Cette salle, dont la magnificence attire chaque soir un public nombreux, a été inaugurée par la représentation gratuite du 15 août.

* *

Notre illustration reproduit une autre solennité de cet anniversaire: la grande revue passée au Champ de Mars par S. Exc. le maréchal Magnan, commandant supérieur de la circonscription militaire du centre de l'Empire. C'est dans ces vastes déploiements de forces que notre armée, évoluant avec cette unité harmonieuse qui constitue la vie des grands corps, apparaît dans toute sa puissance et dans toute sa beauté. Le défilé la montra digne d'elle-même, digne des éloges que le maréchal lui fit transmettre par le général Regnault de Saint-Jean d'Angely, sous les ordres immédiats duquel s'accomplit la revue.

* *

Mais puisque nous parlons de notre armée, mentionnons ici l'arrivée au ministère de la marine d'une pièce d'artillerie qui est un nouveau trophée de sa valeur. Cette pièce, en bronze assez pur, est un envoi de l'amiral commandant nos forces navales dans les mers de Chine. Son calibre est de quinze centimètres, son poids de dix-sept cent quarante kilos. Sa longueur totale, depuis la bouche jusqu'à l'extrémité de son bouton de culasse, est de deux mètres soixante-quinze centimètres. Ce canon, dont nous donnons la gravure, prouve une science métallurgique que l'on ne supposait pas au peuple chinois. Voici l'inscription qu'il porte, et dont nous devons la traduction à M. Stanislas Julien, membre de l'Institut:

Fondu dans la province de Kiang-Si dans le quatrième mois de la vingt-unième année de (l'empereur) Fao-Kouang (1816);

Par le concours de:

Lou-thing-kie,
Sou-hiem-thing,
Li-Yong-thaï,
Hoang-youen-lun,
Ou-ming-Yans,

De la compagnie des fondeurs de statues de Bouddha, en cuivre, dans la province de Canton.

Poids, trois mille livres (chinoises).

FULGENCE GIRARD.

Courrier de Bretagne.

Rennes, 26 août 1858.

Les fêtes de la ville de Rennes, pendant le passage de l'empereur, ont été magnifiques. Cent mille âmes y ont assisté! La foule s'était portée de tous les coins du département dans cette capitale de la Bretagne, qu'aucun souverain n'avait visitée depuis Henri IV. L'empereur est arrivé par la superbe promenade du *Mail*, qui, depuis quelques années, est devenue une grande route. A l'entrée de la ville, un trophée d'armes avait été disposé avec infiniment de goût. Leurs Majestés, au sortir de cet arc de triomphe militaire, ont rencontré Mgr l'évêque de Rennes à la tête de son nombreux clergé (quinze cents prêtres au moins), sur le parvis de sa cathédrale, et après le discours du prélat breton, l'empereur lui a annoncé que son siége épiscopal était érigé en archevêché. De là, Leurs Majestés se sont rendues à la préfecture, où les attendait, pour leur offrir des fleurs, un cortége de jeunes personnes de la ville et des paysannes des environs. Quelques-unes de ces dernières, sous leurs grandes coiffes, ne paraissaient pas redouter la comparaison avec leurs élégantes compagnes. Il y en avait, en effet, de très-jolies. Le soir, après les réceptions officielles, la ville entière s'est couverte de girandoles de flammes; elle présentait de toutes parts un coup d'œil véritablement féerique. Un feu d'artifice sur le Champ de Mars et une illumination sur le *Thabor*, promenade charmante, ornée de grands arbres, ont attiré les pas empressés de la foule.

Le lendemain, après s'être rendu au banquet breton, qui avait lieu dans la salle du palais de justice, l'empereur a monté à cheval, passé une revue au Champ de Mars, assisté aux exercices du polygone et visité, avec l'impératrice, le nouvel hospice Napoléon. Cette journée s'est terminée par un bal à l'hôtel de ville, où toutes les notabilités du département avaient été invitées. Dès que le quadrille de l'empereur a été dansé, le bal a pris une grande vivacité et s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin. Nous devons mentionner le goût exquis avec lequel l'hôtel de ville, monument du dix-huitième siècle, a été restauré pour cette circonstance. On doit savoir gré à M. le maire de Rennes, M. de Léon, des soins artistiques donnés à cette restauration.

Parmi les personnes dont l'empereur s'est fait accompagner, dans son voyage en Bretagne, on a remarqué avec satisfaction une de nos illustrations scientifiques, M. Jobert de Lamballe, le célèbre chirurgien, qui a reçu l'accueil le plus sympathique de la part de ses compatriotes. M. Jobert, en passant à Lamballe, il a dû revoir avec joie la ville où, enfant du peuple, il a fait ses premières études chez un brave curé qui l'avait pris en affection. On nous communique les vers suivants, qui ont été improvisés à son passage sous la forme de conseils d'un père à son fils, et qui nous ont paru renfermer une leçon salutaire, et la meilleure qui puisse s'offrir aux jeunes gens de notre époque, c'est-à-dire l'exemple d'un homme qui, dans notre hiérarchie sociale, a su s'élever au premier rang par la seule protection de son mérite. Voici ces vers; c'est un sonnet:

JOBERT DE LAMBALLE.

Mon fils, regarde bien, dans ce riche équipage,
Cet homme que Lamballe a vu, sur son chemin,
S'en aller à l'école, enfant du voisinage,
En sabots ou pieds nus, ayant froid, ayant faim.

---

accumule sans déperdition aucune. Point de courants d'air pour balayer les larges bâillements. De génération en génération, le spleen indigène s'y concentre et forme cette atmosphère sinistre qu'un joyeux Anglais seul peut respirer sans mourir.

J'ai dit sinistre: il faut s'entendre. Tout est bien aéré là dedans, et c'est à peine si le charbon national laisse dans la gorge une faible saveur de poison; tout est propre et bien tenu; la plupart du temps tout est riche. Le deuil vient on ne sait d'où.

Du confortable lui-même, je penche à le croire. Ils ont menuisé au dedans de Westminster, cette miraculeuse basilique, une boîte confortable. Leur rite étroit se noyait dans les immensités de l'église catholique. Je n'ai jamais si bien compris l'anglicisme effronté de ce mot *confortable* qu'en voyant la boîte de Westminster.

C'est l'Angleterre: c'est le méthodisme qui brûlerait le monde pour se tenir les pieds chauds: c'est John Bull iconoclaste, non point par fanatisme, mais pour sa commodité bien entendue.

Le parloir où la famille était réunie répandait énergiquement ces odeurs qui me poursuivaient depuis London-Bridge. Il me serait impossible de définir cet arome violent, mais composé. Chaque fleur a son parfum: cette puanteur est le parfum de la capitale anglaise.

Le parloir était une grande pièce formant un carré long. De rigides draperies, aux couleurs sombres, tombaient devant les deux fenêtres à double châssis. Au fond, il y avait une de ces cheminées à grilles très-élevées qui semblent faites pour congestionner la tête en laissant les pieds glacés. Un service à thé de métal anglais brillait sur la table, auprès d'une énorme Bible ouverte, dans laquelle une jolie petite miss, blonde comme une quenouille de fin lin, faisait la lecture à haute voix.

Un vieillard, trois jeunes gens, deux petites filles et une discrète personne qui me fit, au premier aspect, l'effet d'une gouvernante, entouraient la table, écoutant la lecture. La gouvernante avait néanmoins un livre à la main. Les trois jeunes gens me parurent dépenser beaucoup de courage pour combattre le sommeil qui pesait sur leurs paupières. L'aîné, beau comme une femme, m'adressa un signe de tête tout plein de grave bienveillance. Deux femmes d'un certain âge s'asseyaient à droite de la cheminée; à gauche était un vieux couple d'apparence véritablement respectable; un bonhomme à cheveux blancs, une dame vêtue de noir, dont la tête ne montrait une chevelure grise coupée très-ras. Derrière ce couple, une femme de trente à trente-cinq ans se tenait debout devant un pupitre.

Il y avait une Bible sur le pupitre; les deux femmes d'un certain âge avaient chacune une Bible: le vieux monsieur à cheveux blancs tenait une Bible à la main; la dame en noir lisait au travers d'une loupe et son livre était une Bible.

Tous ces personnages me saluèrent en silence, sauf le vieillard assis auprès de la table, qui se leva et me tendit la main en disant:

— Monsieur Charles, ma famille!... mes enfants, monsieur Charles!

Après quoi la lecture publique reprit son cours en même temps que les lectures particulières.

Arthur Manby, le vieillard assis auprès de la table, m'avait indiqué un siége non loin de lui; je le pris et me trouvai assis auprès d'un petit homme que je n'avais pas remarqué, parce que la haute taille des trois fils Manby, Nelson, Paulus et George, lui faisaient ombre.

Le petit homme avait d'énormes cheveux et une figure couleur de terre glaise. Il portait une méchante redingote étriquée. Je n'ai jamais vu de pieds plus larges ni plus plats que les siens. La belle enfant blonde lisait les versets du Talmud, le plus beau livre de finance qui existe sur terre. Il y avait à peine trois minutes que je l'écoutais, lorsque je sentis une démangeaison à ma cuisse, vers le genou. C'était mon petit voisin qui me caressait la jambe.

— Oh! oh! me dit-il très-bas et avec un accent tout particulier, que je devais connaître plus tard pour être celui de l'Irlande occidentale, — ne voilà-t-il pas une belle collection de Bibles?... Vous venez de Paris?... Quoi de nouveau dans la politique?... Moi, je ne mange pas de Bible: je suis catholique... cousin des Robertson par ma mère... Nous avons une tenance là-bas, de l'autre côté du Corrib, à huit lieues de Galway... Vous autres Français, vous aimez les Irlandais... malheureux pays... Tout cela finira mal... et dans l'Inde aussi... Aimez-vous les voyages?... C'est pour le commerce que vous êtes venu ici?

— Bon! bon! s'interrompit-il en voyant que le vieux Manby regardait de notre côté; on ne peut seulement pas souffler le dimanche au soir... Là-bas, nous dansions comme des perdus quand il y avait un petit coup de *poteen* sous le bonnet... Parbleu! sur dix filles il y en a neuf de jolies... Si vous pouviez voir Kate, ma demi-sœur!... et Polly, notre cousine... et Beth... et les autres... mais le bon temps est passé... Voulez-vous savoir où vous êtes?... Ce sont d'honnêtes

L'empereur a voulu montrer dans son voyage
Ce lutteur d'hôpitaux, dont la puissante main,
Comme celle d'Hercule, un lutteur d'un autre âge,
Fait reculer la mort, effroi du genre humain.

Dans nos temps où, pour tous, les lices sont ouvertes,
Mon fils, sous cet habit brodé de palmes vertes,
C'est un prince de l'art que tu vois aujourd'hui.

Le travail assidu, la volonté bretonne
L'ont placé dans ce rang dont la hauteur l'étonne.
Mon fils, il faut apprendre à monter comme lui.

Si le poëte a exagéré, pour mieux faire ressortir son
iée, la position première de M. Jobert de Lamballe,
ous en serions véritablement fâché, car plus on est
arti de loin, plus on a de mérite à arriver au but de
s désirs.

L'empereur, avant de partir de Rennes, a laissé la
roix de la Légion d'honneur sur plusieurs poitrines
en dignes de la porter. On a vu avec plaisir qu'il
vait décoré, entre autres, M. le maire de Rennes, ainsi
ue M. Baviré, sculpteur remarquable, auteur de la
raziella, de la *Madeleine*, et de quelques autres œuvres
xtrêmement distinguées.

HIPPOLYTE LUCAS.

Guérande et ses courses.

Les courses sont nombreuses dans la Bretagne : on
me dans ce pays l'élève des chevaux et cela entraîne
écessairement les plaisirs du sport et du turf, mais
ulement avec moins de luxe et de mise en scène que
ns les localités, je ne dirai pas plus civilisées, pour
onneur de l'Armorique, mais plus rapprochées de
aris. Les courses de Guérande entre toutes méritent
ne mention spéciale et pour la manière dont elles
nt exécutées et pour l'intéressante ville dont elles
rtent le nom.

Les courses ont eu lieu dimanche dernier sur le pla-
au qui se prolonge à l'ouest, au delà de Guérande,
ns les prairies dites de la Jalousie et de Kerhudé : il
a eu dix courses dont une en steeple-chase, — le
ix le plus considérable était de 500 francs, — mais
course la plus curieuse a été la septième, un galop,
clusivement consacrée à des chevaux des cantons
Guérande et du Croisic et montés seulement par
s paludiers, saulniers ou cultivateurs, en *costume
tional*, c'est-à dire en culotte, guêtres et camisole
toile blanche pour les premiers, avec le vaste cha-
au, et en veste de couleur à larges chausses pour les
erniers. Ce coup d'œil était réellement pittoresque :
ns ces parages les paysans ont conservé leurs an-
ens costumes, et aux jours de mariage ou de fête, en
s voyant ainsi revêtus on pourrait se croire reporté
trois cents ans en arrière.

Chaque village a adopté un habillement particulier
quel il reste fidèle et qui distingue ses habitants
ns les assemblées. Le plus élégant de ces parages
t celui du bourg de Saillet; il se compose de larges
aies blanches et plissées, bas de laine de même cou-
ur, souliers blancs; quatre gilets de diverses nuan-
s s'étagent sur la poitrine; un large col rabattu, et
sur la tête un vaste chapeau de feutre noir, relevé d'un côté, orné d'un bouquet, si son propriétaire est encore célibataire, et toujours entouré de fraîches *chenilles*. Les femmes sont plus richement habillées et recherchent surtout de magnifiques galons en or et argent; il faut les voir les jours de mariage, exhibant leurs plus élégantes toilettes; il faut voir les mariées portant invariablement un plastron de toile d'or, disposé comme celui de Catherine de Médicis, et un splendide tablier de moire jaune.

Les jeunes filles commencent à préparer leur toilette de mariée de très bonne heure en la complétant petit à petit, ce qui fait que les mariages se font généralement assez tard. A Saillet, les jeunes filles portent la veste à manches écarlates; après leur mariage elles adoptent le violet.

Mais il est temps de dire quelques mots sur Guérande, l'une des villes les plus curieuses à voir de notre vieille France.

Guérande a conservé son vieil aspect féodal; une ceinture de remparts à machicoulis l'entoure de toutes parts, et leurs pieds trempent dans l'eau des fossés. Les remparts, par exemple, ont perdu leur air menaçant; les plantes aquatiques couvrent l'eau, que sillonnent paisiblement de tranquilles canards; les lierres et les plantes grimpantes ont envahi les murailles de la tour de manière à faire le bonheur des artistes. La ville a conservé ses vieilles portes flanquées de tours rébarbatives, rien n'y manque, et l'on compte encore de nombreuses maisons contemporaines des guerres de la Ligue : les fortifications datent de 1431.

Guérande a eu de rudes jours à passer et a subi quatre siéges : trois au quatorzième siècle, dont un sans être prise, et un dernier, en 1489, que le maréchal de Rieux ne put non plus mener à bonne fin.

On doit y visiter l'église Saint-Aubin, dont une partie, — la nef, — remonte au douzième siècle, et où l'on remarque une chapelle souterraine très-bien conservée, dans lequel est le tombeau d'un maître d'hôtel d'un duc de Bretagne.

Du haut des remparts de Guérande l'œil découvre un magnifique horizon; par un temps calme on aperçoit jusqu'aux îles de Noirmoutier et de Belle-Isle; toute la plaine, qui descend doucement jusqu'à la mer, est découpée en marais salants, et les miliers de mulons de sel qui se dressent çà et là, éclatants de blancheur, lui donnent l'aspect d'un camp immense.

Non loin de Guérande est le bourg de Batz, devenu célèbre par le costume de ses habitants. Ce village forme du reste un centre tout particulier; ses paysans s'y marient entre eux, et tiennent à honneur de conserver leur individualité bien distincte, descendant, disent-ils, d'une colonie saxonne qui ne s'est jamais mêlée aux gens des environs. Le dimanche précédent, — jour de l'Assomption, — j'avais pu voir les Batzois dans tous leurs atours, à l'occasion de la procession, et ce spectacle était réellement curieux; les hommes et femmes en deuil avaient surtout attiré mon attention : ceux-ci portent le manteau noir, court comme ceux des seigneurs au seizième siècle; celles ci, un manteau analogue, mais avec un collet garni de crin noir qui dépasse leur tête.

Au delà, c'est le Croisic avec ses bains de mer qui ne contribuent pas peu à faire valoir le bourg de Batz et Guérande; au delà enfin, c'est la mer qui déroule son immensité et vient en grondant se briser sur les rochers de la côte.

BARON DE NOCENT.

Festival de Colmar.

RÉUNION DES CHANTEURS ALSACIENS.

Pendant trois jours, l'ancienne ville impériale de l'Alsace, Colmar, a réuni dans un splendide festival tous les chanteurs alsaciens; de Paris et des provinces de l'intérieur, — comme on dit dans le pays, — étaient arrivées des sociétés chorales; quelques sociétés étrangères avaient répondu à cet appel, et le *Kirchenmusikverein* de Mayence, l'*Eintracht* de Bade, le *Gesangverein* d'Achern, la *Liederhalle* de Carlsruhe, le *Stadtgesangverein* de Zurich, la *Liedertafel* de Bâle, et le *Männerchor* de Porentruy étaient venu fraterniser avec leurs voisins d'outre-Rhin.

Le premier jour de la fête, au milieu du Champ de Mars illuminé *a giorno*, eut lieu la retraite aux flambeaux; toutes les sociétés, bannières déployées, agitant des torches résineuses, se rangèrent auprès de ce kiosque dont l'aspect était vraiment féerique, et là, précédées de l'excellente musique du 3e cuirassiers et de celle du 97e de ligne, partirent au pas accéléré du Champ de Mars à l'hôtel de la préfecture. — C'était un spectacle fantastique que celui de cet immense cortége déroulant ses anneaux lumineux au milieu d'un cordon de troupes qui le protégeait contre une foule, une multitude courant, se précipitant sur son passage. — Du bruit, des fleurs, des lumières; la foule avec ses oscillations vertigineuses, ses clameurs immenses; aux fenêtres, les femmes agitant leurs mouchoirs; les cloches graves et solennelles sonnant la retraite, et tout cela dominé, écrasé par un chœur formidable, prodigieux, poussant des *vivats*, des *hurrahs* en l'honneur de Colmar. — Certes, c'était un saisissant tableau

La seconde journée, après la réception officielle des chanteurs par les autorités, commença la cérémonie du *vin d'honneur* offert par la ville de Colmar; rien de plus fraternel que toutes ses lèvres se mouillant à la même coupe, que toutes ces voix s'unissant pour remercier M. de Peyerimhoff des belles paroles qu'il venait de prononcer. Le *vin d'honneur* fut versé dans la coupe qu'avaient apportée aux sociétés chorales les chanteurs de Zurich; elle est en vermeil et a vingt-quatre centimètres de hauteur; sa forme est hexagone, et son ornementation rappelle le style gothique; tous les reliefs se détachent en argent sur fond d'or; l'une des faces représente une lyre surmontée de la croix rayonnante de la Confédération helvétique, les cinq autres sont occupées par l'inscription suivante :

DIE SÆNGER AUS DER SCHWEIZ IHREN FREUNDEN IN COLMAR.
9 AUGUST 1858.

Les chanteurs de la Suisse à leurs amis de Colmar, 9 août 1858.

---

ens, un peu hypocrites... il faut cela... Si Londres se
ontrait nu, il ferait peur... Vous feriez tout le Strand
Pall-Mall et le restant de Piccadilly avant de trou-
er une famille aussi unie... Les Manby sont angli-
ns, les voilà tous autour de la Bible du R. P. Mor-
eth, doyen de Saint-Paul, le père, les trois fils, les
eux petites et la gouvernante. Celle qui lit est une
èce : elle est mignonne comme si elle était de chez
ous... Le père a gagné bien de l'argent dans sa vie;
emportera-t-il au cimetière?... La gouvernante a
ne petite Bible, voyez! C'est celle de S. N. Logan,
ncien ami du doyen Morpeth. Il n'y a pas grande
fférence : seulement Logan et Morpeth se sont pris
ux cheveux, quand ils ont disputé à S. Stephen...
es trois garçons avalent leur langue : George est un
nde boxeur; Paulus boit comme une éponge... Nelson
st un héros de ballade... voyez s'il n'est pas sembla-
e à un dieu!... Toutes les miss du commerce des
otons le voudraient pour fiancé, mais il a dit qu'il
épouserait qu'une Française... Ça ne réussit pas aux
nglais... mais qu'est-ce que cela nous fait?

Il s'arrêta et prit un air de grave recueillement,
arce que le chef de la maison Manby tournait vers lui
on regard sévère. Presque aussitôt après, il reprit
vec une volubilité nouvelle :

— Je disais donc que voici là-bas, de l'autre côté de
a cheminée, mon respectable oncle J. R. Robertson,
ssocié pour un quart, et sa femme vénérable, ma
ante Rosalba Robertson, du clan des Mac' Dryell, dans
a montagne, du côté d'Ingolsbee... Mon oncle n'é-
coute pas la lecture de la Bible épiscopale, voyez... Je
crois bien!... Il va aux conférences de Whitefriars; il
est harvegiste depuis les pieds jusqu'à la tête et sa
femme est gladstonienne pour toujours! Par Dieu! monsieur, ils ont fait bon ménage pendant cinquante-quatre ans; mais comment voulez-vous accorder Harvey, qui prétend que Judas est un symbole, avec Gladstone, qui soutient que Pierre fut condamné irrémissiblement pour n'avoir point passé son épée au travers du lâche corps de ce traître?... D'ailleurs, les couvertures des Bibles Harvey sont chocolat, tandis que les couvertures des Bibles Gladstone sont olive. *Begorraw!* comme on dit chez nous, pour : Dieu me damne! Le bon Dieu doit rire en voyant de si pauvres créatures!... Pensez-vous cependant que ma cousine Arabella soit plus sage? Ma cousine Araby, c'est celle-ci qui a les cheveux un peu roux et qui lit une Bible violette, derrière ses chers parents... Je ne voudrais pas vous tromper, quand le diable me promettrait ma fortune! La Bible violette vaut de l'or! Elle est du docteur Bradshaw, de Temple-Curch, un homme de six pieds qui peut parler six heures sans reprendre haleine. La préface dit des injures aux quatre évangélistes et constate que le docteur Bradshaw en sait, ma foi, bien plus long qu'eux... Ma cousine Araby ne s'est point mariée, parce que personne ne s'est encore avisé de la demander. Elle n'est pourtant pas plus vilaine que la femme du caissier principal, qui est à son quatrième mari... Mais regardez, je vous prie, Dorothy Jones et Propertia Manby, ces deux créatures faites pour inspirer le respect... Propertia parle dans les congrégations; elle exhorte les serviteurs du vrai Dieu à massacrer tous les évêques, doyens et bénéficiaires. — Il faut le sang de tous ces pharisiens pour engraisser le champ spirituel du révérend Kaernarvon, fondateur de la secte des contemplationistes, bureaux Inner Temple, numéro 23 1/2... Propertia est de la société pour la protection des oiseaux domestiques : elle ne veut tuer que des prêtres. Pour tout le reste, c'est une bonne pâte de béguine... *Mushawach!* comme on dit chez nous pour jurer tonnerre ou autre chose, je la préfère bien à Dorothy, qui est de l'association contre le baptême des enfants. Ce scélérat de Baker, l'ancien ministre de Jersey, qui penche vers le mormonisme, oui, puisqu'il veut établir au Texas une colonie où tous les hommes seront les maris de toutes les femmes, ce scélérat de Baker l'a rendue folle à lier. Elle a laissé mettre son nom sur la première page de la Bible Baker, parmi les souscripteurs de cette œuvre d'iniquité. La Bible Baker est noire comme l'âme du coquin lui-même; la Bible Kaernarvon est rose. Dorothy et Propertia ne se parlent plus; mon oncle et ma tante sont à couteaux tirés ensemble, mais ils se réunissent pour détester ces demi-papistes de Manby et leur propre fille, Arabella, perdue dans les abîmes du bradshawisme!... Arabella, de son côté, a rompu avec son père, sa mère et ses cousines. Quant aux Manby, je crois qu'ils cherchent une occasion de faire maison nette.

A part cela, c'est une famille patriarcale et bien unie. Écoutez! vous entendriez la souris courir! — Une chose que voudrais voir, monsieur, c'est un festin où R. W. Morpeth, le doyen de Saint-Paul, S. N. Logan, Harvey, Gladstone, le docteur Bradshaw de Temple-Curch, le révérend Kaernarvon et ce scélérat de Baker joueraient des dents les uns contre les autres...

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue des troupes de la garnison de Paris, passée au Champ de Mars, le 14 août, par S. Exc. le maréchal Magnan. (Page 151.)

Voulant rendre ce souvenir d'estime et d'amitié plus précieux encore aux Colmariens, les Zurichois ont évoqué un souvenir historique consacré par une charte de 1332, que l'un des délégués a remise à M. de Peyerimhoff. Cette charte porte le grand *sigille* de la ville de Colmar, à l'aigle impérial d'Autriche, avec l'exergue : *Sigillum Columbariensis civitatis*. Elle contient le traité de réconciliation, conclu entre Colmar et Zurich, le 18 août 1332, devant le bourgmestre et le conseil de Fribourg en Brisgau, après certaines mésintelligences survenues entre les deux cités. Et, comme me le disait fort bien M. Charles Goutzwiller, l'habile dessinateur auquel nous devons le dessin de la coupe et celui du kiosque, Colmar doit savoir gré aux sociétés chorales de Zurich d'avoir saisi l'occasion d'une grande solennité internationale, pour renouer, d'une manière aussi noble que gracieuse, les relations séculaires qui ont existé entre l'ancienne ville impériale d'Alsace et la patrie de Guillaume Tell.

Après le *vin d'honneur*, le cortége se rendit au Manége du quartier de cavalerie qui avait été disposé en salle de concert; les morceaux les plus applaudis furent le *Fabliau des Deux Nuits* de Boïeldieu, le *Chant des Bateliers* de Kastner, *An einem Frühlings morgen* de Liebé, tous chœurs d'ensemble, et *Der Reigentanz* de Kucken, chanté par le quatuor de la *Société chorale* de Strasbourg, et *Grosses hummoristisches Quodlibet* (grande fantaisie humoristique), chanté par le *Kirchenmusikverein* de Mayence. En sortant du concert, les chanteurs se réunirent dans une des salles de l'hôtel de l'Europe, où les attendait un magnifique banquet.—Le soir, illumination générale de la ville, feux de Bengale sur la tour de la cathédrale, salves d'artillerie et feu d'artifice!

Le lendemain (troisième journée) eut lieu le deuxième grand concert, cette fois vocal et instrumental : les honneurs de celui-ci reviennent de droit au *Kirchenmusikverein* de Mayence, à M. Wuille, clarinette des plus distingués et dont la place est marquée à Paris, et à Mlle A. W. de Strasbourg, qui a tort de chanter de la musique italienne : en possession d'une belle voix et d'un grand talent, il manque à Mlle A. W. ce qu'on peut appeler la vie du son, le coloris du chant, et n'est-elle peut-être pas trop Alsacienne pour avoir jamais bien su ce vers de Pétrarque, le poëte du sentiment et de la mélodie passionnée :

El canto che nell' anima si sente.
Le chant qui se sent dans l'âme.

Coupe offerte par les chanteurs de Zurich à ceux de Colmar, d'après un croquis de M. Ch. Goutzwiller. (Page 155.)

Le soir, un bal splendide réunissait tout ce monde dans la salle du théâtre et couronnait dignement ce brillant festival. Le lendemain, toutes les sociétés partirent, emportant un souvenir délicieux de l'hospitalité des Colmariens ainsi que de l'accueil des commissaires de la fête, dont la conduite pendant la durée des fêtes est au-dessus de tout éloge.

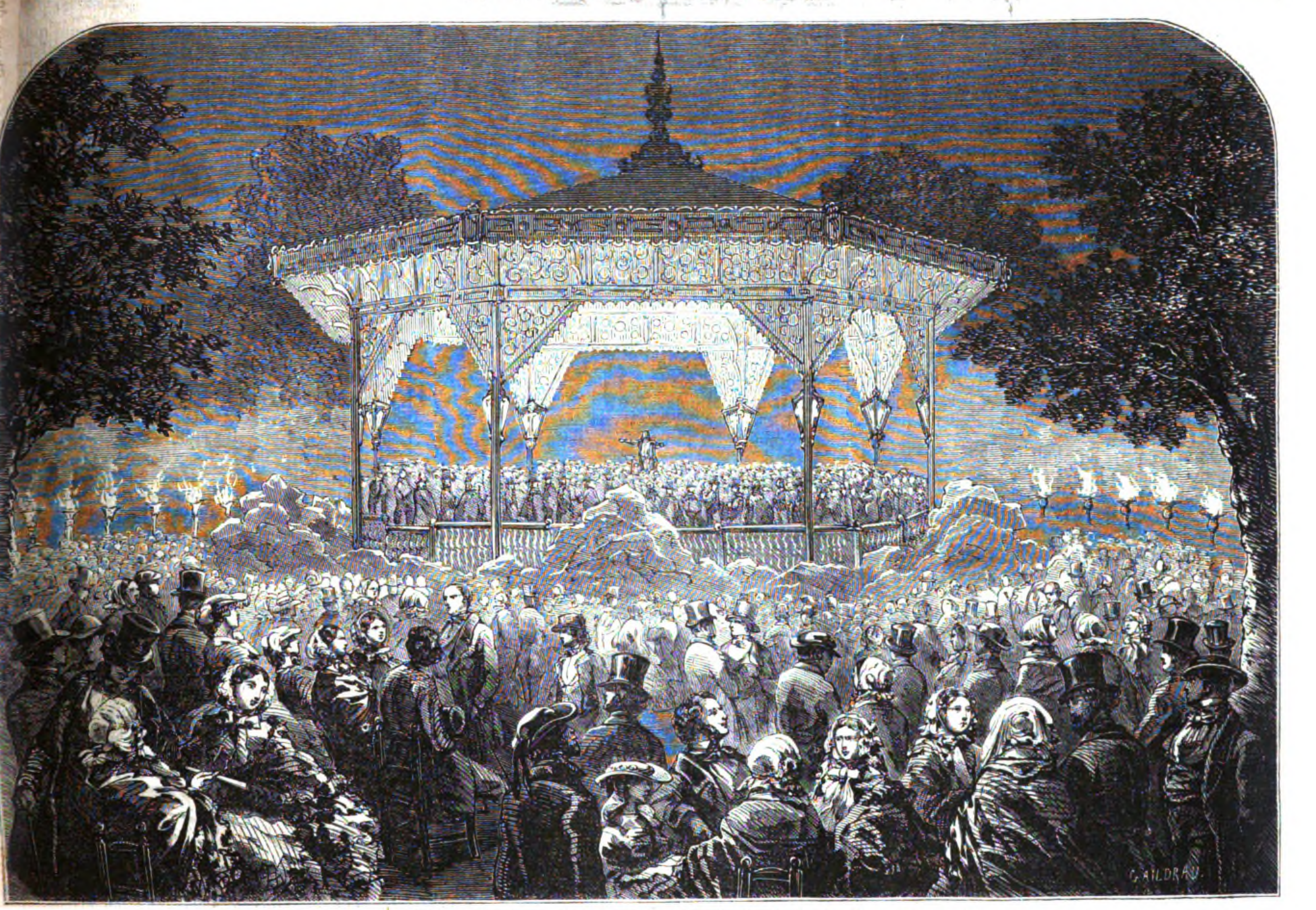
FIRMIN MAILLARD.

Curiosités scientifiques et industrielles.

COMMENT ON DEVIENT QUELQUEFOIS MILLIONNAIRE EN INDUSTRIE. LES DIAMANTS A AMSTERDAM.

Disons de suite en commençant que ce n'est pas une recette que nous venons indiquer pour se faire un revenu de cinquante mille francs de rente ; serions-nous assez heureux pour en avoir découvert une, qu'après l'avoir mise immédiatement en pratique pour notre usage, nous n'hésiterions pas à l'indiquer à nos semblables avec le désintéressement magnanime qui fut mis jadis par un philanthrope, dont le nom m'échappe, à livrer au public son infaillible méthode de s'assurer trois mille francs de rente en élevant des lapins. Notre intention n'est que de montrer ce que peut quelquefois produire une idée simple en industrie, et quels sont les heureux résultats auxquels elle peut conduire, bien entendu quand les circonstances sont favorables.

Les hommes de génie ont rarement fait fortune ; c'est un fait bien connu, et il n'est pas besoin de rappeler les noms de tous les martyrs dont les immortelles découvertes font la gloire et la richesse du dix-neuvième siècle. A Paris, on invente tous les jours, mais combien parmi ces inventions qui meurent au début de leur existence! Les unes, et c'est la majeure partie, ne sont pas nées viables; les autres végètent pour tomber plus tard; il n'en est qu'un bien petit nombre qui, parvenant à surmonter les terribles difficultés attachées à toute création à son début, finissent par découvrir la veine et par assurer à leur auteur une rémunération toujours bien méritée. En général, si l'on est plus ambitieux d'argent que de gloire, mieux vaut, en industrie, une idée ingénieuse trouvant de suite son application qu'un éclair de génie qui enfante une grande découverte. Les Leblanc, les Philippe de Girard sont morts pauvres, après avoir doté la France de deux sources de richesse, la soude artificielle et la



Grand festival d'Alsace à Colmar, d'après un croquis de M. Ch. Goutzwiller. (Page 155.)

filature mécanique du lin; eh bien, voici, entre plusieurs exemples qu'il serait trop long de citer, une invention plus modeste qu'il nous a été donné de voir récemment, et dont l'application immédiate, à son début, a pu assurer, en peu d'années, à son auteur intelligent une fortune qui dépasse aujourd'hui cinquante mille francs de rente.

On sait que les *apprêts* constituent une partie très-importante de la fabrication des tissus, non pas les apprêts destinés à leur donner l'apparence trompeuse des qualités qu'ils ne possèdent pas, mais bien ceux qui ont pour objet de les amener à un dernier degré de perfection. Tels sont le *tondage*, le *grillage*, le *moirage*, etc., opérations qui varient selon la nature des tissus, selon l'effet qu'on veut obtenir, et sur lesquelles le goût du jour exerce aussi son influence; car, si d'une part les fabricants d'étoffes cherchent à l'envi les uns des autres, par de nouvelles combinaisons de tissage, à exciter le caprice de la mode, les apprêteurs, de leur côté, doivent, au besoin, imaginer les moyens de donner aux *nouveautés* des apprêts qui en fassent mieux ressortir la valeur. Au sortir de la fabrique, toutes les étoffes subissent donc certaines préparations avant d'être livrées au consommateur; or, parmi ces préparations, il en est une qui a joué, il y a quelques années, un rôle important. La vogue était alors aux peluches de soie, aujourd'hui bien délaissées et n'ayant plus de débouché important que dans la chapellerie. Qu'on ne se figure pas que ces peluches soient livrées par le tissage avec cette régularité du poil qui en fait la beauté; c'est là un résultat auquel on n'arrive qu'après les avoir soumises au tondage. Pour les disposer à cette opération, après avoir été fortement tendues, elles étaient, dans le principe, frappées par des hommes armés de baguettes; mais leur long duvet, ainsi relevé par le battage, ne pouvait l'être que très irrégulièrement, et il en résultait que, le tondage terminé et le poil rabattu par la brosse, la surface présentait encore une infinité de petits échelons du plus fâcheux effet. Supprimer le battage qui exigeait une main-d'œuvre dispendieuse, et le remplacer par un courant d'air continu, convenablement appliqué, de manière à agir sur l'étoffe à *rebrousse-poil*, au moment même où elle va passer sous la lame tondeuse, telle a été l'heureuse et féconde idée d'un simple contre-maître qui, n'ayant que quelques faibles économies, a commencé par monter, il y a une douzaine d'années, un petit atelier pour appliquer son système, et qui, aujourd'hui, est à la tête d'une importante usine.

Vous le voyez, l'idée est bien simple; elle consiste à faire mécaniquement ce que le plus modeste chapelier exécute chaque jour avec ses lèvres lorsqu'il souffle sur le poil du chapeau qu'il va vous vendre, afin de vous en faire mieux apprécier la finesse. Mais les questions les plus simples ne sont pas toujours celles dont l'esprit moderne aime à chercher la solution, et il est probable que si l'habile industriel dont nous venons de parler avait, comme tant de malheureux que nous connaissons, cherché à résoudre le problème du mouvement perpétuel ou quelque autre du même genre, il serait peut-être mort à l'hôpital au lieu d'être devenu millionnaire.

Puisque nous parlons de millions, ce ne sera pas trop sortir de notre sujet, que de dire quelques mots de l'industrie et du commerce des diamants, dont le marché le plus important est à Amsterdam.

Les diamants sont aujourd'hui presque exclusivement fournis par les mines de Bahia au Brésil. Celles jadis si célèbres de Golconde et de Visapour, qui donnaient les produits les plus remarquables comme éclat et comme blancheur, ne fournissent depuis longtemps presque plus rien.

La sortie des diamants ne subit au Brésil d'autre restriction que celle d'un droit à payer, et les mines y sont librement exploitées par les propriétaires, à leurs risques et périls. L'importation est considérable et forme une source de grands bénéfices pour les nombreux négociants et agents étrangers qui s'en occupent. Les diamants sont tous expédiés à l'état brut d'abord à Londres, ensuite à Amsterdam, puis à Paris et à Anvers. Une grande partie des expéditions s'effectue par la malle de Rio à Liverpool, d'où résulte naturellement un immense avantage pour les marchés de l'Angleterre.

La taille est depuis nombre d'années une spécialité propre à Amsterdam, spécialité pour laquelle cette ville a laissé bien loin derrière elle Anvers, qui avait commencé la première à mettre cette industrie en pratique. Aussi un joaillier habile sait-il presque toujours distinguer à première vue une pierre taillée à Amsterdam d'un produit travaillé à Anvers. La grande supériorité d'Amsterdam réside d'ailleurs moins peut-être dans la taille et dans le polissage, que dans la préparation qui précède ces opérations. Quand un diamant est défectueux, par exemple, il est nécessaire de le refendre, ce qu'il importe de faire précisément dans les endroits qui présentent les défectuosités, dans le fil même de ses lames, de manière à extraire toutes les parties riches avec le moins de perte possible. Or, c'est dans cette opération, qu'on nomme le *clivage*, qu'excellent surtout les ouvriers d'Amsterdam.

Le clivage se fait au moyen d'une rainure qu'on obtient en passant un diamant tranchant sur celui qu'on veut couper dans son fil; on introduit ensuite une lame d'acier dans cette rainure, et par l'effet d'un petit coup sec appliqué sur la lame avec une tige de fer, le diamant se divise généralement de suite en deux parties. Ce travail s'exécute ordinairement au domicile de l'ouvrier qui reçoit à cet effet un poids déterminé de diamants, dont il doit rendre un compte exact par la représentation d'un poids égal, soit en morceaux, soit en poudre. Les bons ouvriers cliveurs sont rares et fort recherchés.

La seconde opération consiste à tailler le diamant, c'est-à-dire à le dégrossir et à lui donner la forme qui lui convient, ce qui se fait au moyen du frottement exercé sur la pierre à l'aide d'un autre diamant. On sait que les anciens ignoraient l'art de tailler cette pierre et que le procédé en est dû à Louis de Berquem, de Bruges, qui, en 1476, remarqua, par hasard, que deux diamants frottés l'un contre l'autre s'usaient mutuellement. La poudre qui provient de la taille, mélangée avec de l'huile et appliquée sur les meules, sert ensuite à polir le diamant et à lui donner ce brillant et cet éclat unique qui en font une des merveilles de la nature.

Le polissage s'opère dans des établissements spéciaux, où sont réunies les meules destinées au travail. Amsterdam en compte cinq, qui renferment un total de huit cent soixante-douze meules, mues par cinq machines à vapeur, et qui occupent ensemble environ trois mille ouvriers, tant cliveurs et coupeurs que polisseurs.

Le prix de la façon complète du diamant (clivage, coupage et polissage) est en moyenne de 6 florins (12 fr. 72) par carat pour l'ouvrier qui travaille à son compte. Or, on évalue la quantité de diamants bruts annuellement dégrossie et ouvrée à Amsterdam au chiffre approximatif de 250 à 300,000 carats, et la main-d'œuvre payée aux ouvriers à 1,800,000 florins environ. On a constaté qu'en 1856 il est arrivé du Brésil à Liverpool près de 350,000 carats de diamants bruts, dont la majeure partie a été dirigée sur les ateliers d'Amsterdam. Outre quarante marchands et entrepreneurs de taille que compte cette ville, on estime que plus de dix mille individus y vivent de ce commerce et de cette industrie, et, chose curieuse, sur ce nombre il y a environ neuf mille israélites. Enfin, le chiffre d'affaires qui s'y fait pour le seul article diamants atteint annuellement jusqu'à 50 millions de florins (106 millions de francs).

En France, l'industrie de la taille des pierres précieuses, encouragée avec soin par Mazarin et Colbert, et plus tard aussi par le ministre Calonne, a eu ses beaux jours, mais elle a peu à peu déchu, et a fini par s'éteindre presque complétement.

G. MAURICE.

COURRIER DU PALAIS.

La police, qui poursuit avec un zèle si nécessaire les denrées falsifiées et les commerces de contrebande, vient de mettre la main sur une industrie nouvelle, dont le développement révèle un des travers les plus singuliers de notre temps.

Depuis que l'égalité civile est passée de nos codes dans nos mœurs, on n'a jamais vu plus de vanités courir après les titres honorifiques, plus de Jourdains vouloir devenir mamamouchis. La loi a beau redoubler ses rigueurs contre les usurpations de noms, combien de gens rougissent de celui qu'ils ont reçu de leurs pères, veulent le changer et tout au moins y accoler une particule ou le coiffer d'une couronne héraldique.

Certains esprits aventureux, toujours à la piste des affaires qui ne réclament d'autre mise de fonds que beaucoup d'audace, ont vite compris le parti qu'ils pouvaient tirer de cette forme de la sottise humaine.

Des officines se sont ouvertes où l'on trouve à prix fixe tout ce qui peut flatter en ce genre les goûts les plus difficiles. Voulez-vous des titres, des décorations, des brevets de fonctions honorifiques et même des diplômes de sociétés savantes? parlez, faites-vous servir. On en a de tous les pays et de tous les degrés. Il suffit d'y mettre le prix. Si on en manque, on en forgera. Parchemins, généalogies, portraits de famille, armes et blasons, choisissez dans ce bric-à-brac nobiliaire. Ces messieurs qui s'intitulent juges d'armes, généalogistes, chronologistes, historiographes, n'ont rien à vous refuser.

N'y regardez pas de trop près cependant. Le plus souvent l'ordre qu'on vous offre a été aboli ou n'a jamais existé. Mais vous êtes inscrit au *Livre d'or* de la maison; mais le diplôme dont on vous gratifie est un chef-d'œuvre de calligraphie; le vélin sent sa grande chancellerie d'une lieue. Il est revêtu d'une douzaine de sceaux authentiques, et cela par le moyen le plus simple. Le juge d'armes y appose d'abord sa signature, qu'il fait légaliser par le commissaire de police; la signature de ce magistrat est à son tour certifiée par celle du secrétaire de la préfecture, que contrôle également par son seing le ministre des affaires étrangères. Et comme ces industriels ont des succursales dans toutes les grandes villes, à Londres, à Bruxelles, à Madrid, à Rome, à Florence, à Parme, ils couvriront, s'il le faut, la feuille de toutes les signatures de leurs correspondants et des légalisations de toutes les ambassades.

Un de nos heureux du jour, que ses succès à la Bourse ne satisfaisaient point, aspirait aux honneurs d'un ordre étranger. Il tomba entre les mains de cette bande. Un premier généalogiste, qui se fait appeler M. de Chahaigne, l'adressa à un autre qui prend le titre de comte de Bellefond, lequel le conduisit à son tour chez M. le comte de Saint-Maurice-Cabanis, dispensateur suprême des grâces de cette espèce. M. le comte qui a substitué un titre pompeux au nom roturier de son père, ancien marchand de papiers peints, accueille avec dignité et bienveillance le postulant ébloui par l'étalage de rubans et de décorations de son noble protecteur. Le marché fut bientôt conclu. Moyennant 2,000 fr. le boursier reçut, avec reconnaissance, un diplôme de l'ordre des Quatre Empereurs d'Allemagne.

Notre nouveau chevalier, brûlant de porter sa décoration toute fraîche, s'adresse à la chancellerie pour en obtenir l'autorisation. Et là, il apprend que depuis longtemps l'ordre des Quatre Empereurs a cessé d'exister.

Un autre a payé plus cher pour un résultat pareil. C'est un prince russe, déjà chamarré de rubans de toutes les couleurs, et qui avait acheté 48,000 fr. le grade de grand-croix de l'ordre de Constantin et Saint-Georges de Parme. Il convoitait le titre de commandeur dans un ordre étranger. Ce sera 20,000 fr., lui dit un comte de Viala, connu aussi sous le nom de comte de Cassan, et qui se mêle de ces trafics. 10,000 fr. sont payés tout de suite; les dix autres doivent l'être à la réception du diplôme, c'est-à-dire dans six semaines. Mais les semaines, les mois s'écoulent et le prince ne voit rien venir. Le comte s'éclipse. En vain le prince le poursuit aux eaux de Bade, à Aix en Savoie. Le Viala s'esquive toujours à l'aide de quelque moyen de comédie, jusqu'à ce que le noble Moscovite, lassé de ces courses inutiles, se résigne à la perte de sa croix et de son argent.

La rage des titres n'est égalée que par l'éblouissement que ces grandeurs frelatées causent infailliblement à la foule. Aussi à peine un escroc s'élève-t-il au-dessus de l'A B C du vol au foulard ou à la montre, que son premier soin est de chercher un nom ronflant. Ce nom, le plus souvent il ne se donne pas la peine de l'inventer, il le prend sans façon et s'implante dans la première famille qu'il lui plaît d'honorer de sa préférence.

Par exemple, il était une fois un monsieur qui s'appelait Ventre. Il avait combiné l'organisation très-ingénieuse de cette grande mystification qui, sous le titre de *la Gastronomie*, a englouti des millions, et après de prodigieux succès de Bourse, s'est abîmée dans un effroyable désastre. Ventre ne recula que devant une chose, la trivialité de son nom. Il savait que le million est grand seigneur et aime à tomber dans un coffre blasonné. Il s'affuble du nom *d'Auriol*. Aussitôt tout lui sourit et les actionnaires sont trop heureux de confier leur argent à un aussi noble gérant, jusqu'au jour où le gentilhomme de la rue Lepeletier a disparu, véhémentement soupçonné d'avoir sauvé la caisse.

Mais ce nom, que le Mercadet gastronomique avait peut être pris au hasard et qu'il a livré au ridicule de la réclame et à l'ignominie de la cour d'assises, était celui d'une famille honorée, qui s'est émue de ces scandales; et aujourd'hui, M. le baron d'Auriol, ancien conseiller à la cour de Paris, M. Louis d'Auriol, administrateur de la Compagnie impériale des voitures, et M. Léon d'Auriol, viennent demander à la justice de le rayer de tous les actes, de tous les registres publics où le sieur Ventre l'aurait fait figurer à côté du sien.

Assurément, ils réussiront dans la plus juste des causes. Mais le tribunal pourra-t-il jamais faire que ce nom, devenu trop fameux, ne réveille longtemps le triste souvenir de la *Gastronomie?*

La morale de ces histoires, c'est que la loi qui oblige chacun à se contenter des noms que porte son acte de naissance ne pouvait venir en temps plus opportun.

Il était autrefois de tradition qu'un directeur de théâtre était un autocrate disposant à son gré des acteurs

même des auteurs. Il recevait ou refusait les pièces selon son caprice; une fois reçues, il les enfouissait dans ses cartons, et il fallait des miracles pour les faire sortir de ces limbes. Le malheureux auteur avait beau se morfondre, on en riait et on ne lui rendait même pas son manuscrit.

Les choses sont bien changées et l'Association des auteurs dramatiques a mis bon ordre à ces façons de Croquemitaine. Elle a imposé aux directeurs une charte qui n'a pas d'article 14. Tous les ouvrages reçus doivent être joués, ceux en un ou deux actes dans les dix-huit mois; ceux en trois, quatre ou cinq actes dans les deux ans. Sinon, l'auteur rentrera dans la propriété de son œuvre et aura droit à une indemnité qui varie de 1,200 à 1,800 francs suivant l'importance de la pièce. Ce droit et cette indemnité sont acquis par la seule expiration du délai, sans que l'auteur ait besoin de réclamer l'exécution de son ouvrage.

Certes, voilà une loi qui doit semer de pas mal d'épines le lit de roses des directeurs. Autrefois ils avaient la ressource contre l'amour-propre des auteurs. Ils avaient ou ils ne lisaient pas leurs ouvrages, mais ils les acceptaient. Tout était dit. Ils n'avaient plus ensuite à s'en inquiéter et ne jouaient que ce qu'ils voulaient. C'était l'âge d'or. Maintenant il faut lire, il faut jouer. S'ils acceptent légèrement sur la foi d'un ami complaisant ou sous l'impression d'une lecture faite dans un demi-sommeil, c'est 1,200 francs, prix fixé, qu'il peut leur en coûter.

M. de Beaufort, l'habile directeur du Vaudeville, vient d'éprouver une surprise de ce genre. Il avait reçu, le 1er août 1856, une pièce de M. de Comberousse, intitulée *Pierre Lilas ou un Ami de quarante sous*, ouvrage en un acte Cette pièce devait donc être jouée, au plus tard, le 2 février 1858. Mais les succès des *Faux Bonshommes* et de *Dalila* ont absorbé tous les soins de l'administration; la date fatale se passe, *Pierre Lilas* point abordé la rampe.

Sans attendre un jour de plus, M. de Comberousse se présente chez M. de Beaufort et réclame son manuscrit et 1,200 francs. Le malheureux directeur jure ses grands dieux qu'il est prêt à jouer *Pierre Lilas*, il invite l'auteur à distribuer les rôles. Les répétions vont commencer. Mais M. de Comberousse reste inflexible et ne répond que par le traditionnel *il est trop tard !*

M. de Beaufort a cherché à lutter. Il allègue l'intérêt de l'art et la dignité des auteurs. Que deviendront les directions théâtrales si elles ne peuvent plus accepter une pièce lorsque leur répertoire sera suffisamment fourni. Et quant à vous, M. de Comberousse, ou votre pièce est bonne, et il ne faudra que quelques représentations pour qu'elle vous rapporte plus de 1,200 fr., ou elle est mauvaise, et comment avez-vous le courage de demander 1,200 fr. pour un ouvrage qui ne les vaut pas?

Mais ce langage n'était qu'une critique de la convention passée entre M. de Beaufort et l'Association des auteurs dramatiques, et il ne pouvait réussir qu'en attaquant la convention elle-même. Aussi la cour de Paris a repoussé et M. de Comberousse touchera ses 1,200 fr. et reprendra son manuscrit. Que les directeurs soient légers !

PETIT-JEAN.

Les pièces nouvelles et même les reprises ont manqué cette semaine dans les théâtres soumis à l'appréciation littéraire de M. Charles Monselet. Où il n'y a rien, la critique perd ses droits. Notre collaborateur rendra compte, la semaine prochaine, de la réouverture de l'Odéon et de celle du Vaudeville.

CHRONIQUE MUSICALE.

Ouverture du THÉATRE-LYRIQUE et des BOUFFES-PARISIENS. — SPECTACLE- DEBURAU : *I Pifferari*, saynète de M. de Jallais, musique de M. Nargeot.

Il faut connaître Paris et les lois de sa vie intellectuelle pour savoir dans quel état de marasme le plonge la *morte* de juillet et d'août. C'est à l'approche de ces semaines torrides, véritable carême de l'art, que tout ce qui a gazouillé durant l'hiver, qui du larynx, qui de l'anche, qui de la chanterelle, s'envole à grand renfort de locomotives, pour ne *rentrer* que quand il aura à la bise de souffler et à la pluie de tomber. Ceci est une tradition autant qu'un besoin; mais aussi c'est un usage, une monomanie : on dirait un coup monté. Seule, la critique, fidèle à son poste, la critique, qu'un séjour en Seine-et-Oise met en péril d'inexactitude, se ronge les flancs, compte des pauses et taille ses plumes, pendant l'hiver. De temps à autre, le début d'un chanteur, parfois la reprise d'un opéra oublié viennent lui marquer les rares pulsations du monde musical languissant; c'est de cette médiocre pâture qu'il faut se contenter en attendant mieux.

Voilà pourquoi nous saluons septembre qui nous ramène le Théâtre-Lyrique, avec son répertoire rétrospectif, et les Bouffes-Parisiens, avec Prad au, Léonce, et toutes les drôleries que vous savez.

Donc vivat! et merci de la bonne aubaine!

Ce n'est pas M. Carvalho qui serait homme à abandonner une mine d'or, si d'aventure une mine d'or se rencontrait sur son chemin, — et il a, ma foi, bien raison. — Or, sa Californie, à lui, s'appelle *les Noces de Figaro*, et c'est ce titre magique, irrésistible, qui s'étalait encore mercredi sur l'affiche de son théâtre. L'œuvre de Mozart avait déjà eu trente-deux représentations à grosses recettes, lorsque vint sonner l'heure des vacances lyriques. Aujourd'hui que la critique est conviée de nouveau à entendre la pièce et la partition, il ne lui est plus guère permis de peser les chances de réussite de l'une et de l'autre; elle n'a qu'à constater, elle ne peut juger.

Mais ne pourrait-on pas chercher à quelle cause attribuer le succès des *Noces de Figaro*, puisque succès il ya? Est ce bien la musique de Mozart que l'on va entendre, ou bien sont-ce les trois cantatrices qui l'interprètent, qui donnent à la caisse du théâtre un embonpoint tout particulier? Il nous est avis que Mozart n'avait pas ces qualités tapageuses, cette exubérance de sons si en faveur aujourd'hui; sa musique parle, en quelque sorte, le langage précieux du siècle poudré; elle a le ton d'exquise élégance, elle marivaude avec un succès incontestable. Ce ne sont que propos galants, plaisanteries de boudoir, et toutes ces finesses fussent peut-être restées dans l'ombre ou tout au moins dans le clair-obscur pour une bonne partie du public, si le talent de M^mes^ Ugalde, Duprez et Miolan n'était venu, pour ainsi dire, les *expliquer*.

— Chez M. Deburau, dont l'activité est vraiment miraculeuse, on vient de donner une partitionette de M. Nargeot, le chef d'orchestre des Variétés. Cela s'appelle *I Pifferari*, comme on dit *I Capuletti*, *I Puritani*, et c'est une histoire bien simple que celle imaginée par M. de Jallais pour servir de prétexte aux cascades de sa pièce. Mais, d'abord, savez-vous ce que c'est que les pifferari? Ce sont ces virtuoses ambulants que l'on rencontre par les rues de Paris superbement drapés dans des haillons où l'on reconnaît encore, malgré leurs déchirures, les formes et les couleurs du costume national romain. Ils apportent, pour faire concurrence à l'orgue de Barbarie, une collection de saltarelles et de tarentelles qui se jouent sur deux instruments à la fois, une musette, et, pour l'accompagner, une sorte de basson à deux pavillons, qui donne la pédale continue de la *tonique* et de la *dominante*. Ces hommes, à la face barbue, vous les avez à coup sûr rencontrés, et pour peu que vous vouliez aller, à l'ombre des Champs-Elysées, vous asseoir dans les stalles de M. Deburau, vous en retrouverez encore la caricature plaisante. Ceux-là ont nom Criquetti et Grassouilletto. Les voilà qu'ils chantent tarentelles et boleros sous une fenêtre fertile en décimes; or, il arrive un moment où l'auteur a jeté son dernier calembour, alors il voudrait nous faire croire que Criquetti n'est autre qu'un fils de Grassouilletto et de l'inconnue qui lance ses gros sous par-dessus le balcon.

La pièce est jouée par MM. Goby et Mortreuil; or, voici ce qui nous fut conté l'autre jour à ce sujet :

Il était environ dix heures du soir, lorsque (dimanche, je crois) deux individus singulièrement accoutrés se présentèrent à la barrière Montparnasse et firent mine d'entrer dans Paris. Leur allure effarée autant que deux énormes paquets qu'ils portaient sous le bras les signalèrent à la vigilance des employés de l'octroi; et une investigation commença bientôt. Les mains de la police douanière semblaient se multiplier pour sonder le labyrinthe de leurs poches; puis on procéda à un interrogatoire succinct.

— Où allez vous à cette heure-ci?... vous savez bien qu'on ne fait plus de tours sur la place publique une fois la nuit venue.

— Mais, monsieur, nous nous rendons aux Champs-Elysées, et comme nous n'avons pas trouvé de voiture.....

— Oh! la bonne plaisanterie!....

Et l'assistance de rire; et les deux inculpés d'improviser une plaidoirie qui tendait à démontrer qu'ils étaient MM. Goby et Mortreuil, pensionnaires du théâtre Deburau (c'étaient eux, en effet); qu'après avoir joué l'opérette *I Pifferari* au théâtre Montparnasse, ils allaient en donner une seconde représentation aux Champs-Elysées, et que, d'une part l'heure les pressant, de l'autre les fiacres se faisant remarquer par leur absence, ils s'étaient vus forcés de regagner à pied, et dans un costume de bateleur, le théâtre de l'avenue de Marigny, où déjà l'entr'acte prenait des proportions exagérées. Si le public de ce soir-là veut bien accepter l'anecdote comme une excuse ou au moins comme une légère compensation, nous en serons vraiment fort aise. ALBERT DE LASALLE.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **26**; dépôt dans chaque ville.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succ^r^, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du D^r^ CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9**. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **34**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54**.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

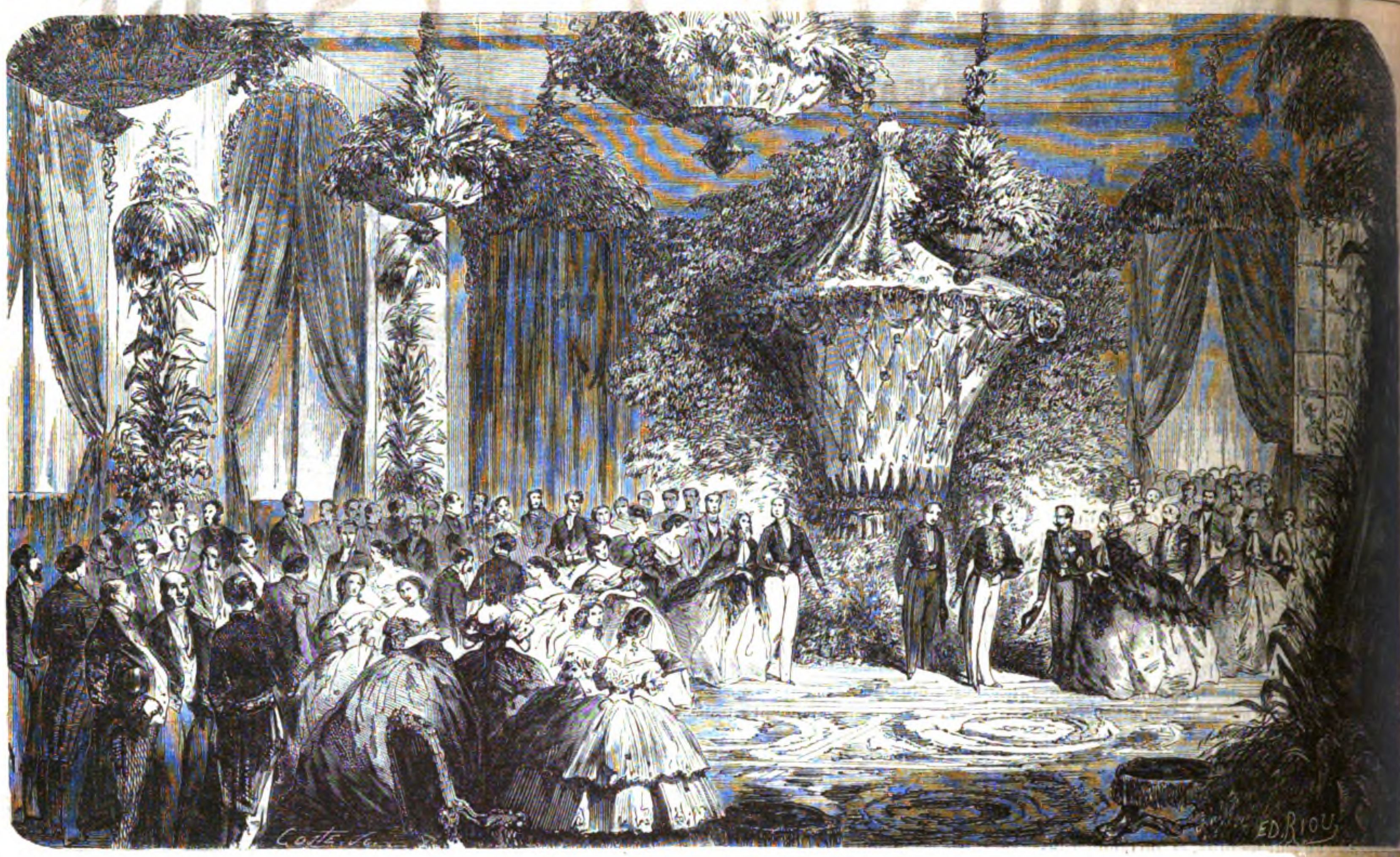
NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Les travaux de plantation d'arbres sur la place du Châtelet marchent rapidement, et trente-deux marronniers y sont déjà mis en place. On pousse en même temps avec toute la célérité possible les travaux d'ornementation de la fontaine du Palmier, dont la double vasque et le bassin circulaire sont près d'être terminés. On met en place en ce moment les blocs de pierre sur lesquels seront sculptés les quatre sphinx qui déverseront l'eau dans le bassin inférieur du monument. Chacun de ces blocs, qui sont en pierre extrêmement dure tirée des environs de Compiègne, ne pèse pas moins de quinze mille kilogrammes.

— Trois jeunes panthères ont été données à notre jardin zoologique par MM. Dervieu père et fils.

Deux ouvriers des mines de Gar-Rouban étant allés chasser, l'un d'eux fut inopinément assailli par une panthère, qui, d'un bond, s'élança sur lui, le renversa et lui fit de graves blessures. Son compagnon, accourant à ces cris, fit fuir la panthère, et relevant le malheureux blessé, le ramena à l'établissement des mines de Gar-Rouban, où de prompts secours lui furent portés.

En quittant le lieu où cet événement venait de se passer, ils remarquèrent que de jeunes panthères sortaient de la tanière d'où la mère s'était élancée sur eux. Ils en firent part aux autres ouvriers, dont plusieurs s'armèrent immédiatement et parvinrent à s'emparer de trois jeunes panthères, qui étaient nées depuis quatre ou cinq jours à peine. Elles furent offertes à M. Dervieu fils, et à force de soins on est parvenu à les sauver et à les amener ici en bon état. Elles ont maintenant trois mois et sont bien apprivoisées.



Décoration de la gare de Laval lors du passage de Leurs Majestés impériales. (Page 154.)

— On lit dans la *Gironde* :

Mmes X... et Z..., deux charmantes baigneuses, habitaient en commun, à Arcachon, une délicieuse petite villa, pendant que leurs maris vaquaient à Bordeaux aux affaires de la communauté. Le jour, elles se baignaient, brodaient et faisaient de la musique, car le piano a envahi les landes du bassin : on l'entend même dans la forêt. Le soir était consacré à la lecture : on donnait la préférence aux ouvrages qui traitaient de naufrages, de pirates et de corsaires.

Mme Z... est très-peureuse, elle l'avoue ; Mme X..., au contraire, est une émule de Jeanne d'Arc ; aussi faisait-elle constamment la guerre à la poltronnerie de son amie. Celle-ci, fatiguée d'entendre Mme X... vanter son courage et lui reprocher ses terreurs, éprouva le désir d'éprouver son amie. Profitant du moment où celle-ci était au bain, Mme Z... se munit d'une paire de bottes, les coiffe de guêtres de chasse et les glisse sous le lit de sa courageuse compagne

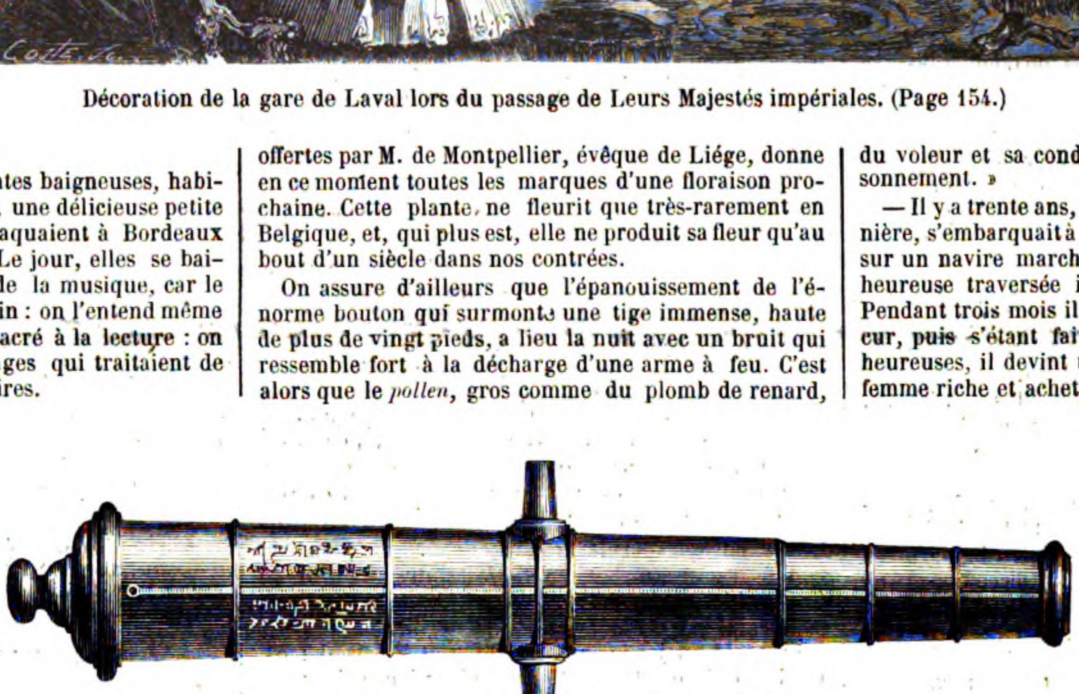
Le soir venu, la conversation reprend son cours ordinaire, et la peureuse Mme Z... affecte de ne vouloir parler que de voleurs et de brigands ; on se retire à l'heure habituelle : Mme Z... se plonge dans un fauteuil, attendant avec impatience le moment qui lui permettra de plaisanter son amie sur son courage factice.

Tout à coup, un horrible cri de frayeur retentit dans la villa ; la porte de l'appartement s'ouvre avec fracas, et Mme X... vient tomber évanouie dans les bras de son espiègle amie, qui, perdant à son tour la tête, appelle au secours de toute la force de ses poumons. On accourt ; Mme X... reprend ses sens, et raconte qu'avant de se coucher, elle a prudemment regardé sous le lit, et qu'un homme s'y tient blotti ; de là sa frayeur.

Mme Z... avoue en pleurant, à son amie, que c'est elle qui a voulu éprouver son courage ; elle veut lui expliquer son espièglerie, mais Mme X... ne lui en laisse pas le temps : furieuse, elle rentre dans son appartement, jette les malencontreuses bottes par la fenêtre, et, le jour venu, prend le train pour rentrer en ville. Mme Z... se mit aussitôt à sa poursuite pour lui faire accepter ses excuses. Aura-t-elle réussi ?

— Un phénomène végétal très-rare dans nos régions est à la veille de se produire au jardin botanique de Liége. Une des magnifiques plantes, l'*agave d'Amérique*, offertes par M. de Montpellier, évêque de Liége, donne en ce moment toutes les marques d'une floraison prochaine. Cette plante ne fleurit que très-rarement en Belgique, et, qui plus est, elle ne produit sa fleur qu'au bout d'un siècle dans nos contrées.

On assure d'ailleurs que l'épanouissement de l'énorme bouton qui surmonte une tige immense, haute de plus de vingt pieds, a lieu avec un bruit qui ressemble fort à la décharge d'une arme à feu. C'est alors que le *pollen*, gros comme du plomb de renard,



Pièce de canon chinoise envoyée en France par l'amiral Rigaud de Genouilly. (Page 154.)

se projette avec force dans toutes les directions qui avoisinent la plante et va féconder les plantes femelles des environs. Nul doute qu'un grand nombre de personnes se rendront au jardin botanique pour admirer ce phénomène.

— La police de Londres vient de faire un usage ingénieux de l'électricité comme moyen d'appréhender un voleur. Voici comment le *Daily-News* raconte cet exploit scientifique des agents de la sûreté générale en Angleterre :

« Plusieurs tentatives ayant eu lieu récemment pour voler le dépôt de la compagnie du télégraphe électrique, près la station de Shoreditch du chemin de fer des comtés de l'Est, on a employé un moyen ingénieux qui a amené la capture de l'un des voleurs, au moment où il cherchait à exécuter son projet de vol. Des fils cachés avaient été mis en communication avec une cloche placée dans le bureau de la station, de telle sorte qu'une personne venant à entrer dans les magasins où sont les approvisionnements, elle devait nécessairement déplacer un courant d'électricité qui traversait les fils et par là mettre la cloche en mouvement. M. Sach, employé du bureau du télégraphe, qui avait dirigé la disposition de ces moyens de surveillance, avait eu la précaution de s'entourer d'agents de police qui devaient se mettre à sa disposition aussitôt que l'alarme serait donnée. Ces mesures immédiates ont eu pour résultat, comme nous l'avons dit, l'arrestation du voleur et sa condamnation à trois mois d'emprisonnement. »

— Il y a trente ans, un Français, M. Paul de la Gironière, s'embarquait à Nantes, en qualité de chirurgien sur un navire marchand, *le Cultivateur*, et après une heureuse traversée il abordait aux îles Philippines. Pendant trois mois il vécut à Manille pauvre et obscur, puis s'étant fait connaître par quelques cures heureuses, il devint un médecin célèbre, épousa une femme riche et acheta une propriété immense située près de peuplades sauvages, les Tinguanès. Là, il fonda la colonie de Jala-Jala, qui prospéra très-vite. Au bout de quelques années M. de la Gironnière était le souverain absolu d'une petite principauté de quatre à cinq mille habitants auxquels il avait donné des lois et une organisation municipale calquée sur celle des communes de France avant la révolution. Après avoir vécu pendant dix ou douze ans à Jala-Jala, M. de la Gironnière se démit de son pouvoir et revint en France ; mais au bout de quelques années de séjour la nostalgie le prit, et il y a six mois il faisait voile de nouveau vers les Philippines. Une lettre parvenue en France ces jours-ci annonce que l'ancien roi de Jala a retrouvé sa colonie très-florissante et très-agrandie. Il a été accueilli par ses anciens sujets avec tant de bienveillance, qu'il a consenti à reprendre le sceptre administratif. La capitale de ce petit empire compte aujourd'hui deux mille huit cents habitants. »

A. V.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Hélas ! Hoche est mort bien jeune.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
…is et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 74.
11 Septembre 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Défilé des médaillés de Sainte-Hélène devant Leurs Majestés impériales, à Cherbourg. (Page 164.)

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Nous recevons de Bade une longue lettre qu'on nous prie de publier. Nous croyons devoir nous borner à un extrait :

« . . . Votre journal, monsieur, s'occupe volontiers des personnes et des choses du monde, et vous accueillez souvent la révélation de faits qui intéressent la vie sociale. Vous resteriez certainement dans ce mandat de confiance et de bon goût, en donnant place dans vos colonnes à ce qui se passe cette année, plus significativement que jamais, dans la société européenne qui s'éparpille au Rhin, et notamment à Bade.

» Nous voulons parler de la colonie oppressive et hautaine qu'y forme toute une nationalité, s'éloignant avec une affectation blessante des Français du meilleur monde, que bon nombre de ces étrangers sont pourtant très-flattés de rechercher, l'hiver, à Paris. Pour cette superbe émigration, on dirait, en vérité, que le reste du monde a le choléra-morbus, la peste, et qu'il le faut mettre en quarantaine! Ce sont des salons à part, des groupes à part, des places retenues à part, un *a parte* général, qui menace de causer le plus grand préjudice à l'établissement de Bade, sous tant d'autres rapports à bon droit recherché par les touristes de distinction. . . . .
. . . . »

Suivent les signatures, dont trois sont celles de personnes du meilleur du monde, et qui nous sont particulièrement connues. L'année badoise expire, l'excès dont on se plaint va donc forcément cesser.

~~~ Autre lettre :

« Monsieur,

» Voudriez-vous donner place à de curieuses anecdotes sur une industrie peu connue du peuple français, — très-utile pourtant à connaître, — et qui peut s'appeler : *Les entrepreneurs de successions?*

» Ce n'est peut-être pas fort clair ; je m'explique :

» Oui, monsieur, il y a à Paris une classe de gens, ex-gens de loi pour la plupart, mais n'ayant pas très-bien réussi dans la pratique de la profession la plus honorable, qui ont inventé ce qui suit :

» Ils guettent, veillent et surveillent tous les gens riches et sans enfants ou héritiers du premier degré.

» Avec une patience extrême et un ordre admirable, ils tiennent registre de tout ce qui concerne ces gens : noms, âge, demeure, fortune, alliances, parentés, relations, etc.

» Munis d'agents en province, ils trouvent le moyen de déterrer, dans les recoins où ils s'ignorent eux-mêmes, de pauvres gens du même nom, collatéraux éloignés plus ou moins vagues, quelquefois aussi très-directs, et ils les font figurer à la colonne voulue, au dossier du richard parisien.

» Puis, le jour où celui-ci meurt, un agent tombe à l'improviste chez le provincial et lui dit :

» — Voulez-vous hériter ?

» — Certainement!

» — Eh bien ! je suis votre homme !

» — Comment ça ?

» — C'est très-simple. Il est mort quelque part une personne dont vous êtes parent. Vous ne savez pas qui, vous ne savez pas où... vous ne le saurez jamais sans moi!

» — Achevez, je palpite !

» — Eh bien! donnez-moi la moitié, le tiers, le quart de l'héritage, et je vous révèle tout...

» On comprend bien que le pauvre diable qui, du sein de sa misère ou de sa médiocrité, entend parler d'héritage dont il n'avait pas la moindre idée, accepte avec ardeur un partage avec celui qui a découvert la mine ! On fait un acte : souvent, pour éviter de futures contestations, on donne, à la part promise, quelque motif plus légal que le réel, et l'industriel en matière de succession une fois sûr de son affaire, révèle tout, prend les papiers de l'héritier, et agit pour l'un et pour l'autre avec la rigueur d'un intéressé secret.

» Souvent il advient des procès à engager, soit contre le domaine, si l'on ne soupçonnait pas d'héritiers au mort, soit contre les institutions charitables, soit enfin contre des héritiers substitués. L'entrepreneur ne recule devant rien ; seulement, s'il doit entreprendre pareille campagne, il exige une part plus forte. Souvent, lorsque de pareilles affaires arrivent devant les tribunaux, les juges soupçonnent, devinent le trafic, et ces agents interlopes sont traités assez rigoureusement. Mais tous les héritages ne dégénèrent pas en contestations judiciaires, et, le plus souvent, c'est tout simplement affaire entre eux et les parties, qui se trouvent forcément leurs obligées. Il naît de ces circonstances des anecdotes curieuses, risibles, dont l'amusement et l'instruction du public peuvent faire leur profit. Si vous êtes disposé à en faire l'essai, je serai, monsieur, tout à vos ordres, à la suite de ce *rapport* adressé à votre compétence sur l'état des faits.

» Veuillez agréer, etc.

» V. CONSTANTIN. »

Vu et approuvé : J. L.

~~~ Autre lettre :

« Monsieur, je lis dans le *Nord* un article terminé par une croix, qui ne veut pas dire que c'est là que M. Albéric Second vient s'enterrer... au contraire! Dans cet article, votre spirituel co-chroniqueur raconte que MM. Louis Veuillot, Barbey d'Aurevilly et Granier de Cassagnac emploient tout l'argent qu'ils gagnent à l'*Univers catholique* et au *Réveil*, — deux journaux qui n'y vont pas de plume morte, comme vous savez, — à acheter des exemplaires du *Roi Voltaire*, un ouvrage de M. l'inspecteur général des musées départementaux (prononcez Arsène Houssaye), ouvrage qui a fort contrarié lesdits porte-plumes. Pourquoi ces acquisitions effrénées!

» M. Albéric II (le premier était duc de Spolète, et fut massacré par les Romains en l'an 925 de notre ère) assure que c'est pour aller les brûler la nuit dans la plaine Saint-Denis, et que lorsqu'une belle flamme d'enfer s'en élève, nos trois Voltairophobes, Arsénophobes... comme vous voudrez et comme je pourrai, se mettent à danser en rond autour de l'auto-da-fé, en poussant des cris sauvages. Je voudrais le croire pour le voir!

» Vous connaissez mieux que moi, monsieur, cette histoire (s. g. d. g.) des œuvres du vicomte d'Arlincourt. Les éditions s'épuisaient vite et le vicomte était transporté au septième ciel. C'est peut-être en y montant qu'un jour il passa par son grenier, et qu'il fut excessivement étonné d'y voir une sorte de ville bâtie en in-octavo. Il y avait la rue des *Ecorcheurs* et celle du *Brasseur-Roi*, l'impasse du *Renégat* et la place de l'*Herbagère*; je ne saurais en énumérer plus. « Grand Dieu ! » s'écria ce brave homme foudroyé par un trait de cruelle lumière, « mes éditions ! ! »

» C'est qu'en effet, pour flatter l'auteur dans sa manie, qui était la gloire, la vicomtesse, fort riche de son chef, achetait tout ce que fabriquait son époux, et l'entassait là. On dit que c'était la seconde fois que le grenier de la rue des Capucines s'emplissait, et qu'une première fois, faute d'avoir sous la main la mer profonde où s'immergent au besoin les livres *ad usum Delphini*, elle avait prié son architecte de faire un grand trou à la campagne, pour y enfouir ces œuvres pullulantes. Mais l'architecte avait eu l'idée plus drôle que voici : Chargé de construire dans le parc un petit pavillon solitaire, où le vicomte de lettres devait venir rêver, il entremêla dans sa maçonnerie les briques et les volumes, le tout soigneusement barbouillé de mortier et replâtré en guise de reliure... Si bien que pendant dix ans le légitime et légitimiste auteur de tant et trop de romans s'abrita et rêva à l'ombre protectrice de milliers de tomes de son *Solitaire*, d'*une Matinée de Charlemagne*, de la *Caroléide* et d'*Ipsiboé* gâchés dans la muraille... N'est-ce pas curieux ?

» Mais les critiques susnommés ne pouvaient avoir, au sujet de M. Arsène Houssaye, ces prodigues sollicitudes de vicomtesse. D'ailleurs le public était venu à flots avant eux, et n'avait presque rien laissé. Les critiques en question, s'ils font réellement ce que prétend M. Albéric Second, obéissent donc, non pas au désir de plaire à M. Houssaye, — mais bien au contraire à leur colère, à leur passion contre une œuvre qui a bruyamment réussi, — et l'on dit que, pour être venus trop tard, ils n'ont plus trouvé qu'un reste d'édition, que l'ancien directeur du Théâtre-Français était enchanté de voir disparaître, à ce point qu'il faillit la faire rentrer lui-même dans l'ombre. Car il vient de lancer la seconde édition fort revue, fort corrigée et fortement augmentée de son œuvre, avec documents nouveaux venus de tous côtés à l'adresse de l'ingénieux et courageux auteur. MM. Veuillot, de Cassagnac et d'Aurevilly achèteront-ils cette seconde édition, pour la brûler dans la plaine de *Montrouge?* Alors M. Houssaye ne manquera pas d'en faire paraître une troisième, et plus ils brûleront, et plus il éditera, corrigera, augmentera... et rira! Voilà ce que me suggère, monsieur, la note signée d'une croix dans le *Nord*, puisque c'est ainsi du Nord que nous vient la lumière sur le rapide épuisement de la première édition du *Roi Voltaire*.

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« NO BODY. »

~~~ Les journaux américains et anglais continuent à nous entretenir des transports d'allégresse que détermine, aux deux bouts du grand câble électrique, la réussite de ce merveilleux lien des continents et des esprits. Là-bas, ce sont des fêtes, des banquets, des feux d'artifice, des dithyrambes à pleins journaux! A Londres, toute la presse part aussi en étincelantes fusées, figurées par une myriade de points d'exclamation ou d'admiration!!!! Nous lisons enfin que chez nos voisins la mode s'en mêle, et qu'on vend par milliers, — pour épingles, broches, breloques, — des petits tronçons en or de câble anglo-américain et électrique...

Ce dernier mot étant l'objet d'une nouvelle faveur, par suite de cette longue réussite sous-marine, le commerce anglais, très-habile exploitateur de tous les courants de l'engouement national, s'est jeté dans ce courant électrique, et met l'électricité à tout. Les étalages d Oxford-Street sont encombrés d'objets imprévus, qui commencent à passer la Manche, et à s'exposer dans les succursales britanniques de la rue Castiglione, devenant à son tour très-électrique. Ce sont des peignes, des brosses à cheveux et à dents, des gants à frictions, des *sticks*, et mille autres objets usuels, tout cela électrique, et déclaré du plus grand bien pour la santé! Moyennant l'usage de ces divers engins, Oxford-Street, — dont un bout, vu le câble sous-marin, s'appelle désormais Castiglione-Street, — déclare qu'il n'y a plus de cheveux blancs ou tombants! plus de dents douloureuses ou gâtées! plus de maux d'oreilles! de rhumatismes, de cors aux pieds... plus rien! L'électricité va tout conjurer, tout emporter je ne sais où. — Par malheur, elle ne peut rien contre les prix excessifs des cartes de restaurateur.

Chez nous, on ne connaît pas d'enthousiasme pareil, malgré ce qu'on dit abusivement de la *furia francese*, hors de tout ce qui n'est pas l'abordage ou l'assaut. Nous sommes déjà trop blasés, et il faut désormais beaucoup de merveilles pour nous étonner un peu.

C'est ainsi que nous oublions bien vite ce dont nous nous sommes à peine aperçus au moment même; c'est-à-dire que c'est de notre sol, pour aller rejoindre une nouvelle France, — de Marseille à Alger, — qu'est parti le *premier* télégraphe sous-marin, et à travers quelles difficultés, grand Dieu! Ruptures réitérées, fonds insondables, montagnes et précipices à contourner au fond des eaux, doutes et sarcasmes des journaux, révolte des actionnaires et police correctionnelle... Car tandis que le pauvre ingénieur se consumait en efforts pleins de courage, de foi et de périls sur terre et sur mer, par là-bas, au milieu des écueils et des tempêtes, certains actionnaires, impatients devant les retards du miracle annoncé, suppliaient la magistrature d'infliger un peu de prison et beaucoup d'amende au pauvre Brett, suant sang et eau pour traverser la Méditerranée avec son *fil!*

Enfin tout s'est ajusté, soudé, transmis; après trois ans de patience, la première union de deux continents a eu lieu : la jeune Algérie a tendu sa main désarmée à la mère patrie... et la France a appris ce miracle avec l'indifférence, la froideur, qu'elle ne perd que s'il s'agit du mariage d'une lorette et d'un marquis, ou de quelque procès plein de noms propres et de scandale!

C'est ainsi que lorsque les Anglais et les Américains délirent pour des œuvres qui ne sont que l'imitation de celle qui unit Paris à Alger, à travers les îles de Corse et de Sardaigne, en France on peut assurer que bien des gens ignorent encore ou bien oublient que ce câble emporte et rapporte chaque jour cent avis, cent nouvelles, et que rien, — en dehors d'une bien légitime distinction gouvernementale, — n'a fêté ce miracle de l'ingénieur Brett... pas même quelque fête dans le jardin de M. Millaud, promoteur et banquier de ce câble trans-méditerranéen! Décidément, nous sommes ou bien indifférents, ou bien blasés.

~~~ Décidément Paris s'élève à une vertu dont on n'avait pas l'idée avant les réclames de MM. les directeurs de théâtres. Il n'est plus question que de tout ce qui contribue énergiquement à orner l'esprit et à former le cœur, et la plus large sinécure de Paris sera tout à l'heure la place d'examinateur au ministère d'Etat. Jugez-en :

« — Théâtre de la Gaîté : *les Crochets du Père Martin*, le plus grand succès qu'ait obtenu ce théâtre depuis dix ans! Œuvre dramatique des plus *morales*... etc.

» — Théâtre de l'Ambigu-Comique : On accourt voir le beau drame *les Fugitifs*, œuvre *morale*, touchante, etc.

» — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Jean Bart*. Jamais drame plus émouvant et plus *moral*... etc. »

Partout le même mot, comme un mot d'ordre. Il paraît que le goût du public, bien étudié par les entrepreneurs qui tiennent naturellement la marchandise littéraire la plus en vogue, est ardemment tourné vers les pièces morales, et qu'il lui faut de la morale en action. Nous attendons avec confiance divers autres *impressarii* qui ne peuvent manquer de se mettre
~~~

également au goût dominant du jour ; déjà on nous assure que le théâtre du Palais-Royal prépare une foule de Grassot, Hyacinthe, Ravel et Juliette Pelletier, convertis aux Berquinades, et que les *concerts de Paris* se disposent à placarder des affiches de polkas morales. C'est très-bien ; mais c'est assez drôle.

~~~ Nous entendons de tout côté élever des plaintes sur la cherté des restaurants de premier et de second ordre. Comme Bressant dans le *Verre d'eau*, nous ne nommons personne... mais nous accusons tout le monde. On nous cite des faits incroyables d'exagération et d'avidité ; on se croirait à Dieppe !

Le fait est que je défie un passant qui désire, dans certains restaurants du boulevard ou du Palais-Royal, la sortable réfection d'un potage, de deux plats, d'un dessert et d'une demi-bouteille de vin véritable, d'en sortir sans laisser une douzaine de francs... C'est insensé ! Une pêche, 2 francs, — un raisin, dito, — un siphon d'eau de Seltz, 1 franc : tout cela coûte 15 centimes au vendeur. Nous savons bien que les loyers sont chers... mais les restaurateurs seront bien avancés lorsqu'on fuira leurs tables? Bien des gens en sortent, non pas seulement vexés qu'on leur ait coupé la gorge, après leur avoir chargé l'estomac, — mais presque honteux de dépenser autant pour un repas mesquin, dont le prix nourrirait abondamment pour tout un jour une pauvre famille! Un de nos amis, pris l'autre jour dans un des traquenards du boulevard, et ayant dépensé *seize francs* pour un dîner tout simplement passable, était si furieux contre le traiteur, ou plutôt contre lui-même de s'être exposé à, que, voyant sur la chaussée un pauvre qui semblait n'avoir pas dîné du tout, il l'appela, et lui donna cent sous... en se disant :

« — Il faut que je me punisse de ma prodigalité égoïste... ça m'apprendra à dépenser seize francs pour dîner seul! »

Cette cherté de certains restaurants où allaient habituellement une foule d'hommes du monde, de célibataires ou de maris émancipés, détermine un nouveau courant. On va dîner à son cercle, où, pour six francs, on a un service surabondant. Que MM. les restaurateurs en renom y prennent donc garde, car le jour où ils n'auront plus à compter que sur les étrangers, leur loyer sera bien plus difficile à payer.

~~~ Un auteur dramatique réputé a un frère. Ce frère a fait de mauvaises affaires à la Bourse. Tout ce qu'il avait — et tout ce qu'il n'avait pas — y a passé...

Hier un confrère rencontre sur le boulevard l'auteur dramatique :

— Eh! mon cher, d'où sortez-vous donc? Il y a des semaines qu'on ne vous voit plus! Etiez-vous au Rhin? aux bains de mer? enfermé dans quelque joli chalet avec...

— J'étais enfermé chez moi...

— Avec elle?

— Oui, avec elle : ma besogne, ma corvée, ma tâche!... Je viens de passer cinq nuits consécutives... je dors deux ou trois heures le matin; j'en aurai comme cela pour je ne sais combien de temps, tout l'hiver... un an peut-être...

— Alors expliquez-moi...

— Bah! ça n'est pas intéressant! voilà une heure que je flâne, que je prends l'air, c'est assez! je rentre travailler... adieu!

Et sans vouloir en dire davantage, l'auteur dramatique, — qui porte un des trois ou quatre noms les plus ingénieux, les plus heureux, les plus laborieux de la jeune génération théâtrale, — s'échappa pour retourner s'atteler à sa plume!

Le mot de cette énigme, de labeur forcé, qu'il n'a pas voulu dire, le voici, nous le trahissons net : Notre auteur paye les dettes de son frère ; il a engagé sa signature pour une forte somme chez son agent, et il faut qu'il ait une douzaine d'actes joués cet hiver pour faire face à ces engagements pieux. Et pour y arriver, il a pris l'énergique parti qu'on voit, il a abandonné tous ses amis... même Elle!

~~~ Nous avons sous les yeux cette lettre d'un littérateur étranger demandant à un écrivain français autorisation de traduire un de ses nouveaux ouvrages. On jugera si notre confrère doit être ardent à se voir interprété par un *traduttore* si voisin d'être un *traditore* !

« Mon cher monsieur (ils ne se connaissent pas, mais c'est égal !), je reviens de voir dans ces jours mis dans les journals en francais un nouvel triomfe qui se dispose pour le bel pièce que le nouvel succès attend pour votre travail devant la publique Parisienne.

» Certainement combien connaissant, mon cher monsieur, la haute qualité qui vous met sur le terrain de l'art, à peine voyant les mots sous lesquels la mention allait dans les journals pour votre spécial triomfe, et gonnaissant comme je le gonnais les loys attentif contre la possession des travails sorti de l'esprit par les gouberneinent de d'eux nacions, je me dévoue à vous, et me retourne vite sur votre coté pour afin d'obtenir les licences disputables et sincères de votre bienveillance comme pour faire la traduction prochaine de la pièce comme a dit les journals ou la gloire vous compromet tant de profit bientôt !!

» Oui mon cher monsieur, c'est moi la première je me l'assure beaucoup, pour pouvoir traduire votre pièce transportable dans notre riche et élécant idiome.

» De même je me flate que vous serez assez de bonté pour m'a jeter bien un exemplaire envoyé à mon direction et empêchant aucun autre intrigant de traduire que moi pour vous et pour le bien publique, comme si je crois vous est posible.

» Je compte, mon cher monsieur que votre répons sera vite, et que vous serez bon accueil indulgent pour vouloir ne faire pas attention à les plusieurs fautes faciles d'orthographe dont il m'est impossible de m'en dispenser en traçant sur une langue que quoique je parle passablement n'est elle pas la mienne.

» Daignez agréer, mon cher monsieur, les choses que je pense pour vous avec assurance pour mon désir à vous flater.

» Avec respect

» D***

» Mettez l'adresse comme ça :

» A monsieur... »

Pourquoi pas « *A mon cher monsieur...* »

Inutile de dire que l'écrivain qui a reçu cette lettre se sent peu disposé à être lu par ce traducteur, de la façon dont il écrit.

~~~ Voilà un curieux procès qu'on a raison de faire.

Dans toute la Lombardie il ne se trouvait qu'un seul particulier qui possédât des œuvres de Rubens : c'étaient un portrait de femme et un zodiaque, deux peintures du plus haut mérite, et dont on parlait.

Leur propriétaire tombe malade et va mourir. Le confesseur arrive et déclare refuser l'absolution au moribond, s'il ne donne ordre qu'on brûle ces tableaux qu'il trouve inconvenants. Il est obéi... il absout... L'homme meurt. Aujourd'hui, le fils héritier poursuit le confesseur, pour avoir abusé de l'état du mourant et diminué la succession d'une valeur de 30,000 francs. Plaidée en France, cette cause, quelle que fût son issue, porterait des enseignements salutaires.

~~~ On annonce, pour le 14 octobre prochain et jours suivants, la reprise de la vente de la bibliothèque de M. Libri. Le second catalogue contient 5,608 numéros. On sait que tous ces livres sont des ouvrages rares ou curieux, et que M. Libri les avait choisis avec une grande sollicitude. C'est un rendez-vous donné aux bibliophiles.

~~~ Il n'est pas douteux, pour une classe de Parisiens bien informés, qu'il n'y ait à Paris tout un réseau d'informations occultes qui englobe la grande majorité des hôtels garnis, afin d'aviser certaines femmes aimables de l'arrivée des étrangers opulents. Un de nos amis qui vient de Constantinople, et qui se met parfois à la fenêtre, orné de ce *fez* rouge des beys et des pachas dont les voyageurs se font une coiffure de fantaisie, a évidemment été signalé comme un prince d'Orient aux personnes que ces arrivées préoccupent. Aussi ne se passe-t-il guère de jour qu'il ne reçoive quelques lettres signées de baronnes de *Sainte-Hermine* ou de *Sainte-Colombe* (doux emblèmes!) qui l'invitent à passer la soirée, à prendre le thé, à faire une petite partie, à entendre de la musique, à les accompagner au spectacle, etc. Il y aurait là-dessus mille histoires cocasses... dont nous ne promettons pas la suite au prochain numéro!

~~~ L'autre soir, ce mot a été dit au Café Anglais, à propos de quelqu'un que nous connaissons :

— Ce pauvre monsieur qui dîne là-bas dans le coin mourra dans l'année!

— Pourquoi?

— Ils sont treize à table!

— Comment? je ne vois que lui...

— Vous oubliez la douzaine d'huîtres!

~~~ Un riche étranger passe trois mois dans un hôtel garni de Paris, puis retourne dans son pays. Le soir même de son départ, un domestique de l'hôtel inspecte l'appartement abandonné, et trouve, derrière un canapé, un rouleau de lettres que l'étranger avait sans doute voulu emporter... mais qui, dans la confusion des préparatifs et dû pêle-mêle des objets, était tombé là, à son insu.

Le domestique ouvre... et voit des lettres de femme. Il y en avait seize, dont dix n'étaient pas destinés au *Manuel épistolaire*. Il les épèle, et, faute de bien comprendre, les montre au barbier de l'hôtel, un Figaro et demi. Celui-ci se régale du contenu, et, moyennant cent sous, emporte le lot. Pendant plusieurs jours, ces malheureuses lettres sont colportées çà et là, en haut, en bas, partout où l'on sait lire et où l'on veut rire...

Pendant ce temps-là, l'étranger arrive à Marseille, s'y arrête avant de s'embarquer, défait ses malles... et s'aperçoit de l'absence du précieux rouleau. Il prend l'express-train, arrive sur-le-champ à Paris, descend à son hôtel, et fait appeler la dame qui le dirige. Il explique l'affaire. Celle-ci est dans le vrai en déclarant qu'elle n'a rien vu, rien su... On appelle le domestique ; il nie d'abord ; on le menace, il résiste. On lui montre quelques louis : il avoue tout!

L'étranger court chez le barbier... Celui-ci, obligé de s'expliquer, supprime les allées et venues de la scabreuse correspondance parmi les curieux du quartier, mais déclare que toutes les lettres ont été remises par lui, le matin même, à un personnage très-honorable et très-connu, qui demeure dans les parages du quai Voltaire.

L'étranger y court. Le personnage est sorti ; il revient, ne peut le rejoindre de toute la journée, mais se met en faction, et le rencontre enfin le soir.

Il se nomme... Le nom suffit à expliquer le motif de la visite, de la recherche. Le personnage avait vu ce nom sur plusieurs adresses de ces périlleuses lettres. Voici ce qu'il raconta ; — nous dirons ensuite ce qu'il ne raconta pas.

« — Il y a quelques jours mon barbier, qui fait l'aimable pendant qu'il m'accommode, me raconta qu'il était en possession d'un paquet de lettres féminines et curieuses, oubliées par un voyageur dans un hôtel garni du quartier. Je pressentis quelque danger pour quelqu'un, des violations de secrets prêtes à tourner en scandale... ; je feignis la curiosité, et demandai à voir ces lettres ; il me les apporta ce matin...

» Je feignis des préoccupations, et lui dis de les laisser là. A peine fut-il dehors, que je regardai... ; je vis sur l'adresse de l'une d'elles le nom d'un étranger de distinction... ; je constatai une écriture féminine... ; je jetai toutes les lettres dans la cheminée avec une allumette enflammée... Si vous voulez bien, monsieur, passer avec moi dans ma chambre à coucher, vous verrez en monceau les cendres des secrets qui vous inquiètent! »

En effet, un tas de ces ombres noires de feuilles brûlées, sur lesquelles, avec une loupe, on eût encore pu saisir des traces d'écriture, figurait dans le fond du foyer vide. L'étranger agenouillé, plein d'émotion, reconnut sa chère correspondance incendiée, et la constatation opérée, ne craignant plus de disperser les atomes tombant en miettes, il trouva encore intacts quelques débris qu'il recueillit avec un soupir qu'on entendit... et une larme qu'on ne vit pas!

« — Monsieur le baron, — dit-il en se relevant, et tendant la main au personnage, — je n'ose remercier un homme comme vous qui a agi en galant homme! »

Il salua, sortit, et repartit le soir même pour un pays méridional.

Mais ce qu'il ne sut pas, c'est que, par un de ces hasards qui sont aussi fréquents dans la vie réelle que dans les romans, le personnage dont il s'agit connaissait parfaitement la dame qui, un jour plus tard, pouvait être effroyablement compromise, — qu'il connaissait aussi fort bien son écriture, — qu'il avait sur-le-champ reconnu cette écriture sur la seule chose qu'il eût lue : l'adresse d'une des lettres, — et qu'édifié sur la nature de leur contenu, il les avait sur-le-champ brûlées, comme il vient d'être dit!

Sans doute son premier mouvement avait été de les renvoyer à la dame... « Mais — pensa-t-il — en les renvoyant, même d'une façon anonyme, je lui envoie aussi l'angoisse de savoir que quelqu'un a vu ces lettres... et comment supposera-t-elle qu'elles sont sorties des mains de celui auquel elles étaient adressées? »

Le mieux était donc de tout brûler, car, avec leur flamme, devait aussi s'éteindre toute chance d'inquiétude pour celle qui, par bonheur, n'est connue que sous un nom de tendresse par le valet d'auberge, le barbier et les vingt voisins auxquels le gaillard a montré la correspondance...

Maintenant, plus qu'un mot.

Nous déclarons ne pas connaître la dame ; mais elle est d'un monde où ce journal circule. Elle peut tout comprendre..., et elle saura quelle gratitude mérite le personnage dont nous sommes prêt à communiquer le nom... si on croit avoir à remercier celui qui sait tout — sans avoir rien voulu lire !

JULES LECOMTE.

Chronique de la province et de l'étranger.

On ne demande à l'écho que de la fidélité ; ce n'est pas lui qui crée les vibrations de sa sonorité, il les répercute ; il ne parle pas, il répète. Or, la chronique est un écho.

C'est là le motif pour lequel elle vous parlera encore aujourd'hui du voyage de l'empereur en Normandie et en Bretagne.

Notre première gravure en reproduit un des plus saisissants épisodes. C'est le défilé des médaillés de Sainte-Hélène devant la tribune impériale immédiatement après l'inauguration de la statue équestre de Napoléon Ier à Cherbourg.

∴

Parmi ces décorés se trouvait un curé du pays, beau vieillard aux traits ouverts et sereins, à l'extérieur le plus digne.

Un général, et, selon notre narrateur, un des aides de camp de l'empereur, il n'a pas osé cependant nous l'affirmer, s'étant approché du digne prêtre, lui adressa quelques questions avec l'intérêt sympathique qu'inspirait son air vénérable. Ces questions avaient trait à l'époque de l'empire durant laquelle il avait servi, et aux campagnes qu'il avait faites.

Les réponses avaient été simples et modestes, comme celles de ces braves pour qui les actions les plus héroïques sont si naturelles, qu'ils n'y voient que le strict accomplissement du devoir.

— Ah ! vous avez fait les campagnes de 1812 et 1813 en Espagne, lui dit le général ; y auriez-vous, par hasard, connu le colonel Duméril ?

Le général Mac-Mahon, commandant supérieur des forces militaires en Algérie. (Page 167.)

— Le colonel Duméril ? non... mais j'y ai parfaitement connu un capitaine de dragons portant ce nom : Jacques Duméril...

— Jacques Duméril, capitaine de dragons... c'était bien lui !...

— Et d'autant mieux connu qu'il était le capitaine de ma compagnie... Un excellent officier d'ailleurs et droit comme la lame de son épée... Et qu'est-il devenu, mon général ? J'apprendrais avec d'autant plus de plaisir qu'il jouit du bonheur qu'il méritait si bien, que je ne serais pas sans y être pour quelque chose... car le hasard voulut que le lendemain de notre dernière bataille de Vittoria j'eus l'occasion de lui rendre un assez important service.

— Le lendemain de la bataille de Vittoria ! mais ce fut ce jour, je me rappelle, qu'il reçut une balle dans les reins...

— Qui le renversa à terre au moment où notre compagnie était rejetée en arrière par la charge d'un escadron portugais.

— Oh ! je lui ai entendu raconter vingt fois avec enthousiasme l'ardeur avec laquelle six de ses cavaliers s'étaient élancés à son secours au milieu même des rangs ennemis ; avec quelle vigueur et quelle audace un de ses dragons dont il ne manquait jamais même de citer le nom ; le dragon... attendez... le dragon Pierre Lebredonchel, l'avait alors pris sur ses arçons, et comment, jouant de la lame, ces intrépides cavaliers s'étaient fait une trouée dans les rangs portugais pour rejoindre leur corps.

L'œil du digne prêtre étoilait ce souvenir.

— Vous devez avoir eu connaissance de ce fait d'armes, *reprit* son interlocuteur.

— D'autant plus, mon général, que j'étais un de ces six cavaliers.

Nouveau Casino. Mât de gymnastique. Bureau de recette, seul bâtiment épargné.

Incendie de l'établissement de bains de Fécamp, croquis de M. Morel-Fatio. (Page 166.)

Courses de 1858, à Saint-Malo. — Grand derby de l'Ouest.

— Vraiment! Alors vous pouvez me dire ce qu'est devenu ce Lebredonchel.

— Parfaitement...

— Eh bien?...

— Il est devant vous.

— Vous seriez...

— L'abbé Lebredonchel.

— Est-ce bien possible? le colonel Duméril vous disait mort...

— Il a pu le croire... car ayant été blessé quelques jours après lui, je fus porté à l'ambulance dans un état presque désespéré, et bientôt après évacué sur la France, où ma blessure me valut une pension de retraite et mon renvoi dans mes foyers.

— Eh bien! monsieur l'abbé, si le colonel Duméril a emporté, en mourant, un regret, c'est de n'avoir pu vous exprimer sa reconnaissance de votre dévouement héroïque Et tenez, en vous tendant en ce moment une main cordiale en son nom, je suis sûr qu'il y applaudit du haut du ciel.

Et pendant que la main du prêtre et celle du général se tenaient affectueusement serrées:

— Votre belle conduite, continua celui-ci, mérite mieux qu'une pension de retraite; la récompense à laquelle vous avez droit, c'est moi qui me charge de vous la faire obtenir.

On ne doute pas dans le pays que cette récompense ne soit la croix de la Légion d'honneur.

∴

Plusieurs ecclésiastiques viennent du reste de recevoir cette haute distinction. Nous citerons M. Bobée, curé d'Yvetot, en qui ont été décorées la charité et les vertus sacerdotales.

Cette nouvelle a été accueillie par la joie unanime des populations dont il est le pasteur. Les muses locales se sont mises de la partie et lui ont offert de leurs mains païennes, non l'encens bénit, mais celui... de leurs fleurs de rhétorique; encens, par exemple, où domine généralement le benjoin un peu fade du calembour.

Voici un échantillon de cette poésie du cru :

En apprenant la récompense
Donnée au bon pasteur près de qui l'indigence
N'a jamais manqué de soutien,
Tout le monde répète : « Il la méritait bien! »

Aussi, quand on verra briller sur son étole
Le noble cordon de l'honneur,
Chacun dira : « Sur ma parole,
Ce *ruban*-là n'est pas de la *faveur!*

Que vous disais-je?

∴

Mais revenons à Cherbourg pour dire adieu à ses fêtes par un dernier souvenir.

— Croyez-vous, me disait une des lionnes de nos élégances parisiennes, qui était allée à ce premier rendez-vous des pérégrinations estivales faire exhibition des toilettes dont elle éblouit en ce moment Spa et Hombourg, croyez-vous que nos petits chapeaux avec leurs garnitures de fleurs et de guipure, nos robes à double jupe et à falbalas, voire même nos bracelets et nos parures, fissent un grand effet auprès de la grâce étrange et de la splendeur des costumes normands.

Vous vous tromperiez, et vous vous tromperiez gravement, je vous le déclare en toute modestie. Je fais mieux, je vous en prends pour juge.

Je n'ai pas besoin, je suppose, de vous décrire nos toilettes... vous les avez sous les yeux; pour la toilette normande que je veux placer en parallèle, la voici:

Disons d'abord qu'elle était portée par une de ces belles jeunes femmes cotentinoises dont la nature fraîche et puissante semble animée de toute l'activité vitale de leurs plantureux herbages. Sa taille élevée et souple, quoique opulente, offrait, malgré ce développement musculaire, une très-remarquable distinction.

Voici maintenant sa mise : une robe de soie de nuance lilas tendre, à corsage demi-décolleté, laissant voir un cou d'une blancheur qui défiait toutes les comparaisons poétiques: plumes de cygne, pétales de lys, neige immaculée des montagnes. Un fichu de dentelle noire, rattaché derrière la taille, faisait valoir cette splendide blancheur.

La jupe courte laissait voir l'extrémité d'une jambe gracieusement musclée, portant souliers à boucles de diamants et bas de soie à coins brodés d'or.

Ce n'était point là cependant la partie la plus pittoresque de son costume. Sa coiffe, immense papillon aux ailes diaphanes et fleuries, était formée d'un point d'Angleterre d'une suprême richesse et d'un goût parfait, une épingle, offrant une grosse améthyste, entourée de diamants, attachait sur le devant le large ruban lilas qui allait s'épanouir en nœud au-dessous de la nuque.

Deux mètres de jazeron d'or de Venise, formant dix tours à son cou, laissaient pendre sur sa poitrine une grosse croix en diamants comme ses longues boucles d'oreilles de forme normande.

Que pensez-vous de cette toilette dont la richesse, je dois le dire, semblait en parfaite harmonie avec cette opulente cultivatrice restée fidèle, malgré sa fortune, à toutes les traditions de son costume national?

Croyez-vous maintenant que nos bibis fussent bien fiers et nos crinolines bien triomphantes devant ces splendeurs villageoises, où brillait une rosée de diamants qu'un notaire cherbourgeois, très-compétent, estimait à 50,000 francs?

Si je ne répondis pas, ce fut par galanterie, car je sentais que je commençais à partager son avis.

Nous pourrions grossir notre glane d'anecdotes sur les places et dans les landes bretonnes; mais, comme dit Horace :

..... *Est modum in rebus*.....

Il faut de la modération en tout. Si nous allons en Bretagne, que ce soit donc pour y voir et non pour y écouter.

∴

Ce sont ses ports qui appellent aujourd'hui les promeneurs. Les bains de mer multiplient leurs solennités et leurs fêtes pour retenir les baigneurs, à qui le souffle tour à tour humide et frigide des vents d'ouest commence à murmurer d'autres conseils, et ceux-ci se hâtent de jouir de leurs derniers plaisirs. Saint-Malo vient d'avoir ses courses, si pittoresques par la nature même de l'hippodrome qu'elle ouvre à ses coureurs. Son turf est le sable des grèves où la mer, roulant l'écume bouillonnante de ses lames, vient disputer la piste au sabot des chevaux. On se fera, du reste, une idée exacte de ces courses par notre gravure, qui n'en représente pas seulement le steeple-chase, mais qui en reproduit encore le site étrange, jolie petite baie que la côte embrasse de sa plage gracieuse et que l'île où repose Châteaubriand domine de son morne, frais comme une terre vierge et riant comme un berceau.

∴

Tout n'est pas fête cependant sur nos plages occidentales. Fécamp vient de voir l'établissement de bains, dont elle était si fière, cet élégant palais en bois peint qu'elle avait inauguré avec tant de solennité, disparaître dans les flammes et s'évanouir en fumée. Quelle a été la cause de cette catastrophe? On l'ignore. Les foyers avaient été éteints avec une rigoureuse prudence, lorsque l'incendie éclata dans une des cuisines de l'établissement; on s'imagine aisément avec quelle rapidité les flammes envahirent et enveloppèrent un édifice formé d'éléments aussi combustibles. (Page 164.)

Il est vrai que les bâtiments étaient assurés. Comme le phénix, ils sortiront plus brillants de leurs cendres. En attendant, beaucoup des baigneurs sont allés danser, valser et polker dans les villes voisines, qui se sont empressées de leur ouvrir les asiles hospitaliers de leurs casinos.

∴

Cet éclat et ce mouvement qui, depuis un mois, animent nos départements occidentaux, n'ont pas découragé nos villes de l'Est; quelques-unes de celles qui n'ont pas, comme Bagnères, leur cursal ou leur casino pour attirer la foule, n'ont pas renoncé pour cela à appeler des visiteurs. Dijon a voulu avoir, comme Rennes, comme Laval, comme Lille, sa fête historique. C'est le 15 août qu'elle a choisi pour évoquer les souvenirs d'un des grands jours ou plutôt des jours célèbres de son passé : l'entrée solennelle de Philippe de Bourgogne et d'Isabelle de Bavière dans ses murs.

Nous n'essayerons pas de tracer une esquisse de ce cortége, d'énumérer ses chevaliers et ses pages, ses sonneurs de trompe et ses bannerets; c'est là une de ces scènes multiples et mouvantes que l'on ne lit jamais dès qu'on peut les voir, et nos lecteurs peuvent la contempler; notre illustration en offre tout le mouvement et toute la pompe dans leur ensemble synoptique.

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Dix heures sonnèrent à la pendule. Toutes les Bibles furent fermées. La jolie petite blonde entonna d'une voix suraiguë et remarquablement nazillarde un psaume en langue vulgaire. Les Manby se mirent sur leurs pieds, tandis que J. B Robertson, Rosalba Robertson, Arabella Robertson, Dorothy Jones et Propertia Manby détournaient la tête en se bouchant les oreilles.

La gouvernante, ouaille du dissident Logan, dut se borner, en raison de sa position dépendante, à mettre sa Bible au-devant de ses yeux.

Le psaume étant achevé, M. Arthur Manby prononça une courte allocution, puis les portes de la salle à manger s'ouvrirent. Mon petit voisin l'Irlandais me dit :

— Je m'appelle Owen Connor de mon nom. Si vous trouvez que je sois un bon vivant, nous causerons encore ensemble.

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 juillet et 4 septembre.

Positivement, la frugalité de ce repas du dimanche soir m'édifia. Je croyais savoir que les Anglais sont une race gourmande à l'excès. En voyant les poissons salés et les laitages qui couvraient la table, je pensai :

— Ils ont bien raison, ceux qui prétendent que les peuples protestants sont plus religieux que nous!

— Patience! me dit à l'oreille ce petit coquin de Connor.

Il avait lu ma pensée intime sur ma figure.

Je fus placé à côté de M. Manby le père, qui eut la bonté de me traiter selon les meilleures lois de l'hospitalité. Nelson, Paulus et George vinrent tour à tour m'offrir le doigt. Nelson alla jusqu'à me dire que j'étais le bienvenu dans la maison. Dès ce premier moment, je me sentis porté vers lui d'une très-sincère et très-réelle sympathie.

A ce repas, chacun fut d'une sobriété exemplaire. Vers onze heures et demie, les dames se levèrent et miss Propertia Manby donna l'ordre de porter chez elle trois bouteilles de rhum et une demi-douzaine de flacons de Madère, parce que c'était à son tour d'offrir le thé.

Les dames une fois parties, on enleva tout ce qui était sur la table. On mit une nappe à thé en toile écrue d'une merveilleuse finesse. Au centre fut posé en grande cérémonie un immense plat de lard rouge bouilli, flanqué de quatre boîtes à kari. A droite et à gauche, deux théières escortées de leurs accessoires fumèrent. Devant chacun de nous, une bouteille de Porto fut plantée, avec un flacon de rhum en vedette. Çà et là il y eut quelques pots de porter, pour les amateurs.

On apporta d'excellents cigares dans leurs boîtes authentiques, des huîtres grasses dans des seaux d'argent et du skilton taillé en allumettes sur des feuilles de vigne.

Puis les domestiques se retirèrent.

Je ne sais pas ce qui eut lieu chez miss Propertia, bourreau des évêques; j'ignore ce qui advint des spiritueux portés dans le gynécée britannique. Je vous rendrai compte seulement de ce que je vis.

Pauvre Hélène! nous sommes loin de nos amours! Faut-il vous apprendre, pour réveiller votre attention, que le mari futur de la femme au masque de plâtre était là? Faut-il vous dire que mon cœur battait au choc de je ne sais quels pressentiments inouïs en contemplant la blanche et sereine figure de ce jeune homme, beau comme les anges, au milieu des préparatifs de cette épaisse et sombre bombance?

V

Mon ami Nelson. — Ma vie change.

Hélène, je ne veux pas défendre nos ivrognes français. Souvenez-vous pourtant du vieux jardinier de notre oncle. Quelle désopilante gaieté! quel feu! quelle philosophie! Et qu'il était beau quand il portait sa pièce blanche au tronc de M. le curé pour expier son péché d'habitude!

L'ivresse anglaise est un deuil. Bacchus britannique a fait la gageure de ne jamais rire. Il se noie de parti pris dans le vin. Il tombe mort sans avoir pu secouer son obscène tristesse.

Je les ai vus dans leurs maisons et dans leurs rues, dans leurs châteaux et au fond de ces gouffres ardents

*
* *

Puisque nous avons touché barre à Paris, arrêtons-nous-y quelques instants, ne fût-ce que pour constater la visite que l'empereur, aussitôt son retour à Saint-Cloud, est venu faire à ses monuments.

Paris est dans une de ces époques climatériques où les cités se renouvellent comme les êtres animés. La chrysalide de pierres et de tuiles opère chaque jour plus complétement sa transfiguration splendide. On ne peut pas le quitter quelques jours sans trouver quelques-uns de ses aspects changés, sans que l'éclatant papillon ne montre plus visiblement quelque part l'émail de son corset ou le riche tissu de ses ailes.

Un des points où ce changement continu a été le plus frappant dans ces derniers temps, est incontestablement le Château-d'Eau, dont la place élargie a pour limite, au nord, les lignes architecturales d'une immense caserne qui est presque un palais.

On sait que, parmi les divers projets d'embellissement pour la capitale qui, sur sa demande, avaient été soumis à l'empereur, figurait en première ligne l'érection de fontaines monumentales sur les places publiques qui reliaient la ligne des boulevards.

La place de la Bastille, l'esplanade de Bondy et la place de la Concorde en étaient les points principaux.

Un éléphant colossal devait orner le centre de la première, un château d'eau celui de la seconde; la dernière enfin devait recevoir cinq vastes fontaines supportant des groupes de nymphes et de fleurs.

C'était une pensée heureuse de compléter cette longue promenade qui, avec ses lignes d'arbres séculaires, alors dans toute leur beauté, et ses magasins fastueux où brillaient déjà toutes les splendeurs des arts industriels, était déjà un des plus beaux cours du monde, par une décoration qui s'harmoniait si heureusement avec son caractère paysagiste et monumental.

Ces eaux s'élançant en jets et s'épanchant en nappes étaient l'accompagnement naturel, nous dirons presque le complément nécessaire de ses longues allées ombreuses comme les avenues des plus beaux châteaux.

Ces bassins, ces bosquets et ces statues de marbre en complétaient l'harmonie en rattachant cette décoration naturelle aux élégants hôtels et aux riches magasins qui en formaient la partie architecturale.

Le château d'eau de l'esplanade de Bondy fut seul exécuté. Ses larges et lourdes assises avec leurs lions au repos étaient une conception malheureuse. L'ensemble en était sans caractère comme sans relief. Le peu de développement de la place où il avait été construit contribuait encore à lui donner une lourdeur que ne peut aviver le mouvement des eaux.

Ce qui manquait à cette vaste fontaine, inaugurée le 15 août 1811, c'était l'élévation et l'espace. Elle a obtenu l'un, espérons que l'autre ne lui échappera pas. (Page 168.)

*
* *

Un événement important a signalé le retour de l'empereur; le gouvernement général de l'Algérie est supprimé. Le maréchal qui en était revêtu est remplacé par un commandant général des forces françaises de terre et de mer dans le nord de l'Afrique. Un décret impérial investit de ces pouvoirs le général Mac Mahon, dont la réputation militaire, née sur ce sol d'Afrique, dans ces montagnes de la Kabylie où il a planté deux fois nos aigles, ne devait s'épanouir dans tout son rayonnement que sur les murs de Malakoff. (Page 164.)

Ce fut là que, communiquant à tous cette audace fulgurante devant qui, obstacles et dangers, tout s'évanouit, mais resté froid et calme comme le noyau solaire dans sa photosphère rayonnante, il prononça un des plus grands mots qu'ait recueillis l'histoire; il eut un de ces mouvements sublimes qui révèlent la nature des héros.

La redoute capitale était enlevée : quinze mille Français, franchissant comme un flot tout le front de la dernière parallèle, inondant, comblant les fossés, battant les escarpes, pénétrant par les embrasures, déferlant par-dessus les épaulements, avaient envahi cette place d'armes. Le Russe avait en vain opposé la furie du désespoir à cette impétuosité irrésistible. Culbuté, balayé par ce choc écrasant, il avait été rejeté hors de ses fortifications, dont nos soldats victorieux occupaient la gorge.

Un aide de camp, tout hors d'haleine, aborde le général Mac Mahon en ce moment.

— Vous n'avez que le temps de faire retirer les troupes, général, lui dit il, le fort est miné.

— Evacuer cette redoute, qui est Sébastopol même!...

Et, à cette exclamation que compléta un sourire indigné, il ajouta :

— Pas un mot! notre poste est ici! mais allez prévenir le général commandant, qu'il tienne des forces prêtes à couronner l'entonnoir.

Voilà un couronnement d'entonnoir qui vaut bien, à coup sûr, tous les « qu'il mourût » du grand Corneille.

*
* *

Nous avons parlé des arts, nous parlons du monde militaire; disons quelques mots de celui des lettres, bien calme et bien silencieux dans cet instant. Les jours caniculaires ont eu leur innovation. La féerie, réservée par sa nature même aux scènes de premier ordre, et que l'on semblait ne supporter que par tolérance sur les grands théâtres du boulevard, vient de s'emparer des salles les plus humbles. Le Palais-Royal a eu la sienne, et voilà le théâtre des Variétés qui doit à une de ces compositions fantastiques un succès qui lui fait oublier que la brise, toute chargée de l'arome des fruits, circule dans un ciel sans nuage, que la perdrix glousse, que la caille chante dans les guérets, que la vendange enfin va commencer dans tous les pays voisins. (Page 167.)

Il est vrai que ce théâtre a fait briller une telle constellation de jeunes femmes gracieuses et charmantes, que le public est accouru moins, sans nul doute, pour admirer les ingénieuses combinaisons des décors, que pour contempler toutes les étoiles fixes ou filantes de ce petit coin du ciel de l'art.

*
* *

Voilà la féerie dans la sphère de l'imagination, un rêve de ces nuits d'été qui s'en vont; voici la féerie dans la vie réelle.

Sur les hauteurs du faubourg Saint-Germain, au milieu de ce réseau de ruelles étroites qui s'enchevêtrent au delà de la place de la Croix-Rouge, se trouve une petite rue étroite, tortueuse, irrégulière, froide en été, boueuse en hiver, et dans cette rue, au quatrième étage, le dernier de la maison, une des fenêtres de mansardes les plus fraîches, les plus riantes, les plus poétiques que puisse rêver un poëte. Tout un fouillis de réséda flottant et de capucine grimpante, tendrement enlacée aux pampres de pois de senteur. Et au milieu de l'encadrement pittoresque formé par cette verdure et ces fleurs, un oiseau chanteur, un serin dans sa cage.

Or, il y a eu un an dans les premiers jours du printemps dernier, une fraîche figure de jeune fille apparut un matin tout éplorée à cette fenêtre. Ses grands yeux bleus, voilés de larmes, suivaient anxieusement un jeune oiseau voletant de saillie en saillie et allant s'héberger enfin en plein soleil sur une fenêtre, au second étage d'un hôtel en face. La cage de la mansarde était vide.

La jeune fille ne perdit pas tout espoir... quelques minutes après, elle pénétrait dans l'hôtel, puis dans l'appartement, sur la fenêtre duquel s'était remisé le fugitif, et obtenait du propriétaire, vieux médecin, la permission de s'emparer de son cher prisonnier.

Fut elle heureuse quand elle sentit le petit corps de l'oiseau palpiter sous ses doigts!

— Voilà un serin bien aimé, lui dit le maître de la maison avec le plus bienveillant sourire.

— Il faut bien, monsieur...

— Douce obligation!

— Dame!... une petite bête comme cela, c'est encore une charge... mais aussi c'est une des joies de la maison.

Et après un gracieux et modeste remerciment, elle disparut laissant son hôte d'un instant tout rêveur à la pensée de l'existence singulière que lui révélaient ces quelques mots: Un petit oiseau!... une charge... et des joies dans une telle vie!

Cela piqua sa curiosité, il avait vu la jeune fille rentrer dans la maison voisine. Il fit prendre des informations.

C'était une jeune couturière dont le travail suffisait aux besoins d'une mère grabataire depuis plusieurs années. Quel travail pourtant: des chemises de confection qui lui étaient payées soixante-quinze centimes pièce Pour gagner un franc cinquante il lui fallait travailler de dix-sept à dix-huit heures.

---

qu'ils appellent les palais du gin (*Gin palace*). L'orgie, chez eux, a toujours goût de cérémonie mortuaire. Ils ne se grisent pas, ils se suicident froidement et de mauvaise humeur.

Les uns se jetèrent sur les huîtres grasses, les autres attaquèrent la gamelle de lard rouge.

— Monsieur Charles, me dit le vieux Manby, je bois avec vous.

Ce singe d'Irlandais, Owen Connor, qui s'était assis auprès de moi, emplit aussitôt mon verre. Ce sont des rasades insensées. Il faut les avaler d'un trait ou se résoudre à passer pour un être grossier, ignorant les lois les plus élémentaires de la politesse. Je bus mon verre de Porto à la satisfaction de M. Manby, qui me salua en remplissant de nouveau le sien. Je n'étais pas encore remis de mon effort, lorsque l'honorable J. R. Robertson me fit signe et me dit de sa voix cassée :

— Jeune gentleman, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi?

Owen mit du vin jusqu'aux bords de mon verre. Je bus encore, — mais la nausée me venait déjà. Le fumet du lard rouge m'asphyxiait. Les huîtres grasses me donnaient envie de repasser incontinent le détroit. Je sentis les cheveux crépus d'Owen qui caressaient ma joue. Il me glissa tout bas à l'oreille :

— Je ne ferais pas cela pour un Anglais. Vous m'avez l'air d'un joli garçon, et j'ai pitié de vous, car ils vont vous étouffer... Tenez-vous bien : je boirai votre verre plein chaque fois qu'on vous provoquera et vous montrerez mon verre vide.

Verte Irlande! belle et malheureuse terre! Hélène, voilà ce qu'un pauvre Irlandais fit pour votre bon ami!

Nous étions une douzaine d'hommes; outre les membres de la famille, les principaux employés de la maison avaient place autour de la table. Nelson, Paulus et Georges me demandèrent à boire avec moi; je voulus vider loyalement mon verre pour ce magnifique Nelson, mais Owen engloutit les rasades destinées aux deux autres frères.

Puis ce fut le tour de M. Saunders, de M. Caxton, de M. Harringby, de M. Macdonald. Tous répétèrent poliment la formule : Monsieur Charles, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi? Tous eurent lieu d'être contents, car cet Owen Connor était une belle nature très-puissamment absorbante. Il buvait comme un madrépore. Tout en me rendant service, il se donnait du bon temps. Par intervalle, je l'examinais du coin de l'œil. Je vis la joie naître et grandir sur sa face terreuse. *Begorraw! Arraw! Mushawach!* Il y allait de bon cœur!

Vers minuit et demi, le lard rouge et les huîtres étaient engloutis. M. Arthur Manby, tout pâle, chancelait un peu sur son siége; au contraire, l'honorable J. R. Robertson avait la figure écarlate et tout près d'éclater. Nelson lança son verre contre la porte. Deux domestiques en livrée noire parurent aussitôt. M. Manby et M. Robertson furent décemment emportés. Sur le seuil, M. Manby fit effort pour dire :

— Demain matin de bonne heure à la besogne... nous avons le courrier de Bombay.

Dès que ces sages vieillards furent partis, les gageures commencèrent. On apporta l'eau-de-vie teintée au carmin et les puddings. Personne ne prit plus la peine de régler les toasts. Une frénésie sourde et glacée sembla s'emparer de tous les assistants. Nelson, le beau Nelson écarquillait les yeux convulsivement et brandissait les bouteilles au-dessus de sa tête avec une morne fureur.

— Voyez cela! grommelait mon Irlandais; — voici les maîtres du monde!

Ils pariaient; ils se provoquaient. M. Caxton, père de huit enfants, gageait qu'il mangerait quatre-vingts douzaines d'huîtres. M. Haringby, gros bonhomme court et charnu, jura par Dieu qu'il faisait, quand il voulait, six lieues à l'heure à pied, sans se presser; Georges voulait se coucher à terre et porter trois mille pounds sur son estomac; Paulus essayait de mettre le feu au bol de punch avec une allumette éteinte. Nelson, épileptique, appelait John à grands cris : il voulait un rasoir. Il avait parié qu'il se couperait le poignet droit, juste à l'articulation.

M. Saunders glissa le premier sous la table. Personne ne s'en aperçut. M. Caxton, père de huit enfants, le suivit. M. Macdonald mit le goulot d'une bouteille dans sa bouche : la bouteille et M. Macdonald disparurent en même temps. George perdit plante. M. Harringby voulut se retenir à la nappe et s'engloutit avec un monceau de débris. Les autres essayèrent de se lever; ils tombèrent pêle-mêle et vautrés comme..

Comme quoi, au fait? Il n'y a point de comparaison possible!

J'étais anéanti; de bonne foi, je tâchai de secouer cet extravagant cauchemar. Owen Connor eut son rire strident. Il poussa du pied les jambes qui dépassaient la table et vida les fonds de bouteille dans un seul verre qu'il avala avec plaisir.

— Oh! me dit-il en fourrant le reste du pudding dans sa poche, — c'est rangé tout de même, allez!... Ça ne dépense pas six pence sans faire une *mention*

Nouvelle place du Château-d'Eau. (Page 167.)

Cela l'intéressa... Il s'y prit de telle sorte, que quinze jours après il était le médecin de la mère, dont la maladie avait pris une gravité inquiétante, et qu'un mois ne s'était pas écoulé qu'il demandait la main de la jeune fille...

Elle accepta non sans hésitation... et son hésitation était si sincère que, sa mère étant morte, elle retira sa parole avec tant de délicatesse, mais tant de fermeté, que le vieux médecin dut renoncer à tout espoir de lui faire partager sa fortune...

Or, mardi dernier elle était comme d'habitude sur son siége de travail, près de sa fenêtre où son serin, comme d'habitude aussi, chantait parmi les fleurs, quand on vint lui annoncer qu'elle pouvait interrompre son travail quotidien de seize heures, car elle avait trente mille livre de rentes. Son vieux voisin venait de mourir en l'instituant sa légataire universelle.

Ses yeux se remplirent de larmes et se portèrent suppliants vers le ciel. Elle n'avait pas songé à la fortune; elle avait pensé au bienfaiteur.

FULGENCE GIRARD.

L'hôtel de la Caisse des dépôts et consignations et de la dotation de l'armée.

On termine en ce moment, rue de Lille et quai d'Orsay, la transformation d'un des plus beaux hôtels que nous ait légués le dix-huitième siècle, pour y transférer la Caisse des dépôts et consignations, qui était installée dans un autre hôtel, au coin des rues de Lille et des Saints-Pères.

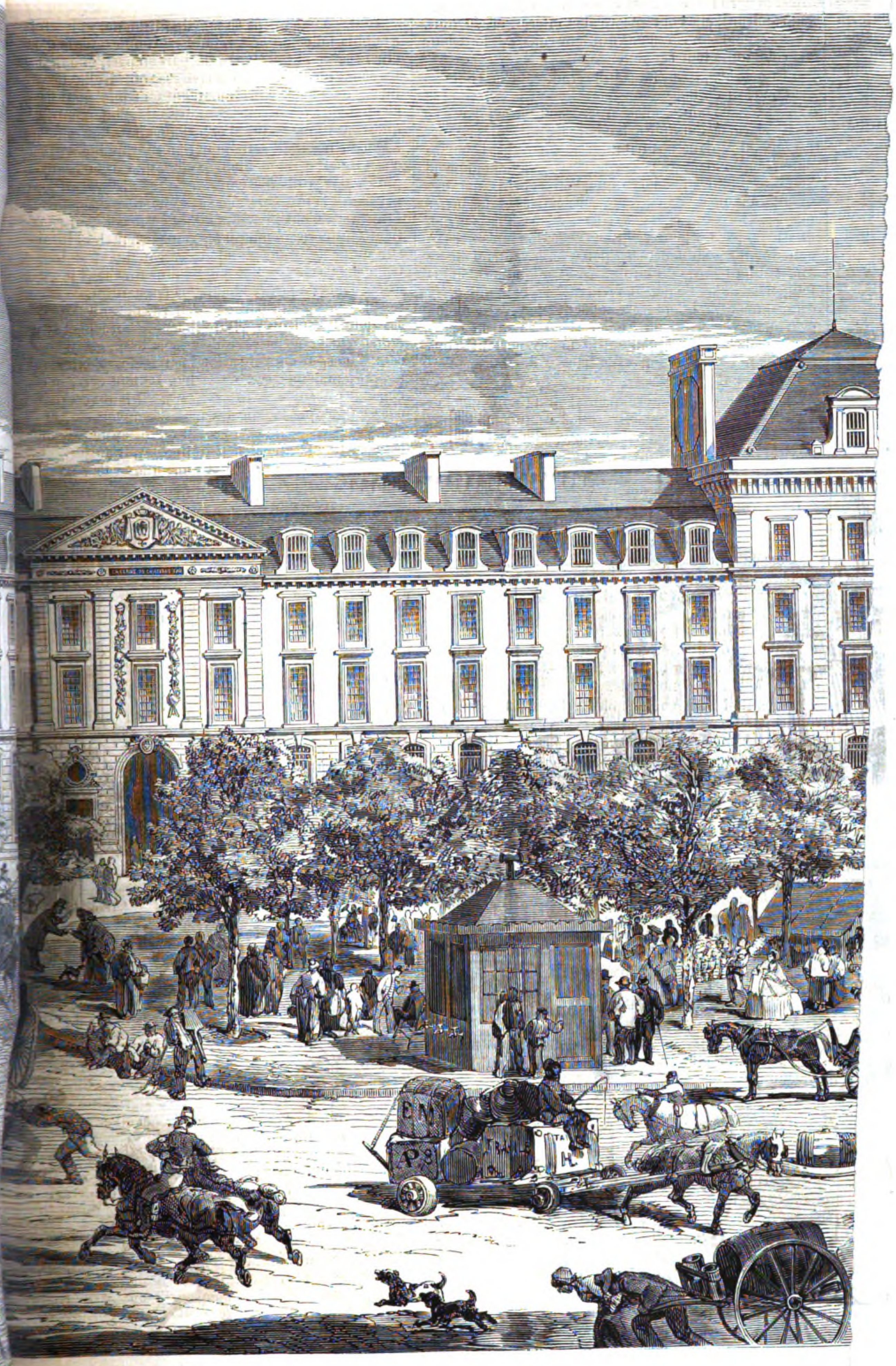
On a fait subir d'importants changements au bâtiment récemment approprié; on y ajoute même une aile parallèle à celle qui existait sur le quai, mais ces travaux sont exécutés avec un goût parfait, et qui laisse subsister tout le cachet architectonique du bâtiment.

Cet hôtel fut commencé en 1721, sur les plans de Bruand, fils de l'architecte qui construisit les Invalides, — à l'exception du dôme de l'église, dû à Mansard, — pour le comte de Bellisle, petit-fils du surintendant Fouquet.

Les corps de logis et les façades, nous dit Piganiol de la Force, sont décorés de balustrades, de balcons et de sculptures, le tout d'un grand effet; et il ajoute que du côté de la rivière règne une terrasse qui porte sur des voûtes d'une solidité extraordinaire, et qui dominent de grands souterrains; or, ces souterrains avaient été transformés en appartement depuis quelques années; la terrasse était devenue un charmant jardin, qu'il est bien permis de regretter dans un temps où les arbres disparaissent peu à peu tous de Paris.

A cette époque les abords de l'hôtel de Bellisle, sur le quai bien entendu, car la rue de Bourbon (de Lille aujourd'hui) était toute bordée de beaux hôtels, et l'un des mieux habités du faubourg, n'étaient pas très-élégants; devant s'étendait un assez vaste terrain décoré du nom peu poétique de *la Grenouillère*, couvert de masures misérables, de chantiers, et de dépôts de matériaux. Un arrêt du conseil, du 30 août 1707, avait décidé la construction, en cet endroit, d'un quai semblable au quai Malaquais, et le prévôt des marchands, Boucher d'Orsay, en posa la première pierre le 3 juillet 1708, en grande cérémonie; les travaux furent aussitôt interrompus, et n'ont été repris que beaucoup plus tard.

Entre l'hôtel de Bellisle et la rue du Bac se trouvent deux maisons, dont l'une est actuellement occupée par le café d'Orsay, et qui furent construites à peu



...(Page 167.)

...vaux sont exécutés avec un goût parfait, et qui ...isse subsister tout le cachet architectonique du bâtiment.

Cet hôtel fut commencé en 1721, sur les plans de ...ruand, fils de l'architecte qui construisit les Invalides, ...à l'exception du dôme de l'église, dû à Mansard,— ...our le comte de Bellisle, petit-fils du surintendant ...ouquet.

...Les corps de logis et les façades, nous dit Piganiol ...la Force, sont décorés de balustrades, de balcons de sculptures, le tout d'un grand effet; et il ajoute ...du côté de la rivière règne une terrasse qui porte sur des voûtes d'une solidité extraordinaire, et qui dominent de grands souterrains; or, ces souterrains avaient été transformés en appartement depuis quelques années; la terrasse était devenue un charmant jardin, qu'il est bien permis de regretter dans un temps où les arbres disparaissent peu à peu tous de Paris.

A cette époque les abords de l'hôtel de Bellisle, sur le quai bien entendu, car la rue de Bourbon (de Lille aujourd'hui) était toute bordée de beaux hôtels, et l'un des mieux habités du faubourg, n'étaient pas très-élégants; devant s'étendait un assez vaste terrain dé-

près en même...ccident ...ain en
roi, ayant acq...pagnie
Bellisle; mais,...aître ce
trouvât le pri... scène
agrandir l'emp...
M. de Cotte y...
tes les commo...oir à la
attendre de ce...
bile qu'il l'étoi...ures du
Les nouveau... propre
cien aspect, et...pu s'ar-
che qui surmo...ter une
1721 et de 1858...
Le corps cen... brisée;
flanquent le f...é, ainsi
représentent ...urs sont
l'abondance; ...
la portion du ...lacée en
l'aile nouvelle...
tal à cet hôtel. ...tails que
On se rappell...
vicomtesse de L... dont la
Quelques li...gurait été
ce somptueux ...ésoustrait
sept ans quand, ...prit, en
d'être nommé ...int-Ger-
conduite en Na... en trois
de dragons; il d...s de cinq
se signala par u... rapidité
ayant été charg...l'obstacle
Bavière, dont il...
lemagne, il dut ...cette ca-
vant des forces ...du train;
il disposait; ...illiers,
l'Académie fran...
guerre en 1757 ...f. Les se-
Encore un mo...ligués sur
de savoir au jus...
qui s'installe da...quête.
cevait la belle so...RO.
La Caisse des ...
18 août 1816, bi...
vice déjà ancien...
est chargée de r...
ciaires, de rece...
traite, le caution...ent à jeter
les services relat...ants de ti-
...nbrassait à
...l'Italie et
...sentants et
La chasse...rs. C'est à
...principaux

La chasse s'en...it appeler
Les badauds o...uatre gran-
Que la chasse ...*Institut des*
splendeur d'autr...*ationales et*
Où sont les m...*que, Acadé-*
en Angleterre les ..., il distri-
non un prétexte ...médailles;
grandes chasses ..., des titres,
princes dans les ...rdre Asiati-

...ie d'Ablon.
sur l'agenda... V... ma mère,
sogne pour la ma...on enfance.
Connor me con... ou un can-
avant d'avoir pu ...Ma mère est

...aynard em-
Il y avait gran...d'adolescent
des affaires énor... de Nelson,
réalisait de magni...le ma mère,
dès les premiers ...onne venait
de mépriser la ...
point de vue de... de nos en-
j'ai vu le monde, ...de Sophie,
des malheureux ... Sophie : la
de lettres.
Il faut croire qu... le bout du
âmes désintéressé...e m'y com-
Pour certains, ...mède à ma
tible attrait. ...Sophie ame-
Je fus placé da...air de la rue
Manby. J'avais ...
opérations de l'i...milà cent fois
fabriques. Nous é...
France, eût occup... il m'écoutait
écritures anglaises...était ressassé
Nelson fit tout...
bureau dont il éta... maison, il
Il donna pour rais... au bout de
français, n'avait p... tremblante :
lité dans la maison... Sophie?
presque tous les j... J'hésitai. La
française à la famil...
sur les difficultés d... FÉVAL.
une douzaine de le...

près en même temps; de Cotte, premier architecte du roi, ayant acquis ces terrains, les offrit au comte de Bellisle; mais, soit que le petit-fils du surintendant en trouvât le prix trop élevé, soit qu'il ne voulût pas agrandir l'emplacement qu'il avait choisi, il refusa, et M. de Cotte y construisit un hôtel pour lui « avec toutes les commodités et tous les agrémens qu'on doit attendre de cette situation et d'un architecte aussi habile qu'il l'étoit. »

Les nouveaux travaux ont rendu à cet hôtel son ancien aspect, et l'on a eu soin d'inscrire, sur le cartouche qui surmonte sa porte d'entrée, les deux dates de 1721 et de 1858.

Le corps central est surmonté de deux groupes qui flanquent le fronton triangulaire du côté du quai, et représentent des enfants au milieu des attributs de l'abondance; on a eu soin de raccorder parfaitement la portion du bâtiment qui cachait la terrasse, et l'aile nouvelle achève de donner un aspect monumental à cet hôtel.

On se rappelle qu'il appartenait en dernier lieu à Mme la vicomtesse de Lépine et à M. le marquis de Béthisy.

Quelques lignes, en finissant, sur le fondateur de ce somptueux édifice. Le comte de Bellisle avait trente-sept ans quand il en fit jeter les fondations, et venait d'être nommé maréchal de camp pour sa brillante conduite en Navarre, où il commandait un régiment de dragons; il devint, en 1740, maréchal de France, et se signala par une retraite des plus admirées, quand, ayant été chargé, en 1742, de soutenir l'électeur de Bavière, dont il avait décidé l élection à l'empire d'Allemagne, il dut, après avoir pris Prague, reculer devant des forces de beaucoup supérieures à celles dont il disposait; créé duc et pair en 1748, membre de l'Académie française en 1749, il devint ministre de la guerre en 1757 et mourut en 1761.

Encore un mot, car nos lecteurs ne seront pas fâchés de savoir au juste le but de l'établissement financier qui s'installe dans les salons où le duc de Bellisle recevait la belle société du dix-septième siècle.

La Caisse des dépôts et consignations a été créée le 18 août 1816, bien qu'elle ne fît que continuer un service déjà ancien, mais confondu avec d'autres; elle est chargée de recevoir les dépôts volontaires et judiciaires, de recevoir et d'administrer les fonds de retraite, le cautionnement des agents financiers, de faire les services relatifs à la Légion d'honneur.

DE NOCENT.

La chasse et les chasseurs en 1858.

I

La chasse s'en va, disent les badauds.

Les badauds ont tort.

Que la chasse ne brille pas aujourd'hui de toute sa splendeur d'autrefois, d'accord.

Où sont les meetings de chasse de Paris? Que sont en Angleterre les fiévreuses poursuites du renard, sinon un prétexte de gymnase et d'équitation? Et les grandes chasses sont-elles possibles à d'autres que les princes dans les domaines de l'Etat?

Il ne faut donc pas demander aux chasses modernes l'activité et l'animation que ces plaisirs présentaient autrefois, surtout au moyen âge. Mais telles qu'elles sont, malgré les entraves que leur forge chaque jour l'agriculture, elles ont encore de l'intérêt, et, surtout, elles révèlent un caractère qui leur conserve tout leur charme, toute leur séduction.

Les maisons aisées, les familles qui, çà et là, connaissent encore de bons jours, pratiquent la chasse et la vénerie. Sans doute, elles n'accordent à cet exercice que les proportions que le temps et les nouvelles mœurs lui ont faites dans nos habitudes. Ce n'est pas la chasse enfiévrée de meurtre, c'est la chasse de l homme de goût qui a toutes les idées que l'on retire de la fréquentation du monde des arts, des lettres et des belles manières; c'est la chasse avivée par les aimables méditations, par les pensées que la réflexion nous précise dans les allées sinueuses des parcs verdoyants, dans les sentiers embaumés du taillis; c'est l'animation de l'intelligence dans l'élément vivifiant, de l'air pur de la campagne, avec la vie libre sous un ciel d'argent. La chasse terminée, il peut vous rester un peu de lassitude; mais vous êtes meilleur et mieux portant, vous avez fortifié vos poumons et préparé d'aimables souvenirs à votre mémoire.

La chasse est donc désormais tout entière du domaine de la vie élégante et modeste; elle est un complément délicieux de la vie simple du cottage; elle s'est réservé le secret de ces salubres loisirs des bonnes demeures où la vie s'écoule dans les attachements purs, dans la tempérance, dans la modération, dans la bienveillante et sympathique expansion de l'esprit et du cœur. C'est ainsi que l'ont comprise Frédéric Fayot, Eugène Chapus, Léonce de Curel, d'Houdetot, E. Prarond, et le poëte de la chasse, le Russe Tourgueneff. Le meurtre barbare, la destruction inutile n'a rien à voir là-dedans. Au contraire, nous sommes de l'avis de Mme de Marle qui disait : Je suis pour les perdreaux contre les chasseurs. Nous ne voulons pas de ces boucheries cruelles qui n'ont de raison d'être que le plaisir de tuer, et nous rallions à notre foyer le gibier, tous les animaux devenus nos familiers et nos amis.

Au reste, si nous voulons bien voir, nous retrouverons dans nos campagnes, à travers nos bois, nos vignes, nos plaines et nos marais, tout l'esprit de nos élégantes chasses françaises, comme nous pouvons les reprendre avec nos habitudes actuelles. L'esprit de l'ancienne vénerie est encore tout vivace. La vieille vénerie a conservé tous ses principes; mais elle s'est émondée aux mœurs nouvelles. Elle a laissé accès à une urbanité mieux sentie, plus simple, plus équitable pour tous. Elle conserve toujours tout ce qu'on réclamait aux chasses autrefois; l'exercice qui secoue utilement le sang, l'émotion qui avive nos esprits, et, de plus, elle est un repos pour notre intelligence, et, après l'ennui des affaires, la lourdeur des labeurs opiniâtres, elle procure un efficace étourdissement qui nous délasse, nous retrempe et nous rend plus forts et meilleurs; elle est toujours cet enivrant exercice qui ranime les muscles, secoue le cerveau, et qui, instillant une vigueur nouvelle à nos aptitudes diverses : la présence d'esprit, l'adresse, le courage, l'agilité, — nous cémente, en quelque sorte, pour les travaux graves et utiles.

Tout change dans ce monde girouette, et la chasse a subi la loi commune. L'industrie bouleverse le globe, elle le perce et le traverse de part en part, et dans tous les sens; on détourne les rivières, on nivelle les collines, on déboise les montagnes et on les reboise; chaque jour les besoins grandissants d'une population qui se multiplie à l'infini occasionnent de nouveaux défrichements. Dans cette agitation continuelle de toutes choses, par cette manie d'exploitation des terrains les plus pauvres et des coins les plus abandonnés, que peut faire la chasse, sinon s'amoindrir, se transformer? Les forêts n'ont plus de voix et de mystère. Les sentiers sont percés à jour et les routes vicinales allongent sur toute la campagne leur réseau inextricable. De trompe et de cor, on n'en entend plus que dans les galas discordants de nos étudiants en goguette. Le sanglier sensuel tourne au porc; le renard, devenu frugal, se satisfait des raisins verts qu'il dédaignait jadis; le cerf a disparu. Il ne nous reste que le loup, effroi de nos campagnes, et dont il serait bien temps d'exterminer à tout jamais la race détestable. De tout cela, la conclusion est facile à tirer, c'est qu'il faut accepter la chasse telle que la font les mœurs nouvelles. Les anciens sont les anciens, disait Molière, et nous sommes les gens de maintenant, et Molière avait raison, et les chasseurs de maintenant ont tort quand ils regrettent de ne pouvoir plus aujourd'hui renouveler les prouesses cynégétiques d'autrefois.

II

La chasse n'est point morte. Telle que je viens de la caractériser, elle se ravive de tous côtés; son rajeunissement s'opère visiblement. Des sociétés cynégétiques se créent partout, et les sociétés qui existaient s'organisent avec une virilité nouvelle.

C'est la socié é des chasses à courre de Chantilly qui continue les sacrées traditions, sous la direction du comte de Larochefoucauld.

Ce sont les belles forêts des environs de Paris qui sont réintégrées dans leur destination primitive.

C'est la société des chasses des forêts de Bondy et du Raincy.

C'est la société organisée pour les chasses à tir, et qui exploite, dans les environs d'Ermenonville, à Mortefontaine, le parc de Lagrange et le domaine de Morières.

C'est la société des chasses de la Neuville-en-Hez.

C'est enfin notre Algérie elle-même, dotée du club des Francs-Chasseurs, et qui, en ce moment, est le rendez vous et le centre des plus grandioses chasses qui aient été faites, etc.

Ce n'est pas tout. Des voyageurs et des savants constatent, en ce moment, et d'une manière irrécusable, dans l'intérieur de l'Afrique australe, l'existence de ce grand lac d'eau douce si souvent pressenti par les traditions et indiqué par les touristes.

Cette découverte enrichit de beaucoup les rares

---

sur l'agenda... Vous les verrez tous demain à la besogne pour la malle de Bombay.

Connor me conduisit à ma chambre. Je m'endormis avant d'avoir pu mettre de l'ordre dans mes pensées.

Il y avait grande hausse sur les cotons. Il se faisait des affaires énormes, et la maison Manby and Sons réalisait de magnifiques bénéfices. Je dus comprendre dès les premiers jours combien mon père avait raison de mépriser la profession d'hommes de lettres, au point de vue de la rémunération. Maintenant que j'ai vu le monde, je m'étonne sincèrement qu'il y ait des malheureux pour exercer la profession d'homme de lettres.

Il faut croire que l'univers compte encore quelques âmes désintéressées.

Pour certains, la vocation est peut-être un irrésistible attrait.

Je fus placé dans le bureau n° 3, dirigé par Paulus Manby. J'avais mission d'enregistrer les détails des opérations de l'intérieur, c'est-à-dire les ventes aux fabriques. Nous étions trois pour ce travail qui, en France, eût occupé tout un régiment de commis. Les écritures anglaises sont d'une admirable simplicité.

Nelson fit tout ce qu'il put pour m'avoir dans le bureau dont il était le chef. M. Manby ne voulut pas. Il donna pour raison que Nelson, parlant très-bien le français, n'avait pas besoin de moi. Ma véritable utilité dans la maison était en effet le français. Je faisais presque tous les jours, après le dîner, une lecture en français à la famille réunie, et chacun m'interrogeait sur les difficultés de la prononciation. Je donnai même une douzaine de leçons en forme aux trois jeunes filles. Elles étaient intelligentes; elles comprenaient bien; la bonne volonté ne leur manquait point, — mais leurs larynx d'oiseaux enrhumés se refusaient absolument à produire des sons tolérables. L'Anglaise a la voix fausse naturellement, comme le canard a les pieds palmés.

On me traitait fort bien. Le beau Nelson me témoignait une amitié véritable, et l'aînée des jeunes miss me distinguait d'une façon tout à fait ostensible. Cela ne paraissait point autrement déplaire à M. Arthur Manby. Je crois que j'aurais pu m'implanter dans cette famille, obtenir la main de miss Mand et devenir le chef légitime du quatrième bureau. C'était probablement le plan de mon pauvre père, embelli et romantisé. — Mais le destin avait d'autres vues sur moi.

Depuis la première minute passée à Londres j'abhorrais cette ville odieuse et maussade. L'air qu'on y respirait gênait mes poumons. La vue des Anglais que je rencontrais dans les rues m'offensait. Je ne plaisante pas, Hélène, c'était mon désespoir de me dire en voyant ces foules bourdonnantes et affairées : Tous ceux-là sont des Anglais!

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de m'arrêter à la grille d'un square et d'avoir les larmes aux yeux en regardant les chevrettes blanches qui paissent ces admirables gazons, invention des jardiniers d'outre-Manche. Cela me faisait penser à la maison de la rue d'Astorg, qui avait aussi de beaux gazons. Je revoyais les deux petites d'Ablon caressant leur chèvre. Tout m'attendrissait, jusqu'au souvenir de leurs moqueries!

Je pensais très-souvent à mon père. Je le voyais tel qu'il était lors de notre dernière entrevue, maigre dans son double vêtement, pâle, ouvrant avec fatigue ses yeux agrandis. Une des choses qui m'avaient frappé le plus vivement dans son discours, c'était la comparaison faite par lui entre les diverses professions. J'épousais volontiers sa querelle. Je maudissais le préjugé qui mesure d'une main si avare les récompenses et les honneurs aux penseurs délicats, dont l'œuvre est comme une part des gloires de la France, tandis que ces mêmes honneurs et ces mêmes récompenses tombent comme grêle sur la vieillesse administrative et sur les vainqueurs hasardeux de la bataille industrielle.

Depuis, mon sentiment a bien changé. Les gouvernements avaient raison. Il n'est pas au pouvoir des gouvernements de récompenser l'homme de lettres. L'art sert un autre maître que le gouvernement quel qu'il soit; il courtise un autre souverain qui s'appelle le monde. Le monde seul est assez riche pour payer l'art, assez grand pour tresser de sa main cette vaste couronne qui est la gloire.

« Paris, 22 mai 18....

» Monsieur me charge d'accuser à monsieur la réception de sa lettre du 16 courant, où il dit qu'il s'ennuie passablement, quoique n'ayant pas à se plaindre de l'accueil général des membres de la maison de commerce anglaise. Monsieur va un tantinet mieux depuis que la *Revue des Deux-Mondes* a fait un grand article sur ses *Contes et Nouvelles*. M. M... lui a promis sa voix et celles de ses amis pour le fauteuil. Le ministre nous a invités à dîner; enfin, ça ressemble à un mouvement de hausse, vulgairement parlant.

» Nous retravaillons à la comédie pour le Théâtre-Français : *la Courte Echelle*. Nous avons un acte et demi de fait. Nous craignons la censure.

...gnements que les géographes possèdent sur cette ...de l'Afrique.
...arle de richesses minéralogiques que nul esprit ...t ni prévoir ni imaginer, et des forêts vierges ...s d'arbres qui nous sont inconnus, et sous les...oulent des rivières également ignorées, qui ...perdre dans le lac.
...ologie cynégétique y est surtout remarquable. ...en croit les rapports fabuleux, et cependant ...es, de tous les chasseurs et touristes, on y trou...vivante, toute cette zoologie, aujourd'hui dé...que l'on ne rencontre plus à l'état primitif que ...entrailles de la terre, lors des recherches pa...giques qui exhument tout le vieil univers. ...là une mine imprévue et tout intacte.

III

...asse ressuscite donc. ...ne fut jamais plus vivace, et le gibier, qui se ...e sous les pas des chasseurs, est une récom...ui affriande trop ces messieurs pour qu'ils résis...entraînante passion qui envahit tout le monde ...'hui.
...à Chambord, allez à Bade, allez en Allemagne, ...l'on vous parle d'avalanches giboyeuses ; ce ne ...trombes de faisans, torrents de lièvres, char...fourgons de lapins, carnassières et bourriches ...de victuailles ; vous y retrouverez la chasse ...renouvelée, la chasse élégante telle que le com...les mœurs nouvelles alliant l'attrait des plai...iens et la séduction des habitudes actuelles.
...is surtout, vous trouverez toutes les traditions ...s chasses françaises résumées dans la vénerie ...e, sur laquelle M. Mortemart Boisse a donné ...ils qui ne sont pas sans intérêt. « Napoléon III ...hasse, et, comme il est très-bon écuyer, cet exer...est agréable et facile. — Dans le monde officiel ...our, une faveur qui est très-recherchée, c'est ...recevoir de l'empereur le *bouton d'or*. — Dès le ...vous recevrez cette faveur, vous êtes apte à ...s chasses impériales et à voir constamment le ...n et la souveraine ; il est bien entendu que ...s l'hôte de Leurs Majestés, dans celui des châ...u les chasses sont ordonnées. — Pendant la ...l'impératrice porte à cheval le costume adopté; ...ne lui sied très-bien. Son chapeau est orné ...lume noire qui monte sur la passe et tombe de ...côté de l'épaule. — Les dames invitées aux ...impériales sont tenues de porter l'uniforme ...onné d'or. En calèche, l'on tolère l'habit de ...ais les femmes bien apprises et qui savent que ...d'œil général est plus harmonieux, portent ...ne vert même en calèche. — Tout ce brillant, ...costumes surtout ne sont pas des fantaisies ...d'hui. Ces vêtements qui plaisent aux femmes ...s, qui donnent du pittoresque aux chasses, on ...voir du même genre dans les galeries du musée ...ailles, entre autre le portrait de Mlle de La... par Mignard. Elle est en habit de drap gris ...velours cramoisi ; le chapeau a quelque ressemblance avec celui des anciens puritains ; la plume est de la couleur du velours. Elle tient en laisse une meute de chiens couchants appartenant au roi, ceux qu'il affectionnait particulièrement. »

IV

Voilà, en Europe, l'état florissant de la chasse, qui, en France, reprend les brillantes allures de la vénerie antique. Une énergique jeunesse, avide de tous les déduits du sport, s'y aguerrit en effet aux voluptés salubres de cette guerre loyale ; les chenils s'enrichissent de types purs et d'origine constatée ; on rend à leur destination cynégétique et on repeuple de gibier et de fauves Saint-Germain, Fontainebleau, Marly, Compiègne, Rambouillet, Versailles et ses petits environs, Meudon et la vallée de Bièvre, les bosquets de Montaigu, les plaines de Montesson et de Houille, de Sannois, de Corneil en Parisis, les vignes de Fairqueux, de Mareil, la vallée de l'Etang, les côteaux pierreux de Champigny et de Chennevières, les bois de Laigne Ourscamp célébrés par Toussenel, Senlis, Pontaviné, Thelle, Halatte, les marais de Fortmanoir, etc.

Ce qui reste de monts bordés, de marais, de forêts, de lieux favorables à la vénerie, se ranime aux éclats réjouissants de ce noble plaisir dont on raille si mal à propos l'impérissable jeunesse. Les étrangers ne quittent nos contrées qu'après avoir été spectateurs des steeple-chases, de nos chasses à courre, de nos solennités cynégétiques, et, avant de quitter cette France qui est la prédilection de l'univers, ils veulent s'engager, après nos veneurs, à la poursuite de la bête fauve, suivre les cavaliers ardents, avec eux courir la trompe en sautoir, l'arme au côté, au galop régulier de leurs chevaux de race, vibrer aux scènes palpitantes du débuché et de l'hallali, aux clatissements des chiens, au tumulte orageux qui accompagne la tête de meute harcelée et haletante, et suivre dans les ondulations de l'air les phases de la chasse, redites à tous les vents et à tous les échos par les chants mélancoliques et par les longs soupirs de la trompe retentissante.

MAURICE GERMA.

Accident arrivé sur le chemin de fer de Saint-Germain.

L'application d'une force motrice aussi puissante que la vapeur ne pouvait s'opérer dans la pratique industrielle sans que l'humanité n'achetât les bienfaits de cette conquête au prix de quelques malheurs. L'administration sentit, en présence des graves accidents dont les chemins de fer furent d'abord le théâtre, la nécessité de demander aux calculs et aux prévisions de la science les moyens les plus propres à en prévenir le renouvellement. Et, de son côté, elle adopta toutes les mesures de nature à conjurer de nouveaux malheurs. Aussi, le chiffre des accidents s'est-il abaissé depuis longtemps avec une telle rapidité, qu'il se trouve aujourd'hui bien inférieur à celui des catastrophes qui ensanglantaient nos routes ordinaires. Les précautions ne peuvent cependant les prévenir tous. L'accident arrivé lundi soir sur le rail-way de Saint-Germain en est la preuve. Voici la note par laquelle la compagnie des chemins de fer de l'Ouest nous a fait connaître ce malheur, dont notre gravure reproduit la scène terrible.

« Un bien cruel accident est arrivé hier au soir à la gare du Vésinet.

» Le train parti de Saint-Germain à dix heures du soir, et qui, comme on sait, descend par son propre poids la rampe du chemin atmosphérique, n'a pu s'arrêter à la place accoutumée, et est venu heurter une locomotive qui se trouvait dans la gare.

» Un choc violent a eu lieu. Une voiture a été brisée ; le conducteur placé en tête du train a été tué, ainsi que deux autres personnes ; plusieurs voyageurs sont blessés, quelques-uns grièvement.

» On suppose que le frein de la voiture placée en tête du train s'est rompu. »

Nous allons compléter ce récit par les détails que nous avons recueillis sur les lieux.

D'après toutes les présomptions, l'accident, dont la cause n'est pas encore parfaitement connue, aurait été produit par la rupture des freins. Le convoi, soustrait ainsi à l'action modératrice des conducteurs, prit, en descendant le plan incliné qui conduit de Saint-Germain au Pecq, une telle vitesse qu'il franchit en trois minutes l'espace qu'il met habituellement plus de cinq minutes à parcourir, et qu'il vint avec cette rapidité fulgurante briser son premier wagon contre l'obstacle qui arrêta son essor.

Les personnes qui ont perdu la vie dans cette catastrophe sont M. Lacoste, le conducteur du train ; Mme Michel, habitant à Paris, rue des Gravilliers, Mme Roger, passage Tivoli.

Le nombre des blessés s'élève à dix-neuf. Les secours les plus empressés leur ont été prodigués sur les lieux mêmes.

La justice a ouvert immédiatement une enquête.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

Les révélations les plus singulières continuent à jeter la lumière sur l'étrange industrie des trafiquants de titres et de dignités. Cette vaste association embrassait à la fois l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. Elle avait partout des représentants et des courtiers chargés d'attirer les amateurs. C'est à Londres et à Paris que se trouvaient les principaux centres d'opérations.

A Londres, un Piémontais, qui se faisait appeler comte Antonio de Melano, avait organisé quatre grandes institutions sous les dénominations d'*Institut des arts unis*, *Institut historique des expositions nationales et universelles*, *Institut héraldique et archéologique*, *Académie britannique*. Comme chef de ces sociétés, il distribuait, moyennant finance, des diplômes, des médailles; il fabriquait des généalogies, des brevets, des titres, même des ordres de chevalerie, tel que l'ordre Asiati-

---

...nsieur embrasse bien monsieur, et j'y joins ...pects.

» LIBAN. »

...S. Le porteur de la *Revue de Paris* m'a dit ...*me de Madelon* était un demi-succès. Ça vaut ...que rien. Quand j'aurai une minute, je parcour...chose et dirai mon avis bien franchement à ...ir. »

...*e de Madelon !* Combien de siècles me sépa...le ces folies ! Quel abîme entre ce rêve et mon ...ce actuelle !

...is deux amis, mon bavard d'Irlandais et Nelson ... L'Irlandais me fatiguait. La compagnie de ...me donna les seuls instants de bonheur que ...ûtés à Londres.

...it un Anglais chevaleresque, doux comme une ..., un peu faible, sans défense contre les naïves ...es de son imagination ; — c'était un grave en...ettant je ne sais quelle poésie entre lui et les ...réalités qui l'opprimaient.

...e témoignait une affection sans bornes. Nous ...ions liés tout de suite. Pendant les longs jours ...ous quittions le bureau ensemble et nous fai...interminables promenades qui se prolongeaient ...ant dans la nuit. Des promenades à pied, — à ...aise.

...on aimait tout ce qui était français.

...s prenions le petit parc Saint-James, Hyde-...t le parc du Régent. Nous donnions bien peu ...tion aux splendides attelages qui piaffaient sur ...le fin de ces aristocratiques allées. Nous causions allions. Nous causions parfois de Shakspeare, de Marlow, des romans de Smollett. Nelson avait un sens littéraire particulièrement délicat. Il éclairait parfois pour moi-même la nuance du talent de mon père.

Mon père était à Londres un des plus populaires parmi les écrivains français.

Nous causions de Schiller et de Goëthe. Nelson aimait Hoffmann, ce poëte que les Allemands renient. Il adorait Victor Hugo. Brizeux lui mettait des larmes sous la paupière. Il me demandait sans cesse pourquoi l'auteur de *Marie* n'avait pas, officiellement, le premier rang parmi nos poëtes. Partant de là, nous tâchions de remettre un peu d'ordre dans la prodigieuse anarchie de cette littérature française, si opulente et si mal classée. De loin, l'effort des coteries apparaît mieux. On ne peut réprimer un sourire de pitié en voyant le travail de ces pygmées qui parviennent à entasser leurs nuages de carton, de manière à voiler pour un jour la vérité des perspectives.

Nelson riait peu d habitude, mais l'œuvre de la critique française le mettait toujours en joie.

Nous allions. Il nous arrivait de parvenir, à notre insu, jusqu'au sommet de Primrose-Hill, d'où l'immense laideur de Londres nous apparaissait, drapée dans ses haillons de brouillard. Ces jours-là, nous n'avions pas toujours causé littérature. Nous avions un autre sujet auquel notre beau Nelson revenait avec une persistance avide et singulière. Nous parlions des femmes de Paris. Nelson m'écoutait alors comme si j'eusse été le dieu de l'éloquence. Mes récits le plongeaient dans de profondes rêveries. Il faisait parfois les deux ou trois lieues qui séparent Primrose-Hill de Piccadilly sans prononcer une parole.

Certes, je n'étais pourtant pas très-fort sur les femmes de Paris. Je n'avais que trois souvenirs : ma mère, Mme la baronne d'Haynard et Sophie d'Ablon.

J'aimais assez Nelson pour lui parler de ma mère, cette joie mélancolique et délicieuse de mon enfance. C'était dans ma bouche comme une prière ou un cantique. Je vois ma mère avec des rayons. Ma mère est une sainte dans le ciel.

Le portrait que je faisais de Mme d'Haynard empruntait à mes premières impressions d'adolescent je ne sais quelle savoureuse poésie. L'œil de Nelson, qui s'était voilé pendant que je parlais de ma mère, se prenait à briller quand la sémillante baronne venait sur le tapis.

Mais c'était Sophie qui était la favorite de nos entretiens : l'enfance de Sophie, la *mue* de Sophie, toutes les transformations diverses de Sophie : la gamme qui va de la chenille au papillon.

Je savais cette chanson par cœur sur le bout du doigt. C'était parisien essentiellement. Je m'y complaisais, j'y trouvais comme un amer remède à ma nostalgie. Il me semblait que le nom de Sophie amenait entre mes lèvres une bouffée de bon air de la rue d'Astorg.

— Je radote, disais-je souvent, — voilà cent fois que je vous répète ces choses.

Mais Nelson n'en avait jamais assez. Il m'écoutait avec un recueillement inouï. Chaque détail ressassé avait pour lui plus de charmes.

Un soir, comme nous revenions à la maison, il s'arrêta sous les arcades du Quadrant, au bout de Regent-Street, et me demanda d'une voix tremblante :

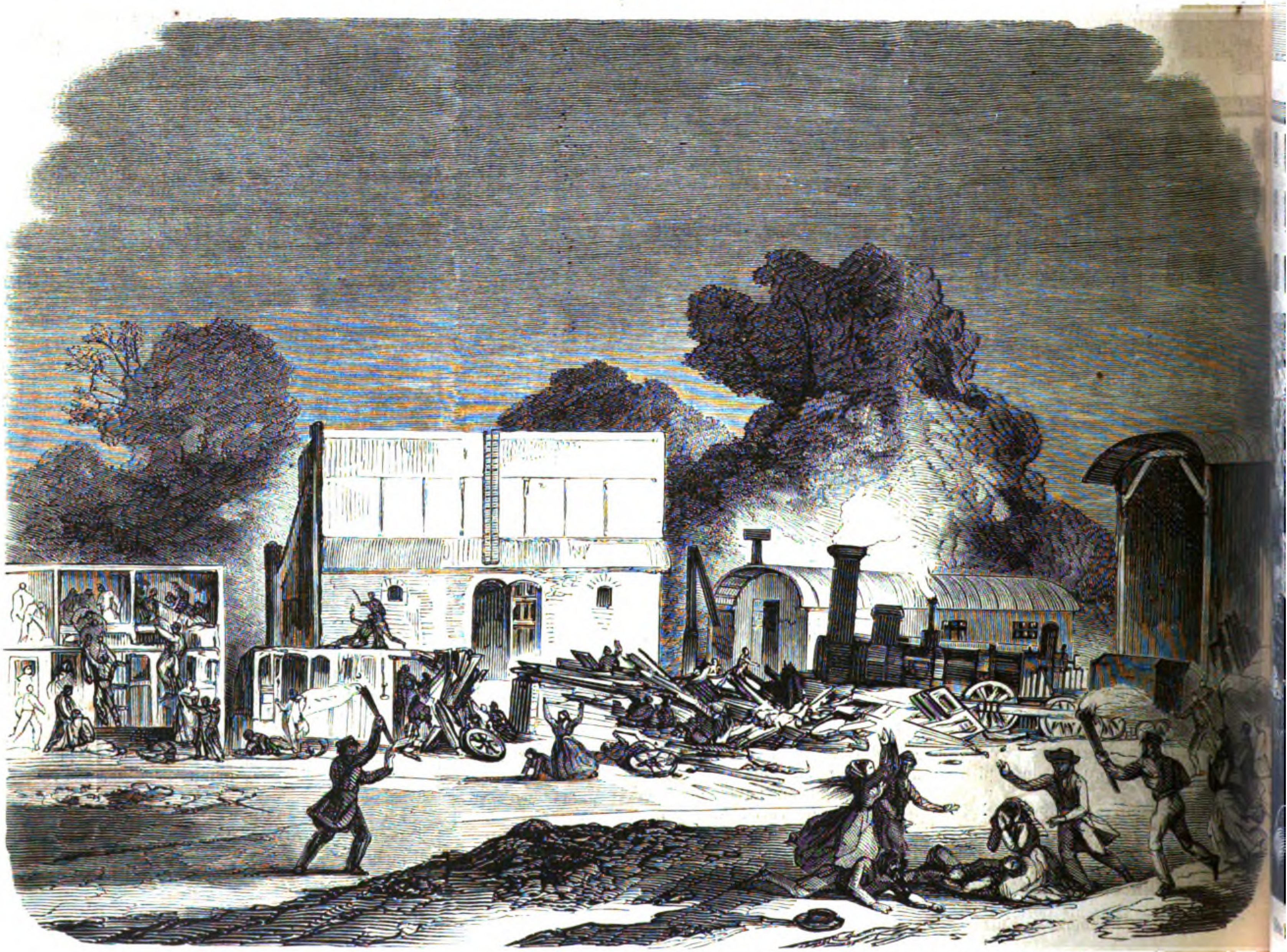
— Charles, est-ce que vous aimez miss Sophie ?

Je ne m'attendais pas à cette question. J'hésitai. La sueur lui vint aux tempes.

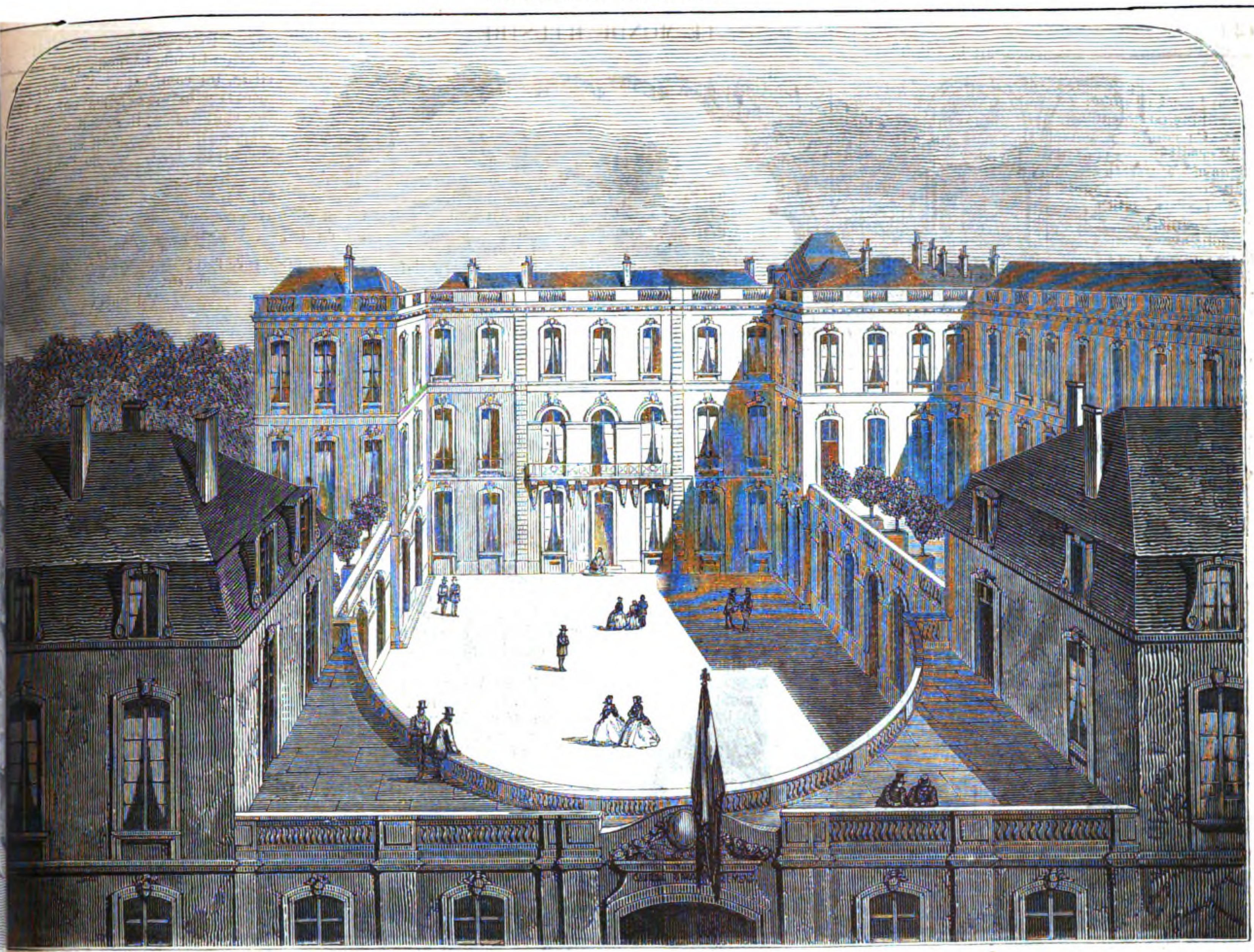
PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Les Biblots du Diable, représentés sur le théâtre des Variétés. (Page 167.)



Accident arrivé sur le chemin de fer de Saint-Germain, dans la soirée du 6 septembre 1858. (Page 171.)



Hôtel de la Caisse des dépôts et consignations.

Fête historique de Dijon. — Entrée solennelle dans cette ville de Philippe de Bourgogne et d'Isabelle de Bavière, croquis de M. Nabat. (Page 166.)

que, fondé en 1844 par une intrigante connue sous le nom d'Aldina del Dir, qui se donnait la qualification de *sultane mongole*.

Comment ces grossières inventions faisaient-elles illusion? C'est ce qu'on ne comprendrait guère si la vanité humaine ne suffisait à expliquer toutes les duperies. Ce comte de Melano était parvenu à obtenir un tel crédit qu'il se faisait passer pour consul du Nicaragua et qu'il avait arraché en cette qualité l'*exequatur* du gouvernement anglais.

A Paris, l'association était dirigée par le comte Maurice de Cabanis, fondateur de la Société des archivistes, dont nous avons parlé dans un précédent courrier. A côté de ce personnage principal brillaient M. le baron Notret de Saint-Lys, commandeur de l'ordre des Quatre Empereurs; un sieur Leroy, connu sous le nom de baron de Boussac et créateur de l'Académie universelle des arts et manufactures; enfin M. le comte Edouard Dousse d'Armanon, ancien conducteur de diligences, compromis dans l'affaire Fieschi et poursuivi pour escroquerie et pour port illégal de la décoration de la Légion d'honneur.

Cet ancien conducteur, à qui l'avénement des chemins de fer avait fait des loisirs, tenait dans ce commerce multiple les articles qui concernaient la religion. Il avait les dehors les plus édifiants, fréquentait les églises, recherchait la société des ecclésiastiques et savait les éblouir en leur promettant d'aider par son crédit à leur avancement. Il a été condamné comme escroc à Bordeaux pour s'être fait remettre des fonds par un prêtre à qui il avait promis un évêché.

Voilà une industrie détruite. La police d'un seul coup a dépouillé de leur prestige ces comtes et ces barons qui se prêtaient avec tant de complaisance au bonheur de leur prochain. Et voyez que d'innocentes ambitions déçues! Tous ces affamés de rubans, de titres, de distinctions honorifiques qui croyaient sincèrement à la valeur de la marchandise qu'ils payaient si cher, obligés de reconnaître le néant de leur grandeur et de redevenir Gros Jean comme devant! Ne sont-ils pas à plaindre? Leurs petites vanités faisaient si peu de mal et les rendaient si heureux!

Si les titres imaginaires ont tant de prix sur le marché, il est des noms entourés d'honneur et de gloire qui prêtent une valeur sérieuse aux œuvres auxquelles ils s'attachent, et qui n'ont pas besoin pour cela d'être constellés de signes nobiliaires. Qui songe à regretter que Rossini ne soit ni duc ni comte? Et cependant quelle valeur commerciale a le nom du paresseux et divin maestro!

M. Archange Berrettoni avait le bonheur de posséder une œuvre de l'auteur de *Guillaume Tell*. La paternité de cet opéra, intitulé *Curioso accidente*, est incontestable. Elle a été reconnue par Rossini lui-même dans une déclaration ainsi conçue:

« J'ai examiné la partition d'un opéra, paroles de Berrettoni, intitulé un *Curioso accidente*. Je déclare donc que cette macédoine ou pot-pourri musical est de moi, sauf une cavatine en *fa* de Florida.

» Signé: GIACHINO ROSSINI. »

Au mois de septembre 1857, M. Berrettoni traita de cet opéra, paroles et musique, avec M. Torribio Calzado, directeur du Théâtre-Italien, moyennant huit cents francs payables le jour de la remise de la partition et cinq cents francs le lendemain de la première représentation. Le *Curioso accidente* fut annoncé dans la liste des principaux ouvrages du répertoire. M. Berrettoni reçut même, au commencement de 1858, un bulletin de répétition. Mais l'ouvrage n'a pas été joué.

Ici se renouvelle une scène à peu près pareille à celle que nous rappelions, il y a huit jours, entre M. de Beaufort et M. de Comberousse. L'auteur se plaint qu'en ne le jouant pas on le prive de la rémunération convenue et du bénéfice qu'il aurait tiré de la publication de son libretto; il demande des dommages-intérêts et insiste surtout pour être joué. M. Calzado soutient qu'il est maître de jouer à ses heures et même, s'il lui convient mieux, de ne pas jouer du tout. Et il est d'autant plus fort qu'il n'est pas lié, comme le directeur du Vaudeville, par le traité avec l'Association des auteurs dramatiques qui impartit un délai fatal dans lequel tout ouvrage reçu doit être représenté, sous peine d'une indemnité fixée d'avance.

C'est encore l'auteur qui a triomphé du directeur. Le tribunal de commerce a condamné M. Calzado à représenter le *Curioso accidente* avant le 31 décembre prochain et à payer les frais du procès. Malheureux directeur, obligé de jouer du Rossini par ordre!

Trop de prudence nuit. M. le comte de Villarçon avait à envoyer à Paris trente-cinq actions au porteur de la Société des ports de Marseille. Il les plaça dans une enveloppe cachetée à ses armes, puis les déposa dans une petite boîte en carton ficelée et cachetée qu'il entoura elle même d'un gros papier retenu aussi par une ficelle et des cachets. Le paquet ainsi préparé, il le porta à un bureau du chemin de fer de Fontainebleau, et, dans la crainte d'allécher les voleurs, au lieu de signaler la nature de l'envoi, il le fit inscrire sous la dénomination de *papiers d'affaires*, et l'adressa à mademoiselle Palmerini de Monteleone, rue Pigale, à Paris.

Ce colis, annoncé dès la veille, fut retiré de la gare à Paris par M. l'abbé Véron, qui s'était chargé de ce soin pour la destinataire, et qui en donna un reçu. Mais à peine remonté dans sa voiture, M. l'abbé reconnut que le paquet n'était point intact. Les voleurs ne s'étaient pas du tout laissé prendre à l'innocente ruse de M. de Villarçon. La ficelle avait été arrachée, les cachets brisés. La boîte avait été coupée sur un de ses côtés et les valeurs enlevées de l'enveloppe qui les renfermait.

Immédiatement, M. Véron rentra dans les bureaux du chemin de fer et fit remarquer le détournement que les employés, dans ce premier moment, n'hésitèrent pas à reconnaître On promit une enquête. Mais cette promesse ne fut pas tenue et l'administration finit par décliner toute responsabilité. Comment vous devrais-je quelque chose, disait-elle à M. de Villarçon? Vous m'avez trompée tout le premier. Au lieu de déclarer les valeurs que vous remettiez à mes soins, vous avez, par une fausse prudence ou pour éviter des droits, désigné le paquet sous le titre de papiers d'affaires. Je n'étais, assurément, pas tenue aux mêmes précautions que si j'avais su être chargée du transport d'actions au porteur. Vous avez eu le bénéfice de votre fausse déclaration; souffrez-en les risques. D'ailleurs, qui m'assure que les valeurs ont été réellement insérées dans le paquet ou qu'elles n'ont pas été soustraites avant d'être déposées au bureau? Enfin, ne suis-je pas déchargée par le reçu sans réserve que m'a donné, au bureau d'arrivée, votre mandataire?

Ce langage a réussi d'abord à la compagnie devant le tribunal de première instance. Mais M. de Villarçon a interjeté appel, et dans l'intervalle une information criminelle a démontré de la manière la plus claire deux circonstances essentielles: la première, que les valeurs avaient été réellement placées dans le paquet par l'expéditeur: la seconde, qu'elles avaient été soustraites dans le trajet de Fontainebleau à Paris.

Il ne restait plus à la compagnie d'autre objection que la fausse déclaration de M. de Villarçon; mais cette fausse déclaration ne détruisait pas le fait du vol et la responsabilité de l'administration, qui ne doit pas plus laisser voler les papiers d'affaires que les actions de chemin de fer.

Aussi, devant la cour de Paris, M. de Villarçon a complétement gagné son procès, et la compagnie du chemin de Paris à la Méditerranée a été condamnée à lui payer 5,000 francs à titre de dommages intérêts.

Il n'en faut pas moins se garder de toute déclaration fausse aux bureaux des chemins de fer. C'est une contravention qui peut entraîner de graves conséquences.

Un M. Berbié a expédié, sous le titre d'*articles de quincaillerie*, des cartouches de chasse et des moules de cartouches garnis de capsules fulminantes.

M. Pellier, artificier, a déposé au chemin de fer d'Orléans une caisse portant: *Lanternes d'illumination*. On a trouvé dans la caisse tout un feu d'artifice, que le commissaire n'a pas voulu prendre pour des lanternes.

Les deux expéditeurs, trop ingénieux et trop pressés (car il paraît que le déguisement n'avait pour but que d'obtenir l'avantage du train de vitesse), ont été condamnés correctionnellement: le premier à 100 francs, et le second à 300 francs d'amende.

PETIT-JEAN.

ODÉON: *Le Marchand malgré lui*, pièce en cinq actes et en vers, dont un prologue, par MM. Amédée Rolland et Jean Du Boys; *Maître Wolff*, comédie en un acte, par Mme Adam Boisgontier. — GYMNASE-DRAMATIQUE: *Il faut que jeunesse se paye*, comédie en quatre actes et en prose, par M. Léon Gozlan.

La réouverture du second Théâtre-Français a eu lieu mardi dernier, dans les conditions littéraires qui ont présidé à sa fondation. Une pièce d'un ordre élevé, en cinq actes et en vers, due à la plume (est-ce M. Prudhomme qui parle?) de deux jeunes auteurs, — et une petite comédie, voilà ce que l'Odéon offrait à ses habitués, et même aux simples passants. La foule a répondu à cet appel avec la politesse exquise qui distingue la population parisienne, et la foule n'a pas eu trop à regretter son empressement.

D'abord, *Maître Wolff*, qui commençait le spectacle, était à peu près certain de rallier les sympathies, sinon les suffrages. On savait que c'était l'œuvre d'une femme; et, cette œuvre n'excédant pas certaines proportions, on pouvait compter sur un semblant de succès; ce succès a eu lieu. Quelques gens à mémoire importune ont bien murmuré le titre du *Chef-d'œuvre inconnu* et rappelé la plus douce des histoires de M. Arsène Houssaye, *une Fille de Vanloo*; le public ne s'en est pas moins intéressé à la comédie de Mme Adam Boisgontier; un style très-surveillé et des nuances délicates ne lui ont pas échappé. M. Tisserant a complété l'ensemble, avec la science et le zèle qui font de lui le plus honnête comédien peut-être de ce temps.

Mais l'événement de la soirée était *le Marchand malgré lui*.

Le Marchand malgré lui, qui a emprunté à Molière une portion de son titre, pouvait aussi bien s'appeler *l'Artiste imaginaire*. L'idée de cette pièce est heureuse et assez neuve; et quand même on ne pourrait tenir compte que de cela aux deux auteurs, ce serait encore beaucoup, par notre époque d'épuisement. Un jeune homme du nom de Claude Champin rêve de devenir un grand artiste, un compositeur de génie; par malheur, l'amour et la pauvreté se jettent sur son passage; il ne sait ni ne veut lutter; il se fait droguiste, afin d'épouser la femme qu'il aime, tout en se disant. — Je serai musicien plus tard, lorsque j'aurai fait fortune!

C'est alors qu'un de ses amis, intrépide comme Artaban et pauvre comme le papier Job, lui dit d'un ton incrédule:

— Tu referas de l'art?
— Oui, certes.
— Malheureux!
Cette religion secrète que les êtres
Ont pour le beau ne veut pour croyants que des prêtres,
Elle n'a que mépris pour ces demi-fervents,
De qui la foi tremblante oscille à tous les vents.
A ses initiés elle garde en avare
Ses trésors inouïs, sa jouissance rare,
Et, mère pour eux seuls, ne prodigue ses biens
Qu'à ceux qui, pleinement, ont fait vœu d'être siens.
Ainsi font les cœurs forts que la muse conseille.
As-tu vu la statue en bronze de Corneille,
Ce bourgeois de génie, au masque souverain,
Dont l'âme a retrouvé tout le monde romain?
Il ne passa jamais par une porte basse.
Il alla son chemin droit devant lui, la face
Altière, se dressant avec austérité
Dans le royal manteau de son honnêteté;
Et, vieux, pauvre, en chrétien, calme et l'esprit en fête,
S'endormit dans la mort quand son œuvre fut faite.
. . . .
Ce n'est pas ton avis. Bien. Alors point de feinte:
Gagne beaucoup d'argent, et jouis-en sans crainte.
Mais ne viens pas me dire aussi que tu feras
De l'art, après dix ans, le jour où tu voudras.
Allons donc, mon ami! Sois tout l'un ou tout l'autre:
Artiste ou commerçant: l'art appelle l'apôtre,
L'apôtre l'auréole, et, pour la conquérir,
Il faut savoir longtemps travailler et souffrir.
Ce rôle est noble et grand, mais il faut du courage;
Il faut ceindre ses reins pour ce pèlerinage.
Quoi! ton rêve est la gloire! et ton plus grand souci,
L'argent! Tu veux les deux? S'il en était ainsi,
Comment récompenser ces courages farouches
Qui se chauffent l'hiver au souffle de leurs bouches,
Ont faim et froid toujours, et, dans un galetas,
Font un métier sans gloire et ne se plaignent pas!

Claude Champin est fortement ébranlé par ces paroles; mais l'amour l'emporte sur l'art, et il se marie *pour faire fortune*. Une fois marié et droguiste, il emploie dix-huit ans à s'enrichir, dix-huit ans semés de dégoûts et d'ennuis; ce terme révolu, ses filles mariées et quelque cent mille francs amassés, il veut revenir à son piano; ses mains rassemblent avec émotion les feuillets de ses études interrompues; mais le talent est mort sous le négoce, l'inspiration a été étouffée par le calcul; il pleure sur ses chansons retrouvées; mais ce sont les pleurs brûlants de l'impuissance. La poésie s'est vengée de son abandon; Claude n'est plus un artiste, et il n'est pas un bourgeois; là est la pièce tout entière, dans ce moment vraiment très beau, dans cette scène qui a remué la salle. Malheureusement, on est au cinquième acte; la situation avorte forcément. Claude Champin se consolera comme il pourra, si toutefois on peut se consoler d'une vocation manquée; en attendant, il embrasse ses filles, le rideau tombe.

On a accueilli avec beaucoup d'intérêt cet ouvrage qui est le début au théâtre de deux jeunes gens sincèrement épris d'art. M. Amédée Rolland surtout a fréquemment escarmouché aux avant-postes de la petite presse; il y a gagné une dextérité de main qui trouvera un heureux emploi dans le dialogue; il est, en outre, l'auteur d'un volume de poésies: *Au fond du verre*, d'un accent un peu matérialiste, mais d'un ton allègre.

Le sentiment qui a dicté *le Marchand malgré lui* est excellent: c'est d'un bon exemple pour les débiles et les poltrons. La poésie, en effet, ne souffre ni partage ni ajournement; ce n'est pas une maîtresse que l'on peut impunément quitter et reprendre: c'est une femme légitime, et qui veut un amour exclusif. Celui qui se demande, au début de sa carrière: « Souffrirai-je? » est aussi lâche que le soldat qui se dit: « S'il on me tue? »

Toutefois, les deux auteurs nous permettront quelques réserves à propos des développements qu'ils ont donnés à leur sujet. On n'est pas plus ingénu qu'eux dans la science des ressorts dramatiques; leurs personnages entrent et s'en vont comme des automates poussés sur des rainures; le deuxième et le troisième acte commencent par deux scènes d'amour absolument identiques entre les deux mêmes amants. L'intrigue ferait sourire le dernier vaudevilliste des Délassements-Comiques; c'est enfantin, c'est vide, c'est long, c'est connu, — et c'est charmant, grâce aux vers!

Un autre reproche plus grave, c'est l'air de ressem-

lance du *Marchand malgré lui* avec le répertoire de [Ponsard et celui de M. Emile Augier, avec *l'Honneur et l'Argent*, *la Bourse*, *la Pierre de touche*, et principalement avec *la Jeunesse*. Nous savons bien que cette ressemblance est le résultat fatal du sujet, qui met en action et en opposition, comme dans les pièces ci dessus, l'idéal et le positif; nous savons encore que les conclusions de MM. Rolland et Du Boys sont diamétralement opposées à celles des deux académiciens; mais y a dans la mise en œuvre des rapports qu'ils auraient dû éviter. N'existe-t-il donc plus à présent qu'une ule manière de faire la comédie? Examinez les cinq èces que nous indiquons: c'est toujours un exalté et) être de bon sens, l'homme de la ligne droite et lomme de la ligne brisée. On ne veut pas sortir de tte méthode. *Le Marchand malgré lui* se l'est approiée avec un aplomb qui n'est que de l'inexpérience; y a joint les deux demois lles de rigueur, la robe se et la robe blanche, et il a complété son personnel ec la mère de *la Jeunesse*.

Heureusement, nous nous plaisons à le répéter, tout la est couvert, envahi, effacé par une poésie pleine rdeur et de couleur, qui ne s'appartient sans doute s encore, mais à qui appartient déjà le mouvement, tte chose essentielle à la scène. Les réminiscences y nt nombreuses, les imitations y sont visibles; mais me est sous le procédé, la bonne foi est sous la mémoire; et plus d'une fois l'idée noble et jeune y relève it d'un coup la rime qui trébuche ou l'hémistiche i se souvient.

Ce n'est pas que nous aimions beaucoup, dans *le archand malgré lui*, ces agaceries violentes, qu'on pelle justement des *tirades*, et qui sont de basses citations aux bravos; nous préférons à ces moraux d'éclat, trop facilement irrésistibles, cent mots ontanés, brillants ou tendres, que les auteurs ont pas épargnés et que nous avons le tort de n'avoir pas retenus. Dans la série des reproches que aude épuise contre sa femme, au dernier acte, reoches que nous sommes loin d'approuver en totalité, y a tel vers, telle saillie, que nous aurions voulu mmuniquer à nos lecteurs.

Le Marchand malgré lui est joué, sinon avec supériorité, du moins avec un ensemble auquel il faut rendre stice. M. Laray, que nous avions peu remarqué jusqu'à ce jour, s'est produit dans un rôle mûr, qui ouvre son talent et à sa bonne volonté un avenir plus solide et plus varié peut-être que celui des amoureux. est du moins notre opinion, quant à présent.

Le principal succès d'acteur a été obtenu par M. Kime, qui a récité une fable avec des airs importants et des flexions de voix évidemment étudiées dans une soirée de sous-préfecture. On a bissé la fable, prodigieux chef-d'œuvre d'absurdité, contre-partie grotesque de scène du sonnet dans *la Vie de Bohême*.

Quelques jours auparavant, le Gymnase-Dramatique donnait la première représentation de: *Il faut que jeunesse se paye*, comédie en quatre actes, de M. Léon Gozlan. Les victoires de M. Gozlan sont presque toujours des batailles; il attaque le public à la façon des esprits hardis et décidés à s'imposer. Sa nouvelle comédie est l'histoire d'un honnête et galant homme aux prises avec un passé rempli d'étourderies de toutes sortes; ses anciennes maîtresses lui retombent sur les bras au moment où il va se marier; un drôle se présente hardiment devant lui en se proclamant son fils. « Payez votre jeunesse! payez! » lui crient tous ces personnages. Raoul de Bonnefond paye, en maugréant contre le temps passé, le beau temps des amours et des paradoxes.

M. Léon Gozlan a quelquefois été mieux servi par sa verve. Telle qu'elle est, cependant, sa comédie est curieuse à voir; elle a des parties modernes et bien venues. Elle aurait gagné cent pour cent à être jouée par les chefs d'emploi du Gymnase.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE: Reprise de *la Part du Diable*, opéra-comique en trois actes, de M. Scribe, musique de M. Auber. — FOLIES-NOUVELLES: *Le Moulin de Catherine*, opérette de M. E. Alby, musique de M. Laurent de Rillé; *le Quart d'heure de Rabelais*, opérette de M. Henriot, musique de M. Bazzoni; *les Folies-Nouvelles peintes par elles-mêmes*, à-propos de M. Ch. Briault.

Il y a tantôt quarante ans que M. Auber épuise à son profit le vocabulaire de toutes les langues; il n'est sorte d'adjectifs caressants dont on ne l'ait gratifié, sorte d'adulations mielleuses dont on n'ait encouragé son génie musical. Je voudrais qu'un compilateur animé d'un beau zèle se chargeât un jour de réimprimer tout ce qui a été écrit sur l'auteur de *la Part du Diable*. Ce serait là, d'abord, une curieuse collection d'échantillons littéraires, quelque chose comme l'école du feuilleton; puis on en tirerait cet enseignement que M. Auber est peut-être le compositeur le moins discuté, celui autour duquel se sont groupés avec le plus d'unanimité les suffrages de la foule, depuis les couches éclairées où l'art est considéré comme une importante affaire, jusqu'à celles qui voient dans ses productions les plus éclatantes une sorte d'ennemi dont il faut de bonne grâce supporter l'aggression victorieuse.

Le fait est que M. Auber restera comme une des figures les plus caractéristiques de l'art français au dix-neuvième siècle, et son œuvre dira aux érudits à venir dans quelle proportion le dilettantisme de son temps a demandé des jouissances aux artistes producteurs. C'est qu'il apparaîtra comme s'étant posé ce principe immuable, qu'une des fins de la musique est de plaire; et il aura été plaisant sans trêve ni merci, dans la mesure de trois actes par année environ, ce qui vaut bien le tour de force d'un orateur qui parlerait longtemps sans épuiser les ressources de son talent et de son esprit.

On a dit que la musique de ce maître était « gracieuse »: c'était trop peu la payer que lui faire l'aumône de cette banalité; parfois on l'a traitée de « sublime »: c'était, pour le coup, aller trop loin et lui prêter des intentions extravagantes qu'elle n'a pas. Mais, entre ces deux épithètes qui ferment la gamme de la louange, n'y aurait il pas un mot plus heureux, quelque chose qui résumât et tînt en substance les volumes élogieux dont nous parlions à l'instant?... Ce mot est encore à faire.

Toujours est-il qu'on s'est peut-être trop préoccupé de faire ressortir le côté idéal du talent de M. Auber, et que, selon nous, on n'a pas assez vu en lui le musicien foncièrement érudit, le metteur en scène ingénieux, l'homme qui, avant de vous tirer un feu d'artifice aveuglant de lumière, en élabore le plan et en élève solidement la charpente.

Ces qualités éclatent plus particulièrement dans les deux derniers actes de *la Part du Diable*. Là, *le motif* fait un peu relâche; il a le tour moins vif, moins original, et l'homme de métier apparaît armé de toutes ses formules scolastiques. Le premier acte, au contraire, dans son allure plus mélodique, contraste vivement avec le reste de l'ouvrage, et on le dirait écrit à une autre époque ou sous d'autres influences.

M^{me} Cabel n'est pas très à l'aise dans le rôle de Carlo, qu'elle abordait pour la première fois à Paris; elle ne peut y donner un libre essor à ses fantaisies rossignolantes qui constituent le trait distinctif de son talent. Dans les andantes les plus solennels, elle semble impatiente de vocaliser, elle tient avant tout à produire de l'effet, et, sur un signe d'approbation irréfléchie du public, vous la verriez improviser des variations sans fin. Cette coquetterie de la voix n'est pas sans dangers, elle peut à la longue engendrer la monotonie.

Pour être juste, il faut applaudir à la richesse des costumes que M. Roqueplan a fait tailler tout exprès dans le satin et le velours, pour la reprise de *la Part du Diable*.

— *Le Moulin de Catherine*, un des trois ouvrages de réouverture du théâtre des Folies-Nouvelles, est un tableau champêtre complétement dépourvu d'aspects nouveaux; on y retrouve les éternelles plaisanteries villageoises qui ont défrayé déjà tant de vaudevilles. Heureusement que M. Dupuis est là avec ses mines ahuries, et que la musique de M. Laurent de Rillé dispose à la joie par son allure franche et légère.

Le même soir, on a donné un acte petit format, mis en musique par M. Bazzoni. La chose a nom: *le Quart d'heure de Rabelais*. M. Bazzoni qui, si je ne me trompe, a occupé la place de maître du chant au Théâtre-Italien, se ressent évidemment de cette chaude influence. Sa petite partition est mélodique à la façon des Italiens, c'est-à dire quand même, et ce style facile est du reste celui dont l'opérette s'accommode le mieux.

Voici venir, toujours dans la même soirée fertile en nouveautés, une sorte de parade extravagante qui rappelle les principaux succès du théâtre. Du milieu de cette macédoine musicale se dégagent quelques couplets applaudis. En voici un qui mérite d'être cité textuellement:

....
....
....
....

C'est ainsi que Paul Legrand le mime tous les soirs et que par ses gestes parlants il laisse à l'imagination du spectateur le droit de le supposer aussi piquant que possible.

— A samedi le compte rendu de la *Harpe d'or*, dont la première représentation a eu lieu mercredi au Théâtre-Lyrique.

ALBERT DE LASALLE.

On lit dans la *Presse scientifique*: L'heureux résultat des expériences faites par un grand nombre de médecins nous permet d'affirmer l'efficacité de la *Vitaline-Steck*.

Cette préparation vient combler une lacune qui existait dans la thérapeutique de certaines affections du cuir chevelu.

Désormais, l'emploi commode de cette huile, ses effets prompts et sans danger, son inaltérabilité, la feront accepter comme le seul agent réunissant les conditions absolues propres à déterminer la revivification de la chevelure. Dr LETELLIER.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du D[r] CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succ[r], *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9**. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54**.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

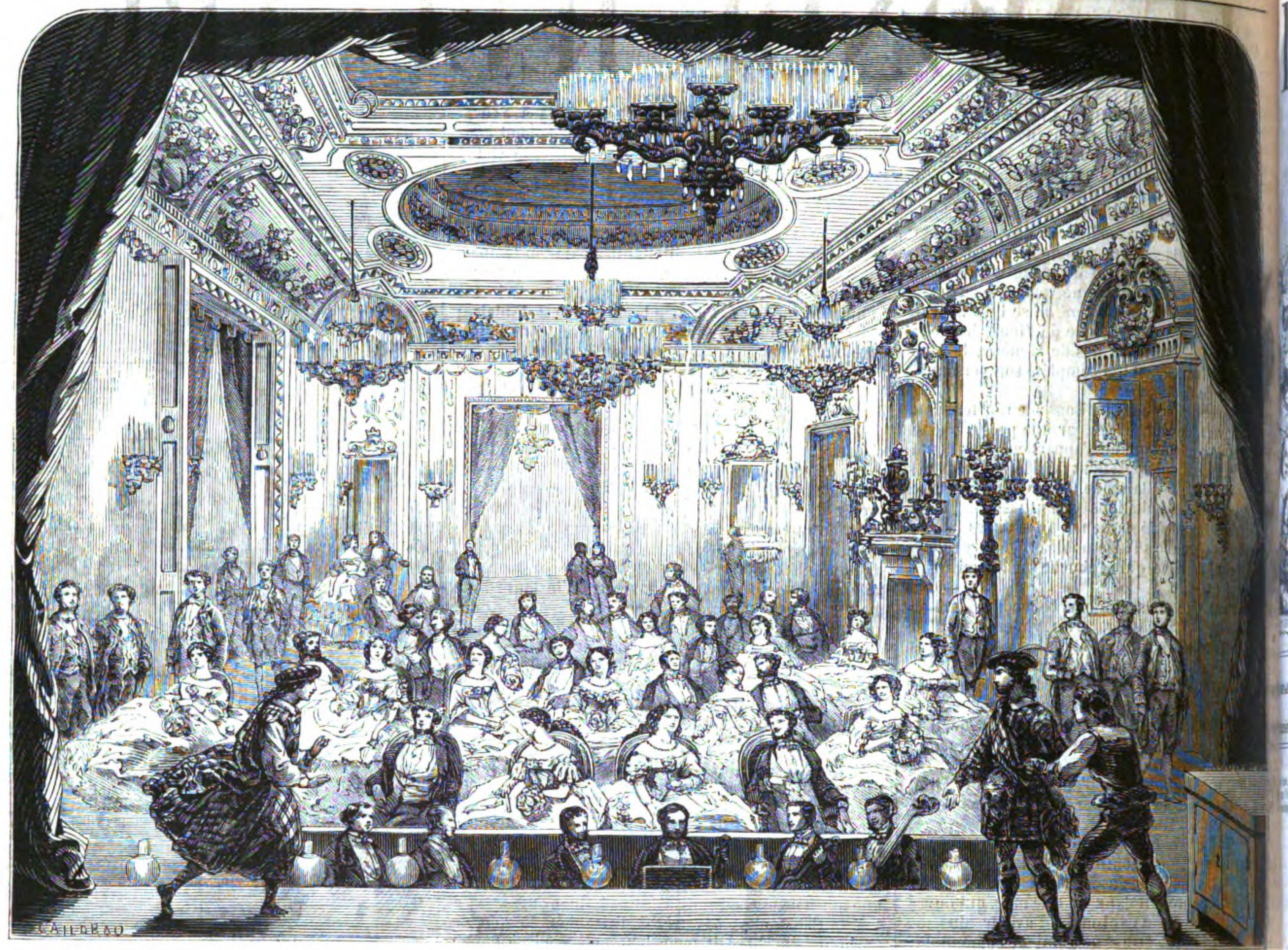
Le **Chocolat Menier** est le chocolat le plus répandu et le plus généralement estimé des consommateurs. Il a conquis sa réputation par les qualités qui distinguent un produit bien fait et d'un goût franc et naturel, et dont le prix est dans une proportion légitime avec la qualité.

MM. Pegot-Ogier et C[ie], banquiers à Paris, **7**, *rue de la Bourse*, reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, moyenne minimum depuis trois ans). Les comptes sont arrêtés tous les mois. Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics, actions et obligations. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET C[ie], ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France, qui délivrent des récépissés.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, **33**.

Manuel de santé, dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie usuelles. — Un vol. de 228 pages avec 160 formules. — Par le docteur DE SAINT-GERVAIS.

Prix: 60 c. rendu *franco* à domicile, qu'on paye par 3 timbres-poste adressés à l'auteur, *rue Richer*, **12**, à Paris.



Salle de spectacle de Baden-Baden.

Représentation dramatique et courses à Baden-Baden.

Les représentations que M. Bénazet organise chaque année à Bade et pour l'éclat desquelles il convie l'élite des auteurs et des artistes dramatiques de Paris, se donnent dans le grand salon Louis XIV. Le style majestueux et grandiose du dix-septième siècle est très-heureusement rappelé avec le plafond en voussures et sa coupole ornée de sculptures gracieuses et de peintures allégoriques. On y voit le Rhin superbe qui baigne les rives fortunées du grand-duché, et l'Oos, la rivière aux flots argentés et rapides qui traverse les jardins de Bade. De riches tentures en damas de soie tissées par les habiles ouvriers de Lyon se couronnent d'un splendide lambrequin taillé et et festonné sur les modèles du temps. La vaste et monumentale cheminée en marbre blanc montant jusqu'au plafond, les meubles dorés, les consoles, les glaces de Venise, la marquetterie de Boule, les lustres aux cristaux étincelants, tout dans la décoration de la salle est conforme au goût le plus pur du grand siècle. Nos lecteurs peuvent facilement se figurer la splendeur d'une représentation dramatique dans le grand salon de Louis XIV, devant l'aristocratie de l'Europe et par des artistes comme MM. Duprez, Mario, Lablache, Faure, Royer, Bressant et Mmes Alboni, Cruvelli, Cabel, Miolan-Carvalho, Mlle Fix, etc.

Les courses d'Iffzeim ont commencé au jour et à l'heure qui avaient été fixés. Tout Bade, tout Paris, ou, pour mieux dire, tout l'univers s'y trouvait réuni. En voici le résultat :

Prix de la Favorite : 100 fr. pour chevaux entiers, hongres, juments, de trois ans et au-dessus, nés dans le grand-duché de Bade ; un seul a couru : *Amazone*, au baron de Gemmingen.

Prix de la Confédération allemande : 5,000 fr. pour chevaux entiers et juments de toutes espèces, nés et élevés dans les Etats de la Confédération germanique.

Cette course n'a pas eu lieu. Quatre chevaux étaient inscrits, mais les éleveurs allemands avaient exigé eux-mêmes que l'on mît la condition de trois chevaux courant au pas de course. Deux chevaux ayant déclaré forfait, la course n'a pu avoir lieu. Elle a été remplacée par un très-beau handicap, organisé par MM. Reizet, Grives, Mackensie et Grandhomme. Six chevaux sont entrés en lice : *Mathilda* et *Little-Jack*, au baron de Nivière ; *Dewdrop*, au comte de Hahn ; *Biancourt*, à Mme Latache de Fay ; *Chevrette*, au comte de Lagrange ; *Cincinnatus*, à M. de Silveira. *Mathilda* a pris la tête en partant ; *Dewdrop* l'a un instant dépassée. *Mathilda* est arrivée la première, battant de trois quarts de longueur *Cincinnatus*, qui n'a devancé *Little-Jack* que d'une encolure.

Prix continental : 3,000 fr. pour chevaux et juments de trois ans et au-dessus, nés et élevés sur le continent. Le gagnant a réclamé pour 12,000 fr. Onze chevaux inscrits. Cinq seulement ont couru : *Marquemont* et *Biancourt*, à Mme Latache de Fay ; *Seville*, à M. Schickler ; *Acajou*, à M. le comte de Lagrange ; *Boisrobert*, à M. de Silveira. *Acajou* a très-facilement gagné.

Prix de la France : 5,000 fr. pour chevaux et juments de trois ans et au-dessus, nés et élevés en France. Vingt-sept chevaux étaient inscrits ; dix-neuf ont déclaré forfait ; deux ont été retirés ; six ont couru : *Etoile du Nord* et *Zouave*, au comte de Lagrange ; *Goëlette*, au baron de Nivière ; *Martel en tête*, à M. Schickler ; *Maladetta*, à M. Dupin ; *Tonnerre des Indes*, à M. Mosselmann.

Tonnerre des Indes était le favori. Il a pris la tête au départ, mais il n'a pas conservé cet avantage ; il a été dépassé par *Goëlette*, qui est restée première jusqu'au dernier tournant ; mais là, elle a été dépassée par la *Maladetta*, qui est arrivée première ; *Goëlette*, seconde, et *Martel en tête*, troisième.

Les courses se sont terminées par une magnifique course de haies, admirablement fournie par *Brassia*, au comte de Louvencourt, et par *Miss Gladiator*, à M. Fasquel. *Miss Gladiator* est arrivée première.

Ces courses feront époque. Le sport de Baden-Baden est fondé. Mercredi, 8 septembre, était le second jour. Aujourd'hui dimanche, course du grand prix de 14,000 fr.

Nous rendrons compte de ces fêtes, que le Jockey-Club a prises, dès le premier jour, sous son haut patronage.

E. M.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

On démolit en ce moment les bâtiments de la bibliothèque impériale qui forment l'angle des rues Richelieu et Neuve des Petits-Champs. Déjà même, par les échappées qu'a faites le marteau des démolisseurs, on peut apercevoir les cours de cet établissement qui sont sur la rue Neuve des Petits-Champs. On démolit également, à l'intérieur, la salle des monuments assyriens.

Tout fait présumer que la grande galerie qui longe la rue Richelieu sera démolie pour être remplacée par un bâtiment qui s'élèverait en retraite et se relierait avec la partie de l'édifice qui fait face à la rue Vivienne. Il est fortement question aussi de l'acquisition des quatre maisons situées à l'angle de l'arcade Colbert et de la rue Vivienne pour l'isolement de la bibliothèque impériale.

— Il y a à Londres une société généalogique et historique, qui vient de tenir sa cinquième réunion annuelle. A cette occasion, le président, lord Farnham, a déposé sur le bureau la généalogie maternelle de la reine depuis Inez de Navarre et Alvaro IV, seigneur de Alvarracien, 1243 ; celle du prince époux, depuis Marguerite de Habsbourg et Théodoric VIII, comte de Clèves, 1290, et les 512 quartiers du prince de Galles, compilés par Sa Seigneurie.

A. V.

RÉBUS.

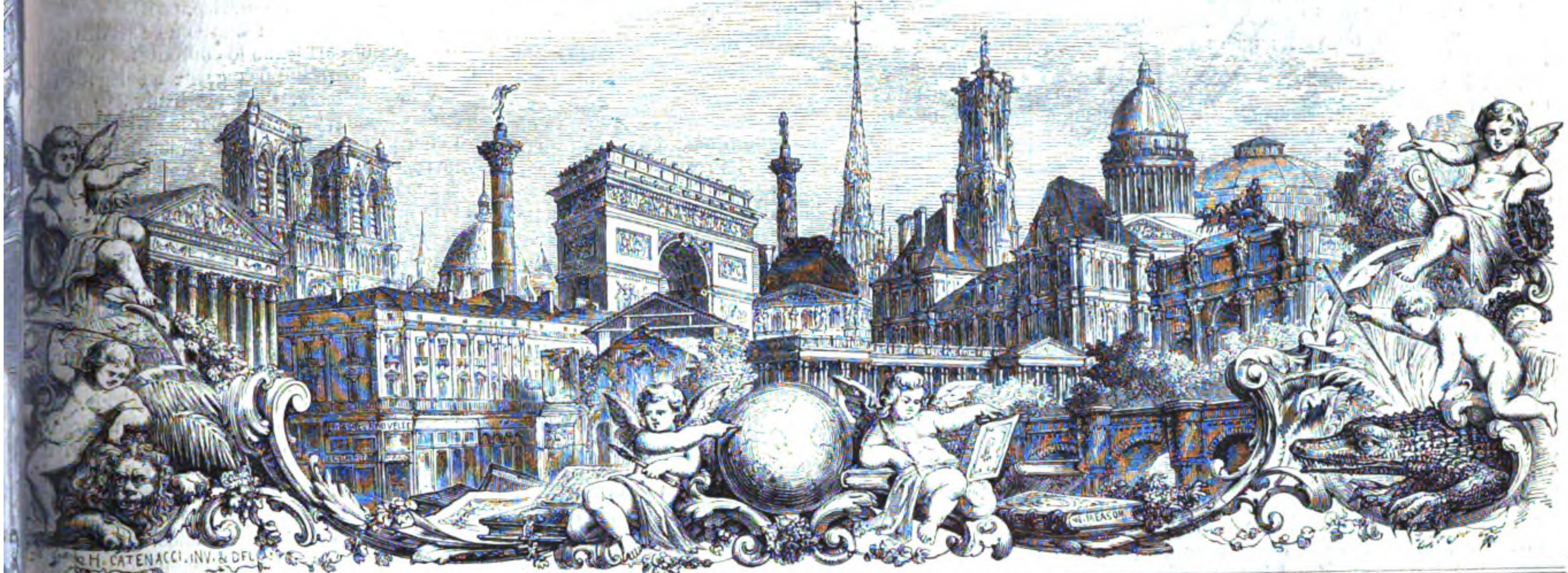
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Grand nombre de rapins ont, selon eux, le feu sacré.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :

RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.— Six mois, 9 fr.— Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger, le port en sus.)

ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 75.

18 Septembre 1858.

BUREAUX :

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Ranavalo Manjaka, reine de Madagascar, et ses héritiers présomptifs. (Page 186.)

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Il nous vient des villes d'eaux sulfureuses ou ferrugineuses, des bains de mer et des villégiatures, une foule de bavardages, de cancans, d'historiettes qui n'ont que la ténuité vague de ces choses écrites au crayon, et qui ne valent guère la peine d'être repassées à l'encre...

Trouville, m'écrit-on, s'est fort amusé un soir, dans ce qu'on appelle *le salon*, de l'apparition d'une femme qu'on nommait, et qui porte un nom plus respectable que la façon dont elle se procure ses toilettes. Je vous supplie, sur cet énoncé, de n'aller pas trop loin dans d'injurieuses suppositions... Ce que fait Mme X***, pour essayer d'être bien mise, n'est que ridicule! Le voici: Elle achète des robes, des pèlerines, des affiquets quelconques à une revendeuse à la toilette qui a réussi à lui faire croire qu'elle obtenait ces nippes des femmes de chambre de la cour.

Il n'en est rien absolument. Ces nippes proviennent simplement de femmes du monde, entier — et demi — qui détestent capricieusement le lendemain la robe qu'elles adoraient la veille. On a ri surtout en apprenant qu'une certaine robe en taffetas mauve et blanc, dont la nouvelle arrivée faisait un étalage énorme, avait été portée deux fois par une personne présente: la comtesse S***, qui l'avait répudiée on ne sait pourquoi, mais on sait pour qui, sa camériste, laquelle en avait sur-le-champ tiré cent francs auprès d'une revendeuse, qui l'avait à son tour placée pour cent cinquante sur cette élégante, persuadée qu'elle portait une robe qui avait vu Cherbourg, Brest ou Lorient.

Une histoire analogue arriva, il y a deux ans, à une jeune virtuose fort honorable et assez connue. La fin des concerts approchait; elle reculait devant la dépense d'une nouvelle robe, et pourtant celle qu'elle montrait sur les estrades était bien flétrie! On lui offre quelque chose en belle moire antique grise à reflets d'argent et petites fleurs bleues; magnifique, pas cher...; elle se laisse tenter, car le hasard voulait que la robe lui allât comme sur mesure prise par ce monsieur du faubourg Saint-Honoré, que les femmes acceptent pour couturière, et qui dicte tous ses centimètres flexibles pendant que sa femme écrit sur le livre...

Mais qu'y avait-il d'imprégné, de tissu dans cette robe? Quel magnétisme y était resté attaché, étrange, fascinateur, enivrant, périlleux? Je ne saurais dire; mais ce qui est un fait, c'est que cette robe, comme la tunique de Nessus, sembla brûler cette pauvre fille, qu'elle parut lui mettre le diable au corps, et que la victime n'eut de repos que lorsqu'elle eut quitté le tissu fatal, les trois fois qu'elle osa s'en revêtir. On fit une enquête de provenance, et l'on sut que cette robe avait appartenu à une jeune actrice des Variétés... qui n'a jamais connu le maire de Nanterre ni celui de Salency.

~~~ M. de Rothschild a, paraît-il, visité les employés du chemin de fer du Nord. Trop de toiles d'araignées festonnaient les fenêtres d'un chef de station voisin de la Belgique. Le célèbre banquier en fit plaisamment la remarque.

» — Monsieur le baron, dit l'employé, — c'est exprès... c'est pour attraper les mouches!

~~~ C'est à Ostende qu'une Anglaise en convalescence d'une névrose trente fois plongée dans les flots, racontait, étonnée, — mais soumise, — l'étrange conseil que lui avait donné son médecin:

» — Il m'a ordonné, — dit-elle, — pour achever de me guérir, de suivre un régime...nt!... C'est un drôle de remède; mais puisqu'il le faut, je vais chercher comment je pourrai faire! »

~~~ A Dieppe, l'émotion, l'autre jour, n'était pas sur la plage où venait pourtant de se manifester, d'éclater, la belle marquise de San... une Vénitienne blonde dont il faudra absolument vous raconter la bizarre histoire, avant qu'elle ne vienne à Paris ameuter autour d'elle les salons où elle paraîtra. Non! cette émotion était loin du profane, à l'église Saint-Jacques, où l'on exécutait une messe en musique de M. Nicou-Choron, dirigée par M. Placet, dans laquelle Battaille, J. Lefort et Mme Lefébure-Wély ont fait merveille. Le mari de cette dernière tenait l'orgue, sur la retraite hospitalière et modeste de l'excellent organiste de Saint-Jacques, M. Garnier, lequel a mis tout en œuvre pour faire les honneurs de son buffet... sacré à son célèbre confrère, — ce qui a fait dire à M. Lefébure-Wély, tout surpris de tant de tapis et de tentures, — qu'en comparaison de Saint-Jacques, Paris n'était que de la Saint-Jean... Décidément aujourd'hui la brise est aux drôleries, il en vient de la mer. Passons à des choses plus sérieuses.

~~~ Dans quelle contrée ferrugineuse se montrait-on, l'autre semaine, une belle personne qui est à la fois une grande dame et une plume excellente? Son nom, son titre, Casimir Delavigne les a mis en tête d'une de ses comédies représentée en 1829, alors que naissait à peine chez nous celle qui, comme cette comédie, devait s'appeler la *Princesse Aurélie*. Son nom, elle le tenait de son père, un brave officier; son titre, elle le dut à un des grands seigneurs de l'Orient, dont la famille intervient avec modération, mais justice, dans un curieux écrit intitulé, trop pompeusement peut-être: *la Valachie devant l'Europe*, et dont l'auteur est précisément cette brillante personne qu'on remarquait parmi les touristes: c'est-à-dire la princesse Aurélie Ghika.

Elle y parle de sa patrie d'adoption d'une façon telle, que l'enthousiasme reconnaissant laisse toute sa force à la vérité. Pour ceux qui n'oseraient pas attendre, d'un membre charmant de la *Société des gens de lettres de France*, une brochure où se heurtent et s'élucident de très-graves questions d'un ordre dont nous n'avons pas le droit de nous occuper ici, les pages sont nombreuses, dans cette œuvre où la fine observation, la grâce et l'esprit sont véritablement d'une femme, ne fût-elle pas princesse! La série de portraits où, moins mordante que *Célimène*, la grande dame valaque peint les membres de la commission chargée d'éclairer les gouvernements sur la situation des principautés, est véritablement charmante, et après le crayon dont est très-délicatement touché le baron de Talleyrand, je vous recommande le joli profil de sir Henry Bulwer... arrivant avec sa canne dans un bal du prince Ghika! Tout cela est élégant et fin, et la force de l'idée y est agréablement brodée par les arabesques de la forme: tel un cachemire d'Orient, solide et somptueux à la fois. Tout compte fait, et quelle que soit la vraie mission des femmes dans la société actuelle, mieux vaut avoir à mentionner celle qui émet ses propres idées, que celle qui, ainsi que nous le racontions tout à l'heure, se pare des robes de rebut des autres!

~~~ Dans le triple monde qui tient à l'université, à la finance et à la diplomatie, on s'occupe beaucoup d'un mariage qui était à la veille de se conclure, et que la découverte des faits les plus étranges a brusquement et fort heureusement fait rompre.

La future porte un nom des plus honorés. Quant à lui, les renseignements avaient été excellents. Un soir qu'on était à la veille de l'affichage des bans, comme on parlait d'un auteur dramatique, il s'écrie:

— Monsieur X***? il demeure dans la même maison que moi!

Le père entend cela et pense que, fort lié avec l'écrivain, il peut n'être pas mauvais d'ajouter encore à sa somme d'informations, en allant interroger ce voisin.

Celui-ci n'a que des généralités favorables à formuler:

— Mais, dit-il, — la portière est toute à mes ordres: si vous voulez en savoir davantage, et si vous ne dédaignez pas ces sources de vulgaires informations, je puis la faire monter!

Le père pense que lorsqu'il s'agit de choses aussi graves qu'un mariage, que l'avenir et le bonheur d'une fille unique, rien n'est à négliger. La portière est appelée.

Celle-ci débute par des généralités: Le monsieur paye bien son terme, ne joue pas du cor de chasse et essuie ses pieds avant de monter...

Mais... il y a des choses...

— Achevez!

La portière acheva; et c'est nous qui ne pouvons pas aller plus loin! La langue n'a pas suffisamment d'onomatopées ni d'onomatoposes pour que nous puissions transcrire ici tout ce que le futur beau-père et son ami dramatique apprirent d'inouï, sur les vices secrets d'un noctambule aussi peu soupçonné! La révélation était si déplorable, qu'on n'osait en croire celle qui la faisait dans les sérieuses conjonctures qu'on lui exposait. On crut devoir pousser plus loin l'enquête; les résultats en furent confirmatifs et navrants. Inutile de dire que le mariage fut sur-le-champ rompu. Le jeune homme a délogé. On dit qu'il est allé s'installer du côté des Champs-Élysées.

Le résumé de tout ceci, c'est de prouver que lorsqu'il s'agit de mariage, il est bon de ne pas reculer devant certaines sources d'informations, et que les loges des portiers ont parfois des secrets qu'on ne soupçonne guère aux étages.

~~~ Lors du passage récent de LL. MM. au Mans, un essaim de jeunes filles offrit à l'impératrice un vase artistique rempli de fleurs, qui fut très-gracieusement accepté. Au départ, une personne de la suite est chargée d'emporter le vase que, dans les préoccupations du moment, elle oublie. Le secrétaire de la mairie a mission de réparer l'oubli, et se met en route pour Paris. L'impératrice étant à Saint-Cloud, il s'y rend, arrive à la grille avec son vase d'art et une lettre. Le concierge du château prend l'un et l'autre, prie le messager mansois d'attendre, et va porter le tout aux salons des officiers de service.

C'était précisément l'heure où ce service change. L'officier qui part lègue le courant à son successeur; ce dernier ne prend pas garde au dépôt qu'il croit laissé là à dessein, et... les heures se passent. Il s'en écoule cinq, employées par le secrétaire de l'édilité du chef-lieu de la Sarthe à flâner devant la grille, à voir relever les sentinelles, à songer au pays où bien des gens ont envié sa mission; après quoi, un peu las, il prie qu'on veuille bien voir si on a oublié son affaire.

« — Je viens, dit le concierge, — pour une lettre que j'ai remise tantôt... On attend à la grille.

» — Une lettre? — dit l'officier; il regarde sur le bureau, en voit une...

» — Très-bien! — reprend-il. La lettre suit sa voie; au bout de quelques instants on apporte la réponse; sur l'adresse on lit:

» *A S. A. la princesse Murat, à Paris.*

» — Voilà la réponse, » — dit le concierge.

Le digne provincial regarde, voit la suscription, ne comprend guère... mais pense que tout s'expliquera à l'adresse indiquée. Il part, il revient à Paris.

Il arrive chez la princesse Murat, aux Champs-Élysées, et remet la lettre. Là encore il attend. Puis, comme il commence à soupçonner quelque quiproquo, il explique son affaire, son vase. Et comme en effet la princesse n'y comprend rien, tout en le remerciant beaucoup de sa peine, elle lui fait dire que ce qu'il a de mieux à faire, c'est évidemment de retourner à Saint-Cloud!

Notre homme s'y décide et repart. Cette fois il est mis en rapport avec un officier qui le reçoit à merveille, le prie d'excuser toutes ces équivoques et lui offre un grog. Désormais tout s'arrange, et notre brave secrétaire municipal s'en va, le soir même, enchanté, bien qu'un peu fatigué, rejoindre la patrie des excellentes poulardes et de l'illustre Germain Pilon, l'auteur des *Trois Grâces*, mais moins grâces, ou grasses, encore que... pardon, mais je coupe court à temps au plus exécrable des calembours!

~~~ A propos de notre dernier article sur les titres et appellations en Angleterre, nous recevons l'intéressante lettre qui suit:

« Monsieur le Rédacteur,

» Dans votre *Courrier des bains de mer* de la semaine dernière, dans le paragraphe concernant les appellations sociales en Angleterre, il s'est glissé une ou deux erreurs que je prends la liberté de vous signaler.

» Sur une adresse à un gentleman, il est d'usage de mettre le nom de baptême suivi du patronymique et de Esq: ainsi, « Edward Jones, Esq. » Pour un mineur on peut écrire « Master Edward Jones. » Pour un commerçant, « Mr Edward Jones, » ou « Mr Jones » tout court.

» Pour les cadets de familles nobles, l'adresse varie selon le titre du chef. Ainsi, tous les cadets de ducs et de marquis, sont « lord » suivi du nom de baptême et du patronymique, comme « lord John Russell, » qui est fils du duc de Bedford, ou « lord George Grosvenor, » fils du « marquis de Westminster. » L'aîné prend toujours le second titre, comme « marquis de Favistock, » qui est le second titre du « duc de Bedford, » etc.; car en Angleterre, il n'est pas d'usage, comme ailleurs, de créer un duc, ou marquis, ou comte, sans qu'il soit passé par les grades inférieurs de vicomte ou baron.

» Les filles de ducs, de marquis et de comtes, sont toutes « lady, » suivi du nom de baptême et du patronymique, comme « lady Louisa Hamilton, » fille du « Ms Abercorn: » celles-ci conservent ces titres, même en épousant un « commoner » (gentleman non titré); ainsi, la dernière, en épousant sir Smith, resterait « lady Louisa Smith. »

» Les filles de vicomtes et de barons sont « honorables, » mais l'étiquette ne les autorise pas à s'en servir sur leurs cartes de visite. Tous les fils sont aussi « honorables. »

» Cela tient lieu de la particule qui joue un si grand rôle dans ce pays, et sans laquelle il serait fort difficile de changer de nom comme on le fait si universellement.

» Du reste, la loi *autorise* cette appellation sociale « d'honorable; » mais la loi française ne permet nullement à un fils de comte de s'intituler « vicomte *Charles*, » ou le fils d'un vicomte de s'appeler « le comte *Paul* » ou tout autre nom. Le décret de Charles X, qui a réglé la matière, n'autorise pas davantage les fils de cadets ou autres à prendre le titre inférieur à celui de leur père, ni le cadet à prendre le second titre à la mort du père, chef de famille.

» En Angleterre, il est simplement impossible de prendre un faux titre ou de changer le nom, sans l'autorisation du roi, sans que l'imposture se découvrit immédiatement.

» Avant de terminer, permettez-moi de signaler la modeste coutume que suivent les nobles anglais, de ne

mais signer de leurs titres: ainsi, le duc de Bedford ne « Bedford » tout court : la duchesse signe Mary Bedford. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

» UN ABONNÉ. »

Il y a une dizaine d'années, un homme distingué, qui avait été victime d'une cuisante trahison de la part d'une femme qu'il adorait, s'était brusquement résolu à quitter le monde... non pour la mort physique, mais pour une sorte de mort morale : la retraite dans une communauté religieuse.

Il y a quinze jours, un homme de loi arrive dans la retraite où ce pénitent de la faute d'une autre est allé enfouir son cœur blessé. Sur la déclaration d'importantes communications qu'il a à faire au père Sigismond (c'est le nom du comte de V*** en religion), on les met en présence.

— Mon père, — dit l'avoué, — j'ai de pénibles nouvelles de famille à vous apprendre...

— Parlez, mon fils... rien ne m'est plus...

— Votre oncle et votre tante de V*** sont morts dans la même semaine...

— Que la volonté de Dieu soit faite!

— Or, comme ils avaient perdu leur fille l'an dernier, aux termes de la loi vous êtes leur unique héritier...

— Peu m'importe, mon fils!

— C'est que... peut-être ne savez-vous pas qu'il s'agit de près de quatre millions?...

Le père ne répondit pas, et son visage resta impassible.

— Quatre millions dont je vous apporte l'état de valeurs diverses! — reprit l'homme de loi.

Même impassibilité.

— Tout est à vous... je viens prendre vos ordres!

Une cloche sonna :

— Adieu, mon fils, — dit le religieux, — je vais à l'office... Dieu vous garde!

— Mais... ces quatre millions?

Le père Sigismond s'éloigna lentement sans répondre... L'avoué fut congédié.

Aujourd'hui, il cherche des héritiers du troisième degré. On parle d'un peintre qui a des droits à une assez forte part de cet héritage de raccroc. Un million, il semble devoir aller rue Joubert aidera singulièrement au mariage de deux charmantes sœurs, que des célibataires avides laissaient mûrir, sous prétexte que *la toilette* des femmes coûte trop cher.

Par-dessus l'épaule d'une personne qui écrit, nous copions les lignes suivantes :

— Ce n'est pas un paradoxe de dire que dans le monde on peut se perdre en usant mal de ses bonnes qualités, et réussir en utilisant ses défauts.

— Il y a dans la société des lois générales qui ne sont pas inscrites au Code, mais qui sont tout aussi puissantes, et auxquelles il faut obéir, qu'elles blessent ou non nos goûts, nos intérêts ou nos scrupules. Les mœurs font aussi les lois, lois d'autant plus sévères qu'il n'y a pas d'école où ce droit mondain soit professé. Il les faut deviner, sentir, apprendre par expérience.

— L'abus des promesses est une des formes les plus blessantes d'une politesse mal entendue. Lorsqu'on nous fait une demande que nous ne pouvons accorder, mieux vaut refuser net que de laisser l'espérance, quitte à accorder sur-le-champ quelque autre chose moindre. On acquiert ainsi la grâce du refus et celle du bienfait, double loyauté qui révèle noblement le caractère.

— Il ne faut dans le monde être ni confiant, ni banal, ni empressé. La trop grande confiance diminue le respect ; la banalité nous vaut le mépris ; le zèle nous rend faciles à exploiter, et diminue conséquemment notre valeur personnelle.

— Excepté avec deux ou trois amis qu'on rencontre dans le cours de sa vie, on doit être discret sur soi-même, et aussi réservé que si l'on devait avoir ses amis du moment pour adversaires du lendemain. Il est d'ailleurs si facile qu'ils le deviennent dans les hasards de la vie! Il faut trouver pour le monde une attitude qui ne soit ni trop chaleureuse ni trop froide, et d'être plus prêt à se porter de l'un ou l'autre de côtés dans les graves occasions.

— Il est habile, de bon goût et fructueux d'être silencieux sur soi-même. Tâchez, au lieu d'entretenir les gens de vous, ce qui les ennuiera presque toujours, de les amener à parler d'eux-mêmes. Votre dignité vous dira la limite où commencera la lâcheté, où finira la grâce de la conversation. Par ce moyen on sera enchanté de vous, et il vous en aura coûté peu d'efforts.

— Dans un salon où il y a des femmes, on ne doit pas se prodiguer en se livrant comme patient à tous les petits manéges des coquettes. Richelieu, qui a obtenu d'étonnants succès, ne s'occupait jamais que d'une seule femme dans une soirée.

— Il y a une nature de services rendus qui nous vaut, un jour ou l'autre, non pas l'ingratitude, mais la gêne de la reconnaissance. Les gens obligés restent blessés et vivent avec le désespoir de l'obligation. S'ils parviennent, ils peuvent aisément se convertir en ennemis des témoins de leur ancienne détresse.

Le mariage du maréchal Pélissier, duc de Malakoff, occupe beaucoup la cour, et un peu la ville. On se raconte qu'un à-propos plein de grâce espagnole et d'esprit tout français aurait fait plus, pour la conclusion de l'affaire, que vingt assauts... qui n'avaient point entamé l'illustre soldat! On le bombardait d'allusions, d'illusions. — Il ne ripostait que par une seule bordée : « Je suis trop vieux! » Il est vrai qu'il ignorait pour qui combattaient les assaillants de son célibat, en tête desquels se signalait une très-grande dame.

Un soir, dans les jardins de Saint-Cloud, une fort belle personne tenait une rose ; le maréchal regardait l'une et l'autre, semblant demander celle-ci à celle-là...

« — Qu'en feriez-vous?— dit dona Sofia Valera,— vous ne pouvez aimer que les lauriers! » Lafeuillade avait jadis dit quelque chose d'approchant à Louis XIV, mais la belle Espagnole n'en avait pas moins trouvé le mot sur la situation. Quand l'inflexible soldat sut que c'était cette brillante personne dont le nom était jusque-là resté dans des réserves discrètes, il s'écria :

— Les rôles sont changés... Je me croyais aussi imprenable que ma tour de Crimée... Malakoff se rend!

Le duc mettra dans la corbeille vingt drapeaux changés en cachemires. La marquise de la Paniéga, objet d'une vive curiosité depuis ce jour, à l'Opéra, chez les marchands en vogue, partout, semble à tout le monde une conquête vraiment digne d'un maréchal de France! Quant à lui, l'illustre soldat, ses amis se réjouissent fort de sa défaite sur un terrain qu'il connaissait moins que sa vieille Algérie, et où il a suffi de deux yeux étonnamment beaux, pour lui faire demander — et dire — merci. Ceux qui connaissent bien le maréchal Pélissier savent combien, chez lui, l'inflexibilité et la rudesse de l'homme de guerre sont doublées d'une profonde bonté et d'une bienveillance extrême. Nous pourrions citer des familles, qu'il connut aux temps encore modestes de sa vertigineuse carrière, pour lesquelles il a toujours conservé une cordialité de souvenirs dont il éprouvait le besoin de leur donner la preuve, en datant, à leur humble adresse, des lettres pleines d'affection, et sablées des terres envolées sous les boulets mêmes de Sébastopol! Avec une pareille pente du cœur, il n'est jamais trop tard pour se marier, Excellence!

Nous recevons une longue lettre critique par laquelle un professeur de rhétorique dans un lycée de Paris expose que la question du *Fils naturel* est bien plus vivement abordée dans la nouvelle comédie de M. Léon Gozlan : *Il faut que jeunesse se paye*, qu'elle ne l'était dans l'exception sans seconde que M. Dumas fils a dramatisée, au Gymnase, sous le titre jadis saisi par Diderot. Nous regrettons que la longueur et le ton grave de cette dissertation nous privent de l'insérer ici, et nous la remettons à son sagace et érudit auteur, dans l'espoir qu'il l'adressera à un journal où l'œuvre sera mieux à sa convenance que chez nous. Au reste, discutée avec les ardeurs qu'on y met de part et d'autre, la comédie de M. Léon Gozlan prend, dans les préoccupations de l'opinion, une place qui est à la fois et son succès, et la gloire de son éminent auteur.

Il était bien laid ! mais il avait beaucoup d'esprit, ce qui est aussi durable que la laideur, et de plus, c'était un brave homme, par malheur toujours en quête d'une centaine de thalers pour payer derrière lui ce qu'il mangeait toujours d'avance! Paris le vit en 1855, alors qu'il y arriva comme délégué viennois à la grande exposition de l'industrie, et je me souviens qu'un soir de solennité, à l'Opéra, un ami à lui, qui le cicéronait, courait après toutes les célébrités des lettres pour leur présenter son poëte humoristique et satirique. On se laissait amener, mais à la vue de celui si bizarrement appelé, ou surnommé *Saphir*... le présenté manquait de présence d'esprit et regrettait sa présence de corps, — tant il était difficile de ne pas éclater de rire devant ce visage *pommecuité*, disait Dantan, et dont le développement maxillaire était des plus singuliers.

Mais quels yeux! petits, enfouis, encadrés des plus creuses arabesques des rides séniles, mais deux vrais saphirs, plus le feu! Une grande et blonde et assez belle jeune fille l'accompagnait et regardait, curieuse, ces hommes célèbres de la France littéraire, que son père s'efforçait d'approcher, pour garnir le carnet de notes qu'il voulait remporter à Vienne, afin d'en amuser les lecteurs de son journal. Eh bien, il est mort!

Son corps avait soixante-trois ans d'âge, mais son esprit n'en avait pas trente. Son grand-père lui avait légué un nom étrange, doublant, dans une obstination familière, les preuves de son origine. Il se nommait en réalité Israël-Israël. L'empereur Joseph II ayant lancé un édit qui obligeait tous les juifs à adopter un nom fixe et transmissible, notre poëte, appelé devant le juge de son district, fut mis en demeure de choisir. Israël-Israël n'avait songé à rien :

« — On m'appellera comme on voudra, ça m'est égal !

» — Mais enfin, c'est à vous de faire votre déclaration.

» — Eh bien ! mettez n'importe quoi : chapeau, table, perruque, florin, cabriolet...

» — Ce serait ridicule, — dit le juge, — qu'avez-vous là à la main ?

» — Une bague... un saphir...

» — Eh bien! voulez-vous Saphir ?

» — Va pour Saphir ! » — Et il signa ainsi son acte nominal. Il devait bientôt en signer plusieurs poëmes qui ont fait leur chemin de 1819 à 1835, et par milliers des articles de journaux à Vienne, à Berlin, à Munich... et même en 1855 à Paris. Converti au protestantisme en 1832, le petit-fils d'Israël-Israël reçut bientôt le titre de conseiller de l'intendance du théâtre impérial, titre plus pompeux qu'efficace, et qui obéit à cette loi germaine qui met partout des conseillers. Saphir tirait les principales ressources de son existence de lectures publiques qu'il faisait en parcourant l'Allemagne ; son talent n'est point sans parenté, toute politique à part, avec celui de Henri Heine, si goûté chez nous, peut-être parce que, tel Byron le cosmopolite, il a dit ses vérités à sa patrie. On aime à lire ces renégats de la fantaisie : ils savent tous les dessous de cartes, les défauts de cuirasses, les mystères impénétrables aux touristes étourdis, qui ne voient des pays visités que le Corso, les boutiques et l'Opéra. Heine, comme Byron, a stoïquement révélé les plaies secrètes ; on leur a su gré de cette franchise que leurs compatriotes appelaient trahison.

Saphir, en son extrême laideur, n'était pas, nous a-t-on raconté, sans prétentions galantes durant ses jeunes années envolées au milieu d'inutiles leçons. Voici une plaisante anecdote à ce propos.

Un jour qu'il errait par les rues de Vienne, le nez en l'air, à la recherche d'un article pour son journal insatiable, un brusque orage met la rue en eaux, et Saphir n'a que le temps de se réfugier sous une porte cochère. Toujours en quête de son article, il inspecte les alentours et aperçoit, à la fenêtre en face, une femme qui le regarde... c'est à n'en pas douter ! Elle est jolie; il ignore ou oublie sa propre laideur : il lorgne et trouve que la pluie a du bon. La dame ne semble pas formalisée, et voilà le cœur du poëte qui bat comme une horloge, tandis que son imagination voyage, escalade et superpose les rêves jusqu'au septième ciel. Il en est là de son délire, — lorsqu'un valet arrive et lui offre un parapluie.

C'est de la part de la jolie dame. Quelle idée! En tous cas, c'est une attention, délicate même, et modeste ; Saphir en est touché. Il eût cru indiscret, incivil, de ne pas user d'un meuble dans lequel il s'efforçait de voir bien moins encore un congé qu'un parapluie ; il lance à la beauté une dernière bordée de soupirs et d'œillades, salue une main sur le cœur, l'autre sur le manche de l'outil, et, le développant avec élégance, il part emportant le trait... et le parapluie.

Le lendemain, le ciel étant aussi serein que son cœur, Saphir, qui n'a pas dormi de la nuit, agité de mille espérances, vient carrément au logis de la dame, sous prétexte de rapporter ce magnifique parapluie qu'on avait confié à sa détresse et à sa probité. On l'introduit... O bonheur! il palpite, quoique bien laid :

« — C'est vous, monsieur, qui étiez hier sous la porte cochère d'en face ?

» — Oui, madame... femme charmante... adorable... c'était moi... Ah !

» — Vous n'avez pas deviné pourquoi je vous envoyais ce parapluie !

» — Pourquoi ?... Non, créature céleste ! je n'ose espérer que c'était pour me procurer l'extrême bonheur de vous le rapporter...

» — Non, monsieur, c'était tout simplement parce que... j'attendais... quelqu'un... et que votre présence attentive devant ma maison pouvait le gêner ! »

Saphir s'enfuit bouleversé. Depuis ce jour, il prit en haine féroce tous les parapluies (mais non toutes les femmes), et il jura de n'en jamais porter. Il a tenu parole pendant près de quarante ans.

JULES LECOMTE.

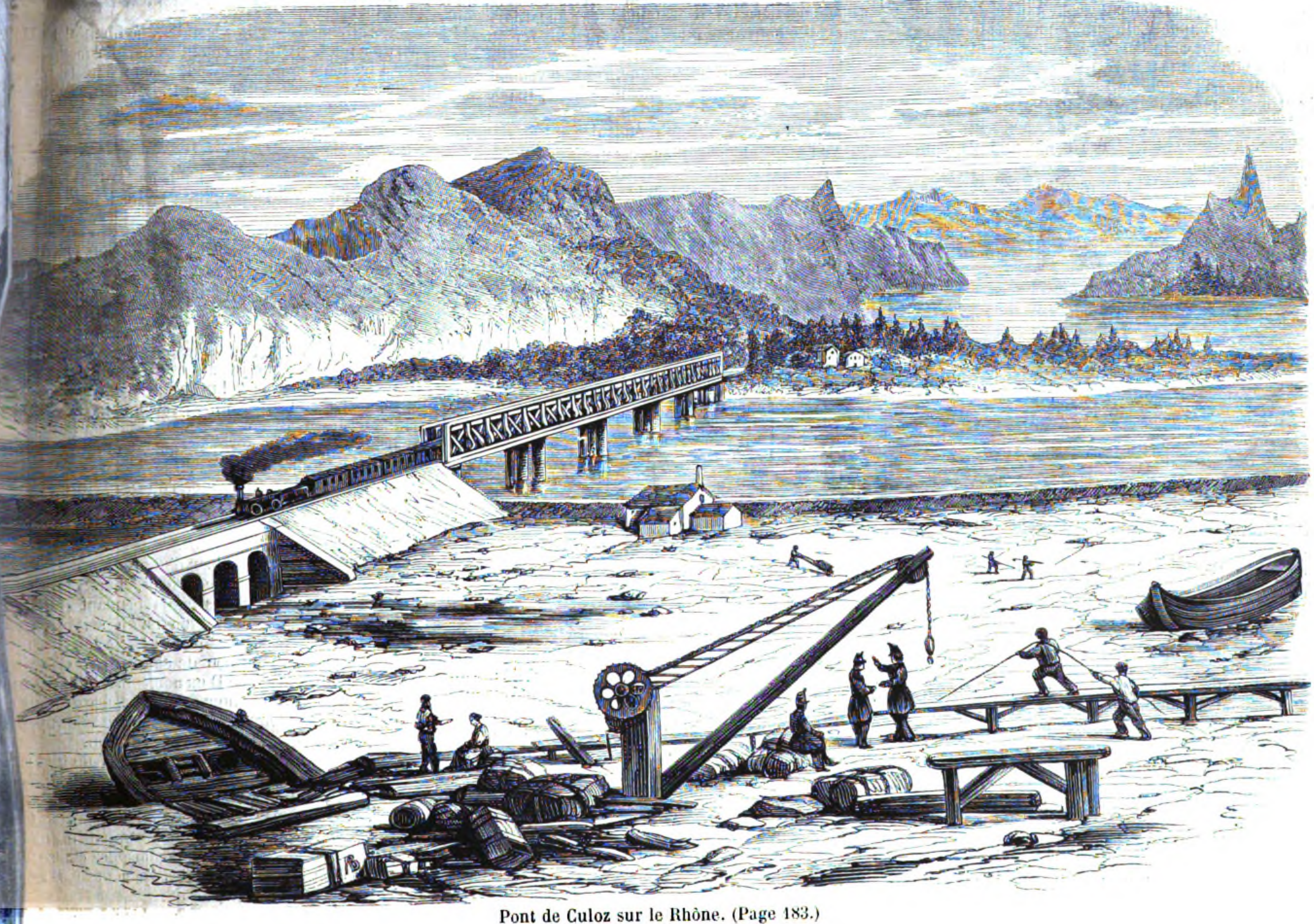
Pointe et ville de Tamatave.

Maison des chefs. — Grand fort Hovas.

Petit fort du Nord. — Ile aux Prunes.

Vue panoramique de la côte Orientale de Madagascar.

Kabar d'officiers français et de chefs malgaches.



Pont de Culoz sur le Rhône. (Page 183.)

Chronique de la province et de l'étranger.

—

La grande préoccupation, la grande vogue, le grand plaisir du moment, c'est la chasse.

On chasse partout.

On chasse en Afrique où l'on a pour gibier des panthères et des lions; on chasse sur le Rhin où l'on a pour gibier des biches, et vous pouvez prendre le mot dans toutes ses acceptions; on chasse en Suisse où l'on a pour gibier des ours; on chasse même dans les environs de Paris, où lièvres et lapins fuient de tous côtés implorant la protection de MM. les gardes champêtres (page 185), et où les proies ne sont, le plus souvent, que des pierrots.

Que voulez-vous? la chasse est devenue du suprême bon ton. Le sport a ses modes comme la fashion, dont il est la puissance transcendantale. Le vrai turf aujourd'hui, c'est le tapis de bruyères et de mousse des futaies séculaires.

Gentlemen-riders, fi donc! On est avant tout veneur; le chenil passe avant les écuries, on est plus fier de la beauté de ses meutes que de l'excellence de ses chevaux.

∴

Et puis la science est devenue une auxiliaire si puissante de nos plaisirs, en se faisant un plaisir elle-même; autrefois on cultivait ses choux, aujourd'hui il n'est rien qu'on ne cultive; on fait de l'apiculture, de la pisciculture, que sais-je? on cultive tout: donc le chasseur fait de l'ornithoculture et même de la zooculture, au besoin.

Vous avez des forêts; quels animaux voulez-vous chasser? Des faisans? Voilà vingt-cinq poules qui vous en couvent. Des coqs de bruyères? En voilà de la graine: cinq cents œufs! Préférez-vous les perdreaux? On va en ensemencer vos blés. Formez un désir, il est satisfait dans un tour... de saison.

J'avoue que c'est ainsi que je conçois la chasse; sans fatigue, sans dérangement, dans mes goûts, à mes heures. Vous sortez de votre château... non... du château d'un de vos amis, c'est bien plus agréable.

Vous gagnez à travers les jardins la forêt prochaine d'où, au bout de quelques heures, vous revenez la carnassière toute rebondie de plumes et de poils, c'est charmant! Quant à ces grands chasseurs devant Dieu, qui courent les monts, les vaux, les forêts et les sables, ils ne me semblent pas des cynégètes, mais des forçats de Saint-Hubert.

Aussi est-ce généralement la première de ces deux chasses qui triomphe. Celle-ci, comme accident, passe! on la subit, mais celle-là est réellement le plaisir aristocratique de la villégiature automnale.

Chacun aussi s'en donne-t il à cœur-joie en Normandie et en Bretagne, et tout particulièrement dans ces vénérables châteaux et dans ces gracieuses villas dont la Seine, la Marne et la Loire baignent les forêts de leurs eaux paisibles.

Quelles bonnes scènes ne produit pas ce nouvel élément de complication introduit dans la vie sociale? Je veux vous en raconter une dont il a bien transpiré quelques bruits, mais dont je suis une des trois ou quatre personnes qui connaissent seules le dénoûment heureux.

∴

Le comte Léon de Saint-P... possède une des plus belles propriétés de la plaine de Chelles, noble château dont l'intérieur, splendidement confortable, est relié en côtière à contreforts ornés, en tourelles aux toits coniques, surmontés de girouettes et de bouquets de fleurs métalliques, absolument comme ces missels à la mode, texte splendide de Curmer, revêtu par Tahan de ces guipures de vieux bois détachant sur chagrin leurs ornementations ogivales.

Extérieurement, c'est un castel du quinzième siècle le plus pur; intérieurement, c'est le sybaritisme moderne le plus fastueux.

Tout est au niveau de cette résidence magnifique: les jardins, les bosquets, la forêt... car il y a forêt, et véritable forêt avec ses chênes de trois pieds de diamètre, forêt de promenade en calèches, et forêt de chasse; et quelles chasses!

Heureux ceux qu'il invite à en partager les plaisirs. Invitations très-enviées, je vous jure. Jules de B... et le vicomte Hervé de K... étaient, la semaine dernière, deux de ces heureux.

Or, il arriva, mardi dernier, — il y avait eu grande chasse la veille, — que, dès sept heures et demie du matin, les deux amis ouvrirent simultanément les portes de leur appartement, placées en face l'une de l'autre sur l'antichambre où se trouvait le valet de pied spécialement attaché à leur service.

— René!...

Ce mot était sorti à la fois de leurs lèvres, lorsqu'ils s'aperçurent réciproquement de leur présence...

— Tiens! c'est vous, Hervé, fit Jules en s'efforçant de dissimuler sa surprise, et peut-être même son embarras... Vous êtes bien matinal aujourd'hui...

— Oui, j'avais un peu de fièvre ce matin... j'ai voulu la dissiper au grand air.

— Mais, vous-même, Jules... je chanterais presque comme dans *Robin des Bois*:

Chasseur diligent
Quelle ardeur te dévore...

Ce n'est pas celle de courir après le gibier, je crois... bien au contraire...

Et tout en s'efforçant de dissimuler un objet qu'il cachait derrière lui, il examinait d'un regard narquois une petite bourriche que Jules venait de remettre au laquais.

— Mais, vous-même, vicomte, reprit vivement Jules en s'apercevant du manége du railleur, il me semble...

Hervé de K... sentit qu'il était découvert, qu'il fallait en prendre gaiement son parti.

— Au fait! répliqua-t-il lestement en montrant une petite bourriche parfaitement semblable à celle de son ami, pourquoi dissimuler?... je venais faire ici ce que vous venez d'y faire vous-même: René, portez également cette cloyère au chemin de fer.

René reçut le nouveau colis et sortit.

— A la destination, sans doute, reprit Jules, de quelque belle Diane sauvage à qui vous offrez vos victimes...

— Belle... c'est l'opinion de tous ceux qui la voient... sauvage!... non... mais je suis le seul qui puisse le dire.

— Absolument comme moi... une femme adorable... pour tous, un lutin...

— Et un ange pour vous.

— Juste...

Le valet rentra à l'instant.

— Messieurs, dit-il, si je mettais les deux bourriches sous la même enveloppe?

— Quelle idée stupide! fit Hervé de K...

— Vous êtes fou! je crois, s'exclama Jules de B...

— Mais, messieurs, les deux bourriches sont à la même adresse.

Cette déclaration fut pour les deux amis un coup de foudre. Ils échangèrent un même regard, un regard indigné.

René, qui s'était aperçu de l'effet de sa remarque naïve ou perfide, reprenait, en sortant avec les deux envois:

— Ces messieurs pardonneront... j'avais cru... mais...

Et, en murmurant d'inintelligibles excuses, il disparut de nouveau.

— Vos paroles sont bien légères, vicomte.. fit Jules en s'adressant à son ami.

— J'allais vous faire la même réflexion...

— Moi, monsieur,... je ne vous dirai qu'une chose... c'est que je suis autorisé à faire cet envoi.

— Vous me permettrez d'en douter...

— Monsieur!

— Ne pensez-vous pas que madame la baronne est incapable d'avoir accordé une semblable autorisation à deux personnes?

— Aussi douterais-je fort de votre affirmation, si vous me déclariez, vous, que vous l'avez reçue.

— Monsieur!...

Cette fois, les regards des deux amis étaient chargés de colère et de menace. L'un et l'autre sentirent, à l'ardeur de leurs sentiments, que ce n'était plus entre eux que pouvaient se prolonger ces explications.

— Très-bien! monsieur, dit Hervé en saluant... sur un tel terrain la discussion n'est pas possible... A bientôt!

— Oui, monsieur le vicomte... à bientôt! répliqua Jules en accentuant vivement ce dernier mot.

Et les deux amis rentrèrent chacun dans leur appartement, les sourcils froncés et tout disposés à se couper la gorge.

∴

Presque au même instant, on vient leur apporter une lettre à l'un et à l'autre, une petite lettre de papier

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

— Ah çà! m'écriai-je en éclatant de rire, — vous même, Manby, est-ce que vous seriez amoureux de Mlle d'Ablon?

Au lieu de me répondre, il baissa les yeux, puis me tendant la main.

— Ne plaisantez jamais sur ce sujet, Charles, murmura-t-il.

Paris, 13 juin 18...

« Monsieur me charge de faire passer à monsieur la petite traite ci-incluse. Monsieur aurait pris la plume lui-même sans ses maux de nerfs. Nous avons été attaqués dans l'*Artiste* par un ami. Je ne puis pas obtenir de monsieur qu'il bouche les oreilles au bourdonnement de ces moucherons venimeux. Ne pourrait-on pas faire là-bas un ou deux articles? Je pense qu'il y a des journaux? Dites-moi ce que cela coûte.

» Monsieur va partir pour les eaux. Son médecin me fait l'effet d'un farceur, vulgairement parlant. Madame Bouilly s'est retirée: c'est Pinard qui prend son fonds: celui qui faisait les courses. Les d'Ablon sont ruinés ou à peu près. Il a couru des bruits sur M. Eberhardt. La chèvre est morte. Si la chance voulait qu'il se trouve là-bas une pauvre à votre doigt, j'entends une Anglaise avec une dot un peu cossue, ne faites pas la petite bouche. Monsieur vous embrasse. J'y joins tous mes respects et salutations empressées.

» LIBAN. »

Cette lettre précéda de quelques jours seulement une querelle assez sérieuse que j'eus avec M. George Manby, le troisième fils. Les choses allaient de ma part si loin que je dus quitter la maison. Je n'avais pas tort. George était un personnage fort grossier. Tout Français transplanté à Londres, pour son malheur, devient chatouilleux à l'excès dès qu'il s'agit de la France. M. George Manby eut une leçon sévère. Je désire qu'il en ait profité.

Je ne regrettai que Nelson, malgré les larmes de miss Maud. La pauvre enfant m'eût facilité de tout son cœur les moyens de suivre les bons conseils de Liban. C'était une bague à mon doigt et sa dot devait être assez cossue. Mais la sympathie n'y était pas. Je détestais les cotons à ce point que je fus ravi de la circonstance, pénible en soi, qui m'éloignait de la maison Manby.

J'écrivais sur-le-champ à mon père et je pris un logement à Sablonière-hôtel, dans Leicester-square, rendez-vous de tous les Français de moyen état.

J'étais là depuis cinq ou six jours, attendant avec une certaine impatience la réponse de mon père, lorsqu'un matin, à l'heure de mon lever, j'entendis tout à coup prononcer mon nom dans le corridor de l'hôtel. Cette voix que je croyais reconnaître me serra le cœur. Je sautai précipitamment de mon lit, fixant mes yeux sur la porte. Elle s'ouvrit pour me montrer Liban en grand deuil.

Je chancelai. J'eus un violent vertige. Liban n'avait pas encore parlé que je savais mon malheur.

— Mon père est mort! m'écriai-je.

Sur la figure de Liban il y avait une grande et profonde tristesse.

Il inclina la tête affirmativement et deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Je m'affaissai, tout nu que j'étais, et je cachai ma tête entre mes mains.

Mon père! mon pauvre père, les sanglots m'étouffaient.

— Quant à ça, disait Liban d'une voix entrecoupée, ils ont tous été à son enterrement, tous ceux qui le mordaient encore à belles dents pendant qu'il suait son agonie... Ils veulent bien qu'on soit un grand homme pourvu qu'on soit un mort!... Allons! allons! monsieur Charles, un peu de courage!... C'était un bon cœur, aussi vrai que Dieu nous voit!... Il est mort comme un saint... au moment où Trochard était élu membre de l'Académie à sa place... et je vous apporte sa dernière parole qui est une bénédiction.

Liban tira en même temps de sa poche un tout petit paquet, dont l'enveloppe était un papier de soie. Je le lui arrachai des mains. J'avais deviné, au travers du papier, le petit médaillon que mon père portait toujours au cou et qui renfermait le portrait de ma mère. J'ouvris le médaillon. Je collai la miniature contre mes lèvres. C'était le suprême adieu: je me sentais seul.

Pendant cela, Liban me disait:

1 Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 juillet, 4 et 11 septembre.

ncé parfumé, teinté de tons différents pourtant : l'une uton d'or éteint, l'autre vert de mer le plus pâle. acun l'ouvre, sans que leur front perde le moindre con de ses nuages.

La lecture produit un effet tout différent. Chaque ne en enlève une strate; à la dernière, le sourire est enu sur les lèvres, les deux visages sont rassérénés. La cloche

Ayant en ce moment sonné le déjeuner,

deux amis se trouvent une seconde fois ouvrir si-ltanément leurs portes. Leurs regards se rencon-nt non plus irrités, un sourire est échangé...

- En vérité, nous sommes insensés! s'écrie Hervé K... en tendant la main à son ami.

- N'allions-nous pas nous brûler la cervelle pour x misérables bourriches de gibier?... répond Jules a lui serrant.

- Gardons notre poudre pour les faisans de Léon. t se prenant bras dessus bras dessous, ils se diri-nt vers la salle à manger.

uel talisman, allez-vous me dire, renfermaient donc leux lettres? Aucun exorcisme, à coup sûr. Rien lus simple en effet.

a baronne de X..., ayant appris que Jules de B... ervé de K..., dont elle avait un peu légèrement pté les offrandes, étaient invités à la même partie hasse, avait prévu la possibilité de ce qui était ar-. La baronne est heureusement aussi spirituelle lle est coquette. Prévoir, pour elle, c'était préve-Elle avait aussitôt écrit deux billets, qui n'étaient éalité que la copie l'un de l'autre.

Quelle inconséquence avez-vous commise, cher im-lent ! A peine avais-je accepté l'offre de votre envoi, ici un nom qui variait dans chaque missive)... est i m... en faire une semblable... Vous comprenez ce que lui f... ire... J'ai accepté... avec une pointe de plaisan-... Le pauvre garçon n'en a pas semblé moins en-té... Mais, chut!... Observez seulement notre re Endymion... Nous en rirons bien ensemble, par i H... bert! »

...st ...out! Nos vaudevillistes se mettent l'esprit à la ...re pour nouer et dénouer des intrigues. Le hasard ...d... ne pas tant de peine. Avouez que pourtant il ...it souvent mieux qu'eux. Ne voilà-t-il pas une ...e comédie toute faite?

...a chasse a ses comédies, elle a aussi ses drames... ...s n... attristons pas, par le récit de ces accidents ...r... ers, les beaux jours, riants adieux que nous ...e soleil en s'abaissant dans le ciel austral.

∴

...s dieux empêchent les baigneurs de faire les ...à nos plages, et surtout à nos plages méridio-...: celles de Biarritz n'avaient point encore vu af-...t de visiteurs, et, parmi ces visiteurs, de si haut ...ages : M. et M^me Walewski, M. et M^me de Morny ...t en ce moment les plus brillantes étoiles de la

...rs Majestés impériales se trouvent si bien de ...salutaire des bains, que l'empereur, qui devait repartir presque immédiatement pour le camp de Châlons, prolonge son séjour et pourrait bien y rester jusqu'à la fin du mois. Le château, si pittoresquement assis au bord des flots sur son épais tapis de gazon broché de fleurs (page 188), devient décidément la résidence de prédilection de la cour pendant les beaux jours. L'empereur a prescrit l'érection de bâtiments nouveaux et particulièrement la construction de deux ailes qui formeront une nouvelle cour d'honneur.

∴

Revenons à Biarritz :

La nouvelle de la mort de M. de la Villate a déterminé le départ de plusieurs baigneurs, et particulièrement celui d'une jeune femme, M^me la marquise de... qui avait causé une vive sensation plus peut-être encore par sa grâce distinguée que par sa très-remarquable beauté.

M. de la Villate était une des notabilités les plus honorables du parti légitimiste. On sait qu'il avait été longtemps attaché à la personne de M. le comte de Chambord, qui lui avait conservé l'affection la plus cordiale.

La mort l'a frappé dans sa riante et calme retraite de Plauzat; le respect universel l'y avait accompagné; bien des regrets viendront honorer sa tombe.

Rapportons ce trait qui forme l'auréole de cette vie dévouée.

On était en 93. M. de la Villate père, traduit devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort. Son fils obtint la triste consolation de pénétrer dans sa prison pour lui faire ses adieux.

Quand le geôlier vint, le lendemain, prendre le condamné pour le remettre au bourreau, il trouva un jeune homme souriant sous les habits de son prisonnier. Ce jeune homme était heureux : à cette heure, son père était en sûreté. Mais quelle nuit il avait passée!... Son anxiété avait été si profonde, que ses cheveux en avaient blanchi.

M. de la Villate fils comparut, à raison de ce fait, devant le tribunal révolutionnaire.

« Citoyen, lui dit le président après une courte délibération, le tribunal me charge de vous offrir ses félicitations. La République, qui a institué la fête de la paternité, n'a que des éloges à décerner à votre dévouement filial. Si nous avions un arrêt à prononcer, nous ordonnerions que vous fussiez promené dans les rues de la ville avec une bannière portant ces mots : Voilà le fils qui a sauvé la vie de son père. »

Le peuple exécuta cette déclaration à la lettre; il accompagna le jeune de la Villate à son hôtel, en le saluant de ses acclamations enthousiastes.

∴

Il serait inutile de dire que les fêtes s'y succèdent avec autant d'éclat que de variété, si ce n'était pour nous une transition toute naturelle pour parler de celle de Blois.

La cité royale si chère aux Valois a eu son bal des courses, ce bal qui voit accourir de toutes les parties du département un flot de danseurs chaque année plus brillant et plus nombreux. (Page 184.)

Les vives ritournelles des quadrilles de Strauss et de Musard ont réveillé les échos de cette belle salle des états, habituée jadis à l'austère mélopée des voix magistrales ou tribunitiennes. O mobilité de la destinée, voilà bien de tes jeux. C'est le plaisir qui tient aujourd'hui ses élégantes assises dans cette salle austère des états où les assassins du duc de Guise nouèrent les fils de leur trame sanglante.

On peut dire ses élégantes assises, car bien peu de villes de province pourraient offrir une société plus brillante et plus gracieuse que celle qu'y ont réuni les fêtes d'août. Nous y avons remarqué des toilettes qu'envieraient nos salons les plus difficiles; nous en citerons une seule, assez simple, mais d'un goût parfait et d'une grâce ravissante.

Elle était portée par une jeune femme, dont la blonde chevelure s'unissait en large bandeaux à une abondante guirlande de myosotis.

Des bouquets des mêmes fleurs ornaient sa robe de gaze de l'Inde, dont les volants étaient formés d'un point de Bruxelles d'un dessin merveilleux.

Une parure de turquoises complétait cet harmonieux ensemble relevé par une beauté sans pareille.

∴

Allons de fête en fête : nous n'aurons pas changé de sujet et nous aurons changé de pays.

Aix-les-Bains vient d'inaugurer en petit comité, *en catimini*, diraient nos paysans, le tronçon de chemin de fer qui unit la Savoie à la France. Les grandes fêtes sont réservées pour le jour où les wagons pourront plonger dans les flancs granitiques du mont Cenis et déboucher dans ces belles vallées italiennes où elles rencontreront tant de noms glorieux : Marengo en première ligne.

En attendant, franchissons le Rhône, dont on a déplacé le cours, sur ce hardi pont de Culoz, qui franchit le fleuve impétueux en cinq bonds. (Page 181).

Voilà encore un exemple de la rapidité avec laquelle l'art et l'industrie réunis opèrent les grands travaux qui, autrefois, demandaient des demi-siècles.

Le 1^er septembre 1857, S. M. le roi de Sardaigne et S. A. I. le prince Napoléon scellaient la première pierre de ce pont, dont les quatre piles reposent sur une base de cylindres de fer enfoncés par l'appareil pneumatique, et, le 2 septembre dernier, ce pont long de deux cents mètres, était inauguré.

Jetez de son tablier un regard d'admiration à cette belle et pittoresque vallée du fleuve qui descend vers les plages bénies du soleil, et le reportant ensuite vers l'est, contemplez dans sa fuite vers les Alpes dauphinoises ce frais et riant lac du Bourget où l'un de nos deux grands poëtes a composé tant de vers immortels :

> Berce, berce et berce encore,
> Berce pour la dernière fois,
> Berce son enfant qui t'implore
> Et qui, depuis sa tendre aurore,
> N'a connu que l'onde et les bois.

Pleurez, monsieur Charles, ça fait du bien... ...uefois vous pourriez peut-être penser que votre ...er envoi a pu faire du mal à monsieur... car mon-...tenait beaucoup à la maison Manby... Tous les ...il disait : Au moins le sort de Charles est as-... Mais quand la damnée lettre est arrivée, mon-...ne pouvait plus lire. Il avait reçu l'extrême onc-...a veille au soir... il n'avait plus que deux heures ...e.

...passai le portrait de ma mère à mon cou. C'est ...vous l'avez vu, Hélène. Vous l'auriez bien aimée. ...an ne me dit plus qu'une chose : le nom de la ...e qui avait emporté mon père.

...es quoi, avec un tact qu'on n'eût point soup-... chez lui, il me laissa tout entier à ma douleur. ...heures se passèrent, peut-être davantage. Je me ...s seul depuis longtemps et j'agissais en consé-... Liban était là pourtant, mais il ne bougeait ...t je ne l'entendais pas même respirer.

...moment où midi sonnait à ma pendule, je tres-...au bruit retentissant d'un mouchoir. Liban s'é-...vé. Il vint à moi, repliant gravement son foulard, ...dit :

— Monsieur veut-il que je l'habille?

— Il n'est pas besoin, Liban, répondis-je.

...an croisa ses bras sur sa poitrine et me regarda ...e.

— Je ne resterai pas près de monsieur malgré lui, ...-il; — mais je demande formellement à mon-...de vouloir bien me garder. Je n'ai pas mérité ...me chasse.

...i tendis la main.

— Vous étiez attaché à mon père, Liban, murmu-..., — et mon père vous aimait...

L'effort qu'il fit pour retenir ses larmes mouilla mes yeux. Il toucha ma main respectueusement.

— Monsieur n'est pas très-riche, me dit-il; — je sais mieux les affaires que le notaire... mais avec de l'économie, monsieur peut encore faire bonne figure et porter comme il faut le nom de son père... je me charge de cela.

Je ne protestai point dans ce premier moment. Par consentement tacite, j'acceptai Liban pour mon intendant.

VI

Pays conquis.

A l'heure du dîner, Liban m'apporta la carte de Nelson qui désirait me parler. Je refusai de le recevoir. Je n'avais rien contre lui assurément, mais je sentais pour la première fois le besoin de me recueillir en moi-même. Nelson ne renouvela point sa démarche et je ne le vis plus.

Il est difficile de se figurer un être plus isolé que je ne l'étais alors. Je n'avais pas un ami, pas une connaissance. Je fus ainsi deux ans.

Ces deux années, Hélène, forment dans ma vie un temps d'arrêt, un groupe à part, une sorte d'avis mélancolique et tranquille. Les souvenirs qui m'en restent sont imprégnés de tristesse et de paix. La mort de mon père me causa une profonde douleur; cette impression dura quelques jours à peine à l'état aigu. Elle se transforma vite et devint pendant deux ou trois semaines une sorte d'hypocondrie, à laquelle succéda ce regret calme qui ne devait jamais s'effacer.

Durant ces diverses phases, Liban se tint à distance avec une convenance parfaite. Il me parlait peu, mais j'étais toujours sûr de le trouver à l'heure dite, comme le meuble dont on a besoin et qu'il vous peinerait de chercher. Quand mon cœur débordait, quand il me fallait absolument parler de mon père, je voyais la bonne et belle figure de Liban s'attendrir. Jamais je n'aurais cru qu'il fût capable de tant aimer.

Un jour, cependant, comme je m'éveillais, je le vis debout à mon chevet. Il avait son air important d'autrefois. Il se tenait dans sa livrée noire et ses doigts exercés faisaient virer avec une grâce noble sa tabatière de platine.

— Tout cela est bel et bon, me dit-il sans préambule, mais vous voilà maigre comme un coucou, vulgairement parlant... Qu'est-ce que nous faisons à Londres?

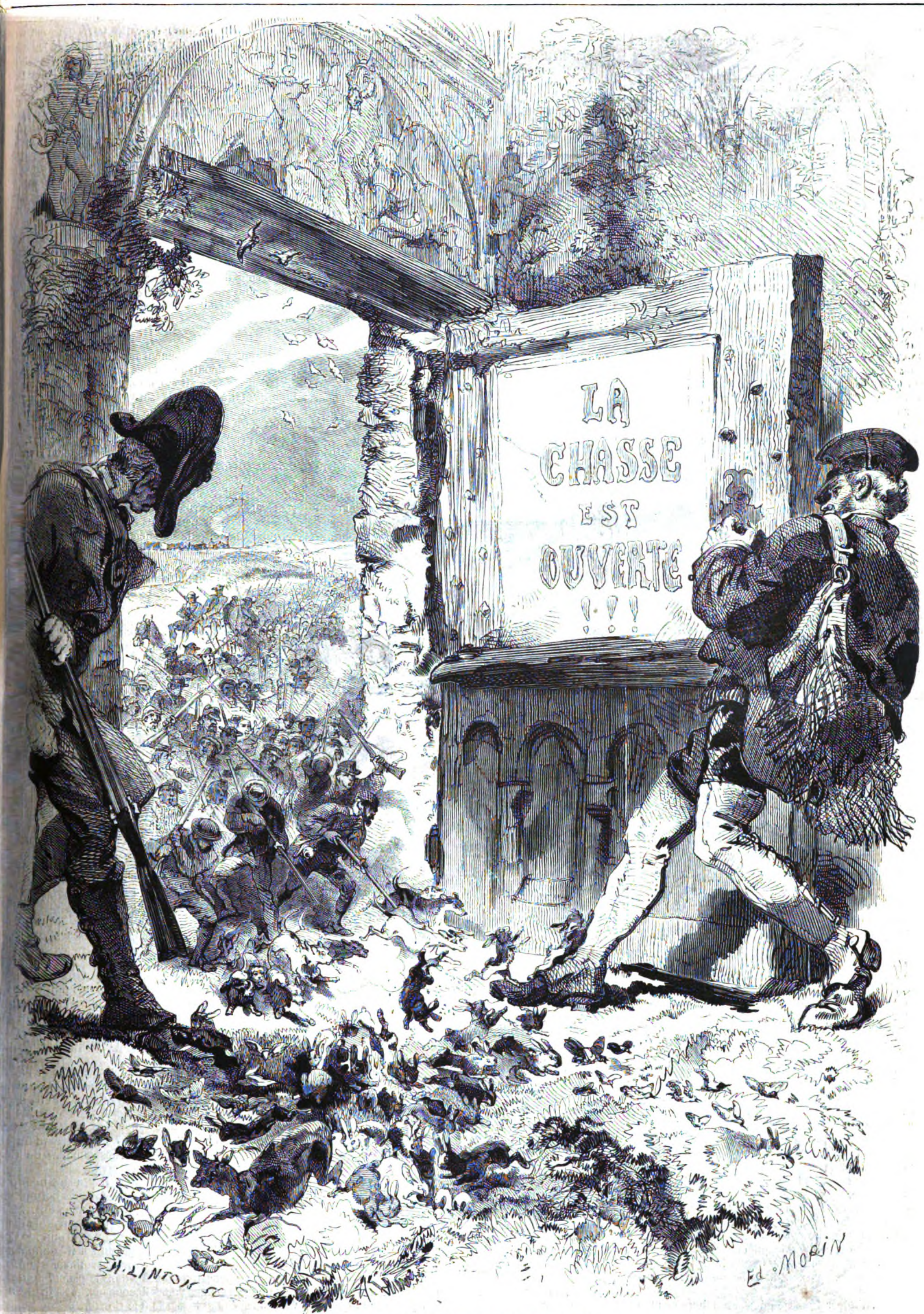
Mon regard dut lui dire que j'avais perdu complétement l'habitude de l'entendre me parler sur ce ton. Il ouvrit sa boîte lentement.

— C'est certain, c'est certain, murmura-t-il, les temps sont changés... Mais, monsieur... le père de monsieur m'a renvoyé pas mal de fois pour manquements de respect... ça ne tenait pas... Monsieur doit savoir l'histoire de ce général de l'antiquité, qui disait : Frappe, mais écoute... Moi, je dis : Mettez-moi à la porte et suivez mes conseils... quitte à rester, si je n'ai pas été renvoyé pour une faiblesse suffisante et touchant à la probité fidèle...

— Liban, lui dis-je, je vous regarde comme un ami.

— Du tout! m'interrompit-il vivement; avec les amis on se brouille; je suis le valet de chambre de monsieur, ni plus ni moins et à perpétuité, voilà!

— Soit, Liban. Vous aviez un conseil à me donner?



Ouverture de la chasse en 1858. (Page 182.)

C'est là-bas, au milieu de ces massifs de châtaigniers dont la brise des nuits déjà plus fraîches avive la verdure de tons dorés, que se trouve la demeure du poëte. Qui y pense aujourd'hui?...

> Ainsi tout fuit, ainsi tout passe,
> Ainsi nous-mêmes nous passons
> Sans laisser, hélas ! plus de trace
> Que cette barque où nous glissons
> Sur cette vague où tout s'efface.

Non, tout ne passe point... et je n'en voudrais pour preuve que ces beaux vers! Mais en voici une autre.

⁂

La Bretagne a perdu un de ses fils les plus aimants, un de ses fils les plus aimés, le poëte qui a trouvé des accents si frais et si suaves pour chanter ses mœurs naïves, les genêts de ses landes et les sarrazins de ses guérets fleuris. Brizeux, mourant sous le ciel du Midi, a voulu reposer sous les bruyères de sa vieille Armorique, *alma parens*; et la Bretagne a compris que c'était un devoir pour elle d'offrir à son poëte l'hospitalité maternelle d'un tombeau.

Un comité de souscription s'est formé à Lorient sous la présidence de M. Guieysse, commissaire général de la marine, et de M. Du Bouetiez de Kerorguen, membre du conseil général du Morbihan.

On peut adresser ses offrandes au bureau du *Lorientais* et à M. Jury, capitaine d'artillerie de marine, trésorier du comité.

L'auteur de *Marie* n'appartient pas seulement à la Bretagne, il appartient à la France. Tout cœur sympathique aux nobles sentiments, toute intelligence ouverte au rayonnement de la vraie poésie, voudra s'associer à cet acte de reconnaissance nationale en concourant à l'érection de ce monument.

FULGENCE GIRARD.

Madagascar.

I

Tous les regards se sont subitement portés vers Madagascar; et les bruits divers qui viennent de la mer des Indes justifient cette préoccupation générale de l'opinion publique; pendant que quelques feuilles parlent de l'expédition très-problématique que l'Angleterre aurait dirigée contre cette île, d'autres assurent que le gouvernement français songerait à revendiquer par les armes les droits séculaires qu'elle a sur cette terre dont la reine Ranavalo viendrait de succomber, suivant un journal belge. Ces nouvelles ne sont pas sans gravité, on le voit.

Madagascar est incomparablement l'île la plus vaste des mers d'Afrique. Elle a plus de douze cents kilomètres de longueur sur une largeur de quatre cent quatre-vingts. Ses côtes basses et rampantes offrent une étendue de terres paludineuses qui varie de douze à trente kilomètres. Ces marécages, généralement très-féconds, sont couverts pendant toute la saison des pluies par les débordements des rivières, dont l'embouchure est généralement obstruée par des sables. On conçoit quels miasmes putrides les chaleurs équinoxiales doivent développer dans ces terrains, dont le desséchement excite la fermentation de tant de matières animales et végétales en décomposition dans leurs fanges. Le sol s'élève ensuite par une pente assez prononcée vers l'intérieur jusqu'au pied de la chaîne des Aukaves, qu'il faut gravir par des gorges étroites pour atteindre le plateau central de l'île. Ces monts escarpés sont situés à trente-cinq ou quarante lieues de la plage.

Toutes ces terres sont généralement d'une extrême fécondité. Leur végétation est aussi vigoureuse que variée, on y trouve en abondance les essences de bois les plus précieuses et les plus usuelles; beaucoup d'épices y viennent spontanément, la culture la plus restreinte et la plus négligée en obtient toutes les récoltes de riz et de manioc que peut absorber la consommation. Les riches pâturages de la côte et des vallées intérieures nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs qui sont déjà et pourraient devenir plus largement encore une source de richesse pour cette île. Ce commerce s'effectue par les caboteurs de Bourbon et de Maurice, et par des boutres arabes dont notre illustration offre le spécimen. (Page 180.)

Telle est sa nature, jetons maintenant un coup d'œil rapide sur son passé.

II

Cette île est-elle la *Cerne* de Pline ou le *Menuthias* de Ptolémée? Nous nous garderons bien d'entrer dans les discussions très-problématiques où se sont jetés à cet égard les commentaires sur les îles occidentales de la mer Erythrée. Les premières notions positives qui nous soient parvenues sur Madagascar remontent au treizième siècle. Un géographe arabe de cette époque, Edris, rapporte que des relations existaient alors entre cette île et les ports de l'Yemen. Marco Polo lui donna, dès 1298, son nom actuel : *Madeigascar*. Deux siècles plus tard, en 1497, Vasco de Gama ayant découvert l'accès de la mer des Indes, la flotte de Fernand Suarez fut, en 1506, jetée par une tempête sur les côtes de cette île.

L'Angleterre, la Hollande et le Portugal, dont la colonisation des Indes excitait toutes les préoccupations et absorbait tous les efforts, donnèrent peu d'attention à cette terre sauvage. Il n'en fut pas de même de la France. Richelieu avait entrevu que là se trouvait l'une des parts que son maître pouvait s'attribuer dans les découvertes du quinzième siècle. C'était une riche et puissante escale d'où elle pouvait procéder à des conquêtes nouvelles. Par des lettres patentes du 24 juin 1642, Louis XIII la plaça sous la suzeraineté de la France, et la Compagnie française de l'Orient en prit possession immédiatement après.

Cette souveraineté a été exercée et sanctionnée par les actes de tous les gouvernements aux mains desquels ont passé depuis les droits et les pouvoirs de la France.

Si le pavillon français en disparut en 1811, il y reparut en 1817; arboré officiellement le 15 octobre 1818 sur Sainte-Marie, il le fut le 4 novembre à Tintingue, et le 1er août 1819 sur le fort Dauphin. C'était la reprise de possession en droit de cette terre qui avait reçu jadis le beau nom de France orientale. L'expédition militaire dirigée en 1829 vers cette île sembla annoncer que le moment était arrivé où les espérances renfermées dans ce titre allaient être réalisées; mais à l'instant même où notre artillerie tonnait contre le fort de Foulpointe, Alger tombait sous le canon de notre flotte et ouvrait une autre carrière à notre ardeur colonisatrice. Si l'occupation de Nossi-bé, Nossi Mitsion et Mayotte nous donna de nouveaux points de relâche dans ses eaux, tout projet sur l'île même se trouva nécessairement ajourné.

L'administration de l'île Bourbon ne dut songer qu'à renouer avec la grande île africaine les relations provisoires nécessaires à son alimentation. Ce fut dans ce but que le commandant de notre station navale de la mer des Indes fit demander, en 1847, à la reine Ranavalo, une entrevue où fut traitée cette question importante pour les deux pays. Cet officier reçut peu après une réponse de la reine; elle lui annonçait que ses ministres se rendaient à Tamatave pour s'entendre avec lui.

III

Quelques mots seulement sur l'histoire intérieure de Madagascar, depuis le commencement de ce siècle.

Madagascar n'était encore occupée en 1810 que par une trentaine de tribus sauvages diverses d'origine, la plupart nomades et sans lien politique entre elles. Celles de la côte représentent généralement l'élément africain; celles du plateau central se rapprochent, par leurs traits, des races arabes et malaises, dont la tradition les fait descendre; la plus imposante est celle des Hovas. Radhama était devenu, à cette époque, leur chef. Caractère énergique, esprit ambitieux, intelligence élevée, ce prince résolut de soumettre à son empire les diverses peuplades de l'île. Il avait entendu raconter l'histoire de Napoléon, il se dit qu'il serait le Napoléon malgache. Quant il mourut en 1828, il avait en parti réalisé son vœu; il était à la tête d'une armée de trente mille hommes, la plupart armés de fusils. Quelques tribus du littoral étaient seules parvenues à conserver leur indépendance. Mais il avait des ennemis plus dangereux que ces peuplades. Ces ennemis étaient dans sa capitale et jusque dans son propre palais. C'était la reine Ranavalo, jalouse de ses amours volages; c'étaient les vieux chefs froissés dans leurs préjugés par les tendances civilisatrices de Radhama. D'après quelques historiens, ces passions hostiles s'entendirent, et la mort vint surprendre le conquérant au milieu de ses triomphes. Les partisans de la reine affirment, au contraire, qu'il succomba à ses débauches. Ce qui n'est pas douteux, c'est que d'épaisses ténèbres entourent sa mort; c'est aussi que de ce profond mystère est sorti le pouvoir de Ranavalo, proclamée manjaka par les vieux chefs.

Ce règne s'ouvrit au milieu des persécutions les plus atroces; les Européens, que Radhama avait attirés à sa cour, durent la quitter en toute hâte pour échapper à la fureur de cette femme cruelle; tous les

---

— J'avais à délibérer avec monsieur... Monsieur devrait voyager.

— Pourquoi voyager, Liban?

— Parce que c'est mon idée.

Je ne pus m'empêcher de rire. Liban sourit de son côté et poursuivit en rangeant mes pantoufles sur mon tapis :

— Je tombe souvent dans le travers de m'exprimer d'une façon insignifiante et cocasse, mais le fond est sensé. Que faites-vous à Londres? Tant que dure la sainte journée, parlez-vous à âme qui vive? Pour jouer au loup comme cela, ce n'est pas une capitale de trois millions d'habitants qu'il faut, c'est, vulgairement parlant, le fond des déserts avec la grande végétation de la nature et l'air libre où voltigent les oiseaux du paradis dans l'immensité de l'espace!

Il respira fortement, et certes, il l'avait bien mérité.

— Il y a donc, reprit-il, que j'ai fait la connaissance d'une jeune dame dont la vertu est au-dessus des propos et tout simplement une perle pour la décence et le comme il faut... Je n'ai pas besoin d'ajouter à monsieur que ce n'est pas une Anglaise... Elle a pour pays natal une contrée, chantée par tous les poëtes originaux : l'Irlande, *la fleur de la terre, la perle de la mer*, comme elle dit, où l'on voyage à très-bon compte, trouvant l'hospitalité modeste chez les tenanciers, qui refusent tout payement avec fierté, quitte à leur laisser furtivement une pièce de quelque chose sur la table... Si monsieur entendait mistress Queensberry, monsieur serait, vulgairement parlant, dans l'extase, et des demain...

— Liban, l'interrompis-je en sautant hors de mon lit, faites les malles. Nous allons partir ce matin.

Il fut flatté, mais il insista pour que j'entendisse un peu mistress Queensberry discourir sur l'Irlande.

Quinze jours après, j'allais, le bâton à la main, seul et ressuscité par la vue de ces grandeurs inouïes; j'allais le long de ces grèves dentelées qui festonnent l'océan Atlantique, depuis la baie de Galway jusqu'au promontoire d'Achil. Vous le savez, Hélène, l'Irlande est la poésie et l'enthousiasme de mes souvenirs. J'ai vu bien des choses admirables : l'Irlande seule est restée pour moi la terre du rêve gigantesque et incommensurable.

Je ne saurais pas dire et je ne dirai jamais les fièvres suivies d'écrasements, les stupeurs, les élans qui s'emparent de l'âme en face de ces sombres féeries. La mer et les géants! La bataille des aînés de la terre contre cette force invincible : l'Océan!

Je suis resté parfois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, assis sur une pierre tapissée de goëmons, contemplant ces galeries de basalte qui superposent les prodigieuses ordonnances de leurs colonnes, ces propylées s'allongeant à perte de vue et mêlant l'étrange symétrie de leurs perspectives; je suis resté opprimé par ces énormités dont rien ne peut donner l'idée. J'ai compris la mythologie celtique, le chant des bardes, les puissantes brumes de la poésie du Nord. Ossian est là. Dans ces silences sonores, on entend vibrer les lances et gémir l'airain des boucliers.

Il est une roche au sommet de ce miraculeux édifice, directement construit par la main de Dieu : il est une statue. — A certaine heure du jour, vers le moment où la lame étincelante renvoie les rayons plus obliques du soleil, la roche s'éclaire, la statue s'anime. Le hasard a sculpté ce bloc, cent fois plus grand que le colosse de Rhodes. Les gens de l'île Garomna l'appellent le *roi Diarmid*. C'est un chevalier, j'ai vu son casque; c'est un géant : j'ai bien reconnu sa massue. Ces Diarmid, quand venaient les flottes chrétiennes, descendaient dans la mer, qui ne montait jamais au delà de leur ceinture. Leur souffle faisait la tempête, et dès qu'ils le voulaient, leur chaude haleine enveloppait les grèves de brouillard.

Ce fut lui, le premier Diarmid, — le saint à la barbe blanche, — qui, poussant dans le flot tous les prismes basaltiques du rivage, construisit en une nuit cette fameuse chaussée du Géant, — noire mosaïque, alignant ses pierres polies et octogones comme le pavé des salles de l'architecture sarrasine, et s'avançant, pont inachevé, extravagant, sublime! jusqu'au sein des tempêtes du large.

Ce mot géant fait partie de tous les noms : l'arche du Géant, la grotte des Géants, l'échelle des Géants. — Et la bataille continue : l'Océan écume, mugit, éclate toujours au pied de ces miraculeuses citadelles.

Puis, derrière la falaise convulsive, c'est le vert paradis d'Eir-Inn; les vallées fleuries, les bosquets virgiliens : Tempé à quelques pas des gouffres de Charybde.

Liban était établi à Galway. Il y a beaucoup de francs-maçons à Galway. Liban menait bonne vie. Mes voyages à pied ne le fatiguaient nullement...

Hélène, je me souviens qu'un jour je m'étais égaré dans ces monts Mamturck, plus sauvages que les Cordillières. C'était vers le coucher du soleil. Depuis une heure je n'avais pas rencontré trace d'habitation. La brume commençait à blanchir dans la plaine. Je devinais un lac sous ces voiles floconneux, mais je ne savais pas si c'était le Mask ou le Corrib.

Ce sont de pauvres êtres qui peuplent ces splendides paysages : petits hommes, maigres animaux.

chefs qui lui inspiraient quelque ombrage furent impitoyablement massacrés... Depuis, c'est par le poison et la sagaie qu'elle a maintenu son pouvoir. Telle était la souveraine dont les ministres attendaient à Tamatave les plénipotentiaires français.

L'Artémise vint jeter l'ancre devant ce port.

Le commandant français fut prévenu que les délégués de la reine étaient arrivés, mais que l'entrevue n'aurait lieu qu'autant qu'il consentirait à s'y rendre accompagné seulement de quatre officiers. Le canot qui les déposerait sur la plage devait même s'en éloigner aussitôt, et ne revenir qu'après le *Kabar*.

Il fut dès lors facile de prévoir l'inutilité de l'entrevue; le commandant français voulut cependant ne pas laisser croire à ces sauvages qu'il était intimidé par ces conditions, il les accepta. La première chose que nos plénipotentiaires (l'artiste à qui nous devons les dessins de nos gravures les accompagnait) aperçurent, en mettant le pied sur la grève, furent les têtes d'une vingtaine de soldats français et anglais massacrés dans une expédition récente. Elles étaient exposés à l'extrémité de longues gaules de bambou, où les avaient pâlies et desséchées les pluies et les rayons du soleil. Une dizaine de chefs noirs ou cuivrés, grotesquement affublés d'uniformes de généraux anglais, vinrent recevoir nos officiers et les conduisirent entre deux rangs de soldats à demi-nus dans la salle où eut lieu la conférence.

L'entrevue offrit plus d'intérêt qu'on n'eût pu le prévoir. L'esprit rusé de ces chefs se révéla souvent par l'habileté des questions qu'ils multipliaient pour découvrir les projets de la France, et par la vivacité de leurs regards qui semblaient vouloir deviner les intentions qu'ils supposaient que l'on voulait leur dissimuler. Mais les débats restèrent sans conclusion. Ces chefs firent bien de vagues promesses, mais ils ne voulurent prendre aucun engagement avant d'en avoir référé à la reine.

L'Artémise dut s'éloigner de Tamatave, en n'emportant que des espérances.

LÉO DE BERNARD.

Les hôtes anticipés du jardin d'acclimatation.

L'enceinte du jardin d'acclimatation qui se fonde au bois de Boulogne est à peine tracée, et déjà, de diverses contrées lointaines, sont annoncés des envois d'animaux destinés à le peupler.

Un de ces envois, expédié de la Guyane par M. Bataille de Cayenne, un des membres les plus zélés de la Société, vient d'arriver à Paris. Il se compose de deux tapirs, d'un pécari, de quatre agoutis, de quatre pénélopes-yacous, de sept ibis rouges, d'un héron-onoré, un jabiru et d'un savacou huppé

Nous nous bornerons à donner quelques renseignements sur chacune de ces espèces.

Le TAPIR est le plus gros des mammifères de l'Amérique méridionale. Il atteint la taille d'un âne. Ses membres sont courtes; son corps, arqué comme celui du cochon, est couvert d'un poil d'un brun foncé, mais clair-semé; sur le cou et sur la nuque, ce poil forme une espèce de crinière; la tête est grosse, allongée, et le nez est une petite trompe dont les mouvements sont souples, et dont l'animal se sert avec adresse pour saisir les plantes, les fruits et les racines qui forment sa nourriture.

Au Brésil, le tapir se rencontre fréquemment à l'état de domesticité. On l'emploie comme bête de somme. Il porte des charges d'un poids supérieur à celles des mules. Il se montre fort doux, aime beaucoup les caresses, et fait preuve d'une certaine intelligence. On le laisse souvent aller au bois pendant le jour, et il ne manque jamais de rentrer aux approches de la nuit.

Sans être de première finesse, sa chair est bonne. A la Guyane, où ces animaux abondent, on leur fait une chasse active. On les dépèce, et on les vend en détail comme viande de boucherie; le prix est généralement de 1 fr. 40 c. le kilogramme.

On a cru longtemps que le tapir appartenait exclusivement au nouveau monde; mais on en a découvert, dans l'île de Sumatra, une autre espèce beaucoup plus grande que celle d'Amérique.

Le PÉCARI, appelé à Cayenne *cochon-marron*, a beaucoup de rapports avec notre sanglier, mais il est plus petit. Sa chair, qui n'a pas de lard, est de meilleur goût que celle du porc. Il s'apprivoise aisément et se reproduit en captivité. Avant la révolution de Saint-Domingue, un des gouverneurs, M. de la Luzerne, avait naturalisé les pécaris dans cette île, et ils s'y étaient multipliés.

Les tapirs et le pécari envoyés par M. Bataille sont privés. Quand ces animaux seront acclimatés et multipliés, ils fourniront à la consommation une nouvelle viande de boucherie, et par leur cuir un nouvel objet de commerce.

L'AGOUTI a un peu la physionomie du lapin, et il en a les habitudes. Comme lui, il s'assied sur ses tarses de derrière, et soutient avec ses pattes de devant les aliments qu'il porté à sa bouche. Toute nourriture lui convient. La fécondité, la rapidité de sa croissance, la bonne qualité de sa chair peuvent le faire considérer comme une acquisition précieuse. On peut l'élever en domesticité, ou le laisser à la vie sauvage.

Quand, vers la fin de la République romaine, le lapin fut introduit d'Afrique en Espagne, il s'y multiplia tellement, qu'il fallut, un siècle plus tard, faire aussi venir d'Afrique le furet pour réprimer l'extrême propagation des lapins. De nos jours, nous n'avons plus à craindre cet excès de fécondité d'un nouveau gibier. Nos chasseurs sont là pour y mettre ordre.

La PÉNÉLOPE-YACOU est appelée dans l'Amérique espagnole le *dindon de montagne*. C'est un oiseau qui appartient à la famille des gallinacés, et qui est un peu plus gros qu'une poule. Sa chair est délicieuse.

Il se nourrit de graines, de fruits et de jeunes pousses d'herbe. Ses mœurs sont fort douces. Quand on l'élève en domesticité, il se tient de préférence sur le faîte des maisons.

L'IBIS ROUGE est un magnifique oiseau qui fera l'ornement de nos basses-cours. Il est remarquable par la belle couleur écarlate de son plumage, que fait encore ressortir la teinte d'un noir foncé des grandes plumes de ses ailes. Ce n'est guère qu'à l'âge de deux ans qu'il revêt cette riche parure. Les petits sont couverts d'un duvet grisâtre. Ces ibis rouges, connus sous le nom de *flammants*, sont répandus dans toutes les contrées chaudes du nouveau monde. Ils se nourrissent d'insectes, de mollusques et de petits poissons. On les habitue facilement à la vie domestique.

Les HÉRONS sont des oiseaux solitaires et mélancoliques, qui passent de longues heures, immobiles sur une butte ou sur une pierre, au bord d'un étang, ou au milieu d'une prairie inondée. Là, ils guettent patiemment les grenouilles et les poissons, qui constituent leur principale nourriture.

Aux beaux temps de la fauconnerie, la chasse du héron était une chasse de prince. François I[er] avait fait établir, à Fontainebleau, des héronnières. Les oiseaux qu'on y élevait étaient mis en liberté au moment de la chasse. On avait aussi trouvé le moyen d'engraisser les héronneaux, et c'était un met recherché sur la table des grands seigneurs.

Les hérons d'Amérique ont reçu le nom d'*onorés*. A Cayenne, on les élève quelquefois en domesticité. Ils se tiennent toujours dans les lieux les moins fréquentés de la maison, et sont à l'affût des rats et des souris, qu'ils attrapent avec beaucoup d'adresse.

Le JABIRU est un oiseau de grande taille, fort rapproché des cigognes, dont il diffère en ce que son bec est arqué en haut. La peau de sa tête et de son cou est nue et d'un noir de jais; mais, près de la poitrine, elle prend une nuance d'un rouge vif, et forme ainsi un large et élégant collier à l'oiseau. Tout le plumage est d'un blanc mat et sans reflet.

Le jabiru, comme la plupart des échassiers, se tient habituellement au bord des eaux, et vit de reptiles, de mollusques et de poissons.

Le SAVACOU HUPPÉ est encore un oiseau de rivage. La forme singulière de son bec a fait donner à cet oiseau le nom de *bec en cuiller*.

Il habite les savanes submergées du Brésil et de la Guyane. Il se tient d'ordinaire sur les arbres aquatiques. Dès qu'il aperçoit un poisson dont il veuille faire sa proie, il se laisse tomber dans l'eau, le saisit au passage, et, sans s'arrêter, il regagne son gîte aérien. C'est un oiseau que, probablement, il ne serait pas difficile de dresser pour la pêche.

A l'envoi de ces animaux, M. Bataille avait joint six jeunes caïmans. La Société, n'ayant pas la moindre envie d'acclimater ces terribles amphibies, en a disposé en faveur du muséum d'histoire naturelle de Paris et du jardin zoologique de Marseille.

L. A. BOURGUIN.

COURRIER DU PALAIS.

Où il n'y a rien, la chronique perd ses droits. Avec la meilleure volonté du monde, comment raconter des procès quand on ne plaide pas, quand juges, avocats, greffiers ont pris la clef des champs? Vous avez beau

---

La lourde main de l'Angleterre a trop pesé sur ces pays vaincus.

Et pourtant, il reste encore çà et là quelques débris des races épiques.

Le brouillard montait, couvrant peu à peu les prairies et ces bosquets de pins des marais qui semblent de loin ne former qu'un seul arbre, bas, difforme et coiffé d'une feuillée crépue. Les gorges et les pics, au contraire, s'éclairaient vivement aux rayons orangés du soleil. Au bout du sentier que je suivais et qui allait s'épanouissant comme l'embouchure d'un cor, je vis un homme et une femme qui cheminaient devant moi. Ils étaient grands tous deux. Le vent des montagnes faisait flotter à longs plis la mante écarlate qui couvrait les épaules de la jeune fille.

C'était une jeune fille. Elle avait dix-huit ans. Elle s'appelait Dennis. L'homme était son grand-père. Il avait nom Fergus Donnel de Claggan. Ils s'arrêtèrent tous deux au son de ma voix et ils se retournèrent. Dennis mit sa main au-dessus de ses yeux pour voir, malgré le soleil. Fergus s'appuya sur son shillelagh comme sur une lance. Ils m'attendirent.

Je n'ai rien à vous raconter, Hélène. — Cette fille était belle comme les pupilles de Fingal. Le hâle des montagnes avait mis je ne sais quelle teinte vigoureuse sur la blancheur éblouissante de sa carnation. Je n'ai jamais vu sur un front plus fier de plus splendides cheveux noirs. Quant à ses traits, c'était la noble et pure ligne milésienne, rehaussée par l'éclat d'une prunelle de jais. Elle soutenait son aïeul d'un geste vaillant et tendre à la fois.

Le vieillard avait une figure richement accentuée, avec une vénérable couronne de cheveux blancs. Il portait une couverture rayée par-dessus le pauvre carrick des paysans irlandais. Sa tête était nue.

— Vous n'êtes pas un Anglais, me dit-il, quand je fus tout proche.

Je n'ai rien à vous raconter. C'est un tableau, purement un tableau. — Dennis me regardais avec ses grands yeux qui semblaient deux âmes.

Je les avais hélés pour savoir mon chemin. J'ignore pourquoi nous restâmes plus d'une heure ensemble. Ils me dirent leurs noms. Fergus avait eu une tenance; les middlemen anglais avaient donné sa ferme à un voisin payant une commission plus grosse. Il avait eu sept fils et trois filles. Dennis restait seule pour guider sa vieillesse.

Je ne vous répéterai que sa dernière parole.

— Il y a plus d'Irlandais morts à Londres que d'Anglais vivants... Londres m'a pris dix enfants : trois belles filles, des chrétiennes! sept braves fils, parmi lesquels était le père de celle-ci... que Dieu la garde!

Pendant que je descendais le sentier qui menait au Corrib, je tournai encore une fois la tête. Ils restaient à la même place. Dennis regardait mon offrande qui brillait dans sa main. Le vieux faisait le signe de la croix et Dennis répétait :

— Non, non, ce n'est pas un Anglais!...

Les fils des géants sont tous mendiants. La joyeuse Angleterre a fait ces lamentables ruines.

Deux ans, j'ai passé deux ans dans ce paradis déshonoré par la misère, dans cet Eden peuplé de fantômes. J'ai tout vu. Je ne vous dirai rien, Hélène. Chaque fois que j'écris ce nom : Irlande, une main glacée m'étreint le cœur.

Ils chantent pourtant et ils dansent autour du chaudron où cuisent les pelures de pommes de terre...

Quand j'allai chercher maître Liban à Galway, il était si gras que j'eus peine à le reconnaître. La vie est bonne dans le Connaught, dès qu'on peut faire sonner quelques souverains dans son gousset. Les épluchures de pommes de terre ne sont pas pour ceux qui viennent de Londres. Liban me trouva bonne mine et me fit grand accueil. Grâce à lui, je pus m'introduire dans la taverne cabalistique de Mazebo-Street où le maître, les garçons et les consommateurs sont tous francs-maçons et reconstruisent chaque soir le temple de Salomon, selon le rite écossais.

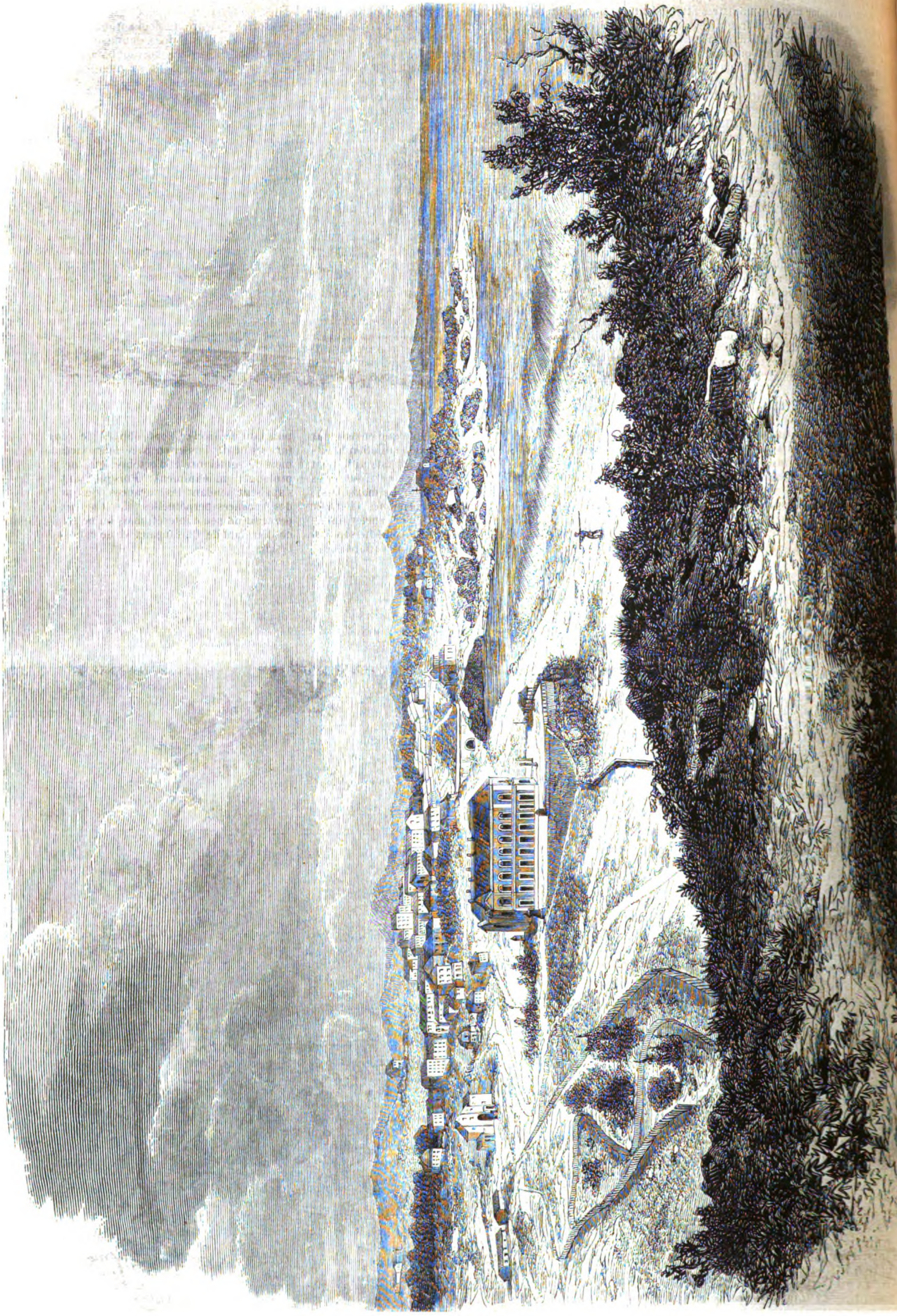
A Galway, quand un jeune homme veut se marier, les parents de la demoiselle demandent : Est-il franc-maçon? Je dirigeai Liban sur Londres pour y préparer nos quartiers. Je voulais visiter l'Ulster et surtout ce pays de Londonderry, — l'Irlande protestante, comme dit le *Times* avec raison, puisqu'il n'y a guère, dans cette province, que cinq sixièmes de catholiques. — C'est toujours beau : cette île est le joyau de la couronne britannique; — mais cela ressemble déjà à l'Angleterre. On y voit des Anglais partout. Les Irlandais s'y font petits pour laisser toute la place à leurs maîtres.

Ce fut par un beau jour de printemps que le Western-Railway me ramena en vue de Londres. Je connus que j'étais arrivé, parce que je ne vis plus le soleil. Le soleil fait un détour pour ne point passer à Londres.

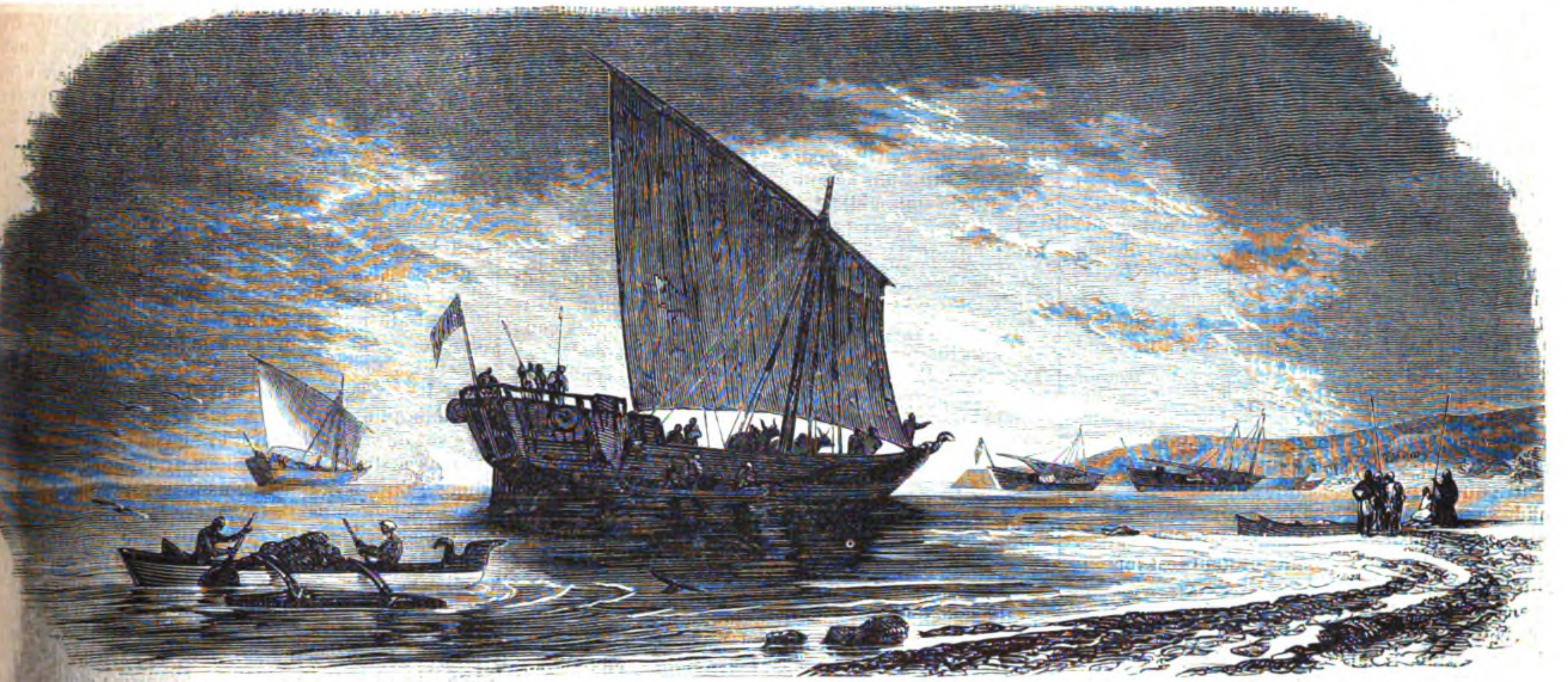
J'avais dessein d'y séjourner deux semaines pour le moins. J'étais bien aise de me séparer honnêtement des Manby et de leur faire oublier, par une courtoise démarche, cette querelle d'enfant qui m'avait éloigné de la maison. La succession de mon père avait, du reste, un compte à régler avec leur caisse.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



Biarritz. (Page 183.)



Boutre de Madagascar. (Page 186.)

…éter l'oreille et écouter aux portes, pas un mouvement, pas un bruit dans ces audiences ordinairement …ouillantes comme des fourmilières. La salle des Pas …rdus est déserte. A peine, de loin en loin, quelque …mille anglaise, ornée d'une demi-douzaine de *miss* en …ile chocolat qui glissent sur les dalles comme les …nbres du cloître de Sainte-Rosalie, vient-elle errer …encieusement sous les vieux piliers. Les visiteurs …tonnent de cette paix et de cette solitude dans la maison de la justice. Ils se demandent si quelque enchanteur a tout d'un coup glacé la langue de la population babillarde des plaideurs, et comment la grande ville peut vivre sans procès... *Est-ce contentement?* Toutes les querelles sont ajournées à deux mois. Le mari blessé, la femme qui soupire après son indépendance, l'héritier impatient, le dur propriétaire, le créancier impitoyable, tous ces premiers rôles de la comédie sans fin qui se dénoue au Palais avec bien peu de variantes depuis tant de siècles, sont obligés de rengaîner leurs fureurs et de laisser en paix leurs victimes. Heureux mois de septembre et d'octobre, que ne peut-on vous prolonger indéfiniment! Puisque tant de passions s'apaisent pendant les vacances, que ne décrète-t-on des vacances perpétuelles? Le *Courrier du Palais* y perdrait un peu d'intérêt, mais on ne serait pas obligé de lier tant de Chicaneaux et de comtesses de Pimbesche.

Fête de Saint-Cloud. (Page 192.)

Cependant cette léthargie n'est point absolue; et avec un peu d'attention on peut saisir encore au Palais quelque mouvement à peine sensible qui prouve que le monstre n'est pas tout à fait mort. Trois ou quatre jours par semaine s'entr'ouvre une chambre unique appelée *Chambre des vacations*, où se jugent en petit comité et le plus lestement possible les affaires qui ne souffrent aucun retard. Là, point de luttes oratoires, point de discours de longue haleine. Quelques explications rapides que le juge saisit promptement, que l'auditoire trouve toujours trop longues, et bientôt tout retombe dans le silence. Ces semblants de débats judiciaires n'ont d'intérêt que pour les jeunes stagiaires qui y trouvent l'occasion de débuter dans les affaires civiles. Aussi la chambre des vacations est leur terrain de prédilection. Leur voix novice n'y est point écrasée par les maîtres du barreau. Ils ont le plaisir de se trouver en face de leurs pairs et d'étaler tous les trésors de leur éloquence à propos de grosses questions de validités de congés ou de saisies mobilières. Et il faut reconnaître que souvent des facultés heureuses, un talent solide se sont révélés dans ces modestes débats et ont donné des promesses que l'avenir n'a pas démenties. Mais cette gymnastique d'apprentis orateurs est fort indifférente au public.

Essayons cependant de découvrir quelque chose au milieu de cette disette de procès.

Par les plus grandes chaleurs du mois de juin dernier, un étranger, M. Lesser, voulut demander un peu de soulagement aux naïades de la Seine. Il se rendit à l'école de natation du quai d'Orsay et, selon l'usage, déposa ses vêtements dans un cabinet. Puis, après s'être livré aux évolutions d'un baigneur émérite et avoir fumé deux panatelas en se drapant dans les plis de son peignoir, il songea à regagner son hôtel et se fit ouvrir son cabinet Il y retrouva ses vêtements, mais allégés de tous les objets qui y étaient contenus : une montre d'or, une chaîne, une clef aussi en or, un étui précieux et six louis avaient disparu. M. Lesser se plaignit. Une sorte de perquisition eut lieu : mais comment découvrir le voleur au milieu d'un millier de baigneurs qui se renouvellent de minute en minute? Une plainte fut déposée chez le commissaire de police, et MM. Burgh frères, propriétaires de l'établissement, furent assignés, comme responsables du vol, en payement de 870 fr., valeur des obj ts détournés.

Je suis entré chez vous, disait le malheureux étranger, comme on entre dans une auberge ou dans une voiture publique. J'ai dû compter sur une hospitalité vigilante; et au lieu de cela j'ai été détroussé comme dans une forêt de Bondy. Les effets que j'étais obligé de quitter pour prendre la tenue de rigueur devenaient un dépôt confié à votre garde, et vous êtes responsables de leur disparition.

Nous ne l'entendons pas ainsi, répondaient les deux frères Burgh. Tout le monde sait que l'école de natation Deligny est non-seulement la baignoire la plus fashionable de Paris, mais l'établissement tenu avec le plus de soin. Les ordonnances de police y sont respectées comme l'Evangile. Nous ne pouvons avoir l'œil sur la montre ou la bourse de chacun des quatre mille baigneurs qui, dans la belle saison, nous honorent de leur visite. Or, nous avons fait coller partout, non-seulement à la porte et dans les galeries des bains, mais dans l'intérieur de chaque cabinet un *avis*, par lequel il est expressément recommandé aux baigneurs de remettre leur argent et leurs bijoux à un garçon chargé spécialement de les garder. Vous avez négligé cette précaution si simple. Votre faute nous relève de toute responsabilité.

Le tribunal a accueilli ce langage et repoussé la demande de M. Lesser, qui va emporter dans son pays une médiocre idée de l'hospitalité parisienne.

Autre flibusterie Il y a une race de savants que le travail et les préoccupations d'une étude spéciale isolent tellement des choses ordinaires de ce monde, qu'ils ont, en dehors de la science et dans la conduite de la vie, l'inexpérience et la naïveté de l'enfance. M. Didier est un rêveur de cette espèce, d'un esprit élevé, lucide et ferme tant qu'il reste au milieu de ses livres et de ses cornues, mais qui, hors de son laboratoire, devient le jouet du premier venu.

Depuis deux ans, la domestique qui lui donnait des soins avait remarqué un trouble singulier dans ses habitudes. Des lettres mystérieuses lui arrivaient fréquemment. Il en recevait jusqu'à deux ou trois dans la même journée. Chaque fois, le vieillard manifestait une grande agitation. Ces lettres contenaient des enveloppes toutes préparées dans lesquelles M. Didier n'avait plus qu'à mettre sa réponse, et qui toutes portaient, écrite à l'avance, l'adresse de M. Marie, rue Penthièvre. Des inconnus venaient le demander, s'enfermaient avec lui ; et on entendait des discussions violentes, des menaces. Peu à peu, à la suite de ces ténébreuses machinations, l'aisance dans laquelle vivait M. Didier avait paru diminuer. Le ménage était réduit au strict nécessaire, et l'époque même de l'échéance des revenus n'amenait aucun soulagement à la gêne de la maison.

Comment la paix de ce modeste et studieux vieillard avait-elle reçu de si rudes atteintes ? C'était le résultat d'une ignoble et indigne comédie jouée par un nommé Saurin, dit Lagrille, poursuivi neuf fois pour escroquerie et huit fois acquitté, ce qui donne peut-être la mesure de son habileté.

Cet homme, tant de fois prévenu et si peu condamné, avait obtenu la possession d'un billet faux fabriqué par un autre garnement de son espèce, et qui portait la signature de M. Didier. A l'aide de cette pièce, Saurin était parvenu à persuader à ce dernier qu'il courait les plus grands dangers, que la police était à sa recherche. Il disait que la pièce était déposée chez un tiers, et, en tenant sans cesse cette arme suspendue sur la tête du pauvre savant, il en obtenait des sacrifices d'argent considérables. Tantôt il agissait directement, et prétendait avoir à payer des sommes pour écarter des périls imaginaires ; tantôt il faisait intervenir des tiers, ou bien il correspondait avec lui sous le nom d'un personnage inconnu. M. Didier ne savait que trembler devant ces grossières manœuvres, et n'eut pas une seule fois la pensée de les approfondir ou de demander un conseil sérieux autour de lui.

Le tribunal a mis fin à cet épisode des mystères de Paris en condamnant Saurin à deux années de prison. Je doute que le malheureux savant soit encore rassuré.

Le tribunal correctionnel a commencé à s'occuper de l'affaire de la Compagnie générale des caisses d'escompte dirigée par le banquier Prost. Les premiers débats ont révélé sur une grande échelle des faits pareils à ceux dont les tribunaux ont si souvent retenti dans ces derniers temps.

A côté du prévenu principal, ont été cités comme civilement responsables les membres du conseil de surveillance, MM. Guillon, Achille René, de Fresnois de Leven, Jardin et comte de Chateaubourg.

Pour ces derniers, Me Lachaud avait demandé au tribunal de se déclarer incompétent, en soutenant que si ses clients avaient pu, ce qu'il n'admettait pas, par imprudence ou légèreté, laisser commettre des irrégularités qui pussent les exposer à des demandes de dommages-intérêts, rien dans la loi nouvelle, pas plus que dans le code pénal, n'autorisait à les traduire sur le banc de la police correctionnelle et à les assimiler à l'auteur des délits lui même.

Mais le tribunal a repoussé cette prétention et maintenu dans la cause les membres du conseil de surveillance. Nous ferons connaître la suite de cette affaire importante dans notre prochain courrier.

PETIT-JEAN.

Nous recevons de M. Hector Berlioz, l'éminent feuilletoniste du *Journal des Débats*, et l'auteur de tant d'œuvres célèbres, la lettre suivante :

A M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

« Monsieur,

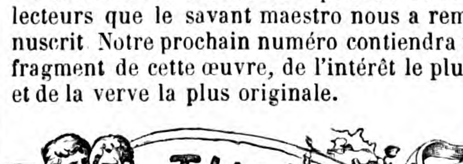
» Vous voulez bien me demander des détails sur ma
» vie musicale, plus spéciaux, plus personnels même,
» que le fragment admis par vous il y a quelques mois
» dans le *Monde illustré*. J'ai commencé à Londres, en
» 1848, un ouvrage, aujourd'hui terminé, dans lequel
» se trouvent consignées les nombreuses variations de
» l'atmosphère orageuse dans laquelle j'ai vécu jus-
» qu'ici. C'est (pour employer une expression nauti-
» que) le livre de loch de mon pénible voyage.

. . . .

Sed si tantus amor casus cognoscere nostros,
Incipiam.

» Agréez. » HECTOR BERLIOZ (de l'Institut). »

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que le savant maestro nous a remis son manuscrit Notre prochain numéro contiendra un premier fragment de cette œuvre, de l'intérêt le plus saisissant et de la verve la plus originale.



COMÉDIE-FRANÇAISE : Rentrée de M. Bressant; *la Fiammina.* — PALAIS-ROYAL : *X*, comédie mêlée de couplets, en un acte, par MM. Nérée Desarbres et Nuitter. — Nouvelles. — *Le Bréviaire des Comédiens*, par M. Lelion-Damiens.

Nous n'avons jamais bien compris pourquoi les administrations de certains théâtres transforment en événements douloureux les très-courts congés qu'elles accordent à leurs artistes. Chaque année, aux mêmes époques, on voit, sur les affiches de la Comédie-Française, ces mots : *Dernières représentations* de M. Samson, ou de Mme Arnould-Plessy, ou de M. Régnier. Cependant M. Régnier et M. Samson se contentent d'aller se promener un mois ou deux, aux Pyrénées ou à Vichy; Mme Arnould va à Enghien; quelquefois même aucun d'eux ne quitte Paris. Puis, un beau jour, ô joie imprévue! l'affiche et la réclame annoncent leur rentrée avec toutes sortes de ravissements : les voilà de retour! livrons-nous au plaisir! formons des groupes enthousiastes! Nous les reverrons donc encore, eux dont le départ nous avait laissés abattus et mornes!

C'est ainsi qu'est rentré cette semaine M. Bressant, dans *la Fiammina*, une des meilleures pièces qui aient été faites depuis dix ans et l'une des plus largement morales. A l'époque où elle fut représentée pour la première fois, le *Monde illustré* n'existait que dans la pensée de ses fondateurs, et nous ne devions compte à personne de nos impressions dramatiques. Nous n'étions qu'un spectateur; nous nous rappelons alors avoir été très-remué par cette œuvre remplie de force et de sentiment. L'exécution nous plut par sa droiture; nous trouvâmes les caractères accusés avec fermeté ; pas de petits moyens, pas de fausse adresse; aucun de ces trompe-l'œil qui remplacent au théâtre la vérité. Enfin, sauf quelques imperfections de style, effacées par le mouvement de l'action, l'homme et l'artiste furent également satisfaits en nous. *La Fiammina* compta parmi nos bonnes soirées.

Le critique d'à présent a voulu revenir sur cette impression déjà ancienne. Lundi, nous avons revu la comédie ou plutôt le drame de M. Mario Uchard; et notre jugement n'a pas changé. Il s'est même fortifié dans le sens de la sympathie. Nous ne connaissons pas, dans tout le répertoire des jeunes maîtres du théâtre contemporain, une œuvre avec laquelle *la Fiammina* ne puisse entrer hautement en parallèle.

La Fiammina a été convenablement jouée lundi dernier. M. Bressant, que la Comédie Française a mille fois raison de s'attacher, représente on ne peut mieux le personnage très-délicat et très-périlleux de lord Dudley; il l'aborde résolûment, franchement, presque naïvement, mais avec une distinction de manières et de physionomie qui sauve ce rôle de toute interprétation équivoque. Quelque chose d'un peu trop roucoulant se mêle peut-être à la voix de cet excellent comédien; une teinte trop uniforme de béatitude s'imprime peut-être sur ce masque *moelleux et bien* portant; mais la noblesse arrive au moment voulu; et, quand il le faut, le regard s'illumine de tous les rayons de la fierté et de la loyauté. Dans la scène de provocation du quatrième acte, M. Bressant est ce qu'il doit être : gestes, ton, allure, tout décèle le violent combat qui se livre entre l'esprit du gentilhomme et le cœur de l'amant.

Acteur un peu triste, sentencieux, mais diseur sans rival, M. Geffroy pourra quelquefois sauver une pièce, dans aucun cas, il ne la compromettra. Le rôle du peintre Lambert, il le rend à la fois avec dignité et effusion. Il est fâcheux que son organe saccadé, presque gascon, et que ses yeux toujours voilés nuisent à ses meilleurs effets.

M. Delaunay exagère l'effusion; il a de charmantes qualités, mais son zèle ne connaît pas de limites, pour un rien il s'exalte, il déborde, il piétine, il fait les grands bras. L'effort est là-dessous et se trahit. En argot de coulisses, M. Delaunay s'appelle un *brûleur*.

Il y a longtemps que M. Got est en possession de la sympathie du public. Le rôle de Sylvain Duchateau, qui est le moins caractérisé de la pièce, il le dessine et le complète avec son intelligence pénétrante. Le visage est ouvert, la parole est aisée; c'est l'heureuse humeur en personne.

Quant à Mlle Judith, elle apporte toutes ses élégances, elle accumule toutes ses grâces naturelles et toutes ses grâces acquises sur l'attrayante et funeste figure de Fiammina. Elle a été fort applaudie lundi dernier, — quoiqu'elle ne *rentrât* pas.

Notre prochaine chronique aura à s'occuper de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, traduit par M. Jules Lacroix. La direction de la Comédie-Française s'est, dit-on, mise en frais de décors et de costumes pour cette solennité classique.

En attendant, nous n'avons à produire à nos lecteurs d'autre nouveauté qu'un acte de M. Nérée Desarbres et de M. Nuitter, représenté dans l'armoire à glace du Palais Royal. La principale originalité de ce vaudeville est dans son titre : *X*; c'est l'initiale derrière laquelle s'abrite un poëte amoureux, et c'est aussi la première lettre du nom de Xénophon Patouillet, courtier d'assurances. Le courtier est pris pour le poëte, le poëte est pris pour le courtier. Du moins, voilà ce que nous avons compris, au milieu des quolibets, des lazzis et des allées et venues d'un jeune comique du nom de Poirier.

Avait-il lu, ce comique, un livre qui vient de paraître et que l'auteur a bien voulu nous envoyer : *Le Bréviaire des Comédiens*, par M. Lelion-Damiens? C'est un volume fait à coups de ciseaux, une mosaïque de citations, les unes bien choisies, les autres inutiles ou à peu près. Les commentaires de M. Lelion-Damiens sont trop rares et trop abrégés. Puis, quelles autorités que celles de Nougaret, d'Engel, de l'abbé Fraguier et de P. A. Laval!

Citons cependant, après M. Lelion-Damiens, et comme lui, au hasard :

De Baron : « Rien n'est plus impertinent que d'attacher de la honte à réciter ce qu'il est glorieux de composer. »

De Shakspeare : « O vanité! ton nom est un acteur! »

De Larive : « Chacun, ayant une organisation particulière, a aussi une manière de sentir et de s'exprimer qui n'est qu'à lui. »

De Mme Vanhove : « Il faut, pour saisir le côté plaisant de la vie, avoir la connaissance parfaite des bienséances. »

De Marmontel : « Le comédien a toujours au moins trois expressions à réunir : celle du sentiment, celle du caractère, celle de la situation. »

De Voltaire : « Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du temps qu'on vienne au naturel et au simple! »

De Diderot : « Parce que Racine fait toujours de la musique, l'acteur se transforme en instrument de musique. Parce que Corneille se guinde sans cesse sur la pointe des pieds, l'acteur se dresse le plus qu'il peut; — c'est-à-dire qu'il ajoute aux défauts des deux auteurs. C'est le contraire qu'il faudrait faire. Garrick disait un jour qu'il lui serait impossible de jouer un rôle de Racine, que ses vers ressemblaient à de grands serpents qui enlaçaient un acteur et le rendaient immobile. — Garrick sentait bien et disait bien. — Rompez les serpents de l'un, brisez les échasses de l'autre. »

De Mme de Staël : « Tant d'individus traversent l'existence sans se douter des passions et de leur force, que souvent le théâtre révèle l'homme à l'homme et lui inspire une sainte terreur des orages de l'âme. »

De Fleury : « Au théâtre, une pièce est sauvée ou perdue avec un mot, l'intention d'un mot ou une nuance de geste. Au théâtre, il n'y a qu'un moment à saisir; ce moment dure l'instant d'un éclair. »

De d'Hannetaire : « Si quelquefois on laisse apercevoir le travail d'un rôle, c'est qu'on ne l'a pas assez travaillé. »

De Mlle Clairon : « On dit que la nature n'a qu'un cri; soit, pourvu que le maintien m'apprenne quel est le rang, quelles sont les mœurs de l'être qui prétend m'émouvoir. »

Toutes les citations de M. Lelion-Damiens roulent entre vingt ou trente écrivains; ce n'est pas assez. Pourquoi ne pas citer, par exemple, Goëthe et Hoffmann, qui se sont tant préoccupés de l'art dramatique, le premier dans *Wilhem Meister*, et le second dans le dialogue des deux directeurs de théâtre : *le Brun et le Gris*? Pourquoi encore ne pas sortir du cercle des auteurs spéciaux? Le *Bréviaire des Comédiens* est incroyablement incomplet; c'est à peine un catéchisme.

A côté de réflexions sensées, on en rencontre d'autres qui exigeraient de longues réfutations, telles que celles-ci, de Sticotti : « Les mauvaises comédies doivent perfectionner les bons comédiens. » Paradoxe! D'autres semblent inspirées par La Palisse : « Oh! la nature! la nature! sans elle point de comédien! (Cailhava). »

Le *Bréviaire des Comédiens*, bien qu'il nous paraisse être un livre de bonne foi, nous a involontairement remis en mémoire cet auteur dont parle Le Sage, lequel prenait une maxime par ci, un proverbe par là, les transcrivait sur des morceaux de papier qu'il enfilait ensuite un à un par une longue ficelle. Quand il avait réuni un certain nombre de petits papiers, son livre était fait.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-LYRIQUE : *La Harpe d'or*, opéra-légende en deux actes, de MM. Jaime fils et Dubreuil, musique de M. Félix Godefroy.

Le théâtre (je parle de l'art théâtral) ne vit guère que d'habitudes prises, que de traditions souvent peu justifiables, mais qui n'en constituent pas moins une sorte de geôle où l'imagination tenue prisonnière doit contenir ses élans les plus vagabonds.

Ainsi, à tout prendre, le grand secret de ce qu'on appelle l'action dramatique peut se réduire à cette formule bien simple :

Entasser tout d'abord difficultés sur difficultés, mettre en présence des personnages à intérêts opposés et à situations contrastantes, creuser en quelque sorte un fossé infranchissable et s'apprêter à le sauter néanmoins. Ceci s'appelle l'*exposition de la pièce*.

Puis, résoudre le problème, en passant avec grâce et facilité par-dessus ledit fossé. Ceci a nom la *marche de l'intrigue*.

Enfin, retomber tout bonnement sur ses deux jambes, — gare les entorses!... — en ayant soin de n'oublier ni l'élégance ni le naturel. Cette troisième période de la comédie s'appelle le *dénoûment*; et c'est justement là, si je ne me trompe, que les deux auteurs de *la Harpe d'or* se sont laissé choir, après s'être fait tout d'abord applaudir. Leur premier acte ne manquait ni d'intérêt ni de couleur; nous nous étions laissé conduire par eux dans un tripot du moyen âge, bouge suspect, cloaque immonde où s'entassent ménestrels et bandits, chanteurs d'hymnes pieuses et détrousseurs de grands chemins; toute cette bohême querelleuse et avinée se livre à des orgies sardanapalesques et mêle les invocations à sainte Cécile aux chants du culte bachique. Le tableau était animé et pittoresque au possible, aussi comptions-nous un peu sur un second acte traité avec la même vigueur.

Eh bien! pas du tout!

Voici le rideau qui se lève pour la seconde fois sur la pièce de MM. Dubreuil et Jaime fils, et c'est ici que commence la période de l'invraisemblance pour laquelle le titre de légende qu'ils ont donné à leur livret est une excuse insuffisante. Pourquoi Horatio, qu'on accuse injustement d'avoir volé le collier de rubis offert à la statue de sainte Cécile, refuse-t-il la liberté qu'on vient lui offrir au moment de subir le dernier supplice? C'est, dites-vous, parce qu'il préfère courir les chances d'un miracle; il se figure que la sainte va prendre sa harpe dans ses doigts de marbre et en tirer de célestes mélodies en signe de délivrance. Pour vous, messieurs les auteurs, qui avez décidé que la chose se passerait ainsi, le sort de votre prisonnier n'est nullement inquiétant; son élargissement ne fait pas un doute; mais pour nous, le public, qui ne sommes point dans le secret du machiniste, votre Horatio est, jusqu'au moment du miracle, un singulier orgueilleux ou tout au moins un original d'une jolie force.

C'est le bandit Sbrighella qui a volé le fameux collier; mais le podestat Gambara le lui a revolé pour l'introduire dans la poche d'Horatio et faire peser sur lui une accusation capitale; car Gambara aime la belle Cinthia et Horatio la lui dispute avec avantage. Sbrighella, harcelé par le remords, est devenu tout à coup honnête homme sans qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir; il confesse publiquement son sacrilége, et la découverte du vrai coupable suffisait et au delà, ce nous semble, à la réhabilitation d'Horatio. Pourquoi alors l'intervention fantastique de la sainte? Uniquement pour donner à M. Godefroy l'occasion de jouer un morceau de harpe dans la coulisse. Il y avait là un effet de scène qu'il fallait rendre puissant à force d'harmonie et d'inspiration. L'entreprise était périlleuse; lorsque Hérold anime la statue d'Alice dans *Zampa*, il fait appel à toutes les forces de son génie; la statue vivante du commandeur donna, je suppose, quelque souci à Mozart lorsqu'il écrivit son *Don Juan*, et ces deux colosses eussent peut-être pâli à l'idée de donner une voix à sainte Cécile elle-même, sainte Cécile, la personnification de l'harmonie. M. Godefroy, lui, n'a point reculé devant un pareil écueil, et si ses doigts ont vaillamment travaillé (c'était lui même qui exécutait le morceau), son sens dramatique s'est trouvé en défaut lorsqu'il a prêté à la sainte un langage affecté et maladroit dans son envie de briller.

On retrouve, par bonheur, quelques idées plus grandes dans le courant de la partition et notamment au second acte, dans le trio où Michot donne avec tant de vigueur ses *si* naturels de poitrine — c'est le chemin de l'*ut dièze*. — Il y a encore dans le premier acte un final intéressant et un duo qui ne manque pas d'une certaine chaleur; mais que d'efforts pour en arriver là, que de motifs avortés dès la seconde mesure, et surtout que d'idées empruntées au répertoire des jeunes pianistes!

Allez demander aux éditeurs de musique ce qu'ils pensent de M. Godefroy; ils ne manqueront pas d'ôter leur chapeau en prononçant son nom, et vous diront quelle valeur commerciale ils attachent aux œuvres de piano du grand harpiste. Vous apprendrez dans quelle proportion inouïe s'écoulent ses productions spécialement destinées aux récréations des jeunes pensionnaires.

Cela prouve une aptitude en M. Godefroy, mais cela n'en prouve pas deux, et nous tenons le plancher du théâtre comme bien autrement glissant que celui des salons... quoique moins ciré.

M. Serène a rendu son rôle de Sbrighella dans tout son pittoresque; il s'y montre d'un débraillé qui rappelle de loin la silhouette de don César de Bazan, et chez lui le comédien remplace le chanteur.

Même mention honorable à M. Wartel.

Quant à Mlle Willème, qui débutait ce soir-là dans le rôle de Cinthia, sa voix n'a ni ampleur dramatique ni justesse musicale suffisantes; elle ne se préoccupe pas assez de phraser son rôle, de le rendre intéressant par l'expression touchante qu'elle pourrait lui donner, et c'est là un grand défaut sur la scène qu'illustrent les Miolan et les Ugalde. On nous dit que l'émotion la paralysait; va pour l'émotion, alors nous attendrons une meilleure occasion pour asseoir sur son talent un jugement définitif.

ALBERT DE LASALLE.

Foulards. Les personnes qui désirent de bons foulards de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la COMPAGNIE DES INDES, *rue Grenelle Saint-Germain*, **42.** — Immense choix de foulards des Indes et de Chine à 1 fr. 40 c., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40 c., 3 fr. 50, 5, 7, 8, 12, 15 et 20 fr., gros et détail.

MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse*, reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an, moyenne minimum depuis trois ans). Les comptes sont arrêtés tous les mois. Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics, actions et obligations. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France, qui délivrent des récépissés.

Machines à coudre françaises, anglaises et américaines supérieures, système LEROY, inventeur breveté s. g. d. g., se prêtant admirablement à border les chapeaux sans le secours de la main, et à ganser les blouses.

CES MACHINES, solides, d'un mécanisme simple et d'un prix très-modéré, sont garanties deux ans consécutifs.

Huit jours d'essai. Expositions de Paris et de Londres.

SORELLE, constructeur-mécanicien, rue de Bréa, n° 14, près le Luxembourg. Fabrique à Vaugirard.

On voit fonctionner les machines tous les jours, de 10 *h. à* 4 *h.*

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23,** *boulevard Poissonnière.*

Pulvermacher. APPAREILS ÉLECTRO-MÉDICAUX en chaîne et bande (10 et 15 fr.); ceinture (10 et 15 fr.); busc véritablement électrique (5 fr.). — 18, rue Favart.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104,** *rue de Richelieu.*

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé,** se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20;** dépôt dans chaque ville.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne*, **55,** à Paris.

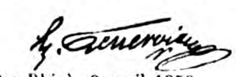
Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents.** 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8.** 2 fr. le flacon.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14,** *rue des Beaux-Arts.*
Prix du flacon : 10 fr.



« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

PÉCARI, AGOUTI, TAPIR, SAVACOU HUPPÉ, HÉRON, IBIS, JABIRU, IBIS.

Hôtes anticipés du jardin d'acclimatation. (Page 187.)

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Une bonne partie du parquet du bois de Vincennes, compris entre Vincennes au couchant, le chemin de fer au nord, la route de Nogent à Saint-Maur au levant, et la plaine des manœuvres au midi, est déjà transformée en parc anglais avec allées sinueuses, larges et bien dessinées, éclaircies, gazons, rivière, cascatelles, chalets, îles, etc., etc. Quant aux eaux des Minimes, qui vont envelopper trois belles grandes îles qu'on réunit par des ponts pittoresques, un tiers est terminé et submergé; un autre tiers s'achève; le dernier tiers, du côté du midi, est à l'état de déblai, au moyen d'un chemin de fer.

La rivière et les cascades sont alimentées par la machine à vapeur établie sur le bord de la Marne, au bas de Nogent, et une petite source vive.

On restaure les trois bâtiments restés de l'ancien couvent des Minimes. Ce couvent avait l'avantage, avant 1790, de posséder le célèbre *Jugement dernier*, de notre vieux Jean Cousin, qu'on voit actuellement au Louvre, en tête de l'école française.

L'année prochaine, quand le chemin de fer de Paris à Saint-Maur, qui doit avoir trois ou quatre débarcadères dans le bois de Vincennes, sera terminé, la foule des promenenrs y sera aussi pressée qu'au bois de Boulogne.

Du reste, les taillis, les futaies, les grands arbres et les gazons y sont bien autrement vigoureux qu'à Boulogne; c'est qu'à Vincennes, le sol est bon et humide.

— On sait que l'empereur est en train d'ériger une petite ferme modèle d'expérimentation dans le bois de Vincennes, près la grille de Joinville-le-Pont. En ce moment, une machine à vapeur défricheuse est en train de défricher, labourer et remuer à fond le terrain de culture de cette ferme, au midi des Minimes, devant le châlet.

— La fête patronale de Saint Cloud, cette *foire des mirlitons*, si chère à la population parisienne, se continue pendant ses trois dimanches traditionnels avec un éclat (page 189) dont la privent trop souvent les intempéries de la saison. Elle ne pourrait, du reste, être favorisée par une température plus sereine que celle qui inaugure notre automne.

On sait que l'un des plaisirs de ces solennités champêtres est la recherche des champignons, cèpes, giroles, etc. Cette recherche, une des plus joyeuses chasses de septembre, rappelle à un de nos chroniqueurs l'anecdote suivante :

« Je me promenais, il y a quatre ou cinq ans, sous les châtaigniers des Mallards, entre Rueil et la Celle-Saint-Cloud, avec Elie Berthet, qui apporte une égale ardeur à l'étude de la botanique et à la composition de ses romans pleins d'émotion. Personne mieux que lui ne distingue, au premier coup d'œil, le verdet ou le cèpe parfumé des champignons vénéneux, qui, sous mille formes diverses, empoisonnent les gazons et les clairières. Tout en écoutant ses excellentes leçons, nous arrivâmes sous un arbre au pied duquel un honnête citadin mettait tous ses soins à envelopper dans son mouchoir les plus beaux et les plus gros d'une énorme quantité de champignons qu'il avait récoltés.

Il suffit d'un regard pour démontrer à Elie Berthet que la plupart d'entre eux appartenaient aux deux genres connus sous le nom de *fausse oronge* et de *bolet perfide*.

Notre botaniste de hasard en avait là de quoi faire porter en terre une compagnie de grenadiers.

— Ah çà ! monsieur, lui dit Berthet, vous savez ce que vous avez là ?

— Certainement, monsieur, ce sont des champignons.

— Oui, mais vous n'ignorez pas sans doute qu'ils sont tous vénéneux ?

— Baste! fit notre homme, avec un superlatif mouvement de dédain, ça m'est égal, c'est pour faire un cadeau.

J'ajouterai que ce philanthrope trouva fort mauvais de nous voir jeter à terre et fouler aux pieds toute sa récolte. »

On nous écrit de Biarritz, le 12 septembre :

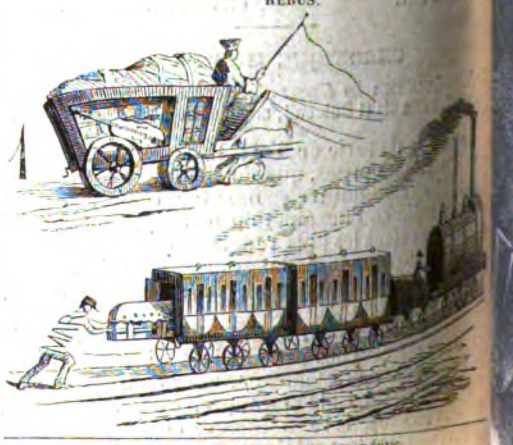
« L'empereur, accompagné de S. Exc. le comte Walewski, du préfet des Landes, du prince de la Moskowa, du colonel Favé et de M. Mocquard, est allé hier faire une excursion aux marais d'Orx, situés au milieu des Landes. On sait qu'après la signature du traité de Paris, voulant reconnaître les services du comte Walewski et lui donner un témoignage particulier de satisfaction, S. M. lui fit présent de ces marais. Mais comme leur dessèchement exige des travaux considérables, l'empereur, avant de remettre définitivement la propriété au comte Walewski, les a entrepris à ses frais, afin que cet acte de munificence ne soit pas pour le donataire une charge onéreuse.

» Au cap Breton, l'empereur a trouvé l'ingénieur en chef et l'ingénieur ordinaire du département qui lui ont montré les plans dont l'exécution donnerait aux nombreux marins de cet endroit les moyens de se livrer avec plus de sécurité à la pêche qu'ils font sur ces côtes, et garantirait beaucoup de propriétés particulières d'inondations annuelles. Comme les dépenses seraient peu de chose en comparaison d'un résultat si avantageux, l'empereur a promis que les travaux commenceraient immédiatement. »

— Un travail statistique entrepris pour constater combien de personnes habitent la même maison dans les différents pays a donné les chiffres suivants : à Vienne, il y a 60 habitants par maison; à Prague, 34; à Paris, 33; à Milan, 25; à Turin, 24; à Mayence, 14; à Gênes, 12; à Londres, 10; à Naples, 8; à Bruxelles, 8; à Venise, 4. On voit que dans les villes qui ont à peu près le même chiffre d'habitants, suivant la différence des coutumes et des usages, les maisons sont bien différemment peuplées, ce qui n'est pas sans influence sur l'hygiène.

A. Y.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le remords cuisant amène souvent le repentir.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 76.
25 Septembre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Visite de la reine d'Espagne au fond des mines de San-Juan.

COURRIER DE PARIS.

~~~ Voici quelques lambeaux de conversations qui ont été, non pas sténographiés, mais plutôt, si l'on peut dire, daguerréotypés au vol. Ce sont les mœurs du jour prises sur le fait, dans certaines classes de la vie parisienne. Le premier fragment met aux prises un domestique roué et un fournisseur timide.

— Madame Duhamel est-elle visible? pourrai-je avoir l'honneur...

— Madame n'y est pas!

— Ah! c'est contrariant! je voulais prendre la liberté de lui présenter...

— Vos hommages?

— Oui... et ma petite note. Je suis déjà, sans reproche, venu sept fois. Quand croyez-vous que je pourrai jouir de la faveur de la voir?

— On ne peut pas savoir. Madame est partie...

— Pour Montmorency?

— Non, pour Saint-Domingue!

— Ah diable! et quand nous fera-t-elle l'honneur de revenir?

— Ça dépend absolument du bureau des longitudes! Pourtant on peut espérer qu'à Pâques...

— Saint-Domingue... je regrette de n'avoir pas su avant!... C'est égal, je laisserai encore ma petite note... c'est la septième fois... onze paires de brodequins... 168 francs...

— C'est cela... laissez-moi votre affaire... J'en aurai soin, et dès que madame sera de retour des îles, je courrai vous prévenir!

— Serviteur, monsieur Jean.

— Portez-vous bien, monsieur Clopet!

~~~ Autre fragment. La dame et son valet.

La dame à une couturière en journée:

— Eh bien, Eulalie, avez-vous rattaché mes dentelles au corsage bouton d'or?

— Pas encore, madame... j'ai commencé par mettre des morceaux aux gilets de flanelle de monsieur... Tous les coudes étaient percés!

— Il s'agit bien de flanelle, aujourd'hui!... j'ai du monde ce soir... un bal... Passez dans ma chambre, tout à l'heure je vous donnerai la guipure de mes manches!... Et vous, Jean, votre ouvrage avance-t-il? Avez-vous été chez le fleuriste?

— Oui, madame... mais il ne veut pas louer de géraniums ni de chrysanthèmes... il dit que ce sont des fleurs à bon marché, et qu'on peut bien les acheter tout à fait!

— J'y penserai. Et le pâtissier?

— Le pâtissier?... Je crois que madame fera bien d'y passer elle-même... sans quoi il serait à craindre que pour ce soir... Ces gens-là ont si peu d'égards!

— Mais... n'avez-vous pas dit que c'était pour moi?

— Certainement, je l'ai dit, madame... et pourtant...

— C'est bien!... Il y a sûrement là un malentendu...

— Je vous assure, madame, que j'ai très-bien entendu!

— C'est assez! j'y passerai... Je parlerai en personne à ce pâtissier. Si pourtant ça n'avait pas de pratiques... comment cela vivrait-il!...

— Madame a-t-elle donné ses ordres à Catherine pour le dîner?

— Le dîner?... bah! un rien suffit... une omelette... du fromage... Un jour de bal, on dîne sous le pouce!

~~~ Autre fragment: la dame, son mari.

— Comment! vous à la maison à cette heure-ci, Duhamel?

— Mon Dieu, oui... j'ai des lettres à écrire... je vais m'enfermer dans mon cabinet!

— Votre cabinet, du tout! Vous oubliez que nous avons une soirée, et que j'ai besoin de votre cabinet; on a déjà démonté le lit pour faire place aux tables de jeu...

— Démonté le lit?... Eh bien! où coucherai-je?

— Sur un canapé!

— Sur... un... canapé?... diable!

— Sans doute! Qu'est-ce que ça vous fait, pour une nuit... et pas même, car j'espère bien qu'on dansera jusqu'au jour!

— Jusqu'au jour? Vous-avez donc beaucoup de monde?

— Mais, oui... pas mal! — Les Fremigny, — les d'Arambourg, — les d'Estrivaux... — M. Nicétas Ducloux, de l'Institut... si célèbre par ses belles découvertes sur les mœurs des infusoires... — le baron et la baronne de Rigobert... des millionnaires!

— Comment? Rigobert est millionnaire! depuis quand?

— Mais... depuis six semaines! Nous avons aussi les Malpertuis, qui donnent de si beaux dîners tous les dimanches...

— Oui... et qui sont au pain sec toute la semaine! Mais... ce canapé...

— M. Thomas Croquet... notre fameux peintre de portraits, célèbre malgré ce nom si simple en apparence!... Le comte de la Luzardière, qui fait courir...

— Ses créanciers?

— Eh! non, monsieur, ses chevaux!

— Ah! oui... celui qui perd toujours!

— C'est de meilleur ton! Plus, le général... le général... ma foi, je ne me rappelle plus le nom...

— Cambronne? Rapp? Pichegru?

— Non... un nom... un général, enfin! que mon frère nous amène. Il a promis de venir. J'ai fait le recensement ce matin avec ma fille; nous avons quatre marquis, cinq comtes, trois vicomtes, neuf barons et seize femmes à diamants...

— Ah! très-bien... très-bien... Sur un canapé!

— J'ai envoyé une invitation à la duchesse de Beaucharmoy, du premier... elle n'a pas répondu... mais j'espère bien qu'elle viendra... au moins pour se faire annoncer!

— Vous la connaissez donc?

— Oui... C'est-à-dire... comme nous demeurons dans la même maison... il était poli à moi...

— Sur un canapé! Dites-moi, ma chère, avons-nous un dîner passable, au moins? on m'a fait déjeuner avec de la salade... et...

— Bah! vous vous referez ce soir avec les glaces, les gâteaux!

— Diable... j'aimerais mieux deux tranches de gigot!... Mais... ce canapé, ou comptez-vous le mettre?

— On verra. Allons, je vais m'occuper de ma toilette, je vous conseille d'aller visiter les travaux du boulevard de Sébastopol, rive gauche... ça vous fera du bien!

— Oui, mais ça me donnera trop d'appétit!

~~~ Autre fragment. Le mari à la promenade rencontre un ami:

— Ma femme a du monde, ce soir, viendras-tu?

— Nous ne sommes pas invités...

— Eh bien! je t'invite!

— Ah... C'est que ta femme aime à s'entourer de gens huppés... elle nous fera peut-être la mine, nous simples Cramousot...

— Mon camarade d'enfance!

— Vous menez un beau train... on parle de tes bals, de tes dîners... est-ce que tu as gagné à la Bourse?

— Non. C'est ma femme qui sait s'arranger. Nous avons repris notre ferme de Pontoise...; on nous payait mal... Ma femme tire de là un tas de choses pour la maison. C'est très-commode!

— Je le crois bien! Ainsi la ferme vous fournit...

— La volaille, les légumes, les fruits de nos dîners; les œufs, le beurre... les fleurs que tu verras ce soir!

— Tout ça de la ferme de Pontoise?

— Oui, tout le bois de chauffage...

— Et peut-être aussi les truffes de tes dîners... Le vin même! du vin de Pontoise!

— Ah! tu plaisantes! Mais enfin nous avons là une fameuse ferme... et j'ai une fameuse femme!

~~~ Autre fragment. La fille de la maison et une amie qui lui fait visite.

— Eh bonjour, ma belle Pauline! il fait un temps merveilleux, et je viens te prendre pour aller au bois!

— Tu es bien bonne, ma chère Berthe... je ne sais si je pourrai aujourd'hui... ma mère a du monde ce soir... et puis j'ai quelques contrariétés...

— Si fait, tu peux! j'ai pris la calèche bleue de mon père, celle qui te plaît tant, et ma vieille Desjardins est en bas, sous prétexte de compagnie. Vite ton chapeau! Comment trouves-tu le mien? Oh! c'est peu de chose, de la gaze... du laiton... mais aussi, ça n'est pas cher... 180 francs, rue de la Paix. Ah! dis-moi! tu n'achètes rien en lapis-lazuli, n'est-ce pas, ma chère? Ça fait des bijoux tristes... prends de l'aventurine... ou plutôt de la malachite... C'est charmant pour le matin... et bon pour l'alliance russe!... Tiens, j'ai fait faire cette châtelaine pour plaire à mes amies *en off*...; comment la trouves-tu?

— Que je t'envie, Berthe, de pouvoir ainsi régaler tous tes caprices! moi, je...

— J'ai bien des ennuis aussi, va!... Imagine-toi que la fourrure que mon père avait demandée pour moi au chargé d'affaires à Copenhague est allée, par erreur, à Odessa... et que je ne l'aurai qu'au mois de mai prochain, avec les fraises! Ah! je suis bien malheureuse!

— Tu es bien heureuse de te trouver malheureuse pour si peu de chose!

— Comment peu de chose! de la martre zibeline!

— Ah! c'est que moi... si tu savais...

— A propos, t'a-t-on dit ce qui arrive à cette pauvre Fanny de Sanois? tu sais, celle qui a le nez rouge! Imagine-toi, ma chère, que son père est dans des affaires déplorables! on espérait lui faire épouser le jeune Frémigny, et on donnait pour ça une foule de dîners, on truffait tous les oncles! Mais voilà que les Frémigny ont découvert une Américaine, noire comme un pruneau, maigre comme une ballerine... mais qui a un million de dollars!... Alors la pauvre Fanny est plantée là, avec son nez rouge, et comme elle n'a plus de dot, il paraît qu'elle entre au couvent! n'est-ce pas terrible? Allons, viens-tu au bois sous la garde de ma vieille Desjardins?

— Non... pas aujourd'hui, Berthe... J'ai une migraine affreuse... et... pire que cela, des ennuis...

— Des ennuis? Eh bien, tu me les raconteras! ça m'ennuiera... mais, entre amies... il faut bien s'entr'aider! On t'a manqué un corsage?

— Ah! si ce n'était que cela!... C'est cette affreuse Mme Desprez...

— Ta lingère?

— Je lui dois 1,400 francs... et... elle m'accable de demandes... de reproches... et je t'avoue que mon père risque de tout apprendre, si je ne trouve pas une main amie... qui me vienne en aide...

— Ah bien!... si tu la trouves, cette main-là, dis-moi bien vite où elle est... que j'aille lui tendre la mienne! Imagines-toi que j'ai déjà croqué toute ma pension de l'année... que mon père est d'une férocité révoltante dans ces cas-là... que j'ai beau me rouler à ses pieds, me tordre les bras, gémir... qu'il me rit au nez et refuse toute avance! Enfin, ma chère, tu ne me croiras pas: je suis criblée de dettes... je n'ai pas dix louis! C'est abominable, la fille du comte de Grandbourg... Et pourtant je t'avoue que je n'en dors pas moins!... C'est aux créanciers à ne pas dormir!... Allons, décidément, partons-nous, ou restes-tu?

— Ah! Berthe! comme tu prends légèrement tout cela!

— Je ne le prends pas, je le laisse! Tu ne viens pas? adieu!

~~~ Autre fragment, le soir, à l'heure du bal. La dame, son valet et un valet d'emprunt.

— Allons, tout est-il prêt? mes invités ne peuvent tarder à commencer d'arriver! Jean! comment s'appelle cet homme qui vous aide depuis tantôt?

— Réponds à madame!

— Le jour, madame, à mon service des pompes funèbres, on m'appelle Racquint...; le soir, pour annoncer dans les salons, ou offrir des rafraîchissements, je suis Théobald!

— Et bien, Jean et Théobald, dépêchez-vous! il est déjà dix heures... il me semble que le quartier commence à s'agiter... qu'on entend des équipages! Je voudrais que le fretin des invités arrivât d'abord... les petites gens feraient la haie aux grands noms!

— Madame, j'ai allumé le plus tard possible pour que les bouts de bougie de l'épicier durent plus longtemps!

— C'est bien, Racquint... c'est-à-dire Théobald! Voyons, Jean, vous avez l'habitude de mon monde... c'est vous qui annoncerez!

— Mais, madame, je suis en livrée!... il vaudrait mieux que ce fût l'autre... parce qu'avec son habit noir... il aurait l'air d'un huissier!

— Du tout! je n'aime pas les huissiers! Voyons, écoutez-moi! Les petites gens, vous les introduirez, comme ça... sans rien dire!

— Oui... en silence!

— Précisément! Quant aux gens titrés...

— Un air de trompette!

— Ou à peu près! Soignez bien la duchesse de Beaucharmoy, du premier!

— Dirai-je: du premier?

— Eh non! pour le général, dites Son Excellence!

— Mais comment saurai-je que c'est le général?

— Vous verrez ça à sa plaque. Pour les rafraîchissements...

— Comme pour les annonces?

— Exactement!

— J'ai compris! Passer vite devant les petites gens... et noyer, bourrer les gros bonnets!

— Oui... courir après les uns, et faire courir les autres! Pour ce qui est du buffet, se borner strictement à offrir du thé, des consommés, du cacao et du café glacé jusqu'à nouvel ordre... Les jambons, les volailles, les pâtés ne se manifesteront que lorsque la foule sera allée se coucher.... Les gens du commun ont tant d'appétit!

— Tant mieux!... comme ça demain... il restera

quelque chose à la maison... Mais j'y pense ! Si je faisais un peu de feu ?

— Du feu ! y pensez-vous? en septembre, avec les arbres tout verts ?

— Ah! c'est que... comme madame a des gens de la haute volée, du feu .. ça serait plus riche!

— Vous êtes fou ! Qui vous a indiqué ce... Théobald?

— La fruitière, madame! Il vient ici pour l'honneur...

— Ah ! vraiment? C'est très-bien !

— Oui, pour l'honneur... et pour cent sous...

— J'entends des voitures... je veux dire des équipages... Enlevez vite cette échelle... Donnez-moi mon bouquet; prévenez ma fille ; dites à Théobald d'aller recevoir les pelisses, et préparez-vous à annoncer selon mes instructions!

Le domestique Jean obéit et va ouvrir la porte, allongeant le cou dans le vide de l'escalier pour voir s'il monte quelqu'un. Il est près d'onze heures, et personne encore ! Le bon ton consiste à arriver tard. Il est même des maisons où l'on n'arrive pas du tout! Tandis que madame se pavane devant ses glaces, et passe et repasse sous le lustre, en élevant la main, pour voir si les danseurs ne se cogneront pas la tête (nous sommes très-haut d'étage... mais très-bas de plafond), pendant que M. Duhamel cherche où l'on placera le fameux canapé de son tardif sommeil, Jean termine tous ces impuissants et ridicules préparatifs par ce petit monologue :

— Quelle baraque ! Près d'un an de gages d'arriérés... et une livrée de dentiste ! Pas de douceurs... de profits ! rien à emprunter par-ci par-là à monsieur... à peine quelques fois son paletot marron le dimanche... ou sa canne, de temps en temps, quand il l'oublie ! Si au moins il avait le pied plus grand, je pourrais me mettre ses bottes! (On sonne.) Ah ! les Cramousot !... ma foi, je peux bien les annoncer à haute voix... sans danger : il n'y a encore personne !

~~~ Nous parlions récemment d'un religieux qui se trouve avoir à manifester son détachement des choses du monde, au sujet d'un héritage de quatre millions qu'il ne pouvait point prévoir à l'époque où il entrait en religion. A ce propos, on nous raconte ce qui vient d'arriver au faubourg Saint-Germain.

Un jeune homme titré, qui croyait pouvoir compter sur la succession à venir d'une tante, l'a brusquement vue se remarier l'année dernière; il y a deux mois, il s'est, de plus, manifesté un héritier direct qui achève de détruire ce qu'en langage social on appelle « les espérances...»

Notre vicomte, qui est absolument sans état, et qui s'avoue sans doute qu'il lui serait difficile d'en prendre un, vu la vie désœuvrée qu'il a toujours menée, après une quinzaine de jours passés tout seul à la campagne, s'est décidé à faire son noviciat à la grande Chartreuse de Grenoble. Il fallait une dot pour être reçu: il a dressé une liste de parents, d'amis, et au bout de chaque nom, il a inscrit une taxe proportionnée à la fortune ou à la générosité de chacun : qui 500, qui 200, qui 100, qui 50 francs. En peu de jours, la somme s'est trouvée souscrite, et il part la semaine prochaine, à pied, une besace sur le dos, pour le couvent. Peut-être nous hâtons-nous trop de raconter l'affaire, et eussions-nous mieux fait d'attendre qu'il fût parti...

~~~ M. Paul Foucher, aussi infatigable qu'ingénieux, fouille le présent pour en prélever tout ce qui peut intéresser ses correspondants politiques, et le passé pour en faire jaillir des romans, des drames. A son *Amiral Bing* va succéder, au théâtre du Cirque, un *Maurice de Saxe*, pour lequel on fait de grands préparatifs de mise en scène. Ce drame embrasse près de trente ans de la vie du maréchal qui aima Adrienne Lecouvreur et fut aimé de M^me^ Favart. Si nous sommes bien informés, une jeune ouvrière de Dresde, qui apparait au prologue, donne le jour, dans l'entr'acte, à une enfant dont le rôle va se développant sympathiquement durant la pièce, et celle-ci ne serait rien moins que... la grand'mère de M^me^ George Sand, telle que l'illustre femme l'a dépeinte elle-même dans ses curieux et étranges *Mémoires*.

~~~ Nous recevons de Bagnères de Luchon une lettre dont nous prélèverons ce qui suit :

« .... On a tout dit sur Bagnères : les médecins ont vanté l'efficacité de ses eaux, le confortable de son établissement thermal; les poëtes ont chanté la fraîcheur des vallées et la splendeur des montagnes...; je n'ai donc qu'à recueillir quelques observations toutes de circonstance, et empruntées à la saison dite fashionnable.

» Après les courses de la journée, les baigneurs fatigués se groupent devant l'établissement des bains, sous une sorte de quinconce. Toutes les nations du Midi sont là, portant pour ainsi dire leur pavillon dans leur accent, et cette fusion des races et des castes est le produit direct de l'ennui. On ne s'amuse pas à Luchon ! on n'y trouve ni casino, ni théâtre, ni jeux, ni rien... rien. Aussi, dès neuf heures du soir, au moment même où les salons de Bade ou de Hombourg se remplissent d'une foule avide d'émotions, nos baigneurs s'acheminent-ils paisiblement vers leurs demeures, et en un quart d'heure tout n'est-il plus qu'ombre et silence ! En ma qualité de Parisien, Parisien et demi, j'aime à me coucher tard. Je regarde défiler ces groupes et filer un à un ces baigneurs déjà à moitié endormis, cherchant à arrêter quelqu'un, pour m'y cramponner, et gagner une heure en parlant... de tout ce qui est loin d'ici, et de tous ceux (et toutes celles) qui n'y sont pas! Mon dernier interlocuteur, forcé de me répondre au lieu d'aller dormir, m'expliqua que rien ne réussit à Luchon... si ce n'est cette retraite générale et ce couvre-feu hâtif. « Le prince de Polignac, le comte Léon, le duc de la Rochefoucauld et quelques autres insurgés, ont essayé de donner un bal au profit des pauvres... il est venu *deux* dames et moins d'une douzaine de messieurs. »

« — Avez-vous remarqué ce soir, dans un groupe de Toulousains, un gros homme tout de jaune habillé, et dont les doigts, suivant la mode du pays, sont chargés de bagues? — Oui! — Eh bien, c'est un riche épicier... — un marchand de denrées coloniales, comme on dit à présent, — auquel un mot, un seul mot, a fait une célébrité locale. C'était à l'époque où le duc d'Orléans visita Toulouse, en 1840, je crois. Cet homme jaune se trouvait membre de la commission des hospices. Réuni à ses collègues, présidés par le baron de Malaret, il accompagnait le prince dans une visite aux établissements charitables. Toute son ambition était de lui adresser la parole et de lui faire contempler le magnifique jabot dont sa poitrine était ornée... Mais il ne pouvait y parvenir, refoulé qu'il était toujours par ses prudents collègues, peu rassurés sur les frasques de l'épicier colonial. Enfin, on arrive au grand hospice; le baron de Malaret montre au prince un vieil arbre qui occupe le centre de la cour principale, et dit :

» — Monseigneur... cet arbre date de la naissance de votre aïeul Henri IV ! »

» Aussitôt, l'homme au jabot voit le moment enfin venu de se manifester; il se glisse, coudoie, culbute, passe, arrive au premier rang, et s'écrie en brandissant son ornement pectoral :

« — Et il y est toujours resté depuis... mon Altesse ! »

» Le prince eut une peine énorme à retenir le rire qui faisait frémir tous ses nerfs faciaux. Le préfet, les aides de camp, M. de Malaret, tout le monde regarda d'un autre côté pour ne pas éclater. De retour à Paris, ce mot superbe fit la joie des récits intimes du voyage, aux Tuileries. Cet épicier est gros, gras et un peu gris. Il vivra, confit dans sa bêtise, comme certain légume qu'il a souvent vendu se conserve dans le liquide du bocal!

« En fait de chronique d'un autre ton, je dois mentionner qu'un sénateur qui, sous la république, a occupé une des plus hautes positions de l'Etat, a été surpris, au port de Venasque, par un orage, et que sans le courage et le dévouement de sa jeune femme, il serait resté enseveli sous la neige. Je ne veux pas déflorer cette histoire, tout à la fois terrible et charmante ; mais soyez sûr que cet hiver elle fera le tour des salons parisiens... J'en ai pour garant la présence d'une femme auteur, amie de M^me^ B....., qui faisait partie de la caravane. »

~~~ Une dame anglaise nous écrit pour nous annoncer la mort de sir Williams, son mari. Le papier est ourlé de noir, et le style est à l'avenant. Mais la dame a oublié de changer son cachet qui porte :

ALL IS WELL!

Ce qui, comme chacun sait, signifie : *Tout est bien.*

~~~ Les ménagères font cette remarque : c'est que, depuis l'amélioration des valeurs de Bourse, les cuisinières, femmes de chambre, domestiques et portiers font infiniment mieux leur service, et que la hausse du Nord, du Mobilier et du trois pour cent a amené celle de leur zèle.

C'est qu'un nombre considérable de ces braves gens avaient placé leurs petites ou grosses économies sur les chemins, comme on dit, et que la dégringolade les affectait fort, et leur ôtait tout élan domestique... ou plutôt de domestiques. Que de lait tourné, dans la casserole du cordon bleu, — ou dans le sein des nourrices, — par la baisse des Petites Voitures !

~~~ On lit dans les *Petites affiches de la Gironde*, à la date du 29 août 1858, quatorzième année, numéro 870 :

« Un monsieur de soixante-neuf ans, sans infirmités, d'une très-bonne santé, possédant une rente annuelle de 1,200 fr., un bon mobilier, et *plusieurs couverts d'argent*, désire se marier à une femme de cinquante-huit à soixante ans, qui aurait 20 à 25,000 fr., soit en argent (comme les couverts !), soit en *espèces* (*sic*). Laisser son adresse au bureau du journal, à la lettre D... 145. »

Autre :

On lisait dans la *Patrie* du 4 septembre courant, édition du soir :

« Un homme de lettres s'offre d'accompagner à la Sallette, moyennant les frais de voyage, une personne pieuse, en faveur de laquelle il composerait une notice. E. B. P. X., poste restante, Paris. »

~~~ On nous expédie cette ligne copiée sur une enseigne du Pont-Neuf, à Pau (que dira M. Pau, le célèbre pédicure ?).

— COUPE-CORPS A RABOTS. —

Le correspondant ajoute : « Désormais, les assassins changeront sans doute de manière : voulant voler un homme, au lieu de lui enfoncer un glaive dans le sein, ils l'étendront tout du long par terre et le raboteront... »

~~~ Deux restaurants de premier ordre, que nous ne désignerons pas autrement, pour ne pas faire de réclame, offrent depuis quinze jours, aux véritables amateurs qui consentent à payer cher, un vin de Bordeaux d'un cru fort peu connu, — parce qu'il produit peu, — et que ce peu fut longtemps confisqué au profit d'un seul. On l'appelle le *Margaux-défendu...* comme on dit *Laffitte retour de l'Inde*, et on le vend 25 francs la bouteille. Pourquoi *défendu?* L'affaire va vous être expliquée.

Les bouteilles qui le contiennent ont été fondues expressément en verre olive, forme bordelaise, et l'épaule en est flanquée de deux médaillons en haut relief et opposés. Sur l'un on lit :

« *Margaux*, — *Bel-Air*, — MARQUIS D'ALIGRE. »

et sur l'autre, dans un feston, cet ordre impératif et excessivement agréable à recevoir :

Défendu d'en laisser!

Vous voyez maintenant d'où vient ce nom, ce surnom, ce « *défendu...* » un abréviatif de la légende.

Le marquis d'Aligre, alors qu'il était propriétaire du château de *Bel-Air*, en plein cru *Margaux*, ne souffrait point que ce vin allât dans le commerce. Tout entrait dans ses caves et n'en ressortait que pour la table, ou pour quelques cadeaux, de loin en loin. A sa mort, deux amateurs qui connaissaient et appréciaient cette liqueur exquise, se disputèrent ce qui restait dans les catacombes de l'hôtel célèbre de la rue d'Anjou : l'un était M. Frédéric Gaillardet, dont le nom est inséparable du plus grand succès dramatique de notre temps (*la Tour de Nesle*), aujourd'hui écrivain politique de premier ordre, et amateur de vins rares, pour les offrir à ses amis.

L'autre acquéreur était le comte d'Ignenville, mort l'an dernier, rue de la Pépinière, en laissant une petite cave de trois mille bouteilles d'un précieux que n'a pas diminué la vente de la fameuse cave de la duchesse de Raguse, laquelle contenait pourtant les fameux vins d'Espagne rapportés par Junot d'Abrantès. A la mort du comte d'Ignenville, tout le bordeaux d'Aligre (il était *défendu d'en laisser!*) fut emporté par l'agent d'une grande maison bordelaise, qui le partagea entre les deux restaurateurs susmentionnés, mais non nommés. Le cru même, c'est-à-dire le château de *Bel-Air*, a été acheté, à la mort de l'opulentissime marquis, par M. Viguerie, banquier et président du tribunal de commerce de Toulouse, administrateur de la ligne du Midi. Il paraît que cet heureux propriétaire suit l'égoïste tradition du marquis, et ne vend pas son vin! Chez lui il n'est pas défendu d'en laisser, il est défendu d'en prendre ! Les restaurants en question avouent n'en avoir plus que trente-trois bouteilles...; le reste est dans la cave à porte de fer de M. Frédéric Gaillardet. Quelqu'un, un spéculateur, qui a su l'affaire, a essayé d'obtenir les fameuses bouteilles vides du vin incomparable, évidemment pour les remplir d'un autre vin de choix et profiter frauduleusement de la tradition d'Aligre et des légendes du verre. Mais l'honorable écrivain, informé de la tentative, fait briser toutes les bouteilles à mesure que son hospitalité les épuise, étendant ainsi la curieuse inscription, non pas seulement au délicieux contenu, mais au contenant même. Une de ces bouteilles, authentiquement pleine, sera donc sous peu une curiosité digne d'un musée.

JULES LECOMTE.

Villa-Franca.

Villa-Franca, dont le gouvernement sarde vient de céder un des bassins pour lieu de relâche et d'approvisionnement des steamers russes, est un des ports les plus importants de la péninsule italique. C'est moins à l'art toutefois qu'à la nature qu'il doit ses avantages: la profondeur de ses eaux, l'abri de sa rade et ses mouillages excellents. C'est pourtant là un fait contesté par quelques historiens locaux. D'après leurs affirmations, toute cette étendue, où, de la plage du phare à celle de Monboron, la mer balance ses vagues profondes, aurait été jadis le siége d'une montagne, que, par un travail cyclopéen, auraient extirpée et a rasée les légions romaines; mais, disons-le, cette supposition s'évanouit devant l'état hydrographique et géologique de la baie. Tout y atteste, au contraire, que l'industrie humaine n'est pour rien dans la structure de cette belle rade que ses dispositions heureuses préservent de l'ensablement si funeste aux havres et aux ports de ce rivage.

Une citadelle, qui doit une grande partie de sa force à sa position isolée sur un promontoire aux falaises escarpées, domine tout le petit golfe et protége ce port qui, au moyen de travaux peu dispendieux, pourrait devenir une place maritime de premier ordre.

MAXIME VAUVERT.

Le vice-amiral Rigault de Genouilly, commandant en chef de la division navale et du corps expéditionnaire des mers de Chine.

Chronique de la province et de l'étranger.

C'est vers l'étranger, et même vers l'étranger perdu presque à nos antipodes, que nous allons d'abord appeler l'attention de nos lecteurs. Et nous avons assurément nos motifs.

On connaît bien, par le récit concis des rapports, les événements accomplis sur les rives du Peï-ho... comme on peut les connaître par les grands traits d'une narration sommaire, c'est-à-dire dans l'exposé des résultats, dans l'affirmation des effets.

Mais voilà que nos correspondances nous arrivent, non pas seulement avec une narration attentivement observée et studieusement élaborée, mais avec des croquis, des photographies, des lavis, des aquarelles, avec la représentation vivante, colorée, passionnée des faits.

Ces exploits que l'on a lus, que l'on a conçus comme une page d'histoire, on va y assister, on va les suivre, on va les contempler dans chacun de leurs épisodes glorieux et sanglants.

On les connait *subjectivement*, dirions-nous, si nous n'avions horreur des expressions scolastiques de la philosophie allemande; on va les connaître *objectivement*: on les a compris; on va les voir. Les voici.

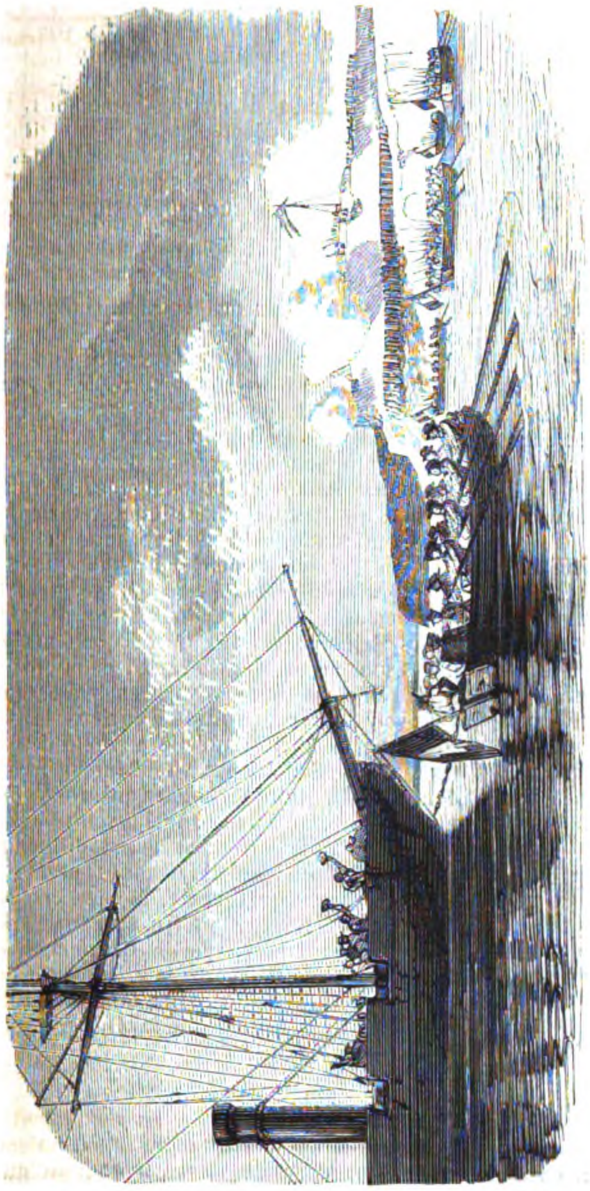
∴

Nos plénipotentiaires, comme nos marins, avaient prévu, aux temporisations qu'éprouvait à

Vue de Villa-Franca (Etats sardes). — Point de relâche et dépôt des approvisionnements des steamers russes.

Expédition de Chine.

Attaque du fort du Nord.



Débarquement des colonnes d'attaque des forts du Peï-Ho.

Canonnières alliées remontant le Peï-Ho.

Canton l'ouverture des négociations, que c'était dans les murs de Pékin, ou du moins sur sa route, qu'ils devaient trouver la signature du traité. Les escadres, mouillées devant les forts de Peï-ho, donnaient, le 20 mai, un matin, deux heures au mandarin pour leur remettre ce premier boulevard de la capitale de l'empire. Les yeux du mandarin s'arrondirent tellement à cette sommation qu'ils perdirent un moment leur obliquité chinoise; ce n'était pourtant encore que de l'étonnement.

L'attaque est prête, la défense s'organise. Le délai expire à dix heures; à dix heures, les pavillons français et anglais courent sur les drisses du *Slaney* se frapper en cime de bois.

C'est le signal de l'action.

Les canonnières, dont les fourneaux sont allumés, lâchent les freins; le *Cormoran* prend la tête de la ligne, et, suivi immédiatement par la *Mitraille* et la *Fusée*, sous les ordres du capitaine de frégate Thoyon, il se porte sur les forts de la rive droite.

Une autre colonne d'attaque se dirige, au même instant, vers la rive gauche; elle est commandée par le capitaine de frégate Vrignaud. L'*Avalanche* la conduit; la *Dragonne* vogue dans son sillage, elle est suivie par le brick anglais *le Nemrod*.

Le *Slaney*, sur lequel le vice amiral Rigault de Genouilly (page 196) s'est réuni à l'amiral anglais pour dominer et diriger en commun toutes les phases du combat, s'avance dans les eaux des deux divisions.

Les fortifications chinoises ont ouvert le feu le plus vif. Boulets, obus, mitraille déchirent l'air et fouettent la mer autour de nos escadrilles; les gingalis y joignent une grêle de balles... nos canonnières en sont criblées...

Elles ne s'en avancent pas moins silencieusement et tranquillement vers le point que doit frapper leur attaque, à une encâblure du centre même de ces lignes de feu. Elles l'ont atteint; un pavillon jaune est arboré par le *Slaney*; toutes leurs bordées éclatent à la fois.

Ce ne sont plus seulement des tourbillons de fumée, mais bien des tourbillons de poussière et de pierre brisée qui enveloppent les fortifications chinoises; rien ne peut résister aux foudroyants ravages de nos projectiles, ni les remparts, ni les canons; en vain la garnison, formée de dix mille hommes empruntés à la garde tartare de l'empereur, s'acharne-t-elle à la défense, le combat n'a pas duré une heure, que les ruines des fortifications n'offrent plus, presque partout, que des débris et des cadavres. Le village de Tong-Koo est lui-même la proie des flammes (page 200).

Le feu cesse, nos chaloupes jettent sur les deux plages (page 197) les détachements chargés de compléter l'évacuation et d'enclouer les canons.

***

Sur la rive droite, elles ne rencontrent ni difficultés ni résistance; il n'en est pas de même sur la rive gauche, où la défense avait puissamment organisé sa base. Ce n'est d'abord qu'après avoir traversé un marais profond, que nos compagnies de débarquement atteignent les hauteurs que couronnent les forts.

Tout est franchi avec autant de célérité que d'entrain (page 197); on aborde les fortifications, elles sont enlevées.

L'aspirant Pougin de Maisonneuve, de l'état major de l'amiral, atteint le premier le sommet des créneaux, où il plante les couleurs françaises, aux acclamations de l'escadre. Le brave jeune homme, épuisé par cet élan enthousiaste, tombe évanoui au pied de la hampe de son drapeau...

C'était la victoire... ce n'était pas la fin du danger... Ce triomphe devait avoir une plus sanglante auréole.

L'ennemi culbuté était bien en fuite, mais il avait laissé la mort sous les pieds du vainqueur; une explosion formidable éclatait presqu'au même instant et ensevelissait une partie de la colonne sous les débris de la forteresse. (Page 200.)

Cette catastrophe fait briller de tout leur éclat les qualités guerrières de nos marins. Pas un mouvement de terreur, pas un instant d'hésitation ne se manifeste dans leurs rangs si cruellement ravagés par cette éruption foudroyante.

On occupe résolûment ces débris bouleversés tout en portant secours aux blessés, qui donnent eux-mêmes, dans leurs souffrances, l'exemple du stoïcisme le plus héroïque.

A midi, nous étions maîtres de toute la ligne des fortifications, ainsi que de l'estacade de jonques qui devenait, dès lors, une protection pour notre flottille; formée pour lui barrer le fleuve, elle la couvrait des barques incendiaires que l'ennemi eût pu être tenté de lancer contre elle.

Le 26, après quatre jours d'une navigation des plus ardues (page 197), le gros de la flottille alliée était mouillée à Tien-Tzing, bord à quai, au confluent du grand canal impérial et du Peï-ho.

***

Tien-Tzing, l'entrepôt et le grenier de Pékin, était là, étendu sous nos canons, avec ses hautes pagodes, ses toits peints, recourbés et ornés de clochettes; avec ses bannières flottantes, ses lanternes aux vives couleurs, ses maisons aux ornements découpés à jour. Il était à nous : il pouvait servir de base aux trois étapes qui séparaient nos forces expéditionnaires de la capitale du Céleste Empire. Le prestige d'inaccessibilité dont était entourée *la ville de lumière* s'était évanoui, comme tous les prestiges, devant l'audace qui sait les braver.

Les Chinois le comprirent; aussi apprit on bientôt l'arrivée des plus hauts personnages de la cour, envoyés par l'empereur, pour traiter avec les ambassadeurs étrangers.

Les négociations s'ouvrirent dès les premiers jours de juin. Un grand édifice religieux : le *temple de la gloire de l'Océan*, construit sur un plateau artificiel tout couverts de portiques et de pavillons mêlés de bouquets d'arbres, fut choisi pour le siége des conférences.

Les deux plénipotentiaires européens, accompagnés par une escorte nombreuse, s'y rendirent successivement, portés en litières, ainsi que leur état major, par des coolies vêtus de tuniques flottantes en soie grise, bordées de rouge, et leurs chapeaux ornés de franges aux couleurs nationales. (Page 200.) Le temple de la gloire de l'Océan n'était il pas vraiment un sanctuaire bien choisi par ces mandarins mantchous et mongols, à qui les flots venaient d'apporter la civilisation dans les flancs providentiels de nos vaisseaux de guerre?

Nous reviendrons sur ces négociations en donnant, dans notre prochain numéro, la signature du traité.

***

Nous avons commencé notre chronique par la circonférence, il faut qu'elle converge maintenant vers le centre; où nous arrêterons-nous au retour de la terre des fleurs, si ce n'est sur la terre des rayons, comme le Romancéro nomme l'Espagne ?

Cette année sera pour la reine Isabelle l'année des voyages; à peine de retour de son excursion dans les belles plaines de la Catalogue, la voilà parcourant ces pittoresques et poétiques Asturies, au milieu des manifestations les plus ardentes des populations. N'est-ce pas un spectacle étrange que de voir les belles jeunes filles de ces contrées exécuter leurs danses si gracieuses et si expressives devant la voiture de Leurs Majestés, pendant que les enfants jettent des fleurs sous les pas des chevaux ?

La reine, au reste, voyage en vraie touriste; elle veut voir tout ce qu'offre de curieux le pays qu'elle traverse; c'est ainsi qu'elle a voulu descendre dans les mines de San Juan, visiter leurs galeries perdues dont elle n'a quitté les abîmes qu'après avoir écrit son nom avec la cire d'une bougie (page 193), à une profondeur qu'a bien rarement foulé le pied d'une femme; c'est encore ainsi qu'elle a voulu pénétrer dans les sierras sauvages qui furent l'asile de l'indépendance et de la foi de cette vieille terre espagnole, pour s'agenouiller devant la vierge de Cavadonga, sur la glorieuse tombe de Pélage.

Le prince des Asturies et l'infante Isabelle ont été confirmés dans cette grotte révérée par l'archevêque, patriarche des Indes.

***

Quelques mots sur un autre prélat :

Mgr Sibour, dont la mort est entourée d'un si étrange mystère, possédait une résidence agreste où son bonheur était de venir passer quelques jours dans la retraite, la méditation et la prière. Rien de frais et de charmant comme cette villa solitaire cachée dans un pli des montagnes du Var.

Ses beaux ombrages et ses eaux murmurantes lui donnaient surtout un irrésistible attrait. Jamais nom ne fut mieux justifié que celui de Belleau, dont la tradition l'a qualifiée; partout l'eau y jaillit, y bondit, y murmure.

Ici elle s'étend en nappe transparente; là elle tombe en cascades dans des bassins; plus loin elle court en chantant sur un lit de sable et de cailloux.

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(Suite.)

Au bout de quatre ou cinq jours, l'atmosphère de Londres avait produit son effet. J'étais navré d'une tristesse sans cause. L'avenir se présentait à moi sous des couleurs si lugubres, que je cherchais en vain un prétexte d'espérer. Je voyais se creuser l'abîme qui me séparait du bonheur. L'abandon où j'étais m'apparaissait comme un gouffre noir, dont j'occupais le fond. Les autres avaient une famille, une compagne, un ami; moi, j'étais seul, horriblement seul !

Je n'avais pas encore frappé à la porte des Manby, mais je savais de leurs nouvelles. Des trois fils, Paulus seul restait à Londres. Georges tenait le comptoir de Calcutta; Nelson voyageait sur le continent, où il avait pris femme.

Je ne souriais pas souvent. Cette nouvelle me fit sourire. Nelson avait donc réalisé son rêve. Il est rare qu'un Anglais n'ait pas ainsi son idée fixe. Nelson avait l'idée fixe d'épouser une Française. Nos entretiens de Primrose-Hill avaient exalté en lui cette passion. Nelson devait être heureux, — autant qu'il est possible de supposer qu'un Anglais s'accommode de son idée fixe réalisée.

J'aimais Nelson, doux et noble jeune homme. Il était mon meilleur souvenir. Son absence était cause du peu d'empressement que j'avais mis à m'approcher de la maison Manby. La pensée qu'il était heureux me consolait.

Du reste, je ne me défendais point contre l'ennui qui m'opprimait. J'allais au hasard dans Londres, cherchant du nouveau et regardant avec une morne indifférence le nouveau que j'avais trouvé.

Une après-midi, je me fis conduire au palais de Sydenham, qui avait été construit pendant mon voyage d'Irlande. Il faut rendre justice à qui de droit : les Anglais savent faire ces machines beaucoup mieux que nous. La féerie industrielle est leur poésie. Ils sont là dans leur élément. Le palais de Sydenham est un problème résolu. Il y a là je ne sais quelle bizarre magnificence qui saisit l'imagination. Est-ce bien de l'architecture? Question oiseuse! C'est grand; cela étonne, et, chose singulière à Londres, cela séduit.

Aussi les Anglais sont fiers de leur maison de cristal ! *By god!* pour ces transparentes galeries, ils donneraient Westminster et la Tour.

Il y avait foule de visiteurs. C'était presque gai. Les réfractions cent mille fois répétées du flint-glass parvenaient à réchauffer la pâleur du soleil. Les visages longs des gentlemen empruntaient à ces clartés l'apparence immobile du sourire et l'on croyait voir, l'illusion aidant, un peu de sang revenu sous la peau chlorotique des *young ladies*.

Tout à coup mon cœur me fit mal; un éblouissement joua au-devant de mes yeux. Sur l'honneur, au moment où ce mirage vint secouer le sommeil affaissement de mon être, j'étais à cent lieues de songer à mes souvenirs de France.

Je vis le portrait du salon d'Ablon, je le vis!

C'était tout au bout de la galerie, à l'endroit où le transept concentre ses faisceaux de lumières. Le portrait avait comme une auréole de rayons : il éblouissait. Ce fut une apparition si rapide que je n'en saurais dire les détails. Je vis le portrait pleinement et distinctement, il est vrai, mais hormis la vision d'ensemble, rien ne me resta. La couleur des cheveux m'échappa, l'âge aussi. Pensez-vous que cela soit possible, Hélène? Peut-on voir et à la fois ne pas voir?

Il n'y aura rien de fantastique dans ce récit de mes pauvres amours. Tenez la bride à votre imagination: ce n'était pas une chimère. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de fantôme, et je suis d'autant plus à l'aise pour vous décrire le trouble de mes sens que l'apparition était une pure et simple réalité.

Ma première impression fut le doute: je vous répète que l'image passa rapide et splendide comme l'éclair. Tout tressaillit dans mon être, cœur et corps. L'ardeur qui dormait en moi s'éveilla en sursaut. J'ignore si j'avais été amoureux dans toute la rigueur du mot ou si le puéril sentiment qui avait occupé ma vingtième année ressuscitait, transformé, possédant tout à coup l'ampleur d'une passion virile. Le fait certain, c'est que mon âme vécut une heure en une minute et que je restai comme anéanti sous cet effort indépendant de ma volonté. J'aimais. Qui donc aimais-je ? Ne souriez pas, petite Hélène, ou je vous dirai que cela est au-dessus de vos seize ans.

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 juillet, 4, 11 et 18 septembre.

MgrSibour avait complété ce qu'avait fait la nature: de vertes pelouses, des bouquets d'arbres et d'arbustes, des corbeilles de fleurs avaient adouci ce que ce site eût pu avoir de trop sévère; des sapinettes, des chemins gazonnés s'étaient flexiblement tordus au flanc des pentes; des cèdres, des pins, des thuyas étaient venus varier les teintes de la verdure et la physionomie des massifs...

Tout semblait emporté dans ce doux essor, lorsque le couteau qui frappa le bienfaisant archevêque sembla du même coup poignarder cette nature.

Le crime de Saint-Etienne du Mont avait étendu sur ces beaux lieux son influence sinistre. L'herbe avait cru dans les allées, la ronce dans les bois, la doche et la fougère dans les gazons; on eût dit quelque chose comme la révolte et la désorganisation de la nature après la catastrophe de l'Eden.

Mais voilà que ce désordre a subitement cessé; l'œuvre du bon prélat a été reprise, le domaine de Belleau a déchiré son linceul d'herbes et de halliers parasites; il est sorti plus riant, plus frais et plus fleuri de l'immobilité calcinante de la friche, de toutes les superfétations épuisantes de la jachère. Et qui a opéré ce prodige? Un enfant du pays qui en est devenu l'acquéreur...

Rien de plus simple, direz-vous...

A coup sûr, rien de plus simple qu'une telle acquisition... Mais ce qui est beaucoup moins simple, ce qui est au contraire très-extraordinaire et des plus étranges, c'est la manière dont François Bravay a conquis le prix de cette acquisition.

* * *

François Bravay était, né à Pont-Saint Esprit, d'une famille dont la condition modeste lui avait laissé pour tout patrimoine une éducation libérale. C'eût été beau coup, si ce grain salutaire fût tombé sur le sol d'une profession féconde; c'était peu sur la pierre d'un de ces états de luxe qui sont un titre stérile: vous avez aux mains un instrument au lieu d'un outil; il vous faudrait un pic, vous avez une flûte: piochez avec cela.

François Bravay atteignit sa trentième année, ainsi nanti, ainsi armé. Si son passé n'était pas serein, son avenir était très-sombre.

Et pourtant Bravay se dit: Je serai riche.

J'irai où m'appellera ma destinée, mais où que j'aille, si je n'en reviens millionnaire, je n'en reviendrai pas.

Il place son chapeau au bout de sa canne, et piff!... le chapeau tourne. La direction dans laquelle s'arrêtera la boucle sera celle dans laquelle il ira chercher fortune... La boucle s'arrêta tournée vers l'Egypte. Ce fut vers l'Egypte qu'il porta ses pas... et ses espérances.

Le voilà à Alexandrie.

Cœur ardent, mais généreux, esprit actif, mais loyal, Bravay était d'un caractère entreprenant, mais honnête. On voit que s'il possédait des éléments de succès, il avait aussi contre lui de nombreuses causes d'infortune; il ne tarda pas à s'en apercevoir, heureusement que son salut sortit de ce qui sembla d'abord être sa perte.

Il était employé par S...-Bey, un de ces officiers comptables du vice-roi, dans la caisse desquels le monopole industriel, qui est la loi du pays, fait passer chaque année des sommes immenses. Ce fonctionnaire, ayant reconnu son habileté, espéra en tirer parti pour dissimuler les détournements qu'il ne cessait d'opérer dans ce grand mouvement de capitaux.

S...-Bey lui fit part un jour de ses désirs, non sans lui avoir fait entrevoir d'abord tout ce qu'il pouvait espérer pour récompense des services qu'il réclamait de lui, ensuite tout ce qu'il devait, en cas de refus, redouter de sa défiance et de sa vengeance.

— Je connais, lui répondit Bravay, tout ce que vous pouvez faire en ma faveur ou contre moi. Je sais que vous pouvez beaucoup, mais je vous déclare que, quelle que soit votre puissance, il est quelque chose que vous ne pourrez jamais, c'est me faire commettre un acte criminel.

S...-Bey pâlit, ce qui était en lui le symptôme du paroxysme de la fureur; ses yeux semblèrent pétiller d'un éclat farouche; puis subitement cette expression menaçante s'évanouit, le sourire revint sur ses lèvres et la sérénité dans ses traits.

— Très-bien! très-bien!

Et lui tendant ses deux mains: Voilà des sentiments que je suis heureux d'avoir provoqués; je puis maintenant, en toute confiance, te faire placer par mon gendre à la tête de l'une de ses grandes maisons commerciales qu'il possède dans nos ports principaux.

L'adroit bey faisait ainsi d'une pierre deux coups; il il se débarrassait d'un secrétaire dont l'austère rigidité ne pouvait se ployer à ses calculs administratifs, et il procurait à son gendre, qui était peut être bien moins son associé que son prête-nom, un chef de maison de la plus incorruptible austérité.

O... fut si satisfait de l'habileté avec laquelle ce nouveau directeur administra la maison de commerce confiée à ses soins, qu'il se l'associa pour s'assurer plus fortement ses services.

Voilà comment M. François Bravay a pu réaliser son vœu, en revenant, comme il se l'était promis, millionnaire; ses dotations aux institutions de charité de son pays, ses dons à son église paroissiale qui lui doit spécialement les magnifiques vitraux dont sont décorées ses fenêtres ogivales, les sommes qu'il répand en travaux sur l'indigent valide, et en larges secours sur le pauvre impotent, prouvent que Dieu ne pouvait placer cette fortune dans des mains plus généreuses.

Lorsqu'on accomplit si modestement autant de bien, on peut aller se reposer en paix sur les gazons fleuris et sous les frais ombrages d'une villa, même d'archevêque.

* * *

A propos de bienfaisance, constatons ici le chiffre auquel s'élève, d'après l'inventaire qui vient d'en être dressé, la succession de Mme la duchesse de Laval-Montmorency, dont nous avons ici même annoncé la mort: en France, quatorze cent mille francs de revenu en terres et en rentes sur l'Etat; à l'étranger, d'immenses propriétés situés dans le royaume de Naples, dont nous ne pourrions que très-incomplétement estimer la valeur.

Avec cette fortune colossale, — la fortune territoriale la plus considérable de France, — Mme la duchesse de Montmorency, retirée dans l'antique château de Bonnétable, tombé dans un délabrement complet, y vivait de la manière la plus modeste. Trois vieux serviteurs formaient tout son domestique, quelque mille francs par an toute sa dépense; son seul équipage était un vieux carrosse jaune remontant à l'époque de son mariage.

Quelle avarice! vous écrierez-vous... Erreur... Madame la duchesse était loin d'être avare. Bien qu'elle pratiquât à la lettre cette morale sainte qui veut que la main gauche ignore ce que donne la droite, on connaît avec quelle générosité elle assistait les œuvres de charité et les fondations pieuses qui venaient réclamer ses secours.

Avait-on besoin de dix, vingt, trente mille francs pour une institution de religion ou d'humanité, on pouvait prendre avec confiance la route du château de Bonnétable; on y recevait parfois un accueil assez brusque, mais on ne le quittait jamais sans emporter la somme demandée.

Elle n'était pas moins généreuse avec sa famille: elle donnait, par exemple, chaque année, des étrennes à ses petits-fils, les comtes de la Rochefoucauld. Ces étrennes étaient toujours de l'apparence la plus mince; c'étaient de petits portefeuilles très-simples, mais chacun de ces petits portefeuilles ne renfermait jamais moins de cent billets de mille francs.

Ajoutez à cela que si Mme la duchesse de Montmorency vivait très-modestement dans son vieux château de Bonnétable, où l'on eût vainement cherché l'humble confortable d'un petit ménage bourgeois, sa liste civile s'appliquait à toute sa commune; or, dans sa commune il n'y avait pas d'indigents, et cependant c'était là que se réfugiaient tous les pauvres du pays.

Voilà au sein de quelle vie la mort est venue fermer ses yeux. On peut s'endormir avec sérénité de ce dernier sommeil, la tête même sur une toile usée, lorsque ceux qu'on laisse n'ont, pour votre oraison funèbre, qu'à emprunter au texte évangélique ces deux mots divins: *Transiit benefaciendo.*

* * *

La noblesse française vient de faire une perte nouvelle. M. le marquis de Vaudreuil a succombé à la Réole. On sait que les Rigaud de Vaudreuil, qui comptent quinze cordons bleus, remontent aux premiers temps de la monarchie.

Les Hunauds, les Lévis, les Rigauds
Ont chassé les Visigoths.
Les Lévis, les Rigauds, les Voisins
Ont chassé les Sarrasins.

Je ne savais pas qui j'aimais. J'aimais l'âme vivante du portrait, quelle qu'elle fût, ou plutôt mon propre rêve.

Je lui donnai pourtant un nom à ce rêve; je lui donnai même deux noms: d'abord je l'appelai madame la baronne d'Haynard, puis Sophie. Mais il n'était pas possible que Mme d'Haynard eût rajeuni. Trois ans auparavant sa beauté n'était déjà plus celle d'une jeune fille. Ce ne pouvait être Mme d'Haynard. Se pouvait-il, d'un autre côté, que Sophie se fût ainsi transfigurée?

Oui, cela se pouvait. Il y a de ces magnifiques épanouissements. Toute la fleur large, riche, éclatante est contenue dans le bouton étroit et terne. Et souvenez-vous qu'une fois déjà, Sophie avait réveillé en moi l'idée du portrait, le jour où Léo Eberhardt lui parla bas derrière le fauteuil de sa mère...

Ce devait être Sophie. Est-ce que j'allais aimer Sophie? Je l'avais bien haïe assez pour cela, n'est-ce pas?

Je m'élançai, furieux, parmi cette foule calme. Si j'avais voulu écouter ce qui se disait sur mon passage, je me serais fait vingt querelles en dix secondes. Mais je n'écoutais pas. Un trait se retourne-t-il? J'allais comme un trait.

Arrivé dans le transept, je me haussai sur la pointe des pieds pour dominer la foule. Je regardai de tous mes yeux; je ne vis rien, sinon une surface moutonnante, composée de feutres noirs ou gris et de ces absurdes chapeaux de paille qui sont la coiffure des Anglaises en toutes saisons.

J'aurais voulu écraser du pied tous ces bateaux ornés de voiles verts. Ce n'était pas sous cette burlesque auréole que je pouvais chercher l'angélique sourire de mon rêve.

Rien: les feutres noirs et les feutres gris allaient se mêlant et formant des dessins bizarres qui me donnaient le vertige; les chapeaux de paille balançaient odieusement leurs voiles verts, et de tous ces courants humains, contre-croisés comme les remous d'un fleuve, montait un murmure rauque: le bourdonnement discord de la cohue anglaise.

Rien! Je me pressai les tempes à deux mains; je me frottai les yeux: j'eus peur d'être fou.

Déjà, courbant la tête et pris de cette honte qui suit toutes les ivresses, je revenais au respect humain, ne cherchant plus désormais qu'à m'esquiver sans exciter l'attention, lorsqu'une seconde secousse électrique me vint en pleine poitrine. Il y avait là-bas un chapeau lilas avec une guirlande de fleurs blanches; un chapeau qui ne pouvait pas être anglais. Celle qui le portait me tournait le dos. C'était une toute jeune femme, Sophie! En vérité, Sophie pouvait avoir cette tournure juvénile et gracieuse. Une dame d'un certain âge l'accompagnait. Positivement, je crus reconnaître les épaules à la fois maigres et fortes de cette bonne Mme d'Ablon, pianiste distinguée et veuve d'un receveur général.

Je le crus si bien, que je me lançai de nouveau. Ces dames s'engageaient dans la galerie orientale. Je parcourus tout le transept et toute la galerie. Je ne les trouvai point.

Je rentrai à l'hôtel pâle comme un mort. Liban me dit:

— Devinez qui est venu pour vous voir?...

— Mais je n'avais pas remarqué, s'interrompit-il; — monsieur serait-il malade?

— Qui est venu pour me voir, Liban? demandai je, — madame et mademoiselle d'Ablon?

Il enfla ses joues et répondit:

— Vous brûlez, vulgairement parlant!... Il y a du d'Ablon dans l'affaire

Je me laissai tomber dans un fauteuil. Liban m'apporta mes pantoufles et ma robe de chambre. Le bon garçon, voyant ma triste mine, s'empressait autour de moi de tout son cœur; j'avais envie de le chasser ignominieusement. Le supplice qu'il me faisait subir à son insu était atroce. Je n'avais réellement pas la force de l'interroger.

— Parlez! dis-je enfin d'une voix altérée; — je vous ordonne de parler!

— Mon Dieu! répliqua Liban, monsieur a eu quelque contrariété dans la ville... Pour quant à ce qui est de la visite, c'est simple comme bonjour... M. Nelson Manby est des amis de monsieur...

— Nelson Manby! répétai-je.

— Il est venu voir monsieur, et sa femme est restée dans la voiture, à cause que monsieur est garçon...

— Et pourquoi parliez-vous des d'Ablon? l'interrompis-je avec violence.

— Rapport à la femme de M. Nelson Manby qui est...

— Qui est Sophie d'Ablon! m'écriai-je en me levant tout droit.

Liban me regarda fort attentivement et ouvrit sa boîte de platine avec tristesse.

— Vulgairement parlant, murmura-t il; — depuis le temps... mais il y avait la lorgnette... après tout... Tonnerre! tonnerre!... que monsieur me pardonne, je lui demande excuse... qui diable se serait attendu à cela?...

Louis le Bègue, dangereusement malade, donnait, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il faisait en 879, vingt-deux livres d'argent à Rigaud de Vaudreuil, abbé de Saint-Victor. Pons Rigaud de Vaudreuil était, en 1198, grand maître de l'ordre des Templiers.

La marine française cite ce nom parmi les plus glorieux; nous ne rappellerons pas la belle campagne que Louis de Vaudreuil accomplit en 1778 sur les côtes de l'Afrique occidentale.

Rapportons un fait tout privé de l'un des derniers représentants de ce nom : de ce beau de Vaudreuil que le comte d'Artois choisit pour l'accompagner au siége de Gibraltar, où il faisait ses premières armes. Cet ancien compagnon d'armes, ayant un jour à souffrir de la vivacité du prince devenu alors roi de France, lui dit avec amertume :

— On ne traite pas ainsi un serviteur fidèle, un ami de cinquante ans.

— Tais-toi, vieux fou, lui répliqua le roi en lui serrant les mains, tu ne sais ce que tu dis avec tes cinquante ans... il y en aura après-demain, la Saint-Charles... cinquante-quatre que je te connais... et que je t'aime!

* * *

Encore un mot : nous ne sortirons point pour cela de ce nécrologe. La reine d'Angleterre prépare un nouveau cadeau à l'empereur. C'est le char funèbre qui a servi à transporter le cercueil de Napoléon Ier de Longwood dans la vallée où il reposa au bruit des flots sous l'ombrage échevelé d'un saule. Il eût été assez difficile, par exemple, de rétablir les draperies sans la mémoire d'un vieux soldat, employé actuellement dans l'arsenal de Woolwich, les visiteurs anglais, dans leur culte des souvenirs, en ayant enlevé jusqu'au dernier lambeau. Nous avons déjà donné l'illustration de la pièce d'artillerie envoyée par cette reine à Sa Majesté Impériale. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, même entre souverains.

Ce char était formé, selon le vœu de l'empereur, des quatre roues et des ressorts qui supportaient la voiture dans laquelle il faisait ses promenades dans la partie de l'île qui lui était réservée. Une plate-forme, destinée à recevoir le cercueil et supportant sur quatre tiges de fer la monture d'un dais, y avait été adaptée. Cet appareil, rapporté en Angleterre en 1828 par le capitaine Norford, commandant un vaisseau de la Compagnie des Indes, était encore dans l'état où il se trouvait alors.

FULGENCE GIRARD.

Vue du village de Tang-Kao pendant l'attaque.

Expédition de Chine (*Suite*).

Explosion de la poudri[illegible] du fort du Nord.

Nouvelles religieuses.

Retraites ecclésiastiques. — Pèlerinage. — Nouvelles. — Monument de Saint-Cast. — Les frères des écoles chrétiennes.

Vous voulez bien, monsieur le directeur, me charger de donner à vos lecteurs quelques nouvelles du monde religieux. J'accepte. Où d'autres qui ont plus de loisir moissonnent, je glanerai; je tâcherai seulement que les épis que je joindrai à votre gerbe ne soient pas trop vides ; s'ils ne sont pas riches, ils seront sains.

Mais, tandis que je vous écris, des ecclésiastiques se dirigent, de tous les points du diocèse, vers les quartiers paisibles de notre grande cité. Où se rend donc ce clergé si savant et si recueilli ?... Il traverse la *place Saint-Sulpice*, il franchit le seuil du séminaire... Ah ! c'est qu'il a entendu la voix de son premier pasteur lui annonçant une retraite... Une retraite !... Est-ce que le prêtre a besoin d'une solitude nouvelle ? N'est-il pas toujours en retraite ? Oui, sans doute, la vie du prêtre est une vie retirée, une vie d'abnégation et de renoncement, une vie de sacrifices continuels. Néanmoins, il a besoin, de temps en temps, de se recueillir, de puiser de nouvelles forces pour accomplir dignement sa mission sacrée ; et ces forces, il les trouvera dans le silence de la solitude, où ses devoirs lui sont rappelés : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.*

Son Eminence Mgr le cardinal-archevêque de Paris a désigné cette année le père Renault, de la compagnie de Jésus, pour prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Paris ; la parole éloquente de cet orateur nous dispense de tout commentaire. Cette époque de l'année est généralement celle de ces pieuses réunions Ce moment des vacances, l'instant du repos et des distractions pour tous, le clergé l'emploie à se préparer à reprendre, avec plus d'ardeur et de succès, le cours de ses travaux ; sa moisson récoltée, il vient demander à l'auteur de toutes forces celles qui lui sont nécessaires pour préparer et recueillir des moissons nouvelles.

A Versailles aussi sont réunis les prêtres de ce diocèse, sous

Estacade de jonques sur le Peï-Ho.

Cortége du plénipotentiaire français se rendant [illegible]mière entrevue avec les délégués chinois.

e (*Suite*).

t du Nord.

1828 par le capitaine Norford, commandant un vaisseau de la Compagnie des Indes, était encore dans l'état où il se trouvait alors.

FULGENCE GIRARD.

Nouvelles religieuses.

Retraites ecclésiastiques. — Pèlerinage. — Nouvelles. — Monument de Saint-Cast. — Les frères des écoles chrétiennes.

Vous voulez bien, monsieur le directeur, me charger de donner à vos lecteurs quelques nouvelles du monde religieux. J'ac-

Estacade de jonques sur le Peï-Ho.

cepte. Où d'autres qui ont plus de loisir moissonnent, je glanerai; je tâcherai seulement que les épis que je joindrai à votre gerbe ne soient pas trop vides ; s'ils ne sont pas riches, ils seront sains.

Mais, tandis que je vous écris, des ecclésiastiques se dirigent, de tous les points du diocèse, vers les quartiers paisibles de notre grande cité. Où se rend donc ce clergé si savant et si recueilli?... Il traverse la *place Saint-Sulpice*, il franchit le seuil du séminaire... Ah ! c'est qu'il a entendu la voix de son premier pasteur lui annonçant une retraite... Une retraite !...

Est-ce que le prê
pas toujours en r
une vie retirée, u
vie de sacrifices
en temps, de se r
accomplir digner
trouvera dans le
rappelés : *Ducar*
Son Eminence
gné cette année le

pour prêcher la r
parole éloquente d
taire. Cette époqu
pieuses réunions (
et des distractions
à reprendre, av
travaux ; sa moiss
toutes forces celle
recueillir des mois
A Versailles auss

entrevue avec les délégués chinois.

la houlette de l' je pres-
préside une au de mon
val, ancien mis te. Com-
retraites ecclés quatrième
minent par la e se gon-
le renouvellem jour, déjà
mains des prem ale par le
Mgr l'arche
pieux pèlerina
rable prélat, a u drame ;
Vierge noire, expire sur
rieuse crypte d fit Enée,
sermon prêché élas ! bien
D'autres évé bligé que
D'agréables su es de la
temps au san *on coude*
Mgr Lyonnet, ire et son
la voie à ces p ne, et les
Mgr Chalandon nes éper-
que de Digne, x mêmes
èvres me
ne intelli-
Le père La
des dominicain
gieux avait dé
tablissement *eux cieux*
France, jusqu' pris d'un
les nombreuses é de con-
cette maison a
cordaire, tout le mieux
continuera à dien j'étais
suscitée par l' feignit de
On annonce coup, il
que d'Hésebon nfant, je
loureuse pour les yeux,
avait porté le tien.
dans les Indes itut).
le plus parfai
vrage éminent
principalemen e.
intitulé *Rome*
bien. police et
partie de
plusieurs
Il n'est ques de con-
des fêtes de Sa endances
ration d'une c lée, qu'on
cette localité riane ne
vous avez don rade, que
C'est pour c nnait sur
çaise, que le inte occi-
année, avec u vu des
l'Eglise elle-m sle et le
Prudhomme, laquelle
dans la bénéd he svelte,
Saint-Cast. Le et d'azur
que. En face sinistres
pée et flanq ours ma-
rochers qui en s. C'était
semi circulair cour de
calme et étinc

Je m'étais a s que le
Ma tête était rament.
On sonna. ais ren-
— Je n'y s ai que je
— Pas mê Un piano
et mâle du cô core les
Je me reto te même
seuil et me te
. Un ru-
tés. Elle
d'autre
ité. Non,
e sur la
dans ce
Nelson étai de l'âge
déjà. Là-bas, es. C'est
apporté des n de ses
était mère d' grâce de
vais vue au p ses bras
de Nelson, eût dites
une gloire. S
la chèvre ! C alon. —
que d'année
d'un souveni us belle
Aimais-je tombait
pleurai comn salut fut
était heureux de me
tout en ignor ent une
développé la e railler
glais se mett pauvre
sang et de la
reine. Je fus AL.
qui séduit les
Enfant qu

la houlette de leur nouvel évêque, Mgr Mabile, qui préside une autre retraite prêchée par M. l'abbé Rauval, ancien missionnaire de France. Vous savez que ces retraites ecclésiastiques, qui durent huit jours, se terminent par la communion générale du clergé et par le renouvellement des promesses cléricales entre les mains des premiers pasteurs.

Mgr l'archevêque de Paris vient d'accomplir un pieux pèlerinage à Notre-Dame de Chartres; le vénérable prélat, après s'être agenouillé aux pieds de la *Vierge noire*, a visité avec beaucoup d'intérêt la curieuse crypte de *Notre-Dame-sous-Terre*, et a assisté au sermon prêché par le R. P. Choisin.

D'autres évêques vont visiter les oratoires sacrés. D'agréables surprises sont ménagées de temps en temps au sanctuaire du Laus, écrit-on de Gap. Mgr Lyonnet, évêque de Valence, a ouvert le premier la voie à ces pèlerinages épiscopaux; puis sont venus Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, Mgr Meirieu, évêque de Digne, Mgr Thibaud, évêque de Montpellier.

***

Le père Lacordaire vient d'être nommé provincial des dominicains de France. On sait que l'illustre religieux avait déjà gouverné cette province depuis le rétablissement de l'ordre des frères prêcheurs en France, jusqu'à la fin de 1854. Les amis de Sorèze et les nombreuses familles qui ont confié leurs enfants à cette maison apprendront avec plaisir que le R. P. Lacordaire, tout en exerçant les fonctions de *provincial*, continuera à diriger l'école célèbre, créée ou plutôt ressuscitée par l'ordre savant des frères prêcheurs.

On annonce la mort d'un apôtre, Mgr Luguet, évêque d'Hésebon, *in partibus infidelium*, perte bien douloureuse pour le monde chrétien. Ce prélat distingué avait porté le flambeau de la foi jusqu'en Palestine et dans les Indes; il est mort comme il avait vécu, dans le plus parfait dénûment. Indépendamment d'un ouvrage éminent sur *la Vocation*, Mgr Luguet avait écrit principalement pour nos soldats de Rome un ouvrage intitulé *Rome chrétienne*, qui a fait le plus grand bien.

***

Il n'est question en Bretagne, en ce moment, que des fêtes de Saint Cast, où vient d'avoir lieu l'inauguration d'une colonne commémorative du combat dont cette localité fut le théâtre, il y a cent ans, et dont vous avez donné le récit à vos lecteurs.

C'est pour consacrer cette victoire de l'armée française, que le jour anniversaire était célébré, cette année, avec une pompe tout extraordinaire, puisque l'Eglise elle-même, dans la personne de M. l'abbé Prudhomme, grand vicaire capitulaire, intervenait dans la bénédiction du monument érigé aux héros de Saint-Cast. Le théâtre de la cérémonie était magnifique. En face de la petite baie, pittoresquement découpée et flanquée de ses deux pointes hérissées de rochers qui encadrent ses dunes de sable et sa grève semi circulaire, s'étendent les vastes espaces d'une mer calme et étincelante sous les rayons du soleil; cet astre semble chasser la brume et les nuages du matin, juste à l'heure où, il y a cent ans, suivant les récits du temps, la victoire se déclara complète pour les drapeaux de la France.

M. le sous-préfet de Dinan prononça un discours, après l'allocution de M. le grand vicaire qui rappela que c'est à l'Angleterre, alors qu'elle méritait le beau titre de l'*Ile des saints*, que la Bretagne dut au sixième siècle ses missionnaires, les saints Brieuc, Malo, Samson, Cast, etc., et émit en terminant le vœu qu'un jour la Grande-Bretagne redevienne notre sœur dans la foi, et ne forme plus avec ses anciens adversaires qu'un peuple, une famille, en attendant la commune patrie, — le ciel!!!

***

De la Bretagne passons à Bourbon. A ce sujet, je me rappelle un mot que Mgr Maupoint m'adressait le 28 mai 1857, sur le point de quitter la France pour aller prendre possession de son évêché de Saint-Denis. « De la Bretagne à Bourbon, m'écrivait ce zélé pontife, il y a loin, monsieur l'abbé, non-seulement au physique, mais encore au moral!!!... Enfin, c'est le Seigneur qui dispose des évêques. Il en sera ce qu'il voudra. Priez-le qu'il donne à son pauvre serviteur sainteté, santé, courage pour faire le bien là où il m'envoie...» Ce bien s'est opéré, grâce au zèle de ses pieux coopérateurs et surtout au dévouement des missionnaires qui travaillent sans relâche et procurent à des populations nouvelles les bienfaits de la civilisation avec les dons de la foi.

On nous annonce le départ prochain pour l'*Ile de la Réunion* d'une colonne de frères des écoles chrétiennes. Le frère visiteur, Jean de Matha, qui depuis vingt-cinq ans arrose de ses sueurs l'ancienne île de *Mascareigne*, était venu à Paris pour assister au chapitre de son ordre, qui s'est tenu rue Oudinot, 27, au mois de juillet dernier. Depuis son départ, deux frères de Bourbon ont succombé à leurs fatigues; Dieu les a trouvé mûrs pour le ciel... Ce vénérable supérieur emmène avec lui six autres disciples qui partent avec bonheur pour ce lointain rivage. Allez, leur dirons-nous, généreux athlètes, restaurateurs de l'humanité, allez évangéliser les pauvres, allez leur communiquer le trésor de la sainte doctrine. Votre ennemie, c'est la barbarie. Entendez la voix du ciel qui vous convie aux combats du Seigneur. Nous, nous applaudirons de loin à vos succès, et les échos de la patrie rediront avec attendrissement: *Les petits sont instruits! Les pauvres sont évangélisés! Pauperes evangelizantur!!!*

L'abbé Léon Michel.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(Ce sont des fragments seulement de cet ouvrage, et nous choisirons de préférence ceux qui se rattachent le plus directement à la carrière de l'artiste. Le reste renferme des épisodes relatifs à des sentiments trop intimes du narrateur, pour qu'il soit convenable de les publier aujourd'hui. Son récit contiendra donc de nombreuses réticences et des lacunes assez fréquentes.)

(*Note de la Rédaction.*)

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

La Côte-Saint-André. — Ma première communion. — Première impression musicale. — Mon père. — Mon éducation littéraire. — Ma passion pour les voyages. — Virgile. — Première secousse poétique.

I

Londres, 1848.

Je suis né le 11 décembre 1803, à la Côte-Saint-André, très-petite ville de France, située dans le département de l'Isère, entre Vienne, Grenoble et Lyon. Pendant les mois qui précédèrent ma naissance, ma mère ne rêva point, comme celle de Virgile, qu'elle allait mettre au monde un rameau de laurier. Quelque douloureux que soit cet aveu pour mon amour-propre, je dois ajouter qu'elle ne crut pas non plus, comme Olympias, mère d'Alexandre, porter dans son sein un tison ardent. Cela est fort extraordinaire, j'en conviens, mais cela est vrai. Je vis le jour tout simplement, sans aucun des signes précurseurs, en usage dans les temps poétiques, pour annoncer la venue des prédestinés de la gloire. Serait-ce que notre époque manque de poésie?...

La Côte-Saint-André, son nom l'indique, est bâtie sur le versant d'une colline et domine une assez vaste plaine, riche, dorée, verdoyante, dont le silence a je ne sais quelle majesté rêveuse, encore augmentée par la ceinture de montagnes qui la borne au sud et à l'est, et derrière laquelle s'élèvent au loin, chargés de glaciers, les pics gigantesques des Alpes.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus élevé dans la foi catholique, apostolique et romaine. Cette religion charmante, depuis qu'elle ne brûle plus personne, a fait mon bonheur pendant sept années entières; et, bien que nous soyons brouillés ensemble depuis longtemps, j'en ai toujours conservé un souvenir fort tendre. Elle m'est si sympathique d'ailleurs, que si j'avais eu le malheur de naître au sein d'un de ces schismes éclos sous la lourde incubation de Luther ou de Calvin, à coup sûr, au premier instant de sens poétique et de loisir, je me fusse hâté d'en faire abjuration solennelle pour embrasser la belle Romaine de tout mon cœur. Je fis ma première communion le même jour que ma sœur aînée, et dans le couvent d'Ursulines où elle était pensionnaire. Cette circonstance singulière donna à ce premier acte religieux un caractère de douceur que je me rappelle avec attendrissement. L'aumônier du couvent me vint chercher à six heures du matin. C'était au printemps; le soleil souriait; la brise se jouait dans les peupliers murmurants; je ne sais quel arome délicieux remplissait l'atmosphère. Je franchis tout ému le seuil de la sainte maison. Admis dans la chapelle, au milieu des jeunes amies de ma sœur vêtues de blanc, j'attendis en priant avec elles l'instant de l'auguste cérémonie. Le prêtre s'avança, et la messe commencée, j'étais tout à Dieu. Mais je fus désagréablement affecté quand, avec cette partialité discourtoise que certains hommes conservent pour leur sexe jusqu'au pied des autels, le

---

Je m'étais affaissé de nouveau dans mon fauteuil... Ma tête était entre mes deux mains.

On sonna.

— Je n'y suis pour personne! dis-je.

— Pas même pour moi? demanda une voix douce et mâle du côté de la porte.

Je me retournai. Nelson Manby était debout sur le seuil et me tendait ses bras ouverts.

VII

L'Éloge des larmes.

Nelson était le mari de Sophie depuis plus d'un an déjà. Là-bas, au fond du Connaught, qui donc m'eût apporté des nouvelles de ceux que j'aimais? Sophie était mère d'un bel enfant. C'était bien Sophie que j'avais vue au palais de Sydenham. Malgré la présence de Nelson, je revoyais sa radieuse beauté comme en une gloire. Sophie mariée! Sophie mère! La petite à la chèvre! Comme le temps court! Seigneur Dieu! que d'années se pressent et s'entassent dans le pli d'un souvenir!

Aimais-je Sophie? je vous le demande, Hélène. Je pleurai comme un enfant sur le sein de Nelson qui était heureux de cette émotion et qui la partageait, tout en ignorant sa source: ces deux années avaient développé la mâle richesse de sa taille. Quand les Anglais se mettent à être beaux, c'est la magnificence du sang et de la chair. Antinoüs moderne est sujet de la reine. Je fus jaloux de Nelson et je me dis: Voilà ce qui séduit les femmes!

Enfant que j'étais, inexpérient et injuste! cela ne séduit pas les femmes. On leur pardonnerait si cela les séduisait. A l'âge que j'ai pris, je ne sais pas encore ce qui séduit les femmes! Ce n'est pas la beauté, non: Nelson ne fut pas aimé; ce n'est pas l'esprit: combien d'épais coquins ont joué sous jambe la fine fleur de nos vaudevillistes qui sont les gens les plus spirituels de l'univers? ce n'est pas non plus le génie, car j'ai vu de mes yeux Pradon soulever les rideaux de l'alcôve de Corneille...

Je fus jaloux. Il fallut l'image de l'enfant pour tuer ma mauvaise pensée. Encore gardais-je à Sophie au fond de mon cœur une amère et chagrine rancune. Il me semblait tout uniment qu'elle m'avait trahi. — Or, si vous avez mémoire des premières pages de ce récit, Hélène, vous savez quels engagements existaient entre Sophie et moi. Il y avait la scène de la chèvre, ce fait que ses fenêtres étaient vis-à-vis des miennes, et la première contredanse pendant laquelle je n'avais pas trouvé moyen de lui parler. C'était tout. Je pense que cela ne vous paraîtra point suffisant pour empêcher une jeune fille d'accepter un parti superbe et inespéré sous tous les rapports. Moi, j'étais d'un avis tout opposé. Sophie aurait dû m'attendre.

Sous quel prétexte, je n'en sais rien. C'était un grain de folie. Vous m'excuserez, parce que je souffrais. — Cependant, c'est de bonne foi que je m'adresse cette question: Aimais-je Sophie? Sur l'honneur, je l'ignore. J'eus l'idée de me tuer.

— Charles, me dit Nelson, quand Liban nous eut laissés seuls, je vous aimais bien autrefois; je vous aime cent fois davantage aujourd'hui. Je vous dois tout mon bonheur. Je vous dois ma femme, je vous dois mon fils qui s'appelle Charles à cause de vous... Vous vous étonnez, Charles, mais nous autres Anglais nous sommes faits comme cela, vous savez bien... Quand je partis de Londres, ce n'était pas pour voyager sur le continent, pour aller rêvant et cherchant la réalisation d'une vague espérance... je partis pour aller tout droit à cette maison qui fait le coin de la rue d'Astorg, je partis pour aller demander la main de M^lle^ Sophie d'Ablon..

— Mais vous ne la connaissiez pas! m'écriai-je.

Il prit un air scandalisé.

— Vous m'aviez parlé d'elle cent fois, répliqua-t-il; — tout ce que vous me disiez, Charles, je le croyais. Quel intérêt auriez-vous eu à me tromper?... Mais les Français s'étonnent toujours qu'on les croie.

— Cela ne vous blesse pas, Charles, s'interrompit-il en me serrant la main. Je serais bien mal venu à médire des Français, moi qui suis allé chercher en France toute ma félicité présente et future... J'arrivai chez M^me^ d'Ablon avec une lettre de recommandation de M. Léo Eberhardt que j'avais eu le bonheur de rencontrer à Londres, peu de temps après votre départ... et près de qui votre nom me servit beaucoup, car vous m'avez toujours porté bonheur... Je fus reçu très-bien... Je trouvai M^lle^ d'Ablon toute pareille aux portraits que vous m'en faisiez là-bas en traversant les parcs pour monter à Primrose-Hill... Je la trouvai même un peu plus charmante: elle avait sans doute gagné depuis que vous ne l'aviez vue. Je déclarai mes sentiments; je fus accepté; le mariage se fit. M. Léo Eberhardt voulut me servir de témoin. J'ai une femme adorable, j'ai un cher enfant qui ressemble à sa mère, j'ai un ami... deux amis, Charles, car je ne vous lâche plus; vous êtes à nous: ma femme vous connaît et vous aime... Notre parrain a la plus haute estime de vous...

m'invita à me présenter à la sainte table avant armantes jeunes filles qui, je le sentais, auraient y précéder. Je m'approchai cependant, rougise cet honneur immérité. Alors, au moment où vais l'hostie consacrée, un chœur de voix vir-, entonnant un hymne à l'Eucharistie, me remun trouble à la fois mystique et passionné que avais comment dérober à l'attention des assis-Je crus voir le ciel s'ouvrir, le ciel de l'amour chastes délices, un ciel plus pur et plus beau fois que celui dont on m'avait tant parlé. O lleuse puissance de l'expression vraie, incom- beauté de la mélodie du cœur! Cet air si naït adapté à de saintes paroles et chanté dans rémonie religieuse, était celui de la romance a : « *Quand le bien-aimé reviendra.* » Je l'ai u dix ans après. Quelle extase de ma jeune Cher Dalayrac! Et le peuple oublieux des ens se souvient à peine de ton nom à cette Et tant de crasseux pédagogues t'ont blasde ton vivant!...
it ma première impression musicale...
evins ainsi *saint* tout d'un coup, mais saint au l'entendre la messe tous les jours, de com- chaque dimanche, et d'aller au tribunal de itence pour dire au directeur de ma con- : « Mon père, *je n'ai rien fait*......... — Eh on enfant, répondait le digne homme, *il faut ter.* » Je n'ai que trop bien suivi ce conseil t plusieurs années.

II

père (Louis Berlioz) était médecin. Il ne m'apt pas d'apprécier son mérite. Je me bornerai à lui : Il inspirait une très-grande confiance, lement dans notre petite ville, mais encore s villes voisines. Il travaillait constamment, t la conscience d'un honnête homme engagée il s'agit de la pratique d'un art difficile et dan- comme la médecine, et que, dans la limite de es, il doit consacrer à l'étude tous ses instants, de la perte d'un seul peut dépendre la vie de blables. Il a toujours honoré ses fonctions en plissant de la façon la plus désintéressée, en teur des pauvres et des paysans, plutôt qu'en e obligé de vivre de son état. Un concours ayant vert en 1810, par la Société de médecine de ellier, sur une question neuve et importante de e guérir, mon père écrivit, à ce sujet, un mé-*qui* obtint le prix. J'ajouterai que son livre fut é à Paris [1], et que plusieurs médecins cé- de la capitale lui ont emprunté des idées sans jamais. Ce dont mon père, dans sa candeur, ait, en ajoutant seulement : « Qu'importe, si é triomphe! » Il a cessé d'exercer depuis long-ses forces ne le lui permettant plus. La lecture éditation occupent sa vie maintenant.
is dix ans, quand il me mit au petit séminaire de la Côte pour y commencer l'étude du latin. Il m'en retira bientôt après, résolu à entreprendre lui-même mon éducation. Pauvre père! avec quelle patience infatigable, avec quel soin minutieux et intelligent il a été ainsi mon maître de langues, de littérature, d'histoire, de géographie et même de musique, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Combien une pareille tâche, accomplie de la sorte, prouve dans un homme de tendresse pour son fils! Et qu'il y a peu de pères qui en soient capables! Je n'ose croire pourtant cette éducation de famille aussi avantageuse que l'éducation publique, sous certains rapports. Les enfants, restant ainsi en relations exclusives avec leurs parents, leurs serviteurs et de jeunes amis choisis, ne s'accoutument point de bonne heure au rude contact des aspérités sociales ; le monde et la vie réelle demeurent pour eux des livres fermés ; et je sais à n'en pouvoir douter, que je suis resté, à cet égard, enfant ignorant, imprudent et gauche jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

[1] oire sur les maladies chroniques, les évacuations sanguines ture. Paris, chez Crouillebois.

Mon père, tout en n'exigeant de moi qu'un travail très-modéré, ne put jamais m'inspirer un véritable goût pour les études classiques. L'obligation d'apprendre chaque jour par cœur quelques vers d'Horace et de Virgile m'était surtout odieuse. Je retenais cette belle poésie avec beaucoup de peine et une véritable torture de cerveau. Mes pensées, d'ailleurs, s'échappaient de droite et de gauche, impatientes de quitter la route qui leur était tracée. Ainsi, je passais de longues heures devant des mappemondes, étudiant avec acharnement le tissu complexe que forment les îles, caps et détroits de la mer du Sud et de l'archipel indien, réfléchissant sur la création de ces terres lointaines, sur leur végétation, leurs habitants, leur climat, et pris d'un désir ardent de les visiter. Ce fut l'éveil de ma passion pour les voyages et les aventures. Mon père, à ce sujet, disait de moi avec raison : « Il sait le nom de chacune des îles Sandwich, des Moluques, des Philippines ; il connaît le détroit de Torrès, Timor, Java et Bornéo, et ne pourrait dire seulement le nombre des départements de la France. » Cette curiosité de connaître les contrées éloignées, celles de l'autre hémisphère surtout, fut encore irritée par l'avide lecture de tout ce que la bibliothèque de mon père contenait de voyages anciens et modernes ; et nul doute que, si le lieu de ma naissance eût été un port de mer, je me fusse enfui quelque jour sur un navire, avec ou sans le consentement de mes parents, pour devenir marin. Mon fils a, de très-bonne heure, manifesté les mêmes instincts. Il est aujourd'hui sur un vaisseau de l'Etat, et j'espère qu'il parcourra avec honneur la carrière de la marine qu'il a embrassée et qu'il avait choisie avant d'avoir seulement vu la mer.

Le sentiment des beautés élevées de la poésie vint faire diversion à ces rêves océaniques, quand j'eus quelque temps ruminé la Fontaine et Virgile. Le poëte latin, bien avant le fabuliste français, dont les enfants sont incapables, en général, de sentir la profondeur cachée sous la naïveté, et la science de style voilée par un naturel si rare et si exquis, le poëte latin, dis-je, en me parlant de passions épiques que je pressentais, sut, le premier, trouver le chemin de mon cœur et enflammer mon imagination naissante. Combien de fois, expliquant devant mon père le quatrième livre de l'Enéide, n'ai-je pas senti ma poitrine se gonfler, ma voix s'altérer et se briser!... Un jour, déjà troublé dès le début dans ma traduction orale par le vers :

« *At regina gravi jamdudum saucia curâ.* »

j'arrivai tant bien que mal à la péripétie du drame ; mais lorsque j'en fus à la scène où Didon expire sur son bûcher, entourée des présents que lui fit Enée, des armes du perfide, et versant sur ce lit, hélas! bien connu, les flots de son sang courroucé ; obligé que j'étais de répéter les expressions désespérées de la mourante *trois fois se levant appuyée sur son coude et trois fois retombant,* de décrire sa blessure et son mortel amour frémissant au fond de sa poitrine, et les cris de sa sœur, de sa nourrice, de ses femmes éperdues, et cette agonie pénible, dont les dieux mêmes émus envoient Iris abréger la durée ; les lèvres me tremblèrent, les paroles en sortaient à peine intelligibles ; enfin, au vers :

Quæsivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.

à cette image sublime de Didon qui *cherche aux cieux la lumière et gémit en la retrouvant,* je fus pris d'un frissonnement nerveux, et, dans l'impossibilité de continuer, je m'arrêtai court.

Ce fut une des occasions où j'appréciai le mieux l'ineffable bonté de mon père. Voyant combien j'étais embarrassé et confus d'une telle émotion, il feignit de ne la point apercevoir, et, se levant tout à coup, il ferma le livre en disant : « Assez, mon enfant, je suis fatigué! » Et je courus, loin de tous les yeux, me livrer sans contrainte à mon chagrin virgilien.

HECTOR BERLIOZ (de l'Institut).

L'ancien palais des rois de France.

La démolition de l'hôtel de la préfecture de police et de la cour de Harlay a mis à découvert une partie de l'ancien palais des rois de France qui, depuis plusieurs siècles, était caché sous une marée montante de constructions aussi bizarres que nombreuses, dépendances obscures de cette carapace biscornue, entortillée, qu'on nomme le Palais de Justice, et où le fil d'Ariane ne serait pas inutile pour s'y retrouver. La façade, que les rayons du soleil éclairent aujourd'hui, donnait sur le jardin du roi dont l'étendue occupait la pointe occidentale de l'île de la Cité. Ce côté du palais, vu des rives de la Seine où s'élevaient la tour de Nesle et le vieux Louvre, se mêlait à la perspective dans laquelle venaient se découper les clochetons et la flèche svelte, diaphane de broderies et resplendissante d'or et d'azur de la sainte Chapelle, les toitures aiguës et sinistres de la Conciergerie, et, dans le lointain, les tours majestueuses et sombres de Notre-Dame de Paris. C'était là comme un ancien visage de la Cité que la cour de

---

mettais l'occasion de parler pour cacher mon croissant.
ui appelez-vous votre parrain? demandai-je.
Léo Eberhardt qui a bien voulu tenir notre arles sur les fonts du baptême.
est tout à fait dans votre intimité?
out à fait. Je ne peux pas me passer de lui... prit, Charles! et quel cœur!
ère de vous exprimer cela parfaitement, Une angoisse courte et subtile comme la lame un scalpel me traversa le cœur. Non, je n'ai- Sophie, car ce fut pour Nelson que je soufevis en un éblouissement subit cette scène de berhardt baisant la main de Sophie derrière Mme d'Ablon. — Et je me souvins des pâleurs ne fille pendant le bal, et ces larmes tôt sé- i brûlaient ses yeux avidement fixés sur Eber- ssant avec la jolie baronne d'Haynard.
n! le loyal jeune homme! Il me parlait de , — comme ces poitrinaires, condamnés au , qui fondent leurs châteaux dans le lointain evir!
après tout, que prouvent ces entraînements nier âge? Le cœur d'une fillette subit d'étran- ladies qui, par la miséricorde de Dieu, sont t dangereuses. Sophie avait sans doute échappé scination, puisqu'elle était épouse et mère. Je Nelson. Pour Sophie, Nelson était le devoir. l'image d'Eberhardt avec sa longue figure prenait tyranniquement la place. Quand le est si beau et le crime si laid...
voici arrivés, Hélène, à la partie romanesque récit. Ce jour-là même devait se produire la de ces circonstances bizarres et, en apparence, frivoles, d'où naquit cet amour qui fait le bonheur de ma vie. Il me fut impossible d'éluder les pressantes sollicitations de mon ami Nelson Manby : je dus l'accompagner à la maison de son père et accepter son dîner sans façon.

Mon parti était pris, je le déclare en conscience. Quel que fût l'état de mon cœur vis-à-vis de Sophie, j'élevais à la hauteur d'une impossibilité la barrière qui était entre nous. Je chérissais Nelson comme un frère : j'aurais tué en moi l'amour naissant comme on étouffe avec horreur le premier germe d'une passion incestueuse. Si j'avais eu le choix, je déclare que j'aurais évité de revoir Sophie. Mais, étant donnée la nécessité absolue où j'étais de me retrouver en face d'elle, il faut bien avouer que ma curiosité ressemblait à une fièvre. Je voulais voir à quel point l'illusion d'optique l'avait embellie dans le transept du Palais de Cristal ; je voulais voir si réellement elle ressemblait au portrait de sa mère à l'âge de dix-huit ans ; je voulais voir si elle se souvenait de moi et de quelle manière. Je voulais enfin sonder d'un coup d'œil le mystère de cette existence, — s'il y avait un mystère, — et mesurer l'influence que Léo Eberhardt pouvait exercer sur l'avenir de mon ami.

M. Arthur Manby avait fait cadeau à son fils aîné d'une charmante maison attenant à la sienne, dans Piccadilly. Ce fut là que Nelson me conduisit. Un bon augure salua mon entrée. Je vis l'enfant qui dormait dans un berceau, sous la croisée fleurie. J'aime les enfants. Ces petits visages endormis ont toujours un sourire. Nous restâmes longtemps, Manby et moi, auprès du berceau. L'idée me vint en ce moment, et je ne sais pourquoi, de m'informer de Mme d'Ablon. Nelson me répondit très-froidement :

— Elle se porte bien.

La froideur d'un Anglais ne prouve pas plus que le rire d'un Chinois. C'est affaire de tempérament. Mme d'Ablon était à Londres, puisque je l'avais rencontrée le matin même avec Sophie. Je pensai que je la verrais au dîner. Nous entrâmes au parloir. Un piano se tut dans une pièce voisine. J'entendis encore les vibrations décroissantes, puis la porte de cette même pièce s'ouvrit.

Sophie parut. Elle avait un peignoir blanc. Un ruban de velours courait dans ses cheveux nattés. Elle était un peu trop pâle : je ne trouvai point d'autre reproche à faire à sa sereine et délicieuse beauté. Non, certes, oh non! celle-là n'avait point de crime sur la conscience! L'orage qui avait éclaté jadis dans ce jeune cœur était apaisé, comme les injures de l'âge de transition s'étaient splendidement effacées. C'est en vain que je cherchai la carrure pointue de ses épaules sous le contour ferme et pur. La disgrâce de la démarche avait disparu. La maigreur de ses bras faisait place à des lignes si belles, qu'on les eût dites sculptées dans le marbre de Paros.

C'était le portrait encore, le portrait du salon. — Mais le portrait ne souriait pas.

Et peut-être Sophie m'avait-elle paru plus belle encore, en effet, sous ce jour scintillant qui tombait des cristaux au palais de Sydenham. Son salut fut courtois et tout français. Elle me fit l'honneur de me reconnaître à première vue. C'était positivement une adorable femme, et je n'eus pas même l'idée de railler à part moi, en voyant l'extase où tombait ce pauvre Nelson.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Tour démolie à l'angle de la rue de Jérusalem. (Ancien palais.)

Arcade renaissance de la rue de Nazareth. (Ancien palais.)

lay et la place Dauphine vinrent masquer plus tard
eurs froides constructions.

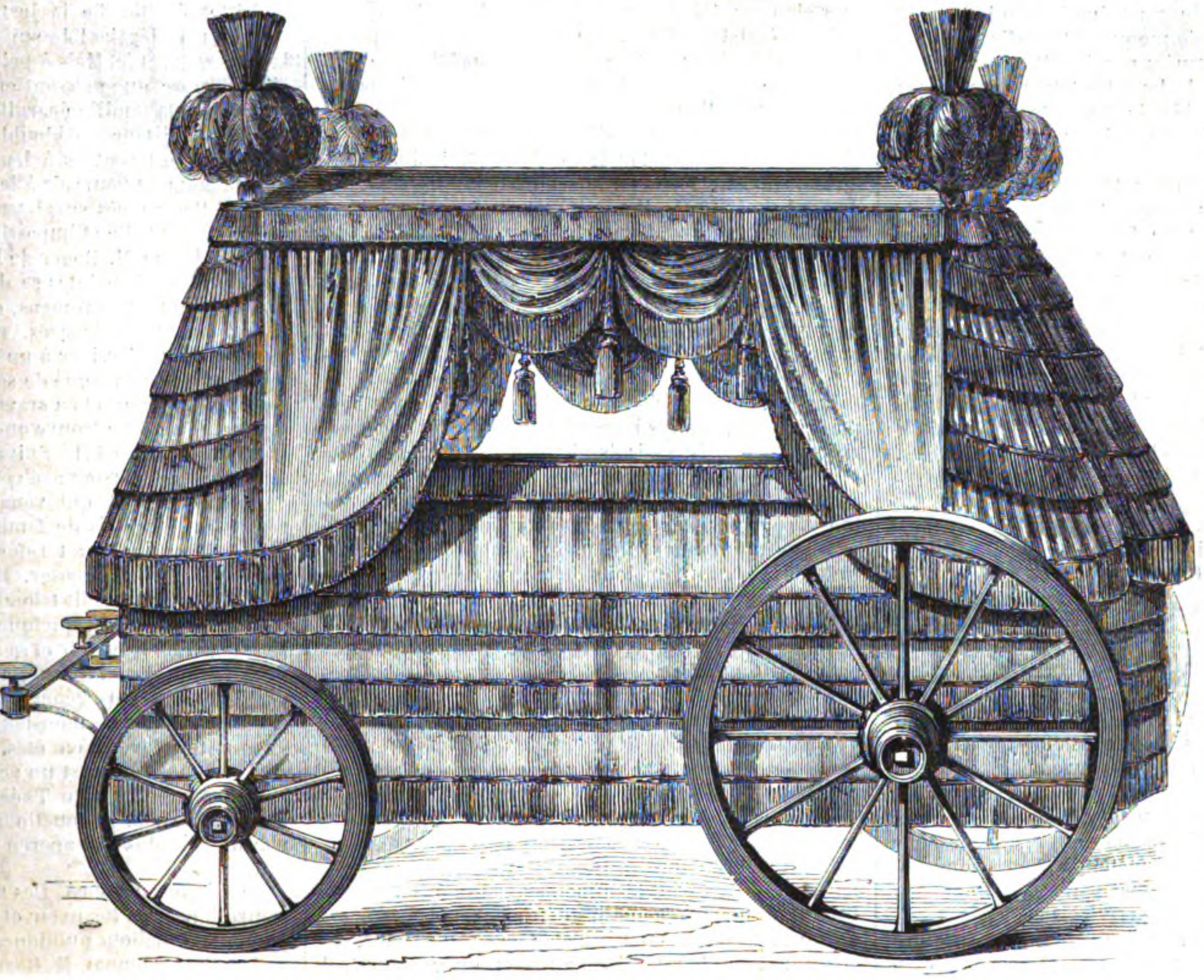
n voit, à n'en pouvoir douter, que le palais vers le
hant fut toujours limité à cette façade, dont la
cture a précédé le règne de Louis IX. Ce sont, en
, des formes lour-
rectilignes, dé-
s de tout orne-
t. On n'y retrouve
cette élégance ar-
cturale qui com-
çait à poindre du
s de Louis VIII
i s'épanouit sous
is IX, grâce à l'i-
ination heureuse
che de Pierre de
treuil. Il semble
i qu'on n'ait pas
u faire ici de l'ar-
ecture militaire,
rien n'annonce de
ens de défense :
un créneau, pas
meurtrière. Ce-
dant la base de ces
s, enfouie dans la
et qu'on a déga-
est faite en talus,
ui paraît attester
fut un temps où
baignait dans un
inondé par les
de la Seine. Mais
circonstance doit
considérée com-
n moyen de dé-
e ordinaire qui ac-
pagnait même les
lences particuliè-
d'alors.

tour de droite
été remaniée et
ndie à une épo-
très-éloignée de
s, et c'est dans
partie de la fa-

çade qui nous occupe que la tradition place la chambre à coucher de saint Louis. Le haut des tours est bordé d'un parapet qui prouve qu'elles se terminaient en terrasse. On devait découvrir de cette hauteur une immense étendue de pays, surtout alors que des masses de maisons n'obstruaient pas la vue et que la campagne avec ses vignes, ses vergers, ses blés, commençait aux rives même du fleuve et encadrait Paris d'une riante bordure.

Ce fut principalement cette partie du palais, représentée par notre gravure, qui fut livrée aux anciens parlements au moment où les rois n'avaient pas tout à fait abandonné cette résidence. On y construisit longtemps après les deux salles qui servent aujourd'hui l'une à la cour d'assises, l'autre à la chambre des appels de police correctionnelle. Le tribunal révolutionnaire a occupé ces deux locaux. Dans la salle de la cour d'assises eut lieu le jugement de Marie-Antoinette. Singulière coïncidence ! ce fut dans la chambre à coucher de saint Louis, qui tient à la cour d'assises, que, plus de cinq siècles après, le tribunal révolutionnaire délibérait sur le sort de l'épouse d'un descendant de saint Louis et l'envoyait au supplice !

Le palais, avec ses tours et son jardin, précédé des îles verdoyantes disparues sous le terre-plein du Pont-Neuf, offrait un aspect des plus pittoresques. Il y avait plusieurs portes sur la



Char funèbre de Napoléon Ier à Sainte-Hélène, offert par la reine d'Angleterre à l'empereur Napoléon III.

Seine, et c'est de l'une d'elles, celle de la Conciergerie, que les rois descendaient pour s'embarquer sur la rivière. Ils allaient en bateau au Louvre, à l'hôtel Saint-Paul, ou dans une de leurs maisons de plaisance des environs de Paris. Le jardin du roi au palais de la Cité était d'une simplicité tout agreste : des arbres fruitiers, de la vigne, un potager, des prairies et des allées fort étroites, peut-être quelques berceaux, c'était tout. Il y avait loin de là aux bosquets de Saint-Germain et de Versailles, et aux magnificences de Marly !

Les ombrages de ce jardin du roi durent être témoins de plus d'un rendez-vous furtif entre Louis IX et sa femme, Marguerite de Provence, que la tyrannie de sa belle mère, Blanche de Castille empêchait de voir son époux. Dans un coin de terre, Louis IX cultivait aussi des légumes de la même main qui pourfendait les infidèles. C'est dans ce jardin que Charles V s'entretenait avec les plus savants hommes de son temps, et qu'il disait : « Tant que ce royaume honorera science et prud'hommie, il sera en prospérité. » Les voisins des quais de la Ferraille et des Grands-Augustins, ou les sentinelles qui rôdaient dans les tours de l'hôtel de Nesle et du château du Louvre pouvaient voir le roi de France se promenant dans son jardin en robe de chambre et une Bible enluminée à la main. Temps plein de simplicité, où le monarque, au lieu de belles tapisseries, avait des nattes de jonc sur les murs de son manoir, et où les galeries étaient jonchées de paille en hiver ! Quelquefois le roi, par un beau soleil d'avril, quand cette humidité qui ronge Paris semble s'évaporer, s'accoudait sur le chaperon du mur de soutènement, et, la tête couverte d'un toquet en forme de couronne, comme on en voit dans l'histoire de France par Mézeray, il s'amusait à considérer l'activité de ses sujets sur les quais et sur les ports ; il suivait de l'œil les bateaux que de vigoureux rameurs poussaient en amont pour se rendre à Corbeil ou à Melun, ou bien il s'endormait au bruit des moulins qui faisaient clapoter l'eau de la Seine. Il n'était pas rare non plus de le voir, aux premières heures d'une belle matinée, assis à la pointe de l'île de la Cité, se complaisant à pêcher à la ligne, occupation douce et tempérée qui lui permettait de calculer combien le nouvel impôt lui rapporterait *par chascun an*.

Disons un mot de ce charmant arceau qui rattachait la Chambre des comptes à l'hôtel du premier président du Parlement de Paris, devenu plus tard celui de la Préfecture de police. Aux deux faces de ce morceau, dû à Jean Goujon, les amateurs ont toujours visité avec plaisir quatre Victoires tenant des palmes d'un dessin léger et gracieux, et vêtues de ces robes aériennes traînantes et aux mille plis, qui caressent les formes en les indiquant. Ces Victoires, répétées à la fontaine des Innocents par le même artiste ont servi de type à une foule de reproductions qui figurent dans un grand nombre de monuments en France. Les clefs de l'arceau sont formées par des têtes bien exécutées ; celle qui regarde le levant est très-expressive ; sa chevelure est enroulée de serpents à peu près comme ces têtes du Bernin qu'on voit au musée du Louvre.

Sous la voûte de l'arceau se trouvent huit consoles ornées de lauriers qui reposent sur quatre têtes de satyres et quatre têtes de femmes surmontées du croissant. Ces mascarons ont toujours joui d'une grande réputation ; mais les têtes de satyres sont ce qu'il y a de mieux : on voit qu'elles sont étudiées par un artiste éminent ; elles portent malheureusement les traces de plus d'une injure qui rappellent ce que Victor Hugo disait à propos de Notre-Dame de Paris, *tempus edax, homo edacior*. L'entablement au-dessous des corniches a un plafond décoré de l'H d'Henri II, et du fameux D redoublé, chiffre de Diane de Poitiers. Ces emblèmes précisent l'époque à laquelle fut exécuté ce monument.

La gravure reproduit aussi une tourelle en cul-de-lampe comme on en voit encore dans les vieilles villes, à Bourges, à Rouen, à Dijon, et qui était à l'entrée de la rue de Jérusalem.

J. BAÏSSAS.

COURRIER DU PALAIS.

Bon Dieu! que de bruit ! Trois compagnies de chemin de fer, deux paquebots, je ne sais combien de commissionnaires de roulage mis en mouvement ! Puis un gros procès qui dure quatre mois ; cinq ou six avocats se débattant au milieu d'un fouillis de questions de droit, des montagnes de papier timbré, un premier jugement ordonnant une enquête, enfin une condamnation avec dépens et dommages-intérêts, tout cela pour un coq qui n'est point arrivé à son adresse !

Mais aussi c'était le roi des bruyères que le coq qui tombait, au mois de décembre dernier, sous le plomb de M. Schlumberger, l'un de nos grands industriels de l'Alsace. Jamais plumage plus doré, jamais chair plus succulente n'ont étalé leurs séductions aux vitres de Chevet et de Potel. A quel mortel aimé des dieux destinerait-on ce morceau divin ? L'heureux chasseur y avait rêvé longtemps. Enfin, il avait estimé que l'œil et l'estomac d'un Nemrod d'outre-Manche étaient seuls dignes d'apprécier ce gibier de première catégorie. Avec quels soins M. Schlumberger le fit emballer et le déposa lui-même au bureau du chemin de fer de l'Est, à l'adresse de M. Cook de Londres, c'est ce qu'il est inutile de dire. Le précieux colis expédié, il attendit, avec une fiévreuse impatience, le récit de la fête que son arrivée avait dû causer sur les bords de la Tamise. Mais les jours, les semaines, deux mois entiers se passent sans nouvelles. Il est impossible que le destinataire demeure si longtemps sans témoigner d'un peu de gratitude. Le cœur d'un ami peut manquer de reconnaissance, mais l'estomac d'un gourmet, jamais ! M. Schlumberger s'adresse alors à tous les échos pour apprendre le sort de son coq. Il interpelle M. Christ, directeur du bureau d'expédition. Celui-ci jure ses grands dieux qu'il a remis la bourriche au chemin de fer de l'Est : de là, elle a dû prendre la voie du chemin du Nord et être expédiée par un commissionnaire de Boulogne sur le paquebot, puis gagner Londres par le train le plus direct. Hélas ! tout cela n'était que trop vrai ! Mais à Londres on n'avait pu rejoindre M. Cook, et l'oiseau voyageur avait dû revenir à Boulogne où l'on perdait sa trace. S'était-il, comme le phénix, envolé pour un monde meilleur, ou avait-il trouvé une fin vulgaire sous la dent de quelque employé subalterne du chemin de fer. C'est ce qu'on n'a jamais su. Mais M. Schlumberger n'a pu supporter froidement cette aventure. Il a assigné M. Christ, qui a assigné le chemin de fer de l'Est, qui a assigné la compagnie du Nord, qui a assigné le commissionnaire de Boulogne etc., etc. etc. Six procès sont éclos à la fois devant le tribunal de commerce de Colmar. Après de longs débats et une enquête, M. Christ a prouvé qu'il avait réellement exécuté les ordres qu'il avait reçus. Le commissionnaire de Boulogne a été moins heureux. En vain a-t il allégué que M. Cook était introuvable. Il aurait au moins fallu retrouver le gibier égaré. C'est lui qui a porté toute la peine de cette odyssée. Il payera le prix du coq de bruyères, il payera les frais de tous les procès, et en outre 50 fr. de dommages intérêts à M. Schlumberger. Cinquante francs, soit ! Mais comment cinquante francs consoleront-ils jamais le malheureux chasseur alsacien du destin fait au plus beau des coqs de bruyères ?

Si le gibier d'Alsace coûte cher à ceux qui le gaspillent, le gibier normand coûte plus cher encore à ceux qui l'épargnent.

Trop heureux les cerfs et les biches de la forêt de Roumare s'ils pouvaient connaître leur bonheur ! Depuis cinq ans, ils vivent en paix sous les ombrages des chênes séculaires. Ils errent au gré de leur caprice, broutant l'herbe et les bourgeons parfumés, sans craindre qu'un chasseur impitoyable trouble leurs ébats. Ce n'est point un dieu qui leur a fait ces loisirs ; et cependant le plomb meurtrier s'écarte d'eux comme si leurs têtes étaient sacrées. Ainsi l'a ordonné M. Leduc, adjudicataire de la chasse et protecteur volontaire des hôtes de ces bois fortunés. Il a écrit une charte qui a ramené pour eux l'âge d'or. Tout chasseur qui franchit la lisière de la forêt de Roumare s'interdit sous peine d'une amende de 500 fr. de tirer sur le gros gibier. Qu'il massacre le menu fretin, qu'il fasse des hécatombes de lièvres ou de perdreaux, M. Leduc en rira. Mais quant aux chevreuils et autres respectables bêtes fauves, défense absolue.

Les cerfs et les biches ne seraient peut-être pas bien reconnaissants de ces mesures tutélaires s'ils en appréciaient les motifs; mais ils n'en ont pas moins profité et abusé pour se multiplier à ce point que les retraites des bois ne leur ont plus suffi et qu'ils se sont habitués à courir la campagne environnante. Grande rumeur chez les cultivateurs qui n'attachent guère qu'un prix médiocre aux exploits de la grande chasse et qui voyaient saccager leurs récoltes. Quelques paysans trouvaient bien moyen d'abattre de temps en temps l'un des favoris de M. Leduc, mais ils n'en criaient que plus fort. C'était un *tolle* général ; les communes elles-mêmes se levaient en corps, et enfin, un habitant de Canteleu, plus exaspéré que les autres, M. Pouyer, consentit à attacher le grelot et fit un procès à l'adjudicataire de la chasse en réclamant une grosse indemnité pour les dégâts causés à ses champs.

Vainement M. Leduc répondait à ces plaintes que jamais les cerfs et les biches n'ont passé pour des animaux nuisibles; que d'ailleurs, si ces animaux sortaient du bois, c'était bien moins à cause de leur multiplication que parce que les défrichements opérés par le propriétaire, et dont il n'était pas responsable, les chassaient de leurs asiles naturels; qu'après tout, il était le maître d'user ou de ne pas user de sa chasse; que c'était aux riverains à se protéger eux-mêmes.

Le tribunal de Rouen n'a pas été de cet avis. Il a répondu à M. Leduc que si les biches sont ordinairement des bêtes très-inoffensives, elles peuvent devenir nuisibles en se multipliant; que c'était à lui d'empêcher le mal qu'elles avaient produit en permettant de les tirer, et en les chassant au besoin; que si le droit de conserver le gibier est incontestable, il cesse d'être licite quand il cause à autrui un dommage réel. En conséquence, M. Leduc a été condamné à des dommages-intérêts envers M. Pouyer.

Je crains bien pour M. Leduc que ce procès ne se multiplie comme ses trop heureuses biches.

Un éditeur a-t-il le droit, en publiant une nouvelle édition d'un ouvrage, d'en changer le titre, sans l'assentiment de l'auteur ? Le bon sens et la bonne foi disent que non.

Le tribunal de commerce de la Seine l'a répété après eux.

M. le lieutenant-colonel A. de Gondrecourt est auteur d'un roman en deux parties intitulées : *Médine* et *la Marquise de Candeuil*. M. Cadot, éditeur, a publié cet ouvrage en 1846.

Depuis, M. de Gondrecourt, qui a passé de longues années en Afrique, a écrit une série d'études qu'il a intitulées : *Scènes de la vie arabe*, et qui ont obtenu un légitime succès.

M. Cadot a conçu alors la pensée de réimprimer le roman *Médine*, et l'a fait figurer dans sa collection de romans à un franc, en substituant au titre primitif le double titre de : *Scènes de la vie arabe*, *Médine*, et il a en outre supprimé la dédicace au maréchal Bugeaud que l'auteur avait placée en tête de son livre.

M. A. de Gondrecourt s'est justement plaint de ce procédé qui pouvait tromper le public sur la date que la dédicace au maréchal donnait à son œuvre, et qui semblait n'avoir pour but que de faire profiter la réimpression de *Médine* de la faveur attachée aux études sur l'Algérie. Le tribunal ne pouvait qu'applaudir à cette réclamation; et il a condamné M. Cadot à rétablir le titre et la dédicace, ce que d'ailleurs celui-ci offrait spontanément à la barre.

Voici un autre procès qui atteint un homme de lettres, quoiqu'il n'intéresse en rien la littérature. Il a eu pour dénoûment une sévère condamnation contre un écrivain aimable, dont le plus grand tort paraît être d'avoir voulu transporter une fois dans le monde réel la fantaisie que le public goûte avec tant de charme dans ses ouvrages.

On connaît les orages qui ont éclaté dans le ménage de M. et Mme Roger de Beauvoir. Le talent ne les a point exemptés des vulgaires tourmentes de la vie conjugale. Depuis plusieurs années, ils vivent désunis, mais tiraillés par ces difficultés qu'une séparation judiciaire traîne après elle

Triste résultat de la justice quand elle accomp[agne] ces ruptures légales! Je suis libre! s'écrie le mari [ou] la femme séparée. Mais à peine cette fausse liberté est-elle conquise que naissent en foule les embarras. Que va devenir la famille éparpillée? Comment organiser ces deux existences dédoublées? Comment élever les enfants? Resteront-ils à leur mère, suivront-ils le père? Comment pourvoir à leurs besoins et à leur éducation? Des procès surgissent à tous les pas de cette existence nouvelle et impossible.

Il paraît que M. Roger de Beauvoir et sa femme en étaient là. Mille pointes se dressaient sous leurs pas. L'auteur de tant de romans, qui connaît et qui [illegible] les expédients judiciaires, rêva un moyen d'ap[illegible] toutes choses, d'arriver à un apaisement général.

Un jour, accompagné de son jeune fils et d'un monsieur en habit noir et en cravate blanche, il monte chez sa femme, où il ne trouve que Mme Doze, sa belle-mère. Là, que se passe-t-il? Suivant la plaignante, il présente le grave personnage comme le secrétaire général de la préfecture, qui venait au nom de l'autorité régler les difficultés de famille. Une scène assez vive éclate. Mme Doze avait refusé d'abord des conditions qu'on voulait lui imposer. Mais l'intervention du secrétaire général aurait triomphé de sa résistance.

Quoi qu'il en soit, quelques jours après cette scène, Mme Roger de Beauvoir et sa mère entraient au théâtre de Deburau. Parmi les spectateurs, Mme Doze désigne à sa fille le secrétaire général qui l'a visitée.— Quoi ! [dit] Mme de Beauvoir, ce monsieur est le secrétaire général en question? vous en êtes sûre? — Très-sûre, [dit] Mme Doze. — Mais c'est un acteur, c'est Bâche, [illegible] parfaitement connu au Théâtre-Français, et l'on s'est moqué de vous. Le fonctionnaire de hasard, en effet, n'avait pas plus tôt aperçu ces dames qu'il se retirait.

Le fait fut dénoncé. Des poursuites furent dirigées contre Roger de Beauvoir et contre Bâche pour usurpation de fonctions publiques.

Devant le tribunal, M. Roger de Beauvoir a prétendu que sa belle-mère avait rêvé, et son avocat, Me Ca-

y, dont la vive et brillante plaidoirie s'est fait re-
rquer même à côté de la verve entraînante de
Lachaud, défenseur de Bâche, a excité le sourire
nd il a raconté, comme exemple des illusions sin-
ères de M^me Doze, qu'un jour, un personnage de
ne mine, aux joues fleuries, aux douces manières,
ant présenté chez elle, elle le reçut avec toutes
es d'égards et de déférences, l'entourant des pré-
ances les plus respectueuses. Elle l'avait pris pour
prêtre et l'appelait monsieur l'abbé. C'était le co-
lien Tiron.

ependant, c'est un gros délit que l'usurpation de
tions publiques; et, malgré les habiles efforts de la
ense, M. Roger de Beauvoir a été condamné à une
ée d'emprisonnement et Bâche à trois mois de la
e peine.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ÉDIE-FRANÇAISE : *Œdipe Roi*, tragédie en cinq actes, de
phocle, traduction en vers par M. Jules Lacroix. — VAUDE-
LLE : *Les Mariages dangereux*, comédie en cinq actes, par
Jaime fils.

es destinées de M. Jules Lacroix sont singulières;
commencé par écrire des romans d'une pudicité
estable, tels qu'*Une Grossesse* et *Fleur à vendre*,
en protestant de ses répugnances pour ce métier
n évoquant des nécessités impérieuses. A cette
que déjà, il faisait sonner haut ses études de l'an-
ité et parlait à qui voulait l'entendre d'une traduc-
de Perse, qui a peut-être paru, mais que nous
connaissons pas. La seule manifestation poétique
I. Jules Lacroix qui soit alors parvenue jusqu'à nous
un petit volume de sonnets, intitulé *Pervenches*,
lié en 1838, chez le libraire Delaunay. Nous venons
e retrouver sur les plus hauts rayons de notre bi-
thèque. La préface en est mélancolique. « Parmi
ou douze mille vers, que je ne publierai jamais,
M. Jules Lacroix, en voici quelques-uns que j'ai
s de la poussière; il y a une dizaine d'années qu'ils
t écrits. J'étais poëte alors, ou du moins *je voulais*
re, comme dit Régnier. A présent, je fais des livres,
uis romancier, et très-probablement je ne ferai plus
vers... Pour être poëte, il faut avoir de la patience
u temps, et je n'ai ni l'un ni l'autre. Le vers fran-
est un métal trop dur et trop difficile à manier.
s! nous sommes dans le siècle du vaudeville et
feuilletons! Sophocle travaillerait aujourd'hui
r le Gymnase! Praxitèle ferait son Apollon en car-
pierre! — La vie est courte : on lit vite, on écrit
re plus vite! la vapeur s'applique à tout, à l'esprit
me à la matière. Je me rappelle avec épouvante
l n'est pas un seul de ces pauvres sonnets qui ne
t dévoré huit bonnes heures : en vérité, ce calcul
ffrayant! Je commence à comprendre que huit
res valent beaucoup mieux qu'un sonnet.... »

ingt ans ont passé sur ces doléances puériles, et
ules Lacroix, affranchi sans doute des obligations
lui ont dicté tant de romans négligés, est revenu
premiers goûts, ce qui témoigne d'un vrai tem-
ment littéraire. Sa traduction de Sophocle est un
es travaux pour lesquels a été inventée l'épithète
imable; et le public de la Comédie Française a
vé une fois de plus, par son attitude respectueuse,
savait rendre justice aux esprits consciencieux et
œuvres consacrées.

s vers suivants, récités par le grand prêtre au
mencement de la tragédie, donneront une idée de
cture sobre, presque littérale, de M. Jules La-
x.

dipe, ô souverain de ma chère patrie,
vois à tes autels cette foule qui prie :
enfants, jeune essaim, au vol encor tremblant;
pontifes, courbés de vieillesse, au front blanc,
moi, prêtre du Dieu qui lance le tonnerre;
s loin nos jeunes gens, cette élite guerrière.
reste des Thébains, de guirlandes orné,
s l'immense Agora, comme nous prosterné,
x autels de Pallas, sous le double portique,
le de l'Isménus la cendre prophétique.
èbes, comme tu vois, sous le flot grandissant
urbe la tête, et roule en des vagues de sang.
tout frappe la mort. Tout périt dans son germe :
issons, troupeaux; — l'enfant dans le sein qui l'enferme.
e torche à la main, sombre divinité,
peste, ravageant notre antique cité,
eup le la maison de Cadmus! — et l'Erèbe
nrichit des sanglots et des larmes de Thèbe!
seuil de ton palais, nous tous, jeunes et vieux,
us ne t'implorons pas comme l'égal des Dieux,
Mais comme le mortel qui, seul, aux jours funestes,
Peut vaincre et détourner les colères célestes!
Quand le sphinx nous dictait son effroyable loi,
La ville de Cadmus, qui l'affranchit? C'est toi!
Sans nul secours humain. Aussi chacun répète
Qu'avec l'aide des Dieux tu sauvas notre tête;
Et maintenant encor, tremblants à tes genoux,
Œdipe, ô notre espoir! sauve-nous, sauve-nous;
Soit qu'au fond de ton cœur parle un Dieu tutélaire,
Soit qu'un homme prudent te conseille et t'éclaire!
Souvent l'expérience a vaincu le malheur...
Viens donc, ô le plus grand des hommes, le meilleur,
Relève cette ville en deuil, et considère
Qu'elle t'a proclamé libérateur et père.
Sauvés par toi, faut-il un jour nous rappeler
Que dans l'abîme encor tu nous laissas rouler?
Soutiens l'État penchant, rends-nous les dieux propices.
Naguère ce fut toi, qui sous d'heureux auspices
Releva nos destins... Sois encor notre appui;
Car si tu dois régner demain comme aujourd'hui,
Cette contrée, en proie à la déesse avide,
Mieux vaut la gouverner pleine d'hommes que vide.
Qu'est-ce donc qu'un rempart sans soldats?... Sur les flots
Qu'est-ce donc qu'un navire errant sans matelots?

Œdipe Roi a été mis en scène avec un soin très-intelligent. Si ce n'est pas un spectacle des plus récréatifs, c'est du moins un curieux sujet d'étude pour les jeunes gens, une véritable pièce de vacances; car nous ne supposons pas, quelque zèle qui l'anime, que M. Jules Lacroix ait travaillé pour nous, non plus que pour la génération à laquelle nous sommes en train de succéder. Depuis Sénèque, Corneille, Voltaire, La Motte et tant d'autres, nous nous croyons suffisamment renseignés sur Œdipe et ses malheurs.

Nous ne nous appesantirons pas plus qu'il ne faut sur *les Mariages dangereux*, que le public a condamnés lundi dernier, au Vaudeville. C'est un amas d'événements sans logique et d'une moralité banale. Un négociant, qui « a des échéances », marie sa fille à un dissipateur, dont l'oncle a placé cinq cent mille francs dans sa maison de commerce. Cette somme s'est fondue depuis longtemps au creuset des entreprises, et lorsque le gendre la redemande, le négociant répond qu'il va la chercher à New York. Il part, en effet, et on ne le revoit plus; pendant ce voyage, sa fille se sépare judiciairement de son mari, que des apparences ont abusé et qui réclame son enfant *par toutes les voies de droit*. Cet enfant, ballotté d'acte en acte jusqu'au dénoûment, et que l'auteur n'a pas craint d'asseoir sur les genoux des lorettes, dans un déjeuner honteux, au milieu des coupes de champagne, cet enfant finit par amener la réconciliation des deux époux.—Tout est faux là dedans; rien ne se tient, personne n'attache. Le père est à la fois un honnête homme et un coquin, en même temps qu'une caricature. La fille n'a de physionomie, ni comme amante, ni comme épouse, ni comme mère; qu'elle sourie ou qu'elle pleure, elle n'intéresse pas. Le mari est odieux au commencement, touchant au milieu, ridicule à la fin. L'amant (car il y a une espèce d'amant) est tout le portrait d'un benêt, ressemblance garantie. Il n'est pas jusqu'au titre qui ne soit faux : pourquoi *les Mariages dangereux*, quand vous ne montrez qu'un seul mariage?

Pour comble de maladresse, l'auteur ou le directeur a confié à M^lle Fargueil un rôle de jeune fille; on conçoit que cette excellente comédienne, si bien faite pour représenter les princesses majeures, se soit trouvée un peu gênée par la responsabilité qu'une galanterie mal entendue lui imposait, et qu'elle n'ait produit d'autre illusion que celle d'un fruit sec du célibat. Seul entre ses camarades, malgré vent et marée, M. Lafontaine a eu des échappées dramatiques qui auraient suffi à sauver la pièce, si la pièce avait pu être sauvée.

M. Jaime fils n'en est heureusement pas à ses débuts : il a réussi plusieurs fois, il réussira encore. Le temps est à la jeunesse : M. de la Rounat, — le Beaufort de l'Odéon, — vient de recevoir un grand drame actuel de M. Charles de Courcy, un enfant hier, un homme demain. Ce drame s'appelle provisoirement *Daniel Lambert*. Enfin, nous-même, pas plus tard que cette semaine, dans un des derniers salons littéraires de Paris, nous avons assisté à la lecture d'une comédie que son jeune auteur a mis deux ans à parfaire. Nous haïssons les salons littéraires et surtout les lectures dans les salons; mais allez donc tenir contre l'esprit, la passion, l'inattendu dans le fait et dans l'idée! Nous ne savons plus le titre de l'ouvrage, mais nous savons le nom de ce nouveau venu, qui jusqu'à présent n'avait qu'un pseudonyme : c'est M. Louis Herlem. Retenez bien ce nom-là, qui veut dire : Travail, bonheur, verve et vingt-cinq ans!

CHARLES MONSELET.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7**, *rue de la Bourse*, reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an moyenne minimum depuis trois ans). Les comptes sont arrêtés tous les mois. Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics, actions et obligations. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France, qui délivrent des récépissés.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Odontine et **Elixir odontalgique**. Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.
Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE de COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9**. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54**.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents**. 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8**. 2 fr. le flacon.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Machines à coudre françaises, anglaises et américaines supérieures, système LEROY, inventeur breveté s. g. d. g., se prêtant admirablement à border les chapeaux sans le secours de la main, et à ganser les blouses.
CES MACHINES, solides, d'un mécanisme simple et d'un prix très-modéré, sont garanties deux ans consécutifs.
Huit jours d'essai. Expositions de Paris et de Londres.
SORELLE, constructeur-mécanicien, rue de Bréa, n° 14, près le Luxembourg. Fabrique à Vaugirard.
On voit fonctionner les machines tous les jours, de 10 *h. à* 4 *h.*

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23**, *boulevard Poissonnière*.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, **33**.

Il y a trente-cinq ans que, convaincu des propriétés bienfaisantes et réparatrices du chocolat, M. Ménier résolut de conquérir pour cette précieuse substance une place importante dans l'alimentation. Quand, dans cette pensée, M. Ménier créa, en 1825, l'usine hydraulique de Noisiel, près Paris, il n'existait en France que quelques petites fabriques de chocolat; leur production réunie ne dépassait pas 25,000 kilogrammes. Ce produit n'était considéré, à cette époque, que comme un article de luxe. L'usine *modèle* de Noisiel-sur-Marne, qui a reçu les plus grands perfectionnements, livre aujourd'hui à la France plus d'un million de kilogrammes par an de **Chocolat Ménier.** Toutefois, si ce chocolat est recherché de préférence par tous les consommateurs, les uns dans l'intérêt de leur santé, les autres pour la satisfaction de leur goût, ce n'est pas seulement parce que l'usage de cette substance, surtout pour le premier repas, s'est généralement répandu, c'est encore et surtout parce que le **Chocolat Ménier** se recommande tout à la fois par sa qualité supérieure et un prix modéré.

Blocus du port et de la ville de la Guayra par une division anglo-française.

Blocus de la Guayra et de Porto-Cabello par une division anglo-française.

Une assez grave complication est survenue entre le gouvernement vénézuélien et les consuls de France et d'Angleterre.

Lors de la dernière révolution du Vénézuéla, le général Monagas et plusieurs de ses partisans cherchèrent un asile à l'ombre protectrice des pavillons français et britannique. Leurs ennemis ne s'arrêtèrent pas devant l'inviolabilité des demeures consulaires. Le gouvernement provisoire, se plaçant à la tête de la population soulevée, exigea que les principaux réfugiés lui fussent remis, prétendant qu'ils n'étaient pas des victimes politiques, mais de simples criminels. Les consuls durent céder, après avoir opposé à l'imminence d'une attaque violente la sauvegarde de leurs protestations et de leurs réserves.

C'est à la suite de ces événements que le vapeur français *le Lucifer* et les steamers britanniques *Tartar* et *Buzzard* se sont présentés, le 12 août, devant la Guayra, et, le 14, devant Porto-Cabello qu'ils ont déclarés en état de blocus; tous les navires vénézuéliens qui s'y trouvaient ont été saisis.

Le blocus sera maintenu jusqu'à ce que la France et l'Angleterre aient obtenu la réparation des atteintes portées à leur honneur national. Voici les bases de leur ultimatum : Remise de passe-ports au général Monagas et à ses deux gendres Giuseppi et Guttierez; destitution du gouverneur de Caracas; indemnités pécuniaires à M. Rondier, arrêté quoique porteur de dépêches pour le ministère britannique, et à la famille d'un Français tué dans une rixe survenue entre gens ivres dans un faubourg.

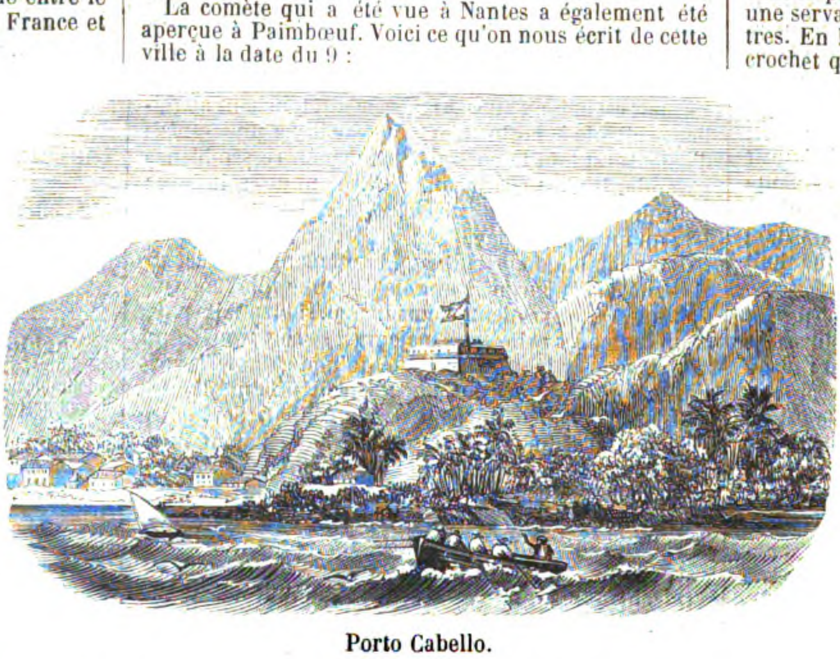
Le *Lucifer* a apporté cette nouvelle à Fort-de France, où il a déposé notre consul général à Caracas.

Les correspondances de ce port annoncent le départ immédiat, pour la Guayra, de M. le comte de Gueydon, commandant la station des Antilles, avec les forces qu'il avait sous ses ordres.

LÉO DE BERNARD.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

La comète qui a été vue à Nantes a également été aperçue à Paimbœuf. Voici ce qu'on nous écrit de cette ville à la date du 9 :



Porto Cabello.

« Ce soir, de sept heures et demie à huit heures trois quarts, Paimbœuf a joui du spectacle d'une comète brillante dont la chevelure, tournée dans la direction de l'étoile du Nord, paraissait, à l'œil nu, d'une longueur d'un mètre environ.

» Elle décrivait une ligne droite à peu près avec les deux dernières étoiles de la Grande Ourse et l'étoile du Nord. C'est vous dire, en même temps, qu'elle se trouvait dans le nord-ouest. »

On écrit du Havre que la même comète a fait son apparition dans le nord ouest, et va se dirigeant vers le nord-est. Le noyau est de la grosseur d'une étoile de moyenne grandeur; la queue est à peine visible à l'œil nu. La marche de cette comète paraît très-rapide. Tel est le signalement que nous en pouvons donner aux amateurs de ces curiosités cosmiques.

— La crinoline pénètre partout. Du boudoir elle a envahi le salon, elle a gagné l'antichambre, elle s'est assise dans l'atelier, dans la mansarde; on la trouve jusque dans la ferme, et bientôt elle traira les vaches dans les champs. Avant-hier, au passage de l'omnibus dans la plaine d'Ingouville, vers neuf heures du matin, une servante avait à prendre un paquet pour ses maitres. En levant les bras pour le recevoir, elle sent un crochet qui se dégrafe; elle veut le retenir, mais déjà l'ampleur de ses formes avait disparu comme par enchantement, et la crinoline s'était affaissée à ses pieds, soulevant en léger nuage la poussière du chemin et laissant la jeune fille vêtue d'un cotillon tellement léger qu'il faisait à peine les fonctions de la tunique aimée des scupteurs pour son indiscrétion. Quelques personnes charitables ont entouré la victime, en lui tournant le dos, pour lui permettre de réinstaller son appareil et de se remettre en cage.

— Le nombre des lions qui se trouvent actuellement dans la subdivision de Bône est d'environ soixante, dit Jules Gérard dans une lettre au *Journal des Chasseurs*. Le chiffre du gros et du petit bétail détruit par eux de 1856 à 1857 a été de 10,000 têtes. Cette augmentation vient de la bonne conservation des forêts dans cette partie de la colonie, tandis que les Tunisiens continuent à incendier les repaires.

A. V.

RÉBUS

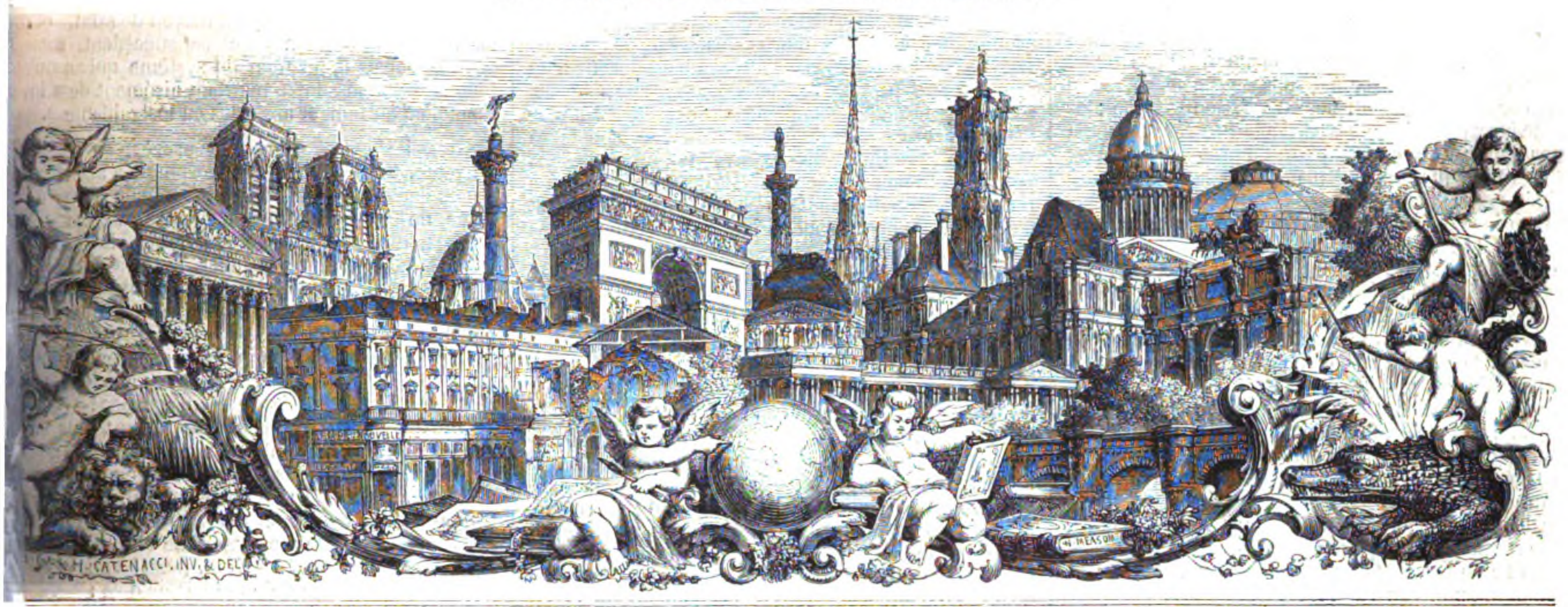
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un violent cauchemar met mal en train.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
s et DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 77.
2 Octobre 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

M. le baron Gros, sénateur, ambassadeur plénipotentiaire en Chine

COURRIER DE PARIS.

Le funeste événement qui a coûté la vie au prince valaque Grégoire Ghika a été, pendant huit jours, la sensation de Paris. Sans doute la vivacité même de cette sensation doit-elle en abréger la durée ; mais les dates de notre publicité ne nous ayant point permis d'arriver à temps pour nous mêler au premier retentissement, nous n'en sommes que plus fondé à recueillir diverses particularités qui échappent dans le fracas des catastrophes. Le premier jour, c'est la voix publique ; le lendemain, c'est la causerie des initiés.

Le prince Grégoire, fils de l'illustre hospodar qui a régné de 1822 à 1828, était neveu du caïmacan actuel de Valachie, et frère du prince Constantin Ghika, ministre de l'intérieur dudit Etat. On sait que la fille de ce dernier a épousé le consul général et chargé d'affaires de France dans les principautés, M. Eugène de Poujade. Le mort d'hier était donc l'oncle de ce diplomate distingué.

Le prince habitait la France le plus souvent qu'il pouvait ; Paris le comptait parmi ses habitants d'adoption. Il y dépensait largement sa grande fortune, au partage de laquelle il avait appelé, par un mariage contracté en 1848, une brillante Française, plume excellente, dont, il y a quinze jours, nous signalions ici le récent ouvrage : *La Valachie devant l'Europe*. Une fille du premier lit avait été mariée, il y a peu d'années, au marquis de l'Aubespine-Sully, sous-préfet d'Apt, tout récemment promu à Napoléonville, en Morbihan.

Les élections valaques ayant une date prochaine, le prince G. Ghika devait partir le 9 pour soutenir la candidature de son nom. Déjà la vente de ses chevaux était annoncée au *Tattersal* pour mardi dernier. Les chevaux étaient son goût, sa passion, son imprudence... ; c'était, selon le mot anglais, un *horse-man* accompli, l'homme-cheval, un centaure. Les habitués du bois de Boulogne remarquaient ses attelages hardis, ses cochers valaques renommés par leur habileté voisine de la témérité ; « il allait comme un fou ! » nous disait un de ses amis.

Ce jour-là, il conçut une idée de prudence. Il avait fait atteler à son *américaine* un des chevaux de sa femme, — un pauvre diable de cheval de 1,500 francs dont la princesse se servait pour aller de porte en porte rendre des cartes de visite, — côte à côte avec un de ses plus vifs pur sang. Vers cinq heures, revenant nous-mêmes du bois où il allait, nous le rencontrons dans l'avenue des Champs-Elysées, en face de la forteresse domestique de la famille Périer-Fontenillat. Il s'arrête et nous arrête, dit quelques mots obligeants sur les lignes écrites ici sur la brochure de sa femme... celle qui, une heure après, devait être sa veuve ; — il continue, fait le tour des lacs, revient... On sait le reste !

M. et Mme Poujade rentraient, vers six heures, à leur hôtel de la rue de Courcelles, lorsqu'un domestique effaré accourt et leur apprend la terrible nouvelle. On s'élance au galop vers la rue Tronchet. Le prince sanglant, expirant, venait d'être apporté sur un brancard ; la princesse Aurélie, sa femme, rentrait au même moment. M. Poujade court chercher M. Jobert de Lamballe, lequel, malade, se lève et arrive ; en quelques instants le moribond est entouré des docteurs Gimelle, Béhier et Vidal, son médecin ordinaire. Celui-ci prend M. Poujade à part et lui dit :

» — Tout est perdu... il ne reprendra pas connaissance... il est mort... et... faut-il tout vous dire ?... cela ne m'étonne pas...

» — Comment ?

» — L'autre nuit, j'ai rêvé que j'étais en voiture avec lui. J'étais effrayé de la façon téméraire dont il conduisait ses chevaux anglais... un accident nous arriva... Le prince fut tué... moi, j'en réchappais par miracle... Je me réveillai tout ému, et m'écriai, soulagé en me trouvant dans mon lit : Il faut que je supplie à l'avenir le prince d'être plus prudent... »

Particularité surprenante : le prince Grégoire était si athlétiquement constitué, il était si puissant, si fort, que la vie s'était depuis assez longtemps retirée du cerveau brisé, éteint, lorsque le cœur battait encore, toujours ! C'est là un rare phénomène : les médecins en furent émus, surpris, effrayés...

Samedi, à onze heures, le salon de damas rouge de son habitation de la rue Tronchet (contiguë à la palazzina du feu comte de Pourtalès, mort il y a deux ans, laissant là un merveilleux musée), ce salon, dis-je, qui vit tant de réunions aristocratiques et charmantes, était converti en chapelle ardente. Là se disait l'office des morts, dans la bouche des popes, selon le rite oriental. Cent cierges brûlaient autour du catafalque, sur l'autel improvisé à la place où, la veille, était le piano de la princesse. Chaque arrivant recevait un de ces cierges allumé, garni d'un crêpe funèbre. Sous le dais noir et argent, relevé par le vaste écusson où les armes du mort s'enlevaient multicolores sur le manteau empourpré et hermine des princes, se dressait un vaste cercueil de velours noir à clous d'argent. Dedans, à la vue de tous, le cadavre s'étendait, revêtu de son grand uniforme brodé d'or et émaillé de ses ordres. Le visage était à découvert ; il semblait dormir d'un sommeil plus passager, et aussi calme, que l'éternel sommeil ! Les cheveux abondants cachaient les horribles fractures par lesquelles s'était échappée la vie du colosse. Un de ses bras avait été ramené sur la poitrine, et une main gantée était disposée de façon à recevoir le crucifix que le pope, en habits de soie et d'or, vint, l'office terminé, poser sur cette poitrine lentement refroidie.

Alors eut lieu une cérémonie déchirante que j'appellerai inhumaine... car il n'y a que le paganisme qui ait jamais exigé un acte aussi cruel pour ceux qu'un mort aimé laisse dans la vie. La veuve du prince dut (ainsi le voulait la religion du Valaque, — la sienne lui eût permis de s'y soustraire !) la princesse dut venir embrasser cette croix contenant une relique, et cette main... qui lui avait été donnée dix ans auparavant pleine d'ardeur, et qui était déjà la proie des heures mal défendues par l'embaumement... La pauvre femme, livide, chancelante, éperdue de douleur, tomba dans les bras de ses parentes, lorsque ce suprême et terrible adieu fut donné au corps... l'âme déjà envolée lisant dans son âme, des sereines régions d'où la pitié descend ! Toutes les femmes de la famille, la propre nièce du mort ; Mme Eugénie Poujade, sa tante ; Mme de Blarenberghe et une autre parente de son nom, se succédèrent dans ce cruel baise-main. Après quoi le corps fut porté dans le char à six chevaux qui devait le déposer au Père-Lachaise, en attendant le transport en Valachie, demandé par dépêche télégraphique à M. Poujade, par son beau-père le prince Constantin. C'est ce diplomate qui a parlé sur la tombe, en présence d'une foule énorme d'amis, de compatriotes, de hauts fonctionnaires, parmi lesquels on remarquait Haïdar-Effendi, chargé d'affaires de Turquie à Paris, et Rustem-Bey, chargé d'affaires de Turquie à Turin. Rustem-Bey est un chrétien, un Italien : le comte Marini, au service de la Porte depuis de longues années.

Cette mort a éclaté dans la société parisienne comme un coup de foudre, et a frappé de stupeur les nombreux amis de la victime. Le matin même, la princesse Aurélie avait écrit à Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) pour l'inviter à passer la soirée à l'hôtel : « Venez pour sûr, — disait-elle, — j'arrive et j'ai hâte de vous revoir ! Nous serons tous quatre avec la comtesse Dash et mon mari, seuls, tranquilles, et nous causerons bien ! »

Vers neuf heures, Paul Lacroix arrive, en effet, ignorant la catastrophe, comme un bibliothécaire de l'Arsenal qu'il est ! On l'arrête au passage :

« — Où va monsieur ?

» — Chez la princesse Ghika...

» — Elle ne reçoit pas !

» — Si fait... elle m'a écrit... elle m'attend !

» — Je vous dis qu'elle ne reçoit pas... Elle embaume son mari ! »

Ainsi le burlesque, dans ces bouches, se mêlait involontairement au drame le plus terrible ! S'il est permis de rappeler à ce propos un autre mot du même genre, nous pouvons le faire avec la conscience de l'audition personnelle. C'était rue de l'Arcade :

« — Chez qui va monsieur ?

» — Chez la marquise San Severino !

» — Elle ne reçoit pas !

» — Vous vous trompez... je suis invité.

» — Je vous dis, monsieur, qu'elle ne reçoit plus... elle est morte cette nuit ! »

Revenons.

Le prince G. Ghika avait encore sa mère, âgée de soixante-dix ans, et résidant à Bucharest. A l'heure où nous écrivons, elle ignore encore tout ce qu'a eu de funeste la catastrophe dont elle a été prudemment avisée. Le mort laisse environ deux cent mille livres de rentes en terres, ce qui triplerait une fortune placée dans l'industrie. Il était bon, généreux, enthousiaste ; et tout en s'apprêtant à aller soutenir, dans les prochaines élections, la cause des siens, il n'était pas sans chances personnelles d'être promu à l'hospodarat qu'a illustré son père. Il est mort à quarante-six ans ! Le désespoir de sa veuve, se soumettant avec une courageuse piété à des usages étrangers au catholicisme, montant dans la première voiture de suite, et traversant la foule curieuse et émue qui se pressait immense autour de la demeure, a attendri tout le monde...

Un dernier mot. A voir la fréquence de ces accidents, de ces catastrophes causées par des chevaux qui s'emportent, on se demande pourquoi certaine invention, aussi salutaire que simple, n'est pas d'un usage général. Elle consiste en je ne sais quelle clef, quel boulon, quelle manivelle d'un facile usage qui, le danger venu, détache la voiture des chevaux, et laisse ceux-ci courir, en laissant maîtres et cocher sur place. Il n'y a pas d'exposition de l'industrie où ne figure quelque équipage armé de ce moyen de salut, et dans les nombreux accidents qui se succèdent, nous ne voyons jamais la mention du système qui annulerait tout danger. On adopte pourtant aisément des inventions bien autrement absurdes ou insignifiantes.

Il s'agit d'un singulier procès, en résiliation de vente. Une comtesse d'outre-ponts a acheté, l'automne dernier, en amont de Paris, sur le bord de la Seine, un très-beau château, avec jardin, parc, prés, chasses, etc., total : 240,000 francs. Le printemps venu, la comtesse va s'installer, avec sa famille toute joyeuse, dans le château confortablement meublé pendant l'hiver, ce qui a porté la dépense générale à plus de 300 000 francs.

Or voilà que ce séjour d'apparence enchanteresse est rendu intolérable par... Ah ! je vous le donne en cent, en mille, et vous ne le devinerez pas ! — Voyons, — direz-vous, — les cheminées fument plus encore que les fils de la maison ? Il y a dans le voisinage quelque pestilentiel cloaque à fumier ? Des gens de mauvaise mine rôdent la nuit sous les murs ? On a établi trop près de l'habitation une fabrique d'asphalte et goudron de gaz ? On a pour voisine une lorette qui se fait appeler marquise ? — Non, point ! vous n'y serez jamais, et le mieux est de me laisser dire :

« — Des nuages de moustiques... de cousins insaisissables, impalpables, invisibles... des nuées d'aiguilles volantes, nées de certain contour tout particulier de la Seine combiné avec on ne sait quelle décomposition végétale, enveloppent le jour, la nuit, — la nuit surtout, — le château, et fondent sur chaque habitant pour le percer de mille dards aigus, venimeux, brûlants, qui transforment douloureusement et effroyablement chaque visage en masque boursouflé, lancinant, purulent, hideux, terrible ! C'est à n'oser se regarder ni regarder personne !

Vous comprenez qu'un tel séjour d'agrément est par trop contestable, et que la comtesse et les siens ayant mis en œuvre tous les moyens chimiques et empiriques pour changer l'atmosphère du château sans y réussir, elle songe à attaquer son vendeur en annulation de contrat, dommages-intérêts et tout ce qu'elle pourra. La cause sera comique à entendre, d'autant plus que la dame s'efforce de hâter le jour de la justice, voulant, avant que les *fraîcheurs* automnales n'aient détruit le fléau, se présenter aux juges, — elle et tous les siens, — avec les étranges figures que font aux châtelains les terribles cousins, dont le contrat de vente avait eu garde de mentionner la présence dans le cahier des charges et servitudes !

Voilà assurément une cause piquante... et il sera drôle de voir toute cette famille, étalant sur elle-même ces masques affreux, ces pièces de conviction qui semblent le meilleur argument à présenter au profit de leur procès. La comtesse demande le remboursement de ses 300,000 francs, — plus 100,000 francs de dommages-intérêts, estimant à cette somme les dommages causés à sa beauté mûrie, et à celle, tout en fleurs, de ses deux filles. C'est 30,000 francs par tête féminine ; les 10,000 restant s'appliqueraient sur la face des trois fils et de tout le reste de la maison. Nous reviendrons sur cette curieuse affaire.

Nous avons mentionné plusieurs lettres venues des bords du Rhin et relatives à un salon en *aparté* qui courrouçait une grande partie de la société cosmopolite, mais surtout parisienne, qui se rend à Bade pour y passer la belle saison. Il paraît que le fait qui a causé, récemment, la sensation la plus vive, a été le refus d'admission d'une jeune et jolie étrangère, mariée à un homme du meilleur monde, attaché à la cour d'un très-grand Etat. On nous promet plusieurs autres particularités ; nous verrons ce qu'on en pourra dire.

Toutes les femmes du monde déjà rentrées à Paris sont préoccupées du trousseau de la marquise de la Paniega, future duchesse de Malakoff. — Sera-t-il exposé ? — ne le sera-t-il pas ? — telle est la question cent fois posée par jour par des centaines de jeunes (et vieilles) femmes qu'émeuvent jusqu'à la passion ces sortes d'exhibitions. Une personne en mesure d'être bien informée nous certifie qu'on n'exposera rien... Attrape !

Un journal de modes, recettes de ménage, broderies et mort aux rats, a inventé un nouveau genre de primes pour allécher le public et le constituer en abonné. Il donne... — des pendules ? des vases d'argent ? des *Souvenirs et Regrets* encadrés ? — direz-vous...

— Non : des cachets de bains.

L'idée est neuve; réussira-t-elle? Je l'ignore, et ans tous les cas, je m'en lave les mains.

Le système anglais — et américain — des avis, ppels, et correspondances entre particuliers par la pie des journaux, commence, bien que lentement, à implanter chez nous. C'est très-bien. Cela promet ıx oisifs, aux curieux français une distraction égale celle que puise dans l'étude patiente, sagace, indiscète ou perfide de ces *avis*, bon nombre de nos voisıs insulaires, lesquels, parfois, dépensent leur argent leur malice à lancer dans les journaux des *contre-is* qui embrouillent tout, et divertissent la galerie. me souviens d'un exemple; on lisait dans le *Star :*

« *Miss S. G. ayant quitté la maison de M. B*** suppliée par M. W... N..., inconsolable de ce part, de revenir chez sa parente! M. W... N... clare qu'il consent à tout ce que miss S. G. exiit de celui qui l'aime.* »

Le lendemain on lisait dans le *Times :*

« *Miss S. G. ne se soucie aucunement des concesns de M. W... N... Elle est très-heureuse d'être rtie avec M. O...* »

La réponse était d'un mystificateur qui avait déısé cinq schellings pour s'amuser, et faire probament manquer un mariage!

Une autre fois, on lisait dans le *Morning-Adver-r :*

« *Un monsieur seul, riche, sans famille, à Lon-s, désire trouver, pour surveiller ses domestiques, demoiselle d'aspect agréable, qui sache bien faire hé. Visible de midi à quatre heures.* »

C'était un farceur qui s'ennuyait. Pendant quinze rs, il s'amusa à voir défiler une procession de deiselles d'aspect plus ou moins agréable, qui lui laient qu'elles faisaient le thé on ne peut mieux. hacune il répondait « qu'il était déjà en pourparavec quelqu'un... mais que si l'affaire ne s'arranait pas, la place serait pour elle. » C'étaient alors amabilités à n'en plus finir, pour l'emporter sur la nière! Qu'est-ce qui a dit que tout Anglais avait petit coup de marteau? N'est-ce pas moi-même? re homme fut puni par où il avait péché, — et rcha d'autres moyens de distraction.

Chez nous, l'*humour* ne va pas encore si loin, et sage de l'*avis-annonce* n'a pas encore sa libre atique fertile en divertissements. On a pourtant vu, jours derniers, qu'une famille affligée d'une disition inexpliquée suppliait un monsieur de revenir voir *des consolations et des espérances*. Hier, un Silvain était informé qu'en échange de certains iers, il recevrait 200 fr., 16, place de la Madee. Ce matin, enfin, nous lisons ceci :

La clé confiée à M. P... a été perdue dans la gare rléans. Que doit-il faire? »

Pour ma part, je n'en sais rien ; mais je suppose l fera bien de sauter par-dessus le mur... en se ant des tessons de bouteille!

On nous remet deux cartes si drôles... que croyons amuser nos lecteurs en les reproduisant

Voilà pour le beau sexe :

Madame Claire Labourey
personne de confiance
POUR TOUT OU PARTIE DES TOILETTES
veuve en premières noces de l'ex-citoyen feu Poulain capitaine adjudant à la XIme
asse où l'on l'appelle ⟶ chez elle jusqu'à midi
N° 203, *cour des Deux-Sœurs*, N° 203.

Voici pour le sexe fort:

GRANDS BAINS DE MER
BLONDEL
BAIGNEUR JURÉ (CÔTÉ DES HOMMES)
Revêtu de la Médaille de Sainte-Hélène.
Leçons de Natation.

Nous pouvons ajouter que ce Blondel est un brave me, *revêtu* d'un pantalon et d'une chemise de et qui peut convenablement se présenter de tous ôtés.

Dans le dernier catalogue de vente d'autohes de la maison Charavay, nous trouvons, comme osité, les particularités suivantes, concernant les ıts :

iber (de l'Institut), demi-page, 1 fr. 50. — Emile er (de l'Institut), trois quarts de page, signé, 2 fr. — Barthélemy, plan à la plume pour le mois de embre de la *Némésis* (un zodiaque), plus une e, 2 fr. 75. — Le baron Creusé de Lesser, poëte et auteur dramatique, belle et intéressante lettre à M. Pierquin, Montpellier, 1828, 2 fr. — Emile Deschamps, 2 fr. 50. — Alexandre Dumas, 1 fr. 25. — Flourens (de l'Institut), 2 fr. 50. — Gisquet, 1 fr. 25. — Jules Janin (sur les *Gaietés champêtres*), 1 fr. 25. — Laferrière, 1 fr. — Lebrun (de l'Institut), 1 fr. 75. — E. Legouvé (de l'Institut), 1 fr. 25. — Mérimée (de l'Institut), 1 fr. 75. — Meyerbeer, 2 fr. — Mignet (de l'Institut), 1 fr. 50. — Nisard (de l'Institut), 1 fr. 75. — Ponchard (ses projets de débuts à l'Opéra-Comique), 3 fr. — De Pongerville (de l'Institut), très-jolie lettre, 2 fr. 50. — Reboul, poëte et boulanger, plaisante épître à une personne qui lui avait demandé un autographe, 3 fr. 50. — Jean Reynaud, 1 fr. 75. — Ambroise Thomas (de l'Institut), curieuse, 2 fr. 25. — Adolphe Sax, célèbre inventeur, célèbre victime des plus odieuses persécutions, 2 fr.

Nous doutons naturellement très-fort que nos lecteurs se souviennent qu'à propos du mariage de M. Erl... de Francfort avec Mlle Ch. L... de Paris, nous citâmes une curieuse et généreuse lettre de change, tirée par le marié *sur lui-même*, mêlée aux bijoux de la corbeille, et représentant, pour chaque hiver, le payement d'une somme destinée à solder amplement les frais d'un charmant séjour à Paris. Le dernier mot de la traite, conforme au langage spécial, était ceci : *Valeur reçue...* en bonheur domestique!

L'histoire a plu en Allemagne, tous les journaux l'ont traduite, sans doute à l'instigation des femmes... et ces jours derniers, divers journaux français retraduisaient l'affaire de l'allemand, premier traducteur, et vous la lisez aujourd'hui partout sous la rubrique de Breslau..... comme si l'histoire n'était point partie, il y a quelques semaines, d'ici même!

La vérité est de dire que si l'on voulait entrer dans cette voie des révélations bizarres, au sujet de traductions, reproductions, emprunts avoués, — déguisés, altérés, — on pourrait noter des choses curieuses, incroyables! Nous connaissons, par exemple, un chroniquer qui a chroniqué pendant dix ans à la même place, et qui, aujourd'hui, reconnaît ses anciennes chroniques qui partent et défilent de tous côtés, sous toutes sortes de noms anciens et nouveaux, — apparemment possesseurs de collections formant magasins et réserves, pour les jours de pénurie originale... Mais, qu'importe! Le seul inconvénient qu'il trouve à l'affaire, c'est que, si par hasard il pouvait lui prendre parfois fantaisie de se répéter lui-même, l'écho de sa propre voix semblerait au public celui de celle des autres... etc.

L'autre soir, à la campagne, après un excellent dîner, auquel avaient assisté des écrivains, des poëtes et des femmes du monde, ces dernières prièrent instamment les hôtes de la plume de réciter quelques morceaux de leurs œuvres de prédilection. M. de Laprade dit de belles stances peu connues ; — Jules Lacroix récita un brillant et énergique fragment de sa *Jeunesse de Louis XI*, qui va entrer en répétition à la Porte-Saint-Martin, — et plusieurs autres poëtes payèrent leur écot en rimes sonores et en belles pensées.

Un auteur dramatique, arrangeur de livrets, parolier d'opéras-comiques et poëte dans la proportion qui convient à ce genre d'exercices, se trouvait là, écoutant, ne parlant, et digérant. La maîtresse de la maison l'interpelle à son tour :

« — Et vous, monsieur X..., ne nous réciterez-vous pas quelque chose? Votre portefeuille doit être garni de tous ces morceaux exquis que vous répandez ensuite dans vos œuvres retentissantes... Voyons! nous aurons pour finir une page inédite de M. de Lamartine, tirée de l'album de M. Martinez de la Rosa... Mais nous désirons vous entendre auparavant... Allons! un appel à votre riche mémoire... un moment d'inspiration...

» — Madame.. certainement... je suis flatté... c'est que... pour le moment... une autre fois croyez que... après toutes ces belles choses... je... en vérité...

La dame insiste vivement. M. X... se défend de son mieux, c'est-à-dire très-mal, et les assistants commencent à rire, lorsqu'un intime ami de l'interpellé, M. D***, se lève et dit :

« — Allons, mon cher X..., vous êtes trop modeste ou votre mémoire vous joue un mauvais tour! puisque ces dames le désirent, je vais, moi, payer votre poétique écot...

» — Vous?... comment?

» — Je n'ai, mon cher ami, que l'embarras du choix dans vos œuvres : *Angélique et Médor... l'Amazone... Gilles le ravisseur... le Caïd... le Toréador...* Vous permettez? Voici, mesdames : »

Et, se posant debout contre une table, la tête rejetée en arrière, les yeux au ciel, ou plutôt au plafond, un poing sur la hanche et l'autre appuyée sur des livres, dans une attitude byronienne, l'ami, après s'être un moment recueilli, commença :

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore?
Tu pars dès l'aurore
Le cœur content.
. . . .
. . . .

Puis, arrivé au bout, il ajouta, — c'était le coup de fouet, la péroraison, l'élan final de chaque strophe.

Trala, la la la, la la la!
Trala, la la la, la tra la!

Au deuxième couplet, quelqu'un disparaissait derrière un meuble et gagnait la porte.

C'était le trop modeste auteur.

Ayez donc des amis!

On lut les vers inconnus de Lamartine à Martinez de la Rosa. Mais après quels rires!

Je connais à Paris un homme des plus malheureux... pour quelque chose de fort risible. Le tirer d'affaire, si vous pouviez, lui serait un service extrême, et je gage que vous vous feriez là un homme fort reconnaissant. Voici le fait, — ne riez pas! il est désespéré.

Un jour de cet été, cet ami, — c'est mon ami, je m'en félicite, — se trouvait, vers onze heures, sur le boulevard, à l'endroit le plus effréné, le plus beau. Il rencontre un monsieur... fatal monsieur! pour les intérêts d'amour-propre et d'argent combinés duquel (la phrase se lie et se lit, n'est-ce pas?) duquel, monsieur, — je reprends pour plus de sûreté, — pour les intérêts duquel, il (mon ami) pouvait agir d'une façon dont l'autre (le monsieur) se préoccupait fort. Ce monsieur aborde mon ami, fait l'aimable ; on se promène, on cause... de l'affaire, bien entendu. Vers minuit, et la lune de juillet étant aussi ardente que le soleil (de Londres), comme on se trouvait pour la onzième fois repasser devant Tortoni, le monsieur offre une glace. Mon ami refuse, le monsieur se récrie; l'un résiste encore, que l'autre insiste toujours... Bref, de crainte de paraître incivil, et ayant un peu soif, celui pour qui nous tenons accepte, bien qu'en résistant encore un peu : pistache et vanille!

L'affaire avalée, on se quitte. Les jours s'écoulèrent, mon ami est appelé à dire son sentiment dans l'affaire du monsieur ; il le fait avec bienveillance ; mais il n'est pas seul à prononcer. Les choses tournent mal pour le monsieur pistache et vanille ; bref, apprenant l'issue, il est furieux! Mais furieux contre mon ami, voilà l'injustice!

Depuis, il saisit toutes les occasions, — et quand celles-ci manquent, il les fait naître, — pour être désobligeant, désagréable au brave garçon qui n'en pouvait mais, et qui s'était même consumé en efforts bienveillants, impuissants et méconnus.

Aussi, celui-ci, qui sait tout, est-il le plus malheureux des hommes, ainsi que je l'ai dit au début, pour cette glace acceptée au clair de la lune de Tortoni! L'idée que le monsieur *a payé pour lui* l'irrite, l'exaspère ; il en dort, mais il en maigrit! Comment affranchir sa délicatesse de cette pistache?... Comment soulever de sa conscience ce fardeau à la vanille?... Il ne sait, et ne cesse d'y penser et d'en souffrir! Hier, témoin de sa douleur, qu'avive la constante hostilité de celui qui lui a payé à boire, je donnai à cet homme navré, et par trop délicat, le conseil que voici :

« — Prenez, — dis-je, — pour vingt sous de timbres-poste, soit : cinq bleus; ajoutez-en deux verts, représentant les deux sous donnés au garçon pour votre tête, et expédiez le tout anonymement à votre quidam! Le *Moniteur universel* ne donne-t-il pas chaque jour l'exemple de ces restitutions de conscience, qui sont faites à l'Etat par des gens pleins de contrition? La trop persistante mémoire de votre estomac s'éteindra ainsi dans le soulagement de votre conscience, et vous pourrez, en rencontrant votre ennemi, marcher le front haut!

» — Oui... le moyen est bon pour ce qui est de moi... — me répondit-il, — mais lui... lui! il croira toujours que je suis son obligé!

Cette objection, qui démontrait toute la profondeur de ce chagrin et de cette humiliation, amena un assez long silence. Puis, illuminé, inspiré, nous nous écriâmes :

« — Eh, non! faites l'envoi... je raconterai l'affaire dans mon courrier des drames et babioles de la semaine... Votre monsieur le parcourt, je le sais, et il verra que les timbres-poste verts et jaune représentent sa pistache et sa vanille... Alors toute obligation cesse de votre part, et vous avez reconquis votre dignité d'homme!

» — Faites »! — dit-il, tout pensif.

C'est fait.

JULES LECOMTE.

Combats de taureaux à Bayonne, page 213.

Camp de Châlons. — Tente impériale, page 215.

Camp de Châlons. — Quartier du 9e chasseurs, page 215.

Les courses de taureaux bayonnaises.

C'est à la fin du mois dernier qu'a été inauguré, à Bayonne, le cirque où auront lieu désormais les courses de taureaux. On connaît le goût des méridionaux pour ce genre de spectacle ; aussi il y avait foule ce jour-là à Bayonne, et la coquette petite ville, si pimpante d'ordinaire, était-elle plus animée que jamais.

Après l'apparition de trois taureaux des *ganaderias* navarraises, qui devaient être combattus selon les règles établies dans les *plazas* espagnoles, le programme annonçait encore des exercices nouvellement importés de Portugal en Espagne, par une société de *toreros*, connus sous le nom de *Pegadores indios*.

Malheureusement la première course n'a pas complétement donné aux *aficionados* la satisfaction que leur avait fait précédemment éprouver la *cuadrilla* dirigée par Cuchares, et dont Théophile Gautier a fait un si merveilleux compte rendu. Les taureaux ont été superbes, mais les *toreadores* assez faibles, sinon comme *banderilleros*, au moins comme *chulos* et *matadores*. Bien qu'ils n'eussent à combattre que des taureaux *boyantes* ou francs, ils ont montré une pusillanimité qui les a fait vivement interpeller par les spectateurs. On ne saurait toutefois s'en prendre à des jeunes gens qui tuaient peut-être pour la première fois ; aussi est-ce sur l'impresario que s'est dirigé le mécontentement des Bayonnais et des nombreux Espagnols présents à cette *funcion*.

Les *pegadores indios* ont, à mon avis, tenu davantage les promesses du programme. Armés seulement de *rejoncillos* (petites lances), ils ont lutté avec des taureaux *embolados*, corps à corps, et d'une façon très-intéressante. Le *caballero en plaza* a donné à son tour une idée assez juste des tauromachies du moyen âge, en combattant un taureau avec de simples *rejones*. Le *salto de la garrocha*, bien exécuté par un des *chulos*, a également été applaudi. Néanmoins, ce n'est pas avec des éléments semblables que l'entrepreneur des courses de Bayonne saura se concilier un public que son voisinage des *plazas* de San-Sebastian et de Bilbao a rendu difficile. L'introduction des combats de taureaux en France est chose malaisée ; mais n'en présenter que le côté mauvais n'est certes pas le moyen de l'obtenir.

Si les bruits accrédités dans le pays et qu'a recueillis la presse viennent à se réaliser, ce sera une belle occasion de prendre une revanche. Il ne s'agirait de rien moins que d'un voyage de S. M. la reine d'Espagne à Biarritz. On assure que M. le directeur du cirque y songe et serait déjà, nous affirme-t-on, en voie d'arrangement avec la plus célèbre *cuadrilla* de Madrid.

LÉON RENARD.

EXPÉDITION DE CHINE. — Jonques chinoises chargées de matières incendiaires lancées contre la flotte anglo-française.

Chronique de la province et de l'étranger.

On a dit, s'écriait dernièrement un chroniqueur du dimanche : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! et il ajoutait : Pour le moment nous jouissons de ce bonheur-là.

Quoi ! nous ne vivons pas à un moment historique, quand notre sol se sillonne de chemins de fer et de canaux ! quand nos villes se revêtent de parures monumentales qui effacent en magnificence toutes les splendeurs architecturales des cités antiques, quand nos ports ouvrent aux flots de la mer des bassins de granit qui rappellent, pour les humilier, les merveilles des Pharaons ! quand le feu de nos canons peut devenir pour ce vieil empire chinois la torche vivifiante de Prométhée, et quand, en tous cas, il livre au contact électrique de nos mœurs un peuple de trois cent millions d'âmes.

* * *

Singulier pays que cette contrée où tout ce qui forme les clartés d'une haute civilisation brûle encore, mais comme les derniers lumignons d'une bougie à la fin d'une nuit de fête ! Peuple étrange que cette nation qui semble avoir subi cette décadence de la décrépitude qui d'un vieillard fait un enfant.

Voyez-le dans la guerre, voyez-le dans la diplomatie, voyez-le dans ses arts, vous le trouvez toujours le même, avec les défauts de l'enfance et l'impuissance de la caducité.

Dans la guerre ; ses soldats ont nos armes : nos mousquets, nos canons et jusqu'aux brûlots des Anglais... Mais ces mousquets sont des fusils à mèches, ces canons sont immobilisés dans leurs affûts, ces brûlots sont tout naïvement des jonques remplies de paille, qui, brûlant leurs chaînes de foin, s'en vont ridiculement à la dérive se consumant au hasard sur les bancs de gravier ou dans les vases (Page 113.)

* * *

Les puérilités de la difficulté vaincue sont l'idéal de leurs arts actuels, quand leurs arts ont un idéal ; enlevez-leur les secrets traditionnels de quelques industries, ils tombent brutalement au plus humble niveau. Il ne leur reste que quelques engins de la nature de cette cloche (page 224), envoyée par M. le vice-amiral Rigault de Genouilly à notre établissement des Missions étrangères.

* * *

Si leur diplomatie a pris dans les négociations plus de dignité, c'est à l'énergie et à l'habileté seules de nos négociateurs qu'elle en est redevable. N'a-t-elle pas tenté d'abord une reprise de la farce grotesque qu'elle joua, en 1842, avec les Anglais, et dont le dernier acte fut le traité de Nankin ?

On n'avait pas même songé à changer d'acteur, c'était le vieux Key-Ing qui avait été chargé de renouer les fils de l'intrigue.

Il a fallu que lord Elgin justifiât son refus de recevoir ce prétendu diplomate en communiquant la lettre par laquelle, en expédiant le traité, il faisait ressortir l'avantage de se débarrasser des barbares au moyen de promesses qu'on n'exécuterait jamais.

Il paraît que c'est un crime de ne pas réussir. Le rusé vieillard a payé de sa tête l'insuccès de sa tentative. Au moment où M. le baron Gros et lord Elgin obtenaient, signaient avec les plénipotentiaires chinois (page 209) le traité qui brise l'isolement où se tenait enfermé le Céleste Empire, Key-Ing recevait la visite de deux émissaires qui venaient, de la part de son auguste maître, l'inviter à se donner la mort.

Et le vieux mandarin obéissait.

* * *

Les idées circulent avec les ballots, a dit Michel Chevalier. Espérons que le souffle du commerce et de l'industrie ne pénétrera pas en vain dans ce populeux pays. Un grand résultat est toujours obtenu : la Chine n'est plus l'empire fermé. Le traité de Tien-Tzin a fait tomber ses portes. M. le baron Gros vient de recevoir pour récompense un siége au sénat.

* * *

Mais assez de choses graves.

Profitons des beaux jours dont l'équinoxe automnale, contre son habitude, respecte la sérénité ; et faisons une excursion dans cette belle vallée qui s'étend entre la hauteur de Montmartre et les coteaux boisés de Saint-Germain et de Saint-Cloud. Rarement les châteaux et les villas dont les parcs couvrent en grande partie cette haute contrée de leurs massifs ont réuni des hôtes plus nombreux.

On revient des eaux, on revient des bains ; la saison le veut, mais comment aller s'enfermer dans les villes quand le ciel est encore si bleu, les pelouses si vertes, les plates-bandes et les corbeilles si fleuries. On laisse les housses sur les fauteuils et les chemises de gaze sur les candélabres et les lustres, et l'on vient faire de la villégiature.

La chasse est un prétexte de réunions... comme tout est prétexte pour le plaisir : on dîne, c'est vrai, mais on valse et l'on polke après... On joue même la comédie...

Dans quelques manoirs privilégiés on n'a pas besoin de cela... on fait mieux... on cause... Nous en citerons un qui est non-seulement une des plus belles résidences de ces campagnes, où, depuis la renaissance, on a créé tant de merveilleuses demeures, mais qui est le rendez-vous de l'une des sociétés les plus spirituelles des salons de Paris, c'est le château d'un riche banquier, israélite d'origine, Athénien d'esprit, mais véritablement chrétien de cœur.

En voici une preuve.

On venait de lire ou de rapporter le trait suivant, dont le héros est Mgr Daviau Dubois de Sanzay, qui occupait le siége archiépiscopal de Bordeaux il y a quelque trente ans. Son secrétaire, jeune abbé tout naïf, vint lui annoncer qu'une vieille femme implorait ses bontés.

— Quel âge a-t-elle ? demanda le vénérable prélat.

— Mais, monseigneur, elle paraît fort âgée...

— Encore ?...

— Elle peut avoir soixante-dix ans.

— Et elle est bien malheureuse ?

— Elle l'affirme.

— Il faut l'en croire ; donnez-lui vingt-cinq francs.

— Je n'ai pas dit à Votre Grandeur, reprit le jeune abbé avec embarras, que cette femme est juive.

— Juive ! Cette femme est juive ? fit l'archevêque avec surprise.

— Oui, monseigneur.

— Ah ! c'est différent, donnez-lui cinquante francs... et dites-lui bien que je la remercie de sa visite.

— Ma foi ! exclama le banquier, avec beaucoup de missionnaires comme celui-là, je craindrais bien pour notre synagogue.

* * *

Ce ne sont pas seulement des châteaux et des villas qui s'élèvent dans cette vallée d'où la Seine, multipliant ses méandres, ne semble s'éloigner qu'à regret. Au milieu d'une des forêts que nos ingénieurs paysagistes ont, comme le bois de Boulogne, transformée en parc aux allées sinueuses et aux lacs paisibles, s'élève un édifice affecté par une haute sollicitude à la plus généreuse destination : l'asile du Vézinet.

L'industrie, comme la guerre, a ses champs de bataille, champs d'honneur et champs de périls comme les premiers. Les machines aux engrenages dévorants, aux cylindres avides, aux irrésistibles volants, font leurs victimes comme les boulets, les baïonnettes et les balles ; l'ouvrier tombe des échafaudages, comme le matelot de la hune des vaisseaux.

Il était juste que le pays qui avait ouvert un asile au soldat et au marin blessé ne laissât pas l'ouvrier mutilé sans refuge. Cette institution, qui avait été un des cris du peuple en 1848, a cessé d'être une utopie.

Au milieu des futaies ombreuses où circulent les eaux murmurantes et les sentiers, un monument d'une noble et élégante simplicité (page 216) déploie ses bâtiments spacieux où trois cents des invalides du travail recevront l'hospitalité dans les conditions d'hygiène et de commodité les plus heureuses.

On assure que S. M. l'empereur doit visiter cet intéressant établissement avant de se rendre au camp de Châlons, où tout se prépare pour le recevoir.

* * *

Ce camp a été, cette année, ce qu'il était l'année dernière : une haute école de manœuvres où nos régiments sont formés à toutes les grandes évolutions de la guerre. L'aspect de ses divers quartiers, — que l'on en juge par les deux petites vues insérées dans notre page 215, — est absolument celui des campements d'une armée en campagne.

Il n'est pas jusqu'aux groupes de magasins, de restaurants et de cafés, qui ne rappellent des impressions

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

On s'assit. Nous parlâmes de Paris, sujet inépuisable. Sophie eut de l'esprit. Je m'étonnai joyeusement du calme de mon âme. Mes souvenirs défilaient devant moi comme les grains d'un chapelet. Ils avaient perdu leur saveur vive et un peu mordante. C'était comparable à des impressions de lecture ou à ces pâles ressentiments qu'on garde de la représentation d'une comédie.

Cette charmante femme n'avait donc jamais été rien pour moi ! Je soufflais donc encore sur une des illusions de ma jeunesse ! Pauvre jeunesse ! faite d'une rallonge ajoutée à l'enfance, et qui avait vécu exclusivement de fictions imitatives, empruntées aux auteurs gais, noirs, ou *midi à quatorze heures* de la bonne Mme Bouilly !

Dans quel in-octavo cependant eussé-je pu retrouver ma Sophie d'Ablon, ma vraie Sophie ? Je venais d'Irlande. Au fond de ces larges paysages, on perd un peu le sens de Paris. Sophie m'impatienta plus d'une fois. Elle avait de l'esprit comme un petit journal. Nelson buvait ses paroles pieusement. J'essayerais en vain de peindre la dévotion de cette béatitude amoureuse. Il ne comprenait pas du tout, bien qu'il eût beaucoup d'intelligence : toute une portion de nos finesses passe à côté du sens anglais. — Mais il acceptait tout, il jouissait de tout ; son regard, modestement orgueilleux, me prenait à témoin de chaque perle tombée de cette bouche mignonne. — Et de temps en temps, très-soudainement, souvent sans motif actuel, le ressort mécanique de la gaieté londonnienne se détendait au fond de sa gorge. — Alors, c'était un rire guttural court comme un hoquet. — Puis un silence qui était la honte de cet excès commis.

Les manières de Sophie avec moi étaient dans la mesure exacte de nos anciennes relations : le voisinage, la vue sur le même jardin, une contredanse muette, deux ou trois visites ennuyées : voilà ce que nous avions de commun ; deux ou trois fois cependant, peut-être davantage, je surpris les regards de Sophie braqués sur moi avec une expression singulière. Souvenez-vous qu'il y avait dans la gamme de notre passé une note qui répondait expressément à ce regard. Après la contredanse et devant moi, Sophie avait menti à sa mère pour excuser sa pâleur. Elle avait dit : Monsieur Charles m'a fait danser le galop...

Les femmes n'oublient rien, Hélène. Leur mémoire est précise et implacable comme une conscience. Sophie gardait sans doute cette impression du secret surpris... Je vous dis tout cela ; c'est le fruit de la réflexion. Au premier moment, le regard de Sophie m'étonna purement et simplement. Je ne crois point avoir de fatuité, mais j'ai été souverainement naïf et très-longtemps. La cicatrice de mes brûlures de cœur était toute jeune. C'était ce jour-là même et quelques heures auparavant que la vue de Sophie avait suffi à me donner le vertige moral. Combien y avait-il de minutes que j'étais bien sûr de n'être pas amoureux fou ?

Quand même vous devriez rire, j'eus peur. Ce regard m'effraya. Je vous répète que l'idée d'aimer Sophie m'épouvantait comme la pensée d'un crime contre nature. Or ce regard me ramenait au bord même du précipice d'amour.

Je me souviens parfaitement que Sophie tressaillit lorsque Nelson, tout plein de son bonheur, me dit :

— Charles, est-ce que cela ne vous donne pas envie de vous marier aussi ?

Presque aussitôt après, Sophie se leva et alla chercher son enfant.

L'association des idées a une très-grande puissance. Il n'est pas étonnant que la vue de Sophie eût percuté en moi tout un clavier d'impressions mortes. Je sentis naître des formules de penser, puisées autrefois dans ce funeste réservoir Bouilly. Je me dis : La voilà qui se réfugie derrière le berceau de son enfant !

Mon Dieu ! ces inepties ne sont pas plus blâmables qu'un mal de dents ou qu'une quinte de toux. C'est complétement involontaire. Quand on a eu le malheur de donner autrefois à son intelligence cette nourriture indigeste et toxique, cela peut vous revenir après vingt ans !

Sophie apporta le petit Charles. La façon dont elle prononçait ce nom parmi ses caresses me causait cette voluptueuse douleur du chatouillement. Je ne sais plus en quel pays on fait mourir les gens avec cela. Je souffrais beaucoup. J'avais hâte de voir arriver

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 juillet, 4, 11, 18 et 25 septembre.

ou des souvenirs guerriers. Aussi le grand Mourmelon a-t-il généralement pris le nom de Kamiesch.

Et à ce propos, laissez-moi vous rapporter une petite fête de cordiale confraternité que suscita dans un de ses restaurants un souvenir de Crimée.

∴

C'était le 6 septembre, il était sept heures du soir... un restaurant, qui est cependant le Véfour du nouveau Kamiesch, avait été si fréquenté ce jour-là, que trois officiers un peu tardifs avaient toute la peine du monde à arrêter leur carte avec le maître d'hôtel.

— Ainsi, plus de poisson?...

— Il est épuisé, commandant!

— Qu'avez-vous en gibier?

— Je viens de servir les derniers perdreaux.

— Et en volaille?

— Il ne me reste plus qu'une oie.

— Une oie! s'exclama en souriant l'officier qui s'était chargé du menu.

— Je la réservais, commandant, pour l'office... mais...

— Va pour l'oie, s'écria un jeune capitaine de chasseurs.

— Tiens! ajouta-t-il, il paraît que je suis condamné à manger de l'oie tous les 6 septembre...

Un étranger qui rentrait à cet instant s'arrêta à cet mots. L'officier poursuivit.

— Ma foi!... il y a aujourd'hui trois ans juste, car c'était bien l'antéveille de la prise de Malakoff, nous en mangions une... oui, une oie... oie ou outarde... n'est-ce pas tout un... et une oie excellente, dans la tranchée de Sébastopol...

— Par hasard, capitaine, dit l'étranger en s'avançant vers lui, n'était-ce pas dans la tranchée du fort de la Pointe?

— Justement, monsieur, sur le ravin du Carénage.

— Une troupe d'outardes avait passé entre nos parallèles et les fortifications, ajouta l'étranger.

— Des coups de feu étaient partis des deux lignes.

— Et quatre outardes étaient tombés sur le terrain qui les séparait.

— Juste! Alors j'agitai un mouchoir blanc.

— Et un pareil signal vous répondit de la batterie russe.

— C'est cela... Je franchis le gabionnage de la tranchée et courus relever les quatre pièces.

— Et que vous partageâtes.

— Oh! en frères; j'en lançai deux dans la batterie russe et rentrai dans nos ouvrages avec les deux autres.

— Eh bien! commandant, ce fut moi qui répondis à votre signal parlementaire, je suis donc votre débiteur.

— Et vous êtes, monsieur...

— Le colonel Saltikoff. . qui s'estimerait très-heureux si vous lui permettiez de vous rendre, ce soir, l'excellent dîner que vous lui avez procuré il y a bien, comme vous le rappeliez très-exactement, aujourd'hui trois ans.

Le maître d'hôtel coupa court à la résistance polie des trois officiers en révélant au jeune boyard, qu'attendait un dîner excellent, l'embarras où il se trouvait de leur composer un menu convenable.

Des adversaires aussi courtois ne pouvaient être que d'honorables convives; ils sont aujourd'hui d'excellents amis.

∴

Mais où nous emportent ces souvenirs? Tandis que nous nous égarons en Tauride, dans la compagnie d'officiers plus hospitaliers que les lieux, un bronze tout pacifique, celui-là, nous convie à une cérémonie qui est un jour de fête pour la commune qui en est le siége et qui restera un événement pour toute la contrée.

Montfort-le-Rotrou, que notre illustration (page 221) représente sous le joyeux aspect de ce jour solennel, inaugurait, le 28 du mois qui vient d'expirer, sa nouvelle église si svelte et si gracieuse.

Heureuses les localités qui possèdent des habitants chez qui la richesse est de pair avec la générosité. C'est à la munificence de M. le marquis de Nicolaï et au talent de son architecte, M. Tessier, que Montfort doit ce monument religieux dont les frais se sont élevés, assure-t-on, au delà de 300,000 francs.

Cette somme ne pouvait, du reste, être plus habilement employée. L'édifice, dont le style un peu composite rappelle à la fois celui du treizième siècle par les ogives quadrifoliées de ses baies et le quinzième par ces sveltes et élégantes têtes de piliers dont la fleur de lys est le type générateur et rudimentaire, forme un des plus remarquables spécimens où se soit reproduite la période fleurie du gothique, cet épanouissement suprême de l'art chrétien.

La cérémonie a été digne du monument. Deux pontifes ont appelé sur lui la bénédiction du ciel : le premier pasteur du diocèse, Mgr l'évêque du Mans, et l'éloquent académicien, M. Dupanloup, évêque d'Orléans.

La solennité, ouverte par la réception solennelle des prélats, s'est terminée, au château de M. de Nicolaï, par un banquet où se sont assis près de deux cents invités. L'orangerie avait été décorée avec autant de magnificence que de goût pour recevoir ces nombreux convives.

FULGENCE GIRARD.

Le capitaine Fracasse.

Des yeux terribles, une voix qui ébranle les vitres, une carrure qu'envierait un hercule forain, une canne moins célèbre, mais, à coup sûr, dix fois plus lourde que celle de Balzac, une barbe et des moustaches touffues comme une forêt vierge, un chapeau à larges bords, une redingote boutonnée jusqu'au menton et dont l'ampleur majestueuse ne laisse rien à désirer, souvent un pantalon à la cosaque, jamais de sous-pieds; — il entre, frappe le plancher ou même le billard avec son formidable bambou : — « Garçons!... » crie-t-il.

La dame du comptoir tressaille, sourit et agite sa sonnette; le maître de l'établissement salue avec respect, tout le personnel des garçons accourt, les habitués baissent la voix et admirent.

— Quel est donc cet important personnage?

— Eh quoi! vous ne connaissez point le capitaine Fracasse, le tyran de l'estaminet, un rude compère, allez! vingt duels trop heureux!...

— Peste!

— Un beau consommateur qui ne trouve jamais le punch assez corsé, ni le genièvre assez fort; au billard, le carambolage éternel; au domino, le double-six en permanence; ses opinions en matières littéraires, industrielles, financières et autres font loi par ici : le moyen de contredire ses poumons!...

— Très-bien, mais vous l'intitulez *capitaine*; dans quelle arme, je vous prie? cavalerie, infanterie, marine?...

— On l'ignore. Son exactitude militaire prouve assez qu'il est l'esclave de la consigne. A onze heures moins le quart, qu'il perde ou qu'il gagne, il cesse de jouer. Avant onze heures, il a disparu.

Ne vous avisez pas de discuter avec le capitaine Fracasse, ou gare à vous! Ne le taquinez pas, ne le choquez point. Savez-vous bien qu'un soir les garçons l'ayant mécontenté, il souleva le billard et le laissa retomber sur leurs têtes criminelles. Ils joignirent des mains suppliantes en demandant grâce; le capitaine fut magnanime, il daigna ne point les laisser sous presse.

— Le trait est-il bien authentique?

— Adressez-vous à lui, si vous l'osez.

Mais onze heures vont sonner, il sort la tête haute, fait de droite à gauche quelques gestes gracieux qui lui valent une récolte de *bonsoir, capitaine*. — Où va-t-il? — Chez lui.

Sa jeune femme, une petite blonde langoureuse, entend dans l'escalier le bruit de sa canne; elle ouvre la porte en personne :

— Auguste, vous êtes en retard, dit-elle d'un ton sévère.

— Pardon, chère amie, balbutie le capitaine Fracasse, je... j'ai... un embarras de voitures, un ami que j'ai rencontré sur le trottoir...

— Mauvaises raisons! On sort du café quelques minutes plus tôt...

— C'est vrai, chère amie; allons! là, ne nous fâchons plus! je serai plus exact demain.

— A la bonne heure! Avez-vous passé chez le lampiste, payé la blanchisseuse, commandé mon chapeau, et vu chez la couturière si j'aurai une robe demain?

— Oui, ma chère, toutes tes commissions sont faites, sois tranquille.

— Et mon polichinelle, papa! crie Bébé.

— Oui, son polichinelle, ajoute maman.

— Ah! mon Dieu! je l'ai oublié....

Bébé pleure, maman s'émeut; il pleut à torrents ou il gèle à pierre fendre, peu importe; le capitaine Fracasse a déjà repris son chapeau, il part à la hâte, trouvera dix boutiques fermées, mais ne reviendra pas sans le jouet de rigueur.

Grâce à cette soumission exemplaire, le capitaine Fracasse vit en paix dans son ménage; son enfant qu'il gâte, sa femme qu'il sert l'aiment franchement; on n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est au logis; mais enfin il faut bien lui passer quelque chose. Il a la permission d'aller régner quelques heures chaque soir à l'estaminet, où l'on ne saura jamais qu'il n'est,

---

Mme d'Ablon. Il me semblait que l'arrivée de Mme d'Ablon mettrait fin à mon supplice.

On annonça le dîner. Je n'offris point le bras à Sophie, parce qu'elle courait poser le petit Charles dans son berceau. Nelson voulut draper lui-même ses langes. Sophie et moi nous nous trouvâmes de front à la porte de la salle à manger. Il fallait que nous fussions troublés tous les deux, car nous nous heurtâmes en essayant de passer ensemble. Sophie eut cet éclat de rire qui grinçait dans mon souvenir : l'éclat de rire du jour de la chèvre.

Et tout de suite après, elle me dit avec un accent plus étrange que ce regard dont je parlais tout à l'heure.

— Vous vous souveniez donc de moi?

Les maris sont insensés! Ce pauvre Nelson avait dû lui conter nos entretiens enthousiastes. N'était-ce pas comme s'il lui eût transmis mes déclarations d'amour? Depuis un an ou plus, Sophie savait qu'il y avait au loin un jeune homme, — un poëte assurément, — puisque, rien qu'en parlant d'elle, il inspirait de l'amour à ceux qui ne la connaissaient pas!

Je répondis en balbutiant et sans comprendre moi-même la portée de mes paroles :

— Je me souviens de tout!

Sophie, qui m'avait dépassé, se retourna vers moi. Sa prunelle devint morne après avoir jeté une vive étincelle. Nelson nous rejoignait. Sophie dit avec une gaîté bien jouée :

— Monsieur Charles a une mémoire d'ange. Il n'a pas oublié la chèvre!...

Je ne sais pas si vous sentez ce qu'il y avait de grave dans cette parole, Hélène. Ce n'était plus mon enfantillage qui faisait la situation. Sophie m'imposait le joug de je ne sais quelle complicité. Pour la seconde fois, elle me mettait de moitié dans un mensonge. Elle me donnait des droits; elle me traçait un rôle; elle usait de moi. Qu'y avait-il là? de la détresse ou de l'effronterie?

Quoi qu'il y eût, l'allégresse calme et imperturbable de Nelson me faisait mal désormais, au point que j'aurais jeté cent louis de grand cœur pour fuir cette maison à l'instant même. Sophie ajouta en s'asseyant la première :

— La chèvre est morte...

Puis elle reprit son air libre et froid.

Il n'y avait que trois couverts. Ma bouche s'ouvrit deux ou trois fois pour m'informer de Mme d'Ablon et aussi d'Aimée, le diablotin, qui devait être maintenant une grande demoiselle; ce n'était pas tant curiosité que besoin de trouver des sujets de conversation qui fussent en dehors des causes de mon malaise, mais on eût dit que Sophie me devinait. Elle arrêtait positivement sur mes lèvres les noms de sa mère et de sa sœur. Elle causait comme une chronique du *Figaro*. Cette pluie d'étincelles me fatiguait et m'irritait. Nelson écoutait avec sensualité, tout en satisfaisant à fond son magnifique appétit. Je le trouvais ridicule d'écouter tant et de manger si bien. Son rire, la bouche pleine, me révoltait. Je ne savais réellement quelle position prendre ou garder.

Sophie resta jusqu'au dessert. Il y avait des moments où je pouvais croire que je l'ennuyais tout uniment, d'autres où mon sérieux semblait la piquer. Quand elle se leva pour sortir, ce fut comme un mouvement d'impatience. Mais en donnant la main à son mari, elle me regarda.

Pour me venir, ce regard passa sur la tête de Nelson qui se retournait en lui baisant la main. J'eus froid dans les veines. Nelson se versa un énorme verre de porto. Son séjour à Paris ne lui avait point ôté ses habitudes anglaises. Sa belle intelligence s'appesantissait déjà sous le matérialisme de ses mœurs. Il buvait abondamment. Sa pitance quotidienne m'eût donné trois ou quatre jours d'ivresse.

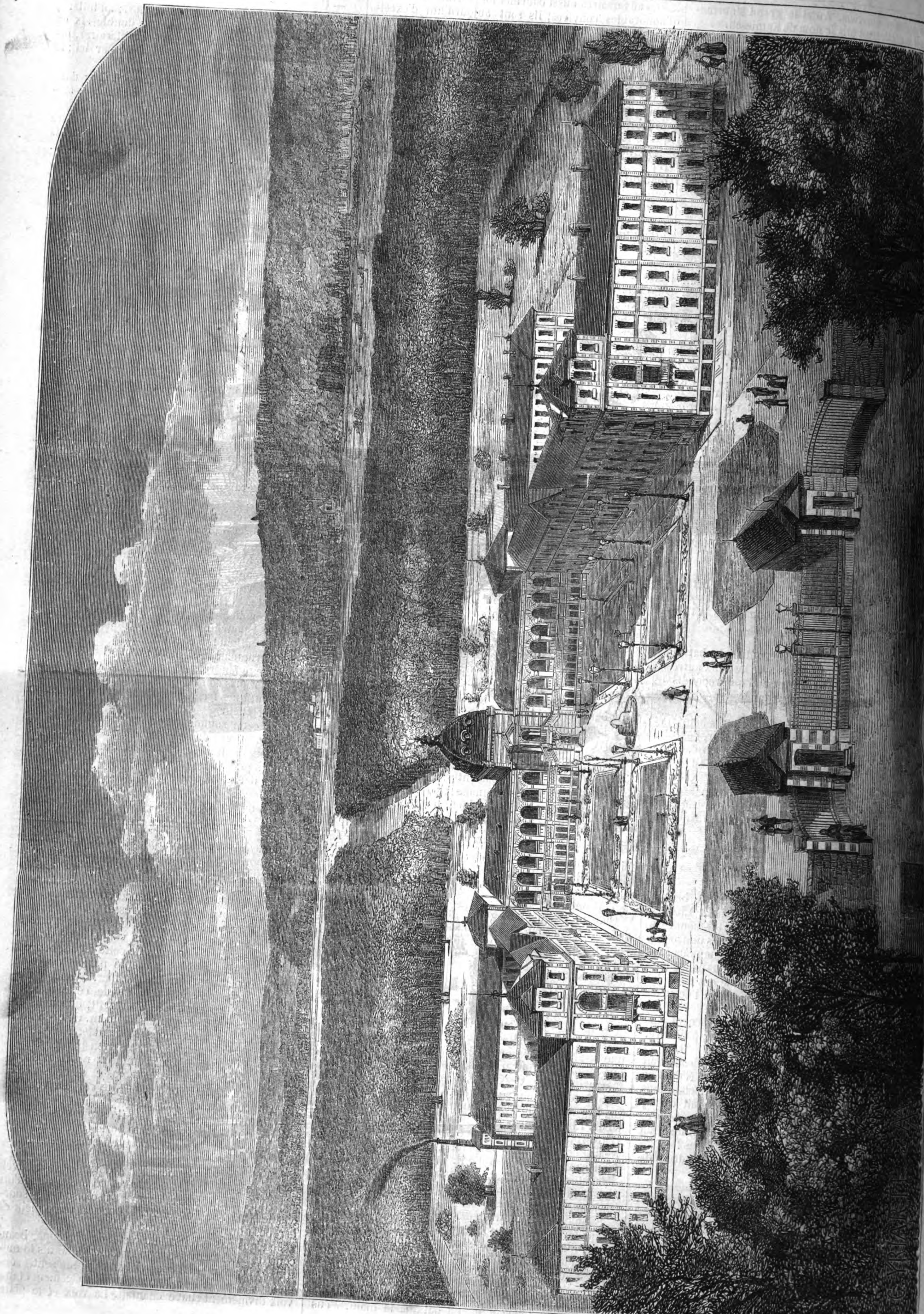
— Voilà ma vie! s'écria-t-il, dès que la porte se fut fermée sur Sophie; — mais voilà l'image de mon foyer! Nous sommes heureux de cette façon, heureux si complétement que je suis tenté parfois de jeter, comme Denys, mon anneau à la mer... Encore n'avez-vous pas vu l'autre lumière de cette maison, notre cher, notre grand Léo Eberhardt, que nous attendons dans quelques jours seulement. Celui-là nous aime comme si nous étions sa famille... Et tenez, Charles, je suis franc, je ne sais rien garder sur le cœur : je vous trouve froid; l'amitié ne résiste pas toujours à la double épreuve du temps et de l'absence...

— Nelson, l'interrompis-je, — je vois en vous un frère, aujourd'hui comme jadis.

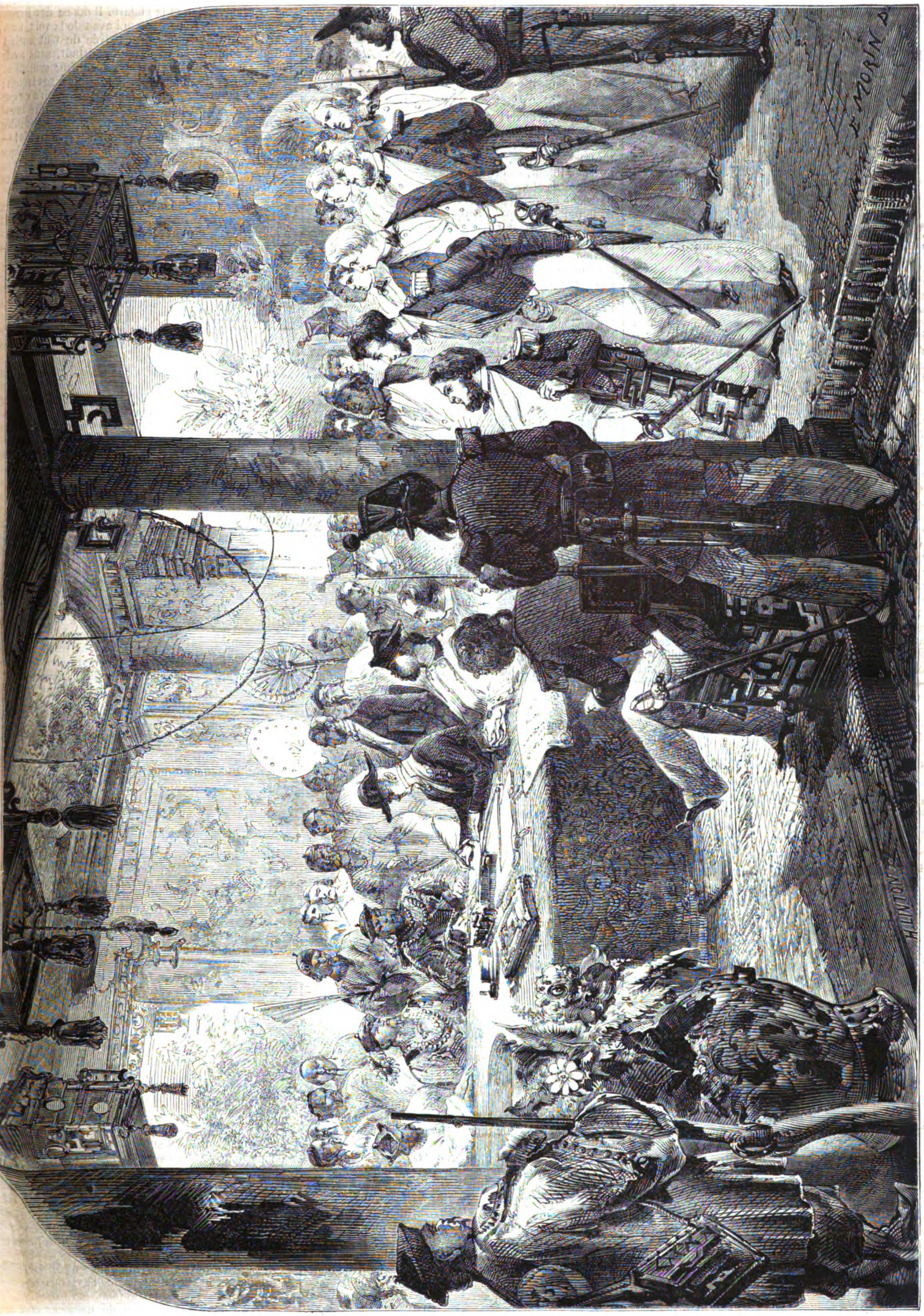
— Prouvez-le-moi! s'écria-t-il en me saisissant la main avec une force où déjà le porto était pour quelque chose; — restez avec nous un mois, deux mois, toujours...

Je cherchais à résoudre ce problème, de trouver une réponse à la fois évasive et cordiale, lorsqu'un accord de piano retentit à travers la cloison. Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il but son verre plein et le reposa bruyamment sur la table.

Je n'eus pas le temps, du reste, de m'occuper beaucoup de cette mauvaise humeur dont j'ignorais le motif, car j'éprouvai un choc violent et je me sentis soudainement pâlir. Le piano arpégeait doucement et une voix divinement suave chantait. La voix et le piano



Hospice des invalides civils du Vésinet, page 214.



Signature du traité de Tien-Tzin entre les plénipotentiaires français et chinois, page 214.

ne fut, ne sera et ne peut être qu'un modeste expéditionnaire.

Sa secrète ambition est de devenir capitaine de la garde nationale; espérons qu'elle sera satisfaite.

G. DE LA LANDELLE.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

III

Londres, 1848.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

IV

Premières leçons de musique, données par mon père.—Mes essais en composition. — Études ostéologiques. — Mon aversion pour la médecine. — Mon départ pour Paris.

Quand j'ai dit plus haut [2] que la musique m'avait été révélée à l'âge de douze ans, c'est la composition que j'aurais dû dire, car je savais déjà avant ce temps chanter à première vue et jouer de deux instruments. Mon père encore m'avait donné ce commencement d'instruction musicale. Le hasard m'ayant fait trouver un flageolet au fond d'un tiroir où je furetais, je voulus aussitôt m'en servir, cherchant à reproduire l'air populaire de *Marlborough*. Mon père, que ces sifflements incommodaient fort, vint me prier de le laisser en repos jusqu'à l'heure où il aurait le loisir de m'enseigner le doigté du mélodieux instrument et l'exécution du chant *héroïque* dont j'avais fait choix. Il parvint, en effet, à me les apprendre sans trop de peine ; et au bout de deux jours je fus maître de régaler de mon air de Marlborough toute la famille.

On voit déjà, n'est-ce pas, mon aptitude pour les grands effets d'instruments à vent?..... (Un biographe pur sang ne manquerait pas de tirer cette ingénieuse induction....)

Ceci inspira à mon père l'envie de m'apprendre à lire la musique ; il m'expliqua les premiers principes de cet art, en me donnant une idée nette de la raison des signes musicaux et de l'office qu'ils remplissent. Bientôt après il me mit entre les mains une flûte avec la méthode de Devienne, et prit, comme pour le flageolet, la peine de m'en montrer le mécanisme. Je travaillai avec tant d'ardeur qu'au bout de sept à huit mois j'avais acquis sur la flûte un talent plus que passable. Alors, désireux de développer les dispositions que je montrais, il persuada à quelques familles aisées de la Côte de se réunir à lui pour faire venir de Lyon un maître de musique. Ce plan réussit. Un second violon du théâtre des Célestins, qui jouait en outre de la clarinette, consentit à venir se fixer dans notre petite ville barbare, et à tenter d'en musicaliser les habitants, moyennant un certain nombre d'élèves assuré et des appointements fixes pour diriger la bande militaire de la garde nationale. Il se nommait Imbert. Il me donna deux leçons par jour. J'avais une jolie voix de soprano ; bientôt je fus un lecteur intrépide, un assez agréable chanteur, et je jouai sur la flûte les concertos de Drouet les plus compliqués. . . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

J'avais découvert parmi de vieux livres le traité d'harmonie de Rameau, commenté et simplifié par d'Alembert. J'eus beau passer des nuits à lire ces théories obscures, je ne pus parvenir à leur trouver un sens. Il faut, en effet, être déjà maître de la science des accords et avoir beaucoup étudié les questions de physique expérimentale sur lesquelles repose le système tout entier, pour comprendre ce que l'auteur a voulu dire. C'est donc un traité d'harmonie à l'usage seulement de ceux qui la savent. Et pourtant je voulais composer. Je faisais des arrangements de duos en trios et en quatuors, sans pouvoir parvenir à trouver des accords ni une basse qui eussent le sens commun. Mais à force d'écouter des quatuors de Pleyel, exécutés le dimanche par nos amateurs, et grâce au traité d'harmonie de Catel, que j'étais parvenu à me procurer, je pénétrai enfin, et en quelque sorte subitement, le mystère de la formation et de l'enchaînement des accords. J'écrivis aussitôt une sorte de pot-pourri à six parties, sur des thèmes italiens dont je possédais un recueil. L'harmonie en parut supportable. Enhardi par ce premier pas, j'osai entreprendre de composer un quintette pour flûte, deux violons, alto et basse, que nous exécutâmes, trois amateurs, mon maître et moi. Ce fut un triomphe. Mon père seul ne parut pas de l'avis des applaudisseurs. Deux mois après, nouveau quintette. Mon père voulut en entendre *la partie de flûte*, avant de me laisser tenter la grande exécution, selon l'usage des amateurs de province, qui s'imaginent pouvoir juger un quatuor d'après le premier violon. Je la lui jouai, et, à une certaine phrase : « A la bonne heure, me dit-il, ceci est de la musique. » Mais ce quintette, beaucoup plus ambitieux que le premier, était aussi bien plus difficile ; nos amateurs ne purent parvenir à l'exécuter passablement. L'alto et le violoncelle surtout pataugeaient à qui mieux mieux. J'avais à cette époque douze ans et demi. Les biographes qui ont écrit, dernièrement encore, *qu'à vingt ans je ne connaissais pas les notes*, se sont, on le voit, étrangement trompés.

J'ai brûlé les deux quintettes quelques années après les avoir faits ; mais il est singulier qu'en écrivant, beaucoup plus tard à Paris, ma première composition d'orchestre, la phrase approuvée par mon père dans le second de ces essais me soit revenue en tête et se soit fait adopter. C'est le chant en *la* bémol exposé par les premiers violons un peu après le début de l'*allegro* de l'ouverture des *Francs-Juges*.

Imbert, à cette époque, voulut retourner à Lyon. Il eut presque immédiatement, à la Côte, un successeur beaucoup plus habile que lui, nommé Dorant. Celui-ci, Alsacien de Colmar, jouait à peu près de tous les instruments et excellait sur la clarinette, la basse, le violon et la guitare. Il donna des leçons de guitare à ma sœur aînée qui avait de la voix, mais que la nature a entièrement privée de tout instinct musical. Elle aime la musique pourtant, sans avoir jamais pu parvenir à la lire et à déchiffrer seulement une romance de Romagnesi. J'assistais à ses leçons ; je voulus en prendre aussi moi-même ; jusqu'à ce que Dorant, en artiste honnête et original, vint dire brusquement à mon père : « Monsieur, il m'est impossible de continuer mes leçons de guitare à votre fils ! — Pourquoi-donc ? vous aurait-il manqué de quelque manière, ou se montre-t-il paresseux au point de vous faire désespérer de lui ? — Rien de tout cela ; mais ce serait ridicule, il est aussi fort que moi. »

Me voilà donc passé maître sur ces trois majestueux et incomparables instruments, le flageolet, la flûte et la guitare ! Qui oserait méconnaître dans ce choix judicieux l'impulsion de la nature me poussant vers les plus immenses effets d'orchestre ?... La flûte, la guitare et le flageolet ! ! !... Je n'ai jamais possédé d'autres talents d'exécution ; mais ceux-ci me paraissent déjà fort respectables. Encore, non, je me fais tort, je jouais aussi *du tambour*.

Mon père n'avait pas voulu me laisser entreprendre l'étude du piano. Sans cela il est probable que je fusse devenu un pianiste *redoutable*, comme quarante mille autres. Fort éloigné de vouloir faire de moi un artiste, il craignait, sans doute, que le piano ne vint à me passionner trop violemment et à m'entrainer dans la musique plus loin qu'il ne le voulait. La pratique de cet instrument m'a manqué souvent, elle me serait utile en maintes circonstances ; mais si je considère l'effrayante quantité de platitudes dont il facilite journellement l'émission, platitudes honteuses et que la plupart de leurs auteurs ne pourraient pourtant pas écrire si, privés de leur kaléidoscope musical, ils n'avaient pour cela que leur plume et leur papier, je ne puis m'empêcher de rendre grâces au hasard qui m'a mis dans la nécessité de parvenir à composer silencieusement et librement, en me garantissant ainsi de la tyrannie des habitudes des doigts, si dangereuses pour la pensée, et de la séduction qu'exerce toujours plus ou moins sur le compositeur la sonorité des choses vulgaires. Il est vrai que les innombrables amateurs de ces choses-là expriment à mon sujet le regret contraire ; mais j'en suis peu touché.

Les essais de composition de mon adolescence portaient l'empreinte d'une mélancolie profonde. Presque toutes mes mélodies étaient dans le mode mineur. Je sentais le défaut sans pouvoir l'éviter. Un crêpe noir couvrait mes pensées. . . . .

. . . .
. . . .
. . . . Dans cet état de mon âme, lisant sans cesse l'*Estelle* de Florian, il était probable que je finirais par mettre en musique quelques-unes des nombreuses romances contenues dans cette pastorale, dont la fadeur alors me paraissait douce. Je n'y manquai pas.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.
[2] Au chapitre III, que je crois devoir supprimer ici.

---

me parlaient à la fois. C'était bien autrement significatif pour moi que les sourires de Sophie.

Vous avez besoin ici d'une courte explication, Hélène. Durant les derniers mois de mon séjour à Paris, j'étais fou des mélodies de Schubert qu'Eberhardt, avant Wartel lui-même, avait mises à la mode. J'avais certaines prétentions musicales assez médiocrement justifiées, mais très-tenaces. Le cabinet de lecture de Mme Bouilly m'avait fourni là-dessus, comme sur toutes choses, grand nombre de lieux communs fatigants : je savais la fameuse tirade Beethoven, je savais le dithyrambe Carlo Maria de Weber, mort si jeune, — à l'âge de quarante ans sonnés ; je pouvais disserter passablement sur Haydn, Mozart, Bach, Stadler, sur Handel, qui n'est pas Anglais, sur Pergolèse lui-même. Mon triomphe, c'était la philippique contre les faiseurs de paroles. La langue n'avait pas pour moi assez de mots outrageants quand il s'agissait de traîner dans la boue les faiseurs de paroles !

Je plaignais surtout Schubert, ce vague et tendre génie, pour les obscènes stupidités qu'on accolait à ses merveilleux chants. Un soir que j'étais plus lyrique encore qu'à l'ordinaire, Eberhardt venait de chanter chez les d'Ablon le merveilleux *lied* connu sous le nom de l'*Eloge des larmes*. En quittant le piano, il me dit : Charles, que ne faites-vous mieux !

Le lendemain, je lui apportai trois couplets que je me garderai bien de vous soumettre, Hélène. Vous aimez railler : ce serait une belle occasion. Eberhardt les chanta le soir même dans le salon d'Ablon. J'eus l'honneur de détrôner complétement la poésie de M. Crevel de Charlemagne...

C'était l'*Eloge des larmes* que la voix divine disait de l'autre côté de la cloison, et c'était ma poésie qu'elle adaptait à la chère mélodie du maître allemand.

Certes, ce ne pouvait être pour cela que Nelson fronçait le sourcil, car il devait ignorer cette frivole anecdote. Je fus inquiet cependant, comme un galant surpris sous le balcon. Je fis un grand effort pour garder bonne contenance. Mais mon inquiétude n'était rien auprès de mon émoi. Sophie n'avait donc pas oublié ces vers ! Je ne doutai même pas que la chanteuse ne fût Sophie. En admirant sa limpide méthode et le charme infini de son exécution, je croyais reconnaître sa voix. Cette voix allait juste à son air de tête, quand elle voulait bien être sérieuse et ne pas avoir de l'esprit à la façon de nos petites gazettes. C'était bien Sophie. Elle chantait cela comme une chose *entretenue* et souvent travaillée. Mystère ! Hélène ! mystère ! — Et pourquoi le chantait-elle précisément pendant que j'étais là ?

Etait-il possible d'en appeler au hasard après ce qui s'était passé depuis mon entrée dans cette maison ?

Evidemment non. Il se nouait autour de moi et malgré moi une intrigue dont l'indéfinissable état de mon cœur pouvait me rendre tôt ou tard le complice...

Tout le temps que dura la mélodie, nous restâmes silencieux, Nelson et moi. Quand le dernier accord étouffa sa dernière vibration, Nelson emplit mon verre jusqu'aux bords.

— Charles, me dit-il, — chacun a ses jours... et peut-être qu'il y a déjà de trop de porto-wine dans ma tête... Je ne pourrais pas m'expliquer raisonnablement aujourd'hui... Promettez-moi que vous reviendrez dîner demain.

Je promis tout ce qu'il voulut, tant était grand mon désir de m'esquiver, pour me retrouver avec moi-même, et jeter quelque lumière dans les ténèbres imprévues de ma situation. Je m'enfuis plutôt que je ne pris congé. J'avais la tête en feu. Mon cœur battait. Je pensais en montant dans ma voiture :

— Si je l'aimais, mon Dieu ! Si je l'aimais !

Et n'est-ce pas aimer déjà que de ressentir de telles épouvantes? Son image était là, devant mes yeux. Je la revoyais, ou plutôt je revoyais le portrait, cette première impression violemment vraie dont mon âme eût gardé la trace. Si mes sens restaient calmes, mon imagination avait le délire. Cette femme, c'était la beauté, le charme, l'idée ! Et c'était ma jeunesse !...

Liban était à la fenêtre, le cure-dents à la main. Son excellent estomac se bonifiait en vieillissant. Après le repas, il était toujours d'une humeur bienveillante et guillerette

— Eh bien ! s'écria-t-il en ouvrant devant moi la porte de ma chambre, ça fait toujours plaisir de revoir d'anciennes connaissances !... Un beau mâle, vulgairement parlant, que ce Nelson Manby... L'air un peu trop anglais... mais on se ressemble de plus loin... Il est entré comme un événement ce matin... Je suis sûr que monsieur a parlé de la chèvre à la jeune dame?

Je m'étais jeté dans un fauteuil.

— Le hasard est tout de même une chose drôle, reprit Liban qui avait son discours à faire et qui ne voulait point voir le peu d'envie que j'avais de l'écouter ; monsieur se figure-t-il que j'ai dîné justement avec l'ancien valet de chambre de M. Manby qui s'est séparé de lui la semaine dernière rapport à M. Léo Eberhardt... Monsieur se souvient-il bien de celui-là?

Mes paupières alourdies se soulevèrent. La figure de Liban s'éclaira. Il aimait de passion à intéresser son auditoire.

— C'est curieux, reprit-il, on dit que M. Léo Eberhardt a beaucoup de talent. Est-ce l'avis de monsieur?

— Certes, répondis-je.

— C'est curieux ! Le père de monsieur était du même avis, et il s'y connaissait !... A quoi sert le ta-

J'en écrivis une, entre autres, extrêmement triste, sur des paroles qui exprimaient mon désespoir de quitter *les bois et les lieux*

Honorés par les pas, éclairés par les yeux (1)

de . . . .

Cette pâle poésie me revient aujourd'hui, avec un rayon de soleil printanier, à Londres, où je suis en proie à de graves préoccupations, à une inquiétude mortelle, à une colère concentrée de trouver encore, là comme ailleurs, tant d'obstacles ridicules..... En voici la première strophe :

Je vais donc quitter pour jamais
Mon doux pays, ma douce amie.
Loin d'eux je vais traîner ma vie
Dans les pleurs et dans les regrets !
Fleuve, dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais.

Quant à la mélodie de cette romance, brûlée comme le sextuor, comme les quintettes, avant mon départ pour Paris, elle se représenta humblement à ma pensée lorsque j'entrepris en 1829 d'écrire ma *Symphonie fantastique*. Elle me sembla convenir à l'expression de cette tristesse accablante d'un jeune cœur qu'un amour sans espoir commence à torturer, et je l'accueillis. C'est la mélodie que chantent les premiers violons au début du *largo* de la première partie de cet ouvrage, intitulée : *Rêveries-Passions*. Je n'y ai rien changé.

Mais pendant ces diverses tentatives musicales, au milieu de mes lectures nocturnes, de mes études géographiques, de mes aspirations religieuses et des alternatives de calme et de tempête dans......, le moment approchait où je devais me préparer à suivre une carrière. Mon père me destinait à la sienne, n'en concevant pas de plus belle, et m'avait dès longtemps laissé entrevoir son dessein. Mes sentiments à cet égard n'étaient rien moins que favorables à ses vues, et je les avais aussi dans l'occasion manifestés avec énergie. Sans me rendre compte précisément de ce que j'éprouvais, je pressentais une existence passée bien loin du chevet des malades, des hospices et des amphithéâtres. N'osant m'avouer celle que je rêvais, ma résolution pourtant me paraissait bien prise de résister à tout ce qu'on pourrait faire pour m'amener à la médecine. La vie de Gluck et celle de Haydn que je lus à cette époque dans la *Biographie universelle*, me jetèrent dans la plus grande agitation. Quelle belle gloire ! me disais-je, en pensant à celle de ces deux hommes illustres; quel bel art! quel bonheur de le cultiver en grand! En outre, un incident, fort insignifiant en apparence, vint m'impressionner encore dans le même sens et illuminer mon esprit d'une clarté soudaine qui me fit entrevoir au loin mille horizons musicaux étranges et grandioses. Je n'avais jamais vu de grande partition. Les seuls morceaux de musique à moi connus consistaient en solféges accompagnés d'une basse chiffrée en solos de flûte, ou en fragments d'opéras avec accompagnement de piano. Or, un jour, une feuille de papier réglé à vingt-quatre portées me tomba sous la main. En apercevant cette grande quantité de lignes, je compris aussitôt à quelle multitude de combinaisons instrumentales et vocales leur emploi ingénieux pouvait donner lieu ; et je m'écriai : « Quel orchestre on doit pouvoir écrire là-dessus ! » A partir de ce moment la fermentation musicale de ma tête ne fit que croître et mon aversion pour la médecine redoubla. J'avais de mes parents une trop grande crainte, toutefois, pour rien oser avouer de mes audacieuses pensées, quand mon père, à la faveur même de la musique, en vint à un coup d'Etat pour détruire ce qu'il appelait mes puériles antipathies et me faire commencer les études médicales. Afin de me familiariser instantanément avec les objets que je devais bientôt avoir constamment sous les yeux, il avait étalé dans son cabinet l'énorme traité d'ostéologie de Munro, ouvert, et contenant des gravures de grandeur naturelle où les diverses parties de la charpente humaine sont reproduites très-fidèlement.

« Voilà un ouvrage, me dit-il, que tu vas avoir à étudier. Je ne pense pas que tu persistes dans tes idées hostiles à la médecine; elle ne sont ni raisonnables ni fondées sur quoi que ce soit. Et si au contraire, tu veux me promettre d'entreprendre sérieusement ton cours d'ostéologie, je ferai venir de Lyon pour toi une flûte magnifique garnie de toutes les nouvelles clefs. » Cet instrument était depuis longtemps l'objet de mon ambition. Que répondre?... La solennité de la proposition, le respect mêlé de crainte que m'inspirait mon père malgré toute sa bonté, et la force de la tentation, me troublèrent au dernier point. Je laissai échapper un *oui* bien faible et rentrai dans ma chambre où je me jetai sur mon lit accablé de chagrin.

Etre médecin ! étudier l'anatomie ! disséquer ! assister à d'horribles opérations ! au lieu de me livrer corps et âme à la musique, cet art sublime dont je concevais déjà la grandeur! quitter l'empirée pour le plus triste séjour de la terre ! les anges immortels de la poésie et de l'amour et leurs chants inspirés, pour de sales infirmiers, d'affreux garçons d'amphithéâtre, des cadavres hideux, les cris des patients, les plaintes et le râle précurseur de la mort!... Oh ! non, tout cela me semblait le renversement absolu de l'ordre naturel de ma vie, et monstrueux et impossible. Cela fut pourtant.

HECTOR BERLIOZ.

(1) Lafontaine, — *les Deux Pigeons*

Fête vénitienne à Neuilly.

Dans les temps modernes, Venise nous apparaît comme la patronne des marins ; elle est le premier peuple chrétien qui ait possédé une marine puissante ; elle est la seule ville, où, à toutes les époques, on retrouve, parmi la noblesse, des amateurs passionnés de prouesses aquatiques. L'exercice de la gondole était tellement en faveur, que les jeunes gens riches, vêtus du costume traditionnel, dirigeaient eux-mêmes leur embarcation. Il existe encore aujourd'hui un jeu aussi effrayant que gracieux : il consiste à lancer, à hautes rames, sa gondole contre la berge des quais et à l'arrêter tout à coup, par un brusque mouvement d'aviron d'une adresse et d'une sûreté incroyables. Le goût prononcé que les Vénitiens ont sans cesse affecté pour ces sortes de plaisirs et de luttes explique pourquoi tous nos divertissements nautiques empruntent leur dénomination à la ville des lagunes.

Depuis les régates de nos rades jusqu'aux joutes des joyeux canotiers de la Seine, ces fêtes d'eau rappellent, dans des conditions différentes, les intéressantes courses du grand canal et du Rialto.

— Certes, il y a loin des magnificences nautiques qui occupèrent, en la charmant, la république de Venise, à la fête du pont de Neuilly dont nous allons parler.

Quelque bonne volonté que l'on veuille bien y mettre, — la Seine et l'Adriatique ne se ressemblent guère, et les jolis petits bateaux qui se fabriquent aux portes de Paris, quoique très-perfectionnés, n'auront jamais l'aspect mystérieux et poétique des gondoles du grand canal. — Cependant soyons justes envers qui de droit.— A part la décoration, les costumes et le sentiment national qui diffèrent, la fête de bienfaisance, inaugurée au mois de juin 1858, — par les canotiers parisiens,— est une des mieux comprises au point de vue de l'*effet* et de la couleur locale. Elle renferme au plus haut degré un caractère plein d'originalité, d'imprévu et de poésie. — Non, ce n'est pas Venise, Venise avec ses sombres palais, ses dômes imposants et ses longues rues d'eau, Venise avec son Bucentaure couronné de fleurs, mais c'est un délicieux paysage verdoyant, coquet, accidenté et amoureusement posé sur un bras de la Seine. Regardez-le bien. — Il a de petites îles mystérieuses, de grands arbres séculaires, de jolies maisons blanches, de l'herbe fleurie sur sa berge, et au sommet d'une colline liliputienne un temple grec dédié à Vénus ou à Apollon.

Autrefois la solitude de ces bords charmants n'était troublée, aux heures du jour et de la nuit, que par le coassement monotone des grenouilles, le bruit cadencé de quelques rares embarcations égarées dans ces parages et le chant lointain des canotiers regagnant à grands coups d'aviron la terre ferme. Aujourd'hui elle est transformée, et sa rive pourrait s'appeler la rive des plaisirs. Le pont, ou pour mieux dire, le bassin de Neuilly est à la Seine ce que le Pré-Catelan est au bois de Boulogne. Durant les longues soirées de l'été, tous les quinze jours, les habitants de Neuilly voient accourir de Bercy, d'Asnières, d'Argenteuil et de bien d'autres points de la navigation parisienne une foule de barques de toutes les formes et de toutes les grandeurs, qui balancent, à l'avant et à l'arrière, des guirlandes de lanternes aux lumières éclatantes. Heureux petits bateaux qui portent sur leur corps frêle et délicat tout un monde de joyeux matelots ; car flâneurs et artistes sont là, rames en mains, glissant, pêle-mêle, à l'aventure. Les uns oublient, les autres se souviennent; ceux-là rêvent, ceux-ci chantent, tandis que le ciel les couvre de son doux mystère. Les natures les plus violentes, celles qui vivent de surexcitation et de bruit, se

---

lent si l'on est obligé de faire des vilenies pour vivre?

— Ce valet de chambre congédié a-t-il calomnié M. Léo Eberhardt ? demandai-je.

Je dois avouer que cette forme d'interroger n'était pas sincère. Depuis quelques heures je haïssais Léo Eberhardt, et, d'instinct je le croyais capable de tout.

Liban passa le coin de sa manche sur sa boîte de platine et prit cet air qu'il avait autrefois au spectacle quand il y conduisait des dames.

— Voilà! continua-t-il ; c'est un monsieur qui a de grands besoins... de très-grands besoins sous tous les rapports... Quant au valet de chambre, il n'a pas été mis à la porte: c'est lui qui a congédié M. Manby.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Liban n'abusa point de ce triomphe. Il poursuivit en s'agenouillant pour me débotter.

— On a dit dans le temps toute sorte de choses : Mme d'Ablon a été jalouse de Mme la baronne d'Haynard... et puis Mme la baronne d'Haynard a pleuré, rapport à Mlle Sophie... Vulgairement parlant, je me battais l'œil de tous ces cancans, n'est-ce pas vrai?... Un homme peut changer d'avis sans se compromettre, et l'amour possède les ailes de gaze d'un léger papillon... Mais voilà le diable!... Cambrez voir le pied pour échapper la botte... La gaze est une étoffe susceptible et salissante: il ne faut pas que ça touche à rien... Je vais les mettre sur la forme : elles ont enflé le cou-de-pied...Dès qu'on mêle l'argent à ces histoires-là, bouchez-vous le nez ! Ceci fut prononcé fort énergiquement. Vous savez que Liban était un honnête homme.

Désormais, je gardai le silence. Il eût été superflu d'interroger.

— Pouah ! continua Liban ; tout le monde savait cela; tout le monde disait: Il a tant de talent et il a de si grands besoins ! Tout le monde est fièrement lâche quand tout le monde s'y met ! J'ai vu des fois le monde tomber sur des pauvres malheureux que la faim poussait... mais ils n'avaient guère de talent ! et de si petits besoins ! Pour cinq francs vous les auriez fait vivre une semaine... Mme d'Ablon paya pas mal de dettes ; Mme la baronne d'Haynard troqua son écrin contre des diamants faux... elle arrangea la chose en avouant qu'elle avait joué à la Bourse... La Bourse ! voilà un établissement qui a bon dos ! Pour sûr, il n'y avait rien à gratter avec la pauvre petite demoiselle Sophie. Une volée de bois vert, tout au plus, si j'avais été domestique dans la maison... quoique l'Allemand soit fort comme un cheval !... Rien à gagner ! allons donc ! Et la chance ! Toutes les petites demoiselles n'ont-elles pas leur billet de loterie ? Mlle Sophie eut le gros lot. Un Anglais beau comme un astre et riche comme un puits... Pourquoi monsieur ne veut-il pas mettre ses pantoufles? J'écoutais et je rêvais. Liban parvint à me chausser mes pantoufles.

— Voilà donc de quoi il retourne, reprit Liban ; les femmes aiment les laides figures. J'ai vu cela cent fois, vulgairement parlant... Un Apollon du belvédère comme M. Nelson est toujours sûr d'être balancé par un magot comme l'Allemand... Tout homme balancé prête de l'argent, c'est connu... L'Allemand est dans la maison comme un gros ver dans une pomme. La pomme va vite parce que l'Allemand a de grands besoins. Mais que ce M. Tartufe du Théâtre-Français était donc bête, auprès de nos gaillards qui ont du talent!

— Liban, lui dis-je pendant qu'il me passait ma robe de chambre, Manby est mon meilleur ami. Toute parole qui atteindrait la réputation de Mme Manby m'offenserait personnellement.

— Monsieur peut être sûr que cela suffit, me répondit Liban.

Moi, je me sentais brisé. J'avais en moi de sourdes colères. Ma conscience, comme un écho, répercutait ma dernière parole : PERSONNELLEMENT ! Est-ce bien à cause de Manby que je haïssais Léo Eberhardt?...

Croyais-je même aux accusations portées contre lui ?

Je renvoyai Liban. Je voulais être seul. La pensée d'un duel avec Eberhardt me vint. On peut trouver un motif de querelle. Mais ma rêverie tourna vite. Que m'importait Eberhardt? Etait-ce pour Eberhardt ce singulier coup d'œil? Et l'*Eloge des larmes!* avait-on choisi ce chant pour Eberhardt ?

Il y avait une heure au moins que j'avais éloigné Liban lorsqu'on frappa doucement à ma porte. Je savais que Liban avait ses habitudes ; il aimait sortir le soir; ce ne pouvait être lui. J'allai ouvrir ; une servante de l'hôtel me présenta une lettre qu'on venait, disait-elle, d'apporter. Il n'y avait pas de réponse.

Je ne sais pourquoi cette lettre me causa aux doigts et dans tout le corps une sensation de froid. Je ne connaissais pas l'écriture. L'adresse portait mon nom tracé par une main de femme.

C'était un pli de ce gros et beau papier anglais, vergé carrément et de nuance azurée. Je l'ouvris avec un certain serrement de cœur. Il ne contenait que deux lignes d'une écriture de femme, inconnue comme celle de l'adresse :

« Soyez généreux. Ne revenez pas dans cette maison, et s'il se peut, quittez l'Angleterre. »

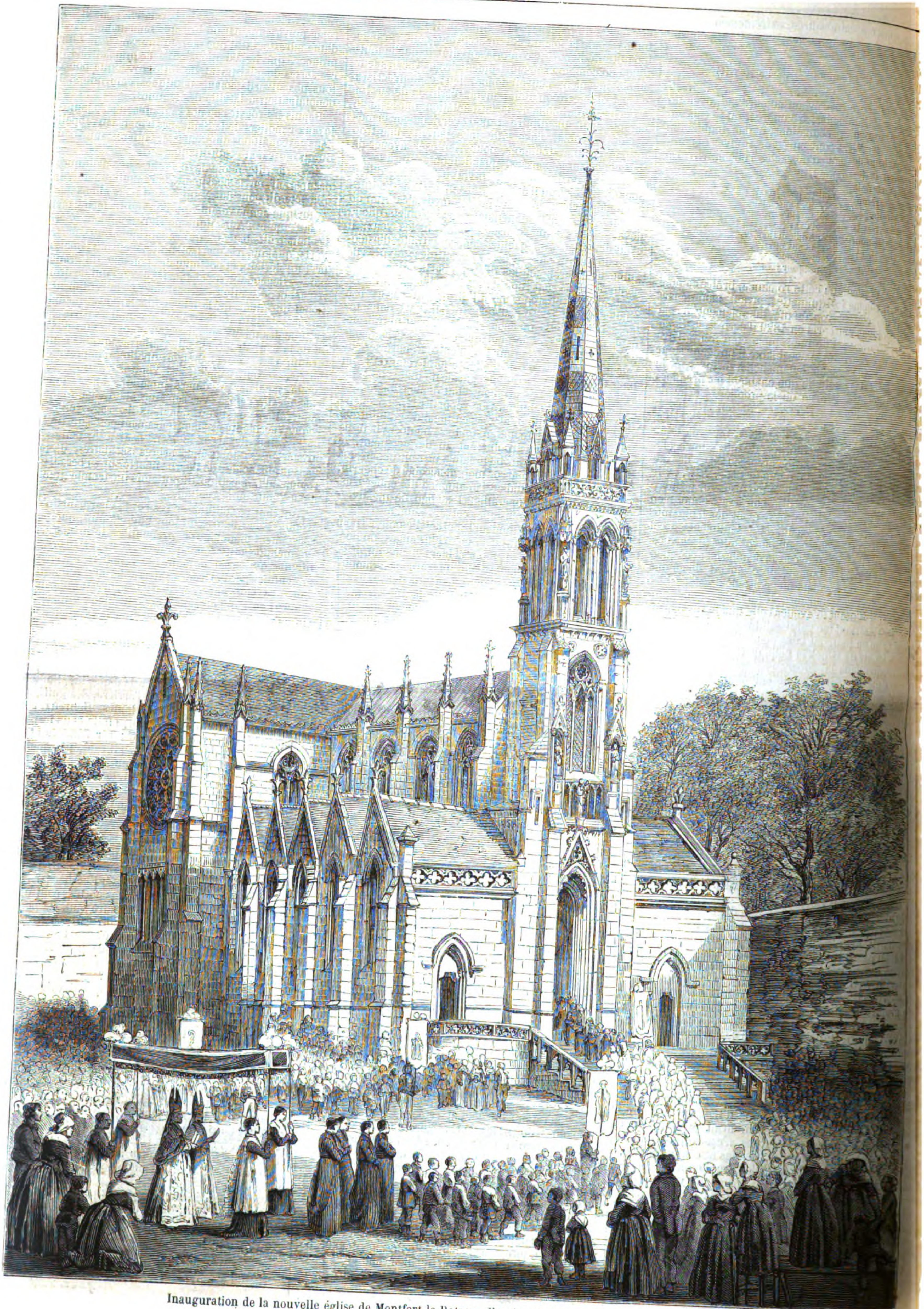
Point de signature.

Ce n'était pourtant pas une lettre anonyme, car le papier était timbré de deux initiales qui valaient un nom en toutes lettres : *N. M.*

Nelson Manby. C'était Sophie...

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



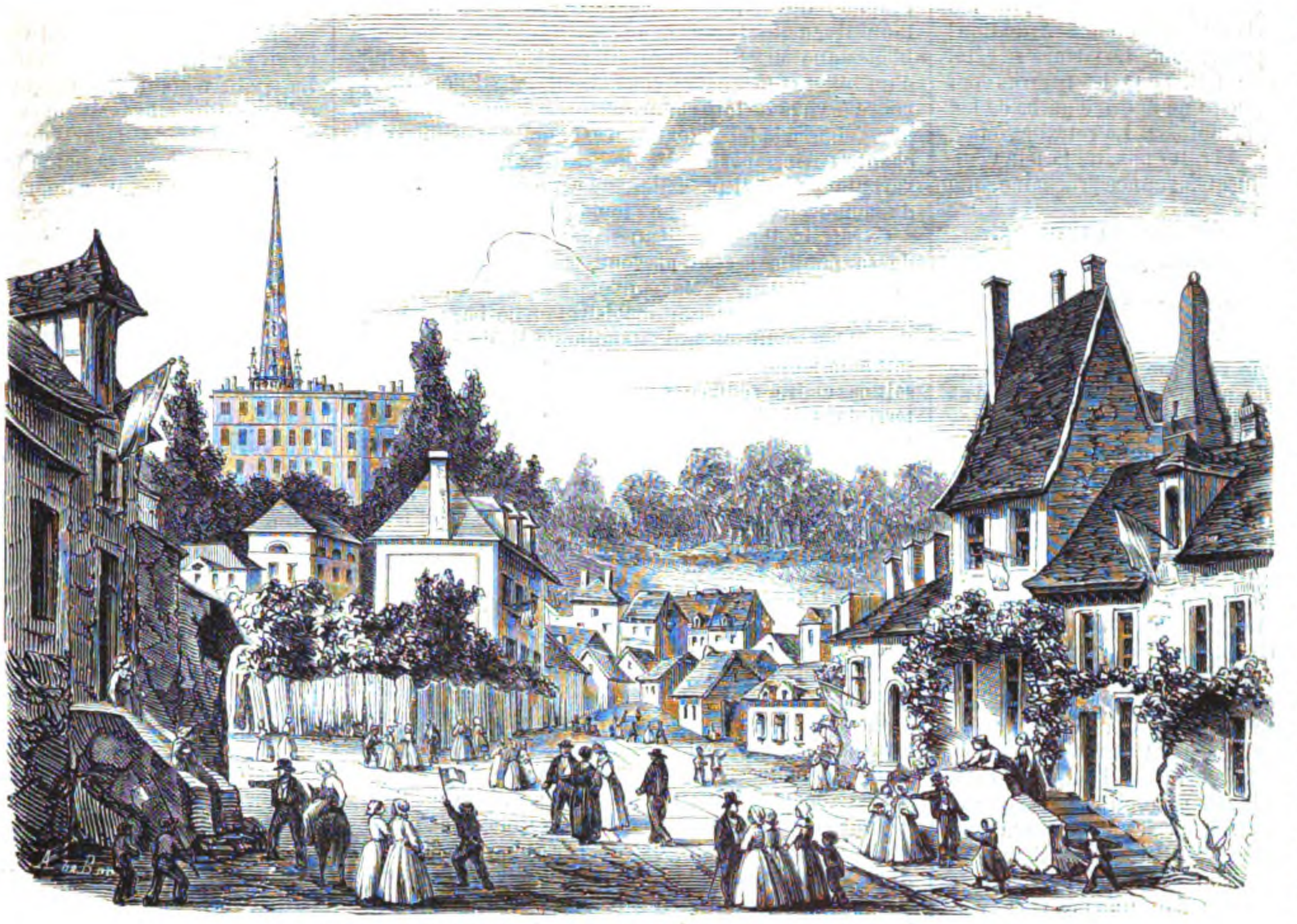
Inauguration de la nouvelle église de Montfort le-Rotrou, d'après un croquis de M. Moullin, page 215.

retrempent à ces splendeurs nocturnes, et souvent, presque à leur insu, elles se laissent gagner par une vague poésie.

Puisque le crayon intelligent de M. Riou s'est chargé de nous donner la décoration exacte de la fête, nous essayerons de lui rendre un peu le mouvement et la vie. A partir de neuf heures du soir, le va-et-vient des embarcations s'opère dans tous les sens du bassin. Les lumières se croisent, se heurtent, se confondent et, vues de la berge, à une certaine distance, forment une multitude de petits globes de feu qui dansent dans l'air ou s'agitent à fleur d'eau. L'aspect est vraiment merveilleux. A un moment donné, tous les bateaux se resserrent par une manœuvre habile autour de leur *Bucentaure*, le grand bateau des orphéonistes, les avirons se reposent, les équipages se recueillent, les pilotes écoutent et le concert commence. Un charmant concert, avec un orchestre complet, des chœurs qui chantent juste et une vraie prima donna à leur tête. M^lle^ Ernesta Grisi répand ses vibrantes mélodies d'une rive à l'autre, et les échos charmés se les renvoient de Neuilly à Suresnes. Dès que les chœurs et la diva se sont tus, les cors entonnent leurs brillantes fanfares; puis viennent les chants isolés, les voix inconnues, les romances qui se soupirent amoureusement au clair de la lune; les chansons bachiques qui se disent bruyamment au dessert, et dont le refrain, presque toujours populaire sur les eaux de la Seine, se reprend hardiment en chœur.

Le *Ba-ta-clan* chante, écoutons-le; le *Ba-ta-clan* a une réputation européenne... du pont d'Asnières au pont de Saint-Cloud. D'ailleurs, il est le roi de la fête. Mais la brise a emporté la musique et les vers de la chanson. Heureusement, nous retrouverons le maître de l'équipage, et il nous la redira. Une autre voix se fait entendre, une voix de femme, douce et mélodieuse; vingt embarcations se sont rapprochées. On fait silence, on écoute, on applaudit. La diva est encore un mystère pour nous. Décidément, le *Ba-ta-clan* est le rival du Théâtre-Italien; il a à bord Tamberlick et l'Alboni.

Depuis un instant, le désordre est partout : la fête touche à sa fin; c'est le moment le plus pittoresque et le plus curieux de la soirée. La poésie cède le pas à l'entrain; le silence au bruit. On se reconnaît, on s'aborde, on se parle; c'est un feu nourri de plaisanteries et de gais propos. Les embarcations vont pêle-mêle dans un milieu plus restreint. *Casse-Cou* accroche *Croquefer*; *Ba-ta-clan* effraye une jolie petite gondole vénitienne qui, ornée de fleurs, de lanternes et de femmes, s'enfuit éperdue vers l'autre rive. Les bateaux à la lance se heurtent, s'entrechoquent; les lanternes s'éteignent ou s'enflamment; les rames se perdent; on rit, on crie, on s'agite. De temps en temps, de longs feux de Bengale éclairent, de leurs lueurs fantastiques, cette mise en scène étrange, et trahissent ainsi l'incognito des équipages.



Vue de Montfort-le-Rotrou le jour de l'inauguration de l'église, page 215.

Fête vénitienne de Neuilly donnée au bénéfice des pauvres, page 221.

Hourra ! hourra ! comme au Pré-Catelan, le feu d'artifice envoie ses trois bombes d'annonce. Attention ! c'est le dernier mot du programme. Le silence se rétablit ; le temps d'arrêt se fait. Tous les regards sont tournés du côté de la digue : une énorme gerbe de feu s'élance dans l'espace et l'embrasse. La retraite sonne, chacun regagne le rivage, et cette fois, de la fête vénitienne, il ne reste plus, jusqu'à l'année prochaine, que les canotiers de la Seine.

Mme A.-R. DE BEAUVOIR.

COURRIER DU PALAIS.

Voici un procès qui ne manque pas d'une certaine originalité. Il a un pied en France et un pied en Angleterre. Il commence en idylle et se continue en comédie d'intrigue. Une personne qui s'y est trouvée accidentellement mêlée a dit qu'il renfermait un magnifique sujet pour la plume de Dickens. C'est beaucoup d'enthousiasme. On y voit bien se dérouler une série de petites trames habilement tricotées, se dessiner quelques physionomies, poindre même un coin de ces *Mystères de Londres*, qui ont déjà défrayé plus d'un livre; mais rien de tout cela ne ressort dans des conditions suffisamment artistiques, — et le chroniqueur, à mon avis, a plus à y prendre que le romancier.

Le début est assez pittoresque. Nous sommes au mois de juin de l'année dernière. La petite ville de Pau est en fête. Les maisons sont tapissées de draps blancs, sur lesquels se détachent des bouquets et des guirlandes. De loin en loin, les reposoirs brodés d'or et de fleurs étalent, sous leurs draperies de velours, leurs statues, leurs images saintes, leurs vases fleuris et leurs flambeaux luisants, sur lesquels se jouent les rayons du soleil. Tout à coup, dans une des rues principales, paraît au loin une bannière. Bientôt on distingue le cortége : les jeunes filles voilées de blanc, les communiants qui tiennent un cierge allumé dans la main, le clergé en riches habits; puis, les jeunes lévites aux ceintures bleues et rouges, les uns portant des corbeilles où ils puisent des roses qu'ils font pleuvoir autour d'eux, les autres balançant les cassolettes de cristal et les faisant voler en cadence au-devant de l'ostensoir; enfin, s'avançant avec majesté, le dais aux panaches blancs et aux crépines d'or, d'où la bénédiction curiale se répand sur le peuple agenouillé.

C'est la procession de la paroisse de Saint-Jacques.

A une fenêtre d'une des maisons les plus élégamment décorées, un jeune homme et une jeune fille semblent ressentir plus particulièrement l'impression de ces magnificences. Au moment où le dais approche, la jeune fille, comme enivrée par les chants, les parfums, les couleurs miroitantes, pose sur la main du jeune homme sa main moite d'émotion.

— Ah ! s'écrie-t-elle, c'est une admirable religion que la vôtre.

Le jeune homme était M. Chéri de X... Il appartenait à une des premières familles de la ville : son grand-père avait été médecin du roi Louis XVI : son oncle officier dans les gardes du corps de Charles X. A vingt-trois ans, reçu avocat, chef de bureau à la préfecture des Basses-Pyrénées, M. Chéri de X... était appelé à occuper un jour une haute position administrative.

La jeune fille, miss Alice Ellen B..., était demoiselle de compagnie chez Mme C..., amie de la famille de X... Mme C..., désireuse de voir la procession de Saint-Jacques, avait demandé à Mme de X..., grand-mère de Chéri, l'hospitalité d'une fenêtre : elle avait amené Ellen avec elle : Chéri se trouvait chez sa grand-mère, et c'est ainsi que les deux jeunes gens se virent pour la première fois.

Ellen était Anglaise et protestante. Il ne tiendrait qu'à moi de lui donner une physionomie angélique, des yeux d'azur, des cheveux d'or, un teint de neige, — ou bien de la doter d'un profit chevalin, de longues dents, de larges pieds contenus par des bottines vertes, — mais en chroniqueur consciencieux, je dois déclarer que je n'ai jamais vu même le bout du pied de miss Ellen.

Il faut croire cependant qu'elle réunit en sa personne toutes les séductions imaginables, car la procession passée, lorsqu'elle se retira avec Mme C..., elle emportait le cœur du futur sous-préfet.

Les choses, on comprend, n'en restèrent pas là. On se retrouva dans le salon de Mme C... — et ailleurs. On s'écrivit de petits billets où il était peu question de religion et de politique. Ce manége ne tarda pas à être surpris par les parents de M. de X... On sépara les jeunes gens, et Mlle Ellen partit pour l'Angleterre.

Braves parents ! Et la poste, n'est-ce donc pas pour les amoureux qu'elle fonctionne? « *My dear*, écrivait le jeune homme, à vous *for ever!* » et en *post-scriptum:* « Envoyez-moi votre petit portrait. » A vous, *for ever*, répondait miss Ellen en envoyant une affreuse photographie, que M. Chéri dévorait des lèvres. — A son tour il cueillait, au flanc des Pyrénées, des fleurs bleues que Mlle Ellen recevait pressées entre les plis d'un billet. « Ces fleurs vous disent, miss Ellen, que je pense à vous de loin comme de près. Vous êtes un ange que j'aime à la folie, mais qui est quelquefois bien méchant. » Ainsi parlait M. de X... Et combien d'autres variations n'a-t-il pas faites sur cette éternelle chanson des amoureux : A toi pour toujours !

Ce refrain, il ne cessait aussi de le répéter aux oreilles de sa famille : « Je ne veux pas, disait-il, d'autre femme qu'Ellen. » Mais qu'était Ellen? Quelle dot pouvait-elle apporter au magistrat en herbe? Ces questions bien naturelles, la famille de M. de X.. les posait à la jeune fille. Et comme la réponse ne paraissait pas claire, rédigée qu'elle était dans « un français terrible, » M. de X... intervenait lui-même à titre de trucheman, et composait, à l'usage de sa gracieuse correspondante, un patois où la syntaxe nègre se mariait agréablement aux vocables anglais et français : « Je ne sais pas si je mettais bien l'adresse ni où il fallait chercher vous... Adieu, my dear Ellen, je serre la main à vous. »

Ce petit langage réussit parfaitement, et miss Ellen, l'ange de M. Chéri, fournit tous les renseignements qu'on lui demandait. Elle appartenait à une famille ancienne et très-respectable, — ceci est de règle chez les demoiselles de compagnie ; — elle était fille d'un homme qui avait eu des malheurs et dont les chagrins avaient abrégé la vie. Il était mort laissant une veuve et quatre filles. Les trois sœurs de miss Ellen avaient épousé, l'une un avocat, l'autre un médecin, la troisième un pharmacien. C'est au moins ce qu'elle déclare dans une lettre datée de Ledbury, le 30 mars. Après ces détails, l'ange expose sa situation de fortune :

« Je possède en Angleterre 4,000 pounds—un pound vaut en France 25 francs — avec une petite campagne, des jardins et deux champs... plus toute une fortune qui m'a été laissée par une tante pour ma vie et après pour mon mari. »

Voilà pour le présent. Dans l'avenir, il y a — des espérances.

« Quand maman mourra (l'ange avait eu soin de dire plus haut que la bonne femme était vieille et malade depuis quelque temps), je recevrai une portion de fortune d'elle. Aussi, madame, j'ai un trousseau grand, comme j'ai dit à Chéri, pour porter en France. Maman veut voir ici M. Chéri pour lui donner sa fortune et le trousseau aussi. »

Le reste de la lettre était rempli des plus vives instances pour que M. Chéri fût expédié au plus vite. Mais M. de X... père était très-gravement malade. Au bout de quelques jours cependant, un peu de mieux s'étant manifesté dans son état, M. Chéri put se mettre en route.

Le 20, il touche le sol anglais : il est avec Adrien T... un de ses amis qui doit lui servir de témoin. Nos deux jeunes gens descendent à Londres, à l'hôtel Punton, tenu par un Français, M. Brunier. M. Brunier a bientôt appris le motif du voyage de ses compatriotes. Il hoche la tête : il flaire quelque tromperie, et il conseille à M. de X... de ne rien terminer sans l'assistance d'un bon conseil.

Allons donc !

« Le cœur parle, il suffit : ce sont là mes oracles. »

Et M. de X... vole où son cœur l'entraîne, c'est-à-dire à Ledbury.

La famille d'Ellen est réunie. Sa sœur, la femme du médecin, est arrivée tout exprès de la campagne, dans une calèche à quatre chevaux que conduit un cocher à grande livrée. Elle y fait monter le jeune couple qu'elle promène par la ville. Le ministre est prévenu. Les cloches sonnent à toutes volées, et le 23 avril les époux, unis devant l'autel, se jurent réciproquement, suivant la loi ecclésiastique anglaise, de rester fidèles l'un à l'autre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

M. de X... aurait assez aimé voir le trousseau grand, — comme disait avec son joli petit accent miss Ellen, devenue Mme de X... — mais avant même son arrivée, les bagages de sa fiancée étaient déjà rendus à la station de Paddington, prêts à être expédiés sur Paris, où il avait été convenu qu'on reviendrait après la cérémonie. A défaut du trousseau, il eut la satisfaction de lire le récépissé du chemin de fer et de voir figurer parmi les articles déposés à Paddington, indépendamment d'un piano et de divers autres objets de luxe, deux chevaux, l'un blanc, l'autre noir, que la mère de miss Ellen offrait à sa fille : c'étaient ceux, lui dit-on, que la jeune fille montait de préférence pendant son séjour à la campagne.

Ainsi, pas de doute sur l'importance du trousseau.

Quant à la dot de 4,000 pounds, elle était déposée à Londres, chez MM. Coutts et Ce, il n'y avait qu'à tirer sur leur maison au fur et à mesure des besoins du ménage. Ce fut de cette manière que M. de X... s'y prit pour payer le ministre qui avait béni son union : il lui remit une traite d'une somme égale à ses honoraires. La traite n'étant pas revenue, M. de X... crut naturellement qu'elle avait été acquittée par MM. Coutts.

Les projets de départ de M. Chéri s'étaient fondus aux beaux yeux de sa jeune femme. Il avait consenti à aller passer le premier quartier de la lune de miel à Malvern, chez M. Gibson, propriétaire de l'hôtel Beauchamp. Au bout de quinze jours pourtant, il pensa qu'il était temps de retourner dans sa famille. Il fit demander la note de M. Gibson ; elle se montait à 1,250 fr.

La bourse de M. de X... était à sec. Qu'à cela ne tienne : on tirera sur MM. Coutts de Londres. Mais voilà que M. Gibson, à qui on propose la traite, reçoit de la maison Coutts l'avis qu'elle ne doit rien à miss Ellen et qu'elle ne payera pas. A cette nouvelle, la jeune Mme de X... s'indigne : il y a un malentendu, une erreur incompréhensible. M. Adrien T..., l'ami de la maison, est chargé d'aller lui-même faire le recouvrement, et muni du check, il part pour Londres. Il passe à l'hôtel Punton : M. Brunier, à qui il fait part de la situation, consent à l'accompagner chez MM. Coutts. Là, M. T... présente le check signé des époux de X.... Le caissier consulte ses livres; mais au lieu de payer M. T... il fait mine de vouloir le faire arrêter.

C'est que la maison Coutts n'avait pas de fonds à l'ordre du tireur, et, en Angleterre, celui qui se permet de tirer sur une maison commerciale sans y avoir provision, n'encourt ni plus ni moins que deux ans de galères.

Heureusement pour M. T..., M. Brunier — connu particulièrement de la maison Coutts — intervint et se porta sa caution.

A peine rentré chez lui, M. Brunier recevait une lettre datée des prisons de Worcester.

Cette lettre était du malheureux de X... écroué sur les poursuites de l'hôtelier Gibson ; il suppliait M. Brunier de venir à son aide et lui offrait, pour garantie, le bulletin du chemin de fer et les objets déposés à Paddington.

La réponse de M. Brunier ne se fait pas attendre.

« La pièce, écrit-il à M. de X..., que contient votre lettre et qui serait la reproduction d'un bulletin officiel du chemin de fer, mensonge...

» Point de caisses.

» Point de chevaux.

» Point de pianos. Des pianos ! quelle dérision, grand Dieu !

» Enfin, tout est mensonge et infamie sur infamie. »

Pendant que son mari était en prison, que faisait Mme de X...? Elle pleurait, elle se lamentait, elle jouait jusqu'au bout son petit rollet.

« Mon très-cher, écrivait-elle, M. Peark m'a apporté votre lettre; je voudrais bien que vous ne fussiez pas enfermé là ; mais voilà, je ne puis rien faire... Je pense que vous me méprisez, et que vous ne voulez plus ni me parler ni me voir. Mais, pardonnez-moi cette fois. Je vous promets, ma parole d'honneur (de bon billet!), que je veux être sage et que je vais vous expliquer l'affaire. (Il est bien temps.) Je voudrais être à genoux pour vous demander l'absolution... »

Elle a plusieurs cordes à sa guitare, miss Ellen : la voici qui pince un petit air de désespoir.

« Mon cher ami,

» Depuis la dernière heure je suis presque morte. Chéri, si je meurs avant que vous ne sortiez, oubliez-moi : allez en France trouver une femme plus douce. La mort n'a rien d'affreux pour moi... Adieu... je ne puis écrire; mes yeux n'ont pas la force de voir. Je vais au ciel. »

Rassurez-vous, elle n'y est pas encore.

Bientôt elle change de note : elle fait vibrer la corde religieuse :

« A présent, s'écrie-t-elle, je veux être catholique, si vous voulez que je le sois, parce que je crois cette religion bonne. »

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Cette scène de haute comédie a réussi un jour. Le souvenir de la pieuse cérémonie, pendant laquelle il avait vu Ellen pour la première fois, s'était réveillé dans l'esprit du jeune M. de X... Il avait presque pardonné. Ce ne fut qu'après être sorti de prison, grâce à la généreuse intervention de M. Brunier, qu'il put se rendre un compte exact des trames qui avaient été ourdies par miss Ellen et son honorable famille pour l'enlacer dans les liens d'une union indissoluble. Il va sans dire que les renseignements fournis par miss Ellen sur les qualités et la situation sociale de ses trois sœurs étaient tous aussi vrais que les détails du trousseau grand et le placement des 4,000 *pounds*. Une rencontre assez singulière a dû, à cet égard, édifier complétement M. de X...

Son ami, M. de T..., après sa malheureuse expédi-

tion de Londres, était revenu à Worcester. Un jour, il entre dans un cabaret pour y boire un verre de bière, et, dans la domestique qui le lui apporte, il reconnaît qui? cette sœur de miss Ellen, qui était-venue dans un carrosse à grande livrée au-devant des jeunes époux. La femme du médecin était sous-servante dans un cabaret. Le reste de la famille était à l'avenant. Ce pauvre M. de X... se trouvait, comme on voit, bien apparenté.

Par bonheur, les mariages anglais ne sont pas toujours très-réguliers. A celui-ci manquait le consentement de M. de X... père. De là, instance en nullité de l'union contractée devant le ministre de Ledbury. Mlle Alice-Ellen a résisté : elle n'a pas nié les ruses qu'on lui reprochait, mais elle a soutenu qu'elles n'étaient que les justes représailles des spéculations cupides de M. de T... Le tribunal n'a pas admis l'excuse et a prononcé la nullité du mariage.

Le triste de l'affaire, c'est qu'il y a, en ce moment, un pauvre petit enfant qui est en train de naître.

Je m'aperçois qu'il me reste encore à régler deux comptes : l'un avec M. Kœnig, l'autre avec M. Prost. L'espace me manque, — à huitaine !

PETIT-JEAN.

PORTE-SAINT-MARTIN : *Faust*, drame fantastique en cinq actes et en seize tableaux, par M. Dennery. — CIRQUE IMPÉRIAL : Sept cent septième représentation des *Pilules du Diable*.

Tous les poëtes et tous les peintres ont tourné à l'envi autour de la figure légendaire de *Faust*. Après Gœthe, qui a pour toujours résumé cette existence et cette inquiétude, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Retzsch, Hector Berlioz, ont pris pour texte de leurs inspirations cette grande infortune philosophique. On connaît aussi une belle page de M. Henri Blaze. Il semblait qu'après ces noms et ces talents il restât peu de chose à dire ou à peindre sur Faust, Marguerite, Méphistophélès, Valentin et Marthe. M. Dennery a voulu prouver le contraire, et il l'a presque prouvé, en s'aidant, il est vrai, d'une respectable quantité de décorateurs, de machinistes, de musiciens et de danseuses.

Ce nouveau *Faust*, par la multiplicité des événements, se rapproche plutôt de *l'Imagier de Harlem* que de la tragédie de Goëthe. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cela peut frapper l'intelligence ou le cœur du public, pour qui les légendes n'ont qu'un attrait d'étonnement, mais les yeux sont satisfaits, — ce qui est le principal but, à ne considérer le théâtre que comme un rendez-vous de délassement et de plaisir. Les premiers tableaux surtout ont été mis en scène par la direction du théâtre de la Porte Saint-Martin avec un vrai sentiment pittoresque. Ils nous ont rappelé cette paraphrase de M. Théophile Gautier, dans la *Comédie de la mort* :

> Voici contre un carreau comme un reflet de lampe,
> Avec l'ombre d'un homme. Allons, montons la rampe ;
> Approchons et voyons.
> Ah ! c'est toi, docteur Faust, dans la même posture
> Du sorcier de Rembrandt sur la noire peinture
> Aux flamboyants rayons.
>
> Quoi ! Tu n'as pas brisé tes fioles d'alchimiste,
> Et tu penches toujours ton grand front chauve et triste
> Sur quelque manuscrit !
> Dans ton livre, aux lueurs de ce soleil mystique,
> Quoi ! tu cherches encor le mot cabalistique
> Qui fait venir l'Esprit.
>
> Quel sable, quel corail a ramené ta sonde ?
> As-tu touché le fond des sagesses du monde ?
> En puisant à ton puits,
> Nous as-tu dans ton seau fait monter toute nue
> La blanche Vérité jusqu'ici méconnue ?
> Arbre, où sont donc tes fruits ?

A quoi le docteur Faust, pensif et désolé derrière son vitrage encadré de plomb, répond :

> Je n'ai pu de mon puits tirer que de l'eau claire ;
> Le sphinx interrogé continue à se taire ;
> Si chauve et si cassé,
> Hélas ! j'en suis encore à *peut-être*, et que sais-je ?
> Et les fleurs de mon front ont fait comme une neige
> Aux lieux où j'ai passé.
>
> Un seul baiser, ô douce et blanche Marguerite,
> Pris sur ta bouche en fleur, si fraîche et si petite,
> Vaut mieux que tout cela.
> Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre ;
> Pour savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre.
> Aimez, car tout est là !

La pièce de M. Dennery a réussi autant qu'elle pouvait réussir. Est-ce le dernier mot sur *Faust?* Souhaitons-le ; et souhaitons aussi que, malgré son habileté et son bonheur, M. Dennery en reste là de ses commentaires des œuvres fameuses. Cela serait effrayant si, après avoir fait un *Faust*, il allait lui prendre fantaisie de faire un *Don Juan* ; s'il s'avisait, lui que rien n'étonne et qui ne s'étonne de rien, de répéter les uns après les autres et de traduire (dans sa langue !) les types illustrés par les maîtres en l'art de penser.

Plus modeste, le Cirque s'est contenté de reprendre, cette semaine, une féerie qui a, depuis longtemps, détrôné *le Pied de mouton*. Nous avons nommé *les Pilules du Diable*. Plus de sept cents représentations ont consacré cet amusant défilé d'hommes, de forêts, de maisons et d'animaux. L'homérique acteur Lebel s'y agite avec la verve et le fracas qu'on lui connaît.

CHARLES MONSELET.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire les 1er et 15 octobre, sont priés de le renouveler ***au plus tôt***, s'ils ne veulent éprouver un retard ***inévitable*** dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'***Allemagne***, l'***Autriche***, la ***Prusse*** et la ***Russie***, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Le *Voyage de l'empereur en Normandie et en Bretagne*, relation illustrée de douze pages de grandes et magnifiques gravures empruntées, pour la plupart, au *Monde illustré*, vient de paraître chez M. Davous, boulevard Montmartre, 10, et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Le prix de l'ouvrage complet est de 50 cent. pour Paris, et pour les départements, 60 cent.

Le Mandataire mobilier. — Cette Caisse, fondée depuis deux ans, au moment le moins favorable, tant à cause de la crise commerciale que de la chute successive des Caisses par association, a pris pour base la garantie complète de ses clients ; elle se divise en trois parties :

CAISSE PARTICULIÈRE.

Pour la gestion des fortunes placées en actions ; ordres de Bourse sans commission ; opérations à terme ou au comptant par *titres* ou *espèces* depuis 1,500 francs, *versés directement à l'agent de change*, sous la garantie *spéciale* de cet officier public.

CAISSE COMMUNE.

Versements depuis *cent francs*, en *titres* ou *espèces*, retraits *à volonté*, opérations *au comptant* (par conséquent il s'agit non de *jeu*, mais de *placement*), contrôlées par les comptes de l'*agent de change*, et lettres d'avis journalières, indiquant la valeur et le *numéro* du titre acheté au client ; capital représenté par des *espèces* ou des *valeurs cotées*, *examen journalier des livres et de la caisse* par le client. Bénéfices *justifiés* du dernier trimestre, 3 fr. 45 0/0, soit 14 0/0 l'an.

On reçoit en *dépôt* les titres pour six mois au moins avec intérêt. Placements en *reports* et *avances* sur valeurs. — La Caisse représente dans les faillites le contentieux, etc.

CAISSE CENTRALE DE L'EXPROPRIATION.

Placements hypothécaires depuis *cent francs* garantis, capital, intérêts et dividendes, par privilége de vendeur sur toutes les villes de France, par *actes notariés*.

Déposer les titres d'expropriation à vendre à la Caisse.

Demandes de prospectus et de renseignements ; envois de fonds au directeur du MANDATAIRE MOBILIER, 59, *rue et passage Sainte-Anne, à Paris.* (*Affranchir.*)

Toiture Peyrat. — CARTON BITUMÉ.

Prix du mètre pris à Paris : Bitumé d'un seul côté, 60 cent. / Bitumé des deux côtés, 75

Spécimen de toiture Peyrat à Paris, 1,500 mètres aux Halles centrales (Halle aux draps).

Huile Peyrat. — Cette huile, employée chaude au moyen d'un pinceau, donne au bois blanc une teinte de vieux chêne, une dureté métallique ; et elle le préserve de la piqûre des insectes et le conserve indéfiniment.

Prix, 75 cent. le kilo, *rue du Mail*, **27**. — P. PEYRAT.

Machines à coudre françaises, anglaises et américaines supérieures, système LEROY, inventeur breveté s. g. d. g., se prêtant admirablement à border les chapeaux sans le secours de la main, et à ganser les blouses.

CES MACHINES, solides, d'un mécanisme simple et d'un prix très modéré, sont garanties deux ans consécutifs.

Huit jours d'essai. Expositions de Paris et de Londres.

SORELLE, constructeur-mécanicien, rue de Bréa, n° 14, près le Luxembourg. Fabrique à Vaugirard.

On voit fonctionner les machines tous les jours, de 10 *h. à* 4 *h.*

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine.* Dépôt à Paris, *rue Caumartin,* **45,** et dans toutes les principales pharmacies.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance ; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu,* **20** ; dépôt dans chaque ville.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter.* — Dépôt, *rue Vivienne,* **55,** à Paris.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier,* **9.** Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament ; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31,** *rue d'Hauteville,* et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83,** *rue de Richelieu,* ancien maison LABOULLÉE.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre,* **76,** *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie,* **54.**

La grande vogue dont jouit l'**Eau de Léchelle,** l'emploi fréquent qu'en font nos premiers médecins de tous pays, expliquent sa supériorité sur tous les remèdes en usage contre les maladies graves de la poitrine, de l'estomac et autres organes, pertes, etc.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents.** 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert,* **8.** 2 fr. le flacon.

MM. Pegot-Ogier et Cie, banquiers à Paris, **7,** *rue de la Bourse,* reçoivent toutes les sommes destinées à être employées en reports aux conditions les plus avantageuses (12 p. 100 l'an moyenne minimum depuis trois ans). Les comptes sont arrêtés tous les mois. Ils se chargent sans commission de l'achat et de la vente de tous effets publics, actions et obligations. Envoyer les fonds ou les titres à MM. PEGOT-OGIER ET Cie, ou verser à leur crédit dans les succursales de la Banque de France, qui délivrent des récépissés.

Chemisier des Princes, MARQUET, **104,** *rue de Richelieu.*

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23,** *boulevard Poissonnière.*

La faveur publique peut s'égarer quelquefois sur certains objets qui ont plutôt un caractère de fantaisie que d'utilité ; elle se trompe rarement quand il s'agit d'un produit qui, touchant à l'hygiène alimentaire, intéresse le maintien ou le rétablissement de la santé. Aussi, à voir la préférence que toutes les familles accordent à un produit de cette nature, au **Chocolat Menier,** il est évident qu'elle est due aux qualités supérieures de ce chocolat.

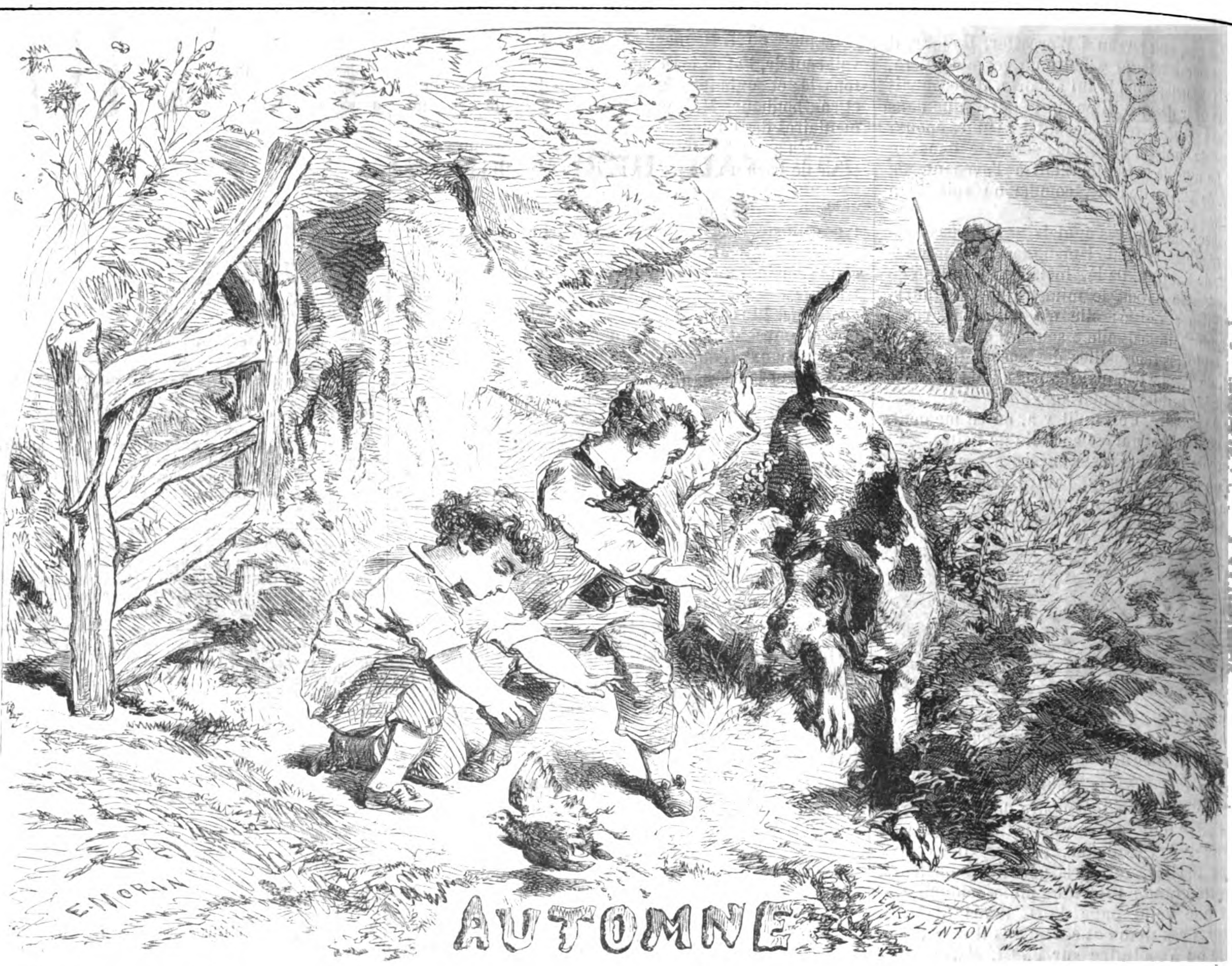
Convaincue que toute industrie qui reste stationnaire menace de déchoir, la **maison Menier** s'est attachée depuis 1825 à appliquer à sa fabrication d'importantes améliorations. Les efforts et les sacrifices que cette maison s'est imposés ont trouvé une récompense légitime dans la réputation qu'elle s'est acquise, et une vente annuelle de plus d'un million de kilogrammes de **Chocolat Menier,** fourni par l'usine modèle de Noisiel-sur-Marne, témoigne du rang important que ces fabricants occupent dans leur industrie.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré,* **154,** à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat,* **33.**

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry,* **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement ; — soieries, velours, damas, perses.

Pulvermacher. APPAREILS ÉLECTRO-MÉDICAUX en chaîne et bande (10 et 15 fr.) ; ceinture (10 et 15 fr.) ; busc véritablement électrique (5 fr.). — 18, rue Favart.



CHRONIQUE MUSICALE.

La musique de M. Membrée pour accompagner les stances d'*Œdipe roi* au THÉATRE-FRANÇAIS. — Réouverture des CONCERTS DE PARIS : *Berlin la nuit*, symphonies de M. Elbel. — Nouvelles.

Entre autres bonnes intentions la Comédie-Française a eu celle-ci : doubler son public en le renforçant de la fraction de Paris-artiste qu'on appelle le dilettantisme. La musique a été jugée habile à rehausser de ses pompes l'éclat d'une tragédie solennelle entre toutes; elle a été conviée, par lettres-patentes de M. Empis, à venir prendre part à la fête littéraire qu'il organisait dans son théâtre, et nous avons vu avec satisfaction qu'elle y était choyée, qu'on la traitait en étrangère de distinction.

Cloche chinoise envoyée à la maison des Missions étrangères de Paris par M. le vice-amiral Rigault de Genouilly.

Or, il est peut-être utile de préciser ici le rôle discret qu'on lui a permis de jouer. Voici donc comment les choses se sont passées aux représentations d'*Œdipe roi*. L'orchestre du Théâtre-Français, qui n'est plus l'orchestre-caricature qu'il a été de bon ton de berner si outrageusement, joue d'abord une introduction en deux parties (un andante et un allegro), puis fait silence, et ne reprend guère sa voix qu'aux entr'actes. Alors il accompagne en sourdine des stances *récitées* qui, à part leur mérite littéraire que nous n'avons point à discuter, ont ceci de bon : d'entretenir l'esprit du spectateur tendu sur l'action dramatique et d'empêcher qu'il n'en perde les fils dans ses promenades au foyer ou dans la rue.

La musique remplace ici le baisser du rideau, et ce mode d'entr'acte, renouvelé des Grecs, — soit dit sans plaisanterie, — pourra, s'il est adopté, éclairer du jour de la rampe les inspirations de masse de compositeurs condamnés à tenir garnison dans le vestibule des théâtres en attendant qu'on leur permette de faire campagne à leur tour.

On a eu raison de demander à M. Membrée la musique d'*Œdipe roi*, il a donné à toute sa partition, et notamment à son introduction, la couleur antique qu'exigeait la gravité du sujet. Le premier unisson des instruments à cordes et le morceau de harpe qui accompagne les stances de Mlle Favart nous ont particulièrement frappé par leur étrangeté et le tact avec lequel le compositeur les a mis en situation. Il faut aussi remarquer l'entrée d'Œdipe au cinquième acte; c'est une élégie touchante, dont le style bien soutenu atteint, selon nous, à la hauteur de la situation tragique. Mais nous voudrions dans l'œuvre de M. Membrée des élans plus chaleureux, des contrastes plus saisissants; nous voudrions qu'il visât moins à l'originalité de la facture et un peu plus à celle de l'idée en elle-même. Sa grande préoccupation est de faire de la musique neuve dans ses effets, distinguée dans son style, et il a mille fois raison; mais toutes ses bonnes intentions, si elles sont parfois couronnées de succès, donnent souvent à certaines parties de son œuvre un air affecté, quelque chose qui sent le travail et le fait exprès. En somme, le talent de M. Membrée, s'il n'éblouit pas, se tient du moins, pour nous, à une hauteur qui lui vaudra toujours les honneurs de la discussion. Nous nous rappelons toujours son *Page, écuyer, capitaine*, et même son *François Villon*, qui, s'il n'obtint un succès aussi populaire, ne passa pourtant pas inaperçu sous les yeux des artistes.

— Une œuvre importante par le cadre, importante par ses dimensions, importante encore par les intentions qui la dominent, vient d'être jouée aux Concerts de Paris pour inaugurer la saison d'hiver. C'est une symphonie taillée sur un grand patron, à en croire le programme; il s'agit de rien moins que d'un orage, d'un songe, d'une marche de nuit, d'un incendie et de bien d'autres épisodes nocturnes que M. Elbel a réunis sous le titre général de *Berlin la nuit*.

Il faut une certaine audace pour remplir une pareille tâche et chercher à se frayer un chemin en abordant d'emblée le genre de musique le plus fertile en chances de non-réussite. M. Elbel a eu ce courage, et s'il n'a produit un chef-d'œuvre (ils sont rares les chefs-d'œuvre!), il a du moins fait preuve de savoir et de bonne intention. L'orage et le songe sont les deux morceaux de sa symphonie qui captivent le plus l'attention.

— Un officieux bien informé nous gratifie de cette bonne nouvelle : Mlle Emma Livri, une jeune ballerine complétement inédite, vient d'être engagée à l'Opéra pour danser un des grands rôles du répertoire, celui de la *Sylphide*. Déjà elle est en réputation dans les coulisses du théâtre où elle répète activement en attendant le grand jour du début; ce grand jour est prochain, paraît-il, et lorsqu'il sera venu nous aurons à savoir jusqu'à quel point les succès de la débutante doivent empêcher Mme Rosati de dormir.

— Aux Bouffes-Parisiens on répète *Orphée*, féerie mythologique de MM. Crémieux et Offenbach; les dieux de l'Olympe n'ont qu'à bien se tenir.

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La marquise de Pompadour fut, sous Louis XV, en faveur.

Paris.— Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 78.
9 Octobre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Épisode de la guerre des Indes. Marche d'un corps de troupes anglaises au travers des Jungles, d'après un croquis de sir J. Middeleton.

COURRIER DE PARIS.

La saison merveilleusement exceptionnelle dont jouit notre climat déconcerte une foule de projets et d'habitudes. Les gens qui, faisant semblant d'aimer la campagne, ne font pas semblant d'y faire des économies, ont toutes les raisons possibles pour prouver qu'ils ont raison.

« — Qu'allez-vous faire à Paris? — s'écrient-ils, — voyez ici le beau soleil jouant sur tous les feuillages, auxquels l'automne donne toutes ces variétés de coloris qui font le trésor de la peinture! Le matin on... se lève tard, le soir on... se couche de bonne heure; le billard, la lecture, les journaux, le piano, remplissent la journée; puis on brode des pantoufles à l'amitié, on écrit des lettres aux absents pour leur reprocher leur oubli... on se souvient; on espère; oh! la vie est encore charmante à la campagne, croyez-moi, et l'on a toujours le temps de rentrer à Paris! »

Ces enthousiastes ne font pas attention que tous les plaisirs de la campagne qu'ils énumèrent sont des emprunts faits à Paris même... et que ce n'est pas l'air qu'on respire en ville qui empêche d'y dormir douze heures et d'y broder des pantoufles. Hélas! cet air n'empêche même pas de jouer du piano, — et bien que cette lamentation soit des plus banales, qu'il me soit toléré de la pousser sur ce papier, où j'écris, importuné au point le plus exaspérant par une élève de cinquante ans, trop tôt rentrée de la campagne où elle était si bien, pour elle et pour moi!

Donc, personne encore à Paris en fait de gens de loisir et de *high life*. Les vacances sont encore en cours et en courses; tout ce qui porte la robe et le bonnet carré s'attarde en Suisse, au Rhin, à la chasse, et ce n'est que le frigide novembre qui revoit chacun à son poste.

La chasse et la vendange sont les grandes affaires du moment: le gibier et le vin sont d'une abondance extrêmes, la comète brochant sur le tout. Le gibier arrive au marché par milliers de pièces; seulement la température anormale dont nous jouissons (à l'heure où l'on écrit... défions-nous déjà du lendemain!) cette température, dis-je, corrompt si vite ce gibier, qu'il en faut journellement jeter des charretées entières à la Seine. Quant au raisin, il est si abondant, que les futailles manquent dans certaines contrées pour le liquéfier, et que le sachant si commun, on le trouve moins bon au dessert, par un esprit de contradiction qui est de notre bizarre nature.

Oh! le délicieux raisin, quand Chevet le vend six francs la livre! Le délicieux fruit que le fruit défendu! N'en est-il pas ainsi de tout... et ne suffit-il pas qu'une chose soit aisément accessible pour perdre soudain tout son attrait? Cela est presque du Prudhomme à dire, mais c'est si vrai!

La grande quantité de gibier de cet automne a fait naître une nouvelle industrie. Trois hommes ingénieux se sont associés pour fournir de lièvres et de faisans les chasses privées... de gibier. On peuple son petit bois, son enclos, son parc, son jardin, et l'on invite ses amis, ou les amis de ses amis, tout comme si l'on s'appelait M. Blanc, de Hombourg! Seulement, le faste quasi princier de ce fermier général du landgraviat de Hesse permet seul d'abattre chez lui douze à quinze cents pièces par jour... et il n'est guère de châtelain qui puisse offrir le luxe d'un tel massacre. Pour les petits propriétaires invitant de petits chasseurs, la maison de commerce ci-dessus signalée est une providence : Non-seulement elle fournit le gibier, mais encore — on y « reprend le bouillon. »

Comment cela, direz-vous? — Le bouillon du gibier? — Oui...—Ignorez-vous ce terme de l'argot parisien? Il fut jadis inventé par M. Théodore Boulé, le grand Lama de l'industrie journalistique, dirai-je.—en m'excusant du barbarisme. Ne dit-on pas vulgairement d'un homme qui a fait une fausse spéculation, une mauvaise affaire : Il a bu un bouillon? D'où vient l'expression! que signifie l'image? Je ne sais, et M. Bescherelle non plus ne le sait pas, puisqu'il ne le dit pas, car ce linguiste dit tout ce qu'il sait... et même plus. Mais revenons.

Donc, celui qui opère mal perd son argent, et *boit un bouillon*. Or, « reprendre le bouillon, » c'est débarasser le petit marchand de l'article invendu : le journal, par exemple, qui perd les trois quarts, et plus, de sa valeur, la date de son apparition envolée. Pour engager ses détenteurs à se charger d'une plus large part de ses feuilles multicolores, le célèbre imprimeur de la rue Coq-Héron disait à ses agents :

« — Vos marchands ont peur de boire un bouillon, n'est-ce pas?

» — Oui, maître!

» — Eh bien... dites que je reprends le bouillon! »

C'est-à-dire l'invendu. De ce jour-là, chaque entrepositaire, sachant que le Coq-Héron les couvrait de toute perte, se lança carrément dans le dépôt, et... et me voilà bien loin des entrepreneurs de petites chasses et fournisseurs de gibier, qui, eux aussi, reprennent le bouillon... le bouillon de lièvres et de faisans, ce qui, soit dit en passant, n'est pas comparable à l'affreux bouillon que feraient un tas de feuilles maculées d'encre, d'opinions, de dissertations, de romans-feuilletons, de nouvelles à la main, de cotes de la Bourse, d'annonces pharmaceutiques et autres drogues, dont la décoction serait abominable... s'il s'agissait ici de jouer puérilement sur les mots.

De sorte que, ainsi que je vous le disais, ces fournisseurs de gibier reprennent, la chasse finie, ce qu'ils ont loué. Ils louent les vivants (contradictoirement à bien des plumes... d'oie), et si on les tue, ils rachètent les morts : faisan livré vif, 15 francs; — repris tué : 7 francs... différence pour le plaisir du coup de fusil : 8 francs.

C'est ce genre de marché qui expliquera à ceux des hôtes de notre ami P... pourquoi, lundi dernier, comme on avait tué une vingtaine de pièces dans son petit parc de Maisons-Lafitte, il n'offrit pas à chaque Nemrod, comme c'est de tradition hospitalière, d'emporter ses prouesses en bourriches. J'ai su l'affaire d'un voisin moqueur : R... revendait nos victimes à son fournisseur! Peut-être ai-je, le lendemain, mangé au prix de trop de francs, payés au marché Saint-Roch, le volatile que j'avais triomphalement mis à mort chez ce fastueux R... Si je l'avais su, il m'eût paru meilleur (le volatile!).

A propos de raisin, un autre fait. Le vieux baron de Werteim, l'ancien collègue du comte Gustave de Lowenhielm, ministre de Suède à Paris pendant une incroyable période qui s'étend de 1818 à 1855 (il fut page de Gustave III et était à ses côtés, en 1792, dans cette fameuse nuit du bal de cour où Ankarstroëm tua son roi); le baron de Werteim, disons-nous, aujourd'hui plus qu'octogénaire, depuis l'année 1845 ne vit absolument que de pain et de raisin. Et, le croiriez-vous, ce frugal régal, cette nourriture de treilles, lui coûte plus cher que ne lui coûteraient les repas les plus succulents. Sans doute aujourd'hui, par ces chaleurs et ces comètes qui ont mis l'iode en fuite — et qui semblent avoir dardé sur toutes les vignes de l'Europe méridionale les brûlants regards de ce Rodomir, jadis inventé par quelque mystificateur à cinq sous la ligne; — sans doute, aujourd'hui, l'ordinaire du baron de Werteim est d'un bon marché rare, et il a toutes les peines du monde à en mordre pour cinquante centimes par jour! Mais l'hiver... et plus tard, et jusqu'au mois de septembre! la grappe, alors, lui coûte souvent vingt francs; et il en faut deux, il en faut trois! Nul dîner truffé ne coûterait plus cher, même dans les restaurants à la mode où l'on ourdit les totaux les plus exaspérés.

« — Vous ne buvez jamais de vin? — demandions-nous au vieux diplomate.

« — Non... je bois mon vin en pilules! — » répondit-il.

M. de Werteim déclare qu'à ce régime-là, il nous enterrera tous, et comme il vit de ses pensions diplomatiques, il désespère le trésor suédois. Que dirait d'un pareil obstiné la tontine Lafarge, qui paye aujourd'hui plus de douze mille livres de rentes à des souscripteurs de soixante-quinze ans, qui n'ont guère versé jadis qu'un millier d'écus! Le père de M. de Balzac, — un des associés et un des enthousiastes de cette tontine fameuse qui aida les dernières années de sa vie,—aurait aujourd'hui plus de cinquante mille livres de rente du produit de ces extinctions...

A la vérité, cette constatation ressemble fort à cette remarque, qui fut pourtant faite par un homme sérieux, l'autre soir, chez M. Thiers :

« — L'empereur Napoléon aurait aujourd'hui quatre-vingt-neuf ans! — disait le personnage.

» — Et Henri IV, donc! — » exclama l'illustre écrivain.

Deux faits d'automne ont, récemment, captivé l'attention des deux sexes: le fort à l'hippodrome de Longchamps, — le beau, au palais de l'Industrie, — là-bas les courses, — ici les fleurs. Une admirable collection de toutes ces plantes exotiques, que, depuis quelques années on plante et implante chez nous, grâce à des spéculations d'acclimatation privée, a de nouveau surpris les dames patronesses, dont l'insigne, qui fut longtemps un *Camélia*, a été, depuis quelques années,—et sur leur demande effarouchée,—changé en une petite touffe de mimosas, une fleur qui ne craint rien des applications de MM. les vaudevillistes. La plus curieuse variété d'orchidées s'est de nouveau élancée de tous ces petits nids de mousse et de bois rustiques pour montrer les efforts que font les fleurs pour ressembler à autre chose qu'à elles-mêmes! Nous avons vu là des oiseaux, des papillons, des insectes, des reptiles, des pierres précieuses... toute une orgie de formes et de couleurs enfin, qui ne recule pas devant la manifestation d'objets les plus singuliers au milieu des plus charmants : tels, par exemple, — un sabot, — une tête d'âne, — une mouchette, — un champignon, — une tenaille,—et jusqu'à (cette variété d'orchidée s'appelle *crustaceola sublatica*), et jusqu'à une... huître! On dit que lorsque cette plante bizarre est en germination, elle prend assez volontiers la forme des objets qui se trouvent dans son voisinage, au milieu de certains courants d'effluves magnétiques. Pour venir à l'appui de cette opinion, un horticulteur nous montrait un de ses produits qui, selon lui, offrait quelque chose d'assez voisin d'une face humaine : — celle de sa femme, — disait-il, qui, au moment délicat, se serait trouvée là en contemplation! Nous avons examiné la fleur avec toute la bonne volonté possible, et nous devons dire qu'au lieu du portrait de M^me^ Ver... nous n'avons trouvé qu'une sorte d'éponge.

On dit que l'ouverture de la Chine va procurer à ce commerce et à cet *art* des fleurs, si brillants depuis quelques années, des importations surprenantes, réalisant, matérialisant tous les délires des potiches et des paravents! Décidément ceci est l'époque des merveilles, et on ne s'y étonnera bientôt plus que d'une chose : ce sera de n'avoir plus matière à s'étonner.

Nous avons plusieurs fois parlé des lettres étranges, ridicules, insensées, que reçoivent les journalistes; nous en avons donné de bizarres échantillons. Parmi celles de la semaine, nous voulons faire un nouveau choix. La première, il faut tout dire, est timbrée à l'angle d'un chiffre gauffré, que surmonte une couronne de marquise. La poste aidant, c'est donc une lettre trois fois timbrée :

« Monsieur,

» Dans plusieurs numéros de votre *Courrier de*
» *Paris*, vous avez fait remarquer la générosité de
» plusieurs hommes que leur fortune et leur nais-
» sance n'avaient pas empêché de s'unir à des jeunes
» filles sans dot. Le fait dont je prends la liberté de
» vous entretenir est tout à fait l'inverse de ceux que
» vous avez à si juste titre signalés à l'admiration de
» vos lecteurs. Je ne suis plus ni jeune ni jolie, mais
» si j'ai un nez trop long, des joues trop ridées, voire
» même des cheveux gris, j'ai en revanche quinze mille
» livres de rentes, ce qui, sans être considérable, est
» toute une fortune dans ce pays-ci. Je suis encore
» fille et je désire me marier; je vous ai adressé ces
» quelques lignes pour vous prier de vouloir bien
» vous occuper, si trop cela ne vous ennuie, de me
» chercher un mari! L'idée est bizarre sans doute,
» mais telle je suis née, telle je reste. Quand aux con-
» ditions que je désire être remplies, c'est peu de
» chose. Mon mari ne fumera pas, ne boira pas; en
» dehors de cela, il peut être bossu, borgne, bancal,
» pourvu qu'il ait un bon caractère, cela m'est égal.
» Si donc, comme je suppose que vos nombreuses re-
» lations vous le permettent, vous m'en trouverez un,
» veuillez me l'adresser par la poste aux initiales
» X. Y., à Saint-Amand (Nord). Faites-lui observer, je
» vous prie, que j'ai trente-cinq ans, de fausses
» dents, en dehors de cela, je suis taquine et très-
» dévote.

» Sur ce, je vous salue, et j'attends une réponse de
» vous.

» Votre servante,

» X. Y. »

« Excusez-moi si je ne signe pas; mais certaines considérations de famille m'en empêchent. Quant à ma lettre, faites en tel usage que vous voudrez : publiez-la si bon vous semble. »

Autre. Celle-ci est d'un autre ordre, d'un autre désordre plutôt. Voici, sans qu'on ait essayé de le recopier, cet autographe formulé dans une si extravagante orthographe; il débute sans préparation :

« Minuit, il tonne, les sorcières se randent o sab-
» bat, le chevalier Doucereux voulant daicouvrir leur
» secrait, les suit. Elles viennent toutes à cheval sur un
» manche à balai elles amaine un enfant qu'elle veut
» faire cuire dans la grande chaudière le chevalier
» Doucereux reconnait son enfant va se précipiter
» pour le sauvé mais une force inconnue le retient il
» voit levair le couteau qui va tuer son enfant et un
» il rompt l'anchantement et sampare de son lé-
» Edouard les sorcières furieuses prononce des mots
» magiques elles disent qu'une fois en âge de raison
» il quittera son papa et sa manman et il aimera a

» fere que du mal son papa lemporte en le sairant sur » son cœur il a atteint lage de reson il abandonne son » pere et sa mère et se livre à la daibauche il devient » amoureux d'une ville craiature, et il lépouse son pere » le modit quan il est marié il répudie sa fame il aime » une jeune fille qui connait sa vie le repousse il jure » de se vanger il la fai enlever et l'enferme dans une » tour au milieu d'une fauret plaine de la bete fai- » rosse, elle pleurt. Minuit sonne Edouard arrive au » milieu de la fauret pour invoqué Satan il l'invoque » afin de pocaidair celle qu'il aime Satan aparait et lui » accorde ce qu'il daisir à condition que son âme lui ap- » partiendra dans 3 ans il donne un narquotice à la » jeune fille mai alor la pensé que dans 3 ans il moura le » taquine il se repend la jeune fille meurt de daisais- » poire son père arive et ne trouve plus quun cadavre » son daisespoir il devien fou et meurt peu aprais en- » fin les 3 ans son expirés Satan vien et sampare » d'Edouard malgré ses cris et il lemmène dans lenfer » ou il brule pour ses fautes. »

« Monsieur

« Je ne suis pas abile dans la littérature pourtant je crois que le sujait que je vous et ecrit la ne serait pas mal sil était arangé par un homme abile si vous croyés pouvoir vous en servir je vous le laisse avec baucou le plésir étant sur que vous en ferés un bon usage je crois quon pourrait en faire un roman ou un drame avec baucou de décorps.

« Tout à vous

« JOSEPH TARASSE. »

~~~ L'autre jour, une dame se fait annoncer chez un médecin qui commence à entendre son nom retentir dans la célébrité. Elle entre :

« — Monsieur, — dit-elle, — vous ne me reconaissez pas ?

» — Madame, avant de vous reconnaître, je voudrais savoir si je vous ai jamais connue ?

» — Certainement, monsieur ! je suis la veuve ilblequin...

» — La veuve Silblequin ?

» — Eh oui... de Montpellier !

» — Je n'ai pas été à Montpellier depuis l'époque e mes études, en 1832 !

» — C'est bien cela ! Vous ne vous rappelez donc as la veuve Silblequin ?

» — Encore une fois, madame...

» — Chez qui vous mangiez... Une table d'hôte 'étudiants !

» — Alors, madame, veuillez m'expliquer... Je is un peu pressé...

» — Je vois qu'à présent vous me reconnaissez... h ! j'en étais bien sûre ! je le disais à mes filles ! onsieur Charles... — car alors on vous appelait iarles... vous n'étiez pas encore docteur ! — monsur Charles me reconnaîtra bien...

» — Encore une fois, madame...

» — Eh bien ! voici de quoi il s'agit. Vous êtes rti en vacances... et puis pour Paris... et... et... us avez oublié de me solder 54 fr. qui... que...

» — Moi, madame !

» — Oui, certainement... Vous aurez sûrement blié... comme nous disions, mes filles et moi.... Charles aura oublié... Elles ne vous ont pas connu, s filles... Agathe, l'aînée, n'a que vingt-quatre s... et il y en a vingt-six que vous avez quitté Montllier... Je m'en souviens bien, car je me suis mae l'an d'après... Dans la vie de Paris, il est bien mis d'oublier 54 francs restés dus à une table iôte... Il y avait deux bouteilles de champagne... athe m'a dit : Maman, puisque tu vas à Paris...

» — Très-bien, madame... Veuillez me faire un u... là... je vais vous donner vos 54 francs... ttez, je vous prie, pour solde de tout compte...

» — Certainement, monsieur Charles... »

Pendant que la veuve Silblequin écrivait lentement, iiblement, le célèbre médecin fouilla dans une ille armoire de son cabinet, et d'un fond tout poudreux, attira plusieurs volumes, au milieu desquels il un choix. C'était un petit livre relié en veau, à la de de 1830, les plats à racines, avec une inscrip- 1 en lettres dorées. On lisait au dos :

« *Histoire de Théodose le Grand.* »

Le volume trouvé, le docteur compta les 54 francs à veuve du Midi, et lui dit, après avoir lu le reçu :

« — Voilà votre argent, madame... nous sommes ttes. Seulement, vous me permettez d'y ajouter un it présent...

» — Quel présent donc, monsieur le docteur?

» — C'est un *prix de mémoire* que je remportai dans jeunesse, avant d'aller manger chez vous, il y a vingt-six ans ; je vous l'offre, vous le méritez mieux moi ! »

Et ce disant, il sonna, un domestique arriva pour accompagner la dame congédiée. La veuve Silblequin ne parut point trop comprendre ; — on l'emmena avec le livre, l'une portant l'autre,— plus les 54 fr... qui surprendront bien Agathe.

~~~ L'autre soir, sous prétexte que par ce bel automne, la rareté des salons ouverts rendait plus attractifs ceux qui l'étaient déjà, nous cédâmes à une petite enveloppe remplie de pattes de mouches, et fixant neuf heures du soir : on promettait une surprise.

« — Que diable ce peut-il être ? — se disaient les invités, les uns déjà vêtus pour le froid, les autres encore pour le chaud ; — un proverbe entre deux paravents? — un concerto de piano par Mme Omer-Pacha? — Robert-Houdin qui a quitté sa terre des bords de la Loire pour révéler aux savants mondains quelque problème de l'électricité qu'il étudie ? — Ah ! j'y suis ! — dit un jeune monsieur, — cette fameuse surprise, c'est... un souper ! Nous serions en effet bien surpris, car la comtesse n'est pas prodigue !

» — C'est chez elle, — dit un autre, qu'est arrivé, l'hiver dernier, ceci : Elle donnait une sauterie, mais sans rafraîchissements... quelques verres d'eau tiède et peu sucrés. On en était réduit à aller respirer par une fenêtre ouverte de l'antichambre... Tout à coup, quelle stupéfaction ! arrivent trois garçons du glacier voisin, portant d'immenses plateaux couverts de rafraîchissements multicolores : roses avec la groseille, blancs avec la vanille, jaunes avec l'abricot, etc. ; plus, tout une ample corbeille de savarins, de babas, de délices de Madrid et autres gâteaux exquis ! Ce fut au pillage ! On était si ardent à dévaster les plateaux qu'on n'avait pas le temps de s'étonner d'une telle et si anormale prodigalité de la comtesse...

» Mais personne, au fond, n'était plus étonné qu'ellemême, car la dame n'avait absolument rien commandé. Elle devint pâle, livide, s'émut, s'informa : un monsieur avait commandé tout cela, une demi-heure auparavant, de la part de madame la comtesse !

» — C'est sans doute une galanterie, — se dit-elle. Et elle profita de l'aubaine pour avaler un biscuit glacé et un baba. — Mais à qui puis-je attribuer cette attention délicate ?

» — A qui? à un mystificateur ! Le lendemain, le limonadier présenta sa note : 84 francs. Quant au monsieur, le limonadier n'en pouvait fournir le signalement. Cherche ! »

Ce récit nous prouva bien que la surprise qui nous attendait chez la comtesse n'était pas un souper. Un quart d'heure après nous étions fixés, c'était.....

Eh ! n'est-ce pas assez dur d'avoir ainsi été pris au piége ; faut-il encore avouer, révéler, étaler sa disgrâce, sa duperie, sa mystification ? Il s'agissait d'une *tragédie*, monsieur !

L'auteur était une jeune personne... Je me trompe et dois dire « une personne » qui arrivait de sa province, recommandée par son préfet, pour obtenir une lecture au Théâtre-Français. Il s'agissait, avant de rien tenter, d'avoir l'avis de divers lettrés, desquels il était bien sous-entendu qu'on n'espérait que des éloges.

« — Une tragédie ! — s'écria le prince Alphonse de Polignac, lequel, tout officier d'artillerie qu'il soit, n'en termine pas moins, depuis son retour de Crimée, une traduction du vrai *Faust*, de Goëthe, vers pour vers... rien de la Porte-Saint Martin !

» — Non, c'est un drame, »—répondit la comtesse, qui voulait être agréable à son préfet, dont elle a besoin l'été, lorsqu'elle va dans sa terre, et qui, pour y arriver, ne craignait pas de nous être désagréable à tous.

J'abrége. La muse de Pellegrue (localité méridionale) se plaça debout contre une table, ayant, vers le flanc gauche, son gros manuscrit et un petit verre d'eau peut-être sucrée.

« — Elle ne lit pas... elle récite et joue ! — dit la comtesse, — vous aurez les gestes ! »

Un silence se fait. (La terreur est silencieuse !) Tout à coup, la demoiselle part... c'est-à-dire elle parle, car partir, c'eût été trop aimable. Elle expose ainsi son affaire :

« — *Athanagilde*... drame... en six actes et onze tableaux. C'est l'histoire de *Galsuinte*, sœur de Brunehaut, donnée en mariage à Chilpéric, fatalement épris de Frédégonde... et assassinée par un crime révoltant...

» La toile se lève sur une sentinelle qui veille sous les murs de l'antique château où Athanagilde rêve au bonheur des Visigoths ses sujets :

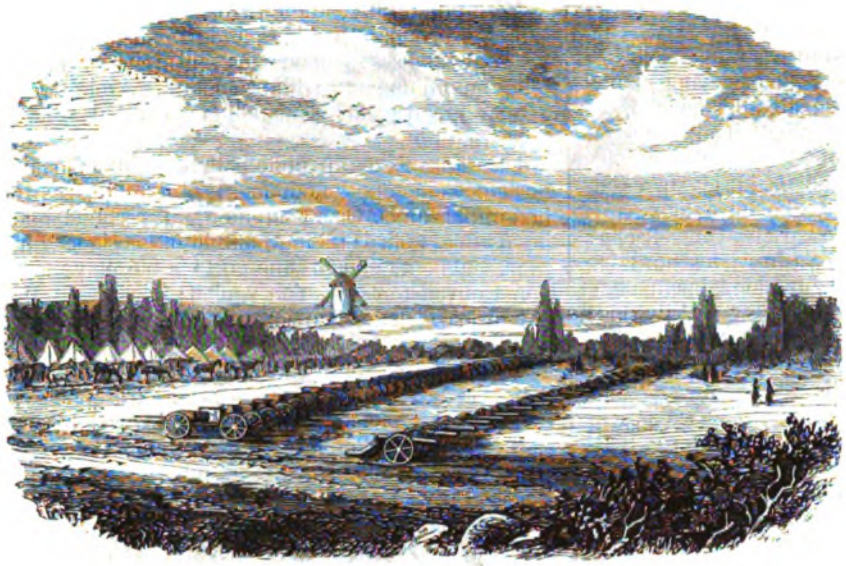
LA SENTINELLE.

Onze heures ont sonné à la cloche de bronze,
Un - deux - trois - quat' - cinq - six - sept - huit - neuf - dix et onze...

Aussitôt le second vers scandé, sans di simuler mon indifférence pour les malheurs de *Galsuinte* et la recommandation préfectorale, je saisis mon chapeau et pris la fuite. Je crois que je cours encore !

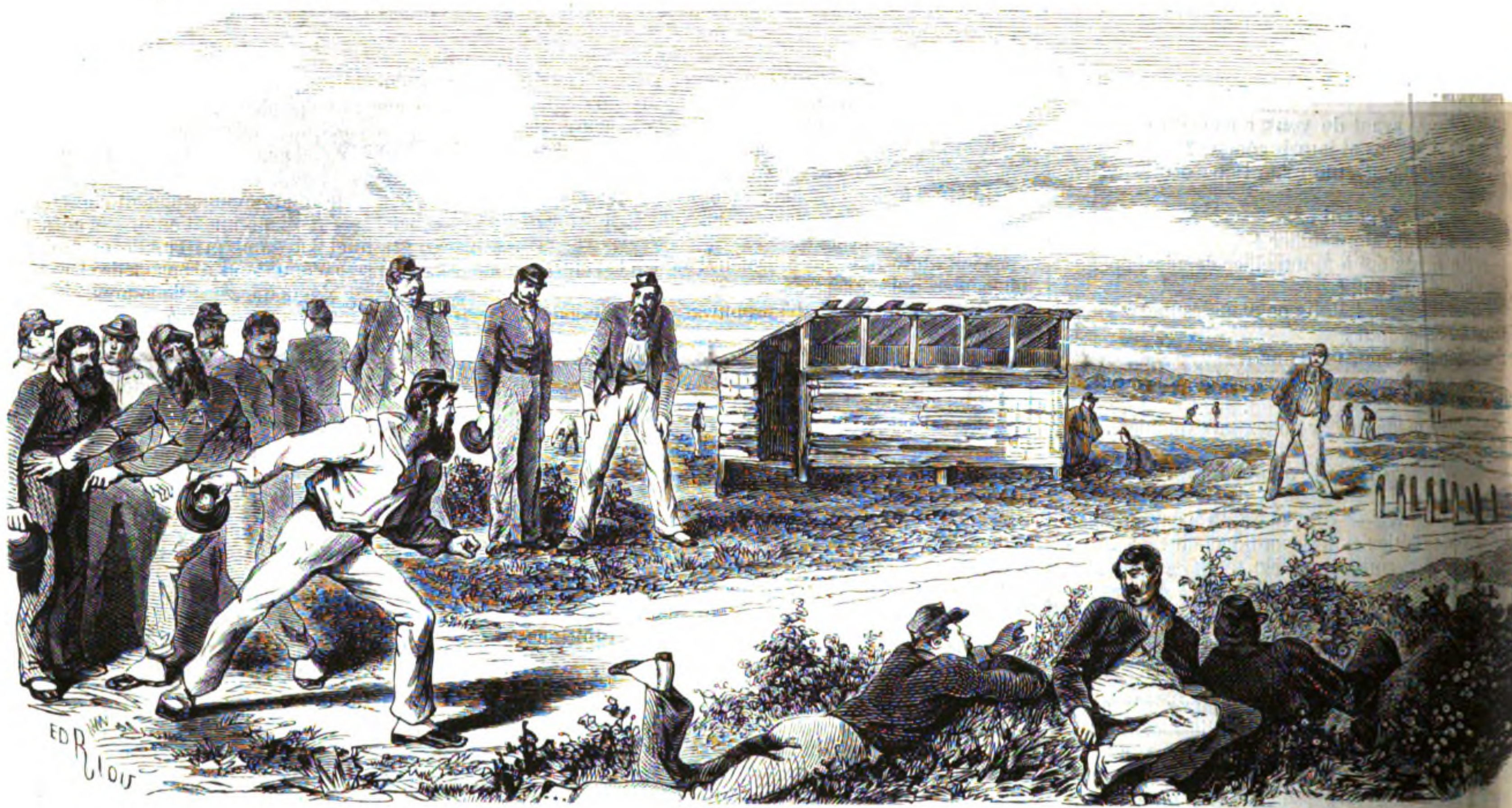
~~~ Voici un fait qui nous vient d'une source si respectable, que, n'osant pas dire qu'il nous étonne... et même un peu plus, nous n'osons pas non plus esquiver sa mention. Le voici donc, on jugera !

Mercredi dernier, le ministre plénipotentiaire d'un Etat, — secondaire, mais rien de moins, — reçoit la visite d'un de ses compatriotes, qui arrive de sa capitale, muni d'une lettre d'introduction. Le ministre fait asseoir le voyageur, demande la permission d'ouvrir la lettre, et lit.

Le propre frère du diplomate lui recommandait le porteur comme un fonctionnaire et l'un de ses plus honorables amis. Quant au nom du recommandé... impossible de lire ! Le mot, ou plutôt les signes qui le représentaient, étaient une sorte d'hiéroglyphe, où l'on trouvait tout ce qu'on voulait : Jules César, Hanneton, Marmelade, Rouvière... n'importe qui et n'importe quoi !

Le ministre, qui voyait un homme des meilleurs dehors et recommandé par son propre frère, ne s'obstina point à deviner sur-le-champ le logogriphe, pensant qu'il aurait plus tard tout le temps nécessaire pour cela.

« — Où êtes-vous descendu ? — lui demanda-t-il.

» — Mon Dieu... je pourrais dire que je ne suis pas descendu !— répondit le voyageur, — car, arrivé tout juste hier, il faut que je reparte demain matin... Je dois être à Vienne samedi prochain !

» — Comment... si vite ! Alors, j'espère que vous nous ferez l'honneur de dîner aujourd'hui même avec nous...

» — Aujourd'hui ?... c'est que...

» — C'est qu'il m'est impossible de vous prier de choisir un autre jour !

» — Eh bien... j'accepte ! Veuillez donc me permettre de me retirer, et, à ce soir ! »

On se salue et on se sépare.

L'étranger parti, le ministre reprit la lettre et essaya de déchiffrer le nom de son invité : Il y trouva cette fois : Saindoux, Icoglan, Chrysanthème, Offenbach... Mais rien du nom opiniâtrément cherché !

» — Bah ! — se dit-il impatienté, — ce soir, à dîner, il est impossible que ma famille et moi nous ne saisissions pas à qui nous avons affaire ! »

Et le ministre alla donner des signatures.

Tout ceci, évidemment, n'offre rien de bien extraordinaire... mais attendez ! nous touchons au merveilleux... Le mot n'est que juste.

Le voyageur arrive avec l'exactitude d'un homme qui veut partir le lendemain matin. Le ministre n'était pas encore descendu... L'invité ne put donc être annoncé. Voilà une première épreuve manquée ! La famille du diplomate arrive ; il s'y joint quelques amis ; on passe dans la salle à manger, on dîne...

Et le nom? Impossible, dans ce que dit l'étranger, de le deviner ! On lui tend des piéges... on croirait qu'il les évite habilement.

» — N'avez-vous pas un frère dans l'armée ? — lui dit son hôte. — J'ai connu une personne du même nom que vous...

Il n'a pas de frère. On en est au rôti, qu'on ne sait rien encore.

» — C'est drôle ! — pense le maître du logis, — un diplomate, c'est-à-dire la circonspection et la prudence mêmes, qui héberge et introduit sous son pavillon, dans sa famille, un monsieur qu'il ne connaît pas !

La maîtresse de la maison, nerveuse, impatiente, agacée, n'y tient plus ! Une idée bizarre... mais qui répond à un ordre d'impressions ou de convictions dont nous n'avons pas à nous faire juge, lui a soudain traversé l'esprit. Elle fait appeler sa caméristе et lui parle un moment à l'oreille... Celle-ci disparaît. La dame reste un moment plongée dans une sorte de contemplation secrète... Ses yeux se ferment... on voit ses lèvres murmurer... son visage s'animer... Dix minutes s'écoulent. Soudain la caméristе revient et lui remet un coffret. Elle l'ouvre... et en sort un petit papier développé, grand comme une carte de visite. Sur ce papier était tracée une ligne au crayon. Elle y lut enfin, anxieuse, fiévreuse, émue :

WILHEM HOHENLANDSBERG.

— Plaît-il ? — répond le voyageur qui croit qu'on l'interpelle...

C'était son nom !

Que vous dire?... ce qu'on m'a assuré avec les protestations les plus vives et les plus sérieuses...

La dame avait ordonné à sa caméristе de placer un petit morceau de papier dans une vieille boîte en ivoire niellée et damasquinée, sorte de relique du moyen âge, qui lui venait d'une morte, et de laisser le papier cinq minutes en contact avec un bracelet-chapelet rapporté de Rome... Elle devait ensuite apporter le tout sans y regarder. Je n'ose plus rien vous dire !

JULES LECOMTE.
~~~

Camp de Chalons.

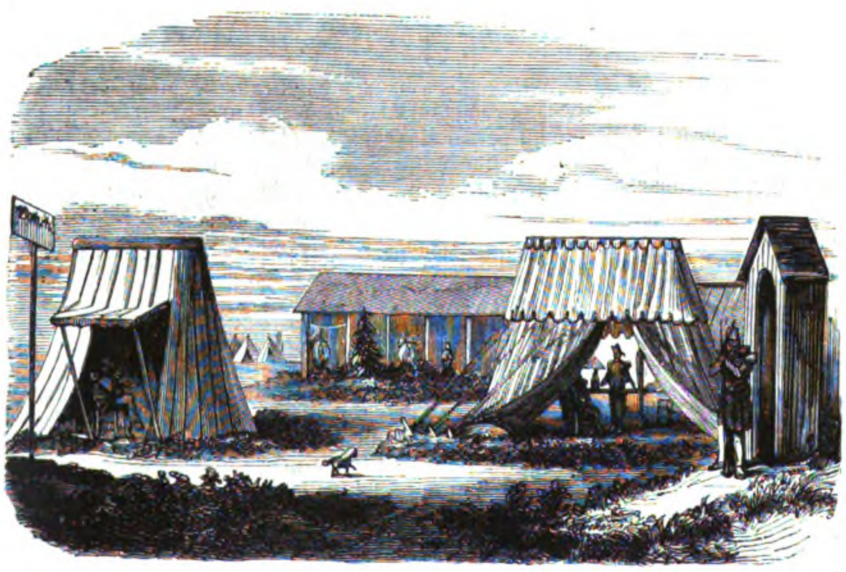


Parc de l'artillerie.

Quartier du génie.



Jeu de boules.



Quartier d'infanterie : 2e division (Bourbaki).

Usines et magasins de la manutention.

La comète. (Page 231.)

Chronique de la province et de l'étranger.

La comète, voilà l'événement, je ne dirai pas l'émotion... non, mais la sensation du moment.

Nous ne sommes plus aux âges anciens où, à l'aspect de ces astres échevelés comme les antiques Euménides, les populations se lamentaient, se tordaient dans la terreur, pendant que les prêtres s'efforçaient de désarmer le ciel par des hécatombes. (Page 229.)

Nous ne sommes plus même à cette époque plus voisine, à cette fin du dixième siècle où les populations, croyant le dernier jour du globe arrivé, couraient déposer au pied des autels et leurs prières et les chartes par lesquelles elles enrichissaient de leurs libéralités les églises paroissiales et les établissements monastiques.

Ce n'est point aujourd'hui que l'on verrait un César, comme Charles-Quint, déposer sa couronne devant un tel astre pour cacher son front impérial sous un capuce de bure. (Page 229.) On ne verrait même pas une portière aller, comme Catherine de Médicis, consulter quelque humble Ruggieri sur les désastres que cette aventurière céleste présage au monde. (Page 229.)

Ecoutez la foule, c'est avec joie et reconnaissance qu'elle admire cet astre qui lui donne de beaux jours et de bons vins. Avec quel enthousiasme ne le saluent pas nos vignerons! (Page 229.)

Evohé à la comète qui enflamme de ses feux les topazes ou les améthystes des grappes généreuses!

Faites donc croire à ces braves paysans que la simultanéité constante de l'apparition des comètes et de règne des chaleurs n'est qu'une coïncidence fortuite. Fussiez-vous aussi ingénieux que nos savants croient M. Babinet spirituel, et aussi instruit que nos gens d'esprit croient M. Babinet savant, que vous y perdriez votre science et votre esprit.

Allez plutôt écouter chaque soir les groupes humoristes qui se pressent autour des télescopes à dix centimes érigés sur le terre-plein du Pont-Neuf, et vous verrez quel tourbillon d'étincelles, de joyeux propos, d'épigrammes scintillantes, de mots drôles et heureux se dégage de cette foule dont le coryphée est le Nostradamus qui se fait l'instituteur et le cicerone de cette multitude enjouée.

∴

Rien, du reste, d'original comme les admonestations de cet astronome en chapeau bosselé et en redingote fatiguée aux entournures : il faut l'entendre monté sur un tabouret entre ses deux lunettes. Le boniment, à coup sûr, vaut mieux que le spectacle.

« Ne croyez pas, disait-il l'un de ces soirs, tout ce qu'on vous débite sur la comète de Charles-Quint... à coup sûr, celle-ci n'est pas elle... mais viendra-t-elle? voilà le hic...

» Mes voisins, ajoutait-il d'un ton assez dédaigneux, en indiquant l'Institut, vous disent: Oui, en 1859... ou 60. C'est une variante de Marlborough; au fond, c'est comme s'ils chantaient :

» Elle reviendra à Pâques ou à la Trinité...

» Je serai plus franc, moi... je vous dirai tout bonnement : tous savants que nous sommes, nous n'en savons pas le premier mot. Quant à là haut (il indiquait l'Observatoire), M. Leverrier en est toujours à crier à ses astronomes :

» Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Voilà sur quel ton notre professeur en plein vent éduque le populaire du Pont-Neuf.

∴

Mais à propos de Pont-Neuf, parlons de son voisin, le Pont au Change, ou, comme on l'appelait jadis, le Grand-Pont; le pont le plus ancien de Paris, comme disent les chroniques, le plus large, comme le déclarent les statistiques.

Quel souvenir de son passé, qui s'associe aux premiers jours de Lutèce, évoquerons-nous, en ce moment, comme un adieu à cet édifice qui s'en va? car voilà encore un débris du vieux Paris qui va disparaître.

Pourquoi aussi se trouve-t-il sur la voie de notre grand boulevard et n'est-il pas digne d'offrir ses arches au passage de cette *perspective* monumentale? Qu'il disparaisse donc et que quelque construction gigantesque étende sur le fleuve ses arches audacieuses.

Disons, du reste, qu'il ne peut laisser aucun regret bien profond; comme monument, en effet, il n'offre aucun détail que voie avec tristesse s'évanouir l'artiste, comme antiquité aucune partie que l'archéologue voie disparaître avec douleur; il n'est antique que par représentation; combien de désastres et par suite que de transformations n'a-t-il pas subies ou par l'eau ou par le feu, avant que le dix-septième siècle ait vu un pont en pierres succéder aux échafaudages de bois qui le composèrent pendant tant de siècles!

Les souvenirs que nous pouvons lui murmurer comme oraison funèbre ne sont donc pas dans cette masse solide et spacieuse qui tombe aujourd'hui sous le marteau, ils sont surtout dans ce qui a disparu et plus spécialement dans ce châtelet qui formait sa tête; sentinelle glorieuse qui dressait là son front crénelé aux avant-postes de la cité royale; geôlier sinistre, qui, plus tard, pesait de toute la masse de ses constructions ténébreuses sur les cachots dont le Palais de la justice avait fait ses exutoires sanglants.

Nulle prison n'offrait un plus lugubre ensemble de culs de basses fosses; nous n'en citerons que quelques-uns : c'étaient la *chausse d'hypocras*, où, dit un historien moderne, « les prisonniers avaient les pieds » dans l'eau et ne pouvaient se tenir ni debout ni couchés. Sa forme devait être celle d'un cône renversé. » *Ordinairement les prisonniers y mouraient après quinze » jours de détention.* »

Un autre cachot avait reçu le nom de *Fin-d'Aise*, ajoute le même chroniqueur, et il poursuit, pour que l'on comprenne bien la sauvage ironie qui avait inspiré cette odieuse appellation : *Il était rempli d'ordures et de reptiles.*

Puis venaient le cachot *des Chaînes*, celui *des Boucheries*, celui *des Grièches.*

Puis encore quelques autres, dans le nom desquels nous retrouvons la navrante ironie que nous signalions à l'instant : *Beauvoir*, la *Gloriette*, etc.

Enfin la *Gourdaine*, la *Fosse*, qui a laissé dans les comptes de la Prévôté de Paris cet article révélateur :

Poulie de cuivre servant à la prison de la Fosse du Châtelet, huit deniers.

« Il paraît, dit M. de Gaulle, que les prisonniers étaient descendus dans le cachot dit la Fosse, par une ouverture pratiquée à la voûte du souterrain, comme on descend un seau dans un puits. »

Ajouterons-nous à cette énumération funèbre les *Oubliettes?*... La grande Oubliette était la porte munie d'une herse en fer que le Châtelet avait dans la culée du pont, sous l'arche nord, et de la plate-forme de laquelle la sombre prison se débarrassait, la nuit, des cadavres et des débris de cadavres dont la Seine enveloppait la fin mystérieuse dans son froid linceul.

∴

Mais arrêtons-nous à ce mot : Oubliettes. Oublions! oublions ce formidable passé; aujourd'hui qu'aux soupirs et aux sanglots qui s'échappaient des profondeurs de ce sol, ont succédé mille bruits joyeux; que l'eau tombant de la bouche des sphinx de granit dans des bassins de marbre unit ses murmures, le jour, aux rumeurs ondoyantes de la foule, la nuit, aux chuchotements des brises dans le feuillage des marronniers.

Ne songeons qu'au spectacle que cette place élégante offrira bientôt à nos yeux; voilà le vieux pont déjà presque détruit... voici la passerelle qui doit servir à la circulation provisoire qui s'élance sur le fleuve avec la même facilité que l'on place une planche sur un ruisseau un jour d'orage. (Page 237.) Nous, en attendant qu'un pont agrafe les deux tronçons du boulevard de Sébastopol, comme une ceinture de feuillage aux flancs de Paris, faisons une excursion en province où, pour le moment, nous appellent nos devoirs de chroniqueurs.

L'époque des vacances semble avoir donné une nouvelle ardeur à l'activité des voyages, qui, il faut bien le reconnaître, prend chaque année une plus large place dans nos habitudes et dans nos mœurs.

Aussi les types de voyageurs excentriques tendent-ils de plus en plus à s'effacer et à se perdre. Le voyage est devenu une spécialité de la vie commune. On ne rencontre plus que très-rarement ces originaux mi-partie polichinelles et scapins, qui se croyaient dans la nécessité de se donner en spectacle à tous ceux que le hasard affligeait de leur importune gaieté!

Il s'en trouve cependant encore quelques-uns, et naguère l'un des trains du chemin de fer d'Orléans en voyait figurer un spécimen arriéré dans un de ses wagons, parmi les hôtes duquel se trouvait un jeune prêtre. Notre plaisant ne s'était pas plus tôt aperçu de la présence de son compagnon de voyage en soutane, qu'il avait résolu d'en faire le plastron de ses historiettes et de ses lazzis.

S'il n'est pas toujours aisé d'être spirituel, il n'est jamais difficile d'être inconvenant : le voilà qui se jette dans le récit d'aventures qui, légères d'abord, se dégagèrent bientôt de la contrainte du ton badin, pour prendre un caractère de galanterie qui finit par dégénérer en un graveleux dévergondage.

Le jeune prêtre feignit d'abord de ne pas entendre, mais il dut bientôt, pour s'isoler de ces propos dont il ne pouvait méconnaître l'intention injurieuse, ouvrir la glace du wagon et chercher une apparente distraction à l'extérieur.

Ce n'était pas l'affaire de notre conteur, aussi profita-t-il d'un instant où le jeune ecclésiastique avait repris momentanément sa position normale, pour lui adresser une interpellation directe.

— Mais vous, monsieur l'abbé, lui dit-il, n'avez-vous jamais connu de passion ?

— Pardon, monsieur.

— Ah! à la bonne heure, reprit l'interrogateur d'un air triomphant.

— J'ai le bonheur de connaître la passion de celui qui, priant pour ceux qui l'outrageaient, s'écriait: « Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font. »

Cette réponse eut un effet souverain. Si quelques lèvres avaient pu sourire à quelques traits spirituellement lancés, le changement qui s'opéra dans l'expression de tous les visages fit comprendre à l'imprudent que ce n'était plus de son côté que se trouvaient les rieurs.

∴

Mais nous voilà lancé sur la route d'Orléans, quand ce sont celles de la Champagne que nous devrions parcourir.

L'empereur est arrivé samedi soir au camp de Châlons, où il était impatiemment attendu. Il fut reçu solennellement au débarcadère par le maréchal Canrobert, entouré d'un nombreux et brillant état-major, où figuraient plusieurs officiers étrangers.

Toute la soirée le camp fut en fête. Une brillante retraite, exécutée par les tambours et les musiques de tous les régiments, fut éclairée par un grand nombre de soldats, qui défilèrent devant la tente impériale en agitant des torches. Cette illumination se fut bientôt étendue au camp entier.

Le lendemain Sa Majesté, après avoir assisté à la messe sur l'autel élevé par le génie et tout décoré de drapeaux, parcourut à l'improviste, et accompagné seulement de quelques officiers, visita quelques quartiers de ce bel et vaste établissement castramétique, où les soldats interrompaient leurs jeux pour accueillir avec enthousiasme leur auguste visiteur.

Le jeu de boules est, on le sait, un de ces jeux de gymnastique et de précision qu'affectionnent nos soldats (page 228).

L'empereur étant arrivé à l'improviste au milieu d'un groupe occupé à ce passe-temps des jour de loisir, il exigea qu'on continuât la partie sous ses yeux.

Le coup fut joué avec une extrême habileté. Comme il en félicitait le vainqueur :

— Ce n'est pourtant pas là, sire, mon plus beau coup de boule, reprit le brave soldat.

— Et quel est-il?

— C'est celui qui m'a valu ce bout de ruban.

— Un coup de boule vous a mérité cette décoration?

— C'est comme vous dites, sire. Seulement la boule, cette fois-là, n'était pas de bois... c'était bel et bien une de ces fortes grenades qu'à Sébastopol nous lançaient les Russes.

— Racontez-nous le fait, reprit bienveillamment Sa Majesté.

— C'est tout simple, sire.

— Voyons.

— C'était une nuit que nous étions de garde dans les cheminements qui touchaient presque le bastion du Mât. Tout alla bien d'abord; mais, vers trois heures du matin, nous voilà subitement attaqués par une colonne qui était parvenue à se glisser jusque sur nos gabions sans avoir été aperçue de nos sentinelles.

C'est égal, elle n'en trouve pas moins à qui parler: on cause peu, mais on cause bien, et si bien que les Moudjis, arrêtés par notre feu et nos baïonnettes, sont forcés de se reployer; mais ne voilà-t-il pas qu'au moment de battre en retraite, ils nous lancent une grêle de ces grosses grenades qui produisaient l'effet d'un obus.

Une tombe contre moi, je la saisis et m'élance sur l'épaulement de la tranchée. Au même instant, une bombe éclate en l'air; à sa clarté, j'aperçois la colonne qui se retire, je n'hésite pas, je lance ma grenade si heureusement qu'elle va faire explosion au milieu d'un groupe d'officiers qui couvre la retraite. Ce fut, Sire, l'effet d'un jeu de capucins de cartes. Nous le saluâmes d'un vivat en l'honneur de Votre Majesté, qui changea la retraite en déroute.

— Bravo, mes enfants, dit l'empereur en continuant son excursion, je vois que vos jeux mêmes sont des exercices.

∴

Le séjour de l'empereur doit se prolonger, assure-t-on, jusqu'au 10. En quittant le camp de Châlons, il se rendra directement à Saint-Cloud, qu'habite, en ce moment, l'impératrice, et où doit être célébré, le 12, le mariage du duc de Malakoff.

On dit des merveilles de la corbeille offerte par le maréchal à sa noble fiancée. On cite une parure de rubis balais et de diamants comme un travail d'orfévrerie dépassant par sa magnificence la richesse des pierreries, et l'on n'estime pas ces pierreries à moins de plusieurs centaines de mille francs. Elles sont, dit-on, un présent du sultan Abdul-Medjid.

∴

Les retours des bains et des eaux s'opèrent toujours, mais s'opèrent avec lenteur. Les bains ont cessé ; les eaux sont suspendues ; on profite cependant des beaux jours pour parcourir les forêts germaines encore dans tout leur éclat, ou les dunes et les falaises des côtes pittoresques auxquelles le moment est arrivé de dire adieu.

Nos plages de la Manche ont surtout le privilége de retenir leurs visiteurs ; ce n'est pas seulement la nature du pays qu'ont à contempler leurs hôtes, ils ont à étudier les populations si originales de ces bords, ainsi que leurs usages souvent si singuliers et leurs mœurs si primitives.

Nous n'en voulons citer qu'un exemple ; nous l'empruntons à un petit port recherché surtout par les artistes : à Etretat.

Qui ne connaît ses rocs escarpés, ses grèves sonores? Je n'entends nullement vous en faire la description après les pages si colorées que leur ont consacrées tant d'écrivains, et entre eux tous Alphonse Karr; je ne veux vous parler que d'un des usages particuliers à ce point de notre littoral.

Le plain de ces grèves est fermé par un banc de galets qu'y ont charrié et entassé la force des courants et l'apport des lames. Ce banc de galets, nommé la Perrée ou le Perré, offre un singulier phénomène.

Creusez, au pied, le sol; formez-y une fosse, elle se remplira aussitôt d'eau, ce qui n'offre rien de bien surprenant dans une grève; mais ce qui vous étonnera, c'est que cette eau sera de l'eau douce.

Ce sont les écoulements des terres qui s'infiltrent à travers les galets et forment ces sources qui servent à toute la population féminine d'Etretat à faire ses savonnages et ses lessives.

A peine la mer s'est-elle retirée que l'on voit ces braves ménagères accourir, un faix de linge sur les bras; chacune y choisit le lieu de son installation, et y creusant elle-même la grève par l'enlèvement de quelques cailloux, elle s'y pratique un lavoir à sa fantaisie.

Rien d'étrange, rien de pittoresque comme l'aspect qu'offre alors cette partie de la plage, le soir surtout, lorsque ces femmes groupées ou éparses mêlent le bruit de leurs conversations à celui du battoir frappant leur linge.

La Perrée est alors le point le plus bruyant, le plus animé, le plus joyeux de toute la contrée; la Perrée est à la fois la bourse et le forum d'Etretat.

C'est là qu'on apprend les prix auxquels s'est vendu le poisson dans les localités voisines, combien le bateau de maître un tel aura gagné dans son année, la Saint-Sylvestre venue; c'est là qu'on apprend le marché en négociation ou le mariage en projet, c'est là que la malveillance distille ses insinuations et que la médisance débite ses imprudents propos.

Les langues sont d'autant plus libres que, si l'on en excepte le douanier qui, son fusil sous le bras ou sur l'épaule, fait sa faction en se promenant sur cette partie du rivage, aucun homme n'approche de cette ruche d'abeilles bourdonnantes, ne se mêle à ce gynécée en plein vent. (Page 232.)

∴

Les Anglais, qui étaient ordinairement les hôtes les plus persistants de ces rivages, ont été cette année les derniers à y venir et les premiers à les quitter. C'est au reste l'un des faits caractéristiques de l'année cosmopolite : l'absence des Anglais.

Le Rhin comme la Manche se plaint de n'avoir pas respiré cette année le parfum de caoutchouc qu'exhalent ces intéressants insulaires aux raglans vulcanisés.

Les Pyrénées remarquent avec surprise le petit nombre de guinées qui se trouvent mêlées dans leurs caisses aux napoléons français et aux doublons ibériens.

La Suisse s'étonne du peu de flegmatiques casse-cous qui ont tenté cette année l'ascension de ses pics et de ses glaciers.

Cette absence est le problème que, sous des données différentes, se posent tous les maîtres d'hôtel de Calais à Palerme et d'Ostende à Saint-Pétersbourg.

La raison en est fort simple pourtant : cette guerre des Indes, qui coûte au gouvernement anglais tant de sacrifices, a été beaucoup plus onéreuse encore aux particuliers qu'à l'Etat. Que de familles ont vu cette conflagration tarir inopinément la source de leurs revenus; combien même ont vu toute leur fortune s'évanouir en fumée dans les incendies allumés par les cipayes.

Heureusement pour le Rhin, pour les Pyrénées, pour la Suisse et particulièrement pour les hôteliers italiens, que cette guerre de siéges et de batailles, la guerre de haute lutte est finie aujourd'hui...

Les armées insurgées dispersées ou détruites, les troupes anglaises n'ont plus qu'à compléter la soumission du pays, et c'est ce qu'elles font en poursuivant jusqu'au fond des jungles les diverses colonnes insurrectionnelles qui y ont cherché un dernier asile. (Page 225.)

FULGENCE GIRARD.

Fête de saint Louis à Rome.

Depuis soixante ans, la France a fréquemment varié ses anniversaires et ses fêtes nationales, car elle a toujour mêlé, dans son enthousiasme, ses erreurs, ses infortunes et ses triomphes. Pourquoi pas? Son génie réparateur n'est-il pas aussi étonnant que sa courageuse et féconde initiative? Malgré cette versatilité apparente, il est un culte pour lequel elle ne s'est jamais refroidie ; c'est celui de saint Louis. Ce grand roi n'est pas seulement un Capétien, la gloire éclatante et pure qui sacre une dynastie, il est le génie vivant et céleste de la France. Ses vertus ont enfanté l'apostolat providentiel de notre nation. Organisateur et guerrier, il revit dans l'héroïsme désintéressé de nos soldats et dans l'esprit implicitement chrétien de nos lois.

Si en France cette fête n'est plus marquée de cet éclat extérieur, qui pourrait être pour l'esprit de parti un signe ou un prétexte, elle émeut encore les cœurs fidèles au culte de notre histoire, et, à Rome, elle n'a rien perdu de sa pompe traditionnelle. Rome devenue, par le droit de ses souvenirs et de ses désastres, l'asile des grandeurs déchues, est aussi, par le droit de sa suprématie religieuse, la gardienne fidèle des royautés sanctifiées. Elle leur conserve à la fois leur auréole et leur décadence. La France révolutionnaire, impériale, abritée par de nouveaux droits, y est toujours sous l'invocation du héros de Massorah et du justicier de Vincennes.

Chaque année, au 25 août, la fonction (*funzione*) de Saint-Louis des Français se célèbre avec une solennité triomphale. Le parvis est jonché, suivant l'usage romain, de branches de buis et de feuilles de laurier. Les marbres de la nef sont drapés d'éclatantes tentures. Toute la France de Rome, officielle, militaire, artistique, touriste, est là, agenouillée et recueillie, comme si, descendu du ciel, le grand roi lui révélait, pour l'avenir, de plus grandes destinées!

Ce jour-là, le Saint-Père honore de sa présence notre église nationale. Le sacré collége, en tenue de gala, l'accompagne, et l'ambassade française est admise au baisement des pieds qui a lieu dans la sacristie. M. le duc de Grammont semble avoir été taillé tout exprès pour être ambassadeur à Rome. Il n'a pas l'air, comme tant d'autres, de subir la cangue des grands costumes de cérémonie ; son aisance naturelle fait ressortir les broderies, les décorations et les rubans.

Mais nous ne voulons pas empiéter sur notre gravure, dont ce texte ne doit être que la moralité. Elle représente le baise-pieds, qu'il ne faut pas cependant prendre trop à la lettre. La cérémonie est grave et familière à la fois. Dans ces grandes occasions, la sacristie se transforme en salon, et l'étiquette se relâche de ses rigueurs ordinaires.

J. DOUCET.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

IV

(*Suite.*)

Londres, 1848.

Les études d'ostéologie furent commencées en compagnie d'un de mes cousins (A. Robert, aujourd'hui l'un des médecins les plus distingués de Paris), que mon père avait pris pour élève en même temps que moi. Malheureusement Robert jouait fort bien du violon (il était de mes exécutants pour les quintettes), et nous nous occupions ensemble un peu plus de musique que d'anatomie pendant les heures de nos études. Ce qui ne l'empêchait pas, grâce au travail obstiné auquel il se livrait chez lui en particulier, de savoir toujours beaucoup mieux que moi ses démonstrations. De là bien de sévères remontrances et même de terribles colères paternelles.

Néanmoins, moitié de gré moitié de force, je finis par apprendre tant bien que mal de l'anatomie tout ce que mon père pouvait m'en enseigner, avec le secours des préparations sèches (des squelettes) seulement; et j'avais dix-neuf ans quand, encouragé par mon condisciple, je dus me décider à aborder les grandes études médicales et à partir avec lui, dans cette intention, pour Paris.

Ici, je m'arrête un instant avant d'entreprendre le récit de ma vie parisienne et des luttes acharnées que j'y engageai presque en arrivant et que je n'ai jamais cessé d'y soutenir contre les idées, les hommes et les choses. Le lecteur me permettra de prendre haleine.

D'ailleurs c'est aujourd'hui (10 avril) que la manifestation des deux cent mille chartistes anglais doit avoir lieu. Dans quelques heures peut-être, l'Angleterre sera bouleversée comme le reste de l'Europe, et cet asile même ne me restera plus. Je vais voir se décider la question.

Huit heures du soir. — Allons, les chartistes sont de bonnes pâtes de révolutionnaires. Tout s'est bien passé. Les canons, ces puissants orateurs, ces grands logiciens dont les arguments irrésistibles pénètrent si profondément dans les masses, étaient à la tribune. Ils n'ont pas même été obligés de prendre la parole; leur aspect a suffi pour porter dans toutes les âmes la conviction de l'inopportunité d'une révolution; et les chartistes se sont dispersés dans le plus grand ordre.

Braves gens! vous vous entendez à faire des émeutes comme les Italiens à écrire des symphonies. Il en est de même des Irlandais très-probablement, et O'Connel avait bien raison de leur dire toujours : Agitez! agitez! mais ne bougez pas!

12 juillet. — Il m'a été impossible, pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, de poursuivre le travail de ces mémoires. Je repars maintenant pour le malheureux pays qu'on appelle encore la France, et qui est le mien après tout. Je vais voir de quelle façon un artiste peut y vivre, ou combien de temps il lui faut pour y mourir, au milieu des ruines sous lesquelles la fleur de l'art est écrasée et ensevelie. *Farewell England!*

FRANCE. 16 *juillet* 1848. — Me voilà de retour! Paris achève d'enterrer ses morts. Les pavés des barricades ont repris leur place, d'où ils ressortiront peut-être encore demain. A peine arrivé, j'ai couru au faubourg Saint-Antoine : quel spectacle! quels hideux débris! Le génie de la liberté, qui plane au sommet de la colonne de la Bastille, a lui-même le corps traversé d'une balle. Les arbres abattus, mutilés, les maisons prêtes à crouler, les places, les rues, les quais, semblent encore vibrants du fracas homicide!... Pensons donc à l'art, par ce temps de folies furieuses et de sanglantes orgies!... Tous nos théâtres sont fermés, tous les artistes ruinés, tous les professeurs oisifs, tous les élèves en fuite; de pauvres pianistes jouent des sonates sur les places publiques, des peintres d'histoire balayent les rues, des architectes gâchent du mortier dans les ateliers nationaux.........

L'assemblée vient de voter d'assez fortes sommes pour rendre possible la réouverture des théâtres et accorder, en outre, de légers secours aux artistes les plus malheureux. Secours insuffisants, pour les musiciens surtout! Il y a des premiers violons à l'Opéra dont les appointements n'allaient pas à neuf cents francs par an. Ils avaient vécu à grand'peine jusqu'à ce jour en donnant des leçons.

On ne doit pas supposer qu'ils aient pu faire de brillantes économies. Leurs élèves partis, que vont-ils devenir?...

On ne les déportera pas, quoique beaucoup d'entre eux n'aient plus de chances de gagner leur vie qu'en Amérique, aux Indes ou à Sidney : la déportation coûte trop cher au gouvernement; pour l'obtenir, il faut l'avoir méritée, et tous nos artistes ont combattu les insurgés et monté à l'assaut des barricades.......

Au milieu de cette effroyable confusion du juste et de l'injuste, du bien et du mal, du vrai et du faux, en entendant parler cette langue, dont la plupart des mots sont détournés de leur acception, n'y a-t-il pas de quoi devenir complétement fou!!!.........

Continuons mon auto-biographie. Je n'ai rien de mieux à faire. L'examen du passé servira, d'ailleurs, à détourner mon attention du présent.

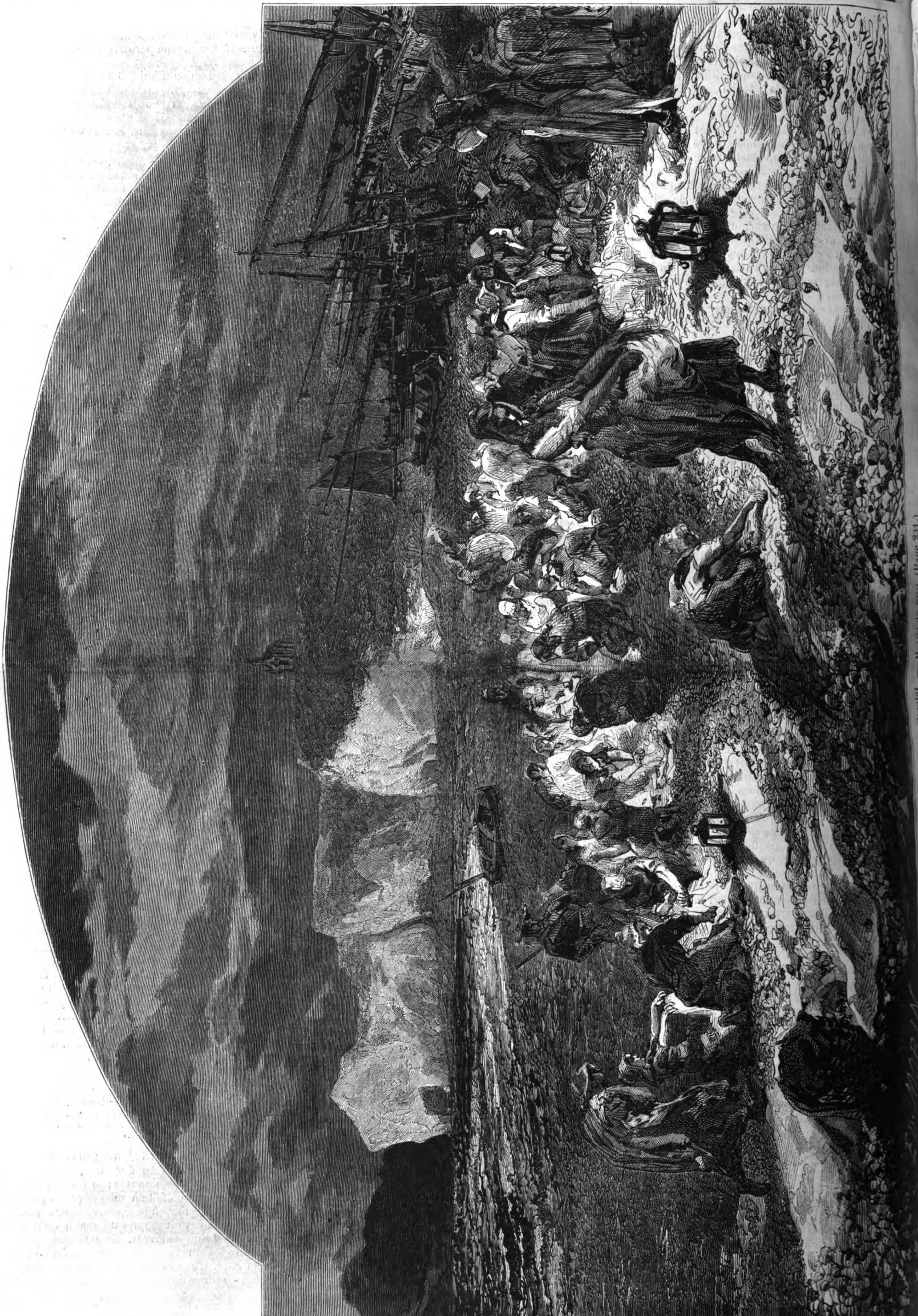
V

Une année d'études médicales. Le professeur Amussat. Une représentation à l'Opéra. La bibliothèque du Conservatoire. Entraînement irrésistible vers la musique. Mon père se refuse à me laisser suivre cette carrière. Discussions de famille.

En arrivant à Paris, en 1822, avec mon condisciple A. Robert, je me livrai tout entier aux études relatives à la carrière qui m'était imposée; je tins loyalement la promesse que j'avais faite à mon père en partant. J'eus pourtant à subir une épreuve assez difficile quand Robert, m'ayant appris un matin qu'il avait acheté un *sujet* (un cadavre), me conduisit pour la première fois à l'amphithéâtre de dissection de l'hospice de la Pitié. L'aspect de cet horrible charnier humain [1], ces membres épars, ces têtes grimaçantes, ces

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[1] C'en était un alors : les salles de dissection n'étaient pas tenues dans l'état de propreté où elles sont maintenant.



Les laveuses à Etretat. — Marée de nuit. (Page 231.)

Fête de saint Louis, à Rome. (Page 231.)

crânes entr'ouverts, le sanglant cloaque dans lequel nous marchions, l'odeur révoltante qui s'en exhalait, les essaims de moineaux se disputant des lambeaux de poumons, les rats grignottant dans leur coin des vertèbres saignantes, me remplirent d'un tel effroi que, sautant par la fenêtre de l'amphithéâtre, je pris la fuite à toutes jambes et courus, haletant, jusque chez moi, comme si la mort et son affreux cortége eussent été à mes trousses. Je passai vingt-quatre heures sous le coup de cette première impression, sans vouloir plus entendre parler d'anatomie, ni de dissection, ni de médecine, et méditant mille folies pour me soustraire à l'avenir dont j'étais menacé.

Robert perdait son éloquence à combattre mes répugnances et à me démontrer l'absurdité de mes projets. Il parvint pourtant à me faire tenter une seconde expérience. Je consentis à le suivre de nouveau à l'hospice, et nous rentrâmes ensemble dans la funèbre salle. Chose étrange! en revoyant ces objets qui, dès l'abord, m'avaient inspiré une si profonde horreur, je demeurai parfaitement calme; je n'éprouvai absolument rien qu'un froid dégoût; j'étais déjà familiarisé avec ce spectacle comme un vieux carabin; c'était fini. Je m'occupai, en arrivant, à disséquer la poitrine entr'ouverte d'un pauvre mort, dont les hôtes ailés de ce charmant séjour venaient se disputer les débris. — A la bonne heure! me dit Robert en riant, tu t'humanises!

> Aux petits des oiseaux tu donnes la pâture.
> — Et ma bonté s'étend sur toute la nature.

répliquai-je en voyant un gros rat venir prendre sa part à la curée des moineaux.

Je suivis donc, sinon avec intérêt, au moins avec une stoïque résignation, le cours d'anatomie. De secrètes sympathies m'attachèrent même à mon professeur, Amussat, qui montrait pour cette science une passion égale à celle que je ressentais pour la musique. C'était un artiste en anatomie. Hardi novateur en chirurgie, son nom est aujourd'hui européen; ses découvertes excitent dans le monde savant l'admiration et la haine. Le jour et la nuit suffisent à peine à ses travaux. Bien qu'exténué des fatigues d'une telle existence, il continue, rêveur mélancolique, ses audacieuses recherches, et persiste dans sa périlleuse voie. Ses allures sont celles d'un homme de génie. Je le vois souvent; je l'aime.

Bientôt les leçons de Thénard et de Gay-Lussac, qui professaient, l'un la chimie, l'autre la physique au Jardin des Plantes, le cours de littérature, dans lequel Andrieux savait captiver son auditoire avec tant de malicieuse bonhomie, m'offrirent de puissantes compensations; je trouvai à les suivre un charme très-vif et toujours croissant. J'allais devenir un étudiant comme tant d'autres, destiné à ajouter une obscure unité au nombre désastreux des mauvais médecins, quand, un soir, j'allai à l'Opéra. On y jouait les *Danaïdes* de Salieri. La pompe, l'éclat du spectacle, la masse harmonieuse de l'orchestre et des chœurs, le talent pathétique de Mme Branchu, sa voix extraordinaire, la rudesse grandiose de Dérivis; l'air d'Hypermnestre, où je retrouvais, imités par Salieri, tous les traits de l'idéal que je m'étais fait du style de Gluck, d'après des fragments de son *Orphée* découverts dans la bibliothèque de mon père; enfin, la foudroyante bacchanale et les airs de danse si mélancoliquement voluptueux ajoutés par Spontini à la partition de son vieux compatriote, me mirent dans un état de trouble et d'exaltation que je n'essayerai pas de décrire. J'étais comme un jeune homme aux instincts navigateurs, qui, n'ayant jamais vu que les nacelles des lacs de ses montagnes, se trouverait brusquement transporté sur un vaisseau à trois ponts en pleine mer. Je ne dormis guère, on peut le croire, la nuit qui suivit cette représentation, et la leçon d'anatomie du lendemain se ressentit de mon insomnie. Je chantais l'air de Danaüs « Jouissez du destin propice » en sciant le crâne de mon sujet, et quand Robert, impatienté de m'entendre murmurer la mélodie « Descends dans le sein d'Amphitrite, » au lieu de lire le chapitre de Bichat sur les aponévroses, s'écriait : « Soyons donc à notre affaire! Nous ne travaillons pas! Dans trois jours notre *sujet* sera gâté!... Il coûte dix-huit francs!... Il faut pourtant être raisonnable! » je répliquais par l'hymne à Némésis « Divinité de sang avide! » et le scalpel lui tombait des mains.

La semaine suivante, je retournai à l'Opéra, où j'assistai, cette fois, à une représentation de la *Stratonice* de Méhul et du ballet de *Nina*, dont la musique avait été composée et arrangée par Persuis. J'admirai beaucoup dans *Stratonice* l'ouverture d'abord, l'air de Séleucus : « Versez tous vos chagrins, » et le quatuor de la consultation; mais l'ensemble de la partition me parut un peu froid. Le ballet, au contraire, me plut beaucoup, et je fus profondément ému en entendant jouer, sur le cor anglais, par Vogt, pendant une navrante pantomime de Mlle Bigottini, l'air du cantique chanté par les compagnes de ma sœur au couvent des Ursulines, le jour de ma première communion. C'était la romance : « Quand le bien-aimé reviendra. » Un de mes voisins, qui en fredonnait les paroles, me dit le nom de l'opéra et de l'auteur auxquels Persuis l'avait empruntée, et j'appris ainsi qu'elle appartenait à la *Nina* de d'Aleyrac. J'ai bien de la peine à croire, quel qu'ait pu être le talent de la cantatrice (1) qui créa le rôle de Nina, que cette mélodie ait jamais eu dans sa bouche un accent aussi vrai, une expression aussi touchante qu'en sortant de l'instrument de Vogt, et dramatisée ainsi par la mime célèbre.

Malgré de pareilles distractions, et tout en passant bien des heures le soir à réfléchir sur la triste contradiction établie entre mes études et mes penchants, je continuai quelque temps encore cette vie de tiraillements, sans grand profit pour mon instruction médicale, et sans pouvoir étendre le champ si borné de mes connaissances en musique. J'avais promis, je tenais ma parole. Mais, ayant appris que la bibliothèque du Conservatoire, avec ses innombrables partitions, était ouverte au public, je ne pus résister au désir d'y aller étudier les œuvres de Gluck, pour lesquelles j'avais déjà une passion instinctive, et qu'on ne représentait pas en ce moment à l'Opéra. Une fois admis dans ce sanctuaire, je n'en sortis plus. Ce fut le coup de grâce donné à la médecine. L'amphithéâtre fut décidément abandonné. L'absorption de ma pensée par la musique fut telle, que je négligeai même, malgré toute mon admiration pour Gay-Lussac et l'intérêt puissant d'une pareille étude, le cours d'électricité expérimentale que j'avais commencé avec lui. Je lus et relus les partitions de Gluck, je les copiai, je les appris par cœur; elles me firent perdre le sommeil, oublier le boire et le manger; j'en délirai. Et le jour où, après une anxieuse attente, il me fut enfin permis d'entendre *Iphigénie en Tauride*, je jurai, en sortant de l'Opéra, que, malgré père, mère, oncles, tantes, grands parents et amis, je serais musicien. J'osai même, sans plus tarder, écrire à mon père pour lui faire connaître tout ce que ma vocation avait d'impérieux et d'irrésistible, en le conjurant de ne pas la contrarier inutilement. Il répondit par des raisonnements affectueux, dont la conclusion était que je ne pouvais pas tarder à sentir la folie de ma détermination, et à quitter la poursuite d'une chimère pour revenir à une carrière honorable et toute tracée. Mais mon père s'abusait. Bien loin de me rallier à sa manière de voir, je m'obstinai dans la mienne, et, dès ce moment, une correspondance régulière s'établit entre nous, de plus en plus sévère et menaçante du côté de mon père, toujours plus passionnée du mien, et animée enfin d'un emportement qui allait jusqu'à la fureur.

HECTOR BERLIOZ.

(1) Mme Dugazon.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS (*suite*).

XI. — Le chapitre des fétiches.

On a beaucoup écrit sur la manie des joueurs. C'est que le sujet est inépuisable et intéressant au double point de vue de l'observation et de l'étude du cœur humain. Tout homme qui joue depuis quelque temps, sauf de très-rares exceptions, tourne à la manie, et, chose curieuse! ce ne sont pas les joueurs les moins distingués par leur esprit ou leur éducation qui se livrent au fétichisme avec le plus d'ardeur. Dans ce Paris si intelligent, il n'est guère de cercle où il ne se passe tous les soirs quelques scènes que l'on pourrait croire empruntées aux annales de Charenton ou de Bicêtre. C'est qu'en effet, une réunion de joueurs, quand les cerveaux sont échauffés par les émotions du gain et de la perte, n'est plus guère qu'une réunion de fous, les uns calmes et concentrés, les autres exaspérés et violents. Ce que deviennent la dignité humaine et la raison dans ces moments de fièvre, nul n'y songe. De toutes les passions, la passion du jeu est celle qui rapproche le plus l'homme de la brute. Elle le rend cruel et faible : sa cruauté se trahit par la brutalité de son langage; sa faiblesse, par certaines manies qui ne sont, en réalité, qu'un appel à des puissances imaginaires et occultes. C'est le fétichisme.

J'ouvre un dictionnaire et j'y lis : « Fétichisme, ou adoration des fétiches, c'est-à-dire des objets vivants ou inanimés de la nature. Cette religion, la plus grossière de toutes, est en usage, avec une foule de nuances, chez les peuples du centre de l'Afrique, de plusieurs contrées de l'Asie et de l'Amérique, de la Nouvelle-Hollande, de la Terre de Diémen et de la Polynésie. » Voilà à quels êtres de l'échelle humaine la plupart des joueurs donnent la main!

Entrez dans une salle de jeu dont le personnel est nombreux, au moment où une partie est engagée, et regardez attentivement ce qui se passe. Pour peu que vous ayez le don de l'observation, tout un monde inconnu, mystérieux, va se révéler à vous. Autant de joueurs, autant de manies différentes. Chacun a son petit dieu qu'il invoque tout bas, son fétiche et sa façon particulière de l'adorer. La superstition varie à l'infini dans ses formes; mais, au fond, elle a le même objet pour tous : gagner l'argent d'autrui; faire tourner à son profit un coup engagé. Les joueurs qui sont persuadés que la volonté agit directement sur les cartes sont nombreux; ce ne sont même pas les moins intelligents. Ceux-là, se dispensant de tout intermédiaire matériel, se bornent à vouloir ardemment que le jeu tourne à leur profit; ils procèdent à la façon du magnétiseur qui veut produire un effet, et, par leur simple volonté, ils s'efforcent d'amener sous le doigt du banquier la carte qu'il leur faut pour gagner le coup. Il leur arrive souvent, cela va sans dire, d'être cruellement ébranlés dans leur foi; mais comme la chance a des caprices bizarres, ils retrempent incessamment leur croyance dans la joie que leur donnent les coups heureux. Cette confiance dans la puissance de la volonté survit souvent à leur ruine.

Entre cette variété du joueur et ceux qui pratiquent ouvertement le culte des fétiches, il y a ceux qui cherchent à influencer le jeu en parlant d'une certaine façon, en demandant ou en proposant des cartes sur un certain ton, en s'exprimant avec une lenteur ou une précipitation affectées. Ces joueurs-là seraient dangereux s'ils n'étaient promptement connus. Il y a autant de calcul que de manie dans leur procédé. Parler avec lenteur, c'est quelquefois se réserver le moyen de lire le jeu de son adversaire dans ses yeux; en demandant des cartes avec précipitation, ou en affectant d'hésiter, on peut faire concevoir sur son propre jeu une impression fausse dont on profitera. Inutile de dire que ces petites manœuvres n'abusent que les joueurs naïfs que l'expérience n'a pas encore éclairés.

Voici un joueur moins dissimulé dans ses pratiques. Sa manie consiste à relever son jeu d'une certaine façon. Il devient furieux si son voisin touche à ses cartes, même pour les lui faire passer, et dès lors il est bien convaincu qu'il va perdre le coup. Cet autre groupe en pyramides fragiles tout l'argent qui est devant lui, et si les cartes qu'on lui envoie tombent sur l'édifice sans l'endommager, c'est que la chance va sourire à l'heureux architecte. En voici un *qui ne souffrirait* pas que ses pièces d'or ou d'argent se présentassent sous un autre côté que la face, et il s'applique consciencieusement à les retourner dans le sens voulu. C'est évidemment un esprit méthodique et rangé. Mais que dire de celui-ci qui veut, au contraire, que toutes ses pièces montrent le revers, et de cet autre dont l'or, l'argent et les billets de banque forment un tas désordonné, qui s'accroît ou se réduit selon les chances du jeu, mais qui n'est jamais ni trié ni compté? Il en est qui s'attachent à n'avoir qu'une faible somme devant eux, composée d'un nombre pair ou impair de pièces; tout ce qui est en dehors des conditions voulues rentre dans leur gousset, chargé, par contre, de fournir les différences et de maintenir l'équilibre. Il en est aussi qui, ne laissant figurer devant eux qu'une partie de leur bénéfice, empochent religieusement l'autre part à tous les coups heureux. Ceux-ci rentrent dans la catégorie des *étouffeurs*, c'est-à-dire de ceux qui n'avouent jamais le chiffre exact de leur bénéfice et disent qu'ils ont gagné quinze louis quand ils sont en gain de mille écus. On les redoute et on les déteste. Ce sont les joueurs les plus secs et les plus rigides. Véritables pompes aspirantes, ils absorbent toujours et ne rendent au dehors que ce qui semble s'échapper de leurs fissures. Regardez maintenant ce joueur. C'est un esprit distingué, un homme connu. Lui aussi a sa manie, et cette manie consiste à maintenir ce louis sur la [illegible]ture du tapis. Si, par un incident quelconque, la pièce est dérangée, l'homme se plaint amèrement, se lève et quitte le jeu. Son voisin arrête au passage tout l'argent frappé à l'effigie de Louis-Philippe, tandis que cet autre fait collection des pièces de la première république. Et maintenant, voici le fétichisme dans ce qu'il a de plus étrange et de plus grotesque. Sur le tapis, devant plusieurs joueurs, sont des objets qui, en apparence, n'ont aucun rapport avec le jeu, et qui cependant, dans l'esprit de leurs possesseurs, se rattachent intimement aux chances de la partie : ce sont des clefs, des [illegible] ouverts ou pliés, des couteaux, des canifs, des bouts [illegible], des pièces étrangères, des sous percés, un bout de corde, un crayon, un poignard, une bague, tous objets enfin qui peuvent entrer dans une poche et sur lesquels l'esprit d'un maniaque peut s'arrêter.

N'avais-je pas raison tout à l'heure quand je parlais de Charenton et de Bicêtre? Et qu'on ne s'y trompe pas, ce culte burlesque est très-sérieusement pratiqué; il a l'attrait du merveilleux; on en rit, mais on [illegible]

le renie pas, et il est tel joueur qui sur un coup important ne se dessaisirait pas de son fétiche pour la moitié de la somme qu'il espère gagner. Le culte dure autant que la bonne chance, et les fétiches se succèdent rapidement dans les mains des joueurs malheureux; mais il en est aussi dont le règne est d'une certaine durée : ceux-là sont très-enviés.

Qui n'a pas été témoin de ces aberrations ne peut croire. A Paris elles paraissent moins admissibles qu'ailleurs, et c'est là cependant qu'elles s'épanouissent dans toute leur richesse et qu'on peut le mieux les étudier. L'esprit de superstition est particulier au joueur comme à tous les coureurs d'aventures. En s'engageant sur cette mer inconnue du tapis vert, il prouve, comme le navigateur après les premières preuves, le besoin de croire à quelque chose. Le marin, dont le but est noble, croit à Dieu ; le joueur, dont le but est vil, ne porte pas son regard si haut; sachant bien qu'il ne pourrait intéresser la Providence à ses projets sur la bourse du prochain, il se fait un petit dieu du premier objet qui lui tombe sous la main. C'est un dieu qu'il prend à l'essai, qu'il invoque et qu'il adore plus ou moins longtemps. Cette disposition particulière de l'esprit du joueur peut lui inspirer des excentricités vraiment incroyables. Elle se traduit par des actes d'autant plus singuliers que l'imagination du fét, — on peut se servir de ce mot, car il s'agit presque de médecine ici, — est plus féconde et plus vive. Le *Figaro* a raconté l'histoire d'un certain cloporte enfermé dans un tuyau de plume et placé pendant six mois par un joueur heureux sur la table du cercle où il jouait. Le fait n'a pas été inventé, il a eu de nombreux témoins, et, chose curieuse, le joueur dont il s'agit était un garçon intelligent. *Avec* son affreux petit animal il gagna en six mois, au baccarat, une vingtaine de mille francs, qu'il reperdit en quinze jours: le fétiche déshonoré, que toute la société folle avait admiré et envié si longtemps, fut honteusement jeté par la fenêtre. Que de petits dieux bizarres sont ainsi tombés des mains des joueurs dans la rue après avoir reçu leurs adorations!

EDOUARD GOURDON.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

La nouvelle de la mort du vénérable M. de Bompland, répandue d'abord, puis démentie, a été enfin confirmée par des lettres arrivées d'Amérique, et sutout un avis de son ancien compagnon de travaux, M. de Humboldt.

Le célèbre savant est mort le 4 juin dernier, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, adressant ses dernières paroles à la France, à cette patrie dont il avait été séparé depuis près de quarante ans par les incidents les plus bizarres et les plus romanesques.

On sait qu'envoyé en Amérique pour faire des recherches et des études relatives à la botanique et à la zoologie, il pénétra dans le Paraguay, et que là il fut retenu par le docteur Francia, qui s'était fait le dictateur suprême de cette contrée. Sa prison était le pays entier, mais il ne put en sortir, et les efforts, les réclamations de ses amis, du gouvernement français, furent inutiles pour l'arracher des mains de son geôlier. Ce ne fut qu'à la mort de Francia qu'il put recouvrer sa liberté. Les années s'étaient accumulées; l'homme qui avait quitté la France jeune, plein d'avenir et d'espérance, était devenu vieillard. Ses habitudes étaient changées, ses travaux l'avaient attaché au sol sur lequel on l'avait fixé par la violence. Tout ce qu'il avait connu, aimé dans son pays natal, avait disparu. Il voulait y venir mourir, mais il ne put réaliser ce vœu dont il avait fait part dans le temps à l'Académie des sciences. Il doit lui laisser de nombreux souvenirs, de précieuses collections pour le Muséum d'histoire naturelle.

La vie d'Arthur de Bompland sera extrêmement intéressante à écrire, et il est probable que l'Académie lui consacrera une large part dans ses mémoires. Il en était le correspondant depuis longtemps; il devait même être le doyen des correspondants; et il ne cessa d'être un auxiliaire aussi instruit que dévoué dans toutes les branches de sciences qui furent l'occupation de sa longue et honorable carrière.

M. Bussy a analysé dernièrement de singulières recherches faites par un chimiste. Elles ne manquent pas d'une certaine opportunité. Il s'agit de l'emploi du zinc dans différentes industries. Le savant professeur a surtout parlé des petites médailles distribuées en grande quantité aux enfants et des épingles. Toutes contiennent de l'arsenic. Des expériences très-consciencieuses prouvent que quatre ou cinq épingles, — nombre bien peu considérable, — en fournissent une quantité appréciable. Il ne faut donc jamais mettre de ces médailles ni d'épingles dans sa bouche.

Dans la même séance, M. Guérin Menneville a fourni de nouveaux renseignements sur la maladie des mûriers. Suivant cet observateur, l'épidémie végétale aurait gagné les environs de Paris. Il a mis sous les yeux de l'Académie des feuilles de mûrier et même d'autres végétaux, cueillis à Fleury-Meudon, tachés en plusieurs endroits d'une rouille corrosive.

Heureusement les nouvelles qui arrivent de plusieurs autres parties de la France sont plus rassurantes. Elles permettent d'espérer que l'on ne tardera pas à voir la fin du fléau qui a désolé la plupart de nos magnaneries et compromis, dans quelques-uns de nos départements, l'industrie si précieuse de la soie.

On se souvient qu'une commission fut chargée par le gouvernement de faire des recherches, des études et des expériences sur la maladie qui s'attaquait simultanément, depuis plusieurs années, aux vers à soie, aux feuilles de mûrier, nourriture de ces insectes. Avant de faire un rapport général sur les travaux auxquels les membres de cette commission ont dû se livrer, son président, M. Dumas, a prié M. de Quatrefages, son collègue et son confrère, de donner quelques détails particuliers à ce sujet.

L'improvisation de M. de Quatrefages a été écoutée avec un vif intérêt. Son récit est rempli de faits qui semblent devoir jeter un nouveau jour sur la question déjà tant controversée de la maladie des vers à soie.

Dès le début de leur voyage, les membres de la commission avaient eu l'occasion de faire des observations sur les feuilles de mûrier, à Lyon, à Nîmes, à Orange, à Avignon. Ils avaient eu la satisfaction de constater que les feuilles de l'arbrisseau ne présentent nulle part les apparences de la maladie. Il n'y a donc plus de motif pour accuser la feuille, et la commission est unanime pour déclarer qu'il n'y a aucun rapport entre elle et la maladie du ver.

Il a donc fallu reporter ses recherches et ses observations d'un autre côté, s'établir au milieu des magnaneries, des chambrées. C'est ce qu'a fait M. de Quatrefages. On peut dire qu'il s'est entouré de malades, de morts, de mourants, et, de son examen attentif et minutieux, il est résulté pour lui la conséquence que dans l'épidémie, cause de tant de mal, il n'y a pas seulement une maladie, mais la réunion de plusieurs maladies confondues dans une seule.

Le mal constaté par le savant professeur, et auquel il donne le nom de *maladie de la tache*, est fort singulier. C'est en effet une *tache* qui se produit sur l'insecte dans ses diverses transformations: ver, chrysalide ou papillon. Cette tache ne tarde pas à se multiplier, ronge l'animal à l'extérieur, comme à l'intérieur, le corrode à ce point, que des cadavres finissent par ressembler à des dragées brûlées. C'est une espèce de point ulcéreux qui ronge, brûle et carbonise.

Je ne puis entrer dans les longs détails fournis par M. de Quatrefages, mais je dois dire que dans son opinion la maladie n'offre pas la moindre trace de cryptogame. J'ajouterai quelques mots pour parler des moyens tentés par l'honorable académicien, et des expériences auxquelles il s'est livré dans les chambrées mêmes.

Il a eu la pensée assez originale de médicamenter les vers malades, et pour y parvenir, il a fait saupoudrer les feuilles de mûrier de quinquina, de valériane, de moutarde. Les résultats de l'emploi de ces dernières substances ont été plus favorables que celui de la première. Mais ce qui a le mieux réussi à l'expérimentateur, c'est de saupoudrer les feuilles avec du sucre réduit en poudre. Par ce moyen, beaucoup de vers ont été guéris, et il a été constaté, même sur une assez grande échelle, que l'action du sucre était excellente dans les éducations.

CH. D'ARGÉ.

COURRIER DU PALAIS.

La Foire aux titres! Ainsi a-t-on baptisé le nouveau procès, la nouvelle comédie si vous aimez mieux, qui vient de se produire devant la police correctionnelle. — Je voudrais bien être baron, disait, dans je ne sais plus quelle folie du Palais Royal, un personnage grotesque. — Paf! tu l'es, répondait le bon gros Sainville en lui donnant une petite tape sur l'épigastre. Ce procédé pour fabriquer des barons à la minute d'ingénieux Scapins ont eu l'idée de le faire passer du théâtre dans le monde réel et de s'en faire quelques mille livres de rente. — Voyons, qui veut être comte? qui vicomte? qui chevalier? qui veut dater des Croisades? Vous désirez une généalogie? on va vous la faire, mais ce sera peut-être un peu long. Préférez-vous des croix, nous en avons un assortiment complet. En voici qui confèrent le titre de comte palatin, *comes palatinus*. En voici des rouges, des jaunes, des bleues, des vertes; celles ci se portent à la boutonnière, celles-là en sautoir. Quelque chose de très-avantageux, c'est l'ordre du Lion de Holstein-Limbourg et des Quatre-Empereurs d'Allemagne : le ruban joue à s'y tromper celui de la Légion d'honneur; il nous en reste encore quelques articles que nous pouvons laisser à 2,000 fr., 1,500 fr. dernier prix. Nous en avons aussi dans des prix plus doux : l'ordre impérial asiatique d'Alina Del-Dir, celui de San-Juan de Nicaragua, celui de la Couronne du Christ. Ce dernier est tout neuf : il est encore en fabrique et ne sera mis en circulation que le mois prochain. Voyons, parlez, dites votre prix, faites-vous servir!

Il y en a qui se sont laissé prendre à ce *boniment*. Un boursier, M. Lauze; un fermier d'annonces, M. Norbert Estibal, ont payé, l'un 2,000 fr., l autre 1,500 fr. la décoration du Lion de Holstein. Cet ordre est éteint aujourd'hui et le port en est formellement interdit. Tel est l'avis que ces deux messieurs ont reçu de la chancellerie en réponse à la demande d'autorisation qu'ils avaient formée. Furieux d'avoir été dupés, ils ont déposé une plainte par suite de laquelle le comte de Saint-Maurice, le baron de Bellefond et le baron de Cassaigne ont été renvoyés devant la police correctionnelle.

A l'audience, le comte de Saint-Maurice se trouve être Cabany; le baron de Bellefond, Lejay de Bellefond, et le baron de Cassaigne Guïet tout court.

« Voilà le marquisat et la vicomté à bas, dit piteusement Mascarille à Jodelet. »

Cabany est fils d'un papetier. Si on peut contester sa noblesse, on aurait mauvaise grâce à lui refuser de l'entregent et de l'imagination : il s'intitule paléographe, directeur général de la Société impériale des archivistes de France. Il est habile à fabriquer des généalogies : il s'en est fait une qui remonte au quatorzième siècle. « Les Cabany, dit-il, sont originaires de l'Orient. A l'expulsion des Maures de l'Espagne par Isabelle-la-Catholique, leurs noms brillaient à côté de ceux des Zégris et des Abencerrages. Au lieu de s'expatrier comme ces derniers, mes ancêtres firent leur soumission, ils se convertirent, et leur chef reçut en récompense le titre de comte. »

Est elle assez jolie!

De Bellefond n'est qu'un intrigant subalterne : il n'a ni l'aplomb de Cabany, ni l'astuce de Guïet, — le faux baron de Cassaigne. Figurez-vous un petit vieillard, patelin, doucereux, étriqué, propret, rappelant assez au physique ce bon Amant du Palais-Royal ; tel est Guïet. Il a commencé par être notaire : des irrégularités d'écritures l'ont fait traduire en cour d'assises, où il a été acquitté. Révoqué de ses fonctions de juge-suppléant, il s'est fait agent d'affaires. On l'a vu tour à tour gérant de la société *la Gastronomie*, courtier d'assurances, directeur d'un cercle que la police a fait fermer, fondateur d'un journal intitulé *la Tribune sacrée*, que sais-je encore? En dernier lieu, il avait eu l'idée de faire le brocantage des titres et des décorations. Fâcheuse inspiration qui lui a valu, ainsi qu'à ses deux complices Cabany et de Bellefond, une condamnation à deux ans de prison et 500 fr. d'amende.

Comment ces trois individus ne se sont-ils pas rencontrés avec le comte de Viala, vicomte et baron de Brisis? c'est ce qu'il est difficile de s'expliquer. Le comte de Viala, — ou Héral, pour lui rendre son véritable nom, — travaille en effet dans la même partie. Lui aussi s'est forgé une généalogie qui fait remonter sa famille au douzième siècle, et la rattache aux plus illustres maisons du Midi. Il a les manières distinguées et porte, sans trop d'invraisemblance, le ruban multicolore. Présenté, je ne sais trop comment, au prince Youssoupoff, il avait su lui inspirer de la confiance. Le prince, qui occupe des fonctions diplomatiques, est décoré de plusieurs ordres très-légitimement acquis. Un sentiment de coquetterie, facilement excusable, lui faisait désirer de compléter sa boutonnière. Il avait, pensait-il, des titres à la croix du Christ de Portugal, mais qui pourrait les faire valoir, qui se chargerait de les mettre sous les yeux du ministre compétent? Le comte de Viala offrit ses services: il promit, moyennant 20,000 fr., de mener à bonne fin cette négociation délicate. Un à-compte de 10,000 fr. lui fut remis par le secrétaire du prince, et, muni de ce viatique, il se mit en campagne.

Deux mois s'étaient passés, et le brevet n'arrivait pas. Le prince s'impatiente et son secrétaire écrit de bonne encre au comte de Viala. La lettre trouve celui-ci à Bordeaux, chez un de ses amis, le comte d'Armanon. Ce comte d'Armanon est tout bonnement un sieur Dousse qui a été, en 1846, condamné à un an de prison pour escroquerie. Il fait aussi le courtage des rubans et des parchemins. Voulez-vous savoir comment il se qualifie? Dégustez-moi ceci :

« MONSEIGNEUR Edouard Dousse d'Armanon, comte
» du Sacré Palais, noble de la Cour romaine, protono-
» taire apostolique honoraire, commandeur de l'ordre
» de la Rédemption de Mantoue, du lion de Holstein-
» Limbourg, d'Alexandre pour le dévouement, des
» Quatre Empereurs d'Allemagne, procureur général,

REVUE DES THÉATRES ET DES LIVRES, Par MARCELIN.

JUIN. — JUILLET. — AOUT.

OPÉRA : La Magicienne.

Le plus beau passage de la pièce est celui de Mme Borghi-Mamo devant le bocal vert d'un étalage de pharmacien : — Lanterrrrrne magique! Pièce curieuse à voir!

— Une bien belle voix que celle de Bonnehée!
— Trop belle : ce n'est plus un homme, c'est un cuivre!

Stello de Nici (Bonnehée).
Ah! donnons-lui des noms d'oiseau.

OPÉRA : Sacountala.

Mme Ferraris et le jeune prince faisant un tour de jardin.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Bressant dans Don Juan. — Décidément, il n'y a plus que deux nez au théâtre : celui de Hyacinthe et celui de Bressant.

OPÉRA-COMIQUE : Quentin Durward. — Savez-vous que dans ce rôle de Louis XI, Couderc chante presque aussi bien que Ligier.

THÉATRE-LYRIQUE : Les Noces de Figaro. — C'est trop bien chanté. Mais Mozart est si bête, et nos chanteurs ont tant d'esprit!

PORTE-SAINT-MARTIN : Jean Bart. — La pipe de Jean Bart (une tête de zouave) ne nous paraît pas suffisamment historique.

VAUDEVILLE : Les Lionnes Pauvres. — Une jolie petite perruche et deux ou trois cocottes, mais de lionnes point.

GAITÉ : Les Crochets du Père Martin. — Elle est un peu forte, la charge!

Darcier apportant aux Folies-Nouvelles *les Doublons de sa ceinture.*

Les peintres décorateurs chez Théophile Gautier. — « Recevez nos remercîments pour votre bel article de l'*Artiste* sur les décorations; si nous les peignons bien, vous les méritez mieux encore.

LES LIVRES.

Voltaire roi, par la grâce de M. Arsène Houssaye.

Fanny, ou le dernier des Arthurs. 99e édition, avec un portrait de l'auteur.

Il était (1) une fois (2) une reine (3) nommée (4) Marie (5) Antoinette (6).

(1) Noël et Chapsal.
(2) Perrault, *passim.*
(3) Mémoires de Mme de Genlis.
(4) *Ibidem.*
(5) Mémoires de Bezenval.
(6) Mémoires de Lauzun.

Une page de l'Histoire de Marie-Antoinette, par MM. Edmond et Jules de Goncourt.

Racine allant mettre sa carte chez son critique, M. Taine, pour le remercier des quatre articles qu'il a bien voulu lui consacrer dans les *Debats.*

Démolition du Pont-au Change. — Installation de la passerelle provisoire. (Page 239.)

» grand'croix de l'ordre impérial Asiatique, maître des » cérémonies en service ordinaire et officier de l'ordre » noble de Lorraine, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, de la milice Dorée de Saint-Grégoire-le-» Grand, de la cour de Latran, du Sépulcre de Saint-» Marcel, chevalier des ordres royaux du Christ de » Portugal et de Notre-Dame de la Conception de Villa-» Viciosa, décoré de la médaille d'honneur en or pour » sauvetage, président d'honneur de la *Société géné-» rale des naufrages*, de celle de bienfaisance des » *Nationaux unis*, membre de l'Académie littéraire, de » l'Institut historique de France et d'Afrique, membre » de l'Académie britannique, de la Société royale uni» verselle d'encouragement aux arts industriels, mem-» bre de la Société nationale d'horticulture et de celle » de *Sauvetage de la Seine*. »

Cet homme si décoré va bientôt entrer en scène.

Le comte de Viala commençait à marcher sur des charbons. Sa négociation pour la croix du Christ n'avait pas réussi. Loin de là : un autre intrigant nommé Arnal, ancien professeur, devenu négociateur en mariages, à qui, disait-il, il avait remis neuf mille francs pour s'occuper de l'affaire du prince, avait levé le pied, laissant Viala se tirer d'affaire comme il le pourrait. Celui-ci prit alors bravement son parti. Il déclara à son commettant qu'il fallait renoncer à la croix de Portugal; mais, en compensation. il se fit fort de faire obtenir, par le crédit de l'ami Dousse, — au prince la plaque de commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, — et à la princesse, en manière d'appoint, une croix dite *Bande-de-Marie*.

C'est en ce sens que les deux amis travaillaient, lorsque l'autorité a jugé à propos d'intervenir dans leur petit commerce. Dousse, qui ne s'était mêlé que de la seconde opération, a eu le bénéfice d'une ordonnance de non-lieu. Héral, moins heureux, a été renvoyé en police correctionnelle, il a énergiquement protesté de sa bonne foi. Ce pauvre homme, si l'on en croit ses mouvements brusques et saccadés, est atteint d'une affection nerveuse. Pourquoi faut-il, hélas! qu'une condamnation antérieure à deux années de prison et ses relations bien connues avec des grecs de tous pays viennent infirmer ses déclarations et jeter du doute même sur la sincérité de sa maladie! — Deux mois de prison et cent francs d'amende, telle est la part que lui fait le tribunal dans la distribution des peines.

Le dernier de la série, et certainement le plus original de tous, est Vesin, comte de Romanini. Les aventures de Gil Blas, la vie de Figaro, sont médiocrement accidentées auprès de celle de Vesin. Il est né à Chiavenna, de parents français. Sergent-major dans l'armée piémontaise, il quitte le service et se fait commis voyageur : il est en Italie représentant des sociétés *la Caisse des Ecoles* et *le Crédit des Paroisses*. Mil huit cent quarante-huit arrive : il devient, en Toscane, capitaine d'un corps franc, puis il s'éclipse pour reparaître à Livourne simple secrétaire dans un bureau de passeports. En 1852 il est venu en France et y a vécu, Dieu sait comme! Il a été d'abord, dit-on écuyer à l'Hippodrome. D'écuyer il s'est fait homme de lettres, il a publié la *Cryptographie* ou l'art de déchiffrer les écritures; puis il s'est voué à l'industrie : il s'est mis à inventer des pâtes alimentaires : la pâte dite *neige divine*, les pâtes *alphabétiques parlantes et figurées*, le *caramel papillotte Vesin*, le couteau *Romanini* à quatre tranchants, destiné à donner la forme à ses pâtes, etc., etc. En même temps qu'il est pâtissier, il est marchand de vins et il vend du vin *aromatique mousseux*, — toujours de son invention. — En 1857 il est consul général, ministre plénipotentiaire, comte de Romanini, et décoré, oh! décoré... plus que Dousse, Cabany et Héral tous ensemble.

Comment cela s'est-il fait?

Dans une baie de la mer des Antilles, à l'embouchure du San-Juan, existe un petit bourg de 500 habitants : il s'appelle Greytown : A qui appartient-il? C'est assez difficile à dire. Le roi des Mosquitos, les Etats-Unis et la république de Nicaragua s'en prétendent, chacun de son côté, propriétaires, et pour ajouter à ce gâchis politique, Greytown s'est avisé un beau matin de se mettre en république. La république de Greytown a son parlement, son *Moniteur*, sa municipalité : je ne sais pas si elle a une armée pour défendre son indépendance. Ce qui est certain, c'est que cette indépendance est encore à l'état contesté, contesté si bien, que le gouvernement français ne l'a pas encore reconnue.

On sait que cette pauvre localité essuya, il y a deux ou trois ans, les horreurs d'un bombardement. Elle crut pouvoir intéresser à son sort les gouvernements européens, et, dans ce but, elle dépêcha en France un certain Barruel de Beauvert. Ce M. de Beauvert prit en arrivant les titres de consul général de Nicaragua et de ministre plénipotentiaire de Greytown. Il prétendait avoir été lui-même victime du bombardement, et réclamait pour sa part quelque chose comme 1,500,000 francs. Il échoua dans ses négociations, et n'obtint pas même l'*exequatur*. Poursuivi par de nombreux créanciers, il commençait à faire ses malles pour Greytown lorsqu'il s'aboucha avec Vesin.

Vesin était déjà à ce moment comte de Romanini. — Un autre comte de contrebande, un nommé Melano, se disant consul général de Nicaragua, — lui avait conféré son titre et donné l'accolade. Barruel de Beauvert entre donc en pourparlers avec Vesin. Il lui offre pour deux mille francs de lui céder son fonds de consul général et de ministre plénipotentiaire avec l'achalandage, consistant dans quelques douzaines d'exemplaires d'une médaille commémorative du bombardement. Vesin accepte — et le voilà ambassadeur!

Il est chevalier de l'Eperon-d'Or, commandeur de l'ordre des Quatre Empereurs, commandeur de l'ordre du Christ, grand'croix de l'ordre impérial Asiatique d'Alina-del-Dir; il est membre de quinze académies; il porte des éperons d'or et des sous-pieds d'argent. La tête lui tourne. Il ne se contente plus d'être décoré lui-même, il prétend décorer les autres, et le voilà qui transforme la médaille que vous savez en un ordre de chevalerie qu'il intitule San-Juan de Nicaragua, et dont il se proclame grand-croix et grand conservateur.

Nous voilà bien loin de la semoule et du vermicelle.

Par bonheur pour lui, le comte de Romanini s'est vu arrêter avant d'avoir eu le temps de battre monnaie avec ses médailles. Aussi, dans les poursuites qui ont été dirigées contre lui, le chef d'escroquerie a-t il été écarté. Traduit seulement pour usurpation de titres honorifiques et pour port illégal de décoration, il en a été quitte pour un mois de prison et 500 francs d'amende.

Des débats plus sérieux, bien que les peines appliquées aient été moins graves, sont ceux auxquels a donné lieu devant le tribunal de Versailles l'accident du bois du Vésinet. Il est inutile de rentrer dans les douloureux détails de cette rencontre. Nos lecteurs le connaissent déjà par l'article et la gravure que le *Monde illustré* a publiés dans son numéro du 11 septembre. Dieu merci! il est certain aujourd'hui que le nombre des morts et des blessés est bien loin du chiffre que fixaient les rumeurs exagérées qui ont circulé dans Paris. Il se borne — et ce n'est déjà que trop cruel — à trois morts et à une trentaine de blessés. Le jugement du tribunal attribue l'accident à trois causes : la première. à l'excès de vitesse du train, — imputable en partie aux mécaniciens Quenel et Berger; — la seconde, à la non-fermeture de la voie, par la faute du chef de gare Rouzeau; — la troisième, à la non-transmission, — par l'employé Duhautoir, — de la dépêche télégraphique qui annonçait le départ. Les prévenus ont été condamnés : Quenel et Berger à trois mois d'emprisonnement, Rouzeau à six mois, Duhautoir à cinq mois, ces deux derniers chacun à une amende de 300 francs. La compagnie, dans la personne de M. Lapeyrière, a été déclarée civilement responsable.

Vous rappelez-vous M. Kœnig et le procès qu'il avait intenté contre le couvent du Sacré-Cœur? Il réclamait, comme héritier de sa sœur, une soixantaine de mille francs que la communauté, suivant lui, s'était appropriés au préjudice de M^lle^ Kœnig et de sa succession. Les allégations de M. Kœnig se sont évanouies à l'audience et sa demande a été repoussée par le tribunal. Presque en même temps, le même M. Kœnig gagnait devant la cour de Colmar un procès important contre le Trésor. — Compensation! — L'ombre de M. Azaïs doit être satisfaite.

Pour être quitte envers nos lecteurs, deux mots maintenant sur l'affaire Prost :

Jusqu'en 1852, M. Prost ne s'était guère fait connaître que par des travaux estimables de littérature et d'économie politique.

A cette époque, il conçut le plan d'une vaste entreprise, qui avait pour objet d'affranchir le petit commerce de province de l'usure qui le dévore. Des comptoirs d'escompte devaient être établis dans les départements et soutenus à Paris par le crédit d'une société centrale qui prendrait le nom de *Compagnie générale des caisses d'escompte*.

M. Prost parvint en effet à fonder sous ce titre, et sous la raison sociale Prost et compagnie, une société au capital de trois millions, qui sembla bientôt appelée à un grand développement. Mais, après une année d'exercice, et alors que les caisses des départements commençaient à s'ouvrir de tous côtés, un obstacle imprévu vint paralyser ces succès. La Banque de France refusa de voir dans les signatures des caisses de province autre chose que la signature même de la Société générale; dès lors le but même de l'opération était complétement manqué, puisque la garantie de la Caisse centrale ne suffisait plus pour faire admettre à l'escompte le papier de ses succursales et compléter les trois signatures exigées par la Banque.

Cependant M. Prost ne voulut pas laisser sans emploi le capital considérable qu'il avait réuni. Il jeta la Société dans des entreprises diverses dont chacune paraissait bien conçue, mais dont le nombre même accabla le malheureux gérant. Trois journaux, deux chemins de fer, des achats considérables de terrains dans le douzième arrondissement, la constitution d'une société pour les bains d'Enghien n'épuisèrent point son activité. Il obtint le privilége du Crédit mobilier d'Espagne, malgré la concurrence redoutable de MM. de Rothschild et Péreire. Enfin il créa également le Crédit mobilier portugais.

La plupart de ces entreprises sont aujourd'hui en voie de prospérité; mais leur auteur a succombé sous le poids de tant de travaux divers, et en 1857, il était obligé d'abandonner la gérance et de révéler un déficit de plus de dix millions.

La justice a cherché à jeter la lumière dans l'inextricable comptabilité de la *Société générale*. Elle a relevé des erreurs dans les inventaires, des distributions de dividendes, alors que la Société était en perte, et condamné M. Prost en trois années d'emprisonnement, 1,000 fr. d'amende et 558,317 fr. de dommages intérêts envers les parties civiles.

Triste résultat d'efforts surhumains qui ont laissé des traces durables et qui, avec un peu plus de prudence, auraient pu créer de magnifiques résultats au lieu des ruines qu'ils ont amoncelées!

PETIT-JEAN.

PALAIS-ROYAL : *Le Punch Grassot*, à-propos en un acte, par MM. Grangé et Delacour. — *Grassottiana*; *Grassot en Italie*, lettres familières et romanesques. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Faust*; les acteurs, les décors.

M. Grassot devient décidément un homme illustre : il faut élargir le Panthéon. Il est plus qu'un acteur, aujourd'hui; demain, ce sera un symbole. Il ne peut faire un pas, sans qu'aussitôt une cohorte de chroniqueurs s'enquièrent de la direction de ce pas. C'est bon signe. La France a besoin de bouffons, et, entre tous, M. Grassot est incontestablement un des plus éminents. On avait déjà joué au théâtre du Palais-Royal *Grassot embêté par Ravel*; maintenant, voici le tour du *Punch Grassot*. Nous ne jurons plus que par Grassot, comme autrefois par Saint-Evremont.

Nous avons un *Grassottiana*, pour faire pendant au *Ménagiana*, au *Voltariana* et au *Chateaubriantiana*; mais le *Grassottiana* les surpasse tous. C'est là qu'on trouve ce bon mot, digne d'un négociant : « En parlant d'une pièce, on disait : Elle est toute d'intérêt. — C'est possible, ajouta Grassot, car il n'y a pas de fonds. » Tout le reste est du même style. Un camarade lui présente ses deux enfants : « Oh! sapristi! fait Grassot, comme tes deux garçons se ressemblent; l'aîné surtout! » Le chapitre des *grassologismes* occupe une large place; nous recommandons ces deux exemples : « D'un homme qui a un œil plus petit que l'autre, Grassot dit : *il boite d'un œil*. Par contre-coup, d'un homme qui boite : *il louche des jambes*. »

Mais le *Grassottiana*, paru en 1856, ne pouvait suffire à sa réputation agrandie; il vient d'être suivi, ces jours derniers, d'un autre petit volume portant pour titre : *Grassot en Italie, lettres familières et romanesques*. L'éditeur prévient, dans la préface, que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur l'Italie depuis le président de Brosses (il dit même *des* Brosses, dans son zèle). Le fait est que personne ne s'était encore avisé de parler en ces termes de la terre classique des beaux-arts :

A la santé de Doria
Je vais prendre mon gloria.

Voici ce qu'il raconte de Venise et de ses habitants : « Le lendemain de mon arrivée, j'ai reçu la visite d'un patricien des plus distingués de Venise, le seigneur Barbarini. Ce galant homme m'apportait, avec ses civilités, une bourriche de truites pour me régaler. Les truites sont très rares ici, et le peu qu'on en mange vient des ruisseaux du Tyrol. Le seigneur Barbarini m'a comblé de politesses, mais il me fait l'effet d'un vieux birbe, *vecchio birbo*, comme on dit en italien, et il m'a paru avoir la toquade de la tragédie. Il m'a demandé si elle faisait toujours fureur en France, et il m'a raconté que pendant un séjour qu'il a fait à Paris il s'était abonné à l'Odéon. Pour ne pas contrarier ce vieux *papa très-bien*, j'ai affecté de couper dans ses idées. Alors il m'a déclamé le récit de Théramène;

uis comme je voulais le reconduire jusqu'à la rue, il 'a dit que ce n'était pas la peine, et il a piqué une te par la fenêtre. Rien de plus commun ici que de ir les visiteurs prendre ce chemin pour s'en aller. ; trouvent cela plus commode que de descendre l'escalier. Voilà l'utilité des canaux. »

On le voit, M. Grassot a déjà sa bibliographie spéde. Il est sûr de se survivre. Mais ne nous égarons int, et revenons au *Punch Grassot*. Ce punch est entre un des épisodes de la vie intime de ce comédien, tant est qu'il ait une vie intime. Envoyé à Nice par donnance de médecin, il en a rapporté la recette d'un nch dont les annonces remplissent déjà la quatrième ge des journaux, en même temps qu'elles couvrent murailles parisiennes. Le vaudeville de M. Grangé Delacour nous montre Grassot vendant lui même punch, et entouré de demoiselles de comptoir d'une ralité plus réjouissante qu'incontestable. On rit de it cela plus qu'il ne le faudrait peut-être, et l'on plaudit beaucoup à la grâce et à l'impétuosité de Schneider, une nouvelle rivale pour les Alphone et les Aline Duval.

Écrites à la hâte, au sortir d'une première représenion terminée à une heure et demie du matin, nos elques lignes sur *Faust* n'ont pu donner qu'une uffisante idée de la pièce. Nous y revenons aujourui, par esprit de conscience, et pour signaler les endeurs et les curiosités de la mise en scène Le or de la cathédrale, où a lieu l'évanouissement Marguerite, et celui d'une maison d'Herculanum, oduisent un grand effet et sont traités tous les deux main de maître. C'est à ce dernier tableau que mmencent les emprunts de M. Dennery au second *ust*, cette finale et mystérieuse partie de l'œuvre Gœthe. M. Dennery évoque, lui aussi, le fantôme Hélène, expression définitive de la beauté; et, dans lyrisme imprévu, il se met à parler du vin éclatant, chansons, du vent qui souffle de Lesbos. On sourit e panthéisme de machiniste

Quoi qu'il en soit, le succès de l'ouvrage est à prét très décidé; cela ne prouve rien de bien consot, puisque cela prouve que tous les sujets, et surt les plus exploités, peuvent se recommencer impunent tous les cinq ou six ans. Il suffit d'avoir de uveaux acteurs et des décorations nouvelles. Mainant qu'il a donné un *Faust* à la Porte Saint-Martin, Dennery va, dit on, donner un *Cartouche* à la Gaîté. us voyez bien!

Faust est bien peint, bien dansé, mais est il bien e? Généralement on s'attendait à mieux, surtout de part de M. Rouvière, chargé du personnage de histophélès; un tel rôle prête à toutes les fantai, à toutes les audaces; il n'admet pas de limites s l'exagération, car il est en dehors du connu. urquoi donc M. Rouvière n'en a-t-il pas tiré un lleur parti? Il s'est fait un visage jeune et frais; ait un diable petit-maître. C'est bien toujours le e et la voix de M. Rouvière, son geste de fantoche a voix de ventriloque; mais la profondeur, mais la ssance, mais la nouveauté, il ne les a pas, il les a liées ou il les a perdues. Enfin, ce n'est pas *composé*, r nous servir d'un terme du métier.

côté de ce Méphistophélès trop grêle, nous avons revanche un Faust trop gras. M. Dumaine, avec sa rine en saillie et ses joues pleines, n'a pas du tout d'être tourmenté par les sphinx de la science. Il te élégamment de riches costumes; mais il scande peu trop sa démarche, à l'instar des ténors; quelfois, après une tirade ou à la fin d'un tableau, il t pas rare de le voir tomber en position. Il se peut ce soit la direction qui l'exige.

Desrieux représente Valentin, un Valentin de rice, que Faust tue en duel dans une fête, au mid'un beau jardin. Nous sommes loin de la toile uche de Delacroix, de cette rue noire comme de re au bout de laquelle deux hommes se sauvent, dant que des lueurs rouges s'allument aux fenêdes bourgeois réveillés.

'élément parisien s'est glissé avec M. Colbrun dans e pièce mosaïque Peut s'en faut que, par instants, Colbrun ne prononce Alfred au lieu de Wagner, et l n'appelle Méphistophélès: « Ma vieille! » C'est étrange petite figure que cet acteur; la première ression qu'il produit est pénible: on croit avoir ire à l'une des épaves de feu le théâtre Comte, pées mélancoliques empruntant leur organe à l'abbe et condamnées à ne jamais paraître plus de tonze ans, même à l'âge des cheveux gris. Mais à ur e que la pièce marche, M. Colbrun se transfie et acquiert au microscope les nettes proportions n comédien; sa physionomie a la mobilité amuse de Paul Legrand; son geste est vrai. Il saisit à ve elle le relief et l'accent des gamins du boule-l, qui, d'ailleurs, ont pour lui une admiration voi- d u fétichisme. Il est leste, il est malin; il rappelle le Flibbertigibet de Walter Scott, dans le roman de *Kenilworth*.

N'importe! le public de M. Colbrun a semblé surpris de le voir mêlé à cette intrigue allemande et diabolique.

On a engagé Mme Luther-Félix pour remplir le rôle de Marguerite. Elle l'a rempli d'une façon qu'elle a tâché de rendre touchante. Mais ses yeux ne sont pas faits pour les larmes; ses lèvres sont trop fines pour laisser déborder le désespoir. Ce n'est pas à la démence qu'appartiennent ces beaux cheveux blonds; c'est à Léonard, le perruquier de la jeune reine Marie-Antoinette. — Ah! frêle et spirituelle héroïne d'*Il ne faut jurer de rien*, maladroite transfuge de la Comédie-Française, quel poétique avenir vous gâtez à plaisir!

Des autres artistes, il est difficile d'écrire grand'-chose Mlle Nelly *a du piquant*, comme dirait le vieux Coquerel de Henri Monnier, en tapant sur sa tabatière. Mme Deshayes a un rôle indigne de son intelligence. Un nouveau danseur, du nom d'Espinosa, tourne, tourne, tourne à donner le vertige à la salle entière: c'est l'étrangeté de Boswel unie à la tradition de Petipa. Il a eu une très-grande part du succès de la représentation.

CHARLES MONSELET.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire les 1er et 15 octobre, sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal: LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de notre feuilleton: *Aimée*, par PAUL FÉVAL.

On lit dans la *Presse scientifique*: L'heureux résultat des expériences faites par un grand nombre de médecins nous permet d'affirmer l'efficacité de la *Vitaline-Steck*.

Cette préparation vient combler une lacune qui existait dans la thérapeutique de certaines affections du cuir chevelu.

Désormais, l'emploi commode de cette huile, ses effets prompts et sans danger, son inaltérabilité, la feront accepter comme le seul agent réunissant les conditions absolues propres à déterminer la revivification de la chevelure. Dr LETELLIER.

Foulards. Les personnes qui désirent de bons foulards de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la COMPAGNIE DES INDES, *rue Grenelle Saint-Germain*, **42**. — Immense choix de foulards des Indes et de Chine à 1 fr. 40 c., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40 c., 3 fr. 50, 5, 7, 8, 12, 15 et 20 fr., gros et détail.

Payement de toute espèce de coupons. Opérations financières au Crédit départemental, CLAUDON et Ce, **35**, *boulevard Bonne-Nouvelle*, à Paris.

Il y a trente-cinq ans que, convaincu des propriétés bienfaisantes et réparatrices du chocolat, M. Ménier résolut de conquérir pour cette précieuse substance une place importante dans l'alimentation. Quand, dans cette pensée, M. Ménier créa, en 1825, l'usine hydraulique de Noisiel, près Paris, il n'existait en France que quelques petites fabriques de chocolat; leur production réunie ne dépassait pas 25,000 kilogrammes. Ce produit n'était considéré, à cette époque, que comme un article de luxe. L'usine *modèle* de Noisiel-sur-Marne, qui a reçu les plus grands perfectionnements, livre aujourd'hui à la France plus d'un million de kilogrammes par an de **Chocolat Ménier**. Toutefois, si ce chocolat est recherché de préférence par tous les consommateurs, les uns dans l'intérêt de leur santé, les autres pour la satisfaction de leur goût, ce n'est pas seulement parce que l'usage de cette substance, surtout pour le premier repas, s'est généralement répandu, c'est encore et surtout parce que le **Chocolat Ménier** se recommande tout à la fois par sa qualité supérieure et un prix modéré.

Aliment des convalescents. Pour activer la convalescence, remédier à la *faiblesse* chez les enfants et fortifier les personnes *faibles* de la *poitrine* ou de l'estomac, les docteurs Alibert, Broussais, Blache, Baron, Jadelot, Moreau et Fouquier, etc., recommandent spécialement le **Racahout** de DELANGRENIER, seul aliment étranger approuvé par l'Académie de médecine, *seule autorité* qui offre garantie et confiance; aussi ne doit-il pas être confondu avec les contrefaçons et imitations que l'on tenterait de lui substituer. — Entrepôt, *rue Richelieu*, **20**; dépôt dans chaque ville.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bonhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses. Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Nouveau Vinaigre de toilette. Par la finesse de son parfum, par le choix des plantes aromatiques qui en forment la base, le VINAIGRE DE COSMACETI se distingue de tous les vinaigres connus. Son action *douce* et *bienfaisante* donne de la fraîcheur à la peau et la blanchit *sans l'irriter*. — Dépôt, *rue Vivienne*, **55**, à Paris.

Nouveau Chocolat purgatif. Rien de plus agréable à prendre que le chocolat à la magnésie de DESBRIÈRE, pharmacien des hôpitaux de Paris, *rue Lepelletier*, **9**. Les personnes difficiles, les dames, les enfants peuvent se purger sans soupçonner la présence d'un médicament; aussi ce chocolat est-il recommandé des médecins comme le meilleur purgatif et dépuratif dans une foule de maladies.

Philocôme Faguer, pour faire croître et embellir les cheveux, jouit depuis dix ans d'un succès toujours croissant, à cause de ses vertus hygiéniques et de la suavité de son parfum. — Gants, éventails, sachets et articles pour la toilette. Parfumerie fine de B. FAGUER, **83**, *rue de Richelieu*, ancien maison LABOULLÉE.

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie* **54**.

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35**.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents**. 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8**. 2 fr. le flacon.

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés, selon le siége et la nature de la maladie, en chaîne et bande, 10 et 15 fr.— Collier, 5 et 10 fr. — Bracelet, 5 fr. — Busc, 5 fr. — Ceinture, 10 et 15 fr. — Batterie électrique, 25 fr. et au-dessus.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir: le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18**, *rue Favart, à Paris*.

Machines à coudre françaises, anglaises et américaines supérieures, système LEROY, inventeur breveté s. g. d. g., se prêtant admirablement à border les chapeaux sans le secours de la main, et à ganser les blouses.

CES MACHINES, solides, d'un mécanisme simple et d'un prix très-modéré, sont garanties deux ans consécutifs.

Huit jours d'essai. Expositions de Paris et de Londres.

SORELLE, constructeur-mécanicien, rue de Bréa, n° 14, près le Luxembourg. Fabrique à Vaugirard.

On voit fonctionner les machines tous les jours, de **10** *h. à* **4** *h.*

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14**, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon: 10 fr.

« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

Bonbons Duvigneau, contre la constipation et l'embarras gastrique. — On lit dans le *Moniteur des hôpitaux*: « Par leur saveur, ces bonbons justifient leur nom, et l'on peut dire que par leur effet ils constituent le véritable médicament applicable à la constipation idiopathique. C'est le remède qui, dans l'épidémie régnante, a rendu le plus de services, en fournissant les moyens de débarrasser l'intestin sans l'irriter. »

Pour éviter la contrefaçon et imitation, exiger, sur cire rouge, le cachet SERRES, pharmacien, et la signature DUVIGNEAU.

Pour l'expédition en gros, s'adresser à M. SERRES, pharmacien, *rue Richelieu*, **66**, à Paris.

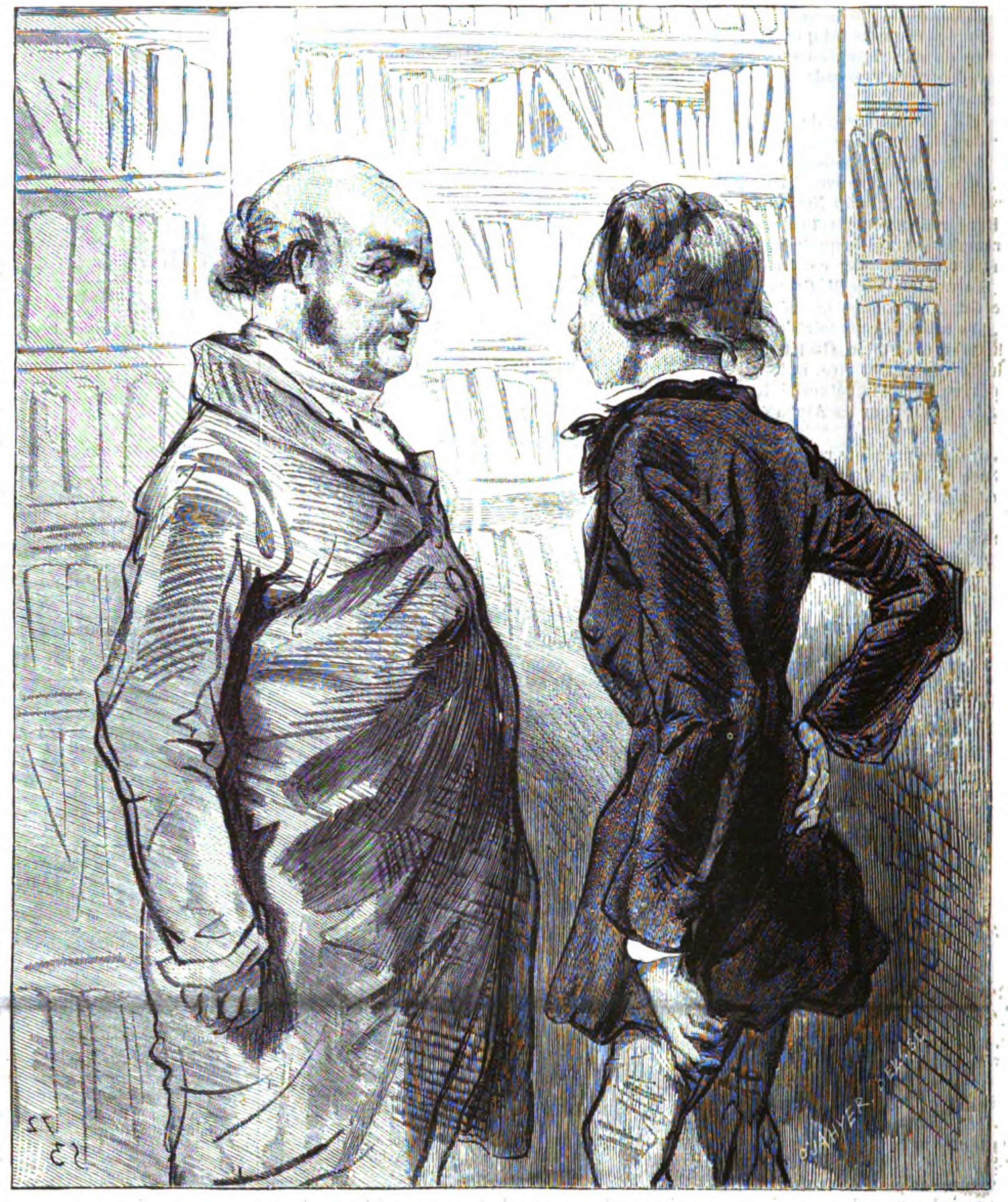
CHRONIQUE MUSICALE.

Théâtre-Lyrique : *Broskovano*, opéra-comique en deux actes de M. Boisseaux, musique de M. Deffès. — Opéra-Comique : Débuts de M. Warot. — Théâtre Italien : Réouverture par *la Traviata*, opéra de Verdi. — Nouvelles.

Les géographes feront bien de changer les verres de leurs lunettes ; ces messieurs ont cru découvrir qu'il y avait au monde deux Turquie, dont une d'Europe et l'autre d'Asie. Ils ont eu la précaution de nous inculquer cette notion dès le collége, profitant ainsi de la crédulité de nos jeunes ans ; et c'était mal dire, car, à bien compter, il y a trois Turquie : les deux que vous savez, puis une autre à laquelle il faut donner un nom, tant il est urgent de la distinguer des susnommées.

Nous l'appelons : la Turquie d'opéra-comique.

C'est un pays situé dans le cerveau d'une poignée de manipulateurs de rimes qu'on appelle les librettistes ; il a pour soleil la rampe et ses feux mobiles, pour verdure la détrempe des décorateurs. Ses minarets se perdent dans des perspectives sans fin, son ciel est une mer d'azur où naviguent des nuages dorés, ses habitants y parlent quelquefois français, souvent un patois composé de tous les solécismes de notre langue. Et tout cela n'est que convention, toile peinte et ressorts cachés. C'est la Turquie du *Corsaire*, d'*Oberon* et de *Broskovano*.



Les Parents terribles. — Par Gavarni.

— Et moi, je défends qu'on ait de ces moustaches-là !... sous aucun prétexte !

Mais, à propos, qu'entendez-vous par *Broskovano ?* Que veut dire ce mot cabalistique et particulièrement dissonant qu'il plaît au Théâtre-Lyrique de placarder sur ses murs ? Serait-ce une énigme que M. Carvalho proposerait aux passants ?... Peut-être ; car le moyen de la deviner est de prendre sa place au bureau du théâtre et d'aller écouter la pièce de MM. Boisseaux et Deffès, ce qui est une affaire de deux heures. Or, pour abréger le temps, nous allons essayer de vous la narrer, comme c'est l'usage.

D'abord, *Broskovano* est un génie malfaisant, un vampire turc, espèce dangereuse, nous dit l'auteur ; donc, défions-nous de *Broskovano*.

Pour ne citer qu'une de ses diableries, il a voulu prendre le cheval de Basile, et c'était là compromettre le bonheur de Basile d'abord, et celui de Thérèse ensuite, car ils sont fiancés l'un à l'autre.

Pourtant Basile a défendu sa monture et il a tué *Broskovano*, ce qui fait que les janissaires le poursuivent comme assassin, car le monstre avait forme humaine, c'était un de ses déguisements. L'aga qui commande toute la contrée s'est ému de l'affaire et vient en personne présider aux recherches. L'innocent meurtrier est pris et va être pendu, lorsqu'on découvre par bonheur que le cadavre trouvé sur la route n'est autre que celui du vampire. Alors Basile n'est plus un assassin, c'est le sauveur du pays, le Jules Gérard de l'endroit ; on l'adule, on le fête ; ce ne sont autour de lui que guirlandes de fleurs et chants de victoires. Pourtant, un événement vient troubler son bonheur ; un inconnu se présente et réclame la main de sa fiancée ; il se nomme Basile, et c'est bien à lui (il le prouve) qu'Hélène a été promise, il y a quinze ans. Ils sont donc deux portant le même nom ? Du tout ; celui-là est le seul authentique, et l'autre, le héros, lui a pris son nom et son rôle d'amant pour échapper aux janissaires, et il le jouera jusqu'au bout en épousant Hélène, qui s'est associée à cette erreur.

La pièce est de M. Boisseaux et la musique de M. Deffès, deux jeunes auteurs, dont les noms réunis par la collaboration se sont déjà rencontrés sous notre plume. Ils préludèrent à leur succès d'hier par celui de *la Clé des champs*, un acte qui, on se le rappelle, fut joué au printemps de l'année dernière à l'Opéra-Comique.

M. Deffès n'est pas destiné par la nature de son talent à faire sensation sur la partie distraite du public, et il semble plutôt s'attacher à plaire aux érudits, à ces auditeurs trop rares qui sont sensibles aux beautés de la facture et aux détails de l'instrumentation. Sa musique ne saurait être populaire, parce qu'elle a une saveur scolastique très-prononcée. On a remarqué, dans le premier acte de *Broskovano*, une chanson bien rhythmée que dit M. Fromant, l'air que détaille à ravir Mlle Girard, et surtout le finale, morceau choral d'un beau caractère et que relève encore le motif d'une danse valaque que l'orchestre enlève avec un grand brio. Après l'introduction du second acte, on a applaudi un beau quatuor, qu'il faut écouter sans trop penser à celui de *Zampa*, qui restera toujours le type du genre, puis un duo d'amour, enfin un chœur dont le motif rhythmé comme une marche se trouve intercalé dans l'ouverture.

—A l'Opéra-Comique, on vient de redonner *les Monténégrins* avec M. Warot, dans le rôle qu'avait joué M. Barbot, il y a deux mois. M. Warot, qui débutait ce soir-là, est un très-jeune chanteur dont la voix, un peu paralysée par l'émotion, n'a pu se développer à l'aise ; le timbre en est agréable pourtant, surtout dans le registre de tête. Ce ténor pourrait tenir utilement l'emploi qu'avait M. Jourdan avant qu'il n'abordât les grands rôles.

— Les Italiens ont rouvert samedi la salle Ventadour entièrement repeinte et étincelante de dorures. *La Traviata* marche en tête des représentations de la saison, et c'est Mlle Penco qui a chanté le rôle de Violetta. A côté d'elle on a écouté et applaudi le ténor F. Graziani, le frère de Graziani, le baryton. Entre autres nouveautés promises par la direction, on parle beaucoup de *il Giuramento* de Mercadante et d'une série de représentations de *le Nozze di Figaro* de Mozart. Il sera curieux de voir comment les pensionnaires de M. Calzado sauront soutenir la concurrence de ceux de M. Carvalho !

— M. Eugène Brice, notre confrère de la *Presse théâtrale*, fait en ce moment répéter au Théâtre-Debureau sa pantomime : *le Souper de Colombine*. Cet ouvrage, sur lequel l'administration a fondé de grandes espérances, doit passer bientôt et terminer peut-être la saison d'été à ce théâtre où, comme on dit, il a été réservé pour la bonne bouche.

ALBERT DE LASALLE.

FAITS DIVERS.

Les vignes d'une fécondité phénoménale ne sont pas rares cette année sur les bords du Rhin. En voici un très-remarquable, dit *le Courrier du Bas-Rhin*, que l'on signale du grand-duché de Bade. Dans la commune de Grenzach, située dans l'Oberland badois, sur les limites du canton de Bâle, on voit en ce moment un pied de vigne originaire du cap de Bonne-Espérance, de l'âge de huit ans, qui porte plus de 1,200 raisins grands et petits. On en a compté 800 qui sont au moins de moyenne grandeur. Cette vigne n'a été l'objet d'aucun soin particulier, d'aucun procédé spécial destiné à accroître sa productivité. C'est le simple travail de la nature qui a produit ce phénomène que l'on vient admirer de tous les environs.

A. V.

RÉBUS

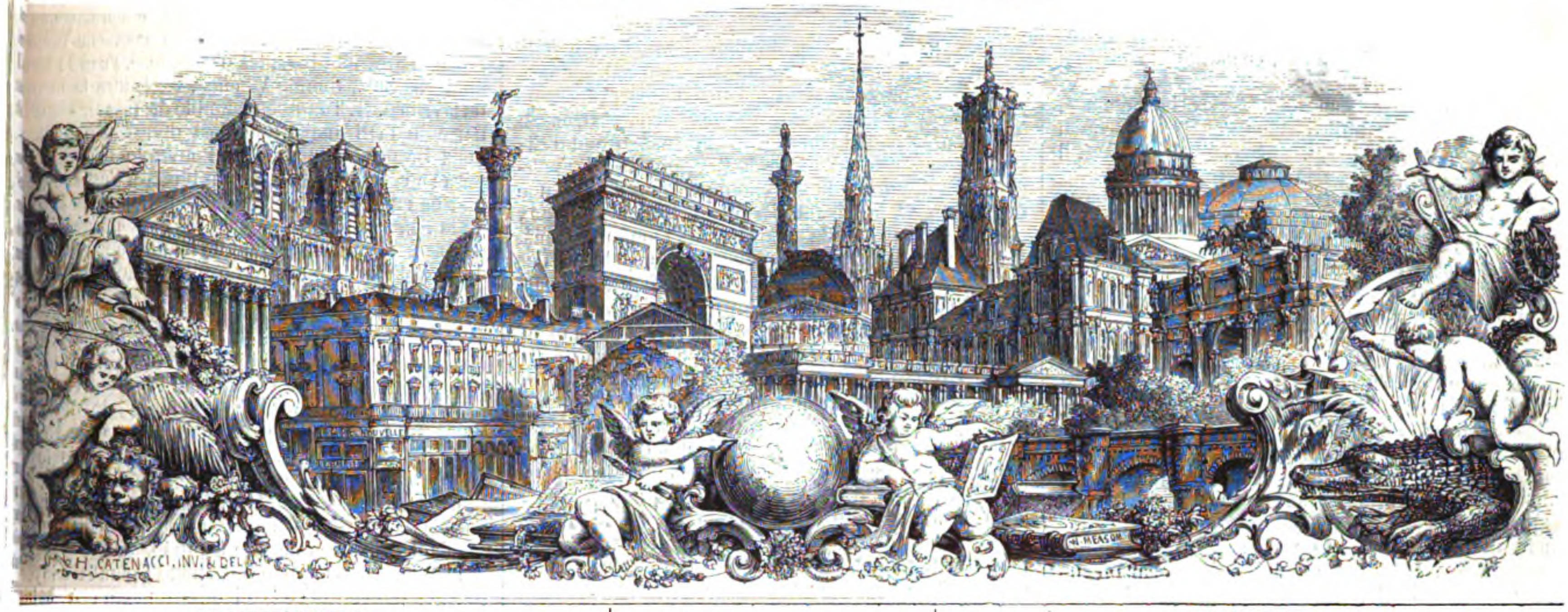
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Paris s'est, en quelques années, métamorphosé entièrement.

Paris.— Imp. de la Librairie Nouvelle, Bourdilliat, 15, rue Breda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
…RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr.—Six mois, 9 fr.—Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 79.
16 Octobre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Réception de S. A. I. le prince Napoléon, par l'empereur de Russie, à Varsovie. (Page 246).

COURRIER DE PARIS.

~~~ Nous avons un ami très-fataliste et très-heureux. Il a des procédés à lui, à propos desquels il vous prendrait en pitié, si vous vous avisiez d'en rire. Ainsi, par exemple, il n'entreprend jamais rien sans étudier, éprouver, constater si, ce jour-là, il a ce qu'il appelle « la chance. »

Ni plaisir, ni affaire, vous ne lui feriez rien entamer, rechercher, entreprendre... à moins qu'il n'ait reconnu que les dieux lui sont propices. S'il se voit délaissé, il reste coi.

« — Mais à quel genre d'épreuve soumet-il son bonheur intermittent? — demanderez-vous. — Comment s'essaye-t-il? »

J'ai dit que c'était risible... Mais, risible ou non, il y a un fait, je l'ai promis; le voici :

Il a acheté une sorte de jeu, dont le nom m'échappe, mais en deux mots vous verrez l'affaire. C'est une table penchée et hérissée de pointes de cuivre fixes; on lance une bille à travers tout cela, comme au billard (je crois en effet me rappeler que l'instrument s'appelle un *billard américain*). Après s'être heurtée ici et là, partout — ou nulle part, — la bille finit par tomber dans une case numérotée, mais après avoir subi toutes sortes de péripéties, de chances, de bonnes ou mauvaises fortunes, qui la rapprochent ou l'éloignent alternativement, et on ne sait ni comment ni pourquoi, — soit du néant définitif, figuré par un superbe zéro,—soit du chiffre 100, qui est, pour la bille, le comble de la prospérité!

Or, dans ce jeu, l'adresse de l'*essayiste* (le mot existe chez les Anglais, prenons le; il est plus caractéristique et d'une portée moins matérielle *qu'essayeur*), l'adresse, disons-nous, représente, au début de la partie, ce qui, dans la vie pratique, correspond au désir, à la bonne volonté, — à l'adresse aussi, — qu'on emploie pour réussir. Mais, l'affaire lancée, ni adresse ni vouloir n'y font plus rien, et tout dépend des hasards, de la chance... des obstacles ou des vides que rencontre la bille que vous lancez sur le billard américain, — ou dans la vie sociale, — à travers les pointes de cuivre... — ou à travers les gens.

Pour ma part, je puis le constater, le plus grand bonheur, le seul, je crois, de ma vie, eut pour origine une rencontre que je fis un jour à l'entrée de la rue de Choiseul. La pluie me surprit, j'avais cherché un fiacre sans en rencontrer. Me trouvant muni d'un parapluie, je continuai résolûment ma course, au lieu de monter, comme j'en eus un moment l'idée, chez un ami que j'avais par là. Donc, tout ce qui m'arriva de bon, de fécond, d'inespéré, je le dus à mon parapluie... Un fiacre de plus sur le boulevard, et je restais déshérité de mon bonheur!

Or, ce petit fait que je cite, non pour me citer, mais pour vous faire songer, réfléchir... vous en avez dix analogues dans votre vie. On sort de chez soi par la droite, tout va bien... par la gauche, tout va mal! C'est l'éternelle et fatale histoire du fiacre et du parapluie.

C'est donc pour voir si le hasard s'est mis de son côté que mon ami n'entreprend jamais rien sans *s'essayer* : la bille est lancée avec tout le soin imaginable... Qu'atteindra-t-elle entre le zéro (le fiacre) ou le numéro 100 (le parapluie), c'est-à-dire dans tout l'espace qui formera, de 1 à 100, les degrés de la chance du jour? Si l'épreuve ne fournit que les chiffres inférieurs, mon ami ne bouge pas! Si, au contraire, elle va se heurter contre les septante, les octante, les nonante... il court à ses affaires, à ses plaisirs, certain que la chance est bonne, et qu'il forcera tous les obstacles, en atteignant au résultat espéré! Voyons, est-ce donc là chose si puérile, si niaise ou si risible? Il y a des jours irrémédiablement néfastes, vous le savez bien, car vous l'avez fréquemment éprouvé. S'il s'agit seulement même de parler, on y réussit peu, mal, déplorablement. On ne dit pas ce qu'on aurait à dire, on ne dit même pas ce qu'on veut dire! Les idées sont obscures, la langue est épaisse, on se sent idiot,— on l'est! Ces jours-là, il faudrait s'enfermer, lire, dormir, soigner ce qui est par trop littéralement la bête.

Or, cette paralysie morale, elle se retrouve aussi dans le corps, indolent, paresseux, énervé, sans ressort ni activité. Ces jours-là, je le répète, s'il fait beau, poussez tout votre être, insupportable, flasque et sot, à la campagne; — s'il fait aussi laid que vous êtes nul, enfermez-vous et lisez Stendhal ou Henri Heine. Ils vous agaceront, vous émoustilleront, vous galvaniseront peut-être. Ou bien lisez *Evenor et Leucippe*; cela vous endormira, vous serez sauvé.

Donc cette bizarrerie de notre organisme, cette pernicieuse *influenza* qui frappe un être en santé, elle plane sur les villes, elle en est comme l'invisible mais fatale atmosphère, et ces jours-là les accidents se multiplient partout dans la matière. Or, ceci et tout ce qui en découle indiqué plutôt qu'exposé, notre ami n'a-t-il pas raison *de s'esssayer* personnellement avant de rien entreprendre, et de voir si son être est en équilibre, au complet, sous les armes, et bon pour la lutte?

~~~ Rapprochement étrange qui naît un peu de ce qui précède : voilà que le même journal annonce en un seul jour sept ou huit sinistres de mer, venant de tous les côtés à la fois, et des points les plus extrêmes de Livourne et de Libourne, — de Singapore et d'Elseneur, — de New-York et de Cayenne... et d'où encore? On dirait que la fourche du trident de Neptune était partout à la fois, et que quelque grand courroux animait le Dieu que Cham nous peint s'amusant à transformer le câble sous-océanique en escarpolette. Ces étrangetés, ces coïncidences sont communes. Remarquez-les au passage.

Ainsi, par exemple, rien de plus rare que la mention d'un unique incendie. Dès qu'un s'allume, on dirait ces trous de gaz, voisins l'un de l'autre sur un tube, et qui s'enflamment tour à tour dès que le premier a commencé! L'incendie court... d'alinéa en alinéa dans les journaux, et la feuille brûle les doigts. C'est coup sur coup, et le signal une fois donné dans la Meurthe ou les Deux-Sèvres, des réverbérations qui vont allumer à leur tour (les victimes disent plutôt hors de tour) le Calvados, la Sarthe, la Dordogne et le Finistère. Feu partout! Comment expliquez vous ces étranges coïncidences? — Réponse : Je ne les explique pas.

Je ne parlerai pas des miracles; je choisirai mes exemples dans des voies moins sujettes à controverse. Ainsi, par exemple, après les naufrages et les incendies, sans parler des éboulements qui, eux non plus, n'arrivent jamais seuls, et qui semblent aussi s'entendre sur divers points à la fois pour multiplier les *infortunés Dufavel*; sans parler non plus des accidents de chemin de fer qui ne restent jamais sans soudains échos, — ni des chevaux emportés, — ni des noyades, — ni des couturières asphyxiées, — ni des duels, — ni des procès en adultère, — ni d'une foule de crimes qui, de même que les catastrophes, semblent faire naître l'imitation, la contagion, aussi bien de la part de l'inerte matière que de l'entraînement moral, — sans insister davantage sur tous ces faits surprenants et que règle quelque grand secret aussi impénétrable à l'œil de notre esprit qu'à celui de notre chair, n'éprouvez vous pas quelque surprise à voir comment la même *idée* jaillit de plusieurs têtes à la fois .. comme si cette idée, semblable au pollen des plantes qui voltige, impalpable et invisible, par les airs, devait tomber au hasard sur tel ou tel front pour le féconder?

En littérature le fait est fréquent. Un sujet dort dans l'histoire, dans la poésie. Tout à coup, et de dix côtés divers et lointains, dix esprits entrent dans la crypte où l'idée reposait, enveloppée de silence et d'ombre, et la secouent, la réveillent, la galvanisent, la ressuscitent!

Sans aller bien loin dans la série des exemples, il n'y a qu'à regarder en ce moment les affiches ou annonces des théâtres : *Faust*..... *Faust* partout, en drame, en mélodrame, en opéra plus ou moins comique, en pantomime, en ballet. « S'il faust du *Faust*, pas trop n'en faust! » dirai-je empruntant le vieux langage.

Lorsqu'il ne s'agit pas de réveiller un mort pour en écarteler le cadavre à quatre théâtres,— c'est une idée plus ou moins neuve, qui flottait, flottaillait çà et là par les airs, et qui, un beau jour, fond sur divers cerveaux à la fois! Encore en ceci les exemples abonderaient. Nous nous bornerons à citer des faits d'hier : la pensée de mettre au théâtre *Une seconde Jeunesse*, qui paraissait occuper simultanément cinq auteurs dramatiques, — et trois ou quatre pourvoyeurs du boulevard dit du Crime qui éprouvaient aussi, chacun de son côté, le besoin de mettre au monde et à la scène un *Marchand de coco!* Annoncez, pour voir un peu l'effet qui en résultera, que vous tramez un *Marchand de marrons*, et vous verrez tout aussitôt un quarteron de réclamations surgir. Eux aussi se berçaient l'imagination d'un marchand de marrons! Ah! les coïncidences, qui en pourrait révéler tous les mystères?

~~~ Quelques salons sont entr'ouverts, et s'ajoutent à ceux de M^mes de Beaumont, de Polignac, de Béhague, qui sont restés ouverts tout l'été. Plusieurs grands deuils assombriront cet hiver quelques hôtels du noble faubourg, alliés à la duchesse de Valançay suivie de si près dans la mort par sa mère la duchesse Raoul de Montmorency. La marquise de Marmier, mariée l'an dernier, et morte presque en perdant son premier enfant, ajoutera plusieurs deuils aux précédents. — Pour les mariages d'hiver, on ne parle encore que de celui du comte de Ludre avec M^lle Edwige de Beauvau, fille aînée du sénateur prince de Beauvau et de la princesse, née de Komar.

~~~ A ces morts du grand monde, il faut ajouter celle du baron Benjamin Tascher de la Pagerie, qui vivait retiré dans l'Orléanais. Il s'était marié à la fille du sénateur et ministre du premier empire, comte de Montalivet, et avait pour frère le comte de Tascher, ancien pair, dont les filles ont epousé, l'une le maréchal Narvaëz, duc de Valence, — l'autre le marquis d'Havrincourt. Toute cette famille de Tascher est originaire de l'Orléanais. Elle s'est divisée, en 1[illegible], en deux branches dites : « du Pouvray » et « de la Pagerie; » cette dernière, la plus illustre, s'est elle-même divisée en deux rameaux : l'un eut pour chef le baron de la Pagerie, dont sont nés les personnages du nom de Tascher qui remplissent de hautes fonctions auprès de LL. MM. — L'autre rameau a produit l'impératrice Joséphine et la reine Hortense.

~~~ Nous disions plus haut que quelques salons commençaient à s'entr'ouvrir. En effet, il y a les rentrants et les passants. Ces derniers ne rentrent définitivement que dans la seconde moitié de décembre. Ils apparaissent momentanément à cause du 15 octobre... afin de toucher personnellement leurs loyers. L'affaire encaissée, on repart, les mains pleines, continuer à faire des économies à la campagne, ce qui est parfois payer un peu cher la vanité de briller ensuite pendant trois mois dans la capitale.

Bien des gens qui n'ont, hélas! point de loyers à toucher (au contraire!) ni de campagne à habiter, sont complétement à Paris..., mais s'en cachent, ou s'y cachent. Rentrer si tôt, fi donc! on aurait l'air de ne pas avoir de château! Et comme de fait, on n'en a pas... si ce n'est en Espagne. — un pays criblé de châteaux,— on fait semblant de n'être pas encore rentré dans l'appartement trop haut d'étage et trop bas de plafond, où, l'hiver, on donne de prétentieux bals qui ont toujours un espace vide au milieu du salon, le dessous d'un lustre auquel les invités craignent de se cogner la tête.

Donc, depuis quelques jours, et pour quelques jours encore, Paris aperçoit çà et là, à l'Opéra, aux Italiens, au bois, au boulevard, quelques grandes dames, quelques belles dames, ou quelques dames traversant la ville sur le terme d'octobre. Mais ce qui abonde, pullule, déborde, ce sont les provinciaux. C'est leur date. La récolte a été bonne par tous les dons du ciel et de la terre : moissons, vergers, vendanges, tout a produit un superlatif d'or... on s'accorde *huit ou quinze* jours de Paris et un habit noir. Cet habit noir, vous le rencontrez sur les boulevards, depuis dix heures du matin jusqu'à la sortie des spectacles. Vers cinq ou six heures, sa manche droite s'arrondit en anse de pot, pour recevoir le bras de madame, qui est du voyage, vu tant de blé ou de raisin. Sous la manche gauche est serré au corps un gros étui à lorgnette, jumelle de 48 (il ne s'agit pas de la révolution... mais du calibre)! On va dîner au *restaurat*, après quoi on s'accorde le spectacle : on est à Paris pour cela. Provincial nous-même, nous ne pousserons pas plus loin ce crayon qu'il serait trop aisé de pousser jusqu'à la charge. Mais nous nous bornerons à dire que quiconque s'ennuie et veut s'amuser n'a qu'à aller s'asseoir, — si le ton de sa vie le lui permet, — devant un des cafés du boulevard; il verra défiler de bien drôles de couples!

Les Russes nous arrivent par bataillons; jamais immigration ne fut plus ample. Favorisé par les réformes politiques, le voyage de Paris est, depuis quelque temps, devenu accessible à des couches sociales commerciales, qui n'y pouvaient songer sous l'ancien règne. Les restrictives formalités du passe-port sont abrogées, et, pour l'obtenir, le voyageur n'est plus contraint de faire à l'Empereur une subvention proportionnée à son opulence et à la durée de son absence. Aussi voyons-nous arriver des Russes de contrées extrêmes, que la vue de notre pays, de son art, de son industrie, de sa civilisation, plongent dans des étonnements plus extrêmes encore! La plupart dépensent beaucoup d'argent, et l'hiver s'annonce bien pour notre industrie de luxe et les nombreux établissements dits hospitaliers, qui s'enrichissent de ce que les Ecossais n'offrent pour rien — qu'à l'Opéra-Comique.

~~~ La chancellerie est écrasée sous l'encombrement des demandes qui naissent de la récente loi sur les titres de noblesse, les noms et la particule. Les douze référendaires au sceau, qui jouirent d'une place véritablement sinécurial après 1848, sont aujourd'hui les fonctionnaires les plus occupés de l'Etat. La province, qui l'aurait cru? donne pour les sept huitièmes dans cette sollicitude, cette prétention ou cette réalité. Il faut constater que l'autorité se montre généra-

lement très-accommodante au sujet des noms, lorsqu'il est bien reconnu qu'une longue notoriété a établi l'a-bus, et qu'il y aurait perturbation à ramener le délinquant à l'appellation de droit. La littérature offre déjà, pour Paris, plusieurs exemples de ce genre, la littérature étant, de toutes les classes sociales, celle qui use naturellement le plus du pseudonyme. C'est ainsi que M. Philippe, l'un de nos plus ingénieux et plus féconds auteurs dramatiques, a été autorisé à porter légalement le nom de sa mère, sous lequel il s'est fait une célébrité théâtrale, et que, comme par le passé, l'acteur chargé de révéler l'auteur de la pièce qu'on applaudit pourra continuer à proclamer M. d'Ennery.

On nous cite, toutefois, deux écrivains plus connus sous leur pseudonyme que sous leur nom d'origine, qui éprouvent quelques difficultés à se voir confirmer.

Un de nos amis possède le secret, le grave, presque terrible secret d'une personne que, malgré la scabreuse gravité du cas, il tient pour fort honorable... Expliquons vite l'affaire :

Le monsieur en question, un monsieur connu... qu'il se rassure s'il lit ceci ; nous ne le nommerons pas, — et cela, pour plusieurs raisons : la première, est que nous ne savons pas son nom... et les autres raisons nous semblent importer peu après ce premier aveu). Donc, ce monsieur, très-honnête, — selon notre ami, — dans tous les rapports de sa vie, perd la tête et quelque chose de plus, dès qu'il s'agit du jeu...

Alors ce n'est plus lui, c'en est un autre : un filou. Exemple :

Il y a huit jours, on jouait chez un habitant de la rue de Bourgogne. L'honnête monsieur était là. Mon ami jouait contre lui, et non-seulement il se dépitait, mais aussi il s'étonnait un peu de voir le monsieur gagner avec une chance acharnée. Son nom, assurément, sauvait ce monsieur du soupçon... Néanmoins, mon ami s'étonnait... pour environ 1,500 francs qu'il venait de perdre, à le voir si obstinément heureux, et mille anecdotes applicables à la situation lui revenaient à la mémoire.

Il fait un *vatout* de dix louis, qui disparaissent, se lève et assiste à une dernière passe que le monsieur perd enfin. Il le voit alors escamoter une vingtaine de cartes du talon, et, remettant le paquet au voisin qui tend la main, se lever, s'éloigner, la poche enflée de cinq mille francs, billets et or. — *Whas is that!* — dit notre ami au comble de la surprise.

Il croit bon d'observer le monsieur, qui n'avait assurément pas escamoté ces cartes pour en faire des adresses à clouer sur des malles. Le monsieur regarde les tableaux, les fleurs, les potiches, et s'approche ainsi d'une porte donnant sur un second salon, — chambre à coucher jadis, dans l'alcôve de laquelle on a placé des glaces et un divan circulaire.

Ce salon est séparé du premier par une autre glace, mais sans tain. D'un côté, notre ami pourra observer ce que le monsieur va faire de l'autre.

Ce qu'il va faire? plus d'un lecteur l'a déjà deviné. Il entre.. feint de s'intéresser au choix des livres contenus dans une petite armoire de Boulle, gagne hypocritement l'alcôve, et là, dans un angle, manipule les cartes qu'il a enlevées de la masse.

Ses petits arrangements faits, et surpris par notre ami, il revient aux livres, aux tableaux, aux fleurs, rentre dans le salon, se rapproche peu à peu de la table de jeu... et attend.

Celui qui tient la main perd, passe à un autre, qui perd aussi ; alors le monsieur s'offre, prend les cartes, et, dans le dérangement des chaises et des places, notre ami le voit poser sur le tas le paquet préparé dans l'alcôve, après quoi, installé, il attaque la vanité et la cupidité des joueurs, en avançant une forte somme.

On va... il gagne. Second tour... il gagne encore. Notre ami, archi-sûr de son fait, prend part au jeu.

— L'imprudent! direz-vous.

— Eh non! Attendez.

Le voilà, avec une mise de soixante-quinze louis, en face du... monsieur. Les cartes volent. — C'est le cas de le dire! Notre ami reçoit celles qui lui sont destinées, mais il feint une maladresse... en retourne une... et dit :

— Pardon... on a vu ce dix de trèfle... je le brûle... donnez-moi une autre carte!

Le monsieur pâlit... Une carte de moins... sa combinaison est dérangée! Il perd.

Notre ami rattrape ainsi d'un seul coup ses 1,500 francs, et se lève aussitôt.

L'autre le regarde : un éclair brûlant, terrible, a jailli de ce regard d'un homme que soupçonne qu'on l'a pénétré! Il jette les cartes. Le jeu continue entre honnêtes gens. Le monsieur s'approche de notre ami...

Sa parole offre le plus poignant contraste avec sa pensée : il fait l'aimable... il a une mortelle inquiétude dans l'âme! Ses yeux troublés, son teint pâli, une sorte de crispation du rictus, révèlent cette angoisse et cette fureur : on parle du début de la nouvelle danseuse, la fille de M^lle^ Emarot!

Notre ami reste impassible. Il sent que l'autre voudrait lui dire :

— M'avez-vous vu?

Mais il doit jouer son rôle indifférent, mondain, distrait. La situation devient effrayante.

— Va-t-il parler? — se dit le bourreau.

Si cela se prolonge, — pense-t-il, — il tombe là, évanoui, frappé d'une congestion cérébrale!

Quelle scène pour une comédie!

Enfin, c'est mon ami qui veut se soustraire à cette situation devenue intolérable. Il profite d'un silence pendant lequel l'autre, plus que pâle, livide..., plus que livide, blafard..., semble chercher des forces pour parler...

Il profite, dis-je, de ce moment, qui menace d'être suprême, pour s'éloigner de quelques pas, se confondre dans un groupe... et disparaître, tout ému, consterné, abasourdi de ce qu'il a vu et de ce qu'il n'a pas voulu entendre, de tout ce qu'il a toutes les peines du monde à croire!

Depuis ce soir-là, le monsieur et mon ami se rencontrent involontairement parfois, bien qu'ils se fuient instinctivement toujours. L'autre ne semble plus vouloir parler, mais son regard semble toujours dire : — Sais-tu?

Et c'est l'innocent qui détourne les yeux!

Un monsieur demandait à une petite fille le nom de son père :

» — Je n'en sais rien, — répondit-elle, — car on l'appelle de toutes sortes de manières!

» — Comment cela?

» — Oui... et je ne m'y reconnais plus! Quand nous sommes seuls, maman l'appelle: *Eugène...*

» S'il y a du monde, elle dit : ***Mon mari.***

» Mon oncle l'appelle son *ami.*

» Ma tante dit *gros bêta.*

» Les gens qui viennent l'appellent *monsieur Bernard.*

» Et les gens de la campagne disent: ***Monsieur le notaire!***

» Moi, je lui dis tout simplement : ***Papa.*** »

Une paysanne de la condition la plus misérable a mis au monde une petite fille qu'un bizarre caprice de la nature a dotée de six doigts à chaque main. Le maire de Bruyère, père d'un de nos écrivains réputés, remarquait cette singularité.

» — Ah! j'en suis désolée! — dit la pauvresse, — car comment fera-t-elle plus tard pour mettre des gants?

Les époux Saul... ont quarante mille livres de rentes gagnées dans le commerce des tapis. Ils n'ont pas d'enfants... et peu de tapis chez eux. L'autre soir, on avait fait chez une voisine un lansquenet honnête et modéré. M. Saul... gagna trois francs trois sous. Sa femme s'approcha de lui, et dit, assez haut pour être entendue de celui qui nous envoie le mot :

« — Arrête-toi, Armand... ne risque pas ton gain... donne-le moi... et tu auras demain à dîner un plat sucré! »

Où diable quarante mille livres de rentes vont-ils se nicher?

Voici un proverbe arrangé par un coulissier-baissier qui a donné 25 p. 100 à ses créanciers, par suite de la commotion que lui a causée la forte hausse de ces temps derniers :

Qui paye ses dettes (à 25 p. 100) *s'enrichit!*

Deux chroniqueurs connus vont souvent dans la même maison. Il y a des jolies femmes, ils font les aimables et, pour plaire, racontent tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils ne savent pas. Or, chacun en cachette note tout ce que l'autre débite, et, le lendemain, le journal de chacun insère. A la vérité, en se lisant réciproquement, ils s'étonnent un peu.

« — Tiens, il m'a volé cela! » dit l'un d'eux, tandis que l'autre fait la même observation sur son rival. Le mieux serait que Y et Z gardassent chacun pour soi, et pour ses lecteurs, ce qu'il sait, ce qu'il a. C'est que peut-être aussi aucun d'eux n'est-il pas bien sûr de sa propriété...

On s'occupe beaucoup, dans le monde des affaires, d'un industriel qui a obtenu diverses médailles aux grandes expositions, dont le nom figure souvent dans les réclames, et qui, ne se bornant ni à cette gloire ni à cette fortune, s'est lancé dans les jeux de Bourse. Il jouait double... et il lui a fallu une grande habileté pour qu'on ne le sût pas! A la hausse au parquet, — il était à la baisse à la coulisse, non par un absurde système de compensation, mais bien pour se ménager un profit certain.

En effet, n'ayant que 800,000 francs de couverture chez son agent de change, il vient d'y perdre deux millions. C'est un découvert de 1,200,000 fr. qu'il refuse de payer, tandis qu'il encaisse la totalité de son gain à la coulisse. L'affaire occupe beaucoup le monde spécial.

L'autre jour, dans un déjeuner d'artistes et d'écrivains, on parlait de la célèbre comédienne, M^lle^ Mante, et il y avait désaccord sur son âge à l'époque de sa mort :

» — M^lle^ ***Mante!*** s'écria A. A... Elle doit être née le jour de la prise de la... ***Pastille!***

Hier, sur le boulevard des Capucines, passaient deux femmes très-élégantes et de grand air. Un monsieur saupoudré des neiges sexagénaires, et la rosette de moire pourpre fleurie à la boutonnière, les regarde... et les salue très-respectueusement.

Les yeux des deux femmes expriment la surprise, car elles ne connaissent ou ne reconnaissent pas le monsieur. Il s'approche :

« — Vous vous étonnez, mesdames, du salut d'un passant qui n'a pas l'honneur de vous être connu... Je suis époux et père... J'ai, dans mes foyers, depuis deux ans, la guerre pour une grande question : la crinoline! vous n'en portez pas... C'est du courage, de l'initiative, du goût... J'ai salué tout cela en vous, mesdames! »

On voyait souvent par les rues, surtout dans le quartier du Palais-Royal, une femme plus qu'étrange...

C'était une *vieillarde* (pourquoi le mot ne se dit il pas?) grande, sèche, maigre, ridée, usée, déplorable. Elle était accoutrée de la plus ridicule et de la plus misérable façon en loques noires, qui tombaient échevelées, frangées autour d'elle. Elle portait un indescriptible chapeau, de crêpe en été, de velours en hiver, si usé, si roux, si atroce... qu'une servante anglaise n'en eût point voulu, non pas pour s'en coiffer, mais seulement pour l'emmancher en guise de torchon, d'éponge, et en frotter ses dalles! Le châle était inconcevablement frippé, déteint, et là où il n'y avait pas de tache, c'est qu'il y avait un trou. Une robe navrante, dans un état si repoussant que, dans la crainte d'en être touché au passage, on s'empressait de lui céder tout le trottoir, achevait la hideuse toilette de cette navrante personne qui, disait-on dans son quartier (la rue de Valois), portait un deuil éternel de son mari... mort depuis dix ans, et, du même coup, portait aussi le deuil de tout ce qui est la vie...

Cette femme singulière, et qui drapait ses loques avec une sorte d'impudence hautaine, faisait naître le rire ou la surprise chez tous ceux qui la rencontraient. La voir ainsi, c'était songer à une folle, et on se demandait si quelque cabanon de Charenton ne s'était pas imprudemment ouvert pour laisser échapper cette curiosité. Elle, ainsi regardée, s'arrêtait et regardait aussi... comme indignée. Souvent ce furent des attroupements que les constables parisiens durent dissiper, en facilitant la retraite de la grande femme maigre et noire, qui ne manquait jamais de murmurer :

— Ah çà... qu'ont-ils donc à me regarder comme cela?... Ne peut-on porter à sa guise le deuil de celui qu'on a aimé?

La pauvre femme ne comprenait probablement pas que « sa guise » était bizarre, presque scandaleuse, et qu'elle n'était pas seulement en deuil, mais en loques!

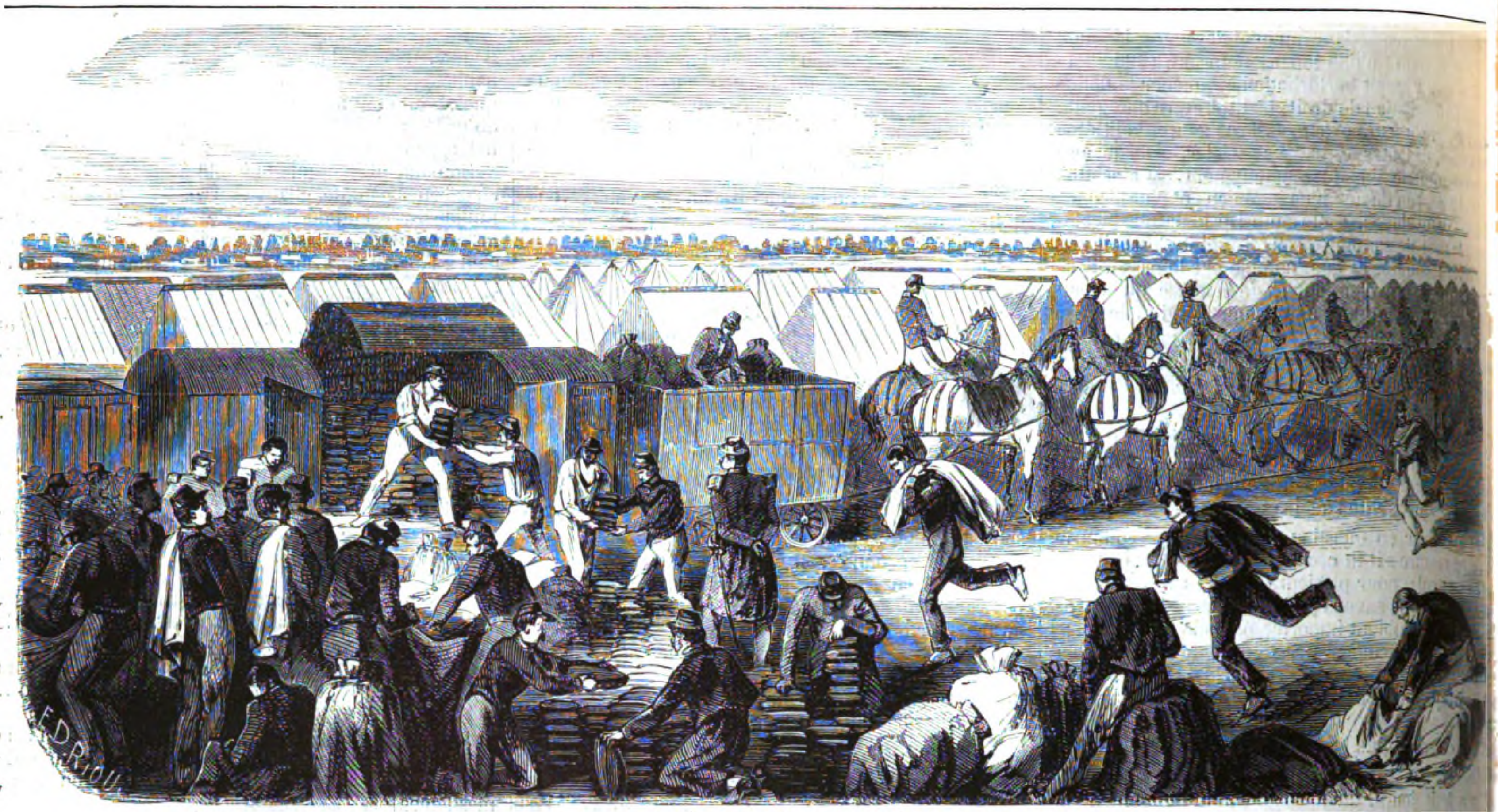
Or, à la fin de la semaine dernière, le charbonnier et la laitière, ces deux extrémités de la gamme des couleurs, — par leurs marchandises, du moins, — s'étonnèrent de ne pas voir paraître celle que tout le quartier appelait le *vieux chat noir.*

— Est-elle morte? dit celui-ci. — Ça pourrait bien être! — répondit celle-là...

Mais moi qui sais l'affaire mieux que ces gens, je vous dirai que le *vieux chat noir* n'est pas mort, au contraire! Cette femme plus qu'étrange vit... va florir, engraisser, se porter à merveille, et reprendre sa place dans le monde! Vous voulez le secret de cette métempsycose, n'est-ce pas? Eh bien...

Eh bien! l'espace manque pour aujourd'hui, et c'est le cas de finir, comme font tant de feuilletons, par « *la suite au prochain numéro.* »

JULES LECOMTE.



CAMP DE CHALONS. — Distribution du pain. (Page 247.)

Chronique de la province et de l'étranger.

Nous sommes en plein automne, hélas!

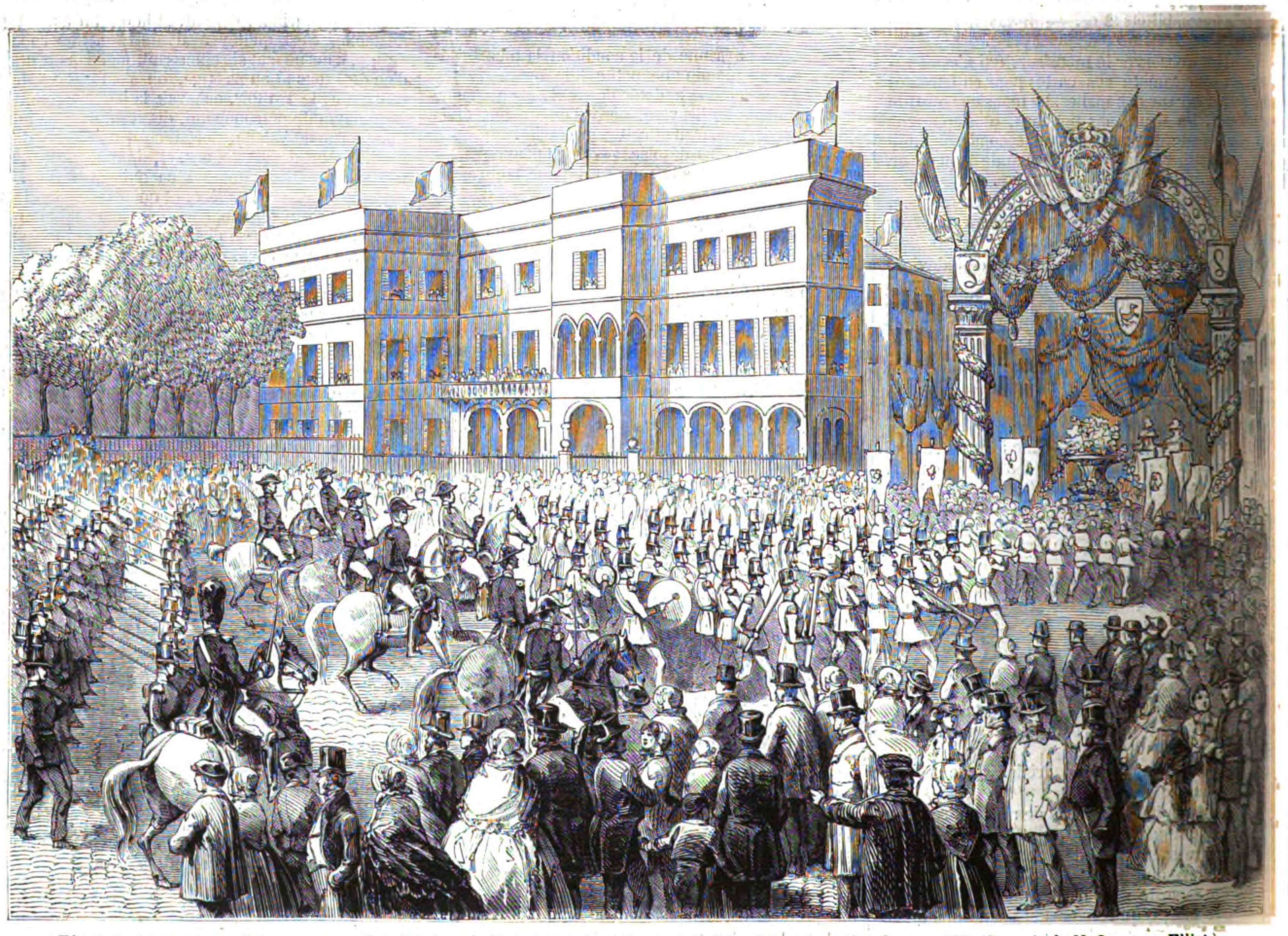
Courses d'automne, manœuvres d'automne, chasses d'automne... fleurs d'automne que tout cela!... c'est à-dire les derniers plaisirs de la vie au grand air, de la vie par les monts, sur les chemins, dans les champs, comme les dernières fleurs de la nature.

En vain le soleil nous sourit-il encore et les arbres avivent-ils les tons des feuillages qui vont les quitter; en vain le ciel nous offre-t-il presque constamment son azur des beaux jours : cet azur a pâli, la brise ne soupire plus dans les feuilles, elle y tousse, et, même aux plus belles heures du soleil, on sent déjà des frissons circuler dans l'air.

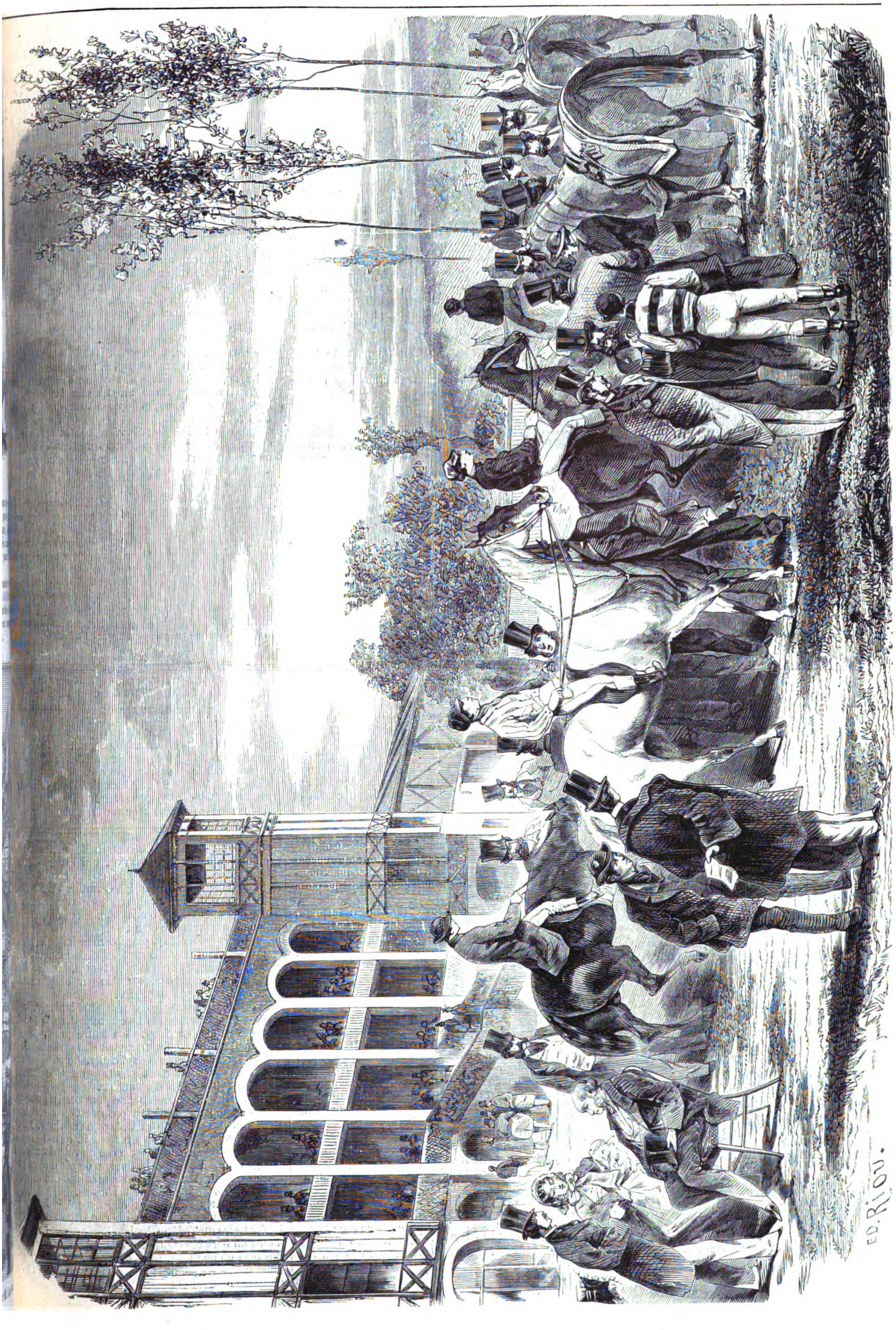
Tout l'éclat de la nature n'est plus que celui dont brille encore, grâce aux artifices de la toilette, la beauté longtemps fêtée et qui ne veut pas se résigner à vieillir.

Quelle diversité d'impressions ne soulève pas cette saison, la saison de la rêverie pour le poëte! Si c'est le crépuscule des beaux jours, des jours bruyants et brillants pour l'habitant des campagnes; c'est l'aurore des plaisirs du monde pour l'hôte des grandes villes.

Aussi, pendant que le premier en jouit avec calme et tristesse, l'autre se hâte-t-il d'en traverser les dernières heures au delà desquelles l'attendent les nuits radieuses des salons. De là cet empressement dont ont brillé nos dernières courses.



FÊTES DE SEPTEMBRE A BRUXELLES. — Entrée triomphale de la garde civique et de l'armée au tir national, page 247. (Croquis de M. Leo von Elliot.)



COURSES D'AUTOMNE AU BOIS DE BOULOGNE. — Enceinte du pesage. (Page 246.)
(Page 246.)

* * *

Ne craignez pas pourtant que je vous en fasse une description nouvelle. *Phénix*, la favorite de M. le comte F. de Lagrange, peut distancer tout à son aise et *Last-Born* et *Gouvieux*; *Nuncia*, l'héroïne du turf, peut battre, de tant de longueurs qu'il lui plaira, les dix-sept rivaux qui lui disputent le prix du *grand criterium*; on vous a raconté assez fréquemment tous ces exploits du sport, pour que je ne vienne pas joindre ma ritournelle à ce concert.

Le seul incident sur lequel je veuille appeler rapidement un de vos regards est un des détails les plus singuliers de ces luttes courtoises : le pesage.

Autrefois, il n'y avait pas de pratiques, d'artifices, de médications que l'on n'employât pour réduire le poids et le volume des jockeis.

Après les avoir choisis parmi les nains les plus rachitiques et les plus frêles qu'on pût rencontrer, on les soumettait à un régime diététique, sudorifique, etc., tel qu'on les réduisait à n'être plus que leur spectre. Vous jugez de l'avantage que l'on assurait au cheval, qui n'était plus dirigé que par une ombre.

C'était là un abus trop manifeste pour qu'il n'appelât point une réforme. Les prix qu'on livre aux concours ne sont pas des prix de subterfuges, de finesses ou de ruses, mais bien des prix de rapidité dans les chevaux et d'habileté hippique dans les jockeis; il ne s'agit point de les escamoter, mais de les gagner.

La justice voulait que les conditions accessoires fussent les mêmes pour tous les concurrents; il est arrivé ce qui arrive toujours : la raison a fini par avoir raison. De là le pesage.

Avant d'être admis à courir, on pèse tout ce que doit porter le cheval, équipement et groom, et des poids complémentaires établissent pour tous les concurrents l'égalité des charges.

Tel est le sujet de notre gravure. Elle représente d'ailleurs tous les favoris du derby parisien. Voici *Y-Trust*, célèbre par ses triomphes; *Quid-Juris*, son digne émule; *Phénix* enfin qui devait prouver qu'il était digne de porter ce nom. (Page 245.) Mais assez...

Laissez moi cependant vous raconter un petit épisode des courses bretonnes, trop étrange et trop piquant pour n'avoir pas droit au privilége d'une exception.

* * *

Vous savez que la Bretagne, dans son généreux désir de reconquérir la réputation que ses chevaux partageaient avec ses chevaliers, a ouvert des hippodromes dans presque toutes ses villes. Rennes, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Quimper ont eu leurs courses comme Longchamps et Epsom. Or, voilà quel a été le dénoûment de la dernière de ces solennités.

Le principal concours était un prix de 2,000 francs proposé par la Société d'agriculture pour course au galop de chevaux âgés de trois ans, de toutes origines. Entrées de 100 francs. Six concurrents étaient inscrits.

Deux s'étaient retirés; trois étaient présents : c'étaient *Harold*, appartenant à sir Gordon Hall de Jersey, cheval pur sang, qui avait déjà été remarqué aux courses de Birmingham; *Marbrough*, à M. de Craon, et *Etincelle*, à M. de Kermarek, qui ont figuré dans nos courses du printemps.

Un seul manquait, c'était *Souris*, appartenant à Yvon Bihan.

— Souris! Souris! s'écria un des commissaires.

— Mais la voilà, bourgeois, répondit un brave paysan installé sur l'espèce de coussin formant la selle du villageois du pays...

C'était, pour la physionomie et pour le costume, un véritable type de bas Breton.

Une figure ronde et réjouie, coiffée d'un large chapeau de paille d'où s'échappaient d'abondants cheveux d'un blond filasse répondant parfaitement à l'expression locale : blond comme un bassin... de cuivre.

Sa veste bleue, sans collet, brodée de soutache noire, était celle du pays, rappelant par sa forme le caftan turc; son pantalon, la braie bouffante, nouant aux genoux, n'était pas sans analogie avec le caleçon flottant des *Armatolis* grecs; pour chaussure, c'étaient les sabots très-couverts et qu'assujettissent aux pieds des bouchons de paille.

— Où est-elle?

— Mais la vlà, répondit-il en frappant du bâton de néflier bruni au feu, dont l'espèce de dragonne en cuir était passée à son poignet, la croupe de la bête sur laquelle il était monté.

— Ça?

— Ma fine! oui...

— Vous riez, mon brave homme!...

— Pourquoi pas... Mais tout à l'heure nous allons bien mieux rire, foi d'Yvon...

— Vous seriez Yvon Bihan?...

— Pour la vie, mon bon monsieur.

— L'excellente folie! s'écrie le commissaire avec le rire le plus bruyant... Et il ajoute aussitôt : Approchez, dans ce cas... vous êtes bien inscrit...

— Oh!... et nos cent francs d'entrée bien payés...

Les formalités préalables remplies au milieu des éclats de rires et des quolibets, Yvon Bihan prit, avec *Souris*, la place qui lui fut assignée par le sort, au milieu de l'hilarité générale.

Souris, dont l'harnachement était en complet rapport avec son cavalier, était une grande bête qui, sous ce piètre équipement, ne semblait pas pas pourtant, à la vivacité de ses mouvements, un animal ordinaire.

Le signal est donné et les quatre chevaux sont partis.

Un instant ils galopent de front. *Etincelle* sort bientôt du groupe de toute sa longueur et prend la corde. Yvon fait claquer sa langue, et *Souris*, allongeant son élan, se porte de pair avec *Etincelle*, qui redouble en vain d'efforts sans pouvoir la dépasser...

Les deux chevaux accomplissent ainsi le premier tour de l'hippodrome et passent devant les tribunes, salués par les plus chaleureux applaudissements, applaudissements manifestement adressés au cheval et au paysan breton.

— Doucement! doucement, mes gars! attendez que je fasse jouer Francine, dit Yvon en faisant un moulinet avec sa marotte, vous allez en voir bien d'autres ...

Le second tour s'accomplit sans que les deux chevaux se dépassent plus que s'ils étaient accouplés dans un même attelage; mais au moment de commencer le troisième... Applaudissez maintenant, crie Yvon à la foule compacte sur ce point... et faisant claquer de nouveau sa langue, il ajoute :

— A nous autres, *Souris!*

Ces mots sont accompagnés de deux coups de son bâton qui frappent à droite et à gauche la croupe de sa jument. *Souris*, baissant la tête, part avec une telle impétuosité que dans quelques élans elle a dépassé *Etincelle* de plusieurs longueurs. Une longue acclamation s'élève de la foule...

Souris poursuit sa course avec la même vigueur; ce n'est plus un cheval, c'est un hippogriphe; elle ne galope plus, elle vole : c'est un aigle...

Les acclamations redoublent... Le jockey d'*Etincelle* frappe en vain sa monture avec fureur, en vain lui déchire t-il les flancs avec ses éperons, il ne peut empêcher l'espace qui le sépare de *Souris* de s'agrandir; mais *Souris* s'arrête, se retourne.

— Arrivez donc, les moussieurs! s'écrie Yvon à ses rivaux en leur faisant de son bâton signe d'accourir.

Le groom d'*Etincelle* a reconnu l'imprudence du paysan; il surexcite sa monture en lui broyant la bouche avec ses mors, et dépasse *Souris* avant qu'elle n'ait repris son élan.

Mais court triomphe; *Souris* a bientôt recouvré son avantage et gagne le poteau au milieu des trépignements et des cris. Ce fut entouré des démonstrations d'un véritable enthousiasme que le brave paysan breton reçut le prix.

Si ce fut sa récompense la plus honorable, ce ne fut pas la plus avantageuse; on peut penser du moins qu'il ne fut pas moins flatté en entendant sir Gordon Hall lui proposer de *Souris* le prix de mille livres (25,000 fr), surtout si l'on en juge par l'empressement qu'il mit à accepter cette offre. *Souris* sera l'an prochain la favorite du sport anglais.

* * *

Mais où nous sommes-nous laissé emporter!... Reployons nous vivement sur ces manœuvres d'automne qui sont la préoccupation du jour.

Ce n'est pas seulement en France que les troupes réunies en corps d'armée complètent leur instruction régimentaire par la pratique des évolutions de la haute stratégie La Russie et l'Angleterre ont aussi leurs grands exercices et leurs campements.

Le prince Napoléon a été chargé par l'empereur de se rendre auprès du czar, venu prendre le commandement en chef des forces impériales réunies en ce moment sous les murs de Varsovie.

L'accueil fait par S. M. Alexandre II au prince français a été aussi cordial que solennel; il ne l'a pas seulement reçu (page 241) avec tous les témoignages de la

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

VIII

De mon mariage avec M^{lle} Julie Janvier de Saint-Denis.

J'obéis. Je quittai Londres le lendemain matin, après une nuit de fièvre et au grand étonnement de Liban. J'écrivis à Nelson une lettre d'excuses où je mettais mon départ sur le compte de mes affaires de famille. Cette fois, Hélène, j'étais amoureux! amoureux fou! Tout sacrifice, croyez-moi, dégage une certaine somme d'amour, comme tout effort physique produit la chaleur. Je ne puis affirmer cependant que mon cœur fût pour beaucoup dans cet amour, mais ma tête était prise; mais mon imagination délirait. C'est le cas surtout de dire qu'on aime à la folie. Les amours de tête font plus d'effet : ce sont les amours de poëtes.

Je fus six mois à Paris sans recevoir aucune nouvelle de Nelson ni de sa femme. Je m'étais logé dans un quartier fort éloigné de la rue d'Astorg; je rencontrai bien çà et là quelques-unes des anciennes connaissances de mon père, mais personne ne me parla de la famille d'Ablon.

Vers la fin du mois de janvier de l'année suivante, j'appris que M. et M^{me} Mauby étaient à Paris avec Léo Eberhart. Il faut dire les choses comme elles sont : j'étais en train de me marier. Vous souvenez-vous, Hélene, de ce gros notaire de la rue de Richelieu, officier de la Légion d'honneur, à qui mon père reprochait si amèrement d'avoir trop bien fait les thèmes à Henri IV. Mon pauvre père avait raison, hélas! de regarder la position de Bodin comme bien supérieure à la sienne; il avait raison encore quand il disait que mieux vaut être *connu* dans le deuxième arrondissement, que célèbre dans tout l'univers. Il y a comme cela une douzaine d'axiomes qui devraient faire partie de l'enseignement libéral. Tant qu'on ne dira pas à nos enfants qu'un notaire vaut trois douzaines de poëtes, il y aura des esprits faibles et biscornus pour recruter la Société des gens de lettres.

Quoi qu'il en soit, M. Bodin, qui commençait à s'appeler un peu M. Bodin de Viroflay, par le double motif qu'il y a beaucoup de Bodins en France, et qu'un seul Bodin, qui est maître Bodin, possède ce délicieux château, à mi-côte entre Chaville et la queue des bois de Fausse-Repose; — M. Bodin, dis-je, m'avait rencontré je ne sais où et pris en grande considération parce que je ne faisais pas de littérature. Selon mon père, on disait à Henri IV : « Bête comme Bodin. » Tudieu! comme Bodin se vengeait! Il avait, outre sa maison de Seine-et-Oise, un fort joli château dans le Maine, avec soixante mille livres de rentes autour, — d'un seul tenant, — bonnes terres, belles moissons, magnifiques futaies. Le notariat, qui est un dieu, lui avait fait ces loisirs. Sa fille était vicomtesse pour tout de bon; son fils courait à Chantilly avec bonheur et économie. Il avait casé tous ses neveux, sans frais, chez des clients. La bienveillance qui ne coûte rien réjouit doublement le cœur.

M. Bodin de Viroflay, placé comme il l'était, n'exerçait point assurément la profession de marieur. C'eût été déroger; mais de temps en temps, pour se délasser, il cimentait quelque union par obligeance. Ce sont les récréations du métier.

M. Bodin avait une jeune personne à placer, la fille d'un homme qui avait fait sa fortune dans la fabrication des pains à cacheter. Cela rentre un peu dans les lettres. Ce brave, qui se nommait M. Janvier de Saint-Denis (voir ci-dessus l'explication héraldique pour Bodin de Viroflay) n'avait pas trop de répugnance à donner sa Julie au fils d'un auteur.

Julie était une belle et bonne personne, un peu trop forte en couleurs. Il n'était pas question de l'aimer. C'est là une frivolité quand il s'agit de mariage. M. Bodin de Viroflay rit à ventre ballottant, quand on s'attarde à ces détails. Il vous accuse d'avoir échappé au déluge : car il a de l'esprit, quoi qu'on pût dire et penser au collége Henri IV. On se marie pour avoir une position. Quiconque sort de là s'égare.

Donc, j'avais valsé deux fois avec M^{lle} Julie, qui causait comme une autre et qui connaissait assez bien le répertoire du Théâtre-Italien. Elle m'avait fait l'effet d'être un honnête cœur. Après la valse, elle transpirait bien un peu trop, mais la dot était de cinq cent mille francs comptant, plus un appartement à l'hôtel et un pavillon au château.

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre et 2 octobre.

…onsidération la plus sympathique, il a voulu encore …e reconduire personnellement jusqu'à son hôtel. Les …ètes, fêtes toutes militaires, se sont multipliées pendant …on séjour dans la capitale de la Pologne. Il a suivi …vec un vif intérêt les exercices et les évolutions …ui se sont accomplis sous ses yeux. Le corps d'armée …rmé de régiments de la garde impériale organisés sur …ne base nouvelle présente, assure-t on, l'aspect le …us martial et l'instruction militaire la plus complète.

Les exercices rég'ementaires auxquels se livrent …résentement les milices anglaises sont loin d'offrir …n caractère aussi imposant.

On sait ce que sont les milices anglaises, sorte de …andwer prussienne formant une classe militaire dont …rganisation est en quelque sorte un moyen terme …tre notre garde nationale et nos troupes de ligne. …age 248.) Ces milices sont formées d'engagés volon…ires exerçant généralement une profession manuelle …vivant dans leurs familles.

Leurs membres, en temps ordinaire, ne sont tenus à …cun autre service qu'à assister aux exercices et aux …anœuvres nécessaires pour compléter leur instruction …atique. Ils ne peuvent être employés hors du terri…ire insulaire de la couronne sans un arrêt du parle…ent.

Quant à notre camp de Châlons, nous nous borne…ns aujourd'hui à constater l'excellence de son orga…isation. Tous les services s'y accomplissent avec un …dre et une régularité qui sont une garantie de bien…re pour les troupes et d'économie pour l'État.

Nous en offrons une preuve dans la gravure qui …ontre avec quelle intelligence et quelle célérité …père, au moyen d'un chemin de fer à petite vitesse, … distribution des approvisionnements. (Page 244.) …ous donnerons dans notre prochain numéro le récit …s brillantes solennités militaires dont l'éclat a cou…nne sa clôture.

∴

Pour aujourd'hui, nous avons à appeler l'attention …r les fêtes par lesquelles la Belgique a célébré du 23 … 26 septembre l'anniversaire de son indépendance. …tre illustration (page 244) reproduit l'incident le …us remarquable de ces solennités. C'est l'entrée de la …rde civique et de l'armée dans le tir national. Bruxel…s a vu s'accomplir simultanément un autre événe…ent qui n'a pas moins de droits à l'intérêt : c'est un …ngrès qui eût pu laisser des traces profondes, qui …era de doux souvenirs : celui des écrivains et des …teurs dramatiques contemporains. L'établisseme…t … bases sur lesquelles doit reposer la propriété lit…aire en est l'objet.

…a session et le banquet n'ont pas été moins re…rquables par la cordialité qui n'a cessé de régner …re leurs membres, que par le talent et l'esprit qui …ient leur rayonnement naturel. Nous n'insisterons … sur les séances solennelles, elles sont connues. …tre rôle de chroniqueur est plus intime, aussi est-ce …épi perdu, un incident tout anecdotique de ce con…s que nous allons recueillir.

Tout était terminé… les délibérations étaient closes; fêtes littéraires, fêtes ministérielles, fête royale avaient éteint leurs derniers lustres, tous ces hôtes intelligents de la Belgique devaient s'élancer le lendemain, qui vers le nord, qui vers l'Angleterre, qui vers la Prusse, l'Allemagne, la Russie; les autres vers des cieux plus cléments, vers les pays du soleil : la France, l'Italie, l'Espagne. Toutes ou presque toutes les illustrations — illustrations relatives — de cette réunion de noms illustres étaient assemblées dans un restaurant où s'était donné le dîner d'adieu.

On prenait du café dans un petit salon envahi par un nuage de fumée de tabac; tous les convives fumaient, à l'exception de M. Eugène Scribe, qui ne fume jamais.

— Avez-vous remarqué la physionomie de ce garçon? dit Paul Féval, en désignant un des hommes de service qui venait de déposer deux cruchons de curaçao de Hollande sur une table à thé.

— Tellement, répondit Ch. Dickens, qu'avec son air funèbre et ses bouteilles de liqueur, il me rappelait le titre de l'un de vos plus dramatiques romans : *le Jeu de la mort.*

— Ne plaisantons pas de ce pauvre diable, dit Conscience, s'il est triste, sa tristesse a droit à tout votre intérêt : il faut qu'il rejoigne son régiment sous huit jours; il se demande avec désespoir ce que va devenir sa vieille mère grabataire à qui il consacrait tous ses profits.

Cette révélation jeta sur tous les fronts une expression de sympathie et de tristesse.

— N'y aurait-il pas un moyen, dit Louis Lurine, de venir en aide à ce brave garçon?… Tenez… je serais heureux d'emporter un gage, un souvenir matériel de cette réunion… un autographe de vous, par exemple, monsieur Conscience, ou de M. Zimerman, ou de tout autre de vous, mes savants confrères. Que d'autres comme moi ! Eh bien ! écrivons tous quelques lignes et mettons ces autographes en vente à son profit.

Ce qui avait été dit fut fait incontinent : l'un écrivit quelques vers, l'autre une pensée, une maxime. M. Eugène Scribe composa un couplet d'un esprit charmant. Une main de papier y passa presque.

Puis on mit chaque feuillet aux enchères. Quand vous saurez que le couplet de M. Scribe atteignit 500 francs, vous ne serez pas surpris d'apprendre que le produit de la vente permettra non-seulement au digne garçon de s'acheter un remplaçant, mais encore de fonder un petit établissement qui lui facilitera son œuvre de piété filiale.

FULGENCE GIRARD.

Revue scientifique.

Qu'on nous permette de rappeler une histoire du temps de Périclès.

C'était à Athènes. Las du monde et sans souci des jeux du cirque et des plaisirs du théâtre, quelques vieillards se retirèrent sur une montagne voisine pour s'entretenir, loin des disputes inutiles de l'école, des grandes scènes de la nature et des destinées immortelles de l'âme humaine. Ce que pensaient et se disaient ces sages, nul ne le savait, car l'unique sentier qui menait à leur retraite était ardu, pierreux et frayé dans les ronces.

Aspasie — les femmes de tous les temps ont été curieuses et bizarres — forma le dessein de gravir la montagne et d'aller consulter ces hommes que l'on disait inspirés par l'esprit des dieux.

L'entreprise parut irréalisable, ce qui fut cause probablement qu'Aspasie y persista.

Pour épargner aux pieds et à la tunique de sa maîtresse les injures des cailloux et des épines, Périclès voulut mander les vieillards et leur ordonner de discourir en présence de la courtisane. Présomptueux et insensé qui voulait commander à l'esprit comme à une machine, ce projet fut bien vite abandonné.

Alcibiade, dont la magnificence égalait la galanterie, proposa de couvrir la montagne de fleurs, de tapis et de verdure, si bien que l'austère asile des vieillards serait devenu une succursale de Paphos et d'Idalie. C'était un beau rêve, mais ce n'était pas la réalité cherchée par Aspasie.

Diogène, moins soucieux de la faiblesse et des délicatesses de la jeune femme, alluma sa lanterne et voulut qu'à sa lumière on s'aventurât bravement à travers les pierres et les broussailles du chemin. — Dès les premiers pas, la courtisane s'arrêta blessée, étourdie et presque découragée.

Non loin de là travaillait un terrassier qui, touché de l'embarras des voyageurs, s'offrit à les conduire. Moins présomptueux que Périclès, moins magnifique qu'Alcibiade et moins audacieux que Diogène, il se contenta d'écarter les plus grosses pierres, de ratisser le terrain et d'effronder les buissons touffus et trop couverts d'épines. Sa besogne fut longue, difficile, ingrate. . mais Aspasie put passer et aller recueillir sur la colline les leçons de sagesse qui tombaient de la bouche des vieillards.

L'histoire ajoute que, reconnaissante du service rendu, la jeune femme paya de sa faveur les efforts et le travail du pauvre terrassier.

Puissions-nous, comme le pionnier d'Athènes, frayer à Aspasie, sur la montagne ardue de la science, une route inconnue à la fatigue et à l'ennui, et obtenir une récompense égale pour notre labeur et notre désir de bien faire.

Essayons donc et répétons avec Montaigne : « Quoique ce soit un subjet que je n'entend pas très-bien, je ne laisse pas de m'y glisser, sondant le gué, et quand y trouve trop de profondeur, me tiens sur la rive. »

— Le télégraphe transatlantique a le privilége, et le conservera peut-être longtemps encore, de préoccuper vivement l'opinion publique : ceux-ci n'ont à la solution du problème que la louable ambition de voir réussir l'une des plus gigantesques entreprises des temps modernes; ceux-là n'y apportent qu'un sentiment de curiosité bien légitime : d'autres enfin y ont des intérêts financ ers considérables, car les actions de la Compa-

---

Pourquoi pincez-vous ces jolies lèvres, Hélène? …sez-vous qu'on soit jeune toujours? Il en ne vieillit, … fille, comme un amour de tête. J'ai connu des gens … se suicidaient dans l'orgie; moi, j'épousais Mlle Ju… Janvier de Saint-Denis.

La plaignez-vous déjà? Je suis honnête homme, …ène. — Et, d'ailleurs, cela se fait ainsi : demandez …our de vous.

Non, non, n'est-ce pas? Jean, votre beau Jean, ce …ur si chaud, cette âme si noble, ne pourrait jamais …ber si bas. Mettons, Hélène, que Jean soit une ra…use exception. Je penche à le croire. L'homme que …s aimez ne doit point avoir les faiblesses des autres *…mmes.*

Mais ceci est mon histoire et non point celle du glo…x Jean. Jugez-moi comme il vous plaira. J'étais …e, découragé. Je souffrais. Je me laissais glisser … cette … noce, comme le noyé va à la rivière. M…s …s me disaient : Cela vous sauvera, vous allez re… : le coin du feu, les petits enfants…

…e me rappelais l'enfant de Sophie : cet amour blanc …ose. L'enfant de Sophie était un des motifs de mon …iage.

…es choses allèrent assez loin, parce que je n'avais … mêler de rien. M. Bodin de Viroflay faisait toute …esogne et s'en acquittait admirablement. Il voyait …grands parents; il avait appris une petite haran… très-jolie au sujet des pains à cacheter; il était … à mon lieu et place; il poussait, il poussait; — …rois que si la chose eût été possible, il m'aurait …placé à l'église et à la mairie. Je suppose que c'é… … pure bonté d'âme. On m'a dit pourtant qu'un ma…ge bien fait donnait bonne odeur à une étude. J'ajouterai qu'il y avait dans le monde parisien une réaction très-vive en faveur de mon père. Les morts ont beau jeu près de la critique qui ne les craint plus. On les oppose aux vivants, comme on leur opposa jadis d'autres morts : on s'en sert pour tuer. Tout est bon qui fait arme. Les critiques s'étaient mis à exalter mon père si haut et si fort, que ses admirateurs de bonne foi en avaient l'oreille échauffée. C'était un génie méconnu, une victime de ce monstre : la jalouse ignorance.

La critique avait oublié que les dents du monstre étaient dans sa propre bouche et qu'elle avait les ongles du monstre au bout de ses doigts crochus. On s'indigne en voyant dans la *Gazette des Tribunaux* quelque assassin hardi railler en face de sa victime lors de la confrontation, cette terrible cérémonie ! La critique fait mieux : elle chatouille effrontément le cadavre de ceux qu'elle a tués. Elle a inventé le baiser de Judas posthume.

Mon père était à la mode dans toute la force du terme. Les commençants imitaient ses défauts. Imiter les défauts de quelqu'un, c'est être de *son école.* Mon père faisait école; on tient grand compte aux gens de valeur de créer ainsi des imbéciles à la suite. Les éditeurs venaient à chaque instant me trouver pour réimprimer les livres de mon père. Son œuvre battait monnaie, et, grâce à la munificence de la loi, j'avais dix ou quinze ans pour jouir de ce patrimoine.

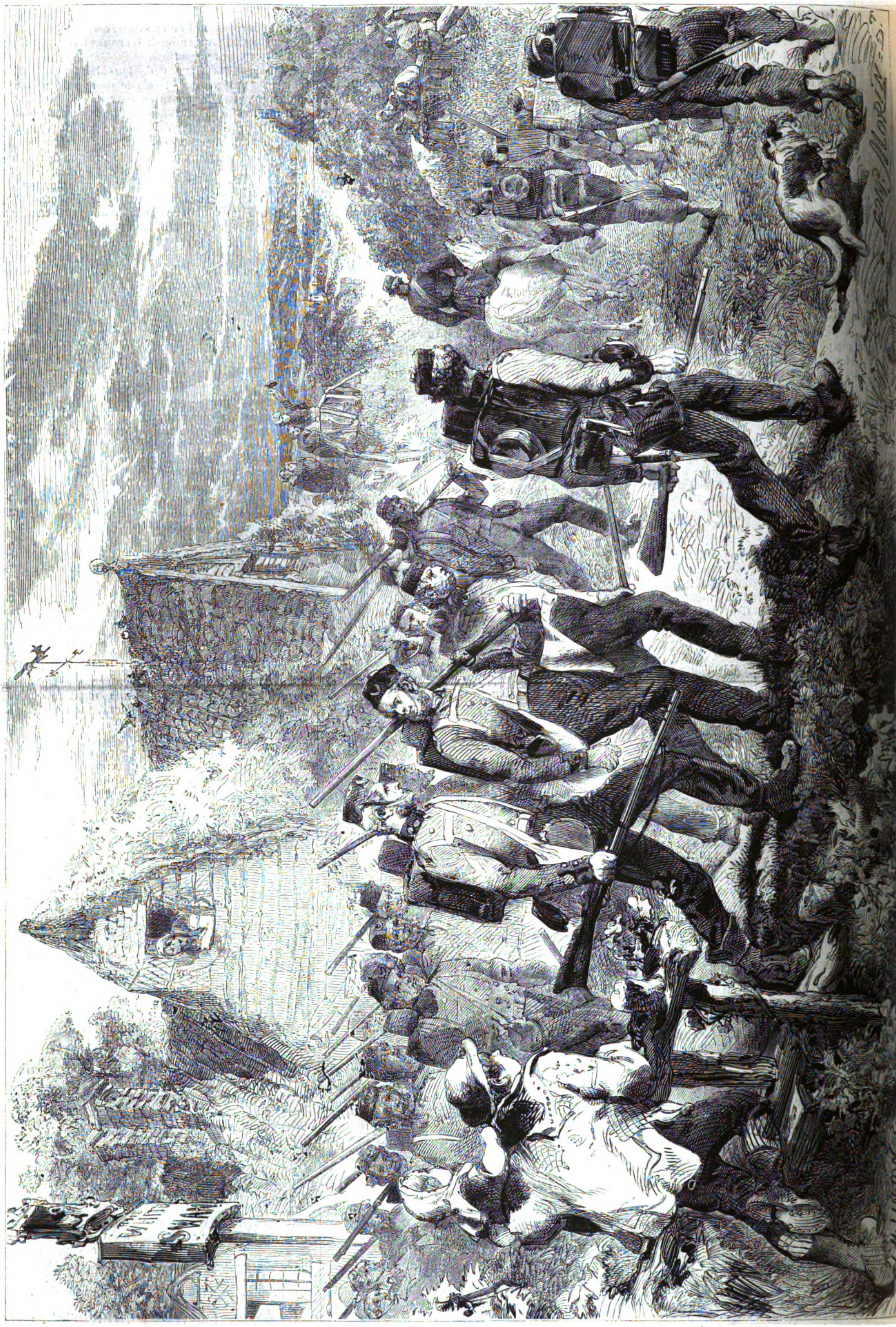
Dix ou quinze aussi pour ses comédies que les théâtres s'arrachaient.

Il est évident pour moi que la prospérité posthume du nom de mon père entrait pour beaucoup dans le zèle de M. Bodin de Viroflay et dans l'obligeante condescendance de M. Janvier de Saint-Denis, qui voulait bien m'accepter pour gendre, quoique je ne fusse pas du commerce.

Je ne peux dire que je marchasse, mais je me laissais glisser sur cette pente matrimoniale sans résister aucunement. Mlle Julie ne me déplaisait pas. Je n'avais ni attrait d'aucune sorte ni répulsion quelconque pour ce visage insignifiant et frais, qui souriait au hasard. J'espérais une humeur très-égale : le calme de ces yeux de porcelaine semblait la promettre. Je m'arrangeais une vie future qui ressemb'ait comme deux gouttes d'eau à une léthargie. L'important, c'est que ma future compagne ne fît pas de bruit autour de mon sommeil. Mes observations se portèrent sur ce point : elle avait la voix assez douce, le pas moelleux, elle ne faisait pas usage du piano. Dès lors, je n'avais aucun prétexte pour ne pas mettre sous sa garde la longue sieste qui devait être ma vie.

Une chose singulière, c'est que l'annonce de la présence de Sophie à Paris ne troubla point d'abord ma quiétude. Je pourrais presque dire que je n'y fis nulle attention, si mon instinct ne m'eût point poussé à éviter les lieux où j'aurais pu rencontrer Nelson. Je crus ma passion morte; je me réjouis au fond de ma somnolente inertie, et ce fut tout.— Mais je me trompais. A mon insu, un élément nouveau venait d'entrer dans ma vie. Une frayeur était née. Je fus conduit à m'occuper de moi-même et de ma situation. Ce mariage auquel je me laissais traîner me parut un refuge. Loin de me raidir, je fis un pas en avant, et l'*affaire*, à laquelle manquait seulement mon impulsion propre, se mit à marcher comme sur des roulettes.

On prit jour pour le contrat. Je me disais, avec cette morne joie des suicidés : Elle arrivera trop tard !



Miliciens anglais se rendant, pour leur exercice annuel, au lieu de leur convocation. (Page 247.)

M. Morphy jouant à l'aveugle huit parties d'échecs, dans le café de la Régence. (Page 256.)

gnie du télégraphe transatlantique, sans parler des variations qu'elles éprouvent actuellement dans leur valeur, peuvent, selon les résultats définitifs de l'entreprise, être des lingots d'or ou de mauvais chiffons de papier.

Nous avons donc toutes sortes de bons motifs pour parler aujourd'hui du télégraphe transatlantique, d'autant mieux que différentes communications ont été faites sur ce sujet au *Cercle de la presse scientifique*, cette tribune librement ouverte à tous les travailleurs, et dont, eu égard aux services qu'elle rend à la science, nous ferons ici l'histoire quelque jour.

Les câbles électriques se composent de un ou plusieurs fils de cuivre isolés entre eux et protégés par une couche de gutta-percha, laquelle est elle-même cerclée par des fils de fer tordus en spirale. Cet appareil est une véritable bouteille de Leyde, dont le mécanisme entrera tout à l'heure en ligne de compte pour expliquer les interruptions de marche qu'a subies le télégraphe sous-marin qui relie l'Europe et l'Amérique.

Le premier essai de télégraphie sous-marine a été fait en 1850 par M. Brett, dans les eaux de la Manche, avec un simple conducteur enveloppé d'une couche de gutta-percha. Cet appareil n'ayant pu fonctionner que pendant onze minutes, M. Crampton construisit pour M. Brett un câble à peu près semblable à ceux qui, sur plusieurs points, traversent la Manche et la Méditerranée, et dont nous venons de dire la composition.

Le câble transatlantique n'a qu'un seul conducteur; si en agissant ainsi on a obéi à un sentiment d'économie, l'economie est déplorable, car, ainsi que le fait judicieusement remarquer M. Martin de Brettes, l'emploi de plusieurs fils offre l'avantage : 1° de ne pas rendre inutiles les grandes dépenses de l'établissement d'un câble sous-marin, si un fil se rompt ; 2° de permettre l'envoi de plusieurs dépêches simultanées, si l'expérience ne contrarie pas les prévisions théoriques; 3° enfin de combattre et de réduire les effets pernicieux de l'induction sur la marche du courant, si des expériences d'une haute utilité démontraient l'efficacité de courants contraires simultanés.

Quoi qu'il en soit, après des difficultés inouïes dont on a pu lire partout la relation, le câble transatlantique a été posé et une dépêche a pu être transmise; l'enthousiasme des Anglais et des Américains n'a plus connu de bornes, quoiqu'on assure que le message de la reine Victoria au président de l'Union ait exigé vingt heures de travail effectif pendant trente heures de station aux appareils, et l'on prétend que, poussé par l'ivresse du succès, un amateur voulut, en présence de M. Faraday, embrasser le télégraphe atlantique qui, par un caprice inexpliqué alors, le renversa rudement à terre.

Mais, hélas! tous ces chants de triomphe durent cesser, car bientôt, aux deux extrémités du câble, ce ne fut plus qu'intermittence, confusion, chaos.

Evidemment le courant ne circulait plus qu'imparfaitement dans le fil conducteur, et, s'il n'était pas entièrement interrompu, le résultat n'en valait guère mieux.

On se demanda d'abord si la distance qui sépare l'Amérique de l'Irlande n'était pas trop considérable, et si des limites n'étaient pas posées à la force de transmission de l'électricité. L'expérience des fils télégraphiques aériens qui sillonnent aujourd'hui l'Europe et une partie de l'Asie ne laisse aucun doute non-seulement sur la possibilité du parcours, mais encore sur la vitesse du transport du fluide qui est sensiblement égale à celle de la lumière, c'est-à-dire une vitesse de soixante-dix mille lieues par seconde. Par conséquent, un courant électrique ne doit employer qu'une fraction de seconde pour aller d'Europe en Amérique.

On s'adressa alors à la composition même du câble, et dans les éléments qui en font partie on reconnut deux causes puissantes de déperdition d'électricité.

1° La gutta-percha n'est pas douée d'une propriété isolante absolue; elle laisse perdre les deux tiers de l'électricité envoyée dans les conducteurs qu'elle enveloppe, et cette perte est ici d'autant plus réelle que le câble est immergé dans un milieu éminemment conducteur de l'électricité, dans l'eau de mer qui, comme toutes les dissolutions salines, conduit parfaitement le fluide électrique.

2° L'analogie du câble électrique avec la bouteille de Leyde fournit la preuve d'une nouvelle déperdition d'électricité. Ici, en effet, comme dans l'appareil de physique que nous venons de nommer, deux armatures métalliques se trouvent en présence, séparées par une substance isolante, la gutta-percha. L'armature intérieure est constituée par le fil de cuivre, et l'extérieure par les fils de fer qui cerclent le câble et dont le poids sert à le fixer au fond de la mer. Si un courant d'électricité négative, par exemple, traverse le fil conducteur, l'électricité naturelle des armatures extérieures sera décomposée, et tandis que l'électricité négative de ces armatures se perdra dans la mer, l'électricité positive s'amoncellera sur la face qui touche la gutta-percha et agira par *influence* sur le courant négatif de l'armature interne. L'amateur qui, dans son enthousiasme, voulut embrasser le câble atlantique, ne fit pas autre chose que réunir les deux électricités des deux armatures et éprouver le choc que produit une bouteille de Leyde.

Pour obvier à l'inconvénient de l'électrisation de l'armature extérieure, on a proposé de faire cheminer dans le fil conducteur un courant inverse du premier, ce qui occasionnerait, il en faut convenir, une perte de temps considérable. Quelques physiciens, au contraire, et nous sommes entièrement de leur avis, ont proposé de proscrire complétement l'armature extérieure et de se contenter, comme le fit M. Brett, d'une enveloppe uniquement composée de substances isolantes.

Cependant, dit l'abbé Moigno, il ne faut pas s'exagérer l'influence fâcheuse de ce courant d'électricité inverse qui parcourt l'enveloppe du câble. La science permet de calculer très-exactement la perturbation occasionnée dans le courant principal par ce courant extérieur.

En effectuant ce calcul et en tenant compte en même temps de la longueur du câble et de la perte de l'électricité qui s'opère par la gutta-percha, on arrive théoriquement à cette conclusion, que le câble atlantique doit donner seize signaux, c'est-à-dire trois ou quatre mots, par minute.

Sans doute, nous sommes habitués à une plus grande célérité, mais, en cette circonstance, il faut savoir borner son ambition et n'aspirer qu'à une exacte régularité du service.

Dr FÉLIX ROUBAUD.

Fête new-yorkaise pour la pose du câble transatlantique.

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

New-York, 4 septembre 185[illegible].

Monsieur le directeur,

Le 1er septembre a eu lieu la grande fête new-yorkaise, pour la pose du câble transatlantique. La manifestation a été ce qu'elle devait être, pleine d'élan, de spontanéité, de grandeur. Dieu me garde, toutefois, d'établir un parallèle quelconque entre ce dont j'ai été témoin ici et ces grandes solennités d'apparat, dont Paris a seul le privilége. Il ne faut pas perdre de vue que chez nous l'initiative émane du gouvernement qui, grâce aux immenses ressources dont il dispose, peut donner à ces brillantes cérémonies tout l'éclat qu'il lui plaît et dont elles sont susceptibles. Il en est de ces fêtes comme d'une splendide représentation théâtrale, la foule y assiste, mais n'y prend guère part qu'à titre de spectatrice ou de comparse. Les acteurs défilent devant elle; elle applaudit, voilà tout. Tout est agencé, disposé d'avance suivant les règles de l'art, comme dans une pièce classique. Mais ici rien de semblable. Le peuple est tout à la fois auteur, acteur, spectateur. On est en plein drame romantique, échevelé. Qu'on n'aille point chercher à découvrir l'impulsion officielle, elle n'existe pas. Le grand inspirateur, c'est le peuple; le grand organisateur, c'est encore le peuple. Tout ce qui frappe le regard reflète énergiquement les impressions réelles de la masse. On se trouve souvent, il est vrai, en face de l'imprévu, de l'étrange, du bizarre, du grotesque même; quoi qu'il en soit, chaque incident, chaque scène, chaque tableau, chaque péripétie, ont une signification facile à saisir, et, somme toute, c'est un spectacle qui emprunte à cet ensemble de circonstances un cachet tout particulier, une singulière éloquence.

La population tout entière avait manifesté la volonté de rendre, en célébrant le grand *événement de* la pose du câble transatlantique, un éclatant hommage à l'homme dont la persévérance avait fini par triompher de tous les obstacles, et couronner par le succès cette entreprise gigantesque; la fête a donc été son œuvre directe. Il ne faut, en conséquence, la considérer que comme une démonstration civique, à laquelle les autorités de la ville se sont simplement associées, mais dont le trésor public n'a nullement fait les frais. Organisée avec des ressources purement locales, j'allais presque dire individuelles, on aurait mauvaise grâce à en critiquer certains détails, à signaler, par

---

Elle, — Sophie.

C'était un soir. Je rentrais après un grand dîner chez le notaire. J'avais causé longuement avec Julie. Je le répète: c'était une bonne et belle fille. Je me jetai, haut et blanc cravaté que j'étais, dans ma bergère avec une indicible fatigue. Liban, qui était là pour me déshabiller, se mit à tisonner le feu. Je vis bien qu'il avait un discours à prononcer.

— Personne n'est venu? demandai-je par manière d'acquit.

— Quant à ça, me répondit-il en se redressant et en atteignant sa boîte de platine, — il en vient toujours maintenant... des éditeurs, des directeurs... ça l'aurait-il flatté de son vivant!... mais ils n'avaient garde! Mourez, si vous voulez qu'on coure après vous... Ça n'est pas l'embarras, voilà que monsieur prend aussi bien mauvaise mine... et je ne comprends pas, moi, qu'on se marie quand l'inclination n'y est pas.

Cela fut lâché comme une bordée à bout portant. Liban était très-brave.

— Qui vous fait croire que l'inclination n'y soit pas, Liban? demandai-je.

Il haussa les épaules, puis s'excusant aussitôt:

— Monsieur me permet comme ça des libertés, répondit-il, — vulgairement parlant, que bien d'autres maitres ne souffriraient pas. La source en est dans la connaissance mutuelle, ayant vu monsieur en bas âge et sortir du collége... L'abus n'en serait que plus maladroit... Mais l'inclination, voyez-vous, ça ne se donne pas... Vous n'êtes pas du même bois tous deux... Je ne vas pas contre qu'elle est beau brin de fille et de l'éducation... mais le fils de monsieur ne peut pas aimer le commerce: c'est dans le sang ces choses-là... et les incomptabilités, comme l'on dit, donnent naissance aux brouilles domestiques, tirages, querelles, branle-bas et mauvais ménages!

Liban n'aimait pas me voir aux levres certain sourire, quand il avait fait preuve d'éloquence. Il reprit péremptoirement:

— Monsieur peut en faire des sarcasmes, s'il est porté au plaisir de la moquerie, mais c'est comme je le dis. Souffler n'est pas jouer et ce n'est pas avec des ironies qu'on rétorque, vulgairement parlant, les arguments solides de la saine raison.

— Mon pauvre Liban, lui dis-je, nous n'en sommes plus à discuter là-dessus: les choses sont tellement avancées!

— Tant que la bière n'est pas clouée, on peut en rappeler! prononça-t-il sentencieusement.

Je ne sais pourquoi cette lugubre figure de rhétorique fit sur moi une fâcheuse impression.

— Songez, dis-je avec quelque sévérité, — que vous parlez d'une jeune personne qui sera la maîtresse de ma maison.

Il croisa ses mains derrière son dos, ce qui annonçait toujours une forte harangue.

— Quant à ce qui est de la demoiselle elle-même, me dit-il, — je ne lui en veux pas. Elle est ce qu'elle est... mais, désapprouvant le mariage, je ne resterai pas dans la maison quand, vulgairement parlant, elle en tiendra les rênes...

— Comment! m'écriai-je, — vous, Liban, vous songeriez à me quitter!

Il était pâle. Sa voix tremblait un peu. Il cachait son émotion croissante sous un redoublement de gravité.

— Jusqu'alors, reprit-il, — je ne connais que le service du célibat. Je me suis tâté en considération de ce que je vous ai presque vu naître, mais l'âge n'y est plus pour la souplesse qui prend aisément de nouvelles habitudes et s'y plie avec facilité... L'épouse qui entre dans une maison en souveraine n'aime pas les domestiques qui l'y ont précédée par droit d'ancienneté. C'est dans la nature humaine, remplie de jalousie et d'ombrage. On aime à tirer une barre, quoi, et à renouveler le mobilier.

— Mais, Liban, l'interrompis-je, — à supposer que vous soyez toujours respectueux avec ma femme...

— Pour le respect, pas de difficulté, mais la sympathie... Puisque monsieur le souffre avec bonté, je veux lui parler franchement... Si j'avais fait le mariage moi-même...

L'idée me sembla tellement bouffonne et imprévue que mon rire éclata malgré moi.

Liban, piqué au vif, baissa la tête. Je voulus m'excuser, car j'aimais véritablement ce bon garçon. Il m'arrêta d'un geste digne et triste.

— Je ne suis pas sans connaître, prononça-t-il lentement, — la distance sociale qui nous sépare. J'aurais tort de me plaindre, monsieur n'ayant jamais mis de fierté à m'humilier comme il y a des maitres. Monsieur a le droit de rire quand je parle, surtout quand il m'échappe des inconséquences, et c'est le cas présent où je viens de dire une hardiesse, vulgairement parlant. Monsieur ne me refusera pas d'entendre mes explications... Je me serais mis au feu pour le père de monsieur, et pour monsieur, c'est à peu près tout de même...

— L'habitude, s'interrompit-il les larmes aux yeux, mais la tête haute et raide, — on s'accoquine, n'est-ce pas vrai?... Enfin, de manière ou d'autre, ça y est; j'espérais ne vous quitter qu'à mon dernier soupir...

exemple, de fâcheux retards, d'interminables lenteurs dans le défilé du cortége, certaines solutions de continuité dans les illuminations. Quant à moi, ce qui m'a surtout frappé, c'est la sincérité, la spontanéité de l'enthousiasme populaire; c'est le côté éminemment humanitaire de cette solennité. — « Plus de guerres, plus de haines, plus d'antagonisme entre les peuples ; le câble transatlantique a fait de toutes les nations les États-Unis. » — Tel était le sens d'une devise, inscrite sur un transparent devant lequel s'arrêtait la foule, dont elle traduisait la pensée.

Je passe au compte rendu pur et simple de la cérémonie.

Toutes les affaires avaient été, d'un commun accord, suspendues, et les rues, pavoisées des pavillons de toutes les nations, mais surtout de l'Angleterre et de l'Amérique, regorgeaient d'individus, habitants de la ville, étrangers et nationaux accourus de tous les points de l'Union. La veille était arrivé un détachement d'artillerie de la milice canadienne, sans doute pour représenter l'Angleterre, à moins que ce ne fût pour représenter le Canada exclusivement. Il avait été accueilli avec un enthousiasme extraordinaire; nous le retrouverons dans le cortége, où une place distinguée lui a été assignée.

La cérémonie fut inaugurée par un acte religieux, célébré, à dix heures du matin, dans la belle église de la Trinité, par l'évêque de New-Jersey, en l'absence de celui de New-York, et en présence des autorités locales, de quelques membres du corps diplomatique et des héros du jour. L'église avait été décorée et ornée avec goût : sur le portail était une croix latine, au-dessous de laquelle on lisait cette légende tracée en lettres formées par des fleurs : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre, bienveillance envers les hommes. »

Le temps était magnifique, le soleil radieux. Les milices convoquées à la Batterie, ainsi que les différentes corporations composant le cortége, se mirent en marche, vers deux heures de l'après midi, pour remonter Broadway et gagner le Palais de Cristal, où devait avoir lieu la réception de M. Cyrus W. Field par le conseil municipal. En tête marchait le grand maréchal, accompagné de ses adjudants et précédé d'un détachement de la police, faisant ranger la foule. Suivaient les diverses brigades de la milice, dont l'aspect n'était sans doute pas aussi martial que celui de nos zouaves ou de nos chasseurs de Vincennes, dont la tenue n'était pas aussi irréprochable que celle des guides et des cent-gardes, voire même de notre simple garde nationale, mais qui, en définitive, forme un corps militaire respectable. J'y ai remarqué, comme singularité, les gardes de Washington, qui ont conservé le costume traditionel de l'époque ; je citerai encore le 7e régiment qui, par l'excellence de sa tenue, son instruction et sa discipline, pourrait rivaliser avec les meilleures troupes de l'Europe ; le 55e, dit gardes Lafayette, composé exclusivement de Français, et qui, par son uniforme et la précision de ses manœuvres, m'a rappelé l'un de nos régiments de ligne. Je passe le reste sous silence, à l'exception du détachement d'artillerie canadien, qui a provoqué, sur toute la longueur du défilé, les bravos de la foule. Après la troupe venaient les voitures contenant les héros de la journée ; M. Cyrus Field, qui avait assis près de lui le maire Tiemann, le capitaine Hudson, commandant du *Niagara*, flanqué d'un officier anglais représentant le capitaine Reedy, de l'*Agamemnon*, le capitaine Dayman, du *Gorgon*; enfin plusieurs officiers, ingénieurs, mécaniciens, etc., tant Anglais qu'Américains, ayant fait partie de l'expédition. C'étaient, en outre, plusieurs notabilités, tant nationales qu'étrangères, entre autres le ministre de la Grande-Bretagne, lord Napier, le consul de la même nation, des sénateurs, des représentants ; j'arrête ici la nomenclature. M. Field, dont je vous enverrai, si cela peut vous convenir, le portrait accompagné d'une esquisse biographique, se tenait debout dans sa voiture, saluant avec modestie la multitude, dont les *vivat* en son honneur faisaient un tonnerre continu. La foule a battu des mains avec frénésie, en face du char sur lequel était enroulé un spécimen du câble, suivi des marins du *Niagara*.

La dernière partie du défilé avait été livrée aux corporations et aux métiers, et ce n'était certes pas la moins pittoresque.

Il était environ six heures quand M. Field fit son entrée, en donnant le bras au maire Tiemann, dans le Palais de Cristal, dont une masse compacte avait envahi l'enceinte.

Lorsque chacun eut pris place sur la plate forme, l'orchestre exécuta le chœur de la *Création* de Haydn : « *L'œuvre grandiose est achevée!* » La multitude était frémissante, l'obscurité descendait ; tout à coup des torrents de lumière jaillirent ; le gaz remplaça la nuit, et une illumination resplendissante sembla ouvrir le deuxième acte de la cérémonie. Une pièce en actions de grâces, écoutée dans un religieux silence, est suivie d'une « Ode au câble, » chantée par la Société harmonique de New York. Puis le maire, se levant et prenant M. Field par la main, le présente au public, qui éclate de nouveau en acclamations.

Il était alors près de neuf heures.

Pendant ce temps, tous les principaux hôtels, les magasins, un grand nombre de maisons particulières s'étaient brillamment et pittoresquement illuminés. Des centaines de transparents, bariolés d'inscriptions, de dessins et de figures allégoriques, offraient un spectacle curieux et rappelant, à certains égards, une procession d'ombres chinoises. Là, c'étaient M. Buchanan et la reine Victoria se saluant et s'adressant de mutuelles congratulations : ici, c'était un Anglo Saxon (John Bull) et un Yankee (Jonathan) se donnant l'accolade, et réunis l'un à l'autre par le câble transatlantique, qui, partant du cœur de l'un, allait rejoindre le cœur de l'autre. Plus loin, c'étaient deux mains entrelacées et surmontées de drapeaux aux couleurs anglaises et américaines. — Puis des grotesques: le vieux Neptune humilié ; le diable, avec des cornes impossibles, enchaîné ; la reine d'Angleterre faisant avec le président une partie de billard et bloquant le Temps.

Je laisse de côté le feu d'artifice, dont les premières fusées furent lancées au *City-Hall*, quelque peu avant huit heures, pour arriver au dernier tableau, le plus étrange, le plus curieux, le plus pittoresque sans contredit : la procession aux torches des *firemen* (pompiers). Jamais, je l'avoue, je n'avais jusqu'ici assisté à spectacle semblable. Ce n'est que vers dix heures et demie que le cortége (un cortége composé de plus de vingt mille *firemen*, casque de cuir bouilli en tête, casaque rouge jusqu'à la ceinture, et le reste du costume à l'avenant) se mit en marche pour reconduire M. Field à l'hôtel de ville. Je renonce à décrire cette scène de fantasmagorie. Tous ces hommes, armés de torches ou de lanternes, promenant tous leurs engins pavoisés, ornés de fleurs et de guirlandes, lançant à chaque pas des pièces d'artifice aux feux multicolores, criant, gesticulant au son des tambours, aux accords des musiques militaires, au tintement des cloches des pompes, qui, je parle des pompes, sont de véritables chefs d'œuvre d'art, semblaient autant de gnômes se démenant dans une fournaise. Et puis, c'étaient, de toutes parts, les hurrahs de la foule en délire, les éclats de rire qui accompagnaient les bizarres évolutions de ballons fantastiques s'élevant dans l'air ou s'abaissant selon le caprice de la main qui en tenait les fils ! C'étaient des milliers de bras agitant des mouchoirs à toutes les fenêtres ; des cris qu'aucune langue humaine ne saurait traduire ! C'était le sabbat, enfin, auquel ne manquaient que les sorcières à califourchon sur leur manche à balai, ou plutôt c'était la cour de Pluton prenant ses ébats dans cette interminable avenue qu'on appelle Broadway.

Agréez, etc. **ORTAIRE FOURNIER.**

COURRIER DU PALAIS.

> A-t-on assez longtemps calomnié l'absinthe!
> Eau de nacre et d'opale, eau des Dieux, liqueur sainte,
> Quel Germain soûl de bière ou gorgé d'hydromel
> S'avisa de te faire homonyme de fiel?

Ainsi commence un dithyrambe à l'absinthe composé par je ne sais plus quel imitateur d'Alfred de Musset. La tirade est longue, les rimes sont mauvaises, mais la conviction y est Je comprends l'enthousiasme du poëte. L'action de l'absinthe sur les papilles du cerveau n'a rien de l'ivresse ignoble du vin. Elle est expansive et exhilarante : elle chatouille les nobles instincts, elle les surexcite, elle les exalte jusqu'à l'absurde. C'est l'absinthe qui poussa don Quichotte sur les meuniers du Toboso. Elle supprime l'impossible. Elle ouvrira devant vous le pays de la féerie et vous y fera marcher avec des bottes de sept lieues : elle donnera des ailes à vos désirs; elle vous fera percer la voûte du ciel, chevaucher sur la queue de la comète : elle conduira le Dante dans l'enfer, dans le purgatoire, dans le paradis... et le sergent Marchand devant le deuxième conseil de guerre de Paris.

Marchand est un héros criméen : il a été blessé deux fois devant Sébastopol. Il n'est pas homme, vous le comprenez, à laisser passer sans le fêter l'anniversaire glorieux du 8 septembre. Donc, le 8 du mois dernier, après avoir retrempé dans l'absinthe ses souvenirs militaires, il se trouva tout d'un coup dans les caveaux du Panthéon. Comment y était-il venu? ne le lui demandez pas; il ne le sait pas encore, il ne le saura jamais.

Il n'était pas seul ; avec lui se trouvaient des étran-

---

je me disais : Quoi donc! je donnais bien des avis au père, même sur les ouvrages de son génie! Si je laisse le fils tourner vers le mariage, comme c'est la vraisemblance et à souhaiter, puisque dans cet état seulement on trouve la félicité calme et durable, je regarderai, j'examinerai... J'en ai tant vu!... S'il y a défaut, mauvais teint ou laine et coton, je dirai *pouah* comme à bord des bateaux... Si, au contraire, c'est gentil, tout soie, plein la main, je pousserai à la roue, vulgairement parlant, découvrant les qualités cachées, vantant ceci et ça, enfin, bref, soufflant dans la voile au prorata de mes forces et moyens... Voilà ce que j'entendais par cette locution fautive : faire le mariage de monsieur.

Je lui tendis la main et je la serrai comme celle d'un ami.

— Nous recauserons de cela quand il sera temps, Liban, dis-je; — vous réfléchirez...

— Monsieur est la bonté même, répliqua-t-il, — mais j'ai déjà réfléchi.

J'eus un peu d'impatience, je l'avoue. En tous cas, j'avais été assez loin dans la voie des accommodements.

— Liban, repris-je, — vous ferez ce que vous voudrez, mon ami. J'aurais préféré vous garder. Jamais je ne me serais séparé de vous... Mais, en somme, vous êtes libre.

Il avait achevé près de moi son service du soir. Il se retira en disant :

— Je remercie monsieur de ses bontés.

Je restai seul. Peut-être était-ce le résultat de ce malaise physique et moral qui précède toute grande maladie. Il m'est arrivé rarement de ressentir un accablement pareil à celui qui s'empara de moi quand Liban se fut éloigné. L'abandon où j'étais me causa une sorte d'horreur. Le mariage devait-il être un refuge contre cette solitude odieuse? Peut-être. Tous les penseurs l'ont dit : l'amour n'est pas un élément nécessaire du ménage. On s'associe pour supporter la vie en commun. Les intérêts se confondent. L'estime mutuelle fait naître la sympathie...

Certes, ce n'était pas la pente qui devait me ramener à mes rêves d'autrefois. Mais il est d'étranges détours. Cette aspiration vers le mariage n'évoquait point pour moi l'image de Julie, ma fiancée. Une autre image frappait au seuil de mon esprit; je faisais de vains efforts pour la chasser.

Elle pénétra en moi. Sophie! Je vis Sophie ou plutôt cet être idéal que personnifiait pour moi Sophie, sans cependant atteindre à toutes ses perfections. Dès que l'idée de Sophie eut franchi la barrière que lui opposait ma raison, elle me domina complétement. Je sentis que la fièvre venait, aux bigarrures plus tranchées de mon rêve. J'eus comme une intuition magnétique que Sophie songeait à moi précisément à cette heure.

Je l'entrevoyais seule dans une pièce très-sombre. Elle pleurait.

Puis, tout à coup, un homme sortait de l'ombre, un homme aux mouvements heurtés comme le tigre quand il rampe. Son visage s'éclaira vaguement; je le trouvai hideux : c'était Léo Eberhardt.

Il s'approcha de Sophie qui sembla lui refuser quelque chose. Il la frappa brutalement à la joue. Dire la fureur extravagante qui s'empara de moi serait chose impossible. Je poussai des cris de rage et l'écume me vint à la bouche. Je fis pour me lever et pour m'élancer des efforts terribles. J'étais cloué à ma place, j'étais enchaîné; une force invincible immobilisait tous mes membres.

Sophie tournait cependant vers moi ses pauvres grands yeux pleins de larmes. Elle m'appelait à son secours. — Et ce tigre d'Eberhardt me provoquait de sa prunelle aiguë comme la pointe d'un couteau. — Il riait...

Je fus réveillé en sursaut par l'entrée de Liban, qui accourait. C'était un cauchemar. Je m'étais endormi tout habillé dans mon fauteuil.

— Qu'a donc monsieur? demanda Liban d'un air effrayé ; je n'ai jamais entendu de cris pareils.

Je lui fis signe de me donner à boire. Je ne pouvais pas parler. Pendant que je buvais une gorgée d'eau, il essuya la sueur abondante et froide qui coulait de mes tempes.

— Cela va mieux, dis-je.

Mais je grelottais et mes dents se choquaient. Liban voulut me prendre sous les aisselles pour me conduire jusqu'à mon lit. Je vis qu'il avait une lettre à la main.

— Qu'est cela? demandai-je.

— C'est venu par la poste. Si monsieur n'avait pas crié, j'aurais attendu à demain pour lui remettre cette lettre.

Je la lui arrachai des mains. Mon cœur se contractait si fort, qu'il me semblait entendre ses battements. Un murmure confus était dans mes oreilles. J'avais de grands tressaillements qui lançaient mes deux genoux l'un contre l'autre. La lettre me glaçait les doigts.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Fêtes new-yorkaises, à l'occasion de la transmission de la première dépêche électrique entre l'Angleterre et les États Unis. (Page 251.)

REVUE DE LA SAISON, par MARCELIN.

JUIN. — JUILLET. — AOUT.

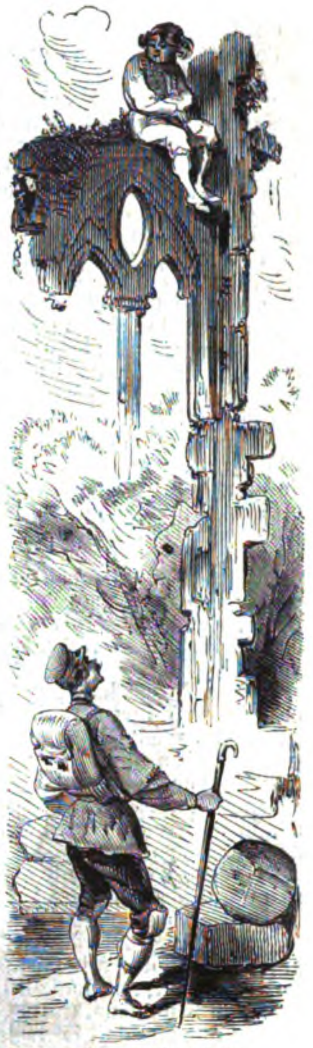
MODES. — Chapeau anglais, col an-...s, redingote anglaise, pantalon an-...ais, souliers anglais, air anglais.

MODES. — Avec ces étages de vo-...s, on voit bien où une femme com-...ce, mais on ne sait plus où elle

UN ÉQUIPEMENT COMPLET. — Avec ... il ne vous manque rien, — que du ...p d'œil.

LES BAINS DE MER. — I. Trouville. Vingt-cinq toilettes par jour.

LES BAINS DE MER. — II. Etretat. Un peu sans façon.



IMPRESSION DE VOYAGE.
— Eh! là-haut, d'où viens-tu?
— Non, mon ami. Pars seul, je veux finir mes jours ici.

LES BAINS DE MER. — III. Boulogne. *English spoken here.*

BADE. — Où nous mènent les voyages a prix réduits. — Si jamais l'on m'y reprend dans leur salon de conversation!.. Figurez-vous, comtesse, que la première personne que j'y rencontre, c'est ma marchande de modes... et qui me salue, encore!

EN VOYAGE. — La note de l'hotel.
— Comment! vingt francs par jour? mais nous n'étions convenus que de dix.
— Oui, monsieur, mais la bougie!

LE DERNIER LOUP.
— Je le connais bien : il n'y a que celui-là, et je ...i tenu dix fois au bout de mon fusil.
— Et vous ne l'avez pas tué?
— Je m'en serais bien gardé; comment l'aurais-... chassé les années suivantes?

AUX BAINS DE MER.
— Comme c'est ça la mer! c'est tout à fait comme dans le troisième acte du *Corsaire*.

A LA FÊTE DU VILLAGE.
— Mais, monsieur, je vous dis qu'il est défendu de laisser entrer au bal les gens en casquette! Vous ne pouvez entrer qu'avec un chapeau!
— Prêtez-moi le vôtre, alors.

AU TIR DE MABILLE.
— Moi, belle dame, je vise au cœur.
— Moi, je vise au mille.

gers auxquels le gardien faisait admirer le phénomène de l'écho. — Bonjour, dit-il, et l'écho de répondre bonjour! — Les morts! entendez-vous les morts, s'écrie Marchand; entendez-vous le maréchal Lannes, entendez-vous Voltaire? C'est donc toi, sorcier, qui les évoques? Et le voilà qui fait mine de prendre le gardien au collet.

Celui-ci essaye de le calmer, puis se remet en route avec la société qu'il pilote dans le sous-sol du monument. Resté seul, Marchand veut aussi, lui, causer avec les morts. Il interpelle de nouveau Voltaire et le maréchal Lannes, puis Rousseau et l'amiral Bougainville. Des voix lui répondent. Le voilà de plus en plus surexcité : il court dans les ténèbres, puis s'arrête. Qu'est-ce donc? C'est le gardien qui frappe avec une baguette les pans de sa capote. Pour Marchand, ce sont les Russes qui canonnent nos tranchées. Soudain, il se trouve en face du gardien, qui tient sa lanterne et reconduit les visiteurs. Marchand fond sur lui le sabre en main ; la lanterne s'éteint : alors c'est une confusion générale: les dames épouvantées se sauvent à toutes jambes: dans leur précipitation, elles tombent les unes sur les autres, comme les pièces d'un jeu de quilles. L'une s'écrase le nez et se bosselle le front sur le mur, que l'obscurité ne lui permet pas de distinguer ; une autre, une jeune lady, en essayant de remonter l'escalier, s'embarrasse le pied dans sa crinoline, perd l équilibre et se fait, sur l'angle d'une marche, à l'œil gauche, une blessure profonde. Le gardien cependant continue à lutter contre Marchand, dont le sabre, en s'abaissant sur les murs et sur les dalles, fait jaillir, dans l'obscurité, des milliers d'étincelles. Enfin, les sergents de ville arrivent, et Marchand, malgré sa résistance, est mis au poste le plus voisin.

Revenu de son hallucination, le sous-officier Marchand a eu à purger la double prévention de rébellion envers des agents de la force publique, et de coups de sabre portés à un habitant. — *Habitant* est dans la loi militaire l'euphémisme de *pékin*. — Ses glorieux antécédents lui ont valu l'indulgence du conseil, qui ne lui a appliqué que le minimum de la peine, c'est-à-dire deux mois de prison.

Et voilà, comme je le disais, où conduit cette trop séduisante absinthe!

Pareille chose n'est pas à craindre avec le *Punch-Grassot*. A la bonne heure! voici une jolie liqueur piquante et douce à la fois, chaude et hygiénique, — un vrai velours, comme dit son parrain. Elle est l'œuvre d'un bon moine, c'est tout dire : n'est-ce pas aux moines que l'on doit les trois chartreuses? Pour tout dire, le *Punch-Grassot* est déjà populaire. Vous savez qu'il est le titre d'une pièce; mais ce que vous ignorez, c'est que ce titre est une pomme de discorde, c'est qu'il est sur le point d'être l'enseigne d'un procès.

Je voudrais en vain vous le cacher : Grassot était, le mois dernier, en délicatesse avec son administration. On lui reprochait, — sur papier timbré, le timbre de sa voix qui affecte de s'éloigner de celui de l'Alboni. C'était au moment où le *Punch-Grassot* faisait, avec éclat, son entrée dans le monde. Le *Punch-Grassot!* Dans ce titre, appliqué à un vaudeville quelconque, il y avait deux cents représentations. C'est ce que comprirent MM. Cogniard et Clairville. Ils vinrent trouver Grassot : — Il nous faut ton punch. — Comment l'entendez-vous? — Pour servir de titre à la Revue que nous allons donner aux Variétés, — Parlez bas. — Tu consens donc? — Mais, mes petits trognons...—Voyons, lis cela. Et en même temps les deux séducteurs présentaient à Grassot un projet d'engagement réalisable dans le cas où il perdrait son procès contre M. Plunkett.

Grassot donna son titre.

La direction du Palais-Royal apprit ce qui s'était passé : elle fut d'abord furieuse, puis elle s'apaisa. Les directions théâtrales sont femmes en ce point. Quittez-les, elles courront après vous. La jalousie avait mordu au cœur le Palais Royal. Il n'eut de cesse qu il n'eût reconquis son Grassot tout entier. Donc Grassot vit un beau jour ses directeurs et son régisseur tomber à ses « sacrés genoux » et implorer leur pardon. D'abord, il détourna les yeux, traçant dans l'air des accents circonflexes scandés sur un monosyllabe bien connu. Enfin, vaincu par les instances et le repentir des trois suppliants, il les releva avec le geste de l'Alexandre de Lebrun. La paix était faite. Pour la sceller, il fut convenu que trois des fournisseurs-jurés du Palais-Royal confectionneraient, sous trois jours, une pièce intitulée le *Punch-Grassot*, où Grassot lui-même ferait une rentrée solennelle. Ainsi ont été créées la pièce nouvelle du Palais-Royal et la ronde des Gnouf! gnouf! chantée par la jolie voix et dansée par les jolis pieds de M^{me} Schneider.

Et le théâtre des Variétés? Persistera t-il à prendre Grassot pour parrain de sa Revue? La situation est délicate ; car le Palais-Royal soutient que Grassot lui appartient corps et nom, et il s'apprête à défendre *unguibus et rostro* son droit exclusif au titre de *Punch-Grassot*. J'imagine que les Variétés ont de bonnes raisons à opposer à cette prétention, mais j'attendrai, pour vous les faire connaître, que le procès, — qui est encore dans les limbes, — soit définitivement engagé.

En voici un qui est terminé et que je vous signale comme assez original.

Les parties étaient le mari et la femme. — Le mari, un pauvre homme, comme vous allez voir, — avait épousé à vingt-trois ans une femme, d'un an seulement moins âgée que lui. Les deux dots réunies formaient un assez bel avoir Cependant dix ans ne s'étaient pas écoulés que la fortune du mari s'était évanouie : celle de la femme, au contraire, s'arrondissait chaque jour, et le revenu qu'elle représente n'est pas moindre aujourd'hui de 32,000 livres que madame dépense en plaisirs, en toilettes, en voyages aux eaux les plus élégantes. Ruiné par sa mauvaise administration, ou spolié par les manœuvres de sa femme, — les deux versions ont été émises, le mari se résout à implorer la charité de sa femme. Il sortait de la prison pour dettes : madame consent à lui donner asile, mais sous les conditions suivantes :

1° Il mangera à la cuisine ;

2° Il couchera — sur un lit de sangles, — dans un petit cabinet mansarde ;

3° Il n'aura de linge propre que tous les quinze jours;

4° Il se contentera de vêtements et de souliers d'occasion, achetés chez les fripiers;

5° Il ne lui sera pas laissé un centime même pour se faire raser et couper les cheveux;

6° Il sera considéré comme le domestique de madame, logé et nourri par commisération.

Ces conditions, le mari les accepte!

Et il faut encore qu'il se déclare très content.

Un jour, ne s'est il pas permis de faire des observations? — Vite, au pain sec! — Et à cet ordre de madame, monsieur a été mis en pénitence avec du pain sec et de l'eau dans un cabinet noir, où madame a daigné l'enfermer elle-même. Madame n'a même pas toujours cette patience. Son mari a acheté, sans lui demander permission, une redingote neuve,—à crédit, bien entendu ; — elle lui jette sur les épaules une soupière de bouillon gras. Pour peu qu'il bronche, le malheureux doit s'attendre à recevoir sur le visage ou sur les mains des coups d'ombrelle, de pantoufle ou de pelle à feu. La pelle à feu lui est particulièrement désagréable. C'est à la suite d'une forte raclée qui lui a été administrée avec cet instrument qu'il s'est décidé à porter devant la justice le récit de ses malheurs.

Il demandait que le tribunal lui remît la direction du ménage et celle des enfants, en lui allouant à cet effet, sur les revenus de sa femme, une somme de 20,000 francs. Les magistrats se sont contentés de lui allouer 3,000 francs à titre de pension alimentaire. Le jugement reste muet sur les questions de puissance paternelle et d'administration du ménage Cela se comprend. La présomption légale et la maxime d'Arnolphe, qui met la toute-puissance du côté que vous savez, avaient reçu dans la circonstance un trop rude démenti.

Vous rappelez-vous ce procès engagé entre M^{me} la marquise du Plessis-Bellière et M. Ardoin, à l'occasion de la location que ce dernier avait faite au *Moutard Club* ou *Babies-Club* d'un appartement communiquant par une terrasse à celui de M^{me} la marquise? Le tribunal a donné gain de cause à M. Ardoin. Voici donc, de par la justice, le nez et les oreilles de M^{me} la marquise obligés de subir le cigare et les conversations légères de ses nouveaux voisins Ces messieurs sont de trop bonne compagnie pour abuser de leur avantage, et je ne doute pas qu'ils ne ménagent à leur fière adversaire une surprise délicate. — Laquelle? Vous la devinez de reste.

PETIT-JEAN.

ODÉON : Reprise de *Madame de Montarcy*; *Frontin malade*, comédie en un acte et en vers, par MM. Jules Viard et Henry de la Madelène ; *la Mouche du coche*, comédie en un acte, par M. Marc Monnier.

C'est l'Odéon, l'Odéon seul, qui fera, cette semaine, les frais de notre chronique. Et encore, nous estimons-nous heureux d'avoir affaire à l'Odéon. Nous n'avons, par bonheur, aucune épigramme bien sérieuse à nous reprocher sur ce théâtre glorieusement se on daire. L'Odéon nous a toujours été à peu près sacré. Il y a sans doute au fond de nous une voix secrète qui nous crie : — Qui sait si, un jour ou l'autre, tu ne seras pas représenté à l'Odéon!

En attendant une pièce nouvelle de M. Louis Bouilhet, que l'on répète activement, la direction a repris *Madame de Montarcy*, début heureux du jeune poëte. C'est un drame écrit avec soin, avec amour même; mais on y retrouve, trop visible, l'imitation des moyens dramatiques et du style de M. Victor Hugo, depuis l'armoire jusqu'au poison, sans oublier les conversations de seigneurs et ce grand discours royal, qui est comme l'estampille éclatante à laquelle se reconnaissent les œuvres du chef du romantisme. Le disciple emprunte au maître jusqu'à la minutie dans le détail, témoin ces paroles qu'adresse M^{me} de Maintenon à d'Aubigné :

> L'ordre du Saint-Esprit vous tenait tant au cœur!
> Vous avez le cordon. Vous êtes gouverneur
> De Belfort, de Cognac, récemment d'Aigues-Mortes!
> Vous avez le Berri, dont les rentes sont fortes.

C'est un pastiche parfait. A côté de cela, on relève trop de tournures modernes, on surprend des mots d'hier. Mais la passion qui anime les derniers actes emporte ces défauts. *Madame de Montarcy* a été accueillie, à la reprise, avec la même faveur qu'à la première représentation.

La *Mouche du coche* et *Frontin malade* sont venus renforcer le répertoire. La *Mouche du coche* bourdonne autour d'une action un peu essoufflée : deux jeunes gens, un musicien et un poëte, ont fait un opéra : ils sont inconnus l'un et l'autre, et ils se laissent candidement protéger par un hâbleur, qui leur suscite une foule de casse-cous; heureusement, le hasard et leur talent se chargent de les faire arriver C'est le petit acte de *Brueys et Palaprat*, accommodé au goût du jour, c'est-à-dire dans le ton à la fois précieux et familier du proverbe, ce compromis entre le vaudeville et la comédie. Mouche du proverbe, que nous veux-tu?

A *Frontin malade*, maintenant.

La douleur physique et ses atrocités ont eu, de tout temps, le privilége de fournir aux auteurs d'irrésistibles sujets comiques. C'est un reste de barbarie dont nous devrions bien nous débarrasser. Ce que la colique, par exemple, excite encore d'éclats de rire, de la rue Richelieu au boulevard du Temple, ne peut se chiffrer. Pour ne pas remonter trop haut, le trépas dans le *Légataire universel*, les coups de bâton du répertoire du dix-huitième siècle, les assassinats de *Robert-Macaire*, ont une signification déplorable. L'action d'un être qu'on opprime à l'aide d'un coup de pied suffit pour déterminer une cruelle explosion de contentement Qu'est-ce que cela signifie? Sommes-nous toujours des sauvages? A quoi nous ont servi nos lectures des poëtes azurés et des romanciers melliflus?

La pièce de MM. Jules Viard et de la Madelène repose sur une idée suprêmement anxieuse : un diseur de bonne aventure persuade à Géronte que ses jours sont intimement liés à ceux de son valet. Ce point de départ sert de prétexte à une avalanche de nourritures héroïquement englouties par Frontin. Sauf le côté gastronomique, le stratagème est le même que celui qu'emploie l'astrologue de *Quentin Durward* auprès de Louis XI, dans la prison de Péronne. Dans *Frontin malade*, il est retourné et varié de façon à dérider les esprits les plus farouches. — Frontin est seul :

> En croirai-je mes yeux? notre étoile est la même!
> Je comprends tout : voilà pourquoi Géronte m'aime.
> Tout s'explique, Frontin. O caprice du sor
> Si tu vis, il vivra : si tu meurs, il est mort.
> Sa vie est attachée à la tienne ; et ton astre,
> D'une même fortune ou d'un même désastre,
> Doit le favoriser ou le frapper en toi.
> Egoïste vieillard! c'est lui qu'il aime en moi!
> Il m'insultait tantôt : à présent, il me choie.
> Tantôt j'étais trop gras; à présent, avec joie,
> Il voit mon teint fleuri, mes superbes mollets;
> J'étais pour lui, tantôt, le dernier des valets,
> Un drôle, un animal, ne faisant rien qui vaille!
> A présent, il défend que son valet travaille.

L'étonnement joyeux de Frontin est de courte durée; l'horoscope a une contre partie : — Géronte doit mourir à la même heure que Frontin et réciproquement. On conçoit les alarmes du drôle galonné, et sa subite affection pour Géronte :

> Ah! l'auguste vieillard! Moi qui le bousculais,
> Rudoyais, coudoyais, saboulais, houspillais!...
> Mais j'y pense : à présent que fait-il, ce bon maître?
> Comme il tarde à rentrer? Je souffre... Où peut-il être?
> Il est sans doute allé visiter ses terrains,
> Ses maçons... S'il tombait et *me* cassait *ses* reins!
> Ou si quelque muraille à peine terminée
> *Me* roulait sur *son* corps! Si quelque cheminée
> Tout à coup *me* tombait sur *sa* tête! — O tourment!
> Je le vois sur le sol, mourant, en ce moment...

Cette parade est amusante et sert de très-joli baisser de rideau aux spectacles de l'Odéon.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Rigoletto*, opéra de Verdi. — THÉATRE-LYRIQUE : Reprise d'*Oberon*, opéra de Weber.

Après *la Traviata*, *Rigoletto*; et après *Rigoletto* peut-être *Macbeth*! Verdi, encore Verdi, toujours Verdi. Il ne faut pas voir ici une fantaisie de M. Calzado : un directeur n'est point d'ailleurs l'autocrate que vous croyez. A-t-il un caprice, une velléité de jouer quelque chose ou de faire jouer quelqu'un, il n'y a rien de spontané dans sa décision, rien d'aussi personnel qu'il voudrait bien le laisser supposer. Avant de prononcer son « je veux, » devant lequel tout cède, hommes et machines, il lui faut céder lui-même devant le « nous voulons » du public-roi. Et ce public, — comme qui dirait vous et moi, — a des caprices d'enfant gâté. Aujourd'hui, c'est à ne plus en douter, il a adopté Verdi et ses mélodies retentissantes, Verdi et son orchestre, comme disent encore quelques réfractaires L'auteur de *il Trovatore* est acclamé à Paris, sinon à l'unanimité, du moins dans une proportion assez imposante.

M. Calzado sait donc ce qu'il fait en manœuvrant de la sorte. Il veut caresser son public, et canaliser ainsi le Pactole pour amener ses eaux opulentes à son moulin.

Le vent de la mode est au Verdi; saluons Verdi.

Pourtant discutons un peu. N'avons-nous pas, nous les Parisiens, des enthousiasmes irréfléchis, un [illegible] condamnable pour tout ce qui est nouveau? Paris est comme un don Juan inassouvi sans cesse à la chasse de nouvelles amours dans les domaines de l'art. Sa dernière maitresse conquise est celle qu'il aime

par-dessus tout, pour laquelle il vendrait son âme de poëte. Or, la musique de Verdi en est là. Elle nous est venue la dernière, au moment où nous croyions que l'Italie chantante avait poussé son dernier cri dans la dernière note de Rossini et de Donizetti.

Peut-être qu'un jour une réaction s'opérera quand viendra la saison des réflexions. Nous nous amenderons s'il advient une idole nouvelle qui soutire à son profit l'encens brûlé devant celle-là. On épuisera des barils d'encre à démontrer que si Verdi a de l'entrainement une chaleur communicative, je ne sais quelles aspirations vers le grandiose, il pèche par l'uniformité des procédés, il s'attache trop à éblouir, il abuse des effets de sonorité, comme s'il s'adressait à un auditoire de sourds. Certes, nous ne sommes pas de ces dilettantes, retardataires à plaisir, dont la sensualité auditive ne se trouve éveillée que par le bruissement timide des anciennes écoles. Nous voulons au contraire qu'on fasse retentir le cuivre des trombones et l'airain des cloches; nous admettons toutes les débauches de sons. Mais, au nom du bon sens, si en musique le bruit est quelquefois la force, il faut savoir le faire retentir là où il convient. Il y a dans les passions, que l'art a pour mission de peindre, une période en quelque sorte séraphique qui correspond à peu près aux mots platonisme, printemps, désirs vagues; là il faut savoir chanter. Puis vient la période du paroxysme; là il faut savoir crier. Et c'est ce discernement qui a souvent manqué à Verdi. Il a fait des tableaux à couleurs vives et obstinées. Il a méconnu souvent la loi des contrastes, et il s'est exposé au danger d'endormir la sensibilité dans l'excès de la monotonie.

Pourtant la popularité de ce maëstro s'est établie chez nous, comme partout, sur les grandes qualités qui éclatent dans sa musique à côté de ses grands défauts. Cette ampleur, ce style large qu'il affecte se retrouvent très-distinctement accusés dans *Rigoletto*, qui vient d'être redonné au Théâtre-Italien. Nous aimons beaucoup le bal du premier acte, puis les deux duos du bouffon et de sa fille, son entrée du troisième acte et surtout la cantilène : *la donna e mobile*. Cette reprise a été l'occasion du second début du ténor Graziani, qui semble destiné à faire sensation cet hiver. Le timbre de sa voix a du charme et il phrase du reste avec aisance. Mlle Rosa de Ruda débutait aussi ce soir-là par le rôle de Gilda; nous attendrons, pour juger cette nouvelle venue, qu'elle soit remise de son émotion; une occasion favorable ne se fera peut être pas attendre.

— Le Théâtre-Lyrique vient de remonter *Oberon*; voilà une bonne idée. Que de motifs piquants, quelle harmonie étrange dans ce chef-d'œuvre du grand Weber! Ecoutez ces chœurs d'ondins et de génies ailés, cette ronde de nuit au rhythme si bizarre, cette tempête, ces ballets, et quelle tempête! quels ballets! C'est toute l'Allemagne fantastique qui se mire dans cette partition colosse, inénarrable, et surtout impossible à rendre, inextricable, ce qui est l'excuse des chanteurs.

ALBERT DE LASALLE.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er et 15 octobre, sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, franco, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

MM. E. Pegot-Ogier et Cie, banquiers, *rue de la Bourse*, 7, à Paris, ont l'honneur de prévenir le public qu'une souscription est ouverte dans leurs bureaux pour l'émission, au pair, de ...ts d'intérêts de 500 francs chacune, de la somme de 200,000 fr., ...nant le capital social de la Société de *meunerie et pâtes alimentaires*, MARLY ET Ce. Usine à Neuf-Moulin (Oise), siége social à la Chapelle-Saint-Denis.

Les nombreuses guérisons de rhumes, bronchites, catarrhes, coqueluches et irritations de poitrine, obtenues chaque jour avec le sirop et la **pâte de Berthé à la Codéine**, expliquent le succès rapide de ces préparations calmantes. — Dépôt : *Pharmacie du Louvre*, et chez tous les pharmaciens.

Dents et dentiers à succion. — SYSTÈME FATTET. — De tous les procédés qui ont été proposés par les dentistes pour la fixation des pièces artificielles, il n'en est pas de plus désastreux que l'emploi des *crochets, plaques métalliques, pivots* ou ligatures. Par l'action des liquides salivaires qui s'infiltrent dans leur tige, par leur mode de *traction* et leur *pression* sur les dents, ces divers *appareils* usent et coupent les dents voisines et préparent leur ...ture. Aussi, comme l'a dit avec raison un des plus illustres médecins de notre époque, on peut prédire avec certitude qu'une personne qui remplace une dent perdue par une *dent* à crochets sera, quelques années plus tard, obligée d'en faire remplacer deux ou ...s, et, un peu plus tard, un plus grand nombre, jusqu'à ce que ...te la bouche ait subi le même sort.

Si, à ces divers inconvénients, nous ajoutons les dangers qui peuvent résulter, pour la bouche et la santé, de l'emploi des plaques d'*étain* qui s'oxydent, n'aurons-nous pas suffisamment indiqué à nos lecteurs la nécessité de ne confier leur bouche qu'à un praticien ...iré et consciencieux? Au premier rang des dentistes de notre époque se trouve l'habile professeur de prothèse dentaire, Gs FATTET, ..., rue Saint-Honoré, auteur de nombreux ouvrages qui ont paru sur toutes les branches de l'art *dentaire*. Cet artiste distingué a inventé un nouveau système de *dents* à succion, inaccessibles à l'acidité des sucs salivaires, et exemptes de toute espèce de mécanisme.

Remarquables tout à la fois par le *fini* et la *précision* du travail, ces *dents* tiennent solidement, sans pivots ni crochets, et n'ont aucun des dangers qu'on reproche avec raison aux dents à *cinq* francs, qui ne peuvent durer dix ans, et sont impropres à la mastication, ainsi que les *tribunaux* ont été plusieurs fois appelés à le constater.

Foulards. Les personnes qui désirent de bons foulards de l'Inde ne peuvent mieux s'adresser qu'à la COMPAGNIE DES INDES, *rue Grenelle Saint-Germain*, **42**. — Immense choix de foulards des Indes et de Chine à 1 fr. 40 c., 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40 c., 3 fr. 50, 5, 7, 8, 12, 15 et 20 fr., gros et détail.

Alopécie. — Chute des cheveux. On envoie gratis les rapports médicaux des résultats prodigieux obtenus par l'emploi facile de la *Vitaline Steck* sur des dénudations anciennes et des chutes opiniâtres de la chevelure, rebelles à plusieurs traitements. Le flacon, 20 fr. Ecrire *franco* au dépôt, **23**, *boulevard Poissonnière*.

Payement de toute espèce de coupons. Opérations financières au Crédit départemental, CLAUDON et Ce, **35**, *boulevard Bonne-Nouvelle*, à Paris.

Le **Chocolat Menier** est le chocolat le plus répandu et le plus généralement estimé des consommateurs. Il a conquis sa réputation par les qualités qui distinguent un produit bien fait et d'un goût franc et naturel, et dont le prix est dans une proportion légitime avec la qualité.

Manuel de santé, dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie usuelles. — Un vol. de 228 pages avec 160 formules. — Par le docteur DE SAINT-GERVAIS.

Prix : 60 c. rendu *franco* à domicile, qu'on paye par 3 timbres-poste adressés à l'auteur, *rue Richer*, **12**, à Paris.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*.

Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23**. Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12**.

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé**. Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

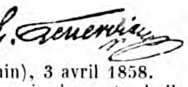
Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boite.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure: 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie* **54**.

La grande vogue dont jouit l'**Eau de Léchelle**, l'emploi fréquent qu'en font nos premiers médecins de tous pays, expliquent sa supériorité sur tous les remèdes en usage contre les maladies graves de la poitrine, de l'estomac et autres organes, pertes, etc.

L'Anti-goutteux Genevoix (huile pure de marrons d'Inde) soulage ou guérit sans danger la goutte et les rhumatismes. Il n'entrave la marche ni les effets d'aucune médication interne. L'huile de marrons d'Inde ne s'emploie qu'à l'extérieur, à l'aide d'un petit pinceau.

Exiger la signature ci-contre.
Paris, **14**, *rue des Beaux-Arts*.
Prix du flacon : 10 fr.



« Rosheim (Bas-Rhin), 3 avril 1858.

» Monsieur, j'ai eu occasion d'employer sur moi-même votre huile contre un accès de goutte récent, et j'en ai obtenu un résultat très-avantageux.

» Dr BLUM, médecin cantonal. »

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents**. 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8**. 2 fr. le flacon.

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés, selon le siége et la nature de la maladie, en chaîne et bande, 10 et 15 fr. — Collier, 5 et 10 fr. — Bracelet, 5 fr. — Busc, 5 fr. — Ceinture, 10 et 15 fr. — Batterie électrique, 25 fr. et au-dessus.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir : le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18**, *rue Favart, à Paris*.

Machines à coudre françaises, anglaises et américaines supérieures, système LEROY, inventeur breveté s. g. d. g., se prêtant admirablement à border les chapeaux sans le secours de la main, et à ganser les blouses.

CES MACHINES, solides, d'un mécanisme simple et d'un prix très modéré, sont garanties deux ans consécutifs.

Huit jours d'essai. Expositions de Paris et de Londres.

SORELLE, constructeur-mécanicien, rue de Bréa, n° 14, près le Luxembourg. Fabrique à Vaugirard.

On voit fonctionner les machines tous les jours, de **10** *h. à* **4** *h.*

Causerie de la mode.

Nous sommes en retard auprès de nos lectrices, ce qui nous oblige à leur donner aujourd'hui une double causerie actuelle et rétrospective. La Mode, cette divinité ailée comme Mercure, a déserté Paris durant quelques mois, et nous a entraînée sur ses traces aux eaux et aux bains de mer, où elle a pu se produire dans toutes les fantaisies de son caprice incessant; mais avant de parler de la mode qui n'est plus, fleur séchée à laquelle les femmes préfèrent la fleur fraîche, embaumée et souriante, parlons de la mode nouvelle qui nous appelle et nous sollicite par cette saison d'automne. Il est temps. Paris se repeuple et se pare, et les salons vont bientôt s'ouvrir. Rien d'élégant et de somptueux comme les manteaux dont les femmes entoureront, cet hiver, leur taille svelte. Quelle variété dans la forme, dans les tissus et et dans les ornements! Comment les décrire tous? Contentons-nous d'indiquer ceux qui nous ont frappée le plus dans une visite que nous venons de faire à la maison Delisle; cette maison a la clientèle vraiment aristocratique qui réunit à chaque saison les nouveautés du meilleur goût. Quoi de plus élégant que la pelisse-casaque dite *Montespan?* elle est en magnifique velours noir, doublé en taffetas écossais; un très-large col, décrivant une demi-pèlerine, en dentelle noire de Chantilly, retombe sur le dos; un bel entre deux de la même dentelle forme nœud par devant. C'est ensuite un splendide mantelet aussi en velours noir, garni de trois rangs de haute guipure pointillée de jais; une riche barbe assortie forme berthe et se croise sur le dos. C'est une façon toute nouvelle. Puis c'est un burnous également en velours noir, garni d'un volant du même. Ce volant est surmonté d'une triple ruche en taffetas, découpée à l'emporte pièce. Un très-grand col au crochet, orné de frange, rend ce burnous extrêmement riche. A côté de ces magnifiques manteaux, il y en a de plus simples en fantaisie de laine, garnis de velours. Un surtout, avec des ornements de velours violet, nous a paru délicieux.

A propos de tissus de laine, la maison Delisle en a, cette année, d'une beauté qui étonne et d'une modicité de prix qu'on ne peut s'imaginer en les voyant. Quelles élégantes et confortables robes du matin se feront les belles Parisiennes avec ces velours de laine, tantôt *écossais, camaïeu, lamé d'argent, jacquart*, et dans les hautes nouveautés, les velours de laine *bayadère* et *pointillé*.

Pour les toilettes de ville et pour les toilettes de soirée, la maison Delisle a déjà réuni les plus hautes magnificences de ses fabriques de Lyon.

Avec une robe en riche étoffe de soie et un cachemire de l'Inde, il faut un chapeau irréprochable de fraîcheur et de distinction. Mme Gondeau, maison Frascati, rue Richelieu, en a fait plusieurs vraiment exquis et qui seront portés en très-haut lieu cet hiver. Que dites-vous de ce chapeau mi-partie en velours rouge et mi-partie en velours noir, choisi par la jeune et belle comtesse de la Châtre? La calotte est fouillée et contournée comme un morceau de délicate sculpture. Des épis en velours, dans les mêmes nuances du chapeau, se groupent sur le côté. Un autre chapeau ravissant est en *velours panthère* blanc et brun, bordé de velours vert d'Isly. Il faut voir toutes les créations charmantes en chapeaux et en coiffures qui viennent de sortir des mains de Mme Gondeau. Cette modiste inspirée a vraiment le génie de ce qui sied à la grâce et à la jeunesse. Son chapeau *fontarabie*, aux ailes retroussées, avec des touffes de plumes de héron, a fait fureur cet été et cet automne aux eaux des Pyrénées et à Biarritz.

Ceci nous rappelle les jolies toilettes champêtres que nous avons remarquées aux *Eaux-Bonnes*, à *Cauterets*, et sur cette plage du golfe de Gascogne où l'impératrice aime à se baigner et où elle donne, comme partout, le ton de la mode et de l'élégance.

La maison Fauvet eut peine à suffire à toutes les demandes qui lui étaient faites de ces riants déshabillés. Mais c'est surtout pour les fêtes données à la *Villa Eugénie* que cette maison avait adressé à Biarritz des robes d'une richesse et d'une fraîcheur incomparables. Deux, portées à huit jours de distance par la charmante princesse Vogoridès, furent extrêmement remarquées à ces bals d'été de la cour. L'une était en tulle blanc à trois jupes, bouillonnée avec des montants de myosotis d'un effet ravissant. Une parure de magnifiques turquoises complétait cette toilette. L'autre robe était en gaze de Chine blanche avec des montants de velours cerise parsemés d'étoiles, en étincelles. Toute la parure était en gros diamants.

La maison Fauvet fait en ce moment des robes d'automne de la plus exquise élégance. Notre bois de ce jour peut en donner une idée. Nous y reviendrons dans une prochaine causerie.

Mlle Pitrat avait, elle aussi, envoyé à Biarritz des

couronnes et des ornements de robes d'une grâce incomparable. Citons une garniture en roses Pompadour; une autre, riante comme le premier sourire d'avril, en fleurs de pommier rose, avec de petites branches de bois sans feuillage; une troisième en roses noisettes blanches, mêlée de lilas perse; une quatrième en pavots doubles, formant six agrafes de chaque côté de la jupe; une cinquième composée de roses du roi et de réséda se groupant sur une robe blanche.

Mais, à propos de fleurs, rien de merveilleux comme la parure d'oranger destinée à la jeune duchesse de Malakoff. Ces boutons, d'une blancheur virginale, formant le bouquet et la couronne, frissonnent sur leurs tiges: on dirait qu'ils viennent d'être cueillis sur la plage embaumée des îles d'Hyères. Dimanche passé, le splendide trousseau de la jeune et belle fiancée a été exposé à l'hôtel de la duchesse de Montijo, aux Champs-Elysées, et le soir de nombreux invités ont pu admirer les bijoux et les dentelles donnés par l'empereur et par l'impératrice. Tous les objets de lingerie étaient magnifiques. On remarquait surtout les mouchoirs de Chapron, en broderie et en dentelles d'un travail presque miraculeux; la maison de la *Sublime - Porte* s'est surpassée en cette circonstance. Les armes réunies du vainqueur de la Crimée et de la noble mariée d'Espagne ont été exécutées par Chapron avec un fini et une précision rares. Pas un détail héraldique n'est omis; c'est une véritable œuvre d'art.

Les mouchoirs nous font toujours penser aux parfums. Rien de plus exquis que les extraits nouveaux de Faguer-Laboullée: *le daphné odorant*, *le geranium rosat* et *le bouquet de l'impératrice* sont les senteurs suaves adoptées par l'aristocratie. Le même succès est réservé à *l'amandine Faguer* et à *la lotion sédative à la fraise*; ces deux préparations sont, pour la peau, des rafraîchissants merveilleux. On doit s'en servir pour la toilette du matin. Quant à la toilette du soir, c'est toujours *l'huile de glycérine* parfumée que nous recommandons. Elle conserve à la peau cette égalité de tissu qui est un des premiers charmes du visage.

YOLAN'E.

Modes d'automne. (Page 255.)

Le café de la Régence, cette académie de l'échiquier, offre aujourd'hui un véritable congrès de cette corporation savante qui vénère pour patron,—patron un peu païen,—l'illustre fils de Nauplius. Tout le sport des deux mondes y est représenté chaque soir par ses plus forts joueurs d'échecs. Notre gravure reproduit un des incidents les plus frappants de cette session. Ce sont les huit parties que M. Morphy a jouées simultanément, et à l'aveugle, contre huit des plus forts *échiquistes* de Paris: MM. Baucher, Bierwirth, Bornemann, Guibert, Lequesne, Potier, Preti et Seguin. M. Morphy, assis dans un fauteuil qu'il n'a pas quitté pendant tout le temps de la lutte, le visage tourné vers le mur et sans autre aide que sa mémoire, a engagé le conflit avec une lucidité que n'a pas voilé le moindre nuage. A sept heures, il prenait vigoureusement l'offensive; à huit heures, un des joueurs les plus savants, M. le professeur Preti, bien connu par son habileté pratique et par ses ouvrages spéciaux, était mis hors de combat; MM. Potier, Bornemann et Baucher succombaient ensuite; à neuf heures et demie, M. Lequesne, notre célèbre statuaire, faisait accepter l'annulation de sa partie, exemple que suivait M. Guibert, après avoir vu M. Bierwirth renoncer à la sienne; à dix heures, enfin, M. Seguin, n'ayant plus qu'un pion et son roi, abandonnait le champ de bataille où M. Morphy venait de reconquérir sa dame. Des applaudissements enthousiastes saluaient ce triomphe qui, outre le mérite de ces six victoires, offrait un phénomène de puissance mnémonique sans exemple.

Cet épisode n'a pas cependant été le fait le plus important de ce congrès: le fait capital a été, sans nul doute, ce match en sept parties, engagé entre le célèbre joueur américain et M. Harrwitz de Berlin, dont la réputation est universelle. Voici en quels termes un écrivain, qui est une autorité spéciale, apprécie les deux joueurs:

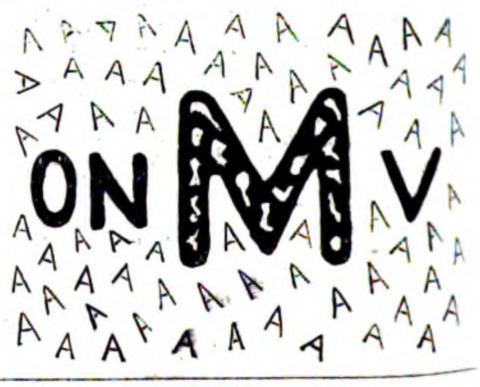
« Tous deux sont jeunes et petits, le Prussien a vingt-sept ans; il est brun, porte une fine moustache noire, et le galbe de sa tête rappelle Armand Carrel; il est légèrement voûté. Son adversaire, M. Morphy, l'Américain, a vingt-deux ans, il est sans barbe, son teint est blanc mat; sa jeunesse, sa tournure, lui donnent assez l'air d'un collégien. Tous deux sont calmes et impassibles devant l'échiquier; ils n'ont rien du Yankee et du Gascon berlinois...

» Si M. Morphy est doué de la faculté de porter des attaques terribles et en même temps de se ménager des retraites faciles et assurées, M. Harrwitz est plein de ressources et de finesses charmantes dans la défense. On compare l'un des champions au bouillant Condé, l'autre à Turenne ou à Vauban... »

L'un des joueurs lui-même, M. Harrwitz, qui veut bien nous donner sa collaboration, exposera, dans notre prochain numéro, la première partie de ce match, auquel sa santé l'a forcé de renoncer, et dont M. Morphy, malgré son avantage, a prononcé courtoisement l'annulation.

F. G.

RÉBUS.

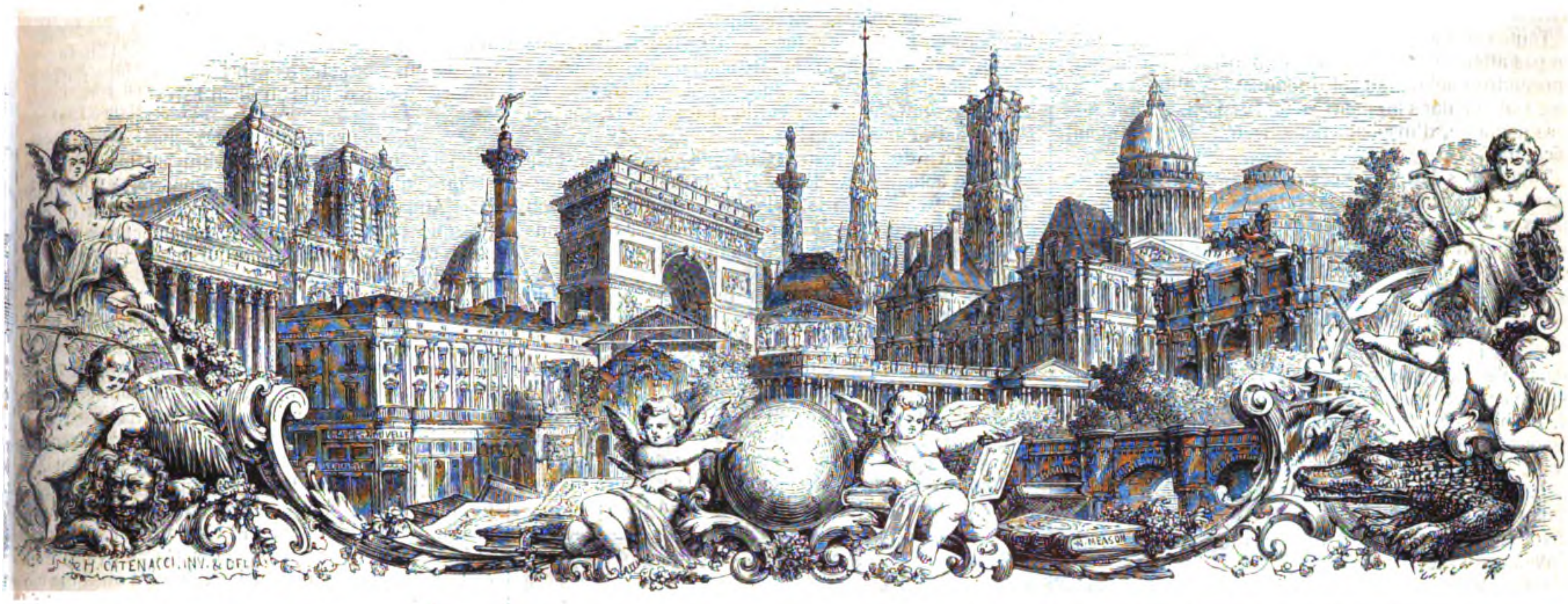


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
La couleur domine au plus haut degré dans l'école de Delacroix.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

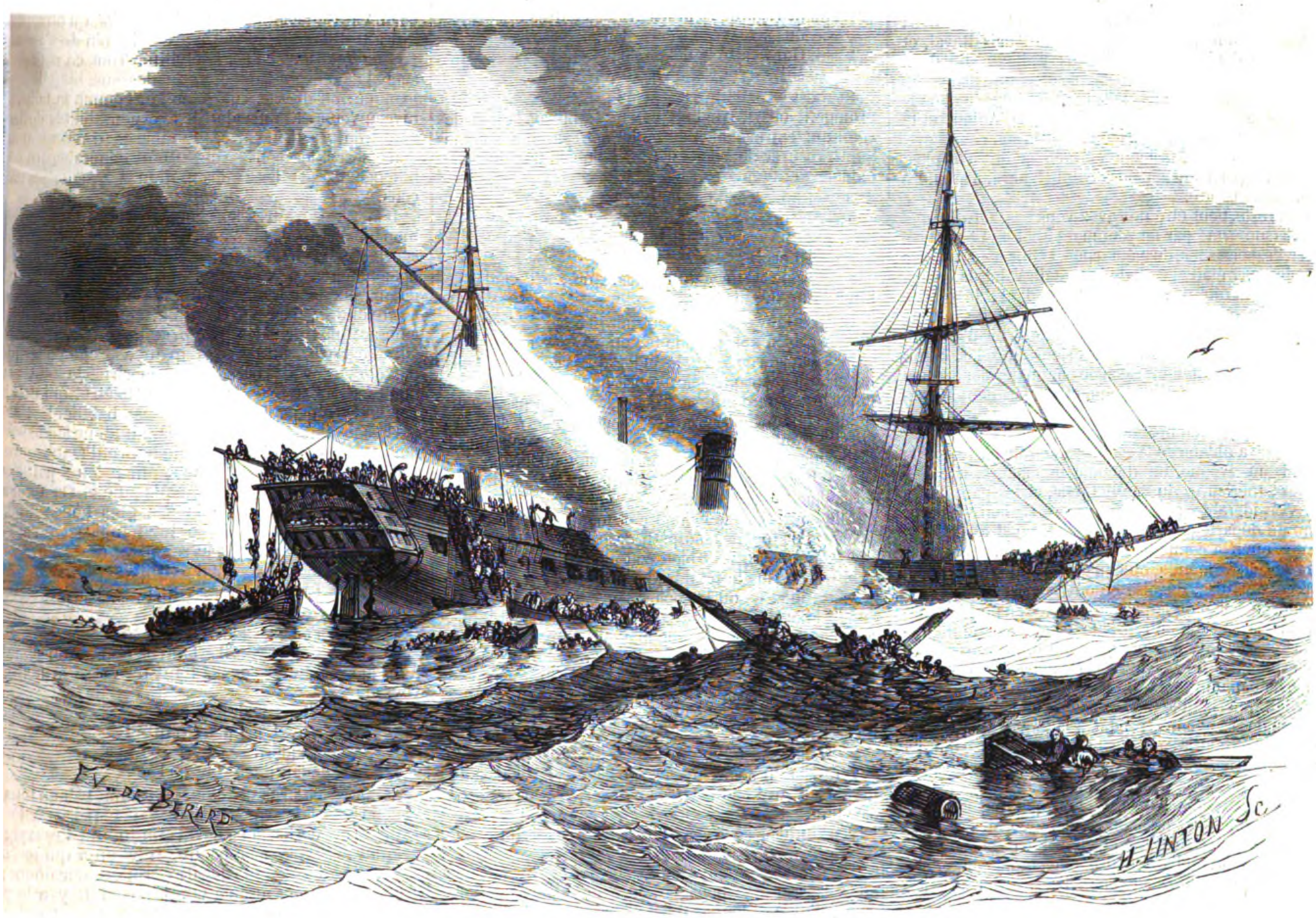


ABONNEMENTS :
'ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
'rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c

2me Année. — N° 80.
23 Octobre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.



Incendie en pleine mer du steamer *l'Austria*. (Page 263.)

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Nous avons reçu par trop de lettres, au sujet de l'histoire qui terminait notre dernier *Courrier*, interrompue par le défaut d'espace : *le Vieux Chat noir*, qu'une de nos correspondantes appelle : *Le Vieux Châle noir*...

Toutes ces lettres nous demandent instamment de ne pas attendre le numéro du 23 octobre, pour leur apprendre quelle était cette femme aux allures bizarres, traînant dans le quartier du Palais-Royal une misère hautaine, d'insolents haillons, et portant un deuil décennal...

Toutes ces lettres — ces dames — veulent savoir avant le public par quels étranges et brusques incidents la femme mystérieuse disparut brusquement de la rue de Valois, pour subir une de ces métempsycoses sociales qui ont pour emblème la roue de fortune lancée éperdue dans l'espace...

Voici deux de ces lettres les plus significatives :

« Monsieur *le Courrier de Paris*, c'est affreux de nous laisser ainsi le bec dans l'eau, et de sembler vous en laver les mains! Sachez que si j'avais épousé M. Barbe-Bleue, je n'aurais pas manqué d'ouvrir le fameux cabinet noir... C'est vous dire qu'il me faut, avant le commun des mortels abonnés au *Monde illustré*, la fin de votre irritante histoire, et que pour vous retirer tout prétexte de refus, de silence, je vous envoie mon frère auquel vous la raconterez, si vous n'avez pas le temps de me l'écrire!

» Donc, résignez-vous et parlez, ou... «(Ici une menace si comique, que nous nous sommes décidé à la braver, et que nous attendons avec autant d'ardeur que la personne en a mis à exiger la fin du *Chat noir*.)

Il est inutile de dire que le frère en question a été consigné... bien qu'il eût contresigné la lettre.

Autre :

« Ah çà, quelle plaisanterie? Faut-il attendre jusqu'à dimanche pour savoir ce que le sort bizarre a brusquement fait de la dame au *vieux châle noir*? Pourquoi ne pas faire de la place en coupant un article plus haut, et dire en douze lignes qu'il s'agit de la comtesse V... de Br..., veuve d'un ancien député du Midi, un peu folle depuis 1848, à la suite de la mort d'un de ses amis, tué sur la place du Palais-Royal, et portant le deuil de cet ami sous prétexte de deuil conjugal? Le soir même de l'apparition de l'article du *Monde illustré*, cette explication fut donnée dans le salon de la baronne de Montaran, rue d'Anjou, et le premier soupçon émis, chacun apporta son renseignement, son éclaircissement si bien qu'on n'a plus, dans cette partie du faubourg Saint-Honoré, à attendre la fin de l'histoire.

» Au reste, peut-être ne savez-vous pas, *OEdipe-roi* des... (supprimé par un sentiment dont on ne peut révéler l'espèce sans, du même coup, trahir le mot!), que Mme de Br... était allée habiter rue de Valois la chambre où avait été rapporté, tout sanglant, le pauvre jeune Armand S..., et que depuis dix ans il avait été physiquement et matériellement impossible d'en faire déloger, pour revenir parmi les siens, désolés, humiliés, cette pauvre femme ravagée par un dernier amour, l'amour *in extremis* d'une quinquagénaire dont la pauvre tête s'était autant dérangée que le bon cœur!

» Oui, le 7 octobre dernier, un vieux prêtre de campagne a obtenu de la comtesse ce que n'avaient pu obtenir un évêque, un dominicain célèbre, une des dames supérieures du Sacré-Cœur, et les parents les plus considérables et les plus graves. Ce bon vieillard, venu du département de la Sarthe, où il avait longtemps connu la comtesse pieuse et sensée, ayant, par le crédit de la famille, obtenu un mois de congé, s'est, si l'on peut dire, déguisé en ouvrier ; il a habité la chambre voisine de la pauvre aliénée qui ne le reconnaissait pas, et il a entrepris le siége de cette intelligence égarée. Il y a peu à peu fait rentrer le calme, la clarté, le sentiment du respect d'elle-même et des siens... et aujourd'hui, en effet, celle que les gens du quartier appelaient le *Vieux Chat noir* est redevenue la mère de ses enfants, rendus à la joie par cette cure pieuse et attendrissante du bon vieux prêtre, qui n'a eu à employer, pour réussir, d'autre éloquence que la simplicité de son cœur!

» Voilà donc toute l'histoire, telle que vous la saviez aussi bien que nous en commençant votre récit. Elle touchera vos lectrices, et elles vous en sauront gré. Celles qui n'ont pu l'apprendre, pendant le cours de la semaine, de leurs relations sociales, n'auront rien perdu pour attendre!

« Veuillez agréer,

« Baron DE VANCE (*junior*). »

Cette lettre relatant précisément ce que nous avions à raconter, nous croyons n'avoir rien de mieux à faire que de la substituer à notre propre récit, dont l'authenticité se trouve ainsi légalisée.

~~~ On lisait, il y a quelque temps, dans diverses correspondances étrangères, que le brigadier Verdugo, député aux cortès espagnoles, venait d'être assassiné par un M. Révéro, dont la situation sociale était assez sévèrement définie. La victime passait dans la rue del Carmen, en plein jour, lorsque ce M. Révéro, après quelques reproches, lui aurait soudain, en forme de péroraison, passé un grand stylet au travers du corps, ce dont le cortès Verdugo était mort, ou peu s'en fallait, sur le coup!

La veuve du malheureux brigadier-député est la poétesse actuelle des Espagnes, la senora Avellaneda. On l'attend à Paris. Elle y fera émeute pour son extrême beauté. On dit qu'elle parle et écrit le français mieux qu'une... muse espagnole.

~~~ Mlle Figeac, une des brillantes artistes du Théâtre-Français, répète en ce moment une comédie nouvelle, dans laquelle on fait usage de billets de banque. Or, comme tout est combiné pour l'effet, au théâtre, notre première scène se sert, dans ce but, de billets imprimés expressément, et qui simulent de loin les fameux papiers joseph contresignés Garat.

Seulement, si les vignettes imprimées imitent plus ou moins, à longueur de lorgnette, la gravure de ces précieux billets, le texte diffère un peu. On y lit :

Banque du Théâtre-Français

BON POUR

MILLE FRANCS

Payables à vue sur les brouillards de la lune

Le trésorier du théâtre,

EUGÈNE SCRIBE.

Les sifflets punissent le mauvais auteur. — Le public récompense le bon auteur.

Fondé par Molière en 1680. Régénéré par Napoléon, décret de Moscou.

Mlle Figeac emporta un de ces billets, et rentrée chez elle, le montra au fils de son cocher en lui disant :

« — Tiens, petit... veux-tu ça, pour acheter des bonbons, des joujoux, ce que tu voudras! »

L'enfant regarde et lit les grosses lettres :

» — MILLE FRANCS ! s'écrie-t-il!

» — Oui... je te le donne!

» — Mille francs pour moi! »

Et il est pris d'un rire joyeux, nerveux, strident, étrange... un rire diabolique qui trahissait la joie de celui qui entrevoyait tout ce qu'une pareille somme peut procurer de sucre d'orge à l'absinthe, de polichinelles et de marrons!

» — Eh bien... le prends-tu?

» — Non... non!—dit l'enfant après un effort...—non, papa ne voudrait pas !

» — Tu crois?

» — Non... il ne voudrait pas... ou... s'il voulait... il me le prendrait! »

Et il se sauva comme l'eût fait un être en âge complet de raison qui fuit une tentation terrible.

Mlle Figeac remporta le billet à sa répétition. Mais le soir, en rentrant, elle apprit que sa vertu triomphant du sucre d'orge avait occasionné au petit bonhomme une forte fièvre, des pleurs à n'en plus finir, et qu'il avait fallu le mettre au lit, appeler médecin et médecines... qu'il avait enfin un peu de délire.

» — Laissez faire... c'est moi qui vais le guérir! — dit la charmante artiste.

Elle entra dans la chambre et montra un beau napoléon d'or tout neuf au petit désespéré.

» — Ton père veut bien cette fois! — dit-elle.

» — Il ne me le prendra pas?

» — Non! — dit le cocher. »

Mlle Figeac lui mit l'or dans la main et s'en fut. L'enfant témoigna une extrême joie qui suppléa efficacement à toutes les potions et les drogues. Le petit s'endormit sa pièce d'or dans la main. Alors son père s'approcha et la lui enleva délicatement...

Le lendemain, l'enfant en s'éveillant demanda sa pièce...

— Quelle pièce?

Il insista un peu... mais on finit par lui persuader qu'il avait rêvé tout cela. Maintenant, si vous teniez à savoir où est, à cette heure, la pièce d'or de Mlle Figeac, je vous dirais : Peut-être chez le cabaretier du coin!

~~~ Plusieurs de nos abonnés nous écrivent pour nous assurer que nous ferions acte de haut dilettantisme, d'utile encouragement et de bon goût, en donnant place ici à la mention de débuts hors ligne qui viennent d'avoir lieu dans ce qu'on pourrait appeler une des capitales du Midi : à Toulouse. L'artiste dont il s'agit, et que tous ces abonnés protégent, est une élève du Conservatoire de Paris ; elle a successivement chanté à la Haye, à Lyon, tout récemment à Rouen, enfin. Elle tient l'emploi des chanteuses dramatiques, et s'appelle Mlle Geismar. Elle vient d'obtenir un très-grand succès à Toulouse, où l'a appelée M. Lafeuillade, un directeur-artiste, qui ne fait pas exclusivement de l'art pour l'or.

Cette mention, que nous formulons *sans* bénéfice d'inventaire, nous fait désirer la réalisation du pronostic qui s'attache à la brillante virtuose : c'est-à-dire ses futurs débuts en plein Paris.

~~~ Et, à propos de succès, livrons ces lignes en écho à celui très-grand, très-bruyant, très... aurifère, si l'on peut dire, que vient de remporter, à Rio-Janeiro, Mme Anna de Lagrange. Tous les journaux de cette presque péruvienne contrée acclament sa supériorité sur toutes les *prime donne* qui ont chanté pour cette capitale enchantée.

~~~ Musique toujours ! Mais descendons l'échelle lyrique, et entrons au théâtre des Variétés.

On a vu, au troisième acte des *Bibelots du Diable*, l'escouade de petits garçons (parmi lesquels quelques petites filles) qui viennent, sous des défroques de satin rose qui *singent* les marquis Louis XV, escorter deux petits virtuoses de l'archet. Ils et elles sont là une dizaine de même taille, qui manœuvrent, du geste et du jeu, comme si un moteur commun les réunissait sous une volonté rigide... Et c'est un peu cela! car ces enfants sont dressés dans une sorte de gymnase spécial dont nous croyons curieux de dire quelques mots.

Car, ce que bien des gens ne soupçonnent guère, il existe à Paris des établissements où l'on peut louer des enfants. On y fournit l'Amour en maillot saumon du bœuf gras, et les petits figurants pour les pièces à spectacle. Peut-être plus d'un ramoneur est-il un fruit sec de ce gymnase, et peut-être aussi plus d'une pauvresse y a-t-elle emprunté le petit souffreteux qui lui sert à émouvoir les passants! Des parents, dénués de biens et encombrés de ces enfants insatiables et indisciplinés, qui ne donnent la paix autour d'eux que quand ils dorment, vont les confier à ces administrations qui en tiennent, pour ainsi dire, magasin, et font des envois en province...

On les instruit, on leur tient école. Ils commencent par l'A B C et continuent par la *civilité*, qu'on appelle fort à tort *puérile*, et qui n'a pas besoin de s'appeler *honnête*, puisqu'elle est la civilité. Tout ce petit personnel va de cinq à dix ans ; au-dessous, l'intelligence manque ; au-dessus, elle dépasse, comme la taille, le niveau voulu. Et puis alors les responsabilités deviennent trop grandes, car ces gymnases se recrutent des deux sexes, les petites filles étant généralement plus intelligentes, — lisez plus malignes, — que les garçons.

Donc, des maîtres spéciaux dressent tout ce petit monde, qui est destiné à affronter le public dans les spectacles, les fêtes, les cérémonies, — et l'industrie, le commerce y vont aussi faire leurs recrues. On donne aux uns des leçons de maintien, de danse, de désinvolture ; tels, par exemple, ceux qui font un si amusant effet dans les ***Bibelots du Diable***. Ils savent faire l'exercice, former des groupes, compléter des pantomimes, sans sourciller, sans rire, le tout pour quinze sous par tête payés par le théâtre, qui doit les habiller ; — mais ils ne doivent pas babiller!

Quelqu'un de nos amis a assisté un jour à une scène de recrutement. Tel jour, à telle heure, l'établissement reçoit les parents qui viennent offrir leurs petits sujets, — parfois de francs mauvais sujets. On a débarbouillé l'enfant, on lui a mis ses plus belles nippes, on lui a recommandé de se bien tenir et de n'être point sot. L'entrepreneur le regarde, le prend, le retourne... et dit franchement son avis :

« — Il est laid, votre mioche!

» — Par exemple!...

» — Il a l'air gauche...

» — Lui, mon Oscar! il est adroit comme un singe!... Ayez des confitures dans le haut de votre armoire, et vous verrez!

» — Mais il est malingre...

» — Malin?... C'est une qualité!

» — Rachitique...

» — Comment dites-vous ça! »

Et la mère tourne et retourne l'enfant dans tous les sens pour le faire valoir. On le fait courir, on le fait sauter à la corde, au cheval-fondu, on l'essaye, on l'éprouve et on le marchande. Il y en a qui ne sont payés que du prix de l'éducation qu'on leur donne ; — d'autres reçoivent jusqu'à vingt sous! Il y a le petit Estèphe, — qui n'est pas de Bordeaux, et qui n'est pas un saint, — auquel le gymnase Fayot payait soixante-quinze francs par mois, plus la nourriture,

l'habillement et tout. C'était un sujet précieux : il servait d'exemple, de moniteur ; on disait sans cesse aux lambins, aux maladroits, aux obtus : Regardez Estèphe ! faites comme Estèphe !

Un jour Estèphe, qu'on se lassait d'entendre — comme Aristide — appeler *le juste*, reçut dans son coin une grosse planche poussée par une vengeance, une envie infernale, et qui lui rafla l'oreille comme par miracle, lorsqu'elle pouvait le tuer! La mère prévenue accourut et reprit *son fruit*, comme elle dit, et aujourd'hui Estèphe est *tigre*, — botté à revers et sanglé de cuir dans sa redingote marron, — chez une hétaïre célèbre. Il ne grandit pas, et pourtant n'a rien du nabot. Le général Prim, comte de Reuss, lui offrit 3,000 francs l'an pour aller en Espagne. La patrie asphaltique du boulevard est trop chère à Estèphe, il est resté... et resté petit. Le directeur du théâtre des Variétés, M. Cogniard, qui le connaît, songe à en faire un acteur. M. Colbrun n'a qu'à bien se tenir!

Sans doute il y a un côté plaisant à cette industrie, à ce métier de *loueur d'enfants*. Mais l'établissement principal en ce genre, auquel le théâtre des Variétés s'est fourni, a su donner à une spéculation qui semble étrange, une tenue et une utilité qui en font une ressource réelle, et sans laquelle les représentations théâtrales seraient souvent dans un grand embarras. Inutile de dire qu'il n'a rien de commun avec ces antres suspects, où une Savoie plus ou moins authentique recueille de pauvres petits êtres, qu'ils donnent en location aux fumistes, qui les nourrissent rarement, et ne les débarbouillent jamais !

~~~ Sur un théâtre de l'extrême boulevard, joue en ce moment une jeune fille qui a plus de beauté que de moralité. Dans la pièce nouvelle, elle porte très-fièrement un brillant costume.

» — Vous êtes belle comme le soleil ! — dit un de ses camarades en la voyant paraître.

» — Oui, murmura quelqu'un,— comme le soleil... vu dans le ruisseau ! »

~~~ M. Henri Cauvain, avocat et rédacteur du *Constitutionnel*, qui vient de mourir si brusquement, avait l'habitude de donner ses vieux chapeaux à son domestique. C'était, il y a quelques années, la mode de laisser les chapeliers imprimer le nom du propriétaire en lettres d'or, au fond de la coiffe. Or le domestique de l'avocat vendait ces vieux chapeaux à de pauvres diables... si bien qu'il en advenait ce qu'il advient à Londres des fameux habits noirs commandés par lord Clanricarde ou lord Pembroke, et qui de main en main, — ou plutôt de dos en dos, — finissent par aller balayer les rues de la Cité...

Un jour, le rédacteur du *Constitutionnel* entrait aux bureaux de la rue de Valois. A la porte, il est arrêté par un de ses amis ; on cause. Au même moment, un vieux pauvre, qui avait prudemment regardé s'il ne se dressait aucun sergent de ville dans le prolongement de la rue, s'approche, marmotte et tend son chapeau. L'avocat y jette volontairement un sou — et involontairement les yeux.

Au fond de cette chose, sans forme et sans couleur, brillait en toutes lettres d'or :

HENRI CAUVAIN.

« — Combien votre chapeau? — s'écrie-t-il.

» — Six francs, monsieur! — répond le drôle.

» — Les voilà... posez-le par terre! »

Ce fut fait.

Alors Cauvain piétina sur ce qu'il avait jadis porté sur la tête.

~~~ Nous avons eu, au milieu d'une température véritablement exceptionnelle, l'avant-dernière course d'automne à l'hippodrome de Longchamp. Il y avait une foule à ne pas dire! Bien des chasseurs, des gens de châteaux, des oisifs faisant encore la capitale buissonnière, étaient rentrés pour cette fête fashionable et financière. La quatrième course, la plus importante de la saison, vu le grand prix impérial de 14,000 fr., soulevait toutes les ambitions de gloire et de sommes. C'est encore le baron de Nivière qui a gagné, pour ajouter cette couronne hippique à toutes celles qu'il a déjà remportées cette année, par l'agilité de ses bêtes et l'habileté de ses gens.

Mais à côté de ces émotions que quelques quadrupèdes donnent à tant de bipèdes, il y a eu l'incident qui relève plus encore de la chronique que du *sport*. Aussi la foule, suivant de ses yeux et de son cœur *Diamant*, *Toss-up! Tracktir*, *Cagliostro*, *Farewell* et *Fille-de-marbre*, ignorait qu'une créature, qualifiée comme ce dernier cheval se nomme, était, non loin du joli moulin, dans la plus émouvante situation ; voici les faits en aussi peu de mots que possible.

Un vieil officier, baron, je crois, Allemand pour sûr, — arrivé le jeudi en plein Paris avec son fils, le jeune Wilhem, — avait voulu se donner le spectacle de la nature automnale et du sport parisien.

Ce père faisait voyager ce fils pour le distraire et le consoler d'un extrême chagrin d'amour, car c'est en Allemagne que se sont réfugiés ces derniers chagrins, — bannis de France par les mœurs nouvelles.

S'il ne vous faut rien cacher, nous vous dirons que Wilhem aimait sa cousine Trinkell (quel nom !... mais la vérité historique l'impose). Pourtant, Trinkell, avec un petit air blond, doux, lymphatique, et tout ce qu'il y a de plus trompeur, — un soir, qu'il n'y avait pas de lune, mais qu'il y avait un petit officier prussien, Trinkell, disons-nous, s'était élancée dans on ne savait quelle direction coupable. *N. B.* Se défier de l'eau qui dort; il y a souvent dessous un crocodile prussien.

Deux ans s'étaient passés, et Trinkell, l'objet de la candide passion de Wilhem, n'était pas plus revenue... que Marlborough dans la romance ! Ce pauvre jeune homme, encore plus blond que Trinkell n'était blonde, et infiniment plus doux qu'elle n'avait l'air d'être douce, était miné par le chagrin, chagrin d'amour, comme disaient les poëtes qu'on met en musique, — et une lente mais implacable consomption le ravageait aux yeux alarmés de son vieux père le soldat. De là, voyage. Les Allemands disent : *voyache*.

Mais nous touchons au coup de tam-tam de l'affaire. Cœurs sensibles, cuirassez-vous !

Qui est-ce que voilà dans cette jolie calèche doublée de *quinze-seize* gris de lin ?

Une belle et blonde demoiselle!

Qui est-ce qui est assis à son côté (on dit abusivement « ses côtés ») ?

Qui ? Un joli monsieur orné d'une raie qui lui coupe en deux occiput et sinciput, et qui ne finit qu'au collet de l'habit !

Quel air ont-ils?

Celui de s'adorer.

Qui est-ce qui passe à côté de cette calèche, vrai nid d'amoureux ?

Wilhem, le jeune Berlinois, miné par un chagrin d'amour...

Qui est-ce qu'il reconnaît dans le nid à quatre roues bleues, rechampi de filets blancs?

.... Ah ! — comme dit *Phèdre à Œnone*, — c'est toi qui l'as nommé ! ! !

Eh bien ! oui, Trinkell, car, comme vous l'avez deviné, belle lectrice (toutes nos lectrices sont ou nous semblent belles), cette demoiselle, de marbre pour Wilhem, — mais moins froide pour le guerrier prussien, — était, de Prusse en France, et de celui-ci en cet autre, arrivée où l'on va, soit à pied, soit en voiture... pays terrible, d'une géographie morale ou plutôt immorale, d'où l'on ne revient jamais !

Wilhem, frappé au cœur, faillit s'évanouir, en poussant un cri affreux. Son vieux père le soutint, lança de l'arc grisonnant de ses vieux sourcils contractés un terrible regard à sa malheureuse nièce, et entraîna son fils. Ils montèrent en voiture et disparurent.

Quant à Trinkell, — Paris la connaît sous le titre de baronne... avec le nom d'une petite ville allemande, — elle resta là, comme médusée. — Ce petit jeune homme rayé au crâne eut beau lui demander pourquoi cette émotion chez elle, ce cri chez l'autre... elle ne put ou ne voulut point répondre. Il fallut quitter le *turf*. Elle désira rentrer seule.

Le petit monsieur raconta l'aventure à ses petits amis. Il avait une petite inquiétude que celle qu'il appelle la petite ne lui écrivît une petite lettre pour lui signifier son congé. Mais Trinkell n'eut pas cette petitesse! Mercredi, on la voyait de nouveau dans une loge, assistant à la rentrée de M^me^ Doche, dans la *Marnière des saules*, le nouveau succès de la Gaîté.

— Et Wilhem? demanderont les âmes naïves.

— Eh bien, Wilhem... il a conçu l'idée la plus insensée, à l'insu de son vieux père. Il veut...

Assister à une première représentation avec Trinkell, dût-il payer cette loge du prix de l'héritage qu'il a fait, l'an dernier, de sa grand'mère... Pauvre Wilhem, combien il ferait mieux de partir et d'oublier !

~~~ Depuis six mois un habitant anonyme de la rue de Grammont nous poursuit de réclamations très-vives au sujet d'un pharmacien de la rue, qui expose à sa vitrine un bocal... plein de capsules de chasse !

Que diable pouvons-nous y faire ? En quoi le pharmacien et son bocal relèvent-ils de la juridiction de la chronique? Est-ce un ridicule social à flageller, un abus mondain à signaler, une bienfaisante ou bienveillante initiative à prendre ? Eh bien, quoi, ces capsules, et qu'y pouvons-nous ? Quel intérêt y a-t-il là pour nous valoir tant de lettres pleines de reproches, comme si, en dédaignant ce bocal, nous faisions banqueroute à quelque mission sacerdotale ?

Après tout, peut-être les capsules font-elles partie d'une nouvelle pharmacopée, et les ordonne-t-on en infusion. Quoi qu'il en soit, voilà la mention faite, et que notre acharné correspondant nous laisse enfin tranquille !

~~~ Nous devons prévenir M^me^ Y Z, de Saint-Amand (Nord), dont nous avons publié une lettre dans notre numéro du 9 courant, que plusieurs réponses l'attendent, poste restante, dans son pays. Si on se marie, nous demandons à être de la noce, pour tout frais d'agence matrimoniale (rien de la dot !).

~~~ On nous donne l'autographe d'une célébrité littéraire, fragment d'œuvre dramatique bizarre, dont voici la transcription :

« — Leontio. — Eh bien !... où repose-t-elle aujourd'hui? Le sais-tu ?

» — Felippo. — Oui... dans une vallée...

» — *La voix*. — L'Arno !

» — Leontio. — Après ?

» — Felippo. — Dans une ville !

» — *La voix*. — Florence !

» — Leontio. — Après ?

» — Felippo. — Dans une rue.

» — *La voix*. — *Santa Maria dei fiori*.

» — Leontio. — Après ?

» — Felippo. — Dans un palais.

» — *La voix*. — Tarasconi !

» — Leontio. — Après ?

» — Felippo. — Dans un souterrain...

» — *La voix*. — Muré...

» — Leontio. — Dans un cercueil.

» — *La voix*. — Dans la mort!

» — Leontio. — Oh ! mon cœur, mon cœur ! ces mots vous transpercent, plus aigus que le fer... Je meurs ! . . . . »

Les pages sont de l'écriture autographe d'Alfred de Musset.

~~~ L'autre jour un auteur dirigeait la répétition d'un vaudeville dans un théâtre de genre. L'actrice principale, reine du lieu et des cœurs, abusait un peu de son prestige, et n'en faisait qu'à sa tête, malgré les observations de l'auteur. Celui-ci, blessé de cette conduite et du peu de cas que l'actrice faisait des conseils qu'il était en droit de donner sur l'interprétation du rôle, s'écria :

« — Ah çà, mademoiselle... que suis-je donc ici ? un allumeur de quinquets ?

» — Oui ! — répondit l'actrice soudainement rappelée au sentiment des convenances,—car vous devez allumer le quinquet... de mon intelligence ! »

~~~ Madame N... est de retour, et se dispose à rouvrir sa maison. Elle a écrit à un de ses amis la lettre dont on nous envoie le paragraphe suivant :

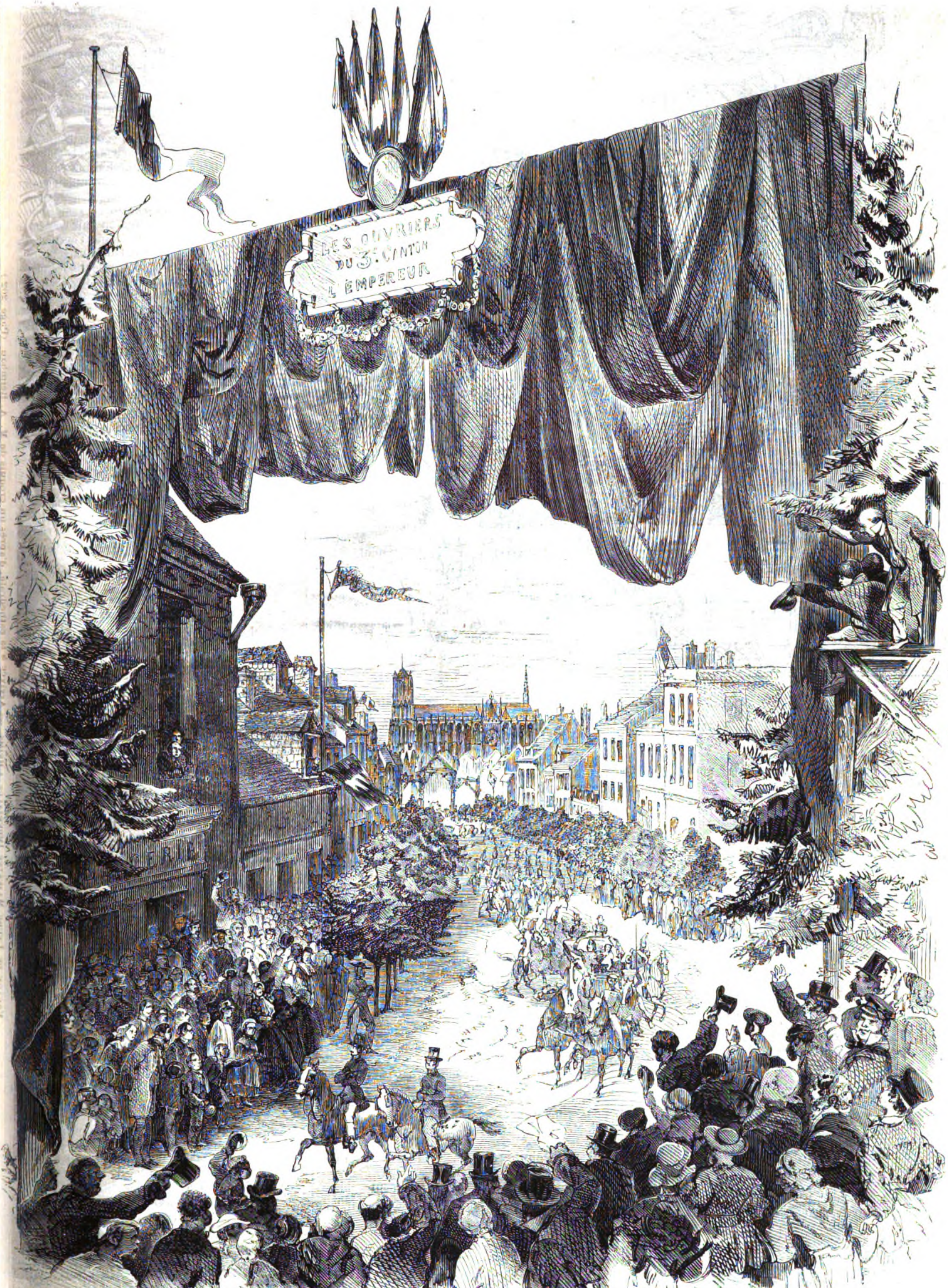
« ...J'ai plus que jamais cueilli les fruits de l'expérience du monde, et ne me trompe guère sur l'incessante comédie qu'on y joue. Arrangez-vous donc, R*** et vous, pour que j'aie cet hiver quelques personnages de distinction, et surtout de nobles étrangers qui arrivent chez moi ornés de plaques. On les annonce avec leurs titres, ça fait fort bien, — mais ça ne dure qu'un moment ! Les croix sont en permanence toute la soirée, les nouveaux venus demandent: Qui est-ce ? On répète les noms, et ça fait son effet. Donc, j'en veux cinq ou six, arrangez-vous! Il me les faut, vous entendez !

» J'ai fait quelques bonnes recrues à Bade, Wiesbade et tous ces bades. Ma belle-sœur m'a présenté trois femmes russes qui ont beaucoup de diamants, m'a-t-elle assuré. Deux sont laides ; si les diamants sont là, je m'en consolerai. Mais si elles n'ont pas assez de diamants pour qu'on les voyant on oublie leur *frimousse*, je leur fais froide mine, ne rends pas la visite, et j'en suis débarrassée : mon salon est si petit ! »

Comment trouvez-vous ces mœurs mondaines et ces machinations de maîtresse de maison ? Cela ne valait-il pas la peine d'être enregistré? Avis aux étrangers trop étrangement avides de se produire ! Avis aux femmes qui n'ont que des diamants pour toute beauté !

~~~ Un artiste bien connu à Paris est affligé d'une sorte d'excroissance, de boule charnue sur le sommet de la tête, infirmité qu'il cache de son mieux — et assez mal — sous un toupet gris.

L'autre soir, un mauvais plaisant était en discussion avec l'artiste. On échangeait des mots piquants. Ce dernier en avait décoché un assez vif et fort déplacé, sur le nez de son camarade...

« — Et toi, dis donc ! repartit l'offensé, on voit bien que tu n'es pas le fils de Guillaume Tell !

» — Pourquoi donc ?

» Eh bien... parce que tu as encore la pomme ! »

JULES LECOMTE.
~~~

VOYAGE DE LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES A REIMS. — Arrivée à la cathédrale, d'après un croquis de M. A. Reimbau. (Page 262.)



VOYAGE A REIMS. — Leurs Majestés Impériales remontant la rue du Barbatre pour se rendre à l'église Saint-Remi, d'après un croquis de M. Reimbau. (Page 262.)

Chronique de la province et de l'étranger.

—

A tout il faut une fin, dit le proverbial Sancho, et nous ajoutons : même aux plus beaux automnes.

Et c'est, paraît-il, ce que commencent à penser les hôtes des villas et des châteaux, les lions de la villégiature. On songe enfin à quitter les bois, malgré leurs feuillages diaprés, les jardins, malgré leurs corbeilles embaumées et leurs plates-bandes fleuries.

On y donne bien encore quelques fêtes, mais ce sont les fêtes d'adieu. Deux châteaux ont offert cette semaine les leurs aux nombreux visiteurs qui les ont fréquentés pendant les beaux jours. Celles du château des Asturies, résidence vraiment princière, dont la Marne baigne le beau domaine, ont été splendides; si celles du charmant petit manoir gothique restauré jadis par Mme la duchesse de Chateauroux leur ont cédé en nombre, elles les ont egalées en éclat et les ont surpassées à coup sûr en plaisir.

Je ne vous dirai que quelques mots de la charmante partie de forêt qui les a couronnées. C'était lundi ; vous vous rappelez quelle fut la sérénité de cette belle journée :-un ciel de mai, une température de juin et une nature de tous les mois les plus prodigues de fleurs. Dieu sait la prodigalité de fleurs dont on jouit à Valmont. Vous aurez une idée de la richesse des plates-bandes et des massifs par ce fait seul : j'ai formé un bouquet de chrysanthèmes où se trouvaient cent vingt-deux variétés de cette fleur.

Le château de Valmont possède un avantage que pourraient lui envier à bon droit plusieurs habitations plus grandioses et de plus d'apparat. C'est une forêt, mais non une de ces forêts improvisées avec des peupliers, des acacias, des vernis de la Chine et toute sorte d'essences d'une croissance rapide, mais une vraie forêt avec ses yeuses antiques, ses chênes centenaires, ses ormes dévastés par la caducité et dévorés par les lierres.

Seulement, l'art moderne est intervenu dans cette belle nature, non pour la défigurer, mais pour mieux en caractériser les sauvages et pittoresques beautés.

C'est dans cette merveilleuse forêt que s'est passée la journée entière. On l'a parcourue à cheval et en voiture, on a pêché le bel étang qu'elle renferme, on a dîné au rond-point, on a dansé dans une clairière; chaque heure a eu ainsi son plaisir. Aussi était ce la maîtresse de la maison qui en avait combiné elle-même le charmant programme, et, chacun le sait, Mme la comtesse de M... n'a pas seulement les prestiges d'un grand nom et l'éclat d'une puissante fortune pour relever les charmes d'une beauté sans pair, elle a aussi l'un des esprits les plus vifs, les plus spontanés, les plus charmants qui scintillent dans les salons de Paris, ces lumineux foyers de l'atticisme moderne.

Nous ne citerons qu'un seul des mots que nous avons entendu jaillir de ses lèvres.

M. le marquis de B..., lui vantant avec une courtoisie un peu taquine une jeune femme dont le plus grand charme était la beauté, s'avisa de vanter son esprit et d'ajouter :

— Hier, elle nous dit des mots charmants.

— Vraiment! repartit la comtesse avec l'étonnement de la plus charmante naïveté.

— Cela vous surprend ?

— Pas précisément.

— Vous en doutez ?

— Pas le moins du monde : je sais parfaitement qu'on trouve parfois des perles dans les huîtres.

*
* *

Nos soldats font comme nos grands seigneurs. Ils replient leurs tentes des beaux jours pour aller demander aux toits des casernes un abri plus efficace contre les intempéries que doit amener l'âpre et rigide saison. Le camp de Châlons enfin a touché son terme.

S. M. l'empereur est allé commander en personne les dernières évolutions. L'impératrice est venue elle-même relever par sa présence l'éclat de ces solennités guerrières.

Notre illustration donne une vue de l'aspect imposant que présentait, le dimanche 3 octobre, le vaste espace qui s'étend entre le quartier impérial et le front du camp, au moment où Mgr l'évêque de Nancy, premier aumônier de la cour, offrit le saint sacrifice en présence de l'empereur et de l'armée.

L'infanterie faisait face à l'autel, les deux côtés étaient occupés par l'artillerie et par la cavalerie. L'empereur et le maréchal Canrobert, avec leurs états-majors, avaient pris place au pied des gradins de l'autel, où un prie-Dieu avait été disposé pour Sa Majesté. (Page 265.)

Le spectacle offert par cette nombreuse et formidable assistance fut d'un caractère aussi imposant que l'expression de tous les traits était respectueuse et austère.

Les troupes reprirent leur ordre de bataille immédiatement après la célébration de l'office divin. Leurs Majestés Impériales passèrent devant les rangs de chaque division, puis assistèrent au défilé de l'armée, qui s'opéra avec autant d'ordre que d'habileté.

Les acclamations éclatèrent avec un ensemble et une puissance tout exceptionnels, c'étaient à la fois un salut de bienvenue et un salut d'adieu...

Les jours suivants, en effet, cette concentration de troupes devait s'écouler, dans toutes les directions, de ces plateaux que Leurs Majestés Impériales quittèrent dès le lendemain même. Parties du camp à une heure après midi, elles arrivèrent sous les murs de Reims à trois heures.

*
* *

L'antique capitale des Durocortes, la métropole mérovingienne, la riche et laborieuse cité industrielle moderne, s'était parée de tous ses souvenirs et de toutes ses richesses pour recevoir son nouveau souverain; l'empereur avait voulu lui-même donner à son entrée dans cette capitale religieuse de la France monarchique une solennité qui fût en rapport avec les pompes et les splendeurs de son passé.

Aussi est-ce avec tout l'appareil des magnificences impériales qu'il s'est avancé, à travers les corporations ouvrières débordées par les flots des populations enthousiastes, vers la célèbre basilique sous le portail de laquelle l'attendait l'archevêque de Paris, assisté de deux autres évêques et entouré d'un nombreux et brillant clergé.

Le moment où LL. MM. l'empereur et l'impératrice, descendus de leur somptueux équipage, se sont avancés vers le vénérable prélat, venu leur offrir, outre l'eau bénite et l'encens, les clefs d'or de la cité spirituelle dont il est le pasteur, a pris une solennité imposante. (Page 260.)

C'était en présence de cette merveilleuse façade, la plus grandiose par ses proportions et la plus splendide par la magnificence de son architecture à jour que le génie chrétien ait conçue, que l'art catholique ait exécutée, en présence de toutes ces magnificences de la religion et de la monarchie, que l'empereur venait s'agenouiller devant cet autel où tant de rois, depuis Clovis, avait courbé leur front sous l'onction sainte.

Ce n'est qu'après avoir assisté dans cette église célèbre au *Te Deum* qui en fit retentir les voûtes dans tant de circonstances solennelles, que Leurs Majestés Impériales se sont dirigées vers le palais archiépiscopal.

Le lendemain, l'empereur et l'impératrice visitèrent l'église Saint-Remi, située dans le quartier le plus populaire. Elles y furent accueillies par les démonstrations les plus sympathiques. (Page 261.) C'est dans une lettre qu'à bien voulu nous écrire M. Charles Martin, rédacteur en chef du *Courrier de la Marne*, que nous avons puisé ces renseignements.

*
* *

Les réceptions officielles des corps constitués et des corporations ouvrières, qui eurent lieu dans les vastes salles de ce palais tout rempli des souvenirs et des splendeurs de la monarchie, furent marqués par un incident du plus saisissant intérêt.

L'une des industries auxquelles Reims doit sa richesse est la fabrication des châles. Les principaux négociants de cette importante spécialité vinrent offrir à l'impératrice une corbeille où se trouvait un de leurs produits les plus parfaits.

Sa Majesté, après l'avoir admiré, enleva rapidement le cachemire dont elle était enveloppée et, après l'avoir remis à une de ses dames d'honneur, elle se para de celui qui lui était offert, avec tant d'élégance et de grâce, qu'une longue acclamation s'élança de toutes les bouches à la fois.

*
* *

L'ouest de la France a eu aussi ses solennités, solennités plus modestes à coup sûr, mais qui, le cédant en éclat à celles que représente le crayon de nos artistes, ont cherché une compensation dans la douceur des émotions intimes.

Mme Baudouin a laissé un nom inscrit au ciel sur le livre d'or de la charité par la main des anges. Sa vie a été un long acte de bienfaisance, que n'a pas même limité sa mort. Par son testament, elle a institué M. le comte de Quatrebarbes son légataire universel, s'en rapportant à son âme chrétienne pour l'exécution d'un

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

J'avais reconnu ce papier épais et lourd, ce papier vergé à la couleur d'azur pâli, le papier de Londres, — le papier de cette première lettre où l'on m'ordonnait de fuir.

L'écriture de l'adresse était la même.

Je fus longtemps à déchirer l'enveloppe, parce que mes mains paralysées n'obéissaient plus qu'imparfaitement à ma volonté. L'enveloppe brisée, je fus longtemps encore à déplier le papier. Liban me soutenait pendant cela. J'entendais sa respiration qui haletait. Je me disais : Il voit bien que je vais mourir.

Mais cela ne m'inquiétait point. Ma passion était de reconnaître le contenu de la lettre. Je l'approchai tout ouverte de mes yeux. Je vis des ondes qui roulaient et que parsemaient des étincelles vivement agitées. Le papier lui-même disparaissait désormais à mes regards, à plus forte raison l'écriture. Plus je m'efforçais, plus ces ondes tumultueuses se mêlaient. Malgré l'effort de Liban, il me semblait qu'elles me soulevaient. J'eus frayeur ; la racine de mes cheveux me piqua. Mon épouvante était de mourir avant de savoir le contenu de la lettre.

Je me souviens que Liban éperdu me répétait en tremblant :

— Couchez-vous, monsieur, couchez-vous !

Je me débattais contre lui sans doute, car la pression de ses doigts me causait d'insupportables douleurs. — J'ignore comment je m'y pris pour lui faire comprendre qu'il fallait me lire la lettre.

Il me dit, et ce fut, après tout, un choc favorable qui me rendit une partie de mes facultés, — il me dit :

— La lettre n'a point de signature... c'est de quelque ancienne connaissance.

— Comment est timbré ce papier? lui demandai-je, étonné moi-même de pouvoir parler.

— N. M., me répondit-il ; — tout ça est de fabrique anglaise.

— Nelson Manby! prononçai-je tout au fond de ma pensée ; — Sophie!

Puis, frémissant d'impatience et tâtonnant comme un aveugle pour toucher encore ce papier que Liban m'avait pris, j'ajoutai :

— Lisez !... et ne me trompez pas!

Liban m'obéit aussitôt et lut :

« Si vous vous mariez, je mourrai. »

J'attendais la suite, en proie à une émotion qui allait jusqu'à la détresse. Liban me dit :

— Il n'y a que cela.

Puis avec effort :

— Je puis donner ma parole d'honneur à monsieur que je ne connais pas cette dame .. Monsieur pourrait penser qu'étant opposé au mariage en question, j'ai intrigué...

Pauvre Liban! Il s'agissait bien de lui! Sophie! Sophie! J'étais aimé ! Elle parlait de mourir! Ce que je pensai à cette heure de fièvre délirante appartient à cet ordre d'idées que la plume ne rend point. J'aimais et j'avais une sorte de joie sombre à me sentir mourir. C'était bien ainsi qu'il fallait savourer les délices de cet amour impossible. C'était le dénouement heureux et fatal.

Je ne parlai plus. Mes membres s'engourdirent. — Dès que j'eus cessé de me raidir, Liban, qui était très robuste, me porta aisément dans mon lit. Je n'étais pas évanoui, cependant, selon la signification ordinaire qui s'attache à ce mot. Le sens de la vue m'était enlevé ainsi que la possibilité de me mouvoir, mais j'entendais parfaitement.

Liban pleurait comme un enfant. — Dix minutes après, il y avait un médecin à mes côtés.

Il me tâta le pouls et dit :

— Entre les mains d'un autre, son affaire serait claire... avec moi, tout ira bien.

Il fit une ordonnance vénérablement longue et se retira en indiquant son pharmacien.

Le médecin et le pharmacien donnent au monde un bien bel exemple. Que cet hommage soit rendu au docteur Pythias et à Damon, son apothicaire.

Liban s'étendit dans la bergère à mon chevet quand il eut exécuté toutes les prescriptions de la science. Je l'entendis qui murmurait.

— Il dort... J'ai eu une fameuse alerte!... C'est tout de même drôle qu'il ne m'ait pas ouvert la bouche de l'ancien état de son cœur, vulgairement par-

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2 et 16 octobre.

legs qui n'était, dans l'âme de la testatrice, qu'un mandat de charité.

Noble confiance que la vertu peut seule inspirer, comme la vertu seule peut la ressentir.

Le vénérable vieillard a compris que sa mission était toute tracée; qu'il n'avait qu'à compléter l'œuvre si généreusement commencée par la pieuse dame dont il ne devait être que le continuateur.

M^me Baudouin avait fondé, à Saint-Florent, une institution dirigée par les frères de Sainte-Croix du Mans, de la règle du respectable abbé Moreau; il assura son avenir en mettant sa dotation en rapport avec ses besoins, et compléta son organisation en adjoignant un pensionnat à ses écoles externales.

Un corps de bâtiment d'une noble simplicité s'est élevé à cet effet sur les ruines incendiées du vieux monastère des bénédictins.

Il a été plus loin dans cette voie féconde: ce que M^me Baudoin avait fait pour les jeunes garçons, il l'a fait pour les jeunes filles, et réalisant un pas de plus, il l'a fait pour la première enfance. Le logis habité par la bienfaisante testatrice a reçu dans ses appartements spacieux une école de jeunes filles et une salle d'asile.

Croyez-vous le mandat épuisé? Vous seriez dans l'erreur. L'or se multiplie dans ses mains pieuses. M. de Quatrebarbes ne pouvait oublier que la maison habitée par M^me Baudouin était la même où Cathelineau, le modeste tisserand devenu le généralissime de l'armée royale, avait été apporté expirant après l'attaque de Nantes; que c'était dans cette maison que le saint de l'Anjou avait rendu son âme à Dieu.

Il a voulu en consacrer le souvenir; et l'abside, aux ogives fleuries, d'une chapelle, annexe complémentaire de la maison, a étendu ses élégants arceaux sur la tombe du chef magnanime, qui, à défaut d'autre conquête, sut conquérir du moins le respect de ses généreux ennemis.

Mgr l'évêque de Moulins était venu lui-même bénir cet établissement, où il baptisa le même jour le huitième enfant de Henri Cathelineau, tenu sur les fonts par M. le comte de Quatrebarbes et M^me la comtesse de Trogoff.

Ce n'a pas été sans une profonde émotion que l'on a vu assister à cette cérémonie, qui était pour elles une double fête de famille, les quatre sœurs, toutes octogénaires, du saint guerrier dont on inaugurait le monument.

* *

Le midi de la France a eu aussi sa solennité. Celle-ci n'est ni religieuse ni civile... mais tout simplement commerciale... C'est une foire... mais une foire tout exceptionnelle, et dont la physionomie pittoresque et bizarre a bien droit que nous lui consacrions une illustration et quelques lignes.

Cette foire, qui a pour cadre les belles ruines gallo-romaines de Nîmes, ces Arènes qui sont une des merveilles du midi de la France, est la foire des bohémiens et des ânes.

Et quand nous disons des bohémiens, ne croyez pas à une expression métaphorique. Ce serait une erreur.

Le midi de la France a ses vrais bohémiens, comme l'Espagne a ses *gitani*, population nomade, venant d'on ne sait où, vivant d'on ne sait quoi.

Familles errantes, exerçant toutes sortes de métiers qui n'en sont pas, pratiquant toutes sortes de commerces et n'en exerçant aucun, elles établissent leurs bivouacs au coin des champs comme d'anciens reîtres; elles dorment à l'abri des haies comme des oiseaux.

> Petits oiseaux que Dieu bénit,
> Au fond des bois pend votre nid.

Pauvres zingaris, ils sont tout juste assez couverts pour n'être pas en contravention avec la loi; ils ont rigoureusement assez de papiers pour n'être pas réputés vagabonds; ils vivent ainsi sur les marges des grandes routes et du Code pénal, véritables Bédouins, moins le désert avec ses bouquets de palmiers et son horizon de sables. (Page 269.)

Cependant pour porter le faible attirail de chaque tribu, meubles, effets, outils, provisions, si faible soit-il, il faut bien encore un âne... animal sobre à qui suffisent le chardon des fossés et l'herbe des rigoles. Or, la vente ou l'achat de ce frugal compagnon de misère est le prétexte de leur réunion annuelle pour tous, pour ceux-là mêmes qui n'en achètent jamais.

Vienne l'équinoxe d'automne, tous ces Bédouins de la Provence et du Languedoc, des Pyrénées et des Alpes, se dirigent vers la vieille cité dont les ruines ne semblent pas sans quelque analogie avec eux-mêmes. A les voir, en effet, eux souvenir d'un autre âge, assis et groupés au milieu de ces débris, on sent qu'il existe entre eux une âpre, étrange et sauvage harmonie.

C'est du reste l'impression qu'a très-heureusement traduite le crayon de M. Pastelot, dont notre gravure reproduit le dessin. (Page 270.)

* *

L'étrangeté de notre dernière illustration a un tout autre caractère, c'est même plutôt de la bizarrerie que de l'étrangeté.

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, des fêtes par lesquelles la Belgique a célébré l'anniversaire de son indépendance. Cette course en est l'épisode comique, disons même grotesque, c'est une course de chars...

Au moment où Athènes s'occupe de rétablir ses jeux olympiques si célèbres par ses courses de quadriges,

> *Metaque fervidis evitata rotis*
> *Terrarum dominos evehit ad Deos* [1].

Bruxelles institue ses courses de chars traînés par des chiens. Barbets, terre-neuve, dogues, molosses, chiens-loups, toute l'aristocratie sauvage de la race canine était convoquée à ce tournoi.

Que de hauts faits de célérité! que d'exploits de vigueur ont signalé cette course. Rome et l'Angleterre doivent être bien fières... c'est *César* et *Milord* qui ont été proclamés vainqueurs.

FULGENCE GIRARD

[1] Horace. *A Mécène*. Liv. I, ode 1.

Incendie en pleine mer du steamer l'Austria.

Depuis longues années aucun sinistre maritime aussi déplorable dans sa cause, aussi navrant dans ses détails, aussi déchirant dans sa péripétie, aussi lamentable dans sa catastrophe, n'était venu consterner l'opinion publique. Nous ne signalerons pas la lâcheté du capitaine, abandonnant au désespoir et à la confusion les cinq cents personnes dont la vie lui était confiée; l'incapacité de quelques officiers qui, loin de songer à combattre l'incendie ou du moins à organiser les moyens de sauvetage pour arracher à la mort tant de malheureux, n'ont paru songer qu'à leur propre salut; la plupart ont trouvé dans les flots le châtiment de leur égarement et de leur pusillanimité; nous rapporterons seulement les diverses scènes de ce drame terrible.

L'*Austria* était l'un des magnifiques steamers américains chargés du service entre New-York et Hambourg. Il avait quitté cette dernière place le 2 septembre, après avoir touché à Southampton le 4, il avait repris la mer et s'était dirigé vers son port d'attache, ayant à son bord une riche cargaison et près de cinq cents passagers. Contrarié d'abord par de forts vents d'ouest, il éprouva un temps plus favorable, le 12; le lendemain, il courait dans l'ouest avec un air de treize nœuds à l'heure, lorsque vers les deux heures de l'après-midi les cris: Au feu! au feu! vinrent jeter la terreur parmi ses passagers et ses marins.

Le chirurgien ayant ordonné des fumigations au goudron dans l'entre-pont des passagers de troisième classe, le capitaine avait chargé de cette opération le master sous l'inspection du quatrième officier du bord. Le maître d'équipage crut pouvoir exécuter cette prescription hygiénique au moyen d'une chaîne dont il fit rougir quelques anneaux, mais la chaleur ayant gagné la partie qu'il tenait à la main, il laissa échapper la chaîne qui, dans sa chute, renversa le pot de goudron. Goudron et tillac s'enflammèrent à la fois; l'officier et le master, suffoqués par la fumée, prirent la fuite en jetant des cris d'alarme.

La rapidité avec laquelle se développa l'incendie changea en épouvante le premier saisissement d'effroi. Dans un instant tout le centre du navire fut en feu; beaucoup de passagers n'eurent pas le temps de gagner le pont, dont l'avant et l'arrière se couvrirent d'une foule égarée par le vertige de la terreur. Cependant l'*Austria*, dont les mécaniciens avaient péri les premiers, étouffés par les flammes, continuait sa course, développant par la rapidité même de sa marche l'activité de l'incendie qui le dévorait.

Chaque progrès des flammes forçait les malheureux qu'elles atteignaient à chercher une dernière chance de salut dans les flots. Toutes les embarcations ont sombré sous le poids des malheureux qui les ont envahies. On jette à l'eau les débris auxquels on croit pouvoir s'attacher comme à une épave de salut, et, ne sût-on pas nager, on s'y précipite ensuite soi-même: entre deux éléments terribles, le feu et l'eau, il faut choisir. (Page 271.)

De quelles scènes poignantes l'avant et l'arrière de

---

lant, au vis-à-vis de cette inconnue fréquentée à Londres ou en Irlande... Elle a une écriture bien mignonne... Et le mariage n'est pas encore fait!

IX

Un songe de malade.

Il avait raison, ce Liban: mon mariage n'était pas encore fait. J'eus une fièvre typhoïde excessivement grave, compliquée d'une affection nerveuse à laquelle les cinq médecins qui me visitèrent donnèrent cinq noms différents. Ma cécité passagère avait sa source dans le désordre profond de mon appareil innervateur. Elle ne dura qu'un jour.

Mais la fièvre fut longue et me tint au lit plus de deux mois. La maladie nerveuse présenta des symptômes de somnambulisme et de catalepsie fort extraordinaires: je vous les raconterai quelque jour. Les médecins dissertaient et formulaient. Liban aurait voulu m'ingérer tous les médicaments de France et de Navarre. Je n'étais pas du même avis. J'en pris peu. J'en jetai beaucoup dans ma ruelle où ils n'endommagèrent que les matelas. Grâce à ce régime, la nature victorieuse l'emportera sur la fièvre tenace.

Liban fut admirable. Il ne me quitta pas d'un instant. Quand je me relevai, il était aussi maigre et aussi défait que moi.

M. Bodin de Viroflay vint me voir assez souvent au début de ma maladie; il amena deux ou trois fois M. Janvier de Saint-Denis, mon beau-père présomptif. Celui-ci m'apporta un matin des confitures de la part de Julie. Leurs visites devinrent peu à peu plus rares. Le beau-père disparut le premier, puis je n'entendis plus parler de personne.

Ces mariages vont et viennent. Ils ne sont pas plus difficiles à défaire qu'à faire. Nul ne saurait dire pourquoi ils ont lieu; tout le monde ignore pourquoi ils n'ont pas lieu. Quant ils manquent, les fiancés ne disent rien et n'en pensent pas davantage: hymens de notaire.

On en a vu qui avaient pour résultat de très-bonnes maisons. Il en est un surtout à ma connaissance, qui prospère incomparablement. Le mari aime Versailles, la femme adore Paris: ils détestent tous deux les chemins de fer. On ne les a jamais vus se quereller que le premier jour de l'an, seule fête où ils se rencontrent chez l'officier ministériel et obligeant qui se réjouit de les avoir unis.

Mon mariage, à moi, s'en alla tout doucement. Nous ne prîmes même pas la fatigue de rompre. Je fis une visite après mon rétablissement. On devisa de la pluie qu'il faisait et du beau temps qu'il ferait sans nul doute quand la saison y serait. Julie fut charmante. Oncques, depuis lors, je n'entendis parler d'elle.

—

C'était une nuit du mois de février. La fièvre faisait trêve un peu, mais je me trouvais dans un état nerveux si bizarre, que toutes mes sensations sophistiquées me donnaient défiance de moi-même. Je n'étais sûr ni de ce que je voyais ni de ce que j'entendais; je ne savais si je dormais ou si je veillais. Mon intelligence n'était pourtant pas engourdie: j'avais des vagues et subtiles puissances de déduction. Ma souffrance principale était une céphalalgie sourde qui mettait au-devant de ma vue comme un voile à demi transparent. Il y avait des instants où cet état, loin de m'affecter péniblement, dégageait pour moi une sorte de molle quiétude. Je n'ai jamais tenté de me procurer les ivresses de l'opium: je me figure qu'il doit y avoir, dans certaines phases de cette ivresse, des effets analogues.

Il pouvait être une heure du matin. Depuis quelque temps déjà je n'entendais plus aucun bruit dans ma chambre. Au dehors, le roulement sourd des voitures allait s'affaiblissant. On avait dansé au piano de l'autre côté de la rue: je venais d'entendre le dernier accord de la dernière polka. Je n'appelais point le sommeil. Je me demandais paresseusement quelle différence il y avait entre mon état actuel et le sommeil. Je souhaitais rester ainsi longtemps, — toujours.

Ma chambre n'était éclairée que par une veilleuse pendue au plafond. Avez-vous jamais été malade, Hélène? Savez-vous quelle importance a pour le pauvre malade le paysage de sa chambre? quelles combinaisons il trouve dans le dessin de ses rideaux, quelles fantaisies il découvre parmi les arabesques de sa tapisserie? Moi, j'avais un édredon à ramages qui m'offrait à certaines heures une collection complète de héros nus, traités à la manière de David. On ne saurait croire combien ce fatal couvre-pieds retarda ma guérison. Je hais Romulus, j'abhorre Tatius; je ferais cent lieues pour ne pas rencontrer les Sabines. Tout cela m'entourait. Bien plus: les trois Horaces tenant leurs trois glaives, étendant leurs trois mains raidies et rejetant en arrière leurs trois casques impertinents me regardaient avec des yeux d'Odéon et me récitaient tous les trois à la fois la même tragédie de M. Ponsard. Ce sont de cruels moments, — mais j'avais dans ma ruelle un pli de rideau où couraient ces lignes capricieuses et affectionnées par les tapissiers de Smyrne. Le drapé du rideau brisait ces lignes et leurs lacs de certaine sorte: cela me mon-

SÉJOUR DE L'EMPEREUR AU CAMP DE CHALONS. — Messe militaire célébrée par Mgr l'évêque de Nancy. (Page 262.)

...rée par Mgr l'évêque de Nancy. (Page 262.)

l'*Austria* ne fu ment tous
femmes pouss je trouve si
dans les convu nbien d'ar-
« Une jeune lennités de
sagers, et me autres sont
nir? — Hélas ! agitations!
ait plus d'espo s! C'était le
reuse éprouva s passions
nerfs; elle fut s infinies,
égarée. » estre de la
Beaucoup, e irement de
pérée, se réun m'informer
mourir; on le pour m'en
s'élancer deux ons princi-
Deux jeunes s
tement embra composit ur
femme suivent que ce fût
la mort comm t un grand
grois, père de ièrement et
d'une grâce et pisodes de
femme à se jet el, Ruth et
fants, qu'il y oloris anti-
abîme enfin l écoutant, la
bras. ation à imi-
Ce fut sur le dramati-
l'horizon. L'ob instrumen-
ne sembla poin peut-être de
malheureux q attribuer à
yeux le linceul qui prêtait
steamer en fe péciales de
français, le A et l'Orient,
porté sur lui, e majesté de
moment sur le briques, ses
vent le coura vers lequel
sauver les vict dre son vol.
A neuf heure *issa est* le
son bord. Les tesque d'un
on ne rencontr ditionnelle-
res du matin, la barbarie
déposer les mal mon maître
Deux navires promena-
passé dans l'h conseils, sui-
ner de leur ro ur me don-
necdotes sur
maîtrise de

MM. les sou lle de Paris,
les 1er et 15 c ise de Notre-
plus tôt, s'ils avanies que
table dans l'e ; les cabales
L'abonneme et la noble
franco, un ma nitié de Paï-
nal : LIBRAIRIE ale; les dis-
ou par les princ ion à l'auteur
rand homme
Pour l'*Alle* encore ses
Russie, le dir r opéra; ses
des abonneme représenta-

Les demand d'or que reçut
ainsi que toute ainsi conçue :
gnées de la de

trait, dans un C'était l'idéal
filles. Comme
prendre et enfl ne regarder.
qui portaient a tait dans ses
landes de fleurs Combien de
les rieuses et l ng. Croyez-
pon provoquai er les minu-
aimais quelque . Je la re-
J'entendis le on parle à
l'heure vague. i est-elle ici?
heure, une heu
dis précisémen ses pieds en
puisque je m'o confesse. En
tourner dans n vices. J'eus
faire un mouv u vent pour
Mes yeux vo r faire éva-
Je savais que c rut. Soit que
mon lit, c'était ilement, soit
çon, qui dorma Liban pour
toujours prêt à et me rendre
de ma part. au-devant de
Plus loin, so la draperie.
Mme Vincent, n ssitôt.
Liban, harassé
la connaissais sans un peu
maison de la arles dormait
mari; Mme d
Elle gardait le
Reconnaissez i n m'avait-il
Mme Vincent mait bien le
autre garde. A is : je n'avais
Autrefois, elle is.
mon père, qui FÉVAL.
fants.

l'*Austria* ne furent-ils pas le théâtre. Les enfants et les femmes poussaient des cris déchirants ou se tordaient dans les convulsions du désespoir.

« Une jeune femme vint à moi, rapporte un des passagers, et me dit : — Que faire? qu'allons-nous devenir? — Hélas! lui répondis-je, je crains bien qu'il n'y ait plus d'espoir pour nous que là-haut! La malheureuse éprouva à ces mots la plus violente attaque de nerfs; elle fut prise d'un rire fou : sa raison s'était égarée. »

Beaucoup, comprenant que la position était désespérée, se réunissaient à ceux qu'ils aimaient, pour mourir; on les voyait, poursuivis par les flammes, s'élancer deux à deux, quatre à quatre dans la mer. Deux jeunes sœurs s'y précipitèrent en se tenant étroitement embrassées. Un missionnaire anglican et sa femme suivent leur exemple et disparaissent, unis par la mort comme ils l'avaient été dans la vie. Un Hongrois, père de huit beaux enfants, dont quatre filles d'une grâce et d'une candeur angéliques, engage sa femme à se jeter à l'eau la première, puis bénit ses enfants, qu'il y fait sauter l'un après l'autre, et s'y abîme enfin lui-même en tenant le dernier dans ses bras.

Ce fut sur cette scène que le soleil s'immergea à l'horizon. L'obscurité qui s'étendit alors sur les flots ne sembla point seulement les ténèbres de la nuit aux malheureux qui survivaient encore, elle fut à leurs yeux le linceul de l'ombre éternelle. Heureusement le steamer en feu avait été aperçu par un trois-mâts français, le *Maurice*, de Nantes, qui s'était aussitôt porté sur lui, et dont les embarcations arrivaient en ce moment sur les eaux de ce désastre. Tout ce que peuvent le courage et le dévouement fut tenté pour en sauver les victimes.

A neuf heures, soixante naufragés étaient réunis à son bord. Les recherches postérieures furent vaines, on ne rencontra plus que des cadavres. Vers huit heures du matin, le *Maurice* fit voile vers Foyal, pour y déposer les malheureux qu'il avait arrachés à la mort.

Deux navires, que l'on suppose américains, avaient passé dans l'horizon du navire embrasé sans se détourner de leur route!.. LÉO DE BERNARD.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire les 1er et 15 octobre, sont priés de le renouveler *au plus tôt*, s'ils ne veulent éprouver un retard *inévitable* dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

Causeries avec un comédien.

— D'ailleurs, tous les traits sont épuisés contre nous, dit le comédien Beaugency; quand vous déciderez-vous à écrire le Roman comique des directeurs de théâtre?

— Des directeurs de théâtre? répétai-je.

— Eh! oui; c'est une veine presque inconnue. Vous ne trouverez plus que là des types amusants et fantasques.

— Laissez donc, lui répondis-je; toujours Harel et ses expédients!

— Non, non; j'ai en vue les jeunes directeurs, ou du moins les directeurs existants. Il y en a de prodigieux parmi eux; quelques-uns ont donné à la réclame des proportions voisines du rêve. Ils ont bâti sur la curiosité et la badauderie parisienne des monuments d'audace. Et avec quel calme dans l'exécution! avec quelle bonne foi apparente!

— Vraiment, Beaugency?

— Mais pourtant ceux-ci ne sont pas encore les plus étranges. Il y a mieux. Il y a les directeurs qui se laissent aller au courant de la fumée de leur cigare, comme vous en ce moment, qui laissent faire le sort sans lui porter d'autres défis que celui de leur nonchalance. Ce sont les directeurs à étoile. Comprenez-vous? Ils s'imaginent fermement qu'ils ont une étoile qui les protége et qui les guide, comme celle qu'on voit briller sur le front des génies dans les pièces féeriques. Grâce à l'étoile, ils sont convaincus que les comédies se font toutes seules et qu'elles se jouent sans avoir été apprises. Je vous recommande ce genre de directeurs; Scarron et le Sage n'ont rien connu de tel.

— Je sais de qui vous voulez parler, dis-je; c'est de Nérestan.

— Peut-être bien; mais vous n'ignorez pas alors que le Nérestan d'à présent ne ressemble plus au Nérestan d'il y a douze ans. En changeant de théâtre, il a changé de manière. Il dirige consciencieusement aujourd'hui; il se prend au sérieux.

— Je me rappelle son passage aux Variétés; ce fut bizarre, en effet. Il demandait à tout le monde l'adresse de son théâtre...

— Pour n'y pas aller, ajouta Beaugency.

— Il donnait ses audiences au café de Paris, afin d'avoir le droit de dire : « Ne parlons pas d'affaires à table. » Naturellement il était inaccessible aux auteurs, qu'il regardait comme les ennemis jurés de son repos. Siraudin m'a raconté qu'après avoir épuisé tous les moyens pour obtenir de lui une lecture, il avait été forcé de se déguiser en badigeonneur et de s'aider d'une corde à nœuds pour s'introduire dans son cabinet.

— Ah oui! s'écria Beaugency; c'était le temps où l'on faisait son chemin avec des paradoxes : « L'avenir est aux apathiques » disait celui ci. « Pour faire un civet, prenez tout ce que vous voudrez, excepté un lièvre, » disait celui-là. Et puis : « Un bienfait est toujours perdu. » Que sais-je encore? *La France s'ennuyait*, selon le mot d'un homme d'État; Nérestan fut un de ceux qui surent la divertir. Le mot de sa fortune est là dedans.

— Très-bien! mais aujourd'hui la France ne s'ennuie plus.

— Croyez-vous que Nérestan n'ait pas compris ce changement de position? C'est un homme d'esprit, et de toutes les sortes d'esprit. Il a remis son paradoxe dans sa poche, et il a allumé son bois, tout cet hiver, avec son étoile.

— Beaugency, je ne vous comprends plus; que va devenir, sans étoile, l'importante scène lyrique que Nérestan dirige maintenant?

Beaugency cracha dans le feu et me répondit :

— Que vous connaissez peu Nérestan, et comme on s'aperçoit aisément que vos études n'ont jamais porté sur la souplesse de l'échine morale de vos contemporains! Nérestan est, à l'heure qui tinte, un homme comme vous et moi, sensé, plausible, écouteur, évitant de se vêtir de nankin pendant l'hiver et en étant venu à préférer les œuvres d'Homère à celles de René Lordereau.

— Est-ce possible?

— Ma parole! Nérestan, après tant de sentiers détournés, s'est avisé de prendre la grande route, et l'on assure qu'il s'en trouve bien. C'est Prudhomme, regrettant d'avoir été lié avec Alphonse Karr, Léon Gozlan et Méry; tâchant d'oublier ces baladins de la verve, et ordonnant à son secrétaire d'écrire à feu Picard, pour lui commander un scénario d'opéra-comique. Nérestan a de l'esprit jusqu'au bout des souvenirs.

— Esprit posthume! le pire esprit.

— Vous croyez cela? répliqua le comédien Beaugency; c'est pourtant l'esprit à la mode; il profite merveilleusement à Nérestan, qui serait le directeur le plus heureux de la création, s'il n'était continuellement la victime de son passé.

— Eh quoi, s'il vous plait?

— Figurez-vous que ses pensionnaires, depuis le chef d'emploi jusqu'au dernier machiniste, s'obstinent à ne voir en lui que le plaisant du temps de Louis-Philippe, un homme à la Romieu, enfin. Vainement est-il rendu le premier au théâtre, surveillant tout par lui-même, lisant scrupuleusement les lettres qui lui arrivent et y répondant (y répondant!), on reste incrédule ou bien on se dit : « C'est une nouvelle mystification qu'il prépare. » Il ne manque aucune répétition, mais cela ne lui sert pas à grand'chose; les musiciens écoutent ses avis en riant d'un air qui semble signifier : « Bon! bon! nous comprenons la plaisanterie. » Son cabinet demeure ouvert à deux battants, du matin au soir, mais personne n'y vient; on se méfie toujours. Voulez-vous savoir jusqu'à quel point on pousse cette prévention vis-à-vis de Nérestan? Un de ces matins, un auteur entre ou plutôt se précipite chez lui; il se laisse tomber sur un canapé, s'essuie le front et lui dit : « Parbleu! mon cher, vous êtes introuvable. — Introuvable? répète Nérestan; je ne bouge pas d'ici. — A d'autres! voilà trois mois que je vous cherche, partout au bois, à Bade, à Asnières; impossible de mettre la main sur vous. — Mais ici! ici! s'écrie Nérestan exas-

---

trait, dans un lointain d'azur, une ronde de belles filles. Comme elles allaient! que le vent savait bien prendre et enfler leurs écharpes folles! Il y en avait qui portaient autour de leur tête échevelée des guirlandes de fleurs et de raisins. Je les connaissais toutes : les rieuses et les sérieuses, celles dont le minois fripon provoquait, celles dont le pur profil rêvait. J'en aimais quelques-unes...

J'entendis sonner un coup à la pendule. C'est l'heure vague. Ce pouvait être minuit et demie, une heure, une heure et demie. Je me souviens que je me dis précisément cela et que je pensai : Je vais mieux, puisque je m'occupe de l'heure. J'essayai de me retourner dans mon lit. J'étais de pierre : impossible de faire un mouvement.

Mes yeux voyaient confusément, comme je l'ai dit. Je savais que cette masse noire, immobile au pied de mon lit, c'était Liban qui dormait, le pauvre bon garçon, qui dormait d'un œil seulement et d'une oreille, toujours prêt à sauter sur ses pieds au moindre appel de ma part.

Plus loin, sous la veilleuse, en pleine lumière, c'était Mme Vincent, ma garde. Depuis une huitaine de jours, Liban, harassé de fatigue, s'était adjoint une garde. Je la connaissais : c'était l'ancienne jardinière de la maison de la rue d'Astorg. Elle avait perdu son mari; Mme d'Ablon lui faisait cent écus par an. Elle gardait les malades pour élever sa petite famille. Reconnaissez ici, Hélène, le tact de ce Liban.

Mme Vincent ne me gênait point comme eût fait une autre garde. Au contraire, sa vue m'était agréable. Autrefois, elle apportait souvent de beaux bouquets à mon père, qui payait l'apprentissage d'un de ses enfants.

J'avais soif. J'écoutai : Liban ronflait discrètement. Je n'entendais point ce faible bruit que faisait l'aiguille de Mme Vincent. La pauvre femme travaillait sans cesse d'ordinaire. Je me dis : Elle dort aussi dans quelque coin. — Je n'eus garde de l'éveiller.

J'étais si peu dans cette situation d'esprit qui provoque les visions ou les extases, que je souriais, je m'en souviens bien, à un souvenir de collége. En promenade, à Juilly, quand nous avions bien soif, nous mettions un petit caillou dans notre bouche. Je souhaitais d'avoir un caillou pour le mettre dans ma bouche. Puis je me demandais : Pourquoi un caillou a-t-il la propriété de calmer les ardeurs de la soif?...

Il n'y avait pour séparer ma chambre du petit salon qu'une portière tombante à double battant. C'était le point le plus éloigné de mon lit et aussi l'endroit le plus obscur. Mon regard s'y portait par hasard en ce moment. Je n'y voyais que du noir.

A quoi vous attendez-vous, Hélène, après toutes ces préparations? — Il me sembla ouïr un frôlement léger : la chanson que gazouillent vos robes de soie, mesdames.

La pauvre chose qu'une tête de malade, n'est-ce pas? Je n'étais pas de ces jeunes gens heureux qui ont de charmantes visiteuses à leur chevet. Ma vie était vraiment pure jusqu'à l'austérité : la preuve, c'est que, depuis ma maladie, aucune robe de soie n'avait franchi le seuil de ma porte. Liban, quand il me croyait endormi, rendait parfois à ma vertu une justice un peu dédaigneuse : Liban était un homme à bonnes fortunes.

— Vulgairement parlant, disait-il à Mme Vincent, qui l'écoutait comme un oracle, — on ne peut pas accuser celui-là de s'être abîmé la santé dans les débauches des débordements, libertinages, fredaines et autres... ça a toujours été sage comme une image... et je pencherais à présupposer qu'il est malade, contrairement à l'habitude générale de nos jeunes gens polkas et noceurs, pour avoir fait trop d'économies de santé... La vie de Paris demande ça : les médecins ne vont pas contre... et j'en connais même qui vont bien, des médecins, soit sous le rapport des noces et festins vulgairement parlant, soit dans la culture du jus de la grappe, avant, pendant et après le repas.

Et pourtant, Hélène, j'avais entendu le frôlement d'une robe de soie, dans ma chambre, aux environs d'une heure du matin. Etait-ce la pauvre mère Vincent? Etait-ce mon rêve? mon rêve n'allait guères vers des idées de femmes. Ce à quoi je pensais le moins, c'était assurément aux robes de soie.

Je fis effort pour voir, sans que l'idée me vînt d'appeler. Dans la situation où j'étais, plus on essaye de percer le brouillard épandu au-devant des prunelles, plus le brouillard s'épaissit. Je ne vis rien. Je me fatiguai au point d'être obligé de fermer les yeux. Pendant que j'avais les yeux fermés, le même frôlement léger et presque insaisissable eut lieu. La tringle de la draperie grinça. Il y avait là quelqu'un, c'était chose certaine.

J'appelai très-doucement : Mme Vincent.

Je la vis aussitôt à mon chevet. Elle porta mon verre à mes lèvres et drapa ma couverture après m'avoir tâté le pouls. — Moi, je tâtai sa robe, qui était en vieux mérinos.

— Cela va mieux, dit-elle.

Un soupir vint jusqu'à mon oreille. Il partait du coin obscur à côté de la draperie. Je regardai encore, je ne vis que mon brouillard.

ré. — Vous moquez-vous? réplique l'auteur; on sait ›n vos façons d'agir! »

— Pauvre Nérestan! fis-je en souriant.

— Pauvre Nérestan, en effet! Examinez-le, quand de ses camarades l'arrête sur le boulevard: « Je is pressé! essaye de lui dire Nérestan.— Toi, pressé? l'ami, en éclatant de rire; ah! la bonne pose! » Et là Nérestan entraîné, cédant malgré lui à son anne et éternelle réputation. Un autre fois, c'est le me Siraudin qui lui dit: « Tu sais qu'on collationne nain, au foyer, les rôles de ma pièce; tâche de t'y uver, cela fera bien. — Quelle pièce? demande restan effaré! — *Le Sous-Sol mystérieux ou le Conge foudroyé*; deux actes, musique de Salvator; je ne ı ai point parlé, connaissant ta paresse, tes habitu-; de loir. J'ai porté bonnement les rôles à la copie; it est distribué; ne t'occupe de rien; Lefebvre a un e charmant. Tu me remercieras une autre fois. » 'e hochai légèrement la tête.

— Beaugency, dis-je au comédien, n'exagérez-vous un peu dans vos récits?

— Croyez que je reste en deçà de la vérité, répondit-je pourrais aisément vous en faire donner la preuve Favier.

— Qu'est-ce que c'est que Favier?

— C'est un jeune homme récemment engagé au âtre de Nérestan, pour chanter les basses. Il sort du nservatoire. Inquiet d'avoir pour directeur un nme de tant d'esprit et d'originalité, Favier est allé consultation auprès d'un des plus anciens amis de estan. « Comment dois-je m'y prendre pour réussir rès de mon directeur? lui a-t-il-dit. — C'est bien ple, a répondu l'ami; Nérestan a en exécration t ce que lui rappelle ses devoirs; évitez avec soin circonstances qui pourraient lui faire apercevoir vous êtes un acteur; parlez-lui de n'importe quoi, rvu que ce ne soit pas de votre profession. »

— Bon! et qu'a dit Favier?

— Favier s'est conformé et se conforme tous les jours ctement à ces instructions; il hausse les épaules en étant ses rôles; dans les coulisses, il prend Nérestan irt, et cause avec lui d'horlogerie, de peinture, de as, de voiles pour la marine, jusqu'à ce que Nérestan, gué, le pousse en scène en le suppliant de ne pas iquer son entrée. Une fois, Nérestan donne rendez-› à Favier pour le lendemain, afin de lui confier ôle important; Favier arrive en costume de garçon issier, avec une toque blanche sur la tête et une rte sur sa toque blanche. « Goûtez-moi cela! » dit son directeur. Depuis ce jour, Nérestan ne peut ffrir Favier. Quant à Favier, c'est autre chose: il ro tte les mains, et est persuadé qu'il sera réengagé r cinq ans, aux appointements de huit mille francs r les deux premières années et de quinze mille pour rois autres.

CHARLES MONSELET.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

VI

Paris... 1848.

Mon admission parmi les élèves de Lesueur. — Sa bonté. — La chapelle royale.

Je m'étais mis à composer pendant ces cruelles discussions. J'avais écrit, entre autres choses, une cantate à grand orchestre sur un poëme de Millevoye (*le Cheval arabe*). Un élève de Lesueur nommé G***, que je rencontrais souvent à la bibliothèque du Conservatoire, me fit entrevoir la possibilité d'être admis dans la classe de composition de ce maître, et m'offrit de me présenter à lui. J'acceptai sa proposition avec joie, et je vins un matin soumettre à Lesueur la partition de ma cantate, avec un canon à trois voix que j'avais cru devoir lui donner pour auxiliaire dans cette circonstance solennelle. Lesueur eut la bonté de lire attentivement la première de ces deux œuvres informes, et dit en me la rendant: « Il y a beaucoup de chaleur et de mouvement dramatique là dedans, mais vous ne savez pas encore écrire, et votre harmonie est entachée de fautes si nombreuses, qu'il serait inutile de vous les signaler. G*** aura la complaisance de vous mettre au courant de nos principes d'harmonie, et dès que vous serez parvenu à les connaître assez pour pouvoir me comprendre, je vous recevrai volontiers parmi mes élèves. » G*** accepta respectueusement la tâche que lui confiait Lesueur; il m'expliqua clairement, en quelques semaines, tout le système sur lequel ce maître a basé sa théorie de la production et de la succession des accords, système emprunté à Rameau et à ses rêveries sur la résonnance de la corde sonore [2].

Je vis tout de suite, à la manière dont G*** m'exposait ces principes, qu'il ne fallait point en discuter la valeur, et que dans l'école de Lesueur ils constituaient une sorte de religion à laquelle chacun devait se soumettre aveuglément. Je finis même, telle est la force de l'exemple, par avoir en cette doctrine une foi sincère, et Lesueur, en m'admettant au nombre de ses disciples favoris, put me compter aussi parmi ses adeptes les plus fervents.

Que de reconnaissance je dois à cet excellent et digne maître qui entoura mes premiers pas dans la carrière de tant de bienveillance, et m'a, jusqu'à la fin de sa vie, témoigné une si vive affection! Aussi m'arrive-t-il maintenant de détourner involontairement les yeux quand j'aperçois une de ses partitions. J'obéis alors à un sentiment comparable à celui que nous éprouvons en voyant le portrait d'un ami qui n'est plus. J'ai tant admiré ces petits oratorios qui formaient le répertoire de Lesueur à la chapelle royale! En comparant, d'ailleurs, à l'époque actuelle le temps où j'allais les entendre régulièrement tous les dimanches au palais des Tuileries, je me trouve si vieux, si fatigué, si pauvre d'illusions! Combien d'artistes célèbres que je rencontrais à ces solennités de l'art religieux n'existent plus! combien d'autres sont tombés dans l'oubli pire que la mort! que d'agitations! que d'efforts! que d'inquiétudes depuis lors! C'était le temps du grand enthousiasme, des grandes passions musicales, des longues rêveries, des joies infinies, inexprimables!... Quand j'arrivais à l'orchestre de la chapelle royale, Lesueur profitait ordinairement de quelques minutes avant le service pour m'informer du sujet de l'œuvre qu'on allait exécuter, pour m'en exposer le plan et m'expliquer ses intentions principales.

La connaissance du sujet traité par le compositeur n'était pas inutile en effet, car il était rare que ce fût le texte de la messe. Lesueur, qui a écrit un grand nombre de messes, affectionnait particulièrement et produisait plus volontiers ces délicieux épisodes de l'ancien Testament, tels que Noëmi, Rachel, Ruth et Booz, Debora, etc., qu'il a revêtus d'un coloris antique, parfois si vrai, qu'on oublie, en les écoutant, la pauvreté de sa trame musicale, son obstination à imiter dans les airs, duos et trios, l'ancien style dramatique italien, et la faiblesse enfantine de son instrumentation. De tous les poëmes (à l'exception peut-être de celui de Macpherson, qu'il persistait à attribuer à Ossian), la Bible était, sans contredit, celui qui prêtait le plus au développement des facultés spéciales de Lesueur. Je partageais alors sa prédilection, et l'Orient, avec le calme de ses ardentes solitudes, la majesté de ses ruines immenses, ses souvenirs historiques, ses fables, était le point de l'horizon poétique vers lequel mon imagination aimait le mieux à prendre son vol.

Après la cérémonie, dès qu'à l'*Ite missa est* le roi Charles X s'était retiré, au bruit grotesque d'un fifre et d'un énorme tambour, sonnant traditionnellement une fanfare à cinq temps, digne de la barbarie musicale du moyen âge qui la vit naître, mon maître m'emmenait quelquefois dans ses longues promenades. C'étaient ces jours-là de précieux conseils, suivis de curieuses confidences. Lesueur, pour me donner courage, me racontait une foule d'anecdotes sur sa jeunesse, ses premiers travaux à la maîtrise de Dijon, son admission à la sainte Chapelle de Paris, son concours pour la direction de la maîtrise de Notre-Dame; la haine que lui porta Méhul; les avanies que lui firent subir les rapins du Conservatoire; les cabales ourdies contre son opéra de *la Caverne*, et la noble conduite de Chérubini à cette occasion; l'amitié de Païsiello qui le précéda à la chapelle impériale; les distinctions enivrantes prodiguées par Napoléon à l'auteur des *Bardes* [1], les mots historiques du grand homme sur cette partition. Mon maître me disait encore ses peines infinies pour faire jouer son premier opéra; ses craintes, son anxiété avant la première représenta-

1 La traduction et la reproduction sont interdites.

2 Qu'il appelle le corps sonore, comme si les cordes sonores étaient les seuls corps vibrants dans l'univers; ou, mieux encore, comme si la théorie de leurs vibrations était applicable à la résonnance de tous les autres corps sonores.

1 L'inscription gravée dans l'intérieur de la boîte d'or que reçut Lesueur après la représentation de cet opéra, est ainsi conçue: « L'empereur Napoléon à l'auteur des *Bardes*. »

---

me Vincent s'éloigna et disparut à mes yeux. Elle rit point sa place ordinaire sous la veilleuse. Pen-plusieurs minutes, un silence profond régna dans chambre. Je laissai retomber mes paupières. s trois ou quatre autres minutes passées, Mme Vindit:

— Il dort.

me Vincent n'était donc pas seule. Je guettai une nse. La réponse ne vint point. Je résolus alors de battre le sommeil et de faire sentinelle toute la . C'est là, n'en doutez pas, Hélène, un remède ré contre l'insomnie. Au bout d'un quart d'heure, rmais profondément. En m'éveillant, j'entendis ner trois heures. J'avais perdu tout souvenir de récentes impressions: rêve ou réalité. Aussi is-je les yeux sans but et par habitude. Rien n'abougé dans la chambre. La fatigue de ce pauvre n était de celles qui ronfleraient quarante-huit es sans débrider. Je fus content de le voir reposinsi, et je cherchai de l'œil Mme Vincent. Mon rel rencontra le coin noir, auprès de la porte du n. Je fus joyeusement étonné de distinguer, trèsusément il est vrai, les dessins du reps de laine formait la draperie. Mon regard descendit, et je ue les deux rideaux entr'ouverts formaient un vide e eux.

ans ce vide, il y avait quelque chose...

est un jeu d'optique fort curieux, qui amuse beau-› les enfants et même les grandes personnes: cela pelle les tableaux changeants ou fondants. C'est simple derrière la toile, dit-on; devant la toile, t hautement fantastique et cela donne, aux gens eux éveillés, toutes les sensations du rêve. Les ts se transforment littéralement sous vos yeux, comme si je ne sais quel souffle féerique les touchait. L'arbre devient géant et brandit une massue; les lignes rondes et confuses d'une forêt se carrent pour former un château aux cent fenêtres éclairées; les vagues de la mer bondissent tout à coup parmi les fleurs du parterre, puis, au lieu de ces lames sombres dont la crête blanche écume, vous voyez un autre océan: la foule: cent mille têtes agitées autour d'un supplice ou d'un triomphe...

Ce fut comme à la fantasmagorie. Je ne saurais expliquer la chose par une autre comparaison. Un visage angélique sortit du noir, peu à peu; — peu à peu, — ses contours indécis s'affermirent, sa radieuse couronne de cheveux blonds s'éclaira. Je vis tout, jusqu'au sourire triste et délicieux qui embellissait cette beauté suprême.

Je retins mon souffle. J'eus peur de faire envoler la vision.

C'était Sophie, la vision: non pas la Sophie au dîner de Manby, mais Sophie telle que je l'avais aperçue au bras de sa mère, dans le transept du Palais de cristal.

— C'était le portrait enfin, l'éveil de mon imagination, de mes sens et de mon cœur, le portrait du salon d'Ablon, le rêve et l'amour de toute ma jeunesse!

Hélène, si vous saviez comme elle était belle! Si vous saviez comme tout mon être s'élança vers elle! Si vous saviez avec quelle ardeur splendide je l'adorai dans mon âme esclave!

Sophie! mon culte! ma folie!

Comment vous exprimer cela complétement? Le nom est de trop. Ma folie et mon culte ne s'appelaient point Sophie. C'était bien Sophie, mais cela avait le nom: le portrait.

Encore, si je dis: c'était bien Sophie, je me trompe. C'était Sophie, vue sous un certain angle. C'était l'idéal de Sophie.

Combien de temps resta-t-elle ainsi à me regarder, car elle me regardait; et son âme qui était dans ses yeux me dardait un indicible bien-être. Combien de temps? Je ne sais: cela me parut très-long. Croyez-moi: le paroxysme de l'extase semble étirer les minutes, comme le paroxysme de la souffrance. Je la remerciais tout bas et pieusement, comme on parle à Dieu. Je ne me demandais point: Pourquoi est-elle ici? J'avais assez de savourer sa présence...

Liban s'éveilla tout à coup et sauta sur ses pieds en se frottant les yeux. Je fus ingrat, je le confesse. En cet instant, je méconnus ses loyaux services. J'eus envie de le chasser. Il suffit d'un soupir du vent pour rider la surface de l'eau: que faut-il pour faire évanouir un songe? Ma céleste vision disparut. Soit que je l'eusse vue avec les yeux de l'esprit seulement, soit qu'il eût suffi du brusque mouvement de Liban pour ébranler de nouveau mes pauvres nerfs et me rendre mes vapeurs, la brume se reprit à rouler au-devant de mes paupières. Je ne distinguai même plus la draperie.

Liban appela Mme Vincent, qui vint aussitôt.

— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, répondit-elle non sans un peu d'aigreur, — si ce n'est que monsieur Charles dormait paisiblement et que vous l'avez réveillé.

Liban prit un air tout penaud.

Était-ce vrai? Avais-je dormi? Liban m'avait-il réveillé? Quelque chose en moi m'affirmait bien le contraire, mais je ne savais pas, je doutais: je n'avais plus confiance en mes propres impressions.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

La Foire aux ânes, à Nîmes, le jour de la Saint-Michel. (Page 263.)

Église de Saint-Jean de Latran et Tour des pèlerins enlevés par le percement de la rue des Écoles.

1; sa tristesse étrange, son désœu- ment après le succès; son besoin tenter de nouveau les hasards du âtre; son opéra de *Télémaque* écrit trois mois; la fière beauté de Mme , vêtue en Diane chasseresse, et superbe emportement dans le rôle Calypso. Puis venaient les discus- s; car il me permettait de discu- avec lui quand nous étions seuls, usais parfois de la permission un plus largement qu'il n'eût été con- able. Sa théorie de la basse fonda- tale et ses idées sur les modula- s en fournissaient aisément la ma- e. A défaut de questions musicales, ettait volontiers en avant quelques ses philosophiques et religieuses, lesquelles nous n'étions pas non très-souvent d'accord. Mais nous ons la certitude de nous rencontrer vers points de ralliement tels que ck, Virgile, Napoléon, vers lesquels sympathies convergeaient avec ardeur égale. Après ces longues series sur les bords de la Seine sous les ombrages des Tuileries, ne renvoyait ordinairement, pour ivrer pendant plusieurs heures à méditations solitaires qui étaient enues pour lui un véritable be- 1.

HECTOR BERLIOZ.

Oasis et groupe de dattiers dans le désert algérien, d'après un croquis de M. Achille Gibot.

Église et tour hospitalière de Saint-Jean de Latran.

uand le vieux Paris, le Paris du moyen âge, si pit- esque avec ses pignons aigus, ses tourelles à en- bellements, ses façades sculptées, ses monuments es églises où l'art gothique offrait à l'admiration ses s élégants spécimens, disparaît chaque jour pierre erre, n'est-ce pas une œuvre artistique et pieuse conserver du moins l'image des édifices qui firent célébrité et qui resteront les monuments de son ie? Cette œuvre est un des devoirs de notre mis- n, et nos efforts tendront constamment à l'accom- . Nous la remplissons aujourd'hui en publiant la vure et la notice de deux édifices religieux qui ient survécu à l'ordre chevaleresque dont ils furent les créations : l'église et la tour hospitalière de Saint-Jean de Latran.

De l'élan religieux et guerrier qui poussa, du on- zième siècle au quatorzième, toute l'Europe chrétienne contre l'Orient, naquirent des ordres chevaleresques qui organisèrent bientôt des commanderies dans tous les Etats de la chrétienté. Paris eut naturellement les siens. Pendant que les chevaliers du Temple possé- daient sur la rive droite le vaste établissement, dont un square élégant a remplacé la dernière tour, l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupait sur la rive droite une enceinte spacieuse dont les prin- cipaux monuments étaient les deux édifices dont notre illustration reproduit les derniers vestiges.

Ces édifices appartenaient, d'après les historiens de Paris, confirmés d'ailleurs par leur style architectural, au gothique du treizième siècle. C'est là le caractère de leurs ogives, de leurs voussures et de leurs rinceaux comme de toutes les autres parties élémentai- res de leur ornementation et de leur structure.

L'église, desservie par un chapelain de l'ordre de Malte, servait d'oratoire paroissial à tous ceux qui habitaient l'enceinte de la commanderie. La tour, formée de quatre étages, était occupée par les lits que les frères religieux ac- cordaient aux pèlerins qui réclamaient leur hospitalité. C'est au premier étage de cette tour que l'illustre Bichat te- nait ses cours d'anatomie. Une plaque de marbre noir, incrustée dans le mur, consacrait ce mémorable souvenir.

Leur enceinte était désignée origi- nairement sous le nom d'*Enclos Bru- neau*; elle occupait tout l'espace qui s'étendait de la place Cambrai à la rue des Noyers, et renfermait, outre les monuments dont nous avons parlé, le grand hôtel du commandeur, construit sous le magistère de Jacques de Cou- vre, et plusieurs corps de bâtiments habités par des ouvriers attirés par les communautés et les droits dont jouis- saient tous les habitants de cet enclos. Le commandeur en était investi de tous les pouvoirs de la haute, moyenne et basse justice.

Si l'on peut regarder comme cer- taine la liste des grands prieurs pu- bliée par le *Gallia christiana*, sans in- diquer les sources où l'on en a puisé les éléments, la maison des frères hospitaliers existait à Paris dès l'an- née 1130. Nous ne connaissons cependant aucun acte authentique qui la fasse remonter au delà de 1171, et deux chroniqueurs d'une autorité incontestable, l'abbé Lebeuf et Jaillot, ne lui donnent pas une origine plus reculée.

Les derniers débris de cet établissement viennent de disparaître par le tracé de la rue des Ecoles; leur des- truction a été complétée par celui de la rue Thénard. Cette rue, que l'on vient d'ouvrir dans l'axe de l'entrée principale du collége de France, établit une nouvelle communication entre la rue des Ecoles et le boulevard Saint-Germain.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DU PALAIS.

Cette semaine judiciaire a été égayée par une affaire de *trucage*.

Mes lecteurs étant naturellement trop distingués pour être initiés à toutes les nuances de l'argot, il faut bien que je leur dise ce que c'est qu'un *truqueur*.

Le peintre sans ouvrage qui brosse une tête surmontée d'un bonnet de fourrure, la pend à sa cheminée, et, lorsqu'elle est suffisamment *culottée* et craquelée, fait publier qu'il vient de découvrir chez un cabaretier de Delft une œuvre capitale de Rembrandt;

L'imprimeur qui se livre à la fabrication des incunables et des éditions-princeps;

Le *cicerone* qui vend dix-sept fois la canne de Voltaire et la tabatière du grand Frédéric;

Le marchand de bric-à-brac qui offre aux Anglais la guitare de Mlle Rachel;

Le pâtre de la campagne de Rome qui trouve à point nommé, sous les pas de l'amateur, des bacchantes frustes, des Hermès boiteux et des Othons oxydés;

Michel-Ange, quand il a contrefait Phidias;

Macpherson, Chatterton, le marquis de Surville, quand ils ont inventé Ossian, Rowley et Clotilde de Surville;

— Tous *truqueurs !*

Le roi des truqueurs du jour, c'est, sans contredit, Pierrat. Il manque sur la place des émaux de Limoges, des verreries arabes, des grès de Flandre, des faïences d'Urbino, de Faënza ou de Pesaro, des grisailles de Jehan Laudin, des bas-reliefs de Lucas della Robia, des plats de Bernard de Palissy; Pierrat en fabriquera de beaux, de magnifiques, de plus fins de pâte, de plus vifs de couleur que les originaux! Et c'est là le danger. Il le sait bien, le *truqueur!* Aussi son *truc* il le mettra tout entier à amortir ces couleurs éclatantes, à ébrécher ces plats neufs, à y pratiquer des tares et des défauts, à les vieillir, à les roussir, à les encrasser. Ici il casse une anse, là un pied, et ce pied d'émail il le remplacera par un soutien en bois. Enfin, quand il a bien manipulé ses produits, qu'ils sont au point voulu et qu'ils jouent l'antique à tromper les plus habiles, il les envoie à Arles, à Nîmes, à Montauban, et c'est de là qu'il les fait surgir aux yeux des amateurs.

Certes, c'est un fin connaisseur que M. de Montville: c'est à son coup d'œil exercé que les plus grands seigneurs, les plus riches financiers, lorsqu'ils sont tentés par un objet d'art, demandent la sanction de leurs impressions personnelles. Il sait distinguer, à travers les glacis du trucage, le vieux du neuf, le vrai du faux, l'ivraie du bon grain. Eh bien! cet oracle du monde archéologique, il est tombé dans le piége dressé par Pierrat. Et qui n'y eût pas été pris comme lui? Un compère de Pierrat vient le trouver. Il a découvert, dit-il, chez deux frères qui habitent les environs d'Arles, des émaux du quinzième siècle. C'est une vraie bonne fortune. Ces messieurs ont recueilli dans la succession d'un oncle une collection précieuse d'antiquités, sous la condition expresse de ne pas la vendre; le besoin, toutefois ne les laisse pas libres d'observer aussi rigoureusement qu'ils le voudraient la volonté de leur parent. Et il montre mystérieusement les objets dont les héritiers consentent à se défaire. Ce sont des œuvres rares, authentiques, et M. de Montville, que MM. Alphonse et Gustave de Rotschild ont chargé de leur procurer de vieux émaux, suit la veine et part pour Arles.

Il aurait bien voulu, M. de Montville, se mettre en communication avec ses vendeurs. — Mais la condition du testament! — Il faudra donc qu'il se contente de voir les pièces mises en vente. Elles sont magnifiques. Voici deux plats de Palissy, dont l'authenticité saute aux yeux, un coffret en émail, encore couvert, il est vrai, du mastic que le temps y a déposé; mais toute la monture est d'une pureté incontestable. Voici encore deux salières d'une belle conservation: les émaux du dessus sont un peu encrassés, mais ceux du dessous ne le sont pas et datent certainement de la plus belle époque de la fabrique de Limoges. Bref, M. de Montville est séduit et il conclut à 16,500 francs pour les quatre pièces.

Il s'est fait une fête de faire leur toilette, d'enlever lui-même la poussière qui les voile. Il prend le coffret, il le savonne; mais la crasse — est-elle assez vieille! — résiste au savon. Il essaye de la dissoudre avec de l'alcool: elle résiste encore; il emploie la potasse, l'éther: l'éther et la potasse n'y font rien. Il ne frotte plus, il gratte: il gratte avec acharnement. Enfin l'émail apparaît... Dérision! c'est un émail moderne.

Il n'y a pas à dire non. Les peintures qui le couvrent ont été copiées textuellement sur un vase d'Herculanum découvert seulement vers la fin du dix-huitième siècle.

Inutile de dire que les deux salières sont tout aussi authentiques, quant au dessus s'entend : le dessous, véritablement ancien, avait été habilement rajusté.

Ce mélange artistique de vrai et de faux, d'ancien et de moderne, M. de Montville le constate encore sur d'autres aiguières achetées par lui à la même source. — La plaisanterie lui a paru de mauvais goût, et il a pris le parti de la dénoncer au parquet.

A l'audience, Pierrat s'étend sur la beauté de ses produits. Ils sont très beaux en effet, et il est certain que Pierrat a retrouvé le secret des premiers émailleurs. Là n'est pas la question: ce n'est pas la beauté des meubles, c'est la rareté, c'est l'ancienneté qu'entend payer l'amateur. « Il y a des amateurs, a dit à l'audience M. de Montville, qui achètent des objets autant pour leurs défauts que pour leurs qualités. »

C'est un goût comme un autre.

C'est le goût du bibliophile qui payera mille fois le prix d'une bonne édition celle — où il y a la faute.

Dans le procès actuel, la principale pièce, achetée à Arles, avait été évaluée 7,500 fr.: du jour où elle a eu perdu le prestige de l'ancienneté, elle n'a plus compté que pour 1,500 fr.

Les plaignants avaient été désintéressés et ils se sont désistés de leur action; mais le ministère public ne s'est pas tenu pour désarmé, et, sur ses réquisitions, Pierrat a été condamné à quinze mois d'emprisonnement et 1,000 fr. d'amende.

Et dans cet homme, jeté hors de sa voie par la soif du gain, il y avait peut-être l'étoffe d'un Bernard de Palissy!

Comme les truqueurs, les sorciers ont à compter avec l'article 405 du Code pénal; mais, d'ailleurs, quelle différence! Les premiers s'adressent aux esprits d'élite, à des goûts nobles et généreux; les autres travaillent sur les ignorants et les imbéciles, sur l'avarice et la cupidité. Et quelle mine inépuisable! quelle facilité d'exploitation!

Une troupe de saltimbanques passe dans un village: « sorciers, bateleurs et filous, » ils sont tout cela; ils sont pauvres, ils sont maigres, ils sont sales; leurs chaussures éculées, leurs maillots rapiécés, leurs oripeaux fanés, leurs paillettes rougies, tout cela sue la misère. Ils ont dansé sur la corde; ils ont avalé des épées; ils se sont fait casser des pierres sur le ventre, et à peine quelques sous sont ils tombés sur leur tapis râpé; mais ils ont prononcé un mot, un mot magique, le mot *trésor*, et on se jette à leurs pieds, on les comble de prévenances et de caresses, on les héberge, on les nourrit, on se dispute leurs préférences. Enfin Roth l'emporte. C'est pour lui que vont travailler Carl le sorcier, Elisabeth *l'enfant du carême*, et Mertz *le maître des hautes œuvres*.

Elisabeth a vu une flamme dans la cour de Roth. Nul doute, s'est écrié Carl, il y a là un trésor gardé par par un spectre. Ce spectre, un seul individu peut en triompher, c'est le maître des hautes œuvres; mais il est absent. Sur les conseils de Carl, Roth lui adresse une invocation; puis il jette sa lettre au feu. — le feu n'est-il pas la petite poste de l'enfer? — La lettre arrive à sa destination, et la preuve, c'est que Mertz apparaît un beau matin chez Roth.

Je passe sur toutes les jongleries, toutes les contorsions, toutes les momeries auxquelles se livre le maître des hautes-œuvres pour découvrir l'endroit de la cour où se trouve le trésor. Mais le trésor découvert, il s'agit de l'extraire, il s'agit de l'enlever au spectre commis à sa garde.

— Qu'on m'apporte six cent vingt-cinq francs, s'écrie le magicien d'un air inspiré.

Roth apporte les six cent vingt-cinq francs.

— Creusez un trou, maintenant.

Roth creuse un trou.

— Faites venir le grand coffre et remplissez-le de terre.

Roth obéit.

Le sorcier prend alors les six cent vingt-cinq francs et les ficelle avec soin.

— Que tout le monde baise la terre.

Et voilà Roth et tous les Roth, petits et grands, qui se précipitent la face sur le sol.

Lorsqu'ils se sont relevés, le maître des hautes œuvres fait signe à l'un d'eux de s'approcher et lui ordonne de placer dans la terre du coffre le rouleau, une fiole et un papier magique: il ferme ensuite la caisse dont il retire la clef et la fait déposer solennellement dans le trou. Enfin, sur son ordre tous les assistants se lèvent et s'engagent, sous les châtiments les plus terribles, à ne pas ouvrir la caisse avant neuf jours, neuf heures, neuf minutes, neuf secondes.

Roth n'a pas eu la patience d'attendre jusque là. Le sixième jour, muni d'une pioche, il descend dans sa cour. Il creuse avec une ardeur fiévreuse. Pas de trésor, hélas! mais au moins sa caisse y est encore. Il l'ouvre. Voici le papier magique, la fiole, le rouleau. Les six cent vingt-cinq francs y sont-ils bien tous? Roth veut s'en assurer, il défait le rouleau. O surprise! les pièces d'argent sont devenues un morceau de brique!

C'est bien fait. Pourquoi a-t-il voulu marcher plus vite que le diable?

Mais voyez l'injustice des hommes! Ne s'est-on pas avisé de rendre le maître des hautes-œuvres et ses acolytes responsables de l'imprudence de Roth? Et sans respect pour leurs hautes relations, ne leur a-t-on pas appliqué des peines humiliantes, variant de trois ans à trois mois de prison?

En vérité, c'est à dégoûter de faire le bien!

PETIT-JEAN.

GAITÉ : *La Marnière des Saules*, drame en cinq actes et en six tableaux, par MM. Alphonse Brot et Charles Lemaitre. — [illegible] *La Vénus de Milo*, comédie en trois actes et en vers [illegible] M. Louis d'Assas. — FOLIES-DRAMATIQUES : *La Jeunesse* [illegible] *jour*, pièce en six tableaux, par MM. Charles Potier et de F[illegible].

On le croyait pourtant bien parti, retourné pour toujours dans les romans de Frédéric Soulié et dans les mélodrames de tout le monde, ce terroriste amoureux, ce représentant blême, qui sauve la vie aux pères à la condition d'épouser les filles. Il est cependant revenu à la Gaîté, avec sa même redingote longue, ses mêmes bottes, sa même main dans son même gilet, plus sinistre, plus absurde que jamais. Il s'appelle Simon Thibaut dans la pièce soi-disant nouvelle, et, pendant cinq actes et un tableau, on le voit aller du mensonge à l'assassinat, de l'assassinat à l'usurpation de titres. Peut-être faut-il convenir aussi que sa femme, très-légitime après tout, malgré la pression des circonstances, a agi un peu à la légère en donnant de nouveau sa main au comte de Faverolles. Nous savons bien qu'elle croyait Thibaut mort: elle l'avait lu *dans les papiers publics*, nous dit-elle. — Allons! allons! c'est égal, madame la comtesse n'y a pas mis assez de façons.

Madame la comtesse s'est d'ailleurs arrangé une riante et honnête existence dans le château de Faverolles, avec son second mari (un botaniste distingué, pourquoi?) et deux grands enfants, fille et garçon. Le malheur veut que Thibaut vienne tout à coup troubler cette fête, après quinze ou vingt ans de silence, en sollicitant du comte, qui ne le connaît pas, une place d'intendant. Simon Thibaut aime toujours sa femme, et rien ne lui coûtera pour la ravoir; il n'hésite même pas à précipiter le comte dans une marnière ténébreuse. Enfoncé à mi-corps, la barbe souillée, c'est pitié de voir le pauvre botaniste (pourquoi botaniste?) se débattre en appelant à l'aide et accélérer son trépas par chacun de ses efforts. Un instant, on le croit sauvé: il vient de se cramponner à une branche de saule, mais la branche est trop faible, elle plie, et le comte de Faverolles disparaît complétement dans la vase.

Une fois la marnière et le clair de lune disparus, la curiosité commence à se retirer de ce drame. Qu'importe au spectateur que Simon Thibaut, en qui l'ambition s'éveille soudainement, tente de se faire passer pour le comte de Faverolles? Simon Thibaut n'est à peu près sympathique que tout autant qu'il aime sa femme; dès qu'il la torture, il devient insupportable. Nous avons ri doucement à cet endroit, en voyant l'action transportée dans les antichambres de Louis XVIII, et le digne M. Surville, transformé en duc de je ne sais quoi, tendant les restes d'une vertueuse jambe sous la soie d'un bas de cour, portant de temps en temps sa batiste à ses lèvres loyales, balançant les basques d'un habit doublé de satin blanc et promettant la pairie à Simon Thibaut. Mais encore une fois, ce n'était plus là l'intérêt. Plus de marnière, plus de drame nouveau. Ramenez-nous à *la Femme à deux maris*, au *Pr*[illegible] *Colonel Chabert!*

Vous supposez bien, d'ailleurs, pour peu que vous ayez l'expérience du répertoire des boulevards, que le comte de Faverolles a été extrait de son trou fangeux. « La Providence planait au-dessus de l'abîme! » dit-il en reparaissant au quatrième acte pour démasquer Simon Thibaut. Mais Simon Thibaut a la vie dure; il faut qu'il aille jusqu'à la fin du cinquième acte. Du fond de sa prison, où un figurant l'a emmené, il continue de braver le comte de Faverolles, car il a conservé et mis en lieu sûr son contrat de mariage, qu'on croyait anéanti. Quoique renouvelé de Buridan, le moyen est encore bon, puisqu'il fait tomber les chaînes de Thibaut. Thibaut revient donc en scène; et, plus on approche du dénoûment, plus Thibaut est [illegible]. Comment se défera-t-on de Thibaut? Ma foi! on tue Thibaut comme un chien.

Dans ce drame, comme dans tous les drames d'à présent, c'est une orgie de « *ma mère! mon fils!* [illegible]*lant!* » à blaser sur les plus respectables et les [illegible]

...iques sentiments. Il y est également fait abus bo... Dieu, qu'on invoque tous les cinq minutes et on ... grand tort de mêler à ces affabulations sans ...nité. - Un des auteurs de la *Marnière des saules*, Alphonse Brot, a cependant passé autrefois pour un ...mme littéraire; un de ses romans, *Karl Sand*, a ...me joui de quelque réputation. Nous trouvons qu'il ...t bon marché aujourd'hui de la raison et du style.

A part Mme Doche, qui représente la femme bigame qui tire tout le parti possible de ce personnage, la *...rnière des saules* est jouée d'une façon très-ordinaire. ...n'y a pas, à proprement parler, un seul rôle dans ...uvrage; ce ne sont que physionomies connues et ...icées.

...Et encore Mme Doche, la frêle et l'élégante, est-elle ...n certaine d'être faite pour ce genre grossier, pour ... émotions bruyantes, pour ces succès à tout prix? ...ce que la comédie ne la revendique pas de sa voix ...lus impérieuse, et est-ce qu'elle compte s'attarder ...gtemps dans ce carrefour de l'art, où s'éteignent ...nsiblement les nuances, les délicatesses, les dis...tions? Pour nous, en la voyant, mardi soir, entrer, ...rcher, sortir au bruit du traditionnel trémolo de ...chestre, se tordre les bras et se déchirer la poitrine ...bénéfice de cette prose, nous nous sentions le cœur ...lement affligé.

...es nouveautés se succèdent à l'intrépide et sympa...que théâtre de l'Odéon. Les amateurs de la forme ...ique y ont retrouvé la *Vénus de Milo* tout entière, ...t-à-dire avec ses deux bras, signés Praxitèle, de par ...on plaisir et le droit un peu arbitraire du poëte. ...poëte s'appelle M. Louis d'Assas; c'est un nouveau ...u, ouvrons nos rangs. Si hasardée qu'elle soit, la ...ion de M. d'Assas est préférable, du moins, à celle ...e critique original, qui, il y a une douzaine d'an..., dans un accès de gaieté énorme, essaya de per...der aux Athéniens de Paris que peu de sculpteurs ...ient surpassé le célèbre Milo.

...u'est-ce que la Vénus de Milo faisait jadis de ses ...x bras? On a prétendu dernièrement qu'elle te... un miroir, et l'on a même restitué l'ensemble ... assez d'habileté. M. Jules de Saint-Félix, lui, ...che pour un arc et des flèches, car il nie que ce soit ...us. Cela n'importe guère, d'ailleurs, à la comédie ...nienne, qui est plus faite d'inspiration que d'éru...on.

...uelque habileté et quelque esprit dont l'auteur de *...énus de Milo* ait donné la preuve en ce début, nous ...istons à rester de l'avis d'André Chénier :

> Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

...ais, ô Folies-Dramatiques! quelle ambition im...ue s'est emparée de vous et de votre directeur? ...eut-il que les lauriers de M. Montigny vous empê...t de dormir, et que vous vouliez à votre tour ...r le niveau de l'art? Vous jouez *la Jeunesse du jour*, ...que cela! La *Jeunesse du jour*, cette comédie que ...les écrivains ont essayé de faire, sans y réussir ...u'à présent; cette œuvre pour laquelle il est indis...able d'avoir tous les diables et tous les anges au ...s. La *Jeunesse du jour!* N'est-ce pas un titre bien ...ntesque pour vos parties de cidres et de marrons, ... vos grisettes et vos canotiers?

CHARLES MONSELET.

Souvenirs d'un diplomate.

COMMENT BERNADOTTE DEVINT ROI.

...ans un hôtel garni du faubourg Saint-Honoré, ...8..., deux jeunes gens, un lieutenant du génie ...mé Lapie et un officier suédois, le baron Morner, ...aient avec beaucoup d'animation.

...rner, qui venait d'arriver à Paris, expliquait à ...une ami le but de son voyage. Il était dépêché ...rrier à Paris, par le roi Charles XIII, auprès du ...al Wrede, diplomate suédois en mission à la cour ...ance. Le jeune militaire qui apportait au général ...le les instructions du roi, son maître, en connais...a teneur. Elles étaient d'une nature à la fois très...rtante et très-délicate.

...us vous souvenez de cette époque singulière, mais ...ablement grande par l'imprévu des événements, ...e caractère des hommes que le sort des batailles ... à la tête de ce mouvement qui emportait trônes ...ynasties, et transformait la carte de l'Europe, ...ne on change, à vue, le décor d'un théâtre.

...a Suède eut son tour. Le dernier des Vasa, qui eût ...u se battre contre l'univers entier, dut céder la ... au duc de Sudermanie, depuis Charles XIII. ...i-ci était vieux, n'avait point d'enfants. Qui lui ...éderait sur le trône de Suède? Là était la question ... les bons Suédois vers l'an 1808.

...s candidats ne manquaient pas, vous le pensez ... Napoléon appuyait le roi de Danemarck. Char...XIII voulait le duc d'Augustembourg. Morner ve...dire au général Wrede de supplier Napoléon de se désister de son choix en faveur du duc d'Augustembourg.

— Pour moi, dit-il à son camarade Lapie, je ne te dissimulerai pas que je ne suis partisan ni du duc d'Augustembourg ni du roi de Danemarck.

— Je comprends que vos rivalités nationales n'y trouveront pas leur apaisement. Mais qui mettrais-tu sur le trône de Suède, toi, par exemple, si tu étais le maître de faire un roi?

— Un général français.

—C'est une idée, dit Lapie, il m'en vient une, à moi. As-tu vu le général de Wrede?

— Pas encore, j'arrive.

— De sorte que nul ici ne sait ton arrivée, le but de ton voyage.

— Personne, excepté toi.

— Eh bien! mon cher Morner, si nous laissions Napoléon et Charles XIII s'entendre comme ils le pourront, et si nous faisions nous-mêmes un roi de Suède?

— Quelle folie! y penses-tu?

—Parfaitement, et rien ne me paraît plus facile.

— En courant la poste, j'avais bien songé à un prince de *mon choix*; mais le moyen de le faire accepter?

—L'opinion l'imposera quand nous l'aurons choisi. Ton idée d'un général français est excellente. Tu sais mieux que moi combien le nom de Napoléon est populaire dans ton pays. Un lieutenant de Napoléon sera accepté avec amour pour héritier du trône. Napoléon, flatté, abandonnera le roi de Danemarck; Charles XIII croira que Napoléon appuie *notre* candidat, et n'osera plus mettre en avant son duc d'Augustembourg. Notre victoire est assurée.

—Sais-tu, mon cher Lapie, que tu es un profond politique? Ma foi! je risque la partie, et je ne verrai le général Wrede que pour lui donner des instructions conformes au choix que nous allons faire. Qui choisirais-tu, toi, par exemple?

— Moi... laisse-moi réfléchir un instant.

Lapie se recueillit et reprenant la parole :

— J'aimerais assez Eugène de Beauharnais.

— Non, répliqua Morner, Eugène de Beauharnais dépendrait trop de Napoléon.

— C'est juste. Prenons Berthier.

—Ce sera bien pis. Celui-là ne sera qu'un instrument de l'empereur.

— Alors, je ne vois que Masséna...

— Il est trop vieux, mon cher. Il mourrait peut-être avant son père adoptif.

— Davoust?

— Trop dur, trop absolu.

— Ma foi, je ne sais plus!

— Et Bernadotte?...

— Bernadotte! ah! tu as raison. Voilà le roi qu'il nous faut. Il a des talents, de la gloire. Sa parenté avec Napoléon lui assure sa faveur. Ce choix est excellent. Mon cher Lapie, nous avons fait un roi. Bernadotte sera roi de Suède!

Le lendemain, Morner vit le général de Wrede, lui donna ses instructions. Il vit aussi le prince de Ponte-Corvo.

— Une seule voix à la diète comblerait mon orgueil, répondit Bernadotte. Mais Charles XIII consentira-t-il à m'accepter?

— Le peuple, répliqua Morner, dictera la volonté au roi.

Wrede épousait d'autant plus chaudement les intérêts de Bernadotte, qu'il avait été son prisonnier à Lubeck, et lui avait dû d'excellents traitements. Il crut Napoléon favorable à ce projet, parce que l'empereur n'avait pas paru goûter la candidature du duc d'Augustembourg.

Le bruit du choix de Bernadotte courait, pendant ce temps, le royaume de Suède, au grand enthousiasme du peuple et au grand étonnement du roi. Et quand Wrede, croyant faire sa cour, vint annoncer à Napoléon le prétendu choix de son souverain, il tomba de son haut en entendant ces paroles sortir de la bouche de l'empereur.

— Je ne comprends rien à cela.

Or, il se trouvait que Bernadotte n'était du goût ni de Charles XIII ni de Napoléon Ier. Et pourtant les vœux de la Suède triomphèrent. Bernadotte fut roi de par le choix de Morner et de Lapie.

Les trônes ont d'étranges destinées.

HIPPOLYTE CASTILLE.

MM. E. Pegot-Ogier et Ce, banquiers, *rue de la Bourse*, *n°* **7**, à Paris, ont l'honneur de prévenir le public qu'une souscription est ouverte dans leurs bureaux pour l'émission, au pair, de parts d'intérêts de 500 francs chacune, de la somme de 200,000 fr., formant le capital social de la Société de *meunerie et pâtes alimentaires*, MARLY ET Ce. Usine à Neuf-Moulin (Oise), siége social à la Chapelle-Saint-Denis.

La Créosote-Billard guérit promptement et radicalement les **maux de dents**. 25 années de succès en assurent la supériorité sur tous les spécifiques contre la carie dentaire. Pharmacie Colbert, *passage Colbert*, **8.** 2 fr. le flacon.

Appareils électro-médicaux de Pulvermacher.

Approuvés par l'Académie de médecine. Récompensés à l'exposition universelle. Disposés, selon le siége et la nature de la maladie, en chaîne et bande, 10 et 15 fr.— Collier, 5 et 10 fr. — Bracelet, 5 fr. — Busc, 5 fr. — Ceinture, 10 et 15 fr. — Batterie électrique, 25 fr. et au-dessus.

Ces appareils, publiquement appliqués en France et à l'étranger, ont fourni des résultats très-remarquables dans des cas de névralgies, de paralysies, de rhumatismes, de névroses, etc.

Voir : le rapport de l'Académie de médecine, 1er avril 1851; le compte rendu de l'Académie des sciences, 8 février 1858; ainsi que les ouvrages de MM. Pouillet, de la Rive, Becquerel.

PULVERMACHER, **18**, *rue Favart, à Paris.*

Eau de Léchelle. Les maladies du sang, de poitrine, d'estomac, etc., souvent mortelles, sont enrayées et guéries par cette Eau pectorale et vivifiante. Paris, *rue Lamartine*, **35.**

Toiture Peyrat. — CARTON BITUMÉ.

Prix du mètre pris à Paris : { Bitumé d'un seul côté, 60 cent. / Bitumé des deux côtés, 75

Spécimen de toiture Peyrat à Paris, 1,500 mètres aux Halles centrales (Halle aux draps).

Huile Peyrat. — Cette huile, employée chaude au moyen d'un pinceau, donne au bois blanc une teinte de vieux chêne, une dureté métallique; et elle le préserve de la piqûre des insectes et le conserve indéfiniment.

Prix, 75 cent. le kilo, *rue du Mail*, **27.** — P. PEYRAT.

Payement de toute espèce de coupons. Opérations financières au Crédit départemental, CLAUDON et Ce, **35**, *boulevard Bonne-Nouvelle*, à Paris.

Les nombreuses guérisons de rhumes, bronchites, catarrhes, coqueluches et irritations de poitrine, obtenues chaque jour avec le **sirop** et la **pâte de Berthé à la Codéine**, expliquent le succès rapide de ces préparations calmantes. — Dépôt : *Pharmacie du Louvre*, et chez tous les pharmaciens.

La Limonade au citrate de magnésie de **Rogé** est le seul purgatif d'un goût agréable et d'un effet certain qui ait reçu l'approbation de l'Académie impériale de médecine (séance du 23 mai 1847). Il faut s'assurer que l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte des médailles qui lui ont été décernées par le gouvernement.

A Paris, l'unique dépôt est rue Vivienne, **12.**

On peut préparer soi-même la véritable limonade purgative de **Rogé** en faisant dissoudre dans une bouteille d'eau un flacon de **Poudre de Rogé.** Cette poudre, qui est également vendue sous la garantie du cachet **Rogé**, se trouve dans la plupart des pharmacies de la France et de l'étranger.

Bas varices élastiques en caoutchouc, en tissus fort A, doux à mailles tulle B. Qualité supérieure : 8, 10, 12 fr. Nouvelles ceintures pour dames, 20 fr. LE PERDRIEL, *faubourg Montmartre*, **76**, *rue Sainte-Croix de la Bretonnerie*, **54.**

Cigarettes-Espic contre l'asthme, l'oppression, les névralgies. Paris, PAGÈS, pharmacien, **31**, *rue d'Hauteville*, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. la boîte.

Les Perles d'éther du Dr CLERTAN sont souveraines contre les migraines, les crampes d'estomac et toutes les maladies nerveuses.

Ce nouveau moyen d'administrer l'éther a reçu l'*approbation de l'Académie de médecine*. Dépôt à Paris, *rue Caumartin*, **45**, et dans toutes les principales pharmacies.

Odontine et **Elixir odontalgique.** Ces dentifrices inventés par un savant professeur, membre de l'Académie de médecine, blanchissent les dents sans les altérer et fortifient les gencives. Dépôt, *rue Saint-Honoré*, **154**, à Paris, et chez tous les parfumeurs.

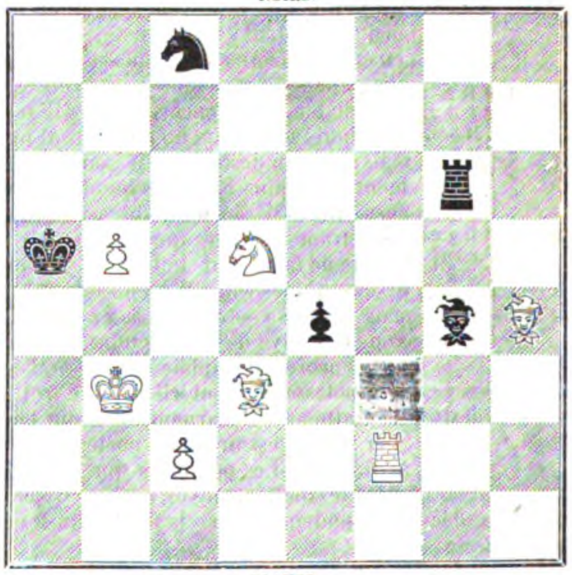
Maison Constant Bouhours. JUIGNÉ, succr, *rue de Cléry*, **23.** Spécialité d'étoffes pour ameublement; — soieries, velours, damas, perses.

Chemisier des Princes. MARQUET, **104**, *rue de Richelieu*

Les Dents du professeur d'Origny, médecin-dentiste, sont les seules qui soient garanties 10 ans, ne laissent rien à désirer et ne coûtent que 5 fr. *Passage Véro-Dodat*, **33.**

Problème N° 1, composé par M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

FÊTES DE SEPTEMBRE A BRUXELLES. — Courses de chars traînés par des chiens. (Page 263.)

Echecs.

La direction du *Monde illustré*, qui compte parmi ses abonnés de France, d'Europe et d'Amérique, de nombreux amateurs du noble jeu des échecs, nous a confié la mission spéciale de mettre sous leurs yeux les problèmes et les parties les plus dignes d'être offerts à leur examen. Nous les annoterons et les commenterons avec un grand soin, pour expliquer les combinaisons les plus difficiles et démontrer, par des variantes, comment la stratégie en aurait pu être modifiée.

La présence à Paris du célèbre joueur d'échecs américain, M. Paul Morphy, a produit une trop vraie et trop légitime émotion pour que nous ne débutions pas par les plus saillantes parties du *match* que nous avons eu l'honneur de soutenir contre lui. La suivante avait été particulièrement remarquée de l'assistance d'élite, qui en avait suivi les péripéties au Café de la Régence.

Première partie, jouée le 7 septembre 1858 ; elle a duré trois heures trois quarts.

Noirs, M. Harrwitz.	Blancs, M. Morphy.
1 P D 2.	1 P R 1.
2 P F D 2.	2 P D 2.
3 C D 3 F.	3 C R 3 F.
4 F D 4 F R.	4 P T D 1.
5 P R 1.	5 P F D 2.
6 C R 3 F.	6 C D 3 F.
7 P T D 1.	7 P F prend P.
8 P R prend P.	8 P prend P.
9 F prend P.	9 P C D 2.
10 F 3 D.	10 F D 2 C.
11 Roquent.	11 F R 2 R.
12 F D 5 R.	12 Roquent.
13 D 2 R.	13 C R 4 D. (Pour éviter l'échange avec le C.)
14 F D 3 C R.	14 R case T.
15 T R case R.	15 F R 3 F.

(A première vue, on pourrait penser qu'il serait avantageux de pousser le P F R 2, dans l'espoir de gagner le F D ; mais la variante suivante prouve que ce coup aurait compromis la partie des blancs.)

Supposons :	15 P F R 2.
16 D prend P.	16 C prend C.
17 P prend C.	17 P F R 1.
18 D 3 T R.	18 P T R 1.
19 F D 4 T.	19 P C R 2.
20 T prend F.	20 D prend T.
21 F prend P et gagne.	

16 D 4 R.	16 P C R 1.
17 C prend C.	17 D prend C.
18 D prend D.	18 P prend D.
19 C 5 R.	19 T D case D.

(Il est évident que s'ils avaient pris le P avec le C, les noirs auraient gagné l'échange en portant le C à la 7 D.)

20 C prend C.	20 F prend C.
21 T D case F D.	21 T D case F D.
22 F D 6 D.	22 T R case C R.
23 F D 5 R.	23 R 2 C.
24 P F R 2.	24 F D 2 D.
25 R 2 F.	25 P T R 1.
26 R 3 R.	26 T prend T.
27 T prend T.	27 T case F. D.
28 T 5 F.	28 F D 3 R.
29 P T D 1.	29 F prend F.
30 P F R prend F.	30 P prend P.
31 F prend P T.	31 T case C D.
32 T 5 C D.	32 T case D.
33 T 6 C D.	33 T case T D.
34 R 2 D.	34 F case F D.
35 F prend F.	35 T prend F.
36 T 5 C D.	36 T case T D.

(Les blancs abandonnent le P du centre dans l'intention de séparer le R noir de ces pions, en arrivant à la 6 de la T.)

37 T prend P.	37 P T D 1.
38 P prend P.	38 T prend P.
39 T 5 F D.	39 R case F.
40 R 2 R.	40 R 2 R.
41 P D 1.	41 R 2 D.
42 T 6 F D.	42 P T R 1.
43 T 6 F R.	43 R 2 R.
44 P D 1, échec.	44 R case R.
45 P R 1.	

(Un examen attentif de cette position fera comprendre que le sacrifice des pions du centre a pour résultat de donner une force irrésistible aux deux pions qui restent. C'était le seul moyen d'arriver au gain de la partie.)

	45 P prend P.
46 T prend P, échec.	46 R 2 F.
47 P D 1.	47 T case T D.
48 T 6 D.	48 R 2 R.
49 T prend P.	49 R prend P.
50 T 5 C R.	50 T case T R.
51 R 3 F.	51 R 3 R.
52 R 3 C.	52 P 1, échec.
53 R 4 C.	53 P 1.
54 P C 1.	54 R 3 F.
55 T 5 T.	55 T prend T.
56 R prend T.	56 R 4 F.
57 P C 1, échec.	57 R 5 F.
58 R 4 T.	Et les blancs abandonnent.

Huit parties du *match* avaient été jouées : cinq gagnées par notre célèbre adversaire, deux par nous et une rendue nulle, lorsque l'état de notre santé et les prescriptions impérieuses de plusieurs médecins, qui nous avaient déjà forcé de demander un ajournement, nous ont imposé la nécessité de réclamer un plus long sursis. Ce délai n'ayant pu se concilier avec les projets de M. Paul Morphy, nous avons dû déclarer que nous abandonnions.

D. Harrwitz.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

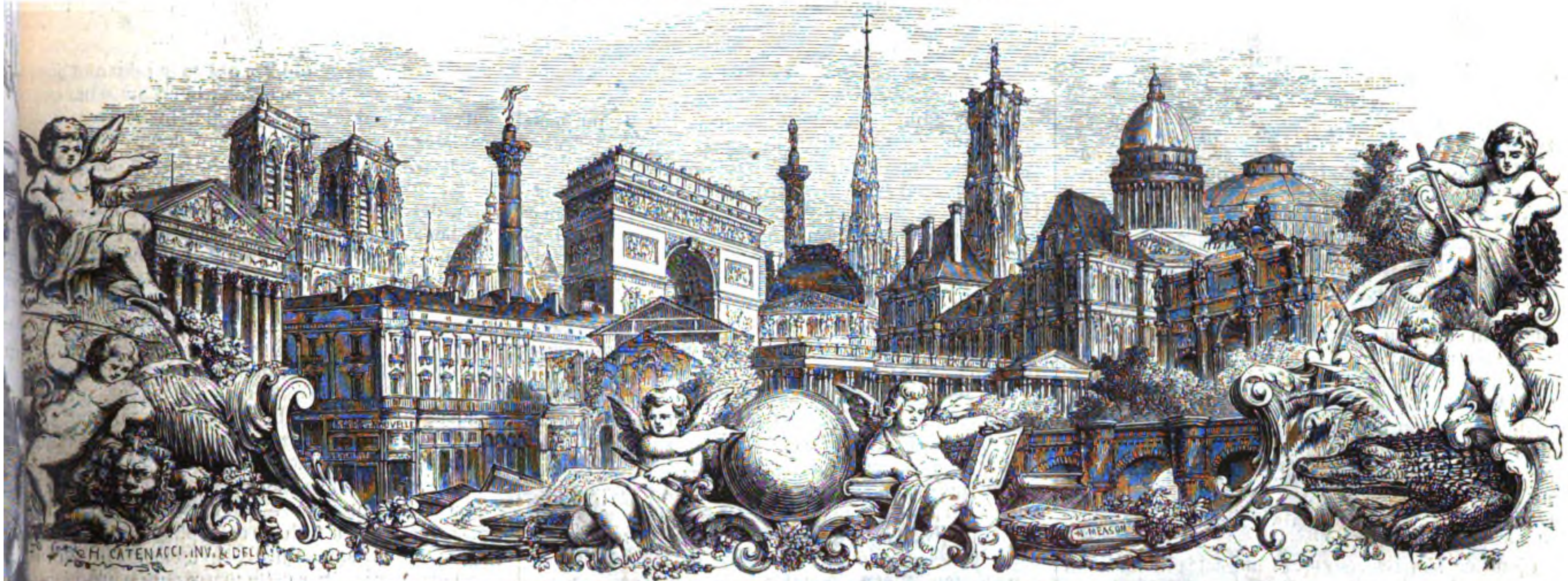
On – M à trous – V – des A mis partout.

On aime à trouver des amis partout.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



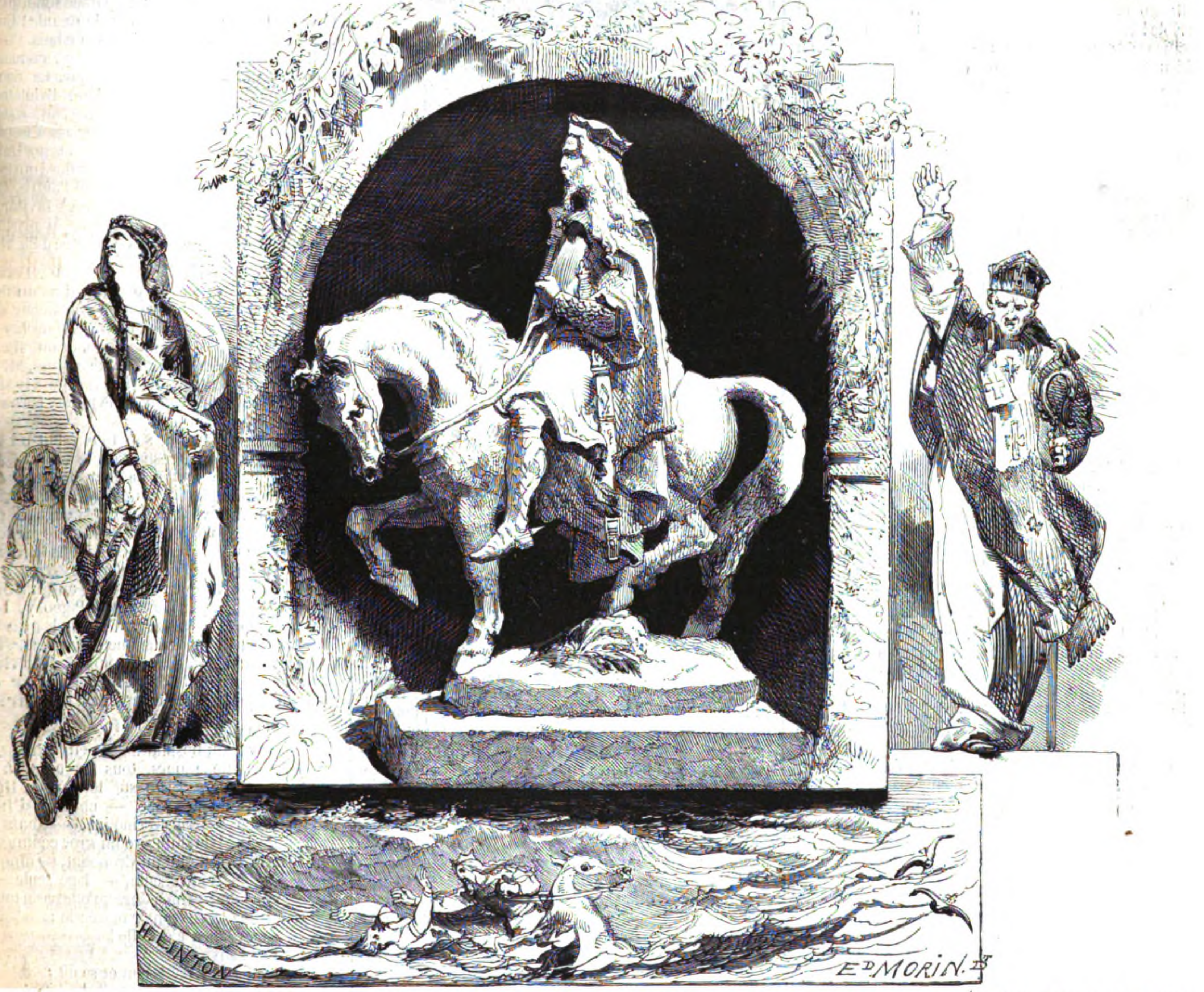
ABONNEMENTS :
[...]is et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[...]t du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 81.
30 Octobre 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



[...]lon, roi légendaire de Bretagne, statue érigée sur la cathédrale de Quimper et exécutée par M. Lebrun, de Lorient, d'après un modèle de M. A. Ménard. (Page 278.)
(Photographie de M. Bousseton, de Nantes.)

COURRIER DE PARIS.

—

On juge en ce moment en Portugal, à Castromarim, dans les Algarves, un procès dont les circonstances, profondément dramatiques, jettent une vive émotion dans la société espagnole et portugaise qui habite Paris. On ne parle que de cela.

Hier soir, — rien n'est plus frais, — l'affaire nous fut racontée dans une maison alliée à l'homme qui joue le rôle le plus passionné, le plus surprenant, dans cette émouvante histoire d'amour.

On se montrait la lettre reçue la surveille par voie de Lisbonne, et l'on compte qu'une dépêche télégraphique pourra,—dans la journée de demain,—informer du résultat, heureux ou terrible, les parents, Parisiens d'adoption, du comte Aviz de Niebla, celui-là même dont la tête est en ce moment dans la balance du tribunal de Castromarim...

Voici les faits en aussi peu de mots que possible.

Une dame d'Ayamonte avait loin d'elle un mari, et près d'elle un am...i.

Le mari soupçonne qu'il est trahi; il quitte sur-le-champ Almodovar, où il était retenu par des fonctions militaires, et accourt chez lui, à l'improviste...

Mais une caméristе dévouée a pu aviser à temps la dame, — il arrive et trouve tout... dans l'ordre accoutumé.

L'ami de la dame a quitté la ville,—il est allé pour quelques jours en Espagne.

La journée se passe, sombre, inquiète; le mari ne parle pas... c'est plus effrayant que l'explosion même!

Sa femme apprend qu'il a passé une heure enfermé avec un valet dont elle n'est pas sûre...

La nuit arrive. La maison tombe dans l'ombre, le silence : tout dort.

Le lendemain matin tout s'éveille au milieu de cris déchirants...

Le mari, le maître, — M. d'Ayamonte est mort!

On l'a trouvé à terre, dans sa chambre, crispé dans l'agonie d'une mort affreuse : le poison.

Aussitôt la petite ville retentit de clameurs, la famille du mort informée accourt... C'est une scène terrible! La femme, la veuve est accusée du meurtre nocturne; la justice arrive; on emmène l'accusée au milieu d'une émotion indicible.

Les scellés sont mis sur les meubles; le lendemain le mort est enterré au milieu du concours de toute la population; des menaces, des cris sont poussés contre la veuve. La justice va saisir sa balance et son glaive...

Peu de jours s'écoulent. Le tribunal s'assemble; Mme d'Ayamonte est amenée à la barre; le fiscal d'Etat représente à la fois la plainte de la famille et la vengeance publique. L'accusée terrifiée, éperdue, ne sait se défendre; — elle est écrasée sous l'évidence, — elle va être condamnée...

Lorsque soudain l'audience est interrompue par la présence d'un homme qui demande aux juges à apporter la lumière dans cette nuit lugubre :

C'est le comte Aviz de Niebla... l'amant!

« — Madame est innocente! — s'écrie-t-il.

» — La preuve? — dit le juge.

» — La preuve?... c'est que le meurtrier, l'empoisonneur... C'EST MOI!

» — Toi! toi, » — s'écrie la femme de l'accent d'une folle.

Alors éclate, — dit la lettre qui nous a été lue, — une scène qui, portée au théâtre par une plume habile, émue, serait une invention du génie... si la vérité ne l'avait dictée ici. Cette femme, jusque-là, écrasée par un concours de circonstances fatales, bien que sans preuves positives, laissait un grand doute dans les esprits, — tant elle se défendait mal; — mais tout à coup, elle se relève, se dresse et... confesse son crime!

Et elle le fait avec un élan, une vivacité, — une fierté même, si l'on peut dire, — qui n'aurait pas eu d'autre accent si, au lieu d'un crime, il se fût agi de révéler une action d'éclat!

Etait-elle véritablement coupable? La lettre le dit : l'amant *le croyait*... et c'était pour la sauver qu'il accourait se charger du crime...

La preuve de cet héroïsme, c'est qu'il dit, le soir même, à son avocat : « C'est la plus passionnée des femmes... Elle a cru nos amours perdus, elle n'avait plus sa raison, elle a commis cet horrible crime... Je dois donc la sauver et tout prendre sur moi! »

L'audience, où M. de Niebla arriva faire cette déclaration étrange, vit la scène indescriptible que nous avons signalée comme étant poussée au dramatique le plus émouvant. Cet homme et cette femme qui s'accusent personnellement pour se décharger mutuellement d'un crime... ce duel d'amour et de mort, les perplexités des juges, l'émotion de la population entière de Castromarim encombrant le palais de justice, ou l'entourant jusque sur la place : tout faisait de l'audience le théâtre de la passion humaine portée à ses limites extrêmes, brûlantes, effarées!

Les deux amants eurent de ces élans à fendre le cœur, — élans pleins d'angoisses, de larmes, de reproches attendrissants ou fiers, — et plus d'une fois les soldats de justice furent obligés de les retenir, pour les empêcher de se jeter dans les bras l'un de l'autre, se reprochant avec de déchirants accents le pieux, l'héroïque mensonge par lequel chaque cœur essayait de sauver celui qu'il adorait...

C'était sublime! — dit la lettre où nous puisons cet étrange récit... — Jamais le délire de l'amour, la générosité poussée jusqu'à l'abnégation presque folle, et le plus admirable sacrifice — de l'honneur et de la vie — ne portèrent plus loin l'émotion que dans cette journée, qui devra prendre sa place dans les *Causes célèbres*...

A la date du jour où l'on écrivait la lettre qu'on nous communique, les deux amants étaient reconduits dans leurs cachots séparés, après une seconde audience, durant laquelle chacun, continuant à se déclarer seul coupable, les juges, les assistants, la ville étaient restés en proie à une perplexité incroyable et qui gagnait de contrée en contrée jusqu'à Lisbonne... Mais hier a dû avoir lieu la troisième audience, — et hier les juges ont dû se prononcer...

Qui vont-ils condamner?... tous deux peut-être!

C'est au moins ce que paraissait redouter l'oncle du comte de Niebla... qui attend d'heure en heure une dépêche télégraphique apportant le dénoûment de ce terrible drame d'amour!

Nous nous empresserons d'en informer nos lecteurs, dès que ce dénoûment sera connu.

~~~ Il y a, rue Larochefoucauld, presque en face de la rue d'Aumale, un petit hôtel — à demi abandonné, aux trois quarts ruiné, tout à fait à rebâtir, — derrière lequel s'étend un jardin d'une valeur métrique considérable. A la façade intérieure on voit une plaque de marbre sur laquelle on lit :

En 1802
le sénateur Volney, peu confiant dans la fortune
a fait construire cet hôtel
plus grand que ses désirs.

Cette demeure passa aux mains de M. Dureau de la Malle; il fait aujourd'hui partie de la succession de sa fille, Mme Dutour. On dit qu'un autre sénateur qui s'est confié à la fortune y va faire construire un nouvel hôtel aussi grand que ses désirs.

~~ Ami lecteur, allez vous promener... dans les parages de la tour Saint-Jacques, aux alentours des nouvelles constructions du boulevard de Sébastopol, et vous y verrez une industrie au rabais qui vous amusera bien.

C'est le portrait mis à la portée de tout le monde, par l'atelier de daguerrotypie, sinon en plein vent, du moins ouvert à tous les vents : Prix net : vingt sous par tête!

« — Je ne prends rien de plus pour les dames en grande toilette! — crie l'artiste aux cuisinières, aux maraîcheuses, aux marchandes des quatre saisons, aux balayeuses des rues qui font queue, pour apporter vingt sous, et emporter quelque chose de gribouillé en gris par le soleil et l'iode, sur une plaque luisante.

» — Non! pas un sou de plus pour les cachemires, les fourrures, les plumes, les fleurs, les dentelles et les diamants! Mettez tout ce que vous avez, mesdames, vous aurez le portrait de tout... pour vingt sous! »

Le fait est qu'il se passe par là, dans ce bas monde, juste ce qui se voit journellement dans le plus haut ou le plus sot. Une comtesse, une bourgeoise, une fabricante de buscs d'acier ou d'eau de Seltz qui se fait peindre, ne manque jamais de se déguiser; elle cherche la toilette la plus somptueuse, la plus pompeuse, la plus trompeuse. Ce sont des falbalas d'exception, qu'on ne lui connaît guère, ou pas du tout, de sorte que le contemplateur est obligé à un travail de décomposition pour retrouver, à travers tout cela, la dame. Je ne parle pas des efforts qu'elle fait pour qu'on lui peigne grand ce qu'elle a petit (les yeux), petite ce qu'elle a grande (la bouche), bleus ce qu'elle a gris (les prunelles), blanc ce qu'elle a brun (la peau), épais ce qu'elle a menu (les cheveux), gras ce qu'elle a maigre (un tas de choses...). Bref, autant elle déguise sa toilette ordinaire qui servirait à compléter la ressemblance, le saisissant de l'effet, en se carapaçonnant sous des affiquets anormaux, autant elle déguise aussi ses traits par des exigences et des contorsions. De sorte que, par le fait, madame désire bien un peu que son portrait lui ressemble... mais par la façon dont elle le combine, l'ourdit, le trame, ce qu'elle désirerait par-dessus tout, ce serait de ressembler à son portrait.

— Eh bien, nous voilà loin de notre promenade, bras dessus bras dessous, à la tour Saint-Jacques! — vous écrierez-vous. Eh non! toutes les femmes sont la *même* sous le cachemire... (pas Biétry, je vous en supplie; il m'agace trop de ses réclames!) sous le cachemire de l'Inde ou sous cette hotte hideuse qu'on a si pittoresquement appelée le *cachemire d'osier*. Pas une, — comtesse ou pauvresse, financière ou gargotière, — qui ne veuille paraître mieux qu'elle n'est :

Nul n'est content de sa figure...

et qui ne désire s'affubler d'objets qui égarent sur son rang ou sur ses ressources. Si bien que dans ces curieux ateliers de daguerréotypie, installés au jour le jour dans des rez-de-chaussée à louer, se trouve un vestiaire... Mon Dieu! oui : ces dames y passent avant de se faire *pourtrayre*; — c'est vingt sous de plus.

Là, derrière un paravent, ou un pan de vieux coutil éclaboussé, une femme, la Junon de l'artiste d'occasion — il y a huit jours il vendait des contremarques, — une espèce de Mme Babin au petit pied (façon de parler!) vous... ou plutôt leur pose sur les épaules un vieux châle omnibus à palmes déteintes, dont la frange s'ornemente de tous les petits copeaux, les cheveux, les toiles d'araignées et autres ordures que sa traîne a balayées. Une grosse broche de cuivre, imitant un bijou formidable, agrafe cette loque sur ce qui se trouve... et voilà pour le buste de cette passante! Une collerette en papier découpé gaufré, dentelles de confiserie, se fixe avec deux épingles, et, selon le goût — ou le dégoût plutôt — de la créature, on lui pose sur la tête un vieux chapeau à plumes, un bonnet à rubans, ou une simple fleur, celle-ci sur l'oreille. Tout cela fait, la préposée à cette mascarade pousse la dame dans l'atelier; la machine opère, et v'lan! voilà ce qui s'appelle un portrait. Place aux autres!

Car on fait queue, je l'ai vu. Hommes et femmes, femmes surtout, se mettent à la file comme s'il s'agissait d'aller voir Mme Doche dans la *Marinière des saules*, à la Gaîté. Vous ne sauriez vous imaginer rien de plus drôle que ces braves gens décidés à léguer leurs traits, portraits, à un objet qui leur est cher, ou à la postérité la moins reculée. Chose étrange qu'on verra un jour : toute une génération qui se sera fait imprimer en chocolat sur du papier iodé, par le soleil luisant et dessinant pour tout le monde! Que de laideurs physiques! On ne voit pas dedans.

Il y a aussi là-bas la concurrence, comme ailleurs pour la galette et les bains de mer. La concurrence rabat cinq sous. Mais le préjugé tour Saint-Jacques est que, pour soixante-quinze centimes, *on est moins bien fait*. Il y a de l'eau dans l'iode, et on a *le teint moins* bon teint. Et puis il se trouve sur les portraits à vingt sous un petit brimborion en papier doré qui flatte. Bref, la vogue est d'un côté, l'envie de l'autre, le comique partout. J'avais donc raison de vous inviter, ami lecteur, à aller vous promener par là, au prochain soleil qui chauffera vos membres peut-être déjà atteints par le rhumatismal hiver.

~~~ Une fortune, on pourrait dire du même coup une bonne fortune, arrive à un romancier qui a eu la vogue : M. le marquis de Foudras. Voici les faits.

Le marquis de Custine, en mourant, fit son testament en faveur de son ami le plus intime, M. de Sainte-Barbe. Seulement, le mourant pria le vivant, le jour venu où il se trouverait comme lui, de transmettre ces biens à M. de Foudras.

Se sentant mourir à son tour (était-ce son tour?) M. de Sainte-Barbe, respectant le vœu de M. de Custine, a légué le tout à l'auteur des *Gentilshommes d'autrefois*. Seulement, un procès fait partie de la succession. A la vérité, ce procès, engagé par la sœur du marquis Astolphe de Custine, a été perdu par elle en première instance. Parmi les biens légués se trouve un hôtel que l'auteur des fameuses *Lettres sur la Russie* avait fait bâtir pour lui-même, au numéro 23 de la rue de Boulogne, par l'architecte Pigeory, le directeur de la *Revue des beaux-arts*. Cet hôtel, que M. de Custine ne put habiter, offre une pièce bizarre, obscure, d'une destination difficile à comprendre, finissant par une sorte de rotonde destinée à recevoir on ne sait quel emblème... C'est une pièce à démolir.

~~~ On nous écrit :

« Les rives du Bosphore sont en émoi!

» Depuis quinze jours, tous les jours, à la même heure, on voit apparaître sur le quai de Buyuk-Dere une femme toujours jolie, — chapeau d'homme, — robe à queue, — sans crinoline, — mais non sans aspasine, — suivie d'un groom gros comme le poing.

» Elle loge à l'hôtel du Croissant, — dîne seule, — sort seule, — rentre seule, — loge seule — et ne parle à personne; — on assure qu'elle parle toute seule.

» Hajid-Bey la rencontre et s'écrie :

» — Par Allah... c'est elle!

» Et il se sauve...

» Mohamed-Bey l'aperçoit et se dit :

» — Par Mahomet... c'est elle!
~~~

» Et il s'enfuit.
» Hussein-Pacha la reconnaît et pense :
» — Par... Paris, c'est elle !
» Et il disparaît.
» Enfin, le gros prince égyptien Osman-Ali se trouve face à face avec elle au détour d'une fontaine ; — il ne dit rien... et ne s'arrête pas...
» Pourtant, tous la connaissent bien!
» Alors, silencieuse par sa volonté, solitaire contre cette volonté, dépitée, déçue, furieuse..., elle disparaît, rentre, ne peut dîner, ne peut dormir !
» — *Quelle boulette !* ! » — s'écrie-t-elle, en style plus que Parisien,— trop Parisien même pour Constantinople!
C'est que cette jolie femme, cette voyageuse imprudente, cette Française, cette Marseillaise (elle portait à Paris le même nom que le fameux chant de Rouget de Lisle), elle a cru dans les mirages et les pierreries de l'Orient !
C'est qu'aussi, depuis six ans elle faisait la grâce et l'hospitalité de Paris,—plus Ecossaise encore que Marseillaise, — à une foule d'Orientaux en fez rouge, garance, — ou brun (la nouvelle couleur à la mode); et elle s'était dit :
« — Je les ai si bien reçus en masse, qu'ils devront bien me le rendre en détail! »
Et elle est partie.
Paris, qui la regrette, se rappelle que, lorsqu'il y a quelques mois, un prince égyptien se noya dans le Nil, en y tombant avec les wagons d'un chemin de fer expérimenté, elle fit célébrer, pour le repos de cette âme musulmane, un très-pompeux et très-funèbre service, qui lui coûta trois mille francs, et auquel elle convia par lettres imprimées (on les garde!) toute la colonie orientale de Paris...
La bonne fille pensa que c'était un titre ajouté à ses grâces, et elle crut en ces hommes fumeurs et flegmatiques,—au point d'aller s'assurer par elle-même s'il était vrai que les rues de Constantinople continssent tant de chiens... de chrétiens, comme disent ces fidèles que nous appelons infidèles...
Mais la belle Marseillaise ignorait que les touristes du Bosphore laissent toute leur amabilité à Paris; que là-bas il n'y a que de prudents politiques, des diplomates silencieux, des fonctionnaires plus que jamais ottomanes!... Voilà pourquoi elle revient. Malheur aux Orientaux qui croiront obtenir encore d'elle, dans ses charmantes soirées de la rue Caumartin, quelques tasses de son précieux thé de la Caravane parfumé de sucre rose!

Récemment deux jeunes gens plongés dans le dernier dénûment erraient dans la campagne, désolés affamés. C'étaient, non pas des ouvriers, mais de ces demi-artistes desquels, dans les villes, en certains moments, on ne sait quoi dire, soit : cet homme,— ou ce monsieur: c'est-à-dire la pire situation du monde, non classée, n'osant par ici, ne pouvant par là, et usant dans des luttes absurdes leur courage, leur âge, leur moralité... et quelques plumes trempées d'une encre détestable.
« — Ainsi, — dit l'un, — tu n'as plus rien à mettre au mont-de-piété?
» — Rien... rien même à mettre... sur mon corps le froid arrive!
» — Et en attendant que nous ayons froid, nous avons faim... et rien non plus à nous mettre sous la dent! »
Et ils marchaient sans but sur la route de Sèvres, où d'eux ayant par là un ancien ami, simple et brave ouvrier à la manufacture de porcelaines. On venait, dans cette crise désespérée, avec l'espoir de lui faire un emprunt. Mais, avant d'arriver au pont, les deux Parisiens se sentirent tout à fait épuisés de fatigue et de besoin ; ils s'arrêtèrent.
— Quoi!... pas même quelques sous pour acheter un morceau de pain... là... dans cette auberge! »
L'autre, après un silence qui semblait rempli par le pénible travail de la pensée, ayant fouillé toutes ses poches comme pour une recherche désespérée, y trouva une petite pièce blanche et s'écria :
— Si... si fait... du pain... un verre de vin, pour nous soutenir... viens! »
L'autre, étonné et ravi, retrouva des forces pour marcher encore: on entra à l'auberge; on demanda du pain, du fromage, du vin ; on dévora!
— Comment avais-tu encore ces vingt sous sans rien dire? » — dit l'un. L'autre évita de répondre. On demanda le compte : c'était dix-sept sous...
— Le reste pour vous ! — dit le payant au garçon d'auberge, en lui donnant la pièce blanche.
— Es-tu fou?.. donner ces trois sous qui pouvaient nous empêcher demain de mourir de faim!
— Viens! viens! » — répondit le premier d'un air troublé.
Ils sortirent et reprirent la route de Sèvres.
— Que diable a-t-il donc? » — se dit l'autre.

On arrive dans le voisinage de la manufacture impériale. C'est précisément l'heure du repos et du repas. L'ami cherché descendait la route neuve, chantant comme une âme sereine, et se dirigeant vers une maisonnette où sa réfection l'attendait.

Les deux Parisiens allaient le rejoindre, lorsqu'un homme accourt à leur poursuite, débouchant du pont. En l'apercevant, le jeune homme aux vingt sous s'arrête... pâlit et murmure :
« — Je suis perdu !
» — Que dis-tu donc?— reprend l'autre,— comme tu es ému !
» — Messieurs! messieurs! — crie le garçon d'auberge, — je suis bien content de vous rattraper... mon maître...
» — Grand Dieu!...— murmure de nouveau le premier, dont le visage est d'une lividité effrayante.
» — Mon maître vous a regardés manger... il a bien vu quelle faim vous aviez... il a compris que vos vingt sous...
» — Mon Dieu!... pardonnez-moi.
» — Que vos vingt sous n'étaient pas accompagnés de beaucoup d'autres... et... il m'a reproché d'avoir accepté un *pourboire* de ceux qui ont peut-être encore faim!... Ça m'a fait de la peine... et pardonnez-moi si je vous offense... mais voilà vos trois sous! »
Ce disant, le brave garçon pose les sous sur la borne voisine, et, tout honteux de son action, il n'ajoute pas un mot... se sauvant comme un voleur!
Le jeune homme auquel on faisait cette touchante restitution regarde le cuivre jeté là, et au lieu de s'en emparer s'écrie :
« — Non, non... c'est la punition du ciel !... ne touchons pas à cet argent maudit !
» — Comment?
» — Albert ! s'écrie-t-il, en avançant vers l'ouvrier de Sèvres son ami,—aide-moi à réparer mon crime...
» — Que veux-tu dire? »
Alors le Parisien raconta ce qui s'était passé quelques instants auparavant : leur fatigue, leur épuisement, leur faim... le maigre repas fait à l'auberge, la pièce de vingt sous donnée en payement, les trois sous abandonnés au garçon... puis enfin l'excellent mouvement de l'aubergiste, mouvement sur-le-champ partagé par son valet...
« — Mais je ne vois là rien qui puisse causer cette émotion... cette pâleur... Que parles-tu de crime?
» — Tu ne devines pas!
» — Non!
» — Eh bien. . la pièce était fausse !...
» — Ah ! mon Dieu, — dit l'autre Parisien.
» — Et... je le savais! — ajoute le coupable.
» — Vite! vite, — s'écrie l'ouvrier en se fouillant, — prends ceci, cours chez ces braves gens... arrange-toi comme tu voudras... dis-leur tout si tu veux... mais reprends cette fatale pièce, que tu jeteras ensuite dans la Seine... puis nous donnerons les trois sous que voilà à l'aveugle plante là-bas au coin ! »
Le Parisien part comme une flèche, enfile le pont, disparaît au tournant, et va racheter sa conscience...
Les deux autres restent là, sans pouvoir parler. Le coupable revenu, on donne les sous à l'aveugle qui exhale sa reconnaissance en dithyrambes aux *bons messieurs*.
» — Maintenant, tu vas dîner? —dit-on à l'ouvrier resté rêveur.
» — Non... je n'ai plus d'argent!
» Est-il possible! Ah! mon pauvre garçon... pardonne-moi! »
Et le coupable embrasse son libérateur.
« Cela ne fait rien !—répond celui-ci. — C'est aujourd'hui samedi... on fait la paye ce soir, j'attendrai; attendez aussi! je vous donnerai de quoi rentrer à Paris: mais à une condition, c'est que vous cesserez de faire les *messieurs*, et que vous vous déciderez à être de bons et simples ouvriers comme moi... car moi aussi j'ai appris à lire et à écrire, à calculer, un peu de latin même... mais tout ça ne m'a pas égaré, et j'ai demandé mon pain à mes bras, et non à une stérile cervelle! Vous ferez comme j'ai fait, n'est-ce pas, mes amis? vous travaillerez pour gagner honnêtement de véritable argent, au lieu de croire à un faux génie... qui ne vous fournit que de la fausse monnaie!
Le soir même les deux anciens rédacteurs du ***, un misérable et méprisable journal qui ne vivait que d'extorsions et de diffamations, — déshonneur, non pas des lettres à la hauteur desquelles il ne s'éleva jamais, mais de l'imprimerie, et des braves gens qui y mettaient une main ouvrière et sans responsabilité morale, — le soir même, dis-je, nos deux Parisiens, armés de vingt francs, rentraient dans un humble garni, pour attendre parcimonieusement le lundi et du travail. Ils en trouvèrent dans les ateliers d'expédition d'une grande feuille politique, et c'est de leurs aveux mêmes qu'a été recueillie l'histoire qu'on nous a racontée — et que nous racontons.

Nous pouvons ajouter que le directeur politique du journal, ayant su l'affaire, fait depuis quinze jours adresser un numéro gratis et perpétuel de son journal, au brave aubergiste du pont de Sèvres. Quant à l'ouvrier de la manufacture de porcelaine, un feuilletonniste du journal lui a remboursé son petit capital, avec une bonne lettre de bon cœur... pour les intérêts.

L'autre soir, dans un salon panaché de finance et d'industrie, un monsieur citait un absent qui avait, en peu d'années, réalisé une belle fortune. Il s'exclamait sur les talents, la probité de l'enrichi :
« — Ah ! — s'écriait-il, — c'est que la ligne droite est toujours le plus court chemin...
» — En voyage, c'est possible! — dit quelqu'un, — mais dans les affaires, par malheur, on voit une foule de gens qui préfèrent la ligne... *fourbe!* »

On racontait que le journal *le Sport* allait donner un cheval en prime à ses abonnés.
« — Moi, si je le gagne, — s'écrie L. G..., — je le vendrai... pour le nourrir ! »

Dans une école d'artillerie, on manœuvre une pièce dont le service complet exige neuf hommes.
Mais au jour du combat, il faut que la pièce tire toujours, même si un, si deux, si trois, et plus encore de ses desservants sont tués. A la rigueur il faut qu'elle tire encore... même avec trois artilleurs seulement!
Pour cela, l'école apprend à chaque homme comment il aurait à se multiplier à mesure que ses camarades tomberaient...
« — Voyons! — dit l'officier instructeur à un soldat,—qu'arriverait-il si un boulet ennemi t'emportait?
» Ce qui arriverait... si j'étais tué?... ma foi, je m'en ficherais pas mal ! »

Voici une sorte de pendant à cette anecdote. Récemment l'empereur d'Autriche faisait une excursion dans les environs de Vienne. Il est reçu par les autorités, et accepte à dîner chez un général en retraite.
On vient lui dire qu'il y a, dans la contrée, un vieux soldat qui a servi jadis durant l'invasion, et qui, décoré des médailles d'alors, demande instamment une faveur extrême : celle de dîner au bas bout de la table de l'auguste voyageur.
« — Que j'obtienne cet honneur comme récompense de ma vieille carrière de soldat... que je voie de près l'héritier de mon vieil Empereur... et je mourrai content ! » — s'écrie-t-il.
L'Empereur est touché de ce désir du vieillard médaillé, et consent. On dîne.
Le repas fini, Sa Majesté Autrichienne veut mettre le comble à sa bonne grâce et jouir personnellement de l'effusion du soldat. Elle l'aborde :
« — Eh bien, vieux camarade, vous vouliez dîner avec votre Empereur... Maintenant vous devez être content?
» — Oh ! oui ! — s'écrie celui-ci. — Je suis le plus heureux des Autrichiens! Et maintenant que j'ai dîné avec elle, Votre Majesté peut mourir quand elle voudra... je m'en fiche ! »

Un auteur, qui fait en ce moment répéter une comédie, fut interrogé hier, à ce propos :
« — Qu'est-ce que votre pièce? — lui disait un curieux. Il répondit :
» Quatre actes,
» Quatre paravents,
» Quatre hommes,
» Quatre femmes,
» Quatre passions ! »

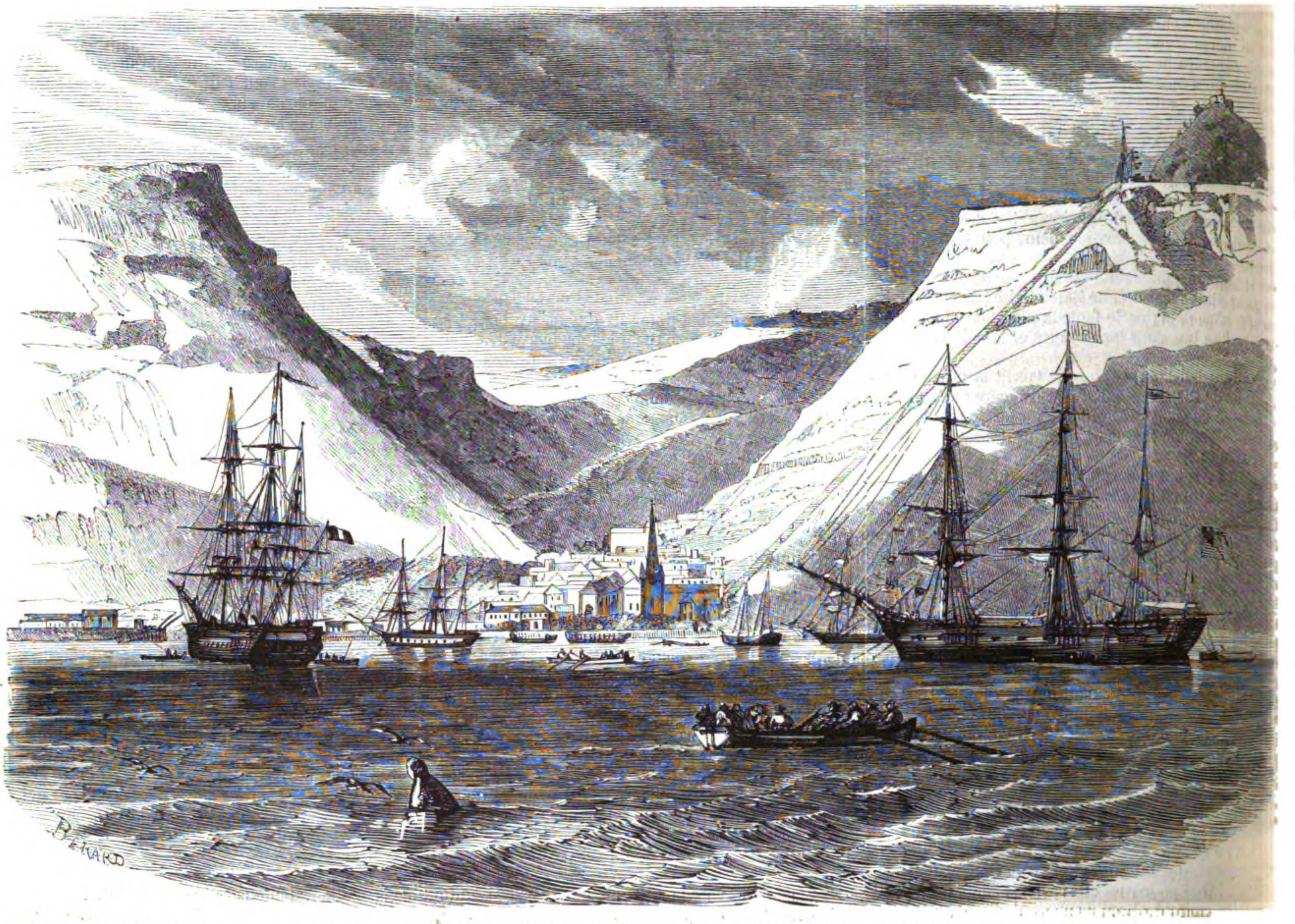
JULES LECOMTE.

P. S. — Nous arrêtons le tirage du journal pour placer ici, — en supprimant un paragraphe qui peut attendre, — la dépêche télégraphique qu'a reçue, il y a une heure, l'oncle du comte Aviz de Niebla...
C'est le dénoûment de la dramatique histoire qui est en tête de nos colonnes!
Dans l'anxiété où se trouvaient les juges et toute la ville de Castromarim un moment avant le prononcé du jugement qui pouvait faire tomber deux têtes... le Grand Fiscal a eu l'idée d'envoyer lever les scellés à l'hôtel d'Ayamonte. Les papiers du mort ont été apportés; on y a trouvé cet écrit placé en évidence dans son secrétaire :

« *Ma femme ne m'aime plus...*
» *J'en ai la preuve...*
» *Je ne puis vivre avec ce chagrin...*
» *Je mets fin à mes jours...*
» *Puisse-t-elle être heureuse !*

» PEDRO AYAMONTE. »

Il s'était empoisonné lui-même!
Objets d'une réaction aussi vive que l'accusation avait été ardente, les deux accusés, — de sublimes accusés, — ont été portés en triomphe par la foule en délire !
La dépêche reçue ce matin par le comte de Niebla dit que M^me d'Ayamonte part le lendemain pour Paris.



SAINTE-HÉLÈNE. — Ville et rade de James-Town.

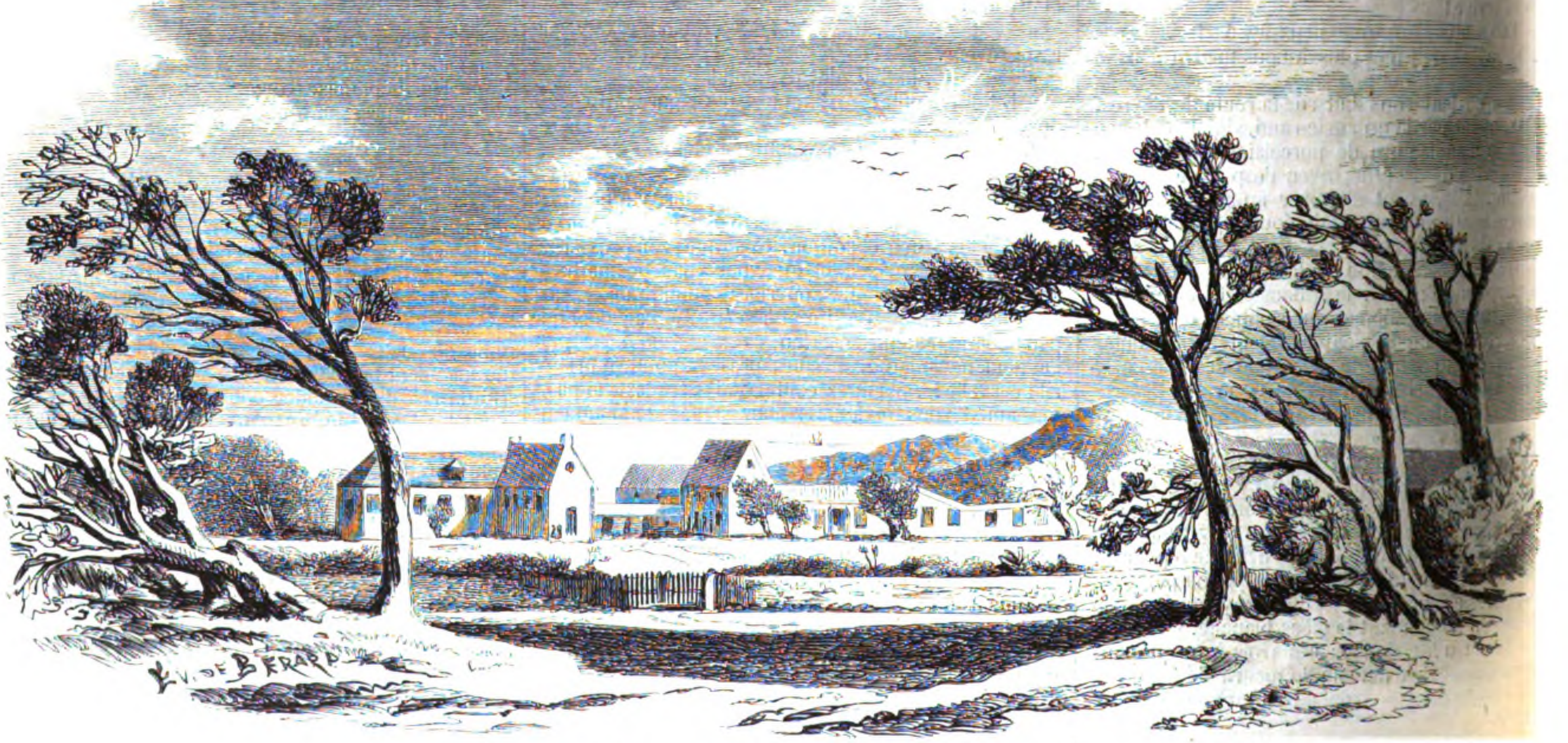
Sainte-Hélène.

Le 14 octobre 1815 au soir, un vaisseau de ligne portant à sa corne le yachs britannique voguait, toutes voiles dehors, sur les belles mers du tropique austral, lorsque ses gabiers de vigie signalèrent une terre dans la région du sud. On porta le cap sur ce point encore noyé à l'horizon maritime, et qui disparut bientôt dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, on vit cette terre se détacher en silhouette noire sur la partie orientale du ciel.

C'était une île aux falaises escarpées qui, jaillissant de la mer comme un piton de rocher, s'offrait en cet instant sous l'aspect le plus sinistre; on eût dit, à sa forme, comme à la sombre vigueur avec laquelle elle se dessinait sur le ciel, un immense sarcophage dont l'écume des flots, battant sa base d'écueils, semblait la frange d'argent du drap funèbre. Cette impression était du reste en parfaite harmonie avec celle dont ce rocher aux escarpements abruptes, aux versants stériles, à tout l'ensemble sauvage et désolé, vint, au lever du jour, attrister les regards et les cœurs.

Ce vaisseau était le *Northumberland*; à son bord se trouvait Napoléon I^er^. Nouveau Thémistocle, il était venu s'asseoir, en suppliant, au foyer britannique. l'histoire a dit quel hôte y trouva sa confiance...; cette île était Sainte-Hélène. Le *Northumberland* se dirigea vers la rade de James-Town, le seul point où cette île soit accessible.

James-Town est une jolie petite ville dont les maisons blanches semblent bien moins aspirer au confort britannique qu'à la propreté batave. Serrée entre deux montagnes aux pentes abruptes, elle n'est formée que



SAINTE-HÉLÈNE. — Habitation impériale de Long-Wood.

l'une rue unique. La hauteur de droite est couronnée par un fort avec lequel ses rapports expéditifs ont lieu au moyen d'un escalier d'une rapidité effrayante qui n'a pas moins de six cent soixante marches.

L'île de Sainte-Hélène se divise, sous le rapport météorologique, en deux zones : celle de l'ouest, d'une constitution atmosphérique assez régulière et dont le caractère général est la pureté et la douceur; la partie de l'est, beaucoup plus élevée, est au contraire exposée aux plus brusques intempéries : ce sont tour à tour des brouillards qui l'enveloppent de leur ombre humide, et des vents qui soufflent avec une telle violence, qu'ils ont imprimé leur direction à la forme tourmentée des arbres. Ce fut cette partie de l'île qui fut affectée à la résidence de l'illustre proscrit. Le plateau de Long-Wood, élevé de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, fut le sommet où le vautour de l'exil devait dévorer, quatre ans entiers, ce cœur que la victoire avait fait tant de fois tressaillir. Des bâtiments d'exploitation agricole, affectant dans leur ensemble la forme irrégulière d'un T, le reçurent sous leur toit rustique. La grange était devenue une salle à manger, la salle d'habitation avait reçu un billard, le cellier avait été converti en chambre à coucher pour ce César qui avait eu pour résidence Postdam, Schœnbrun, l'Escurial et le Kremlin. Autour s'étendait un pays d'escarpements et de ravins de l'aspect le plus triste, du caractère le plus sombre, de la nature la plus aride.

Un point frais, calme, reposé, une étroite vallée, riante oasis de verdure et de fraîcheur dans ce désert de rochers et de broussailles, le *val de Cinn*, sourit seul au milieu de cette nature menaçante; là seulement, le pied peut fouler un gazon épais; un filet d'eau s'échappe en murmurant, sur un petit lit de cailloux, d'une claire fontaine bordée

SAINTE-HÉLÈNE. — La vallée du Tombeau.

Un bal au camp de Châlons. (Page 278.)

de cressons et de nymphéas. Toutes les fleurs de l'île, de belles centaurées, plusieurs variétés de géraniums sauvages, etc., semblent s'être donné rendez-vous dans ce lieu. Ce point, éloigné d'environ trois kilomètres de Long-Wood, devint le but de prédilection des promenades de l'empereur. Combien de fois n'a-t-il pas puisé avec sa main de l'eau à cette source, pour en rafraîchir sa bouche brûlante. Combien de fois ne s'est-il pas arrêté au milieu de ces herbes et de ces fleurs, les regards perdus dans la perspective que ce val lui ouvrait sur la mer. Aussi est-ce dans ce lieu qu'il a voulu reposer après sa mort. Ce val de Cinn n'est autre, en effet, que la vallée du Tombeau.

Ces lieux étaient remplis de souvenirs d'un intérêt trop puissant pour que la France pût rester indifférente à l'oubli, nous dirions presque à la profanation dans lesquels ils étaient tombés. On sait que les bâtiments de Long-Wood avaient repris leur destination première; qu'un moulin à blé avait été installé dans la chambre même où Napoléon rendit le dernier soupir, que les autres pièces étaient redevenues des granges, des écuries ou des caves. On rapporte que, lorsque le prince de Joinville, accompagné d'une brillante suite d'officiers français et anglais, visita, en 1839, ces lieux célèbres, il s'arrêta sur le seuil, aussi attristé que surpris d'un semblable abandon. Quelle que fut la déchéance dont le grand nom qui planait sur cette demeure n'avait pu la défendre, il ne s'en découvrit pas moins, et ce fut le chapeau à la main qu'il en parcourut les diverses pièces. On rapporte aussi que, lorsqu'il arriva à la dernière salle, il ne se trouvait plus dans sa suite un seul officier anglais.

Ces lieux ne pouvaient rester dans un aussi déplorable état. Le nouvel empire ne pouvait laisser ces lieux livrés à de telles profanations. Une négociation a été ouverte entre le cabinet des Tuileries et celui de Saint-James. La solution n'en pouvait être douteuse. Ces lieux appartiennent aujourd'hui à la France; le corps législatif a voté les fonds nécessaires pour leur restauration et leur entretien.

Nous extrayons, d'une lettre écrite de Long-Wood même, les détails suivants. L'acquisition faite par l'ordre de S. M. Napoléon III se compose d'une longue bande de terrains comprenant les deux habitations successivement occupées par le général Bertrand, Long-Wood et ses dépendances, les nouveaux bâtiments que devait occuper l'empereur, et enfin la vallée du Tombeau. Ces lieux, devenus historiques, vont être rétablis dans l'état où ils se trouvaient lors de la mort de leur hôte impérial.

M. le colonel Gauthier de Rougemont en a été nommé conservateur. Les dernières lettres de Sainte-Hélène annoncent l'accueil empressé qu'il a reçu du gouverneur de la colonie, Son Excellence M. Drumond Huy.

FULGENCE GIRARD.

Bal du camp de Châlons.

Nous n'avons parlé cette année què de l'habile organisation du camp de Châlons et des savantes manœuvres dont son plateau a été le lieu; il ne faudrait pas conclure de là que tout le temps des troupes ait été si complétement consacré aux exercices qu'il ne leur en soit pas resté pour le plaisir : ce serait une erreur. Le camp avait fait même beaucoup mieux que de conserver la salle de spectacle où de braves militaires, improvisés artistes, venaient, après les évolutions du jour, mériter, le soir, les applaudissements de leurs frères d'armes : il a eu, cette année, sa salle de bal où accouraient, de Châlons et de Reims, comme des châteaux du voisinage, les plus gracieuses et les plus élégantes danseuses du pays; notre gravure permettra d'apprécier l'éclat dont brillaient ces fêtes militaires et mondaines.

A. V.

Le roi Grallon.

L'inauguration de la statue équestre de Grallon occupe, en ce moment, la ville de Quimper. Cette œuvre remarquable, et d'un si grand style dans son aspect archaïque, est due au ciseau de M. Mesnard, l'habile et savant artiste breton. L'ancienne statue, qu'on voyait, avant la Révolution, sur le portail gothique de la cathédrale, avait, comme les saints de Bretagne, son jour de fête dans l'année. Ce jour-là, un jeune homme, vêtu en chambellan, portait un verre de vin aux lèvres du roi breton, les essuyait ensuite avec une serviette blanche, puis lançait le verre au milieu de la foule, qui se le disputait comme chose sacrée.

Pour bien comprendre l'espèce de culte rendu à la mémoire de Grallon, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur sa vie.

Comme personnage historique, Grallon affranchit définitivement les Bretons de la domination romaine, par une victoire éclatante remportée sur Littorius, vers l'an 435 de notre ère.

Comme personnage moitié romanesque, il parle aujourd'hui plus que jamais à l'imagination populaire.

Un poëme du sixième siècle le représente, dans sa première jeunesse, attaché au service de Witol, comte de Léon. La femme de Witol, éprise de lui, le fait disgracier, n'ayant pu le séduire Il quitte alors Witol, suivant le même poëme, et devient amoureux d'une fée, qu'il surprend au bain, dans un étang de ses domaines de Cornouailles. Condamné à mort, peu de temps après, pour avoir déclaré publiquement qu'il possédait une maîtresse infiniment plus belle que la belle comtesse de Léon, il est sauvé tout à coup par la fée, à l'instant même où la hache de l'exécuteur va lui trancher la tête.

D'après une autre légende, Grallon, devenu roi, est à la chasse dans la forêt de Névet, lorsque, épuisé de fatigue, il arrive, accompagné d'une suite nombreuse, à la loge de saint Corentin, qui prépare à ses hôtes un repas copieux, avec un morceau du poisson merveilleux qui renaissait, pour le nourrir, dans une fontaine voisine de son habitation.

Grallon, reconnaissant de cette hospitalité, nomma l'ermite de Névet évêque de Quimper, et transporta sa cour à la ville d'Is, que les historiens placent dans la baie de Douarnenez.

La ville d'Is est la cité merveilleuse de la vieille Armorique, c'est la Thèbes aux cent portes, la Ninive, la Palmyre, ou plutôt c'est la Gomorrhe de cet antique rivage. Nulle part on ne vit monuments plus splendides, nulle part on n'habita plus resplendissants palais. Consultez la tradition bretonne, elle vous dira que l'impériale Lutèce, la Lutèce de Julien, n'osait, avec une telle rivale, aspirer qu'à l'égalité : *Par is.*

Ce fut là que le roi breton dut connaître intimement l'anachorète de Tybidi [1], saint Gwenolé [2], pour lequel il fonda le monastère de Landévennec, antérieurement à la submersion de sa nouvelle capitale.

C'était là que la belle Dahut, sa fille, passait sa vie au milieu des danses et des festins, livrée à toutes les voluptés. En vain Gwenolé était-il venu la menacer de la colère du ciel; elle avait persisté dans ses désordres, de manière à épuiser la patience de Dieu. Une nuit qu'elle donnait une fête à ses amants, le démon, déguisé en prince, entra dans son palais. Ce beau cavalier eut bientôt triomphé de ses rivaux.

— Douce idole de mon cœur! dit le démon à la princesse, fascinée par sa parole et son regard, veux-tu me donner une preuve de ton amour : procure-moi quelques instants seulement la clef d'or que ton père porte suspendue à son cou par une chaîne précieuse.

Cette clef était celle des magnifiques écluses, dont les portes supportaient, à chaque marée, tout le poids des lames de l'Océan.

— Mon père est endormi maintenant, répondit Dahut.

Le séducteur insista. La princesse obéit.

Un moment après une voix, qui n'était pas sortie d'une bouche humaine, retentissait dans la chambre royale :

— Grallon! Grallon! disait-elle, lève-toi... l'Océan déborde sur ta capitale.

Grallon, réveillé en sursaut, court à ses écuries, où pénètrent déjà les flots, monte un cheval et va fuir devant la mer soulevée, quand il aperçoit sa fille, pâle, échevelée, tremblante, qui lui tend les bras :

— Mon père! mon père! si vous m'aimez encore, emportez-moi sur votre cheval léger!

Grallon la prend en croupe et lance son cheval à toute bride vers la plage. Mais la mer roule plus impétueuse sur ses pas, qu'atteint bientôt la nappe grondante. La même voix se fait entendre.

— Grallon! Grallon! dit-elle encore, rejette la pécheresse, ou tu péris avec elle.

— Grâce! grâce! s'écrie Dahut.

— Grâce! répète le roi.

— Point de pardon pour l'impudique! répond la voix céleste.

Et les lames gagnent le cheval, qu'elles entourent de leur écume mugissante. Le vieux roi et sa fille vont succomber, lorsque celle-ci, en qui les feux de la passion avaient respecté un noble sentiment, l'amour filial, s'écrie :

— Puisque je suis condamnée, soyez du moins sauvé, mon père. Et elle se laisse glisser dans les flots.

Grallon atteignit bientôt le rivage, où la croyance superstitieuse voit encore dans un rocher l'empreinte des fers de son cheval.

La légende ajoute que le dernier acte de Dahut appela la clémence de Dieu sur sa vie.

Les pêcheurs de Douarnenez assurent, cependant, qu'elle en accomplit encore l'expiation sur ces côtes, où ils entendent sa voix retentir dans les sifflements de la tempête.

SOUVESTRE.

[1] *Tybidi*, abréviation de *ty da bidi* : maison pour prier.
[2] *Gwen oll é* : il est tout blanc.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

VII

Paris... 1848.

Un premier opéra. — M. Andrieux. — Une première messe. — M. de Chateaubriand.

Quelques mois après mon admission parmi les élèves particuliers de Lesueur (je ne faisais pas encore partie de ceux du Conservatoire), je me mis en tête d'écrire un opéra. Le cours de littérature d'Andrieux que je suivais alors assidûment me fit penser à ce spirituel vieillard, et j'eus la singulière idée de m'adresser à lui pour le livret. Je ne sais ce que je lui écrivis à ce sujet, mais voici sa réponse.

« Monsieur,

» Votre lettre m'a vivement intéressé; l'ardeur que vous montrez pour le bel art que vous cultivez vous y garantit des succès; je vous les souhaite de tout mon cœur, et je voudrais contribuer à vous les faire obtenir. Mais l'occupation que vous me proposez n'est plus de mon âge; mes idées et mes études sont tournées ailleurs; je vous paraîtrais un barbare, si je vous disais combien il y a d'années que je n'ai mis le pied ni à l'Opéra ni à Feydeau. J'ai soixante-quatre ans; il me conviendrait mal de vouloir faire des vers d'amour, et en fait de musique je ne dois plus guère songer qu'à la messe de *Requiem*. Je regrette que vous ne soyez pas venu trente ou quarante ans plus tôt, ou moi plus tard. Nous aurions pu travailler ensemble. Agréez mes excuses qui ne sont que trop bonnes et mes sincères et affectueuses salutations.

» ANDRIEUX.

» Ce 17 juin 1823. »

Découragé par ce premier échec auprès d'une célébrité littéraire, j'eus recours modestement à G***, qui se piquait un peu de poésie. Je lui demandai (admirez ma candeur) de me dramatiser l'*Estelle* de Florian. Il s'y décida et je mis son *œuvre* en musique. Personne, fort heureusement, n'entendit jamais rien de cette composition suggérée par mes souvenirs de..... Souvenirs impuissants! car ma partition fut aussi ridicule, pour ne pas dire plus, que la pièce et les vers de G***.

A cette œuvre d'un rose tendre succéda une scène fort sombre, au contraire, empruntée au drame de Saurin (*Béverley ou le Joueur*). Je me passionnai sérieusement pour ce fragment de musique violente écrit pour voix de basse avec orchestre, et que j'eusse voulu entendre chanter à Dérivis, au talent duquel il me paraissait convenir. Le difficile était de découvrir une occasion favorable pour le faire exécuter. Je crus l'avoir trouvée en voyant annoncée au Théâtre-Français une représentation au bénéfice de Talma, où figurait *Athalie* avec les chœurs de Gossec. — Puisqu'il y a des chœurs, me dis-je, il y aura aussi un orchestre pour les accompagner, ma scène est d'une exécution facile, et si Talma veut l'introduire dans son programme, certes, Dérivis ne lui refusera pas de la chanter. Allons chez Talma! — mais l'idée seule de parler au grand tragédien, de voir Néron face à face, me troublait au dernier point. En approchant de sa maison, je sentais un battement de cœur de mauvais augure. J'arrive: à l'aspect de sa porte je commence à trembler; je m'arrête sur le seuil, dans une incroyable perplexité. Oserai-je aller plus avant?... renoncerai-je à mon projet? Deux fois je lève le bras pour saisir le cordon de la sonnette, deux fois mon bras retombe... le rouge me monte au visage, les oreilles me tintent, j'ai de véritables éblouissements. Enfin la timidité l'emporte et, sacrifiant toutes mes espérances, je m'éloigne ou plutôt je m'enfuis à grands pas.

Qui comprendra cela?... Un jeune enthousiaste à peine civilisé, tel que j'étais alors.

Un peu plus tard, M. Masson, maître de chapelle de l'église de Saint-Roch, me proposa d'écrire une messe solennelle, qu'il ferait exécuter, disait-il, dans cette église, le jour des saints Innocents, fête patronale des enfants de chœur. Nous devions avoir cent musiciens de choix à l'orchestre, un chœur plus nombreux encore; on étudierait les parties de chant pendant un mois; la copie ne me coûterait rien; ce travail serait fait gratuitement et avec soin par les enfants de chœur de Saint-Roch, etc., etc. Je me mis donc, plein d'ardeur, à écrire cette messe, dont le style, avec sa coloration inégale et en quelque sorte accidentelle, ne fut qu'une imitation maladroite du style de Lesueur. Ainsi que la plupart des maîtres, celui-ci, dans l'examen qu'il fit de ma partition, approuva surtout les passages où sa manière était le plus fidèlement reproduite. A peine terminé, je mis le manuscrit entre les mains de M. Masson, qui en confia la copie et l'étude à ses jeunes élèves. Il me jurait toujours ses grands dieux que l'exécution serait pompeuse et excellente. Il nous manquait seulement un habile chef d'orchestre, ni lui ni moi n'ayant l'habitude de diriger d'aussi

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

grandes masses de voix et d'instruments. M. Valentino était alors à la tête de l'orchestre de l'Opéra, il aspirait à l'honneur d'avoir aussi sous ses ordres celui de la chapelle royale. Il n'aurait garde, sans doute, de rien refuser à mon maître, qui était surintendant [1] de cette chapelle. En effet, une lettre de Lesueur que je lui portai le décida, malgré sa méfiance des moyens d'exécution dont je pourrais disposer, à me promettre son concours. Le jour de la répétition générale arriva, et, nos *grandes masses* vocales et instrumentales réunies, il se trouva que nous avions pour tout bien vingt choristes, dont quinze ténors et cinq basses, douze enfants, neuf violons, un alto, un hautbois, un cor et un basson. On juge de mon désespoir et de ma honte en offrant à Valentino, à ce chef renommé d'un des premiers orchestres du monde, une telle phalange musicale! — « Soyez tranquilles, disait toujours maître Masson, il ne manquera personne demain à l'exécution. Répétons! répétons! » Valentino résigné donne le signal, on commence; mais, après quelques instants, il faut s'arrêter à cause des innombrables fautes de copie que chacun signale dans les parties. Ici on a oublié d'écrire les bémols et les dièzes à la clef, là il manque dix pauses, plus loin on a omis trente mesures. C'est un gâchis à ne pas se reconnaître; je souffre tous les tourments de l'enfer; et nous devons enfin renoncer absolument, pour cette fois, à réaliser mon rêve si longtemps caressé d'une exécution à grand orchestre.

Cette leçon au moins ne fut pas perdue. Le peu que j'avais entendu de ma composition malheureuse m'ayant fait découvrir ses défauts les plus saillants, je pris aussitôt une résolution radicale dans laquelle Valentino me raffermit en me promettant de ne pas m'abandonner lorsqu'il s'agirait, plus tard, de prendre ma revanche. Je refis cette messe presque entièrement. Mais, pendant que j'y travaillais, mes parents, avertis de ce fiasco, ne manquèrent pas d'en tirer un vigoureux parti pour battre en brèche ma prétendue vocation et tourner en ridicule mes ambitieuses espérances. Ce fut là la lie de mon calice d'amertume. Je l'avalai en silence, et n'en persistai pas moins.

La partition terminée, convaincu par une triste expérience que je ne pouvais me fier à personne pour ce travail, et ne pouvant, faute d'argent, employer des copistes de profession, je me mis à extraire moi-même les parties, à les doubler, tripler, quadrupler, etc. Au bout de trois mois, elles furent prêtes. Je demeurai alors aussi empêché avec ma messe que Robinson avec son grand canot qu'il ne pouvait lancer; les moyens de la faire exécuter me manquaient absolument. Compter de nouveau sur les *masses* musicales de M. Masson eût été par trop naïf; inviter moi-même les artistes dont j'avais besoin, je n'en connaissais personnellement aucun; recourir à l'assistance des musiciens de la chapelle royale sous l'égide de mon maître, il avait déclaré la chose impossible [2]. Ce fut alors que mon ami Humbert Ferrand, dont je parlerai bientôt plus au long, conçut la pensée, passablement hardie, de me faire écrire à Chateaubriand, comme au seul homme capable de comprendre et d'accueillir une telle demande, pour le prier de me mettre à même d'organiser l'exécution de ma messe en me prêtant 1,200 fr. Chateaubriand me répondit la lettre suivante :

« Paris, ce 31 décembre 1824.

Vous me demandez douze cents francs, monsieur; je ne les ai pas; je vous les enverrais si je les avais. Je n'ai aucun moyen de vous servir auprès des ministres [3]. Je prends, monsieur, une vive part à vos peines. J'aime les arts et honore les artistes; mais les épreuves où le talent est mis quelquefois le font triompher et le jour du succès dédommage de tout ce qu'on a souffert. Recevez, monsieur, tous mes regrets; ils sont bien sincères!

» CHATEAUBRIAND. »

HECTOR BERLIOZ.

[1] Les surintendants de la chapelle royale présidaient seulement à l'exécution de leurs œuvres, mais ne dirigeaient point personnellement.

[2] Je ne compris point alors pourquoi. A coup sûr Lesueur demandant à la chapelle royale tout entière de venir à l'église de Saint-Roch, ou ailleurs, exécuter l'ouvrage d'un de ses élèves, eût été parfaitement accueilli. Mais il craignit sans doute que mes condisciples ne réclamassent à leur tour une faveur semblable, et dès lors les abus devenait évident.

[3] Il paraît que j'avais, en outre, demandé à Chateaubriand de me recommander aux puissances du jour. Quand on prend du galon, dit le proverbe, on n'en saurait trop prendre.

Les oiseaux à Paris.

I

La chanson et les oiseaux ont toujours été chers aux Français; les oiseaux parleurs surtout les intéressent. L'oiseau parleur est né Français et le Français n'est en somme qu'un oiseau parleur. Que l'oiseau gazouille ses chansonnettes, que le Français chantonne des gazouillements, c'est à peu près la même chose, et, tous les deux, ils ont tête légère, allures sautillantes, insouciance fébrile, générosité évaporée se gaspillant gaiement au vent de toutes les abnégations, dédain des fanges de la terre avec des élans éperdus vers les libres espaces des airs, du ciel, de la lumière.

Donc les Français aiment les oiseaux. On n'en peut douter au grand nombre d'acheteurs qui chaque dimanche se pressent à leur marché.

II

Le marché aux oiseaux, à Paris, se tient le dimanche, dans la rue Lobineau, le long des murs du marché Saint-Germain. Parmi les chalands, les oisifs et les curieux, on y v it circuler, tenant leur cage à la main, les bourgeois ou les ouvriers qui veulent se défaire d'un oiseau qui ne leur plaît plus ou qui doit fournir à leur infortune le repas du soir. Le long des deux bâtiments qui forment le marché, s'empilent d'ingénieuses pyramides de cages de toutes formes, de toutes dimensions, et où s'agitent tous les volatiles de la création.

Dans chaque cage, se livrant à leur instinct de sautillement perpétuel, chaque oiseau étale ses couleurs chatoyantes et fait sa partie de chant sans se préoccuper de ses compagnons; c'est un continuel bariolage de couleurs mouvantes et un chœur sans fin de caquetages et de cris pleins de vie et d'entrain; c'est une palette vivante et c'est tout un orchestre. A terre, dans des paniers, des lapins rongent en paix des choux et des débris de légumes, et ont l'air d'une austère assemblée de critiques écoutant avec attention la partition brillante qui s'exécute devant eux.

A ce marché sont réunis les oiseaux de toute espèce, depuis le moineau gris jusqu'aux oiseaux les plus rares et les plus diaprés de l'Amérique. On y rencontre tous les oiseaux domestiques français ou naturalisés en France, auxiliaires, alimentaires, industriels ou d'ornement; on y rencontre aussi, mais plus rarement et seulement par occasion, presque tous les oiseaux sauvages et que l'on a tenté de domestiquer et de naturaliser. C'est une vaste ménagerie d'ornithologie française et exotique, un musée mobile et fréquemment renouvelé, qui a ses grands jours et aussi ses heures de médiocres affaires; car le marché n'est pas toujours riche, parfois aussi il est silencieux et quand viennent les époques de mue, on n'y entend plus ces vibrants cliquetis de chansons jaillissant par gerbes de ces milliers de gosiers énamourés d'ardeur et de tapage, ces fouillis d'égosillements, de jaseries, cris sauvages, chants naïfs, notes aiguës et stridentes, monotones bruissements, assonances tristes et plaintives, voix ailées, vrai feu d'artifice de mélodie et d'harmonie, qui frappent l'artiste au cœur et l'enivrent d'enthousiasme.

Mais les oiseaux n'intéressent pas seulement par leur chant et par leur plumage; leur attitude aussi a quelque chose de saisissant pour l'observateur, et l'on ne se préoccupe pas assez de leur pantomime qui toujours se marie si originalement à leur voix. Rien qu'à les voir s'agiter et se mouvoir, on peut deviner et pressentir leur chant. Lorsqu'il n'ont plus de voix—c'est Michelet qui parle — ils trouvent dans cette pantomime le moyen d'exprimer sans art et à leur insu, mais toujours d'une manière significative et pathétique, tout ce qui traverse leur esprit alerte et émeut leur petit cœur brûlant.— On voit les uns voleter sveltes et gracieux; — les autres se cacher résignés, sombres, muets et non encore assouplis à l'esclavage; — quelques-uns sont enfoncés dans une misérable cage toute petite, et peuplée au hasard d'oiseaux de toutes espèces et de toutes tailles, oiseaux nouvellement conquis, à peine éduqués, souvent non éducables. Ils sont là endoloris, silencieux, ils ne veulent ni voir, ni entendre, ni manger, ni se consoler, ni surtout chanter. Ils se refoulent dans le fond de la cage, se faisant gros et bouffis dans leurs plumes hérissées, pauvres petits êtres martyrisés sans merci pour nos barbares délassements, et qui semblent puiser, dans la source intarissable des grandes tristesses et des amères mélancolies, l'ineffable sanglot du Dante :

... Lascia! che io pianga... La libertà!

D'autres, les oiseaux artistes de grand prix, les exotiques, dont la domestication est récente, qui sont rares, que l'on recherche comme objets de luxe et d'ornement, et qui n'ont pas encore été envolés dans le parc ou dans la basse cour, sont mis à part dans l'étalage, au dessus des autres cages; ce sont les bijoux sans prix, rares et courus du marché, et les vaniteux emplumés semblent le comprendre; ils se rengorgent, ils font la roue, ils savent leur valeur; — quelques-uns, avec leur tête penchée de côté et leur œil clignotant, examinent les passants, font leur choix, et semblent s'adresser au visiteur qui leur agrée; ils le regardent avec intelligence, avec volonté; ils le sollicitent, et d'une mine non équivoque, lui disent : « Tu seras un bon maître, achète-moi, et je te dirai mes plus jolies chansons! »

III

Tout ceci, je vous le dis, mais comme un écho. Sur ce sujet, il faut lire Toussenel, Tourgueneff, M[me] Sand, M[me] Caroline Berton, Geoffroy Saint Hilaire, Oscar Honoré, et surtout le poëte qui a chanté l'*insecte* et l'*oiseau*, Michelet, le soigneux interrogateur, le religieux interprète des secrets de la nature, Michelet, qui a voué son ardent et créateur génie d'historien à rendre visible la grande harmonie des mondes, la circulation et la mutualité des éléments, le miracle permanent de la vitalité éternelle, la solidarité de la vie au fond de la terre et des eaux, au sein des montagnes et de toutes les plantes, dans l'air même qui vibre autour de nous et en nous, Michelet qui nous a initié à l'art de *charmer* l'oiseau et de le rallier à notre vie familière.

J'ai rencontré souvent, à Paris, de jeunes garçons, pauvres déguenillés, qui, spontanément, s'adonnent aux oiseaux. Un surtout avait attiré ma sympathie, et ce souvenir me laisse toujours plein de regret. Il allait lui-même *cueillir* ces bestioles dans les buissons, dans les bois, dans les herbes, dans les murailles, sur les toits. Il les dressait sans peine et d'instinct, et toujours la république ailée dont il s'entourait vivait avec lui fraternellement et sans jamais manifester la moindre velléité de rébellion ou d'infidélité.

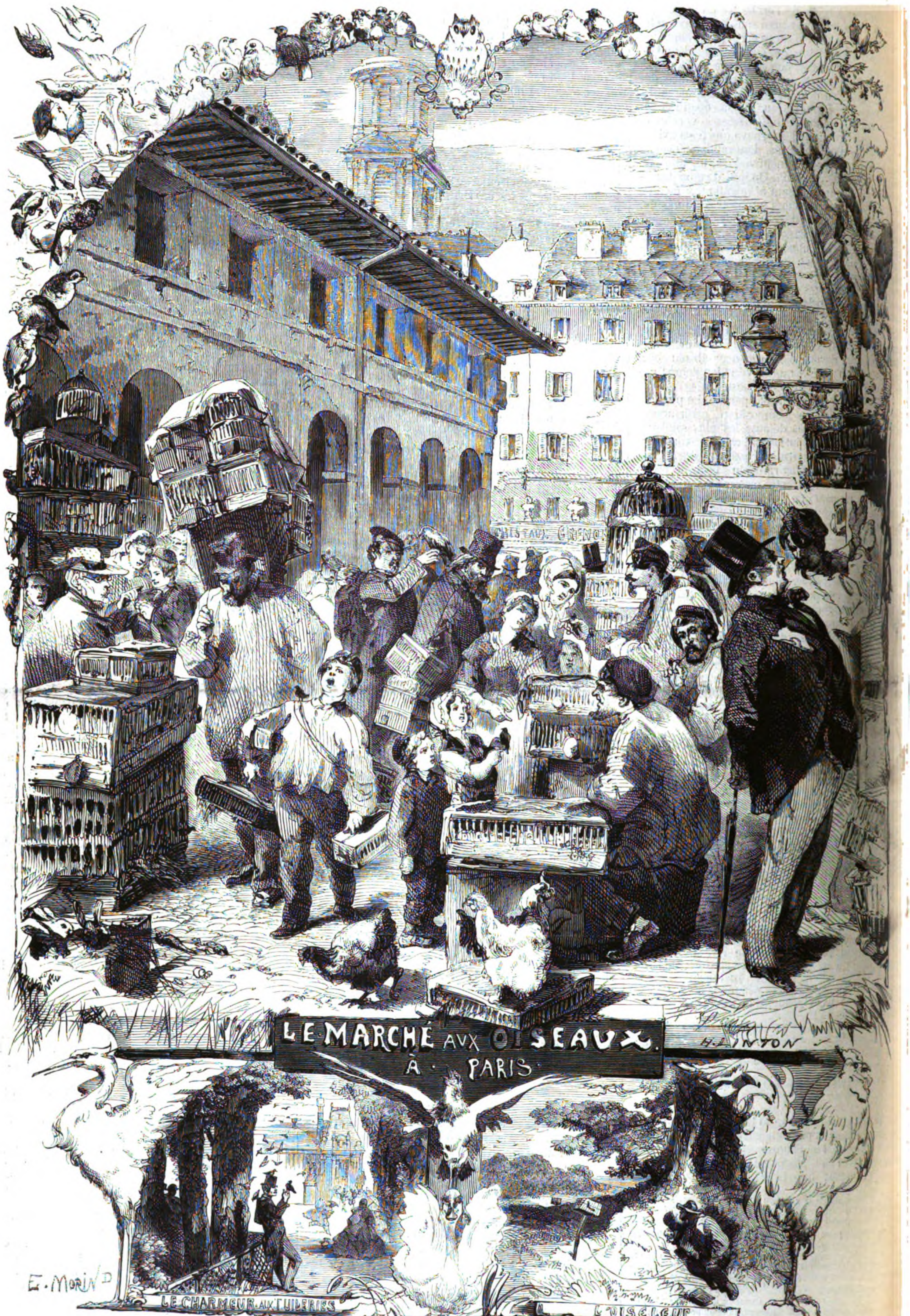
Dans la belle saison, le jeune dompteur d'oiseaux fréquentait d'habitude les annexes un peu solitaires des grandes rues et des boulevards. Il se tenait dans le voisinage des rares verdures que l'on rencontre par ci par là dans Paris. Là, à l'abri du soleil qui lui arrivait tamisé par les frémissants feuillages, assis sur les dalles ou sur l'asphalte, près des fontaines grésillantes, il vivait, occupé du matin au soir à soumettre les disciples les plus réfractaires, à réunir les oiseaux les plus disparates, à associer les rôles les plus opposites : des hiboux, des tiercelets, des crécerellettes, des pies, des grives, des sansonnets, des mésanges et même des pierrots : c'était là son miracle. Il caquetait avec la gent gazouilleuse, entretenait tous ces petits êtres avec amour, leur disait mille gentillesses et leur distribuait la meilleure part de son pain misérable.

IV

L'aptitude de cet enfant à charmer les oiseaux, tous les voyageurs l'ont remarquée chez bon nombre de petits garçons ou de fillettes, dans les pays de bois ou de montagnes. J'en ai pu faire moi même la remarque dans le Morvan et dans les Pyrénées. Mais à Paris, j'en ai vu le plus rare exemple chez la célèbre M[lle] Emilie Vandermeersch, si bien nommée la *Fée aux oiseaux*. L'oiseau de l'antiquité que Catulle chanta méritait moins le bruit qu'on en a fait que les volatiles formés par notre fée, — fée, en effet, aussi adroite que jolie, et dont les oiseaux sont aussi jolis qu'adroits. Tout est esprit chez eux, tout est grâce chez elle. Elle est la bien digne charmeresse de MM. *Cardinal, Verdier, Bec-de-corail*, plus M. et M[me] Calfat qui servent de pages. Vous dire quels miracles opère cette famille ailée, je ne le tente pas. Il s'agit bien de cela d'ailleurs. Le miracle est dans la communion d'intelligence, la sympathie d'action de la fée et de ses élèves. Ce ne sont point ici des oiseaux victimes. Ils brillent de santé, et quand il s'agit d'exécuter l'ordre de leur maîtresse fée, ils obéissent, ma foi, comme un régiment d'amoureux. C'est qu'ils ont été bien élevés, sympathiquement ralliés. Ce ne sont pas des machines, ce sont de petits cœurs aimants, qui obéissent avec empressement à celle qui, patiemment, nuit et jour, les soigne, les élève, leur enseigne leur petit métier, malades, les guérit, sages, les récompense, et toujours les fascine. Libres, ils reviennent à elle; elle est leur amie, leur soleil. Leur âme d'oiseau répond à son âme humaine, et comme tout a été prévu autour d'eux, ils sont heureux, malgré même la circonstance fatale et déterminée de logement, de nourriture, de dépendance, et surtout d'une éducation délicate, variée, compliquée. Ils sont heureux par la nouvelle affection qui leur a refait la vie, qui donne à leur petit être un reflet humain de leur fée fascinatrice, comme à la fée un reflet de ses merveilleux oiseaux.

Ces miracles n'ont rien que de naturel; mais, pour les obtenir, il faut renoncer à faire de l'oiseau un prisonnier et un martyr. Il faut avoir un don naturel, aimer l'oiseau, être oiseau, être épris d'amour et de lumière et aussi de cette lumière intérieure, de ce jour ouvert sur l'infini et sur l'idéal, qui sont le chant et l'harmonie; il faut avoir le respect de l'indépendance sainte de ces frêles existences; il faut se sentir de la flamme au cœur, des ailes à l'esprit, et éprouver cette frissonnante sensibilité qui nous fait sympathiser avec les êtres qui vivent de notre vie, et qui nous permet de nous assimiler leurs joies, leurs afflictions, toutes les frissonnantes et délicates susceptibilités de cet artiste ailé, indépendant, nerveux, électrique et enfiévré de lumière, d'air, d'espace et d'harmonie, qui a nom l'OISEAU.

MAURICE ....


LE MARCHÉ AUX OISEAUX
À PARIS
LE CHARMEUR AUX TUILERIES
L'OISELEUR
E. MORIN

Vue de la rade et de la ville de Lisbonne. (Page 282.)

Lisbonne.

Les événements qui tiennent l'attention publique fixée sur Lisbonne nous ont porté à mettre une vue de cette ville sous les yeux de nos lecteurs. Lisbonne a, d'ailleurs, des droits incontestables à la curiosité et à l'intérêt; elle est, en effet, avec Naples et Constantinople, l'une des trois villes qui se disputent l'honneur d'être placées dans le plus beau site de l'Europe. Sa position dans une des régions les plus riantes et les plus pittoresques de ces bords du Tage, si chers aux poëtes et aux romanciers, le cours majestueux de ce fleuve qui n'a pas moins de neuf kilomètres de largeur sous ses quais, les trois collines qu'elle couvre de ses édifices dans un développement de près de deux lieues, sont des titres qu'elle peut invoquer avec confiance à l'appui de ses prétentions, et que viennent confirmer la magnificence de ses palais d'Ajuda aux colonnades de marbre, de Bemposta aux boudoirs mystérieux, de Necessidades aux galeries et aux salons splendides, ainsi que le nombre et la beauté de ses monuments: la cathédrale, les églises Saint-Antoine et Saint-Roch, l'arsenal, le théâtre Saint-Charles, l'hôpital Saint-Joseph, etc.

Cette ville peut également se prévaloir de l'origine la plus antique; son nom serait même un dérivé du nom d'Ulysse qu'une tradition populaire lui donne pour fondateur, à l'encontre de l'opinion qui voit en elle une colonie de Phéniciens; passé assez problématique, on le voit, ce qui n'est pas douteux, c'est que sous les Romains elle était déjà célèbre par la sérénité de son ciel, l'uberté de son sol et la douceur de son climat, comme l'atteste le nom qu'elle reçut de ces conquérants: Felicitas-Julia.

Ce ne fut cependant que sous la domination des Arabes et des Maures qu'elle prit l'importance dont elle atteignit l'apogée, à la fin du dix-septième siècle.

Cette ville se divise en deux parties: la ville ancienne, aux rues étroites et tortueuses, à l'atmosphère insalubre; la ville nouvelle, bâtie en grande partie sur les ruines qu'y entassa le célèbre tremblement de terre de 1755. C'est dans ces nouveaux quartiers que se trouvent les belles et larges rues *do Ouro*, *Augusta* et *da Prata*, ainsi que les places justement célèbres du *Rocio* et du *Commerce*.

MAC' VERNOLL.

Revue scientifique.

Possibilité d'incendie par les fils aériens du télégraphe électrique. — Nouveau principe colorant découvert dans les artichauts. — Applications industrielles de l'ananas. — Variations des parties constituantes du lait aux diverses heures de la journée. — Reproduction du bioxyde de manganèse.

Le jour même où le câble transatlantique transmit au président de l'Union le message de la reine Victoria, on prétend qu'un gentleman se présenta à la station américaine et demanda qu'une dépêche fût transmise en sa présence. L'employé refusa, car le service télégraphique n'était pas encore livré aux correspondances privées; mais l'amateur insista avec tant de force et offrit une si grande quantité de bank-notes, que, le directeur consulté, on fit circuler un courant électrique dans le câble. Aussitôt et comme allant à une victoire certaine, le gentleman s'approcha gravement de l'extrémité du câble et y alluma un cigare dont il huma avec triomphe les premières bouffées.

Cette excentricité, bientôt connue, fut une nouvelle cause d'enthousiasme, et tous les gentlemen de la jeune république tinrent à honneur d'allumer leur cigare au même foyer, fantaisie à laquelle ne put souscrire l'administration, au grand dommage de sa caisse.

Si cette histoire n'est que le produit de l'enthousiasme américain, le principe de physique sur lequel elle repose est de la plus grande exactitude et il est incontestable qu'un développement d'électricité est toujours accompagné d'un développement de calorique.

La présence de ce calorique dans les fils aériens du télégraphe électrique peut-elle devenir un danger, surtout dans le voisinage des poudrières? Quelques faits, peut être mal observés, ayant paru plaider pour l'affirmative, et la question d'ailleurs présentant une certaine gravité, M. le maréchal Vaillant s'est adressé à l'Académie des sciences, et lui a, sur ce point, demandé son avis.

Une commission, nommée à cet effet et dont M. Pouillet était le rapporteur, a reconnu que le calorique développé dans les fils du télégraphe électrique ordinaire était insuffisant pour inspirer la moindre crainte; que, même dans le cas où le fil viendrait à casser, les petites étincelles qui s'échapperaient par les extrémités rompues ne pourraient enflammer le pulvérin flottant déposé sur les fils eux-mêmes ou sur leurs supports.

Mais il n'en serait pas ainsi dans les cas où les fils du télégraphe seraient atteints par l'électricité atmosphérique. En cette occurence, les fils seraient fondus sur une certaine longueur, enflammés, dispersés, et les globules incandescents, lancés au loin par le fait même de l'explosion, seraient lancés plus ou moins loin par la force du vent; de plus, les extrémités rompues, enflammées à leur tour, décriraient des courbes et porteraient les flammes à de grandes distances.

Ces dangers ne sont heureusement encore que dans les prévisions de la science; mais il suffit qu'ils soient possibles, pour qu'on mette à s'en garantir tous les soins dictés par la prudence.

Aussi, en prévision de ces périls et comme conséquences de son rapport, la commission de l'Académie des sciences a répondu à M. le maréchal Vaillant par l'exposé des mesures suivantes:

1° Substituer des fils souterrains aux fils aériens dans toute la portion de la ligne qui serait à moins de cent mètres d'un magasin à poudre;

2° Rejeter le tracé des conduits souterrains en dehors de la zone où il serait dangereux d'admettre les ouvriers qui auraient à les construire, à les visiter ou les réparer;

3° Etablir un ou plusieurs paratonnerres sur des mâts de quinze à vingt mètres de hauteur, à proximité de ces conduits souterrains, afin d'en protéger toute la longueur contre les atteintes directes de la foudre.

— L'ananas, dont tout le monde connaît le fruit savoureux, ne sert guère chez nous qu'à l'ornement des tables, tandis que dans les pays tropicaux, qui le produisent en abondance, l'industrie en retire divers produits sur lesquels M. O'Rorke a attiré l'attention du *Cercle de la presse scientifique*.

Les feuilles de ce végétal, longues, rigides, épineuses sur les bords et à la pointe, sont formées par des fibres blanches et très-ténues qui servent tout à la fois au tissage des étoffes les plus délicates et à la confection de cordages très-solides.

Toutes les espèces d'ananas à peu près sont propres à ces usages: le *pinguin* des Antilles, le *karatas* de l'Amérique du Sud, le *curatow* et le *caroa* de Fernambouc et le *pigna* des Philippines sont également recherchés pour la blancheur et la solidité de leurs fibres; celles du *pigna* des Philippines ont même une telle finesse qu'on en fait de charmants tissus appelés *batiste d'ananas*, et quelques uns d'entre eux, brodés par les nonnes dans les couvents de Manille, arrivent en Europe et sont très recherchés par les amateurs.

Sur les indications du docteur O'Rorke, M. Casse, de Lille, a filé et tissé une assez grande quantité de ces fibres d'ananas; il en a fait de magnifique linge de table damassé, et il a pu obtenir des écheveaux de fil, depuis le numéro 30 jusqu'au numéro 60, en employant les machines ordinaires à filer le lin.

Les ananas qui ont fourni ces fibres provenaient de la côte d'Afrique, dont des échantillons remarquables se trouvaient à l'exposition coloniale du ministère de l'Algérie. D'après M. Denis, commandant le comptoir de Gabonet d'Abyssinie, un kilogramme de cette fibre ne dépasserait pas cinquante centimes, c'est à dire que le prix en serait quatre fois moindre que celui du lin de qualité égale. Nos colonies des Antilles et des côtes d'Afrique pourraient nous fournir abondamment ce produit, si jamais le commerce des feuilles d'ananas devenait aussi considérable que celui de son fruit.

Celui-ci, en effet, est devenu très-étendu et très productif, et l'Europe, grâce aux soins des horticulteurs, s'est en partie affranchie de l'Amérique. En France, la culture de l'ananas donne des résultats inespérés: à Montrouge, à Sarcelles, à Versailles, à Fontenay, etc., MM. Gauthier, Crémont, font ce commerce sur une grande échelle et leurs produits atteignent, dit-on, par an, le chiffre de 450,000 fr. Malheureusement les ananas de serre ne valent pas les ananas des tropiques, et au grand préjudice de nos cultures forcées, les Antilles nous expédient depuis quelque temps des ananas en boîte, irréprochables par leur qualité et leur conservation. Il en arrive actuellement en France de douze à quinze mille boîtes par an.

Avec ce même fruit d'ananas les Américains fabriquent un vin très-semblable au malvoisie et fort agréable au goût; on l'expédie ordinairement en bouteille, quoiqu'il pût l'être aussi facilement en barrique. M. Perraud de la Martinique en avait adressé des échantillons au ministère de l'Algérie et des colonies, et en avait porté le prix à 2 fr. 50 la bouteille. Il est probable que ce prix serait réduit à 2 francs si une forte commande était adressée au fabricant.

Par l'histoire assez rapide que nous venons de faire de l'ananas, il n'est plus permis aujourd'hui de le considérer comme une plante de luxe, et le jour où l'industrie voudra sérieusement s'en occuper, on en retirera des applications importantes dont ce qui précède peut donner une idée.

— Les liquides sécrétés par l'économie animale ont, sans doute, dès le moment de leur formation, la constitution chimique qui établit leur essence. Mais on conçoit très-bien qu'en séjournant plus ou moins longtemps, soit dans l'organe sécréteur, soit dans les réservoirs que la nature leur a assignés jusqu'au moment de leur expulsion, certains éléments peuvent s'accroître en quantité ou en qualité, et, sans altérer l'essence intime du produit sécrété, faire varier quelques-uns de leurs principes.

Une échelle exacte de ces variations, qui, pour un certain nombre de sécrétions, rendrait compte de beaucoup de phénomènes non encore expliqués, a été dressée par le professeur Boedecker pour le lait de vache.

Il a constaté que les éléments solides, dans le lait du soir, excèdent ceux du matin de 3 pour 100; que la quantité d'eau contenue dans le fluide se trouvait réduite de 3 pour 100; que la proportion des matières grasses augmente graduellement à mesure que le jour avance: le matin, elle s'élève à 2,17 pour 100; à midi, à 2,63 pour 100, et le soir jusqu'à 5,42 pour 100.

C'est là un fait important au point de vue pratique: tandis qu'un demi kilogramme de lait du matin ne donne guère que 1/16 de beurre, le soir on en peut obtenir à peu près le double. La proportion du caséum augmente dans le lait du soir, à raison de 2,24 à 2,70 pour 100; mais la partie albumineuse se trouve réduite de 0,44 à 0,31 pour 100. C'est à minuit que la partie sucrée est moins considérable (elle n'est que de 4,19), c'est à midi qu'elle est la plus abondante: elle est alors de 4,72 pour 100. La proportion des parties salines ne subit presque aucune modification, quelle que soit l'heure de la journée.

— Annonçons, en terminant, aux fabricants de produits chimiques qu'un fait industriel d'une grande importance vient d'être exécuté par M. Dunlopp, chimiste de Glascow.

Nous voulons parler de la régénération du bioxyde de manganèse du chlorure que, faute d'emploi, on rejetait en si grande quantité.

Ce résultat s'obtient en traitant la dissolution de chlorure manganique par le carbonate de chaux, sous la pression de quatre atmosphères. On retire de cette façon du carbonate de manganèse qui, lavé, séché et soumis à la température de 280 à 300° à l'air libre, se transforme en oxyde manganique à 75°.

Le résultat annoncé par M. Dunlopp est aujourd'hui acquis à l'industrie, car M. Kestner (de Thann) a répété l'expérience et confirmé de tous points le fait avancé par le chimiste écossais.

Dr FÉLIX ROUBAUD.

La Comète.

Pardon, monsieur Babinet, ceci n'est pas un article d'astronomie: je n'empiète pas sur votre immense domaine. Il n'appartient qu'à vous d'écrire la chronique du ciel, de signaler au public les escapades des comètes et les légers écarts dont se rendent parfois coupables les planètes nos compagnes. Je ne sais d'astrologie que ce qu'en enseignent les sphères célestes montées sur un pied de bois, et j'ai profondément gravé dans ma mémoire ce qu'un célèbre astronome a dit de la grosseur comparative des satellites du soleil. En supposant à celui-ci le volume d'un potiron de deux pieds de diamètre, Mercure serait gros comme un grain de millet, Vénus comme un petit pois, la Terre comme un pois chiche, Mars comme un grain de poivre, Jupiter comme une orange commune, Saturne comme une petite orange, Herschell comme une cerise et Neptune comme une prune. Cette formule n'est pas de haute analyse; mais elle est populaire, demande peu d'efforts à l'intelligence, et je m'y tiens.

Les astronomes sont, à coup sûr, de très-estimables savants. En combinant l'infaillibilité des *calculs et la* précision des instruments, ils ont amené des résultats dont l'imagination s'effraye, quand la raison, après une longue et pénible initiation, ne peut les contrôler. L'horloger, penché sur sa loupe, ne connaît pas mieux les rouages, les ressorts, les échappements d'une montre, qu'ils ne connaissent les inclinaisons, les oscillations, les courbes, les densités, les températures de cette douzaine de mondes, dont les orbites s'intersectent dans leur course éperdue autour de l'astre central. Plus de mille ans d'avance ils peuvent nous prédire, à une seconde près, les éclipses de lune et de soleil, les occultations des planètes. Il ne se passe guère d'année sans que l'un d'eux ne trahisse l'incognito de quelque planète, fragmentaire débris de l'astre qui manque à la gamme de notre système, et dont l'absence inquiétait le génie intuitif de Kant. Bientôt ils pourront, à l'aide de ces fractions télescopiques, reconstruire dans son volume sa densité, son orbite, ce monde échoué dans le vaste océan des cieux. Où n'iront-ils pas si quelque hasard heureux, si quelque recherche opiniâtre, parvient à créer une lentille assez puissante pour leur livrer les mystères des étoiles fixes et de ces îles lointaines appelées nébuleuses, et que Humbolt regarde comme d'autres systèmes aussi vastes que celui auquel nous appartenons.

Tous ces efforts, tous ces résultats prodigieux sont dignes d'une admiration profonde; mais ils ne sortent pas d'une application rigoureuse de la géométrie à la dynamique céleste. Le savant est satisfait, il se contemple dans sa froide auréole de courbes, de sinus et de tangentes; il pourrait, comme Lalande, donner quelques bons conseils au créateur si la vaste machine était à refaire. Est-ce là, par rapport à ces globes lointains, le dernier mot de l'esprit humain? Ces splendides réflecteurs de la lumière solaire ne sont-ils que des masses sans âme, sans destinée, sans histoire, sans influence réciproque, et serions nous les seuls qui cherchons une voie en dehors de notre orbite et qui payons le privilége d'aimer par le privilége amer de la souffrance et de la mort? Les télescopes et l'algèbre ne disent rien là-dessus. Les Arago, les Leverrier, n'ont pas l'air de s'en soucier. Ce sont pour eux recherches oisives, en tant qu'elles ne peuvent être fécondées par l'évidence des formules et ramenées au foyer d'un télescope. En dépit de cette indifférence et

le ce dédain, le poëte et le philosophe ne cessent d'in-
errroger les espaces muets, et d'écouter cette harmonie
jue percevait Pythagore, et dont les astrologues ont
oui. L'astrologie n'est pas morte et l'alchimie non
lus. Les progrès de la science nous conduiront à en
érifier et à en rectifier les résultats. A quoi servirait
'astronomie, si elle devait en rester à son aride mé-
anisme? Toute science ne doit-elle pas nous conduire
une connaissance plus parfaite de nos destinées, et
nos destinées ne sont-elles pas liées à celles des mon-
es et des êtres qui s'échelonnent dans l'infini des es-
aces? Mais laissons tout ce qu'on peut dire sur un
ujet si intéressant, en attendant avec la patience de
foi l'arrivée des quatre lunes prédites par Fourier.
uelles belles nuits nous aurons! que de strophes lan-
oureuses et riches, quand les poëtes auront cinq lunes
chanter au lieu d'une! Et quelles lunes encore! Des
mes vivantes, fleuries, embaumées, aromatisées, pin-
ntes, au lieu de cet astre mort dont le suaire lumi-
eux ronge les bois, détraque les cervelles et égrène
s marbres les plus durs. M. Toussenel, ami des oi-
aux, nous annonce, en outre, la réconciliation pro-
aine de la terre et de Herschell, titre en amour et
nbaumant de Jonquille. Il assistait naguère au con-
liabule des cieux, et il paraît bien informé. Voilà des
nsolations et des espérances que nous ne devons pas
épriser. Avec des richesses pareilles, on peut bien
isser tranquille les astronomes civilisés comme
Babinet. Le télescope de l'analogie nous en promet
en d'autres.

Tout cela pour en venir à la comète Donati, qui ne
doute guère de son nom. Depuis plus d'un mois cet
re errant, imprévu comme ils le sont presque tous,
paru sur notre horizon Nous l'avons vue naître et
andir comme une lente fusée partie du pôle nord et
i, après avoir incendié la grande Ourse, se dirige vers
ccident. Elle a dépassé son périhélie et bientôt elle
vanouira dans le ciel pour ne plus reparaître qu'aux
ndanges de nos arrière-arrière-neveux, dans plus de
lle ans peut-être, quand les chemins de fer seront
imilés aux coches du dix-septième siècle et les bal-
ns aux diligences Lafitte et Gaillard. A t elle jamais
u! Les Chinois, qui existaient avant les hommes,
aient-ils aperçue dans l'azur cru de leur empyrée?
st ce qu'on ne nous a pas dit et pour cause! On s'oc-
e de la classer, de la calculer, et bientôt nous serons
surés sur son sort à venir! Mais on ne peut guère
mpter sur la fidélité mathématique des comètes. Elles
nt si légères, si variables, si inconstantes, si capri-
uses, qu'elles déroutent le compas, la règle et l'é-
ation! Il y a cependant quelque chose de triste à
s r que nous ne reverrons plus ce noyau chatoyant,
e queue palmée qui vont se perdre à jamais dans
espaces inexplorés à l'œil de verre des astronomes!
ne se sépare pas sans regret, même d'un *rien visible*,
nd ce rien visible fait tant parler, donne lieu à tant
commentaires, à tant de suppositions, à tant de pro-
ties. M. Babinet, ce détrôneur des croquemitaines
stes, nous a trop dépoétisé la chose en la rédui-
t à un amas de vapeurs légères, de matières d'une
nité extrême, à un tourbillon saisissable seulement
istance et dans lequel nous pourrions vivre sans
ne l'apercevoir. La vérité est souvent bien dure à
ler et combien de fois la poés e n'a-t elle pas regim-
contre le progrès? Mais de quelle nature est cette
ière éthérée, impondérable, soumise malgré sa ra
ction aux lois de la pesanteur, du mouvement et
'attraction, reflétant la lumière et arborant aux ap-
ches du soleil un appendice flamboyant de plu-
rs millions de lieues? D'où vient-elle? qui l'a fait
re? Est-ce l'embryon d'un monde naissant? une
èse errante? la première éclosion d'un globe des-
à parcourir toutes les phases géologiques et zoo-
ques du nôtre? C'est ce que donneraient à penser
systèmes d'après lesquels la terre n'aurait été, dans
incipe, elle aussi, qu'une tache blanche sur le ciel,
malgame de substances gazeuses dont les trans-
ations successives ont amené le spectacle de la
tion actuelle.

ı ce cas, souhaitons la bienvenue à cette nouvelle
pagne, qui, lorsque nous ne serons plus qu'un
mort, comme la lune, une cristallisation déserte
mbre, un cénotaphe sans inscription, promènera
le ciel son diadème de volcans, sa mouvante dra-
de végétations colossales.

ant d'en venir où nous en sommes, aux journaux,
chemins de fer, aux protocoles, elle a beau chemin
rcourir. Combien de fois encore ira-t-elle se re-
per aux froids espaces où elle se condense, pour
ensuite se plonger et s'amollir au creuset cen-
Les êtres destinés à l'habiter auront ils un meil-
sort que le nôtre? Débuteront-ils par les glands
pomme défendue? Auront-ils à gravir, pour ar-
au progrès, les mêmes échelons sanglants? Dans
s, qu'ils restent à ja mais ensevelis dans le néant
urs atomes! qu'ils v oyagent sans fin, plutôt que
de songer à l'existence, sur leur courbe démesurée!
Combien j'ambitionne, pour mon compte, l'état de
monade crochue dans le tourbillon d'une comète toute
neuve!

Cette hypothèse d'un monde élémentaire n'est pas
admise par tout le monde. D'après certains théoriciens
rêveurs, les comètes n'atteindront jamais le rôle d'as-
tres sérieux. Elles sont des accidents, des irrégulari-
tés, de fausses notes dans le concert des mondes, des
feux follets qui planent sur la gigantesque ébullition
de la vie! Les unes éclosent pour disparaître à jamais;
d'autres, plus résistantes, reviennent à intervalles
égaux; souvent elles enchevêtrent leurs panaches,
marient leurs tourbillons, se confondent, ou vont se
perdre dans le soleil. Qui sait si, du sein d · la lumière
increée ou d'un foyer mystérieux, elles n'apportent
pas un nouvel aliment au flambeau de notre système?
Qui sait si elles n'ont pas mission de purifier, de re-
nouveler, d'entretenir les grands courants de la vie?
Mais leur existence morale, leur symbolisme a encore
plus frappé les esprits que leur composition ou leur
rôle cosmique. Les comètes, pour les anciens et pour
beaucoup de modernes, sont les messagères destinées
par la Providence à nous annoncer de grands événe-
ments. Il est rare qu'elles soient les précurseurs d'é-
vénements heureux. Semblables à des vautours en-
flammés, elles se sont toujours plu à planer sur les
champs de bataille des guerres civiles, sur les vastes
cimetières de la peste et de la famine. Oiseaux de mau-
vais augure, elles prédisaient la chute ou la mort de
quelque grand capitaine, de quelque Nabuchodonosor
ivre de sa puissance.

Une d'elles apparut aux ides de mars, quand César
tomba sous le poignard de l'aristocratie romaine! Celle
à qui Charles-Quint a donné son nom n'a jamais mar-
qué que de lugubres coïncidences. Depuis trois ans on
l'attend et on la redoute; mais elle ne vient pas et ne
viendra pas probablement! Que nous dirait elle,
puisque l'Europe est apaisée, puisque les haines meu-
rent, l'air se purifie, les frontières s'ouvrent à la fra-
ternité des échanges! Nous ouvrons des asiles à la
vieillesse, au travail succombant à la peine. Tous les
systèmes désarmés surgissent couverts de fleurs,
comme les îles qui émergent de l'Océan. Elle a em-
porté l'âme inquiète de Charles Quint, qui s'en est fait
un ermitage, dans les profondeurs inaccessibles des
cieux. Les comètes semblent s'être associées aux pro-
grès des idées, à l'apaisement des esprits; elles n'af-
fectent plus les formes horribles d'autrefois, épées flam-
boyantes, poignards, méduses, scarabées de feu,
poulpes incandescents aux appendices sans nombre.
Elles montraient à la barbarie une face digne d'elle,
livide, d'un rouge de sang, comme si elles avaient été
les émanations des colères et des terreurs du temps.
Celles du dix-neuvième siècle n'ont rien de si effrayant
ni de si hérissé. Elles brillent d'un éclat tranquille et
pur; leur panache est blanc comme celui de Henri IV
dans les rangs de l'armée céleste. Elles embellissent
nos nuits et saturent l'atmosphère d'une douce cha
leur; leur aspect est joyeux et triomphal comme celui
d'un feu d'artifice. Celle de 1811, outre qu'elle marqua
l'apogée d'une grande gloire, donna aux pampres des
vertus miraculeuses; les vignerons la mettront désor-
mais sur leurs armes. En 1835, une gentille comète,
postée au zénith, veilla avec soin aux vendanges, et
les cuves tressaillirent sous son influence. En 1843,
celle qui barra le ciel tout entier escorta le convoi de
l'empereur aux Invalides. Depuis, elles n'ont annoncé
que de joyeux événements.

Que les esprits portés aux noirs commentaires, aux
sinistres pressentiments, ne se laissent donc pas effrayer
par la comète de 1858. Les vendangeurs l'ont saluée
avec amour La Bourgogne et la Gironde lui dresse-
ront des *ex-voto* dans leurs celliers. Elle a fait de l'au-
tomne un merveilleux printemps; elle trace sa voie
dans un azur sans tache; joie et prospérité semblent
être sa devise. Seuls les Chinois auront à s'en plaindre.
Elle a ouvert aux barbares de l'Occident les portes de
l'empire du Milieu. Leur civilisation clichée s'écroule;
notre artillerie les a réveillés en sursaut de leur lourd
sommeil opiacé. La queue de la comète va peut-être
leur faire perdre la leur. — Elle sourit au fil transat-
lantique; elle éclate joyeusement au sein de la con-
corde universelle. Qu'elle retourne à l'arsenal où se
rouillent ses vieilles compagnes et qu'elle leur an-
nonce la bonne nouvelle. Et puis, que chacun lui de-
mande pour soi le bon augure dont il a besoin. Les
comètes ne sont plus pour un seul homme. Tel y verra
la chute de son drame, tel la réussite de son mariage.
Elle aura marqué la hausse et la baisse suivant les
caprices du jeu et des joueurs. Quant à moi, elle
m'aura fait parler astronomie sans en savoir un mot;
qu'elle me gagne ensuite l'indulgence des savants et
des lecteurs, le *Monde illustré* n'aura pas à s'en plain-
dre non plus. C'est elle qui envoie à ses rédacteurs et
à ses artistes de si bonnes inspirations : elle est pour
nous la comète d'un succès toujours croissant, des
chroniques spirituelles et des poétiques crayons.

J. DOUCET.

Lettre à Méry.

Toulon, 15 mai 1858.

Mon cher maître,

S'il était possible qu'au milieu de la capitale, qui se
transforme si magnifiquement chaque jour, vous pus-
siez oublier Toulon, la ville des Fontaines, comme vous
l'appeliez; Toulon qui se transforme aussi, après qua-
tre cents ans d'apathie, et qui commande avec toujours
plus de force et d'autorité la Méditerranée du haut de
ses redoutes immuables et de ses vaisseaux rapides; si
vous pouviez oublier notre rivage où vous comptez tant
d'admirateurs et d'amis, il suffirait, à coup sûr, pour
vous le rappeler, du dessin que notre cher artiste Cour-
douan publie aujourd'hui dans le *Monde illustré*.

Voilà Laverne! vous êtes-vous déjà écrié.

Oui, c'est bien Laverne, c'est bien la Chartreuse du
douzième siècle, dont nous saluâmes un jour les ruines
majestueuses du haut des collines de Collobrières. —
N'est ce pas qu'à ce nom seul toute une couvée de jeu-
nes illusions et d'heureux souvenirs a battu des ailes
dans votre mémoire? Quinze ans se sont écoulés depuis
ce jour. Nos cheveux ont blanchi sous le faix des sou-
cis et du travail sans trêve. Le vent de la destinée a
dispersé aux quatre coins de l'Europe la joyeuse cara-
vane d'artistes qui vous convia à ce voyage poétique et
fraternel de Laverne; mais l'impression que, comme
nous, vous en avez rapportée est, je parie, restée dans
votre mémoire aussi fraîche que les fleurs de ces mon-
tagnes, aussi profondes que leurs torrents, aussi dorée
que le beau soleil de novembre qui éclaira notre expé-
dition, aussi lumineuse que les neiges des Alpes qui
encadrent, à l'horizon, ce tableau si gracieux dans ses
détails, si austère et si grandiose dans son ensemble!

Il était dix heures du matin Nous étions arrivés,
presque sans fatigue, sur l'un des sommets les plus éle-
vés de la chaîne des Maures. A chaque pas, nous pous-
sions des cris de surprise et d'admiration. Habitués à
ne voir que nos montagnes stériles du littoral, cou-
ronnées de forteresses, et dont les pentes raides roulent
des pierres calcinées par le soleil, sans qu'un brin
d'herbe y repose la vue, nous contemplions avec en-
thousiasme ces montagnes entièrement recouvertes de
châtaigniers, de pins, de chênes et de bruyères, cette
végétation puissante dont les fruits couleur de feu de
l'arbousier étoilaient la verdure tantôt éclatante, tantôt
sombre, toujours splendide.

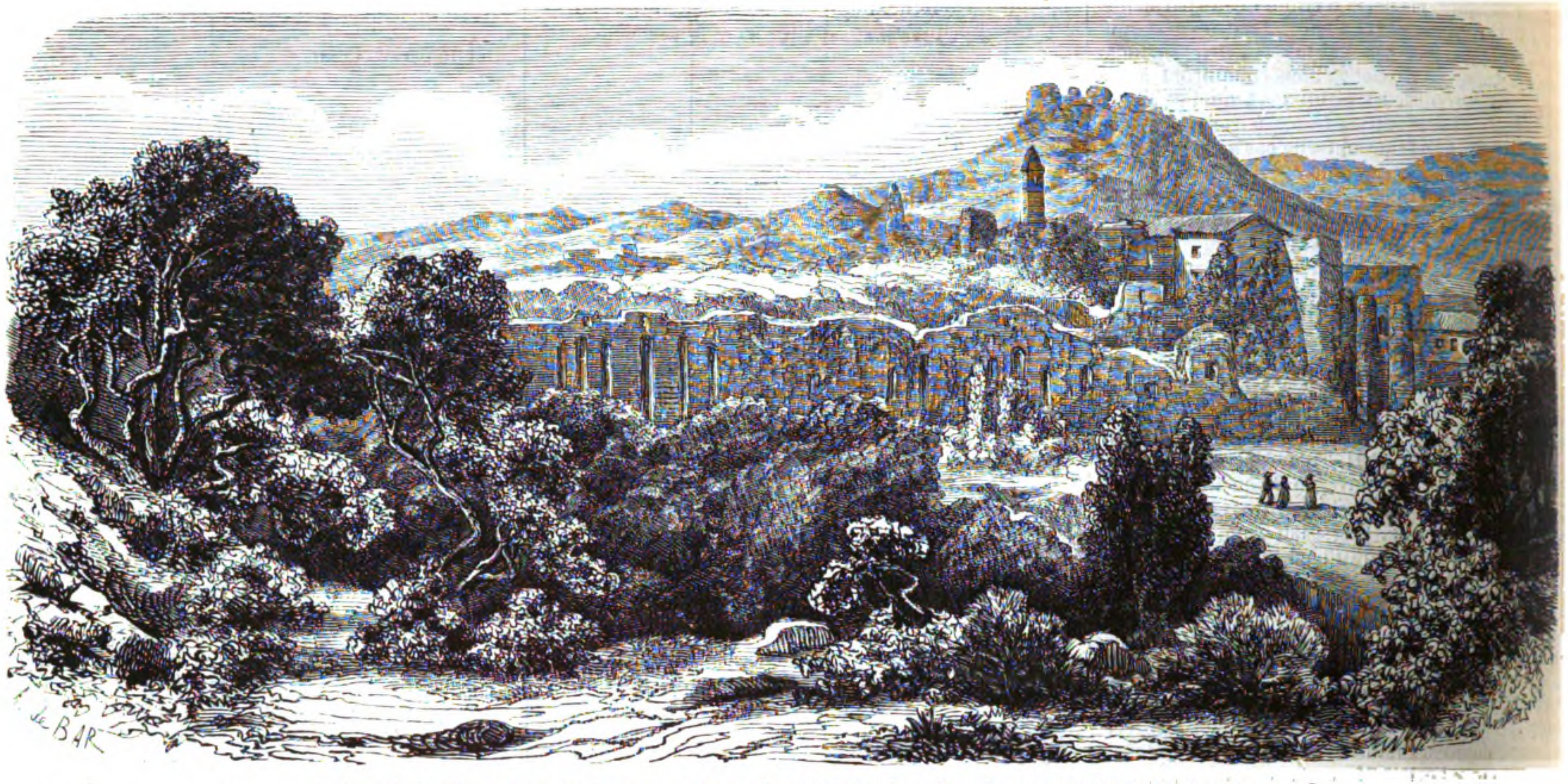
Tout ce que le regard embrassait, depuis les Alpes
jusqu'au rivage, n'était qu'un amas incroyable de col-
lines et de vallons superposés dans un désordre, dans
une confusion qui auraient pu donner une juste idée
du chaos débrouillé par la main de Dieu au grand jour
de la création. En face nous avions la mer bleue, scin-
tillant des mille feux du soleil d'automne, constellée de
voiles blanches et légères comme les ailes des mouettes:
la mer dont le calme formait un contraste sublime avec
cet océan de montagnes, vagues géantes qui semblent
s'être subitement figées un jour de convulsion et de
bouleversement suprême de la nature!

A midi, nous étions dans la cour de la Chartreuse,
visitant la silencieuse et déserte file de cellules, desti-
nées aux moines de saint Bruno, et s'ouvrant toutes
sur un cloître spacieux conduisant à la chapelle, au-
jourd'hui complétement ruinée. Nous admirions les res-
tes de cette relique d'art et de poésie dont les touristes
viennent reproduire l'architecture florentine, fille des
Médicis, et dont les chapiteaux, jambages, attiques,
nervures de voûtes, colonnes, fontaines, autels, en un
mot toutes les parties saillantes de l'édifice, sont en
serpentine, belle pierre d'un vert sombre que le dal-
liage a veinée et tigrée en dessins gracieux et variés,
par des filons d'un jaune tendre, comme l'or ou le stil
de grain.

Le soir, nous explorions aux flambeaux les longs
corridors du cloître, pleins d'ombres et de mystères,
les souterrains pleins de ténèbres et de terreurs. Ils
nous semblait entendre les chuchotements des morts
racontant, dans une langue inconnue, l'histoire du
passé. Un mechant poëte de la troupe (je suis resté son
ami très intime; j'ai donc le droit de médire de lui à
mon aise), improvisait sérieusement des vers sérieux
dont je prends la lib rté de citer deux strophes :

Dans l'abrupte vallon les torrents débordaient;
Le vent de nuit tordait les arbres de Laverne
Comme, au choc infernal des ondes de l'Averne,
Dans l'enfer virgilien les damnés se tordaient.
Le chêne herculéen et le pin centenaire
Penchaient, l'un ses bras nus, l'autre ses rameaux verts,
Sur la Chartreuse ant que, où le vent des hivers
S'engouffrait, sourd comme un tonnerre.

Et mille voix pleuraient dans le cloître détruit;
Et tous ces blancs tombeaux couverts de noirs décombres,
Où des lois de la mort le poëte s'instruit,
Avec le soir se peuplaient d'ombres.



Ruines de la Chartreuse de Laverne, aux environs de Toulon, d'après un croquis de M. Courdouan.

Et les voix demandaient quels étaient ces débris,
Ces colonnes roulant leurs fronts tressés d'acanthes,
Sous les vastes arceaux, ainsi que les bacchantes,
Ivres des vins romains, roulaient sous les lambris;
Pourquoi le souterrain, aux arches colossales,
Nouvel Herculanum, dormait enseveli
Sous ces herbes sans nom que fait croître l'oubli
Sur les mosaïques des salles?

Et les vents répondaient aux nocturnes esprits:
« Les révolutions, au souffle incendiaire,
Sapant ces monuments, où vos noms sont inscrits,
N'en ont laissé que la poussière. »

Et, en effet, dans un excellent livre de M. Léon Bleynie, intitulé *Provence et Brésil*, j'ai appris depuis que la Chartreuse de Laverne avait subi, en 1793, le sort de tous les établissements religieux de cette époque. J'ai retrouvé, dans ce livre, l'exacte description des lieux, et les sentiments que leur aspect fit naître en nous.

« A chaque instant, sous mes yeux, dit M. Bleynie, apparaissait, plein de vie et comme palpitant encore, le souvenir des pieux solitaires. Dans ce cloître aux colonnes brisées, tantôt nous lisions une des douces et touchantes maximes du livre saint, tantôt une de ces prescriptions ascétiques rappelant aux pauvres reclus qu'eux aussi, en entrant dans ce lieu de mortifications et de prières, avaient laissé toutes les espérances du monde à cette porte où ils avaient secoué la poussière de leurs pieds endoloris dans le chemin de la vie.

« *Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate.*

» Dans chacune des cellules, blanches alvéoles de cette ruche chrétienne, et sur les débris d'une boiserie effondrée, nous lûmes le mot de PAX comme une promesse d'en haut, réalisée ici-bas pour le cénobite dont l'âme s'était rasséréné au milieu des saintes pratiques d'une vie qui se partageait entre le travail et la prière. »

Les moines avaient édifié pour des siècles le riche couvent dont les possessions s'étendaient jusqu'au territoire de la commune d'Hyères. Ils avaient sans doute tous rêvé, pour leur belle retraite, un bien long avenir... Puis le souffle populaire était monté de la vallée; la colère de Dieu avait pris la forme des fatalités humaines, et tout avait disparu: moines priant sur une tombe toujours ouverte; cellules où s'agitaient les religieuses pensées de la mort! L'église elle-même est maintenant sans culte et sans Dieu, sans le moindre souvenir de ses jours de pompe. Le bruit seul de la pierre qui se détache des murs en ruines, ou le cri funèbre de l'orfraie, tel est l'hosanna que le temps a substitué aux chœurs majestueux du chant grégorien, qui avaient frappé ces belles voûtes pendant de longues années.

Vous retrouverez, mon cher poëte, dans le dessin de Courdouan, tous les doux souvenirs que j'ai retrouvés moi-même dans le livre de M. Bleynie, et, pour les lecteurs du *Monde illustré*, l'un complétera l'autre. J'espère qu'à cause de vous ils me pardonneront d'avoir osé aventurer ma prose dans ce recueil, où vous avez écrit tant de pages étincelantes d'esprit et de cœur.

CHARLES PONCY.

Sauvetage de l'équipage du brick français *l'Hippolyte* par les embarcations du vaisseau *le Redoutable*, sur la rade de Gibraltar (page 286).

HISTOIRE D'UN MANCHON.

Habité par de jolies mains.

Habité par M. César.

Habité par les mites.

Le chiffonnier s'en fait un colback.

Histoire d'un manchon.

Les manchons ont aussi leurs destinées!

Mme de Saint-Aubin, veuve d'un colonel tué en Algérie, acheta, rue Vivienne, un manchon superbe, à l'expiration de son deuil.

Ce manchon avait été destiné par un fourreur d'Astrakan à l'impératrice de Russie; mais un marchand de la rue Vivienne l'arrêta sur la route de Pétersbourg et l'installa derrière les vitrines de l'étalage à Paris.

Dans l'hiver de 1855, on a vu souvent Mme de Saint-Aubin passer sur le boulevard des Italiens, avec ce manchon de zibeline. La jeune veuve avait des mains superbes, mais elle se consolait du malheur de ne pas les montrer en public, en étalant le luxe de son manchon.

Comme foyer portatif de chaleur, ce manchon rendait d'utiles services aux mains de la belle veuve, et il se faisait aimer par d'autres avantages; souvent il remplissait l'office d'une boîte aux lettres et établissait une concurrence avec l'administration des postes. D'autres fois, il dérobait à l'œil du passant les friandises du *lunch* achetées aux boutiques sucrées du boulevard; et au déclin de l'hiver, il favorisait la modestie des violettes en abritant leurs bouquets et en gardant la virginité de leurs parfums pour l'atmosphère du boudoir.

Comme toutes les coquettes qui ne veulent pas jouer avec le cœur, Mme de Saint-Aubin jouait à la Bourse; elle était coulissière et cultivait les primes de deux sous. Une mauvaise nouvelle venue de Chine amena une liquidation foudroyante sur la tête de tous les acheteurs. A deux heures vingt-cinq minutes, le bruit se répandit tout à coup à la Bourse que l'armée du général Ti-fi-sin arrivait dans la plaine Saint-Denis et qu'on l'apercevait très-distinctement du haut de la butte Montmartre. La Bourse ne réfléchit pas; elle sent; c'est une sensitive. Le *trois* subit une baisse absurde de cinq francs quatre-vingt quinze centimes; tous les petits spéculateurs furent moissonnés à la réponse des primes. Mme de Saint-Aubin y perdit ce qu'elle avait et surtout ce qu'elle n'avait pas. Au coup de trois heures, on annonça que la nouvelle chinoise était fausse, et les fonds remontèrent au plus haut cours; mais on ne rendit pas l'argent aux ruinés.

La jeune veuve s'exécuta noblement; elle vendit toutes ses fourrures, chose facile au mois d'avril, et le manchon, passant de mains en mains, s'arrêta au bazar du Temple, quartier des fourreurs, à l'enseigne du *Chat noir*.

Le manchon avait laissé beaucoup trop de poils sur la route: pour surcroît de malheur, les familles rongeuses et invisibles que l'été prodigue aux objets de toilette commirent des ravages sur toutes les coutures, et il eût été déjà difficile de reconnaître le manchon russe dont le vernis lustré provoquait autrefois, par une attraction électrique, les caresses de la lèvre et de la main.

Toutefois, malgré cette dégradation évidente, le manchon excita la convoitise de Mme Desbesniers, rentière, rue Boucherat, au Marais. Quel bonheur, disait-elle, d'aller, le dimanche, à la dernière messe de Saint-Louis, avec un pareil manchon! Mme Tavignan, de la rue Charlot, en mourrait de jalousie!

Et à cause de Mme Tavignan, la rentière acheta le manchon un prix fou, dix-sept francs! C'était au mois d'août; la chaleur tombait en atomes de feu. Mme Desbesniers se donna un frisson, grelotta de chaud, se persuada que l'horizon était gros de neige, et forte de tant de prétextes, elle ensevelit ses mains dans le manchon, et vint se mettre en croisière devant la boutique de Mme Tavignan.

Après avoir joui de son triomphe, l'heureuse rentière courut chez elle pour tremper dans l'eau froide ses mains inondées de sueur.

Mme Desbesniers avait un de ces animaux hargneux auxquels les naturalistes ont donné le nom de chiens, pour ne pas prendre la peine d'inventer un autre nom. Cet animal, apercevant le manchon sur une chaise, crut voir un chat décapité, et se précipita bravement sur cet ennemi naturel pour l'étrangler; le pauvre manchon subit de nouvelles avaries dans ce rude assaut, et il eût été méconnaissable, si Mme Desbesniers n'eût corrigé, par un patient travail de reprises, les ravages causés par les dents de l'animal. A dater de ce jour, cette façon de chien hargneux fit élection de domicile dans le manchon, comme un conquérant qui s'établit au centre de sa conquête, et Mme Desbesniers étalait en public, avec une sorte d'orgueil, son manchon dévasté où se démenait, dans sa rage perpétuelle, un locataire aboyeur.

Un enfant, — *cet âge est sans pitié*, dit la Fontaine, — mordu par l'animal du manchon, prit le logis et le locataire et les précipita d'un quatrième étage sur le pavé de la rue, à deux pas d'un marchand de vieux habits, vieux galons, un de ces ambulants industriels qui achètent et vendent tout, excepté de vieux galons et de vieux habits.

Ce marchand ne vit que la marchandise qui lui tombait du ciel, et dédaigna de ramasser l'animal; il s'empara lestement du manchon, de peur d'être contraint au partage par un confrère jaloux, et continua son chemin en poussant aux angles des rues le cri accoutumé : *Vieux galons!*

Mme Faverot, respectable veuve sexagénaire, très-riche dans les premières années de son mariage, mais luttant aujourd'hui contre le besoin, avec une rente de six cents francs, débris de sa fortune, acheta clandestinement le manchon, dans un brumeux crépuscule du soir, devant sa maison, rue des Acacias, à Montmartre. On marchanda longtemps; le prix fut tiraillé; le vendeur soutenait que ce superbe manchon avait été acheté à l'encan, après la mort d'une duchesse du faubourg Saint-Germain. Mme Faverot l'acquit enfin au prix excessif de cinq francs soixante centimes, et le marchand jura sur son honneur qu'il ne gagnait pas un denier à ce marché.

Tel qu'il était, le manchon fit les beaux jours de sa nouvelle propriétaire pendant tout l'hiver. Les voisins admiraient même avec jalousie ce supplément de toilette, lorsque Mme Faverot le portait avec cette dignité pompeuse qui annonçait une femme de bonne maison. La pauvre veuve, prenant toujours ses petits bonheurs où elle pouvait, éprouvait surtout des accès de joie intime, lorsqu'elle passait devant sa portière dont elle humiliait l'orgueil.

Hélas! l'été vint, et il fallait renoncer à ces triomphes montmartrois, et les ajourner au prochain novembre. Le manchon fut enfermé dans une boîte, avec un assaisonnement d'épiceries, pour le préserver des insectes rongeurs.

Un jour du mois de juillet, Mme Faverot, pensant à ses triomphes de novembre, voulut donner un furtif coup d'œil à sa relique de toilette, pour s'assurer d'une parfaite conservation dans une température de trente degrés! Si la pauvre veuve n'est pas morte de désespoir ce jour là, elle doit prendre rang sur la courte liste des centenaires. Le manchon était réduit à l'état de squelette; les vers rongeurs avaient achevé leur œuvre, après tant d'avaries subies au Marais. La putréfaction rendait même la relique hideuse Il fallut donc prendre un parti affreux, mais indispensable. Le manchon fut précipité du haut de la butte des moulins, à minuit.

Et, à l'aurore, un chiffonnier, décoiffé par un coup de vent, découvrit l'ombre du manchon, tressaillit de joie, en fit son chapeau du dimanche, et, quand il parut, ainsi fièrement couronné, dans la rue Mouffetard, les voisins émerveillés s'écrièrent en chœur : — Mon Dieu! que cette coiffure lui va bien!

MÉRY.

Sauvetage de l'équipage du brick l'Hippolyte

PAR LES CANOTS DU REDOUTABLE.

Des tourmentes équinoxiales ont éclaté avec une grande violence sur plusieurs points de la Méditerranée. Gibraltar fut assailli, dans la nuit du 26 au 27 du mois dernier, par un ouragan accompagné de pluies torrentielles, de foudre et d'éclairs incessants. Cette tourmente se termina par une catastrophe. Dans la matinée du 27, l'orage avait cessé, mais le vent grondait toujours avec la même violence, et la mer roulait avec la même fureur. L'*Hippolyte* revenait de Tétouan sur lest, lorsque d'un redoublement de la tourmente naquit subitement une trombe; le brick français ne put éviter sa marche, elle s'écroula sur lui et l'ensevelit sous ses masses d'eau. Des débris, auxquels s'attachèrent quelques malheureux, révélèrent seuls le point où venait de s'accomplir la catastrophe.

Les signaux des postes militaires et le canon de la station annoncent aussitôt ce désastre. Le vaisseau de ligne français *le Redoutable* envoie ses embarcations au secours de ces malheureux; elles arrivent heureusement à temps pour les recueillir. Presque tous les hommes de l'équipage étaient parvenus à se saisir d'une épave, cage à poulets, vergue ou débris de mâture; ces corps flottants leur permirent d'attendre l'arrivée des canots libérateurs. Deux hommes seulement trouvèrent la mort dans ce naufrage: un matelot qui était occupé dans la cale de l'*Hippolyte* au moment de sa submersion, et le capitaine, dont la mort est attribuée au dévouement que son chien mit à le secourir. Le steamer *Airedale*, appartenant à lord Cardigan et faisant partie de l'escadre royale des yachts, s'était lui-même porté sur le lieu du sinistre; ce bâtiment à vapeur fut du plus précieux secours pour les deux embarcations de sauvetage qu'il remorqua à leur vaisseau.

A. V.

La photographie dans les airs.

La photographie réalise chaque jour quelque nouveau progrès, c'est-à-dire qu'elle opère continuellement de nouvelles merveilles. Hier, c'était des images photographiques des astres qu'elle soumettait admirablement amplifiées à l'étude de la science, aujourd'hui, c'est un boulet en plein vol dont elle saisit l'image. Que sera-ce demain? M. Nadar, qui a pris une si large part dans ces découvertes, se charge de nous l'apprendre, mais attendons quelques jours. Son ballon se prépare, et ce sera du haut des airs qu'il photographiera les aspects les plus saisissants, lacs, paysages, forêts, de nos sites et de nos cités. On avait des vues prises à vol d'oiseau que l'imagination seule avait entrevues, nous aurons cette fois des vues réelles, puisqu'elles ne seront autres que la nature se reflétant elle-même sur la plaque où elle vient se décalquer. Voilà aujourd'hui la grande préoccupation de la science et de l'art.

F. G.

GYMNASE DRAMATIQUE : *Les Trois Maupin ou la Veille de la Régence*, comédie en cinq actes, par MM. Scribe et Henri Boisseaux.

Les Trois Maupin appartiennent à ce genre demi-historique dont M. Scribe avait déjà donné le modèle dans *Bertrand et Raton*, *le Verre d'eau* et *les Contes de la reine de Navarre*. Ce genre-là n'est pas précisément celui des maîtres, et s'il a pu être accueilli autrefois avec la curiosité qui s'attache à toutes les tentatives, nous le croyons maintenant frappé d'un juste discrédit. M. Scribe lui-même n'y a pas peu contribué par ses derniers essais, et surtout par l'échec de *la Czarine*, au Théâtre-Français.

L'épreuve des *Trois Maupin*, sur une scène où l'attendaient des sympathies sexagénaires, ne lui a guère été plus favorable. Elle achèvera de lui persuader qu'il n'est pas né pour l'histoire, ou du moins qu'il doit se contenter de la traduire à l'Opéra seulement, ce domaine de la fantaisie

Le Gymnase joue de malheur; mais à qui la faute? Son directeur a cru faire un coup de maître en rappelant à lui un homme dont les ouvrages ont presque toujours été jusqu'à présent contresignés par le succès. Est-ce le goût du public qui a varié? est-ce le talent de M. Scribe qui a faibli? *Les Trois Maupin* nous donneront peut être le mot de cette énigme.

Un sous-titre d'une ambition mal déguisée nous avertit que l'action se passe la veille de la Régence.

Deux jeunes d'Aubigné, un frère et une sœur, cousins de Mme de Maintenon, vivent misérablement dans un château démantelé du Béarn. — A-t-elle assez servi aux auteurs dramatiques, cette pauvre famille des d'Aubigné! — Le frère s'appelle Henri; la sœur s'appelle Béatrix. Mme de Maintenon, qui s'intéresse à tout ce qui porte son nom de famille, a jeté de loin ses vues sur eux; elle destine Henri aux plus hautes dignités de l'Eglise et elle veut faire de Béatrix la supérieure d'un des plus riches couvents de France. Mais elle a compté sans la vocation des deux jeunes gens : Henri s'engage dans le régiment de Berri et Béatrix vient chanter dans la chapelle de Versailles, aux appointements de quarante mille livres par an, sous le nom de Mlle de Maupin, — une aventurière qu'elle a rencontrée sur un grand chemin, où elle avait perdu sa voix et son mari.

A Versailles, où nous transporte le deuxième acte, la fausse Maupin est devenue la cantatrice à la mode, non-seulement par sa voix, mais encore par sa beauté. Elle profite de ce double prestige pour obtenir à Henri d'Aubigné une lieutenance et pour lui faire gagner un procès qui le remet en possession d'une fortune assez considérable. — On sait qu'en ces circonstances M. Scribe ne lésine pas. — Mais, par un contre-coup facile à prévoir, la vertu de la pseudonyme fauvette est sérieusement menacée : premièrement, par le duc de Navailles, deuxièmement, par le président de Noyon, et troisièmement enfin, par le comte d'Albret, le plus dangereux, car il est aimé. C'est en ce moment que revient de l'armée Henri d'Aubigné, juste à temps pour préserver sa sœur des poursuites très-vives de ces trois messieurs. C'est en ce moment aussi que commence l'imbroglio le plus inextricable et le plus puéril où l'auteur d'*Une Chaîne* ait jamais égaré son habileté proverbiale. L'y suivrons-nous? Pourquoi pas? Nous y surprendrons peut-être quelques-uns des secrets de ce grand Albert du théâtre moderne.

Voici d'abord M. de Maupin, un musicien perpétuellement aviné, qui apparaît et qui réclame sa femme. Béatrix est sur le point de voir sa supercherie découverte; il ne lui reste qu'à fuir; les préparatifs du départ s'organisent immédiatement. Cependant elle a promis à la princesse Palatine (bonne princesse, et vous aussi!) d'assister à un bal masqué, cette nuit même; une voiture de la cour est en bas qui l'attend. Comment faire? Bah! l'auteur de *Feu Lionel* ne s'embarrasse pas pour si peu de chose; on jette un domino noir sur l'uniforme d'Henri d'Aubigné, et c'est Henri d'Aubigné qui représentera ce soir Mlle de Maupin au

bal de la princesse Palatine. Il part donc, masqué jusqu'aux dents; et fouette, cocher ! — Est-ce assez d'in-vention ?

Au bal masqué, la Maupin masculine fait des siennes; serrée de trop près par quelques gentilshommes, elle saisit l'épée de l'un d'eux et les blesse à tour de rôle. Le guet l'arrête et la conduit, non pas au For-l'Evêque, mais dans une maison de plaisance du duc de Navailles; là, nous nous croirions déjà en pleine Régence. En effet, autour d'une table resplendissante de bougies, une douzaine de femmes sont groupées, le verre en main, rieuses, plus que folles, se renvoyant l'une à l'autre des historiettes galamment déshabillées. Elles sont rassemblées sous prétexte d'une retraite austère et pour se conformer au caprice religieux de M^me^ de Maintenon. La duchesse de Navailles et la présidente de Noyon représentent les abbesses de ce couvent improvisé ; mais regardez-y de près, et, sous ces cheveux qui attendent la poudre libertine du règne de Louis XV, vous allez reconnaître les deux profils de la marquise de B. . et de M^me^ de Lignolles. Henri d'Aubigné, toujours costumé en femme, complète le trio. Alors commence une course furieuse, une chasse sans nom, un quadrille incroyable de quiproquos, un hallali de situations : flambeaux éteints, portes subitement ouvertes, soufflets reçus et rendus, la maréchaussée, les maris, vingt-cinq louis si l'on crève un cheval pour arriver avant M. le duc ! » La mise en scène, — cette fameuse mise en scène du Gymnase, — est passée des mains de M. Montigny entre celles de Robert-Houdin. Les trucs des *Pilules du Diable* se devinent à l'horizon.

On comptait beaucoup sur cet acte, le quatrième ; on y comptait comme sur un ballet ; et si ce n'est pas tout à fait un ballet, c'est au moins une clownerie, une arlequinade. Les acteurs n'ont pas le temps d'y parler ; on ne procède que par exclamations. Pour nous, ce quatrième acte nous a produit un effet des plus étranges ; il nous a semblé que, pareille à une horloge qui se détraque soudainement, toute l'habileté de M. Scribe se détraquait à la fois; les situations se dévidaient avec un bruit enragé ; les ressorts sautaient à droite et à gauche ; quelques scènes continuaient à aller toutes seules, par un reste d'habitude.

Les Trois Maupin pouvaient comporter une trentaine d'actes, comme les romans dialogués de M. Alexandre Dumas, auxquels ils ressemblent ; M. Scribe ne leur en a concédé que cinq. L'action n'aboutit point, elle s'interrompt. Trois mariages signalent le dénoûment, les mariages des trois Maupins. Maupin première, la vraie Maupin, épouse en secondes noces un seigneur russe, dont les fourrures restent dans la coulisse ; Maupin deuxième, c'est-à-dire Béatrix d'Aubigné, épouse le comte d'Albret, devenu duc ; enfin la troisième Maupin, celle du bal de la princesse Palatine et du couvent de Marmoutier, la Maupin du régiment de Berri, offre sa main à une petite servante, qui a appris à lire et à écrire pendant son absence.

La vérité nous oblige à déclarer que, dans tout cela, nous n'avons surpris aucun des secrets qui font la réputation dramatique de M. Scribe.

D'ordinaire, lorsqu'un auteur prend à partie une époque très connue de notre histoire, il est permis de lui supposer l'intention de mettre en lumière ou un personnage jusqu'alors mal expliqué ou quelques côtés très-curieux des mœurs de cette époque. Sans un de ces motifs, l'excursion historique est incompréhensible. M. Scribe, se mouvant au milieu de la cour dévote de Louis XIV, approchant M^me^ de Maintenon, saluant la princesse Palatine, M. Scribe, se promenant, une grande canne à la main, dans l'orangerie de Versailles, M. Scribe manque d'un peu de tournure, d'un peu de langage, d'un peu de science, d'un peu de tout. Sa plaisanterie sort d'une boîte au gros sel. Quant à son style, deux échantillons suffiront. S'ils ne suffisent pas, nous en donnerons quatre la prochaine fois.

Pressé par la duchesse de Navailles de s'expliquer sur une affaire de cœur, le comte d'Albret hésite : « Comment l'oserai-je en présence d'une personne si méritante, si sévère... — Dites si respectable, *et que ça finisse !* » réplique la duchesse. *Et que ça finisse* n'est pas du temps. *Et que ça finisse* remonte tout au plus à *l'Auberge des Adrets* ; c'est le mot de Robert Macaire aux gendarmes : « Embrassons-nous *et que ça finisse !* »

Passe pour la duchesse de Navailles et son anachronisme ; mais voici à présent la petite présidente de Noyon, avec sa grosse faute de français : « J'avais une amie excessivement peureuse... tout le monde peut l'être. » *Tout le monde peut être peureuse,* cela est clair, puisque M. Scribe l'affirme, et que M. Scribe est un académicien.

Cependant, nous ne sommes pas sans éprouver une certaine inquiétude au sujet du dictionnaire de l'Académie, si M. Scribe y a, comme tous ses confrères, sa part de collaboration.

La pièce du Gymnase est jouée comme elle est écrite, au pied levé, à l'aventure. Il n'y a pas de rôles, il n'y a que des acteurs. Il n'y a pas de femmes, il n'y a que des robes. Les plus riches d'entre ces robes sont celles de M^lle^ Delphine Marquet et de M^lle^ Delaporte.

Un mot sur M^lle^ Delaporte, à qui le public semble porter quelque intérêt. Elle est bien jeune, et on se hâte de lui tailler des rôles en pleine effronterie. Le personnage de la présidente de Noyon, loin d'appartenir à la veille de la Régence, est déjà tout imprégné de la corruption du Parc-aux-Cerfs; c'est un fardeau qui doit paraître un peu lourd à ces épaules encore délicates; c'est une responsabilité qui doit répugner par instants à ce jeune esprit. M^lle^ Delaporte fera bien d'atténuer plusieurs parties de cette création, auxquelles sa bonne volonté mal conseillée serait peut-être tentée de donner trop de relief.

On trouvera sans doute singulier que nous n'ayons pas dit un mot du collaborateur de M. Scribe dans *les Trois Maupin*, de M. Henri Boisseaux. Cela est pourtant bien naturel. La personnalité de M. Scribe a évidemment dévoré celle de son jeune associé. M. Boisseaux se résignera, en souriant, j'imagine, et voilà pourquoi il comprendra nos réserves vis-à-vis de lui.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA : début de M^lle^ Emma Livry dans *la Sylphide*, ballet en deux actes de M. Taglioni, musique de Schneitzhoëffer. — BOUFFES-PARISIENS : *Orphée aux enfers*, opéra-bouffe de M. Hector Crémieux, musique de M. Offenbach.

Tout l'intérêt du ballet de la *Sylphide* réside dans la danse; pas de deux par ci, pas de trois par là, reprise du pas de deux, reprise du pas de trois trépignement général, galopade effrénée par tout le corps de ballet, voilà à peu près le menu de ce grand régal chorégraphique de 1832. Dans ce temps là brillait au firmament de l'Opéra une radieuse étoile qui avait nom Taglioni. L'éclat de son nom, le prestige de son talent, toutes les grâces de sa personne avaient profité au succès de la *Sylphide* incarnée en elle; et le succès fut grand parce que l'artiste fut grande, entraînante, irrésistible.

On s'était peu préoccupé des décors. Cicéri — un habile, pourtant — avait peint juste assez de toile pour cacher les coulisses. L'action dramatique du ballet n'était point non plus un chef-d'œuvre d'invention. Le librettiste s'était reposé (content de lui, peut être !) après avoir imaginé un pâtre écossais qui poursuit une vision ailée sans réussir à l'atteindre; c'était là de la naïveté poussée jusqu'à l'audace. Mais la danseuse avait suffi à élever jusqu'à l'extase l'admiration de son public. Public sévère alors, parce qu'il était érudit en la matière et qu'il avait encore le souvenir de l'école des Vestris, dont les préceptes, les procédés, en quelque sorte, avaient encore force de loi.

Or nous considérons comme grande l'ambition qu'a eue M^lle^ Livry, de chausser le maillot de Taglioni et de tenter la résurrection de la célèbre ballerine, en calquant, pour ainsi dire, chacun de ses pas miraculeux. Il faut même confesser qu'à cette occasion nous nous étions préparé à citer purement et simplement la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf; nous comptions sur l'effet sanglant de cette épigramme. Mais voilà que nous sommes désarmés en présence du succès que M^lle^ Livry a obtenu l'autre soir à l'Opéra. Il y a déjà plus que des espérances chez la jeune débutante, il y a de l'acquit, de la précision, un grand style. Ses moindres mouvements sentent la bonne école, mais, après tout, sentent l'école, parce que M^lle^ Livry en est à son premier pas devant la rampe. Ce que nous lui demanderons, quand elle aura tant soit peu dépassé les seize ans qu'elle n'a pas encore, c'est quelque trait de plus personnel, un talent plus original; en un mot, nous exigerons d'elle qu'elle caractérise sa danse par quelque chose de bon ou de mauvais, mais qui soit à elle en propre, car l'artiste n'entre réellement dans sa période glorieuse qu'au moment où il se crée une individualité.

La musique que Schneitzhoëffer avait écrite pour ce ballet est restée un des types du genre. Elle est savante, mais claire pourtant et souvent d'un effet saisissant. Les motifs en sont pour la plupart originaux et révèlent une riche imagination.

— Aux Bouffes, grande rumeur ! M. Offenbach a transformé son théâtre en Olympe et ses pensionnaires en dieux de première classe. Voici Jupiter sous les traits bouffis de M. Désiré, Pluton ayant pris pour la circonstance les mines effarées de M. Léonce, Orphée à qui M. Tayau prête son violon en guise de lyre. Puis ce sont M^mes^ Tautin, Garnier, Chabert, Cico, Guffroy (j'en passe et des plus souriantes), qui tiennent l'emploi de déesses et feraient vraiment illusion sans quelques farces manquées, hors-d'œuvre d'un goût douteux, dont on a bigarré la légende mythologique d'Orphée et d'Eurydice. N'ayant vu que la première représentation d'*Orphée*, nous ignorons si on a fait des coupures dans la pièce ; toujours est-il qu'elles nous ont paru si urgentes, que nous espérons que M. Crémieux fera justice à coups de ciseaux d'un bon quart de l'ouvrage. Le premier acte surtout mérite à tous égards cette amputation profitable à l'action. L'exposition de la pièce n'a pas, selon nous, un ton de plaisanterie assez décidé, elle manque de *vis comica*. Il faudrait la ragaillardir par-ci par-là, comme eût dit M. Jourdain; car il est bon tout d'abord de montrer à son public à quel degré transcendant on veut élever la charge ; cela sert de renseignement, et on sait alors de quel œil regarder les grimaces de la parodie.

Ceci posé, il arrive de temps à autre que M. Crémieux trouve de bons mots ou que les interprètes font trouver bons les mots de M. Crémieux. En somme, il a paru assez plaisant de voir défiler cette grotesque mascarade, d'assister à cette énorme bouffonnerie qui prend à partie les dieux de l'Olympe et ne leur fait pas grâce d'un calembour ou d'un lazzi. Ici la mythologie est traitée comme la Chine dans *Ba-ta-clan*, la chevalerie dans *Croquefer*, et l'histoire naturelle dans *Monsieur de Chimpanzé*.

M. Offenbach a voulu inaugurer dans la partition d'*Orphée* ce qu'on pourrait appeler sa seconde manière. Il s'est fatigué (avant nous, bien certainement) de tous ces petits airs bouffons, de toutes ces petites ébauches musicales qu'il réussissait si bien. Il a voulu prouver qu'il pourrait au besoin agrandir son style ; alors il a écrit des chœurs, des scènes développées, un concerto de violon, et il a parfois réussi dans sa tentative. Tentative heureuse pour lui compositeur, mais hardie quant aux dimensions de son théâtre, qui ne saurait comporter un personnel trop nombreux.

On a beaucoup remarqué au premier acte la phrase de concerto que joue Tayau sur le violon, le duo qui suit entre lui et M^lle^ Tautin, les couplets que Léonce dit avec une voix de fausset qui n'appartient qu'à lui, et aussi la chanson de l'Olympe dont tous les dieux se partagent les strophes; enfin, le finale chanté sur un motif de galop des plus entraînants.

Le second acte s'ouvre par d'excellents couplets qui ont fait le succès d'un débutant qui a nom Bache, et dont le talent comique semble promettre de bonnes soirées aux Bouffes; on ne tardera pas à écrire des rôles pour lui. Le duo dans lequel Désiré imite le bourdonnement d'une mouche n'a pas eu tout le succès auquel on s'attendait, et les couplets de M. Duvernoy nous ont paru d'un rhythme trivial; mais toutes nos sympathies sont pour la chanson bachique de M^lle^ Tautin ; le style en est large et le motif du refrain surtout est bien trouvé.

L'administration a fait de grands frais pour monter cet ouvrage. On a fait quatre décors neufs et les costumes sont d'une adorable fantaisie. En général, la féerie n'est possible qu'à condition qu'on étale beaucoup d'or sur beaucoup de soie.

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS.

MATCH ENTRE MM. MORPHY ET HARRWITZ.

Sixième partie, jouée le 18 septembre.

Blancs, M. Morphy.	Noirs, M. Harrwitz.
1 P R 2.	1 P R 2.
2 C R 3 F.	2 P D 1.
3 P D 2.	3 P prend P.
4 D prend P.	4 C R 3 F.
5 P R 1.	5 P prend P.
6 D prend D, échec.	6 R prend D
7 C prend P.	7 F D 3 R.
8 C D 3 F.	8 F R 3 D.

(C D 2 D eût été préférable pour éviter l'échange d'un F avec le C.)

9 C R 4 F D.	9 F prend C.

(En prenant le C avec le F, on fait sortir une des pièces d'attaque de l'adversaire ; F R 5 C D valait mieux.)

10 F prend F.	10 T case R, échec.
11 F D 3 R.	11 R 2 R.
12 Roquent T D.	12 P T D 1.
13 F D 5 C R.	13 C D 2 D.
14 C D 4 R.	14 P T R 1.
15 F prend C, échec.	15 C prend F.
16 C prend F.	16 P prend C.
17 T R case R, échec.	17 R case F R.
18 T prend T, échec.	18 C prend T.
19 F 5 D.	19 T case C D.
20 F 3 F R.	20 P C R 1.
21 P F D 1.	21 R 2 R.
22 T case R, échec.	22 R case F R.
23 R 2 F.	23 C 2 F D.
24 R 3 C.	24 C 3 R.
25 R 4 T.	25 P C D 1.
26 P C D 2.	26 R 2 R.
27 T 3 R.	27 R 2 D.
28 F 5 D.	28 P T R 1.
29 P T R 2.	29 T case R.
30 R 3 C.	30 T case C R.
31 T 3 F R.	31 R 2 R.
32 P T D 2.	32 P T D 1.
33 F prend C.	33 R prend F.
34 R 4 F.	34 P C R 1.
35 R 5 C.	35 P T D prend P.
36 P F D prend P.	36 P prend P.
37 R prend P.	37 T case C, échec.
38 R 5 T.	38 R 4 D.
39 T 3 D, échec.	39 R 5 F.
40 T prend P.	40 T prend P.
41 T 4 D, échec.	41 R prend T.
42 R prend T.	42 P F 2.
43 P F 2.	43 R 6 R.
44 P T 1.	44 R 7 F.
45 P T 1.	45 R prend P.
46 P T 1.	46 P T 1.
47 P fait D échec.	47 R 8 C.
48 D 3 F R.	48 Abandonné.

On nous promet, pour notre prochain numéro, un problème d'une grande originalité ; il est de la compo-

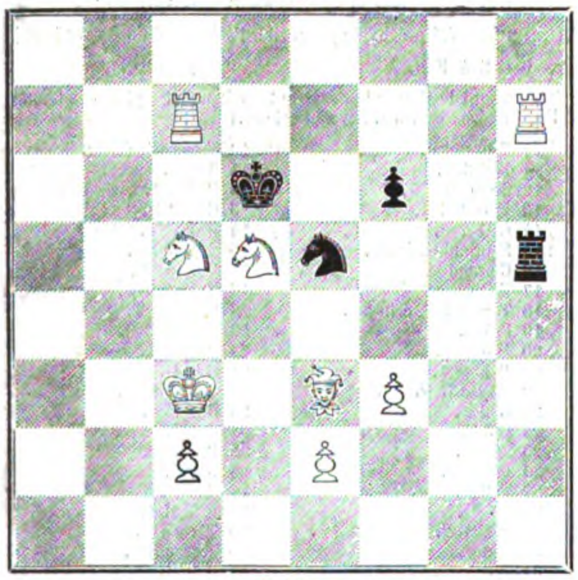
Cérémonie du baptême, selon le rite grec, dans la haute société russe.

sition de M. Lequesne, notre habile statuaire. Nous en avisons les joueurs d'échecs. Nous les invitons à en chercher la solution.

D. HARRWITZ.

Problème N° 2, de la composition de M. Lequesne.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème N° 1.

BLANCS.	NOIRS.
1 T 2 R.	1 P prend F (meilleur).
2 P F 2.	2 P avance (meilleur).
3 F case R.	3 Si P prend F.
4 T 2 T échec et mat.	

(Si 3 P ou F prend T, 4 F prend P mat.)

Baptême selon le rite grec, dans la haute classe de la société russe.

S. A. I. le fils du grand-duc de Constantin a été baptisé à Saint-Pétersbourg avec toutes les solennités de l'Eglise grecque. Ces cérémonies, du reste, se rapprochent beaucoup de celles qui avaient lieu dans l'Eglise naissante, où le baptême se pratiquait, comme chacun le sait, par immersion. Il existe cependant quelques différences notables : dans l'Eglise primitive, le catéchumène descendait dans la piscine après s'être dépouillé de ses vêtements, et là, recevait, de la main du prêtre, l'aspersion sacramentelle ; il n'en est pas complétement ainsi dans la liturgie grecque. L'enfant est présenté au pope par la marraine ; celui-ci, après avoir reçu du parrain et de la marraine la déclaration qu'ils renoncent pour leur filleul à toute les œuvres de Satan, plonge l'enfant dans le baptistère en prononçant les paroles du rituel, et le rend ensuite au parrain si c'est un garçon, et si c'est une fille à la marraine. Il lui coupe alors une mèche de cheveux qu'il offre à Dieu comme un symbole de la consécration qu'il lui fait du nouveau membre dont vient de s'augmenter la grande famille chrétienne ; il lui administre enfin le sacrement de la confirmation par les onctions qui appellent sur lui les dons de l'Esprit-Saint. Ce dernier acte accompli, le prêtre, suivi du parrain et de la marraine, portant l'enfant, fait trois fois triomphalement le tour du baptistère en chantant des hymnes pour célébrer la conquête que l'Eglise vient d'opérer en arrachant cette jeune âme aux entraves du péché et à l'empire de l'enfer. Telle est la cérémonie, commune au fils du moudji, comme à celui du boyard, représentée par notre dernière gravure.

MAXIME VAUVERT.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 octobre, sont priés de le renouveler ***au plus tôt***, s'ils ne veulent éprouver un retard ***inévitable*** dans l'envoi du journal.

L'abonnement se fait directement en adressant, *franco*, un mandat sur la poste aux bureaux du journal : LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, *boulevard des Italiens*, ou par les principaux libraires de France et de l'étranger.

Pour l'***Allemagne***, l'***Autriche***, la ***Prusse*** et la ***Russie***, le directeur des postes de Cologne se charge des abonnements.

Les demandes de renouvellement d'abonnement, ainsi que toutes réclamations, doivent être accompagnées de la dernière bande d'adresse.

EN VENTE AUX BUREAUX DU *MONDE ILLUSTRÉ*

15, boulevard des Italiens, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

ALMANACH

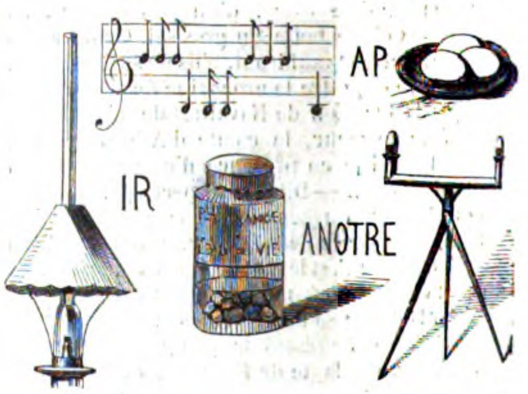
DU

MONDE ILLUSTRÉ

PRIX : 50 CENTIMES

On enverra un exemplaire *franco* à toute personne qui accompagnera sa demande d'une valeur de 60 centimes en timbres-poste.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

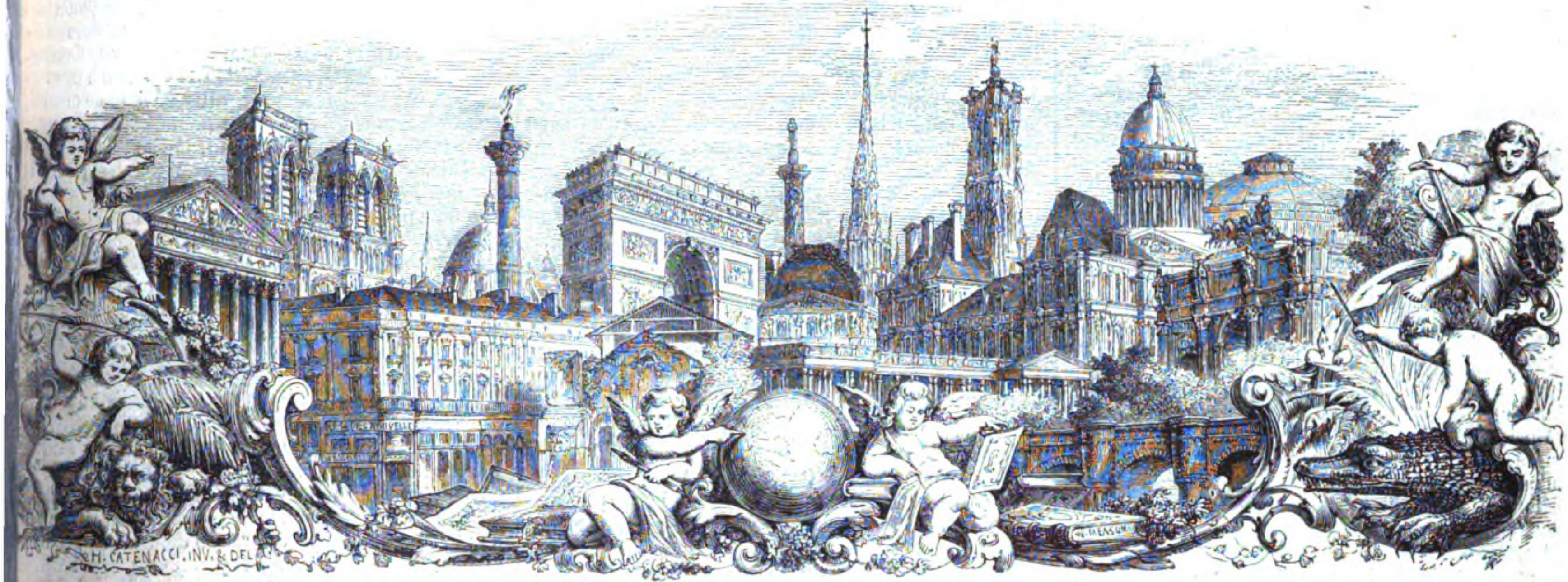
Silène — MIT en tête en cor, dans — VAIR *la France*, — Quine vole — RET au front, — tiers.

Si l'ennemi tentait encore d'envahir la France, qui ne volerait aux frontières ?

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS :
[P]ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger, le port en sus.)
[Pr]ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 82.
6 Novembre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Publication des protocoles des conférences de Paris.

COURRIER DE PARIS.

—

Comme tous nos confrères de la chronique et du journalisme anecdotique, nous recevons beaucoup de lettres. Ces lettres nous apportent souvent des anecdotes, des bons mots, des récits, des aventures, des indiscrétions...

On ne peut guère suspecter la bonne foi de ces correspondants officieux, car si quelques-uns obéissent à une rancune, une passion secrète pour la satisfaction de laquelle ils espèrent trouver une plume responsable et une publicité gratuite, le très-grand nombre croit évidemment transmettre un fait piquant, une nouveauté, une trouvaille, qu'il n'y a plus qu'à habiller.

Mais à déshabiller d'abord! car, disons-le, il est fort rare que la page envoyée soit, telle quelle, imprimable.

Il faut donc, par un premier travail d'analyste, presque d'anatomiste, dépouiller l'anecdote des oripeaux de style, de la fausse parure de mots dont l'expéditeur l'a affublée... pour la faire trouver jolie.

Ainsi mise à nu, l'anecdote révèle alors toutes ses qualités ou tous ses défauts de constitution. Elle est opulente, charnue, appétissante, élégante, bien proportionnée, et il suffira de peu pour l'habiller et la lancer dans la publicité... avec les chances d'y réussir et d'y plaire.

Ou elle est trop maigre, trop malingre, trop fluide, trop insaisissable... et il n'y a pas de fanfreluches ni d'affiquets qui puissent la revêtir des appas qui lui manquent!

D'autres, enfin, ont des défauts atroces, que nul art ne saurait dissimuler; des vices originaires et rédhibitoires contre lesquels on ne peut rien, des maladies chroniques enfin, qu'on appelle — bêtise, — platitude, — diffamation, — obscénité. Il n'y a que le régime du feu qui mette fin à ces maux, en anéantissant le sujet lui-même. Ah! tout n'est pas roses à cueillir dans le champ de l'imagination des correspondants officieux!

Mais le plus grand danger est celui-ci:

Un abonné, un lecteur, une personne animée d'un sentiment bienveillant, obligeant, entend raconter quelque chose. Le fait lui paraît intéressant, curieux. Cet ami inconnu prend aussitôt la plume et vous envoie de son mieux l'affaire...

Or, il se trouve que c'est un *ana* des plus tarés, — ou une lecture retenue par un conteur qui faisait le spirituel ou l'aimable, et dont un auditeur a été dupe. De sorte que vous risquez:

Soit de rééditer, appliqué à un fait actuel, une vieillerie qui s'est accomplie sous Pepin le Bref ou autour de la Parabère;

Soit d'offrir, sous une forme déguisée, l'anecdote que votre confrère publiait quinze jours auparavant, car...

On ne peut pas tout lire!

Ceci, j'en viens d'être la victime, et je suis furieux! Il s'agit d'un ana.

L'autre jour, une lettre arrive. Elle est signée. Elle porte une jolie anecdote. C'est un curé qui arrive trop tard à la table de son évêque..., etc, etc. On m'assure que l'histoire vient de se passer durant le voyage de Leurs Majestés en Bretagne. Je me soumets à cette croyance. L'anecdote, déshabiliée de l'empaquetage de l'expéditeur, résiste aux investigations d'un regard méfiant. Elle a un corps, un joli corps!

Aussitôt nous la saisissons du bec de la plume et la rhabillons de notre mieux. L'affaire faite, elle est ajoutée à celles de ses compagnes qui doivent partir dans le prochain *Courrier* (celui-ci).

Mais voilà qu'au départ, et comme on lui signait le passe-port du *bon à tirer*, quelqu'un nous dit:

« — Vous lui avez mis un faux nez, mais c'est égal, je la reconnais!

» — Qui?

» — L'anecdote! Son déguisement moderne ne m'empêche pas de reconnaître son identité. Elle est contemporaine du régent...

» — D'Angleterre?

» — Non, d'Orléans.

» — Diable! Je suis victime d'un correspondant!

» — Victime lui-même d'un monsieur qui parle au dessert. Rien de plus commun que cela!

» — Alors, au feu!

» — Bah!... pourquoi ce parti extrême? puisque vous ne la connaissiez pas, c'est qu'elle n'est pas aussi publique que la chanson de Marlborough! Risquez-la pour voir!

» — Sous votre responsabilité directoriale?

» — J'assume!

» — Eh bien, assumez et imprimez!

En ce cas, voici:

Lors du dernier voyage de Leurs Majestés dans l'Ouest (ceci fait partie de l'habit neuf de l'anecdote!), un évêque, jaloux de faire aux augustes voyageurs une pompeuse réception dans son église, convoqua tout le clergé de son diocèse.

Le grand jour levé, ces derniers, plus tôt levés que lui, se mettent en voiture, à cheval ou en marche. Parmi les pédestres de la pauvreté, de l'humilité, se trouvait un bon vieux curé n'ayant d'autre appui ni compagnon que son bâton; il mit tout le jour à faire péniblement le chemin, et lorsqu'il vit se profiler dans le vague espace les deux tours de la cathédrale du chef-lieu, déjà s'étaient éteints sous ses voûtes les cierges et les chants de la fête. La nuit était complétement tombée lorsqu'il arriva au pied du palais épiscopal, poudreux, harassé, épuisé, affamé!

Là, tout était fête, animation, lumière... et surtout fumet exquis! Les vastes cuisines répandaient dans la cour ces réconfortantes odeurs des rôtis qui sont comme une sorte d'absinthe apéritive exaspérant toutes les papilles de la langue. Notre bon curé s'assit sur une borne, s'essuya le front, huma un peu, et se dit:

« — Il paraît que j'arrive trop tard pour voir Leurs Majestés! »

Et il resta un moment absorbé dans son regret.

Passe un maître d'hôtel qui, tout affairé qu'il fût, est frappé à la vue de ce pauvre prêtre en détresse dans ce coin.

« — Que faites-vous donc là, monsieur l'abbé? Est-ce que vous n'allez pas dîner?

» — Dîner!... certainement, monsieur! mais... où?

» — Par là! par là! dépêchez-vous, on est au rôti! » — dit le valet pressé par son service. Et il disparaît par la porte d'une office.

Le brave curé se fait une petite toilette en plein air, rajuste son rabat, sa culotte, sa calotte, renoue ses gros souliers, se brosse une manche avec l'autre, s'époussette, se mouche... prend son bâton et son parti: il entre.

L'antichambre traversée, il se trouve dans la salle à manger où le monseigneur violet traitait bon nombre de curés noirs. L'évêque l'aperçoit; notre bon vieux prêtre se sentit sauvé. Ses yeux tombèrent sur un jambon d'York à la chair rose encadrée d'épinards, sur une *platée* de gibier dont le centre, formé de quatre coqs et poules de bruyère, avait pour escorte des gélinottes, et pour joints dans les interstices des ortolans à ne pas compter!

« — Ah! vous voilà donc, monsieur le curé!

» — Oui... me voilà, monseigneur!

» — Vous arrivez tard...

» — Oui... trop tard pour la cérémonie... mon village est si loin!...

» — Que se passe-t-il de nouveau dans votre paroisse?

» — Rien de bien nouveau!... Ah! si fait! un petit événement, chez un fermier.

» — Quoi donc?

» — Oh!... ce n'est pas à raconter ici...

» — Racontez toujours!

» — C'est... c'est la truie du meunier, mon voisin, qui a mis bas treize petits...

» — Ah!... eh bien?

» — Eh bien... elle n'a que douze tétins!

» — En effet, voilà qui est assez curieux! Mais alors, monsieur le curé, que fera donc le malheureux treizième?

» — Ah! monseigneur... il fera comme moi... il regardera les autres manger! »

Inutile d'ajouter que le bon curé dîna, et dîna bien.

Telle est l'affaire! Puisse le lecteur n'avoir pas flairé le rance du morceau sous la sauce nouvelle!

On se souvient encore, dans la génération dernière, du compositeur Jullien, très en vogue au milieu des établissements publics du boulevard, — le premier qui (hardiesse du temps!) saisit et brandit le bâton de mesure avec une main gantée de paille. Autre hardiesse, une anglomanie qui débutait, s'essayait: Jullien, juché sur une estrade, regardait la foule avec un lorgnon d'écaille fiché dans l'orbite. Le siècle marche vite: hier, je rencontrai, sur le boulevard des Italiens, un Kabyle en grand costume, avec le susdit lorgnon planté là-haut. On ne se retournait plus, on ne s'étonnait plus, comme il y a vingt ans!

Donc Jullien quitta un beau jour Paris. Une nuit plutôt! car ce fut pour quelques espiègleries d'affiches dont s'était à raison fâchée l'autorité de qui l'affaire relève. Un duel fameux avec un maître d'armes qui lui avait placé une longue épée au travers du corps, — ce qui réalisait très-littéralement le mot vulgaire *embrocher*, — avait préoccupé tout Paris, par le miracle de la guérison, on pourrait presque dire de la résurrection, de ce chef d'orchestre de tant de goût et de tant de gants. Mais, à cause de cette diable d'affiche sur laquelle une combinaison de grosses lettres et de mots très-menus ne laissait voir, au loin, qu'un sens injurieux, Jullien dut s'esquiver le jour même où il allait pouvoir monnayer sa bruyante célébrité!

L'Angleterre lui ouvrit ses portes, ou plutôt ses ports. Il transporta chez ces insulaires un formidable orchestre où les tambours étaient chargés de l'*andantino piano amoroso*. On battait la mesure à coup de pistolet, c'est-à-dire que le bruit perdait toute mesure. Un tambour-major en grande tenue, avec un plumet formidable, présidait l'ouragan, la canne au poing et en l'air. Les Anglais s'extasièrent, se pâmèrent et payèrent. Fort cher, même!

Jullien promena ses tambours, son lorgnon, ses pistolets, et même quelques violons, à travers toute l'Angleterre, obéissant à cette *great attraction* (prononcez *etrequechone*). Il récolta ainsi plus d'un million, et fonda à Londres un magasin de musique et une salle de concerts. Ce fut, pendant plusieurs années, une série non interrompue d'excentricités dont raffolèrent les Anglais, et qui eussent fait la fortune de plusieurs Julliens moins prodigues que le nôtre! La vie de ce compositeur, de cet entrepreneur, de ce chef d'orchestre et de claque, serait tout une odyssée souvent voisine du *Roman comique*. Et pourtant il n'est pas au bout, car il semble vouloir aujourd'hui y mettre le comble par le prospectus incroyable qu'il lance dans une langue dont les exagérations curieuses et bouffonnes sont intraduisibles. Il y annonce, dans la partie la plus sage, les *concerts d'adieu* qu'il va donner à Londres, au théâtre du Lyceum, après vingt ans d'exercice, regrettant de n'avoir pu obtenir pour cette dernière année une des très-grandes salles dont il disposait ordinairement: Drurylane, Covent-Garden, ou le théâtre de la Reine. Le fantasque musicien déclare qu'au bout du mois il partira « pour une *tournée*
» *musicale universelle* à travers les capitales et les
» villes d'Europe, d'Amérique, d'Australie, les colo-
» nies et les villes civilisées (ou non) d'Asie et d'Afri-
» que, accompagné de l'élite de son orchestre et au-
» tres artistes, *savants* et *hommes de lettres*, formant
» le noyau d'une société déjà constituée, sous le titre
» de *Société de l'harmonie universelle*, — dans le but
» non-seulement de propager l'art divin et civilisateur
» de la musique, — mais encore de soutenir par la
» puissante éloquence de l'harmonie une cause noble
» et philanthropique. » Quels mots pour préface à une centaine de concerts ambulants!

Le fameux Soyez, ce cuisinier excentrique dont nous avons récemment annoncé la mort — et donné l'épitaphe: *Soyez tranquille!* — avait dans Jullien son compétiteur, son rival en extravagances. Tous deux ont diverti Londres pendant vingt ans. Mais il est triste de dire que tant d'efforts, de travaux, de talent même, — ceci n'est que juste à dire à propos de Jullien, — n'a pu suffire à assurer une retraite paisible et un repos sans doute nécessaire, à un artiste qui peut assurément être considéré comme le virtuose qui a fait le plus de *bruit* dans le monde!

Un journal belge raconte qu'à la noce de M. de Chimay avec Mlle D..., qui vient d'avoir lieu à Charleroi, un monsieur bien mis s'est glissé parmi les invités, à la façon d'Arnal dans les *Gants jaunes*, pris par le côté du mari pour un invité du côté de la femme, et réciproquement. Ce n'est pas très-neuf, et c'est que le gouvernement tiendra beaucoup à toucher 15 francs, s'il délivre pour cela un brevet d'invention! Mais voici où le journal nous paraît se moquer un peu de nous, en tant que lecteur et fraction du public.

L'intrus, qui s'était glissé à l'hôtel de ville et à l'église, ne manque pas de se glisser aussi à table, et peut-être était-ce (pour moi, je le crois fermement) le seul but de son escapade un peu forte. Ici il faut laisser parler un peu le journal en question. N'oublions pas que nous sommes à une noce sur laquelle rayonne le nom de Chimay:

« *Entretemps*, le banquet s'était avancé, et l'on avait déjà goûté du dessert, lorsque l'inconnu se leva de table pour aller dans la cour. Alors toute la société s'interrogea, et l'on eut la conviction qu'on avait affaire à un intrus qui créait un nouveau vol, un vol à la noce. Quelques convives le suivirent, et le trouvèrent qui ouvrait une porte particulière allant de la cour sur la rue. Ils le saisirent au collet et lui demandèrent qui il était. « Je suis, répondit-il, l'*inconnu*, voilà tout. » Et l'on ne put obtenir de lui d'autre réponse. On le somma alors de payer son dîner; mais il s'y refusa, prétendant qu'il n'avait pas d'argent, lorsqu'un de ses interlocuteurs annonça qu'il allait requérir la police, notre inconnu jeta une pièce de 5 francs et s'esquiva à toutes jambes du côté de la station.

» On se perd en conjectures sur les intentions de ce singulier convive, qu'on n'a pas revu en ville. »

Voyez-vous cette noce Chimay où l'on se lève de table pour aller *dans la cour*... soudain suivi de *quelques convives* qui saisissent le monsieur venu dans la cour au *collet*, pour savoir qui il est, —lui répondant : l'*inconnu;* — les autres le *sommant de payer* son dîner (chez un Chimay !), l'autre prétendant qu'il n'a pas d'argent, et *jetant 5 francs* pour s'enfuir du *côté de la station*... sans doute parce que le convoi était tout prêt à l'emporter de Charleroi, ce qui est aimable et à propos. Que ces grands Chimay, princes, millionnaires, ambassadeurs et tout ce qu'on peut être autour du trône, doivent être charmés de ces jolies histoires !

Dans une petite ville voisine de Paris, habite un homme de loi qui s'appelle Lejars. Quel facile jeu de mots!

Si nous croyons ne pas irriter les délicats, nous ajouterons à « Lejars qui est l'homme de l'oie » :

Que, bien avant que M. Scribe l'eût dit, Laure fut une chimère pour Pétrarque.

Que l'été on aime à boire de la bière et à s'étendre sur la mousse...

Que le temps ressemble au tonneau des Danaïdes, car il fuit...

Que les centimes sont comme la garde : ça ne se rend pas...

Un ivrogne s'écrie :

De rouge et de blanc j'ai pris
Une égale dose;
Je ne puis donc être gris...
Je dois être rose!

—

Hippophage sans rival,
Je vous le décèle,
Quand je mange du cheval...
C'est toujours sans selle.

Et autres folies qu'on nous envoie en les déclarant *coquilles d'huîtres*.

Nous y coupons court.

Il nous tombe sous la main un billet ainsi conçu et adressé :

« A monsieur Léon Gatayes,

» Votre prénom rappelle un *lion ;*

» Votre nom imite *Bataille;*

» Venez donc ce soir, armé de ce billet, à la première représentation d'*Hernani.*

» Mille compliments,

» VICTOR HUGO. »

26 février 1830, anniversaire de ma naissance.

Un hôtel est en voie de construction, pour... l'inventeur de la crinoline!

On l'appelle M. Fristh. Il a gagné divers millions, ont un a déjà été placé dans une acquisition presque seigneuriale ou féodale : ce qu'on appelle le jardin de l'abbaye, à Beaugency. M. Fristh aura son hôtel à Paris, et ses salons seront si vastes, qu'on y pourra recevoir par centaines les femmes les plus follement crinolinées.

Au reste, ce mot crinoline a été fort à tort appliqué au système de cerceaux qui ballonne ces dames, et qui les fait ressembler aux porteuses d'eau du Nord. *Crinoline* vient de *crin.*

On annonce, pour la fin de novembre, l'arrivée à Paris d'une famille russe d'une opulence folle, extravagante, désordonnée. Le chef de cette famille, qui ne porte pas de titre, comme, du reste, beaucoup de grandes maisons russes, possède une immense partie du territoire de la Russie sibérienne dont le chef-lieu de famille est pour lui la province d'Okhotsk. Il a expédié à Paris un agent, espèce de maréchal des logis général, chargé de lui trouver un hôtel dont le rez-de-chaussée soit formé d'une ample suite de salons, pour recevoir l'état-major de la société parisienne. Mais cet hôtel n'est pas facile à trouver! Paris n'a pas, n'a plus de ces amples résidences presque féodales qu'il faut aux nababs étrangers, aux ambassadeurs, aux hospodars qui viennent chez nous manger leurs trônes en viager. Ce n'est plus le temps des palais, c'est celui des maisons, et ce qu'on flatte aujourd'hui du nom d'hôtel fait bien rire les étrangers!

Donc l'agent du richissime bourgeois d'Okhotsk cherche en vain ses six salons d'enfilade! Il parle d'indemniser cinq ou six locataires de maisons contiguës de la rue de Rivoli, de percer des portes, et de préparer là un vaste logis pour les hospitalités de son seigneur. Il a offert 100,000 francs d'indemnité à M. Blanc, dit de Hombourg, lequel habite tout l'espace compris par l'îlet que forment, en face du jardin même les Tuileries, la place des Pyramides et la rue du Dauphin. Mais M. Blanc, qui s'est très-confortablement installé là avec sa famille, n'entend nullement céder la place à un arrivant de la Sibérie. —Pareil échec attendait l'agent auprès du vicomte de Beaumont-Vassy, l'auteur de l'excellente *Histoire de mon temps*, lequel possède un bel hôtel à l'angle de la rue du 29 Juillet. Le maréchal de ces logis impossibles avait, paraît-il, réussi à conquérir le voisinage; mais la résistance du vicomte de lettres a tout fait manquer. L'agent cherche toujours.

« — Demandez un coin du Palais de l'industrie ! vous chargerez les décorateurs de l'Opéra de vous clôturer et décorer cela avec des châssis peints ! »

L'agent a bien vu que M. de Beaumont-Vassy se moquait de lui, et a repris ses recherches. Au reste, cette idée de percer plusieurs murailles mitoyennes pour obtenir une enfilade de salons, n'est pas une invention à ébahir. Ce développement hospitalier existe sur plusieurs points. Nous citerons, entre autres, la résidence la plus prestigieusement, la plus merveilleusement placée de tout Paris : celle de M^me^ la duchesse de Riario-Sforza. Elle transperce quatre maisons de la rue Royale, au bel étage, et la vue inouïe qu'elle embrasse, du développement de ses quinze fenêtres, s'étend : à droite, jusqu'au pont de la Concorde et les tours Sainte-Clotilde ; à gauche, sur tout le prolongement des boulevards jusqu'à la rue Drouot ! C'est le lieu le plus effréné de Paris, capitale de la France, la France capitale du monde.

Si ce pauvre agent réussit enfin à trouver son enfilade de salons, nous en instruirons nos lecteurs, parmi lesquels beaucoup ont à s'intéresser à la question.

On nous adresse d'Alger le fait suivant :

Pendant la campagne de Crimée, le capitaine C... transportait un chargement de moutons, — et une pacotille de lunettes vertes, indispensables aux soldats, pour affronter l'effet du soleil sur le sable brûlant.

Une bourrasque s'empara du navire, une voie d'eau se déclara et gâta les vivres, si bien que l'équipage n'eut bientôt plus rien à manger, si ce n'est cette triste ration que le matelot appelle vulgairement *brosse à dents* : c'est-à-dire le biscuit de mer...

Mais si l'équipage pouvait s'arranger de cette sobriété biblique, restaient les moutons dont tout le fourrage et l'herbage frais avaient été gâtés par l'eau de mer. Que faire pour nourrir ces êtres... si nourrissants ?

Une idée des plus bizarres passe soudain par la tête du capitaine :

« — Appelez le charpentier ! » — dit-il.

Arrive le charpentier.

« — Vous allez prendre votre rabot, une planche de sapin, votre bois le plus tendre, et me faire plein ce grand panier de petits copeaux fins et menus !

» — Oui, capitaine !

» — Et toi, *Bout-de-Tabac*, — dit-il à un mousse, — va-t'en chercher en bas la caisse pleine des lunettes vertes de ce spéculateur de Constantinople qui m'a confié sa pacotille !

Les copeaux sont faits, — les lunettes sont apportées.

» — Très-bien ! — dit le capitaine. — Maintenant, Bout-de-Tabac, tu vas attacher une paire de lunettes sur le nez... ou plutôt sur le front de chaque mouton...

L'ordre fut exécuté, à la grande jubilation de l'équipage. Quand ces bêtes furent ainsi préparées, on leur présenta les petits copeaux...

Ils crurent y voir de l'herbe tendre et se mirent à dévorer !

Trois fois par jour on leur distribua cette ration — de lunettes et de copeaux en sapin, — et, le surlendemain soir de cette véritablement nouvelle invention (*s. g. d. g.*), le brick toucha heureusement la côte où l'herbe croit... Je ne sais si le lecteur fait comme l'herbe au sujet de cette histoire ; mais j'en laisse la responsabilité à un officier des subsistances militaires qui me l'envoie du n° 4 de la rue d'Aumale, à Alger, port payé. Il peut continuer si cela l'amuse, et que son sac ne soit pas à sec !

Décidément, l'hiver aura ses *médiums.* Les sœurs Fox arrivent par le steamer du 25 à Liverpool. Ce sont les créatures les plus merveilleusement organisées, laissant, — disent les Américains les plus calmes, les plus préoccupés du dollar, — bien loin derrière elles M. Home et ses défaillances et intermitences de lucidité. De plus, ce qui est quelque chose pour le prestige, ces deux Fox sont extrêmement jolies : *Mina* et *Brenda.* L'une, blonde comme la gerbe des blés ; — l'autre, brune comme l'aile du corbeau. La blonde fixe un œil bleu dans les extases célestes ; — la brune darde un œil noir dans les sombres mystères du mal. En Amérique, on les appelle *l'Ange* et *le Diable.* Nous verrons !

Hier nous rencontrâmes sur le boulevard une de nos anciennes relations de 1848, un châtelain que la politique d'alors avait porté à l'Assemblée constituante, un méridional dans le sens le plus spirituel, le plus accentué et le plus nerveux du mot.

« — Eh bien, que faites-vous maintenant ?

» — Je viens à Paris faire imprimer mon discours...

» — Quel discours?

» — Comment ? mais mon discours sur les *assolements !*

» — Quels assolements? quel discours ? d'où venez-vous ? à quoi pensez-vous, Epiménide ? vous avez donc dormi dix ans ?

» — Non, j'ai passé ces dix ans à corriger mon discours !

» — Sur les assolements ?

» — Eh bien oui.... certainement, sur les assolements ! sur quoi voulez vous qu'il soit ? C'est ce discours..., vous savez bien ? J'en ai fait une brochure... je vous l'enverrai !

» — Merci ! »

Quelqu'un passa, nous aborda et mit fin au... discours. Pourtant l'homme du Midi trouva encore moyen de nous dire :

« — Je l'adresserai à tous les grands journaux... je pense qu'ils le reproduiront en entier !

» — Quoi ? — répondîmes-nous méchamment.

» — Eh bien ! à quoi pensez-vous donc? mon discours sur les assolements, pardieu !

» — Celui de 1848...

» — Il n'y a pas de doute... il est temps ! »

Nous nous séparâmes. Maintenant sachez les motifs de cette obstination du digne homme.

Il siégeait dans la grande salle de carton que vous savez, un peu haut sur la colline... plus haut que le point où le prudent Horace dit qu'il voulait placer sa demeure paisible. Un jour qu'il s'y était fermement décidé, après de longues méditations et des hésitations plus longues encore, un jour donc, notre constituant descendit de sa montagne... (la vérité m'est échappée !) dans la vallée, au bout de l'étroit sentier de laquelle était situé une sorte de petit kiosque sur gradins, qu'en langage parlementaire on appelle une tribune. Il y monta, l'imprudent, avec ses assolements! Ceux qui le connaissaient pour un excellent homme, abondant au besoin en saillies méridionales, — mais orateur... nullement, — s'étonnèrent un peu, et s'inquiétèrent beaucoup de ce coup de tête tribunitaire. L'ordre du jour portait je ne sais plus quelles allocutions et allocations municipales ; comment s'y prendrait l'orateur pour y fourrer ses assolements ? Il monte...

Et la première chose qu'il fait, une fois en évidence, c'est de saisir majestueusement le verre d'eau, d'en tracasser le sucre avec la cuiller ruolzée, et le tout fondu, amalgamé, de boire l'affaire jusqu'à la dernière goutte, aux éclats de rire de toute la chambre, qui s'attendait à un autre exorde.

Il entend rire... il ne se déconcerte pas, au contraire ! Par un geste arrondi, il enlève du fond du verre le reste du sucre récalcitrant à la dissolution, le gobe, repose le verre, rejette en arrière sa mèche frontale, et le poing sur la hanche, s'écrie avec son accent caractérisé :

» — Citoyens... ! hier, le citoyen *Barrotttttt...*

Un immense éclat de rire retentit dans la vaste salle.

» — *Barrot... Barro !...* — lui crie-t-on de tous les côtés.

» — Comment *Barro ?* — répond l'orateur, — mais il y a un *t ?*

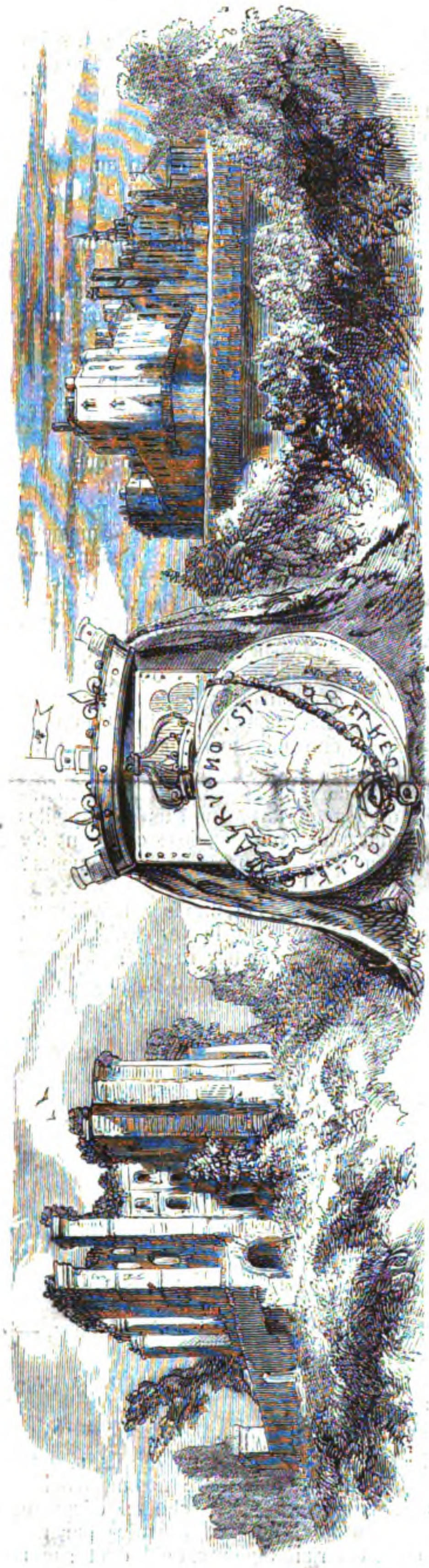
Et tout aussitôt il reprend plus fort que la première fois :

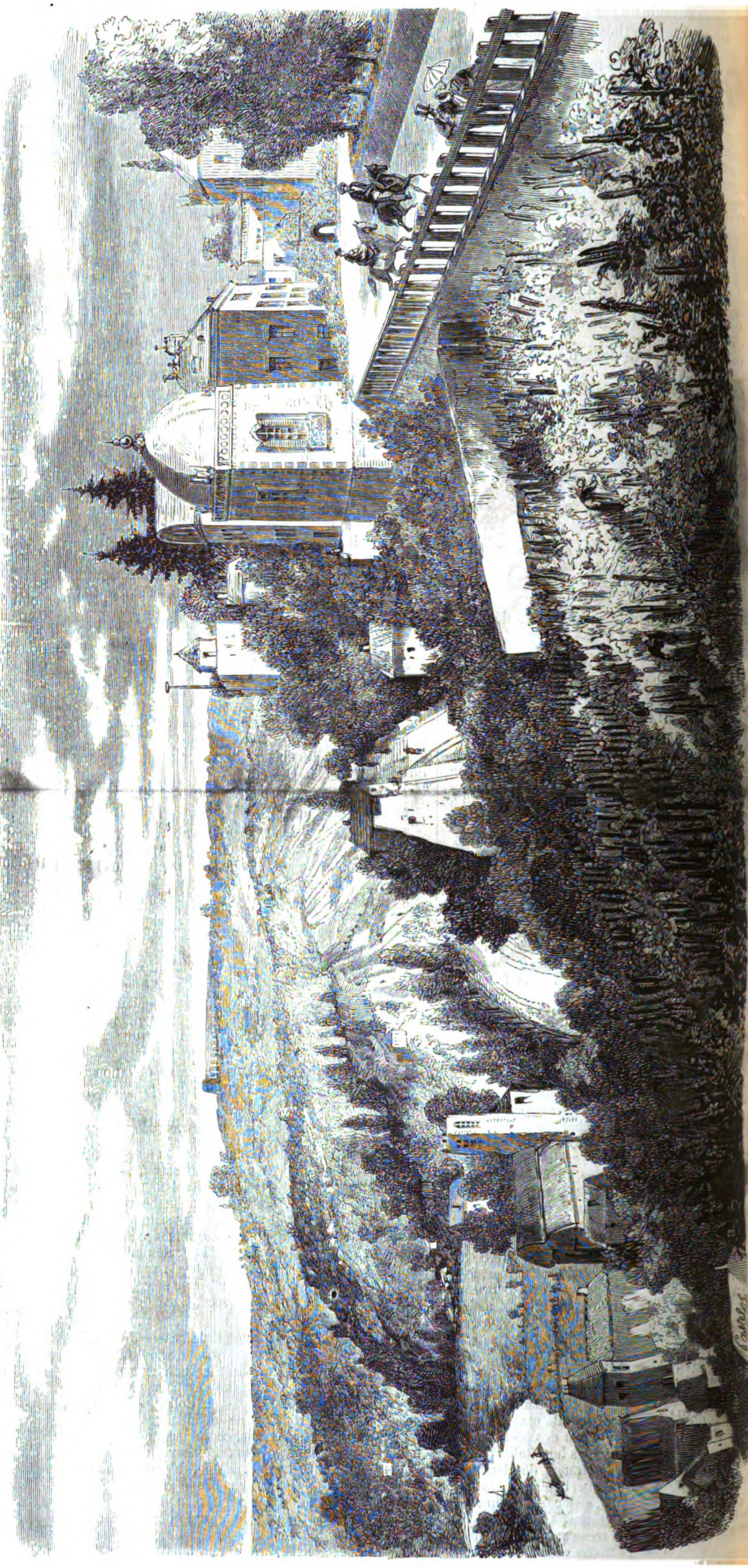
» — Le citoyen *Barrottttte...*

Cette fois les rires furent si universels, si moqueurs, si formidables, que notre homme troublé, noyé dans son verre d'eau, la mèche en désordre, quitta brusquement la tribune, et s'esquiva par une porte du fond. On riait toujours, qu'il était sur le quai ! On en rit sans doute encore... quand l'anecdote est rapportée à ceux qui connaissent le personnage !

C'est le fameux discours dont il n'a pu prononcer que ces trois mots ! qu'il s'obstine à mettre en lumière. Qui jurerait que, depuis dix ans, dans son castel du Midi, cet homme n'ait pas été le plus heureux des hommes, en lisant et corrigeant son œuvre, et rêvant pour ce morceau — plus obstiné que le dernier coucou, — un retentissement, un éclat, une détonation à émouvoir toute la grande presse : *Barrot et assolement !*

JULES LECOMTE.





SAINT-GERMAIN EN LAYE. — Terrasse et pavillon de Gabrielle d'Estrées.

REVUE DU MOIS D'OCTOBRE, par MARCELIN.

AUX COURSES. — MENUS PROPOS DE LA GALERIE.

— Dis donc, Cora, comment trouves-tu cette invitation? Je rencontre hier le petit de Charansonnay : — Avez-vous vu, me dit-il, ma nouvelle voiture à huit ressorts? — Non. — Eh bien! venez donc demain aux courses, vous me verrez passer!

MODES. — Aimez-vous mon nouveau pardessus en tissu de Beauvais? Moi, je ne puis plus souffrir les burnous depuis que j'en ai vu affichés à 25 francs!

AUX ENVOIS DE ROME. — QUE L'INSTITUT SONGE A CELA! — Ne trouvez-vous souverainement injuste, messieurs, d'envoyer à Rome les élèves les plus forts? Les plus faibles n'en auraient-ils pas bien plus besoin?

THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Faust.* — La blonde Mme Luther et le beau Dumaine, le plus fort de tous nos jeunes premiers — à bras tendu.

LIVRES. — *Le Roman d'un jeune homme pauvre, mais millionnaire,* par Octave Feuillet.

THÉATRES. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Œdipe roi.* — Une tragédie mêlée de couplets.

Publication des protocoles des conférences de Paris.

Les conférences de Paris ont clos leurs séances ; la presse a publié les protocoles où se trouvent reproduits leurs débats et leurs décisions. Il ne nous appartient pas d'apprécier l'importance de ces nouveaux monuments de la politique européenne. Nous dirons quelques mots seulement sur les peuples roumains, dont ces protocoles formeront le droit public.

Un nouvel avenir s'ouvre ainsi pour les populations de ces pays qui ont tant de droits aux sympathies de l'Europe civilisée et chrétienne. Nulles contrées n'ont été plus libéralement dotées par la nature ; leur sol, d'une fécondité merveilleuse, rend l'Europe tributaire de leur agriculture : céréales, vins, tabacs, fruits, légumes, tout y prospère. Leurs montagnes, couvertes de magnifiques forêts, abondent en mines de métaux précieux, et cependant leurs habitants n'ont jamais que bien incomplétement joui de ces richesses.

Quelles tristes destinées ont été les leurs ! Depuis l'époque où, démembrées de l'empire romain, dont elles formèrent une partie de la Dacie Trajane, elles passèrent successivement sous la domination des Goths, des Huns et des Avares, premiers flots des barbares, que remplacèrent, du neuvième au quatorzième siècle, d'autres débordements, roulant des hauts plateaux de l'Asie, les Petchenègues, les Cumans et les Mongols, pour accepter enfin la suzeraineté de la Turquie.

LÉO DE BERNARD.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

XI. — Le chapitre des Fétiches (*suite*).

Chez le joueur malheureux, comme chez le malade, la crédulité n'a pas de bornes. Il est peu de folies qu'on ne puisse faire exécuter à un joueur qui perd en lui affirmant qu'elles le feront gagner. Il quittera la partie pour changer de gilet, de cravate ou d'habit ; il se lèvera pour déplacer une chaise, ouvrir ou fermer une porte ; il suspendra son jeu à une certaine heure pour le reprendre à une autre. Il en est qui se précipiteraient dans la Seine au mois de décembre, dans l'espoir de faire changer la veine qui les poursuit. L'aventure du municipal à cheval, placé comme fétiche à la porte d'un joueur maltraité par la chance, est restée dans les annales de nos cercles. Le brave troupier, qui se croyait là pour faire honneur aux invités de quelque raout, s'étonnait fort du silence de la rue et de la maison, lorsque survint, vers une heure du matin, la triste victime du tapis vert. Comme les autres soirs, et malgré la puissance du fétiche, le joueur avait beaucoup perdu. Il sonne ; on n'ouvre pas. Il sonne de nouveau ; rien ne bouge dans la loge du cerbère endormi, et la porte est inexorable. Impatienté, exaspéré, aigri surtout par les pertes qu'il vient de faire, le locataire brise un carreau avec sa canne pour réveiller le portier. Ici, le municipal, jusqu'alors simple spectateur de la scène nocturne, croit qu'il est de son devoir d'intervenir. Il se baisse, saisit le perturbateur au collet, le hisse sur son cheval, et file au grand trot vers son quartier, ravi d'avoir un prétexte décent pour rompre une faction qui l'ennuyait. « Mais, malheureux, criait le joueur en essayant de se dégager, c'est pour moi que vous étiez là ! c'est moi qui donne la soirée ! c'est moi qui... » — « Très bien ! très bien ! répondait le municipal sans modérer l'allure de sa bête, nous nous expliquerons au poste. » Au poste, on s'expliqua en effet ; mais, malgré l'explication, le joueur acheva la nuit sur un lit de camp, et il fallut, — ô comble d'humiliation ! — que son portier vint le réclamer le lendemain pour qu'on le rendît à la liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais renouvelé cet essai du factionnaire fétiche, quoiqu'il ait eu, comme on vient de le voir, un succès auquel on ne s'attendait pas. Le joueur fut-il corrigé ? Je n'ose l'affirmer.

Beaucoup de joueurs, qui se montrent très sévères pour les manies des autres, sont eux-mêmes, quelquefois à leur insu, entachés des mêmes travers. Nous avons tous vu des joueurs quitter une table de jeu parce que certains visages, qu'ils supposaient contraires à leur bonne chance, venaient de s'y montrer. Celui qui joue ainsi le rôle de *jettatore* est souvent un honnête bourgeois bien inoffensif, dont tout le tort est d'avoir différé d opinion avec celui qui le fuit sur une question de cuisine ou de politique. Il y a aussi les gens nerveux, — cette variété de l'espèce est très-nombreuse, — qui ne peuvent pas souffrir les curieux autour du tapis vert, et qui sont véritablement malheureux si on se tient debout derrière leur chaise. Ces spectateurs ambulants et désintéressés, qui sont toujours nombreux partout où l'on joue, ont reçu des joueurs le surnom expressif et imagé de *comètes*. La comète fait le désespoir des perdants irritables, qui n'hésitent pas quelquefois à l'interpeller tout haut et à la rendre responsable de leur perte. C'est à ce moment que l'astre chevelu disparaît dans la profondeur des salons, pour se montrer sur un autre point de l'horizon, c'est-à-dire de l'appartement.

Dans un cercle où se trouvent quelques-uns des plus grands noms de la nouvelle société parisienne, on m'a montré un superbe type de maniaque. C'est le maniaque digne. Sa faiblesse, qu'il n'avoue pas, que tout le monde connaît, et dont personne ne lui parle, ne compromet jamais son caractère, et ne nuit nullement à sa considération. Il est vrai qu'il est assez riche pour perdre vingt fortunes sans voir, comme on dit, le fond de sa caisse. C'est un homme fort aimable, d'un grand sens et très-spirituel causeur. Il a fait tant d'affaires, il a manipulé tant de millions, qu'on attache un grand prix à ses conseils. Il ne se forme pas à Paris une société industrielle sérieuse et honnête qui ne souhaite de le compter parmi ses administrateurs. Eh bien ! le financier est joueur, joueur comme les cartes ; mais joueur noble et calme comme le serait la Fortune elle-même, si elle s'avisait un jour de venir s'asseoir en personne à une table d'écarté. La manie du richard en question consiste à quitter la table de jeu quand la chance lui est par trop défavorable, à se faire donner son chapeau et à descendre. Arrivé sur le trottoir, il s'arrête, regarde sa montre, met ses gants, semble se consulter un instant, et... remonte. De retour dans les salons, il se comporte comme s'il n'y avait pas paru depuis la veille ; il va à ses amis qu'il vient de quitter, leur souhaite le bonsoir, leur prend la main et s'informe de leur santé ; puis, sa tournée faite, — une sorte de rafraîchissement moral, — il saisit la première occasion qui se présente de rentrer au jeu, et s'y établit avec toutes les apparences d'un homme qui n'a pas joué depuis vingt-quatre heures au moins. Cette manie, que chacun respecte, lui réussit quelquefois, car on cite une année où il ne perdit que quatre-vingt mille francs. Il est juste de dire qu'il ne joue que l'écarté, et qu'il fait beaucoup moins bien un écart qu'un plan de société industrielle.

Beaucoup de joueurs, qui ont assez d'autorité sur eux-mêmes pour ne pas se donner publiquement en spectacle, soit en laissant percer leur mauvaise humeur quand ils perdent, soit en sacrifiant au fétichisme, s'empressent de prendre leur revanche de la contrainte qu'ils se sont imposée aussitôt qu'ils ont quitté la maison où ils viennent de jouer. Tel ponte malheureux que vous voyez s'éloigner du jeu le sourire sur les lèvres après avoir perdu cent louis, partir en chantonnant et de l'air d'un homme qui va se délasser une heure ou deux à l'orchestre de l'Opéra, change de figure et de maintien dès qu'il n'est plus sous votre regard. Arrivé à l'escalier, c'est une transformation complète. Le gentleman dégagé, insouciant et joyeux a fait place au joueur malheureux, affligé et maussade. Ce ne sont plus les mêmes traits, ce n'est plus le même regard ni la même voix. Si vous le suivez, vous le verrez rentrer tristement chez lui, le front courbé, l'air abattu, murmurant de vagues paroles : il se reproche amèrement sa perte, s'accuse d'être incorrigible, se promet de ne plus jouer ou bien de conduire autrement son jeu. Quelquefois il gesticule, ce qui le fait prendre pour un fou par les passants. La pire espèce est celle des joueurs les plus concentrés. Ceux-là sont des chaudières sans soupapes, qui ne chauffent que pour faire explosion. Cette variété compte de terribles sujets. Ils ne se plaignent jamais, et, après une forte perte, ils sauront vous dire un mot agréable ou plaisant s'ils vous trouvent sur leur chemin ; mais, rendus chez eux, enfermés dans leur appartement, ils sont comme des tigres en cage. Malheur à la femme, s'ils sont mariés ! Malheur à tout ce qui les entoure : au domestique qui leur a ouvert, au chien qui vient les caresser ! Ils s'en prennent même aux objets inanimés, et plus d'un de ces forcenés a brisé pour mille écus d'objets précieux pour se punir d'une perte de quinze cents francs. Avec ces joueurs, le ménage est un enfer. A Paris, il y en a de beaux échantillons dans toutes les classes de la société.

La manie bien connue du comte de la Bandera, grand d'Espagne et joueur acharné, était plus inoffensive. Une petite statuette de san Francisco, probablement son patron, se trouvait dans une niche au dessus de la porte d'entrée de l'hôtel que le comte possédait à Madrid, et tout à côté de la fenêtre de sa chambre à coucher. Quand le comte avait perdu dans la nuit, les passants apercevaient le lendemain au matin la statuette ignominieusement pendue par le cou au dessous de sa niche. Quand, au contraire, le comte avait gagné, la niche était fleurie comme un reposoir, et le saint, resplendissant et fêté, apparaissait coiffé d'une superbe couronne dorée. Au temps de l'Inquisition, le fétichisme du comte aurait pu le conduire très-loin. La Providence se contenta de le faire mourir sur la paille à l'âge de quatre-vingts ans.

Le jeu est la pierre de touche du cœur humain. C'est une épreuve que l'homme ne subit jamais impunément. Si les manies de quelques joueurs accusent un grand fond de bonté et de bienveillance, celles de tous révèlent leurs défauts, leurs tendances, leur portée morale et la nature particulière de leur tempérament. On

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Mme Vincent ajouta :

— Vous feriez bien mieux d'aller dormir dans votre lit : vous prendriez du repos et vous ne troubleriez pas celui de votre jeune monsieur.

Liban courba la tête sous cette logique du bon sens, mais il se rassit dans la bergère.

Moi, je soupçonnais vaguement que la garde avait intérêt à éloigner Liban. Mais ma pensée oscillait avec la rapidité de l'éclair. Chacune de mes réflexions s'évanouissait sans laisser de trace. Dix minutes après le départ de Liban, je raillais en moi-même ma crédulité.

Sans le frôlement de la robe de soie qui restait comme une cicatrice à ma conscience, j'aurais repoussé victorieusement toute cette fantasmagorie de ma nuit. Le frôlement de la soie restait en quelque sorte comme un jalon matériel. C'était comme si ma vision eût oublié chez moi ses gants ou son mouchoir de poche. Je me rappelais très-bien, en effet, que le bruit de la soie avait précédé l'aventure. J'avais dormi entre deux. Je gardais mémoire de ce sommeil.

Ma vision, — Sophie, — avait une robe de taffetas noir.

Liban s'absenta un peu après le lever du jour. Je demandai à Mme Vincent :

— Est-ce que je ne vous ai pas prié de me donner à boire cette nuit ?

— Si fait, monsieur, me répondit-elle, — et si vous rappelez cela, c'est que vous êtes sauvé, par la grâce du bon Dieu.

Elle fit le signe de la croix dévotement. Elle avait de l'attachement pour moi, et c'était une honnête femme.

— Madame Vincent, lui dis-je en posant mon regard sur elle, — je me rappelle encore autre chose.

Elle pâlit, puis le sang lui monta au visage.

— Que monsieur Liban vous a réveillé, pas vrai ? murmura-t-elle.

Je lui fis signe d'approcher. Quand elle fut tout près de moi :

— Combien y a-t-il de temps, lui demandai-je tout bas, — que M. et Mme Nelson Manby sont à Paris ?

A cette question, un soupir de soulagement dilata sa poitrine. Qu'avait-elle donc redouté ? Ma tête n'était pas encore bien forte, sans cela j'aurais profité du trouble où je la voyais.

— Deux mois... me répondit-elle, — trois mois peut-être... je ne sais pas au juste.

— Vous avez continué d'avoir des relations avec Mme Manby ?

— Pauvre chère enfant ! Je serais bien ingrate si son nom n'était pas tous les jours dans ma prière... Cette famille d'Ablon a été la providence de mes petits, monsieur.

— Je sais cela... Vous voyez souvent Mme Manby ?

La bonne femme hésita.

— Répondez-moi franchement, lui dis-je avec sévérité.

— Et pourquoi ne serais-je pas franche avec vous, monsieur Charles ? répliqua-t-elle en relevant la tête : je vous ai vu tout petit... et votre père a été bien bon pour nous... Si je ne vas pas aussi souvent que je le voudrais rendre mes respects à Mlle Sophie... à Mme Manby, puisque c'est son nom... dame !... c'est que le monsieur anglais est haut et fier un petit peu... On le dit si riche !... Si, par cas, Mlle Sophie... Mme Manby, avait besoin de quelqu'un qui l'aime et qui la soigne, je la verrais plus souvent.

Tout ceci avait une grande apparence de véracité. Pourtant, je demandai encore :

— Quand avez-vous vu Mme Nelson Manby pour la dernière fois ?

Mme Vincent compta au dedans d'elle-même, puis elle me répondit :

— Il y a bien à peu près trois semaines.

Liban rentrait avec le docteur. Celui-ci me trouva plus de fièvre que la veille. Il me formula, ce matin, une de ses plus remarquables ordonnances. J'en avais pour deux louis chez le pharmacien. Il s'en alla content, non sans m'avoir insinué qu'en sortant de chez moi, il se rendait : 1° chez Mme la marquise ; 2° chez l'ambassadeur du Mexique ; 3° chez la nièce du garde des sceaux ; 4° chez la petite Buzzola, bayadère de haute école, dont les débuts étaient soignés à la fois

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 16 et 23 octobre.

pourrait presque dire : « Dis-moi comment tu joues, je dirai qui tu es. » Au jeu, c'est la bête qui prend le dessus, et la bête — il faut bien l'avouer, hélas ! — est plus souvent mauvaise que bonne, cruelle que douce, jalouse et avide que fraternelle et généreuse ; c'est plus souvent un loup qu'un agneau.

En voyant jouer certaines gens, on pourrait presque tirer leur horoscope. La passion du jeu est celle qui fait monter le plus d'écume à la surface. C'est comme un bouillonnement qui amène successivement sous l'œil de l'observateur toutes les mauvaises choses que contient le vase et qui, à l'état de repos, restent au fond. On a pu prédire à coup sûr le suicide de quelques joueurs. Ceux qui en viennent à cette extrémité se sont montrés ordinairement calmes, doux et honnêtes au jeu. Après avoir dissipé leur patrimoine ou compromis leur position, ils paraissent une dernière fois dans les salons qui furent leurs cruels champs de bataille, payent les dettes qu'ils peuvent avoir, regardent la partie sans y entrer, causent amicalement avec quelques personnes, passent un instant dans la salle de lecture, et s'en vont sans bruit. On apprend huit jours après, quelquefois le lendemain, qu'ils se sont fait sauter la cervelle, ou noyés, ou asphyxiés par le charbon. Quand cette triste nouvelle arrive, les imbéciles disent : « C'est étonnant! un homme si calme, si posé, si réglé dans ses habitudes! Je ne l'aurais jamais cru capable de cela! » Il se trouve alors quelquefois dans la société un visage que ces paroles font sourire amèrement. Gardez-en l'empreinte dans votre souvenir pour l'évoquer à la prochaine catastrophe semblable.

Mais, Dieu merci! le suicide est rare. Les habitués ordinaires du tapis vert, ceux qui composent le fond des réunions de joueurs, ont d'autres moyens moins violents de se tirer d'affaire. Si le sort les trahit, ils se vengeront du sort en trahissant à leur tour les compagnons de leurs folies. Un beau jour ils disparaîtront eux aussi, non pas pour se précipiter du haut d'un pont, mais tout simplement pour ne pas payer ce qu'ils ont perdu. Ce n'est pas un suicide, c'est une banqueroute. Ceux-là, soyez en sûr, ne se tuent jamais, à moins que ce ne soit par accident et en voulant s'échapper d'une prison. A la manière dont on les voit jouer, on sent qu'il y a en eux l'étoffe de hardis aventuriers. On ne leur connaît ni fortune ni position, et ils manipulent l'or avec un sans façon qui stupéfie. Pour peu que la chance les favorise, ces gaillards iront loin, car ils sont prêts à tout, leur audace au jeu vous le dit. Faites une liste de dix de ces messieurs, et demandez-vous deux ans après ce qu'ils sont devenus. Il y en a au moins un millionnaire et au moins un autre sur le point de le devenir. La Bourse fait de si curieuses choses! Un troisième s'est sauvé à l'étranger en emportant une caisse à peu près vide et qu'avec un peu d'ordre et de travail il aurait pu conserver pleine *Paris*; deux ont pris du service sous Walker ; les autres sont ce qu'ils étaient : rien au point de vue de l'utile, peu au point de vue de la probité. Mais tous ont vivants, bien vivants, trop vivants.

ÉDOUARD GOURDON.

La Toussaint.

L'Eglise n'a pas inscrit le nom de tous ses saints dans son calendrier et dans son martyrologe. La sainteté n'est pas un privilége, une exception ; elle est le but final et réalisable que tout bon chrétien doit atteindre. Tous ne sont pas appelés au sanglant héroïsme du martyre, à l'éclatante mission d'apôtres, à la gloire des docteurs qui mêlent les inspirations du génie aux élans de la foi, aux sublimes folies de la charité qui ont rendu si populaire le nom de saint Vincent de Paul, aux ardeurs ascétiques de saint François d'Assises, hommes étonnants que la grâce seule explique, et devant qui s'inclinent, sans les comprendre, la philosophie et l'humanité. Ceux-là ont leur jour et leur office ; ils sont les maréchaux de Dieu, les étoiles dont l'Eglise se couronne, les garants de son immortalité, et, aux jours de tristesse, d'affaiblissement et d'agonie, ils sont là pour lui rendre témoignage, l'encourager à la lutte, et relever ses espérances.

Mais de même que l'histoire des rois, des conquérants, des hommes de génie de tous genres, n'est pas toujours l'histoire des peuples, la gloire des grands saints ne justifie pas toute seule les promesses fécondes du christianisme. N'a-t il pas sanctifié d'avance tous ceux qui pleurent, tous ceux qui souffrent, qui ont faim et soif de justice, tous les abandonnés de la terre, tous ceux qui, dans la simplicité de leur cœur, savent puiser aux sources amères de la vie la sérénité de la conscience et les miraculeuses hardiesses de la charité? Ceux-là, on ne les compte pas ; chaque siècle en a enfanté des millions : ils composent la multitude infinie des bienheureux marqués du sang de l'agneau. Ils sont morts au fond des cloîtres, ignorés de tous et d'eux mêmes. Ils reposent sous le gazon des humbles cimetières ; ils ont labouré la terre, forgé le fer, affronté les tempêtes, secouru leurs frères des trésors inépuisables de leur pauvreté. Leur cendre a fertilisé tous les rivages ; leur humilité a reçu la récompense qu'elle demandait ; Dieu seul a gardé leur nom. Heureux anonymes, ils sont comme la voie lactée qui forme au-dessus des constellations visibles d'autres constellations inaccessibles aux regards de l'homme. Notre siècle, fertile en grands ingénieurs, n'a pas à se vanter de ses grands saints ; mais les simples vertus, celles que nous coudoyons dans la rue, qui s'asseoient à notre foyer, et dont le concours produit des fruits si admirables, n'ont jamais cessé, comme un grand fleuve, dè couler à pleins bords.

Toujours il y a des âmes pleines de Dieu, prêtes à tous les sacrifices, à qui la résignation semble à peine une vertu, et qui étonneraient encore le monde, si le jour venait, où, pour relever la société mourante, Dieu devait encore se mettre à la place de l'homme découragé.

C'est en particulier pour ces millions de saints inconnus que la fête de la Toussaint a été instituée. En ce jour, l'Eglise, par la voie de saint Jean, nous ouvrant les portes du ciel, nous fait entrevoir leurs phalanges innombrables inondées de la pure lumière qui ne s'éteint jamais. Rassasiés et toujours altérés de la vue de Dieu, ils célèbrent dans leurs cantiques les triomphes futurs de la vérité et de l'amour. Nous, les obscurs de la foi, les faibles, les chancelants, nous les saluons comme des frères. Ce sont là nos saints ; car ils nous ont ressemblé ; ils ont pleuré et souffert comme nous, dans les sentiers les plus étroits et les plus ignorés de ce monde. Il nous est permis, presque à tous, et pourquoi pas à tous? de compter dans leurs rangs ceux que nous avons aimés, ceux dont le sang coule dans nos veines, nos amis, nos parents, nos enfants, endormis dans la paix de Dieu et dans les regrets de notre tendresse. Pleins de ces idées consolantes, tous, croyants ou non croyants, nous allons nous agenouiller sur leurs tombes ! Nous leur demandons de vivre encore avec nous de la vie de l'espérance, de s'incliner à nos tristesses, d'abréger nos découragements. Ne dirait-on pas que le jour où l'Eglise célèbre la fête de tous les saints, ils reviennent sur la terre, ils se promènent à nos côtés dans les humides allées des cimetières, pour nous dire que la mort est douce, que les vivants seuls y perdent et que nos souffrances nous mènent à la pure liberté qu'on ne perd jamais! Aimez-nous encore, disent-ils, car nous sommes toujours près de vous, affranchis de vos douleurs et de vos craintes. Quand vous nous pleurez, ce sont les larmes de votre exil ! Nous vivons dans vos joies! Nous sanctifions vos amours ! Vos enthousiasmes s'allument à notre lampe immortelle ! N'oubliez pas les morts ! car les morts vivent en vous ! Leurs vrais tombeaux ne sont pas la pierre qui recouvre leurs vaines dépouilles ou l'argile qui les dévore, c'est vous, c'est votre souvenir ! Malheur à celui qui se penche avec effroi sur un nom ami ou qui blasphème la mort en disant qu'elle est l'oubli ! Qui ne se rappelle avec charme une fête de Toussaint célébrée au village, au vrai village où le cimetière, ombragé par de vieux ifs aux troncs vermoulus, entoure une église presque en ruines. Le soir, après les vêpres, pendant que les cloches dialoguent lentement leur glas, on se rend processionnellement au cimetière. Là, point de tombeaux somptueux aux épitaphes ambitieuses ou d'une sensiblerie équivoque. Quelques croix de bois à moitié penchées, des tertres vêtus de longues herbes marquent seuls la place où les morts reposent. Le ciel est brumeux, un pâle soleil, comme une lampe mortuaire, se voile à l'horizon d'un bandeau blafard. Les longs peupliers secouent leurs feuilles jaunes sur le crâne chauve du curé et des vieux chantres. Les merles effrayés frétillent dans les ifs. Les chantres enroués glapissent la formidable antienne des morts. Pendant que le curé chante les versets, les assistants agenouillés dans l'herbe prient, méditent ou pleurent suivant leur âge ou la date de leurs regrets ; les uns sentent que bientôt on viendra aussi prier pour eux ; les autres mesurent avec effroi cet abîme au fond duquel gît déjà une part de cette vie du cœur que la jeunesse croit ne jamais épuiser.

Il existe dans certaines contrées de la Bretagne un usage où se reproduit toute la poésie de ces âmes chez qui la religion de la mort semble plus forte que le charme de la vie. Quand le reliquaire à claire-voie où l'on entasse dans un coin du cimetière tous les ossements exhumés se trouve trop rempli, on creuse non loin de l'église, dans le premier champ venu, une fosse immense, destinée à les recevoir. Le jour de la Toussaint, après les vêpres des morts, tous les habitants du village se rendent en procession au reliquaire. Là, chacun s'empare au hasard d'un ossement. Les gens âgés portent les crânes ; les jeunes filles et les jeunes garçons s'arment de tibias, de côtes, de vertèbres, puis chacun reprend son rang, et, pendant que le prêtre récite l'absoute, jette dans la fosse sa triste relique.

En feraient-ils autant tous ceux qui le jour des Morts vont déposer des couronnes sur la tombe de leurs parents? Ils honorent leur mémoire, mais ne reculeraient-ils pas devant le rictus effrayant de leurs crânes? La mort n'a pas d'horreur pour qui sait comprendre la vie ! La foi qui croit et espère ne sait-elle pas reconstruire avec des ruines le temple que sanctifia une âme immortelle?

J. DOUCET.

---

par trois grandes entreprises financières. Cher ange !

Je passai une bonne journée. Je me reposais dans mon rêve avec un plaisir d'enfant. J'entendais sans cesse ce frôlement de la robe de soie. Quand je regardais la draperie, je revoyais, par la pensée, ma tête d'ange entre les deux rideaux. Liban me parla plusieurs fois ; je ne lui répondis point ; je voulais rester avec moi-même.

En revanche, j'avais un désir impatient d'entretenir encore Mme Vincent seul à seule. Je me creusais la tête pour trouver un prétexte d'éloigner ce pauvre Liban. Son zèle assidu, qui ne se démentait jamais, me gênait plus que je ne puis le dire. Je lui en voulais mortellement.

Jean frémissait, figurez-vous, Hélène, quand je lui racontais l'histoire de cette fièvre : notre ami Jean, si fort ! si jeune! si bien gardé contre les défaillances nerveuses par toute sorte d'exercices vaillants. Je l'ai vu pâlir et mouiller ses deux mains de la sueur qui était à ses tempes. Il vaut mieux entendre cela que le lire. Sous le simple récit du fait, la parole met l'émotion intime. En deux mots, si vous étiez là, sur mes genoux, comme au temps où vous aviez dix ans, — ou bien gracieusement assise sur votre chaise Renaissance, rêveuse et déjà grande demoiselle, — en deux mots, je vous expliquerais mes angoisses et mon bonheur. Vous ne vous étonneriez point alors, Hélène mignonne, de l'importance que j'accorde à ce songe ; vous devineriez, rien qu'au tremblement de ma voix, que ce songe c'est toute mon histoire...

J'attendis tout le jour. Vers cinq heures, Liban sortit pour dîner. Dès que j'eus entendu le bruit de la porte extérieure qui se fermait, j'appelai Mme Vincent d'une voix si forte que ... eus comme un choc.

— Est-ce que vous vous sentez plus mal, monsieur Charles? demanda la bonne femme en ôtant ses lunettes d'une main tremblante.

Il s'agissait bien de ma santé!

— Venez vous mettre là, tout près de moi, lui disje ; — causons du temps passé... J'aime à me souvenir de ce jardin, de cette maison...

— Pour quant à ça, m'interrompit-elle, — mon pauvre Vincent s'y entendait... Il avait été au Luxembourg... Le jardin était bien tenu...

— Et la chèvre! comme elle était jolie !

— Elle venait de Corse... Oui donc, qu'elle était gentille!... Fallait quelqu'un de méchant pour la tuer.

— Pour la tuer! répétai-je avec autant d'horreur que s'il se fût agi du meurtre d'une créature humaine ; — qui donc a tué la chèvre de Sophie?

La figure de Mme Vincent se rembrunit.

— Elle n'était pas plus à Mlle Sophie qu'aux autres, répliqua-t-elle sèchement ; — je n'accuse pas ce monsieur Eberhardt de l'avoir tué *à l'exprès*... mais il la brutalisa à coups de pieds pendant qu'elle portait... et la pauvre petite bête traîna tout au plus quinze jours...

Le nom d'Eberhardt me serra le cœur. C'était lui qui avait tué la chèvre! Son image passa devant moi. Je vis la haine mortelle que j'avais contre lui.

Mme Vincent poursuivait :

— En voilà un qui en aurait lourd à porter si chaque propos pesait seulement une once!

— On disait donc beaucoup de mal de lui?

— Et qu'il avait de *grands besoins!*... prononça Mme Vincent avec emphase ; — les ivrognes ont tous grand soif... Moi, je ne sais pas si tout ce qu'on disait comme ça était vrai... Mais M. d'Haynard... M. le baron... le beau-frère de madame qui travaillait à la Bourse, lui donna des calottes une fois dans le jardin, en lui reprochant de voler de l'argent à sa femme...

— Après mon départ de Paris?

— Je ne me souviens pas au juste.

— Cela fit du bruit?

— Assez... On se moquait du baron d'Haynard.

En bas comme en haut, telle est toujours la justice du monde.

— Vous ne vous figurez pas, madame Vincent, repris-je, — comme cela me divertit de causer avec vous.

— Monsieur est très-honnête, répondit-elle évidemment flattée ; — monsieur ne me parle pourtant pas souvent...

— C'est à cause de Liban... bon garçon, mais un peu bavard... et, dites-moi, quand les d'Ablon furent dans les mauvaises affaires, on accusa cet Eberhardt...

— Je crois bien!... Il y avait des billets souscrits!... La pauvre Mme d'Ablon avait tant de confiance en ce coquin-là!... Il avait eu de *grands besoins* pour plus de quarante mille francs en une seule année.

J'avais une route tracée que je suivais avec une singulière adresse.

— Dans sa jeunesse, fis-je négligemment, — cette bonne Mme d'Ablon devait être une beauté?

— N'avez-vous pas vu le portrait qui est dans le salon? repartit vivement la veuve du jardinier.

J'eus peine à cacher mon émotion.

— Sophie ressemble à ce portrait, balbutiai-je.

— Pas Sophie... commença la bonne femme.

Elle s'interrompit en rougissant et murmura :

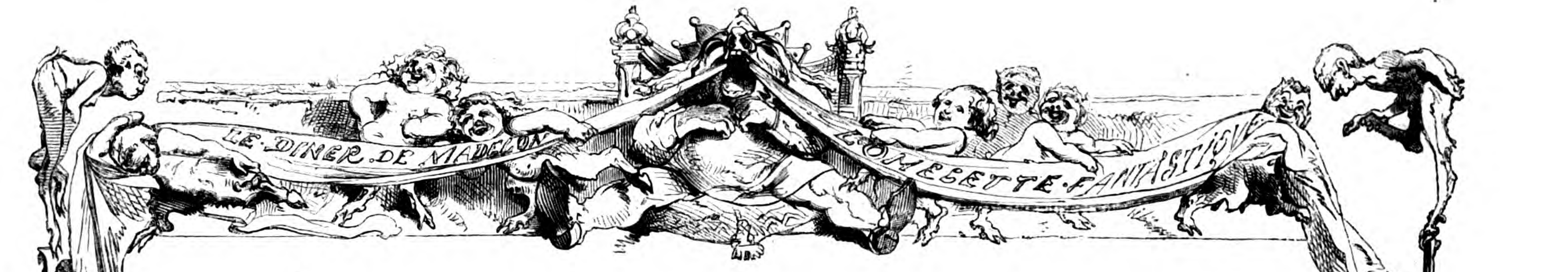
— Mme d'Haynard y ressemblait bien aussi... Ils sont tous beaux dans cette famille là!

Manifestement, ce n'était pas là sa première pen-

RAVEL
ARNAL
RENÉ LUGUET
BRASSEUR
HYA-CIN-TE
LE PUNCH GRASSOT
Mlle CICO
HENRI LINTON
Mlle ALINE DUVAL
Mlle SCHNEIDER dans le Punch Grassot
E. MORIN

– **Le Palais-Royal.**

s de E. Defonds.)



LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Ici l'on rit ! — Ces mots devraient être gravés en lettres d'or sur le fronton du théâtre du Palais-Royal, dont ils résument l'histoire. Ici l'on a toujours ri, en effet, et l'on rira longtemps encore, nous l'espérons du moins. Caché dans le coin d'un des plus beaux édifices de l'Europe, à l'ombre d'un jardin plus riant qu'imposant, le théâtre du Palais-Royal représente quelque chose comme la petite maison de Thalie, pour parler le langage aimable du dix-huitième siècle. Les pièces qu'on y joue ont une liberté d'allures particulière, un accent à part, où se retrouve souvent la véritable comédie de notre époque.

Le théâtre du Palais-Royal n'a une origine ni bien illustre ni bien ancienne : c'était, en 1784, la *salle des Beaujolais*, c'est-à-dire un spectacle de marionnettes. Une actrice de province, qui avait de l'intrigue et du coup-d'œil, la Montansier, acheta cette salle, la fit reconstruire et y installa une troupe de comédiens, dont quelques-uns ne tardèrent pas à devenir fameux. — Le nom de Brunet vient naturellement ici se placer sous notre plume ; Brunet, ce prodigieux symbole de la bêtise, ce chef suprême de la dynastie des Jocrisse et des Cadet-Roussel !

Durant une période de plus de vingt années, comprenant la fin du règne de Louis XVI, la Révolution, le Directoire et le commencement de l'Empire, le théâtre du Palais-Royal s'est tour à tour appelé théâtre du Palais-Royal, théâtre de la Montagne, théâtre Montansier et théâtre des Variétés. Il portait ce dernier nom en 1806, lorsque les artistes de la Comédie-Française, fatigués d'un voisinage qui dépeuplait leur salle, obtinrent un décret par lequel Brunet et sa troupe durent transporter leurs dieux lares sur le boulevard Montmartre.

Un quart de siècle s'écoula ; le théâtre du Palais-Royal était devenu un de ces établissements vagues, ouverts aux exhibitions de tout genre. On y vit des danseurs de corde et des chiens savants. Sous la Restauration, ce fut un café-concert. — Il appartenait au gouvernement de Louis-Philippe de rendre la vie et l'éclat à ces planches historiques. Dans l'été de 1831, le théâtre du Palais-Royal, entièrement reconstruit et placé sous la direction de M. Desfontaines-Dormeuil, rouvrit ses grilles par un prologue intitulé : *Ils n'ouvriront pas*. Le succès revint à son ancien domicile. Une nouvelle génération d'acteurs s'était formée ; M. Dormeuil l'appela à lui. C'était Virginie Déjazet, une des plus étonnantes comédiennes qu'on ait vues, la plus spirituelle à coup sûr ; c'était Achard, la verve faite homme ; c'était Levassor au nez retroussé et au jeu pointu ; c'était Alcide Tousez, la balourdise innocente ; c'était Sainville, la turbulence imprévue, fantasque, énorme ; c'étaient Leménil et Paul. Rappeler ces excellents artistes, — aujourd'hui dispersés ou morts prématurément, — et rapprocher leurs noms de ceux dont nous donnons ci-contre les portraits, c'est évoquer le souvenir de vingt-sept années d'une prospérité non interrompue, c'est placer le Palais-Royal à la tête des théâtres les plus heureux, après l'avoir placé à la tête des plus gais.

Des pièces charmantes et très-caractéristiques se sont succédées là : *Frétillon*, une ébauche colorée ; *Bruno le Fileur*, honnête et joyeux tableau de mœurs populaires ; *Vert-Vert*, qui eût fait sourire le dévot Gresset ; *Indiana et Charlemagne*, cette étourdissante pochade. Plus récemment, nous devons citer : *la Rue de la Lune*, *le Misanthrope et l'Auvergnat*, *le Bourreau des crânes*, *Mon Isménie*, *le Gendre de M. Pommier*, et ce miraculeux *Chapeau de paille d'Italie*, dont Paris ne se lasse pas d'entendre l'odyssée extravagante.

La Comédie-Française n'avait pas tout à fait tort de redouter autrefois ce voisinage, puisque, à l'époque de ses discussions avec elle, un de ses meilleurs artistes, Samson, ne dédaigna pas de signer un engagement avec M. Dormeuil. Samson créa le rôle de *Rabelais* dans le vaudeville de ce nom. — Plus tard, Mlle Fargueil, dont la place est au premier rang sur toutes les scènes, débutait au Palais-Royal dans *la Fille de Figaro*.

Après la révolution de février, le théâtre du Palais-Royal crut obéir à un sentiment de bon goût en reprenant le titre de théâtre de la Montansier. Cela dura trois ou quatre ans ; puis, tout ce qui rappelait les dénominations républicaines ayant été aboli, il redevint théâtre du Palais-Royal comme devant. C'est sous ce titre que M. Dormeuil vient de le léguer à M. Léon Dormeuil, son fils, et à M. Plunkett, qui promettent de suivre ses traditions triomphantes.

Le théâtre du Palais-Royal, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, est évidemment à son apogée ; sa troupe actuelle offre une réunion de types plus divertissants les uns que les autres ; ils sont nombreux, et le brillant crayon de notre collaborateur, M. Ed. Morin, n'a pu esquisser que les principaux. — Voici d'abord Arnal, qui occupe la place d'honneur et qui la mérite bien, Arnal, l'instigateur du répertoire Duvert et Lauzanne, qui a attaché son nom tout dernièrement à l'*Affaire de la rue de l'Ourcine*, une cause célèbre... dans les annales de la farce.

Voici Ravel. Tout rit dans Ravel : les yeux, le nez, la bouche ; tout remue : les bras, les mains, les jambes. Il se dandine ; il regarde dans le parterre, dans les avant-scène, au paradis ; il s'étonne, il interroge, il ricane.

Voici Grassot. On a tout dit sur Grassot. Son extinction de voix est un charme de plus. Qu'il devienne aveugle, on l'applaudira encore ; paralytique, on l'applaudira toujours. Grassot est plus qu'un acteur, c'est une des curiosités de Paris ; on va le voir comme on va voir l'Obélisque ou le musée de Cluny.

Ce visage, sur lequel s'épanouit une immense couche de satisfaction, ces yeux reluisants, ce nez surtout, ce maître nez vous dénonce Hyacinthe, l'Hyacinthe des *Noces de Bouchencœur*, le compère obligé des *revues*.

René Luguet, le chef de l'innombrable tribu des Luguet, a en partage la finesse, voire l'esprit ; ses rôles sont étudiés, et il approche quelquefois de la comédie, comme dans *l'Amant aux bouquets* et *Frisette*.

L'élément jeune du Palais-Royal est représenté par Brasseur et Gil-Pérès. Le premier a de la variété, de la vivacité, du *feu*, comme on disait autrefois ; — l'autre est un comique *en dedans*, pour nous servir d'un terme du métier ; il appartient à l'école d'Arnal ; ses meilleurs effets sont dus à son flegme naturel.

Cet ensemble est complété par Delannoy, Amant, L'Héritier, Poirier, Lasouche, toute une armée de bouffons, auxquels vient de s'ajouter Pradeau.

Trois femmes seulement, trois médaillons exquis, se sont partagé les prédilections de notre dessinateur : Mlle Aline Duval, qui lance le mot sans sourciller ; Mlle Schneider, qui le chante et le danse à ravir ; Mlle Cico, dont le port de tête et les allures font songer à Augustine Brohan. Vis-à-vis d'un pareil trio, M. Ed. Morin s'est cru vraisemblablement transporté sur un autre mont Ida, et il a oublié de regarder derrière lui. Sans cela il aurait vu Mme Octave, Mme Juliette Pelletier, Mlle Dubouchet, Mlle Elisa Fournier, bien d'autres encore, qui sont et seront longtemps la beauté, la grâce et le sourire du théâtre du Palais-Royal !

CHARLES MONSELET.

Le château de Saint-Germain.

Quels brillants et tendres souvenirs ne rappelle pas le nom seul de ce château, où semblent planer toutes les ombres les plus gracieuses qui, depuis Isabeau de Bavière, ont brillé à la cour des rois de France : Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, M^lle^ de la Vallière, M^me^ de Montespan, la duchesse de Chateauroux.

Les hauteurs de Saint-Germain, d'où l'œil plane sur la vallée de la Seine qu'il embrasse de Meudon à Saint-Denis, sont le site sans rival des environs de Paris ; aussi a-t-il été un lieu de plaisance pour les rois dès les premiers siècles de la monarchie française. Il y avait un château élégant et spacieux sous le règne de Louis le Gros. L'empereur Baudouin y reçut l'hospitalité, en 1200, dans ses salles romanes dont les piliers massifs et les voûtes cintrées avaient une puissance et une noblesse en rapport avec les hommes de fer qui venaient, entre deux combats, leur demander des heures de loisir.

Ce château a disparu, ainsi que celui que Philippe le Bel y fit élever au commencement du quatorzième siècle, et que les Anglais incendièrent en 1346. Ce fut le roi Jean qui posa la première pierre de celui qui, presque complétement rebâti par François I^er^, existe encore aujourd'hui. Il se vit cependant abandonné pour la somptueuse résidence élevée dans son voisinage par les ordres de Henri IV, et donnée par ce prince à Gabrielle d'Estrées. Le tendre Béarnais n'avait rien négligé pour que cette habitation fût digne, par son éclat, de la beauté de celle qu'elle devait recevoir. Les statues, les bustes, les bas-reliefs y étaient prodigués, ainsi que les marbres les plus précieux. Ces œuvres de sculpture rappellent une anecdote. Parmi ces bustes, il y en avait un qui ressemblait d'une manière si saisissante au président Fauchet, que tous ceux qui le voyaient en étaient frappés. Fauchet, auteur des *Antiquités françaises et gauloises*, sollicitait alors une pension comme prix de ses travaux archéologiques. « Monsieur le président, lui dit un jour Henri IV, dans l'espoir d'échapper à ses importunités par une plaisanterie, je vous ai accordé une récompense que jamais savant ne reçut d'un roi : j'ai fait mettre là votre effigie pour perpétuelle mémoire de vos œuvres. » Ce n'était pas là tout à fait le compte de l'érudit, aussi répliqua-t-il par une pièce de vers dont voici la première tirade :

> J'ai trouvé dedans Saint-Germain
> De mes longs travaux le salaire ;
> Le roi de pierre m'a fait faire,
> Tant il est courtois et humain.
> S'il pouvait aussi bien de faim
> Me garantir que mon image,
> Ah ! que j'aurais fait bon voyage !

Henri IV fit mieux qu'en rire, il accorda au poëte savant une pension de six cents écus.

Il ne reste plus du château neuf que le pavillon de Gabrielle d'Estrées. L'ancien, plus solidement construit, a résisté aux ravages des années et aux dévastations des hommes, et sert aujourd'hui de caserne. C'est un vaste édifice dont l'ensemble des bâtiments forme un pentagone irrégulier, flanqué à ses angles de gros pavillons élevés sur les plans de Jules Hardouin Mansard. Les jardins sont une des créations de Lenôtre, qui termina de plus la magnifique terrasse commencée par Henri IV, et l'une des merveilles des environs de Paris (Page 292.) MAXIME VAUVERT.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

VIII

A. de Pons. Il me prête 1.200 fr. On exécute ma messe une première fois dans l'église de Saint-Roch, une seconde fois dans l'église de Saint-Eustache. Je la brûle.

Mon découragement devint extrême ; je n'avais rien de spécieux à répliquer aux lettres dont mes parents m'accablaient ; déjà ils menaçaient de me retirer la modique pension qui me faisait vivre à Paris, quand le hasard me fit rencontrer, à une représentation de la *Didon* de Piccini, à l'Opéra, un jeune et savant amateur de musique, d'un caractère généreux et bouillant, qui avait assisté en trépignant de colère à ma débâcle musicale de Saint-Roch. Il appartenait à une famille noble du faubourg Saint-Germain et jouissait d'une certaine aisance. Il s'est ruiné depuis lors ; il a épousé, malgré sa mère, une médiocre cantatrice, élève du Conservatoire ; il s'est fait acteur quand elle a débuté ; il l'a suivie, en chantant l'opéra, dans les provinces de France et en Italie. Abandonné au bout de quelques années par sa prima donna, il est revenu végéter à Paris en donnant des leçons de chant. J'ai eu quelquefois l'occasion de lui être utile dans mes feuilletons du *Journal des Débats* ; mais c'est un poignant regret pour moi de n'avoir pu faire davantage ; car le service qu'il m'a rendu spontanément a exercé une grande influence sur toute ma carrière, je ne l'oublierai jamais. Il se nommait Augustin de Pons. Il vivait avec bien de la peine, l'an dernier, du produit de ses leçons ! Qu'est-il devenu après la révolution de Février, qui a dû lui enlever tous ses élèves ?... je tremble d'y songer...

En m'apercevant au foyer de l'Opéra : « Eh bien ! s'écria-t-il de toute la force de ses robustes poumons, et cette messe ! est-elle refaite ? quand l'exécutons-nous tout de bon ? — Mon Dieu, oui, elle est refaite et, de plus, recopiée. Mais comment voulez-vous que je la fasse exécuter ? — Comment ? parbleu, en payant les artistes. Que vous faut-il ? voyons ! douze cents francs ? quinze cents francs ? deux mille francs ? je vous les prêterai, moi. — De grâce, ne criez pas si fort. Si vous parlez sérieusement je serai trop heureux d'accepter votre offre, et douze cents francs me suffiront. — C'est dit. Venez chez moi demain matin, j'aurai votre affaire. Nous engagerons tous les choristes de l'Opéra et un vigoureux orchestre. Il faut que Valentino soit content, il faut que nous soyons contents, il faut que cela marche, sacrebleu ! »

Et de fait cela marcha. Ma messe fut splendidement exécutée dans l'église de Saint-Roch, sous la direction de Valentino, devant un nombreux auditoire ; les journaux en parlèrent favorablement, et je parvins ainsi, grâce à ce brave de Pons, à m'entendre et à me faire entendre pour la première fois. Tous les compositeurs savent quelle est l'importance et la difficulté, à Paris, de mettre ainsi le pied à l'étrier.

Cette partition fut encore exécutée longtemps après (en 1827) dans l'église de Saint-Eustache, le jour même de la grande émeute de la rue Saint-Denis. L'orchestre et les chœurs de l'Odéon m'étaient venus en aide cette fois gratuitement, et j'avais osé entreprendre de les diriger moi-même. A part quelques inadvertances causées par l'émotion, je m'en tirai assez bien. Que j'étais loin, pourtant, de posséder les mille qualités de précision, de souplesse, de chaleur, de sensibilité et de sang-froid, unies à un instinct indéfinissable, qui constituent le talent du vrai chef d'orchestre ! et qu'il m'a fallu de temps, d'exercice et de réflexions pour en acquérir quelques-unes ! Nous nous plaignons souvent de la rareté des bons chanteurs, les bons directeurs sont bien plus rares encore, et leur importance, dans une foule de cas, est bien autrement grande et redoutable pour les compositeurs.

Après cette nouvelle épreuve, ne pouvant conserver aucun doute sur le peu de valeur de ma messe, j'en détachai le *Resurrexit* [1], dont j'étais assez content, et je brûlai le reste, en compagnie de la scène de *Beverley*, pour laquelle ma passion s'était fort apaisée, de l'opéra d'*Estelle* et d'un oratorio latin (*le Passage de la mer Rouge*), que je venais d'achever. Un froid coup d'œil d'inquisiteur m'avait fait reconnaître ses droits incontestables à figurer dans cet auto-da-fé.

IX

Ma première entrevue avec Cherubini. Il me chasse de la bibliothèque du Conservatoire.

Lesueur, voyant mes études harmoniques assez avancées, voulut régulariser ma position en me faisant entrer dans sa classe du Conservatoire. Il en parla à Cherubini, alors directeur de cet établissement, et je fus admis. Fort heureusement on ne me proposa point à cette occasion de me présenter au terrible auteur de *Médée*, car l'année précédente, je l'avais mis dans une de ses rages blêmes, en lui tenant tête dans la circonstance que je vais raconter et qu'il ne pouvait avoir oubliée.

A peine parvenu à la direction du Conservatoire, en remplacement de Perne qui venait de mourir, Cherubini voulut signaler son avénement par des rigueurs inconnues dans l'organisation intérieure de l'école, où le puritanisme n'était pas précisément à l'ordre du jour. Il ordonna, pour rendre la rencontre des élèves des deux sexes impossible hors de la surveillance des professeurs, que les hommes entrassent par la porte du faubourg Poissonnière et les femmes par celle de la rue Bergère, ces différentes entrées étant placées aux deux extrémités opposées du bâtiment.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[1] Je l'ai détruit aussi plus tard.

---

sée. Mais j'avais mon but, mon idée fixe. Je ne voulais pas prendre le change.

— Où est-il maintenant, le portrait, madame Vincent ? demandai-je.

— Chez madame.

— M^me^ d'Ablon ?

— Où donc ?... Ils n'en sont pas à faire la vente, Dieu merci !

J'avançai ma main hors de ma couverture et pris celle de la bonne femme qui me regardait d'un air étonné.

— Vous allez toujours chez M^me^ d'Ablon ? prononçai-je tout bas.

Elle changea de couleur et ses yeux exprimèrent la défiance.

J'avais une question sur les lèvres. Dix fois j'ouvris la bouche pour demander :

— Reverrai-je ce que j'ai vu cette nuit ?

Mais, en vérité, j'eus peur de passer pour fou. Je ne croyais pas moi-même à mon souvenir. La honte me retint. Je dis, suivant mon autre idée :

— Je donnerais bien vingt-cinq louis pour avoir une copie du portrait de M^me^ d'Ablon.

— Ah ! fit M^me^ Vincent qui resta bouche béante.

Il y avait de la joie parmi son étonnement profond. Elle ajouta :

— Pourquoi donc, monsieur Charles ?

— Parce que... fis-je ; — parce que mon père aimait cette famille... et que moi... au temps où je m'occupais de peinture... vous vous souvenez bien que je me suis occupé de peinture ?... ce portrait est tout uniment un chef-d'œuvre !

M^me^ Vincent baissa la tête.

— Il n'y a pas besoin de vingt-cinq louis, dit-elle, je sais bien que monsieur est incapable de faire un mauvais usage... C'est moi qui ai les clefs quand ces dames vont au château de M. d'Haynard...

— Ces dames ?... répétai-je.

— Madame et M^lle^ Aimée.

— Parbleu ! m'écriai-je en riant ; — est-ce que celle-là serait aussi une demoiselle maintenant ?

— Ma parole ! dit Liban qui poussa la porte, — on ne sait plus à qui se fier !... Ne voilà-t-il pas de belle besogne ! faire parler monsieur ! madame Vincent, je n'aurais jamais cru cela de vous !

— Ne la grondez pas, Liban, dis-je, — je suis guéri, vous voyez bien.

La bonne figure de Liban exprima un véritable ravissement.

Il eut des larmes plein les yeux.

Mais il se ravisa bientôt et dit avec autorité :

— Vulgairement parlant, monsieur n'est pas compétent pour décider ça... le docteur n'a pas rendu son arrêt... Silence et la diète, jusqu'à voir !

Il s'installa dans son fauteuil d'un air farouche et la garde retourna à son ouvrage.

X

La maison de Naples.

J'avais bien dit : j'étais guéri ; mais ma convalescence fut extrêmement longue et marquée par d'étranges faiblesses d'esprit. Les phénomènes nerveux persistèrent longtemps après la fièvre passée. Chaque fois que les phénomènes nerveux reparaissaient, je rentrais dans l'atmosphère de cette nuit bizarre où j'avais eu ma vision. La pensée de Sophie était en moi et autour de moi. Je vivais en quelque sorte par la pensée de Sophie.

Un matin, M^me^ Vincent profita de l'absence de Liban pour mettre sous ma couverture la copie du portrait de M^me^ d'Ablon.

Je vous jure, Hélène, que je ne crois pas avoir éprouvé une plus grande émotion en toute ma vie. C'était bien ce portrait que j'aimais et je n'aimais que ce portrait. Avant Sophie, M^me^ la baronne d'Haynard avait joué le même rôle au-devant de mes jeunes fantaisies. Mais, derrière la beauté faite de la baronne, derrière les grâces juvéniles de Sophie, il y avait le portrait, mon idéal, ma passion, mon extase.

Or, voici quelque chose d'étrange, ou je ne [illegible] connais pas. Vous savez combien la photographie pâlit l'objet reproduit. La photographie d'un tableau n'est, à vrai dire, que l'ombre d'un tableau. Les maîtres de cet art et le grand Nadar lui-même n'ont pas d'autre opinion. Eh bien ! la copie du portrait [illegible] au-dessus du portrait.

Il y avait dans la photographie quelque chose de vivant et de charmant qui n'était pas dans le portrait. Voulez-vous savoir ? la photographie reproduisait [illegible] plutôt ma vision que le portrait, ma chère vision, le rêve de ma fameuse nuit de fièvre.

On eût dit que ma vision avait pris le costume de l'original du portrait et posé pour la photographie. Les reliefs y étaient comme lorsque l'appareil [illegible] sur la nature. On sentait l'air dans les cheveux [illegible] mouillé enchantait le sourire.

Pauvre fiévreux, n'est-ce pas ? Sont-elles [illegible] et bizarres, ces imaginations de malade !

En me rendant un matin à la bibliothèque, ignorant décret moral qui venait d'être promulgué, j'entrai, ivant ma coutume, par la porte de la rue Bergère, porte féminine, et j'allais arriver à la bibliothèque, and un domestique, m'arrêtant au milieu de la cour, ulut me faire sortir pour revenir ensuite au même int en rentrant par la porte masculine. Je trouvai si icule cette prétention que j'envoyai paître l'argus livrée et je poursuivis mon chemin. Le drôle vou- faire sa cour au nouveau maître en se montrant si rigide que lui. Il ne se tint donc pas pour battu courut rapporter le fait au directeur. J'étais, depuis quart d'heure, absorbé par la lecture d'*Alceste*, ne geant plus à cet incident, quand Chérubini, suivi mon dénonciateur, entra dans la salle de lecture, ure plus sévère, les cheveux plus hérissés et d'un plus saccadé que de coutume. Ils firent le tour de able où étaient accoudés plusieurs lecteurs ; après avoir tous examinés successivement, le domesti- , s'arrêtant devant moi, s'écria : « Le voilà ! » rubini était dans une telle colère qu'il demeura un ant sans pouvoir articuler une parole : « Ah ! ah ! ah ! c'est vous ! dit-il enfin, avec son accent ita- , que sa fureur rendait plus comique, c'est vous prenez la porte par laquelle je ne veux pas qu'on e ! — Monsieur, je ne connaissais pas votre dé- e: une autre fois, je m'y conformerai. — Une e fois ! une autre fois ! Que venez-vous faire ici ? — s le voyez, monsieur, j'y viens étudier les partitions Gluck. — Et pourquoi les partitions de Gluck ? et vous a permis de venir à la bibliothèque ? — Mon- ! (je commençais à perdre mon sang-froid) les par- ns de Gluck sont ce que je connais de plus beau en ique dramatique, et je n'ai besoin de la permission personne pour venir les étudier ici. Depuis dix es jusqu'à trois, la bibliothèque du Conserva- est ouverte au public, j'ai le droit d'en pro- . — Le... le droit ? — Oui, monsieur. — Je vous ds d'y revenir, moi ! — J'y reviendrai néan- is. — Comment ! comment vous appelez-vous ! » t-il tremblant de fureur. Et moi, pâlissant à mon : « Mon nom vous sera peut-être connu quelque mais, pour aujourd'hui..... vous ne le saurez — Arrête, arrête-le, Hottin ! (le domestique elait ainsi) que je le fasse jeter en prison ! » Ils ettent alors tous les deux, le maître et le valet, à in de stupéfaction des assistants, à me poursuivre r de la table, renversant tabourets et pupitres, pouvoir m'atteindre, et je finis par m'enfuir à la e en jetant, avec un éclat de rire, ces mots à persécuteur : — Adieu, monsieur ; vous n'aurez i mon nom, et je reviendrai ici étudier encore titions de Gluck ! »

là comment se passa ma première entrevue avec ibini. Je ne sais s'il s'en souvenait quand je lui suite présenté d'une façon plus *officielle*. Il est plaisant, en tous cas, que douze ans après, et é lui, je sois devenu conservateur et enfin biblio- re de cette même bibliothèque d'où il avait me chasser. Quant à Hottin, c'est aujourd'hui garçon d'orchestre le plus dévoué, le plus furi- bond partisan de ma musique ; il prétendait même, pendant les dernières années de la vie de Chérubini, qu'il n'y avait que moi pour remplacer l'illustre maître à la direction du Conservatoire. Ce en quoi M. Auber ne fut pas de son avis.

J'aurai d'autres anecdotes semblables à raconter sur Chérubini, où l'on verra que s'il m'a fait avaler bien des couleuvres, je lui ai lancé, en retour, quelques serpents à sonnettes dont les morsures lui ont cui.

HECTOR BERLIOZ.

Flavigny.

Flavigny est une petite ville qui possède tout ce qui peut enthousiasmer l'artiste, le poëte et le savant : une nature merveilleuse, une physionomie architecturale de la plus saisissante originalité, et un passé resplendissant des plus grands souvenirs. Occupons-nous d'abord de son passé.

A quelle époque remonte son origine ? Est-elle, comme l'affirment quelques historiens, cette Bibracte, détruite par les Romains soixante-deux ans environ avant l'ère nouvelle. C'est là une prétention qu'elle doit abandonner à Autun ou à Bevray, car elle s'évanouit devant un fait : le voisinage de la patriotique Alize qui vit succomber sous ses murs la dernière armée opposée par le génie guerrier de Vercingétorix aux aigles de César.

Nous ne pouvons cependant adopter l'opinion qui reporte la naissance de cette ville à la fin du sixième siècle, au règne de Thierry, roi des Bourguignons, époque où fut fondée son abbaye bénédictine dont le temps a respecté les robustes et imposants débris. (Page 301.) Le temple païen sur les ruines duquel fut bâti ce monastère atteste l'existence antérieure de la cité gallo-romaine dont il était un des monuments.

Pour tous les esprits familiers avec les faits rudimentaires de notre archéologie nationale, il n'est pas douteux qu'il ne se soit opéré sur ce point ce dont l'histoire a constaté la réalisation sur tant d'autres : à quelque distance de la cité gauloise détruite, le conquérant avait créé une ville nouvelle, et ce temple était un de ses monuments. Quoi qu'il en soit, dès 878 cette localité était assez considérable et l'abbaye qui s'y était établie assez importante pour que le souverain pontife Jean VIII vînt consacrer sa basilique, solennité qu'il accomplit avec l'assistance de dix-huit cardinaux et prélats. Son église paroissiale actuelle, dont l'abside fut élevée au quinzième siècle par un de ses fils, Quentin Mesnard, archevêque de Besançon, remonte au onzième siècle, comme l'atteste le caractère roman secondaire des parties primitives qui subsistent encore. Cet édifice, que sa grandeur et son élégance ont fait classer parmi les monuments historiques, est d'une hardiesse et d'une grâce dont l'heureux mélange illumine sans l'affaiblir sa sainte et imposante beauté. C'est bien le gothique flamboyant dans toute la magnificence de son caractère et dans toute la richesse de ses détails dont la flamme, la fleur et le feuillage ·i capricieux des cinorées sont les principes.

Les stalles du chœur, véritables chefs-d'œuvre de sculpture, dues au ciseau des plus habiles artistes flamands, s'harmonisent de la manière la plus heureuse à cette architecture pleine d'originalité et de délicatesse. Disons-le en l'honneur de nos sculpteurs actuels, ces boiseries ont été complétées, et ce ne sont pas les parties modernes qui excitent le moins vivement l'admiration des visiteurs, (Page 300.)

Son passé militaire ne le cède pas à son passé religieux. Ses seigneurs étaient parents des premiers ducs de Bourgogne. Uvaré, dont la munificence enrichit le moutier, qui le révérait comme un de ses fondateurs, étendait sa suzeraineté sur tout l'Auxerrois ; Etienne de Flavigny se distingua par ses prouesses sous la bannière de Godefroy de Bouillon, qu'il suivit sous les remparts de Jérusalem. Cette ville eut aussi ses détresses et ses revers. Les Anglais s'en emparèrent, en 1360, après la bataille de Brion Elle servit d'asile au parlement de Bourgogne qui, rompant avec la ligue, y arbora, en 1589, l'étendard fleurdelysé du Béarnais. Flavigny avait alors une étendue qu'elle a perdue depuis. Elle se divisait en trois parties : le faubourg, la ville et la forteresse. Les deux premières ont disparu ; il ne reste plus que la troisième, la cité, ou plutôt l'acropolis que ceint encore la cuirasse de tours et de murailles qui tombe chaque jour pierre à pierre, maille à maille, de ses flancs guerriers. Ainsi elle a successivement perdu la seconde enceinte de ses belles portes fortifiées du Bourg et du Val ; ainsi encore une porte moderne a troué d'une large blessure ses nobles remparts. Disons pourtant que ces regrettables destructions, nécessitées il est vrai et partant justifiées par les commodités et les avantages de la circulation, ne lui ont pas enlevé ce caractère pittoresque et coloré qu'elle doit, comme nous l'avons dit, à sa physionomie antique ; rien de charmant comme ses rues étroites et sinueuses, mais propres et soigneusement pavées, avec leurs maisons des quinzième et seizième siècles, aux pignons aigus, aux côtières saillantes, aux tourelles s'élançant sveltes et légères de leur gracieux encorbellement, ou sortant du sol avec une grâce à la fois rustique et guerrière (page 301) ; rien de charmant, disons-nous, comme cette petite cité moyen âge, si ce n'est pourtant le site d'où elle domine les paysages les plus riants et les plus variés. Assise sur le sommet d'une montagne s'abaissant en pentes rapides de trois côtés, elle voit circuler à ses pieds une vallée dont les enchevêtrements et les courbes empruntent à sa fécondité un nouveau charme ; c'est là que l'Ozeram circule frais et limpide à travers les jardins et les herbages, sous les berceaux d'aulnes, de saules et de peupliers qui ombragent son cours. Un voyageur, qui était à la fois un grand homme d'État et un poëte, M. de Chateaubriand, a dit dans une de ses lettres : « Je devrai au val de Flavigny un de mes » plus vifs et de mes plus émouvants souvenirs : c'est » l'aspect de la vallée de Jérusalem ; voilà bien le » Cédron baignant les pieds de la ville sainte ces » vieilles fortifications ne rappellent-elles pas elles- » mêmes les remparts désolés du temple ? Et ces bou- » quets d'arbres au feuillage vigoureux, ne sont-ce pas » les ombrages austères de la montagne des Oliviers ? »

Qu'eût ajouté le grand écrivain breton, s'il eût aperçu le R. P. Lacordaire errant dans les jardins de la nouvelle colonie dominicaine qu'il a fondée dans ces beaux lieux ?...

Nous ne terminerons pas cet article sans offrir à M. Renaud, maire de Flavigny, nos remercîments pour les nombreux et précieux documents qu'il a bien voulu nous fournir sur cette ville si digne d'intérêt. M. Renaud n'est pas seulement un archéologue d'une érudition toute bénédictine, c'est de plus un écrivain plein d'éclat et de verve. Dans ses notes mêmes, la science de l'antiquaire s'éclaire et s'anime de l'inspiration de l'artiste et du poëte.

FULGENCE GIRARD.

çà ! devinez-vous, Hélène ? Riez-vous de ma tance à vous poser une énigme dont vous avez é le mot ? Ce que je puis vous affirmer, c'est que je ne devinais rien, je ne soupçonnais rien. étonnais profondément et sincèrement. C'était

écompensai de mon mieux la veuve du jardinier. la récompensai point assez, j'avais un trésor. ii était désormais impossible. Ma convalescence enchantement. Le portrait ne me quittait pas. Liban s'absentait, je le mettais sur ma couver- e l'examinais à mon aise, je le priais, je l'ado- quand Liban était là, je le cachais, je le contem- la dérobée, l'attrait du fruit défendu se mettait partie. Oh ! les délicieux jours que je passai sur ouche où chacun me plaignait !...

ision, cependant, ne revint pas. Je n'en con- en contre la réalité de mes perceptions, mais le timent de cette aventure s'appâlit dans un vaporeux. Le portrait avait rejeté au second rêve, qui restait néanmoins à l'état d'événe-

bout de trois semaines, je me levai. Quelques près, je pouvais faire un tour sur ma terrasse, ppuyant au bras de Liban. Quand il sut que jeté la majeure partie des médicaments dans la il prit la persuasion qu'il m'avait sauvé la vie me, indépendamment des médecins.

ait est que les médecins étaient parfaitement nts de mon salut.

l existe des influences, me dit-il un matin en t sa pose d'orateur, — des mystères délicats et ement parlant incompréhensibles à l'œil nu de nière vue, que les savants méconnaissent dans les académies autorisées, comme les tables parlantes et phénomènes issus du fluide dont chacun est pourvu selon ses moyens... Par quoi je me suis laissé dire que le dévouement assidu et d'arrache-pied sur place peut produire des effets disproportionnés, si l'on a la volonté de bien faire et rien sur la conscience. Ça s'appelle le magnétisme. Je vous ai magnétisé dans mon fauteuil où je passais la nuit et les jours. C'est les médecins qui en auront la gloire, mais j'ai contribué à vous repiquer, j'en ai l'assurance !

A supposer que sa croyance fût une illusion, j'étais bien éloigné de la lui ravir. Son attachement me touchait ; j'étais sûr de lui comme de moi-même. En outre, sans rien ôter au mérite des médecins, mon opinion était que Liban et son fauteuil m'avaient fait tout autant de bien que leurs drogues, consciencieusement administrées à mon matelas.

Je ne lui reprochais qu'une chose à ce bon Liban, c'était son zèle. Depuis que j'étais en convalescence, il ne me quittait pas plus que mon ombre. J'étais esclave de ses soins, dans toute la rigueur du terme.

— Liban, lui dis-je, huit jours après ma première sortie, nous allons reprendre notre train ordinaire. Je n'ai plus besoin d'être veillé comme un malade.

— Des précautions, me répondit-il, absence momentanée d'excès de tout genre dans la nourriture, boisson et le reste... évitement du froid aux pieds dans l'humidité... Bref, les soins de l'hygiène, vulgairement parlant, indiqués par l'expérience et la sagesse... avec ça, vous êtes sûr de votre affaire... et moi, je ne suis pas fâché d'aller un peu aux miennes.

Il partit. Pendant quinze jours, il dut veiller quelque autre que moi, car c'est à peine si je l'apercevais aux heures de son service officiel. Au bout de ces quinze jours, il me restait à peine un léger ressentiment de faiblesse et quelque tendance au rêve éveillé. J'étais bien véritablement guéri.

Je n'ai pas besoin de dire où allait ma pensée. Je n'avais qu'un désir : revoir Sophie. Ce désir était combattu à la fois par le sentiment d'honneur et par de vagues épouvantes. Il emplissait ma vie à cause même des débats qu'il soulevait en moi. Lors de mon retour à Paris je m'étais éloigné systématiquement de tous ceux qui auraient pu être un lien entre les d'Ablon et moi. Ce fut désormais tout le contraire : je cherchai à me rapprocher des anciens habitués de la maison de la rue d'Astorg. Je fus jusqu'à m'informer d'Eberhardt et de son adresse.

Je m'arrêtai là néanmoins. Je reculai devant l'idée de franchir le seuil du logis de Nelson.

Vous me demanderez peut-être, Hélène, si mes idées au sujet de cette fameuse nuit de fièvre avaient pris une allure plus précise et si réellement je croyais avoir vu Sophie... Sophie connaissait Mme Vincent, qui n'avait rien à lui refuser...

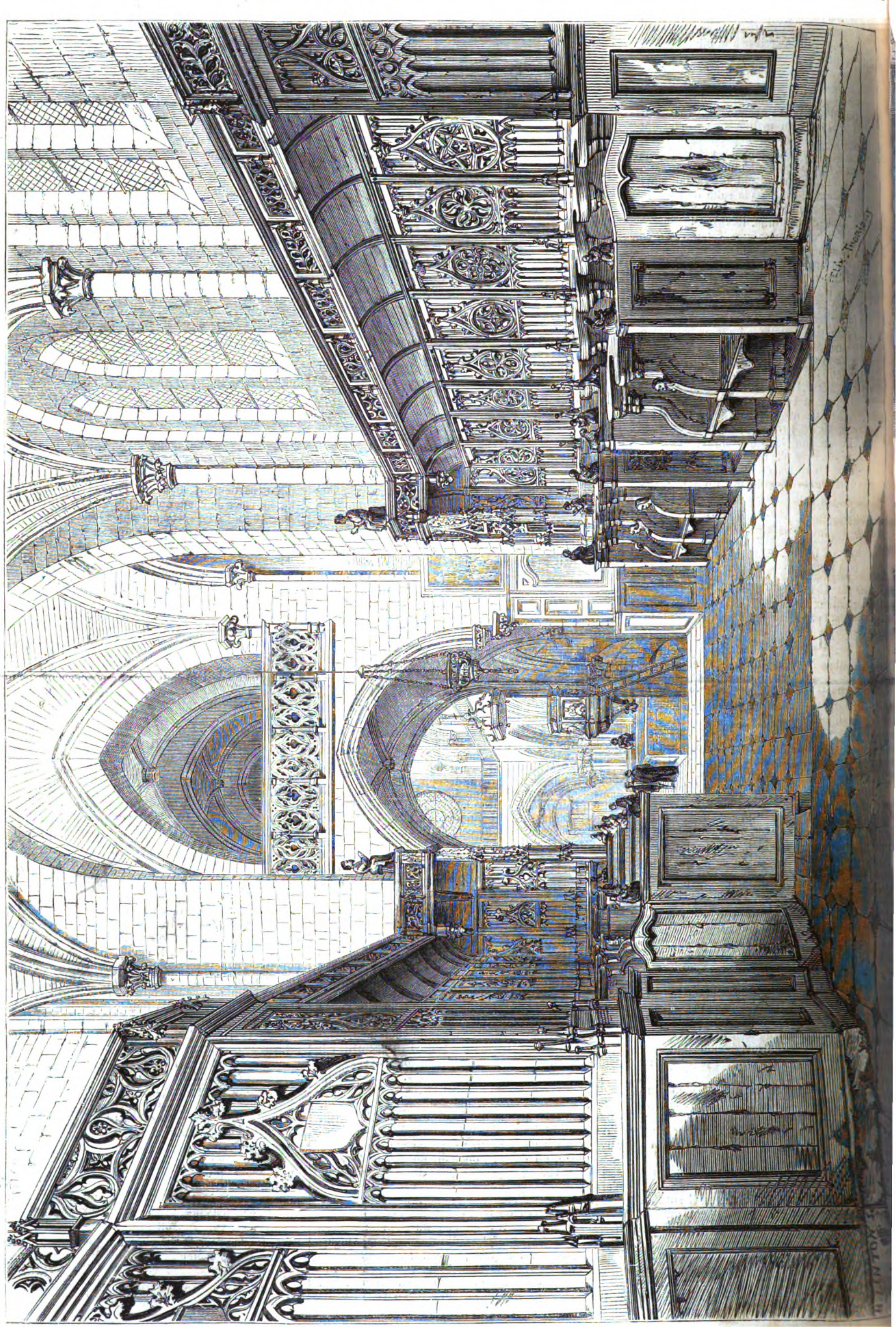
Si c'était Sophie qui m'avait écrit ces deux billets... et comment en douter ?...

Je ne savais, en vérité, je ne savais ! Aussitôt que mon esprit abordait ces questions, je perdais plante. Tout le vague de mes heures malades me revenait.

Oh ! certes une femme n'est pas coupable pour s'être glissée dans la chambre d'un agonisant. Un regard pieux ne souille pas, et qui pourrait condamner la prière ?

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



Une rue de Flavigny.

Paris nouveau.

ome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis, »

le poëte tragique.

monde élégant pourrait dire, lui aussi, avec n :

Paris est tout où je suis.

is a été longtemps au Palais-Royal. Un jour le s-Royal fut abandonné pour le boulevard de , et la splendeur des galeries, célèbres dans l'uni-ntier depuis tant d'années, ne fut bientôt plus souvenir.

Sic transit gloria mundi.

duction libre : Ainsi change la mode en ce

ourd'hui Paris, le vrai Paris, le Paris des étran- des oisifs et des , le Paris où l'on contre, où l'on ne rendez-vous, ence à Tortoni t à la Madeleine. t là que bat le de la grande de trois heures rès-midi à deux s du matin.

si, quelle trans-tion dans ce er depuis que l hôtel du mi- des affaires ères a disparu e des maisons lides ont rem- le sanctuaire si- ux de la diplo- européenne. Là e s'est établi en , il y règne, et, ain bienfaisant, emé autour de ir, la lumière, uvement, l'élé- et la richesse. strie aristocra- l'a suivi; de ts magasins se uverts, offrant romeneurs cos- ites le spectacle s attrayant et le varié qu'on imaginer.

tout n'est pas core pour ce er nouveau. Il estion de projets sement agités et ivent l'embellir . La rue Basse-du-Rempart, dont l'existence est un anachronisme et une tache pour ce quartier, disparaîtrait complétement; la rue Godot-de-Mauroi serait prolongée jusqu'à la rue Saint-Lazare; deux nouvelles voies s'ouvriraient sur le boulevard des Capucines au milieu d'une place monumentale, et conduiraient, l'une rue du Havre, l'autre rue de la Chaussée-d'Antin. L'embarcadère du chemin de fer de l'Ouest se trouverait ainsi en communication directe avec le boulevard.

Le *Monde illustré*, dont la mission est de vulgariser et de consacrer par l'illustration tous les faits importants, tous les progrès de notre époque dans les sciences, les arts et l'industrie, a toujours suivi avec intérêt ce grand mouvement qui caractérise notre époque. L'immense succès qui a accueilli la vue générale des boulevards, que nous avons donnée en prime, nous a engagé à revenir avec plus de détails sur quelques points particuliers, dans un moment surtout où ces larges voies de communications sont transplantées de magnifiques arbres, et à présenter à nos lecteurs le côté industriel de nos boulevards, après leur en avoir montré la physionomie pittoresque. Nous donnons aujourd'hui une perspective de l'une des parties les plus brillantes et les plus animées de cette grande artère de luxe et de richesse : le boulevard de la Madeleine. La vue en est prise en face de la maison Chevreuil, qui ouvre la marche dans le grand steeple-chase de l'industrie élégante. Cette maison a voulu posséder au milieu du Paris aristocratique un local plus central et plus vaste, et, à ce titre, son établissement nous a paru mériter une mention spéciale. Au premier étage d'une maison superbe du boulevard de la Madeleine, on lit ce simple mot : CHEVREUIL. Un nom, rien de plus. Pas de réclame sous forme de brevet et d'écussons avec armes étrangères ; Chevreuil tout court. C'est qu'il y a des noms qui valent toutes les réclames et tous les prospectus.

Un seul fait donnera une idée de l'étendue et de la rapidité de ses rapports avec toute l'Europe. Dernièrement, le prince russe T.....y, qui habite Saint-Pétersbourg quand il n'est pas à Paris, lui envoie la dépêche télégraphique suivante :

« Pouvez-vous me » livrer, dans vingt » jours, à Saint-Pétersbourg, deux livrées (petite et » grande) pour voi- » ture, cocher et deux » valets de pied, con- » formes au dessin » que vous m'avez » proposé il y a six » semaines? »

— Oui, répond Chevreuil, si vous m'envoyez immédiatement les indications de mesure. Vingt jours après, tout Saint-Pétersbourg admirait le bon goût de la livrée du prince T.....y.

FABIEN GRIMAUD.

Boulevard de la Madeleine.

COURRIER DU PALAIS.

Tous les peuples policés
Et bien sensés,
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Ainsi chante à M. de Pourceaugnac un avocat bredouilleur. Depuis ce temps-là, la justice française s'est bien radoucie : elle se contente d'infliger au bigame quelque dix ans de travaux forcés. La loi anglaise, elle, en est toujours au même point. En ce moment, un Don Juan britannique, — l'épithète ne jure-t-elle pas un peu avec le nom? — exerce les plus grands ravages dans les quatres comtés qui composent la ville de Londres. C'est un homme de trente-cinq ans, qui se donne pour un capitaine de la marine marchande. Est-il grand? est-il beau? a-t-il toutes les séductions de l'emploi charmant et périlleux qu'il s'est choisi? Si vous tenez à vous renseigner là-dessus, adressez-vous à ses victimes. Elles ne sont que trop nombreuses, hélas! Le mécréant, quand il a réussi à bâcler un mariage, ne s'amuse pas longtemps aux douceurs de la lune de miel. A peine a-t-il donné cinq jours à sa jeune épouse que le voilà qui la quitte et court après de nouveaux liens, qu'il brisera en se jouant, comme il a fait des premiers. — D'après la manière dont il vous a traitée, dit le lord-maire à l'une des plaignantes, il est probable qu'il en a fait autant à des centaines d'autres. — C'est assez certain, répond la pauvrette ; il y a ici une jeune personne qu'il a épousée après moi. — Et en effet, celle-ci comparaît à son tour. Il en paraîtrait bien d'autres ; mais la presque totalité de celles qui se sont ainsi laissé tromper ont refusé aux agents leur nom et leur adresse.

Il faut voir alors l'indignation du bon lord-maire : « Je voudrais bien, dit-il, tenir ici ce garnement, et je » réponds, si je pouvais faire ce que je désire, qu'il n'é» pouserait pas une nouvelle femme. Je crois que si » jamais un homme a mérité d'être pendu pour avoir » trompé une femme, c'est bien celui qui se trouve im» pliqué dans les faits qu'on vient de révéler ici. C'est » bien la conduite la plus infâme dont un homme puisse » être déclaré coupable, et je pense que chacune de » vous ne serait pas fâchée de le voir sur le banc des » assises sous une accusation de bigamie. Pour moi, je » le verrais avec plaisir jugé à Old-Bailey. »

Ces petits *speechs* qui sont dans les habitudes judiciaires de nos voisins peuvent paraître parfois toucher au burlesque. Ils ne me déplaisent pas, pour ma part. Ils établissent entre le juge et l'auditoire une sorte de communication qui n'est pas sans profit pour le bon sens et pour la morale. Je ne sais si ces causeries à la bonne franquette, si ce ton simple et familier, appliqué à d'honnêtes sentiments, n'a pas sur la multitude une action plus directe que ne l'aurait un langage plus épuré, une formule plus noble et plus savante. Chaque peuple a sa manière d'entendre la dignité. Les excentricités du magistrat anglais sont compensées par l'ampleur de sa perruque et la solennité de son costume.

S'il y a en Angleterre des juges originaux, en Algérie, il y a de curieux justiciables. C'est toujours une tâche ardue et difficile que de bien rendre la justice. Mais la rendre au milieu d'un peuple menteur, vénal, parjure, comme le sont parfois les Arabes, c'est une œuvre à laquelle le roi Salomon, assisté de Haroun le Juste, suffirait à peine. Je regrette, en vérité, que l'espace limité qui m'est imparti ne me permette pas de mettre en scène, comme il conviendrait, le procès qui vient de défrayer trois audiences du conseil de guerre d'Oran.

L'affaire en elle-même est peu de chose, bien qu'il retourne pour les accusés des travaux forcés à perpétuité.

Deux Israélites de Mostaganem, Ben-Douch-Ben-Guigni et Macloufl Tordjman, sont créanciers, pour une somme de quinze cents francs, d'un Arabe nommé M'Chéarak. M'Chéarak ne paye pas. Les troupeaux qu'il possédait ont disparu. Que font mes deux négociants? Ils s'adressent à un autre Arabe, Hadji-Mustapha, comme étant l'associé de M'Chéarak, et lui annoncent qu'ils vont le poursuivre. Mustapha se récrie, il jure par Allah et Mahom qu'il n'existe entre M'Chéarak et lui aucun lien commercial, et en réponse à ses protestations surgit un acte dont voici le texte :

« Louange à Dieu seul, dont la face est seule dura» ble. Ont déclaré devant moi et le kadi Sidi Moham» med ben bou Abdallah, Sidi Ahmed ben Tian el » Tahar étant chargé des fonctions d'adel, ben » Aouda ben Ziam, ben Abderrhaman, Ahmed ben » Lezman, tous les trois disant au sujet de l'affaire, » apres en avoir été interpellés, que El Hadj Mustapha » bel Bechir est à leur connaissance associé avec El » Arbi ben M'Chéarak pour la vente et l'achat des coton» nades, dans le courant de l'année dernière jusqu'à » ce moment.

» Ecrit à la date du dimanche complétant le mois » comme trentième jour du Rhamadan.

« MOHAMED BEN M'HAMAR. »

C'est la signature du bach-adel qui, avec l'adel et le kadi, compose le tribunal. La signature de ces deux fonctionnaires suit la sienne : celle de l'adel d'abord, celle du kadi ensuite, avec son cachet ; tous deux affirment que l'acte a été passé devant eux.

Eh bien ! cet acte est faux. Il n'y a eu ni témoins ni déclarations. Tout ce que contient l'acte a été imaginé, dans l'intérêt des deux négociants et avec leur complicité, par le bach-adel qui a surpris la signature de l'adel et du kadi. Tel est au moins le bruit qui se répand ; on instruit, et les négociants, ainsi que le bach-adel, sont traduits devant un conseil de guerre sous l'accusation de faux.

Il semble que l'affaire va marcher toute seule et que les débats l'auront bien vite éclaircie. On saura bien des trois témoins s'ils ont fait ou non la déclaration, du kadi et de l'adel s'ils l'ont reçue. On les fait venir : ils nient en effet avoir concouru à l'acte ; le kadi soutient même qu'il était absent ce jour-là. C'est catégorique, n'est-ce pas ? Et bien ! attendez.

Voici dix témoins qui déclarent que le kadi était sur son siége et qu'il a reçu l'acte. Ils le jurent « devant Dieu qui a créé ce qui est au ciel et sur la terre. »

Attendez encore.

Douze autres témoins viennent affirmer que le kadi leur a lui-même déclaré sa présence à l'acte. Le kadi se récrie « Demain serait le jour du jugement dernier, lui répond l'un d'eux, que je soutiendrais que tu me l'as dit. » Un autre se tourne vers les juges : « Ma vie est entre vos mains, leur dit-il, si tout ce que j'ai dit n'est pas vrai, si le kadi, lorsque je l'ai rencontré, ne portait pas un burnous blanc et un caftan vert ! »

Mais les trois témoins instrumentaires qui nient leur présence à l'acte !

Attendez encore !

En voici dix qui affirment avoir entendu Ben-Aouda et Abderrhaman se vanter d'y avoir concouru. L'un d'eux est un vieillard à barbe blanche. On lui demande son âge : — Quand les Français sont venus, répondit-il, j'étais déjà bien âgé. — Vous qui êtes un vieillard, dites-nous la vérité. — Vous voyez cette barbe blanche, je n'ai plus devant moi que le tombeau, pourquoi ma bouche trahirait-elle la vérité?

Et dire qu'à en juger par le résultat du procès, ce respectable patriarche n'est, comme tous les autres, qu'un affreux gredin !

Cependant de cette tourbe immonde se détache Tahar Ben-Achami, le kaïd des Akermas. Celui-là est un vaillant chef : il est décoré : il sert la France depuis dix-huit années. Son sang a coulé pour nous sur le champ de bataille, et, suivant la belle expression de M. Crémieux, il présente huit blessures, ornements de son corps, preuves de sa vaillance. Il affirme que le kadi lui a dit avoir reçu l'acte. Mais, à son tour, il a à se défendre d'un propos qu'on lui prête et qui ôterait tout crédit au surplus de sa déposition : ceux qui l'accusent, c'est d'abord un négociant juif, puis le khalifat de la Mina. Un personnage important, celui-ci : il n'a que quarante ans et déjà il est commandeur de la Légion d'honneur. Eh bien ! lui non plus n'est pas à l'abri du soupçon, et il s'est trouvé des témoins qui sont venus déclarer qu'il a reçu de Mustapha 750 fr. pour porter un faux témoignage !

Quel chaos, bon Dieu ! Et quelle sagacité ne faut-il pas, quelle connaissance des hommes de ce pays, des intérêts et des passions qui les animent, pour démêler la vérité à travers ce labyrinthe de dépositions menteuses !

Un premier jugement avait condamné les deux négociants aux travaux forcés à perpétuité et le bach-adel à cinq années de la même peine. Il a été cassé et les trois accusés ont comparu devant un nouveau conseil de guerre. Les deux israélites avaient Me Crémieux pour défenseur. C'est l'orateur qui convient à ces causes. Il est vif, coloré, brillant, spontané ; son éloquence tout imprégnée des magnificences bibliques se déploie merveilleusement au milieu de cette nature orientale. Elle abonde en images imprévues, en métaphores saisissantes auxquelles sa voix si bien timbrée, son admirable accentuation donnent un singulier relief. Nourri dans le commerce des orateurs d'Athènes et de Rome, il en a la tournure littéraire, l'action pathétique, la largeur de développement. Et quelle finesse, quel esprit, quel ingénieux maniement des précautions oratoires, avec quelle souplesse il se fait tour à tour énergique et caressant, hautain et insinuant! Vous connaissez tous le fameux discours que Shakespeare fait prononcer à Antoine sur le corps de César. Après Shakespeare et Antoine, je ne connais que Me Crémieux qui eût été capable de ce discours-là.

Si la parole de l'illustre avocat n'a pu arracher au tribunal un acquittement, elle n'a pas cependant été stérile pour ses clients, dont la peine a été réduite à dix années de travaux forcés.

PETIT-JEAN.

ODÉON : *Ce que fille veut*, comédie en un acte et en vers, paroles de M. Léon Halévy ; reprise de *Guerre ouverte*. — LUXEMBOURG : *La Servante maîtresse*, pièce en trois actes, de M. Edouard Plouvier. — Nouvelles de tous les théâtres.

Vous ne vous opposez point, n'est-ce pas, à ce que Belval épouse Jenny d'Herbecourt? Belval est un jeune ingénieur envoyé par le gouvernement dans la vallée de l'Oise pour étudier un tracé de chemin de fer. Il s'introduit chez M. d'Herbecourt, afin de l'avertir, tout en protestant de ses regrets, que la nouvelle ligne devra entraîner l'expropriation de son château. Ce n'est certes point une entrée victorieuse pour un soupirant; aussi le d'Herbecourt se montre-t-il intraitable envers le Belval. — Belval! d'Herbecourt! ne sont-ce pas là des noms de l'autre monde? — Mais Jenny *veut* Belval pour mari, et elle met tout en œuvre pour justifier le titre de la pièce; elle fait même tant, que le jeune ingénieur consent à détourner pour elle le chemin de fer de l'Oise. Dès lors, d'Herbecourt n'a plus aucun motif de refuser sa fille à Belval.

Cette petite comédie aurait pu s'appeler : *Amour et Chemin de fer*. Elle est écrite en vers, car depuis sa réouverture l'Odéon ne sort plus des alexandrins. Elle n'ennuie pas, mais elle rappelle un acte de M. Charles Duveyrier, *Faute de s'entendre*, qui était naguère un des plus jolis levers de rideau du Théâtre-Français.

Ce que fille veut a été renforcé de la reprise de *Guerre ouverte*, de Dumaniant. Pourquoi l'affiche supprime-t-elle le sous-titre : *ou Ruse contre ruse?* Cette pièce, qui est un imbroglio autrement habile et bien plus amusant que les *Trois Maupin*, fut représentée pour la première fois en 1786, sur le théâtre du Palais-Royal, dont nous retraçons l'histoire dans ce même numéro. Reprise plus tard à l'Odéon, où elle est restée, elle a toujours obtenu beaucoup de succès.

Le théâtre du Luxembourg est tellement voisin de l'Odéon qu'un homme de lettres s'y est trompé l'autre jour et y a porté un drame en trois actes. Nous voulons parler de M. Édouard Plouvier et de *la Servante maîtresse*, une étude intéressante, dont le principal personnage est très-bien rendu par Mme Gaspari. Elle y fait surtout applaudir un récit émouvant de l'invasion de 1815.

On nous demande quelquefois, — sous prétexte de nouvelles fraîches, — de devancer les premières représentations, de recueillir les bruits de coulisses et de passer de temps en temps une revue générale des théâtres, — à vol de ballon, comme Nadar. Nous y consentons volontiers. Et, pour commencer, puisque nous sommes dans le quartier de l'Odéon, annonçons pour demain ou après-demain une pièce en quatre actes de M. Louis Bouilhet : *Hélène Peyron*. Le sujet est dans les infortunes d'une fille naturelle.

La Comédie-Française s'obstine avec raison dans le succès classique d'*Œdipe-Roi*, où M. Geffroy fortifie un talent de tragédien toujours soupçonné, jamais consacré. — On ne parle plus de l'acte de M. Jaime fils. — En revanche, les répétitions du *Luxe* s'accumulent et pressent, et l'apparition de cette comédie nous est promise pour les premiers jours de la semaine où nous entrons.

Bien des bruits contradictoires courent sur le Vaudeville. Le plus certain est que M. Octave Feuillet, mis en demeure de fournir un pendant à *Dalila*, s'occupe activement de découper en scènes un de ses ouvrages, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, et que le produit de cette coupe réglée est soumis jour par jour au directeur et aux acteurs de ce théâtre. En attendant un résultat définitif, il est question d'une comédie de M. Amédée Achard, d'un vaudeville de M. Adenis et d'une pièce de MM. Edmond et Jules de Goncourt, intitulée : *Hommes de lettres*. — Diable!

Les Variétés annoncent des reprises, à défaut de nouveautés : *les Deux Anges gardiens*, *Une Femme qui a voyagé* et *Monsieur Chapolard*, un rôle d'Odry, repris par Lassagne, son héritier direct.

Au Palais-Royal, on fête M. Pradeau dans *le ... de café*, que l'on représente au moment où nous mettons sous presse ; et l'on rit infiniment de M. D... dans les *Erreurs du bel âge*, un acte du beau ...

M. Xavier et Varin. C'est dans *les Erreurs du bel âge* qu'on remarque ce mot facétieux de Balicorne à Pinard : — J'espère que tu vas me présenter à ta femme. — Hélas! elle n'est plus. — Je n'insiste pas, répond Balicorne.

Nous blâmons d'autant plus le ton indiscrètement exagéré des réclames de la Porte Saint-Martin, que ce théâtre n'a jamais eu moins besoin qu'aujourd'hui de réclames. « Enfin, ose-t-on dire, le chef-d'œuvre de Goëthe vient de recevoir droit de cité en France! » Cela est de plomb. Mais nous sommes accoutumés à tout, et nous espérons qu'un jour M. Dennery voudra bien nous révéler Schiller. — L'outrecuidance de la réclame n'empêche pas *Faust* d'être un spectacle (nous ne disons pas drame) excessivement attrayant; le ballet des bohémiennes, dans la maison d'Herculanum, attire tout Paris; et tout Paris, grâce à l'accroissement de la population, constaté par les statistiques les plus récentes, menace de faire queue dans le ravin de la Porte-Saint-Martin jusqu'à l'année prochaine.

L'Ambigu-Comique s'en rit, avec *les Fugitifs*, dont il prolonge les dernières représentations. L'Ambigu-Comique a en réserve Mélingue, et, avec Mélingue, la pièce de *Fanfan la Tulipe*, dont notre prochaine chronique devra s'occuper. *Fanfan la Tulipe* nous dira les mœurs soldatesques et grivoises du dix-huitième siècle, sous le règne de la marquise de Pompadour, qui empruntera les traits de M^lle Adèle Page.

La Marnière des Saules attire du monde, malgré la critique, à la Gaîté. On hâte néanmoins la mise à l'étude de *Cartouche*, par M. Dennery; c'est Bignon qui sera Cartouche. M. Charles Perey, qui est resté éloigné de la scène pendant un ou deux ans, rentrera dans ce rôle.

« Prenez mes Pilules! » dit le Cirque, avec l'air important du *Crispin médecin* d'Hauteroche. Si cela continue, en effet, — et pourquoi cela ne continuerait-il pas? — on ne comprendra plus le Cirque sans *les Pilules du diable*, et *les Pilules du diable* constitueront l'unique répertoire du Cirque. Il y a cependant dans les coulisses un *Maréchal de Saxe* qui piaffe d'impatience, un *Cri-cri* qui attend l'hiver, en modulant par intervalle sa douce plainte.

Elle vient enfin de s'épuiser, *la Bouteille à l'encre* des Délassements-Comiques! Ce qu'elle renfermait n'était pas précisément de l'encre de la petite vertu, mais c'était de l'encre sympathique, grâce aux jolies femmes qui la débitaient depuis plus de cinquante représentations.

Nous sommes bien allés au théâtre du Luxembourg, nous ferons bien le voyage du théâtre Beaumarchais. Là aussi, nous trouverons un homme littéraire, M. Paul Foucher, et un drame gros de terreurs, *les Rôdeurs du Pont-Neuf*. — Après le théâtre Beaumarchais, nous tirerons l'échelle, par exemple!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

CONCERTS DE PARIS : La symphonie de M. Demersemann. — FOLIES-NOUVELLES : *Pornic le Hibou*, opérette de M. de la Fousselle, musique de M. Darcier. — *Le Page de madame Malborough*, opérette de M. Vierne, musique de M. Barbier.

L'administration des Concerts de Paris tourne à la terre d'asile; elle recueille les nouveau-nés de la musique et encourage leurs premiers vagissements avec une sollicitude toute paternelle; elle a pour eux des égards qui se trahissent par leurs noms proclamés en majuscules extravagantes sur tous les murs de Paris.

Voilà qui va bien, et messieurs les inédits peuvent se considérer la rue du Helder comme une étape de la route qui mène à la renommée. Là, ils ont un orchestre familiarisé avec tous les styles et un public que les dimensions du local forcent, sinon à écouter les œuvres, du moins à les entendre. Puis (énorme avantage!), le répertoire embrasse l'universalité des genres. De là les droits superbes qui leur sont concédés, depuis le droit de polka jusqu'au droit de symphonie.

De celui-là, deux « jeunes compositeurs » l'ont usé en moins de six semaines. Nous avons entendu, presque coup sur coup, la symphonie de M. Elbel et celle de M. Demersemann, et, tout en trouvant qu'il est peut-être présomptueux de se produire d'emblée dans un genre de composition aussi élevé, nous n'en applaudissons pas moins à l'audace généreuse qui préside à de pareilles tentatives. Ces œuvres nouvelles ne sont assurément pas frappées au coin des grands maîtres, et nous doutons qu'elles entrent jamais dans le sanctuaire du Conservatoire. Mais, à défaut de cette originalité dans la facture et de cette magie dans le style qui signalent les chefs-d'œuvre à l'admiration, elles accusent des efforts dont il faut encourager la témérité, et une foi sincère en l'art des Beethoven et des Haydn.

On a cru trop longtemps que la symphonie était l'apanage de quelques compositeurs au nom prestigieux et qu'elle n'était possible qu'à l'état de chef-d'œuvre. C'est là une erreur grossière et incompréhensible qui a paralysé bien de jeunes imaginations. Or le temps est venu, ce nous semble, de faire justice de cette doctrine paradoxale et de profiter de l'occasion pour démonétiser quelques douzaines d'autres préjugés qui infestent l'art musical et abusent étrangement ses adeptes. Aurions-nous jamais eu un Beethoven et avec lui la symphonie dans son expression la plus magistrale, si cet illustre n'avait eu avec le génie l'ambition, en quelque sorte, l'esprit de conquête? Nous en serions peut-être encore aux *concerti grossi* de Corelli et de Vivaldi, œuvres incomplètes et qui ne participent pas encore au grand mouvement que l'auteur de la *Symphonie héroïque* et quelques-uns de ses contemporains ont imprimé à la musique moderne.

Mais arrivons à la symphonie de M. Demersemann. Nous la diviserons, si vous voulez, en deux parties bien distinctes, disparates serait le vrai mot, à savoir : la bonne et... l'autre. Il est, en effet, inconcevable qu'arrivé aux premières mesures de son scherzo, M. Demersemann ait tout à coup tourné bride pour entrer brusquement en plein domaine du flonflon. Cette surprise inattendue produit sur le sens musical quelque chose d'analogue au chaud refroidi. Que diriez-vous d'un interlocuteur dont la distinction des manières et les grâces de l'esprit séduisent tout d'abord, d'un gentleman accompli qui, par un caprice étrange, vous tournerait subitement le dos et s'en irait en faisant des gambades irrévérencieuses?

C'est pourtant ainsi que se présente l'œuvre de M. Demersemann, et nous déplorons la trébuchade des deux derniers morceaux, parce que nous prisons fort les qualités qui apparaissent dans les deux premiers. Il y a là de l'intention, du savoir et de sérieuses aptitudes au style symphonique. Le travail instrumental (souvent quadruple) est intéressant à suivre et n'entrave pas le développement mélodique. Le motif principal de l'andante nous a particulièrement séduit par son ampleur. En somme, le talent de M. Demersemann, malgré ses inégalités, est de nature à commander l'attention, et nous avons préféré discuter un peu sa symphonie plutôt que de l'écraser d'un seul coup sous l'ironie de quatre mots d'éloges.

Nous voudrions parler de la *Ballade* pour flûte que M. Demersemann a composée et qu'il joue lui-même avec talent, nous voudrions dire qu'à côté du compositeur il y a le virtuose; mais le temps nous presse et il nous faut entrer aux Folies-Nouvelles.

A ce théâtre, qui marque sur la carte de Paris les confins de la région musicale, Darcier est encore venu une fois avec tout un bagage de pimpantes mélodies, de chansons au rhythme populaire dont le tour plaisant a fait la réputation du chanteur-compositeur. Un jour nous demandions à un ténor de nos amis ce qu'il pensait du talent de Darcier. « Darcier serait peut-être le premier chanteur parisien, s'il avait seulement la voix de Bonnehée, » nous répondit le ténor, qui n'avait pas cette jalousie de métier qu'on reproche aux artistes. Darcier jugé par un de ses pairs nous a paru bien jugé.

Sa nouvelle partition est écrite sur une pauvre petite bluette bretonne bien languissante, bien dépourvue d'invention. La chose a nom *Pornic le Hibou*. Ce qu'il faut applaudir, c'est surtout la romance de Pornic, le trio final qui contient un motif d'un tour fort original, et l'air : *Ah! ah! joyeux enfants de la Bretagne...* dont la progression harmonique ascendante est du meilleur effet.

L'ensemble de cet ouvrage est d'une couleur un peu mélancolique. Mais, pour ramener le rire, on joue dans la même soirée une opérette taillée à pleine complainte de Malborough. L'auteur s'est pourtant permis des variantes; ainsi M^me Malborough, la belle éplorée de la chanson, n'est rien moins que consolée du départ de son mari, car un page est là à ses genoux qui conjugue traîtreusement le verbe : aimer. Autre variante : Malborough n'est pas mort! l'auteur lui a fait grâce de la vie pour ménager ce petit coup de théâtre, vieux comme le monde, qui s'appelle : le retour du mari.

On a remarqué dans la partition un joli trio et une cavatine bouffe que M. Dupuis assaisonne encore de facéties hilarantes

Maintenant, finissons comme dans la chanson.

Donc,

> J' n'en dis pas davantage,
> Mironton, mironton, mirontaine,
> J' n'en dis pas davantage,
> Car en voilà-z-assez (*ter*).

ALBERT DE LASALLE.

EN VENTE AUX BUREAUX DU *MONDE ILLUSTRÉ*
15, boulevard des Italiens, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

ALMANACH
DU
MONDE ILLUSTRÉ

PRIX : 50 CENTIMES

On enverra un exemplaire *franco* à toute personne qui accompagnera sa demande d'une valeur de 60 centimes en timbres-poste.

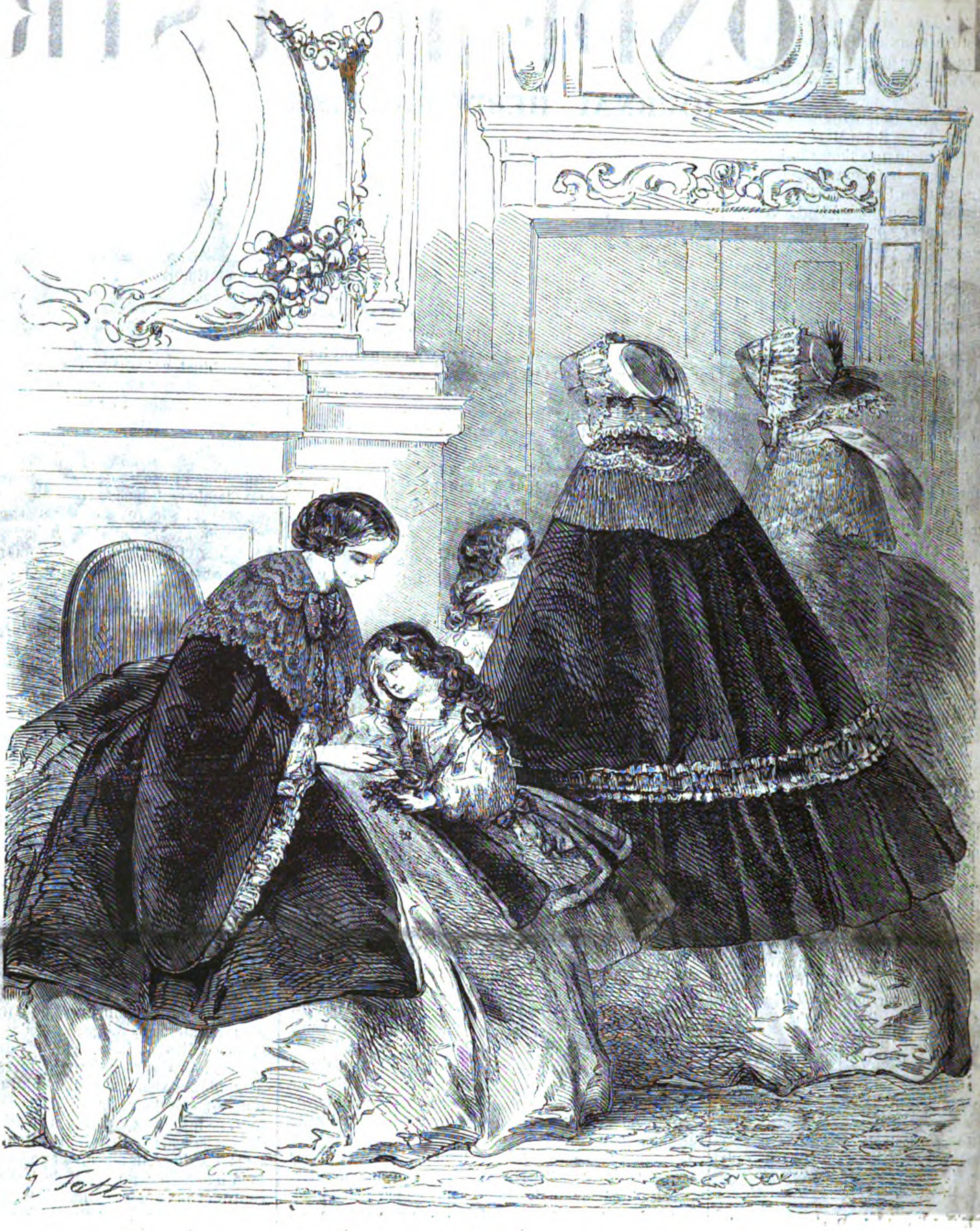
CAUSERIE DE LA MODE.

M. Babinet, notre savant et aimable astronome, disait l'autre jour, dans un cercle choisi de femmes charmantes, d'artistes et de littérateurs, que l'hiver serait, cette année, précoce et rigoureux. Son affirmation s'appuyait sur des faits pleins d'intérêt et d'une évidence irrécusable, et déjà l'automne glacial semble avoir donné raison à cette prophétie de la science. Les feux flamboient dans toutes les cheminées, les rideaux de porte et les tentures chaudes se déroulent, et, avant de songer à leurs toilettes d'hiver, les femmes songent à meubler et à calfeutrer le salon et le boudoir préféré où elles se tiennent pour lire ou pour rêver. Une de mes amies, qui décore en ce moment son élégant hôtel du faubourg Saint-Germain, me demanda l'autre jour de l'accompagner dans les immenses magasins de MM. Requillard, Roussel et Choqueel, fournisseurs brevetés de tapis et d'étoffes d'ameublement de l'empereur, de l'impératrice et de la reine d'Angleterre. La maison de MM. Requillard, Roussel et Choqueel, est somptueuse, surtout à l'intérieur; elle renferme un merveilleux boudoir, décoré par des peintures de Lebrun et de Lesueur, et où les belles acheteuses de l'aristocratie voient s'étaler successivement devant elles les étoffes et les tapis nouveaux que les maîtres de cet établissement font exécuter eux-mêmes, dans leurs fabriques de Tourcoing, d'Aubusson et de Lyon. C'est dans ce boudoir que je m'assis avec mon amie. Elle choisit pour son propre boudoir de délicieux panneaux fond vert-céladon avec des groupes de bergers et de bergères genre Watteau. Ces panneaux étaient du même style que ceux faits pour l'impératrice, l'année de l'exposition universelle, et qui méritèrent de si justes éloges à MM. Requillard, Roussel et Choqueel. D'autres panneaux de fleurs et d'oiseaux furent choisis pour la salle à manger. Pour le salon, ce fut une tenture en damas amarante; pour plusieurs chambres et boudoirs, divers reps rose, bleu de Chine et orange; pour des cabinets de toilette et des salles de bain, les plus fraîches et les plus riantes toiles perse; pour tentures de cheminées, de magnifiques velours de laine qui ont tout l'éclat des plus beaux velours de soie. Mais ce que j'admirai surtout, ce furent les tapis et les portières que déroulèrent devant nous MM. Requillard, Roussel et Choqueel. Le tapis d'Aubusson, fabriqué exprès pour le salon, était fond blanc avec un semis de bouquets de pavots; au centre et aux angles étaient des trophées d'instruments de musique encadrant les chiffres et les armes de ma belle et noble amie, qui est une virtuose accomplie. D'autres tapis, plus petits, et des portières en riches étoffes à dessins d'Orient, étaient d'un goût exquis. Nous parlerons prochainement des brillantes commandes que vient de faire la cour de Russie à la maison Requillard, Roussel et Choqueel.

Nous avons déjà décrit les élégantes confections : manteaux, burnous et mantelets d'hiver, de la maison Delisle, dont notre gravure de ce jour s'est inspirée et que ce froid anticipé rend de plus en plus attrayantes. Pour les robes de soirée et de ville, la maison Delisle vient de recevoir de Lyon les plus splendides soieries. Voici une robe nommée la *Magicienne*, et dont le tissu est vraiment *magique* : sur un fond de gros des Indes, ce sont des brochures en velours du plus riche effet. Ces velours de soie sont une des nouveautés les plus luxueuses; en voici un où le pourpre domine; un autre où différents bleus et différents verts s'harmonisent; puis d'autres velours à larges raies tout à fait somptueux. N'oublions pas le velours moresque et le velours archiduchesse. La robe *Valet de trèfle* doit être vue, car la description est impuissante à en donner une idée. Le *basin de reps* est encore une robe fort belle. Puis ce sont des robes de soie plus simples, d'un bon marché inouï. La maison Delisle ne redoute en ce genre aucune concurrence. Nous avons encore remarqué les *moires antiques à semis de fleurs*, une charmante innovation; l'*armure parisienne*, robe pleine de coquetterie; puis de très-beaux satins brochés et unis. Le satin uni, très-peu porté et presque oublié depuis plusieurs années,

sera fort recherché et redeviendra une nouveauté cet hiver. Un satin mauve à reflet d'argent, que nous avons vu dans la maison Delisle, est surtout d'un effet inouï aux lumières. Pour rendre ces robes encore plus splendides, il faut faire un choix dans la galerie des dentelles, où se trouvent réunis les plus beaux points d'Alençon, de Venise, d'Angleterre et de Bruxelles, et des dentelles noires de Chantilly, du réseau le plus fin et à dessins merveilleux. Aux femmes qui préfèrent à toutes les riches *confections* en velours un beau cachemire de l'Inde, nous conseillerons d'aller voir les derniers envois expédiés de Lahore à la maison Delisle.

Avec une robe *Magicienne* ou *Valet de trèfle*, un chapeau de chez Alexandrine est de rigueur. Jamais la célèbre modiste n'avait imaginé des chapeaux plus délicieux et des coiffures plus exquises que ceux qui se renouvellent chaque semaine dans ses riches salons. Voici trois chapeaux que toutes les grandes dames voudront porter. L'un est destiné à une tête blonde : la passe et le bavolet sont en velours impérial blanc, encadrés d'un large bord en velours plein bleu pâle; la calotte est également en velours plein du même bleu; de belles blondes blanches à dessins arabes circulent avec une grâce infinie sur les ornements de ce joli chapeau; du côté gauche est posée une aigrette dont les plumes les plus touffues sont blanches et les plus aériennes bleues. C'est d'un effet délicieux. Dans le tour de tête est un nœud coquet en velours bleu et blondes blanches. Le second chapeau, pour une brune, est mi-partie en velours blanc et mi-partie en velours orange; des dentelles noires et des blondes blanches le décorent, et sur un des côtés se groupe une touffe de plumes orange. Le troisième chapeau, en velours noir, avec une sorte de fanchon en velours groseille des Alpes, garnie de dentelle noire, est plus simple que les deux précédents, mais il est d'une exécution si nette et si distinguée, que toutes les femmes du grand monde l'adopteront pour toilette du matin. Notre gravure donne le dessin de ces chapeaux. Parmi les chapeaux de spectacle, il en est d'une fantaisie rare, avec des broderies en jais, des réseaux de plumes et des treillis en velours et blondes. Il faut les voir pour en bien comprendre la grâce. Dans une prochaine causerie, nous décrirons les coiffures d'Italiens et d'Opéra de Mme Alexandrine : elles méritent un article à part.



Modes.

C'est dans ces aristocratiques soirées de théâtre que commencent à se montrer les brillantes robes décolletées, dans lesquelles la maison Fauvet excelle. L'autre soir, à la première représentation de la reprise de *la Norma*, qui avait attiré une foule choisie, nous avons remarqué la jeune et charmante princesse Vogoridès qui portait une robe en velours impérial bleu de Chine. La jupe était décorée d'une haute frange en perles de Venise blanches. La même frange formait berthe sur le corsage et garnissait les manches à la *dogaresse*. Une compatriote de la princesse Vogoridès, Mme Euphrasie C..., portait à cette même représentation une robe d'un goût exquis; elle était en beau taffetas glacé, couleur abricot, avec des montants sur les côtés de la jupe, formés par des blondes blanches et des bouquets de violettes de Parme. Le corsage était décoré de même. Ces deux robes sortaient de la maison Fauvet.

Mme Milner Gibson, femme du célèbre membre du Parlement anglais, et une des femmes le plus élégantes de Londres, vient de faire un choix considérable des plus fraîches nouveautés de Mme Payen, cette célébrité spéciale; ce sont des canezous, des fichus et des berthes, mi-partie en petits velours de toutes nuances et mi-partie en blondes blanches ou en dentelles noires; ce sont de coquets bonnets à barbes flottantes, seyant à ravir à la tête blonde de Mme Milner Gibson; puis des cols et des manches (assortis), tantôt en broderie et valenciennes, tantôt en tulle anglais, tout sillonnés de rubans ou d'étroits velours, formant des treillis; et dans la lingerie plus spéciale, de beaux jupons brodés et de riches déshabillés que les femmes du grand monde de France et d'Angleterre portent en toute saison dans leur hôtel où les calorifères répandent en hiver une température d'été.

C'est pour les têtes couronnées que Mme Tilman (brevetée de l'impératrice et de la reine d'Angleterre) invente ses coiffures et ses garnitures de robe les plus gracieuses. L'inimitable fleuriste vient de faire pour la reine de Hanovre quatre parures merveilleuses; la première était en coquelicots, nœuds de velours et tombants de corail; la seconde en hottentines blanches et rose cerise; la troisième en plumes bleu de ciel et ornements d'or, enfin la quatrième, la plus rare de toutes, en graines d'or et graines vert marcassite avec des tombants de fleurs en opale blanche. Parmi les couronnes les plus nouvelles imaginées par Mme Tilman, nous citerons la coiffure Pomone, toute en petits fruits brillants comme des pierreries; la coiffure Norma en feuilles de chêne et torsades d'or, et la coiffure Ondine, d'une grâce incomparable.

YOLANDE.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

10 si — AP — œufs, — long verre à lampe — IR — chinois — ANOTRE — niveau.

D'ici à peu, l'on verra l'empire chinois à notre niveau.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus.)
rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 83.
13 Novembre 1858.

BUREAUX :
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

S. Exc. le maréchal Magnan, commandant supérieur de la grande division du Nord, grand veneur de Sa Majesté Impériale.

COURRIER DE PARIS.

—

Il arrive quelque chose d'assez drôle dans une famille italienne.

On sait le goût de toutes les classes d'outre-monts pour l'art scénique; nous pourrions citer des princes du monde qui ont profité de tous les prétextes de la philanthropie pour se produire dans des opéras... peu comiques, et pour s'y poignarder en *la bémol* et à grand orchestre. Je ne nommerai pas ici, afin d'éviter de le contrarier, un de ces personnages... qui excellait ainsi dans la *Lucia*.

Un autre prince, dont la mort prématurée laisse toute liberté à notre mention, le prince Emile de Belgiojoso, — ténor admirable, comme son frère, Pompeo, est ou fut un rare baryton, — chantait en toute occasion charitable devant le public des localités en quelque façon vassales de ses amis châtelains, et certes il n'était pas applaudi par charité! Revenons à notre histoire, dont ces mots étaient l'utile préface.

Une Italienne se marie il y a deux ans avec un Italien, porteur d'un beau nom. Au bout de six mois éclate l'incompatibilité d'humeur! On se sépare amiablement. La dame vient à Paris rejoindre une tante. Le monsieur reste dans le pays. Ils ne risquent plus de se déplaire que par la poste!

La dame est romanesque, c'est l'Italienne du seizième siècle, ou des romans de George Sand, qui ont inventé bien des Italiennes! Quel malheur que son mari eût été si prosaïque, si agronome, si épris de cigares, de chasse et de sériciculture! Et puis quel dommage aussi que le comte del *** se soit trouvé son mari! Pour une Italienne inspirée de la grande époque, c'était un tort impardonnable!

Or, il y a six semaines, la comtesse est obligée d'accompagner sa tante en Lombardie. Elle le peut, du reste, sans inconvénient, car son mari réside au delà de l'Apennin, et il n'y a guère chance de le rencontrer où elles vont. On part, on arrive, on s'installe pour un mois dans une villa voisine de Pavie; puis un jour, on apprend qu'il y a un spectacle d'amateurs, de dilettantes, à Soresina, une petite localité richement habitée. Il faut aller voir cela!

On arrive sur le tard. Des amis ont retenu une loge. On joue je ne sais quel opéra ou opérette, de j'ignore quel auteur ou amateur. Le baryton, traître dans l'œuvre, ainsi que l'est d'habitude tout malhonnête baryton, est *intabarototo*, — c'est-à-dire enveloppé dans un grand manteau, ce qui, en français, pourrait se traduire par *emmanteauté*. Il a la moitié du visage enfouie dans une barbe scélérate, et il s'est fait d'effrayants sourcils, pour mettre en fuite le ténor, un *giovinetto*, qui ose lui disputer, la prima donna, qui porte un nom en *a*.

Aux premiers accents de la voix barytonale, la comtesse del *** frémit.

» — *Quanto è simpatico!* — s'écrie-t-elle, car par delà les Alpes, ces sortes d'exclamations se font plus en dehors que chez nous.

C'est qu'en effet le signor traître chante d'une de ces belles et vibrantes voix qui, semblant partir du cœur, vont droit à celui de qui les écoute.

» — *Che belli occhi!*—dit la dame qui ne voit guère en effet que ces yeux, tant l'amateur s'est déguisé, grimé, non pas pour dérober sa personnalité, mais bien pour être dans l'aspect de son rôle.

» — *Canta da angelo!*—s'écrie-t-elle après le premier acte, — *è disinvolto multo!*

» Que vous dirai-je? A la fin du spectacle la dame était plus qu'émue: elle était rêveuse; le lendemain, à la voir toute changée d'allures, d'expression, pâlie, et le regard fixe, on pouvait dire d'elle ce qu'on disait des Italiennes qu'observait Stendhal: *Lasciatela... è enamorata!* —Laissez-la, elle est tombée d'amour! — la chose étant regardée alors comme une sorte de mal qui frappait à tort et à travers, et bien souvent à tort, de pauvres êtres qui ne s'y attendaient pas, et qui n'y pouvaient rien!

Le lendemain soir, à l'Opéra le mal fit des progrès sensibles. La comtesse sortit de là comme hébétée. Elle passa toute la nuit à regarder la lune. Le lendemain matin, elle dit naïvement à sa tante, assez inquiète, mais qui pourtant ne s'étonnait pas trop:

» — *Lo voglio veder!*

Sans doute dans nos mœurs cette idée de voir l'objet d'un mouvement aussi désordonné de l'âme, ne pouvait venir à l'idée que d'une femme qui a des mou ins à sa proximité, et plus rien sur la tête! Mais les vieilles mœurs italiennes expliquent tout cela, et ces sortes de choses, excessives pour nous, à cause des idées, des dangers que nous y attachons, n'ont pas la même portée là-bas. D'ailleurs, vous savez: le cas est considéré comme une maladie!

Donc, on fit avertir le signor *Lélio, Stenio, Stello*, — je ne sais sous quelle étoile l'amateur chantait — qu'une jeune dame désirait le voir, et qu'il eût à passer sous le balcon, vers telle heure. Ces sortes d'invitations n'étonnent personne en Italie. Le baryton fit un peu de toilette et consentit à se montrer passé au *colorum*, sans autre barbe féroce que celle qu'il tenait de la nature, et dépouillé de tout manteau d'opéra.

L'heure arrive...

Le chanteur arrive aussi. La dame émue, palpitante à ne pas dire, s'avance au balcon avec un éventail pour maintien et sauvegarde. Le baryton salue et lève la tête...

La comtesse reconnaît le comte del ***, son mari. Il entre...

Et soudain finit mon histoire, — car aujourd'hui ils s'adorent, et on nous les montrait l'autre soir, tourtereau et tourterelle dans une cage dorée qu'on appelle loge, au retour de Mario, à la salle Ventadour.

Mme Dr... a vingt-six ans, elle peut même n'en avoir que vingt-quatre.

Quel âge a son mari?

That is the question! (Notez que je n'ajoute pas, « comme dit Shakespeare, » ce qui est banal et ponsif.)

Dans tous les cas je puis vous confier qu'il est beaucoup, beaucoup plus vieux qu'elle!

Mais dans quelle proportion ce beaucoup?

That is, etc.

Racontons notre anecdote; peut-être en jaillira-t-il des lueurs de vérité, des éclairs d'indiscrétion.

Donc, ceci est bien posé comme fait! M. Dr... est plus âgé, — beaucoup plus — que sa femme.

Cette femme a, comme une foule de femmes, la tête tournée de toilette. Sa liste civile de six mille francs ne suffit pas à ses aunages de robes, à ses chapeaux, à sa lingerie, — l'article désormais le plus cauteleusement coûteux de la garde-robe féminine.

De sorte que, pour ne pas faire de dettes, Mme Dr... est sans cesse en instances de suppléments de budget et de gratifications extraordinaires auprès de son mari, lequel administre personnellement une fortune d'environ quarante mille livres de rentes.

Mais il est bon, il est faible, il est... vieux! et moyennant une certaine petite moue qu'elle s'est fait enseigner par une artiste de profession, Mme Dr... extorque, escroque de monsieur, lequel n'aime pas qu'on boude, une foule d'accessoires qui doublent les dépenses de toilette de madame, et en portent le chiffre à un total hors de proportion avec le revenu du ménage.

Cet état durait depuis deux ans, et M. Dr... s'en inquiétait, lorsqu'il mit très-subitement à profit les circonstances suivantes, pour dompter sa vaniteuse moitié.

Etablissons ceci: Que le dit M. Dr... ne porte point son âge, — ou plutôt qu'il le porte admirablement. Petit, sec, nerveux, jadis blond, à peine distingue-t-on dans sa coiffure toujours soignée, et à la vanille, quelques-uns de ces fils d'argent qui sont l'œuvre du rouet de la Parque qui nous attend tous, — presque tous, comme on disait au Roi-Soleil.

M. Dr... s'habille du reste chez Dusautoy, se coiffe chez Stopin, se chausse chez Personne (drôle de nom!), monte à cheval et hante toutes les premières représentations; à quarante ans on ne fait ni mieux ni plus. Or, madame encourage monsieur dans ces habitudes et ce genre de vie, car elle serait désespérée qu'on sût l'âge de son mari... et elle a, sur ce point, pour lui, une coquetterie plus grande assurément que toute autre. Un jour qu'un fournisseur lui dit:

« — Madame, j'ai vu hier monsieur votre père, qui m'a acheté, etc. », — elle faillit s'évanouir de colère.

Donc, depuis la fin de l'été, Mme Dr... semble se disposer à forcer plus que jamais les crédits extraordinaires qu'elle ajoute abusivement à son budget, et que le faible époux vote toujours, malgré ses discours d'opposition. Décidé pourtant à y mettre un terme, il cherchait, pour y réussir, quelque moyen plutôt ingénieux que violent, plutôt comique que tragique... et rien n'était moins facile, car la dame a ses petits nerfs, et M. D... n'aime les scènes qu'au théâtre.

Dans cette perplexité, une inspiration lui vint.

Justement madame se manifestait en exigences des plus violentes: tout une fourrure en martre zibeline de 3,000 francs.

« Ce qui, — dit-elle, — serait même bien mesquin, car son amie, Mme de V... en avait une de 8,000 francs. »

En outre de cette martre, on pouvait, d'un œil perspicace, voir déjà poindre à l'horizon des nuages de dentelles, des étoiles de bijoux, des orages de cachemires... M. Dr... se voyait menacé de placer sur madame une rentrée de 20,000 francs qu'il préférait placer sur hypothèque!

Le jour où il faut absolument consentir à la fourrure en question, ou braver quelque grande querelle, le mari sort de sa chambre tout coiffé, ganté, la canne à la main, comme un homme qui va sortir.

« — Où allez-vous donc? — demande madame qui a besoin de monsieur, pour lui faire la scène-zibeline.

» — Je vais faire une visite à votre amie Mme de V...

» — Qui a de si belles fourrures! voilà une heureuse femme!

» — Parce que je vais la voir?

» — Non... pas cela! Ah! on portera beaucoup de fourrures cet hiver... un hiver qui sera sec... M. Bareste l'a dit... On aura, sur les boulevards, nouvellement plantés, une sorte de Corso italien... Vous m'y promènerez!

» — Très-bien!... Justement Dusautoy vient de m'envoyer ce paletot garni de velours... Regardez donc, pour me dire comment vous le trouvez?

La dame releva la tête penchée sur sa broderie et sous le poids de ses désirs, et ayant regardé son mari, elle poussa un grand cri.

« — Ah! mon Dieu... qu'est-ce que c'est que ça!

M. Dr... portait à la boutonnière de son beau paletot pur Dusautoy tout neuf...

— Quoi donc! achevez! vous écrierez-vous, comme on fait dans les drames où l'auteur retient l'émotion...

Eh bien! la médaille de Sainte-Hélène! c'est-à-dire un brevet en bronze de sexagénaire pour le moins — et pas moins!

« — Monsieur!... comment pouvez-vous... osez-vous... Ah! mon Dieu.

» — Quoi donc, chère amie? trouvez-vous la coupe de ce paletot trop jeune?

» — Eh! qui vous parle de paletot, monsieur?... Cette médaille... Comment, vous, mon mari, avez-vous pu songer...

» — Mon Dieu, ma chère Pauline, mes vieux amis me reprochent de dédaigner la date de nos premières campagnes, et...

» — Et vous allez révéler à tout Paris que j'ai un mari qui date de la Bérésina!

» — C'est une gloire!

» — Oui... mais une date! C'est pour le coup que l'on pourrait vous appeler mon père!

» — Eh bien, qu'importe! on ne triche pas avec la vie, j'ai soix...

» — Ciel! taisez-vous! pour l'amour de Dieu, ne prononcez pas ce chiffre fatal... On n'a que l'âge qu'on semble avoir... C'est M. Talleyrand... ou Ninon de Lenclos qui ont dû dire cela!... Jamais je ne permettrai que mon mari ait plus de quarante-*cinq* ans... entendez-vous? Au delà, ce serait révoltant!... Allons, monsieur, mettez bien vite à bas cette médaille... et donnez-la-moi... j'en aurai soin.

» — Mais non, mais non, ma chère!... je vous le répète... mes amis de 1810 me reprochaient ma coquetterie plus forte que ma gloire... Je suis ridicule à leurs yeux... Tenez, hier encore, le général de Bry[illegible] me le disait:

» Ah çà, mon cher Dr... vous êtes donc honteux d'avoir été des nôtres?... d'avoir combattu à Montmirail?

» — Ciel! Montmirail! pourquoi pas Fontenoy! Malplaquet! Lépante!

» — De sorte que j'ai voulu faire cesser ces justes reproches... ces légitimes épigrammes, et je me suis décidé à arborer mes services, et précisément aujourd'hui, que j'ai quelques visites à faire ou à rendre, je suis décidé... »

Nous supprimons la suite de cette scène de pure comédie de mœurs, car le lecteur la finira bien sur quelques mots. M. Dr..., après avoir démontré qu'il tenait on ne peut plus à son ruban vert rayé de rouge, supportant ce bronze qui rappelle les canons, se rendit dans un compromis économique. On déposa sur l'autel de l'harmonie conjugale, d'un côté la médaille, de l'autre la martre zibeline, — plus, beaucoup de soupirs!

Depuis ce jour dont la gloire n'est point au-dessus de celle qu'il conquit jadis comme lieutenant des flanqueurs-grenadiers de la garde, M. Dr..., qui a gardé son bronze comme *en cas*, ne manque jamais de le reprendre chaque fois que madame revient trop vivement sur les questions de point d'Angleterre et de moire antique. L'effet est infaillible, et Méduse effraya moins les gens que sa vue changeait en pierre, que M. D... n'alarme sa femme quand, pour la contenir dans les 6,000 francs de son budget, il croit opportun et tempestif de se manifester dans toute sa gloire du premier empire!

Un mot entre sœurs:

« — Et Charles, toujours aimable, n'est-ce pas? Oh! il t'aimera longtemps!

» — Pourquoi donc?

» — Parce qu'il n'aime pas beaucoup à la fois!

L'autre jour, un ami de M. Jules Sandeau lui faisait visiter le logement nouveau qu'il vient de prendre, qu'il a même meublé à neuf, ayant gagné je ne sais quel terne à la loterie de la littérature.

« — Tiens, regarde! — dit-il en montrant un meuble en fer bronzé, — voici ma caisse!

» — Ta caisse, tu as une caisse?... alors, moi, je vais acheter un peigne! »

Une personne qui a logé la semaine passée dans un hôtel garni de la rue d'Antin, a trouvé au fond d'un tiroir une sorte d'agenda dont la perte ou l'oubli doit dater d'environ un an.

C'était l'œuvre d'un jeune locataire qui, toute information prise, a disparu un peu brusquement de l'hôtel, et n'ayant guère eu le temps de faire, — comme on dit vulgairement, — ses paquets.

La personne qui a trouvé l'agenda nous le communique. Nous y trouvons diverses remarques sur la grande ville et ses habitants. Nous croyons qu'il se peut rencontrer quelque piquant à l'affaire, et nous faisons un premier emprunt aux notes et impressions de l'inconnu. S'il lit ceci, s'il réclame, nous ne donnerons pas suite à des mentions, qui ne seraient des indiscrétions que si les noms des gens que ces tablettes révèlent n'étaient ici typographiqement remplacés par les X, les Y et les Z, en usage en pareil cas :

17 septembre.

Arrivé par le train de onze heures du soir. J'ai voulu me causer la joie de voir Paris dans sa splendeur, et après avoir attendu quarante minutes ma malle dans une odieuse salle froide et nue, sans un banc pour attendre, j'ai pris un fiacre qui m'a apporté sur le boulevard des Italiens à environ minuit.

J'ai été bien étonné, en descendant là de mon fiacre pour me promener un peu!

Quoi, c'est là Paris à pareille heure!

Ma foi, autant être sur le mail de ***, car là il y a des cafés qui restent flamboyants beaucoup plus tard, et le boulanger a de la lumière toute la nuit.

Le cocher du fiacre m'a dit :

« — A présent, monsieur, si monsieur me garde, j'avertis monsieur que c'est trois francs l'heure que me payera monsieur!

» — Pourquoi donc?

» — Minuit!

» — Mais je vous ai pris à onze heures quarante?

» — Monsieur fera ses réclamations demain, si monsieur veut!

» — Je payerai, mais, dites-moi, où est à présent le plus bel endroit de Paris?

» — Dans mon lit, monsieur!

» — J'aurais cru que c'était au cabaret! »

J'ai vu que cet homme voulait me tromper et m'écorcher pour s'aller coucher plus vite. Quant à Paris, noir et silencieux dès minuit. Je croyais, ayant vu la place Saint-Marc de Venise, où les cafés Florian et Quadri sont ouverts toute la nuit, et même tout le jour, qu'ici devait être une illumination et une animation perpétuelles! A peine voyait-on toutes les minutes une ombre filer sur le trottoir pour rejoindre son lit sans doute. Quels dormeurs que ces Parisiens!

J'ai dit au cocher :

« — Eh bien! conduisez-moi au meilleur hôtel garni du quartier!

» — J'aime mieux ça que de conduire monsieur au Jardin des Plantes! Monsieur sera content, je le mets à deux tours de roues du boulevard, où monsieur, comme étranger, viendra souvent! »

Nous arrivâmes; on sonna dix minutes avant de trouver à qui parler. Enfin, je pus entrer, après avoir donné trois francs au cocher, plus un pour-boire; il s'y montra sensible, bien qu'il me parût désirer par-dessus tout la liberté — pour dormir.

18 septembre.

Il est neuf heures, et je regarde à ma fenêtre. La moitié des boutiques est encore fermée. On se couche comme les poules, mais on ne se lève pas comme les poules. On m'apporte du café au lait. Est-ce du café? Est-ce du lait? Le sucre est-il bien sucré lui-même, et qui se fournit pour sucrer? Le pain bon, le beurre... hum! Résumé, très-mauvais déjeuner de chambre. Demain, j'irai bien sûr au café, pour me tremper plus complétement dans Paris, pendant ces huit jours.

Écrit à Elisa que j'ai oublié le petit morceau de soie pour la nuance de son châle. Il faut qu'elle me le renvoie poste pour poste. Je pense que sa mère lui remettra ma lettre sans la lire, puisque nous serons mariés dans trois semaines. On ne doit pas craindre que j'improuve que le style de ma future, — de ma future femme. Elle me répondra, et je serai heureux! Elle a bien fait d'oublier ce petit échantillon. Peut-être l'a-t-elle fait exprès. Ce serait gentil!

Je compte l'argent que mon père m'a donné. Je ne trouve plus que 7,800 fr. N'était-ce pas 8,000 fr.? Je relis la note de la corbeille :

4 robes de soie à 250 fr........	1,000 fr.
1 châle *boiteux*..............	800
1 autre châle carré............	500
Bijoux assortis........	3,000
1 fourrure...................	1,000
Gants, éventails, menus objets..	700
Dentelles....................	1,000

Total : 8,000 fr. pourtant — plus, 1,000 fr. que j'ai à part pour mes frais. Où diable sont les 200 fr. qui manquent?

19 septembre.

J'avais si mal déjeuné hier à l'hôtel, qu'en passant sur le boulevard des Italiens, et voyant beaucoup de monde dans les cafés, je suis entré pour demander une limonade et une flûte. Je ne sais pas comment le garçon s'y est pris, mais il m'a fait manger des huîtres d'Ostende, des rognons à la brochette, des petits pois, du raisin, et entamer très-vivement une bouteille de Chablis première. J'en ai eu pour onze francs. Je garde la note pour la montrer à Elisa. Elle rira bien, et ça nous amusera pendant plusieurs soirées chez mon beau-père quand il aura fermé sa pharmacie. Il mettra la note dans un bocal.

Ah! Paris le jour, c'est autre chose que la nuit! Je demeure dans la rue d'Antin; je connaissais ce nom-là de réputation, et de m'y trouver ça me fait plaisir; je vois bien que pour l'hôtel qui est plus dégarni que garni, il n'y faut rentrer que le soir, coucher, — et un moment à trois heures pour voir s'il y a une réponse d'Elisa. J'ai déjà regardé des châles et des soieries aux étalages. Mais j'aime encore mieux regarder ceux et celles que promènent les femmes de Paris par ce beau temps. L'année prochaine, si nous pouvons avoir quinze cents francs de ma tante Clopet, je veux qu'Elisa vienne à Paris, ça servira à nous amuser tout l'hiver par les souvenirs. Elisa n'a jamais dépassé la sous-préfecture, et elle n'est pas forte en géographie, car elle m'a dit quand je partais :

« Monsieur Edmond, tâchez que mon manchon soit en vraie hermine, et puisque vous serez dans le pays, faites le tuer vous-même! » Cette chère Elisa. J'ai lu quelque part une phrase sur la blancheur de l'hermine, et que cette bête y tient tant, qu'elle meurt si elle se voit tachée, abîmée. J'arrangerai cela pour faire un compliment à Elisa sur son col de cygne, si blanc.

Par exemple si la nuit Paris est mort, il vit furieusement le jour! c'est à croire qu'il est fou. Tout le monde court, le matin surtout. Ils vont à leurs bureaux. A partir de trois heures arrivent les gens qui se promènent et ce qu'on appelle les flâneurs, les badauds, — les badauds parisiens, mot inventé par et pour eux. Les boutiques qui attirent le plus de gens, ce sont les marchands d'images, d'estampes, de portraits et de photographies. Vraiment ce sont des badauds. Il n'y a pas moyen de passer sur le trottoir sans faire un détour par suite de l'agglomération de gens entassés là, regardant le portrait enluminé de S. M. l'empereur de toutes les Russies, des vues abominables du Vésuve qui érupte (*sic*), des têtes de bouledogues qui portent des paletots, et les œuvres gravées de Ary Scheffer, avec leur aspect si triste, si triste que l'auteur devait mourir de bonne heure. Je ne conduirais pas Elisa s'attendrir là si elle était ici.

J'ai vu devant une de ces boutiques une dame ou une demoiselle, mais il me semblerait plutôt une dame, ou peut-être une veuve, qui avait un très beau châle fond vert, comme, je crois, était l'échantillon qu'Elisa a oublié de me donner. Comme cette veuve me regardait beaucoup, je me suis enhardi à la regarder aussi, ou plutôt son châle. Oui, c'était bien ce vert-là! Je l'ai suivie un peu pour m'assurer mieux; elle a pris un des côtés de l'Opéra-Comique, et est entrée rue Saint-Marc, j'ai regardé la plaque bleue. Elle paraissait très-contente de l'effet que me faisait son châle vert, car, arrivée à une porte un peu sombre, elle s'est retournée pour voir si je la suivais toujours, et elle m'a lancé une œillade de satisfaction, en disparaissant dans l'allée. Ces Parisiennes me semblent bien coquettes!

Vrai! on passerait toute sa journée sur le boulevard, comme à un spectacle, et je suppose que les étrangers qui arrivent à Paris pour la première fois doivent rester ébahis, ébaubis. Par ce beau temps qu'il fait, s'asseoir à une des petites tables qui sont devant les cafés, et regarder passer le monde, en faisant une consommation de vingt sous par heure, est quelque chose de très-amusant, et si amusant qu'on en a mal à la tête. Sans compter qu'on pourrait faire une partie de ses petites emplettes de fantaisie sans se déranger du coup d'œil, attendu que passent un tas de gens qui vous offrent un tas de choses. On rencontre, paraît-il, même ainsi des bons marchés, des occasions rares que n'offrent pas les magasins qui sont écrasés de loyer, de frais de gaz, de luxe provocateur et de personnel. Ainsi, par exemple, j'ai acheté tantôt pour soixante francs seulement une lorgnette dite jumelle, grand format, en corne de rhinocéros, avec un mécanisme ingénieux et de nouvelle invention. J'ai pu lire avec le numéro d'un omnibus qui s'en allait; le monsieur qui me l'a vendue, et qui n'a pas du tout l'air d'un marchand, m'a dit que c'était une rencontre excellente pour moi, vu que cette lorgnette provenait d'un Russe qui l'avait payée cent vingt-cinq francs l'avant-veille, et qui s'était décidé à la vendre, étant obligé de partir brusquement pour son pays, où il était rappelé par le czar. Cette belle lorgnette ira dans la corbeille d'Elisa.

Le lendemain soir.

Comme la lettre que la mère d'Elisa lui a permis de m'écrire m'a fait plaisir! Quelle grâce, quelle naïveté elle a! Quel avenir heureux pour moi s'apprête, et quelle fête je me fais de passer ma vie auprès de cette charmante épouse qui a ajouté un petit mot tendre à l'insu de la mère, bien sûr, au petit coin du feuillet. Et avec quelle sollicitude je m'efforcerai de redresser quelques-unes de ses idées sur la géographie. Je colle ici sa lettre avec un pain à cacheter vert, couleur de l'espérance, et de l'échantillon qu'elle m'envoie. Ce n'était pas pour un châle, la nuance choisie, c'était pour une robe de taffetas à volants.

(Ici se trouvait jointe la lettre d'Elisa. Nous la transcrivons sans remords et sans signature.)

« Monsieur Edmond! Maman veut bien me permettre de vous écrire pour vous envoyer la couleur du taffetas pour ma robe du lendemain, après la blanche en tulle du grand jour. Je suis bien heureuse de vous dire tout ce que j'éprouve, tout ce que je pense et espère, relativement à la corbeille dont vous avez tout le choix. Informez-vous si on fait encore du point d'armes pour les coins des cols et pour manchettes. Si vous pouviez un matin aller jusqu'à Bruxelles acheter la voilette noire, j'aimerais mieux ça. Si cela vous dérange trop, envoyez la dame de l'hôtel, les dames, surtout de Paris, s'entendent mieux à tout cela que les jeunes gens, même avocats. On m'a dit hier chez ma tante, la jeune madame Ramon, qui arrive de la sous-préfecture, que l'on a découvert une nuance de mauve qui fait bien le soir, et ne semble pas chocolat au lait. Alors vous me prendrez la troisième robe de ce nouveau mauve, un mètre de plus que la mesure que vous avez avec de la ficelle. Adieu, monsieur Edmond, revenez vite, et n'oubliez rien, je vous en prie. Vous savez que vous devez tout nous déballer le 25. Je suis, avec sentiment, votre future,

» ELISA D... »

« Maman a dit que ma lettre était convenable pour notre position, et elle la laisse partir. J'ajoute en cachette que je vous aime bien. N'oubliez pas des gants de Suède gris clair. »

Ce soir (j'écris mes impressions à minuit, en rentrant des Variétés, où j'ai été voir ce qu'on appelle une pièce à mollets), il y avait, trois places plus loin de moi, une dame qui portait une robe mauve, de cette nuance qui fait bien le soir. Cette dame était très-jolie, mais assez mal peignée. Ses cheveux lui battaient sur le front et sur le coin de l'œil; on aurait dit qu'elle s'était fait accommoder par un chat. Je regardais sa nuance. Dans un entr'acte, j'ai pu mieux en juger, car, s'étant trompée de place en revenant, elle s'est trouvée à côté de moi. Elle m'a demandé excuse pour un coup de pied qui ne m'a pas fait de mal, et peut-être me prenant pour un Russe, à cause de la grosse lorgnette, nous avons causé. J'aurais bien voulu savoir où elle avait acheté sa nuance. Si elle a les cheveux ébouriffés, c'est qu'elle le veut bien, car ils sont superbes et assez longs pour les tenir lissés comme ceux d'Elisa. C'était une jolie femme, et très-aimable. Ah! il n'y a que Paris pour lier connaissance! Je me rappelle que, l'hiver dernier, au bal du sous-préfet, personne ne me répondait que oui et non, et quelquefois même l'un pour l'autre.

En sortant de la pièce *les Bibelots du Diable*, j'avais salué la dame mauve. Je l'ai retrouvée sur les marches du théâtre, et elle m'a dit qu'elle craignait de ne pas trouver de voiture, et que je serais bien complaisant..... (*Interrompu faute d'espace.*)

JULES LECOMTE.

Habitants et industries des Alpes.

Pont du jardin des Tuileries, ac:uellement en construction, sous la direction de M. l'ingénieur en chef de Lagalisserie.

Le maréchal Magnan.

Les hommes qui ont survécu aux grandes guerres de la Révolution et de l'Empire sont rares aujourd'hui. Leur physionomie a revêtu, par les événements mémorables auxquels ils ont été mêlés, un caractère historique qui les distingue des générations nouvelles. Souvenirs vivants du passé, ils ont conservé au front un rayon de la gloire que Napoléon I[er] répandit sur la France. Leur mission évidente est de nouer à nos mains faibles encore cette chaîne non interrompue de sentiments nationaux qui brille d'un si vif éclat sur la trame de notre histoire.

Je ne connais pas dans l'armée française de personnification plus exacte de cette pensée que le maréchal Magnan. Nul mieux que lui ne rattache les traditions du premier empire à celles du second. Sa carrière est tout à fait conforme aux souvenirs à la fois démocratiques et chevaleresques des grands jours militaires de la France. Comme le maréchal Lannes, comme tant d'autres soldats illustres de l'épopée impériale, Pierre-Bernard Magnan, aujourd'hui maréchal de France, commandant en chef de l'armée de Paris, commandant supérieur des divisions du nord, comprenant quinze départements (l'un des cinq grands commandements), grand veneur, grand-croix de la Légion d'honneur, est parti à dix-huit ans, en 1809, comme simple volontaire dans le 66e régiment de ligne.

Il n'est pas jusqu'à sa figure ouverte, à sa stature athlétique, qui n'en fassent un type militaire tel que nous aimons à nous figurer les compagnons d'armes de Napoléon.

Pierre Bernard Magnan était, d'ailleurs, un de ces enfants de Paris qui portent partout l'esprit et le courage. Il eut, pour un soldat, cet insigne honneur, ce bonheur plus insigne encore, de combattre sous des chefs comme Masséna et le maréchal Ney.

Les quatre premières années de sa carrière s'écoulèrent en Espagne. Il prit part aux siéges de Ciudad Rodrigo et d'Almeida, aux batailles de Busaco, de Fuentes de Honaro. A la fameuse affaire des Arapiles, il servait sous Marmont. Quand vinrent les revers de 1812 et 1813, il fut du nombre de ces braves qui, sous les généraux Reille et Soult, tinrent la campagne contre l'armée anglaise et luttèrent héroïquement à Vittoria et devant Saint-Sébastien et Pampelune bloqués.

Cette première période de la carrière du maréchal Magnan finit à Waterloo. Sa brillante conduite en Espagne lui avait valu successivement tous les grades qui séparent le simple soldat du capitaine. Appelé à faire partie de la garde impériale, il servit enfin sous l'empereur lui-même dans la campagne de France, avant-dernier acte de ce drame en vingt-cinq ans de batailles qui devait, comme le drame antique, se dénouer par l'intervention de la FATALITÉ.

Le capitaine Magnan était légionnaire depuis 1811. Sa belle conduite à Guignes, à Château-Thierry, à Montereau, à Craonne et sous Paris, lui valut le grade d'officier de la Légion d'honneur. Cette distinction, rare encore, était d'autant plus remarquable, qu'elle s'adressait à un simple capitaine, âgé d'environ vingt-trois ans.

Quand le crime de la coalition fut consommé et scellé dans les plaines de Waterloo du sang de quatre-vingt mille hommes, le capitaine Magnan se trouva, comme la plupart de ses compagnons d'armes, dans une pénible situation. Devait-il abandonner une carrière si brillamment commencée? Il se souvint qu'en dehors des Bourbons il restait une France, une patrie à laquelle, au sortir de l'adolescence, il avait voué sa vie et son épée. Il resta sous les drapeaux.

Le maréchal Saint-Cyr, ce brave expérimenté, comme l'a nommé Carrel, s'empressa, dès la formation de la garde royale, d'y incorporer, en qualité de capitaine adjudant-major du 6e régiment d'infanterie, le jeune officier de l'empire. Bientôt le capitaine Magnan passait chef de bataillon au 34e régiment de ligne et revoyait, en novembre 1822 et 1823, cette terre d'Espagne qui lui rappelait les débuts de sa carrière militaire. Il était alors lieutenant-colonel au 60e régiment de ligne. Il fit la campagne de Catalogne, sous les ordres du maréchal Moncey. Après le combat d'Esplugas (9 juillet), on le mit à l'ordre du jour de l'armée. Mina, dans cette affaire, inquiétait l'arrière-garde du maréchal Moncey. Le lieutenant-colonel Magnan le repoussa dans Barcelone. Au combat de Caldes, il mérita encore d'être mis à l'ordre du jour. On l'avait nommé chevalier de Saint-Louis pour le premier de ces deux faits d'armes. Cette fois, il fut élevé au grade de colonel dans le 49e de ligne. C'était en 1827. Il avait trente six ans. Nous le retrouvons bien vite à la bataille de Staouéli et sous les murs de Bone, où, pendant vingt-deux jours et vingt-deux nuits qui furent une suite presque non interrompue de combats, il mérita de nouvelles récompenses et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans le rapide avancement du soldat d'Almeida et de Ciudad Rodrigo, c'est qu'il se continua sous la Restauration, à une époque où les services rendus à la France du temps de l'Empire étaient un motif de défaveur. Il fallait que le colonel Magnan fût un officier tout à fait exceptionnel, pour n'avoir pas, comme tant d'autres, été sacrifié aux rancunes politiques des royalistes exaltés.

Le colonel Magnan venait de rentrer en France avec son régiment, lorsqu'il se trouva placé dans une des circonstances les plus critiques de sa carrière. Une nouvelle révolution avait renouvelé les surfaces politiques; les Bourbons étaient en exil, le duc d'Orléans venait de monter sur le trône. Encore agité des émotions de ces grandes luttes, le pays cherchait un ordre et un repos qu'il ne devait pas trouver de sitôt: les émeutes se succédaient comme des tempêtes; elles éclataient surtout dans les grands centres de population, à Paris et à Lyon notamment. En novembre 1831, une émeute eut lieu dans cette dernière ville. Des ouvriers égarés levaient l'étendard de la révolte, qui n'était en réalité, pour ces malheureux, que l'étendard de la faim. Le colonel Magnan le comprit : il eût pu les foudroyer, il les ramena dans l'ordre et dans l'obéissance aux lois par la seule influence d'une parole ferme et généreuse. Ce qui eût fait ailleurs sa fortune lui fit perdre son commandement.

On lui confia une mission en Belgique : il y devint un des principaux organisateurs de l'armée de cette jeune monarchie. Les services importants qu'il rendit à nos voisins le firent élever en France au grade de maréchal de camp (1835).

Le général Magnan resta sept ans hors de sa patrie. Il ne rentra en France qu'en 1839, au moment où il venait de se distinguer, dans la guerre entre la Belgique et la Hollande, par la manière habile dont il tint en respect le prince d'Orange et le duc de Saxe-Teschen.

A son retour, le général Magnan commanda pendant sept ans une brigade, tantôt dans les Pyrénées, tantôt dans le Nord. Il contint plus d'une fois l'émeute, à Roubaix et à Lille. On le nomma enfin général de division, en 1845. Trois ans après, Louis-Philippe prenait, comme Charles X, le chemin de l'exil. Oubliant ses griefs, fidèle à cette royale infortune, le général Magnan se rendit aux Tuileries; ses services ne furent point acceptés. Le dernier jour de la révolution, il se mit, nonobstant, aux ordres du général Rhullières et protégea la retraite du roi. Mal vu et calomnié par cette famille que la France éloignait de son sein, il eut la grandeur d'âme de tout oublier : si le roi dédaigna ses services, il y avait près de lui une princesse infortunée, une autre Andromaque, jeune et pliée déjà sous la douleur; tenant ses enfants par la main, elle venait au foyer même des querelles parlementaires, demander asile et protection. Le général Magnan, courtisan du malheur, accompagna en uniforme la duchesse d'Orléans jusque dans la Chambre des députés, dont M. Sauzet, avec des souvenirs romains peu conformes à la situation, l'éloigna, sous prétexte qu'on ne pénétrait pas armé dans l'enceinte du palais des lois.

Le gouvernement provisoire envoya en Corse le général qui n'avait pas craint de se compromettre par générosité chevaleresque et par honneur militaire, mais M. Arago le nomma peu de temps après au commandement de la troisième division. Le général Cavaignac appela, le 26 juin, cette division au secours de Paris. Elle y arriva le 3 juillet, après avoir fait cent vingt lieues en sept jours! Les hommes, dans cette marche digne des anciens, avaient été plus forts et plus agiles que les chevaux. Cette superbe division s'est distinguée au siége de Rome. Le général Magnan dut à regret se séparer de ces belles troupes formées sous son commandement. On l'appelait à Lyon pour y remplacer le maréchal Bugeaud, qui lui dit en partant pour Paris: « En cas d'insurrection de Lyon, je m'étais réservé l'attaque de la Croix-Rousse, vous prendrez mon rôle. » Il le prit en effet dans l'insurrection du 13 juin, où il déploya son courage et son habileté ordinaires. Sur la place de la *Croix-Rousse*, où il arriva le premier, il servit un moment de cible aux insurgés. Les balles n'atteignirent que son cheval et ses

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Si c'était Sophie... mais je vous le répète, Hélène, je ne savais pas. Je ne croyais plus au rêve, mais je reculais encore devant la réalité.

Mes informations sur Eberhardt aboutirent à savoir qu'il avait quitté Paris depuis quelque temps. Il voyageait en Italie, mettant la main à son grand drame *Phébus de Lusignan*. Je n'eus pas le temps de me réjouir : j'appris, le soir même, que les Manby étaient aussi en Italie, où ils avaient conduit M[me] d'Ablon, dont la santé était fortement attaquée.

Eberhardt était sans doute avec eux.

Il m'arrivait souvent de bondir tout à coup, à la pensée de ce songe extravagant qui m'avait montré cet Eberhardt meurtrissant à coup de poings le visage de Sophie...

Le 10 mars de cette année, deux mois environ après ma première sortie, j'étais seul dans mon cabinet, vers quatre heures de relevée. Je m'étais mis au piano. Je jouais cette mélodie de Schubert : *l'Éloge des larmes*. Mes yeux étaient mouillés, mon cœur plein. Je me disais : La vie m'est impossible. Pourquoi Dieu m'a-t-il condamné à la guérison?

Le petit garçon de la concierge me monta une lettre en l'absence de Liban.

— Il y a dessus *pressée*, me dit-il.

Je pris la lettre qui portait le timbre de Naples. L'enfant s'en allait déjà; moi je tremblais et ma respiration s'étouffait dans ma poitrine. C'était ce papier lourd, aux teintes légèrement azurées. C'était la troisième fois que je le voyais, ce papier dont l'aspect seul criait au fond de mon cœur le nom de Sophie. Je défis l'enveloppe; je ne sais si l'angoisse était en moi plus forte que le bonheur. Les initiales N. M. m'apparurent.

Mais ce n'était pas un billet, c'était une lettre. Deux pages avec une signature,

Hélène, ma pauvre tête vacillait sur mes épaules. Je lus au travers d'un éblouissement :

« Le malheur est dans notre maison. Je sens que je deviens folle, mais je sens aussi que je meurs : Dieu a toujours pitié. Ma mère est morte ce matin. Mon petit Charles est là, glacé dans mes bras : je cherche son souffle... et tout cela n'est rien auprès de l'affreuse menace qui pèse sur nous.

» Venez. Vous aimez mon mari, ce noble et généreux cœur. Je ne sais pas si vous pouvez quelque chose pour nous, mais venez! Le noyé s'accroche au brin d'herbe. Votre père était l'ami de ma pauvre mère. Que vous dire? Vous avez été beaucoup dans ma vie, à votre insu peut être. C'est comme une superstition: j'espère en vous.

» Nous étions enfants tous deux là-bas. Vous étiez trop enfant pour me défendre... J'ai peur de rêver, mon Dieu! pourquoi m'auriez-vous défendue? Qu'étais-je pour vous? — Mais maintenant, vous me devez quelque chose : je suis la femme de votre meilleur ami... et j'ai tant souffert!

» Venez! oh! venez! Je ne m'adresserai qu'à vous; je ne crois qu'en vous. Je vous attends. Si Dieu ne veut pas que vous veniez, c'est que je suis condamnée.

» SOPHIE MANBY, NÉE D'ABLON. »

Je restai pétrifié, puis je me tâtai pour voir si j'étais bien éveillé.

Le contenu de cette lettre était une énigme: je n'essayai même pas d'en deviner le mot.

Une autre énigme se posait devant mon esprit troublé jusqu'au délire. Le papier seul était semblable; ce n'était plus la même écriture. — Vous savez de quoi je parle, Hélène : les deux billets.

L'écriture différait essentiellement de l'écriture des deux billets. Je les pris dans mon portefeuille où ils étaient serrés chèrement. Je relus le premier qui me disait de quitter Londres et le second qui s'écriait : Si vous vous mariez, je meurs! Il n'y avait pas à s'y méprendre: la main qui avait écrit la lettre n'avait pas écrit les deux billets.

Et la lettre était signée : SOPHIE.

Qui donc avait écrit les billets?...

Une heure après, je courais la poste sur le chemin de Marseille.

—

C'était une gracieuse maison, située sous les jardins royaux de Capodimonte. La terrasse, chargée de

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 8, 25 septembre, 2, 16, 23 octobre et 6 novembre.

vêtements. Ces éclatants services rendus à l'ordre public lui valurent le grade de grand officier de la Légion d'honneur et le mandat de représentant du peuple à l'assemblée législative, où l'envoya le suffrage de cent cinquante mille électeurs du département de la Seine.

Sur ce théâtre politique, le général Magnan se conduisit avec la sagesse et la fermeté de l'homme de guerre.

On rapporte qu'à l'assemblée législative M. Thiers fit un mot sur la progression de l'esprit de dévouement des ministres de la guerre et des commandants en chef de l'armée de Paris, sous la présidence. Les ministres furent MM. Rhullières, Randon, Saint-Arnaud; les commandants en chef: Changarnier, Baraguey d'Hilliers, Magnan. La progression est évidente.

La preuve de ce dévouement éclata au 2 décembre 1851. Placé à la tête des forces de Paris, le général Magnan avait sous ses ordres les généraux de division Carrelet, Renaud et Levasseur, les généraux de brigade Korte, Bourgon, Canrobert, Dulac, Reybell, Forey, Ripert, Herbillon, Marulas et Courtigis. Son plan d'attaque fut conduit avec une vigueur et un entrain irrésistibles. Le détail de cette affaire est fort clairement exposé dans le rapport du maréchal Magnan au ministre de la guerre. Il suffit de le lire pour reconnaître combien est méritée la réputation du maréchal, dont le talent fait autorité en matière de manœuvres et qu'on peut considérer comme un des plus grands tacticiens de l'armée française.

Lorsqu'on voyait autrefois passer dans les rues de Paris, revêtus de l'habit militaire des anciens jours, ces *hommes légendes* de la tradition impériale, on souriait à la manie de ces vieux soldats. Ils peuvent aujourd'hui rire dans leur barbe grise des gens à courte vue qui ne virent en eux que des monomanes ou des fanatiques réunis sous le nom de *société des débris des armées impériales*, ils semblent donner au jeune empire cette sanction de la vieillesse qui ennoblit et répand le respect.

C'est au milieu de ces vieux braves que le maréchal Magnan, aujourd'hui placé à l'apogée des honneurs et de la puissance militaire, aime peut-être le mieux à venir s'asseoir. Aidé de l'honorable M Bezuchet de Saunois, qui le seconde avec zèle et dévouement, il préside cette société de vieux soldats qui, après tant d'années, se retrouvent de temps en temps à une même table et peuvent, sans qu'on les traite de factieux, répéter leur ancien cri de Vive l'empereur. Le maréchal daigne non seulement s'asseoir à leurs banquets. mais il veille sur leurs besoins avec une sollicitude paternelle. Ne peut-il pas dire, ainsi que chacun d'eux: Et moi aussi j'ai laissé des gouttes de mon sang sur les champs de bataille où la France a conquis des droits impérissables au respect et à l'admiration des peuples! »

HIPPOLYTE CASTILLE.

Les Alpes.

La première impression qu'excite la pensée des grandes chaînes de montagnes qui sillonnent le globe est celle de sommets neigeux, de sites sauvages, de rocs escarpés et de ravins profonds, où la nature que l'on représente se met naturellement en rapport avec les convulsions du globe, les crises géologiques dont ces lignes de rochers sont les produits. Les Alpes échappent seules à cette impression.

Qu'on parle, en effet, de la Suisse ou de la Savoie, les idées s'assereinent au lieu de s'assombrir Les images qu'évoquent ces noms aimés sont celles d'une nature agreste et riante, de gracieux chalets dressés au flanc des collines, de frais pâturages avec leurs nombreux troupeaux, de versants boisés avec leurs charbonniers et leurs bûcherons.

Si l'on songe aux pics nuageux et aux glaciers, ce n'est que comme contrastes destinés à donner plus de fraîcheur à ces vallées, plus d'aménité à ces paysages, des lignes plus pittoresques à ces horizons. Quant aux populations rurales, on les juge sur les silhouettes que nous en ont tracées MM. Scribe et Duvert, comme on juge les populations des villes sur les types dessinés par MM. Auber et Rossini. Ce sont de candides Ketly, des Rutly dévoués, ou de vénérables pères Raymond, et d'héroïques Guillaume Tell. Pour ceux qui ont pratiqué ces

> Heureux habitants des beaux cantons de l'Helvétie,

qui ont parcouru

> Ce pays enchanté,
> Séjour de la félicité,

il y a bien quelque chose à rabattre; mais si le contact continuel des voyageurs a substitué assez généralement l'esprit de négoce et d'exploitation à la candeur montagnarde et à la simplicité villageoise, il n'en est pas moins vrai que ces montagnes ont dans leurs populations comme dans leur nature un caractère et une physionomie à part.

Le fond du caractère du peuple helvétique est bien formé de cette noble fierté et de cette loyauté généreuse que lui assigne l'histoire. La physionomie de ses montagnes est bien cette fertilité et cette fraîcheur dont la vallée de Chamouni offre l'aspect, ou la grandeur imposante dont on est impressionné devant ses monts et ses lacs, devant le Saint-Gothard ou le Léman.

Ce sont ces traits caractéristiques que s'est attaché à résumer l'artiste dans le pittoresque et gracieux dessin dont le *Monde illustré* offre la gravure à ses lecteurs.

CARL HERMANN.

Le pont des Tuileries

Le *Monde illustré* a déjà entretenu ses lecteurs des travaux commencés, il y a quelques mois, aux Tuileries, et qui ont pour but de modifier la partie de ce jardin qui avoisine le château. On sait quel est le but de cette modification apportée au plan primitif. Les travaux sont aujourd'hui à peu près terminés et les promeneurs peuvent se faire une juste idée des dispositions nouvelles. Deux bassins ont été compris dans cette partie du jardin réservé, et un fossé, au talus gazonné, garni d'une grille à l'extérieur, entoure ce vaste emplacement, converti en pelouses et en parterres au milieu desquels se dressent des arbustes, des vases et quelques-unes des statues qu'on voyait déjà près du château. Les autres œuvres de la statuaire qui n'ont pu prendre place dans cet enclos ont concouru à la décoration générale et sont disséminées, avec des vases scellés sur des piédestaux, le long de la grille dont nous avons parlé; on remarque parmi ces derniers ouvrages un groupe du *Laocoon*, le *Spartacus*, le *Soldat de Marathon*, le *Thésée vainqueur du Minotaure*, le *Phidias*, le *Gladiateur mourant*, etc., etc. Le jardin réservé, par son installation et son ornementation, se rapproche, dans son ensemble, du style adopté par les architectes et les jardiniers ornemanistes qui ont construit le palais et tracé l'ancien jardin.

Le pont Rialto, élevé sur la terrasse du bord de l'eau et qui surmonte la sortie pratiquée dans l'axe de l'avenue parallèle du château, établit la communication entre les deux parties de la terrasse elle-même L'avenue dont nous parlons permet aux piétons de se rendre directement de la rue Rivoli sur le quai des Tuileries pour pénétrer dans les quartiers de la rive gauche par trois ponts qui sont: le pont Royal, le pont de la Concorde et le pont des Tuileries.

Ce dernier pont, dont on voit déjà les amorces aux flancs des deux quais, situés en regard l'un de l'autre, et dont les deux piles sont terminées, est situé à peu près à égale distance du pont Royal et du pont de la Concorde. Il ne doit correspondre, pour le moment, à aucune voie existante sur la rive gauche; mais, comme son axe est assez éloigné du palais de la Légion d'honneur, on a été amené à penser que le choix de son emplacement a bien pu être déterminé par des considérations qui se rattacheraient à un projet d'amélioration générale; en effet, si plus tard on ouvrait une large voie publique à son extrémité sud, ce qui n'affecterait en rien aucun monument ou établissement public, le pont nouveau pourrait mettre le faubourg Saint-Germain en communication directe avec les boulevards.

Le pont des Tuileries aura 144 mètres 50 centimètres de longueur et 20 mètres de largeur. Les arches seront au nombre de trois; elles auront 40 mètres d'ouverture et seront supportées par deux piles de 3 mètres 25 centimètres et deux culées de 8 mètres 8 centimètres d'épaisseur. Les piles et les culées sont en maçonnerie, les arches en fonte. Fondées sur un massif de béton de 5 mètres d'épaisseur, qu'on a coulé dans un caisson à charpente, ces piles sont arrondies et seront surmontées de chaperons coniques; les parements seront décorés d'écussons aux initiales et aux armes impériales. Leur couronnement se composera d'une corniche à consoles, surmontée d'un dé rectangulaire où se dressera un candélabre en fonte de fer ornementé. Dans les culées, déjà élevées de plusieurs mè-

---

eurs, regardait le golfe et les îles par-dessus la vieille ville. La mer bleue souriait au lointain; le soleil dorait les vapeurs qui faisaient au Vésuve une couronne mouvante. Le ciel, bleu comme la mer, souriait comme le au-dessus des grands palais dont les terrasses semblaient prolonger, jusqu'à Chiatamone, un blanc escalier de marbre. — Et Naples souriait entre le ciel et la mer.

Cette allégresse sérieuse du dehors serrait le cœur, car, au dedans, tout était deuil. Au delà des arcades du rez-de-chaussée, ouvert comme le vestibule des palais antiques, on voyait les valets immobiles et silencieux. Ils ne se parlaient point, — sauf quand l'un d'eux, venant de l'étage supérieur, passait, triste et hâtant sa marche qui semblait craindre de faire sonner le marbre des dalles, — alors c'étaient quelques paroles échangées, — courtes et rapides.

Les épaules se haussaient avec pitié. — Pourquoi la pitié des valets fait-elle tant de mal?

J'avais laissé Liban à mon hôtel, situé en face de la plage, sur la Chiaja. J'étais venu seul. Les valets ne me connaissaient pas. On me fit entrer et j'entendis que l'on chuchotait:

— Le médecin français!...

Le deuil des valets avait donc trait à quelque maladie terrible et désespérée peut-être. Le deuil mystérieux et intime, le vrai deuil de cette maison leur échappait.

Je ne sais pourquoi je demandai M. Leo Eberhardt. Je ne le sais en vérité.

Les gens du vestibule se regardèrent. L'un d'eux, un Anglais, me dit:

— Il y a du temps que M. Leo Eberhardt n'est venu voir mylord.

Ces braves marchands anglais se donnent le plaisir d'être nobles, dès qu'ils passent la Méditerranée. Ils méprisent les titres, mais ils les prennent. Tous les défauts bourgeois ont leur perfection en Angleterre.— Et certes, je n'ai jamais vu la différence qui peut exister entre un commissionnaire en coton du Strand et un vrai lord de Portland-Place. — Ce sont deux marchands, puisque ce sont deux Anglais.

Nelson était donc lord à Naples. Dieu m'est témoin que je ne fis guère attention à ce détail.

Je montai le gracieux escalier à rampe grecque, orné partout de fleurs exotiques. Des pas de femme couraient au premier étage et des plaintes se croisaient: L'enfant se meurt! l'enfant se meurt!

Nelson était au haut de l'escalier. Il n'avait pas d'habit et sa chemise ouverte laissait voir son col amaigri. Son visage était très-pâle. Ses yeux brûlaient, grands ouverts, derrière ses paupières qui semblaient prêtes à saigner. Il se tenait droit; ses bras tombaient le long de ses flancs; son regard errait dans le vide.

Il me reconnut. Il me tendit la main sans surprise comme sans joie. Il me dit: Allez, Charles!

Puis il ordonna à un domestique qui passait de lui apporter du sherry.

Je n'eus pas la force de lui parler. C'était un homme foudroyé. Son aspect navrait. Je fis comme il m'avait dit: j'allai. Où? je n'en savais rien. Je traversai le corridor, puis j'entrai successivement dans deux ou trois chambres vides. Si l'on m'eût demandé: Que cherchez-vous? je n'aurais point su répondre.

J'eusse préféré une maison incendiée. On peut se lancer au milieu des flammes et sauver le petit berceau au risque de sa vie. — J'aurais préféré la maison qui chancelle sous l'effort d'un tremblement de terre. Les murs s'écroulent vite. Tout s'abîme en un grand fracas qui finit d'un seul coup, les terreurs et le martyre.

Ici, c'est l'angoisse qui dure, l'agonie lente, la détresse à petit feu.

Et c'était, en outre, la menace pleine de mystère. Ce qu'il y avait au delà de la torture visible, je l'ignorais.

Je craignais horriblement de rencontrer Sophie et c'était elle que je cherchais.

Il y avait cinq minutes que j'avais passé le seuil de cette maison. Le vertige glacé qui semblait l'emplir s'emparait de moi. J'allais au hasard, revenant sur mes pas sans savoir et m'égarant dans ces galeries inondées de lumière, comme si la nuit m'eût surpris dans un bois. Nelson me croisa. Il marchait à grands pas et respirait avec force. Il me saisit le bras.

— Allez! allez donc! répéta-t-il.

Il me poussa du côté d'une porte entr'ouverte. J'entrai. Sophie était accroupie auprès d'un berceau où il y avait un enfant mort. Je dis mort, car il était déjà livide et raide. Ses yeux grands ouverts avaient cette apparence vitreuse qui ne trompe pas. — Vous souvenez-vous, Hélène? cet ange blond? ce petit Charles? ce vivant sourire? J'aime les enfants. Je vais avoir un enfant. Je ne sais pas comme je l'adorerai.

Sophie m'entendit marcher. Elle releva la tête. Oh! l'indicible et poignant désespoir! Je tremblai sur mes jambes du regard qu'elle me jeta. Est-ce que les drames se jouent sur les théâtres, Hélène? Est-ce que les comédiennes sont des femmes?

Sophie n'avait point de larmes. Sa bouche se pin-

Fabrication des cachemires.

Vue du château de Compiègne, prise du côté des jardins.

tres, seront ménagées deux arches, d'une ouverture moyenne; ces arches, comprises entre deux pilastres formant saillie, figureront des portiques et donneront de la légèreté aux culées.

Le dessin que nous publions peut donner une idée de l'aspect des arches en fonte; des poutrelles également en métal supporteront les voûtes en briques pour former le tablier. La chaussée, large de 12 mètres, sera bordée de deux trottoirs d'une largeur de 4 mètres. Il entrera dans la construction de ce pont environ 600 mètres cubes de bois de chêne, 2,500 mètres cubes de béton, 1,000 mètres cubes de pierre de taille, 4,500 idem de maçonnerie, moellons, briques, etc. Le poids des fontes et fers des arches métalliques pourra s'élever à 1,153,500 kilogrammes.

Cet ouvrage d'art, dont l'établissement a été ordonné par un décret impérial, en date de Plombières, 26 juillet 1858, sera terminé au commencement du mois d'août 1859. Il coûtera 1,170,000 francs; la dépense, aux termes du décret précité, sera supportée moitié par l'État, moitié par la ville de Paris. Les travaux s'exécutent sous l'habile direction de M. de Lagallisserie, ingénieur en chef du service de la navigation et des ports, et de M. Savarin, ingénieur ordinaire.

A.-L. RAVERGIE.

Les cachemires de l'Inde.

Depuis quelques mois, et sous l'impression de la lutte soutenue par l'Angleterre dans son empire d'Asie, la société élevée et le commerce parisien se préoccupent assez vivement des châles indiens. Les dames éprouvent des craintes sur les difficultés que l'on pourrait trouver à expédier en Europe ces admirables tissus, rêve de toutes les fiancées, parure de toutes les riches corbeilles. Nous ne parlons pas ici des dames anglaises dont les fils et les frères sont engagés dans la guerre et pour qui les intérêts de cœur passent avant les intérêts de toilette.

Cette préoccupation du moment, épisode nouveau de la guerre indienne, nous fait penser qu'on lira avec plaisir sur la fabrication des cachemires des détails recueillis sur les lieux par un dessinateur de fabrique, Français, qui a pénétré fort avant dans l'Inde, et qui a bien voulu nous les communiquer.

La fabrication des cachemires remonte à une époque éloignée dont la date a échappé jusqu'ici aux investigations de la science. Depuis qu'il est déchu de sa splendeur, le peuple indien n'enregistre plus les actes de sa vie, et l'industrie n'a pas d'annales. On ne sait pas d'une manière précise où cette fabrication a commencé, mais on écrit généralement qu'elle est née dans la vallée de Kachemyr, dont les châles indiens ont pris le nom, contrée montagneuse, d'un difficile accès, située au nord-ouest des monts Himalaya, ces Alpes asiatiques, et qu'enveloppent le haut Indus et ses affluents, à environ trois cents lieues des embouchures de ce fleuve dans le golfe d'Oman.

Un fait important vient à l'appui de cette opinion : c'est que la matière première des châles indiens est un duvet nommé touz, recueilli sur des chèvres d'une espèce particulière à la vallée de Kachemyr et aux montagnes du Thibet qui avoisine cette vallée, et où elles vivent en plein air.

Les Hindous sont partagés en quatre castes primitivement établies par la loi de Manou, mais qui se subdivisent aujourd'hui en une multitude de classes. C'est à la troisième caste, celle des Vaisyas, laboureurs et commerçants, et à la quatrième, celle des Soudras, serviteurs, qu'est réservée la fabrication des châles.

Les Hindous n'ont pas de grands établissements comme ceux que possède en Picardie et dans nos faubourgs la fabrique parisienne; leur manière d'opérer a beaucoup d'analogie avec celle des tisseurs de soie et de velours des environs de Lyon, une plus grande encore avec celle des mousseliniers, des tisseurs de coton, des tisserands, des fabricants de draps des environs de Tarare, de Villefranche, de Thisy, de Vienne et de plusieurs autres contrées de la France.

Les châles indiens sont fabriqués dans les campagnes par des paysans, des cultivateurs, qui donnent une partie de leur temps au travail des champs, une partie au travail du métier, comme les tisseurs dont nous parlons plus haut.

Rien de plus simple que la demeure de ce fabricant qui tisse ces merveilleux cachemires ; il loue un petit coin de terrain, il fiche en terre quatre bambous reliés par des traverses; il fait les murailles avec des nattes de joncs tressés; il fait la toiture avec des feuilles de palmier ou de riz. Et le voilà installé dans sa case, avec sa famille et avec ses outils qui sont peu nombreux et fort simples.

Deux sortes de chèvres fournissent le duvet des châles indiens ; une de petite taille, qui donne le tissu le plus fin, le plus souple, celui des plus beaux cachemires ; puis une autre chèvre plus grande, dont le duvet est moins fin et n'a pas autant de moelleux. Les châles fabriqués avec ce dernier duvet sont appelés dans l'Inde Hambroteha, mais sont vendus en Europe sous le nom de cachemires. Ils sont particulièrement fabriqués dans les montagnes du Népaul.

L'Hindou ne connaît pas la filature à la mécanique; il file son duvet au rouet, ou à la quenouille. Ces deux moyens sont peu expéditifs, mais le dernier a l'avantage de donner au fil une grande force qui assure la durée du châle. On peut voir, au surplus, que ce filage primitif a été amené par les Hindous à une grande perfection.

Le métier indien dont nous donnons ici le dessin est un métier de Bénarès, où l'on fabrique des châles brodés d'or, ou d'argent, ou de soie. Celui qui sert à la confection des cachemires est d'une simplicité remarquable. Il se compose d'un cadre en parallélogramme, c'est-à-dire plus long que large; il est posé verticalement; la chaîne est tendue de la traverse supérieure à la traverse inférieure. La trame ne va pas, comme dans les tissus de tous les autres pays du monde, d'un bord de l'étoffe à l'autre; elle est chargée sur de petites navettes nommés espoulins, en aussi grand nombre qu'il y a de couleurs dans le châle. L'ouvrier n'a pour l'aider dans le travail ni mécanique, ni maillons, ni plombs, ni collets, ni remisses, ni battant, ni marche, ni cartons que nous trouverons dans la fabrication des cachemires français ; il a tracé sur un papier le dessin qu'il veut reproduire, parfois il en a indiqué les principaux traits sur la chaîne elle-même, alors il écarte les fils avec une broche de bois poli et fait passer entre eux la trame dont l'espoulin est chargé, et l'arrête au fil ou la couleur doit cesser.

Ce travail ressemble à celui de la manufacture des Gobelins.

Ce mode d'espoulinage, que la fabrique française a jusqu'ici vainement cherché à obtenir par des moyens mécaniques, donne aux tissus indiens une supériorité sur tous les tissus analogues d'Europe, à l'envers des-quels il faut découper, de la trame qui va d'un bord à l'autre, la partie inutile à la production du dessin. Mais en même temps il impose à la fabrication une lenteur facile à comprendre.

Un seul homme met dix-huit mois à la confection d'un châle long, huit mois à celle d'un châle carré. Pour accélérer la fabrication, plusieurs hommes, souvent cinq, travaillent au même châle dont les diverses parties sont ensuite cousues ensemble avec une grande habileté.

L'ouvrier hindou, quand il travaille activement, peut gagner au plus quatre anas par jour, environ huit sous de notre monnaie; mais peu d'ouvriers atteignent à ce chiffre. Sous le soleil brûlant de l'Inde, ces hommes, qui ne mangent jamais de viande, sont doux et patients, mais aussi d'une indolence extrême. Quand ils ont reçu leur salaire, ils achètent un sac de riz; l'homme mange seul, jamais avec la femme ni les enfants, jamais avec un étranger, même quand il le reçoit chez lui et lui donne à dîner. Il se confectionne un énorme plat de riz que huit Européens ne mangeraient pas dans un repas; il l'arrange en pyramide dans un grand vase de métal poli et brillant, il le couronne artistement de piment, de fleurs ou de petits fruits de curcuma, de gingembre, puis il s'assied par terre devant son plat, et il se met à manger lentement et méthodiquement.

Il n'a ni cuiller, ni fourchette, ni petit bâton, il mange avec les doigts. Jamais la gauche ne touche aux mets, elle est impure; les cinq doigts de la main droite caressent le riz, en amènent une partie au sommet de la pyramide, l'enlèvent et la roulent dans le creux de la main; la boule faite, l'Indien l'ingurgite. Il continue ainsi jusqu'à ce que le plat soit vide. Il boit de l'eau ou quelques gorgées de liqueur de palmier, forte, enivrante, et peu agréable à un palais européen.

Quelques ouvriers ne se remettent au travail que lorsqu'ils n'ont plus de riz et pas un ana, et qu'ils ne trouvent pas dans les jungles des racines qui souvent leur servent d'aliment. Il y a dans les lieux de fabrique des Hindoux qui achètent aux ouvriers les châles fabriqués, ou qui leur donnent des commandes. Ce sont les commerçants. Le jour où ils donnent une commission, ils passent avec l'Hindou une convention écrite et lui avancent généralement le quart de la valeur du châle; peu de temps après, l'ouvrier vient demander un second, puis un troisième quart, et les obtient sans difficulté. Mais quand il veut entamer le quatrième

---

çait, déprimant ses coins rabattus. Sous ses paupières, il y avait deux trous profonds où la peau, mobile et grise, se ridait par saccades brusques.

Elle fit un mouvement vers moi, en se traînant sur les genoux. Elle me montra le berceau d'un grand geste égaré. Elle voulut parler ; sa poitrine rendit un son rauque et creux.

Il faut avoir vu l'instinct animal dans toute sa tragique énergie; il faut avoir frémi à ce regard de bête sauvage dont les mères couvent leurs enfants morts. L'instinct est grand comme le cœur, parce que la nature n'a rien qui la sépare de Dieu.

Elle se laissa retomber haletante. Elle dit tout haut, sans précaution, quoique la porte ne fût point refermée :

— Voilà ce qui arrive aux femmes coupables... les enfants meurent !

J'entendais le pas de Nelson dans le corridor. Je m'élançai et je fermai la porte.

Elle mit ses deux mains sur le rebord du berceau. Je voyais bien qu'elle cherchait une prière. Qui donc a dit, Hélène: La pitié, n'est-ce pas de l'amour? Blasphème idiot! c'est au moment où je découvrais en moi que je n'avais pas d'amour pour cette femme, d'amour comme ils l'entendent, c'est à ce moment que j'aurais donné tout mon sang pour cette femme!

La pitié est l'amour lui-même. Dans cette belle langue d'Italie, pitié, piété, c'est le même mot.

Je sondais d'une intuition perçante le fond de sa misère. Je la respectais dans sa prodigieuse pénitence. Dieu m'exaltait : Dieu miséricordieux. Je pris l'enfant sans précaution, comme elle avait jeté le cri de sa conscience. Je le mis contre mon cœur. Je dirigeai sur lui avec une foi irrésistible toutes les puissances de mon être. J'étais sûr de le ressusciter. Je sentais en moi la vie qu'il fallait à cette chère et frêle créature. Je lui donnai mon souffle dans la passion muette de la prière.

Elle craignait, la mère. Elles ont toutes peur qu'on ne blesse ces pauvres petits membres où la vie n'est plus. Elle me suivait d'un œil inquiet et farouche. Ce n'était pas pour cela qu'elle m'avait appelé. Il y avait d'autres menaces; il y avait d'autres terreurs...

Mais tout se taisait devant la mort de l'enfant. Le médecin l'avait abandonné. Depuis un quart d'heure, il ne respirait plus.

Je vous le dis : il y a des mères qui sauveraient leurs enfants avec un peu de force et beaucoup de foi.

Je sentis au dedans du pauvre petit corps comme un intime tressaillement. Mon effort redoubla. Dieu clément! béni soit votre nom! Ma prière ardente monta-t-elle vers vous? n'était-ce qu'une crise chez le pauvre enfant?... Au premier cri, Sophie se leva comme une lionne. Elle voulut saisir le petit Charles; je la repoussai ; ce fut une lutte.

Charles cria encore, agitant parfois ses petits bras. Sophie tomba raide, bramant je ne sais quels murmures qui sont aux femelles des animaux comme à la compagne de l'homme, puis elle colla ses lèvres sur mes pieds poudreux. Je déposai l'enfant dans son berceau. Il avait refermé les yeux, il dormait. Son souffle était bien faible, mais il soulevait sa poitrine sans produire aucun râle; sa respiration passait, régulière et fraîche, entre ses deux pauvres petites lèvres pâlies. Je me laissai aller sur un siége. J'étais anéanti par l'effet inouï que je venais de faire. Sophie mit sa tête sur mes genoux; elle dévorait mes mains de baisers. Ses paroles, doucement inarticulées, me rendaient grâce comme si j'eusse été Dieu.

Puis, tout à coup, se levant de sa hauteur forte et belle :

— Nelson ! Nelson ! appela-t-elle d'une voix puissante dans le corridor.

Et quand Nelson vint, oublieuse de son grand cri :

— Chut ! ne fais pas de bruit ! Il dort, il vit ; regarde ! il va sourire !...

Un instant, ils furent penchés tous deux ensemble au-dessus du berceau. Deux grosses larmes roulèrent des yeux de Nelson sur la petite couverture. Sophie lui jeta ses bras autour du cou.

— Aime-moi ! aime-moi ! dit-elle.

Nelson déposa un baiser sur son front. Je guettai mon cœur pour voir s'il se serrait. Mais je n'eus pas le temps de tâter comme il faut ce pouls de ma conscience. La tête de Sophie se pencha, décolorée ; une toux creuse bruit au fond de sa poitrine : je vis à ses lèvres blêmes une tranche rosée.

Nelson me regarda. Sophie était évanouie dans ses bras. Vous eussiez dit une morte. Ses traits s'étaient tirés tout à coup ; il ne restait dans l'effrayante pâleur de son visage que deux points rouges au-dessus des pommettes des joues.

Nelson la coucha sur le divan. Il vint me serrer la main et me dit :

— Les médecins l'ont condamnée...

Puis, se prenant le front à deux mains et pleurant soudain comme un enfant :

— Elle ne m'a jamais aimé !

Il eut honte de sa douleur. Il était Anglais. Il regretta sa confidence. Il sonna ; quand le domestique fu

quart, la scène se change; on lui demande le châle, qui n'est pas fait. Le jour stipulé pour la livraison arrive, et alors le commerçant porte sa convention chez l'officier de police qui envoie chez l'Hindou un agent nommé pion qui force l'ouvrier à travailler, s'installe chez lui jusqu'à ce que la livraison soit exécutée, et reçoit de lui une somme fixée par chaque jour de surveillance.

Les couleurs employées par les Indiens dans la teinture des matières premières sont tout à la fois éclatantes et solides; leurs forêts et leurs jungles donnent à foison des arbres, des arbustes, des racines, dont ils savent très-habilement extraire les matières colorantes que la science européenne n'obtient que difficilement, à des prix très-élevés, et jamais avec autant de solidité.

La vallée de Kachemyr et les montagnes du Thibet nourrissent les chèvres dont la touz sert à la confection des châles.

Le Lahore est le lieu principal de fabrication, et celui où l'on réunit les châles fabriqués dans les contrées voisines.

Au mois d'octobre de chaque année, une grande foire se tient à Amretsir, dans le Pundjab; là sont apportées et déposées dans les bazars de grandes quantités de châles. Cette foire attire une immense affluence d'indigènes; quelques-uns y viennent même de Calcutta.

Après le Lahore et Amretsir, les principaux marchés des natifs sont Delhy pour les plus beaux cachemires, Bénarès où l'on trouve un grand assortiment de Rambrotcha et de châles brodés portant le nom de cette ville.

Les marchés européens sont, en première ligne, Bombay, où se traitent beaucoup d'affaires; puis Calcutta, dont le Barrah-bazar présente toujours une grande animation. Ces deux places sont aussi le port où les châles sont embarqués pour l'Europe.

Les monnaies principales du pays sont la roupie compagnie, pièce d'argent de la valeur intrinsèque de 2 fr. 50.

La roupie sicca, ou native, d'une valeur de 3 fr.; mais celle-ci est devenue fort rare.

Le lacq de roupies, monnaie de compte, représente 250,000 fr.

Le goulmor, monnaie d'or, d'une valeur de 25 fr.

Dans un autre article nous donnerons des détails complets sur la fabrication du cachemire français. Le travail indien est d'une simplicité au delà de laquelle on ne peut rien imaginer; le travail français est le triomphe de la science mécanique. Les deux ouvriers arrivent presque au même résultat, mais l'un met dix-huit mois et l'autre met dix jours à confectionner un cachemire de la même dimension.

KAUFFMANN.

Château de Compiègne.

Le séjour de Leurs Majestés Impériales à Compiègne, inauguré par de grandes chasses, se prolonge au milieu des fêtes. La Saint-Hubert y a été célébrée avec la plus grande solennité. Les divers théâtres de Paris y donnent successivement des représentations de leurs pièces les plus en vogue.

Ce qui fait aujourd'hui la célébrité de Compiègne, c'est son château. Et cependant ce château, d'origine récente et assez modeste, ne remonte qu'à Louis XI pour sa fondation, et pour son importance architecturale à Louis XV, tandis que la ville, antique *Compendium* de l'itinéraire d'Antonin, apparaît dès notre époque gallo-romaine, où maint chroniqueur lui donne pour fondateur Jules César.

Mais nous n'avons pas à rechercher le passé historique de la cité; que ce soit près de ses murs que la puissance romaine dans les Gaules se soit écroulée sous le choc victorieux des bandes de Clovis contre les légions de Siagrius, et que Dagobert ait vaincu les Austrasiens, peu nous importe à nous qui n'avons à nous occuper que de ce qui fait son importance et sa réputation actuelles, son palais. Nous ne reporterons nos yeux qu'à la fin du quinzième siècle.

Disons cependant que Compiègne, qui avait gravé pour devise sur l'une de ses portes: *Regi et regno fidelissima*, possédait une résidence royale dès le règne de Clovis. Les rois des deux premières races y ont laissé de nombreux souvenirs. Clotaire Ier y mourut des suites de ses fatigues cynégétiques dans les forêts d'alentour; Chilpéric Ier vint y pleurer la mort de son fils Théodoric. Son logis, si cher aux rois mérovingiens, devint la demeure habituelle de Pépin le Bref. Charles le Chauve fit construire deux châteaux dans les campagnes voisines, l'un au confluent de l'Oise et de l'Aisne, où l'on aperçoit encore ses ruines, l'autre près de cette petite île de l'Oise, où se trouvaient ses jardins et où Louis IX fonda depuis l'Hôtel-Dieu. Hâtons-nous de dire encore qu'un troisième château y fut élevé par Charles V.

Tous ces édifices avaient été ruinés par les guerres civiles qui déchirèrent la France septentrionale de 1417 à 1450, lorsque Louis XI, après avoir abandonné les restes désolés du dernier aux moines de Saint-Dominique, posa les fondements du château actuel, à l'embellissement duquel ont concouru tous ses successeurs. François Ier y reçut Charles-Quint. « Pas ne m'étonne, dit l'empereur après en avoir admiré le site, de l'attachement des rois de France pour Compiègne, je ne connais pas plus gentil et plaisant séjour. »

La forêt, les jardins et les édifices furent l'objet de nombreux embellissements sous Louis XIV. Il fit commencer la façade du côté du parc, terminée par Gabriel sous le règne suivant. Cet artiste déploya un très-remarquable talent de raccordement et d'harmonie dans les travaux qu'il y exécuta par l'ordre de Louis XV. On lui doit également la construction de la plupart des bâtiments et la colonnade qui décorent la cour d'honneur.

Ce fut dans ce château, dont Napoléon Ier confia la restauration à Berthault, que ce prince vit pour la première fois l'archiduchesse Marie-Louise, lorsqu'elle vint partager son trône. A cette époque fut élevée la grande galerie que décore une ordonnance de colonnes corinthiennes en stuc et dont les peintures furent exécutées par Girodet et les arabesques par Vofflard.

Notre gravure représente la façade qui se déploie sur les jardins. Son développement est de cent quatre-vingt-quinze mètres. Le corps principal, orné de sculptures assez estimées, présente trois pavillons rattachés par un entablement avec balustrade qui se prolonge en couronnement sur toute l'étendue de la façade. Cet ensemble, d'un aspect élégant et harmonieux, manque cependant de noblesse et de grandeur. C'est une vaste et riante villa, qui laisse désirer la majesté d'une résidence impériale.

FULGENCE GIRARD.

Jeddo.

De graves événements s'accomplissent depuis quelques mois sur les côtes orientales de l'Asie. Les vastes et populeux empires dont les vagues septentrionales de l'océan Pacifique baignent les plages sortent enfin de cet isolement où leur antique civilisation semblait s'être immobilisée. Pendant que le canon de l'escadre anglo-française ouvrait l'intérieur de la Chine au commerce européen, le retentissement de nos armes suffisait seul pour provoquer une révolution analogue dans les rapports internationaux du Japon avec les autres peuples.

Lord Elgin, informé que la nouvelle de nos succès sur le Peï-ho avait exercé une telle influence sur l'esprit de l'empereur du Japon, que le consul général des États-Unis avait aussitôt obtenu la concession de plusieurs demandes qu'il sollicitait inutilement depuis neuf mois, s'empressa de faire voile vers Jeddo.

On sait que les bâtiments européens, et surtout les navires de guerre, ne peuvent pénétrer dans les ports japonais sans une autorisation de l'autorité locale, ou du moins sans un motif grave. Les circonstances en en offrirent un à l'ambassadeur anglais. Sa Majesté la reine Victoria avait envoyé en présent un yacht à vapeur à l'empereur du Japon; ce yacht était nouvellement arrivé dans les mers de la Chine, sous l'escorte d'honneur de la canonnière *Lée*. Lord Elgin résolut d'aller l'offrir lui-même et se fit accompagner dans cette mission par les steamers *Furious* et *Retribution*. Ce fut avec ces forces qu'il pénétra, dans les premiers jours d'août, jusqu'à moins de cinq milles de la capitale du Japon.

L'empire que les rugissements du lion, disent un peu orgueilleusement les feuilles britanniques, avaient exercé sur les esprits, ne pouvait manquer à la présence du lion lui-même, et en effet, lord Elgin, reçu avec les démonstrations les plus obséquieuses et les plus cordiales, obtint, après les négociations conduites avec une loyauté peu commune dans ces contrées lointaines, un traité qui assure à l'Angleterre les immunités commerciales dont jouissent en ce pays les nations les plus favorisées.

Toutes les correspondances s'accordent à présenter ce pays sous les aspects les plus favorables. Un sol dont la fécondité naturelle est développé par la culture la plus intelligente et la plus active, un pays pittoresque et charmant; des villes populeuses, d'un aspect

---

venu, tout en donnant les ordres concernant sa femme et son fils, il demanda du sherry.

Sophie fut transportée dans sa chambre. On manda le médecin. Nelson voulait me conduire au bord de la mer, j'insistai pour rester auprès de l'enfant. Nelson sortit.

Aucune plume ne saurait dire ce qu'il y avait d'étrange malheur dans cette maison. Jamais je n'ai vu aucune autre maison faite ainsi. La résurrection de l'enfant fut comme une goutte de joie perdue dans cet océan de tristesses.

Vers cinq heures, Nelson revint.

— Il est temps de dîner, Charles, me dit-il.

Chez un Anglais, les signes de l'ivresse ne sautent pas aux yeux. Mais je connaissais les Anglais, surtout Nelson Manby. Sur son beau visage, si noble et si doux, je démêlai les symptômes de l'ivresse. Cela ne m'indigna point. J'eus pitié jusque dans la moelle de mes os. Hélène, Hélene! ne jugez pas celui-là. Je vous le peins, je ne vous l'explique pas.

L'enfant avait bu un peu de lait; je le dis à Nelson qui approuva d'un signe de tête distrait. Il toucha du doigt la joue du petit Charles et me répéta:

— Il est temps de dîner.

Il me prit le bras. Nous gagnâmes la salle à manger, une fraîche rotonde de marbre dont les arcades grecques s'ouvraient sur le golfe.

— Donnez-moi des nouvelles de Mme Manby, lui dis-je.

La fièvre... me répondit-il; — nous avons des huîtres de Fusare.

Il ajouta d'un ton grave:

— Les premières du monde, si l'on savait les engraisser!

— Le médecin voudrait parler à mylord, dit un valet à la porte.

— Qu'il entre... Bonsoir, docteur. Voulez-vous dîner avec nous?

Le médecin était un Allemand de deux cents livres. Il se mit à table sans façon. Je voulus avoir son avis sur Sophie. Nelson me coupa la parole pour dire:

— Docteur, que devient la question d'Orient?... Aurons-nous la guerre?

Le docteur ne demandait pas mieux que de ne point parler maladies; mais il n'avait aucun goût pour la politique. — On causa de la Mercatelli, qui venait de débuter à Saint-Charles. Le docteur lui préférait de beaucoup la Cammerera, mais Nelson était pour l'astre nouveau. Il y eut dispute. On mangea solidement, on but davantage. Hélène, ne vous indignez pas. Ce sont là des formes.

La face de Nelson prenait cependant des reflets d'un rouge foncé. Entre deux gorgées de porto, il demanda brusquement:

— Dans combien de jours mourra-t-elle?

L'Allemand sauta sur sa chaise. — Moi seul pouvais mesurer l'angoisse qui étreignait le cœur de Nelson Manby.

Comme l'Allemand se taisait, Nelson lui dit:

— Répondez; je veux savoir!

— Personne au monde ne peut préciser... commença le docteur.

La tête de Manby tomba sur sa poitrine.

— Ma part est de trois millions dans la maison de mon père, murmura-t-il d'une voix rauque; — y a-t-il un homme qui puisse faire un miracle?... Un miracle peut-il s'acheter au prix de trois millions?

Les yeux de l'Allemand brillèrent.

Nelson fixa son regard sur moi.

— Au prix du bonheur!... ajouta-t-il avec une expression que je n'oublierai jamais.

Ces hommes peuvent pousser le dévouement au-delà des limites de l'honneur humain.

Je ne souhaite pas, Hélène, que vous compreniez le sens caché de la dernière parole de Nelson.

Un groom entra:

— Milady demande M. Charles de ***, dit-il.

Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il pâlit, malgré le sang qui affluait à son visage. Je m'étais levé; il fit de même. Il me saisit la main et m'entraîna jusque sur la terrasse, tandis que l'Allemand buvait son café à petites gorgées.

— Charles, me dit-il d'une voix très-altérée, — il y a des blessures mortelles qui guérissent quand on parvient à extraire le plomb qui reste dans la plaie... Si j'étais le plomb, Charles...

— Vous êtes fou, Nelson! m'écriai-je.

Il appuya contre son cœur ma main qu'il tenait entre les siennes. Tout ce qu'un homme peut souffrir était dans son regard. Je crus qu'il allait parler; j'en eus peur, car il est des circonstances redoutables.

Mais il me rendit ma main et mit la sienne sur mon épaule en se redressant de toute la hauteur de sa taille.

Et comme le matin il me dit:

— Allez, Charles, allez!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

à la fois gracieux et monumental, excitent une admiration d'autant plus vive que la civilisation est plus arriérée sur d'autres points. Le caractère de ses édifices est tour à tour imposant ou gracieux. Ses pagodes sont généralement d'une extrême élégance, qui contribue, avec la blancheur des murailles, à leur donner un aspect des plus riants. Il en est différemment de ses palais. Celui de l'empereur, à Jeddo, est surtout remarquable par sa grandeur, dont le caractère se reproduit dans tout ce que peut en embrasser le regard. Le fossé qui l'entoure est une vaste douve de soixante-dix à quatre-vingt yards, formé à l'extérieur par un talus gazonné; il est bordé, du côté du palais, par un rempart en pierres cyclopéennes, que couronnent une ligne de cèdres gigantesques. Le nombre des habitants de cette résidence souveraine est, assure-t on, de quarante mille. Sa situation est, d'ailleurs, magnifique; de ses hauteurs, la vue de Jeddo et de tout le pays offre l'un des plus merveilleux panoramas que puisse admirer un voyageur. Cette ville est l'objet de détails du plus vif intérêt; sa population n'est pas inférieure à trois millions d'habitants. Ses rues larges et bordées d'élégantes ou riches habitations la coupent en vastes carrés dont l'intérieur est occupé par des jardins et des vergers, cultivés avec autant de goût que de science pratique. Les maisons sont généralement revêtues à l'intérieur de nattes en paille tressée qui ont, dans les habitations riches, toute l'élégance de nos tapisseries ou de nos tentures de cuir de Cordoue. Le sol et les planchers sont également recouverts de paillassons analogues, qui servent à la fois de tapis, de nappes et de lits. Plusieurs de ses pagodes et des palais de ses trois cent soixante-cinq princes héréditaires sont des monuments magnifiques. Le pont immense qui traverse le port est d'une élégance et d'une hardiesse que sont les premiers à admirer les ingénieurs occidentaux.

LÉO DE BERNARD.

Explosion de la poudrière de l'arsenal maritime de la Havane.

Embrasement de l'arsenal maritime de la Havane.

La ville de la Havane s'est longtemps enorgueillie du titre de reine des Antilles que justifie encore sa population de deux cent mille habitants, la beauté de ses édifices au premier rang desquels se place sa cathédrale où l'étranger voit avec respect le tombeau de Christophe Colomb, l'étendue du commerce dont elle est l'entrepôt, et sa rade qui est l'un des centres les plus actifs de la navigation caraïbe. Notre gravure fera apprécier l'aspect imposant et pittoresque de cette baie, dont la nature semble avoir creusé le bassin pour servir de refuge aux vaisseaux. Toute la contrée, du reste, est digne par la magnificence de ses paysages, ses vallées fécondes, ses avenues de palmiers, ses élégantes habitations construites aux versants de ses mornes, de servir d'encadrement à cette rade magnifique que sillonnent chaque année deux mille bâtiments, et de territoire à cette ville dont la décadence de sa métropole n'a pu entraîner la prospérité.

Une catastrophe terrible vient de jeter la mort et la consternation dans cette populeuse cité. Le 29 septembre, à quatre heures et demie du matin, une secousse et une explosion effrayante éveillèrent en sursaut les quartiers les moins violemment frappés par le désastre. L'arsenal maritime, où se trouvaient amassées cent cinquante mille livres de poudre et de nombreux projectiles, venait de sauter et de bouleverser par son éruption toutes les constructions qui l'entouraient. Pendant quelques instants les obus, les bombes et les fusées qui s'embrasaient et éclataient dans le tourbillon de débris de toute nature, fer, plomb, décombres, cadavres formés par l'explosion, éclairèrent le spectacle le plus désolant qui puisse consterner le regard. Des membres humains et des lambeaux de chair ont été retrouvés flottants jusque dans la baie; trois cadavres de coolies ont été lancés jusque dans les fossés du fort Atares, éloigné de près d'un demi-mille.

On ignorait, encore au départ du courrier, l'étendue des pertes. On avait déjà recueilli cinquante-huit cadavres et le nombre des blessés s'élevait à cinq cents. Les vingt corps de bâtiments qui servaient d'entrepôt pour les sucres ne formaient plus que des masses informes de pierres, de briques et de merrains brisés. L'empressement général, le zèle éclairé des autorités civiles, militaires et religieuses, le dévouement des habitants, des marins et des troupes ont été sur tous les points et à tous les instants à la hauteur de cette catastrophe. Le capitaine général, arrivé un des premiers sur le théâtre du désastre, s'est occupé à organiser les secours pour l'enlèvement des blessés et l'extinction de l'incendie avec une sollicitude et une prévoyance qui ont prévenu de nouveaux malheurs.

MAXIME VAUVERT.

Monsieur Ledoux.

M. Ledoux est renommé pour l'aménité de son caractère.

Informez-vous de lui au siége de la Compagnie universelle d'échanges, on vous dira qu'il n'a jamais laissé paraître un moment de mauvaise humeur. Pacifique, poli, de bon ton, mielleux et doué d'une voix flûtée

Vue de la rade et de la ville de la Havane.

qui n'est pas sans charmes, il passe pour serviable; mais il est trop affairé pour qu'on abuse de son obligeance.

Les instants qu'il doit à l'Administration ne lui appartiennent pas; il a une famille nombreuse, beaucoup de devoirs à remplir, et sa réputation d'homme de bien en augmente le nombre. Vous concevez qu'avec la meilleure volonté du monde, il manque du temps qu'il voudrait bien vous consacrer. A l'impossible nul n'est tenu, n'est-il pas vrai?... Cet estimable M. Ledoux est au désespoir; il vous fait toutes ses excuses : que n'a-t-il le don de se dédoubler!... Le service que vous attendez de lui n'est qu'ajourné, du reste; il brûle de vous le rendre, et de fait, à l'occasion, il vous le rendra. Par malheur, les bonnes occasions sont rares.

Entre nous, vous ferez bien de réclamer les bons offices de quelqu'un de moins préoccupé que M. Ledoux.

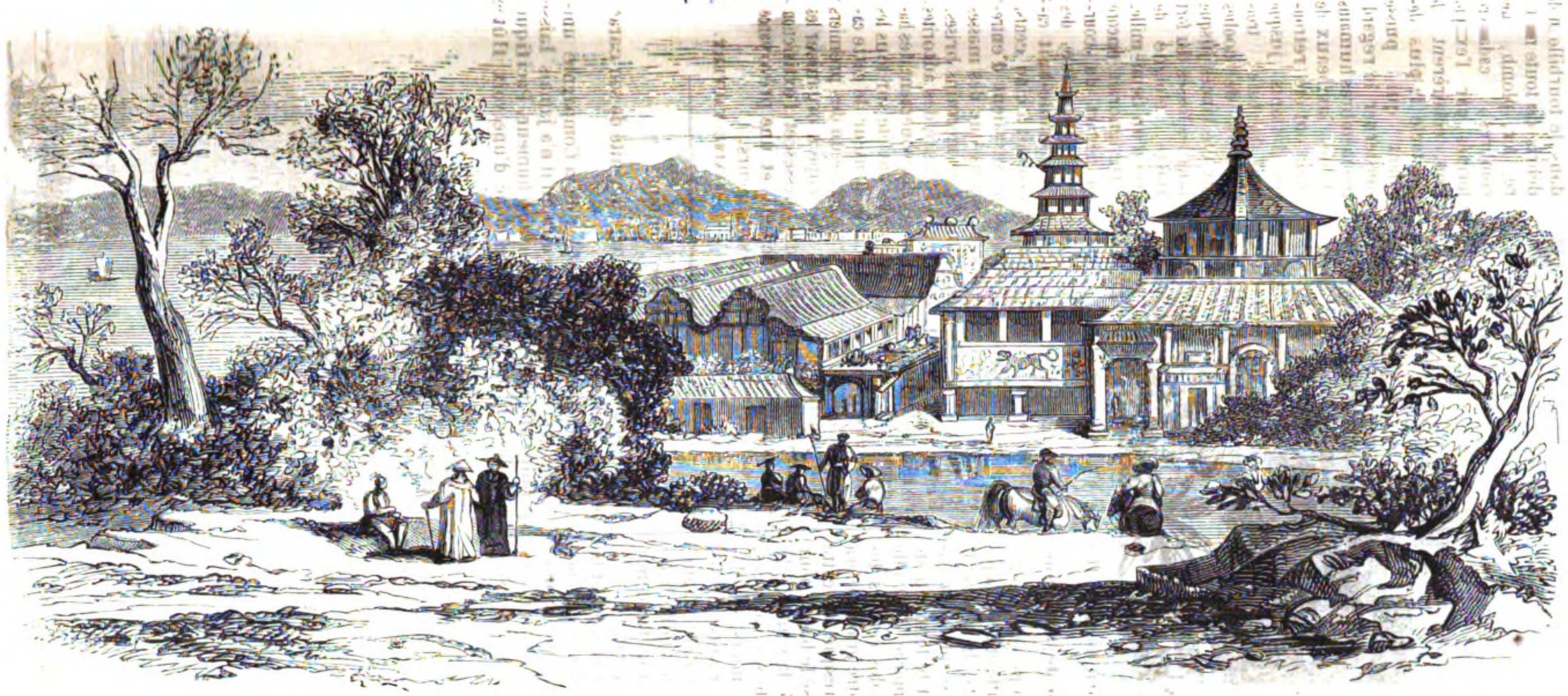
Faut-il dire que M. Ledoux est un petit homme, tiré à quatre épingles, toujours rasé de frais, portant conserves, cravate blanche et faux-col, ne parlant qu'à demi-voix, ayant parfois un léger sourire sur ses lèvres minces, ne riant jamais bruyamment et ne se permettant pas un mot équivoque. — Oh! il est d'excellente compagnie!

Il est aussi de très-bon conseil pour les affaires contentieuses. Son avancement n'excite presque pas la jalousie de ses camarades. M. Ledoux est si affable, on serait si heureux de l'avoir pour chef.

En effet, tel il est dans son ménage, tel il serait s'il devenait sous-directeur. Et il le deviendra, gardons-nous d'en douter. Sa femme ne fait que son éloge; ses enfants, parfaitement élevés, ne se sont jamais plaints de lui.

Seulement une servante indiscrète a prétendu que M. Ledoux est *assommant*. Quel terme trivial! quelle calomnie!

A sept heures du matin, Mme Ledoux, une grande et belle brune, qui semble née pour commander un escadron de hussards, se lève avec grande précaution de peur de troubler son sommeil; puis elle surveille la bonne qui net-



Pagode japonaise de Jukin, dans les environs de Jeddo.

Vue de Jeddo, capitale du Japon.

toie ses habits. — A huit heures sonnantes, pas une minute plus tôt ni plus tard, madame réveille monsieur, qui trouve placés méthodiquement où il les veut: plat à barbe, eau tiède, rasoirs et le reste. Son déjeuner est servi; rien n'est trop chaud ni trop froid; madame consulterait au besoin le thermomètre.

En allant déjeuner, M. Ledoux traverse la salle d'études de ses enfants. Ils y travaillent avec un zèle admirable. Avec une mesure parfaite, ils lui souhaitent le bonjour et se remettent à l'ouvrage sans faire le moindre bruit.

Ordre, méthode, régularité, politesse et silence, tels sont les mots d'ordre de la maison Ledoux.

Enfin, à huit heures trois quarts, M. Ledoux sort. — Femme, enfants, serviteurs, attendent qu'il soit au bout de la rue. Les fronts se dérident alors, on parle, on fredonne, on ne craint plus d'éternuer. La gravité convenable n'assombrira toutes les physionomies qu'au retour du débonnaire père de famille.

Quelle corvée pour chacun que le saint jour du dimanche, car, hélas! il n'ira point à son bureau.

M. Ledoux ne se fâche jamais, il ne s'emporte point, il ne crie pas, fi donc! Il grogne à peine, et ne dit qu'un mot à demi-voix, ce mot suffit; le monde qu'il s'est créé ne gravite que pour lui seul.

Vous connaissez ses matinées; le dîner et la soirée y ressemblent. Il a maté et muselé tout doucettement chacun des membres de sa famille, et si quelqu'un, madame par exemple, se permettait d'en faire la confidence, n'allez pas croire qu'il se mettrait en colère, qu'il tempêterait, qu'il ferait le méchant, ce n'est pas dans le caractère de M. Ledoux. Seulement il se lèverait une heure plus tôt et se coucherait une heure plus tard. On jouirait ainsi de son aimable présence deux heures de plus; cette crainte, semblable à celle du Seigneur, explique la prudente sagesse de tous les siens.

Ah! quel agréable chef auront ses camarades quand il sera sous-directeur!

Mme Ledoux, la belle brune qui passe dans l'administration pour une maîtresse femme, espère, en revanche, que ces hautes fonctions absorberont une partie des dimanches de son cher époux. Elle vit dans l'espoir d'y gagner par semaine quelques heures de répit en sus.

Le jour où elle deviendra veuve, la pauvre femme en mourra de plaisir, et le monde dira qu'elle n'a pu survivre à la perte du meilleur des maris.

Voyez d'ici le bel effet que fera leur épitaphe!

G. DE LA LANDELLE.

COURRIER DU PALAIS.

Le palais est enfin sorti de cette léthargie périodique qu'on appelle les vacations, de ce silence qu'interrompaient à peine la voix de quelques rares avocats, le gazouillement des touristes visiteuses, et le marteau des éternels architectes de la salle des Pas perdus. Mercredi dernier, dès le matin, les robes noires envahissaient les portiques et les couloirs: le grand capharnaüm résonnait de ce murmure indéfinissable, qui ne peut se comparer qu'au bourdonnement des boursiers dans leur synagogue. La *Parlotte* avait retrouvé ses familiers. Les interpellations et les poignées de main se croisaient de toutes parts. On se cherchait, on se comptait. — D'où venez-vous? — De Venise. — Et vous? — De Venise aussi. — Venise a été cette année le pèlerinage des avocats parisiens. Les bouquetières du café Florian en ont vu jusqu'à treize savourant leur café ou leur granit sous les arcades des *Procuraties neuves!* Treize! nombre mystérieux et fatal qui, cette fois encore, n'a eu que trop raison des esprits forts. C'est un des meilleurs, des plus spirituels habitués de la *Parlotte*, c'est ce pauvre Henri Cauvain qui a payé le tribut: sa douce et ironique causerie, fertile en souvenirs inédits, en aperçus ingénieux, y sera plus d'une fois regrettée. Un excellent et loyal confrère, Me Auguste Avond, manque à l'appel. Il était aussi à Venise. Le nombre impitoyable n'avait-il pas essayé de prendre barre sur lui? La dîme eût été trop forte, Me Avond a résisté, il a dompté le monstre, et dans peu nous l'entendrons plaider à la première chambre la cause curieuse que M. Sandeau, — un académicien avant la lettre, — vient de lui confier.

La porte de la bibliothèque s'ouvre: c'est le conseil de l'ordre, en robe et en hermine, qui se rend à la Sainte-Chapelle, où Mgr l'archevêque de Paris va dire la messe du Saint-Esprit, la *messe rouge*, la *messe des révérences*, comme on l'appelait autrefois. Le nouveau bâtonnier, Me Plocque, marche à sa tête. Derrière lui on cherche son prédécesseur, Me Liouville. Encore un que les vacances ne nous ont pas encore rendu. Sa voix, dit on, est malade. Quoi! cette voix tonitruante, ce larynx formidable, ces poumons d'airain qui paraissaient construits plutôt pour le forum que pour le palais, pour les luttes de la tribune que pour les discussions du barreau! Oui, cet Atlas de la plaidoirie, cet infatigable athlète, il est fatigué. La Faculté lui prescrit le repos; le repos à Me Liouville, comme si ces deux mots-là ne hurlaient pas ensemble! Par une attention délicate, elle a voulu lui sauver une autre douleur, lui épargner le supplice de Tantale: elle l'a relégué dans un pays sans barreau et sans tribune. Il est à Naples: des brises tièdes et des parfums bienfaisants ravis aux îles du golfe, vont rendre au précieux organe l'élasticité qui lui manque. — Remède de bonne femme! disait un avocat qui se pique d'homœopathie: faites toucher à Liouville la barre de la première chambre, c'est la méthode d'Antée et d'Hahnemann: elle en vaut bien une autre.

Les tambours battent aux champs: les corps judiciaires sortent de la Sainte-Chapelle et se rendent, entre une double haie de soldats, qui leur présentent les armes, dans leurs salles d'audience. La foule se précipite sur les pas de la cour impériale. On sait que c'est Me Chaix-d'Est-Ange lui-même qui doit prononcer le discours de rentrée. Avec lui, on est certain qu'il n'y aura pas de déception. Il est ennemi du lieu commun, de la formule, de l'éloquence banale et convenue. Il l'a bien prouvé, cette fois encore, par le texte hardi de sa mercuriale: *la modération et la bienveillance chez les magistrats*. De ces qualités, de ces vertus, nul n'avait plus le droit de parler que l'homme sympathique et charmant que le barreau vient de céder à la magistrature. M. Chaix-d'Est-Ange, comme M. Dupin, a conservé « sa robe de dessous, » et il ne craint pas de la faire entrevoir. « Avocats, autrefois mes confrères et toujours mes amis, » s'est il écrié à la fin de son discours, d'une voix attendrie, et il fallait voir quel écho magnétique ces simples paroles éveillaient dans les cœurs!

Il m'est interdit, — et jamais les exigences de la loi ne m'auront paru plus sévères, — d'examiner dans toutes ses parties ce morceau d'éloquence, d'en apprécier le sens, la portée, l'opportunité. Mais ce qu'il m'est permis d'y signaler, c'est la sensation qu'il a produite et qui, à l'heure où j'écris, n'est pas encore éteinte. Ce qui m'appartient encore, c'est le côté littéraire; et ici je suis à l'aise pour faire ressortir la distinction et la solidité de la forme, l'élévation du langage, la fière tournure de l'expression. Rien de doucereux et d'affadi: c'est la langue du devoir parlée par un magistrat. Le souffle du grand siècle, l'inspiration des la Bruyère, des Bossuet, des d'Aguesseau a passé par là. On connaissait, si je puis dire ainsi, M. Chaix-d'Est-Ange parlé; on ne connaissait pas M. Chaix-d'Est-Ange écrit: ç'a été une heureuse surprise pour les membres de la magistrature et du barreau, pour tous les délicats, en fait de style, — et, à ce titre, pour l'Académie française, qui saura bien, à sa prochaine vacance, — quel nom inscrire sur son livre d'or.

La journée a été bonne pour la magistrature. Pendant que M. Chaix d'Est-Ange parlait de la modération et de la bienveillance à l'audience de la cour impériale, M. l'avocat général Reynal rappelait devant la Cour de cassation l'histoire de ces anciens registres du Parlement que l'on appelle les *Olim*. C'est un morceau substantiel qui abonde en recherches profondes, en aperçus pleins d'intérêt et qui éclaire d'un jour tout à fait nouveau certaines parties de notre droit national.

Parler de M. Berville, c'est rentrer dans le texte choisi pour son discours par M. Chaix d'Est-Ange. M. Berville, qui cède son siége de président de chambre à M. Croissant, était bienveillant, non moins, comme on l'a dit justement, par tempérament que par devoir. Chez lui la bienveillance n'a jamais exclu la générosité et la chaleur du cœur. Il l'a prouvé dans le cours de sa carrière d'avocat, où parmi d'illustres clients il a eu l'honneur de compter Courier et Béranger. Sur le siége du ministère public où il avait été appelé en 1830, il avait su, — bonheur bien rare, — conquérir à la fois l'estime et l'affection de ses adversaires. On a voulu appliquer au langage bienveillant de M. Berville ce vers si connu:

> Et jusqu'à je vous hais, il dit tout tendrement.

L'épigramme est de mauvais goût; car M. Berville n'a pas de haines.

Voici qui le fera mieux connaître que tous les portraits. L'heure a sonné pour lui de quitter cette magistrature qu'il aimait. M. Berville est dès longtemps résigné: il n'aura pas un mouvement de mauvaise humeur. Et, bien mieux, il saura trouver pour son successeur un compliment délicat:

> Si de nos décrets la puissance
> A juger me trouve impuissant,
> Ah! je m'en console en pensant
> Que l'éclat de la présidence
> Ira toujours en *Croissant*.

M. Berville a fait des vers charmants, il a écrit des éloges académiques qui ont été couronnés: la magistrature le rend aux lettres, et les lettres sont fières de l'avoir reconquis.

Et maintenant, permettez-moi de liquider mon compte avec la chambre des vacations.

Il s'agit d'un mouchoir. Quoi, un procès à propos d'un mouchoir? Et pourquoi non? Le mouchoir n'a-t-il pas été le héros terrible de plus d'un drame? Celui de la duchesse de Guise et celui de Desdemona donc!

Celui-ci, grâce à Dieu, ne déchaînera pas de pareilles tempêtes. La beauté à qui il appartient est libre comme l'oiseau: c'est Mlle Cora Pearl, un joli nom, n'est-ce pas? Et l'on dit miracle de celle qui le porte. Un instant, on a espéré qu'elle viendrait, à l'exemple de Phryné l'Athénienne, plaider elle-même sa cause, et il fallait voir comme brillaient déjà les yeux des clercs d'avoué et de toute la gent porte-robe!

Mlle Cora Pearl est une femme à la mode: elle aime les élégances, celle du linge et des dentelles par-dessus tout. La note de sa lingère, Mme Portes, en fait foi. J'y vois des chemises de quatre-vingt-dix francs, des manches de soixante-dix francs, et un mouchoir, — nous y voici, — de sept cent cinquante francs.

Sept cent cinquante francs pour un objet qui sert... — Ah! fi! que vous êtes bien de votre village! — Un mouchoir, c'est un meuble de parade, une distraction de la main, comme la bague une occupation du doigt. Tout au plus s'en sert-on pour essuyer le front et les lèvres. — *Sudarium, orarium*, disaient les Romains. — Quant à celui de Mlle Cora, figurez-vous un adorable chiffon, quelque chose de ténu et d'impalpable, un nuage, un brouillard, un rêve: cela s'appelle de l'*angleterre* ou de la *malines*, je ne sais au juste, et cela est à peine grand comme les deux mains, — les deux mains de Mlle Cora! — Jugez si c'est petit!

C'est donc sur la valeur de ce mouchoir qu'ont porté les savantes discussions de Me Braulart et Mondière. — Voyez comme il est riche, dit l'un. — Mais remarquez comme il est petit, répondit l'autre. — Faites venir un expert, il l'estimera à 750 fr. — 250, vous voulez dire. Et le tribunal, sous le nez duquel le mouchoir parfumé de Mlle Cora a passé et repassé, se décide, en effet, à nommer un expert.

Cet expert, c'est Mlle Palmyre. — Mlle Palmyre se récuse.

M. Violard est nommé à sa place. — M. Violard se récuse à son tour.

Il paraît que c'est une chose bien délicate que d'évaluer un mouchoir.

Pour en finir, le tribunal se décide à faire l'évaluation lui même. Il réduit d'un bon tiers la note de la marchande à la toilette et condamne aux dépens Mlle Pearl qui n'a pas fait d'offres suffisantes.

Le mouchoir quitte l'audience. Il va revenir aux mains de Mlle Pearl. Quelles seront ses destinées? A quel heureux mortel daignera-t-on le jeter? Je ne sais, mais, à coup sûr, ce ne sont pas les candidats qui manquent.

PETIT-JEAN.

THÉATRE-FRANÇAIS: *le Luxe*, comédie en quatre actes et en prose par M. Jules Lecomte. — AMBIGU-COMIQUE: *Fanfan la Tulipe*, drame en sept actes, par M. Paul Meurice. — PALAIS-ROYAL: *le Grain de café*.

Le chroniqueur du *Monde illustré* avait transporté sa chronique, mercredi soir, au Théâtre-Français. La salle était pleine, éblouissante. On s'attendait à une rude satire; et les femmes, avec cet esprit de défi qui ne les abandonne qu'à la dernière extrémité, avaient précisément redoublé d'élégance et de luxe. Jamais les couloirs n'avaient été encombrés de plus de crinolines, jamais les diamants n'avaient été répandus en telle profusion. Mais les arrogantes spectatrices en ont été pour leurs frais de résistance: la satire de M. Jules Lecomte, circonscrite prudemment, malgré son titre vaste, n'atteint que les femmes de la bourgeoisie, les mères de famille qui tendent à sortir de l'ombre modeste et heureuse du foyer. Elle laisse de côté le demi-monde et le grand monde.

On est à Wiesbaden quand la comédie commence. Mme et Mlle Morel, l'une femme, l'autre fille d'un employé supérieur d'une administration de chemin de fer, essayent de lutter de faste avec les véritables princesses et les non moins véritables aventurières qui forment la clientèle habituelle des villes d'eaux. Mlle Esther Morel, insolemment provoquée par une comtesse de Barges, joue et perd contre elle une somme de dix mille francs, qu'il lui est impossible de payer dans les vingt-quatre heures. C'est un noble étranger, un grand écuyer de l'empereur du Brésil, qui, à son insu, acquitte cette dette. Il n'y aurait que demi-mal, puisque le Brésilien aime Mlle Morel et

convoite sa main, mais les journaux ébruitent l'anecdote, qui passe la frontière et arrive jusqu'à Paris où elle vient troubler, dans son bureau, l'honnête M. Morel. Tout fond à la fois sur le pauvre chef de famille: les fournisseurs de sa femme lui apportent des mémoires exorbitants, et, ce qui est le premier degré de la déconsidération pour un employé, on met saisie-arrêt sur ses appointements. Un intrigant, sorti des bas-fonds de la Bourse, tente de profiter de ce désastre pour obtenir de M. Morel une concession importante dont celui-ci peut disposer au nom de la compagnie; mais la corruption se brise sur la poitrine de M. Morel. Il est ruiné, mais il restera digne; il portera la faute du luxe de sa femme et de sa fille; il croyait pouvoir se reposer, il travaillera encore, il travaillera toujours. Seulement le profil mélancolique du Brésilien, qui apparait au dénoûment, fait présager pour l'avenir un mariage réparateur.

Le *Luxe*, de M. Jules Lecomte, a complétement réussi; c'est une pièce construite avec des ressorts énergiques, mais très-simples; le souffle de *Mercadet* a passé par là: on entend tinter l'argent et l'or à chaque scène. Heureusement l'esprit y tinte à bruit égal. On pouvait craindre pour la hardiesse de certaines situations du premier acte, mais en avançant dans l'action et dans la famille, la pièce s'est insensiblement purifiée. Elle s'est élevée à une grande hauteur dramatique pendant le quatrième acte.

M. Geffroy a été particulièrement applaudi dans le rôle de Morel, qu'il a composé avec une noblesse triste et sympathique. Dans le peu de paroles qu'il a à dire, M. Leroux a mis autant de délicatesse que de science. On avait donné à Monrose un fripon, il nous a presque rendu un Figaro. Voilà pour les acteurs. Les actrices ne sont pas demeurées en reste de zèle; la plus jeune, Mlle Fleury, a peut-être été la plus méritante: dans quelques scènes de tendresse, fort réussies, elle a tout fait gagné le public. La mère et la fille, Mme et Mlle Morel, sont représentées par Mlle Jouassain et Mlle Favart; elles font de leur mieux. Toujours gracieuse, toujours vouée aux caractères de pétulance, Mlle Figeac a eu large part du succès du *Luxe*.

Notre devoir de critique accompli, nous féliciterons sincèrement notre confrère, — et notre voisin de journal, — d'une œuvre destinée à prendre une des premières places dans le répertoire moderne. Le *Monde illustré* voue, dès ce jour, une double gratitude à M. Jules Lecomte; peu de journaux ont, comme nous, la chance de posséder un chroniqueur doublé d'un poète comique.

L'Ambigu-Comique vient enfin de changer son affiche; aux *Fugitifs* a succédé *Fanfan la Tulipe*; mais la vogue est restée la même.

On n'a jamais fait qu'un seul drame pour M. Mélingue. Ce drame a toujours contenu le même rôle, celui d'un individu qui triomphe de ses ennemis, moitié par force et moitié par ruse. Interrogez son répertoire: d'Artagnan, Henri IV, Lorin, Cellini, Dantès, Salvator Rosa, vous n'y trouverez pas deux physionomies différentes. C'est perpétuellement l'homme qui accomplit des prodiges; c'est Mascarille avec une grande épée. Il faut absolument que, dans chacune de ses créations, il ait une citadelle à emporter d'assaut, un traître à provoquer en duel et un amant à protéger. Tout cela lui a été fourni de nouveau dans *Fanfan la Tulipe*, par M. Paul Meurice.

M. Paul Meurice a placé l'action de son drame sous le règne de Louis XVI, à l'époque des campagnes de Flandres; son *Fanfan la Tulipe* est un de ces soldats peints en couleur, qui viennent directement de l'Ar-Marion, célèbre par les tonneaux échancrés de ses jolies ravaudeuses. Il est galant, il est brave, — cela va sans dire; — il est aventureux, et le hasard le pousse sur le chemin de la marquise de Pompadour, qu'il a le bonheur de sauver d'une bagarre populaire. Fanfan arrive jusqu'à Versailles, où sa belle humeur fait tout de suite à l'aise; une intrigue de cour veut faire de lui un marquis, il se laisse faire; il empoche de bon de cent cinquante mille livres et un titre de colonel, puis il part pour Tournay, dont le camp est tenu par le maréchal comte de Saxe.

A Tournay, M. Mélingue, — c'est-à-dire *Fanfan la Tulipe*, — entasse exploits sur exploits: il fait prisonniers tous les généraux anglais, qu'il emporte sous son bras, et il défend à lui seul un moulin, qui rappelle sensiblement le bastion Saint Gervais des *Mousquetaires*. Tous ces tours de force nous ont moins surpris que de voir entrer tout à coup dans ce moulin, au milieu de la nuit, la marquise de Pompadour, sans suite. Exalté par l'étrangeté et le péril de la situation, le Ruy-Blas de caserne tombe aux genoux de la favorite et lui avoue qu'il l'aime. On frémit un instant pour le roi de France. Heureusement qu'une vive fusillade retentit à propos; Mme de Pompadour s'esquive, tandis que Fanfan la Tulipe court à ses pièces et gagne la bataille.

Le dernier acte est encadré dans un jardin bleu, d'après Watteau; c'est autant une toile qu'un dénoûment. Voici les pèlerins de Cythère, portant coquilles et bourdons; voici ces incroyables seigneurs espagnols, détachés tout empanachés et tout roses du roman de *Gil Blas*; un peu plus loin, ce sont les Cydalise et les Eliante, ces héroïnes du demi-monde d'alors, qui traînent sur l'herbe veloutée leurs longs manteaux attachés à la nuque; toute la Comédie italienne est là, en demi masque, guitare ou batte à la main; les flûtes et les tambourins sont dérobés par des massifs, au-dessus desquels s'élance et s'éparpille la poudre humide des jets d'eau. Un escalier de marbre, que le lierre étreint et que les fleurs caressent, monte en se contournant à des palais soupçonnés. L'Ambigu n'a jamais fait mieux comme mise en scène; c'est ravissant et c'est exact.

Dans ce parc, où se promènent M. de Maurepas en Mezzetin et le médecin Quesnay en docteur bolonais, Fanfan la Tulipe trouve le moyen de pénétrer, sous le déguisement d'un pierrot. Il rencontre son don Salluste et il le force à se battre, en l'insultant publiquement. Justice faite de ce maraud sinistre, Fanfan rend son marquisat, son régiment et sa fiancée au véritable titulaire, un camarade d'enfance, lequel avait malheureusement égaré le chapelet d'argent (le chapelet d'argent nous sort un peu de la croix d'or, mais bien peu!) qui aurait dû le faire reconnaître de sa famille, dès le lever du rideau.

Tel est ce drame de *Fanfan la Tulipe*, un peu long pour la somme d'intérêt et de nouveauté qu'il renferme, mais assez mouvementé comme spectacle. Certaines scènes font penser à *Gentil Bernard*; d'autres,— par exemple, la première entrevue avec la marquise de Pompadour et le déjeuner frugal qui s'en suit, — rappellent la petite école-trumeau de M. Ancelot, au temps de Mme Albert et d'Emile Taigny. Où la supériorité littéraire de M. Paul Meurice se révèle, c'est dans quelques tirades de vaillance et de sentiment. Le reste se contente d'être correctement écrit, mais le fait n'est pas tellement commun aux boulevards qu'il ne mérite d'être enregistré.

La direction a bien fait les choses; en outre du décor Watteau, on remarque le village du premier acte, plein de feuilles et de lumière, et le moulin de Lawfeld, solide de ton, excellent d'arrangement. Pourquoi faut-il qu'on ait rogné sur le tapis vert de Versailles? N'était-ce pas là, au contraire, qu'il était indispensable de prodiguer l'éclat et le talent? Ce tapis vert n'est qu'un devant de cheminée. Du reste, les courtisans qui s'y meuvent ne détonnent point sur l'harmonie de cette peinture: ils ont l'air d'échappés de cuisine; il y a surtout le grand artiste François Boucher qui grelotte sous un habit gris de domestique.

Nous avons dit, en commençant, que le rôle de Fanfan la Tulipe comportait les principaux effets de M. Mélingue. Mais comme si ce n'était pas assez de tirer l'épée et le canon, — car M. Mélingue tire le canon, au sixième acte, — on a ajouté l'effet de cheval. M. Mélingue arrive à cheval et s'en va à cheval. Quand on le rappelle, il revient à cheval. Il sangle et harnache sa bête devant le public, avec beaucoup d'habileté; il lui parle, il la flatte, il rit et pleure avec elle. M. Mélingue était un statuaire hier, c'est un écuyer aujourd'hui.— A ces évolutions, qui lui donnent plusieurs points de ressemblance avec le marchand de crayons Mengin, nous préférons les scènes à pied et certaines parties de l'exposition où il se montre très-naturellement enjoué et spirituel.

Mlle Adèle Page représente la marquise de Pompadour, avec qui elle n'a aucune espèce de ressemblance; cela ne l'empêche pas de porter avec infiniment de grâce la robe historique du pastelliste La Tour. Il serait à désirer qu'elle variât l'expression de sa physionomie: elle ne sait que dilater ses yeux dans une sorte d'effroi curieux ou rapprocher ses paupières avec une vague intention de méfiance et de dissimulation.

Les autres rôles sont plus que secondaires: M. Machanette, en maréchal de Saxe, ne fait pas rire; c'est beaucoup. M. Berret joue un Ramponneau avant la lettre, c'est-à-dire avant les fourneaux; il court après la gaieté et n'attrape que la gesticulation. M. Armand, depuis sa sortie du Gymnase, n'a pas encore trouvé une seule création. Reste M. Castellano; et c'est le meilleur, dans un emploi exécré.

La semaine dernière, nous annoncions *le Grain de café* pour les débuts de M. Pradeau, au Palais-Royal. Ce *Grain de café* n'a été représenté qu'une fois, et même il n'a pas été achevé. C'était un vaudeville en trois actes. Les détails en ont paru d'une trivialité excessive; le titre était justifié par un signe, de la couleur et de l'étendue d'un grain de café, que M. Mignolet s'étonnait de rencontrer sur la joue de son héritier.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE: *La Bacchante*, opéra-comique en deux actes, de MM. de Leuven et de Beauplan, musique de M. Eug. Gautier.

L'Opéra-Comique nous a promis une Bacchante et il nous a donné une Célimène. Or, il y a tout un monde entre ces deux types charmants, types éternellement vivaces et qui représentent deux genres de séduction, comme deux puissances de la femme.

Celle-ci, fille païenne, un peu sauvage, presque indomptable, a pour attributs traditionnels la coupe intarissable, les amphores d'où ruisselle le falerne, et la vigne dont les ceps tressés lui couronnent le front. Prêtresse de l'orgie, elle s'en va chantant sur des rhythmes insensés les louanges et hauts faits de son maître Bacchus.

Celle-là, produit délicat des sociétés policées, se plait aux raffinements de l'intrigue. Souple, déliée, astucieuse par calcul, coquette avec délices, elle sait vous entraîner dans des labyrinthes sans fin, en vous montrant (de loin!) les portes

Du pays où tout est vermeille.

Puis elle vous échappe, vous abandonne juste à ce seuil où vous ont conduit ses chants de sirène, et elle s'en va en riant au profit de ses dents blanches.

La bacchante, c'est la chair avec ses ivresses, et Célimène, c'est l'esprit avec ses ressorts merveilleux. Il y a antithèse entre ces deux figures, et M. de Leuven s'est mépris là où l'erreur ne semblait guère possible. Sa Thaïs, outre qu'elle n'a point les traits caractéristiques d'une bacchante, est au fond une très-honnête et digne fille qui a eu un beau jour des velléités de jouer à la courtisane, à cette fin de pousser jusqu'à la démence l'amour qu'a pour elle son cousin Lycaste. A propos du cousin Lycaste, il eût été plus habile de le présenter d'abord comme un jeune indifférent que les lutineries de Thaïs captivent de plus en plus. Ce crescendo amoureux aurait peut-être eu quelque intérêt, on aurait peut-être suivi d'un œil curieux les développements d'une passion qu'on n'aurait pas dû nous montrer, dès les premières scènes, poussée jusqu'à son paroxysme. L'exagération gît-elle dans la prose des auteurs ou dans le jeu de l'acteur? Nous ne saurions le dire au juste: toujours est-il que le personnage de Lycaste, dévoilé tout d'abord, montré sous tous ses aspects à la fois, perd par cela même tout son intérêt, manque totalement d'imprévu.

Pour Thaïs, c'est une autre affaire. Son caractère dramatique se révèle trop tard; on ne voit pas assez tôt que sa figure de courtisane n'est qu'un masque qui cache une honnête femme. Ce masque devait tromper Lycaste un moment, mais non pas abuser aussi complétement le public. Il est arrivé, en effet, qu'au moment où elle dit à son cousin: « Je t'aime, voilà ma main, qui est digne de la tienne; » on a cru à quelque momerie de la part de Thaïs, et l'impression a été juste inverse de celle que les auteurs avaient prévue.

A côté de ces deux personnages, pivots principaux de l'intrigue, nous avons vu passer et repasser (pourquoi pas trépasser?) un certain Spavento dont l'utilité ne nous a pas été suffisamment démontrée. Il y a aussi, pour représenter l'élément comique, le philosophe Marphorius dont l'humeur grondeuse s'adoucit à la vue de Thaïs, qui l'entretient, à son endroit, dans d'étranges illusions. Le bonhomme jette sa robe de philosophe aux orties et s'en va courir la mascarade sous les traits d'un faune séducteur.

En résumé, le plus grand reproche que nous ayons à faire à la pièce, c'est le manque de clarté, et si nous nous croyions condamné à en faire une analyse scrupuleusement exacte, nous passerions la plume à M. de Leuven, qui la repasserait peut-être à M. de Beauplan. Pourtant, ces messieurs nous ont accoutumé à d'autres fêtes; ils ont, dans leur bagage littéraire, de quoi racheter les petits péchés de *la Bacchante*. Le jour de cette revanche, que nous les invitons à prendre, arrivera peut-être.

Une remarque à faire, c'est que la musique a suivi les errements du poëme; elle pèche aussi par le manque de clarté, et, de la sorte, le public est condamné à deviner deux rébus. Pour notre compte, nous préférons le pont-neuf le plus vulgaire, l'ariette la moins prétentieuse, aux complications inutiles de l'orchestre. Il n'appartient, du reste, qu'aux plus habiles d'imposer à l'oreille une audition laborieuse, et tout irait mieux, si on savait se contenter d'idées simples, simplement exprimées.

Ainsi l'ouverture de *la Bacchante* n'est guère qu'une compilation de tronçons de phrases musicales qui s'entrecoupent et se pourchassent sans logique apparente. Pourtant, vers le milieu, la lumière semble un peu se faire au milieu de ces nuages. Elle se manifeste sous forme d'un petit motif qui emprunte tout son effet à un timbre qui vibre sur le temps fort de la mesure. Ce même motif et ce même timbre se retrouvent vers le milieu du premier acte. L'auteur trouve encore une idée et elle défraye le duo du second acte entre Jourdan et Mme Cabel. La berceuse que Jourdan chante immédiatement après n'a, il est vrai, aucun caractère, mais elle se développe sobrement et naturellement. Or, la sobriété et le naturel, voilà justement ce qui manque le plus à la partition de M. Eugène Gautier. Toute cette musique est surchargée de contre-chants, de prétendus ornements qui empêchent de saisir l'idée principale. Ajoutez à cela que l'exécution en est difficile, périlleuse même à certains passa-

ges et qu'il faut tout le talent des exécutants pour ne pas succomber à la peine.

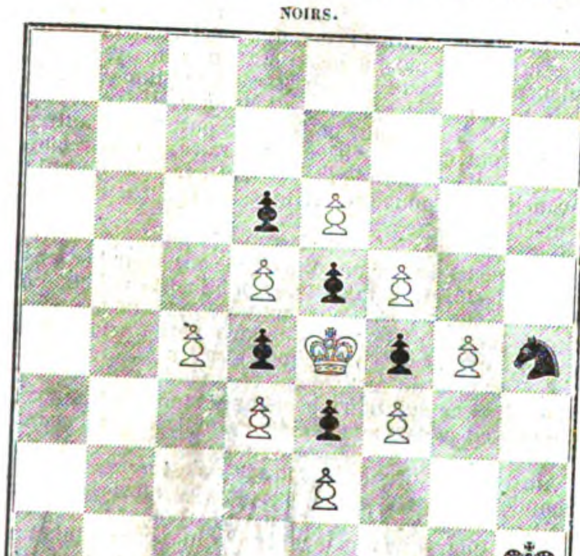
En revanche, l'administration a fait royalement les choses. M. Roqueplan a drapé son personnel dans de riches étoffes taillées sur des modèles dont le bon goût nous fait regretter de ne pas connaître le nom du dessinateur qui les a imaginés. On a beaucoup applaudi les robes de Mme Cabel et le pourpoint chamarré de Jourdan. Les plus simples choristes aussi ont eu part à ce gâteau; ils sont vêtus comme des princes... du chant.

ALBERT DE LASALLE.

Problème de la composition de M. Lequesne.

Les blancs jouent et forcent les noirs à les faire mat.

NOIRS.



BLANCS.

Indépendamment des pièces ci-dessus posées, les blancs ont en outre le droit de placer telles de leur sept pièces qu'il leur plaira sur les cases restées vides.

M. le propriétaire du café de la Régence, voulant contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, à propager le jeu des échecs, a offert deux prix : l'un pour la solution qui aura le moins de coups, l'autre pour la solution la plus ingénieuse, quel que soit le nombre de coups.

Les solutions doivent *être envoyées franco* au bureau du journal avant le 1er janvier 1859. Elles seront jugées par M. le directeur du *Monde illustré*, MM. Harrwitz, Saint-Amand, Preti et l'auteur. HARRWITZ.

Solution du problème nº 2.

BLANCS.	NOIRS.
	Première défense.
1 T R 7 R.	1 R pº C (meilleur).
2 F 4 F R.	2 P joue ou (A).
3 T pº C échec.	3 R joue.
4 T pº P échec à la découverte et mat.	

(A) Si au second coup, le noir, au lieu de pousser le pion, joue la T ou le C,

BLANCS.	NOIRS.
3 P 4 R échec.	R joue.
4 C 7 C D échec et mat.	
	Deuxième défense.
	1 C prend P.
	C 5 C R.
	C 3 C R.
	C 7 F R.
2 C 7 C D échec.	2 R pº C.
3 T 5 F D échec et mat.	
	Troisième défense.
	1 C 6 D.
2 P prend C.	2 T ou R jouent.
3 C 7 C D échec et la T donnent mat le coup suivant.	
	Quatrième défense.
	1 C 2 D.
2 F 4 F R échec.	2 R prend C ou T ou C couvre.
3 T R 7 D échec et mat.	

Avec toute autre défense, le mat est facile.

EN VENTE AUX BUREAUX DU *MONDE ILLUSTRÉ*
15, boulevard des Italiens, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

ALMANACH DU MONDE ILLUSTRÉ

PRIX : **50** CENTIMES

L'*Almanach du Monde illustré* sera un accessoire annuel de cette publication, à côté de laquelle il se place par la perfection de ses gravures. Nous en donnons, comme spécimen, l'une des quatre saisons qui ont été spécialement exécutées pour son calendrier : l'HIVER.

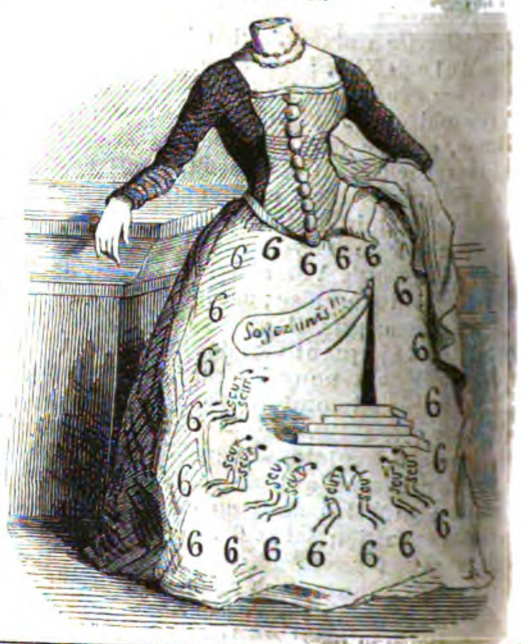
On enverra un exemplaire *franco* à toute personne qui accompagnera sa demande d'une valeur de 60 centimes en timbres-poste.

En vente à la librairie de L. HACHETTE et Cie, *rue Pierre-Sarrazin*, **14**, *à Paris*.

Dictionnaire universel des Contemporains.

Contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc., et destiné 1º à enregistrer avec exactitude et impartialité les éléments de l'histoire ; 2º à faire connaître les hommes qui jouent un rôle sur la scène actuelle du monde, ou qui se sont signalés à l'attention publique ; 3º à fournir des documents indispensables aux lecteurs de toutes les classes, aux écrivains, aux hommes politiques, aux voyageurs, etc. Ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, par G. Vapereau, ancien élève de l'école normale, ancien professeur de philosophie, avocat à la cour impériale de Paris. — Un beau volume de 1800 pages grand in-8º à deux colonnes. — **Prix, broché, 25 francs.** — La reliure en percaline se paye en sus 2 fr. 50 c.; la demi-reliure en chagrin, avec tranches jaspées, 4 fr.; avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Une bonne file aux eaux — FI — console.

Une bonne philosophie console.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

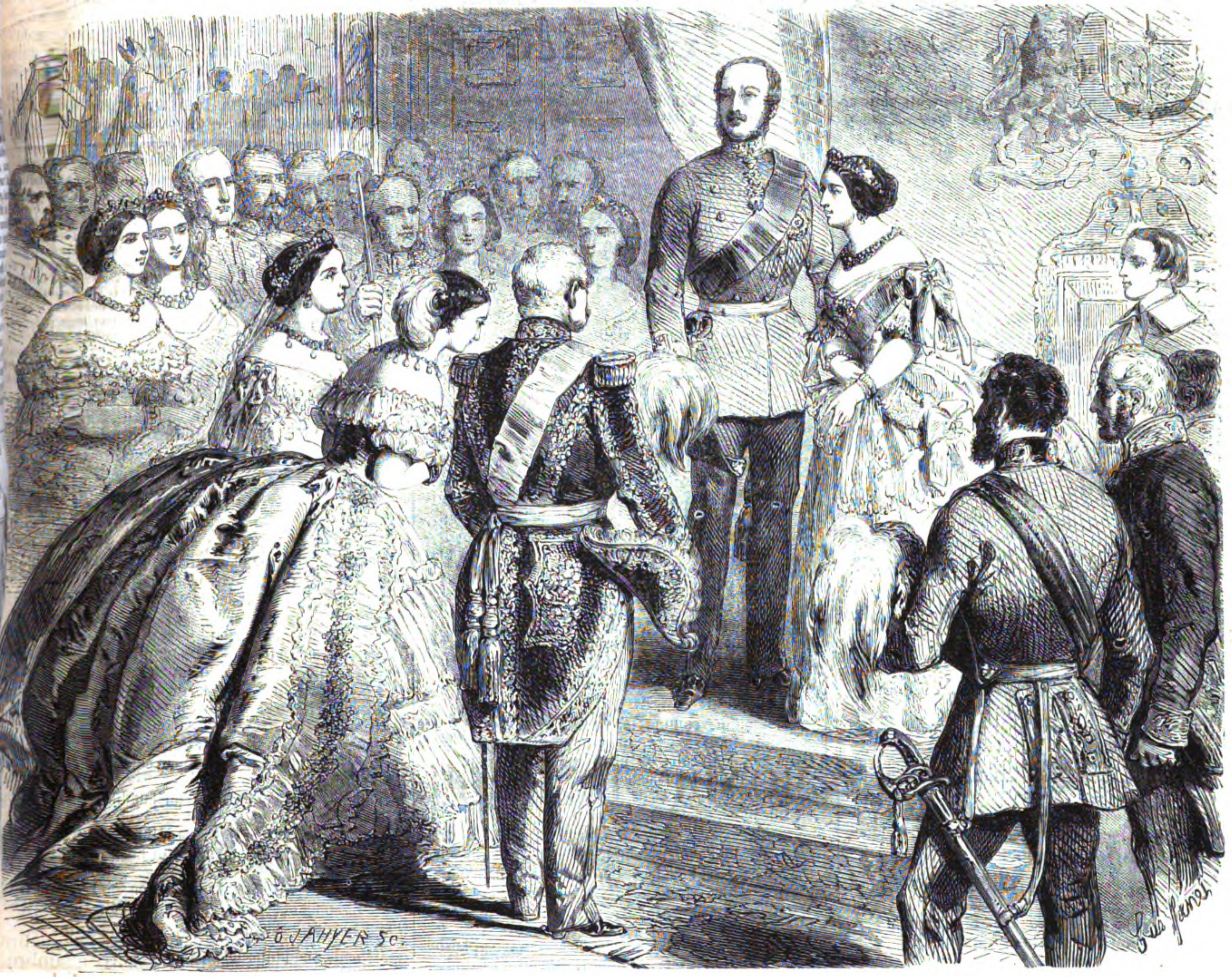
JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS :
aris et départ. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus.)
rix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 84.
20 Novembre 1858.

BUREAUX :
A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.



Présentation de la duchesse de Malakoff à S. M. la reine d'Angleterre, dans le château de Windsor.

COURRIER DE PARIS.

On nous écrit :

« Monsieur, bien que vous n'encouragiez guère les correspondants officieux, que vous accusez, non sans raison, paraît-il, de vous expédier, plus ou moins francs de port, des histoires retournées et des anas détournés de leur source, je me hasarde à vous mettre sous pli ce qui suit, persuadé que l'affaire, si elle n'est bonne, est au moins fraîche, car, pour *perpétrer* un pareil jeu de mots, il eût fallu l'accord et le compérage d'une douzaine de personnes, dont un évêque et un général ; plus, pour mise en scène, un château et tout ce que vous allez voir. Résumé : L'histoire — ou plutôt le mot est authentique. Ceci posé, je pars.

» Récemment, dans notre sous-préfecture, il y a eu de ces débats qui ne seraient que risibles à Paris et qui, dans la petite vie monotone et mesquine que nous menons, prennent les proportions d'une agitation sociale, dirais-je, si nous avions une société. Nous n'avons qu'une bouillotte et une bouilloire... pour un thé peu sucré. Le tout chez la marquise du C***, vraiment marquise, et depuis longtemps, bien longtemps, elle s'en plaint, ou plutôt s'en cache, par bien des artifices qu'il est inutile d'énumérer ; beaucoup de vos lectrices les connaissent !

» Nous étions donc, l'autre soir, à quatre lieues de la ville, fêtant la marquise du C***, qui est notre parente, pour une vingtaine de neveux, nièces, cousins, cousines, etc., sans compter la progéniture directe. C'était la Sainte-Thérèse.

» Dîner, c'est bien ! mais coucher, comment faire ? Il fallait s'en retourner après ce petit bal auquel on avait démocratiquement invité les gens du château (style d'opéra-comique), et vraiment, c'était pénible. Notre tante s'était donc ingéniée à loger, coucher tout son monde, en dédoublant les lits et en leur donnant le sol pour tout sommier inélastique. Après tout, une nuit est bientôt passée, et on voulait s'amuser et rire. Le dîner fut très-bon. L'évêque et le général avaient porté la conversation sur les particularités auxquelles je faisais allusion plus haut, et qui ressortaient de la nouvelle loi contre les faux titres, les faux noms, les faux *de*. Sur ce point, divers alarmés donnaient la comédie au pays, et un magistrat rigide, faisant ses enquêtes pour ses rapports à l'autorité centrale, effrayait tout le monde en général, mais cinq ou six hobereaux en particulier.

Le dessert s'en divertissait fort, lorsqu'on entendit la cloche de la grille tinter, pleurer, appeler au secours, en faveur de quelqu'un qui se mouillait, morfondait et grelottait à attendre au dehors, quand les vives lumières des feux et des lampes témoignaient qu'on était si bien dedans...

» Un domestique se dévoue et va ouvrir. Il revient et dit à notre tante :

» — C'est le comte de Ron... qui arrive au bal, avec un gros bouquet pour la Sainte-Thérèse !

» Or, sachez, monsieur et hospitalier rédacteur, que ce comte de Ron... est précisément un des hobereaux qu'inquiète la loi nouvelle, l'un des martyrs de la situation, et celui peut-être dont on venait de s'amuser le plus.

» — Ah ! mon Dieu ! — s'écrie notre tante, — comment faire pour lui donner un lit !

» — Rassurez-vous, madame la marquise ! — s'écria le général, — celui-là est un comte... à dormir debout !

» Les éclats de rire, au milieu desquels M. de Ron... fit son entrée dans le salon, je vous les laisse à comprendre, monsieur, et celle-ci n'étant à d'autres fins, je vous souhaite la tête froide et les pieds chauds. Votre tout dévoué abonné, Z. »

Veut-on avoir la mesure de l'effet que déterminent sur certaines imaginations les violences du théâtre mélodramatique ? Voilà un petit fait assez curieux qu'on nous adresse de la rue de Cléry.

Un jeune homme arrive de son village pour entrer en apprentissage à Paris. Un soir, un de ces amis qu'on se fait vite le décide à aller voir une pièce que nous ne désignerons pas, d'autant plus que l'anecdote n'est pas absolument d'hier même. Le mélodrame en question était tout rempli de meurtres et d'empoisonnements...

L'effet produit sur cet esprit inexpérimenté et cette crédule imagination fut si profond, que le pauvre garçon ne dormit point de la nuit. Le matin venu, au petit jour, il se lève pour aller à son travail. Des cloches sonnent à l'église voisine ; il écoute et s'écrie :

« — C'est sans doute pour les individus assassinés hier soir au théâtre qu'on sonne ainsi ! »

Cette toute simple historiette porte son enseignement. Il nous a paru bon de la recueillir.

Un de nos amis nous certifie le fait suivant : Il y a, rue Louis le Grand, dans une maison qu'habitait un ancien ministre du dernier règne, M. Coumann, et où demeure aujourd'hui une charmante artiste du Vaudeville, M^lle^ Bodin, un concierge dont nous supprimerons les noms, mais point les qualités. C'est un ancien garde du corps du roi Charles X, le marquis d'E..., chevalier de Saint-Louis, de la Légion d'honneur et de Charles III. Il a une fille qu'il cherche naturellement à marier, et il se flatte de pouvoir transmettre son titre, en échange d'une petite pension, à celui qui sera en état d'enlever à la fois de la loge et la fille et le père. N'est-ce pas curieux ?

Nous reprenons les notes de l'*agenda*, où le jeune provincial venu à Paris pour acheter la corbeille de sa fiancée, M^lle^ Elisa D... inscrivait chaque soir ses impressions — et ses dépenses. Nous avions un paragraphe à finir, nous le reprenons pour l'intelligence du fait : « En sortant de la pièce *les Bibelots du Diable*, j'avais salué la dame mauve. Je l'ai retrouvée sur les marches du théâtre, et elle m'a dit qu'elle craignait de ne pas trouver de voiture, et que je serais bien complaisant... (*soudure*)... de lui en procurer une.

» En échange de l'adresse du marchand de la nuance mauve qui ne change pas le soir en chocolat au lait, j'ai cru devoir faire à la dame cette politesse ; j'ai été chercher un fiacre à quatre places, vu qu'elles étaient deux dames, plus leurs crinolines. Mais au moment de les faire monter, j'ai vu que l'une avait disparu. J'en ai fait l'observation. L'autre m'a dit :

« — Ne faites pas attention ! Mathilde a vu passer son oncle le général qui l'a emmenée dans son équipage. Montez avec moi dans le fiacre. J'obéis.

» — Madame ! — lui ai-je dit, assis à ses côtés et tout ému, — où faut-il ordonner qu'on vous reconduise ?

» — Quelle heure est-il ? » — m'a-t-elle demandé.

Comme il ne faisait pas assez clair dans le fiacre pour voir sur le cadran de ma montre qui est en or mat, j'ai allongé le bras en dehors de la portière, afin d'être éclairé par la lanterne du fiacre. Au moment où j'allais constater l'heure qu'il était, j'ai reçu un coup sur mon bras, et ma montre a filé. J'ai crié « Au voleur ! au voleur ! » mais il passait tant de fiacres dans tous les sens, que c'était comme si j'avais chanté ! Pour me consoler, la dame mauve s'est mise à rire, ce qui m'a bien vexé. C'était la montre d'or que m'avait donnée ma tante Clopet, le jour où j'ai été reçu avocat. La chaîne avait coûté cent vingt francs, c'est très-ennuyeux, et je ne sais comment avouer l'accident à ma famille. Il faudra que je rattrape cette perte sur les mille francs de mes frais de voyage.

La dame mauve m'a dit :

« — C'est une drôle d'idée que vous avez eue là, monsieur, d'allonger le bras sur la chaussée, avec votre montre au bout ! quelque passant aura cru que vous la lui donniez ! »

La plaisanterie m'a vexé. Je lui ai dit : Voyons, où faut-il dire qu'on vous conduise ?

Elle a réfléchi un moment et m'a dit :

« — Il doit être minuit... avant que je ne sois rendue à mon domicile, il sera la demie... mes gens seront couchés, croyant que je passe la nuit chez ma tante la maréchale. Le mieux est que j'aille... n'importe où ! ça ne dérangera personne.

« — Eh bien, madame, pour vous mettre à votre aise, — dis-je, très-contrarié de la perte de ma montre, — je vous demande la permission de me faire déposer ici tout près, à mon hôtel de la rue d'Antin... après quoi on vous conduira où vous voudrez ! »

Elle ne dit rien, on m'obéit. Elle me fit plusieurs questions sur ce que j'étais, d'où je venais, ce que je cherchais à Paris, etc. J'en dis assez pour ne pas être impoli. Arrivé à ma porte, je descendis, payai une heure au cocher, et lui dis de conduire cette dame où elle lui dirait, après quoi je la saluai. Une fois rentré, je n'entendis pas rouler le fiacre, ce qui me fut égal. Je me couchai très-vexé de ma montre.

21 septembre.

« Ce matin, comme je venais de me tailler la barbe à la mode parisienne, on cogna à ma porte. J'avais une belle robe de chambre de 18 francs, en flanelle bleu et violet, achetée hier au palais Mazarin, Royal, National, je ne sais plus comment. Me croyant en tenue assez élégante, je criai :

« — Entrez ! » — Et qui entra ? La robe mauve.

« — Pardon, mon aimable voisin ! — me dit-elle, — si cela vous est égal, je ferai monter mon déjeuner sur votre plateau... Je m'ennuie toute seule, et je ne veux aller chez ma tante la maréchale que vers midi...

» — Mon Dieu, madame... ce serait avec plaisir, mais je ne déjeune pas à l'hôtel... Je vais au café !

» — Eh bien ! allons ! »

Je n'osai pas lui dire non. Elle s'en fut mettre son chapeau, et revint tout aussitôt. Au même instant, le garçon de l'hôtel m'apporta la lettre d'Elisa, collée ici.

(Lettre d'Elisa.)

« *Mon cher Edmond, maman permet que je vous peigne tout ce qui se passe en moi, tout ce qui agite mon cœur et l'inquiète. Imaginez-vous que j'ai oublié de vous dire qu'il faut trois volants pour la robe de mousseline brodée, et que si vous pouviez m'envoyer le dessin papier avant d'acheter, cela vaudrait mieux. Je pense qu'hier après dîner vous aurez pu aller à Bruxelles pour la voilette noire. Mettez 7 1/4 seulement pour les gants de chevreau et 7 1/2 pour les gants de Suède gris. Dans les bijoux tâchez qu'il y ait quelque chose en maillechor. Je vous aime bien, et maman me permet de vous l'exprimer par cette lettre. Votre future femme,*

» ÉLISA D...

» *Je me trompe, ce n'est pas maillechor que je voulais dire, c'est malachite ; vous savez bien, c'est vert et tout marbré. Le sous-préfet en a une épingle en forme de boule avec un serpent autour.* »

» Elisa me parle bien peu de nous ! et moi qui ai consenti à mener déjeuner cette nièce de la maréchale au café Foy, pour avoir l'adresse de la robe mauve !

» Au reste, ça m'a coûté cher. C'est elle qui a commandé le déjeuner. Je voulais tout simplement du café au lait et quelques radis ; elle a dit qu'elle avait plus faim que cela, et a commandé. Je l'ai laissée faire, pensant bien que, naturellement, elle payerait pour elle ; mais, pas du tout ! Ç'a été bien pire que l'autre fois, et je me borne à dire que le vin seul a coûté quinze francs, vu qu'il était de 1844. Je pique ici la note encre bleue. Mais quel vin ! Cela s'appelle *Château-Iquem-Lur-Saluce-haut-sauterne*, m'a dit le garçon ; j'ai noté. Voilà une seconde note pour le bocal des curiosités chez mon beau-père !

» A la fin de cette diable de bouteille, je n'ai pas pu faire autrement que de raconter à la robe mauve pourquoi et pour qui j'étais à Paris. Quand elle a su que j'allais me marier à Elisa, elle m'a dit que j'avais bien raison. Et comme il fallait qu'elle fit un petit tour chez sa tante la maréchale, nous sommes convenus de nous revoir pour dîner tout simplement au Palais... mettons Royal, afin qu'elle me donne de bons conseils pour l'acquisition de la corbeille. Au fait, l'œil d'une femme est bien utile en pareil cas, et puisque cette dame me dit avoir le temps, j'en profiterai. Il se trouve par hasard qu'elle est parente de notre député, M. Br... Comme ça se rencontre ! il aurait pu me recommander à elle. Mais le hasard a tout fait. Demain, elle doit me présenter à sa sœur qui demeure dans le faubourg Saint-Germain, rue Plumet.

A cinq heures précises, j'étais là. La sœur est très-bien, on voit que ces dames appartiennent à la belle société. Elle demeure un peu haut d'étage, mais c'est joliment meublé.

Il est arrivé un incident très-drôle pourtant, de ces choses qu'on ne voit qu'à Paris !

Comme nous allions sortir tous les trois, parce que sa sœur, M^me^ de Sainte-Clarisse, consentait à dîner avec nous, pour aller ensuite aux *Villes de France* choisir les robes d'Elisa aux lumières, on a fait un grand bruit dans l'antichambre. M^me^ de Sainte-Clarisse est sortie pour voir, puis est rentrée toute pâle et tremblante.

» — Qu'est-ce que tu as, comtesse ? — lui a dit sa sœur.

» — J'ai, — a-t-elle dit, — que mon frère, le colonel de carabiniers qui est en garnison à Versailles, a mis un billet à payer chez moi, hier, qu'il a négligé de dire à son notaire d'envoyer les fonds, et qu'on vient saisir mes meubles... les lois sont si dures, pour les billets !

» — Bah ! ce n'est rien ! — a dit la robe mauve. Je vais te donner cette bagatelle pour notre frère le colonel. Combien faut-il à l'huissier ?

» — Entrez, monsieur ! — dit M^me^ de Sainte-Clarisse à un vilain homme crasseux et suivi de plusieurs argousins. — Combien doit le colonel ?

» — 1.700 francs, et les frais !

» — Bagatelle ! me saisir pour cela ! As-tu cela sur toi, Pulchérie ?

Pulchérie (la robe mauve qui fait bien le soir) ouvrit son porte-monnaie et dit :

» — Non... je n'ai que sept à huit francs de disponibles, mais envoie demain matin chez notre tante, la maréchale...

» — Alors je saisis les meubles ce soir ! — dit l'huissier. Et soudain ses acolytes eurent l'air de mettre la main sur des bronzes.

Alors la comtesse de Sainte-Clarisse éclata brusquement en sanglots qui remplirent la chambre et durent alarmer le quartier.

» — Allons! tu es folle de te désespérer comme cela! — dit-elle d'un petit air détaché, — voilà monsieur qui a sur lui quelques fonds ; nous remettrons à demain l'acquisition des robes de sa future... N'est-ce pas, monsieur, que vous ne permettrez pas une telle avanie, pour ce peu de misérable argent? »

(*Sera continué.*)

On a souvent pu remarquer, pendant la belle saison, soit qu'on s'avance le long du boulevard vers la Madeleine, soit qu'on vienne de la place de la Concorde, une sorte de tente de coutil jaune et rouge surmontée d'une boule dorée et entourée de caisses de fleurs, le tout couronnant, vers le sixième ou le septième étage, une maison de la rue Royale, voisine de l'angle de la place. Le soir, une lampe, qui éclaire vivement ce boudoir aérien aux rideaux rouges et jaunes, attire l'attention des promeneurs et fait immanquablement dire :

« — Tiens! qu'est-ce qu'il y a donc là-haut? »

Eh bien, quelque chose de plus mystérieux se manifeste depuis plusieurs jours au quai Malaquais, sur le haut balcon d'une maison qui se révélera suffisamment aux curieux, sans que nous recherchions le numéro. Chaque soir, cinq lanternes de verres de couleurs : rouge, bleu, jaune, vert ou blanc, s'y alignent ou s'y superposent sur un petit appareil qu'on peut voir le jour, et qui n'est pas sans rapport avec les anciens télégraphes des tours et des monts. Hier, par extraordinaire, toutes les lanternes étaient rouges et formaient un rond. Nous signalons le fait aux Œdipes parisiens.

Une petite scène muette, pantomimique, assez comique, et qui pourrait prendre sa place dans une comédie de mœurs, a été remarquée de deux seules personnes, avant-hier soir, dans un des salons définitivement ouverts pour la saison.

C'était au plus bel endroit, sur un canapé en damas rouge, où étaient, depuis quelques instants, assises deux personnes très à la mode dans ce monde, — une jeune comtesse et un brillant officier de cavalerie.

Ils s'étaient parlé assez bas. L'argument du discours, on l'ignore! Mais je suppose qu'on le devine, et que la comète, le *Punch-Grassot*, le beau temps passé et la pluie actuelle n'y entraient pour absolument rien!

Tout à coup, un monsieur, qui se délectait dans une entre-porte d'un sorbet aux mandarines, remarqua que la conversation secrète prenait brusquement un ton plus vif, que l'officier parlait avec chaleur, et que la belle comtesse, fort troublée, monosyllabait seulement, tout en prenant ces petites dispositions d'une imperceptible coquetterie qui annoncent aux regards experts qu'une femme va se lever et marcher. Mais ce fut l'officier qui se leva brusquement!

Et, à la place qu'il quitta, que vit le curieux? et, en outre du curieux, que vit aussi un passant dont les yeux se trouvaient portés par là?

Un papier blanc... d'un blanc qui éclatait sous la vive projection des lustres, et qui ressortait avec une indicible effronterie sur le damas rouge du meuble... Une lettre!

La comtesse l'aperçut sur-le-champ, et, plus émue que jamais, prit un parti qui la faisait tomber en plein dans ce piége amoureux et comique...

Elle jeta son mouchoir de dentelles sur l'audacieux poulet, et le ramena à elle pour le faire bientôt disparaître dans une de ces poches que l'ampleur des jupes actuelles permet d'enfouir dans les plis soyeux, — poches qui, pour beaucoup de femmes, contiennent tout un petit arsenal, ou plutôt tout un petit fourniment de grande coquette : les petits peignes, le petit miroir, une petite boîte pleine de petits mystères, et je ne sais plus quoi... Oh! les bienheureuses poches!... comme elles ont utilement remplacé *l'endroit* où nos mères plantaient jadis une fleur galante, ou cachaient le petit billet qu'un mari seul osait poursuivre là!

Lorsque le brillant cavalier, — un vrai cavalier, capitaine en dolman, — eut vu, de quelques pas de là, le succès de sa ruse hardie, il se mit à rire et chercha à s'esquiver.

Mais la comtesse le rejoignit tout juste dans l'entre-porte, et on entendit :

» — C'est infâme de me compromettre ainsi! »

Et elle passa.

Les uns disent qu'elle s'en fut jeter le billet dans la cheminée du salon de jeu.

D'autres assurent qu'elle l'a emporté tel quel.

Quant à moi, je crois très-fort qu'elle l'a brûlé.

Mais après l'avoir lu.

Un homme-événement, c'est bien le Russe qui vient d'arriver à Paris et qui se nomme M. Jakobleff! C'est peut-être et probablement le particulier le plus extravagamment riche de son pays et de bien des pays. Son père avait amassé plus de cent cinquante millions dans l'exploitation des mines de fer. Le fils, de mœurs simples, douces, modestes, si l'on peut dire, esprit cultivé et bon cœur, n'a jusqu'ici trouvé d'autre moyen de dépenser son revenu, que de faire du bien autour de lui. Mais il a eu beau être prodigue sous ce rapport, il lui a été impossible de ne pas augmenter considérablement une fortune qui élève à la somme énorme de *neuf à dix millions* ses revenus annuels!

Sans famille ni collatéraux, M. Jakobleff avait vainement demandé jadis à parcourir l'Europe; l'empereur Alexandre avait toujours refusé les passe-ports. Mais les choses ont récemment changé en Russie, et M. Jakobleff ayant, pendant la guerre de Crimée, offert à l'Etat des sommes considérables, il peut aujourd'hui quitter la patrie où sa puissante fortune même l'avait jadis, pour ainsi dire, interné. Il vient d'arriver à Paris. Le principal personnage de la suite de ce nabab du Nord est un chef, un grand artiste culinaire, payé mille roubles par mois, et qui prépare, avec des soins et une recherche inimaginables, les repas de M. Jakobleff. Nous nous garderons bien de désigner l'hôtel où ce Crésus russe est provisoirement descendu... car il s'y verrait bientôt, et par notre faute, la proie des mendiants et des intrigants de toutes les classes et de toutes les espèces!

Les lettres qu'on reçoit de Rio-Janeiro ne parlent que des succès de grande artiste et de grande dame, que remporte, dans la brillante capitale de l'opulent Brésil, celle que l'art appelle Anna de Lagrange, et le monde comtesse de Stankowich. L'illustre virtuose fait chaque jour défiler son riche répertoire aux applaudissements de cette haute société, qui paye excellemment des arts qu'elle pratique avec distinction. On ne saurait dire quelles histoires absurdes ont un moment circulé chez nous sur la solvabilité de l'entreprise qui s'est attachée Mme de Lagrange. Des lettres d'elle, qui ont passé sous nos yeux, témoignent de toute sa confiance et de tout son contentement. Quant au succès, il est surabondamment constaté par tous les journaux brésiliens.

Nous voici dans la saison des mariages du grand monde, de la haute bourgeoisie. La petite bourgeoisie et le peuple se marient en tout temps, et sans préoccupation du retour des eaux, des châteaux, etc.

Le comte de Nettancourt, fils d'un ancien colonel de cavalerie, représentant d'un des beaux noms de la vieille Lorraine (il compte parmi les *petits chevaux*), épouse Mlle Rogier, fille aujourd'hui unique de M. Firmin Rogier, ministre de Belgique à Paris.

Le comte Henri de Tulle de Villefranche épouse Mlle Isabelle d'Estampes; — le baron Charles de Ritter épouse Mlle Henriette de Potier; — le baron Treilhard, secrétaire de la légation de France à Washington, et frère du juge d'instruction, épouse une opulente Américaine.

Une mort... aristocratique, si l'on peut dire, est celle de la princesse de Podenas, née de Nadaillac, sœur du général marquis de Nadaillac, mort il y a trois mois. La princesse de Podenas fit partie de la maison de la duchesse de Berry; elle avait perdu, depuis peu, deux fils : l'un, le prince Roger de Podenas, marié à la fille du général russe Yermoloff; — l'autre, le comte Charles, dont Louis XVIII avait été le parrain. Les Podenas, qui datent du onzième siècle, n'étaient princes que depuis 1842, sous le titre romain de Cantalupo. — Une autre mort de ce monde est celle de la marquise Henry de Dion, l'une des filles du comte Dubois, ancien préfet de police sous l'Empire. Le frère de la marquise de Dion est conseiller d'Etat actuel.

Nous ne savons pas comment on prendra la petite anecdote suivante, mais elle nous paraît singulière et touchante. Et puis elle est vraie, — rare mérite pour une anecdote.

Pendant tous les premiers jours du commencement de novembre, on vit arriver à la grille du Luxembourg qui donne dans la rue d'Enfer deux équipages de maître qui se suivaient de près. L'un venait du faubourg Saint-Honoré, l'autre du quartier de la Chambre. Du premier, descendait un diplomate étranger; — de l'autre, une grande dame parisienne. Ils avaient, elle et lui, fusionnés, additionnés, au delà de cent vingt ans...

Que venaient-ils faire là, dans cette longue allée déserte du jardin latin, suivis l'un et l'autre d'un valet de pied, qui s'étonnait de cette bizarre fantaisie de gens qui pouvaient se voir tout à leur aise, et chaudement, dans leurs brillants hôtels?

C'est un secret... Je le sais, le voici :

Il y a trente-cinq ans passés, le diplomate n'était encore qu'un jeune secrétaire d'ambassade. La marquise douairière n'était qu'une des plus jeunes dames attachées à la duchesse d'Angoulême. On s'était connu dans les bals de la cour, on s'était aimé...

Mais les seuls rendez-vous que la jeune femme d'un vieillard (un ancien ministre) eût accordés au brillant étranger, étaient précisément dans cette allée du désert Luxembourg... Que d'élans, que de passion d'un côté! que de douce tendresse, d'aveux timides de l'autre! et comme on connaissait chaque banc de l'allée, chaque arbre, chaque particularité du chemin qu'il était donné de faire ensemble une fois par semaine, avec prudence et sécurité!

Or, un jour était venu qui avait brusquement, fatalement, tout interrompu, tout brisé... Le jeune diplomate avait été rappelé dans le Nord, et il lui avait longuement fallu bien des étapes avant d'être en droit, — par ancienneté ou mérite, — d'occuper le grand poste de Paris ou de Londres, ceux qui couronnent les carrières de ces représentants des rois et des empereurs!

Ce n'est donc que depuis peu d'années que le jeune secrétaire de 1823 se trouve à la tête d'une légation accréditée près de Napoléon III, et les premières recherches qu'il fit de sa jeune, belle et brillante amie d'alors lui apprirent qu'elle n'habitait point Paris. Elle y est enfin revenue, jadis veuve du ministre de Louis XVIII et mariée depuis vingt ans à un grand nom d'outre-ponts. Ils se sont rencontrés, à la fin du mois dernier, chez la duchesse de la Force.

Doués tous deux de ces âmes sentimentales qui font plutôt le malheur que les joies de la vie, — conservant dans leurs cœurs, comme dans une urne, les cendres chaudes de leurs années consumées, — ils se complurent dans ces promenades qui les reportaient à trente-cinq ans dans ce passé, riant et rose en eux-mêmes, — vert autour d'eux comme au printemps, — se rencontrant enfin aujourd'hui dans la saison frigide de l'année et de leurs années!

De quoi parlent-ils? De ces contemplatives amours d'alors, des grandes joies que la jeunesse puise dans les plus petites choses!

« — Voilà le banc où un jour je vous décidai, marquise, à prendre une lettre plus hardie à s'exprimer que moi-même... C'est le même banc! où est ma lettre?

» — Où est votre cœur, cher ministre plénipotentiaire?

» — Ah! trop souvent j'ai dû l'enfermer dans le portefeuille des affaires étrangères! — Voilà la statue au pied de laquelle un jour vous laissâtes tomber un éventail que je ramassai...

» — Sans vouloir me le rendre! Où est-il aujourd'hui?

» — Dans l'armoire vitrée de mon cabinet... Je l'ai baptisé historiquement... J'ai voulu le garder, — et pour le faire regarder j'ai eu recours à un petit mensonge...

» — Diplomatique! Eh! tenez, cher ministre, reconnaissez-vous ce marronnier là-bas, le troisième avant le détour sur le quinconce? Un jour, vous vous amusiez à y graver quelque chose en m'attendant... J'arrivai; par modestie, je ne voulus pas regarder... et pourtant j'en mourais d'envie!

» — Eh bien, aujourd'hui, venez voir! »

Le vieux diplomate se mit à chercher, se rappelant bien que les lettres étaient placées de telle sorte que, tout en les traçant, il pouvait surveiller la bien-aimée en retard.

« — Ah! les voici : un A — un S! »

Les lettres de 1823 étaient grandies, émoussées dans leurs arêtes, remplies d'atomes végétaux, mais très-visibles... La marquise sentit venir ses larmes. Le diplomate eut la faiblesse de ne pas vouloir paraître faible; il se retourna et montra du doigt un vieux porche où, un jour, assailli d'un furieux orage d'été, ils s'étaient réfugiés sous une voûte... A la façon dont la marquise écouta, je crois que c'était pour elle un vif souvenir... si ce n'était pas un remords!

Qu'ajouter à cette indiscrétion? Ce qu'on ne doit pas savoir, on saura le deviner!

Pendant cinq ou six jours de suite, ce personnage et cette grande dame éprouvèrent un bonheur exquis à aller redemander à ces lieux oubliés une sorte de mnémonique de leur jeunesse... Et s'ils n'étaient pas, l'un pour l'autre, l'objet de ces retours pleins d'émotions, ils se servaient mutuellement de prétexte pour regarder dans ce passé qui, comme tous les lointains, s'azure et se carmine dans les prismes de la raréfaction. Hier, pendant un dîner d'apparat, quelqu'un dit à la marquise :

« — J'ai eu l'honneur de vous apercevoir la semaine dernière au Luxembourg...

» — Oui, — dit le ministre plénipotentiaire, — madame la marquise va visiter ses pauvres! »

JULES LECOMTE.

RACHEL.

Rôle de Phèdre.

Rôle de Camille

Inauguration des ponts de Bougival et de Croissy.

Camille et Phèdre.

La librairie Amyot vient de publier un livre destiné à prendre place parmi les plus belles éditions sorties des presses françaises : *Rachel et la Tragédie*. Les deux gravures que nous avons exécutées d'après les photographies dont il est orné, feront apprécier le caractère splendide de son illustration. Elles représentent la célèbre actrice dans deux de ses plus brillantes créations, ou du moins dans deux des rôles où son talent s'est produit avec la plus contrastante originalité. Dans le premier, c'est Camille, Camille la fougueuse Romaine, succombant dans l'épuisement de ses fureurs. Qui ne connaît cette merveilleuse scène des imprécations à laquelle il avait été réservé à Mlle Rachel de donner, par la compression de sentiments, toutes les sauvages violences de sa puissance explosive? La fille du vieil Horace s'est déjà emparée de l'esprit du spectateur ; « arrive enfin, selon l'expression de M. Janin, auteur du texte de cet ouvrage, dans ses nuages mêlés de foudre et d'éclairs, le moment de la suprême colère et de l'indignation violente, le terrible moment du déchaînement final, à l'instant où la fille et la sœur d'Horace se révolte, impie, intrépide et furieuse, contre la fortune de son frère et la gloire de sa patrie.

» Vous entendez en ce moment, dit-il, gronder la douleur et l'amour de Camille. »

» Elle peut éclater tout à l'aise, maintenant que Rome triomphe.. Ah ! dieux et déesses du Capitole naissant, rien ne saurait rendre l'effet irrésistible de cette scène...

» Dans cette explosion violente, elle avait deviné, la première peut-être entre toutes les tragédiennes, que toute cette colère enivre et trouble au fond de l'âme, l'héroïne de Corneille et de Rome naissante. Camille obéit à des sentiments qui sont en deçà ou au delà de la nature humaine, et c'est pourquoi, dans ce passage impossible avant elle et qui manquait de toute espèce de retenue ou de mesure, elle appelait à son aide une gradation très-habile et très-bien calculée. Hésitante, accablée et ne sachant pas encore à quel excès va la pousser cette immense douleur, elle laissait tomber assez négligemment les deux premiers vers ! On voit qu'elle obéit à des passions en tumulte qui grandissent et qui ne se font pas jour encore. Elle hésite, elle a peur d'elle-même, elle comprend confusément qu'elle va prononcer un blasphème abominable, impie, et qui la doit écraser.

» La voilà donc... jusqu'au moment terrible où la menace enfin éclate avec la douleur, jusqu'au moment où se font jour l'ironie et la violence avec toutes les formes que peut contenir une âme outragée, un cœur blessé à mort, éclatant en lamentations jusqu'au blasphème. Oh ! sa voix, son geste et sa menace, et son regard, et l accent qu'elle donnait à ses paroles de meurtre et de sang :

» Que le courroux du ciel, allumé par mes veux,
» Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux ! »

Mais Rachel n'était pas seulement l'ardente, l'orageuse interprète de Corneille. Racine trouvait en elle ces plaintes intimes de l'âme, ces cris profonds du cœur, qui sont les accents les plus vibrants de son génie tragique. Si elle était la fière Romaine, elle était aussi naturellement la fille rêveuse de l'Argolide et de l'Attique. Les plaintes désolées de Phèdre ne s'exhalaient pas moins puissantes de ses lèvres que les malédictions fulgurantes de la vierge latine, peut-être même plus puissantes, car son caractère essentiel était moins encore la fougue que la passion contenue et la distinction.

» La distinction, dit en effet notre auteur, est son grand art; elle est née distinguée, et même avant de savoir qu'Homère existât, enfant nourri des reliefs des festins d'Homère, elle se révélait dans ses guenilles royales, la fille légitime de Sophocle et d'Euripide.

» Elle a foulé, à ses premiers pas, les pentes rapides du Cytheron; elle a bu dans sa main enfantine les ondes claires de l'Eurotas. Son vagissement était grec, et je ne sais quoi d'homérique retentissait à son berceau inconnu et douloureux. Voilà son grand charme ; elle est elle-même. Elle a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui ; elle a apporté pour sa part d'héritage, en venant au monde, l'éloquence de la forme, l'éloquence du geste et de la voix, et jamais la faim, l'abandon, la douleur, la nécessité, les luttes acharnées des pénibles jours, n'ont pu troubler cette sincérité parfaite de l'enveloppe extérieure. Or, ces qualités suprêmes, ces dons de là haut, la femme les a conservés, sans même savoir qu'elle les possède! Détruisez une reine, brisez le trône d'un vieux roi, rayez et retranchez de votre histoire de quelques jours les princes de la jeunesse, quelque chose les fait reconnaître, absolument comme l'on reconnaîtra le parvenu de la veille dans le manteau mal décati qui l'enveloppe et dans sa pourpre insolente d'un instant.

» Qui nous eût dit cependant, les premiers jours des premières tentatives de Mlle Rachel pour s'élever au rôle de Phèdre, qu'elle arriverait enfin par l'énergie et la volonté, non moins que par le talent et l'inspiration de cette Phèdre amoureuse, emportée et tremblante jusqu'au spasme, à ses larmes, à ses douleurs, à ses sonpirs, à cette extase de la honte et de l'abandon? Qui nous eût dit que la tragédienne, hésitante et troublée à l'excès, rencontrerait vivante, irrésistible, cette longue suite d'imprécations et de tortures? Qui de nous se fût douté que cette voix brisée et suppliante deviendrait si complétement la voix obéissante à toutes les volontés souveraines de la pensée, et s'animerait au cruel récit de cette lamentable et impossible histoire de la fille de Pasiphaë.

» Enfin, qui donc pouvait penser que cette Phèdre enveloppée dans ses voiles comme dans un linceul, dans sa passion comme dans un crime, élégante autant qu'on peut l'être, triste, mais de cette tristesse austère que comportent de pareils chefs-d'œuvre, et non pas de cette mélancolie banale à l'usage des incestes de carrefour, revenait, non pas d'Athènes, la ville de Minerve, mais du fond de la Russie où elle attirait à ces douleurs, à ces crimes, à ces vengeances, les amis obstinés des chefs-d'œuvre français? »

MAXIME VAUVERT.

Inauguration des ponts de Bougival.

Bougival, cette riante et fraîche colonie de gracieuses châtelaines, de financiers et d'artistes, a c os cette année avec éclat sa longue et belle saison d'été

Le dimanche 7 de ce mois, dès le matin, le rappel battait dans toutes les communes circonvoisines, dont les gardes nationaux se dirigèrent bientôt, au milieu d'un flot de curieux en habit de fête, vers la verdoyante petite île de Croissy, située entre le village de ce nom et celui de Bougival.

C'est que là se préparait un événement important pour le pays. Deux ponts que ces localités doivent tout particulièrement au zèle éclairé de M. Gauchenon, maire de Bougival, allaient être solennellement inaugurés Une élégante estrade avait été dressée dans l'île même pour recevoir les autorités locales et leurs nombreux invités. M. le préfet du département était venu présider à cette cérémonie, à laquelle le vénérable évêque de Versailles voulu bien apporter l'onction de sa parole et la sanction pieuse de ses bénédictions.

La cérémonie se termina par une allocution où M. le maire de Bougival se fit, avec l'éloquence du cœur, l'interprète de la reconnaissance publique, envers tous ceux qui l'ont secondé de leur influence dans l'obtention et l'exécution de ce précieux travail.

Nous nè dirons pas dans quelles réjouissances, ascension aréostatique, danses publiques, feu d'artifice et illuminations, se prolongea la fête; nous voulons seulement signaler de quelle manière heureuse complète le paysage ce double pont qui, après avoir franchi le fleuve d'un seul bond de Bougival à l'île de Croissy, le traverse en deux arcades de cette île au village auquel elle doit son nom. Notre gravure (page 325) en donne une idée complète.

L'œil n'a besoin que de parcourir ces coteaux dont tant de châteaux, de chalets et de villas émaillent les massifs de verdure, les bords féconds de la Seine avec leur bordure de glaïeuls et leur rideau frémissant de peupliers, et de plonger dans cette perspective profonde où va se perdre le regard, pour s'écrier avec Jean-Jacques Rousseau : Non, Paris, tu n'as rien à envier à aucun pays du monde, même aux Alpes, dont ta fraîche vallée de Saint-Germain à Meudon, vaut tous les rocs basaltiques et tous les ravins !

MAXIME VAUVERT.

MEMOIRES D'UN MUSICIEN[1].

(Suite.)

X

Mon père me retire ma pension. — Je retourne à la Côte. — Les idées de province sur l'art et sur les artistes. — Désespoir. — Effroi de mon père. — Il consent à me laisser revenir à Paris. — Fanatisme de ma mère. — Sa malédiction.

L'espèce de succès obtenu par la première exécution de ma messe avait un instant ralenti les hostilités de famille dont je souffrais tant, quand un nouvel inci-

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

XI

Les confidences de Sophie.

Sophie était couchée. Il me sembla qu'une personne s'esquivait au moment où j'entrais, mais les rideaux fermés faisaient la pièce très-sombre : ce pouvait être une erreur, d'autant que la femme de chambre de Sophie était assise au pied de son lit.

Dès qu'elle me vit, elle fit signe à sa femme de chambre de se retirer. Celle-ci obéit ; nous restâmes seuls.

— On vient de m'apporter mon fils, me dit-elle ; mon petit Charles... C'est Nelson qui voulut lui donner le nom de Charles... à cause de vous... mais ce n'est pas Nelson tout seul qui m'a appris à vous aimer.

Ainsi couchée et dans le demi-jour qui régnait autour de son lit, elle était toute jeune et toute belle. La fièvre ranimait les tons de sa peau ; ses yeux scintillaient. Je protestais au dedans de moi-même contre l'arrêt des médecins. La science se trompe si souvent! Cette femme me semblait pleine de force et de vie.

— Il m'a souri, reprit-elle, comme il y a longtemps, mon Dieu ! que je n'avais vu son sourire!... Merci d'être venu... et de si loin!... et à peine remis d'une si dure maladie... Mais, dites-moi, ma lettre a bien dû vous surprendre !...

Il faut bien que la femme perce. Les Parisiennes causent, même dans la tragédie.

Moi aussi, du reste, je voulais faire une halte avant d'entrer dans cette situation qui m'attirait et m'effrayait à la fois. C'était un sacrifice à mon idée fixe. Un mot m'y ramenait : ma maladie. On me fournissait la transition, je n'eus pas la force de n'en point user.

— Vous avez donc appris que j'avais été malade, madame ? demandai-je en tâchant de me donner l'air indifférent.

Sophie eut un sourire dont je ne devinai point la signification.

— Oui, me répondit-elle ; j'ai su que vous aviez été malade.

Puis elle ajouta :

— Pensez-vous donc que nous ayons fait comme vous ? Non. Nous avons toujours su nous procurer de vos nouvelles.

Hélène, je regarderais comme un blasphème de parler amour parmi les désolations de cette demeure. Il est certain, du reste, que je n'avais pas actuellement d'amour pour Sophie. Sa vue me causait une émotion extraordinaire, mais ce n'était pas de l'amour. Mon amour existait pourtant, le même amour, le seul amour que j'eusse éprouvé en ma vie, mais il passait à côté de Sophie pour aller Dieu sait où. Sophie n'était pas mon idéal. Elle ressemblait seulement à mon idéal. Ma fantaisie quêtait en dehors d'elle. J'emploie à dessein ce mot : fantaisie, parce que la conviction naissait en moi que je n'avais jamais rien aimé qu'un rêve.

J'en étais heureux. Tant d'impossibilités se seraient dressées au-devant d'une passion moins chimérique !

Je me sentais presque fier de pouvoir contempler sans trouble ni terreur cette femme adorablement belle. J'étais sûr de moi ; je poursuivais le mot de mon énigme comme un savant court après la solution de son problème. C'était une œuvre d'art.

Du moins, je le croyais.

Et, cependant, quand Sophie baissa les yeux après avoir souri, mon cœur se prit à battre violemment. Je crus qu'elle allait me dire son secret. Et j'avais cru longtemps, vous le savez bien, Hélène, que Sophie avait un secret qui me concernait.

Ses yeux restèrent baissés longtemps. Elle gardait un silence qui me paraissait plein d'embarras. Quand elle reprit enfin la parole, ce fut d'une voix un peu tremblante.

— Vous êtes destiné, me dit-elle, à percer ici plus d'un mystère... Dieu veuille que ce soit pour vous une récompense !... Quelque chose me dit que mon pauvre enfant est sauvé ! Ma vie vous appartient, mais qu'est-ce que ma vie ?...

Elle sourit encore en relevant ses beaux yeux.

— Quelques jours... poursuivit-elle ; on a dû vous le dire... Si vous l'ignoriez, je vous l'apprends : je suis malade d'une phthisie pulmonaire qui arrive à sa dernière période.

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août; 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 6, 23 octobre, 6 et 13 novembre.

dent vint l s ranimer, en redoublant le mécontentement de mes parents.

Je me présentai au concours de composition musicale qui a lieu tous les ans à l'Institut. Les candidats, avant d'être admis à concourir, doivent subir une épreuve préliminaire, d'après laquelle les plus faibles sont exclus. J'eus le malheur d'être de ceux-là. Mon père le sut, et cette fois, sans hésiter, m'avertit de ne plus compter sur lui si je m'obstinais à rester à Paris, et qu'il me retirait ma pension.

Mon excellent maître lui écrivit aussitôt une lettre pressante pour l'engager à revenir sur cette décision, l'assurant qu'il ne pouvait point y avoir de doutes sur l'avenir musical qui m'était réservé, et que la musique *me sortait par tous les pores*. Il mêlait à ses arguments, pour démontrer l'obligation où l'on était de céder à ma vocation, certaines idées religieuses dont le poids lui paraissait considérable, et qui, certes, étaient bien les plus malencontreuses qu'il pût choisir dans cette occasion. Aussi la réponse brusque, roide et presque impolie de mon père, ne manqua pas de froisser violemment la susceptibilité et les croyances intimes de Lesueur. Elle commençait ainsi : « Je suis un incrédule, monsieur ! » on juge du reste.

Un vague espoir de gagner ma cause, en la plaidant moi-même, me donna assez de résignation pour me soumettre momentanément. Je revins donc à la Côte.

Après un accueil glacial, mes parents m'abandonnèrent pendant quelques jours à mes réflexions, et me sommèrent enfin de choisir un état quelconque, puisque je ne voulais pas de la médecine. Je répondis que mon penchant pour la musique était unique et absolu, et qu'il m'était impossible de croire que je ne retournasse pas à Paris pour m'y livrer. « Il faut pourtant bien te faire à cette idée, me dit mon père, car tu n'y retourneras jamais. »

A partir de ce moment je tombai dans une taciturnité presque complète, répondant à peine aux questions qui m'étaient adressées, ne mangeant plus, passant une partie de mes journées à errer seul dans les champs et les bois, et le reste enfermé dans ma chambre.

A vrai dire, je n'avais point de projets ; la fermentation sourde de ma pensée et la contrainte que je subissais semblaient avoir entièrement obscurci mon intelligence. Mes fureurs même s'éteignaient, je périssais par défaut d'air.

Un matin, de bonne heure, mon père vint me réveiller : « Lève-toi, me dit-il, et quand tu seras habillé, viens dans mon cabinet, j'ai à te parler ! » J'obéis sans pressentir de quoi il s'agissait. L'air de mon père était grave et triste plutôt que sévère. En entrant chez lui je me préparais néanmoins à soutenir un nouvel assaut, quand ces mots inattendus me bouleversèrent : « Après plusieurs nuits passées sans dormir, j'ai pris mon parti... je consens à te laisser étudier la musique à Paris... mais pour quelque temps seulement ; et si, après de nouvelles épreuves, elles ne te sont pas favorables, tu me rendras bien la justice de déclarer que j'ai fait tout ce qu'il y avait de raisonnable à faire, et te décideras, je suppose, à prendre une autre voie. Tu sais ce que je pense des poëtes médiocres ; les artistes médiocres dans tous les genres ne valent pas mieux ; et ce serait pour moi un chagrin mortel, une humiliation profonde de te voir confondu dans la foule de ces hommes inutiles ! »

Mon père, sans s'en rendre compte, avait montré plus d'indulgence pour les médecins médiocres, qui, tout aussi nombreux que les méchants artistes, sont non-seulement inutiles mais fort dangereux ! Il en est toujours ainsi, même pour les esprits d'élite ; ils combattent les opinions d'autrui par des raisonnements d'une justesse parfaite, sans s'apercevoir que ces armes à deux tranchants peuvent être également fatales à leurs plus chères idées.

Je n'en attendis pas davantage pour m'élancer au cou de mon père et promettre tout ce qu'il voulait. « En outre, reprit il, comme la manière de voir de ta mère diffère essentiellement de la mienne à ce sujet, je n'ai pas jugé à propos de lui apprendre ma nouvelle détermination, et pour nous éviter à tous des scènes pénibles, j'exige que tu gardes le silence et partes pour Paris secrètement. » J'eus donc soin, le premier jour, de ne laisser échapper aucune parole imprudente ; mais ce passage d'une tristesse silencieuse et farouche à une joie délirante, que je ne prenais pas la peine de déguiser, était trop extraordinaire pour ne pas exciter la curiosité de mes sœurs ; et l'aînée fit tant, me supplia avec de si vives instances de lui en apprendre le motif, que je finis par lui tout avouer... en lui recommandant le secret. Elle le garda aussi bien que moi, cela se devine, et bientôt toute la maison, les amis de la maison, et enfin ma mère en furent instruits.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut savoir que ma mère, dont les opinions religieuses étaient fort exaltées, y joignait celles dont beaucoup de gens ont encore, de nos jours, le malheur d'être imbus (en France) sur les arts qui, de près ou de loin, se rattachent au théâtre. Pour elle, acteurs, actrices, chanteurs, musiciens, poëtes, compositeurs étaient des créatures abominables, frappées par l'Eglise d'excommunication et, comme telles, prédestinées à l'enfer. A ce sujet, une de mes tantes (qui m'aime pourtant aujourd'hui bien sincèrement et m'estime *encore*, je l'espère), la tête pleine des idées *libérales* de ma mère, me fit un jour une stupéfiante réponse. Discutant avec elle, j'en étais venu à lui dire : « A vous entendre, chère tante, vous seriez fâchée, je crois, que Racine fût de votre famille ! — Eh ! mon ami... la *considération* avant tout ! » Lesueur faillit étouffer de rire lorsque plus tard, à Paris, je lui citai ce mot caractéristique. Aussi, ne pouvant attribuer une semblable manière de voir qu'à une vieillesse voisine de la décrépitude, il ne manquait jamais, quand il était d'humeur gaie, de me demander des nouvelles de l'ennemie de Racine, ma *vieille tante*, bien qu'elle fût jeune alors et jolie comme un ange.

Ma mère donc, persuadée qu'en me livrant à la composition musicale (qui, d'après les idées françaises, n'existe pas hors du théâtre), je mettais le pied sur une route conduisant directement à la déconsidération en ce monde et à la damnation dans l'autre, n'eut pas plus tôt vent de ce qui se passait, que son âme se souleva d'indignation. Son regard courroucé m'avertit qu'elle savait tout. Je crus prudent de m'esquiver et de me tenir coi jusqu'au moment du départ. Mais je m'étais à peine réfugié dans mon réduit depuis quelques minutes, qu'elle m'y suivit, l'œil étincelant, et tous ses gestes indiquant une émotion extraordinaire. « Votre père, me dit-elle en quittant le tutoiement habituel, a eu la faiblesse de consentir à votre retour à Paris, il favorise vos extravagants et coupables projets !... Je n'aurai pas, moi, un pareil reproche à me faire, et je m'oppose formellement à ce départ ! — Ma mère !... — Oui, je m'y oppose, et je vous conjure, Hector, de ne pas persister dans votre folie. Tenez, je me mets à vos genoux ; moi, votre mère, je vous supplie humblement d'y renoncer... — Mon Dieu, ma mère, permettez que je vous relève, je ne puis... supporter cette vue... — Non, je reste !... » Et, après un instant de silence, se relevant furieuse : « Tu me refuses, malheureux ! tu as pu, sans te laisser fléchir, voir ta mère à tes pieds ! Eh bien ! pars ! va te traîner dans les fanges de Paris, déshonorer ton nom, nous faire mourir ton père et moi de honte et de chagrin ! Je quitte la maison jusqu'à ce que tu en sois sorti. Tu n'es plus mon fils ! je te maudis ! »

Est-il croyable que les opinions religieuses, aidées de tout ce que les préjugés provinciaux ont de plus insolemment méprisant pour le culte des arts, aient pu amener, entre une mère aussi tendre que l'était la mienne et un fils aussi reconnaissant et respectueux que je l'avais toujours été, une scène pareille ?... Scène d'une violence exagérée, invraisemblable, horrible, que je n'oublierai jamais, et qui n'a pas peu contribué à produire la haine dont je suis plein pour ces stupides doctrines, reliques du moyen âge, et, dans la plupart des provinces de France, conservées encore aujourd'hui.

Cette rude épreuve ne finit pas là. Ma mère avait disparu ; elle était allée se réfugier à une maison de campagne nommée *le Chuzeau*, que nous avions près de la Côte. L'heure du départ venue, mon père voulut tenter avec moi un dernier effort pour obtenir d'elle un adieu et la révocation de ses cruelles paroles. Nous arrivâmes au Chuzeau avec mes deux sœurs. Ma mère lisait dans le verger au pied d'un arbre. En nous apercevant, elle se leva et s'enfuit. Nous attendîmes longtemps, nous la suivîmes, mon père l'appela, mes sœurs et moi nous pleurions ; tout fut vain ; je dus m'éloigner sans embrasser ma mère, sans en obtenir un mot, un regard, et chargé de sa malédiction !...

HECTOR BERLIOZ.

L'Impératrice.

Sans nul doute, le pouvoir suprême a quelque chose en lui-même qui frappe, impose et saisit. Sa majesté n'est pas un vain prestige, le front le plus fier s'incline irrésistiblement devant elle, l'esprit le plus indépendant le subit lui-même. Il est pourtant une puissance qui peut s'ajouter à sa puissance, un éclat à sa splen-

---

Je me souviens de cette entrevue où j'avais dit adieu à mon père, phthisique aussi, et que je ne devais plus revoir. Mes larmes jaillirent. Il y eut de l'étonnement dans les yeux de Sophie.

— Si vous m'aviez retrouvée jeune fille... murmura-t-elle.

Elle s'interrompit. Tout ce qui lui restait de sang était à son front et à ses joues.

— Monsieur Charles, prononça-t-elle lentement, vous avez deviné la lettre de ma ridicule question, j'en suis sûr, votre physionomie me le dit. A quoi bon mentir ? Vous ne vous êtes point trompé, mais le sens même de ma question vous échapperait si je ne vous l'expliquais pas... Nous avons dansé ensemble, il y a quatre ou cinq ans... vous avez pu contrôler ce soir-là certain mensonge que je faisais à ma bonne mère... Ma question allait se poser très-mal : ce que je veux savoir, c'est ceci : après ce que vous aviez vu, m'auriez-vous point méprisée ?

— Non, sur mon honneur ! m'écriai-je.

Elle remit sa tête sur l'oreiller. Sa voix prit une inflexion pleine de sécheresse. Elle me dit :

— Monsieur Charles, vous vous trompez !

J'allais protester. Son geste me coupa la parole.

Il y eut un silence de plusieurs minutes. — Sophie se releva sur le coude.

— Je vous prie de fermer la porte au verrou, me dit-elle ; — ce ne sera pas long désormais... Personne ne doit nous entendre.

J'obéis. Quand je revins vers son lit, elle me montra du doigt un siége. La maladie ne paraissait point en ce moment sur son visage, ce n'était pas même de la tristesse qui était sur son front charmant : c'était de la rêverie. Elle fut deux ou trois minutes à se recueillir.

— Je songeais, me dit-elle en se réveillant tout à coup ; je me demandais pourquoi cet aveu qui nous brise toujours, nous autres femmes, va s'échapper de mes lèvres sans souffrances... c'est qu'il y a entre nous un lien que vous ne connaissez pas... Je sais votre cœur par Nelson : nous ne parlions que de vous autrefois...

Elle s'interrompit pour ajouter, en baissant la voix :

— Et c'est peut-être aussi que je ne suis plus de ce monde...

Je crus qu'elle allait retomber dans sa méditation, mais elle reprit aussitôt d'un ton plus assuré :

— Je vis très-bien votre regard se tourner vers Léo et ma tante, M^me^ la baronne d'Haynard, pendant que nous dansions ensemble. Il n'y a pas d'enfants à Paris, dans un certain monde surtout. Je ne crois pas avoir jamais aimé M. Eberhardt, mais j'allais beaucoup au spectacle et je croyais aux passions des vaudevilles. Si vous reprenez jamais la plume, dites aux familles franchement, brutalement s'il le faut, tous les deuils que peut faire la représentation d'une sotte pièce. Les drames ne sont, pour la plupart du temps, qu'idiots ; mais les vaudevilles portent habits noirs et crinolines ; ils parlent la langue qu'on entend dans la rue ; ils sont possibles en ce sens que leurs personnages de carton sont vêtus des mêmes étoffes que vous et moi. Les Chinois ont l'opium pour se tuer. Nous avons le théâtre. Les Anglais plaident la moralité de l'opium : ils en vivent. Chez nous, beaucoup d'écrivains défendent le théâtre par la même raison...

Votre regard me dit, ce soir-là, que vous m'aviez devinée. J'étais horriblement jalouse de M^me^ d'Haynard. J'avais seize ans. Sur ma conscience, je n'avais pour M. Eberhardt qu'une réminiscence du Gymnase. C'est stupide et c'est vrai. Ma passion était le souvenir d'une comédie mêlée de couplets.

Remarquez ceci : les choses stupides sont ordinairement très-puissantes, sinon très-durables. L'imitation considérée comme élément moral fait les neuf dixièmes de nos travers. Les passions, nées des banalités dramatiques, se comportent absolument, — dans le sens du mal, — comme les passions véritables. Il est certain qu'à la rigueur on pourrait tuer un homme avec ces poignards en bois doré que portent les comédiens...

Je m'arrête ici, Hélène. J'ai le cœur serré en traçant ces lignes, qui vous paraîtront peut-être insignifiantes et même déplacées. Ce n'était pas une diatribe déguisée en sermon que vous attendiez de la bouche de Sophie. A quoi pensait-elle, cette mourante qui faisait sur son lit, en présence du confesseur solennellement appelé, une sorte d'amer et bavard feuilleton ?

Hélène, ma pauvre Hélène, elle pensait à sa vie qui s'en allait, à sa jeunesse ravagée, à son bonheur perdu. — Vous, dont l'éducation fut saine et si belle, dans le giron de votre famille respectable, plaignez au moins les victimes de cette épidémie contre laquelle vous fûtes gardée par la miséricorde de Dieu. Ayez pitié des morts de la bataille quotidienne. Pardonnez une plainte à ceux qui tombent, empoisonnés par le béotisme moderne !

Moi, je vous le dis. Chacune des paroles de Sophie m'entrait dans l'esprit comme une pointe aiguë. J'étais l'homme qu'il fallait pour comprendre la profonde sincérité de cette explication. J'avais vécu de la vie

S·M·L'IMPERATRICE
EUGÉNIE
EDMOND MORIN DEL.
HENRI LINTON SC.

LE GRAND S.T MARTIN
LE BOIS DU PAUVRE
LE BOIS DU RICHE
VIN A 40.c
PAUVRES PETITS !
PAUVRES PETITS !!
...CHAUFFONS-NOUS BIEN !
UNE VITRE ILLUSTRÉE par LE GIVRE.
LE FROID
H. LINTON
EDM.D MORIN

deur, une influence pénétrante à l'action extérieure de son autorité, c'est l'influence de la bonté, des vertus modestes et de la grâce qui se résume dans la femme.

Que cette influence s'épanouisse en beauté et en jeunesse auprès du pouvoir rayonnant en intelligence et en dévouement d'un esprit et d'un cœur virils, rien alors ne manque à son empire. Il agit, elle brille; il gouverne, elle charme; il confère les charges et les honneurs, elle dispense les bienfaits et les secours; il est l'autorité féconde, elle est la bienfaisance réparatrice; il est la force, elle est la grâce. C'est la perle s'unissant au diamant dans cette couronne d'or qu'on nomme la souveraineté.

Ne sont-ce pas les pensées qui s'éveillent tout naturellement dans le cœur à la vue seule de l'image de cette princesse, dont Compiègne célébrait, lundi 15, la fête avec un enthousiasme si cordial. Un éclat idéal et touchant ne traduit-il pas son âme dans la beauté sereine de ses traits si purs?

Ses actes n'en sont que la révélation secondaire, et pourtant quelle révélation plus complète? En est-il un seul où n'éclatent les magnificences impériales de ce cœur où bat le sang de Gusman et du Cid?

La ville de Paris lui offre un collier de 600,000 fr. comme don populaire de joyeux avénement. Ces diamants seront la dotation d'un asile de jeunes orphelines, où grandiront, dans les vertus, pour le bonheur, tant de fleurs délicates que l'abandon eût jetées, eût livrées à tant de vents dévastateurs. La population parisienne veut consacrer l'événement qui donne à la dynastie napoléonienne un rejeton direct, par un présent qui soit pour le prince lui-même un monument de la joie publique: ce présent sera un nouveau bienfait pour l'infortune. L'orphelinat impérial est fondé. Mais que disons-nous? Toutes ces institutions d'une charité ingénieuse et active, qui couvre de ses ailes divines l'enfance délaissée, ont un centre commun, et ce centre, c'est elle. Sociétés maternelles, association des crèches, œuvres des salles d'asiles, orphelinats de toute nature, relèvent bien moins encore de sa présidence officielle que de son cœur. Aussi voyez quel enthousiasme suscite partout sa présence, qu'elle parcoure le vieux sol de l'Armorique, de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire, ou qu'elle traverse ces populations patriotiques de l'Est, où 1815 suscita tant de héros.

Le cœur des peuples ne se trompe pas dans ces unanimes élans.

LÉO DE BERNARD.

Réception de madame la duchesse de Malakoff par S. M. la reine Victoria.

C'est dans le palais de Windsor qu'a eu lieu la présentation de M^me^ la duchesse de Malakoff à la reine Victoria. L'accueil fait par Sa Majesté Britannique à la nouvelle compagne du vainqueur de Sébastopol a eu lieu avec une solennité qui rendait encore plus expressif ce qu'il avait d'empressé et de cordial. Ce n'était pas seulement la femme, la lady, qui accueillait, avec une affectueuse courtoisie, la noble et gracieuse duchesse qui venait donner un nouvel éclat au cercle brillant dont est formée sa cour, c'était l'illustre reine du Royaume Uni qui recevait, dans toute sa dignité souveraine, la femme du représentant de l'un de ses plus puissants et de ses plus intimes alliés.

Le vieil édifice choisi pour cette présentation semblait en préciser d'une manière expresse la signification et la valeur. Au palais de Buckingham, cette expression spéciale eût complétement disparu; ce palais est en effet la demeure habituelle des souverains, le lieu où s'accomplissent les événements officiels comme les actes intimes de leur vie. Il n'en était pas ainsi de Windsor.

La reine Victoria a deux résidences champêtres: Osborne et Windsor.

Osborne, l'habitation domestique en quelque sorte, la paisible retraite où la reine vient, après avoir déposé sa couronne, chercher le calme de la vie domestique, dans le cercle souriant de la famille, à l'ombre de ses grands arbres, au milieu des sainfoins et des seigles de ses fermes, au milieu des bosquets et des pelouses de son logis des champs.

Windsor, le château anglo-normand, dont les fondements ont été posés par le conquérant lui même, est, au contraire, l'antique palais de la royauté. C'est à Guillaume le Bâtard que remonte, en effet, cette résidence, qui était le centre de ses chasses, en même temps qu'elle dominait le pays de ses donjons guerriers.

F. G.

Le froid.

Adieu les beaux jours. En vain les cors font-ils encore retentir leurs fanfares sous les futaies et dans les halliers... On ne songe plus qu'à quitter les châteaux dont les salles paraissent bien sombres et bien monotones durant les longues veillées et les allées bien humides dans les jardins et dans les bosquets, par un de ces jours d'automne qui laissent tomber si lentement leurs heures pluvieuses.

D'ailleurs les signes précurseurs de l'hiver se manifestent plus rigoureusement chaque jour; une brise glaciale frémit dans l'air quand la brume ne le charge pas de ses vapeurs humides; les oiseaux du Nord traversent le ciel en longues volées se dirigeant vers des cieux plus doux.

Ils volent au soleil, à l'éclat; on songe à faire comme eux. C'est le moment où les salons vont rallumer leurs lustres, ces constellations rayonnantes du ciel des salons. Peut-on regretter les beaux jours aux lueurs naissantes de ces nuits splendides!

Qu'importe le froid dans ces hôtels où le calorifère répand la tiède atmosphère du printemps; qu'importe le givre et la neige quand l'air est rempli de parfums et les jardinières de fleurs.

Qu'importe! dites vous. Regardez au delà de cette sphère où s'agite votre vie..

> Le plaisir, dont la voix aux fêtes vous convie,
> Remplit vos cœurs d'amour, vos salons d'harmonie,
> Vos corridors de fleurs,
> Vos jours sont aux festins, vos nuits sont à la danse,
> Mais la saison des ris qui, pour vous, recommence,
> Pour le pauvre est celle des pleurs.

Que de misères ne secoue pas de son manteau blanc de givre, ce sombre vieillard qu'on nomme l'hiver.. La faim, cet hôte familier du toit de l'indigent, va cesser d'être son plus cruel ennemi; il va être primé par le froid... Que de petits malheureux, grelottant, affamés et transis, envient, non à vos enfants leurs chaudes fourrures et leurs vêtements ouatés. mais à vos king-Charles, à vos lévriers, à vos griffons. à vos chiens, leurs caparaçons de cachemire et leurs housses de soie.

N'est-ce pas un enseignement providentiel qui a placé au seuil de cette saison formidable la fête de ce centurion dans qui l'Eglise révèle un des apôtres de la charité? L'artiste l'a compris aussi. Est-ce par l'effigie du magnanime guerrier qu'il a couronné sa pittoresque synthèse.

Le voilà, le saint cavalier partageant fraternellement son manteau avec le pauvre mendiant qui réclame son secours. C'est le patron de l'hiver; c'est votre modèle. Imitez sa bienfaisance.

> Donnez... et l'indigent que le bienfait console
> Cherchera dans son cœur les plus douces paroles
> Pour vous louer et vous bénir.
> Donnez... et vous verrez la vieillesse et l'enfance,
> Dont vos secours auront allégé les souffrances,
> Dans vos rêves, se réunir.
>
> Donnez... donnez toujours... Le pauvre est votre frère;
> Celui que chaque soir vous nommez votre père,
> N'est-il pas le père de tous?
> Le Rédempteur divin, celui dont le Calvaire
> Etendit les deux bras pour qu'il bénit la terre,
> Est mort pour lui, comme pour vous.

FULGENCE GIRARD.

Percement de l'isthme de Suez.

Notre énergique compatriote, M. Ferdinand de Lesseps, vient de faire entrer dans la voie de l'exécution le projet du percement de l'isthme de Suez. Un poëte marseillais disait dernièrement qu'en quatre ans M. de Lesseps avait fait quarante mille lieues. C'est un calcul poétique qui, malgré ce qu'il emprunte à l'imagination, donne à peine l'idée des travaux véritablement herculéens qu'il a dû entreprendre pour en arriver à la réalisation de son entreprise.

Seul, mais fort du concours de l'opinion publique et des encouragements désintéressés de la presse, il a surmonté des obstacles qu'une cause aussi bonne et un courage aussi éprouvé pouvaient seuls affronter. Et maintenant le voilà en pleine exécution de sa magnifique conception. Plus il avance, plus l'opinion se prononce en sa faveur. Chez nous, la souscription, qui sera une bonne affaire, est considérée aussi comme une affaire de conscience. Il semble que ce soit presque se montrer insensible à la gloire qui rejaillira sur la France de l'initiative d'un de ses enfants, en cette circonstance, que de se tenir

---

factice, j'avais désaltéré mes lèvres toutes jeunes à la source frelatée; j'avais été l'abonné modèle du cabinet de lecture de M^me^ Bouilly.

Or, le cabinet de lecture sert froide cette drogue malfaisante que fait chauffer le théâtre.

Ce n'était pas un sermon, Hélène, ce n'était pas un feuilleton: c'était un acte d'accusation. Ne sautez point cette page.

Sophie poursuivit:

— Ma mère aimait l'immense talent d'Eberhardt. Je ne crois pas que je fusse capable de l'apprécier en ce temps-là. Depuis que je l'apprécie, je l'admire sans l'aimer. Eberhardt avait chez nous une autorité presque absolue. Il me traita par le théâtre, quand il vit que sa parole éloquente était impuissante à m'entraîner. Le théâtre était bien plus à mon niveau qu'Eberhardt lui-même. C'est là le grand malheur: personne n'est au-dessous du théâtre.

Je me suis demandé souvent si Eberhardt était un méchant homme. Cela dépend du sens qu'on donne à ce mot. J'ai peine à persuader qu'il y ait ici-bas un homme absolument et gratuitement méchant. Il y a des hommes vils, égoïstes, lâches. Eberhardt est tout cela. Il est en outre incapable de pitié quand la faim le fait sortir du bois. La faim pour lui, c'est le premier désir venu, le caprice, la fantaisie, un rien. Cette bête féroce est artiste jusqu'au bout des doigts. Le monde traduit: *Ce poëte a de grands besoins...*

Je vous parlerais autrement si vous ne saviez d'avance les trois quarts de mon histoire. L'argent glisse entre les mains d'Eberhardt; il lui faut sans cesse de l'argent. Que pouvait-il donc attendre d'une pauvre enfant comme moi? Peut-être, au point de départ, ne fut-il coupable que du crime de don Juan. L'habitude qu'il a d'utiliser ses crimes fit le reste.

Regardez-moi. Je suis une pauvre femme, monsieur Charles, et ma conscience pèse sur mes derniers jours. Ce matin, je criais: Mon enfant mourra, parce que je suis coupable!... mais j'ai le cœur honnête, je vous jure que je n'aurais pas épousé Nelson Manby de plein gré.

Regardez-moi et comprenez-moi. Il ne s'agit pas de savoir si je l'aimais. Non, je ne l'aimais pas; mais plus je l'eusse aimé, moins j'aurais consenti à devenir sa femme. Eberhardt me dit pour la première fois: Je veux. Voilà que vous comprenez, puisque vous frémissez. Il n'en était pas encore cependant à dépouiller toute décence. Il agissait en père. Il me voulait un avenir. — Là-bas, je ne sais où, en Suisse, il y a une M^me^ Eberhardt et des enfants Eberhardt. Rien ne manque à la laideur profonde de ces âmes qui ont su dégrader jusqu'au génie! — S'il avait pu m'offrir sa main, sur l'honneur, il l'eût fait, car j'étais à ses yeux plus pure qu'un ange. Le crime était à lui. Moi je restais chargée de faire le bonheur d'un galant homme, — pourvu que sous les yeux de ce galant homme on nouât un bandeau...

Oh! non, je n'aurais pas cédé. Bien des jours avaient déjà expié ce crime qui, réellement, n'était pas à moi, car Eberhardt avait abusé à la fois de toutes les supériorités qu'un homme peut avoir sur un enfant. — Mais la tache existait. J'avais l'honneur qu'il fallait pour subir mon malheur ou mon châtiment, quel que soit le nom qu'on lui donne. J'avais repoussé Nelson: j'avais résisté aux ardentes prières de ma mère. Eberhard dit: Je veux.

Ne pouvais-je résister à Eberhardt?

Il y avait des lettres, de ces lettres qu'écrivent toujours les pauvres enfants, des lettres qui devraient les absoudre et qui les condamnent, des plaintes... des preuves!

Eberhardt dit: Je veux. Il me menaça de montrer ces lettres à ma mère. J'eus peur, j'eus honte; je cédai. — Je ne pourrai pas même demander pardon à Nelson avant de mourir. C'est pour que Nelson garde l'estime de sa femme morte que je vous ai fait venir, vous, le meilleur ami de Nelson.

Maintenant, dois-je vous dire que je ne comprenais pas le but véritable de M. Eberhardt? J'étais bien jeune. A l'âge que j'avais, on ne devine pas toutes les profondeurs de l'abîme. Si j'avais deviné, je me serais tuée. Eberhardt sait tout. Eberhard savait cela, car il attendit la naissance de mon fils...

Ce fut mon premier cri, quand il m'ordonna de donner de l'argent appartenant à Nelson: J'aime mieux me tuer! Il me montra le petit berceau de Charles...

Sophie porta son mouchoir à ses lèvres et me cacha la tache sanglante que ses lèvres y avaient imprimée. J'essuyai la sueur froide qui me baignait le front.

Elle me fit un signe de tête souriant. C'est ce sourire terrible et doux que je vois quand je songe à Sophie.

— Vous savez comme est Nelson, poursuivit-elle après un silence. — Nelson m'avait aimé par vous. Et m'aimiez-vous donc, vous-même, pour parler ainsi de moi?...

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

à l'écart dans cette manifestation des capitaux, la seule qui restât à faire.

Aussi le percement de l'isthme de Suez est aujourd'hui chose certaine. Il ne peut plus avoir d'adversaires même à l'étranger, car ceux qui auraient peut-être résisté de tout leur pouvoir à l'exécution d'un projet pareil, si un État quelconque avait voulu l'exécuter, que peuvent-ils contre l'opinion publique? Rien! En elle ils sont obligés de reconnaître un maître.

Dans cette situation nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant la vue panoramique du canal projeté, et dont l'exécution est actuellement certaine.

Ce n'est pas sans intérêt qu'on regardera cette étroite langue de terre, objet, pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, de tant de discussions non-seulement dans la presse du monde entier, mais jusque dans les hautes régions des divers pouvoirs. Le rapport si concluant des savants ingénieurs de la commission internationale ne serait pas là pour prouver la facilité de l'ouvrir à travers ces trente lieues de terrain plat un passage à la navigation, que le simple bon sens le prouverait. Quand les destinées du monde politique et commercial se jouent sur un si mince obstacle, comment pourrait-il être insurmontable? Supposez un caprice de la nature. Supposez l'une des deux mers élevant un jour ses eaux au point de recouvrir de nouveau cet espace de terrain que le flot amer a déjà évidemment baigné. Que pèseraient devant un tel fait les petites combinaisons de la politique?

Au lieu de s'en remettre aux décrets du hasard, l'homme, obéissant à la loi du progrès, qui est d'origine divine, va bientôt trancher lui-même le détroit qui détourné sa navigation de la voie la plus courte pour se rendre aux Indes. Tant que l'entreprise est restée à l'état d'utopie, les doutes, la résistance étaient possibles; mais, du moment qu'elle touche à la réalisation, nul ne songe plus à l'entraver. Ce serait commettre un crime de lèse-civilisation.

Le plan que nous reproduisons fait comprendre d'un seul coup d'œil les travaux qui vont être exécutés. Ils consistent en une tranchée allant directement du sud au nord, sans écluses d'aucune sorte. Un célèbre ingénieur anglais a cru faire une objection au canal en disant, en plein parlement, que ce ne serait qu'un simple fossé. Fossé, tant mieux. Plus le travail est simple et plus on devrait s'étonner qu'il ne fût pas exécuté immédiatement, comme il va l'être. Ce qui permettra de se passer d'écluses, c'est le premier des deux lacs qu'on aperçoit sur le parcours du canal et allant du sud au nord. Cette mer intérieure, que la nature a formée et qui pourra contenir une immense quantité d'eau, servira de modérateur entre les diverses parties du canal et ne permettra au courant d'acquérir en aucun cas une vitesse destructive.

Plus loin, vers le centre du parcours du canal, existe un autre bassin moins vaste, mais plus riant, car, dès à présent, il est fréquemment rempli par les eaux douces du Nil, qui entretiennent sur ses bords une agréable végétation. Ce sera le port intérieur du canal. On y remarquera qu'un canal transversal aboutit à ce réservoir d'eau. Ce canal, dont les traces sont très-nettes et très visibles, est à sec quant à présent; mais il fut un temps où il était constamment rempli par les eaux du Nil et où il était le théâtre d'une navigation très-active. Le percement de l'isthme de Suez va lui restituer le mouvement et la vie. Les terres qui borderont ce canal latéral, destiné non-seulement à la navigation, mais à l'irrigation, ont été concédées à la compagnie. Elles formaient autrefois la riche vallée de Gessen, une des plus fertiles de la fertile Égypte. Le labour et le séjour permanent des eaux du Nil dans le canal qui la traversera lui rendront son ancienne fécondité.

Ainsi la compagnie aura pour sources de revenus, non-seulement le péage des navires qui passeront par le canal maritime pour se rendre de la Méditerranée dans la mer Rouge et réciproquement, mais encore les droits de navigation sur le canal d'eau douce que fréquenteront tous les navires destinés au commerce intérieur; elle aura encore le produit des terres concédées. Tel est l'ensemble de ce projet vraiment grandiose, qui illustrera notre époque et la signalera aux siècles futurs, comme sont aujourd'hui notées dans la mémoire de tous les années qui ont vu la découverte de l'Amérique.

P. DUBOIS.

A l'accord de chasse.

Nous sommes dans le siècle du percement.

On perce le mont Cenis avec une vrille, la plaine de Grenelle avec un clou, l'Océan avec un câble, la Manche avec un tunnel, l'isthsme de Panama avec une locomotive, l'ithsme de Suez avec des actions. La chaîne des montagnes de l'Europe est déjà presque toute percée à jour, comme un collier de verroteries. Il ne restera bientôt plus une seule montagne intacte sur la croûte du globe. Si l'aiguille de la boussole ne se détraque pas dans tous ces bouleversements de notre planète, nous devons nous estimer heureux.

Auprès de ces travaux gigantesques, le percement d'une forêt est un jeu d'enfant. On va percer la forêt Noire, et nos neveux verront une rue de charmants villages, un verdoyant corridor de trente lieues, entre Bade et Fribourg. Nos pères frémissaient à ce nom de *forêt Noire*: les théâtres de nos boulevards ont fait, avec ce terrible nom, pendant un demi-siècle, d'énormes recettes de larmes. La civilisation arrive et change la face des forêts et des villes; elle empêche même de pleurer; ce qui peut ruiner le théâtre de la Gaîté et M. Anicet Bourgeois.

Nous faisions ces réflexions folles un soir de ces derniers beaux jours, devant le péristyle de la forêt Noire, sur la pelouse d'Oberbeuren. L'Afrique intérieure n'a pas de site plus sauvage, et pourtant la civilisation et le vin de Champagne viennent de conquérir Oberbeuren!

Hier encore, on trouvait là une chaumière, un ruisseau, une montagne, et M. Willibald. Cet excellent homme était le peuple de ce désert. Il accueillait le chasseur affamé qui sortait de la forêt Noire, et lui servait un repas primitif, dans une salle basse, décorée par sa nudité d'âge d'or.

Un jour, M. Willibald eut l'idée de mettre une enseigne sur sa porte, et après avoir mûrement réfléchi, il adopta cette rédaction : *A la Cor de chasse.*

Tous ceux qui voyagent en Allemagne savent que les aubergistes ont adopté cette forme : *Hôtel à la Rose; Hôtel au Grand-Cerf; Hôtel à l'Ancre d'or.* Ainsi M. Willibald se conformait à la règle générale. Seulement il féminisait le cor de chasse. *A la Cor*, au lieu de *Au Cor.* Heureuse faute! *Felix culpa!* comme a dit un Père de l'Eglise, en parlant de la pomme d'Eve.

Le progrès se sert de tout, même d'une faute de français, pour arriver à ses fins. Mettez *Au Cor de chasse*, et il n'y a plus de Willibald, plus de percement de forêt Noire, plus de civilisation à Oberbeuren.

Notre célèbre sculpteur Dantan était à Bade, et comme tous les heureux malades imaginaires, il se levait tous les matins à cinq heures pour boire ce divin élixir de santé que distillent les sapins et les chênes, dans la délicieuse vallée de Lichtental. Un jour, il poussa jusqu'à Oberbeuren, et, séduit par la beauté du paysage, il s'asseoit sur la pelouse pour entrer en rêverie d'artiste et entendre babiller le plus charmant causeur de ce désert, un large ruisseau envahi par un archipel de cailloux.

L'appétit sonna onze heures dans l'estomac du grand artiste, et Balthazar Weber, notre restaurateur à tous, était bien loin. Dantan se lève, et avisant une maison bordée de poules et gardée par une vache, il se livre naturellement à l'espoir de trouver des œufs et du beurre, le meilleur repas du matin, car il ne supprime pas le dîner.

A la Cor de chasse! s'écrie Dantan en découvrant l'enseigne unique de ce désert; il entre dans la maison hospitalière et trouve un aubergiste digne d'être peint par Rubens dans un tableau de faunes, de silvains et de cyclopes; un Polyphème en miniature, mais doué de deux yeux. Quelle bonne fortune pour Dantan, ce sculpteur qui unit la sérieuse puissance du ciseau à l'esprit bouffon de la caricature! Aussitôt il prend un crayon et, en attendant l'omelette, il dessine sur le mur le portrait en pied de Willibald, et, sacrifiant au calembour, il écrit sous le piédestal ces mots correctifs : *A l'Accord de chasse!* Le maître arrive et laisse tomber le plat, dans un de ces éclats de rire comme en poussait le dieu Pan, sous les pins des vallons arcadiens. C'était la première fois que Willibald se regardait en face. Le luxe des miroirs n'est pas encore arrivé à Oberbeuren.

Un aubergiste naquit ce jour-là du néant. Willibald, enchanté de l'œuvre de Dantan, voulut se surpasser, et il inventa la cuisine, art inconnu à Oberbeuren. Il trouva même du charbon; l'homme de génie se révéla.

Dantan fit un déjeuner de prince; le ruisseau voisin donna des truites et des écrevisses exquises; un jambon succulent apparut sur la nappe; un vin d'or coula dans la coupe de Bohême; des fruits savoureux embaumèrent le désert. Notre grand sculpteur ne voulut pas être vaincu dans cette lutte; il prit une belle pierre dure, et de cette même main qui a ciselé deux admirables chefs d'œuvre, les bustes de Rossini et de Velpeau, il mit en saillie émouvante la sublime laideur de Willibald.

Cette œuvre colossale fut aussitôt incrustée sur la porte de l'auberge comme une enseigne d'irrésistible attraction, et le maître la regarde chaque matin avec des sourires silvestres, comme une jolie coquette regarde son miroir.

La moitié de Paris prenait le frais à Bade, l'été dernier, et attendait les derniers jours d'automne pour repasser le Rhin. Après avoir épuisé la longue liste des plaisirs et des promenades badoises, on proposa, entre artistes, un dîner *à la Cor de chasse.* Deux députés partirent la veille pour Oberbeuren, avec mission de commander un festin de trente couverts. Voici les noms des principaux convives: Grisier, maître en fait d'armes et en fait d'esprit; Bressant, l'homme du monde et l'artiste par excellence; Servais, le héros du violoncelle; Sebron, l'ingénieux peintre; Ketterer, l'éminent pianiste; Dantan, le créateur de l'auberge; Carjat, le Rembrandt de la caricature distinguée; Leclerc, le charmant sculpteur; Sivori, le Duprez du violon, et d'autres qui voudront bien me pardonner mon oubli.

Nous arrivons par une soirée magnifique, et quelle fut notre surprise, en voyant un élégant pavillon improvisé pour nous recevoir sur la limite de la forêt Noire, dans un merveilleux cadre de montagnes, de bois et de vallons. Un orchestre salua les convives par ses fanfares et apprit aux vierges échos d'Oberbeuren des mélodies de Rossini et de Meyerbeer. Willibald, en habits de fête, triomphait de son œuvre, et sa large figure s'inondait de rayons comme une de ces faces de soleil peintes par un artiste primitif, au premier cabaret de la *Pomme de pin.*

La musique, le grand paysage, le doux gazon, le clair ruisseau, une réunion de charmants artistes sont de fort belles choses, mais tout cela diminue beaucoup, si la table du festin est boiteuse, comme celle de Philémon et Baucis. Hâtons-nous tous de dire que M. Willebald s'est élevé du premier coup à la hauteur d'un Frère Provençal au moins. Rien n'a manqué au service, et les convives avaient tous ce qui manquait au tyran Denis pour jouir de la table, l'appétit. Une gaieté folle animait encore ce banquet en plein air; la musique remplissait les intermèdes de l'esprit; à chaque nouvelle fanfare, nous voyions arriver de petits garçons et de petites filles, en négligé de forêt Noire, tous nés artistes par la grâce de l'Allemagne; tous entendant pour la première fois, au fond de leurs vallées, des mélodies inconnues et des voix nouvelles éclatant sous le dôme de leurs sapins, et tous accourant avec une joie enfantine, silencieux et attentifs comme les dilettanti de la nature, frais et roses comme les enfants des montagnes, et prenant place sur les stalles du gazon pour savourer ces premières voluptés de la musique, sans regarder la table, plus amoureux d'art que de friandises, et donnant à cette fête, à ce paysage, à cet orchestre un auditoire et des comparses inattendus.

M. Willibald nous ménageait une autre surprise, et riait en sourdine à l'idée du profond étonnement dans lequel il allait nous plonger, nous Parisiens peu habitués aux inventions d'Oberbeuren.

Il avait fait servir le café, au bord du ruisseau, et au moment où Grisier achevait une délicieuse anecdote russe, le jardin s'éclaira subitement, par une explosion de petites lanternes chinoises. O dramaturges du boulevard du Crime! illustres auteurs inconnus de tant de drames sanglants sur la forêt Noire, auriez-vous jamais deviné que votre forêt redoutable verrait, en 1858, pareille fête et pareille illumination? *N'allez pas à la forêt Noire!* disiez-vous dans vos opéras et vos mélodrames. Eh bien! nous n'avons pas suivi vos prudents conseils; nous avons abordé la forêt Noire; ses *brigands* nous ont servi un dîner homérique, à 2 fr. 50 c. par tête, nous ont enchantés de mélodies suaves, et nous ont fait la surprise d'une illumination *a giorno!* Il fallait voir alors la foule d'enfants accourue à ce spectacle inouï; ils descendaient par bandes de toutes les rampes de la forêt Noire, et groupés derrière les palissades, ou perchés sur les arbres, ils contemplaient dans une extase naïve ces trente lanternes coloriées, suspendues en guirlandes sur la table où fumait le moka. Quel souvenir pour ces enfants de la montagne,! quel charme leur récit a donné aux veillées paternelles! Willibald pleurait de joie en servant le café ou le kirchwasser, et recevait une étreinte cordiale de toutes les mains.

La fortune de ce brave homme est faite; la forêt Noire est ouverte; Oberbeuren est illustre comme Asnières; un seul jour de bonheur a créé cet avenir, avec le crayon et le ciseau de Dantan. L'*Accord* ou *la Cor de chasse* est à la mode aux environ de Bade. L'aristocratie même se donne la joie roturière du repas frugal à la table de Willidald. Les calèches savent le chemin d'Oberbeuren, et les piétons le savent encore mieux. On suit ce magnifique corridor en bois de chêne, que l'ébéniste de la nature a ciselé de Bade à Lichtental; ensuite le ruisseau sert de guide; on le remonte à travers une vallée charmante, et l'énorme tête, chef-d'œuvre de Dantan, vous crie avec sa large bouche de faune : C'est ici! Au bruit des pas de l'arrivant, M. Willibald arrive, et ceux qui ne l'ont jamais vu disent : C'est lui!

Il n'y a plus de forêt Noire, il y a un parc badois, toujours vert, et le peintre Sebron en a dessiné le péristyle pour le *Monde illustré.*

MÉRY.

Danse japonaise.

La danse est loin d'avoir en Chine, et surtout au Japon, le caractère qu'elle présente dans les Indes et dans les pays musulmans. Ce serait une grave erreur et une complète illusion que de s'attendre à trouver, dans les empires de l'extrême Orient, ces almées et ces bayadères dont les pas gracieux et la pantomime lascive sont entrés si profondément dans les mœurs voluptueuses des harems et dans les pompes religieuses des pagodes indiennes. Au Japon, ce sont généralement des hommes qui se livrent à la culture de cet art, qui perd, dès lors, ce qui constitue son plus captivant prestige : la grâce, et ce qui fait exclusivement sa puissance : la passion.

La rapidité, la bizarrerie et la difficulté des évolutions et des mouvements constituent le seul idéal que se proposent ces artistes, sur les sauts et les contorsions desquels les joueurs de guitares, de tambours et de tam-tam ralentissent ou précipitent leurs accords; aussi le docteur Herpin, qui a bien voulu nous adresser le croquis d'après lequel a été exécutée notre gravure, et ces détails de mœurs, déclare-t-il avec raison qu'ils sont bien plutôt des saltimbanques que des danseurs.

MAC' VERNOLL.

Kiosque de *la Cor de chasse* dans la forêt Noire.

Revue scientifique.

Hybridation des vers à soie du ricin et du vernis du Japon. — Influence de la végétation et de l'insolation sur la qualité du miel de Narbonne. — Fabrication en grand de l'acide sulfureux.

Le ver à soie, originaire de la Chine, fut transporté d'abord dans l'Inde, puis à Constantinople, et ne fut guère connu en France que du treizième au quatorzième siècle. Toutes fois la sériciculture ne commença à prendre quelque développement que sous le règne de Henri IV, et grâce surtout aux soins d'Olivier de Serres. Depuis cette époque, les deux branches de l'industrie séricicole, c'est-à-dire la *sériciculture* ou la partie agricole, et l'*industrie sérigène* qui comprend le travail des filatures, celui du dévidage et du moulinage et enfin celui du tissage, sont devenues l'objet d'importantes manufactures et constituent une précieuse source de revenus.

Malheureusement depuis quelques années cette industrie est dans le marasme le plus complet. Les vers à soie ont été atteints de rachitisme et leur rendement a diminué d'une manière notable. Les éleveurs, émus de cet état de choses et surtout effrayés pour l'avenir, ont fait appel à la science, qui s'est mise incontinent en mesure de chercher la cause du mal qui lui était signalé, et en même temps de parer à la détresse des sériciculteurs.

Il n'entre pas aujourd'hui dans notre plan de rapporter les causes diverses auxquelles on a rattaché la gattine au rachitisme des vers à soie. Il nous suffit de dire que pour soutenir l'industrie séricicole, on a proposé de remplacer l'espèce dégénérée de bombyx, qui se nourrit des feuilles du mûrier, par des espèces analogues et dont l'acclimatation paraissait possible.

De ces espèces nouvelles deux surtout ont paru répondre à tous les désirs et donner des résultats heureux : ce sont *le ver à soie du ricin* et le *ver à soie du vernis du Japon*.

Dans l'espoir d'obtenir une espèce plus belle et plus vigoureuse par le croisement des races, qui est une des grandes lois de perfectibilité des êtres organisés, M. Guérin-Méneville a eu la pensée de tenter l'hybridation des vers à soie du ricin et du vernis du Japon.

Cette intéressante expérience n'en est, pour ainsi dire, qu'à sa première phase. Les produits obtenus ont subi les quatre mues ordinaires et ont conservé, jusqu'à la fin de leur vie de larves, quelque fût le mode de croisement, les caractères généraux du ver de l'aylanthe ou vernis du Japon.

Cependant, tout en conservant l'ensemble de ces caractères, ces chenilles paraissent un peu plus grosses que celles du ver de l'aylanthe pur sang, et les points noirs de leur peau semblent un peu plus petits; mais ces différences sont peu sensibles. En construisant leurs cocons elles ont montré tous les instincts du ver de l'aylanthe, en les attachant fortement aux rameaux et pétioles des feuilles, tandis que celles du ricin, peut-être plus domestiques et plus dégénérées, les font ordinairement entre des feuilles tombées et les fixent bien moins solidement aux branches. Quant à la forme et surtout à la couleur de ces cocons, ils sont peu différents de celle des cocons du ver de l'aylanthe pur sang.

Les résultats déjà obtenus ont sans doute de l'importance, mais il reste à constater le point essentiel, c'est-à-dire la reproduction des papillons métis. Si l'on songe à l'infécondité de certains mulets des vertébrés, on se convaincra qu'il est impossible de rien préjuger sur cette question qui ne pourra être résolue que l'année prochaine.

— La ville de Narbonne peut avoir une foule de droits à la reconnaissance publique, nous ne le contestons pas, et elle nous pardonnera si nous ne nous occupons aujourd'hui que du miel auquel elle prête son nom. Ce miel, en effet, n'est pas précisément le produit du chef-lieu du département de l'Aube, et l'on ne sait trop pourquoi les Pyrénées ne revendiquent pas une paternité qu'explique leur flore où abondent les rosacées, les légumineuses, les tricacées, les cystinées, et surtout les labiées, telles que romarin, mélisse, thym, lavande, et toutes les fleurs les plus odorantes des montagnes.

Cette influence de la flore sur la qualité des miels est incontestable, et Pline la proclamait de son temps pour les miels du mont Hymette et du mont Ida. Le

Danse japonaise.

Vue panoramique du percement de l'isthme de Suez

Roussillon, où se pratique en grand l'*industrie abeillère*, connaît ces choses aussi bien que Pline et les modernes, et M. Antoine Siau les confirme dans un rapport intéressant qu'il a fait sur cette industrie à la *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*. Sa démonstration s'appuie surtout sur la pratique en usage dans les Pyrénées, et de laquelle nous détacherons les détails suivants. Dans quelques cantons des Pyrénées-Orientales, on est dans l'habitude de déplacer les ruches à deux saisons de l'année (généralement en mai et juin-juillet), de façon à mettre les abeilles dans les localités les plus riches en plantes fleuries, et l'on observe une différence dans la qualité des miels qui est en rapport avec la différence de végétation.

C'est ainsi que dans le canton de Latour le miel de la première récolte, butiné sur des labiées, telles que lavande, thym, etc., est blanc et de très-belle qualité, tandis que celui de la seconde récolte, qui a été fabriqué pendant la floraison de la marjolaine et du sarrazin, est roux et de qualité inférieure.

A Argelès-sur-Mer, au contraire, le miel de la première récolte est roux (il forme les deux tiers de la production annuelle de la ruche), tandis que celui de la seconde récolte est blanc et de très-belle qualité: ici encore l'influence des plantes est incontestable; car le premier miel est formé sur des labiées, des rosacées, des cystis, qui croissent en même temps qu'un grand nombre d'*osyris* et de boraginées qui abondent dans toute la campagne, tandis que le miel blanc est le résultat du séjour aux montagnes des Albères, dont la flore est plus exclusivement aromatique, s'il est permis d'employer cette expression.

Dans le canton de Rivesaltes, dont les montagnes les plus riches en plantes mellifères sont couvertes de romarin, de thym, de lavande, de sauge, de mélisse et autres labiées, le miel de la première récolte est de blancheur parfaite; en juin on descend les ruches vers le Salanque, où les abeilles trouvent d'amples provisions sur les légumineuses, principalement sur les fleurs de l'espacette, de la luzerne, du trèfle incarnat et du genêt d'Espagne: ce miel de seconde récolte est roux.

Il ne faudrait cependant pas croire que la nature de la végétation soit la seule influence qui se fasse sentir sur la qualité du miel; ainsi dans le canton de Millas le miel n'est que de seconde qualité, et pourtant on y trouve en abondance des labiées, telles que romarin, thym et surtout lavande, ainsi que les bruyères, les cystis et les genêts. L'insolation joue un rôle presque aussi important que les plantes et l'on explique l'infériorité du miel du canton de Millas par l'habitude qui y fait exposer les ruches au soleil. Il faut aux ruches de l'ombrage, et beaucoup d'ombrage, surtout dans les contrées méridionales.

— Les industries sucrières emploient le sulfate de chaux pour opérer le raffinage du sucre. Ce sulfate, en se transformant en acétate et en lactate de la même base, communique aux sirops et à la mélasse une saveur désagréable dont il n'est pas toujours facile de les débarrasser.

Dans le but de parer à ce grave inconvénient, M. Calvert a eu l'idée de remplacer le sulfate de chaux par l'acide sulfureux; mais il fallait alors fabriquer ce dernier d'une manière industrielle, et l'on sait combien il est dangereux de le produire en grandes masses.

A ce qu'il paraît, M. Calvert est parvenu à surmonter cette difficulté au moyen d'un procédé qui permet d'obtenir par jour plusieurs centaines d'hectolitres de solution sans le moindre danger. Ce procédé consiste à brûler le soufre dans un petit fourneau et à conduire le gaz acide à travers des tubes en terre, entourés d'eau, qui sert à le refroidir. On fait ensuite monter le gaz froid dans une colonne en bois de 12 mètres de hauteur et de 1 mètre 20 de diamètre, remplie de pierres ponces lavées préalablement avec de l'acide chlorhydrique, puis de l'eau. Pendant que cet acide monte à travers ces pierres poreuses, il rencontre une certaine quantité déterminée d'eau qui descend et se dissout, et en ouvrant plus ou moins une soupape au sommet de cette colonne qui, comme on le voit, est analogue à la cascade de Clément, on établit un courant plus ou moins rapide. Une solution saturée coule constamment au bas de la cascade dans un réservoir où on la reçoit pour s'en servir au besoin.

Dr FÉLIX ROUBAUD.

COURRIER DU PALAIS.

Je commence par un *post-scriptum* à mon dernier Courrier. Graft et Pascal, les assassins de Péchard, ont expié leur crime. L'exécution a eu lieu à Caen sur les fossés Saint-Julien. Pascal suait l'épouvante: il a fallu le hisser sur la charrette, puis le soutenir pour qu'il en pût descendre. Graft a livré au couteau une tête calme et souriante. Il avait voulu marcher jusqu'au lieu du supplice et il avait suivi la charrette d'un pas ferme. Pendant cette longue agonie qui avait brisé Pascal, Graft n'avait pas un instant faibli. Toutes ses préoccupations étaient pour cette fille Chrétien qu'il s'accusait d'avoir entraînée dans sa fatale voie. Pascal aussi songeait à sa maîtresse, à ses enfants. N'avait-il pas eu la pensée dans sa prison de se marier, afin, disait-il, de leur donner *un nom?*

L'aumônier de la prison était parvenu à réconcilier entre eux ces deux grands coupables. Ils se sont embrassés au pied de l'échafaud.

La peine capitale n'est plus aujourd'hui que la privation de la vie. Rien qui sente la haine ou la vengeance. Le rôle de l'homme s'efface: ce n'est plus lui qui frappe, c'est une machine inexorable, inflexible comme la loi elle-même. Plus rien de ce luxe immoral de supplices qui n'aboutissaient souvent qu'à rendre le criminel intéressant et pitoyable. Lisez le récit des tortures infligées à Balthazar Gérard, et dites si vous ne sentez pas l'indignation courir dans vos veines, l'indignation contre les bourreaux quand elle devrait être contre l'assassin. Ce que les hommes ont dépensé d'imagination et d'ingéniosité pour faire souffrir notre pauvre corps est incalculable. Ils ont roué, tenaillé, maillotté, écrasé, crucifié, mutilé, brûlé sous toutes les formes: avec le feu, avec l'huile bouillante, avec des fers rougis. Des condamnés ont été enterrés vifs, écorchés vifs, noyés, précipités sur des piques, jetés dans des gouffres garnis de lames de fer. L'antiquité a le taureau de Phalaris et le tonneau de Régulus; la fable les supplices de Sisyphe, de Tantale et de Prométhée. Le moyen âge présente un répertoire d'atrocités suffisamment épicées. Mais qu'est-ce tout cela auprès des inventions des Marocains? Ils ont su trouver des supplices d'un goût et d'un montant tout particuliers. Je ne parle pas de l'auge, de la mutilation, du croc, du pal qui, chez les Orientaux, sont les classiques du genre. Mettre un homme dans un four, le tenir des semaines entières dans un étui de bois, lui enfoncer des chevilles pointues entre les ongles et la chair, le lier à la queue d'une mule au galop, lui attacher autour du corps des caleçons où l'on a fait entrer des chats furieux, le coudre vivant dans un bœuf mort, cela c'est vu plus ou moins. Le jeter en l'air de manière qu'en retombant il se casse tel ou tel membre, lui remplir de poudre le nez, la bouche et les oreilles pour y mettre ensuite le feu, c'est déjà plus neuf: mais, voici qui pour la couleur, la fantaisie et l'originalité, me paraît damer le pion à tout ce qui a été inventé jusqu'ici. On fera autrement, on ne fera pas mieux. Et c'est simple! jugez:

Le criminel est enfermé dans une chambre avec un lion affamé. Le lion est enchaîné; mais sa chaîne lui permet d'atteindre l'homme de ses griffes, à moins què celui-ci, réfugié dans un coin et roulé sur lui-même, ne reste constamment dans cette pénible posture. S'il dort, il est perdu; s'il engraisse, il est perdu: chaque pouce d'embonpoint le rapproche de la redoutable griffe... Ne trouvez-vous pas, vraiment, que ces Marocains sont ingénieux?

Je reviens en France; mais permettez-moi de m'éloigner un peu de ma route et de débarquer à Gênes.

J'y vois sur les bancs des escrocs un ancien banquier de Paris, le comte Caccia, et un ancien secrétaire particulier de la duchesse de Gênes, décoré de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, le chevalier Rondone Prina. Nos deux gaillards avaient imaginé eux aussi leur petite histoire du collier. Mettant en jeu le nom de S. A. R. la duchesse de Gênes, n'avaient-ils pas eu l'audace d'emprunter de sa part — à M. d'Harcourt 50,000 fr. — à M. le sénateur comte d'Arèse, 50,000 fr. — à M. Grisi Rodoli 100,000 fr. — à M. Monaco 40,000 fr.? — M. Monaco heureusement n'avait pas encore livré la somme lorsque la justice piémontaise est intervenue. Mais M. d'Harcourt, M. Grisi Rodoli, M. le comte d'Arèse, en seront pour leur obligeance et pour leur argent. En grand seigneur qu'il est, le comte d'Arèse, à qui les prétendus mandataires de la princesse avaient offert de 12 à 14 pour cent d'intérêt, s'était défendu de rien accepter à ce titre, s'estimant trop heureux d'obliger Son Altesse.

Caccia a été condamné à sept années de réclusion. Plus adroit que son complice, Prina, au premier vent qu'il avait eu des recherches de la police, avait réussi à se sauver. La cour l'a condamné par contumace à quinze ans de travaux forcés. Il n'y avait pas que de l'escroquerie, il y avait aussi du faux dans son affaire.

Dans une de ses dernières audiences, le tribunal correctionnel de la Seine a eu à s'occuper d'une fournée de charlatans et d'empiriques. Le plus fort de tous, celui qui a jaugé de plus près le rendement et la capacité de la bêtise humaine, c'est Deroide, chimiste, parfumeur, comme il s'intitule. Sa panacée — il en a une, vous comprenez bien, qu'il vend sous forme de pommade — guérit « l'épilepsie, la migraine, les tournoiements de tête et les yeux chassieux, elle fait revenir le lait aux nourrices, » que ne fait-elle pas revenir? Avec elle, Æson rajeunirait sans être obligé de passer par la poêle à frire.

Mais cette pommade, quelle en est la base? C'est la chaux de métaux combinée avec le plomb en eau. Ainsi parle Deroide; et je crains bien qu'après son explication, son secret ne soit encore plus secret qu'auparavant.

Outre sa fameuse pommade, — qui entre autres propriétés avait celle de « préserver des maladies *incurables*, » — Deroide vendait des recettes spéciales: il y en avait — ceci est classique — pour empêcher les cheveux de blanchir et de tomber, il en avait pour blanchir la peau et effacer les rides, pour raffermir les dents qui *clochent*, pour rendre le visage *rouge et luisant*, pour faire tomber le duvet dans quelque endroit que ce soit, pour se procurer le pouvoir de magnétiser et « pour se faire aimer. »

Dans ce dernier cas, pour ne pas entraver l'effet du philtre, il était enjoint à celui qui voulait en faire usage de se peigner, de se laver les pieds, de soigner ses ongles, de se nettoyer la bouche et les dents. — Je crois, en effet, que cela ne peut pas nuire.

La cendre de ver de terre, de porc-épic, de hérisson, de limace, la corne de bœuf, les crottes de chèvre constituaient le fond de la médecine de Deroide. Voulez-vous un échantillon de ses spécifiques? voici celui qui efface les rides et blanchit la peau.

« Prenez des pommes de pin petites et vertes et bien
» *mondifiées*, que vous couperez par tranches, les-
» quelles vous mettrez tremper pendant trois jours
» dans du lait, en changeant de lait une fois par jour
» (mais il vaudrait mieux du lait de chèvre). Mettez-
» les au bout de trois jours distiller avec les poudres
» suivantes: — 24 grammes de verre en poudre, —
» 12 *idem* de corail rouge, — 125 *idem* de sucre candi
» — 31 *idem* d'alun de roche, — 6 *idem* de mercure
» mortifié avec de la saline, — 12 œufs frais rompus
» avec les écales bien battus ensemble, — 125 grammes
» de tourmentine lavée neuf fois dans l'eau, — 6
» grammes de pourcelettes de la mer Blanche, —
» 50 limaces sans coquilles, et si vous n'en pouvez
» avoir, prenez-les avec les coquilles. Toutes ces choses
» doivent être pulvérisées séparément. Ensuite vous
» les mettez dans l'alambic, vous jetez par-dessus un
» verre de bon vin blanc, et vous avez soin de ne faire
» qu'un feu tempéré afin de ne pas cuire lesdits
» objets. »

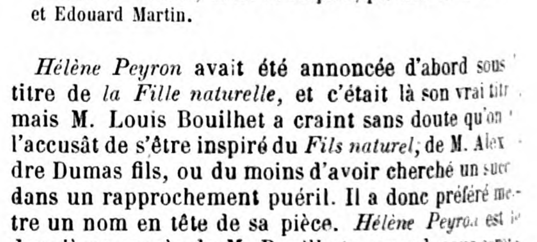
Il ne dit pas, le discret Deroide, s'il a trouvé cette recette dans les papiers de Ninon.

Un tribunal de femmes l'eût couronné de fleurs; l'aréopage de la septième chambre le condamne à 200 francs d'amende.

Galilée, lui aussi, n'a-t-il pas souffert pour la science?

A huitaine des procès plus graves: — celui des allopathes contre les homœopathes et celui des héritiers du général Pelleport, qui répudient de toute leur force l'imputation dirigée contre leur père d'avoir participé à ce triste épisode de notre histoire qu'on appelle — la défection d'Essonne.

PETIT-JEAN.



ODÉON: *Hélène Peyron*, drame en cinq actes et en vers, de M. Louis Bouilhet. — PALAIS-ROYAL: *Chez une petite dame*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Albert Monnier et Edouard Martin.

Hélène Peyron avait été annoncée d'abord sous le titre de *la Fille naturelle*, et c'était là son vrai titre, mais M. Louis Bouilhet a craint sans doute qu'on ne l'accusât de s'être inspiré du *Fils naturel*, de M. Alexandre Dumas fils, ou du moins d'avoir cherché un succès dans un rapprochement puéril. Il a donc préféré mettre un nom en tête de sa pièce. *Hélène Peyron* est le deuxième succès de M. Bouilhet; quand nous serons à trois, — et nous y serons bientôt probablement, — nous aurons à saluer un auteur dramatique de plus. En attendant, nous n'avons encore qu'un poëte.

La charpente du drame est d'une simplicité remarquable; mais les situations sont franchement abordées, trop franchement même, car c'est la mode aujourd'hui d'être brutal au théâtre. Dès le lever du rideau, on voit entrer une de ces femmes qui ont tant discrédité les camélias; elle vient relancer jusque dans son ménage M. Daubret, son ancien amant. M. Daubret la reçoit avec

ıne dureté que l'on s'explique, mais qui choque néan-
ıoins ; elle lui demande du pain pour son enfant, une
ıetite fille de deux ans, dont il est le père ; il refuse
ıet et quitte la place, en criant à l'importunité Il est
emplacé par sa femme légitime, qui a tout entendu
tqui, moins insensible que lui, propose à la maîtresse
bandonnée d'adopter la petite Hélène. Marché conclu!
t ainsi se termine le premier acte ou plutôt le prologue.

Il n'y a que deux scènes dans cette exposition :
lles saisissent immédiatement. Au deuxième acte,
uinze ans se sont écoulés. M^me^ Daubret a fait croire
M. Daubret qu'elle avait recueilli Hélène Peyron sous
porche d'une église, et Hélène Peyron a grandi, en
assant aux yeux du monde pour la fille des époux
aubret. Nous la retrouvons, ou, pour mieux dire, elle
ous apparait pour la première fois sous les traits d'une
rande fille un peu romanesque, un peu perdue par
lecture des génies lyriques. Son double père prétend
faire servir à ses projets d'ambition, et, comme jus-
ment il a des obligations récentes à un intrigant du
om de Flavignac, il s'empresse de la lui offrir en ma-
age. Flavignac est d'autant plus surpris de cette offre
u'il avait déjà jeté ses vues sur M^me^ Daubret, et qu'il
servait le mari que pour se rapprocher de la femme.
n présence d'une union honnête et d'un amour naïf,—
ır Hélène aime Flavignac, — le libertin sent s'opérer
lui une transformation. Sa bouche, depuis longtemps
trécie par le sarcasme, s'entr'ouvre pour le madrigal;
parle en vers, en très-beaux vers, tout parfumés de
licatesse et d'appréhension. C'en est fait, voici le lion
venu amoureux, et l'annonce de ses fiançailles est le
rnier mot du deuxième acte.

Aïe! aïe! Flavignac n'est libre qu'à moitié; Flavi-
ac a, dans un coin du quartier Breda, une de ces
isons qui ne s'avouent qu'à des compagnons de bou-
ille ou qu'à des amis de boulevard. Il s'agit pour
avignac de rompre cette liaison : il tombe chez
nymphe de la rue Breda (l'auteur aurait pu
oisir un autre voisinage que celui des bureaux du
onde illustré), et il lui met sous les yeux, tout froide-
ent, le portrait de celle qu'il va épouser. — Ma fille!
crie la nymphe, dès que Flavignac, triomphant, a
ectué sa sortie.

Le quatrième acte est à peu près vide; on y discute
ez les époux Daubret une lettre anonyme qui est ve-
ıe révéler à Hélène Peyron la liaison de Flavignac.
ıe explication s'ensuit entre les deux fiancés et elle
ıène une réconciliation complète.

Si le quatrième acte est nul, le cinquième, en re
nche, est chargé et même surchargé d'événements
dénouement y fait explosion au milieu d'une terreur
nérale : M. Daubret apprend qu'il est le père d'Hé-
ıe Peyron; Flavignac apprend qu'il est l'amant de
mère et de la fille; Hélène apprend qu'elle doit re-
ncer au bonheur. La toile tombe sur des groupes
lorés.

Nous l'avons écrit en commençant : *Hélène Peyron* a
ussi; le vers ample et coloré a couvert comme d'un
he manteau les imperfections et les maladresses de
ction. L'influence romantique se fait bien encore sen-
ça et là; le milieu bourgeois est souvent oublié, on
rche a lors dans les rosées et dans les roses; M. Dau-
et, un arrosoir à la main, dit qu'il reviendra *dans
ıq giroflées* au lieu de cinq minutes. Une autre fois, le
nhomme se campe à la façon d'un baron de Nangis
d'un burgrave Magnus, et il apostrophe en ces
mes retentissants son futur gendre :

Jeune homme, de mon temps, lorsque nous prenions femme...

Ne s'attend-t-on pas, à ce début, au récit d'une ba-
ille formidable? Plus loin, la jeune fille parle des
reuités mornes que lui laisse entrevoir sa mort pro-
aine. Nous indiquons ces disparates, parce qu'elles
nt fréquentes dans *Hélène Peyron*.

La pièce a été jouée avec quelque indécision le pre-
er soir : M. Tisserant ne paraissait pas posséder en-
rement son personnage, celui de M. Daubret, qui,
illeurs, est dépourvu de toutes les qualités sympa-
iques Il en était de même pour M. Clarence, très-
ibarrassé des bons et des mauvais côtés de Flavi-
ac. Que pouvait faire M^lle^ Périga du rôle de la
ère qui vend sa fille? Rendre cette mère intéressante,
tait impossible. Il n'y a de figure assez nettement
ssinée que celle d'Hélène; M^lle^ Thuillier l'a accusée
ec sa sensibilité profonde.

Chez une petite dame est un vaudeville à deux per-
nnages, comme M. Ravel les affectionne peut-être
op exclusivement depuis quelque temps. Nous savons
en que c'est un bagage commode et très-portatif
ur ses tournées départementales, mais il nous ex-
sera de le préférer dans des pièces mouvementées,
lles que l'*Etourneau* et *Une Fièvre brûlante*. Cela dit,
ndons toute justice à l'esprit véritable et à la vérita-
e gaieté du vaudeville de MM. Albert Monnier et
Edouard Monnier. *Chez une petite dame* peut se racon-
ter en trois mots : un monsieur se trompe d'étage et
s'installe cavalièrement chez une grande dame en
croyant pénétrer chez une petite dame. Faut-il vous
définir ce que c'est qu'une *petite dame*, en style d'au-
jourd'hui? Il y a encore du camélia là-dessous.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

La question du *diapason* et sa prochaine solution officielle.

Le *diapason*, c'est la convention par laquelle on s'en-
gage à attribuer le nom d'une certaine note de la gam-
me à un certain son pris sur l'échelle musicale.

On comprend que les variations ascendantes ou
descendantes de cette note-type, choisie arbitraire-
ment, dans le principe, agissent directement sur tout
le système des sons musicaux, Ainsi, suivant qu'on
donnera la dénomination de *la*, par exemple, à un
son plus ou moins aigu, les autres dénominations, *si*, *do*,
ré.. etc... se trouveront représenter aussi des sons
d'une acuité plus ou moins grande. En d'autres ter-
mes, les notes de toute gamme étant liées entre elles
par des *intervalles fixes*, si on en déplace une quelcon-
que, on déplace forcément les autres dans le même
sens et de la même quantité. Une comparaison prise
dans l'ordre des choses matérielles peut, du reste,
donner une idée plus claire de cette connexité des de-
grés de la gamme. Supposons une échelle de maçon
accrochée verticalement à un mur par l'un quelconque
de ses barreaux; à mesure que nous porterons ce bar-
reau sur un point plus élevé du mur, l'échelle tout
entière s'élèvera d'autant. Et c'est précisément ce qui
arrive à l'échelle sonore lorsque le *la*, qui est, en quel-
que sorte, le barreau choisi pour l'*accrocher*, se trouve
porté plus ou moins haut ou, pour mieux dire, repré-
sente un son plus ou moins aigu.

Mais, qu'on le sache bien, le *la* n'a ici qu'une impor-
tance conventionnelle, et toute autre note de la gamme,
l'*ut*, par exemple, que les facteurs d'orgues ont adopté,
aurait pu, comme lui, servir de point de repère. Voici,
du reste, la cause de cette préférence :

Vers l'année 1700, la société des *vingts quatre violons
de la chambre du roi*, qui représentait alors la musique
instrumentale dans son expression la plus parfaite,
sentit la première le besoin et l'importance du diapa-
son. Or, il se trouvait que le *la à-vide* des violons cor-
respondait à peu près à la note donnée par le bourdon
de Notre-Dame, en ayant égard, bien entendu, à une
distance de plusieurs octaves. Cette coïncidence était
une véritable bonne fortune. On avait ainsi à portée
facile un son fixe, ou du moins à peine variable par
suite des influences de la température atmosphérique
sur le métal de la cloche, et ce son une fois admis à re-
présenter un certain degré de l'échelle musicale, les
autres devaient se trouver fixés d'une manière im-
muable.

Voilà comment le diapason, d'arbitraire qu'il était,
devint tout d'un coup absolu, régulier, unique, en un
mot, par suite d'une convention ingénieuse.

Pour en propager le bienfait, on inventa un instru-
ment portatif, qui s'appela aussi diapason, parce qu'il
servit à le régler. Ce petit instrument se recommande
du reste par son extrême simplicité; il se compose,
comme on sait, de deux lames métalliques qui, mises
en état de vibration, donnent le *la* du médium de la
voix de femme.

Ce fut une précaution de plus pour assurer la stabi-
lité du diapason et le respect de la convention dont il
avait pris naissance. Précaution inutile! Ceux-là mêmes
qui avaient intérêt à maintenir la règle sage qu'ils
s'étaient imposée, ont été les premiers à l'enfreindre.
Musiciens et facteurs d'instruments ont entraîné à qui
mieux mieux le diapason dans une marche ascension-
nelle dont les progrès, dans ces derniers temps, sont
devenus sérieusement inquiétants. A quelles influences
doit-on attribuer ces déviations? Y a-t-il là la révéla-
tion d'un besoin instinctif de l'oreille musicale, ou bien
faut-il chercher la cause de cette ascension constante
dans une suite d'erreurs involontaires? Ce sont des
questions auxquelles nous ne voulons pas nous arrê-
ter, parce que leur solution ne présente aucun intérêt
pratique. Mais ce qui paraît singulièrement curieux
à suivre, ce sont les ascensions successives et les éta-
pes du diapason depuis l'année 1700 jusqu'à nos jours.

L'histoire de ce *voyage* a été scrupuleusement relevée
par M. Pfeiffer, de la maison Pleyel, un homme pratique
d'une haute érudition en la matière. C'est à son obli-
geance que nous devons le tableau suivant :

Époque de Louis XIV.

Le LA de 1700 correspond à 810 vibrations par seconde.
(D'après Sauveur).

Chapelle de Louis XVI.

Le LA de 1780 correspond à 818 vibrations par seconde.
(D'après Pascal Taskin).

Théâtre-Italien.

Le LA de 1823 { correspond à 848 vibrations par seconde. (D'après Fischer).
Grand Opéra.
correspond à 863 vibrations par seconde. (D'après Fischer). }

Grand Opéra.

Le LA de 1834 correspond à 868 vibrations par seconde.
(D'après Scheibler).

Grand Opéra.

Le LA de 1836 correspond à 882 vibrations par seconde.
(D'après Delzenne).

Conservatoire et Grand Opéra.

Le LA de 1850 correspond à 898 vibrations par seconde.
(D'après Lissajoux).

Ce tableau est concluant et il contient de précieux
enseignements. Supposons, en effet, qu'abandonné à
son mouvement ascensionnel, le diapason s'élève en-
core d'un ton dans un temps donné, il arrivera que la
musique écrite actuellement pour les voix ne sera plus
guère chantable, surtout à l'aigu. Il n'y aurait qu'un
moyen de parer à un tel inconvénient; il faudrait la
transposer d'un ton au grave. Mais on sait ce que de
telles transpositions amènent de difficultés dans le doigté
des instruments et par conséquent dans l'exécution de
la musique symphonique. Je ne parle pas des pertur-
bations qu'un pareil événement jetterait dans la facture
instrumentale, ce serait un cataclysme général.

Par bonheur S. E. le ministre d'État s'est ému de
cet état de choses. Il a demandé un diapason-étalon à
une commission constituée il y a quelques mois et dont
la décision souveraine est attendue avec une juste im-
patience. Cette question, qui touche de si près à l'art,
a donc un haut intérêt d'actualité, et c'est pour cela
que nous avons voulu apporter notre grain de sable
aux monceaux d'idées qu'elle a déjà suscitées.

ALBERT DE LASALLE.

M. Camille Doucet vient de publier deux volumes
de comédies en vers. Nous en rendrons compte dans
notre prochain numéro.

Prestation de serment du prince royal de Prusse

COMME RÉGENT DU ROYAUME.

Son Exc. M. le président du cabinet de Berlin avait
donné connaissance, dans les deux chambres législatives,
du message en date du 25 octobre, par lequel S. A. R.
le prince de Prusse annonçait à ces assemblées parle-
mentaires que le lendemain il prêterait, devant elles, le
serment de fidélité à la Constitution comme régent du
royaume.

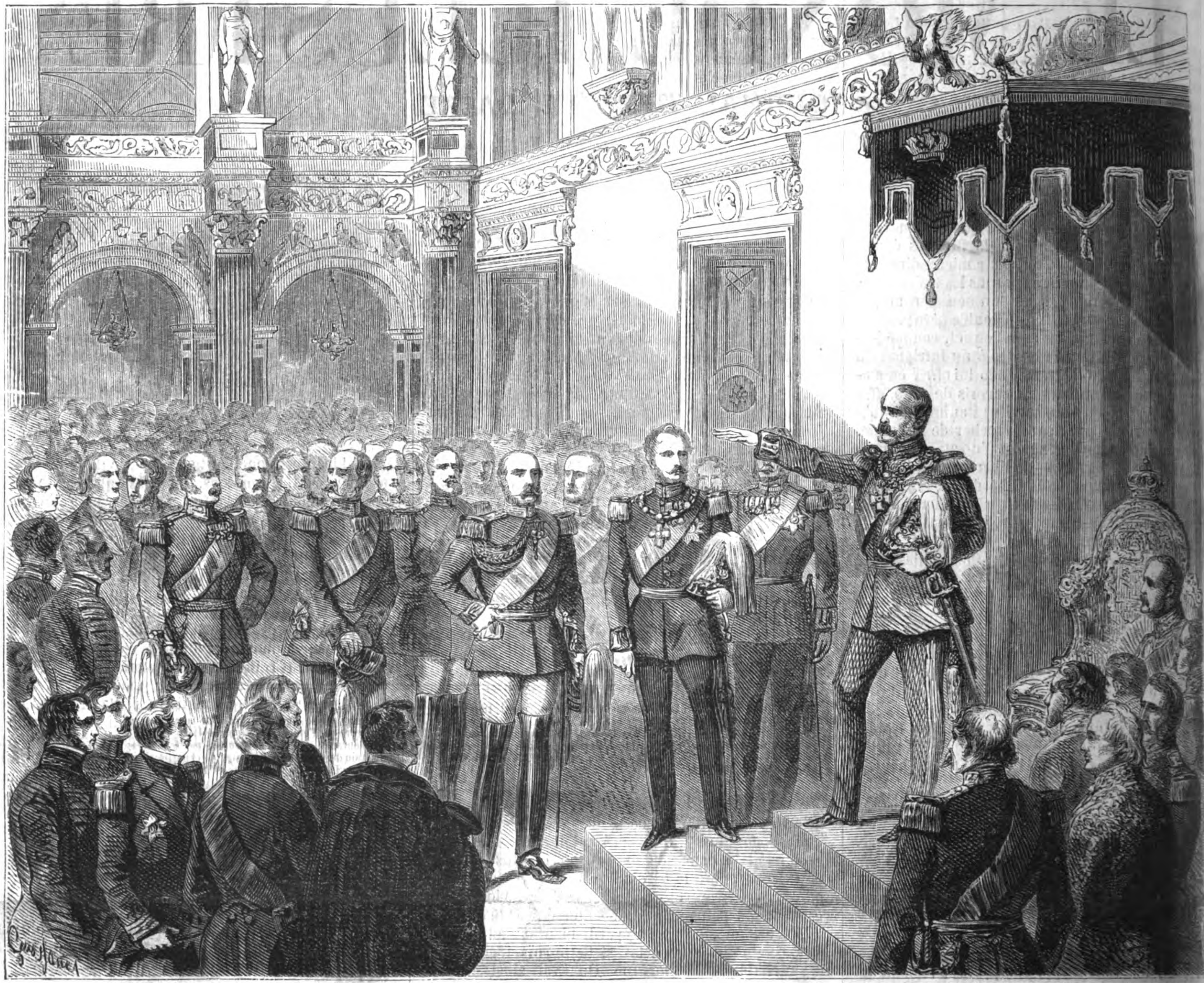
Dès midi, les députés se dirigeaient en grand nombre
vers le château où devait s'accomplir la solennité. La
salle blanche avait été préparée pour la séance. Cette
salle, à l'aspect imposant de laquelle concourt la
noble simplicité de son ornementation autant que sa
grandeur, doit son nom à la couleur des boiseries,
dont les panneaux et les corniches sont relevés de
moulures et de filets d'or.

A une heure dix minutes, les ministres vinrent
prendre place à gauche du trône; le prince-régent fit
peu à près son entrée, précédé par les principaux
dignitaires de la cour, et accompagné par les princes
de la famille royale.

Il monta les degrés de l'estrade au milieu des accla-
mations de l'assemblée, et, s'étant placé près du trône,
il adressa aux deux chambres une courte allocution,
qu'il termina par la formule du serment de fidélité aux
lois. Les applaudissements et les vivats qui avaient
salué sa bienvenue retentirent alors avec une bruyante
ardeur, et accompagnèrent de leurs chaleureuses ma-
nifestations la sortie du régent et des autres princes
du sang royal.

C'est à la reproduction de cette imposante cérémonie
qu'est consacrée la dernière gravure de ce numéro.

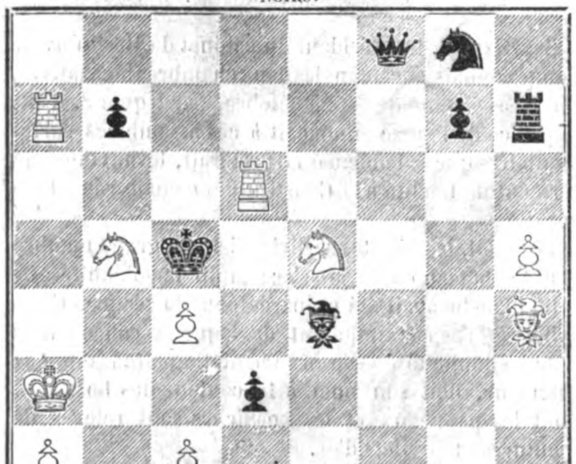
CARL HERMANN.



Prestation de serment de S. A. R. le prince régent de Prusse, dans le salon blanc du palais de Berlin. — D'après un croquis de M. Meyer.

Problème N° 4, de la composition de M. D. Lamouroux.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Plusieurs de nos abonnés nous demandent de leur donner la clef des signes indicatifs de la marche des pièces et des pions dans le jeu des parties et dans la solution des problèmes d'échecs que publie le *Monde illustré*.

Cette clef est des plus simples.

Chaque pièce est indiquée par la lettre initiale du nom qu'elle porte : le Roi par un R, les Dames par un D, les Fous par un F, les Cavaliers par un C et la Tour par un T. Comme ces trois dernières pièces sont doubles, on ajoute pour les distinguer une lettre indicative de la place spéciale à chacune d'elles. F R, C R, T R indiquent le Fou, le Cavalier ou la Tour placés du côté du roi ; F D, C D ou T D, le Fou, le Cavalier et la Tour placés du côté de la Reine.

Chaque mouvement est indiqué par la désignation de la pièce et par le chiffre et les lettres exprimant la case qu'elle doit occuper relativement à celles où sont placées les pièces au commencement de la partie : 2 F R, par exemple, indique la deuxième case du Fou du Roi; 6 T D, la sixième case de la Tour de la Dame, etc.; c R indique la case même où le Roi se trouvait au moment où le jeu a commencé.

Le calcul se fait pour les noirs, du côté des noirs; pour les blancs, du côté des blancs. Ainsi la cinquième case du Roi blanc est la quatrième du Roi noir ; la sixième de l'un, la troisième de l'autre, etc. HARRWITZ

EN VENTE, le mardi 23 novembre,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE,

15, boulevard des Italiens, 15.

LE LUXE

Comédie en quatre actes et en prose,

PAR M. JULES LECOMTE,

Représentée pour la première fois, sur le THÉATRE-FRANÇAIS, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 10 novembre courant.

UN BEAU VOLUME GRAND IN-18 JÉSUS, SUR BEAU PAPIER GLACÉ. ÉDITION DE LUXE. — PRIX : **2** FRANCS.

Un des principaux critiques de la presse parisienne a écrit cette phrase, dans une longue et remarquable analyse de la toute récente comédie du célèbre chroniqueur du *Monde illustré* :

« Pas une scène, pas une phrase, pas un mot dans cette comédie, qu'on ne puisse répéter dans le salon le plus austère, devant la jeune fille la mieux élevée. Et pourtant les quatre actes dont l'ouvrage se compose sont sillonnés d'un bout à l'autre de mots piquants, spirituels, trouvés sans avoir l'air d'être cherchés. De belles pensées, des définitions heureuses, des aphorismes originaux paillettent çà et là le dialogue et servent pour ainsi dire de contre-poids à la gravité des remontrances. »

Voilà pour la forme. Une action des plus attachantes, des plus vivantes, des plus hardies dans l'ingénieuse vérité des caractères et des développements, est le fond de cette œuvre brillante, que voudront lire tous ceux qui ne peuvent la voir représenter sur notre première scène. On doit compter sur un succès de vente égal au succès théâtral, car le LUXE fait, depuis son apparition, le maximum des recettes à la Comédie-Française.

EN VENTE AUX BUREAUX DU *MONDE ILLUSTRÉ*

15, boulevard des Italiens, à la LIBRAIRIE NOUVELLE.

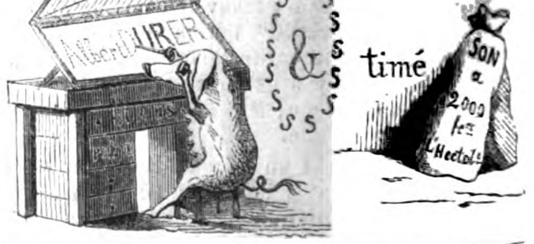
ALMANACH DU MONDE ILLUSTRÉ

PRIX : 50 CENTIMES

L'*Almanach du Monde illustré* sera un accessoire annuel de cette publication, à côté de laquelle il se place par la perfection de ses gravures.

On enverra un exemplaire *franco* à toute personne qui accompagnera sa demande d'une valeur de 60 centimes en timbres-poste.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un mari discute en vain, si sa femme s'entête.

1 Marie 10 SCUT en vingt 6 (à femme sans tête).

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. BOURDILLIAT, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS

…IS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
…x du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 85.
27 Novembre 1858.

BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Représentation du *Luxe* au Théâtre-Français. — Fin du premier acte. (Dessin de Gustave Janet, gravure de Jahyer.)

COURRIER DE PARIS.

S'il n'y a point encore de soirées, de bals, les dîners commencent. M. de Ray... a repris cette semaine ses fameux lundis de douze couverts. Il vient d'engager à l'essai un cuisinier anglais qui provient de chez lord Elgin, et qui sera spécialement chargé des potages écossais, aux queues de bœuf, à la tortue, au Mac-Carthy, à la purée de ro mons, etc., plus les rôts de grosse viande et quelques fantaisies d'office. Ce cuisinier n'a pas voulu s'engager sans un minimum de 3,000 francs assuré, soit six mois de gages. Valmont, qui ne provient d'aucun opéra-comique, comme son nom le pourrait faire croire, mais bien des cuisines du duc de Sotomayor, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, Valmont touche 8,000 francs, mais dédaigne tout ce qu'on appelle les profits. Il les abandonne au premier rôtisseur, qui provient des cuisines du kursaal de Hombourg, tenu par Chevet. Le personnel des offices, caves et cuisines de M. de Ray... lui coûte environ 20,000 francs. Les vingt-cinq dîners de la saison d'hiver sont estimés (c'est bien le mot !) en moyenne à 1,000 francs l'un, vins compris. C'est un total de tout près de 50,000 francs que coûte à ce personnage son caprice, soit à peu près le tiers de son revenu. Comme on lui en faisait récemment l'observation, il répondit :

« — Vaudrait-il mieux faire comme de R...., qui dépense 80,000 mille francs par an avec une vieille chanteuse ; — le comte de V***, qui couvre de diamants des épaules découvertes à tout vent ; — ou ce vieux fou d'Al...., qui a douze chevaux qu'il ne monte jamais, et qu'il se borne à visiter, une fois par semaine, dans des écuries dallées en marbre, ornées de glaces, et chauffées par un calorifère à eau ? Chacun son *goût*... c'est bien le cas de le dire ! Moi, j'aime mieux manger mon bien, ou le faire manger à des délicats ! Les soins de chaque dîner du lundi m'amusent toute la semaine.... comme une femme s'occupe huit jours de la toilette qu'elle montrera au prochain bal !

Quelqu'un, inscrit sur la liste *rotative* des dîners de douze, nous dira les particularités du plus prochain. Nous ne vous cacherons rien !

Voici deux lettres que nous recevons, et qui vont mettre fin aux prélèvements que nous avons faits, dans nos deux derniers numéros, aux *agendas* du jeune provincial.

« Monsieur, je suis cette prétendue Elisa D... qui figure pour deux lettres sur les notes fort étourdiment oubliées par M. X***, dans un tiroir d'hôtel garni, rue d'Antin. Seulement, moi seule ai pu me reconnaître dans ces notes, non-seulement par les circonstances du récit, mais par mes lettres mêmes, très-futiles, j'en conviens, et telles qu'est pourtant excusable de les écrire une jeune fille qui, entourée de caquets et de coquettes, peut fort bien ne voir son fiancé qu'à travers les gazes et les dentelles de la corbeille.

» Vous avez entre les mains l'agenda de M. X***, vous savez donc aussi bien que moi, monsieur, comment notre mariage s'est rompu, et comment les 8,000 francs destinés aux emplettes de noces ont changé de destination. Six mois après la révélation de la conduite parisienne de M. X***, j'étais mariée avec un homme moins empressé à rendre service aux *robes mauves* de la capitale, et comme je suis parfaitement heureuse et tranquille, je ne voudrais pas que ce récit des folies capitales et *capitalesques* de mon ancien fiancé vînt retentir dans mon ménage. Comme j'ignore où va ce récit dont les côtés piquants, j'en conviens, et la peinture qu'il offre des embûches de Paris au pas des jeunes provinciaux, ne pouvaient échapper à votre sagacité ; comme j'ai entendu en tremblant plusieurs personnes autour de moi désirer la continuation de l'histoire, je prends le parti, sans aucun titre pour cela, monsieur, et puisant peut-être cette force auprès de vous dans ma faiblesse même, vous demander, vous prier d'y mettre fin. Un mot, un fait, une lueur peuvent me désigner sous cette Elisa D..., et j'en serais désolée ! Ai-je quelque chose encore à ajouter à cette prière pour en obtenir l'objet de votre courtoisie ?

» Veuillez agréer, etc.

» ***. »

RÉPONSE. L'insertion de sa lettre même, sans aucun danger de l'espèce, que la signataire veut éviter, est notre réponse. Elle clôt d'une façon imprévue et significative en même temps cette histoire que la dame elle-même a qualifiée. Mais ce n'est pas tout ! Hier même, nous recevions le billet suivant de l'auteur même de l'agenda :

« Le hasard, seul, monsieur, vu la retraite où je vis, a mis sous mes yeux, et à la fois, les deux articles que vous avez extraits d'un agenda, en effet, oublié par moi dans un hôtel garni, il y a une quinzaine de mois. Le soin que vous avez pris de déguiser tout ce qui pouvait mettre des parents ou des amis sur la trace des individualités rendrait inutile la prière que j'ai l'honneur de vous adresser, sans comprendre comment ces notes, qui me semblent écrites depuis dix ans (tant j'ai vieilli depuis leur date), ont pu arriver entre vos mains. Je dois donc vous faire un aveu, monsieur, en regrettant de n'avoir pu vous l'adresser personnellement, hier, en me présentant chez vous, au 61 de la rue de la Victoire. C'est que la lecture de la fin de ces trop naïfs et imprudents *Mémoires* m'affligerait... et, pourtant, il me serait difficile de m'y soustraire, si vous la publiez, maintenant que j'ai l'éveil. Ne pourriez-vous résumer en deux mots l'affaire, afin de ne pas trop décevoir vos lecteurs, et vous borner à faire ressortir la leçon, la moralité du récit de mes erreurs ? Qu'on sache que cette fausse comtesse de Sainte-Clarisse m'escroqua 2,000 fr. ; que, dans les huit jours qui suivirent, le reste de la somme destinée à l'achat de la corbeille de ma future fut englouti entre ces deux intrigantes et le fameux et faux colonel de Versailles ; qu'on sache que mon mariage manqué et mon père furieux, je n'osai retourner au pays, et obtins à grand'peine une petite place de commis, rue du Temple, où je suis présentement. Tout cela ne suffira-t-il pas pour conclure convenablement, sans risquer de livrer à la publicité les derniers faits où la crudité de mes aveux aurait trop besoin de repasser par votre forme littéraire ? Si vous en jugez ainsi, monsieur, j'en serai fort heureux, et je vous en aurai, de mon ombre et de mon coin, une reconnaissance véritable. Sans compter que si votre journal tombait entre les mains de celle que vous avez baptisée *Elisa*, je ne serai pas fier qu'elle sût les détails de ce qu'elle n'a dû apprendre qu'en gros, ce qui l'a sur-le-champ déterminée à accepter un autre mari, indifférent aux robes mauves et devant peut-être ignorer ces rivalités d'alors. Je n'ai pas à vous dire, monsieur, que l'auteur des lettres que vous avez trouvées annexées à mon agenda n'était pas un petit cœur fort regrettable, et que ce que je déplore le plus en toute l'affaire, ce sont les 8,000 fr. dévorés par des gens dont la rencontre actuelle me soulève le cœur. Vous m'avez assez compris, monsieur, pour excuser cette lettre ; elle vous supprime, du reste, la seconde visite que j'aurais eu à vous faire pour obtenir ce qui est mon but. Dix lignes de vous clôront parfaitement l'histoire. Laissez-moi les espérer dans le prochain numéro du *Monde illustré*, et veuillez recevoir, etc. »

Voilà donc tout le monde contenté, sinon d'accord. *Amen !*

Voici une histoire, très touchante, croyons-nous, et qui nous a été racontée tout récemment. Elle est de la plus formelle exactitude. Les noms propres tremblent au bout de notre plume dans une goutte d'encre que nous avons grand'peine à ne pas laisser tomber en entier...

M. Rey... est un des plus riches négociants de la sous-préfecture de ***. Sa rigidité et sa sévérité sont presque proverbiales dans le pays. C'est une sorte de figure oubliée d'un autre temps dans le nôtre, avec le fanatisme du devoir, et l'implacabilité pour tout ce qui pourrait entacher, atteindre un nom qui puise toute sa noblesse dans son honneur.

M. Rey... n'a qu'une fille, et cette fille, de tout point charmante et sympathique, — ayant de bonne heure perdu celle qui devait la couver de sa longue tendresse et lui ouvrir le monde en la prémunissant contre ses dangers, — se trouva péniblement livrée à toute cette rigidité que le père portait de ses bureaux dans sa maison, et qui glaçait tout élan, toute tendresse communicative. Ainsi froissée, refoulée en elle-même, l'âme de la jeune Ermance chercha autour d'elle des aliments compensateurs : l'étude des arts, la lecture ; tendre et encline aux affections de son âge, elle aima les fleurs qu'elle cultivait, les oiseaux qu'elle soignait. Elle aima plus ou pire : un étranger, un voyageur, un inconnu que le hasard lui fit rencontrer d'une façon romanesque qui la frappa, un soir, que par un accident de voiture, elle et la vieille fille qui l'accompagnait se trouvaient obligées de demander l'hospitalité dans une usine. Ermance et l'étranger se revirent, il la trompa, et quand vint l'heure terrible du repentir, il fut emporté loin du pays par on ne sait quelles rigueurs de sa vie aventureuse !

Lorsque M. Rey... découvrit la faute de sa fille, il la traita comme il eût traité un employé infidèle de ses bureaux. Ne pouvant appeler la justice à la punir, il la chassa de la maison où elle était née, sans le moindre souci de ce qu'elle pourrait devenir. Ermance éperdue, et n'ayant même pu réussir à voir ce père sans cœur ni entrailles, qui poussait le soin de son honneur jusqu'à la férocité, s'en fut habiter une chambrette dans un faubourg de la ville voisine, [illegible] à double titre de rester à portée des gens qu'elle av[illegible] connus. Là elle chercha du travail, le travail pr[illegible] unique et d'une révoltante insuffisance, qui s'offre [illegible] plus communément aux femmes : la couture. N'ayant rien voulu emporter de ce qu'avait pu jadis lui d[illegible] son père, se sachant sans droit du côté de sa m[illegible] pauvre, elle prit l'habit d'une ouvrière, d'une fille du peuple, un nom obscur, et se résigna courageusement, ne vivant plus que par la pénible consolation m[illegible] qui devait résulter de sa faute...

Les mois s'écoulèrent, la vie de la malheureuse f[illegible] enfin doublée. Les soins à donner à son enfant d[illegible] minuèrent le temps qu'elle devait au travail qui la faisait vivre. La gêne arriva donc en même temps chez la mère, que la maladie chez la petite fille. El[illegible] dans l'opulence, Mlle Rey... connut la fin des dou[illegible] non soupçonnées, des angoisses sans nom... la f[illegible] Elle a vendu jour par jour les quelques nippes de sa pauvreté ; on est en plein hiver, sans pain, sans f[illegible], et c'est cette jeune mère affamée, à demi glacée, [illegible] cherche à réchauffer dans des étreintes déses[illegible] ce pauvre enfant qui se meurt... que le ciel lui pr[illegible] ! au milieu d'une convulsion, comme si Dieu détourna[illegible] parfois les yeux de nous, et laissait à dessein le [illegible] le malheur accabler ceux qu'il doit consoler et réc[illegible] penser un jour !

Une pauvre voisine entendit les cris de la jeune mère en détresse et accourut. Quelques soins empressés lui furent donnés ; on avisa le médecin, le prêtre ; la loi arriva dans cette chambrette pour accomplir ses prescriptions. On ensevelit l'enfant sous les regards d'une mère à demi folle. Elle a compris qu'on va lui enlever son enfant.

« — Laissez-le moi encore un peu, dit-elle, et vous nous emporterez tous les deux ensemble. »

Mais le prêtre qui est venu essaye de faire entrer dans sa raison quelques-unes de ces sages paroles, contre lesquelles protestent les cœurs des pauvres mères. Elle s'écrie :

« — Qu'elle aura froid dans ce linceul !... »

Et parlant ainsi, elle se dépouille d'une partie de ses propres vêtements, elle reste la tête et les bras nus dans cette chambre à demi glacée, où entrent toutes les frigidités de l'hiver.

« — Pauvre enfant... Tiens ! tiens ! — dit-elle, en enveloppant le petit corps de tout ce qu'elle arrache du sien, — tu auras bien froid dans ton triste berceau de terre ! sous cette couverture de neige que le ciel jette sur les tombeaux ! »

Et quand on emporta la pauvre petite, morte avant d'avoir pu ouvrir les yeux sur la vie, Mlle Rey... s'obstina à suivre le corps, qu'on l'empêcha de porter elle-même. Une brave femme du voisinage lui jeta sur la tête, sur les épaules, une mauvaise mante d'indienne doublée ; Ermance suivit à pied, les pieds dans la fange des rues, des chemins, ce convoi qui mettait la mort dans sa vie. Il fallut l'arracher de la petite fosse qui remplaça implacablement le sein maternel. Mais la terre n'est-elle pas notre mère éternelle ?

Cependant, l'émotion de cette catastrophe et de cette douleur fut si grande dans l'endroit, qu'on en parla jusqu'à la ville d'où Ermance avait dû s'en[illegible].

On ne tarda pas à deviner quelle était cette si jeune et si malheureuse mère cachée sous un nom d'emprunt et les pudeurs du remords, dans cette chambrette de la douleur et presque de la folie. L'opinion publique s'émut vivement, et alla retentir dans la maison du père cruel. Des amis lui firent comprendre les fatales conséquences de son inhumanité, e[illegible] d'eux le décida à aller chercher sa malheureuse fille. Il partit pour la localité voisine. Là, dans une mansarde nue, sans feu, il trouva sa fille agenouillée auprès du lit vide de la petite morte. Par moment se redressant un peu, elle semblait bercer sur son sein celle que la mort en avait brusquement arrachée.

« — Venez, venez, Ermance... je vous pardonne ! dit M. Rey...

La fille se redressa, regarda... et après un long silence, dit faiblement :

« — Mon véritable père, Dieu, m'a pardonné av[illegible] vous...

» — Ma fille... vous avez plus écouté l'amour [illegible] l'honneur... J'ai dû être rigide... je ne suis pas implacable. Venez... je suis riche, je...

» — Monsieur ! — dit Ermance en se levant [illegible] ment de son attitude suppliante, désespérée, — puisque vous êtes riche, rendez-moi donc mon enfant. [illegible] m'ont enlevé d'ici la misère, le froid, la souffrance !

On l'emmena, on l'emporta presque, sans plus parler. Revenue sous ce toit qu'elle ne devait qu[illegible] qu'heureuse et couronnée des fleurs nuptiales, [illegible] chercha vainement sa chambre, dont la vengeance [illegible] père avait dispersé les meubles. On l'installa [illegible]

;lle de sa pauvre mère, morte le cœur brisé par les rigueurs de ce prétendu homme d'honneur. Les mé- ecins, les soins de toutes sortes arrivèrent; toute la ille émue, sympathiquement excitée, entoura la jeune le de sollicitudes et d'inquiétudes. Elle ne reçut son :re qu'avec regret, plus encore peut-être... Celui-ci mmença à comprendre, bien tard... trop tard !

Une vieille amie de sa défunte mère vint s'installer près d'Ermance et ne la quitta plus. Celle-ci, en oie à une fixité d'idées étranges et douloureuses, dit :

« — Je ne demande à mon père, qui m'a dit qu'il ait si riche, et qui pourtant n'a pu me rendre la uvre enfant que la misère m'a pris, qu'une seule ose, une dernière chose...

» — Parlez ! ah ! parlez ! ma pauvre Ermance !

» — Qu'il fasse en hâte construire un petit caveau ns le cimetière de ***, qu'il y ait deux places côte côte. La première est pour l'enfant... la seconde a bientôt pour la mère. Je veux qu'en attendant, m'attendant, ma pauvre petite fille n'ait pas froid... froid affreux qui me l'a glacée dans les bras, qui :ne partout pour les pauvres, les faibles, les mal- heux, et que mon riche père ne connaît pas... »

A dater de ce jour, elle refusa toute nourriture et la peu. Elle eut de longues phases de sommeil, it elle se réveillait comme on revient d'un voyage, n lieu où l'on désire retourner. Ce lieu, c'était le mbeau où son rêve la plaçait côte à côte avec sa ite Alice. Réveillée, elle se croyait coupable, en e de ce cher et saint lieu où était tout ce qu'elle avait chérir. Cette double existence étrange et elle dura quinze jours. Le caveau fut terminé ; on ui dit un soir...

Le lendemain elle ne s'éveilla plus... Elle était te !...

I. Rey... comprit, sentit : son cœur battit pour la mière fois de sa vie. Le ressentiment public vou- des réparations. Il commanda de pompeuses funé- les pour sa fille, et y marcha tête nue, pieds nus, seul, — personne ne voulut l'accompagner...

Loin derrière venait un cortége considérable formé out ce qu'à dix lieues à la ronde le pays offrait gens de cœur. Ce cortége était formé de plus de 3 mille personnes, parmi lesquelles une foule de mes de tout rang. Ce fut une journée pleine d'é- ion, et il faut aussi le dire : d'enseignement ter- e pour tous...

I. Rey... n'a pu continuer d'habiter la sous-préfec- où il avait établi sa maison de commerce. Il en a smis la gérance à un neveu, lequel a employé le-champ une somme de vingt mille francs à faire struire un tombeau-chapelle dans le cimetière de lle même où est morte la pauvre Ermance Rey... cien négociant est venu se fixer à Paris, où il ote la jeune fille d'un de ses frères, ruiné en 1848, fficilement relevé de son désastre. Ce père cruel, l envers lui-même, car il s'est vingt ans privé des douces joies du monde, celles de la famille, Rey... a enfin ouvert les yeux à la lumière cœur ; il se repent, il pleure ! Dieu, qui a par- né à la pauvre enfant, punit ainsi le père en lui nt regretter, avec un désespoir qui ne finira vec sa vie, de n'avoir pas connu, compris le par- la clémence, dont l'exemple est au ciel même!

rant à l'étranger, à l'inconnu qui, passant à tra- ce pays, y devait laisser tant de malheurs, on assure qu'il pourrait bien ne tout apprendre si ce récit lui tombe sous les yeux. En ce mo- t il occupe un emploi dans une des entreprises patronne à l'étranger le grand établissement icier de la place Vendôme.

~~~ Voici qui paraîtra absurde... mais c'est vrai rai *quia absurdum!*

. veuve d'un grand industriel, député sous le der- règne, devait épouser un jeune général. L'affaire peut dire le mot) avait été arrangée par des amis nuns six mois à l'avance, et il était convenu que eux parties non belligérantes, au contraire, mais t contractantes, se rencontreraient pour la pre e fois dans un dîner donné par une parente du rier. Tout était prêt...

s invités arrivent, le général est sous les armes, is-nous en empruntant l'image à sa profession. manque plus qu'une personne...

is c'est justement la protagoniste! la veuve à er, la jolie millionnaire. Sept heures... sept heu- t demie, personne !

fin on se met à table, en vertu de cet axiome — ous vient sous la plume en écrivant, et que nous ulons pour les besoins de la situation sans cesse avelée là où l'on dîne, — c'est-à-dire à propos ens en retard :

Qu'il ne faut pas risquer d'être impoli envers les polis, en se montrant poli pour les gens im- ... »

Ou en d'autres termes : « que pour attendre celui qui ne vient pas, il ne faut pas faire attendre ceux qui sont venus. »

Revenons au fait dont il s'agit.

Car enfin pourquoi la jolie veuve n'arrivait-elle pas à cette entrevue d'une si grande importance dans sa vie?

Mon Dieu... c'est l'éternelle et incessante histoire du verre d'eau de la duchesse de Marlborough... du grain de sable de Cromwell... et de tant de petites causes pour de grands effets ! Le fait est que le gé- néral fut très-déçu, très-formalisé, très-dépité de cette apparence de froideur, de cette défection, et que pour s'y montrer moins sensible, il affecta de s'occuper très-vivement d'une jeune personne (est-elle jeune?... mettons une personne, et passons outre !) qui se trou- vait assise à côté de lui, et qui jouit dans l'arrondis- sement d'une réputation méritée de grâce ou d'esprit. Seulement, peu de beauté, pas de fortune... et pour- tant elle habite aujourd'hui l'hôtel de la division mili- taire et fait les honneurs des salons Pourquoi?

Parce que la jolie, l'opulente veuve avait un bou- ton sur le nez le jour du dîner susdit, et qu'après avoir essayé de tout l'art du monde pour déguiser ce petit accident, elle n'y put réussir suffisamment, que la poudre de riz, l'aspasine, le blanc de perles et tous les blancs possibles n'y firent rien... et que plutôt que de se manifester pour la première fois avec un pareil nez en présence du brillant général qu'on destinait à son avenir, elle préféra manquer le dîner...

Ne soupçonnant pas que c'était aussi manquer le mariage !

A quoi tiennent les destinées!

~~~ On sait que le général comte de Salles, qui n'avait échappé aux balles de la Kabylie et de la Crimée que pour venir périr misérablement de la main d'un fou, au milieu de sa famille, avait jadis recueilli cette prédiction, qu'il mourrait tragiquement en dehors des gloires de sa carrière. Un de nos amis nous raconte à ce propos un fait analogue auquel l'histoire moderne se trouve liée.

Le comte de Séguins, aïeul maternel du marquis de Saint Paulet (conseiller actuel à la cour impériale d'Alger, homme des plus honorables et excellent poëte fabuliste), était marié depuis peu de jours, lorsque assistant à un dîner de famille où la conversa- tion se trouvait portée sur le merveilleux, il s'écria :

« — Il y a dix ans, une sibylle en renom m'a fait une triple prédiction, dont la première vient de s'ac- complir à ma grande joie... tout en me faisant redou- ter la troisième !

» — Quoi donc? — exclama-t-on de toutes parts.

» On m'a prédit — 1° que j'épouserais une très- jolie femme : — 2° que j'aurais trois fils; — 3° que... j'aurais la tête emportée par un boulet! J'ai la jolie femme .. mais garderai-je ma tête? Je voudrais bien, la première partie, et au besoin la seconde de la pré- diction accomplie, dire à la sorcière : Restons-en là !

On était en paix, le comte de Séguins vivait retiré du service, dans son château; là le boulet de canon semblait peu à craindre! mais le temps s'écoule, la paix avec lui, et un beau jour M. de Maurepas offre au châtelain le commandement du régiment de la Marti- nique. Son courage n'a point été déposé avec son épée, il accepte, il part...

Un des vaisseaux de l'escadre des Antilles l'em- porte, il monte précisément celui qui portait le pa- villon de l'amiral de Guichen. L'escadre rencontre la flotte anglaise au passage de la Dominique; le combat s'engage :

» — Colonel! — lui dit l'amiral, — retirez-vous, vous n'avez que faire ici !

» — Oh ! — s'écrie le comte de Séguins en présen- tant sa tabatière au marin, — laissez moi jouir de cet admirable spectacle ! Rien n'est pareil, n'est aussi beau qu'un combat de mer! je reste... car je veux un jour...

O volonté humaine! ô néant des projets, des vœux d'avenir! Un boulet passe, et le pauvre colonel est décapité : la boule de fer emporte la boule de chair !

M. de Séguins laissa trois fils.

« — Moi — dit quelqu'un, — ayant épousé la jolie femme, et ayant les trois fils... je serais resté dans mon château à éviter le coup de canon !

» — Et la valeur française ? — s'écria-t-on.

» Et la fatalité... »

~~~ Un spéculateur américain a récemment pu- blié un petit volume intitulé : *Les femmes riches d'A- mérique*. Il vend vingt dollars chaque exemplaire de cette statistique, qu'on nous dit très-curieuse et assez exacte. Ce livre ne contient pas seulement des chiffres, mais aussi des indications physiques. L'âge de la personne à marier, quelques mots de son exté- rieur complètent cet étrange document. Un exem- plaire a été envoyé la semaine dernière à un jeune et opulent Américain qui habite Paris, et qui s'est créé une seconde patrie dans les coulisses de l'Opéra. Ses amis se sont emparés du livre, qui est bientôt tombé aux mains d'une bande de spéculateurs dont il va déter- miner l'émigration, on nous l'assure. On sait que les républicaines de l'Ouest ne dédaignent aucunement les titres de noblesse... aussi quelques jeunes gens, plus nobles que riches, comptent-ils aller offrir à ces demoi- selles ou veuves si soigneusement désignées, chiffrées, cataloguées, leurs mains vides et leur cœur plein... d'espérance.

~~~ Voici un drôle de procès que nous signale un de nos amis de province. Il naît des incidents de chasse, la passion de la saison :

Un M. P..., chasseur du meilleur monde parisien, va passer quelques semaines en Lorraine, dans ses terres. En passant à Sainte-Ménehould, il achète, chez un éleveur connu, un magnifique chien d'arrêt. Le chien est confié à un messager, qui doit le remettre à destination. L'homme sur le siége, la bête sur l'impé- riale, on roule. Mais, en chemin, le dogue s'ennuie et, pour passer le temps, il s'amuse à mordre à la bâ- che en cuir, qu'il entaille peu à peu fort amplement et avec la rage de la solitude... et peut-être de quel- que appétit.

On arrive à destination, et là, le conducteur s'aper- çoit sur-le-champ des faits et gestes du solitaire d'en haut. Mais à peine a-t-il eu le temps de se récrier, de protester, de réclamer, que le chien, en proie à d'a- troces coliques, se tord, râle et meurt. M. P..., fu- rieux, fait ouvrir le chien, et le vétérinaire trouve naturellement dans l'œsophage du vorace tout ce qui manque à la bâche de la voiture. Analyse faite du cuir, on reconnaît qu'il entre dans sa préparation force arsenic et alun.

M. P..., auquel on devait livrer à destination un chien sur pieds, et auquel on ne présente qu'un cada- vre, refuse de payer les 320 fr., prix convenu. Mais le vendeur de Sainte-Menehould, qui a livré un chien en bon état, ne veut pas se payer d'une fin véritablement de non recevoir, et attaque à la fois et M. P..., et le messager conducteur du chien, et le conducteur de la diligence à la bâche arséniquée. Celui-ci, non moins furieux, attaque à la fois et M. P... et le vendeur du chien, pour dommage fait à sa bâche, un morceau de 120 francs ! Tel est la confusion, le tohu-bohu pro- cessif, offensif et défensif qui occupe tous les esprits d'une petite ville qui n'a rien à faire, et qui implore chaque semaine le *Monde illustré*, au risque, ou plu- tôt au grand espoir d'y trouver sa propre histoire.

~~~ Dernièrement, un jeune clerc de notaire très- content d'être au monde et non moins satisfait de son visage et de son esprit, se trouvait dans une voiture publique, auprès d'un vieux prêtre qu'il ennuyait fort de sa jactance. Il faisait nuit au dehors, sombre au dedans ; on s'entendait seulement, et l'abbé trou- vait que, relativement à son compagnon de voyage, c'était trop ! Tout à coup arrive je ne sais quel embar- ras, quel accident de route ; le véhicule s'arrête : on est menacé d'un retard qui fera manquer le passage du convoi à la prochaine station du chemin de fer.

« — J'en suis désolé ! — dit le jeune homme, — car on m'attend demain matin à Rouen, pour un ma- riage, en ma qualité de clerc de notaire...

» — Que n'êtes-vous plutôt clair de lune ! — dit le prêtre, — vous pourriez peut-être nous tirer d'af- faire ! »

~~~ Le nécrologe de la semaine dernière a en- registré plus d'un nom important. La femme du mi- nistre des Pays-Bas, — la comtesse de San-Severino, — le marquis de Saint-Denys (Vincent de Juchereau), — la veuve du général anglais Candell, sont autant de morts qui retarderont l'ouverture de plusieurs salons considérables. On sait enfin que madame la maréchale Magnan est aussi tout récemment décédée dans un âge peu avancé.

La maréchale était fille d'un des officiers les plus brillants de l'Empire : le général de division Xavier Roussel, à trente-quatre ans chef d'état-major géné- ral de la garde, qui fut tué à la bataille de Heilsberg, en 1807, peu de jours avant l'affaire de Friedland. Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers consacre les plus honorables mentions au général Roussel, qui était à la fois un grand courage et une grande intelligence.

La mort de madame la maréchale Magnan forme un vide des plus sensibles dans une famille dont la société parisienne admirait la profonde union. Douée d'une haute piété, des vertus les plus aimables et d'une parfaite aménité de formes, elle laisse aussi, parmi les nombreux amis de l'illustre maréchal, une place qui ne sera pas aisément comblée.

JULES LECOMTE.

Mlle Emma Livry dans le ballet de *la Sylphide*, à l'Opéra.

Emma Livry.

Quelle est cette jeune danseuse qui vient d'apparaître avec tant d'éclat sur notre première scène chorégraphique parisienne ? Regardez notre gravure ou allez la voir, c'est-à-dire l'admirer sur ce théâtre dont elle évoque tous les plus gracieux souvenirs. Nous ne vous en dirons pas davantage... elle est ce qu'est l'étoile, ce qu'est la fleur, ce qu'est le papillon ou l'oiseau. Ils sont eux-mêmes, c'est-à-dire l'éclat, la fraîcheur, la légèreté ; elle est ce que l'ont faite la nature et l'art, la souplesse et la grâce ; elle est mieux que cela, elle est la poésie des mouvements, elle est le charme.

Shakespeare lui eût dit, comme à Ariel, dans le *Songe d'une nuit d'été* :

— Tu es la splendeur du rayon ; tu es la légèreté du parfum.

Goëthe lui eût soupiré, comme à Mignon :

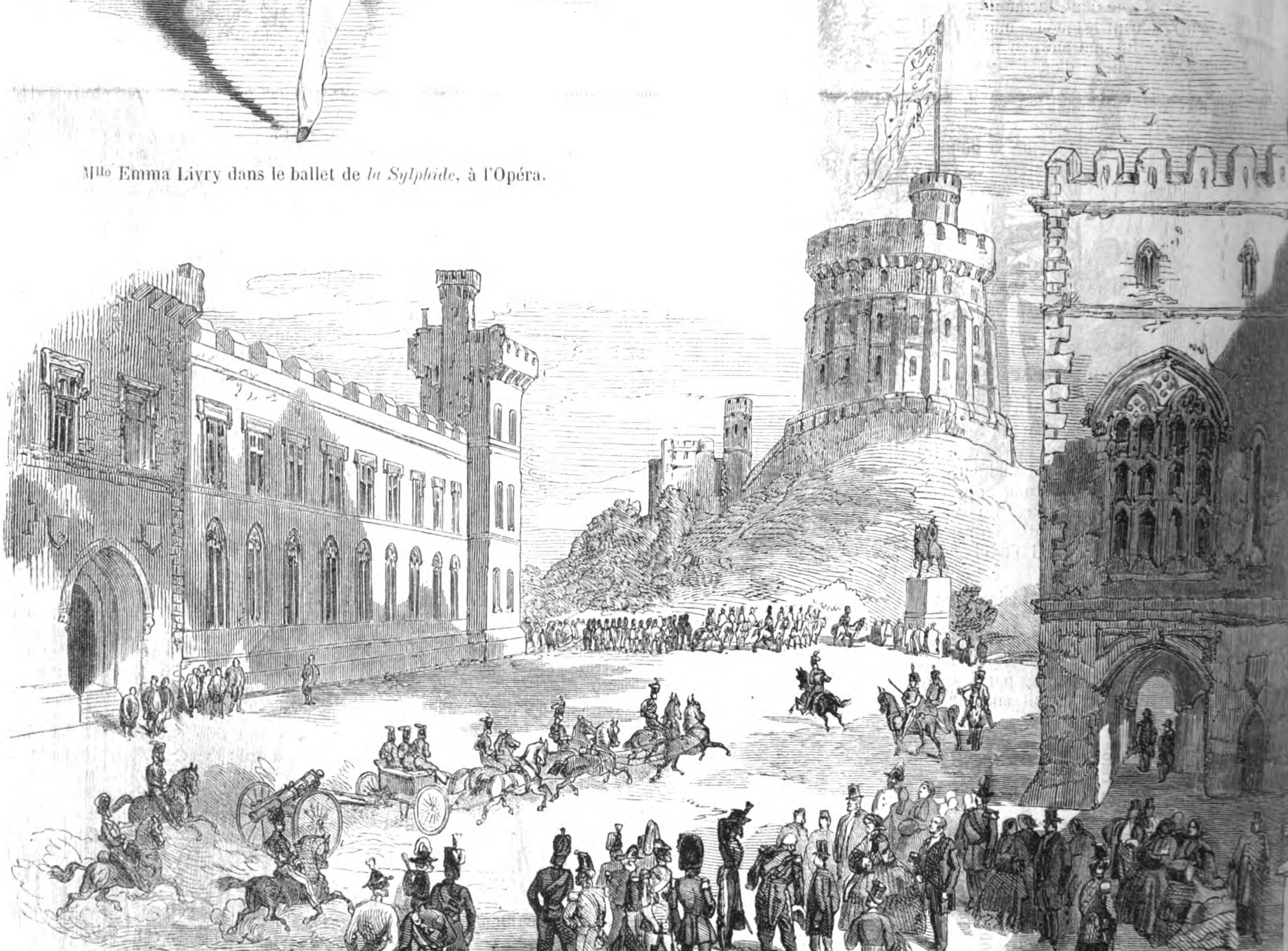
— La fleur sous les baisers du soir, la feuille sous le souffle du matin, le nuage qui vole, la moisson qui flotte, les vagues qui ondoient ont moins de souplesse et de grâce que le plus léger de tes mouvements.

Ce que lui eussent murmurer le poëte anglais ou le poëte allemand, le dilettantisme parisien le lui a traduit en applaudissements et en *brava*.

C'est que c'était à la fois une révolution et une évocation pour lui ; c'était un jeune astre qui se levait dans le ciel de l'art avec les plus frais, les plus splendides et les plus purs rayonnemeuts ; mais sa fraîcheur, sa splendeur et sa pureté semblaient emprunter un nouveau charme à de chers et précieux souvenirs. Bien des talents avaient surgi, brillé et passé sur cette scène ; aucun n'avait pu effacer ni par les fougues et les extases de la passion, ni par les câlineries et les artifices de la coquetterie, ni par les pointes, les pirouettes et les tourbillonnements, un nom, une image, un spectre gracieux qui en était resté comme l'ange : Taglioni. Et c'était elie que l'on s'était imaginé voir renaître sous la gaze et sous les traits de la merveilleuse enfance. Même aisance, en effet, même grâce modeste, même élégance pudique, même suavité, même légèreté, nous dirons presque même impondérabilité. On se rappelait involontairement ce vers latin, dont on nous permettra de ne donner que la traduction.

Quoi de plus léger que l'air ? La plume. Que la plume ? La femme. Que la femme ? Rien. — Et l'on ajoutait : Que rien ? Mlle Emma Livry.

FULGENCE GIRARD.

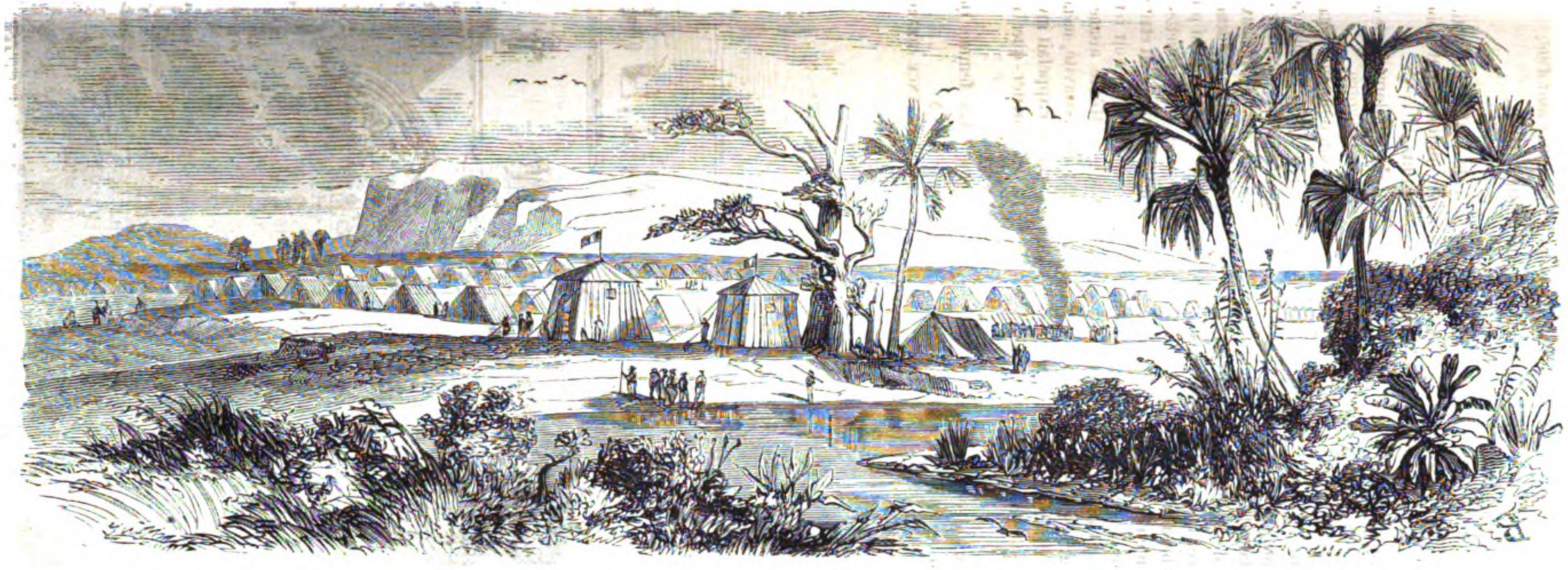


Présentation, par le duc de Malakoff, de la pièce d'artillerie offerte à la reine d'Angleterre par l'empereur Napoléon III.

PAR S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

Les lecteurs du *Monde illustré* se rappellent la gravure publiée il y a quelques mois par ce recueil et représentant une pièce de campagne anglaise munie de son caisson, offerte en cadeau à S. M. I. Napoléon III par S. M. la reine Victoria; en retour de ce cadeau, l'empereur a fait exécuter par les plus habiles ouvriers français un obusier en bronze du calibre de douze, d'après le type perfectionné dont il est lui-même l'auteur, qu'il a adressé en présent à son auguste alliée.

Nous donnons aujourd'hui la reproduction de ce canon qui est actuellement celui de notre artillerie de campagne. Il est monté sur un train en chêne d'une extrême simplicité, mais en même temps d'une perfection d'exécution merveilleuse, et accompagné de harnais complets pour douze



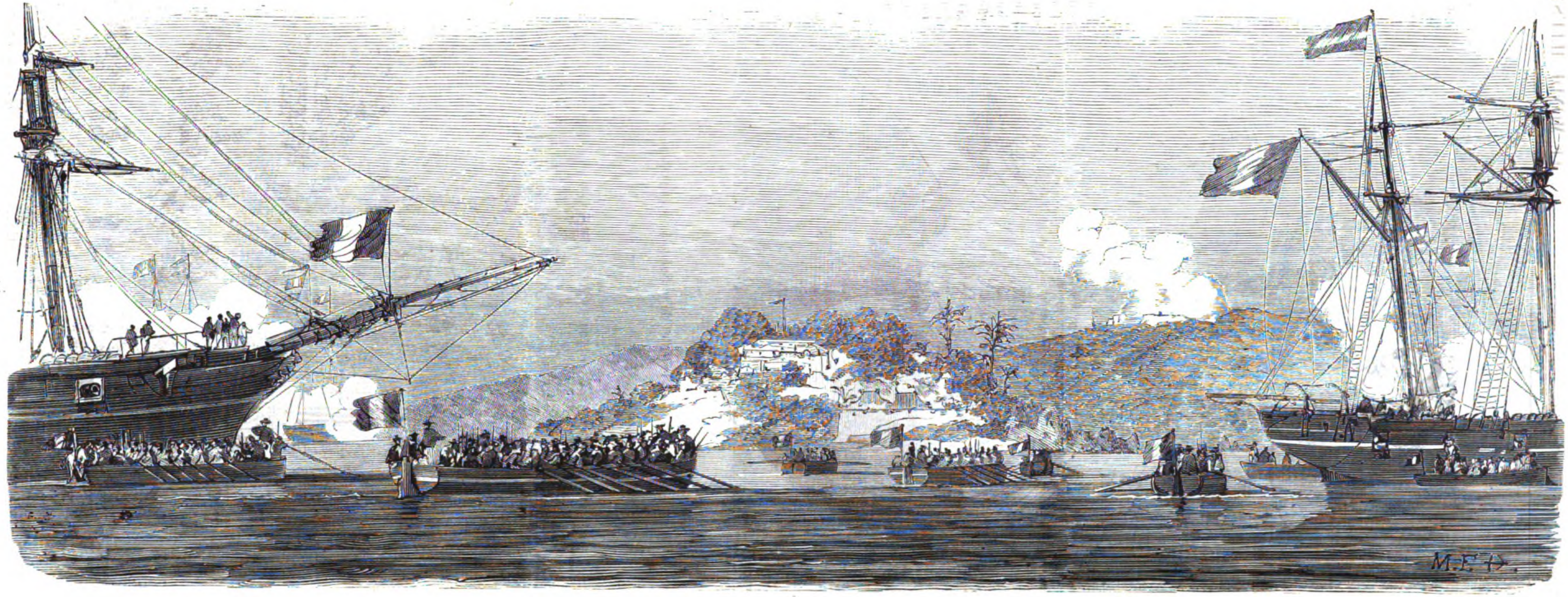
Campement des troupes alliées devant Tourane.

qui relèvent la noble austérité de cette pièce magnifique sont deux inscriptions : la première porte le nom de la pièce :

L'ALLIANCE

et se trouve près de la lumière où s'offrent également les armes d'Angleterre.

La seconde, gravée près de la bouche, est composée de ces mots : A LA REINE VICTORIA, L'EMPEREUR NAPOLÉON, avec le millésime : 1858, et le chiffre de Napoléon III surmonté de la couronne impériale. C'est le mardi, 16 de ce mois, que cette belle œuvre spécimen, dont la conduite avait été confiée aux soins du major Melchior, de l'artillerie de la garde impériale, a été présentée à la reine par M. le maréchal duc de Malakoff. Cette pièce, qui avait été déposée provisoirement dans les remises du palais, fut conduite quelques instants avant trois heures dans la place carrée qui fait face au vieux château saxo-



Prise de Tourane par les forces franco-espagnoles. (Dessin de Morel Facio).

normand. A trois heures précises, la reine, le prince Albert, le prince de Galles et une suite brillante se rendaient sur cette place, où le duc et maréchal ambassadeur de France fit la remise à Sa Majesté de l'envoi de l'empereur.

La reine et les illustres personnages qui l'accompagnaient l'examinèrent avec une attention et un intérêt qui se manifesta par l'expression d'une vive admiration pour cette belle œuvre de métallurgie, de balistique et de charronnage.

Un détachement de l'artillerie de la garde royale anglaise, commandé par le capitaine King, la reçut ensuite et la fit manœuvrer au pas et au trot.

Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que le major français, pendant son séjour à Windsor, a été splendidement traité par les officiers du 2e lifeguards et du 1er bataillon des grenadiers de la garde.

MAC' VERNOLL.

Prise et occupation de Tourane.

Cette baie de Tourane, où nos armes viennent d'ouvrir avec autant d'éclat que de succès une nouvelle campagne sur le sol d'Asie, n'est point une contrée qui nous soit étrangère. Le siècle dernier a vu nos missionnaires et nos officiers commencer la régénération de cette contrée qu'un brusque revirement a depuis replongée plus profondément dans la barbarie. C'est à ces derniers que l'empire annamite doit encore aujourd'hui sa supériorité militaire qui fait sa sauvegarde contre l'hostilité à peine dissimulée de son puissant suzerain: la Chine; c'est à eux qu'il doit l'organisation plus régulière de son armée, l'enceinte fortifiée qui entoure la capitale de ses fossés et de ses bastions; c'est à eux enfin qu'il devait ses forteresses qui se sont écroulées le 1er et le 2 septembre sous le feu de nos canons. Notre gravure représente le moment où les embarcations de nos canonnières jettent un détachement de marins sur les ruines de ses fortifications, où flottèrent aussitôt les couleurs de la France. Tourane était conquise, ou plutôt elle était recouvrée. On sait que le souverain de ce pays avait cédé à la France, vers le milieu du siècle dernier, cette baie et ses dépendances, c'est-à-dire une profondeur territoriale de trente kilomètres. L'autre illustration représente le camp établi par nos troupes sur l'isthme même de la pittoresque presqu'île où elles ont pris position en attendant que l'arrivée de la seconde division espagnole et de l'artillerie de campagne leur permette de se porter en avant. Plusieurs reconnaissances possées assez avant dans le pays ont fait reconnaître la beauté et la rare fécondité de cette contrée qui fait de droit partie du territoire colonial de la France.

On n'a, du reste, jamais méconnu les avantages que présente la colonisation de ce pays. Toutes les correspondances des officiers expéditionnaires en font foi. Nous extrayons de l'une d'elles les détails suivants:

« La baie de Tourane est un des plus beaux ports naturels qui existent. La vaste nappe d'eau qui la forme n'a pas moins de neuf milles de long sur cinq de large; elle est presque entièrement abritée par de hautes montagnes qui la préservent de la fureur des moussons, et sa passe est si bien dissimulée par les pointes verdoyantes qu'elle baigne, qu'on s'imaginerait être au milieu d'un lac. Les vastes forêts qui, comme un immense tapis, se déroulent sur les flancs onduleux des montagnes, attestent une végétation des plus vigoureuses. »

MAXIME VAUVERT.

LE LUXE.

Nous offrons à nos lecteurs, à notre première page, une des principales scènes de la comédie nouvelle de M. Jules Lecomte, LE LUXE.

Voici l'explication de cette scène, laquelle, — si elle n'est pas une des plus capitales de l'ouvrage, — est au moins la plus pittoresque et la plus animée.

Nous sommes à la fin du premier acte, aux eaux de Wiesbade, sur le Rhin. La comtesse de Barges, une lionne parisienne, inquiète pour la conservation d'un homme qu'elle aime, qu'elle doit vraisemblablement épouser, un opulent Brésilien, le marquis de Rupiera, a vu avec un dépit extrême que celui ci s'occupât de Mlle Esther Morel, une jeune personne parfaitement honorable, mais que la manie de briller attire dans ces centres parfois équivoques, où errent fastueusement les enrichis de la veille, ou ceux qui ne seront ruinés que demain...

Tout l'acte, au milieu d'une action qui sert à établir très-vivement et très-ingénieusement la comédie, tout le premier acte, disons-nous, montre cet antagonisme, ce duel entre deux femmes, dont les armes sont inégales. A la fin, Esther Morel, « le cœur dévoré de jalousie... les regards éblouis... l'âme fascinée, » se laisse entraîner dans un défi dont l'enjeu semble être le marquis... et des cartes les armes! Bientôt, entraînée beaucoup plus loin qu'elle n'aurait voulu, même dans son délire, Esther se trouve prendre passivement part à une partie qui se solde par une somme importante, au profit de sa rivale hautaine et insultante. Le marquis, qui seul a joué, veut soustraire celle qu'il va aimer aux conséquences de ce combat. Mais la comtesse de Barges demande à la jeune fille si elle entend accepter la caution d'un étranger! Celle-ci, brusquement réveillée, frappée, retrouve toute sa fierté pour couronner son imprudence, et elle s'écrie :

« — Monsieur le marquis... je suis la débitrice de madame de Barges! »

Le dernier mot de l'acte, mot qui pose et résume tout ce qui doit suivre, est celui-ci, dit à part par la comtesse :

« — Imprudente... qui croit n'avoir perdu que de l'argent! »

FULGENCE GIRARD.

Les industries inconnues.

J'ai toujours eu en pitié profonde les bourgeois qui brûlent du désir irréfléchi d'aller dans la lune. Pourquoi voulez-vous aller dans la lune quand vous n'êtes jamais allé seulement à Chandernagor ou un tant soit peu à Macao; quand vous ne connaissez même ni la principale entrée de Knyphausen, ni le *Marché-aux-Saucisses* de la ville de Troyes? Sérieusement parlant, on n'a pas le droit de manifester le regret de n'être jamais monté dans la lune, quand bien souvent on n'a pas encore mis les pieds soit à Châlons-sur-Marne, soit à Châlons-sur-Saône. Soyons donc sans miséricorde pour ceux qui veulent pénétrer dans l'inconnu avant de connaître le connu.

Vous entendez crier tous les jours sous votre porte cochère, d'une voix qui n'est pas sans mélancolie, *Vieux habits, vieux galons!* Mélancolie n'est pas ici un mot de hasard. Un vieux habit est une chose touchante. — Qu'on a aimé, qu'on a souffert, qu'on a lutté sous un habit! Il est resté de l'homme dans cette trame pâlie; si on tordait un habit avec une machine dont je rêve en ce moment les magnifiques rouages, on entendrait sortir ou des éclats de rire, ou des tempêtes de soupirs ou des torrents de larmes. L'habit c'est l'homme moins le pantalon.

Si le galon porte moins à la sensibilité, il offre autant de poésie au contact du souvenir. Le galon n'existe plus que dans le passé, et au théâtre, quand le théâtre représente le passé des mœurs monarchiques. Le large galon d'or, c'est Louis XIV, Turenne, Versailles, la prise de Namur, le mariage du duc d'Anjou, la rencontre des deux souverains dans l'île des Cygnes, l'ambassade du roi de Siam; le petit galon d'or, c'est la Régence, les soupers dans les maisons des faubourgs; un peu plus tard c'est Fontenoy, Trianon, Luciennes, Candide et Mme du Barri. C'est encore la tragédie d'*Alzire* avec des plumes d'autruche autour des hanches, des bracelets en corail autour des chevilles et un éventail de Wateau à la main. Il y a longtemps que ces grands galons et ces petits galons ont été fondus à la Monnaie. Mais le marchand d'habits, fils de marchand d'habits, petit fils de marchand d'habits, crie, par respect pour son aïeul : *Vieux habits, vieux galons!*

Vous croyez savoir où vont ces vieux habits et ce peu de vieux galons que votre valet de chambre vend sur le palier au marchand qu'il a fait monter à six heures du matin, pendant votre dernier sommeil; ou que vous vendez vous-même pour alléger votre portemanteau ployant sous le faix et les effets de l'hiver. Tout cela, vous dites-vous, va au Temple, et tout cela nettoyé, recousu, rafraîchi, épilé, repassé, aéré, rebordé, retapé, lavé, séché, fardé, sera encore l'honneur, la joie, la grâce et la félicité de nouveaux acquéreurs, mes héritiers inconnus.

Ceci, permettez-moi de le dire, n'est que la moitié de la destinée des vieux habits, et par vieux habits, nous entendons les vieilles robes aussi; aussi les vieux chapeaux des deux sexes; aussi les vieux pantalons, les vieilles jupes; enfin les vieux *touts*. L'autre moitié de cette grande destinée, la voici.

Des industriels hardis, peu connus, mais sublimes, récoltent sur toute la surface de Paris ces friperies universelles et les envoient sous des climats qui ne les ont pas vus naître. Ici, nous nous exprimons sans métaphores. Nous voulons dire et nous disons qu'il y a

---

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(Suite.)

— Laissez, s'interrompit-elle; — ceci n'est pas une question que je vous fais... Je sais votre rêve... Je ressemblais à votre rêve au temps où j'étais jolie...

— Qui a pu vous dire? m'écriai-je...

— Laissez!... Je sais qui vous aimez... Avant que vous n'eussiez parlé de moi à Nelson, il avait l'idée fixe d'épouser une Française... Quand j'acceptai enfin, ce furent de véritables transports. Nelson apprit qu'Eberhardt avait plaidé sa cause près de moi; il devint amoureux d'Eberhardt; Eberhardt fut installé chez nous. Nelson ne pouvait pas plus se passer d'Eberhardt que de moi. Tout était fini : Eberhardt n'était plus pour moi que le plus odieux des maîtres, et il n'abusait de son pouvoir que pour se procurer de l'argent. Tel était l'état des choses quand nous vous vîmes à Londres. Je ne vous cache pas que votre présence m'inquiéta. J'avais pris pour Nelson un attachement profond. Je tenais à cette précaire tranquillité que j'achetais si cher. Je regardai votre départ comme un effet de la miséricorde de Dieu.

— Quoi! murmurai-je; — ne l'aviez-vous pas provoqué?

Elle me regarda avec étonnement d'abord. — Puis son sourire revint, mais plus doux.

— Nous n'avons pas le temps de nous expliquer, dit-elle, — j'ai mon bon ange qui sait toutes mes pensées... C'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous.

— Au nom du ciel, insistai-je, — avez-vous su que je devais me marier cet hiver?

— Oui, me répondit-elle, — quand votre mariage a été rompu.

J'ouvrais la bouche encore : j'allais parler du billet de Londres et du billet de Paris, car l'énigme posée dans des termes si nouveaux me rendait toute ma fièvre.

— Nous n'avons pas le temps! répéta-t-elle avec une nuance de sévérité dans la voix; — Nelson attend; mes jours sont comptés. Ce n'est pas pour parler de vous que je vous ai fait venir. Il s'agit de Nelson; il s'agit du pauvre enfant à qui vous avez rendu la vie... Je dirais qu'il s'agit de moi si j'étais encore une vivante... A l'époque où vous vîntes à Londres, Eberhardt était dans le fort de sa faveur auprès de mon mari qui lui avait compté personnellement d'assez fortes sommes. Cela ne lui suffisait point, il m'obsédait continuellement, sûr de jamais ne me trouver rebelle. C'étaient souvent des scènes atroces; il ne ménageait plus rien. Au point où nous en étions, son intérêt était de me faire sentir mon esclavage dans toute son horreur...

Ce sont des choses qu'il ne faut point raconter. Je meurs de cela : j'en ai la conscience et la conviction.

— La première fois que j'ai craché le sang, c'est qui m'avait frappée.

Vous pâlissez. — Je vous le dis : ce sont des choses qu'il ne faut point raconter. Tout est là dedans odieux et infâme sans compensation, et il semble que les hautes facultés de cet homme ajoutent un degré de plus à son ignominie.

Une fois, ma mère se mit entre nous deux : il outragea ma mère. Noblesse oblige. Quand la chute se fait de haut, elle est plus profonde. Cet homme se souillait à plaisir et mettait d'étranges raffinements à se vautrer dans la fange. Vous ne connaissez pas encore Tartufe païen!

Et pas de vengeance possible! pas une plainte seulement! les lettres! toujours les lettres! La plupart n'étaient point datées. Il me disait : Je ferai croire à Nelson que vous les avez écrites depuis votre mariage... et celle qui me reproche ma violence sera datée, [illegible] mois, jour pour jour, avant la naissance de votre fils...

Sophie s'arrêta. Je me levai. Je serrai ma poitrine à deux mains. La rage m'étouffait.

— Merci, dit Sophie, — vous avez bon cœur... mais rasseyez-vous : je n'ai pas fini.

J'obéis. Je sentais mes oreilles tinter. Sophie reprit.

— J'ignore ce qui s'est passé dernièrement entre Nelson et M. Eberhardt. Je sais seulement que M. Eberhardt a été congédié formellement. Il a quitté Naples où il nous avait suivis. Le lendemain de son départ, il a fait tenir à ma mère un message verbal où il menaçait de me perdre si elle ne lui fournissait, sous huit jours, une somme de quarante mille francs. — Juste le restant de sa fortune : il en connaissait le

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 16, 23 octobre, 6, 13 et 20 novembre.

des vaisseaux qu'on charge au Havre de ces amas de nos dépouilles et qui font voile ensuite pour les trois Indes, les deux Amériques et mille autres lieux. Comme il y a des vins *retour de l'Inde*, ils deviennent, ces habits, *retour d'Europe*.

Mais où vont plus particulièrement ces hardes élégantes, grotesques, demi-neuves, demi mortes, de drap, de soie, de velours, de toile, de damas, de coton, blanches, vertes, grises, noires, qui ont été portées par le financier, par le bourgeois, par l'honnête homme, par le joueur, par la grande dame, par la lorette, par la duchesse et par la cuisinière?

Nous allons vous le dire. Les habits ordinaires, les habits sans insignes et souvent sans collets entre leur première et leur seconde incarnation, les habits bourgeois enfin, sont expédiés dans l'Amérique du Nord, où ils sont vendus aux émigrants alsaciens, saxons et bavarois, heureux de retrouver quelques lambeaux de l'Europe dans ces vêtements déportés. Il y a pour eux économie et sensibilité dans ces acquisitions d'outre-mer, dans ces paletots, sous lesquels ils peuvent détendre leur cœur en ayant la précaution, toutefois, de ne pas trop étendre leurs bras. Donc les habits bourgeois ont pour destination spéciale l'Amérique du Nord.

C'est dans l'Amérique du Sud que se rendent les vieux uniformes militaires, dans le golfe du Mexique notamment. Ces races belliqueuses qui font et défont des empires en quarante-huit heures, quelquefois moins, sont avides de parements brodés, de passe-poils héroïques, de collets à palmes et à étoiles. Et comme elles ont plus de gloire que de tailleurs, elles se font habiller chez nous. Nous fournissons l'Amérique du Sud d'habits militaires, depuis le lieutenant jusqu'au général de division. Le Brésil ne nous dédaigne pas. Le fameux général Amoagos, créé par Balzac, dans *Vautrin*, avait pris tous ses grades au Temple. Les payements se font en piastres fortes ou en quadruples quand le pays en fournit.

Les vieux habits ecclésiastiques vont pareillement par cargaisons importantes dans l'Amérique du Sud, où il est rare de rencontrer une famille qui ne compte un prêtre parmi ses membres. Les costumes riches se débitent dans les provinces du Pérou et du Chili.

Tous nos vieux chapeaux, et Dieu sait si le nombre en est grand, depuis qu'ils sont neufs si peu de temps, sont expédiés à Saint-Domingue. Les noirs sont friands de nos chapeaux. Ils les portent avec une indépendance de goût qui les rend indulgents à l'excès pour leurs formes. De nos mœurs, ils n'ont gardé que le chapeau dont ils ne se servent pas toujours avec la même exquise politesse que leurs anciens maîtres. Mais cela viendra plus tard.

Quant aux souliers, aux vieux souliers s'entend, ils prennent le chemin de la Californie et de l'Australie. C'est par milliers qu'on les expédie dans ces contrées aurifères où les millionnaires, il paraît, n'ont pas de souliers, au contraire de ce côté-ci du globe où ceux qui n'ont pas de souliers ne passent pas en général pour être très-millionnaires.

Les vieilles chemises n'ont pas de débouché fixe.

Les vieilles cravates ne vont nulle part; comme le lierre dont elles sont l'emblème, elles meurent où elles s'attachent.

Mais les vêtements de femmes, par exemple, surtout ceux que nos Parisiennes ont portés, ont un débit extraordinaire dans l'Hindoustan. Quoique ces robes ne soient guères portées que trois ou quatre ans après qu'elles ne le sont plus à Paris, elles ne se voient pas moins disputées à leur arrivée à Madras et à Calcutta par les femmes des nombreux petits employés de la Compagnie. Doux échange, Calcutta nous envoie ses vieux cachemires, nous envoyons à Calcutta les vieilles robes de Paris. Chacun trouve cela très-beau. Depuis que le monde est monde, voilà ce qu'on appelle du nouveau. O nouveau monde! que vous êtes vieux! O vieux monde! que vous êtes neuf!

C'est la Jamaïque et les Philippines qui absorbent nos vieux gants, lavés et parfumés à la benzoïne. Il en part cinq ou six millions de paires par an pour ces fortunés climats. Commerce! que tu es grand, s'écriait l'abbé Raynal: que s'écrierait-il aujourd'hui, lui qui s'écriait toujours quelque chose? « Commerce, que tu es propre! »

La Colombie nous reprend tous nos vieux éventails, dont elle fait une consommation égale à la chaleur qu'elle éprouve; ce qui vous explique pourquoi après avoir acheté trente ou quarante éventails pendant l'été, et comment après les avoir, en rentrant le soir, déposés partout — sur votre console, sur vos fauteuils, sur le marbre de vos cheminées, depuis juin jusqu'en septembre, vous n'en rencontrez plus un seul sous la main l'année suivante. Où sont vos éventails? — En Colombie.

Eh bien! voulez-vous encore aller dans la lune?

LÉON GOZLAN.

A propos du tableau de M. Yvanoff. — Prédication de saint Jean.

L'hiver dernier, toute l'aristocratie russe se dédommageait à Rome de la longue séquestration que lui avait fait subir, pendant deux ans, l'Iliade de Crimée. Dans les jardins du Biucio, dans les massifs d'arbustes rares et de plantes exotiques aux feuilles gigantesques et dentelées, couraient et s'évertuaient autant de petits Russes chaussés de bottes à revers rouges et coiffés de chapeaux à plumes de paon qu'on en rencontre dans les fossés verdoyants du Kremlin. On aurait dit le schisme réconcilié à la vieille unité par les plénipotentiaires de Paris. Il n'en était rien cependant. On était venu à Rome pour assister à la fête éternelle de l'art et du souvenir, et signer un pacte nouveau avec le soleil d'Italie. Chaque jour, pendant ces claires matinées de mars et d'avril qui font miroiter les chênes verts de la villa Borghèse et pleuvoir des arcs-en-ciel de toutes ses fontaines et de toutes ses cascades, quand les rivières semblent émerger du sol comme un monde nouveau près de naître, un étroit vicolo aboutissant d'un côté à la longue rue de Ripetta et de l'autre à la berge solitaire du Tibre se remplissait de brillants équipages. Le patriotisme, autant que l'amour sincère de l'art, conduisait à l'atelier de M. Yvanoff cette foule choisie, oisive, et si riche, que si le Temps n'était incorruptible, elle lui achèterait des siècles de jeunesse à écouler sous le beau ciel de l'Italie. On venait admirer le tableau dont nous offrons aujourd'hui la gravure à nos lecteurs. Qu'ils nous pardonnent de reproduire en noir et d'assigner un cadre relativement microscopique à une œuvre dans laquelle l'artiste, sans mesurer la toile, a tenu à prouver qu'il possédait le clavier complet des couleurs et à faire éclater dans l'unité d'un sujet biblique l'universalité de son talent. M. Yvanoff était un petit homme grison, barbu, habillé comme le premier venu, dédaignant la vareuse trouée, le chapeau fantastique, le pantalon impossible, un de ces artistes attachés à leur œuvre comme le ver à soie à la feuille, sans trop de souci de la gloire et du bruit, heureux et reposé dans la contemplation d'un travail achevé et d'une carrière remplie.

Il est mort subitement naguères, dans son pays, comme si toute sa vie eût tenu à la pointe de sa brosse, comme s'il eût dû choir dans sa tombe quand l'appui-main viendrait à lui manquer. Et puis on ne retourne pas impunément sur les bords de la Néva, après trente ans de séjour à Rome. C'est mourir à temps, car la gloire et le repos nous gardent souvent plus de mécomptes que le travail et la lutte. Laisser après soi quelque chose d'impérissable, marqué au trait du génie ou de la conscience, n'est-ce pas assez pour qui a mesuré la vie en dehors des rêves brumeux et rosés d'une jeunesse indolente? M. Yvanoff, je le crois, n'a pas d'autre titre à la renommée que ce tableau auquel il travaillait depuis plus de trente ans. C'est bien assez, puisqu'il a pu y faire tenir toute sa vie, toute sa passion, y rassembler toutes ses études, y donner figure et couleur à toutes ses idées. Raphaël serait immortel avec sa *Transfiguration* et Michel-Ange revivrait assez dans son *Moïse* et son *Jugement dernier*. Je ne veux pas dire que le peintre russe puisse prétendre à ces hauts sommets; mais puisqu'il est arrivé à son *nec plus ultra*, qu'aurait-il fait sur la terre? Personne n'entre mieux qu'un mort en possession de la gloire méritée, d'autant plus que semblable à la veuve de Malabar, la critique, qui aurait pu lui faire des heures difficiles, partage son tombeau. Il ne faut pas marchander les éloges et surtout l'impartialité à qui jouit déjà, dans une sphère inviolable, de l'immortalité promise aux plus obscurs.

Nous devons féliciter le gouvernement russe presque autant que M. Yvanoff. Ce magnifique tableau est bien aussi son œuvre, puisqu'il n'a disputé à son pensionnaire ni le temps ni l'argent, éléments de succès qui ne doivent jamais entrer dans les préoccupations de l'artiste. Il savait qu'une œuvre de conscience et d'initiation devait sortir de ce long enchantement. Les hommes d'État de la Russie savent d'ailleurs qu'on arrive toujours, à condition de se régler sur le pas méthodique du temps, et que la précipitation renverse presque toujours le but quand enfin elle y touche. On ne peut accuser M. Yvanoff d'avoir abusé de cette longanimité et de cette générosité toujours exacte aux

---

compte. Ma mère a donné les quarante mille francs; elle s'est mise au lit; elle est morte.

Le jour de la mort de ma mère, autre message. Celui-là m'était adressé. M. Eberhardt veut faire une grande affaire; une revue internationale. Il lui faut deux cent mille francs et il rendra les lettres. — Il a fixé un terme. — Si, au jour dit, les deux cent mille francs ne lui sont pas comptés, les lettres seront, le lendemain, sur le bureau de Nelson.

Mes diamants sont vendus; je n'ai plus rien. Que pouvez-vous pour moi?

Sophie se tut. Ses grands yeux restèrent attachés sur moi. La dernière question fut posée comme je l'ai dit; elle ne doutait même pas de mon vouloir.

— Je n'ai pas deux cent mille francs, lui répondis-je avec un calme qui m'étonna; — mais je puis tuer cet homme.

— Il a le double de votre force et il passe pour brave... un éclat perdrait tout... songez que les lettres doivent être déjà falsifiées... Nous jouons la vie de Nelson et de mon cher enfant.

— Il n'y aura pas d'éclat, prononçai-je entre mes dents serrées.

— Que comptez-vous faire?

— Vous sauver.

— Comment?

Sur l'honneur, je n'aurais pas su répondre. Je me levai. Je ne voulais plus qu'on m'interrogeât.

— Madame, lui dis-je, — en portant sa main froide à mes lèvres; — c'est vous qui l'avez dit: il y a un lien entre nous. Ce lien, je le définis parfaitement: vous êtes ma sœur: je vous aime comme une sœur chérie... Avez-vous confiance en moi? Je vous jure de réussir!

— J'ai confiance en vous, murmura-t-elle, — mais...

— Quel est le terme?

— Jeudi prochain.

Nous étions au samedi.

— A mon tour, repris-je, — je vous dirais: Point de mais! nous n'avons pas le temps...! Eberhardt est en Allemagne?

— En Suisse.

— Dans quel canton?

— A Genève.

— Pensez-vous que les lettres soient chez lui?

— J'en suis sûre.

— Combien y a-t-il de lettres?

— Dix-sept.

— Vous êtes certaine du compte?

— Certaine.

— Au revoir donc, madame. Attendez en paix mon retour. Je ne vous dis pas: si Dieu m'aide, car Dieu m'aidera; je ne vous dis pas si je puis, je pourrai... Je vous affirme que, de mardi en huit jours, vos lettres seront en votre pouvoir.

Elle appuya ma main contre son cœur. Je me dirigeai vivement vers la porte. Comme je passais le seuil, je crus entendre que l'on disait merci par deux fois. Le second *merci* était comme un écho du premier. Je me retournai. La porte par où, lors de mon arrivée, était sortie la personne que je n'avais pu voir, était entr'ouverte.

Je voulais partir sans parler à Nelson. Je le trouvai sous le vestibule. Il me remit gravement un paquet cacheté.

— Croyez-vous aussi qu'elle mourra, Charles? me demanda-t-il.

— L'avenir est entre les mains de Dieu, répondis-je.

J'allais briser l'enveloppe du paquet. Il m'arrêta la main et me dit avec un singulier sourire:

— Chacun a ses secrets: ceci est le mien. Je vous prie de me promettre, Charles, que vous ne romprez pas ce cachet avant jeudi au matin.

— Je vous le promets, Nelson.

Nous nous embrassâmes et je partis.

XII

Le cabinet d'Eberhardt.

Liban me regarda positivement de travers lorsque je lui dis d'aller au port s'informer du paquebot de Gênes. Il me fit répéter deux fois.

— Vous ne connaissez pourtant pas les beautés de la ville de Naples, me répondit-il en posant son foulard sur un guide, relié en toile gommée, afin de me cacher la source de son éloquence; vous n'avez pas eu le temps d'admirer les beautés diverses de cette cité riante et célèbre par les malheurs de son volcan, qui causa la mort de Pline le naturaliste, du temps de l'histoire romaine... autrefois Parthénope, tombeau de Virgile, seul rival d'Homère par son poëme épique!... à proximité des ruines de Pompéi où l'on pénètre comme dans un muséum de curiosités naturelles...

— Nous sommes pressés, Liban, l'interrompis-je.

Il secoua la tête d'un air fort mécontent. Pendant qu'il passait sa livrée, je l'entendis murmurer:

— Chaque action de l'humanité a, vulgairement parlant, son mobile... Pourvu que ce ne soit pas la piqûre des mouches politiques, fatales au bouleversement de notre malheureuse époque!

Prédication de saint Jean-Baptiste, d'après un tableau du peintre russe Yvanoff. (Dessin de Gustave Janet, gravure de H. Linton).

sse Yvanoff. (Dessin de Gustave Janet, gravure de H. Linton).

C'est Langlée! »
échéances. Sous prétexêtre à la mode :
Sabine, dans la saison
effets de soleil; il ne s'c de si brillants ca-
pagnie des modèles, lqui avait sa place
Transtévère. Il travaill Monsieur, de ma-
dûment, comme la natnt il était le digne
ver le brin d'herbe qu'de se quereller un
ches des cactus. Et il estait pourtant qu'un
à doter son pays d'une omte de Gramont,
après l'avoir attendu car avoir son franc
occupés de vastes projetu de brelan, pour
reposer. Il s'y est endor: « M. de Langlée,
Comme toute œuvre sd vous jouerez avec
et systématique, l'œuvrus que des volumes
enthousiastes et ses dcularités regretta-
campaient au café *del C*
l'on mange de si bonneur dont jouissaient
tendait même que les igouement extraor-
emporté dans leur coubjet. Quelques-uns
teurs, maint bout de cig le beau temps, et
nés. Un double-six s'est fallait dire et faire
D'un côté, on démolisourtisans audacieux
une œuvre prosaïque, sa leur terrain, tous
froide dans sa complexi allaient de l'avant
ne la réformant pas, grutent plus de rien.
d'un kaléidoscospe inteut que le passe-par-
stérile, obstacle au progre fois entrés, ils vi-
pose sa sécheresse en *ul* l'État et ils les ob-
sacrilége du réalisme à lice, qui ne perdent
thousiastes (et ils n'étaien se réveillaient ce-
comme gens qu'Yvanoff, ement justice de ces
tous leurs défauts originle immortelle de La
ils, la vérité est descendi n'a guère vieilli :
la tête des peintres de ref d'une certaine es-
curseur d'une grande écoeurs, complaisants,
qui n'aura plus qu'à reglont ils ménagent les
l'idéal qui resplend t paattent les passions...
voilà son grand mérite. e luxe et sur la dé-
la routine se paye d'un tr prompts moyens de
dons *del Greco* pirouettaiabits, en meubles et
claire et les plateaux s'écle rappelle, étaient le
faisant part des exagéraréchal des logis des
quand le vin d'Orvietto à Dangeau, Saint-Si-
sion. on bien au jeu, mais
Quoi qu'il en soit de cet de sa probité que de
le gouvernement russe, bonheur de ne jamais
peinture, comme il a son ix maîtresses du roi;
paroles, possède, dans sa lui; elles le traitè-
tableau de dimension imerent celle du roi. »
ressé par la mort, peut de même qui, cédant à
gement impartial. u sentiment des exi-
Je n'aime pas plus ce tsait sa main s'appe-
d'Isaac à Pétersbourg, mle.
et ses pilastres de malachi répandit dans Paris
place Rouge, à Moscou, e S... de se défaire de
dômes diaprés d'arabesquer-le-champ. L'éton-
pas, dès l'abord, par ce cit d'autant plus grand
qui associe le spectateur alualité, avait jusqu'a-
vous arrête et vous fixe co'il était admis au jeu
sique bien déduite, comme aujourd'hui, on était
les plus incroyables
t les chroniqueurs du
— Rassurez-vous, Libaillustres ils signaient
tait: il ne s'agit pas de pà l'affût des nouvelles
— Tant mieux, s'écria-lle. Les motifs de la
de divorce possible entre n expulsion ne furent
d'un mariage incompatibleheureux ne s était pas
Au bout d'une demi-htes les bouches se di-
que le paquebot de Gênnpant au jeu avec des
même à dix heures. Je lui il n'en était pas à son
lement une valise: nos mait été éventée, que le
tel. Il était fort intrigué; de voir perdre toutes
directement des questionsii, qu'enfin ses talents
rien. cinq cent mille écus
— Ça n'est pas, grondae jeu des autres, » dit
mises, que l'âge n'y soit plueurs incomparables,
glios de femme... mais on ; il faisait son va-tout
route-là... n'y en a-t-il pas tous les piques étaient
la pretentaine au diable boDait toujours à trente-
d'être une rosière pour se ne gagne point contre
dans notre sexe; c'est, voilvait donné trente pis-
vilége... A-t-on affaire d'ule Mme de la Vallière,
— Non, répondis-je. ivière toutes les cartes
— Alors, *incognito*... cu'elles n'étaient point
geons pas dans la haute...rtier. »
che: ses à la clef, comme diu siècle de Louis XIV,
de la mansarde, rue d'Astos plus maladroits; il ne
gants blancs? rt, et si quelque chose
— On peut s'en passer. té pris la main dans le
— Ah bah!... c'est doncnstamment son tout sur
bucoliques? des valets pour qu'ils
— Mettez, l'interrompis-jauxquelles on en sub-
bien enveloppés. les moyens qui fe-
Il se redressa comme uns grecs modernes, et ce
— Est-ce là le jeu que rt appelé « prendre ses
t-il en lâchant les bottes q

échéances. Sous prétexte d'études il ne courait pas la Sabine, dans la saison des fruits rouges et des beaux effets de soleil; il ne s'oubliait pas à savourer, en compagnie des modèles, les fritures et *le petit blanc* du Transtévère. Il travaillait lentement, sans bruit, assidûment, comme la nature, aussi attentive à parache ver le brin d'herbe qu'à empourprer les grandes cloches des cactus. Et il est arrivé d'un pas égal et soutenu, à doter son pays d'une œuvre marquante, et son pays, après l'avoir attendu comme savent attendre les gens occupés de vastes projets, lui a fait un lit d'or pour se reposer. Il s'y est endormi du sommeil éternel.

Comme toute œuvre sérieuse, réfléchie, significative et systématique, l'œuvre de M. Yvanoff a produit ses enthousiastes et ses détracteurs. Les deux factions campaient au café *del Greco* et au restaurant *Lepri*, où l'on mange de si bonnes truffes au fromage. On prétendait même que les discussions assez vives avaient emporté dans leur courant, jusqu'à la tête des orateurs, maint bout de cigare et plusieurs dominos écornés. Un double-six s'est perdu sans retour.

D'un côté, on démolissait, sans réserve et sans pitié, une œuvre prosaïque, sans hardiesse, sans inspiration, froide dans sa complexité, insultant à la tradition et ne la réformant pas, grande machine à couleurs, effet d'un kaléidoscospe intelligent, œuvre personnelle et stérile, obstacle au progrès de la peinture, en ce qu elle pose sa sécheresse en *ultimatum* de l'art, application sacrilége du réalisme à la peinture religieuse. Les enthousiastes (et ils n'étaient pas tous Russes) triomphaient comme gens qu'Yvanoff, en s'immolant, rachetait de tous leurs défauts originels et acquis. Enfin, disaient-ils, la vérité est descendue à côté du Saint Esprit, sur la tête des peintres de religion. M. Yvanoff sera le précurseur d'une grande école russe et même européenne, qui n'aura plus qu'à regarder à terre pour y trouver l'idéal qui resplend t partout. Et puis il a innové; voilà son grand mérite. Chaque coup de pied donné à la routine se paye d'un triomphe. Là-dessus les guéridons *del Greco* pirouettaient et chancelaient pris d'eau claire et les plateaux s'échappaient par la tangente. En faisant part des exagérations, ils avaient tous raison quand le vin d'Orvietto ne se mêlait pas à la discussion.

Quoi qu'il en soit de cette divergence d'appréciation, le gouvernement russe, qui veut avoir son école de peinture, comme il a son armée, et se soucie peu des paroles, possède, dans son musée de l'Ermitage, un tableau de dimension impériale. M. Yvanoff, désintéressé par la mort, peut désormais compter sur un jugement impartial.

Je n'aime pas plus ce tableau que je n'aime l'église d'Isaac à Pétersbourg, malgré ses colonnes de lapis et ses pilastres de malachite, et la Wasili-Salor de la place Rouge, à Moscou, malgré son efflorescence de dômes diaprés d'arabesques éclatants. Il ne vous saisit pas, dès l'abord, par ce charme d'unité et d'harmonie qui associe le spectateur au drame représenté; mais il vous arrête et vous fixe comme une page de métaphysique bien déduite, comme une œuvre de musique savante qui surexcite en nous la faculté musicale sans éveiller le sentiment, sans faire appel à l'idée. On devine que cette toile a une âme, une pensée; mais c'est l'âme du pinceau, c'est la pensée abstraite du dessinateur et du coloriste. En outre, je crains bien qu'en nous donnant l'horizon vrai, le paysage authentique de la Judée, la plaine de Jéricho aux murs de broussailles qui tomberaient encore sous le vent des trompettes, envahie chaque jour par les sables et la végétation empoisonnée de la mer Morte, ces figures busquées des marchands de pipes de Stamboul, ces types dont un reste de grandeur fait mieux ressortir la déchéance, M. Yvanoff n'ait rencontré l'anachronisme auquel il voulait échapper.

L'intention de l'artiste découvre souvent mieux la vérité que l'observation trop analytique des faits. Les Juifs de notre temps ne sont plus que les images de leurs pères des déserts; ils ont dû subir l'influence des milieux et des climats, se transformer au feu de la persécution, s'amoindrir au rude laminoir de l'exil. La foule qui courait au baptême de Jean et criait *crucifige eum* devant le palais de Pilate ne se trouve plus derrière les tas de chiffons du Ghetto et les comptoirs d'Amsterdam, ni dans ces fantômes d'Ahasvérus qui, chaque vendredi, à deux heures, viennent, en branlant la tête et marmotant des lamentations, baiser les pierres de la mosquée d'Omar à Jérusalem. Les souffles printaniers, avant-coureurs de la rédemption prochaine, ne circulent pas à travers ces feuillages nuancés à l'infini; ne font point tressaillir ces grands roseaux qui sont d'une vérité locale irréprochable. On ne sent pas la terre tressaillir d'espérance et de joie sous les pieds de cette foule grossière! Cette nature riche et touffue n'est qu'une forêt vierge où les végétations parasites ont effacé les pas de la civilisation. Voilà l'horizon morne que ceignent les montagnes de Moab, asile des Bédouins nomades à l'affût des Anglais et des pèlerins; mais où sont les plaines fertiles de Chanaan, les ruisseaux de lait et de miel? La Judée n'est pas une province turque; c'est un chapitre de la Bible. Qui reconnaîtra dans ce pope rasé, maigri par la faim, blêmi par l'hiver d'Arkangel, le prophète hâlé par le vent du désert, mangeur de sauterelles, vêtu d'une ceinture de poils de chameau? Ses yeux battus n'ont pas le sombre éclat dont s'anime le regard du voyant : dans leur cercle bleuâtre ils n'ont que le vague scintillement de la fièvre lente. L'enthousiasme et l'extase ne reflètent point ces tons maladifs et mats. Ce Christ lointain et dur, aux traits immobiles, qui s'avance compassé et tout d'une pièce, comme un acteur qui va laisser tomber goutte à goutte un monologue shakespearien, n'est pas l'humble et divin envoyé d'en haut, prodiguant pour la rénovation des âmes son sang et sa parole. Regardez-le; ne semble-t-il pas qu'il va tonner comme le père Bridaine et agiter sur les têtes inclinées de la foule le sombre balancier de l'éternité, au lieu de promettre la terre et le royaume du ciel aux âmes souffrantes et éplorées, aux cœurs brisés, aux pauvres d'esprit et d'argent? C'est un archimandrite drapé et grave, plus rude que charitable; ce n'est pas le maître doux et miséricordieux qui laissait s'épandre sur ses pieds nus et poudreux la chevelure parfumée d'une pécheresse repentante.

Mais il ne faut demander à cette œuvre que ce qu'elle a voulu donner. L'art de notre temps a secoué le joug de l'idée et du sentiment, pour chercher son idéal dans le champ de l'esthétique pure et rationnelle; il idéalise les procédés, faute de pouvoir agrandir sa mission. Le coloris, de simple phraséologie qu'il était, est devenu le *desideratum* capital du style. Le dessin tend à être plus exact que vrai; l'exactitude copie, la vérité invente, découvre et enfante les chefs-d'œuvre immortels. M. Yvanoff a voulu laisser un monument d'art pur, car il lui importait peu de demander à la foi une inspiration et de lui prêter un argument. Si l'anatomie est satisfaite, si la chimie aérienne qui analyse les rayons, combine les teintes, détache et rapproche les nuances, pèse les ombres et mesure les clairs-obscurs, est respectée dans ses lois immuables, l'âme avide d'émotions nouvelles, de visions et de légendes éthérées, reste impassible et neutre. Pas un muscle qui fasse faux levier et s'oblique mal à propos; pas une pose de clair-obscur ou de teinte décroissante qui emporte sur la lumière. Ces reflets impossibles sont vrais, puisqu'ils ont été vus et enregistrés; la tête de ce jeune homme penché qui semble malade de la plique ou arrosée de sang de bœuf, tout a été pris sur les lieux, tout vit, tout respire, tout s'agence avec la mélodie entendue dans ce bas monde de réalités palpables. Point de trompe-l'œil, point de procédé courant qui masque la précipitation; il n'y manque ni un coup de brosse à la peinture, ni un fil à la toile, ni une fibre à la feuille, ni une mousse au terrain. Mais encore une fois, M. Yvanoff, qui a mis là sa vie, ses études, sa chronique personnelle, ne pensait pas à saint Jean, le sauvage ermite de la vallée du Térébinthe, il ne cherchait pas dans sa voie le Christ de la montagne, le sublime agonisant de Getzemani, lumineux, miséricordieux et triste, marchant au sacrifice du Calvaire, escorté de vertus et de prodiges.

Honneur à M. Yvanoff! il a récolté la gloire que tous ambitionnent aujourd'hui; gloire du pinceau et du crayon, un des premiers il aura fait sortir l'art religieux de son pays d'une voie où il a trop longtemps langui. Il faut animer et faire vivre ces figures immobiles et raides des coupoles byzantines. Qu'elles sortent de leur éternité fond d'or pour participer aux extases de l'amour et mêler leurs voix aux cantiques des martyrs. M. Yvanoff a déjà donné un coup de baguette, et les spectres iératiques, dans un monde encore trop terrestre, ont pris figure, chair et os. C'est pourquoi son pays lui doit l'admiration et la gloire, quand nous, qui recherchons et entrevoyons peut-être les vraies conditions de l'art religieux, nous ne lui devons qu'une critique impartiale, tempérée d'éloges sincères.

J. DOUCET.

Sciences, Beaux-Arts, Travaux publics.

On construit en ce moment, à Marseille, un monument qui doit servir à la fois de Bourse et de tribunal

---

— Rassurez-vous, Liban, lui dis-je comme il partait : il ne s'agit pas de politique.

— Tant mieux, s'écria-t-il; ce serait la seule cause de divorce possible entre ma place et moi, sauf le cas d'un mariage incompatible.

Au bout d'une demi-heure, il revint m'annoncer que le paquebot de Gênes lèverait l'ancre ce soir même à dix heures. Je lui ordonnai de préparer seulement une valise : nos malles devaient rester à l'hôtel. Il était fort intrigué; il n'osait pas m'adresser directement des questions, mais le diable n'y perdait rien.

— Ça n'est pas, grondait-il en roulant mes chemises, que l'âge n'y soit pour les aventures et imbroglios de femme... mais on peut aller loin sur cette route-là... n'y en a-t-il pas assez à Naples sans courir la pretentaine au diable bouilli?... Il n'y a pas besoin d'être une rosière pour se comporter comme il faut dans notre sexe; c'est, vulgairement parlant, son privilége... A-t-on affaire d'un habit noir?

— Non, répondis-je.

— Alors, *incognito*... c'est bon... nous ne voyageons pas dans la haute... absence complète de duchesses à la clef, comme disait le piston qui eut congé de la mansarde, rue d'Astorg... Combien de paires de gants blancs?

— On peut s'en passer.

— Ah bah!... c'est donc une bergère des champs bucoliques?

— Mettez, l'interrompis-je, mes pistolets de tir très-bien enveloppés.

Il se redressa comme un ressort.

— Est-ce là le jeu que nous allons jouer? s'écria-t-il en lâchant les bottes qu'il était en train d'empaqueter; franchir les mers, vulgairement parlant, pour aller se faire casser la patte ou traverser le sein d'un coup mortel... ça n'a pas l'ombre du bon sens, et j'aimerais mieux!...

— Si vous ne voulez pas venir avec moi, Liban, l'interrompis-je encore, vous êtes parfaitement libre de rester.

Il se remit à empaqueter mes bottes. Je l'entendais pousser de gros soupirs. Quand il eut achevé ma valise, il empila son petit trousseau dans un sac de nuit. Après quoi, il vint se planter devant moi, prenant cette attitude menaçante qui annonçait un long discours.

— Liban, lui dis-je au moment où il allait entamer son exorde, je ne refuse pas de vous emmener avec moi, mais c'est à la condition que vous n'essayerez point de connaître le but de mon voyage... il s'agit d'une chose trop grave...

Je dois avouer qu'il me tourna le dos sans façon. Il poussa du pied son sac en grondant :

— Ils prononcent ces mots-là chaque fois qu'ils vont faire une folie!

Puis avec un rire amer :

— Je m'en lave les mains comme Ponce-Pilate... Je ne suis qu'un domestique... monsieur est majeur... Ça ne m'empêchera pas de manger un morceau... et de bon appétit encore!

Il sortit en se frottant les mains. Depuis ma sortie de la maison de Nelson, j'essayais de recueillir mes idées. C'était, à ce qu'il paraît, au-dessus de mes forces. Mon esprit se refusait à tout travail. Ma paresse morale arrivait à ce point que Liban me manquait. J'avais besoin de voir quelqu'un; je me fuyais moi-même.

Liban fut absent très-longtemps à mon gré. Quand il revint, il était l'heure de partir. Nous montâmes en fiacre. Je m'installai sur le pont du paquebot. La lune éclairait magnifiquement le golfe et les îles. J'essayai de voir, tout en haut de cet amphithéâtre qui est Naples, la maison de Nelson.

Quel lien m'attachait à cette femme?

Toute mon intelligence s'attelait à résoudre ce problème. Je ne me demandai pas une seule fois : Que vais-je faire?

Elle était belle dans sa mortelle pâleur. Y a-t-il des hommes pour tuer ainsi les femmes? Il l'avait brisée petit à petit, patiemment et pour un salaire. Chaque coup asséné lui valait un prix. Non, non, je ne demandais point : Que vais-je faire?

Je restai sous l'impression intacte de l'horreur éprouvée. Il y avait comme une fatalité sur moi. J'allais sans penser. J'allais...

Rien n'arrête ceux qui vont ainsi.

Liban obéit avec scrupule à mon injonction. Il ne fit aucune tentative auprès de moi. Loin de là, il mit une sorte de fierté à se tenir à distance; je l'avais blessé. Pendant toute la traversée de Naples à Gênes, il se tint dans une réserve si parfaite, que j'étais obligé de lui adresser la parole quand j'avais besoin de causer.

J'avais réellement besoin de causer. Mon esprit était très-faible. La solitude me fatiguait. Le travail stérile qui se faisait en moi, aux heures où j'étais seul, m'irritait et m'énervait.

Je ne tâchais même pas de me former un plan de conduite. Je vous l'ai dit, Hélène : j'allais.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

ommerce. Sa façade est sur l'alignement de la pro-
iade fameuse de la Canebière. Elle se divise en
x parties : au bas, cinq portes cintrées, donnant
un large vestibule et permettant de pénétrer dans
alle; en haut, un magnifique balcon orné de neuf
nnes d'ordres corinthien, soutenant un splendide
ton que termine un groupe de figures couchées,
portant l'écusson colossal de la ville de Marseille.

ndant que les murs de l'édifice s'élèvent sur les
ls de la mer, les statues, les bas-reliefs, qui doivent
ir à son ornementation intérieure et extérieure,
écutent à Paris.

. Toussaint compose l'immense bas-relief qui doit
r le fond du balcon du premier étage; M. Ottin
chargé de l'exécution de trois grandes figures, une
e de Napoléon III, pour la décoration de l'intérieur
a salle, et celles de deux fondateurs de Marseille
r les niches de droite et de gauche de la façade,
premier étage; M. Guillaume, de deux groupes re-
entant le *Commerce* et la *Navigation* pour les deux
émités du péristyle.

M. Gilbert, l'habile auteur des modèles du magni-
e surtout de table commandé pour l'empereur, et
l'on a vu à l'Exposition universelle de 1855, a été
iée la mission de rappeler, sous des apparences
oriques, les époques les plus mémorables de
toire de Marseille.

tte histoire abrégée se compose de dix bas-reliefs
randeur colossale, quatre de chaque côté de la
gueur de la salle, un à chacune des extrémités.
s les angles, et soutenus par des figures allégori-
, sont des écussons destinés à recevoir les armes
plus importantes cités de la France.

s sujets des bas-reliefs des deux extrémités sont :
Commerce présentant les plans de la Bourse à la
de Marseille; — la fondation de la justice con-
ire. »

s huit sujets consacrés à l'histoire de Marseille se
ent ainsi : « Fondation de Marseille; — Marseille
nant chrétienne; — le Départ pour la croisade; —
éunion de la Provence à la France; — les Capitu-
ons de François Ier avec le Levant; — la Chambre
ommerce soldant les consulats et armant les vais-
x contre les Barbaresques ; — la Conquête de l'Al-
e; — la France recevant les trophées conquis en
née. »

s modèles de ces grands travaux se poursuivent
activité, et il est probable qu'ils seront prochai-
ent achevés. Le plus grand nombre, peut-être,
rra figurer à l'Exposition de 1859. Ils promettent
suite de morceaux remarquables sous le rapport
a composition et de l'exécution.

ans un coin du parc de Saint-Cloud, il n'y a pas
temps, on apercevait une espèce de tente ou d'é
ppe. On passait à côté et l'on ne doutait guère que
ce fragile abri était exposée et offerte, pour quel-
sous, à la curiosité publique, une œuvre de scul-
re, comme on n'en rencontre pas souvent dans les
iers des artistes les renommés.

e travail a été exécuté par un homme qui n'a ja-
s étudié, qui doit à la nature seule le talent vrai-
t exceptionnel dont il a fait preuve dans cette cir-
stance. Cet homme se nomme Tessier. Il a commencé
être simple ouvrier plâtrier; plus tard il a été
çon; puis l'inspiration est venue! Il a pris un jour
morceau de bois, un couteau, et, guidé par un ins-
t qu'il ne saurait expliquer lui-même, il s'est mis
iller des figures, des ornements, tous les objets qui
paient ses regards.

Bientôt il ne s'est plus contenté de simples sujets
és. Il s'est attaché à une œuvre complète, considé-
le. Il a taillé, sculpté un rétable pour un autel.
st celui qui était exposé sous la tente du parc de
nt-Cloud. Ceux qui ont vu ce travail de patience et
i a pris tout le temps que l'ingénieux ouvrier aurait
consacrer au repos ou à quelques rares plaisirs, en
été émerveillés. On se demande comment, sans
sin, sans études préliminaires, il est parvenu à
voir ainsi travailler le bois, à représenter tout ce
i existe dans la nature avec tant de précision et
xactitude.

Des témoignages d'intérêt ont été prodigués de toutes
rts au maçon-artiste, mais j'en demanderais de plus
rieux. Un talent aussi réel, aussi vrai, mérite des en-
uragements. Je voudrais que l'on pût acheter le ré-
ble. Il deviendrait l'un des plus curieux ornements
une église importante. Tessier est un sculpteur que
n ne doit pas laisser dans l'oubli. Sa précieuse origi-
lité peut se prêter aux œuvres sérieuses comme à
utes les fantaisies. Il peut les contenter toutes.

CH. D'ARGÉ.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS. (*Suite.*)

XII. — Anecdoctes. — Les Parisiens d'Athènes.

Je ne sais si le personnel des joueurs s'est épuré de-
puis un siècle ou deux, mais il me paraît que la langue
est plus sévère qu'elle ne l'était autrefois pour les actes
d'indélicatesse commis au jeu. Ce que Mazarin appe-
lait avec une indulgence extrême : « prendre ses avan-
tages » serait crûment appelé tricher aujourd'hui. Il
est vrai que le cardinal lui-même n'était pas à l'abri
du soupçon. Peut-être ne se montrait-il si charitable
envers les autres que pour les bien disposer à son
égard. Notre morale flétrit justement celui qui a été
surpris trompant au jeu. et la conscience de chacun de
nous, sinon la loi, le condamne. Je n'en veux pour
preuve que le terrible châtiment infligé par l'opinion
publique, sous un règne d'hier, à quelques malheureux
que la soif du gain avait égarés. La notoriété de leur
nom n'a pu les sauver. On s'est montré d'autant plus
impitoyable qu'ils étaient plus haut placés et qu'on
devait les supposer, par leur éducation et leur posi-
tion, plus à l'abri que d'autres de pareilles défail-
lances. Devant cette clameur universelle, au milieu
de cette accusation de toutes les bouches et de cette
réprobation de tous les cœurs, le séjour de Paris, de
la France, n'était plus possible. Il a fallu partir, se sé-
parer d'une famille désolée, qui n'a pas été la dernière
à vous répudier, car elle a sa part de la honte, briser
son avenir, s'expatrier, et aller mourir obscur et
malheureux dans quelque pays peu connu. Ainsi ont
dû faire plusieurs hommes jeunes et brillants, qui oc-
cupèrent leur place dans la société parisienne, et dont
on ne prononce plus le nom aujourd'hui sans qu'aussi-
tôt une triste pensée ne vienne l'obscurcir.

L'époque est donc très-sévère pour les joueurs dé-
loyaux. L'opinion les condamne, la police les surveille
et nos cercles les chassent ignominieusement. Bien
heureux quand, surpris en flagrant délit de déloyauté,
le grec en est quitte pour une simple expulsion ! On en
a vu que leurs belles manières et leur tenue parfaite
n'ont pu préserver d'une correction bien méritée. Dans
un cercle de Paris, le châtiment fut un jour infligé
par les valets. On conduisit le fripon dans l'anti-
chambre où il passa par les mains de toute la livrée;
jamais chien fouetté ne descendit un escalier plus pré-
cipitamment. Le lendemain l'exécuté fit réclamer par
un commissionnaire son chapeau qu'il n'avait pas eu
le temps de prendre avant de s'enfuir.

La société était moins scrupuleuse et plus tolérante
sous Louis XV, sous Louis XIV, sous Henri IV et même
sous Louis XIII, qui cependant n'aimait pas le jeu, et ce
n'est pas une chose médiocrement curieuse que de voir la
fortune inouïe et le grand crédit, sinon la considération,
dont jouirent, au dix-septième siècle, certains hommes
qui, en réalité, n'étaient que de brillants aventuriers,
quelquefois d'habiles chevaliers d'industrie. On les sa-
vait véreux et bas, mais ils amusaient et et on les re-
cherchait; personne n'ignorait la déloyauté des procédés
employés par quelques-uns d'entre eux pour fixer la
chance de leur côté quand elle semblait vouloir les
abandonner, mais ils dépensaient si noblement l'or
qu'ils gagnaient par ces vilains moyens, qu'on était
plein de charité pour eux et qu'aux yeux de bien
des gens leur infamie prenait les proportions d'une
simple espièglerie ou d'une habileté plus digne d'ad-
miration que de blâme. On les traitait en enfants gâtés,
à qui l'on pardonne tout. Au fond, les hommes ne les
aimaient pas, mais comme ils charmaient l'entourage
du souverain et quelquefois le souverain lui-même,
on n'avait garde de les blesser ; ils étaient des étoiles,
et l'on se groupait volontiers autour d'eux pour briller
de leur éclat.

Quant aux femmes, elles en raffolaient. Elles se sont
volontiers, de tout temps, laissé séduire par ce qui
brille, or ou chrysocale, et véritablement c'étaient des
hommes sans rivaux pour la galanterie et l'opulente
générosité. Je n'en veux pour preuve que cette admi-
rable lettre de Mme de Sévigné, — un délicieux mor-
ceau d'orfévrerie, — écrite à propos de l'incomparable
robe offerte, disait-on, par Langlée à Mme de Montespan.
« M. de Langlée a donné à Mme de Montespan une robe
d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et pardessus
un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain
or, et qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été
imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en
secret; âme vivante n'en avait connaissance. On vou-
lut la donner aussi mystérieusement qu'elle avait été
fabriquée .. On essaye le corps ; il est à peindre. Le
roi arrive ; le tailleur dit : « Madame, il est fait pour
vous. » On comprend que c'est une galanterie ; mais
qui peut l'avoir faite ? « C'est Langlée, » dit le roi.
« C'est Langlée, assurément, dit Mme de Montespan ;
personne que lui ne peut avoir imaginé une telle ma-
gnificence ; c'est Langlée, c'est Langlée. » Les échos
en demeurent d'accord et disent : « C'est Langlée ! »
Et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode :
« C'est Langlée ! »

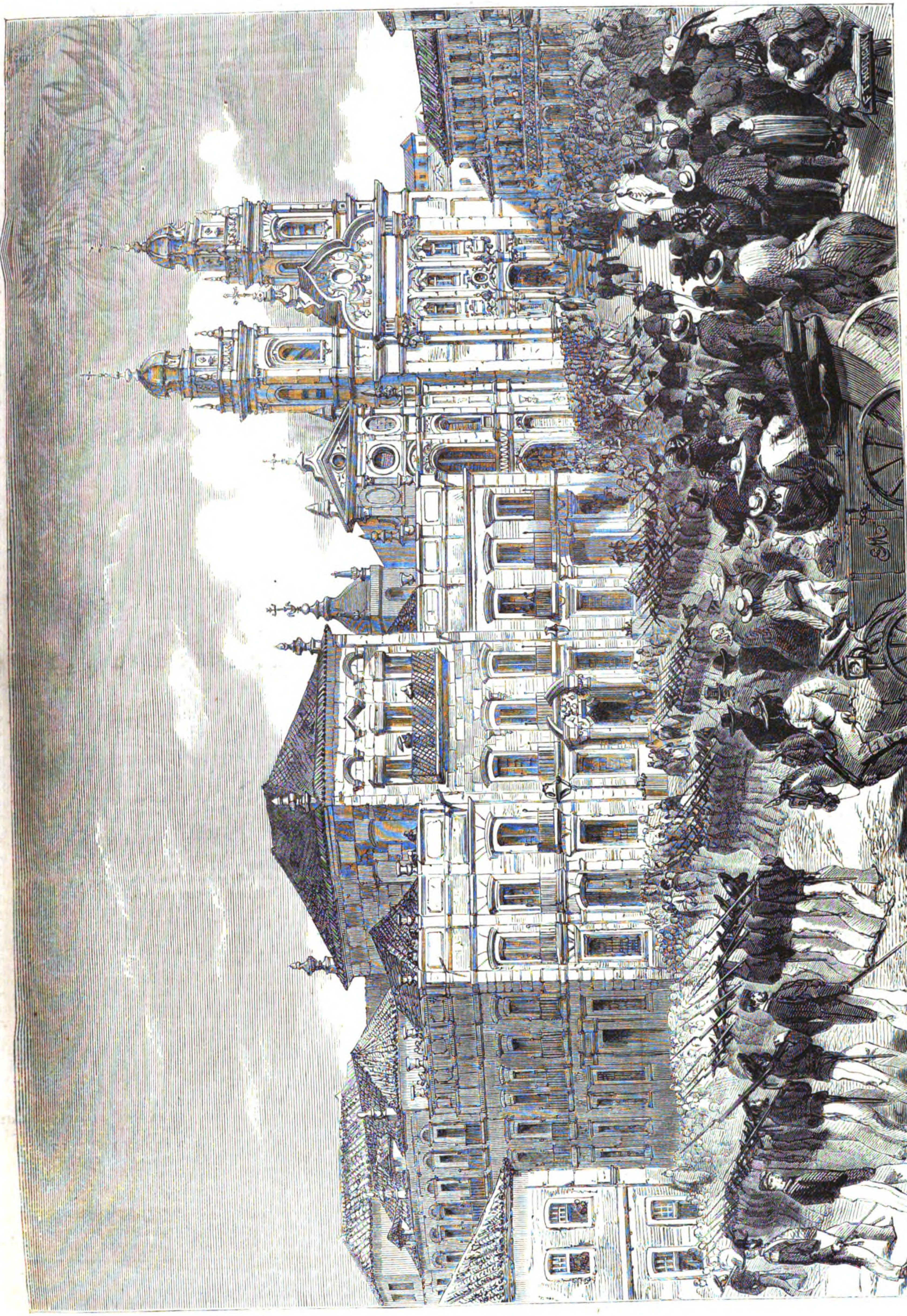
Ce Langlée tant choyé, qui faisait de si brillants ca-
deaux à la favorite de Louis XIV, qui avait sa place
au jeu du roi, à côté de la reine, de Monsieur, de ma-
dame de Soubise et de Dangeau, dont il était le digne
émule (ce qui ne les empêcha pas de se quereller un
jour comme deux crocheteurs), n'était pourtant qu'un
parvenu, le fils d'un laquais. Le comte de Gramont,
assez indépendant ou assez hardi pour avoir son franc
parler, avait pu lui dire, en plein jeu de brelan, pour
le corriger de ses façons trop libres : « M. de Langlée,
gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec
le roi ! » Mot sanglant, qui en dit plus que des volumes
ne pourraient le faire sur ces particularités regretta-
bles d'un siècle glorieux.

De tels appuis expliquent la faveur dont jouissaient
les aventuriers de cette trempe, l'engouement extraor-
dinaire dont parfois ils étaient l'objet. Quelques-uns
faisaient, comme on dit, la pluie et le beau temps, et
selon le mot de Mme de Sévigné, il fallait dire et faire
comme eux pour être à la mode. Courtisans audacieux
autant qu'habiles, une fois sûrs de leur terrain, tous
les moyens leur étaient bons, et ils allaient de l'avant
avec la hardiesse de gens qui ne doutent plus de rien.
Pour ceux ci, l'habileté au jeu ne fut que le passe-par-
tout qui leur ouvrit les portes; une fois entrés, ils vi-
sèrent aux plus hautes charges de l'État et ils les ob-
tinrent. La morale et la conscience, qui ne perdent
jamais complétement leurs droits, se réveillaient ce-
pendant parfois et faisaient hautement justice de ces
scandales. La morale, par la plume immortelle de La
Bruyère, écrivait cette phrase, qui n'a guère vieilli :
« Les cours ne sauraient se passer d'une certaine es-
pèce de courtisans, hommes flatteurs, complaisants,
insinuants, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les
plaisirs, étudient les faiblesses et flattent les passions...
Ils font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dé-
pense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de
consumer de grandes sommes en habits, en meubles et
en équipages... » Ces lignes, on se le rappelle, étaient le
début du portrait de Langlée, maréchal des logis des
camps et armées du roi. Quant à Dangeau, Saint-Si-
mon reconnaît qu'il gagna tout son bien au jeu, mais
il parle autant de son honneur et de sa probité que de
son esprit, et il ajoute qu'il eut le bonheur de ne jamais
être soupçonné. « Il fit sa cour aux maîtresses du roi;
le jeu le mit de leurs parties avec lui ; elles le traitè-
rent avec familiarité et lui procurèrent celle du roi. »
Quelquefois aussi c'était le roi lui même qui, cédant à
un bon mouvement et revenant au sentiment des exi-
gences de sa propre dignité, laissait sa main s'appe-
santir sur quelque grand coupable.

Le 10 mars 1671, la nouvelle se répandit dans Paris
que le roi avait commandé à M. de S... de se défaire de
sa charge et de quitter la ville sur-le-champ. L'éton-
nement causé par cette nouvelle fut d'autant plus grand
que M. de S..., gentilhomme de qualité, avait jusqu'a-
lors joui des faveurs du roi et qu'il était admis au jeu
de Sa Majesté. Alors, comme aujourd'hui, on était
avide de scandale, les aventures les plus incroyables
étaient celles que l'on préférait, et les chroniqueurs du
temps — on sait de quels noms illustres ils signaient
leurs chroniques — se tenaient à l'affût des nouvelles
de la cour pour en réjouir la ville. Les motifs de la
disgrâce de M. de S... et de son expulsion ne furent
pas longtemps un secret. Le malheureux ne s'était pas
encore éloigné de Paris, que toutes les bouches se di-
saient qu'il avait été surpris trompant au jeu avec des
cartes préparées. On ajoutait qu'il n'en était pas à son
coup d'essai lorsque la mèche avait été éventée, que le
roi s'étonnait, depuis deux mois, de voir perdre toutes
les personnes qui jouaient avec lui, qu'enfin ses talents
dangereux lui avaient rapporté cinq cent mille écus
au moins. « S... savait si bien le jeu des autres, » dit
le plus brillant de ces chroniqueurs incomparables,
Mme de Sévigné, « que toujours il faisait son va-tout
sur la dame de pique, parce que tous les piques étaient
dans les autres jeux. Le roi perdait toujours à trente-
un de trèfle, il disait : « Le trèfle ne gagne point contre
le pique, en ce pays-ci. » S... avait donné trente pis-
toles aux valets de chambre de Mme de la Valliere,
pour leur faire jeter dans la rivière toutes les cartes
qu'ils avaient, sous prétexte qu'elles n'étaient point
bonnes, et avait introduit son cartier. »

J'en demande bien pardon au siècle de Louis XIV,
mais M. de S... était un grec des plus maladroits; il ne
possédait que les éléments de l'art, et si quelque chose
m'étonne, c'est qu'il n'ait pas été pris la main dans le
sac dès le premier jour Faire constamment son tout sur
la même figure et corrompre des valets pour qu'ils
jettent à l'eau les bonnes cartes auxquelles on en sub-
stitue de préparées! voilà, certes des moyens qui fe-
raient hausser les épaules à nos grecs modernes, et ce
n'est pas là ce que Mazarin eût appelé « prendre ses

Vue de la ville et de la rade de Rio-Janeiro, prise de Saint-Domingue. (Croquis de M. E. Labrosse, dessin de Grandsire, gravure de H. Linton.)



Palais de l'empereur du Brésil et église cathédrale de Rio-Janeiro. — Descente à terre de l'équipage de la frégate française *l'Alcmène*, pour aller entendre la messe. (Dessin de Thorigny, gravure de H. Linton.)

avantages. » De pareilles friponneries ne pouvaient réussir qu'à la table d'un roi, là où la considération attachée à chaque joueur ne laisse pas de place au soupçon, où l'esprit croit encore à la probité quand les yeux ont découvert l'escroquerie. Partout ailleurs, elles eussent été éventées, sinon châtiées aussitôt. La réflexion bourgeoise du roi : « Le trèfle ne gagne point contre le pique, en ce pays-ci, » est celle d'un joueur qui s'étonne et se plaint, et non pas celle d'un homme qui accuse. Il est évident qu'à ce moment Louis XIV n'avait pas encore découvert les talents de contrebande de M. de S..., il ne les soupçonnait même pas.

On parla de l'événement pendant huit grands jours, et il y eut un peu d'incertitude et d'effroi dans cette société si brillante, si avide de plaisirs et si indulgente, lorsqu'on eut appris, de la bouche même du cartier qui était le fournisseur ordinaire de M. de S.., qu'il fabriquait des cartes « ajustées » depuis longtemps et que plusieurs grandes maisons s'approvisionnaient chez lui.

ÉDOUARD GOURDON.

Baie et ville de Rio-Janeiro.

Une mission est imposée au *Monde illustré* par son titre même, c'est celle de faire connaître à ses lecteurs les points les plus importants et les plus beaux sites du globe; cette mission, il la poursuit. Il leur a déjà offert, parmi les vues de paysages et de lieux célèbres, dont ses numéros présentent le choix, celles de Constantinople, avec ses sérails de marbre et la merveilleuse perspective de sa Corne d'or; de Lisbonne, assise au bord de son large fleuve, où se mirent ses édifices religieux et ses palais; naguère encore il leur donnait la Havane, plus fière encore de la magnificence de sa nature que de celle de ses monuments. Aujourd'hui, c'est à la reproduction de la baie de Rio-Janeiro et de l'un des plus remarquables aspects intérieurs de cette capitale de l'empire du Sud qu'il consacre deux de ses gravures. (Pages 348 et 349.)

On ne peut s'imaginer, sans l'avoir éprouvé, le sentiment d'admiration dont l'esprit est saisi lorsqu'après avoir franchi l'étroit goulet défendu d'un côté par des ouvrages bastionnés, et de l'autre par un monastère fortifié, on découvre la ceinture de montagnes dont l'amphithéâtre enveloppe cette baie, sorte de lac maritime. La beauté de ses grandes lignes et la variété de ses paysages sont complétées par cette riche nature intertropicale qui couvre tous les plateaux, tous les versants, de sa végétation splendide : ses bois d'orangers, ses massifs, ses rideaux et ses bouquets d'arbres gracieux ou gigantesques qui prodiguent à l'industrie leurs bois, leurs baumes et leurs fruits.

Cette baie, qui, outre l'immense commerce dont Rio-Janeiro est le centre, sert de point de relâche à la plupart des navires qui se rendent dans l'océan Pacifique ou dans la mer des Indes, ne reçoit pas moins, chaque année, de cinq mille bâtiments. La frégate *l'Alcmène*, portant le pavillon du contre-amiral de Chabane, et plusieurs autres voiles de la station française dans ces mers, s'y étant trouvées réunies le 15 août dernier, cet officier réclama et obtint, par l'intermédiaire de la chancellerie française, l'autorisation de faire descendre à terre un nombreux détachement de ses équipages pour assister à un *Te Deum* chanté dans la cathédrale, en célébration de la fête de S. M. l'empereur des Français. L'artiste qui nous a adressé un dessin de cette solennité a choisi le moment où le corps français arrive devant l'église métropolitaine, au milieu des flots d'une population sympathique. Cet incident, par lui-même d'une actualité intéressante, nous a offert l'occasion de donner une vue de ce monument qui, construit dans toute l'élégance et dans toute la richesse architecturales de la renaissance, est un des monuments les plus remarquables du nouveau monde.

MAC VERNOLL.

BIBLIOGRAPHIE.

Comédies en vers par CAMILLE DOUCET, deux volumes in-8°. Paris, Michel Lévy, libraire-éditeur.

L'élégant auteur du *Fruit défendu* et de tant d'autres compositions pleines d'observation et de verve vient demander au calme de la lecture la confirmation des succès que le prestige de la scène pourrait avoir surpris à l'émotion du spectateur. Enlevons à M. Camille Doucet tout doute à cet égard. *Les Ennemis de la maison, la Chasse aux fripons*, etc., ne sont pas seulement de très-ingénieuses peintures de mœurs, ce sont encore des œuvres littéraires dont le mérite n'a rien à redouter du contrôle sérieux auquel il fait appel. L'auteur n'aura jamais été plus heureusement l'*avocat de la cause*, pour lui donner un titre de son œuvre, qu'en publiant ces deux volumes de *comédies en vers*, dignes à tous égards de leur luxe typographique.

FULGENCE GIRARD.

COURRIER DU PALAIS.

J'ai promis de vous parler aujourd'hui du général Pelleport.

Ce n'est pas lui qui plaide. Il est mort en 1855, chargé d'ans, la poitrine chamarrée de croix et constellée de blessures. C'est sa mémoire qui est en cause. Un critique a écrit que le vieux soldat avait eu dans sa vie un moment de défaillance : le mot de *défection* prononcé à cette occasion a retenti péniblement dans le cœur de sa veuve et de son fils, — de là est né un procès.

Pelleport ne fut pas un de ces généraux éclatants qui tracèrent en traits de feu leur passage dans les armées de l'empire. Il appartenait, comme a dit M. Sainte-Beuve, dont je ne fais ici que résumer l'opinion, à ces races pures, honnêtes, intègres, ayant le culte de l'honneur, du devoir et de la règle, modestes et simples autant qu'intrépides, dont le propre est précisément de se sacrifier, de s'effacer, de se tenir au second rang partout, hormis quand on est au feu, et dont enfin Drouot fut la plus exacte personnification.

A dix-huit ans, il avait été appelé aux frontières avec trois de ses frères. Un cinquième était déjà engagé volontaire; un sixième entra plus tard dans la marine de l'État. Le septième, l'aîné, resta seul auprès du père de famille. Sur les six premiers, deux payèrent leur tribut à la guerre et ne revirent jamais la maison paternelle.

Le premier patron de Pelleport, celui qui lui donna tour à tour les galons de caporal et de sergent et l'épaulette de sous-lieutenant, ce fut le général à *la bravoure bonhommière*, aux côtés duquel le jeune Bonaparte avait déjà conquis sa première illustration. Dugommier est tué d'un éclat d'obus. La paix est faite avec l'Espagne, l'armée des Pyrénées dissoute : le commandant d'artillerie est à la tête de l'armée d'Italie. Pelleport passe sous ses ordres avec la 18e brigade. Il est à Montenotte, à Lodi, à Castiglione, à Arcole, à Rivoli. Le matin de cette dernière journée, au moment où la 18e brigade s'avançait pour prendre son poste de bataille : « Brave 18e, lui avait dit Bonaparte, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous, » et l'ennemi n'avait pas tenu devant elle; et lorsque des drapeaux neufs vinrent remplacer les glorieuses loques qu'avaient faites les balles autrichiennes, on lut sur celui de la 18e brigade la harangue du général en chef écrite en lettres d'or, avec ces mots : *Bataille de Rivoli*.

Après les plaines de l'Italie, les montagnes de la Suisse, puis les sables de l'Egypte virent Pelleport toujours combattant : il se battait à la prise d'Alexandrie et aux Pyramides : il entrait au Caire avec Bonaparte et partageait les périls de l'armée pendant la révolte : il fut de la campagne de Syrie. A Jaffa un de ses parents mourait de la peste entre ses bras : il assista, — et ce ne fut pas l'épée au fourreau, — à ce terrible siége de Saint-Jean d'Acre où des assauts meurtriers coûtèrent la vie à vingt-trois officiers de sa brigade, à la bataille du Mont-Thabor, à celle d'Aboukir. Tombé à la fin de la campagne entre les mains des Anglais, il dut à la paix d'Amiens de rentrer en France et de revoir sa famille.

Il ne se repose pas longtemps. La paix est rompue, et Pelleport passe le Rhin dans le corps d'armée du maréchal Soult. Il était chevalier de la Légion d'honneur et adjudant général de sa brigade. Le voilà de nouveau relancé sur les champs de bataille et sillonnant de son épée chacune de ces étapes glorieuses qui s'appellent Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Essling, Wagram.

A Eylau, il reçoit trente coups de sabre et cinq coups de baïonnette, et on le déterre par hasard sous un monceau de cadavres.

Balzac, dans une admirable nouvelle que tout le monde a lue, s'est complu à peindre la figure martiale et imposante d'un colonel de l'Empire. Comme Pelleport, le colonel Chabert tombe sur le champ de bataille et n'est sauvé que par hasard. On le croit mort : il reparaît : Ne seriez-vous pas, lui dit je ne sais plus quel plaisant, le colonel Chabert mort à Eylau? — Lui-même! répond-il, et il faut voir quel terrible effet produisent ces deux mots si simples : — Lui-même.

Or, et c'est là que je voulais en venir, sur un acte qui est une pièce du procès, l'acte du 19 avril, dont il sera plus loin question, — se trouve à côté du nom de Pelleport celui d'un colonel de sa brigade, du colonel Chabert; et je me demande si ces deux noms-là, si les actes, si les aventures, si le caractère de ceux qui les ont portés n'ont pas été pour Balzac les éléments du type immortel qu'il a créé.

Pelleport fut aussi de la grande armée : il servait sous les ordres immédiats de celui qui fut le héros de la campagne, du maréchal Ney. Lorsque commença la retraite, ce fut à lui que le prince de la Moskowa confia le commandement de son arrière-garde. Il s'en souvient, — dans les *Mémoires* qu'il a laissés, — avec un légitime orgueil : « Je suis fier, écrit-il, de pouvoir dire » aujourd'hui : Je commandais l'arrière-garde de l'ar- » rière-garde de la grande armée. »

Ici vient se placer un épisode touchant dont l'honneur, ce me semble, doit rejaillir des soldats qui l'ont accompli sur le chef qui l'a inspiré. La retraite a commencé, tardive et désastreuse. Les routes sont couvertes de verglas. A Smolensk, les attelages, épuisés par la faim, glissent, tombent, refusent d'avancer : il faut abandonner les fourgons. La caisse du 18e contenait 120,000 fr. en or. Que fait Pelleport? Il divise cet or et en remet une part à chaque soldat de son régiment, en lui faisant promettre de les confier à un camarade s'il vient à succomber en route. A la fin de la campagne, bien des soldats manquèrent à l'appel : pas une pièce d'or n'y manqua. Les 120,000 fr. étaient intacts.

Il continue ainsi, prenant sa part de toutes les péripéties de cette Iliade.

> Il avait salué, dans ses courses lointaines,
> Tous les boulets fondus du Nil au Borysthènes.

En 1814 on le retrouve devant Paris, commandant sous les ordres de Marmont une brigade du sixième corps et combattant avec lui dans les rues de Belleville. Au dernier moment de la bataille, il tombe frappé d'une balle qui lui traverse la poitrine. L'armée le croit mort, et l'Empereur, qui venait de le nommer chef de division, biffe lui-même son nom de la liste des promotions.

Ceci se passait le 30 mars, et le 5 avril, le 6e corps, trahi par ses généraux, abandonnait sa position d'Essonne, se dirigeait sur Versailles, et découvrant Fontainebleau par ce mouvement, enlevait à Napoléon sa dernière chance de salut.

Que Pelleport soit resté étranger à cette défection, cela est certain, il était encore entre la vie et la mort, gisant sur un grabat. Mais plus tard, le 19 et le 23 avril, n'aurait-il pas, en adhérant aux actes du gouvernement, approuvé et comme ratifié l'événement d'Essonne, et autorisé ainsi M. Rapetti à inscrire, dans un article du *Moniteur*, Pelleport au nombre des généraux défectionnaires? Telle est la question délicate et par le fond et par la forme, que Mes de Sèze et G. Chaix-d'Est-Ange, M. Rapetti, — orateur en sa propre cause, — et M. l'avocat impérial Pinard ont discutée sous toutes ses faces. A l'heure où j'écris, le jugement n'est pas encore sorti des délibérations du tribunal.

Le même jour, aux assises de Melun, un homme comparaissait sous l'accusation d'un crime capital. Cet individu, nommé Pesty, appartient à une famille de cultivateurs, honnête et aisée. Un soir du mois de septembre dernier, il rencontre sur une grand'route le berger Masson, qui conduisait un troupeau de deux cent cinquante moutons. L'idée lui vient de tuer le berger pour voler les montons; il avait sur lui un *revolver* chargé; il en tire deux coups à la tête du malheureux Masson qu'il laisse pour mort et qu'il traîne par sa blouse dans un fossé, puis il fouette sa carriole, rentre chez lui, raconte qu'il a acheté un troupeau et envoie un de ses domestiques pour le ramener. Son père, en le voyant, devine le crime. — Tu n'as plus qu'à te tuer, s'écrie-t-il. — Pesty ne se tue pas, il se sauve : il arrive à Calais, se fait servir un dîner fin, se rend au spectacle, le cure-dent à la bouche, dort la grasse nuit et la grasse matinée, s'amuse sur la jetée à faire la cour aux baigneuses et se dispose à filer en Angleterre — par le train de plaisir — lorsque le commissaire de police de Calais, à qui il a été signalé, le fait arrêter.

Le pauvre berger a survécu. Il raconte, d'une voix bien faible encore, l'odieuse attaque dont il a été l'objet, les prières, les supplications qu'il a adressées à son assassin, les coups qu'il a reçus, l'évanouissement qui y a succédé et qui a duré toute la nuit. « Le lendemain, » dit-il, à la fraîche, j'ai senti mon pauvre chien qui » me léchait la tête. Ça n'est pas beau à dire, mais » c'est pourtant la vérité, que c'est un prochain qui a » voulu me tuer, et que c'est un chien qui m'a sauvé » la vie. »

Singulière puissance du langage du cœur! Les larmes étaient dans tous les yeux pendant le récit du berger. Et je vous assure qu'il a fallu que ce jour-là Me Lachaud ait été bien éloquent pour attirer encore quelque intérêt sur l'accusé, et obtenir du jury une déclaration de circonstances atténuantes!

PETIT-JEAN.

Notre collaborateur, M. Charles Monselet, étant absent de Paris pour quelques jours seulement, nous sommes obligés de remettre à huitaine le compte rendu du *Roman d'un jeune homme pauvre*, pièce en cinq actes et en sept tableaux, représentée au théâtre du Vaudeville. En attendant, constatons la réussite de cette œuvre très-agréable et très-littéraire, comme tout ce qui sort de la plume de M. Octave Feuillet.

CHRONIQUE MUSICALE.

La *Messe de Weber*, exécutée à Saint-Eustache à l'occasion de la Sainte-Cécile.

Avant que midi ait sonné, lundi dernier, à l'église de Saint-Eustache, il était permis à bien des gens qui se piquent de dilettantisme d'ignorer que Weber eût écrit une messe. Cette œuvre (notez que nous ne disons pas ce chef-d'œuvre) n'était guère connue en France que de quelques érudits, de quelques bibliophiles avares de leurs trésors et voués à toutes les manies qui distinguent le collectionneur. Cette gent, qui a plus d'un rapport avec la république des fourmis, n'est certes pas prêteuse, et c'est là son moindre défaut.

Donc les rares exemplaires de la messe de Weber qui étaient venus jusqu'à Paris ont été condamnés à la poussière des bibliothèques pendant un temps trop long. Ce silence a duré jusqu'au jour où l'*Association des artistes musiciens*, par une heureuse initiative, a mis en lumière cette œuvre curieuse à plus d'un titre. Elle a servi, cette année, à la célébration de la Sainte-Cécile.

Pour nous, qui honorons le nom glorieux de Weber et qui professons pour son génie un culte tout particulier, la fête avait un attrait irrésistible. Mais notre curiosité ne laissait pas que d'être mêlée de certaines appréhensions; nous nous demandions comment l'auteur de *Freyschutz* trouverait sur sa palette fantastique les couleurs qui conviennent à la peinture des grands drames religieux; par quelles consonnances harmoniques il saurait invoquer le ciel, après avoir tant de fois évoqué l'enfer dans de sauvages dissonances. Là était l'écueil, et, nous n'hésitons pas à le dire, Weber s'y est laissé choir; il a perdu de vue le caractère sacré de son sujet, il s'est laissé entraîner dans une pente qui lui était familière en faisant résonner des harmonies étranges. Son orchestre est déchaîné, grondeur, brutal par instants, et jette l'esprit de l'auditeur bien loin de cette sérénité, de cette exaltation séraphique qui sont le propre de l'art religieux.

Il se dégage même de cette musique comme des exhalaisons infernales, et on est tout étonné de ne point voir apparaître Samiel dans son manteau rouge, Samiel qu'accompagnent les lutins, les gnomes, ce monde grimacier qu'enfanta l'Allemagne superstitieuse, et avec qui le génie de Weber a vécu en commerce intime.

Mais, si on veut bien oublier le caractère général de l'œuvre et ne chercher dans son audition qu'une sensation purement musicale, la part est encore large à l'admiration. Le *Credo* surtout nous a paru un morceau capital. Weber y a vu un drame, et il a cherché, avec quelque affectation peut-être, à en peindre toutes les horreurs. Chaque mot du texte a comme son équivalant dans la partition; chaque phrase mélodique est présentée comme une image saisissante et vraie. C'est là du style descriptif poussé jusqu'à la puérilité; mais cela n'empêche pas qu'on ne se laisse séduire par les beautés de l'ensemble.

En un mot, notre appréciation sur la messe de Weber se résume à ceci : sens religieux de l'œuvre presque nul; effet purement musical assez grand dans le *Sanctus*, l'*Agnus* et surtout dans le *Credo*.

ALBERT DE LASALLE.

CAUSERIE DE LA MODE.

On a coutume de dire que, dès que deux femmes se trouvent ensemble, elles mettent la conversation sur l'éternelle question de l'amour! Deux femmes seules, c'est possible; mais qu'une troisième femme survienne, puis une quatrième, enfin qu'un cercle féminin se forme, soyez sûr qu'on dissertera avant tout toilette, parure, art de conserver la beauté et de la rehausser. J'étais, l'autre jour, en visite chez la marquise de P...; plusieurs femmes du grand monde arrivèrent et insensiblement nous nous trouvâmes une douzaine, pas un homme ne survint. Les maris, les pères, les frères étaient à leurs occupations ou à leurs plaisirs. La marquise de P... rit très-fort de cette désertion d'hommes, et nous demanda si nous en étions contrariées? — Pour eux semaines encore, non, répliqua la jolie comtesse de V... Je permets à ces messieurs de chasser, de surveiller leurs fermiers ou leurs architectes, d'aller à la course, etc. Nous sommes trop occupées de nous-mêmes durant cette saison de transition pour nous apercevoir de leur absence. — Et à quoi passez-vous donc vos journées? demandai-je. — A courir les magasins, à stimuler les couturières et les modistes, à préparer enfin nos armes pour cet hiver. Ce matin, j'ai fait une file d'emplettes, et pour venir vous voir à quatre heures, il m'a fallu, chère marquise, déployer une activité à la vapeur. Jugez plutôt. A midi, ma voiture s'arrêtait devant les magasins de nouveautés du Louvre. J'ai commencé mon excursion dans ce vaste bazar par une visite au splendide salon qui renferme les cachemires de l'Inde, et là, j'ai passé plus d'une heure, tantôt assise dans un large fauteuil, tantôt debout devant une riche psyché, à faire déployer devant moi les merveilleux tissus de Lahore. Vous en dire toutes les variétés splendides serait trop long. Vous savez que j'avais depuis longtemps envie d'un cachemire vert. Je l'ai choisi de ce vert tendre appelé *céladon* au dix-huitième siècle, et vert-Azoff de nos jours. C'est un châle long avec des enroulements de palmettes d'un travail inouï. Il était unique; j'ai voulu l'avoir; sans compter un burnous en étoffe de damas que vous me verrez, mais que je ne veux point vous décrire. Le salon des cachemires des magasins du Louvre est décoré avec un goût extrême; on marche sur de moelleux tapis à dessins de peau de tigre; de beaux vases du Japon ornent les étagères où les châles sont déposés, et un calorifère invisible y répand une chaleur tiède comme celle de votre salon, marquise. Du salon des cachemires, j'arrivai, en montant un joli escalier très-doux, aux divers salons des confections. J'avais deux manteaux et une sortie de bal à choisir. On me montra par centaines les nouveautés de la saison; rien de gracieux comme la *pelisse impératrice*; elle est en reps noir avec une châtelaine en beau velours noir; c'est simple et charmant; puis c'est la *rotonde dahlia*, tout en velours noir, avec un très-haut volant du même surmonté d'un volant en guipure pointillé de jais; le *manteau monarque* est également tout en velours noir, orné d'un très-grand col en magnifique passementerie, formant pointe sur le dos; la *basquine Eva* est décorée d'ornements en jais; ce sont ensuite, toujours en velours, des burnous d'une coupe incomparable.

Je choisis ensuite douze robes. — Douze robes! m'écriai-je. — Et trouvez-vous que ce soit trop pour commencer la saison? répliqua la comtesse.

— Ah! ah! fit la petite baronne de B..., une femme mignonne et élégante, mais qui se distingue par une mise d'une exquise simplicité, vous serez donc toujours folle de toilette? — Toujours, ma belle, répliqua la comtesse, et vous-même vous dissimulez avec un art infini les préoccupations que vous me reprochez! — Moi! dit l'autre en secouant avec négligence les plis de sa robe noire fort simple, mais dont la coupe irréprochable dessinait à ravir sa taille d'enfant. — Oui, vous! reprit la comtesse. Avez-vous par hasard passé la matinée à lire quelque livre de philosophie, voire même quelque roman, ou bien à courir les magasins? Voyons, soyez franche. — Mais, dit l'autre en rougissant un peu, il y a des soins de nous-mêmes qui tiennent à l'hygiène et dont on peut s'occuper sans coquetterie. — Où êtes-vous allée ce matin, répliqua l'autre en riant. — Eh bien! chez M^{me} Bonvallet. — A merveille, choisir un de ces merveilleux corsets plastiques qui vous font la taille si mince et si souple, un de ces corsets que toutes les élégantes du monde ont adopté depuis le belle princesse Gagarine de Russie jusqu'à la jolie Mme Emile de Girardin, un de ces bienfaisants corsets plastiques que notre excellent docteur Récamier conseille à toutes les femmes comme étant le seul qui ne gêne pas la respiration et qui s'adapte le mieux aux formes du corps humain. Eh bien! ce corset, vous l'avez porté une des premières, ma chère, avec cet instinct qui vous fait découvrir tout ce qui convient à la femme pour lui donner plus de grâce et de distinction. — Où donc est le mal, dit l'autre? — Dans votre dissimulation à ne pas convenir que le soin de votre toilette vous préoccupe autant que nous toutes. Je continue mon réquisitoire : — Où êtes vous encore allée ce matin? — Dans deux maisons renommées, répondit la jolie baronne. D'abord, chez Faguer-Laboullée, mon parfumeur préféré; vous savez que j'adore les essences : celle de volcaméria et celle du bouquet de Trianon sont deux parfums de haute distinction, qui exhalent le souvenir de deux reines. Un aïeul de Faguer-Laboullée, établi à Versailles, inventa pour Marie-Antoinette le *bouquet de Trianon*; et son descendant vient de trouver l'extrait de *volcaméria* pour la reine d'Angleterre. Ce sont les seules essences dont j'embaume mes mouchoirs.

Dans mon bain, je répands tantôt un flacon d'eau benzoïde et tantôt un flacon d'acétine-Faguer. Pour la toilette du matin, la lotion sédative à la fraise est celle que je préfère, et le soir, puisqu'il faut vous dire tous mes secrets, quand j'ai baigné mon front et mes joues dans l'eau fraîche et pure, je passe un peu d'huile de glycérine parfumée autour des yeux et sur les tempes; c'est un préservatif certain contre les rides. — Oh! grande et savante coquette! m'écriai-je. Et votre troisième visite a été? — Pour la *Ville de Lyon*, reprit-elle; dans ce vaste magasin où les femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin trouvent à volonté tous les menus objets de toilette. J'ai choisi là d'abord les plus riches passementeries pour orner une robe de chambre que je me fais composer; la cordelière seule sera une merveille. J'ai fait aussi emplette de plusieurs assortiments de boutons, qui sont de vrais bijoux; les uns en corail, les autres en écaille, les autres en mosaïque écossaise. Puis de plusieurs douzaines de paires de gants de chevreau brevetés à deux boutons glacés et piqués de noir. De charmantes mitaines pour les jours froids, des canevas où sont commencés les plus splendides siéges en tapisserie, de délicieuses bourses algériennes que je compte imiter dans mes heures de causeries au coin du feu; enfin, de cette belle boucle d'acier qui brille au bas de ma taille.

— Vous ne songez qu'à vous, mes toutes belles, dit une femme de cinquante ans, d'une distinction extrême et qui nous avait écoutées en silence. Tandis que vous courriez les magasins pour y choisir vos parures, je les courais, moi, pour mon fils, qui vient d'être invité aux chasses de Compiègne. Pensez quelle affaire! J'ai à cœur que sa mise soit inattaquable. Je suis allée, moi aussi, à la *Ville de Lyon*, ancienne maison Ondoyer, et sous la direction de MM. Samsom et Yves. J'y ai choisi tout un assortiment de cravates du meilleur goût. Ces messieurs, fournisseurs de l'impératrice et de la famille impériale, savent ce qui convient à la cour. J'ai pris là aussi des gants de jour et des gants de soirée. Mais c'est Hermann, Hermann le tailleur artiste et hors ligne, et qui reste toujours le tailleur de l'aristocratie, qui s'est surpassé pour habiller mon fils. Redingotes du matin, costumes de chasse, habits de soirée, pantalons divers, gilets variés, chemises à l'anglaise, il s'est chargé des toilettes complètes; les draps, les casimirs, sont d'une finesse princière. Les broderies de l'habit de chasse ressemblent à de délicates ciselures d'or. Mais c'est la coupe de tous ces vêtements qui est inimitable, et qui révèle la main exercée d'Hermann. Mon fils habillé de la sorte sera irrésistible. Et la bonne mère souriait à cette image qu'elle caressait. — J'oubliais, reprit-elle; j'ai choisi pour lui, chez Chapron, à la *Sublime Porte*, des mouchoirs d'une distinction exquise; ils sont en batiste avec un simple ourlet; mais dans un angle nos armes sont richement brodées en couleurs. Chapron excelle dans les mouchoirs d'homme comme dans les mouchoirs de femme. Vous savez les merveilles qu'il a exécutées pour la corbeille de la jeune reine de Portugal; en ce moment ce sont les mouchoirs destinés à la jeune princesse de Bavière, fiancée au fils aîné du roi de Naples, qui l'occupent. Sans doute les mouchoirs de mon fils sont plus simples, mais je suis sûre pourtant qu'ils seront remarqués à la cour. — Vous le rendrez fat, dit la fraîche vicomtesse d'A..., en écartant un ample burnous noir en étoffe algérienne où de légers fils d'or formaient des raies de musique. — Où avez-vous donc trouvé ce ravissant burnous? lui dis-je. — Au *Bazar turc*, chez M. Petit, mon ancienne connaissance de Biarritz. Au mois de septembre, après le bain pris dans les vagues montantes du golfe de Gascogne, c'est au milieu des étoffes et des bijoux de l'Orient que je rencontrais chaque jour la comtesse de Morny, la princesse Vogoridès, la comtesse Walewska et la princesse Gallitzine, qui choisissaient dans le brillant magasin de M. Petit les plus riches parures des harems; aujourd'hui, c'est au bazar turc de Paris que ces raretés se trouvent transportées. J'y ai choisi, il y a trois jours, ce burnous qui vous plaît, et de plus, deux magnifiques vestes turques qui me serviront de coin de feu. L'une est en velours noir, brodée d'or et de perles de corail; l'autre est en velours cerise, brodée en perles blanches et en argent. J'aime ces parures orientales que M. Petit, arrivé récemment de Constantinople, a ravi à la convoitise des sultanes. J'ai aussi choisi une parure de sequins et une longue épingle en filigrane d'argent et rubis, avec laquelle les femmes du harem suspendent leur voile à leur chevelure.

Mais ce qu'il faut voir au *Bazar turc*, ce sont les étoffes d'ameublement destinées à la princesse Mathilde, dont M. Petit est fournisseur, et celles qui doivent décorer, ainsi que des tapis de Damas, plusieurs salles de la maison antique du prince Napoléon, avenue Montaigne. — Moi, je suis réduite aux toilettes de deuil, dit M^{me} de B..., veuve d'un mari peu regretté, et tout bijou m'est interdit d'ici à plusieurs mois. — Comment appelez-vous donc, lui dis-je, cette broche à fleurs blondes et ce bracelet de même nuance, où brille sur un fermoir en émail noir un chiffre de diamant? — Ah! cela, ce sont ses cheveux que je porte, reprit elle. Nous nous mîmes tous à sourire et à admirer. — Lemonnier, cet artiste incomparable que l'impératrice et la reine d'Espagne ont pris sous leur haut patronage, fait avec la dépouille blonde ou brune d'une tête morte ou vivante des chefs d'œuvre de patience et d'imagination. Dans une bague il glisse, en une petite natte serrée, quelques boucles mystérieusement ravies et qu'on veut dérober aux yeux. Il arrondit en bracelet les cheveux plus ostensibles des pères et des maris; dans un médaillon il groupe en gerbe de blé ou en myosotis fantastiques la chevelure d'or des enfants et celle des jeunes fiancés. Il dispose en fleurs en relief pour broches et sévignés des cheveux aimés qui ne rappellent ni larmes ni deuil. Pour ceux qui font penser aux tombeaux, il en forme des tableaux merveilleux circonscrits dans de jolis cadres. Il faut voir tous ces ouvrages en cheveux, qui sont autant de miracles d'invention, pour en bien comprendre le mérite. Tandis que nous regardions tour à tour le bracelet de la belle veuve, une jeune femme nous dit : — Vous n'avez point parlé coiffure! Quant à moi, ce qui me paraît le plus important dans la toilette d'une femme, c'est toujours la parure de la tête. Aussi me suis-je préoccupée d'abord, en arrivant à Paris, des coiffures que M^{lle} Pitrat, cette fleuriste vraiment inspirée et qui rivalise si bien avec la nature, nous composerait pour cet hiver. J'ai vu chez elle des couronnes d'un goût exquis; de grandes fleurs d'Asie sans feuillage s'y enlacent à des torsades d'or et de velours; fleurs et ornements sont toujours groupés avec une pureté de dessin qui fait penser à ces coiffures des bas-reliefs antiques et des vases étrusques. Voilà les couronnes que nous devons adopter. J'ai vu aussi chez M^{lle} Pitrat des guirlandes tout en fleurs, les unes en œillets, les autres en chrysanthèmes, les autres en primevères, si jeunes et si aériennes qu'elles semblent créées à souhait pour être mises avec les robes diaphanes en tulle et en tarlatane. — Avant de songer aux couronnes de fleurs, dit une jeune femme pâle et déli-

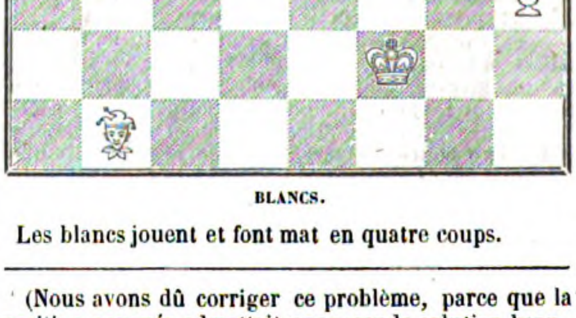
Modes.

cate d'une distinction extrême, qui venait d'arriver, il faut songer à avoir des cheveux, et j'ai en grande peur de rester chauve. — Allons donc, coquette! vous êtes ravissante avec votre coiffure à la Titus frisée, répliqua la maîtresse de la maison, et d'un geste amical elle dénoua le chapeau de la jeune femme et nous fit voir sa jolie tête couronnée de cheveux naissants tout bouclés. — Est-ce pour être irrésistible que vous vous coiffez ainsi? lui dis-je. — Ne me raillez pas, répondit-elle. Après de grands maux de tête que m'avaient donnés dans le midi les chaleurs torrides du mois de juillet, tous mes cheveux tombèrent. Je me suis cachée durant trois mois bien triste à la campagne. Enfin, un matin, je lis dans un journal l'annonce de la *Vitaline Steck*, et j'écris le même jour à M. Rochon aîné de m'expédier deux de ses flacons réparateurs. Mon mari et ma mère me raillent de ma confiance; je n'en persiste pas moins dans ma résolution, et chaque jour, pendant un mois, j'humecte avec un pinceau mon crâne dépouillé de la liqueur bienfaisante. Au bout d'une semaine, un léger duvet apparaît sur mon crâne, comme on voit germer la terre au mois d'avril; au bout de quinze jours, mes cheveux poussaient drus; au bout d'un mois, ils couvraient toute ma tête, et vous les voyez maintenant onduler en mille petites boucles. J'ai écrit à M. Rochon aîné pour le remercier, car il ne suffit pas de payer une liqueur aussi précieuse, il faut encore en préconiser l'efficacité. — Ces boucles vous siéent si bien, dit alors la jeune princesse O..., qu'elles plaident en faveur des coiffures frisées un peu trop abandonnées. Croisat, mon coiffeur, et qui est aussi celui de la reine Christine et de ses filles, veut remettre cet hiver la frisure en honneur. Il me fit l'autre jour, pour la première soirée d'ouverture des Italiens, une sévigné tout à fait aérienne.; je me ferai coiffer ainsi pour votre premier bal, marquise. Croisat possède à fond l'art de coiffer, et j'aime son érudition en ce genre. Il connaît toutes les coiffures historiques, depuis celles des marbres et des médailles grecs jusqu'à celles du moyen âge, de la Renaissance et du règne fastueux de Louis XIV. Croisat aussi, j'en ai la certitude, possède le secret d'empêcher les cheveux de blanchir. Il sait conserver même aux blondes cette nuance heureuse qui s'harmonie si bien avec l'éclat du teint. C'est cette même couleur blonde que Mme Récamier avait adoptée dans sa vieillesse et qui répandait encore sur son visage des lueurs juvéniles. Six heures sonnèrent à la pendule, je pris congé de la marquise en lui disant : — Avons-nous été assez frivoles aujourd'hui?

YOLANDE.

Problème N° 5, de la composition de M. Fluner.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

(Nous avons dû corriger ce problème, parce que la position envoyée admettait une seconde solution beaucoup trop simple.)

Solution du problème n° 4.

BLANCS.	NOIRS.
1 F 5 C R.	1 D 7 F R (A).
2 F 8 D.	2 F 3 F D.
3 F 6 C échec.	3 R prend F.
4 C 7 D échec et mat.	

(A)

BLANCS.	NOIRS.
1	1 D 5 ou 6 F R ou T 8 F
2 C 7 C D échec.	2 R prend P.
3 T 4 T D échec.	3 R prend C.
4 T 6 C D ou P 2 échec et mat.	

HARRWITZ.

RÉBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

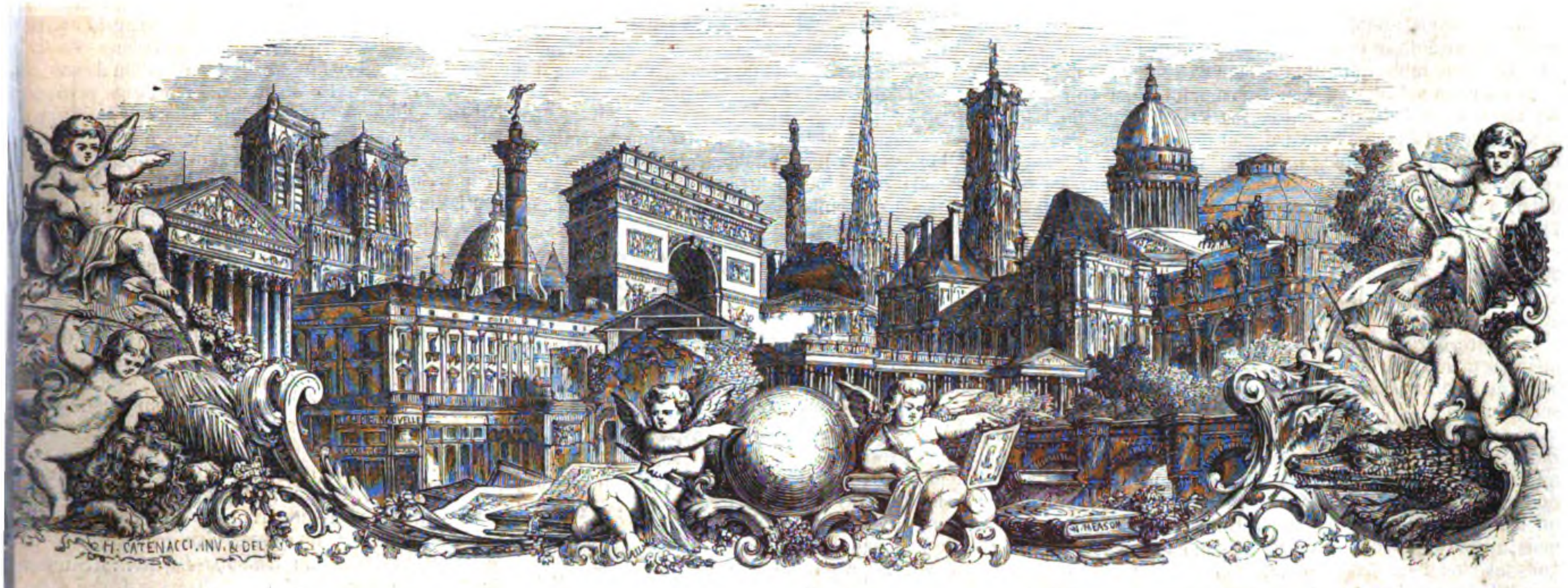
Laie grave UR d'Albert Durer — Et en 13 S — TIME — son très-cher.

Les gravures d'Albert Durer étant très-estimées sont très-chères.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

RIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.

(Pour l'Étranger le port en sus

ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 86.

4 Décembre 1858.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

L'amiral lord Lyons, commandant l'escadre anglaise pendant la guerre de Crimée.

Boulay (de la Meurthe), sénateur.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ On se demande, çà et là, partout, ailleurs même, ce que peuvent faire à cette heure à la campagne les personnes qui s'obstinent à y rester au delà de tous les prétextes possibles et impossibles! Paris est charmant à cette heure pour ceux qui veulent jouir de ce qu'il offre de plaisirs intelligents. La tyrannie des bals et soirées ne sévit qu'après l'ouverture de l'année nouvelle; maintenant on a le droit de vivre un peu pour soi, et les femmes maigres devront bénir cette *prima-stagione*, première saison, où il ne leur est pas encore imposé de se décolleter. Sans compter que durant ces deux mois qui soldent l'année penchant sur le gouffre sans fond, on peut raisonnablement voir ses amis autrement que dans ce fou kaléïdoscope de la saison mondaine; on peut lire, causer, aller au spectacle et se coucher le jour même où l'on s'est levé, ce qui est excellent pour la santé... pardon du mince détail. Plus tard, tout sera déplacé dans la vie, dans l'hygiène: on fera de la nuit le jour, on se fatiguera en contestables plaisirs, on sacrifiera sur le ridicule autel de la vanité, de l'ostentation, du *paraître*; on appartiendra à tout le monde, excepté à soi-même et aux chers siens!

Ces jours derniers, nous trouvâmes trois fois dans la même semaine une famille opulente et distinguée en loges de galeries, dans trois théâtres qui tiennent trois succès:

« — Que nous sommes heureux! — dit la mère, — Depuis un petit mois que nous avons eu le bonheur de quitter la campagne, le désert, le froid, l'abandon où nous devions rester, pour nous soumettre à je ne sais quel usage absurde, quelle mode ridicule; depuis un mois, nous sommes, mon mari, mes filles et moi, les gens les plus heureux du monde, ou plutôt de notre monde! Nos matinées se passent à voir ou recevoir, dans de bons appartements bien chauds, nos meilleurs amis, qui échangent avec nous mille histoires relatives à nos connaissances. Ce sont d'interminables et divertissants récits sur ce qui s'est passé cet été aux eaux rhénanes et méridionales, aux bains de mer, dans les villégiatures qui ont éparpillé notre société aux quatre points cardinaux de la fashion ou du désœuvrement. Nous lisons nos lettres, nous y répondons... ce qui n'est pas toujours facile dans les ahurissements de l'hiver. Nous allons faire nos emplettes et nous avons le choix de toutes choses, puisque la concurrence des acheteurs retardataires n'existe pas encore, et bien des jalouses s'en apercevront plus tard, en s'écriant: — Où donc, ma chère, avez-vous acheté cela?

» Puis, quand il fait beau, nous allons au Bois prendre ce qu'il faut d'exercice et d'air à notre consommation hygiénique; une ou deux heures de campagne suffisent à cet assortiment de journées si agréablement employées. On rentre dîner sans préoccupation de la robe qu'on mettra le soir, ni de la couturière, ni de la fleuriste en retard, ce qui, dans un mois, ôtera l'appétit à toute femme palpitant de la crainte de n'avoir pas à temps sa toilette pour le bal de la nuit!

» En cette saison encore sans concurrence sociale, on est à peu près sûr d'avoir, au jour dit, les amis qu'on veut réunir à sa table... tandis que l'hiver venu, et au milieu des invitations qui s'entre-croisent et se font concurrence, on s'estime bien heureux si, sur douze personnes par avance invitées, on en réunit quatre de celles qu'on aime ou qu'on désire, au milieu d'indifférents invités après coup et en désespoir des autres! Puis vient le soir. Alors on peut, à son aise, chaudement chaussée, sans corset, la tête couverte et les épaules à l'abri, aller jouir de la pièce en vogue, s'amuser, orner son esprit, se former un petit magasin d'opinions et de jugements pour l'hiver; apporter enfin sa réserve faite tout à l'aise dans les conversations auxquelles ne peuvent que difficilement prendre part les nouveaux arrivés des champs, qui passent brusquement de la solitude pleine de billard et de bâillements de la vie dite de château, aux haletantes mêlées de bal. On peut enfin se coucher de bonne heure, sans fatigue, et se lever dispos: toutes choses que va défendre impérieusement la saison affolante qui commence avec janvier! Voyons, n'est-ce pas là une vie charmante, intelligente, féconde, salutaire.... et qui rend parfaitement absurde la manie qu'affecte le grand monde de rester loin de Paris jusqu'à ce que le glas mortuaire de l'année ait fini de sonner?

» — On prétend que c'est par économie, madame, — dit quelqu'un, — que beaucoup de familles restent aux champs jusqu'au delà des limites raisonnables; c'est, ajoute-t-on même, pour ne pas donner d'étrennes!

» — La dernière raison est puérile, et je ne la discuterai même pas. Qu'on soit près ou loin, il y a des devoirs à accomplir, et si la date les impose, cette date n'a point souci des distances. Quant aux économie générales, c'est différent! Ici, il y a quelque prétexte; mais encore cette raison résiste-t-elle à l'examen? Le loyer court toujours la poste; il faut des gens pour garder la maison, en outre de ceux qu'on emmène pour son service personnel. Il est bien constaté que si l'on n'habite pas à proximité de quelque petite ville soustraite aux accaparements alimentaires des chemins de fer, la vie est aussi chère à la campagne qu'à Paris, et que le poulet qu'on nourrit dévore en détail plus que le bloc de son produit. Bref, je ne vois guère que l'économie de la toilette..! économie amplement rachetée par les trop réelles épargnes qu'on fait aussi sur ses distractions, ses plaisirs, ses amitiés, le tout pour pratiquer, avec un désespoir chaque soir plus aigu, la société inamovible du curé, du percepteur, du médecin ou de quelques voisins de province demandant sans cesse quelque chose à votre esprit et ne lui apportant rien!

» — Tout cela est juste et vrai! — réplique le monsieur. — Vous oubliez même qu'en s'obstinant à rester si tard en marge de tout mouvement ou échange social, on risque de tomber dans des séries de bévues ou de fausses nouvelles, qui vous rendent ridicules au retour. Hier, par exemple, j'ai vu plusieurs lettres venues des châteaux de la Sarthe, de la Haute-Loire, où ces dames croient et disent une foule d'absurdités risibles ou révoltantes. Ainsi, par exemple, M^me^ de Mar..., une de nos mieux entourées lorsqu'elle rentre dans son confortable petit hôtel de la rue Barbet de Jouy, écrivait à son oncle le général pour le charger d'aller complimenter le ministre plénipotentiaire d'un Etat voisin du mariage de sa fille avec le comte de Net... Or, il paraît que bien des gens se sont trompés en attribuant au comte cette fiancée diplomatique. Il y a homonymie, et voilà tout! Mais voici qui est plus grave: la duchesse de V... écrit à la comtesse Charles de Podenas quatre pages toutes pleines de condoléances, à propos de la mort de son mari.... tandis que le mort est le comte Louis, — et encore l'événement n'est-il pas récent, comme l'ont dit des journaux peu au fait des choses de ce monde!

» — La morale de tout ceci? — demanda une troisième personne.

» — C'est que la mode, la manie, le calcul qui font qu'on s'attarde si longtemps à la campagne, sont profondément ridicules, et que les gens bien avisés qui s'en sont affranchis, s'applaudissent et jurent, — mais pas trop tard, — qu'on ne les y prendra plus! »

~~~ Nous parlions, il y a quelque temps, des manies fatalistes d'un monsieur qui, tous les matins, avant de sortir ou de rien entreprendre, essaye sa chance sur un billard américain... Il y a quelques jours, dans un des salons déjà entr'ouverts de Paris, on racontait une manie, et, plus qu'une manie, une faiblesse singulière, un préjugé, une aberration d'esprit même, chez un homme parfaitement intelligent et distingué d'ailleurs: un provincial, qui habite son château en Normandie.

Cet homme, s'il se met à la fenêtre le matin, ou s'il pose le pied dehors, écoute anxieusement quel sera le premier bruit qui frappera son oreille. S'il n'entend que le ramage des moineaux, des linots, des alouettes et des fauvettes... il est parfaitement rassuré! Il ne l'est pas moins d'entendre croasser ses canards ou glousser ses dindons.

Mais si par malheur il entend Margot jacasser du haut de son arbre... et à sa gauche surtout! voilà un homme qui soudain perd toute contenance — et presque connaissance!

Il était heureux, — le voilà inquiet! Il était gai, — le voilà triste! Il sortait confiant, — il rentre troublé. Il adorait la chansonnette, l'écrivait avec verve, esprit, gaieté, la composait et la chantait... à présent que la *pie* s'en est mêlée, tout est éteint, glacé, anéanti... plus d'ami pour ses amis, plus personne!

Explique qui pourra cette bizarrerie, ce phénomène, cette faiblesse, chez un homme de cœur et d'esprit, qu'on est honoré et heureux de connaître, — et qui, parce qu'un sot oiseau obéit par hasard à son instinct jacassier au haut d'une branche que le vent balance, s'annule et s'atrophie soudain, au grand oubli de toutes les lois de la raison, de la religion, et au grand mépris de son esprit même!

~~~ Le nom glorieux de Soult de Dalmatie ne cessera pas d'être représenté dans la génération actuelle. Le petit-fils du vainqueur de Toulouse, aujourd'hui sous-lieutenant au 3^e^ de hussards, le jeune comte de Mornay, vient d'être, par autorisation impériale, pourvu du double nom et du héros, et du pays qui fit sa gloire. Le frère aîné du nouveau duc Soult de Dalmatie continuera de porter le nom du chef des protestants sous Henri IV, le fameux Duplessy-Mornay.

Il est aussi question de faire revivre deux autres grands noms dans la personne des gendres. On nous demande le secret jusqu'au décret. C'est bien dur à accorder, car l'une au moins des deux affaires est fort curieuse... Mais il le faut; nous cédons.

~~~ La mort du baron Delmar, l'opulent financier, n'a surpris personne. Il avait pour âge la date célèbre de la révolution qui bouleversa le monde à la fin du siècle dernier.

La fortune du baron Delmar fut commencée à Berlin vers 1812. Il portait alors un nom beaucoup plus simple, et point de titre. Lorsque ses relations avec l'Inde l'eurent mis en possession de l'immense fortune que ces mêmes contrées en révolte ont récemment menacé de lui reprendre en partie, le baron Delmar s'allia à une famille anglaise très-influente. C'est un de ses parents prussiens qui a épousé cette brillante princesse Labanoff, dont les talents scéniques et le grand art de virtuose étaient si goûtés, il y a quelques années, chez l'une des plus éminentes et les plus spirituelles femmes venues du Nord, M^me^ de Narischkine. La mort du baron Delmar va fermer pour l'hiver trois ou quatre salons parisiens.

~~~ Un de ces jours derniers, on vendait du vin à l'hôtel des commissaires-priseurs, rue Drouot. Chacun tendait son verre ou sa petite écuelle d'argent pour déguster. Il s'agissait particulièrement de vins de Bordeaux.

« — A combien ce Château-Lafitte? — dit le commissaire-priseur, en montrant un immense panier dont une bouteille fut retirée et débouchée. »

Chacun tendit son récipient.

« — Allons, messieurs, mettez un prix! c'est du Château-Lafitte, je vous le répète!

» — Château! Château!... — dit un dégustateur qui venait de faire une assez vive grimace. — Vous feriez mieux de dire du *Maisons-Lafitte*... si Suresnes ne devait pas réclamer! »

~~~ L'autre soir, dans un dîner littéraire, on parlait de la double et mystérieuse paternité d'un drame qui a fait du bruit il y a deux ou trois ans. Quelques personnes s'inscrivaient contre les indices qui avaient fait naître les soupçons d'une collaboration cachée, et à l'appui de son opinion l'une d'elles raconta l'anecdote théâtrale que voici:

Lorsque M. Scribe donna à l'ancien Vaudeville la *Nuit de la garde nationale*, on s'extasia sur le piquant et la vive facture des couplets si connus:

Je pars;
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Répand son ombre
Sombre;
Chez vous,
Dormez, époux
Jaloux,
Dormez, tuteurs. Pour vous
La patrouille
Se mouille...
Etc.

» — Ce n'est pas lui qui a fait cela! — s'écrièrent des gens bien plus jaloux que les époux, — non! c'est une œuvre de maître..., et pas un membre du Caveau n'en ferait autant... à moins que ce ne soit Désaugiers lui-même! »

Et ce fut à qui, parmi les aimables confrères du jeune vaudevilliste, découvrirait l'auteur de ces fameux couplets, qu'on refusait d'accorder à celui qui s'en était tout naturellement déclaré l'auteur.

Or, en ce temps-là M. Scribe avait auprès de lui, et dans le plus absolu et le plus tendre dévouement, un de ces amis comme il est à la fois si rare et si bon d'en avoir. C'était Fournier!

Fournier, certes, goûtait bien l'esprit de son ami Scribe, mais il le goûtait comme un pauvre goûte le vin des autres. Cœur et corps dévoué, Fournier ne pouvait devenir jamais un de ces collaborateurs que M. Scribe acceptait parfois si aisément, quand ils lui apportaient des idées. Fournier n'apportait à son ami que du dévouement. C'était le plus précieux; M. Scribe en jugeait bien ainsi.

Et comme Fournier était fier de son dévouement! Un jour il lit au bas du portrait d'un auteur d'alors:

POIRSON, AMI DE SCRIBE.

« — Voyez un peu ce Poirson! — s'écria-t-il tout chagrin, — je n'ai qu'un titre sur la terre, une position sociale, un privilége... et il faut qu'il me le vole! »

Et comme on jouait avec un succès énorme la *Nuit de la garde nationale*, cette œuvre joyeuse où se trouvaient les couplets susdits, — très-admirés et fort suspectés, — le brave Fournier désirait ardemment jouir de ses entrées au théâtre du Vaudeville, afin d'avoir de plus fréquentes occasions d'applaudir son ami. M. Scribe en parla à Désaugiers, alors directeur rue de Chartres,

« — Ce sera difficile ! — dit Désaugiers. — J'ai des actionnaires difficiles..., pointilleux... ; ils rayeront impitoyablement l'entrée. Mais, j'y pense ! vos pièces jouées vous donnent des droits d'entrée qui dépassent de beaucoup l'usage personnel que vous en pouvez faire... Si nous disions à ces messieurs que Fournier est de la *Nuit de la garde nationale*?

» — Sans doute!... alors cela va tout seul; il a ses entrées de droit? Soit! Mettons-le de la *garde nationale !* »

Et les entrées du brave Fournier sont inscrites sur le livre à titre de collaborateur de la pièce nouvelle.

Rochefort l'apprend, Rochefort, un des plus ardents à chercher, à deviner l'auteur des fameux couplets :

Je pars,
Déjà de toutes parts, etc.

Il court au café du Vaudeville où s'assemblaient à déjeuner tous les auteurs du genre et du lieu.

« — Eh bien ! — s'écrie-t-il, — je le tiens!

» — Qui? qui?

» — Eh! pardieu, l'auteur des fameux couplets!

» — Ce n'était donc pas Scribe?... J'en étais bien sûr! — s'écrie Perpignan.

» — Non, non, ce n'était pas lui !

» — Eh bien!... ce poëte, ce génie, qui est-ce donc?

» — *C'est Fournier !!* — s'écrie Rougemont.

» — Fournier, l'intime de Scribe... C'est cela ! Il l'héberge, le nourrit, le confisque, le tient sous clef... c'est un génie qu'il dévalise! Ah ! ça ne m'étonne pas! »

Et voilà soudain ce brave homme de Fournier passé illustre, rival des plus forts chansonniers du Caveau, un modèle, un maître !

Si vous l'aviez vu ! si vous l'aviez entendu !

Mais que n'acceptaient pas les jalousies, les dépits, les rivalités, les haines de ce temps-là !

Après cela, autres temps... mêmes passions !

Il fallut à Scribe dix ans de succès sans pareils — et à Fournier dix ans de simplicité naïve, — pour que le fameux :

Je pars,
Déjà de toutes parts.

fût complétement restitué à celui... qui en a fait bien d'autres !

~~~ Nous avons reçu deux lettres signées, l'une d'un tout jeune homme qui se déclare très-authentiquement et très-brillamment marquis en règle devant la nouvelle loi ; — l'autre d'un homme mûr, également très-incontestablement titré — et ruiné. Tous deux nous prient de leur indiquer où ils pourraient trouver le petit volume, à cent dollars l'exemplaire, intitulé : *Les Femmes riches d'Amérique*, publication d'un spéculateur d'au delà les mers. Pour couper court à toute autre tentative d'information analogue, nous répondrons à ces messieurs que nous n'en savons absolument rien ; que c'est à ceux que l'affaire préoccupe à faire les recherches, et que nous ne mentionnons ces sortes d'excentricités qu'à titre de curiosités sociales, et non en vue d'aider personne dans des spéculations matrimoniales. — Même observation au sujet du millionnaire russe Jakobleff. Nous saurions son adresse, que nous ne la livrerions à personne ! Qu'on nous laisse donc tranquille sur ce double point, où se trahissent toutes sortes d'avidités.

~~~ Que faisait, dans les tranchées de Sébastopol, ce jeune officier d'artillerie, — un prince, ma foi ! et porteur d'un grand nom du grand siècle, — rêveur, un crayon à la main, les yeux souvent en l'air...

— Dans la crainte d'y voir venir un obus ?

— Non... y cherchant des mots heureux pour traduire des pensées sublimes? Il oubliait tous les dangers du lieu et les périls d'une préoccupation pareille pour aligner les vers d'une traduction poétique de *Faust...* Faust qu'il sait par cœur, qu'il apprit dans la langue même du divin Goethe, alors qu'élevé dans l'exil, il était reçu docteur en droit et docteur ès-lettres dans l'allemande patrie d'adoption.

Nous voulons parler du prince Alphonse de Polignac, qui a depuis terminé la traduction de la première partie du chef-d'œuvre, et qui compte la publier dans quelques semaines. Si ce n'est pas là une double nouvelle littéraire et sociale, — mettons triple, et ajoutons militaire, — en vérité, je ne m'y connais pas! Ce que je puis dire encore, sur la foi d'amis très-experts qui ont entendu des fragments de l'œuvre du prince-artilleur, c'est que ses vers sont fort beaux, et tout empreints du mâle et humain génie du chef de l'école poétique allemande.

~~~ Nous avons récemment parlé, sans désigner le numéro de la maison qu'il habite, d'un concierge de la rue Louis-le-Grand, sous les modestes sayons duquel se cache un ancien garde du corps du roi Charles X, le marquis d'E..., chevalier de Saint-Louis, de la Légion d'honneur et de Charles III d'Espagne.

Nous recevons à propos de cette révélation plusieurs lettres, qu'on pourrait appeler des réclamations. Nous en transcrivons trois :

» Monsieur, vous parlé dans votre Journal d'un » concierge marquis, garde des corps, cavalier de » Cinq-Louis et de la Légion, plus d'Espagne, etc. Je » ne comprends pas, monsieur, votre erreur. J'ai » servi par le passé dans un régiment de ligne, c'est » vrai, simple pousse-caillou, toujours vrai ! Mais c'est » tout. Le reste on vous la fait croire.

» Avec lequel j'ai l'honneur d'être

» VANNEUX

» Concierge du n° (***). »

Autre :

» Monsieur le raide-acteur. comment pouve vous » me faire croire que je suis marquis, chevalier de » tous ceux que vous dite, etc., moi ? Je viens d'en- » tendre la lecqueture de votre épitafe, et come on » ma bien sinifié que c'est moi quil sagit, je vous re- » dresse lopinion, pour vous dire non.

» Je suis tranquil dans mon coing et n'ai jamais » pansé a être marquis ni décoré de rien. Je ne fait de » malle à personne, aidant chacun come je peux, et » n'ai pas eu l'honneur de connestre Charles X. Voila » toute la vérité, croyé le, monsieu. On vous a trompé » sur moi, bien sur, et qu'on puis le scavoir, près à » vous tirrer le cordont, monsieur. Votre très humble » de tout mon cœur, croyez le moi.

» JEAN AUVRAY

» Concierge rue Louis le Grand n° (X). »

Troisième et dernière :

» Menherr,

» Che ragomote les viezapits, abec un beu te neuf » a l'ogazion, del est mon tesdiné. Bourquoi me faite » fous di dort en ragondant gue che souis in carte di » corps? on me groira fier et bersonne ne me fera » blus trabailler ! Che fous brie de temendir cette faple » sir mon gompte, bour ne bas elaroucher mes bra- » tiques. Che fous bresente mes omaches.

» HERMANN.

» Chi se ragommante a fous bour fos bantalons fu » ma goupe ! »

A-t-on fait croire à ces braves gens que la note les désignait? apparemment ! L'incident est vidé.

~~~ Nous avons vu, ces jours derniers, une petite bibliothèque de 1,500 volumes choisis par un homme de lettres de beaucoup de goût, richement reliés et disposés dans un meuble-étagère d'un style simple et exquis. On déballait le tout, qui avait été emballé, il y a quelques mois, pour être expédié à un jeune prince qui est brusquement mort. C'était Djemal-Edine, fils aîné de Schamyl...

On sait que, fait prisonnier dans sa première jeunesse par les Russes, Djemal-Edine avait passé les plus belles années de sa courte vie au milieu des boyards, et qu'il y avait reçu une excellente éducation européenne. Retourné dans ses montagnes, il fut atteint d'une phthisie pulmonaire à Zoul-Kadi, et y mourut il y a quelques mois, miné, dit-on, par le chagrin de se voir en butte à la haine du parti des naïbs, tout-puissant auprès de son illustre père.

Cette bibliothèque avait été formée par M. Emile Souvestre, à qui un banquier correspondant d'un des amis russes de Djemal-Edine l'avait demandée. Sur la note remise par le romancier breton, la commande avait tardé à être exécutée. La fabrication du meuble, la reliure des volumes avaient ensuite retardé l'expédition. Tout était enfin prêt, lorsqu'on apprit la mort du fils de Schamyl. Cette excellente petite bibliothèque, dont chaque volume est au chiffre du mort, sera mise en vente cet hiver.

~~~ Les journaux racontent, comme un fait étonnant, que deux feuilles de province, — un *Courrier...* et un *Mémorial...* — aient publié à la fois le même article critique sur la dernière comédie de MM. Emile Augier et Ed. Foussier — sous deux signatures différentes !

Pour notre part, cela ne nous étonne pas plus que de voir défiler, sous *deux* noms de chroniqueurs actuels, une foule d'historiettes et d'anecdotes que nous avons signées de notre nom, pendant près de dix ans, en fondant le *Courrier de Paris* de l'*Indépendance belge !*

Le hasard — littéraire surtout — est si grand !

~~~ L'autre soir, à l'une des représentations du *Giuramento* de Mercadante, on se montrait, dans une loge découverte de la corbeille, une jeune et jolie femme qui semblait la plus heureuse et la plus charmée du monde. Elle avait gardé jusqu'à la fin du premier acte, recouvrant ses épaules et sa taille, un burnous de soie blanche lamée de fils d'acier, sur lequel s'enlevait admirablement la coiffure de fruits écarlates de sorbier qu'elle portait dans ses cheveux noirs. Lorsqu'elle laissa enfin tomber ce surtout, on admira l'élégance de sa taille et la grâce de ses mouvements. Ce fut pour toute la soirée un des points d'appel des lorgnettes, et comme elle le sentit bien, on put juger qu'elle ne s'en montrait aucunement fâchée...

Vers la fin du second acte du mélodieux opéra si tardivement offert aux Parisiens, un jeune officier de cavalerie, vêtu en bourgeois, entra dans la loge de la duchesse d'Istrie, et, les saluts échangés, se mit à lorgner çà et là. Lorsque ses yeux tombèrent sur la jolie dame aux sorbiers, il s'écria involontairement :

» — Ah ! par exemple !

» — Qu'avez-vous donc? — demanda le vieux prince de Léon.

» — J'ai... un étonnement extrême !

» — Pourquoi ?

» — Parce que je vois là une femme...

» — Eh bien ! qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? nous sommes nombreuses !

» — Oui, mais vous, madame, votre mari ne se bat pas au pistolet à cinq pas..., demain matin..., sur la frontière belge !

» — Ah! mon Dieu ! contez-nous cela ! contez-nous cela ! — s'écrièrent les deux dames qui se trouvaient chez la toujours belle duchesse d'Istrie.

» — Eh bien ! voici l'histoire. Cette dame est une Américaine du Centre. Elle est à Paris depuis cinq mois, avec sa jeune sœur que vous voyez près d'elle. Son mari l'avait précédée de quelques semaines, leur servant de maréchal des logis. Ils étaient tous trois à Bade, en août dernier. Là, notre Américain se laissa entraîner à jouer avec des inconnus, et perdit environ 80,000 fr. Quelques jours plus tard, on l'avertit qu'il avait eu affaire à une bande de voleurs en vestes de bazin et en panamas de cent écus. Il voulut les retrouver, il était trop tard... la bande avait filé ; elle exerçait ailleurs ! L'Américain restait encore plus furieux d'avoir été dupé que d'avoir perdu !

Avant-hier, dans un restaurant des boulevards où il dînait avec un Parisien, il se trouve table à table avec deux individus qui faisaient grande chère.

» — Tiens ! — s'écrie-t-il, — voilà mes escrocs de Bade qui mangent mon argent ! »

Aussitôt une vive discussion s'élève, des voies de fait s'ensuivent, une provocation est échangée ; le Parisien, qui est du faubourg Saint-Germain, et frère d'un officier de cavalerie, prend naturellement parti pour l'Américain, bien qu'il n'ait pas manqué de regretter la soudaineté de l'apostrophe. Bref, le reste de la journée se passe à convenir d'une rencontre, que ni l'Américain ni le Parisien ne peuvent refuser, en apprenant qu'ils ont affaire à deux officiers d'une des armées du Nord, portant l'un et l'autre des noms respectables...

» — L'Américain s'était donc trompé ?

» — Il le faut croire ! Enfin tout a été fini d'arranger hier soir, et comme il y a eu de vifs outrages échangés, le duel est des plus sérieux qui soient. M. Wyb... est parti ce soir à huit heures avec ses deux témoins, — les adversaires ont pris un compartiment différent du même convoi... et, à l'heure où je vous parle, mesdames, le meurtrier et la victime, — celui qui reviendra et celui qui restera, sont à mi-chemin de la frontière ! Ils doivent descendre dans une auberge des environs de Quiévrain, puis gagner au sud-ouest, et se battre au petit jour, comme je vous l'ai dit, au pistolet... un seul chargé... à cinq pas... c'est-à-dire loin comme de vous à moi, duchesse ! C'est la mort.

» — Et cette pauvre femme ignore...

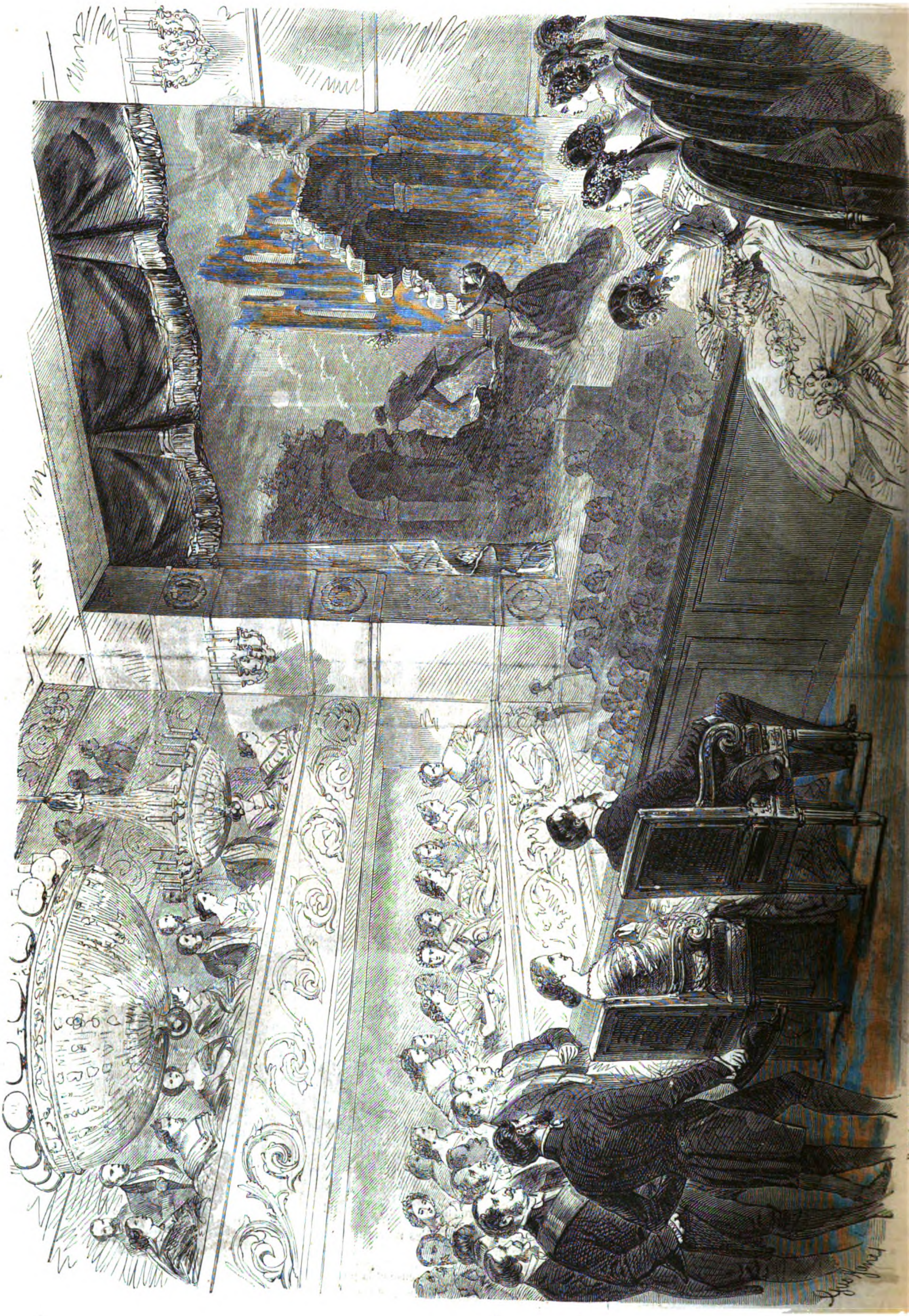
» — Eh ! sans doute ! L'Américain aura donné quelque prétexte à son absence... peut-être même est-il venu la déposer ici, il y a une heure, au péristyle, en s'en allant à son embarcadère ! Ces Américains sont des stoïciens ! Quoi qu'il en soit, demain, en se réveillant, cette jeune et jolie femme aura cinquante pour cent de chances d'être veuve...

» — Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent les dames, — la pauvre femme ! quelle peine elle fait ! Et, tenez... voyez donc... elle rit avec sa sœur... elle est heureuse... elle s'amuse...

» — Tandis que le mari qu'elle adore roule sur le chemin du Nord, le coude appuyé sur une boîte de pistolets... »

A la fin du spectacle, les hommes s'élancèrent pour se trouver sur le passage de la jolie Américaine et la voir de près. Les dames n'eurent pas le triste courage de cette curiosité. A l'heure où nous écrivons, nous ignorons encore l'issue du terrible duel qui a dû avoir lieu ce matin même...

JULES LECOMTE.



Représentation du *Roman d'un jeune homme pauvre*, sur le théâtre du château de Compiègne, devant Leurs Majestés impériales. (Dessin de G. Janet, d'après le croquis de E. Riou.)

L'ivoire. (Dessin de Pastelot, gravure de H. Linton.)

NÉCROLOGIE.

M. Boulay (de la Meurthe).

Dans ces longues heures de solitude où Napoléon, captif à Sainte-Hélène, reconstruisait dans sa pensée l'édifice de cette société française qu'il venait de fonder, le souvenir des individualités que son génie avait su tirer du chaos des derniers jours de la révolution se reflétait clair et vivant dans sa profonde imagination. Le créateur se souvenait de ses créatures. Quelques-unes, comme les anges rebelles du poëme de Milton, avaient trahi sa gloire et la sainte cause de la patrie. D'autres, au contraire, rayonnaient dans le passé d'une auréole pure et inaltérable. On aime à songer aux honnêtes gens lorsqu'on se sent accablé sous le poids de la perversité humaine et des catastrophes qu'elle engendre.

La pensée de Napoléon se reposait alors avec une douce satisfaction sur l'image des hommes laborieux, des grands et intègres administrateurs qui l'avaient aidé dans son œuvre. « Le conseil d'État, disait-il à son confident, M. de Las Cases, était généralement composé de gens instruits, grands travailleurs et de bonne réputation. Defermon et Boulay, par exemple, sont certainement de braves et honnêtes gens. Malgré les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gérées et les gros émoluments dont ils jouissent, on ne me surprendrait pas du tout si on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont à peine au-dessus de l'aisance. »

L'ancien vice-président de la seconde république française, M. Boulay (de la Meurthe), qu'un léger accident, dont les suites furent mortelles, vient de ravir à la France qu'il honorait, était le fils de l'homme de bien dont parlait ainsi Napoléon. Il était né en 1797. Son enfance s'écoula au bruit des guerres de l'empire. Au sortir du collége, il combattit aux portes de Paris et suivit son père en exil. Rentré en France, il se livra à l'étude du droit avec assez de succès pour réussir au barreau; mais la nature de son intelligence calme et vouée au culte de l'utile, sa modestie et sa simplicité l'attirèrent dans une direction moins brillante. Les études économiques, les questions industrielles et agricoles, prirent en France, au sortir de vingt-cinq années de guerre, un développement et une activité qui entraînèrent la plupart des jeunes esprits chez lesquels dominait l'instinct des choses pratiques. M. Boulay (de la Meurthe) fut du nombre de ces esprits sérieux et positifs auxquels nous devons notre prospérité matérielle.

La révolution de juillet le surprit au milieu des travaux d'économie rurale qui firent la principale occupation de sa vie. Il avait alors quarante ans. Colonel de la 11e légion, il se jeta avec l'ardeur d'un jeune homme dans le mouvement qui renversa du trône le roi Charles X.

C'est un fait singulier et frappant qui donne au caractère de M. Boulay (de la Meurthe) un relief particulier; chez lui, la douceur du caractère, les goûts simples et paisibles étaient relevés par une bravoure native qui trois fois se fit jour en des circonstances paisibles. L'âme d'un vaillant soldat sommeillait dans cette complexion presque débonnaire. Il semblait que les souvenirs militaires de l'empire eussent laissé en lui je ne sais quel reflet belliqueux, dont s'étonnèrent ses amis les plus intimes eux mêmes.

M. Boulay (de la Meurthe), depuis l'un des dignitaires de la Légion d'honneur, fut en 1830 un simple décoré de juillet.

Le département de la Meurthe, où son père avait laissé de si précieux souvenirs, l'envoya siéger en 1837 à la Chambre des députés. Réélu en 1842, il vota constamment avec ce que l'on nommait alors la *gauche dynastique*.

A la Chambre des députés, M. Boulay (de la Meurthe) apporta, dans toutes les questions qui se rattachaient au sort des classes laborieuses, ses connaissances en économie sociale et cette ardente philanthropie qui l'anima jusqu'à son dernier jour.

Cet homme naïf et bon s'était aussi préoccupé avec une rare sollicitude de l'éducation de l'enfance. Nul plus que lui ne contribua, sous le règne de Louis-Philippe, au vote de la loi sur les institutions primaires. Loyal, indépendant, peu d'hommes ont apporté dans ces matières délicates plus de lumières, un plus complet dégagement d'esprit de parti. Il conquit l'autorité par l'estime et par l'affection qu'il inspirait.

Aussi la révolution de février, loin de l'effacer comme tant d'autres notoriétés plus éclatantes, le mit-elle, au contraire, au premier plan des affaires. Les électeurs du département des Vosges l'honorèrent de 65,487 suffrages. Il n'y eut certainement pas à l'Assemblée nationale d'homme plus estimé que lui et plus digne de l'être.

Aussi, lorsque le prince-président de la République, se souvenant du comte Boulay, et voulant donner à la nation un gage de son amour pour le peuple, désigna cet homme de bien à la seconde magistrature du pays, l'assemblée ratifia ce choix, dont nul ne fut surpris, hormis peut-être M. Boulay (de la Meurthe).

Ce choix faisait, à la fois, honneur au cœur et à la sagacité du prince-président. Le poste de vice-président de la République eût été périlleux pour tout autre peut-être que pour un homme du caractère de M. Boulay (de la Meurthe); lui, dans cette haute position, il ne chercha qu'à faire oublier sa grandeur. Il refusa obstinément d'occuper l'habitation que lui avait été assignée au Luxembourg. Il ne voulut même rien toucher du traitement qui lui était alloué. Modeste comme par le passé, il ne se révélait au peuple que par des bienfaits répandus sans ostentation.

Un grand nombre d'associations se fondaient à cette époque d'après des principes économiques fort risqués. Ami du progrès social, mais esprit pratique avant tout, M. Boulay (de la Meurthe) se plaisait à se renseigner sur les efforts de ces compagnies de travailleurs. Il visitait ceux de ces ateliers qui offraient des gages sérieux de patience, de courage et de moralité. Il les aidait de ses conseils, leur faisait allouer des subsides. Et jamais, chez lui, ces bienveillants encouragements ne dissimulèrent une pensée politique. Homme d'ordre avant tout, il n'entendait pas que ces expériences économiques dissimulassent des projets étrangers à leur véritable principe.

Il l'avait prouvé dans les fatales journées de juin.

L'empereur nomma sénateur ce philosophe, cet homme dont la noble simplicité envoie à l'esprit je ne sais quel souvenir des plus purs caractères de l'antiquité. Il devint, comme l'avait été son père, un des hauts dignitaires les mieux faits pour honorer leurs fonctions.

Au sénat, M. Boulay (de la Meurthe) reprit ses études et ses travaux favoris. Il aimait la campagne où l'attirait ses goûts agricoles. Et c'est en revenant de la campagne, qu'en montant en voiture il fut légèrement blessé à la jambe, les chevaux étant partis avant qu'il eût franchi le marchepied. La blessure, peu grave en apparence, s'envenima, prit un caractère alarmant et lui coûta la vie. On échappe à la mitraille et l'on meurt d'une égratignure. Ainsi l'ordonne parfois l'impérissable destinée.

L'amiral Lyons.

L'amirauté britannique vient de faire une perte dont l'impression douloureuse s'est étendue jusque sur notre flotte. L'amiral Lyons vient de succomber au moment même où la haute capacité qu'il avait déployée dans la guerre de Crimée l'avait élevé aux premiers rangs de la marine anglaise.

L'amiral Lyons est, en effet, l'expression la plus honorable et la plus complète de son glorieux concours dans les événements de cette guerre. S'il apparaît d'abord en ligne secondaire à la tête de l'escadre britannique, réunie sous le pavillon de l'amiral Dundas, il sut encore s'y faire une part honorable par le talent qu'il déploie dans toutes les opérations plus spécialement confiées à son habileté et à son zèle. Dans ce nombre figure l'exploration des ports de la côte de Crimée où l'armée expéditionnaire pouvait opérer son débarquement.

Ce ne fut cependant que lorsqu'il fut appelé au commandement supérieur des forces anglaises dans la mer Noire, qu'il donna la preuve de tout ce que son pays pouvait attendre de l'étendue de ses connaissances, de son activité et de sa valeur. Tous les officiers qui l'ont connu dans l'exercice de ses hautes et laborieuses fonctions, rendent le plus complet hommage à l'activité et la résolution que la marine anglaise déploya sous ses ordres dans la mer Noire comme dans la mer d'Azoff, devant Sébastopol comme devant Kinburn.

Le grade de vice-amiral de l'escadre blanche, la dignité de lord, les titres de chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, chevalier commandeur de l'ordre des Guelfes, etc., etc., avaient été les récompenses de ces brillantes campagnes des mers d'Orient, lorsque la mort est venue l'arracher à une carrière qui lui ouvrait les perspectives les plus glorieuses.

HIPPOLYTE CASTILLE

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(*Suite.*)

Cela fut ainsi durant tout le voyage sur mer; cela continua sur la route de terre; je franchis le Piémont et la Savoie sans me rendre raison de ma propre résolution. Mon état moral était une indifférence profonde, sous laquelle grondait sourdement une implacable colère. Je ne vis rien, je n'entendis rien pendant ces heures d'attente. A Genève, seulement, j'allais recommencer de vivre. Nous suivions la grande route par Turin et Chambéry.

A Chambéry, je quittai la voiture pour prendre des chevaux. Le reste de la route se fit ainsi.

Liban ne risqua pas même une observation, bien que cette façon de voyager lui fût très-pénible. C'était un écuyer plus que médiocre. Nous descendîmes à Genève, à l'hôtel de la Balance. C'était le mercredi soir. Nous n'avions pas perdu de temps. Je déclarai un faux nom sur le registre de l'hôtel et j'annonçai l'intention de voyager en Suisse. Mon passe-port était visé pour Naples. Je demandai les heures du consul de France. Liban écoutait tout cela d'un air impassible. Dès que nous fûmes seuls dans ma chambre, je lui dis :

— Vous allez vous rendre sur le port et savoir les heures de départ du bateau pour Nion.

— Encore! fit Liban, — nous ne sommes donc pas au bout?

— En revenant, ajoutai-je sans répondre, vous vous informerez de la demeure de M. Léo Eberhardt.

Il tressaillit et releva son regard sur moi. Puis il enfla ses joues qui étaient un peu pâles.

— Ah!... fit-il, — ah! ah!... diable!... le vent vient de là!...

— Hâtez-vous! fis-je avec un mouvement d'impatience.

Liban secoua la tête et ne bougea pas d'une semelle.

— Si l'Eberhardt est là dedans, dit-il, comme ami ou comme ennemi, comme témoin ou comme adversaire, il ne peut rien arriver de bon... nous avons le temps!

— Obéissez à l'instant ou je vous chasse! m'écriai-je.

Il ôta son chapeau et prit une chaise à l'autre bout de la chambre. Il s'assit en murmurant :

— Chassez si vous voulez... ah! ah!... diable! diable!... nous verrons bien si l'on me fait tourner comme une toupie!... Je n'entends pas que vous vous battiez contre cet Eberhardt!

Je m'approchai de lui, les bras croisés sur ma poitrine :

— Liban, lui dis-je, — vous agissez par intérêt pour moi, je le sais... mais vous me mettez, sans le vouloir, dans un très-grave danger... Séparons-nous avant que vous ne m'ayez fait le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme... Je suis en état d'exécuter moi-même la besogne qui m'appelle dans ce pays.

Il se leva. Il gagna la porte, — puis il revint, les larmes aux yeux.

— Vulgairement parlant, me dit-il avec une émotion que je renonce à rendre, — c'est bête de s'attacher comme ça... Vous pouvez être sûr que je vous demanderai mon compte, dès que la chose sera finie... mais dans ce moment-ci, je ne peux pas.

— Faites donc ce que je vous ai ordonné, Liban.

La colère éclata au beau milieu de son attendrissement.

— Encore, s'écria t-il, — si monsieur disait un petit peu de quoi il retourne!...

— C'est impossible, mon pauvre Liban... allez!

Il hésita. Ses yeux m'implorèrent et me provoquèrent tour à tour, — puis il s'élança dehors en enfonçant son chapeau sur ses yeux.

J'ouvris ma valise. Je pris mes deux pistolets que je chargeai avec beaucoup de soin. Je les posai sur la cheminée et j'arpentai la chambre à grands pas. Je me mis à la croisée, d'où l'on voyait la grande [illegible] ture des Alpes. Le soleil allait déclinant à l'horizon. Je revins à mes pistolets : je les maniai; je les [illegible] — tout cela, Hélène, je vous le jure, sans [illegible]

Ceci est littéral et absolument exact : sans [illegible] Ma résolution était en moi comme ma conscience; je sentais son poids, mais elle ne me parlait point.

— Le bateau part demain à onze heures du [illegible]

1 Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 16, 23 octobre, 6, 13, 20 et 27 novembre.

Séjour de Leurs Majestés et fêtes à Compiègne.

Les lettres et les arts, qui savent si bien peindre, auront à reproduire de charmants souvenirs : ils ont été conviés cette année aux fêtes de Compiègne. On serait mal venu à ne pas comprendre combien il est heureux que les écrivains et les artistes approchent du trône : que de pages curieuses n'auraient pas vu le jour, que de précieux tableaux seraient restés sur la palette, si, dans notre vieille France, les arts et les lettres, ces maîtres de l'avenir, n'avaient pas été appelés auprès des puissants de la terre. Pour peu que MM. Prosper Mérimée, Scribe, Jules Sandeau, de Saulcy, Octave Feuillet et Viollet-Leduc, qui, pour l'honneur des lettres et des arts, ont été, cette année, invités par Leurs Majestés, prennent cette peine (et franchement, pour eux, est-ce une peine ?) d'écrire un tant soit peu de mémoires, des *anas*, tout au moins même quelques notes hâtives de leur séjour à Compiègne, nous ne manquerons point de bien savoir comment la cour n'a pas seulement demandé aux petites et grandes chasses ses plus parfaits loisirs; nous entendrons comment, lorsqu'il est chez lui et qu'il reçoit, l'empereur sait étendre et varier sa bienveillance, comment l'impératrice sait user de cette qualité si précieuse qui fait qu'une souveraine (lors même qu'elle ne serait point en si grande beauté) est toujours charmante, je veux dire la bonne grâce, cette parfaite bonne grâce qui est sienne, avec tout son cortége de frais et affables sourires.

Pour la littérature, le grand fait du séjour de Leurs Majestés à Compiègne a été la première représentation du *Roman d'un jeune homme pauvre*; mais l'auteur si distingué et déjà populaire de ce remarquable ouvrage, M. Octave Feuillet, n'a pas été le seul dont le talent et l'esprit ont concouru aux divertissements et aux plaisirs les plus distingués de la cour en villégiature. Et puisqu'il nous est revenu quelques échos de ces grands loisirs pour lesquels il y a autant d'appelés que d'élus, en attendant les *Mériméniana* ou les *Scribiana*, qui, sur le terrain des détails, pourront sans doute faire éclore plus d'une fleur de langage anecdotique, nous nous empressons d'adresser à nos lecteurs ces quelques lignes d'une trop brève chronique, non point, toutefois, sans aviser que, si nous en parlons, c'est à la façon de ces gens qui discourent à leur aise de tel ou tel pays, non pas d'après eux-mêmes, mais d'après ce qu'ils en ont entendu dire à tels de leurs amis ou de leurs voisins qui y étaient allés.

Or, pour ne plus tarder à en venir au chapitre de la compagnie, je dirai que, pour ce qui était des causeurs et des esprits entraînants, le salon de Compiègne n'en a pas du tout manqué: aussi paraît-il que Leurs Majestés, qui prenaient autant de plaisir à encourager les narrateurs qu'à entendre leurs récits, ont-elles fait mettre en très-grands frais MM. Mérimée et de Saulcy. Ils sont tous deux des *conteurs à merveilles*, et comme tous deux aussi ont longtemps *parcouru le monde*, ils ont ce privilége de pouvoir causer de tout un peu, avec des façons d'esprit qui ont le rare mérite de se maintenir en leur brillant les unes en vue des autres sans se faire jamais aucun emprunt. On assure qu'un soir entre autres, où la causerie était plus sur le tapis que d'ordinaire, M. Mérimée eut le plus grand succès d'effroi auprès des plus attentives invitées, pour lesquelles il lui prit fantaisie de mettre des revenants dans ses discours. Il conta si bien et si fort, que lady Craven entre autres, probablement d'autant plus prompte à s'émouvoir qu'elle est plus jolie, en a été tout horrifiée. Et puisque voilà venu sous ma plume le nom de cette belle Anglaise, c'est aussi l'occasion venue de dire qui elle est : beaucoup de ceux que j'ai entendus parler des invités et invitées m'ont paru tout à fait l'ignorer. Lady Mary Craven est une charmante femme du blond le plus beau entre toutes les blondes d'outre-Manche, elle n'est point la femme de *lord* Craven, comme on le dit ici, mais de *Mr* Craven, homme fort riche, célèbre dans le sport et fort remarqué au Park, lorsqu'il conduit son *Four in hand*, voiture de genre tout à fait britannique et dont la forme est la miniature d'une de nos anciennes diligences-Lafitte : M. Craven a aujourd'hui la réputation d'avoir les quatre plus beaux chevaux *chesnut* (alezan) qui soient en Angleterre. Lady Mary Craven, sa femme, qui est fille de lord Hardwick, réunit donc les plus grands titres de la beauté à ceux de la naissance : elle est depuis peu de printemps l'une des étoiles de cette pléiade de beautés que l'on voit merveilleusement briller, pendant *la saison*, dans les salons de Londres : lady Constance Grosvenor, la duchesse de Manchester, lady Canning, lady Stafford et lady Waterford sont ses compagnes plus ou moins aînées en *constellation*, et dans le plus grand monde elles passent pour être les plus jolies.

Avec de l'esprit, on se tire de tout, même de l'ennui que peut causer un jour de pluie à la campagne, et c'est ce qu'on a fait à Compiègne. Si animé qu'on fût du désir de chasser à courre et à tir, on a oublié le contre-temps du mauvais temps par mille charmants spectacles et charades, dont les présidents et ordonnateurs ne furent autres que MM. Viollet-Leduc, baron de Talleyrand et Edouard Delessert. L'empereur porte une affection toute particulière à M. Viollet-Leduc, qui, de son côté, en est si digne par son mérite, son talent et sa science : l'empereur aime à l'appeler *mon architecte*, et tout porte à croire aussi qu'un jour ou l'autre il l'appellera *mon surintendant* des fêtes, car il sait les ordonner à ravir. Sa parfaite connaissance du moyen âge ne l'empêche pas d'être fort habile aux charades en action; il sait les composer, les exécuter, les commander tout comme son père, ce respectable et célèbre amateur de livres, savait gouverner un grimoire ou toute autre vieillerie de lettres.

A tout cela, ajoutez les à-propos heureux où brillèrent entre autres le baron James de Rothschild et lord Palmerston, jeunes d'esprit et de tête plus que jamais; ajoutez les chasses à courre pour la plus grande infortune des plus beaux cerfs et celles au tir pour l'innombrable trépas des coqs-faisans dont l'abondance a rendu célèbres les réserves de Compiègne; puis les promenades à Pierrefonds, à Chauny. Ajoutez encore et enfin des solennités semblables à celle de la première représentation du *Roman d'un jeune homme pauvre*, sur le théâtre de la cour, et vous aurez à peu près en son complet le programme des divertissements de la saison à Compiègne.

Ce *jeune homme pauvre* fut, à coup sûr, l'événement littéraire du séjour impérial, comme il est devenu, le lendemain, celui du monde théâtral à Paris, en sorte que jamais on n'a pu mieux dire d'une œuvre en littérature, qu'elle a occupé la cour et la ville.

L'impératrice, lors de la première lecture qu'elle fit du roman quand il parut dans la *Revue des Deux-Mondes*, eut le désir de connaître l'ingénieux auteur. Voilà comment Sa Majesté attira l'attention de l'empereur sur M. Octave Feuillet, attention qui eut pour résultat la haute invitation qui lui fut adressée. La soirée qui vit la première représentation de la pièce fut un vrai soir de gala pour les invités. Il n'y eut pas toutefois de cérémonial extraordinaire pour l'entrée et la présence de Leurs Majestés; elles arrivèrent ensemble, selon la coutume, et les personnes qui les accompagnaient prirent place à droite et à gauche, selon leur rang. Les premières galeries n'étaient occupées que par les dames, le parterre par les généraux et officiers supérieurs : en un mot toute la fête fut ordonnée d'une façon charmante, et on voyait bien que le comte Félix Baciocchi avait passé par là. Après la pièce si vivement appréciée, Leurs Majestés firent appeler M. Octave Feuillet, et lui seul pourrait dire — sans cette haute et rare vertu de modestie qu'il sait pousser aussi loin que son juste esprit — les brillants éloges qu'il eut à entendre. M. Octave Feuillet, dans les lettres actuelles, est une de ces charmantes natures qui, loin des querelles inutiles, loin aussi des coteries plus inutiles encore, sait heureusement et brillamment gouverner son esprit à travers les mille finesses de l'observation et de l'analyse; mais il a surtout cette suprême qualité de rester original sans rien exagérer. Son esprit est essentiellement distingué, son style a les puretés d'un beau diamant, et ce serait faire preuve d'un bien médiocre jugement ou d'un parti pris fort ridicule que de vouloir lui contester ses qualités parfaites. Il ne doit qu'à son mérite les honneurs que reçoit aujourd'hui sa réputation : tous les gens de lettres ne peuvent qu'y applaudir.

C'est le 24 novembre qu'a eu lieu la représentation de sa dernière pièce, donnée par la troupe du Vaudeville, sur le grand théâtre du château : le succès a été complet, les applaudissements ont commencé à la première scène pour ne finir qu'à la dernière, et les acteurs ont été rappelés. C'est un plaisir pour nous de redire, avec les artistes du Vaudeville, qu'ils ont été l'objet des attentions les plus délicates. Un dîner somptueux leur avait été préparé par l'aimable secrétaire du premier chambellan, comte Baciocchi, M. Bertera, auquel M. Riou, dessinateur du *Monde illustré*, doit aussi le bon accueil qu'il a reçu. ARMAND BASCHET.

Travail de l'ivoire.

L'ivoire est une des plus belles matières livrées au ciseau de l'artiste par la nature, cette riche pour-

---

me dit Liban qui rentrait; — M. Eberhardt demeure sur le quai Nouveau, n° . Il est arrivé hier soir de Lausanne et repartira après demain.

J'inscrivis sur mes tablettes le numéro de la maison d'Eberhardt.

— Me sera-t-il permis de suivre monsieur ? demanda Liban qui me vit prendre mon chapeau.

— Soyez en paix, lui dis-je ; — je vous donne ma parole d'honneur que je ne cours aucun danger ce soir.

Je me dirigeai vers le quai. Je reconnus la maison d'Eberhardt et la position du bateau de Nion, qui portait, inscrit en grosses lettres sur ses tambours, le beau nom de Winkelried, puis je me promenai le long des bords du lac. Vous avez sans doute ouï parler bien souvent, Hélène, des merveilles de ce paysage. Je ne le vis point. En rentrant dans la ville, j'achetai, chez le premier coutelier venu, ce poignard que vous avez vu chez moi, dans la boîte où est le masque de plâtre. Je l'achetai bon. Je le mis sur ma table de nuit avant de me coucher. Je dormis jusqu'au jour d'un sommeil de plomb.

Il faisait grand soleil quand je m'éveillai. Liban était debout à mon chevet. Je lus sur son visage ses craintes et son espoir.

— Quelle heure est-il? m'écriai-je en sautant hors de mon lit.

— Neuf heures passées, me répondit Liban.

Je respirai. Liban changea de couleur. Il avait espéré un rendez-vous manqué. Il croyait toujours à un duel.

— Nous avons tout le temps, lui dis-je, — habillez-moi.

— Irai-je avec monsieur? me demanda-t-il.

— Où donc?

— Vulgairement parlant, répliqua Liban, — si je le savais, je ne solliciterais pas la permission de m'y rendre.

— Vous ne viendrez pas avec moi, Liban, lui dis-je, — je ne vais pas me battre en duel : je vais accomplir un acte grave que vous n'avez pas à juger. La loi humaine a des lacunes. Chaque fois qu'on recourt à la loi, la loi fait du bruit. Il est des cas où le bruit tue. Peut-être n'est-il pas possible que la loi soit discrète ; en tout cas, elle n'a pas encore appris à l'être. Quand il faut que le silence se fasse autour d'une réparation, comment s'adresser à la loi ?

Je parlais bien plutôt pour moi que pour Liban. Les hésitations de la conscience sont bavardes. On plaide toujours. On pose des axiomes et des principes ; on n'est jamais convaincu, mais ces arguments entassés fouettent l'âme irrésolue. Ce sont eux souvent qui font agir.

Liban m'écoutait avec une extrême attention. Je ne sais pas s'il comprenait le sens exact de mes paroles, mais il devinait assurément qu'il y avait sous jeu quelque chose de violent et de chanceux.

— Quand on *débine* comme ça la loi, commença-t-il, — c'est signe...

Puis, s'interrompant au choc d'une idée subite :

— Je ne peux donc pas faire la chose, moi? interrogea-t-il en me regardant fixement.

— Vous êtes un brave garçon, Liban, prononçai-je comme malgré moi.

— Brave?... répéta-t-il, — voilà : je n'ai jamais essayé... peut-être oui, peut-être non... mais si vous voulez, on va s'y mettre !

Je boutonnais déjà mon habit pour partir.

— Ce que je vais faire, Liban, repris-je d'un ton triste, car sa physionomie devint inquiète, — on le fait soi-même. Honte à qui se repose sur autrui, en ce cas... mais je ne refuse pas votre aide : j'ai toujours compté sur vous... Entre onze heures moins le quart et onze heures, il faut qu'une barque m'attende au débarcadère le plus voisin de la maison de M. Eberhardt... Il faut en outre que nos places soient louées d'avance au bateau à vapeur...

Liban haussa les épaules.

— Jolies commissions, grommela-t-il, — un enfant les ferait!

— Peut-être... répliquai-je ; — quand je monterai dans la barque, je peux être poursuivi...

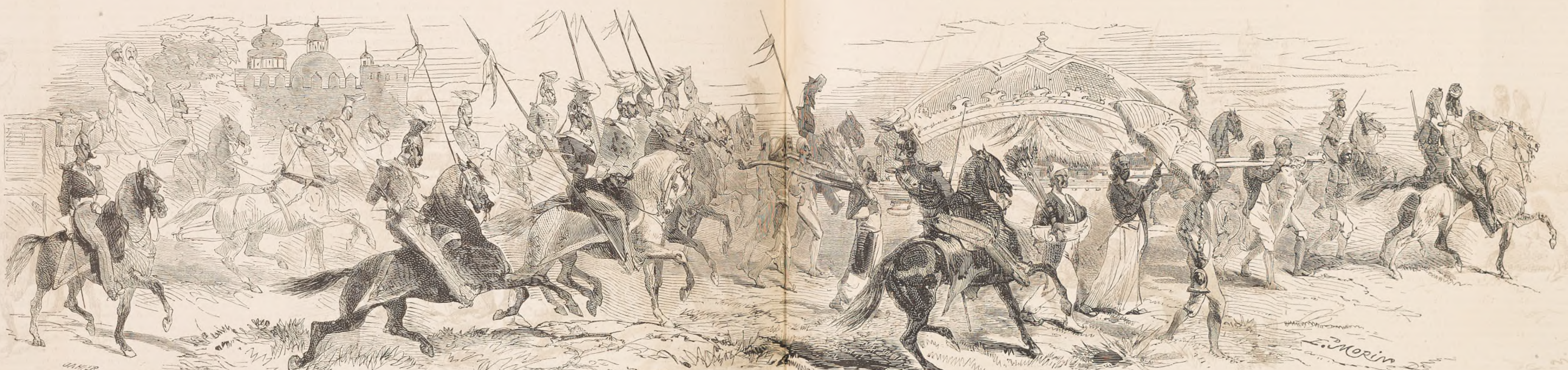
— A la bonne heure! s'écria Liban dont l'œil brilla d'une ardeur guerrière ; — je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de casser un Genevois ou deux, vulgairement parlant.

Je lui tendis la main. Son œil glissa vers les pistolets que je laissais sur ma table.

— Remettez-les dans ma valise, Liban, dis-je, — ils ne me serviront pas.

J'avais mon poignard tout ouvert dans la poche de côté de mon habit. Je me rendis d'un temps jusqu'à la porte d'Eberhardt... mais je passai franc, sans même regarder le seuil. Mon sang se retirait de mon cœur. Je me sentais trembler si lamentablement que je me dis : Tu n'oseras pas!

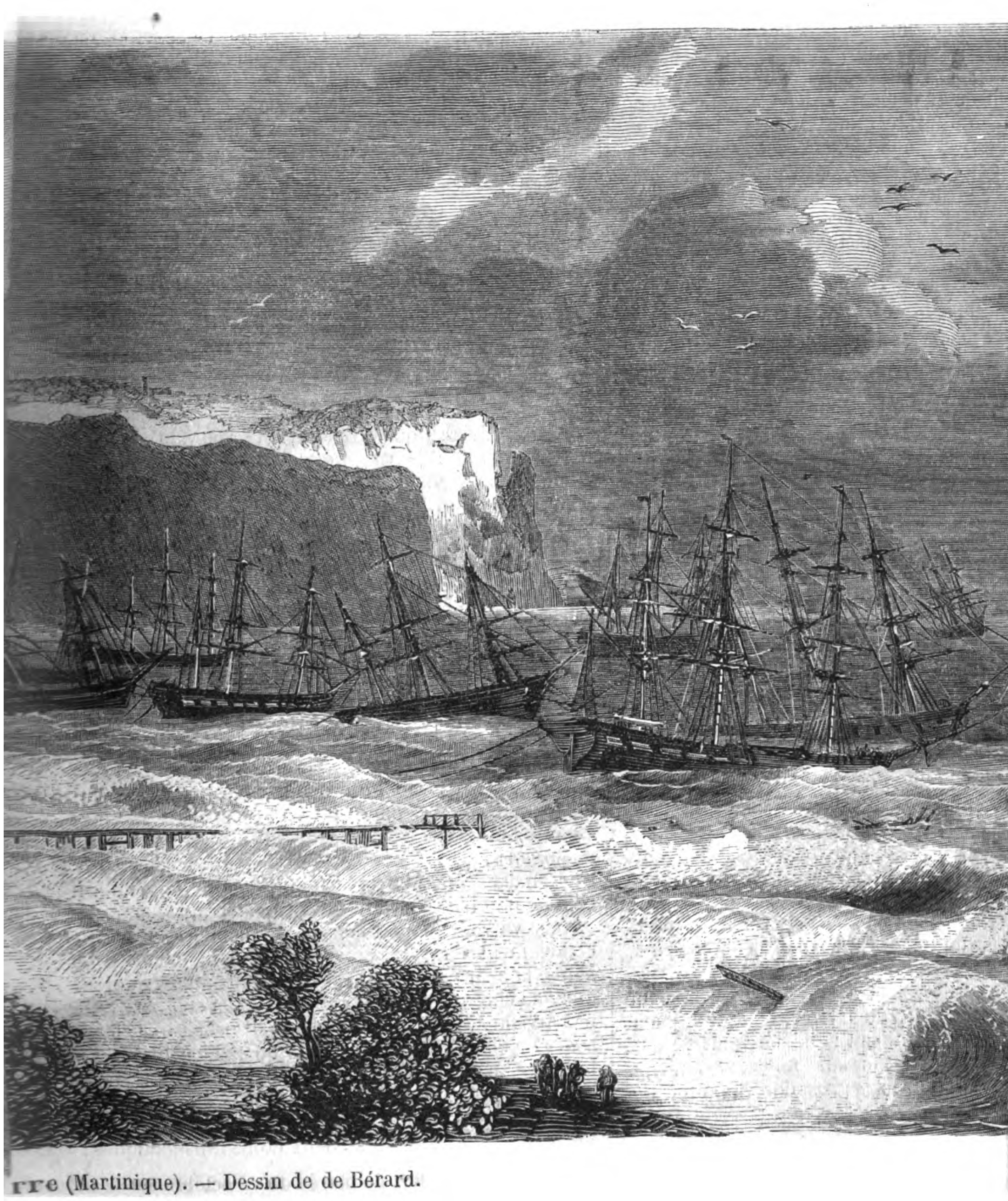
Je continuai de marcher plus de cent pas au delà du logis d'Eberhardt. Me retourner était au-dessus de mes forces. J'avais envie de fuir; j'eus l'idée de me noyer dans le lac. Ce couteau, que je sentais tout ouvert sur ma poitrine, me brûlait et tour à tour me glaçait.



Transportation de l'ex-roi de Delhi à Calcutta. — Dessin de Morin, gravure de Linton.

Raz de marée du 22 octobre sur la rade de Saint-Pierre (Martinique). — Dessin de de Bérard.

Dessin de Morin, gravure de Linton.



rre (Martinique). — Dessin de de Bérard.

voyeuse aux mains toujo s privations que
créatrice qui refait cons rgent, privations
enlève pour alimenter s m'avait pas per-
luxe. issé lui-même, et
Les dents mâchelières ement, écrivit à
attachées à la machoire ama les six cents
nent l'ivoire. Il y a deux ette franchise fut
survivants de ces races n
un peu partout les ossem ment de sa con-
sie qui habite l'Inde, Ce ois à Paris sans
près tout le midi de l'A que mes progrès
côte orientale d'Afrique evenus sensibles.
se trouve exclusivement i peu de temps je
On prend les éléphan Institut, j'obtien-
pour amorce une femelle éra en trois actes
sement dans une enceint ès extraordinaire,
les chasse avec des él eur, pensionné du
comme leurs pères, qui d e cela, il recevait
les guerres de l'antiquit ractée et dont la
indienne faite par les c tte était lourde et
qui veulent avant tout d coup. Il rendit à
En Afrique, on les pren nonça que déci-
les Arabes de l'Algérie imère musicale, il
sur leur passage connu d mon séjour à Paris,
couvre de branches et d ffire à moi-même.
tombés, on les tue à coup outumé à vivre de
Bien qu'il y ait seulem , je n'hésitai point.
il y a plusieurs variétés d étaient précisément
mat, de nourriture, d'h aini, dont l'esprit
qui diffèrent de nuance, tant que je n'avais
sentent par conséquent p ervatoire pour en-
lissage et à la taille. de Lesueur, me fit
Les éléphants qui viven t et fugue de Rei-
bre du pic d'Adam ou à t udes, précédait la
entre Kandy et le détroit nsi simultanément
teinté de rose et plus tend n outre, je venais
il en vient peu en Europe; e cœur et d'esprit,
en Chine, ainsi que celu rmi mes amis les
pointe méridionale du go vait écrit pour moi
matra et à Malacca. *Francs-Juges*, et
Les ivoires tirés de l'i un entraînement
dont on fait en Europe la
ils sont blancs, mais ils ja à dessein, car j'ai
bay en est le grand entre poétiques que l'était
près le monopole du tran comité de l'Acadé-
Parmi les ivoires tirés étition fut du même
où l'éléphant a les défen où elle n'est jamais
d'Asie, l'ivoire de Guiné faire jour. J'ai em-
jaunir, il blanchit au c de cet opéra en les
cueilli dans le Soudan et ons postérieures, le
sinent au sud, il est app ne sort, si l'occasion
Côte-des-Dents et à la Côt and ayant écrit aussi
née. dont le sujet, la ré-
L'ivoire du cap de Bon re tous les esprits,
négal sont tantôt blancs, e travail des *Francs-*
l'autre moins durs que ce Cette œuvre, où l'on
Aux variétés dont les n e influence du style
pur au jaune pâle, il faut mon premier choc
ivoire vert. Cette teinte v ne soupçonnais pas
défenses des animaux a s maîtres célèbres,
elle s'éteint peu à peu à l' unes compositeurs,
général mal venus
était directeur gé-
Je m'arrêtai. Je m'assis s concerts spirituels
vint et me demanda : Qu' ntôt avoir lieu dans
vais l'air d'un homme qu y faire exécuter ma
mourant sur le pavé... Ma visite, toutefois,
C'était une petite maiso M. de la Rochefou-
cinq fenêtres fermées de p ts, lui avait écrite à
cette belle immensité du L ation pressante d'un
vrit; je vis une tête d'hon d. De plus, Lesueur
en velours brodé d'or : c'é balement auprès de
Un grand soupir dilata m nablement espérer.
bonne femme secourable, r, ce grand artiste,
Et je pris à pas lents le c œuvre sur laquelle,
siennes vertes. Je ne tren is adressé quelques
ment au dedans de moi u hyrambe), Kreutzer,
battue déjà par la fièvre q illant comme mon
Dans mon esprit, il n'y a ne reçut de la façon
siste, frapperai-je? A cett polie. Il me rendit à
de réponse. — Je sonnai à garder, me jeta ces
apparence, j'étais tranquil on bon ami (il ne me
Mais, voyez-vous, Hél s exécuter aux con-
qui vint m'ouvrir, me d positions. Nous n'a-
je ne sus point trouver er. L'Opéra a autre
préparé. n. » Je me retirai le
La servante m'examina ant, une explication
je lui souriais, car elle se ntzer à la chapelle
de pitié. e violoniste. Poussé à
— Vous voulez parler r lui répondre, sans
encore. « Eh! pardieu, que
— Oui, balbutiai-je, — ons ainsi les jeunes
— Ah! ah! c'est bien franchise.
parle pas à M. Eberhardt.
Mon nom vint sur ma HECTOR BERLIOZ.
point, je dis :
— Je lui apporte de l'a

voyeuse aux mains toujours ouvertes, cette infatigable créatrice qui refait constamment ce que l'homme lui enlève pour alimenter son industrie et fournir à son luxe.

Les dents mâchelières et les deux longues défenses attachées à la machoire supérieure de l'éléphant donnent l'ivoire. Il y a deux espèces d'éléphants, derniers survivants de ces races monstrueuses dont on retrouve un peu partout les ossements : le grand éléphant d'Asie qui habite l'Inde, Ceylan, Sumatra, Malacca, à peu près tout le midi de l'Asie et quelques points de la côte orientale d'Afrique; puis l'éléphant africain qui se trouve exclusivement sur le continent d'Afrique.

On prend les éléphants sauvages en leur offrant pour amorce une femelle privée, qui les attire traîtreusement dans une enceinte où ils trouvent la mort; on les chasse avec des éléphants dressés, intelligents comme leurs pères, qui ont joué un si grand rôle dans les guerres de l'antiquité. C'est en général la chasse indienne faite par les chercheurs d'ivoire et par ceux qui veulent avant tout des émotions vives.

En Afrique, on les prend plus prosaïquement, comme les Arabes de l'Algérie prennent les lions. On creuse sur leur passage connu des fosses profondes que l'on recouvre de branches et de feuilles, et quand ils y sont tombés, on les tue à coup de piques.

Bien qu'il y ait seulement deux espèces d'éléphants, il y a plusieurs variétés d'ivoire; la différence de climat, de nourriture, d'habitudes, produit ces variétés qui diffèrent de nuance, de grain, de dureté, et présentent par conséquent plus ou moins de facilité au polissage et à la taille.

Les éléphants qui vivent dans l'île de Ceylan, à l'ombre du pic d'Adam ou à travers les solitudes étendues entre Kandy et le détroit de Palk, donnent un ivoire teinté de rose et plus tendre que l'ivoire d'Afrique. Mais il en vient peu en Europe; il est presque toujours envoyé en Chine, ainsi que celui qui est recueilli à l'autre pointe méridionale du golfe du Bengale, à Siam, à Sumatra et à Malacca.

Les ivoires tirés de l'intérieur de l'Inde sont ceux dont on fait en Europe la plus grande consommation; ils sont blancs, mais ils jaunissent avec le temps. Bombay en est le grand entrepôt, et les Anglais ont à peu près le monopole du transport et de la vente.

Parmi les ivoires tirés de l'intérieur de l'Afrique, où l'éléphant a les défenses plus longues que celui d'Asie, l'ivoire de Guinée est le plus estimé; loin de jaunir, il blanchit au contraire en vieillissant. Recueilli dans le Soudan et dans les contrées qui l'avoisinent au sud, il est apporté par les caravanes à la Côte-des-Dents et à la Côte-d'Or, dans le golfe de Guinée.

L'ivoire du cap de Bonne-Espérance et celui du Sénégal sont tantôt blancs, tantôt jaunâtres, mais l'un et l'autre moins durs que celui de Guinée.

Aux variétés dont les nuances vont du blanc le plus pur au jaune pâle, il faut ajouter celle que l'on nomme ivoire vert. Cette teinte verdâtre se rencontre dans les défenses des animaux abattus depuis peu de temps; elle s'éteint peu à peu à l'air libre qui opère la dessiccation, ou est enlevée par des procédés chimiques et fait place à un très-beau blanc.

On abat chaque année plusieurs milliers d'éléphants, mais il existe en outre dans diverses contrées du globe des dépôts considérables d'ivoire fossile que le hasard fait découvrir à ceux qui remuent le sol. Ce n'est pas en Asie et en Afrique seulement que l'on trouve ces gisements, c'est en Europe, en Allemagne, en Russie, en Sibérie, jusque vers les glaces du pôle arctique; on en a découvert même dans les carrières de Montmartre.

Les dents et les défenses trouvées à l'état fossile paraissent par leurs dimensions avoir appartenu à des espèces disparues devant l'homme qui fait une guerre acharnée à tout ce qui est grand.

L'emploi de l'ivoire remonte à la plus haute antiquité; les trônes des rois d'Orient en étaient incrustés; longtemps après eux les sénateurs romains s'endormaient dans des chaises d'ivoire; dans le moyen âge les sceptres étaient d'ivoire.

Le musée du Louvre renferme, dans la première salle, à droite de l'escalier actuel, et dans la salle des émaux, des morceaux d'un merveilleux travail, appartenant à chaque siècle, depuis le onzième jusqu'à nos jours. Ce sont des scènes de la Passion sur des tablettes, sur des coffrets, des statuettes, une vierge à la chaise, affreuse de dessin, belle du travail du ciseau. Les sculpteurs d'ivoire qui ont traité les sujets religieux ne connaissaient ni le dessin, ni l'anatomie, mais ils avaient une main bien sûre.

Les meilleurs morceaux sont empruntés à la mythologie; une nymphe des eaux enchaînée par des enfants, amours et faunes, avec des pampres et des cordes, d'un délicieux travail; un Silène assis, entouré d'enfants dont l'un caresse une chèvre; un centaure enlevant une femme pendant que les Amours enchaînent un autre centaure; un dieu marin tenant une femme dans ses bras, et environné d'Amours.

Tous les artistes, auteurs de ces travaux, sont ignorés; aucun d'eux n'a mis son nom à son œuvre.

Les plus habiles sculpteurs d'ivoire sont aujourd'hui les Chinois, les Indiens et les Français. On connaît la patience et l'habileté des ouvriers chinois; ce sont eux qui taillent ces merveilleux jeux d'échecs que l'on voit chez nos principaux tabletiers de Paris, jeux où toutes les pièces sont sculptées avec une adresse infinie. Ces jeux se vendent ici de deux à trois cents francs. On assure pourtant que ces mêmes jeux, vendus si cher en Europe, sont livrés par l'ouvrier chinois qui les confectionne au prix d'environ trente francs. Il faut tout à la fois que les objets de la vie matérielle soient en Chine d'une valeur bien mince, et que les ouvriers travaillent avec une singulière rapidité. Peut-être aussi ont-ils des moyens mécaniques inconnus à l'Europe; peut-être encore les pâtres du Céleste Empire travaillent-ils l'ivoire comme les pâtres de l'Oberland travaillent le bois, en gardant leurs troupeaux. L'ouverture de la Chine nous l'apprendra.

On vend dans l'Inde des objets en ivoire dont le merveilleux travail dépasse tout ce que l'on connaît en ce genre en Europe; mais nous sommes un peu fondé à croire que les plus beaux morceaux sont envoyés de Chine à Bombay et à Calcutta. Les Indiens n'en sont pas moins de très-habiles ouvriers, et l'on a pu voir, à l'exposition générale de 1855, des dieux, des déesses à quatre, à huit bras, à doubles mamelles, des chevaux et des bœufs traînant des chars, des palanquins abritant de jeunes femmes, toutes pièces qui comportaient des détails infinis et admirablement exécutés.

En France, Dieppe est la première ville où l'on a commencé à sculpter l'ivoire sur une grande échelle. Dès le quatorzième siècle Dieppe trafiquait avec l'Inde et la Chine; c'était alors une commune puissante, et ses négociants avaient une marine militaire protégeant leur marine marchande; elle fondait des établissements sur la côte d'Afrique, d'où ses navires apportaient en France les défenses d'éléphants.

Paris est aujourd'hui le principal atelier de l'Europe où l'on travaille l'ivoire. La gouge du sculpteur aborde tous les sujets, statuettes, coupes, vases antiques; mais elle semble surtout se complaire à reproduire les fleurs et les feuilles. Il est difficile de voir rien de plus vrai, de plus coquet, de plus gracieux que ces fleurs qui s'épanouissent sous le ciseau des artistes, se groupant en bouquets, se contournant en guirlandes.

On fait avec l'ivoire ainsi travaillé des cadres de miroir, des coffrets, des reliures de livres, des broches, des entourages de bénitier, de portraits, des manches de toutes sortes d'objets, des pommes de canne, mille brinborions d'un goût charmant.

On ne livre pas au sculpteur la défense brute, telle qu'elle a été arrachée de la mâchoire de l'éléphant; on la scie dans des ateliers spéciaux, on la découpe, on fait un tri; la même défense présente des caractères différents dans ses diverses parties et chaque morceau est classé suivant sa destination. C'est à l'intérieur que l'on trouve généralement l'ivoire vert. Plusieurs machines qui découpent l'ivoire à Paris, empruntent la force motrice à la vapeur ou à l'eau du canal Saint-Martin. La science mécanique est arrivée à découper circulairement une défense d'éléphant, à la dérouler ensuite, à en faire une plaque de plusieurs mètres de longueur. Ce procédé doit être le point de départ d'une notable économie. L'ivoire scié est livré au tourneur, au sculpteur, au graveur, selon qu'il est en bloc ou en plaque. Il en fera sortir la vulgaire bille de billard, le manche d'ombrelle, de parapluie, de couteau, ou une statuette de bacchante couronnée de pampres et de raisins, ou encore des bas-reliefs dont il empruntera les sujets à la religion, à l'amour et à la fantaisie.

Il y a en France cinq grands centres de travail sur l'ivoire; Paris et Dieppe qui font les plus beaux, les plus riches morceaux; le Jura qui fabrique en immenses quantités tous les objets de tabletterie; la Somme et l'Oise qui font les délicieux éventails de l'industrie parisienne. Dans ce dernier département l'ivoire est taillé, découpé comme nous le voyons, par des paysans armés de petites scies qu'ils fabriquent eux-mêmes avec des ressorts de montre.

L'industrie française, qui en 1830 avait reçu de l'Inde et de l'Afrique 67,000 kilogrammes d'ivoire, en a reçu,

---

Je m'arrêtai. Je m'assis sur une borne. Une femme vint et me demanda : Qu'avez-vous? Sans doute, j'avais l'air d'un homme qui va défaillir et se coucher mourant sur le pavé...

C'était une petite maison riante et calme, dont les cinq fenêtres fermées de persiennes vertes regardaient cette belle immensité du Léman. Une des fenêtres s'ouvrit; je vis une tête d'homme coiffée d'un bonnet grec en velours brodé d'or : c'était Eberhardt. Je me levai. Un grand soupir dilata ma poitrine. Je remerciai la bonne femme secourable, disant : Je me sens mieux. Et je pris à pas lents le chemin de la maison aux persiennes vertes. Je ne tremblais plus. Je sentais seulement au dedans de moi une indicible angoisse, combattue déjà par la fièvre qui naissait.

Dans mon esprit, il n'y avait qu'une pensée : S'il résiste, frapperai-je? A cette question, je ne faisais point de réponse. — Je sonnai à la porte d'Eberhardt. — En apparence, j'étais tranquille.

Mais, voyez-vous, Hélène, quand la domestique, qui vint m'ouvrir, me demanda : Que voulez-vous? je ne sus point trouver de réponse. Je n'avais rien préparé.

La servante m'examinait. Je crois me souvenir que je lui souriais, car elle se prit à sourire aussi d'un air de pitié.

— Vous voulez parler à M. Eberhardt? me dit elle encore.

— Oui, balbutiai-je, — c'est bien cela.

— Ah! ah! c'est bien cela!... Tout le monde ne parle pas à M. Eberhardt... Qui êtes-vous?

Mon nom vint sur ma lèvre. Je ne le prononçai point, je dis :

— Je lui apporte de l'argent de France.

La servante me fit entrer sur-le-champ dans la salle à manger.

— Fritz! appela-t-elle gaiement; — êtes-vous sourd, Fritz?... Allez dire à monsieur qu'on vient de France pour lui apporter de l'argent.

Fritz montra sa grosse figure pour répéter : — De France!... de l'argent :

Puis il monta l'escalier. J'attendais. Je fredonnais un air sans savoir. La servante riait et grommelait :

— Sont-ils étonnants, ces Français!

Fritz revint. C'était un garçon de Lausanne, l'air étonné tranquillement.

— C'est vous qui apportez de l'argent? me demanda-t-il.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— De France? ajouta Fritz.

La servante lui donna un fort coup de poing dans le dos. Il fut content et montra, en un sourire nigaud, deux formidables rangées de dents de loup.

— Arrivez! me dit-il; — non, non... donnez l'argent.

— Et le reçu? fis-je; vous êtes donc aussi innocents qu'on le dit, vous autres Suisses?

— Veux-tu bien conduire ce monsieur! s'écria aigrement la servante; — il y en a des innocents, partout... et d'autres qui ne le sont pas!

Cette servante genevoise, à part les dents couleur cacao qui sont le produit du terroir, était d'un jaune de bile. La beauté lui manquait : elle ne voulait point passer pour innocente. J'aimais mieux Fritz, qui tourna sa casquette entre ses gros doigts, en me répétant :

— Arrivez!

Dans le corridor, j'entendis la voix d'Eberhardt qui criait :

— Eh bien! va-t-on me faire attendre deux heures?

Notez, Hélène, que je n'explique rien de ce qui se passait en moi : je raconte. La voix d'Eberhardt fut comme un grincement à mon oreille. Je pressai le pas. Je m'interrogeais, étonné de ne trouver en moi aucune émotion quelconque.

Fritz m'ouvrit la porte. J'entrai, et je dis à voix haute :

— Bonjour, monsieur Eberhardt!

Je crois qu'il ne me reconnut pas tout de suite. Il y eut en lui un mouvement d'inquiétude. Ces hommes vivent de craintes. Le châtiment peut leur venir de tant de côtés! Sa bouche s'ouvrit pour appeler Fritz, mais j'avais déjà refermé la porte, sans affectation aucune.

— Dieu me pardonne! s'écria-t-il en m'examinant à l'aide de son lorgnon, il me semble que c'est mon ami Charles!... Comme vous êtes changé!... vous êtes un homme!

Moi aussi, je l'examinais. Je n'étais pas venu pour cela, mais je ne pouvais m'empêcher de le détailler comme un objet d'art. Il y avait quatre ans que je ne l'avais vu. Je ne pus découvrir aucune espèce de changement dans sa personne. C'était toujours la même laideur étrange et puissamment intelligente. Si quelque chose avait gagné en lui, c'était son nez. Son nez arrivait à l'état d'autocrate. Il absorbait tout, laissant à peine une maigre part de perspective à ses longues joues blafardes, qui fuyaient à droite et à gauche. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui fût à la fois aussi loin et aussi près du ridicule. Toute sa force était dans ses yeux : deux étoiles magnétiques!

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

57, 127,721 kilogrammes; elle en a mis en œuvre 30 kilogrammes; le travail de l'ivoire a donc presoublé en vingt-sept ans. Sur cette quantité, l'Anreseule nous en a donné 83.000 kilogrammes; le gal 9,700, les villes anséatiques en ont importé de 8,000 kilogrammes; Saint-Louis du Sénégal et ensemble 8,000 kilogrammes, et la côte occile d'Afrique 4,500 kilogrammes.

KAUFFMANN.

---

ansportation de Akbar II et de sa famille de Delhi à Calcutta.

nde septentrionale vient de voir s'accomplir un dont le retentissement s'est effacé au milieu des rumeurs de nos sociétés européennes, mais qui restera pas moins un événement important de oire contemporaine. Akbar II, le vieux roi de , a quitté le siége de sa puissance nominale pour eminer vers Calcutta, sous l'escorte de quelques hements de soldats anglais, et, disons-le, car ce aractérise l'événement, sous la garde d'un ban de police. Le fort Williams, où se trouve déjà rmé le radjah d'Oude, va recevoir ce dernier fande la monarchie des Grands Mogols. Sa déchéance été prononcée par un conseil de guerre. Cette portation était l'application de l'arrêt : c'était cution d'un empire. Ainsi s'écroulait le dernier is de cette imposante monarchie fondée dans le des populations indoues par le cimeterre de Taan; elle disparaissait dans l'ombre et le silence, quelques années d'obscurité et quatre siècles de ideur.

st le 7 octobre dernier qu'a eu lieu le départ du ège. Il était composé d'un vaste et magnifique pauin où se trouvaient le roi et ses deux fils : Iewanht et Chah-Abbas. Deux voitures fermées venaient tite; dans la première se trouvait, avec la begum reine), Zinut-Mahil, la femme d'Iewan-Bukht, la e de cette princesse, sa sœur et un enfant; les deux es femmes du vieux monarque déposé et leurs suites occupaient la seconde voiture, que suivaient chariots réservés aux approvisionnements et aux iteurs. Ce convoi quitta, vers huit heures du males cours du magnifique palais, où les Farouksiar, Djihan et leurs successeurs avaient reçu, depuis our, les hommages de tant de rois tributaires, et ança lentement vers la porte de Lahore, où les furs du 2e régiment du Bengale qui l'accompagnait emirent aux détachements d'artilleurs, de lanciers u bataillon de soldats de police qui devaient forson escorte. Ce fut entourées de cette force, que les ures, qui emportaient ce qui restait de cette domiion séculaire, quittèrent Delhi, cette *Indra prart'ha* demeure d'Indra), qui les voyait s'éloigner avec la me indifférence qu'elle avait vu tomber ses souvees indoues; c'est sous leur surveillance que ce confunèbre d'une des plus puissantes dynasties qui nt régné sur le monde s'avance, à travers ses États uis, vers son dernier palais : une forteresse, une son.

FULGENCE GIRARD.

Raz de marée de la Martinique.

Nos colonies caraïbes viennent d'être le théâtre d'une astrophe produite par une de ces crises naturelles nt la science est réduite à chercher la cause dans s hypothèses, tandis que l'humanité gémit sur leurs ets destructeurs. Un raz de marée, d'une extrême olence, a éclaté, vers la fin d'octobre, sur les côtes la Martinique, qu'après un déchaînement de quatre rs il a couvert de débris.

Une quinzaine de grands caboteurs de Marseille, de ordeaux, de Granville, du Havre, etc., se trouvaient r la rade de Saint Pierre lorsque, le 20, se mafestèrent les premiers symptômes du phénomène. Le ciel, d'une extrême pureté, n'offrait aucun signe i pût faire redouter quelque malheur; le vent, fixe puis plusieurs jours dans la région du sud-ouest, ait une de ces brises sereines qu'accompagnent tours des intermittences de calme complet, lorsqu'un ouvement, sans cause apparente, éclata progressiment dans la mer; des lames courtes, et qui semaient surgir verticalement du fond de la baie, se préipitèrent avec une force croissante sur la plage de ile, pendant que les flots conservaient au large leur urface plane et tranquille.

Les travaux de débarquement et de chargement durent être suspendus; ce mouvement mystérieux des agues se calmait bien par instants, mais c'était pour eprendre bientôt après avec plus de fougue et dureté. Le 21, la plupart des capitaines adoptaient les mesures le précautions qu'imposait l'imminence d'une tourmente. Le lendemain, quelques-uns ne se contentèrent pas de doubler leurs amarres, de jeter une seconde ancre ou de se haler sur les toues de la rade, pour mettre une distance préservatrice entre leurs navires et le danger; plusieurs appareillèrent et demandèrent au large une sécurité que leur refusait le voisinage de la côte.

Le vendredi, un abaissement rapide du baromètre annonça la perturbation météorologique la plus inquiétante. La violence de la mer ne cessa d'augmenter dans l'après-midi. Les bâtiments mouillés le plus près de la côte, battus par cette mer en fureur, se trouvèrent exposés à des désastres imminents. Les populations accourues sur le rivage où ces lames venaient se briser avec fracas suivaient avec terreur les développements de ce soulèvement convulsif de la mer.

La lune se leva pleine et sereine sur cette scène de destruction à laquelle le calme du ciel donnait un caractère plus saisissant et plus étrange; la furie des flots augmenta toujours.

La violence de la mer, dit une feuille coloniale, ne connaissait plus de bornes. L'eau inondait les places Bertin et de Mosges, encombrées de canots, d'agrès, d'apparaux, de marchandises et de colis qui avaient été enlevés des quais, et par un contraste singulier qui semblait une ironie de la nature, la lune, dans toute sa magnificence, éclairait de ses lueurs pâles et argentées ce théâtre d'un si épouvantable désordre et d'un si morne désespoir. L'air était pur d'ailleurs, la brise plus douce que forte, et la foule qui encombrait le rivage pouvait suivre avec facilité les phases diverses de la lutte que les navires soutenaient contre l'élément déchaîné

Cette lutte ne pouvait se prolonger sans sinistre; l'heure de la catastrophe arriva pour l'un des bâtiments assaillis par ces lames fougueuses. L'*Arthémise*, de Bordeaux, qui avait déjà à son bord quatre cent quatre-vingt-douze boucauts de sucre et soixante-quatre pièces de tafia, fut enlevée de son mouillage, et drossée irrésistiblement vers la côte. Son équipage réduit à l'impuissance dut se jeter dans les embarcations et chercher un refuge sur un des navires les plus rapprochés. Un seul homme, le matelot Cherry Hayes, ne voulut pas abandonner ce navire en péril; une suprême et inutile ressource lui restait pour en aider au moins l'abatage, il la tenta : le foc hissé, il se réfugia sur la dunette où il attendit le moment de l'échouage pour se jeter à la mer et gagner la côte à la nage.

L'*Arthémise* fut, du reste, la seule victime de cette crise profonde, produite probablement par quelque éruption volcanique sous-marine.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XI

Retour à Paris. — Je donne des leçons. — J'entre dans la classe de Reicha au Conservatoire. — Mes dîners sur le Pont-Neuf. — Mon père me retire de nouveau ma pension. — Opposition inexorable. — Humbert Ferrand. — R. Kreutzer.

A peine de retour à Paris et dès que j'eus repris auprès de Lesueur le cours de mes études musicales, je m'occupai de rendre à de Pons la somme qu'il m'avait prêtée. Cette dette me tourmentait. Ce n'était pas avec les cent vingt francs de ma pension mensuelle que je pouvais y parvenir. J'eus le bonheur de trouver plusieurs élèves de solfége, de flûte et de guitare, et en joignant au produit de ces leçons des économies faites sur ma dépense personnelle, je parvins au bout de quelques mois à mettre de côté six cents francs, que je m'empressai de porter à mon obligeant créancier. On se demandera, sans doute, quelles économies je pouvais faire sur mon modique revenu?... Les voici. J'avais loué à bas prix une trèspetite chambre, au cinquième, dans la Cité, au coin de la rue de Harlay et du quai des Orfèvres, et au lieu d'aller dîner chez le restaurateur, comme auparavant, je m'étais mis à un régime cénobitique qui réduisait le prix de mes repas à sept ou huit sous tout au plus. Ils se composaient généralement de pain, de raisins secs, de pruneaux ou de dattes. Comme on était alors dans la belle saison, en sortant de faire mes emplettes gastronomiques chez l'épicier voisin, j'allais ordinairement m'asseoir sur la petite terrasse du Pont-Neuf, aux pieds de la statue de Henri IV; là, sans penser à la *poule au pot* que le bon roi avait rêvée pour le dîner du dimanche de ses paysans, je faisais mon frugal repas, en regardant au loin le soleil descendre derrière le mont Valérien, suivant d'un œil charmé les reflets radieux des flots de la Seine qui fuyaient en murmurant devant moi, et l'imagination ravie des splendides images de la poésie de Thomas Moore, dont je venais de découvrir une traduction française que je lisais avec amour pour la première fois.

Mais de Pons, peiné sans doute des privations que je m'imposais pour lui rendre son argent, privations que la fréquence de nos relations ne m'avait pas permis de lui cacher, peut-être embarrassé lui-même, et désireux d'être remboursé complétement, écrivit à mon père, l'instruisit de tout et réclama les six cents francs qui lui restaient encore dus. Cette franchise fut désastreuse.

Mon père déjà se repentait amèrement de sa condescendance; j'étais depuis cinq mois à Paris sans que ma position eût changé et sans que mes progrès dans la carrière musicale fussent devenus sensibles. Il avait imaginé, sans doute, qu'en si peu de temps je me ferais admettre au concours de l'Institut, j'obtiendrais le grand prix, j'écrirais un opéra en trois actes qui serait représenté avec un succès extraordinaire, je serais décoré de la Légion d'honneur, pensionné du gouvernement, etc., etc. Au lieu de cela, il recevait l'avis d'une dette que j'avais contractée et dont la moitié restait à acquitter. La chute était lourde et j'en ressentis rudement le contre-coup. Il rendit à de Pons ses six cents francs et m'annonça que décidément, si je n'abandonnais ma chimère musicale, il ne voulait plus m'aider à prolonger mon séjour à Paris, et que j'eusse en ce cas à me suffire à moi-même. J'avais quelques élèves, j'étais accoutumé à vivre de peu, je ne devais plus rien à de Pons, je n'hésitai point. Je restai. Mes travaux en musique étaient précisément alors nombreux et actifs. Cherubini, dont l'esprit d'ordre se manifestait en tout, sachant que je n'avais pas suivi la route ordinaire au Conservatoire pour entrer dans la classe de composition de Lesueur, me fit admettre dans celle de contrepoint et fugue de Reicha, qui, dans la hiérarchie des études, précédait la classe de composition. Je suivis ainsi simultanément les cours de ces deux maîtres. En outre, je venais de me lier avec un jeune homme de cœur et d'esprit, que je suis heureux de compter parmi mes amis les plus chers, Humbert Ferrand; il avait écrit pour moi un poëme de grand opéra, *les Francs-Juges*, et j'en composais la musique avec un entraînement sans égal.

Ce poëme, je lui donne ce titre à dessein, car j'ai vu peu de livrets d'opéra aussi poétiques que l'était celui-ci, fut plus tard refusé par le comité de l'Académie royale de musique, et ma partition fut du même coup condamnée à l'obscurité, d'où elle n'est jamais sortie. L'ouverture seule a pu se faire jour. J'ai employé çà et là les meilleures idées de cet opéra en les développant dans mes compositions postérieures, le reste subira probablement le même sort, si l'occasion s'en présente, ou sera brûlé. Ferrand ayant écrit aussi une scène héroïque avec chœurs, dont le sujet, la révolution grecque, occupait encore tous les esprits, sans interrompre bien longtemps le travail des *Francs-Juges*, je l'avais mise en musique. Cette œuvre, où l'on sentait à chaque page l'énergique influence du style de Spontini, fut l'occasion de mon premier choc contre un dur égoïsme dont je ne soupçonnais pas l'existence, celui de la plupart des maîtres célèbres, et me fit sentir combien les jeunes compositeurs, même les plus obscurs, sont en général mal venus auprès d'eux. Rodolphe Kreutzer était directeur général de la musique à l'Opéra; les concerts spirituels de la semaine sainte devaient bientôt avoir lieu dans ce théâtre, il dépendait de lui d'y faire exécuter ma scène: j'allai le lui demander. Ma visite, toutefois, était préparée par une lettre que M. de la Rochefoucault, surintendant des beaux-arts, lui avait écrite à mon sujet, d'après la recommandation pressante d'un de ses secrétaires, ami de Ferrand. De plus, Lesueur m'avait chaudement appuyé verbalement auprès de son confrère. On pouvait raisonnablement espérer. Mon illusion fut courte. Kreutzer, ce grand artiste, auteur de la *Mort d'Abel* (belle œuvre sur laquelle, plein d'enthousiasme, je lui avais adressé quelques mois auparavant un véritable dithyrambe), Kreutzer, que je supposais bon et accueillant comme mon maître, parce que je l'admirais, me reçut de la façon la plus dédaigneuse et la plus impolie. Il me rendit à peine mon salut, et, sans me regarder, me jeta ces mots par-dessus son épaule : « Mon bon ami (il ne me connaissait pas!), nous ne pouvons exécuter aux concerts spirituels de nouvelles compositions. Nous n'avons pas le temps de les étudier. L'Opéra a autre chose à faire; Lesueur le sait bien. » Je me retirai le cœur gonflé. Le dimanche suivant, une explication eut lieu entre Lesueur et Kreutzer à la chapelle royale, où ce dernier était simple violoniste. Poussé à bout par mon maître, il finit par lui répondre, sans déguiser sa mauvaise humeur : « Eh! pardieu, que deviendrions-nous, si nous aidions ainsi les jeunes gens?... » Il eut au moins de la franchise.

HECTOR BERLIOZ.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE. — Dessin de DAMOURETTE.

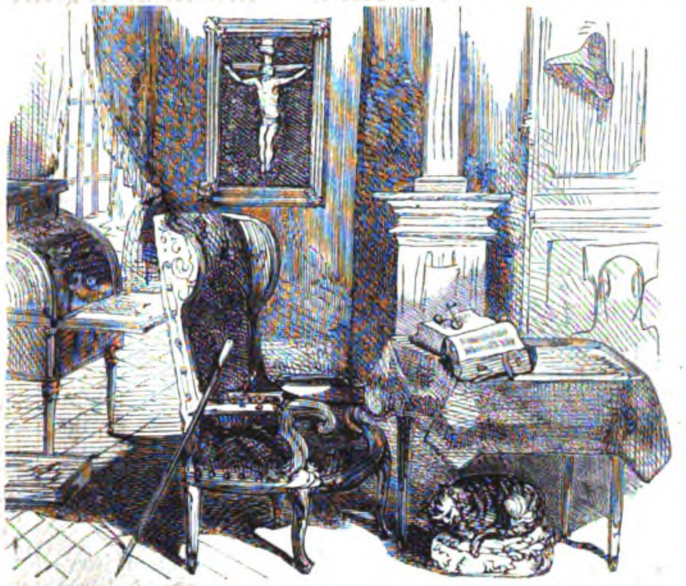
Le chien fait de jolis tours, le maître n'en fait que de vilains...

Ont été mal élevés...

Deux sans-cervelle !...

Portés sur leurs bouches.

LE MOBILIER



DU CURÉ.

Le Mobilier.

La parole, a dit un vieux diplomate, fut don-*née* à l'homme pour déguiser sa pensée. Un sage *de la* Grèce affirmait avant lui que tout homme *est* menteur. Il est certain que le tailleur, la cor-*setière*, le coiffeur, la modiste, la couturière, le lentiste et cent autres se flattent de savoir chan-ger le vide en plein, le blanc en noir, le jaune en rose, la triste réalité en une ingénieuse fiction. Tous les arts, n'en déplaise aux réalistes, sont sous le haut et puissant patronage du chevalier Mensonge, créancier impitoyable de toutes les Muses et de toutes les Grâces (style mytholo-gique).

On ment par sa pose, son ton, son geste, son allure, son costume, sa parole orale ou écrite, voire sur papier timbré ; on ment par son silence et de mille autres façons encore. — Allez à la Bourse, au Palais (qui n'est pas, que je sache, celui de la Vérité), au théâtre, dans n'importe quel sa-lon et même à la Sorbonne ; visitez Paris du sous-sol au dôme du Panthéon, courez au bois de Boulogne.......... mais tout en admirant le lac artificiel, les ruisseaux artificiels, les cascades factices et les pelouses fleuries du pré Catelan, je m'é-gare ; je m'éloigne de la question.

Où donc trouver quelqn'un ou quelque chose, parmi les choses humaines, qui ne soit gommé, apprêté, fardé, masqué ni travesti, rajusté, regratté, traduit, récrépi, crinolinisé, reteint, ni, qui pis est, faux comme une perruque, une dent osanore ou un serment d'amour? — *Quelqu'un*, je ne sais, hélas ! attendu que je n'ai jamais rien cru à l'homme de la nature, l'une des plus

DE LA COUTURIÈRE.

ies mystifications philosophiques ; — mais, *quelque chose*, oh ! ma réponse est toute prête : — C'est LE MO-BILIER.

Loin d'être menteur, le Mobilier est sincère jusqu'à l'indiscrétion.

∴

Thérèse Colibri se présente bien, s'habille décem-ment, s'habille avec retenue, ne manque pas de ton, et l'orthographe et sait, au besoin, jouer la prude ; mais pénétrez chez elle, visitez le boudoir, examinez la chambre à cou-cher, ne manquez pas surtout de jeter un coup d'œil dans la cuisine. — Le luxe et le désordre, le défaut du nécessaire, l'ex-cès de superflu, l'armoire à glace en pa-lissandre sculpté, les statuettes et les por-celaines de Saxe, d'une part ; — la batte-rie de cuisine, la vaisselle des jours ordi-naires, le linge, les torchons auxquels supplée un vieux cachemire et une courte-pointe de soie déchirée sans méthode, les pots de pommade et les pots de cirage, d'autre part, vous en diront assez sur les vertus de Thérèse Colibri.

∴

Que je voie ton mobilier, je te dirai qui tu es.

∴

A la vérité, tout ménage bourgeois a un salon proprement meublé, ciré ou ta-pissé, où l'on voit sur la cheminée une pendule entre des candélabres et des vases très-présentables, en avant d'une glace à cadre doré. — Or, ce salon banal est le même dans deux cents des trois cent soixante degrés du cercle de la fortune. — Seulement, tout le monde sait son histoire, non moins bien que vous et moi. La portière, retirée du commerce, réalise le rêve de sa vie en le meublant comme elle l'a vu meublé à l'entresol, au deuxième et au-dessus, jusqu'au cinquième inclusivement. Le bu-reaucrate en activité, l'officier en retraite, l'auteur dramatique et le professeur de lan-gues mortes, l'épicier de moyenne grandeur, l'avocat non illustre, le simple rentier, tout ci-toyen aisé, sans être ri-che, intelligent ou stu-pide, peu importe, jouit de ce salon qui dut être un trompe-l'œil dans l'origine, mais qui ne trompe plus l'œil de personne, tant le secret en est connu. Avec son canapé, ses quatre fau-teuils, ses six chaises de velours grenat ou de damas vert, ses rideaux analogues, son piano d'acajou, ce pauvre sa-lon voudrait bien sou-vent être menteur ; il n'y parvient pas, car il fait partie du mobilier et ne ment pas plus que le reste.

Il s'agit donc de voir le reste, et de ne pas s'en tenir à cette pièce stéréotype dont l'ameublement est le même à six étages sur huit : — le premier et les mansardes constituant les plus fréquentes exceptions.

∴

L'inspecteur d'une compagnie d'assurances contre l'incendie, le commissaire-priseur et tous autres qui, par état, évaluent l'ameublement, reconnaî-tront que rien ne trahit autant la profession, le degré de fortune, les goûts, les passions, le carac-tère, les vices et les vertus de son possesseur.

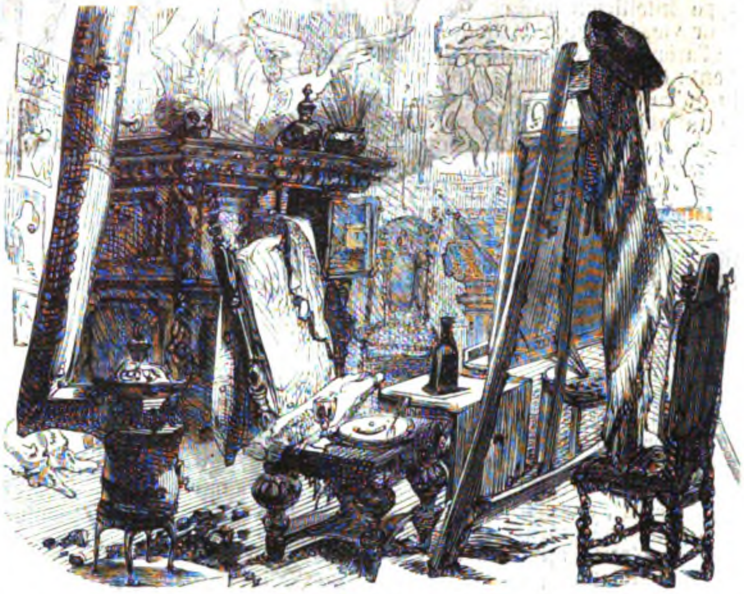
A la vue de certains objets, de tel tableau, de telle statuette, à l'arrangement de certaines pièces, on voit sur-le-champ à qui l'on doit avoir affaire. L'éternel salon bourgeois ne peut se soustraire lui-même à l'obligation d'être indiscret. — Eh! croyez-vous donc que Mme Babuchard, ci-devant fruitière, aujourd'hui locataire du troisième, s'abstiendra de suspendre d'horribles lithogra-phies enluminées et superbement encadrées d'or? Elle est trop fière de ses cadres, — économique-ment recouverts de gaze pour les préserver des mouches. Ses candélabres sont sous cloche comme des melons ; quand ils seront mûrs, on s'en ser-vira. En outre, elle étale sur la console trois affreuses poupées de cire ou de plâtre, bonnes pour servir de cible au tir du pistolet.

∴

Les deux pièces par excellence sont le cabinet de monsieur et la chambre de madame.

Dans le cabinet, la bibliothèque et le choix des livres qui la composent, l'ordonnance du bureau, la disposi-tion des casiers, les menus objets, bimbelots ou instru-ments, l'installation des meubles, le degré de propreté, l'espèce des siéges, l'épaisseur des rideaux, sont autant d'indices des occupations habituelles, des allures, des sentiments, des mœurs et des opinions politiques ou philosophiques du maître du logis.

La bonne tenue, l'ordre, le soin des détails, l'appro-



DE L'ARTISTE.

priation intelligente du mobilier à la disposition des lieux, le meilleur emploi de l'espace, sont des men songes au-dessus des forces de l'hypocrisie humaine.

La chambre de madame dira non moins clairement si elle est jeune ou vieille, coquette ou dévote, active ou paresseuse, femme de goût, femme d'esprit, femme du monde, femme d'intérieur ou femme de plaisir.

Et ceci est une loi invariable qui s'applique aux financiers millionnaires comme aux plus pauvres gens de lettres. Faites donc qu'un vieux soldat s'installe de la même manière qu'un ar-tiste, et qu'un fat se meuble avec la sim-plicité d'un savant.

∴

Voilà pourquoi Balzac, le physiologiste par excellence, attachait tant d'impor-tance à la description minutieuse des ameublements. Il voulait peindre à fond des caractères et des aptitudes ; le mobi-lier, interrogé avec judiciaire, répond à tout. — Les tables tournantes l'affirme-raient au besoin.

Au lieu de vous dire brutalement qu vous êtes chez un avare, l'auteur, qu vous a déjà parlé de sa grande fortune, vous montre le brûle-tout dont son per-sonnage se sert pour économiser les bouts de chandelle. Mais le lecteur philistin s'é-crie : — « A quoi bon me décrire ce brûle-tout perfectionné? Ai-je besoin qu'on entre dans ces détails puérils ? » — Ce même lecteur est, à la vérité, de ceux qui se laissent captiver depuis vingt ans

DE L'OFFICIER.

par la fameuse suspension, tous les jours nouvelle, tous les jours *palpitante*, et tous les jours répétée : — « Il tira son poignard et le leva sur elle... » (*La suite au prochain numéro.*)

Infortuné Balzac, c'est lui que les Philistins traitent de puéril !

* * *

Le mobilier est à l'homme ce que la coquille est à l'escargot.

* * *

L'originalité, la vulgarité, le bon sens, le talent, le génie sont toujours révélés par l'ensemble ou par certains détails de l'ameublement.

Aussi les menteurs ordinaires ne laissent-ils entrer que dans leur salon, salon coulé dans le moule ci-dessus indiqué, mais où vous ne verrez absolument rien qu'on ne voie ailleurs.— Précautions inutiles ; vous pouvez vous dire aussitôt : — « Je suis chez un menteur qui se tient sur ses gardes. Attention ! »

Les habiles n'ont point de mobilier ; ils ne veulent point être classés d'après les formes de leur coquille.

En effet, où commence l'*appartement garni*, là finit la possibilité de l'observation.

Quand je suis à l'auberge, foi de colimaçon ! je suis hors de ma coquille ; franchement, je n'y suis jamais à mon aise.

G. DE LA LANDELLE.

Le monde religieux.

Pourquoi le *Monde illustré* n'aurait-il pas sa chronique religieuse ?

Le devoir d'un journal d'illustrations est d'être complet. Il ne doit laisser inexplorée aucune région de l'activité humaine, toutes les fois que l'artiste peut y recueillir un croquis et l'écrivain descriptif en emporter une image et une impression. C'est un daguerréotype intelligent qui conserve aux plus petits détails leur vie, leur signification et leur lumière. En dehors de l'arène des polémiques irritantes, tout lui appartient : quand la politique même nous serait abordable jusqu'au point où elle est un problème éternel ; quand la philosophie nous offrirait une part de ses fatigues, que pourrions-nous leur demander ? L'artiste s'y gâte la main et le poëte y froisse trop ses ailes ! Mais nous avons la mer, les montagnes, les grandes cités, les villages enfouis dans la verdure, les ruines du passé que le printemps étreint de son feuillage, les cérémonies officielles, les pompes religieuses, la chaire, le théâtre, le salon, la région accidentée des lettres, la figure qui passe et nous laisse une empreinte, les types dans la foule et que l'artiste pêche au crayon. Rien ne doit nous échapper ; nous soulevons toutes les ombres ; nous grattons toutes les rouilles, nous relevons toutes les petitesses, nous nous inclinons devant toutes les majestés. — Et puis le temps est aux chroniques ; toutes les époques reposées sont ainsi. Fatigués d'épopées, nous tenons notre livre de ménage. L'esprit humain a mis de côté ses grands panaches, ses mirifiques élans, et s'est fait tout simplement bonhomme. Les petits événements de la vie avec leurs combinaisons variées à l'infini sur le même thème suffiraient à sa consommation quotidienne. On ressuscite les morts pour leur prendre leurs mots ; il était bien temps de s'amuser un peu. Qui pourrait compter les chroniqueurs ?

Est-ce commettre une profanation que de vouloir nous compléter en hasardant de temps à autre une excursion dans le monde religieux ?

L'Église, quoi qu'on pense, tient encore sur la terre une grande place ; elle joue un rôle militant qu'on essayerait en vain d'amoindrir. Les gens qui, pour se désennuyer, et pour ennuyer les autres, écrivent de très-gros livres, la voient toujours derrière leur bureau et lui adressent la parole... Si elle mourait comme ils le désirent et comme ils l'espèrent, ils ne sauraient plus de quoi et à qui parler. Elle répond à toutes les questions avec bon sens, avec modestie, quand ce n'est pas avec éclat. Dédaignant parfois l'arme de la logique, elle nous montre dans le lointain, par un signe muet, quelque martyr expirant, comme Mgr Melchior, décapité en Cochinchine, quand nos canons grondaient à Tourane, ou quelques héros de la charité, qui s'embarrassent peu, en face de la certitude intime où ils puisent leur force, des solutions de la métaphysique. Une préface bien chantée, un *Te Deum* dans des flots d'encens, accompagné du bruit des cloches et de salves d'artillerie, un enterrement, une hymne, un psaume jeté tout de travers par un chantre laboureur dans la solitude d'une église de village, la figure d'une sœur de Charité perdue sous l'auvent de sa coiffe, les orteils bleuis par le froid d'un pauvre capucin ont plus de *pénétration* bien souvent que les plus éloquentes et les plus ingénieuses argumentations puisées dans les écritures, les Pères et les philosophes. Les majestueuses cathédrales du moyen âge, sous les sombres arceaux desquelles il nous semble voir défiler en chantant tant de générations croyantes, parlent plus haut de l'immortalité de la doctrine qui les bâtit que tous les traités de théologie ensemble, avec leurs arguties, leurs distinctions et leurs dilemmes, que tous les sermonnaires hérissés de latin et les mandements les mieux drapés. Le vrai chrétien n'a besoin que d'un signe.

Nous voilà pleinement justifiés et défendus contre la hallebarde du suisse.

Entrons donc en matière.

L'époque des croisades a l'air de vouloir revenir, et ce n'est pas dommage, quand il s'agit de cet affreux Tu-Duc, empereur de Cochinchine, qui se figure être bien terrible parce qu'il tranche la tête à des évêques, et que pour punir les canons de Tourane de n'avoir pas tiré droit, il y a quelques années, il leur a fait administrer la bastonnade et des médecines purgatives. Voilà un moyen de corriger les canons que nous livrons à l'appréciation des officiers d'artillerie. En attendant Tu Duc va bientôt rendre compte du sang qu'il a versé. Il saura qu'il n'est pas besoin d'être marchand d'opium pour faire tomber les murailles que nous lui avons bâties.

L'Église anglicane croyait en avoir fini avec le puséisme. Inébranlable sur la double base de son opulence et de ses priviléges, elle avait pris son parti du surplis, des cierges, des génuflexions, qui laissaient la doctrine sauve et ne fermaient pas la carrière au libre examen. Mais le puséisme a fait boule de neige, il a franchi l'étroit espace qui le séparait de la confession auriculaire. Un homme à surplis a toujours l'air d'un confesseur. Quelques protestants se sont confessés. L'aveu appelle l'absolution ! Où n'ira-t-on pas maintenant ?

L'Église anglicane, pour rattraper le docteur Newmann, pourrait bien faire tout le chemin ! De là des meetings frémissants ! Mais il est plus facile d'arrêter une armée que de supprimer le dialogue à voix basse qui s'échange à travers une grille de bois !

Nous voici entrés dans les quatre semaines de l'Avent. Elles symbolisent les tristesses et les espérances des temps qui précédèrent la naissance du Sauveur. L'Église revêt le deuil d'une longue attente et ses chants sont l'écho du long gémissement des générations mortes en appelant le salut.

> Rorate, cœli, desuper,
> Et nubes pluant justum.

Les cardinaux déposent la pourpre et s'habillent de violet. Les couleurs vives et joyeuses sont bannies des ornements sacerdotaux. La chaire nous appelle aux larmes et à la pénitence. Parmi les orateurs qui, pendant l'Avent, se feront entendre dans les églises de la capitale, nous n'en signalerons d'abord que deux, parce que nous les connaissons. M. l'abbé Beautain prêche à la Madeleine. Ses livres, son passé, recommandent suffisamment son éloquence. Il a traversé la philosophie pour arriver au christianisme. En retraçant le chemin qu'il a fait, il ne peut manquer d'entraîner beaucoup d'intelligences droites et de cœurs sincères.

M. l'abbé Dauphin, doyen de Sainte-Geneviève, occupera, cette année, la chaire de Saint-Germain l'Auxerrois. Cette église semble être faite tout exprès pour servir de cadre aux grâces délicates et variées de sa parole. On peut parler autrement, mais on ne parle pas mieux. Laissant à d'autres le soin et la mission de nous montrer la vérité au milieu de ses éclairs et de ses tonnerres, il sait la faire descendre parmi nous, ornée de tous les charmes d'un harmonieux langage, associée aux besoins les plus intimes du cœur et aux rêves les plus caressés d'une poétique imagination.

Plusieurs sacres d'évêques ont eu lieu dans le courant du mois de novembre, entre autres celui de Monseigneur Porchez, évêque de la Martinique, et de Monseigneur Martial, évêque de Saint-Brieuc. A l'occasion de ce dernier, le cardinal Donnet a fait entendre quelques-unes de ces paroles sympathiques, où se manifestent le feu et la tendresse d'un cœur tout apostolique.

Les lettres ecclésiastiques viennent de faire une grande perte dans la personne de l'abbé Mitraud, mort dernièrement dans le diocèse de Bordeaux, où il était rentré après plusieurs années de séjour à Paris. Le premier volume de son ouvrage sur *la Nature des sociétés humaines* avait obtenu un succès mérité ; tous ceux qui l'ont lu regretteront que la mort l'ait empêché de terminer ce beau travail. Mais presque toujours l'heure fatale sonne au plein de la vie du cœur et de l'intelligence. C'était un prêtre attaché à ses devoirs, ferme et élevé dans ses convictions, et dont la foi se faisait une plus large part d'espérances que de craintes dans le mouvement qui semble emporter vers un but inconnu les hommes, les événements et les idées.

J. DOUCET.

COURRIER DU PALAIS.

Avant tout, il faut payer ses dettes. Je dois à mes lecteurs le résultat du procès Pelleport. Le jugement que le tribunal vient de prononcer donne une légitime satisfaction aux susceptibilités filiales de M. le vicomte de Pelleport, il rend un hommage sympathique à la mémoire du général, il le déclare — aussi énergiquement qu'il lui est permis de le faire — entièrement pur de toute participation à la défection d'Essonne ; mais en même temps, il réserve à l'historien son droit de libre critique sur les événements contemporains ; il n'exige de lui que deux conditions : la première, c'est qu'il sera de bonne foi ; la seconde, c'est qu'il ne dénaturera aucun des faits ou des actes sur lesquels portera son appréciation.—Voilà qui est bien, et j'imagine que, si cette jurisprudence s'était plus tôt produite, notre histoire nationale serait un peu moins encombrée de mémoires apocryphes et de documents frelatés.

Le général Pelleport avait d'abord porté le mousquet. Cambriel a commencé comme lui ; mais il n'a ... ni si loin ni si haut. En 1812,— il avait dix-sept ans ... — il servait comme engagé volontaire dans les armées du premier empire. Licencié en 1815, il a bifurqué, comme on dit aujourd'hui. L'ancien militaire s'est ... dans le commerce, non dans ce commerce tranquille et terre à terre qui consiste à vendre régulièrement pour quatre sous ce que l'on a payé deux, mais dans ce commerce des arts où l'expérience de l'homme se trouve aux prises continuelles avec les fantaisies de la mode et les caprices de la fortune. Les tableaux, les bronzes, les curiosités de toute sorte, tel était le domaine varié et séduisant que Cambriel avait choisi pour y exercer son industrieuse activité. Il y retrouvait parfois ses émotions des anciens jours, oui, des émotions aussi poignantes, aussi terribles que celles qui l'avaient assailli sur les champs de bataille.—Vous en doutez ? écoutez ceci :

C'était en 1837. Le duc de Maillé venait de mourir, laissant une collection fameuse dans le monde des arts. La vente avait lieu dans les salons de l'hôtel du duc, au faubourg Saint-Germain. Tout ce qu'il y a ... d'amateurs éclairés, de fins connaisseurs en fait de tableaux, était accouru. Cambriel avait pris dès premiers son poste, à côté de l'expert. Plusieurs toiles venaient d'être adjugées à des prix considérables, lorsqu'un tableau est mis sur table « Cinq francs ! » crie l'appréciateur Bon. Personne ne répond. Cambriel seul, après quelques moments de silence, jette négligemment ces mots : « Il y a marchand à dix francs. »

— Quinze francs, reprend une autre voix. C'était celle d'un confrère nommé Cousin. Celui-ci agissait d'instinct ; il avait vu Cambriel enchérir, et il enchérissait.

— Vingt francs ! continue Cambriel—et à ce moment ses voisins eussent pu entendre les battements de son cœur dans sa poitrine.

— Trente francs !

— Quarante francs !

— Quarante-cinq francs !

Cambriel allait couvrir l'enchère quand il sent deux mains se poser familièrement sur sa bouche. C'étaient celles d'un de ses amis,— un de ces aimables farceurs, un de ces loustics dont les plaisanteries ont la grâce et la légèreté des demoiselles de paveur. Cambriel essaye de se débarrasser de son étreinte : il y parvient enfin ; mais il est trop tard, le tableau a été adjugé à Cousin.

— Malheureux ! s'écrie Cambriel en se tournant vers l'ami qui rit encore de — sa bonne charge,— tu viens de me faire manquer un Raphaël !

La toile qui venait d'être adjugée n'était autre, en effet, que le *saint Jean* du divin maître, appartenant au Musée du Louvre.

Comment en était-elle sortie ? comment, après avoir été prêtée par Louis XVIII au duc de Maillé, s'était-elle égarée dans la galerie de ce personnage ? comment, plus tard, après un triple procès — qui avait eu pour point de départ le cri de Cambriel — parvint-elle à être ressaisie par l'administration du Musée. C'est ce qu'il serait trop long de vous raconter. Un mot seulement en guise d'épilogue. Le pauvre Bon, l'expert appréciateur qui avait laissé mettre sur table un Raphaël à cinq francs, ressentit une telle honte de son erreur, qu'il en perdit la raison et mourut de chagrin. Il avait, comme Vatel — de l'honneur à sa manière.

Je reviens à Cambriel. Son esquif avait été bien ... il avait eu des hauts et des bas, des courses heureuses et des tempêtes, des tempêtes surtout. Enfin il a sauvé de ses naufrages cinq tableaux, cinq seulement ; mais quels tableaux ! un *Intérieur d'...* du Guide, une *Sainte Famille* de Véronèse, une *M...* du Dominiquin, une *Descente de croix de saint A...* de Vélasquez, une *Mater dolorosa* de Léonard de Vinci. Apportez-moi un Léonard, dit M. Villot, le savant directeur de notre musée de peintures, quel qu'il soit, je vous le paye un million. — Et Guide le charmant, le profond Dominiquin, le flamboyant Véronèse, l'énergique Vélasquez ! — Le *Martyre de saint André* a été montré à Delaroche, et le grand peintre n'a pu retenir son admiration : « Celui qui a peint ce tableau, s'est-il écrié, est notre maître à tous : je ne suis pas digne de dénouer les cordes de ses souliers. » Et ces paroles, M. Cambriel offre de les prouver dans une enquête.

Mais à quoi tient la destinée ! Un grain de sable, une misérable dette de 3,000 francs, est venue briser la fortune de Cambriel. Un créancier impitoyable a fait vendre les tableaux. Une vente forcée, on sait ce que c'est. Le Véronèse est adjugé 500 francs ! Cambriel est au désespoir ; il supplie le commissaire-priseur, Bonnefons-Lavialle, de faire racheter les tableaux par un prête-nom. L'officier ministériel y consent ; il paye les mille ... au créancier et garde en nantissement les quatre dernières toiles.

Les voilà donc en pension chez le commissaire-priseur. Elles y restent plusieurs années en attendant des amateurs. Les amateurs ne se présentent pas. De loin en loin Cambriel allait prendre des nouvelles de ses tableaux. Un jour, il lit que Bonnefons-Lavialle vient de mourir ; il court chez les héritiers. Là, il en apprend de belles. Ses tableaux, à l'exception du Vélasquez, ont été vendus, vendus tous les trois pour 425 francs, ... débaptisés : le *Guide* sous le pseudonyme d'A... le *Léonard* sous celui d'*André del Sarto* ; le D... sous le voile du plus parfait anonyme.—Il crie, il fait ...

procès et réclame 200,000 francs de dommages-intérêts. Le tribunal lui alloue 3,400 francs qui seront compensés avec la somme avancée par Bonnefons-Lavialle, et ordonne que le *Vélasquez* sera rendu à Cambriel. Or, Cambriel estime lui-même le *Vélasquez* à 100,000 francs. Pourvu que ce ne soit pas encore là une illusion. Que de gens

> Ont rêvé qu'ils tenaient le fruit des Hespérides,
> Et pressaient tendrement un navet sur leur cœur!

Et, maintenant, donnez-moi la main. Prenons ensemble le chemin de fer de l'Est, traversons Strasbourg, Bâle, Lucerne, le lac des Quatre-Cantons, descendons à grandes guides les tournants du Saint-Gothard, embarquons-nous sur le lac Majeur, reprenons le chemin de fer à Novarre et arrivons en poste à Milan. Suivons maintenant le *Corso Francesco*, passons devant le Dôme sans vérifier le compte de ses 2,602 statues, enfilons la *Strada Rafaele* et entrons à l'hôtel *Marino*.

En même temps que nous, descend un voyageur, c'est un noble espagnol, un hidalgo de sang d'azur, le duc della R... Jugez si c'est un personnage : il a le privilége d'être malhonnête devant la reine d'Espagne! Il s'établit donc à l'*Albergo Marino*. Pendant plusieurs semaines, il y loge, il y mange, il y dort. Puis le moment du départ arrive. La note du noble duc — total, 4,605 fr. — lui est présentée sur un plat d'argent. Il fouille à sa poche. Son portefeuille est absent — il l'aura laissé tomber dans le lac Majeur, *Pécaïre !*

Vous ou moi, on nous eût retenus en gage, mais un grand d'Espagne! L'hôtelier, M. Guzzi, qui sait son monde, s'incline avec respect devant son noble débiteur. Monsieur le duc n'a pas d'argent, qu'à cela ne tienne! Il ira en chercher à Paris. On lui donnera même, pour le divertir pendant son voyage, un domestique de première classe, Francesco Bazzaro, qui se chargera de rapporter la somme. Au bout d'un mois Francesco reparaît : il remet à M. Guzzi... une reconnaissance en due forme, signée du duc della R... Il est des autographes que l'on peut monnayer : ceux de Molière et de Cervantes, par exemple. Mais ceux des grands d'Espagne ne jouissent pas encore de cet avantage. — M. Guzzi se crut mystifié, et il chargea son correspondant de Paris de faire pratiquer une saisie dans les somptueux appartements qu'occupe M. le duc, rue de l'Oratoire-du-Roule.

Cette saisie — pour suivre son cours — avait besoin d'être validée par les magistrats. Mais ce que M. Guzzi ignorait ou avait oublié, c'est que les tribunaux français ne connaissent pas des querelles entre étrangers. M. le duc della R... le lui a rappelé à l'audience en le faisant en outre condamner aux dépens. — Ce grand d'Espagne a travaillé chez un avoué, disait en sortant M. Guzzi.

PETIT-JEAN.

COMÉDIE FRANÇAISE : Reprise des *Caprices de Marianne*, par Alfred de Musset. — VAUDEVILLE : *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, pièce en cinq actes et en sept tableaux, par M. Octave Feuillet.

Les Caprices de Marianne, à travers de hautes et charmantes qualités, ne resteront pas, croyons-nous, au nombre des œuvres les plus caractéristiques d'Alfred de Musset. La vérité et l'amour y sont fréquemment étouffés sous des enfantillages de gondoles, de tonnelles en fleurs, de porches d'église, de masques de velours et de sérénades. A ce degré d'affectation, la couleur locale devient du badigeon. Cependant, par contraste, l'action est sobre, et de cette sobriété l'auteur a tiré quelquefois des effets pénétrants. Mme Madeleine Brohan s'est incarnée depuis longtemps dans le rôle de Marianne ; elle lui donne l'ampleur aimable et la distinction, voisine de la noblesse. Son regard est beau, son sourire est doux. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, il y a de la tendresse dans sa voix, ce qui enlève à l'héroïne de ce petit drame la plupart des côtés dédaigneux ou indifférents sur lesquels Alfred de Musset s'était plu à insister. Nous en dirons autant de M. Bressant, dont la gracieuse maturité pèse un peu sur le personnage de Cœlio, l'amoureux ailé, le poëte moqueur. L'une et l'autre ont été pourtant très-fort applaudis dans cette reprise qui, venant après *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, trahit chez M. Empis l'heureuse intention de remettre à la scène le répertoire du plus fin et du plus élégant esprit du dix-neuvième siècle.

Il est question, au même théâtre, de jouer d'ici à quelques jours un acte en vers d'un jeune critique, qui revient insensiblement à ses amours premières, M. Louis Ratisbonne. L'acte a pour titre : *Héro et Léandre*. L'action sera un peu décolletée, si le tendre rédacteur des *Débats* a suivi la tradition pas à pas, flot à flot. Comment se tirera-t-il particulièrement du vase d'huile versé par la jeune prêtresse sur la tête et sur les épaules du séduisant nageur ?

Nous arrivons bien tard pour parler du *Roman d'un jeune homme pauvre* et de sa brillante fortune au Vaudeville. D'un livre remarqué, M. Octave Feuillet a extrait une pièce intéressante, ou plutôt cette pièce s'est trouvée toute faite avec son mélange habile de réalité et de convention, avec ses artifices d'enthousiasme et ses préméditations d'honnêteté. M. Feuillet excelle dans ces œuvres de tact, tantôt posées sur les limites attrayantes de la hardiesse, comme *Dalila*, tantôt renfermées dans les prudences exquises de la vie de ménage, comme *le Village* et *la Crise*.

Le Roman d'un jeune homme pauvre excite très-vivement l'intérêt, bien que l'imagination y ait une faible part. Le principal personnage, Maxime de Champcey, est un gentilhomme privé du superflu. Peut-être est-il trop accompli, car on devine dès le commencement que ce garçon-là ne souffrira pas plus que de raison. En effet, dès qu'il est entré dans la famille Laroque sur le pied d'intendant, c'est en vain qu'il essaye de dissimuler son mérite : les intendants de son air et de sa tournure ne sont pas nés pour faire longtemps tapisserie dans les châteaux de province. Bientôt tout le monde n'a d'yeux que pour lui, depuis Mme Laroque jusqu'à sa fille, depuis le vieux corsaire jusqu'à la jeune institutrice, depuis le docteur jusqu'au domestique. Aussi, dans ce *Roman d'un jeune homme pauvre*, n'y a-t-il guère plus de roman que de véritable pauvreté ; les obstacles qui séparent Maxime de Marguerite ne sont point de ceux qui veulent des prodiges pour être aplanis. Maxime n'a pas de fortune, c'est vrai ; mais, en épousant Mlle Laroque, ne met-il pas un titre de marquis dans la corbeille de noces ? L'intérêt unique de la pièce est donc dans la défiance mutuelle des deux jeunes gens et dans la lutte de délicatesse qu'ils se croient obligés de soutenir.

Cette lutte donne naissance à de charmants détails, nous devons le dire, et même à une belle scène de passion et de drame, après laquelle, ainsi que toute la presse a été unanime à le constater, la pièce devrait finir. L'agonie du corsaire Laroque est une complication qui rappelle la première manière de M. Octave Feuillet, celle d'il y a dix ou douze ans. Pour beaucoup de personnes, et pour lui-même peut-être, M. Feuillet ne date que de la publication de ses *Scènes et Proverbes* ; mais, pour les bibliophiles, il a des antécédents qu'on peut évoquer, sinon avec enthousiasme, du moins sans désavantage. Trois grands drames : *Échec et Mat* à l'Odéon, *la Vieillesse de Richelieu* à la Comédie-Française, et *Maître Palma ou la Nuit du Vendredi saint* à la Porte-Saint-Martin, l'avaient rompu de bonne heure aux expédients de la scène. S'il est revenu plus tard à la simplicité, c'est en passant par la rouerie.

Le *Roman d'un jeune homme pauvre* doit une partie de son succès à la façon remarquable avec laquelle il est joué. La troupe du Vaudeville a pris le rang qu'occupait, il y a quelques années, celle du Gymnase. Un seul acteur, à Paris, pouvait représenter l'incomparable marquis de Champcey : c'est M. Lafontaine. Il a réalisé, sans l'outrer, ce type d'une chevalerie un peu trop raisonnable et raisonneuse. Près de lui, une jeune fille, Mlle Jeanne on Jane Essler, que nous nous souvenons d'avoir vue, à l'Odéon, dans *André Gérard*, a prêté son zèle intelligent au rôle de Marguerite, rôle difficile, composé de tons durs et répulsifs, une Diana Vernon du Morbihan. Si elle n'a pas complétement réussi, elle a du moins été remarquée.

Les autres rôles ne sont qu'accessoires : on aurait pu aisément confier celui de M. de Bévallan à tout autre que M. Félix, qui manque souvent de dignité. De plus, M. Félix s'adresse trop directement au public, et semble non plus jouer la comédie, mais montrer la lanterne magique. M. Chaumont, en notaire, rappelle assez heureusement ce portrait du roman : « Grand, sec, un peu voûté, cheveux blancs en désordre, œil perçant sous des touffes de sourcils noirs, une physionomie robuste et fine tout à la fois. J'ai revu en même temps l'habit noir d'une coupe antique, la cravate blanche professionnelle, le diamant héréditaire au jabot, bref, tous les signes extérieurs d'un esprit grave, méthodique et ami des traditions. » M. Parade, que nous préférons dans l'emploi comique, rend avec vérité une scène qui dépasse en effroi *la Dame de Saint-Tropez*.

En résumé, *le Roman d'un Jeune homme pauvre*, œuvre de conscience et de littérature avant tout, ne peut qu'augmenter la réputation légitimement acquise de M. Octave Feuillet.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE-ITALIEN : *Il Giuramento*, opéra en quatre actes de M. Mercadante. — Concert de M. Vieuxtemps. — Bibliographie musicale. — Nouvelles.

On savait qu'il y avait de par l'Italie un compositeur autour duquel se groupaient de grandes sympathies ; on savait jusqu'au titre de ses principaux ouvrages, mais de sa musique peu ou point était parvenu jusqu'à nous.

Pourtant, si nous avons bonne mémoire, Mercadante avait fait représenter, il y a une quinzaine d'années, à Paris, sa partition de *Elisa e Claudio*. Mais cette exhibition ne laissa pas une impression assez profonde pour qu'on ne puisse considérer la représentation de *Il Giuramento* comme une nouveauté à tous les titres.

Ce qui apparaît tout d'abord dans cette musique, c'est moins l'inspiration primesautière que les combinaisons de l'harmonie et du contre-point. En cela, Mercadante s'est un peu éloigné des errements habituels de l'école d'Italie ; et, bien certainement, il a jeté un coup d'œil du côté des Allemands. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir manqué de décision, de n'avoir pas opté entre ces deux manières.

Il Giuramento n'est donc point un chef-d'œuvre, mais, à coup sûr, cette partition commande l'estime, sinon l'admiration, et, en somme, nous devons applaudir à l'initiative de M. Calzado.

Il faut que nous constations la réussite de plusieurs morceaux de l'œuvre, sinon celle de l'ensemble général, un peu froid, un peu compassé.

Le duo que chante Mme Alboni avec Mme Penco a produit beaucoup d'effet ; nous parlons du premier, bien supérieur à celui que ces dames chantent vers la fin du troisième acte. Nous avons encore noté le quintette et le chœur final du deuxième acte, un *andante* chanté par Graziani, l'air de Mme Penco qui n'est qu'un duo entre la cantatrice et le cor anglais de M. Triebert, et, enfin, au quatrième acte, un duo très-chaleureux entre Graziani et Mme Penco. Mais le morceau à effet de la partition est le grand air de baryton, avec accompagnement de chœur dans la coulisse ; il a soulevé de légitimes applaudissements.

La pièce nous a semblé la compilation de tous les lieux communs du drame. Il va sans dire que les coups de poignard y pleuvent et que le poison y coule à flots.

— Nous voudrions pouvoir étendre tout à loisir notre appréciation sur le concert de M. Vieuxtemps ; il y aurait toute une étude à faire sur le talent sévère et magistral de cet artiste. Mais heureusement pour nous, son nom suffit à dire ses succès. M. Vieuxtemps vient d'inaugurer dans la salle Beethowen une série de séances de musique classique qui compteront parmi les bonnes fortunes de l'hiver musical.

— On a découvert une eau qui, disait l'annonce, « change en récréation le polissage du cuivre. » Voilà, ma foi, un précieux résultat. Mais il y a quelque chose de bien autrement philanthropique, dans l'ouvrage didactique que vient de publier M. Alfred Quidant.

Cet éminent artiste s'est proposé, lui, de changer en récréation..... — devinez quoi ? — l'étude du piano! Or, on sait que le noviciat du pianiste est un temps de rudes épreuves pour lui d'abord et il est banal d'ajouter pour ses voisins. Qui donc peut se vanter de n'être pas poursuivi jusque chez lui, par les gammes et les arpéges obstinés de cet instrument rebelle ? Combien de gens qui seraient devenus pianistes si leur oreille délicate n'avait perdu courage devant la fastidieuse série d'exercices auxquels ils devaient condamner leurs doigts! Eh! bien, M. Quidant, avec sa *Gymnastique du pianiste*, ouvre une route nouvelle et plus fleurie pour arriver à l'exécution transcendante. Il a introduit un peu de variété et une légère teinture mélodique dans les exercices qu'il prescrit à ses élèves, et s'il réussit à propager sa méthode, comme il y a tout lieu de l'espérer, il aura fait pour le piano ce que Carême fit pour la cuisine, le jour où il fit manger, accommodé à une sauce friande, le plat, à coup sûr, le moins comestible..... une tige de botte.

— Une étude bien aride aussi, c'est celle du violon ; et M. de Bériot, qui est arrivé aux sommets les plus escarpés de son art, a voulu en montrer la route à ses élèves. Il vient donc de publier une *méthode* dont l'apparition a fait sensation dans le monde violoniste. Cet ouvrage se recommande surtout par l'esprit logique qui a présidé à sa division en trois parties : *les difficultés élémentaires, les difficultés transcendantes* et *le style*. Cette troisième partie est celle qui, à nos yeux, a le plus de portée, elle répond presque à un besoin. M. de Bériot ne s'y révèle pas seulement comme homme spécial, il aborde encore des questions de haute esthétique musicale, et nous voulons lui emprunter ces quelques lignes frappées au coin du bon sens :

« L'art, dit l'auteur dans un chapitre qu'il intitule : » *Dernier conseil*, représente à l'imagination un arbre » qui s'élève dans l'immensité et dont la gloire couronne le faîte. Chaque artiste a pour but d'en atteindre le plus haut point. Les branches de cet arbre » sont les divers genres qui, au lieu d'entraver l'artiste » dans sa marche, lui font de leur obstacle un point » d'appui. Mais celui qui, cédant à la disposition de sa » nature, s'écarte du centre pour suivre une de ces » branches dont l'accès lui semble plus facile, se trouve » engagé dans l'impasse d'une *manière*. L'autre, au » contraire, qui s'attache avec amour à ce milieu où » viennent converger toutes les nuances de l'art, doit » en faire sa substance et, fortifié par elles, il porte » son talent vers les régions infinies de la perfection. »

— Aux Folies Nouvelles, on répète activement *les Filles du lac*, opérette fantastique dont M. Adolphe Nibelle a écrit la musique. Mlle Blanche Lestrade, élève de M. Masset, a été engagée spécialement pour créer le premier rôle de cet ouvrage.

Récolte du crin végétal.

— S. S. le Pape vient de donner la croix de Saint-Sylvestre à M. Henri Fournier, un de nos violonistes les plus aimés. Les artistes français se trouvent honorés en la personne du nouveau chevalier.

ALBERT DE LASALLE.

Le crin végétal.

On donne ce nom à plusieurs plantes que la nature fibreuse de leurs tiges ou de leurs feuilles rend propres à remplacer le crin proprement dit dans ses applications industrielles. De ce nombre sont l'agave, le palmier nain, la zostère et la caragate ou tillandrie. Nous n'avons à nous occuper que de l'une des variétés de cette dernière plante, dont la récolte est l'objet d'un commerce important pour plusieurs parties de l'Allemagne, et particulièrement pour le Brisgau.

La tillandrie usnéoïde, dite vulgairement cheveu du roi, forme dans le genre des broméliacées le type de la famille des tillandriacées; elle aime les sites abrités et les terrains humides. C'est une plante herbacée, à feuilles étroites et ensiformes, ordinairement roides et persistantes.

Elle se trouve en grande abondance dans les vallées et dans les forêts de l'Allemagne voisines de la Suisse.

On l'arrache à la main, ou on la moissonne à la faux, selon qu'elle se présente en massifs ou par touffes éparses; on la laisse ensuite sécher sur le sol jusqu'à ce qu'elle soit en état de pouvoir être conservée en poupées, et disposée en paquets pour être postérieurement employée soit dans la fabrication des meubles et des matelas, soit même dans la confection des cordages.

Notre gravure représente les scènes diverses de cette curieuse et intéressante récolte.

MAXIME VAUVERT.

Problème N° 6, de la composition de M. Harrwitz.

NOIRS.

BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 5.

BLANCS.	NOIRS.
1 R case R.	1 P 1.
2 R case D.	2 P 1 échec.
3 R prend P.	3 P 1.
4 P case F mat.	

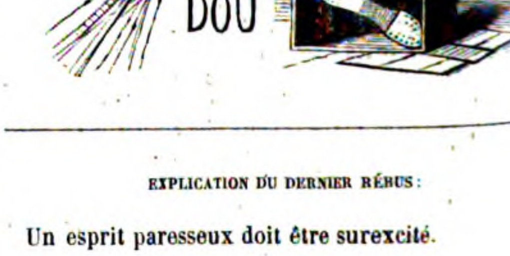
HARRWITZ.

Un de nos typographes, qui ne se fournit pas assurément chez Humann, a substitué à ce nom, une des célébrités de la fashion, celui d'Hermann, dans notre dernier article signé : YOLANDE. Une rectification n'est certainement pas utile pour nos lecteurs.

Plusieurs de nos abonnés trouvant trop sommaire l'indication que nous avons donnée de la marche des pions et des pièces dans les problèmes et les parties d'échecs, nous leur donnerons prochainement des explications plus développées et partant plus complètes.

A. V.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un esprit paresseux doit être surexcité.

Un S pris par S — œufs — doigt — hêtre sur EX — 6 T.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Bre[illegible]

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS

ARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
ix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 87.

11 Décembre 1858.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Voyage de Leurs Majestés impériales à Chauny. — La femme d'un prisonnier obtenant, à la demande de l'impératrice, la grâce de son mari.

COURRIER DE PARIS.

—

∿∿∿ Chaque jour, en lisant les procès plus ou moins civils qui défilent dans les journaux judiciaires, répétés par les journaux politiques, on se prend à réfléchir sur les inconvénients et les dangers qu'offre l'acte le plus simple de la vie sociale : écrire des lettres.

C'est, en effet, à y réfléchir, même entre amis, et, plus que cela encore : entre époux !

Il y a à Paris deux classes de gens qui ne touchent jamais une plume, ce sont des artistes : les peintres et les sculpteurs...

Les sculpteurs surtout !

Soyez chez ces habiles du pinceau ou de l'ébauchoir, ayez une note à prendre, une adresse à fixer, et demandez une plume, une écritoire?

Néant !

On vous offre un crayon. Quant au papier à lettre, il est aussi inconnu chez ces messieurs qu'une cloche dans un clocher turc !

Oh ! les prudents, les habiles, que ces peintres et ces sculpteurs ! Ils semblent ne jamais perdre de vue cet aphorisme d'un Laubardemont quelconque : qu'il suffit de deux lignes de l'écriture d'un homme, pour... Vous savez le reste !

Mais, qui est-ce qui ne ressemble en rien aux sculpteurs et aux peintres, dont les plus célèbres voient leurs autographes recherchés comme des curiosités introuvables?

Ce sont les amoureux...

Oh ! ceux-là, du beau sexe ou du sexe fort, ils écrivent, ils écrivent beaucoup, ils écrivent beaucoup trop... tout en croyant ne pas écrire assez !

Et puis la *Gazette des tribunaux* est là qui, un beau, ou plutôt un vilain jour, prouve qu'on a eu grand tort, et qu'il est indispensable que le public en masse, curieux, moqueur, inepte, soit mis dans le secret des mouvements de votre âme... des élans de votre cœur... de vos pensées les plus délicates et de vos désirs les plus secrets !

Car à tout moment un procès peut fondre sur n'importe qui, à propos de n'importe quoi, et on ira, pour les besoins ou pour le scandale de la cause, fouiller dans tous les tiroirs de la commode et dans tous les recoins de l'âme, pour en tirer des pensées, des sentiments, des aveux... dont l'avocat doit tirer parti !

Comme s'il était raisonnable, équitable, loyal, d'établir qu'un homme — ou qu'une femme, — qui écrivaient ces lettres, dans les heures confiantes de la vie, y pussent apporter les défiances, les désillusions et l'expérience qui arrivent un jour — avec le procès !

Ainsi, par exemple, on s'aimait, on avait ou l'on croyait avoir ses raisons pour cela, si tant est qu'il faille quelque raison pour motiver ce sentiment que les philosophes proclament si déraisonnable, l'amour...

S'aimant : présents, on se le dit ; — absents, on se l'écrit... Quoi de plus naturel ?

Les années s'écoulent, des faits surviennent, des torts éclatent, le monde vient se placer entre ces deux êtres, qui se sont adorés ; les intérêts, les avidités, les passions, les méchants, les traîtres, tout contribue un jour à modifier, à changer la nature des sentiments qu'en s'épousant on avait ressentis l'un pour l'autre...

Puis arrive le jour de l'audience — et les lettres d'un autre temps, — d'un autre cœur — sont lues, analysées par un avocat caustique, sont livrées à la curiosité, à la malignité publique... Un monsieur, déjeunant d'une main, tenant le journal de l'autre, lit vos aveux, vos confidences, ces bons chers et premiers élans de votre âme, au café du coin ! Vos relations, vos amis, — parmi lesquels vos ennemis, — se gorgent de vos secrets amoureux, conjugaux, publiés à pleines colonnes. Ils rient de vos sentiments, de votre style, de vos illusions, — du parti que l'avocat adverse tire de telle ligne, de tel mot... Et tout cela, parce qu'ayant aimé, vous avez eu l'imprudence de l'écrire ! parce qu'aux beaux jours du ménage, vous n'aviez pu prévoir que viendraient les mauvais ; parce que vous n'avez prévu ni huissier, ni greffier, ni papier timbré, ni publicité entre vous et la mère de vos enfants... entre vous et l'homme dont vous alliez prendre le nom dans la vie !

Ces réflexions nous sont inspirées par un nouveau procès dont les journaux judiciaires nous donnent les plus intimes détails, y compris toute la correspondance des deux amants, bientôt devenus époux. Il s'agit de la demande en séparation de corps formée par Mme C...., née Esperana P...., fille d'un général baron de l'Empire, contre le violoniste qu'elle a épousé, après une rencontre aux bains de mer du Tréport, et auquel elle a apporté une dot de 180,000 fr.

La désunion n'a pas tardé à se glisser dans ce ménage formé par l'amour et aspirant à se faire désunir par la loi. Les faits de la cause ne sont pas très-graves, mais ils révèlent diverses particularités fort indiscrètes, et qui sont un nouveau coup d'œil jeté par le curieux public sur la vie des eaux, et ce qu'y font les tendres mères qui ont leur fille à marier ! On a lu à l'audience force lettres ; les journaux en ont reproduit le plus qu'ils ont pu, et les deux amoureux ainsi trahis à tout passant, la séparation n'a pas été accordée par la justice.

En vérité, c'était bien la peine d'avancer un si gros enjeu pour perdre publiquement la partie !

∿∿∿ La mort du marquis de Martainville, à peine âgé de quarante-cinq ans, a brusquement et douloureusement ému une fraction de la société parisienne. Il était fils unique d'un homme qui avait joué un rôle important dans sa génération, comme député, comme gentilhomme de la chambre et maire de la ville de Rouen. Les circonstances, et surtout ses goûts, ne l'avaient pas appelé à succéder à la vie publique de son père. Il s'était au contraire, pour ainsi dire, replié sur la vie intime, y cherchant, dans l'étude, des consolations aux malheurs qui l'avaient frappé dans sa jeunesse...

Le marquis de Martainville laisse une des plus précieuses collections de manuscrits qui soient en dehors des Etats. Cette collection, qui fut l'œuvre, et on peut ajouter la grande dépense de sa vie, est léguée, par testament, à la ville de Rouen, sa patrie. Quand nous disons que son goût pour les trésors autographiques fut sa grande dépense, nous sommes injustes : nous oublions la charité...

Cette charité était chez lui une double vertu, car il la cachait par une humilité aussi rare que l'est la vraie charité même. Ses legs n'ont fait que continuer l'œuvre brusquement interrompue de sa vie. Il laisse des sommes considérables pour des fondations pieuses, si bien que ce nom, modestement porté pendant quarante-cinq ans, atteindra une renommée posthume par le bien que sa mort laissera dans la vie des autres !

Et, dans ce sens, il n'a pas seulement été *charitable*, le marquis de Martainville a été *généreux*, — une nuance très-accentuée dans le caractère humain. Voulant que tout ceux qu'il a aimés profitassent aussi des biens considérables qu'il laissait à ceux qu'il a plaints, il a fait un partage consciencieux de sa fortune. N'ayant que des collatéraux, il a réglé ce partage une main sur la loi — l'autre sur son cœur. Il avait entre autres vingt-cinq cousins...

Chacun d'eux reçoit 200,000 fr. !

Voici les noms de ces vingt-cinq héritiers, dans l'ordre où le testament les place :

1. Le marquis de Reaulx.—2. Le comte de Reaulx. — 3. Le marquis de Boissy.—4. Le marquis d'Aligre. — 5. Le prince de Léon. — 6. Le prince Marc de Beauvau. — 7. Le prince de Bauffremont Courtenay. — 8. Le marquis de Folleville. — 9. M. Albert de Franqueville. — 10. Le baron de Silvestre. — 11. Le vicomte de Caudecoste. — 12. Le baron d'Acher de Mongascon. — 13. Le baron Charles de Marbot. — 14. — Le marquis de Mortemart. — 15. Le comte Henri de Mortemart. — 16. Le marquis d'Avaray. — 17. Le comte H. de Bernis. — 18. M. de Vulfran. — 19. M. Rodolphe de Vulfran. — 20. M. de Montalant. — 21. M. de Boishebert. — 22. M. de Grien d'Estimauville. — 23. M. Charles de Germiny. — 24. M. D'Ouffières. — 25. Le marquis de Maleyssie.

Cinq millions aux seuls cousins !

On dit que les legs religieux et charitables montent à une somme égale.

Les noms de cet homme de bien et de biens étaient Charles-François-Emeric *Deshommets*, marquis de Martainville.

∿∿∿ Un journal débute ainsi pour annoncer l'industrie d'un monsieur :

« L'électricité transporte nos dépêches avec une vitesse prodigieuse, puisqu'elle ferait le tour du monde en moins de temps qu'il n'en faut à l'oiseau le plus rapide pour faire un simple battement d'ailes ; elle anime nos horloges et mesure ainsi le temps, dont elle a si peu besoin. Un jour peut-être elle imprimera le mouvement à nos wagons et à nos voitures, sur nos lignes et sur nos places, éclairées de sa lumière ! Et voilà qu'au milieu de ces merveilles, les unes réalisées, les autres encore en espérance, elle se constitue la rivale heureuse du chloroforme ! Que ne doit-on pas attendre d'un siècle qui va chercher un remède à nos maux et même la suppression de la douleur jusque dans le terrible fluide de la foudre et des orages ! »

Or, devinez où conduit ce pompeux préambule ?

A l'exposé de la nouvelle doctrine d'un arracheur de dents !

∿∿∿ Autre *monsieur*, car c'est ainsi que lui-même se pose et se désigne à la quatrième page de tous les grands journaux :

UN MONSIEUR *bien posé*, possédant un remède qui guérit les CORS aux pieds, l'envoie [illegible] partout contre 5 fr. en timbres-poste de tous pays : les adresser aux initiales D. N. rue ***, à ***. *Aucune déception n'est possible.*

Supposons que le *monsieur*, si bien posé et sans doute sur un bon pied (sans cor) dans le monde, réussisse dans son commerce, que diable peut-il faire de l'immense quantité de timbres-poste qui lui arrivent de tous les pays ? Il a dû prendre évidemment des arrangements avec le fisc et lui rendre en bloc ce qu'il reçoit en détail. Ingénieux *monsieur* !

∿∿∿ Il vient de mourir, dans un des grands châteaux du Haddingtonshire, en Angleterre, un personnage du nom de lord Haddington. Il avait été membre de la chambre des communes, lord-lieutenant d'Irlande et premier lord de l'amirauté sous l'administration de sir Robert Peel. Une particularité an[illegible] nous fait noter la mort de ce noble et opulent [illegible]laire.

Il y a sept ans, arrive à Paris, vivement recommandé à lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre, un neveu du comte Haddington : M. Georges de Jerviswood, un brillant gentleman appelé à hériter un jour de la fortune et de la pairie du vieillard. M. de Jerviswood avait reçu de son oncle une mission délicate et difficile...

Il s'agissait de retrouver un portrait de lui, comte de Haddington, peint en 1815 par le célèbre Isabey, miniaturiste des empereurs, rois, princes et lords, et donné à...

A qui ? Faut-il le dire ? Le noble comte avait alors trente-cinq ans ; il était dans toute l'ardeur de l'âge, dans tout le prestige de sa fortune, dans tout l'épanouissement de l'esprit et de la séduction personnelle. Il aima... il fut aimé.

Par qui ? Comment le révéler ?

Il s'agit aujourd'hui d'une femme épuisée de tristesses et d'âge, — une gloire alors et depuis, — que 1815 vit dans tout le bruyant éclat de sa beauté, de son esprit, de son talent... J'en ai trop dit ; je m'arrête !

Isabey fit ce portrait, un de ses chefs-d'œuvre, misérablement payé deux cents louis. Il le lui donna, elle le garda et le regarda longtemps. Puis, peu à peu, vint l'âge, et pire que l'âge, la gêne... On fit insensiblement (est-ce le mot ?) ressource de tous ceux de ces présents souverains, — hommages de la puissance au talent, — qui offraient une valeur positive...

Un jour, Harel, un fureteur, vit l'admirable miniature pendue à la cheminée de la célèbre artiste. Il aimait cette femme... Il se déclara jaloux de ce portrait — de 1815 ! Je crois qu'au fond il n'était jaloux... que de le posséder ! Le laissa-t-on faire ? je l'ignore ! Toujours est-il que le lendemain il apportait cinq cents francs à la célèbre artiste, dont les appointements étaient souvent plus qu'en retard. Où alla le portrait ? Ce fut, dit-on, le marquis de Custines qui, en pourparlers alors avec l'aventureux directeur de la Porte-Saint-Martin, pour sa fameuse et malheureuse *Béatrix Cenci*, le voyant sur la table d'Harel, exprima le désir de l'acheter. Le marquis de Custine donna la miniature à encadrer dans le velours, chez un gainier de la rue Dauphine. Là, elle fut volée, et sa trace fut perdue !

Lorsque M. Georges Jerviswood, le neveu de l'original, vint à Paris expressément pour chercher cette miniature, il la suivit aisément, de main en main, jusqu'au gaînier ; mais arrivé là, plus rien ! Il fut désolé. Le comte Haddington avait ordonné de la reconquérir à tout prix ; pourquoi ? On ne saurait dire au juste. C'était un de ces caprices de vieillards opulents auxquels il n'y a qu'à obéir, en supprimant tout commentaire. Peut-être ce portrait fut-il vu chez le marquis de Custine par quelque ami du vieux comte. Découvrant ainsi que l'image était sortie des mains, des admirables mains de celle qui l'avait jadis reçu de sa tendresse, peut-être le lord avait-il désiré arrêter les courses que son effigie était en train d'accomplir ainsi à travers le monde ! Peut-être encore, arrangeant à la fois ses affaires en ce monde et pour l'autre, le noble pair obéissait-il, par cette recherche, à un sentiment religieux. La liste des *peut-être* doit être abandonnée ici avant que d'être épuisée. Un fait demeure : il voulait son portrait.

L'embarras du neveu fut donc extrême, la trace de l'objet étant perdue rue Dauphine. Il allait s'en retourner tristement dans le Haddingtonshire, lorsque les usages de son pays même lui donnèrent une idée. Il fit insérer à la quatrième page des grands journaux un avis ainsi conçu :

« Miniature d'Isabey. *On offre d'échanger deux admirables portraits de femmes contre un portrait d'homme daté de* 1815. *On offre également d'a*[illegible]

ter. S'adresser au n° 18, hôtel Meurice, de neuf heures à midi. »

Trois jours après, arrive chez M. Jerviswood un homme d'âge déjà mûr, et très honorable d'aspect.

« — C'est vous, monsieur, qui offrez deux miniatures d'Isabey, représentant des femmes, contre un portrait de ce maître daté de 1815?

» — Oui, monsieur!

» — Puis-je voir ces deux femmes?

» — Puis-je voir le monsieur?

» — Certainement! voici. »

Et le monsieur tira de sa poche de portefeuille un petit écrin en galuchat vert monté en argent. Il fit jouer le ressort et...

Et M. Jerviswood reconnut son oncle Haddington!

« — Ah! monsieur, vous voyez le plus heureux des hommes! — s'écria-t-il transporté.

» — Comment donc cela? » — dit l'inconnu.

M. Jerviswood s'empressa alors de raconter toute l'affaire, l'ordre absolu que le lord avait donné de retrouver son portrait et de le rapporter coûte que coûte, la piste perdue à partir du marquis de Custine... et le désespoir d'un neveu qui ne savait comment satisfaire le caprice, la volonté d'un oncle... à succession de millions et de pairie!

L'inconnu parut prendre un grand intérêt à ce récit ardent. Après quoi il satisfit la curiosité de l'Anglais, relativement à la façon dont la précieuse miniature était tombée entre ses mains :

« — Il y a quelques années, — dit-il, — je me trouve par hasard traverser le passage Dauphine, en revenant d'une séance publique de l'Institut. Je m'arrête machinalement à l'étalage d'un des marchands de bric-à-brac qui occupent ce passage, et ce portrait frappe mes yeux. Je l'examine... et ma surprise est grande en le voyant imperceptiblement signé d'Isabey, là... comme vous apercevez... sous l'épaulette gauche. Je demande au marchand ce qu'il veut de cette miniature; il me répond : Cent francs... de l'air d'un homme qui se contentera au besoin du quart! — Je donne les cent francs sans marchander et m'en vais. Depuis lors, la miniature a souvent été admirée chez moi, et le vieil Isabey, que je rencontrai dans les salons du Président de la république, qu'il venait remercier du sautoir de la Légion d'honneur, le vieil Isabey, auquel je montrai le portrait, le reconnut fort bien et me déclara que c'était celui du comte de Haddington, qui, en 1815, était l'amant de la célèbre X***. Depuis je n'y songeais plus, lorsque dernièrement votre avis publié dans les journaux est tombé sous les yeux de mon neveu Evariste Bavoux, membre du Corps législatif. Il accourut chez moi :

» — Vous avez, mon cher oncle, — me dit-il, — une miniature d'Isabey représentant je ne sais quel lord? J'ai vu dans les annonces qu'un amateur, qui doit avoir ses raisons pour cela, offre deux portraits de femmes d'Isabey valant le double, le triple de ceux de notre vilain sexe; voulez-vous que je voie ce que c'est que cette affaire?

Je résolus d'aviser personnellement, car ces sortes de choses délicates et d'art sont de mon goût. Je suis donc venu moi-même. Maintenant que nous nous sommes expliqués, puis-je voir... ces dames?

» — Monsieur, — dit l'Anglais, — je ne puis vous dissimuler mon embarras à propos d'elles... Elles ne sont pas ici! Mais je les aurai, à tout prix! Et comme je vous dois toute la vérité, veuillez m'écouter encore un moment. En proposant tout simplement dans le journal d'acheter la miniature que je cherchais, je risquais de tomber sur quelque amateur insensible à l'argent! J'eus donc l'idée de tenter la convoitise des collectionneurs en parlant d'abord d'échange prestigieux...; l'offre d'acquisition venait ensuite. De cette façon, si je trouvais un simple vendeur, je payais, et tout était dit! Si, au contraire, j'avais affaire à un libre-échangiste... j'en étais quitte pour l'inviter à rechercher lui-même chez les marchands deux miniatures féminines... d'Isabey, que j'aurais payées n'importe quel prix... C'est probablement, monsieur, ce que j'ai à vous offrir!

» — J'ai compris, monsieur... et je ne regrette point d'être tombé dans votre piége. Mes compliments, je vous prie, à lord Haddington; voici son portrait, veuillez le lui offrir!

» — Mais enfin... monsieur... de quelle part, je vous prie?

» — De la part du comte Henri Boulay de la Meurthe, vice-président de la république!

〰 Nous recevons cette lettre :

» Dans votre article du 4 décembre, vous demandez ce que peuvent faire à la campagne en ce moment ceux qui s'obstinent à y rester. Opiniâtre campagnard, je vous demanderai à mon tour ce que peut faire un Parisien dans son logement exigu, payé un prix excessif. J'avais un appartement rue Pigale, pour 2,200 fr. Je l'ai abandonné, et je m'en applaudis. Je vis ici comme un prince russe, je suis splendidement logé, pour 700 fr., avec jardins, rivière, contrée admirable, railway, tout! Vous autres littérateurs, artistes, cloués à Paris, vous y subissez mille privations qui nous sont inconnues [1], et qui assaillent le citadin de Paris. Comme je n'ai pas envie de boire de l'eau pour solder mon terme, j'ai pris le parti de vivre aux champs, pour ne point perdre l'habitude du confortable que j'ai connu à Paris. Je vois beaucoup d'écrivains et de peintres qui en font autant, et qui s'en trouvent parfaitement...

» Recevez, etc.

» B ***,

« Abonné jusqu'à ce que mort s'ensuive ! »

Le timbre postal nous a laissé découvrir que cet abonné, ce Parisien en fuite habite... Etretat.

M. B *** s'est complétement trompé sur le sens de notre article. Nous n'avons pu songer à reprocher à personne d'habiter loin de Paris, et si nous avions commis cette énormité, nous risquerions d'avoir 31 millions de provinciaux sur les bras — ce qui serait rude!

Nous n'avons entendu faire porter nos remarques que sur les *Parisiens*, les habitants de la capitale qui, ayant ici leur domicile et ses gardiens, s'attardent démesurément aux champs, par ton, par genre, par préjugé ou tentative d'économie. Au reste, à leur guise! Chacun pour soi, et Dieu pour tous.

〰 Si le fameux congrès littéraire de Bruxelles n'a eu d'autre résultat immédiat que de mettre en avant quelques libraires — qu'on pouvait s'étonner de trouver là, — et de faire parler beaucoup trop d'avocats, le principe à faire tôt ou tard prévaloir existe toujours, et c'est en quoi l'initiative du congrès a bien mérité des intelligences. Toutefois il fallait dégager les saines idées du fatras des paroles et des spéculations commerciales. C'est ce qu'a bien voulu faire un des personnages les plus importants de ce congrès : M. Victor Foucher, conseiller à la cour de cassation, et membre du conseil supérieur de l'Algérie. M. Victor Foucher a très-clairement et très-brillamment examiné et exposé la question dans un petit ouvrage qui restera, comme une date précieuse, dans le progrès d'une idée qu'il serait humain et moral d'ériger en fait.

〰 Il serait, paraît-il, question de représenter à l'Odéon la pièce de M^{me} la comtesse d'Agoult, qui n'a pas été admise par le comité de la rue Richelieu.

La femme éminente, qui s'est un moment et politiquement déguisée sous le pseudonyme de Daniel Stern, a dû quitter récemment la maisonnette qu'elle s'était arrangée avec un goût original et charmant, avenue Sainte-Marie, quartier Beaujon, à quelques pas de l'atelier de Dantan aîné. L'expropriation nécessitée par le percement des nouveaux boulevards l'a condamnée à aller chercher gîte ailleurs. M^{me} la comtesse d'Agoult est allée s'installer avenue de l'Impératrice, en face l'entrée du bois et de la perspective du mont Valérien. Elle s'y est arrangé une retraite délicieuse, bien qu'en dehors de tout luxe vulgaire et aisément obtenu. Son salon, agrandi de la disparition d'une cloison, s'ouvre sur un arrière-fond, dont deux espèces de coulisses en rotin chargé de végétation de chambre bornent la division. Un immense divan circulaire dessine le pourtour de cette retraite pleine de goût et de fantaisie.

Les deux fenêtres du salon et celle du retour d'angle donnent en plein au couchant et offrent chaque jour à la dame du lieu un spectacle grandiose et varié : celui des admirables couchers de soleil que les Parisiens oublient de regarder ou qu'ils ne peuvent voir. C'est là, dans ce salon si merveilleusement placé, que celle qui, née de Flavigny et devenue comtesse par son alliance avec un homme important, ne s'est complu à étudier que les misères populaires, — c'est du vaste fauteuil, si heureusement placé dans l'angle de la cheminée, et en face ces beaux spectacles de la nature, que M^{me} d'Agoult reçoit chaque jour ses amis et médite des œuvres nouvelles à ajouter à ses *Etudes sur les écrivains allemands*, à *Nélida*, aux *Esquisses morales et politiques*, à l'*Histoire de la révolution de février*, etc.

〰 Nous avons, dans le dernier *Courrier*, parlé de la présence aux Italiens, un soir qu'on chantait le *Giuramento* de Mercadante, d'une jeune et très-jolie femme, amenée là par son mari, M. Wyb..., un opulent Américain, qui s'en allait se battre à la frontière de Belgique, sans que la pauvre femme pût deviner que le prétexte que son mari avait donné à son voyage cachât un but aussi terrible. On se souvient peut-être que la provocation, reçue dans un restaurant, était née de la persuasion où était l'Américain, d'avoir reconnu, à une table voisine, deux escrocs avec lesquels il avait perdu 80,000 fr. cet été, au Rhin.

[1] Et réciproquement! (*Note de la Réd.*

On est arrivé à Quiévrain de bon matin, et l'on s'est mis en chemin pour gagner une masure située au sud-ouest de la douane française.

Mais, au départ de Paris, une personne non invitée à faire partie des témoins avait pris place dans le convoi. C'était un ancien conseiller de la légation de Prusse qui, connaissant parfaitement les deux accusés, comptait démontrer à M. Wyb... toute son erreur, et essayer d'arranger *in extremis* un duel dont les conditions avaient été réglées de la façon la plus sérieuse : — le pistolet à cinq pas — un seul chargé. Ce sont des duels tombés en désuétude et pour lesquels, aujourd'hui, on ne trouve plus que fort difficilement des témoins...

L'ex-conseiller d'ambassade avait pris place dans le wagon même où M. Wyb... était monté avec ses amis. Il passa plusieurs heures de la route nocturne à expliquer, à prouver à l'Américain l'évidence de son erreur. Arrivé à la frontière, il n'eut plus qu'à expliquer aux adversaires ce qui il avait fait, et tout s'est bientôt arrangé de la façon la plus honorable, la plus heureuse et la plus courtoise.

On est revenu tous ensemble, et M. Wyb... a cru pouvoir raconter à sa jeune femme, surprise de son prompt retour, tout ce qui s'était passé depuis la veille...

Il a eu grand tort! Car, en apprenant qu'elle s'était montrée si élégante, si rieuse et si charmante dans sa loge des Italiens à une foule de gens qui pouvaient connaître l'aventure... à la pensée du péril que son mari avait failli courir, M^{me} Wyb... a été saisie d'un tremblement nerveux qui ne laisse pas les médecins sans inquiétude. A l'heure où nous écrivons, cette charmante femme est dans un état fort alarmant. Son mari est au désespoir!

〰 On sait que Rossini, installé pour l'hiver au plus vif endroit de Paris (au-dessus du café Foy, à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard), ouvre son salon tous les soirs, et laisse faire de la musique. On vient là sans façon : les femmes en robe montante, les hommes en redingote, — *alla buona!* comme on dit en Italie, c'est-à-dire comme on se trouve. Madame Rossini permet cette simplicité que son mari exige.

Tout récemment, celui qui s'est inexorablement tu à l'âge de trente-sept ans, en venant d'écrire *Guillaume Tell*, — silence déplorable que nous ne lui pardonnerons jamais... non, jamais, jamais, jamais! — tout récemment Rossini, disons-nous, a fait exécuter chez lui un morceau de piano qu'on déclare une des plus fraîches et des plus merveilleuses inspirations de ce génie toujours jeune, bien que presque septuagénaire. C'est une tarentelle napolitaine qui s'élance, frétille et s'épanouit au milieu d'une cascade de notes folles et charmantes... lorsque soudain survient une procession. Celle-ci s'approche et passe, entonnant une marche pleine de pompe sévère et de solennité religieuse... Elle n'est pas encore hors de portée que la tarentelle impatiente frémit de rebondir; et l'on écoute encore celle-là, que l'on entend déjà celle-ci!

Puis la procession est enfin passée, sa marche s'éteint dans la distance, et la tarentelle trépigne et sautille de nouveau, si vive, si ardente, si passionnée, si affolée, qu'on croit voir les lazzaroni ivres d'elle s'éperdre en bonds et soubresauts à scandaliser les moines disparus là-bas, le cierge à la main et l'oraison à la bouche! C'est délicieux, c'est étourdissant, c'est... à ne savoir où trouver des mots pour plus exactement qualifier encore!

〰 Hier, à la salle des commissaires-priseurs, rue Drouot, on met sur table un portrait que le catalogue déclare : *personnage inconnu*. Il porte l'habit de 93, et pour le faire estimer davantage, le vendeur dit :

« — C'est un conventionnel!... à 300 fr.! »

Personne ne pousse.

« — A 200 fr! »

Nul ne parle.

» — Allons, messieurs... mettons 100 fr... que diable, c'est un très-bon portrait... et, de plus... très-ressemblant! »

On rit à l'unisson — mais personne ne dit mot. Le *personnage inconnu* et très-ressemblant fut livré pour 25 fr. à un monsieur en panama... (le 8 décembre).

〰 Même date. On met sur table un Christ en ivoire, de médiocre exécution. Les enchères sont tièdes. On finit par l'adjuger pour 300 fr. à un monsieur qui déclare s'appeler *Salomon*, et qui ne déguise pas son regret de l'adjudication.

« — Allons! — dit M. Léon Gozlan à son voisin — il l'achète plus cher que ses ancêtres ne l'ont vendu! »

JULES LECOMTE.

Un paysage de la Brie. (Dessin de Jacques.)

Un paysage de la Brie.

Ce paysage est tout simplement un petit coin de campagne, pris au commencement du mois de décembre, près d'une ferme de la Brie ; mais ce petit coin de campagne a été dessiné pour le *Monde illustré*, par notre célèbre peintre Jacques ; Jacques qui est dans la peinture ce qu'est dans la sculpture Barye : et il y a réuni, sur la lisière d'un bouquet d'arbres dépouillés de leurs feuilles par les brises de novembre, la plupart des animaux qui animent nos exploitations rurales : le bœuf paissant les derniers regains d'automne près de la vache laitière, les moutons, les poules, les coqs, etc., dont il est en quelque sorte le peintre officiel.

A. V.

Saint Nicolas et sainte Catherine.

Toutes les circonstances et toutes les conditions de la vie peuvent invoquer dans le christianisme des influences saintes. S'il a des patrons pour tous les états, des intercesseurs pour tous les besoins, des auxiliaires pour toutes les souffrances, il a aussi des tuteurs pour tous les âges ; toute douleur et toute détresse trouvent en lui un consolateur ou un appui, et c'est là un de ses plus doux rayonnements. Quelle tendre et poétique harmonie en effet que cette communion surnaturelle du ciel et de la terre, ce flux et ce reflux d'hommages et de protections, de prières et de secours, de bienfaits et de reconnaissances. Ainsi, nous avions à peine franchi la fête de sainte Catherine, que l'Église célèbre le 25 novembre, que nous touchions à celle de saint Nicolas, à qui la liturgie a consacré le 6 du mois présent. Or, sainte Catherine et saint Nicolas sont les patrons de la jeunesse.

L'une et l'autre étendent leur calme et sereine influence sur l'enfance pieuse, que saint Joseph a déjà bénie ; ils redressent ses jeunes instincts que la souillure originelle a inclinés vers le mal, allumant sa pensée, épurant son cœur, calmant et dirigeant ses passions naissantes.

Saint Nicolas la dirige dans les voies du monde et en forme la cité terrestre qui doit assurer la perpétuité de l'Église par de nouvelles générations.

Sainte Catherine, au contraire, réunit, sous le sceptre de son beau lys empourpré par le martyre, la troupe virginale qui s'avance vers l'Époux céleste par les sentiers de la chasteté ; mais cette troupe, disons-le, n'a pas tous fronts hauts et rayonnants, elle a aussi ses fronts inclinés et sombres ; parmi les vierges de l'amour spirituel, des aspirations surhumaines, se trouvent bien aussi les vierges de la nécessité, aux regrets temporels, et ce sont celles-là dont la tradition a fait plus spécialement sainte Catherine la protectrice. Coiffer sainte Catherine, dans le langage populaire, c'est se résigner au célibat.

Quelle est l'origine de cette attribution ?

On conçoit qu'on ait fait de saint Nicolas le patron de la jeunesse chrétienne ; à part ces légendes populaires des jeunes voyageurs égorgés et salés par je ne sais quel hôtelier asiatique, qu'a tenté d'imiter depuis le fameux charcutier de la rue des Marmousets et que le saint fit sortir sains et saufs de la caque funèbre ; à part même les dots mystérieuses des trois jeunes filles dont il sauva la chasteté, la Lycie, qu'il embauma de ses vertus, le vit, soit de son monastère, soit de son siége archiépiscopal de Myre, éclairer la jeunesse et la diriger dans la voie de bonnes mœurs. Mais sainte Catherine, qu'a-t-elle fait pour obtenir le patronage des vieilles filles ?

C'est une des vierges dont la pureté jette un éclat si ineffable sur toute l'histoire du christianisme, sans nul doute ; mais il y a quelque chose qui la distingue dans cette pudique phalange, c'est, plus encore que son courage inflexible, son éloquence qui, non-seulement

Saint Nicolas et sainte Catherine. (Dessin de Pastelot, gravure de Jahyer.)

convertit ses geôliers et les prétoriens chargés de sa garde, mais jusqu'aux nombreux philosophes que Maximin envoya discuter ses croyances et lui en démontrer les erreurs; aussi est-ce à cause de cette éloquence que l'université de France s'était placée sous son invocation?...

Mais nous y sommes... Son éloquence!...

Voilà l'explication de cette mystérieuse attribution... En en faisant la patronne des vieilles filles, célibataires un peu récalcitrantes, on a pensé qu'il ne fallait rien moins que l'irrésistible puissance de cette éloquence pour verser la consolation dans tous ces cœurs inconsolables.

FULGENCE GIRARD.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XII

Je concours pour une place de choriste. — Je l'obtiens. — A. Charbonnel. — Notre ménage de garçons.

Cependant l'hiver approchait, l'ardeur avec laquelle je m'étais livré au travail de mon opéra m'avait fait un peu négliger mes élèves; mes festins de Lucullus ne pouvaient plus avoir lieu dans ma salle ordinaire du Pont-Neuf abandonnée du soleil et qu'environnait une froide et humide atmosphère. Il me fallait du bois, des habits plus chauds. Où prendre l'argent nécessaire à cette indispensable dépense!... Le produit de mes leçons à 1 franc le cachet, bien loin d'y suffire, menaçait même de se réduire bientôt à rien. Retourner chez mon père, m'avouer coupable et vaincu, ou mourir de faim, telle était l'alternative qui s'offrait à moi. Mais la rage indomptable dont elle me remplit me donna de nouvelles forces pour la lutte, et je me déterminai à tout entreprendre, à tout souffrir, à quitter même Paris, s'il le fallait, pour ne pas revenir platement végéter à la Côte. Mon ancienne passion pour les voyages s'associant alors à celle de la musique, je résolus de recourir aux correspondants des théâtres étrangers et de m'engager comme première ou seconde flûte dans un orchestre de New-York, de Mexico, de Sydney ou de Calcutta. Je serais allé en Chine, je me serais fait matelot, flibustier, boucanier, sauvage, plutôt que de me rendre. Tel est en réalité mon caractère. Il est aussi inutile et aussi dangereux à une volonté étrangère de vouloir contrecarrer la mienne si la passion l'anime, que de croire empêcher l'explosion de la poudre à canon en la comprimant.

Heureusement mes recherches et mes sollicitations auprès des correspondants de théâtres furent vaines; et je ne sais à quoi j'allais me résoudre, quand j'appris la prochaine ouverture du Théâtre des Nouveautés où l'on devait jouer, avec le vaudeville, des opéras-comiques d'une certaine dimension. Je cours chez le régisseur lui demander une place de flûte dans son orchestre. Les places de flûte étaient déjà données. J'en demande une de choriste. Il n'y en avait plus. Mort et furies!!... Le régisseur pourtant prend mon adresse en promettant de m'avertir si l'on se décidait à augmenter le personnel des chœurs. Cet espoir était bien faible, il me soutint néanmoins pendant quelques jours, après lesquels une lettre de l'administration du Théâtre des Nouveautés m'annonça que le concours était ouvert pour la place objet de mon ambition. L'examen des prétendants devait avoir lieu dans la salle des francs maçons de la rue de Grenelle-Saint-Honoré. Je m'y rendis. Cinq ou six pauvres diables comme moi attendaient déjà leur juge dans un silence plein d'anxiété. Je trouvai parmi eux un tisserand, un forgeron, un acteur congédié d'un petit théâtre du boulevard et un chantre de l'église de Saint Eustache. Il s'agissait d'un concours de basses; ma voix ne pouvait compter que pour un médiocre baryton, mais notre examinateur, pensais-je, n'y regarderait peut-être pas de si près.

C'était le régisseur en personne. Il parut suivi d'un musicien nommé Michel, qui fait encore, à cette heure, partie de l'orchestre du Vaudeville. On ne s'était procuré ni piano ni pianiste. Le violon de Michel devait suffire pour nous accompagner.

La séance est ouverte. Mes rivaux chantent successivement, à leur manière, différents airs qu'ils avaient soigneusement étudiés. Mon tour venu, notre énorme régisseur, assez plaisamment nommé Saint-Léger, me demande ce que j'avais apporté. « — Moi, rien. — Comment, rien? et que chanterez-vous alors? — Ma foi, ce que vous voudrez. N'y a-t-il pas ici quelque partition, un solfége, un cahier de vocalises?... — Nous n'avons rien de tout cela. D'ailleurs, continue le régisseur d'un ton assez méprisant, vous ne chantez pas à première vue, je suppose?... — Je vous demande pardon, je chanterai à première vue ce qu'on me présentera. — Ah! c'est différent. Mais, puisque nous manquons entièrement de musique, ne sauriez-vous point par cœur quelque morceau connu? — Oui, je sais par cœur les *Danaïdes*, *Stratonice*, la *Vestale*, *Cortez*, *Œdipe*, les *Deux Iphigénies*, *Orphée*, *Armide*... — Assez! assez! Diable! quelle mémoire! Voyons, puisque vous êtes si savant, dites-nous l'air d'*Œdipe*, de Sacchini : *Elle m'a prodigué*. — Volontiers. — Tu peux l'accompagner, Michel? — Parbleu! Seulement, je ne sais plus dans quel ton il est écrit. — En mi-bémol. Chanterai-je le récitatif? — Oui; voyons le récitatif. » L'accompagnateur me donne l'accord de mi-bémol et je commence :

> Antigone me reste, Antigone est ma fille,
> Elle est tout pour mon cœur, seule elle est ma famille.
> Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins,
> Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des charmes.

etc., etc.

Les autres candidats se regardaient d'un air piteux pendant que se déroulait la noble mélodie, ne se dissimulant plus qu'en comparaison de moi, qui n'étais pourtant point un Pischek ni un Lablache, ils avaient chanté, non comme des vachers, mais comme des veaux. Et dans le fait, je vis, à un petit signe du gros régisseur Saint-Léger, qu'ils étaient, pour employer l'argot des coulisses, enfoncés jusqu'au *troisième dessous*. Le lendemain je reçus ma nomination officielle; je l'avais emporté sur le tisserand, le forgeron, l'acteur et même sur le chantre de Saint-Eustache. Mon service commençait immédiatement, et j'avais cinquante francs par mois.

Me voilà donc, en attendant que je puisse devenir un damné compositeur dramatique, choriste dans un théâtre du second ordre, déconsidéré et excommunié jusqu'à la moelle des os! J'admire comme les efforts de mes parents pour m'arracher à l'abîme avaient bien réussi!...

Un bonheur n'arrive jamais seul. Je venais à peine de remporter cette grande victoire, qu'il me tomba du ciel deux nouveaux élèves et que je fis la rencontre d'un étudiant en pharmacie, mon compatriote, Antoine Charbonnel. Il allait s'installer dans le quartier latin pour y suivre les cours de chimie, et voulait, comme moi, se livrer à d'héroïques économies. Nous n'eûmes pas plus tôt fait, l'un et l'autre, le compte de notre fortune, que, parodiant le mot de Walter dans la *Vie d'un joueur*, nous nous écriâmes presque simultanément : « Ah! tu n'as pas d'argent! Eh bien, mon cher, il faut nous associer! » Nous louâmes deux petites chambres dans la rue de la Harpe. Antoine, qui avait l'habitude de manipuler fourneaux et cornues, s'établit notre cuisinier en chef, et fit de moi un simple marmiton. Tous les matins nous allions au marché acheter nos provisions, qu'à la grande confusion de mon camarade j'apportais bravement au logis sous mon bras, sans prendre la peine d'en dérober la vue aux passants. Il y eut même un jour entre nous, à ce sujet, une véritable querelle. O pharmaceutique amour-propre!

Nous vécûmes ainsi comme des princes... émigrés, pour trente francs chacun par mois. Depuis mon arrivée à Paris je n'avais pas encore joui d'une telle aisance. Je me passai plusieurs coûteuses fantaisies : j'achetai un piano [1] (et quel piano!); je décorai ma chambre des portraits proprement encadrés des dieux de la musique, je me donnai le poëme des *Amours des anges* de Moore.

De son côté, Antoine, qui était adroit comme un singe (comparaison très-mal choisie, car les singes ne savent que détruire), fabriquait dans ses moments perdus une foule de petits ustensiles agréables et utiles. Avec des bûches de notre bois il nous fit deux paires de galoches très-bien conditionnées : il en vint même, pour varier la monotonie un peu spartiate de notre ordinaire, à faire un filet et des appeaux avec lesquels, quand le printemps fut venu, il alla prendre des cailles dans la plaine de Montrouge.

Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que malgré mes ab-

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[1] Il me coûta cent dix francs. J'ai déjà dit que je ne jouais pas de piano; pourtant j'aime à en avoir un pour y plaquer des accords de temps en temps. D'ailleurs je me plais dans la société des instruments de musique, et si j'étais assez riche, j'aurais toujours autour de moi, en travaillant, un grand piano à queue, deux ou trois harpes d'Erard, des trompettes de Sax, et une collection de basses et de violons de Stradivarius.

FEUILLETON

AIMÉE [1]

Par **PAUL FÉVAL.**

(*Suite.*)

J'ai dû vous dire, Hélène, qu'à Paris, la mise de M. Léo Eberhardt était extrêmement simple et même un peu négligée. A Genève, M. Léo Eberhardt était personnellement connu : il posait davantage. Poser dans une ville de trente mille âmes est une chose possible, mais Paris ne sait pas regarder les gens.

Outre sa toque de velours brodée d'or, M. Eberhardt avait une robe de chambre à ramages bien hardiment burlesques. Les Genevois devaient trouver cela splendide.

Vous n'avez pas été sans remarquer qu'on peut avoir, au point de vue de l'art, un goût élevé, délicat, exquis, et n'avoir aucune espèce de goût dans l'ordre des choses mondaines. J'ai presque toujours vu les grands artistes s'habiller déplorablement et arriver surtout à des résultats douloureux quand ils daignent s'occuper de la toilette de leurs femmes. Le goût mondain est un instinct à part, bien différent de ce sens choisi qui est le goût critique, bien différent surtout de cette royale faculté qui est le goût créateur. Les grands artistes devraient avoir un ami sans conséquence pour voir leur tailleur et la couturière de madame.

Ici, le contraste entre le goût artistique et le goût mondain n'était pas surtout dans sa robe de chambre; il sautait aux yeux partout. Le cabinet d'Eberhardt était plein d'objets précieux et charmants : il avait, comme tous les gens de sa sorte, le don d'attirer les cadeaux. Les figurines, les bronzes, les sèvres, les vieux saxe, les émaux, les pierres gravées, les bois sculptés abondaient et se mêlaient dans un fort aimable désordre, — mais la tapisserie prétentieuse, qui était évidemment de son choix, une moquette fraîche et lourde, écrasait tout cela, — mais son portrait en pied, entouré d'un magnifique cadre marchand, tuait les mille bijoux qui l'avoisinaient sous l'éclat de sa grossière et malséante dorure; — mais entre deux chandeliers ciselés à miracle, il y avait une lampe de fabrique si insolemment vernie, que l'œil s'y cramponnait avec une colère désespérée, — mais sa bibliothèque elle-même, société mêlée, offrait, parmi d'adorables reliures, bon nombre de ces livres à chamarrures obscènes qui blessent si énergiquement la vue de tout amateur discret.

Il ne faudrait pas croire que l'ostentation brutale qui montrait là de tous côtés son bout d'oreille fut uniquement pour les Genevois. Il y avait bien un peu de cela, mais, réellement, le mauvais goût était dans la nature même d'Eberhardt. Je me souviens qu'à Paris, où, certes, il ne faisait pas beaucoup de frais de toilette, on découvrait parfois, derrière le collet relevé de son paletot, des cravates bleues à pois orange et que ses vieux gilets avaient dû éblouir, au temps de leur jeunesse, par l'audacieuse juxtaposition de leurs couleurs ennemies.

Les poltrons chantent, Hélène, quand il fait nuit et qu'ils vont tremblants par les campagnes désertes. Moi, je décris. C'est le même sentiment, allez! Je m'attache à peindre ces détails oiseux, parce que j'ai peur d'aborder cette scène. Il me semble que mes angoisses reviennent. La chair de poule est sous mon aisselle, et tout au fond de ma poitrine, ma respiration me fait mal.

Eberhardt fit un pas vers moi. Sa physionomie n'exprimait plus de défiance. Je répétai machinalement :

— Bonjour, monsieur Eberhardt.

Il me tendit la main. Le sens me revint en même temps que la conscience de ma position. Je reculai : une faiblesse passa dans mes jarrets. Son œil perçant me frappa en plein visage. Durant une seconde, il eut l'intuition vraie de ce qui allait avoir lieu. — Mais il repoussa l'idée comme impossible.

Je lus encore cela dans son regard. Il me dit d'un air enjoué :

— Comment se fait-il que vous m'apportiez de l'argent?

Je ne répondis pas. Je jouais mon rôle très-mal. En ce moment, il aurait pu appeler par la fenêtre, qui restait ouverte. Il faut bien dire la vérité : je cherchais mes paroles, je ne savais pas par où commencer.

Il me regardait toujours en face. Je voyais, seconde

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 16, 23 octobre, 6, 13, 20, 27 novembre et 4 décembre.

sences périodiques du soir (le théâtre des Nouveautés jouant chaque jour), Antoine ignora, pendant toute la durée de notre vie en commun, que j'avais eu le *malheur de monter sur les planches*. Peu flatté de n'être que simple choriste, il ne me souriait guère de l'instruire de mon humble condition. J'étais censé, en me rendant au théâtre, aller donner des leçons dans un des quartiers lointains de Paris. Fierté bien digne de la sienne! J'aurais souffert en laissant voir à mon camarade comment je gagnais honnêtement mon pain, et il s'indignait, lui, au point de s'éloigner de moi le rouge au front, si, marchant à ses côtés dans les rues, je portais ostensiblement le pain que j'avais honnêtement gagné!

A vrai dire, et je me dois cette justice, le motif principal de mon silence ne venait point d'une aussi sotte vanité. Malgré les rigueurs de mes parents et l'abandon complet dans lequel ils m'avaient laissé, je n'eusse voulu pour rien au monde leur causer la douleur (incalculable, avec leurs idées) d'apprendre la détermination que j'avais prise et qu'il était en tout cas fort inutile de leur laisser savoir; je craignais donc que la moindre indiscrétion de ma part ne vînt à tout leur révéler, et je me taisais.

Ainsi qu'Antoine Charbonnel, ils n'ont connu ma *carrière dramatique* que sept ou huit ans après qu'elle fut terminée, en lisant des notices biographiques publiées sur moi dans divers journaux.

HECTOR BERLIOZ.

Promenade de Leurs Majestés impériales à Chauny.

La journée du 26 novembre ne sera pas celle du séjour de Leurs Majestés impériales à Compiègne qui leur laissera les moins doux souvenirs. Cette journée a été consacrée, on le sait, à une excursion à Chauny. L'accueil si profondément sympathique, les ardentes acclamations, les manifestations enthousiastes parties spontanément du cœur des populations, firent de leur marche à travers cette localité industrieuse une véritable ovation.

Le train impérial arriva dans la gare de Chauny à midi un quart. Leurs Majestés étaient accompagnées de M. le comte Walewski, ministre des affaires étrangères, et de la comtesse Walewska, de M^me^ la comtesse de Montebello, de M^me^ de Saulcy, dame d'honneur de l'impératrice, de M^me^ la comtesse de Lourmel, de M. le colonel de Béville, aide de camp de l'empereur, de M. le comte Tascher de la Pagerie, chambellan, etc.

Elles furent reçues par M. Chamblain, préfet de l'Aisne, M. le général de Lioux, commandant le département, Mgr de Garsignies, évêque de Soissons et de Laon, M. Pourrier, secrétaire général de la préfecture, M. Hébert, maire de Chauny et questeur du Corps législatif, etc.

Des voitures attendaient l'empereur et sa suite; ils y montèrent ainsi que les éminents personnages qui étaient accourus leur présenter leurs hommages de bienvenue, et se dirigèrent d'abord vers l'usine de Soudière, puis vers les autres établissements industriels de ce pays, au milieu d'une affluence immense sous l'escorte de la garde nationale et des corps d'états réunis sous leurs bannières respectives.

Cette visite a eu un incident imprévu et charmant qui se passa dans la première de ces manufactures.

Reçues par les ouvriers de l'établissement dans la vaste salle où les glaces reçoivent le premier douci, Leurs Majestés y virent exécuter l'opération de l'étamage dont l'ouvrière directrice expliquait les procédés à l'impératrice.

— Mais rien de plus simple, s'écria l'auguste princesse, et me paraît-il rien de plus aisé que ce travail!

— Oui, madame, répondit la *sallerane*, avec un peu d'habitude.

— Il me semble, ajouta Sa Majesté, que même sans habitude j'y réussirai. Voyons!

Les objets nécessaires: une glace, une feuille d'étain et du mercure, furent aussitôt apportés, et l'impératrice se mit incontinent à l'œuvre au milieu de l'intérêt le vif et le plus profond. L'empereur ne se borna pas à suivre cette opération de son sourire calme et de son regard bienveillant, il facilita la manipulation de l'impératrice en soulevant les manches flottantes de son pardessus de velours bleu, pour donner toute liberté à ses mains. Le succès le plus complet couronna ce gracieux essai. Il fut salué des plus chaleureuses acclamations. L'impératrice, à qui la glace, œuvre de ses mains impériales, fut offerte, exprima le désir qu'elle restât dans l'usine dont, ornée d'un cadre splendide, elle va devenir le plus intéressant ornement. Lorsque Leurs Majestés quittèrent Chauny, la nuit était déjà venue. Cette circonstance donna un nouveau caractère à leur retour; les ouvriers, avec leur costume si pittoresque: culotte courte et longues guêtres, voulurent éclairer la marche des voitures impériales, et réglant leur course sur celle des équipages, les accompagnèrent, des torches en mains. C'est cette marche aux flambeaux que représente notre quatrième gravure. L'épisode le plus saisissant de ce voyage devait le terminer. C'était dans la gare de Chauny qu'il devait s'accomplir. Leurs Majestés se dirigeaient vers leurs wagons, quand une jeune femme, pressant deux enfants dans ses bras, vient se jeter à genoux sur le passage de l'impératrice. Leurs Majestés s'arrêtent. La pauvre femme, baignée de larmes, ne peut que murmurer: Grâce! Une vénérable dame hospitalière de l'ordre de Saint-Thomas de Villeneuve, la mère Victoire, qui l'accompagne, explique les droits qu'elle a à la commisération de l'impératrice et à la clémence de l'empereur. Son mari, dont la réputation avait été jusqu'alors sans tache, se trouva compromis, il y a six mois, dans une affaire criminelle et fut condamné, pour recel, à trois années de détention. Cet arrêt qui frappait cette mère de famille si cruellement dans son honneur, la menaçait dans le pain de ses enfants. Un magasin d'épiceries, que son mari avait tenu seul jusqu'à ce jour, était leur unique ressource; elle trouva dans son cœur maternel l'intelligence et le courage de faire tête au malheur. L'intérêt public, loin de l'abandonner, la soutint. Elle vient supplier Leurs Majestés de compléter par un acte de miséricorde l'œuvre si bien commencée par la sympathie de tous. L'impératrice regarde l'empereur... — Dites à madame, répond celui ci à ce regard suppléant, que la grâce qu'elle sollicite, vous la lui accordez. La pauvre mère et ses enfants mouillèrent de leurs larmes la main de l'auguste princesse dont la voix émue prononça ces paroles de pardon avec la plus touchante expression de bonheur.

LÉO DE BERNARD.

Installation de Mgr l'archevêque de Paris en qualité de primicier du chapitre impérial de Saint-Denis.

La vieille basilique de Saint-Denis, à qui l'art moderne rend ses vieilles splendeurs et qu'il restaure dans sa majesté historique, a été, le mardi 1^er^ décembre, le théâtre d'une importante cérémonie. Le nonce du pape installait S. Em. Mgr l'archevêque de Paris en qualité de primicier du chapitre impérial et lui conférait, ainsi qu'aux chanoines évêques, l'institution canonique. Une brillante et nombreuse assistance se pressait dans la nef et sur les bas-côtés. La lumière des vitraux peints rejaillissait sur les riches broderies des uniformes et des ornements pontificaux en reflets intraduisibles, auxquels se mêlait l'éclair des baïonnettes, des casques et des épées; les tambours grommelaient pieusement et à intervalles égaux, des nuages d'encens s'enroulaient aux enluminures des colonnes, et l'orgue majestueux, mû par des doigts inspirés, faisait entendre la riche harmonie de la prière, du triomphe et de la joie! Que de cérémonies semblables et plus majestueuses encore ont eu lieu sous ces voûtes antiques! Que de fois le néant des grandeurs humaines, appelant à lui, comme pour se dissimuler, tout l'éclat des pompes extérieures, s'est assis à cette place pour nous instruire des grandeurs de Dieu! Toute notre histoire est là dans son suaire et dans sa poudre! Chaque pas, chaque parole humaine semble y évoquer les fantômes tristes ou glorieux de nos rois. Les impressions qu'on ressent en s'agenouillant sur ces dalles ne proviennent pas seulement du spectacle imposant que nous avons sous les yeux; mais la mort, plus éloquente que partout ailleurs, y étend sur la tête des maîtres du monde cette main de justice que la Providence leur avait confiée.

On connaît le but de la création du chapitre de Saint-Denis. Dans l'origine, les chanoines de cette primatiale étaient institués pour veiller et prier sur la tombe de nos rois. Cette mission emportait nécessairement avec elle l'intervention plus directe de l'État dans le choix des titulaires et dans leur organisation. Elle se montrait dans la lettre de leur titre, puisque toujours le chapitre de Saint-Denis s'est appelé *chapitre royal* ou *impérial*. Quoique Louis XVIII ait clos la liste des souverains descendus dans cette nécropole des dynasties, les gouvernements qui se sont succédé depuis ont tenu à conserver à ce corps respectable son indépen-

---

par seconde, son travail mental et le progrès que faisait en lui le soupçon.

— Vous venez de Naples?... prononça-t-il enfin à voix basse.

— C'est vrai, repartis-je entre mes dents serrées convulsivement, je viens de Naples.

Il y eut un court silence, après lequel il me dit très-doucement:

— Charles, j'étais l'ami de votre père; je n'ai jamais eu pour vous que des sentiments d'affection... Je crains que la mission dont vous vous êtes chargé ne soit pas pacifique.

Comment vous exprimer ceci, Hélène? Une bouffée de joie sauvage me monta au cerveau quand je vis que la bataille s'engageait. Le difficile pour moi, c'avait été d'engager la bataille.

— S'il vous plaît, repartis-je, ne parlez jamais de mon père!

Ses sourcils se rabattirent si vivement que je ne vis plus sa prunelle. Je devinai cependant que son regard se dirigeait vers son bureau, chargé de papiers épars. Sur une pile de feuilles volantes, écrites au recto seulement et destinées à l'impression, un magnifique pistolet, garni d'argent ciselé, reposait en guise de serre-papiers.

Nous nous élançâmes en même temps. J'arrivai le premier. Le beau pistolet vola par la fenêtre; nous entendîmes le bruit qu'il fit en tombant dans le lac. Eberhardt se tourna vers la croisée; sa bouche s'ouvrit pour appeler. D'un saut je fus entre lui et la rue. Il ne cria point, parce que mon couteau ouvert était dans ma main.

— Fermez cette porte, lui dis-je, nous avons à causer.

Il m'obéit. Des gens passaient dans la rue; mais il sentait ma main sur son épaule. Il n'essaya même pas de faire un signe à ceux qui passaient.

— Asseyez-vous! lui ordonnai-je encore.

Je restai debout devant lui.

Sa face était verte. Deux sillons profonds et gris se creusaient sous ses yeux. Je ne sais s'il y avait en lui plus d'épouvante que de rage.

— Il faut que cette créature vous ait ensorcelé! balbutia-t-il; je sais quels sont les philtres dont elle dispose...

— Taisez-vous! l'interrompis-je, vous parlez d'une morte.

Il prit cette parole au pied de la lettre. Son œil se détourna de moi.

— Depuis quand est-elle morte? demanda-t-il.

Il ne me plut pas de mentir, même à cet homme. Je répétai:

— Taisez-vous!

— Elle n'est pas morte! s'écria-t-il en relevant la tête.

Il retrouvait son gage. La vie de cette femme, c'était pour lui de l'argent. Le dégoût débordait de mon cœur. Je restai calme cependant: je me sentais pleinement la force de dominer la situation.

— Nous n'avons qu'une seule question à traiter tous les deux, dis-je froidement; ne nous en écartons pas. Je vous en prie. Vous possédez des lettres...

— Nous y voilà! fit-il en retrouvant le courage de railler; des lettres écrites par une pauvre enfant à un misérable... les lettres de l'agneau innocent au loup féroce...

— Taisez-vous! répétai-je pour la troisième fois; ne me tentez pas, je vous le conseille! Je quitte le lit de mort d'une femme que vous avez assassinée...

— Et pourtant, s'écria-t-il, ce n'est pas moi qui ai le poignard à la main!

Il voulait gagner du temps désormais.

— Vous avez fait un livre sur les francs-juges, répondis-je; il y a de belles pages dans ce livre où vous plaidez la cause de ce même poignard qui est aujourd'hui dans ma main... Nous n'avons pas le loisir de discuter: je viens chercher ces lettres.

— Mais vous ne savez pas...

— Je viens chercher ces lettres!

— Les francs-juges écoutaient... Ces lettres, qui ne sont pas d'une jeune fille, mais d'une femme mariée, forment ma sauvegarde... Il est facile d'armer un enfant comme vous... vous n'avez entendu qu'une cloche et qu'un son... Je vous dis, moi, qu'on vous a indignement abusé... Je défends contre cette femme ma vie, ma fortune, mon honneur... De quel droit viendrait-on m'arracher mes armes?

Je regardai la pendule. Il était dix heures et demie, plus cinq minutes. J'avais laissé la discussion s'établir, ce qui était une faute énorme.

— Je vais vous sommer par trois fois, prononçai-je d'un ton bas et dur. Quand je vous aurai sommé trois fois, je vous tuerai sans plus de remords que si vous étiez un chien enragé.

Il haussa les épaules; je n'avais pas saisi le bon moment de la première terreur.

— Enfant que vous êtes, s'écria-t-il, enfant fou! Pensez-vous donc que j'ai ces lettres chez moi?

Je pouvais perdre ici ma partie sur le coup: je répondis sans hésiter:

Promenade de Leurs Majestés à Saint-Gobain. — Escorte des ouvriers au moment du retour. (Dessin de Riou.)

Installation du nouveau chapitre de Saint-Denis, par Son Eminence le nonce du pape. (Dessin de Janet, d'après un croquis de M. Moulin, gravure de Linton.)

dance et ses priviléges. Et pour mieux les établir encore, tout en les rattachant à la hiérarchie ecclésiastique, l'archevêque de Paris est devenu, par la nomination du gouvernement et l'institution canonique du saint-père, primicier du chapitre. Les chanoines de Saint-Denis se divisent en deux catégories : les chanoines du premier ordre et les chanoines du second ordre. Les premiers sont toujours évêques et institués directement par le saint père qui délègue à cet effet le nonce résidant à Paris. Les seconds, simples prêtres, reçoivent l'institution de l'archevêque de Paris. Lorsque courbé par l'âge, les infirmités et le poids devenu si lourd de son ministère, un évêque se décide à se choisir un successeur, il devient, presque de droit, chanoine de Saint-Denis du premier ordre. Des talents hors ligne, des services éminents rendus à l'Église ou au pays, une vie passée dans les labeurs féconds de la parole ou des œuvres charité, peuvent mériter à de simples prêtres ce titre éclatant qui les place immédiatement au-dessous de la dignité épiscopale. Ils deviennent alors chanoines du second ordre et ont droit, comme ceux du premier, de porter une croix de Malte retenue en sautoir par un large ruban violet. La jeunesse n'est pas un obstacle à cette haute distinction. Les simples soldats de la foi, illustres déjà par leur science et leurs vertus, se trouvent aussi associés par la communauté du titre aux nobles athlètes dont ce repos, riche de souvenirs et de bons exemples, est encore un apostolat.

Mgr l'archevêque de Nicée, nonce du pape à Paris, a conféré l'institution canonique à Mgr l'archevêque et aux chanoines du premier ordre. Il a figuré, dans cette cérémonie, avec la gracieuse majesté et la ponctualité facile qui caractérise en tout le clergé romain. Mgr l'archevêque de Paris a célébré la messe et entonné le *Te Deum*. Toute l'assistance, composée de hauts fonctionnaires civils, de grands dignitaires de l'armée, de détachements choisis de la garde impériale, de curieux de distinction, de dames en grande toilette, suivait avec une attention respectueuse toute les phases de la cérémonie. Nous n'en raconterons pas les détails, car une page de liturgie intéresserait peu nos lecteurs, que la gravure instruira suffisamment.

Mgr l'archevêque, s'avançant vers l'estrade, a fait entendre une allocution simple, familière, dont pas un mot ne s'est perdu, tant l'attention était universelle et profonde. Plusieurs des chanoines du premier ordre n'étaient pas présents, retenus par leur grand âge et se consolant d'un repos forcé par l'affection dont les entourent leurs anciens troupeaux. Le vieil évêque de Grenoble surtout pourrait-il quitter sa montagne et perdre de vue les grands horizons de son diocèse? N'est-il pas, dans sa vieillesse si sereine et si résignée, le bon génie de son pieux et savant successeur, l'ancêtre vénéré de plusieurs générations sacerdotales qui puisent de nouvelles forces au spectacle des vertus par lesquelles il semble se survivre? Une autre figure vénérable manquait à la cérémonie, celle de Mgr Lacroix, ancien archevêque d'Auch, âme douce et parfumée de vertus évangéliques. Chaque jour que Dieu ajoute à sa longue carrière porte témoignage à la vérité et lui acquiert un mérite de plus.

Toute la population de Saint-Denis, quoique habituée à de pareils spectacles, se pressait sur le passage des prélats, avide de leurs bénédictions, qu'elle payait par les marques du plus profond e du plus sympathique respect.

J. DOUCET.

PARIS INCONNU.

LES TAPIS VERTS.

IV. — Anecdoctes. — Les Parisiens d'Athènes. (*Suite.*)

Mazarin, qui considérait le jeu comme un des éléments de sa puissance, s'était appliqué, dès la jeunesse du roi, à lui inspirer du goût pour les cartes, et l'on sait qu'il y réussit. Toutes les leçons qu'il donna au jeune souverain ne durent cependant pas lui être également agréables. Quand Son Éminence ne trouvait pas d'autre victime à dépouiller, elle n'hésitait pas à s'adresser à l'inexpérience du roi lui-même. La Porte raconte ainsi dans ses *Mémoires* une conversation qu'il eut avec Sa Majesté, au retour d'une soirée qu'elle avait passée chez le cardinal : « Quand le roi fut couché, je lui dis ce que Moreau m'avait chargé de lui dire; à quoi il répondit tristement qu'il n'avait plus d'argent. Je lui demandai s'il avait joué avec M. le cardinal, il me répondit que non, et, plus je le poussais pour savoir ce qu'il en avait fait, et moins il avait envie de me le dire. Enfin, je devinai et lui dis : « N'est-ce point M. le cardinal qui vous a pris votre argent? » Il me dit oui. »

Mazarin n'était ni généreux ni beau joueur; sa rapacité était proverbiale, et personne n'ignorait que le desir de ne pas perdre pouvait le conduire très-loin. Malgré les craintes qu'il inspirait, il ne se trouvait pas toujours cependant en présence d'adversaires aussi faciles que le jeune roi. Le chevalier de Grammont, dont l'œil exercé avait vu clair du premier coup dans le jeu de Son Éminence, ne se fit pas faute de lui rendre subtilité pour subtilité et mauvaise foi pour mauvaise foi. « Il crut, dit il dans ses *Mémoires*, qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. »

Quel tableau édifiant! Mazarin et le chevalier de Grammont jouant aux cartes, entourés des principaux personnages de l'époque, et se trichant réciproquement! Voilà, certes, une petite scène d'intérieur bien digne de tenter le pinceau d'un Isabey ou d'un Meissonnier!

En attendant que Regnard fasse sa vigoureuse mais encore insuffisante peinture du joueur, quelques écrivains se contentent de chercher des types pour les tourner en ridicule. Molière écrit *les Fâcheux*, et il fait parler dans Alcippe, le joueur malheureux :

> Console-moi, marquis, d'une étrange partie,
> Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
> A qui je donnerais quinze points de la main.
> C'est un coup enragé qui, depuis hier, m'accable,
> Et qui ferait donner tous les joueurs au diable...

On rit du vice, on plaisante les victimes, mais nul n'a le courage de sonder la plaie et de l'exposer au grand jour. Le jeu est une institution d'État, c'est presque un moyen de gouvernement; on n'ose pas y toucher.

En attendant que la morale endormie se réveille, les cartes préparées pour la fraude sont dans un grand nombre de mains. Et il est à remarquer que ce ne sont pas seulement les hommes qui trichent au jeu. Saint-Simon s'exprime ainsi sur la princesse d'Harcourt, une des plus curieuses, sinon des plus honnêtes figures de la cour de Louis XIV, le souffre-douleur du duc de Bourgogne : « Sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable, et cela ouvertement. On l'y surprenait : elle chantait pouille et empochait; comme il n'en était jamais autre chose, on la regardait comme une harengère. »

Louis XIV meurt, mais le jeu et les grecs lui survivent. Le comte de Nassau, qui s'était avisé de faire une partie de lansquenet avec quelques dames de la cour, perdit vingt mille livres en un tour de main. « Je crois, dit la princesse Palatine dans ses *Lettres*, qu'elles l'ont quelque peu attrapé, car elles ont la réputation de savoir très-bien jouer. » Il est évident qu'ici très-bien veut dire trop bien.

En 1729, c'est-à-dire dans la sixième année du nouveau règne, la fièvre du jeu, loin de s'être calmée, se montrait dans toute sa force. C'était de la folie. Law avait paru, et il préludait par les cartes aux grandes opérations financières de la rue Quincampoix. Son adresse au jeu l'avait rendu suspect à M. d'Argenson, lieutenant-général de police; mais il avait su gagner rapidement des millions, et chacun voulait l'imiter. Le scandale était si grand, que les esprits les plus tolérants s'en préoccupaient. Les symptômes d'une dissolution prochaine étaient déjà évidents. La société française, qui n'avait plus la gloire du présent pour racheter ses fautes, s'en allait à la dérive. L'avocat Marais, frappé de tant d'excès, pouvait écrire dans son journal : « On ne fait que boire et manger, jouer un jeu énorme, qui ruine tous les jeunes gens, et pendre par-ci par là quelques criminels. » C'est à cette époque qu'il faut placer l'assassinat de l'abbé de Boneuil et de son domestique, après une partie où l'abbé avait gagné une grosse somme. La princesse Palatine constate aussi le péril dans ses *Nouvelles Lettres*, et elle s'en effraye : « Le jeu, le luxe et la dissipation en tout genre sont arrivés à un point qui fait trembler et qui est cause qu'il y a tant de gens qui ne voient rien au monde, si ce n'est leur intérêt. » Puis elle ajoute cette réflexion douloureusement vraie. « On jouait gros jeu du temps du feu roi, mais il n'y avait pas alors cette avidité dont on est témoin à présent. » La scène de *Candide*, que Voltaire place dans une maison du faubourg Saint-Honoré, était un tableau peint sur le vif, qui se renouvelait tous les soirs en bien des lieux, car le jeu n'était plus le privilége de la société riche : on jouait partout, et presque partout on trichait : « La dame du logis, assise auprès du banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-

---

— Si vous ne les avez pas, ce sera tant pis pour vous!

Puis j'ajoutai :

— Je vous somme de me rendre ces lettres... une fois!

— Sur l'honneur, je ne les ai pas!

— C'est aujourd'hui que vous deviez les adresser à Naples... Vous les avez... deux fois!

— Sur l'honneur, vous dis-je?...

La manche de sa robe de chambre cachait un paquet. J'avais vu cela. Il me regardait fixement sous ses sourcils rabattus. Il cherchait à deviner si j'irais jusqu'à tuer. Il avait horriblement peur, mais il ne voulait pas céder.

— Frappez donc! s'écria-t-il; — lundi matin les lettres seront entre les mains de Nelson!

— Trois fois! dis-je en fermant les yeux; — que Dieu ait pitié de nous!

Il me tendit ses deux mains tremblantes. Ses cheveux se hérissaient sur son crâne. L'écume blanchissait ses lèvres.

— Je me vengerai, râla-t-il.

La manche de sa robe avait découvert le paquet. Le paquet était adressé à Nelson Manby. Je lui ordonnai de rompre le cachet : il le fit.

— Comptez ces lettres, lui dis-je.

Il obéit encore tout frémissant. Il y en avait dix-sept. Je les rassemblai de la main gauche; ma main droite tenait toujours le poignard. Quand elles furent dans la poche de mon habit, je refermai le couteau que je mis avec elles et je boutonnai mon frac du haut en bas.

Puis je me plaçai, ainsi désarmé, devant M. Eberhardt et je croisai mes bras sur ma poitrine.

— Je ne sais pas de paroles qui puissent insulter, lui dis-je, — j'avais brisé ma plume, mais avant de mourir je raconterai votre histoire... Vous avez déshonoré ce qu'il y a de plus respectable ici-bas : la pensée. Je suis le fils d'un homme qui tenait sa plume loyalement et fièrement, comme le bon soldat porte son épée... Ce n'est pas au nom de Nelson Manby, ce n'est pas au nom de Sophie d'Ablon, ce n'est pas en mon nom, — c'est au nom de mon père, homme de lettres, homme de cœur, que je vous frappe au visage!

Ma main toucha sa joue. Il ferma les poings et se ramassa sur ses jambes comme pour se précipiter sur moi. Il retomba sur son fauteuil en poussant un rugissement rauque. Comme je passais le seuil, je l'entendis qui balbutiait avec effort :

— Je me vengerai! je me vengerai!

Si je faisais un livre, Hélène, je ne mentionnerais pas ce qui suit, mais ceci est un procès-verbal :

Au moment où je franchissais la porte extérieure de la maison d'Eberhardt, après avoir traversé les corridors et descendu l'escalier d'un pas tranquille, une pendule de marbre s'écrasa auprès de moi sur le pavé. Eberhardt avait mal visé. Il était à sa fenêtre, échevelé, fou furieux; il criait :

— Arrêtez le brigand! arrêtez l'assassin!

Je gagnai le rebord du quai, car je voyais les passagers qui se hâtaient vers le *Winkelried*, dont la cloche appelait déjà depuis longtemps. Quelques braves Suisses s'ameutèrent autour de moi. Il y en eut deux qui firent mine de me barrer la route.

— Vulgairement parlant, leur dit Liban qui les envoya à une dizaine de pas, non sans quelque rudesse, — heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie, nous n'avons pas le temps de seriner le ranz des vaches ni tyroliennes des contrées qui ont donné le jour à Guillaume Tell, dont j'ai l'honneur de connaître le célèbre auteur... A l'avantage!

Il me saisit sans façon et m'entraîna dans la barque qui fit aussitôt force de rames.

XIII

L'agonie.

Je revins à Naples par voie de France. J'y arrivai le soir. La fumée du Vésuve était rouge. Un voile de tristesse enveloppait la ville. Le maître d'hôtel me dit qu'on était venu me chercher plusieurs fois dans la journée de la part de M. Nelson Manby. Je pris à peine le temps de changer et je me fis conduire à Capodimonte

Comme je mettais pied à terre devant le vestibule de la maison de Manby, le docteur allemand montait dans sa voiture.

— Je l'avais toujours dit, s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, — phthisique au quatrième degré... On s'est adressé à moi trop tard... Ils viennent quand tout est fini, et puis ils s'étonnent...

Le reste de son discours se perdit dans le roulement de sa voiture.

PAUL FÉVAL.

(*La fin au prochain numero.*)

et-le va de campagne dont chaque joueur cornait ses cartes; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques La dame se faisait appeler la marquise de Parolignac. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes et avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. »

Trente ans plus tard, on jouait moins autour du roi, qui s'abandonnait tout entier à des plaisirs d'une autre nature. Mais avec la faveur de Mme Dubarry, sortie, comme on sait, d'une maison de jeu, les cartes reparurent à Versailles, où elles furent en grand honneur jusqu'à la mort de Louis XV.

La race des grecs est impérissable. Elle avait fait de si riches moissons sous les deux précédents règnes, qu'elle appliqua tous ses efforts à se maintenir sur le théâtre de ses exploits malgré l'austérité de Louis XVI. Le nouveau roi avait l'horreur des grosses parties, et il ne manquait pas de froncer le sourcil quand on lui parlait d'une perte un peu forte éprouvée par quelqu'un de la cour. On sait qu'il ne se pardonna jamais le s'être oublié un jour jusqu'à jouer cinq cents louis. Du côté du roi, il n'y avait donc rien à espérer. Mais la jeune et gracieuse reine, qui aimait les plaisirs, s'asseyait volontiers à une table de pharaon : ce fut de son côté que se tournèrent les joueurs, le comte d'Artois en tête. Les réunions de Marly, très-brillantes dès l'origine, joignirent bientôt, à l'attrait qu'inspirait la présence de la cour, celui d'un vaste salon de jeu où l'on était facilement admis. « Les gens riches et les gros joueurs de Paris, dit Mme Campan, dans ses *Mémoires*, ne manquaient pas une seule des soirées du salon de Marly, et les sommes perdues ou et gagées étaient toujours très-considérables. » L'étiquette était lors bien moins sévère qu'au temps de Louis XIV, car pour être admis au jeu de la reine, il suffisait d'être présenté à l'huissier de service, par un officier de la maison du roi. On jouait le pharaon, et pour le jouer, il fallait un banquier muni de fortes sommes d'argent. Cette nécessité, dit Mme Campan, bien peu scandalisée de ce relâchement de l'étiquette, faisait asseoir la table du jeu, non-seulement M. de Chalabre, qui en était le banquier, mais un simple capitaine d'infanterie retiré qui lui servait de second. » Les hommes admis qui ne faisaient pas partie de la cour jouaient sur les cartes des dames établies au jeu. Les dames non présentées se tenaient dans une galerie supérieure, d'où elles pouvaient jouir du spectacle original que présentait la réunion. Cette facilité d'introduction devait nécessairement attirer les grecs. La porte leur était ouverte : ils ne manquèrent pas d'arriver en foule. Bientôt les abus furent si criants et les friponneries si nombreuses, qu'il fallut prendre ostensiblement des précautions de défense. Je lis dans les *Mémoires de Bachaumont*:

« Les banquiers du jeu de la reine, pour obvier aux tricheries qui se commettent journellement, ont obtenu de Sa Majesté qu'avant de commencer la table serait bordée d'un ruban, et que l'on ne regarderait comme engagé pour chaque coup que l'argent mis sur les cartes au delà du ruban. » On conviendra que la société de Marly devait être bien mêlée pour que de pareilles précautions fussent nécessaires. On n'eût pas autrement agi dans un tripot. Dussault venait pourtant de publier un livre : *De la passion du jeu*; mais ses vigoureuses peintures, pas plus que celles de Regnard, pas plus que celles de la Bruyère, n'avaient corrigé personne. La fièvre du jeu ne se guérit pas, et beaucoup de joueurs, plutôt que de cesser de jouer, consentiraient à n'avoir pour partenaires que des gens suspects dont ils auraient à surveiller les doigts autant que la conduite de leur vie. Ceci peut contribuer à expliquer l'indulgence coupable dont faisaient preuve les anciennes sociétés de joueurs à l'égard des chevaliers d'industrie. Quant aux moyens employés par ces derniers pour se rendre la fortune favorable, ils étaient déjà, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire dans les huit ou dix dernières années du règne de Louis XVI, très-variés, et formaient un arsenal redoutable dont le *Diable à Paris*, publication curieuse du temps, a donné une description édifiante. En présence de ces abus déplorables, une seule voix s'élevait avec énergie pour parler d'honneur, montrer le péril et flétrir les coupables : c'était celle du roi; mais il était aussi faible aussi bon qu'honnête, et toutes ses colères ne parvenaient pas à écarter du jeu de la reine un seul joueur douteux. Le pharaon et le lansquenet, avec leur accompagnement obligé de grosses pertes et de scandales bruyants, ne furent interrompus que par le tocsin de la Révolution.

ÉDOUARD GOURDON.

Rentrée de Rossini à Paris.

L'hiver a naturellement ramené Rossini à Paris. Il quitte Passy, et pendant que Charles Doussault, le peintre-architecte, lui bâtit, pour la saison d'été, une jolie villa auprès du bois de Boulogne, il est rentré dans ses beaux appartements de la Chaussée-d'Antin. Rossini, qui n'a pas de bonheur avec ses biographes, vient d'être encore accusé par le *Dictionnaire des contemporains* d'une paresse incurable, mais ce sont plutôt les biographes de Rossini qui n'ont pas de bonheur avec lui. Ils vivent sous de vieilles redites et le maître n'a jamais donné moins de prise à ce reproche d'un éternel silence. Il a fait comme la cigale; il a chanté tout l'été, et les plus douces mélodies sont sorties de son imagination toujours jeune et féconde, et les biographes seront bien étonnés un jour, si les biographes peuvent s'étonner de quelque chose, des trésors que Rossini laissera à la postérité.

Samedi dernier, pour fêter Marie Taglioni, Marie pleine de grâces, le maestro a fait entendre dans un salon quelques-unes de ses merveilleuses compositions. La nièce de Mme Mainvielle-Fodor a chanté d'abord avec expression une des cinquante-huit mélodies que le maestro a composées en se jouant sur les paroles de Métastase :

Mi lagnhero tacendo.

car ces paroles ont eu l'honneur de fournir au maître cinquante-huit morceaux différents, et c'est là, à coup sûr, une preuve de l'inépuisable variété de son génie. Avec les simples paroles du poëte italien, Rossini a exécuté d'incroyables tours de force, et, entre autres, un morceau composé avec une seule note, soutenue des plus riches accompagnements.

Une tarentelle a succédé à la romance, la *Catalane*, chantée par la nièce de Mme Fodor, et M. Stanzieri, jeune pianiste plein de verve et de vigueur, a exécuté ce nouveau chef d'œuvre du maître d'une façon magistrale. Nous n'avons pas à apprécier cette merveilleuse composition, après le brillant éloge qu'en fait M. Jules Lecomte à la sixième colonne de son *Courrier de Paris*; nous renonçons également à retracer l'effet qu'elle produisit sur tous ceux qui l'entendirent. il semblait que le cor enchanté d'Oberon fût de la partie, tout le monde avait envie de danser, et les pieds de Mlle Taglioni, de celle que *l'oiseau ne suivait pas*, s'agitaient plus que les autres. Peu s'en est fallu qu'on n'ait entouré le maestro dans une ronde échevelée et que le piano luimême ne se soit mis à danser.

Une fugue, qui rivalise avec les plus belles fugues de Bach, est venu ramener ramener les auditeurs à des sentiments plus calmes. L'enthousiasme de l'art l'a emporté sur l'amour de la danse, et Prudent, le célèbre pianiste, bien digne d'apprécier la profonde science du maître, ne se connaissait plus. Vivien applaudissait, comme on l'applaudit lui-même; le prince Poniatowski, Carafa, Wekerlin et beaucoup d'autres compositeurs d'élite faisaient éclater à tout instant leurs bravos. Il n'est point, en effet, de coins et recoins de la science où le génie de Rossini n'ait pénétré, en y ajoutant le grand art des développements que les combinaisons allemandes ont quelquefois trop négligé pour sauter brusquement d'une idée à une autre. Il y aurait toute une étude à faire là-dessus.

Un dernier morceau de Rossini, *Une Larme*, pour violoncelle, a clos cette soirée musicale, si remplie d'intérêt et par les communications bienveillantes du maestro qui ouvrait son portefeuille d'été à quelques privilégiés et par les personnes qui assistaient à cette réunion. Nous avons cité Mlle Taglioni, l'héroïne de la fête; à côté d'elle, et toute radieuse de beauté, Mlle Giulia Grisi écoutait avec émotion ces suaves mélodies qui lui rappelaient tous les beaux succès qu'elle a obtenus avec le maître. Mme Rossini, dont les soins pour son illustre époux sont si ingénieux, l'avait entouré de tous les vivants souvenirs de sa gloire. On remarquait aussi, parmi les assistants, M. Legouvé, de l'Académie française, Baroilhet, pour lequel Rossini a composé quelques mélodies nouvelles, Rosenhain et d'autres artistes aimés.

Parmi les étrangers, nous avons distingué le comte Sollohoud, envoyé par l'empereur de Russie pour étudier le Conservatoire de Paris, afin d'en établir un sur le même modèle à Pétersbourg. Ecrivain russe qui jouit d'une grande réputation dans son pays et possédant parfaitement la langue française, le comte Sollohoud a écrit, dit-on, plusieurs pièces en français et il en destine une au Gymnase. Il se rappelle sans doute le mot du poëte Saphyr à Alexandre Dumas : « Être joué à Paris, c'est être connu dans huit jours du monde entier; il faut un siècle lorsqu'on est joué ailleurs. » M. X. Marmier, dans son charmant volume intitulé *les Contes de la Neva*, a traduit un récit charmant, *la Pharmacienne*, du comte Alexandrovithe Sollohoud. Il a placé cet auteur à la tête de la nouvelle pléiade de romanciers et de nouvellistes russes, qui commence à Pouskine et qui s'est continuée, avec une grande variété de talents, par Lermontoff, Gogol, Tourgueneff. J'ai demandé au comte Sollohoud, qui a habité cinq ans le Caucase, quel accueil ferait Schamyl à la carte de visite d'Alexandre Dumas. Il a souri. Je n'ai pas pu obtenir d'autre réponse de lui.

HIPPOLYTE LUCAS.

Scènes japonaises.

Chaque courrier d'Orient nous apporte de nouvelles révélations sur les mœurs et les usages de ces sociétés de l'extrême Asie restées isolées depuis deux siècles dans leurs civilisations stationnaires. On reconnaît plus manifestement, chaque jour, les profondes différences qui séparent les caractères, les goûts et les habitudes des populations japonaises de ceux du peuple chinois, avec lesquels on les croyait presque identiques. Ces différences se révèlent cependant à la vue seule de leurs habitations et de leurs monuments. Les Japonais sont loin de cette recherche, de cette prodigalité des ornements que présentent leurs constructions privées comme leurs édifices publics, leurs boutiques et leurs magasins, comme leurs pagodes et leurs palais. Les rues, fréquemment bordées de trottoirs élevés en banquettes et parfois plantés d'arbres, sont formées de deux lignes de maisons assez simples, mais presque toutes garnies d'avant-toits formant une espèce de porche qui sert ou de magasin, de boutique, et seulement de lieu de station et de repos. Mais c'est surtout dans les grandes solennités, qui forment en quelque sorte les fêtes constitutives de la famille, que ces différences éclatent d'une manière plus frappante. La naissance, le mariage et la mort sont entourés de cérémonies qui, par leur caractère imposant et touchant, rappellent à l'esprit la pensée de nos temps bibliques. Un touriste français, un véritable artiste, M. Arsène Morel, qui a accompagné la mission britannique à Jeddo, a pu assister, dans un village voisin de cette capitale, à la célébration du mariage de l'un des nombreux princes feudataires de l'empereur, dont il nous a transmis un dessin, que l'on dirait emprunté aux splendides illustrations dont le génie chrétien illustrait, au moyen âge, les feuillets de la *Genèse*. On en peut juger par notre gravure, qui en est la reproduction exacte.

MAXIME VAUVERT.

Danse arabe.

Chaque pays a ses plaisirs chorégraphiques généralement gracieux, quelquefois grotesques, souvent étranges Les Arabes algériens en ont un qui leur est propre et dont notre gravure reproduit l'incident principal. Est-ce une danse? Est-ce un combat.

Il consiste en un ensemble de mouvements et de gestes variés, plutôt bizarres qu'élégants, réglés par une mélopée d'un rhythme assez monotone de quelques instrumentistes du désert. L'objet de cette stratégie de petits sauts cadencés est pour les deux virtuoses qui s'y livrent de surprendre son partner dans une position où il puisse l'atteindre d'un coup de pied à la nuque. S'ils y parviennent, le pied part avec la soudaineté d'un ressort et va frapper le point visé avec une telle violence, que le coup est parfois mortel. On voit que si cette danse commence par un ballet bouffon, il est toujours menacé d'un dénoûment très-dramatique.

MAC VERNOLL.

Les Derviches.

Parmi les types étrangers qu'on rencontre dans les pays musulmans, il en est un devant lequel Callot eût senti faiblir sa prédilection pour les bohémiens et les gueux. Quand on a vu et étudié les dessins où le grand artiste reproduit et commente ces incroyables physionomies de vagabonds et de mendiants, ces hommes qui ricanent d'insouciance sous les haillons et qui se sont fait un métier de la misère, ces vieillards aux traits anguleux, à la barbe, aux cheveux hérissés et repoussants, sales, déguenillés, se grattant avec frénésie de leurs doigts crispés, accroupis sur le chemin ou debout, appuyés sur leur bâton, tendant avec résignation leur chapeau où les passants importunés feront tomber quelque rare obole : quand on a vu, dis-je, compris et admiré les gravures profondes de ce Gavarni du dix-septième siècle, on ne se figure pas qu'il puisse y avoir dans la nature humaine des modèles plus originaux, plus pittoresques de laideur. Mais c'est compter sans le derviche.

Le derviche est un bohémien, un gueux d'une espèce particulière. Il est pauvre, déguenillé, malpropre, cynique par vocation, par inspiration d'Allah et de son prophète, et non par simple droit d'hérédité ni par dilettantisme de paresse comme les vulgaires va-nu-pieds. Il n'y a pas de lignée de derviches; et si, comme dans les Indes, ils forment caste et peuple quelquefois, n'allez pas croire qu'ils aient jamais une famille : le der-

viche est célibataire comme un apôtre; il est et tient essentiellement à être indépendant; pour remplir sa mission d'édifier les fidèles, il doit se débarrasser de toute entrave terrestre, et ne conserver au plus, comme Diogène, que sa besace, son bâton et son manteau.

Notre illustration en reproduit quelques types; vous êtes dans une ville musulmane, à Tunis, par exemple:

Voici venir vers vous un gros gaillard tout luisant à force d'être bouffi de graisse, vêtu d'une simple blouse de laine blanche, la tête et les pieds nus. Une espèce d'énorme chapelet de bois noir lui pend sur la poitrine; il en tient à la main un autre beaucoup plus petit qu'il égrène en marmottant avec volubilité comme tout bon musulman. A sa large face joviale et enluminée, à l'aspect sphérique de sa personne, à sa démarche puissante et ferme comme celle d'un éléphant, aux saillies qu'il semble débiter à droite et à gauche à la foule qui l'entoure avec béatitude, on le prendrait plutôt pour un Gargantua bon vivant et frondeur que pour un austère et ascétique personnage. Il s'approche de vous, et, d'une voix nullement exténuée par les macérations, il beugle; *Aati mta Allah!* (Donne ce qui est à Dieu!) Et, comme en lui mettant dans la main n'importe quelle monnaie, fût-ce même une pièce d'or, vous ne faites après tout qu'une restitution à Dieu par son entremise, vous auriez tort de vous attendre à un si petit merci que ce soit: A peine *remboursé*, le gros fondé de pouvoirs d'Allah vous tourne brusquement le dos sans mot dire: il est dans son droit: c'est un derviche.

Un mariage japonais.

A cet étrange santon qui n'a pas eu horreur de tendre la main pour solliciter l'argent d'un chrétien, je vous opposerai cet autre qui crache de loin sur tout ce qui n'est pas bétail de Mouhammed, et étrille les Roumi (chrétiens) dans de virulentes sorties peu parlementaires, mais fort orthodoxes, qui font pâmer d'aise les plus graves turbans de l'auditoire. Ce vieux et rébarbatif personnage se tient le plus souvent accroupi sur la place, à côté d'une pique aiguë plantée en terre, dont il s'aide dans sa marche lourde et mal assurée. Une schéchia en loques, un burnous éraillé et criblé de trous, une longue tunique rouge foncé qu'on dirait arrachée aux crocs d'une meute, tel est son costume invariable, dont les curiosités sont scrutées minutieusement par d'innombrables touristes aptères, et les lambeaux religieusement baisés par les croyants. Ce derviche ne fait jamais d'ablutions que mentalement... c'est à ne pas lui donner une poignée de main avec des pincettes: eh! bien: on se battrait autour de lui, mieux que les Grecs pour les armes d'Achille, et dans un moment d'expansion, il adjugeait ses savates au plus digne, sans le désigner. Il parle aux croyants avec douceur et gravité, louche de temps en temps, pour demander l'inspiration d'en haut, proclame l'infériorité ignominieuse des Qoffar (infidèles) pour lesquels il n'a pas assez de coup d'œil haineux et de gargouillements de colère, et croit faire beaucoup d'honneur aux consuls en les appelant, nous a-t-on affirmé, *Kléb mdéhébijn, chiens dorés.*

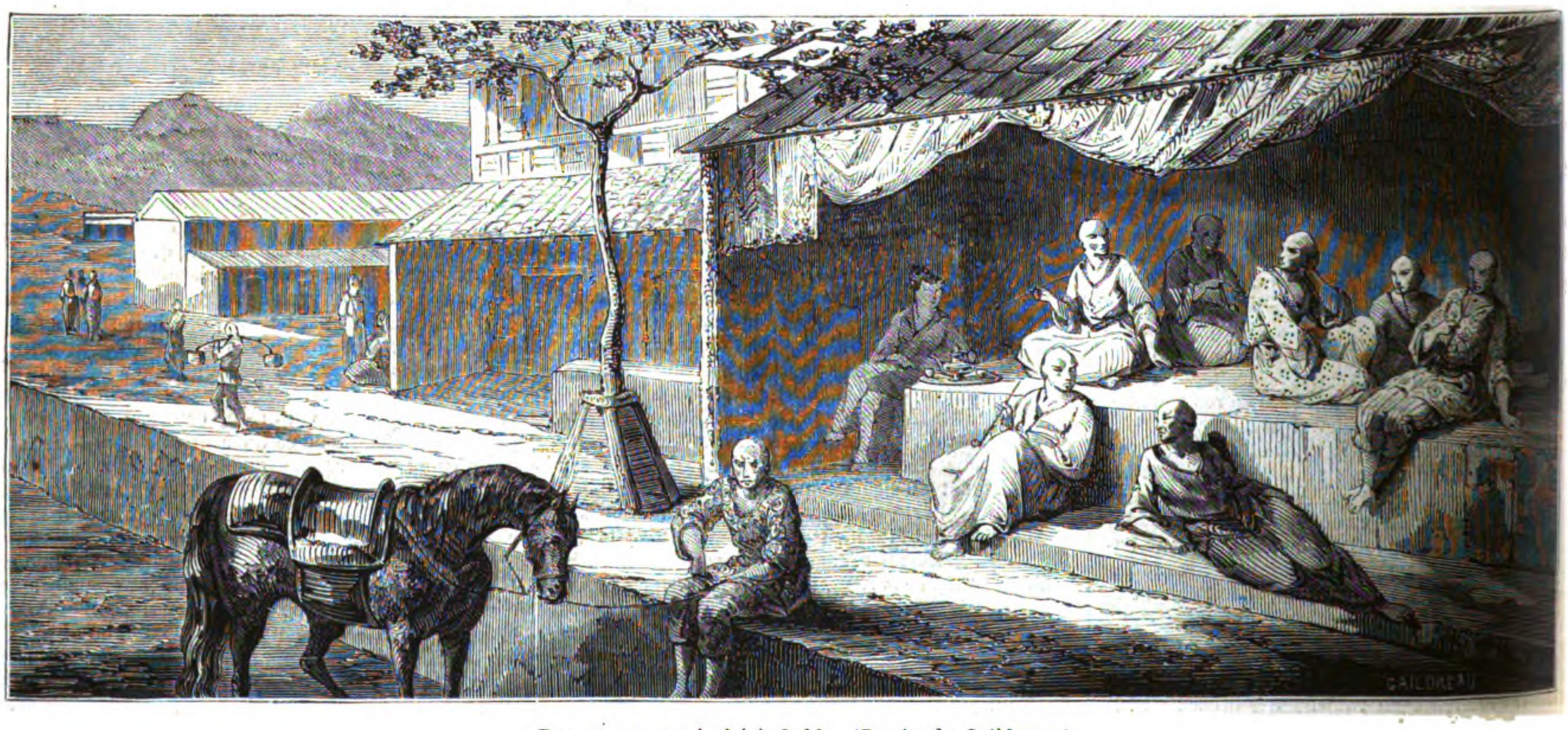
Mais ces deux types ne sont rien à côté du suivant: Figurez-vous un nègre petit et chétif, d'une soixantaine d'années, portant sur le turban le voile vert de schérif (descendant du prophète par Aycha). Une espèce de blouse — qui ferait honte aux couvertures seizième siècle du musée de Cluny, par la multiplicité de morceaux d'étoffe multicolores dont elle est composée. — s'allonge sur sa personne jusqu'à moitié d'un pantalon bouffant dont les plis nombreux, quoique maigres, font ressortir merveilleusement l'exiguïté d'une paire de jambes à rendre jaloux un échassier. De longs bas, jadis blancs, s'étirent sur des mollets... qui brillent par leur absence. Les tarses, métatarses et leurs dépendances du vénérable font invasion (*mirabile dictu*) dans une large chaussure européenne. Un baudrier de cuir passé de gauche à droite presse sur son épaule gauche une immense perche verte armée d'une baïonnette grossière en fer rouillé. Une longue épée à fourreau de fer blanc, et dont la garde espagnole est ornée d'un vieux panache noir, s'attache à sa ceinture par une grosse chaîne de fer qui vient s'enrouler sur la garde et retomber dehors. Sa main droite s'appuie sur un gros gourdin, dont une espèce de serpe massive forme le pommeau. Le pas raide et saccadé de ce saint Don Quichotte fait rendre à ses armes un bruit de ferraille qui attire les croyants sur son chemin.

Alors, il lève la valeureuse droite d'ébène qui frémissait sur la serpe destinée à faucher les *chiens* au jour de la vengeance prophétisée par tout bon derviche — et la présente avec solennité aux lèvres émues de la foule. — Je vous avoue tout bas (soyez plus discrets que la femme du pondeur d'œufs) je vous avoue que le jour où je rencontrai ce santon paladin qui me toisa avec un dégoût insolent, j'eus une furieuse envie de le désarmer et de lui appliquer séance tenante, avec ma cravache, un châtiment dont il gardât le souvenir.

Je ne finirais pas de sitôt si je voulais esquisser, même rapidement, toutes les modifications de derviche qu'il m'a été donné d'observer.

Le derviche est respecté et vénéré du peuple. Je dis *du peuple*, car, hélas! au contact de ces chiens de chrétiens, il est des musulmans de bonnes maisons qui ont l'impiété de sourire du derviche! Ces fils du lapidé (le diable) sont ordinairement du nombre de ceux qui n'ont pas eu honte d'imiter les Osmanlis dégénérés, en abdiquant l'antique costume des aïeux, pour emprisonner ensuite dans un uniforme étriqué d'imposantes énormités naturelles.

Le derviche a une foule de priviléges: entre autres celui de porter les cheveux longs, contrairement à l'usage des vrais fidèles, qui ne conservent sous le turban qu'une assez longue queue dans le genre des Chinois. C'est par cette queue qu'au jour du jugement Arçoul-Allah (le prophète) les saisira pour les attirer à lui. On conçoit dès lors qu'en sa qualité d'homme de Dieu, le



Rue et taverne à thé à Jeddo. (Dessin de Gaildreau.)

Danse arabe. (Dessin de M. Rigo, d'après un croquis de M. Ameler, chef de bataillon.)

derviche doive offrir plus de prise que les autres à la main sainte qui le hissera au paradis. Indulgent pour les faiblesses d'autrui parce qu'on accepte les siennes, le derviche a le droit de tout se permettre, quitte à invoquer cette justification irrécusable que Mahomet a ménagée dans le Qôran pour les peccadilles des élus : « Pourquoi se refuser à ce que Dieu a permis? Ce que Dieu décide s'accomplit, Dieu est prudent et sage. » (Qôran, Sourate *la Défense*, verset 12).

Quand le derviche meurt—c'est toujours en odeur... de bien des choses et de sainteté — on place son corps, voilé de soie, sur une bière découverte, à balustrade et à clous dorés; et, avant le départ du convoi, s'ouvre préalablement un pieux concours à coups de poing entre tous ceux qui prétendent au droit de porter le cadavre-relique jusqu'à la première halte. On répète ces assauts de pugilat aux différentes étapes de la route jusqu'au cimetière, et la vigueur des coups est ordinairement en raison directe du mérite du mort. Quand les nippes du derviche sont distribuées à la foi avide des croyants, c'est le signe infaillible qu'on le canonisera en bâtissant un oratoire sur sa tombe.

MAC' VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS.

SGANARELLE. — Voici, monsieur, un de vos confrères que j'ai prié de venir céans pour consulter avec vous sur la maladie de ma fille. (*Paraît Homœopathos.*)

ALLOPATHOS. — Qui, lui, un confrère!

SGANARELLE. — Mais il me semblait...

ALL. — Que n'avez-vous amené aussi un somnambule et un magnétiseur ! (*Prenant son chapeau.*) Serviteur !

HOMOEPATHOS. Toujours le même, remplaçant la discussion par l'injure.

ALL. — La discussion! à quoi bon ? On discute avec les savants; mais avec vous!...

HOM. — Et vous-même qui parlez, qu'êtes-vous donc? Qu'est-ce que cette science qui vous rend si outrageusement orgueilleux? Existe-t-elle seulement? Avez-vous oublié ces paroles de Sydenham : « La médecine est l'art de bavarder bien plutôt que l'art de guérir, » et celle-ci du grand Boerhaave : « Il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde... Conservez-vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez vous des médecins! » Et Broussais, et Bichat et Alibert donc! ont-ils assez dit leurs vérités à la médecine! La belle science, en effet, qui change de panacée tous les vingt-

Derwiche de Tunis. Dessin de Gaildreau.)

cinq ans : hier c'étaient l'émétique et la saignée, aujourd'hui c'est l'iode et la quinine. — « Dépêchez-vous de prendre le remède pendant qu'il guérit encore. » — C'est encore un des vôtres, c'est Vicq d'Azyr qui a dit cela.

ALL. — Bons ou mauvais, au moins nos remèdes opèrent.

HOM. — Oui, ils tuent à coup sûr.

ALLOP. — Ils ne sont pas une mystification comme ceux d'Hahnemann.

HOM. — Hahnemann; ah! ne blasphémez pas ce nom vénéré!

ALLOP. — Blasphémer Hahnemann, est-ce que cela se peut? On l'a dit et je le répète : « Hahnemann a différé de Mesmer et de Cagliostro, en ce que ces derniers avaient eux-mêmes foi dans les erreurs qu'ils accréditaient, tandis que Hahnemann a cherché à tromper tout le monde sans avoir l'excuse de s'être trompé lui-même. »

HOM. — Pour calomnier les disciples, il faut bien calomnier le maître.

ALLOP. — Le calomnier; mais répétez donc ce qu'il a écrit, dites-donc nettement ce qu'il a fait.

HOM. — Ce qu'il a fait? Il a substitué l'observation à l'empirisme et il a trouvé la grande loi régénératrice de la médecine, la loi des semblables.

ALLOP. — Ah! oui, je sais : il a trouvé que le quinquina, qui guérit la fièvre, la donnait aussi.

HOM. — Sans doute.

ALLOP. — Eh bien! c'est là un premier mensonge. Le quinquina ne donne pas la fièvre.

HOM. — Je vous dis que si.

ALLOP. — Je vous dis que non!

HOM. — Lisez Bretonneau (de Tours) et Chevalier, deux de vos maîtres.

ALLOP. — Répondez donc à Jeannel, professeur de la Faculté de Bordeaux, qui offre de se mettre en pension chez vous et de verser 500 francs entre vos mains si vous parvenez à lui donner la fièvre.

HOM. — Oui, un défi *ad pompam et ostentationem.*

ALLOP. — Et quand le quinquina donnerait la fièvre, ce fait unique pouvait-il servir de base à une loi générale?

HOM. — Voilà votre bonne foi. Si vous aviez lu Hahnemann, vous auriez vu qu'il avait expérimenté sur cent trente-cinq substances différentes avant de formuler la loi dont vous parlez, vous auriez vu qu'il en avait trouvé le germe dans Fernel et dans Sydenham, qui soignaient la brûlure par les alcools au lieu de la traiter par l'eau froide; vous auriez vu que le principe *similia similibus* avait été, bien avant lui, énoncé en propres termes par saint François de Sales.

ALLOP. — Tenez : votre principe est absurde, et votre thérapeutique ridicule.

HOM. — C'est bientôt dit.

ALLOP. — Quoi! vous voulez que je prenne au sérieux vos globules et vos doses infinitésimales?

HOM. — Certes.

ALLOP. — Que j'admette, avec Hahnemann, qu'un grain de sel marin, de charbon de bois, de coquille d'huîtres, de poussière de cailloux ou de lycopode mêlé à une quantité d'eau égale à celle que contient l'océan Atlantique puisse produire par le mélange un remède efficace?

HOM. — Encore cette vieille plaisanterie!

ALLOP. — Vous voudriez faire croire que j'invente. — Voyons, est il exact ou non que la quantité de substance curative renfermée dans vos globules soit dans la proportion que je viens de dire?

HOM. — Oui, sans doute; mais il est un point — le point principal — sur lequel vous vous gardez bien d'insister, c'est la manière dont se fait le mélange, ce sont les triturations au moyen desquelles s'obtiennent les dilutions et qui ont pour but de potentifier la substance, de dégager sa propriété dynamique et curative.

ALLOP. — Une propriété dynamique et curative, qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce qu'une propriété d'un corps qui n'est ni chimique ni physique?

HOM. — Les voilà bien, ces endurcis matérialistes qui nient tout ce qu'ils ne trouvent pas sous leur scalpel ou dans leur alambic!

ALLOP. — C'est donc une âme alors, l'âme du lycopode, l'âme du caillou, l'âme de la coquille d'huîtres...

HOM. — Que c'est donc joli! Non, ce n'est pas une âme, pas plus que le principe odorant du musc n'est une âme, pas plus que le principe pestilentiel des égouts et des marais n'est une âme, et cependant vos appareils d'analyse ne trouvent aucune différence entre l'air empoisonné de la campagne de Rome et l'air pur des montagnes; vos balances, qui ont pesé, il y a vingt ans, un morceau de musc demeuré depuis ce temps à l'air libre, ne peuvent y constater une diminution de poids. Ne niez donc pas ce qu'il ne vous est pas donné de comprendre : surtout ne travestissez pas les choses. Non, la préparation homœopathique n'est pas une division, c'est une transformation : elle ne produit pas le plus avec le moins; elle traduit en acte ce qui est en puissance; elle crée un agent nouveau plus actif que le corps dont il s'est formé.

ALLOP. — Tout ce galimatias ne vaut pas une bonne expérience. Or, vos globules, nous les avons expérimentés. Savez-vous ce qu'a fait Trousseau? Il a fait prendre aux élèves de son cours toute la série des remèdes homœopathiques, et pas un d'eux n'a ressenti le moindre effet. — Et Behier? Un jour, il rencontre un des vôtres qui avait sur lui cent cinquante globules d'aconit. — Si je les avalais, lui dit Behier, que m'adviendrait-il? — Vous seriez tué. — Le docteur les avale et digère mieux qu'à l'ordinaire.

HOM. — Vos expériences sans contrôle n'existent pas pour moi. Fussent-elles sincères, que prouveraient-elles? que le globule n'a pas d'action sur l'homme à l'état sain? D'accord. Donnez un petit verre d'eau-de-vie à un homme bien portant, sa santé n'en souffrira pas; mais qu'il ait mal à la gorge, et vous verrez!

ALLOP. — Voulez-vous que je vous donne de l'émétique — à l'état sain? Je vous réponds bien que vous le sentirez.

HOM. — Criez, clabaudez, hurlez. Nous n'avons qu'un mot à répondre : nous guérissons.

ALLOP. — C'est-à-dire que vous ne tuez pas toujours: vous guérissez en vertu du principe hippocratique : « que la meilleure médecine consiste souvent à ne rien faire du tout; » vous guérissez, quand la nature agit pour vous, vous guérissez les maladies d'imagination, comme nous les guérissons nous-mêmes. Voulez-vous encore une expérience? Trousseau avait à soigner un malade atteint d'une affection nerveuse. Il fait composer des boulettes de mie de pain enveloppées de gomme arabique : il les met dans une boîte cachetée et fait entendre qu'elles contiennent un poison terrible : à la fin de sa visite, il ouvre la boîte, en tire une boulette, et l'administre solennellement au malade... qui guérit. — Ce jour-là, Trousseau avait fait de l'homœopathie — Vous guérissez enfin quand vous vous servez de nos remèdes et que vous les administrez aux malades sous la forme de globules homœopathiques.

HOM. — Encore une injure!

ALLOP. — Osez donc soutenir que jamais vous n'avez ni saigné ni purgé, ni donné... autre chose?

HOM. — Et pourquoi le nierais-je? Hahnemann tout le premier autorise ces pratiques toutes les fois qu'il y a danger imminent de mort, suppression ou oppression du principe vital.

ALLOP. — C'est cela, dans les cas graves on est allopathe, on n'est homœopathe que dans les autres.

HOM. — Jamais un homœopathe n'a caché son drapeau.

ALLOP. — Son drapeau peut-être, mais ses armes!...

HOM. — Nos armes, nous les cachons si peu que nous vous avons provoqués en champ clos et que vous n'avez pas répondu.

ALLOP. — Un combat avec vous!

HOM. — Oh! oui, vous préférez persécuter : ah! l'on vous connaît. Du temps de Galilée, vous vous appeliez l'*Inquisition*; du temps de Harvey, vous vous appeliez Riolan et Diafoirus; du temps de Besnier et de Paulmier (de Caën), vous vous appeliez Guy-Patin et vous obteniez des arrêts contre l'antimoine.

ALLOP. — Encore une fois on discute avec des savants; prend-on cette peine avec des ignorants abjects, de pauvres illuminés ou des charlatans?...

HOM. — Ignorants! illuminés! charlatans!... Un huissier, un huissier!

ALLOP. — Un avoué, un avoué!

SGANARELLE. — Et ma fille, messieurs!

Maintenant, au nom d'Homœopathos substituez ceux de MM. Pétroz, Gastier, Léon Simon, Chargé, L. Molin, Cretin, Escalier, Leboucher, Love, Gueyrard, Audouit et Desternes; — à celui d'Allopathos, les noms de MM. T. Gallard, Richelot et Amédée Latour, le premier rédacteur, le second gérant, et le dernier rédacteur en chef de l'*Union médicale*, et vous aurez la physionomie du procès en dommages-intérêts auquel ont donné lieu certains gros mots contenus dans un article du journal allopathique. J'ai assisté aux débats : j'ai entendu des discussions ingénieuses, des plaidoiries charmantes, et je suis sorti de l'enceinte plus convaincu que jamais — que notre corps est peu de chose et que Molière est un grand homme.

PETIT-JEAN.

BIBLIOGRAPHIE.

Œuvres de Silvio Pellico.

MES PRISONS. — *Des Devoirs des hommes*, traduit par EUGÈNE FACIEU. — Un vol. in-12. — A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens, à Paris.

Nul ouvrage n'a été plus souvent traduit que ces mémoires pleins de douces émotions et de larmes pieuses, et cependant on ne sentait dans aucune traduction cette unité morale entre la pensée et l'expression qui forme le plus doux prestige de cet ouvrage, parce qu'elle en est l'harmonie essentielle; on sentait entre elles quelque chose d'étrange, de dissonant, de répulsif. On manquait donc d'une bonne traduction de cet intéressant ouvrage, si intéressant même qu'il l'est encore dans ces pâles imitations. C'est qu'il faut une si grande délicatesse de perception pour reproduire dans son caractère propre une œuvre dont la valeur est bien plus dans le sentiment que dans la pensée, où l'expression de l'esprit n'est que l'écho du cœur. Et c'est justement là le caractère spécial de *Mes Prisons*. La lacune qui existait vient d'être comblée par M. Eugène Facieu. Cette traduction, d'une élégance de formes où sont passées avec un singulier bonheur toutes les qualités de style du texte italien, se recommande aux lecteurs par un bien plus précieux mérite. On comprend, à la lecture de cette interprétation si calme, si claire, si facile, que le traducteur a dû se familiariser intimement avec l'esprit de l'œuvre qu'il voulait reproduire, s'en pénétrer, se l'identifier; que ce n'est qu'après s'être animé en quelque sorte de la vie de l'illustre prisonnier qu'il a entrepris son travail; il est si rigoureusement l'épreuve de la composition originale, qu'elle n'a pas une teinte qu'il ne reflète, pas une nuance de sentiment qui n'y vibre.

F. G.

THÉATRES

ODÉON : Débuts de M. Jean dans *Andromaque*. — VARIÉTÉS : *Mon nez, mes yeux, ma bouche*, vaudeville en trois actes, par MM. Siraudin, Chivot et Duru. — GYMNASE-DRAMATIQUE : *l'Autographe*, comédie en un acte, par M. Henri Meilhac; *l'Avocat du Diable*, comédie en un acte, par MM. Marc-Michel et [illegible] — PALAIS-ROYAL : *En revenant de Pondichéry*, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Duvert et Lauzanne. — GAITÉ : *Giroflé, Girofla*, drame en cinq actes, par MM. Crisafulli et Devicque.

M. Jean, qui porte avec une fierté quelque peu excentrique le nom d'un héros de M. Sainte-Beuve, a débuté à l'Odéon dans le rôle d'Oreste. M. Jean, comme cet avocat de l'an dernier qui s'était adressé directement au Sénat pour obtenir un ordre de début, rêve la succession de Talma. Il croit aux dieux, à l'Olympe organisé, au courroux de Neptune, à la pourpre de Tyr et surtout à l'infaillibilité de son professeur, M. Ricourt. Une telle foi méritait d'être mieux récompensée, mais la jeunesse du quartier latin se fait un peu sceptique à l'endroit de la tragédie; elle a écouté M. Jean avec une indifférence coupable ou plutôt elle n'a pas compris M. Jean. Il est vrai que le nouvel Oreste a été souvent désordonné, qu'il a bondi, qu'il s'est même embarrassé dans son manteau; à travers tout cela néanmoins, il était facile de reconnaître une organisation dramatique. Les *fureurs*, — cette pierre de touche des débutants, — ont été dites par lui avec un sentiment très-profond, qui a déterminé d'unanimes battements de mains. M. Jean a une tête très-belle, il est grand, il est fort; pourquoi l'avenir ne lui appartiendrait-il pas?

D'autres élèves s'essayaient le même jour à côté de M. Jean; nous n'avons pas retenu leurs noms. Mais il nous a semblé qu'en général on comprenait maintenant la tragédie d'une façon singulière. Les aspects solennels ont été sensiblement diminués; l'influence du drame a prévalu. J'ai vu jouer *de dos* le rôle de Thésée comme par M. Mélingue; j'ai entendu le récit de Théramène, avec des inflexions de voix à la Fechter. On casse l'hémistiche, on escamote la rime, on a des gestes venus en ligne directe de l'Ambigu. Quelques-uns appellent cela : *chercher l'humanité*. Nous ne savons pas au juste ce que gagne la tragédie à cette métamorphose; mais nous avons beaucoup à faire avant de nous y accoutumer. — Ombres de Damas et de Saint-Prix, voilez vos faces majestueuses!

Mon nez, mes yeux, ma bouche nous font rentrer dans le domaine de la bouffonnerie. C'est un vaudeville en trois actes, ou plutôt en trois portraits, exécuté au théâtre des Variétés. Le point de départ est curieux : il s'agit d'un monsieur dont les fenêtres font face à celles d'un pauvre diable de peintre, et qui pose à son insu pour trois toiles représentant un dandy, un grand d'Espagne et une bergère. Ces trois copies du même original, jetées dans la circulation, vont porter le désordre dans plusieurs familles et donnent lieu à des quiproquos qui, moins prolongés, seraient plus divertissants. M. Leclère est la première ganache de Paris; il a considérablement aidé à la réussite de *Mon nez, mes yeux, ma bouche*.

Le directeur du Gymnase-Dramatique a jugé opportun de flanquer les *Trois Maupin* de deux vaudevilles nouveaux : l'*Avocat du Diable* et l'*Autographe*. Sur ces

deux vaudevilles, il a rencontré un succès. L'*Autographe*, de M. Henri Meilhac, est une petite comédie franche et gaie, où l'on voit un auteur à la mode, taillé sur le Canalis de Balzac, se faire extorquer par une femme de chambre quelques lignes de son écriture, qu'il avait capricieusement refusées, le matin, à une jolie comtesse. Les scènes de ce petit acte sont naturellement et agréablement déduites; elles sont, en outre, fort bien jouées, surtout par Mlle Rosa Didier, une jeune personne charmante dans le rôle de la soubrette.

Pour ce qui est de l'*Avocat du diable*, nous n'en dirons pas grand'chose, sinon que c'est l'avocat de l'amour, et que M. Dupuis, sous les traits d'un honnête et flegmatique Anglais, y fait la leçon à une miss évaporée, qu'il épouse finalement, au bout de son plaidoyer.

Continuons à mener les vaudevilles au pas de charge. Nous voici en présence du Palais-Royal et d'une production de MM. Duvert et Lauzanne : *En revenant de Pondichéry*. Ici, nous sommes fâché d'avoir à constater un succès négatif. *En revenant de Pondichéry* roule sur une équivoque d un goût au moins douteux. M. Van Grosbec, gouverneur folâtre d'une ville belge, rit beaucoup des transes conjugales de son ami Raynold, arrivé de l'Inde et en quête de sa femme. Pourtant, ce n'est pas Mme Raynold qui est coupable, c'est Mme Van Grosbec; tout le monde le découvre au dénoûment, — excepté le mari, bien entendu, qui continue de rire. Pour faire accepter une donnée aussi risquée, il fallait dans les détails une nouveauté et un esprit que MM. Duvert et Lauzanne n'ont pas cherchés, car ils les auraient trouvés certainement. M. Delannoy, le Van Grosbec de la pièce, a des effets d'yeux qui commencent à paraître monotones; de plus, il souligne trop pesamment; il veut être comique à tout prix. Jolie est Mlle Cico, très-jolie.

Giroflé, Girofla ! voilà un titre bien souriant et bien fleuri pour ce drame consterné, que la Gaîté vient de représenter l'autre vendredi :

> Que t'as de belles filles,
> Giroflé, Girofla !
> Que t'as de belles filles,
> L'amour les comptera.
>
> Elles sont belles et gentilles,
> Giroflé, Girofla !
> Elles sont belles et gentilles,
> L'amour les comptera.
>
> Que faire au bois seulette,
> Giroflé, Girofla !
> Que faire au bois seulette ?
> L'amour m'y comptera.
>
> Que faire au bois seulette ?
> Giroflé, Girofla !
> Cueillir la violette,
> L'amour m'y comptera.

MM. Crisafulli et Devicque, les auteurs du drame nouveau, n'ont fait entrer ce refrain dans leur intrigue que comme un moyen d'émotion renouvelé de *la Grâce de Dieu*. C'est une petite fille qui le chantonne dans deux ou trois circonstances suprêmes; la première fois, cet air suffit pour rappeler sa mère à ses devoirs d'épouse; la dernière fois, cet air lui obtient le pardon de son mari. Air merveilleux! air que tous les ménages devraient répéter en chœur!

Il y a des scènes énergiques dans *Giroflé, Girofla*, celle qui termine le deuxième acte, entre autres, où la femme adultère va de son père à son amant, et de son mari à son beau-père, en implorant une parole de pitié. Il y a des scènes attendrissantes, telle que celle du parc Monceaux, où la mère s'embusque pour embrasser son enfant dont on l'a privée. Mais en revanche, les réminiscences y abondent; réminiscences du roman de *Fernand*, par M. Jules Sandeau ; réminiscences de *Louise de Lignerolles*.

Giroflé, Girofla est interprété remarquablement par Lacressonnière et Mme Doche ; tous les deux ont de la distinction et de la mesure, même dans les situations les plus pathétiques. On s'obstine depuis quelques années à faire de M. Gouget, excellent jadis dans l'emploi des traîtres, un plaisant et un boute-en-train. Nous n'y comprenons rien. M. Paul Deshayes est un amoureux d'une bonne physionomie et d'une tenue [illegible]

[illegible] fille, que nous allions oublier! Elle est [illegible] la moitié de ce succès. Pauvre petit ange! [illegible] cinquante jours de suite, est condamnée [illegible] après minuit!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

Théâtre des Folies-Nouvelles : *Après la noce*, pantomime de M. Lucien, musique de M. Bernardin. — Bibliographie musicale. — Nouvelles.

Un jour, le régisseur d'un théâtre de province avait mis ses gants les plus blancs et endossé son habit le plus noir. — Le voilà déguisé en régisseur de Paris. — Il s'était avancé jusqu'à la rampe en faisant par trois fois le salut convenu et avait récité au public cette énormité dont on se souvient encore : « Messieurs, les artistes de la troupe se trouvant subitement enrhumés, nous nous voyons dans la nécessité de remplacer la musique par un dialogue vif et animé. »

Dans la pantomime c'est le contraire qui arrive; le dialogue est remplacé par une musique vive et animée. Il y a aussi pour y suppléer — mais cela aux Folies-Nouvelles seulement — les mille et une grimaces, torsions et contorsions de Paul Legrand.

On ne saurait se figurer combien il y a de finesse et de sensibilité sous ce galbe enfariné. Paul Legrand a de certains coups d'œil, de certains airs de surprise et d'effarement qui équivalent à un bon mot. Il est ingénieux, leste, incisif, brillant; par instants son masque flexible se gonfle, s'exagère et trahit l'indignation; il va se passer des choses terribles!... — Point! — Tous ces muscles que la colère contracte se dilatent aussitôt et, en manière de surprise, un éclat de rire homérique sort de ce fantôme blanc pour aller se grossir encore en traversant toutes les couches du public.

Paul Legrand est, par excellence, l'homme de la nuance et des intentions délicates. Pour sûr, il prête de l'esprit (le sien) aux auteurs qui lui font des rôles, et M. Lucien a dû bien s'étonner de voir la petite bluette qu'il a écrite pour lui prendre les proportions d'un roman sentimental.

La chose a nom *Après la noce*. Pierrot et Colombine viennent de signer leur contrat devant le tabellion du village, et vous savez qu'au théâtre cette formalité suffit pour unir deux époux. Ils sont donc mariés, et le rideau se lève au moment où, escortés processionnellement par tous les invités de la noce, ils entrent dans la chambre nuptiale. Alors Mme Pierrot veut éprouver la patience de son mari; elle se livre à des folies inimaginables, il lui prend les fantaisies les plus intempestives. Il faut que Pierrot joue de la flûte pendant qu'elle dansera, que Pierrot improvise un souper, que sais-je encore? Mais le pauvre Pierrot se fatigue au jeu de la coquetterie, il prend au sérieux les taquineries de Colombine, et, de désappointement en chagrin, de chagrin en désolation, il a résolu de se tuer. Il a déjà introduit le canon d'un pistolet dans sa bouche, quand... il lui vient une idée qui le déride malgré la gravité de la situation. Il organise à son image et à sa ressemblance un mannequin qui joue le rôle de son cadavre; cela fait, il tire en l'air le coup de pistolet qu'il se destinait. Alors Colombine accourt; elle est éplorée, inconsolable... elle va s'asphyxier! Mais Pierrot est là qui lui sourit, la paix est faite et le rideau baisse sur ce tableau conjugal.

— Le mois de décembre voit surgir en pyramides géantes les albums de musique légère que doit consommer l'hiver dansant et chantant. En voici un qui se signale de lui-même par les drôleries extravagantes qu'il renferme; c'est le recueil de chansons et chansonnettes comiques que M. Vialon intitule : *La musique pour rire*. La chose tient ce que le titre promet. On chante déjà *les Tapoteuses de Pianopolis*, *M. Grognon*, *la Servante de Molière*, *le Roi de la rampe*, etc.

— M. Starzeski, directeur du Conservatoire de la ville de Léopold en Gallicie, élève de Hellmesberger et premier grand prix de violon du Conservatoire de Vienne, se prépare, nous dit-on, à donner plusieurs concerts à Paris où quelques dilettantes hospitaliers et bien avisés ont déjà ouvert pour lui les portes de leurs salons.

— Louis Abadie, compositeur de romances justement estimées, vient de mourir subitement à l'âge de quarante-cinq ans. Cet auteur aussi fécond qu'original laisse plusieurs mélodies remarquables qui perpétueront sa mémoire. On chantera longtemps encore *Sarah*, *les Feuilles mortes* et *les Feuilles d'automne*, romance qui doit figurer parmi les meilleures de son album de 1859.

— On annonce, pour paraître bientôt, la partition du *Loup-garou*, opéra-comique de M. Adolphe Nibelle, qui en a fait lui-même la transcription pour piano et chant.

— Au Théâtre-Lyrique, on répète le *Faust* de M. Gounod; après viendra *la Fée Carabosse* de M. Victor Massé.

— L'Opéra-Comique est à la veille de donner *les Trois Nicolas* de M. Clapisson, dont les sages lenteurs de l'administration ont retardé jusqu'à ce jour la première représentation. Cet ouvrage sera peut-être l'objet de notre prochaine chronique..... Notez que nous disons peut-être ! ALBERT DE LASALLE.

Revue industrielle.

Voici bientôt le jour de l'an: déjà, au sein des familles, on entend ce bruit confus des voix maternelles et des voix enfantines se mêlant doucement aux graves soucis des étrennes et des surprises *attendues*. C'est une joie universelle, une fête dont le mirage réjouit même les plus raisonnables. Le bijou le plus aimé généralement, le plus ardemment souhaité, dans la jeunesse, c'est une montre! Si elle vient de chez Czapek, l'horloger de Genève en si grande faveur à Paris, elle augmente encore la joie et l'orgueil du propriétaire. *Czapek* est le fournisseur breveté de S. A. I. le prince Napoléon. C'est de chez lui que viennent presque toutes les montres de prix que S. A. I. distribue au jour de l'an. La jolie montre en or ciselé, en émail bleu, émail rubis orné de diamants ou de pierres fines; la belle montre à écussons ou avec le chiffre en lettre romaine, gravé en mat, et de grande dimension, est la nouvelle mode, pour les montres d'hommes. Les chaînes sont charmantes, et d'une grande variété de travail. Nous avons vu chez Czapek des émaux très remarquables, qui font aussi des boîtes de montres, et des bracelets. N'oublions pas le cadeau du collégien et de la pensionnaire, la montre d'or simple, ou, plus modeste encore, la montre d'argent, aussi bonne qu'une montre de grand prix. Elle est regardée comme la préface au cadeau sérieux de la montre d'or ciselé, de la chaîne d'or, qui vraisemblablement seront offertes au jour de la première communion. Pour les corbeilles de mariage, il est d'usage en ce moment de mettre des diamants autour de la montre ou des lozanges en diamants. Une de ces belles montres est avec un seul diamant très-gros au milieu. Les longues chaînes souples comme de la soie sont aussi très recherchées Nous avons vu, au *Vieux Paris*, de magnifiques meubles anciens, dont le plus beau de tous est celui qui vient de Philippe II, roi d'Espagne. C'est une des plus belles œuvres de la Renaissance. On peut placer dedans des bijoux, des gants, des papiers. Ce meuble est incrusté d'ivoire, d'un travail admirable et d'une bonne dimension pour un salon élevé. Les vases en laque de Chine, montés en bois doré, sont encore un charmant cadeau, parce qn'ils sont fort rares et précieux. Des meubles en marquetterie de bois, travail espagnol d'un goût rare; d'autres en nacre incrustée, en écaille, ivoire, et ameublements de toutes les époques; vases de Chine, candélabres, bronzes anciens et modernes. Chacune de ces curiosités du *Vieux Paris* fait une étrenne et un cadeau ravissant. Les petits meubles ou *cabinets* sont au premier rang pour étrennes. La bijouterie étrangère du *Vieux Paris* est à la mode, il n'est presque pas une femme élégante qui ne la recherche aujourd'hui. Broches russes pour ceinture et manteaux, croix en pierreries du moyen âge; coiffures italiennes en boules d'or, formant guirlande et traîne. Les ceintures russes en or damasquiné, en malachitte, en argent, en émail, sont un des plus jolis cadeaux que l'on puisse offrir.

La mode a dit son dernier mot pour le porte-jupe Watteau que Mme Séguin a su disposer avec le goût qu'on lui connaît. Il est adopté pour les robes les plus élégantes; les visites de la saison ont été faites avec le porte-jupe Watteau qui ornait les plus belles toilettes. C'est surtout celui garni de fleurs pour les robes de bal, qui obtient un grand succès; il se pose et s'ôte à volonté, de sorte qu'en demandant à Mme Séguin un ou deux de ces porte-jupe, on peut les adapter à toutes les robes et se faire ainsi plusieurs parures variées. Le porte-jupe Watteau a été demandé comme étrennes, par une jolie petite fille de douze ans, qui nous paraît un peu coquette pour son âge. Elle veut aller au bal d'enfants que sa grand'mère va donner à Noël, avec le porte-jupe garni de roses et de lilas Nous avons, du reste, à enregistrer une demande bien plus raisonnable d'une jeune fille du même âge. Elle veut un beau peigne à boules en caoutchouc. Elle aura tout un assortiment de peignes, si cela lui fait plaisir. On ne contrariera pas un goût de ménagère si édifiant.

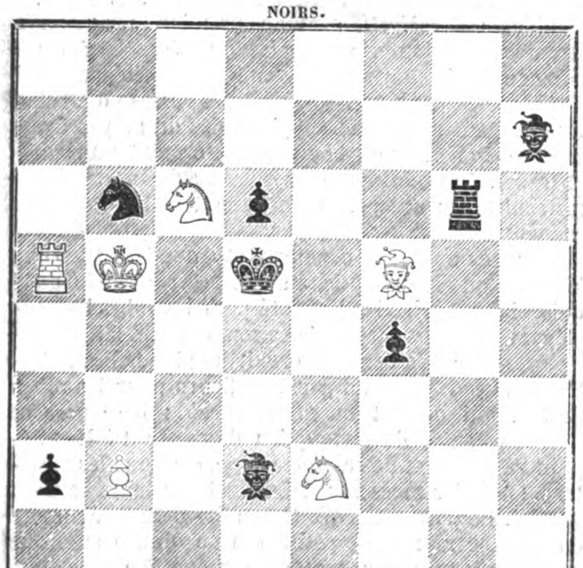
Le soin des cheveux est une chose si importante qu'on ne peut négliger tous les moyens de les embellir. Nous recommandons de se souvenir du peigne en caoutchouc dont M. Fauvelle-Delbarre est l'inventeur. Il est sans contredit le plus agréable de tous les peignes; plus doux que l'écaille, il conserve les cheveux, il ne les casse pas et les assouplit en les rendant plus soyeux et plus beaux. Il a l'avantage de n'être pas plus cher que les peignes en buffle et d'avoir des qualités refusées à celui d'écaille. Une médaille de première classe a été accordée à M. Fauvelle en 1855. C'est à M. Fauvelle-Delbarre que l'on peut s'adresser.

J. AMET.

Récolte du houblon en Allemagne.

Problème N° 7, de la composition de M. Grosdemange.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Solution du problème n° 6.

BLANCS.	NOIRS.
1 D 3 D.	1 P prend D.
2 T 4 T R échec.	2 P prend T.
3 P C 1 échec.	3 F prend P.
4 P prend F échec et mat.	

HARRWITZ.

Nous avions annoncé, dans notre dernier numéro, que nous donnerions des explications développées sur les signes indicatifs de la marche des pièces et des pions dans le jeu des parties et dans la solution des problèmes d'échecs, publiés par le *Monde illustré*; de nouvelles réclamations nous ont déterminé à changer complétement de système. Désormais les cases de l'échiquier, dans le sens vertical, seront indiquées par les huit premiers chiffres, tandis que les cases dans le sens transversal le seront par les huit premières lettres de l'alphabet, de manière que toutes les cases se trouvent très-clairement désignées par un chiffre et une lettre.

Notre collaborateur, M. Harrwitz, réalisera samedi à 7 heures du soir, au cercle de la Régence, le prodige de contention intellectuelle dont M. Morphy a déjà donné un exemple. Il jouera simultanément sans voir huit parties d'échecs, contre les joueurs qui lui seront désignés. Ceux qui voudront assister à cette séance sont invités à se faire inscrire d'avance.

Le houblon.

La nature n'a pas seulement refusé à aucun climat ses bienfaits, elle les leur a répartis avec une admirable variété et la plus intelligente sollicitude. Voyez plutôt le caractère des végétaux auxquels leurs habitants empruntent les éléments de leurs boissons, quelle harmonie entre leurs qualités spécifiques et les convenances, les nécessités mêmes des milieux dans lesquels ils se trouvent placés.

Dans le midi, où l'ardeur du climat nécessite une si abondante absorption de liquides rafraîchissants, l'eau ou le jus dont la pulpe des fruits est si riche dans les pays méridionaux, il fallait des liqueurs dont la puissance tonique fût en rapport avec la réaction énergique qu'elle doit opérer, dans les corps ainsi prédisposés, contre l'influence débilitante de la chaleur. Les populations intertropicales ont le café, le rhum, le tafia et ce vin de palme enfin qui verse la joie au pauvre sauvage dans la calebasse de ses misères.

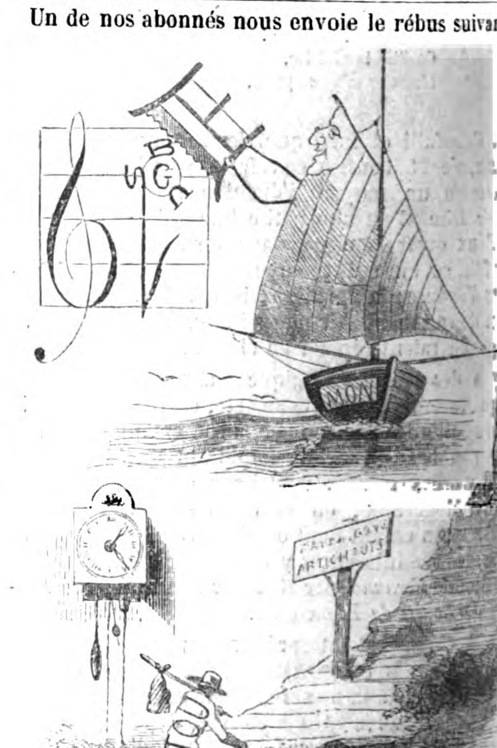
En montant vers le nord, le vin de la vigne succède à celui des palmiers, en s'équilibrant avec la température, depuis l'ardent Maréotique, fils des sables lydiens, jusqu'au vin clair et calme des coteaux du Rhin, dont les grappes semblent avoir mûri au clair de lune; le cidre est son auxiliaire et son rival.

Au delà, dans ces zones frigides qui vont finir au pays des glaces éternelles, il fallait une boisson plus substantielle qui fortifiât le corps et développât dans le sang cette chaleur latente et persistante qu'en dégagent les alcools; mère prévoyante, la nature en avait préparé les substances.

Cette plante à racines vivaces, rameuses, traçantes, à tiges herbacées, grimpantes, minces, anguleuses, hérissées de petites aspérités, qui vient spontanément dans les haies de tous les pays du nord, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, dans nos départements septentrionaux mêmes, devait lui en fournir, dans sa graine amère et légèrement aromatique, un des plus précieux éléments. Cette plante : *humulus lupulus*, n'est autre que le houblon, dont la fabrication de la bière nécessite de vastes cultures, et dont notre dernière gravure représente la récolte.

MAXIME VAUVERT.

Un de nos abonnés nous envoie le rébus suivant :



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

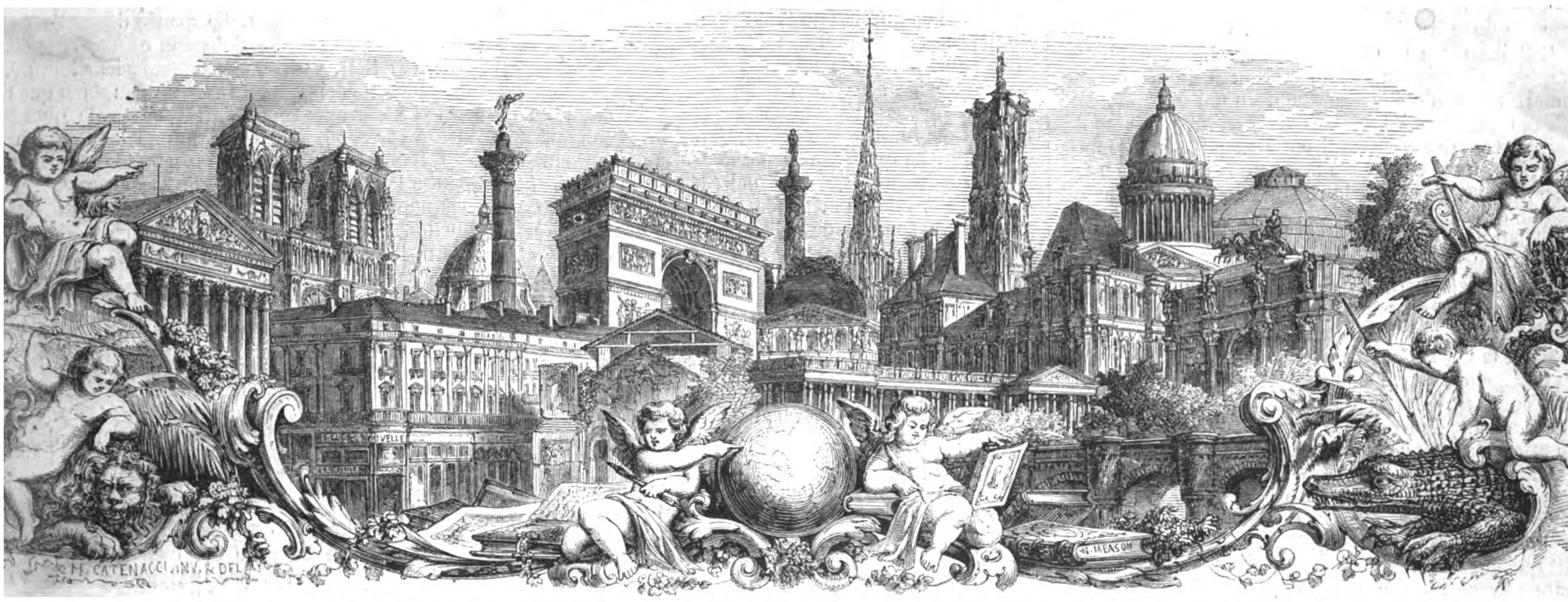
La vue d'une belle ruine inspire une douce mélancolie.

LA — vue d'une belle ruine — Ain — spire — lune — DOU — semelle en colis.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

IS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 88.

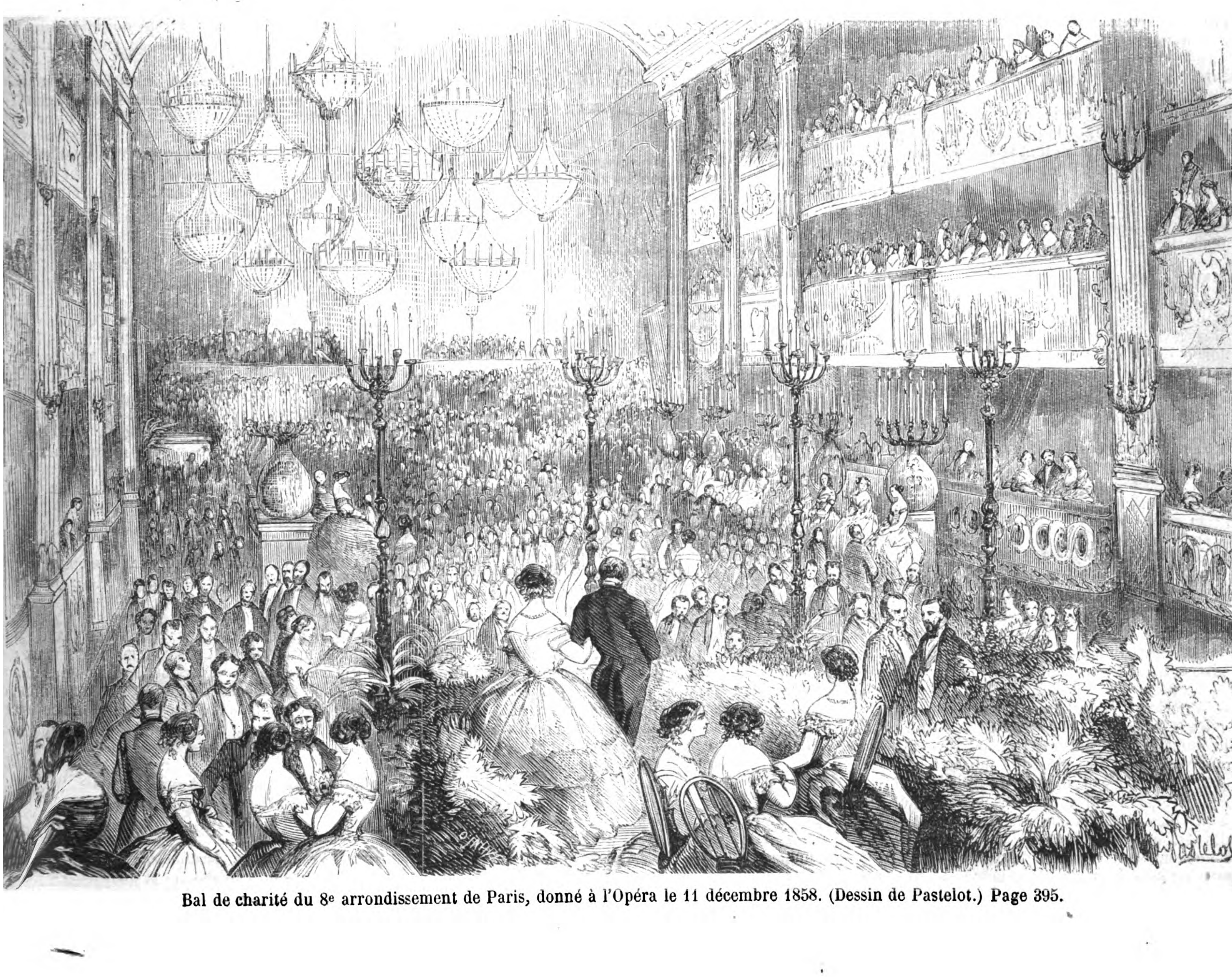
18 Décembre 1858.

BUREAUX

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Bal de charité du 8e arrondissement de Paris, donné à l'Opéra le 11 décembre 1858. (Dessin de Pastelot.) Page 395.

COURRIER DE PARIS.

—

~~~ Il y a quelques jours, nous nous trouvions avec un de nos amis chez un marchand d'estampes du boulevard. Entre un vieillard :

« — Je voudrais, — dit-il, — voir de près cette gravure de la bataille de Waterloo. »

C'était, non pas une gravure, mais une photographie exécutée d'après le tableau d'Hippolyte Bellangé, aujourd'hui conservateur du musée de Rouen, tableau qui laissa à Paris une vive impression lorsqu'il parut à une exposition qui eut lieu au bazar Bonne-Nouvelle, un peu après la dernière révolution, en faveur (l'exposition!) de la caisse de secours de l'association des artistes.

C'était une œuvre fougueuse, sombre, ardente et triste, toute sang et flamme, sur laquelle le soleil belge tombait en reflets sanglants eux-mêmes et où était profondément empreinte la poésie de ce jour, qui devait si mal finir! L'instant choisi par l'artiste était celui où la garde, luttant avec le saisissant stoïcisme du désespoir résigné contre les foudroyantes masses qui l'écrasent, Cambronne répond à un colonel anglais qui le somme de se rendre, la fameuse phrase qui lui fut attribuée, et que de mauvais plaisants ont dénaturée depuis et rendue trop concise!

Nous disons *attribuée*, en parlant de l'exclamation célèbre : *La garde meurt et ne se rend pas!* parce qu'il est bien prouvé aujourd'hui, par un procès qui a fait quelque bruit jadis dans le monde militaire, que cette phrase un peu théâtrale, mais héroïque, fut prononcée, — non point par Cambronne (qui dit peut-être l'autre mot!), mais bien par le général comte Michel. Il y a quelques années, la ville de Nantes, élevant une statue à Cambronne, fit graver sur le socle les mots qui jusque-là lui avaient été généralement attribués. Mais la famille du général Michel s'émut, réclama ; l'autorité ordonna une enquête qui, laborieusement et minutieusement accomplie, ne laissa plus substituer un doute sur l'erreur historique que le marbre allait consacrer. La cour royale, jusque devant laquelle arriva l'affaire, condamna les Nantais à faire disparaître la phrase, et un arrêt longuement motivé en dota la mémoire du général comte Michel, mort au moment extrême où la France perdait contre l'Europe cette bataille funeste.

Qu'Hippolyte Bellangé connût ou non l'arrêt de la cour royale qui reportait à un autre qu'au héros nantais la gloire d'avoir, en un tel moment, trouvé de tels mots, il avait pu, au fond, céder à une tradition déjà vieille et du bénéfice historique de laquelle Cambronne vivait depuis sa mort. Aussi la devise du tableau était-elle la fameuse phrase, et la photographie la rapportait-elle... Revenons au fait tout actuel dont il s'agit.

Nous étions donc dans le magasin, lorsqu'entra ce vieillard demandant cette estampe. On la lui offrit. Il s'en fut s'asseoir dans un coin, tira de vieilles lunettes et se mit à examiner. Bientôt, oubliant sans doute où il était, il laissa échapper des exclamations, des mots :

« — Waterloo... Waterloo! et toujours Cambronne! les ingrats!... »

Puis il examina minutieusement l'estampe; après quoi il se leva brusquement, la jeta presque sur le comptoir et dit au marchand :

« — On s'obstinera donc, malgré toutes les preuves, malgré tous les arrêts judiciaires, à attribuer à Cambronne ce qu'a dit le général Michel!... Pauvre Michel!... pauvre Michel! — murmura-t-il en s'en allant, oubliant de s'excuser et de saluer personne. L'ami que nous accompagnions parut frappé de ces exclamations, et il suivit le vieillard quelques pas hors du magasin. Mais celui-ci monta dans un équipage qui l'attendait, et qui l'emporta!

« — Qu'avez-vous? — dis-je à cet ami, rentré dans le magasin.

» — Ce vieillard... vous l'avez entendu ?

» — Oui... quelque vieux soldat de Waterloo!

» — Venez, — reprit-il, — que je vous raconte une histoire! »

Nous sortîmes. Une fois sur le boulevard, il me prit le bras et, sans attendre d'autre incitation, il reprit :

« — Waterloo... C'était au moment le plus terrible de la retraite. Les Anglais refoulaient nos troupes au delà du mont Saint-Jean, et le profond ravin qu'elles avaient à repasser allait servir de tombeau à la moitié de la garde. Ney venait d'avoir un troisième cheval tué sous lui ; le général Friant était grièvement blessé... C'est à quelques pas de là que, monté sur un monceau de cadavres, le général Michel, sommé de se rendre, jette à l'histoire cette réponse fameuse dont elle l'a pendant vingt ans déshérité! Il s'élance encore et reçoit une balle qui le renverse à côté de son domestique, un soldat de la garde, frappé comme lui dans la même détonation. Que se passa-t-il ensuite?... on ne sait! Le corps du général put-il être emporté comme fut relevé celui du soldat?... Ou bien, dans cette confusion horrible, le brillant uniforme d'un officier général n'échappa-t-il à des recherches d'humanité que pour profiter à des spoliateurs? Quoi qu'il en soit, ni vivant ni mort, le corps du général Michel ne put être retrouvé! Bientôt la famille entreprit une enquête, afin de fixer ses douloureuses incertitudes... Vains efforts! Mille versions, établissant des solutions parfaitement contradictoires, résultèrent des interrogatoires qu'on fit subir à tous les témoins possibles du drame, et nulle lumière précise ne jaillit jamais de ces conflits d'opinion. La comtesse Michel ne put jamais être mise en possession d'un acte mortuaire légal, et si elle n'eût été, de son chef, indépendante de toute fortune du général, on comprend quelles perturbations d'intérêts seraient nées de cette bien rare et pénible situation! Le soldat-domestique s'obstinait, lui, à prétendre que son maître n'était pas mort...

» Les années s'écoulèrent. Un soir, sur le boulevard dit de Gand, la comtesse Michel fut toute saisie en croyant reconnaître, dans une personne qui marchait à quelques pas devant elle, la tournure de son mari. Elle l'appela... Le promeneur sembla tressaillir, puis s'éloigna à grands pas et se perdit bientôt dans la foule.

» Quelques années plus tard, un des fils du général, officier à l'armée d'Afrique, se trouvant sur un bateau à vapeur du Rhin, entendit un Américain causer d'un général français qui s'était fixé dans une province du Sud. Le jeune comte Michel, tout ému, demanda à l'Américain le nom de cet officier... mais celui-ci ne put le lui dire! Seulement, il lui traça le signalement du général et parla d'un tic nerveux du bras qui singularisait l'étranger...

» Or, le général Michel avait un tic nerveux au bras gauche!

» Qu'y a-t-il sous ce mystère et comment oser s'aventurer dans les suppositions? On ne saurait tenter d'expliquer tout soupçon d'identité que par un dérangement de facultés né de si violentes blessures! Car comment comprendre que depuis 1815 le général comte Michel se fût éloigné d'une compagne estimable, qui avait toute sa vive tendresse, et de trois petits enfants héritiers de sa gloire? Mais tout cela c'est l'erreur. Non! ce n'était pas le général Michel, ce promeneur des boulevards, cet émigré d'Amérique! Et, comme il faut souvent expliquer le merveilleux par le merveilleux, on essaya, il y a de longues années déjà, d'accréditer une sorte de légende...

» Ainsi, durant les guerres d'Allemagne, le général aurait fait la rencontre d'une grande dame, d'une châtelaine, qui se serait éprise de lui et se serait attachée à ses pas. C'est elle qui l'aurait recueilli sur le champ de bataille de Waterloo, et qui aurait confisqué au profit de sa passion romanesque le soldat pour ainsi dire officiellement mort pour son pays... mais ressuscité aux Etats-Unis dans une sorte de métempsycose amoureuse. Voilà la fable! Quant à l'histoire, il n'est malheureusement pas douteux qu'elle a perdu le cadavre de l'héroïque général au milieu des phalanges renversées auxquelles, en expirant, son exclamation sublime légua une si noble épitaphe! »

Maintenant on me demandera quel pouvait être ce vieillard rencontré l'autre jour chez ce marchand d'estampes du boulevard, qui sembla oppressé de tant d'amers souvenirs en contemplant la photographie du tableau de Bellangé et qui ne put étouffer l'expression de son dépit en voyant, une fois encore, attribuée à Cambronne, la fameuse phrase que les enquêtes ont restituée à la mémoire du général Michel, lors du procès de Nantes?

Quelque vieux soldat de Waterloo, assurément...

Car pour ce qui est du général comte Michel, son fils, préfet actuel d'un des grands départements de l'empire, met toute sa conviction et toute sa douleur à considérer comme des puérilités tout ce qui relève de la légende dont nous venons de recueillir les bizarres détails.

~~~ Le brave curé d'une commune de Seine-et-Oise nous écrit pour se plaindre avec douceur, avec raison, d'une phrase (c'est une *phrase*, hélas, et non pas une pensée!) dans laquelle, à propos de la vie de campagne, nous avons imprimé que pour des Parisiens pur sang, la petite société d'automne qui reste autour des châtelains retardataires peut n'être pas suffisamment dans le mouvement des idées et des faits de la capitale, pour suffire aux besoins de certaines imaginations. La lettre est fine et polie ; le sarcasme y reste dans la mesure du bon goût, et ferait naître le regret d'une généralité lancée à toute vapeur de plume, si notre correspondant n'était évidemment dans l'exception, comme homme des champs — et d'esprit.

Il y en a bien d'autres que lui, nous n'en doutons pas, — et bien d'autres médecins, — et percepteurs aussi — qui sont dans le même cas, et il serait plus qu'absurde d'englober en masse les 43.750 individus que la statistique fournit à ces professions réunies, et qui offrent leur ressource sociale ordinaire aux châtelains attardés ou obstinés, pour les jeter hors de la sociabilité aimable et instruite! Pourrait-on accuser en masse l'esprit d'une pareille armée de gens appartenant tous à des professions qui exigent des études sérieuses? Non, assurément, et monsieur le curé, en interprétant ainsi, est peut-être un peu, bien que très courtoisement, susceptible. En effet, de quoi pouvait-on parler? De l'absence du milieu voulu pour les gens habitués au tourbillon parisien, voilà tout. Quant à la campagne... à la vie des champs... je sais quelqu'un qui n'en dirait de mal que par dépit, car, pour lui, les champs sont comme étaient, pour certain renard, les raisins de la fable... ils sont trop verts!

~~~ Une brillante personne, qui est un charmant esprit en même temps qu'une plume ingénieuse et fine, Mme Marie de Grandfort, a écrit un trop petit livre intitulé : *Comment on s'aime quand on ne s'aime plus!* Sous un titre analogue : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime pas assez!* Mme la princesse Marie de Solms, qui vit dans son chalet d'A... en Savoie avec une petite cour qui rappelle celle que tint à Sceaux la petite duchesse du Maine, cette *poupée du sang*, revenue de ses conspirations avortées. — Mme de Solms, disons-nous, a fait représenter à Genève un proverbe qui a été bien accueilli. On dit que l'adversaire crinolinée d'Alphonse Karr va expédier à l'Odéon une comédie en trois actes, intitulée : *le Danger à la mode.*

Pour complément de révélation, nous dirons que le petit opéra-comique dont Mlle Augustine Brohan fait les paroles, et son beau-frère C. Stamaty la musique, sera représenté le jour des Rois chez la duchesse de M..., au faubourg d'Outre-Seine. Le titre déjà éventé est : *le Dernier des carlins.*

~~~ Un jeune avocat dont le nom commence à retentir était, l'autre semaine, sur le point de demander en mariage une jeune et jolie personne dont la dot est médiocre. Mais avant de faire accomplir la démarche voulue par un de ses amis, il désira savoir...

Si la mère de la demoiselle voulait s'engager à renoncer à l'affreux maquillage qui la rend si ridicule dans son monde, et si risible dans le monde. Le fait est que cette femme, qui est plus près de soixante ans que de cinquante, se fait, tous les soirs, un visage absurde, où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'irisent et se veloutent. L'idée d'avoir une pareille belle-mère a effrayé l'avocat, et comme au premier mot qu'on a tenté d'insinuer, la dame s'est récriée et a juré qu'elle se posait seulement un peu de poudre de riz... notre homme désolé a battu en retraite, prouvant ainsi qu'il avait encore plus d'amour-propre que d'amour.

~~~ Tous les soirs que M *** joue, au Théâtre-Français, une boîte de joli cartonnage remplie de bonbons les plus fins est déposée chez le concierge de l'entrée des artistes, à son adresse. Les deux ou trois premières fois, le brillant acteur a pris la boîte, pensant que l'origine s'en révélerait. Mais lorsqu'il a vu le mystère persister sur l'envoi, il s'est borné à mettre la boîte ouverte sur la table du foyer, afin que ses camarades des deux sexes, et les visites du soir, pussent puiser à leur gré, ce qui, pour quelques-unes de ces dames, signifie à pleine main. Puis l'envoi s'obstinant toujours, la conscience de l'artiste s'est émue, et les bonbons ont été consignés chez le concierge, où les boîtes s'accumulent en piles, comme dans un magasin du jour de l'an. Peut-être la révélation du fait va-t-elle décider la vieille Anglaise (ce doit être une vieille Anglaise!) à se faire connaître, ou, ce qui serait mieux, à interrompre le cours de ses douceurs.

~~~ Bien des personnes ignorent encore de quels avantages matériels sont ces courses de chevaux dont le spectacle est lent à se familiariser dans nos mœurs et auxquelles beaucoup de gens assistent comme des profanes aux combats d'échecs. Il est donc curieux de constater quelles sommes les courses de l'année ont produit à nos principaux sportmen.

Celui qui se place en tête par ses victoires est le baron de Nivière, l'un des derniers venus dans l'arène hippique. Avec treize chevaux, il a gagné quarante-huit prix montant à 190,265 fr., sans compter une somme assez forte obtenue sur les entrées des chevaux arrivés seconds. C'est un total d'environ 200,000 francs, c'est-à-dire la somme la plus élevée que le gain des prix ait jamais fait atteindre chez nous.

ent ensuite le comte Frédéric de la Grange, le- avec douze chevaux, a conquis vingt prix et ga- 145,350 fr. Il a, de plus, gagné 46,875 fr. en eterre. Le comte de la Grange avait été le roi des es l'an dernier. Cette année, il n'en est que le oi.

remarque parmi les autres vainqueurs les noms sommes suivantes :

Lupin, pour 68,000 fr. — M. Fasquel, pour 0 fr. — M. de Sévin, pour 63,000 fr. — Mme La- de Fay, pour 52,000 fr. — M. de Rœderer, pour 0 fr. — M. de la Motte, pour 24,000 fr. — M. de , pour 30,000 fr. — M. Delamarre, pour) fr. — M. Manby, pour 24,000 fr. — M. du u, pour 25,000 fr. — M. Achille Fould, pour) fr.— M. de Morny, pour 22,000 fr. — MM. de Daru, Schickler, Talon, Barbey, de Lauriston, s, de Chemellier, Merry, de Sylvira, Leclerc, ves, de la Béraudière, de Vanteaux, Mosselaillé, de Baracé, etc., ont tous gagné de 10 à fr. — MM. le comte de Bondy, Subercazeaux, te de Bréon, de Montgommery, Herbin, le baron le comte de Demonts, le capitaine Winton, ton, baron de Laluque, Capdevielle, T. Carter, ller, le duc de Caderousse, Lapland, le prince Croy, le vicomte de Tredern, avec un ou deux x, ont gagné des prix de 4,000 à 10,000 fr. oit, en somme, que le métier de sportman n'est ulement une élégance et un prestige, et que sirs qu'il procure ne se bornent pas aux creuses tions de l'amour-propre!

Savez-vous pourquoi on a tant et tant cherché erché le corps d'Aly-Ghalib-Pacha, beau-frère tan Abdul-Medjid, noyé dans le Bosphore au d'une fête aux îles?

t qu'il portait à son doigt un diamant du plus prix, un diamant historique dont voici l'histoire si peu de mots que possible :

que le sultan Mahmout eut décidé le massacre nissaires, il fut convenu avec l'exécuteur de p hautes œuvres que le signal de la boucherie ait donné par la présentation d'un anneau porfameux diamant monté dans du fer...

tard, Kosrew-Pacha, le plus grand des grands des temps modernes, *milliardaire* et accablé de sse, reçut un jour cet anneau de la part de son complice impérial, comme une attestation et un le témoignant qu'en le montrant simplement, il t tout faire dans l'Etat.

ew-Pacha, mourant avant son maître Mahmoud, a tous ses biens; le fameux diamant fit ainsi au sultan. Il se trouva conséquemment dans ge recueilli par Abdul-Medjid.

i-ci, lors du mariage de sa sœur Fatma avec al b, fils de Redchid-Pacha, donna le diamant à la sultane. Ali le portait dans les fêtes; c'est u'il l'avait à la main le soir où son caïque, brisé vapeur, le précipita dans le terrible courant du re. Le corps d'Ali-Ghalib a été retrouvé après urs de recherches qui mirent en évolution toute ine et toutes les polices. Le diamant était au u cadavre à demi dévoré par les poissons... ut quatre à cinq millions.

Voici quelques nouvelles du Grand-Opéra :

Barbot (ex-demoiselle Douvry) est engagée. ne bonne acquisition; du moins en paraît-il ur aujourd'hui. Ce n'est qu'un an après qu'on é les contrats qu'il est possible de juger du mérite ces acquisitions fragiles, et si elles résistent au utal des grandes paritions à la mode. Mme Barune belle voix dans une belle personne. Tout u mieux. Attendons.

éra vient d'engager un maître de ballets italais, tout Italien qu'il est, il s'appelle comme le spagne, Rota. Ce maestro *di ballo* ne sait pas de français, et l'on prévoit de drôles de scènes s mises en scène. Le ballet nouveau dont il cer les évolutions devra, selon un désir tombé ères élevées, être emprunté au *Don Juan* en de lord Byron. La musique serait ou sera du abrielli, lequel a déjà réussi dans un précédent l'Opéra.

rghi-Mamo restera-t-elle après l'expiration de ment courant, qui va jusqu'en avril 1859? le d'augmentation; on répond par le chiffre 'administration a les yeux et les oreilles diers un certain contralto avec lequel tout pourhainement s'arranger, en dérangeant les calla signora Mamo.

aît que la Rosati aussi pourrait bien nous Sans doute cette brillante ballerine est très- public, mais elle est encore bien plus chère administration, de sorte que le fil d'or qui la pourrait bien être dénoué. Quoi qu'il arrive on lui a racheté son prochain congé pour lui faire créer le principal rôle dans le futur ballet du signor Rota. L'engagement de la Rosati va jusqu'à la fin de 1859.

~~~ Il y a quelques semaines, nous parlions des développements populaires de l'art ou du commerce de la photographie. Nous citions quelques faits et nous racontions de quelle façon s'exerce, à vingt sous la pièce, l'entreprise des portraits de tous les passants, dans les parages de la tour Saint-Jacques. Aujourd'hui il s'agit des photographes voyageurs!

On nous communique le prospectus lancé dans la ville de Pau, par M. Vidal, photographe, de passage en cette localité historique. Nous en prélèverons l'extrait suivant, qui nous semble divertissant.

« ..... Pourquoi l'immense vogue du PROCÉDÉ-VIDAL? et pourquoi l'extrême modicité de ses prix?

» Pourquoi l'immense vogue? — Parce que M. Vidal *s'attache à plaire* à tout le monde, sans chercher *le goût de quelques amateurs!* — parce que M. Vidal a trouvé le moyen de donner aux traits *la douceur, la fraîcheur à la peau*, la vie à la physionomie, tout cela *sans altérer la ressemblance!* — parce qu'enfin, quand il fait un groupe de famille, *il sait distribuer le jeu des physionomies, les sourires*, et n'en fait pas une assemblée de *conspirateurs*, comme cela se voit souvent! — Et, en effet, quoi de plus insupportable pour une famille que d'avoir des portraits à *l'air dur et soucieux!*

» Avez-vous une jolie fille, fraîche, aimable? Vous la voulez *jolie, fraîche, aimable?* En vain, vous dira-t-on : *Mais cette épreuve est superbe, voyez comme ces noirs sont riches, comme ces noirs sont bien distribués!* Vous ne retrouverez pas votre fille et vous serez tenté de vous écrier : *Eh! monsieur, faites-moi un peu grâce de vos noirs, j'en vois trop de noir! ma fille n'est pas un objet d'art, ma fille est ma fille... et j'avais rêvé son portrait d'une autre façon!* Eh bien! cette façon que *vous aviez rêvée*, c'est le PROCÉDÉ-VIDAL! c'est de donner la ressemblance la plus parfaite *sans noircir les figures*, sans durcir les traits, *sans vieillir les dames* (AU CONTRAIRE!) et sans grossir *ni les mains ni les tailles!*

» Pourquoi la modicité des prix? Le problème n'est pas difficile à résoudre *Mme Vidal est peintre*, et M. Vidal n'a pas besoin de partager ses bénéfices avec un associé!

» Vu la modicité des prix, M. Vidal ne restera que quinze jours dans cette ville. Ses ateliers sont situés rue de la Préfecture, 35, au second.

» *On opère après décès.* »

Vous rirez! Mais il faudra reconnaître que cette annonce est très-habilement faite pour le but commercial qu'elle se propose!

~~~ Autre, *ejusdem farinæ*, publiée dans le journal *le Toulonnais* :

« MM. PHILIPPE, dit l'*Homme aux grands cheveux*, et ESCALLE, mécaniciens-dentistes, rue Royale, 88, au premier.

» Depuis longtemps le public étant induit en erreur pour la pose des dents artificielles, par des prix exorbitants, un seul homme ayant trouvé le moyen de poser les dents avec solidité, bonté et bon marché, c'est M. ESCALLE; celui-ci ayant joint à son cabinet l'homme le plus célèbre par ses opérations comme par son talent (théorie et pratique), M. PHILIPPE, *l'Homme aux grands cheveux*, dit le TOMBEAU DES ARTISTES. Cinq cents francs à leur imitateur pour le talent, prudence, sûreté, confiance. »

Différent du premier, ce prospectus n'est que ridicule.

~~~ Une femme inconnue, dont le papier porte, gauffrés à l'angle, un E et un M entrelacés, nous adresse cette drôle de petite lettre, qui aura plus d'une adhésion chez le beau sexe, désolé d'être crotté.

« Serez-vous assez patient, monsieur, pour écouter les doléances d'une Parisienne sur... le macadam?

» Ah! c'est que, les jours de pluie, Paris n'est plus praticable que pour les femmes que portent des équipages ou qui portent des robes de mérinos et des patins!

» Car, comment, malgré les pointes les plus savantes et les plus légères, traverser, sans d'affreuses souillures, ces lacs de boue grise sur les quais, rouge rue de Rivoli et jaune sur les boulevards?

» Et, un malheur en amène un autre! Au moindre mauvais temps, et alors que le macadam se liquéfie, les voitures se raréfient.

» Trop de boue — pas assez de fiacres! C'est ainsi, ô monsieur, qu'ayant des visites, des emplettes à faire, je me vois aujourd'hui prisonnière, et que, pour me venger, — sur vous peut-être, — voilà que je vous écris!

» Ce n'est pas la première fois que je profère ces plaintes autour de moi, — et l'on m'a répondu, d'un air mystérieux, un grand mot :

» La raison d'Etat!

» Je n'y comprends rien, monsieur! Mais ce que je comprends trop, c'est le désaccord qui éclate entre le Paris plein de splendeurs qu'on nous fait, et des rues pleines de fange.

» Et je vais bien vous étonner, monsieur, en m'élevant, à propos du macadam, aux plus hautes considérations sociales! en vous entraînant, bon gré mal gré, dans la sphère des raisonnements sociaux les plus subtils?

» Vous allez voir!

» Proposition : A quoi tient la décadence de l'esprit français?

» Solution : Au macadam!

» Je prouve.

» Qui est-ce qui forme, aiguise et provoque l'esprit?

» La conversation.

» Où a lieu la véritable conversation? Est-ce au spectacle? dans les grandes soirées? les grands dîners? les bals? les réunions officielles?

» Pas du tout! C'est dans le petit salon, autour de la table à thé, — au coin du feu, entre six à douze personnes.

» Or, supposons que nous appartenons aux classes moyennes, — les plus nombreuses, — celles qui ont, par leurs vastes ramifications, en haut et en bas, le plus d'action sur l'ensemble de l'opinion publique..

» Dans ces classes-là, l'équipage est l'exception absolue. On n'a point de chevaux, — on n'a que quarante sous, toujours renaissant, comme les cinq sous du Juif Errant, pour payer une course.

» Donc on se visite sans façon, et la maîtresse de maison ne tient pas compte d'un peu de poussière ou de quelque atômes de boue sur les bottes ou sur les brodequins d'amis venus sans prétention de toilette.

» Mais, dès que le temps offre au macadam un prétexte à se délayer, impossible d'aller à pied faire la cordiale visite. Il faut prendre une voiture! (quand on en trouve.)

» Or, dès qu'elle va en voiture, la dame se dit :

» — Si je faisais un peu de toilette?

» Chose à quoi elle n'eût pas pensé, allant modestement à pied.

» Toilette! c'est-à-dire un bouleversement absolu dans le ton, dans le caractère de la visite! Toilette! c'est-à-dire prétention, préoccupation, désir d'être regardée, succédant à celui d'être écoutée... Substitution immédiate et absolue, enfin, de toutes sortes de compliments bêtes et d'exclamations vaines, aux bonnes, cordiales ou intelligentes choses qu'on allait, qu'on devait se dire!

» On ne parlera plus du nouveau livre de M. Michelet : *l'Amour*, — on ne se demandera plus si l'on a vu le *Luxe* aux Français, le *Jeune Homme pauvre* au Vaudeville, — on ne causera plus de rien ni de personne : il faudra admirer madame!

» La seule conversation qui arrive avec les toilettes, c'est : — Où avez-vous acheté cela, ma chère? — Qui vous a fait ce corsage? — Comment trouvez-vous mon col (dentelle), mon chapeau, cette plume, ces volants, cette nuance de gants, de brodequins?

» Alors l'esprit ne gouverne plus, le chiffon règne, et les hommes, assommés, se sauvent à leur cercle, au spectacle, n'importe où, ailleurs même... et les femmes restent là robe à robe...

» Alors adieu la conversation, adieu l'esprit, adieu l'utile et charmant échange des idées!

» Tout cela : parce que ces dames sont venues en toilette...

» Pour utiliser la voiture...

» Qu'il a fallu prendre, à cause de l'effroyable macadam!

» Donc, vous le voyez bien, monsieur, le macadam est la ruine de l'esprit français!

» Avec lequel (macadam, ne confondez pas!) j'ai l'honneur d'être, votre lectrice acharnée,

» X. Y. Z.

» 12 décembre 1858. »

Cette vive lettre lue, nous pensons obtenir sur son insertion un *bill* d'indemnité.

~~~ L'éditeur de la dernière comédie en quatre actes et en prose, représentée au Théâtre-Français, le LUXE, nous prie d'annoncer la mise en vente, — *à la Librairie Nouvelle*, — de la *seconde* édition de cet ouvrage. Est-ce une raison pour lui refuser cet avis, parce que le LUXE est signé :

JULES LECOMTE.

La Christmas et son exhibition d'animaux gras à Londres.

L'immutabilité des races est sans nul doute un fait non-seulement universellement admis, mais encore scientifiquement démontré ; une vérité non moins constante pourtant, c'est la puissance de transformation que le croisement des producteurs, l'éducation des élèves et les soins hygiéniques dont ils sont l'objet exercent sur les animaux.

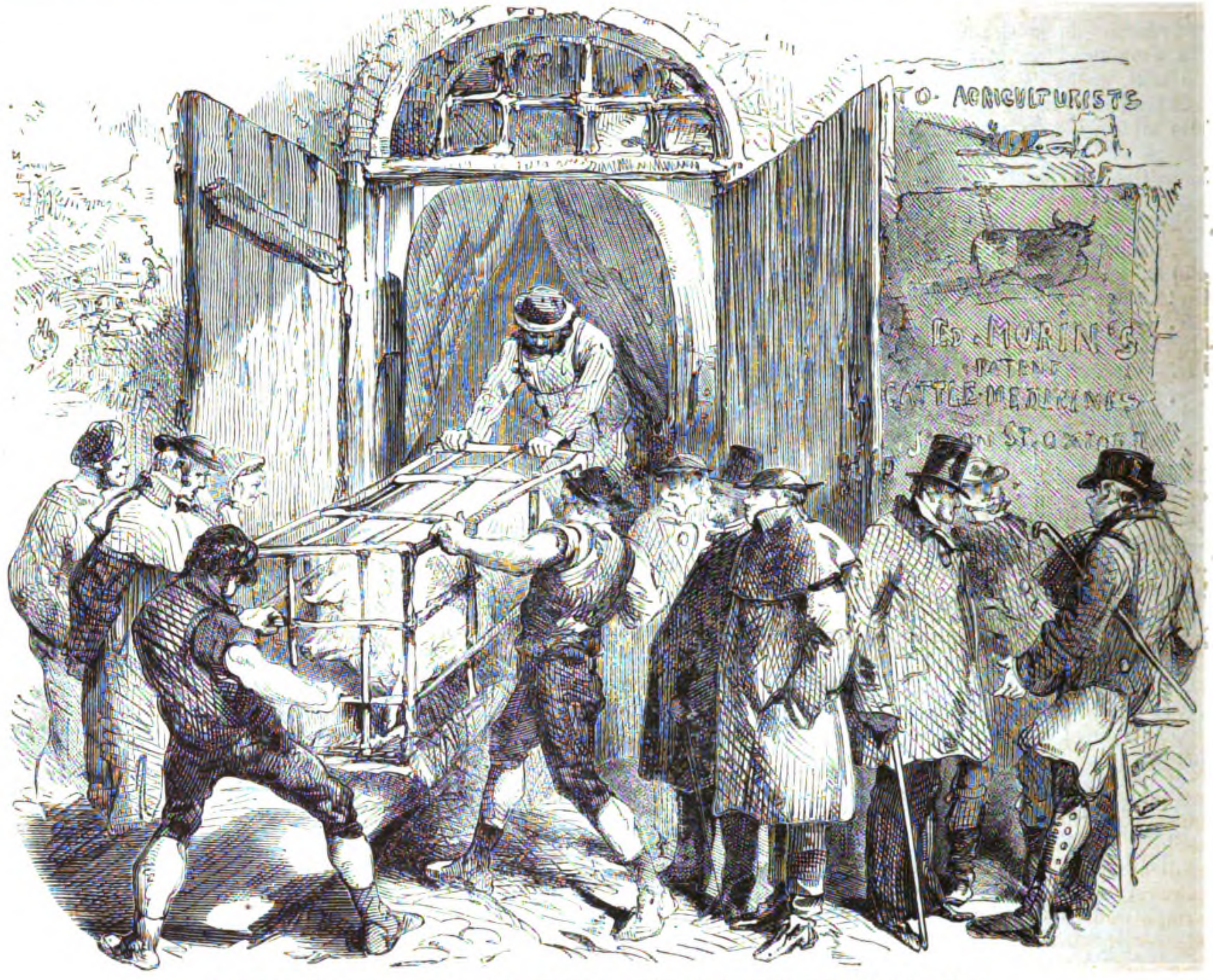
Nulle part on n'en rencontre de plus frappants exemples que dans les exploitations rurales anglaises.

L'éducation y a obtenu de tels succès à cet égard, que les éleveurs sont parvenus à annihiler presque dans leurs produits les parties viles ou inférieures, pour porter toute la puissance de développement sur les parties succulentes et précieuses.

Ainsi, les parties osseuses et nerveuses des bœufs ont presque disparu, tandis que les muscles les plus délicats du corps ont pris des développements presque monstrueux.

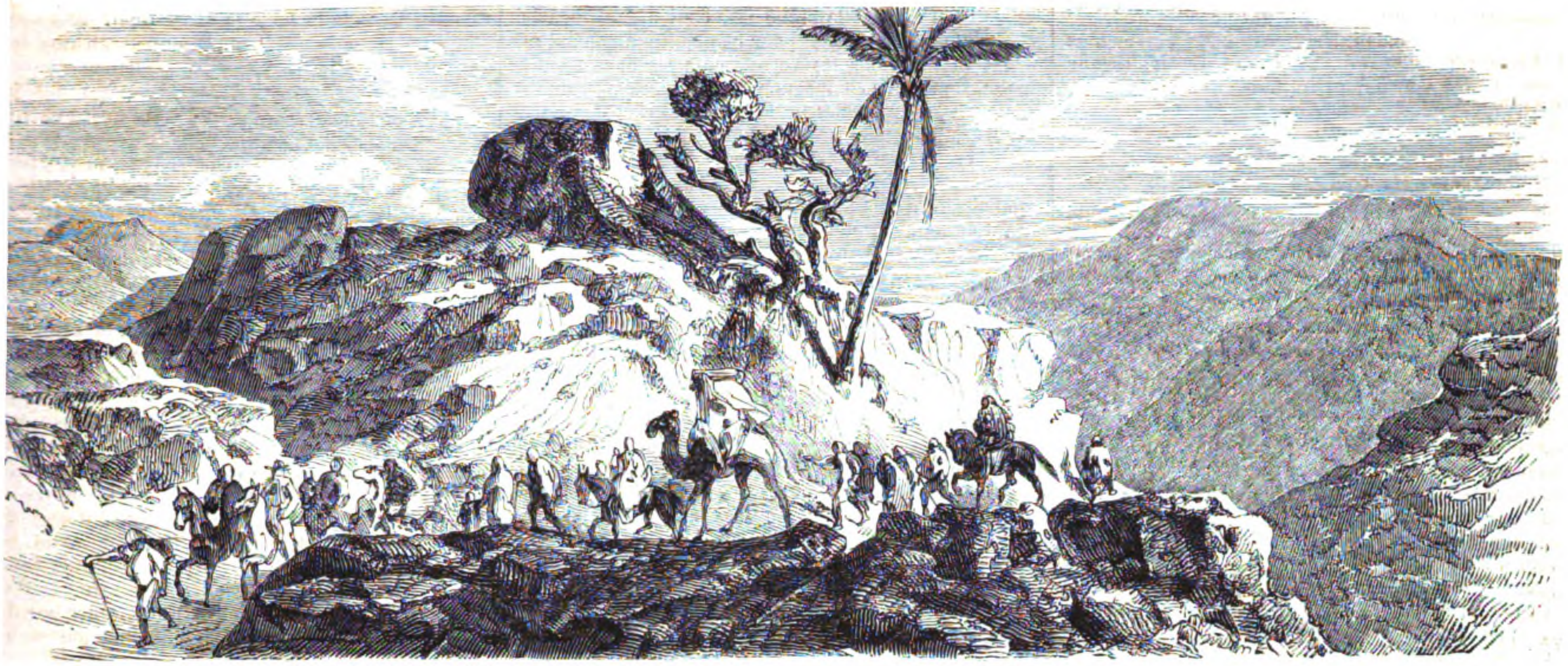
Des changements analogues ont été opérés dans les races ovines; si bien qu'un de nos écrivains spéciaux a pu dire avec autant de vérité dans l'affirmation que d'originalité dans les termes, que les bœufs anglais n'étaient plus des bœufs, mais d'immenses rosbeefs ruminants, comme leurs moutons étaient devenus des blocs vivants de gigots et de côtelettes.

C'est là justement ce qui donne une physionomie toute spéciale aux expositions agricoles ou plutôt zoologiques anglaises et particulièrement à l'exhibition qui a lieu



Arrivages des animaux gras à l'exhibition annuelle de Baker-Street, à Londres.

Exhibition annuelle d'animaux gras dans les salles de Baker-Street, à l'occasion des réjouissances de Noël. (Dessins de Morin, gravure de Linton.)



Troupe de pèlerins se rendant de Jaffa à Jérusalem.

ue année à Londres, dans le vaste local de *Baker-*, aux approches de la Noël.
st là que l'on peut surtout admirer dans leurs magnifiques spécimens les bœufs du Devonshire, les puissants fanons balayent le gazon des pâtura-es Durhams dont les pieds ont presque disparu sous asses obèses, ces porcs gigantesques tellement en-s par la graisse, qu'impuissants à tout mouvement, assent leur vie à digérer, couchés sur la paille.
tte exhibition a cependant un autre caractère. est à Londres ce que sont à Paris les foires de Poissy, précèdent les jours gras et la promenade des plus x bœufs présentés à ce concours de la vente.
est qu'aussi la Noël ou plutôt la *Christmas* britan-e a plus d'un point de ressemblance avec notre car-l français.

C'est l'époque des festins, des dîners d'amis, des soupers de famille, de toutes les réunions intimes où l'art culinaire prend son essor, et l'on sait quel est l'essor de l'art culinaire anglais; ce n'est ni dans la rareté des mets ni dans la combinaison savante de leurs éléments délicats qu'il cherche ses triomphes, c'est dans l'ampleur des pièces, dans l'énormité des quartiers et des filets, dans la grandeur des plats, qui reçoivent parfois des animaux entiers, dans les excentricités plantureuses de cette cène homérique que se complaisent ses appétits, que ses friandes convoitises se délectent et que son sensualisme saxon se gaudit.

C'est ainsi que si l'exhibition de Baker-street est la préface de la *Christmas*, les banquets de la *Christmas* en sont le couronnemment, et le plus splendide aloyau sorti de ce concours, servi solennellement sur la table de Buckingham-Palace, est la consécration de ce concours pantagruélique.

FULGENCE GIRARD.

Trois jours en Palestine.

La Noël, malgré l'affaiblissement des croyances, est restée, par son caractère intime, par le grand souvenir qu'elle célèbre, la fête la plus joyeuse de la chrétienté, fête de cœur, fête de famille, car ceux qui n'y voient pas l'anniversaire d'un événement surnaturel, la saluent au moins comme la plus grande date de l'histoire, comme l'époque des douces expansions et des merveilleux récits. A la pénétrante chaleur de la bûche de Noël se réveillent et se rassemblent nos souvenirs les plus chers. Nos espérances, sylphes diaphanes et in-

Vue de Jérusalem. (Dessins de De Berard, gravure de Linton).

constants, dansent dans ses flammes bleuâtres. Toutes nos fausses gravités s'envolent, nos puériles tristesses s'évaporent, nos grands intérêts se rappetissent, et nous redevenons enfants en présence de ce berceau où, pour ennoblir toutes nos douleurs et tous nos abaissements, le Verbe divin pousse le premier cri de la souffrance humaine. Jour heureux des crédulités naïves et des rêves dorés, il fait du malheur un espoir et peuple d'illusions charmantes le froid désert de la vieillesse.

Quelle ne doit pas être l'émotion du chrétien et même du simple touriste qui assiste à la messe de minuit à Bethléem, si loin du lieu marqué par les prophéties et illustré par la naissance du Christ, dans nos froids climats, nous nous sentons pénétrés d'une influence qu'on pourrait appeler le printemps de l'âme! J'eus ce bonheur, il y a deux ans; ma bonne étoile, qui revient de temps à autre, comme les comètes, me fit arriver à Jérusalem tout juste à l'avant-veille de la Noël.

Que les lecteurs du *Monde illustré* me le pardonnent; je ne puis, sans préambule aucun, indifférent comme un hippogriffe à mon itinéraire, les déposer brusquement à la porte du couvent de Bethéem. Il est aussi difficile de ne pas raconter un peu son voyage en Palestine, que de résister à la tentation de décrire Venise, Florence, Rome ou Naples, quand on les a visitées. Je ne prendrai pas cependant un si long circuit. Pourquoi se perdre dans l'ornière profonde tracée par des pèlerins de la taille de Châteaubriand et de Lamartine? Mais l'humble piéton poudreux et altéré qui s'asseoit au bord de la fontaine bourbeuse où boivent les chameaux a bien le le droit, pendant une heure, de revenir à sa rêverie fugitive, à ses mélancoliques impressions, à ses étonnements de voyageur novice.

La Palestine ne peut intéresser que le voyageur religieux, chrétien ou juif. Il faut la foi pour expliquer la Bible, et la Bible pour expliquer la Judée. Si les juifs n'ont été qu'une peuplade remuante dont les livres sacrés ont exagéré la mission, on fera bien de ne pas braver la fatigue et la soif, gravir des montagnes, descendre dans d'arides vallons. Mieux vaut s'exténuer dans l'Oberland ou pousser des exclamations à Chamouny. — Nous arrivâmes d'Alexandrie à Jaffa par une mer calme, à cinq heures du matin, le 23 décembre 1856. Peu après, le soleil se levait radieux derrière les cimes couronnées de quelques palmiers maigres. Il me sembla voir un psaume de David émergeant du sein des eaux et des profondeurs de la nuit. Toutes les grandes images de la Bible défilèrent dans mon imagination. Comme les Hébreux, après un long voyage à travers les déserts de la vie, je touchais enfin à la terre promise. Le flot battant la ligne d'écueils à fleur d'eau, qui font du port de Jaffa plutôt un danger qu'un abri, semblait m'apporter l'écho des lamentations de Jérémie. Les matelots insouciants larguaient leur câble comme s'ils se fussent trouvés en face de la Ciotat; l'un d'eux, en balayant le pont, chantait d'une voix fausse et avec des fautes de français : *Pour tant d'amour, etc.*

Quelques sœurs de Charité, groupées comme les saintes femmes dans un tableau du Pérugin, récitaient leurs chapelets les yeux fixés sur le rivage; un père carme, chef d'une petite colonie de son ordre, qui se rendait au Carmel le crâne nu, l'œil ardent, penché en avant comme Balaam pour bénir ou pour maudire, jetant au vent tous les versets entassés dans sa mémoire. Mon jeune compagnon de voyage américain du Missouri jetait par-dessus le bord son cigare du matin et semblait plonger le regard au fond d'un rêve. Et moi, je remerciais Dieu de m'avoir donné, à moi, pauvre d'argent, dénué d'espérances, résigné à ne voir que mon clocher, de réaliser cette impossibilité, de fouler avant de mourir cette terre des prodiges, que semble avoir calcinée la flamme de son visage.

J'abrége, car j'ai hâte d'arriver à Bethléem où nous allons aujourd'hui. Jaffa est une ville malpropre avec son bazar-fouillis, ses rues coupées de mares profondes, ses arceaux ébréchés, ses terrasses blanches, ses files de chameaux pelés qui obstruent les chemins; mais c'est un vrai jardin des Hespérides quand on franchit les portes du côté de la terre, les orangers s'enchevêtrent aux gros sycomores, et le figuier fait broussailles avec la vigne. Nous traversâmes au galop la plaine de Sarocis, qui a cessé de produire les roses d'Isaïe, pour aller coucher au couvent de Ramlé, situé à trois ou quatre lieues de la plage. Le lendemain, à la pointe du jour, notre pittoresque caravane était en marche pour Jérusalem où nous voulions arriver avant la nuit. C'est une journée très-fatigante. Pendant plus de huit heures, il faut subir des hauts et des bas capables de désarçonner un écuyer du cirque de l'Impératrice. Les Arabes chevauchent ventre à terre, à travers ces rochers; les pieds de leurs chevaux y sont faits. Nous ne rencontrâmes, dans un sentier étroit, bordé de chênes verts, que deux bandits honoraires. L'un d'eux était nègre, l'autre bédouin. Hérissés de handjiars, de couteaux persans, de yatagans sans fourreaux, de longs pistolets damasquinés à poignées incrustées, sans chiens, ils marchaient comme deux panoplies. Quelques-uns de nos compagnons en eurent peur et rebroussèrent chemin pour défendre les mulets aux bagages. Un père carme, croyant l'heure du martyre venue, tira de sa poitrine un crucifix de cuivre de la dimension d'un poignard. Les deux bandits, qui n'étaient probablement que deux gendarmes de fantaisie, se sauvèrent à toutes jambes; celui qui avait un fusil fit même mine de nous coucher en joue; mais il était si tremblant que sa balle aurait probablement pris la direction de la lune.

A cinq heures, nous étions en face de Jérusalem dont les murs nous apparurent à travers les légères brumes du soir. Les teintes violacées du ciel nous rappelaient maint tableau de crucifiement. Nous mîmes tous pied à terre comme les Croisés pour baiser respectueusement le sol où tant de fois le Sauveur imprima la trace de ses pas. Une plaine gazonnée en pente douce, parsemée de gros blocs de pierres et de tombeaux, conduit à la porte de Jaffa. On eût dit une cité déserte, une métropole abandonnée même par les morts. Sur une plate-forme adossée aux remparts, quelques Turcs à longue barbe fumaient tranquillement leur narghilé avec cette sérénité tranquille des sages dont parle le livre des Proverbes. Pour arriver à Casa-Nova, hospice que les pères de la terre sainte ont bâti pour les pèlerins, on longe la place sur laquelle se trouve la tour de David, dont les larges assises remontent, dit-on, aux temps bibliques.

La voix désolée des prophéties seule se faisait entendre dans ce silence des hommes et de la nature. Vie [illegible]. C'était bien la veuve des nations stérile et penchée sur son foyer éteint. Le pas fatigué de nos chevaux réveillait un écho mat dans la ruelle qui conduit à Casa-Nova; à peine si une ombre silencieuse se rangeait contre le mur pour nous livrer passage. O mon [illegible] vous dont le souffle a fait de l'Europe le foyer de la vie universelle! pourquoi ne trouvons-nous qu'une cendre froide là où votre verbe retentit et où votre sang coula! — J'aurais voulu courir, aussitôt arrivé, dans les rues de Jérusalem; mais en Orient, la nuit est faite pour dormir. — Nous étions au 23 décembre; il fallait le lendemain partir pour Bethléem, afin d'y assister à la fête de la Nativité. Les pères de Jérusalem nous donnèrent une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Bethléem. Donc avant de visiter le calvaire, le saint sépulcre, le jardin de Getzemani, la montagne des Oliviers, nous dûmes accomplir notre pèlerinage à la crèche du Sauveur. C'était commencer par le commencement. A midi, par un soleil printanier nous franchîmes la porte de Jaffa, et tournant à gauche, nous côtoyâmes les réservoirs taris de Salomon pour nous diriger sur Bethléem. Presque toute la caravane de la veille était à cheval; quelques Anglais avaient l'air de parader à Hyde-Park. Nous nous joignîmes, un de nos camarades et moi, à un groupe de pauvres religieux pour faire la route à pied. Le temps était magnifique; les montagnes lointaines de Moab, le piton, qu'on appelle le Mont des Français, se dessinaient sur le ciel bleu en vastes ramages d'un bleu plus foncé. La route que nous suivions, comme toutes celles de la Palestine, n'est qu'un sentier tracé par les hommes, les chevaux et les chameaux; elle serpente jusqu'à Bethléem à travers de maigres cultures, des oliviers éplorés, des figuiers à fleur de terre, des champs pleins de cailloux. Qu'est devenue cette terre de Chanaan où coulaient le lait et le miel, le sol exubérant qui nourissait les troupeaux d'Abraham et des douze tribus, ce jardin fermé en butte aux convoitises des conquérants de l'Asie? Qui la reconnaîtrait dans ces collines décharnées, où semblent accrochés des haillons de verdure? dans ces plaines qu'on dirait submergées par une pluie de galets! — Nous arrivâmes à Bethléem longtemps avant la nuit. Ce n'est plus qu'une petite bourgade irrégulièrement bâtie sur un coteau, au pied duquel s'étend la plaine où les bergers entendirent au milieu de la nuit, le cantique des anges. Le couvent des pères franciscains est situé sur une plate-forme qui fait saillie à mi-pente de la colline. C'est une lourde construction à la fois monastère et citadelle; car pendant bien des siècles l'épaisseur de ses murailles a seul protégé les religieux contre les attaques des Arabes errants. Point de svelte clocher découpé sur le fond [illegible] ide azur du ciel, de portiques où le pauvre [illegible]

FEUILLETON

AIMÉE[1]

Par PAUL FÉVAL.

(Suite et fin.)

Le tambour battit aux champs. Les soldats sortirent du poste voisin et se rangèrent en bataille. Un groupe silencieux venait du côté de la rue de Tolède. Ce groupe était composé de femmes et d'enfants qui suivaient un prêtre. Deux torches s'échevelaient en avant du groupe. Sur son passage, on se signait et l'on se découvrait.

Les soldats du poste portèrent les armes.

Le groupe s'arrêta devant la maison de Manby. Le prêtre monta les degrés du perron. Je le suivis des yeux en larmes. C'était le saint viatique. J'allais recevoir le dernier soupir de Sophie.

— Bonsoir, Charles, me dit Nelson qui était appuyé contre une des colonnes du vestibule, les cheveux épars et le col nu; — l'enfant va toujours bien depuis que vous l'avez bercé... Je veux avoir le masque en plâtre de ma femme... J'attends le plâtre.

Il avait le regard d'un fou. Sa main, mouillée et froide, glissa le long de mes doigts, dès qu'il eut cessé de me serrer.

— Montez, montez, reprit-il; — elle a demandé souvent si vous étiez revenu... Le prêtre est en haut... Je vais aller voir, moi aussi... mais j'attends le plâtre.

Il me tourna le dos brusquement. Je vis bien qu'il pleurait.

Pauvre bon cœur! âme grande et sincère! j'ai vu beaucoup de douleurs en ma vie, Hélène, mais quand la pensée de Nelson Manby me revient, mes yeux se mouillent toujours.

Les domestiques, presque tous protestants, allaient et venaient par les corridors. On voyait sur tous les visages une lassitude morne. Le son guttural des paroles anglaises bruissait çà et là comme un murmure sinistre.

Il y avait cinq ou six personnes dans la chambre de la mourante, qui était éclairée par quelques bougies. Tout le monde était agenouillé. Le prêtre faisait son office. Mes yeux allèrent d'abord à Sophie qui croisait ses deux mains amaigries sur sa poitrine comme ces statues mortuaires couchées sur les tombeaux. Le berceau du petit Charles était auprès d'elle; le petit Charles dormait. Sophie priait, mais elle m'attendait. Son regard vint à moi tout de suite. Ses mains se rapprochèrent de son cœur, tandis que ses beaux yeux agrandis s'élevaient au ciel. Jamais je ne l'avais admirée si belle que dans ce pâle sourire.

Elle ne me regarda qu'un instant. Dieu la tenait. Sa vie n'avait eu qu'une tache, excusée doublement par son âge et par l'astuce profonde du serpent qui l'avait tentée. La mort la refaisait ange, et sa sereine ferveur était déjà du ciel.

Je m'agenouillai à la place où j'étais, et je tâchais de prier. Je n'avais garde assurément de regarder les assistants de cette pieuse et triste cérémonie, mais une attraction singulière força mes yeux de se fixer sur une femme prosternée au pied du lit de Sophie. Elle était en grand deuil; sa tête reposait entre ses deux mains; ses grands cheveux blonds ruisselaient sur la couverture. Aux soubresauts de son corps, on devinait qu'elle sanglotait.

Ce devait être une jeune fille. — L'idée de cette bonne et folle enfant qui courait jadis avec la chèvre dans le jardin de M^me d'Ablon m'était bien rarement venue pendant ces quatre années. Aimée, la petite fille criarde, mutine et dégingandée, n'était qu'un puéril détail dans mes souvenirs de la rue d'Astorg. Ma mémoire tout entière appartenait à Sophie, que j'avais vue naître femme en quelque sorte et s'envoler, papillon charmant, hors de la coque terne qui brise la seizième année.

Une voix intérieure prononça en moi ce nom : Aimée! Etait-ce Aimée, cette jeune fille? Une indicible curiosité se glissa parmi le recueillement de ma douleur. Ne vous étonnez pas, Hélène : nous sommes ainsi tous autant que nous sommes. L'art qui fait les impressions d'une seule pièce est un sublime menteur. Les petites émotions peuvent côtoyer en nous les grandes angoisses. Je déclare qu'il n'est pas un seul instant dans la vie où le cœur soit plein d'un même sentiment.

Je priais, — mais je me disais :

— Les voilà donc toutes deux réunies comme autrefois!... Aurefois, mon Dieu, c'était hier! Hier, elles étaient enfants, et voilà déjà une morte! Les enfants meurent aussi, je le sais bien; mais celle-ci meurt femme, sous un poids lourd comme la vieillesse...

[1] Voir les numéros des 3, 10, 17 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 16, 23 octobre, 6, 13, 20, 27 novembre, 4 et 11 décembre.

erther l'ombre et le pain, rien qui trahisse de loin sile de la prière et de la paix. L'œil n'aperçoit que s dômes trapus et écrasés, semblables à de gros impignons, des terrasses en escalier, des créneaux rrière lesquels se montre la toque noire de quelque ître grec ou arménien, car ces murs épais abritent a fois les moines des trois cultes dissidents, vivant paix dans la crainte des mêmes ennemis. On entre is le couvent par une poterne qui vous force à vous er en deux. J. DOUCET.

(*La suite*, la Nuit de Noël à Bethléem *au prochain numéro*.)

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XIII

iières compositions pour l'orchestre. — Mes études à l'Opéra — Mes deux maîtres, Lesueur et Reicha.

e fut à cette époque que je composai mon premier id morceau instrumental : l'ouverture des *Francs-es*. Celle de *Waverley* lui succéda bientôt après. iis si ignorant alors du mécanisme spécial de cer-s instruments, qu'après avoir écrit le solo en *ré* ol des trombones dans l'introduction des *Francs-es*, je craignis qu'il ne présentât d'énormes difficul-l'exécution, et j'allai, fort inquiet, le montrer à un trombonistes de l'Opéra. Celui-ci, en examinant hrase, me rassura complétement : « Le ton de *ré* ol est, au contraire, un des plus favorables à cet rument, me dit-il, et vous pouvez compter sur un id effet pour votre passage. » Cette assurance me na une telle joie, qu'en revenant chez moi, tout occupé et sans regarder où je marchais, je me don-une entorse. J'ai mal au pied maintenant, quand ends ce morceau. D'autres, peut-être, ont mal à te.

es deux maîtres ne m'ont rien appris en instru-itation. Lesueur n'avait de cet art que des notions bornées. Reicha connaissait bien les ressources iculières de la plupart des instruments à vent ; s je doute qu'il ait eu des idées très-avancées au it de leur groupement par grandes et petites mas-D'ailleurs, cette partie de l'enseignement, qui it point encore maintenant représentée au Conser-oire, était étrangère à son cours, où il avait à s'oc er seulement du contre-point et de la fugue. Avant m'engager au théâtre des Nouveautés, j'avais fait naissance avec un ami du célèbre maître des ballets del. Grâce aux billets de parterre qu'il me don-t, j'assistais régulièrement à toutes les représenta-is de l'Opéra. J'y apportais la partition de l'ouvrage ioncé et je la lisais pendant l'exécution. Ce fut ainsi je commençai à me familiariser avec l'emploi de chestre et à connaître l'accent et le timbre, sinon endue et le mécanisme, de la plupart des instru-nts. Cette comparaison attentive de l'effet produit du moyen employé à le produire me fit même aper oir le lien caché qui unit l'expression musicale à t spécial de l'instrumentation. Mais personne ne m'avait mis sur la voie. L'étude des procédés de trois maîtres modernes : Beethoven, Weber et Spontini, l'examen impartial des *coutumes* de l'instrumentation, celui des formes et des combinaisons *non usitées*, la fréquentation des virtuoses, les essais que je les ai amenés à faire sur leurs divers instruments, et un peu d'instinct ont fait, pour moi, le reste.

Reicha professait le contre-point avec une clarté remarquable ; il m'a beaucoup appris en peu de temps et en peu de mots. En général, il ne négligeait point, comme la plupart des maîtres, de donner à ses élèves, autant que possible, la raison des règles dont il leur recommandait l'observance.

Ce n'était ni un empirique, ni un esprit stationnaire ; il croyait au progrès dans plusieurs parties de l'art, et son respect pour les pères de l'harmonie n'allait pas jusqu'au fétichisme. De là les dissensions qui ont toujours existé entre lui et Chérubini ; ce dernier ayant poussé l'idolâtrie de l'autorité en musique au point de faire abstraction de son propre jugement, et de dire, par exemple, dans son traité de contre-point : « Cette disposition harmonique me paraît préférable à l'autre, mais les anciens maîtres ayant été de l'avis contraire, *il faut s'y soumettre*. » Reicha, dans ses compositions, obéissait pourtant encore à la routine, tout en la méprisant. Je le priai une fois de me dire franchement ce qu'il pensait des fugues vocalisées sur le mot *Amen* ou sur *Kyrie eleison*, dont les messes solennelles ou funèbres des plus grands compositeurs de toutes les écoles sont infectées. « Oh ! s'écria-t-il vivement, c'est de la barbarie ! — En ce cas, monsieur, pourquoi donc en écrivez-vous ? — Mon Dieu, *tout le monde le fait !* » *Miseria*...

Lesueur, à cet égard, était plus logique. Ces fugues monstrueuses qui, par leur ressemblance avec les vociférations d'une troupe d'ivrognes, paraissent n'être qu'une parodie impie du texte et du style sacrés, il les trouvait, lui aussi, dignes des temps et des peuples barbares ; mais il se gardait d'en écrire, et les fugues assez rares qu'il a disséminées dans ses œuvres religieuses n'ont rien de commun avec ces grotesques abominations. L'une d'elles, au contraire, commençant par ces mots : *Quis enarrabit cœlorum gloriam !* est un chef-d'œuvre de dignité de style, de science harmonique, et, bien plus, un chef-d'œuvre aussi d'expression, que la forme fuguée sert ici elle-même. Quand après l'exposition du *sujet* (large et beau), commençant par la dominante, la *réponse* vient à entrer avec éclat sur la tonique, en répétant ces mots : *Quis enarrabit ?* (qui racontera la gloire des cieux ?) il semble que cette partie du chœur, échauffée par l'enthousiasme de l'autre, s'élance à son tour pour chanter avec un redoublement d'exaltation les merveilles du firmament. Et puis, comme le rayonnement instrumental colore avec bonheur toute cette harmonie vocale ! Avec quelle puissance ces basses se meuvent sous ces dessins de violons qui scintillent, dans les parties élevées de l'orchestre, comme des étoiles. Quelle stretta éblouissante sur la pédale ! Certes ! voilà une fugue justifiée par le sens des paroles, digne de son objet et magnifiquement belle ! C'est l'œuvre d'un musicien dont l'inspiration a été là d'une élévation rare, et d'un artiste qui raisonnait son art ! Quant à ces fugues dont je parlais à Reicha, fugues de tavernes et de mauvais lieux, j'en pourrais citer en grand nombre signées de maîtres bien supérieurs à Lesueur ; mais, en les écrivant pour obéir à l'usage, ces maîtres, quels qu'ils soient, n'en ont pas moins fait une abnégation honteuse de leur intelligence et commis un outrage impardonnable au bon sens musical.

Reicha, avant de venir en France, avait été, à Bonn, le condisciple de Beethoven. Je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'un pour l'autre une bien vive sympathie. Reicha attachait un grand prix à ses connaissances en mathématiques. « C'est à leur étude, nous disait-il pendant une de ses leçons, que je dois d'être parvenu à me rendre complétement maître de mes idées ; elle a dompté et refroidi mon imagination, qui auparavant m'entraînait follement, et, en la soumettant au raisonnement et à la réflexion, elle a doublé ses forces. » Je ne sais si cette idée de Reicha est aussi juste qu'il le croyait, et si ses facultés musicales ont beaucoup gagné à l'étude des sciences exactes. Peut-être le goût des combinaisons abstraites et des jeux d'esprit en musique, le charme réel qu'il trouvait à résoudre certaines propositions épineuses qui ne servent guère qu'à détourner l'art de son chemin en lui faisant perdre de vue le but auquel il doit tendre incessamment, en furent-ils le résultat ; peut-être cet amour du calcul nuisit-il beaucoup, au contraire, au succès et à la valeur de ses œuvres, en leur faisant perdre en expression mélodique ou harmonique, en effet purement musical, ce qu'elles gagnaient en combinaisons ardues, en difficultés vaincues, en travaux faits plutôt pour les yeux que pour l'oreille. Au reste, Reicha paraissait aussi peu sensible à l'éloge qu'à la critique ; il ne semblait attacher de prix qu'aux succès des jeunes artistes dont l'éducation harmonique lui était confiée au Conservatoire, et il leur donnait ses leçons avec tout le soin et toute l'attention imaginables. Il avait fini par me témoigner de l'affection ; mais dans le commencement de mes études, je m'aperçus plus d'une fois que je l'incommodais à force de lui demander la *raison* de toutes les règles, raison qu'en certains cas il ne pouvait me donner, puisque..... elle n'existait pas. Ses quintettes d'instruments à vent ont joui d'une certaine vogue, à Paris, pendant plusieurs années. Ce sont des compositions intéressantes, mais un peu froides. Je me rappelle, en revanche, avoir entendu un duo magnifique plein d'élan et de passion, dans son opéra de *Sapho*, qui eut quelques représentations. HECTOR BERLIOZ.

Errata du dernier fragment des **MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.**

Première colonne, vingt-cinquième ligne :

Au lieu de : *Il est aussi inutile et aussi dangereux à une volonté étrangère de vouloir contrecarrer la mienne*, etc., lisez : *Il est aussi inutile et aussi dangereux pour une volonté étrangère de contrecarrer*, etc.

Deuxième colonne, vingt-neuvième ligne :

Au lieu de : *Ce que j'avais apporté*, lisez : *Ce que j'ai apporté*.

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

La jeune fille en deuil fit un mouvement. Je cherai en moi le souvenir d'Aimée, afin de comparer. it-ce Aimée qui avait maintenant ces formes pures merveilleusement proportionnées ? Ces transforma-ns sont-elles possibles ? Aimée venait de perdre sa re ; Aimée devait être en grand deuil.

Les yeux de Sophie se fermèrent, ses mains se dé-idirent. Je la crus morte.

La voix du prêtre parla plus distinctement. Le tre récitait :

— .... En sortant de la prison de ce corps, allez ndre place sur la montagne de Sion, dans la cité Dieu vivant, parmi la troupe innombrable des élus 'église des premiers-nés qui sont inscrits dans le ... que le bon Pasteur vous reconnaisse pour une ses brebis... Puissiez-vous voir votre Rédempteur à face ! Allez jouir de la contemplation divine s tous les siècles des siècles.

es enfants de chœur et l'assistance répondirent : *Amen !*

armi toutes ces voix, je distinguai la voix douce et plée de la jeune fille en deuil.

'enfant se réveilla et tendit ses petits bras. Sophie vrit les yeux. Je vis briller deux larmes à sa pau-e. Enfant ! pauvre enfant ! Il souriait près de cette nie...

e prêtre priait :

— Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de re servante. Daignez la recevoir en paix dans le d'Abraham. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre ature ; ne laissez pas perdre le prix que vous avez é pour son salut éternel. Elle a péché, il est vrai, is elle a cru, elle a espéré, elle vous a adoré comme Dieu dans l'unité du Père et du Saint-Esprit.

— *Amen !* répondit l'assistance.

Je tressaillis ; une voix nouvelle s'était mêlée au chœur. Nelson était derrière moi. Il avait mis sa cravate et son habit noir. Sa belle tête pâle avait un calme extraordinaire.

Sophie lui fit un signe ; il s'approcha d'elle, puis il alla parler au prêtre qui ferma aussitôt son missel. Le prêtre et l'assistance passèrent dans la chambre voisine. Nelson vint à moi et me dit :

— Je m'attendais à cela. Elle veut vous parler avant de mourir.

Il sortit à son tour. La jeune fille voulut prendre l'enfant et se retirer. Sophie lui dit d'une voix si faible que nous eûmes peine à l'entendre :

— Reste, Aimée, ma petite sœur chérie.

Je tournais le dos à Aimée, car Sophie m'avait déjà pris les deux mains. Sophie ajouta en s'adressant à elle.

—Viens çà, qu'il te voie.

Je vis, de l'autre côté du lit, dans la ruelle, près de l'enfant, un visage angélique, tout inondé de belles larmes. C'était ma femme, Hélène, c'était Aimée, le cher et délicieux amour de ma vie. C'était ma vision du Palais de cristal de Londres et le rêve de ma nuit de fièvre à Paris : c'était l'original de cette photographie que M^me^ Vincent m'avait apportée dans mon lit ; c'était le portrait du salon d'Ablon, vivant et mille fois embelli, malgré les pleurs qui remplaçaient aujourd'hui le sourire.

Le sourire ! Il était sur les pauvres lèvres de Sophie !

— Il y a longtemps qu'elle vous aime, me dit-elle ; — longtemps que nous savons votre secret... Elle n'était pas seule à vous veiller pendant votre maladie, quand Liban dormait au pied de votre lit... Mon petit Charles aura deux pères et une mère.

Elle attira la main d'Aimée dans les miennes.

Je me laissai glisser à genoux.

Elle dit encore :

— Je meurs bien heureuse.

Son regard demanda l'enfant qu'on lui mit entre les bras. Elle le baisa longuement. Aimée s'était agenouillée de l'autre côté du lit. Nous ne nous étions pas encore parlé, mais nos âmes étaient mariées.

Sophie murmura :

— Vous avez les lettres... Y en a-t-il dix-sept ?

Je les pris dans mon sein pour les lui remettre.

— Gardez, gardez, fit-elle ; — merci... que Dieu vous récompense... mon mari ni mon fils n'ont plus rien à craindre de cet homme.

Elle ajouta :

— Je veux embrasser Nelson... qu'il se hâte !

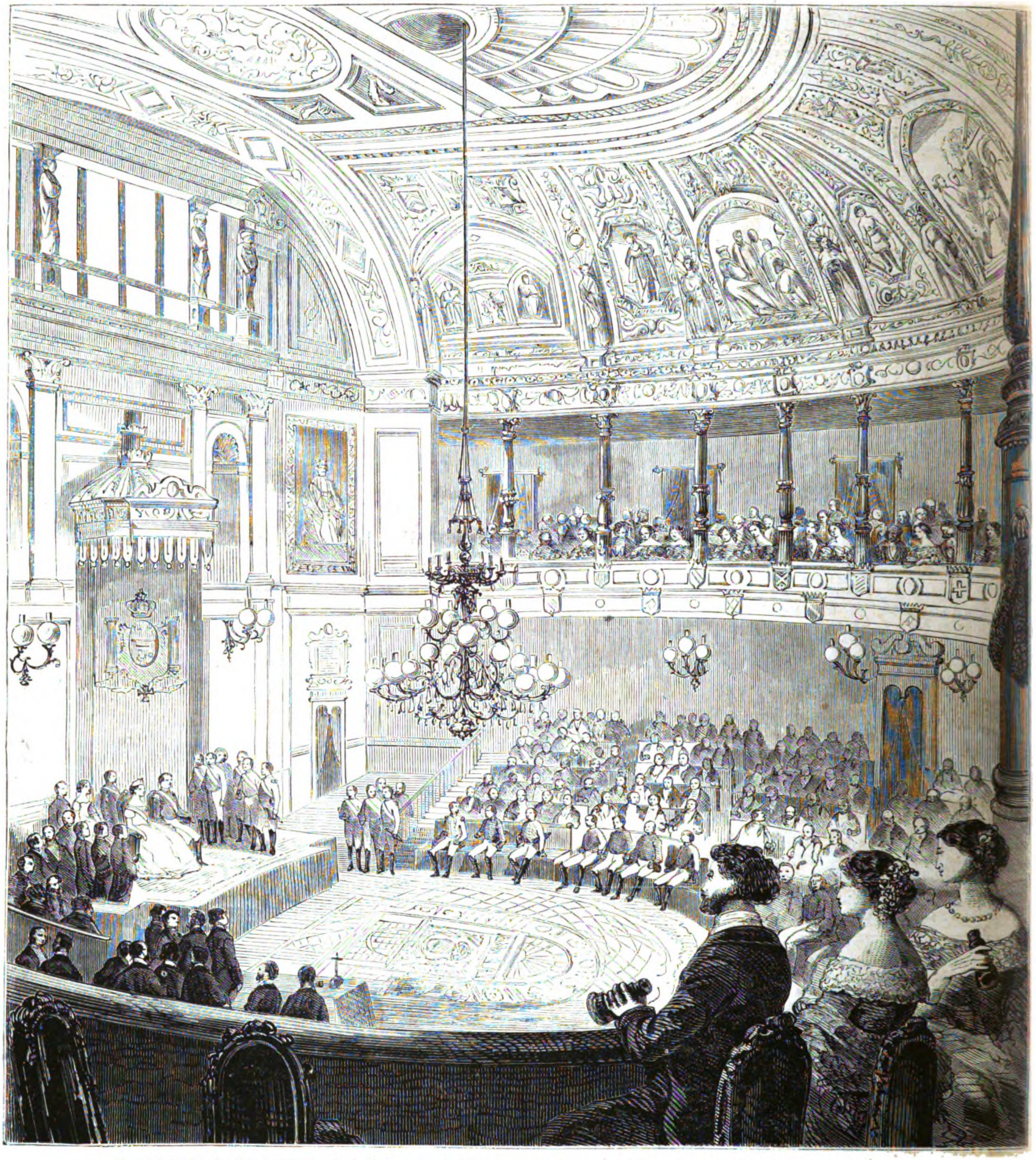
Je m'élançai à la porte. Nelson était là tout près. Il entra. Ses yeux étaient rouges et gonflés au milieu des pâleurs de sa face. Il gagna le lit en chancelant. Quand sa femme lui demanda pardon, selon la formule catholique, tout son calme tomba. Il sanglota et perdit ses mains à ses cheveux.

— Je vous aime, Sophie, lui dit-il, — je vous estime... je vous adorerai comme une sainte !

Le dernier regard de la pauvre femme fut pour moi : il voulait dire : Dieu soit loué ! Grâce à vous il gardera son ignorance...

Le prêtre revint et la prière recommença, cette admirable et splendide oraison qui soulève l'âme comme des ailes et la porte vers le séjour des saints.

— Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous avez retirée de ce monde ; pardonnez-lui les fautes de sa fragile nature, et jugez selon votre misé-



Ouverture des Cortès espagnols par S. M. la reine Isabelle II, le 1er décembre 1858. — Croquis de Léopoldo Sanchez del Vierzo.

Séance d'ouverture des Cortès espagnols.

Le caractère invariable de toutes les solennités de la monarchie espagnole, c'est l'apparat, c'est la pompe. Il est en Espagne un maître plus roi que le roi : le maître des cérémonies ; une reine plus puissante que toutes les Isabelles, la grande Isabelle, la catholique, la reine régnante, et cette reine, c'est l'étiquette, l'étiquette qui fait pourtant de la reine une divinité... Ne touchez pas à la reine... et qui frappe de mort le sacrilége ! L'ouverture des Cortès a eu ce caractère traditionnel.

Le 1er décembre, à deux heures précises, Sa Majesté a quitté l'Escurial en robe lamée d'or et en voiture de gala, accompagnée de S. M. le roi, son auguste époux. Son équipage, précédé par S. A. R. l'infant D. Francisco de Paula Antonio et des chefs du palais, était suivi par un brillant état-major au milieu duquel figurait un grand nombre des membres les plus illustres de la grandesse. Les dames d'honneur et les hauts dignitaires de la maison suivaient dans les carrosses de la cour.

Le cortége, après avoir parcouru les rues *Mayor*, *de la Plateria*, *de Atocha*, *Carretas*, *Puerta del sol* et *San Geronimo*, est arrivé au palais législatif, acompagné des acclamations enthousiastes du peuple. La reine a été reçue par une députation des Cortès, formée d'un nombre égal de représentants et de sénateurs à laquelle s'étaient adjoints tous les membres du ministère.

La salle, dont notre gravure reproduit l'aspect élégant et magnifique, était remplie d'une assistance d'élite ; tous les bancs de l'enceinte officielle étaient occupés ; les tribunes étaient resplendissantes de toilettes, constellées de diamants et d'uniformes splendides.

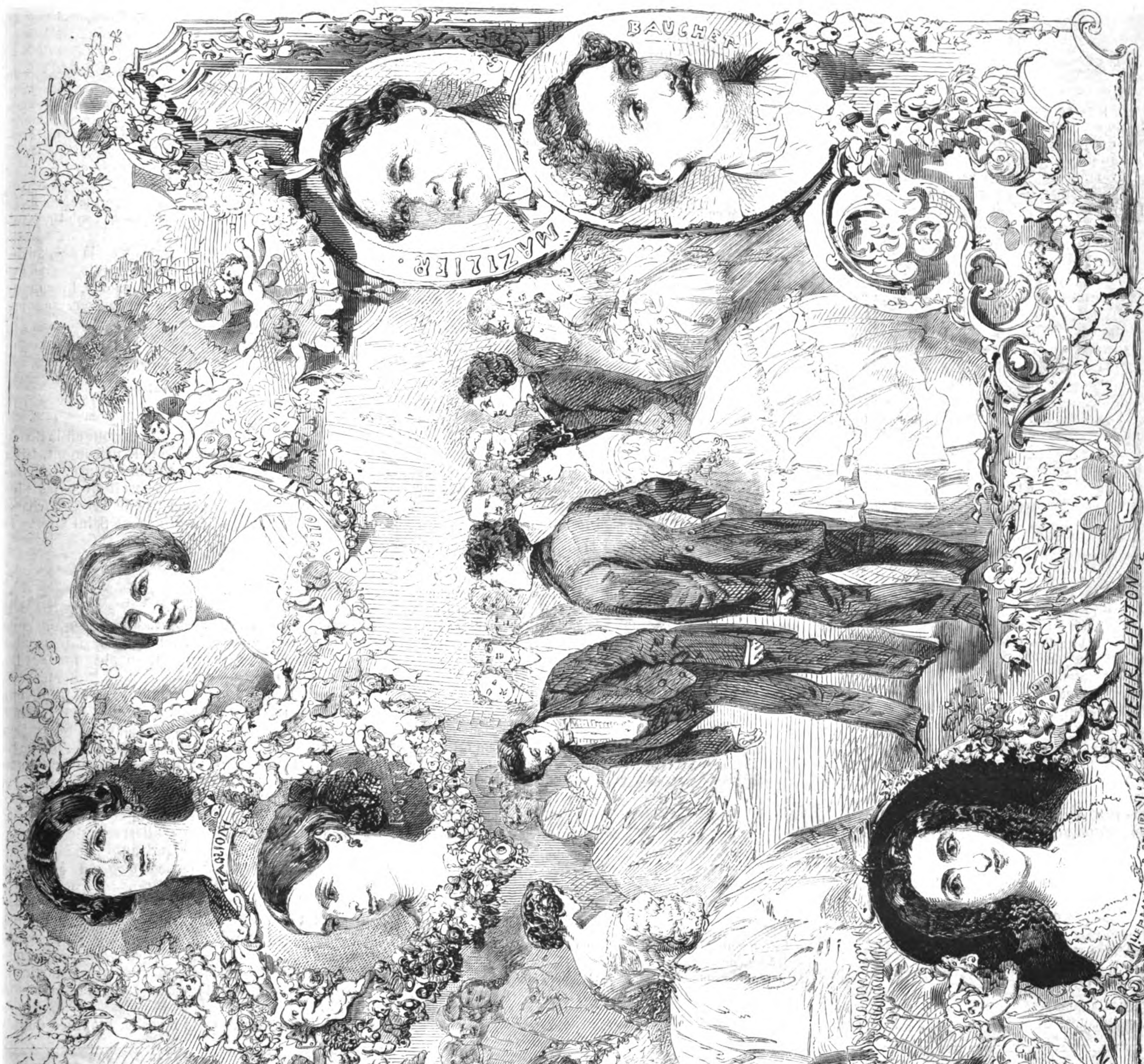
A l'arrivée des massiers précédant le cortége, tout le monde s'est levé, et la reine s'est avancée vers un trône où deux fauteuils étaient placés sous un dais de velours cramoisi, rehaussé de torsades et de crépines d'or.

Le roi a occupé le fauteuil qu'elle lui a désigné à sa droite ; les ministres ont pris place des deux côtés, tandis que les chefs de service du palais, les dames d'honneur et les autres personnages de la suite prenaient place derrière le trône.

En ce moment, le président du conseil, fléchissant le genou devant la reine, lui a remis le discours d'ouverture qu'elle a lu d'une voix sonore, quoique légèrement émue. Les plus ardentes acclamations ont accueilli cette communication royale.

Sa Majesté a remis ce discours au ministre de grâce et de justice, pendant que le président du cabinet déclarait la session ouverte, et s'est retirée avec le même cérémonial qui avait présidé à son arrivée au palais.

ALBERT BECHMANN.



MUSÉE DES THÉATRES. — L'OPÉRA. — (1re *Série* : LA DANSE). — Nouveau quadrille dansé à la suite du banquet offert à Mlle Taglioni, par les artistes chorégraphiques de l'Opéra. (Dessin de Morin, gravure de Linton.)

MUSÉE DES THÉATRES.

Le Quadrille du Prince impérial

DANSÉ PAR LES CÉLÉBRITÉS CHORÉGRAPHIQUES DE L'OPÉRA

L'*Histoire des danses du grand monde* est un livre ... qui n'existe pas. Ce précieux ouvrage, dont le titre semble futile au premier coup d'œil, pourrait démontrer, avec le plus grand sérieux du monde, que la danse n'est qu'un chapitre de l'histoire des mœurs d'un pays. On y verrait par quelle correspondance d'idées cet art, qui n'est utile que parce qu'il est agréable, a emprunté son caractère au caractère même des grandes époques de notre histoire. Tour à tour la danse a été folâtre et grave, suivant l'état des esprits et le courant des idées. On s'est successivement passionné pour *la pavane, la padouane, la canarie, la gaillarde, l'allemande*; puis pour *le menuet, la garotte, la monaco, la valse, le quadrille, la polka, la mazurka, la redowa*... nous en passons et des plus folles.

Cette liste incomplète commence à Marguerite de Valois, qui excellait dans la pavane, — « danse où la grâce et la majesté font une belle représentation. » a dit Brantôme, — et s'en va finir au *quadrille du prince impérial*, avec Mme Rosati, en évoquant en chemin les images charmantes de la Pécourt, de la Salié et de la Camargo.

Ce nouveau quadrille, dont on veut faire l'événement chorégraphique de la saison, a déjà sa petite histoire qu'il est bon d'enregistrer : il a servi de dessert au dessert du banquet offert, il y a quelques jours, à Mme Taglioni par le corps de ballet de l'Opéra.

Et voulez-vous savoir qui figurait dans ce *pas nouveau* ingénieux, entraînant?

C'était Mme Cerrito, la gracieuse et pathétique *Fenella*, la brillante *Orfa*. — Cerrito, engagée à l'Opéra pour danser *la Fille de marbre*, ballet dont Adolphe Adam avait écrit la musique, consacra par cette création la réputation qu'elle avait déjà à Paris avant son apparition sur notre première scène lyrique, où elle a laissé les plus beaux souvenirs.

C'était Mme Plunkett, une autre absente dont on se rappelle toutes les grâces, toute la désinvolture charmante dans le divertissement du *Prophète*.

C'était encore Mme Rosati, un des sourires les plus épanouis qui soient passés devant la rampe de l'Opéra. — Mme Rosati débuta dans *Josita ou les Boucaniers*, elle s'y montra danseuse pleine d'emportement et de grâce romantique autant que mime expressive et touchante. Ce second côté de son talent est peut-être le secret de ses succès dans le rôle de la Fonti et dans celui de Medora du *Corsaire*.

Il y avait encore là Mlle Livry, la dernière éclose aux feux de la Muse, la dernière venue et la bienvenue.

Ces dames avaient pour cavaliers, dans ce tournoi chorégraphique : M. Mazillier, le premier maître de ballets de l'opéra; M. Petipa, deuxième maître de ballets; enfin MM. Beauchet et Mérante, jeunes premiers à pirouettes miraculeuses, héros bondissants et rebondissants, qui protestent encore par leur talent contre le discrédit dans lequel le danseur est tombé auprès de maître Public.

Rien ne peut donner l'idée de cette fête chorégraphique à laquelle prenaient part les gloires d'hier et celles d'aujourd'hui... si ce n'est la photographie (pardon ! le dessin !) qu'en a fait votre collaborateur, M. Ed. Morin.

La musique du nouveau quadrille a déjà été publiée, et la théorie ci-jointe est celle qui nous a été communiquée par la *Société académique des professeurs de danse de l'Opéra*.

THÉORIE.

(Ce quadrille s'exécute à quatre couples seulement.)

Le couple conducteur prend le no 1.
Son vis-à-vis. . . . . . . no 2.
Le couple de droite . . . . no 3.
Le couple de gauche. . . . no 4.

Chacune des cinq figures se dit quatre fois en commençant par le couple no 1.

1o *La chaîne continue des dames.*

Les couples 1 et 2 vont saluer le couple de droite (4 mesures). Après le salut, les cavaliers présentent la main gauche à la dame de ce couple de droite, et chacun avec les deux dames traverse vis-à-vis à la place l'un de l'autre (4 mesures). La chaîne continue au centre avec les quatre dames (le 1er traversé main droite, le 1er croisé main gauche, le 2me traversé main droite. le 2me croisé main gauche; cette chaîne se termine les dames faisant face aux cavaliers) (8 mesures). Chassé à droite et à gauche (4 mesures). tour des mains (4 mesures).

2o *La nouvelle trénis.*

Le cavalier conducteur et la dame vis-à-vis avancent et font un tour des deux mains terminé au centre en face de la dame restée seule (4 mesures). Traversé à trois en laissant passer l'autre dame entre eux deux, laquelle va faire un tour de main (gauche) avec le cavalier vis-à-vis, pendant qu'eux-mêmes en font également un en face (4 mesures). En avant quatre et en arrière (4 mesures). Demi-chaîne des dames (4 mesures). Chassé-croisé huit et tour de main (droite) (4 mesures). Retour en place et tour de main (gauche), (4 mesures).

3o *La corbeille.*

Le cavalier conducteur, tenant de sa main droite la main gauche de sa dame, la conduit en face de lui, au centre du quadrille, la salue et recule seul à sa place (4 mesures). Le cavalier vis-à-vis, puis celui de droite, et enfin celui de gauche, font successivement la même figure (4 mesures pour chacun de ces couples). Les dames, tournées à dos et se donnant les mains, forment la corbeille et exécutent ainsi un tour entier (à droite) (4 mesures). Après le tour terminé, les cavaliers avancent et, donnant les mains aux dames, agrandissent le rond (4 mesures). Balancé sur place à huit (4 mesures). Retour deux à deux, chaque couple à sa place (4 mesures).

4o *La double pastourelle.*

En avant quatre et en arrière (4 mesures). Puis chaque chaque couple conduit au couple de droite; le cavalier conducteur, sa dame, la dame partenaire, son cavalier, et tous deux reculent seuls à leur place (4 mesures). En avant-six et en arrière deux fois (8 mesures). La dame et le cavalier restés seuls en avant et en arrière (4 mesures). Second en avant et salut, et chacun va retrouver, l'une son cavalier, l'autre sa dame (4 mesures). Ronds à quatre (4 mesures). Demi-chaîne anglaise terminée, chaque couple à sa place (4 mesures).

5o *Le tourbillon.*

Les dames vont successivement à chaque cavalier faire un tour de main (droite) (16 mesures). Le cavalier conducteur et la dame partenaire en avant et en arrière (4 mesures). Tour de main (droite) terminé au centre, le premier cavalier en face de sa dame et la dame en face de son cavalier (4 mesures). Tous les quatre à droite et à gauche (4 mesures). Tour de mains et retour en place (4 mesures).

Coda. — Les dames exécutent une cinquième fois le tourbillon, puis chaque cavalier, présentant la main droite à sa dame, la place au centre en face de lui ; salut général.

— Ou nous nous trompons fort, ou voilà de quoi dégourdir les jambes qu'a blasées l'éternelle *contredanse* qui domine encore le répertoire des salons, bien que le *quadrille des lanciers* ait tenté de l'en chasser... à coups de pieds.

ALBERT DE LASALLE.

Courrier d'Italie.

Rome, le 3 décembre 1858.

Il semblerait vraiment qu'à dater du jour où la Russie a pris pied sur la *corniche*, le soleil, mécontent, fait à l'Italie la mine d'un plénipotentiaire évincé. Une *tramontana* glaciale, rivalisant de bruit avec les plus bruyantes volées d'une ouverture de *Verdi*, a chassé sur Rome toutes les neiges du mont Saint-Oreste, le Soracte d'Horace

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte?...

Rome semble s'être alignée avec Copenhague sur le même degré de latitude. Horace avait au moins une consolation. Il ordonnait à Thaliarque de faire couler de l'amphore le falerne écumant, en abandonnant les soucis aux dieux, *permitte divis cætera*. Nous n'avons pas les mêmes ressources. Piqués par l'oïdium, nos petits vins ravivent la sensation du froid et font tourner l'inspiration. La pensée prend des engelures. Tant que la neige s'en tient aux sommets lointains, nos purs horizons s'en font une parure; mais la voilà tombée comme un froid linceul sur les ruines, sur les temples, sur les verdures persistantes des villas : c'est le linceul et la mort. Les temples démantelés, les aqueducs pantelants que la nature farde si bien de ses lierres et de ses roses, paraissent décrépits et recrépits sous cette couche de blanc. Il n'est pas de vandalisme comparable à celui de la neige; obstruées par elle, les grandes lignes de l'architecture classique se bossuent et se brisent. Les élégantes volutes de chapiteaux, les délicatesses infinies des bas reliefs s'engluent d'un plâtre affreux; les statues antiques semblent greloter sous leurs excroissances de givre et de glaçons; comme saint Martin de Tours, on leur donnerait volontiers la moitié de son manteau.

Si, au moins, contre cette invasion inopinée du dé-

---

ricorde celle que vous avez créée et rachetée avec votre sang...

Nelson resta plus de deux heures agenouillé près du lit. Le prêtre s'était retiré. Les cierges brûlaient. Nelson se releva tout à coup. Il fallait bien que l'Anglais se montrât. Il sortit vivement et revint avec une auge pleine de plâtre. Sophie n'était pas encore froide. Nelson ôta son habit et fit ses préparatifs avec un sang-froid renversant.

De temps en temps, il s'arrêtait pour contempler sa femme. Alors, tout son corps tremblait et sa poitrine était déchirée par les sanglots. L'instant d'après, il reprenait méthodiquement son travail. J'étais seul avec lui. Pendant que la première couche se solidifiait sur le visage de la morte, il se tourna vers moi.

— Charles, me dit-il, — vous a-t-elle recommandé de garder les lettres ou de les détruire ?

— Quelles lettres? balbutiai-je.

Il eut un sourire triste et doux.

— Puisqu'elle n'est plus, murmura-t-il, je puis bien vous dire cela, Charles; il y a longtemps que je sais tout.

Mon regard dut exprimer de l'admiration. Il reprit :

— On ne rend pas justice aux Anglais... nous avons autant de cœur que vous.

Je m'avançai vers lui les bras ouverts. Il me pressa contre sa poitrine :

— Après elle, Charles, me dit-il, — c'est vous que j'ai le mieux aimé.

Puis, se reprenant :

— Mais vous saviez pourtant que je n'ignorais rien !

— Moi ! m'écriai-je, — et qui me l'aurait appris?

— Ce paquet que je vous ai remis le jour de votre départ, en vous priant de l'ouvrir dans la matinée de jeudi...

J'avais absolument oublié ce pli et je ne l'avais point ouvert.

— C'était le jeudi matin, — poursuivit Nelson, — que vous deviez voir M. Eberhardt...

Je saisis mon portefeuille. Ma main tomba du premier coup sur le pli cacheté. Je brisai l'enveloppe. Le pli contenait quatre bank-notes de mille livres chacune : juste le prix exigé par Eberhardt pour rendre les lettres ; deux cent mille francs.

— Nul n'a droit de tuer son ennemi, prononça lentement Nelson ; — Dieu seul fait justice.

— Je ne l'ai pas tué... balbutiai-je.

— Moi, acheva-t-il, — je ne le tuerai pas !

Deux gouttes de sueur roulèrent le long de ses tempes.

Il enleva le moule et mit une scrupuleuse attention à en examiner le creux.

— Je tirerai deux épreuves, Charles, fit-il en pleurant tout à coup ; — il y en aura une pour vous.

Il appela John, et tout en jetant un voile de mousseline sur le visage de sa femme :

— Portez du sherry dans ma chambre, ordonna-t-il ; — je vais travailler.

Hélène, vous savez que Nelson Manby est mort en me léguant son fils et une part considérable de sa fortune. J'ai accepté le premier de ces deux legs.

Vous savez que j'ai uni mon sort à celui d'Aimée. Reste-t-il quelque chose d'obscur pour vous dans ces pages? Aimée m'avait écrit le billet de Londres et le billet de Paris, vous avez deviné cela. Mais, pourquoi Aimée et sa mère ne s'étaient-elles point assises à la table de Nelson, le jour où j'avais partagé son repas?

La main d'Eberhardt était là. Eberhardt avait brouillé la belle-mère et le gendre. Mme d'Ablon devait quitter la maison le lendemain avec Aimée.

C'était Aimée qui avait chanté l'*Eloge des larmes*.

C'était Aimée que j'avais vue chez moi, pendant cette nuit de fièvre. Mme Vincent était complice.

Sophie vous l'a dit : il y avait longtemps qu'Aimée était à moi.

D'où venait cet amour?... Oh! curieuse enfant! Souvenez-vous qu'à l'aide de ma fameuse lorgnette, j'avais surpris autrefois Aimée faisant des cocottes avec l'*Ame de Madelon*.

Avant de faire des cocottes, peut-être qu'Aimée avait lu ce produit unique de ma plume. Je n'ai jamais osé l'interroger. Si l'*Ame de Madelon* avait eu ce succès, je n'envierais rien à nos plus triomphants poëtes. — Quand vous verrez ma femme, vous tâcherez de savoir cela, Hélène, et vous me le direz...

Post-scriptum. — Liban est le favori d'Aimée. Il ne lui en veut pas trop d'être ma femme, bien qu'il n'ait point *fait le mariage*. Il dit d'elle :

— Jamais ni gronde ni brouille avec son mari, par inégalité de caractère ou autre. Monsieur n'est pas méchant, mais madame est l'ange du ciel descendu sur la terre, vulgairement parlant, dans le foyer domestique !

PAUL FÉVAL.

FIN.

mon boréal, les Romains avaient la ressource des petits appartements et du coin de cheminée. Tant s'en faut. A part les maisons où les Anglais ont passé, les grands palais de Rome se bornent à répercuter la température et la sonorité de la tramontana. Rendons justice au progrès qui se fait; par-ci par-là on se chauffe, quitte à se faire accuser d'innovation dangereuse... Il y a encore trente ans, on se réunissait, par exemple, chez le prince Massimi, dans ces énormes salons du palais *delle Colonne*, où pas un mince tison n'alimentait de sa bienfaisante chaleur les plus brillantes et les plus aristocratiques des *conversazioni*: là les princesses romaines, assises en cercle imposant sur de hauts fauteuils aussi dorés que durs, ne dédaignaient point le modeste *scaldino*, abandonné maintenant aux plébéiennes; et les hommes, drapés dans leurs manteaux, y faisaient la belle jambe, sans se découvrir le chef, conformément à l'étiquette hygiénique du pays également propice au rhume de cerveau et au mystère d'une calvitie précoce...

Les *conversazioni* romaines ont bien changé depuis... Le comfort commence déjà à se faire jour dans ces immenses pièces, où la crinoline, abandonnée à tous ses instincts d'empiétements sur l'espace, atteint un volume d'une majesté toute romaine et semble porter dans ses vastes flancs la paix et la guerre que la toge, son aïeule paternelle, recelait jadis dans ses plis. C'est à tel point qu'on s'y croirait bien des fois en plein salon parisien, si, avec le frôlement de la soie, il ne passait dans l'air des accords tout entiers de ces syllabes chantantes et accentuées qui sont le propre de la langue du Tasse. Déjà, à l'heure qu'il est, les *ricevimenti* recommencent; la porte de ces palais fastueux, auxquels se lient presque toujours les noms de Bramante, de San-Gallo, de Vignoli, se rouvre, et dans ces salons, où, pour vous éblouir, se rencontrent, dans un commun prestige, la beauté des femmes du Midi et celle des immortelles créations du pinceau, on voit se presser une foule élégante et choisie. L'autre soir, les crinolines romaines ont signalé l'augmentation toujours croissante de leur diamètre au premier bal de la saison, donné par le ministre de Toscane, M. le marquis Bargaglia; l'ambassade de France reprend ses mardis traditionnels; on promet deux à trois fêtes chez le prince Borghèse. Malheureusement, au-dessus de ce riant programme de divertissements et de danses plane comme l'épée de Damoclès une menace de deuil: c'est toujours la vieille légende de la danse macabre, où la Mort, tragédienne surannée faite aux coups de théâtre, prend surtout un malin plaisir au rôle de trouble-fête et aime à rompre violemment la chaîne éphémère des rondes d'ici-bas. La princesse D..., née T..., est au plus mal, et pourrait, en mourant, mettre à la diète des plaisirs l'autre moitié de la société romaine, car, pour la première, elle porte déjà les sombres livrées du deuil par suite de la mort de don Giovanni T..., neveu du fameux banquier.

Le défunt, homme d'esprit et versificateur plein d'à-propos, que sa bosse, légère infirmité qui lui était commune avec Léopardi, plaçait au premier rang des poëtes de la Péninsule (les grands poëtes sont boiteux en Angleterre, en Italie ils sont bossus); le défunt, disons-nous, donnait un solennel démenti au préjugé, vieilli d'ailleurs, qui veut faire des nourrissons des Muses les forçats à vie de l'infortune et les Sisyphes de la banqueroute. Il ne pouvait se plaindre, comme le Tasse, de n'avoir pas de chandelle pour écrire ses vers, » il était riche, il avait un oncle cent fois millionnaire, et, ce qui vaut presque autant, une femme charmante que je croirais volontiers détachée d'un groupe antique, s'il y avait encore des Pygmalions, et qui l'avait rendu père d'un enfant comme en peignait l'Albane. Il était, en outre, membre de toutes les académies italiennes: académie des Arcades, académie des Lynx, académie tibérine, académie des Sabins, académie des Intrépides, des Ardents, des Passionnés, des Inspirés, etc., etc., et tenu de chômer les nombreuses fêtes de chacune d'elles et d'improviser séance tenante, à la villa Torlonia, sous un massif de chênes verts et en présence d'un auditoire attentif de jolies femmes, des stances et des sonnets sur des sujets toujours anciens et jamais nouveaux, sauf à obtenir une couronne détachée des lauriers qu'il avait plantés lui-même.

Et pourtant, avec ces éléments incontestables d'un bonheur impertinent, on veut que l'âge d'or n'ait pas toujours été l'âge de notre poëte: adolescent, il avait, dit-on, en prince qu'il était, aimé éperdûment une simple bergère de Frascati, amour idyllique dont les dieux lares lui imposèrent le sacrifice; homme fait, le double sommet du Parnasse se mit obstinément entre lui et son soleil; les académies lui firent la vie amère à force d'ovations et de couronnes: le sort de Daphné l'attendait, assure-t-on, jusqu'à sa chienne favorite. L'improvisation fut son vampire; il est mort d'une épopée rentrée.

L'Avent vient de fermer les théâtres que seul le carnaval rouvrira; jusque-là point d'autre musique à Rome que celle des *pifferari*, dont les noëls criards retordent nos nerfs détendus et relâchés par trop de mélodie. L'*Argentina*, avant de clore la *stagione d'autunno*, nous a régalé l'autre jour d'un nouvel opéra, *I Promessi Sposi*, l'excellent roman de Manzoni mis en détestable *libretto* et en médiocre musique. Et pourtant dès le matin le *botteghino* du théâtre était assiégé d'une foule compacte et avide, et, le soir venu, les issues et les couloirs regorgeaient d'un monde fou. Cet empressement semblait d'autant plus étrange que le maëstro, jeune débutant inconnu, était Napolitain, et qu'il pleuvait à verse: or, on n'ignore pas la haine *municipale* et effrénée du peuple roi pour ses compatriotes parthénopéens, comparable seulement à l'horreur invincible qu'il éprouve pour le fiacre comme grevant ses frais de jouissance. C'est que le nouvel opéra cachait le dernier chapitre d'un roman qui n'était pas celui de Manzoni, et que les *Fiancés* du poëte milanais n'étaient que les prête-nom de deux fiancés moins célèbres, mais tout aussi intéressants. Une passion réciproque et ardente, comme elles le sont en Italie, unissait le jeune maëstro dont on représentait ce soir l'opéra à une belle Romaine; mais les parents de celle-ci faisaient dépendre l'union des deux amants du succès de la pièce... point de milieu: ou le rideau devait s'abaisser comme un voile chaste et mystérieux sur les tendres arcanes de l'alcôve nuptiale, ou il devait, en cas de *fiasco*, s'interposer comme la grille d'un cloître ou les barreaux d'un cachot entre deux cœurs mis à jamais à l'unisson en vertu d'une harmonie supérieure aux lois de la musique. Cette alternative ne vous ramène-t-elle pas au moyen âge et aux épreuves auxquelles des tuteurs jaloux soumettaient de jeunes et preux paladins? Elle fait, à coup sûr, le plus grand honneur au talent inventif des Italiens, que, par parenthèses, on disait totalement épuisé. — C'est la question qu'on s'adressait et la réflexion qui venait naturellement à tous ceux qu'un billet pris à temps introduisait, bien qu'avec peine, dans la salle de spectacle, où cent lorgnons curieux assiégeaient déjà de leur cristal interrogateur une loge aux troisièmes. Cette loge, pourtant, n'avait rien de remarquable, si ce n'est que dans la pénombre des rideaux rouges on voyait s'y dessiner les traits réguliers et pâlis d'une jeune fille de dix-huit ans, dont la respiration précipitée et le regard traversé d'éclairs fiévreux exprimaient, comme savent le faire les physionomies italiennes, une mortelle anxiété...

Le public romain, avec cette intelligence de la pantomime qui le caractérise, avait merveilleusement compris la plainte silencieuse de la jolie fiancée du maëstro, et, avec un tact qui lui fait honneur, il salua d'un tonnerre de bravos les premiers passages de l'ouverture. Acclamations, appels réitérés, pluie de fleurs et de sonnets qui, en Italie, fait le beau temps des artistes, rien ne manqua ensuite au succès de fureur d'un opéra qu'on ne songea qu'à applaudir sans s'enquérir de sa valeur. ... Un accord tacite et chaleureux régnait parmi ce public romain, juge si sévère et souvent même si impitoyable des œuvres d'art, mais dont les sympathies sont d'avance acquises à toute œuvre d'amour... Et vous eussiez vu, à la tombée du rideau, la brune et intéressante fiancée, vraie *prima donna* de l'opéra, se pencher rayonnante d'un bonheur frais éclos, et remercier les nombreux auteurs de sa félicité par un sourire plein de larmes, dont tous comprirent la muette éloquence.....

Et, maintenant, laissez-nous encore, par un détour de quelques lignes, vous conduire des bords du Tibre à ceux de l'Arno pour vous y faire assister à une scène récente, dont nous vous garantirions la parfaite authenticité, si Florence tout entière, qui en parle en ce moment, n'était là pour vous l'attester. Mme D***, une comtesse polonaise (dans les histoires où le merveilleux est au fond, on est presque toujours sûr de trouver une Polonaise au fond du merveilleux), vient demander au climat d'Italie le rétablissement de sa fille, frêle perce-neige que les rigueurs de son climat étiolent et qui, pour vivre, a besoin de s'épanouir dans la ville des fleurs. Cependant, la jeune personne, sur le chemin de la santé qu'elle est venue chercher, rencontre ce qu'on est toujours bien aise de trouver... un époux digne d'elle, et bientôt un lien indissoluble l'unit à un jeune Toscan, neveu du président du conseil des ministres. Mais la Mort, qui n'était pas du nombre des conviés, vient tout à coup, comme un créancier insolent, présenter à la pâle mariée le mémoire de la dette commune et l'arrêter au seuil de la chambre nuptiale. Les invités du lendemain arrivent à temps pour voir, au lieu des bougies du bal que la Mort a soufflées, s'allumer les cierges d'une chapelle ardente. Le désespoir de la mère ne peut se décrire; elle est folle de douleur, elle refuse obstinément toute nourriture et est en proie à un violent délire. Mais bientôt la fièvre s'apaise; au cauchemar de l'insomnie succède un soir un assoupissement plus paisible. Dans cet état de prostration générale qu'on peut quelquefois qualifier également de veille et de sommeil, Mme D*** a une vision: à la lueur d'une veilleuse, elle voit passer une forme, une ombre vague... mais son cœur de mère lui a dit que c'est sa fille; elle se dresse sur son séant, elle écoute, et entend une faible voix — la voix d'une ombre — qui exprime une compassion tendre et filiale pour ses regrets déchirants, qui la plaint de ce qu'un trousseau aussi dispendieux n'a servi qu'à parer un cadavre, qui ajoute, enfin, que, même dans le séjour des réalités impalpables, elle ne veut point rester ingrate..... Alors la main du fantôme se lève, comme pour désigner quelque chose, et l'inconsolable mère, en suivant ce geste des yeux, voit se dessiner clairement sur le fond assombri de l'appartement cinq grands numéros, tels qu'on en affiche, au tirage de la loterie toscane, sur la devanture des *botteghini*...

Le lendemain, Mme D***, avec la foi quelque peu superstitieuse qui caractérise les femmes du Nord, s'empressait de faire enregistrer le quine mystérieux en jouant gros jeu, et deux jours après la capitale des Médicis ne parlait que de l'étrangère qui, par un hasard inouï et presque sans exemple, venait de gagner cinquante mille *francesconi* de Toscane!...

Avis aux défunts et aux défuntes que nous obligeâmes, et qui cherchent peut-être le moyen de nous témoigner leur reconnaissance posthume...

LEONCE ANNIBALDI.

Bal de charité du 8e arrondissement de Paris.

Samedi dernier a eu lieu, dans la salle de l'Opéra, le bal annuel du 8e arrondissement. De longues lignes d'équipages piaffaient dès neuf heures du soir dans la rue Lepelletier, et venaient déposer successivement leur flot de soie et de velours, de gaze et de dentelles sous la vaste marquise de notre grand théâtre impérial.

Un froid serein favorisait la descente des équipages; mais, comme l'a dit un de nos spirituels chroniqueurs, si les brises de Russie frémissaient aux portes, toutes les fleurs de l'Apulie embaumaient l'intérieur du corridor à la salle de bal. Et que parlons nous des fleurs de l'Apulie? C'étaient toutes les splendeurs florales des tropiques qui charmaient à la fois l'odorat et les regards.

Rien n'avait été négligé pour donner tout l'éclat possible à cette fête, et l'une de ses magnificences était, avec la profusion des lumières, celle des plantes les plus rares et des fleurs les plus précieuses. Partout elles s'harmoniaient en massifs, s'épandaient en guirlandes, s'étendaient en rideaux, se groupaient en gerbes ou s'épanouissaient en corbeilles. Ce fut au milieu de ce vaste encadrement de verdures et de fleurs, dont l'architecte de la ville avait encore relevé le frais éclat par une décoration d'une richesse et d'un goût parfaits, que se réunit une des sociétés les plus nombreuses et les plus brillantes que verra la saison.

Paris est bien la ville de la charité. Quel chercheur patient formera une statistique exacte de ses associations philanthropiques, de ses fondations de bienfaisance, de ses œuvres de secours? Bien des écrivains l'ont entrepris, plusieurs dans les circonstances et dans les conditions les plus favorables, M. le vicomte de Melun, entre autres, et pourtant il n'en est aucun qui ne déclare que malgré ses recherches, malgré son zèle, son travail est resté incomplet.

Le bal de samedi restera une nouvelle preuve de ce que peut la charité sur les susceptibilités les plus délicatement ombrageuses.

Les portes étaient ouvertes à tous, on le sait, la bourse de la charité était offerte à toutes les pièces d'or, à celles déposées par la main ingénue comme à celles apportées par des beautés d'un éclat plus problématique. Et cependant presque tout ce que Paris renferme de plus distingué s'était rendu à cette fête, depuis ces fleurs que l'armorial voit éclore sur les sommets héraldiques, jusqu'à celles dont le commerce et l'industrie couvrent de leur sol fécond.

Or, savez-vous quel puissant effort avait dû être accompli par tant de jeunes femmes qui évitent avec tant de soin toutes ces réunions dansantes où le prix d'entrée est le seul contrôle des admissions?

Elles y étaient cependant venues, candides bourgeoise ou fières patriciennes, et non-seulement elles y étaient venues, mais elles y payaient vaillamment de leurs personnes, trônant dans les loges, circulant à travers les groupes, figurant dans les quadrilles, les valses ou les polkas. Que de nobles baronnes, comtesses ou marquises que l'on croyait encore dans leurs châteaux de la Beauce ou de la Bretagne, ont trahi par leur présence l'incognito de leur retour; que de riches financières que l'on croyait attardées dans les brillantes villas de la Marne ou de la Seine, y ont éclaté de tous les feux de leurs diamants. C'est qu'elles s'étaient dit que la charité épure tous les contacts, qu'il fallait que ce bal annuel fût une institution féconde, et que le moyen de lui assurer cette féconde perpétuité, c'était de lui donner un prestige qui en fît un centre exceptionnel: le pôle de toutes les attractions.

Ce problème, elles l'ont réalisé. Cette fête a été et sera une des fêtes les plus productives de l'hiver parisien, et par suite une des plus riches dotations de la misère. Charité! voilà de tes miracles.

LÉO DE BERNARD.

LA SONNETTE.

LA DISCRÉTION.

La sonnette.

Drelin, din! din!... On sonne à ma porte. — Qui est-ce?... Un ami, un ennemi, un fâcheux. — Que m'arrive-t-il?... une affaire, un bonheur, un malheur? Depuis vingt ans, je n'entends pas ma sonnette sans tressaillir de crainte ou d'espoir.

Suis-je au repos, j'ai le temps de feuilleter ma mémoire et d'y trouver vingt noms, ceux-ci charmants, ceux-là désagréables : — Si c'était un tel, que j'attends, ou une lettre que je n'ose attendre, celle-ci, celui-là, ou encore ?... — Généralement, c'est un autre. Le personnage qui entre est-il inconnu, j'espère ou je redoute tout de sa part. Il est *l'imprévu*, tout comme ma sonnette. — Qu'il s'explique, nous verrons bien dans quelle catégorie il se rangera.

Suis-je au travail, ma plume ou mon ouvrage s'arrêtent, mes idées s'éparpillent et s'envolent comme une troupe d'oiseaux parmi lesquels tombe un caillou; la rime s'enfuit la première et trop souvent la raison avec elle.

Dans je ne sais lequel de mes romans, un coup de sonnette fut cause qu'un héros, tombé à la mer et destiné peut-être au sort le plus doux, y fut oublié si longtemps qu'il s'y noya. — Vous me direz que j'étais libre de ne point ouvrir ma porte.—Ah ! je le vois bien, vous êtes abîmé dans le luxe, ainsi que la ville de Landerneau avant les prédications de saint Houardon; que vous importe à vous qu'un éditeur ou un impresario impatient descende devant votre demeure d'un cabriolet de remise, avec un projet colossal qu'il remportera pour toujours si la porte demeure close. N'est-ce donc point assez de risquer, chaque jour, d'être réellement absent quand la Fortune tirera votre cordon de sonnette, et faut-il, de propos délibéré, la laisser sur l'escalier où elle ne restera guère? — Non, non, ouvrons au plus vite. Tout le monde, comme feu Béranger, n'est pas assez sûr de sa brune, pour refuser l'entrée à cette inconstante blonde.

LA PROVOCATION.

— Mais ce n'est point elle, ce n'est pas même une visite, c'est une corvée, un ennui, une mauvaise nouvelle, tout de noir habillée... Ah! ma sonnette, à qui m'avez-vous fait ouvrir?

— A votre meilleur ami dont vous partagerez les peines, ingrat!... Avez-vous donc oublié ce jour, où, le cœur gros, vous couriez chez lui pour recevoir secours et consolations; que seriez-vous devenu, s'il n'avait pas voulu entendre sa sonnette?

∴

Pour chaque profession le coup de sonnette a une valeur distincte, et vous trouverez naturel que j'aie commencé par la nôtre. Que de vers et de prose, de croquis, de mélodies et de couplets furent étranglés net par le cordon de la sonnette.

Un coup de sonnette pour le médecin est un malade, pour l'avocat un litige, pour le photographe un portrait, pour le dentiste une mâchoire.

J'ai connu un estimable directeur du port militaire de ***, pour qui c'était toujours l'incendie de l'arsenal. Chaque coup de sonnette le faisait bondir : — « Encore!

L'ANTICHAMBRE.

s'écriait-il, ces ouvriers imprudents... ces maudits fumeurs... ces affreux forçats!... » Il n'avait pas fini de tonner qu'un malencontreux commis voyageur lui proposait des vins de dessert. Je laisse à deviner comment il le recevait. — « Avoir sonné chez lui hors de ses heures de service! mille tonnerres à la voile!... » Les amis et connaissances du directeur avaient pris l'habitude de tambouriner sur sa porte jusqu'à ce que la servante leur ouvrît. Mais tant d'autres sonnaient, que, pour être délivré des coups de sonnette, ses cauchemars, il a pris sa retraite. Qu'on carillonne maintenant, il sourit.— A-t-il tort, a-t-il raison? Est-il à l'abri de nouvelles non moins désastreuses que celle du feu dans le port? — Hélas ! je n'en crois rien.

∴

Vous étiez paisiblement assise au coin de votre cheminée, madame, quand un coup de sonnette sinistre introduisit chez vous le deuil et son cortége de douleurs. Fatale soirée suivie d'une nuit trop cruelle!...

A la vérité, un autre soir, vous vous en souviendrez toujours, on sonna brusquement, j'entrai et je vous dis : — Ne pleurez plus !

— Moi!... il n'est donc pas mort?... La nouvelle était fausse.

— Oui, madame, horriblement fausse, j'en suis sûr et j'accours!

La voix vous manqua, je dus vous offrir un siége, des larmes de joie et de reconnaissance baignaient vos yeux.

— Mais alors, dites-vous enfin, il va revenir!... il revient!... Il est là?

— Pas encore! Seulement, il peut arriver d'un instant à l'autre.

L'IMPORTUNITÉ.

Avec quelle anxiété vous attendites ensuite le coup de sonnette du retour.

∴

Il est de prétendus progrès qui gâtent tout. On remplace aujourd'hui la sonnette par un timbre. Et le porteur d'eau sonne exactement comme votre fiancé, un importun comme un ami, un huissier comme une femme charmante. Mais la sonnette avait tout un langage à elle et le timbre ne rend qu'un son sans signification aucune; — autant vaudrait un coucou.

Une oreille intelligente ne saurait se tromper à certains coups de sonnette, tels que le petit coup timide du solliciteur, le coup menaçant des témoins qui apportent une provocation de duel, le coup de sonnette du maître, celui de l'ami, celui de la voisine qui n'arrivait qu'à la nuit tombée, discret, léger comme une confidence, — celui du débiteur qui vient demander grâce, celui du débiteur qui vient s'acquitter, l'un tremblotant, l'autre franc comme un éclat de rire, — et le coup de sonnette du créancier malintentionné, sans parler de celui de votre ennemi intime si content d'avoir à vous annoncer trois ou quatre mauvaises nouvelles. Mylord sonne à tout rompre, son coup de sonnette est orgueilleux comme sa vieille Angleterre; mais la femme de chambre de mylady a le talent de faire retentir votre sonnette avec une gaieté folle.—Et le timbre prétend se substituer à la sonnette ! Le timbre, l'éternel et monotone timbre, est un brutal niveleur, un Tarquin ou plutôt un digne compère de l'écriture américaine qui enlève aux adresses des lettres toute leur piquante saveur et vous oblige à rompre

L'AMITIÉ BRUSQUE.

REVUE DU MOIS. — Dessin de MARCELIN.

ENFIN LE SALON DE MADAME X... EST OUVERT.
(*Tous les chroniqueurs.*)

— M. et Mme de Trois-Étoiles!... M. le vicomte A... de B... C... D...!... Mme la marquise Y... de Z...!...

PROPOS DE CHASSEURS.

— Moi, je ne saurais souffrir le moindre faux pli à mes culottes de chasse; je n'ai encore trouvé que Humann qui ait pu me comprendre; je suis si sensible!... des jambes.

Opéra. — LA SYLPHIDE
(Débuts de Mlle Emma Livry.)

— Maman, l'Écossais qui danse avec des moustaches, est-ce un homme?
(*Entendu lundi dernier.*)

Italiens. — IL TROVATORE
(Rentrée de MMmes Alboni et Frezzolini, de MM. Mario et Graziani.)

L'ouverture du *Trovatore*, un chef-d'œuvre! Le modèle du genre! Courte et bonne trois mesures.

DEVANT LA NOUVELLE ENTRÉE DES TUILERIES.

Le lion de Barye et le factionnaire, deux braves à poils qui se font assez bien pendant.

Vaudeville. — LE FAUX-COL D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.

Que de talent il faut à Lafontaine pour se faire pardonner ses faux-cols!

A PROPOS DES DINERS DU FIGARO.

— Décidément je n'irai pas, c'est trop absurde. Il faut dire un bon mot pour avoir de chaque plat.

— Et tu as peur d'y mourir de faim?

immédiatement le cachet pour recourir tout droit à la signature. Fi donc! usurpateur!...

∴

Ah! lorsqu'après trois ans de campagne, j'arrivais au logis, j'ébranlais si fort la sonnette que le S. S. V. P. écrit sur la porte devait se traduire : *Sonnez Si Vous Pouvez*, jusqu'à ce que le serrurier voisin en eût posé une autre.

Une fois, le cordon me resta dans la main; la sonnette fut sauvée, mais non la porte... Comme je la frappai!...

O vieille sonnette de la demeure paternelle, quel son charmant tu avais! — Qu'on se moque de mon style poncif, tant pis pour qui s'en moquera! je dis, parce que je veux le dire, que tu vibrais dans mon cœur.

Ils accourent : « C'est lui! c'est lui! » Ils avaient reconnu leur fils à son coup de sonnette.

∴

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la maîtresse sonnette, celle de l'appartement, celle qui, dans toutes les familles et bien ailleurs, est tour à tour grelot de vaudeville et tocsin de drame, — celle qui fait mettre un couvert de plus et déboucher gaiement le meilleur flacon pour l'ami qui s'invite impromptu à la fortune du pot, — celle qui fait pâlir madame quand elle a le tort de croire son mari trop loin, — celle qui ajoute à la joie commune, — celle qui interrompt une conversation..., etc..., etc... Mais il y a cent autres sonnettes qui jouent aussi un grand rôle en ce monde.

Vos laquais, chère baronne, maudissent ce joli petit bijou sonore, silencieux maintenant sur votre guéridon, car, dans un instant peut-être, il les arrachera au farniente de l'office. — La sonnette de la maîtresse de maison est l'ennemie née de messieurs les domestiques.

La sonnette de la boutique, c'est la fortune en gros sous; la sonnette parlementaire, le paratonnerre des orages politiques. — La sonnette académique, la sonnette d'administration, la sonnette de toutes assemblées financières, littéraires et autres, sont le silence, s'il se peut.—Et la sonnette de la sage-femme, que de mystères elle recèle!...—Oublierais-je la sonnette du concierge?... Celle-ci en a bien d'autres mystères, mais il faut se borner, et je n'en finirais pas, s'il me fallait parler de toutes les sonnettes qui tintent à mes oreilles, et les citer une à une, sans oublier celle du marchand d'encre, dont je serais obligé de guetter le son avec trop de soin, si je m'avisais de vouloir traiter à fond l'interminable chapitre des sonnettes.

Voyez ce que Rabelais dit de l'Ile Sonnante, et n'oubliez pas Valmont de Bomare à l'article du serpent à sonnettes, dont le ciel vous préserve. — Ainsi soit-il!

G. DE LA LANDELLE.

COURRIER DU PALAIS.

Il existe dans la langue un certain nombre de mots magiques qui, lorsqu'on les prononce, semblent mettre en branle toutes les clochettes de l'imagination. Le mot trésor est de ceux-là. Mystère, richesse, infini, il y a de tout cela dans « trésor. » Trésor, ce n'est pas 1,000 francs, 100,000 francs, un million : c'est plus, c'est autre chose. Pour l'avare, ce sont des tonnes remplies de monnaies d'or au plus haut titre, de louis et de napoléons, de souverains, de pistoles, de doublons, de sequins; — pour l'homme de bourse et d'affaires, des coffres-forts bourrés jusqu'à la gueule de papiers à vignettes; — pour la coquette, des milliers d'écrins béants d'où jaillissent des colliers, des bracelets, des bagues, tout ce qui se peut rêver de bijoux et d'ornements féminins; — pour d'autres, enfin, pour les poëtes échevelés et besogneux, se sont des pierreries. des perles de toutes formes, de toutes couleurs, ruisselant pêle-mêle dans des baignoires de porphyre, où ils puissent plonger leurs bras et remuer des millions d'étincelles. — Et que me voilà loin du Code, pour qui le trésor est « toute chose enfouie ou cachée, sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété, et qui est découverte par le pur effet du hasard! »

Or, il y a un an, le bruit courut chez les commères du quartier Maubert qu'un trésor avait été découvert dans une vieille maison de la rue des Carmes. — Et c'était, ma foi, vrai.

Cette maison avait appartenu au collége ecclésiastique de Laon, qui lui-même était une dépendance du grand couvent des Carmes. Dans ces derniers temps, la ville en était devenue propriétaire et en louait une partie à une institutrice, Mlle Macquard.

Un jour, Mlle Macquard fait venir chez elle M. Magne, fumiste, et lui demande d'y établir un calorifère. Il fallait pour cela démolir un placard. M. Magne va chercher deux ouvriers, et l'on se met à l'œuvre : les planches volent sous le marteau. Tout d'un coup les ouvriers s'arrêtent : ils croient avoir aperçu quelque chose au fond du placard. Serait-ce de l'argent? Ils sont sur le point de s'en assurer, lorsque leur maître les appelle et les renvoie au magasin. C'est lui alors qui reprend leur besogne, avec l'aide, cette fois, de Mme Macquard elle-même; tous deux s'empressent de desceller la dernière tablette, — et à leur vue charmée apparaissent huit sacs dont la tournure et le poids trahissent le contenu de la façon la moins équivoque.

Par les soins de Mlle Macquard, les huit sacs sont enlevés immédiatement et déposés dans la caisse de la Ville.

L'événement transpira : je n'ai pas besoin de vous dire la sensation profonde qu'il produisit dans le quartier Maubert. Les salons de la rue Mouffetard s'en émurent. Les têtes s'enflammèrent. Chacun se demanda s'il n'avait pas un trésor dans son mur, et ce fut, pendant quelques semaines, une fièvre de ramonages.

Quant au trésor découvert, les hypothèses les plus saugrenues, les chiffres les plus fantastiques, furent mis en avant. Enfin un article inséré au *Moniteur* vint jeter une douche d'eau froide sur toutes ces effervescences. Le journal officiel annonçait que la somme contenue dans les huit sacs ne s'élevait pas à plus de 10,800 fr. — Un trésor de 10,800 fr., n'est-ce pas misérable?

Si ce fut l'avis de la foule, ce ne fut pas celui des intéressés. Six prétendants surgirent à la propriété des 10,800 fr.

La ville, propriétaire de la maison, Mlle Macquard, M. Magne, les deux ouvriers fumistes, en voici d'abord quatre de compte fait.

Ce n'est pas tout : deux des sacs portaient une étiquette indiquant qu'ils appartenaient à Mgr Hachette des Portes, évêque de Glandèves; sur quatre des six autres, figurait le nom de l'abbé Duclos, vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas. Ces six derniers sacs, qui contenaient 8,400 fr., paraissaient former entre eux une série complète

Qu'étaient devenus Mgr de Glandèves et l'abbé Duclos? Ce dernier était mort pendant la révolution et sa succession avait été dévolue à l'Etat pour cause de déshérence. Mgr de Glandèves avait émigré en 1790 et était mort à Bologne sept ans après à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Mais il avait laissé des héritiers : de telle sorte que le nombre des candidats au trésor se trouvait augmenté de deux : les héritiers Hachette des Portes et le Domaine, comme représentant l'abbé Duclos

Or, voici que l'intervention de deux personnages nouveaux vient compliquer, ou si vous aimez mieux, simplifier les choses. Ces deux personnages sont — la *dame de cœur* et la *dame de carreau*.

Il y a longtemps que la *dame de pique* a fait avantageusement ses débuts dans le monde fantastique : ces deux ci sont plus modestes : elles se contentent, comme dans la circonstance, de dénouer les procès : je m'explique.

Les deux cartes en question étaient tombées, au moment où l'on démolissait le placard, d'une tablette supérieure. On les avait d'abord mises au rebut : plus tard, on s'avisa de les examiner et l'on trouva au dos de chacune d'elles des indications précieuses; car elles ont, aux yeux du tribunal, dissipé tous les doutes qui existaient sur la propriété du Trésor. Il a paru démontré que l'abbé Duclos n'était que le prête-nom de l'évêque. La somme contenue dans les sacs a donc été attribuée aux héritiers Hachette, sauf une somme de 2,400 francs qui a été reconnue la propriété de l'ancien collége de Laon et dévolue par suite au domaine, — le successeur naturel à tous les biens de mainmorte.

Ah! si l'Etat se laissait faire, s'il ne défendait pas énergiquement sa propriété — la propriété de tous — à quel pillage ne serait-il pas livré! On le fraude à la douane, on le vole dans les forêts, on le dévalise dans les bibliothèques publiques. A qui n'est-il pas arrivé, bouquinant sur les quais, d'y trouver un volume marqué du timbre d'un de nos grands dépôts? Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il est de fort honnêtes gens qui se montrent volontiers coulants sur ces sortes de larcins. Les enfants distinguent entre *voler* et *chiper*. Ceux-là appellent le vol de livres et d'autographes— de la bibliomanie. Dans je ne sais quel vaudeville, un jeune homme est interpellé vivement par un épicier dont il a enlevé la fille. — Je l'aime tant! répond le séducteur. — La belle raison! reprend l'épicier père, ceux qui enlèvent les montres et les pains de sucre, c'est qu'ils les aiment aussi!

M. Chavin de Malan aimait les livres : il était bibliophile, bibliomane; il a été, dit-on, attaché autrefois à la bibliothèque du palais du Luxembourg. Ce n'était pas le premier venu : docteur en théologie, associé correspondant de l'Académie de Besançon, professeur d'histoire au collége de Juilly, il vivait sur le pied de l'amitié avec des personnages considérables du haut clergé. Il s'était marié très-jeune, et devenu veuf, il était entré dans les ordres. Il avait la plume facile et il a publié de nombreux ouvrages — entre autres : *La Croix de douleur*, *l'Histoire de la vie du bienheureux saint Souzo*, celles *de dom Mabillon et de la conjuration de Saint-Maur*, celles *de saint François d'Assises et de sainte Catherine de Sienne*, une *Bibliographie ecclésiastique*, etc...

Il avait pris en affection particulière la bibliothèque Sainte-Geneviève et la Bibliothèque impériale. Il y venait composer ses ouvrages. On remarqua qu'il s'isolait des autres travailleurs au moyen d'un rempart de livres et de cartons. Son échafaudage parut suspect et on le démolit. Mais c'était un si brave homme, si simple, si studieux! il eut bientôt conquis la confiance du conservateur de Sainte-Geneviève, le digne M. Robert, qui s'habitua peu à peu à le considérer comme de la maison et le laissa cueillir et fourrager à son gré dans les armoires.

Le bon abbé ne se gêna plus : il emporta chez lui les ouvrages qui étaient à sa convenance; mais comme il lui en fallait beaucoup, il prit le parti de faire venir un commissionnaire avec des crochets, — et l'on put voir des charges de livres émigrer, à dos d'homme, de leur ancien domicile à celui de M. Chavin de Malan.

On ne dit pas si les courses de l'Auvergnat étaient payées par l'abbé ou par le Conservateur.

A la Bibliothèque impériale, c'était principalement dans les manuscrits que travaillait notre bibliophile. On avait mis à sa disposition, pour son histoire de *dom Mabillon*, les manuscrits provenant de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. C'est ainsi que cinq cent quatorze de ces anciennes pièces historiques avaient été extraites — de leurs casiers — par l'auteur de *dom Mabillon*.

M. Chavin de Malan se retira en Franche-Comté dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1856, vicaire de la paroisse de Dôle.

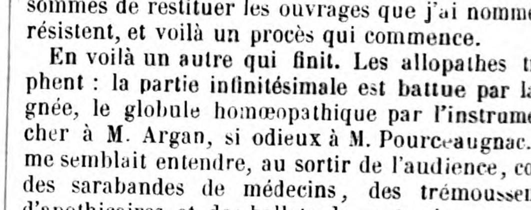
Il avait toujours oublié de rendre aux bibliothèques de Paris les livres et les manuscrits qu'il leur avait empruntés, en sorte qu'ils se trouvèrent compris tout naturellement dans les valeurs mobilières qui furent mises en vente après sa mort.

Ce fut un libraire de Paris, M. Demichélis, qui, moyennant 30,000 fr., — un prix relativement infime,— traita à forfait de la bibliothèque et du cabinet d'estampes et d'autographes. Puis il vendit en détail ce qu'il avait acheté en bloc : il céda ainsi à M. Firmin Didot pour 3,600 fr. un *Homère* imprimé à Venise, chez Alde, en 1504, et à M. Solar les *Concilia Galliæ Narbonniensis*, la *Vie des Pères* et un *Breviarium Romanum* à des prix également respectables. Le *Breviarium Romanum* avait appartenu à saint Charles Borromée; il est imprimé sur vélin, V. A. V. (*Velinum Agni qui Vixit*), et passe pour un bijou bibliographique.

Vous voyez d'ici ce qui est arrivé. Au bruit des ventes faites par M. Demichélis, les oreilles des bibliothécaires se sont dressées, leurs yeux — trop longtemps fermés — se sont ouverts, et ils se sont mis à rechercher avec ardeur entre les mains des acquéreurs de Demichélis les livres et les manuscrits soustraits à l'Etat C'est ainsi que MM. Firmin Didot et Solar se sont vus sommés de restituer les ouvrages que j'ai nommés. Ils résistent, et voilà un procès qui commence.

En voilà un autre qui finit. Les allopathes triomphent : la partie infinitésimale est battue par la saignée, le globule homœopathique par l'instrument si cher à M. Argan, si odieux à M. Pourceaugnac. Et il me semblait entendre, au sortir de l'audience, comme des sarabandes de médecins, des trémoussements d'apothicaires et des ballets de matassins.

PETIT-JEAN.



PALAIS-ROYAL : *Le Calife de la rue Saint-Bon*, scènes de la vie turque, mêlées de couplets, par MM. Marc-Michel et Labiche. — VARIÉTÉS : Reprise de *Deux Anges gardiens* et de *Monsieur et Madame Galochard*. — M. Bignon.

Écoutez bien, vous qui aimez les analyses, et vous allez savoir immédiatement ce que c'est que *le Calife de la rue Saint-Bon*, substitué en quinze jours au *Grain de café*, pour les débuts de M. Pradeau sur le théâtre du Palais Royal. Peut-être ne serez-vous pas fâchés d'abord de connaître la rue Saint-Bon, dont il a été médiocrement question jusqu'à ce jour dans les productions dramatiques La rue Saint-Bon est ou était une rue, modeste jusqu'à l'obscurité, qui se trouve ou

qui se trouvait à la hauteur de l'Hôtel de Ville. Nous croyons que le tracé de la rue de Rivoli l'a supprimée, mutilée ou transformée. Quoi qu'il en soit, elle n'a pu que gagner à l'une de ces trois révolutions. Nous l'avons connue; elle faisait pendant à la rue Jean-Pain-Mollet et à la rue Brise-Miche; c'est dire qu'à l'occasion on ne se privait pas de la prendre comme but de ces railleries d'arrondissement à arrondissement qui sont indestructibles. En premier lieu, l'authenticité de son saint était légèrement contestée par les continuateurs de l'historien Godescard. Qui est-ce qui connaissait Saint-Bon? A quel événement important se rattachait Saint-Bon?

Deux vaudevillistes, en quête d'une revanche, viennent d'essayer de doter la rue Saint-Bon d'une illustration pareille à celle de la rue de la Lune. Nous n'avancerons pas qu'ils y ont complétement réussi, mais du moins leur bonne volonté est manifeste. Ils ont imaginé un parfumeur du quartier Saint-Martin, qui, tourmenté par le noble désir de se faire un nom dans l'art des César Birotteau et des Demarson-Petit, quitte un beau jour le trottoir natal pour s'en aller chercher à Constantinople des parfums nouveaux, des essences inconnues, des sachets impossibles. A peine a-t il mis le pied sur le rivage turc, que la folie amoureuse s'empare de lui et que, guidé par le souvenir de ses lectures, il s'en va au marché des esclaves, comme le premier pacha venu ou comme Gérard de Nerval à la poursuite d'un roman vivant. Il en revient avec une Géorgienne du coût de deux mille francs, qu'il se hâte d'embarquer sur un bâtiment faisant voile pour Marseille, en lui persuadant qu'ils cinglent vers Tunis.

C'est à ce moment que la pièce commence. Ce qui précède se raconte, une fois le rideau levé.

Tunis, pour le parfumeur égrillard, c'est la rue Saint-Bon, où il a fait louer une mansarde par son caissier, un grivois de son espèce. Afin de rendre son stratagème plus vraisemblable aux yeux de la Géorgienne, Moutonnet revêt des habits mahométans, tels qu'on n'en rencontre plus que dans les greniers de l'Odéon ou dans les solennités foraines, présidées par l'ombre de Rosambeau. Un turban qui, à toute époque, aurait déterminé des lézardes d'hilarité dans les murailles d'un sérail, envahit une notable portion de son front et même de ses yeux. Ce turban vaut à lui seul un poëme; il est l'étonnement continuel et l'esprit sans trêve de la pièce. Le reste du costume se compose d'un monceau de cachemires qui font rêver d'un Thibet fantastique; les dentelles ont l'air d'avoir été usées par Orosmane d'abord et par Jocrisse ensuite; il y a des lueurs de fer-blanc dans les poignards de sa ceinture et des tons de pains à cacheter dans les pierres précieuses de ses pantoufles. Nous renonçons à dire l'attitude et le geste de cet Ottoman pour lequel la Courtille n'aurait, un mercredi des Cendres au matin, ni assez de brocards ni trop de poignées de farine.

Dans le *Calife de la rue Saint-Bon*, le parfumeur s'appelle Ben-Sidi-Moutonnet, et son caissier Alphonse-Omar.

Cependant, Moutonnet est bien convaincu qu'il réalise l'idéal d'un calife, et son langage est absolument semblable à son plumage: il traite son esclave de *perle du firmament*, et son caissier de *bostangi*, voire d'*icoglan*. Pourquoi faut-il qu'un si beau rêve soit malencontreusement interrompu par l'arrivée de M^me^ Moutonnet, femme sans poésie et sans mousseline, qui, découvrant par hasard le harem clandestin de la rue Saint-Bon, arrache le narghilé aux lèvres de son mari et lui dénonce sa Géorgienne comme une comédienne en rupture d'engagement avec le directeur d'une troupe du Bosphore? Triste revers des *Orientales* et des *Cantonnes* du dix-neuvième siècle!

Que voulez-vous? Il fallait une pièce pour les débuts de M. Pradeau, une pièce dont le succès fût certain cette fois. Les auteurs du *Grain de café* (M. Pradeau n'en a pas voulu d'autres) ont eu recours à un moyen infaillible : ils ont cherché le vaudeville qui avait réussi le plus souvent sous diverses transformations, et après avoir trouvé que c'était le vaudeville à turban, ils ont amalgamé avec adresse *l'Ours et le Pacha*, *Dromadar et Panadier*, *Ba-ta-clan*, — *Ba-ta-clan* surtout, qui avait commencé la réputation de M. Pradeau aux Bouffes-Parisiens. Ils ont fait plus encore, ils ont demandé des airs nouveaux au musicien de la Ronde du *Punch-Grassot*, M. Mangeant. Ainsi pourvu, ainsi garanti, ainsi comblé de vœux et de provisions, comme un fils de famille dans une cour de diligence, *Calife de la rue Saint-Bon* ne pouvait pas ne pas réussir.

Le nouveau pensionnaire du Palais-Royal est un gros garçon qui rappelle Achard par la rondeur physique et morale. Ses petits yeux disparaissent presque sous des bourrelets de chair, tandis que sa bouche a le rire démesuré d'un masque antique. Il est aussi ravagé de la petite vérole qu'Arnal. En outre, il gasconne à faire pâmer d'aise les tribus bordelaises qui ont suspendu leurs harpes aux saules de la Bourse. M. Pradeau est heureusement doué, comme on voit, dans le sens comique; l'originalité, l'imprévu, lui arriveront plus tard, avec les créations. En attendant, et par un très-agréable contraste, il met au service des vaudevillistes une jolie voix, légère et aisément menée.

M. Amant, M^me^ Aline Duval et M^me^ Thierret jouent dans *le Calife de la rue Saint-Bon*. M. Amant, c'est le caissier travesti en Omar, et dont les yeux brillent et dont les mains tremblent, à la seule idée qu'il est constitué gardien d'un sérail. M^me^ Aline Duval est la Zétulbé apocryphe; vous voyez d'ici comme elle mène l'action, les personnages, la musique. Quant à la femme du parfumeur, à M^me^ Moutonnet, c'est M^me^ Thierret qui s'est chargée du personnage; et depuis Flore, de jovial et hardi souvenir, jamais rôle de tyran enjuponné ne fut plus vertement traduit. Elle enlève le mot comme un homme, mieux qu'un homme, sans que la morale en sourcille trop, — je dis trop.

Est-ce que les auteurs feraient peser leur stérilité sur les Variétés? Ce théâtre en est déjà au régime des reprises. Passe pour les *Deux Anges gardiens*, une bonne pièce, émouvante, honnête, simple; mais *Monsieur et Madame Galochard*! Pourquoi? Ce petit tableau d'un coin du grand siècle, où l'on assiste aux intrigues de Benserade, où l'on voit même passer au dénoûment M^lle^ de La Vallière, ce vaudeville si mince en si larges habits est devenu tout à fait triste et froid. M. Lassagne lui-même ne parvient pas à le ranimer.

Nous dirons quelques mots d'un comédien que la mort vient d'emporter bien prématurément, de M. Bignon. Tous ceux qui fréquentent les boulevards parisiens se rappellent y avoir vu un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, aux cheveux abondants, noirs et ébouriffés, toujours vêtu d'un habit aux boutons de métal, la démarche rapide, le regard net, mais bienveillant. C'était M. Bignon. Il avait une véritable organisation dramatique, de la certitude, de la puissance même, mais moins d'élans et d'éclairs qu'on l'aurait supposé. Cette stature particulière attira plusieurs fois l'attention des auteurs et des directeurs; M. Ponsard ne voulut confier qu'à lui le rôle de Danton dans sa tragédie de *Charlotte Corday*; M. Alexandre Dumas en fit le Coconas de la *Reine Margot* et le Dixmer de son *Chevalier de Maison-Rouge*; ce furent ses créations les plus remarquables et les plus complètes.

Lui-même était auteur dramatique, et nous avons rendu compte ici d'une pièce sur *Salomon de Caux*, représentée à la Gaîté; il était musicien aussi, dit-on. Que lui a-t il donc manqué pour occuper le premier rang? Ce qui manque à beaucoup de gens, artistes ou écrivains : le hasard, l'occasion, le temps, la vie!

CHARLES MONSELET.

CAUSERIE DE LA MODE.

On a beaucoup parlé, dans le faubourg Saint-Germain, du mariage de la fille unique de la marquise de V... avec le jeune comte Anatole de B... La fiancée était belle, riche, charmante d'esprit et de cœur; le futur unissait à un grand nom une haute position dans le monde; ils se plaisaient et s'aimaient, comme cela devrait être entre tous ceux destinés à l'union indestructible du mariage. Mais un matin, juste huit jours avant le *grand jour*, ce parfait accord faillit être rompu par un soupçon jaloux de l'impétueux prétendu.

Un matin donc, le comte Anatole de B... arriva un peu plus tôt qu'à l'ordinaire à l'hôtel de sa belle fiancée. On le fit entrer dans le salon, qui donne sur un vaste jardin. — Mademoiselle va venir, lui dit une femme de chambre, qui était allée avertir sa jeune maîtresse. Elle a été tellement occupée à écrire ce matin que sa toilette est un peu en retard. — J'attendrai, répondit le fiancé avec un air de *résignation*, mais dans le fond très-peu résigné de perdre quelques minutes sans voir venir l'*être adoré*. Tandis qu'il tambourinait avec impatience contre les vitres d'une des portes-fenêtres, il vit passer un domestique tenant à la main un grand nombre de lettres. Il reconnut sur les enveloppes l'écriture et le cachet de celle qui, avec la permission de sa mère, lui avait écrit quelquefois depuis que leur mariage était arrêté.— Pour qui donc toutes ces lettres? pensa t-il. Mais il entendit le frôlement d'une robe de soie, devina à un parfum suave qui traversa l'air que c'était *elle*, et, se retournant, il prit la main qu'elle lui tendait. — Qu'avez-vous donc fait tout ce matin? lui demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude. — Je me suis occupée de vous, de vous exclusivement, lui répondit-elle. J'ai essayé plusieurs toilettes, j'en ai commandé d'autres, je suis restée devant mon miroir, commentant avec moi-même ce qui pourrait me rendre plus jolie à vos yeux. — Et c'est tout? répliqua le fiancé froidement; durant toute la matinée, vous n'avez pensé qu'à moi? vous ne vous êtes pas entretenue avec quelque amie, avec quelque personne étrangère? — Non. A peine ai-je vu quelques minutes ma mère, qui est venue m'embrasser à mon réveil, et Adèle, qui vient de m'habiller. — Ah! reprit le comte de B..., très-pâle et saisissant la main droite de sa fiancée, vous n'avez pas écrit? ajouta-t-il en pressant convulsivement le doigt taché d'encre de la jeune fille, le doigt accusateur de Rosine! — Quoi! fit-elle, subitement éclairée, et, remarquant le visage bouleversé de son fiancé, elle quitta d'un bond le salon. Elle y rentra aussitôt tenant à la main une foule de lettres.— Heureusement qu'elles n'étaient point parties, dit-elle; tenez, méchant jaloux! lisez-les toutes et voyez si j'ai menti, et elle lui tendit les lettres une à une.

La première était adressée à M. le gérant des magasins du Louvre, et renfermait ce qui suit : « Monsieur, ma mère veut ajouter un quatrième cachemire aux trois que M. le comte de B... a déjà choisis chez vous; veuillez m'envoyer celui fond rose de Chine, avec un triple rang de palmettes serrées et qui est un de vos plus rares, m'avez-vous dit. Veuillez y ajouter deux petites écharpes en cachemire de l'Inde, pour tour de cou. Je suis très-contente de ma *pelisse-impératrice*, ornée de guipure, et de mon manteau garni de martre zibeline, avec le manchon assorti. Mais j'ai réfléchi qu'avec la belle robe en *étoffe matelassée* que vous m'avez vendue pour mes visites de noce, il me fallait une parure complète en hermine : châtelaine, manteau de velours doublé d'hermine et manchon. Autre décision : je renonce au voile de tulle illusion, ce serait pauvre avec deux tuniques en point d'Alençon sur une robe de moire antique blanche. Envoyez-moi donc la longue écharpe du même point et du même dessin que les tuniques, elle me servira de voile; je veux aussi une barbe assortie, puis trois volants très-riches en dentelle noire de Chantilly, avec les garnitures de corsage, pour mettre sur ma robe en gros des Indes cerise. Envoyez-moi en même temps plusieurs robes nouvelles en belles soieries que je désire offrir à des amies. Recevez, monsieur, etc. »

La seconde lettre était adressée à M^me^ Tilman, fournisseuse brevetée de fleurs et de plumes de l'impératrice et de la reine d'Angleterre; le comte de B. lut tout haut : « Vous êtes artiste, madame, aussi je m'en fie en tous points à votre goût pour la couronne et le bouquet de mariée dont nous sommes convenus ensemble; la forme de la guirlande et le mélange de fleurs que vous m'avez proposé s'harmonieront à merveille; outre cette blanche couronne de myrtes et de boutons d'oranger, comme les fêtes vont se succéder après mon mariage, je voudrais six couronnes imitant les fleurs naturelles (avec les bouquets de corsage assortis). Une première, en roses de la reine et réséda; une seconde, en fleurs de grenadier à peine écloses; une troisième, en cactus; une quatrième, en volubilis de toutes nuances; une cinquième, en primevères blanches et lilas; une sixième, en coquelicots et épis; enfin, six parures toutes semblables à celles que vous venez de faire pour la princesse Elise de Furstemberg. Je voudrais encore deux de vos couronnes pommeuses composées de si jolis fruits; joignez-y cette délicieuse coiffure Taglioni que vous venez d'exécuter pour la muse de la danse. Deux de vos nœuds sylphes en rubans et marabouts, et deux de ces belles resilles-Eugénie, en treillis d'or et de fleurs qui ont fait sensation aux fêtes de Compiègne. J'attends le tout le plus tôt possible et vous assure, madame, etc. »

La troisième lettre était adressée à la première dame de la maison Fauvet : « Bien assurée de votre habileté, madame, je n'esssayerai point mes robes, ce serait du temps perdu; la dernière que vous m'avez faite allait si bien que vous pouvez exécuter hardiment, sur les mêmes mesures, toutes celles destinées à mon mariage. Je vous recommande celle pour l'église, qu'elle soit un peu traînante. Au lieu de faire rabattre un col autour du corsage montant, je désire une ruche en *tulle illusion* autour du cou; c'est plus seyant. Mettez dans les manches longues de grands *bouillons* qui voilent le bras. Je me range à votre avis pour la robe du jour du contrat; je choisis celle en moire antique vert Azoff, avec des dispositions Pompadour sur velours. Ordonnez les décorations du corsage. Je me décide pour une robe en velours épinglé comme celle que vous avez faite dernièrement pour la princesse Vogoridès. Mais au lieu d'être en bleu, je le voudrais en rose, avec des ornements de franges en perles de Venise. Vous savez qu'il me faut quatre robes de bal légères, une en tulle cerise, l'autre bleu de ciel, l'autre mauve, l'autre blanche. — Vous varierez, suivant votre goût bien connu, les ornements de blondes, de rubans et de fleurs. Quant aux robes de ville, tout a été convenu entre nous; je ne vous en parle plus. Donnez tous vos soins à ma robe de chambre. Je veux les manches à la *Dogaresse*. Croyez, madame, etc. »

La quatrième lettre était adressée à M^me^ Alexandrine et contenait ces lignes : « Vous êtes vraiment une fée ingénieuse, madame, et vous avez mélangé avec un rare bonheur cette belle blonde à dessins arabes, la longue plume blanche et le velours neigeux qui composent un de mes chapeaux de noce. Le nœud, formant diadème sur le front, fait à merveille. Il me faut maintenant trois autres chapeaux: un léger blanc et rose pour le spectacle; un autre en velours plein, de couleur sombre, pour sortie du matin, avec cet *esprit noir* qui ornait celui destiné à la princesse Galitzine, que vous m'avez montré l'autre jour; puis un en velours impérial bleu de Chine et blanc, où vous poserez cette aigrette diaphane qui est une de vos créations. Faites-moi aussi à votre goût quatre coiffures pour soirées d'Opéra et d'*Italiens*, deux en beaux rubans et deux autres en mélange de velours et de torsades d'or. Je vous offre, etc. »

La cinquième était adressée à M. Petit, au bazar

Modes.

turc; on y lisait : « Le temps me manque, monsieur, pour aller moi-même faire un choix parmi les burnous que vous venez de recevoir de Tunis, et parmi les vestes de sultanes qui vous sont arrivées de Constantinople. Choisissez-moi vous-même un burnous blanc avec rayures d'or et longs glands blancs et or au capuchon. Je veux le second pourpre, également rayé d'or. Quant aux vestes, je désire les deux plus riches : celle en velours noir, avec une grecque en or, rehaussée de perles de corail, dont vous m'aviez parlé, et celle en velours vert émeraude, brodée d'argent et de perles blanches. Parmi vos bijoux de fantaisie, je désire une parure en sequins et corail et une autre composée de ces jolis émaux byzantins, que vous m'avez montrés à Biarritz. Ajoutez-y quelques bracelets d'ambre, que je veux donner, et renfermez le tout dans cette belle cassette en filigrane semblable à celle que vous avez vendue à Mme la baronne de Rothschild. Recevez, monsieur, etc. »

La sixième lettre était pour Mme Payen, la célèbre lingère. La jeune fiancée lui disait : « Je n'ai que des éloges à vous adresser pour mon trousseau. Il fait l'admiration de mes amies : chemises, jupons, camisoles, bonnets de nuit ; tout est d'une distinction exquise ; mais vous savez que j'attends encore les élégants *peignoirs* ou *déshabillés*, ainsi que les bonnets du matin ; au lieu de deux *déshabillés* en mousseline, broderie et valenciennes, j'en voudrais quatre ; écrivez à votre fabrique de Nancy pour en avoir deux autres.

La septième lettre était pour MM. Ransons et Yves, *à la Ville de Lyon*. Le futur continue à lire ce qui suit : « J'attends, messieurs, les douze douzaines de paires de gants de chevreau que j'ai choisis chez vous ; veuillez y joindre mes ceintures en ruban et celles en velours unis et velours écossais. Outre les deux boucles que je vous ai désignées pour clore ces ceintures, j'en voudrais encore deux : une en écaille et or et l'autre en nacre et argent. Mais ce que j'attends avec impatience, ce sont les ornements en passementerie pour ma robe de chambre. Envoyez-moi à choisir de jolies bourses algériennes en filet d'or et de soie. »

La huitième lettre était pour M. Chapron, à la *Sublime Porte*. « Vous avez, monsieur, surpassé mes espérances, ces magnifiques mouchoirs où les armes mêlées de ma famille et celles du comte de B... sont brodées en relief, ont paru à tout le monde des chefs-d'œuvre. Maintenant songeons aux mouchoirs plus simples. J'en désire plusieurs douzaines à coins arrondis brodés et quelques douzaines carrés, je les attends et vous offre, etc. »

La neuvième lettre était pour Mme Bonvallet, inventrice des corsets plastiques : « Faites-moi, madame, sur le même modèle que les deux corsets de moire blanche et de moire rose que vous venez de m'envoyer, deux autres corsets ordinaires en coutil blanc avec des chemisettes en batiste brodée. Je respire à l'aise dans vos corsets et je ne saurais trop vous louer d'avoir rendu à la femme la souplesse de ses mouvements. »

Dixième lettre, à M. Faguer Laboullée, parfumeur breveté. « J'ai reçu, monsieur, le bel éventail que vous m'avez fait exécuter avec tant d'intelligence. Envoyez-m'en plusieurs autres moins riches, ainsi que quelques jolis flacons de poche, trois sultanes pour gants et mouchoirs et trois caves à odeur ; veuillez m'adresser aussi un assortiment de vos meilleures parfumeries. »

Onzième lettre à MM. Requillard, Roussel et Choqueel, fournisseurs de l'empereur et de l'impératrice ; on y lisait : « Toutes les tentures, tapis et étoffes d'ameublements fournis par vous au comte de B... pour la décoration de son hôtel, m'ont charmée, c'est d'un luxe vraiment artistique. Je me souviens des merveilleuses tentures avec des sujets de chasse en tapisseries de Tourcoing, que vous avez faites dernièrement pour un riche seigneur russe, j'en voudrais de semblables pour décorer un cabinet du château de B... Hâtez-vous, car c'est une surprise que je veux faire à mon mari quand nous irons fin janvier passer quelques jours dans ses terres. »

Douzième lettre, à M. Croisat, coiffeur de la reine Christine : « Je compte bien sur vous, monsieur, pour le jour de mon mariage à l'heure dite. Décidément j'adopte pour ce jour-là votre long repentir *Marie-Antoinette* flottant aux bas des bandeaux ; ce sera très seyant sous le voile. Apportez-moi pour les jours suivants des *touffes Fontanges* et des *sous-bandeaux* en fils de cachemire, qui donnent une si souple ondulation aux cheveux. »

— J'ai fini, s'écria le fiancé confus, arrivé au dernier mot de cette douzième lettre, et maintenant, cher ange, pourrai-je obtenir mon pardon ? — Certainement, répondit-elle, si vous pouvez aussi me prouver l'emploi de votre matinée. — Envoyez chez Humann, reprit-il, et vous saurez que j'ai passé là deux heures ce matin à combiner avec le tailleur artiste des coupes de pantalons, d'habits et de gilets ! — Allons, dit-elle en souriant, recachetez toutes les lettres, faites-les partir, et pardonnons-nous.

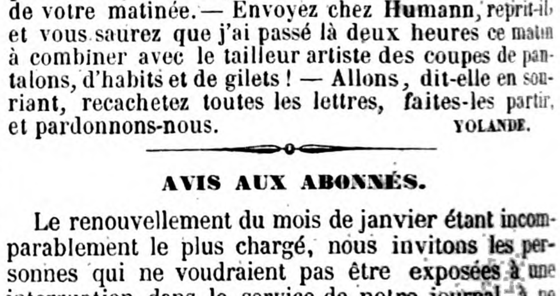
YOLANDE.

AVIS AUX ABONNÉS.

Le renouvellement du mois de janvier étant incomparablement le plus chargé, nous invitons les personnes qui ne voudraient pas être exposées à une interruption dans le service de notre journal, à ne pas attendre le dernier délai pour adresser à l'Administration le prix de leur abonnement.

Nous rappelons à nos abonnés que les communications ou les réclamations qui ne nous seraient pas adressées franches de port, doivent être considérées comme non avenues, toute lettre non affranchie étant strictement refusée dans nos bureaux.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

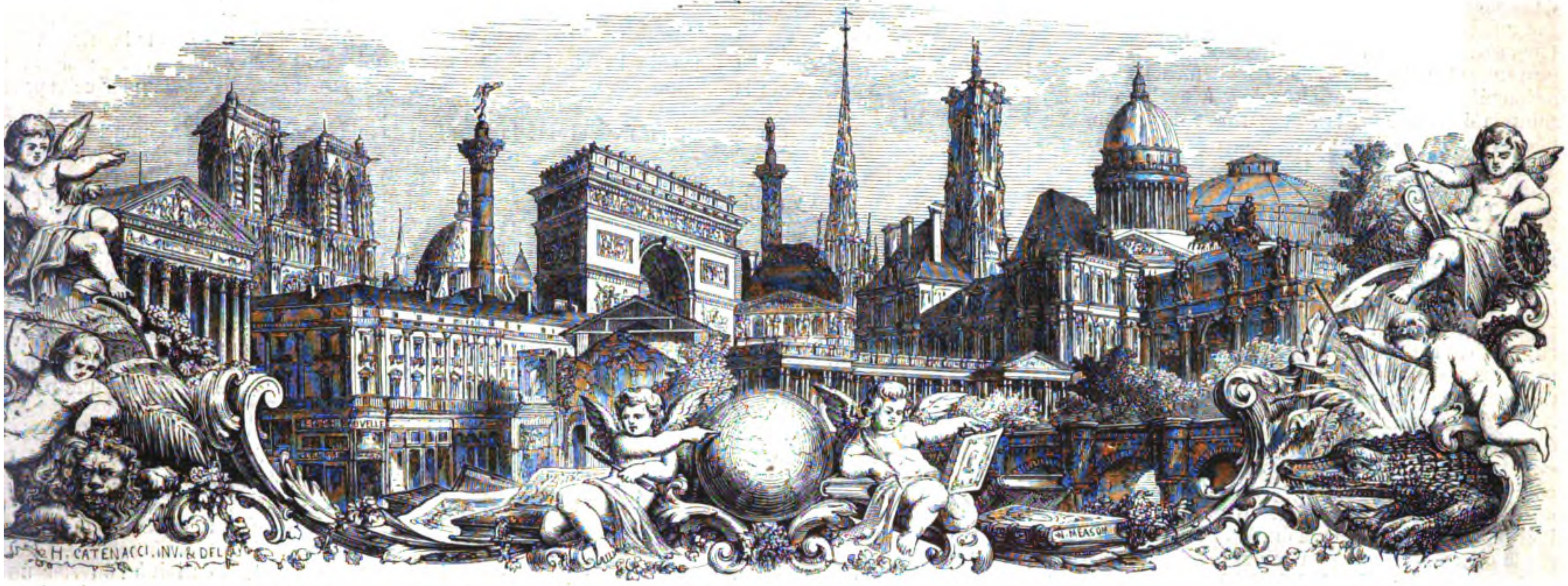
J'ai mis dans un rébus que voilà, monsieur, tout mon talent.

G — mis dans un Ré — BUS — que voile à — MON — scie, — heure, — TOU — monte à Laon.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, Bourdilliat, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

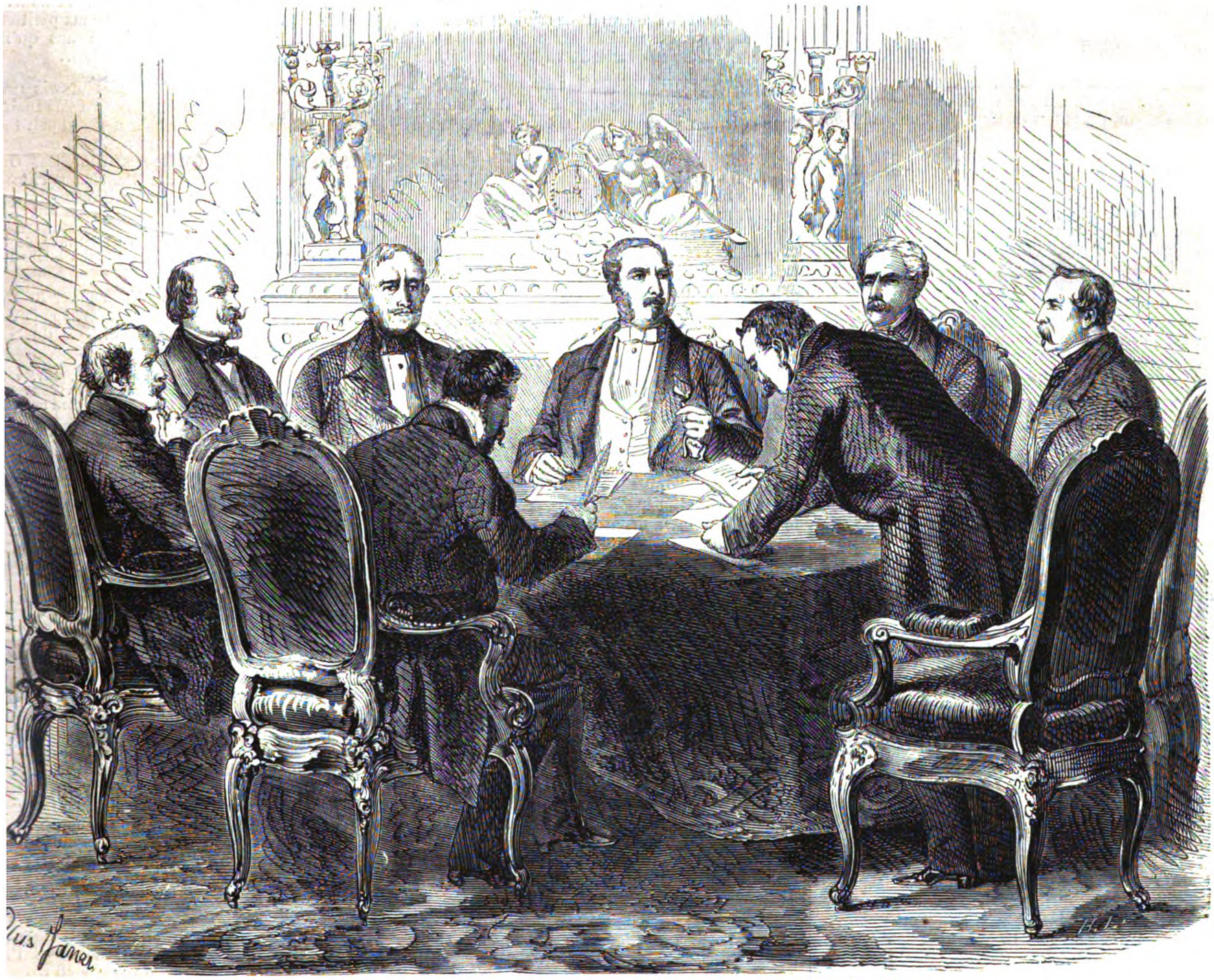
ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'Étranger le port en sus
lu numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2me Année. — N° 89.
25 Décembre 1858.

BUREAUX
A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens.

La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :



Comité des maréchaux pour la formation des tableaux d'avancement de l'armée.

COURRIER DE PARIS.

Voici une bizarre petite histoire. On sait combien l'huile de foie de morue est quelque chose de répugnant, d'atroce et de révoltant à prendre; on sait aussi combien son effet est souverain dans certains cas. Mme Der... a un petit garçon de six ans, capricieux et volontaire, auquel ce médicament est ordonné. Mais comment le décider à avaler tous les soirs la dose écœurante ? et pourtant il y a absolue nécessité.

La mère s'ingénie, et base la petite manœuvre suivante sur l'expérience qu'elle a du caractère ombrageux et vaniteux de son jeune fils.

Tous les soirs la famille est réunie ; sept à huit personnes. Elle leur parle d'un nouveau sirop venu d'Orient, et dont sultans et sultanes font leurs délices. Seulement on n'en donne qu'aux grandes personnes, parce que ce sirop a des vertus qui s'expriment en latin. Il est très-rare d'en voir prendre aux enfants, pas plus qu'on ne voit des enfants boire du vin de Champagne, fumer des panatellas, monter à cheval, se coucher après minuit, porter des bottes, voter aux élections, aller au cercle, dîner seuls au restaurant, être de la garde nationale, avoir un lorgnon et parler politique, toutes choses qui sont les prérogatives de l'homme fait, et qui font qu'on vous considère. Boire de ce fameux sirop jaune des sultans fut déclaré sur la même ligne que tout ce qui précède !

Ceci bien posé, bien établi, voilà qu'un soir on sert avec le thé un carafon de la liqueur des gens majeurs. Tout le monde y goûte... C'est exquis ! quel goût nouveau ! C'est une importation diplomatique ! Un oncle, qui connaît sa *Galathée*, s'écrie : Ah ! verse, verse encore !

Entre nous, c'était du sirop de gomme ou de pomme, ni plus ni moins. Tel était cet Orient.

La fiole est soigneusement remportée après libations et exclamations.

Même manége pendant plusieurs jours.

Un soir, le petit qui écoutait et observait tout, fort mortifié de sa minorité, de sa taille et de tout ce qui l'empêchait de goûter avec les grands au délectable élexir, à l'enivrant électuaire, le petit bonhomme, disons-nous, éclatant de mortification et d'envie, ose demander à sa mère d'être admis comme les ancêtres aux honneurs et aux délices du précieux sirop des sultans. Celle-ci, qui suivait les progrès de la comédie sur le jeune présomptueux, feint de résister :

« — Y penses-tu, Ernest, à ton âge ! Cela est réservé aux gens comme nous... Si l'on savait que tu bois de ce haut sirop, personne ne voudrait plus te considérer comme un petit garçon.. on te demanderait l'heure qu'il est à ta montre, et le cours de la bourse ! »

Le lendemain, l'enfant, excité par ces paroles artificieuses et bien d'autres encore, commença à manifester plus que son désir, c'est-à-dire sa volonté de boire avec les autres..... Le soir venu, et tandis que deux fioles complices et jumelles étaient en jeu, les parents burent une cuillerée de sirop de gomme, tandis que le petit reçut une belle dose d'huile de foie de morue...

Quelle horreur ! Et pourtant avec quelle vanité et quelle joie l'enfant avala l'affaire, persuadé que c'était être traité en homme que de partager avec les grands cette louche liqueur orientale ! Sans doute, il trouva cette huile nauséabonde, abominable... Mais qui ne connaît l'empire de l'amour-propre ? Qui ne sait les merveilles qu'il fait accomplir, et comment, sous son excitation, on réalise jusqu'à des prouesses ? On se garda bien de demander à l'enfant comment il trouvait le breuvage; on se contenta d'en faire de nouveau l'éloge, en parlant encore des sultans. Le lendemain, dito, dito. Le surlendemain aussi... Et encore, et toujours; à ce point que l'enfant, excité, fit ses grimaces pour ainsi dire en dedans, et avala ferme !

Et cette comédie fut si bien et si comiquement montée par Mme Der... et ses complices, que lorsqu'il arrivait au petit Ernest de désobéir à sa mère, d'être méchant, gourmand, entêté, paresseux, menteur. . ce que font souvent enfin les enfants (et ceux qui ne le sont plus !) elle s'écriait :

« — Ernest ! tu n'auras pas ce soir d'huile de foie de morue ! »

Et tout aussitôt le petit bonhomme redevenait obéissant, soumis et souple comme un gant !

On dit généralement que les grandes capitales ont une tendance immaîtrisable à se porter vers l'ouest. Londres, Berlin, Vienne, New-York, en sont l'exemple. Paris, plus qu'aucune ville, obéit à cette tendance vers le couchant. Le jour où la Seine, dans son arc demi-sphérique, servira de limite à l'octroi de l'ouest, le centre de Paris sera dans les Champs-Elysées, au lieu d'être à la place de la Bourse. Ce mouvement est impérieux, fatal, immaîtrisable.

Il est déjà secondé par les habitants autant que par les décrets. Ce n'est plus la fantaisie, la fashion qui s'en vont rechercher les hauteurs des Champs-Elysées ; c'est déjà le commerce. Voici un fait étrange et curieux. Une de nos plus célèbres *faiseuses* transporte ses magasins et ateliers, où ?

De la place Vendôme à la place de l'Etoile ! Elle échange la perspective de la colonne contre celle de l'Arc de Triomphe !

Et elle ne doute pas que ses pratiques viendront la trouver là.

Il est vrai que ce sont toutes femmes à équipages, et qu'en allant au bois on ira choisir et essayer ses atours, ce qui, pour bien des élégantes, qui ne manquent pas un seul jour d'aller au bois, pendant la belle saison, sera peut-être même plus commode que d'aller expressément dans tel ou tel quartier de Paris.

C'est égal ! le symptôme est curieux, et on eût ri au nez des gens qui vous eussent dit, il y a une quinzaine d'années, que les belles dames du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin iraient se faire coiffer sur la route de Neuilly !

Ceci nous rappelle une petite anecdote. Vers 1840, S. M. l'ex-impératrice Marie-Louise, duchesse régnante de Parme, donna un bal dans son palais attenant à celui des Farnèse, à l'occasion du passage de... nous ne saurions dire quelle archiduchesse d'Autriche, sa nièce, ou sa cousine. Les élégantes parmesanes résolurent d'aller se faire coiffer à Milan... c'est-à-dire à une trentaine de lieues de Parme, Milan possédant alors le fameux Cocaroni, coiffeur dont l'habileté faisait tourner toutes les têtes. Ces dames firent donc, dans le but d'être accommodées par cette main en vogue, un voyage de trente heures... dont le retour dut être un affreux supplice ; car, pour ne pas déranger l'ingénieux, le brillant, l'élégant édifice du fameux Cocaroni, elles durent se tenir raides comme des piquets dans leur voiture, se défiant de tout choc ou de tout contact comme d'un tremblement de terre ! Dix heures de ce supplice ne parurent point trop payer la vanité de paraître au bal de Marie-Louise et de l'archiduchesse voyageuse, peignée et bouclée de la griffe du lion...

Dans les papiers du docteur R..., qui vient de mourir, on a trouvé cette note qui nous est envoyée, et que nous ne transcrivons pas très-sérieusement :

« Le fils de M. M..., propriétaire alsacien, ayant eu la lèvre rongée par un abcès, vint me trouver l'été dernier, me demandant ce qu'il fallait croire de la prescription d'une somnambule, qui lui indiquait le moyen de se refaire une lèvre. Voici ce moyen, que je trouvai absurde et ridicule :

» Prendre un jeune poulet et lui enlever, ***tout vivant***, un morceau de chair à façonner en lèvre, et à appliquer sur la blessure ravivée par le bistouri...

» Le fait est que la chair de poulet a une grande analogie avec la chair humaine, et pour preuve, ne dit-on pas, de certain état de la peau : avoir la chair de poule !

» Je refusai de me charger de l'opération, mais je ne dissuadai pas de la faire; cela m'amusait. L'Alsacien alla donc trouver un pauvre diable d'officier de santé, qui se montra moins scrupuleux que moi. L'étrange opération fut faite ; une lèvre supérieure en chair de poulet fut soudée et... reprit, ma foi ! Il fallut à peine trois semaines pour assurer la soudure. Mais le curieux de l'affaire, c'est ceci. Lorsque l'Alsacien fut débarrassé des bandes, il ne fut pas médiocrement étonné de se trouver, du côté gauche, un nouveau genre de moustaches... des plumes qui commençaient à pousser, des plumes roussâtres à reflet vert ! »

Nous racontions, il y a quelque temps, l'histoire d'une jeune fille cruellement abandonnée par un père implacable devant une faute qui coûta à la malheureuse d'abord l'honneur, puis la vie...

Une correspondante inconnue nous adresse une lettre naïve sur un sujet qui forme contraste, et qui émeut à d'autres titres. Nous nous efforcerons, dans une transcription indispensable, de conserver au récit de l'anonyme sa simplicité et sa conviction.

Il y a environ cinq ans, se trouvait dans une petite ville d'Allemagne une pauvre veuve entourée de quatre filles. La misère obligea celles-ci à chercher des emplois; l'une, la plus jeune, mais la plus laide, trouva à se placer chez un vieillard qui vivait lui-même fort à la gêne d'une petite pension d'employé.

Ce vieillard avait un fils, un soldat, qui, de loin en loin, venait passer quelques jours chez son vieux père. Le soldat, léger, dissipé, coureur d'aventures, oublia la laideur de la jeune fille... oublia surtout ce qu'il devait de respect au toit paternel ! Il y avait lon[...] qu'on ne l'avait revu, lorsque la pauvre serva[nte] [de]vint mère.

Le vieillard, indigné contre son fils, lui écrivit q[u'il] eût à épouser la pauvre fille. Le soldat, qui était [sous-]officier, dit à son père qu'obéir serait arrêter, p[...] sa carrière, qu'il avait l'espoir d'obtenir l'épaul[ette], et que pour y renoncer, il préférerait renon[cer à] l'existence. Il promit de faire pour la mère et l'enfa[nt] tout ce qui serait compatible avec sa situation, [et] supplia son père de ne pas condamner cette prud[ente] conduite...

Peu de mois après, le vieillard mourut. Mais, t[...] de la position de cette victime du soldat, il enlev[a] l'héritage naturel de celui-ci une petite somme am[as]sée à force d'économies, de privations, et qu'il lé[gua] à sa petite servante. Le soldat apprit ce qu'avait f[ait] son père, et l'approuva. La mère, voyant ce q[ui] pourrait plutôt appeler le lait que le pain, assuré [...] les premières années de son enfant, résolut de q[uitter] le pays où sa faute l'avait déconsidérée. Elle vi[nt à] Paris, laissant l'enfant à sa vieille mère, et trouva à [se] placer. Peu de temps après, elle fit connaissance d'[un] ouvrier, qui, lui voyant les qualités d'une bonne [mé]nagère, lui offrit de l'épouser...

Alors Charlotte crut devoir avouer son passé. L'ou[]vrier un peu ébranlé d'abord, mais bientôt to[uché] de cette franchise, finit pourtant par persister da[ns] sa demande, et le mariage se fit. Seulement le bra[ve] garçon exigea que l'enfant rentrât sous le toit du mé[]nage...

Le soldat apprit tout, et écrivit à l'ouvrier une l[et]tre que bien des riches se feraient gloire de sig[ner]. Plus belle et plus noble encore fut la toute s[...] réponse de l'ouvrier ! Le soldat, économisant d[ésor]mais sur sa solde, sur ses plaisirs, voulut env[oyer] mensuellement une petite somme à la mère de l'en[]fant. Le mari résista... puis finit par comprendre q[u'il] y aurait indélicatesse à s'opposer aux actes de la [déli]catesse d'autrui, et céda. Chaque mois, depuis [...] ans que le mariage s'est fait, il arrive vingt fra[ncs ou] quarante fr... tout ce que le soldat, devenu s[...] rangé, économe, peut envoyer pour l'enfant. L'[...] l'ouvrier est père à son tour, et les deux petites [...] grandissent dans le modeste ménage sans qu'il y [ait] de nuance dans les caresses paternelles...

Le système des demandes et avis par v[oie] d'annonces, si en usage chez nos voisins insula[ires], commence à se naturaliser chez nous, et peu fami[lia]risés que nous sommes encore avec les excentri[cités] que les Anglais trouvent toutes naturelles, on p[eut] chaque jour s'amuser, en parcourant la quatrième p[age] des grands journaux, des choses drôlatiques qu'o[n y] insère. Exemple :

UNE personne *convenable* demande un intérieur d[e] [...] luxe, aisance, soirée à whist, participant à tou[...] rue***, n° ***, *franco*.

Autre. Celle-ci s'efforce d'économiser le n[ombre] des lignes à 3 francs, — mais elle n'échappe aux [...] que pour tomber dans l'obscurité. C'est du S[...] Panis à Œdipe.

MARIAGE. Un Monsr, 40 ans, prof. hon., pouv. [...] rev., désire s'un. à une dlle ou vve de 27 [...] pass. de fig., ay. un av. raisonn. Ec. fo à T. T., poste res[tante].

On lit dans l'*Avenir industriel et artistique* d[u] [...] novembre :

ON DÉSIRE emprunter 50.000 fr. en viager, en [...] de bonnes garanties. Il faudrait que l[e prêteur] *eût au moins* 60 *ans d'âge.*

Il serait difficile de dire plus clairement qu'on [...] plutôt encore *hériter* qu'emprunter !

Autre :

UNE JEUNE PERSONNE dont quelques jour[naux] [...] le récit d'une f[...] ont proclamé la beauté, vraiment jeune, désire qu'un h[omme] [...] placé et riche lui donne son nom et l'aide à reconquérir [sa for]tune qui lui est disputée, vu sa faiblesse, par M. R... V..., fonctionnaire, qui abuse du mystère de sa naissance.

N'est-ce pas là tout un roman, sans parler de l'[am]phibologie du dernier membre de phrase ? Il es[t sup]posable que la demoiselle, *vraiment jeune*, et [dont] les journaux ont acclamé la beauté (s. G. D. [...] est née du côté gauche, et que M. R... V... [a] abusé de quelques fidéicommis. Il y a, dans [cette] annonce, la matière délayable suffisante pour f[aire] deux volumes de la collection à un franc de la *L[ibrai]rie Nouvelle* ! Nous savons un épouseur, un a[ma]teur... un simple curieux, peut-être, qui a r[épondu] à cette bizarre annonce. Si ce qu'il a appris [peut] être dit, nous le dirons.

On a vu, ces jours-ci, à l'Opéra, dans l[a loge] d'une femme de finance, une personne dont l'a[pari]tion a causé quelque surprise au milieu d'une s[...]

au courant de la situation bizarre que nous ns essayer de raconter en peu de mots. C'est tout petit drame.

y a environ dix ans, lord S*** épousa une Française, une provinciale, fort jeune et fort jolie. L'Anglais était d'humeur singulière, d'habitudes excentriques; sa femme ne tarda pas à lui préférer un jeune ier de marine qu'elle rencontra chez des amis. du premier acte.

e qui se passe dans l'entr'acte..., j'espère qu'on le ne, à voir sur quelle situation se lève la toile, à e second.

ous sommes sur les confins de cette vaste forêt de rs-Cotterets qui a plus de cent lieues de tour, et s les flancs de laquelle s'étendent des plaines et arpillent des villages. Au nord voilà les Ardennes... a vue du vieux château de Verm... en embrasse èvère développement. Ce château a été acheté il y x ans par lord S***. C'est une ancienne demeure ale, presque une forteresse! Depuis sa faute lady ny est là...

on mari l'y a amenée par surprise, feignant de loir tout simplement lui montrer son acquisition. s c'était une prison dont le lord s'était assuré, et en constituait le geôlier. Lady S*** poussa d'abord hauts cris; mais ces cris ne pouvaient être entendus personne que de quelques Irlandais dévoués au ser- du lord. Une vaste demeure, un jardin intérieur aissé dans des constructions infranchissables, cent quante pieds d'élévation du sol pour la plus basse tre du donjon tourné sur les Ardennes... Lady ny se résigna. Elle le fit surtout parce qu'elle avait onviction que son étrange et excentrique époux ne nquerait pas de la rejoindre, n'importe sur quel it de la terre, si elle tentait et réussissait à s'échap-, — et que quelque sanglante catastrophe devrait illiblement s'ensuivre...

lle se résigna donc, et se voua entièrement à l'é-ation de sa petite fille. Lord S*** avait déclaré que e captivité aurait fin jour pour jour dix ans après la de l'arrivée au château. Lui-même se fit le pri-nier de sa vengeance; il ne quitta pas l'enceinte seule fois, même pour chasser dans la forêt voi-

e 25 novembre dernier les dix ans ont expiré. d S*** n'a rien dit, il a disparu...

a femme a attendu quelques jours encore, n'en-tant point parler de lui, et toutes les portes étant n ouvertes, elle est partie pour retrouver sa mère, une petite ville des environs de Paris.

yant une fortune indépendante, elle a repris son de naissance et sa vie parisienne. Elle était, s l'avons dit, à l'Opéra, l'autre soir, au second it de Mme Caroline Barbot.

u'est devenu lord S*** ?

le ne sait!

viendra-t-il? est-il allé s'enfermer dans ses pro-és irlandaises? est-il au contraire caché à Paris, eillant en secret la conduite de sa femme?

ı ne sait que supposer, que croire!

situation de lady S*** (aujourd'hui tout simple-Mme R... M...) semble fort terrible à ses amies!

~~ Une assez bonne boutade!

illart, l'honorable secrétaire du Théâtre-Français, ı duel à vingt ans, — il y a vingt-un ans, — avec omme qu'il n'a pas tué, mais qu'il a perdu de l prit pour témoin de l'affaire un sien ami d'alors, prêta volontiers, et déjeuna encore plus volon-tandis qu'on pansait le blessé à l'autre bout de

s depuis cette époque, ce duel, le témoin de t est resté sa sangsue, son tourment, son Il n'y a pas de mois qu'on ne le revoie avec sa l'emprunteur impitoyable et acharné. Tantôt ingt francs, tantôt c'est quarante! Quant aux tions, il n'en est pas plus question que du re- Malborough! D'année en année la somme s'ar-et avec les vingt-un ans, elle est devenue lement majeure!

ıd Maillart, impatienté de cette trop longue ex-on, essaye de résister, l'autre évoque ses sou-

- Te rappelles-tu comme il faisait froid le jour duel? J'en avais le nez tout rouge! Mais toi, pensais pas! Tu allais comme à la noce! C'est par un pareil froid, il y a bien peu de gens qui aient dévoués... exposés... sacrifiés comme je it pour toi!

— C'est bon! voilà cent sous, laissez-moi tran-!

— Cent sous? j'ai besoin de cinquante francs!

— Eh bien... soit... les voilà! — s'écrie l'autre jour art impatienté, outré, exaspéré, — mais je vous re que ce sont les derniers... et que par vos importunités depuis tant d'années, par cette trop longue exploitation, vous me faites naître un vif regret...

» — Lequel?

» — C'est... au lieu de flanquer un coup d'épée à ce pauvre C... de ne vous avoir pas tué, vous, mon témoin! »

~~ Il y a quelques jours, on vit descendre d'un brillant équipage de maître, à la porte d'un excellent restaurateur des Halles, quatre personnes dont voici les signalements:

Une femme de chambre avec bonnet à la mode du Midi;

Une ouvrière parisienne;

Un valet de pied en petite livrée;

Un groom en costume complet d'entraîneur...

Ces quatre individus demandèrent à être placés dans le salon commun du premier étage, où ils se firent servir, au milieu des habitués, le meilleur dîner de la maison. Le garçon qui les servit croyant, au costume, reconnaître chez la plus grande et la plus belle des deux femmes une compatriote, se mit à lui parler, puis même à lui faire un peu la cour. Les autres riaient!

Le dîner gaiement fini et largement payé, on remonta en équipage aux regards ébahis des garçons, et on s'en fut aux *Folies-Nouvelles*, en loge d'avant-scène. Comme d'ordinaire ces loges sont fréquentées par de belles dames et de beaux petits messieurs, la vue de ce valet, de ce groom, de ces deux suivantes fit grommeler le parterre, les cintres; on les interpella. Le groom répondit, les deux femmes riaient aux larmes.

Je le crois bien!

C'étaient: La comtesse *Trois-Étoiles* et son amie, autre dame de qualité, — de plus, un peu bas bleu. Le valet en petite livrée et l'entraîneur étaient le frère de l'une et le très-jeune mari de l'autre, les deux comtes Y.... et Z.....(Les voilà tous quatre rassurés!) Ils se sont amusés comme des fous, c'est bien le mot, et n'hésitent pas à raconter l'histoire dans leur monde... qui rit tout haut et blâme tout bas.

~~ On lit dans les grands journaux que le grand-duc de Toscane a nommé son consul général à Genève un Genevois, un peu horloger par conséquent, M. Jacques Bautte, jadis naturalisé Toscan, et allié à la célèbre *sculptrice* légitimiste, Mlle de Fauveau. Ce nom de Bautte, très-honorablement et très-opulemment porté, nous rappelle une petite anecdote qui nous fut jadis racontée à Florence, dans le salon de la marquise de Ricci, mère de Mme la comtesse Walewska.

Une des filles ou des nièces du célèbre horloger-bijoutier Bautte venait de mettre au monde un gros garçon. On avait le parrain, on cherchait un nom. Le parrain, qui s'appelait Henri, offrit Henri. Accepté. Le baptême a lieu. Durant la cérémonie, et comme le prêtre articule les noms assemblés, on s'aperçoit de l'étrange et inadmissible mot que forment, réunis, prénom et nom, c'est-à-dire: *Henri-Bautte*...

Au nom d'Henri on ajouta sur-le-champ Charles ou Auguste, pour séparer, diviser cette alliance mal séante et mal sonnante. De sorte que lorsqu'il entrera dans un salon, le jeune Bautte n'y sera pas annoncé de façon à ce qu'on croie l'y voir tituber à la façon d'Almaviva, dans son costume de soldat, chez Bartholo!

~~ On sait qu'une dame S..., arrêtée à Constantinople pour émission de faux caïmés, ou billets de banque, fabriqués en Amérique, subit en ce moment son procès. On nous écrit de Florence qu'il vient de disparaître des salons une étrangère qui menait grand train et qui ne paraissait point rassurée sur l'enquête turque au sujet de ces caïmés. Elle avait loué pour l'hiver un ancien palais guelfe, voisin de Santa Maria dei Fiori, et avait la prétention d'y recevoir le corps diplomatique... bien qu'en réalité elle ne réussît jusque-là qu'à voir le corps... de ballet. Bref, elle est en fuite, et on dit qu'elle n'a point donné sa nouvelle adresse et qu'il est même peu probable qu'elle envoie chercher ses lettres.

~~ Voici quelque chose d'assez inattendu: le président du sénat, premier président de la cour de cassation, S. Exc. M. Troplong, va publier prochainement, dans la *Revue contemporaine*, une étude sur... Gluck!

N'aimez-vous pas, comme nous, que ces éloquents et austères personnages descendent ainsi des hauteurs de la politique et de la justice dans nos arts? N'est-ce pas pour la frivole critique de nos jours un précieux enseignement et une émulation que de voir de pareils noms se complaire en de pareilles matières?

~~ Madame d'Oviedo est une brillante Espagnole qui habite Paris, et qui est mère d'une adorable petite fille dorée comme une mandarine, avec des yeux dont la prunelle, d'un noir extrême, nage dans un limbe d'un blanc presque bleu; et une bouche si rouge... que c'est à croire qu'elle tient une fleur de grenadier entre les dents!

L'enfant est d'une vivacité, d'une pétulance, d'un entrain adorable; il faut qu'elle touche à tout... il lui faut tout: on l'appelle Inès.

L'autre jour la mère conduit l'enfant chez une des plus jeunes dames du Palais. Il y avait du monde, on l'admire. Mais la petite se lasse bientôt d'être contemplée, s'échappe... et court çà et là dans le salon. D'un coup de coude elle entraîne une figurine de biscuit de Sèvres, qui tombe et se brise en beaucoup trop de morceaux! La mère se confond en excuses, et rattrape l'enfant. Mais au bout de cinq minutes la petite s'échappe encore, court encore... et cette fois vient prendre sur un guéridon une merveilleuse tasse de Frankenthal ornée de délicieuses peintures en camaïeu violet, qui lui échappe, et... patatra!

La mère se lève désolée, court à l'enfant, veut l'emmener...

Décidément, — dit la maîtresse de la maison, — ce n'est pas: Inès d'Oviedo qu'il faut la nommer, — mais bien Inès de *casse-trop!*

~~ On nous écrit:

« Vous avez, un jour, monsieur, mentionné la singulière annonce qui fut faite dans un salon parisien du comte Pozzo di Borgo en « bourreau de Bordeaux!» Voici qui est mieux, je le pense, du moins.

» C'était à Florence, en 1824 ou 1825, chez le très-obèse prince Camille Borghèse, qui donnait un raout. Le comte Pozzo di Borgo arrive, précédé de son chasseur, qui jette à l'huissier le nom de Son Excellence, et se retire au vestiaire.

» L'huissier s'avance à la porte du salon et lance aux oreilles de cinq cents personnes déjà réunies cette annonce longtemps restée célèbre dans la fashion florentine:

» *Sua eccellenza il conte Pezzo di Porco!* »

Nous éviterons de traduire.

~~ Une opulente famille parisienne a acheté tout récemment un joli château dans la vallée de Montmorency, pour la somme honorable de 220,000 francs, plus les charges...

Car, de même que dans une exploitation industrielle, il y a des charges! Celle qui est inscrite en tête de l'acte est l'obligation, — à renouveler par tout acquéreur et par-devant notaire, de respecter — sous peine de 25,000 francs de dommages-intérêts envers l'église de Montmorency, — un tombeau placé au bout du tapis vert qui fait face au château....

Or, quel est ce tombeau?

Voici ce qu'on y lit:

« Ci gît le noir Prestot, des chiens le plus fidèle.
» Quand son maître chéri, hélas! nous fut ravi...
» Il mourut de douleur quatre jours après lui...,
» Des parents, des amis, n'est-ce pas le modèle?
» 12 mars 1778. »

Information prise, l'affaire date de la marquise de R***, guillotinée pendant la révolution. Sa famille put ressaisir la propriété en 1799, et maintint la volonté de l'aïeule. Cette clause bizarre fit manquer la vente du château en 1836, alors que l'amiral de Rigny songeait à l'acheter. Il passa dès lors aux mains de la famille de Fuentès, qui vient de le vendre à un banquier, lequel a accepté de maintenir et protéger... sous peine des 25,000 francs d'amende, le tombeau de *Prestot*.

Quelle chienne de condition!... Sans jeux de mots.

~~ Dans les *Nouvelles Guêpes*, M. Alphonse Karr formule cette pensée très-vraie:

« Les injures sont bien humiliantes pour celui qui les dit, — quand elles n'humilient pas celui qui les reçoit! »

~~ Dans un vaudeville du genre absurde et fou, qui a été lu cette semaine après un dîner d'auteurs, se trouve cette phrase d'un solliciteur à un fonctionnaire:

« — Hélas! monsieur, venez-moi en aide, je vous supplie! j'ai une veuve et trois orphelins à nourrir! »

~~ Ma femme fait ce qu'elle veut! — disait l'autre soir M. B... — Elle est majeure... elle le serait même plutôt deux fois qu'une! C'est pourquoi elle a la *bride* sur le cou...

« — Il veut dire *la ride!* » — dit quelqu'un à sa voisine.

~~ Maintenant, cher lecteur et belle lectrice, laissez-moi vous adresser mes vœux. Si vous êtes heureux, je vous souhaite la prochaine année... bissextile!

JULES LECOMTE.

Tableau de la Nativité de la Vierge, de Murillo (Dessin de Bocourt, gravure de H. Linton.)

La Nativité de la Vierge,

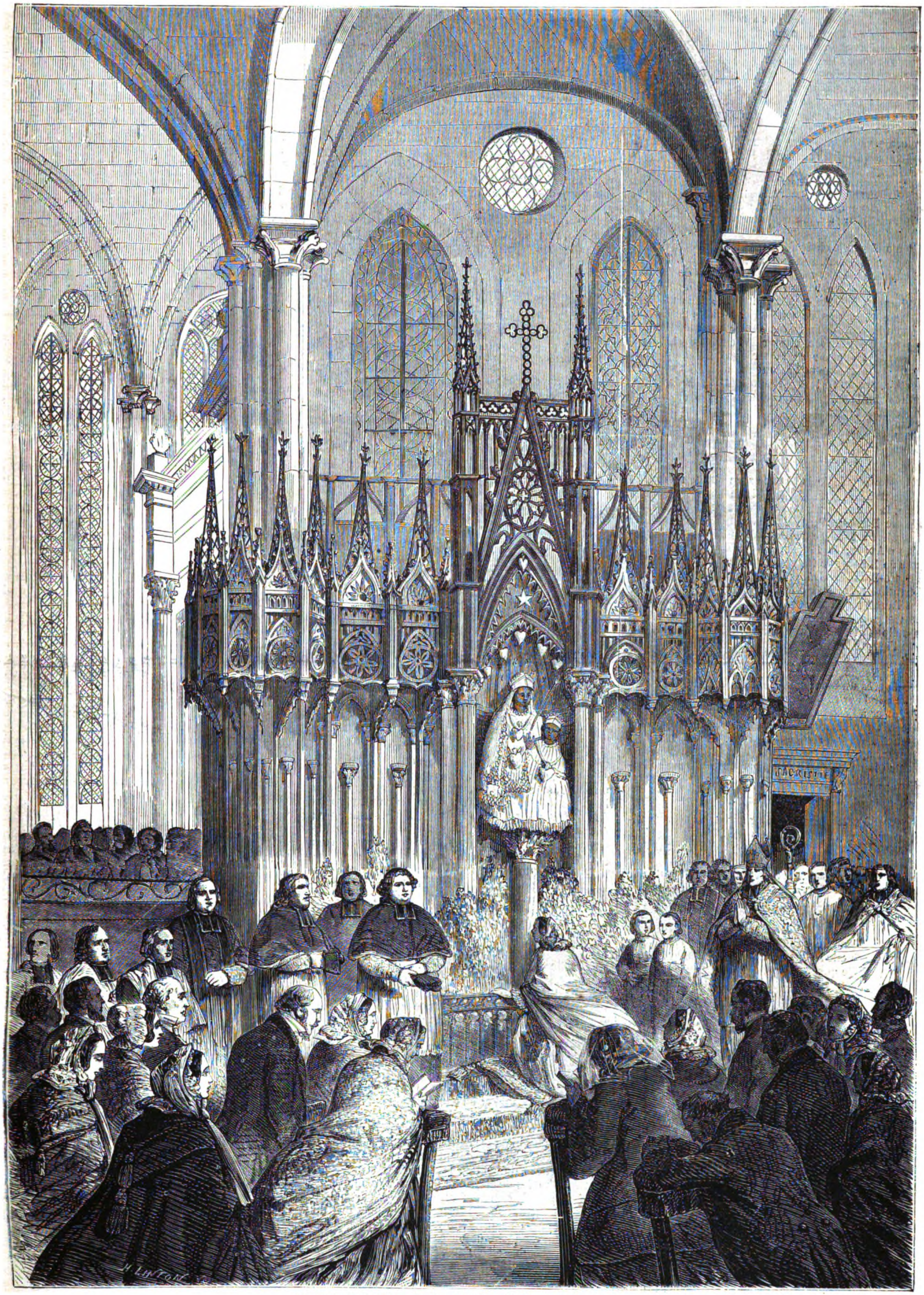
PAR MURILLO.

Parmi les cinq toiles d'école espagnole que M. de Nieuwerkerke vient d'acquérir pour notre musée du Louvre, on voit deux Murillo, deux précieuses conquêtes dont l'intelligent directeur a enrichi le domaine parisien de l'art universel. Pour le moment, nous ne parlerons pas du célèbre tableau si connu sous le nom de la *Cuisine des anges*, mais nous consacrerons quelques lignes à la *Nativité de la Vierge*, reproduite par le *Monde illustré*.

Ici, nous ne trouvons pas la naïveté des peintres religieux de Florence, et surtout d'André del Sarto, qui a peint toute l'histoire de la Vierge avec un sentiment de foi primitive qui exclusit tout accessoire oiseux et mondain. Murillo raconte dans une peinture réelle un événement domestique, avec les mêmes procédés employés par Rubens dans le tableau de l'accouchement qui est au Louvre. Ces deux peintres restent dans la vérité bourgeoise; mais de même que Rubens fait toujours flotter au-dessus de ces personnages historiques les dieux et les déesses de la mythologie, Murillo prodigue tous les trésors de la théogonie chrétienne autour de ces petits drames d'intérieur vulgaire; il ouvre le ciel évangélique et le fait rayonner sur une mansarde mal meublée ou sur le baldaquin d'un lit d'auberge. Le coloris distribué sur ces toiles pieuses n'a jamais rien de solennellement criard, rien d'emprunté à l'optique des éblouissements profanes; l'œil s'y repose toujours avec un charme mystique sur des teintes douces, tranquilles, harmonieuses, qui rappellent les nuances de l'automne, dans la campagne, au coucher du soleil. On regarde un tableau de Rubens; on contemple un Murillo.

Ce grand peintre espagnol est aussi par excellence le peintre des anges; aucun artiste n'a mieux compris l'idéal de ces purs esprits, êtres intermédiaires placés entre l'homme et Dieu; aucun n'a mieux ciselé ces visages célestes, rayonnant des sourires de Dieu, et participant des grâces adorables de la femme, et des naïves allégresses de l'enfant. Il faudrait avoir au Louvre une galerie de Murillo et en faire l'exclusive promenade dominicale des jeunes mariées. On verrait ce que gagnerait à cette exhibition le type de la population parisienne. Praxitèles et Scopas avaient peuplé de belles déesses les promenades des villes grecques, et toutes les femmes étaient belles; en Andalousie, grâce à Murillo, tous les enfants ressemblent à des chérubins, par tradition. Le type moresque a disparu. Chez nous, nous avons trop de statues de guerriers, de législateurs, de magistrats, de héros et de poëtes. Sans doute ces hommes méritent les honneurs de l'apothéose publique, mais en général, ils ne sont pas beaux, et dans les mois de Lucine, les femmes ne gagnent et ne gagneront rien à ces mâles exhibitions de granit sérieux.

Cela double le prix de l'acquisition du tableau la *Naissance de la Vierge*. La mère est à l'écart sur son lit, dans une ombre mystérieuse qu'a déjà pénétrée la lumière. La jeune enfant, qui sera la mère du Christ,



Chapelle de la Vierge noire dans la cathédrale de Chartres.

vient de naître, et à son premier sourire, à son premier regard, elle se met déjà en communication avec le ciel; son premier bégayement murmure le verset : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum !* Elle a pour ses premiers serviteurs les esprits de la milice céleste, les serviteurs d'Eloa lui-même. Le *Gloria in excelsis* retentit dans les airs ; la paix descend d'en haut sur les hommes de bonne volonté ; une irradiation sublime entoure le berceau modeste, berceau du salut du monde. On sent que la prophétie du merveilleux contemporain va s'accomplir, et que Virgile, du haut du Capitole, a vu luire l'aurore de Jérusalem :

> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,
> Jam redit et virgo; redeunt Saturnia regna,
> Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
> Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

Le monde de la chair s'écroule, le monde de l'esprit commence. La haine s'éteint, la charité arrive. Tout ce tableau de naissance resplendit des rayons de l'amour nouveau et des sourires du pardon évangélique. Deux petits anges apportent la loi de grâce dans un berceau; les chérubins, contristés par la faute de l'Eden, chantent l'hymne de l'allégresse et de la réconciliation; il n'y a que des femmes autour de l'enfant Marie; elles représentent l'amour de la terre; il n'y a que des anges; ils représentent l'amour du ciel. L'homme n'a pas été admis au tableau; il représentait alors la haine, la discorde, la vengeance, la guerre, tous les fléaux qui désolaient ce pauvre monde depuis quatre mille ans.

MÉRY.

Notre-Dame de Chartres.

Chaque contrée de la France a sa statue révérée et son sanctuaire privilégié. Le Midi a Notre-Dame de la Garde, la France centrale a Notre-Dame de Fourvières et Notre-Dame du Puys, la Bretagne offre un culte particulier à la mère de Dieu dans l'église de Notre-Dame d'Auray, la Normandie dans celles de Notre-Dame de Lihore, de Notre-Dame de la Délivrance et de Notre-Dame de Grâce; le pays chartrain a, lui, une vénération toute spéciale pour Notre-Dame du Pilier dont l'autel reçoit aujourd'hui les hommages apportées à la vierge noire...

Quelle était cette vierge noire ?...

On l'ignore... son origine est inconnue. Ce qui n'est point douteux pourtant, c'est que la Vierge était, dans ce pays, l'objet du culte le plus ancien; d'un culte que, d'après un monument dont l'authenticité est consacrée par la science, l'archéologie locale fait même remonter à l'époque gaulo-romain.

On sait que Chartres était un des centres les plus renommés de la religion celtique. Un fragment de sculpture appartenant à un autel druidique trouvé sur le sol où la cathédrale a remplacé une enceinte consacrée à Teutatès, porte cette inscription :

VIRGINI PARITURÆ.

Était ce à cette époque que remontait la statue vénérée sous le titre de vierge noire? C'est probable... ce qui n'était pas douteux pourtant, c'était son extrême ancienneté.

Elle disparut dans les flammes en 1793. La statue de Notre-Dame du Pilier, qui échappa à ce désastre, la remplace dans la vénération du pays.

La vierge noire était placée dans la crypte dont la restauration est l'objet des sollicitudes de l'évêque actuel. Notre-Dame du Pilier était érigée dans la chapelle supérieure où elle se trouve encore aujourd'hui.

C'est vers elle que se dirigent chaque année de nombreux pèlerins, particulièrement aux fêtes de la Vierge. Le 8 décembre les avait vus plus nombreux que jamais se presser dans l'élégante chapelle dont notre gravure reproduit la gracieuse abside lorsque, deux jours après, un des plus illustres prélats de l'Eglise de France, S. Em. Mgr le cardinal Morlot, est venu sans suite, sans ornements, sans pompe, couronner ces nombreuses démonstrations de piété et offrir ses vœux et ses prières à celle que sont venues, dans le même lieu, implorer tant de générations.

LÉO DE BERNARD.

Comité des maréchaux.

Le comité des maréchaux, créé comme conséquence du décret d'institution des grands commandements militaires de la France par l'instruction ministérielle du 9 février 1858, a ouvert, pour la première fois, le 10 décembre, au ministère de la guerre, sa session annuelle. Il était présidé par le ministre en personne. Les autres séances ont succédé depuis avec la plus grande régularité, sous la présidence de M. le maréchal Magnan; elles se continueront jusqu'à l'achèvement complet du travail.

La mission de ce comité est de dresser les tableaux d'avancement, dans l'armée, d'après les rapports qui lui sont adressés par MM. les inspecteurs généraux des diverses armes, et tous les autres documents ou renseignements capables d'éclairer sa religion.

Les grades sont une propriété sacrée. Ils sont la récompense du talent, du zèle, du courage, des longs et loyaux services rendus au pays; ils sont le prix du sang. Une suprême justice doit donc présider à leur répartition constante. On comprend la haute garantie qu'à cet égard offre à l'armée un comité formé des plus glorieuses illustrations.

Les membres du comité qui ont pris part à ces travaux sont MM. les maréchaux Magnan, de Castellane, Baraguay-d'Hilliers et Canrobert, les généraux Regnault de Saint-Jean d'Angély et Mac-Mahon, enfin de MM. les colonels d'état-major de Laveaucoupet et de Loverdo, remplissant les fonctions de secrétaires.

MAXIME VAUVERT.

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN [1].

(*Suite.*)

XIV

Concours à l'Institut. — On déclare ma cantate inexécutable. — Mon adoration pour Gluck et Spontini. — Arrivée de Rossini.

L'époque du concours de l'Institut étant revenue, je m'y présentai de nouveau. Cette fois, je fus admis. On nous donna à mettre en musique une scène lyrique à grand orchestre, dont le sujet était *Orphée déchiré par les bacchantes*. Je crois que mon dernier morceau n'était pas sans valeur; mais le médiocre pianiste, chargé, selon l'usage, d'accompagner ma partition, ou plutôt d'en représenter l'orchestre sur le piano, n'ayant pas su se tirer de la bacchanale, la section de musique de l'Institut, composée de Cherubini, Paer, Lesueur, Berton, Boïeldieu et Catel, me mit hors de concours, en déclarant ma cantate *inexécutable*.

Après l'égoïsme des maîtres qui ont peur des commençants et les repoussent, il me restait à connaître l'absurdité tyrannique des institutions qui les étranglent. Kreutzer m'empêcha d'obtenir peut-être un succès dont les avantages, pour moi, eussent alors été considérables, les académiciens, en m'appliquant la lettre d'un règlement ridicule, m'enlevèrent la chance d'une distinction, sinon brillante, au moins encourageante, et m'exposèrent aux plus funestes conséquences du désespoir et d'une indignation concentrée.

Un congé de quinze jours m'avait été accordé par le théâtre des Nouveautés pour le travail de ce concours; dès qu'il fut expiré, je dus reprendre ma chaîne. Mais presque aussitôt je tombai gravement malade; une esquinancie faillit m'emporter. Antoine courait les aventures; il me laissait seul des journées entières et une partie de la nuit; je n'avais ni domestique ni garde pour me servir. Je crois que je serais mort un soir sans secours, si, dans un paroxysme de douleur, je n'eusse, d'un hardi coup de canif, percé au fond de ma gorge l'abcès qui m'étouffait. Cette *opération* peu scientifique fut le signal de ma convalescence. J'étais presque rétabli, quand mon père, vaincu par tant de constance, et inquiet sans doute sur mes moyens d'existence qu'il ne connaissait pas, me rendit ma pension. Grâce à ce retour inespéré de la tendresse paternelle, je pus renoncer à ma place de choriste. Ce ne fut pas un médiocre bonheur; car, indépendamment de la fatigue physique dont ce service quotidien m'accablait, la stupidité de la musique que j'avais à subir dans ces petits opéras semblables à des vaudevilles, et dans ces grands vaudevilles singeant des opéras, eût fini par me donner le choléra ou me frapper d'idiotisme. Les musiciens dignes de ce nom et qui savent quels sont en France nos théâtres semi-lyriques, peuvent seuls comprendre ce que j'ai souffert.

Je pus reprendre ainsi, avec un redoublement d'ardeur, mes soirées de l'Opéra, dont les exigences du triste métier que je faisais au théâtre des Nouveautés m'avaient imposé le sacrifice. J'étais alors adonné tout entier à l'étude et à l'adoration de la grande musique dramatique. N'ayant jamais entendu, en fait de concerts sérieux, que ceux de l'Opéra, dont la froideur et la mesquine exécution n'étaient pas propres à me passionner bien vivement, mes idées ne s'étaient point tournées du côté de la musique instrumentale. Les symphonies de Haydn et de Mozart, compositions du genre *intime* en général, exécutées par un trop faible orchestre, sur une scène trop vaste et mal disposée pour la sonorité, n'y produisaient pas plus d'effet que si on les eût jouées dans la plaine de Grenelle; cela paraissait confus, petit et glacial. Beethoven, dont j'avais lu deux symphonies et entendu un andante seulement, m'apparaissait bien, au loin, comme un soleil, mais comme un soleil obscurci par d'épais nuages. Weber n'avait pas encore produit ses chefs-d'œuvre, son nom même nous était inconnu. Quant à Rossini et au fanatisme qu'il excitait depuis peu dans le monde fashionable de Paris, c'était pour moi le sujet d'une colère d'autant plus violente que cette nouvelle école se présentait naturellement comme l'antithèse de celles de Gluck et de Spontini. Ne concevant rien de plus magnifiquement beau et vrai que les œuvres de ces grands maîtres, le mépris de certaines convenances dramatiques, la reproduction continuelle d'une formule de cadence, l'éternel et puéril crescendo et la brutale grosse caisse de Rossini m'exaspéraient au point de m'empêcher de reconnaître, jusque dans son chef-d'œuvre (*le Barbier*), si finement instrumenté d'ailleurs [1], les étincelantes qualités de son génie.

XV

. . . .

. . . .

. . . .

XVI

(Apparition de Weber à l'Odéon.)

Au milieu de cette période brûlante de mes études musicales, au plus fort de la fièvre causée par ma passion pour Gluck et Spontini et par l'aversion que m'inspiraient les doctrines et les formes rossiniennes, Weber apparut. Le *Freyschütz*, non point dans sa beauté originale, mais mutilé, vulgarisé, torturé et insulté de mille façons, le *Freyschütz* transformé en *Robin des Bois*, fut représenté à l'Odéon. Il eut pour interprètes un jeune orchestre admirable, un chœur médiocre et des chanteurs affreux. Une femme seulement, Mme Pouilley, chargée du personnage d'Agathe (appelée Annette par le traducteur) possédait un assez joli talent de vocalisation, mais rien de plus. D'où il résulta que son rôle entier, chanté sans intelligence, sans passion, sans le moindre élan d'âme, fut à peu près annihilé. Le grand air du second acte surtout, exécuté par elle avec un imperturbable sang-froid, avait le charme d'une vocalise de Bordogni et passait presque inaperçu. J'ai été longtemps à découvrir les trésors d'inspiration qu'il renferme.

La première représentation fut accueillie par les sifflets et les rires de toute la salle. La walse et le chœur des chasseurs, qu'on avait remarqués dès l'abord, excitèrent le lendemain un tel enthousiasme qu'ils suffirent bientôt à faire *tolérer* le reste de la partition et à attirer la foule à l'Odéon.

Plus tard, la chansonnette des jeunes filles au troisième acte, et la prière d'Agathe (raccourcie de moitié) *firent plaisir*. Après quoi on s'aperçut que l'ouverture avait une *certaine verve bizarre* et que l'air de Max ne *manquait pas d'intentions dramatiques*. Puis on s'habitua à trouver *comiques* les diableries de la scène infernale, et tout Paris voulut voir cet ouvrage *biscornu*, et l'Odéon s'enrichit, et M. Castil Blaze, qui avait *arrangé* le chef-d'œuvre, gagna plus de cent mille francs.

Ce nouveau style, contre lequel mon culte intolérant et exclusif pour les grands classiques m'avait d'abord prévenu, me causa des surprises et des ravissements extrêmes, malgré l'exécution incomplète ou grossière qui en altérait les contours. Toute bouleversée qu'elle fût, il s'exhalait de cette partition un arome sauvage dont la délicieuse fraîcheur m'enivrait. Un peu fatigué, je l'avoue, des allures solennelles de la muse tragique, les mouvements rapides, parfois d'une gracieuse brusquerie, de la nymphe des bois, ses attitudes rêveuses, sa naïve et virginale passion, son chaste sourire, sa mélancolie, m'inondèrent d'un torrent de sensations jusqu'alors inconnues.

Les représentations de l'Opéra furent un peu négligées, cela se conçoit, et je ne manquai pas une de celles de l'Odéon. Mes entrées m'avaient été accordées à l'orchestre de ce théâtre; bientôt je sus par cœur tout ce qu'on y exécutait de la partition du *Freyschütz*.

L'auteur lui-même alors vint en France. Vingt et un ans se sont écoulés depuis ce jour où pour la première et dernière fois Weber traversa Paris. Il se rendait à Londres pour y voir tomber un de ses chefs-d'œuvre (*Oberon*) et mourir. Combien je désirai le voir ! Avec quelles palpitations je le suivis, le soir où, souffrant déjà et peu de temps avant son départ pour l'Angleterre, il voulut assister à la reprise d'*Olympie*. Ma poursuite fut vaine. Le matin de ce même jour, Lesueur m'avait dit : « Je viens de recevoir la visite de Weber! Cinq minutes plus tôt vous l'eussiez entendu me jouer sur le piano des scènes entières de nos partitions françaises; il les connait toutes! » En entrant quelques heures après dans un magasin de

[1] La traduction et la reproduction sont interdites.

[1] Et sans grosse caisse.

sique : « Si vous saviez qui s'est assis là tout à ure ! — Qui donc ? — Weber. » En arrivant à éra, et en écoutant la foule répéter : « Weber t de travers r le foyer ; — il est rentré dans la ; — il est aux premières loges, » je me désespé de ne pouvoir enfin l'atteindre. Mais tout fut inu- personne ne put m le montrer. A l'inverse des iques apparitions de Shakespeare, visible pour tous, meura invisible pour un seul. Trop inconnu pour lui écrire et sans amis en position de me présen- lui, je ne parvins pas même à l'apercevoir.

h ! si les hommes inspirés pouvaient deviner les des passions que leurs œuvres font naître ! S'il était donné de découvrir ces admirations de cent âmes concentrées et enfouies dans une seule, leur serait doux de s'en entourer, de les accueil- t de se consoler ainsi de l'envieuse haine des uns, 'inintelligente frivolité des autres, de la tiédeur ous !

algré sa popularité, malgré le foudroyant éclat et ogue du *Freyschütz*, malgré la conscience qu'il t sans doute de son génie, Weber, plus qu'un e peut-être, eût été heureux de ces obscures mais res adorations. Il avait écrit des pages admira- , traitées par les virtuoses et les critiques avec la dédaigneuse froideur ; son dernier opéra, *Eu- nte*, n'avait obtenu qu'un demi-succès. Beethoven, tant longtemps l'avait méconnu. On conçoit donc ait pu quelquefois, comme il l'écrivit lui-même, er de sa mission musicale, et qu'il soit mort du qui frappa *Oberon*.

HECTOR BERLIOZ.

eaux-Arts, Monuments et Travaux publics.

epuis le rétablissement de l'Empire, l'ouverture des ces législatives a toujours eu lieu au palais des eries, dans la salle du trône, que l'on était par- ie à rendre à peu près convenable pour cette im- nte cérémonie.

a nécessité d'un local plus vaste et plus commode it fait depuis longtemps sentir, et c'est pour y sa- ire que, dans les plans du nouveau Louvre, du vre de Napoléon III, une salle, désignée sous le de *Salle des Etats*, fut spécialement consacrée aux ions solennelles des grands pouvoirs établis par la stitution.

ette pièce, vaste et décorée avec une extrême ma- icence, communique avec la grande galerie du vre, disposition qui permet à l'Empereur et à pératrice, à tout le cortége impérial, de s'y rendre palais des Tuileries à travers la plus magnifique qu'il ait été donné à un souverain de parcourir, milieu des chefs-d'œuvre rassemblés dans le plus e et le plus beau musée du monde.

es membres des Corps constitués arriveront par la Napoléon III, descendront au péristyle du pavillon milieu, traversant la galerie du rez de chaussée, teront le bel escalier qui la termine, et gagneront lle des Etats par la galerie du premier étage qui la ède.

oute cette partie du Louvre Napoléon III sera ma- iquement décorée. Elle promet pour la prochaine nnité qui se prépare le spectacle le plus majestueux, spectacle digne d'une grande nation.

Bien loin de s'arrêter, les embellissements du de Boulogne ne font qu'augmenter. Ils vont main- nt s'étendre dans des directions différentes et par- lièrement du côté de la Muette et du Ranelagh.

et antique établissement destiné, pendant près d'un le, aux plaisirs de la capitale, vient, ainsi que les ains ombragés qui l'entourent, d'être acheté par e duc d'Albuféra.

e projet du nouvel acquéreur est de faire construire cette partie du bois plusieurs propriétés char- tes. Tout ce qui reste de l'ancienne pelouse et des conces séculaires qui en rendaient la promenade réable serait utilisé pour la formation d'un im- se square décoré de verdure, d'arbustes, de fleurs une magnifique fontaine. Ce serait le centre des elles constructions qui vont s'élever à peu de dis- e de la maison que fait construire Rossini.

n prête à la ville de Paris le projet de faire élever e vaste emplacement qu'occupaient l'ancien hôtel mond et, dans les derniers temps, les concerts de , un jardin d'hiver avec de la verdure, des fleurs, eau, et tout autour des boutiques dont l'ensem- formerait l'un des plus curieux bazars de la capi-

En ce moment, des ouvriers terrassiers, dirigés les jardiniers, sont occupés à tracer une foule de s droites, courbes, ondoyantes, circulaires, sur l, dans la partie des Champs-Elysées située entre ace de la Concorde, la grande avenue et la Seine. ssairement, cette multitude de dessins a le privi- d'exciter la curiosité des promeneurs. Nous al- la satisfaire.

Ces préparatifs indiquent que l'on va continuer l'heureuse et pittoresque transformation de ce côté de l'une des plus belles promenades de la capitale. Ces lignes tracées indiquent les allées qui vont être dispo- sées, et les massifs de gazon, d'arbustes et de fleurs qui serpenteront bientôt autour des arbres, des fontaines, des établissements publics qui se trouvent dans cette portion des quinconces par trop abandonnés par les promeneurs.

En parcourant les méandres de ce tracé savamment capricieux, on peut se rendre compte de l'effet et de l'ensemble du jardin futur. Les massifs commencent au café-concert, auquel ils serviront de ceinture odo- rante ; ils entourent circulairement la fontaine qui précède le café Doyen, et, de tous les côtés de ce res- taurant si fréquenté pendant la belle saison, ce ne seront que corbeilles de verdure et de fleurs.

Les autres massifs vont rejoindre les délicieuses plantations qui s'étendent entre la façade du palais de l'Industrie et le cours la Reine.

Si l'on donne suite au projet que l'on avait formé, de laisser construire un spectacle-concert à l'extrémité de l'avenue d'Antin, on aura opéré, dans cette vaste étendue des Champs Elysées, une transformation qui, pendant la plus grande partie de l'année, apportera le mouvement et la vie dans ce quartier naguère si aban- donné et si désert, sans qu'on puisse expliquer les motifs de cet abandon.

C'est sans doute à cette transformation, certaine aujourd'hui, qu'il faut attribuer la reprise des travaux de construction que l'on remarque sur toute la lon- gueur du cours la Reine.

CH. D'ARGÉ.

Souvenirs.

(LES DEUX PETITES CHANTEUSES.)

J'ai connu à Rennes dans ma jeunesse un charmant garçon dont la figure aimable et ouverte attirait la sympathie. Il avait de l'esprit, de l'imagination, et surtout, ce que j'admirais en lui, une prodigieuse mé- moire. Nous apprenions l'anglais ensemble et j'étais confondu de la facilité avec laquelle il retenait les mots et l'accent qui leur convenait. La conformité des goûts littéraires nous avait liés ; nous joignîmes bientôt à l'étude de l'anglais celle de l'italien et de l'espagnol, dans notre désir de tout savoir, et nous faisions de lon- gues promenades aux environs de Rennes en essayant de nous comprendre dans ces divers langages, les en- tremêlant quelquefois de manière à former un patois peu intelligible, mais qui avait le mérite de nous égayer beaucoup.

Au retour de nos excursions, lorsque nous entrions dans un café pour faire une partie de *domino*, nous appellions le garçon *muchacho*, *waiter*, *cameriere*, et cela nous amusait. On s'amuse de si peu de chose lors- qu'on est jeune. Le domino surtout nous plaisait infi- niment. Le double-six eut bientôt pour nous des charmes suprêmes. Il ne se passait pas de jours que nous ne lui consacrassions quelques heures de loisir, et nous n'avions guère que des loisirs à cette heureuse époque. Comme il était impossible de ne pas intéresser la partie, et que nos bourses n'étaient pas garnies par nos familles de façon à nous permettre d'y puiser plus que la consommation exigée par l'établissement pour nous tolérer, nous avions imaginé, chacun de nous étant pourvu d'une petite bibliothèque, fruit de ses économies, de jouer nos livres les uns contre les autres. Il s'opérait ainsi un échange perpétuel entre les ouvrages que nous estimions le plus : j'ai un *Ho- race* que nous appelions « la navette, » tant il passait et repassait dans la trame de nos plaisirs.

Un soir nous étions entrés dans un café où nous al- lions rarement ; il s'appelait le café de Bretagne, et l'on y jouait très-gros jeu. Il avait été adopté par la jeunesse dorée de la ville, jeunesse royaliste. Comme des querelles politiques s'y étaient souvent élevées, nous préférions des cafés plus paisibles. Nous y entrâ- mes néanmoins ce soir-là par hasard. Attablés dans un coin, ayant pour enjeu un volume de Shakespeare d'un côté, un volume de Corneille de l'autre, nous fûmes promptement absorbés dans les méditations que ré- clamait une partie si intéressante. Au fond du café, dans une salle séparée, on jouait un jeu d'enfer, mais cela ne nous inquiétait pas.

C'est à peine si nous prêtâmes l'oreille à la voix char- mante d'une chanteuse, qui, s'accompagnant d'une guitare, fit entendre à la porte du café une mélodie populaire. La chanson finie, la chanteuse entra pour faire sa collecte ; c'était une blonde enfant d'une di- zaine d'années, blanche et rose, qui tenait par la main une petite fille plus jeune qu'elle, dont la physionomie possédait une expression singulière. Celle-ci était brune ; elle avait le regard vif et perçant, le front bombé. Sa maigreur et son air sombre contrastaient étrangement avec la bonne grâce et le naissant em- bonpoint de sa conductrice. Je fus frappé de la fierté de son attitude. Elles firent le tour du café, et lors- qu'elles arrivèrent près de nous, ayant fouillé à ma poche, et n'y ayant pas trouvé de monnaie, je dis à la plus petite :

— Je n'ai pas d'argent, veux-tu mon livre ? — Et je lui offris mon volume de Corneille.

— Je ne sais pas lire, me répondit-elle d'un ton bref.

— Je le regrette, lui dis-je, car je t'aurais donné ce volume de bon cœur.

En ce moment un grand bruit éclata dans la salle où l'on jouait. Un jeune homme de vingt-cinq ans, taillé en hercule, sortit criant, gesticulant, maudissant les chances du jeu, sous l'empire d'une émotion à la- quelle n'étaient pas sans doute étrangères des libations fréquentes. Ses amis cherchaient à l'apaiser, en lui disant qu'il gagnerait une autre fois, qu'il ne se com- portait pas en beau joueur, en gentilhomme ; mais il ne cessait de jurer, de tempêter... Il attribuait sa perte à la promesse qu'il avait faite à sa mère de ne plus jouer, promesse qu'il avait si mal tenue ; il semblait plus furieux d'avoir manqué à sa parole que de s'être vu dépossédér d'une somme assez considérable, desti- née à l'achat d'une corbeille de noces. Il avait presque des larmes dans les yeux. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues rondes et colorées, car il y avait dans toute sa personne vigoureusement con stituée une exubérance de force qui rendait son agita- tion d'autant plus saisissante.

Les deux petites filles se rangèrent pour le laisser passer, et la plus jeune le considérait avec une fixité toute particulière, sans témoigner d'effroi, comme on regarde un objet de curiosité.

L'aînée eut peur et voulut se cacher.

— Ne crains rien, mon enfant, dit il en s'apercevant de la frayeur qu'il inspirait, ce qui sembla le faire ren- trer en lui-même et le dégriser complétement. Le calme que ses amis n'avaient pu obtenir se fit immédiate- ment dans ses esprits.

Il s'arrêta saisi par une idée subite.

— Viens, ma petite, dit-il, et il s'assit en attirant à lui la chanteuse qui résistait un peu ; viens donc, ajouta-t-il avec une certaine brusquerie, et tends ton tablier.

Tout le monde le regardait, ne sachant ce qu'il vou- lait faire.

La chanteuse obéit à l'ordre qu'il lui donnait d'un ton si impérieux. Elle tendit son tablier.

Alors il retourna ses poches où se trouvait encore un assez bon nombre de pièces d'or.

— Tiens, dit-il, c'est pour toi ; porte ça à ta famille, tu dois en avoir une, et dis-lui que c'est le cadeau d'un monsieur qui a manqué à la promesse qu'il avait faite de ne plus jouer, et qui jure, et cette fois il tiendra son serment, de ne pas porter sur lui une seule pièce d'or, d'ici à son mariage.

— Bah ! il jouera sur parole, dit un des assistants à un de ses voisins.

— Non, messieurs, non, je ne jouerai plus, reprit-il en se levant et d'un ton qui n'admettait pas de répli- que, puis il sortit du café.

La chanteuse étonnée et ravie tenait les coins de son tablier serrés sur sa poitrine, sans oser regarder ce qu'il pouvait contenir.

Le maître du café s'approcha d'elle, en disant qu'il fallait reprendre cet or follement donné. Il voulut ou- vrir le tablier de la chanteuse près de qui s'élança sa jeune sœur comme pour la défendre, avec l'air d'un petit lion.

— Laissez ces enfants en paix, dirent les jeunes gens au maître du café, cet or leur appartient, et ils protégèrent leur sortie en ajoutant quelques pièces nouvelles à leur butin.

Cette scène avait vivement impressionné les deux joueurs de *domino*, qui se la rappelèrent longtemps, et qui l'oublièrent ensuite comme on oublie tant de choses dans la vie. L'un d'eux (et ce fut moi) abandonna bientôt sa ville natale pour venir se fixer à Paris. L'autre continua à apprendre toutes les langues con- nues, passant de l'une à l'autre, sans en savoir précisé- ment aucune, et surchargeant son cerveau de tant de mots (des mots, comme dit Hamlet), qu'un jour son cerveau finit par éclater, et que sa raison succomba ; l'amour, à ce qu'on m'a dit, s'en mêla aussi un peu. Il eut un duel, dans lequel son adversaire lui cassa le bras ; enfin, ce dictionnaire vivant alla s'engloutir dans une maison de fous... Pauvre garçon, il en est mort Quant au gentilhomme breton dont il a été question, je ne sais ce qu'il est devenu ; on m'a dit qu'il a été tué au château de la Pénissière, lorsque la duchesse de Berry essaya de soulever la Vendée et la Bretagne. Mais les deux petites filles qui ont figuré dans ce récit, je les ai rencontrées depuis à Paris, toutes les deux célèbres. L'aînée se nommait Sarah. La plus jeune, que l'on eût dit, dans les grands rôles de notre théâtre, une incarnation de la muse tragique, s'est éteinte le printemps dernier dans tout l'éclat de sa gloire. C'était Rachel.

HIPPOLYTE LUCAS.

NOEL!

C'est bien là vraiment la fête populaire, la fête de tous, et particulièrement la fête des faibles, des petits; la fête des indigents et des enfants.

Dans quelque pays que vous transporte votre pensée, quelque siècle qu'elle évoque, partout vous en trouvez des traces profondes. Un reflet des grandes et vivaces traditions de la révélation primitive en colore toutes les idolâtries antiques, et se réfracte encore dans les vieilles théogonies orientales : toutes offrent des vestiges imméconnaissables de la grande promesse que celui pour qui tous les temps forment un présent éternel avait prophétiquement figurée dans le mécanisme des cieux.

La lumière et la vie triomphent de l'ombre et de la mort; le serpent céleste succombe sous le pied de la Vierge divine; et tous les peuples : l'Afrique avec les sycophantes égyptiens, l'Asie avec les mages arianiens, l'Europe avec les druides kimris, saluent de l'*hosanna* de Bethléem le berceau austral d'où sort l'image du Rédempteur promis.

Mais c'est dans notre monde moderne que cette joie éclate avec la plus intime unanimité.

Dans le Midi, ce sont les ardentes expansions de ces populations dont tous les sentiments, même les plus pieux, débordent avec la turbulence de la passion : la *noche buena* s'éclaire en Espagne d'illuminations splendides, et la *jota* aragonaise bondit partout au bruit des castagnettes et des tambourins.

Dans le Nord, la joie est plus calme, mais ses manifestations paisibles n'en présentent, dans leur naïveté, qu'un caractère plus touchant. Quel plus saint et plus poétique usage que celui de ces paysannes norwégiennes plantant devant leur chaumière, pour y appeler les bénédictions du ciel, ces longues perches surmontées de gerbes de blé destinées aux petits oiseaux. Largesse à tous ! ces pauvres oisillons, que la neige prive de tout grain et le froid de tout insecte, ont eux aussi leur festin de Noël.

Et sans chercher si loin, quelles scènes charmantes ne se passent pas autour de nous, au fond même de nos campagnes?

C'est la veillée au coin du feu, où l'énorme souche mêle les vagues mélodies de la séve aux chants traditionnels à qui ce jour a donné son nom béni; c'est la Noël de la jeunesse qui rit, jase et folâtre pendant que les bons parents luttent sans succès contre l'invasion du premier sommeil.

Mais la cloche sonne, l'église s'illumine et ouvre à la foule son porche radieux; la foule accourt pour saluer du *Te Deum* triomphant cette heure si grande dans l'éclair qu'on appelle le temps, dans l'ombre éphémère qu'on nomme la nature.

Puis, après l'allégresse religieuse, la liesse du foyer : le réveillon, que la saucisse rissolée, le boudin grillé et le lard fumant embaument de leurs appétissants aromes,

La Noël des oiseaux en Norwége.

où la gaieté mousse avec le cidre, pétille avec le vin, écume et déborde avec la bière.

Enfin, l'aube paresseuse vient éclairer la Noël des enfants. Quel bon génie a visité leurs souliers pendant leur sommeil. Oh! les jolis cadeaux, les beaux et chers présents qu'a déposés là sa main bénie. C'est la poupée qui sourit de ses lèvres de cire rosée et de ses grands yeux d'émail bleu à sa petite maman aux cheveux bouclés; c'est monsieur Polichinelle appelant de son regard narquois la main enfantine qui va lui donner le mouvement et la vie; c'est la bergerie, c'est le tambour... Mais qu'aperçois-je encore... Dame! à chacun selon ses mérites!

Voilà le long poëme, l'épopée dont le crayon d'un véritable artiste a traduit avec tant de verve les pittoresques épisodes et les chants divers.

FULGENCE GIRARD.

Trois jours en Palestine.

LA NUIT DE NOEL A BETLHÉEM.

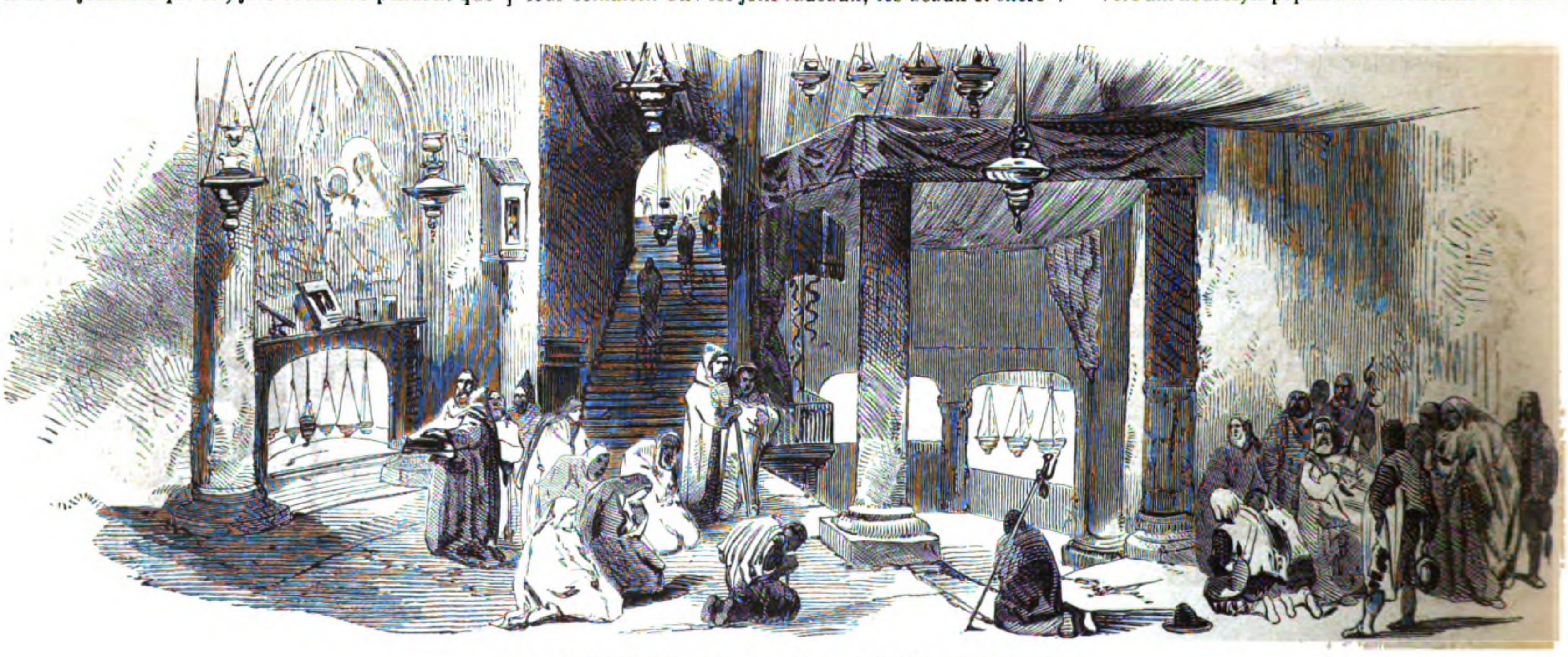
L'ancienne basilique de Sainte-Hélène, qui n'a d'autres ornements que ses deux rangées de colonnes corinthiennes, forme une sorte de vaste salle de pas perdus entre les trois couvent réunis : car sa possession exclusive aurait pu devenir la source de longues contestations. Nous ne visitâmes pas, préoccupés que nous étions de la fête, les parties du monastère occupées par les Grecs et les Arméniens. — Les couvents grecs se ressemblent tous comme les couvents latins. Les Grecs sont riches, et, sans s'éloigner de la simplicité qui convient à des maisons religieuses, leurs couvents n'ont point la physionomie plus qu'évangélique des monastères franciscains. Le culte grec aime les saints couronnés de rayons métalliques, aux corps émaillés d'une éruption de pierres précieuses, les images repoussées en cuivre doré, la gravité des cérémonies. Les rapports des Grecs avec les catholiques, en Palestine surtout, sont empreints de cette bonhomie fine, indice d'anciennes haines.

A chaque lieu marqué à la vénération des chrétiens par une scène de la vie ou de la mort du Christ, vous trouvez un Grec armé d'un flacon d'eau de rose; il vous en verse sur les mains, il en asperge vos habits et tend la main en souriant.

Les Arméniens ont plus de liant; on sent qu'ils sont moins nombreux; c'est une branche qui cherche à se raccorder à la tige mère. Les bons frères franciscains sont presque tous Italiens ou Espagnols, bons religieux, placides, peu entreprenants, attachés à la terre sainte comme à leur domaine, et qui se sont plus aidés de leurs vertus que de leur énergie pour lutter pendant plusieurs siècles contre les Turcs et les dissidents. Simples et naïfs comme les bons moines du Transtévère à Rome, ils ont cœur, tabatière et table ouverte à tous venants. Ceux de Bethléem nous reçurent comme si nous avions été de nouveaux rois mages apportant l'or, la myrrhe et l'encens. Nous venions, en effet, comme ces pieux astrologues, nous prosterner devant l'humble berceau où la pauvreté sanctifiée enfanta l'humanité nouvelle; mais nos mains ne semaient pas les trésors. Les frères sont pauvres; chez eux rien ne reluit : c'est l'humilité franciscaine faisant fête à la misère du fils de l'homme.

Avant l'office de la nuit, on nous servit un frugal repas dans un étroit réfectoire qui avait peine à contenir tous les pèlerins présents. Du pain noir, de la morue avariée, du vin de Judée, jaunâtre et trouble, composaient ce festin de vigile.

Vers dix heures, la population chrétienne de Bethléem



La nuit de Noël dans la chapelle de la Nativité à Bethléem.

La messe de minuit aux champs.

ommença à affluer dans le couvent. Les Arabes célébraient au dehors, par des salves de mousqueterie, anniversaire du joyeux avénement. Ces bons habitants, spèce de tribu à part, dans l'agglomération de races qui euple la Judée actuelle, sont à peu près tous catholiues. Le sang arabe, mêlé à celui de la race primitive, 'en a point altéré la beauté. Costumes, mœurs patriarales, tout a résisté au courant des siècles et des évéements. Sous leur coiffure élevée, d'où retombe à plis roits un long voile blanc qui, encadrant leur figure, es enveloppe tout entières, les femmes de Bethléem appellent par leurs traits, par leurs attitudes, les saintes emmes devinées par le tendre génie de Raphaël. — Bientôt l'étroite chapelle du couvent se remplit de fidèles; les femmes s'accroupissaient sur les nattes; les hommes, drapés dans leurs plus belles robes, se tenaient debout au fond de la nef. C'était simple comme une messe de minuit dans une église de village. Un religieux jouait sur un orgue passablement asthmatique des airs sautillants et si rapides que je ne pouvais en saisir une phrase. Rien ne nous disait que nous étions sur les lieux où s'accomplit, il y a dix-huit siècles, le mystère dont toute la chrétienté célèbre l'anniversaire à pareil jour. Quelques pauvres moines, une assemblée de chrétiens échappés par miracle aux persécutions des ennemis de la croix et aux vicissitudes des temps, étaient à Bethléem les seuls représentants des foules prosternées à la même heure devant le symbolique berceau du Christ. Partout on chantait la gloire de Bethléem, et Bethléem semblait s'ignorer. Silencieux et penché sur ma chaise, cet abandon, cette solitude, cette pauvreté me remplissaient l'âme de tristesse. Mais bientôt cette tristesse fit place à une joie profonde. Tout n'est-il pas ordonné en vue d'une fin supérieure, même dans les plus simples événements de l'histoire? La religion ne brille-t-elle pas toujours de son plus vif éclat, lorsqu'elle se montre dépouillée de toute pompe extérieure? La source des grands fleuves ne tient-elle pas toujours dans la main d'un enfant? Le grain de sénevé, qui a produit les vastes branches sous lesquelles le monde s'abrite, se montre encore là, nu dans son sillon, attendant, sous le vent brûlant du désert, que le soleil et la pluie le fécondent. Sur ce lieu la foi des peuples et des rois devrait bâtir le temple le plus vaste et le plus resplendissant de la terre. Chaque année, de nombreuses députations devraient y apporter les vœux et les hommages de l'innombrable famille des chrétiens. Mais Dieu ne l'a pas voulu; il a poussé la foi dans d'autres carrières; il a décrété que le lieu d'où se répandirent les eaux fécondes du salut serait une terre aride, pauvre et dépeuplée, gardée seulement par la charité des enfants de saint François et par la naïve prière de pauvres femmes ignorantes. La nuit de Bethléem est restée la nuit des bergers. Il faut qu'on le dise, jusqu'à la fin des temps, le Christ, l'Église et l'humanité sont partis de là; une parole enfanta les mondes, un cri de douleur proféré sur une poignée de paille a renouvelé l'âme humaine.

Après la messe, on fit la procession du saint berceau.

Ce que le petit Noël laisse dans les cheminées.

La veillée de Noël.

Ce berceau, qu'une pieuse tradition dit être celui là même dans lequel Jésus enfant fut déposé par sa mère, se conserve dans la grotte de la crèche qui appartient aux Grecs, qui veulent bien nous permettre de nous y agenouiller. Le père prieur le prend dans la niche où il est tenu sous clef, et le promène dans toute l'église. Les pères, les pèlerins et la population le suivent, portant des cierges et chantant les hymnes du jour et les litanies de Jésus. Le saint berceau est déposé pendant quelques instants sur le maître-autel de la chapelle latine, et là, les fidèles peuvent le vénérer. Après cette cérémonie, nous allâmes méditer un instant à l'endroit même où la Vierge mère enfanta dans la douleur. Des lampes nombreuses, dans le style grec, sont suspendues à la voûte et ne s'éteignent jamais. La place est marquée par une pierre de marbre dans laquelle est incrustée une étoile de cuivre avec cette inscription dans sa couronne : *Hic natus est Dominus noster Jesus Christus.*

L'église devint déserte, il fallut nous retirer. Je sortis du couvent poussé par mes souvenirs, par mes émotions intimes, comme si je devais, après avoir assisté à la fête des hommes, contempler celle de la nature. J'aurais voulu voir les étoiles revêtues d'un éclat nouveau et briller dans le ciel l'astre fanal qui marcha devant les rois mages. Il me semblait que la terre, au souvenir du jour où elle germa *la tige de Jessé*, devait tressaillir sous mes pieds. Je tendis l'oreille au vent, comme s'il devait, des profondeurs du ciel, m'apporter quelques notes du cantique qu'entendirent les bergers. Mais, comme l'humanité, la nature semblait avoir oublié la nuit où mourut le grand Pan et où le Verbe naquit. Elle dormait du lourd sommeil de son inertie. La lune, comme détachée du firmament, semait sa neige transparente sur les pierres blanches dont sont hérissés les coteaux de Bethléem. Un vent faible, comme l'esprit qui parlait à Job dans la nuit, agitait à peine le feuillage métallique des oliviers. Les femmes glissaient dans l'ombre projetée par les maisons, comme de blancs fantômes. Je restai longtemps cloué à la même place, écoutant, dans le silence de la nature et des hommes, la grande voix des siècles écoulés; et, faute du chant des anges, les acclamations triomphales des générations enveloppées dans le sein de l'avenir. Elles me disaient que le berceau du Christ, roi de ce monde, doit rester humble et abandonné, parce qu'avant son dernier et solennel avénement il doit renaître plusieurs fois. Est-ce que de tous côtés nous n'entendons pas dire qu'il est mort, jugé par Caïphe, condamné par Pilate, attaché au gibet par les protecteurs de Barrabas? Ce supplicié, sanglant et disloqué, semble vouloir barrer les voies dans lesquelles s'élance l'esprit humain! On lui crie de toutes parts : Si tu es fils de Dieu, descends de la croix, et viens t'asseoir au banquet de la vie nouvelle..., et il reste sur son Calvaire, pardonnant à ses bourreaux et souriant à ses insulteurs, pendant que le voile du temple où l'on vend et où l'on achète se déchire, que la roche plantée dans le sol par la main de l'incrédulité se fend, que de mystérieuses ténèbres s'épandent sur le monde consterné. Au fond de ces ténèbres un salut nouveau monte lentement; Bethléem ouvre encore une fois son sein stérile pour enfanter le salut, et, après une autre vie pleine de prodiges et de souffrances, le Christ, soulevant le marbre posé sur sa tête, s'élève dans le ciel, bénissant et sanctifiant par son sang et sa parole les conquêtes de l'esprit humain et les invincibles espérances de la foi.

J. DOUCET.

Les Cuisiniers illustres.

Toutes les nations du globe ayant malheureusement négligé jusqu'à présent de réunir en congrès les meilleurs râcleurs de petites raves, et de décerner une médaille en or au plus raffiné d'entre eux, il ne m'est guère possible de me flatter d'être le premier homme de l'univers, dans l'art si important d'éplucher les radis. Quant aux œufs sur le plat, ce n'est pas une singularité aux yeux des gens instruits. Tous les enfants se rappellent longtemps ce Marius Curius Dentatus qui, après avoir été deux fois consul, et avoir obtenu deux fois les honneurs du triomphe, était tranquillement assis près de son foyer, en train de faire cuire des raves, au moment où les ambassadeurs des Samnites vinrent le saluer, comme le plus grand des Romains, et lui offrir une quantité d'or considérable. Tous les lettrés savent que Caton le Censeur a composé un ouvrage, où il prouve que, depuis la soupe aux choux jusqu'aux gâteaux, il n'était étranger à aucun détail d'un banquet. Il y a peu d'hommes du monde qui n'aient dévoré avec plaisir *la Physiologie du goût* par Brillat-Savarin. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, une multitude de personnages illustres ont écrit sur la cuisine et se sont appliqués à la faire. Notre siècle n'a pas dérogé. La plupart de nos célébrités contemporaines se piquent de quelque talent culinaire et pourraient être nos chefs d'office, aussi bien que nos maîtres en littérature. Dans tous les restaurants, on connaît le bifteck à la Châteaubriand. Au Palais-Royal, le nom de Mérimée est resté attaché à une sauce. Lamennais prétendait qu'on n'avait pas encore savouré de bon café, parce que lui seul possédait le secret de le bien moudre. Aussi, chaque fois qu'il soupait chez Béranger, il ne manquait pas de demander le moulin à café et de justifier sa théorie. Alexandre Dumas tiendrait tête aux plus célèbres cuisiniers. Feuillet de Conches me dit souvent qu'il n'a nulle part dégusté d'œufs au beurre noir d'un goût aussi exquis que ceux qu'il sait présenter. Il a pris des leçons auprès de son oncle, le fameux Brillat Savarin, qui s'est immortalisé par les œufs brouillés au fromage. Monteil a, toute sa vie, soigné son pot-au-feu; il se régalait de choux sucrés. Plus nous remontons vers le dix-huitième siècle, et plus nous trouvons d'honorables citations à donner. Le régent prit des leçons de cuisine en Espagne. Franklin était un cuisinier fort habile. Dans ses soupers, Suard se distinguait au punch et au café. « Les déjeuners de Morellet étaient délicieux, remarque Garat; il n'en abandonnait le soin à personne; tout y était de son invention et de son ordonnance; il les variait de mois en mois, et chaque variété était un perfectionnement. S'il ne créait pas lui même de nouveaux instruments pour les préparer, ce qui lui arrivait quelquefois, il appelait à son aide tout le génie, en ce genre, et des Anglais et des Anglo-Américains. » Quand le maréchal de Soubise recevait Louis XV dans sa maison de Saint-Ouen, après le tiré, il lui servait une omelette d'œufs de faisans, de perdrix rouges et d'autres ingrédients si chers, qu'elle revenait à vingt-cinq louis; tous les mets de la collation étaient aussi recherchés.

Dans les Dispensaires, le duc de Nivernois figure pour une trentaine de friandises des plus délicates. Sénac de Meilhan a inventé la garbure aux marrons et la soupe aux œufs pochés. Le comte de Laplace a découvert une manière très-relevée d'accommoder les fraises, qui consiste à les mouiller avec le jus d'une orange douce. M^me de Genlis s'est toujours souvenue de la perfection des bonbons, en forme de fruits, fabriqués par le comte de Saint-Germain. Voltaire, suivant le comte de Ségur, conseillait, d'après son expérience, comme un préservatif contre les maux d'estomac, des jaunes d'œufs délayés avec de la farine de pomme de terre et de l'eau. Le cardinal de Bernis tournait les crêpes avec une grâce sans pareille; Jean Jacques Rousseau passait lui-même son café; au besoin il tournait la broche au coin du feu. Louis XV était jaloux de la réputation si justement méritée de Bernis pour les crêpes et s'ingéniait à l'éclipser; quant au café, il en eût remontré à l'auteur d'*Emile*; il le faisait par goût, non-seulement pour ses maîtresses, mais même pour ses enfants, et il le leur portait dans leur chambre. Il se plaisait singulièrement autour des casseroles; il avait, pour son usage, une batterie de cuisine complète en argent. Tous ses gentilshommes partageaient sa fantaisie. Aussi de Gorse a mentionné un dîner, à Saint-Hubert, où tous les mets avaient été accommodés par les ducs de Gontaut, d'Ayen, de Coigny, de la Vallière, de Fleuri, par le prince de Baufremont et le marquis de Polignac. Le seigneur roi s'était chargé des poulets au basilic; chacun des convives étala sur la table ce qu'il avait promis. Puis ils s'y servirent eux-mêmes et ils finirent par offrir eux mêmes aussi, à l'exemple de leur auguste maître, les restes aux pages. Après le dessert, ce fut Louis XV qui versa le café à tous ses hôtes. Sur la fin de sa carrière, le pape Clément XIV fut son propre cuisinier et ne mangeait plus que les œufs qu'il avait fait cuire lui-même. Ceci me rappelle le grand Condé. « Dans une des courses militaires de ce prince, raconte Gourville, toutes ses provisions consistaient en quelques paniers de pain auxquels j'avais fait ajouter du vin, des œufs durs, des noix et du fromage. Avec ces provisions, nous marchâmes bien avant dans la nuit et entrâmes dans un village où il y avait un cabaret. On y demeura trois ou quatre heures, et, n'y ayant trouvé que des œufs, le grand Condé se piqua de bien faire une omelette. L'hôtesse lui ayant dit qu'il fallait la tourner pour la mieux faire, et lui ayant enseigné à peu près comme il fallait faire, l'ayant voulu exécuter, il la jeta bravement du premier coup dans le feu. Je priai l'hôtesse d'en faire une autre, et de ne pas la confier à cet habile cuisinier. » A cette époque vivait le duc de Beauvilliers, auquel on doit la cuiller à ragoût. De cette époque est aussi Regnard, renommé pour ses soupes, et les adoucissements que lui valurent, dans la captivité, ses connaissances culinaires.

LOUIS NICOLARDOT.

La Petite Fauconnerie.

La grande fauconnerie n'est plus qu'un souvenir à peu près effacé.

Il n'en est pas de même de la petite fauconnerie.

Je désigne ainsi l'emploi, pour la chasse à l'oiseau, des petits rapaces diurnes de la tribu des falconides : le lamier, le hobereau, l'émerillon, l'émouchet, la crecerellette, et autres.

Le LAMIER, aux pieds bleuâtres, habite les contrées orientales et septentrionales de l'Europe; il se multiplie prodigieusement, en Russie, en Pologne, en Hongrie; il est plus rare en Allemagne et en France, mais on l'acclimaterait facilement.

Le HOBEREAU n'est pas plus gros qu'une grive; il chasse le pigeon et le troupiale. Il est très-commun en France. Autrefois, son nom était ironiquement donné aux petits seigneurs qui tyrannisaient leurs paysans, et aux gentilshommes qui, n'ayant pas assez de richesse pour entretenir un faucon ou un épervier, portaient sur le poing un hobereau dont ils se servaient pour chasser.

L'ÉMERILLON est le plus petit oiseau de proie du continent; il a le bec bleuâtre et les pieds jaunes; sa couleur, brune en dessus, est, en dessous, blanchâtre et tachetée de taches brunes et allongées; il habite les régions septentrionales et tempérées de l'Europe; il chasse le merle, et, de tous les oiseaux de chasse, il est le plus familier et le plus docile.

L'ÉMOUCHET, ou épervier des alouettes, est très-commun dans nos pays. Il se tient dans les crevasses des vieilles murailles; il se nourrit d'oisillons, d'insectes. Dans l'intérieur des maisons, il dévore les rats; dans les champs et les forêts, il s'acharne sur les mulots.

La CRÉCERELLETTE, aux ongles blancs, a tous les instincts de l'émouchet, à qui elle ressemble presque entièrement. Elle est commune en Allemagne, en Italie, en Espagne et dans le midi de la France.

Dans nos pays, on pourrait employer spécialement le hobereau, le tiercelet, l'émerillon, qu'on trouve partout en France et qui ne demandent pas mieux que de se familiariser avec l'homme.

Pris jeunes dans leur nid, ces oiseaux s'attachent comme de petits chiens à celui qui les nourrit et l'accompagnent volontiers.

Lorsqu'on leur a enseigné à rapporter, ils suivent leur maître dans la campagne, font sous ses yeux la chasse aux oisillons qu'il leur désigne, et les lui rapportent vivants et absolument intacts. Il faut seulement tenir toujours en réserve un peu de viande cuite ou crue, et la leur donner au moment où ils remettent la proie. Si l'on néglige cette précaution, le vorace animal ne manque pas, la première fois qu'il chasse, de croquer son gibier.

Les falconides ne sont rares nulle part. Ils habitent toute l'Europe; on en trouve sur toutes les montagnes et dans tous les rochers.

Les princes allemands se les procurent dans les montagnes de l'Eiffel, qui fait partie de la Prusse rhénane.

C'est là que les faucons de grande et de petite race, nichent et multiplient leurs pépinières; c'est là qu'ils ont leurs aires; mais ce n'est point là qu'est leur provision de chasse. La raison en est qu'au pied de ces montagnes, le pays est très-peuplé et très-bien cultivé, et que le gibier y manque absolument. Il y a bien des poules, mais elles sont défendues à coup de fusil. Les faucons ont dû y renoncer et accepter les difficultés locales; ils l'ont fait en oiseaux d'esprit. Ils ont gardé leurs aires dans l'Eiffel, où l'on ne vient jamais les déranger, et ils vont dans le lointain chercher pâture.

Leur provision de gibier est dans la Campine auvernoise, vaste pays tout plat, entre l'Escaut et la Meuse, couvert d'immenses bruyères incultes, et dont il est bon de dire ici quelques mots, car, malgré les chemins de fer et les romans d'Henry Conscience, la Campine et son désert sont aussi parfaitement inconnus en France que les solitudes les plus sauvages de l'ancien et du nouveau continent.

Il y a, dans la Campine, sur la frontière du Brabant hollandais, un bourg considérable nommé Arendonck. Ce bourg, très-bien bâti à l'espagnole, compte plusieurs milliers d'habitants; c'est un spécimen des bourgs disséminés dans les bruyères de la Campine. Il y a trois siècles environ, tout ce pays était couvert de fermes et de hameaux. Pendant les longues guerres de religion du seizième siècle, il fut ravagé et dépeuplé à fond. L'habitant échappé à la fureur du soldat espagnol d'un côté, du reitre de l'autre, se réfugia dans des bourgs qui, sans être fortifiés, offraient par leur population des moyens de résistance. Ces bourgs ont ainsi survécu à la destruction complète des autres lieux habités de la Campine. Gheel a 12,000 habitants. Moll, 6,000; Rethy, 4,000; Arendonck, 3,000.

La Campine est un désert fait de main d'homme.

Le bourg d'Arendonck est placé justement au centre du pays de chasse fréquenté par les faucons. Plusieurs familles d'Arendonck exercent depuis des siècles, de génération en génération, l'industrie de prendre et de

dresser des faucons, et l'on cite les Baelen et les Verdonck, qui touchent encore aujourd'hui des pensions fondées à perpétuité par Louis XIV en faveur de leurs ancêtres, fauconniers héréditaires du grand roi et de ses prédécesseurs.

La manière dont les gens d'Arendonck prennent les faucons est d'une simplicité toute primitive.

Le chasseur se creuse au milieu de la bruyère un trou dans lequel il se blottit, caché sous des branches de pin.

Près de son embuscade, un infortuné lapin quelquefois vivant, quelquefois empaillé, et dont le corps est enveloppé d'un filet dans lequel le faucon s'embarrasse les serres, est solidement attaché à un piquet fixé en terre.

Le faucon, après avoir décrit des cercles qu'il resserre de plus, donne tête baissée dans l'appât qu'on lui tend, mais il lui est impossible d'entraîner le lapin pour le dépecer et s'en nourrir.

Dès qu'il reconnait le piége, le faucon cherche à fuir; mais ses serres enfoncées dans les mailles et dans le corps du lapin ne lui permettent pas de se dégager assez lestement; le chasseur a le temps de faire tomber un lacs sur sa tête et de le prendre vivant sans le blesser.

Le faucon saisi de la sorte n'oppose aucune résistance; il accepte sa défaite; il s'avoue vaincu et semble reconnaître qu'il a commis une grosse sottise.

Voilà comment on prend les falconides; la méthode est facile; on l'emploiera partout avec succès.

Une fois pris, l'oiseau n'est pas difficile à dresser; il est doué d'un appétit impérieux et il a l'estomac reconnaissant. C'est par la faim qu'on le domptera et par la satisfaction de son appétit qu'on se l'attachera.

Lorsqu'il a jeûné pendant quelques jours, dans une complète obscurité, on lui offre un morceau de viande fraîche; en quelques repas, il devient tout à fait familier et vient manger dans la main, quel que soit l'âge où il a été mis en captivité. Alors seulement on commence à lui apprendre à rapporter, comme on l'apprend à un jeune chien, dans une chambre d'abord, puis en rase campagne; son instinct chasseur fait le reste. Le vieux proverbe dit avec raison : *Le bon oiseau se fait lui-même.*

On chasse tout l'été. On chasse le pigeon au printemps, la perdrix en automne. Alors les champs sont moins embarrassés d'herbes, les bois se constellent de plus radieuses éclaircies, les vastes horizons découvrent toute la campagne, et la température est favorable.

Ces voleries mignonnes sont un attrait pour qu'on aille le plus souvent au dehors respirer l'air salubre. Elles fournissent, après les crayons, la broderie et la musique, un nouvel aliment à la distraction; elles servent de complément original aux plaisirs équestres et aux fantaisies cynégétiques, que l'indépendance de la vie champêtre inspire aux femmes les plus modestes, aux chasseresses les plus inoffensives.

Quelques heures de plus écoulées en exercices agréables et en plein air ne sont pas d'un mince profit aux forces et au bien-être du corps; c'est un plaisir qui a la merveilleuse vertu de nous rendre aptes aux autres plaisirs et de nous les faire plus délicieusement savourer. Tout y gagne, la santé et l'esprit, le cœur et la beauté.

MAURICE GERMA.

Revue industrielle.

Voici le jour de l'an, dans toute la pompe de ses joies et de ses déceptions renouvelées.

J'aime le jour de l'an, je l'avoue sans détour. J'aime cette vie animée, cet air effaré et important que chacun se croit obligé de prendre; ce sourire, forcé peut-être, mais que je préfère à l'air grognon et soucieux, que l'on ne rencontre que trop. Qu'importe, après tout, de douter plus ou moins d'une parole d'amitié? Sont-elles donc si assurées et si certaines, celles mêmes auxquelles nous avons le plus droit de prétendre? J'aime cet amas de cartes; je ris philosophiquement de ces souvenirs d'une foule d'amis qui ne pensent à vous que ce jour-là, et qui vous le disent par la poste, encore, sans se déranger; j'aime enfin cette phrase banale : *Je vous souhaite une bonne année*, et je la regarde comme un talisman. Un caractère bien fait tire parti de tout.

L'étrenne est la ressource des indifférents. On achète une belle boîte chez Tahan, on y met des bonbons, qui font quelquefois oublier très-victorieusement trois cent soixante-cinq jours de négligence et d'oubli. L'étrenne a pris depuis quelques années des allures de dépenses qui lui font honneur.

Jadis la boîte de dragées était le cadeau adopté généralement. Le *Fidèle Berger*, en culotte de satin rose, houlette enrubannée, doré sur toute les coutures, se présentait en boîte de dragées, papillottes et rébus. Aujourd'hui les sacs de bonbons sont seuls tolérés; encore faut-il les apporter en faisant une visite; car, pour les envoyer, ils doivent être mis dans des coffres élégants. C'est chez Tahan, l'ébéniste de l'empereur, que sont généralement choisis ces coffrets et ces boîtes.

Où trouverait-on ailleurs ces charmantes curiosités, inutiles peut-être au point de vue de l'économie, nécessaires en tous temps, dans un intérieur élégant et bien tenu, et que rien ne remplace pour cadeaux de jour de l'an? Le nouveau magasin Richelieu, que Tahan vient d'ouvrir, semble plus spécialement destiné aux bahuts sculptés, prie-Dieu, tables, cages et volières dorées, étagères, bibliothèques; toute l'ébénisterie d'art, dirigée par un talent et un bon goût sans rival en Europe. L'autre, connu depuis si longtemps, renferme mille objets sans nom bien arrêté, et qu'on choisit pour vingt destinations différentes, tous d'un travail et d'un caractère particuliers. Petites boîtes en émail, pour serrer les bagues ou la montre; coffrets en argent ciselé, écaille incrustée; coffres du moyen âge, bandelés d'acier ou damasquinés d'or; pupitres à livres ou à portraits; jardinières en bois de poirier, avec vitrail peint : crucifix d'un travail précieux; bénitiers d'un modèle rare, dignes d'être offerts à un évêque ou à un prince de l'Église; corbeilles magnifiques pour serrer les châles et les mouchoirs, doublées de velours ou de cuir de Russie. Nous avons encore remarqué des tables en marquetterie, à filets amarante; des tricoteuses et des étagères en ébène; tous ces petits meubles, d'un style bien caractérisé, diffèrent essentiellement des formes et des bronzes copiant le rocaille, et devenus très-communs aujourd'hui. Il faut se hâter d'aller visiter ces deux magasins; car la foule, pendant ces derniers jours, va bientôt les envahir et les encombrer.

Les coffres de Tahan sont surtout recherchés, en ce moment, comme étant de mode pour renfermer différents cadeaux, entre autres les nouveautés de la maison Mayer, son voisin, pour être offertes en étrennes. Mayer est fournisseur breveté de l'Empereur; ses gants de chevreau, de daim, de castor, ont une réputation européenne. Une cravate faite par Mayer est un cadeau que tout jeune homme élégant accepte avec plaisir; les porte-cigares en cuir de Russie brodé, en soies nuancées, les cache-nez en cachemire brodé, calottes grecques, etc. Pour dames, des petites cravates, en velours garni de dentelle, ou de velours; bourses chinoises à fil d'or, ou semées de perles; aumônières charmantes, avec chaînes d'or, parsemées de fleurs d'abeilles ou d'étoiles. Les pantoufles turques brodées d'or; résilles pour coiffures, glands, bracelets négligés, et qui sont ravissants pour jeunes personnes. On ne peut dire tout ce qu'il y a de goût et d'élégant dans la moindre confection de Mayer, qui porte toujours ce cachet de bonne compagnie si indispensable pour tous ces accessoires de la toilette.

Ces sortes de toilettes et de parures nous rappellent les magnificences que nous avons admirées en soieries de Lyon, velours cannelé, robes de bal chez Gagelin, toujours à la tête de l'élégance et du goût parisien. Comblé de médailles à tous les concours, il dirige encore les variations de la mode; ainsi la nouvelle coupe des corsages et des manches a pris naissance chez Gagelin; de toutes parts on le consulte et ses ateliers font loi. La toilette est devenue une partie si importante de la vie du grand monde qu'une autorité reconnue était vraiment nécessaire pour clore tous les débats et toutes les indécisions. Une étoffe magnifique, un châle de l'Inde de grand prix, une confection nouvelle sont de suite acceptés s'ils viennent de cette maison. Les soieries sont magnifiques cet hiver. Tantôt à fleurs de velours ou raies satinées sur fond un peu sombre, tantôt à larges médaillons fond blanc, sur étoffe épaisse et de couleur claire, pour grandes soirées. Le satin revient à la mode; déjà plusieurs habits de cour sont préparés avec la traîne et la jupe de satin. Les velours de couleur claire, rose, bleu de ciel, ophélia, sont demandés pour toilettes de bal. Nous avons remarqué encore des étoffes en tissu lamé d'or et d'argent, broderies nouvelles et d'un effet remarquable aux lumières.

Guerlain a préparé, au commencement de la saison, ses cosmétiques fameux, pour les mains, le visage et les cheveux. Pressentant qu'on lui en demanderait en profusion pour cadeaux de famille, comme tous les ans, il a de ravissantes sultanes en satin blanc et rose, pour renfermer sa parfumerie et ses sachets odorants. La parfumerie est, avec ses bonbons et les fleurs, ce que choisirait toute jeune personne si elle était consultée. Un assortiment complet de chez Guerlain est un véritable cadeau. Parlerons-nous du rouge de la Reine? Pourquoi pas, puisqu'il est de mode de l'admettre? Et sa lotion aux pistaches, son eau de fraises et le lait d'amandes. Tous les savons de Guerlain, si connus et si recherchés, sont en ce moment dans toute la fraîcheur de la préparation la plus soignée.

Nous avons vu de charmantes étoffes pour robes de bals achetées aux magasins de nouveautés de la Chaussée-d'Antin. Ces robes étaient garnies d'une passementerie nouvelle, choisie en face, à la Ville de Londres. La passementerie et les rubans gauffrés sont de mode pour cet hiver; les ruches de tulle et de gaze, quelquefois les rubans de velours. Tous ces ornements sont préparés à la *Ville de Londres*, et d'un choix hors ligne. Les corsages ronds ont nécessité les boucles de ceinture en or ou acier anglais; les longs rubans, avec nœud très-large, sont de même adoptés; ces rubans sont chinés ou à larges raies mélangées. MM. Audoyer et Tréboul, à la *Ville de Londres*, ont eu l'idée de faire préparer, pour le jour de l'an, des boîtes fantaisie, garnies de mercerie fine, charmant cadeau à offrir à une jeune fille laborieuse; elle peut emporter cette boîte à ouvrage chez une amie, tout est renfermé dedans, et ce qui lui est nécessaire pour travailler. Les boucles de ceinture et le porte-jupe Pompadour sont deux nouveautés qui amènent foule à la *Ville de Londres*.

Une visite au *Vieux Paris* est indispensable en sortant de la *Ville de Londres*; que ne trouve-t-on pas dans ces magasins que tout Paris est allé visiter en ces derniers jours. Ils approvisionneraient les étrennes de plusieurs années d'opulence. Meubles du moyen âge, bronzes magnifiques pour candélabres; deux petits lustres en cristal de Bohême, pour coins de table, feraient à eux seuls une splendide étrenne et bien admirée; un autre genre de lustre, pour salle à manger, dont la boule est en porcelaine de Sèvres. Tables pour grands salons, en marqueterie de bois, du plus magnifique travail. N'oublions pas les vases en faïence italienne: ces vases *majoliques* sont très-recherchés cette année, montés en poirier ou en bronze doré. Citons encore des chenets du temps d'Henri II et la bijouterie étrangère, spécialité du *Vieux Paris*, qui obtient en ce moment une vogue extraordinaire et méritée; ceintures russes, à bandes d'or, plaques damasquinées, en malachite, etc.; une sorte de coffre à plaques d'or et chaînes garnies de boules, pouvant également se mettre en usage; ce bijou est hors ligne et porte un cachet étranger d'un goût rare et distingué. Tous les meubles du *Vieux Paris* sont des œuvres d'art de la plus réelle valeur.

Le cristal, pour service de table, a toujours été le luxe obligé de toute maison élégante. Dans la céramique et les cristaux de luxe, *l'Escalier de Cristal* tient le premier rang, non-seulement en France, mais dans le monde entier. La moitié des étrennes est achetée, chaque année, dans cette grande maison, qui partage avec *Tahan* la faveur publique. On a beaucoup admiré dernièrement les services commandés par les frères Galitzin, Metschersky, Narischkin, etc. Les surtouts de table en bronze, or et argent, du maréchal Canrobert et du duc de Medina-Cœli, sont des œuvres spéciales, qui honorent le pays qui les a produites. Les fortunes les plus modestes, la ménagère économe, peuvent pourtant, sans s'effrayer de ces œuvres remarquables, s'adresser à *l'Escalier de cristal*, pour les achats les plus minimes. Flacons charmants, carafes, verres d'eau, vases de fleurs, verres gravés et tout ce qui vient de cette fabrique, porte un cachet de bon goût et de formes spéciales et particulières, qui se distinguent toujours entre toutes les autres fabrications.

Nous serions incomplets si nous ne parlions des belles publications de la LIBRAIRIE NOUVELLE, qui échappent à l'industrie pour prendre le niveau des œuvres d'art. Les *Albums de Cham*, si originaux, si ingénieux et si joyeusement gaulois, ceux de *Gavarni*, le Balzac du crayon, comme Cham en est le Rabelais, ne formeraient-ils pas les plus belles étrennes qui puissent être déposées sur les tables d'un salon, si, à côté de ces œuvres tout artistiques, ne se trouvaient ces magnifiques éditions où le burin dispute l'attention aux lettres : les *Contes d'une vieille fille à ses neveux*, par M^me Emile de Girardin, *Fierabras*, ou les *Aventures du chevalier Jauffre et de la belle Brunissende*, *le Royaume des enfants*, auxquelles un haut dignitaire du palais impérial, qui est en même temps un érudit et un artiste, M. le baron Feuillet de Conches, a ajouté, cette année, ses charmants *Contes d'un vieil enfant*.

M^me J. AMET.

Champlieu.

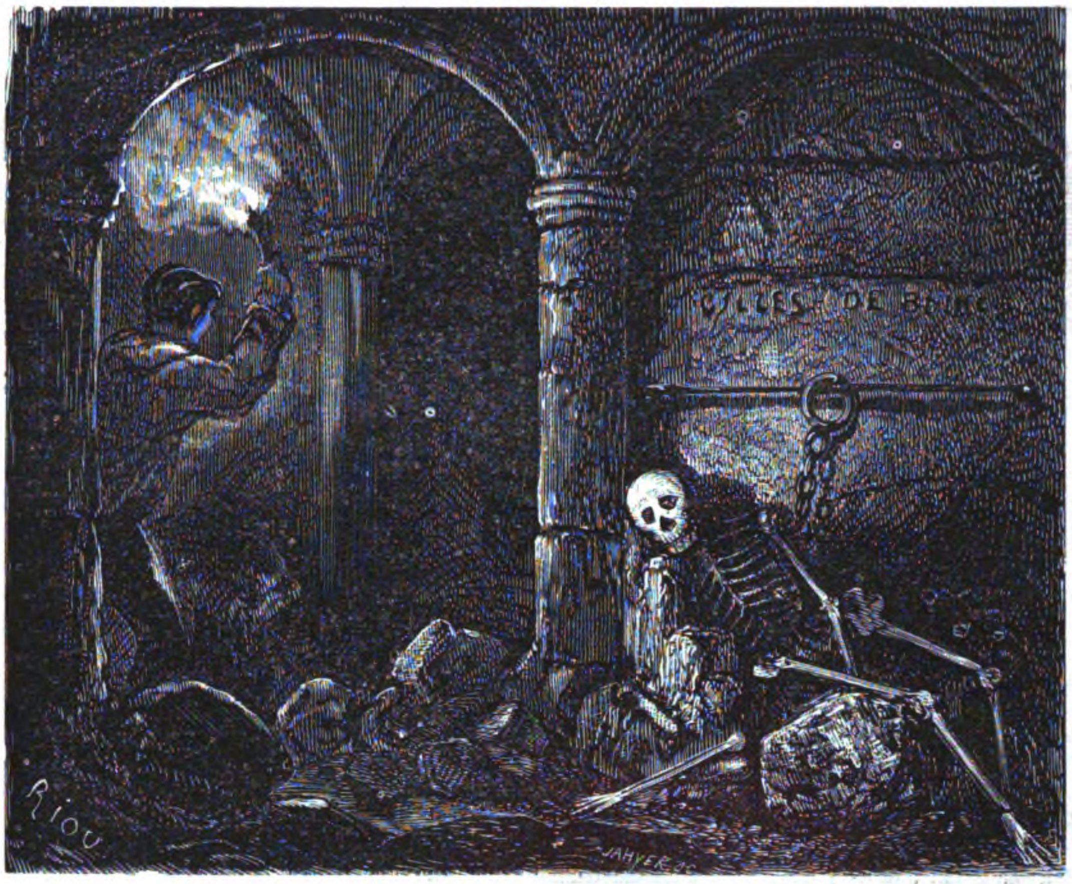
A l'une des extrémités de cette belle forêt de Compiègne, au milieu de laquelle retentissaient, il y a peu de jours encore, les fanfares des chasseurs, les cris des chiens, le galop des chevaux, et qu'animait par-dessus tout la présence de Leurs Majestés, on trouve un plateau assez étendu appelé Champlieu. C'est là, sur l'ancien emplacement d'un camp romain, qu'ont été découverts assez récemment les restes d'un théâtre et ceux d'un temple antique orné de merveilleux bas-reliefs.

La sortie du Théâtre-Italien. (Dessin de Gustave Janet, gravure de Jahyer.)

Champlieu, *Campilocus*, est un hameau qui dépend actuellement de la commune d'Orrouy [1]; il est traversé par la voie romaine dite *chaussée Brunehaut*, qui de Soissons se dirigeait vers Senlis. De chaque côté de cette route on remarquait jadis deux éminences en terre; l'une a restitué d'admirables bas-reliefs et l'*impluvium* d'un temple qui remontait au troisième siècle; l'autre, découverte et mise à jour par nous, étale aux regards des promeneurs un théâtre romain d'une belle conservation.

La sculpture statuaire est de beaucoup supérieure à la sculpture d'ornementation dans les bas-reliefs de Champlieu; toutefois, le fond des moulures est rehaussé par des couleurs qui en font ressortir les détails et dissimulent l'infériorité du travail.

Voici d'abord une Bacchante (haut., 0,64 c.; long., 0,83 c.) dont le torse, d'un style pur et élégant, se présente de dos au spectateur; le visage, de profil, est tourné vers l'épaule gauche, et la tête porte une magnifique chevelure enroulée autour du front; son bras gauche soutient à la fois un thyrse et les plis d'un voile qui retombe sur le devant de la poitrine.

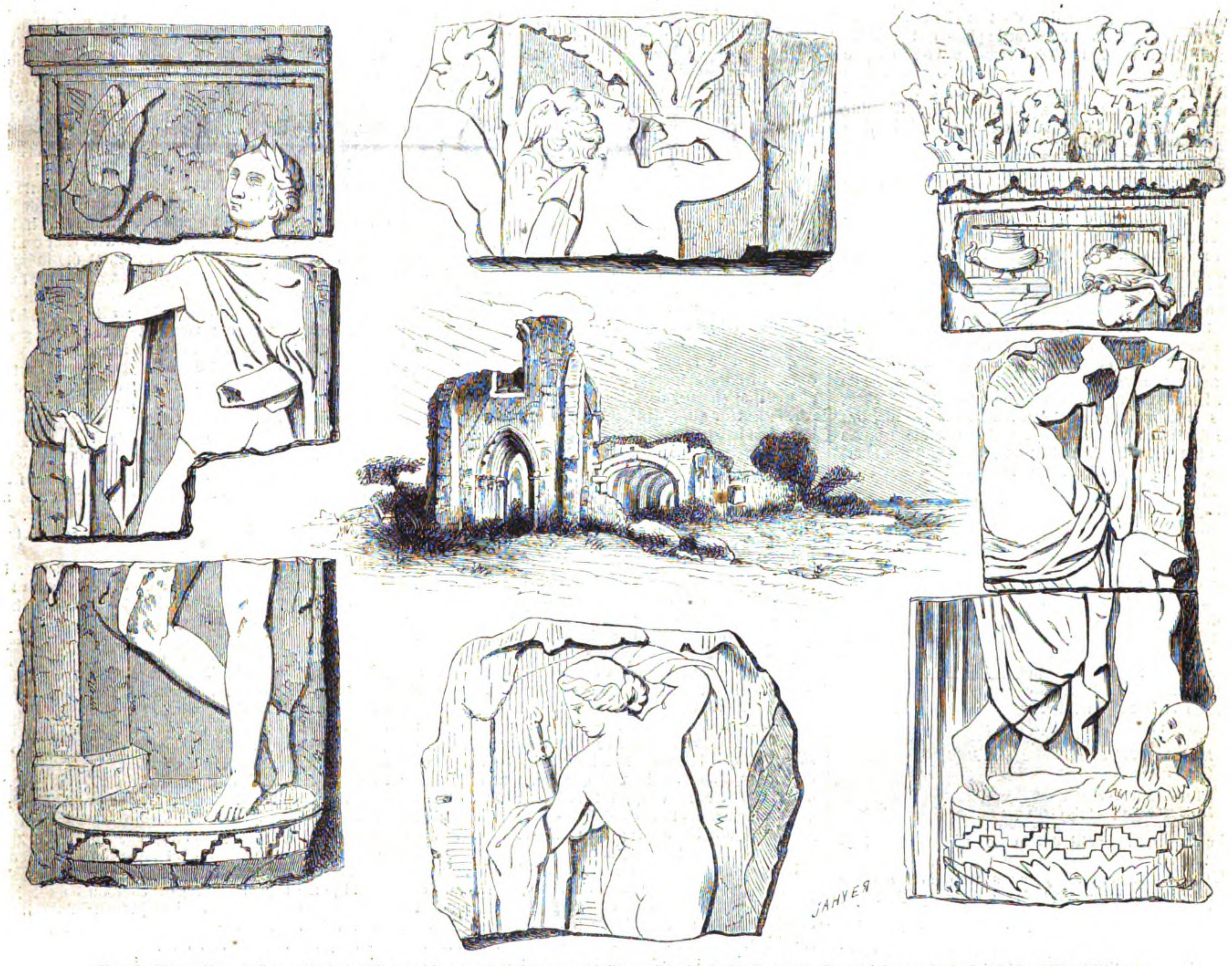


Substructions découvertes à Pierrefonds.

Ici c'est un Mercure (haut., 0,60 c.; larg., 1,09) encaissé dans deux listels et formant un pied-droit. La tête du dieu porte des ailes, mais sans pétase; son visage, de profil et tourné à gauche, est relevé et regarde le ciel. Il semble attendre un ordre de Jupiter, et la position de l'index, appuyé sur le menton, marque l'attention que Mercure prête aux ordres célestes. Sur le devant de l'épaule droite se montre la partie haute du caducée avec les deux ailes entrelacées de deux serpents, symbole de la prudence et de la célérité du protecteur du commerce et surtout du messager de l'Olympe.

Là, Cérès et Démophon. Ce bas relief, surmonté d'un chapiteau, est au vingtième de sa grandeur. Il est composé de trois assises formant la partie haute du pied-droit. Il représente, suivant Apollodore, Cérès plongeant le jeune Démophon dans le feu pour le rendre immortel. On trouve la même fable dans Ovide, l'enfant s'appelle Triptolème. La chevelure de la déesse est couronnée d'épis; son corps, nu jusqu'à la hauteur du fémur, est penché en avant, et elle tient suspendu en l'air par le pied gauche un enfant dont la face est relevée sur le côté droit. Les mains de l'enfant paraissent entrer dans des flammes épaisses. Ce mythe grec est extrêmement curieux, et nous ne croyons pas qu'on en ait trouvé d'autres exemples en Gaule. Nous regrettons de ne pouvoir citer au lecteur les passages d'Apollodore (l. I, c. V, § 1er, l. IV, p. 55) et d'Ovide (*Fastes*,

[1] Arrondissement de Senlis (Oise.)



Vue de Champlieu et des antiques gallo-romains trouvés dans ses fouilles. (Dessin de M. Bocourt, d'après des croquis de M. de L'Hervilliers.)

v. 500) qui ont aidé à la détermination de ce groupe.

L'histoire des Tyriens, des Phéniciens, des Carthaginois et des Hébreux nous rappelle des faits analogues à celui que représente ce dernier bas-relief. Ainsi, Moïse défend aux Israélites de consacrer leurs enfants à Moloch, en les faisant passer par le feu pour honorer ce dieu des Ammonites; on punira de mort les infracteurs. Dieu menace d'arrêter sur eux l'œil de sa colère. — Cette consécration sacrilége avait lieu en faisant passer l'enfant pieds nus entre deux grands feux, ou en le remettant entre les mains brûlantes de la statue en bronze du dieu, qui le consumait. — D'autres personnes pourraient peut-être voir dans ce bas-relief la représentation de Thétis plongeant Achille dans le Styx pour le rendre invulnérable; mais l'élément qui reçoit l'enfant représente évidemment des flammes. D'ailleurs, l'océanide Thétis était couronnée de plantes marines; les épis que porte notre déesse sont les attributs de Cérès.

On remarque encore une Léda et le cygne qu'elle paraît repousser, Mithras armé du couteau; mais le taureau qu'il doit immoler manque à la scène. Plus loin, Apollon portant la chlamyde attachée sur l'épaule gauche par une fibule, son bras gauche est appuyé sur un autel; une Niobide couchée, la tête renversée sur les genoux d'un personnage; Mars ou un guerrier homérique ayant un manteau voltigeant sur les épaules, un triton, une néréide couchée sur un dauphin, et d'autres bas-reliefs curieux que nous ne pouvons pas même indiquer ici.

La seconde éminence, qu'on nommait le *Fer à cheval*, nous présente les restes d'un théâtre antique; en quittant la chaussée et en se dirigeant vers le sud, à cent cinquante pas du temple, on se trouve aussitôt au milieu du théâtre. Les gradins qui devaient recevoir les spectateurs n'existent pas; tout fait présumer qu'ils n'ont jamais été placés. On aperçoit les restes d'un mur qui devait servir à fermer du côté de la salle les galeries de dégagement, renfermant à droite et à gauche deux escaliers pour conduire les spectateurs dans la partie supérieure de l'édifice. Ces galeries de dégagement, symétriquement placées, sont au nombre de cinq. — En sortant par l'un des escaliers dont on vient de parler, on se trouve, après avoir tourné le pied-droit, dans un couloir circulaire de 1m,50 de largeur, et l'on a en face de soi le mur de la précinction extérieure qui enveloppait tout l'édifice. Les matériaux consistent en petits moellons réguliers réunis par un mortier très dur composé de sable et de chaux; on a employé simultanément des pierres en boutisse, des pierres en carreau et en parpaing. Trente contreforts espacés les uns des autres de 3m,69 soutenaient ce mur contre la poussée des gradins et lui assuraient une résistance suffisante. Pour venir en aide à ces contreforts et ménager un couloir de pourtour, on avait élevé à 1m,50 de ce mur un autre mur circulaire enveloppé de tous côtés par celui-ci.

C'est sur ce mur intermédiaire qu'étaient percées des ouvertures donnant accès dans les galeries renfermant les escaliers et les couloirs ou vomitoires qui amenaient de plain-pied dans la salle. Ces vomitoires, symétriquement placés sur le pourtour de l'édifice et entre les galeries de dégagement, sont au nombre de six. Les murs qui les forment sont fortement engagés dans le mur intermédiaire [1]. N'oublions pas de dire que divers objets d'origine romaine ont été trouvés dans le théâtre de Champlieu, et notamment des monnaies à l'effigie d'Antonin le Pieux et de Constantin.

A quelques pas du théâtre antique s'élève un édifice chrétien dont une partie a été construite avec des pierres de petit appareil provenant du théâtre. Cette église, dédiée à la sainte Vierge et à saint Jacques le Majeur, était jadis desservie par un prieur et quelques religieux, elle relevait de l'abbaye de Saint-Crépin le Grand de Soissons. Ce monument, actuellement en ruine, est d'une construction rectangulaire, le portail est formé d'une arcade ogive à trois rentrants marqués par des tores et des colonnettes dont les chapiteaux sont symétriques; l'arc extérieur de l'archivolte, orné de violettes, s'arrête sur des têtes. On lit autour du tympan :

Respectatur in hoc templo veneranda Maria
Quam rosa pulchra magis matris imago Dei.

L'image de Marie en ce temple repose;
Marie est à nos yeux plus belle que la rose.

Le chœur, plus petit que la nef, carré, est entièrement à plein cintre sans aucune moulure.

L'empereur, dans l'une de ses excursions, a visité Champlieu, et, avec cette sûreté de coup d'œil qui n'appartient qu'à lui, il a saisi la portée archéologique de ces découvertes, et, nous a-t-on dit, il vient d'acquérir le terrain sur lequel s'élèvent ces précieux témoins de l'art ancien et de la piété de nos pères.

EDMOND DE L'HERVILLIERS.

(1) Voir, pour les bas-reliefs et le théâtre de Champlieu, mes articles dans la *Revue archéologique*, 15 juin 1850, 15 avril et 15 novembre 1858, chez M. Leleux, 11, rue des Poitevins, à Paris.

Fouilles de Pierrefonds.

Les terrassements opérés pour la reconstruction du château de Pierrefonds ont été exécutés sous l'habile direction de M. Wiganowski, architecte aussi modeste que savant et ami de M. Violet le Duc. C'est à lui que nous devons les renseignements que nous présentons à nos lecteurs.

Dans la tour dite des Oubliettes, à quinze mètres au-dessous du sol de la cour, existe un cachot d'une parfaite conservation. Une barre de fer était scellée dans la muraille, à cette barre était rivée une chaîne d'une certaine longueur; elle devait servir à enchaîner le prisonnier retenu dans cette triste prison. En effet, tout près de là se trouve un petit cabinet pour les besoins du captif; les angles de la porte paraissent en avoir été usés par le frottement de sa chaîne.

Au milieu de ce cachot existe une ouverture de cinquante centimètres carrés, elle devait être fermée d'une grille dont on voit encore les crampons. Par cette ouverture, on descend dans une oubliette de sept mètres de profondeur. Rien n'est plus beau que la construction de cette demeure souterraine. Sur une des parois, on lit le nom de Gilles de Boing ou Loing en écriture du quatorzième siècle. Ces mots paraissent avoir été gravés avec un clou.

A une demi-portée de fusil des ruines actuelles, on a mis à découvert les fondations du premier château; en déblayant le terrain en deçà de ces fondations, on a trouvé des fosses contenant de quatre à huit squelettes; tous ont appartenu à des hommes de vingt-huit à trente-cinq ans; plusieurs d'entre eux avaient plus de deux mètres de longueur. Ce sont probablement les restes des braves morts au champ d'honneur. Sont-ce les soldats du duc d'Epernon, du maréchal de B...ron, de François des Ursins ou du comte d'Auvergne?

Au pied des grandes ruines existaient des petits caveaux renfermant chacun un corps. On pense que ces caveaux furent la sépulture des officiers morts pendant le siége. Dans plusieurs d'entre eux on a trouvé des pots en terre blanchâtre et des assiettes d'étain; trois de ces dernières paraissent sortir des mains du pauvre soldat qui les a placées sur le corps de son capitaine.

RÉNÉ GANDON.

COURRIER DU PALAIS.

Figaro se plaignait du danger qu'il y avait de son temps à chroniquer. Eh! que dirait-il aujourd'hui? Que d'abîmes cachés, de chausse-trapes ignorées, de piéges-à-loup inconnus sous le pied du journaliste! Se promener les yeux bandés sur un glacier, parcourir à tâtons un labyrinthe garni d'une double haie de piques, passer sous un de ces blocs de neige qu'un claquement de fouet, un cri, un éternuement peut convertir en avalanches, ce sont là autant de métaphores que chacun de nous a le droit de s'appliquer. Ah! le lecteur qui tourne d'un doigt distrait les feuillets de ce journal ne s'imagine guère quels périls nous bravons, sous quels procès de Damoclès nous écrivons notre modeste courrier. Et pour nous autres chroniqueurs du Palais, cela se conçoit encore. Nous ne pouvons prononcer un nom sans risquer de heurter un amour-propre ou un intérêt. Mais nos confrères de la chronique générale, ne croirait-on pas qu'ils marchent sur des roses? Raconter l'événement du jour, recueillir les on dit des salons, les causeries des cercles, des clubs, des foyers de théâtre, leur donner un habit décent pour les produire en public, trier, dans les centaines de lettres qui vous sont adressées, celles qui contiennent un trait spirituel, une anecdote originale, n'est-ce pas facile aussi bien qu'agréable? Ah! oui, demandez-le à un de nos causeurs-jurés de la presse parisienne, sur qui un procès vient de tomber comme un coup de foudre. — Et celui-là n'est pourtant pas un conscrit : c'est une moustache grise de la chronique. Nul, plus sûrement que lui, ne côtoie les écueils de cette mer difficile, nul ne sait mieux ce que l'on peut dire et ce que l'on doit taire, ce qui est révélation piquante, ce qui est indiscrétion et scandale. — Est-ce donc qu'un jour il se sera départi de sa prudence et de sa réserve habituelles? Ecoutez et jugez :

Un journal de province avait publié le récit d'une fête champêtre célébrée dans un vieux château de la Normandie. Les habitants du village de F... s'étaient réunis pour fêter l'arrivée de leur jeune châtelaine, Mlle Blanche de P..., qui venait d'épouser à Paris le comte de M..., un des derniers rejetons d'une grande famille historique. La mignonne comtesse avait été accueillie par ses bons paysans avec les témoignages d'une respectueuse adoration. Dix-neuf jeunes filles avaient déposé à ses pieds une riche corbeille de mariage, pendant que les fleurs, les chants, les épithalames rustiques volaient au-devant des jeunes époux. Rien n'avait manqué à la fête, ni le banquet où deux cents personnes s'étaient assises et dont la jeune mariée avait fait les honneurs de la meilleure grâce du monde, ni la danse, ni les illuminations, ni le feu d'artifice, ni enfin les bénédictions des pauvres sur lesquelles le noble couple avait étendu sa main bienfaisante.

Ce récit avait été reproduit par un journal parisien, illustré chaque soir d'une chronique de notre confrère. Et voilà que le lendemain arrive, à l'adresse du rédacteur en chef de cette dernière feuille, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Permettez-moi de réclamer contre une méprise » que vous avez faite dans votre numéro du... en par» lant de la réception de M. et Mme M..... Je ne sais pas » d'où a pu vous venir cette idée aristocratique de » donner le titre de comte à M. de M..., mon frère. Sa» chez, monsieur, que nous sommes Américains (ci» toyens), que nous ne sommes pas de la famille du fa» meux M... — Notre père a commencé par être petit » épicier; notre mère l'a secondé et nous voilà mi» lionnaires; mais je ne crois pas que cela donne le » titre de comte. Nos deux sœurs ont épousé de vrais » comtes de L... et de B... Il y a quelques années, lors » du mariage de ma sœur de L..., on a fait la biographie » de nos parents comme étant d'honnêtes et bons mar» chands; cela nous a fait plaisir.

« Je vous prie, monsieur, de faire insérer cette lettre dans votre journal,

» Recevez, etc.

H. M....
.....rue Saint-Lazare

La lettre était originale, piquante — une vraie bonne fortune pour un chroniqueur. — Le tour excentrique de la réclamation, l'esprit puritain qui y respirait, et jusqu'à la naïveté et la rudesse de l'expression, tout cela sentait son Américain de mille lieues. Quoi d'invraisemblable? Un illustre maréchal ne revendiquait-il pas tout récemment, avec une noble simplicité, son origine plébéïenne? Notre confrère s'empressa donc d'encadrer la lettre dans sa chronique du jour, en la faisant suivre de quelques réflexions — bien senties — qu'il termina fort élégamment par une citation, en anglais, d'une lettre de Washington.

Or la prétendue réclamation du citoyen américain n'était qu'une odieuse mystification. Le chroniqueur avait été victime d'un faussaire. Cette foudroyante révélation lui est apportée par une lettre du comte de M... Il y voit que le frère du comte, M. H... de M... habite l'Amérique depuis six mois, ce qui prouve, clair comme le jour, que son nom et son écriture ont été indignement usurpés. M. le comte de M... s'exprime avec toute la fierté d'un gentilhomme. Il ne s'arrête à l'œuvre diffamatoire que pour la qualifier : « Elle ne mérite, dit-il, que le mépris qui revient à tout écrit de ce genre et auquel on ne doit ni discussion ni réponse. »

Inutile de dire que cette réponse est insérée tout au long par notre confrère avec un commentaire dont l'énergie et l'indignation ne le cèdent en rien à celles de M. le comte de M...

Il semblait que, toute satisfaction étant ainsi donnée aux justes susceptibilités de la famille de M..., l'affaire dût en rester là; mais le frère d'Amérique, le vrai frère ne l'a pas ainsi pensé, et il a saisi la justice d'une demande en dix mille francs de dommages-intérêts.

Dix mille francs! « Monsieur, la somme est forte, » dirai-je comme Ruy-Gomez.

Me Berryer s'est chargé de soutenir la demande. Un jeune avocat — qui a fait ses preuves d'esprit et de talent — Me Sorel présentera la justification de la chronique. Bonne chance à la chronique! *Sic te diva potens...*

Ce même cri, ces souhaits du cœur qui accompagnent un voyageur aimé à travers les hasards d'une mer périlleuse, M. Normandin les exhala sans doute le jour où son jeune fils s'embarqua pour l'Angleterre. Si jamais vous avez traversé un de nos passages les plus fréquentés, vous y aurez remarqué sans nul doute une boutique élégante décorée d'attributs *capillaires*. Là trône M. Normandin, un maître en l'art délicat des Plaisir et des Félix. Je dis l'art, et je dis bien : je dirais sacerdoce, que M. Normandin ne me démentirait pas. N'eus-je pas un jour l'imprudence d'entrer dans la boutique, pardon! dans le temple, et d'y présenter mon menton au pontife? Je tremble et je rougis encore quand je me rappelle le regard courroucé de M. Normandin et le geste muet et majestueux dont il me montra de l'autre côté de la rue un plat à barbe en cuivre qui se balançait au vent.

Le cheveu s'est-il donc montré ingrat pour M. Nor-

mandin? ou le grand artiste n'a-t-il fait qu'obéir à cette loi de nature qui veut, comme dit Horace, que nul de nous ne soit content de son état? Toujours est-il que le jeune Normandin allait en Angleterre non pour y importer l'art paternel, mais pour y étudier celui qu'ont illustré Breguet, Lepaute et Beaumarchais lui-même, — l'horlogerie.

Ah! monsieur Normandin, que n'appreniez-vous à votre fils à régler les mouvements de son cœur plutôt que les battements d'une pendule! Il ne fallait pas du moins le laisser avec ses vingt ans au milieu d'une grande ville où pullulent des sirènes sans nombre et l'exposer lui, l'avenir de l'horlogerie française, à se commettre publiquement avec — la fille d'un consul!

Elle se nommait Emilie Van Nighel. Elle était Belge d'origine : son père avait été bien réellement consul à l'île de Wight. Elle était jeune, jolie, distinguée, et elle dansait merveilleusement avec les plus petits pieds du monde. Ah! la danse! ah! le bal! « Aïe, aïe, prends garde à toi, fuis le bal... » Ainsi chante très-sagement la ronde du *Pré-aux-Clercs*. Et s'il avait écouté la moralé de la chanson, M. Normandin fils n'aurait pas mis le pied dans les académies de danse, il n'aurait pas rencontré Mlle Emilie — et il ne plaiderait pas aujourd'hui en nullité de mariage.

Eh! oui vraiment, il était allé jusqu'au mariage, le jeune Normandin, — mais pas tout à fait par la ligne droite, ni de son plein gré, s'il faut l'en croire. Voici ce qu'il raconte :

Six semaines après la rencontre à *Cardwell's-Room*, il était au mieux avec Emilie. La jeune femme avait monté une maison garnie, où elle s'était réservé, — pour elle et son ami, — un délicieux petit nid. Or, un soir que Théophile, — ainsi s'appelle de son petit nom M. Normandin fils, — rentrait au domicile commun, il entendit une voix menaçante qui grondait dans la chambre d'Emilie. Cette voix, il ne la connaissait que trop bien : c'était celle du confiseur qui fournissait le buffet de *Cardwell'sroom*, — et qui n'était autre que le beau-frère d'Emilie.

On voit que cette famille consulaire s'était un peu déclassée.

Mais, tout confiseur qu'il est, le beau-frère est brutal quand il s'agit de l'honneur. Une lettre de femme l'avait averti de ce qui se passait entre Emilie et Théophile, et il ne parlait de rien moins que de tuer le séducteur, si celui-ci ne réparait par un mariage immédiat la brèche qu'il avait faite à l'honneur des Van-Nighel.

Le jeune horloger se résigna à passer sous les fourches caudines, et il alla se marier à Greenwich. Mais il avait eu soin, comme on dit, de se ménager des portes de derrière : il s'était dispensé à la fois des publications préalables et du consentement paternel, il avait négligé d'apposer sa signature au bas de l'acte de célébration, et enfin, en déclarant son nom, il en avait habilement dissimulé les deux dernières lettres, faisant ainsi, — dans toute l'acception du mot, — un mariage de Normand.

Ce mariage, MM. Normandin père et fils s'unissent aujourd'hui pour en demander l'annulation. Emilie résiste, elle jette les hauts cris, elle dit que sa bonne foi a été surprise, et dans le cas où la nullité serait prononcée, elle réclame 50,000 fr. de dommages-intérêts. Ne faut-il pas, comme dit M. Gozlan, que jeunesse se paye?

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Héro et Léandre*, drame antique en un acte et en vers, par M. Louis Ratisbonne. — Balance de l'année théâtrale.

La première représentation de ce petit drame, qu'il était peut-être inutile d'appeler *antique*, a eu lieu par une affreuse soirée de vent et de neige, bien faite pour éveiller le souvenir de la nuit où périt Léandre. Les spectateurs du Théâtre-Français n'en ont ressenti que plus de compassion pour les infortunes des deux célèbres amants. Nous ne discuterons pas l'opportunité de l'œuvre de M. Louis Ratisbonne; nous savons que les poëtes, préoccupés, avant tout, de la forme, se complaisent, comme les peintres et les sculpteurs, dans les sujets qu'on peut qualifier d'éternels.

M. Ratisbonne a légèrement faussé l'histoire ou la légende pour les nécessités de son action. Il s'est souvenu de ces vers de Martial :

> Léandre, conduit par l'Amour,
> En nageant, disait aux orages :
> « Laissez-moi gagner les rivages;
> Ne me noyez qu'à mon retour! »

C'est à son retour, en effet, qu'il a plu à M. Louis Ratisbonne de faire noyer Léandre. Cela est de peu d'importance. Mais il a agi un peu plus librement dès les premières scènes en attribuant à Héro un vœu à Neptune pour le salut de l'intrépide nageur, vœu inhumain, invraisemblable, par lequel elle immole son amour :

> Qu'il vive, et j'en
> Fais le serment,
> Ce cœur est à jamais fermé pour mon amant!

Toute la pièce est là : l'étonnement de Léandre en présence de la froideur et de l'embarras de Héro, ses instances ardentes, la résistance de celle-ci. C'est le dépit qui fait que le jeune homme se rejette à la mer par le temps que vous savez.

Héro et Léandre a été écouté avec plus de bienveillance que d'intérêt; quelques passages remplis de mouvement ont été très-applaudis; mais en général on s'attendait à une étude plus artistement ciselée. La poésie de M. Louis Ratisbonne manque de cette pureté et de cet éclat qu'exigent les thèmes antiques; ses rimes sont négligées. Il se contente de traduire le Grec Musée, sans même rejeter ce qu'un goût sévère eût proscrit comme trop précieux, ce passage entre autres : « L'amour est irrésistible et la mer implacable; mais la mer n'est que de l'eau, tandis que l'amour est du feu; je le sens dans ma poitrine. Eh bien! mon cœur, absorbe-le, ce feu, et ne redoute point le contact de l'eau [1]. » M. Louis Ratisbonne traduit ainsi :

> Oui, j'adjurais ces flots qui combattaient l'amour;
> Je leur disais : « Ne *me* noyez qu'à mon retour! »
> Et je luttais contre eux, non du bras, mais de l'âme;
> La flamme contre l'eau! plus forte était la flamme!

Nous avons souligné une faute contre les règles de la poésie française : l'*e* muet tombant à la césure.

M. Louis Ratisbonne, qui est lui-même un critique instruit et écouté, ne nous en voudra pas si nous le traitons autrement qu'un débutant. Il comprendra que nous avons foi dans son avenir; l'estime que nous faisons de son passé doit le rassurer à tous égards. Il est entré au théâtre par une trop petite porte; il fallait écrire un chef-d'œuvre, avec *Héro et Léandre*; il regrettera de s'être hâté. Mieux situé que personne pour saisir les délicatesses infinies d'André Chénier, il finira par s'apercevoir au bout de quelques semaines, alors que son succès aura reçu la sanction des politesses confraternelles, qu'il est resté un peu au-dessous de ses prédécesseurs dans l'art de se mesurer avec les anciens : au-dessous de M. de Belloy, l'auteur de *Pythias et Damon*; au-dessus de M. Émile Augier, l'auteur de *la Ciguë*; au-dessous de M. Philoxène Boyer, l'auteur de *Sapho*; au-dessous de M. Ponsard, l'auteur d'*Horace et Lydie*; au-dessous, enfin, de tous ces élégants et de tous ces raffinés.

Heureusement, la leçon n'aura rien eu de rude pour lui; loin de là. Le public savait à qui il avait affaire, au traducteur précis de la trilogie de Dante, au journaliste contenu et spirituel; il a encouragé l'auteur dramatique, ou plutôt il a pris date, ce qui était l'issue la plus honorable pour tous les deux.

De leur côté, les acteurs de *Héro et Léandre* ont joué de leur mieux : Mlle Favart a eu de la passion, ce qui n'a étonné que les habitués à courte vue du Théâtre-Français; M. Delaunay a eu de la chaleur à sécher mille fois sa tunique.

Nous ne savons pas si le sujet de *Héro et Léandre* a été mis souvent à la scène; nous ne retrouvons dans notre bibliothèque privée qu'un ballet de ce nom, par Milon, représenté en l'an VIII sur le théâtre de la République et des Arts. Là encore, le poëme de Musée avait été mis à contribution; on en voit des phrases entières dans le livret. C'était le citoyen Vestris qui faisait Léandre « *prince de la ville d'Abyde* »; le rôle de Héro était rempli par la citoyenne Gardel. Beaupré jouait le dieu Pan; et la fameuse Clotilde, — une terrible dame aux camélias d'alors, — figurait une Thessalienne.

Laisserons-nous s'achever cette année sans récapituler, au courant de la plume, les principales œuvres qu'elle a vu naître? Bien que nous n'ayons pas eu à saluer des pièces vraiment supérieures et des talents vraiment originaux, il est néanmoins évident pour nous que l'art dramatique s'est maintenu à un niveau très-satisfaisant. Les *Lionnes pauvres* et le *Fils naturel*, malgré les réserves que nous avons dû faire lors de la représentation, sont des études, des tentatives hors ligne. Ces deux comédies dominent tout le répertoire de 1858.

Le goût du public et les tendances des écrivains inclinent décidément vers la peinture des mœurs actuelles; on doit s'en féliciter. Pendant trop longtemps, nous avons eu des pastiches. On cherche aujourd'hui à se connaître et à se reconnaître; on va au-devant des historiens de l'avenir et on leur prépare des documents. C'est pourquoi, cette année, nous avons applaudi aux efforts de M. Théodore Barrière, même quand ils ont avorté, comme dans les *Fausses Bonnes Femmes*; c'est pourquoi nous avons suivi avec intérêt les scènes un peu étranges de *Il faut que jeunesse se passe*, de M. Léon Gozlan, le lutteur, l'oseur; c'est pourquoi l'audacieuse partie de cartes du *Luxe* nous a tenu haletant; c'est pourquoi le *Roman d'un jeune homme pauvre*, si dorée que soit cette pauvreté, nous a attiré et séduit; c'est pourquoi enfin, grâce au vers qui se fait contemporain, lui aussi, la *Jeunesse* et *Hélène Peyron* ont ramené la foule au théâtre de l'Odéon. Voilà des symptômes et des résultats.

Avec des fortunes diverses, plusieurs jeunes gens, non pas des nouveaux venus cependant, ont apporté au théâtre leur contingent d'idées : M Edmond About et *Germaine*, M. André Thomas et le *Pamphlétaire*, M. Mario Uchard et le *Retour du mari*, M. Charles Barbara et le *Pont Rouge*, M. Amédée Rolland et le *Marchand malgré lui*; je ne les cite pas tous. Il y a là sans doute des pièces d'une valeur contestable, mais il n'y en a pas une qui soit commune.

Seuls, le vaudeville et le mélodrame nous paraissent engagés dans une voie de décadence, car nous ne pouvons guère admettre comme de véritables nouveautés *Jean-Bart*, *Faust*, *le Maréchal de Villars* et même *les Crochets du Père Martin*, dont la moralité naïve nous a ramené au temps de *la Pie voleuse*. Le vaudeville n'existe presque plus; à sa place, nous avons la parade ou la comédie. Faut-il s'inquiéter de cette transformation qui a entraîné la disparition des couplets? Ce n'en est pas la peine, croyons nous.

CHARLES MONSELET.

[1] Musée : *Héro et Léandre*, traduction de M. Benjamin Barbé; Paris, 1858.

CHRONIQUE MUSICALE.

OPÉRA-COMIQUE : *Les Trois Nicolas*, opéra-comique en trois actes, de M. Lopez, musique de M. L. Clapisson.

Le début de M. Montaubry au théâtre de l'Opéra-Comique était un événement de la plus haute gravité pour la direction de M. Roqueplan, pour le monde des artistes, pour le monde des curieux... et pour M. Montaubry donc!

Ce ténor, acclamé à Bruxelles, à Bordeaux, à Marseille et « dans mille autres lieux, » comme dit la chanson, se trouvait dans la situation du *grand homme de province à Paris*, ce type pourléché par Balzac; il avait à en redouter toutes les déceptions. — « Tant que Paris ne s'est pas prononcé, n'a pas applaudi de ses mains paresseuses à l'enthousiasme, nous disait un jour Tamberlick, le ténor des ténors, l'artiste n'a encore qu'une réputation provisoire; il n'en est, pour ainsi dire, qu'au noviciat de sa gloire. »

« Ah! ah! » a dit le public de jeudi, au moment où un des personnages de la pièce s'est écrié : « Voilà Dalayrac! » (M. Montaubry jouait le rôle de Dalayrac.) Chacun a toussé, a échangé deux mots avec son voisin et s'est remué dans sa stalle pour trouver la position la plus commode; on s'est préparé au silence et à l'immobilité par le bruit et le mouvement.

Enfin M. Montaubry a chanté son air d'entrée, non sans quelque émotion, et, à partir de ce moment, son succès n'a pas été douteux. Le nouveau ténor n'est pas une merveille cependant, ce n'est pas encore là l'idéal du chanteur dramatique, ce n'est ni Duprez ni Roger, mais c'est un talent plus que satisfaisant et qui dépasse beaucoup les prétentions que peut se permettre Paris, le désert des ténors.

M. Montaubry a en partage une voix jeune, d'un timbre agréable, et qui ne sent pas encore la fatigue et l'effort; le registre de tête est surtout remarquable par sa limpidité et sa mélodieuse sonorité. Avec cela, M. Montaubry a de la grâce et de la distinction dans sa personne, et il s'élève dans l'art du comédien au-dessus de la moyenne ordinaire des chanteurs.

Voilà pour l'actif; voyons le passif.

Pourquoi M. Montaubry, quand il a une note élevée à tenir, fait-il sentir la quarte ou la quinte inférieure de cette note? Voilà un tic fâcheux, mais, Dieu merci, facile à corriger. M. Montaubry n'a pas non plus, malgré ses grandes qualités, l'accent dramatique très-prononcé; il a quelque chose d'un peu fluet, d'un peu *tenorino* dans sa manière de chanter qui le destine plutôt aux romances doucereuses et aux ariettes caressantes de l'ancien répertoire, qu'aux grands mouvements de scène, qu'aux grandes tirades sonores qui ont envahi le genre de l'opéra-comique moderne. Peut-être ne chanterait-il pas *Zampa*.

En somme, nous saluons avec le public la venue triomphante de M. Montaubry, qui nous délivrera, pour quelque temps peut-être, des ténors par *à peu près*.

A côté de ce début tapageur, l'intérêt de la pièce et de la musique ont singulièrement pâli.

Un oncle qui veut marier sa pupille à son neveu; la pupille qui veut épouser le compositeur Dalayrac, qu'elle aime; l'acteur Trial, de la Comédie-Italienne,

qui a la fatuité de se croire aimé de la pupille l'oncle, le neveu et Trial victimes d'un quiproquo nocturne et enfermés au For-l'Évêque; enfin, le triomphe de l'amour vrai sur l'amour ambitieux et intéressé; voilà la fabulation filandreuse et peu neuve, du reste, qui défraye les trois longs actes de M. Lopez. On a bien cru reconnaître par-ci par-là la main de M. Scribe; mais, enfin, M. Lopez a été seul nommé.

M. Clapisson a une manière d'entendre la scène que nous n'admettons nullement. Il procède par couplets, par romances, par mots écourtés qui rappellent l'ariette du vieux, du très-vieux répertoire. Il n'a pas la science du développement de l'idée musicale, il ne cherche pas les grands élans, les grands mouvements de la passion, qui sont la vie et le caractère propre de la musique dramatique. L'année dernière l'insuccès de *Margot* au Théâtre-Lyrique était pourtant un avertissement pour M. Clapisson. Par instants nous avons cru que M. Clapisson s'était amendé, qu'il avait cherché d'autres formes, notamment dans le final du premier acte où la voix de l'orgue se mêle à celles des chanteurs en un pieux cantique, dans le grand air de Mlle Lefebvre et de l'entr'acte du deuxième acte. Il faut encore citer la romance que chante Montauban au premier acte et son duo avec Couderc; mais le naturel chassé par la porte s'est empressé de revenir par la fenêtre. Alors M. Clapisson a écrit dans sa manière ordinaire les couplets de Berthelier qu'il intitule : pont-neuf, et qui n'ont du genre ni la simplicité ni le mordant, les couplets de Mlle Lemercier... puis des couplets et encore des couplets.

Mlle Lefebvre a pour son rôle d'Hélène la collection complète de ses sourires candides et de ses œillades craintives.

Pour le contraste d'où doit naître l'harmonie, comme dit le vieil adage d'esthétique, on a placé à côté du rôle d'Hélène celui de la soubrette dans lequel Mlle Lemercier fait déborder toute sa verve.

— Faute de place nous renvoyons à huitaine notre appréciation sur *les Filles du lac*, le nouvel opéra-comique de M. Nibelle, et sur la musique nouvelle dont Litolf inonde Paris pour faire oublier qu'il est absent. Nous parlerons aussi de Vieuxtemps dont les séances de musique classique font rage à la salle Beethoven.

ALBERT DE LASALLE.

— Est-il de plus agréables étrennes que ces éditions splendides, qui sont à la fois des cadeaux utiles et des objets d'art? A côté de *Fierabras* ou des *Aventures du chevalier Jauffre et de la belle Brunissende*, par Mary Lafon, illustré par Gustave Doré, des *Scènes du jeune âge* par Mme Sophie Gay, des *Contes d'une vieille fille à ses neveux* par Mme Emile de Girardin, du *Royaume des enfants* par Mme Molinos, et de tant de magnifiques ouvrages, les *Albums de Cham*, les *Œuvres nouvelles de Gavarni* (dix superbes albums), qui ont fait de la LIBRAIRIE NOUVELLE (où se trouvent les bureaux du *Monde illustré*) le premier magasin d'étrennes de Paris, vient se placer le beau volume : les *Contes d'un vieil enfant*, par M. Feuillet de Conches, que ce grand établissement de librairie vient de publier avec un luxe merveilleux d'illustrations dessinées par E. Morin, notre célèbre collaborateur.

Nous invitons nos lecteurs dont les abonnements expirent à la fin de décembre, à nous faire parvenir leur demande de renouvellement sans délai; ils sont priés d'y joindre l'une des bandes de leurs derniers numéros.

Ils recevront, sans frais, l'*Almanach du Monde illustré*, en nous en adressant la demande par lettres affranchies renfermant trois timbres-poste de 20 centimes.

Le 3e volume du *Monde illustré* (2e semestre de 1858) sera mis en vente le 25 décembre. Prix : broché, 9 fr.; élégamment relié avec dorures et gaufrages, 14 fr.

Soirée du 18 décembre au Club des échecs.

La soirée du 18 a vu se renouveler, dans les salons du Club des échecs du café de la Régence, un de ces prodiges de mémoire et de calcul auxquelles on a peine à croire, même après en avoir été témoin. Notre collaborateur, H. Harrwitz, a joué, simultanément et sans voir, huit parties d'échecs contre les huit joueurs qui ont voulu se mesurer avec lui, et parmi lesquels figuraient plusieurs célébrités de ce jeu savant. Pour nous, nous l'avouerons, en apercevant les huit échiquiers avec chacun leurs trente-deux pions et pièces diverses, à l'idée que le jeune maître devait suivre et diriger de sa pensée les évolutions de tous les chefs et de tous les soldats de ces seize armées sur les cases nombreuses où allaient se disputer les huit victoires. nous avons cru éprouver l'éblouissement de l'impossible; cependant, la lutte, engagée à sept heures et demie, s'est poursuivie avec une vigueur et une précision qui n'ont pas cessé un instant d'exciter l'étonnement le plus profond.

C'est à onze heures que M. Harrwitz a obtenu sa première victoire. Le vaincu était le joueur no 8; le no 7 a abandonné vers une heure du matin.

M. Harrwitz, débarrassé de ces deux antagonistes, a pris alors une offensive énergique; à deux heures, M. Lequesne, chargé de la transmission des mouvements, est venu annoncer au no 2 qu'il était mat sous quatre coups. L'intérêt et la surprise ont redoublé dans cet instant. M. Harrwitz ne suivait donc pas seulement le jeu de ses partners, il prévoyait d'avance toutes les combinaisons qu'ils pouvaient tenter; les quatre coups ont été joués et le no 2 était mat.

Vers trois heures le no 3 a proposé la nullité, elle a été acceptée, M. Harrwitz n'avait plus que quatre antagonistes, les nos 1, 4, 5 et 6; les nos 1, 4, et 6 ont été successivement vaincus. Seul le no 5 n'a pas perdu sa partie; mais, hâtons-nous de le dire, cette partie était depuis longtemps placée en dehors des règles du programme. La condition de la lutte était l'interdiction de tous conseils, l'on conçoit l'importance d'une telle stipulation; tel joueur, M. Morphy par exemple, qui bat constamment deux joueurs isolés, est vaincu par ces deux joueurs réunis. Or, non-seulement le no 5 ainsi que plusieurs autres n'avaient cessé de recevoir des conseils; mais il annonçait d'avance les divers coups qu'il pouvait faire, et en discutait les avantages et les inconvénients possibles. Son succès ne peut donc ternir d'aucun nuage l'éclatante victoire remportée par notre célèbre collaborateur. Aussi le triomphe de M. Harrwitz fut-il accueilli par les plus ardentes et les plus cordiales félicitations. Nous devons constater en terminant que la vigilante lucidité et l'intelligente précision avec lesquelles M. Lequesne s'est acquitté de la délicate et difficile mission qu'il avait bien voulu accepter, lui ont mérité d'unanimes et sympathiques éloges.

F. G.

PIANO. — Par GAVARNI.

— L'appartement est un bijou!... et la maison, Mosieur... pas d'enfants, pas de chiens, pas de pianos!

REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On doit sur-le-champ délier un prisonnier innocent.

ON — doigt sur le chandelier — 1 prisonnier — INO — 100.

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

TOME III. — DU 1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1858.

A

B

C

D

E

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES GRAVURES

(GRAVEUR : HENRY LINTON.)

Paris. — Imp. de la LIBRAIRIE NOUVELLE, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.